Mp V o 22
Q 45
F 3 - 2 11 ☆ 11 k.
k. 28 J. 27
R. BIBLIOTECA NAZIONALE DI TORINO
Doppi
1859
BIBLIOTECA NAZIONALE TORINO
Fs.
a
2
Filosofia

Biblioteca Nazionale di Torino.

Dono della Biblioteca Naz.le di Palermo
Maggio 1904

EXAMEN
DU
PYRRHONISME

Ts-a-2.

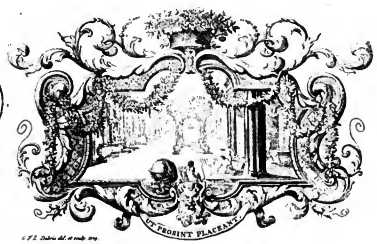
EXAMEN
DU
PYRRHONISME
ANCIEN & MODERNE
PAR MONSIEUR
DE CROUSAZ

De l'Académie Roïale des Sciences, Gouverneur de Son Alteſſe Séréniſſime

LE PRINCE
FREDERIC DE HESSE CASSEL
& Conſeiller d'Ambaſſade de ſa MAJESTÉ Le ROI de Suede, & Land-Grave de Heſſe Caſſel.

Bienheureux ceux qui ſont nets de coeur, car ils verront Dieu. Matt. V. vſ. 8.

Que celui qui a cette eſpérance ſe purifie, comme lui eſt pur. I. Jean. III. vſ. 3.



A LA HAYE
Chez PIERRE DE HONDT,
MDCCXXXIII.

A TRES HAUT & PUISSANT SEIGNEUR

CHARLES FRANCOIS

DE VINTIMILLE,

DES

COMTES DE MARSEILLE,

DE VIVRES, DAGOULT,

COMTE DU LUC,

MARQUIS DES ARCS, DE VINS, DE SAVIGNI

& DE LA MARTHE;

BARON DE FORCALQUÆIRET

St. SAVOURNIN, ROUSSILLON, CASTELNAU,

St. PAUL & AUTRES LIEUX;

LIEUTENANT DE ROI

DE PROVENCE

GOUVERNEUR DES ISLES DE PORQUEROLLES

& LINGOUSTIER,

CHEVALIER & COMMANDEUR

DE TOUS LES ORDRES DU ROI

CONSEILLER d'ETAT ORDINAIRE

d'EPÉE &c. &c.

MONSEIGNEUR,

C'Eſt la corruption du cœur qui a gâté la Réligion: Les hommes, réſolus de vivre à leur gré, ſe ſont imaginés des Divinités, un Culte, une Morale qui favoriſât une partie de leurs penchans, & gênât peu les autres. Il s'en eſt trouvé pour qui ces Il-

* * lu-

luſions ont été inſuffiſantes; Ennemis de toute contrainte, l'idée d'Etres ſi ſupérieurs à la Nature humaine leur a paru un joug inſupportable, & l'on en voit aujourd'hui qui portent l'aveuglement & l'inſolence juſques à ſe compter des génies ſupérieurs, & à ſe croire beaucoup plus éclairés que le reſte des hommes, par là même qu'ils oſent préférer les ténébres de l'Irréligion aux lumiéres les plus pures de la Raiſon, & à l'éclat de la Révélation Divine. Un cœur gâté cherche quelque repos dans l'Irréligion, & l'Irréligion à ſon tour achéve de le perdre. Les occaſions de ſe convaincre de ces vérités ſont d'autant plus fréquentes que l'on vit dans un plus grand monde. Heureux celui qui appuié ſur des Maximes d'une évidence qui force, & d'une inébranlable fermeté, voit avec autant de fraieur que de compaſſion ceux qui choiſiſſent un parti oppoſé, floter dans le doute au gré de leurs paſſions. C'eſt là, MONSEIGNEUR, vôtre ſituation & j'en ſuis tellement perſuadé, que quand je relis mon Ouvrage, il eſt bien des endroits qu'il me ſemble que vous m'avés dictés. J'ai tiré, MONSEIGNEUR, un grand avantage de n'avoir été, malgré tout mon zèle & mon attachement, qu'un ſerviteur inutile, par rapport à vos importantes occupations; je vous ai connu par là tel que Plutarque peint ſes Héros, loin du théatre, dans vôtre particulier, dans vôtre Intérieur; & de là j'ai conclu, ſans héſiter le moins du monde, que le ſujet de mon Ouvrage vous plairoit. Je vous le dois encore, MONSEIGNEUR, par une autre Raiſon. Moins je vous étois utile, plus je me trouvois ſenſible aux marques diſtinguées d'eſtime dont vous m'honoriés; je n'avois pas le courage de croire que vous vous trompiés entiérement. J'aimois mieux m'imaginer que vous aviés pénétré dans mon intérieur, & que vous me connoiſſiés mieux que je ne faiſois moi-même; dès là mon amour-propre agréablement flatté, ſe perſuadoit qu'une heureuſe culture & une conſtante application me rendroit enfin capable de produire quelque choſe qui répondroit à vos idées. Par là, MONSEIGNEUR, je vous dois mes ſuccès, & toutes les fois qu'il m'arrive d'en avoir, je les regarde comme des motifs de vous rendre graces.

Mais c'eſt à la Divine Providence que je dois mes plus grandes actions de grace, qui a affermi vôtre ſanté au-dela de tout ce qu'oſoient eſpérer, déſirer même, les perſonnes qui vous étoient le plus attachées. Les hommes ſervent ordinairement leurs Maitres en vue d'augmenter leur fortune: Mais on ſait, MONSEIGNEUR, que vos intérêts ont été com-

comptés pour rien dès qu'il s'eſt agi de ſervir le Vôtre. La Providence n'a pas voulu laiſſer ſans récompenſe même ſur la Terre ces excès de zèle & de deſintéreſſement : & pour rendre accompli vôtre bonheur, elle vous a réüni, après bien des années de diſtance avec Monſeigneur l'Archevêque, & placé en ſituation de faire élever ſous vos yeux l'héritier de vôtre grand Nom, qui deviendra par vos ſoins héritier de vos grandes Vertus. Il ne ſe peut que ces ſatisfactions réciproques ne contribuent à prolonger deux ſi illuſtres Vies. Je m'y intéreſſe très-vivement pour vous, MONSEIGNEUR, mais j'avouë que j'y prens encore un grand intérêt pour moi, parce qu'à la conſervation de ces jours précieux eſt attachée une des grandes douceurs que les miens puiſſent me procurer.

C'eſt d'un Coeur pénétré d'eſtime & dans le dévouëment le plus ſincére & le plus reſpectueux que j'ai l'honneur d'être

MONSEIGNEUR,

A Caſſel le 31. Juillet 1732.

Vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur

DE CROUSAZ.

PREFACE.

UN temps a été, & ce temps a duré des siécles, où non seulement le peuple grossier, mais de plus ceux qui se distinguoient du commun des hommes par une Raison cultivée, se comptoient dans le chemin du Ciel, parce qu'ils étoient nés & qu'ils vivoient dans une Société extérieure honorée du Nom de la Véritable Eglise, qu'ils soûmettoient leur Entendement à ses Dogmes, & qu'ils en observoient le Culte extérieur avec zèle, avec respect & avec régularité. Leur négligence de la Loi Morale ne les inquiétoit point, ou ne les inquiétoit que très-peu, dans la persuasion que la grace de l'Evangile les avoit affranchis de ce que le joug des Préceptes renfermoit de plus onereux, & que les Chrétiens étoient en possession de divers moiens surs d'expier leurs fautes sans faire de violence aux inclinations favorites de leur cœur.

Il est encore un grand nombre de gens qui croupissent dans les mêmes préjugés, & depuis que le Christianisme s'est trouvé partagé en diverses Communions, chacun presque s'est flatté que son attachement pour le parti où il se trouvoit placé par sa naissance, lui tiendroit lieu de récommandation auprès de Jesus Christ, puisqu'il lui avoit fait la grace de naitre légitime fils de sa véritable Epouse, Mére toute pénétrée de tendresse & d'indulgence pour ceux qui avoient sucé dès leur enfance le lait de sa doctrine, & qui se distinguoient par leur Zèle pour ses intérêts & pour ses dogmes favoris. Ceux qui sont dans ces préventions trouvent leur intérêt & leur repos à s'abandonner au torrent de la Coûtume, & à ne point douter de ce que le gros de leurs Compatriotes fait profession d'adopter.

Mais dès le siécle précédent, ces ténébres dans lesquelles les hommes se tranquilisoient, se sont en partie dissipées; on a été curieux de s'éclairer. Ce sont là de grands avantages, & les hommes avoient lieu de s'en féliciter. Malheureusement ils ont tourné ces avantages contre eux-mêmes. Dans le même-temps que l'on s'est lassé de croupir dans des ténébres, & qu'on a pris le parti de se tirer de l'état d'indolence & d'engourdissement où l'on avoit vécu, les Richesses se sont répandues en Europe, & le torrent des Vices les a accompagnées. Le Mal s'est trouvé par tout à côté du Bien, & l'a surpassé chés un très-grand nombre. Les Passions se sont multipliées avec les moiens de les satisfaire. Le goût du Luxe & des Plaisirs s'est établi avec plus de rapidité encore que celui de la politesse. Enfin on s'est vû de grands revenus, & quand les Passions se sont augmentées, & que pour les satisfaire il a fallu dépenser au de là de ses rentes, on a donné son application à chercher de nouveaux moiens de s'enrichir, & de se faciliter, par le crédit que donnent les Dignités, des voies d'emprunter & d'user du bien d'autrui comme du sien propre. Les Injustices & les Cabales se sont emparées de l'Esprit, tout comme les Voluptés & le Luxe s'étoient emparées du Cœur. Que de sources de troubles & de reproches pour des consciences qui n'étoient plus dans les ténébres & le sommeil! On s'est par là trouvé réduit à la nécessité d'opter entre *obéir* ou *ne pas croire*. Le prémier parti a paru trop dur, le second a paru commode & on s'est déterminé à le fortifier. Dans ce dessein après diverses tentatives inutiles on s'est enfin retranché dans l'Asile du Doute, ou dans celui de la Fatalité Il en est même qui ont embrassé l'un sans rejetter l'autre. *Une fatalité inévitable dispose de nôtre sort, de nos idées & de nos mouvemens, & par là nous affranchit des remords & des soins de nous contraindre; & si cette hypothese n'est pas sûre, on ne peut non plus la combattre que par des raisons incertaines.*

Telles sont les dispositions dans lesquelles les Ouvrages de Mr. Bayle ont rencontré les Esprits; & s'il a fondé là-dessus le succès de ses compositions, il

* * *

faut

faut avouer qu'il a bien connu le goût de ſon ſiécle. A la vérité cette découverte n'exigeoit pas une grande pénétration ; une infinité d'Ouvrages dont les partiſans ſe multiplioient tous les jours, ne l'annonçoient que trop manifeſtement.

Si l'on ſe défend de lui imputer ces vuës, & ſi l'on aime mieux prendre le parti de croire que ſon Cœur en étoit très-éloigné ; on ne ſauroit au moins s'empêcher de reconnoître que ſes Ecrits ont été ſecondés par des fatales circonſtances, auxquelles il n'avoit pas daigné faire aſſés d'attention.

Qui pourroit diſconvenir que Mr. Bayle ne ſe ſoit fait un plaiſir d'alléguer le pour & le contre ? Peut-être avoit-il pris cette habitude dans les Ecoles, où les jeunes gens brillent par le ſecours d'une imagination fertile en difficultés, & une facilité à les étendre, & à les ramener ſous diverſes faces. A ce genre d'études qui va à rendre trop pointilleux & trop ſombre, Mr. Bayle en joignoit un autre plus amuſant & plus gai, & qui lui a attiré grand nombre de Lecteurs, ravis de voir renouvellée la Philoſophie Cinique, dégagée de ſa malpropreté & de ſes maniéres agreſtes.

Il s'eſt paſſé pluſieurs années ſans que j'aie été curieux de jetter les yeux ſur ſon Dictionnaire ; D'autres études me tenoient plus à cœur & m'occupoient entiérement ; & j'aurois peut-être toujours vécu dans l'indolence à cet égard, ſi l'on ne m'avoit aſſuré que ſa Lecture produiſoit de dangéreux effets dans un lieu, à la Gloire & au Bonheur duquel je prendrai toûjours tout l'intérêt imaginable.

Je n'en lûs pas un grand nombre de feuilles ſans y trouver les caractéres marqués des deux diſpoſitions dont je viens de parler : J'y apperçus encore bientôt un grand empreſſement pour le ſyſtême des plus rigides Théologiens, & une grande dextérité à en tirer des conſéquences propres à ſapper la Réligion. Des ſentimens qui ſelon lui, ſont horreur, ſont pourtant enſeignés par les plus Orthodoxes & les plus attachés au véritable ſens de l'Ecriture ſainte.

Je ne tardai pas à comprendre qu'il étoit également facile & difficile de répondre à ce que cet Ouvrage renfermoit de dangéreux. Ses argumens me paroiſſoient en eux-mêmes des ſophiſmes aiſés à réſoudre : Mais je les trouvois propoſés ſous des tours ſi éblouiſſans, mêlés parmi des contes & des digreſſions ſi propres à diſtraire & à détourner de la penſée d'éxaminer ; je les rencontrois en tant d'endroits, & toûjours ramenés ſous quelque nouvelle face & à quelque nouvelle occaſion, qu'il me ſembloit de voir dans cet Ouvrage une nouvelle eſpéce d'Hydre, dont les têtes abatuës dans un endroit renaiſſoient incontinent dans un autre

Je n'eus garde de m'attacher à tout ce qui me tomboit ſous les yeux, ni de m'appliquer à reléver des fautes hiſtoriques. En vain des Amis m'y ont ſollicité, m'en ont donné des preuves & m'ont offert pour cela leur ſecours ; la Critique & la Conteſtation n'ont jamais été de mon goût. On a vu depuis peu de quelle maniére Mr. Bayle auroit pû développer l'Hiſtoire des *Adamites* &c. ſi une ſincére & judicieuſe Critique l'avoit principalement occupé. Mais je me ſuis borné à reléver dans ſes raiſonnemens ce qui m'a paru directement ou indirectement contraire à la Réligion Naturelle & Révélée, aux Bonnes Moeurs & au vrai bien de la Société.

Je vis bientôt qu'il me falloit pour cela ranger (chacune ſous le Chef qui lui convenoit) des Réflexions diſperſées dans un grand volume, mêlées parmi des ſujets tout différens, & ſouvent confonduës les unes avec les autres.

Chaque Chef contint divers Articles qu'il fallût enſuite ranger dans l'ordre le plus naturel, en ſorte que la Réfutation de l'un contribuât à celle des ſuivans.

On pourra s'appercevoir que j'ai moins été éxact à ſuivre cet ordre dans la Section, où j'éxamine ce que Mr. Bayle a écrit en faveur des Athées. Dirai je qu'il eſt arrivé, par je ne ſai quelle fatalité, que ce ſujet a paru la matiére favo-

favorite de Mr. Bayle, tant il ne s'eſt point laſſé d'y revenir & de l'étendre ? Une confuſion fortuite ou affectée m'a engagé à une confuſion forcée par rapport à l'ordre des Articles rapportés & examinés. Ce n'eſt pas par le ſeul ſecours des répétitions & du deſordre, que Mr. Bayle a ébloui plus d'un Lecteur ſur cet article ; il a encore eu l'addreſſe d'un côté, de repréſenter l'eſprit perſécuteur dans tout ce qu'il a de plus hideux & de plus ſéduiſant ; d'un autre d'oppoſer aux fureurs de l'Intolérance, des Athées caractériſés comme il lui a plû, des hommes faits exprès pour ſervir ſon ſyſtême, tranquiles, doux, pleins d'honneur & de généroſité, amis de la Nature humaine & de ſon Luſtre. Mais que l'on conçoive les hommes tels qu'ils ſont, qu'on les dépouille enſuite de tout ſentiment de Réligion : Pourra-t-on s'empêcher de voir les ſuites affreuſes de ces deux ſuppoſitions ? La corruption du coeur & l'eſprit d'incrédulité ſe fortifient tour à tour ; ces deux fatales maladies ſont réciproquement cauſe & effet l'une de l'autre. On n'en a aujourd'hui que trop de preuves. Qui pourroit méconnoître les effets de l'Irréligion dans le Projet & l'Oeconomie de ce qu'on a appellé Actions de *Miſſicipi*, enſuite *Direction du Sud*, & tout récemment dans celle de la *Charitable Corporation* ? On verra bien d'autres abominations ſi les partiſans de l'Incrédulité continuent à ſe multiplier ; & quelle barriére pourra les retenir, dès qu'ils oſeront entiérement ſe démaſquer, & ne reconnoître quoique ce ſoit au deſſus d'eux, ni rien au delà de cette vie, ſans craindre le paralléle de leur conduite avec celle des hommes qui conſervent encore du reſpect pour la Réligion?

Ces arrangemens réïtérés ont été le plus fatigant travail d'un Ouvrage dont le Lecteur eſt en plein droit de juger. Ce dont je ne me cache pas, & que j'oſe hardiment prétendre, c'eſt d'avoir facilité une réfutation complette à ceux qui voudront l'entreprendre, & de leur avoir épargné bien du temps & bien des écritures.

Je ne me ſuis jamais flatté de ramener ceux qui ne cherchent qu'à douter, & qu'à s'étourdir ſur la Réligion & ſur la Morale, de leur admiration & de leur entêtement pour tout ce qui eſt ſorti de la plume d'un Auteur Célébre & enrichi de talens ſinguliers. Mais il eſt auſſi beaucoup de gens, qui ſauront & voudront ſe garentir de donner dans des piéges, quand on les leur aura découverts. On peut-être ébranlé, ſans être terraſſé : On peut-être ébloui, ſans être convaincu : On peut être embarraſſé par des raiſonnemens & troublé par des doutes, qu'on ſe félicitera de voir diſſipés. Si j'ai eu le bonheur d'ouvrir quelques routes à ceux qui aiment la lumiére pour s'en approcher, malgré les ténébres dont quelques Eſprits contrediſans s'efforcent de la couvrir, & de faciliter les moiens d'entendre la voix de la Raiſon à ceux qui la reſpectent, qu'ils en rendent graces à Dieu, c'eſt je l'avouë le but que je me ſuis propoſé.

On comprendra aiſément ſans qu'il ſoit beſoin d'en avertir par une Préface, pourquoi ma prémiére partie roule ſur le Pyrrhoniſme en général, pourquoi je traite dans la ſeconde du Pyrrhoniſme des Anciens, & pourquoi, à ce que je rapporte de Sextus, j'ai joint l'éxamen de ce que Mr. Bayle a trouvé à propos d'écrire pour l'appuier & pour l'étendre.

Ce mélange a diminué le nombre des répétitions. On pourroit peut-être s'étonner d'où vient que, dès la ſeconde Section de la III. Partie j'éxamine l'Apologie de Mr. Bayle & les éclairciſſemens qui l'accompagnent ; car par là je paroitrai débuter par où il conviendroit plutôt de finir.

Mais ; j'ai conçu qu'à chaque argument que j'oppoſerois à Mr. Bayle, il ſeroit naturel qu'un Lecteur, tant-ſoit-peu prévenu en ſa faveur, dit en ſoi-même, *Voilà une Objection ou réfutée, ou éclaircie dans l'Apologie de celui que l'on combat.* Par cette raiſon je me ſuis déterminé à retrancher les faux fuians, avant que de commencer l'attaque ; & d'ailleurs l'Examen de l'Apologie & des

PREFACE.

Eclairciſſemens découvre avec évidence le caractére de cette dangéreuſe Philoſophie.

Je ſuis très éloigné, par la grace de Dieu, de toute haine pour la perſonne & la mémoire du Célébre Auteur que j'examine, & la Bibliotheque raiſonnée me rend juſtice, quand elle avertit,

„ Que l'Auteur de cèr Examen a naturellement une grande répugnance pour „ les démêlés perſonnels. Il a évité tant qu'il a pu les éxpreſſions qui en portent „ les Caractéres; mais il a auſſi éprouvé que quelque attention qu'on y appor- „ te, il eſt comme impoſſible d'éxaminer un Ouvrage, avec quelque détail, „ ſans parler indirectement de ſon Auteur. On dit par éxemple, *Je ſuis* „ *plein d'Admiration pour Ariſtote, ou Je n'en fais pas grand cas*, ſans „ penſer à ſa perſonne. On *perſonifie* ſimplement ſes Ouvrages. & on les appelle „ du Nom de leur Auteur: c'eſt ce qui ne peut manquer d'arriver de temps „ en temps. D'ailleurs quand on parle de Mr. Bayle, on n'a point en vuë „ ſes qualités perſonnelles, ſes talens naturels & acquis, ſon tempérament, ſa mo- „ dération, le choix qu'il avoit fait d'une certaine maniére de vivre; on n'en- „ treprend point d'écrire ſon Hiſtoire, on ſe borne à l'éxaminer tel que ſes Ouvra- „ ges le font connoitre en qualité de *Defenſeur du Pyrrhoniſme.* C'eſt une „ Maladie de l'Ame des plus dangéreuſes; & Mr. Bayle en a été lui même „ une preuve des plus frappantes.

Je dois encore ajoûter que cet Examen avoit déjà été compoſé en Suiſſe, où je m'étois ſervi de l'Edition de Genéve, & que des occupations indiſ- penſables & des diſtractions encore en plus grand nombre, ne m'aiant pas laiſſé le temps de le relire encore une fois, que depuis peu, il n'a paſſé ſous la preſſe qu'après un intervale de pluſieurs années

J'ai eu ſoin de compoſer un Indice Alphabétique, qui ſans contenir rien de ſuperflu & ſans embarraſſer un Lecteur par la multitude des matiéres, renfermât cependant tout ce qui peut lui-être d'uſage, pour retrouver aiſé- ment les endroits dont il auroit conſervé tant-ſoit-peu de ſouvenir; & on a pris la précaution de mettre ſous plus d'un titre, ce que l'on peut auſſi natu- rellement chercher ſous plus d'un titre par ſon rapport à plus d'une Idée.

Une partie de cer Indice peut ſervir de Lieu Commun, & il n'y a qu'à lire, ſi l'on veut, tout d'une ſuite, les citations alléguées ſur un article, pour raſſembler dans ſon eſprit ce que l'Auteur a été obligé de diſſiper, par des rai- ſons que le Lecteur comprendra aiſément. Par éxemple les Pyrrhoniens uſent ſouvent d'artifice, & Mr. Bayle plus qu'aucun autre. Souvent donc à l'oc- caſion d'une matiére qu'on éclaircit, dans la place qui lui convient, d'une Objection que l'on réſout, d'une Queſtion que l'on développe, on fait voir claire- ment & en peu de mots, un artifice très marqué. Les Lecteurs auroient eu ſujet de ſe plaindre, qu'on les eût tous raſſemblés dans un ſeul chapitre: Un ſeul deſſein y auroit fait entrer un trop grand nombre de matiéres, que l'on comprendra plus aiſément, en les liſant chacune dans une place où elle doit né- ceſſairement ſe trouver, & où ce qui vient de précéder en rend l'Intelligence plus facile & les preuves plus convaincantes.

On a encore compoſé un Indice des Sections & des Articles qu'elles renfer- ment, qui ne ſera pas ſans uſage pour trouver plus promptement des réfle- xions ſur des ſujets que la néceſſité de ſuivre Mr. Bayle a obligé & de diſ- perſer, & de ramener plus d'une fois, malgré tout l'ordre dans lequel on a fait des efforts pour raſſembler ſous un ſeul chef ce qui s'y rapporte.

TABLE DES SECTIONS.

Part. I. Du PYRRHONISME en général.

SECTION I.

Definition du PYRRHONISME & des PYRRHONIENS.

I. Dessein de l'Auteur. pag. 1
II. Il n'est pas facile de définir les Pyrrhoniens. 1
III. Naissance du Pyrrhonisme. 1
IV. Le Pyrrhonisme paroit impossible. 2
V. On distingue l'intérieur d'avec l'extérieur. 2
VI. Un Pyrrhonisme continuel d'avec un Pyrrhonisme qui saisit par intervales. 3
VII. Objections contre l'éxistence du Pyrrhonisme 3
VIII. Réponses. Le Pyrrhonisme a des Causes réelles dans le coeur humain 3
IX. Le Pyrrhonisme paroit monstrueux. 4
X. Il s'est fait connoitre peu à peu. 4
XI. On se familiarise avec les plus grands scélérats. 5
XII. Les mauvais Chrétiens donnent lieu au Pyrrhonisme & font qu'on en est moins surpris. 5
XIII. D'où vient que la voie de l'éxamen, qui seule conduit à la Certitude est si négligée 6
XIV. Mauvais effets de l'impatience. 8
XV. De quelle maniére il convient d'agir avec les Pyrrhoniens. 9
XVI. Raisons pour lesquelles on doit user de ménagement avec les vicieux. 10
XVII. & avec les Pyrrhoniens en particulier. 12
XVIII. Conclusion & Idée des Pyrrhoniens. 13

SECTION II.

Des Causes du Pyrrhonisme.

Avertissement. 14
I. On est venu au Pyrrhonisme pas dégrés. 14
II. Comment il s'accommode avec l'amour propre 14
III. Cause du Pyrrhonisme dans l'abandon aux conjecturs. 15
IV. On continue de prouver cela par des éxemples. 15
V. Diverses maniéres de confondre le Certain avec l'Incertain. 16
VI. Comment le Pyrrhonisme s'est établi chés les Anciens. 16
VII. Comment il s'est renouvellé chés les modernes, par le goût pour les Disputes. 18
VIII. De l'empressement pour la fortune. 20
IX. De l'ambition démesurée & de ses effets. 21
X. Une mauvaise Méthode est capable de jetter dans le Pyrrhonisme de bons génies 22
XI. Autre cause du Pyrrhonisme, dans les Etudes superficielles & le goût de la dissipation. 22
XII. Preuve que les Pyrrhoniens ne font point d'accord avec eux-mêmes. 22
XIII. Légéreté d'esprit & manque de Courage. 23
XIV. Impatience & empressement excessif d'apprendre. 23
XV. Indolence sur les intérêts du genre humain accompagnée d'envie & de vanité. 24
XVI. L'éloignement du coeur humain pour la Réligion. 24
XVII. On donne imprudemment aux Pyrrhoniens des prétéxtes dont ils abusent 26
XVIII. Vanité des Pyrrhoniens mal fondée. 27
XIX. Caractéres de leurs disciples. 27
XX. Diversité des Opinions. 27
XXI. La Méthode d'enseigner, dans la plupart des Ecoles favorise le Pyrrhonisme & à cette occasion Remarques sur les contestations qui régnent parmi ceux qu'on honore du titre de Savans. 28
XXII. Continuation du même sujet. Il seroit très-possible de rectifier les faits dont les Pyrrhoniens tirent leurs Inductions. 29
XXIII. Remarques sur les Savans d'un ordre & d'un Rang distingué. 34
XXIV. Du peu d'Influence des vrais Savans sur la Certitude des sciences. 34

SECTION III.

Des remédes du Pyrrhonisme.

I. Necessité des Remédes. 39
II. Ils sont possibles. 39
III. L'amour de la vérité dominante. 40
IV. Elle fait craindre l'Erreur & anime à la diligence. 40
V. Elle forme à la circonspection & dégage de l'impatience. 40
VI. Elle donne de l'aversion pour l'humeur contredisante. 40
VII. Possibilité de cet attachement. 40
VIII. Aimer à profiter des avis & de la lumiére d'autrui. 40
IX. Dégoût pour la dispute. 40
X. Amour des conférences de bouche & par écrit. 40
XI. Vrai mérite. 41
XII. Dans quel esprit on doit consulter les autres & comparer les avis qu'on en reçoit. 41
XIII. Utilité & possibilité de la politesse & du support. 41
XIV. Les Obstacles ne sont pas invincibles. 41
XV. Utilité & possibilité de l'ordre. 41
XVI. Sacrifier toute ambition au Régne de la vérité seule. 42
XVII. Ne point se précipiter à bâtir des Systêmes. 42
XVIII. N'embrasser ni haïr aucun sentiment par esprit de parti, & commencer par l'éxamen de ceux dont les Disputans les plus animés conviennent. 42
XIX. S'appliquer à établir distinctement l'Etat des Questions & à les suivre très-éxactement. 43
XX. Examen de la voie d'Autorité. 44
XXI. Education propre à éloigner les Causes du Pyrrhonisme. 46
XXII. Du Pyrrhonisme incurable. 46
XXIII. Des moiens de le prévenir. 47
XXIV. Moiens d'empêcher qu'il ne se répande. 47
XXV. Conclusion. 48

* * * * Cita-

TABLE

Citations de Mr. Bayle qui appuient ce que l'on vient d'établir dans la Section précédente & Remarques sur ces citations pag. 49 & suivantes

PART II.

SECTION I.

Idée Générale de la Philosophie de Sextus.

I. Projet de l'Auteur. 57
II. De la Personne de Sextus. 57
III. Ses hypotyposes. 57

TABLEAU DU SCEPTICISME

Chap. I. pag. 58.
II. 58.
III. 58.
IV. 58.
V. 58.
VI. 58.
VII. 58.
VIII. 58.
IX. 58.
X. 58.
XI. 58.
XII. 58.
XIII. 58.
XIV. 58.
XV. 58.
XVI. 60.
XVII. 60.
XVIII. 60.
Avis de l'Auteur sur les répétitions des Pyrrhoniens. 59.
XIX. 60.
XX. 60.
XXI. 60.
XXII. 60.
XXIII. 60.
XXIV. 60.
XXV. 60.
XXVI. 60.
XXVII. 60.
XXVIII. 60.
XXIX. 60.
XXX. 60.
XXXI. 60.
XXXII. 60.
XXXIII. 61.
XXXIV. 61.

SECTION II.

Examen du Premier Livre des Hypotyposes de Sextus

I. Dessein de cette Section. pag. 61
II. Réflexions Générales. 61
III. Caractère de Sextus. 61
IV. Ses contradictions. 62
V. Les Sceptiques penſoient en bien des occaſions comme les Dogmatiſtes. 62
VI. Véritable Idée des Sceptiques. 63
VII. Subterfuges de Sophiſtes. 63
VIII. Pyrrhoniens peu ſincéres 64
IX. Ils étoient déterminément réſolus de ſe dérober à l'Evidence. 64
X. Du But des Sceptiques. 65

SECTION III.

Examen du ſecond Livre des Hypotypoſes ou du Tableau du Scepticiſme.

I. Deſſein. 67
II. Idée du ſecond Livre. 67
III. Premier Chapitre & nouvelle preuve de ſubterfuges, dans les Sceptiques, 67
IV. Force de l'évidence. 68
V. Contenu du Chapitre III. 68
VI. Du Chap. IV. 68
VII. Du Chap. V. 69
VIII. Du Chap. VI. 69
IX. Continuation du Chap. VI. 69
X. Si la diverſité des ſentimens établit le Pyrrhoniſme. 71
XI. Différence des Idées des ſens & de l'Entendement 72
XII. S'il faut ſe défier toûjours d'une faculté qui s'eſt une fois trompée. 72
XIII. Chap. VII. 73
XIV. Si l'Entendement doit ſe connoître & ſa maniére d'agir avant que de pouvoir s'aſſurer de quelque connoiſſance. 73
XV. On combat les Sceptiques par leurs propres Maximes. 74
XVI. Argumens de Sextus nuls aujourd'hui. 74
XVII. Qu'on peut reconnoître l'évidence, & comment 74
XVIII. Ce que c'eſt que ſigne & s'il y en a. 75
XIX. De la diverſité des ſentimens. 75
XX. Chicane de Sextus. 76
XXI. S'il y a des démonſtrations générales. 76
XXII. S'il y en a de particuliéres. 76
XXIII. Répétition. 76
XXIV. Subterfuges. 76
XXV. Citation de Mr. le Clerc. 77
XXVI. De la conduite qu'on doit tenir avec les Sceptiques. 77
XXVII. De la force des Syllogiſmes. 78
XXVIII. Cauſes du Scepticiſme. 78
XXIX. De l'utilité des Définitions. 78
XXX. Les Définitions peuvent être imparfaites, ſans être fauſſes. 79
XXXI. Des exemples d'erreurs ne fondent pas le Pyrrhoniſme. 79
XXXII. De la Définition des Mots. 79
XXXIII. Caractére de Sextus. 79
XXXIV. Du Tout & des ſes parties. 80
XXXV. Du Genre & des Eſpéces. 80
XXXVI. Portrait d'un parfait Sceptique. 80
XXXVII. Des Accident. 81
XXXVIII. Examen de Sylſon & de Mr. Bayle. 81
XXXIX. Si la Logique eſt utile. 83
XL. Caractére de Sextus & des Sceptiques. 83
XLI. Préſervatif contre les ſophiſmes. 84
XLII. Contradictions des Sceptiques. 84

SECTION IV.

Examen du III. Livre des Hypotypoſes

I. Contradictions des Sceptiques. 85
II. Objections. 86
III. Réponſes. 86
IV. Cauſes de l'embarras des Païens ſur la Providence. 87

V Sola-

V. Solutions. pag. 89
VI. Réflexions sur les bornes de nos connoissances. 91
VII. Caractére des Pyrrhoniens. 91
VIII. Extravagances où entraine le Pyrrhonisme. 91
IX. Cause prémiére. 92
X. Objection. 92
XI. Réponse. 92
XII. Objection tirée de la différence des sentimens. 92
XIII. Réponse. 92
XIV. De l'éxistence des Corps. 92
XV. Adresse de Mr. Bayle. 93
XVI. Objection de Sextus répetée par Mr. Bayle. 94
XVII. Réponses. 94
XVIII. Seconde Objection. 94
XIX. Réponse. 94
XX. Troisiéme Objection. 96
XXI. Préparation à répondre. 96
XXII. Examende l'Objection & de ses fondemens. 97
XXIII. Doutes dissipés. 97
XXIV. En quel sens la Connoissance de Dieu influe sur la certitude de nos raisonnemens. 98
XXV. Moiens de distinguer les apparences des réalités. 99
XXVI. Adresse de Mr. Bayle. 100
XXVII. Nouvelles Instances. 100
XXVIII Réponses. 101
XXIX. Zéle de Mr. Bayle pour le Pyrrhonisme. 102
XXX. Objection contre l'éxistence de l'Etendue 102
XXXI. Réponses. 103
XXXII. Adresse de Mr. Bayle. 104
XXXIII. Ce qui rend difficile la Question de la Divisibilité. 104
XXXIV. Objection & Réponse. 105
XXXV. Objection & Réponse. 105
XXXVI. Objection & Réponse. 105
XXXVII. Objection. 105
XXXVIII. Réponse. 106
XXXIX. Conclusion. 107
XL. Preuves de la Divisibilité. 107
XLI. Réflexions sur les Pyrrhoniens & sur Mr. Bayle en particulier. 107
XLII. Nouvelles preuves de la Divisibilité sans bornes & éclaircissemens sur la Nature de l'Etendue. 108
XLIII. Des mélanges. 112
XLIV. Caractére du Pyrrhonisme. 112
XLV. De l'éxistence du Mouvement & d'une Cause prémiére. 113
XLVI. Sources des difficultés sur le mouvement. 113
XLVII. Objection. 113
XLVIII. Réponse. 113
XLIX. Les difficultés sur le mouvement sont les mêmes que sur la Divisibilité de l'étendue. 114
L. Réflexions sur le Pyrrhonisme. 114
LI. Examen des Objections de Mr. Bayle sur le Mouvement. 115
LII. Que le Pyrrhonisme est déraisonnable. 117
LIII. Objection. 117
LIV. Réponse 117
LV. Objection. 118
LVI. Réponse. 118
LVII. Objection de Mr. Bayle. 119
LVIII. Réponse. 119
LIX Objection. 120
LX. Réponse. 120
LXI. Objection. 120
LXII. Réponse. 121
LXIII. Prémiére hypothése sur la Cause du mouvement. 122
LXIV. Seconde. 122
LXV. Si le mouvement peut-être Cause véritable, & s'il est essentiel à une créature de n'avoir pas de force réelle. 123
LXVI. Objection tirée des Définitions du Mouvement. 123
LXVII. Réponse. pag. 124
LXVIII. Naissance du mouvement. 124
LXIX Propriétés essentielles du mouvement. 124
LXX. Du Mouvement circulaire. 125
LXXI. De la vitesse des Mouvemens. 125
LXXII. Réponses. 125
LXXIII. Objections. 126
LXXIV. Réponse. 127
LXXV. Pyrrhonisme réduit à rien. 128
LXXVI. Vaine Apologie du Pyrrhonisme. 129
LXXVII. Des moiens de s'assurer de l'éxistence des Corps. 129
LXXVIII. Continuation du même sujet. 131
LXXIX. Adresse de Mr. Bayle. 131
LXXX. Ridicule de sa supposition. 132
LXXXI. Ses Raisons. 132
LXXXII. Examen de ses Raisons. 132
LXXXIII. Régles nécessaires pour croire. 132
LXXXIV. Divers sens du mot de croire. 133
LXXXV. Continuation de l'éxamen de l'Apologie des Pyrrhoniens. 134
LXXXVI. Zéle de Mr. Bayle pour les Pyrrhoniens. 135
LXXXVII. Du changement. 135
LXXXVIII. Diogéne réfute solidement Zénon. 135
LXXXIX Du repos & de la permanence en général. 136 au lieu de 130
XC. Du Lieu. 136
XCI. Objection de Mr. Bayle. 136
XCII. Réponses. 136
XCIII. Du Mouvement dans le plein. 137
XCIV. Continuation du Plein & du Vuide, & des avantages que les Pyrrhoniens prétendent en tirer. 139
XCV. Réfutation de Spinoza. Caractere de Mr. Bayle. 141
XCVI. De l'Idée de l'Univers & de la substance. 141
XCVII. Remarque sur le Pyrrhonisme. 143
XCVIII. Du mot de Temps. 143
XCIX. Objection & Réponse. 144
C. Objection & Réponse. 144
CI. Objection & Réponse. 144
CII. Objection & Réponse. 144
CIII. Réflexions sur le Temps & sur le mouvement. 145
CIV. Caractére de Mr. Bayle. 147
CV. De l'infinité du temps. 147
CVI. Caractére des Pyrrhoniens. 147
CVII. De l'éxistence des Nombres. 147
CVIII. De la Différence du Bien & du Mal. 148
CIX. Des préceptes. 149
CX. Mauvaise foi des Sceptiques. 149
CXI. Des Coutumes. 149
CXII. Objection & réponse. 149
CXIII. Obj. & Rép. 150
CXIV. Obj. & Rep. 150
CXV. Obj. & Rep. 150
CXVI. Obj. & Rép. 150
CXVII. Obj. & Rép. 150
CXVIII. Obj. & Rép. 151
CXIX. Obj. & Rép. 151
CXX. Obj. &Rép. 151
CXXI. Du goût de la Dispute. 151
CXXII. Obj. & Rép. 151
CXXIII. Obj. & Rép. 152
CXXIV. Ruse de Sextus & des Pyrrhoniens. 152

SECTION V.

Examen du Traité de Sextus intitulé contre les Mathématiciens.

I. Du second ouvrage de Sextus. 152
II. Réflexion sur les Sceptiques. 152
III. De la Grammaire & de la Rhétorique. 152
IV. Contradiction de Sextus. 154
V. de la Logique. 153
VI. Obj. & Rép. 155

VII. De l'Exiſtence de l'Etre Eternel & de ſes ouvrages. 153
VIII. De l'unité. 154
IX. Obj. & Rép. 155
X. De la Certitude. 155
XI. Certitude dans nos Idées. 155
XII. Certitude ſur les choſes extérieures. 155
XIII. Comment les Diſcours inſtruiſent. 156
XIV. Répétitions fréquentes chés les Sceptiques. 156
XV. Caractére de Sextus. 156
XVI. Si l'homme eſt capable de connoiſſance. 156
XVII. Obj. & Rép. 157
XVIII. Obj. & Rép. 157
XIX. Sortie ſophiſtique. 157 *pour* 175
XX. Si une faculté peut juger de ſoi-même. 177
XXI. Objection contre la force de l'évidence & Réponſe. 178
XXII. De la Certitude des propoſitions. 178
XXIII. Des ſignes. 179
XXIV. De la force des preuves. 179
XXV. De l'origine de l'Idée de Dieu. 180
XXVI. Ruſe & ſophiſme. 180
XXVII. Foibleſſe des Objections contre la Divinité. 180
XXVIII. Méthode d'établir l'exiſtence de Dieu. 180
XXIX. Véritez de Sextus. 180
XXX. De l'exiſtence des Corps. 181
XXXI. Du mouvement. 181
XXXII. De la Cauſe du mouvement. 181
XXXIII. Réponſe à une Objection ſur le mouvement. 182
XXXIV. De la Certitude des Mathématiques. 182
XXXV. Cauſes du peu de goût des Sceptiques pour les Mathématiques. 182
XXXVI. Chicanes de Sextus ſur le Terme *Poſſunt*. 183
XXXVII. Du point. 183
XXXVIII. Du Cercle. 184
XXXIX. De la ligne droite. 184
XL. Vaines difficultés. 185
XLI. Objection contre les Théorêmes. 186
XLII. Objection contre les Arithméticiens. 186
XLIII. Caractére des Sceptiques. 186
XLIV. Fautes des Dogmatiſtes. 187
XLV. Mr. Bayle a tort d'attaquer les Mathématiques. 187
XLVI. De l'Objection tirée de quelques diſputes. 188
XLVII. Du Cercle. 189

PART III.

Où l'on entreprend l'Examen de ce que Mr. Bayle a écrit en faveur du Pyrrhoniſme.

SECTION I.

Où l'on réfléchit ſur le Caractére de Mr. Bayle

I. Deſſein de l'Auteur 193
II. Mr. Bayle ſe moque des Théologiens. 193
III. Caractéres & effets du Pyrrhoniſme. 194
IV. Avantages de Mr. Bayle. 194
V. Parallèle d'un homme qui cherche ſincérement la vérité, avec un Pyrrhonien. 194
VI. Examen des penſées de Mr. Bayle ſur les citations. 196
VII. Des obſcénités. 199
VIII. De l'obligation que lui ont les Théologiens. 200
IX. Si l'intérêt excuſe les obſcénités. 200
X. Danger des expreſſions licentieuſes. 201
XI. Deſſein de Mr. Bayle très-facile à connoître. 201
XII. A quels vices *L'irréligion* eſt ſur tout néceſſaire. 201
XIII. Mauvais effets du Pyrrhoniſme. 202
XIV. Que la vérité eſt plus utile que l'Erreur. 202
XV. Devoir d'Hiſtorien violé par Mr. Bayle. 202
XVI. Mr. Bayle condamné par ſa propre conduite. 203
XVII. Variation de Mr. Bayle. 204
XVIII. Différence des Termes. 204
XIX. Quand on doit ſur tout éviter les obſcénités. 205
XX. Mauvais effets de la Lecture. 205
XXI. Condamnation de Mr. Bayle par lui-même. 206
XXII. Hardieſſe de Mr. Bayle. 207
XXIII. Continuation de contrariétés. 207
XXIV. De la groſſiéreté des expreſſions. 209
XXV. Danger du Dictionnaire de l'Aveu de ſon Auteur. 209
XXVI. Des Auteurs qui ont écrit des obſcénités. 209
XXVII. Adreſſe de Mr. Bayle. 210
XXVIII. Mr. Bayle ſait écrire modeſtement quand il veut. 211
XXIX. Preuve du danger par Mr. Bayle. 212
XXX. Affectation contraire au reſpect dû aux Saints Livres. 212
XXXI. Autres preuves d'affectation. 212
XXXII. Parallèle de Moliére & de Mr. Bayle. 212
XXXIII. On continue à faire connoître Mr. Bayle. 213
XXXIV. Réflexion ſur les Incrédules. 214
XXXV. Affectation d'obſcénités. 214
XXXVI. Devoir d'un Hiſtorien. 217
XXXVII. Continuation de contradictions. 217
XXXVIII. Comparaiſon des Obſcénités découvertes, avec les enveloppées. 219
XXXIX. Mr. Bayle condamné par lui-même. 220
XL. Réflexions ſur le ſtile groſſier. Mr. Bayle condamné par lui-même. 221
XLI Si l'imitation excuſe. 221
XLII. On continue de tirer des paroles de Mr. Bayle des preuves contre lui-même. 222
XLIII. Vuës de Mr. Bayle. 223
XLIV. Il fait ſa cour aux Rigides. 223
XLV. Coups indirects à Mr. Jurieu. 224
XLVI. Orthodoxes raillés. 226
XLVII. Ruſes de Mr. Bayle. 226
XLVIII. Réflexions ſur Mr. Amiraud. 227
XLIX. Caractére du Pyrrhoniſme. 228
L. Mr. Amiraud continue à faire ſon Apologie. 229
LI. Avis au Lecteur. 229
LII. Réflexions ſur ce que Mr. Bayle dit d'Arminius. 230
LIII. Des Editions corrigées. 231
LIV. Mr. Bayle ſe découvre. 231
LV. Orthodoxes flatés. 232
LVI. Mr. Bayle continue à vouloir s'emparer des Orthodoxes. 232
LVII. De quelle maniére la Raiſon eſt néceſſaire à la Foi. 232
LVIII. LIX. Continuation de Ruſes & vains prétextes des Pyrrhoniens. 233 234
LX. D'où vient le zéle des Incrédules. 236
LXI. La paſſion fait oublier à Mr. Bayle ſon Pyrrhoniſme. 237
LXII. Ruſe de Mr. Bayle. 238

SECTION II.

Examen de l'Apologie de Mr. Bayle & des éclairciſſemens qui l'accompagnent.

I. Examen des neuf cas. 239
II. Si le nombre des Auteurs orduriers juſtifie Mr. Bayle. 241
III. Mr. Bayle prend plaiſir d'inſulter au Synode de Dordrecht. 241
IV. Des Poëſies de Heinſius & de Theod. de Beze. 242
V. Si Mr. Bayle a violé des Loix. 242
VI. De l'emploi du Temps. 243
VII. Mauvais effets du Pyrrhoniſme. 245
VIII. De la liaiſon des écrits & des mœurs. 245
XI. Examen de ceux qui expriment les obſcéni-

nités. 245
X. Si le Titre de Dictionnaire justifie. 245
XI. Autres Autorités nulles. 246
XII. Si les grossieres obscénités ne sont qu'une affaire de pure Mode. 294
XIII. Mr. Bayle réfuté par lui-même 246
XIV. En quoi consiste le mauvais effet des ordures. 247
XV. Si toute la faute de Mr. Bayle ne regarde que la Grammaire. 247
XVI. Si Mr. Bayle a eu sérieusement en vuë de se justifier. 248
XVII. Les cœurs honnêtes comparés mal à propos aux précieuses ridicules. 248
XVIII. De la différente force des Mots. 249
XIX. Quel stile est plus propre à corrompre le cœur. 250
XX. Du Devoir d'un Rapporteur. 253
XXI. Examen de la Peur des Stoïciens. 253
XXII. Réflexions sur l'usage. 253
XXIII. Si Mr. Bayle n'a manqué que contre la civilité. 254
XXIV. Les obscénités sont autant blâmables écrites que prononcées. 255
XXV. Mauvais effets des termes libres. 255
XXVI. Du stile des Moralistes. 256
XXVII. Du Devoir d'Historien. 257
XXVIII. Mr. Bayle abuse des exemples. 258
XXIX. Nouvelles remarques sur la pureté du langage. 258
XXX. Sur le Devoir d'Historien. 258
XXXI. Sur les Exemples. 259
XXXII. Des Mœurs de ce siécle. 259
XXXIII. Répétitions de Mr. Bayle. 259
XXXIV. Exemples inutilement allégués. 260
XXXV. Mr. Bayle condamné par lui-même. 260
XXXVI. Conclusion de l'Apologie. 260
XXXVII. Utilité des Réflexions précédentes. 260
XXXVIII. D'où vient qu'on commence par examiner les Eclaircissemens. 261
XXXIX. Mr. Bayle condamné par ses propres paroles 261
XL. De l'utilité d'un Dictionnaire Critique. 261
XLI. Caractére des Pyrrhoniens. 265
XLII. Passion de Mr. Bayle. 265
XLIII. Causes de son goût pour les obscénités. 265
XLIV. Mr. Bayle revient aux excuses qu'il a déja alléguées. 266
XLV. Devoirs d'un Rapporteur. 266
XLVI. Que les ouvrages de Mr. Bayle sont dangereux. 267
XLVII. Si Mr. Bayle a reparé ses fautes. 268
XLVIII. Caractére des Pyrrhoniens. 268
XLIX. Affectation. 268
L. De l'Apologie des Athées. 268
LI. Des signatures & de la simplicité de la Réligion. 270 272
LII. Mr. Bayle condamné par lui-même. 273
LIII. Examen de l'Apologie des Manichéens. 273
LIV. Nécessité de raisonner. 275
LV. Si le Dogme de la pureté renverse la Raison. 276
LVI. Conjectures sur les vuës de Mr. Bayle. 277
LVII. Si la Doctrine de la Prédestination donne la victoire aux Pyrrhoniens. 277
LVIII. Union de la Foi & de la Raison. 280
LIX. Examen d'une justification sur le sujet des Manichéens. 281
LX. Argument contre le Pyrrhonisme. 282
LXI. Réfutation des manichéens. 282
LXII. La Raison nécessaire pour la Foi. 283
LXIII. Du Devoir d'un Historien. 284
LXIV. Idées de la Réligion Chrétienne qui la défigurent. 285
LXV. Nécessité de combattre les Pyrrhoniens. 286
LXVI. Vraies Idées de la Réligion substituées à celles de Mr. Bayle. 286
LXVII. Citations éxaminées. 287
LXVIII. Si Mr. Bayle a mieux fait connoître la Foi & la Grace qui la donne. 288
LXIX. De l'usage du Temps 288
LXX. Incompatibilité du Pyrrhonisme avec la Foi. 288

SECTION III.

Du Pyrrhonisme de Bar. Bayle & de ses mauvais effets

I. Suites générales du Pyrrhonisme. 289
II. Décider par humeur. 289
III. Systêmes de fantaisie. 289
IV. Hypothéses favorables à l'Athéïsme. 290
V. Réflexions sur ce qu'on appelle bonheur & malheur. 298
VI. Complaisance pour les Idées populaires. 304
VII. Maladies Epidémiques d'Esprit. 305
VIII. Les Pyrrhoniens sont vains, & cette Passion les fait donner dans des sophismes. 306
IX. Le Pyrrhonisme rend inutile la Morale. 307
X. Si les sciences nuisent à la Réligion. 307
XI. De l'influence du Pyrrhonisme sur la Réligion. 308
XII. Continuation du même sujet. 310
XIII. Inutilité & préjudice du Pyrrhonisme. 311
XIV. Enthousiasme unique remède du Pyrrhonisme, encore ruine-t-il ce Remède. 311
XV. Impossibilité d'assûrer la Foi sans le secours d'une Raison sur laquelle l'on puisse compter. 313
XVI. On ne peut se tirer de l'Irréligion sans le secours d'une Raison qui enseigne des Certitudes. 314
XVII. Vaines défaites. 315
XVIII. Réligion Chrétienne mal représentée, 316
XIX. Foibles Apologies du Pyrrhonisme. 316
XX. Mr. Bayle se joüe de l'Ecriture en faveur du Pyrrhonisme. 317
XXI. Nouvelles considérations sur la liaison de la Foi avec la Raison. 317
XXII. Ruses de Mr. Bayle pour s'autoriser. 318
XXIII. Mr. Bayle en contradiction avec lui-même. 318
XXIV. De l'opposition de la Philosophie à la Théologie. 320
XXV. Vaines défaites. 323
XXVI. Si ce qui est au dessus de la Raison est contraire à la Raison. 323
XXVII. Continuation. 324
XXVIII. Si les Objections établissent le Pyrrhonisme. 326
Mr. Bayle se refute lui-même. 326
XXIX. Raison mal opposée à la Foi. 327
XXX. Nécessité de la Raison pour éxpliquer l'Ecriture sainte. 328
XXXI. Des Causes de l'inexactitude. 331
XXXII. Si la Certitude éxclut toute objection. 331
XXXIII. Contradictions de Mr. Bayle qui vont à ruiner la Certitude de la Raison & de la Foi. 331
XXXIV. Plaisir de s'étendre également sur le pour & le contre. 332
Si la Méthode de Mr. Bayle le justifie. 333
XXXV. Contradiction de Mr. Bayle. Si le Pyrrhonisme conduit à la Grace. 334
XXXVI. Réflexions de Mr. Bayle sur les Sociniens. 335
XXXVII. Danger du Pyrrhonisme pour la Société. 337
XXXVIII. Caractéres de Mr. Bayle tirés de son Histoire & de ses Lettres. 338

SECTION IV.

Du Pyrrhonisme en général & du Pyrrhonisme Logique en particulier.

I. Qu'il y a de l'Evidence, & qu'elle est convaincante. 342

T A B L E

II. Qu'elle ne se trouve pas en opposition avec les Vérités révelées. 343
III. Quelles ténébres n'ébranlent point la Certitude. 345
IV. Ce que Mr. Bayle dit sur l'Epoque de Pyrrhon est sophistique, & les conséquences qu'il en tire nulles. 345
V. Contradiction de Mr. Bayle. 346
VI. Finesse usée de Mr. Bayle. 347
VII. Réponses. 348
VIII. Accord de l'Evidence avec l'obscurité. 349
IX. Inégalités surprenantes de Mr. Bayle. 350
X. On prouve par Mr. Bayle qu'il y a des caractéres sûrs de Vérité. 352
XI. Remarques. 355
XII. Moderation, préservatif contre le Pyrrhonisme. 356
XIII. Defiance des Sophistiqueries Métaphysiques. 356
XIV. Réflexions sur les Causes du Pyrrhonisme & sur les moiens propres à s'en défendre. 357
XV. Pyrrhoniens combattus par eux-mêmes. 357
XVI. Plan de la Logique, & force de l'évidence. 358. 359
XVII. Du possible & de l'impossible. 361
XVIII. Mr. Bayle se contredit quand il veut établir le Pyrrhonisme, & il abuse des citations de quelques Modernes. 361
XIX. Evidence qui force, & raisonnement dans les Régles. 362
XX. Du partage des Savans. 363
XXI. De ceux qui changent de sentiment. 364
XXII. L'ame croit sans se connoitre parfaitement. 364
XXIII. Abus de Logique qui en confirme l'usage. 364
XXIV. Mr. Bayle avance des propositions très-affirmativement & les prouve avec évidence. 367

SECTION V.

Du Pyrrhonisme Historique.

I. Caractéres qui assûrent la vérité d'un témoignage. 368
II. Distinctions à faire. 369
III. Historiens suspects. 369
IV. D'où vient l'incertitude de quelques circonstances. 369
V. Il faut distinguer ses faits. 372
VI. Certitude des miracles établie par Mr. Bayle. 372
VII. Quand l'incredulité ne doit point ébranler la certitude du témoignage. 373
VIII. Moiens de distinguer les vérités d'avec les suppositions. 374
IX. On prévient une objection. 375
X. On continue de tirer des preuves de Mr. Bayle. 375
XI. Argumens négatifs. 377
XII. Quand il convient de suspendre son jugement. 378
XIII. Quelles histoires sont peu certaines. 379
XIV. Erreurs refutées 379
XV. Faux bruits rejettés. 380
XVI. Preuves des victoires. 381
XVII. Par Mr. Bayle lui-même. 382

SECTION VI.

Examen du Pyrrhonisme Physique

I. De l'éxistence de l'étendue. 382
II. De l'éxistence du mouvement. 382
III. Si l'on peut s'assûrer sur quelques-uns des usages, auxquels les différentes parties de l'univers sont destinées. 383
IV. Anaxagoras solidement réfuté. 385
V. Du vuide. 385
VI. Des qualités sensibles. 387
VII. Moiens de s'assûrer s'il y a de la vérité dans les Livres de Physique. 387

SECTION VII.

Examen du Pyrrhonisme Moral.

I. Du Mariage & de la Pudeur. 387
II. De l'exemple des Animaux & des Nations barbares. 300
III. Des coutumes contraires à l'honnêteté. 300
IV. Devoirs naturellement connus. 390
V. Preuves tirées des animaux réfutées par Mr. Bayle. 392
VI. Nécessité de raisonner en matiére de Morale. 393
VII. Carneade condamné par lui-même. 394
VIII. Les subtilités des Stoiciens n'ébranlent point la Morale. 394
IX. Liaison de la Morale avec la Réligion. 395
X. Mr. Bayle prétend que la vertu a été connue des Païens. 397
XI. Quelques obscurités ne suffisent pas pour établir le Pyrrhonisme. 3 8
XII. Régles des Mœurs connues des Païens. 400
XIII. Mr. Bayle se moque des Moralistes. 401
XIV. Il est forcé de convenir des Principes de la Morale. 402
XV. Objections prévenuts. 403
XVI. De l'Utilité de la Philosophie. 403
XVII. Mr. Bayle a tort de mettre la Morale de l'Evangile en opposition avec la Raison. 404
XVIII. On établit le vrai sens de plusieurs passages. 405
XIX. Accord de la Philosophie avec la Réligion en matiére de Morale. 406
XX. Explication de plusieurs Devoirs que Mr. Bayle avoit outrés. 407
XXI. Distinction naturelle & essentielle du Vice d'avec la Vertu, d'où l'on tire des conséquences opposées à celle de Mr. Bayle. 410
XXII. Réponses aux Objections de Mr. Bayle tirées de la Théologie 411
XXIII. Du But de la Morale. 414

SECTION VIII.

Examen du Pyrrhonisme sur l'Exystence de Dieu.

I. But de l'Auteur. Etat de la Question sur la persuasion générale d'une Divinité & force de l'argument qu'on en tire. 414
II. De la voix de la Nature. 416
III. Mr. Bayle reconnoit ici la nécessité d'une Cause intelligente. 417
IV. Confirmations. 417
V. Réponse aux Objections tirées des inutilités & des irrégularités. 418
VI. Dieu Bon & Libre. 419
VII. L'ordre n'a pu s'établir que par la direction d'une Intelligence. 420
VIII. Réponse à l'Objection tirée des Formes Plastiques. 420
IX. Si l'Etre éternel est unique. 421
X De la naissance du mouvement. 423
XI. L'élévation de l'Etre suprême n'affoiblit point la certitude des Raisonnemens précedens. 425
XII. Création de rien 426
XIII. Si les Anciens Philosophes ont reconnu l'éxistence d'un seul Dieu. 427
XIV. S'il est difficile d'arriver à cette connoissance. 429
XV. Réponse à l'Objection tirée des Formes Plastiques. 431
XVI. Exemple d'une sage modération 432
XVII. Abus d'une Autorité. 432
XVIII. Formes Plastiques supposent une Cause suprême & intelligente. 433
XIX. La matiére peut-être susceptible d'activité sans

ſans qu'elle l'ait d'elle-même. 434
XX Parallele d'un Syſtême Stratonicien avec le véritable. 435
XXI. De l'activité des Créatures. 435
XXII. Origine des Eſſences. 436
XXIII. S'il y a des Athées. 439
XXIV. Objection tirées de l'Ame de l'homme. 442
XXV. Mr. Bayle abuſe de la penſée de Mr. Locke. 442
XXVI. Si l'Exiſtence de Dieu eſt facile à découvrir. 442
XXVII. Methode de diſputer avec les Athées. 443
XXVIII. Examen de l'Objection que Mr. Bayle tire de la Prédeſtination. 443
XXIX. Examen de l'Article de Simonide. 447
XXX. Si la perſuaſion d'une Réligion eſt l'effet d'une petiteſſe d'Eſprit. 448. 450
XXXI. Remarques ſur l'infinité des plans poſſibles. 450
XXXII. Mr. Bayle réfuté par ſes propres paroles. 451

SECTION IX

Examen de la Queſtion Métaphyſique, ſi la Conſervation eſt une Création continuée.

I. NEceſſité d'éxaminer cette Queſtion. 451
II. Cette hypotheſe n'eſt point néceſſaire. 452
III. Explication de la Maxime Métaphyſique. 453
IV. Mr. Bayle fait des ſpéculations abſurdes. 453
V. Travaille à éblouir. 454
VI. Mr. Bayle ne peut pas conclurre *ad hominem*. 455
VII. La Maxime des Métaphyſiciens doit être modifiée par des reſtrictions. 455
VIII. On paſſe les Eclairciſſemens. 456
IX. Le ſyſtême Métaphyſique pris au pié de la lettre eſt contraire à la Providence. 456
X. Les Théologiens ne doivent point trouver mauvais qu'on donne à cette Maxime des Limitations. 457
XI. Réfutation directe de la Maxime. 458
XII. Réponſe aux Objections. 458
XIII. La Maxime qu'on réfute, renverſée par les Théologiens & par Mr. Bayle lui-même. 459
XIV. Mr. Bayle établit lui-même la vérité. 459
XV. Examen de la Diſpute de Mr. Jaquelot & de Mr. Bayle ſur ce point. 460
XVI. Des Cauſes Occaſionnelles. 462
XVII. Si une puiſſance Finie peut produire. 463
XVIII. Cauſes de l'Erreur où l'on eſt tombé ſur ce ſujet. 464
XIX. Objection & Réponſe. 464
XX. Le ſyſtême des Cauſes occaſionnelles ne réléve point la gloire de Dieu. 465
XXI. On répond aux Objections propoſées contre Mr. Jaquelor. 465
XXII. Que les Pyrrhoniens ne peuvent tirer aucun avantage de ce Dogme. 466
XXIII. Réflexions ſur les Ecoles où cette Maxime eſt née. 466
XXIV. Parallèle des deux Hypothéſes. 467
XXV. Concluſion. 467

SECTION X.

Examen du Pyrrhoniſme ſur l'Acte de l'homme.

I. CE qui penſe n'eſt pas étendu. 472
II. Force des raiſons de convenance. 472
III. Réponſe à une Objection. 473
IV. Confirmations. 474
V. Réponſe à l'Argument tiré de l'ame des Bêtes. 475
VI. Mr. Bayle prouve que l'Etendue ne peut pas penſer. 478
VII. Réflexions ſur le ſentiment de Mr. Locke. 479
VIII. Si on peut ſuppoſer de la penſée dans les Atomes. 479
IX. La Liberté prouve la ſpiritualité de l'Ame & ſon immortalité. 480
X. Différence de l'Ame de l'homme d'avec celle des Bêtes. 481
XI. L'autorité de Rorarius nulle. 482
XII. De ce que les Bêtes ſouffrent. 482
XIII. De la différente maniére de penſer des Hommes & des Bêtes. 482
XIV. On diſtingue le Clair d'avec l'Obſcur. 484
XV. Objection tirée de l'union de l'Ame avec le Corps & de la préſence dans un certain lieu. 485
XVI. Réponſes. 486
XVII. Réponſe à un argument d'autorité. 487
XVIII. Cauſe de la difficulté qu'on éprouve à ſe répréſenter le ſort des Intelligences ſéparées. 487
XIX. Réflexions ſur l'union de l'Ame & du Corps. 487
XX. Réflexions ſur l'hypothéſe de Mr. Locke. 487
XXI. Sentimens de Socrate. 489

SECTION XI.

Examen du Pyrrhoniſme ſur la Liberté.

I. ETat de la Queſtion. 490
II. Ce que c'eſt que volonté. 490
III. Objections. 491
IV. Réponſes. 491
V. Objections. 493
VI. Réponſes. 493
VII. De l'Ane de Buridan. 494
VIII. Objections. 496
IX. Réponſes. 496
X. Objection tirée de l'efficace de la Grace & de ſa Néceſſité. 497
IX. Objection & Réponſe. 497
XII. Objection. 497
XIII. Réponſe 497
XIV. Objections. 497
XV Réponſes. 498
XVI. Utilités du Dogme de la Liberté. 498
XVII. La Liberté ſe conſerve en ſecret. 499
XVIII. Cauſes du Pyrrhoniſme. 499
XIX. On continue à éxaminer le ſyſtême de la Liberté étcinte. 500
XX De la Préſcience & des Evenemens contingens. 502
XXI. Mr. Bayle a admis la Liberté. 503. De la préſcience. 503
XXII. De la Juſtice & ſes peines. 505
XXIII Des prophéties. 506
XXIV. Confirmation de la preuve de ſentiment. 507
XXV. Nouvelles conſiderations ſur la Fatalité. 507
XXVI. Réflexions ſur le Pyrrhoniſme. 508
XXVII. Sur l'Immatérialité de l'Ame. 508
XXVIII. Cauſe des Déterminations libres. 509
XXIX. Continuation des Erreurs ſur la Fatalité. 509
XXX. Diſputes avec Mr. Jaquelot ſur l'éxiſtence de la Liberté. 510
XXXI. Réponſe à l'Objection tirée de l'état des Bienheureux. 511
XXXII. En quel ſens Dieu a fait plus de grace aux hommes qu'aux Angés. 512
XXXIII. Si la Liberté eſt inutile dans ceux qui ne ſe ſervent pas. 512

SECTION XII.

Examen du Pyrrhoniſme ſur la félicité des hommes.

I. NEceſſité de cette Diſcuſſion. 513
II. Sageſſe des Loix de l'union de l'ame avec le Corps. 514
III. Liberté ſource de bonheur raiſonnable. 514

T A B L E

IV. Rapport de la félicité de l'homme avec la Bonté de Dieu. 517
V Réponses aux Objections tirées de l'Etat des songes bons & mauvais, & des effets de la Grace dans les prédestinés. 518
VI. Liberté Principe de satisfaction. 519
VII. Si la persuasion de la Fatalité est consolante. 519
VIII. Sophisme d'équivoque. 519
IX. Quel est le grand Dessein de Dieu. 520
X. Objection de Mr. Bayle. 520
XI. Réponses. 521
XII. Moien de se rendre heureux. 523
XIII. De l'attachement à la Vie. 523
XIV. De l'usage des douleurs. 523
XV. Si les fautes des hommes doivent être mises sur le compte de la Providence. 524
XVI. Que ce qui manque à la félicité des créatures terrestres ne fournit point de preuves contre la Bonté du Créateur. 524
XVII Continuation. 525
XVIII. Erreurs où l'on tombe sur le sort des autres. 525
XIX. Les hommes se rendent dignes de leurs maux. 526
XX Nôtre Impatience est injuste & nous trompe. 526
XXI. Sagesse de la Providence dans le mélange du Bien & du Mal physique avec le Moral. 526
XXII. Des douleurs des Enfans. 527
XXIII. On continue à réfléchir sur les Causes & les effets des Maux Physiques. 527
XXIV. Utilité du mélange du moins parfait avec ce qui l'est plus. 527
XXV. Réflexions sur la dépendance où les hommes sont les uns des autres. 527
XXVI. suppositions. 527
XXVII. De la vicissitude des Evenemens. 528
XXVIII. Si les Maux passent les Biens. 528
XXIX. Manichéens réfutés. 530
XXX. Usage des Maladies. 530
XXXI. Réflexions sur les chagrins & leurs causes. 530
XXXII. On continue à réfléchir sur la félicité humaine. 532
XXXIII. Nouvelles Objections résolues. 532
XXXIV. On éxamine des Exemples. 533
XXXV. Mr. Bayle réfuté par lui-même. 535
XXXVI. Secours pour vivre tranquile. 535
XXXVII. Misére des Méchans. 536
XXXVIII. De la difficulté de se procurer une tranquilité solide. 536
XXXIX. Examen de l'argument tiré de la Mothe le Vaier. 536
XL. Du regret à la vie. 537
XLI. Objection & Réponse. 538
XLII. Contradiction de Mr. Bayle. 538
XLIII. Conclusion. 538

SECTION XIII

Examen du Pyrrhonisme sur la Providence.

I. IL convient que Dieu soit Maitre & Libre. 543
II. Vaines Questions reprimées. 543
III. Justice des peines. 543
IV. Objection & Réponse. 544
V. Vaines Questions. 544
VI. Ce que Dieu se doit. 544
VII. Réfutation du Mauvais Principe. 545
VIII. Pourquoi la Liberté. 546
IX. Objection & Réponse. 546
X. A qui les Maux doivent être imputés. 546
XI. Des souffrances des gens de Bien. 546
XII. Remarque essentielle. 546
XIII. Adorations dignes de Dieu. 547
XIV. Des soufrances des petits enfans. 547
XV. Du sort des animaux brutes. 548
XVI. D'où vient que Dieu souffre des déforderes. 548
XVII. De la Permission du péché. 548
XVIII. Il n'en est pas de Dieu comme des Souverains de la Terre. 548
XIX. On répond à la grande Objection de Mr. Bayle. 549
XX. On ne diminue point l'idée de la Sainteté de Dieu par celle de son indépendance & de sa Liberté. 549
XXI. Objection qui paroit attribuer de la bizarrerie & de l'affectation à la Providence. 550
XXII. Réponse. 550
XXIII. Continuation. 550
XXIV. L'Hypothése des deux Principes supposée. 552
XXV. Exagérations de Mr. Bayle & ses effets. 552
XXVI. Manichéens refutés. 554
XXVII. Eclaircissemens sur les plans de Dieu. 554
XXVIII. Mr. Bayle embrouille la Théologie, pour en tirer des Objections. 554
XXIX. Mr. Bayle fournit de quoi prouver que le Mal a ses utilités. 554
XXX. De la prospérité des Méchans & de ce que l'on dit de leur puniton. 555
XXXI. Précaution nécessaire pour bien juger de la conduite de Dieu. 5 6
XXXII. Mr. Bayle donne des réfléxions de moderation & de Prudence. 557
XXXIII. Remarques sur le Titre *d'optimus*. 557
XXXIV. Du nombre des damnés. 557
XXXV. De l'utilité des peines à venir. 558
XXXVI. De leur justice. 558
XXXVII. Nécessité des repétitions. 559
XXXVIII. Du prix de la Liberté. 559
XXXIX. De la Bonté infinie de Dieu. 561
XL. Caractéres de la Malice. 561
XLI. Comparaison rectifiée. 561
XLII. Caractéres de Prudence & de Bonté. 562
XLIII. De la Certitude des Déterminations Libres. 563
XLIV. Réfléxions sur le don de la Liberté. 564
XLV. Comparaison rectifiée. 565
XLVI. De l'action de Dieu sur l'homme. 565
XLVII. En quel sens la Vertu & le Bien doivent regner. 566
XLVIII. Mr. Bayle fournit dequoi répondre à ses objections. 566
XLIX. Des Recompenses. 567
L. Réponse aux Argumens ad hominem & nouvelles Réfléxions sur la Liberté. 567
LI. De la Miséricorde & de la Répentance. 568
LII. De la durée des peines. 568
LIII. Comparaisons redressées. 570
LIV. De l'utilité du mal. 571
LV. Utilité de l'hypothése d'Origene. 572
LVI. Nouvelles comparaisons redressées. Mr. Bayle en opposition avec lui-méme. 572
LVII. Nouvelles réfléxions sur la durée des peines. 573
LVIII. En quel sens le Mal est entré dans le Plan de Dieu. 574
LIX. Comparaison non éxactes. 575
LX. Du but de Dieu en donnant la Liberté. 576
LXI. Comparaisons rectifiées. 576
LXII. Mr. Bayle mal justifié. 577
LXIII. Réfutation du Manichéisme. 577
LXIV. Examen de quelques hypothéses. 577
LXV. De l'Origine du Mal. 578
LXVI. Nous ne sommes pas assés éclairés pour décider sur la conduite de la Providence. 578
LXVII. Fausse pensée de Mr. Bayle sur la Providence. 579
LXVIII. Supposition fausse, fondement de ce sophisme. 579
LXIX. On doit être fort reservé à prononcer sur les autres. 580
LXX Abus de l'Orthodoxie. 580
LXXI. Dangers de la Doctrine de Mr. Bayle Il réfute dans un endroit ce qu'il pose dans

un autre. 581
LXXII. Manichéens refutés. 582
LXXIII. On éxamine la preuve tirée des Miséres de l'Homme. 583
LXXIV. Subterfuge inutile. 583
LXXV. Artifice de Mr. Bayle. 584
LXXVI. De la préfcience. 585
LXXVII. Eclairciſſemens ſur les vues de Dieu; quand il a donné la Liberté. 585
LXXVIII. Différence eſſentielle de Dieu d'avec les Hommes. 568
LXXIX. De l'éxplication des Myſteres. 587
LXXX. Caractéres d'une Bonté infinie. 588
LXXXI. Comparaiſons éxaminées. 590
LXXXII. Etats des Queſtions mal poſés. 590
LXXXIII. Réfléxions ſur la Providence tirées de Mr. le Docteur Sherlock. 592

SECTION XIV

Examen du Pyrrhoniſme par rapport à l'influence de la Réligion ſur la Société.

I. Importance de cette Queſtion. 595
II. De la Tolérance des Athées. 595
III. Si l'on doit regarder cette Queſtion comme de ſimple curioſité. 596
IV. Etat de la Queſtion. 596
V. De l'efficace de la Réligion ſur les Moeurs. 598
VI. Réponſe à l'argument tiré de ce que les Athées ne feroient pas perſécuteurs. 599
VII. Preuve que la Réligion retient. 599
VIII. Toutes les Erreurs ne ſont pas également dangereuſes. 599
IX. Réligion Chrétienne mal repréſentée. 599
X. Abus d'une autorité. 600
XI. La Réligion n'eſt pas inutile, quoi qu'elle n'ait pas toute l'efficace qu'elle mérite. 600
XII. Réponſe à l'argument tiré de la conduite de quelques Athées. 600
XIII. La Réligion eſt utile parce qu'elle lie les Princes. 602
XIV. Réponſe à l'argument tiré de l'Intolérance. 602
XV. Réponſe à l'argument tiré des Saducéens. 603
XVI. De la Liaiſon naturelle de la Vertu avec le Bonheur. 603
XVII. On avoue que la Réligion n'a pas une efficace univerſelle. 604
XVIII. Preuve de ſon Influence. 604
XIX. Du point d'honneur. 605
XX. Continuation des ſophiſmes du Particulier au Général. 606
XXI. Exagérations. 606
XXII. Comparaiſon des Chrétiens avec les Païens. 607
XXIII. Efficace de la Réligion. 608
XXIV. Sophiſme du Particulier au Général. 609
XXV. La Beauté de la vertu a beſoin d'être ſoutenue par la Réligion. 610
XXVI. Moeurs des Chrétiens comparées à celles des Païens & des Athées. 610
XXVII. D'où vient que les Moeurs ne répondent pas auſſi à la Croiance. 611
XXVIII. Différence d'une Société toute compoſée d'Athées d'avec une Société où il n'y en a que quelques-uns. 612
XXIX. La Vertu tempéreroit moins les Vices ſi l'on n'avoit pas de la Réligion. 613
XXX. Contradictions de Mr. Bayle. 614
XXXI. De l'avantage des fauſſes Réligions ſur l'Athéiſme. 614
XXXII. Parallèle de Stilpon avec les Devots. 615
XXXIII. Réligion ſoppoſée par Mr. Bayle au bonheur de la Société. 615
XXXIV. Libertins en parallèle avec les Orthodoxes. 619
XXXV. Le manque de Religion va de pair avec la licence des Moeurs. 622
XXXVI. Mr. Bayle réfuté par lui-même 622
XXXVII. Faire ſon Devoir eſt le plus ſûr. 624
XXXVIII. Efficace des Dogmes. 624
XXXIX. De la ſuppoſition que la Réligion eſt l'effet de la Politique. 624
XL. Si les Démons aiment mieux l'Idolatrie que l'Athéiſme. 625
XLI. Comparaiſon redreſſée. 625
XLII. Sophiſme métaphyſique. 626
XLIII. Comparaiſon de l'Idolatre avec l'Athée. 627
XLIV. Influence du Chriſtianiſme ſur la Société Civile. 629
XLV. Parallèle du Paganiſme & de l'Athéiſme. 632
XLVI. Mr. Bayle applique aux erreurs des Chrétiens ce qu'il a dit des erreurs des Païens. 633
XLVII. L'Athéiſme mêlé parmi la Réligion y introduit la licence des Moeurs. 635
XLVIII. Athées plus difficiles à ramener. 636
XLIX. De l'efficace de la Crainte. 636
L. Du pouvoir des Idées. 639
LI. De la néceſſité de l'Eſtime & du Reſpect. 642
LII. Chriſtianiſme mal repréſenté. 644
LIII. De l'Impudicité. Que la Réligion n'eſt pas ſans efficace. Des Motifs. 646
LIV. Continuation des Motifs. 646
LV. De la Corruption des Moeurs. Abus d'une citation. 649
LVI. Mr. Bayle ſe trompe ſur les motifs. Preuve de fait. 651
LVII. De la Vie des Courtiſans. 653
LVIII. De ceux qui ſe font illuſion. 655
LIX. Réfutation d'une Apologie outrée des Athées. 656
LX. Athées. 656
LXI. Comparaiſon rectifiée. 657
LXII. Si les Loix humaines ſuffiſent. 658
LXIII. Du dévouement à Dieu. 659
LXIV. De la médiſance. 659
LXV. Il eſt des dégres dans la corruption. 660
LXVI. Des panchans naturels. 661
LXVII. Les autres motifs cédent à ceux de la Réligion quand on en eſt perſuadé. 661
LXVIII. Du déſir de l'Immortalité. 662
LXIX. De la vie réguliere de quelques Athées. 663
LXX. Redites de Mr. Bayle. 664
LXXI. D'où vient que tous les Athées ne ſont pas égaux en corruption, 665
LXXII. Inſuffiſance du point d'honneur. 665
LXXIII. De la chaſteté. 665
LXXIV. Vains Eloges des Athées. 665
LXXV. Athées plus difficiles à ramener. 666
LXXVI. Mr. Bayle refuré par lui-même. 667
LXXVII. Comparaiſon des Saducéens avec les Phariſiens. 667
LXXVIII. Comparaiſon de l'Athée & du Superſtitieux. 667
LXXIX. Les Vérités de la Réligion influent ſur les Moeurs de ceux-là même qui ne les croient pas. 668
LXXX. On continue le parallèle du ſuperſtitieux & de l'Athée. 669
LXXXI. Argument tiré d'un Abus. 670
LXXXII. Preuves tirées de Mr. Bayle de l'utilité du Chriſtianiſme pour la Société 670
LXXXIII. S la Réligion Païenne ſe bornoit à l'extérieur. 671
LXXXIV. De la Vertu & de ſa récompenſe. 671
LXXXV. Si la Réligion eſt l'effet de la politique. 671
LXXXVI. Méthode de s'éclairer ſur l'éxiſtence de Dieu. 672
LXXXVII. Pyrrhoniſme réfuté. 672
LXXXVIII. Fauſſe idée de la Divinité. 673
LXXXIX. Parallèle peu juſte. 673
XC. Comparaiſon rectifiée. 673
XCI. De l'Athéiſme des Chinois. 675
XCII. On éxamine des comparaiſons. 676

* * * * *

T A B L E

XCIII. Parallele d'un Athée & d'un Idolatre. 676
XCIII. On continue d'examiner des Comparaisons & de la stupidité des peuples sans Réligion. 677
XCIII. Sur l'innocence de l'Athéisme. 677
XCIV. Nécessité de la Société. 678
XCV. & Utilité de la Réligion pour les Mœurs. 667
XCVI. Vaine Apologie des Athées. 679
XCVII. Fausses idées de la Réligion Chrétienne. 679
XCV. Autre parallele de la Réligion Païenne & de l'Athéisme 680
XCVI. Les Idées de la Vertu ont besoin d'être fortifiées par la Réligion. 689
XCVII. Comparaison de l'Athéisme & du Paganisme 690
XCVIII. Ruse de Mr. Bayle. 691
XCIX. Parallele de la vertu d'un Athée avec celle d'un Chrétien. 692
C. On ramène Mr. Bayle à l'état de la Question. 692
CI Comparaison de la satisfaction de l'Athée avec celle du Chrétien. 693
CII. Du nombre des Athées. 694
CIII. Si l'attachement desintéressé au devoir est fréquent. 694
CIV. Parallèles d'un homme Athée avec celui qui a de la Réligion. 469
CV. Si l'Intolérance rend la Réligion inférieure à l'Athéisme par rapport au bonheur de la Société. 69
CVI. De l'efficace de l'Incrédulité sur les Mœurs, & à cette occasion on réfléchit sur les défauts de l'Education. 697. 702
CVII. De la force & de la foiblesse des Motifs. 703
CVIII. Comparaisons. 705
CIX. CX. Continuation. 706. 708
CXI. Questions capitieuses. 709
CXII. Detour à l'Intolérance. 710
CXIII. De l'influence du Paganisme sur les Mœurs. 711
CXIV. De la passion pour la Gloire. 712
CXV. Ecart de la Question. 713
CXVI. Considérations sur la force des Motifs. 713
CXVI. De la Réligion du ferment. 714
CXVII. Mr. Bayle cherche à depaïser ses Lecteurs. 735
CXVII. Christianisme mal répresenté. 735
CXVIII. Efficace de la Réligion sur le Courage. 718
CXIX. A qui l'on peut plutôt se fier à un Athée ou à un Idolatre. 718
CXX. Comparaison examinée. 719
CXXI. Autre comparaison corrigée. 720

S E C T I O N XV.

Où l'on parcourt les Entretiens de Maxime & Themiste 721.

S E C T I O N XVI.

Où l'on réfléchit sur quelques Remarques de Mr. Bayle, sur des Personnages du vieux Testament; dont il est parlé dans le Dictionnaire Critique

Adam. 741
Eve 741
Abel 742
Cain 742
Cham 743
Abraham. 743
Agar 743
Sara 744
Abimelech 745
David. 745
Elie 747
Jonas 747
Ezechiel. 747

S E C T I O N D E R N I E R E

Examen du Traité Philosophique de Mr. Huet de la foiblesse de l'Esprit Humain. 547.

E R R A T A

pag. 8. Ligne 5. avant l'Article XIV. Au lieu de *rudement* lisés *inutilement*
pag. 14. Notes, ligne 7. au lieu de *Mercat* lisés Merlat
pag. 40. 5. lignes avant la dernière, entre *humain* & *qu'il* lisés *de* croire
pag. 77. Art. XXVI. ligne 4. au lieu de lire *comme* lisés. *Comme.*
pag. 106. 6. à Cap. ligne 2. *quelque grandeur ou politesse qu'on*
Pag. 115. 4. à Cap. ligne 7. *Horloge semblable*, au lieu de. *Semblable*
pag. 116. 1. à Cap. ligne dernière lisés *familière* au lieu de familiaire
pag. 125. 4. à Cap. Col. 2. lig. dernière lisés *cet* au lieu de *ce*
pag. 132. Art. LXXIX. lig. 4. lisés *en* au lieu de *rien*
pag. 133. 1. à Cap. Col. 2. lig. 8. lisés *enchaînure* au lieu de encheinure
pag. 143. 3. à Cap. lig. 12. lisés Boile au lieu de Bayle
pag. 149. 5. lignes avant l'Art. CXII. lisés Schoppius au lieu de Schuppius.
pag. 390. 3. à Cap. lig. 11. lisés *qui* au lieu de *que*
pag. 499. Art. XVII. 2. à Cap. lig. 7. lisés *la*, au lieu de *se*
pag. 501. 2. à Cap. lig. 3. lisés *perdent*, au lieu de *perdant*
pag. 512. 8. à Cap. lig. 5. lisés *humaine & incrée*, *avec* lig. 7. lisés *cette* au lieu de cesse
pag. 515. lig. 25. lisés *a parvenir & à acquerir*

EXAMEN

EXAMEN
DU
PYRRHONISME
Ancien & Moderne.

PARTIE I.

DU PYRRHONISME EN GENERAL.

SECTION I.

Definition du Pyrrhoniſme & des Pyrrhoniens.

Deſſein de l'Auteur.

I. J'ENTREPRENS un Examen du Pyrrhoniſme plus étendu que celui que j'ai donné dans ma Logique. On lira dans la ſuite de cét Ouvrage une partie des raiſons qui m'y ont engagé, & on dévinera aiſément les autres. J'ai ſenti l'importance de ce deſſein, & pour le mieux éxecuter, j'ai lû d'un bout à l'autre les Ouvrages de Sextus Empiricus & ceux de Mr. Bayle; on convient qu'en matiere de Pyrrhoniſme nous n'avons rien vû, chés les Anciens qui égale le premier, ni chés les Modernes de la force du ſecond. Je les ai lûs la plume à la main, & en les liſant je rempliſſois mes cahiers de remarques pour ſervir de materiaux à l'ouvrage que je vais compoſer.

Il n'eſt pas facile de definir les Pyrrhoniens.

II. MAIS ſur le point de commencer l'aſſemblage, je me trouve arrêté tout d'un coup, par une difficulté que je n'avois pas prévuë : je conçois qu'il faut d'abord donner une idée juſte du Pyrrhoniſme & des Pyrrhoniens, & je ne ſais comment m'y prendre : Cette idée m'échape dès que je veux la ſaiſir. M'expoſerois-je donc à attaquer une Chimere? Y-a-t-il des Pyrrhoniens? Qui ſont ils? Que penſent ils? Quelles ſont leurs erreurs? Quels Dogmes ou quelles Maximes dois-je combattre pour les refuter? A la verité, ſi je me contentois de dire je vais examiner le Pyrrhoniſme & combattre les erreurs des Pyrrhoniens, je trouverois peu des Lecteurs qui ne crûſſent ne comprendre ma penſée; on a ouï parler du Pyrrhoniſme & des Pyrrhoniens, on en a quelque Idée, & on s'eſt rendu ces termes aſſés familiers pour s'imaginer qu'ils n'ont rien d'obſcur. Mais dans le deſſein où je ſuis d'établir la certitude de nos connoiſſances ſur leurs premiers fondemens, il ne m'eſt plus permis de ſuppoſer quoi que ce ſoit, j'aurois mauvaiſe grace de ne faire regarder mon ſujet qu'en gros & confuſément, & je ſuis dans l'obligation de débuter par des Idées très-préciſes.

Naiſſance du Pyrrhoniſme.

III. AFIN que mon Lecteur ſoit mieux en état de juger de mon embarras, je le prie de me concevoir tranſporté dans quelque Pays où l'on n'ait point encore ouï parler du Pyrrhoniſme, & où cette maniere de philoſopher & de diſputer ne ſoit point encore venuë dans l'eſprit de qui que ce ſoit. Je demande qu'on me conçoive dans quelque coin des Indes, en conferenee avec un Philoſophe judicieux, & curieux de ſavoir ſur quel pié les Sciences ſont en Europe. Pour le ſatisfaire, je reprendrois ce ſujet d'un peu loin, je lui dirois que les Sciences avoient premiérement fleuri dans la Gréce, ou du moins que nous ne pouvons pas remonter plus haut, parce que nous n'avons pas les Livres des autres Nations, dont il ſe peut que les Grecs ayent emprunté leurs connoiſſances. De la Gréce, les Sciences paſſérent à Rome, & dès-là elles ſe répandirent dans l'Empire Romain. Mais les irruptions des Barbares ramenérent les ténébres. Dans la ſuite des temps on ſoûpira pour la lumiere, on commença de la chercher avec quelque ſuccés dans le 14. Siecle; on tira de l'obſcurité des Manuſcrits Grecs & Latins qui étoient échappez à la fureur de ces Nations uniquement guerrieres, & on les empêcha de pourrir dans des Bibliothéques où ils étoient abandonnés. On adopta d'abord ſans examen preſque tout ce qui ſe trouva dans ces Manuſcrits reſpectés, & non ſeulement, en ſe hâtant trop, on raſſembla pêle mêle des Erreurs avec des Veritez, on compoſa encore des Syſtemes où lon fit entrer des Erreurs oppoſées l'une à l'autre. La Philoſophie d'Ariſtote l'emporta pourtant ſur les autres & on la plaça ſur le Trône. Mais quoi qu'on s'expoſât, dès qu'on étoit aſſez temeraire pour s'en écarter, il ne laiſſa pas de ſe trouver de temps en temps des perſonnes qui eurent aſſez de courage pour ſe mettre au deſſus des inſultes : A la verité on ne s'éloignoit preſque d'Ariſtote que ſur des vetilles, & de plus ce qu'on mettoit à la place de quelques morceaux de ſa Philoſophie ne valoit pas mieux, ou ne valoit guére mieux que ce qu'on en rejettoit. Ils'en trouva encore qui profiférent adroitement des préjugez enracinés & qui en s'éloignant d'Ariſtote marquoient pour lui un zéle extréme; Ils ſe glorifioient d'être ſeuls ſes vrais Diſciples, & accuſoient les autres de l'avoir mal interpreté.

Pendant longtemps on ſe contenta de parler beaucoup & on étoit peu curieux de penſer. BACON Grand Chancelier d'Angleterre ouvrit une nouvelle carriere & dreſſa un nouveau Plan de Philoſophie. DESCARTES fit une nouvelle Secte & renverſa les Idées des *Ariſtoteliciens*. GASSENDI, ſon contemporain renouvella le Syſteme d'Epicure. Le Pere MALEBRANCHE, enſuite, ajouterois-je à ce Philoſophe, a pouſſé le Syſteme des *Cauſes Occaſionelles* & lui a donné toute l'étenduë imaginable, & en même temps a fait entrer le Myſticiſme dans la Philoſophie

losophie. Mr. Poiret qui s'eſt récrié contre ce Pere eſt un Myſtique d'un autre gout, & ne trouve de vrai Philoſophie que dans cette voye; Selon lui toutes nos Connoiſſances doivent naître d'une lumiere divine & immediate. Voilà le Sommaire de l'Hiſtoire Philoſophique dont j'inſtruirois mon Indien.

Comme je le ſuppoſe curieux, attentif, infatigable, & que nous ne nous ſommes détournés par quoi que ce ſoit, mon lecteur me permettra de faire avec lui en peu de mots, beaucoup de chemin; Je lui parle des *Chimiſtes* qui viennent à bout de découvrir les routes de la Nature en l'imitant: Je lui parle des *Mathematiciens* qui meſurent, qui calculent tout, & qui trouvent moyen d'apprécier, pour ainſi dire, & de taxer au juſte, les forces de chaque agent naturel. Je lui apprens enfin que des Savans d'une grande fagacité, très laborieux & d'un genie très-ſublime, le ſont fait un grand Nom, & ont aſſujeti des Royaumes à leur Philoſophie, en ſuppoſant des Principes dont ils avouent que l'Eſprit humain n'a pas d'Idée, mais dont ils croyent que l'experience établit la certitude; Ils tirent de ces Principes, ſi obſcurs en eux-mêmes, des enchaînures prodigieuſes de Conſequences, dont on ne peut admettre aucune, ſans ſe trouver dans la neceſſité de tomber d'accord des autres, & cette enchaînure ne ſert pas moins à les perſuader de la verité que de la fœcondité de leurs Principes.

Je conçois, me diroit l'Indien, que cette diverſité de Syſtêmes doit faire un extrême embarras à ceux qui étudient & qui ont à cœur de s'aſſurer de la Verité; car ſans compter ce que peut l'Eſprit de parti, & l'Eſprit de philoſophie, fur tous les différens Corps de Savans, & ſur des Nations entieres; ſans parler des Préjugés qui naiſſent de tant de ſources, il ne faut pas douter; & je le vois déja, par le peu que vous m'en avés dit, que chacun a ſes raiſons, & que chacun leur donne tout le jour & toutes les couleurs qu'il lui eſt poſſible. Combien de temps ne faut-il, pas pour les étudier, pour en bien comprendre le ſens, pour en examiner la force & démêler au juſte ce qu'elles renferment de vrai d'avec ce qui s'y eſt gliſſé d'erreur? & après avoir fait tout cela, quelle maturité de jugement ne faut-il pas ſe ſentir, pour prononcer ſur des conteſtations dont les tenans ſont ſi illuſtres? Je m'imagine que peu de gens ofent aſſés prendre ſur eux pour en venir là.

Il y en a effectivement, lui dirois-je, & en aſſés grand nombre, qui ſe contentent d'écouter ce que chacun dit, de lire ce que chacun écrit, de s'en former les Idées les plus éxactes qu'ils peuvent, mais qui en demeurent là; Ils croyent appercevoir de tous côtés de la vraiſemblance, mais ils diſent qu'ils ne ſi'vent rien voir au-delà. Dans les uns ce peut être Modeſtie, dans les autres ce peut être Pareſſe, car il n'y a pas de fatigue qui égale celle d'un parfait Examen. *Les embarras iront en croiſſant, ſuivant toutes les apparences*, diroit l'Indien, *car on verra toujours naître quelque Syſteme nouveau.*

Pas tant que vous croyés, lui repondrois-je, la Mode des Syſtêmes paſſe. Le plaiſir d'en faire eſt une tentation contre laquelle tout ce que nous avons de plus Illuſtres font extrêmement en garde; On travaille à s'aſſurer de divers faits, mais on y travaille avec une grande circonſpection: De ces Verités détachées, quand on en aura un aſſés grand nombre, le tems viendra peut-être qu'on tirera aſſés de lumieres pour compoſer un Syſteme qui ne ſera plus hazardé.

Eſt ce donc là où l'on y eſt venu & où l'on ſe tient fixé? Non pas, lui dirois-je: Bien des gens encore s'écartent de la derniere Méthode dont je viens de vous entretenir, & ils s'en écartent en deux ſens très oppoſés. Les uns bâtiſſent encore des ſyſtemes qu'ils ſoûtiennent avec toute la chaleur imaginable; Mais d'autres croyent qu'il eſt faux abſolument perdre la penſée & qu'il eſt impoſſible à l'Eſprit humain d'arriver jamais juſques à en compoſer de juſtes & de fûrs

Ceux qui marquent tant de défiance, diroit l'Indien, *décident, ce me ſemble, un peu trop hardiment ſur un avenir qui ne leur eſt pas aſſés connu.*

Ils croyent être fondés, lui dirois-je, & ils vont ſi loin, qu'ils n'accordent pas même à l'homme de pouvoir s'aſſurer d'aucune Verité, ni generale ni particuli re.

Le Pyrrhoniſme paroit ſoutenable.

IV. *JE NE vous comprens pas*, diroit alors le Philoſophe avec qui je me ſuppoſe en converſation, *car vous me propoſés m'apprendre qu'il eſt des gens chés qui toute la Phyſique ne paſſe que pour un amas d'incertitudes, & qui ne reconnoiſſent pour vrai aucun principe, dont on puiſſe ſe ſervir pour aller plus loin, & pour éclaircir quelques-unes des obſcurités qui s'y trouvent en grand nombre.*

Je ne dis pas ſeulement cela, & vous n'entrés que dans une petite partie de ma penſée: Ce n'eſt pas ſeulement en Phyſique, ce n'eſt pas ſeulement en Morale, c'eſt en Logique, c'eſt en Geometrie c'eſt en Arithmetique, c'eſt en tout, ſans exception, que nous avons des gens qui flottent dans l'Incertitude, & qui ne reconnoiſſent aucune Propoſition, pour ſimple qu'elle ſoit, dont la lumiere & la force aille au-delà de la Vraiſemblance.

Je vous comprens encore moins, & tout ce que je m'imagine c'eſt que vous avés envie de ſavoir jusques où peut aller ma credulité: Eſt ce que vos Voyageurs ſe divertiſſent auſſi à aſſeoir ſur notre compte, les paradoxes les plus étranges? Nous font-ils paſſer dans l'Eſprit des Européens, pour des hommes d'une eſpece toute ſinguliere, & frappés de quelque travers incompréhenſible?

Je vous aſſure que je ne vous trompe point, lui dirois-je.

„ Quoi donc! Si vous continués à vous étonner dans la même clarté avec laquelle vous m'avés inſtruit d'une infinité de choſes, & ſi je „ dois croire que vous continuerés à vous expliquer „ avec la même ſincerité, il faut auſſi que je croye „ qu'il y a chés vous des gens de Lettres, des „ gens, que vous comprés entre les Philoſophes, „ & qui ont leur crédit & leurs adherens comme les autres, qui doutent que 2. *fois* 2. *fait* „ *ſi* 4. *Que* 6. *fois au nombre pair*; *Que le Tout „ ſoit plus grand que ſa partie*: *Que deux côtés „ d'un Triangle ſoient plus grands que le troiſieme* „ &c. J'aimerois autant que vous me diſiés que „ ces gens-là doutent s'ils ont des yeux, s'ils ont „ une bouche, s'ils vivent, s'ils veillent, s'ils „ mangent, s'ils marchent ſur la Terre.

J'allois vous dire tout cela ſi vous ne m'aviés pas interrompu. Nos Pyrrhoniens pouſſent leurs doutes auſſi loin.

„ Oh! pour le coup vous me permettrés de ne „ vous croire point, & en cela vous ne ſauriés „ vous plaindre de moi: Je ne vous fais point „ de tort aſſurément; Je me ſens toute l'inclination imaginable à ajouter foy à votre narration; „ mais rien ne m'eſt plus impoſſible que de me repréſenter des hommes qui doutent s'ils ont „ des yeux, s'ils vivent, s'ils raiſonnent &c. Or „ ce qui m'eſt impoſſible, vous conviendrés qu'on „ ne peut point l'exiger de moi, & qu'il n'y a „ aucun Etre qui puiſſe m'en impoſer l'obligation.

On diſtingue quelquefois entre l'Univers & l'Univ.

V. DONNE'S vous un peu de patience; Peut être ſommes nous moins éloignés l'un de l'autre que vous ne penſés. Je ne vois point ce qui ſe paſſe dans l'interieur des autres, auſſi n'aſſure-je point qu'il y ait des gens qui doutent *ſi* 2. *fois* 2. *font* 4. &c. Je rapporte ſimplement ce que j'ai oüi: C'eſt qu'il y a des gens qui font profeſſion de pouſſer le doute juſques-là.

Je

„ Je vois bien, diroit-il alors, que cela eſt „ poſſible; Mais avec tout cela rien ne me paroit „ plus éloigné de la Vraiſemblance.

Un Pyrrhonisme conſtant n'existe nulle part. Pyrrhonisme qui juſte par intervalles.

VI. JE DOIS ajouter que les Pyrrhoniens les plus outrés & les plus opiniâtres, n'ont pas l'esprit continnellement occupé de leur incertitude; Cet état, dont vous êtes ſi ſurpris, les abandonne & les reprend tour à tour. Pour l'ordinaire ils penſent & ils vivent à peu près comme les autres, & ils ne prennent le parti de douter & de s'affermir dans leurs doutes, qu'à meſure qu'on leur en fournit les occaſions, & pour ainſi-dire qu'à meſure qu'on les y ſollicite & qu'on les y force.

Voici de quelle maniere cela arrive: On rapporte en leur préſence quelque Phénomene de Phyſique, par exemple, & on en explique les Cauſes. Eux, qui n'aiment à convenir de rien, font des objections: On y repond; Ils ne ſe rendent pas: On les preſſe; On poſe un Principe, on leur demande ce qu'ils en penſent; On en tire une conſequence: On leur demande encore ſi elle n'eſt pas tirée ſuivant les Régles: Ils ne conviennent ni du Principe ni des Régles. On leur fait voir que ce Principe, & ces Régles égalent en évidence ce qu'il y a de plus évident, qu'il faut ou les admettre ou n'admettre aucune verité: Ils prennent le parti de n'en point admettre; Le plaiſir de contredire, d'embarraſſer, & de ſoûtenir des Paradoxes devient, de moment en moment, plus ſeduiſant pour eux. Ce plaiſir croît à meſure qu'ils le goûtent; Mais laiſſés tomber la diſpute, ils reviennent incontinent aux ſentimens de la Nature, ils agiſſent & ils penſent comme le reſte des hommes. La liaiſon que les veritès ont entr'elles, eſt une des cauſes qui les engagent à aller ſi loin; Difficilement peut-on ſe borner à en rejetter une toute ſeule; Dès-qu'on a refuſé d'en convenir, on ſe trouve dans la neceſſité de ſe retracter ou d'en rejetter encore quelque autre; D'un ſecond doute on paſſe à un troiſieme. En un mot, on fait autant de pas en arriere que ceux qui acquierent des Connoiſſances en font en avant.

Un homme ſe perſuade que ce qu'on fait & que ce qu'on connoit ſurement, ſe reduit à peu de choſes. Cette penſée lui plaît. N'en ſeulement il ſe trouve par là au niveau de ceux qui paſſent pour les plus Savans, mais il ſe trouve encore au deſſus d'une grande partie d'entr'eux, c'eſt à dire, au deſſus de tous ceux qui s'imaginent de ſavoir ce qu'ils ne ſavent pas. Quand on ſe trouve tout à la fois vain & pareſſeux, quand on haït le travail, & qu'on ne peut, ſans ſouffrir, être témoin de la reputation des autres; non ſeulement on ſe fait un plaiſir de penſer que les hommes n'ont encor acquis qu'un très-petit nombre de Connoiſſances, on étend ce plaiſir jusqu'à ſe perſuader qu'ils n'en ſauroient acquerrir aude-là de ce qu'ils en ont. Mais pour peu qu'un vrai Savant s'en veuille donner la peine, il troûblera bientot la joye de ce Préſomptueux, qui contrefait le Modeſte: Il lui demandera, s'il lui paroit qu'il y ait quelque verité de laquelle on puiſſe s'aſſurer; Dès qu'il en alleguera une, on en tirera des conſequences ſi neceſſairement liées avec celle qu'il aura avouée, qu'on ne pourra refuſer de reconnoitre cette liaiſon: On lui demandera encore ſur quoi fondé, il compte cette Verité au nombre des Propoſitions certaines; Le Caractere de certitude qu'il y trouvera on le lui fera voir dans d'autres. Par là il ſe trouvera expoſé à la mortification d'être inſtruit, & de ſuivre pas à pas des gens plus éclairés que lui. Mais un homme de l'humeur dont je vous parle & qui vous étonne ſi fort aime mieux revoquer ce qu'il avoit d'abord poſé en fait, & après avoir avoué en gros qu'on fait ou qu'on peut ſavoir quelque choſe, quoi que très-peu; dès qu'on entrera dans le détail, il changera de langage, il traitera d'Incertain tout ce ſur quoi on l'interrogera, la Vanité & l'Eſprit de diſpute l'ameneront à cette extremité.

Objections contre l'exiſtence du Pyrrhonisme.

„ VII. JE CONCOIS un peu mieux, dira l'In- „ dien, comment ce qui m'avoit d'abord paru ſi faux „ eſt cependant poſſible, Mais toujours, & malgré tout „ ce que vous venez de me dire, ce *poſſible* demeu- „ re à mes yeux, très éloigné de la *probabilité*. Je „ veux que parmi le vulgaire, il ſe trouve quelque „ Eſprit de travers, qui ne ſe faſſe pas une honte de „ ſon opiniatreté, & qui ſoit aſſez ſou pour ſe „ croire un *Perſonnage*, par la peine qu'il donne à „ un Savant de le ſuivre, dans tous les recoins où „ il entre pour ſe dérober à la lumiere qui le pour- „ ſuit: Mais le moyen de m'imaginer que des per- „ ſonnes qui aiment l'Etude & qui ſont profeſſion „ de l'aimer, qui enſeignent, qui diſputent, qui „ ſe font des Diſciples, & un Nom, de la gloire „ duquel ils ſont jaloux, qui liſent, qui écrivent, „ qui font imprimer, qui attaquent, qui repliquent, „ le moyen, dis-je, de m'imaginer, que des per- „ ſonnes, qui ſe donnent tous ces ſoins, doutent „ s'ils ſe les donnent, ſi on les écoute, s'il y a du „ papier & de l'encre, s'il y a des Libraires, s'il y „ a des Corps? Tout ce que je puis comprendre, „ & que j'ai encore bien de la peine à comprendre, „ c'eſt que ces gens-là s'obſtinent à raiſonner & à „ diſputer, comme ils feroient ſi tout étoit effecti- „ vement douteux. Mais eſt-il poſſible qu'ils ne ſe „ laſſent point de jouër, toute leur vie, un ſi ri- „ dicule perſonnage, & d'être en perpetuelle con- „ tradiction avec eux-mêmes! Car enfin ils ſe ſont „ bien aperçus qu'ils avoient eux-mêmes des Mai- „ tres, & qu'ils profitoient fous ces Maitres; Ils „ s'aperçoivent bien qu'ils ont apris d'eux des Ré- „ gles & une Méthode, qu'ils ſuivent en compo- „ ſant. Quand ils combattent une opinion, ils ar- „ gumentent, & ils ſavent bien qu'il faut alleguer „ des raiſons pour la combattre; Ils s'appliquent „ à faire voir que les raiſonnemens dont ils ne veu- „ lent pas tomber d'accord ſont établis ſur des Ré- „ gles fauſſes, ou ſur des Régles incertaines, ou enfin „ ils s'écartent des Régles dont ceux-là mêmes qu'ils „ combattent conviennent. Mais en parlant ainſi, „ ils avouent viſiblement deux choſes. *L'une* qu'il „ n'eſt pas permis de s'écarter de ſes propres Régles, „ & qu'on eſt déraiſonnable, dès-qu'on n'eſt pas „ d'accord avec ſoi même. *L'autre* que ſi l'on „ avoit des Régles ſûres, & qu'on pût encore s'aſſu- „ rer qu'on les ſuit éxactement, on pourroit ſe „ mettre au deſſus du doute, & l'évidence qui les „ forcera à reconnoitre ces deux veritez, ne ſe trou- „ ve-t-elle pas dans un grand nombre d'autres? „ Peut-on s'empêcher en Europe de reconnoitre que „ ceux qui ſont les Pyrrhoniens manquent de ſin- „ cerité, & quel cas peut-on faire des hommes qui „ ſont ſans bonne foi? Peut-on compter ſur eux? „ Peut-on leur attribuer quelque merite ſolide? & „ n'expoſe-t-on pas ſon propre honneur en marquant „ de l'eſtime pour des gens ſi dignes de mépris par „ leurs travers & leur opiniatreté? De plus com- „ ment ſe peut il que des perſonnes raiſonnables ſe „ plaiſent avec des ſous, ou avec des gens qui ſont „ continuellement les ſous; car rien ne paroit plus „ oppoſé au caractere eſſentiel de la Sageſſe que de „ s'entretenir perpetuellement, que de n'être ja- „ mais d'accord avec ſoi même, & de s'abandonner „ au plaiſir de contredire, ſi malin en lui-même, & „ ſi incommode pour les autres?

Reponſes Le Pyrrhonisme a des causes réelles dans le cœur humain.

VIII. VOUS venez d'entaſſer, dirois-je, plu- ſieurs Objections auxquelles je répondrai par ordre, pour vous donner une juſte idée de nos Savans qu'on appelle *Pyrrhoniens*. Je vous ay déja dit que quand leur humeur les ſaiſit & qu'on a donné lieu à la diſpute, ils revoqueront plûtôt toutes les veritez que de convenir d'une ſeule; mais je vous ay auſſi averti qu'après cela ils penſeront & ſe conduiront comme s'il n'y avoit jamais eu de Pyrrhoniens dans le Monde. Vous en concluës qu'ils ne ſont pas d'accord avec eux-mêmes, j'en conviens. Mais qu'eſt-ce qui les rend ſi extraordinaires? J'en ai

déja allegué *deux Causes*, l'Habitude de *Contredire*, & la *Vanité* jointe à la *Paresse*; En voici une *troisiéme*, qui à ce que je prévois vous étonnera, mais qui mérite vôtre attention. Nous avons des gens qui ne peuvent se refoudre à se gêner en quoi que ce soit. De quelque nature que soit leur humeur, elle les domine; Leur Raison ne s'y oppose jamais, ou ne s'y oppose que très-foiblement, & par-là inutilement. Cela étant ainsi, c'est une necessité que leurs Passions soyent vives, emportées & opiniâtres. Parmi ces gens il s'en trouve de stupides, sans genie naturel & sans culture, qui raisonnent aussi peu, ou presque aussi peu, que les Animaux nez incapables de raisonnement. Mais il en est aussi qui, avec cette humeur inflexible, & ces passions vives & obstinées, ont de l'esprit, & souvent encore ont de l'étude; on les a formez dès leur enfance à reflechir, ils ne peuvent s'en empêcher, ils sentent l'opposition de leur Raison à leur Humeur, leurs Idées ne sont pas d'accord avec leurs Passions: l'Agréable, l'Utile & l'Honnête se combattent chés eux; ces Contraintes les troublent, & pour les faire cesser, voici le parti qu'ils prennent. La Raison, disent-ils, nous prescrit des Régles; Si ces Régles étoient fures, si la Raison ne pouvoit pas se tromper, il l'on pouvoit compter sur ce qu'elle nous aprend, il faudroit bien s'y assujetir, quoi qu'il en coutât; Mais si elle nous conseille mal, ou s'il est incertain que ses vuës soient les meilleures, pourquoi nous gêner à suivre, comme raisonnable & comme très-juste, ce qui est peut-être, tout à fait contraire à la Raison & à l'Equité? Ils examinent donc les Régles que la Raison fait respecter aux hommes, & ils les examinent à dessein de les combattre & de les trouver mal prouvées; leurs passions, qu'ils se font fait une habitude de suivre, les détournent de l'évidence des Preuves, pour les arrêter sur les Objections & sur les difficultés; Ils donnent toute leur attention à en chercher, & quand ils en ont trouvé ils les étendent, ils les poussent, ils se les proposent à eux mêmes & aux autres, sous les tours les plus éblouissans; Ils y reviennent à tout coup; ils n'écoutent pas les Réponses qu'on leur donne, ou ils les oublient bientôt: Le moindre Echappatoire leur plait & ils s'en contentent. Mais de peur que les autres hommes ne les accusent de se plaire dans les doutes par pure haine pour leur devoir, & pour s'épargner encore à eux mêmes la confusion d'un reproche si odieux, ils étendent le même éprit de doute sur tous les sujets, dès que l'occasion de disputer se présente. L'homme selon eux n'est pas né pour s'assurer sur quoi que ce soit: Il est reduit à une perpetuelle incertitude. Tel est son sort, c'est à lui à en tirer le meilleur parti qu'il pourra. (A)

Ce n'est pas qu'il n'arrive à ces derniers Pyrrhoniens, la même chose qu'à ceux dont je vous ai déja parlé: Il y a cent occasions où ils oublient leurs Maximes, & où ils pensent, parlent & agissent, comme les autres hommes. Si on leur donne quelques piéces de monnoie legere, ou de mauvais aloi, ils savent bien les separer du reste, ils savent bien prouver qu'elles ne sont pas recevables, & qu'on doit les changer contre d'autres, qu'ils examinent encore, jusques à ce qu'il ne leur reste aucun doute. S'ils ont un procès, ils savent bien soutenir que leurs raisons sont les meilleures, qu'elles sont solides, & si l'on n'en tombe pas d'accord, ils savent bien se recrier contre l'ignorance & l'iniquité des Juges. Ce n'est que quand il s'agit de disputer ou de contraindre quelques-unes de leurs Inclinations, que la fantaisie de rendre tout douteux les reprend.

Le Pyrrhonisme paroit moutueux.

IX. A MESURE que j'écris, comme si je m'entretenois avec un Philosophe tel que je l'ai d'abord supposé, je m'apperçois que j'entre toujours plus dans les suites de cette supposition, & je crois de mieux comprendre ce qu'il penseroit: Je compte aussi que mon Lecteur suppléera bien des choses que je ne dis pas. Et comme il seroit difficile d'exposer à un Indien sur quel pié les Sciences sont en Europe, sans lui parler en même temps de la Religion Chrétienne qui se trouve si mêlée avec les Sciences humaines; je n'aurois pas manqué de lui faire connoitre ce que nous pensons sur la Divinité, sur son Culte & sur la Morale; Je lui aurois dit que la Verité de nos Saints Livres se trouve établie sur des preuves d'une force qui va jusqu'à la Démonstration. Quel donc ne seroit pas son étonnement, lorsqu'après cela, je lui annoncerois nos Pyrrhoniens.

„ Aprenés-moi, diroit-il, de quel œil on regarde ces gens-là. Leur commerce ne passe-t-il „ pas pour infiniment dangereux? Ne conçoit-on „ pas qu'il va à renverser toutes les barrieres qui „ s'oppofent à la corruption du cœur & à la licence „ des mœurs? Où est l'homme assez imprudent „ pour se fier à des personnes qui font profession „ de n'avoir point de Principe, & de ne connoi„ tre aucune Régle inviolable & d'une Equité ma„ nifeste? Qu'est-ce qui les doit déterminer dans „ chaque occasion, si ce n'est le sentiment de „ quelque Utilité presente, sentiment qui détermine sans le secours du raisonnement? Ils auroient beau dire, que pour vivre agréablement, „ & pour gagner la confiance des autres hommes, „ ils se font une Loi de suivre les Régles établies „ par l'usage & par l'autorité, tout comme s'ils les „ concevoient d'une justice inviolable & au dessus „ de toute incertitude. Qui les en croira? Ils „ peuvent tromper longtemps, faire ensuite quelque „ grand coup très conforme à leurs Maximes, & „ tôt ou tard sacrifier tout à quelque plaisir ou à „ quelque interêt qui leur tiendra au cœur.

Il n'est fait connoitre peu à peu.

X. ON VIT, lui repondrois-je, avec ces gens-là, à peu près comme avec les autres, parce qu'on s'y est peu à peu accoûtumé. Les premiers Pyrrhoniens, qui se font élevez parmi nous, n'ont eu garde d'étaler leurs doutes dans toute leur étenduë; ils se font moderés, & ils ont déguisé une partie de leurs sentimens. Leur interêt même alloit à les leur faire déguiser absolument, & ils en devoient faire un mystere: car il est très-commode & il est très-important de vivre environné d'hommes en qui on puisse se fier, parce qu'ils ont des principes fixes & qu'ils croyent dignes d'un respect infini; Mais sans doute que ces Pyrrhoniens, continuerois-je, qui vous surprennent tant, n'ont pû s'empêcher eux-mêmes de s'étonner de leurs Maximes; Il ne se peut qu'une si étrange singularité d'Idées ne les ait inquiétés. Il est très-naturel que l'on craigne de se tromper, quand on s'apperçoit que l'on pense d'une maniere

(A) J'ay connu des personnes, d'un âge avancé, d'un Esprit naturellement Vif, Aisé, Etendu, cultivé de plus par la Lecture, la Reflexion & l'Usage du grand Monde, & très-capables de raisonner juste, quand il leur plaisoit; mais qui malheureusement s'étoient fait, dès leur premiere jeunesse, une telle habitude de s'abandonner à leur humeur voluptueuse & ennemie de toute gêne; que la Raison leur perdoit, dès qu'elle se trouvoit, le moins du Monde, en opposition avec leur caprices. J'en ai connu qui très-estimables, de travers mis à part, m'ont avoué qu'une lisiere très-étroite avec des personnes parfaitement raisonnables, seroit pour eux un joug insupportable, qui les reduiroit souvent à la dure necessité, ou de se faire des reproches, s'ils refusoient de suivre des Conseils évidemment raisonnables, ou de se gêner en les suivant, ce à quoi ils ne finiroient de se resoudre. Il n'y a rien que des Esprits ainsi tournés ne soyent capables de faire & de dire, pour affoiblir l'autorité de la Raison & la certitude de ses Principes & de ses Regles; ils trouvent leur grand interêt & leur grand plaisir à repandre des Doutes sur tout ce qu'on croit le mieux établi. Ces gens sont d'un commerce très-agreable, pendant qu'on ne cherche qu'à s'amuser avec eux, mais a-t-on besoin de leurs bons offices, & ce dont on les prie cause-t-il le moindre détour à leurs plaisirs, & les gêne-t-il tant soit peu, ils ne s'y déterminent jamais.

niere ſi oppoſée au reſte des hommes. Mais les Maximes les plus étranges ceſſent de paroitre paradoxes, & par-là ceſſent d'être ſuſpectes, à meſure qu'elles deviennent communes. Les Pyrrhoniens ont donc cherché à ſe faire des Partiſans, parce qu'on ne ſe défie plus de ſes opinions & qu'on n'y ſoupçonne plus rien de condamnable, dès-qu'on ſe voit approuvé d'un grand nombre de perſonnes. C'eſt ce qui a déterminé les Pyrrhoniens à écrire; les cœurs gâtez leur ont applaudi, le ſuccès les a flatté, ils ont redoublé leurs efforts, & ils ont vû de jour en jour leurs Diſciples ſe multiplier, aux dépens de la Morale & de la Religion. Dès-là on s'eſt vû dans la neceſſité de vivre & de commercer avec eux, pour ne pas ſe faire accuſer de ſingularité, & d'une humeur trop difficile.

On ſe familiariſe avec les plus grands ſcelerats.

XI. JE VAI vous donner, ajouterois-je, un exemple de la neceſſité où l'on eſt en Europe de vivre avec des ſcelerats & de ne leur infliger pas tout ce qu'ils méritent de peines. On a vû une Compagnie entiere compoſée d'un grand nombre de perſonnes toutes fort riches & d'un grand crédit, dreſſer un Plan à les enrichir toûjours plus, en ruïnant une infinité de perſonnes: Il a fallu du temps pour méditer ce Plan, pour le dreſſer, pour lui donner toutes les couleurs propres à éblouïr. On l'a enſuite éxecuté avec une extrême habileté & tout le ſecret imaginable. Une infinité de gens en ont été culbutez, il en eſt peu qui n'en ayent ſouffert; pluſieurs ſe ſont deſeſperez; Cependant les Directeurs de ce Plan avoient amaſſé des richeſſes immenſes; on comprend bien qu'il eſt impoſſible que ces gens euſſent aucune régle d'Equité, aucune certitude de Morale, aucune perſuaſion de Religion; on a vû dans cét Eſſai de fourberie ce que peut l'Atheiſme, pour la déſolation du genre humain. Cependant aucun de ces voleurs publics n'a été empalé, aucun n'a été rompu vif, aucun même n'a été pendu. Il eſt vrai que leur fortune eſt enfin tombée, mais leur chûte n'a relevé perſonne; leur Eſprit aveuglé par l'avarice, & ennivré par le ſuccès, ne voyoit que ce qu'il vouloit voir, il ne vouloit point comprendre que leur mauvaiſe foi feroit enfin reconnuë, & que les cris de tant de perſonnes ruïnées forceroient à y faire attention. Ce que je viens de dire devoit leur ſauter aux yeux, mais ils ne vouloient pas le voir; C'eſt encore une autre conformité qu'ils ont avec nos Pyrrhoniens. L'hiſtoire que je vous raporte avoit été précedée un peu auparavant d'une preſque toute ſemblable, par ſes Principes & ſes ſuites.

Les mauvais Chrétiens donnent lieu au Pyrrhoniſme & font qu'on en eſt moins ſurpris.

XII. CE QUI fait encore, qu'on regarde ſans s'effrayer des perſonnes qui ſappent, par leurs doutes, les Principes qui ſont la ſureté du Genre humain, c'eſt que parmi ceux qui font profeſſion d'avoir de la Religion, qui en paroiſſent perſuadez & le ſont en effet, il s'en trouve, & le nombre n'en eſt pas petit, qui ne vivent pas mieux, ou guere mieux que ceux qui font profeſſion de ne rien croire; c'eſt une Enigme que je vai vous développer.

Nos Saints Livres nous apprennent diverſes Veritez, à la connoiſſance deſquelles l'Eſprit humain ne ſeroit jamais parvenu, & celles-là mêmes où la Raiſon nous conduit naturellement, la Révelation les a toutes perfectionnées. Ce Syſtême de Veritez eſt d'un éclat qui enleve nôtre admiration; on s'eſt donc applaudi d'avoir receu de Dieu une Religion dont les Dogmes & les Préceptes ſont ſi brillants, & ſi ſublimes, & bien des gens en ſont demeurez là: Bien des gens ſont perſuadez, & c'eſt une erreur fort générale, que Dieu ſe contente des actions de graces qu'on lui rend de ce qu'il a eu la bonté de reveler de ſi grandes Veritez; & que, les hommages qu'il demande, ſe reduiſent au zèle avec lequel on doit s'affermir dans la perſuaſion de ces Veritez.

On ſait que Dieu eſt Miſericordieux; Cette penſée eſt la Baſe de la Religion; on ſait qu'il pardonne, & qu'il n'éxige pas des hommes une Obéïſſance accomplie, ſous peine de damnation. Mais on abuſe de cette grande Verité, on ſe flatte, on ſe fait un petit Syſtême de bonnes Oeuvres aiſé à ſuivre, & on abandonne le reſte de ſa conduite à la compaſſion de Dieu.

Voici par où un Préjugé ſi fatal & ſi dangereux ſe fortifie extrêmement; Nous ſommes partagés en diverſes Communions, & les Dogmes ſont les cauſes de ces diviſions. Nous ſommes aſſés d'accord ſur la Morale: Dans toutes les Communions l'on convient, à peu près, des mêmes Loix & des mêmes Devoirs, & on les néglige auſſi également; A cét égard on peut dire que tous les Chrétiens vivent dans une très-grande Uniformité. Mais, dans chaque Communion encore, ſi l'on eſt relaché par raport aux Mœurs, on eſt zèlé pour les Dogmes, & ſur tout pour les Dogmes conteſtés, ſur leſquels on appuye tout autrement que ſur les Dogmes communs, quoi que l'on convienne que ceux-ci ſont les plus importans & les plus néceſſaires. Les Docteurs, qui ſont les Peres ou les Défenſeurs de ces Dogmes, y reviennent à tout coup; C'eſt de quoi ils entretiennent principalement leurs Auditeurs, c'eſt là deſſus qu'ils s'expliquent avec le plus de feu.

Quand on ſeconde ce feu, & qu'on s'intereſſe avec vivacité dans leurs ſpéculations, on ſe voit l'objet de leur eſtime & de leurs Eloges, on peut ſe permettre mille écarts ſans s'éxpoſer à leurs Cenſures, & ſans laſſer leur Indulgence. Mais plus un homme, qui ne paroit pas compter pour beaucoup ces articles controverſés, & ces ſources de diviſions & de haines, vit d'ailleurs regulièrement, plus on s'efforce de le faire paſſer pour un hypocrite habile & dangereux; On ſe croit obligé d'aller par cette accuſation au devant de l'influence que ſon éxemple pourroit avoir, pour établir la Paix, la Tolerance & la Charité.

Ce n'eſt pas tout. La diverſité des Dogmes n'a pas ſeulement cauſé des Diſputes, des Anathemes, des Vexations, des Duretés reciproques, des Excommunications, des Separations; elle a fait répandre beaucoup de ſang, elle a cauſé beaucoup de guerres: Dans ces guerres on faiſoit eſperer au Soldat le pardon de toutes ſes licences, pourvû qu'il fut ferme ſur les Dogmes, pour la défenſe deſquels on l'avoit enrollé, pourvû qu'il y attachât l'eſperance de ſon ſalut, & qu'il préferât de mourir lui-même, après avoir fait cent carnages, plûtôt que de conſentir à ſe relâcher le moins du monde ſur les articles controverſés.

Cette fureur eſt allée ſi loin, qu'on a vû des Armées, toutes remplies de Scelerats, marcher hardiment contre les Infideles, & des Soldats abandonnés à toutes ſortes d'infamies & de ſcelerateſſes, auſſi pleins de confiance, par raport à leur ſalut, que ſi chaque jour un Ange les en eut aſſuré: On a vû des Miniſtres des Autels, au pié d'un rempart, promettre le Paradis à des brutaux, à condition qu'ils porteroient courageuſement le fer dans le cœur de ceux qui n'étoient pas de leur Opinion.

Il eſt encore ſorti, ajouterois-je, un autre mal du Sanctuaire, & il eſt arrivé à ceux qui font très-particulierement chargés du ſoin de ſoûtenir la Religion contre les attaques des Incredules, de leur fournir imprudemment des armes, qui vont directement à la renverſer. Pour mettre mon Philoſophe au fait de cette Verité, je lui donnerois un précis de la Religion Chrétienne, je lui ferois remarquer, dans ſa ſublimité & en même temps dans ſa ſimplicité, les traits de la Sageſſe & de la Miſericorde de Dieu, qui a ſi parfaitement proportioné à nos beſoins & à nos maux les remedes deſtinés à les guérir; Mais, ajouterois-je, on ne s'eſt pas contenté d'admirer dans la Religion, le Sublime que Dieu lui même y a mis; les hommes ont eu l'indiſcretion & la témerité d'y en ajouter, en vuë de la rendre encore plus admirable, & il y a peu de com-

munions parmi nous où ces *additions* ne se trouvent en *contradiction* avec la Raison, c'eſt à dire, avec le *bon Sens* : On le ſent, & au lieu de ſe deſier de ces *Gloſes* & de ces *Paraphraſes*, par où on fait trouver, dans nos ſaints Livres, des propoſitions qui n'ont aucun ſens, on ſe met furieuſement en colere contre la Raiſon qui y en cherche-un, on la décrie, peut-être ſuit qu'on ne la déteſte; on la fait paſſer pour une *temeraire*, *Sa voix*, dit on, *eſt celle de l'orgueil*, *c'eſt un guide trompeur*, *ſa lumiere reſſemble acelle des Feux Nocturnes qui conduiſent aux Précipices ceux qui les ſuivent*; *ſes principes ſont incertains*, *les conſequences qu'elle en tire ſont fauſſes*, *les plus ſages & les plus raiſonnables ſont ceux qui l'écoutent le moins*. Par là il arrive qu'un Pyrrhonien ne ſcandaliſe plus les Curétiens, dès-que pour accabler leur eſprit de doutes, il repete des expreſſions qu'on leur a appris, dès-leur enfance, à reſpecter.

Le mal ne ſe borne pas là : Dans toutes nos Communions nous avons des Fanatiques, c'eſt à-dire des gens qui, ſous prétexte que les premiers Prédicateurs de l'Evangile, ne ſe ſont pas élevés à la connoiſſance des Veriteés qu'ils ont prochées, par la ſeule force de leur Raiſon & de leurs Lumieres naturelles, mais qu'ils ont été dirigés par des Inſpirations Divines & par des ſecours merveilleux ; ſous ce prétexte, dis-je, il ſe trouve des gens, dans toutes nos Communions, qui prétendent qu'on n'eſt vrai Chretien que par cette voye, & qui comptent pour rien, en matiere de Religion, toute Lumiere naturelle, & ſoûtiennent que les ſeules Connoiſſances ſalutaires ſont celles que l'on tire de Dieu immédiatement. Il y a dans cette prétention quelque choſe de ſublime & de très-flatteur pour le cœur humain, & ſur tout pour un cœur tourné à la Dévotion, & détaché de l'admiration & de l'amour des objets ſenſibles; Parmi ceux qui vivent dans ces idées & qui y appellent les autres, on voit de ſort honnêtes gens, qui vivent conſequemment à leurs principes, attachés à la Pieté, & en general à toutes les Vertus. Leur exemple frappe; Pluſieurs bonnes gens, ſimples de cœur, s'attachent à eux & approuvent leur Doctrine, ſans ſe mettre en peine d'en examiner les fondemens : Parmi les perſonnes d'étude, il s'en trouve, qui fatigués d'un grand nombre de recherches dont le Succès n'a pas repondu à leur attente, & qui, après s'être échauffés la tête exceſſivement & inutilement, au lieu de n'être mécontens que de leur Méthode & de leur propre Raiſon, qui ne les a pas bien conduit, étendent leur mécontentement ſur la Raiſon en general ; & las de travailler, ils cherchent leurs *Lumieres* dans un état de *Repos*, où ils ſe promettent que l'Eſprit de Dieu viendra les éclairer immédiatement.

Cette voye qu'on appelle *Myſtique* où Secrette, eſt éblouiſſante, & j'avoue qu'elle auroit eu pour moi de grands attraits, ſi tous ceux qui l'ont choiſie, & qui font profeſſion de la ſuivre, penſoient uniformement : Mais parmi nos prétendus Inſpirés, il y a tant de Varietés, une partie d'entr'eux ont donné dans de ſi grands écarts, les plus raiſonnables ont mêlé, dans leurs Syſtemes, des choſes ſi peu croyables, & qui paroiſſent ſi oppoſées au bon ſens, qu'on ne peut s'empêcher de leur demander, *Auquels caracteres on peut reconnoitre ſurement une Veritable Inſpiration*, *& la diſcerner d'avec les vives Idées d'une Imagination échauffée*; *Idées que tant de gens prennent eux-mêmes*, *& recommandent aux autres*, *comme des lumieres Divines* ? On voit ordinairement que les hommes les plus raiſonnables ſont auſſi les plus moderés, & qu'au contraire ceux qui raiſonnent le moins ſont les plus imperieux : Cela étant il ne faut pas s'étonner ſi les Myſtiques qui ont pris un ſi grand travers contre les recherches de la *Raiſon* & que ceux qui ne ſont cas que de leur état de *Quietude*, ſouffrent impatiemment les objections qui les en tirent. S'ils ſortent de cet état chéri, ce n'eſt que pour faire ſentir à ceux qui les obligent d'en ſortir, toute la vivacité de leur mépris & de leur zéle; Ils s'apperçoivent bien à quel point la Raiſon leur eſt contraire, auſſi ne l'épargnent-ils pas : Toutes les Idées qu'elle fournit, ne ſont tout au plus, ſi on les en veut croire, que comme des Ombres, & des Spectres, en comparaiſon des Réalités; Ses efforts les plus ſublimes, ſes démonſtrations les plus pouſſées reſſemblent, ſelon eux, aux grimaces & aux ſauts par où un ſinge s'attire l'admiration de la multitude ignorante, mais qui ſont auſſi éloignés, & auſſi vuides de ce qui ſe paſſe dans l'interieur des hommes, que les idées de la Raiſon le ſont de la verité & de la ſolidité des Irradiations Divines : Irradiations qui ne ſe font ſentir qu'à une ame en repos.

Voilà donc les Myſtiques, c'eſt à dire, en mettant à part les dérangés, un grand nombre de perſonnes reſpectables par leurs bonnes mœurs, qui s'uniſſent à une partie des Théologiens pour décrier la Raiſon. On donne, dans chaque Communion, le nom d'Orthodoxes, à ceux qui font profeſſion des ſentimens qui y ſont à la Mode, & on y appelle *Heretiques*, ceux qui s'écartent de quelques-uns des Dogmes autoriſés, de ſorte qu'avec les mêmes ſentimens, à quatre pas de diſtance, l'un ſera traité comme Orthodoxe, & l'autre comme Heretique. Voilà, dis-je, les Myſtiques & les Orthodoxes Rigides, qui, dans chaque Communion, s'uniſſent pour accoûtumer les hommes au langage des Pyrrhoniens, dont la fantaiſie vous a donné d'abord tant de *ſurpriſe* &, comme nous parlerions chés nous, tant de *ſcandale*.

Mais je veux, continuerois-je, vous faire un portrait fidele & plus étendu encore, de l'état de nos Européens, par raport aux Sciences & à la Religion. Soit qu'on demeure dans des Villes, ſoit qu'on paſſe ſa vie à la Campagne, à moins qu'on ne ſoit né de Parens très-riches, & ourre cela très-indolens, on eſt deſtiné dès ſon enfance à quelque Genre de vie, à quelque Art, à quelques Soins, à quelque Profeſſion, par où on rendra ſa ſortune meilleure, ou l'on ſe ſoûtiendra dans celle où l'on eſt né. C'eſt à peu près à cela que ſe rapportent tous les ſoins qu'on ſe donne pour l'Education des jeunes gens; Il eſt vrai que, par bien ſéance, on charge leur Memoire de quelques Prieres & d'un petit Syſtême de Religion, ſuivant les Idées du Pays : Mais on ne s'aviſe guere de faire un choix de Matiéres proportionnées à leur Age, pour les en inſtruire d'abord, & d'augmenter enſuite leurs Connoiſſances à meſure que leur Raiſon ſe forme avec les années : De plus l'Etude même de la Religion n'eſt pas une de celles que la Jeuneſſe faſſe le plus agréablement ; Auſſi, tout imparfaitement qu'on ſe ſoit acquitté d'une Etude ſi importante, dans l'âge le plus foible, on ne laiſſe pas de tâbler ſur ce qu'on a fait, & on s'abſtient d'y revenir. Comme on n'a point commencé par éxaminer, on n'éxamine jamais. Ce qu'on voit établi c'eſt ce que l'on croit, ou qu'on fait profeſſion de croire; Vous diriés que chacun trouve dans les autres une Caution ſuffiſante, & que pour penſer juſte, il ſuffit de penſer comme ſon Voiſin.

XIII. ICI JE conçois que le Philoſophe Indien ne manqueroit pas de m'interrompre & de me dire que je le fais paſſer *d'Incompréhenſibilité* en *Incompréhenſibilité*. Quoi ! me diroit-il, ſur un ſujet
„ de cette importance, & quand il s'agit d'une éter-
„ nité de felicité où de deſeſpoir, on n'éxamine
„ point ; on ſe met tranquilement un bandeau ſur
„ les yeux ; Dans cet état on s'avance vers la Mort,
„ ſans allarmes, parce qu'on vit avec des gens, qui
„ ne ſont par plus curieux de s'inſtruire, qui ne
„ ſont pas plus éclairés, & qui n'ont pas plus
„ d'in-

D'où vient que la Voye de l'Examen conduit à la certitude eſt ſi negligée.

„ d'inquiétude ; Vous prétendés que le Créateur „ du Genre humain, par une grace toute particu- „ liere, a fait parvenir à vous des Livres compo- „ sés par ſes Ordres ; La Connoiſſance & l'Amour „ des Verités qu'ils renferment vous aſſurent les „ glorieux titres de *Chrétiens & d'Enfans de Dieu* ; „ Mais en même temps vous m'aſſurés que des gens, „ ajoutent, & ſe perſuadent que l'attachement qu'on „ a pour ces grandes, ces belles, ces Divines Veri- „ tés, croit à proportion qu'on ſent un plus grand „ éloignement pour la Raiſon, c'eſt à dire, ſi je „ le comprens bien, que l'on aà proportion une plus „ grande diſpoſition à la folie. Pour moy il me „ paroit qu'à moins d'être ſou ſoy-même, on ne „ s'imaginera jamais que l'état de Sageſſe puiſſe être „ un état qui tienne le milieu entre deux differens „ genres de Folies ; ſavoir entre celle dont tout le „ monde ſe moque & qui fait enfermer les hom- „ mes, & celle des gens qui demandent des Preuves „ & des Lumieres en matiere de Religion ; Il me „ paroit au contraire qu'on ne ſauroit être trop rai- „ ſonnable, & ſelon moi, on tient toujours de la „ folie, à proportion qu'on ne l'eſt pas.

Je voudrois, lui repondrois-je, que vous paſſiſſiés en Europe, & que nos gens voulusſent vous écouter, & profiter de vos remarques ; Elles ſont très-juſtes en un ſens, mais vous me permettrés de vous dire que ce n'eſt pas tout à fait de quoi il s'agit : Je conviens avec vous dd Droit, je condamne ce que vous condamnés & mon Diſ- cours ne roule que ſur des faits ; Je n'entreprens point l'Apologie de nos Européens, je vous fais ſeulement la mienne, je veux ſeulement vous per- ſuader combien j'ai été éloigné de vous impoſer, quand je vous ai parlé du Pyrrhoniſme, que bien des gens ſuivent parmi nous, & pour vous faire comprendre que ce dérangement d'eſprit & de cœur, n'etoit pas auſſi éloigné de la probabilité qu'il vous avoit d'abord paru, je vous ai allegué une partie des Cauſes qui y contribuent & qui y préparent nos gens : Que les préventions, dont je viens de vous parler, vous paroiſſent déraiſonnables tant qu'il vous plaira, je vous en loue ; mais ſi toutes cela elles vous paroiſſent incroyables, vous ceſſerés de penſer ainſi, dès que vous aurés reflechi ſur le pouvoir de la Coûtume & de l'Education.

Un enfant abandonné dans les Forets vivroit comme les Bêtes, & ne ſe ſerviroit gueres plus de la Raiſon que s'il n'en avoit point : Cette Faculté de- meureroit inutile chés lui, comme la faculté de voir demeure inutile à l'ame d'un Aveugle. Les en- fans entrent dans les Idées qu'on leur apprend à former, ils aiment, ils reſpectent, ils mépriſent, ils haïſſent, ce que leurs ſens, ou l'exemple & les recom- mandations, de ceux qui ont quelque autorité ſur eux, les engagent à aimer, à reſpecter, à mépriſer, à haïr : Joſe dire que de dix mille, qu'on ne for- mera point à l'eſprit d'examen, & à qui on n'en recommandera jamais le ſoin, à peine s'en trouve- ra-t-il trois qui s'en aviſent, & qui s'y élevent d'eux-mêmes : Que ſera-ce quand on les en éloi- gne, & qu'on leur fait prendre, dès l'enfance, l'ha- bitude de regarder comme un grand Devoir la né- gligence de ce Devoir, & de s'applaudir de ce qu'ils s'épargnent bien de la peine. Il ſemble qu'on ne devroit confier qu'à des perſonnes d'une ſingu- liére habileté le ſoin de faire connoitre & de faire aimer la Religion aux jeunes gens ; A cet égard encore plus qu'aux autres il faut fonder leur portée, il faut s'y accommoder, il faut donner de l'étenduë à leur génie & l'élever, ſans qu'il leur en coûte des efforts. Mais pour l'ordinaire on abandonne des ſoins ſi importans à des perſonnes qui n'ont ni eſprit, ni ſavoir ; on en charge quelque vieille femme ; quelques chétifs Maitres d'Ecole, ou quelques Précepteurs bourrus. Si un enfant, d'un Gé- nie un peu plus vif, & un peu meilleur qu'on ne l'a ordinairement à cet âge, demande des éclair- ciſſemens, on le rebute, on le cenſure, & ſans éxa- miner le principe de ſa curioſité, on la lui fait re- garder comme une ſuggeſtion du Diable, c'eſt à dire, d'un Eſprit très-fin, très-puiſſant, très-actif & très-Ennemi de Dieu & de l'Homme, & par là ſouverainement dangereux. On s'accoutume donc à apprendre la Religion, ſans en demander des preu- ves, on ſe fait une Loi de n'en chercher pas, on ſe perſuade que la Raiſon n'en ſauroit donner de ſa- tisfaiſantes & on ſe contente de la croire vraie cette Religion qui décide de l'Eternité, comme on croit une infinité d'autres choſes, parce que les autres paroiſſent les croire, parce qu'on ſe laiſſe entrainer au torrent, parce qu'on a commencé à les croire dans un âge où on ne ſe déterminoit que par l'eſſi- cace de l'éxemple & le poids de l'autorité, parce qu'il eſt agréable de penſer qu'on ne ſe trompe pas, mais que l'on vit dans un Pays privilegié, par ra- port à la Connoiſſance de la Verité, & très-parti- culierement favoriſé de la Providence. Au ſond la Religion, ſur ce pié-là d'un côté fait qu'on meurt plus tranquile, & qu'on vit plus en repos ſur l'ave- nir, d'un autre elle ne géne point ; Quelques me- nues devotions, & quelque regularité de Conduite ſur les Devoirs pour leſquels on n'a pas de la repugnance, ſont tout ce qu'on s'impoſe, & moyennant cela, il n'y a rien qu'on ne ſe pro- mette.

Quand donc un Pyrrhonien ſe déguiſe, quand un homme qui ne croit rien, mais qui craint de s'attirer des affaires, ne ſe découvre qu'en partie, & ſe contente de dire ; *Je trouve que la Raiſon ne voit goute en matiere de Religion, auſſi ne l'écoute-je point, je ſupplée à ſes Lumieres par celles de la Foi, je ne veux pas me donner pour plus ſage que les au- tres, & je crois comme eux ſans raiſonner* ; Une in- finité de gens trouvent que ce langage ne renferme rien au de-là de ce qu'ils penſent eux-mêmes.

Ce n'eſt pas ſeulement ceux d'entre les hommes qui ſont continuellement occupés du ſoin de gagner leur vie, ou de s'enrichir & de s'élever, qui ſe font un plaiſir de penſer qu'on ne ſauroit parvenir en rai- ſonnant à aucune connoiſſance ſure ; ceux dont la fortune eſt toute faite, & qui n'ont qu'à jouïr de ſes preſens ſont reaks d'apprendre qu'ils n'ont que faire d'interrompre leurs plaiſirs, pour ſe fatiguer par des Examens & par des Recherches qui n'aboutiſ- ſent qu'à multiplier les Doutes ; Ils ne ſavent rien & ils ſont charmés d'apprendre que ceux qui paſſent pour les plus Savans n'en ſavent pas plus qu'eux.

Après tout cela, vous étonnerés-vous, diroit-je à mon Philoſophe, que les Pyrrhoniens ſoyent écou- tés ? Mais j'ai encore un autre fait à vous apprendre : Chés nous, comme chés tous les autres Peuples, les Miniſtres de la Religion ont un Rang & des Revenus ; les plus petites Dignités de l'Egliſe ne laiſſent pas de relever les perſonnes de baſſe condi- tion, & d'être un grand objet pour eux, & il en eſt qui ſont recherchées par les perſonnes de la pre- miere qualité. Par-là vous comprenés que bien des gens peuvent ſe déterminer à l'étude par des motifs purement humains ; Ceux-ci, pour arriver à leur but, n'ont que faire d'éxaminer : C'eſt une peine ſuperflue ; bien ſouvent ce ſoin ne ſeroit que les re- tarder : Se faire une Idée bien complette des ſen- timens reconnus pour vrais dans le Pays, où ils vi- vent, & autoriſés par ceux qui y dominent, ſe rendre ces ſentimens bien familiers, marquer pour eux un grand zéle, avoir la memoire bien remplie de tout ce qui peut contribuer à les appuier, pou- voir s'énoncer avec facilité & avec élegance, ſavoir faire ſa Cour aux Grands, ſavoir cenſurer, & flat- ter à propos ; Voila les moyens les plus propres pour parvenir aux premiers Rangs. Quand donc, par ces moyens, ou par d'autres circonſtances un homme qui n'a point conduit ſes Etudes avec un

Esprit d'Examen, se voit dans des Emplois qui donnent de l'autorité, & est appellé à instruire & à conduire les autres, il ne pense qu'à les mettre dans le chemin qu'il a suivi lui-même, ou lui d'éplaît par conséquent, & on perd sa protection & sa faveur, si on en choisit quelqu'autre; Sur tout ne s'étant point accoûtumé lui-même à raisonner juste & à penser avec exactitude & avec précision, il ne peut souffrir qu'on l'inquiete & qu'on l'embarrasse par des raisonnements, il en fait perdre le goût à ses Disciples; Ceux-ci en ont à leur tour, chés qui ils établissent les mêmes préventions, de sorte qu'un seul homme devient capable de faire un mal infini: Pour vous le faire mieux comprendre, je dois ici vous dire que chés nous on est fort accoutumé à se payer de certains Mots; c'est une espece de Monoye respectée, & qu'on n'ose pas refuser dès qu'elle est frappée au coin de l'Usage & de l'Autorité. On ne dit pas que pour être bon Chrétien, il faut renoncer au bon Sens, & abandonner les Notions communes; cela seroit trop dur; On se contente de dire, qu'il est bon de ne point tant écouter la Raison; encore évite-t-on ces expressions autant qu'on le peut, elles paroissent trop fortes & trop crues; On prend un autre tour: Au lieu de distinguer les Docteurs en *Raisonnables* & en ceux qui *ne le sont-pas*, on employe des autres termes. On rend vénérables les uns par le Titre de Théologiens, & on cherche à flétrir les autres par le *fobriquet* de *Rationalistes*. Il est arrivé à quelques-uns de ces bonnes gens, sans mauvaise intention je pense, mais d'une vûë un peu trop courte, & qui n'avoient pas eu la précaution d'emprunter les yeux, c'est-à dire les Conseils d'autrui, pour suppléer à leurs lumieres, il est, dis-je, arrivé, à ces bonnes gens, qui aiment à charger du ridicule Epithete de *Rationalistes*, ceux dont l'Esprit & la Raison les importune, de recommander à leurs Disciples la Lecture des Pyrrhoniens, pour les dégoûter au mépris de cette Raison, qu'ils n'ont pas, & qui leur fait tant de peine dans les autres: On a écouté & on a suivi ces Conseils, on a lû les Pyrrhoniens, on a donné dans le Pyrrhonisme & dans ses suites naturelles; Alors ceux qui avoient été les premiers Auteurs d'un si bel Ouvrage se sont mis fort en colere. Ils ont crié, ils ont tempêté contre ceux qui s'étoient jettés dans le Précipice qu'on leur avoit loué, & sur les bords duquel on les avoit conduits; Mais parlà ils ont rudement entrepris d'arrêter les progrès du mal qu'ils avoient fait, comme si, par des censures & par des criailleries on pouvoit suppléer à la voye du Raisonnement qu'on ne fait pas mettre en œuvre.

Mauvais effets de l'Impatience

„ XIV. EN VERITE, diroit cet Indien, „ vous me faites une peinture bien triste de votre „ Europe, & si cette Religion pour laquelle je „ ressens de l'estime & du panchant, fut le Por„ trait que vous m'en avés fait, n'est pas effecti„ vement Divine, il faut qu'elle tombe, puis qu'elle „ ne peut se soûtenir que par Miracle, quand „ ceux qui ne devroient que penser à l'affermir & „ à la défendre contre toute attaque, lui portent „ des Coups si funestes, en se mettant en contra„ diction avec la Raison, & en s'unissant contre „ elle avec les Ennemis de toute Lumiere: Pour „ moi, continueroit-il, si je passe une fois en Eu„ rope, & si je me convaine de sa vérité, je sens „ que je porterai mon zèle jusqu'à m'associer avec „ tout autant de personnes que je pourrai, pour „ me séparer, avec eux, des ennemis declarés „ de la Raison, & par là de la Religion; Je ne „ laisserai échapper aucune occasion de tomber sur „ ces malheureux, & il me semble qu'on ne pu„ roit couvrir de trop d'opprobre des gens qui „ deshonorent à ce point la nature humaine.

Mais je lui répondrois. Je vois bien que vous n'êtes pas au fait de diverses circonstances qui vous obligeroient à prendre de tout autres mesures. Un temps a été, & ce temps dure encore en Europe, dans plus d'un Pays, qu'on se faisoit un devoir de haïr tous ceux que l'on croyoit dans quelque erreur dangereuse; On n'en parloit qu'avec mépris, on les accabloit de reproches, de censure, d'épithetes flétrissantes. A peine leur laissoit-on la liberté d'exposer leurs sentimens & de faire leur Apologie; Après leur avoir ordonné de se retracter & de se condamner eux-mêmes, avec les expressions les plus ignominieuses, on les dépouilloit encore de leurs Emplois & d'une partie de leurs biens. Que s'ils refusoient d'approuver ou d'adopter les sentimens reçûs dans le Pays, où ils étoient, ils devoient se féliciter d'en être quittes pour la Prison & le bannissement; car pour l'ordinaire on faisoit pire, par des Supplices, ceux qui ne savoient pas penser précisément comme les autres. Si je vous rapportois les Scenes sanglantes dont ces principes inhumains ont été suivis, ce seroit alors que vous frémiriés d'horreur & que vous vous recririés fur l'opprobre dont on a flétri la Nature Humaine par cét esprit de perfecution. On en revient beaucoup, & , pour faire honte aux Chrétiens d'avoir oublié & foulé aux piéds un de leurs plus sûrement Devoirs, la Providence a voulu qu'un Pyrrhonien des plus obstinés leur ait ouvert les yeux fur un si long & si honteux égarement, & les ait enfin ramenés dans les idées d'Equité & de Charité que J. CHRIST & ses Apotres avoient données à leurs premiers Disciples: On comprend que l'on deshonore de la vérité dés-qu'on a recours à la contrainte, C'est se défier de son Evidence & compter peu fur sa force & sa lumiere, que d'imposer silence à ceux qui l'attaquent, & n'oser pas se mesurer avec eux à armes égales; On fait donc plus d'attention à la maniere dont il convient d'en user pour l'honneur de la Vérité, qu'à ce que méritent ceux qui se déchirent contre'elle. Nous sommes, par exemple, des Déistes, c'est à dire, des gens qui, ne pouvant pas s'aveugler jusqu'à regarder cét immense Univers comme un jeu du hazard, reconnoissent un Createur qui en a formé les differentes Parties & leur a assigné leur place & leur arrangement; Mais ils pensent que ce Createur ne donne aucune attention à la conduite des hommes, ils croyent qu'il les laisse naître, vivre, mourir & s'agiter fur cette Terre comme il leur plait, sans s'y interresser davantage qu'au vol des moucherons: On voit quelle est l'affreuse influence de ce sentiment fur les Mœurs. Cependant on n'empêchonne pas ceux qui en font profession, on ne brûle pas leurs Livres. Qu'avanceroit-on par là? Dés il est certain que c'est dans les Pays, où la contrainte & la violence en matiere de Religion régne le plus, que l'on voit le moins de solide Religion, & que les Mœurs sont les plus corrompués. De plus ce qu'on n'ose pas publier, on se le dit en secret, & ceux à qui on le dit en font ébranlés, sans oser exposer leurs Doutes, qui se changent dès-là en Certitude: On soupçonne qu'on ne défend aux gens de parler que par l'embarras où l'on se trouve, dès qu'il s'agit de leur répondre; & les Défenseurs de la mauvaise Cause regardent, comme un Triomphe pour elle, le chagrin qu'elle fait aux autres, & les voyes d'emportement qu'ils mettent en œuvre à la place des raisonnemens tranquilles, bien suivis & bien poussés; les seules armes dont il conviendroit de se servir. Si on punissoit les Déistes, dont je viens de parler, on concluroit bientôt qu'il faut encore punir ceux qui se bornent à reconnoître une Providence, qui ne recompense & ne punit les hommes que dans cette vie, & qui ne fait rien au delà: On regarderoit ensuite comme dangereux & comme punissable, le sentiment qui pose l'Ame Mortelle de sa Nature, mais qui la reconnoit Immortelle par un effet de la Toute-Puissance

Mr. Baile Commentaire Philosophique.

ce de Dieu ; Des là on maltraiteroit ceux qui croyent fon Immortalité, mais qui ne tombent pas d'accord que ce ſoit une ſubſtance bien diſtincte de la ſubſtance Corporelle ; On viendroit enſuite à perſécuter ceux qui oſeroient dire que l'Ame ne penſe par toujours, que la penſée n'eſt pas abſolument eſſentielle à ſa nature, qu'elle peut éxiſter ſans penſer, & que ſouvent on ne penſe pas quand on doit, & que les hommes ſtupides ne penſent pas toujours. Par le moyen des conſequences & des liaiſons que les erreurs ont entr'elles, auſſi bien que les Veritéz, on trouveroit moyen de répandre du Crime ſur tous les écarts de l'Eſprit Humain, & comme chacun prétendroit avoir la Verité de ſon côté, au lieu des paiſibles Conferences propres à la faire connoitre, on paſſeroit des Diſputes aux Invectives, des Invectives aux Coups, & le zele pour la Verité deviendroit, parmi les hommes un prétexte de Brigandiges, qui dureroient autant que la Terre. (B)

De quelle maniere il convient d'agir avec les Pyrrhoniens.

XV. TRAITE'S le Pyrrhoniſme d'Erreur pernicieuſe, fatale, honteuſe au Genre humain ; diſtincte que c'eſt une Abomination & qu'elle renferme ſeule ce que toutes les autres ont de dangereux : J'en tomberai d'accord, & quand je le publierois, je ne crois pas qu'on trouvât mes expreſſions trop fortes & qu'on m'accuſât d'exagérer ; On a fait des Loix, ceux qui les ont faites ont compris, ou ont crû comprendre ce qui étoit le mieux pour l'Utilité du Genre humain : On les a obſervées parce qu'on a crû qu'il valoit mieux les obſerver que de les négliger : On n'auroit rien fait de tout cela, ſi on avoit été Pyrrhonien, ou ſi on avoit penſé conformément au Pyrrhoniſme. Pourquoi faire des Loix, qui peut être font *Injuſtes*, peut être *Inutiles*, peut être *Pernicieuſes* ? Pourquoi les obſerver, puis qu'il n'eſt pas plus für qu'il en arrive du bien, qu'il eſt für qu'il en arrivera du mal ? Il y a eu parmi les hommes des honnêtes Gens, parce qu'il y en a eu qui étoient très-perſuadés d'une diſtinction réelle entre la Vertu & le Vice, très-perſuadés que le Bien honnête eſt préferable à tous les autres, très-perſuadés encore qu'il n'y en a point de plus Utile, parce que l'Etre Suprême aime à voir qu'on donne la préference à ce bien-là, & qu'il veut recompenſer, d'une maniere digne de lui, un choix ſi raiſonnable. Mettés-vous dans l'Eſprit que tout cela eſt Incertain, pourquoi reſpecter, & prendre pour Régle de ſa Vie, des Idées qui peuvent ne ſont tout au plus que d'agréables Illuſions, & de belles Chimeres ? Pourquoi ſe contraindre pour les ſuivre & renoncer à des Interêts qui paroiſſent réels & préſens ? Un homme incertain s'il fait bien ou s'il fait mal, ſi ſa vie eſt un bonheur ou un malheur, s'il la tient d'un Etre bon, ou d'un Etre qui ſe plaît à tromper & à faire du mal, quel parti doit-il prendre que celui de ne réfléchir point, puis que toutes ſes réflexions ne peuvent aboutir qu'à de nouvelles incertitudes, & par là à de nouvelles inquiétudes ? Dès-là encore, quel autre parti doit-il prendre que celui de s'étourdir, & d'oublier ce que ſon ſort à de triſte, pour ſe livrer aux Voluptés ? Pourquoi préferer le Devoir à l'Interêt, quand je n'ai aucune certitude ſur le Devoir ? Mais peut être que cét Interêt, auquel je m'abandonne, me cauſera dans la ſuite du préjudice ? C'eſt ce que j'ignore, je ſens au contraire qu'il me donne un plaiſir préſent, & il me paroit qu'il en va naître pluſieurs autres. Pourquoi un homme ſe donnera-t-il la peine de lire, de méditer, de faire des conjectures, de chercher à les juſtifier par des expériences ? Pourquoi en remarquer avec ſcrupule toutes les circonſtances ? Pourquoi en chercher les cauſes, & en tirer des conſequences, ſi, par tous ces ſoins on n'apprend rien ? Dira-t-on ; Il eſt vrai, on ne s'aſſure de rien, mais ſi on eſt privé de cette ſatisfaction, on a au moins le plaiſir de combattre les ſentimens oppoſés, & de faire voir que ceux qui croyent ſavoir quelque choſe, ſe flattent, & ſont bien loin de ce qu'ils penſent être. Quoi donc le ſeul plaiſir de contredire ſoûtient un Pyrrhonien dans le travail ; Mais ſi par certe raiſon il ne ſe décourage pas ; il faut tout ce qu'il peut pour ôter tout courage aux autres. Il faut de tout cela, qu'on trouve dans le Pyrrhoniſme, l'éponge des Sciences & des bonnes Moeurs. Ce ſont là des Veritéz dont je ſuis perſuadé, & que je ne me ſerois aucune peine de publier. Mais quand je me trouverois avec un Pyrrhonien, je n'aurois garde, non ſeulement de débiter par des Reproches & des Cenſures, je me ſerois encore une Loi de m'en abſtenir entiérement : Je ſerois abſtraction des ſuites de ſa maniére dangereuſe de philoſopher, je m'appliquerois à répondre tranquillement à ſes Objections, & cela me ſeroit d'autant plus facile que nous n'avons pas des Pyrrhoniens déclarés ; Ils uſent tous de quelque déguiſement ; je n'en ai jamais vû qui ait paru douter de ſon exiſtence, douter qu'il eut des yeux & des mains, douter qu'il eut lû, qu'il eut écrit, qu'il fut en conference : Seulement, dès-qu'une queſtion eſt miſe ſur le Tapis, quelque parti qu'on ait pris, de quelques preuves qu'on ſe ſerve pour l'appuier, il ne trouvera pas les preuves aſſés convaincantes ; Il leur paroit, diſent-ils, qu'il y en a d'auſſi fortes pour le parti contraire ; Il eſt vray que d'une Queſtion particuliére, on vient quelquefois à la Queſtion générale de la Poſſibilité de la Certitude ; mais il faut toûjours raiſonner avec eux, comme ſi ce n'étoit qu'le feu de la Diſpute qui les eut conduits ſi loin, & fort au dela de leur prémiere intention. Il ne convient pas que ceux qui font une ſinguliere profeſſion d'écouter & de reſpecter la Raiſon, cédent en honnêteté & en politeſſe à des gens qui affectent de ſoûtenir qu'on ne peut trouver aucune différence ſûre entre le Vrai & le Faux, le Raiſonnable & ce qui ne l'eſt pas.

Mr. Bayle Convenance Pyrrhonisme.

Il y a pourtant une occaſion où je me permettrois de preſſer d'avantage un Pyrrhonien ; Si, comme il leur arrive, il avoit affecté de dire devant moi que la Raiſon lui paroit incapable d'amener à aucune certitude : Qu'en particulier, & ſur tout, non ſeulement elle ne voit goute en matiére de Religion, mais que ce qu'elle nous préſente, ce qu'elle nous fait voir, & les prétendus lumieres dont elle nous éclaire, vont tout droit à renverſer la Religion de fond en comble ; mais qu'avec

C

(B) La voye d'Autorité a eu tout l'effet qu'on en attendoit, dans des temps où l'on ſe ſoûmettoit à des Déciſions qu'on n'entendoit point & qu'on ne ſe mettoit nullement en peine d'entendre : dans des temps où l'on ſe rangeoit à des Rites & à des Ceremonies avec la même fidelité qu'au Ceremonial établi par les Loix Politiques, & aux modes autoriſées par l'uſage & par l'exemple des perſonnes d'un Rang Superieur. Aujourd'huy les choſes ont bien changé de face, à cét egard, & ceux qui entreprennent d'aſſujetir les autres à leurs déciſions, en doivent établir la Verité par de bonnes preuves. En vain on-les-fe pouvoir de punir & de recompenſer ; Ils ne ſauroient impoſer ſilence à tout le Monde ; Leur autorité ne s'étend pas ſur toute la Terre & il ſe trouve des gens en liberté de découvrir leurs erreurs s'il leur arrive d'y tomber. Ce n'eſt pas que l'Impatience que eſt ſi naturelle à l'Eſprit Humain, le faſſent ordinairement de ſa Vanité & de ſa repugnance pour la peine, ne ſollicite preſque partout à recourir à la voye abregée de l'Autorité. Le Reſpect que l'on doit à un Corps, dont on a l'honneur d'être Membre, fait très-ſouvent, ſur ce ſujet illuſion aux plus modeſtes, & ils ſe flatent d'appuyer de leurs ſuffrages, par un Principe d'Humilité, des Arrêts donnés avec beaucoup trop de hauteur.

Un Eccleſiaſtique d'un très-bon caractere, me demandoit très-ſerieuſement, pourquoi j'entreprenois l'Examen de M. Bayle ? Rien ne luy paroiſſoit plus inutile que ce deſſein, car, ajoutoit-il, *Il a été foudroyé par un Synode.* Mais les Partiſans de M. Bayle s'y ſoûmettront-ils ? Et ce Synode n'eſt-il pas luy-même ſoûmis à un autre, de beaucoup ſuperieur, derriere les Remparts de l'Artillerie duquel M. Bayle ſe croyoit inviſible & en état de foudroyer toutes les Réponſes qui tendroient à affoiblir les Objections par où il ſe faiſoit un divertiſſement de ſapper la Religion & la Morale. Dès que l'Autorité eſt en oppoſition avec l'Autorité, il faut que la Raiſon décide.

qu'avec tout cela ſa Foi n'eſt point ébranlée, qu'il ſe tient ferme à la Révélation, & qu'il ſe moque de toutes les contradictions que la Raiſon y oppoſe. Dans un tel cas, & dans de telles circonſtances; je lui avouërois que ma Foi n'eſt pas auſſi robuſte que la ſienne, & je le prierois de m'apprendre par quels moyens il eſt venu à bout de ſe procurer une Foi ſi inébranlable: J'aimerois même mieux lui faire ces Queſtions, me trouvant ſeul avec lui, qu'en Compagnie, de peur qu'il ne crût que je cherche uniquement à l'embarraſſer: Pour m'apprendre de quelle maniére il eſt venu à croire, ſans aucun doute, & à ſe rendre de tout ſon cœur à la Lumiere de la Révelation, il faudroit qu'il me fût part de quelques-uns de ſes raiſonnements; car le moyen qu'il prétendit me perſuader, que lui, qui doute toujours, parce qu'il ne trouve point de preuves aſſés fortes, ait ceſſé de douter ſur un certain ſujet, & qu'il s'en ſoit pleinement aſſuré ſans preuves. Mais dès qu'un homme s'eſt rendu à un Raiſonnement, il faut qu'il ait trouvé dans ce Raiſonnement le caractére de la Certitude, la marque indubitable de la Vérité, & cette marque je la lui ferois également remarquer ſur un grand nombre de ſujets: S'il me ſoûtenoit qu'il croit ſans y avoir été amené par aucune preuve, je lui demanderois encore à quels traits il diſtingue ſa perſuaſion de celle de tant de Fanatiques qui ne ſont pas d'accord entr'eux, qui croyent des réveries & ne rapportent la fermeté de leur perſuaſion qu'à la force toute-puiſſante de l'Irradiation Divine.

Dès-qu'il m'auroit ainſi parlé, je lui demanderois s'il ne fait pas un grand cas de cette Foi, qui eſt chés lui un préſent immédiat du Createur? Je lui demanderois ſi conformément aux Saints Livres, que cette Foi lui fait reconnoître pour Divins, il ne la ſouhaite pas de tout ſon cœur aux autres hommes, & s'il ne ſe croit pas obligé de faire tout ce qui eſt en ſon pouvoir, pour les y amener & pour les y affermir; & à plus forte raiſon, s'il ne ſe croit pas dans l'obligation d'éviter tout ce qui ſeroit capable de l'ébranler? Je lui demanderois enfin s'il compte que cette Foi ſe trouve dans tous les Chrétiens au même degré; s'il n'y en a pas de foibles, qu'il eſt néceſſaire de ménager, & qu'on ne peut troubler, ſans ſe rendre reſponſable devant Dieu des Inquiétudes qu'on leur cauſe, des Doutes où on les jette, & des ſuites de ces Doutes & de ces Inquiétudes? Je le prierois de m'apprendre quel plaiſir il trouve à affliger & à ſcandaliſer, par ſes Objections continuelles, une infinité de bonnes gens? Et ſi lui, qui a une Foi très-ferme, ne ſe fait aucun ſcrupule d'ébranler ceux qui en ont peu, de réjoüir ceux qui n'en ont point, de leur prêter des raiſons dont ils ſont charmés, des raiſons qui les empêcheront de penſer jamais à la Foi, & dont ils ſe ſerviront pour en détourner tout autant de gens qu'il leur ſera poſſible?

Si ce Pyrrhonien me parloit à cœur ouvert, & m'avouoit que tout ce qu'il dit de Dieu, de l'Ame, du Salut, de la Foi & des bonnes Mœurs, n'eſt que pour s'accommoder, autant qu'il le trouve néceſſaire, au goût de la multitude, pour ne ſe voir pas chargé de l'averſion publique, & pour ſe ménager les moiens de répandre ſon Pyrrhoniſme, ſans s'expoſer à l'indignation & aux coups des Zélateurs; je prendrois occaſion de ſa ſincerité de m'expliquer avec lui & de lui dire: Vous n'êtes aſſuré de rien par conſequent, s'il ſe peut, felon vous, que la Réligion ſoit une Chimere, il ſe peut auſſi qu'elle ſoit Veritable & effectivement Divine. Si cela eſt, conſiderés quel parti vous prenés lorſque vous la contrecarrés ſans ceſſe, & que vous faites des efforts continuels pour l'arracher de tous les cœurs ſans néceſſité. Ne frés-vous point effrayé à la penſée de ce que vous riſqués? D'un côté vous vous expoſés au plus grand des malheurs, ſi la Réligion eſt veritable; & d'un autre côté, au cas qu'elle ſoit une Chimere, que gagnés-vous par vôtre conduite? Quel bien faites-vous aux hommes, en les défaiſant d'une Illuſion qui leur eſt chére, qui leur eſt agréable, qui leur eſt utile? Comparés la maniere dont vivent nos Libertins, avec celle de ceux qui ſont véritablement perſuadés du Chriſtianiſme; De qui eſt-il plûtôt à ſouhaiter que les Villes & les Campagnes, que les Tribunaux des Juges, & que les Boutiques des Marchands & des Artiſans ſoyent remplies? Quand je me tromperois moy-même, nous ne ſommes pas dans le même cas, nous ſommes dans des Circonſtances très-oppoſées; je conçois que vous faites aux autres de grands maux, & que vous vous en attirés à vous même d'épouvantables: Vous me percés le cœur & vous me forcés à vous être contraire, voilà l'état où je me trouve; Mais pour vous quelle Loi pouvés-vous alleguer qui vous oblige d'arracher la Réligion du cœur humain, & d'anéantir la certitude de toutes les Régles & de toutes les Connoiſſances? Vous êtes dans le Doute; De qu'elle néceſſité eſt-il pour vous que les autres y ſoient? Demeurés dans le ſilence, je plaindrai vôtre état, j'aurai regret à vos ténébres, mais je ne laiſſerai par de vous eſtimer & de vous aimer à cauſe de votre diſcretion; je vous en rendrai graces; Mais ſi au contraire vous vous obſtinés dans une conduite, que je ne puis m'empêcher de regarder comme fatale aux hommes, voyés à quoi vous me reduiſés? Votre fureté, votre repos, le ſoin de votre honneur & de votre réputation vous obligent à des déguiſemens, dont vous venés de vous affranchir avec moi; Laiſſés-moi en pouvoir de vous garder le ſecret, & de ne point abuſer de votre confiance. Portés encore un peu plus loin le ſoin de vos Interêts, & ne vous hazardés pas à devenir l'inſtrument de la Damnation d'une infinité de perſonnes, que vos diſcours pourroient aiſément jetter dans l'Irreligion & dans la Licence.

Si malgré toutes ces réprehentations & toutes ces démarches, un Pyrrhonien s'obſtinoit ſans pudeur, d'un côté, à mépriſer les Lumieres de la Raiſon, d'un autre, à les faire valoir pour rendre mépriſable la Réligion, je me croirois en droit de le regarder comme un homme de mauvaiſe foi, & dont le cœur ſe plairoit à faire du mal; Mon air & mes maniéres feroient naturellement connoître, que je n'ai pour lui ni eſtime, ni amitié, & ce que je dois eſſentiellement aux autres hommes m'obligeroit à leur faire comprendre que ſon commerce ne peut être d'aucun uſage, & peut devenir très-dangereux. Pourroit-on ſans injuſtice trouver mauvais que je ne priſe pas plaiſir avec des Débauchés, qui s'émanciperoient à tout coup à des Indécences, & ne perdroient aucune occaſion de dire des Obſcénités? N'aurois-je pas tort de me plaire & de vivre en commerce familier, avec des Blaſphemateurs, avec des gens qui ſeroient profeſſion d'Uſure, de Faux Témoignage, ou de vendre leurs Suffrages, & de mettre à prix leur Crédit? Pourquoi aurois-je plus de complaiſance pour des gens qui dévoüeroient leur Génie à renverſer toute Régle & toute Réligion.

Raiſons pour leſquelles on doit uſer de ménagement avec les Vrayens.

XVI. JE DEMANDE la permiſſion de faire encore une fois parler l'Indien, je n'y reviendrai plus, & je vai finir une ſcéne qui, peut-être, aura déja paru trop longue à mes Lecteurs. " Vous " venés, me diroit-il, d'entaſſer un grand nom- " bre de raiſons, pour faire vôtre Apologie & " pour établir le Droit, où vous ſeriés de mé- " priſer ou d'abandonner un Pyrrhonien déterminé " à nuire aux autres hommes; Pour moi je n'au- " rois pas beſoin de tant de précautions, pour " mettre à couvert ma Délicateſſe, & il me paroit " que tout homme raiſonnable eſt, par-là même, " affranchi de l'obligation de ſe plaire avec des " foux, & que rien ne peut l'engager à la com- " plaiſance de vivre avec eux.

Vous

Vous ne ſeriés pas, lui réprondrois-je, tout à fait dans ces ſentimens, ſi au lieu de vous abandonner uniquement au genre de vie que vous avés choiſi, & qui convenoit le mieux à votre Raiſon & à votre humeur, & ſi, au lieu de paſſer vos jours à philoſopher dans la retraite, vous aviés vécu, comme on eſt obligé de le faire en Europe, dans le Commerce du Monde. Il eſt des ſoux de tant d'eſpeces que ſi on vouloit rompre avec tous, il faudroit prendre le parti de la ſolitude, mais ce parti eſt dangereux, & on y devient ſouvent plus déraiſonnable que ceux dont on a compté de s'éloigner.

Quand on vit dans le Monde, on a, de temps en temps, à faire à des gens qui ſe croyent très-raiſonnables, & qui ne connoiſſent pas ſeulement la Raiſon; On gâteroit tout ſi on heurtoit directement leurs préjugés; Pour ne pas leur nuire, & ſe nuire en même temps à ſoi-même, il faut étudier leurs *Adorettes*, & en tirer tout le parti que l'on peut. Dans le Monde nous ſommes obligés de vivre avec toutes ſortes de Gens. Par exemple, vous verrés un homme qui écoutoit ſi attentivement les autres, il y a ſix mois, & qui ne ſe croyoit qu'une capacité médiocre; mais dès que la Fortune l'a chargé de nouveaux Titres, & l'a revétu d'une certaine autorité, il n'y a rien ſur quoi il ne décide, & à peine daigne-t-il ſe rendre tant ſoit peu attentif aux répréſentations les plus ſenſées & les plus modeſtes de ceux dont il auroit été ravi d'emprunter des Lumieres, il n'y a que fort peu de temps; Son évelation lui a fait tourner la tête.

L'Avarice & le peu de ſanté s'uniſſent pour éloigner un autre des plaiſirs, & du tracas où les gens du Monde s'abandonnent ordinairement; En voila aſſés pour l'engager à ſe regarder comme un Saint; Cependant rien n'eſt plus ſordide, plus bas, plus rampant, plus attaché à la Terre. Si vous en exceptés le plaiſir qu'il a de faire paſſer ſes Revenus en Fonds, & de ſe croire plus Riche que les autres, ſa Vie ſe paſſe ſans agrément; Il a pourtant des frayeurs inéxprimables de la perdre; Cét homme de bien craint la mort comme s'il étoit ſans eſperance; l'effroi qu'il en a eſt cauſe qu'il ſe croit à tout coup malade & très-malade; En vain fon devoir l'appelle à quelque fonction, dès-qu'il ne lui en revient que la ſatisfaction de s'en acquiter, il s'éxcuſe ſur ſes incommodités; mais avec l'appas de quelques ſols, on le fait ſortir du Lict, & il ſe porte mieux dès-qu'il peut faire le moindre gain; Ce n'eſt pourtant pas pour lui qu'il amaſſe, car de la maniére dont il vit, de quoi a-t-il beſoin? Ce n'eſt pas non plus pour ſes enfans; Il n'en a point; Il ne s'apperçoit pas que ſes héritiers s'ennuyent d'attendre ſa Mort, & que tous les ſoins qu'ils paroiſſent prendre de ſa Vie, n'ont pour motif que la crainte de le voir changer de ſentiment. On n'oſe point dire en face à ces gens-là leurs Vérités.

On en voit d'autres qui ne penſent qu'à la bonne Chere & aux plus groſſiéres Voluptés, & qui paroiſſent encore avoir moins d'idée des plaiſirs de l'Ame & de la Raiſon, que les plus ſordides Avares, mais qui ne connoiſſant & n'aimant que cette vie, ne laiſſent pas de s'éxpoſer à la perdre avec la même étourderie & le même abandon que s'ils en étoient ennuyés, & qu'ils n'euſſent plus que du dégoût pour ſes plaiſirs.

Tel part pour l'Armée d'un air humble & mortifié, ſur un méchant Cheval, & accompagné d'un Valet à pié; mais parce qu'il en revient tout doré, il remplit ſon cœur de tous les ſentimens qu'un Roi de Theatre fait paroitre ſur la Scéne; Il ſe croit au deſſus de tout le Monde, parce qu'il ſe voit ſur un Cheval de prix, dont le regard eſt fier, l'allure ſuperbe, & dont il ſe croit en droit d'imiter la férocité; il eſt fou, on le penſe ainſi, mais on ne lui dit pas, parce qu'on ne veut rien faire contre la politeſſe, & qu'une partie du ſavoir-vivre conſiſte à paſſer aux hommes leurs folies, & à regarder ſans chagrin les écarts de ceux qui manquent de Raiſon.

La plus grande partie des hommes paſſent leur vie, d'un côté à penſer aux moyens de devenir Riches, & d'un autre à diſſiper leurs Biens: Ce dont l'acquiſition leur donne tant d'inquiétude, ils en conſument la plus grande partie à ruiner leur ſanté & à déranger celle de leurs Amis: Au ſortir d'un grand Repas, chacun ſe plaint, & le lendemain chacun recommence: Au bout de quelques jours il faut avoir recours aux Médecins, & paſſer par les dégrémens de leurs Remédes; Mais on n'en eſt pas plûtôt guéri, qu'on travaille à ſe rendre malade, comme ſi on ne l'avoit jamais été, ou qu'on ne pût l'être qu'une ſeule fois.

Un homme attaché à la quantité de ſes Revenus toute ſa félicité & toute ſa Gloire; L'éxperience l'a dû convaincre mille fois que le Jeu lui eſt fatal, il s'y échauffe pourtant, il s'y chagrine, & à voir les agitations qu'il s'y donne, vous diriés que c'eſt pour lui un Supplice; Il comprend qu'il s'y ruïne, cependant il ne peut s'en paſſer; Il aime le Bien, il l'aime avec éxcès, & cette Inclination le rend capable de mille Baſſeſſes & de mille Injuſtices. Ce qu'il aime avec tant d'éxcès il ne le fait pas moins paſſer avec profuſion, dans des mains qui ne lui en ſavent aucun gré, pendant qu'il en refuſe une très-petite partie à des gens qui en auroient une éternelle reconnoiſſance; Il aime le bien à la fureur, mais il ſemble qu'il aime encore plus à le perdre.

Permettés moy de revenir à un évenement dont je vous ay déja entretenu: Une Compagnie entreprend un trafic, un très-grand nombre de particuliers lui fourniſſent de l'argent, elle leur fait des *regus* de cent pieces, dont elle leur paye la rente. Tout d'un coup un de ces billets ſe vend 150, un peu après 200; Dès-là celui qui l'a acheté pour 300, le revend pour 400; Il ſe repent enſuite de cette vente; il en rachete d'autres pour 500, Il les vend à 600, il y a regret & il en rachete à 800, on va juſqu'à 1000. L'Europe autoit à peine pû fournir à faire le Capital de ces ſommes, dont il fallioit payer les revenus; Cela étoit manifeſte, & il n'y avoit qu'à y penſer, pour s'en convaincre; mais la mode étoit venuë de penſer ſeulement NOUS ALLONS DEVENIR RICHES. On ne vouloit point d'autres Idées, on ne s'entretenoit d'aucun autre ſujet; ceux qui marquoient quelque doute, ſur ce nouveau genre de commerce & qui ſe hazardoient de donner quelques avis oppoſés au torrent, paſſoient pour des Eſprits timides & bornés, qui n'étoient point au fait de ce Négoce. Tout d'un coup, le fil auquel tant d'eſperances étoient ſuſpenduës, ſe rompt, & chacun eſt d'autant plus étourdi & plus accablé de ſa chute, qu'il s'étoit élevé plus haut. Et qui ſont ceux qui s'étoient ſi groſſiérement trompés? Un bon nombre de gens qui, ſur tout autre ſujet, méritoient & méritent encore d'être écoutés, comme des modéles de Sageſſe, de bon Sens & de Pénétration.

Vous voyés par tous ces exemples, continueroi-je de dire à mon Indien, que chés nous les perſonnes les plus raiſonnables ne vivent pas toujours conſéquemment. Si les plus ſages ſe démentent quelquefois, pourquoi n'aurions nous pas des Pyrrhoniens, qui, à de certains égards, ſont en perpetuelle contradiction avec eux-mêmes. Nous avons encore, comme vous venés de l'entendre, des vicieux de toute eſpéce: Mais il eſt de nôtre interêt & de celui de la Societé, qui nous doit encore être plus cher que le nôtre, de vivre tranquilement avec eux, de ne les bruſquer pas & de conſerver les diverſes relations que nous pouvons avoir avec eux; On peut, & l'on doit, quand on en eſt capable, & qu'on en rencontre les occaſions, peindre le vice des couleurs

qu'il mérite & travailler à le rendre méprisable & odieux ; Mais ce ne seroit pas un moyen propre à en éloigner les hommes, que de les faire des qu'ils y tomberoient, ou de ne les approcher que pour leur addreſſer des Cenſures : Les avis mêmes & les corrections les plus douces ne font point l'effet auquel on les deſtine, ſi elles ne ſont pas ménagées avec une grande circonſpection. (C)

Et avec les Pyrrhoniens, en particulier.

XVII. UN PYRRHONIEN me paroit plus déraiſonable & plus dangereux, que tous ceux dont je viens de parler ; car enfin, n'ouvrir la bouche que pour contredire les autres, ne méditer que pour ſe perſuader qu'on ne ſait rien, & qu'on ne peut rien apprendre, détourner ſans ceſſe la vuë de la lumiere qui peut convaincre, pour s'embarraſſer ſoi-même, & embarraſſer enſuite les autres par des difficultés : s'efforcer de perſuader aux hommes qu'il n'y a point de Régle ſure, & qu'ils ne doivent ſe faire ſcrupule de rien ; s'obſtiner à ſapper les fondemens de la fureté commune, & de la fureté des particuliers, tout cela me paroit un renverſement de Raiſon qu'aucune autre folie ne peut égaler ; Avec tout cela, non ſeulement, je n'aurois garde de dire en converſation à un Pyrrhonien, que je le conſidére comme un fou, il me paroit même que ce ſeroit très-mal entendre les interêts de la Raiſon, que de ſe borner à avertir les autres hommes de la folie de ceux-ci, ſans les en convaincre par les preuves que je viens d'alleguer. La Verité doit profiter de tous ſes avantages, & au lieu de ſe borner à punir les Pyrrhoniens par le mépris & le ſilence, il faut raiſonner avec eux & contr'eux, comme l'on ſeroit avec des perſonnes raiſonnables & prêtes d'écouter la Raiſon : & voici encore pourquoi. Si la Raiſon d'un Pyrrhonien obſtiné eſt attaquée, ſi ſon Eſprit eſt malade, ce mal me paroit preſque incurable. Il n'en eſt pas des maladies de l'Eſprit comme de celles du Corps, on ne ſauroit forcer des hommes, dont l'Eſprit eſt déſangé, à uſer, malgré eux, des Remedes qui peuvent les rétablir, leur Mal conſiſte à refuſer ces Remedes, & à ſe croire en meilleur état que ceux qui les préſentent. Quand on écrit contre le Pyrrhoniſme, on ne doit pas ſe flater qu'on ramenera les Pyrrhoniens deja déterminés à l'être roujours, & qui ſe plaiſent dans leurs doutes. Tout ce à quoi on doit s'attendre, c'eſt de profiter de quelque reſpect qu'ont encore pour la Raiſon ceux qui ſe ſentent ébranlés par les ſophiſmes des Pyrrhoniens, & de leur faire goûter l'évidence qui conduit à la Certitude. Mais pour ceux, les voyes les plus tranquiles ſont ſans contredit les plus efficaces.

Il n'eſt pas même tout à fait impoſſible de ramener un Pyrrhonien de ſes écarts, & de le guérir de ſa maladie. Un Pyrrhonien, comme je l'ai remarqué, ne l'eſt pas toujours ; On peut donc profiter de ſes bons momens pour l'accoutumer à faire cas de l'évidence, pour lui donner quelque inquietude ſur ſon ſort, & lui ouvrir les yeux ſur ſes interêts. Il en eſt des maladies de l'Ame, comme de l'yvreſſe qui en eſt auſſi une ; Elles ne durent pas toujours, il y en a de plus d'une eſpéce, & de plus d'un degré : Quelques verres de liqueur ne troubleront pas aſſés le Cerveau d'un homme pour lui faire dire des extravagances, mais ils pourront donner aſſés de pointe à ſa vivacité pour le porter à exagerer, à décider trop vite, & à s'obſtiner dans ſes déciſions : Dans le cas d'une yvreſſe totale, il eſt inutile de diſputer, mais quand un homme eſt ſimplement trop animé, il n'y a qu'à s'y bien prendre pour lui faire entendre Raiſon.

On peut encore conſiderer les Pyrrhoniens ſur le pié de *Fanatiques*. Or l'Experience fait voir qu'on peut par de bons raiſonnemens prévenir l'*Enthouſiaſme*, & empêcher aux hommes d'y donner, & il n'eſt pas même ſans exemple que la Raiſon en ait enfin ramené. Tout *écart de la Raiſon eſt Fanatiſme*. Quelquefois on préfére à cette Raiſon des Imaginations abſurdes & outrées en matiere de Religion ; Quelquefois auſſi l'Ecart, au lieu de ſe tourner du côté de la Religion, ſe tourne du côté oppoſé, & l'Incredulité a auſſi ſes Fanatiques : On a vû d'un côté emporté, on en voit qui débitent avec la plus grande aſſurance les raiſonnemens les plus extravagans. Toute conjecture leur eſt bonne, pourvû qu'elle ſe trouve en oppoſition avec ce que les autres hommes reſpectent comme des Veritès Divines. On eſt ſurpris de voir que des hommes ſoyent capables de ſonder leur fort éternel ſur des raiſonnemens ſi legers, ſur des argumens ſi foibles ; mais dès qu'on lit leurs Ouvrages, avec quelque attention, on s'apperçoit bientôt qu'ils extravaguent, & qu'ils ont leur Calimathias tout comme les Enthouſiaſtes.

Nonobſtant la jalouſie ſi commune entre les Nations, & le Préjugé qui engage un Particulier à regarder la préference qu'il donne à la ſienne, comme un devoir dont il s'acquitte envers ſa Patrie, on convient aſſés généralement que l'Angleterre, eſt le Pays où il ſe trouve le plus grand nombre de perſonnes d'un grand Sens, d'une Erudition profonde, d'une Penetration exquiſe ; Mais il n'y en a point auſſi où l'on voye, à beaucoup près, tant de *Fanatiques* : Il y en a cependant très plusieurs dont le *Fanatiſme* ſe tourne du côté du *Libertinage* : Un Seigneur d'un grand génie Poëte & Libertin, pour n'être pas importuné par ſa Raiſon, & pour ſe mettre en état de n'être jamais troublé par ſes Lumieres, avoit pris, pendant pluſieurs années, la précaution de s'enyvrer tous les jours. J'ay appris qu'un autre Seigneur, d'un grand mérite d'ailleurs, mais qui ne s'étant pas donné dans la jeuneſſe le loiſir de s'éclaircir ſur la lution

(C) De la maniere dont on vit en Europe, il n'y a que les Souverains en état de marquer pour le *Vice* un mépris qui éteigne viſiblement ſur les Vicieux : ainſi le reſte des hommes eſt réduit à les ménager & à fermer les yeux ſur leurs écarts. On a beſoin pour vivre du ſecours les uns des autres ; qui veut vivre en fureté, ou du moins qui veut vivre en tranquilité, doit eviter ſur toutes choſes de ſe faire des Ennemis, & faire le cenſeur, c'eſt le moyen de s'attirer l'indignation de ceux que l'on ne connoit pas, en même temps que de ceux qu'on connoit. Les Négocians ont beſoin les uns des autres, les Artiſans vivent dans la dépendance de ceux qu'ils ſervent. Il faut que les Laboureurs s'entraident mutuellement dans diverſes occaſions. Je ſuppoſe un Homme Riche & qui a fix fois plus de Rentes qu'il ne lui en faut pour vivre agréablement ſur ſes propres Terres, en ſe bornant au nombre de perſonnes dont les vertus pourroient contribuer à entretir les siennes. Mais plus les Terres de cet homme ſi autorisent d'étendue, plus il aura de voiſins. Il luy ſuffit d'en avoir un ou deux, d'un goût tout oppoſé au ſien, pour l'inquieter. Pour ſe garantir de leurs inſultes & de leurs chicanes, il faudra avoir recours aux Magiſtrats, les Magiſtrats ne ſont pas des Anges, & il eſt très-naturel qu'ils ſe previennent en faveur de ceux qui leur font la Cour, & qu'ils les honorent de leur Protection favorable-ment à des inconnus, & à des gens dont la maniere de vivre ſinguliere paroit une cenſure continuelle des autres. Un Prince indigée pas des Sujets opulens qui ne vivent que pour eux-mêmes, & comme ils négligent de contribuer à l'éclat de ſa Cour, par la dépenſe qu'ils pourroient y faire, ils en ſont negligés à leur tour. Outre cela, un partage reduit aſſement les heritiers d'un Pere Riche au ſimple néceſſaire, & ſouvent encore pour avoir ce neceſſaire, ſes petits-Fils ont beſoin de ſecours & quand ils viennent preſenter au ſervice de l'Etat un Nom tout nouveau, ils ne trouvent pas, à beaucoup près, les mêmes facilités à en être ſecourus, que ceux qui ont pour recommandation la memoire des ſervices rendus par leurs Predeceſſeurs. (*a*)

(*a*) *Rien ne ſeroit plus digne d'eux & ces honneurs qu'ils ſeroient à la Vertu les combleroit de Gloire : & auroit les plus heureuſes fuites pour le Genre Humain. Le Docteur Swift a écrit ſur ce ſujet un petit Traité qui mérita tous les Eloges.* (*b*) *Les Communautés Religieuſes paroiſſent offrir un azyle à ceux qui chercheut le Repos. Mais des perſonnes qui les ont étudiées de près, dans le deſſein d'en profiter, ont trouvé que l'Interieur ne répond pas au Frontiſpice Elles ſont partagées & elles ont leurs maximes & leurs Dogmes favoris, pour leſquels il faut manquer un grand zéle ſi l'on veut y être goûté. Le Monde eſt entré dans l'Egliſe, & les Clercs ont beſoin de la Protection des Laïques, dont il leur importe de ménager l'amitié.*

Religion, avoit pris depuis quelque temps la résolution d'y penser; Malheureusement il tomba malade avant que d'avoir exécuté son dessein, & il étoit fur le point d'appeller un Ecclésiastique, quand un Athée Fanatique accourut auprès de lui, & l'animane par les Idées confuses d'un faux honneur, l'invita à boire un verre de Vin pour soûtenir son courage & mourir sans réflexion. Dans ce Pays-là & dans d'autres, on voit des gens très-forts à de certains égards, & qu'il faudroit enchaîner s'ils étoient également dérangés, dans tous les autres sens. L'un se croit Roi de quelque Etat fort éloigné; Un autre se croit un Apôtre; Celui-ci se croit Jesus-Christ; Celui-là se croit le Dieu suprême. Là & ailleurs un homme se croit une Poule, un Paon, un Canard, une Lanterne &c. Un Théologien se croyoit une bouteille, & malgré ce dérangement de cerveau, il continuoit à instruire ses Disciples, & les instruisoit bien: seulement les avertissoit-il, quand ils approchoient trop près de luy, de prendre garde de ne pas le casser. Ne touchés point à la marotte de ces gens-là, vous les trouverés aussi raisonnables que qui que ce soit; Il y a plus. Le même fou, qui les a dérangés, à quelques égards, les animane fur d'autres, où leurs Idées sont justes, non seulement ils pensent aussi bien que les plus raisonnables, mais ils s'énoncent quelquefois avec plus de grace & de force.

Ainsi dès qu'on s'écarte de la Raison on imite les Fanatiques & on est Visionaire plus ou moins à proportion que ces écarts sont plus grands & plus obstinés. Il en est de toute espéce; L'un donne dans la superstition; Un autre se laisse aller à des Imaginations très-déraisonnables, mais Dévotes pourtant. Parmi ceux qui extravaguent, par un Esprit de libertinage; il est des Libertins grossiers qui viennent dans les plus honteux déforcires; Il en est qui ont plus d'honneur & qui cherchent même à en faire à leur Système, mais ils veulent se conduire à leur gré: l'Idée d'un Etre, fur la Volonté duquel on doit régler jusqu'à ses pensées, leur paroit insupportable, & tout argument qui tend à en rendre l'Existence douteuse leur paroit excellent, parce qu'il leur fait plaisir. Il n'y a qu'à lire ce qu'a écrit Monsieur Toland, pour reconnoitre en lui un Visionnaire, de cette espéce & qui compte fur des Lecteurs de son goût.

On lit que l'Archer alla devant les Israélites, si dans d'autres endroits on ne lisoit pas qu'on La portoit ou se feroit imaginé qu'elle avançoit miraculeusement; Il en est ainsi de la Nuée, ce n'étoit qu'un Fanal qu'on portoit. QUELLE CONSEQUENCE!

Moyse reproche aux Hébreux leur Incredulité nonobstant la Nuée qui alloit devant eux. De quelle force auroit été son argument si ce n'avoit été qu'un Fanal porté par un autre homme? Cependant M. Toland allégue ce passage comme une des preuves qui le favorisent, aussi bien que ce qui est dit Nomb. XIV. vers. 14. Voilà une Methode bien finguliere de prévenir les objections.

Ne falloit-il pas avoir l'Imagination aussi dérangée que celle d'aucun Fanatique pour composer le *Pantheisticon*, & pour un de ses plus beaux ornements y inférer une ridicule Liturgie remplie de pauvretés (l'impieté mise à part) qui affoutissent à celles-ci. *O SEMPITERNE BACCHE, qui tristes & recreas vires deficientium, addis nubes propitias in pocula poculorum; Amen.*

On voit par-là qu'il y a des fous de toutes les espéces; l'entêtement des Pyrrhoniens l'est si outré qu'on peut bien les rangez dans l'une de ces Classes.

A l'argument tiré de l'Exode XIV. vers. 19. & 20. il répond en alléguant l'exemple de Cyrus, qui a été entuite suivi par d'autres; C'étoit d'allumer des feux derriere l'Armée: De cette maniere on voyoit les Ennemis & on n'en étoit pas vû, mais tout le contraire arrive dans l'endroit cité. La colonne se place entre les deux Camps & est d'un côté ténebres & de l'autre lumiére.

En baillant le Fanal Moyse auroit fans doute fait acroire à ce Peuple Soupçonneux & Rebelle que Dieu étoit irrité contre lui.

L'Ange qui faisoit marcher la Nuée n'étoit que le Guide qui portoit le fanal. Voilà bien de quoi éclairer une fi grande Armée. Il feroit beaucoup moins déraisonnable de rejetter tout net une Hiftoire que de l'expliquer ainsi: Mais un homme vain ne veut fe réfuter aucune occasion de dire des choses éxtraordinaires: D'ailleurs il fait qu'il aura le plaisir de chagriner par-là des gens qu'il n'aime point; & enfin il espere plus de succès, fur l'esprit de quelques personnes, de ces interpretations auxquelles il donne un air d'érudition, que d'une Négation toute simple de l'Hiftoire.

L'application de tout ce que je viens de dire aux Pyrrhoniens est fort juste & fort naturelle. Ne revcillés pas leur marotte en posant quelque Thése Philosophique pour Matiere de Dispute; Ne touchés point à la Religion & à la Morale; Ne ramenés point fous leurs yeux quelque Régle qui aille à les gener: Consultés-les fur un Procés, fur une Vente, fur un Emploi, fur la structure d'un Edifice, fur l'ordonnance d'un Repas, fur quelque matiére enfin de leur goût, ils s'éxprimeront en hommes sensés, ils soûtiendront leurs conseils par de bonnes raisons, ils léveront les difficultés qu'on leur opposera; en un mot ils enfonceront avec toute l'éxactitude, tout l'ordre, toute l'attention & tout le bon sens qu'ils abandonnent tout d'un coup, dès qu'il s'agit d'éxaminer des sujets d'une toute autre importance: Il faut donc commencer par les approvisiter avec la Raison & avec l'attention aux Régles, fur des sujets qui ne les effarouchent pas; On pourra peu à peu les amener à soûtenir la vuë des Vérités contre lesquelles ils étoient si prévenus.

Ils est donc des fous de toutes les espéces. Nous vivons avec eux pour l'ordinaire fans leur faire remarquer que nous nous appercevons de leur folie. A un Avare qui paît & qui seche fur ses Livres de Comptes; à un Débauché qui s'enyvre chaque jour, ou qui s'attire les maux les plus honteux & les plus cruels, nous n'allons pas dire en face qu'ils sont des extravagans. Mais nous nous permettons, & dans de certaines occasions, nous nous faisons un devoir, de faire comprendre aux hommes en général qu'il y a autant de Folie que de Vice, dans les personnes qui vivent comme ceux dont je viens de parler. J'en dis tout autant des Pyrrhoniens. Un homme passe la plus grande partie de ses jours dans son cabinet à quoi faire? A convaincre tous les autres. On ne remarque point en lui d'empressement pour ces plaisirs des fens auxquels tant de gens s'abandonnent; Il ne cherche ni Titres ni Richesses, il ne va point à la Fortune; Ils se contente de donner tout fon temps & tous ses soins à argumenter, directement ou indirectement, contre tous ceux qui croyent s'être affurés de quelque Verité: C'est là fa Marotte. Les hommes sont ainsi faits: A l'éxception d'un petit nombre qui respectent la Raison & qui en font leur Régle, chacun n'aime rien tant qu'à vivre conformément à fon humeur.

XVIII. JE FINIS cette Section en reprenant que les Pyrrhoniens, tels que je les conçois, font des gens qui parlent & qui pensent comme les autres hommes, à l'éxception de deux cas. 1. Dès qu'on commence à s'entretenir fur quelque Question, de quelque nature qu'elle soit; ils prennent toujours un parti opposé à celui des autres, & pendant entiérement de vuë tout dessein de s'éclairer, ils ne pensent qu'à entasser difficultés fur difficultés, à fuir la lumiére, & à se dérober aux plus fortes preuves: Ils font enfin consister leur plaisir & leur gloire à ne point se rendre. 2. Il en est encore

Conclusion où l'Idée des Pyrrhoniens.

en particulier que l'esprit de dispute & de contradiction suffit, sur tout dès qu'on leur parle de Religion & de Morale. Ils ne peuvent souffrir ce qui va à les gêner, & leur *Marotte* est de vivre, dans l'Indépendance, au moins intérieurement. Lorsque quelque chose les accommode ils oublient leur manière de philosopher, & ils s'attachent à ce qui leur plait tout comme le reste des hommes; Mais tout ce qui les importune leur paroit pour le moins douteux, & de peur qu'on ne les force à sortir de ces doutes & à convenir de quelque Maxime qui les gêne, ils font fur leurs gardes, & pour ne convenir de rien, dès que l'occasion de disputer se présente, on ne fauroit alleguer aucune proposition qu'ils ne se trouvent prets de la combattre. Que ce soit un effet de leur Humeur ou de leur Habitude, leur plus grand plaisir est de contredire. Un Pyrrhonien demeure dans le doute fur la Vérité des Maximes qui le gênent & fur la nécessité de les observer. Il y a une infinité d'autres choses fur lesquelles il ne doute pas. Il sent son éxistence & ses forces; Il connoit sa maison & ses biens; Il calcule ses revenus; Il est persuadé qu'il calcule bien, & qu'il ne s'est point trompé fur un payement qu'il a fait ou qu'il a reçu: Mais dès que vous mettrés en Question une de ces Vérités qui ne lui plaisent pas & que vous prendrés le parti de l'affermer, son Humeur contredisante le reprendra, & il disputera contre vous, fur toute sorte de sujets, tout comme s'il doutoit en effet que vous eussiés raison, & qu'il en eût douté toute sa vie. J'examineray dans les *deux Parties suivantes* ce qu'ils alleguent pour se faire des partisans.

Vérités autres de la page la CXVIII. Lettre de M. B. où il ne parle que de Convictions.

Mais pour aider à se mettre tant plus en garde contre une Erreur qui me paroit si dangereuse, j'exposerai encore en général dans la *Section qui va suivre* les différentes Causes qui entraînent insensiblement à cét Esprit de Contradiction & d'Indépendance, & à cét excès de doute. Il est vrai que j'en ai déja allegué quelques-unes, mais c'a été dans la vuë de définir les Pyrrhoniens & de donner une Idée juste du Pyrrhonisme; Il en est encore plusieurs autres, fur lesquelles il importe de réflechir.

I. LE PYRRHONISME est un si grand Renversement de la Raison, qu'il n'est pas possible que l'Esprit humain se soit assés dérangé tout d'un coup, pour se porter à un excès si contraire à sa Nature, à ses besoins & à la perfection où il tend: C'est par degrés qu'on y est venu, & par des degrés insensibles: On s'est bien trouvé de n'avoir rien décidé fur une Question; on s'est bien trouvé d'en avoir usé avec la même retenuë fur une autre; En un mot, on a souvent eu lieu de se féliciter de sa Moderation. On s'est affranchi par là de la desagréable nécessité de soûtenir opiniâtrément un parti pris avec trop de légereté, & de s'expliquer avec étendus, & d'un air assuré, fur ce qu'on n'entendoit pas; On s'est encore épargné la mortification de se dédire, & l'ennui de revenir fur ses pas; Ce qu'on a fait sagement fur divers sujets trop difficiles, trop composés, & pour l'intelligence desquels on n'avoit pas assés d'étenduë d'esprit, ou l'on ne s'étoit pas procuré assés de lumières, on l'a fait ensuite par Paresse, ou par Habitude, ou par l'un & l'autre tout ensemble, fur des sujets dont on auroit pû se procurer des Connoissances sures.

On esquisse un Pyrrhonisme par degrés.

II. A LA VERITE on ne peut pas s'empêcher de reconnoitre que cét état de Suspension Universelle est un état très-imparfait: Mais à cette imperfection mortifiante, on a opposé ce que le parti du doute a de commode & de satisfaisant pour le cœur humain, naturellement ennemi de la peine, & chés qui le plaisir qu'il trouve à suivre une habitude une fois prise, croit à proportion que cette habitude s'affermit.

Comment il s'accommode avec l'amour propre.

D'ailleurs dans les Jugemens que les hommes portent fur leur Mérite ou fur leurs Défauts, ils font beaucoup moins d'attention à ce qu'ils sont en eux mêmes, qu'à ce qu'ils se trouvent par la comparaison qu'ils font d'eux mêmes avec les autres. Il leur suffit, pour s'applaudir, de se persuader que les autres leur sont inférieurs.

L'état de Doute est une preuve d'ignorance & de foiblesse: Mais l'état d'Erreur est de plus une preuve de Présomption. Celui qui doute voit au moins qu'il ne sait pas, il s'apperçoit qu'il ne voit rien, mais celui qui erre s'imagine de voir ce qu'il ne voit point. Un Pyrrhonien affermi dans le Doute, se regarde comme un Homme Immobile fur un Terrain, où l'on ne peut faire quelques pas, sans que la

SECTION II.

Des Causes du Pyrrhonisme.

Avertissement.

JE ME propose d'éxaminer, dans les deux PARTIES suivantes, les Sophismes par lesquels les Pyrrhoniens s'efforcent de répandre des ténèbres fur les Vérités les plus claires, & d'ébranler la certitude des mieux démontrées. Mais je ne regarde point les *Raisonnemens* de cette nature comme les véritables CAUSES du Pyrrhonisme; Ces Raisonnemens ne fauroient faire d'impression que fur les Esprits qui veulent bien se plaire dans le Doute & qui aiment à se contenter de la Vraisemblaice. Je reconnois donc, pour les prémieres & veritables Causes du Pyrrhonisme, tout ce qui contribue à faire naître ce funeste goût pour la Contradiction & pour l'Incertitude. Je ne me promets pas, & je n'ay garde de me le promettre, d'en faire une énumération assés exacte, pour oser dire que ce sujet est épuisé: Il se peut que j'aurai oublié quelques-unes, & peut être plusieurs de ces Causes veritables & interieures que je me propose de développer; Mais il se peut aussi que celles, qui m'auront échappé, se trouveront assés liées à celles que je vai alleguer, pour juger des unes par les autres. Je me fuis encore apperçû que la même Cause se présente fous diverses faces, dont chacune a fon Influence; Cela m'a obligé de remonter plus d'une fois à la même Source, en vûe d'en mettre, fous les yeux de mon Lecteur, les différens effets.

Lettre CXVIII à M. Constant, pag. 429. " S'il n'en veut rien faire, je serai obligé d'apprendre au Public, qu'il ne se connoit
" point en preuves, & que toute personne de bon goût, qui aura compare murement les pretendues *Convictions* de ma Partie, avec
" mes Raisons, jugera que jamais Accusateur ne s'est embarassé dans plus de fuisées, de contradictions, de puerilités que le mien.
" Que n'attend-il à juger, qu'il ait lû *la Chimere demontrée*, ouvrage, où tous les Factums contre moy sont abimés, & où l'on a
" montré avec la derniere evidence &c.
" Pour le monde cet prétendu reel, que l'Auteur des petits Livrets, est le petit homme mal bati, que vous avés nommé.
" S'il savoit (*Ad. Menceau*) le mépris que M. Jurieu a pour luy, & que c'est peut-être le plus grand ennemi qu'il ait, il
" songeroit moins à luy complaire, qu'à repousser les insultes qu'il en a reçues dans les *Pastorales*. Je ne dis pas cela pour
" l'irriter & l'exciter à la vangeance, au contraire . . . Nos communs ennemis en triomphent trop.
Pour ce qui est de ce dernier scrupule il donne, le plus naturellement du monde, lieu à cette demande: *Les communs ennemis des Chrétiens, les Incredules, les Epicuriens ne triomphent-ils pas quand ils voyent les lumieres les plus pures de la Raison* (si l'on en croit M. Bayle.) *et les raisons les plus simples & les plus decisives, en contradiction avec nos Dogmes les plus reveillés, & repondre une incertitude sur toute notre morale.*

Mais cela soit dit en passant. On voit déja que le Pyrrhonisme est un MASQUE que l'on paſe & que l'on reprend. Suivant qu'on le trouvera propos, ou plutôt un PERSONNAGE que l'on fait, & que l'on fait de cœur, ou que l'on abandonne & qu'on cesse de jouer, fuivant qu'il est favorable ou contraire à des interêts dont on est dominé.

la Terre s'ébouler ; Il s'imagine de voir ceux qui font assés hardis pour y marcher, tomber dans des gouffres, les uns plus, les autres moins profonds, & pour comble de folie se flatter qu'ils avancent dans des routes fures & heureuses, lors qu'ils s'enfoncent dans un sale limon ou dans des Eaux bourbeuses.

Cause du Pyrrhonisme dans l'abandon aux conjectures.

III. IL N'Y a point de Science où les Savans n'ayent donné lieu à le faire regarder, non seulement comme des hommes à Conjectures, mais comme des gens qui présentent hardiment des Conjectures incertaines pour des Vertés démontrées : Pour vouloir trop dire, & dire au delà de ce qu'ils sont en état d'établir par des preuves convaincantes, ils font du tort à ce qu'ils ont solidement démontré ; & les Esprits qui vont trop vite, & qui aiment à condamner les autres, en prennent occasion de confondre ce qui est clair avec ce qui est obscur, & de refuser également leur attention, & dès là leur acquiescemint à l'un & à l'autre.

Les Anciens s'imaginoient que l'œil, ou une certaine *Faculté* qu'ils appelloient *Visuelle*, & dont ils n'avoient qu'une Idée très-vague, envoyoit des Rayons fur les Objets, & que par le moyen de ces Rayons, elle en appercevoit la Situation, la Figure & les Couleurs ; En parlant ainsi, ils n'avoient aucune Idée distincte de ce qu'ils disoient, & ils en avoient encore moins de preuves. On peut facilement s'imaginer par combien de Questions on pouvoit les embarrasser, & combien de Réponses, vuides de sens ils étoient obligés de faire aux objections, par lesquelles on les attaquoit. On ne se feroit pas avisé de douter qu'il y eut des Objets au dehors de nous, & que nous eussions des yeux qui nous servent à les voir, s'il ne s'étoit pas trouvé des gens qui soûtinssent l'éxistence de ces prétendus *Rayons visuels*, émanés des yeux, & tombans fur le objets, aussi hardiment qu'ils soûtenoient celle des yeux mêmes, & de leurs objets.

Mais si ces Physiciens avoient grand tort de soûtenir, avec tant de fermeté, ce dont ils n'avoient aucune Preuve, ni presque aucune Idée ; si c'étoit en eux un excés très-condamnable, de confondre ainsi le Certain avec l'Incertain, les Pyrrhoniens n'avoient pas moins tort d'étendre leurs doutes, fur le Certain, tout comme fur ce qui ne l'étoit pas, & ils se rendoyent visiblement coupables de la même faute qu'ils condamnoient dans les autres, c'est à dire, la précipitation.

On a aujourd'hui embrassé une hypothese tout opposée ; On conçoit des *Pyramides* de Rayons qui ont, chacune pour *Sommet*, des points différens dans les objets qu'on regarde, & pour *Base* la *Prunelle* : On conçoit que les Rayons, qui composent ces Pyramides, se rompent ; que ceux qui environnent celui du milieu s'en approchent, & s'unissent à lui dans le fond de l'œil dont chaque point devient le *Sommet* d'une *Pyramide*, qui a de même sa *Base* dans la *Prunelle*, & par consequent opposée à la Base de la Pyramide éxterieure, & appliquée contre'elle. On a trouvé moyen de démontrer ces conjectures par une infinité d'experiences ; on calcule tous ces détours, & fur ces Calculs, verifiés encore par des experiences incontestables, on établit les Régles qu'il faut suivre, pour donner à des Morceaux de Verre la Convexité & la Concavité qu'ils doivent avoir, & pour les combiner d'une maniere propre à leur faire produire les effets qu'on souhaite ; & on ne se trouve pas trompé dans ce qu'on attend de l'observation de ces Régles.

Ces succès ont donné le courage d'aller plus loin : On a fait des, conjectures fur les Couleurs, & on les a ensuite déduites pour des Vertés certaines. *Un tournoyement de haut en bas fait le Jaune ; Un tournoyement de haut en bas, fait le Bleu*, on l'a affuré tout comme si l'on avoit vû les petites boules qu'on fait ainsi pirouëtter. L'hypathese a paru ingénieuse. On saisit avec empressement une Hypothese agréable à la Curiosité de l'Esprit humain, qui veut toujours qu'on lui dise quelque chose : Cet Esprit curieux, mais en même-tems déja fatigué des Démonstrations qui déterminent au juste le Cours & la Direction des Rayons, & lachant bon gré à l'Auteur qui les lui a fait comprendre, non seulement il lui passe avec complaisance ce qu'il a dit fur les Couleurs & qu'il est très-éloigné d'établir avec la même éxactitude, mais de plus il n'est pas faché de se trouver dispensé de la peine de le suivre dans de nouvelles Démonstrations. Par ce moyen le nouveau sentiment devient à la Mode ; Mais après qu'il a régné quelque tems, des Esprits plus curieux encore & plus capables d'attention, éxaminent s'il est fondé, & ils font des expériences qui le renversent ; Ils ont découvert l'erreur de l'Hypothese, mais leur Génie ne leur fournit pas encore de quoy y substituer quelque chose de mieux prouvé : Ils se reconnoissent donc dans l'ignorance fur la Nature des Couleurs, & s'ils font là-dessus quelques Conjectures, c'est seulement pour les donner à éxaminer ; Ceux qui en font les Auteurs sont les premiers à en douter. A cette occasion, il est des gens qui vont plus loin. *Toute l'Optique*, disent ils, *est Incertaine* ; C'est un Systême de Conjectures, dont les unes sont plus vraisemblables que les autres, mais dont aucune ne va au delà de la Vraisemblance.

Par une Décision si universelle, ils imitent la Précipitation de ceux qui s'croyent trop avancés, & ces Messieurs les Parisiens du Doute Universel, & de la suspension absolue, qui se comptent pour les premiers Génies & les seuls Grands Esprits, & s'en félicitent l'un l'autre, donnent precisément dans le défaut des plus Petits, dont le *propre caractere* est de ne savoir jamais s'arrêter, mais d'aller toujours d'une éxtremité à une autre ; *On ne fait pas tout ; Donc on ne fait rien* ; peut-on alleguer une Conséquence plus témeraire ?

On continuë de prouver cela par des exemples.

IV. DANS la Morale on propose de certains cas embarrassans, par éxemple ; *Que devroit faire un homme qui, dans un naufrage, tachant de gagner à la nage le bord qui n'est pas fort éloigné, mais qui craignant de des-n'avoit pas assés de forces pour faire tout ce trajet, sans le secours de quelque planche, apperçoit un des réchapés qui a eu le bonheur d'en saisir une, & propose de se secourir : La loi laissera-t-il, ou s'il l'exclura-t-il ? négligera-t-il le soin de sa vie pour ne pas vivre à celle d'un autre ? ou, pour se conserver, fera-t-il périr un homme dont il n'a aucun juste sujet de se plaindre ? De même encore un homme desarmé, & poursuivi par un homme vigoureux, rencontre, dans un chemin étroit, un homme qui dort : s'arrêtera-t-il, de peur de le froisser ? ou s'il s'exposera au risque de le froisser, pour se dérober au danger pressant qui le menace ?*

Quand un homme se rend attentif fur ces Cas, l'amour de fa propre Conservation le réveille avec tant de vivacité, que l'Examen tranquille & desinteressé de ce qu'il faut faire, dans ces cas-là, en devient très difficile ; Une Intelligence éclairée & qui regarderoit précisément du même œil les deux personnes en danger, seroit en état de décider fur cette Question chairement, & sans qu'il luireftât aucune crainte de s'être fait illusion.

Mais de conclure, en général, de quelques éxemples de cette nature, qu'on doit trouver également difficiles toutes les Questions de la Morale, & qu'il n'y a point de cas, à l'occasion desquels il ne s'éxcite des Passions assés vives, pour partager l'attention de l'Esprit, & lui ôter cette Tranquillité si necessaire pour oser compter fur la justesse d'un Examen, c'est endore un de ces excès que les bons Génies ne se permettent pas, & dont on doit se faire une honte.

Les Théologiens se feroient épargnés bien des peines, & ceux qui s'efforcent d'ébranler la certitude de la Religion n'auroient point eu occasion de proposer tant de Doutes, si l'on s'étoit abstenu de décider sur plusieurs Questions, dont la connoissance n'est pas nécessaire, & pour la décision desquelles nous n'avons pas assés de lumieres. Un Missionnaire expose à ces Payens de l'Asie ou de l'Amerique les Principales Vérités de la Religion Chrétienne; La Divinité de cette Sainte Religion peut se démontrer par des Raisonnemens propres à convaincre ceux qui aiment la Verité, & qui la cherchent de bonne foy. Dès que la Divinité des Saints Livres, qui en sont les fondemens, est une fois prouvée, il y a de certains Dogmes & de certains Préceptes dont le sens & la Verité deviennent par là au dessus de toute contestation. On n'auroit pas de peine à en faire convenir ces Asiatiques. Mais supposons qu'ils demandent aux Missionnaires s'il est absolument nécessaire qu'ils embrassent cette Religion Chrétienne, & si Dieu les punira au cas qu'ils négligent d'en faire profession, après s'en être convaincus? Le Missionnaire leur répondra qu'ouï, & il leur prouvera encore la Verité de sa Réponse par des raisons très-claires & très-solides. Là-dessus ils continueront à l'interroger & ils lui diront; Mais nos Peres, & les Peres de nos Peres, n'ont jamais ouï parler de cette Religion: Dieu les condamnera-t-il, pour avoir ignoré ce qui leur étoit impossible de savoir, puisque ce sont des Mysteres dont il n'y a que la Révelation qui ait pû en instruire les hommes? Or si nos Peres n'ont pas été condamnés & n'ont pas dû l'être, pourquoy le serions nous en les imitant?

A cette Objection on peut faire une réponse très-solide & très-aisée. " Representés vous, diroit-je, " à ce Asiatique, un de vos Ayeux disant au Juge du Monde; *Je n'ai pas été Chrétien, & il m'étoit impossible de l'être, ce Nom n'étant jamais parvenu à mes oreilles.* " S'ils vous cette réponse est sans " réplique; Je ne veux pas vous faire là-dessus de " contestation, car je m'éloignerois de mon but: " Mais vous, pourriés vous alleguer la même ré- " ponse? Il ne s'agit donc plus de reculer. Dieu " vous offre une grace prétieuse; Sa Providence " m'a conduit chés vous pour vous l'annoncer & " pour vous la présenter de sa part; Rien ne seroit " plus ingrat, ni plus criminel que de ne daigner " pas seulement vous informer si c'est une Grace; " & la connoissance pour ce qu'elle est, rien ne " seroit plus horrible que de la mépriser.

Si après cela, il revenoit encore à me questionner sur le sort de ses Prédecesseurs, je lui demanderois s'il est raisonnable, quand il s'agit de prendre un parti, d'écouter ce qui est Obscur, plutôt que ce qui est Clair? " Mes preuves sont convaincantes. " Vos objections sont tirées de l'état de Vos Ancêtres, & ce sujet est très-obscur par bien des endroits; *Présentement* une Inquiétude fort naturelle ne vous laissera pas en état de l'examiner tranquillement. 2. Vous ne pouvés point savoir, " s'ils ont fait tout ce qui étoit en leur pouvoir, " pour acquerir des justes lumieres & pour bien vivre " suivant celles qu'ils avoient. Pouvés vous savoir, " par exemple, s'ils auroient accepté l'Evangile, au " cas que Dieu le leur eut fait annoncer, comme " je vous l'annonce aujourd'hui, & si Dieu a connu " que leur cœur auroit été assés mauvais pour le " rejetter, ou assés bien disposé pour le recevoir? " Enfin la Conduite de Dieu, toujours très-certainement digne de sa Sagesse, de sa Justice & " de sa Bonté, a des profondeurs qui nous passent; " Nous en savons ce qu'il lui a plû de nous faire " connoitre; Nous ignorons le reste, & nous avons " trop de respect pour ce grand Etre, & trop d'appréhension de nous tromper en parlant de lui, " pour nous permettre sur son sujet, des Conjectures témeraires: Chaque homme a assés à faire à " penser à soy, à penser à la nécessité & aux moyens de se sauver, sans perdre son tems à répandre curieusement & inutilement son attention sur le sort des autres; Notre grand Maitre nous a " défendu d'en juger, c'est un Droit qu'il se reserve, bornons-nous à être les Juges de nous mêmes. Instruisons-nous des Régles qu'il nous " a préscrites, faisons part aux autres de ces " précieuses connoissances quand nous en avons l'occasion.

On se seroit épargné bien des Inquiétudes, on auroit coupé chemin à bien des Objections, & on auroit retranché, à ceux qui aiment à se porter aux éxtremités, bien des prétextes de douter, si, fermés dans ce qui est Clair & solidement prouvé, on s'étoit abstenu de vouloir pénetrer ce qui est Obscur, & qu'on peut sûrement ignorer: Telles sont, par éxemple les Questions sur le Salut des Enfans non baptisés, sur la maniere dont la Grace opére dans nous, sur l'Ordre des Decrets &c. Les hommes ont également lâché la bride à leurs Passions & à leur Curiosité: Ils se permettent de tout faire, & de tout fonder: Au lieu de s'étudier eux-mêmes, ils étudient ce qu'ils ne peuvent pas apprendre, & ils chargent leur Esprit de Spéculations creuses, de sentimens pris connus, & très-mal prouvés; ils s'échauffent, ils s'aigrissent ils se maltraitent les-uns les autres à cette occasion, ils donnent à toutes ces occupations inutiles & dangereuses, un temps qui leur devroit être sacré & qu'ils devroyent employer à se connoitre, à se corriger, à se former à la Modération, & à s'affermir dans la Charité.

Diverses manieres de raisonner sur la Certitude & sur la certitude.

V. ON A donc tort de côté & d'autre; De côté & d'autre on est trop décisif; L'un va trop loin, en prononçant hardiment sur ce qu'il ne connoit pas, & dont on il ne s'est pas assuré par des preuves convaincantes; Un autre va aussi visiblement trop vite, quand il conclut qu'il ne faut rien croire, parce qu'on ne peut pas tout prouver.

On peut faire, sur les temps qui nous ont précedés une infinité de Questions; on en peut faire sur des Evenemens dont il ne nous reste que des Mémoires Incomplets, sur des Faits dont les Historiens ont négligé de nous instruire, ou dont ils ne nous ont instruit qu'obscurément, & dont enfin eux-mêmes ne s'étoient pas informés avec assés d'éxactitude; Il se trouve pourtant des Auteurs qui rassemblent tout cela, qui en font des Systêmes très-approchans des Poëmes Epiques; & de tout ce qu'ils trouvent à propos d'y mettre, ils en parlent comme on parleroit de ce qu'on a vû de ses yeux: On rencontre même des gens, & on n'en rencontre que trop, qui se fachent dès qu'on ne veut pas prendre également parti sur tout, & qu'on se fait une Loi modeste de séparer ce qu'on trouve de Certain, d'avec ce qui ne le paroit pas; Mais comme la crédulité ou la temérité de ces gens-là leur fait tout croire, il s'en trouve aussi qui confondant tout, dans un sens contraire, & qui ne croyent rien. La Présomtion marche aussi d'un pas égal avec l'Ignorance.

Comment le Pyrrhonisme s'introduisit chés les Anciens.

VI. POUR PEU qu'on ait lû ce qui nous est resté de la Philosophie des Grecs, on se convaincra que leurs Lumieres étoient extrêmement au dessous de celles de notre Siécle, en Mathématique, en Physique, en Morale, en Logique, & on en peut voir un échantillon dans ce que je viens de dire, sur la maniere dont ils expliquoient la vûë: Cependant il s'en faut beaucoup que nous ne soyons aussi décisifs que les Grecs. On trouvoit, dans leurs Assemblées solemnelles, des gens qui se vantoient de n'ignorer quoi que ce soit, dans les Sciences & dans les Arts, depuis les plus Nobles jusqu'aux plus Méchaniques. Il n'y avoit qu'à entrer dans l'Ecole des Atheniens, pour y trouver des Philosophes qui, sur quelque Question qu'on leur

leur proposât, répondoient sur le champ, & étoient prêts de soutenir leurs Réponses contre tout ce qu'on pouvoit leur objecter; Ils préferoient même les partis les plus Paradoxes aux plus Vraisemblables: Cela leur setvoit plus de Gloire, sans leur faire plus de peine, parce qu'ils trouvoient dans leur hardiesse, & dans leur facilité à s'éxprimer, des ressources assurées contre toutes les Objections. Cela est aisé quand on a perdu le Goût du Solide & de l'Evidence, & qu'on ne cherche qu'à éblouïr, ou du moins cela est beaucoup plus aisé qu'on ne le croiroit d'abord.

Les bannières gens qui haïssoient le faste, & qui aimoient la Verité, qui outre cela comprenoi ne que ces Sophistes ne tervoient qu'à gâter le coeur des jeunes gens, à leur rendre l'esprit faux & à les détourner de penser, par-là même qu'ils les accoutumoient à parler, sans prendre garde si ce qu'ils disoient avoit ou n'avoit pas de Sens, conçurent également de l'averfion & pour ces Sophistes & pour leur dangereuse Méthode, & les vrais Philosophes connoissant les bornes étroites dans lesquelles toute leur Science étoit renfermée, pour s'éloigner d'une présomption odieuse, pour en prendre le contrepié, pour être toujours d'accord avec eux-mêmes, & ne jamais rien dire au delà de leur pensée, prirent le parti de s'énoncer fur la plûpart des choses qui leur étoient connuës, non comme des gens qui les savoient, mais comme des gens qui cherchoient à s'en instruire.

Plus formés que les autres hommes à cét Esprit d'Examen & de Recherche, dont ils se trouvoient si bien, qui seul garantit de l'erreur, & met dans le chemin des Veritables Découvertes; ce qu'ils avoient le mieux étudié, & dont ils s'étoient le plus assurés, ils en parloient comme s'il leur avoit encore été en partie Inconnu, afin d'engager les autres à le chercher avec eux, & en le cherchant ainsi de compagnie, ils leur apprenoient à le trouver.

On s'interessa beaucoup plus aux Verités dont on doit la découverte ou donc on croit la devoir à soy-même, au moins en partie, que si on les avoit directement & uniquemtne reçues des autres; Et c'est, sans doute, pour cette raison que Socrate, dont les Discours rouloient ordinairement sur des Matières de Morale, avoit soin de n'éclairer les hommes que dans cét ordre là, afin de les disposer à aimer leurs Devoirs, en même temps qu'ils parvenoient à les connoitre.

En un mot l'air & le stile décisif des Sophistes qui se flattoient de tout savoir, ou qui faisoient semblant de n'ignorer rien, avoient déterminé les Personnes raisonnables & modestes à un stile tout opposé: Et comme ceux-là assuroient hardiment ce qu'ils ne comprenoient pas, ceux ci, au contraire, par un effet de leur éloignemene pour cette Présomption, parloient de ce qu'ils savoyent le mieux & de ce dont ils étoient pleinement convaincus, comme s'ils l'avoient ignoré, & qu'ils ne fussent parvenus là-dessus qu'à des conjectures douteuses.

Ceux qui se trouvérent d'humeur à se plaire dans le Doute, & qui prirent le parti de ne s'en jamais tirer, profitérent, ou plutôt abusérent du langage ordinaire des Philosophes Raisonnables, qui s'étoient fait respecter par leur Bon-Sens & par leur Modestie; Ceux-ci avoient accoutumés les hommes à un stile douteux, ce stile n'avoit rien de surprenane ni d'équivoque dans leur bouche; On étoit persuadé qu'ils connoissoient à fond bien des choses dont ils ne parloient qu'en hésitane. Mais toûjours on s'étoit accoutumé à ces expressions douteuses, & lorsque les Pyrrhoniens vinrent à les employer au pié de la lettre, on en fut moins effarouché.

Diverses manieres de soutenir de certains avis incertains.

Comment le Pyrrhonisme s'est établi chez les Académiciens.

L'Esprit de Dispute qui régnoit chés les Grecs contribua encore beaucoup à l'établissement du Pyrrhonisme. Les Athéniens étoient fort Sobres, mais en même temps extrémement Curieux; Jamais Peuple n'aima plus à s'amuser, mais il vouloit de l'Esprit dans ses amusement. Un Athénien vivoit de l'Obole que lui donnoit la République, & au lieu de travailler paffoit plusieurs jours au pié du Theatre. Ils se rendoient aussi en foule dans le quartier des Exercices. Les Philosophes enseignoient, disputoient, dans le langage ordinaire; Le Peuple prenoit un plaisir extrême, tantôt à entendre soutenir les Opinions les plus incroyables, tantôt à voir combattre les Sentimens les plus reçûs & les plus incontestables; Ce qu'on avoit établi pendant deux jours on le détruisoit pendant deux autres. Ceux dont la Vanité regardoit comme une Glorieuse Récompense les Applaudissemens de la Multitude, se donnoient tout entiers à l'Art de pousser un Adversaire, & de l'accabler de Difficultés, & à celui d'éluder les Raisonnemens, les plus clairs, les plus solides, & les plus suivis; en un mot, c'étoit non à celui qui penseroit le mieux, mais à celui qui parleroit le plus, que l'on destinoit le plus d'Eloges.

On comprend aisément que plus on se rendoit assidu à ces Assemblées, moins on savoit à quoy s'en tenir, & les *Acteurs* eux-mêmes donnérent bientôt dans la même Incertitude que leurs *Auditeurs*; car pour ne pas céder à l'Evidence d'une Objection très-sensée & très-solide, pour n'en être pas déconcertané, il falloit nécessairement se former à l'Habitude de ne poine céder à la Lumiere, & d'en détourner les yeux pour s'échaper dans de faux-fuyans.

La même Habitude étoit encore absolumene nécessaire pour empêcher qu'on ne se rendit à la Neteté & au Bon-Sens d'une Réponse précise. Il falloit savoir fermer les yeux au veritable sens des termes, pour leur en donner un autre; il falloit savoir trouver du Faux dans le langage d'un homme qui ne pensoit & ne disoit que la Verité. Par ce moien on perdoit le goût de l'Evidence. Et l'habitude de ne savoir plus, ou de ne vouloir plus s'y rendre attentifs, est précisemene l'Habitude de contredire & de douter perpétuellement.

SOCRATE s'étant apperçû qu'une infinité de gens se croyoient fort habiles, faus avoir jamais pris soin de remonter aux Principes de nos Connoiffances & de s'en assurer, & sans s'être jamais appliqués à en tirer par ordre les Conséquences qui en découlent nécessairement, il prenoit plaisir d'embarrasser ces gens-là par des Objections, pour leur faire sentir la nécessité d'étudier plus à fond ce fur quoi ils décideroit ne: Quelquefois aussi il mettoit, par ses Questions & par ses Objections, ceux à qui il les propofoit, en état de s'instruire eux-mêmes de la Verité. C'étoit là sa Méthode ordinaire.

ARCESILAS abusant de l'éxemple de *Socrate* ne pensa qu'à contredire, & loin d'avoir en vuë d'engager les hommes à étudier mieux qu'ils n'avoient fait, afin de parvenir à quelque Certitude, il s'efforça de leur en faire perdre toute espérance, en soutenant qu'il n'y avoit aucune Verité: " On a cherché, *dit Mr. Bayle*, (*) ,, la raison de la conduite d'Arcesilas; & on a cru ,, la trouver dans l'Emulation ardente qui s'éleva ,, entre lui & Zénon son condiscíple. Ils avoient été ,, tous deux Ecoliers de Polemon, & ils se piquérent de se surpasser l'un l'autre. Or Zénon ,, prit le parti des Dogmatiques: il donna des Définitions & des Axiomes, qu'Arcésilas combatit ,, vigoureusement, & afin d'y réuslir, il fût bien ,, aisé de renverser tous les fondemens des Sciences, ,, & de réduire toutes choses à l'incertitude.

(*) *Dictionn. Crit. Tom. I. Edition d'Amst. an 1730.*

,, CARNEADE vint ensuite qui ne nia pas,

„ comme Arcéſilas, qu'il n'y eut aucune Veri-
„ té, mais qui ſoutint que nous ne pouvions
„ pas la diſcerner certainement de l'erreur. *Il*
(†) *Diſſert. Tom. II. pag. 59.* „ *ſe ménageoit mieux*, dit M. Bayle (†) *pour*
„ *ne pas tomber dans tout le décri de l'autre*
„ De plus *Carnéade* ne nia point qu'il y eut des
„ choſes probables, & il voulut même que la vrai-
„ ſemblance nous déterminât à agir, pourvû qu'on
„ ne prononçât ſur rien abſolument; Cette con-
„ deſcendance de *Carnéade* faiſoit du tort à ſon
„ Syſtême, & l'on a dit qu'*Arcéſilas* ſe ſoutenoit
„ mieux que lui.

„ Les diſciples de *Socrate* fonderént ce qu'on a
„ appellé la PREMIERE ACADEMIE, *Arcé-*
„ *ſilas* fut le fondateur de la SECONDE ou de
„ la MOYENNE, & *Carnéade* a été regardé
„ comme le Chef de la TROISIEME.

Voyés II. *Part. Sect. I. Chap. XXXIII.*

Il n'eſt pas croyable que Socrate ait vécu ſans venir à bout de ſe perſuader aucune Verité, car il a mieux aimé mourir que ſe réſoudre à conſerver ſa vûe par des voyes qui ne lui paroiſſoient point dans l'ordre. Il n'étoit pourtant point *Miſanthrope*, ſes Amis lui étoient chers, il ſe feroit fait un plaiſir de vivre pour leur agréer, mais ſon Devoir lui étoit encore plus cher & l'emportoit ſur toute autre conſideration. Peut-on reconnoître, dans cette conduite, le moindre caractére d'un eſprit flôtant, & qui fait profeſſion de ne pouvoir jamais diſtinguer ſurement le *Vrai* d'avec le *Faux* & le *Juſte* d'avec *l'Injuſte* ?

Il remarque expreſſément dans le Phédon (& il fait cette remarque contre ceux qui aiment à entaſſer des objections) que comme il y a des *Miſanthropes* uniquement appliqués à chercher, dans les autres hommes, des défauts qui les leur rendent odieux, & qui favoriſent le penchant qu'ils ont à haïr, il ſe trouve de même des *Miſologues* qui, au lieu de ſe prêter aux raiſons par leſquelles on s'applique à les convaincre, & d'ouvrir les yeux à la lumiére qu'on leur préſente, y refuſent leur attention, & s'en détournent de peur d'être forcés à renoncer au plaiſir de contredire.

Quand il réfléchit ſur les paroles de l'Oracle qui le declaroient le plus ſage des Grecs, & qu'il ſe rechercha pour découvrir ce qui pouvoit avoir donné lieu à cét Eloge, il ne doutoit pas qu'il n'y eut des Oracles, il ne doutoit pas qu'il n'y eut de la Verité dans leurs Réponſes, comme il ne doutoit pas non plus qu'il n'y eut un Génie qui prenoit ſoin de lui, & dont il ſe trouvoit bien de ſuivre les Impreſſions, il ne dnutoit pas de ſa propre éxiſtence; Depuis il ſavoit s'éxaminer, & quand il répondit que l'Oracle ne lui avoit donné la préference ſur le reſte des Sages, que parce que les autres croyoient de ſavoir ce qu'ils ne ſavoient pas, au lieu que pour lui, *il ſavoit au moins une choſe, c'eſt qu'il ne ſavoit rien*, il faudroit avoir peu étudié Socrate, pour ne pas tomber d'accord que cette *Antitheſe* étoit très-figurée, & renfermoit une Exageration. Il avoue par là élegamment & modeſtement que, ſi ſon ſavoir ſe réduit à peu de choſes, il ſait au moins qu'il s'y réduit; que s'il ſait peu, il ne ſe vante pas de ſavoir beaucoup, & qu'il évite l'erreur, en évitant de décider ſur ce qu'il ne connoit pas. Le Bon-Sens dit qu'on ne prenne point à la lettre une propoſition qui ne ſignifieroit rien, ſi on ne l'interprétoit de cette maniére. Socrate auroit dit par là, *qu'il ne ſavoit rien*, & il auroit en même tems aſſuré *qu'il ſavoit une choſe*.

Auſſi Arcéſilas qui outra la Méthode de Socrate, & qui s'aviſa de regarder toutes ſes Expreſſions Modeſtes, comme des preuves de ſon Incertitude, alla encore plus loin que Socrate, par rapport à cette derniére Propoſition: Il s'abſtint d'aſſurer *qu'il ne ſavoit rien*, prévoyant bien que s'il affirmoit une ſeule Propoſition, s'il la donnoit pour vraye & pour certaine, on lui demanderoit à quels Caractéres il reconnoiſſoit le Vray & le Certain, & à quelles marques certaines, il diſtinguoit ce qu'on doit affirmer d'avec ce qu'on doit nier.

Monſr. Bayle (§) trouve de l'oppoſition entre ce que *Numenius* dit de Carnéade & ce que *Cicerone* en rapporte. " *Numenius* prétend que la Doc-
„ trine publique de Carnéade, & ſa Doctrine
„ domeſtique ne s'accordoient point; qu'en pu-
„ blic il broüilloit tout, afin de combatre les
„ Stoiciens, mais qu'avec ſes bons Amis il n'a-
„ voit pas d'autres opinions que celles du Peu-
„ ple. Mais Ciceron aſſure que *Clitomachus* ne pût
„ jamais découvrir ce qui paroiſſoit le plus vraiſem-
„ blable à Carnéade, dont il avoit été pluſieurs
„ années le Diſciple favori.

(§) *Diſſert. Tom. II. pag. 59.*

Ces ſentimens me paroiſſent très faciles à réunir; Des que Carnéade fortoit de ſon humeur contredifante, dès qu'il faiſoit tréve au plaiſir qu'il trouvoit ordinairement à diſputer, dès qu'il vouloit ſe procurer, dans le commerce des hommes, un agrément d'un autre genre, il s'entretenoit avec eux, comme un homme du commun s'entretient avec un autre qui n'a jamais cu, non plus que lui, du goût pour la Diſpute, & qui n'en connoit point l'Art; Il perdoit de vûe ſes Hypothéſes favorites, & oubliant qu'il étoit Philoſophe, & Philoſophe Sceptique, pour ſentir qu'il étoit homme, il ſe trouvoit, ſans en avoir l'intention, un Homme Raiſonnable, il adoptoit les maximes qu'il trouvoit reçues chés les autres, & raiſonnoit conſéquemment à leurs Principes. Mais dès qu'un de ſes Diſciples l'engageoit à réflechir ſur des Converſations, dont il avoit été témoin, & lui demandoit s'il admettoit en effet les Principes ſur leſquels il avoit raiſonné, dès-là ſon entétement pour la Diſpute ſe reveilloit, ſon goût pour l'Incertitude reprenoit le deſſus, & il ne ſavoit plus que douter.

M. Bayle (*) reconnoit le mauvais effet dont nous accuſons les Diſputes. *Il y a bien peu de choſes*, dit il, *qu'un Auteur ne ſoſſe dans la chaleur de la Diſpute, pour ôter à ſes Adverſaires les avantages qu'ils pourroient tirer en de ſon ſilence ou de ſes aveus. Il ſe contredira plûtôt, il affirmera plûtôt ce qu'il ne croit pas, que de ſouffrir qu'on ſe ſerve de ſes propres armes contre lui-même.*

(*) *Diſſert. Tom. I. pag. 217.*

VII. L'ESPRIT de Diſpute n'a pas moins régné dans les Ecôles des Chrétiens, que dans celles des Anciens Grecs; toute la différence que j'y trouve, c'eſt que la multitude n'aſſiſte pas dans les unes comme elle aſſiſtoit dans les autres. Mais cela même a donné occaſion à des Diſputes plus impoſées & plus emportées: Outre cela on y a diſputé ſur beaucoup plus de ſujets: Car la Théologie a fourni un très-grand nombre de Queſtions inconnues aux Anciens, & le ſoin qu'on s'eſt donné d'appeller la Philoſophie à ſon ſecours, & de les joindre l'une à l'autre, a fait entrer dans l'une & l'autre une infinité de ſujets auxquels les Philoſophes Grecs n'avoient jamais penſé. Enſuite de cela le goût de l'Eloquence éteint, & la barbarie avec laquelle on parla la Langue Latine, facilita la naiſſance d'une infinité de Termes, aſſés extraordinaires pour impoſer aux Eſprits groſſiers de ce tems-là, & pour paroitre exprimer quelque choſe quoi-qu'ils ne ſignifiaſſent rien. Il fut donc fort naturel de Douter de tout, quand on ne trouva dans les Syſtémes de l'Ecôle, & Philoſophiques & Théologiques, que Ténébres, depuis le commencement jusqu'à la fin; Matiére de Diſpute à chaque Article, Verbiage dans les Objections, Verbiage dans les Réponſes.

Comment il s'eſt introduit des Ecoles Modernes par le goût pour la Diſpute.

Lorſque ſur la fin du quatorziéme Siécle, & dans le quinziéme, on commença à vouloir ſe tirer de ce Chaos, les mêmes Eſprits, qui prirent le parti de Penſer, ſe virent réduits, en même temps, à prendre le parti de Douter; Rien n'étoit établi, tout étoit combattu; que vouloient-ils faire? Aujourd'hui

d'hui encore, dans combien d'Academies célébres, l'Art de disputer n'eſt il pas l'Art de paroître habile homme? L'ardeur de la Diſpute, la perſeverance à objecter & à s'opiniatrer, eſt la pierre de touche, à laquelle on reconnoit le Mérite? L'Impoliteſſe, la Rufticité, la Brutalité même, ſont des défauts qui ne paroiſſent plus dignes d'attention, dès que la hardieſſe d'un diſputant & la volubilité de ſa Langue attire ſur lui les regards d'une Aſſemblée. Faire connoitre que l'on eſt homme ſenſé, & que l'on a du goût, en diſtinguant le Vrai d'avec le Faux, & le Certain d'avec ce qui ne l'eſt pas, en faiſant tarir les ſources de la diſpute & des conteſtations, & en approchant de la Certitude Mathématique, les Sciences qui paſſent pour en être fort éloignées, c'eſt le moyen de paſſer dans les Ecoles pour un homme de l'autre monde; On vous regarde preſque pour un Animal d'une nouvelle eſpéce qui a l'apparence d'un homme & qui ne l'eſt pas; *Que veut dire cet Etranger avec ſon* CERTAIN *&* INCERTAIN, *avec ſon reſpect pour la Vérité, avec ſes Caracteres, avec leſquels il prétend qu'on doit diſtinguer l'Evident d'avec l'Obſcur, & la maniére dont on les doit traiter l'un & l'autre? Quel nouveau jargon nous fait-il entendre? Peut on rien voir de plus ridicule que ſa tranquilité & ſa prétendue politeſſe? Eſt-ce Ca ce qu'on lui demande? Il s'agit de tout autre choſe, il s'agit de ſe battre à toute outrance, il s'agit de ſe nuire l'un ſur l'autre impitoyablement il ne s'agit pas de ſavoir ce qu'on dit; il s'agit de dire ce qu'on ne ſait pas, tout comme ſi on le ſavoit*; Parlés tous deux à la fois, criés, enroués-vous, n'entendés ni ce que l'on vous dit, ni ce que vous dites vous-méme; mais pouſſés toujours votre pointe; A ces épreuves on jugera ſi vous êtes grand Théologien, grand Grec, grand Rabin, grand Phyſicien, grand Mathématicien, grand Orateur, Grand Homme en tout ſens, & digne des premiers honneurs & des premiéres récompenſes. Si un Répondant qui doit ſoûtenir des *Théſes* ſur des Matiéres qu'on luy a preſcrites, débute par expoſer nettement l'Etat d'une Queſtion, & par là laiſſe l'Incertain pour ce qu'il eſt, & met le certain au deſſus de toute atteinte; *Quel homme eſt cela, dit on, à peine la chicane eſt elle commencée qu'il en fait ceſſer tout le plaiſir, la fait tomber & l'empéche de ſe relever, par la clarté & le bon-ſens de ſon expoſition.* Un Sceptique préſent à cette Comédie ſe croira ſeul ſage, & s'attribuera le droit de donner, à ceux dont il ſe mocque, les Titres qu'il lui plaira.

On ſe trompe-roit de prendre tout ceci pour de ſimples exagerations; Ce ſont des réalités dont je pourrois alleguer des preuves ſans replique.

Quand le *Naturel* ſe joint à cette *Education*, il n'y a extrémité, où l'on ne porte le plaiſir de contredire; on eſt toujours d'un autre ſentiment que les autres; on ſe croiroit deshonoré par une feule complaiſance; & depuis le ſoir jusqu'au matin, depuis le commencement d'une année jusqu'à la fin, on ne penſe qu'à s'oppoſer à ce que les autres ont avancé, on ne ſe ménage pas les moindres momens de ſon temps pour établir ſoi-méme quelque choſe, & pour penſer aux moyens de s'aſſurer de quelque Verité.

Or je demande ſi cette Humeur, eſt le caractere d'un plus beau Génie que la Crédulité, & ſi cette fantaiſie de contredire toujours n'eſt pas plus incommode, plus odieuſe, plus déraiſonnable que la foibleſſe de ceux qui, pour goûter le plaiſir de penſer que la Verité les éclaire, prennent, avec trop de précipitation, pour Verité ce qui n'ena que l'apparence.

Je n'ay jamais trouvé un fort grand plaiſir à lire Rabelais; J'ay connu des gens d'eſprit qui en faiſoient cas; Peut-être ne m'auroit il pas amuſé moins agréablement qu'eux ſi un Commentaire m'avoit fait comprendre tout ce à quoi il faiſoit alluſion; Car ſon *Ile ſonante* m'a diverti parce que je voyois bien ce qu'il vouloit dire. Le Chapitre encore où il fait diſputer deux Docteurs célébres, qui ne s'éxpriment qu'en ſignes qui ne ſignifient rien, a paru ennuyeux à bien des gens, il l'eſt en effet par lui même, mais il m'a diverti, & c'eſt le ſeul qui m'a veritablement plû: J'y ay trouvé une Satyre très-burleſque mais très-ſenſée, des diſputes de l'Ecole. J'applique cette petite digreſſion au ſujet que je traite.

S'il étoit établi par des Loix Académiques, & bien autoriſés, qu'on ne s'éxprimeroit que par des Signes de cette nature, on m'avouera qu'aprés avoir bien diſputé, & aprés avoir vû des diſputes, on n'auroit pas avancé d'une Ligne en connoiſſance. Mais le Langage à la Mode, dans la plupart des Ecoles, eſt il plus clair, plus juſte, plus précis, plus ſignifiçatif, que les Geſtes burleſques que Rabelais attribue à ſes deux Tenans? Si les hommes n'avoient aucune autre voye de conférer que ces deux-là, le Langage uſité dans les diſputes de l'Ecole, ou les Signes ridicules dont Rabelais s'eſt avifé pour en peindre l'abſurdité, je tremble d'accord qu'ils devroient ſe reconnoitre condamnés à une éternelle ignorance. Mais puiſqu'il leur eſt poſſible de penſer & de s'éxprimer en hommes raiſonnables, que ne font-ils eſſai de cette voye; & pourquoi les Pyrrhoniens les découragent-ils, en leur faiſant perdre toute eſperance de ſuccés?

Tout ennuyant que me paroiſſe ce ſujet, je demande à mon Lecteur la permiſſion de m'y tretter encore, & je le prie de ſe défaire de ces Préventions que les Génies du bas ordre ont ordinairement pour ce que la coûtume autoriſe; Préventions auxquelles de bons Génies mêmes ſe laiſſent quelquefois aller. Suppoſons pour un moment que la coûtume de diſputer n'eſt point encore établie & que quelque Profeſſeur propoſe de l'introduire, qu'il en fait des Eſſais, & demande la permiſſion de les continuer. J'ay aſſés bonne opinion des hommes pour me perſuader qu'il ne l'obtiendroit pas facilement. Toutes les perſonnes ſenſées, & qui ont réfléchi ſur la nature de l'Eſprit de l'homme, & les ſources de ſes erreurs, ne manqueroient pas de dire que rien ne ſied mieux aux plus grands Génies que la Circonſpection & la Défiance d'eux-mémes, que c'eſt preſque l'unique moyen de ſe garantir d'erreur; ou du moins un des plus ſûrs & des plus néceſſaires: On ajouteroit que la Verité échape ordinairement à ceux qui vont trop vite, qu'on n'eſt jamais moins en état de la démeler que quand on a le cœur agité de quelque paſſion: On diroit enfin que rien n'eſt plus déraiſonnable que de la chercher dans la vivacité de la Diſpute, & dans la précipitation avec laquelle on decide & on contredit, & cela aux yeux d'une Aſſemblée dont on brigue les ſuffrages & les éloges par ces moyens-là. Il faut ſur le champ Objecter d'un côté, & Répondre de l'autre. Rien, dis-je, n'eſt plus déraiſonnable que de chercher, au milieu de ces embarras, de ces diſcours hazardés & précipités, de ces occaſions de mépriſe, & de ces cauſes de diſtractions, ce qu'on a déja beaucoup de peine à trouver dans la retraite, dans des Méditations tranquiles, & des paiſibles Conferences: Quel fond de Vertu, de déſintereſſement, & d'indifference pour l'approbation des hommes & pour leurs Eloges, ne faut-il pas avoir, pour applaudir au Mérite d'un Concurrent, qui vous enléve tout à la fois, l'eſtime de vos Auditeurs, les ſuffrages de vos Juges, un Poſte d'honneur, un Employ aiſé, & des Revenus néceſſaires? Le moyen de ne lui vouloir aucun mal, lorſque la réünion de tant de motifs, dont chacun eſt ſi puiſſant ſur le cœur humain, engage les Concurrens, non ſeulement à raſſembler leurs forces & à étaler leurs connoiſſances, mais de plus à mettre en uſage la ruſe pour éblouïr & pour troubler? Le moyen de conſerver ſa tranquilité & de fermer ſon cœur à la Haine & au Dépit, lorſqu'il ſe forme des Cabales pour couronner un Rival, & que pour vous empécher de réüſſir, on ſe ligue pour vous deshonorer? Il eſt déja difficile à celui qui dans une Diſpute,

pute, succombe à des argumens solides de se conserver tranquile & exempt des troubles que donne le Dépit. Mais il y a plus, & souvent encore l'injustice va jusqu'à rendre le vaincu odieux à ceux qui n'en ont pas triomphé par de bonnes voyes, & par le seul moyen des bons raisonnemens. Le cœur humain est ainsi fait, il cherche à se justifier, il aime à imputer tout ce qu'il peut de défauts à ceux qu'il a une fois traversés, afin de ne se faire aucun reproche & de se persuader qu'il ne les a pas traversés sans raison.

Le goût de la Dispute est cause qu'on a tourné les sujets même les plus simples & les plus susceptibles d'Evidence & de Certitude, d'une maniére à les faire paroitre douteux : On les a proposés obscurément, & pour en venir à bout, on s'est avisé d'un Langage équivoque, barbare, énigmatique. Pour faire durer les Disputes, que la vuë de l'Evidence auroit bientôt terminées, on a fait de la Philosophie, & enfuite de la Théologie, un Art de parler beaucoup & de penser peu, de n'entrer point dans les vuës des autres, de prendre leurs pensées à rebours, & de ne s'entendre pas soi-même. Voilà ce qui a rempli les Sciences d'Incertitudes : Mais voilà une cause du Pyrrhonisme qui ne lui fait point honneur, & dont il n'est pas difficile de se garantir, quand on aime à vivre en homme raisonnable, & que l'on fait cas du Bon-Sens.

Il suffit à un homme de ce goût-là d'être le témoin de quelques Disputes, pour les desapprouver. A la Vérité ceux qui ne connoissent point le monde poli & qui, faute de talent naturels ou acquis, ne fauroient y figurer avec honneur, ni y vivre agréablement, trouvent je ne sai quelle récréation dans ces Clameurs & ces Tempêtes ; Les Equivoques & les *Pagnoteries* passent chés eux, pour des traits d'Esprit ; Des Airs de rusticité, & quelquefois d'impudence, sont regardés comme les caractéres d'un bon Acteur. Des Imaginations pésantes & rustiques se raniment à ces spectacles. Pour les rendre plus divertissans on va chercher, pour matiére des Disputes, les Questions les plus bizarres : De tels choix sont admirés par les Génies pésans comme les caractéres d'une imagination riche autant qu'ingénieuse : La pudeur même n'est pas toujours ménagée dans les Disputes, & l'on dit en Latin, en présence de quelques centaines d'Auditeurs, ce qu'un homme sage & poli se reprocheroit toute sa vie d'avoir dit, dans le Langage ordinaire, en présence d'un petit nombre de personnes, à qui il croiroit devoir de la considération.

Les Mathématiques avoient eu la gloire de se distinguer des autres Sciences & de se préserver de la fantasie contagieuse des Disputes. Il est des Académies où l'on a voulu qu'elles renonçassent à cét honneur & , pour faire aller cette Faculté de pair avec les autres, on a voulu que les Prétendans aux Chaires vacantes, donnassent, en disputant les uns contre les autres, des preuves de la solidité de leur Génie, & de leur habileté à enseigner. Pour donner lieu à ces belles Disputes, il faut nécessairement y faire entrer des Matiéres étrangéres, ou tirer les Questions vrayement Mathématiques de leur veritable sens, pour les rendre susceptibles d'être chicanées, & les exposer à la vetille des sophismes. Il est encore d'autres sujets, où l'on ne devient habile qu'à proportion que l'on s'éloigne du faux goût de la Dispute, du goût de la chicane, des termes Barbares, du stile obscur, & de l'affectation des Equivoques ; Cependant fur de tels sujets l'entêtement pour la Dispute est allé jusqu'à prétendre que pour donner des preuves de politesse, de bon goût, d'habileté, d'éloquence, de justesse, de stile, & d'Esprit, on doit se battre à toute outrance. Celui qui est assés hardi pour exteaifer hardiment termes fur termes, & parler *Galimathias* fur un sujet qu'il n'entend point, est mis au nombre des victorieux. A ces caractéres on décide lequel de plusieurs Prétendans est le plus propre à former la Jeunesse à la vraye Eloquence, dont le bon goût, & la politesse d'Esprit & de cœur font les prémieres fources.

Je reconnois dans ce goût de Dispute, & dans la grossiére vivacité avec laquelle on s'y abandonne, un chemin qui, au lieu de conduire à la Lumiére, mène tout droit dans un Chaos d'incertitudes ; Mais quelques efforts qu'on faise pour entrainer le monde dans ce chemin, il se trouvera des personnes qui auront le courage de le mépriser, & ceux-ci n'entreront point dans les Voyes, où les Pyrrhoniens se font taut de plaisir de voir courir ceux dont ils aiment à se mocquer, & à qui ils voudroient que tout le monde ressemblât, afin qu'on n'eut rien à leur opposer de solide fur la Certitude des Sciences, qu'ils travaillent à renverser avec tant de zéle.

Mais que diront les Pyrrhoniens, quand on leur fera voir que malgré ces Disputes si animées, il y a souvent plus de Mal-entendu que de Réalité dans la diverfité des Opinions. Souvent on penfe de même, mais on s'exprime tout différemment ; Souvent la diverfité vient de ce que chacun ajoute, à ce qu'il entend, des expréssions qu'il n'entend pas : Jamais Disputes n'ont été plus animées que celles des *Catholiques* avec les *Protestans* ; Sur combien de sujets ne nioit-on pas, dans un parti, tout ce qu'on affirmoit dans l'autre ? On se croyoit tout permis contre ses Adverfaires, le fer & le feu couronnoient les argumens. Cependant ces Controverles ont été réduites à un petit nombre par un *Profeſſeur Proteſtant*, & il a fait voir que fi on avoit voulu s'entendre, on n'en auroit eu que très-peu. Mr. de *Beaux* de bon côté, a prétendu la même chofe. Je pourrois alléguer un plus grand nombre d'Auteurs, & parcourir diverfes Sciences, mais c'eſt un fait aſſés-connu. Voilà pourquoi je me contenterai de conclurre que fi les Savans ne s'entendent pas, & par-là demeurent dans leurs Préventions, cela ne prouve point que le Genre humain foit abfolument condamné aux Ténébres & à l'Incertitude ; c'eſt par leur faute que les hommes y tombent, & leur faute eſt d'autant plus grande qu'il ne tient qu'à eux de s'en garantir, en s'éloignant de l'éxemple de ceux qui y tombent. Mais loin de s'y réſoudre, on voit au contraire les Partis qui ſe battent, faire tomber leur animoſité fur les Conciliateurs. Ceux qui aiment la Paix & l'Evidence, & qui voyent clairement des moyens fûrs de rétablir la Concorde entre ceux qu'on appelle Doctes, en les amenant à s'entendre, ſont réduits à renfermer en eux-mêmes toutes leurs bonnes intentions, à moins qu'ils ne ſe fentent un courage à toute épreuve. Il faut haïr ou être haï. Les Janſeniſtes ont été obligés de s'emporter contre les Calviniſtes, pour ſe défendre à la perſécution. Quel verbiage & quelles diſtinctions n'ont-ils pas été obligés d'inventer, pour ſe mettre en état de ſoûtenir qu'ils ne peuſoient pas comme eux fur la Prédeſtination & ſes ſuites. Je me défens de pouſſer cét Article. Je compoſe cét Ouvrage dans un eſprit très-éloigné des Controverſes, & je n'ay garde de commencer ſi tard à me mêler d'une Bulle, fur laquelle les Puiſſances les plus reſpectables ont pris parti. Je me trouve donc fur un Article trop délicat pour m'y étendre ; *Ceux qui ont des oreilles pour ouïr*, m'entendent déja aſſés, & il eſt inutile d'en dire d'avantage aux autres : Quelques-uns ne m'entendroient pas, & quelques-uns auſſi m'entendroient ou croiroient m'entendre plus que je ne voudrois.

M. le Blanc Profeſſeur à Sedan.

VIII. ENTRE les perſonnes qui ſe déſtinent à l'Etude des Sciences, on en trouve un grand nombre qui ne s'y déſtinent que parce qu'ils les regardent comme un chemin à la Fortune. Or pour parvenir aux Penſions & aux Dignités, il n'eſt nullement néceſſaire de s'informer de ce qui eſt Vray, de

De l'empreſſement pour la fortune.

de le chercher avec de grandes précautions, de l'examiner avec toute l'application dont on eſt capable; très-ſouvent cela pourroit nuire au but auquel on ſe dévoüe : Il s'agit uniquement de ſavoir ce qui *paſſe pour Vérité*, ce qui eſt à la *Mode* dans le Pays où l'on veut faire fortune ; Il en faut charger ſa Mémoire, il faut ne ſavoir rien autre, mépriſer tout le reſte, & marquer un grand éloignement pour tous ceux qui ne penſent pas de même.

Voyez Sect. I. Art. XIII.

De l'ambition de mépriſer ce que font les autres.

IX. LE PLAISIR de dominer eſt un plaiſir des plus ſéduiſans ; on s'y abandonne dès qu'on l'a une fois tant-ſoit-peu goûté, & on n'y met aucunes bornes. On régne ſur les cœurs en ſe faiſant eſtimer & aimer ; mais cela eſt pénible, & pour le faire eſtimer & aimer de cette maniere, il eſt ſouvent néceſſaire de réformer ſes propres panchans, & de changer ſes inclinations : On veut donc régner ſur les Eſprits en obtenant d'eux qu'ils penſent comme on penſe ſoi-même, & en leur faiſant prendre les Idées que l'on a, pour les Régles de la Vérité. A parler exactement, il n'y a que Dieu ſeul à qui ce Droit appartienne, mais autrefois rien n'étoit plus commun aux Souverains que de ſe mettre à la place de Dieu, puiſqu'ils ſe faiſoient adorer. Pluſieurs ſe procuroient cét honneur pendant leur Vie, mais preſque tous l'obtenoient après leur Mort.

Preſque partout, on a éxigé des Peuples une ſoûmiſſion aveugle en Matiére de Réligion ; l'Ancienne Synagogue ne prétendoit pas qu'il fût permis d'éxaminer après elle ; Les Turcs font ſoûmis à leur *Alcoran*, les Tartares à leur *Lama* ; Le cœur humain ſe reſſemble dans tous les Peuples ; à de certains égards il ne ſe démente point. On ne demande pas que vous ſoyés ſidéles Sectateurs de la Vérité, ni que vous ſoyés fort inquiets & fort appliqués à vous en aſſurer, on vous rendant uniquement attentifs à ſon propre caractére ; on demande ſeulement que vous marquiés un grand zéle pour ce que vous avés trouvé établi en naiſſant : C'eſt ainſi que le gros des hommes a penſé de tout temps.

On ne ſera donc point de tort à ceux qui ont étudié dans ces diſpoſitions, on ne ſera point de tort à ceux dont ces principes auront dirigé toutes les études, quand on conjecturera qu'ils ne ſavent rien certainement, puiſqu'ils n'ont rien éxaminé ; Lors que, dans la ſuite du temps, quelqu'un d'eux, ou quelqu'un de leurs diſciples, s'avíſe de vouloir connoître la Vérité avec quelque Certitude ; & que dans ce deſſein, il réfléchiſſe ſur ce qu'il a crû ſavoir juſques alors, il s'apperçoit bientôt qu'il a crû, ſans fondement, ce dont les autres luy ont paru perſuadés ; & comme tout ce qu'il croit, il ne s'eſt déterminé à le croire que parce qu'il en a trouvé la profeſſion établie dans ſon Pays, s'il vient à découvrir une ſeule Propoſition fauſſe, dans le grand nombre de celles auxquelles il a ajoûté foy, il ne fait plus que penſer des autres, qu'il n'a jamais appuyées ſur d'autres fondemens,que celle qu'il vient de rejetter.

C'eſt ainſi que l'on paſſe d'une Crédulité aveugle à un Doute Univerſel. Un homme curieux de s'inſtruire ſolidement, s'adreſſe à un de ceux qui ſont établis pour enſeigner les autres, il le queſtionne, il lui demande des Lumiéres & des Preuves, il lui propoſe des Difficultés à lever, il refuſe de bâtir ſur des ſuppoſitions qui ne ſont pas évidentes par elles-mêmes & qui ne ſont pas diſtinctement prouvées ; Le Docteur qui n'a pas bien étudié, eſt bientôt à bout, & ſoit qu'il avoüe ſon ignorance, ſoit qu'il aime mieux prendre le parti de la Cenſure & de l'iritation, celui qui l'avoit conſulté comme un Oracle ne garde pas à changer de ſentiment. Il s'apperçoit que ce prétendu Docte ne ſait rien ; De là il conclut que les autres n'en ſavent pas d'avantage, & que ce qui eſt univerſellement reçû eſt univerſellement Douteux.

C'eſt bien pis encore lorſque quelque Interêt auquel on s'oppoſe, quelque Paſſion, qui ſe trouve contrainte par les Maximes reçûës, ſollicite à les éxaminer : Alors on goûte tant de plaiſir à trouver ſon fondement ce qu'il étoit deſagréable de croire, on fait ſi bon gré au doute qui paroit mettre en droit de ſecouer un joug qu'on trouvoit ſi incommode, que l'on eſt charmé de s'y abandonner. Dès-là on partage les hommes en trois *Claſſes* ; Celle des *Crédules* qui ne ſavent rien, mais qui croyent ſavoir & ſe gênent par leur croyance ; Celle des *Hypocrites* qui font ſemblant de croire, & qui pour arriver à leur but font quelques Sacrifices de leurs plaiſirs à leur Vanité & à leurs Interêts ; Celle enfin des *Sages* & des *Libres* qui ne croyent rien, qui ne ſe contraignent jamais, ou ne ſe gênent que très-peu, & ſe mocquent de tous les autres.

L'Envie eſt un effet de l'Ambition ; Rien n'eſt plus commun parmi les Docte ſ, ou parmi ceux qu'on appelle Docte ſ, & rien ne s'oppoſe plus au progrés des Sciences ſures & ſolides.

Le Régne & les ravages de l'Envie ſont des faits trop publics pour en douter, & les diſpoſitions naturelles des hommes, joinées à l'Education qu'ils reçoivent dans les Ecoles, donnent quelque lieu de s'étonner que ce vice n'aille pas encore beaucoup plus loin qu'on ne le voit aller. D'un côté les enfans chagrins, par l'effet naturel que doivent avoir ſur eux l'air ſévere de leurs Maîtres, leurs pédantes remontrances, leurs traitemens barbares, leurs leçons, pénibles par elles-mêmes, preſque toutes ſans agrément & ſans rapport à leur portée, ſe choiſiſſent des divertiſſemens, dans la nature deſquels leur chagrin influe ; ils aiment à ſe faire des malices, & celui qui réüſſit le mieux eſt en même tems le plus eſtimé & le plus crainr. D'un autre côté les Pédans, à qui la Jeuneſſe eſt confiée, ſe donnent comme les premiers de tous les hommes dans leur Art, lorſqu'ils ſavent ſubſtituer au ſecours de la férule, l'adreſſe de porter leurs diſciples où ils veulent, en faiſant habilement joüer chés eux les reſſorts de la Vanité & de l'Envie.

Il faudroit bien peu connoître la nature de l'homme & avoir bien peu réfléchi ſur ce qui ſe paſſe, pour ignorer l'influence des premiéres Impreſſions & des premiéres habitudes ſur le reſte de la Vie. Juſques où donc n'ira pas le pouvoir d'une habitude, priſe dans le jeune âge & dans laquelle on s'affermit tous les jours par de nouveaux motifs, & par les motifs les plus intereſſans ? On fait régarder aux jeunes gens, pleins de malice & d'envie, la ſuperiorité des autres ſur eux, non ſeulement comme une diminution de leur gloire, mais comme une flétriſſure. Il n'eſt donc plus poſſible à la plupart de ceux qui ont fait leurs Etudes dans les Ecoles de voir tranquillement, dans les autres, une ſuperiorité de ſavoir, ſi mortifiante pour ceux qui ſont obligés de la reconnoitre par-là. Dès-là par un effet de l'Amour propre, qui répand un air de vraiſemblance ſur les conjectures dont on eſt l'auteur, c'eſt à dire, qui fait que l'on s'y rend après un éxamen leger, qui empêche d'entrer dans les vuës des autres, & de faire attention à tout ce que leurs raiſons ont de ſolide ; il ſuffit qu'on puiſſe leur oppoſer quelque difficulté & y ſoupçonner quelque foible, pour ſe perſuader qu'elles n'ont point cette évidence qui eſt le caractére de la Vérité.

„Une partie des gens de Lettres, après avoir conſumé le peu qu'ils avoient de bien à faire leurs études, ont beſoin d'Emplois pour ſubſiſter. Ceux dont la condition eſt un peu meilleure, & qui ne manquent pas du néceſſaire, ne laiſſent pas d'avoir beſoin de Penſions pour vivre ou plus agréablement ou plus ſplendidement. Entre les hommes de Lettres l'un veut briller par ſon rang, un autre par ſa réputation & par l'éclat de ſes Lumiéres; Un autre veut enrichir ſa famille ; Chacun d'eux attâche ſa félicité à de certains buts, & la rend dépendante de certaines vûës ; A proportion qu'il aime à être heu-

reux, il haït ce qui s'y oppose, & il n'y a agitations qu'un Savant ambitieux ne se donne, pour charger, au moins, de soupçons odieux, ceux à qui il porte envie, s'il ne peut pas les convaincre d'erreurs dangereuses. Dès que ceux à qui on porte envie, enseignent des Veritez, on y ferme les yeux & on aime à en douter.

Une manvaise methode est capable de jetter dans le Pyrrhonisme des bons Esprits.

X. PARMI ceux qui étudient par amour pour la Verité & par un sincere & généreux désir de la connoître & de s'y rendre, il s'en trouve que ce désir loüable, soûtenu d'un naturel très-vif, fait travailler avec une extrême ardeur. Ils se défendent tout repos, quelques progrès qu'ils fassent ils ont de la peine à en être contens, ils voudroient en faire d'avantage; Ils voudroient en même tems tout lire, tout écouter, tout examiner. Par-là il leur arrive de lire trop, & de consulter trop de gens; Non seulement ils ne se donnent pas le temps d'examiner ce qu'ils lisent & ce qu'on leur dit avec l'attention & les précautions nécessaires pour le bien entendre & pour en bien juger, ils ne lisent pas même avec assés d'ordre. Et de la maniére dont presque tous les Précepteurs Domestiques & les Professeurs Publics dirigent les études de leurs disciples, il est certainement très-peu de gens qui, après avoir achevé ce qu'on appelle leur Cours, n'ayent mis, pele-mele, dans leur Mémoire bien des choses, dont ils ne se font point assurés, avec celles dont ils se sont convaincus; & parmi celles qu'ils comptent pour les plus sûres, il est encore bien difficile qu'il ne s'en trouve au moins quelques-unes qui ne le sont pas.

Un homme dans cét état-là comprend qu'il est de son devoir de recommencer ses Etudes, dès-qu'il en a la liberté. Le mieux qu'il puisse faire, c'est de regarder le temps passé comme un temps d'exercice, où son Esprit s'est accoûtumé à la Lecture, au travail, & à quelque attention aux Régles: Comptant donc pour beaucoup d'avoir appris ce que c'est qu'Ordre, & de s'être mis en état de le suivre, maître de son temps, il va tout recommencer avec un grand ordre, & une grande circonspection: Il ne travaille pas longtemps à ce dessein, sans découvrir qu'il avoit pris pour Vrai ce qui ne l'étoit pas, ou pour Certain ce qui n'est point démontré, & dont il n'a pas des preuves convaincantes: D'abord il se félicite de cette découverte; il en fait bientôt après une seconde de même nature, dont il se fait encore bon gré; Une Troisiéme, une Quatriéme lui font toûjours mieux voir la nécessité de l'examen, & les fruits du temps qu'il y donne. Mais pour peu qu'il soit impatient, il se lassera enfin d'effacer il n'aura pas achevé le quart de la revuë dont il s'étoit fait une tâche, qu'il s'en trouvera accablé, de sorte que pour s'épargner la peine de continuer une Etude fatigante, au bout de laquelle il prévoit que son savoir ne bornera peu de choses, il prend le parti de ne regarder tout le reste de ce qu'il auroit encore à revoir que comme un tas de Vraisemblances.

Il s'affermira tout autrement dans cette résolution si, après avoir mis quelque Proposition au nombre des démontrées, une Lecture ou une Conversation le tire d'erreur, & lui fait voir du Faux, dans ce qui luy avoit paru Vrai après un éxamen réfléteré. Dans de tels cas il arrive aisément que l'Impatience s'empare de l'Esprit humain, l'Examen lui paroit inutile, & puisqu'il ne connoît que cette seule Voye de parvenir à la Certitude, il conclut qu'il n'y a point de chemin qui y conduise, & il se contente de la Vraisemblance.

Dès-qu'on a une fois tiré cette Conclusion, affranchi de ce qu'il y a de plus fatiguant dans l'étude, & de ce qui demande le plus de temps, & par consequent de ce qui paroit le plus rétarder les progrès qu'on aime à faire, on ne se gêne plus, on lit sans s'arrêter; Dès-lors l'étude devient un simple amusement, & au lieu qu'il auroit fallu beaucoup de temps pour se procurer un petit nombre de connoissances sûres, ou à peu près sûres, on est ravi de penser qu'il n'en faut que très-peu pour en acquerir un grand nombre de Vraisemblables, les seules, où l'on compte que l'homme puisse parvenir.

Autre cause du Pyrrhonisme dans les Etudes superficielles & le goût de la dissipation.

XI. IL EN est même qui n'ont jamais regardé l'Etude d'un autre oeil, & qui sur ce pié-là, ne se font pas promis d'en rien tirer qui allât au delà de la simple probabilité. En peu de temps ils savent ce qu'on a écrit sur la plus grande partie des Sciences, ils sont en état d'en parler, ils se souviennent également & des preuves & des objections. Le temps que les autres auroient donné à un éxamen laborieux, ils l'ont uniquement employé à ranger leurs lectures, à mettre leurs recueils par ordre, à se faire un stile aisé, à s'énoncer agréablement. On ne sauroit disconvenir que ces gens-là n'ayent pris le meilleur parti, si l'état de Certitude, sur quoi que ce soit, est une Chimére. D'un côté ils ont trop d'interêt à le croire ainsi, pour n'avoir pas tout le panchant du monde à se le persuader, & d'un autre dans l'impuissance où ils se sont mis de faire de sérieux & de justes éxamens, par une longue habitude de n'en point faire, le moyen qu'ils viennent, par un éxamen appliqué, à se persuader tout le contraire de ce que les inclinations de leur cœur les déterminent à croire? Le moyen qu'ils abandonnent une vie aisée, agréable & qui coule toute en amusemens, pour vivre quelques années dans la retraite, afin d'y recommencer toutes leurs études, & qu'ils vueillent se résoudre à des fatigues d'autant plus rebutantes qu'ils n'y sont point accoûtumés?

Ils ont déja donné assés de temps à lire, à faire des recueils, & à s'approprier l'art de les mettre à profit & de s'en faire honneur dans l'occasion; Il est temps, ou jamais, qu'ils jouïssent du fruit de leurs peines; la Raison l'ordonne ainsi. On n'aime pas le travail pour le travail même: On en veut profiter, ce défit est raisonnable: faut-il passer toute sa vie, dans la peine afin de se rendre tant plus digne d'une récompense, dont on se défend de jouïr?

Il est certain que nous vivons dans un Siécle éloigné, du tout au tout, de la Barbarie des Siécles précedens, & si l'on excepte les hommes, réduits, par la dure nécessité de leur condition, à travailler de leurs mains, pour gagner leur vie, il n'y a personne qui ne fasse un grand cas du Savoir & de l'Esprit; l'un & l'autre fournit un titre pour être bien reçû des Personnes du prémier Rang: Ceux-ci ont rarement le temps d'approfondir les Sciences, & quand ils l'auroient, rarement en feroient-ils cét usage: Pour leur plaire, il ne faut donc leur parler de Science que superficiellement, mais agréablement, & un Savant leur sera toûjours plaisir, quand il leur apprendra, par son éxemple, à ne rien chercher au delà du Vraisemblable, sous prétexte qu'il n'est pas possible à l'homme d'aller plus loin: Les Grands font toujours ravis de se persuader qu'il ne leur faut pas beaucoup de temps & d'application pour savoir & pour connoitre les choses, aussi sûrement que ceux qui se font fatigués à les approfondir.

Preuve que les Pyrrhoniens ne sont point d'accord avec eux-mêmes.

XII. ON NE faurait disconvenir que les Pyrrhoniens de ce caractére ne soyent des Esprits superficiels. Les pensions, la bonne chere, les civilités d'un Grand, une vie dont on passe la plus grande partie dans la dissipation, tout cela est-il de quelque prix en comparaison de la Connoissance solide de la Verité, & d'une application constante à la chercher & à s'en assurer? Mais, diront-ils, c'est ce qu'il est inutile d'entreprendre, on n'en sauroit venir à bout. Pour sentir le foible de ce raisonnement, qu'on se représente un de ces Pyrrhoniens à la mode, qui, pour satisfaire la curiosité d'un de ses Protecteurs, lui explique le sentiment de quelque Philosophe fur un point de Physique, ou de quelque Commentateur fur des Vers d'un ancien Poëte, ou de quelque Jurisconsulte fur une Question de

de Droit ; Après son narré, poli, précis, elegant, si quelqu'un s'avisoit de lui dire qu'il n'a pas bien compris le sens de ce Physicien, de ce Commentateur, de ce Jurisconsulte, de quelque politesse & de quelque ménagement qu'il accompagnât cette objection, je doute qu'elle fut écoutée sans quelque impatience. Le moins que feroit nôtre Pyrrhonien seroit de soûtenir ce qu'il viendroit d'avancer ; Qu'on se figure donc ces deux Tenans, alleguant chacun des raisons pour justifier les explications qu'ils ont données à l'Auteur dont il s'agit, & qu'on s'en représente un troisiéme qui leur dit ; *Il me paroit que vous vous donnés bien de la peine pour rien ; Vous vous trompés assurément l'un & l'autre, quand vous croyés avoir compris la pensée de votre Auteur ; Pour moi je tiens qu'on ne sauroit avoir compris quoique ce soit, ni dans cét Auteur, ni dans aucun autre, parce que l'Esprit humain est condamné à ne savoir jamais rien avec certitude* ; Il y a toute apparence que ce prétendu Conciliateur s'attireroit ces deux Champions sur les bras ; " *Pourquoy*, lui diroient-ils l'un „ & l'autre, *vous mêlés-vous d'une Dispute où, de „ vôtre aveu, vous n'entendés rien ? Vous ne savés „ point ce que nous avons dit, & vous même ne sau- „ riés aujourdhuy que peut-être vous ne prendrés nos sen- „ timens tout de travers.*

Voilà effectivement ce qu'ils devroient dire, s'ils parloient conformément à leur Hypothese ; Mais si cela étoit ce seroit un beau Titre, pour s'introduire chés les Riches & chés les Grands, que celui de Bel-Esprit & de Savant ; Car qu'est ce qu'un Savant Bel-Esprit, suivant cette idée ? C'est un homme qui a passé une partie de sa vie à lire, afin de faire part aux autres de ce qu'il a lû, quand les occasions s'en présenteront, & qu'ils paroîtront le souhaiter ; Mais en même temps, c'est un homme, qui, de son propre aveu, n'entend point ce qu'il a lû, & qui sera peut être dire à l'Auteur, dont on lui demande le sentiment, tout le contraire de ce qu'il a pensé ; Enfin c'est un homme qui fait profession de n'être jamais assuré s'il vous entend : Allons plus loin, c'est un homme qui dit bien qu'il lui paroit qu'il s'entend lui-même, mais qui ajoute, en même temps, qu'il ne fait point s'il s'entend effectivement.

Nos Beaux-Esprits n'en viendront point à cét aveu, mais ils seront réduits à dire que pour n'être pas décisifs & très éloignés de l'être, ils ne sont pas des fous ; qu'ils n'outrent pas le doute, & ne le portent pas jusqu'à l'extravagance ; que s'il est des choses qu'on ne peut savoir, il en est aussi dont on peut s'assurer, & qu'il ne faut pas une grande étendue d'esprit, ni une grande force de Génie pour comprendre un Auteur à moins qu'écrire avec quelque netteté, & qui, s'il ne savoit pas si son sentiment étoit vrai, savoit au moins quel étoit son sentiment.

Dès-qu'on sera-là, dès-qu'on sera venu à dire qu'on peut s'assurer sur quelque sujet, ne fut ce que sur le sens d'un Auteur, ou sur un fait tel que la connoissance du sentiment d'un Commentateur, ou sur l'intelligence d'une Conjecture proposée par un Physicien, en un mot dès-qu'on reconnoitra qu'il y a quelque matiére sur laquelle on peut acquerir quelque certitude, on sera forcé d'avoüer que pour acquerir cette certitude, il faut avoir un caractére du Vray & du Certain, il faut savoir appliquer ce Caractére, & s'assurer qu'on l'applique juste, il faut connoitre quelques Régles, savoir s'en servir, & s'assurer qu'on s'en sert comme on doit.

Il arrive donc aux Pyrrhoniens, dont je parle, ce qui ne faurroit manquer d'arriver à tous les Esprits superficiels, c'est de tomber en contradiction avec eux-mêmes, faute de s'être rendus attentifs à l'étendue de leurs Principes.

L'égarité d'Esprit & mala-

XIII. QUANT à ceux qui, après avoir formé le dessein d'examiner sérieusement, & qui, après avoir commencé, de l'éxécuter, par paresse & par légéreté s'en rebutent ou qui desespérent de pouvoir s'assurer d'aucune Vérité, parce qu'il leur est arrivé qu'un autre leur a fait voir, ou qu'eux mêmes ont découvert, dans la suite, l'erreur d'une proposition, à laquelle ils croyoient ne s'être rendus qu'après un suffisant éxamen, certainement l'impatience & le découragement de ces gens-là n'est point un caractére de force d'Ame & de grandeur de Génie. En Matiére de Théorie, comme en Matiére de Pratique, les personnes légéres, timides, paresseuses, se rebutent, par les mêmes difficultés qui ne sont qu'animer ceux qui ont du courage & qui sont capables de travail. Un homme raisonnable réfléchit sur un Dessein avant que d'en entreprendre l'éxécution ; S'il le trouve digne de ses désirs, de son attention & de ses efforts, il s'y applique, & il l'avance ; Mais un événement imprévû rompt toutes ses mesures, & rend inutile tout ce qu'il a fait : N'importe, s'il continue à trouver ce dessein digne de lui, il recommence, & ne plaint point ses peines, pourvû qu'à la fin il puisse réüssir. *que de courage.*

Ce que je viens de dire doit sur tout avoir lieu par rapport à un homme qui cherche de tout son cœur la Vérité, mais à qui la crainte de se tromper en la cherchant ; Car loin qu'une erreur soit capable de faire échoüer son dessein, au contraire il peut profiter de ses fautes ; Les preuves qui servent à l'éclairer & à le tirer d'une prévention, l'instruisent des Régles qu'il doit suivre, & s'il les connoissoit déjà, ses fautes lui apprendront à en faire un meilleur usage, & après avoir connu les causes qui l'avoient fait tomber dans l'erreur, il sera plus en garde contr'elles, & il viendra plus aisément à bout de ne s'y plus laisser surprendre.

Impatience & empressement excessif à apprendre.

XIV. UN HOMME qui veut éviter l'erreur, doit-être Maître de lui-même, il doit savoir moderer l'impatience d'apprendre, s'il s'apperçoit qu'il en a : On veut avoir le plaisir de croire qu'on sait beaucoup, & de plus le plaisir de le faire croire aux autres : Rien n'est plus séduisant. Après quelques années d'étude, on n'aura appris qu'un petit nombre de Verités, encore ces Verités roulent-elles sur des Matiéres qui ne demandent pas une singuliére habileté & de plus sur des Matiéres sur lesquelles on ne se méprend pas aisément, & qui sont connues d'un grand nombre de personnes. Ce n'est pas là le moyen de se distinguer ; cependant c'est dans cette vuë qu'on travaille, on veut briller, & pour briller d'avantage, on veut ne demeurer court sur quoi que ce soit, on veut pénétrer dans ce qui pique le plus la curiosité, & pouvoir décider sur ce qu'il y a de plus compliqué & de plus obscur ; Dans ce dessein on s'enferme, on se résout aux plus pénibles recherches & à toute la patience que demandent les plus longs travaux. Alors, sans conférer avec personne, on pose des Principes, on en tire des Conséquences, on les combine, on les lie, on en fait un Système, on s'applaudit de l'avoir achevé. Mais il suffit que, par prévention, par complaisance pour ses propres idées, ou par lassitude, on se rende à deux ou trois Suppositions, ou à deux ou trois Conséquences, dont on n'a pas éxaminé assés scrupuleusement toutes les parties, & dont on n'a pas pésé, avec assés de circonspection, toutes les preuves, pour rendre défectueux tout le Système sur lequel elles influent.

L'Auteur de ce Système, & une partie de ceux qui en avoient admiré l'Art, & qui l'avoient embrassé avec un grand Zéle, venant à y trouver du faux ou de l'incertain, ne peuvent se consoler que par la pensée que l'esprit humain se fatigue inutilement à chercher la Vérité, & que personne ne la trouvera jamais surement, puis qu'ils ne l'ont pas trouvée eux-mêmes.

C'est visiblement trop de présomption. Tel peut avoir assés de pénétration & d'étendüe d'Esprit ; Tel est assés capable de travail & de persévérance

dans le travail, pour ajoûter, par ſes propres recherches, dix Verités à cinquante, qui étoient déjà connûes avant qu'il commençat d'étudier : Mais pour avoir regardé un ſi petit nombre de Découvertes, comme incapables de porter ſa gloire & ſa reputation au point qu'il ſouhaite de la voir, &, où s'il ne la voit pas, il ne ſauroit être content ; pour avoir voulu en établir vingt, dans le temps qu'il auroit pû s'aſſurer de dix. De ces vingt propoſitions qu'il ſe flatte d'avoir connues ſurement, il s'en faut trois, ou il s'en faut deux, ou il s'en faut une, qu'elles ne ſoyent toutes exactement vrayes. S'il s'étoit borné à la découverte de dix pendant un certain temps, il auroit pû y en ajouter dix autres, plus ou moins, dans un eſpace de temps égal à ce prémier : D'autres perſonnes qui lui ſuccéderont après être exactement entrés dans ſes Idées, pourront encore y ajouter quelque choſe de très-vray & de très-ſûr, pourvû qu'ils ne ſe preſſent pas, & de cette maniére les Sciences pourront croitre. Or je demande ſi la Raiſon ne doit pas trouver cette voye infiniment préferable au découragement des Pyrrhoniens qui fait perdre toute eſpérance & toute envie de travailler ? & tout homme qui ne regarde, pas la Verité, & le Bonheur du Genre humain avec indifférence, ne doit-il pas ſouhaiter qu'on étudie avec cette circonſpection ? On faura peu, mais on faura quelque choſe, & on mettra la poſtérité en état d'apprendre, par degrés, toûjours un peu plus.

Indolence ſur l'interêt du genre humain accompagnée d'enorme ev de vanité.

XV. MAIS, parmi les gens de Lettres, on en voit qui, loin de s'intereſſer vivement au bonheur des hommes, & d'étendre leurs vûes charitables ſur la poſterité, ſeroient fachés de voir croitre la lumiere, ſi leur reputation en devoit diminuer. Ils ont fait un certain *Cours d'Etude* dans leur Jeuneſſe ; Par la promptitude avec laquelle ils l'ont appris, par leur hardieſſe à le ſoûtenir, & par leur vivacité à attaquer ceux qui paroiſſoient dans des ſentimens contraires, ils ſe ſont acquis l'eſtime, & l'affection de Maîtres fous qui ils ont étudié, & par là ils ont trouvé de la facilité à devenir de leurs Diſciples leurs Collégues. En poſſeſſion du rang & des gages qui avoient fait tout le but de leurs études, ils ne penſent qu'à jouïr agréablement de leur gloire & de leurs revenus ; Ils ont eu aſſés de peine à apprendre pour ſe repoſer deſormais &, c'eſt aſſés qu'à cette peine ils faſſent ſuccéder celle d'enſeigner. Cependant tout le monde n'eſt pas de leur goût : Ils s'en trouve qui ſont plus laborieux, qu'une ambition plus noble, ou (ce qui vaut encore mieux,) l'amour ſincére de la Verité engage à pouſſer leurs connoiſſances ; Ils les pouſſent effectivement, & en font part au Public. Alors tel Docteur qui s'étoit agréablement renfermé dans ſon Syſtême, & qui s'y trouve trop bien pour en ſortir, s'obſtine à s'y borner ; il parle d'un air mocqueur de ceux qui ſont allés plus loin que lui : *Tout habiles qu'ils ſe croyent, ils ne ſont au fond que des petits génies*, dit-il, *& une preuve de cela, c'eſt qu'ils ſe repaiſſent de Chimeres, & qu'ils donnent dans des Viſions : La Raiſon veut*, ajoute-t-il, *qu'on ſe borne ; elle reſpecte de certaines limites au delà d'laquelles elle ſe défend d'aller ; Nous voyons diſtinctement ce qui ſe paſſe à deux pas de nous, mais à une lieue de diſtance nous ne voyons rien qu'en gros & confuſément ; & ſi quelqu'un s'aviſoit de nous aſſurer qu'il voit ce qui ſe fait dans la Lune, au lieu de lui reconnoitre des Yeux plus exquis que ceux des autres, & de l'en féliciter, chacun le plaindroit d'avoir l'Imagination dérangée.* Tout cela eſt vray en un ſens, mais ſouvent on abuſe de ces Maximes générales & on en fait une application très-fauſſe.

Si on attaque ces Parreſſeux qui n'ont de vivacité que pour s'oppoſer à l'avancement de nos connoiſſances, ſi on leur fait voir des erreurs dans leur Syſtême chéri ; Voici le parti qu'ils prennent ordinairement. Quelques-uns répondent qu'ils n'ont jamais prétendu donner leur Syſtême que pour un Aſſemblage de Vraiſemblances, mêlées parmi quelques Verités ſûres : qu'ils n'ont garde de ſe croire un Eſprit ſuperieur à celui de tous les autres hommes ; que c'eſt beaucoup pour eux, comme pour les autres, de parvenir à des conjectures probables, & de les expoſer avec quelque ordre & avec quelque netteté. *Qu'on examine*, diſent ils, *non ſeulement tous les Syſtêmes, mais en général tous les Ouvrages des hommes, d'un eſprit libre de préjugés, & après un examen tant ſoit peu ſévére, on trouvera que les Savans s'élévent à la Vraiſemblance, qu'ils s'approchent plus ou moins de la Certitude, mais qu'aucun d'eux juſqu' ici, n'a eu le bonheur d'y arriver.* La plûpart des hommes ſont ſi vains, que dés-qu'on les convainc de quelques défauts, ils ne peuvent s'en conſoler, qu'en ſe perſuadant que ceux qui les leur repréſentent & que tous les hommes en général, ont, ou ces mêmes défauts, ou d'autres auſſi odieux pour le moins.

Il en eſt d'autres qui ne ſont pas d'une auſſi facile compoſition ; Tout ce qu'ils ont mis une fois dans leur Mémoire, & très particuliérement tout ce qu'ils ont enſeigné eſt ſacré pour eux ; Aux preuves les plus fortes qui en démontrent l'erreur, ils oppoſent d'abord un grand mépris, à ce mépris ſuccéde l'indignation, & ſi on continue à les chagriner, ils vont juſqu' à l'emportement, & il n'y a rien qu'ils ne ſe permettent, pour impoſer ſilence à ceux qui refuſent de penſer ou du moins de parler comme eux. Voilà ce qui donne occaſion de dire, la Tyrannie régne dans les Sciences, les Sentimens les plus univerſellement reçûs, ne ſe font que par des effets de Politique & de Cabale, ce qui eſt Sacré, en deça d'une certaine Riviére, eſt abſurde & abominable en delà. Pour moi, dit alors un Pyrrhonien, je ſuis Philoſophe, je ſuis Citoyen de l'Univers en général, je ne prens aucun parti, il me paroit que chacun a également tort de préferer celui qu'il a choiſi, à celui qu'ont pris les autres.

Voilà des occaſions de Pyrrhoniſme, mais des occaſions qui ne ſont pas honneur à ceux qui l'embraſſent. *Nous ne ſaurions étendre nos connoiſſances* ; pourquoy ? *Parce qu'un pareſſeux le dit* ; Ce n'eſt point par Connoiſſance, ce n'eſt point par Lumiére, c'eſt par Fantaiſie ſeulement que l'on eſt d'un ſentiment plutôt que d'un autre : Comment le prouvés vous ? Eſt ce par ce raiſonnement ? *On voit beaucoup d'opiniatres : Donc tous les hommes le ſont à peu prez également.* Voilà à quoi ſe reduit ce que vous dites.

L'éloignement du cœur humain pour la Religion.

XVI. IL FAUDROIT bien peu connoitre le monde & avoir bien peu réfléchi ſur ce qui s'y paſſe, pour ne pas s'être apperçû que l'éloignement des hommes pour la Réligion eſt une des grandes Cauſes du Pyrrhoniſme, & chés les Grands & chés ceux qui vivent dans leur dépendance. Il importe de réfléchir attentivement ſur l'extravagance de ce motif, pour ſe former une juſte idée de cette ſorte de gens qui ont la vanité de ſe regarder comme les prémiers génies de l'Univers.

Il ne s'agit pas encore d'oppoſer preuve à preuve & de comparer les raiſons de ceux qui ſe croyent fondés d'avoir une Réligion, avec ce qu'alléguent ceux qui prétendent qu'on n'en doit point avoir ; Il eſt certain que ceux-ci n'alléguent rien de démonſtratif pour établir leur ſentiment ; Aucun d'eux n'a encore eu la hardieſſe de le dire ; Tous leurs efforts aboutiſſent à ébranler les argumens de leurs adverſaires, à leur ôter, autant qu'ils le peuvent, le caractére de démonſtration & à les réduire à des ſimples probabilités ; & les Pyrrhoniens en particulier n'oſeroient prétendre qu'on peut aller plus loin & combattre la Réligion par de plus fortes armes, eux qui ne reconnoiſſent rien qui aille au delà de la Vraiſemblance ; Mais il ne s'agit pas comme je viens de le

le dire, de peſer & d'examiner ce qu'on allégue en preuve de ceci & d'autre ; Il s'agit uniquement de faire attention aux panchans qui déterminent à préférer le parti de l'Irréligion à celui de la Réligion ; Il s'agit de voir ce qui ſe peut trouver de raiſonnable ou de contraire à la Raiſon dans le goût que l'on a pour un de ces partis plutôt que pour l'autre. Prenons le Monarque le plus élevé ; Trouvera-t-il plus de gloire à ſe croire l'effet d'une Néceſſité aveugle & fatale ou d'un Concours d'atomes fortuit, & aveugle encore, qui ſe diſſoudra comme il s'eſt formé, qui réduira ſa vie & ſes penſées à rien, & les replongera dans leur premier néant ? Conçoit-il qu'il lui eſt plus glorieux de ne ſe croire rien de plus, que de ſe croire l'ouvrage d'une Intelligence Eternelle, qui l'a formé pour vivre & penſer éternellement ? Sous quelle relation doit il paroître plus reſpectable aux hommes ? ſous celle d'un homme que le hazard a placé ſur eux ; ou ſous celle d'un homme que la Providence a deſtiné à les conduire, & que le Souverain Maitre des hommes & de tout l'Univers veut qu'on regarde comme le repréſentant ſur la Terre.

Dira-t-on que ſi ces Relations ſont honneur, aux Souverains elles les engagent auſſi à une attention pénible ; Mais ſoit qu'ils ne doivent leur élevation qu'au Hazard, ſoit qu'ils la tiennent en partie de la bonne Volonté de leurs peuples, ou que la Ruſe ou la Force ſoit l'origine & le ſoûtien de tout leur Pouvoir ; de quelque nature qu'il ſoit ce pouvoir, le conſervent-ils ſans qu'il leur en coûte quelque attention & quelques ſoins ? Puis donc qu'ils en donnent à leur Gloire & à la conſervation de leur Autorité, refuſeroient-ils d'en donner à ce qui fait le plus grand éclat de leur Gloire, & le plus grand ſoûtien de leur Autorité ? c'eſt d'en être redevables à la Providence du Createur de L'Univers. De plus à quoy les engage cette attention ? A reſpecter un Pére qui les aime infiniment, qui leur deſtine une tout autre Couronne, qui les veut placer ſur ſon Thrône, & les faire jouir de tout ce que ſa Préſence & ſa Gloire infinie ont de plus délicieux. Oui, *mais ce Reſpect nous gêna*, diront ils, & *ces Récompenſes nous couteront cher* ; Et en quoi tout cela vous gêne-t-il ? „ Nous n'oſerons pas nous permettre de traiter nos „ ſujets à notre gré ; *Nous ſerons obligés d'obſerver*, „ *à leur égard, les Loix de l'humanité*. Il faudra „ que nous leur faſſions juſtice, qui nous puniſſe „ ſions ceux qui la leur refuſeront, & qui les trai„ teront cruellement, ou qui ſe rendront coupables „ à leur égard de quelque faute atroce, nous nous „ trouverons obligés à punir ces injuſtes, quand „ même nous les aimerions, quand même ils auroient ſervi & qu'ils ſervironte encore à nos plaiſirs. Un Souverain qui croit tenir de Dieu ſon Sceptre & ſon Autorité, ſe croit par là dans l'obligation de compter le Sang des hommes pour „ quelque choſe, de l'épargner & de ne ſe pas faire un jeu de le répandre, à moins que ce ne ſoit pour des Cauſes très-légitimes & très-néceſſaires. Voila de grandes gênes ! Voilà bien de quoi ſe plaindre !

Eſt-il honnorable à l'Incrédulité qu'on s'y porte par ces motifs ? Eſt-ce pour elle un mérite d'affranchir les Souverains de toute Contrainte & de tout Devoir, de les mettre en état de ſe permettre, ſans ſcrupule, tout ce qu'ils ſe trouveront en pouvoir de faire ? Les Pyrrhoniens ſe rendent-ils dignes, d'être l'admiration des autres hommes, & de recevoir leur encens par le ſoin qu'ils ſe donnent de leur procurer de tels maitres ? Pour ce qui eſt de la plus grande partie des hommes, qui vivent dans la Dépendance, & pour qui cette dépendance eſt une néceſſité, quelle honteuſe contradiction de compter, pour trop pénible de beaucoup, l'attention qu'ils doivent donner au Souverain de l'Univers, pendant qu'ils comptent pour rien les fatigues & les dangers, dès qu'ils peuvent arriver, par toutes ces fatigues, & à travers tous ces dangers, à ſe mettre bien dans l'Eſprit d'un autre homme ? Ils ne font rien moins aſſurés que d'obtenir ce qu'ils cherchent ; peut-être ſuccombteront-t-ils ſous ce qu'ils ſe propoſent de faire, avant que de parvenir à leur But, on le voit tous les jours ; & s'ils ſont aſſés heureux pour y arriver, ils ne peuvent point compter de s'y maintenir : Rien ne ſe perd avec plus de facilité que la faveur des Grands, il ne faut guére moins de peine pour ſe la conſerver que pour l'acquérir.

A meſure que je découvre les Cauſes du Pyrrhoniſme j'ai aſſés bonne opinion de mes Lecteurs, pour me promettre que je leur ferai plaiſir de prouver que rien n'eſt plus déraiſonnable.

Diront-ils, que la Réligion eſt ennemie de notre félicité & qu'on n'eſt heureux qu'à proportion qu'on n'en a pas. Cela eſt vrai, c'eſt une cruelle ennemie ! Ceux qui ſe ſont imaginés qu'elle étoit utile au genre humain avoient les idées du monde les moins juſtes. On ne peut pas ſe méprendre plus groſſiérement ; Quoi il ne nous ſera pas permis d'uſer nôtre ſanté par l'intempérance ; & par toutes les débauches qu'il nous viendra dans l'imagination de faire ! Il faudra, malgré nous, ménager nos ſens, par la modération avec laquelle nous en uſerons, au lieu de les émouſſer & d'en éteindre la vigueur, par des excès continuels ; il faudra dépendre de la Raiſon, il faudra nous régler ſur quelques idées de bienſéance, reſpecter la pudeur, au lieu de nous abandonner à la ſenſualité comme les Bêtes ; Quoi ! nous ne pourrons pas nous prouver à nous mêmes que nous avons plus d'Eſprit que les Bêtes en portant encore plus loin qu'elles la ſenſualité & la brutalité ? Nous ne pourrons pas nous pendre, nous couper la gorge, nous jetter dans la Riviere quand il nous en prendra la fantaiſie ? Et pour ne nous voir pas expoſés à des chagrins, que nous aurions terminés ſi bruſquement, il faudra nousdonner le ſoin, dés nôtre jeuneſſe, de faire régner ſur nous la *Raiſon* & non pas *l'Honneur* ! Il faudra nous fatiguer à comprendre que nôtre félicité ne dépend pas de mille circonſtances, dont il ſuffit qu'une nous manque pour nous rendre la vie inſupportable ? La fantaiſie pour l'indépendance, qui nous domine, n'eſt déja chés nous qu'une ſource trop continuelle d'inquiétudes & de troubles ; elle nous fait penſer à mille Intrigues, à mille Cabales ; nôtre vie ſe paſſe à contredire, à traverſer, à faire enrager les autres hommes ; Que ſera-ce donc, & à quels efforts ne ſerons nous pas obligés, quand il faudra nous étudier à nous procurer une liberté d'une tout autre nature, à rendre nôtre tranquilité & nôtre joye indépendante de nos titres, de nos revenus, & du pouvoir où l'on peut ſe trouver d'inquiéter les autres ! C'eſt encore ici un très-grand plaiſir auquel il nous faudra renoncer, dès que nous nous ſerons perſuadés de la Verité de la Réligion : Dés-lors, il faudra nous étudier à vivre en paix avec les autres hommes, il faudra ſupporter leurs foibleſſes, il faudra les féliciter de leurs ſuccés, il faudra ſe faire une joye de leur reputation, quand ils en ſeront dignes, il faudra nous empreſſer à leur rendre de bons offices, à leur faire part de nos Lumiéres, de nos Conſeils, de nos revenus, & quelquefois de nos fonds ! Sans contredit les hommes doivent ſavoir bon gré au Pyrrhoniſme qui les affranchit de tant de Devoirs, & qui leur fait perdre juſqu'à l'envie d'y penſer !

En vain on prétendroit repliquer que la Réligion n'eſt pas ſi néceſſaire au repos temporel des hommes, & au bien préſent de la Société, puis qu'indépendamment de la Réligion on peut leur faire comprendre qu'il eſt de leur interêt de ſe lier à l'obſervation de certaines Loix & de certaines Bienſéances. Un

N. B. *Peut être que cet Ouvrage pourroit tomber entre les mains de quelques perſonnages aſſés bêtes pour avoir beſoin d'être avertis qu'on ne ſçauroit ici avec Liberté dans un ſeule trompeur. L'Auteur a trés-grand tiſſement de n'avoir pas ſujet de.*

B. Lect. prens ceci en bonne part.

Pyrrhoniens qui fait profeſſion de douter de tout & de combattre tout ne conviendra pas mieux de cét article que des autres, & ne pourroit pas en convenir ſans ſe contredire. Il pourra même penſer, avec aſſés de vraiſemblance que ſi chacun a interêt de voir les Loix obſervées par les autres, chacun auſſi peut ſe trouver dans de certains cas, où il trouvera mieux ſon propre compte à les négliger qu'à les obſerver. La Réligion fait tomber tous ces prétextes.

On donne impudemment aux Pyrrhoniens des prétextes dont ils abuſent.

XVII. JE ME donne la liberté de faire ici quelques repréſentations à mes Lecteurs : J'en aurai peut être de differens ordres, & je leur demande auſſi diverſes graces, qui toutes tendent à obtenir qu'on évite, avec plus de précaution qu'on ne fait, de fournir aux Pyrrhoniens des raiſons qu'ils font toûjours attentifs à ſaiſir, & dont ils ne manquent jamais d'abuſer, & de tirer tout le parti qu'ils peuvent.

Je Souhaite premiérement que les Théologiens ayent la bonté de ne trouver point mauvais ſi je les conjure, par tout le reſpect & le zéle qu'ils ſe ſentent pour la Réligion Chrétienne, de la Verité de laquelle ils ſont perſuadés, d'être dans une vive & conſtante apprehenſion d'y faire entrer quelque choſe, au-dela de ce que la Révélation renferme clairement & certainement. Je les ſupplie de réfléchir, s'il ne vaudroit pas mieux demeurer dans une ſimple ignorance ſur quelques Articles, que de ſe hazarder de tomber dans des erreurs de conſéquence, en voulant s'élever à des Lumiéres au deſſus de la capacité préſente de nôtre Entendement. Un ſeul Dogme peu ſur, mais propoſé d'un ton auſſi ferme, que les plus clairs, les plus vrais, les plus eſſentiels, eſt reçu avec la même ſoûmiſſion, par une jeune perſonne, qui ſe rend avec une égale facilité à tout ce qu'on lui dit. Or ce ſeul Dogme ainſi recommandé, tout incertain qu'il ſoit, peut aiſément être revoqué en doute dans la ſuite du temps & dans un âge où les Paſſions s'emparent du cœur avec une nouvelle force, en même temps que la Raiſon commence à ſe développer avec une vigueur nouvelle : Mais un ſeul point, reconnu faux, ou très-douteux, dans cét âge là, où tant de circonſtances s'oppoſent au goût de la Réligion ſuffit quelquefois pour rendre ſuſpect tout le reſte.

J'eſpere encore que je ne déplairai pas, aux ſages Théologiens, ſi je les ſupplie de ne ſe rendre point odieux par leur Autorité, & de n'abuſer point par Ambition, ou par des Interêts temporels, du crédit que peuvent leur donner ſur les peuples, leur Rang, & les Veritéś dont ils ſont les Miniſtres & les Dépoſitaires. Dès que quelque Paſſion s'eſt emparée du cœur humain, & qu'il en fuit les impreſſions, au lieu de ſe rendre attentif ſur des Idées claires, & ſur des Régles démontrées par des preuves évidentes, il fait tout d'un coup bien du chemin, & ſes écarts ſont prodigieux ; Il ne lui faut qu'un prétexte tant-ſoit-peû vraiſemblable, pour condamner, ſans autre éxamen, ce qui le gêne tant-ſoit-peu ; On haït les hauteurs d'un Eccléſiaſtique ; Cela ſuffit à bien des gens pour leur faire haïr l'Egliſe & la Réligion ; on ſe fait un plaiſir de s'oppoſer à tout ce qui paroit cher à un homme qui déplait.

Si ceux à qui Dieu a fait la grace de connôître la Verité de la Réligion, vouloient bien ouvrir les yeux, & les arrêter ſur la reconnoiſſance qu'éxige une Grace ſi précieuſe, s'ils s'étudioient, comme ils le doivent, à faire honneur aux grandes Veritéś qui ſont leur Conſolation & leur Gloire ; S'ils les rendoient reconnoiſſables dans leurs mœurs, ſi une Conduite deſintereſſée, modeſte, exempte de toute ombre d'envie, d'ingratitude, de vanité, d'obliquité, faiſoit l'Eloge de leurs Dogmes, les hommes auroient beaucoup plus de peine à refuſer leur reſpect à la Réligion, dont ils verroient ſi conſtamment naître des effets ſi reſpectables.

Un Athée ne ſauroit s'empêcher de reconnôitre qu'un homme qui vit, comme on devroit vivre, au cas qu'on vécut continuellement ſous les yeux d'un Etre Suprême, très-Sage, très-Bon, & très-Saint ; Un Athée, dis-je, ne ſauroit s'empêcher de reconnôitre, qu'un tel homme fait fans contredit honneur à la Nature humaine : Mais peut-on dire la même choſe d'un homme qui, ſans ſe corriger de ſes défauts, a toûjours les yeux ouverts ſur ceux des autres, pour y trouver du ridicule, qui ſe permet toutes ſes fantaiſies, & n'a rien de ſoûtenu dans ſa conduite, ſi ce n'eſt qu'on veuille appeller de ce nom ſon obſtination à ne point ſe corriger. Pour vivre de cette maniére, ſans troubles, & ſans s'accabler de reproches, il faut être, ou ſans Eſprit, ou ſans Réligion ; Il faut s'étourdir, pour empêcher à ce qu'on a de bon-ſens de ſe faire jour, & pour s'épargner les reproches de fouler aux piés les Régles les plus reſpectables. Ces réfléxions regardent les Grands plus que les autres hommes ; Ils ne ſont rien qui ne ſoit de conſéquence. Leur éloignement pour la Réligion, & l'Eſprit de Doute qui eſt la ſuite de cét éloignement, ſe répand depuis eux ſur la Multitude, avec la rapidité d'un Torrent qu'aucune barriere ne peut arrêter. On oſe les ſupplier de réfléchir, s'ils ne ſe deshonorent point quand ils regardent comme un Privilége de leur Naiſſance, & de la Fortune qui l'accompagne, le Droit d'étonner & de corrompre la multitude par tout l'effort qu'ils donnent à leurs bizarreries, & par la licence avec laquelle ils s'abandonnent à toutes ſortes de débauches, ſans en avoir la moindre honte.

J'oſe encore ſupplier tous les Péres qui ſont perſuadés de quelques Veritéś, qui ont à cœur les interêts du Genre humain, & qui croyent qu'ils auront à répondre des mœurs & du ſort de leurs Enfans ; je les ſupplie de faire une toute autre attention qu'on ne fait ordinairement ſur l'obligation indiſpenſable où ils ſe trouvent de les bien élever, & ſur tout de les bien élever par rapport à la Réligion ; Je les ſupplie de ne pas faire perdre, par les mauvais éxemples qu'ils donnent à leurs Enfans, tout le fruit des inſtructions qu'on leur addreſſe ; Je les ſupplie de ne confier le ſoin de ces importantes Inſtructions, qu'à des perſonnes capables de les bien donner, & propres à s'acquiter de ces grands ſoins avec ſuccés. Un Maitre Sombre, un Maitre Impérieux, un Maitre Superſtitieux, un Maitre Impatient, un Maitre qui n'a pas aſſés d'Eſprit, ou qui n'a pas aſſés de Lumiére & de Prudence, pour former le goût de ſes Eléves, pour proportionner ſes inſtructions à leurs beſoins, & à leur portée, pour les donner à propos, pour ne leur préſenter la Réligion que par ſes côtés aimables, qui ſont ſes veritables faces, jette, dans ces jeunes cœurs qui lui ſont confiés, des Principes d'Incrédulité, dans le temps même qu'il ſe propoſe d'y répandre des ſemences de foi.

Enfin, de quelque ordre que l'on ſoit, ſi l'on a encore quelque étincelle de Réligion, qu'on en donne des preuves, en ſe faiſant un Devoir capital d'aller au devant de l'Incrédulité, qui chaque jour prend une nouvelle audace, par le nombre de ſes adhérens : On ne ſauroit s'y oppoſer avec plus d'efficace qu'en écoutant la Raiſon avec un grand Reſpect, en la cultivant avec un grand Zéle, & en réglant ſes mœurs ſur les aimables & ſaintes Loix qu'elle nous donne ; C'eſt-là un moyen légitime de mortifier les Incrédules ; jamais ils ne ſont plus ravis que lors qu'ils peuvent nous faire des reproches ſur nôtre conduite ; jamais ils ne ſont plus ſatisfaits que quand ils nous voyent en contradiction avec la Raiſon ; Il n'y a artifice qu'ils ne mettent en œuvre, pour corrompre le cœur des hommes, & pour venir à bout d'affoiblir l'eſprit de ceux qui ont encore de la Réligion, & de leur faire reſpecter, ſous ce nom, des Chiméres, dont ils ſauront bien profiter pour la tourner en ridicule.

Vanité des Pyrrhoniens mal fondée.

XVIII. FAISONS encore en deux mots le parallele du panchant d'une partie des hommes pour l'Incrédulité, & de celui des autres pour la Réligion. Les Incrédules se donnent pour des Esprits du premier ordre, & qui seuls ont la force de s'élever au dessus des préjugés les plus universels, les plus autoriés, & les plus respectables, pendant que les autres hommes suivent l'impression d'une Timidité crédule. Examinons un peu la justice de ces prétensions, & voyons de quel côté on trouvera un goût plus juste.

On se mocqueroit avec raison, d'un homme qui préféreroit le Stile de Coëffetau à celui de M. l'Abbé de Vertot (par exemple) & on le trouveroit sans goût, ou dans le plus mauvais goût du monde, par rapport au Stile; Celui qui ne sauroit pas reconnoitre en Ovide beaucoup d'Esprit & de foecondité, qui ne trouveroit pas dans Virgile un grand sens, joint à de grandes beautés, seroit regardé, comme un homme qui, en Matiére de Poëtie, ne se connoitroit ni en esprit, ni en bon-sens. Il y a aussi un goût pour les Mœurs & il n'y a que les plus perdus débauchés, à qui la vie d'un Sardanapale pût paroitre préférable à celle d'un Trajan, & d'un Antonin. Les Partisans d'Homère ont raison de se récrier fur l'injustice d'un homme qui mépriſe ce Poëte, qui décide ſur ſon mérite, & prononce contre lui, ſans l'avoir jamais lû, ou qui, ſans ſe tranſporter dans les temps, où Homère vivoit, & dans les temps dont il parloit, ſans faire attention à ſon but, & à la maniére dont il va à ce but, (en Poëte) ne le lit que pour le critiquer, & eſt charmé de trouver, par-ci, par-là, quelques morceaux qui, détachés du reſte, paroiſſent manquer de force, d'élégance & de juſteſſe; Qu'on faſſe attention à tout cela, & déciā qu'on ſe demande, ſi un Avare, ſi un Fourbe, ſi un Débauché, un Envieux, un Homme dont le plus grand plaiſir conſiſte à Contredire les autres, un Vicieux enfin, de quelque nature que ſoit le vice qui le domine, eſt dans le goût qu'il faut, pour lire & pour juger ſainement d'un Livre où il trouve à chaque page ſa condamnation? Peut-on avoir quelque goût pour la Critique, ſans trouver, dans les Livres, qui compoſent le Nouveau Teſtament, tous les caractéres d'un ouvrage contemporain aux événemens qui y ſont recités, & aux Auteurs dont ils portent les noms? Un homme peut-il paſſer pour raiſonnable, quand il décide ſur la Réligion, & prend le parti de n'en avoir point, ſans avoir examiné les Livres, où des perſonnes, reſpectables par leur probité, & eſtimables par leur bon-ſens & leur ſavoir, s'aſſûrent qu'elle eſt renfermée, & ſans avoir donné à cét éxamen toute l'attention que mérite l'importance de ce ſujet? Un homme peut-il paſſer pour raiſonnable, quand il ne lit ces Livres que rapidement, & ne daigne pas profiter des lumiéres de ceux qui pourroient les lui éclaircir? Un homme peut-t-il paſſer pour raiſonnable, quand il ſe porte à cette Lecture avec un Eſprit plein de préventions, & dans l'empreſſement d'y trouver de quoi mépriſer & de quoi condamner? Or la plus grande partie des Incrédules ſont ſans contredit dans ces diſpoſitions. On regardera avec le dernier mépris des gens qui liroient les Poëtes & les Hiſtoriens, dans cét Eſprit là; Mais les Incrédules ſe croyent au deſſus des Régles, dans tout ce qui favoriſe leur Incrédulité. Quand on a le coeur dégagé des Paſſions déraiſonnables, quand on veut éxaminer de bonne foi, & donner à cét éxamen toute ſon attention, on ne peut aſſés s'étonner de voir à quel point ceux qui ne ſavent pas reconnoitre, dans les Ecrivains de l'Evangile, des caractéres de ſimplicité, de bon-ſens & de probité, manquent de diſcernement & de goût; Car on trouve dans ces Ecrivains des témoins tout tels qu'il eſt poſſible de les ſouhaiter, pour ſe rendre à leur témoignage avec une raiſonnable certitude.

Caractéres des Diſciples des Pyrrhoniens.

XIX. LES PRETENTIONS des Pyrrhoniens ſont ſi peu naturelles; Revoquer tout en Doute, & de Propoſition en Propoſition venir à une Incertitude univerſelle, eſt quelque choſe de ſi étrange & de ſi monſtrueux, que les Pyrrhoniens eux-mêmes doivent en quelque ſorte être épouvantés de la hardieſſe de leur Hypotheſe. Ils ſe raſſûrent, en ſe faiſant des Diſciples; & dans l'empreſſement avec lequel ils travaillent à s'en faire, ils ne font ni délicats ni difficiles, tout leur eſt bon. Ils trouvent donc dequoi faire une ample Moiſſon, dans une infinité de gens qui, par un effet de leur temperament, ou par une fuite de leur éducation, & des modéles ſur leſquels ils ſe ſont formés, ne ſavent ouvrir la bouche que pour contredire, n'écoutent que confuſément & donnent d'abord, à chercher des objections, une attention qu'ils devroyent premiérement donner toute entiére à comprendre ce qu'ils ſe propoſent d'attaquer. Il n'y a qu'à ſe contredire pour faire tomber ces gens-là en contradiction; Niés ce que vous avés affirmé, ils affirmeront ce qu'ils ont nié: Ils font contens pourvû qu'ils ne paroiſſent pas du même avis que les autres. A des gens ainſi faits les Livres des Pyrrhoniens paroiſſent d'un trop bon goût, pour n'en être pas charmés; ils font ravis de penſer que des Docteurs ayent mis en Art ce que leur Humeur leur fait pratiquer tous les jours.

Ce n'eſt pas que le Pyrrhoniſme ne puiſſe auſſi trouver des diſpoſitions favorables, dans des Coeurs qui ne ſont pas tout-à-fait gâtés par rapport à la Réligion. On peut n'être point parvenu à la traiter de Chimére, & ſe trouver pourtant dans des circonſtances, dans leſquelles il ſera commode de douter, ou en général de ſa Verité, ou du moins de la verité de quelques-unes de ſes parties dans la connoiſſance généreuſe. S'il eſt des hommes qui ne ſont rien moins que curieux de s'aſſurer de la Verité de la Réligion, par ce qu'un état d'incertitude les laiſſe dans une plus grande liberté; parce qu'il leur ſemble que s'ils font quelque faute elle eſt beaucoup plus pardonnable qu'elle ne le ſeroit, s'ils étoient bien perſuadés de l'autorité de la Loi qui la leur defend; parce qu'ils ſe comptent d'autant plus en droit de ſuivre leurs Déſirs & de les prendre pour Régles, que celles, que la Raiſon leur préſcrit, leur paroiſſent moins ſures; S'il eſt des hommes tels que je viens de les caractériſer, il en eſt auſſi d'autres qui s'imaginent que leur Foy fera d'autant plus agréable à Dieu, & qu'elle ſera, à ſes yeux, un hommage d'autant plus propre à réparer leurs déſobeiſſances, qu'ils ſe trouveront moins forcés à croire par l'évidence des preuves; ils conçoivent que leur Foi aura d'autant plus de mérite qu'elle ſera un acte plus libre, & que *la grande raiſon pour laquelle ils croiront, c'eſt qu'il* LEUR PLAIRA DE CROIRE. Tous ces gens là écoutent avec plaiſir les Pyrrhoniens, & ſont tout portés à ſe joindre à ceux qui prétendent qu'on ne peut rien ſavoir avec certitude.

Diverſité des Opinions.

XXI. LES PYRRHONIENS ſe font un pliſir extrême d'étaler la prodigieuſe différence des Opinions & des Coûtumes qui régnent parmi les hommes; Chacun, diſent ils, tient pour ce qu'il trouve établi dans ſa Nation, ſans ſavoir pourquoi, & s'obſtine, plus ou moins, à le ſoûtenir, ſuivant qu'il ſe trouve d'une humeur plus docile ou plus opiniatre: Quel parti prendrés-vous dans cette prodigieuſe diverſité? L'Eſprit humain, qui eſt borné, s'embarraſſe dans cette Queſtion, ſoit que d'autres la lui faſſent, ſoit qu'il ſe la faſſe à lui même.

Peu de gens ſe trouvent d'humeur à effuier toute la fatigue de l'Examen; peu de gens ſont capables de la ſoutenir; peut être y en a-t-il encore moins qui ſachent la maniére de s'y prendre pour le faire avec ſuccès. La plûpart des hommes ne croyent que parce qu'ils ſont accoutumés de croire, & qu'ils

s'en font fait une habitude dès l'enfance ; Tous ces gens-là, dès-qu'ils viennent à se représenter sérieusement que d'autres hommes, qui ne paroissent pas manquer d'esprit & de sens, non plus que d'attention à leurs interêts, pensent tout autrement qu'eux & vivent dans des sentimens tout opposés ; dès-qu'ils viennent à penser que d'autres ont aussi pour eux la coûtume, & le respect nécessaire dû aux Ancêtres d'où ils descendent, ils ne savent plus que penser ; leurs idées se troublent ; De côté & d'autre Raisons d'égale force, & Raisons qui ménent à des Conclusions opposées.

Cependant il est visible qu'un Pyrrhonien, qui profite de ces différentes positions, se joue de la foiblesse des hommes, & les ébloüit par des raisons, qui sont encore réellement des Sophismes. *Si l'on n'a d'autres raisons pour croire que le Préjugé & la Coûtume, on ne peut être assuré de rien, puisque la Coûtume & les Préjugés varient si fort, & ont tant d'opposition les uns avec les autres. Donc toute voye de trouver la Vérité est fermée au Genre humain. La paresse des hommes, & leur panchant à se reposer sur ce qui est établi, sans daigner en faire l'examen, ni s'informer de qu'elle manière il est convenable d'examiner, cette paresse & ce panchant sont cause que le hazard décide de leur croyance, & qu'ils se trouvent également les uns dans l'Erreur, l'autre dans la Vérité, sans savoir pourquoi. Donc la voye de l'Examen ne sauroit être d'aucun succès.*

Ceux qui raisonneut ainsi n'examinent-ils pas ? Et n'est ce pas de leur attention aux préjugés, & aux opinions opposées des hommes, qu'ils concluent que l'Erreur & l'Incertitude régnent sur la Terre ? Ne se fondent-ils pas sur ce Principe, que des Sentimens contraires ne sauroient également être vrais, & qu'on n'est point fondé à croire, ce qu'on n'a pas plus de raison d'affirmer qu'un autre n'en a de le nier. Voilà des Principes, voilà des Régles, voilà un commencement d'examen ; Il est donc possible d'examiner & d'établir des Principes & des Régles pour faire des Examens raisonnables.

On convient que ceux qui ne se trouvent dans les Sentimens où on les voit, que par un effet des Préjugés de l'Education & de la Coûtume, feroient ridicules de prétendre qu'ils se font suffisamment assurés de la Verité. On convient encore que les hommes ne pourroient jamais parvenir à cette assurance, s'ils n'avoient d'autres moyens, pour y parvenir, que leurs Préjugés, & s'ils ne pouvoient établir leur persuasion sur des fondemens plus solides que ceux de la Coûtume. Mais de décider hardiment qu'il n'y a point d'autre chemin, par où on puisse aller à la Connoissance de la Verité, c'est décider avec la précipitation d'un Esprit également petit & présomptueux.

Mais si les Savans le connoissoient ce chemin qui est ignoré du Vulgaire, on les verroit tous d'accord, au lieu qu'ils sont partagés en plus d'Opinions qu'on ne voit de Coûtumes différentes parmi les peuples de la Terre ? Je répons que les Savans seroient tous d'accord, s'ils connoissoient tous les Régles que l'on doit suivre, & s'ils s'appliquoient tous également à les observer : Mais entre ceux qui portent ce Nom, les uns ignorent les Régles, les autres n'y font pas assés d'attention, & s'abandonnent à leur Génie, sans s'appercevoir du besoin qu'ils ont de le régler par diverses précautions. Les Pyrrhoniens qui se donnent pour les plus habiles & les plus judicieux des hommes, raisonnent donc comme le Vulgaire, ou ils ne se piquent pas de bonne foi, lorsqu'ils alleguent cét argument. Ils font voir qu'ils cherchent des Disciples, que tout leur est bon, qu'ils veulent s'en faire à quelque prix que ce soit, & que c'est toujours un gain pour eux, que de mettre la multitude dans leurs interêts.

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

Si je ne puis pas séduire le Ciel, je mettrai l'Enfer dans mon parti.

XXI. LE VULGAIRE regarde tous ceux qui sont habillés d'une certaine façon, & qui portent certains titres, comme des gens qui savent à-peu-près tout ; Il est si crédule, & il se plait tellement à tout admirer, qu'on ne sauroit guére manquer de passer à ses yeux pour un savant homme, dès-qu'on se donne pour tel. Dites à la Multitude ainsi prévenue, que ces Savans qu'elle respecte, le sont effectivement autant qu'on puisse l'être ; Ajoutés après cela qu'ils ne connoissent rien dans une parfaite certitude, & qu'il n'y a parmi eux que préjugés, vraisemblance, passion, opiniatreté, vous les porterés à juger que le chemin de la Verité est fermé à la nature humaine, & que là où les hommes les plus savans & les plus dignes de ce titre n'ont pû parvenir, il ne faut pas que personne se flatte de pouvoir arriver. Mais voyons ce qu'il y a de captieux dans ce raisonnement, & nous saurons de quel côté est l'ignorance, la mauvaise foi, l'opiniatreté.

La Méthode d'enseigner établie dans la plûpart des Ecoles favorise le Pyrrhonisme, & à cette occasion : Remarques sur les contestations que régnent parmi ceux qu'on honore du Titre de Savans.

Dans ce dessein examinons d'abord qui sont ceux à qui le Vulgaire & l'Usage accordent si libéralement le Titre de Savans ; Voyons-les de près, & prenons-les depuis leur Enfance, jusques au plus haut point de leur Autorité & de leur Reputation ; Nos réflexions pourroient n'être pas inutiles ; Elles feront comprendre à ceux qui ont quelque autorité dans le Monde, à ceux qui sont en état de faire ce qu'ils trouvent à propos, & à ceux qui ont le bonheur d'en être écoutés, ce que les hommes à qui les interêts de la Réligion ne sont pas indifférens doivent faire pour s'éclairer, pour se mettre en repos en se procurant des lumieres fûres & pour s'opposer à un Pyrrhonisme qui va directement à éteindre la Réligion. Ce qu'on doit faire pour cela est certainement très-different de ce qu'on fait.

On envoye des Enfans dans des Ecoles publiques ; Cette conduite, regardée en gros, est très-loüable, & très-raisonnable ; Mais il y a bien des remarques très importantes à faire contre ce qui se pratique, quand on l'examine en détail. Premiérement on confie d'abord la fleur de la jeunesse, l'Espérance de l'Etat, ceux qui doivent un jour le gouverner & ceux qui doivent conduire l'Eglise ; on en confie tout le soin aux hommes du monde les moins propres pour les bien élever ; car tels sont souvent leurs premiers Maitres. Mais il n'importe pas seulement que les Enfans de bonne maison, & qui doivent un jour parvenir aux Prémiers Rangs, soient bien élevés ; ils gouverneront encore les autres avec plus de succès, à proportion que ceux qu'ils auront à conduire seront raisonnables : L'interêt du Genre humain demande donc que tous ceux qui le composent, & non pas seulement ceux qui le gouvernent, ayent une heureuse Education. Sans ce secours les hommes abandonnés à eux-mêmes comme les Animaux Brutes dans les Forets, en deviendroient peu differens, toute grande que soit la différence de leur nature d'avec celle des bêtes. Les hommes deviennent ce qu'on les fait-être, & les impressions qu'ils reçoivent dans l'Enfance portent ordinairement sur toute leur Vie. Mais à qui confie-t-on des soins de la derniére importance ? Ce que je vai dire souffre des éxceptions ; Je serois bien mortifié qu'on ne le prit pas ainsi, & je le serois encore plus, s'il n'en souffroit point. Mais quelques éxceptions n'empêchent pas que ce que je vai dire ne soit très-général, & trop général de beaucoup, pour le malheur du Genre humain. Tel GRAND SEIGNEUR ne se met point en peine que l'Education de ses *Sujets* soit abandonnée à des gens qu'il n'auroit garde de choisir pour leur confier le soin de dresser ses *Chiens*, ses *Chevaux*, ses *Faucons* ; Il ne les trouveroit ni assés souples, ni assés vifs, ni assés laborieux pour les charger de ces soins & s'en reposer sur eux. Il a trop à cœur ses Chiens, ses Chevaux &c. Le fils de quelque Artisan s'est opiniatré

pinatre à fuivre les Ecôles, à paſſer de Claſſe en Claſſe, & à monter d'Auditoire en Auditoire ; Cette vie lui a paru beaucoup plus douce que celle de ſon Pére, & le Pére, de ſon côté, n'a pas moins été ravi de penſer que ſon Nom alloit s'illuſtrer, & qu'au lieu d'y joindre le Titre de *Maître*, on y joindroit celui de *Monſieur*. Cependant ſoit pareſſe, ſoit manque de talens, l'un & l'autre tout enſemble, comme il arrive ordinairement, ce fils d'Artiſan ou de Laboureur, après s'être promené vingt ans dans la pouſſiere des Ecôles, ne ſe trouve pas ſeulement en état de prononcer, chaque Dimanche, à une troupe de Payſans, un ſiſſu de rapſodies qu'il n'entendra pas lui-même. *Qu'en veut on faire ?* Il n'eſt plus propre au travail du Corps. *Veut-on le laiſſer mourir de faim ?* Veut-on l'expoſer au deſeſpoir ? Ceux qui ont eu l'indolence de le voir tant d'années parmi leurs Diſciples, ſans réfléchir à quoi aboutiroit cette perte de temps, en ont enfin pitié, & pour l'empêcher de mourir de faim, ils tâchent de lui procurer une petite penſion qu'il gagnera en prenant ſoin de la Jeuneſſe, c'eſt à dire, ils en font un REGENT D'ECOLE. Qu'on lui demande ce que c'eſt que *Raiſon*, ce que c'eſt qu'*Humeur* ? Hélas c'eſt à quoy il n'a jamais penſé ! Il ignore parfaitement par quels Principes il faut commencer pour former la Raiſon, & de quelle maniére il faut cultiver ces Principes ; il ſait encore moins de quelle maniére on peut proſiter des differentes Humeurs, & les differens tours qu'on doit prendre pour les corriger.

Un Maître ſi peſant ne ſauroit inſpirer du feu à des Ecôliers qui ſont naturellement lents, il faut qu'il les faſſe avancer, comme on fait avancer les Chevaux, avec l'éperon & le fouët. Ceux qui ont quelque Génie ne tardent pas à s'apperceVoir combien leur Maître en manque, ils s'échipent à le mépriſer ; Se voyant mépriſé à la place de l'eſtime qu'il ne mérite point & qu'il eſt incapable de s'attirer, il met en uſage la Terreur, & s'efforce d'étouffer, par ſes coups & par ſes gronderies éternelles, des eſprits dont la vivacité l'importune. Quelle affection des jeunes gens peuvent-ils prendre pour tout ce que leur enſeigne un Maître ſi odieux ? Ils ſoûpirent pour ſe voir affranchis de ſa Férule, plus qu'un eſclave ne ſoûpire pour ſa Liberté. Quel plaiſir pour eux d'apprendre, dans l'âge où l'empire ſéduiſant des paſſions ſuccéde à la triſte & à l'importune autorité des Maîtres ; Quel plaiſir, dis-je, d'entendre un Pyrrhonien qui les aſſure, poliment & hardiment, que toutes ces prétendues Sciences, dans l'étude deſquelles on oblige la jeuneſſe de ſe tourmenter, ne ſont en effet que de vains tourmens ; qu'on à beau chercher, qu'on ne trouvera jamais rien, & que les plus ſages ſont, non ceux qui, après avoir beaucoup étudié, croyent de ſavoir beaucoup, mais ceux qui ſentent & qui avoüent qu'ils ne ſavent rien. La ſeule voye qui conduit à la Certitude, c'eſt celle de l'Examen, & comment veut-on qu'ils s'inſtruiſent de cette voye & des moyens de la ſuivre ſous des Maîtres qui n'éxaminent jamais, & qui frémiſſent à ce ſeul mot ?

On forme la Jeuneſſe, dans la plûpart des Ecôles publiques préciſement aux-mêmes Maximes, que le Vulgaire, ſans lumiéres & ſans éducation, a accoûtumé de ſuivre : Ce qui ſe trouve établi dans chaque Pays, c'eſt ce que les Maîtres d'Ecôles ordonnent aux Enfans de croire, ſans ſe mettre en peine de le leur prouver. Il faut voir de quel air celui qui s'aviſe de demander un éclairciſſement, eſt relancé, & comment on le traite de fat, & d'orgueilleux qui en veut ſavoir plus que ſon Maître, plus que ſes Parens, plus que ſes Princes mêmes. Il faut voir de quelles huées les Camarades de ce Curieux régalent ces efforts d'une Raiſon qui commence à ſentir qu'elle eſt née pour la Lumiére, & de quel air ſatisfait, un Maître ignorant & brutal applaudit à ces railleries impertinentes ! Pour comble de malheur, voila de quelle maniére on leur enſeigne ce qu'il y a au monde de plus eſſentiel pour eux, ce qui mérite le mieux d'être diſtinctement connu & d'être évidemment démontré, les Veritès de la Religion : Ce qu'on en apprend à la Jeuneſſe, dans la plûpart des Ecôles, ſe réduit à un Catéchiſme, le plus ſouvent aſſés obſcur, qu'on leur fait apprendre & réciter, & pourvû que leur mémoire ne bronche point, & qu'ils récitent en perroquets, on eſt content d'eux, on n'en demande pas d'avantage pour les honorer des *Prix de Piété*, & des Eloges dont on les accompagne. *Mais ils n'entendent rien dans ce qu'ils diſent ?* TOUJOURS UN PEU, *répond-on. Mais il ſemble que ces Veritès méritent bien qu'on ſe donne la peine de les faire comprendre de bonne heure aux enfans, & de les leur rendre aimables* Ho ! ne vous en mettés pas en peine, TOUT CELA VIENDRA DE LUI-MEME *dans la ſuite du temps*, dit-on : *Le Capital eſt d'en bien établir les fondemens dans la mémoire.* Pitoyable excuſe ! Le plus ſouvent ce temps ne vient jamais ; & à ceux, qui pourroient l'avoir ce temps, l'Examen encore eſt ſouvent interdit pour toute leur vie ; Il en eſt même pluſieurs à qui il ſeroit très-ſuperflu de le défendre, ils n'ont garde de s'en embaraſſer, rien n'eſt plus éloigné de leur penſée : En quittant les Ecôles, ils quittent les Livres, & perdent de vuë tout ce dont on leur a parlé, le Goût des Plaiſirs, & les Idées de Fortune les occupent uniquement : Ce ſont-là les deux Divinités entre leſquelles ils ſe partagent, & la Religion n'ayant rien que de dégoûtant & de gênant pour eux, quelle obligation n'ont ils pas à un Pyrrhonien qui leur proteſte, que loin d'être établie ſur des preuves inconteſtables, comme elle devroit l'être, la Raiſon l'attaque par des argumens ſans replique : Des propoſitions de ceſte nature leur ſont trop agréables pour les rejetter, ils ſont ravis d'apprendre d'un homme qui fait profeſſion d'avoir étudié, que l'Etat de Doute y eſt conforme à leur Ignorance & à leur Pareſſe, eſt le plus convenable à la Nature humaine.

Si l'on y réfléchit attentivement on trouvera que je ne m'écarte pas de mon ſujet, lorſque je m'étens ſur des fautes fatales aux progrés des Sciences, & par conſéquent favorables aux Pyrrhoniens. *Averiſſement.*

XXII. ON DIROIT que les Ecôles ſont faites, non pour l'utilité des Enfans que l'on y envoye, mais pour la commodité des Maîtres ; & il y a quelque apparence que les premiers Maîtres, ou ceux qui vouloient les favoriſer, ſoit par interêt, ſoit parce qu'ils n'en faiſoient pas d'avantage, ont réglé les choſes ſur le pié où nous les voyons. On decline des Noms, on conjugue des Verbes, on apprend par cœur des Mots Latins ; on paſſe à la Grammaire, & on apprend de même un nombre prodigieux de Régles & d'Exceptions : On tourne en Latin des Thémes, dictés en langue Vulgaire, & on traduit du Latin en langue Vulgaire ; Sept ou huit ans ſe paſſent dans cét éxercice, & les Maîtres ſe remettent de l'un à l'autre leurs Ecôliers, pour les ballotter & pour leur faire perdre leur Jeuneſſe, dans des travaux auſſi ennuians qu'infructueux. Au bout de ſept ou huit ans, & ſouvent après un plus long terme, ils ſortent du College, moins inſtruits de la langue de leur Païs qu'ils ne le ſeroient s'ils n'avoient jamais été ſous ces Maîtres ; & pour ce qui eſt de la langue Latine, ceux qui s'y ſont rendus les plus habiles la parlent moins aiſément & moins correctement, que ne faiſoient à Rome les Portefaix & les plus vils Artiſans : Pour de la Raiſon ils n'en ont guéres plus que les gens de ce bas ordre, on ne les a point accoutumés à en faire uſage & on ne leur a fait apprendre que des mots. Voilà une routine bien commode pour les Régens, mais bien fatale à la Société. *Continuation du même ſujet. Il ſeroit très-poſſible de remédier les faits déſquels les Pyrrhoniens tirent leurs Raiſonnemens.*

Un temps a été, & ce temps dure encore, dans

quelques Etats de la Chrétienté, un temps, dis-je, a été qu'il suffisoit d'entendre médiocrement le Latin, pour passer pour un homme de Lettres ; Il suffisoit même quelquefois de le savoir lire, pour être reçû Ministre des Autels. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans ce temps-là, on se bornoit, dans les Ecoles, à apprendre un peu de Latin, puisqu'il n'en falloit pas d'avantage pour amener une bonne partie de ceux qui étudioient à leur but. Le haut Clergé étoit bien-aise de garder pour lui les gros revenus, & par conséquent d'avoir sous lui une multitude de Prêtres, réduits, par leur ignorance, se contenter de très-peu : Il leur étoit encore beaucoup plus facile d'avoir sur des ignorans une parfaite autorité ; Ils n'avoient rien à craindre d'eux ; ils ne devoient pas même appréhender que les bonnes mœurs de ceux qui s'étoient servir l'Eglise, avec si peu de talens, fissent honte aux leurs : Le haut Clergé, vivant comme il vivoit, & comme il étoit resolu de vivre, avoit interêt de n'avoir pas sous lui des gens plus éclairés & plus sages. Quand les Sciences se renouvellérent, & que le goût commença d'en naître, ou plûtôt de s'étendre, les langues Vulgaires étoient si Barbares, ou du moins si imparfaites, qu'il falloit nécessairement emprunter le Latin pour parler de Science. D'ailleurs ce qu'on appelloit Science étoit encore, par une autre raison, fur un pié à ne pouvoir être traité dans le stile des langues vivantes, où il n'étoit pas possible de rien trouver qui répondit aux termes barbares, & au jargon extravagant dont les Scholastiques se servoient pour voiler leur ignorance. L'étude du Latin faisoit donc, dans ces temps-là, presque toute l'occupation de la Jeunesse. On trouva ensuite à propos d'y joindre l'étude des Catéchismes ; & incontinent chaque parti donna le sien pour la Quintessence de la pure Parole de Dieu. On apprit aux Enfans à confondre l'amour de la Patrie avec celui de leur Catéchisme, & à s'informer auſſi peu des raisons d'aimer l'une, que des motifs de croire l'autre. Un jeune homme zélé pour les Coutumes de son Païs, prévenu contre toutes les autres, prêt à répandre son sang pour la défense de son Païs & pour celle de son Catéchisme, & très-resolu de traiter tous quartier quiconque entreprendroit quelque chose au préjudice de l'un ou de l'autre, soit directement, soit indirectement, étoit regardé comme un vrai enfant de la Patrie, & par conséquent comme un vrai enfant de Dieu. Si croire par humeur, par préjugé & sans savoir pourquoi, est un Caractére de Verité, & un fondement de Certitude, la Verité & la Certitude se trouvent également dans tous les Païs, malgré la diversité & l'opposition même des sentimens : Mais si pour être assuré il faut avoir examiné, la Certitude ne se trouve pas plus dans une grande partie des gens qui font profession des Lettres, que dans le Vulgaire. Conclure de là qu'elle ne se trouve & qu'elle ne peut se trouver nulle part, c'est, comme je l'ai déja dit, affecter de raisonner auſſi mal que le plus grossier Vulgaire.

Dès-qu'on est sorti du bas College, on passe dans les Auditoires de Rhétorique, où sans avoir l'esprit préparé par aucun veritable secours ; sans l'avoir préparé par aucune étude de Logique, de Physique, de Morale & de Droit, on est chargé de composer des Discours sur des Matières dont on ignore les Principes, dont on ignore de plus l'art de les chercher, de les découvrir, d'en profiter & de les étendre ; On est chargé de soûtenir, sur des sujets, qu'à peine on entend superficiellement, le *Pour* & le *Contre*, suivant la fantasie du Maître. On pille, parci, par-là, dequoi remplir quelques pages, on y rassemble ce qu'on peut, sans discernement ; De cette maniére la malheureuse habitude de n'avoir point raisonné, de n'avoir exercé que sa Mémoire, de ne s'être occupé que de Mots, cette funeste habitude, contractée dans le bas College, on la conserve & on s'y affermit dans le prémier Auditoire où l'on entre, & bien des gens s'y affermissent sans retour : On en voit, qui, toute leur vie, parlent à tout coup sans penser, n'examinent jamais & décident toûjours.

Mais peut-être se corrige-t-on dans les Auditoires superieurs à celui-ci. De celui de Rhétorique on passe à celui de Philosophie, & c'est-là où *la Raison se dégage de toutes les préventions qui l'obſcurcissoient, & que la Nature humaine se renouvelle en quelque sorte, & c'est sans doute afin qu'elle puisse souvenir d'être ainsi métamorphosée, d'être comme* FELTRE'E, *qu'on attend que l'âge lui ait donné une certaine Maturité de Sens, & un certain degré de force?* Cela seroit à souhaiter, mais l'Experience ne nous permet pas de le croire. Si la Raison s'épuroit ainsi, & se perfectionnoit par l'étude de la Philosophie & des autres Sciences, verroit-on encore les bas Colleges & les autres Auditoires, dans les désordres & les imperfections qui y regnent si visiblement? Car le moyen de se persuader que ceux d'entre les gens de Lettres, qui ont du pouvoir, ayent réfléchi, ayent éxaminé, comme il étoit digne d'eux, & qu'ils se soyent animés d'un zèle raisonnable, pendant qu'on voit tant de défauts auxquels il seroit nécessaire d'apporter du remède, sans qu'on daigne y travailler ?

Qu'on prenne un Système de Philosophie, tel qu'on les avoit dans les Ecoles, il y a 200 ans, on conviendra que rien n'est plus éloigné de mériter le Titre de Philosophie. On les a corrigés, il est vray ; Mais pour connoitre le caractére de la plûpart de ceux qu'on appelle *les Savans*, & pour faire tomber l'Objection que les Ignorans tirent de leurs divisions ; que l'on étudie de près de quelle maniére on est venu à bout de faire quelque correction à ces Systêmes qui étoient enfermés il y a 200 ans. Quel courage n'a-t-il pas fallu, pour en ôter réformer quelques pages ? Il a fallu acheter ce Droit en retenant tout le reste ; Encore chaque Réforme, pour petite qu'elle ait été, afin de réussir a-t-elle eu besoin d'avoir pour Auteurs des Génies superieurs, chacun dans son temps & dans son Païs ; assés zélés outre cela, & assés résolus pour sacrifier leur repos au devoir qu'ils se faisoient d'éclaircir quelque Verité. Le Pédantisme n'a cédé qu'en se défendant de retranchement en retranchement : Pour se maintenir en possession d'une extravagante Logique, il a cherché à mettre dans les intrêts de cette Logique, les Jurisconsultes & les Théologiens. Les Systêmes de Théologie & les Livres des Jurisconsultes ont été parsemés de termes barbares, dont Aristote, Porphyre & quelques faits, d'un plus mauvais goût encore, avoient pétri leur Logique. Ces termes, & tout le jargon qu'ils composent, font-ils nécessaires, sont-ils utiles pour donner à l'Esprit plus de pénétration, plus d'étendue, plus de sagacité, plus de circonspection, pour donner à la Raison plus de force, plus de netteté, plus de goût pour l'Evidence, plus d'ardeur à la chercher, plus de résolution à ne se rendre qu'à elle ? Voilà à quoi doit tendre tout ce qui s'enseigne en Logique. Mais il faut que nous donnions aux Théologiens des Disciples bien préparés, & par conséquent il faut remplir la Logique de tous ces termes extraordinaires, dont les Théologiens aiment à se servir. Il vaudroit mieux les leur refuser, car qu'y a-t-il de moins croyable que pour bien entendre J. C. & ses Apôtres, il soit nécessaire de passer par l'Ecôle d'Aristote, de Porphyre & de ses Commentateurs?

La plûpart des Logiques que l'on donne dans les Ecoles, font fur l'Esprit, par le moyen de leurs termes barbares, de leurs définitions, de leurs distinctions à perte de vuë, à peu près le même effet que feroit fur le Corps d'un homme des habits

bits entaſſés l'un ſur l'autre, des Cuiraſſes, des Gantelets, des Cuiſſarts, des groſſes Bottes, des Robes trainantes. Quand l'auroit ainſi affublé un homme; ſi un Logicien de l'Ecole me demandoit, pourquoi tout cét attirail ? Ne le voyés-vous pas, lui dirois-je ? C'eſt pour donner au Corps plus d'agilité ; S'il court, il courra beaucoup plus vite ; s'il danſe, ſes mouvemens ſeront beaucoup plus aiſés & plus réguliers ; ces ſecours lui vaudront ce que valent à l'Eſprit vos tas de Diſtinctions, votre ſtile de fer, votre langage barbare ; C'eſt ainſi que, pour mettre un homme en état de mieux chanter, je lui conſeillerois de s'aller enrouer dans vos Diſputes, & pour être agréable dans la converſation, d'y apprendre les régles de la politeſſe, & de s'y former ſur les modéles que vous en donnés.

Mais les autres Sciences ne ſont guéres mieux enſeignées que la Logique ; Il n'eſt pas extraordinaire de rencontrer un Profeſſeur de Phyſique auſſi peu Géométre qu'un Laboureur ; Je me ſouviens encore d'avoir vû diſputer ſi on peut l'appeller une *Science*, de même qu'on diſputoit, ſi la *Morale* eſt un *Art* ou une *Prudence* ; Si la *Métaphyſique* doit-être définie par *Sapience*. Mais à propos de Métaphyſique, quel Verbiage ne donne-t-on pas ſous ce nom ? Après avoir erré dans le Pays des Chiméres, ſi voiſin de celui des Notions Vagues, avec quelle témérité n'y décide-t-on pas ſur la *Nature*, & les *Attributs* de l'ETRE SUPREME, dont le Nom Sacré & adorable vole dans les Diſputes avec autant d'emportement que dans les Cabarets ? Mais que doit-on attendre des Savans qui ont poſé pour fondement de leur Erudition, une Logique beaucoup plus propre à gâter leur Eſprit, qu'à lui donner des forces ?

Pour faire voir combien peu les Pyrrhoniens ſont fondés à conclurre, des conteſtations qui régnent parmi les gens de Lettres, & des obſcurités de leurs Syſtémes, qu'on ne peut rien ſavoir ſurement ; Il eſt bon encore de réfléchir par quelles ouvertures on entre ſouvent dans les Chaires de Profeſſeurs. Les Recommandations & l'eſprit de Parti ont part, dans ces choix, autant qu'en tout le reſte. Un homme a voyagé avec quelques jeunes Seigneurs : ſous le nom de Gouverneur, il leur a ſervi de Maître d'Hôtel, quelquefois de Brecteur ; Il s'eſt enyvré avec eux, & il a eu bien des complaiſances qu'il ne devoit pas avoir : Il s'agit de le recompenſer ; Une Chaire de Profeſſeur ſe trouve à propos vacante, on a aſſés de crédit pour la lui faire obtenir indépendamment de ces circonſtances. Ceux qui ont le plus d'interêt à faire placer dans ces Chaires les plus capables, ſe diſpenſent le plus ſouvent des ſoins néceſſaires pour s'en aſſurer, & s'en rapportent à des gens dont les Préjugés, l'Interêt & les Paſſions régleront le langage.

Lors même qu'on veut faire attention au Mérite, on prend ſouvent pour *Mérite* & pour *Capacité* ce qui ne l'eſt point : Un homme ſans eſprit, ſans goût, ſans ſavoir vivre, ſans dextérité, pour former l'Eſprit des Jeunes Gens, pour les inſtruire de ce qui leur convient, pour leur rendre aimable ce qu'ils doivent ſavoir, pour choiſir dans les Sciences ce qui peut leur être utile; Un homme à qui tous ces talens ſi néceſſaires manquent, ou qui ne les poſſede que dans un dégré très-imparfait, ne laiſſera pas d'être regardé comme un homme admirable, parce qu'il marche & parle peſamment ; (Il ne laiſſeroit pas de marcher & de parler ainſi par affectation, quand même ſon corps ſeroit plus leger,) parce que ſon Eſprit ſe trouve accablé ſous le poids de mille Queſtions, dont il a chargé ſa Mémoire ; Queſtions qui s'y préſentent en foule lorſqu'il n'en a pas beſoin ; beaucoup plus ſouvent qu'elles ne ſe préſentent à propos ; N'importe ; il ſemble qu'il crache la Science : Ainſi ce Maître Pédant obtient ce qu'il veut, & on lui donne le Droit de gâter les Eſprits.

Je reviens au déſordre avec lequel les Jeunes Gens conduiſent leurs Etudes. Dans la plûpart des Univerſités on étudie ce qu'on veut, & on choiſit des Maîtres comme on le trouve à propos ; On entreprend l'étude de la Médecine, du Droit, de la Morale, de la Théologie, ſans avoir jamais appris de quelle maniére & dans quel ordre il faut étudier, quelles Régles il faut ſuivre pour ne ſe tromper pas, ſur quels Principes il faut raiſonner, quelles ſont les Préventions & les ſources d'Illuſions contre leſquelles il faut être en garde, & de quelle maniére on peut s'en garantir ; On entreprend l'Etude du Droit Civil, ſans avoir étudié, ni l'Hiſtoire Grecque, ni l'Hiſtoire Romaine, ni celle du Pays où l'on vit, & où l'on a fait quelques changemens aux Loix Romaines : On ſe contente d'apprendre à manier les Loix, à s'en ſervir & à en abuſer, on s'en inſtruit en vuë de pouvoir raiſonner, ſur quelque cas que l'on ſoit conſulté, & d'être en état de plaider le pour ou le contre, ſuivant qu'on en ſera prié ou payé, & de donner par-là un Fleau de Genre humain : faut-il s'étonner ſi ceux qui n'ont jamais bien étudié le Droit, qui n'ont jamais voulu ſavoir par quelle route on parvient à la veritable connoiſſance, & qui, ſans ſe mettre en peine de le demêler d'avec l'Injuſtice, ont ſimplement donné leur attention à ſe rendre familier l'Art de le combattre, comme celui de le défendre; faut-il, dis-je, s'étonner ſi ces gens-là, quelque ſavans qu'on les croye, ne ſavent rien certainement ?

On ſe jette de même dans le vaſte Océan des *Controverſes*, ſans avoir appris par l'étude de *l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, quelles en ont été les occaſions, & ſans s'être pourvû, par une lecture & une méditation attentive de l'Ecriture Sainte, des principes néceſſaires pour les décider.

Si l'on demande dans quelles diſpoſitions il faut ſe mettre, pour ſe rendre veritable Diſciple de l'Eſprit de Dieu qui parle dans l'Ecriture ; Combien peu s'en trouvera-t-il qui puiſſent ſatisfaire à cette Queſtion ? Combien peu s'en trouvera-t-il, qui, s'ils veulent parler ſincérement & en conſcience, ofent dire qu'ils ont fait, pour ſe procurer ces diſpoſitions tout ce qu'il étoit eſſentiel de faire ? Ne s'en trouve-t-il pas au contraire qui diſent tout ouvertement, que l'Etude de la Religion par l'Ecriture Sainte eſt une Etude ténébreuſe, & qu'il faut préalablement s'être bien affermi dans la connoiſſance de la Tradition, afin de n'expliquer l'Ecriture Sainte que conformément aux Idées & au Langage d'une certaine Communion ? A la verité, il en eſt qui ſe défendent de parler ainſi ; ils ſe fâcheroient même, ſi on leur ſoupçonoit qu'ils penſent de cette maniére : Mais en vain, loin de l'avouer, ils affirment tout le contraire. Les Conſeils qu'ils donnent aux autres & leur propre Pratique ne s'accordent point avec les Sentimens reſpectueux qu'ils veulent qu'on leur attribue pour l'Ecriture Sainte. Cette Sainte Ecriture recommande ſur tout la *Paix*, le ſupport, la tendreſſe, comme la livrée de JESUS CHRIST. Il eſt des Queſtions dont la diſcuſſion n'eſt pas néceſſaire, & ſur leſquelles, par conſéquent, il eſt de la prudence & de la Moderation Chrétienne de ne pas diſputer, ou du moins de ne pas s'échauffer. Qu'importe ? On croit voir dans un Catéchiſme des principes d'Intolerance : On l'a appris dans ſa jeuneſſe, on veut que tout ce qui y eſt contenu ſoit abſolument néceſſaire, & on ne ſauroit, ſans crime, reconnoître pour un frére, pour un homme de bien, pour un Enfant de Dieu, & un objet actuel de ſa Miſéricorde, quiconque avoue qu'il n'a pas d'aſſés bons yeux pour ne pas voir que tout ce qui y eſt renfermé eſt auſſi certain qu'aucune des verités que J. C. ait prononcée immédiatement. C'eſt ainſi que, ſans l'avouer, & quelquefois ſans

le croire, on prend pour Régle du ſens de l'Ecriture Sainte des Ouvrages compoſés par des hommes qui ne ſont pas au deſſus de l'erreur ; on ſe remplit l'eſprit des idées qu'on y trouve, & quand on paſſe à la lecture de la Révélation on y prête ces idées dont on a rempli ſon Eſprit : Il en eſt même qui diſent ſans façon que s'y prendre autrement, *& s'attacher à la lecture de l'Ecriture Sainte ſans ces préparations* (beaucoup plus propres à y faire chercher ce qu'on veut qui y ſoit, qu'à y faire voir ce qui y eſt effectivement) *c'eſt ne ſavoir ce qu'on fait, c'eſt vouloir* VOLER SANS AILES.

Une préparation très-néceſſaire à un Théologien c'eſt l'Intelligence des Langues Grecque & Hebraïque, mais pour ne rien dire du grand nombre qui s'en paſſent très-cavalierement ; Parmi ceux qui les étudient, & parmi ceux-là même qui en ſont leur Capital, combien ne s'en trouve-t-il pas qui ſont très éloignés de les ſavoir utilement ? C'eſt le génie de ces langues qu'il faut ſe rendre propre ; Il y a mille vétilles, & mille minucies de Grammaire qui ne contribuent point à acquerir cette connoiſſance, & c'eſt à ces minucies pénibles qu'une partie des Savans ſe bornent. Seneque ſe mocquoit, & de tout temps pluſieurs perſonnes ſe ſont mocquées, des recherches & des diſputes des Grammairiens ; Mais c'eſt là une maladie dont les *Cenſures* du BON-SENS, & les *Satyres* des gens d'Eſprit n'ont encore pû guérir les hommes ; Aujourdhui, comme autrefois, on néglige ce qu'on pourroit apprendre & qu'il ſeroit très utile de ſavoir, pour s'abandonner à ce qu'on ne ſauroit découvrir, & dont on ne tireroit aucun fruit, quand même on s'en inſtruiroit avec certitude ; Quand on néglige ainſi l'étude du *Certain*, pour courir après *l'Incertain*, quand on bâtit ſa Théologie ſur des Traditions & ſur les Idées des hommes, comme ſur ſes premiers Fondemens, faut-il s'étonner ſi l'on ſe partage, & ſi ſouvent l'on n'arrive pas même à des Vraiſemblances ? Mais ces fautes, où une partie des hommes tombent, ceux qui voient bien comment on y tombe, ne ſauroient-ils les éviter ?

Dans les Académies où l'on étudie ſans ordre, où les jeunes gens qui s'y rendent ſont indifferemment reçûs, dans les Auditoires de Droit, de Théologie & de tout ce qu'il leur plaira, ſans avoir poſé aucun des Fondemens néceſſaires pour y réuſſir, le moyen d'arriver à la Certitude, dont l'Evidence & la netteté ſont les Caractéres ; le moyen, dis-je, d'y arriver, quand on étudie avec cette confuſion, quand on néglige les Principes d'où tout dépend, & que l'on commence ſouvent par où l'on devroit finir ? Il en eſt où regne une confuſion d'un autre genre : On y oblige la Jeuneſſe d'étudier tout à la fois, *Logique*, *Phyſique*, *Morale*, *Grec*, *Hebreu* : Vous diriés qu'on a peur qu'ils ne prennent quelque goût pour l'Examen, & qu'ils n'en contractent la fatale habitude : On ne leur en donne pas le temps, & la plûpart ont achevé ce qu'ils appellent leur Cours, ſans avoir penſé qu'il pourroit y avoir une autre route, pour arriver à la Science, que celle de ſe mettre, bien dans la memoire, les lecons de leurs Maîtres & d'en comprendre, au moins de gros en gros la ſignification, & la plûpart d'entr'eux ſe ſentent toute leur vie de la confuſion avec laquelle ils ont commencé leurs études.

Pour avoir étudié tout à la fois, diverſes Langues, ils n'en ſavent aucune, pas ſeulement leur langue maternelle. Il ne leur eſt pas poſſible de dire quatre paroles ſur une Science, ſans que leur eſprit s'échape incontinent ſur les Matiéres d'une autre. Ils mêleront la Théologie avec la Phyſique. Ils confondront pêle mêle ; Morale, Critique, Hiſtoire, Droit, non ſeulement le Civil, mais encore le Naturel ; la Chronologie avec l'Eloquence, la Philologie Grecque & Hebraïque, avec l'Art Oratoire & la Poëſie Latine ; S'il n'étoit pas poſſible de trouver dans le Genre humain, des hommes d'une autre trempe, les Pyrrhoniens auroient raiſon de dire qu'il faut abandonner l'eſperance de ſavoir quelque choſe certainement.

On en a des preuves imprimées

Je n'ai encore parlé que de ceux qui étudient mal, mais que n'y a-t-il point à dire ſur ceux qui n'étudient point, ou qui n'étudiant preſque point, ne laiſſent pas de parvenir au Titre de Savans. Le nombre n'en eſt pas petit, & par conſéquent il y a un grand nombre de ceux qui portent ce Nom : desquels les Pyrrhoniens ne peuvent non plus ſe prévaloir que de la Multitude à plus ignorante ; Depuis deux Siécles pourroit-on nommer dix perſonnes, à qui on ait refuſé le Titre de *Docteur* ? Faut-il d'autres preuves que ceux qui le conférent ſont animés d'un eſprit d'interêt ? Avec moins de Cent Ecus un ignorant acquiert un Titre, en vertu duquel il impoſera à la Multitude, & plusieurs ſe repoſant ſur la force de ce Titre, ſur laquelle ils comptent de bonne foi, remettront leur vie entre les mains d'un homme qui ſe fera bien payer pour la leur faire perdre. C'eſt ainſi qu'on entreprendra un Procés, où l'on ſe ruinera, fondé ſur les graves réponſes & les rapſodies étendues, d'un homme titré par une Univerſité célébre, & qui veut rattraper l'argent que lui coute ſon Titre.

Combien de Talens, combien d'habileté, ne demande pas la Charge de Paſteur ? Combien de Qualités naturelles & acquiſes n'eſt-il pas néceſſaire de poſſeder, dans un degré exquis, pour éclairer une infinité d'eſprits bouchés, peſans, prévenus, qu'on eſt appellé à inſtruire ; pour les convaincre de la Verité & de l'Exiſtence de ce qu'ils ne voyent pas, au point de les en perſuader, au moins à peu pres, comme ils le font de ce qu'ils voyent, & de leur faire préferer l'Interêt à venir de leurs Ames, à toutes les Douceurs préſentes des Sens ? Mais avec quelle facilité, ne confére-t-on pas ce caractére ſi ſacré & ſi important, & quelle Indulgence également funeſte pour les Paſteurs & les Troupeaux, ne ſe permet-on pas, quand il s'agit de les examiner & de les choiſir ? Après cela que les Pyrrhoniens s'écrient qu'on ne peut rien ſavoir, parce que ceux qui doivent ſavoir beaucoup, & qui n'ont rien voulu apprendre, ne ſavent que très-peu de choſe.

Il y a tant de remarques à faire ſur ceux qu'on honore du titre de Savans, qu'il eſt difficile de les exprimer dans un ordre éxact, tant on eſt emporté par la vaſte étendue du ſujet ſur lequel on réfléchit.

On compte pour un Etudiant diſtingué celui qui décrit exactement les *Dictats* de ſon Profeſſeur, qui en met au net les Copies, qui de ſon Papier les fait paſſer dans ſa Mémoire ; les prononce & les ſoûtient enſuite comme des Oracles. Il fait faire quelques Objections, que ſon Maitre ſe plait à réfoudre, & il ne manque pas de les lui faire dans l'Occaſion : Il ſait de même les Réponſes dont le Maitre approuve qu'on ſe ſerve, & il n'a garde de les oublier : Sa Délicateſſe à cét égard va ſi loin qu'il ne veut pas même en apprendre d'autres. Mais ne liſant que les Ecrits de ſon Oracle, quand il les a une fois appris, il a bien du temps de reſte ? Cela eſt vrai, auſſi en profite-t-il ; Il joüe, il s'enyvre, il fait des querelles, il bat & il eſt battu, ſuivant que le bonheur ou le malheur lui en veut ; il paſſe les Nuits à courir les rües, il s'endort quelquefois dans les Carrefours, & à l'imitation de Diogéne, il ſe couche dans des Tonneaux quand il en peut trouver. Cependant, à meſure qu'il boit & qu'il fume, ſon Rang s'avance inſenſiblement avec ſes années, & des Conjonctures heureuſes pour lui, apres l'avoir fait paſſer par des degrés inférieurs, le placent enfin dans une Chaire Académique, & il ſe voit, par éxemple, Profeſſeur en Philoſophie. Alors il reprend les

Chaires

Cahiers qu'il avoit mis à part & qu'il avoit en partie oublié, obligé A) qu'il étoit de penſer au Droit ou à la Médecine ou à la Théologie, & de mettre dans ſa Mémoire les Maximes autoriſées par ſes Maitres, & occupé encore à guerir ou à tuer des malades, à faire gagner ou perdre des Procès, ou à réciter, dans des Egliſes de Campagne, quelques Analyſes de Textes amplifiées. Mais en reprenant ſes Cahiers, s'il a un peu de Délicateſſe & de Vanité, & s'il veut auſſi paſſer pour Auteur, il change quelques-unes des expreſſions qu'il a reçues autrefois de la bouche de ſon Profeſſeur, ou qu'il a copiées de ſes Ecrits; il en change encore un peu l'ordre, il fait de la *Troiſieme* partie la *Seconde*, du *Cinquieme* Chapitre le *Troiſieme*; Il retranche auſſi quelques endroits & il met à leur place quelques lambeaux de quelques autres Auteurs, bons ou mauvais, & il appelle ce Mélange *Philoſophie Eclectique*, c'eſt à dire, Philoſophie libre, Philoſophie choiſie. Chacun aime ſon ſemblable: Celui-ci aura à ſon tour des Animaux qui le prendront pour un Oracle; auſſi les honorera-t-il d'une approbation diſtinguée: Il regardera les Pareſſeux avec mépris ou avec indifférence, ou favorablement même, ſuivant les égards qu'ils auront pour lui; mais il haïra, il tarhupinera & il maltraitera ceux qu'il lui plaira d'appeller, *Novateurs, brouillons, Chicaneurs, Préſomptueux, petits Génies, mais enflés*. C'eſt ainſi que l'Eſprit d'Examen, unique moyen de parvenir à la Certitude, ſe perd & demeure enſeveli.

Ce n'eſt pas tout; Apres avoir occupé quelques années les dernieres places d'une Académie, s'être trouvé fort heureux de les occuper, il lui prend envie de monter à une plus haute, & d'obtenir, avec un Rang plus honorable, de plus grands revenus: Cela eſt fort naturel: Il eſt mortifiant de voir, d'année en année, quelque nouveau venu occuper les premiers poſtes, pendant qu'on demeure dans les derniers. Cela eſt cauſe qu'après avoir dicté un Cours de Logique, de Phyſique ou de Morale, & ſe l'être rendu familier, on n'y penſe plus, & on tourne toutes ſes vûes du coté de quelque place plus honorable & plus lucrative; c'eſt à dire on penſe à quelque Chaire de Droit ou de Théologie, ſuivant qu'on ſe trouve plus à portée de parvenir à l'une ou à l'autre; Des-là on n'enſeigne plus que négligemment ce dont on eſt chargé, on ne s'étudie point à s'emparer de l'attention de ſes Diſciples & à leur former le goût par des tours vifs & animés: On rebat languiſſamment les mêmes choſes, toûjours ſur le même ton, ou même ſur un ton de jour en jour plus négligé, & cette habitude qu'on a pris une fois d'enſeigner *perfonctoirement* une Science dont on étoit lâs, on la conſerve encore quand on eſt parvenu à une Faculté ſupérieure, dont on faiſoit ſon but. Que les Diſciples, que l'on a, s'inſtruiſent ſolidement ou non, c'eſt dequoi on ſe met peu en peine; Il faut conſerver ſa Vie, & ménager ſa ſanté, afin de jouïr longtems d'un revenu qu'on a ſi longtems ſouhaité, & qu'on a été enfin aſſés heureux d'obtenir.

Faut-il s'étonner ſi l'on ne trouve pas de la Lumiere & de la Certitude parmi ceux qui étudient ainſi? Dans les Ouvrages de ces Auteurs, il ne ſe peut que le *Vrai* ne ſe trouve mêlé avec le *Faux*, & *l'Incertain* confondu avec le *Certain*; On ne connoit pas aux Titres ſi les Livres ſont partis d'une bonne main, & s'ils ont été dictés par un bon génie: De plus comme on peut s'écarter des Régles, & de l'attention qu'on doit donner à ſon ſujet, en diverſes maniéres, il ſe peut que des Livres renferment du Bon, & en renferment beaucoup, ſans que pour cela, il faille les lire ſans diſcernement. Tel a tiré d'ailleurs ce qu'il a fait entrer de judicieux dans ſon Livre, qui ne l'a gaté que pour y avoir mis du ſien. Ainſi plus on réfléchit ſur les Savans & ſur leurs ouvrages, plus on ſe convainc de la néceſſité de lire avec Diſcernement; Ce n'eſt pas la Lecture, c'eſt la maniére de la faire, qui éclaire les gens d'Etude de la connoiſſance de la Verité; Mais on n'a qu'à réfléchir ſur ce que je viens de dire, pour ſe convaincre combien ce tour d'eſprit, qui met en état de lire avec ſuccès, eſt rare parmi ceux qui font profeſſion de Science; Les naturels les plus heureux ont beſoin d'une Education qui y réponde, pour pouvoir être comprés au nombre des Bons Génies. Quelle Education les Laboureurs, les Artiſans, & en général les gens du bas ordre, donnent-ils à leurs Enfans? Qu'eſt ce qu'un homme qui a du ſens découvre dans ces Maſſes informes, qui lui donne lieu de conjecturer que les Sciences réuſſiront entre leurs mains? Leur vivacité, quand ils en ont, n'eſt tournée que du côté du mal, & ſe borne à ſervir leur malice & leur ſenſualité. Voilà d'où ſortent les Etudians donc les Académies font pavées: Ceux qui ont eu une plus heureuſe Education en perdent bien tôt les fruits dans le commerce de cette multitude de Camarades, & ils donnent d'autant plus aiſément dans leurs maniéres, que leur Education les y a même préparés en partie, puiſque preſque tous les Précepteurs ſont tirés de la foule dont je parle. Voulés vous bien-tôt connoitre le génie de la plûpart de ceux qu'on appelle Savans, leur bon Goût, leur Jugement, la juſteſſe de leur Eſprit & de leur maniére de penſer? Voyés les en Converſation, voyés les à Table: D'où quel fond de férieux ne faut il pas être pourvû, pour ne pas leur rire au nés, quand on entend leurs Complimens! Quel Galimathias que leurs Lettres! Que d'embarras! Que de Groſſiéreté! Que de pédanterie! Que d'oubli des bienſéances! *De gens ainſi faits ne mettent preſque rien en évidence, tout ce qui paſſe par leurs mains en devient plus obſcur & plus embarraſſé. Donc il faut déſeſperer de parvenir à quelque connoiſſance de la Vérité, & cette prétention paſſe la portée du genre humain*: Belle concluſion! & les Pyrrhoniens ne méritent-ils pas qu'on ſe mocque d'eux quand ils nous donnent des perſonnes de ce caractére pour le *non plus ultra*, pour le dernier terme, & pour les plus parfaits modéles, de la perfection humaine.

J'ai pris pour éxemple un Profeſſeur de Philoſophie: Il eſt facile d'étendre ce que j'en ay dit aux autres Facultés. Un Profeſſeur en Théologie compoſe le matin une Leçon qu'il va lire après-midy. Il a de la Santé, il aime ſon Cabinet, il eſt Laborieux. Au bout de peu d'années, il a écrit aſſés de telles leçons pour en faire un *In Folio*. Il n'y en a point qu'il n'ait écrit fort à la hâte, le temps preſſoit, & même il n'étoit pas toujours également bien diſpoſé: C'eſt beaucoup qu'il ait pû, en ſi peu de temps faire mitre tant de Penſées dans ſon Eſprit, & y joindre celles qu'il a copiées des autres Auteurs. Un Examen éxact auroit demandé beaucoup plus de loiſir. D'ailleurs quand éxaminer? Il faut continuer les Leçons & trouver chaque jour de nouvelles choſes à dire, ou copier & repéter, à peu-près comme ſien, ce que d'autres ont déja dit. Mais au bout de dix ans, il ne ſe voit que de nouveaux Ecoliers. Il pourroit donc ſe diſpenſer de compoſer & ſe borner à recommencer ſes Anciennes Leçons après s'être donné le temps de les éxaminer. Par malheur, elles

I ſont

(A) M. Bayle Lettre xx. avoue qu'appelé à Sedan, il ſe vit obligé de raſſembler tumultuairement ſes Idées de Philoſophie diſperſées. Il falloit l'avoir bien peu aimée.

Lettre xxvii. Quoique j'aye fort travaillé depuis que je ſuis ici, je puis dire que je n'ay rien fait. La Compoſition & la Correction de mon Cours, mes Leçons publiques & particulieres me dérobent tout mon temps.

ſont déja imprimées, ou, ce qui revient au même, entre les mains d'une infinité de Diſciples. Et quand cela ne ſeroit pas, le moyen de ſe réſoudre à entreprendre l'Examen ſevére d'un Travail de pluſieurs années: Il ne faudroit que cinq ou ſix Erreurs, pour mettre dans la néceſſité de refondre tout. Le doux plaiſir que l'on goûte à croire ce qui eſt agréable & à rejetter ce qui déplait, engage à écarter ces Idées d'un Examen, & celles de ſes ſuites. Ces Idées même qui, ſi on les ſuivoit, pourroient aboutir à faire changer de ſentiment, ſont effrayantes, & on les regarde comme des Tentations de l'Eſprit Malin. Quoi! On a invoqué Dieu, en commençant ſes Leçons; On lui a rendu graces, après les avoir finies, & après cela on iroit ſe mettre dans l'eſprit qu'on a enſeigné, en ſon Nom, diverſes erreurs! Un Docteur a déja vû ſortir de ſon Auditoire, pluſieurs MINISTRES DU St. EVANGILE, qui ont porté, dans les Chaires de L'EGLISE, les Leçons qu'ils ont reçûes de lui & en ont édifié leurs Peuples. Quand il y auroit quelque choſe à réformer dans ces Leçons à les regarder en elles mêmes, la Prudence & le Zéle pour l'Edification publique défendroient d'y toucher. Les Peuples qui ne croyent preſque rien que par l'effet de la Coûtume ſeroient trop troublés de ces Changemens.

Un Profeſſeur qui a compoſé avec un tel Eſprit d'Examen, & de Diſcernement, & avec une telle Circonſpection, ou, pour m'exprimer dans un Stile plus intelligible à tout le monde, un Profeſſeur qui n'a compoſé qu'avec cette Témérité & cette Rapidité, ne laiſſe pas, s'il vit longtemps de ſe faire un très-grand nombre de Diſciples, & d'influer ſur leurs Etabliſſemens: Sa Voix devient donc la *Voix Publique* & dès-là elle paſſe pour la *Voix de Dieu*. Une Queſtion eſt agitée dans un Synode: Tous ceux qui le compoſent s'accordent à lui donner la même Solution, & d'où vient un ſi grand accord? C'eſt que chacun d'eux repéte ce que ſon Maître luy a dit & luy a fait apprendre par cœur. Il eſt viſible qu'il vaudroit autant que le Synode s'en remit à la Déciſion d'un ſeul Homme: Il eſt beaucoup plûtot fait de conſulter un Pape, que d'aſſembler un Concile. Mais parlons ſérieuſement. Pendant que ce Docteur vivoit, un peu plus de Précaution, un peu plus de Temps donné à l'Examen des ſes Ouvrages l'auroit engagé à y faire lui même quelques Corrections. Je dis plus encore; Lors qu'il n'occupoit que depuis quelques années la Chaire, où il a enſeigné ſi longtemps, ſi quelqu'un de ſes Collégues, ou quelque Etudiant même avancé, diligent, attentif, & diſtingué par ces endroits, lui avoit propoſé modeſtement quelques difficultés, lui avoit demandé modeſtement quelque éclaircíſſement raiſonnable, peut-être auroit-il rectifié ſes propres penſées. Quoi donc! Ces Corrections, qu'il ne s'eſt pas donné le loiſir, ou qu'on ne luy a pas fourni l'occaſion de faire, ſont défenduës pour jamais, il n'y faut plus penſer! Le Temps préſerit contre la Verité & l'Erreur, à force d'être repétée, change de Nature.

Quand les Pyrrhoniens alléguent les différentes Modes & les différentes Préventions des Peuples, l'Obſtination enfin de chacun en faveur de ſes Modes & de ſes Préventions, comme une Preuve que le Genre Humain eſt condamné à vivre dans l'Incertitude, & que ce que chaque Particulier peut faire de meilleur, c'eſt de s'en tenir à ce qu'il trouve établi dans ſa Patrie, ou dans le Pays, où ſon ſort l'engage à vivre, les Perſonnes de Bon-Sens ſe mocquent d'eux, & ont raiſon de s'en mocquer comme nous l'avons vû. Mais doit-on plus reſpecter les Modes & les Préjugés de ceux qu'on appelle Doctes, & l'Argument, que les Pyrrhoniens en tirent, doit-il paroître plus Solide à ceux qui connoiſſent ces prétendus Savans?

Le gros des Peuples n'examine point & ne ſait rien ſurement: Donc l'Examen ſeroit une peine inutile, il n'y faut plus penſer. L'abſurdité de cette Concluſion ſaute aux yeux. Mais les gens de Lettres examinent-ils avec plus de Courage & de Circonſpection? Péſe-t-on leurs ſuffrages, ou ſi on les compte ſeulement? & une infinité de gens ne donnent-ils pas tête baiſſe, dans ce qu'a penté une ſeule tête. Voulés vous ſavoir ſi un Zéle reſpectueux pour la Verité & le Déſir pur & ſincére de la connoitre certainement, eſt leur principal Motif, ou ſi ce Motif ſe trouve chés eux Inférieur de beaucoup à l'empreſſement pour des Récompenſes, pour des Penſions & pour des Rangs? Rendés-vous attentif aux agitations ſcandaleuſes avec leſquelles on ſe diviſe, & on cherche réciproquement à ſe décréditer, dès-qu'il s'agit d'un Emploi auquel pluſieurs penſent. Non ſeulement les Prétendans ſont diviſés entr'eux; Mais chacun d'eux a encore ſon Parti, & par là les *Diviſions* ſe multiplient toûjours plus.

XXIII. ON DIRA peut-être que j'élude la Queſtion, & que pour arracher aux Pyrrhoniens l'Argument qu'ils tirent de la Diverſité des Opinions, & de l'obſtination ſi peu raiſonnable, avec laquelle chacun ſe roidit dans ſes ſentimens, je fuis entré dans un trop long détail de ce qu'il y a de plus à reprendre dans la République des Lettres. On ajoûtera que Perſonne n'ignore, qu'il eſt des Savans tour différens de ceux dont je viens de parler. On voit parmi ceux qui font Profeſſion d'aimer les Lettres & de les cultiver, des Hommes Polis des hommes qui ſavent vivre, & qui, par-là même qu'ils ne manquent jamais à aucune Bienſéance, font voir à quel point ils ſont capables d'Attention & de Penſer juſte. On voit encore, parmi les Gens de Lettres des Génies auſſi Supérieurs, d'une Pénétration, d'une Sagacité, d'une Etendue d'Eſprit, auſſi vaſte & auſſi exquiſe que dans aucune autre Profeſſion. D'où vient donc qu'ils ne conviennent pas plus entr'eux que les autres, en matiére de Sciences? C'eſt dequoi il ne me paroit pas difficile de découvrir la raiſon. Les uns, après avoir enrichi leur Mémoire de quelques Connoiſſances agréables, & s'être fait une certaine habitude d'une médiocre Attention, ne penſent plus qu'à profiter de leurs Etudes, dans le Commerce des Perſonnes qui ne veulent pas ſe donner la peine de rien approfondir, & qui ne demandent que du *Superficiel* énoncé avec Elégance. Ils font conſiſter leur félicité à s'anuſer, à paſſer leur vie ſans ſe fatiguer par trop d'attention; Il leur ſuffit qu'ils ayent trouvé le Secret de plaire & d'être agréablement dans le Monde. D'autres ont plus d'ambition; Ils veulent y dominer; Ils ſentent la Supériorité de leur Génie, & leur Inclination les détermine à croire qu'ils ne ſauroient en faire un plus bel emploi. Quand on s'eſt livré au Deſſein de ſe faire un Nom, & de s'attirer une certaine conſideration diſtinguée dans la République des Lettres, les Méditations les plus attentives & la Circonſpection la plus éxacte à démêler ce qu'on peut donner pour Certain, d'avec ce qu'on ne connoit pas encore avec cette Evidence, ne ſont pas les Moyens les plus prompts & les plus ſûrs d'arriver au But qu'on ſe propoſe. Dix ou Douze perſonnes habiles, & bien capables de juger du vrai Mérite d'un Ouvrage, ne ſuffiſent pas pour établir la Reputation d'un Auteur, au point de lui donner un grand Crédit dans la République des Lettres. C'eſt une *République factieuſe*: Elle a ſes Démagogues. Tantôt cette Multitude ſe donne de grands Airs, & décide elle-même du Mérite des Auteurs, dont elle juge par le Nombre & par la Groſſeur de leurs Ouvrages; Tantôt elle ſe laiſſe conduire en aveugle par quelques perſonnes en place, & c'eſt ce qui lui arrive le plus ſouvent. Alors elle juge de l'Habileté des Ecrivains & de ceux qui paſſent pour Doctes,

Remarques ſur les Savans d'un Rang & d'un ordre diſtingué.

Voyés Art. XII & XIII.

Docteurs, par le Rang qu'ils tiennent dans le Monde & par la Figure qu'ils y font. Par cette raiſon ſi l'on veut obtenir les acclamations de la Multitude, ſi l'on veut la mettre dans ſa dépendance & la tourner comme l'on veut, il ne ſuffit pas de lui donner beaucoup d'ouvrages & d'en donner de Gros. Les gros Volumes, par leſquels on lui impoſe quelquefois, ſont encore trop aiſés & trop de gens s'en mêlent, pour ſe procurer par là l'honneur d'une grande diſtinction. Il ne ſuffit pas même de ſe fixer à quelques Ouvrages très-Judicieux, très-éxactement démontrés, & de ne s'en permettre aucun autre. Pour peu que l'Ambition domine ceux qui ſont capables de prononcer ſur des Livres de cette nature, & d'en ſentir le Prix, ils ne diront point ce qu'ils en penſent, ils iront au contraire juſqu'à s'efforcer d'y trouver des Défauts & d'en perſuader la Multitude. Si donc l'on veut briller dans la République des Lettres & s'y voir force Diſciples, le grand point eſt de ſavoir faire ſa Cour aux Puiſſances & ſe mettre par là en pouvoir de faire à ceux qui en dégendent, ou beaucoup de Bien, ou beaucoup de Mal, ſuivant qu'ils auront ou n'auront pas aſſés de Docilité & de Zéle pour embraſſer & ſoutenir tout ce qu'on trouve à propos qu'ils embraſſent & qu'ils ſoutiennent. Voilà à quoi des Génies du Premier Ordre donnent quelquefois, & ſouvent même, toute leur Application & tout leur Temps, & voilà à quoi ils la perdent par rapport à la Certitude des Sciences qu'il leur auroit été facile de pouſſer, s'il leur avoit plû de faire un meilleur uſage de leurs Talens.

Un homme de condition fait ſes Cours Académiques avec rapidité, afin que les Titres qu'il acquiert, l'un après l'autre, lui faſſent dans la ſuite d'autant plus d'honneur, qu'il les aura obtenus plus jeune; Il n'en ſauroit pas gré ſans cette diſtinction, & il ſe croiroit trop confondu avec la foule & le vulgaire des Docteurs. Or par-là même qu'il va ſi vîte, il n'éxamine rien. Cependant ſon Nom & ſes Parens le portent bientôt dans un Poſte, où il ſe voit environné de gens qui lui font la Cour. Dès-là il tourne ſes penſées à ſe rendre Protecteur de ſes Cliens, & il regardera it comme une tache à ſon Nom & à ſon Rang, ſi d'autres avoient plus de ſoin que lui des perſonnes qui s'attachaſſent à eux, ou venoient plus heureuſement à bout de leur procurer des avantages.

S'agit-il de terminer quelque Controverſe, de régler quelque Point de Diſcipline, ou de prévenir les effets de quelque Diſpute, on ne s'avisera pas d'aller chercher, dans quelque retraite, un homme parfaitement éloigné de tout Eſprit de Parti, & qui faſſe conſiſter ſon Devoir & ſon Bonheur à s'inſtruire de ce qui eſt Vrai, avec autant de Tranquilité, de Modeſtie & de Déſintéreſſement que d'application; C'eſt à quoi on ne penſera point. C'eſt aux plus alterés, faiſſent-ils les plus Ignorans & les plus remplis de préventions, à dicter aux autres hommes ce qu'il leur eſt permis de penſer, & ce qu'ils ſont obligés de faire.

Encore eſt-on bien heureux, quand ceux qui aiment à ſe donner cette Autorité, veulent bien, par l'effet d'une Ambition noble & délicate, & par celui de la Politeſſe, dans laquelle ils ont été élevés, donner au moins de temps en temps, une attention favorable aux Perſonnes de Mérite, & qui ont aſſés d'eſprit & d'uſage du monde, pour ſavoir s'éxprimer avec une honnête Liberté, ſans manquer au Reſpect qu'eſt dû à ceux auxquels ils s'addreſſent. En ce Cas, on peut engager un Homme, d'un grand Rang, à réfléchir ſur l'importance des choſes ſur leſquelles il décide, & ſur le danger où il éxpoſe ceux qui ſont diſpoſés à ſuivre ſes Déciſions ſans les éxaminer.

Pour moi je croirois faire honneur aux plus Riches & aux plus Puiſſans, en même temps que je leur rendrois un très-grand ſervice, quand je les aſſurerois, d'un ton ferme & d'un air ſincére, que je ne ſaurois me perſuader que je riſque de leur déplaire en leur ouvrant tout mon cœur? Mais pour réuſſir plus ſurement, je m'emparerois, ſi j'en avois l'occaſion, de quelqu'un de leurs anciens amis, de quelque ancien confident même des plaiſirs de leur jeuneſſe, ou de leurs vuës ambitieuſes; & ſi j'étois aſſés heureux pour trouver, dans une telle perſonne, du Bon-ſens & de la Probité, je l'engagerois à demander à ſes Patrons, depuis quand ils ſe ſont rendus ſi habiles? Depuis quand ils ſe ſont aſſés éclairés ſur des points très-difficiles, & s'en ſont aſſés convaincus, pour ne ſe faire aucun ſcrupule d'ordonner impérieuſement aux autres ce qu'ils doivent croire. Je ſouhaiterois qu'on les fit remonter au temps où ils étoient Ecoliers de Philoſophie, & qu'en ſuite on les priât de vouloir bien déclarer, d'année en année, depuis ce temps d'apprentiſſage juſques à celui où ils ſe trouvent. J'ai lieu de me perſuader que la plus grande partie de ceux dont je parle, ne trouveroient aucun intervale, depuis leur Enfance juſqu'à leur Elévation, pendant lequel ils ſe fuſſent donnés la peine, & ſe fuſſent même permis le loiſir de faire un Examen, je ne dis pas très-libre & très-exact, je me contente de dire médiocrement dégagé de Préventions, ſur des Sujets de quelque étendué. Mais ce projèt n'eſt pas d'une facile éxécution. Il eſt des Naturels féroces qui n'écouteroient pas deux fois des Repréſentations ſi ſincéres, ſi raiſonnables & ſi utiles même. On en choiſit quelquefois tout éxprès de tels, pour s'emparer de la Conſcience des Grands, & pour écarter tous ceux qui pourroient leur donner quelques ſcrupules ſur la vivacité & ſur les hauteurs avec leſquelles ils veulent ſe faire obéir, ſur des Matiéres qui ne ſont pas de leur Reſſort. Il n'y a rien dont on n'abuſe & qu'on ne mette en œuvre pour tourner leur Zéle du côté qu'on trouve à propos: On flatte toutes leurs Paſſions; On profite de tout ce que l'Ambition & que l'Amour propre ont de ſéduiſant; on nourrit leur Vanité, on favoriſe leurs Intrigues & leurs Amours. On ne néglige rien de tout ce qui paroît pouvoir contribuer à gagner l'affection & à ſe procurer l'appui des perſonnes qui les voyent de plus près & qui en ſont le plus favorablement écoutés. Quand je fais attention à tous les moyens dont on ſe ſert, pour déterminer un Grand à décider ſur des matiéres qui ne lui ſont point connues, & qui ne laiſſent pas d'être de quelque importance & quelquefois d'une très-grande importance, je ne puis m'empêcher de ſentir de la Compaſſion pour ceux que le gros des hommes admire le plus, & que la Multitude compte pour les ſeuls heureux. Je plains leur ſort &, dauſſe-je paſſer pour un Viſionaire, j'oſe prendre la liberté de faire cet aveu. Qui eſt-ce qui ignore que les Etudes des Grands ne ſe faiſent avec une éxtrême Précipitation? Ils ne ſont qu'effleurer les Sciences: L'Etude de la Réligion eſt même celle ſur laquelle on les arrête le moins. L'Age qui ſuccéde immédiatement à celui de leurs Etudes, étant l'âge des Paſſions les plus vives & des Diſſipations les plus agréables, dès qu'ils y ſont parvenus, ils oublient bientôt la plus grande partie de ce qu'ils ont appris, & ils croyent goûter le charmant plaiſir d'être libres & de ſe conduire à leur gré, quand ils ſe livrent au contraire à de nouveaux & très-dangereux maitres qui captivent leur Eſprit & leur Cœur.

On peut dire que les Princes, les moins diſſipés, le ſont infiniment, par rapport aux Sciences, à l'Etude deſquelles le ſoin du Gouvernement ne leur laiſſe pas, ou leur laiſſe peu, le temps de penſer. Cependant il s'eſt trouvé, parmi les Chrétiens, des Docteurs qui ne ſe ſont pas plûtôt vûs appuyés de leurs Maitres, qu'ils ont penſé à faire ſuccéder la Voye de l'Autorité, & de la Con-

trainte à celle du Raiſonnement & de la Douceur. Un Temps a été que le Monde s'eſt vû, tour à tour, *Orthodoxe* & *Arrien*, & a paſſé avec rapidité d'un de ces Sentimens à l'autre, ſuivant les différentes Hypothéſes qu'avoient embraſſé les Eccléſiaſtiques qui étoient le mieux en Cour. Les Anciennes Confeſſions de Foi étoient, tantôt changées, & tantôt rétablies; & un Empereur commandoit au reſte des Chrétiens de croire ce qu'un Evêque flatteur lui avoit dicté, non ſeulement ſous peine de ſon *Indignation* & de ſes ſuites; mais de plus, ce qui étoit encore tout autrement ridicule, ſous peine d'une éternelle *Damnation*. Prêter tout le poids de ſon Autorité aux Anathémes des Conciles, n'étoit-ce pas faire l'équivalent de ce que je viens de dire.

Pour peu que les Grands vueillent ouvrir les yeux, ils comprendront très-clairement que le Parti le plus raiſonnable qu'ils puiſſent prendre, & viſiblement le plus ſûr, c'eſt celui de la Modération; car Prémiérement ils éviteront par-là le danger qu'ils courent de ſe rendre Injuſtes & de perſécuter la Vérité: En ſecond lieu, dans les Cas mêmes où on les ſollicite d'oppoſer leur Autorité à des ſentimens Faux, ils feront toûjours plus d'honneur à la Vérité, quand ils n'entreprendront pas de la défendre contre l'Erreur, par des Voyes de fait & de violence. Il eſt beau de ſe perſuader que la Vérité ſera toûjours Victorieuſe à Armes égales: C'eſt trop ſe défier de ſa Force, c'eſt marquer qu'on ne la connoît pas cette Force, & qu'on n'en a jamais fait l'expérience, que de s'imaginer qu'elle ait beſoin, pour ſe ſoûtenir, d'un ſecours auſſi étranger que celui de la contrainte. Secours dont l'Hiſtoire de tous les ſiécles fait voir que l'Erreur s'eſt toûjours ſervie très-utilement; Tel a été ſon Recours ordinaire Où eſt l'homme qui, pénétré de la Lumiére de la Vérité, & la reconnoiſſant à l'Evidence, ſon propre & naturel Caractére, puiſſe s'imaginer que l'éclat de cette Evidence, dès-qu'on y oppoſera les Ténébres de l'Erreur, courra grand riſque de diſparoître, ſans qu'aucune réponſe ni aucun raiſonnement ſoit capable de la ramener? Ce n'eſt pourtant que par une Crainte, ſi injurieuſe à la Vérité, que des Gens, pour s'en conſerver la perſuaſion, ſe font une Loi Sacrée de vivre dans l'ignorance de tout ce qu'on peut lui objecter.

Les Souverains ne doivent pas ſe mettre dans l'eſprit, que le ſoin de conſerver la Tranquilité Publique, dont ils ſont chargés, les mette dans l'Obligation de s'oppoſer, par leurs Loix & par les menaces qui y ſont annexées, à la Diverſité des Opinions. Rien n'eſt moins fondé que ce ſcrupule. La Diverſité des Opinions ne va non plus, par elle-même, à déranger le Repos des Peuples, que la diverſité des Modes, des Arts & des Goûts. Les Animoſités naiſſent, & ſont naître enſuite les Troubles, lorſque les Partiſans d'une Hypothéſe portent leur Vanité & leur Impatience, juſqu'à vouloir réduire les autres à la néceſſité de Penſer comme eux, ou du moins à en faire ſemblant. Dans ces Cas-là, il eſt vrai, on condamne l'Impatience, on ſe récrie contre la Vanité, on ſe ligue enfin contre l'Injuſtice & la Violence. Mais rien n'eſt plus aiſé à un Souverain que de prévenir tous ces Inconvéniens. Dès-qu'il ſera connoître qu'il eſtime la Modération & qu'il aime les maniéres polies, ſur toute ſorte de ſujets; Dès-qu'il marquera du mépris pour les Impatiens & pour les Emportés; Dès-que les Savans ſeront les objets de ſa Protection, à meſure qu'ils paroîtront Raiſonnables & Modérés, dès-lors il n'aura plus beſoin de Loix, d'Edits & de Menaces, pour anéantir tous les Principes de Troubles & en prévenir la naiſſance.

Le Sens Commun dicte viſiblement ces Maximes. La Conduite de J. C. & de ſes Apôtres, & celle des prémiers Chrétiens, pendant trois ſiécles, la confirme; C'eſt ce qui ſaute aux yeux. Qu'y a-t-il de plus clair que ces Paroles du Seigneur. *N'appellés Perſonne ſur la Terre vôtre* PERE, *vôtre* MAITRE *& vôtre* DOCTEUR, *car* DIEU *ſeul eſt vôtre* PERE; J. C. *ſeul vôtre* MAITRE *& vôtre* DOCTEUR, *& quant à vous, Vous êtes tous* FRERES. JESUS-CHRIST parloit ainſi pour engager les *Juifs* à ſe tirer de la ſervitude des *Phariſiens* & à ſe faire un Devoir d'examiner après eux. Il nous apprend encore, en termes exprès, que *Son Royaume n'eſt pas de ce Monde* & dans ces paroles, il inſtruit ſes Diſciples de la Raiſon pour laquelle DIEU, qui l'aime & qui eſt ſon PERE, le laiſſe au *Pouvoir des Hommes*, & ne lui fournit point les ſecours par leſquels il lui auroit été très-facile de triompher d'eux, & ne lui permet pas même de faire uſage de ſa propre Puiſſance. *Matt.* XXIII. 8. XVIII. 36. *Actes.* XXVI. 53.

Ce ne ſont pas ſeulement les Gens de Lettres honorés de l'attention de leurs Princes, dont ils ont le bonheur d'approcher ſouvent, qui, au lieu de donner leur temps à étudier la Vérité, avec le Zéle & la Circonſpection qu'elle mérite, l'employent à travailler à leurs Deſſeins ambitieux; Il ſe trouve encore, loin des Cours, un grand nombre de Savans de cette humeur. Le Général d'un Ordre Réligieux ſe regarde, à peu près, comme un Général d'Armée. Il veut tout régler & il veut être inſtruit de tout ce qui ſe paſſe dans ſon Ordre, afin que tout y ſoit dans ſa Dépendance. Ce n'eſt pas en étudiant, & en paſſant ſes jours à examiner & à méditer, à chercher la Vérité & à la démeler de l'Erreur, dans la Retraite, & la tranquilité d'un Cabinet, qu'on ſe met en état de ſoûtenir un Poſte de cette nature, & de remplir ce qu'il demande. Ainſi, dans chaque Ordre ceux qui ont le plus de Génie, mais, en même temps, le plus d'Ambition, ſont bien ſouvent, ceux qui étudient le moins, & qui ſe diſſipent le plus par rapport aux Sciences: En vain ſont-ils, par leurs Talens, plus capables que les autres de réuſſir dans l'Etude, ils n'en étudient pas mieux.

Le Recteur Magnifique d'une Univerſité Célébre ſe regarde comme un petit Souverain, ou du moins ſe conçoit à la tête d'une Eſpéce de Souveraineté. Il a ſa République à conduire. Un Certain Eſprit d'*Intrigue*, de Reſſources, d'Expédiens, aſſés éloigné de l'Eſprit & du Goût propre à conduire un homme à une Erudition Solide, & quelquefois même aſſés éloigné de celui qui conduit à la Verru, qui l'affermit & la rend à toute épreuve, cét Eſprit ne laiſſe pas de mettre le Chef & les Sénateurs de cette République, en état de la mieux conduire, par rapport à de certaines Fins qu'on peut y'y propoſer. Il faut être en garde contre les entrepriſes d'un Magiſtrat, qui ſouhaiteroit de voir régner l'Ordre & la Tranquilité, de bannir la Licence qui corrompt les Mœurs & paſſe, comme une Contagion fatale, des Etudians aux Bourgeois, & ſi elle n'a pas cét effet, au moins trouble-t-elle ſouvent leur Repos & leur Sureté. Il faut que les Chefs d'une Univerſité ayent toûjours, par devers eux, une bonne Proviſion d'Argumens & quelquefois de Sophiſmes & d'Intrigues, pour ſoûtenir leurs *Immunités*, malgré tous les Deſordres qui en naiſſent & les plaintes continuelles du Public: Il faut qu'ils ſe rendent attentifs aux moyens d'augmenter le Nombre de leurs ſujets, & de devenir, par-là, non ſeulement plus Riches, mais encore plus Redoutables. Ce n'eſt pas une petite Gloire de dépoüiller les autres Académies de leurs Etudians, & d'augmenter la foule des ſiens: Pour en venir là, il eſt expédient de favoriſer la Jeuneſſe & d'avoir de l'Indulgence pour ſon Panchant à la Débauche & à la Licence, mais avec de ſi juſtes ménagemens, que ſi les Chefs de la République Litteraire en ſouffrent à quelques égards, ils en profitent à d'autres, & cela en telle ſorte, que tout bien compté les utilités l'emportent ſur les Inconvéniens. Cela poſé: Quand il arrive à

un

un Etudiant de faire quelque faute qui paroiſſe mériter l'attention du Sénat, il faut ſoigneuſement délibérer, ſi cette Faute eſt ſimplement contraire aux Bonnes Mœurs, & aux Interêts de la Bourgeoiſie (ce qui peut être négligé ſans conſéquence) ou ſi de plus, elle influë ſur les Interets de l'Univerſité: En ce dernier Cas, il importe encore de penſer très-habilement aux moyens de punir les Fautes, ſans rebuter ceux qui les ont commiſes, & de les punir d'une maniére qui abouriſſe toûjours au profit de ceux qui en jugent. Il eſt encore néceſſaire que les Membres d'une Univerſité ſe ménagent les uns les autres, & que chacun accorde aux Chefs de ſon Collegue, une Protection qu'il demandera à ſon tour pour les ſiens. Voilà à quoi les Piliers de la République des Lettres donnent quelquefois leur plus grande attention, & ſouvent encore une grande partie du temps qu'ils devroient deſtiner à étudier & à enſeigner. Après cela, ſi on fait peu, les Pyrrhoniens ont-ils bonne grace d'en conclurre que les hommes ne ſont pas nés pour découvrir la Verité, & pour s'aſſurer de l'avoir trouvée ſur quelque ſujet que ce ſoit, malgré toute ſa ſimplicité & toute leur application à s'en inſtruire. Sont-ils en droit de conclurre que les plus ſages ſont ceux qui perdent la penſée d'arriver à la Certitude, au lieu qu'il ne tiendroit qu'à eux d'y donner leurs ſoins pour y parvenir.

Ce n'eſt pas tout encore, car de même que, parmi les differens Ordres Réligieux, on ne voit que trop ſouvent de tout autres diſpoſitions que celles d'une Eſtime & d'une Amitié réciproques; que loin de cela, non ſeulement chacun préfére ſon Argandiſſement & ſon Luſtre à celui des autres, mais ſouvent encore cherche ſon Elevation dans leur Abaiſſement; il en eſt de même des Univerſités, & ce n'eſt pas ſeulement, par leurs empreſſemens & par tout ce qu'elles mettent en œuvre pour s'attirer les Diſciples l'une de l'autre, qu'elles donnent des marques de leur Eſprit de Parti; Elles le font encore plus connoître, & d'une maniére plus préjudiciable à l'avancement des Sciences, par leurs Contradictions & par leur Opiniatreté à ſe combattre & à ſe condamner réciproquement. Il n'eſt pas rare que de deux *Académies* voiſines & ſujettes du même SOUVERAIN, ou de la meme MAISON SOUVERAINE, dés-que l'une dit *Blanc*, l'autre prenne, ſur le champ, le parti de dire *Noir*. Chacune donne toute ſon attention, non uniquement à chercher ce qui eſt Vray, mais à chercher des Objections pour attaquer ce que l'autre ſoûtient & des Argumens pour appuyer tout le contraire. Ces deux Républiques ſe font la Guerre à toute outrance; Chacune tire du Bras Séculier tout le ſecours qu'il lui eſt poſſible, & dans chacune on fait ſolennellement promettre à tous ceux qui voudront avoir part à ſes avantages, de penſer d'une certaine façon, ou du moins de n'employer point d'expreſſions contraires à celles qui indiquent cette maniére de penſer. On régle les Couleurs ſous leſquelles chaque objet doit paroître, & deſquelles il le faut aſſurer revêtu. On marque ce qui doit paſſer pour *Blanc*, on nomme ce qui doit être eſtimé *Noir*, & on s'engage à faire les efforts pour voir préciſément ainſi le Blanc & le Noir. Pour éxécuter plus ſurement ces Promeſſes & pour tenir parole avec plus de facilité, on ferme les yeux, ou Décide en Aveugle, c'eſt à dire, pour parler tans figure, on n'éxamine point, & on s'aſſujettit à ne ſe ſervir, ſur chaque ſujet ſpécifié dans les Statuts, que de certaines éxpreſſions, & à marquer, en toute occaſion, un grand zéle pour elles, ſans ſe mettre, le moins du monde, en peine de diſcuter ſans préoccupation les Preuves de ce qu'elles établiſſent, ſans ſe mettre même en peine d'éxaminer ſi elles établiſſent quelque Verité, ou quelque apparence de Verité, ſi elles ſignifient quelque choſe, ou ſi elles ne ſignifient rien: Si elles ſont compoſées de parties dont le ſens ſe ſoûtienne, ou ſi la ſignification de l'une renverſe entiérement la ſignification de l'autre.

Dans une Académie on dit que les *Triangles* ſont des *Triangles*. Cela ſuffit pour engager les Profeſſeurs de l'autre, à ſoûtenir que les *Triangles* ſont des *Cercles*. Ils auront leurs Diſtinctions toutes prêtes, pour ſe tirer d'affaire. *Mathematiquement*, ils ne le ſont pas: Mais pourquoi ne le ſeroient-ils pas *Théologiquement*? En qualité de THEOLOGIENS nous n'écoutons point la RAISON. Phyſiquement même, il ſe peut que les *Triangles* ſoyent des *Cercles*. La ſubſtance Corporelle nous eſt inconnuë, & par conſéquent il ſe peut qu'elle ſoit très réellement ſuſceptible de certaines propriétés qui ne nous paroiſſent contradictoires, que parce que nous ne connoiſſons pas l'Eſſence de la Matiére, & que par-là, nous ne connoiſſons pas tout ce dont elle eſt ſuſceptible. J'ai lû plus d'une fois le Raiſonnement par lequel je viens d'appuyer une Controverſe Imaginaire, que je n'ai preſérée à de Réelles faites à alleguer, que dans le deſſein de me hoiner à des *Généralités* & d'éviter des *Détails*, dont on auroit pû ſe plaindre.

Un homme qui remarque dans les Membres de deux ou de pluſieurs Académies, & quelquefois auſſi, dans les differens Membres d'une même, égalité de Perfuſion, égalité de Zéle, égalité de Reputation; qui ſatigué outre cela de leurs Argumens & de leurs Diſtinctions qui ne ſinifiant peint, s'il prend le parti de ne rien croire de tout ce que les uns ou les autres condamnent, & ſi dés-là il paſſe à douter de ce dont les uns & les autres conviennent, parce qu'il ſe pourroit trouver des gens qui n'en conviendroient pas, penſe-t-il raiſonnablement? Les Fautes de ceux qui enſeignent, & qui n'enſeignent pas bien, ſont elles des Preuves de l'Impuiſſance Univerſelle du Genre humain à découvrir la Verité. Doit-on conclurre qu'on la chercheroit en vain, parce que de certaines gens, qui ſemblent la fuïr, tant ils ſe prennent mal à la chercher, ne la découvrent pas?

Les Sceptiques eux-mêmes ne ſauroient diſconvenir que les Conteſtations de ceux que l'on appelle *Dogmatiques*, ne ſoyent des ſources de Pyrrhoniſme, puis qu'ils en tirent des Argumens pour l'établir. Or la Paſſion, l'Ambition, l'Interêt, l'Envie & l'Eſprit de Parti, qui ſont les Cauſes de ces Déciſions précipitées & témeraires, de cette Obſtination avec laquelle on ſe roidit à ſoûtenir ce qu'on n'a jamais bien éxaminé, ſont des ſources qui certainement ne ſont pas honneur au Pyrrhoniſme, qui en tire ſa Naiſſance.

M. Bayle (*) rapporte des Exemples de ces partis que l'on prend, dans les Académies, par Paſſion & par Interêt, dans l'Article de *Dreſſerus*. *Quelle raiſon y a-t-il entre les Hypotheſes de Romus & la Confeſſion de Genéve? Cependant, en Saxe, la Cauſe des Ramiſtes & celle de ces Théologiens ſe combinérent: les uns & les autres trouvérent bon de réunir leurs Interêts, afin de mieux réſiſter aux Innovations. Voilà*, ajoute-t-il, *une juſte Image de la combinaiſon qu'on voit en Hollande, entre le Cocceianiſme & le Carteſianiſme: ce ſont deux choſes qui n'ont qui ceci de commun; c'eſt que l'une eſt regardée comme une Méthode nouvelle d'expliquer la Théologie, & l'autre comme une nouvelle Philoſophie. Quant au reſte les Principes des Cocceians, & l'Eſprit de leurs Hypotheſes ſont entiérement éloignés de l'Eſprit Carteſien.*

(*) *Dict. en. Tom. II. pag. 311.*

M. Bayle encore dans ſon Dictionaire * Article STANCARUS, fait quelques Remarques qui ont encore un grand rapport avec celles qu'on vient de lire: Il éxamine la plainte que l'on fait contre la multitude des Académies & des Profeſſeurs. " Ne „ vaudroit-il pas mieux, dit-il, ſupprimer les A- „ cadémies que d'entretenir tant de Profeſſeurs en „ toutes ſortes de Facultés? Ce ſont eux qui font „ naître

Tom. IV. pag. 275.

„ naître les Héréſies, ou qui élevent ceux qui répandent & qui multiplient l'Erreur. Le Peuple, „ c'eſt à dire, tous ceux qui ne ſont point appellés „ à expliquer aux autres les Matiéres de Réligion, „ conſervent ſain & entier le Dépôt de la Foi qui „ leur a été confié : Apprenés-leur une fois, qu'il „ faut croire la *Trinité des Perſonnes*, l'*Unité de la* „ *Nature Divine*, l'*Incarnation du Verbe*, ſa *Me-* „ *diation* &c. Ils croiront tous ces Myſteres, ſans „ jamais en altérer la pureté, & ſans s'inquiéter les „ uns les autres. Mais les Docteurs n'en uſent pas „ de cette maniére : Les uns veulent ſe diſtinguer „ par des Interprétations ſubtiles, & les autres ne „ veulent pas le leur permettre. Cela donne lieu „ à des Diſputes, qui troublent la ſource & qui la „ partagent en pluſieurs Ruiſſeaux Bourbeux. Le „ prémier de ces partages eſt bientôt ſuivi d'un ſe- „ cond, & ainſi de ſuite : La fécondité, ou plû- „ tôt la Contagion, en ce Genre là, eſt ſurpre- „ nante ; Vous n'entendés plus parler, bientôt a- „ près, que de Sectaires, Apollinariſtes, Ariens, „ Eutychiens, Macedoniens, Monothelites, Ne- „ ſtoriens, Sabellians &c. Si l'on dreſſoit l'Arbre „ Généalogique des Héréſies, on verroit que leur „ Filiation eſt fondée principalement ſur ces deux „ Cauſes : 1. Les Diſputans ſe veulent trop éloigner „ de leurs Adverſaires, ce qui fait qu'ils paſſent „ juſqu'à l'autre extrémité. 2. Le Déſir de vain- „ cre les engage à pouſſer ſi loin leurs Objections „ qu'elles peuvent, ou leur être retorquées, ou fa- „ voriſer un tiers Parti. Que fait-on pour remédier „ à ces inconvéniens ? On abandonne le Terrain „ qu'on ne peut défendre, & l'on ſe fortifie de „ quelque nouvelle Invention : Cela produit un „ Syſtême tout différent, qu'un autre Docteur ré- „ formera de nouveau, ne le trouvant pas arrondi, „ & ainſi de ſuite. Un autre s'imaginant que les „ deux Partis vainquent & ſont vaincus, tour-à- „ tour, ſelon qu'ils agiſſent offenſivement, ou qu'ils ſe „ tiennent ſur la défenſive, ſe croit obligé de choiſir „ une nouvelle Hypotheſe. Il y a une autre choſe „ à conſidérer, ajoute-t-il. Qu'un Profeſſeur a- „ vance une nouvelle penſée, & qu'il donne lieu de „ croire qu'il le fait pour s'acquérir du renom, il „ s'éleve, tout auſſitôt, un Antagoniſte, qui lui ſoû- „ tient que cette Penſée eſt mauvaiſe : Peu-à-peu, „ ils s'échauffent, & enfin ils ſe laiſſent tout de „ bon. Pour colorer les mouvemens qu'ils ſe don- „ nent, ſi ſemblables aux Paſſions humaines que „ rien plus, il faut que l'Aggreſſeur ſoûtienne qu'il „ s'agit de quelque affaire bien importante à l'E- „ gliſe : L'attaqué doit dire la même choſe, & faire „ voir que l'opinion, qu'il a changée, donnoit de „ grands avantages à l'Ennemi. Après cela, il n'y „ a plus moyen de reculer ; il faut que les Supe- „ rieurs parlent : Or quel eſt le fruit ordinaire de „ leurs Déciſions ? Un Schiſme actuel, ou un Schiſ- „ me virtuel. Rien de tout cela n'arriveroit ſi l'on „ n'avoit pas, pour ſes Penſées une opinion avanta- „ geuſe. Si *Stancarus* eut avoué, comme il le „ devoit, que ſon Opinion importoit peu à l'Egliſe, „ il ne ſe fût pas fait un point d'honneur de la ſou- „ tenir, & il eut gardé le ſilence, dès-qu'il eut „ vû, qu'en la ſoûtenant, il cauſoit des troubles. „ Combien de deſordres eut-on épargné au monde, „ ſi l'on ſe fût contenté de diſputer ſur les choſes „ néceſſaires au ſalut ? *Oſiander* & *Stancarus* n'euſſent „ pas écrit, en ce cas-là, deux pages l'un contre l'autre : „ Car, en bonne foy, y a-t-il des gens, parmi le peu- „ ple, qui ſe réglent ſur l'un ou l'autre de ces Dog- „ mes, quand ils mettent leur confiance dans la mort „ de J. C. ? Les Docteurs mêmes, qui ont le plus „ diſputé ſur cette Queſtion, ne l'adorent-ils pas, „ ſans ſonger à ces diſtinctions de Nature humaine, „ & de Nature Divine.

„ Voici une autre Conſidération. Dans tous les „ Pays, où il y a bien des perſonnes gagées, pour „ expliquer un Corps de Théologie, il arrivera toû- „ jours que quelqu'un aura la témérité de remuer „ des Queſtions, qu'il vaudroit mieux laiſſer en re- „ pos, comme des bornes qui ſéparent les héri- „ ges. Or l'exemple de celui-là eſt fort à crain- „ dre ; car chacun ſe croit permis ce qu'il voit fai- „ re à des gens qui n'ont pas plus d'autorité que „ lui ; & de-là il arrive que les nouvelles diſputes ne „ s'élevent jamais plus facilement, que lors qu'elles „ ont été précedées, depuis peu, par pluſieurs „ autres. Ceci tend à condamner la multitude des „ Académies.

„ Répondons, en peu de mots, à toutes ces plain- „ tes. C'eſt une maxime de la *derniere Certitude* (A), „ que l'abus des bonnes choſes n'en doit pas ôter „ l'uſage. Puis donc qu'il eſt très-digne de l'hom- „ me de cultiver ſon Eſprit, & que l'établiſſement „ des Maîtres, prépoſés à cette culture, eſt bon, „ il ne faut pas l'abolir, ſous prétexte que quelques „ Savans abuſent de leurs Lumiéres, pour éxciter des „ Diſputes Théologiques. Ajoûtons à cela que les „ maux de l'ignorance ſont encore plus à craindre. Elle „ n'ôte pas les Diviſions ; ſans avoir été à l'Aca- „ démie, il ſe trouveroit des gens, moins groſſiers „ que d'autres, qui auroient l'audace & la vanité „ de ſemer des Dogmes, & qui les établiroient d'au- „ tant plus facilement que leurs Auditeurs ſeroient „ ſots.

„ Finiſſons, pourſuit M. Bayle, par déplorer l'é- „ tat miſérable du Genre humain. Il ne peut ſor- „ tir d'un mal que par un autre. Guériſſés-le de l'I- „ gnorance ; vous l'expoſés à des Diſputes ſcanda- „ leuſes, & qui quelquefois ébranlent & renverſent „ même le Gouvernement.

M. Bayle auroit pû ſe paſſer de cette Fin. Il eſt très-poſſible que le Genre humain ſe tire de l'Ignorance, autrement que par des Diſputes ſcandaleuſes, fatales à la Tranquilité publique & à la ſureté du Gouvernement : Car il eſt très-poſſible de changer la Méthode de diſputer avec Chaleur, & d'y ſubſtituer des Conférences paiſibles. Il eſt très-poſſible aux Souverains de ne prêter point leur Autorité à ceux qui veulent régner ſur l'Eſprit des autres, en trouvant moyen de les obliger à recevoir & à reſpecter comme Vrayes leurs Déciſions, ſur des Matiéres ſur tout, qui de leur aveu, ſont très-difficiles & très-obſcures. Il leur eſt très-poſſible de diſtinguer, par leur faveur, les Savans Modeſtes, Polis, & qui, loin de prétendre qu'on doive reſpecter dans leurs Ouvrages quoique ce ſoit que l'Evidence de leurs Preuves, au cas qu'on y en trouve, ſe déclarent prêts d'écouter tranquillement ceux qui voudront leur faire part de leurs Lumiéres, les éclairer ſur ce qu'ils ne croyent pas leur être aſſés connu, & les tirer d'Erreur, au cas qu'ils y ſoyent tombés.

Du peu d'Influence des vrais Savans ſur la Certitude des Sciences.

XXIV. SI UN Pyrrhonien me diſoit que je n'ai pas compris ſa Penſée, & que je ne ſais qu'éluder la force de ſon Argument : S'il me diſoit. *Vous venés de faire une longue liſte des différentes eſpé-* *ces d'hommes qui portent le Titre de Savans, ſans le* *mériter. Mais ne croyés vous pas qu'il s'en trouve,* *au moins quelques-uns, libres des défauts, dont vous* *venés de charger le plus grand nombre. Parmi ceux* *qui font profeſſion des Sciences, n'en eſt-il point, qui* *aime la Vérité très-purement & très-ſincérement ? N'en* *eſt-il point dont elle ſoit le principal Objet & dont* *elle faſſe la Paſſion dominante, & dont enfin une Paſ-* *ſion, ſi Noble & ſi Pure, ait dégagé le Cœur de Vûës* *ambitieuſes & intereſſées ? N'en eſt-il point, qui At-* *tentifs, Circonſpects, dans une grande Tranquilité &* *une continuelle Défiance de tout ce qui diſtrait & qui* *diſſipe les autres, donnent leur Attention à ſaiſir l'E-* *vidence, à ſe ſe rendre qu'à elle, à ſuſpendre leur ju-* *gement*

(A) Remarqués cette expreſſion, elle eſt bien forte pour un Pyrrhonien.

ement sur ce qui n'eſt pas démontré, & à ſéparer, avec exactitude, ce qui leur paroît Certain, d'avec ce qui ne l'eſt pas encore pour eux. Cependant quels ſont les progrès de cet gent-là, & quels Fruits les Sciences en ont-elles tiré ? De quoi convient-on, & qu'y a-t-il ſur quoi on ne Diſpute ? On eſt donc abandonné à des Doutes continuels, malgré tous le Secours qu'on pouvoit ſe promettre des vrais Savans.

Je réponds que, s'il eſt peu d'hommes tels que le Pyrrhonien vient de les ſuppoſer, il en eſt pourtant. Mais j'ajoure qu'il s'en faut beaucoup que la République des Lettres, n'en tire les avantages qu'elle devroit naturellement en tirer. La plûpart de ces vrais Savans ſe font fait une Habitude de vivre en *Tranquilité* & de craindre tout ce qui les en tire. Leur Goût pour la Verité va juſqu'à leur faire ſacrifier tous les autres avantages à la ſatisfaction de la chercher & de la découvrir. Rarement leur zèle & leur courage va-t-il juſqu'à faire connoitre au Public ce qu'ils ont trouvé. Ils craignent les Orages, ils prévoyent des Légions prêtes à tomber ſur eux. Il y a plus, & il faut dire pour leur Juſtification, que leur Silence n'eſt pas toûjours l'unique effet de leur Timidité, & qu'il ne doit pas être reproché au peu d'Interêt qu'ils prennent à voir le reſte des hommes plus éclairés & plus ſolidement inſtruits. Ils ne veulent pas ſe donner des peines, dont ils prévoyent l'inutilité, & s'attirer des Perſécutions inſructueuſes : Souvent-ils ſe croyent dans le cas où l'on doit s'abſtenir *de jetter des Perles*. Il y a mille circonſtances où l'un ne ſait que rendre la Verité plus odieuſe, en la publiant, & qu'augmenter les Crimes des hommes, qui la perſécuteront d'autant plus qu'elle brillera avec plus d'éclat. S'il n'y avoit que des Diſputes à eſſuyer, on ſe réſoudroit à en ſoûtenir tout l'ennuy ; Mais que veut-on entreprendre contre des gens qui ſe ſont fait une longue habitude de ne penſer pas, & qui ſe font de plus, ont eu l'adreſſe, & le crédit, de mettre leur Langage inintelligible ſous la Protection des Loix, & ſous celle du GLAIVE. Vous ſerés *Bannis* ; Vous *mourrés de Faim* ; On vous fera méditer tout vôtre ſoul dans des *Priſons*. Ce ſont-là des Argumens, auxquels, étant fort habile homme, & outre cela fort honnête homme, on peut ne pas oſer répondre. La Raiſon auroit voulu qu'on eut ordonné, aux prémiers Prédicateurs de l'Evangile, de conſérer paiſiblement avec les Prêtres de la Réligion Payenne, & avec les Philoſophes qui en entreprenoient l'Apologie : Mais la partie auroit été trop inégale, & la Conférence trop déſavantageuſe au Parti dominant. Voilà pourquoi on trouvoit à propos de les mettre aux priſes avec de plus redoutables Adverſaires, & on les condamnoit à ſe battre, dans le Cirque, avec les Lions & les autres Bêtes Féroces. Il eſt peu d'endroits où l'on approche de cette Cruauté ; Mais il en eſt peu auſſi où l'on puiſſe dire, en toute ſureté ? tout ce que l'on penſe en matière de Réligion : On n'oſe communiquer, ni les Découvertes qu'on a faites, ni les Doutes dont on eſt encore agité; On n'oſe ni éclairer les autres, ni leur demander des éclairciſſemens, & la Lumière eſt forcée à s'envelopper de Ténèbres. J'ai fait mention des Dangers où l'on s'expoſe, quand on ſe hazarde à parler librement, quoique très-reſpectueuſement ſur des Matières de Réligion ; Il n'y a guére plus de ſureté à s'énoncer ſur les autres. On a fondu, dans les Ecôles, la Réligion avec la Philoſophie. Les ſentimens des Théologiens, dès-qu'ils s'écartent de la Mode établie, ſont des *Heterodoxies Directes* : Les Idées Philoſophiques qui ne ſont pas conformes aux Syſtêmes établis par l'uſage, paſſent bientôt pour des *Héréſies Indirectes*.

Une matière eſt Obſcure ; Un homme attentif, & qui ſait méditer dans les Régles, en dévelope les Parties. Il en eſt ſur leſquelles il ſaiſit quelque choſe de Clair ; Il le met à part, il le prouve, il le dégage d'objections & de difficultés. Mais il eſt d'autres parties ſur leſquelles il ne ſe ſatisfait pas de même ; Avec tout cela, loin de perdre courage, il redouble ſon attention, ſes efforts & ſa circonſpection ; Il vient à bout de former des Conjectures vraiſemblables, d'entrevoir quelque lueur, & d'appercevoir enfin quelque choſe qui reſſemble, de bien près, à la Lumière de la Verité. S'il côoit faire part à quelqu'un de ſes Découvertes & de ſes Doutes ; S'il pouvoit en ſureté déclarer ce qu'il croit ſavoir, & avouer ce qu'il ignore, demander enfin, ſur ce qu'il ſe flatte de n'être pas éloigné de comprendre, des éclairciſſemens à d'autres Savans de la même Probité & du même Goût, ou peut-être encore d'une Capacité naturellement plus grande & perfectionée par de plus longues Etudes ; Alors en regardant le même ſujèt ſous de nouvelles Faces, en l'éxaminant avec un Eſprit fortifié par tout ce qu'on vient de lui fournir, & de lui fournir ſans le fatiguer, un tel homme ſe verroit en état de répandre de nouvelles Lumières, & des Lumières fures ſur ce qui lui paroiſſoit un peu auparavant obſcur. Tout cela eſt étouffé ; Toutes ces Reſſources ſont arrêtées, par la Contrainte, & par l'Impuiſſance où l'on ſe trouve de chercher des Lumieres & d'en communiquer, de donner des Avis, & d'en demander, ſans s'éxpoſer à des Inſultes, des Mépris & des durs traitemens. La Douceur, la Politeſſe, le ſupport mutuel, la charité enfin, Vertus ſi convenables aux Foibleſſes de la Nature humaine, fermeroient toutes ces Sources de Ténèbres, & ouvriroient un heureux Chemin à la Lumiere, pour laquelle tous les Eſprits bienfaits ſoupirent depuis ſi longtemps.

Tout Paradoxe, tout Incroyable même que ſoit le Syſtême, ou plûtôt l'Entêtement des Pyrrhoniens, tout étranger & tout impoſſible qu'il doive paroitre à des perſonnes à qui on en parleroit pour la prémiére fois ; on voit cependant, par ce que je viens d'éxpoſer aſſes au-long & peut-être trop, on voit, di-je comment on y eſt venu peu-à-peu, & comment il arrive, encore aujourdhui, à un grand nombre de perſonnes de prendre le parti de Douter, de s'y plaire, de négliger ce qui pourroit les conduire à la Certitude, & de s'oppoſer aux ſoins que l'on prend de les convaincre & de les pénétrer de la Lumiere de la Verité. Les Défauts & les Vices du Coeur humain rendent efficaces ſur lui les Cauſes du *Pyrrhoniſme* : Mais ces Cauſes, pour être efficaces & ſéduiſantes, n'en ſont pas moins déraiſonnables, comme on vient de le prouver.

A meſure que je me ſuis appliqué à chercher & à découvoir aux autres les ſources du Pyrrhoniſme, ſon Origine & les Cauſes de ſes progrès, je me ſuis fait un Devoir de remarquer en même temps, que toutes ces Cauſes ſont non ſeulement évitables, mais que de plus, elles ſont peu d'honneur aux Pyrrhoniſme ; On ne trouve que du Bas & du Mépriſable dans tout ce qui a contribué à l'établir. Je ne me ſuis point fait un ſcrupule d'anticiper par ces Remarques ce que j'ai à ajouter dans la Section ſuivante.

SECTION III.

Des Remedes du Pyrrhoniſme.

I. APRES avoir parlé, avec plus d'étenduë qu'il peut être qu'il n'étoit néceſſaire, de la Nature & des Cauſes du Pyrrhoniſme, on pourroit ſe paſſer d'en alléguer les Remédes, ou ſe contenter de les indiquer, en peu de mots ; ſi l'Importance de ce Sujèt permettoit de négliger quoi que ce ſoit de ce qui peut contribuer à faire ceſſer un dérangement ſi contraire à la Gloire de nôtre Eſpéce, & ſi fatal à nôtre Bonheur. *Néceſſité des Remédes.*

II. PENDANT que l'Eſprit humain aimera à ſe *Ils ſont paſſibles*

se laisser dominer par les Principes vicieux, que l'on vient de développer, dans les Sections précédentes, & pendant que les personnes qui font profession des Lettres conduiront leurs Etudes, & celles de la Jeunesse qui leur est confiée, aussi mal que l'on fait ordinairement; la plûpart des Sciences & celles-là même, où il est le plus de nôtre intérêt de faire régner l'Evidence, demeureront accablées de Doutes & d'Incertitudes. Mais il ne faut qu'un peu d'attention, pour se convaincre qu'il est au pouvoir de l'homme d'en user tout autrement, & que par conséquent, il n'est point dans la dure nécessité de demeurer dans la simple vraisemblance sans pouvoir s'assurer de quoique ce soit.

L'Amour de la Vérité dominante

III. QUI croira qu'on ne se figure qu'une Chimére, qu'un Etre qui n'est nulle part & qui ne peut éxister, qu'on ne se forme qu'une Idée de fantaisie, quand on se représente un homme qui aimé la Verité par dessus tous les autres objets de ses Affections, qui se fait un plus grand plaisir d'en connoître deux éfectivement & surement, que de passer pour en savoir des centaines & des milliers, sur chacune desquelles il s'en faut qu'il n'ait une parfaite Certitude?

faitcraindre l'Erreur & aimer la Diligence.

IV. LA CRAINTE de se méprendre répond chés lui à cét Amour pur & dominant qu'il a pour la Verité; Il la respecte trop pour se hazarder d'honorer & de mettre en sa place l'Erreur. Mais il ne se borne point à demeurer en suspens sur tout ce qu'on lui propose, & à ne décider jamais, de peur de se tromper. Sa Crainte est raisonnable & elle ne va point jusqu'au Découragement & à l'Indolence, & elle ne lui sert point non plus de prétexte à sa paresse: Il éxamine avec une grande Circonspection & une grande défiance de soi même, mais il éxamine constamment & sans se rebuter; Il éxamine, dis je, non par le plaisir secret & malin de trouver quelque Foible dans tous les Sentimens d'autrui, & dans tous les Raisonnemens par lesquels ils les appuient, mais par le Désir sincére de saisir quelque Lumiére & de s'assurer de quelque Verité.

Elle forme à la Circonspection & engage de l'impatience.

V. IL A compris que l'empressement des hommes à s'acquérir une Reputation, les fait aller trop vite, & leur empechant de compter, pour tout ce qu'elle vaut, la Gloire solide de connoitre surement un petit nombre de Verités, est cause qu'ils se livrent à l'Ambition de paroître en savoir beaucoup, & dès-là au vain plaisir de le persuader. Il regarde les Incertitudes comme des Epines qui embarrassent le chemin des Sciences, & qui empêchent de s'y avancer, fut tout quand on ne les connoit pas pour ce qu'elles sont & qu'on s'en laisse embarrasser: Il sépare donc très-scrupuleusement & très-religieusement le Certain d'avec l'Incertain, content de confacrer sa Vie à applanir les premiéres Routes qui conduisent aux Connoissances, en n'y employant rien que de sur, & laissant de bon coeur à ceux qui lui succéderont la Gloire de s'avancer plus loin dans cette Route, avec les mêmes précautions.

Elle donne de l'Aversion pour l'Homme entêté.

VI. NE peut-il pas se trouver des personnes assés raisonnables, d'une humeur assés douce & d'un fonds de Coeur assés obligeant, pour sentir toute l'injustice, tout le ridicule & tout le travers de ceux qui ne connoissent aucun plaisir égal à celui de Contredire, qui, pour faire durer les Disputes, se font une étude particuliére d'embrouiller les Questions, & cela très-souvent sous prétexte de les éclaircir, ce qui est le plus haut point de ce malheureux Art. N'est-il pas naturel qu'il se trouve des hommes assés droits & assés amis des autres pour se faire une veritable peine, & presque un supplice de desobliger un honnête homme de traverser sa satisfaction de s'opposer à ses Idées & de le convaincre d'Erreur? Est-il incroyable qu'il y ait des gens qui ne se portent à ces dures extrémités, que par le Devoir indispensible de faire tout céder au Respect que l'on doit à la Verité, & au grand Interêt que les hommes ont de ne la pas confondre avec l'Erreur? Un homme ainsi fait ne manque pas de se former une juste Idée & une Idée très-précise des sentimens qu'il se fait un devoir d'éxaminer. D'un côté, il aime trop la Verité pour la supposer où elle n'est pas, & d'un autre il est toujours ravi de la rencontrer où elle est effectivement. Dans ces heureuses dispositions il saisit tout ce qu'il y a de Vrai dans une Proposition composée, & il s'en sert pour éclaircir ce qui y reste de douteux. De plus son bon coeur lui fait trouver des tours qui empêchent ceux qu'il aide à se corriger de sentir les desagrémens ordinaires de la Correction.

Possibilité de cét attachement.

VII. POURQUOI ne se trouveroit-il pas quelques personnes qui eussent pour la Connoissance de la Verité, le même attachement que l'on remarque dans le commun des hommes pour la santé & pour l'argent? Qui est ce qui a jamais fait mauvais gré à celui qui l'a empêché de recevoir pour bonne une piéce de mauvais alloi? Qui est ce qui ne fuira pas bon gré à un Médecin habile qui le convaincra, par des raisonnemens & par l'éxperience que de certains Remédes, pour lesquels il étoit prévenu, & dont il étoit fur le point de se servir, ne manqueroint pas de lui nuire? & qui est ce qui n'écouteroit pas avec reconnoissance celui qui lui en indiqueroit de meilleurs & de tout opposés, & qui ne continueroit d'en user dés qu'il s'en trouveroit bien?

Aimer à peizer des Avis & de la Lumiere d'autrui

VIII. N'EST-CE pas une extravagante fantaisie de fermer les yeux à des Verités qu'on n'a pas découvert soi-même. On cherche, dit-on & on cherche avec empressement. Une personne vous met dans les mains les Diamans que vous cherchés; Mais vous ne voulés point les tenir d'un autre; Vous les jettés, sans daigner seulement les regarder, & vous leur préferés des Christaux, parce que vous les avés ramassés. Est-il au dessus des forces de l'homme de se garantir d'un entêtement si déraisonnable.

Dégoût pour la Dispute

IX. NE feroit il pas possible que l'on revint, dans quelques Académies, du préjugé trompeur & de l'Habitude qui n'a que trop régné, d'aimer les Disputes & les Vivacités qui les accompagnent ordinairement? Ne pourroit-on pas cesser de faire cas d'un homme & de le traiter de Savant, à proportion qu'il se trouve prêt à soûtenir hardiment les plus étranges paradoxes, à éluder les Raisons les plus évidentes, par des faux-fuyans, & à éteindre la Lumiére qu'on lui présente, ou du moins à l'offusquer & à cacher son éclat à soi-même & aux autres, par le moyen d'un flux de bouche intarissible, & d'un tas d'éxpressions aussi ténébreuses que hardies. Ne pourroit il pas arriver que dans quelques Ecoles, on auroit enfin assés de bon-sens, pour ne plus regarder comme une preuve d'habileté, & le caractére d'un bon génie, digne de remplir les Chaires & propre à former l'Esprit & le Coeur de la Jeunesse, une malheureuse facilité à répandre des Ténébres sur la Lumiére, à héisser de difficultés les Questions les plus simples, à confondre les choses les plus différentes, & à imaginer des différences entre les choses les plus semblables, à n'entrer jamais, ou à faire semblant de n'entrer jamais, dans la pensée d'un autre, à supposer dans les Réponses les plus précises un sens tout différent de celui qu'elles ont, à soûtenir ces Chicanes d'un air mocqueur & d'un ton insultant; à joindre l'Impolitesse à la Contradiction, à pousser la Dispute jusques aux Invectives & à la Férocité? Est ce trop préjumer du Genre humain, qu'il pourra enfin cesser de se deshonorer par un assujettissement à des Coûtumes si indignes & si flétrissantes?

Amour

X. ON VOIT, de temps en temps, paroître quelques

des Conférences, de bouche & par écrit.

ques Ouvrages ſous le Nom modeſte d'ESSAIS Un Auteur ſe préſente aux yeux du Public, comme un homme qui cherche à s'aſſurer s'il a penſé juſte, qui invite les Savans à ſe donner la peine de lire ſon Ouvrage & de l'inſtruire de ce qu'ils en penſent, afin de ſe mettre, par ces ſecours, en état de pouſſer plus loin ce qu'il a ébauché, & de rectifier ce en quoi il peut s'être mépris. Ce Titre d'eſſai & les Idées qui l'accompagnent font préſumer avantageuſement & de l'Auteur & de l'ouvrage. Sans décider ſur ce qu'il penſe dans le fond de ſon coeur, on aime qu'il ſe préſente à ſes Lecteurs avec des dehors ſi modeſtes. Que ſera-ce donc, quand l'Intérieur y répondra? Faut-il néceſſairement que des apparences ſi aimables ne ſoyent que des apparences trompeuſes, & les hommes ſont-ils tous aſſes portés d'orgueil, pour en devenir incapables de penſer d'une maniére qui réponde effectivement à ces dehors de bienfaance, qui ſont ſi bien reçus & qui font déja tant d'honneur à ceux qui s'en ſervent.

Peut-on diſconvenir qu'il n'y ait des Savans qui conſultent leurs amis, de bouche quand cela ſe peut, par écrit lors qu'ils en ſont éloignés, principalement ſur des Queſtions compoſées & dont la ſolution leur paroit difficile. Il en eſt qui les conſultent, même ſur les plus aiſées, & qui font encore plus que de les conſulter, & de les écouter; ils profitent de leurs lumiéres & ſe rendent à leurs corrections, après les avoir éxaminées, ſans aucun flatteur préjugé. Or ce que l'on fait une fois, deux fois, ne peut-on pas le faire dix fois, cent fois, ſi l'on eſt effectivement auſſi modeſte & auſſi ami de la Verité qu'on aime à le paroitre?

Vrai Mérite.

XI. UN homme qui après avoir ſollicité les Savans à éxaminer ſes conjectures, & à les rectifier lorſqu'elles leur paroitront en avoir beſoin, s'il fait bon gré à ceux qui ſe ſont donnés cette peine & profite de leurs remarques, il n'éxpoſe pas facilement aux yeux du public des preuves de ſa ſincérité & de ſa Modeſtie, qualités plus recommendables que toute la Sagacité, toute la Mémoire & tout le Savoir imaginable, il fait en même temps briller ſon Diſcernement & ſon habileté à ſaiſir ce qui eſt le meilleur, quelque main qui le lui préſente.

Dans quel eſprit on doit conſulter les autres, & comparer les avis qu'on en reçoit.

XII. JE ME repréſente un vrai Savant, qui ſi vous voulés un homme qui mérite de le devenir, qui travaille ſincérement à s'inſtruire de la Verité qu'il aime, & la cherche par ſes propres méditations & par le ſecours de celle des autres; Je me le repréſente ſous l'Image d'un Tuteur ſage & tranquile, mais en même temps Zélé & très-attentif à remplir ſes Devoirs. Son Pupille lui paroit avoir quelques Droits ſur des Biens dont il n'eſt pas en poſſeſſion; Mais ces Droits ne ſont pas de la derniére évidence, ni faciles à établir, ſuppoſé même qu'ils ſoyent bien fondés. Par là l'Eſprit du Tuteur eſt balancé entre deux Craintes oppoſées. Il appréhende de négliger des Droits légitimes, mais il n'appréhende pas moins de plonger ſon Pupille, dans des embarras inutiles & des frais préjudiciables. Dans ces juſtes ſujets d'appréhenſion, & de crainte de mal choiſir, de quelque côté qu'il ſe tourne, il ſe défie de ſes lumiéres, il ſollicite le ſecours des autres, il conſulte ſur les ſujets qui l'inquiétent tout autant de perſonnes qu'il peut, & en qui il reconoit de la probité, de la ſincérité & de l'étendue de connoiſſances; Il ne les conſulte pas, par un effet de Pareſſe, ni pour déférer aveuglément à leurs Idées, afin de s'épargner la peine d'éxciter & de conſulter les ſiennes. Il les ſollicite encore moins à lui dire ce qu'ils penſent, en vue de ſe donner le plaiſir de les critiquer, & de trouver que plus de gens raiſonnent ſur une Queſtion plus ils l'embrouillent & en rendent la ſolution difficile. Il donne toute ſon attention à éxaminer leurs réponſes & à péſer leurs preuves, ſans aucune préoccupation; Son eſprit ainſi heureuſement tourné, ſait lever leurs oppoſitions apparentes, il démêle les différences d'éxpreſſions d'avec des différences d'Idées; Par-là, non ſeulement il raſſemble ce en quoi ils conviennent, il réunit de plus les ſentimens dans leſquels on pourroit croire qu'ils ſe partagent. Il ſe fert enſin de tout ce qui a paru ſolidement prouvé, pour diſſiper les obſcurités qui reſtent ſur ce qui n'eſt pas encore mis dans un aſſés grand jour.

Utilité & poſſibilité de la Politeſſe & du ſupport.

XIII. NE pourroit il-pas arriver à quelque partie du Genre humain de vivre dans un Pays, où l'Impoliteſſe deshonoreroit, où les Chicaneurs ſeroient mépriſés, où les Emportés & les Brutaux ſe fermeroient, par-là même, l'entrée aux Dignités? Impliquet-il Contradiction Morale, que dans quelque portion de la ſurface de la Terre, ceux qui feroit-ne des intrigues, pour aſſujetir les autres à leurs ſentimens, ou du moins pour leur impoſer ſilence, fuſſent regardés comme des Ennemis du Genre humain, qui vont à le dépouiller d'un des plus précieux préſens que lui air fait ſon Auteur, à la Liberté de Penſer & le Droit d'Examiner? Droit & Liberté qui eſt plus que *Droit & Liberté*, & qui va juſques à une *Obligation* à laquelle il n'eſt pas permis de renoncer. Ne pourroit-il pas, dis-je, arriver qu'une Partie du Genre humain eut le bonheur de vivre dans un Pays, où l'on ne courroit aucun riſque, en avoüant qu'on ignore ce qu'on ne ſait pas, en propoſant ſes propres conjectures ſur des Queſtions embarraſſées, en éxaminant les Conjectures d'autrui, en cherchant à s'éclairer ſoi-même & à éclairer les autres? Si l'on avoit eu beaucoup plûtôt ce bonheur, peut-être y a-t-il longtemps que des Queſtions, couvertes aujourd'hui d'épaiſſes ténébres, ſeroient ſans obſcurité?

Les Obſtacles ne ſont pas inſurmontables.

XIV. IL EST des Diſpoſitions intérieures de coeur; Il eſt des Circonſtances extérieures, qui oppoſeront des obſtacles continuels à la découverte de la Verité, ou du moins de diverſes Verités, & qui par-là, fourniront ſans ceſſe aux Pyrrhoniens des prétextes, pour ſoûtenir que c'eſt en vain qu'on la cherche & qu'on ſe promet de pouvoir s'en aſſurer. Mais ces Obſtacles ne ſont point inſurmontables: Il y en a qu'un petit nombre de perſonnes en place pourront aiſément lever. D'autres auront plus de peine à en venir-là, mais ils y vien-tront pourtant, pourvû qu'ils ayent du Courage & de la Perſéverance.

Utilité & Poſſibilité de l'Ordre.

XV. JE ME repréſente un Cercle compoſé d'un grand nombre de perſonnes, où qui que ce ſoit ne ſe fait un ſcrupule d'interrompre les autres, & où l'on eſt tombé ſur une Matiére des plus compoſées & des plus épineuſes. Là ſans avoir penſé, le moins du monde, à établir nettement l'état de la Queſtion qu'on a en vuë de décider; Sans s'être informé des Principes propres à l'éclaircir, & par conſéquent ſans en être convenus, chacun avance au hazard tout ce qui lui vient dans l'eſprit, n'entre jamais dans la penſée d'un autre, ou n'y entre qu'à demi, & n'éxprime enfin la ſienne que très-confuſément. Le moyen qu'en raiſonnant ainſi on parvienne à quelque Lumiére: Plus une Conférence de cette nature durera, plus on s'éloignera du but où elle paroit rendre, ou, pour parler plus éxactement, du but qu'on devroit s'y propoſer.

Mais s'enſuit-il de là que l'on ne ſauroit convenir de rien, & que tous les hommes ſont condamnés à ne pouvoir faire aucune découverte ſûre? Des perſonnes tranquiles, ingénieuſes, animées du même eſprit, remplies du même diſſein, ne peuvent-elles pas s'écouter paiſiblement, s'éxprimer avec ordre & avec préciſion, conférer d'abord ſur des Queſtions ſimples, ou peu compoſées, commencer par en rechercher les Principes & les établir ſûrement, diſtinguer ce qui en découle par des conſéquences viſibles & néceſſaires, d'avec ce qu'on n'en peut déduire qu'avec le ſecours de quelques nouvelles Lumiéres. Pour peu que l'on ſoit raiſonnable & qu'on mérite le Titre d'Honnête Homme, ne ſe ſentira-t-on pas

animé, par les fruits de quelques conférences ainſi réglées, à les continuer ſur le même pié, & à n'en jamais abandonner la Méthode?

Surpriſe entre ſanctification & Régne de la Vérité ſimple.

XVI. IL SE trouve, dans la République des Lettres, des hommes du caractère dont étoient Céſar & Pompée. Les uns ne veulent point d'égaux & les autres ne peuvent ſoûtenir l'Idée d'un Supérieur : On en voit encore & en plus grand nombre, qui, par un goût pour les Partis, aiment à ſe donner des Maîtres : Celui ſous les Drapeaux duquel ils ſe font rangés, & du Nom duquel ils ſont gloire de ſe reclamer, eſt, ſelon eux, le premier Homme de l'Univers; C'eſt lui qui eſt enfin venu à bout d'éclairer les autres, & de tirer la Vérité du Puis profond, où on la croyoit perduë pour le Genre humain. Ce Héros a ſon Pays, ſon Temps, & ſon Régne. Ailleurs on parle tout autrement, ou plûtôt on fait les mêmes Eloges d'un autre. L'inconſtance va plus loin. Dans un même Pays, ces Idoles que les hommes aiment à ſuivre, ſe ſuccédent tour-à tour. Pendant que l'Enchantement dure chacun s'écrie que la Vérité eſt tout entiére dans le parti qu'il a heureuſement embraſſé, & qu'elle s'y trouve, ſans aucun mélange d'erreur. Il eſt pourtant vrai qu'on y admet également l'obſcur & le clair, & que ſouvent les ſuppoſitions les moins conçevables ne laiſſent pas de paſſer pour ſûres, à la faveur de quelques Conſéquences ingénieuſes qu'on en a ſçu tirer. Mais pendant que les Chefs de partis ſe battent & que des Vaſtes Corps épouſent leurs Quérelles avec leurs Syſtêmes, il eſt, parmi ceux qui aiment les Sciences, de ſages & d'équitables Républicains, qui n'ont garde de s'attribuer à eux-mêmes plus de droit qu'ils n'en accordent aux autres. Ils n'ont garde de prétendre que l'on donne quoique ce ſoit à leur perſonnes; Ils ſeroient fachés qu'on cédât à quelqu'autre motif qu'à l'évidence de leurs raiſons; Ils aiment mieux qu'on les rejette ſi elles ne ſont pas démonſtratives, que de les adopter, ſi elles n'ont qu'une ſpécieuſe vraiſemblance. Perſuadés enfin que tout paſſe, à l'éxception de la Verité, ils regardent, dans les ſentimens d'une parfaite reconnoiſſance, les ſoins de ceux qui ſe rendent aſſés attentifs, pour dégager ce qu'il y a de bien établi, dans les Ouvrages qu'ils ont publiés, d'avec ce qui peut s'y rencontrer de douteux.

Ne point ſe préoccuper à la défaite des Syſtêmes, de peur d'y entaſſer pêle-mêle le vrai-ſemblable avec le démontré.

XVII. C'EST par un ſoin ſcrupuleux de faire ces diſcernemens que l'on ſe garantira du Pyrrhoniſme. Un homme qui s'eſt une fois abandonné à l'Avidité des richeſſes, ſe regardera comme tres-ſottement condamné à la Pauvreté, dès-qu'il ne ſe conçevra plus en état d'acquerir des ſommes immenſes. Poſſeder abondamment le Néceſſaire, mais n'avoir pas beaucoup au-delà, ſera à ſes yeux un état d'Indigence. Souvent même on ſe trouveroit beaucoup plus loin que l'on n'eſt de cette prétenduë Indigence, ſi l'on avoit eû moins d'empreſſement à en ſortir. Mais, en vuë de faire des gains prodigieux, on s'eſt hazardé & on a fait de groſſes pertes. Il en eſt de même des Eſprits trop ambitieux, par rapport aux Richeſſes Spirituelles : Tel ſe propoſe d'abord de parvenir à la connoiſſance de tout : Mais après s'être beaucoup travaillé, faute d'avoir ſuivi une juſte Méthode, il ſe trouve encore bien loin de ſon but. Alors, dans le Dépit qui le ſaiſit, non ſeulement il mépriſe tout ce qu'il peut avoir appris & le compte pour rien; mais de plus il s'imagine que, puiſqu'il ne ſait rien bien ſurement, ni lui, ni qui que ce ſoit, ne ſaurroit venir à bout d'apprendre quelque choſe. Mais s'il eſt des hommes de cette humeur, pourquoi ne s'en trouveroit-il pas, au moins quelques-uns qui, plus raiſonnables, ſont réſolus de n'épargner aucuns ſoins & de ne négliger aucunes précautions pour pouſſer leurs connoiſſances, ſans s'éxpoſer, par trop d'impatience & par le déſir ambitieux de faire, en peu de temps, beaucoup de chemin, à mêler de l'obſcurité parmi ce qu'ils ſe procureront de Lumiéres; qui, dans la crainte de perdre, par ces mélanges, les fruits de leur attention & de leurs études, éviteront également de dire qu'ils ſavent ce qu'ils ne voyent pas des yeux de leur eſprit, & de dire qu'ils ignorent ce qu'ils voyent. Dans un ſujèt fort compoſé, ce que l'on n'en découvre pas, n'empêche pas qu'on ne ſoit ſûr de ce qu'on y a évidemment remarqué, & qu'on y voit encore.

N'aimer ni ne haïr les ſentimens, par eſprit de parti, & commencer par l'éxamen de ceux dont les Diſputans les plus animés conviennent.

XVIII. DANS les différentes Communions Chrétiennes, l'éloignement de cœur que la plus grande partie de ceux qui les compoſent ſentent les uns pour les autres, & l'obligation où ils ſe croyent de faire leurs Dévotions à part, n'empêchent pas qu'ils ne conviennent d'un grand nombre de Veritès, & on avoué de plus que ces Veritès dont on tombe également d'accord, de part & d'autre, ſont les plus ſimples, les plus claires, & par-là les plus ſures; On les reconnoit encore pour les plus eſſentielles & on ajoute qu'elles peuvent ſervir de Principes pour décider les Queſtions ſur leſquelles on ſe diſpute. On voit pourtant que, dans chaque Communion, on a tout autrement de zèle pour les Matiéres qui font le ſujèt des diviſions, que pour celles dont on convient & qu'on reconnoit outre cela pour les plus Importantes. Les Chrétiens ont des Ennemis Communs qui attaquent ces Veritès capitales, & les attaquent même d'une maniére qui va à ruiner toute Réligion. Si quelqu'un entreprend de défendre la cauſe commune, & que pour y mieux réuſſir, il laiſſe à part quelques-uns de ces ſentimens, par où le Parti, dans lequel il vit, ſe diſtingue des autres, malgré tout ſon zèle pour la défence de la Réligion & toute la force des réponſes par leſquelles il renverſe les Objections qui la combattent, à grand peine évitera-t-il de paſſer pour un homme qui la trahit. Dans chaque parti il en faut ſoûtenir les Hypothéſes particuliéres avec la Réligion, & ſi on craint de n'y réuſſir pas, il faut laiſſer la Réligion livrée aux attaques de ſes Adverſaires. Le Fils de Manlius avoit défait les Ennemis de ſa Patrie, il en avoit trouvé une occaſion favorable qu'il n'avoit pas crû devoir laiſſer échapper. La Raiſon étoit pour lui; Mais ſon Pére, homme auſſi féroce qu'un Inquiſiteur, ne connoiſſoit point de Raiſon qui méritât d'être miſe en paralléle avec ſon Autorité. La Raiſon & le ſuccès étoient pour le Fils; Mais le Pére envieux & chagrin de ne pas partager cette gloire, ou plûtôt de n'y avoir pas la principale part, fit cruellement mourir ce jeune Héros. Fermés la bouche aux Incrédules par d'autres raiſons que celles qui ſont à la mode, dans le Pays où vous vivés: Terraſſés les Impies par d'autres armes que par celles que les Docteurs de certains partis vous fourniront, il eſt plus d'un endroit, où vous payerés de vôtre Tête ce ſervice ſignalé que vous aurés rendu à la Réligion. A la Verité, il en eſt d'autres où il vous en coûtera moins, mais il s'en trouvera bien peu où il ne vous en coûte.

Ces fautes ne ſont que trop communes, je le reconnois, elles fourniſſent des prétextes aux Pyrrhoniens, & il eſt des Eſprits impatiens & pareſſeux qu'elles jettent dans le découragement & dès-là dans l'irréſolution & le doute univerſel, ou preſque univerſel. Mais ces maux, ſuites aſſés fréquentes des diviſions, ne ſont pas ſans remède, plus on voit d'animoſité dans les partis qui ſe diſputent l'un à l'autre l'honneur de connoitre la verité, plus on les voit ardens à ſe contredire, obſtinés à s'éloigner les uns des autres, à s'accuſer réciproquement d'erreurs dangereuſes, plus il eſt à préſumer qu'il n'y a que la force de la Verité qui ait pû les réduire à tomber d'accord de ce dont ils conviennent. Il faudroit donc commencer ſes Etudes Théologiques par l'Examen de ces Dogmes communs à tous les combattans. On ne manqueroit pas de les trouver beaucoup plus à la portée de l'Eſprit humain, plus aiſés

à

à entendre & plus faciles à démontrer, que les Dogmes controverſés. On pourroit enſuite établir de nouvelles connoiſſances ſur ces Fondemens : On en pourroit tirer des Lumiéres pour éclaircir ce en quoi il reſteroit de l'obſcurité. Et enfin l'ignorance où l'on reſteroit encore, ſur des ſujets plus obſcurs, n'ébranleroit point la certitude de ce que l'on comprendroit établi ſur des preuves ſolides.

M. Bayle s'exprime dans les termes ſuivans ſur le compte de Grotius, dans ſon Dict. Tom. II. p. 618. *J'obſerve qu'un homme perſuadé des articles fondamentaux de la Religion Chrétienne, mais qui s'abſtient de communier, parce qu'il regarde cette action comme un ſigne que l'on damne les autres Sectes des Chriſtianiſme, ne ſauroit paſſer pour Athée que dans l'Eſprit d'un vieux Radoteur, qui a oublié les idées des choſes, & les définitions des paroles. Je paſſe plus avant & je dis qu'on ne ſauroit refuſer à un tel homme la qualité de Chrétien.*

On pourroit donc donner ce Titre, ſuivant M. Bayle, à celui qui reconnoit J. C. pour Fils de „ Dieu & le Meſſie promis, qui croit qu'il eſt „ mort pour nous, qu'il eſt reſſuſcité, qu'il eſt „ aſſis à la Droite de Dieu ſon Pére, que c'eſt par „ la Foi en ſa Mort & en ſon Interceſſion que l'on „ eſt ſauvé, qu'il faut obéïr à ſes Préceptes & ſe „ repentir de ſes fautes.

Un Miſſionaire n'auroit-il pas lieu de ſe féliciter, & de compter pour beaucoup d'avoir amené des Juifs, des Payens & des Mahometans, à la perſuaſion de ces Vérités ? Suppoſons une Théologie qui ne contint pas des Articles plus éxpoſés que ceux-là aux traits des Pyrrhoniens ; auroient-ils occaſion d'inſulter à ſes Dogmes d'un air auſſi triomphant qu'ils le font à tout coup dans les Ecrits de M. Bayle ?

Je paſſe à un Exemple tiré de la Philoſophie. Rien n'eſt plus inconcevable à l'Eſprit humain que de l'Etendué qui penſe. Ceux qui autrefois ont paru le croire ſe ſont éxprimés dans des termes dont eux-mêmes ne comprenoient point le ſens, & leur Hypothéſe eſt combattuë par des argumens ſans réplique. Les Philoſophes d'aujourd'hui ſe ſont partagés ſur ce ſujet. Les uns ſe ſimment que Dieu a créé des ſubſtances de deux genres très-différens entr'eux ; la ſubſtance qui penſe, & la ſubſtance étenduë, qui n'eſt autre choſe que l'*Etenduë* même. D'autres prétendent qu'il ſe pourroit qu'une même *Subſtance* eut deux *Attributs* tout différens, dont l'un ſeroit la *Penſée* & l'autre l'Etenduë, de la même maniére que l'Etenduë, à ſon tour a deux Attributs fort différens, le Mouvement & la Figure. Sous prétexte que je trouve les Philoſophes ainſi partagés ; Suis-je en droit de conclurre qu'on ne ſauroit acquérir aucune certitude ſur ce ſujet ? & ſuis-je dans l'obligation de me perſuader, que ſi l'un de ces ſentimens pouvoit ſe démontrer, à l'excluſion de l'autre, jamais il ne ſeroit arrivé à des hommes, dont je reſpecte l'habileté & la ſincerité, de penſer différemment ſur un ſujet ſuſceptible de démonſtration ? Au contraire, en attendant que j'aye pris mon parti ſur ces differentes Hypothéſes, ne puis-je m'aſſurer ſur ce dont elles conviennent, & ne ſerois-je pas bien de commencer par-là ? Je m'aſſurerai donc 1. Que l'Etenduë ne penſe pas. 2. Que ſi l'Etenduë eſt une ſubſtance, la penſée ſe trouve donc dans une autre ſubſtance différente de l'Etenduë 3. Au cas qu'il en ſoit de la *Penſée* & de l'*Etenduë* par rapport à une *Subſtance* dont elles ſeroient les *Attributs*, comme il en eſt de la *Figure* & du *Mouvement*, par rapport à l'*Etenduë*, je conclurrai 4. Que comme le Mouvement peut ceſſer, ſans que la Figure change, & que la Figure peut changer, pendant que le Mouvement continuë, comme il arrive à une eau courante qui prend ſucceſſivement la forme des Canaux par où elle paſſe ; de même auſſi l'Attribut de l'Etenduë peut recevoir les plus grandes altérations, pendant que la ſubſtance, dont elle eſt un des Attributs, conſervera ſon éxiſtence, & avec ſon éxiſtence ſon autre Attribut, ſavoir la penſée, auſſi entier, auſſi compler & peut être plus parfait encore qu'il n'étoit avant que l'Etenduë eut fubi certains changemens.

Je m'aſſurerai enfin que, ſi après avoir ſuppoſé une ſubſtance dont je n'ai pas d'Idée, j'établiſſois ſur une ſuppoſition ſi obſcure des Conſéquences qui allaſſent à confondre le ſort de l'Ame humaine avec celui de l'Etenduë, j'aurois tort d'avoir réglé mes ſentimens ſur ce qui m'eſt obſcur, plûtôt que de m'en tenir à ce qui eſt clair.

Je me promets de faire diſtinctement comprendre, par un Exemple, la néceſſité de s'affermir dans la perſuaſion de ce qu'on connoit évidemment, & de ne la laiſſer point ébranler, parce qu'on ſent qu'il eſt encore bien des choſes qu'on ne connoit pas. Suppoſons qu'un Vaiſſeau fait naufrage ſur les Côtes d'une Ile. Un Tonneau rempli de Livres pour l'uſage des Européens établis dans les Indes, & pour celui des Indiens, avec qui ils ſe ſont liés, eſt jetté par les Vagues ſur le Rivage. Quelques Inſulaires s'en ſaiſiſſent ; Ils ont aſſés de Génie pour apprendre à lire la langue des Européens & pour ſe ſervir enſuite des Dictionaires, partie François, partie Indiens, langages connus à ces Inſulaires. Ils étudient avec application, ils apprennent l'Arithmétique & la Géométrie, & ils ſe convainquent, ſans aucun mêlange de doutes, de la Vérité de tous les Théorémes & de la juſteſſe de tous les Problémes démontrés dans ces Livres. Après cela ils entreprennent d'étudier l'Algébre, les Sections Coniques, le Calcul intégral. Malheureuſement pour eux, les livres qui traitent de ces Sciences, & qui ſont tombés dans leurs mains, ſont écrits dans un Laconiſme qui les rend très-obſcurs, il s'y trouve même pluſieurs fautes d'impreſſion, des Figures y manquent. Et quand tout cela ne ſeroit pas, il ſuffiroit qu'ils euſſent été compoſés pour l'uſage ſeulement de ceux qui ſont déja inſtruits de ces matiéres, & qui en ont appris les Principes dans d'autres ouvrages, pour être inintelligibles aux Lecteurs que nous ſuppoſons. Dans ces circonſtances penſeroient-ils en hommes raiſonnables, s'ils s'aviſoient de dire. *Il ſe pourroit que nous nous fuſſions trompés dans tout ce que nous avons crû comprendre en matiére d'Arithmétique & d'Elémens de Géométrie, quoi qu'il nous paroiſſe encore ſi évident. Ce qui nous fait entrer dans ces doutes & qui nous les fait paroitre très-fondés, c'eſt que nous avons beau jetter les yeux ſur de certains ſignes, & de certaines figures, nous n'y comprenons rien.*

Il eſt viſible que ces Inſulaires raiſonneroient très-mal, & qu'ils auroient grand tort de paſſer ainſi de la Certitude au Doute ; Car loin que les Démonſtrations de l'Arithmétique & de la Géométrie Elementaire dépendent de la ſubtilité des autres Calculs & de ce qu'on a découvert ſur les Sections Coniques, au contraire toute la Certitude de ces dernieres Parties eſt établie ſur l'Evidence des premiéres.

XIX. M. BAYLE parle ſouvent du Dévoir d'un Rapporteur, & ſon but eſt de perſuader qu'il s'eſt fait une Loi de le remplir avec une ſcrupuleuſe éxactitude, en ne déguiſant point, ſur les Queſtions, qu'il a eu occaſion de traiter, la force des Argumens allégués de part & d'autre. On pourroit pourtant douter qu'il en ait eu ſincerement l'intention, & ſouvent il ne paroit pas qu'il s'en ſoit fidélement acquitté. Que diroit-on d'un Rapporteur qui éxpoſeroit, dans une Audiance, une partie des raiſons d'un des plaidans, & dès-là entretiendroit les Juges d'Articles tout différens, qui le londemain reprendroit ſon prémier ſujet, & après l'avoir enramé le quitteroit pour recommencer ſes écarts ? Voilà préciſément une Image de ce que fait M. Bayle. *Eſope* avoit dit *Dieu abaiſſe ce qui eſt élevé & éleve ce qui eſt abaiſſé.* Eſope a dit cent autres choſes auxquelles M. Bayle n'a pas trouvé à propos de faire attention, mais il a choiſi cette Penſée entre mille, parce qu'elle lui fourniſſoit une occaſion de dire que *ſur la Terre régne*

S'applique à établir ſi ſimplement & à ſauver très-pure-ment l'Evidence des Propoſitions.

rêvent un Jeu de BASCULE *& que l'Adverſité & la Proſpérité, qui s'y ſuccedent tour-à-tour, reſſemblent aux Oſcillations d'une Pendule.* A ces deux Réflexions exprimées ſous des Images très-éloignées de la dignité de ce grand ſujèt, des Images baſſes & à très-peu-près burleſques, il mêle des Difficultés contre la Providence ; Il les ramène ces difficultés dans les Articles des *Manichéens*, des *Pauliciens*, de *Zoroaſtre*, de *Marcion*, & en combien d'endroits n'y revient-il pas ? Pour remplir le Devoir d'un Rapporteur impartial, ſur des Queſtions de cette importance, il auroit fallu tout d'une ſuite, établir diſtinctement l'Etat de ces Queſtions, ſéparer ce dont on convient d'avec ce dont on ne convient pas, éxpoſer les différentes faces, ſous leſquelles on les a étudiées, détailler, encore tout d'une ſuite, le fort & le foible de chaque Hypothéſe, les argumens d'un parti, les réponſes des autres, les repliques & les dupliques. M. Bayle enfin devoit employer tout ce qu'il avoit de génie & d'habileté à s'éxprimer clairement & avec la plus éxacte préciſion, afin de mettre ſes Lecteurs en état de décider ſur une matiére ſi Grave, auſſi aiſément & auſſi judicieuſement, que ſon Etenduë le comporte. Je ſuis perſuadé que ſi M. Bayle n'avoit eu d'autre vuë que de faciliter aux Chrétiens Savans & Philoſophes les éclairciſſemens qu'on pourroit répandre ſur une matiére ſi difficile & ſi Sublime, s'il avoit uniquement travaillé dans le ſincére deſſein de les aider à faire des recherches ſi néceſſaires, au lieu de les embarraſſer & de les traverſer ; s'il lui avoit plû d'entreprendre & d'éxécuter, comme il en étoit très-capable, un projèt ſi raiſonnable & ſi digné d'un Chrétien, je ſuis perſuadé que, non ſeulement on lui auroit eu de grandes obligations de ſon intention & de ſon travail ; mais que de plus on en auroit profité & que les difficultés ſeroient préſentement levées pour tous les eſprits raiſonnables. Mais le moyen qu'on s'inſtruiſe à fond tranquilement & ſans prévention de l'Etat d'une Queſtion fort compoſée, & de tout ce qu'on peut alléguer à deſſus de côté & d'autre, lorſque pour lire tout d'une ſuite ce qui lui appartient & qui a du rapport avec elle, il faut à tout coup paſſer d'un prémier Tome à un ſecond, revenir à ce prémier, pour paſſer de lui au troiſiéme & ſauter ſans ceſſe d'un article à un autre. M. Bayle ſavoit bien que de cent Lecteurs, à peine s'en trouvera-t-il trois qui vueillent ſe donner un ſoin ſi fatiguant. La plus grande partie encore de ceux qui pourroient s'y réſoudre ſeroient bé de feuilleter avant qu'ils euſſent achevé la lecture d'une matiére, diſperſée en tant de portions, & il ne leur en reſteroit qu'un ſouvenir confus, ſur lequel il ne leur ſeroit pas poſſible d'établir un Examen judicieux. On lit le texte d'un Article d'Origene, où ce grand ſujèt eſt entamé. On y trouve en même temps un grand nombre de faits curieux & intereſſans ; On les donne pour tels & on promet de les éclaircir & de les étendre dans les Remarques. On s'y porte donc avec empreſſement, & qu'y trouve-t-on ? La bévuë d'un Miniſtre qui s'eſt fait Catholique & qui donne le Nom de *Saint* à Origene. M. Bayle relève cette faute qui, dans un Miniſtre étoit, dit-il, une faute de groſſiére ignorance. Le Miniſtre s'excuſe. M. Daillé le pourſuit à cette occaſion. Un Eccléſiaſtique ſe méle de leur diſpute, raiſonne à travers champ & donne l'éxemple d'une diſpute où l'on ne ſait point l'état de la Queſtion. On fait enſuite des réflexions ſur la bonne vie & l'Hétérodoxie d'Origene. On y oppoſe les mauvaiſes mœurs de pluſieurs Orthodoxes, dont on a extrémement loué la pureté de la Foi. Delà on prend occaſion de s'écrier ſur l'Impénétrabilité des Jugemens de Dieu, comme s'ils étoient toûjours tels que le ſuppoſe la témérité des hommes. On réfute après cela les Réflexions du *Parrhoſiaſte*. On paſſe au Péle *Doucin*, à M. Bouhereau & à ſa Traduction d'Origene contre Celſe, & à cette occaſion encore (nouvel écart) on parle de l'incertitude des *mil dire*. Un Lecteur ainſi entraîné par la varieté des réflexions de M. Bayle, & par l'addreſſe avec laquelle il engage à parcourir ſans interruption tout ce qu'il entaſſe de Citations occaſionelles ; ſon Lecteur, dis-je, ainſi diſſipé, oublie l'éxamen qu'il s'étoit propoſé de faire de ce qui ſe trouve de plus important ſur le Mot d'*Origene*. Il ſe ſouvient ſeulement d'avoir été frappé par des difficultés ſcandaleuſes & propoſées ſous les tours les plus ſpecieux & les plus embarraſſans.

Examen de la Voie d'Autorité.

XX. J'AI connu de bonnes gens qui, frappés des Diſputes dans leſquelles on voit les Savans s'échauffer & s'opiniatrer, & toujours plus embarraſſés & plus troublés, à meſure qu'ils s'informoient de leurs conteſtations, craignoient de ſe trouver enfin accablé de doutes & d'incertitudes, & dans cette appréhenſion & celle de voir le Pyrrhoniſme ſe répandre ſur le Genre humain & le déſoler, comme une eſpéce de Déluge, s'imaginoient qu'on ne pouvoit pas ſui oppoſer de plus ſures Barriéres que celles de l'Autorité. Il faut, diſoient-ils que les Supérieurs à qui l'on doit du reſpect, & qui ſavent ſe faire craindre, décident eux-mêmes les Queſtions ſur leſquelles les gens de lettres ne ſavent pas convenir. Il faut qu'ils dreſſent des FORMULES DE DOCTRINE pour ſervir de Régles à ceux qui doivent *enſeigner*. Alors on ne diſputera plus que pour condamner ceux qui errent, & chacun ſaura à quoi s'en tenir, ſans ſe donner la peine équivoque de faire des Examens, qui pourroient mal réuſſir.

L'Expérience renverſe ces eſpérances & fait voir l'inutilité de ce Rémede prétendu. Ceux qui ont voyagé, avec quelque attention, dans les Pays où l'Autorité des Tribunaux, en matiére de Dogmes, eſt la plus reſpectée & la plus redoutée, croyent avoir remarqué qu'il n'y a point de Pays, où l'Incertitude régne d'avantage, ſur les Matiéres même les plus éxpreſſément décidées. On y eſt plus reſervé à parler, on y fait ſemblant de tout croire & ſouvent on ne croit rien. Et cela doit naturellement avoir lieu : L'élevation du Reng & le pouvoir d'intimider, par la ſévérité des Menaces & des Châtimens, n'eſt pas plus la marque de la Verité que de l'Erreur. Il y a plus d'un tel Tribunal dans le Monde. Les Latins, les Grecs, les Arabes, les Indiens ont chacun le leur, ſans compter un plus grand nombre d'autres, qui ne veulent pas avoüer de bouche l'autorité qu'ils ſe donnent en effet. Or rien n'eſt plus oppoſé que les Déciſions de ces différens Tribunaux. Comment donc s'aſſurer que le Tribunal, établi dans le Pays où l'on eſt né, eſt effectivement en légitime poſſeſſion de tous les Privilèges qu'il s'attribue, & que tous les autres ont tort de s'en flatter & d'ôſer ſe mettre en parallèle avec lui ? Il eſt viſible que cette Diſcuſſion demande un grand Examen. Mais comment s'éclaircir ſur cette Queſtion Capitale, ſi l'on n'ôſe pas ſeulement demander à ceux qui compoſent ce Tribunal, quelles ſont les Raiſons ſur leſquelles ils fondent des prétentions ſi magnifiques ? Si l'on ôſe encore moins les prier de lever chirement les ſcrupules que l'on peut avoir ſur la force de ces Raiſons ? Outre cela moins on craint d'être contredit, vû la facilité que l'on a à terraſſer les contrediſans, moins attentivement on éxamine ; Dans une ſi avantageuſe ſituation, on eſt beaucoup moins circonſpect, & en même temps qu'on eſt plus déciſif, on eſt beaucoup plus ferme dans ce que l'on a une fois décidé. On ſe rpet enfin peu en peine de prouver ce qu'on avance, par des raiſons démonſtratives, quand on ſe croit en Droit, & qu'on ſe trouve en Pouvoir, d'ordonner à ceux à qui l'on parle de croire tout ce qu'on leur dit.

J'avoue qu'il n'y aura plus de Diſputes ni même de Doutes parmi des hommes qui ſeront inférieurement convenus de ſe ſoûmettre à un tel Tribunal.

Examen de la Voye d'Autorité.

ral. Mais qui sont ceux qui peuvent assujettir à ce point leur Entendement, si ce n'est des Hommes qui réfléchissent aussi peu que les Bêtes? Des hommes ainsi faits, de peur de trouver *Rouge* ce qu'il plaît à un autre de déclarer *Bleu*, doivent-ils faire une Loi de n'ouvrir point les yeux, pour ne point courir le risque de juger des Couleurs par la vue, très-résolus de n'en décider que par les sons dont la voix de leurs Supérieurs frappe leurs oreilles. Une soûmission simplement extérieure arrete les Disputes, mais elle ne leve pas les Doutes.

Un Tribunal qui se dit Infaillible, s'il veut qu'on le croye & qu'on ait raison de le croire, doit lui même alléguer des preuves de ce qu'il assure. L'Infaillibilité n'est point un privilége qu'un homme puisse avoir naturellement; une si grande distinction a besoin d'être prouvée. Or pour se rendre à des preuves, il faut les éxaminer, il en faut comprendre le fens & se convaincre de leur force. Mais un Tribunal qui peut alléguer des preuves de cette nature & les exposer dans une évidence propre à établir la certitude de ses prétensions, sera bien capable d'établir, avec la même évidence, les raisons sur lesquelles il se fonde dans tout le reste de ses décisions.

Pour ce qui est des Tribunaux qui de leur propre aveu n'ont point le Don surnaturel & le privilége miraculeux de l'Infaillibilité, il n'est pas facile de deviner en vertu de quoi ils oseroient dire: *Sur la première Question l'Affirmative est vraye; sur la seconde la Negative est juste; Il faut s'en tenir là, car nous l'avons ainsi décidé.* Quoi donc, êtes-vous Infaillibles? *Nous ne disons pas cela, mais sans être Infaillibles, nous avons le bonheur de ne nous tromper pas; & en particulier sur les Questions que nous venons de décider, nous nous trompons aussi peu que si nous étions nes incapables de nous tromper jamais.*

A un Langage si hardi qu'y auroit-il de plus naturel que de répondre. Si un homme se disoit Infaillible; Avant que de le croire tel, nous lui demanderions les preuves sur lesquelles il se fonde pour se persuader qu'il est en possession de ce sublime avantage? A plus forte raison lors qu'un homme qui n'a garde de s'attribuer un Privilége si singulier, ne laisse pas de soûtenir que ses Décisions n'en sont pas moins justes, moins sures, pourquoi n'offrions nous pas lui demander des preuves, par la force desquelles on puisse s'assurer qu'il ne se trompe pas, & qu'on ne court aucun risque de se tromper quand on le croit?

S'il refusoit de répondre, il est évident que, par là même, il se rendroit très-suspect, & s'il avoit cette complaisance, que pourroit-il alléguer de plus fort, pour convaincre les autres, que les preuves par lesquelles il s'est lui même convaincu. Mais pour savoir s'il ne s'est point trompé & s'il ne s'est point rendu trop légérement à des preuves flatteuses, il faudra les éxaminer, & c'est leur évidence qui décidera de ce qu'il en faut croire. Supposons un homme, ou un Collége composé de plusieurs hommes, qui tous n'entendent rien en matière de Géométrie: Que pourroit-on penser de ces gens-là, si, sans cette soûtenus d'aucun secours miraculeux, ils s'avisoient de décider au hazard, sur les propositions de Géométrie les plus compasées & les plus difficiles, tout comme fur les plus simples, & décidoient tantôt vrai, tantôt faux, tantôt comme Euclide, tantôt tout le contraire. Des hommes qui ne font pas conduits par un fecours infaillible, *en toute vérité*, ne doivent donc prononcer que fur ce qui est à leur portée, & qu'ils font en état de comprendre distinctement. Pour fe rendre à leurs décisions, il faut de même que les matiéres, fur lesquelles elles roulent, foyeut à la portée de ceux qui les éxamioent, fans quoi la Raison leur ordonne de demeurer en fuspens; car on ne peut s'assurer que les preuves qui ont déterminé un autre à affirmer ou à nier une Proposition, sont des preuves veritablement convaincantes, qu'autant que l'on est en état de les connoître & de s'en convaincre foi même.

On se partage fur une Question difficile, on dispute, on s'échauffe & on craint les fuites de ces vives dissensions. Pour les faire ceffer qu'y auroit-il de plus abfurde que d'entrer dans une Académie, & de prendre au hazard le premier jeune Etudiant qu'on y rencontreroit, lui demander ce qu'il penfe fur ce fujet de controverfe, en vue de s'en tenir pour toûjours à fa réponfe.

Mais quand vous consultés un Vieillard, êtes-vous affuré qu'il n'ayoit pas déja pris fon Parti, quand il étoit jeune Etudiant, qu'il ne l'a pas pris, fans beaucoup de circonfpection, & qu'il force de le repéter à fes Disciples, il ne s'y eft pas affermi par habitude, au point de n'en pouvoir plus douter, parce qu'il n'eft plus en fa puiffance de fe réfoudre à l'éxpinier de nouveau, & comme s'il en entendoit parler pour la prémiére fois?

Dira-t-on? Vous n'y penfés pas. Loin de s'en remettre à la déciſion d'un jeune homme, ou d'un vieillard, on ne fe foûmettroit pas même à une grande Affemblée de jeunes gens. On reconnoit qu'il faut conſulter un grand Nombre de Docteurs perſonnages, dont chacun ait vieilli dans les Etudes. Cét expédient ne léve pas encore les difficultés, & n'eſt pas capable de faire tomber tous les doutes. Il fe peut que tous ces Docteurs ayent été les disciples d'un feul homme, ou les disciples de ſes disciples, & qu'ayant tous donné tête baſſée dans les ſentimens d'un ſeul, en conſulter un grand nombre, ou n'en conſulter ſeulement qu'un, ce ſoit la même choſe.

Il faute encore aux yeux qu'il n'y a pas plus de fureté à fuivre les déciſions de pluſieurs que les déciſions d'un ſeul, lors que le meme eſprit de parti, le même eſprit de jalouſie, le même eſprit d'intereſt, ou le même eſprit de crainte les détermine à parler les uns comme les autres &, pour le moins, réduit au ſilence ceux d'entr'eux qui ſavent le mieux penſer, & qui ſeroient capables de répandre le plus de lumiéres, ſur les Queſtions qui s'agitent, ſi on voulioit les écouter & s'ils pouvoient dire librement tout ce qu'ils penſent.

Il ſeroit ſuperflu d'entaſſer de nouvelles raiſons, pour prouver que la Voye de l'Autorité peut-être terminer un grand nombre de perſonnes au même langage, aux mêmes préjugés, à la même obſtination, mais qu'elle ne ſauroit établir, dans les Eſprits qui ont du goût & de la délicateſſe, cette Evidence qui perſuade, cette Certitude lumineuſe, à laquelle les Pyrrhoniens ne veulent pas concevoir que l'Eſprit humain ſoit capable de parvenir.

St. Auguſtin a eu des Diſputes avec les Donatiſtes, & avec d'autres. Les Péres n'ont pas toûjours été tous dans les mêmes idées. Si l'un d'eux, après avoir décidé d'une certaine façon une Queſtion controverſée, s'étoit aviſé d'alléguer, pour preuve de ſa déciſion, que pour lui *il la décidoit ainſi*, il n'y a perſonne qui n'eut trouvé fon raiſonnement ridicule. Imaginés vous que le ſimeux Thomas d'Aquin, avec les preuves qu'il tire de la Raiſon, de l'Ecriture & des Péres, apporte encore celle ci: *De plus il faut bien que le ſentiment que je ſoûtiens ſoit vrai, puiſque je le ſoûtiens.* Sa Somme auroit elle jamais acquis l'autorité où elle eſt parvenue? Or ce qui auroit été abſurde de leur temps, eſt-il devenu raiſonnable après leur mort? Dira-t-on? on les cite & on s'appuye fur leur autorité, parce qu'ils ont été approuvés par un Tribunal ſupérieur; Mais la même Queſtion revient, car ſi ce Tribunal s'eſt apperçû de l'évidence & de la force de leurs raiſons, il a donc éxaminé, & les preuves d'une Concluſion doivent être à la portée de ceux que cette Concluſion regarde.

C'eſt un titre de ſa Théologie.

Si un Docteur Catholique s'étoit avisé de faire ce reproche aux Luthériens » *Vous avés abandonné l'Eglise où vous êtes nés, & dans laquelle vos péres sont morts, pour suivre, en aveugles, l'autorité d'un homme qui, de son propre aveu, n'étoit point inspiré, & qui n'avoit gardé de s'attribuer aucune part au privilege de l'Infaillibilité.* Les Luthériens n'auroient pas manqué de lui répondre. „ Vous ne nous „ connoissés pas, & vous êtes, sur nôtre sujet, „ dans une prévention qui ne nous fait pas hon„neur, & que nous regardons même comme très„ injurieuse. Nous n'embrassons les Dogmes de Lu„ther qu'à proportion qu'il nous paroit les établir „ sur des preuves auxquelles on doit se rendre. C'est „ uniquement à ces preuves que nous nous rendons „ & point du tout à son Autorité: Nous exami„ nons après lui, & lui même, s'il revenoit au mon„ de nous condamneroit si nous n'éxaminions pas „ & ne nous reconnoissoit point pour ses vrais dis„ ciples. Il auroit raison, car son grand Principe „ est qu'il faut éxaminer & que l'on doit bien se „ se garder de croire en aveugle. Là dessus, je demande si ce qui étoit permis, si ce qui étoit nécessaire de son temps ne l'est plus aujourdhui? Je demande si les livres de Luther, que l'esprit de la Réformation vouloit qu'on éxaminât pendant sa vie, doivent depuis sa mort, servir de Règle & arréter tout Examen? C'est pourtant le parti que doivent prendre ceux qui disent *Vous êtes des malheureux. Vous pensés autrement que Luther. Vous vous trompés très grossiérement dans l'explication que vous donnés a des passages de l'Ecriture Sainte. Luther ne les a pas ainsi éxpliqués, C'est tout dire, mais si vous êtes assés stupides ou assés prévenus pour ne pas céder à un argument de cette force, j'en ajoûte un autre très-certainement sans réplique. Je tiens aussi un Rang considérable dans l'Eglise, j'y ay de l'authorité & si on ne m'y considére pas tout a fait autant que Luther, il ne s'en manque, que très-peu. Prenés y donc garde: Si vous ne croyés pas ces deux* ARTICLES FONDAMENTAUX, *1. que Luther explique bien l'Ecriture 2. que j'entens bien Luther; pour peu que vous paroissiés en douter, Ils vont le déclarer. Je ferai qu'on vous chassera de l'Eglise; Vous perdrés Titres & Pensions, & j'vous présenderai vous défendre par des Apologies, d'une modestie étudiée, & y faire connoitre que j'ai tort, je vous en avertit, on pourroit aller plus loin, vous consfisquer vos fonds & vont reduire à mandier, ou à travailler de vos mains. Je ne vous permets pas même de vous mettre à l'abri de vôtre Ignorance réelle ou affectée, & je vous ordonne expressément de savoir & de trouver tres-clair tout ce que je vous dis que je sai.* Ainsi la voye de l'Autorité n'est point une Barriére à opposer au Pyrrhonisme, au contraire la Voye de l'Authorité loin de le fapper par ses fondemens, donne plutôt lieu à l'Incertitude & au Doute.

Ce que je dis ici d'un homme est applicable à tous les autres; Je n'ai rien moins en vue que Luther & ses disciples en particulier; Dieu m'en soustraine à son Nom celui que l'on voudra, mon raisonnement restera dans sa force.

XXI. N'EST-CE pas une entreprise d'une éxécution possible que celle d'élever des jeunes gens dans l'estime & l'amour de l'Ordre, de la Bienfaisance, de la Vertu & de l'Honnêteté? Ne peut-on pas les accoûtumer de bonne heure à respecter la Raison & l'Evidence & à la consulter souvent? Est-il difficile de leur apprendre à sentir la Satisfaction glorieuse qu'on éprouve, lorsqu'on se rend maitre de ses Passions, & à réfléchir sur les Inconvéniens où l'on s'expose dès que l'on s'abandonne à leur aveugle impétuosité? Ne pourroit-on pas les affermir dans l'Inclination à faire du Bien, dans la répugnance à desobliger, dans l'averfion pour la chicane & pour l'humeur contrédisante? Ne pourroit-on pas, dis-je, réuffir à établir toutes ces dispositions dans de jeunes coeurs, à un tel point, qu'ils seroient ravis de penser que les hommes ont un Souverain Maitre qui aime infiniment la Vertu, qui déteste le Vice, qui recompensera l'une & qui punira l'autre, d'une maniére digne de sa Grandeur? Un Coeur si heureusement disposé ne sera jamais des efforts pour s'enfoncer dans des ténébres, & pour se remplir de doutes, afin de se dérober à la lumiere de ces Veritès qui ne le géneront point.

Education propre à découvrir les causes du Pyrrhonisme.

On pourroit aussi élever les jeunes gens dans la connoissance des Veritès qui sont à leur portée, & qui n'effarouchent point la Raison, fans entrer dans des détails qui tiennent plus de la Metaphisique que de la pure Théologie; détails auxquels on n'auroit jamais pensé, si on n'avoit rien prêté aux éxpressions de l'Ecriture Sainte, & si on n'avoit pas voulu savoir au de-là de ce qu'elles apprennent. On dit à un enfant que tel & tel Paffage a un tel & tel sens & sert à établir un tel & tel Dogme: On lui dit d'un ton si ferme, & on lui repére si souvent, que rien n'est plus sûr, qu'à la fin, il le croit comme on le lui dit. Mais, dans la fuite, d'un côté venant à se convaincre qu'un tel Dogme renverse toutes les lumiéres de la droite Raison, & d'un autre encore attaché aux Préjugés de son Enfance, qui l'ont accoûtumé à compter ce Dogme pour expreffément révélé dans l'Ecriture; de les Connoissances distinctes, jointes à ses préjugés, il conclut que la Révélation & la Raison la plus pure sont diamétralement oppofées & que l'une renverse l'autre. Dèslà son Esprit se remplit de doutes & son Christianisme se trouve ébranlé à proportion qu'il a commencé par là à donner dans le Pyrrhonisme. Mais il est encore inconteftable qu'on peut fuspendre l'effet des préjugés de l'Enfance, éxaminer de nouveau & ne se rendre qu'à ce qui est distinctement prouvé.

Du Pyrrhonisme incurable.

XXII. JE demanderois à des Pyrrhoniens, s'il se plaisent dans leurs doutes, ou si cét état de doute les fatigue & leur est onereux? S'ils me répondent que cét état leur paroit très-imparfait & triste en lui même, & qu'il leur seroit agréable de s'en défaire, pourvû qu'à sa place ils ne se laissaffent pas surprendre par des Erreurs & des Opinions fans solide fondement. S'ils me faisoient cét aveu, je leur demanderois encore en grace quelques momens de sincérité. *D'où vient*, leur dirois-je, *que vous désirerés sans cesse votre vue de l'Evidence? D'où vient que vous avés recours à des échappatoires souvent puériles & toûjours si visiblement équivoques & sophistiques, dès que l'Evidence vous presse & est sur le point de vous forcer?* Mais s'ils avouent sans détour, qu'ils se plaisent dans leurs doutes & qu'ils ne prendroient pas plaifir qu'on les en tirât; qu'ils reconnoissent donc en eux les mêmes foibles, les mêmes préventions & les mêmes travers, & de plus grands encore, que ceux qu'ils reprochent aux plus obstinés Dogmatiftes. Car ceux à qui il arrive souvent de compter des Propositions simplement vraisemb'ables au nombre des Certaines, font ordinairement déterminés à regarder une opinion legérement prouvée comme inconteftable, parce qu'elle leur plaît, & qu'il leur est agréable de se perfuader que ce qu'ils ont inventé eux-mêmes, ou qu'ils ont appris des Maitres qu'ils aiment, est folidement établi. En un mot au lieu de n'acquiescer qu'à l'évidence, ils adoptent pour certain tout ce qui est de leur goût; & ce qu'il est de leur interêt & de leur gloire de foûtenir comme vrai, le paroit effectivement à leurs yeux peu attentifs & peu circonspects. Or n'est-ce pas par goût que ces derniers Pyrrhoniens s'obstineroient?

Qu'on se représente une fubstance Intelligente & Libre, à qui il prend fantaisie de douter de tout. Si elle s'obstinoit dans cette fantaisie, comme effectivement il est possible de s'obstiner lors qu'on est libre & qu'on détermine son goût de ce côté-là, en vain se trouveroit-elle dans la Lumiére du Paradis même, elle pourroit penser que peut-être tout n'y est qu'illusions, qu'on n'y est occupé que d'agréables & magnifiques réves, causés par des jeux fortuits d'atomes, qui se dissiperont comme ils se sont

affem-

assemblés, après avoir subsisté un temps dont la durée est incertaine. Dès-qu'une Créature libre veut résolument abuser de sa Liberté, il n'y a point de remède. Dès-qu'une fois elle a résolu de trouver son plus grand plaisir à contredire, plus on lui fera de raisonnemens en vue de l'engager à finir ses contradictions, moins elle voudra se rendre. Au contraire, son plaisir dominant croîtra à proportion de l'évidence des raisons au-dessus desquelles elle trouvera à propos de se mettre. Plus les armes dont on se sert pour l'attaquer, paroîtront invincibles, plus elle s'applaudira de sa résistance & de la prétendue victoire. Je demande donc à mes Lecteurs quel parti ils trouvent à propos de prendre, le parti de chercher la lumière, le parti de la bonne foi & de la sincérité, ou celui de n'écouter & de ne lire qu'après s'être affermi, à toute épreuve, dans la résolution de ne rien croire, de ne se rendre jamais à aucune preuve & de se perfuader qu'on a toûjours autant de raison que qui que ce soit, dès-qu'on n'est pas absolument réduit au silence, & qu'on a la force de détourner les yeux du veritable lieu de ce qu'on allégue en preuve & de le chicaner.

Je regarde ceux qui sont malades d'esprit jusqu'à ce point, comme tout à fait incurables. Mais si l'on veut se rendre attentif de bonne heure sur un mal si affreux, & sur un si prodigieux & si honteux renversement de la Nature humaine, on sera en garde contre tout ce qui peut y conduire & non seulement on évitera tout ce par où l'on pourroit en approcher soi-même, on se défendra encore tout ce qui pourroit contribuer à y faire entrer les autres.

Du Pyrrhonisme Incurable.

Du moyen de le prevenir.

XXIII. AU FOND le Pyrrhonisme n'est point une maladie inévitable, & il est très-possible de faire des progrès réels dans la connoissance de la Verité. La fureur des partis n'a pas empêché que l'on ne convint de bien des choses. Qu'on se rende donc attentif à ce dont les hommes conviennent: Qu'on ne se borne pas là; mais qu'on l'examine encore avec une extrême circonspection. Qu'on partage une Question en toutes les parties: qu'on commence par les plus simples; qu'on s'assure toûjours des Principes avant que d'en tirer la moindre Conséquence. Qu'on ne se hâte point & qu'on se propose pour premier but, non de savoir beaucoup de choses, & moins encore de paroître en savoir un grand nombre; mais de savoir furement quelque chose. Ne se pourroit-il pas trouver un petit nombre d'honnêtes gens, dominés par d'autres motifs que par ceux de la vaine gloire, qui simeroient assés leur Devoir & le Genre humain pour se destiner à bâtir à la posterité la connoissance d'un petit nombre de Verités bien démontrées & bien dégagées de toute incertitude, afin d'ouvrir par là à ceux qui les suivroient une Carriére dans laquelle on pourroit s'avancer? N'est ce là une supposition manifestement chimérique & incompatible avec les sentimens & les inclinations essentielles à notre Nature?

Deux personnes d'une humeur si raisonnable seroient suivis de quatre; Ceux-ci de huit. Vingt Verités bien établies dans une Génération, donneroient lieu à l'établissement de quarante autres, dans une suivante, & celles-ci feroient encore augmentées d'un plus grand nombre. Pourquoi ne se trouveroit il pas des gens qui aimeroient assés la Verité & leur Devoir pour entreprendre ce qu'il seroit à souhaiter qu'on eut déja fait? Ne pourroit-il pas arriver que l'on connoît, dans une grande Ville, sept ou huit personnes, & deux ou trois dans une petite, qui s'uniroient de tout leur cœur pour un si loüable & si généreux dessein, qui ne prétoient jamais du vuë un but si digne d'eux, qui vivroient entr'eux dans une parfaite ouverture de cœur, qui ne concluroient jamais rien sans avoir consulté ensemble, qui se donneroient des avis sincéres, qui très-éloignés de toute envie de primer, adouciroient, par une veritable modestie, tout ce que la supériorité des conseils, soûtenus de bonnes raisons, peut avoir de mortifiant pour ceux à qui ils s'addreſſent, (A) qui, sûrs de l'amitié l'un de l'autre, prendroient toujours bien tous les avis & toutes les corrections dont ils se feroient part réciproquement, qui se prêteroient sans aucune reserve leurs Lumiéres & les effets de leurs Talens, qu'aucun interêt ne feroit capable de diviser, parce que chacun d'eux seroit également sensible à l'honneur de l'autre qu'au sien propre, ou plûtôt parce que, pour plus grande sureté, ils auroient renoncé les-uns & les-autres aux Idées d'une Gloire & d'une Reputation distinguée, afin de s'abandonner tout entiers au désir confiant d'être unis au reste des hommes, & à la résolution inébranlable de ne négliger quoi que ce soit de tout ce qui leur paroîtroit propre pour les amener à ce but. Par-là ils seroient toûjours prêts de profiter avec empressement & avec reconnoissance de toutes les Lumiéres & de tous les secours que les autres pourroient leur fournir. Pénétrés enfin d'attachement & de respect pour la Verité, dominés par le désir de la connoître & par la crainte de l'obscurcir par quelque erreur, ils deviendroient également incapables & de se rendre qu'à ce qui en porte le caractére, & de se refuser à son Evidence, ou de se dérober à ses Impressions par des faux-fuyans, par des équivoques & par des écarts d'attention.

Moyens d'empêcher qu'il ne s'en répande.

XXIV. DES personnes de ce caractére feroient un heureux levain qui multiplieroit le nombre de leurs semblables, dans la société. Il me semble que les personnes de probité qu'on y voit, & qui en soûtiennent le lustre, ne manquent pas, autant qu'il seroit à souhaiter, leur mépris & l'éloignement de leur cœur, pour les vicieux. Je ne prétens pas que la Vertu doive être accompagnée d'un Air farouche, qui rende ceux qui s'y attachent la terreur des autres: Je conçois au contraire que par des manières polies & par des empressemens à servir les personnes de mérite, toutes les fois que l'occasion s'en présente, on s'attirera la confiance de ceux-là même qui n'en ont que peu, & on leur fera naître l'envie d'acquérir ce qui leur manque; au lieu que par des manières hautes, ou air mépsifant, un panchant à la Critique, on les rebuteroit infailliblement, & peut être pour toûjours. Mais il y a visiblement un milieu, entre faire continuellement le personnage d'un Juge & d'un Censeur des hommes, & entre porter sa complaisance jusqu'à donner, à tout le monde indifféremment les mêmes marques d'estime & d'amitié. Il est encore certain que quand on use de quelque distinction, c'est une grande baſſesse de ne la régler que sur le Rang & les Richesses. C'est encore une grande faute de donner toute son attention aux Talens de l'Esprit, sans en faire aucune sur les Qualités du cœur, qui vicieuses rendent même un homme méprisable, à proportion de l'Etendué de son Génie, & de la justesse qu'il auroit pû lui donner.

Un homme est Riche, mais sans Principes; Il est Vain, il est Avare, il est Prodigue, suivant les différentes circonstances où il passe, & l'humeur qui le saisit. Un autre à du Pouvoir, mais il en abuse; Il est brutal, ou il est hypocrite; Il est

(A) Si quelque Académicien paroissoit à M. Varignon se tromper dans quelque endroit d'un Mémoire, jamais il ne relevoit cette erreur en présence de qui que ce soit: Il leur proposoit sa pensée en particulier, & après avoir reconnu de son côté le moindre défectueux il les engageoit, sous peine de garder un parfait silence sur cet ouvrage, le reste de sa vie, à lui promettre de ne déclarer à personne que cette correction vint de lui. On lui a tenu parole pendant la vie. Mais on a cru qu'on étoit sans l'obligation de lui rendre justice après sa mort.

injuſte, il eſt facile ; on le reconnoit, mais on a intérêt de ſe faire aimer de ces gens-là. On ferme les yeux à leurs Vices, & ſuivant qu'on a beſoin d'eux, peu s'en faut qu'on ne s'y prête. Un autre eſt un agréable déjeuné ; Un autre enfin s'énonce aiſément, il fait mille jolies choſes qu'il dit à propos ; il eſt vrai qu'il ne laiſſe paſſer aucune occaſion de contredire, & un de ſes grands plaiſirs c'eſt de répandre des doutes, & en particulier de jetter directement, ou indirectement de l'incertitude ſur la Réligion ; Par-là ſon commerce eſt très-dangereux : N'importe ; on lui fait tout l'accueil que mériteroit le plus honnête homme du monde ; & pourquoi ne le lui feroit-on pas ? Il ne refuſe ni Partie de jeu, ni Partie de table ; on peut toûjours s'amuſer avec lui, & il eſt de ces gens heureuſement nés pour rendre agréable le commerce de la vie. Tout ce que l'on fait par interêt ou par politique, en faveur des autres Vicieux dont je viens de parler, on le fait par inclination pour celui-ci, & pour ceux qui lui reſſemblent. On ſe rend cependant beaucoup plus coupable qu'on ne croit, par ces imprudences. Bien des gens s'imaginent qu'on approuve ceux avec qui on paroit ſe plaire ſi fort, & qu'on entre dans toutes leurs Idées, ou qu'on n'en eſt pas éloigné. Eux-mêmes s'en vantent : Ils s'autoriſent par-là & en prennent occaſion de ſe faire écouter par des perſonnes dont le foible génie, ou le cœur mal tourné ſuccombe bientôt ſous leurs Sophiſmes.

Si tout ce qui va à ſappre les Fondemens de la Morale empêchoit d'être agréé & d'être favorablement reçû des perſonnes qui paſſent pour être pleines de mérite & qui ſont reconnues dignes de l'attention qu'on a pour elles, les Libertins viendroient à avoir honte d'eux-mêmes, en s'appercevant que les autres ſe font une honte de les fréquenter, & qu'on les regarde comme l'opprobre du Genre humain. Mais le plaiſir d'être bien vûs de tout le monde, de ſe faire des diſciples, & de vivre dans une agréable diſſipation, les occupe trop pour leur laiſſer le temps de réfléchir ſur leur état, & pour leur en laiſſer prendre une mâtre la penſée. Ils ont tout ce qu'ils veulent, pourquoi ſeroient ils mécontens de leur ſort & ſe ſeroient-ils violence pour le changer ?

Il me paroit ſur tout que les Grands devroient bien ſe reprocher des complaiſances indignes d'eux, & craindre le compte qu'ils auront à en rendre. La Protection qu'ils accordent à des gens qui ne ſe diſtinguent que par un eſprit aiſé, mais également ſuperficiel, par une profeſſion de Pyrrhoniſme & une affectation d'Irréligion, & qui deshonorent tout ce qu'ils peuvent avoir de talens agréables & utiles, par des traits ſi noirs & ſi flétriſſans pour la Nature humaine, la Protection dis-je que les Grands accordent à des perſonnes de ce caractére & l'attention dont ils les favoriſent, eſt une tache à leur Gloire & ternit certainement l'éclat de leur Réputation dans l'eſprit de tous ceux qui ſavent penſer juſte, & dont les louanges ſont les ſeules dignes d'être comptées. Cette complaiſance eſt de plus très-préjudiciable à leurs veritables interêts. On ne peut guére compter ſur la fidélité de ceux qui manquent de Principes fixes, & qui, ne croyant pas même l'Eſprit humain aſſez fort & aſſés éclairé pour décider juſte ſur des Interêts temporels, ſe trouvent par-là comme néceſſairement réduits à s'abandonner à leurs fantaiſies ſans retenuë. Ils ne ſauroient ſe convaincre, dans leur Syſtême, qu'aucun parti ſoit le meilleur.

Connexion Leg Part. II.

XXV. J'AJOUTE pû m'étendre d'avantage ſur les Cauſes du Pyrrhoniſme & ſur les Remédes qu'on y peut oppoſer ; mais je me fuis fait une Loi de ne point répéter ce que j'ai déja écrit ailleurs ſur le même ſujèt, & ce que j'aurois encore à ajoûter trouvera ſa place naturelle, dans l'Examen que je vais faire de SEXTUS EMPIRICUS & dans celui du Célébre Auteur qui a renouvellé, avec tant d'addreſſe & tant de ſuccès, la maniére de Philoſopher de cét Ancien Grec. J'oſerai m'appliquer ce que M. Bayle dit de ſa Refutation de Spinoſa (Lettre 2.2.) *J'ay crû qu'un tel argument, s'il n'étoit pas capable de faire revenir ceux qui ont déja pris racine dans ce Syſtême, étoit infiniment propre à retenir ceux qui n'y ſont pas encore engagés*, car tout homme *qui cherchera ſincerement la verité, quand il s'appercevra qu'il ne peut faire un pas dans l'Ecole de Spinoſa ſans rejetter les Régles les plus certaines du raiſonnement, rejettera avec le dernier mépris un tel Syſtême.*

J'ai trouvé, en éxaminant le Dictionaire de M. Bayle, diverſes Remarques qui s'accordent parfaitement avec celles que j'ai faites ſur les Cauſes du Pyrrhoniſme, & ſur les Remédes qu'il convient d'y oppoſer. On ne ſauroit être trop ſur ſes gardes, la Nature & la Raiſon s'échappent de temps en temps. Le bon ſens a arraché à M. Bayle les aveux que je vais rapporter ; Ils auront plus de poids ſortans de ſa plume que de celle d'un autre.

Sect. I.

„ Nous pouvons juger de l'ardeur & de l'impe- *Extrem. Tom. II.*
„ tuoſité avec laquelle *Euclide le Megarien* aimoit *pag. 414. dans le Texte.*
„ à diſputer, par le caractére d'eſprit qu'il inſpira
„ à ſes diſciples. Ce fût une rage ou une fureur de
„ diſputer. Eubulide qui lui ſuccéda, fût l'Inven-
„ teur de divers Sophiſmes éxtraordinairement cap-
„ tieux & embarraſſans. Alexinus qui ſuccéda à
„ Eubulide fût grand Amateur de la diſpute, &
„ s'y porta avec tant de véhémence, qu'il en aquit
„ un ſurnom. Diodore autre Diſciple d'Eubulide
„ s'enrêta & s'infatua ſi fort de cette eſpéce de com-
„ bats, qu'il mourut de déplaiſir pour n'avoir
„ pû ſoudre ſur le champ les Queſtions de Dialec-
„ tique que Stilpon lui avoit faites. Si cette Scéte
„ avoit contribué quelque choſe à l'éclairciſſement
„ de la Verité, il faudroit regarder cela comme un
„ prodige, car rien n'eſt plus propre à brouiller &
„ à obſcurcir les matiéres, & à jetter des doutes
„ dans l'eſprit des Auditeurs & des Lecteurs, que
„ l'application aux ſubtilités, & aux quinteſſences
„ de la Controverſe, qui engéndrent preſque toujours
„ en chicanes, en opiniatreté, en mauvaiſe foi, &
„ en vanité de Sophiſte. Nous ne ſavons rien du
„ Syſtême de Phyſique de ces Philoſophes, & il
„ n'y a gueres d'apparence, que leur paſſion de ra-
„ finer les idées Dialecticiennes leur air laiſſé ou l'en-
„ vie ou le loiſir de travailler à l'éxplication des ef-
„ fets de la Nature.

„ De tous les éxcreices Philoſophiques, il n'y en *pag. 415. dans les*
„ a point à qui la mé-diocrité ſoit plus néceſſaire, *notes.*
„ qu'à celui de la Diſpute ; car dès-qu'on y paſſe
„ certains bornes, on y tombe dans des inutilités,
„ & même dans des travers qui gâtent l'eſprit, &
„ qui l'empêchent de trouver la Verité ; c'eſt à cela
„ qu'on peut appliquer juſtement ces paroles d'Au-
„ lugelle ; *Hos alioſque tales argutiæ dialecticæ ſubtiliſque deſidiæ acuibus quum audiremus, vel lectitaremus ; neque in his ſcrupulis aut emolumentum aliquod ſolidum ad rationem Vitæ pertinens, aut ſiquem ullum generandi videremus : Eniamnon Neoptolemum probabimus, qui profeſſo ita ait : Philoſophandum eſt paucis, nam omnino haud placet.* Une diſpute bien réglée & bien limitée, & où l'on ne ſe propoſe que d'éclaircir les matiéres, eſt la choſe du monde la plus utile dans la recherche de la Verité ; & l'on n'a pas tort de dire que la Diſpute reſſemble au choc de deux pierres qui en font ſortir le feu qu'elles renferment inviſiblement. Mais il eſt fort difficile de tenir un juſte milieu dans cette fonction : c'eſt par rapport à cela principalement *In Vita Agricolæ cap. 4.*
„ que l'on pourroit faire la remarque de Tacite
„ *Retinuit quod eſt difficillimum ex Sapientia*, ou, *in Sapientia modum.* Pour peu qu'on lâche la bride
„ à la paſſion de diſputer, on ſe fait au goût d'une
„ fauſſe gloire, qui engage à trouver toujours des
„ ſujets de contredire, & dès-lors on n'écoute plus

le

» le bon ſens, on s'abandonne à la paſſion de paſſer pour un grand Metaphyſicien & d'entrer dans des ſubtilités. On peut parler, donner à un Profeſſeur, la peine qu'il prend d'éveiller par cette envye, l'eſprit d'un jeune Ecolier, mais on ne ſauroit excuſer Euclide, ni ſes Succeſſeurs, d'avoir fait leur Capital de cela toute leur vie, & d'avoir voulu ſe diſtinguer par des inventions qui ne tendoient qu'à embarraſſer l'eſprit. Elles ne ſervoient de rien à la correction du vice, elles ne pouvoient guérir d'aucun défaut important, & toutes cela elles n'avançoient en aucune maniére la connoiſſance des Veritez ſpéculatives, elles étoient beaucoup plus propres à la retarder. Voilà deux défauts énormes. Seneque à très-bien décrit le prémier. *Inveniſſent forſan neceſſaria, niſi & ſuperflua queſſent. Adulum illis temporis, verborum cavillatio eripuit, & captioſa diſputationes quæ acumen terebrant. Neſcimus nodos & ambiguam ſignificationem verbis alligatos, deinde diſſolvimus. Tantum nobis vacat ? Tam vivere, quam mori ſcimus. Tota illa mente pergendum eſt, ubi providere debet, ne vet nos, non verba decipiant. Quid mihi vocum ſimilitudines diſtinguis, quibus nemo unquam, niſi dum diſputat, captus eſt ? Res tollunt ; illas diſcerne. Pro bonis mala amplectimur. Adulatio quam ſimilis eſt amicitiæ ? . . . Dice quemadmodum hanc ſimilitudinem dignoſcere poſſim. Venit ad me, pro amico blandus inimicus : Vitia mihi ſub virtutum nomine obrepunt : temeritas ſub titulo fortitudinis latet : moderatio vocatur ignavia : pro calculis acciditur. In hic magno periculo erratur : hoc certas nota : imprime. Cterùm qui interrogatur, an cornua habeat, non eſt tam ſtultus, ut frontem ſuam tentet : nec rurſus tam ineptus aut hebes, ut habe e ſe neſciat, quod tu illi ſubtiliſſima collectione perſuaſerit. Sic iſta ſine nexa decipiunt, quomodo præſtigiatorum acetabula, & calculi in quibus fallacia ipſa delectat. Effice, ut quomodo ſint intelligam : Perdidi rjum. Idem de iſtis captionibus dico. Quo enim nomine potiſſimum pſiſmata appellem ? Nec ignoranti nocent, nec ſcientem juvant, ſi tu utique verborum ambiguitates diducere, hoc nos doce, beatum non eum eſſe, quem vulgus appellat.*

Seneca. Epiſt. XLV.

Sect. I.

Diſſert. am. II. p. 414. de la Croz.

M. Bayle refuſé par lui-même. I.

» On ne peut rien voir de plus ſenſé ni de plus » beau que ces paroles de Seneque. Paſſons au ſecond défaut.

» L'Eſprit de Diſpute dégénére facilement en fauſſe ſubtilité. Ceux qui le cultivent tombent dans » leurs propres piéges, & après avoir embarraſſé leur » Antagoniſte, ils ſe trouvent eux-mêmes incapables de ſe ſoûtenir contre les Sophiſmes qu'ils ont » inventés, & que l'on peut employer contre leurs » Dogmes. Voyés ce que j'ai dit de Chryſippe : » C'eſt un grand exemple de ce que je viens de » remarquer. Il faiſoit profeſſion d'être Dogmatique, & il ne laiſſoit pas de travailler pour les in» terêts du Scepticiſme, autant preſque que Carnéade, qui faiſoit profeſſion de n'affirmer rien. » L'un & l'autre ſacrifioient principalement aux ſubtilités de leur eſprit, ils ſe mettoient peu en peine de la Verité, pourvu qu'ils euſſent la joye de » faire briller & triompher leurs Objections. Celui » qui a dit qu'à force de diſputer, on fait perte de » la Verité, n'étoit pas un mal habile homme. » Combien y a-t-il de gens qui jouïſſent d'une pro» fonde tranquilité, dans une ferme perſuaſion de la ve» ritable Doctrine, qui ſe remplivent de doutes s'ils » vouloient entendre les raiſons de part & d'autre ? » Et combien y en-a-t-il qui au lieu de diſſiper leur » incertitude s'y plongeroient d'avantage, s'ils prê» toient l'oreille aux repliques & aux dupliques de » deux ſubtils Diſputeurs ? Ceux-là qui ne doutent » point ſe plaindroient du mauvais office que la diſ» pute leur auroit rendu, & la maudiroient à peu » près dans les mêmes termes qu'un Orateur a employés pour éxprimer le pouvoir de l'Eloquence. *Atalam, inquit, crucem importuna iſti eloquentiæ » que nos ſeverum animi, compoſitumque in alteram » partem, jam ſuſpenſum, & utroquo trahentem male » le perdidit, quaſi in foro diſceptatoria apud Judicem, » adeo me contorto pugnacique genere iſtos dicendi exa» nimaſtis.* Ceux qui ont quelque doute ſe plaindroient d'être beaucoup plus flottans qu'auparavant, & diroient aux deux Antagoniſtes, ce que Terence attribuoit à l'un de ſes perſonnages *feciſtis probè Sacerdos ſacertior fam multo quam dudum. Sct.* Auguſtin a cru que les Diſputes ſubtiles de la Logique émient tant à craindre, qu'il fallut demander à Dieu par des proceſſions publiques la grace de ne pas y être expoſé. C'eſt un inſtrument dont on peut tirer de bons uſages contre le menſonge ; mais il n'en demeure point là ; car après avoir détruit l'erreur, il attaque la Verité : il reſſemble à ces poudres corroſives, qui après avoir mangé la chair baveuſe d'une playe, rongeroient auſſi la chair vive, & carieroient les os, ſi on les laiſſoit faire. N'allons pas ſi avant, contentons nous de conſidérer les mauvais effets de la Diſpute, par les raiſons que Montagne éxpoſe.

» *Nos diſputes, dit-il, devroient être défendues & » punies, comme d'autres crimes verbaux. Quel vi» ce n'éveillent-elles pas, & n'ameutellent elles pas, toûjours rejettés & commandées par la colére ? Nous ver» rons en inimitié, prémiérement contre les raiſons, » & puis contre les hommes. Nous n'apprenons à diſ» puter que pour contredire ; & chacun contreſaiſant, » & étant contredit, il en advient que le fruit de diſ» puter anéantit la Verité. Auſſi Platon, en ſa Répu» blique, prohibe cet exercice aux eſprits inepte & mal » nais... Que ſera ce enfin ? Tun'en as Orateur aucun » en Occident ; Ils perdent le principal, & s'écarrent » dans la preſſe des Incidents. Au bout d'une heure » de tempête, ils ne ſavent ce qu'ils cherchent : l'un » eſt bas, l'autre haut, l'autre eſt coſtier.*

» *Qui ſe prend à un mot, & une Similitude : Qui » ne ſent plat ce qu'on lui oppoſe, tant il eſt engagé » en ſa courſe ; & poſe à ſe ſuivre, non pas à vaincre ; » Qui ſe trouvant foible de reins, craint tout, refuſe » tout, mêle des l'entrée & confond le propos ; ou par » l'effort du débat, ſe mutine à ſe taire tout plat, par » une ignorance dépite, affectant un orgueilleux mé» pris, en une ſotement modeſte ſottiſe de contention. » Pource que celui-ci frappe, il ne s'enquiert pas combien il » ſe découvre, l'autre compte ſes mots & les péſe pour » raiſons, celui-là n'y emploie que l'avantage de la voix » & de ſes poulmons. En voilà un qui conclut contre » ſoi-même ; & celui-ci qui vous aſſourdit de préfaces » & de digreſſions inutiles : Cét autre s'arme de pures » injures, & cherche une querelle d'Allemagne, pour » ſe défaire de la faciété & conférence d'un eſprit qui » preſſe le ſien. Ce dernier ne voit terre ni Raiſon, » mais il vous tient aſſiégé ſur la cloture dialectique » de ſes clauſes & ſur les formules de ſon art.*

» On pourroit dire très juſtement que l'eſprit & le caractére de nôtre Euclide, & de ſes Succeſſeurs, ont regné dans les Ecoles Chrétiennes depuis le fameux Dialecticien Abalard. Mais qu'a-t-on produit par là en faveur de la Verité. Quels ſont les dogmes Philoſophiques que les Nominaux & les Reaux, les Thomiſtes & les Scoriſtes ont éclaircis ; Qu'ont-ils fait que multiplier les opinions, & trouver l'Art de ſoutenir le pour & le contre à la faveur de pluſieurs termes barbares ? Ce que l'un ſoutient, l'autre le nie ; & ils ont tous des Diſtinctions & des Subterfuges pour s'empêcher d'être réduits au ſilence. Ils ont fait triompher tour à tour les dogmes les plus oppoſés ; or voici la ſuite naturelle de cette méthode de philoſopher; Monſieur Rohault la décrit admirablement. *On remarque, dit-il, une opiniatreté invincible dans la plus-part de ceux qui ont achevé leur Cours de Philoſophie, & qui probablement ne ſont tombés dans une ſi pernicieuſe diſpoſition d'eſprit, que parce qu'ils ne ſont pas accoutumés à des*

„ *Vérités convaincantes, & qu'ils voyant que ceux qui*
„ *soutiennent en Public quelque Doctrine que ce soit,*
„ *triomphent toujours de ceux qui tachent de prouver le*
„ *contraire; de maniére qu'à leur égard toutes choſes*
„ *ne paſſent que pour des probabilités. Ils ne regar-*
„ *dent pas l'étude comme un moien pour parvenir à*
„ *la découverte de nouvelles Vérités, mais comme un*
„ *jeu d'eſprit dans lequel on s'exerce, & dont toute la*
„ *fin n'eſt que de confondre tellement le vrai avec le*
„ *faux, par le moien de quelques ſubtilités, qu'on*
„ *puiſſe également ſoutenir l'un & l'autre, ſans pa-*
„ *roître jamais forcé à ſe rendre par aucune raiſon,*
„ *quelque opinion extravagante que lon puiſſe défendre.*
„ *Et c'eſt en effet le ſuccés ordinaire de toutes les actions*
„ *publiques, où ſouvent dans la même cohûte des opi-*
„ *nions toutes contraires ſont alternativement propoſées,*
„ *& triomphent également, ſans que les matiéres en*
„ *ſoient plus éclaircies, ni aucune Vérité mieux éta-*
„ *blie; Je ne dis rien d'un mal infiniment plus con-*
„ ſidérable, que cét eſprit diſputeur & Dialecticien
„ a produit. Il eſt paſſé des chaires de Philoſophie
„ aux Auditoires de Théologie, & y a rendu pro-
„ blématiques les plus grands points de la Morale
„ Chrétienne; car quel eſt le dogme de la Morale
„ que les Caſuiſtes relachés n'ayent ébranlé, & telle-
„ ment obſcurci, que le ſeul moyen d'avoir quel-
„ que certitude, eſt d'écouter uniquement la ſim-
„ plicité de l'Ecriture, ſans aucun égard aux rai-
„ ſons ſubtiles & capricieuſes de ces Docteurs?

Raiſon Réflexions ſur la Philoſophie n. 28. pag. 358. 359.

„ *Les Eſprits trop vifs & trop ſubtils ne ſont pas*
„ *toujours les plus propres à la Philoſophie. Il vau-*
„ *droit mieux s'épaiſſir l'imagination par quelque choſe*
„ *de groſſier que de la laiſſer évaporer en des ſpécula-*
„ *tions trop fines. Le bon ſens tout ſimple de Socrate*
„ *triompha de tout l'art & de toute la ſineſſe des So-*
„ *phiſtes. La Philoſophie ne devint abſtraite, que quand*
„ *elle ceſſa d'être ſolide: On s'attacha à des forma-*
„ *litez, quand on n'eut plus rien de réel à dire, & on*
„ *ne s'aviſa de recourir à la ſubtilité, que quand on*
„ *n'eſpera plus de faire valoir ſa Raiſon par ſa ſimpli-*
„ *cité. Ce Protagoras qui chercha le premier des*
„ *raiſonnemens captieux, ne prit cét air ſubtil que par-*
„ *ce qu'il n'avoit rien que de faux dans l'eſprit.... On*
„ *gâta tout, dit Seneque à force de raffiner ſur tout:*
„ *Car pour faire une vaine oſtentation d'eſprit, on quitta*
„ *ce qu'il y avoit d'eſſentiel dans les Sciences, on com-*
„ *mença à affoiblir la vérité des choſes, par l'artifice des*
„ *paroles: On ſe ſervit de Sophiſmes, quand on manqua*
„ *de bonnes raiſons. Ce fut par cét art nouveau que*
„ *Nauſiphanes & Parmenides renverſérent tout..... ainſi*
„ *la ſimplicité de la Raiſon ſe corrompit par l'artifice*
„ *du diſcours, & l'on ſe joua de la Vérité, au lieu*
„ *de la traiter avec reſpect. Ce fut le défaut des*
„ *Eſpagnols du dernier ſiécle; ils firent de la Philo-*
„ *ſophie comme de la Politique: ils portérent par la*
„ *qualité de leurs eſprits nés pour les réflexions, l'une*
„ *& l'autre à des ſubtilités inconcévables: il n'y eut*
„ *point de diſciple qui ne raffinât ſur ſon Maître. D'où*
„ *arriva un déſordre ſemblable à celui dont s'étoit au-*
„ *trefois plaint Seneque: La diſpute devint tout le fruit de*
„ *la Philoſophie, & l'on n'en ſervit moins pour guérir*
„ *l'ame que pour éxercer l'eſprit.* Cela eſt bon & beau, nôtre Euclide & nôtre Eubulide euſſent pû s'y reconnoître.

II.

Tom. III. pag. 146. dans la Rem. T.

„ Ce ne ſont point les Jéſuites qui ont inventé les reſervations mentales, ni les autres opinions que Mr. „ Paſcal leur a reprochées, ni même le Péché Phi- „ loſophique. Ils ont trouvé tout cela dans d'au- „ tres Auteurs, ou formellement, ou de la maniére „ qu'un dogme eſt dans le principe qui le produit „ par des conſéquences. Mais comme on a vû dans „ leur compagnie un plus grand nombre de Pari- „ ſans de ces opinions, que dans les autres Com- „ munautés, & qu'entre leurs mains les maximes re- „ lachées devenoient fécondes de jour en jour par „ l'application avec laquelle ils diſputoient ſur ces „ choſes, on les a pris à partie nommément & for- „ mellement, MALHEUREUX FRUITS DE LA DISPUTE: *La Méthode d'étuider y a eu pour* „ *le moins autant de part que la corruption du cœur.*
Avant que de régenter la Théologie Morale, on a enſeigné un ou pluſieurs cours de Philoſophie, on s'eſt fait une habitude de pointiller ſur toutes ſortes; on a ergotiſé mille fois ſur des *Etres de raiſon*: On a ouï ſoûtenir autant de fois le pour & le contre ſur les queſtions des *Univerſaux*, & ſur pluſieurs autres de même nature; On a tellement tourné ſon eſprit du côté des objections, & des diſtinctions, que lorſqu'on manie les matiéres de Morale, on ſe trouve tout diſpoſé à les embrouiller. Les diſtinctions viennent en foule; les Argumens *ad hominem* vous obligent à vous retrancher de toutes parts, & à relacher une choſe aujourdhui, demain une autre. Tout cela eſt fort dangereux; Diſputés tant qu'il vous plira ſur des queſtions de Logique; mais *dans la Morale contentez vous du bon-ſens*, & de la lumiére que la lecture de L'Evangile répand dans l'eſprit; car ſi vous entreprenés de diſputer à la façon des Scholaſtiques, vous ne ſaurés bien-tôt par où ſortir du Labyrinthe. Celui qui a dit que les livres des Caſuiſtes font l'art de chicaner avec Dieu, a eu raiſon. Ces Avocats du Barreau de la Conſcience trouvent plus de diſtinctions, & plus de ſubtilités que les Avocats du Barreau Civil. Ils font du Barreau de la Conſcience un Laboratoire de Morale, où les Veritès les plus Solides s'en vont en fumée, en ſels volatils, en vapeur. Ce que Ciceron à dit touchant les ſubtilités de Logique, convient admirablement à celles des Caſuiſtes; on s'y prend dans ſes propres filets; On s'y perd; on ne ſait de quel côté ſe tourner; & l'on ne ſe ſauve qu'en ſe relachant preſque ſur tout.

pag. 911. dans le Texte.

„ *Nihuſius* écrivit quelques lettres de Controverſe „ *à Hornius de la Calixte*, où il mettoit tout ſon fort „ dans le beſoin que les Chrétiens ont d'un Juge qui decide de vive voix leurs diſputes infailliblement; Car l'Ecriture étant une Loi qui ne peut parler que par le ſens qu'on lui donne, & les Controverſes étant fondées ſur les interprétations diverſes que l'on donne à l'Ecriture, c'eſt une néceſſité, diſoit-il, ou que jamais on ne termine les conteſtations des Chrétiens, ou qu'il y ait dans l'Egliſe, une Autorité parlante, à la quelle tous les particuliers ſoient obligés de ſe ſoumettre. Il mettoit cette Autorité dans la perſonne du Pape, & quand on lui objecta la mauvaiſe vie de pluſieurs Papes, il eut la hardieſſe de retorquer cette Objection contre les Auteurs de l'Ecriture. " Sur quoi Mr. Bayle fait cette remarque dans les nôtes. „ MAUDIT EFFET DE L'ENTETEMENT! *Un homme qui s'eſt* „ *engagé une fois dans une Hypotheſe, & qui en a fait* „ *ſa marotte, n'épargne ni le ſacré ni le prophane pour* „ *la ſoutenir, & pour ſe tirer d'une objection.* Il aime mieux qu'il en coute quelque choſe à l'Ecriture, que de ſoufrir qu'on le voye ſans replique, & pourvu que ſes ſentimens ſoient à couvert de l'inſulte, peu lui importe que les Ecrivains ſacrés dechéent de leur crédit. Il tache de ſe ſauver à leurs dépens; *Il les expoſe à la brê-* „ *che, afin qu'on ne puiſſe le terraſſer* qu'en marchant ſur eux, ou afin que le reſpect qu'on leur porte, empêche l'attaque. Il ſe ſert du Stratagême qui fut ſi utile aux Eſpagnols, quand ils reprirent Maeſtricht l'an 1576. Ils mirent devant leurs Soldats les femmes de Wich, d'où il arriva que les habitans de Maeſtricht n'oſérent tirer le Canon ſur les Eſpagnols; car ils craignirent de tuer leurs parentes, ou tout au moins leurs concitoiennes. Quoi qu'il en ſoit, quand Nihuſius eut à répondre à Calixte, qui lui avoit dit qu'il n'étoit pas de la ſageſſe de Dieu, d'établir la Réligion ſur l'Autorité de certaines gens, auſſi perdus que les Papes „ l'ont

„ l'ont été pendant des siecles entiers, il allégua que „ ceux qui ont fait la Bible étoient de fort malhon- „ nêtes Gens, ou à découvert comme David, ou „ d'une maniére cachée peut-être. Il ne „ fut pas mal aiſé au Profeſſeur de Helmſtad de le „ confondre, ſur une ſi fauſſe & déteſtable retorſi- „ on. Il y a bien de la différence entre un ſaint „ homme qui commet de grands péchés, dont il ſe „ repent bientôt, & ceux qui demeurent toute leur „ vie dans le péché.

Voila bien des cauſes qui peuvent contribuer à conduire au Pyrrhoniſme. On s'enéte, on revient après cela de ce qu'on avoit cû légérement, & en même temps avec trop d'obſtination: On n'en demeure pas là, on ſoupçonne de la même incertitude de tout ce qu'on a crû avec la même fermeté: *On s'eſt ſurpris ſoi même dans la faute de l'entêtement & de l'opiniatreté, on aime à ſe perſuader que les autres n'en ſont pas plus exempts, on attaque tous leurs Dogmes*, & toutes leurs preuves, on ſe fait un plaiſir de les contredire, & *on ſe forme à l'habitude de ne ſe prononcer que par les ténébres* & de ne rouler dans ſon eſprit que des objections. Si cette maniére de raiſonner eſt inévitable, il eſt inutile de chercher des remedes au Pyrrhoniſme. Mais QUI NE VOIT QU'ON PEUT EN EVITER LES CAUSES.

III.

Tom. III. pag. 642. dans les notes.

Monſr. Bayle fait ſes remarques ſur la voye de l'examen; „ Que l'examen ſoit facile ou du moins „ poſſible, qu'il ſoit malaiſé ou même impoſſible, „ une choſe eſt très-certaine, c'eſt que PERSON- „ NE NE S'EN SERT. La plupart des gens ne „ ſavent point lire: parmi ceux qui ſavent lire, la „ plupart ne liſent jamais les Ouvrages des Adverſai- „ res: ils ne connoiſſent les raiſons de l'autre parti, „ que par les morceaux qu'ils en trouvent dans les „ écrits de leurs auteurs. Ces morceaux ne repré- „ ſentent qu'imparfaitement & très-foiblement les „ droits du parti contraire. Pour connôître la force „ des objections, il faut les conſidérer placées dans „ leur Syſtême, liées avec leurs principes généra- „ raux, & avec leurs conſéquences, & avec leurs „ dépendances. Ce n'eſt donc point éxaminer les „ ſentimens de ſon Adverſaire, que de comparer ſim- „ pl ment la réponſe de nos Auteurs avec l'objecti- „ on qu'ils reportent; c'eſt juger de la force d'une „ roue, par les ſeuls effets qu'elle peut produire étant „ detachée de ſa machine. *On ne peut donner à cela le nom d'éxamen qu' abuſivement.* Pour ce qui eſt „ des Docteurs qui mettent le nés dans les Ouvra- „ ges de l'Adverſaire, ils empliſſent toute la force „ de leur eſprit, non pas à chercher s'il a raiſon mais „ à trouver qu'il a tort; & à inventer des réponſes. „ Toutes les réponſes qu'ils inventent, leur paroiſ- „ ſent bonnes, parce qu'ils ne ſe défont jamais de „ la forte perſuaſion qu'il eſt Hérétique. Cela non „ plus ne ſauroit être nommé éxamen qu'abuſive- „ ment. La premiére choſe qu'il faudroit faire, ſi „ l'on vouloit bien éxaminer, ſeroit de douter de ſa „ Réligion; mais on croiroit offenſer Dieu, ſi „ l'on formoit là deſſus le moin tre doute: on regarde- „ roit ce doute comme une funeſte ſuggeſtion de l'Eſ- „ prit malin: Ainſi l'on ne ſe met point dans l'état „ où Saint Auguſtin remarque qu'il ſe faut mettre, „ quand on veut bien diſcerner l'Orthodoxie d'avec „ l'Hérédoxie. Il faut, ſa-t-il, ſe dépouiller de la „ penſée que l'on tient déja la Verité. *Ut autem ſa- cilius mitescatis & non iniuico animo vobiſque per- nicioſo mihi? adverſemini, quoviis Judice me impe- trare à vobis vovetis, ne ex utraque parte omnis arrogantia deponatur. Nemo noſtrum dicat jam ſe invenisſe veritatem ſi tam quaramus quàm ab u- triſque neſciatur. Ita enim diligenter & concordi- ter quæri poterit, ſi nulla temeraria præſumptione in- venta & cognita eſſe credatur.* C'eux qui diſent que la corruption du cœur empêche l'homme hé- „ rétique de trouver la Verité, ſe trompent ſouvent, „ s'ils entendent que l'inclination à l'yrrognerie à „ la paillardiſe, & aux autres plaiſirs du corps, ou „ bien l'orgueil, l'Avarice &c. ſéduiſent ſon ju- „ gement; Mais ils ne ſe trompent pas s'ils enten- „ dent que ſa préoccupation l'empêche de découvrir „ les bonnes preuves. Il éxamine les raiſons de s Or- „ thodoxes, tout plein de cette perſuaſion qu'il pos- „ ſede la Verité, & qu'il offenſeroit Dieu, s'il s'i- „ maginoit que les preuves du parti contraire ſont „ ſolides. Il croit agir en fidéle ſerviteur de Dieu, „ s'il regarde ces raiſons comme des Sophiſmes, & s'il „ emploie toute l'attention de ſon ame à inventer „ des réponſes; & il ne ſauroit croire que „ ſes réponſes ſoient mauvaiſes, puis que ſelon lui elles „ combattent l'erreur, & ſont deſtinées au maintien „ de la Verité. Il ſe trompe s'il s'imagine qu'il a „ bien éxaminé le Syſtême de l'autre parti. Mais „ dites-moi, je vous prie, les Orthodoxes n'ont-ils „ pas une ſemblable perſuaſion, quand ils éxaminent „ la Cauſe des Héréticques? Les uns & les autres ſont „ ſemblables aux Phideurs; ils ne trouvent jamais „ ſolides les raiſons de leurs Parties, ils ont beau lire „ & relire les papiers qu'elles produiſent, ils croient „ que ce ne ſont que des chicanes; & après même „ que les Juges ſubalternes & Souverains les ont con- „ damnés, ils croient avoir raiſon, ils en appel- „ roient à un autre Tribunal s'il y en avoit. D'où „ vient cela? N'eſt ce pas de ce qu'ils éxaminent „ tout avec une ſorte prévention d'avoir la juſtice de „ leur côté? Rien n'eſt plus capable de nous con- „ vaincre de l'inutilité de tout éxamen qui ne ſe fait „ pas ſans prévention, que ce qui arrive tous les „ jours aux Nouveliſtes. Ils ſe perſuadent que le „ parti qu'ils épouſent, a la juſtice de ſon côté, & „ ils ſouhaitent paſſionnément qu'il triomphe; Ils „ ſentiroient un chagrin mortel, ſi quelque lumiére „ vive ſe préſentoit à leurs yeux, qui les convain- „ quit du droit & de la bonne fortune du parti con- „ traire. Voici l'effet de ces paſſions. Ils ne liſent „ les manifeſtes & les relations de l'ennemi, que com- „ me des fauſſetés; quelques probables que ſoient ſes „ raiſons, ils les rejettent; ils appliquent tout leur „ eſprit à conſidérer ce que l'on y peut répondre. „ Or pendant qu'ils font attentifs aux apparences ſpé- „ cieuſes de la réponſe, & nullement attentifs au- „ beau côté de l'objection, ils n'acquiérent jamais d'au- „ tres connoiſſances que celles qui flattent les préju- „ gés. S'il court de mauvaiſes nouvelles; ils ſont „ incrédules, ils inventent cent raiſons pour les com- „ battre; ils ne s'appliquent qu'à cela. S'ilen court „ de bonnes; leur crédulité n'a point de bornes; les „ apparences les plus foibles leur tiennent lieu de for- „ tes preuves; ils travaillent ardemment à fortifier ces „ apparences; ils éloignent de leur Imagination les „ apparences contraires, & ils paſſent ainſi l'année „ ſans chagrin & ſans inquiétude, graces à leur in- „ duſtrie, qui écarte les objets desagreables, & qui crée „ en eux de beaux fantômes de jour en jour. Il n'y „ a qu'une évidence inconteſtable qui les puiſſe dé- „ tromper; & s'ils s'éxaminent profondément, ils ſe „ pourront rendre témoignage qu'ils ſe payent des „ mêmes raiſons pour ſe flatter, dont ils ne rîendroient „ nul compte ſi elles étoient alléguées en faveur „ del'ennemi. N'eſt-il pas vrai que ſi l'on n'éxamine „ pas mieux le pour & le contre dans les matiéres de la „ Réligion, que dans les affaires du temps, cela ne mé- „ rite pas le nom d'éxamen? Et n'eſt il pas vrai que „ le même eſprit qui régne ordinairement dans les „ Nouvelliſtes, ardemment affectionnés à un parti, „ régne dans la plupart des perſonnes paſſionées „ pour leur Réligion? Une bataille perdue afflige le „ Nouvelliſte: Une bataille gagnée lui donne un très- „ grand plaiſir. C'eſt pour cela qu'il épuiſe toutes „ les forces de ſon eſprit à ſe convaincre que la bataille „ eſt gagnée; & ſi les preuves du contraire ne ſont „ pas inconteſtables, s'il a trois probabilités à alleguer „ pour le gain, contre dix ou douze pour la perte, il ſe

» convainc qu'elle eſt gagnée. On n'a pas moins de » plaiſir dans une diſpute de Réligion, lors qu'on croit » que l'Adverſaire eſt battu; On n'auroit pas moins de » chagrin ſi on voioit ſon triomphe. Ainſi de part & » d'autre le chagrin à éviter, le plaiſir à ſe procurer, » empêchent que l'on n'examine équitablement, & » font qu'on emploie double poids & double meſure.

» Voilà ce qu'on pourroit craindre qu'un tiers » parti ne vint avancer, ſoûtenant le droit, & niant » le fait; ſoûtenant qu'il faut ſe conduire par la » voye de l'éxamen, & que néanmoins perſonne ne » marche par cette voye. Quoiqu'il en ſoit, la » différence eſt fort grande dans l'événement; Car » au lieu que ceux qui errent deviendroient peut-» être Orthodoxes, s'ils n'étoient perſuadés qu'ils » le ſont déja; les Orthodoxes ſe garantiſſent peut-» être de l'Héréſie, parce qu'ils retiennent ferme-» ment la prévention qu'ils ſont Orthodoxes. Tout
IV. ce que M. Bayle dit ſur la difficulté d'un bon éxamen n'eſt pas ſans uſage; Il nous inſtruit de quelle maniére il faut s'y prendre pour s'aquiter de ce devoir avec ſuccès.

Mais rien n'eſt plus téméraire que cette condamnation générale de tous les hommes par laquelle il débute; PERSONNE NE S'EN SERT: C'eſt ce qu'il lui étoit impoſſible de ſavoir; Avoit-il pénétré tous les cœurs? Si l'on change une propoſition ſi générale en une moins étendue, & par-là moins hazardée, & qu'on ſe contente de dire: que *peu de gens ſe donnent le ſoin de bien éxaminer*; & que de-là on conclue que peu de gens ſavent quelque choſe avec Certitude, on pourra tomber d'accord de cette concluſion; Encore faudra-t-il éxcepter certaines Verités ſimples, dont la connoiſſance eſt très-aiſée, & ne demande pas une longue diſcuſſion.

Je veux qu'un homme ne pouſſe pas ſes efforts juſques à déraciner de ſon eſprit tous les ſentimens favorables, qui l'attachent aux Dogmes de la Réligion dans laquelle il a été élevé, & qu'il ne parvienne pas à ſe mettre bien-deſſus dans un état de plein Doute, & d'Incertitude entiére; je veux-même qu'il n'y travaille pas; Mais il me paroit que le reſpect même qu'il a pour des Dogmes qu'il eſtime, ſi vous voulés, par Préjugé, pourra ſuffire pour l'engager à éxaminer les preuves qui ſervent à établir la Verité de ces Dogmes, de peur de leur faire du tort en les appuiant par des preuves foibles; Il ſe dépouillera donc de prévention, par rapport à chaque preuve, à meſure qu'il les paſſera en revuë.

Dès-qu'on étudie la Verité avec un déſir ſincére & raiſonnable de la découvrir, & de la démêler d'avec l'Erreur & l'apparence, on voit bientôt que, pour ne pas imiter, dans cette importante recherche, la légéreté ridicule des Nouveliſtes, il faut ſe défaire de l'eſprit de parti; Si cela eſt impoſſible, j'avoue qu'on ne ſauroit parvenir à la Certitude. Mais qui oſeroit dire, qu'il eſt impoſſible de faire ſuccéder à cét eſprit de Parti celui de Douceur, de Tolérance, & de conférences tranquiles.

Tome III. pag. 512. dans les notes.

» Nihuſius entiété de ſa nouvelle Méthode, & » s'imaginant que perſonne ne lui pourroit réſiſter, » ſouhaita de conférer avec Voſſius, & lui déclara » que pourvû que les Luthériens & les Calviniſtes » lui alléguaſſent quelque preuve qui ne lui laiſſât » aucun doute, il redeviendroit Proteſtant. Qu'ils » choiſiſſent, diſoit-il, telle matiére qu'il leur plai-» ra, celle par éxemple où ils croient être les plus » forts, je ne leur demande qu'un bon argument; » mais s'ils ne me peuvent alléguer que des proba-» bilités, ils trouveront bon que je leur ſoutienne » qu'il faut retourner dans l'Egliſe d'où nos Ancê-» tres ſont ſortis. Sa plus forte inſtance étoit celle-» ci. *Dites moi Mr. Voſſius; Pourquoi voire Pére » a-t-il l'Egliſe Romaine? Domés m'en une rai-» ſon juſte.* Voſſius lui alléguoit la différence qui » ſe trouve entre cette Egliſe, & l'Egliſe primiti-» ve, mais après pluſieurs diſcours il ſe fixoit à ceci: » Les Docteurs de l'Egliſe Romaine interprétent » de telle ſorte l'Ecriture qu'ils *lui donnent un Sens » manifeſtement forcé, & quelquefois contradictoire*, » & en général très-éloigné de la Doctrine des an-» ciens Péres: & non contens de cela, *ils en-» voient au dernier ſupplice ceux qui ne veulent pas » adopter de ſemblables interprétations*: On a donc pû » rompre juſtement avec de tels Interprétes de la » parole de Dieu, & former de nouvelles aſſem-» blées, tant afin d'avoir un culte ſelon ſa con-» ſcience, qu'afin de conſerver une vie qui peut » être utile à la Patrie, à l'Egliſe, & à ſa Famille. » S'il eut été bien raiſonnable il eut pleinement aquieſcé » à la réponſe qui lui fut faite par Voſſius, ELLE » EST TRES-SENSEE ET TRES-SOLIDE.

Quand M. Bayle s'éxprime ainſi, il avoüe qu'il V. y a des Propoſitions, auxquelles un Homme Raiſonnable doit aequieſcer, & par leſquelles, par conſéquent, on auroit tort de demeurer dans la Suſpenſion & dans le Doute.

Mais s'il s'eſt éxprimé ſincérement, à quel but ajoute-t-il ce que je vai raporter.

» Il eſt clair que Nihuſius avoit raiſonné de cer-*Dans les mêmes notes.* » te maniére. Quand on ſe trouve dans une cer-» taine Communion, par l'Education & par la » naiſſance, les incommodités que l'on y ſouffre » ne ſont pas une raiſon légitime de la quiter, à » moins que l'on ne puiſſe *gagner au change*, c'eſt » à dire, paſſer dans un poſte où l'on ſoit fort à » ſon aiſe; Car que nous ſerviroit-il d'abandonner » la Communion qui nous a produits, & qui nous » a élevés, ſi en la quittant nous ne faiſions que » changer de maladie? Mettons la choſe à l'Eſſai, » j'y conſens; imitons ces pauvres malades, qui » étant las d'être au lit, s'imaginent qu'en ſe faiſant » mettre ſur un fauteuil, ils ſentiront beaucoup de » ſoulagement, ſortons de l'Egliſe Romaine, em-» braſſons la Proteſtante: mais comme ces mêmes » malades n'ont pas plûtôt éprouvé que le fauteuil » ne leur ſert de rien, qu'ils ſe font remettre au lit; » reprenons la profeſſion du Papiſme, de-que nous » ſentons que les Docteurs Proteſtans ne lévent pas » nos difficultés. Ils ne nous alléguent que des rai-» ſons diſputables, rien de convainquant, nulle dé-» monſtration: ils prouvent & ils objectent, mais » on répond & à leurs preuves, & à leurs objections: » ils repliquent, & on leur replique; cela ne finit » jamais. Eſt-ce la peine de former un Schiſme? » Qu'avions nous de plus incommode dans l'Egliſe » de notre naiſſance? Nous y manquions de démon-» ſtrations, on ne nous alléguoit rien qui mit no-» tre eſprit dans une aſſiéte aſſurée; il trouvoit des » objections à former contre tous les Dogmes, & » contre toutes les repliques à l'infini. C'étoit-là » notre grand mal; Nous le trouvons dans l'Egliſe » Proteſtante; il ne faut donc pas y demeurer. Ren-» trons dans le corps qui a pour lui l'avantage de la » poſſeſſion; & s'il faut être mal logé, ne vaut-il » pas mieux l'être dans ſa Patrie, & chés ſon Pére » que dans les auberges des Païs étrangers? Outre » que la diſpute eſt plus incommode dans le parti » Proteſtant, que dans le parti Papiſte. C'étoit-là » ci à devant foi tous les ennemis; les mêmes armes » qui lui ſervent pour attaquer & pour repouſſer les » uns, lui ſervirent auſſi pour attaquer & pour re-» pouſſer les autres. Mais les Proteſtans ont des en-» nemis devant & derriére; ils reſſemblent à un » Vaiſſeau qui eſt engagé au combat entre deux » feux; le Papiſme les attaque d'un côté, le » Socinianiſme de l'autre. Les armes dont ils ſe ſer-» vent contre le Papiſme, nuiſent au lieu de ſervir » quand ils ont à refuter un Socinien; Car cét hé-» rétique emploie contr'eux les argumens qui leur » ont ſervi contre l'Egliſe Romaine: de ſorte qu'un » Proteſtant qui vient de combattre un Papiſte, & » qui ſe prépare à combattre un Socinien, eſt o-» bligé de changer d'armures, du moins en partie.
Réponſe à Mr. Bayle. I. » M. Bayle n'écrit-il tout cela que pour donner car-riére

siére à ſon Imagination, & pour convaincre les hommes d'un fait qui ne leur eſt que trop connu, c'eſt que la fécondité de ſon eſprit étoit inépuiſable, de quelque côté qu'il lui plût de la tourner ? Mais pour diſputer avec avantage, & pour établir l'Incertitude du choix en matiére de Religion, il trouve à propos de prier à la Communion entiére des Proteſtans les mépriſes de quelques Docteurs qui ont mal diſputé, & qui ont refuſé, dans de certains cas, d'un air inſultant la Raiſon, qu'ils reclamoient dans d'autres. Un ſage Proteſtant rejette ce que la Raiſon lui fait concevoir comme contradictoire ; mais il n'a garde de traiter de faux & de chimérique tout ce dont ſa Raiſon n'a pas d'idée ; Là où il n'a que des Idées Vagues, il ſe contente d'expreſſions Vagues & générales, & ſur ce qu'il n'entend point, il fait demeurer dans un humble ſilence.

Dans les mêmes Notes pag. 513.

„ Voilà ſans doute, ajoute M. Bayle, les chimé-
„ res dont Nihuſius ſe repaiſſoit, & qui lui per-
„ ſuadérent que pour convaincre les Proteſtans, qu'ils
„ avoient quitté mal à propos l'Egliſe Romaine, il
„ ſuffiſoit de leur demander une preuve démonſtra-
„ tive de leur créance ; je dis une preuve contre la-
„ quelle il n'y eut rien à repliquer, non plus que
„ contre les démonſtrations de Mathématique. Il
„ ſavoit bien qu'on ne le prendroit jamais au mot,
„ les Controverſes de Réligion ne peuvent pas être
„ conduites à ce degré d'évidence, la plupart des
„ Théologiens en tombent d'accord.

Réponſe II.

Il eſt des Matiéres ſi ſimples qu'elles ne ſont expoſées à aucune Objection, dès-qu'une fois on les entend. Il en eſt de compoſées que l'on peut regarder ſous différentes faces ; ce qui eſt vrai de l'une ne l'eſt pas de l'autre, & cela donne lieu à des équivoques, à des malentendus, & à des diſputes. Mais une Objection, bien réſolue, affermit, loin d'ébranler, le ſentiment qu'elle combattoit. On s'en tient encore à la Certitude que donnent des Preuves Solides, lors même qu'on ne peut pas réſoudre des Objections qui les combattent, pourvû que l'on comprenne diſtinctement, que l'impuiſſance où l'on eſt de les réſoudre, vient de ce qu'on ne connoit pas encore certains Principes, dont on auroit beſoin, & à plus forte raiſon, quand on comprend de plus pourquoi on n'eſt pas à portée de connoitre ces mêmes Principes.

„ Un fameux Miniſtre vient de nous apprendre,
„ que non ſeulement c'eſt une erreur très-dangereuſe
„ que de ſoûtenir que le Saint Eſprit nous fait con-
„ noître évidemment les Verités de la Réligion, mais
„ auſſi que c'eſt un Dogme rejetté juſques ici par
„ les Proteſtans. Il ſoûtient que l'ame fidéle embraſſe
„ ces Verités, ſans qu'elles ſoient évidentes à ſa Rai-
„ ſon, & même ſans qu'elle connoiſſe, qu'il eſt
„ évident que Dieu les a révélées ; & il dit que ceux
„ qui veulent que pour le moins le Saint Eſprit nous à
„ fait voir évidemment le Témoignage que Dieu a ren-
„ du à ces Verités, ſont de pernicieux Novateurs.

Réponſe III.

On ſait que ce Théologien eſt Mr. Jurieu, & quand on ne le ſauroit pas, on le conjecturéroit aiſément par le plaiſir que M. Bayle ſe fait, de tomber à tout coup ſur ce ſentiment, & de ne négliger aucune occaſion de le rappeler dans ſon Dictionaire. Il s'y trouvoit encore engagé par un autre intérêt : L'Hypothéſe de Mr. Jurieu ne ſauroit procurer à l'eſprit une Certitude différente de celle des Enthouſiaſtes. C'eſt ce que M. Bayle a ſoin de faire ſentir. Lui-même pourtant n'en reconnoit aucune autre : *La Raiſon*, ſelon lui, *ne fait que multiplier les doutes, & qu'augmenter l'incertitude, à meſure qu'on la conſulte* ; Mais de ce que Mr. Jurieu a décidé trop univerſellement, & avec trop de précipitation, & de ce que Mr. Bayle profite de cette faute, pour remplir ſes Lecteurs de doutes & de découragement, s'enſuit-il qu'on ne puiſſe pas penſer plus juſte que l'un & que l'autre, ſi l'on penſe avec moins d'humeur, & qu'on éxamine avec plus de circonſpection ?

Il n'eſt preſque point d'erreur qui ne ticonne à quelque Verité, & qui ne vienne, en partie, de ce qu'on a donné trop d'étendue à une propoſition vraie en un certain ſens. J'accorde à Mr. Jurieu qu'il ſe trouve, parmi les Chrétiens, un grand nombre de bonnes gens, à qui les Dogmes & les Maximes de l'Evangile plaiſent ; leur bon cœur en eſt charmé, ils aiment à s'en perſuader : En combattre la Certitude par des Objections, c'eſt leur faire un mortel déplaiſir ; c'eſt toute leur douceur, c'eſt leur rendre la vie amére. Mais ces bonnes gens, reſpectables par leur probité, étoient bien dignes que M. Bayle eut plus d'égard pour eux, & qu'il craignit plus qu'il n'a fait, de les ſcandaliſer, par les difficultés dont il a rempli ſes ouvrages.

Une perſuaſion de cette nature étant fondée ſur des diſpoſitions que Dieu approuve, ſur des penchans qu'il aime, j'en conclus qu'il s'en contentera, & qu'il *l'imputera à juſtice*. Mais il ſe trouve auſſi parmi les Chrétiens des perſonnes qui ont le courage d'éxaminer, qui ſe promettent qu'un éxamen ſcrupuleux rendra leur perſuaſion plus vive, & enſuite plus efficace ; ils conçoivent que leur repos en deviendra plus ferme & plus doux, & ils voyent qu'ils ſeront par-là beaucoup mieux en état d'amener à la connoiſſance de la Verité ceux qui en doutent, & de faire ceſſer les triomphes imaginaires de ceux qui l'attaquent. Les Principes, ſur leſquels ces perſonnes-là établiſſent leur conviction, ſont des Principes évidens : Les Conſéquences qu'ils en tirent, ont encore toutes une liaiſon évidente avec ces Principes, & elles ſont évidemment liées les unes autres. En raiſonnant ainſi, & en éxpliquant l'Ecriture Sainte, de la Divinité de laquelle ils ſe ſont convaincus, par des Régles évidentes, & évidemment appliquées, ils parviennent à s'aſſurer de quelques Verités : Mais entre ces Verités, il s'en trouve qui roulent ſur des ſujets peu connus à divers égards. En ce ſens les *Objets* de leur *Foi* ſont *Obſcurs* ; mais ce qu'ils croyent ſur ces objets, ce qu'ils en affirment, ce qu'ils leur attribuent a *un Sens* qui leur eſt *connu*, & la *Verité* de ce Sens eſt établie ſur des *Preuves évidentes* ; C'eſt encore par des preuves évidentes, qu'ils ſe ſont perſuadés que le grand Objét de la Foi renferme infiniment au-delà de ce qu'ils en connoiſſent ; Mais ils ne ſont pas aſſés ténéraires, pour entreprendre l'éxplication de ce qu'ils n'entendent pas, & pour faire ſervir à ce deſſein un langage inintelligible.

La corruption du cœur s'oppoſe au ſuccès de cette Méthode d'éxaminer & d'étudier, mais elle réuſſit aiſément à un cœur bien diſpoſé, & plein d'une affection ſincére, pour ce qui eſt vrai, & pour ce qui eſt bon. Un voluptueux eſt bien-tôt las d'éxaminer & de péſer des argumens ; Un Ambitieux s'occupe de tout autres projets ; Un Préſomptueux va trop vite, décide promptement, & s'opiniatre dans ſes déciſions, ou, s'il eſt enfin forcé d'en reconnoitre le foible, au lieu de ſe condamner & de s'accuſer en particulier, afin de ſe corriger dans la ſuite, il accuſe le Genre humain, & pour ſe condamner avec moins de honté, il envelope tous les hommes dans ſa condamnation. Toute la Sageſſe de ces gens-là ſe réduit à ſentir leurs ténébres & à ne plus eſpérer d'en ſortir. Mais un homme veritablement ſage, tel que Dieu les demande, & que le ſecours de ſa Grace les forme, reſpecte l'évidence, ne ſe rend qu'à elle, ne ſe laiſſe point de la chercher, ne ſe décourage point, vit conſéquemment, & ſe régle conſtamment ſur ſes Lumiéres : Autant d'éxactitude que les autres ont à tout contredire, autant il en a pour profiter de tous les ſecours que les autres lui fourniront ; S'il fait peu, il ne ſe dépite pas & n'abandonne pas l'eſpérance d'apprendre d'avantage, & il ne laiſſe point étouffer le peu qu'il ſait ſous la multitude des choſes qu'il ignore.

„ Nihuſius appliquoit mal un bon Principe : C'eſt

„ celui-ci : *Il ne faut point sortir d'où l'on eſt, ſi le changement eſt inutile.* Le Miniſtre dont j'ai parlé „ tout à l'heure, s'eſt ſervi de cét Axiome. Il eſt „ Prédeſtinatien rigide, & grand Particulariſte, & „ il gémit tous le fardeau des Objections à quoi ſon „ Syſtéme eſt expoſé ; mais il ne change pas d'Hy„ pothéſe, parce qu'il n'en trouve point qui le tire „ de l'oppreſſion. Il ne trouveroit rien qui contentât ſa „ Raiſon dans l'Hypothéſe des Molinîſtes, ni dans „ les autres Méthodes relachées d'expliquer la Grace; „ il aime donc mieux demeurer comme il ſe trouve, „ que de prendre une autre ſituation qui ne le guériroit „ pas ; Cela eſt de très-bon Sens.

Réponſe IV. A la fin M. Bayle loue M. Jurieu. Mais, *Timeo Danaos & ua ferentes. Je me défie des louanges d'un ennemi*, & pour le moins, je les ſoupçone d'être intereſſées. Ce ſoupçon eſt très-fondé dans cette occaſion. M. Bayle avoit grand interêt que le bon-ſens dont il flatte M. Jurieu, devint le bon-ſens à la Mode, & qu'il n'y en eut point d'autre chés les Chrétiens : M. Bayle attaquera le Syſtéme de M. Jurieu avec trop d'avantage, pour ne ſe faire par avance un pluſir de le voir univerſellement reçû ; car ſi le Syſtéme de M. Jurieu eſt reçû univerſellement M. Bayle, en attaquant un ſeul article ébranlera la foi de tous les autres. Il me paroit que M. Jurieu auroit mieux mérité l'éloge que M. Bayle lui donne, en prenant un tout autre parti. Un homme qui, dans ſa jeuneſſe, a donné dans une Hypothéſe, qu'il trouve enſuite accablée de difficultés ſous le poids deſquelles il gémit, & qui, éxaminant les autres, ne trouve pas qu'elles les dégagent aſſés de tout embarras, ne ſeroit-il pas mieux de demeurer en ſuſpens, de reconnoitre que des matiéres ſi difficiles & ſi profondes, paſſent la capacié de ſon entendement, de ne prendre aucun parti, de ne condamner perſonne ſur des matiéres ſi obſcures ? Parmi des Hypothéſes dont aucune n'eſt ſans embarras, le bon Sens ne défend-il pas de s'opiniatrer en faveur de la prémiére qu'on a roulé dans ſon eſprit, & de s'éxpoſer, en s'y obſtinant au riſque d'animer ſon zéle à la défenſe d'une Erreur ; Voilà ce me ſemble, ce qui ſeroit de *Bon-Sens*. Mais pour ce qui eſt du complimeut que M. Bayle fait à M. Jurieu, on eſt éxactement ſondé à le faire à tous les hommes. Un Remontrant, un Luthérien, un Socinien, un Anabaptiſte, né & élevé dans ces Communions, s'il s'aviſe de dire, " *J'avoue que notre Syſtéme a ſes inconvéniens; „ mais montrés m'en un qui n'en ait pas ? Je m'en „ tiens donc au cours de Théologie que j'ay fait, & je „ n'ai veue point démontrée.* VOILA QUI EST DE TRÉS-BON SENS, dirois-je, ſi je voulois parler conſéquemment, & que je fuſſe à cét égard le diſciple de M. Bayle. J'en dirois autant à un Juif. J'en dirois autant à un Mahometan. Lorſqu'à leur tour ils me diroient ; „ Si j'étois né Chrétien, je ne „ ſerois ni Juif, ni Mahometan : Mais puiſque la „ Doctrine des Chrétiens eſt expoſée à des difficul„ tés, ſous le poids deſquelles ils gémiſſent, puis „ qu'ils ne ſavent mettre aucune fin à leurs Diſputes, „ qu'ils *diſputent* avec fureur, qu'ils ſe *perſecutent* „ réciproquement, à la Verité les uns avec plus, „ les autres avec moins de violence, mais toujours „ ils ſe perſécutent ; *Je demeurerai donc là où je ſuis „ né, & je ſoûtiendrai comme vrayes les opinions de „ mes Péres.* " Dirons nous avec M. Bayle, voilà un Juif, voilà un Mahometan *de bon Sens* ?

Tome III. pag. 372. Qu'on liſe ce dont M. Bayle a rempli la note (I.) de l'Article *Melanchthon*, & on y trouvera des endroits aſſés marqués de l'eſprit du Pyrrhoniſme, non pas dans Melanchthon, mais dans les réflexions de M. Bayle ; Un Eſprit fécond en idées vives, qui s'éxprime aiſément, qui ſait faire des réflexions ſur l'intérieur des hommes, & le développer aux yeux des autres, mais qui donnant carriére à ſa fécondité ne raiſonne pas toûjours dans une parfaite éxactitude, outre les choſes de temps en temps, & tourne ſes réflexions du côté de ſes préjugés. Un Eſprit de ce caractére ſe contente d'apprendre des probabilités, & après avoir mêlé des erreurs parmi des vraiſemblances, il ſe conſole en ſe perſuadant que tel eſt le ſort de l'Eſprit humain, & ſon foible inévitable.

„ *Il ſembloit avoir été nourri en l'école de Pyrrho, „ car toujours mille doutes aſſiégeoient ſon ame, pour la „ craindre, diſoit-il, de faillir. Ses écrits étoient un „ brouillis perpetuel d'irréſolutions.* ●L'Auteur qui parle de la ſorte cite quelques Témoignages, & ne dit que ce qu'une infinité d'Ecrivains en remarqué. Voyés en dernier lieu M. l'Evéque de Meaux dans l'Hiſtoire des Variations. Je croit qu'on „ outre les choſes, mais je crois auſſi que Melanch„ thon n'étoit pas éxempt de doutes, & qu'il y a„ voit bien des matiéres ſur quoi ſon ame ne pro„ nonçoit point, cela eſt ainſi & ne peut être au„ trement.

Je ſouſcris à cette remarque, & il me paroit qu'on ne peut pas mieux déburer.

„ Il étoit d'un naturel doux & pacifique, & il avoit „ beaucoup d'Eſprit, beaucoup de Lecture, & une „ Science très-vaſte. Voilà des qualités de tempé„ rament, & des qualités aquiſes, dont le con„ cours eſt pour l'ordinaire une ſource d'irréſolutions.

Réponſe V. On peut aiſément donner trop d'étenduë à ſes éxpreſſions. Les diſpoſitions d'eſprit que M. Bayle loué, vont à rendre un homme plus circonſpect, moins déciſif, plus attentif à profiter des Lumiéres d'autrui ; mais comme ces diſpoſitions mêmes mettent en état d'éxaminer beaucoup mieux, & de démêler avec une plus grande préciſion, ce qui eſt certain, & très-évident, d'avec ce qui ne l'eſt pas ; ſi elles empêchent l'eſprit de ſe déterminer ſur de certaines Queſtions, elles ſervent en même temps à le remplir d'une parfaite certitude ſur d'autres.

„ Un grand génie ſoûtenu d'un grand ſavoir, „ ne trouve guére que le tort ſoit tout d'un côté ; „ il découvre un fort & un foible dans chaque Parti, il comprend tout ce qu'il y a de plus ſpécieux „ dans les Objections de ſes Adverſaires, & tout ce „ que ſes preuves ont de moins ſolide ; il ſait, dis„ je, toutes ces choſes, pourvû qu'il ne ſoit pas d'un „ tempérament bilieux.

Si ce génie-là, après des Examens & des Comparaiſons de cette nature, ſe laſſe ; ſi quelque paſſion, quelque interêt, quelque circonſtance enfin de la ſituation où il ſe trouve dans le monde, ne lui laiſſent pas le temps, ou lui ôtent l'envie de s'aſſurer éxactement de la Verité, & de pouſſer ſes diſcuſſions, juſques à diſtinguer ſcrupuleuſement ce qu'il y a de ſûr dans chaque Queſtion d'avec ce qui y reſte d'obſcur, il prendra le parti de ſe borner à énoncer élegamment des probabilités, & à ſe moquer des eſprits déciſifs.

„ S'il eſt d'un tempérament bilieux, il ſe pré„ occupe de telle ſorte en faveur de ſon Parti, que „ ſes Lumiéres ne lui ſervent plus de rien. Non „ ſeulement il ſe perſuade qu'il a raiſon ; mais il con„ çoit pour ſes ſentimens une tendreſſe particuliére, qui le porte à haïr violemment la doctrine qui „ les combat. De la haine des opinions, il paſſe „ bientôt à la haine des perſonnes ; il aſpire à triom„ pher, il s'échaufe, & il ſe tourmente pour y par„ venir ; il ſe fache contre ceux qui lui repréſentent „ que pour l'interêt de la Verité céleſte, il ne faut „ pas recourir aux éxpédiens de la politique humai„ maine. Il ne ſe fache pas moins s'il entend dire, „ que ſes Dogmes ne ſont pas certains & évidens, „ & que ſa partie adverſe peut alléguer de bonnes „ raiſons. Etant tel il n'éxamine les choſes qu'afin „ de demeurer convaincu de plus en plus, que les „ doctrines qu'il a embraſſées ſont veritables, & il ne „ manque pas de trouver beaucoup de ſolidité dans „ ſes argumens : Car il n'y eut jamais de miroir „ auſſi flateur que la préoccupation, c'eſt un fard „ qui embellit les viſages les plus laids.

Un

Un tempérament bilieux s'attache à ſes préventions, ſans aucun doute, il les pouſſe, il élève ſur elles des Syſtêmes, qu'il donne pour démontrés. Un jeune homme les lit & ne ſachant pas bien examiner, ou ne voulant pas s'en donner la peine, il les adopte pour tels qu'on les donne : Dans la ſuite il n'y trouve point la certitude qu'il leur avoit d'abord attribuée, & dès là il dit avec précipitation ; *Où la trouverois-je, puis qu'elle n'eſt pas là où j'avois cru la voir ſi évidemment ?*

Pag. 373. dans les Notes.

„ Melanchthon n'ayant pas ce tempérament, ne „ pouvoit pas être ſi ferme dans ſes opinions. Il „ demeuroit dans un ſens-froid, qui laiſſoit agir ſon „ génie ſur le pour & ſur le contre ; & comme il „ aimoit la paix & qu'il déploroit les déſordres que „ le Schiſme avoit fait naître, il étoit plus diſ„ poſé à juger favorablement de pluſieurs doctrines, „ que les eſprits chauds prenoient pour un fondement „ de la rupture, & qu'il eut voulu qu'on eût to„ lérées afin de faciliter la réunion. Sa modeſtie & „ ſes expériences le rendoient un peu défiant. Il é„ toit perſuadé que les Lumiéres pouvoient croître „ de jour en jour, il ſe ſouvenoit d'avoir corrigé „ beaucoup de choſes dans ſes Ecrits. Il les croioit „ bornes la prémiére fois qu'il les publia : Le temps lui „ apprit à leur être ſon approbation, & à s'appli„ quer un bel endroit de Terence. Pouvoit-il répon„ dre que le temps ne l'inſtruiroit pas encore mieux ?

Réponſe VI.

Je conviendrois de tout cela, ſi les expreſſions de M. Bayle ne me paroiſſoient pas trop univerſelles ; Melanchthon avoit été élevé, comme tous les jeunes gens le ſont, & l'étoient encore autrefois plus qu'aujourd'hui, dans les *Préjugés* & la *voye d'Autorité*. D'abord il revint de quelques-uns de ſes Préjugés, & il conſerva les autres ; ſon eſprit doux éloigné de l'entêtement, & ami de la Verité, perſéverant à ſuivre la Voye de l'Examen, continuoit auſſi à corriger des Préjugés ; mais il ne révoquoit pas pour cela, ce dont il s'étoit aſſuré par la Voye de l'Examen.

Réponſe V.

Il faut encore ajoûter que Melanchthon, comme pluſieurs autres perſonnes éclairées & prudentes, ſe contentoit de dire qu'il avoit des Doutes ſur certains articles, ſur leſquels il ne doutoit point que les autres ne fuſſent dans l'erreur ; mais dont il n'oſoit pas les accuſer en termes exprès, de peur de ſoulever contre lui la fureur des Préjugés. Son cœur, éclairé & véritablement pieux, s'affligeoit de voir l'obſtination avec laquelle on retenoit encore diverſes Erreurs, qui ne manqueroient pas, dans la ſuite du temps, de déshonorer la Religion Chrétienne, & de fournir des objections ſcandaleuſes aux Libertins. Peut être s'apercevoit-il déja que ces Libertins s'affectionnoient pour les Dogmes qui ne faiſoient pas honeur à la Réligion, & qu'ils auroient été très-fachés qu'on l'en eut dégagée : N'oſant donc pas encore dire, dans la ſituation où il trouvoit les eſprits, tout ce qu'il penſoit, il ſe bornoit à repréſenter qu'il n'étoit pas convenable de confondre le certain avec l'incertain, & l'eſſentiel avec ce qui ne l'eſt pas également. En ce ſens-là on peut bien dire avec M. Bayle. *Voila ce qui l'empêchoit d'être déciſif*, c'eſt à dire, voilà ce qui l'empêchoit de dire ſans déguiſement que tels & tels Dogmes lui paroiſſoient, non ſeulement appartenir à la Metaphyſique plûtôt qu'à la Réligion ; mais que de plus ils ne faiſoient partie que d'une Metaphyſique extravagante.

„ Il vivoit parmi des gens qui lui paroiſſoient „ paſſionnés, & trop ardens à mêler les Voyes hu„ maines & les reſſorts du bras ſéculier avec les af„ faires de l'Egliſe. Sa Conſcience tendre lui faiſoit „ craindre qu'il n'y eut-là un caractére de répreba„ tion. Pourquoi demeurois-je dans ce Parti-là, „ demanderés-vous, s'il n'avoit point une aſſûrance „ poſitive, que c'étoit la cauſe de Dieu ? Où vou„ lés vous qu'il allât ? vous répondra-t-on. N'eut„ il pas rencontré dans la Communion Romaine, „ beaucoup plus de choſes à condamner, plus d'em„ portement, plus d'oppreſſion de conſcience ? Croiſ„ vous qu'il n'eut pas bien balancé tous les incon„ véniens, lorſqu'il jetta les yeux ſur la Paleſtine, „ pour s'y retirer en cas que ſes ennemis le chaſ„ ſaſſent ?

M. Bayle fait encore des réflexions ſur les utilités du Vice, & les mauvais effets de la Vertu en quelques rencontres.

„ La modeſtie, la modération, l'amour de la „ paix, forment dans les plus ſavans perſonnages, un „ fond d'équité qui les rend tiédes en quelque ſa„ çon & irréſolus.

Réponſe VII.

Cela peut arriver, mais cela n'arrive pas néceſſairement. Il en eſt de Courage Litteraire comme du courage Militaire. Il ſe trouve des Officiers d'un tempérament froid, mais qui n'en font pas moins entreprenans ; au contraire, ils prennent mieux leurs meſures, & ils découvrent plus ſurement, de même que plus tranquilemtnt, ce qu'il eſt à propos de faire pour ſurmonter des obſtacles imprévus.

„ L'Orgueil & la bile forment un entêtement ſi „ opiniatre dans un Docteur, qu'il ne ſent pas le „ moindre doute, & qu'il n'y a rien qu'il n'entre„ prenne & qu'il ne ſuppoſe pour l'avancement, & pour „ la proſperité de ſes opinions.

Je conviens du fait, mais je ne tombe pas d'accord de la conſéquence que M. Bayle en tire ; " Si par bonheur il a rencontré la Verité, quels ſervices ne lui rend-il pas ? Ils ſont ſans doute plus grands qu'ils ne ſeroient, s'il étoit d'un tour d'eſprit plus raiſonnable. Les lieus de la préoccupation, ou ſi vous voulés le poids des paſſions, attachent plus fortement l'ame à la Verité que l'attait de la Lumiére. Il ſe pourra faire, je l'avoue encore, que plus de gens ſe rangeront à de certaines opinions, & par-là ſe trouveront dans le parti de la Verité ; mais ils n'en ſeront pas plus loubles, ils ne lui ſeront pas plus d'honeur, " Mais comme ils ne ſe peut qu'un homme ainſi fougueux & ainſi préſomptueux ne mêle des erreurs parmi ces Verités, ſes diſciples entrant dans ſon eſprit & dans ſes diſpoſitions, n'auront pas moins d'entêtement pour ce qui eſt faux que pour ce qui eſt vrai, & ſe rendront incorrigibles.

C'eſt-là encore une ſource du Pyrrhoniſme. Tout ce qui eſt contenu dans un Syſtême eſt donné pour également certain ; on le croit ainſi en commençant ſes études ; dans la ſuite on s'apperçoit d'une erreur, & dès-là on dit, il n'y a point d'article plus certain l'un que l'autre, celui-ci eſt faux, donc tous les autres le ſont.

Réponſe VIII.

Je ne ſouſcrits donc point à la penſée de M. Bayle ; „ Que pour ce qui regarde les intérêts d'une ſecte, „ un homme enterré & fougueux eſt préférable à un „ homme ſage ; & ſi quelque fondateur ſouhaite „ que ſes diſciples travaillent avec ſuccés, à l'exten„ ſion & à la propagation de ſes Dogmes, il doit „ ſouhaiter qu'ils ſoient d'une humeur à ne dé„ mordre de rien, & à épouſer pour toute leur vie le „ prémier Parti qu'ils embraſſent. S'ils le choiſiſſent a„ vant que d'avoir été capables de bien péſer les raiſons „ de part & d'autre, tant mieux, ils n'en ſeront que „ plus éloignés de douter à l'avenir ; & moins ils auront „ de Doutes & plus ſeront-ils opiniatres & ardens. Je ſoûtiens au contraire que cela fait tort à la Verité, & la décrédite, dans la ſuite du temps. J'avoué qu'un homme fougueux, ſi d'ailleurs il ne manque pas de talens, lorſque de plus il ſe trouve dans des circonſtances favorables, fe voit bientôt un plus grand nombre de Diſciples, & qu'il a le temps de jouïr lui-méme de ſa Gloire : mais autre eſt cet interêt, & autre celui de la Verité.

M. Bayle finit en diſnt : " Ceux qui ſe propoſent de s'éclaircir de jour en jour, ne ſe croient point obligés à un grand zéle ; car ils s'imaginent „ que ce qui leur ſemble vrai aujourd'hui, leur ſemblera une autre fois moins probable.

Réponſe IX.

Un homme qui différe de jour en jour le ſoin d'un Examen appliqué, auroit bien mauvaiſe grace, & ſeroit bien malhonête homme, de marquer du zèle, pour ce qui, ſelon lui, peut être une grande erreur. Mais ne ſe peut-il pas qu'il y ait des hommes qui, après s'être aſſurés de quelque Vérité, par la Voye d'un ſage éxamen, continuent toute leur vie à paſſer peu à peu du Doute à la Certitude, & ne propoſent comme fûr, que ce dont ils ſont bien convaincus. Encore, afin d'engager les autres à s'en convaincre par la même voye, ils demanderont qu'on éxamine, au lieu de prétendre qu'on doit les en croire ſur leur parole. Mais voilà préciſément ce que j'appelle travailler au progrés de la Vérité.

M. Bayle fait des réflexions ſur l'Article de *Balde*, qui nous repréſentent bien clairement quelques-unes des Cauſes du Pyrrhoniſme. „ Les éxcuſes dont il coloroit ſes contradictions méritent d'être conſiderés.

Tome I. pag. 419. dans les Notes.

„ Il avance mille choſes ſinguliéres, & oppoſées „ au ſentiment des autres Juriſconſultes, & il les „ avance ſans citer aucune Loi que ſont ſes propres ſan„ taiſies : Il cite des Loix qui ne font rien à ce „ de quoi il s'agit, il traite de pluſieurs choſes hors „ de leur place, il eſt trop ſec ſur le néceſſaire, & „ trop prolixe ſur l'inutile : Il répond à des queſ„ tions que perſonne n'a jamais faites, & il ne ré„ pond rien ſur ce que tout le monde demande : „ il ſe confond lui-même par ſes propres ſubtilités ; „ & il ſe donne trop de licence ; la vivacité de ſon „ eſprit eſt cauſe du peu d'uniformité de ſes ſenti„ mens. *Cum parum ſibi conſtans, ſæpenumerò con„ trarius reperiatur, id tamen non levitate, ſed inge„ nii ſubtilitate evenisſe Paulus Caſtrenſis autumat.* „ Ceux qui ont l'Imagination vive, ont ordinaire„ ment peu de mémoire, & c'eſt ce qui fait qu'ils „ ne ſe ſouviennent point quand ils enviſagent d'un cer„ tain côté une Queſtion, qu'ils l'ont autrefois ſoû„ tenuë d'un autre ſens. Ils ſe contrediſent ſans le „ ſavoir. Ajoutés à cela, qu'un eſprit ſubtil inven„ te aiſément les moyens de prouver, & de refuter „ les mêmes choſes. Mais c'eſt un grand défaut „ que de n'être pas capable de ſuſpendre les effets „ de cette ſubtilité, juſques à ce qu'on ſe puiſſe „ donner une ferme aſſiette.

„ Il diſoit que notre Entendement change, & „ qu'ainſi il raiſonne un jour d'une façon, un jour „ d'une autre. Je crois qu'*in petto* il ſe refervoit le „ Privilége qu'il attribuoit aux Légiſlateurs. L'E„ vêque de Pavie demandoit un jour pourquoi les „ Loix étoient ſi changeantes ? Balde lui répondit „ que les mêmes choſes deviennent licites ou illicites „ ſelon le tems. On permet pendant la guerre ce „ qui eſt défendu pendant la paix : c'eſt pourquoi „ la juſtice roule ſur toutes les choſes qui deviennent „ propres au temps ; une telle conduite eſt propor„ tionnée aux conjectures préſentes, elle eſt donc „ juſte. Ceux qui font les Loix imitent les Mé„ decins ; ceux-ci permettent, ordonnent, défen„ dent les mêmes choſes ſelon le temps & les ſaiſons ; „ & c'eſt au temps qu'ils prennent garde. Ce fut la „ réponſe de Balde, & voilà, ou implicitement ou „ explicitement le principe ſur lequel raiſonnent les „ Auteurs qui ſe réfutent eux-mêmes, quand ils ont à „ diſputer contre deux ſortes d'ennemis. Cette pro„ poſition eſt vraie, & bonne, aujourd'hui que je diſ„ pute contre Pélage : dans un an elle ne le ſera pas, ſi „ je diſpute contre Calvin.

Réponſe X.

Voilà une éxtrémité où l'on ſe jette, quand on n'aime pas aſſés la Vérité, & qu'on ne veut pas ſe donner la patience néceſſaire pour bien éxaminer ſes compoſitions, ou pour les corriger ; On aime mieux condamner la Nature humaine à l'impuiſſance de découvrir la Verité avec certitude, que d'avouer qu'on s'eſt trompé lorſqu'on auroit pû éviter l'Erreur.

Tome IV. pag. 217. dans les Notes.

„ Un Docteur fier & bilieux, s'entête de ſes ſen„ timens avec une préoccupation ſi éxceſſive, qu'il „ ne croit pas qu'on puiſſe les attaquer ſans com„ battre les Lumiéres du ſens-commun, ou celles de „ la conſcience. Il s'endurcit ou il ſe plonge dans „ ſes Préjugés de plus en plus, à meſure que l'on „ s'applique plus fortement à diſputer contre lui. „ Mais un Docteur modéré, modeſte, humble, & „ d'un tempérament phlegmatique, comme Me„ lanchthon, ne ſe conduit pas de cette maniére. „ S'il rejette une opinion comme fauſſe & dange„ reuſe, il ne laiſſe pas d'être équitable envers ceux „ qui la ſoûtiennent : il convient non ſeulement de „ leurs éxcellentes qualités, & il les loüe ; mais il „ reconnoit auſſi que des raiſons fort ſpécieuſes les en„ gagent à la ſoûtenir. Il n'a donc garde de rompre „ avec eux, ni de relacher même les liens de la fra„ ternité pendant que la diſſentation eſt renfermée „ dans de certaines bornes. On voit par-là que, ni „ les Lettres que Melanchthon a pû écrire à Calvin, „ ni les loüanges qu'il peut lui avoir données dans des „ Livres imprimés, ne prouvent point qu'ils ayent „ été d'accord ſur le Dogme du Franc-arbitre. On „ peut ſeulement conclurre qu'il avoit aſſés d'équité „ pour diſtinguer l'une de l'autre ces deux choſes, „ la Doctrine de Calvin, telle qu'il la conſidéroit, & „ cette même Doctrine telle que Calvin la conſidé„ roit. Il lui ſembloit que ſelon cette Doctrine „ Dieu étoit l'Auteur du péché, mais il ſavoit bien „ que Calvin ne l'enſeignoit pas ſous cette notion, & „ qu'en tant que telle Calvin l'eut jugée abominable.

Réponſe XI.

Ainſi l'Eſprit de Melanchthon n'étoit point flottant entre la Verité de ſes idées, & l'erreur de celles de Calvin ; mais il parloit de ce qu'il croyoit erreur dans ce grand Théologien, avec d'autant plus de modération, qu'elles ne produiſoient en aucune façon ſur ſon cœur, les mauvais effets qu'on auroit pû naturellement en attendre. La Moderation n'eſt point un caractére eſſentiel de doute.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir une Propoſition qui, vraie dans un ſens, devient fauſſe, parce qu'on lui en donne un plus étendu : Le zèle & la paſſion ſont ſouvent cauſe qu'on regarde un ſujét ſous une certaine face, & qu'on éxprime enſuite ce qu'on a penſé dans des termes trop généraux ; cela cauſe qu'un homme, qui veut débiter des Paradoxes, trouve aiſément de quoi s'autoriſer, en prenant dans un ſens qui le favoriſe, ce que des Auteurs célébres ont crû dans un autre ſens. Cette maxime convient à un très-grand nombre des citations, par leſquelles M. Bayle s'autoriſe.

Un homme qui n'auroit jamais ouï parler de M. Bayle, & qui, en prenant ſon Dictionaire, l'ouvriroit par hazard dans l'Article d'Euclide, pourroit-il s'imaginer qu'il eſt lui-même, celui de tous les Auteurs qui a le plus abuſé de l'Eſprit de Diſpute, qui a fait le plus mauvais uſage de ſa ſubtilité, qui a pouſſé le plus loin la Contradiction, & qui a le plus répandu de Doutes, ſur ce qui paſſoit pour le plus inconteſtable.

Craignoit-il donc pour la Réputation de ſon eſprit ? Appréhendoit-il qu'on ne crût qu'il en étoit vetu là inſenſiblement, & ſans s'appercevoir de tout le chemin que ſon humeur lui faiſoit faire ? & a-t-il voulu donner à connoitre que tout le mal qu'il a fait, il a bien voulu le faire ?

SECONDE

SECONDE PARTIE
DE
L'EXAMEN
DU
PYRRHONISME,
OU
CRITIQUE DE SEXTUS EMPIRICUS.

SECTION I.

Où l'on donne une idée Générale de la Philosophie de Sextus.

Projet de l'Auteur

I. J'AI cru que mes Lecteurs ne seroient pas fâchés d'apprendre de quelle manière les Pyrrhoniens d'autrefois raisonnoient, afin de comparer avec leur Méthode celle des Modernes. Dans ce dessein j'ai préféré SEXTUS à tous les autres, parce que nous n'avons aucun ouvrage de ceux qui l'ont précédé, & que nous ne connoissons leurs sentimens que par quelques extraits qu'on en trouve, chés ceux qui ont rassemblé les sentimens des Anciens Philosophes, au lieu que nous avons ceux de Sextus tels qu'il les a écrits lui même. Il s'est étudié à écrire dans un ordre très-éxact, & autant que la Philosophie Pyrrhonienne est susceptible de Système, il nous en a donné un des plus complets.

Quelques personnes m'avoient conseillé de donner au Public une Traduction françoise de Sextus; Mais j'ai compris qu'ils ne m'auroit pas donné cét avis s'ils l'avoient lû: Cét Auteur tombe dans des repétitions fréquentes; A tout coup encore il avance des Sophismes si visibles, & si pueriles, qu'en les rapportant dans toute leur étendue, on s'éxpoferoit infailliblement à ennuyer le plus grand nombre des Lecteurs & à pousser leur patience à bout. Je suis même persuadé que si Mr. Bayle avoit rangé par ordre tout ce qu'il a écrit sur le Pyrrhonisme, & qu'il l'eut donné tout d'une suite, quelque Maitre qu'il fut dans l'art de s'attirer l'attention, il n'auroit pas laissé de fatiguer ses Lecteurs & de les rebuter. Ils auroient le temps de sentir qu'il les éblouissoit; au lieu qu'ils n'ont pas plûtot été frappés par un argument, qu'un nouveau sujet qui se présente leur fait perdre la pensée de l'éxaminer. Cependant l'impression de ce prémier argument se conserve, quand un second, qui tend au même but, la fortifie. On éxamine aussi peu ce second que le prémier. Un troisiéme qu'on lit, un peu après, augmente l'effet du second. C'est ainsi qu'on se nourit de doutes & qu'on se familiarise peu à peu avec l'incertitude, en lisant les ouvrages de Mr. Bayle. Il étoit trop habile homme pour ne comprendre pas quel seroit le sort de sa Méthode, s'il imitoit Sextus; Il n'avoit garde de s'éxposer à causer le même ennui que donneroit la Traduction de cét Auteur. J'ai donc pris le parti de l'abréger, & de tracer, en suivant éxactement l'ordre de ses Chapitres, un sommaire de sa Doctrine. Je n'aurai pas beaucoup de peine à éxécuter ce dessein. Je n'ai qu'à suivre ce qu'a donné Mr. le Clerc.

De la personne de Sextus.

II. LES Critiques ne nous donnent rien de bien positif sur le temps que Sextus a vécu. Seulement fait-on que c'est après tous les plus célébres Partisans du doute Universel, comme Chiomaque, Carneade, Pyrrhon &c. puis qu'il en rapporte les sentimens avec beaucoup de subtilité & d'éxactitude, & c'est encore par cette raison que je l'ai choisi pour faire connoitre le Pyrrhonisme des Anciens, & pour l'éxaminer.

Il étoit Médecin, & il avoit écrit sur cette science des Livres que nous n'avons plus. Je lui trouve beaucoup d'esprit & d'élégance. Il s'en faut beaucoup que la Traduction Latine n'égale à cét égard l'Original, non plus qu'en clarté & en netteté.

Ses Hypotyposes.

III. Le prémier ouvrage de Sextus sur le Scepticisme, traduit en Latin par le célébre Henri Etienne, a pour titre *Hypotyposes Pyrrhoniennes*. Il éxprime en ces termes une *Délinéation* abrégée, ou un Tableau leger & racourci de la manière de philosopher des Pyrrhoniens.

Ce prémier Ouvrage est divisé en trois Livres; dont le Prémier roule sur la Philosophie Pyrrhonienne, ou *Sceptique* en général.

LIVRE PREMIER.

Des HYPOTYPOSES PYRRHONIENNES, ou du Tableau du Scepticisme.

CHAP. I.

CEUX qui ont des Dogmes fixes, sur la Vérité desquels ils croient s'être assurés, s'appellent *Dogmatiques*. Tels étoient les Aristoteliciens, les Epicuriens, les Stoiciens.

Les ACADEMICIENS au contraire soutiennent qu'on ne sauroit parvenir à la connoissance de quoi que ce soit, & qu'il est inutile de se travailler dans cette vuë. Mais les *Sceptiques* cherchent encore, sans décider s'il est pollible ou impossible, de se convaincre de quelque Vérité. Sextus se met dans ce nombre, & avertit dès le commencement qu'il ne faudra pas lire son ouvra-

ge, pour s'y inſtruire de ce qu'il affirme, ou de ce qu'il nie. Il n'a garde de prendre aucun parti, il ſe contente d'énoncer hiſtoriquement ce qui lui *paroit*, ſur quelque ſujet qu'il penſe.

Chap. II. Dans la *Partie générale* de la Sceptique, Sextus déclarera quel eſt le deſſein des Sceptiques, quels ſont leurs principes, quel eſt leur Stile, leur but, quel eſt le caractere auquel ils rapportent tout, & ſur lequel ils examineront tout. Quels fruits ils tirent de leur Méthode de Philoſopher. De quelle maniére, ils en uſent pour s'empêcher de décider. Dans *la Particuliere*, il refutera parordre les autres Philoſophes.

Chap. III. La Philoſophie de Sextus peut porter le nom de *Zététique*; C'eſt-à-dire, de Philoſophie qui cherche, comme la Sceptique, conſidére ce qu'il y a à dire de part & d'autre, on peut l'appeller *Ephectique* parce qu'elle enſeigne à s'abſtenir de décider. *Aporétique*, parce qu'elle doute & héſite. *Pyrrhonienne* a cauſe de Pyrrhon, un de ſes plus ſavans & célébres défenſeurs.

J'aurois pû me contenter de dire que Sextus remplit ſon III. Chap. de différens noms qu'on peut donner à ſa maniére de philoſopher; mais le detail fait mieux ſentir à quel point Sextus ſe piquoit d'exactitude; il la portoit juſqu'à la ſuperfluité; Il ne vouloit rien négliger pour paroitre un très-habile homme qui ſavoit épuiſer un ſujet.

Le Chap. IV. définit le Scepticiſme, qui conſiſte à comparer toutes les penſées de l'Eſprit, & tout ce que nos ſens nous rapportent. Quand on fait ces comparaiſons, on oppoſe idée Intellectuelle à Idée Intellectuelle, Idée des ſens à Idée des ſens, & Idée des ſens a Idée Intellectuelle. Pour bien faire ces oppoſitions, on conſidére ces Idées ſous toutes les faces poſſibles. On les compare en vuë de trouver *des raiſons auſſi fortes* pour rejetter une Propoſition, qu'il s'en préſente pour l'admettre, & réciproquement. De cette maniére l'eſprit demeure en *ſuſpens*, & ne ſachant point de quel côté ſe trouve la Verité, de quel côté eſt le Bien ou le Mal, il ne déſire ni ne craint, & il ſe trouve *au deſſus du trouble des paſſions*. Cette *tranquillité*, s'appelloit en Grec *Ataraxie*.

Chap. V. Le Philoſophe Sceptique, c'eſt celui qui a fu ſe procurer cette force.

Chap. VI. Voici leur principe fondamental. De *quelque raiſon qu'on ait appuyé ce qu'on dit, ſur quelque ſujet que ce ſoit, on peut ſoûtenir tout le contraire, & l'appuyer par des raiſons d'un poids égal.*

Chap. VII. Un Sceptique, quand il dit qu'il a chaud par exemple, tombe bien d'accord qu'il lui paroit qu'il a chaud; mais il n'a garde de dire qu'il a effectivement chaud. Il ne décide jamais ſur la réalité des choſes: En ce ſens-là. *Tout eſt douteux* pour lui. Quoi donc! Quand vous dites que tout eſt douteux, n'êtes vous pas au moins perſuadé de ce que vous dites? Non, je ne dis point que cette propoſition *Tout eſt douteux* ſoit vraie; Je doute de ſa Verité, comme de celle de toutes les autres, je ne l'affirme point, je ne la nie point, & en m'énonçant ainſi, quoique je paroiſſe m'éxprimer affirmativement, je n'affirme pourtant point que ce que je dis ſoit vrai.

Chap. VIII. Les Sceptiques ſont une Secte en ce ſens: Ils ſont profeſſion de ſuſpendre leur jugement ſur la Verité des choſes. Au reſte, ils ſe conduiſent ſuivant les apparences qui paſſent dans l'eſprit des autres pour des réalités. Ils ſuivent les coutumes qu'ils trouvent établies, & ils ſe laiſſent auſſi aller à leurs propres penchans.

Chap. IX. Quand ils parlent de la Nature des Parties qui compoſent l'Univers, ils le font tranquilement, ſans prendre aucun parti; parce que ſur chaque ſujèt on ne peut rien dire, ſans pouvoir ſoûtenir le contraire, avec autant de raiſon. Ils en uſent de même en matiére de Logique & de Morale.

Chap. X. Les Sceptiques ne mettent point qu'il ne leur parut qu'au dehors d'eux mêmes, il y avoit une infinité de choſes, chacune dans un certain état, groſſes, petites, améres, douces. Mais ils ne ſe permettroient pas de croire que ces choſes éxiſtaſſent effectivement, beaucoup moins qu'elles fuſſent telles qu'elles leur paroiſſoient.

Chap. XI. Nous n'avons *aucune marque aſſurée*, à laquelle nous puiſſions reconnoitre ce qui eſt effectivement, & diſcerner le vrai d'avec le faux. Mais à la place de *cette Marque aſſurée*, pour ne pas vivre dans une entiére inaction, nous ſuivons *l'inſtinct de la Nature*, la pente des paſſions; les Loix & les Coûtumes, & enfin ce que les Arts donnent pour Régle à ceux qui en font profeſſion. Voilà ce que nous ſuivons faute de mieux.

Chap. XII. On s'applique d'abord à diſtinguer ce qu'il y a de vrai, d'avec ce qui ſe trouve d'Illuſoire, dans les penſées dont on eſt occupé, & dans les impreſſions qui paroiſſent venir du dehors. Mais quelque parti qu'on veuille prendre, on voit de côté & d'autre des raiſons tellement d'une égale force, qu'on eſt enfin obligé de ſe refuſer à toute déciſion. Heureuſement cét état de ſuſpenſion ſe trouve accompagné d'une autre très-eſtimable. On vit ſans trouble, on ne s'échaufe pour aucun ſentiment; on eſt ſans Inquiétude & ſans impatience par rapport aux biens; on ne craint point les Maux, parce qu'on ne ſait pas ſi ce qu'on déſireroit avec empreſſement eſt un Bien, ou ſi ce pourquoi on prendroit des allarmes eſt un Mal. Ce n'eſt pourtant pas que les jours d'un Sceptique roulent ſans aucun ſentiment pénible. *Nous avouons qu'il eſt* INQUIETE' par les impreſſions extérieures; il a froid, il a ſoif &c. Il ſent tout cela comme le Vulgaire. Mais il ne s'imagine pas, comme le Vulgaire, que ce ſoient là *de vrais Maux*; Voilà pourquoi il ſoutient l'état où il ſe trouve avec plus de modération. Ainſi le Sceptique eſt ſans *trouble* (dans L'ATARAXIE) par rapport aux opinions, & dans la *modération* (MEDIOPATHIE) par rapport aux ſentimens.

Chap. XIII. Pour ſe ſoûtenir conſtamment dans cét état de *ſuſpenſion* & *d'indéciſion* (d'EPOCHE) il faut avoir ſoin d'oppoſer Idée à Idée, Senſation à Senſation, & Idée à Senſation: On oppoſe encore le préſent au préſent, & on l'oppoſe au paſſé ou à l'avenir. p. ex. Si on nous propoſe un argument qui paroit fans réplique; nous dirons *ci-devant on a tenu pour certain, ou pour probable le contraire. Peut-être que ci-aprés on y découvrira une réponſe ſolide, qui ne ſe préſente pas aujourd'hui.*

Dans le Chap. XIV. Sextus fait d'abord une ſubtile énumeration de divers moyens particuliers que les Sceptiques emploient pour demeurer en ſuſpens. Il les rapporte à dix, ſur leſquels il s'étend par ordre.

1. *On trouve de très-grandes différences entre les Animaux*, ſoit qu'on ſe rende attentif aux différentes maniéres dont-ils naiſſent, ſoit que l'on conſidére la différente conformation des organes de leurs ſens; & de là il eſt naturel de conclure que leurs yeux ne ſont pas également frappés par les objets, ni leurs oreilles par les ſons, ni leurs nez par les odeurs, ni leurs langues par les ſaveurs. Toutes ces choſes paroiſſent différentes à divers animaux. Sur quoi fondés dirons nous qu'un ſeul a le privilége de les appercevoir telles qu'elles ſont, pendant qu'elles paroiſſent à tous les autres différentes de ce qu'elles ſont? Si nous nous donnons cét avantage, il eſt viſible que nous ne pouvons nous en flâter qu'en jugeant des choſes ſur ce qu'il nous en paroit. Mais chaque animal en pourra dire autant, & on en pourra dire autant de chaque animal.

Cét article eſt long & fort chargé. Aux différences véritables qui ſe remarquent entre les Animaux, Sextus

tus ajoute plusieurs contes, par où l'on voit que les Sceptiques, qui se donnent d'abord pour des Philosophes très scrupuleux & très exacts, sont sans exactitude & sans délicatesse en matière d'argumens ; Tout leur est bon pourvû qu'il serve à grossir le tas de leurs objections & à allonger la chaine de leurs difficultés. S'ils ne cherchent pas à s'éblouir & à s'étourdir eux-mêmes, il paroit qu'ils cherchent à éblouir & à étourdir les autres. J'ai fait en passant cette remarque ; Mais ce sont-là des détails dans lesquels j'entrerai dans la suite de cet ouvrage.

On trouve des preuves de ce que je viens de reprocher aux Sceptiques, dans ce que Sextus rassemble pour prouver que les Bêtes raisonnent & quelquefois mieux que les hommes, & il déclare qu'il le fait pour tourner en ridicule les *Dogmatistes*. Voici ses preuves. Les Chiens ont l'odorat plus éxquis & l'ouïe plus fine que les hommes. Ils raisonnent intérieurement ; Ils suivent ce qui peut leur nuire, comme le fouet dès-qu'ils l'entendent claquer ; Ils accourent à ce qui leur convient, à l'aliment qu'on leur préfente, & ils savent bien se le procurer par l'art de la chasse. Leur goût pour la Justice paroit dans la différence qu'ils mettent entre leurs Maitres & les Etrangers. Le Chien d'Ulisse le reconnut après une absence de 20. ans. Or puis qu'un *Chien est juste*, & qu'une vertu, comme l'enseignent les Stoïciens, est toujours accompagnée de toutes les autres, il faut conclure qu'*un Chien a toutes les Vertus*. Il fait la *Logique*, car dès qu'un chemin vient à se partager en trois, & que son nez ne lui a rien appris sur celui de la gauche, ni sur celui du milieu, il se jette dans le troisiéme impétueusement, sans s'amuser à un éxamen qu'il juge superflu. Il a donc fait un *syllogisme disjonctif*. Il sait la *Chirurgie* & la *Médecine* ; Il s'arrache une épine ; Il se repose ; Quand il a mal, il se lêche, il mange des herbes qui le purgent, ou qui le font vomir. On dira que les Chiens ne savent pas parler. Mais est-ce là un grand défaut ? Si les discours n'étoient pas contraires à la Vertu, Pytagore auroit-il éxigé un si long silence de ses Disciples. N'y a-t-il pas des Philosophes qui se glorifient du Nom de Cyniques ? N'y a-t-il pas des hommes muets ? N'apprend-on pas à parler aux Pies ? Mais quoi ? Un Grec ne feroit-il pas ridicule, s'il s'imaginoit qu'un Barbare est muet, parce qu'il n'entend pas sa langue ? Un Chien ne fait-il pas entendre divers sons, suivant les circonstances où il se trouve ? N'y a-t-il pas des animaux qui prévoïent l'avenir & l'annoncent aux hommes ?

Avis de l'Auteur.

Sextus répéte très souvent les mêmes objections. J'aurai occasion de répondre dans la suite à tout ce qu'il allégue ici. C'est par cette raison qu'il ne m'a pas paru nécessaire d'interrompre ici, pour répondre la suite du Tableau que Sextus donne du scepticisme.

2. On ne trouve pas moins de différence entre les hommes. Démophon avoit froid au Soleil, & chaud à l'ombre. Anderon Argien traversoit sans boire les déserts de la Libie. Tibère voyoit dans les ténébres. Jusques où les Dogmatistes ne différent-ils pas les-uns des autres. Veut-on donc croire tous les hommes ? Cela est impossible ; Ils sont trop partagés. En veut-on préférer quelques uns ? Mais qui préférera-t-on ? Chacun vous crie *Rangés vous à mes sentimens*. S'attachera-t-on au grand nombre ? Cela est puérile, & le moyen de compter les suffrages ? Ce qui est rare dans un Pays se trouve commun dans un autre.

3. Les Hommes, Juges en leur propre cause, se préférent aux autres Animaux : Chacun encore décide en faveur de ce qui lui paroit vrai, & compte que les autres ont tort, s'ils ne jugent pas comme lui quoi que chacun ne juge que sur ce qui lui paroit. Cependant les *différens Sens* donnent aux hommes des instructions tout opposées. Si l'on en croit les yeux, une partie des objets qui paroissent sur un tableau, en sortent, & les autres semblent enfoncés, & ne se laisser voir qu'en éloignement. Qu'on le touche, on n'y apperçevra rien de semblable. Le miel plait au goût, mais il ne fait pas plaisir aux yeux, sur tout lorsqu'il est très fluïde. Peut-être les Corps n'ont qu'une seule Qualité qui se multiplie, & qui paroit sous diverses formes, suivant les différens Sens sur lesquels elle fait son impression. Peut-être les Corps en ont-ils un grand nombre que nous n'apperçevons pas, parce que nous n'avons pas des Sens qui leur soient assés proportionés.

4. Les choses paroissent différentes à un même Sens, à la Vuë, au Goût, suivant que l'on est différemment disposé ; La même chose plait ou déplait suivant l'humeur dont on se trouve. Or cette humeur, dont on se trouve, change-t-elle l'Objet, & si vous dites que la bile donne de l'amertume, au vin, pour quoi nier que la Salive ordinaire n'en fasse pas la douceur ? Pourquoi ce que nous croions voir dans nos songes, n'éxisteroit-il pas pendant que nous songeons, comme ce que nous croions voir en veillant, existe pendant nous veillons ; Il n'y a pas plus de réalité dans l'un de ces cas que dans l'autre, on juge par passion, on juge par habitude ; Partout nos préventions influent sur nos jugemens, par ce que les choses nous paroissent différentes suivant que nous sommes prévenus. Le Vieillard blâme ce que le jeune homme loüe ; Ils s'accusent réciproquement de n'être pas raisonnables. Qui pense le plus juste ? Connoissez-vous quelques marques par où vous en puissiés juger ? Si vous me répondés ; *Oui je la connois cette Marque.* Voulés vous que je vous en croie sur votre parole ? Serai-je trop hardi si je vous prie de me convaincre que c'est bien la Veritable, par où on puisse distinguer, sans se méprendre, ce qui est Certain d'avec ce qui est Douteux ? Quand vous m'allégueriés vos preuves, je vous demanderai encore ; Ces preuves portent-elles le caractére inconteſtable de la Verité ? Prouvés-le moi je vous prie, Mais fachés par avance que quoi que vous m'alléguiés pour m'en persuader, je renouvellerai la même Question, & je vous demanderai à quelles marques vous prétendés que je m'assure de la solidité de vôtre Preuve. La marque que vous m'allégueriés il faudra me prouver que vous avés raison de l'alléguer. Je vous demanderai pourquoi cette derniére preuve établit toutes les précédentes. Les Questions ne finiront point, & par conséquent vôtre Démonstration ne sera jamais achevée.

5. Les objets paroissent différens suivant qu'on est plus près ou plus loin, suivant qu'on les regarde directement ou obliquement, de haut en bas, ou de bas en haut, &c. Sur quelle situation compteras-t-on sans aucun doute ?

6. On ne reçoit aucune impression parfaitement pure, & sans le mélange de quelqu'autre qui la varie. Ce qui part d'un Objet, pour se placer au fond de l'oeil, traverse l'Air, les Tuniques & les Humeurs de l'oeil. Comment s'assurer si ces différens Milieux, par où il passe, n'y causent point d'altération ; & jusques à quel point ces changemens l'empêchent de représenter l'Objet tel qu'il est ? On dira la même chose à proportion des autres Sens.

7. Les différens degrés de Quantité, comme aussi les différentes Positions, changent tout à fait les apparences des choses. Rapés de la corne, ses petits brins perdront la couleur noire & feront un tas de poudière blanche. Augmentés la doze d'un Remede, vous le changés en Poison. Que voulés-vous qu'on décide fur la Nature d'un sujet qui paroit si différent de lui même ? Sous quelle quantité le fera-t-il connoître pour ce qu'il est ?

8. Quelque attention que nous apportions à connoitre les choses, nous n'en apperçevons tout au plus que les raports. L'égal & l'inégal font des Rapports, Or tout est égal ou inégal ; Donc tout est *Rapport*. Tout est genre ou espéce, ou genre & espéce tout ensemble ; Donc tout est Rapport. Ce que les choses font en elles mêmes, & absolument parlant, aucune perception ne nous en in-

ſtrait ; Ne décidons rien là-deſſus.

9. On admire ce qui eſt rare ; On mépriſe ce qui eſt ordinaire. Nous n'avons donc aucune Meſure fixe pour taxer au juſte le Mérite des choſes.

10. Que dirons nous ſur les Loix & ſur les Coûtumes ? Elles ſont très-oppoſées les-unes aux autres ; Ce qui eſt une Vertu chés un Peuple paſſe pour un vice chés un autre. L'un ſe permet ce que l'autre ſe défend. Les Dogmatiſtes eux-mêmes ne s'accordent pas ſur les principes de *l'Honête* & du *Deshonête* & ſur les conſéquences qu'on en tire. Le plus ſur eſt donc de demeurer, à tous égards ; dans le Doute.

Chap. XV. A ces dix motifs, qui engagent, ſelon Sextus, un homme ſage, & qui craint l'erreur, à demeurer en ſuſpens, & *à s'abſtenir* de rien aſſurer ; (Ce qu'ils appelloient *Epoche*) les Sceptiques nouveaux, enchériſſans ſur leurs Prédéceſſeurs, ajoutoient 1. *La différence* des ſentimens, qui continuoit, & ſe multiplioit même, depuis tant de ſiécles. 2. *Le Progrès à l'infini* ; par ce qu'on demandoit, ſans jamais s'arrêter, la preuve d'une preuve. 3. Les Jugemens *abſolus* fondés pourtant ſur de ſimples *Relations*. 4. La Liberté que les Dogmatiſtes ſe donnent de bâtir des Syſtêmes ſur des *Suppoſitions* gratuites & non prouvées. 5. les *Epicuriens* comptoient ſur les ſens. Les *Platoniciens* ſur *l'Entendement ſeul* ; Les *Stoiciens* tantôt ſur l'une tantôt ſur l'autre de ces Facultés.

Mais ces moyens ſi on en excepte le 4. ſont les mêmes qu'on vient de voir dans le Chapitre précédent.

Chap. XVI. Tout ce qu'on prétend comprendre, ou eſt Chir & Certain *par lui même*, ou il le devient par le ſecours de quelque *Preuve*. Rien n'eſt certain par lui même, car on ne convient de rien. Rien ne peut ſe prouver, à moins qu'on ne s'arrête à une preuve ſure par elle-même & par-là on ſe trouve réduit à les pouſſer à l'infini. Outre cela dès que vous raiſonnerés ſur une ſuppoſition, je prendrai incontinent le parti de raiſonner ſur un fondement tout contraire, & d'en tirer conſéquence ſur conſéquence.

Chap. XVII. *Onzyſtême* reprochoit aux Dogmatiſtes, qu'en matiére de Phyſique, 1. Ils ſe bornoient à des raiſons qui n'étoient évidentes ni par elles-mêmes, ni par leurs preuves. 2. Ils imputoient à une ſeule cauſe un Phénoméne qui pouvoit auſſi être l'effet de quelques autres. 3. Ils attribuoient des effets réglés & réguliers à des cauſes qui agiſſent ſans ordre & qui ne ſont pas capables de l'obſerver. 4. Ils ſuppoſoient très-hardiment que ce qu'on ne voit pas reſſemble à ce qu'on voit. 5. Ils ſuppoſoient encore que tout ce que l'on voit eſt né de certains Elémens, qui ſubſiſtent encore & qui ne ſont pourtant aucune de ces produ ions qu'on leur a attribuées. 6. Ils ſe préoccupoient trop chacun en faveur de ſon hypothéſe. 7. Ils donnoient des éxplications qui ne s'accordoient pas avec leurs propres principes. 8. Ils ne s'aſſuroient pas aſſés des *Faits*, avant que d'entreprendre d'en donner des *raiſons*.

Monſieur le Clerc (Bibl. Anc. & Mod. Tome XIV. p. 1.) *éclaircit par des exemples, tous ces reproches que Sextus fait aux Dogmatiſtes, après* ONESYDEME *fameux Sceptícien. Ils ne les méritoient que trop. Rien n'eſt plus pitoiable que la Phyſique des Anciens. Mais quoi qu'ils ne fuſſent que des aveugles en comparaiſon des Modernes, il s'en faut beaucoup qu'ils ne s'éxprimaſſent auſſi modeſtement qu'on fait aujourd'hui. Rien n'étoit moins prouvé que tout ce qu'ils propoſoient avec tant d'aſſurance. Mais d'en conclure comme faiſoient les Sceptíciens, qu'il étoit inutile de ſe fatiguer à chercher une Phyſique meilleure, à découvrir des Principes plus ſurs, & à en tirer des Conſéquences mieux ſuivies ; C'étoit viſiblement aller trop loin. & tomber par précipitation dans une faute ſemblable à celle que l'on reprochoit aux autres.*

On trouve ici manifeſtement la preuve d'une des Cauſes auxquelles nous avons attribué la naiſſance du Pyrrhoniſme.

Dans le Chap. XVIII. Sextus promet l'éxplication des termes qui ſont particuliers aux Sceptiques, & il la donne dans le Chap. ſuivant. *Sect. II. Art. III. XX. Voyés auſſi Sect. III. Art. XVII.*

Chap. XIX. Aucun ſentiment ne me paroit préférable à ſon oppoſé.

C'eſt ce qu'ils exprimoient en deux mots Grecs.

Chap. XX. *Il ne me paroit pas*, c'eſt à dire s'il faut affirmer ou nier ; quoi que quand je ſens des Impreſſions, il me ſemble que je dois céder à ces Impreſſions, me porter vers ce qui me paroit un bien, ou m'éloigner de ce qui me paroit un Mal.

Chap. XXI. PEUT-ETRE QU'OUI, PEUT-ETRE QUE NON ; CELA POURROIT ETRE, OU N'ETRE POINT. Ce ne ſont pas là des déciſions, ce ſont de ſimples déclarations de la ſituation préſente où nôtre penſée ſe trouve. Si on leur demande : Quand vous répondés ainſi ; *Croyés vous que vous répondés bien ou que vous répondés mal ?* Ils auroient repliqué *Peut-être qu'oui peut-être que non*, & ainſi continuellement ; Dès qu'on a dit l'un de ces mots, on eſt cenſé avoir dit l'autre.

Chap. XXII. *Je ne ſoûtiens, je ne définis rien*, & pourquoi ? *parce que je ne vois pas moins de raiſons d'un côté que d'autre* ; Quand un Sceptique parle ainſi, il n'aſſure point que les Raiſons de côté & d'autre ſoient en effet d'un poids égal ; Il doute de tout cela comme de tout le reſte ; Il avertit ſimplement les autres qu'elles lui paroiſſent telles.

Chap. XXIII. *Je ne définis rien.* C'eſt à dire : Quelque Queſtion qu'on me propoſe, je n'aſſure point qu'un tel ſentiment ſoit vrai, qu'un autre ſoit faux ; je me contente d'énoncer ce qui me paroit, ce qui me vient dans l'eſprit, ſans prétendre qu'il ſoit plus conforme à la Vérité que le contraire :

Chap. XXIV. Tout eſt *Indéterminé*, c'eſt-à dire par rapport à moi.

Chap. XXV. Tout eſt *Incompréhenſible*, dans le même ſens & les mêmes égars ; les raiſons qui ſe préſentent de côté & d'autre m'engagent à avouer que je ne comprens rien.

Chap. XXVI. En ce ſens encore je ne *ſaiſis* rien ; je n'embraſſe rien.

Chap. XXVII. Quelque Diſcours que j'aye éxaminé, j'ai toujours trouvé qu'on pouvoit y en oppoſer d'autres qui me paroiſſoient d'une égale force, & qui ne méritoient ni plus ni moins, d'être crûs, où d'être rejettés que celui avec lequel je les compare.

Chap. XXVIII. De même qu'un remède purgatif paſſe avec ce qu'il doit emporter ; Il en eſt ainſi de cette propoſition. *Tout me paroit douteux.* Nous la mettons au rang des autres & nous ne la donnons point pour indubitable. Mais quoi dira-t-on ? Vous vous ſervés de propoſitions *Affirmatives* ; Vous vous ſervés de *Négatives*. Vous affirmés donc. Vous niés donc. Par conſequent vous reconnoiſſés pour vrai ce que vous affirmés, ſans cela vous n'auriés garde de l'affirmer ; vous rejettés comme faux ce que vous niés ; ſans cela vous ne le nieriés pas A cela un Sceptique répond. Je n'affirme rien & je ne nie rien ſur tout ce qui eſt hors de moi ; Quand je parois affirmer ou nier, je n'éxprime par là ſi ce n'eſt qu'il me paroit qu'on peut affirmer & nier, & que ce qu'on vient d'affirmer, on peut le nier, & réciproquement.

Chap. XXIX. Héraclite avoit dit que les mêmes ſujets ont ſouvent des qualités toutes contraires, comme le Miel qui paroit amer à un malade dont la langue eſt couverte de bile. A cauſe de cela les Pyrrhoniens le comptoient entre ceux qui avoient contribué à faire naitre le ſyſtême de l'Incertitude. *Sextus eſt de meilleure foi. Il donne Héraclite pour un Auteur très-obſcur, mais ſouvent très-déciſif.*

Chap. XXX. Démocrite diſoit que le Miel, en lui-

lui-même n'étoit ni doux ni amer. Il décidoit donc qu'il n'avoit l'une ni l'autre de ces qualités. Mais les Sceptiques se contentent de dire qu'ils ne savent pas s'il est doux ou s'il est amer, ou s'il n'est ni l'un ni l'autre.

Chap. XXXI. La Philosophie *Cyrenaïque* roule toute sur les sentimens; & en cela elle avoit quelque rapport avec celle des Sceptiques; Mais au fond elle en étoit très différente. Les Cyrenaïques faisoient consister le bonheur dans les plaisirs du Corps. C'étoit là le but de leur Philosophie; Au lieu que la Philosophie des Sceptiques va à les faire vivre sans trouble. Les Cyrenaïques soutenoient que la Nature des choses étoit incompréhensible. Les Sceptiques se contentent de dire qu'ils n'en savent rien.

Chap. XXXII. Selon *Protagoras* la matiere des choses extérieures éxiste dans un écoulement perpétuel & change d'instant en instant. Celle qui compose l'homme change aussi, de sorte que, suivant l'état où chaque homme se trouve, & suivant l'état de ce qui l'environne, il apperçoit d'une maniére ou d'une autre, & ce qu'on apperçoit est toujours tel qu'on l'apperçoit. C'est ce que le Sceptique n'affirme ni ne nie, non plus que tout le reste.

Chap. XXXIII. PLATON a été le Chef de la *Premiére* & de la plus ancienne Académie. ARCESILAS Disciple de Polemon, de la *Seconde*. CARNEADE & CLITOMAQUE, de la *Troisiéme*. Quelques-uns en ajoutent une *Quatriéme*, qui a suivi PHILON & *Charmidas*; & ils prétendent enfin qu'ANTIOCHUS en ait fondé une *Cinquiéme*.

Voyés Sect. II. Art. V. 1. Part.

Sextus a la sincerité de justifier Platon de Scepticisme; Socrate son Maitre se jouïoit des Sophistes, & de ceux qui prétendoient savoir quelque chose, en le prenant avec eux sur le ton d'un homme qui doute, & qui ne voit partout que des difficultés. Mais quand il parloit sérieusement à ses Amis sur l'éxistence de Dieu, sur la Providence & sur la nécessité d'être Vertueux, on voit en lui tous les caractéres d'un homme très-persuadé de ce qu'il dit.

Les Nouveaux Académiciens différoient encore des Sceptiques, non seulement parce qu'ils croioient que tout étoit Incompréhensible; au lieu que les Sceptiques en doutoient seulement, comme de tout le reste; Mais de plus, en ce qu'ils mettoient assés de différence entre les choses, pour dire que les unes étoient *Bonnes* & les autres *Mauvaises*, & pour trouver, sinon de la Certitude, au moins de la Vraisemblance dans leurs sentimens; au lieu que pour nous nous ne reconnoissons rien de Bon, ni rien de Mauvais, & nous suivons simplement de certaines impressions pour ne demeurer pas dans une *Inaction* entiére.

Un homme entre dans une chambre obscure; Il y voit une Corde roulée à la maniere d'un Serpent. Elle en a l'apparence; Il l'éxamine de plus près, & il trouve qu'elle a encore plus l'apparence d'être une Corde. Il n'assure pas que ce soit une Corde; Mais il trouve pourtant qu'il est plus vraisemblable de dire que c'est une Corde, que de dire que c'est un Serpent. Les Sceptiques ne reconnoissent point ces différens degrés de vraisemblance, dès-qu'il s'agit de spéculation & de dogmatiser; Ils les suivent pourtant dans la pratique, mais tranquilement & froidement comme un Disciple suit souvent son (a) *Pédagogue*, au lieu que les Académiciens, un peu plus persuadés, se portent à ce qui leur paroit vraisemblable, avec plus d'affection, limitans à cet égard un prodigue qui se livreà celui qui lui propose de vivre somptueusement.

Arcésilas paroit avoir été dans les sentimens que *Pyrrhon* a ensuite soûtenus, c'est à dire, qu'il s'abstenoit absolument de prononcer, si les choses étoient, ou n'étoient pas telles qu'elles paroissoient; Il regardoit outre cela l'état de *suspension* comme un *Bien*, & l'*Acquiescement* au contraire à une Proposition, comme à une Verité, lui paroissoit un *Mal*. Quelques-uns en jugent autrement, & prétendent qu'*Arcésilas* ne prenoit le parti de douter & de tout combattre, que pour éprouver ses Disciples, & s'assurer s'il en pourroit faire de vrais Platoniciens, & qu'il leur enseignoit cette sublime Philosophie, dès qu'il les reconnoissoit assez bien disposés pour en profiter.

Philon étoit dans cette pensée, que les choses qui nous environnent ne sont pas en elles-mêmes incompréhensibles, & qu'elles ne nous paroissent telles que par l'imperfection des facultés dont nous nous servons pour en faire le discernement.

Pour ce qui est d'*Antiochus*, il avoit porté dans l'Académie la Philosophie des Stoïciens.

Chap. XXXIV. La Médecine Méthodique s'accorde fort bien avec le Scepticisme. Car de même qu'un Philosophe Sceptique se laisse conduire par la faim à manger, par la soif à boire, en suivant tranquilement le pénchant de la Nature; de même aussi un Médecin Méthodique apperceyant ou croiant apercevoir de la conftipation, se porte à dire qu'il faut purger, & appercevant au contraire du flux, il se détermine à l'arrêter; tout comme un chien qui s'est planté une écharde dans le pié, se détermine à l'arracher & se sert pour cet effet de ses dents. Les Médecins donc Méthodiques & Scepsiques passent de ce qui paroit contraire à la Nature, à ce qui paroit lui convenir.

SECTION II.

Examen du Prémier Livre des Hypotypoſes de Sextus.

Deſſein de cette Section.

I. ON VIENT de lire une déscription de la Philoſophie Sceptique, telle que Sextus la donne lui même. De peur de fatiguer mes Lecteurs, par de trop fréquentes répétitions, je me traduirai pas les livres suivans, je n'en donnerai pas même l'abregé tout de suite; Comme ils ne renferment que les argumens, par lesquels Sextus combat ceux qui prétendent s'être convaincus de quelque Verité, il me paroit qu'il convient mieux d'éxaminer ces argumens l'un après l'autre, à mesure que je les rapporterai.

Réflexions générales.

II. Mais avant cela je ferai quelques réfléxions sur le *Scepticiſme en général*, & sur ce prémier livre de Sextus, dont on vient de voir l'abregé.

Sect. I.

Je compte qu'en lisant cet Abregé, on se fera convaincu que le Portrait, que j'ai d'abord donné du Pyrrhoniſme, ou des Pyrrhoniens, est tiré d'après nature, & que s'il s'en manque beaucoup que ce ne soit un Portrait fini, il n'y manque rien du côté de la verité. On aura encore pû comprendre que les Causes, auxquelles nous avons attribué la naissance & la propagation du Pyrrhoniſme, ne sont pas des Causes imaginaires, & qu'enfin on ne saurioit manquer de s'en garantir, si l'on observe les précautions que nous avons indiquées.

Sect. II.

Sect. III.

Cavallière de Sextus

III. Quand on lit avec attention les Ouvrages de *Sextus Empiricus*, on découvre en lui un homme qui, après avoir éxaminé les différentes Sectes des Philosophes, & s'être apperçu qu'il n'y en avoit point qui ne renfermât bien du foible, regarde comme une entreprise trop pénible de séparer ce qu'il y a de vrai d'avec ce qu'on y trouve de faux, ou de mal établi, & comprenant qu'il seroit encore plus pénible de se faire un Nouveau syſtême, il en perd la pensée.

Cependant son humeur le porte à l'étude, il ne seroit pas faché d'acquerir de la reputation & de se distinguer. Que fait-il pour éviter ce qu'il condamne dans les autres? Il ne prend point de parti.

(a) On donnoit ce nom aux Eſclaves qui accompagnoient les Enfans à l'école.

Mais en s'imaginant de n'en point prendre, ne prend-il point celui qu'il trouve le plus à ſon goût ? Il paroît qu'oui ; & qu'il ſoûtient le parti qu'il a pris avec la derniére obſtination : Toute preuve lui eſt bonne, & pour lui conſerver ſa vraiſemblance, quand on y répond & qu'on le preſſe, il n'y a faux-fuyant, par où il ne cherche à échaper. Il prend donc viſiblement un parti ; c'eſt celui de contredire éternellement. Et par là il débute par tomber en contradiction.

Ses Contradictions.

IV. Cette prémiére Contradiction eſt ſuivie d'une infinité d'autres. Partout, comme on vient de le voir, il poſe des Principes & tire des Conſéquences. D'où vient tant d'habileté à un homme qui ne ſait rien ? N'a-t-il jamais rien appris, lui qui ſait ſi bien poſer des Principes & tirer des Conſéquences ? D'où fait-il que les genies des hommes ſont ſi différens & que leurs inclinations influent avec tant d'efficace ſur leurs raiſonnemens (c'eſt ce qu'il établit dans le Chap. XIV.) Un homme qui a fait ces remarques & qui a réfléchi ſur ce qu'elles ont de force, ne connoit-il rien ? Valloit-il bien la peine de tant travailler pour découvrir les ſimples apparences de différens Caractéres ; Caractéres qui paroiſſoient encore, ſelon lui, non ſur des ſujets réels, mais ſur de ſimples apparences de réalité. Diſons ce qu'il en eſt. Sextus croyoit auſſi bien d'être un homme, & d'avoir étudié les différens Caractéres des hommes ; Il croioit auſſi bien que ſes Ouvrages ſeroient lûs par des hommes, que qui que ce ſoit peut-le croire, Il n'avoit là-deſſus aucun doute ; M is il vouloit paſſer pour en avoir, afin de ſe livrer à ſon inclination dominante qui étoit de contredire toûjours & de ne tomber d'accord de rien, dès que l'occaſion ſe préſentoit de parler de Scieuces.

Tout lui eſt bon pourvû qu'il en puiſſe tirer quelque argument. Ce Sceptique qui fait profeſſion de ne rien ſavoir, poſe pour principe (Chap. V. L. III.) que l'homme eſt compoſé d'une Ame & d'un Corps, afin de détailler par ordre les différences qu'on remarque entre les hommes, par rapport à ces deux parties. Ce Philoſophe ſi difficile, en matiére de preuves & qui fait trouver du foible, dans ce qui paroit aux autres le plus clair & le plus ſolidement démontré, tire (Chap. XIV.) une de ſes preuves, de ce qui ſe paſſe dans les Animaux Brutes, preuve obſcure s'il en fut jamais. *Les objets*, dit-il, *paroiſſent aux animaux brutes très-différens de ce que nous les trouvons ; car leurs organes ne reſſemblent pas parfaitement aux nôtres ; Donc nous ne pouvons point nous aſſurer qu'ils ſoient effectivement tels qu'ils nous paroiſſent ; Nous ne pouvons pas même nous aſſurer qu'ils éxiſtent ; Il eſt des Bêtes à qui les objets paroiſſent plus gros ou plus petits qu'a nous, & cela en divers ſens ; Donc nous ne ſaurions nous aſſurer qu'au dehors de nous, il y ait de l'Etendué, que les portions de cette Etendue ayent quelque figure, quelque repos, quelque mouvement. Il n'y a peut être rien que d'imaginaire dans le pouvoir qu'on leur attribue d'agir ſur nous, on ſur les Bêtes.*

Dans les Chap. XVIII. & ſuivans juſqu'au XXVIII. Sextus définit avec beaucoup de ſoin & de ſubtilité, les termes dont les Sceptiques ſe ſervoient. Effet-il le Caractére d'un homme à qui tout eſt indifférent, à qui tout paroit égal, en matiére de Théorie, qui ne connoit rien, & qui par conſéquent, ne connoit aucune différence entre ce qui eſt clair & ce qui eſt obſcur. Peut-on rendre clair, ce qui étoit obſcur ? S'il répond qu'oui, c'eſt un aveu, s'il répond qu'il n'en fait rien, pourquoi définit-il ? Il voit bien qu'on peut lui oppoſer, qu'un Sceptique, lorſqu'il dit, *Cela n'eſt pas évident ; Je n'en ſuis pas aſſuré ; Je ne définis rien*, déclare par ce langage que les preuves qu'il combat lui paroiſſent foibles. Envain il aſſure qu'il ne détermine rien ; Il ne laiſſe pas de ſe faire une eſpéce de Dogme & d'affirmation, quand il prétend qu'un tel & tel ſentiment n'eſt pas ſolidement prouvé. A cela il répond que ceux qui font cette objection n'entendent pas le ſtile des Sceptiques, ou font ſemblant de ne l'entendre pas : Mais s'il les accuſe d'ignorance, il croit en ſavoir plus qu'eux, il croit entendre mieux ce ſtile ; car s'il ne l'entend pas lui même, pourquoi reproche-t-il aux autres de ne l'entendre pas, pourquoi s'en ſert-il ? S'il accuſe les Antagoniſtes de mauvaiſe foi, qu'il évite donc leur faute, & qu'il n'uſe plus de ſubterfuges & de déguiſemens ; qu'il reconnoiſſe qu'il y a une différence, du tout au tout, entre éxpliquer les termes, dont un Philoſophe ſe ſert, dans le même ſens que lui, & leur en donner un tout oppoſé. Quand on parle comme les Sceptiques il faut penſer comme eux, & ſe donner garde d'attacher à leurs termes une idée différente de celles qu'ils y attachent eux-mêmes. Un homme qui parle ainſi eſt auſſi convaincu que qui que ce ſoit l'ait jamais été, de la différence qu'il y a entre une ſignification confuſe & une ſignification bien préciſe & bien déterminée.

Mais les Sceptiques après avoir ainſi parlé, pour n'être pas réduits à la néceſſité de faire un aveu, changeoient tout d'un coup de langage. *Ces définitions ſont-elles bonnes, ſont elles ſuffiſantes ?* PEUT-ETRE, IL NOUS LE PAROIT ; NOUS NE DISONS PAS AUTRE CHOSE, répondoient-ils. Mais il étoit facile de leur répliquer. *Pour ce qui eſt de moi, il me paroit tout le contraire, & vous ne devés pas en être ſurpris ; Selon vous on ne va point au-dela des apparences, & ce qui paroit a l'un d'une certaine façon, peut paroitre à un autre abſolument différent, ſans que l'un puiſſe alléguer des raiſons plus fortes que celles de l'autre, pour ſoutenir la vérité de ce qui lui paroit. Quant à vous il vous paroit que vous n'affirmés rien ; Mais à moi il me paroit que vous étes très-déciſif & très-opiniatre dans vos déciſions ; Vous me dires que je me trompe ; Mais ſe vous ſoutiendrai le contraire, & dès que vous m'éguerés quelque raiſon pour me déſabuſer, je m'écrierai qu'elle vous condamne ; Plus vous ferés d'efforts pour vous faire entendre plus je me perſuaderai que vous vous enlacés ; C'eſt ainſi que vous me fournirés par votre méthode, des armes pour vous battre & pour vous réduire au ſilence, à force de vous inquiéter.*

Un Sceptique auroit-il pris plaiſir de conſérer ſouvent avec un homme qui l'auroit ainſi harcelé ? & pour peu qu'il lui fut reſté de goût pour la Raiſon, n'auroit-il pas ſenti le ridicule de l'eſprit de Contradiction, & n'auroit-il pas haï le travers d'un homme qui s'y abandonne ?

V. Sextus, comme on vient de le voir, dans l'abregé que j'ai donné de ſon prémier Livre, ſe pique tellement d'éxactitude, & ſon eſprit eſt tellement en garde contre tout ce qui pourroit donner lieu à confondre des ſentimens, qui ſe reſſemblent, à quelques égars, qu'il employe pluſieurs Chapitres à éclaircir la différence de la Philoſophie *Sceptique* d'avec celle de *Protagoras*, d'*Héraclite*, de *Démocrite*, & il pouſſe la ſubtilité juſqu'à détailler toutes les différentes manieres dont les Philoſophes appellés Académiciens prenoient le parti de douter.

Les Sceptiques peuſent en bien des occaſions comme les Dogmatiſtes.

A quoi bon remarquer toutes ces différences, ſi l'Eſprit humain ne voit rien diſtinctement ? *Peut-être vous imaginés-vous des grandes différences là où il n'y en a abſolument point ? S'il y a quelque apparence que vous avés raiſon de diſtinguer les ſentimens de Protagoras &c. d'avec les vôtres, on eſt également fondé à croire qu'ils ſont préciſément les mêmes ; car on ne ſauroit dire quoi que ce ſoit, ſans que le contraire ſoit également vraiſemblable.*

Si Sextus ne s'étoit pas fait un plaiſir de Voir & de ſe former des Idées éxactes ; s'il ne s'étoit pas fait une loi de ne rien confondre ; mais au contraire, de prévenir la moindre confuſion & la moindre mépriſe où ſes Lecteurs pourroient tomber, ſe ſeroit-il donné tant de ſoins ? Quand il liſoit les Ouvrages

des

des Philoſophes qui l'avoient précédé, quand il les examinoit, afin de diſtinguer, avec une ſubtile préciſion, ce en quoi leur maniére de philoſopher & la ſienne convenoient, d'avec ce en quoi elles s'éloignoient l'une de l'autre, ne s'appercevoit-il pas qu'il liſoit, qu'il examinoit, qu'il diſtinguoit, & ne s'en apercevoit-il pas avec une Certitude au-deſſus de tout Doute? Quand il écrivoit, étoit il poſſible qu'il ne fut pas perſuadé qu'il écrivoit, & très-perſuadé encore qu'il y avoit des hommes pour leſquels il écrivoit? Eſt-il en la puiſſance de l'Eſprit humain de ſe figurer un homme qui dit de bonne foi, je ne ſai ſi j'ai des doigts, je ne ſai ſi je tiens une plume, je doute même que j'aie un corps, mais il me paroit que je puis écrire & tracer ſur le papier des caractéres capables de former un ſens & de faire paſſer mes Idées dans l'Eſprit des autres; Sans ſavoir s'il y a en cela de la réalité, ou ſi ce que je paroits faire, ſe paſſe tout entier dans mon imagination, je me laiſſe mollement aller à la fantaiſie d'écrire, ou de paroitre écrire. Peut-être y a-t il des hommes, peut-être n'y en a-t-il point: Mais au cas qu'il y en ait, & que ce papier, dont l'apparence m'occupe, éxiſte réellement, peut-être le liront-ils; peut-être qu'en le liſant, ils me ſoupçonneront d'avoir été un fou, ou un menteur; peut-être trouveront-ils que j'avois raiſon; peut être ne croiront-ils ni l'un ni l'autre & qu'ils ſe déterminetont à douter & à demeurer dans le doute: Au cas qu'il y ait des hommes & que ce papier, ſur lequel il me paroit que j'écris, paſſe ſous leurs yeux, ils y apprendront en le liſant, à douter qu'ils le liſent, ils y apprendront à douter qu'ils ayent des yeux; s'il n'y a ni homme ni papier, rien n'eſt plus extravagant que les Imaginations dont Sextus s'occupe; s'il y a des hommes & s'il écrit réellement, tous ſes ſoins tendent à les faire douter univerſellement de tout ce qui eſt réel & de tout ce qui eſt vrai.

Veritable Idée des Sceptiques anciens.

VI. Cela étant ainſi, quelle Idée doit-on ſe former d'un Philoſophe Sceptique? C'eſt un homme qui s'eſt apperçu de beaucoup de mépriſes, dans les écrits des autres Philoſophes; & qui s'eſt fait un plaiſir de les relever. Quand enſuite on lui demande; Ont-ils erré en tout? Ne pourroit-on pas ſéparer ce qu'ils ont connu de verités, & s'en ſervir de fondement pour étendre nos connoiſſances? Un projet de cette nature lui paroit trop difficile à éxécuter; Il ne veut ſe contredire en rien, & il aime à s'abandonner mollement à ſon humeur & à ſes fantaiſies; Il ne peut ſe réſoudre à renoncer au plaiſir qu'il s'eſt fait de contredire, pour paſſer à la peine de chercher & d'éxaminer, afin de ſe convaincre au moins d'un petit nombre de verités. Il trouve qu'il y a beaucoup plus de gloire à tout attaquer qu'à ſe borner à ſi peu de choſe. *Mais ne conviens-tu pas, que vous nous voyés, que vous avés lû des Livres, que vous les avés combattus, que vous avés raiſonné ſur de certains principes?* Ne peut d'être réduit à un aveu, & de ſe trouver dès-là dans la néceſſité de tomber d'accord d'une verité, & dans l'obligation d'en ſentir le caractére & de s'en ſervir pour en découvrir d'autres, un homme, dis-je, qui craint d'être réduit là, un homme qui a réſolu de demeurer Sceptique, quelque Queſtion qu'on lui faſſe, il n'y répond que par des *Peut être; Je n'en conviens pas; J'en doute; Je ne ſai.* Une longue habitude le rend à la fin inſenſible au reproche d'opiniatreté & de mauvaiſe foi & à toute la honte qui y eſt naturellement attachée.

Cependant ces fantaiſies n'étouffent point en lui tout le reſte des inclinations naturelles au coeur humain; Il ſouhaite de paſſer ſes jours agréablement, il n'eſt point inſenſible à la Reputation, il ſeroit fâché qu'on manquât d'égars pour lui. Voilà pourquoi, de peur qu'on ne le regarde comme un fou & qu'on ne le mépriſe, il perd de vuë toutes ces chimériques ſpéculations dans la pratique de la vie; & en même temps qu'il vit comme les autres, il penſe auſſi comme eux ſur bien des ſujets, & il ne commence à s'en éloigner, que dès-qu'on commence à conférer ſur quelque matiére de ſpéculation. Dans ce cas encore, il ne ſe peut que ſa ſingularité ne l'étonne & ne lui faſſe de la peine. C'eſt par ce motif qu'il cherche à ſe faire des Diſciples qui, à ſon imitation, dès-qu'une Queſtion ſera ſur le tapis, s'abſtiendront de prononcer quoique ce ſoit, & attendront que les autres ayent parlé, pour refuter tout ce qu'ils auront dit, ſans Goût pour la Verité, ſans reſpect pour l'Evidence, ſans aucune envie de la découvrir.

Il y avoit donc bien des ſujets ſur leſquels les Sceptiques penſoient comme les autres hommes, & ne doutoient non plus qu'eux; Mais dès-qu'il s'agiſſoit de ſpéculation, ils aimoient toûjours à dire qu'ils doutoient, & de temps en temps ils ſe le perſuadoient.

Ils doutoient effectivement. Ils fermoient les yeux à la Verité & la fuyoient réellement, ſur toutes les Queſtions dont la déciſion auroit pu les gêner; Telles étoient les Maximes de la Morale qui pouvoient leur impoſer l'obligation de ſe contraindre ſur quelques-uns de leurs panchans.

Subterfuges des Sophiſtes.

VII. Le grand goût des Sceptiques étoit pour la Diſpute: le plaiſir de contredire étoit leur inclination dominante, & ils avoient tourné toute la ſubtilité de leur eſprit à ſe faire un ſtile qui leur fournit des ſubterfuges. Quand on leur demandoit. Comprenés vous qu'*Epicure*, que *Zénon* ayent été d'un tel & tel ſentiment, ou ſi cela vous eſt obſcur & inconnu? Si vous croyés comprendre quelle a été la penſée de ceux que vous refutés, vous croyés comprendre quelque choſe, & vous voila hors du Scepticiſme. Si vous ne croyés pas d'entendre les livres que vous refutés, ou les perſonnes avec qui vous vous entretenés; de quoi vous aviſés-vous de les combattre, & de raiſonner ſur ce que vous n'entendés pas? Vous faites ce que vous reprochés à tout coup aux autres, vous prononcés ſans avoir bien compris ce que vous penſés. A cette objection ils répondoient que ſi par *comprendre* on entend *voir la Verité*, ils avouoient qu'ils n'étoient pas aſſez hardis pour s'en flater; mais qu'ils parloient pourtant ſur ces matiéres, ne ſut-ce que pour dire qu'il *ne leur paroiſſoit pas qu'elles fuſſent aſſez éclaircies* & que la verité y fut miſe hors de doute. Mais en parlant ainſi ils éludoient la Queſtion ſans y répondre. Je ne vous demande pas ſi vous comprenés que *Socrate*, ou *Zénon* &c. ſe ſoient trompés ſur un tel & tel ſujèt; Beaucoup moins vous demande-je, ſi vous comprenés qu'ils ayent penſé juſte; Je ſai bien que vous me répondriés par *Je l'ignore; J'en doute.* Mais je vous demande, ſi vous entendés le langage de celui que vous refutés; Si vous vous formés une idée de ce que *Socrate* entreprenoit d'affirmer, quand il diſoit ceci ou cela? Je vous demande ſi les éxpreſſions dont ſe ſervoit vous paroiſſent avoir un ſens ou n'en avoir point? Si vous doutés qu'il y ait eu un Socrate, ſi vous doutés qu'il ait affirmé une certaine propoſition, qu'il en ait nié une autre, qu'il ait prétendu établir ce qu'il avançoit par de telles & telles preuves? Si vous ne ſavés rien de tout cela, pourquoi entreprendre de le refuter, pourquoi dire que ſes preuves vous paroiſſent manquer de force? Il faudroit ſimplement dire que vous ignorés ce qu'il a penſé & ce que ſes éxpreſſions ſignifient. Mais en ce cas-là le Bon-ſens ordonne qu'on prenne le parti du ſilence. *Voulés vous refuter Socrate?* Non, dira un homme raiſonnable. *Et pourquoi ne le voulés-vous pas?* C'eſt que je doute ſi je ſuis bien entré dans ſes idées & je ne me veux point hazarder à lui attribuer ce qu'il n'a peut-être jamais penſé, ni m'amuſer à combattre des Chiméres qui ne ſubſiſtent que dans mon Imagination.

En vain un Sceptique dira, & prétendra ſe juſtifier,

fier, en disant. Il ne me paroit pas que je prétende savoir ce que Socrate a pensé; Mais il me paroit simplement qu'il a été dans de telles & telles Idées, & il me paroit que peut-être on peut opposer aux Argumens, par lesquels il les appuyer, des Objections qui, peut-être, sont d'une égale force. Encore me paroit-il que je ne l'assure pas: il me paroit seulement que j'en doute, car je ne dis pas positivement que j'en doute.

Je conçois qu'un homme peut avoir la fantaisie de se contraindre à parler ainsi, je conçois même que l'habitude lui peut rendre ce langage familier & aisé; Mais j'avoüe qu'il n'est pas en mon pouvoir de croire qu'un homme pense en effet conformément à ce langage; Un homme qui penseroit ainsi vivroit dans une molle Indolence par rapport à tout ce qui s'appelle Livre & Science. *Je ne sai si j'ai bien compris la pensée de* SOCRATE. *A bon compte je la refuse. Peut-être pensoit-il tout autrement que je ne suppose; Peut-être que ses raisons étoient solides & que les miennes n'ont aucune force; Peut-être ne sait-je ce que je dis quand je parle sur ce sujet, non plus que sur les autres.* Cependant je vai ranger par ordre, ce qui me paroit, le relire, le retoucher & il me paroit que je veux me donner tous les soins que je donnerois un homme très-persuadé, pour mettre ses Lecteurs en état de le bien comprendre.

Que penseroit-on aujourd'huy d'un homme qui entreprendroit de refuter un *Théologien Catholique* & qui le supposeroit dans les Idées de *Calvin*? L'Auteur que vous refutés, lui diroit-on, se tue de prouver tout le contraire de ce que vous lui attribuës. Peut-être que non, répondroit l'opiniatre Antagoniste; Il vous le paroit ainsi; Mais il se peut que vous vous trompiés du tout au tout. Il n'y a point de Proposition si évidente qu'on ne puisse lui en opposer une toute contraire d'une égale évidence. *Il est Catholique; Il est Calviniste.* Il y a autant de raison pour croire l'un, que pour croire l'autre, & ces raisons sont d'une force égale.

Peu suffisant.

VIII. Disons ce qui en est. Les Sceptiques étoient très-persuadés qu'ils comprenoient le Vrai Sens d'un Auteur qui s'étoit bien exprimé; Ils opposoient à la Verité de ce sens là des Argumens, & ces Argumens fouvent ils les trouvoient très-bons, & ils ne doutoient pas que leurs Lecteurs ne s'y rendissent. Mais ils n'avoient garde de l'avoüer, & ils comprenoient trop évidemment que, par le moyen d'un feu laveu, on les mêneroit loin malgré qu'ils en eussent, & on leur enleveroit le plus grand de leurs plaisirs, celui de contredire & de réduire un Antagoniste à se taire à force de le fatiguer par des *peut-être* & par des *je ne sai*, qui ne finissoient jamais.

Ils aimoient déterminément réduire de se dérober à l'évidence.

Cét état est peu naturel, aussi n'étoit-il pas possible que les Sceptiques passassent leur vie dans ces écarts perpetuels du sens commun; Ils étoient des hommes comme les autres; Ils aimoient les agrémens de la vie, ils auroient été sensibles aux injures, la reputation ne leur étoit point indifférente, & ils auroient été très-fâchés qu'on eut manqué d'égars pour eux. Ils prenoient donc le parti de ne disputer pas sans cesse, de se rendre agréables aux autres hommes, en observant comme eux les Coûtumes & les Loix qu'il trouvoient établies. Jusques à ce qu'une Question, qui roulât sur les Sciences, fut mise sur le tapis, on les trouvoit tous tels que le reste des hommes. Avec tout cela, il ne se pouvoit que leur singularité, en matiére de Dispute & en Méthode de Philosopher, ne leur fit de la peine; On a honte de s'écarter si loin de tous les autres, & sur tout quand ces écarts font violence à la Nature & à la Raison. De là leur empressement à se faire des Disciples & à enseigner de vive voix & par écrit.

„ IX. Voici la Méthode d'argumenter, par le „ moyen de laquelle les Sceptiques se croyoient in„ vincibles. On ne peut point s'assurer, disoient„ ils, qu'une Proposition soit vraie, plutôt que „ fausse, si on n'a aucune marque sure pour distin„ guer le Vrai d'avec le Faux. Jusques ici nous „ avons ignoré cette marque, & nous autres Scepti„ ques avoüons que nous n'en avons aucune connois„ sance; si vous vous croïés plus heureux que nous „ & si vous étes persuadé de l'avoir trouvée, quand „ vous entreprendrés de nous en faire part, j'espére „ que vous ne nous demanderés pas uniquement d'ê„ tre crûs sur votre parole, car pourquoi rendre „ cette soumission à un homme plutôt qu'à un au„ tre, au hazard & sans preuves? Vous appuyerés „ donc, sur de bonnes Raisons les Instructions que „ vous nous donnerés, sur le Caractére du Vrai. „ Mais s'il nous arrive de douter de ces raisons, „ parce que nous ne saurons pas à quoi l'on doit „ distinguer une preuve solide d'une preuve foible; „ vous nous dirés apparemment que nous avons tort „ de ne nous rendre pas à des raisons qui portent le „ *Caractére du Vrai.* Eh! de grace faites-le nous „ connoître ce *Caractére tant désirable* & apprenés „ nous à nous en convaincre. LE VOILA, dirés „ vous; *Prouvés-le*, repliqueront nous; si vous avés „ cette complaisance, nous vous prierons d'y ajouter „ celle de mettre vos preuves hors de tout doute, „ & de vous appliquer à nous convaincre parfaite„ ment que le caractére du Vrai y est empreint. „ La dessus VOUS vous remettrés à prouver: & „ NOUS à vous demander de nous faire voir in„ contestablement le caractére du Vrai, dans vos „ preuves. Vous voyés qu'il faudra raisonner à „ l'infini, avant que d'acquerir aucune Certitude.

Ce Raisonnement des Sceptiques est fondé sur cette Proposition. *On ne peut se procurer aucune Certitude, si pour s'assurer, il est nécessaire d'entasser preuves sur preuves à l'infini.*

Le Sceptique se fixe là; Il ne veut point se laisser tirer de ce Principe. Ne fait-il pas connoitre par là qu'il est persuadé, si ce n'est de sa verité au moins de sa force, & qu'il le croit très propre à imposer silence à un *Dogmatiste*? En effet on ne lui connoît point ce principe: On prétend seulement qu'il se trompe, quand il ajoute. *Or est-il qu'il faut preuves sur preuves à l'infini.*

Qu'on se figure un homme qui ne pense qu'à chicaner & à trouver une Méthode qui le mette en état de ne rien avoüer & de ne se rendre jamais. Il embrassera sans doute celle que nous éxaminons. Mais concevons des personnes plus raisonnables & qui au lieu de prendre de l'entêtement pour la Dispute, & de se livrer à l'éspérance de briller par là, tournent toutes leurs pensées à s'instruire, elles-mêmes pour elles-mêmes, & à découvrir si l'esprit humain ne peut point parvenir à se procurer quelques connoissances sures. En un mot supposons des Sceptiques, qui eussent eu autant d'inclination à s'éclairer & à se convaincre qu'ils en avoient à disputer & embarasser, ils auroient dit. *Ou il n'y a point de* MARQUE *à laquelle on puisse s'asserer de la Verité; ou cette* MARQUE *se fait sentir* PAR ELLE-MEME, *& est propre à convaincre l'Esprit,* SANS *avoir besoin de* PREUVES.

Rien n'étoit plus naturel que d'ajoüter. Ou cette marque se fait connoitre à tous ceux à qui on la présente, & les force à tomber d'accord de ce qu'on leur propose, ou son efficace se borne à convaincre ceux qui souhaitent, de bonne foi, de s'en instruire & qui s'y rendent attentifs.

Après cela il n'y avoit plus qu'à dire très-sincérement; Cherchons une marque de cette nature & de cette force, bien résolus de nous y rendre, de la respecter & d'en faire usage. Dès-là l'EVIDENCE se feroit infailliblement présentée. Quand on suppose de la *Bonne foi* dans les Sceptiques, on est surpris de voir qu'ils fassent si peu mention de l'*Evidence*. Mais comme ils n'en avoient pas d'Idée, que l'Evidence étoit devenue étrangére à leur esprit, ils la fuioient sans cesse. Ainsi au lieu de faire ce raisonne-

nement ſi ſimple & ſi naturel qu'on vient de lire, on voit Sextus battre la campagne & ſe donner mille agitations pour s'envelopper de ténébres. Il fait ſemblant de chercher le *Caractére du Vrai* & il prétend qu'on ne peut le trouver que dans trois *Claſſes*, qui lui paroiſſent toutes trois fort obſcures. Ces Claſſes ſont *l'Homme*; les *Facultés* de l'homme; les *Objets* ſur leſquels ces facultés s'éxercent. De quelle de ces Claſſes, dit-il, tirera-t-on ce *caractére* ? Sera ce de *l'homme* ? Mais quelle de ſes facultés nous le fournira-t-elle ? Sera-ce les *Sens*, ou ſi ce ſera *l'Entendement* ? & ſi l'homme avoit une fois ce prétendu caractére, à quel Objet en feroit-il l'application ? Après ce début, il ſe jette à corps perdu dans des généralités & des déclamations vagues ſur les Imperfections de l'homme, ſur les Erreurs des Sens & de l'Entendement, & par des raiſonnemens, tirés par les cheveux, & compoſés de termes vagues & obſcurs, il entreprend de prouver que les Facultés de l'homme ne peuvent ni ſe connoître elles-mêmes, ni connoître les Objets, puis qu'elles ne ſont point aſſurées ſi les impreſſions des Objets les repréſentent effectivement tels qu'ils ſont, & produiſent en nous quelque choſe qui leur reſſemble. C'eſt le ſujet des Chap. 5, 6, 7. du II. Livre.

Du But des Sceptiques.

X. Mais avant que de paſſer à l'éxamen de ce II. Livre, il faut encore faire quelques remarques ſur le But prétendu de la Philoſophie Sceptique, tel que Sextus le propoſe Liv. I. Chap. XII.

Les Sceptiques comme je l'ai déja inſinué, étoient dominés pas les mêmes inclinations que le reſte des hommes; Il ne leur étoit pas agréable de ſe voir tournés en ridicule; Ils avoient envie de paſſer pour des hommes raiſonnables & même plus raiſonnables que les autres: Ils vouloient qu'on leur fit honneur de ce qu'ils ſe propoſoient un But, & un But des plus eſtimables, *Une Tranquilité ſolide, au deſſus de l'agitation & de la crainte, au deſſus de l'Inquiétude & des deſirs trop véhément.* A la verité ils n'avoient garde de dire qu'ils s'étoient d'abord propoſé ce But, & qu'ils avoient enſuite découvert les Moiens les plus propres pour y arriver. Ce langage auroit imité de trop près celui des Dogmatiſtes, & n'auroit pas été aſſez conforme à leur affectation d'une perpétuelle Incertitude. Ils ſe contentoient donc de dire, que néceſſités à demeurer dans un *Doute univerſel*, faute de connoitre le Caractére du Vrai, il leur étoit heureſement arrivé de trouver ce qu'ils ne s'étoient pas aviſés de chercher, & que les Dogmatiſtes cherchoient inutilement, une Quiétude charmante, qui leur paroiſſoit le plus grand bonheur dont la Nature humaine fut ſuſceptible. Les autres hommes, diſoit Sextus, ſe perſuadant que *ceci* eſt veritablement un *Bien*, & que *cela* eſt veritablement un *Mal*, c'eſt une néceſſité qu'ils ſouhaitent ardemment l'un, & qu'ils s'inquiétent dans l'appréhenſion de le manquer; qu'ils redoutent l'autre & ſe troublent par la crainte d'y ſuccomber. *Mais pour nous*, continuoit-il, *qui ne ſavons ſurement ni ce qui eſt Bien, ni ce qui eſt Mal, qui ne décidons rien ſur ce qui eſt* UTILE, *ni ſur ce qui peut* NUIRE, *nous ne déſirons rien fortement, de peur de déſirer du mal, & de travailler à nous l'attirer: Nous ne craignons rien non plus, parce que nous ne ſavons pas ſi ce que nous craindrions eſt un mal.* Tout cela n'eſt qu'un Verbiage. C'eſt ainſi que peuvent parler des gens qui ne font pas attention à ce qu'ils diſent, & pour qui c'eſt aſſés d'ébloüir les autres, & quelquefois de s'ébloüir eux-mêmes. Un homme, qui penſeroit en effet conformément aux paroles que nous venons de tirer de Sextus, pas ſeroit ſa vie dans une Ignorance & dans une Inaction qui tiendroit de la ſtupidité. Pourquoi m'inſtruirois-je, pourquoi continuerois-je à lire, & à réfléchir ſur les Idées qui ſe préſentent à mon eſprit, ou ſur celles que les Diſcours des autres hommes y font naitre, à ce qui me paroit. Peut-être parviendrois-je à des Connoiſſances qui me ſeroient fatales. Peut-être tomberois-je dans de nouveaux Doutes très-pernicieux. Pourquoi entreprendre une Profeſſion ? peut-être ſera-t-elle pour moi une ſource de malheurs. Pourquoi acheter une Maiſon ? peut-être m'écraſera-t-elle. Mais elle eſt toute neuve. Dites qu'elle le paroit, & ajoûtés que cela eſt très-incertain, & que le contraire n'eſt pas moins vraiſemblable. Plongé dans ces incertitudes je demeure tel que je me trouve & je ne me donne aucun mouvement pour changer d'état.

Les Sceptiques n'avoient garde d'en uſer ainſi; car ils vivoient quelquefois conſéquemment à ce qu'ils penſoient, & non pas toûjours conſéquemment à ce qu'ils diſoient. *Nous ſuivons*, diſoient-ils pour ſe juſtifier, *ce que nous trouvons établi, nous nous laiſſons entrainer à l'exemple des autres.* J'en conviens, leur aurois-je repondu: Mais alors vous abandonnés vos Maximes. Pourquoi vous régler ſur la Coutume, pourquoi ne pas faire tout le contraire ? vous ne ſavés point ſi ce ſera pour vous un bien de vous y conformer. *Mais nous ne ſavons pas non plus ſi ce ſera un mal.* Eh bien demeurés en repos, laiſſés faire aux autres ce qui leur plaira; mais abſtenés vous de les imiter, & de les contrarier, comme vous vous abſtenés de décider ſi prendre l'un de ces partis eſt un bien pour vous, ou ſi c'eſt un mal.

Un Pyrrhonien, dira-t-il; Nous prenons le parti de faire comme les autres, parce que, pour ne rien diſſimuler, il nous paroit que ſi nous en uſions autrement, on nous mépriſeroit, peut-être iroit-on plus loin, on nous maltraiteroit ? En un mot il nous paroit que nous nous expoſerions à divers inconvéniens & que nous nous priverions de beaucoup de douceurs. Je vous entens. Une fois il vous arrive de vous porter à un aveu; vous reconnoiſſés que vous prenés un parti, parce que vous préſumés qu'il eſt le meilleur. Que ce ſoit Déciſion ou Préſomption, Certitude ou Vraiſemblance, vous oubliés en cela votre grande Maxime; vous n'étes plus en ſuſpens, & vous ne dites plus; Les Raiſons qui paroiſſent devoir me déterminer à ce parti, ne ſont nullement ſupérieures, ni en force ni en vraiſemblance, à celles qui paroiſſent devoir me déterminer à prendre le parti oppoſé.

Pour ſe mettre à couvert de ce reproche, & paroitre d'accord avec eux mêmes, les Pyrrhoniens pourroient ajoutter qu'ils ne ſe déterminent pas par lumiére, & par connoiſſance & enſuite de quelque concluſion que leur Entendement ait tiré de quelque Principe reconnu pour vrai; Ils ſe laiſſent aller au panchant qui les entraine à imiter des autres hommes, à lire comme eux, à diſcourir, à embraſſer quelque profeſſion honorable ou lucrative.

Mais ſi des panchans aveugles, ſi des inclinations, auxquelles la lumiére n'a aucune part, en un mot ſi des Fantaiſies, ſur leſquelles la Raiſon ne préſide point, ſont les ſeuls principes qui mettent les Pyrrhoniens en mouvement: Ils ne doivent pas eſpérer d'obtenir des autres hommes, l'eſtime & l'amitié dont il leur paroit qu'ils ont beſoin. Aujourd'hui une aveugle Fantaiſie vous détermine à entrer dans mes Intérêts: Dans un mois une autre vous engagera à me trahir. Le moyen de ſe fier à un homme qui n'a point de Principe fixe, qui fait profeſſion de ne point conſulter une Raiſon toûjours ſemblable à elle-même, qui la traite de Chimére, & qui, dès-qu'on entreprend de raiſonner avec lui, prend incontinent le parti de ne convenir de rien, mais d'éluder tout ce qu'on eſſaye de lui dire, pour le perſuader, & de ſoûtenir le contraire.

Les Sceptiques ſe ſervoient encore d'une autre défaite pour ſe mettre à couvert du reproche qu'on leur faiſoit de philoſopher d'une maniére à jetter dans une ſtupide & abſolue inaction. De certains panchans, diſoient-ils, que nous ſuivons, tout comme les autres, nous en tirent aſſez. La Faim nous aproche des alimens & nous les fait prendre: La Soif nous

fait boire, ſans le ſecours d'aucun raiſonnement ; Il en eſt ainſi de tout le reſte. La Maladie nous fait chercher le Médecin ; Il eſt déterminé par une apparence de conſtipation & de plénitude à ordonner une apparence de purgation &c. Voilà comme on parle, quand on ſe fait une Loi de ne demeurer jamais court : Mais ce n'eſt point ainſi qu'on penſe, quand on s'en fait une très-expreſſe de ſe rendre attentif à ce qu'on penſe & de ne pas ſe contredire.

Un homme qui n'a rien mangé, & qui a pris tout le jour beaucoup d'exercice, quand, ſur le ſoir, il apperçoit du pain ſur une aſſiette & de la viande ſur une autre, il ſe trouve dans le cas de la réponſe des Sceptiques. Mais un homme qui n'eſt point preſſé de la faim, & à qui on demande, s'il veut terminer une affaire avant dîner, ou s'il trouve plus à propos de la renvoyer après midi, cet homme-là ne ſe trouve point dans un état purement paſſif, il n'eſt point déterminé d'un côté ou d'un autre par des impreſſions ſemblables à celles qui font agir les animaux brutes ; Il réfléchit, & il ſe détermine au parti qui lui paroit le meilleur. Un malade envoye-t-il querir le premier Médecin dont on lui parle ? Un homme qui a un procès s'abandonne-t-il au prémier Avocat qu'il rencontre ? S'arrête-t-il à la prémiére raiſon qui lui vient dans l'eſprit, parce qu'il eſt déterminé depuis longtems, à compter toutes les raiſons pour égales ? Un Sceptique arrive dans un Païs ; On l'avertit de ne manger pas de tous les fruits qui lui paroitront beaux & de bon goût, parce qu'il y en a de tels qui ſont des poiſons. Après cét avertiſſement s'abandonnera-t-il en machine aux impreſſions des Sens ? Ne conſultera-t-il pas ; N'étudiera-t-il pas ſon tempérament ? N'écoutera-t-il pas ſa Raiſon ? Il n'eſt pas poſſible aux hommes de dépouiller entiérement la Nature humaine ; Ils ſont nés pour vivre en Etres raiſonnables, & quelques efforts qu'ils faſſent pour tâcher de ne l'être pas, ils le ſont de temps en temps ; Ils ſentent l'Evidence & ils s'y ſoûmettent. Un Sceptique s'y rend, parce qu'il s'en trouve bien. On le ſurprend dans un ſi bon moment : On entreprend de le lui faire remarquer. Quand on lui rend ce bon office, il devroit s'y prêter lui même & dire. La Lumiéreuſe eſt voir, & il ſeroit ridicule de ſuppoſer qu'il faut une ſeconde lumiére pour faire appercevoir la prémiére, qu'une troiſiéme ſeroit de même néceſſaire pour faire ſentir l'effet de la ſeconde, & ainſi conſécutivement. On n'a pas beſoin non plus d'une ſeconde chaleur, ou d'une ſeconde douleur, pour faire ſentir la prémiére, ni d'une troiſiéme pour faire ſentir la ſeconde. Il en eſt de même de l'Evidence : Elle mérite, par elle même, nôtre acquieſcement. On ne ſauroit y réſiſter dès-qu'on s'y rend attentif ; On ne peut point aller au delà, ni en imaginer de plus forte & de plus efficace. Mais au lieu de faire cét aveu, un Sceptique a honte d'avoir penſé quelque choſe d'approchant ; Pour ſe retracter plus hardiment, il en détourne ſon attention, il l'oublie, il nie d'avoir conſulté l'Evidence, de l'avoir ſentie & d'avoir conclu, qu'après elle il n'y avoit plus à délíberer. Sans ſavoir, ajoute-t-il, ſi je faiſois bien ou ſi je faiſois mal, ſi je penſois conformément à la verité ou ſi je me trompois, je me ſuis mollement laiſſé aller à de ſimples apparences, ſans me donner la peine d'examiner, peine ſuperflue, pendant que je ne ſai point de quelle maniére il faut s'y prendre pour examiner ſurement.

Les Sceptiques ne ſauroient ſe tirer d'un embarras, ſans ſe jetter dans un ſecond. Ils s'abſtiennent d'examiner, parce que ce ſeroit une peine ſuperflue ; Cela eſt bien penſé, ſi l'on poſe qu'on ne ſait pas comment il faut examiner & qu'on ne peut pas le ſavoir ; En ſe diſpenſant de cette peine ils ſuivent donc l'Evidence. D'un autre coté ils ont tort, car ils devroient s'exercer à examiner & le faire de bonne foi, dans la penſée que peut-être ils pourroient en découvrir la vraie méthode. Mais qu'on leur repréſente ce que je viens de dire, ou qu'on y joigne d'autres choſes, on ne fait que réveiller leur fantaiſie pour la Diſpute. Ils recommencent à dire. Ce ne ſont là que des apparences : *Prouvés, Prouvés encore. Nous demandons une nouvelle preuve &c.*

Mais cela poſé, pourquoi ſe féliciter d'être entré dans une route plus propre à rendre la vie heureuſe, pourquoi y inviter les autres ? Prouvés moi les avantages du parti que vous avés pris. Mais ici ne trouvés pas mauvais que je vous imite & que je vous diſe. Préparés-vous à joindre une ſeconde preuve à la prémiére, une troiſiéme à la ſeconde, & ainſi à l'infini. A force de vous imiter, je vous contredirai toujours, & je vous réduirai à l'impuiſſance de me rendre votre Diſciple, au moins ſur l'Article qui vous paroit faire l'éloge de votre Philoſophie. Jamais vous ne me prouverés que vous n'êtes pas des fous & que vous ne vivés pas miſérablement.

Si les Sceptiques s'étoient conſultés ſincérement, ils auroient ſenti qu'ils ne tiroient point ce qu'ils trouvoient de plus agréable dans la Vie, de leur Incertitude ſur ce qui eſt bon & ſur ce qui eſt mauvais, de leur doute ſur l'utile & ſur le nuiſible. Leur conduite les démentoit. Ils ſuivoient ce qui leur paroiſſoit le plus convenable, & quand ils le ſuivoient, ils le trouvoient vraiſemblablement tel.

On a dit pourtant que quelques-uns vivoient conſéquemment. Il s'eſt trouvé, à ce qu'on dit, des Sceptiques qui ſe ſeroient jettés dans le feu, dans l'eau, dans les précipices, ſi leurs amis ne les en avoient empêché. Je conçois qu'à force de contrefaire le fou, on peut le devenir, & pour en avoir trop longtemps affecté les apparences, on le devient quelques fois. On ſe rend familier un langage, on s'y aſſujettit & à la fin on penſe comme on parle. Alors un Sceptique vient enfin à dire intérieurement. *Je marchois en avant, pourquoi rebrouſſerois-je en arriére ? Peut-être que le plus grand danger ſe trouve du côté ou je rebrouſſerois. Je n'en ſai rien, & voila pourquoi je continue comme j'avois commencé.*

Mais pourquoy ces gens-là ſuivoient-ils le conſeil de leurs amis, plutôt que leurs prémiéres idées, puiſqu'ils ignoroient lequel des deux ſeroit le mieux ? Il y a bien de l'apparence que s'ils avoient été ſeuls, ils ne ſe ſeroient point précipités, & qu'ils n'en prenoient le chemin que parce qu'ils étoient bien aſſurés qu'on les en retireroit. Mais ils auroient été bien étonnés ſi l'ami, de qui ils attendoient cet office, veritablement Sceptique, ou très-reſolu d'en obſerver tous les dehors, avoit dit ; Peut-être lui attirerai-je quelque malheur en me hazardant de lui faire changer de route ; Non ſeulement je ne ſuis point aſſuré qu'il va ſe faire du mal, je ne vois pas plus d'apparence à craindre qu'il ſe ſera du mal, qu'à eſpérer qu'il ſe fera du bien. Je le laiſſerai donc faire ſa fantaiſie ; Nous n'avons point d'autres Régles.

Diogene Laërce rapporte qu'Anaxarque étant tombé dans un foſſé y fut vû de Pyrrhon ſon diſciple, ſans en recevoir aucun ſecours. On blama Pyrrhon, mais Anaxarque ſon Maitre, loin de s'en plaindre, loüa cét eſprit indifferent & qui étoit ſans tendreſſe naturelle. *Ἔφασκε τὸ πάλιθρωπον, καὶ ἀπαθῆ αὐτὸν.* *Diſt. de M. Bayle Tom. III. pag. 734.*

Tout cela n'étoit qu'affectation. Pyrrhon ſe fâchoit un jour contre ſa ſoeur, & lors qu'on lui remontra que ce chagrin ne s'accordoit pas avec l'indolence dont il faiſoit profeſſion, il répondit, *Penſés-vous que je veuille mettre en pratique pour une femme cette Vertu ?* Quelle conduite ! Il ne ſe ſervoit pas de la Philoſophie pour ſe garantir d'une agitation desagréable en elle même. Mais il s'en ſervoit pour s'empêcher de faire une action, par elle même très-ſatisfaiſante, ſecourir un homme qui étoit ſon Maitre. En public la vanité le dominoit ; dans le particu- *pag. 735.*

ticuliér elle ne prévaloit pas ſur ſon humeur.

Quand on reprochoit aux Pyrrhoniens que leur Philoſophie alloit à faire de très-mauvais Citoyens; Ils répondoient *C'eſt tout le contraire: Perſonne ne vit plus ſoumis aux Loix & aux Coûtumes que nous, qui les ſuivons comme bonnes par-là même que nous les trouvons établies, & qui ne nous expoſons point, par des éxamens hardis & téméraires, à nous imaginer qu'on devroit faire quelque changement dans les Loix & quelques corrections dans les Coûtumes.* Mais eſt-ce obſerver les Loix & les Coûtumes que d'affecter de ne point ſecourir ſon bienfaiteur, lors même qu'on peut le faire ſans peine & ſans danger?

Il ne faut pas s'étonner ſi des gens accoûtumés à parler autrement qu'ils ne penſoient, n'étoient pas d'accord avec eux-mêmes. Je deſtine la Troiſiéme partie de cét Ouvrage à l'éxamen de la Philoſophie de M. Baile. Mais qu'il me ſoit permi d'anticiper cét éxamen par une Remarque. M. Baile après avoir rapporté la ſingularité qu'on vient de lire au ſujet d'Anaxarque & de Pyrrhon, blame
pag. 734. effectivement Pyrrhon; *Il devoit*, dit-il, *ce ſecours à un Inconnu, à plus forte raiſon le devoit-il a ſon Profeſſeur.* Mais en même temps il ajoute, après avoir rapporté la réponſe d'Anaxarque. *Que pourroit-on faire de plus ſurprenant ſous la Diſcipline de la Trape.* Admire-t-il Anaxarque comme un Saint, ou cenſure-t-il une partie des Moines comme des Viſionnaires qui ourrent le Mépris de la Vie & de ſes Douceurs.

Un homme qui ne ſait rien, qui n'eſpére pas de rien apprendre, qui ne ſait ſi la Verité eſt quelque choſe de réel, ou ſi ce n'eſt qu'une Chimére, qui doute même ſi de deux propoſitions directement & totalement contraires l'une à l'autre, il faut que l'une ſoit vraïe & l'autre fauſſe, qui eſt réduit à dire; Peut-être ſont-elles également vraies, peut-être ſont elles également fauſſes; Un homme qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va, qui ne ſait s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a point, s'il en eſt apprové ou haï, s'il eſt poſſible qu'il ait un jour quelque part à ſes faveurs, ou s'il eſt deſtiné à éprouver éternellement ſon indignation; S'il doit ſon éxiſtence à une Cauſe Bonne & Juſte, ou à un Principe Injuſte & Cruel, autant que Puiſſant; Un homme qui regarde cette derniére Propoſition comme auſſi vraiſemblable que qu'elle qu'il ſoit poſſible d'alléguer; Un homme qui ne connoit aucune Différence eſſentielle entre le Vice & la Vertu, qui ne ſait ſi l'un ne vaut pas plus que l'autre, ſi le vice ne mérite point la préférence, ſi l'éclat de la Vertu n'eſt point un faux éclat, & ſi réellement elle n'eſt point une choſe abominable. Un homme qui ne peut pas compter ſi celui qui paroit aujourd'hui ſon ami ne l'étranglera point demain, & qui en raiſonnant ſur ſes principes, & ſuivant ſa Méthode ordinaire, trouve cette derniére Propoſition auſſi vraiſemblable qu'aucune autre, quelle ſatisfaction eſt-il en état de goûter? La vie ne lui ſauroit paroître préférable au Néant, à moins qu'il ne ſe contrediſe. Si par l'effet de ſon tempérament, ou de ſes habitudes, il ſe trouve débauché, voluptueux ou fourbe, ou cruel, ou ſimplement contrediſant, il éprouvera quelque douceur à ſuivre ces panchans & ce ſera l'unique motif, qui, malgré ſes doutes & ſes incertitudes, le déterminera à préférer la vie à la mort.

Le But, dont les Sceptiques tiroient leur gloire, renfermoit donc une contradiction palpable. *L'ignorance où je ſuis ſur la verité ou ſur la réalité de ce qui paroit Bien & de ce qui paroit Mal, m'empêche d'être agité de Déſirs & de Craintes; & m'affermit dans une tranquilité inébranlable. Voila mon but, diſoient-ils.* „ C'eſt tout le contraire: *leur* „ *dirz une perſonne qui raiſonne de bonne foy*; Car i„ gnorant ſi mon état préſent tournera à mon avan„ tage ou à mon malheur; ne connoiſſant aucun „ moien ſûr pour me rendre heureux, ni pour me „ garantir de miſére, qu'eſt-ce qui me raſſurera con„ tre la Crainte? Pour vivre au deſſus de la Crain„ te, ce n'eſt pas aſſés de ſavoir que le Mal pourroit „ n'arriver pas; Il faut que je ſache du moins très „ vraiſemblablement, qu'il n'arrivera pas: Il y a „ plus, car dans l'Hypothéſe des Sceptiques, cette „ Propoſition *Peut-être qu'il ne m'arrivera pas du* „ *mal*, eſt en elle-même incertaine, & celle-ci, Peut„ être m'eſt-il impoſſible de l'éviter, n'eſt pas moins „ croyable. Un homme eſt-il au deſſus de la Crainte, lorſque, par la ſituation où la Philoſophie a mis ſon eſprit, cette Propoſition *Peut-être n'éviterai je point les plus grands malheurs*, eſt pour lui auſſi vraiſemblable qu'aucune autre. Il faut être bien abruti pour tenir contre cette Idée.

Mais il y a bien apparence que les Sceptiques ſe contenoient de tenir ce langage, & qu'ils ne penſoient point ainſi; leur Cœur ſouhaiteit des biens, il s'en promettoit; leur Eſprit connoiſſoit les moiens de s'en procurer, & ceux de ſe mettre à couvert du mal: Ils ſentoient que ces moiens étoient en leur puiſſance; Ils le ſentoient, dis-je, directement, quoique, par l'effet de leur fauſſiſe & de leur entêtement pour leur hypothéſe, ils évitaſſent de réfléchir ſur ce qu'ils ſentoient & ſur ce qu'ils croioient.

Le cas qu'ils faiſoient de leur But, & la conſéquence qu'ils en tiroient pour préférer leur hypothéſe à celle des autres, prouve qu'ils vouloient être heureux, qu'ils avoient penſé aux moiens de le devenir, & qu'il croioient d'avoir rencontré le plus propre. Sans cela pourquoi faire mention de leur but? Pourquoi dire qu'ils s'en propoſoient un? Pourquoi recommander leur hypothéſe, &c par le mérite de ſon But, & par ſon efficace à y conduire?

SECTION III.

Examen du ſecond Livre des Hypotypoſes ou du Tableau du Scepticiſme.

Deſſein.

I. J'AI compris qu'il ſeroit à propos de donner une Idée du Scepticiſme, en faiſant une Traduction abregée du premier Livre de Sextus; Mais je n'ai pas jugé néceſſaire de traduire de même les deux ſuivans. Sextus s'y applique à combattre tous ceux qui ſoûtiennent quelque ſentiment; ſes arguments vont à ébranler toute certitude. Je les rapporterai dans leur ordre, & je répondrai toujours à celui que j'aurai rapporté avant que de paſſer à un ſuivant, c'eſt-à-dire que j'interromprai, par mes remarques, les citations que je ferai de Sextus.

Idée du II. Livre.

II. CE SECOND Livre ne renferme que des généralités. Sextus s'y borne à combattre les Logiciens, & à prouver que l'on n'a aucune Méthode qui conduiſe ſurement à la découverte de la Verité aucunes Régles ſur leſquelles on en puiſſe juger, ſans crainte de ſe tromper; ou du moins il travaille à rendre ſuſpect & très-douteux tout ce qu'on a avancé là deſſus.

Premier Chapitre & nouvelle preuve des Subterfuges dans les Sceptiques.

III. QUAND les Sceptiques entrepreniorent la refutation des autres Philoſophes; quand ils entreprenoient d'affoiblir tout ce qu'ils avoient allegué de Preuves, rien n'étoit plus naturel que de leur demander. Vous trouvés-vous d'humeur à vous battre, à tout hazard, contre des Ombres? Vous éxpoſés vous à n'attaquer que des Chiméres, & à refuter des ſentimens que perſonne n'a jamais eu? car; ſelon vous, il eſt préciſément auſſi vraiſemblable que les Philoſophes que vous éxaminés n'ont jamais penſé ce que vous leur faites dire, qu'il peut-être vraiſemblable qu'ils l'aient penſé: Il eſt même également vraiſemblable qu'ils n'ont jamais

écrit, & qu'ils n'ont jamais éxisté.

Et certes quand les Sceptiques étaloient ces différens sentimens, dans lesquels les hommes se sont partagés, & qu'ils prétendoient établir la nécessité de l'incertitude, sur ces différences, reconnoissoient-ils, ou ne reconnoissoient-ils pas ces différences? S'appercevoient-ils que les Philosophes qu'ils combattoient étoient d'accord entr'eux, ou qu'ils ne l'étoient pas? La différence de leurs sentimens & l'opposition de leurs Dogmes, leur paroissoit-elle une preuve qu'il y avoit de l'erreur de quelque côté? Etoient-ils persuadés que deux sentimens opposés ne peuvent pas être vrais l'un & l'autre, ou s'ils en doutoient encore? Quand l'un dit, *Il est Jour* & l'autre, Il est *Nuit*, un Sceptique oferoit-il dire, *Peut-être que tous deux se trompent, Peut-être qu'aucun ne se trompe*? Il en seroit de même quand l'un diroit, 4 est un nombre pair, & l'autre, 4 est un nombre impair. Je veux qu'un Sceptique ait l'assurance de dire, qu'il ignore quel des deux dit vrai, n'est il pas assuré qu'il n'y a qu'une de ces propositions qui puisse être conforme à l'état réel des choses dont on y parle.

Sextus sentoit bien que cette Objection doit se présenter très-naturellement; & qu'elle alloit à répandre du ridicule sur tout son dessein; Voila pourquoi il se croit obligé de la prévenir & il y destine le *prémier Chap.* de son *Second Livre*. Mais il ne la propose point dans sa force; & il avoit ses raisons pour la déguiser, sans cela il n'auroit pas pû s'éluder comme il fait.

„ Nous n'assurons point (c'est sa réponse) que „ nous comprenions qu'un tel & tel sentiment est „ bien celui d'un Auteur, dont nous éxaminons les „ preuves: Nous nous contentons de dire qu'ils „ nous le paroit ainsi, & dès-là nous ajoûtons que „ les preuves, dont il paroit se servir pour l'établir, „ ne nous paroissent pas convaincantes.

Je n'ai point affoibli sa réponse; j'ose même assurer que je l'ai énoncée plus clairement que lui. Mais il faute aux yeux que toute cette réponse n'est qu'un échapatoire, qui ne fait pas honneur à la bonne foi. Qui pourra se persuader qu'un homme veuille se donner la peine d'éxaminer les sentimens d'un Auteur, sans aucune espérance d'entrer dans sa pensée; qu'il se hazarde de le refuter, parfaitement incertain si cét Auteur qu'il combat n'étoit point dans les mêmes sentimens que lui, incertain encore jusqu'au point d'ignorer si son Livre trouvera un Lecteur.

De plus je demande à un Sceptique. Au cas que ce qui vous paroit le fentiment d'un tel, ait été en effet son fentiment; au cas que les preuves qui vous paroissent foibles, soient effectivement foibles, & qu'il les ait pourtant adoptées comme convaincantes, au cas que tout cela fût, ne se feroit-il pas réellement trompé? Un Sceptique répondra-t-il en disant, *Je ne sai, j'en doute*. Quoi! *vous osés dire que vous doutés qu'au cas qu'il y eut des hommes, un homme se trompât, s'il lui arrivoit de compter pour convaincantes des preuves qui loin de l'être, iroient à établir tout le contraire de la Vérité, & à persuader que ce qui est n'est pas, & que ce qui n'est point, éxiste effectivement?*

Force de l'Evidence.

IV. ON AURA beau me répondre que tout cela ne pose rien en fait. Le Raisonnement que je viens de faire, établit incontestablement une Liaison, qui se fait sentir, entre les deux parties d'une Proposition Conditionelle. Une Evidence irrésistible force à reconnoitre cette Liaison; & on se convainc qu'on ne doit, ni qu'on ne peut se refuser à cette évidence. Un homme qui s'efforce d'en détourner son attention, & qui affecte de ne point écouter ce qu'on lui propose de plus clair, de plus simple & de plus démonstratif, par sa clarté & sa simplicité, ne mérite plus qu'on lui parle.

Chap. III.

V. „ ON DONNE, dit Sextus, le Nom de „ *Criterium* à ce par le moien de quoi on juge de „ la Réalité des choses; Et il y en a de trois sortes. „ Un TRES-COMMUN, mais peu sûr; C'est „ la *vuë* & les autres *Sens*, dont les rapports ne sont „ pas toujours éxacts, & auxquels on ne peut pas se „ fier. On en a introduit de MOINS COMMUNS pour l'usage de la vie, comme sont les „ *Balances* & les autres *Mesures*. Enfin il y en a de „ TRES-PARTICULIERS & les *Dogmatiques* „ prétendent en être en possession, & pouvoir s'assurer par-là de la Verité.

Ces distinctions, ces pas mesurés, ne portent-ils pas visiblement le caractére d'un homme qui pense comme les autres, & qui use des mêmes précautions, dès-que la fantaisie de chicaner ne l'occupe pas.

Chap. IV.

VI. „ C'EST en vain qu'on prétendroit trouver „ ce *Criterium*, c'est à dire ce signe, cette marque, „ ce caractére sûr, auquel on reconnoitroit une pro„ position pour vraie, sans aucun mélange de dou„ te, on ne fauroit ni le trouver, ni le faire con„ noitre aux autres, quand même on l'auroit trou„ vé; car il est naturel de se demander à soi-même „ & d'entendre les autres qui demanderont. *Ce caractére est-il bien sûr: A quoi le reconnoissés-vous pour tel?* Qu'on allégue ce qu'on voudra; c'est „ donc-là la Marque, dira-t-on, d'un caractére fur „ lequel on peut, & on doit se repofer; Mais à „ quoi connoissés vous que cette Marque ne fauroit „ être trompeuse, & qu'elle n'est nullement équivo„ que? Il n'est pas permis de donner cela pour dé„ montré, sans le secours d'une Démonstration, qui „ aura elle même besoin d'une autre & ainsi à l'in„ fini. On ne fauroit donc jamais établir aucune „ preuve inconteftablement.

Les Pyrrhoniens ne se faisoient pas une peine de redire souvent la même chose. Les Ouvrages de Sextus sont pleins de répétitions; & c'est ce qui en rend la refutation ennuyeuse, mais qu'y faire! on est forcé à l'imiter, & c'est l'effet ordinaire de l'entêtement. De plus les Pyrrhoniens trouvoient leur compte à ramener les mêmes raisonnemens; Par-là ils éblouissoient, ils étourdissoient. A force d'écouter leurs Paradoxes on se les rendoit familiers, & après avoir souvent été ébranlé, on s'en laissoit enfin persuader.

J'ai déja fait mes réflexions sur cette Méthode des Pyrrhoniens, qui étoit leur grande ressource & *leur cheval de bataille*. J'ajouterai ici qu'un homme qui ne se propose que le plaisir de parler le dernier en disputant, ne fauroit prendre un parti qui le conduise plus surement à son but que celui que je viens de répéter après Sextus. Pourvû qu'il s'obstine à demander preuve sur preuve; en refusant constamment son attention à toutes celles qu'on lui alléguera, il lasera infailliblement son Antagoniste, qui sera enfin obligé de se retirer, sans avoir gagné un pouce de terrain.

Mais un homme éloigné de ce plaisir inhumain que bien des gens trouvent à contrecarrer les autres & à les fatiguer; Un homme qui pense prémiérement, & de tout son cœur, à s'instruire lui-même & à découvrir, s'il est possible, la route de la Verité; comprend d'abord qu'il en faut abandonner la recherche. Si pour s'en assurer, il faut nécessairement preuve sur preuve à l'infini, & s'il n'y a aucune preuve qui puisse, par elle-même, être convaincante. Mais en se parlant ainsi à soi-même, il l'a déja trouvé cette preuve si nécessaire. *Il n'a que faire de preuves, pour s'assurer qu'on ne peut rien prouver, s'il est nécessaire d'ajouter preuves sur preuves à l'infini.* Car cette proposition est d'une évidence qui force. Il voit donc par-là qu'il est des Propositions qu'on ne peut refuser d'admettre, dès-qu'on s'y rend attentif. Dès-qu'il en veut trouver de cette nature, elles se présentent en foule. *Deux fois 2 font-ils quatre? font-ils plus? font-ils moins?* Ai-je besoin de preuves pour m'en assurer? Ai-je besoin d'entasser preuves sur preuves à l'infini, pour m'assurer *que je sens réellement que je pense; que j'ai l'idée de*

de l'éxiſtence, que *par le ſentiment de ma penſée je me convaine, ſans aucun mélange de doute, que je penſe & que j'éxiſte* ? D'où me viennent ces certitudes ? De l'évidence même de ces propoſitions : *Evidence* à laquelle je ne ſaurois me refuſer, dès-que je veux m'y rendre attentif, me dépouiller de l'eſprit de chicane, & que je ne débute pas par la réſolution invincible de ne me rendre jamais quoi qu'on me diſe, & de fatiguer les plus inépuiſables raiſonneurs, par des faux-fuyans éternels & une inſurmontable opiniatreté.

Chap. V. VII. „ QUI eſt-ce qui ſeroit ce diſcernement „ du vrai d'avec le faux ? Ce ſeroit l'homme. Mais „ comment l'homme connoîtroit-il les objets qui „ ſont au dehors de lui ? Il ne ſe connoit pas ſeu„ lement lui-même. Qu'on demande aux Philoſo„ phes ce que c'eſt que l'Homme. Démocrite vous „ répondra que l'Homme eſt cét Etre que chacun „ de nous connoit par ſon propre ſentiment. Mais „ nous connoiſſons auſſi les Chiens : Donc les Chiens „ ſeroient des hommes.

Il ne s'agit pas de ſavoir, ſi cette réponſe de Démocrite, renferme une définition de l'homme éxacte, élégante, complette, & faite avec tant d'art qu'on ne puiſſe y rien ajoûter qui ne ſoit ſuperflu. Il s'agit ſeulement de ſavoir s'il n'eſt pas vrai que nous connoiſſons aſſez l'homme pour le diſcerner d'avec les Pierres, les Plantes & les autres Animaux. Il s'agit encore de ſavoir ſi on ne peut pas aiſément connoître aſſés ce que l'on eſt, pour s'aſſurer qu'on eſt capable de parvenir à quelque connoiſſance.

„ Il n'y a point d'homme, ajoûte Sextus, qui „ ſoit connu de tous les autres. Donc il n'y a „ point d'homme, ſelon Démocrite, puiſque l'hom„ me eſt un Etre que tous connoiſſent.

C'eſt-là une chicane viſible, & par-là même ridicule & que les Logiciens appellent un *Jeu d'équivoque*. Démocrite prétendoit ſimplement, que chacun a quelque connoiſſance de ſoi-même, une connoiſſance qu'il n'a pas beſoin de tirer des inſtructions d'autrui.

Il faut s'être fait une grande habitude de chicaner, pour ne pas s'appercevoir que l'empreſſement d'entaſſer des Objections, tel qu'on le voit dans Sextus, fait tomber dans des puérilités.

Epicure, ennemi des vaines ſubtilités, avoit dit, „ *Celui qui demande ce que c'eſt qu'un homme, il n'y* „ *a qu'à en préſenter un ; le lui faire voir c'eſt le de-* „ *finir.* Mais dit Sextus, *Celui que l'on préſentera ſera bien un homme, mais celui qui le produira n'en ſera pas un, car autre eſt de préſenter, & autre d'être préſenté.*

J'aurois honte de continuer ces impertinences ; On voit, dans Sextus raiſonnant ainſi, le caractére d'un homme qui ne cherche qu'à entaſſer des Objections, & qui ne ſe plaît qu'à chicaner : on voit que s'inſtruire eſt le moindre de ſes ſoins, & que le Scepticiſme eſt l'*Eponge du Bon Sens & de la Bonne Foi.*

Je viens à ce qu'il dit de plus ſpécieux, quoiqu'il ne le ſoit guére. „ *L'Homme eſt compoſé de* „ *Corps & d'Ame. Quant au Corps on n'en voit que* „ *la ſurface.*

Je veux que ce ſoit-là tout ce que les yeux connoiſſent ; le Sens du toucher ne nous apprend-il pas que cette ſurface eſt le dernier terme d'une Etendue ſolide, & l'Entendement n'a-t-il pas l'idée de l'Etendue & de pluſieurs de ſes propriétés ?

„ L'Ame, continue-t-il, eſt bien plus incompré„ henſible. Comment ce qui ne ſe connoit pas „ ſoi-même ſeroit-il capable de connoître quelque „ choſe ?

Je dirois là deſſus à un Sceptique. Vous avoués qu'il vous paroit que vous voiés, & qu'il vous ſemble que c'eſt par le moien de l'œil que vous voiés ; mais *il ne vous paroit pas que l'œil ſe voie lui-même ; Donc il ne vous paroit pas ſeulement que vous voiés*, vous ne pouvés pas ſeulement dire cela. Il y a plus vous ne pouvés pas même dire que vous doutés ni qu'il vous paroit que vous doutés. *Vous ignorés ſi vous doutés, ou ſi vous ne doutés pas, car il ne vous paroit pas que vous connoiſſiés ce qui doute.*

On voit par là que l'on peut ſentir quelques actes, & s'appercevoir qu'on les ſent, quoique l'on ne connoiſſe point à fond la nature de la Faculté qui les ſent, ou qui paroit les ſentir.

Je ſens que je *penſe*, cela me ſuffit pour me convaincre que je penſe, quand même je ne connois point à fond la nature de la Subſtance qui penſe. Je ſens que j'ai des Idées de l'*Affirmation* & de la *Négation* ; je ſens que j'ai des idées de nombres *pairs*, du nombre quatre, du nombre huit &c. & cela me ſuffit pour oſer affirmer, ſans aucun doute, que quatre eſt un nombre pair. Je ſens de même que l'Idée du Triangle exclut celle du Cercle. Cela me ſuffit pour nier avec aſſurance que le Triangle ſoit un Cercle.

L'homme eſt un Etre fort compoſé. Son Ame auſſi bien que ſon Corps, peut renfermer une infinité de choſes que l'on ne connoit pas encore. Donc l'homme ne doit pas ſe promettre de connoître quoique ce ſoit. Afin que ce raiſonnement fut ſu moins vraiſemblable, il faudroit que ce principe, ſur lequel il eſt fondé, fut vraiſemblable lui-même ; qu'on ne peut connoître quoique ce ſoit avec certitude, à moins qu'on ne connoiſſe abſolument tout, & qu'on ne ſoit audeſſus de l'ignorance à tous égars.

„ Mais au jugement de qui déférerés vous, pour „ croire vraie une Propoſition ? Sera ce au vôtre „ propre ? Mais les hommes jugent différemment, „ & chacun voudra être juge dans ſa propre Cauſe ; „ Cela eſt-il permis, eſt-il raiſonnable ? Vous en „ rapporterés vous au jugement d'autrui ? Mais de „ qui ? Sera ce du plus grand nombre ? Les plus „ ſenſés ſont les plus rares : D'ailleurs le moien de „ compter tous les Suffrages du Genre humain ? „ Ecouterés vous les plus ſages ? Mais comment les „ reconnoitre ? Tel qui vous paroit très-habile ſe „ trouve fort inférieur à un autre que vous ne con„ noiſſés pas. Sextus remplit de ce verbiage la moitié d'un grand Chapitre.

Il eſt aiſé de lui répondre ; Je ne me rens ni à mon Autorité, ni à celle des autres. Je ne me rens qu'à l'Evidence qui me pénétre, ſoit qu'elle naiſſe de mes propres Idées, ſoit que je la tire de mon attention aux Diſcours des autres.

VIII. „ DE QUELLE de ſes Facultés l'hom- *Chap. VI.* „ me ſe ſervira-t-il, pour arriver à la connoiſſance „ de la Verité ? Sera ce des *Sens* ? Mais nous nous „ trompons ſi ſouvent en jugeant des choſes ſur leur „ rapport. Pourquoi s'y fier dans une occaſion plû„ tôt que dans une autre ?

D'où vient que Sextus éxerçoit la Médecine ? Ne lui étoit-il jamais arrivé de ſe méprendre, & les remédes qu'il ordonnoit à ſes malades n'avoient-ils jamais eu un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit ? Pourquoi riſquer la vie de ceux qui recourroient à lui dans l'entiére incertitude où il étoit ſi les remédes qu'on leur faiſoit prendre ne leur ſeroient pas plûtôt mortels que ſalutaires ? En ſuppoſant à Sextus tant-ſoit-peu de probité & d'humanité, on ne comprend rien dans ſa conduite & dans ſa profeſſion, dès-que de plus on le ſuppoſe Sceptique parfait : Mais la fantaiſie de la Diſpute ne l'occupoit pas toûjours ; Ses accès avoient leur temps de relâche & il concevoit que, dans de certaines circonſtances, un remédе ſeroit infailliblement, ou du moins très-vraiſemblablement du bien, quoique l'uſage en eut été douteux dans d'autres.

Quand je m'interroge ſérieuſement, je m'apperçois que j'ignore en quoi conſiſte la nature des couleurs ; & je ne ſai ſi elles éxiſtent ſur les corps telles qu'elles me paroiſſent. Je croirois plûtôt le contraire, parce que je ne trouve qu'oppoſition entre l'étendue, & ce qui reſſemble à mes ſentimens ou à ma penſée. Mais ſerois-je le même raiſonnement ſur les figures

dont j'ai des idées ſi claires, & dont je démontre ſi évidemment les proprietés, ſur les figures, dis-je, qui apartiennent ſi eſſentiellement au Corps, & qui terminent ſi néceſſairement des bloes d'étenduë, qu'il m'eſt impoſſible de les concevoir autrement que figurés.

Je me trompe ſur la figure que j'attribue à un Corps, quand je le vois que de loin. Donc je n'ai aucune Certitude, quand je le vois de près, quand je le touche & que je l'examine autant que je le trouve à propos. Quelle Conſéquence ! On n'aura aucune Certitude ſur l'uſage d'une Faculté, elle ne ſervira de rien dès-qu'elle ne ſera pas portée à toute la Perfection imaginable. Cela revient à ce Raiſonnement tant de fois refuté. *On ne peut rien ſavoir, pendant qu'on ne ſaura pas tout.* Je dois douter ſi je ſuis dans ma maiſon, ou ſi je me trouve encore dans celle de mon ami, & pourquoi ? C'eſt qu'il ne m'eſt pas poſſible d'arriver de l'une à l'autre par un ſeul pas; elles ſont trop éloignées. Donc 20 pas, 30 pas, 100 pas, ne ſauroient m'en approcher. Quand même je la verrai de près, quand même je la toucherai, je douterai encore ſi je la vois, ou ſi je la touche; ſur quoi fondé ? Il n'y a qu'un moment que je ne la voiois point & que je ne la touchois pas, je ne le pouvois même, j'en étois trop éloigné !

Enſuite de ce que je connois, ou que je m'imagine connoître, par éxpérience, ſur les propriétés du Laiton, & de l'Acier, & ſur les effets qui doivent réſulter du mouvement & des figures du Corps, je prépare, ou je crois préparer des Inſtrumens; Il me paroit que je les applique, que je forme des roues dentelées avec une grande éxactitude, que je les aſſemble, en un mot que je conſtruis des Montres. Dès là-je m'imagine conſtamment d'en appercevoir tous les effets que j'en attendois; Je m'imagine que j'en fais deux, que j'en fais dix, que j'en fais 50, 100. &c. que je les vends & que je jouïs des fruits de ce que j'en tire, & toutes ces imaginations ſont tellement ſuivies & tellement ſoûtenues, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il y eut plus de liaiſon & de ſuite entre des réalités. Il me paroitroit qu'un de ceux à qui je croirois avoir vendu une Montre me la rapporteroit, je croirois y remarquer les mêmes irrégularités que lui, il me paroitroit que j'en découvre la cauſe, & que je la rectifie. Il n'y auroit en tout cela que des Imaginations. Mais elles ſeroient ſuivies de deux autres, il me paroitroit que la Montre, que je croirois avoir mis en meilleur état, & que je n'aurois pourtant pas touchée, marche parfaitement & que celui qui s'en plaignoit en eſt content & m'en temoigne ſa reconnoiſſance &c. Il n'eſt pas poſſible de ſe ſoûtenir dans ces ſoupçons, & de ne pas ſe perſuader de la réalité des Objets qu'on croit voir & toucher, quand on ſe rend attentif à ces ſuites; & celui qui ſouhaite de tout ſon coeur de découvrir la verité, au cas que cette découverte ſoit poſſible, ſe porte ſans contredit, à cette recherche, avec un eſprit attentif & de bonne foi.

Le ſoin que les Sceptiques ſe donnoient de rapporter les erreurs de nos ſens, & de faire les plus longs dénombremens, qu'il leur étoit poſſible, des mépriſes de la vuë, du goût, de l'odorat &c. ; tout-ce qu'ils étaloient autrefois là deſſus d'un ton victorieux, & d'un air inſultant ne nous paroit aujourd'hui que puérilité. Pour peu qu'on ſuppoſe de bonne foi dans un Sceptique, pour petit que ſoit ce qu'on lui en accorde, il y a toute apparence qu'aujourd'hui il abandonneroit des argumens, établis ſur le ſeul préjugé, qu'il y a dans les objets quelque choſe de ſemblable à nos ſentimens. La même eau, diſoient-ils, peut-elle être chaude, froide & tiéde, en même temps ? or elle paroit tout cela à trois perſonnes différentes, ſuivant qu'eux mêmes ſe trouvent ſaiſis par les ſentimens de chaud ou de froid, & cela en différens degrés. De-là je conclus que l'eau, en elle même, ne renferme rien de ſemblable à nos ſentimens de chaud & de froid, qui ſont des états de ce qui Penſe, & non pas des états de ce qui n'eſt que Corps & Etenduë. Mais de conclurre de là qu'il eſt incertain ſi l'eau exiſte, incertain ſi elle eſt liquide, ſi elle eſt renfermée dans un vaiſſeau ou ſi elle s'en écoule, c'eſt vouloir ſe tromper & ignorer ce que c'eſt qu'un Principe & ce que c'eſt qu'une Conſéquence.

On a ſi bien éclairci depuis quelque temps, toutes ces Queſtions; on a ſi éxactement & ſi nettement diſtingué ce qui appartient à l'Etenduë d'avec ce qui appartient à la Penſée; on a ſi heureuſement étudié la ſtructure des organes de nos ſens, & la maniere dont les Objets y ſont leurs impreſſions; on a mis dans un ſi grand jour, & on a ſi mathématiquement démontré les cauſes de nos illuſions, à cet égard, qu'on n'eſt plus en danger de confondre les cas où l'on peut ſe laiſſer ſurprendre, d'avec ceux où l'on peut ſe garantir de l'erreur. On eſt aujourdhui environné de lumiére là où autrefois on vivoit dans les ténébres.

Auſſi ne peut-on s'empêcher de regarder comme un prodige, qu'après les grands progrès qu'on'a fait dans les Arts & dans les Sciences, il y ait encore des Sceptiques. Peut-on dire qu'on n'ait rien appris, quand on compare l'état où ſe trouvent aujourd'hui les Sciences, avec celui où elles étoient autrefois. Mais le *Scepticiſme* eſt une *Maladie* qui trouble l'eſprit, qui l'aveugle, qui le jette dans une opiniâtreté d'autant plus étonnante qu'elle eſt plus volontaire, & qu'il évite lui même, le plus qu'il lui eſt poſſible, de s'en appercevoir, de peur d'être obligé à ſe la reprocher & ſe trouver forcé à la condamner. *Sextus*, qui paroit viſiblement s'être appliqué à ſuivre un Ordre ſcrupuleux, ne ſe ſavoit-il pas bon gré de s'être étudié à l'Ordre, n'en eſtimoit-il pas davantage ſes Livres ? Ne ſe félicitoit-il pas d'avoir lu, d'avoir profité de ſes Lectures & d'avoir réfléchi ? N'étoit-il pas perſuadé que l'Ordre vaut mieux que la Confuſion, & qu'il étoit plus convenable au but qu'il ſe propoſoit ? *Montagne* ne s'en met point en peine, il jette ſes penſées ſur le papier, ſans un autre Ordre que celui du temps dans lequel elles lui viennent dans l'Eſprit, & il prend le parti de fuivre ſon humeur ſans ſe contraindre. Il y a viſiblement dans *Sextus*, plus d'étude, plus d'application, plus d'effort : Il réfléchiſſoit ſur ſes penſées, il cherchoit à chacune une place qui lui convint. Mais ces ſoins portent-ils le caractére d'un homme qui fait profeſſion d'ignorer ce qui eſt le Mieux, & ce qui eſt veritablement le plus propre & le plus convenable ? Un homme qui eſt dans ces Principes devroit naturellement & conſtamment prendre le parti de ſe repoſer, il devroit s'en tenir à ce qui eſt le plus facile, & ſe contenter de fuïr tout ce qui fatigue, dans la pleine incertitude où il eſt, s'il tire quelque fruit de ſes peines & ſi, en ſe les donnant, il ſera du bien ou du mal. Mais, comme je l'ai déja remarqué, Sextus vouloit ſe faire des Diſciples. Le Scepticiſme univerſel eſt ſi contraire à la Nature humaine, & ſi éloigné de la Raiſon, qu'il doit naturellement étonner ſes partiſans : Il ne ſe peut que leur ſingularité ne leur faſſe de la peine : Ils cherchent donc à ſe faire des Diſciples, pour fuivre leur goût avec plus de tranquilité. Un Chef de Secte ne s'applaudit pas ſeulement, il s'étourdit à la vuë de ceux qu'il perſuade; & cette attention lui empêche d'en faire ſur les foibleſſes de ſon Syſtéme & de s'appercevoir des contradictions où il tombe.

Continuation du Chap. VI.

„ IX. POUR ce qui eſt de l'Entendement; on „ ne s'accorde point ſur ſa Nature; on en eſt même ſi éloigné, que quelques-uns prétendent qu'on „ n'en a point. L'Entendement ne ſe connoit point „ à fond; on n'oſeroit le dire ; Il ne connoit pas „ ſon origine, il ne ſait point quelle place il occu-

„ pe.

„ pe. Tous les Entendemens ne jugent pas de la
„ même maniere; A quoi s'en tenir & à quelle mar-
„ que s'assurera-t-on du plus habile? C'est ce de quoi
„ encore on ne conviendra pas.

En tout cela Sextus ne fait que répéter ce qu'il a dit, dans le *Chap. précédent*, de l'homme en général, & on y a déja suffisamment répondu.

On ne peut s'assurer de quoi que ce soit, par les lumieres de l'Entendement. Les hommes sont trop partagés. Ils pensent trop différemment; A qui s'en rapporter-t-on?

Vous diriés qu'il s'agit d'un Acquiescement de *différence*, & qu'on cherche uniquement une Autorité qui la mérite. Une Evidence qui force un homme qui veut de bonne foi s'y rendre attentif, est tout ce que nous cherchons. *Mais il s'en trouve qui disent* LE CONTRAIRE DE CE QUI VOUS PAROIT CLAIR, EST POUR MOI TRES EVIDENT.

Je ne prétens pas qu'un autre doive se ranger à mes penſées, précisément parce que ce sont mes penſées; Je n'ai aucun Droit de me donner pour son maitre, comme il n'eſt pas juſte non plus que je le prenne pour le mien: Je ne vois pas clair dans ce qu'il penſe. Je ne me rens qu'à l'Evidence qui me frappe & qui me pénétre. *Deux fois Deux font Quatre*; Je vois cela trop évidemment pour en pouvoir douter: Si quelqu'un me dit. Pour moi j'en doute & je crois avoir des raiſons auſſi claires pour en douter, que celles que vous croiés avoir pour n'en douter pas; Je lui repondrois je ne vous comprens point, je ne voi goute dans ce que vous dites, & ce qu'il y a de ténébreux pour moi dans vos diſcours n'éclaircit point la certitude que je tire de l'évidence de mes Idées.

Si la diverſité des ſentimens établit le Pyrrhonisme.

X. Il n'y a point de chapitres ou Sextus ne raméne cette preuve, fondée ſur la diverſité des ſentimens, tantôt ſous une forme & tantôt ſous une autre. Mais ſi cette preuve a quelque force, il s'enſuivroit que quand bien même tous les hommes qui ſont ſur la Terre & qui y ont vécu, depuis un temps immémorial, auroient été perſuadés de la Verité d'un grand nombre de Propoſitions, ſans aucun doute, & ſans s'être jamais partagés en différentes opinions, ſur quoique ce ſoit, il ſuffiroit que dix ou douze, perſonnes, ou par folie ou par malice, ou par un mélange de ces deux principes, s'aviſaſſent de les contredire, ne fut-ce que pour ſe donner le plaiſir d'inquiéter, pour que dès-là toutes les preuves tombaſſent, & alors le genre humain, s'il étoit ſage, de la maniére dont les Sceptiques conçoivent qu'il faut l'être, paſſeroit tout d'un coup de la Perſuaſion au Doute, parce qu'il ſeroit arrivé à dix ou douze perſonnes, ou à moins encore de douter ou d'en faire ſemblant. La conſéquence ſeroit juſte & cela devroit arriver, ſi la diverſité étoit incompatible avec la certitude.

Si la diverſité des ſentimens, en matiére de Théorie, eſt une raiſon ſuffiſante, pour obliger un homme à s'abſtenir d'affirmer ou de nier, & à demeurer en ſuſpens, ſans ſe déterminer pour aucun parti; Quand il s'agira d'une déliberation & qu'on demandera ſi l'on doit faire une choſe, ou ſi l'on doit faire le contraire, la diverſité des ſentimens devra de même engager un homme ſage à ne faire aucun choix; Il attendra donc de prendre un Remède que tous les Médecins s'accordent à le lui conſeiller, il différera d'embraſſer un genre de vie juſqu'à ce que tout le monde convienne ſur celui qui mérite la préférence. Un homme ſage ſera-t-il moins circonſpect en matiére d'Action, qu'en matiére d'Opinion? & pendant qu'il n'aura garde de ſe déterminer au hazard ſur des matiéres indifférentes, prendra-t-il parti de cette maniére ſur ce qui peut avoir de grandes ſuites?

Différence des Idées des ſens & de celles de l'Entendement.

XI. UN HOMME qui, au lieu de craindre l'erreur croit à la légére, & n'éxamine rien avec attention, différe d'un Pyrrhonien, en ce qu'il croit ſavoir quelque choſe, quoi qu'il ne ſache rien, au lieu que le Pyrrhonien plus attentif, plus modeſte & plus ſincére fait un aveu de ſes ténébres & de ſes incertitudes. Il en eſt de troiſiémes qui âchent de ſe tirer de ces ténébres & y apportent une grande circonſpection. Mais dès-qu'un homme voudra faire uſage de ſon attention, il ſe convaincra bientôt que les perceptions de nos Sens ſont deſtinées à nous avertir des Rapports que les Objets extérieurs ont avec l'Etat préſent de notre Corps, & non pas à nous-les faire immédiatement connoitre tels qu'ils ſont; Ils nous paroiſſent grands ou petits, ſuivant qu'ils ſont près ou qu'ils ſont éloignés; Ils nous paroiſſent chauds ou froids, ſuivant que les parties de notre corps reçoivent plus de trémouſſement à leur approche, ou perdent de celui qu'elles avoient. Ces veritès ne ſont plus ignorées de qui que ce ſoit, qui ait quelque principe de Phyſique. Je les ai expoſées avec quelque étendue ailleurs. *Log. Partie I. Section 1. Chap. V.*

Il n'arrive que trop ſouvent à l'eſprit humain de ne vouloir pas s'arrêter & d'errer en outrant les remarques les plus vraies; Il s'eſt trouvé des gens qui ont conjecturé qu'il pourroit bien en être des Idées de l'Entendement comme de celles des Sens; qu'elles ne ſont point les mêmes dans tous les hommes & qu'il ne faut pas s'étonner ſi ce qui paroit vrai à l'un paſſe pour faux dans l'eſprit d'un autre; Ils n'ont point les mêmes idées des choſes, diſent-ils & de la même maniere, qu'une fleur qui réjouit le cerveau d'un homme, par ſon odeur, n'eſt inſupportable à un autre & ne produit deux effets ſi oppoſés, que parce qu'elle éxcite en eux des ſentimens tout différens; ſentimens qu'ils ſe trouvent dans l'impuiſſance de ſe faire réciproquement connoitre; De même auſſi ils penſent très-différemment & ils ne ſavent point s'expliquer l'un à l'autre en quoi conſiſte cette différence. Ne vous étonnés point de ce que ſur un même ſujèt, un homme affirme ce qu'un autre nie; On entend lieu d'en être ſurpris s'ils avoient les mêmis Idées; mais chacun juge ſuivant les ſiennes: L'un d'eux affirmeroit ou nieroit juſte; ſi ſes idées ſe trouvoient heureuſement les plus conformes à cet objèt; Mais qui peut le devinèr & le ſavoir avec certitude?

Ce Raiſonnement ne peut éloudr que ceux qui ne ſe donnent pas le ſoin de ſe rendre attentifs à ce qu'ils diſent, & de voir s'ils penſent effectivement comme ils parlent. Je conçois fort bien qu'un même Objèt peut produire des ébranlemens différens ſur de différens yeux, parce que ces yeux ne ſe trouveront pas également diſpoſés à en recevoir les impreſſions, & que la qualité d'un effet ne dépend pas moins de la *Situation* du ſujèt qui le reçoit, que de *l'action* de la cauſe qui le fait naitre. Je conçois encore qu'à des ébranlemens différens doivent répondre des ſenſations différentes; & que par conſéquent un même Objèt ſera naitre un ſentiment de couleur bleuë par ſon impreſſion ſur un oeil, & un ſentiment de couleur verte par ſon impreſſion ſur un autre. Je ſuppoſe deux hommes dont l'un ait toujours eu ſes deux yeux tels que M. Rohault avoit ſon oeil droit, & l'autre les ſiens tels que ce Philoſophe avoit ſon oeil gauche. L'un & l'autre de ces hommes donneront à la couleur du Ciel le nom de couleur bleuë; Cependant la vuë du Ciel fera naitre dans l'un un ſentiment tout ſemblable à celui que la vuë de l'Herbe fait naitre dans l'autre. Quand je m'éxprime comme je viens de faire, je ſuis très-convaincu que j'entens fort bien ce que je dis, & plus je me rends attentif, plus je me convainc que quand je parle ainſi je ne dis rien au-delà de ce que je penſe. *Phyſique de Rohault Prem. Partie Chap. XXVII.*

Je paſſe après cela aux Idées de l'Entendement & aux Jugemens qu'on prononce enſuite de ces Idées, & pour me rendre plus intelligible, je me ſervirai d'un éxemple. Quand une perſonne dit 8 fois 6 font 48, & qu'une autre plus jeune, & ſans éxercice dans l'Arithmétique, dit de ſon côté 8 fois 6 font

5 ; & que celui-ci d'une humeur fixe, s'obſtine à ſoûtenir qu'il a raiſon & parie qu'il a mieux rencontré que l'autre ; ſi pour découvrir la cauſe de cette différence de ſentimens & de cette fermeté avec laquelle chacun ſoûtient le ſien, je conjecture que ces deux perſonnes n'ont point les mêmes idées des nombres, 6, 8, 48, 54. que l'idée de 54 eſt chez l'un toute ſemblable à celle que l'autre a de 48. Que par conſéquent l'un a la même idée de 27 moitié de 54 que l'autre a de 24 moitié de 48 ; que l'un encore ſe repréſente 9, tiers de 27, comme l'autre ſe repréſente 8, tiers de 24 ; Pour peu que je me rende attentif, je ſentirai que je n'ai aucune idée de ce que je dis, quand je m'énonce en ces termes, & que je donne dans cette conjecture. Je comprens très diſtinctement comment-il pourroit arriver que le même ſon, auquel un certain peuple auroit attaché l'idée du nombre *pair*, feroit le même dont un autre ſe ſerviroit pour exprimer le nombre *impair*, de la même maniére que le même ſon qui, dans la langue Greeque, exprimoit *l'Affirmation*, (Nai) eſt dans la langue Allemande le ſigne de la *Négation*. Mais ſi je m'aviſe d'ajouter que la différence des Entendemens va juſqu'à faire que l'Idée du Nombre Pair chez l'un, ſoit toute ſemblable à celle du Nombre Impair chez l'autre, qu'un homme conçoive l'Affirmation tout comme je conçois la Négation, & ſe repréſente le Cercle tout comme je me repréſente le Triangle, je m'apperçois bien que je puis aſſembler ces termes, mais je ſens, quand je les aſſemble, auſſi très évidemment que je n'entens rien dans ce que je dis, & que j'y comprens d'autant moins que je me rends plus attentif.

Mais ſi la différence des Entendemens & des Idées Intellectuelles ne peut pas aller juſques là, d'où vient ce partage d'Opinions & cette Obſtination à les ſoutenir ? Pour en découvrir la veritable cauſe & pour la faire plus aiſément comprendre, je reprendrai encore l'exemple dont je me ſuis déja ſervi.

Des jeunes gens entreprennent d'étudier l'Arithmétique, & ils ſont prévenus de la penſée que le Maitre qu'ils ont choiſi, pour la leur enſeigner, la poſſéde parfaitement. Cette penſée fait plaiſir ; Voila pourquoi on y acquieſce ; on aime à s'en perſuader & à s'affermir dans cette perſuaſion ; Tels ſont les panchans du cœur humain.

Si ces jeunes Diſciples ſe repoſent ſur l'habileté de leur Maitre, & ſi contens, comme on fait ordinairement, de mettre ſes Inſtructions dans leur mémoire, & de ſe les rendre familiéres par l'éxercice, ils ont appris à dire 2 fois 2 font 4 ; 2 fois 3 font 6 &c. 8 fois 6 font 48. 9 fois 6 font 54 &c. Quand l'un ſe demande ; A quoi montent 8 fois 6 & que ſon Imagination lui préſente le nombre 54, pendant que la mémoire de l'autre plus heureuſe, lui fournit l'idée de 48. Celui-ci rencontre mieux ; mais dans le fond il n'eſt pas plus aſſuré d'avoir bien rencontré que l'autre. Il s'eſt repoſé comme lui ſur l'habileté d'un Maitre, ſans y avoir été déterminé par des preuves manifeſtes ; L'un & l'autre comptent que leur mémoire les ſert éxactement : Mais ſi on leur demandoit fur quoi fondés ils comptent ainſi, ils ne ſauroient le dire ni l'un ni l'autre ; Ils le ſuppoſent & ne le voitne pas. L'un & l'autre aime également à ſe perſuader qu'il a bien répondu, & ſans autre éxamen ils ſe déterminent à ſoûtenir ce qu'ils aiment à croire. Celui qui a dit 48 n'eſt point redevable de cette réponſe à des lumiéres plus évidentes & plus ſures ; C'eſt par hazard, par rapport à lui, qu'il a rencontré vrai.

Mais ſi on lui avoit fait comprendre par degrés que 2 eſt double de 1 ; que 2 fois 5 font 10 ; que 6 ſurpaſſant 5 de 1, 2 fois 6 ſurpaſſeront 2 fois 5, ou 10, de deux, & par conſéquent feront 12. Que 12 étant 10 & 2, 2 fois 12 feront 2 fois 10 & 2 fois 2 (ou 20) & le double de 2 c'eſt 2 dire 24. Que 4 étant double de 2, & 8 double de 4. Si 2 fois 6 font 12, 4 fois 6 feront le double de 12 ou 24. Que par la même raiſon 8 fois 6 feront le double de 24 ; c'eſt 2 dire 2 fois 20 & 2 fois 4, & par conſéquent 40 & 8. Après s'être ainſi accoutumé à voir, quand il dit 8 fois 6 font 48 le hazard n'a aucune part à ce calcul ; Il éxprime ce qu'il voit & qu'il ſent intérieurement, dans une parfaite évidence, & ce que l'habitude lui fait très-diſtinctement appercevoir d'un coup d'oeil.

Il n'en eſt pas de même de l'autre. Il ſuppoſe ce qu'il ne voit point & qu'il eſt impoſſible de voir, c'eſt l'égalité entre 8 fois 6 & 54 ; car afin que celà fut, il faudroit auſſi qu'il y eut égalité entre 48 & 54 Le prémier peut démontrer la verité de ſa réponſe. Le ſecond ne ſauroit rien alléguer qui prouve la ſienne.

La différence des jugemens qu'on prononce ſur des matiéres qui ſont du reſſort de l'Entendtment, vient donc de ce qu'au lieu de ſe bornet à déclarer ce qu'on a évidemment apperçu, & de ſe faire une Loi de ne rien dire au-delà ; on ſuppoſe ce qu'on n'a pas vû, on aime à s'en perſuader & à le ſoutenir comme ſi on l'avoit vû. Quelquefois l'un voit & les autres ſuppoſent : Quelquefois tous raiſonnent ſur des ſuppoſitions & chacun ſoutient la ſienne. Il ſuffit de ſuppoſer un Principe dont on ne s'eſt pas convaincu par vuë & par évidence : Il ſuffit d'avoir ſuppoſé une Conſéquence dont on n'a pas apperçu la néceſſité, pour terminer, par une Concluſion fauſſe, un Diſcours dont toutes les autres parties ſont éxactement liées.

Il faut ſe dépoſer toujours d'une Faculté qui n'eſt quelquefois trompée.

XII. MAIS puiſque l'Entendement ſuppoſe quelquefois, & par conſéquent ſe trompe, par quel droit prétend-il qu'on le croie une fois plutôt qu'une autre ; Il avouë que *hier il ſe trompoit ; Pourquoi ne ſeroit-il pas aujourd'hui de ſe tromper de la même maniére que hier, ou d'une autre façon ?* C'eſt la derniere Objection que Sextus fait dans ce chapitre.

Voila ce que j'aurois raiſon d'oppoſer à un homme qui prétendroit que je dois me rendre aux déciſions de ſon Entendement par pure *déférence*. Il auroit beau m'aſſurer qu'il ne ſuppoſe rien & qu'il n'avance quoique ce ſoit au-delà de ce qu'il a apperçu très-évidemment ; Je ſerois toujours en droit de lui répondre. *Vous me teniés déja le même langage, il y a quelque temps, & cependant vous m'avouës aujourd'hui, qu'alors vous diſiés trop ; Je crains que vous ne vous faſſiés encore aujourd'hui les mêmes illuſions.* Quand il me diroit. *Je ne me les fais point, je vous en aſſure. Je vois très diſtinctement*, je lui repliquerois encore. *S'il étoit en ma puiſſance de pénétrer dans votre eſprit, de voir avec vous, & de me convaincre par là, que vous ne ſuppoſés point, & que vous voiés en effet tout ce que vous dites, je tomberoit d'accord que, dans ce moment, vous méritiés que je vous croie, & que je tombe d'accord de ce que vous dites.* Alors il pourroit ajouter. *Rendés-vous attentif au ſens de mes éxpreſſions, & voiés vous même, dans votre eſprit, ce que je vous avertis que je vois dans le mien.* Et ſi en faiſant l'eſſai auquel il m'inviteroit, je vis ſentiment de mes propres idées, me mettoit dans l'impuiſſance de n'en pas reconnoître les liaiſons & de me refuſer à leur évidence, je me trouverois dans une heureuſe néceſſité de paſſer du Doute à la Certitude.

Quand donc un homme ſe corrige de quelque Erreur, cela ne lui arrive pas, parce que ſon Entendement a changé d'Idée, comme il arrive à l'oeil de trouver blanc ce qui lui paroiſſoit jaune, dans le temps qu'il étoit détrempé de bile. Mais quand il ne ſe trompe pas, il a des Idées, il s'y rend attentif, il prononce ſur ces Idées ; au lieu que quand il ſe trompoit, il ſuppoſoit d'avoir remarqué ce qu'il n'avoit point apperçu. Aujourd'hui qu'il a des Idées, plus il leur donne d'attention, moins il eſt en ſa puiſſance de ne tomber pas d'accord qu'il voit

voit effectivement dans ſes Idées ce qu'il y apperçoit, & quand il compare encore l'état où il ſe trouve avec celui où il étoit, quand il lui arrive de décider trop vite ſur des ſuppoſitions, & ſans une ſuffiſante évidence, il ſent très diſtinctement qu'alors il auroit été en ſon pouvoir de ne décider pas, de ſuſpendre ſon jugement, de chercher de nouvelles lumiéres, & d'examiner avec plus de circonſpection. Le ſentiment très-vif & très-diſtinct de la différence de ces deux états, lui apprend d'où vient qu'il s'étoit trompé & d'où vient que dans l'état préſent où il ſe trouve, il ne pourroit pas prendre le parti de douter & de faire ſes efforts pour ſe refuſer à la certitude qui le ſaiſit, ſans une fantaiſie très-déraiſonnable. Parce qu'il m'eſt arrivé de décider ſans lumiére, je doute auſſi peu que je ne ſois éclairé quand je le ſuis, que je doute qu'il eſt jour, parce qu'un peu auparavant il étoit nuit.

Chap. VII.

„ XIII. ON NE peut pas, dit Sextus, juger certainement de la Vérité des choſes, car qui eſt ce „ qui jugeroit, ce ſeroit l'homme ? Il emploie le „ Chap. V. à l'en déclarer incapable. *Par le moien „ de quoi* jugeroit-on ? Seroit-ce par les ſens ? ſeroit-„ ce par l'Entendement ? Ni l'une ni l'autre de ces „ facultés n'a aſſez de perfection pour y prétendre ; „ C'eſt-ce qu'il entreprend de prouver dans le Chap. „ VI. que je viens d'examiner.

„ De plus les Perceptions des ſens ſont trompeu-„ ſes : Celles de l'Imagination ſont de même natu-„ re. L'Entendement ne rentenne que ce que les „ ſens, ou l'Imagination lui ont imprimé. Mais „ ces Impreſſions reçuës dans l'Entendement y peu-„ vent-elles devenir plus parfaites qu'elles ne l'étoient „ dans leurs Cauſes ? L'empreinte d'un cachet ſur „ de la cire ne peut-être exacte qu'à proportion que „ le cachet l'eſt lui même. Et puis de quelle ma-„ niére ſe font ces impreſſions ? Comment l'Entien-„ dement parvient-il à connoître ? On n'en ſait „ rien. Et pourquoi donc ſe fie-t-on à une Fa-„ culté qui ne ſe connoiſſant pas elle même, & „ qui ne ſachant pas de quelle maniére elle agit, „ ne peut pas s'aſſurer, ſi elle agit bien ou mal.

Je ne crois pas d'avoir affoibli les argumens de Sextus ; Peut-être qu'au contraire je leur ai prêté de la force. J'y vai faire quelques réponſes.

Si l'Entendement doit ſe connoître & ſa maniére d'agir, avant que de pouvoir s'aſſurer de quelque autre connoiſſance.

XIV. PREMIEREMENT On voit que la Verité s'échape, malgré tous les travers d'eſprit par leſquels on s'efforce de la reprimer & de l'étouffer. Cette Loi de l'ordre que Sextus ſe fait de ſuivre, cette Méthode exacte, ces diviſions & ces ſubdiviſions ne ſont-elles pas tout autant de preuves qu'il ſentoit que l'éxactitude eſt préférable au deſordre & à la négligence, & qu'elle conduit plutôt à penſer juſte ? Si on nedoit pas attendre un tel effet de cette Méthode, plutôt que d'une toute différente, à quoi bon en fatiguer inutilement ſon attention & celle des autres ?

En ſecond lieu Que veut-il dire par ſa Cire & par ſon Cachet, s'il n'y a ni Cire ni Cachet ? Cét argument n'eſt-il pas lui même une preuve que l'on compte ſur l'éxpérience, & qu'on y a réfléchi ? Il paroit a *Sextus* que peut-être je me trompe, quand je me perſuade de ſavoir quelque choſe avec certitude ; Il eſſaye de me propoſer quelques raiſons qui lui ſont venues dans l'eſprit, & qui lui paroiſſent propres à me garantir d'erreur, parce-qu'elles m'empêcheront de croire : Pour me rendre plus ſenſible à ces raiſons, & pour faire en ſorte qu'elles balancent, dans mon eſprit, celles auxquelles je me ſuis rendu juſques ici, il ſe ſert d'une comparaiſon : Mais ſi cette comparaiſon eſt l'obſcurité même, comment prétendroit-il qu'elle aura la force de m'éclairer, ou du moins de me faire oppoſer vraiſemblace à vraiſemblance, afin de me tenir dans l'Indéterminaion ? En vain il me dira, *Je me ſers d'un argument* AD HOMINEM, *& je raiſonne avec vous en ſuppoſant vos hypothéſes. Vous les connoiſſez donc mes hypothéſes*, lui dirois-je ; *Vous connoiſſez que j'admets Etendué, Mouvement & que je raiſonne ſur ces Principes, & connoitre que je fais cela, n'eſt ce rien connoitre ? Si vous me répondez que vous n'étes point aſſuré que je penſe ainſi, mais qu'il vous la paroit, pourrés vous me perſuader que vous vous donniés tant de ſoins, & que vous preniés tant de précautions, pour n'attaquer que des peut-être, que des phantomes & des apparences ſans réalité ? Ce que vous prenés chez moi, pour en faire un argument contre moi, vous doit paroitre plus clair que le ſentiment que vous vantés m'arracher, ſans quoi vous n'en pourriés eſpérer aucun effet, & je ne pourrois pas le regarder moi même, comme un argument. Mais vous ne voulés pas convenir qu'une Opinion ſoit plus claire & plus vraiſemblable qu'une autre.*

Je continue & Je dis ; *Puiſque vous vous permettés d'argumenter contre moi* AD HOMINEM, *il me doit être permis de vous répondre de la même maniére. Il eſt très-incertain qu'il y ait des Corps : On n'a point d'idée qui apprenne ce que c'eſt que le Mouvement, & que ſuſſe comprendre comment-il ſe peut qu'un Corps ſoit tantôt terminé par une figure, & tantôt par une autre. Donc la comparaiſon, par le moien de laquelle vous prétendés éclaircir votre penſée ne renferme que des incompréhenſibilités.*

Je n'ai écrit tout ce qu'on vient de lire, que pour faire évidemment ſentir, que les Pyrrhoniens ne ſauroient s'empêcher d'abandonner leur hypothéſe, lors même qu'ils raſſemblent le plus d'argumens qu'ils peuvent pour engager leurs Lecteurs à la recevoir.

Les Sceptiques du nombre deſquels Sextus faiſoit ſingulierement profeſſion d'être, ne prétendoient pas qu'il fut impoſſible de parvenir à quelque certitude ; Ils ſe contentoient d'en douter ; Ils juſtifioient même par là leur empreſſement à diſputer, de même que leurs Lecteurs & leurs Méditations ; Peut-être diſoient-ils, ne perdrons nous pas nos peines, peut-être qu'après avoir été garantis d'erreur par la ſuſpenſion, nous parviendrons à ſaiſir quelque choſe de ſûr ; Si nous ne nous en flattons pas, nous n'en deſeſpérons pas non plus. Or dès qu'on ne regarde pas comme impoſſible de parvenir à quelque certitude ; je demande eſt-ce parce qu'il ne paroit pas impoſſible de connoitre tout d'un coup toutes choſes, qu'on ne renonce abſolument à la penſée d'atteindre à quelque connoiſſance, ou ſi l'on tombe d'accord que peut-être on ſaiſira quelque verité & quelque commencement de Lumiére, dont on ſe ſervira pour aller plus loin ?

Il faut néceſſairement prendre ce dernier parti & avouer, ou qu'il paroit impoſſible de ſavoir ſurement quelque choſe, ou qu'on peut parvenir à ſavoir quelque choſe, ſans ſavoir tout. Or ce dernier aveu rend ſans force l'argument de Sextus. „ Nous ne connoiſſons pas à fond, dit-il, la natu-„ re de l'être Entendement ; nous ne ſavons pas „ de quelle maniére il connoit ; Donc nous ne „ pouvons pas nous aſſurer qu'il connoiſſe bien.

Si nos connoiſſances doivent croitre par degrés, il faudra prémiérement nous inſtruire & nous aſſurer du fait, & dès-là nous penſerons à pouſſer nos lumiéres juſqu'à découvrir de quelle maniére le fait, dont nous nous ſerons aſſurés, ſe produit. *Sextus*, dans le Chap. XVII. du premier Livre, condamne avec raiſon la témé ité des Phyſiciens qui s'avifent d'aſſigner les Cauſes d'un Phénoméne mal verifié. Cette condamnation eſt ridicule, ou elle ſuppoſe qu'ils ſeroient mieux d'en établir la réalité, avant que d'entreprendre d'en découvrir les Cauſes, & d'éxpliquer de quelle maniére elles le ſont naitre. Si ce dernier ordre eſt plus raiſonnable, il faut le ſuivre & s'aſſurer ſi ce qui penſe en nous eſt capable de ſe procurer quelque certitude, après quoi on eſſayera de comprendre en vertu de quoi il ſe la procure, & de quelle maniére elle nait chez lui.

De ce que nos connoiſſances ſont bornées à un égard, il ne s'enſuit pas qu'elles le ſoient à tous les autres.

On combat les Sceptiques par leurs propres Maximes.

XV. SEXTUS finit ſon VII. Chap. en avertiſſant *qu'il ne prétend pas y avoir établi aucune vérité; mais qu'il s'y eſt borné à rendre douteux ceux ce que les autres hommes tiennent pour certain.*

„ Les Dogmatiſtes, dit-il, ſe félicitent de connoître
„ un Caractere ſûr, auquel ils peuvent diſtinguer,
„ ſans crainte d'erreur, ce qui eſt Vrai d'avec ce
„ qui ne l'eſt pas; Les Sceptiques avouent, conti-
„ nue-t-il, que les raiſons, ſur leſquelles les Dog-
„ matiſtes ſe fondent, ont une apparence de Proba-
„ bilité; mais ils déclarent en même temps que cel-
„ les qu'on y oppoſe ne leur paroiſſent pas moins
„ Vraiſemblables, de ſorte qu'entre ces deux appa-
„ rences d'égale force, ils ſont obligés de demeurer
„ en ſuſpens & indéterminés; Ils ne ſavent pas s'il
„ y a un Caractere du Vrai; Ils ne l'aſſurent point,
„ ils ne le nient point.

Si les Sceptiques avouent qu'ils ne parlent pas ſincérement, quand ils raiſonnent ainſi, ils nous mettent dans un plein droit de ne plus conférer avec eux. S'il s'éxpriment avec ſincérité, & ſi l'on peut compter ſur la bonne foi, avec laquelle ils s'énoncent, on eſt en droit de conclure que les argumens des Dogmatiſtes, & les objections qu'on leur fait, leur paroiſſent d'une égale force; Ils ſavent donc ſentir l'égalité qui les tient en ſuſpens & en parfait équilibre, ſans pancher plus pour l'affirmation que pour la négation. Là-deſſus je les combattrai par leurs propres armes; & je leur demanderai; *A quoi connoiſſés-vous cette égalité de force & de probabilité, dans les raiſons de ceci & d'autre? De quelle faculté vous ſervés-vous pour faire ce diſcernement? Oſés vous compter ſur elle? En connoiſſés vous la nature? Savés vous comment elle agit, pour s'appercevoir de cette égalité? En quoi conſiſte cette apparence?* &c.

Mais ce qu'ils poſent en fait eſt viſiblement faux; Il n'eſt pas poſſible de convenir de leur Principe, dès-qu'on veut ſe rendre attentif de bonne foi. Je me demande *Trois fois deux font-ils ſix?* Je répons en diſant qu'OUI. Je ſens que je ſuis entraîné à répondre ainſi, par une évidence à laquelle il n'eſt pas en mon pouvoir de réſiſter. Je ſens que j'ai l'idée du nombre *deux*; Que je ſai le compter *trois fois*; Que de là naît encore chez moi l'idée d'un aſſemblage auquel je donne un Nom, dont la ſignification eſt très claire, & qui s'appelle *Six*. Voila les raiſons ſur leſquelles j'établis ma certitude. Là-deſſus on me dit; *Cette certitude eſt chimérique: Je le prouve. Connoiſſés-vous à fond la nature de la Faculté qui forme l'idée de deux, l'idée de trois, l'idée de ſix? Savés-vous de quelle maniére cette Faculté s'y prend pour faire naître ces Idées?* Voilà l'objection. Voici la Réponſe. *L'ignorance ou je ſuis ſur la nature de ma Faculté & ſur la maniére dont elle opére, n'a-t-elle bien autant de force pour me faire douter de tout ce que ſes actes me préſentent; comme l'évidence de celui-ci* TROIS FOIS DEUX FONT SIX, *a de force pour me déterminer à en tomber d'accord? S'il m'arrivoit de connoître, un jour, à fonds, la nature de ce qui penſe en moi, par où pourrois-je me convaincre que je la connois, ſi ce n'eſt par une évidence égale à celle qui m'a fait voir que* TROIS FOIS DEUX FONT SIX? Il en eſt ainſi des autres propoſitions de la verité deſquelles on ſe perſuade par l'évidence qui y brille, par l'attention qu'on donne aux idées qui les compoſent & à la réalité de leur aſſemblage.

Chap. VIII. Argumens de Sextus tout aujourd'hui.

XVI. SEXTUS ſuppoſe *que le* VRAI *eſt incorporel, & que la* VERITE *eſt corporelle.* A cette fauſſe ſubtilité il en ajoute d'autres.

Mais ſi les Dogmatiſtes donnoient lieu, par de fauſſes ſubtilités, à ſe faire battre par les Pyrrhoniens, il n'y a qu'à mépriſer, comme on fait aujourd'hui, ces verbiages, & on ſe trouvera à couvert de leurs attaques.

XVII. VOUS aſſurés qu'il y a quelque choſe de vrai. *L'aſſurés vous ſans preuve démonſtrative? Ou refuſerez de vous croire. Soutenés vous que votre preuve eſt vraie? S'en doute, dira-t-on, pourvû que Vous voiés qu'il ſeroit néceſſaire d'ajouter preuve ſur preuve à l'infini, avant que de pouvoir perſuader les hommes d'une ſeule verité.*

Chap. IX. On tente refuter l'évidence & comment.

Tout ce Chap. IX. ne renferme que des répétitions de l'Objection qu'on vient de lire. *Le* VRAI *eſt en tout évident, en tout obſcur, en en partie évident & en partie obſcur. Si quelques propoſitions obſcures ſont vraies & qu'entre les évidentes, ou celles qu'on s'imagine telles, il y en ait auſſi de vraies; comment diſcernera-t-on les propoſitions qui paroiſſent ſeulement évidentes de celles qui le ſont en effet?*

L'éxpérience fait voir que ceux qui ne ſavent pas éxaminer, ou qui ne veulent pas s'en donner la peine, ſe laiſſent étourdir par des répétitions: On ſe rend enfin à ce qu'on a ſi ſouvent ou'dire. Mais il en eſt auſſi, parmi ceux-là même qui n'éxaminent pas, ſur qui les répétitions font un effet tout oppoſé: Elles les rebutent: Un Auteur qui les entaſſe ſe rend, par-là même, ſuſpect de prévention & d'entêtement. Je ne ſai ſi du temps de *Sextus*, on s'accommodoit mieux de toutes ces vétilles, & de toutes ces chicanes, qu'on ne fait aujourd'hui: Mais je vois que M. Baile a tout autrement ſu profiter, que cét ancien Sceptique, des foibleſſes du cœur humain. Il connoiſſoit le pouvoir des répétitions; mais il ſavoit auſſi qu'elles déplaiſent, dès-qu'on les voit raſſemblées en ſyſtême, & tout près les unes des autres. Un homme qui entreprend la Critique de ces Syſtêmes fait plaiſir à ſon Lecteur, quand il le diſpenſe de la peine de les éxaminer toutes, parce qu'il lui fait aiſément comprendre, que les mêmes coups, par leſquels il en terraſſe une, ſont, en même temps, tomber toutes les autres. M. Baile a mieux ſu ménager ſes avantages: Il a ſemé ſes répétitions loin à loin; Son Lecteur ne ſe reproche pas de les paſſer ſans éxamen; La diverſité des matiéres qui entrainent ſon eſprit & qui l'amuſent ſi agréablement, ne lui laiſſe pas le temps de réfléchir, & de penſer à ſe faire ce reproche. A force de lire ces répétitions tournées agréablement, & comme échapées au milieu de mille narrations ou interreſſantes, ou amuſantes, on ſe les rend familiéres; & ſans qu'on s'en apperçoive, on s'accoûtume à les adopter & à ſe prévenir pour elles.

Il n'eſt faut du tout au tout que les répétitions de *Sextus* ne lui ſoient également favorables; Elles inquiétent au contraire, elles fatiguent par leur retour continuel, & je crains que la néceſſité, où je ſuis d'y répondre ſi ſouvent, ne m'attire auſſi le même reproche.

Le grand raiſonnement des Sceptiques eſt celui-ci. *Pour être aſſuré qu'une Propoſition eſt vraie, il faudroit être aſſuré que les choſes ſont effectivement telles qu'elle les énonce.* C'eſt parce qu'on ne peut ſe procurer cette certitude qu'on eſt forcé de demeurer dans le doute & dans la ſuſpenſion. Mais quand un homme dit, *ſi je pouvois m'aſſurer qu'une Propoſition énonce les choſes telles qu'elles ſont, je ſerois aſſuré de ſa verité, & pendant que je ne pourrai pas me procurer cette certitude, je demeurerai dans le doute*; Je demande; Celui qui s'éxprime ainſi entend-il ce qu'il dit? ou ſi ces paroles ſont pour lui des ſons qui ne ſignifient rien? Le ſens de ces propoſitions eſt-il évident pour lui, ou ne l'eſt-il pas? Ne ſent-il pas qu'en raiſonnant ainſi, il raiſonne juſte, & qu'il commence à raiſonner par un bon début? Il apperçoit donc cette évidence à laquelle on ſe rend ſans le ſecours d'aucune autre preuve: Il connoit cette lumiére à laquelle on ne peut ſe refuſer, & qu'il n'a pas beſoin d'une ſeconde lumiére pour ſe faire voir; Par tout où j'apperceverai la même clarté, je prononcerai avec la même confiance. Or telles préciſement ſe trouvent chés moi les Idées de 2 & de 3, par éxemple;

emple ; Je ſens très-évidemment ce que ces termes ſignifient, j'appercois, avec la même évidence, que 2 fois 3 ſignifie la même choſe que 6. & je ſens que l'idée de 2 fois 3 eſt l'idée même de 6.

Mais n'avouerés-vous pas, qu'il vous eſt arrivé quelquefois de croire que vous appercevïés évidemment ce que vous avés reconnu dans la ſuite faux & ténébreux ? Je répons que cela même m'a rendu plus circonſpect. J'ai cherché d'où vient qu'il arrive que l'on croit quelquefois de voir ce qu'on ne voit pas effectivement, & je l'ai trouvé ; Là-deſſus je me ſuis fait des Régles, je les obſerve, & je me ſens pénétré d'une évidence dont je ne puis diſconvenir. On peut lire ce que remarque ſur ce ſujet M. Le Clerc Bibl. A. & M. Tom. XIV. pag. 68. & ce que j'ai écrit, Log. Part. II. Chap. IV.

Ce que c'eſt que Signe & s'il y en a.

XVIII. Les Sceptiques aimoient beaucoup à parler, pour ne pas dire qu'ils étoient de grands babillars. C'eſt le plaiſir qu'ils ſe faiſoient de dire également le pour & le contre, ſuivant que l'occaſion s'en préſentoit, quelles avoit déterminés à leur maniére de philoſopher & qui les y affermiſſoit. *Y a-t-il une Marque aſſurée, diſoient-ils, à laquelle on puiſſe infailliblement diſtinguer une propoſition vraie, d'avec une qui ne l'eſt pas ?* Cette Marque s'appelloit CRITERIUM ; & celà avoit donné lieu à cette Queſtion, *y a-t-il un* CRITERIUM *auquel on puiſſe ſe fier.* Cette recherche a fait le ſujet des chapitres précédens. Après celà Sextus s'aviſe de demander, *Y a-t-il quelque* SIGNE *auquel on puiſſe reconnoitre une propoſition vraie, & la diſtinguer d'une fauſſe.* C'eſt la matiére qu'il traite dans les Chap. X. & XI.

Il eſt viſible qu'elle ne différe pas de celle qui l'a occupé, dans les Chapitres précédens ; Elle lui fournit ſeulement l'occaſion de dire des inutilités & de ſe répéter. *Il y a* SIGNE D'AVERTISSEMENT *comme la fumée l'eſt du feu ; Il y a* SIGNE D'INDICATION *comme le mouvement l'eſt de la vie, Il y a* SIGNE *de* DEMONSTRATION. *Mais de celui-ci les Sceptiques n'en conviennent pas.*

Ces Philoſophes ſe donnent d'abord pour des hommes circonſpects, qui ne cherchent que le ſolide, & qui par-là ſont difficiles à contenter ; Mais il faut bientôt connoitre que leur paſſion dominante eſt de diſputer ; & que le plus mépriſable verbiage leur fait plaiſir.

Sextus débute par une définition du *Signe*, qui lui fournit le plaiſir de pouvoir combattre avec avantage. *Le Signe, dit-il, eſt un Axiome définitif, Antécédent dans une bonne liaiſon, & qui dévelope le conſéquent.* Comme ſi on ne pouvoit pas mieux définir le *Signe*.

Ce qui n'eſt plus, comment pourroit il être Signe de ce qui eſt ? Un raiſonnement qu'on donne pour démonſtratif eſt compoſé de propoſitions ; On a ceſſé de prononcer la prémiére quand on vient à une ſuivante, celle-là ne peut donc pas être le Signe de celle-ci.

Qui a jamais prétendu que le ſon d'une prémiére propoſition fut le Signe & la preuve que le ſon de la ſuivante eſt vrai ? Quand on les écrit ne ſubſiſtent-elles pas enſemble l'une eſt l'autre ? Ne ſont elles pas toutes deux préſentes à un Eſprit qui ſent leur liaiſon ? *Ce qui eſt clair & connu n'a pas beſoin de* SIGNE *qui le manifeſte & le faſſe connoitre. Ce qui eſt obſcur ne peut pas être éclairci par un* SIGNE, *car qui dit Signe dit quelque choſe de* RELATIF, *& de rélatif à la choſe ſignifiée. Donc pour connoitre qu'une choſe eſt* SIGNE *il faut déja connoitre la* CHOSE QU'ELLE SIGNIFIE ; *tout comme pour connoitre qu'un homme eſt à la droite d'un autre, il faut voir en même temps, celui qui eſt à la gauche.*

Je ſens d'abord l'évidence d'un principe ; Dès-là, & par le moïen d'une force, que mon Eſprit tire de cette évidence, je paſſe à voir celle d'une conſéquence qui en découle ; Cette double évidence m'eſt préſente & éclaire en même temps deux Propoſitions que je me ſuis rendu familiéres. Par exemple 10 & 4 font 14 ; 6 c'eſt 2 & 4 ; 8 & 6 c'eſt donc 8, 2 & 4 ; 8 & 2. c'eſt 10, Donc 8 & 6 c'eſt 10 & 4. C'eſt donc 14. L'évidence coule de l'une de ces Propoſitions à l'autre & vient à les éclairer toutes.

Quand je me rends attentif à ces Minuties & à ces petites chicanes, je ne puis m'empêcher d'être ſurpris que les Sceptiques trouvent des admirateurs. On ne rencontre pas dit-on, dequoi ſe ſatisfaire dans les Syſtêmes de Platon, d'Ariſtote, d'Epicure, non plus que dans ceux des Modernes : Eh bien qu'on ne donne tête baiſſée dans aucun de ces Syſtêmes : Qu'on en examine les parties l'une après l'autre ; & ſi on y découvre du Vrai, qu'on le ſuive mieux que ces Auteurs ne l'ont fait & qu'on s'en ſerve pour aller loin. *Mais on eſt charmé des Sceptiques : Dès qu'on les a lûs, on ne ſent plus que du mépris pour ceux qui parlent déciſivement :* C'eſt aſſurément une belle preuve d'un eſprit dégagé de prévention que d'admirer les vétilles que je viens de rapporter.

Sextus revient à ſon grand argument, avec autant de hardieſſe que s'il l'alléguoit pour la prémiére fois. *Ce que vous donnés pour un* SIGNE, *avés-vous prouvé que c'eſt un* VRAI SIGNE ? *La preuve que vous en allégués eſt-elle convaincante ? Faites-le moi connoitre, &c.* Pour quoi diſtribuer un Livre en Chapitres ſi on ramène dans chacun d'eux les mêmes réfléxions.

Sextus finit ſon Chapitre XI. par cette objection qu'il ſe fait. *Les paroles dont je viens de me ſervir ſignifient elles quelque choſe, ou ſi elles n'ont point de ſignification ? Si elles ne ſont pas ſignificatives je n'ai rien avancé par-là, & je n'ai non plus ébranlé la certitude des Signes que ſi je n'avois abſolument rien dit. Si au contraire elles ſignifient quelque choſe, j'aifait voir moi même qu'il y a des Signes.*

A cette objection il répond par une douzaine de lignes de pur verbiage, qu'il termine en diſant, *qu'il faut demeurer dans le doute, & qu'on ne peut pas ſavoir s'il y a des Signes ou s'il n'y en a pas, puiſque de côté & d'autre on allégue des raiſons d'une égale force.*

Mais où eſt l'homme ſincére, attentif, & de bonne foi, qui ne ſente la foibleſſe de tout ce que Sextus vient d'alléguer, en diſputant contre les Signes ? & quand ſes raiſons auroient paru de quelque force, l'objection même qu'il ſe fait ne prouveroit-elle pas invinciblement, qu'elles ſe détruiſent d'elles mêmes, & qu'on en prouve la nullité par la maniére même dont on les établit ?

Chap. XII. & XIII. De la nature, & des ſentimens.

XIX. QUAND Sextus veut prouver qu'il n'y a point de démonſtration, il dit, *que pour s'aſſurer ſi une propoſition eſt néceſſairement liée avec une autre il faut avoir un moien incontéſtable pour connoitre cette liaiſon.* Or ajoute-t-il, *il n'y en a point de tel ;* Les Sceptiques en font une preuve, car ils doutent de tout ce qu'on donne pour Régle, & ils ont raiſon d'en douter.

Il y a peu de Chapitres où il ne ramene cette preuve, tantôt ſous une forme tantôt ſous une autre. A cette objection répétée, j'oppoſe une Réponſe qu'on a déja lûe. Mais ſi cette preuve a quelque force il s'enſuivroit que quand tous les hommes qui ſont ſur la Terre auroient vécu perſuadés, depuis un temps immémorial, de la Vérité d'un grand nombre de propoſitions, & vécu perſuadés ſans aucun mélange de doute, il ſuffiroit que dix ou douze perſonnes, ou par folie, ou par malice, s'aviſaſſent aujourd'hui de contredire ce qu'on a ouï univerſellement, & dès-là toutes les preuves tomberoient, parce qu'il ſeroit arrivé à dix ou douze de douter ou d'en faire ſemblant.

Ne diroit-on pas que toute la différence des Dogmatiſtes, d'avec les Sceptiques vient de ce que les uns diſent qu'on ne ſe trompe jamais, pendant que les autres ſoûtiennent que peut-être on ſe trompe

toûjours ? On ne prétend point que l'Homme ſoit un Etre aſſés heureux, pour paſſer toute ſa vie ſans ſe méprendre, ſur quelque ſujèt que ce ſoit. On prétend ſimplement que s'il lui arrive de ſe tromper, il peut auſſi revenir de ſon erreur, & tenir la différence d'une lumiére qui le convaine, d'avec l'Obſcurité d'une propoſition, ou d'avec l'inſuffiſance d'une preuve à laquelle il s'étoit trop facilement rendu.

Quand on dit, *Dès-qu'un homme s'eſt une fois trompé, il ne peut plus s'aſſurer, dans aucun cas, s'il ſe trompe ou s'il ne ſe trompe pas*, c'eſt tout comme ſi on diſoit, quelquefois on a ſoif & quelque fois on n'a aucune envie de boire; Donc on ne peut jamais s'aſſurer ſi on a ſoif ou ſi on n'a pas ſoif. On eſt quelquefois inquiet, donc on auroit beau être tranquille, on ne pourroit jamais ſavoir ſi on l'eſt effectivement, ou ſi on ne l'eſt pas; Quelquefois on ferme les yeux, & alors on ne voit point; Donc on ne peut jamais s'aſſurer ſi on les ouvre & ſi on voit. Donnons nous la liberté &le Droit dont Sextus uſe; Répétons les Réponſes comme il répéte les Objections.

Si la diverſité des ſentimens, en matiére de théorie, eſt une raiſon ſuffiſante pour engager un homme ſage à s'abſtenir d'affirmer ou de nier, & à demeurer en ſuſpens, ſans ſe déterminer pour aucun parti; la différence des ſentimens devra auſſi engager un homme ſage à ne faire aucun choix, quand il s'agit de délibérer ſur la conduite qu'on doit ſuivre, & qu'on demande ſi l'on doit faire une choſe, ou s'il vaut mieux faire tout le contraire. Il attendra donc de prendre un remède, que tous le Médecins s'accordent à le lui conſeiller; il attendra, pour choiſir un genre de vie, que tout le monde s'accorde pour le lui faire préférer à tout autre. Un homme ſage ſera-t-il moins circonſpect en matiére d'action qu'en matiére d'opinion ? Quoi ! Il n'aura garde de ſe déterminer au hazard ſur des opinions indifférentes; mais il prendra parti de cette maniére ſur ce qui a de grandes ſuites ?

Chicane de Sextus

XX. LA PASSION de diſputer s'étoit tellement emparée de Sextus, qu'il ſe laiſſe aller à des vétilles dont il ſeroit honte aux Dogmatiſtes. *Les Dogmatiſtes, dit-il, violent leur propre régle : Ils ne veulent pas qu'une bonne démonſtration ait rien de ſuperflu. Cependant quand ils alléguent pour exemple d'un Raiſonnement inconteſtable*, S'IL-EST JOUR IL FAIT CLAIR, OR IL EST JOUR, DONC IL FAIT CLAIR. *Voila une grande ſuperfluité, car ſi la prémiére propoſition eſt néceſſairement veritable, il ſuffit de dire* IL FAIT JOUR DONC IL FAIT CLAIR.

Cette Objection eſt favorable à ceux qui ſe déclarent pour la force de l'Evidence; Puis que la prémiére Propoſition ne paroit ſuperfluë, que par l'évidente liaiſon des deux ſuivantes. D'ailleurs elle peut être ſuperfluë ſans nuire. Et enfin ceux qui enſeignent les jeunes gens doivent choiſir des Exemples très-ſimples, pour commencer ſur eux l'application de leurs Régles, & ce ſera, en ſuivant la même méthode ſur des matiéres moins familiéres, qu'on leur en prouvera l'utilité.

S'il y a des Démonſtrations générales.

XXI. VOICI encore un autre Sophiſme qui marque aſſurément peu de bonne foi & qui porte le caractére d'un eſprit qui, ſans aucune inclination pour s'éclairer, n'a à cœur que de diſputer & que d'embarraſſer par des difficultés. *S'il y avoit*, dit-il, *des Démonſtrations, elles ſeroient ou générales, ou particuliéres. Il n'y a n'y démonſtration générale, ni démonſtration particuliére; Donc il n'y en a point.*

Il n'y a point de Démonſtration générale ; Car toute Raiſonnement eſt compoſé de propoſitions qui éxiſtent, & tout ce qui éxiſte n'eſt pas général mais ſingulier. On a preſque honte de répondre à ces Equivoques qui ſont de vraies *pagnoteries*, & on abandonneroit ces Objections, ſi celui qui les a propoſées n'étoit pas un des plus illuſtres Sceptiques qui ait jamais paru. Quand je prononce le mot d'*Homme*, ce ſon eſt un ſon ſingulier, & loin d'être tous les ſons, il n'eſt pas même deux ſons ni deux mots, mais cela n'empéche pas que ſa ſignification ne ſoit éxactement applicable à un très-grand nombre de ſujèts, & à tout autant qu'il y a d'hommes. Le nom de ſoleil ne s'applique qu'à un ſeul ſoleil, mais s'il y en avoit pluſieurs il s'appliqueroit à pluſieurs. Sextus qui emploie pluſieurs Chapitres à bien déterminer la ſignification des termes dont les Sceptiques ſe ſervoient, auroit extravagué en ſe donnant ce ſoin, s'il n'avoit pas reconnu que le ſon d'un mot & ſa ſignification ſont deux choſes différentes. Quelque Raiſonnement qu'on faſſe, chacune des propoſitions, qui en fait une partie, eſt une propoſition, & non pas deux propoſitions, ni dix propoſitions. Mais cela n'empeche pas que ſa ſignification ne ſoit autant applicable à deux & à dix mille qu'à une ſeule. Quand on auroit dit à Sextus " la définition que " vous venés de me propoſer, m'apprend dans quel " ſens je dois prendre vôtre expreſſion, dans ce " moment, mais elle ne définit point le terme dont " vous vous ſervirés dans un quart d'heure; car ce " ſera un autre terme & non pas le même : Il n'y " a point de Définition générale, tout autant de " mots que vous prononcés, ce ſont tout autant de " Mots, dont il faut réiterer la définition, il auroit aiſément répondu & ſa réponſe auroit fait ſentir le foible & le ridicule de l'objection qu'il " vient de propoſer.

S'il y en a de particuliéres.

XXII. APRES avoir entrepris de prouver par ce beau raiſonnement, qu'il n'y a point de Démonſtration générale il ajoûte, qu'il n'y en peut pas avoir de particuliére ; car, dit-il. *Les propoſitions qu'on poſe pour principes pour en tirer une concluſion & qu'on appelle les* PREMISSES *ne ſont pas, ſi elles ſont ſeules, une Démonſtration, parce qu'il faut conclure afin de pouvoir dire qu'on a démontré. Mais ſi la Concluſion eſt eſſentielle à la Démonſtration, il n'y a point de démonſtration ;* & il le prouve ainſi. *Un Raiſonnement n'eſt point démonſtratif s'il eſt compoſé de parties incertaines. Or la concluſion n'eſt pas certaine, car ſi elle l'étoit on n'entreprendroit pas de la prouver.*

Quelque habitude que je ſuppoſe dans Sextus à s'éloigner de l'Evidence & à fermer les yeux à la lumiére, il n'eſt pas en mon pouvoir de comprendre qu'il ne s'apperçût qu'une Propoſition perdoit de ſon Obſcurité, par l'éxplication qu'on en donnoit ; Elle étoit obſcure avant que d'avoir été éclaircie, & ne faiſoit plus d'embarras après l'éclairciſſement. C'eſt ainſi qu'une propoſition qui paroit d'abord incertaine & obſcure & porte le nom de Queſtion, devient claire & certaine dès-qu'on a ſçû la placer à la ſuite de quelques autres qui l'éclairciſſent ; & qui la font devenir Concluſion.

Il faut dire la même choſe de ce qu'il ajoute, *ſi la Concluſion faiſoit une partie de la démonſtration, elle ſe prouveroit elle même* : Une Démonſtration eſt compoſée de deux parties, des preuves & de ce que les preuves établiſſent. La concluſion que les preuves établiſſent ſe trouve établie par là, & n'eſt pas ſa preuve à elle-même.

Réfutation.

XXIII. APRES cela il revient à ſon argument favori & continuel. *Une Démonſtration eſt compoſée de propoſitions, il n'y a aucune propoſition certaine, car il n'y en a aucune de la certitude de laquelle tous les hommes, ſans éxception, conviennent, il n'y en a donc point qu'il ne faille prouver, l'on demandera les preuves de la 3. puis celles de la 4. & ainſi à l'infini.* On a déja ſuffiſamment répondu à ce Sophiſme.

Subterfuges.

XXIV. Quand on oppoſoit aux Sceptiques. *On vous avés prouvé qu'il n'y a point de Démonſtration, ou vous ne l'avés pas prouvé ; Si vous ne l'avés pas prouvé, nos preuves ſubſiſtent, & il y a des Démonſtrations ; Si vous l'avés prouvé, vous avés donc prou-*

vé

vê quelque chose, & par conſéquent encore il y a une Démonſtration, ils répondoient. *Nous avons ſeulement rendu vraiſemblable qu'il n'y a pas de démonſtration. Nous avons auſſibien vos preuves, nous les avons rendues douteuſes.* Mais en répondant ainſi ils éludoient ſeulement la retorſion par laquelle on les attaquoit, & ils ne ſe tiroient d'affaire que pour un moment; car s'il eſt ſimplement vraiſemblable qu'il n'y a pas de Démonſtrations, il eſt auſſi vraiſemblable qu'il y en a: Vous vous déclarés pour une vraiſemblance j'ai autant de droit de me déclarer pour l'autre: Vous prenés le parti de dire qu'il n'y en a point, & moi celui de dire qu'il y en a. J'ai, continuerois-je, un grand avantage ſur vous; Je prétens que l'évidence porte ſa preuve en elle-même; J'y reconnois une force convaincante. Vous qui n'étes pas dans ce ſentiment, quand je vous demande d'où vient que vous n'y étes pas, & par quelles raiſons vous le combatrés, vous étes obligé de m'en alléguer, & comme vous ne m'en pouvés point alléguer qui ſoit ſure par elle-même (car vous n'en reconnoiſſés point de telle) vous n'en pouvés alléguer aucune à laquelle je doive me rendre, avant que vous l'aiés fortifiée par une autre. Vous voila donc dans l'impuiſſance de prouver rien contre moi & d'ébranler mon évidence, au lieu que l'EVIDENCE eſt pour moi *preuve par elle-même*. Vous ne prouvés votre prétendüe égalité de vraiſemblance ni à vous ni à moi; Mais mon Evidence eſt pour moi une preuve ſure; Vous ne ſavés ſi vous avés raiſon, ou ſi vous avés tort de vous refuſer à mes preuves; Mais pour moi je ſens que j'aurois tort de ne m'y rendre pas.

Les Sceptiques ſe rabattent à dire qu'il y a de côté & d'autre égalité de vraiſemblance; Mais le contraire faute aux yeux, & je ne conçois pas comment ils oſeroient le nier; Car puiſque, de leur propre aveu, une premiére preuve a beſoin d'une ſeconde, ſans quoi on doit la compter pour rien, & que celle-ci n'a pas moins beſoin d'être ſoûtenue par une troiſiéme, & ainſi à l'infini; quelque grand que ſoit le nombre des preuves qu'un Sceptique aura enteſſé, il eſt viſible qu'il n'a rien avancé & qu'il lui reſte à faire incomparablement plus qu'il n'a fait, pour donner, à ce qu'il avance, quelque probabilité. Mais pour ce qui eſt de nous, au moins nous ne nous contrediſons pas nous mêmes; Nous reſpectons l'évidence, c'eſt une lumiére qui nous éclaire par ſa propre force, elle n'a pas beſoin qu'une ſeconde vienne à ſon ſecours pour nous éclairer, & pour nous faire voir: Elle répand donc, pour le moins, une grande vraiſemblance ſur les Propoſitions pour leſquelles nous nous déclrons: Mais quand un Sceptique en allégue une contraire, il eſt par ſes principes, dans une abſoluë impuiſſance de lui donner de la probabilité.

Citation de Mr. le Clerc.

XXV. J'AI crû que je ſerois plaiſir à mon Lecteur de mettre ici ſous ſes yeux ce que Mr. Le Clerc remarque ſur ces deux Chapitres de Sextus (B. A. & M. Tom. XIV. partie p. 77.) „ Si „ les Sceptiques *dit-il*, à qui Sextus en veut principalement, ne pouvoient rien conclurre par un argument, dont on ne pouvoit nier ni la Majeure, „ ni la Mineure, en aucun ſens, ni trouver rien à „ redire dans la Conſéquence, par quel argument „ Sextus pouvoit-il prouver, ou au moins rendre „ probable qu'il n'y a point de démonſtration? Si „ ſes argumens ſont ſuffiſans pour faire douter, c'eſt „ en vertu des régles de la démonſtration qu'il attaque; Mais pour ne pas tomber dans les principes des Dogmatiſtes, il convient qu'il ſe pourroit „ faire que tout ſon raiſonnement fut faux. Cela „ étant ainſi Sextus prenoit une peine fort inutile de „ faire un livre de cette ſorte. Qui, dans la vie „ commune, voudroit entendre de longs diſcours que „ l'on avoüeroit être tout-à-fait faux ou incertains? „ Perſonne aſſurément. Il eſt moins pardonnable, en „ des choſes ſpéculatives, de ne rien dire que de „ doureux où rien n'oblige de parler. Mais c'eſt „ dira-t-on pour rabattre l'orgueil des Dogmatiſtes, „ comme notre Philoſophe le dit ſouvent. Peut-on eſpérer de rabattre lorgueil des Dogmatiſtes, „ par des diſcours, que l'on avoüe pouvoir être „ entiérement faux? N'eſt ce pas s'accuſer ſoi même d'une très-grande indifférion? Tout cela „ roule dans le fond ſur ce principe que nous n'avons „ aucune marque à laquelle nous puiſſions nous aſſurer de la Verité. C'eſt pourquoi nous ne „ nous arrêterons pas aux vaines ſubtilités de Sextus.

„ Les Stoïciens avoient raiſon de dire aux Sceptiques, ſi vous pouvés démontrer qu'il n'y a „ point de demonſtration, vous prouvés par là „ même qu'il y en a une, & ſi vôtre raiſonnement „ n'eſt pas démonſtratif il y a une démonſtration, „ puis que vous ne prouvés pas qu'il n'y en a point. „ Ainſi ſoit que vous le prouviés, ſoit que vous ne „ le prouviés pas, il y a une démonſtration. Ils „ parloient ainſi pour ſe moquer des Sceptiques, & „ il faut avouer que Sextus s'embarraſſe lui même, „ pour ſe tirer de cette raillerie. *Il ſe peut faire* dit-il entre autres choſes, *que comme les remédes des purgatifs ſortent avec les matiéres qu'ils pouſſent „ hors du Corps, de même les démonſtrations oppoſées „ aux raiſonnemens, qu'on nomme ainſi, ſe renferment elles-mêmes avec ceux qu'elles détruiſent; car „ cela n'eſt point abſurde puiſque cette expreſſion, Tout „ eſt faux, non ſeulement détruit toutes les autres, „ mais encore elle même.* Mais s'il étoit vrai qu'on „ peut parler ainſi, cette propoſition *Tout eſt faux*, „ ne pourroit s'entendre d'elle même; car ſi elle „ étoit fauſſe; il y auroit au moins quelque choſe „ de vrai, au contraire ſi elle s'entendoit d'elle même, elle renfermeroit une contradiction, qui revïendroit à celle-ci; Il eſt vrai que tout eſt faux „ ſans en éxcepter la propoſition qui l'affirme. Elle „ ſeroit en même temps vraie & fauſſe. Sextus répond enſuite à l'argument des Stoïciens, qu'il „ feint, comme je crois, de ne pas entendre, & qu'il „ explique comme ſi les Stoïciens aſſuroient dogmatiquement qu'il y a & qu'il n'y a pas de démonſtration, au lieu que c'étoit ſeulement un argument *ad hominem* contre les Sceptiques.

De la ſomme d'idées qu'on doit tenir avec les Sceptiques.

XXVI. SI UN Sceptique s'avïoit de me dire; Nous avons nôtre retour tout prêt. Prouvés moi qu'il eſt poſſible d'établir quelque verité. Je vous déclare par avance, que ce ne ſera pas une légére entrepriſe, comme nous faiſons profeſſion de ne point reſpecter l'évidence, ou de ne l'avoir point connuë, & de ne ſavoir ce que c'eſt, vous aurés beau nous dire que vos principes ſont la Lumiére même, nous ne vous en croirons point ſur vôtre parole, nous vous demanderons preuve ſur preuve, nous ne nous laſſerons jamais d'en demander, préparés vous d'en entaſſer à l'infini. Si un Sceptique me tenoit ce langage, ma replique ſeroit toute prête. Vous m'avertiſſés, dirois-je, que vous ne vous rendrés jamais; Après un tel aveu il faudroit que je fuſſe le plus fou des hommes, pour entreprendre de me fatiguer inutilement. Les perſonnes raiſonnables font trop d'honneur à ces gens-là, quand ils ont la complaiſance ou la foibleſſe, de vouloir raiſonner avec eux, & je ne fai s'ils n'ont point tort de leur faire cét honneur, c'eſt juſtement vouloir entretenir le fou dans ſa folie. Un déterminé Sceptique & obſtinément aſſermi dans ſon hypothéſe, eſt un homme digne d'un ſouverain mépris. L'interêt du genre humain demande qu'on tourne le dos à ces malheureux.

Pourquoi donc me dira-t-on, diſputés vous vous même avec eux? Je répons que quand j'ai entrepris d'écrire contre le Scepticiſme, je m'y ſuis porté par deux motifs. J'ai voulu aider à mes Lecteurs à réfléchir ſur l'éxcés des égaremens où l'eſprit humain

peut ſe laiſſer aller, dès qu'il préfére le plaiſir de ſuivre quelque fantaiſie à l'amour ſincére de connoître la Vérité & de la ſuivre. J'ai crû de plus qu'on pouvoit utilement préſenter, à ceux qui ne ſe ſont pas encore abandonnés au Pyrrhoniſme, des préſervatifs pour s'en garantir. J'ai même crû qu'il étoit poſſible de ramener ceux qui ſe ſont laiſſé ſurprendre, & que quelques ſophiſmes ont éblouïs, mais qui ne ſont pas encore affermis dans l'opiniatreté. J'ai remarqué que de certains airs de hauteur, de ſigeſſe & de raſinement, que les Sceptiques ſe donnent, leur attirent des admirateurs & des partiſans, & dès-là j'ai penſé qu'il ne ſeroit pas inutile de développer les cauſes de cette maladie d'eſprit, parce qu'on ſe garantiroit de ſa contagion quand on connoîtroit à quel point elle rend mépriſable.

De la force des Syllogiſmes.

XXVII. LORSQUE Sextus, en éxaminant l'utilité des Syllogiſmes, pour en détruire toute la force, s'aviſe de dire, que *ſi les Prémiſſes prouvent la Concluſion, & ſont des cauſes qui la font paſſer de l'état d'incertitu e à celui de certitude, il faut que pour produire cet effet, elles éxiſtent, car ce qui n'eſt pas n'agit point, & ce qui a ceſſé d'être a ceſſé d'agir. Or les prémiſſes ne ſont plus quand la concluſion commence à paroître. Elles n'en ſont donc point les cauſes, elles n'ont aucune efficace ſur elle.* Tout homme qui veut penſer, au lieu de ſe faire uniquement un plaiſir de parler, ſans attention à ce qu'il dit, ne s'imaginera jamais qu'on ait regardé le ſon des prémiſſes comme cauſe de celui dans lequel la concluſion a été énoncée. La ſignification des ſons, les idées qu'on y attache, ſubſiſtent dans l'eſprit, dans le temps que la concluſion s'y préſente, & c'eſt par la comparaiſon que l'eſprit fait de ces Idées, qui lui ſont préſentes en même temps, que l'évidence des unes diſſipe l'obſcurité des autres.

Cauſes du Scepticiſme.

XXVIII. IL EST naturel de demander comment on vient à ces éxcès? Les Sceptiques parlent d'abord aſſés raiſonnablement, & témoignent une grande appréhenſion de ſe tromper; Sextus en particulier paroît dans ſes prémiers Chapitres fort en garde contre les équivoques; Comment donc ſe peut-il que lui & ſes ſemblables ſe laiſſent aller à des Puérilités? Eſt-il croiable qu'on débute par former le deſſein de contredire tout généralement, & de jetter ſur le papier tout ce qui viendra dans l'eſprit pourvû qu'il ait un air d'objection? Je ne le crois pas. Mais quand on prend quelque inclination pour le Scepticiſme, on n'e s'apperçoit pas d'abord juſques où l'on ira. Un genie trop vif, un eſprit trop impatient, un homme qui ne con'uit pas ſes études avec ordre, ſe trouve embarraſſé par la multitude des ſentimens dans leſquels les auteurs ſe ſont partagés. Ainſi même pour n'avoir pas étudié avec aſſés de circonſpection, & n'avoir pas aſſés éxaminé, en faiſant la revuë de ſes Idées, en trouve d'oppoſées les unes aux autres: La deſſus l'Inquiétude le ſaiſit, il deſeſpére de pouvoir arriver à la Certitude; Il a enſuite occaſion de s'entretenir avec quelque homme d'étude qui l'affermit dans les Idées, s'il s'en félicite, il ſe compte dès-là diſpenſé de prendre beaucoup de peine: Son goût le porte à lire, & à parler de ſcience, il n'eſt pas faché de briller parmi les gens de lettres, il a trouvé un moien aiſé d'arriver à ſon but. Le ſoin d'éxaminer qui eſt ſi long & ſi pénible, ne retardera plus ſes lectures; il remplira ſa mémoire d'un beaucoup plus grands nombre de choſes, & par-là il ſe mettra en état de parler ſur plus de ſujets. Il ſera encore diſpenſé de la néceſſité d'étudier par ordre, il ſuivra ſon goût & ſon humeur, & il lira indifféremment tout ce qui ſe trouvera ſous ſa main. Pour ce qui eſt de l'éclat & de la reputation il en a trouvé le chemin. Dès qu'il aura acquis une facilité à s'éxprimer, & qu'il ſe ſera formé à l'habitude de contredire, il n'y aura point de Verité ſi bien établie, il n'y aura point de Principe ſi ſur, & de conſéquence ſi néceſſaire, qu'il ne trouve moien d'attaquer & d'affoiblir aux yeux de quelques-uns. De ſon côté il ſera invulnerable; Ne prenant point de parti il n'y aura pas moien de combatre ſes Hypothéſes. Il ſe donnera pour un homme qui a plus éxaminé que qui que ce ſoit, & qui, outre l'avantage du Diſcernement, a encore celui de la Modeſtie, & ſe diſtingue de tous les autres, en ce qu'il oſe avoüer ſon ignorance, & qu'il a aſſés de bonne foi pour faire cét aveu. Un homme dont le Coeur s'eſt une fois rendu à ces appas, prend le parti de douter & de demeurer en ſuſpens; Là-deſſus on lui demande ſi ſon doute eſt univerſel; Suppoſons lui quelque petit reſte de bon ſens & de bonne foi, il répondra, ſi vous voulés, qu'il s'en faut peu, mais il avouera pourtant qu'il s'en faut quelque choſe. Il éxceptera quelques Notions Communes; Il dira *qu'il eſt, qu'il penſe, qu'il parle, qu'il lit, qu'il écrit*; Il reconnoitra que le *Tout eſt plus grand que ſa Partie, qu'un & un ſont deux, que la douleur eſt différente au plaiſir, l'état de maladie de celui de ſanté.* Mais il n'aura pas plûtot fait ces aveux à un homme qui ſait raiſonner, qu'on le menera loin. Toutes ces propoſitions, lui dira-t-on, que vous venés d'avoüer & d'autres encore, ſemblables à celles-là, dont vous tomberiés d'accord, ſi on vous le demandoit, d'où vient que vous en êtes perſuadé? Conſultés-vous & vous ne pourrés pas douter que le ſentiment d'une évidence qui y brille, qu'une lumiére avec laquelle elles ſe préſentent, ne ſoit la cauſe de vôtre perſuaſion, & n'ait la force de vous convaincre. Mais prenés y garde, continuera-t-on; Si vous voulés être d'accord avec vous même, je vous ferai tirer de ces prémiéres notions des conſéquences ſi évidemment liées avec elles, qu'il faudra néceſſairement que vous reconnoiſſiés les ſecondes, dès que vous aurés reconnu les prémiéres. Avec de la patience, de l'attention, & un éxamen circonſpect, vous irés de conſéquence en conſéquence, & vous aurés le plaiſir de voir vos connoiſſances croitre au delà de ce que vous auriés eſperé. A force de vous rendre attentif à une prémiére conſéquence, & de vous arréter à ſentir ſa liaiſon avec le principe évident dont vous la tirés, elle vous deviendra auſſi familiére que ce principe, elle en aura toute la clarté, l'évidence, la certitude; & dès-là elle vous ſervira à découvrir de nouvelles conſéquences, & à vous en aſſurer; Celles-ci auront enſuite le même fort & la même efficace. Alors un homme qui a pris ſon parti, qui eſt réſolu de douter, & de s'abandonner au plaiſir continuel de contredire, revoque ce qu'il avoit d'abord accordé, dès-qu'il s'apperçoit qu'on peut s'en ſervir contre lui avec tant avantage. *Deux fois deux ſont-ils quatre?* Quand vous me demanderés s'il me paroit ainſi, je vous répondrai qu'oui, dira-t-il, mais dès-que vous me demanderés, ſi cela eſt vrai je vous avouerai que je n'en ſai rien. *Le niés-vous?* Non: *L'Affirmés-vous?* Non: Je n'affirme & ne nie rien. *D'ou vient cela?* C'eſt que je n'affirme & ne nie rien ſans preuve! C'eſt que je ne me rends à aucune preuvé qu'elle ne ſoit bien établie. Pour me convaincre d'une ſeconde, il en faut emploier une troiſiéme, & pout celle-ci il faut une quatriéme & ainſi à l'infini.

Quelle étrange fantaiſie! Qu'elle opiniatreté! Vous vous trompés, diront-ils, ce n'eſt pas Fantaiſie ce n'eſt pas Opiniatreté, car j'ai des raiſons à oppoſer à tout ce que vous m'allégués pour très-ſûr, & pour très-évident. *Ces raiſons ſont Chimériques.* Il n'y a pas moien repliquent-ils d'en trouver de ſolides, ni qui approchent de l'être, & pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur ce que je viens de rapporter. Mais nous avons vû que ce ne ſont que des vétilles mépriſables.

De l'utilité des Définitions.

XXIX. C'EST de cette maniére encore que les Sceptiques combattent les Définitions. *Ce que vous en dites.*

définissiez vous le connoissiez avant que dele définir, ou vous ne le connoissiez pas. Si vous ne le connoissiez pas, comment pouvez-vous le définir? Et si vous le connoissiez déja, la Définition eſt ſuperflue. De dire que vous définiſſiez en faveur des autres, ce n'eſt rien dire, car ce que vous avez connu ſans le ſecours d'une définition, ne pourront-ils pas le connoître de la maniére que vous l'avez connu?

D'où vient donc que *Sextus* commence ſon Ouvrage par tant de Définitions? *Sextus* veut ſe faire des Diſciples, *Sextus* veut ſe ménager des échapatoires, *Sextus* veut paroître d'accord avec lui même, & ſouhaite de ſe faire entendre; voila pourquoi il définit. Mais quelle folie, quelles ſuperfluités? En avoit-il beſoin, & les autres en avoient-ils plus beſoin que lui? Imaginés vous un homme qui, par des complaiſances, par des bons offices, par une conformité d'humeur, s'eſt emparé de l'amitié de *Sextus*. Il apprend que *Sextus* a écrit, il en eſt charmé, il le prie inſtamment de lui vouloir faire part de ſes Compoſitions, il s'impatiente de les lire; Il les reçoit & il les lit. *Sextus* ſurvient comme il en eſt à la quatriéme page, & cét ami lui demande, d'où vient qu'il n'entre pas d'abord en matiére, au lieu de tenir par ſes définitions ſon lecteur dans l'impatience. Penſés-vous que *Sextus* n'eût point juſtifié ſa Méthode, qu'il n'eut point parlé de la néceſſité où il étoit de définir, qu'il n'eut point fait connoitre les uſages qu'on pouvoit tirer de ces précautions? Penſés-vous qu'il ſe fut contenté de lui dire? *Quand je compoſois ainſi, je vous avoué que je ne me mettois pas en peine de ce que j'écrivois, & comme je ne ſai pas s'il eſt Vrai ou s'il eſt faux, je ne ſai pas non plus ſi ma Méthode eſt bonne ou ſi elle ne vaut rien, ſi elle eſt utile à mon but, ou ſi elle lui eſt contraire.* N'auroit-il pas plutot dit? Les Sceptiques ſont humains (comme il parle au dernier Chapitre de ſon Livre,) & leur inclination obligeante les porte à épargner de la peine à leurs Lecteurs; Il n'étoit pas juſte que je leur laiſaſſe découvrir, à force d'attention, ce que je prétens exprimer par les termes dont je me ſers, ni que je les expoſaſſe, par ma négligence, au risque de m'attribuer des penſées toutes contraires à celles que j'ai.

Je ſerai à peu près le même Raiſonnement ſur les définitions en général & je dirai 1. Que l'Eſprit humain, par le moïen de ce qu'il connoit déja, parvient à découvrir ce qu'il ignoroit, ou à connoitre plus éxactement & plus diſtinctement ce qu'il ne connoiſſoit qu'en partie. 2 Il a beſoin d'aſſembler pluſieurs Idées pour parvenir à la connoiſſance d'un ſujet compoſé. 3 Il acquiert ces idées l'une après l'autre, il les aſſemble enſuite, il les lie, & il éxprime cét aſſemblage par une *Définition*. Cette Définition lui eſt ſouvent utile à lui-même, parce qu'elle lui préſente le ſujet auquel il veut penſer, & fixe lequel il veut raiſonner, plus développé que s'il l'éxprimoit dans un ſeul mot, & ſi lui même, qui s'eſt rendu ce ſujet familier, ſe trouve bien de cette Méthode, à plus forte raiſon fera-t-il utile pour les autres de le voir ainſi développé dans ſa définition.

Les Définitions peuvent être imparfaites sans être fauſſes.

XXX. QUAND Sextus ajoute, *qu'incertains ſi un ſujet ne renferme rien au-dela de ce que ſa Définition éxprime, nous ne pouvons point nous aſſurer ſi cette Définition lui convient en effet*, il confond viſiblement une Définition complétte avec celle qui ne renferme rien de faux. Les Sceptiques aiment à ſuppoſer qu'on ne ſait rien, pendant qu'on ignore quelque choſe, c'eſt un de leurs Sophiſmes perpétuels.

Des Exemples d'erreurs n'eſpondent pas le Pyrrhonisme.

XXXI. ALLEGUER, comme il fait, des éxemples de Définitions qu'on a données, pour éxcellentes & qui ne le ſont pas, c'eſt alléguer ce qui ne fait rien à ſon but. *Il eſt arrivé de ne définir pas bien! Donc il eſt inutile de définir*; Donc on eſt en droit de ne recevoir pour vraies aucunes définitions. Ce raiſonnement pourroit ſeul ſuffire pour découvrir le caractére outré des Sceptiques, qui eſt certainement très-éloigné de la juſteſſe, de la modeſtie, & de la circonſpection néceſſaire pour raiſonner juſte.

Sextus eſt fondé à rire de la définition de l'homme donnée par Ariſtote comme un modéle. Voici ce que j'en ai dit dans ma Logique Part. I. Sect. III. Chap. V. " La Célébre définition de l'homme par *Animal Raiſonnable*, qui étoit le Chef ,, d'œuvre de leur Art, prouve aſſeurement qu'ils ,, n'étoient eux-mêmes guére raiſonnables.

,, Tout homme qui va chés un Philoſophe pour ,, apprendre à ſe connoitre, & qui lui demande ce ,, que c'eſt que l'homme, à déja l'Idée d'un Etre ,, qui mange, qui dort, qui ſe promène, & qui ,, tant bien que mal, penſe & parle avec quelque ,, ſuite. De ſorte qu'en lui apprenant que l'homme ,, eſt un Animal Raiſonnable, on lui repéte obſcu- ,, rément ce qu'il ſavoit déja. *Que'eſt ce qu'animal?* ,, C'eſt une ſubſtance vivante & loco motive. *Qu'eſt ce que vivant?* C'eſt ce qui ſe nourrit & a en ſoi ,, un principe d'activité, *Qu'eſt ce que loco motive?* ,, C'eſt la faculté de ce qui ſe meut & ſe porte de ,, ſoi-même d'un lieu à un autre; Ainſi ces grands ,, mots ſe réduiſent à rien ou à peu de choſe, mais ,, ces termes vagues étoient propres à nourrir les ,, Diſputes, car combien de Diſtinctions ne falloit-il ,, pas ſeulement pour développer l'ambiguïté du mot ,, de Raiſonnable, & pour faire convenir que les ,, plus ſimples & les plus ſtupides participent à cette ,, qualité.

Sextus s'éxprime avec plus de vivacité. *Qu'il me ſoit permis*, dit-il, *de m'égaier un peu; Repréſentés-vous un homme qui cherche un Cavalier qui méne avec lui un Chien, & qui, pour en demander des nouvelles à une perſonne qu'il rencontre, s'adreſſe à lui en ces termes. O animal raiſonnable, mortel capable d'entendement & de Science, n'avés vous point rencontré un animal viſible, qui a les ongles larges & capable de Science politique, aiant ſes jointures affermies ſur un animal mortel, doüé de la faculté de hennir, & qui méne avec lui un animal à quatre piés propre aux aboyement? Qui ne reconnoitra, ajoute-t-il, pour un éxtravagant un homme qui, par ces Queſtions & par ces Définitions en redoublera un autre à garder le ſilence, quoi qu'il ne l'interrogeât que ſur des ſujets très-connus.*

La définition de l'homme donnée par Ariſtote ne peut point paſſer pour un modéle; mais pour n'avoir pas ce mérite, il ne s'enſuit pas qu'elle ſoit fauſſe, ni qu'on ſoit fondé à la regarder comme telle, ce que Sextus devroit prouver pour appuïer ſes doutes.

De la Définition des mots.

XXXII. SEXTUS ſe donne le plaiſir de tout attaquer: Il ſuffit que les autres faſſent une choſe pour y trouver à redire, quoi qu'il la faſſe lui-même. Il attaque juſques au ſoin qu'on ſe donne de définir les mots & d'en diſtinguer les différentes ſignifications: *En tout cela*, dit-il, *il n'y a rien de ſur* Il n'eſt pas poſſible de rien avancer de plus hardi: Quoi j'ignorerai qu'elle idée j'attache à un mot, & je ne ſerai pas ſûr du ſens que je lui donne moi-même. Ho! dit-il, *Il faut qu'une Science ſure ſoit ſur des objets immuables: Or les mots ne le ſont pas, & leur ſignification change.* Cette objection auroit de la force contre celui qui concluroit qu'un mot a toujours eû un certain ſens, parce qu'il l'a eu une fois. Mais ſi une fois on lui a donné un certain ſens, il ſera éternellement vrai qu'on le lui a donné alors, & il n'eſt nullement néceſſaire que je ſois aſſuré qu'un mot ne changera jamais de ſignification, pour ſavoir qu'aujourd'hui je m'en ſers, à deſſein de lui faire ſignifier telle & telle choſe.

Cavaliére de Sextus.

XXXIII. QUELQUE Chapitre de Sextus que je liſe, il me ſemble que je lis, les argumens d'un homme qui s'eſt préparé à attaquer une Théſe dans une Diſpute publique, lorſque les propoſitions, dont le Répondant entreprend la défenſe, ſont d'une nature à ne pouvoir pas être renverſées par des

arguments solides, on se rabbat sur des subtilités, & souvent sur des équivoques ; on tâche d'embarrasser un Répondant, par quelque difficulté à laquelle il ne s'attend pas, on la présente sous différentes formes : On contrefait l'homme opiniâtre : On fait semblant de n'avoir pas compris le vrai sens d'une Réponse, afin de lui en donner un qui donne lieu à de nouvelles Instances. Un jeune Etudiant se donne d'abord ces soins, par une espéce de jeu ; Il n'a pas assés de présomption pour s'imaginer qu'on ne sauroit donner des solutions suffisantes à ses Objections. Dans la suite du temps, à proportion qu'il s'affermit dans la bonne opinion de sa capacité, ou qu'il n'aime pas le Répondant contre qui il dispute, à proportion du plaisir qu'il trouveroit à le couvrir de honte, il se flatte qu'on ne lui répondra qu'imparfaitement, & il vient à s'imaginer qu'en effet on lui a mal répondu. Cette habitude se répand quelquefois, & peut-être plus qu'on ne pense, sur toute la vie ; & de là tant de Critiques puériles; on prétend avoir relevé les fautes d'un Auteur, par des Remarques qu'un homme veritablement sensé auroit honte de proposer pour Objections dans des Disputes Académiques, & c'est tout dire. De même encore tant de brochures ; & même tant de Systemes : Dans les différentes Communions qui partagent les Chrétiens ; Chacun se présente sur la scéne, comme un Athléte invincible, & tantôt donne, pour preuve démonstrative, des arguments dont on a vingt fois démontré l'extréme foiblesse, tantôt il répond à un argument de ses adversaires, par un mot qui ne signifie rien, & donne pour excellente une réponse cent fois refutée. L'Esprit de dispute dans lequel la Vanité des jeunes gens, & leur cœur plein d'envie, & porté à la contradiction, les fait entrer si aisément, & que les Pedans nourissent avec tant de Zéle & tant d'efficace par leur Méthode d'enseigner & par leur exemple, est une des principales sources de tous les Maux qui ont inondé les Sciences.

Chap. XIX. du Tout & de ses parties.

XXXIV. QUAND on veut alléguer quelques Notions Communes, quelque Principe sur lequel on ne peut pas s'imaginer que le plus déterminé Sceptique ose former des Doutes, on a coutume d'alléguer celui-ci comme un des plus incontestables, LE TOUT EST PLUS GRAND QUE SA PARTIE : Mais *Sextus* entreprend de faire voir qu'on ne fait ce que c'est que TOUT & que PARTIE, & qu'on n'a là-dessus que des Idées pleines de contradictions. *Vous dites qu'une longueur de dix toises renferme dix parties, chacune longue d'une toise : Mais dés que vous en aurés oté une il n'en restera que* NEUF. *La neuviéme de ces neuf ne sera donc plus contenue dans le Tout précédent, car neuf est un autre Tout que* DIX. *Il n'est donc pas vrai qu'il contenoit la* DIXIE'ME *& la* NEUVIE'ME.

De plus DIX *contient huit aussi bien que* NEUF. *Il contient* SEPT *aussi bien que l'un & l'autre de ces deux nombres. Ainsi dix contiendra déja* UN, NEUF, HUIT *&* SEPT. *Continués à faire le dénombrement vous trouverés que* DIX *renferme cinquante.*

Je ne fai s'il se trouveroit aujourd'hui des gens d'humeur à soûtenir ces puérilités, & à vouloir briller par ces équivoques. Il en faut pourtant venir-là pour ébranler la Certitude de la Notion que je viens de citer, & les autres Verités qui roulent sur des nombres, & puisqu'il n'en faut pas moins pour les ébranler, c'est assés dire qu'elles sont inébranlables.

Les Sceptiques faisoient profession de ne vouloir prendre aucun parti parce, disoient-ils que, sur chaque Question il y a autant de raisons en faveur du pour qu'en faveur du contre. Mais figurés vous deux hommes dont l'un vient de vous faire le même raisonnement que *Sextus*, l'autre au contraire s'énonce de cette maniére, DIX *est un* TOUT *qui renferme plusieurs* PARTIES. *Partageés-le en deux, trois, quatre portions, comptés chaque portion, pourvû que vous ne comptiés qu'une fois la même, leur somme égalera toujours le Tout, & cela aura lieu, quelque tout que vous trouviés à propos de partager, & quelque partage que vous en fassiés.* Oseroit-on dire qu'il n'y a aucune différence entre ces deux Raisonnemens, par rapport à la Certitude, & que si l'on s'y rend attentif, on trouvera que l'un est aussi vraisemblable que l'autre, & ne se croira-t-on pas en droit de dire sur le prémier ce que Sextus lui-même remarque sur les Sophismes, quand il les compare à ces tours de main, où l'on est persuadé qu'il y a de l'illusion, quoi qu'ils paroissent réels, & qu'on n'en connoisse pas l'artifice.

Chap. XX. Du Genre & des espéces.

XXV. CE QUE Sextus dit dans le Chapitre XX. aboutit, pour le plus à prouver que de son temps on n'avoit pas assés débrouillé la Logique. *L'Homme est un seul Genre auquel Alexandre & Théon ont la même part : S'ils y ont la même part, s'ils sont de même Genre, l'un ne sauroit être assis pendant que l'autre se promène ; car ides que Théon se promène, l'Homme se promène, & Alexandre qui est homme, de même que lui, & qui participe, non pas à une partie du Genre, mais à tout le Genre, doit aussi se promener.*

Le mot de *Genre* est le nom d'une certaine maniére de penser, que nous appliquons à Alexandre & à Théon &c. parce que Théon renferme, aussi bien qu'Alexandre, tout ce que l'Idée vague d'Homme présente à l'esprit. Mais Théon & Alexandre renferment, l'un & l'autre, plus de choses que cette Idée ne présente, Entre les choses qu'ils renferment, il y en a qui se ressemblent & qui, par conséquent, peuvent-être représentées par une même Idée, ou qu'une même maniére de penser peut faire connoitre ; Mais il y en a aussi de différentes, & c'est par-là qu'Alexandre & Théon sont deux Etres distincts ; Voila pourquoi l'un peut demeurer assis pendant que l'autre se promène.

Afin que l'Objection de Sextus eut quelque force, il faudroit que deux choses qui se ressemblent, à quelque égard, se ressemblassent en tout. Quand elles se ressemblent à quelque égard, on leur donne un Nom Commun, qui est le nom de ce en quoi elles se ressemblent, & ce nom, ainsi applicable à plusieurs choses, considerées à de certains égars, est appellé un *Genre*.

Si le Raisonnement de Sextus, que j'examine ici, a autant de vraisemblance que le Raisonnement opposé (ce qui est l'Hypothése constante des Sceptiques) parce qu'Alexandre est un Voleur & un Traitre, il est aussi vraisemblable de dire que Théon est un Voleur & un Traitre, que de dire qu'il est un honnête homme; de sorte que quand on condamnera Théon au supplice, on prononcera une Sentence vraisemblablement aussi juste que celle qui condamne Alexandre, & puisque toutes les Sentences que les hommes prononcent ne vont point au-delà de la vraisemblance, on en peut conclurre que celle-ci auroit toute l'équité des autres.

Portrait d'un parfait Sceptique.

XXXVI. MAIS diront les Sceptiques, on n'a pas accoutumé d'en user ainsi, & nous ne prétendons rien innover dans la Pratique. Est-ce donc que vous condamneriés les hommes s'ils s'avisoient de dire, nous voulons déformais nous affranchir de la Coûtume, puisque la coûtume n'est point une preuve de Verité, & nous aimons mieux prendre vôtre Philosophie pour Régle ; nous voulons nous soûtenir & ne faire pas éternellement deux personnages opposés, penser que tout est incertain & également vraisemblable, & vivre comme s'il y avoit quelque chose de certainement vrai. Vous qui condamnés les Dogmatistes, parce qu'ils préférent une Opinion à une autre, sans être déterminés à cette préférence par des raisons démonstratives, prétendés-vous qu'on doive se ranger, avec une soumission aveugle, soit à vôtre maniére de Philosopher, soit à vôtre maniére de vivre ? Condamnerés vous celui qui dira, *J'aime à être*

être un parfait Sceptique. Quand je mange, ce n'eſt pas parce que je me ſuis convaincu qu'il eſt plus avantageux pour moi de manger que de ne manger pas: Sur ce ſujet, comme ſur tous les autres, il y a des raiſons d'un poids égal en faveur du pour & du contre; ſi donc je mange plûtôt que de ne pas manger, ce n'eſt pas à la *Raiſon* c'eſt à la *Faim* ſeulement que j'obéïs, je me laiſſe aller, je ne choiſis pas, je ſuis entraîné & je ſuis paſſif plûtôt qu'actif. J'en uſe de même dans toute ſorte de rencontres; Les raiſons qui vont à perſuader qu'il vaut mieux ſuivre la Coûtume que de ne la ſuivre pas, ne ſont point plus fortes que celles qu'on peut leur oppoſer, & qui tendent à perſuader le contraire: Pourquoi donc préférer un de ces partis à l'autre? Pour moi je n'en préfére aucun. Mais ſuivant que mon humeur & ma fantaiſie m'entraînent, je me laiſſe aller: Par fantaiſie je ſuis la coûtume, par fantaiſie je m'en éloigne: Dans ce moment je ferai comme les autres, un peu après je ferai tout autrement; Aujourd'hui je me trouverai complaiſant & je les approuverai de bouche, demain je me ferai un plaiſir de les contredire, & mon inclination m'entrainera à m'en moquer.

Chap. XXI. Des Accidens.

XXXVII. DANS le Chap. XXI. Sextus continué ſes Equivoques, en parlant des Accidens communs. *Si la Reſpiration de Théon eſt la même que celle de Dion, il ne ſe peut que Dion reſpire encore, dès que Théon aura ceſſé de reſpirer.*

Parce que Théon & Dion ont des choſes qui ſe reſſemblent, & que la même maniére de penſer ſert à faire connoître cette reſſemblance, s'enſuit-il qu'il n'y ait aucune différence entr'eux?

Examen de Stilpon & de Mr. Bayle.

XXXVIII. CE QUE Mr. *Bayle* à écrit dans l'Article de Stilpon, à tant de rapport avec ce que je viens de remarquer dans *Sextus*, que pour ne pas traiter dans deux endroits le même ſujet, & un ſujet ſi épineux, en même tems que ſi abſurde, je vai rapporter les paroles de Mr. Bayle & examiner ſes réflexions.

Edition. Tom IV. pag. 281. Note H.

„ Comme Stilpon étoit un Diſputeur à toute outrance il chaſſa même les Eſpéces. Qui dit l'homme, ne dit rien, l'un lui, ni de celui-ci ni de celui-là; Il ne parle pas plûtôt de l'un que de l'autre; „ il n'a dit donc rien de perſonne. L'Herbe qu'on „ me montre n'eſt point Herbe; car l'Herbe exiſtoit „ il y a mille ans, elle n'eſt donc point l'Herbe que „ vous me montrés. Voila le Raiſonnement de „ Stilpon. On s'imaginera peut-être, qu'il ne propoſoit ces Objections, que pour ſe jouer d'une équivoque que la conſtruction Grecque des termes „ lui fourniſſoit, & à quoi les langues vivantes ne „ ſont point ſujettes. Il y a une grande différence „ en François entre ces deux propoſitions, *Pierre eſt l'Homme*, *Pierre eſt un Homme*. La prémiére eſt „ fauſſe, & contre l'uſage, la ſeconde eſt veritable, „ & l'on ne ſe ſert guére de celle-là: Mais les Grecs „ & les Latins ſe ſeroient ſervis des mêmes termes, „ s'ils avoient voulu dire que Pierre eſt l'Homme, „ & que Pitrre eſt un Homme. Delà vient que „ Stilpon pouvoit ſuppoſer, que s'il demandoit en „ montrant un chou, *Qu'eſt ce que cela*, on lui répondoit, *C'eſt le chou*. Or il pouvoit repliquer, „ *vous vous trompés*; le chou éxiſtoit il y a mille ans; „ il n'eſt donc point ce que je vous montre.

Dès-qu'on a lû ces paroles l'Objection paroit réſolue, & on voit le ridicule de la vaine ſubtilité de Stilpon parfaitement développé; mais il ſemble que Mr. Bayle ſe fait un plaiſir de ſurprendre ſon Lecteur & de l'embarraſſer. *Ne faut-il donc pas prétendre, dit-il, que ce Philoſophe n'avoit d'autre vue, que de s'égaier à propoſer des chicaneries, en ſe fondant ſur le tour de l'expreſſion? Je ne croi point que l'on doive en demeurer-là?*

Enſuite Mr. Bayle qui ſavoit mieux que perſonne, quand il le vouloit, s'énoncer dans une parfaite clarté, affecte d'employer un Verbiage de Métaphiſique le plus rempli d'équivoques, & le plus vuide de ſens, qu'il ſoit poſſible de prononcer. Un Lecteur qui n'eſt point fait à ce ſtile, (comme en effet il y a très-peu de ceux qui liſent ſon Dictionaire, pour qui ce ſtile ne ſoit Miſterieux & Inintelligible) croira aiſément Mr. Bayle ſur ſa parole, & s'imaginera qu'il renferme des Objections auxquelles il eſt preſque impoſſible de répondre, d'où il conclurra que les Verités les plus ſimples, les Notions les plus Communes ne laiſſent pas d'être accablées de difficultés inéxplicables. " Voici le fondement de Stil- *Pag. 284.*
„ pon, dit Mr. Bayle: Afin que deux choſes ſoient „ affirmées l'une de l'autr., il faut qu'elles ayent la „ même Nature, car dans toute Propoſition affirmative & véritable, l'Attribut & le ſujet ſont „ réellement le même Etre. Or l'homme & le bon „ ne ſont pas d'une même nature; la Définition de „ l'un différe de la Définition de l'autre; on ne „ peut donc pas joindre enſemble le *Bon* & l'*Homme*, „ l'un ne peut pas être affirmé de l'autre. Pareillement le *Courir* ne ſauroit être attribué au *Cheval*; „ c'eſt une action qui eſt définie autrement que le „ Cheval. De plus ſi vous affirmiés d'un Homme „ qu'il eſt bon, & d'un Cheval qu'il court, c'eſt „ à dire ſi vous affirmiés que le bon & l'homme „ ſont la même choſe, & que le Cheval & le Courir ſont la même choſe, comment pourriés vous „ affirmer que les Alimens, & que les Médicamens „ ſont bons, que les Lions & que les Chiens courent? Voila des ſubtilités de Dialectique qui vont „ à bouleverſer tout le Langage, & qui réduiroient „ tout le Genre humain ou à ſe taire ou à parler „ ridiculement: & néanmoins un Sophiſte aguerri à „ la Diſpute, & à la chicane des abſtractions, donneroit bien de la peine à ſes adverſaires, s'il entreprenoit de ſoûtenir juſques au bout l'opinion de „ Stilpon. On ne l'arrêteroit pas du prémier coup „ par la diſtinction des attributs in *concreto & in abſtracto*; & par le *ſecundum id quod important in obliquo*, ou *in recto*, il faudroit bien ferrailler ſur „ la queſtion, *Verum univerſale maneat in actualis „ predicatione.*

Il pourroit aiſément arriver qu'un Lecteur paſſeroit légérement ſur l'endroit qu'on vient de lire, perſuadé que s'il renferme des Erreurs, ce ſont des Erreurs qui ne peuvent être d'aucune conſéquence. Mr. Bayle ſemble l'avoir prévû & il ſemble encore vouloir prévenir cette indolence de ſon Lecteur & ſon mépris pour de telles inutilités. " Ces véilles, ajoute-t-il, ſi „ méprifables en elles-mêmes, & ſi peu capables d'em- „ barraſſer un eſprit ſolide, pourroient pouſſer juſques dans le Spinoziſme un eſprit mal fait: *Ha nuga ſeria ducunt in mala*; car ceux qui nient les *Attributs univerſels* ne ſauroient admettre les *Individus* qui ſe reſſemblent. Il faut qu'ils diſent que deux êtres dont l'attribut de ſubſtance ſeroit affirmé veritablement, ſeroient une ſeule & même ſubſtance, ce qui eſt dire en termes équivalens, qu'il n'y a qu'une ſubſtance dans tout l'Univers.

„ La confuſion que les termes qui éxpriment l'Idenité avoit jetté dans les Idées, a donné lieu à ce qu'on appelloit les *Scholaſtiques Réels*, par oppoſition à ceux qu'on appelloit les *Nominaux*, qui prétendoient que les natures univerſelles éxiſtoient réellement dans tous les Individus. Abelard ce Logicien ſi ſubtil, prétendoit que la même réalité ſe trouvoit eſſentiellement dans tous les Individus, qui par-là ne différoient abſolument point en eſſence, mais ſeulement par la variété de leurs accidens. Les termes qui ne ſont que des noms d'Idées Vagues confondus ainſi avec les termes deſtinés à marquer des Individus qui éxiſtent réellement au déhors de nous, faiſoient des Illuſions „ que Spinoza a porté à ſon comble. C'eſt ce que Mr. Bayle remarque lui-même dans cét Article.

Mr. Bayle a réfuté Spinoza, mais peut on compter ſur les raiſons par leſquelles il le refute; Puis que

des raiſons auxquelles on aurait bien de la peine à répondre, conduiſent au Spinozaiſme : Mais, dit M. Bayle, *elles n'y conduiroient pas un eſprit bien ſain.* Qu'entend-il par un eſprit bien ſain ? Donne-t-il uniquement ce nom à un homme que la grace de Dieu ſoûtient dans la perſuaſion de la Doctrine Orthodoxe touchant la Nature Divine, & qui adhérant à cette Doctrine, par la force d'un Principe ſurnaturel, demeure inébranlable à tout ce qu'on peut lui dire, pour lui faire changer de ſentiment, quand même il n'y ſait pas répondre, ni prouver la verité de ſa perſuaſion par des raiſons Démonſtratives. Mais voilà l'Enthouſiaſme, voilà un homme dans l'impuiſſance de s'aſſurer ſi c'eſt, grace Divine, fanaiſie ou dérangement de cerveau qui eſt la cauſe de ſa Foi. Mais ſi dans l'Idée de Mr. Bayle, *Un Eſprit bien fait* eſt un Eſprit qui, attentif à des raiſons claires & ſimples, s'y rend, & ne ſe laiſſe point ébranler par des Objections obſcures & entortillées, en un mot qui ne ceſſe point de croire que la Lumiére eſt Lumiére, quoi qu'il apperçoive des Ténébres au delà de cette Lumiére, ce Principe eſt la ruine du Scepticiſme; Un homme, qui le prend pour Régle, s'en tient à ce qu'il voit évidemment, & n'a garde de croire que des raiſonnemens compoſés & obſcurs ayent une force égale à celle des raiſonnemens ſimples & très-clairs, & meritent la même attention & le même acquieſcement.

Ce qu'ajoute Mr. Bayle peut ſervir de confirmation à ce que je viens de dire. " Le Sens Commun eſt ici d'accord avec les Notions les plus évidentes de la Philoſophie. Un Payſan conçoit clairement, & ſans ſe tromper, que toute l'eſſence de l'homme convient à chaque homme, & doit être affirmée de chaque homme, & que néanmoins chaque homme eſt diſtinct de tous les autres. Il conçoit donc clairement que la même eſſence qui eſt affirmée de Pierre, n'eſt point affirmée de Paul ; mais que l'eſſence qui eſt affirmée de l'un, eſt ſemblable à celle que l'on affirme de l'autre. Les Scotiſtes ſe font égarés pitoiablement là-deſſus, avec leur *Univerſale formale a parte rei.* Les Subtilités les plus fatiguantes ne peuvent rien contre ces notions dans un bon eſprit, & lors même qu'on n'eſt pas capable de les réſoudre on a droit de s'en mocquer.

Voilà qui eſt parfaitement bien ; Seulement auroit-il été à ſouhaitter que Mr. Bayle, qui ſavoit ſi bien manier les matiéres de Metaphiſique, au lieu de ſe borner à dire que ces Objections qu'on en peut tirer ſont mépriſables, en eut encore développé le Sophiſme & le Ridicule : Sans cela il eſt naturel que ce ſcrupule reſte dans l'eſprit de ſon lecteur; *Les Notions les plus évidentes de la Philoſophie, les Vérités les plus ſimples & les plus approuvées par le Bon ſens, demeurent expoſées à des difficultés inéxplicables ou preſque inéxplicables.* On diroit que Mr. Bayle a envie de faire naître ce ſoupçon quand il ajoute. " Je me ſouviens d'une Diſpute publique où l'un des argumentans tâcha de prouver qu'il n'y avoit point d'Univerſaux. Il s'y prit de cette maniére. S'il y en avoit, les genres auroient deux eſpéces au deſſous d'eux : or cela eſt impoſſible, car une eſpéce ne peut pas différer de l'autre; je le prouve. *La différence d'une eſpéce eſt entiérement ſemblable à la différence de l'autre, il n'y a donc pas deux eſpéces.* La conſéquence eſt bonne. Le raiſonnable, différence ſpécifique de l'homme, ne différe en rien de l'irraiſonnable, différence ſpécifique de la bête. Le raiſonnable ne différe point réellement de l'ame humaine, il eſt donc une ſubſtance : l'irraiſonnable ne différe point réellement de la bête, il eſt donc une ſubſtance. Ainſi le raiſonnable, entant que ſubſtance, ne différe point de l'irraiſonnable. Comment donc en différe-t-il. Eſt-ce qu'il y a en lui quelques entités, ou quelques réalités, qui ne ſont point dans l'irraiſonnable ? Mais ces entités ſont-elles des accidens, ou des ſubſtances ? Si elles ſont des ſubſtances elles ne ſont pas que le raiſonnable différe de l'irraiſonnable. Si elles ſont des accidens, elles ont l'eſſence de l'être; or l'irraiſonnable l'a auſſi, il leur reſſemble donc parfaitement; elles ne peuvent donc pas être cauſe qu'il différe du raiſonnable. Dira-t-on qu'elles différent de l'être, puis qu'elles ont l'attribut de l'inhérence que l'être n'a pas. Je replique l'inhérence eſt un être, elle ne fait donc pas que l'accident différe de l'être, & ſi vous me répondés que l'inhérence renferme quelque autre choſe que l'être, je renouvelle mon inſtance : cette autre choſe contient néceſſairement l'eſſence de l'être, elle eſt donc ſemblable à l'être, & vous aurés toujours à dos cette objection, quand même vous ſuppoſeriés à l'infini que le caractére conſtituitif de l'inhérence contient quelque choſe de plus que l'être. Cette objection prouve que l'être na point au deſſous de ſoi la ſubſtance & l'accident, & que la ſubſtance n'a point au deſſous de ſoi le corps & l'eſprit, & par conſéquent qu'il n'y a point d'Univerſaux, *quod erat probandum.* Le ſoûtenant ne comprit rien à cette difficulté ; ſon Préſident ne le comprit guéres mieux. La compagnie n'y comprit rien, & penſa ſiffler celui qui argumentoit. C'étoit ſans doute la meilleure voie de le faire taire; ſon argument étoit nul, de toute nullité ; car il prouveroit qu'il n'y a point de différence entre le blanc & le noir, la douleur & le plaiſir.

Il y a bien de l'apparence que cét Oppoſant étoit Mr. Bayle lui-même; Au moins y connoit-on ſon tour d'Eſprit, & le ſtile qu'il aime à employer quand il entreprend de remplir l'Eſprit de doutes & d'embarras. Il remarque, dans l'article de Mr. Paſcal, que les Scholaſtiques, à force de diſputer ſubtilement ſur des Queſtions creuſes de Métaphiſique, ſe ſont gâtés l'Eſprit, au point de ne voir plus rien de ſûr dans la Morale, & de la remplir de Paradoxes & de Cas Ténébreux. Il paroit par la facilité qu'il a retenue à ſe ſervir du jargon de l'Ecôle, qu'il avoit beaucoup aimé la Diſpute, & peut-être ne ſe trompera-t-on pas ſi l'on impute à cette Cauſe ſa prévention pour le Pyrrhoniſme. Quoi qu'il en ſoit il ne faut pas s'étonner ſi le Répondant, le Préſident & l'Aſſemblée ne comprirent rien à cette Objection: Elle ne renferme qu'un *Galimathias*; C'eſt un tiſſu de termes vagues & équivoques qui ne ſignifient rien, ou dont la ſignification de l'un renverſe celle de l'autre.

On ne ſauroit nommer aucun Etre qui ſoit ſi parfaitement & ſi abſolument ſimple, qu'il n'y ait en lui aucune pluralité, aucune diverſité; & un mot, qui ſoit tel qu'une ſeule idée très-ſimple ſuffiſe pour faire connoitre tout ce qu'il eſt & tout ce qu'il renferme.

Quand je parcours tout ce qu'un Objet renferme, & toutes les Réalités dont l'aſſemblage le compoſe, je forme ſucceſſivement pluſieurs Idées, chacune me fait connoitre en partie cét Objet-là, & leur aſſemblage me le fait connoitre tout entier.

En parcourant de la même maniére un autre Objet, j'y découvre quelque Réalité dont l'Idée eſt toute ſemblable à l'Idée que je m'étois faite d'une des réalités de l'autre, de ſorte que la même Idée s'applique également à la prémiére & à la ſeconde de ces Réalités & ſert également à les faire connoitre. J'appelle ces Réalités *ſemblables.* Il y en a auſſi pluſieurs, telles que l'Idée que je me ſuis formée de l'une, & qui me la repréſente, ne peut point ſervir à me faire connoitre l'autre, & ces Réalités je les appele *Différentes.*

Une

Une Idée que j'applique indifféremment à plusieurs objets je l'appelle *vague*. Les Idées qui me font appercevoir des différences, je les appelle *Déterminées*, une Idée eſt d'autant plus Vague, qu'elle s'applique à un plus grand nombre d'objets, & une Idée eſt d'autant plus Déterminée qu'elle approche de diſtinguer un objet de tous les autres. Cela poſé; Quand on me demandera; *Dès que la même Idée convient à deux objets, n'y a-t-il point de Différence entre ces objets-là?* je répondrai. *Il n'y a pas de différence entr'eux à cet égard-là, mais comme ces Objets-là ne ſont pas abſolument ſimples, ils peuvent différer à d'autres égards.*

Qu'on ſe repréſente une boule d'or. Puiſque cette boule éxiſte, ſon éxiſtence eſt poſſible, & par conſéquent il eſt poſſible qu'il en éxiſte une ſeconde toute ſemblable à cette prémiére. Suppoſons, dans chacune, le même nombre de parties préciſément; Groſſeur, Figure, Proximités de parties, tout eſt égal dans l'une & dans l'autre, par conſéquent tout eſt égal dans la groſſeur & la figure des pores, & dans la diſpoſition de la ſurface. Quand on ſe ſera formé une Idée parfaite de la *Prémiére*, il ne faudra rien ajouter à cette Idée, il ne faudra rien en retrancher; en un mot, il n'y faudra faire aucun changement pour ſe repréſenter la *Seconde*. Cependant l'Exiſtence de la prémiére n'eſt pas l'Exiſtence de la ſeconde, l'une n'eſt pas l'autre, chacune a ſon éxiſtence à part, l'une pourroit être anéantie ſans que l'autre le fut, on peut faire préſent de l'une, & ſe reſerver l'autre, on jettera l'une par la fenêtre, & l'autre reſtera dans la chambre; on en fondra une & on la fera paroître ſous pluſieurs figures différentes, pendant que l'autre ſubſiſtera toute entiére dans le même état de boule.

Si j'ai deux Maſſes d'or du même poids, & ſemblables encore en tout, hormis dans la figure, l'une Sphérique & l'autre Cubique, la même Idée qui me fait connoître le poids de l'une, me fait connoître le poids de l'autre; La Matiére de l'une me fait auſſi connoître la Matiére de l'autre: Cependant l'une de ces matiéres n'eſt pas l'autre, & chacune a ſon éxiſtence à part: La même Idée qui me fait connoître la figure de l'une, ne me repréſente point la figure de l'autre: Pour me repréſenter ces deux figures, il faut que je me forme deux Idées différentes entr'elles, comme ces figures le ſont.

Mais dira l'Oppoſant que Mr. Bayle a introduit ſur la ſcéne, la Figure de la Boule d'Or eſt elle différente de ſa ſubſtance? La Figure du Cube d'or, eſt elle différente de la ſubſtance de cét or? Ces Matiéres ſont toutes ſemblables; Donc leur Figures qui n'en différent pas ſont auſſi toutes ſemblables.

Je répons que la Figure d'une Boule, *c'eſt la Matiére même de cette Boule*, mais il faut ajouter & *c'eſt cette Boule même dans un certain état.* C'eſt cette Matiére terminée d'une certaine façon; Or la même Matiére peut ſucceſſivement ſe terminer différemment, la même Maſſe de cire prend aiſément, l'une après l'autre, toutes les figures qu'on trouve à propos de lui donner. C'eſt toujours la même cire, c'eſt toujours la même matiére, elle perſévére toujours à éxiſter, mais elle paſſe par différens états, elle reçoit différentes impreſſions; Ces impreſſions, ces différentes maniéres dont elle eſt terminée, différent l'une de l'autre, mais c'eſt toujours la même matiére qui les ſoutient, c'eſt elle, & non pas une autre, qui les reçoit. Quand d'une boule de cire j'en ai fait un Corps applati, je n'ai pas pris de l'autre Cire pour lui donner cette figure applatie.

Chaque ſubſtance éxiſte d'une certaine façon, & dans un certain état; Quand elle change d'état, de figure, de poſition, de penſée, de ſentiment, de quelque nature en un mot que ſoient ces états, c'eſt elle & non pas une autre qui les ſubit, & qui eſt changée, en ce ſens, & à ces égards.

On ne ſe rend pas encore; *Ces états*, dit-on, *ſont des Etres, l'Idée de l'être leur convient à tous, ils ſont tous également des êtres; Donc ils ſont tous égaux.*

Je répons, qu'ils ſont tous également des Etres; c'eſt-à-dire; *Il eſt auſſi vrai que l'un éxiſte, comme il eſt vrai que l'autre eſt, mais ce ſont des êtres différens;* La Figure Quarrée & la Figure Triangulaire ſont également des Figures; C'eſt-à-dire, il eſt également vrai que l'une & l'autre ſont des Figures, mais ce ne ſont pas des figures égales. L'Idée Vague de Figure s'applique également & indifféremment à l'une & à l'autre: Mais cette Idée Vague ne ſuffit point pour faire connoître éxactement ni l'une ni l'autre; à cette Idée Vague, il faut qu'il s'en joigne une Déterminée pour ſe repréſenter un Quarré, & qu'il s'en joigne une autre déterminée de même pour ſe repréſenter un Triangle, un Cercle &c. Si l'on n'emploie qu'un ſtile intelligible, les difficultés ne ſe préſenteront pas ſeulement; mais il n'y a abſurdité qu'on ne puiſſe avancer à la faveur des équivoques qui ſe gliſſent dans un Stile ténébreux & barbare.

Il paroît peu dinne d'un eſprit auſſi beau & auſſi aiſé que celui de M. Bayle, de s'être fait un plaiſir d'embrouïller un ſujèt auſſi aiſé, par le moien d'un jargon preſqueinintelligible, tout chargé d'équivoques & qui n'eſt plus en uſage que chés les archipédans. Il eſt aſſés naturel de conjecturer que charmé, dans ſa jeuneſſe, de cette belle diſpute, il trouva à propos de la conſerver dans ſes papiers, & il eſt aiſé de comprendre qu'il a employé bien du temps à ramaſſer les matériaux de ſon Dictionaire, & qu'il a mis par écrit à meſure que ſes Lectures lui en fourniſſoient les occaſions, & les faits & les commentaires ſur les faits, toujours tournés d'une maniére à avancer ſon plan & à favoriſer ſon grand deſſein.

XXXIX. CE CHAP. a pour titre des SOPHISMES. Pour faire voir que la Logique eſt plus propre à nuire qu'à ſervir, Sextus allégue ce Canon, *Les remédes ſont oppoſés aux maux. De là le Logicien conclurra qu'il faut appliquer de l'eau froide ſur une inflammation; le Médecin s'en moquera, & connoiſſant la différence qu'il y a entre la ſource du mal & ſes ſymptomes, il ne prendra pas le change, & ne ſera pas aſſés imprudent pour fortifier les cauſes de la malaſtie, ſous prétexte d'en affoiblir les Symptomes.* J'ai déja dit, dans ma Logique, ce que je penſois ſur cette régle en particulier: (Logiq. I. Part. S. II. Chap. IV.) On doit s'aſſurer préciément de ce en quoi conſiſte la contrariété de deux ſujèts, pour tirer, ſur l'un d'eux, des Concluſions contraires à ce que l'on a reconnu dans l'autre, & il ne faut leur attribuer ni des Cauſes ni des Effets oppoſés qu'au ſens auquel ils ſont contraires. *Chap. XXII. Si la Logique eſt utile.*

Il paroit de-là que le célébre *Canon des Contraires* eſt une Régle ſans utilité. On poſe que deux choſes ſont contraires, on remarque dans l'une un certain Attribut; Donc, par la Régle des Contraires, dit-on, l'autre en a un tout oppoſé: Mais pour s'aſſurer de la juſteſſe de cette Concluſion, il faut être aſſuré que ces deux Objets, que l'on poſe contraires, le ſont effectivement dans le fons, dans lequel on conclut de l'attribut de l'un à l'attribut oppoſé de l'autre: Pour ſavoir cela il faut les connoître l'un & l'autre en détail, & dès-qu'ils ſont ainſi connus, l'argument tiré de la Régle des Contraires pour les faire connoitre devient ſuperflu, & il n'eſt pas néceſſaire de raiſonner pour connoitre ce qui eſt déja diſtinctement connu. L'éxcès du froid tuë: Donc l'éxcès du chaud rendroit la vie. La Conſéquence n'eſt pas bonne, parce que ce n'eſt pas la chaleur, entant que chaleur ſimplement, qui vivifie, mais entant que renfermée dans de certaines bornes & dans une certaine ſphére d'activité. Pour juger de cette concluſion il faut connoitre en quoi conſiſte la vie, de quelle maniére le Chaud y contribue, & à quel

point le froid y eſt contraire ; or quand on fait cela il n'eſt plus néceſſaire d'argumenter.

A ces Remarques je me contenterai d'ajouter deux Réponſes. La première c'eſt que, quand même un Logicien ſe ſeroit trompé en donnant quelques Régles équivoques, & à plus forte raiſon quand même il ſe ſeroit trompé en s'énonçant mal, il ne s'en ſuivroit pas qu'il n'y eut ni Vérité ni juſteſſe dans ſes autres Régles, & qu'il ne fut pas poſſible d'en faire le discernement, en s'y rendant bien attentif. Il ne s'en ſuivroit pas que d'autres Logiciens ne puſſent corriger l'Erreur de celui qui ſe ſeroit trompé, & ſubſtituer à ſa place, la Vérité.

Ma ſeconde Réponſe eſt que les Régles de la Logique ne ſont pas deſtinées à conduire les hommes au Vrai, les yeux fermés ; Il faut ſe rendre attentif pour en faire une applicatıon juſte, & les bonnes Logiques apprennent de quelle maniére on doit faire cette application. En particulier on y donne ce précepte, que pour s'aſſurer ſi une choſe eſt veritablement contraire à une autre & ſi on doit les traiter comme telles, il faut les avoir déja connuës l'une & l'autre, autant qu'il eſt néceſſaire pour prononcer ce jugement.

Carriére de Sextus & des Sceptiques.

XL. MAIS quand Sextus oppoſe la ſcience d'un Médecin à la connoiſance d'un Logicien, ne poſe-t-il pas en fait qu'un Médecin eſt plus en état de ſervir les malades, & de contribuer à leur guériſon qu'un homme du commun, & qui n'a point érudié la Médecine ? Sextus paſſoit pour un des plus habiles hommes de ſon ſiécle, & apparemment qu'il auroit été faché de deshonorer ſon cher Scepticiſme, en réuſſiſſant moins bien que les autres Médecins. Cemême Art étoit pratiqué dans la Patrie de Sextus par des Dogmatiſtes ; il ne faut pas douter que l'émulation n'eut part à leur Pratique autant qu'à leur Théorie, & qu'ils ne ſe regardaſſent moins comme Confréres que comme Rivaux ; Il auroit bien faché à Sextus de n'en ſavoir pas plus que n'en ſavoient les Médecins deux mille ans avant lui, quand cet Art ne faiſoit que de naître. Ainſi ſa Philoſophie étoit bonne pour le Diſcours, c'eſt-à-dire pour la Diſpute, & ſe renfermoit là. Les Sceptiques d'aujourd'hui trouveroient mauvais qu'on fit paſſer Sextus pour un malhonnête homme. Or s'il étoit un honnête homme il s'appliquoit le mieux qu'il lui étoit poſſible à rétablir la ſanté de ſes malades, il ne s'amuſoit point à chicaner par des vaines ſubtilités & par des équivoques puériles contre les remédes les plus approuvés par les Dogmatiſtes, & les plus univerſellement reconnus pour bons : Si donc il avoit été auſſi éloigné de toute chicane en matiére de Théorie qu'il en étoit éloigné quand il s'agiſſoit de ſon Art & de ſes malades, au lieu de ſe fermer le chemin de la Vérité par ſes équivoques & par ſes ſophiſmes affectés, il l'auroit cherchée de bonne foi, & il n'auroit pas manqué de la connoitre.

Préſervatif contre les Sophiſmes.

XLI. SEXTUS lui même ſur la fin de ce Chapitre 22. qui a pour titre des Sophiſmes, ſe refute élégamment, & donne une excellent préſervatif contre toutes les pauvretés qu'il a entaſſées dans ſon Livre. *Tout de même*, dit il, *que nous ne nous jettons pas dans un précipice, parce qu'on nous montre un chemin qui y conduit, mais qu'au contraire nous retournons en arriére, par la raiſon qu'il conduit à un précipice, tout de même lors qu'un diſcours ſe termine par quelques abſurdités, loin d'y donner, parce que ce Diſcours y même, nous rejettons au contraire ce Diſcours, parce qu'il conclud par une abſurdité.*

Contradiction des Sceptiques.

XLII. IL N'EST pas poſſible de ſe perſuader que les Sceptiques aient écrit en vuë d'éclairer les hommes, & par un principe de tendreſſe pour eux, car qu'y auroit-il de plus extravaguant que de dire aux hommes, je vai vous éclairer, & la Lumiére dont je vai vous faire part, vous apprendra que vous êtes condamnés à des Ténébres éternelles, dont vous ne ſauriés vous tirer.

Si les Sceptiques indignés contre l'orgueil des Dogmatiſtes, qui ſe vantoient de ſavoir tout, & qui fondoient la plupart de leurs déciſions, ſur des preuves pitoïables, avoient pris le parti d'avertir les hommes, que le chemin qui conduit à la Vérité n'eſt pas ſi facile qu'on penſe, qu'il faut marcher dans cette route avec une grande circonſpection, qu'on ne peut y avancer qu'à pas lens, & que le moindre écart ſuffit pour engager dans une infinité d'autres, ils auroient parlé raiſonnablement ; &, ſans faire perdre courage, ils auroient fait comprendre combien on doit être en garde contre la vanité & la précipitation. Mais de dire ſans ceſſe aux hommes qu'ils ne peuvent s'aſſurer de quoi que ce ſoit, & cela ſans ſavoir s'ils ſont en effet dans cette impuiſſance, n'eſt ce pas s'éxpoſer à les jetter dans une erreur auſſi dangereuſe que déſolante ? S'il eſt vrai que l'homme ne puiſſe parvenir à aucune Certitude, à la place de la Réalité, qu'on lui en laiſſe au moins l'Imagination ! Eſt-ce une grande félicité d'être parvenu à croire qu'on ne peut rien ſavoir ? Eſt-ce une charmante occupation que d'employer tout ſon Eſprit à imaginer des raiſons propres à jetter des doutes ſur des vertés ou ſur des propoſitions que les autres hommes croient les plus certaines, & dont la perſuaſion leur eſt d'une grande utilité ? Dès-que j'ai donné dans la Philoſophie Sceptique je n'ignore ſi la Vertu eſt aimable, & ſi le Vice eſt odieux, j'ignore ſi les Vertus ne ſont pas en elles mêmes dignes de châtiment, & ſi les Crimes ne méritent pas des recompenſes : Les Sceptiques n'éxceptent rien. Sur ce ſujet, de même que ſur tous les autres, il y a de côté & d'autre des raiſons d'un poids égal. A la Vérité, de peur de ſe rendre odieux & de paſſer pour des perturbateurs du Repos Public, ils ne ceſſent de répéter qu'il faut ſuivre les Coûtumes qu'on trouve établies dans les lieux où l'on vit. Mais comme les plus utiles de ces Coûtumes roulent ſur le reſpect & la crainte qu'on doit à une Nature ſupérieure au Genre humain, ſur la Beauté de la Vertu & la néceſſité de l'obſerver, ſur l'Horreur du Vice, & ſur les Châtimens dont il eſt digne, n'importe-t-il pas au bonheur des hommes qu'ils ſoient très-perſuadés de ces Verités qui doivent les régler ? ne ſeroit-ils pas tout autrement attentifs à les obſerver, s'ils les reſpectent comme des Verités ſures & ſaintes, que s'ils ne les regardent que comme des Verités indifférentes ? & s'ils ne s'y conforment que pour s'accommoder à la Mode, & combien y a-t-il d'hommes pour qui ce ne ſera là qu'une très-foible barriere ? Et tous ceux qui, par l'état de leur fortune peuvent faire le plus de mal, ne peuvent-ils pas ſe mettre impunément au deſſus de ce que les autres ont accoutumé de craindre.

A quel principe donc rapportera-t-on la fantaiſie des Sceptiques, ſi ce n'eſt à celui de ſe diſtinguer & de faire briller leur eſprit en jettant les autres dans des embarras : C'eſt tellement là leur grand Principe, leur motif principal & intérieur, que tout prévenus qu'ils ſoient contre les raiſonnemens déciſifs, & quelque habitude qu'ils ſe ſoient faite de les combattre continuellement, cependant dès-qu'il leur vient dans l'eſprit quelque penſée ingénieuſe, pour contraire qu'elle ſoit à leur Méthode, ils ne peuvent réſiſter à la tantation de l'énoncer, & ils l'éxpriment auſſi fortement que pourroit faire aucun Dogmatiſte. On vient d'en voir un Exemple dans Sextus, quand il ſe moque de ceux qui ſe laiſſent ébranler, par des Sophiſmes & qu'il apprend à les mépriſer & on en trouvera un grand nombre dans Mr. Bayle. Car ſi d'un côté il attaque de toutes ſes forces, ce qui paſſe pour le plus clair & le plus certain, il met auſſi, de temps en temps, dans un grand jour les maniéres les plus obſcures, & relére avec une merveilleuſe habileté les Erreurs des Auteurs célébres, comme celles de Spinoza & de Mr. Leibnitz.

Je

Je suppose un jeune homme très-vain & d'une humeur contredisante ; Il se trouve à des Disputes Académiques ; Les Contestations qui se font en présence d'une grande assemblée, & qui couvrent de gloire un Opposant hardi, chicaneur, inépuisable en vétilles embarrassantes, un Opposant qui fait à tout coup s'échapper, & s'éloigner de l'Etat de la Question, qui attaque d'un air d'insulte ce qu'il y a de plus incontestable ; Ces Contestations qui enrichissent si fort les honnêtes gens, & les Esprits bien faits, charment ce jeune homme que je suppose ; il assiste ensuite à des Conversations où l'on dispute avec le même embrouillement & la même opiniatreté : Nouveau plaisir pour lui, rien n'est plus de son goût ; Il souhaite de devenir lui même Acteur au plutôt ; Il demande des conseils à un Docteur qui malheureusement pour lui se trouve précisément dans le même goût, *Vous ne sauriez mieux faire*, lui dit-il, *que de lire les Pyrrhoniens ; Vous y trouverés des matériaux tout prets & tout élaborés, & en très-grand nombre, pour disputer sur toute sorte de Sujets, & vous vous formerés, en les lisant, à une habitude & à une fécondité qui vous mettra en état de vous passer de tout autre secours.* Je ne m'étonnerois pas qu'un jeune homme, dans les circonstances, où je viens de le supposer, fut charmé de Sextus, & donna tête baissée dans le Scepticisme.

J'en suppose présentement un autre qui se dit très-sérieusement. Je voudrois bien savoir si les hommes sont capables de parvenir à la connoissance sure de quelque verité, & je voudrois bien m'assurer de quelque Méthode & de quelques Régles dont l'observation me conduisît à cette Connoissance, & me garantit d'y mêler de l'Erreur. Supposons qu'il ajoute ; Je vois beaucoup de Gens qui lisent, qui réfléchissent, & qui décident sans aucune attention, ni aucune circonspection ; Aujourd'hui ils sont d'un sentiment, demain ils se trouvent d'un autre ; Je comprens bien qu'il ne faut pas les imiter, Je vois encore des opiniatres qui tiennent bon contre les raisons les plus évidentes, & à qui il suffit de s'être trompé pour persévérer dans l'erreur ; Voilà encore ce qu'il faut éviter. Ce n'est pas tout : De ce qu'il y a parmi les hommes des Esprits legers, & des Esprits opiniatres, il ne s'ensuit pas que tous les hommes soient tels, & que ces défauts soient inévitables : Rien encore ne seroit plus ridicule que de dire : Il est des hommes qui décident sans attention & sans examen : Il est des opiniatres qui soutiennent hardiment les Erreurs les plus absurdes ; Donc on ne sauroit jamais se garantir d'erreur sur quoi que ce soit. Pour être en droit de conclure ainsi, il faudroit que tous les hommes manquassent également d'attention & de docilité. *Pour m'assurer s'il est possible de trouver quelque verité ; au lieu de débuter par l'examen de cette Question, y a-t-il quelqu'un qui ne se soit jamais trompé ; je dois me rendre attentif, chercher de bonne foi, & ne pas présumer de moi même.* Il est certain que la lecture de Sextus rebuteroit d'abord un homme dont le coeur se trouveroit dans de si heureuses dispositions, & qu'il le mépriseroit comme un Auteur à qui la chicane est beaucoup plus chère que la découverte de la verité.

SECTION IV.

Examen du Troisiéme Livre des Hypotyposes.

I. ON S'INSTRUIT dans la Logique des Régles qu'il faut suivre pour faire des progrès dans la Recherche de la Verité. Après s'être préparé à la découvrir par cette étude, on passe au reste de la Philosophie. Les Anciens la distinguoient comme on fait encore aujourd'hui en Théorétique & Pratique. La Philosophie Théorétique, à laquelle ils donnoient aussi le nom de *Physique* avoit pour son objet la Connoissance de l'Univers & de son Auteur. La Philosophie Pratique ou la *Morale* rouloit sur les Régles des moeurs.

Après avoir travaillé à ébranler la Certitude de la Logique Sextus passe à l'éxamen de la Physique, & il débute par l'éxistence de Dieu. *Chap. I.*

I. UN SCEPTIQUE qui, comme le reste des hommes, veut vivre agréablement & éviter de s'attirer des mauvaises affaires, déclare d'abord que pour lui il est resolu de suivre la Coûtume, & de se régler sur les Maximes qu'il trouve établies dans sa Patrie. Voila pourquoi ajoute-t-il, *J'adorerai les mêmes Dieux que mes Compatriotes & je leur rendrai le même Culte.* C'est par là que Sextus commence le prémier Chapitre de son Livre troisiéme. Après s'être mis en sureté par cette déclaration il entre en matière & finit en concluant. *Qu'il faut être Impie pour croire une Divinité ; Il y a de l'impieté à croire que Dieu ne peut pas faire tout ce qui est le mieux, il y en a à dire que, quoi qu'il le puisse il ne le veut pas. Cependant, ajoute-t-il, quiconque reconnoit une Divinité je trouve réduit à l'un ou à l'autre de ces aveux, puis qu'elle souffre tant de maux & tant de desordres, ou par impuissance, ou par négligence pour le moins.* Je ferai là-dessus diverses remarques, & je joins la fin du Chapitre avec son commencement, par l'affinité des Réfléxions auxquelles ces deux parties donnent lieu. *Contradiction des sceptiques.*

Sextus, pour se donner un air d'éxactitude & d'habileté, l'Air d'un homme qui ne veut point imposer à son Lecteur, mais qui prétend le conduire avec toutes les précautions imaginables, avoit commencé son Ouvrage par la définition de tous les termes dont les Sceptiques aiment à se servir. S'il avoit suivi la même méthode dans ce Chapitre, il auroit eu honte de son Sophisme, ou du moins les Lecteurs en auroient eu honte pour lui : *Il y a de l'impieté*, dit-il, *à soutenir l'éxistence d'une Divinité.* Définissons le terme d'*Impieté*. On tombe dans ce Crime, quand on pense, qu'on dit, ou qu'on fait quelque chose qui tend au Mépris de la Divinité, & par où on s'attire son indignation. Or ou il y a une Divinité, ou il n'y en a point ; S'il n'y en a point, on ne peut rien dire qui tende à la mépriser & à l'offenser & en ce cas l'Impieté n'est point à craindre non plus que ses suites. Mais s'il y a une Divinité, celui qui nie son éxistence, qui va même jusqu'à nier la possibilité de son éxistence, & qui la met au nombre des Chiméres, nie tout d'un coup toutes ses perfections, & est très-éloigné d'avoir pour elles aucun égard. De quel oeil la Divinité doit-elle regarder un homme qui travaille à persuader aux autres, qu'on ne doit ni la craindre ni l'honnorer, & que tout ce qu'on en dit ne sont que des éxtravagances ? S'il n'y a point de Dieu, il n'y a point d'impieté ; Ce nom d'Impieté est en ce cas le nom d'une faute chimérique ; Donc ceux qui se trompent, en disant qu'une Divinité éxiste, ne sauroient être Impies au cas qu'elle n'éxiste pas. Ce seul endroit de Sextus le fait connoitre, sous le caractére d'un homme qui se met peu en peine de se contredire, & de parler sans savoir ce qu'il dit, pourvû qu'il surprêne par quelques objections spécieuses.

S'il y a réellement de l'Impieté dans la pensée que Dieu éxiste, & si c'est là une Impieté Intérieure ; dire qu'il éxiste, quand même on ne le croit pas, sera une Impieté Extérieure & apparente. L'Impieté est-elle un mal ? Si Sextus le nie, à quoi aboutit son argument ? Si au contraire il l'affirme, c'est donc un mal que de faire profession d'impieté, & celui qui fait semblant de reconnoitre l'éxistence de la Divinité pour paroitre pieux aux yeux de la multitude, prend réellement des dehors d'impieté.

Tous ceux qui reconnoiſſent une Divinité paroiſſent des Impies à Sextus : Il veut pourtant faire ſemblant d'en reconnoître une, pour s'accomoder au gout de ſon Païs, c'eſt-à dire qu'il veut faire ſemblant qu'il eſt un Impie, par complaiſance pour ceux qui lui paroiſſent des Impies. Il faut qu'un homme ait un ſurieux entêtement pour l'extraordinaire, en matiére d'idées & de ſentimens, pour n'être pas ému à la vuë des contradictions où Sextus ſe jette ; *Il ne veut pas être Impie* dit-il, *voila pourquoi il ne veut pas croire une Divinité* ; Mais n'eſt-on pas Impie en faiſant ſemblant de l'être ?

Je rapporterai encore ſur ce ſujet les propres termes de Mr. le Clerc. " Sextus prend la précaution de dire d'abord (pag. 82.) que ſuivant la " maniére de vivre ordinaire il aſſure qu'il y a des " Dieux, qu'il les honnore, & qu'ils gouvernent par " leur Providence, & tout cela *abſolument ou ſans s'enteſter de cette opinion.* Il ſouhaite néanmoins " qu'on croie qu'il ne parle que contre la précipita- " tion des Dogmatiſtes ; ce qui ſignifie que Philoſo- " phiquement parlant, on n'a pas ſujet de ſoûtenir " qu'il y ait une Divinité, mais que pour s'accomo- " moder à la Populace & aux Loix, il falloit parler " comme les autres. C'eſt comme l'on vivoit ſous " l'Empire Romain, où l'on ne s'informoit nullement ſi l'on étoit perſuadé de la Verité de la " Réligion publique, pourvû que d'ailleurs l'on " parlât & l'on agît comme les autres. Ne fait-on " point, quelques fois parmi nous, quelque choſe " d'approchant, lorſque l'on attaque les Attributs " les plus eſſentiels de Dieu, comme ſa Bonté, & " qu'après avoir dit tout ce qu'on peut dire, pour " prouver que Dieu n'eſt point Bon, on déclare " que néanmoins, on ſoumet *ſa Raiſon à la Foi* ; " c'eſt-à-dire que l'on croit que Dieu eſt bon contre ſes propres Lumiéres, parce que l'Ecriture " le dit ? N'a-t-on pas même dit que l'on en uſoit ainſi pour humilier l'orgueil des Théologiens " Rationnaux, qui ſoutiennent que Dieu eſt bon ?

" Il ajoute (page 90.) Ce qu'il y a de plus ridicule ici c'eſt la concluſion de ſes raiſonnemens, en ces termes : Nous concluons de là, que ceux " qui aſſurent poſitivement qu'il y a un Dieu, tombent peut-être dans l'Impieté, car en diſant qu'il " conduit tout par ſa Providence il ſont Dieu " Auteur du Mal ; & en diſant qu'il ne gouverne que certaines choſes, ou même rien, ils ſont " contraints d'avoüer que Dieu eſt envieux ou trop " foible pour gouverner tout ? Or ce ſont là manifeſtement des diſcours d'Impies. Les Péripatéticiens qui nioient que la Providence s'étendît à ce " qui ſe paſſe ſous la Lune, & les Epicuriens qui " la nioient entiérement, commettoient ſans doute " par là une Impieté. Mais ceux qui attribuoient " à Dieu une Providence ſur toutes choſes, ſans " lui attribuer néanmoins le Mal *Moral* ou le Vice, ni même le *Phiſique*, à deſſein de nuire à ſes propres Créatures, ces gens-là dis-je ne font aucun tort à ſa ſupreme Majeſté. *Mr. Bayle* prétend que ce n'étoit pas aſſés que de dire que Dieu " ne fait pas le Mal, qu'il falloit montrer encore " comment il pourroit le permettre ſans bleſſer ſa " Bonté, au défaut de quoi il condamnoit tous " les Chrétiens à *renoncer à la Raiſon* en matiére de " Théologie, & *à la ſoumettre à la Foi*, ſans néanmoins montrer comment on ſe pouvoit ſoumettre " à la foi, malgré les plus pures lumiéres de la Raiſon, parce qu'apparemment ſon deſſein étoit de " tout détruire, ſans établir rien, comme fait Sextus.

Objection.

" II. NOUS devons, dit Sextus, concevoir " *l'Eſſence* des choſes que nous entendons, par éxemple ſi elles ſont Corporelles, ou Incorporelles. " Il en faut auſſi ſavoir la *Forme*, car perſonne ne ſauroit concevoir ce que c'eſt qu'un Cheval, ſans " avoir auparavant été informé de ſa forme. Outre " cela il faut concevoir comme éxiſtant quelque part " ce que l'on conçoit. Puis donc qu'entre les Dogmatiques les uns diſent que Dieu eſt un Corps, " les autres qu'il eſt Incorporel, les uns qu'il a " une Forme Humaine, les autres que non : les uns diſent qu'il eſt en un Lieu, & les autres que Non : les uns dans le Monde & les autres hors du Monde, comment pourrions nous nous former une " idée de Dieu, ſans convenir de ſon *Eſſence*, ſans ſavoir quelle eſt ſa *forme* ni le *Lieu* où il pourroit " être ? Qu'ils s'accordent auparavant entr'eux, ſur " ce que Dieu eſt, qu'ils nous en faſſent une déſcription, & qu'ils éxigent alors de Nous que nous " en formions une Idée.

Réponſe.

" III. CETTE Traduction eſt de Mr. le Clerc : " Après quoi il ajoûte. S'il s'agiſſoit de ſe former " une Idée complére & éxacte de la Divinité avant que de croire qu'il y en a une, il faudroit en effet " pénétrer l'Eſſence Divine, mais ce n'eſt pas de " quoi il eſt queſtion. Pour croire qu'il y a une " Divinité, c'eſt-à-dire un Etre infinimment plus éxcellent que tous les autres, qui eſt Eternel & qui " a donné l'éxiſtence à toutes les autres choſes, qui " peut par conſéquent tout faire, qui eſt ſage, qui " conduit toutes choſes, qui eſt bienfaiſant &c. Il " ne faut que conſidérer les choſes, qui ont commencé & qui lui doivent leur éxiſtence & toutes " leurs propriétés. C'eſt ce qu'on a fait voir dans " la troiſiéme Sections de la Pneumatologie par des " raiſons démonſtratives & au-deſſus des chicaneries " Scepticiennes. II. Socrate même dans le Paganiſme a prouvé, comme Xénophon nous l'apprend, " pluſieurs des perfections de la Divinité, d'une " maniére inconteſtable, par éxemple qu'il eſt incorporel, qu'il voit & conduit tout &c. III. A " l'égard du lieu où il eſt, les Payens mêmes ont cru " qu'il étoit au Ciel, d'une maniére particuliére, " mais cela n'empêchoit pas qu'il ne fut préſent partout & qu'il ne vit tout ce qui ſe paſſe dans " l'Univers. IV. Les Platoniciens en particulier, & " d'autres encore on dit, que Dieu n'avoit point " une forme humaine, comme l'avoient dit les Poëtes. Si Sextus les eut écoutés & eut bien médité cette matiére, il auroit bien compris, qu'on " pouvoit facilement ſe former une Idée de la Divinité, laquelle Idée quoi qu'elle ne ſoit pas éxacte & complére, eſt plus que ſuffiſante, pour ſe convaincre qu'il y en a une qui gouverne toutes " choſes, & qui eſt digne du Culte qu'on lui rend. La ſeule Lecture de Platon & de Xénophon pouvoit ſuffire pour cela en les méditant avec ſoin. On auroit pû renvoïer nôtre Philoſophe aux Chrétiens, qui étoient aſſés connus de ſon temps, mais que les Philoſophes comme lui mépriſoient juſques à ne daigner pas s'en informer. Il n'étoit pas beſoin que tous les Philoſophes s'accordaſſent dans la déſcription de la Divinité, pour croire qu'il y en a une, il ſuffiſoit qu'une Secte ſeule en donnât une Idée raiſonnable & bien ſoutenuë, ſelon la foibleſſe humaine, comme avoient fait les Platoniciens ; car enfin il n'y a qu'une vérité qui ne dépend pas du nombre de ceux qui la défendent, mais qui, appuïée ſur des raiſons démonſtratives, demeure ce qu'elle eſt, quand il n'y auroit qu'un ſeul homme qui la ſoûtint. Sextus n'étoit pas d'ailleurs homme à compter les ſuffrages, puiſqu'il heurtoit de front les ſentimens du genre humain qui n'ont jamais été favorables au Scepticiſme. Nôtre Philoſophe ſe fait lui même cette Réponſe. *Mais diſent ils, faites vous l'idée de quelque choſe d'Incorruptible & d'heureux, & croïés que c'eſt là la Divinité* ; à quoi il répond : *Mais cela eſt fou, car celui qui ne connoit pas Dieu ne peut pas ſe former une Idée des accidens de Dieu qui lui conviennent comme à Dieu, de même ne ſachant pas quelle eſt l'Eſſence Divine, nous ne pouvons jamais nous former une idée de ſes Attributs,*

„ *tout*; C'eſt là une très-groſſiére erreur; nous ne
„ connoiſſons que les propriétés des choſes, pendant
„ que l'eſſence, dans laquelle elles éxiſtent nous de-
„ meure tout-à-fait inconnuë. Savons nous quelle
„ eſt la nature de nôtre Ame & celle de nôtre Corps?
„ Nous ne les connoiſſons qu' *a poſteriori* ainſi que
„ l'on parle, c'eſt-à-dire par le ſentiment & par
„ l'éxpérience que nous en avons. Comme tout ce
„ qui a eu un Commencement doit être la Produ-
„ on d'une choſe qui n'en ait point, & qui ſoit
„ par conſéquent Incorruptible où Immortelle; (car
„ ce qui eſt ſans commencement eſt auſſi ſans fin)
„ Nous apprenons par là que Dieu ſera toûjours.
„ Ajoutés à cela, que Dieu étant la prémiére Cauſe
„ de tout, il eſt l'Auteur des propriétes de tous
„ les Etres, & par conſéquent poſſéde ces propriés-
„ tés, & cela dans un dégré beaucoup plus éminent
„ ou ſans imperfection, d'où il s'enſuit qu'il eſt in-
„ finiment heureux, puiſque nous le ſommes en
„ quelque ſorte. Voila en peu de mots comment
„ on peut démontrer que Dieu eſt immortel, &
„ heureux, par des raiſons qui n'étoient pas au
„ deſſus de la portée des Payens, puis qu'elles ſont
„ fondées ſur les ſeules lumiéres de la Nature. Pour
„ ce que Sextus ajoûte que les Philoſophes n'étoient
„ pas d'accord entr'eux ſur le bonheur, je ne m'y
„ arrête pas, parce qu'ils diſputoient ſur la félicité
„ de l'homme plutôt que ſur celle de Dieu, dont
„ le bonheur conſiſte dans la poſſeſſion éternelle &
„ Immuable de tous les Attributs qui conviennent à
„ une Nature toute parfaite, de ſorte qu'il n'a rien
„ ni à ſouhaiter ni à craindre. Il ſoûtient auſſi qu'on
„ ne peut prouver, ni par des raiſons claires ni par
„ des raiſons obſcures qu'il y ait un Dieu; mais on
„ vient de voir le contraire, & les Philoſophes le
„ montroient même par de bonnes raiſons, comme
„ on peut s'en aſſurer par ce que Ciceron en
„ rapporte dans ſes Livres de la Nature des
„ Dieux & particuliérement par la Providence.

Mr. le Clerc eſt, comme on le voit ici, & comme il s'en eſt amplement éxpliqué ailleurs, dans les ſentimens de Mr. Locke, ſur l'Eſſence de la Matiére. Mais ceux qui ſoûtiennent le plus fortement que *Corps* & *Etendu:* d'un côté, *Ame* & *Penſée* de l'autre font des termes ſynonimes, ſont pourtant obligés de reconnoître que les prémiéres & les plus ſimples propriétés de l'Etendué, conduiſent d'abord à l'Infini même, & par là préſentent des Difficultés étonnantes. La formation des Corps organiſés nous paſſe, & à tout coup mille Phénoménes nous font ſentir combien nos Lumiéres ſont courtes. Où eſt l'homme qui eſpére de pouvoir comprendre dans cette Vie, de quelle maniére la penſée ſe modifie, paſſe d'une Idée à une autre qu'elle n'avoit jamais eu, rappelle avec facilité celles qu'elle a une fois formées, s'en rend elle même le magaſin & la ſource inépuiſable, les combine en mille façons &c. Peut-on douter de l'éxiſtence de ces Actes, quoi qu'on n'en ſache pas éxpliquer la naiſſance?

Si les hommes étoient perſuadés de l'Exiſtence de Dieu, comme ils ſe font de l'éxiſtence des Corps, & comme ils ſont perſuadés qu'il y a en eux un Principe qui penſe, de quelque nature que ſoit ce Principe, avec qu'elle indignation ne regarderoient ils pas les Sceptiques, lorſqu' après avoir vainement abuſé de leur ſubtilité, pour ébranler la perſuaſion de l'éxiſtence des Corps & de la Penſée, ils pouſſeroient leurs Doutes & leurs Objections extravagantes, juſques ſur un Objet auſſi reſpectable que la Divinité? Il eſt pourtant certain que tout ce qu'ils diſent pour en rendre douteuſe l'éxiſtence, porte également ſur l'éxiſtence des Corps & de la Penſée: Ils propoſent des Queſtions à réſoudre ſur un ſujet dont la parfaite connoiſſance paſſe les bornes de nôtre Entendement; Ils demandent qu'on ne laiſſe là-deſſus aucune obſcurité, & pendant qu'on leur laiſſera ignorer quelque choſe, ils refuſeront de croire quoique ce ſoit.

C'eſt viſiblement là leur grand Principe; Mais ce Principe eſt incapable d'arrêter un homme Raiſonnable & qui cherche à s'inſtruire de bonne foi. Quand la verité d'une Propoſition eſt établie ſur des preuves ſimples & évidentes, eſt-il permis de ne tenir aucun compte de ces preuves, parce qu'il reſte, ſur le ſujet de cette Propoſition, des obſcurités qu'on n'eſt pas en état de diſſiper, faute d'une plus grande étenduë de connoiſſances? Abandonnerai-je comme fauſſes ou comme incertaines toutes les Régles de mon Arithmétique, parce que je ne ſaurai pas m'en ſervir pour réſoudre tous les Problemes qu'un homme plus éxercé que moi, dans la ſcience du Calcul, me propoſera? Combien de fois arrive-t-il dans le cours de la Vie, de condamner comme injuſte ou comme imprudente, ou du moins d'être tenté à condamner comme telle, la conduite d'un homme, qu'on trouve très-raiſonnable & très-fondé à agir comme il a fait, dès que l'on eſt inſtruit de ſes vuës & de toutes les parties de ſon Plan: Combien de vuës une Intelligence Infinie ne peut-elle pas ſe propoſer, dont nous ſommes incapables de deviner la millième partie; Mais juſques à ce qu'on connoiſſe tout ſon Plan, & toutes ſes Vuës, on ſe trouve dans l'impuiſſance de comprendre pourquoi de certaines Irrégularités qui paroiſſent dans ce Plan, loin de le rendre effectivement Irrégulier, ſe termineront d'une maniére qui le rendra beaucoup plus Beau.

Toutes ces Difficultés que Sextus raſſemble dans ce Chapitre ſont de cette nature, & n'ont plus de force pour ceux qui ne tombent pas d'accord de la néceſſité de connoitre un ſujet à fond, & de n'ignorer aucune de ſes parties, afin de s'aſſurer qu'on en connoit quelque une.

Il ne me paroit donc point difficile d'enlever aux Sceptiques, ſur ce grand ſujet, le triomphe dont ils ſe flattent, ou du moins d'empêcher toute perſonne, qui a à coeur de raiſonner juſte & qui aime la Verité, de donner dans ces Sophiſmes.

Je poſe 1. qu'on peut ſavoir fort ement quelque choſe ſur un ſujet, ſans connoitre tout ce qu'il renferme, ſans comprendre tout ce qui y a du rapport, & ſans être en état de ſatisfaire pleinement à toutes les queſtions qu'on pourroit propoſer ſur ce ſujet là.

2. Lorſque non ſeulement on a de bonnes raiſons pour embraſſer un certain ſentiment, mais que de plus on comprend ce qui manque, & ce qu'il faudroit encore poſſeder de ſciences & de talens, pour être en état de n'y laiſſer aucune obſcurité, & de diſſiper pleinement tout ce qu'on y oppoſe d'objections, lorſqu'enfin on peut encore éxpliquer d'où vient que ces ſecours que nous n'avons pas, nous manquent, alors les Bornes de nos Lumiéres doivent bien nous faire avouer nôtre Ignorance, ſur ce qui nous paſſe, mais elles ne doivent pas nous jetter dans un Doute univerſel ſur ce qui eſt prouvé par des argumens à nôtre portée. L'effet naturel des Bornes de nos Connoiſſances, c'eſt de nous garantir de Préſomption, mais leurs effets ne doivent point aller juſques à nous dépouiller de Certitude.

3. Je ſoûtiens que les Argumens par où l'on prouve l'éxiſtence d'une Cauſe prémiére d'un Auteur & d'un Maitre de l'Univers, ſont d'une ſimplicité & d'un évidence à ne nous être pas ſuſpects: Nous ſommes très-à portée d'en ſentir la force; ils ſont tirés non de ce que nous ne connoiſſons pas, mais de ce que nous connoiſſons.

4. Mr. Le Clerc renvoie Sextus à Platon & à Xénophon; Ces Philoſophes étoient très-connus & très-eſtimés de ſon temps. Aujourd'hui on a dans toutes les communions Chrétiénes, en Latin & dans les Langues vivantes, un grand nombre d'ouvrages où l'on démontre l'éxiſtence de Dieu, par des argumens Phyſiques & Métaphyſiques, pouſſés, éclaircis, défendus & mis à couvert d'inſultes, dans leſquels

la Raiſon met dans un plein jour ce que St. Paul
Rom. 1. poſe en fait quand il dit que, *Les choſes Invisibles de Dieu, ſa vûe ſa Puiſſance éternelle & ſa Divinité, ſe voient depuis la Création du Monde, quand on les conſidére dans ſes ouvrages, de ſorte que les Gentils ſont inéxcuſables*, & prouvent que David connoiſſoit bien le cœur de l'homme, quand il remarquoit qu'il n'y
Pſ. XIV. a qu'une exceſſive dépravation qui puiſſe le faire éxtravaguer juſques à ſe dérober à cette Lumiére. Le Célébre Mr. Locke, dans ſon ſavant & judicieux Eſſai de l'Entendement, compte cette connoiſſance au nombre des *Connoiſſances ſimples*. J'ai fait dans ma Logique, au Chapitre des Cauſes, quelques remarques, qu'on n'a qu'à ſuivre pour ſe convaincre aiſément de cette Verité, & on ſeroit d'autant plus inéxcuſable ſi on négligeoit de s'y élever, qu'on ne peut tomber dans cette négligence, qu'en abandonnant une Maxime ſur laquelle toute la conduite de la vie roule, c'eſt que *Rien ne ſe fait ſans Cauſe, & que les Cauſes ſont proportionnées aux effets. Ce qui peut-être & n'être pas; ce qui peut-être, & qui peut auſſi n'être pas d'une certaine façon & tel qu'il ſe trouve, doit avoir été déterminé par quelque Cauſe à être, & à être tel qu'il eſt, plûtôt qu'à n'être pas, ou à être dans un état tout différent.* Il n'y a aucune Maxime dont l'uſage ſoit plus fréquent.

5. A toutes les preuves qui établiſſent l'éxiſtence de cét Etre Prémier, qui eſt néceſſairement, qui ne peut n'être pas, dont la Nature eſt inaltérable, & ſans bornes, abſolument Parfait, Intelligent, Puiſſant, Sage, Libre, Bienfaiſant, & Juſte; A toutes ces preuves qu'oppoſe-t-on? Tout ce qu'on y oppoſe ſe réduit à ceci. Faites-nous diſtinctement connoître cét Etre Prémier, Indépendant, Parfait, Infini; Expliqués-nous toute l'Etenduë de ſes Connoiſſances, toute la Nature de ſa Puiſſance & la maniére dont il l'éxerce, ne nous laiſſés rien ignorer ſur ſes Perfections; car pendant qu'il nous reſtera ſur un ſi grand ſujet la moindre obſcurité, nous oublierons toutes les bornes de nôtre Intelligence; Nous voulons tout ou rien, pendant que nous ne ſaurons pas tout, nous prendrons le parti de ne rien croire. Encore ne ſuffira-t-il pas de nous éclaircir en particulier; Juſques à ce que tout le monde le ſoit également, on n'aura rien avancé; Un partage d'opinions ſuffira pour nous rejetter dans le Doute, nous y demeurerons juſques à ce que tous les hommes penſent de même. On a de la peine à ſe perſuader qu'il y ait des hommes qui puiſſent ainſi penſer ſérieuſement, & qui ſe permettent de raiſonner de cette maniére, ſans s'appercevoir qu'ils éxtravaguent.

6. Figurés vous un aveugle né, qui écoute tout ce qu'on lui dit ſur les Couleurs, comme des Chiméres, dans leſquelles il s'applaudit de ne pas donner. C'eſt préciſément le cas des Athées qui, ſans ſavoir ce qu'ils diſent, s'embarraſſent & s'étourdiſſent eux-mêmes de Queſtions, ſur un ſujet qu'ils ne comprennent point, & dont aucune Idée ne leur repréſente la Nature & la maniére d'éxiſter. Les Couleurs, dit un aveugle Chicaneur, ſont elles toutes inſipides? Il n'y a donc entr'elles aucune différence. Ou les unes ſont elles douces, les autres acides, les autres améres &c.? *Vous lui dites que non*; Comment donc les diſtingués vous? Vous frapent-elles toute à l'Oüiſſon, ou ſi vous les appercevés les unes plus aigues, les autres plus graves, ſont-elles dures, ſont-elles molles? Parler de ce qui n'eſt ni dur ni mol ni liquide c'eſt parler de rien. On voit des hommes ſourds & muets, qui ont pourtant appris à lire & à écrire, qui ont du ſens & qui raiſonnent: Seront-ils ſondés à dire. Les ſens ſont-ils ténébreux, ſont-ils lumineux? Ce qui n'eſt ni lumineux ni tranſparent, ni opaque, eſt-ce quelque choſe? En quoi peut conſiſter ſon éxiſtence?

7. Les Athées nous demandent. *Ou eſt Dieu? De quelle maniére eſt-il dans un lieu? De quelle maniére eſt-il dans le vuide? De quelle maniére eſt-il dans le plein? De quelle maniére eſt-il par tout?* C'eſt une des Queſtions de Sextus. Y eut-il jamais homme qui ait pû éxpliquer, qui ait pû tant ſoit peu approcher de concevoir que l'étenduë penſe & de quelle maniére elle penſe. N'a-t-on pas des preuves convainquantes du contraire, & de l'abſurdité de cette ſuppoſition? Or dès-que la penſée n'eſt ni groſſe ni petite, ni quelque choſe de rond, ni quelque choſe d'angulaire, dès-que ſon Mouvement n'eſt ni circulaire ni en ligne droite, comment pourra-t-on ſe repréſenter la penſée occupant une place? Je ne ſaurois douter de ſon éxiſtence: On me demande de quelle maniére elle eſt dans le lieu; Avant que de faire à cette Queſtion une Réponſe qui ne laiſſe aucune obſcurité, je demande à mon cour qu'on me faſſe parfaitement connoître la Nature de la ſubſtance qui penſe, & la maniére dont elle forme ſes penſées: Dès le moment que je n'ignorerai rien ſur ce ſujet il me ſera très-aiſé de comprendre de qu'elle maniére, ou en quel ſens une telle ſubſtance eſt dans un Lieu, ou la nature de ſon rapport avec l'Eſpace. En attendant que mes connoiſſances ſoient parvenues à ce point, je m'en tiens à ce que je ſai, & je ne décide rien ſur ce que j'ignore; Je demeure très-perſuadé & très-convaincu que j'éxiſte, que je penſe, & que j'ai de la liberté & de l'activité; Les bornes de mes Connoiſſances & de mes Forces me ſont encore une preuve, que je dois mon Exiſtence, ma Nature, & mes Facultés à une Cauſe, non ſeulement très-Puiſſante, mais de plus très-Libre, qui a renfermé mon pouvoir dans les bornes qu'il lui a plû, & qui peut étendre ces bornes quand il lui plaira.

J'ai une Idée aſſés claire & aſſés diſtincte de l'Etendue corporelle, pour me convaincre qu'un Corps occupe une certaine place, qu'il a une certaine ſituation, & qu'il eſt renfermé dans une certaine ſurface qui l'environe. Je comprens encore que de la maniére dont il eſt, là où je le vois & où je le conçois, il ne ſauroit être en même temps, & de la même maniére dans un autre lieu. Mais pour ce qui eſt des Etres Intelligens, il ne m'eſt pas poſſible de me repréſenter de même leur relation avec l'Eſpace & avec la ſituation des Corps.

Pour ce qui eſt de l'Etre qui ne tient point ſon Exiſtence d'ailleurs, qui eſt la REALITE & la PERFECTION même; Comme il implique contradiction qu'il n'éxiſte pas aujourd'hui, qu'il impliqueroit de même contradiction qu'il n'éxiſtat pas demain, & que quelque temps que l'on déſigne, il eſt impoſſible qu'il n'ait pas éxiſté dans ce temps-là; Comme, dés-je, ſon Exiſtence ne ſauroit être bornée à aucun temps, elle ne peut non plus être renfermée dans aucun lieu, puiſque ſa Nature n'a aucune Eſpéce de bornes. Nous ne comprenons pas en quel ſens il eſt ici ou là, nous n'en avons pas d'Idée mais nous ſommes convaincus, par de bonnes preuves, qu'il éxiſte effectivement, & nous ſavons que dès-qu'on le ſuppoſe préſent dans un certain lieu, il faut reconnoître que, dans le ſens que ſa Nature, infiniment parfaite & ſans bornes, y eſt préſente, elle l'eſt auſſi de la même maniére dans un autre lieu. La choſe eſt ſure, nous ne ſaurions ſans tomber en contradiction borner ce que nous reconnoiſſons ſans bornes, mais la maniére dont cela eſt, nous ne ſaurions nous la repréſenter, nous n'en avons pas d'Idée.

8. C'eſt pour avoir décidé ſur ce qu'on ne connoiſſoit pas, & pour avoir déterminé, l'état & la maniére des Perfections Divines, que l'Entendement humain ne pouvoit pas ſe repréſenter telles qu'elles étoient, qu'on a donné priſe aux Athées & aux Pyrrhoniens. On ne s'eſt pas contenté de former des Conjectures, (c'étoit déja une témérité) on s'eſt prévenu en leur faveur, on a ſoûtenu qu'elles étoient juſtes & éxactes: L'un s'eſt imaginé que Dieu étoit l'Eſpace même des Corps qui nageoient dans ſon Immenſité éternelle; un autre a dit qu'il étoit Tout

entier

entier dans chaque point de l'Eſpace, & qu'il rempliſſoit en même temps tout l'Eſpace. Ils ſont allés plus loin, & chacun d'eux a dit; Rejetter mon ſentiment c'eſt nier une des Perfections Divines; En nier une c'eſt nier toutes les autres, par la liaiſon qu'elles ont entr'elles; C'eſt donc nier ſon Exiſtence. Traiter ma penſée de fauſſe, c'eſt rejetter l'Immenſité de Dieu, & quiconque dit que Dieu n'eſt pas Immenſe, dit que Dieu n'eſt pas Dieu, dit qu'il n'y en a point. On a raiſonné avec la même témérité ſur d'autres perfections. L'un a dit; Poſer que Dieu ne prévoit pas de quelle maniére ſe détermineront les Intelligences parfaitement Libres, c'eſt borner ſes connoiſſances; Borner les connoiſſances de Dieu, c'eſt ne reconnoitre pas ſon Infinité; ne reconnoitre pas ſon Infinité, c'eſt nier ſon éxiſtence. Un autre au contraire a fait ce raiſonnement; Vouloir qu'il y ait des Etres parfaitement Libres, & vouloir en même temps que toutes les déterminations très-libres de leur volonté, ſoient inévitablement décidées par avance, c'eſt ſe contredire. Un Dieu qui ſe contredit eſt une Chimére. Mais au lieu d'être ſi prompts à ſe traiter d'Athées les uns les-autres, ne vaudroit-il pas mieux ſe ſouvenir qu'un des premiers Devoirs, & une des premiers caractéres de la ſageſſe, c'eſt de ſe taire ſur ce qu'on ignore, ou qu'on n'entend pas aſſés. La plus grande partie, & peut-être la meilleure, du ſavoir humain, c'eſt de connoitre les bornes de nos Connoiſſances. Mr. le Clerc, dans ſa *Pneumatologie* s'éxprime ſur ces Matiéres avec une grande circonſpection, & diſtingue avec un grand ſoin, ce qu'on ſait d'avec ce qu'on n'entend pas. Il ſe conduit par là en Philoſophe Chrétien, en homme Modeſte & raiſonnable, & par conſequent en véritable Théologien.

Je me borne ici à l'éxamen de Sextus. Quand je ſerai venu à Mr. Bayle, l'Article de Simonide, donnera lieu à de nouvelles réflexions.

De la Providence.

III. DE L'EXISTENCE de Dieu Sextus paſſe à ſa Providence & en la combattant, il combat encore ſon Exiſtence; " Car enfin ſi Dieu ne pourvoit
" à rien, s'il n'y a aucun Ouvrage de lui, ni aucun effet de ſa Puiſſance; perſonne ne peut dire
" d'où vient qu'il conçoit qu'il y a un Dieu, puis
" qu'il ne ſe manifeſte point par lui même, & que
" dans le cas qu'on ſuppoſe, on ne peut pas s'en
" former d'Idée par le moien de quelque choſe qu'il
" ait produit: Mais ſi Dieu gouverne, il gouverne
" tout, ou ſeulement quelque choſe; s'il gouver-
" noit tout, il n'y auroit aucun mal, ni aucun vice,
" & pourquoi ſa ſage providence ne s'étendroit-elle
" pas à tout, ſeroit-ce manque de forces? ſeroit-ce
" manque de bonne volonté?

Mr. Bayle a pouſſé les objections contre la Providence au delà de tout ce qu'on avoit jamais imaginé, voila pourquoi, je renvoierai à la partie ſuivante, un éxamen plus étendu de ces Objections. Je remarquerai ſeulement que ſi la plus grande partie des difficultés, qu'on a propoſés ſur l'Exiſtence de Dieu ou ſur ſa Providence, ont eu pour leur principales cauſes les idées très-imparfaites que les hommes ſe formoient de Dieu; Cette remarque eſt ſur tout vraie par rapport aux Païens. Ils ſe trouvoient dans de grands embarras au ſujet de la Providence, & pourquoi?

Cauſes de l'Embarras des Païens.

IV. C'EST prémiérement qu'ils regardoient les hommes comme ceux de tous les Etres qui approchoient le plus de la Divinité, ceux pourquoi tout le reſte de l'Univers étoit fait, & à qui il étoit deſtiné. Tout ce qui, dans l'Univers ne paroiſſoit pas aller directement au bonheur des hommes, leur paroiſſoit une Irrégularité dans le Plan des Dieux; irrégularité qu'il convenoit à leur Sageſſe & à leur Puiſſance de redreſſer inceſſament. L'occupation la plus digne des Dieux, ſelon eux, étoit de gouverner la République Univerſelle du Genre humain, & ils s'étonnoient que ſous des Maitres, qui avoient tant de lumiére, tant de pouvoir & tant de reſſources, les choſes allaſſent ſi mal.

Ils concevoient donc, & c'étoit la ſeconde ſource de leur embarras, ils concevoient les Dieux à la Verité fort ſupérieurs aux hommes, en félicité & en puiſſance, mais d'une nature pourtant qui ne ſurpaſſoit l'éxcellence de la nôtre qu'en degrés ſeulement: & par là ils trouvoient les Dieux aſſujettis aux mêmes Loix que les hommes, comme ils les trouvoient auſſi ſoûmis aux mêmes déſirs & aux mêmes paſſions.

Ajoutés à ces deux raiſons, que n'aiant ſur l'avenir que des Idées fort ſombres & fort confuſes, & flotans, ſur ce ſujet, dans quelque incertitude pour le moins, ils ne reconnoiſſoient guére que les événemens de cette vie & le gouvernement temporel & préſent des hommes, pour tout l'exercice de la Providence, & pour l'unique objet de l'attention des Dieux.

Cela fait voir avec combien de facilité on ſe trompe, quand on raiſonne avec précipitation ſur des ſujèts, ſur leſquels on n'a pas une aſſés grande étenduë de connoiſſances. Les Païens bornoient la Nature Divine, ils bornoient ſes Ouvrages & ſes vuës, ils bornoient ſes ſoins. De-là des ſurpriſes & des ſcandales que des lumiéres plus étendues font entiérement ceſſer.

Solution.

V. L'INTELLIGENCE ſuprême qui a pû former d'autres Etres & leur donner une éxiſtence réelle & diſtincte de la ſienne, cette Intelligence Toute-puiſſante, qui a pû donner à ſes ouvrages des Penſées, des Idées, des Sentimens, des Volontés, réelles, & différentes de ſes penſées & de ſes volontés, a bien pû leur donner auſſi quelque Activité; car ce n'eſt qu'un degré de plus, & certainement ſa Puiſſance n'eſt point réduite à ſe borner à un certain nombre de degrés dans ſes effets: Quelques degrés de Réalité & de Perfection de plus & de moins ne ſauroient l'arréter.

2. Il ſe peut donc que l'Etre ſuprême, (& l'Etenduë Infinie de ſon Intelligence & de ſa Puiſſance nous engage à le penſer ainſi) ait formé des Etres d'une perfection ſupérieure à celle de l'homme, en plus grand nombre de beaucoup, que nous n'en voions au deſſous: Il ſe peut qu'entre une infinité de choſes que nous ne connoiſſons point, une grande partie encore de celles que nous voïons ſoient deſtinées aux Uſages préſens & à venir de ces Etres d'une Nature très-ſupérieure à la Nature humaine. Il ne faut donc pas s'étonner ſi nous ne pouvons pas rendre raiſon de Tout, ni décider ſur les Uſages de Tout.

3. Dieu a voulu, que les hommes fuſſent du nombre de ces Etres Intelligens à qui il a donné une Liberté & une Puiſſance Phyſique de ſe déterminer à leur choix.

4. Il convient que la ſageſſe de Dieu, dont toutes les Idées, & toutes les Volontés ſont dans un parfait accord, aiant formé des Etres d'une certaine nature, leur ordonne de ſe conduire conformément à cette nature, les approuver quand ils vivent ainſi & qu'ils rempliſſent leur deſtination, les desapprouver quand ils vivent autrement.

5. Dieu n'ordonne pas à ſes Créatures en général, ni aux hommes en particulier, de l'imiter en tout; car ſi cela étoit, il devroit leur ordonner à chacun de s'aimer & de s'eſtimer par-deſſus tout le reſte des Etres, de rapporter tout à ſoi, de ſe préférer à tout, & d'être chacun à ſoi même ſon dernier but, au lieu que chaque Créature Intelligente doit rapporter tout à Dieu & en faire ſa derniére & principale Fin.

Dieu n'eſt pas obligé à pratiquer toutes les Vertus dont il recommande l'obſervation aux hommes, comme par éxemple, la Vigilance, la priére, la Crainte, la Circonſpection, la Modeſtie, le Renoncement à ſoi-même à de certains égars &

en de certains cas : Tout cela eſt beau & loüable dans les hommes, mais ne conviendroit pas à Dieu.

Les hommes doivent faire tout ce qui eſt en leur pouvoir, non ſeulement pour obſerver les Commandemens de leur Créateur, mais encore pour les faire obſerver aux autres ; pour ne point s'écarter eux mêmes de la Vertu & pour empêcher que les autres ne s'en écartent. L'Etre ſuprême n'eſt pas ſoûmis aux mêmes engagemens.

6. Un homme qui eſt tombé dans quelque faute, pourroit ſe plaindre de l'indifférence de celui qui l'auroit vû en danger de tomber, ſans daigner le ſecourir, ni tâcher de prévenir ſa chute ; Il pourroit ſe plaindre de n'en avoir pas été aimé comme la Nature humaine le demande, & comme un homme mérite d'être aimé par un autre homme.

Mais viſiblement une Créature n'eſt point en droit de dire, & elle ne ſeroit point raiſonnable ſi elle diſoit. *Dieu n'en a pas uſé envers moi comme il étoit digne de lui ; Il n'a pas aſſés marqué qu'il prenoit intérêt en moi, il n'y en a pas aſſés pris, il n'a pas eu aſſés d'empreſſement, ni pour me porter aux actes de Vertu dont j'aurois pû m'acquiter, ni pour m'éloigner des Vices, où il connoiſſoit que je pouvois tomber, car me voiant en danger de violer mon Devoir, il n'eſt pas venu promptement à mon ſecours pour m'en empêcher.*

7. Dieu y étoit-il obligé ? Que lui aviés-vous donné pour cela ? Dans quels engagemens étoit-il entré avec vous à cét égard ? Si d'abord apres votre création il vous avoit dit VOUS VOILA AU NOMBRE DES ETRES. VOUS AVES L'AVANTAGE D'EXISTER ET DE SENTIR VOTRE EXISTENCE : CE PRESENT QUE JE VIENS DE VOUS FAIRE VOUS AGREE-T-IL ? EN SOUHAITES VOUS LA CONTINUATION ? JE VOUS DONNE A CHOISIR ENTRE RENTRER DANS LE NEANT, OU CONTINUER D'ETRE POUR TOUJOURS. Lui auriés-vous répondu, *Je conſens à la Continuation de mon exiſtence, pourvû que mon bonheur ſoit impériſſable & ma miſére impoſſible.* Sur cette Réponſe je ſuppoſe encore que Dieu vous eut repliqué. VOUS NE SERÉS JAMAIS MISERABLE ET VOUS AURES PART A MON ETERNELLE FELICITÉ, POURVU QUE VOUS CONSENTIES, ET QUE VOUS VOUS DETERMINIES, A FAIRE, ET A FAIRE AVEC PERSEVERANCE, CE QUE JE VOUS ORDONNERAI POUR Y PARVENIR, ET JE NE VOUS ORDONNERAI RIEN QUI NE SOIT TRES RAISONNABLE. Auriés vous continué de répondre. *J'accepte encore ces offres, mais ce ſera ſous une condition, c'eſt que ſi par légéreté, par fantaiſie, par malice, par quelque principe entin que ce ſoit, il m'arrivoit de faire quelque extravagance, & de m'écarter de ce que je vous dois, ou plutot s'il m'arrivoit de vouloir faire, quelque écart & d'être tout prêt à en faire, dés que vous apercevrés en moi la moindre de ces diſpoſitions, dés que vous en prévertés la moindre poſſibilité, vous accourrés inceſſamment à mon ſecours, pour prévenir juſques à la premiére naiſſance de mes fautes. Je veux pouvoir aſſés compter ſur vos ſoins pour m'aſſurer que je ſerai infailliblement heureux, & que je ne ſaurois manquer de le devenir, quand même il m'arriveroit d'avoir quelque commencement de diſpoſition à m'éloigner de la félicité, je veux pouvoir m'aſſurer que vous prévindrés toutes les ſuites d'un tel panchant, ce penchant même, & ſes premiers principes ſi cela eſt néceſſaire pour ma ſureté.* C'eſt-à-dire que ſi Dieu vous vouloit faire des Loix, vous lui en feriés auſſi à votre tour : vous vous ſoûmettriés aux ſiennes, pourvû que vous fuſſies aſſuré que cette ſoumiſſion ne vous coûteroit jamais rien, & ne vous expoſeroit jamais ni à aucune fatigue, ni à aucun danger, parce que Dieu ſe chargeroit d'operer lui meme en vous vos actes d'obéiſſance, & ſeroit néceſſité *par ſa* BONTE, de les produire, au cas que vous ne fuſſiés pas d'humeur de vous en donner vous même le ſoin.

8. Il eſt eſſentiellement du Devoir d'une Créature d'être parfaitement ſoûmiſe à ſon Créateur, & de ne lui préferire quoi que ce ſoit, comme il eſt eſſentiel à la Perfection du Créateur de ne rien préferire qui ne ſoit très-juſte. Or n'eſt-il pas juſte qu'une Créature obéiſſe ? L'élévation ſuprême de la nature Divine ne mérite-t-elle pas cette obéiſſance ? La beauté & la Juſtice de ſes Loix n'en eſt-elle pas digne ? Quelle bonté ne nous marque-t-il pas, quand il veut bien accorder à des actes d'obéiſſance, ſi légitimement, ſi eſſentiellement & ſi néceſſairement dûs, des Récompenſes Eternelles, & par elles-mêmes d'un Prix Infini, puiſque Dieu lui même veut bien être nôtre Récompenſe ? Par quelles actions de graces, par qu'elle étenduë de reconnoiſſance, par quel aſſés parfait dévouëment, pourrons nous jamais aſſés reconnoitre, ſes Bontés, ſes Préſens, & le Prix de ſes Récompenſes ?

9. Dirés vous ? Il auroit pu faire d'avantage, car au lieu de nous placer, comme il a fait, à quelque éloignement du but, de ſe contenter de nous le propoſer, de nous en marquer le chemin, & de nous mettre en pouvoir de le ſuivre, il auroit pû nous mettre déja au but en nous créant ; nous mettre dis-je en poſſeſſion, dès les prémiers momens de nôtre éxiſtence, de tout ce à quoi nous pouvons aſpirer.

Vous vous plaignés donc de ce que Dieu n'a pas fait tout ce que vous auriés voulu, & tout ce que vous lui auriés conſeillé de faire, s'il lui avoit plû de ſuivre vos conſeils. Cette plainte eſt-elle raiſonnable ou injuſte ? Eſt-elle reſpectueuſe, ou eſt elle inſolente ?

10. Vous dites *O ſi Dieu avoit fait quelque choſe de plus en ma faveur !* Mais quand vous parlés ainſi, vous ne prenés pas garde, que ce que vous conſidérés comme *un plus* eſt veritablement *un moins.* Dieu a porté ſes Préſens, ſes Dons & ſes Graces, juſques à vous mettre en état de pouvoir vous offrir à lui. Vous pouvés lui obéïr par choix, l'aimer par préférence, & vous donner à vôtre tour à celui qui vous a tout donné. Dès Préſens de cette nature n'auroient-ils pas été par eux-mêmes très-dignes de vos vœux & de vos déſirs ! Seulement ſi Dieu ne vous avoit pas prévenu en vous les donnant, il y auroit eu peut-être trop d'ambition à les lui demander. C'eſt à vous à admirer ſon Infinie Libéralité & à y répondre. Il vous a donné infiniment, non ſeulement parce que ce qu'il vous a donné vous amène, ſi vous voulés en faire un bon uſage, à des Récompenſes Infinies, mais de plus parce qu'il vous a donné ce qui approche le plus une Créature de ſon Créateur ; la Liberté, l'Activité, la Puiſſance d'agir avec choix, la Capacité de varier ſes penſées à l'infini, & le pouvoir de ſe rendre louable en faiſant ce qui convient le mieux.

11. On a donc grand tort de conclurre des Maux *Phyſiques* qu'on apperçoit ſur la Terre, & des *Vices*, par leſquels les hommes ſe les attirent, qu'un Dieu, qu'un Etre très-Sage, très-Saint, très-Puiſſant, & très-Bon, ne s'eſt jamais mêlé des hommes, ou qu'il a ceſſé d'y faire attention. Les Maux qu'on voit ne prouvent rien contre la PUISSANCE ni la BONTE' d'un CREATEUR ; Ils prouvent ſeulement qu'il eſt LIBRE dans l'Effuſion de ſes bienfaits & qu'il ne les répand pas ſur chacune de ſes Créatures, néceſſairement & ſuivant toute l'étenduë de ſa puiſſance. En ce cas-là les Créatures, toutes très-heureuſes & également heureûſes, pourroient ſe féliciter d'avoir un tel Auteur ; mais ce ſeroit pur complîment que de lui rendre graces de leur avoir

avoir fait ce qu'il lui étoit impoſſible de ne pas leur faire. Dieu exerce ſa bonté d'une maniére digne de lui, digne de ſon Infinie Grandeur, & de ſa Liberté ſuprême. C'eſt cette Souveraine Liberté qui reléve l'éclat de la Bonté de Dieu & qui la rend digne d'actions de graces. Quelque bien qu'il accorde, il étoit en droit d'en accorder moins. Mais il uſe toujours de ſon Droit d'une maniére très-juſte; Perſonne ne peut avec raiſon ſe plaindre de lui, & les hommes qui ſe trouvent malheureux ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Réflexions ſur les bornes de nos connoiſſances.

VI. JE NE pouſſerai pas plus loin ces remarques, les Objections de Mr. Bayle me donneront lieu de les étendre d'avantage. J'ajouterai ſimplement deux réflexions à celles que je viens de faire. Je demande ſi une perſonne, que l'Objection de Sextus auroit inquiété, ne pourroit pas avoir l'eſprit en repos après avoir réfléchi ſur ce qu'on vient de lire? On ne ſauroit nier: L'expérience fait voir qu'il eſt des gens qui ſe contentent de ces réponſes. D'où vient donc que l'Objection les avoit d'abord allarmés? C'eſt qu'alors les réponſes dont ils ſe ſont enſuite ſatisfaits, ne leur étoient pas encore venuës dans l'eſprit. S'il en eſt qui faſſent des Inſtances & qui propoſent de nouvelles difficultés, je veux que ces Inſtances leur paroiſſent ſans réplique, & qu'ils ne ſachent point ſe tirer de ces Difficultés; De ce qu'ils ne ſont pas en état d'en trouver la ſolution, s'enſuit-il que perſonne ne la trouvera? Pourquoi, ſur des matiéres qui les paſſent, liſſent ils ébranler, par des Obſcurités qui y reſtent, la Certitude qu'ils tirent des Preuves ſimples, démonſtratives, & à portée de leur Intelligence?

Caractére des Pyrrhoniens.

VII. MA SECONDE réflexion tombe ſur le caractére des Pyrrhoniens: J'y reviens ſouvent, on ne ſauroit trop s'en convaincre: Plus on les étudie de près, plus on découvre en eux des Eſprits legers, qui manquent de ſincérité, qui ne s'examinent point, ou ne s'examinent qu'avec précipitation & très-ſuperficiellement, & tournent toutes leurs vuës à éblouïr les autres. SEXTUS ſe donne d'abord comme un homme qui a trouvé l'unique moien de paſſer ſa vie ſans trouble; Nous avons vû ſur quoi fondé. Ici il s'affranchit de la Crainte d'une Divinité; Le voilà donc en état de s'abandonner à ſes fantaiſies, & de ſe livrer mollement à tous ſes déſirs, ſans inquiétude. *Par rapport au Culte des Dieux, je vivrai comme le Vulgaire, me voila en ſureté pour l'extérieur, mais je ne croirai rien, me voila en repos pour l'intérieur, & par conſéquent en pleine liberté, de ſuivre tous les panchans qui m'entraineront à objecter, & à contredire les autres, la plus délicieuſe occupation que je connoiſſe*

Mais un Eſprit moins leger que le ſien, & qui ſeroit allé moins vite, auroit dit. L'amour que j'ai naturellement pour le Repos m'a engagé à la Méthode de Philoſopher que j'ai ſuivie, parce qu'elle m'a paru la plus propre à me tranquiliſer; mais ſur un ſujèt de cette importance, où il s'agit de mon tout, & de mon ſort entier, puis-je me conduire avec trop de circonſpection? Quelle ſera ma deſtinée, ſi je m'endors dans un repos trompeur & qui pourroit devenir infiniment funeſte? Que deviendrois-je ſi je me condamnois moi-même par les contradictions où je tomberois. Il m'eſt agréable de m'affranchir de tout Joug; S'il n'y a aucune Loi dont l'équité ſoit ſure, pourquoi me génerois-je? & que pourrois je faire de plus conforme à ma Nature, dévouée aux ténébres, que de me laiſſer aller à l'avanture, & au gré de mes déſirs, ſans me fatiguer par aucune Contrainte. Pourquoi craindre une Divinité qui peut-être n'eſt point? Voila ce qui m'attache à mon Hypothéſe & qui fonde mon repos. Mais ſuis-je effectivement où je prétens être? Un Raion de Lumiére m'avertit que j'en ſuis peut-être bien loin; car enfin s'il eſt auſſi vraiſemblable, qu'il y a une Divinité, comme il eſt vraiſemblable qu'il n'y en a point (c'eſt là le fond de ma Philoſophie) ſi je ne ſuis pas plus aſſuré de la négative que de l'affirmative, il eſt auſſi vraiſemblable que je n'en ſuis pas un; Vivre en repos dans cette incertitude, eſt-ce une Tranquilité raiſonnable ou un Etourdiſſement volontaire?

Pour peu qu'un homme eut de penchant à ſe rendre ſérieuſement attentif ſur ſoi-même, & ſur ſes intérêts, il lui ſeroit facile de pouſſer ce raiſonnement. S'il n'y a point de Divinité, je ne l'offenſe point en me perſuadant de ſon éxiſtence; Je me trompe, mais je n'ai rien à craindre de ſa part. Mais ſi une Divinité éxiſte effectivement à quoi ne m'éxpoſe-je pas, quand je me ſais un plaiſir de n'en rien croire, & d'arracher cette perſuaſion de l'eſprit des autres? Il n'y a point d'égalité dans cette alternative, & c'eſt une Imprudence infinie, que de prendre le parti le plus dangereux. J'ai abuſé, ſur un ſujet très-ſérieux, de la fécondité & de la ſubtilité de mon imagination, & par le moien d'un langage embrouïllé & plein d'équivoques, j'ai affecté de ſoûtenir cét étrange Paradoxe, c'eſt qu'il y a de l'Impiété à reconnoitre un Etre ſuprême; je me ſuis donc joué, ſur un ſujet très-ſérieux, non ſeulement des Hommes, mais de Dieu s'il y en a un; Et s'il y en a un, comme je ſuis obligé de reconnoitre par mes principes que cela ſe peut, je paſſerai pour un Impie à ſes yeux. Je fais plus, car en même tems que je m'efforce de combattre ſon éxiſtence, je veux bien encore le deshonorer par ma conduite, en adoptant ſur ſon Culte, toutes les Erreurs & toutes les Extravagances du groſſier Vulgaire, ſans daigner les éxaminer.

Mais un Sceptique croiroit perdre trop de tems, s'il donnoit ſon attention à s'éxaminer ſoi-même avec cette éxactitude. Combien d'Objections n'auroit-il pas inventées ou répétées pendant qu'il s'interroge ainſi, & qu'il repaſſe ſur ſes propres penſées?

Chap. II. & III.

Les Chap. II. & III. roulent ſur les *Cauſes*. Déformais je ne traduirai plus d'une ſuite, pas même en abrégé, le texte de Sextus: Mon Lecteur s'en ennuyeroit. Je me contenterai de réfuter par ordre les Objections par leſquelles il continuë d'attaquer ce qu'on a crû de plus certain.

Extravagance où entraine le Pyrrhoniſme.

VIII. IL ENTREPREND donc de prouver qu'il n'y a point de Cauſe, c'eſt à dire d'ébranler, par des preuves contraires, la perſuaſion univerſelle où l'on eſt de l'éxiſtence des Cauſes. En effet dès-qu'une fois on s'eſt apperçû de la néceſſité qu'il y a de reconnoitre des Cauſes, on eſt ſi naturellement amené à conclurre que l'Univers en a une, que pour s'empêcher de venir à cét aveu redoutable, on prend le parti éxtravagant d'oſer ſoûtenir qu'il n'y a point de Cauſe. Mais écoutons-le

„ Celui qui dit qu'il y a des Cauſes le dit ſans
„ raiſon, ou il a des raiſons pour le dire; Si les
„ Raiſons qu'il allégue n'ont point de cauſe, il
„ faut reconnoitre que de certaines choſes naiſſent
„ ſans cauſe, & ſi ces raiſons naiſſent dans l'eſprit
„ par quelque cauſe, cette cauſe elle-même en a
„ une, ou n'en a pas. Si elle n'en a pas, ce n'eſt
„ pas une néceſſité de reconnoitre des cauſes; ſi
„ elle en a, je recommence & je vai à l'infini.

Cauſe prémiére.

IX. CE RAISONNEMENT ne ſera-t-il pas plus vraiſemblable, s'il conduit à une Cauſe prémiére qui ſoit elle-même la Cauſe de ſes Choix & de ſes Déterminations, & qui éxiſte néceſſairement; Il faut ou avouer que les choſes naiſſent ſans Cauſe, ou admettre une impoſſibilité, en imputant un ſeul effet à une infinie ſucceſſion de Cauſes, ou enfin s'arrêter à une qui agiſſe ſur elle-même, & ſe détermine elle-même. Nous ſentons dans nos Choix Libres, que ce qui penſe en nous eſt une Cauſe de cette nature. Lorſque nôtre ame uſe de ſa liberté, elle peut reconnoitre, dans ſa maniére d'agir, une image de la Cauſe Prémiére: Elle peut s'appercevoir que ſouvent elle ſe détermine, parce qu'elle veut ſe

déterminer, & qu'il ne faut point chercher d'autre cause de sa détermination, que la volonté qu'elle a eu de se déterminer ainsi. Lors même qu'elle a délibéré sur les partis qu'elle doit prendre, afin de régler son Choix sur de bonnes raisons, elle peut acquiescer à celles qui se feront présentées, ou continuer de les examiner, & de les comparer avec d'autres : Elle peut arrêter son attention sur un Objet, ou la lui refuser, & l'en détourner pour la porter sur un autre. Elle peut continuer d'agir ou se reposer, c'est elle-même qui se détermine à l'un de ces partis plûtôt qu'à l'autre.

Objection. X. L'HUMEUR Sophistique de Sextus paroit plus visiblement quand il ajoûte ; " L'existence d'u-
" ne Cause n'est pas postérieure à celle de son effet ;
" Elle n'est pas non plus antérieure, car si la cause
" étoit déjà cause avant que de produire son effet,
" elle seroit cause sans être cause, parce qu'elle ne
" peut-être cause qu'en produisant. Le seul parti
" qui reste est donc de dire qu'une cause éxiſte
" cause, en même tems qu'un effet éxiſte effet. Cela
" paroit d'abord vraisemblable, mais éxaminés le de
" plus près, on le trouvera absurde & contradictoire,
" car afin que l'effet soit, il faut que la cause le
" produise : Pour produire il faut agir, pour agir
" il faut être ; Il faut donc que la cause soit avant
" que d'agir.

Réponse. XI. QUELLE honte pour les Sceptiques, & qu'elle mortification pour leur vanité, que leurs Chefs se soient armés de cette foule d'équivoques, & d'équivoques si grossières, parmi des propositions fausses encore en elles-mêmes, & visiblement fausses.

Pour agir il faut être : Cette proposition à deux sens : En voici un qui est vrai ; *Ce qui n'eſt point n'agit pas, ce qui agit éxiſte.* En voici un autre qui peut-être faux ; *Ce qui agit a déja éxiſté avant que d'agir.* Une chose qui de sa nature est active, ne sauroit avoir éxisté un moment sans agir, parce qu'elle ne sauroit avoir éxisté un moment, sans avoir été ce qu'elle est, & on suppose que de sa nature elle est agissante. Tel est sans contredit le Mouvement, qui agit dès-qu'il éxiſte, & qui ne sauroit être Mouvement sans mouvoir ce qu'il rencontre.

De plus un Etre peut *éxister & n'agir point :* Il aura donc éxisté avant que d'agir, mais il *aura éxisté sans être Cause*, & n'aura commencé d'être cause qu'en même tems qu'il aura produit son effet.

Des raisonnemens si captieux & dont les plus grossiers des hommes doivent sentir l'équivoque, quoi qu'ils ne sachent pas la développer, peuvent-ils être mis en parallelle d'évidence & de vraisemblance avec ceux que Sextus lui-même avance au commencement de ce Chapitre. C'eſt que *ſi tout naiſſoit à l'avanture & qu'il n'y eut point de Cauſe, d'où vient que les Païs qui ont été glacés, pendant quelques Siécles, ne viennent pas à être brulés de chaleur dans la ſuite, & réciproquement ; D'où vient que les Eſpéces ſe perpétuent, & que les Chevaux naiſſent conſtamment des Chevaux, que les Chats ne ſont jamais ſortis d'un Chien, ni les Elephans d'une Mouche &c. Car s'il n'y a point de Cauſes déſignées à leurs effets, toutes ſortes de changemens ſont également faciles, & une maniére d'être n'eſt point plus fondée, ni plus vraiſemblable, qu'une autre toute oppoſée.* Vous diriés que Sextus affecte de braver les hommes, en mettant ainsi en parallelle, comme d'une égale vraisemblance, les raisonnemens les plus inégaux

Chap. IV. Dans le Chap. IV. Sextus traite des Principes des Choſes Matérielles, c'eſt-à-dire des Elemens qui composent les Corps que nous voions. Il ne se contente pas de traiter d'incertain tout ce que les Physiciens, qui l'avoient précédé, avoient penſé fur ce sujèt ; Il veut encore faire tirer de là cette conséquence qu'on n'y connoitra jamais rien.

Objection. XII. POUR montrer qu'on ne sauroit mieux faire que de suspendre son jugement, sur les Principes des choſes naturelles où des Elemens de l'Univers, Sextus se donne le soin de rapporter la prodigieuse différence des sentimens sur lesquels les Philosophes se sont partagés. *Les admettra-t-on tous ; Cela ne ſe peut dire.* Il ? *En choiſira-t-on un par préférence aux autres, & de quel front-on Choix ?*

XIII. CE RAISONNEMENT donne lieu à diverses réfléxions, 1. Pourquoi Sextus dit-il qu'on ne peut pas admettre tous ces sentimens, & que dès-qu'on s'eſt déclaré pour l'un, on se trouve dans la néceſſité de rejetter tous les autres ? Qui lui a appris à discerner les sentimens qui sont incompatibles d'avec ceux qui peuvent subsiſter ensemble ; S'il n'a aucun caractére sûr pour faire cette distinction, pourquoi veut-il que d'autres la faſſent ? 2. Qui lui a appris que des sentimens directement contraires ne peuvent pas être vrais l'un & l'autre ? D'où le ſait-il ? Le croit-il ? 3. Le Scepticiſme eſt un renoncement à la Nature : On a beau la contraindre, par la Loi qu'on s'eſt faite de penſer & de parler d'une étrange maniére, de temps en temps sa force victorieuſe se défait de ses liens : On sent l'Evidence des Notions Communes, & on en tire des conséquences. *Réponſe.*

4. Il y a en Physique des Matiéres si fines quelles échapent non seulement aux Gens, mais presque à l'Imagination, de sorte qu'il n'eſt pas facile d'unir l'Expérience & le Raisonnement pour les bien connoitre. Sur ces Matiéres-là on s'eſt abandonné à des Conjectures ; les Esprits qui ont eu assés de fécondité pour imaginer des Principes, s'en sont encore trouvé assés pour en tirer des Conséquences, & éxpliquer, par leur moien, bien ou mal, les Phénoménes de la Nature. L'Amour propre des Inventeurs de systémes, s'eſt applaudie de ces succès, & les a déterminés à soûtenir hardiment, comme sûr, ce qui n'étoit tout-au-plus que vraisemblable. Mais tirer de là cette conclusion, qu'on ne sauroit s'assurer de quoi que ce soit, c'eſt comme si l'on disoit ; J'ai quelquefois dormi ; Donc j'ignore si je veille, le vin m'a quelquefois surpris ; J'ai beau me trouver à jeun, & n'avoir goûté de vin depuis dix jours, peut être viens je d'en trop boire.

5. Les Sceptiques fondent leur suspension sur ce Raisonnement ; *Sur chaque ſujet, disent-ils, il y a du coté & d'autre des raiſons d'égale vraiſemblance.* Or je demande pour grace qu'on veuille bien comparer les deux Raisonnemens que je vai proposer.

Ceux qui ont été Curieux de connoitre les Cauſes de ce qui arrive dans le Nature, ont penſé fort différemment ſur les premiers Principes de l'aſſemblage des quels réſultent les propriétés des Corps compoſés, & des maſſes viſibles. Voilà un Principe d'éxpérience.

Un Sceptique en tire cette conséquence. *Donc il faut ſe réſoudre à demeurer ſur cette Matiére dans une éternelle ſuſpenſion d'eſprit.* J'y oppose cette Conclusion. *Donc il ne faut embraſſer aucune de ces différentes hypothéſes, ſans avoir bien éxaminé la force des raiſons ſur leſquelles on les appuie ; & ſi on ne trouve aucune de ces hypothéſes aſſés fondée en raiſons, & par conſéquent aucune dont on ne puiſſe douter, il faut eſſaier ſi on n'en pourroit point découvrir quelque autre plus ſure, & au lieu de perdre courage, il faut aller à la découverte des Elemens, par une route différente de celles qu'on a ſuivies ſans ſuccès.*

Chap. V. De l'éxiſtence des Corps. XIV. DANS le Chapitre V. Sextus attaque l'éxistence des Corps, & prétend prouver que l'idée que nous en avons n'eſt qu'une Chimére & semble bla aux rêves d'un songe, dont la réalité s'évanouit dès qu'on y fait attention. Loin de pouvoir s'assurer qu'il y ait des Corps, il paroit impossible qu'il y en ait : Cette prétendue Idée renferme des Contradictions. " S'il y avoit des Corps, dit-il, ils
" pourroient se toucher : Mais comme un corps
" n'en peut pas toucher un autre par toute son
" épaisseur, & le pénétrer de telle maniére que de
" deux corps il ne s'en faſſe qu'un, reſte à dire
" qu'un Corps en touche un autre par ſes éxtrémi-
" tés

„ tés, & dés-là ce ne ſont plus les Corps qui ſe „ touchent, & quand on parle ainſi, on s'éxprime „ mal: Les ſurfaces ſeules peuvent ſe toucher.

Avant que de laiſſer achever ce Raiſonnement à *Sextus*, je l'interromps, pour lui demander, s'il penſe à ce qu'il dit? Je lui demande s'il prononce des mots auxquels il n'attache aucun ſens? ou s'il raiſonne ſur le ſens que les autres y attachent, & s'il croit ſavoir quelle eſt leur penſée ſur les Corps & leurs Contacts mutuels? Après cela, je continue à l'écouter.

„ La même ſurface, ajoute-t-il, qui à la droite „ touche un Corps, qui n'eſt pas le ſien, touche-„ t-elle à la gauche le Corps dont elle eſt la ſurface? La même ſurface qui eſt tournée à la droite „ ſeroit elle auſſi tournée à la gauche? Cela ne ſe „ peut. Une ſeule & même ſurface ne ſauroit donc „ toucher deux Corps, celui à qui elle appartient „ & celui qui en eſt tout près, & à plus forte „ raiſon, un Corps, pour mince que vous le „ ſuppoſiés, ne *ſauroit en toucher deux, l'un plus* „ *Oriental & l'autre plus occidental que lui.*

Si les Sceptiques ne ſe propoſent d'autre but que d'embarraſſer ceux d'entre les hommes, qui ne ſe ſont jamais accoutumés à réfléchir, ni à mettre quelque diſtinction dans leurs Idées, ils peuvent ſe plaire dans ces équivoques & s'y abandonner; On ne leur envie ni leur Victoire ni la chérive Gloire qu'ils en tirent; on plaint ſimplement des malheureux qui, conduits de doute en doute, viennent enfin à abandonner les Principes les plus eſſentiels & les plus importans de la Réligion & des bonnes Mœurs. Mais ſi les Sceptiques prétendent impoſer, par les raiſonnemens qu'on vient de lire, à des perſonnes qui ſavent réfléchir, & qui veulent penſer avant que de ſe déterminer à goûter un raiſonnement, les Sceptiques ſe trompent, & ils ſont bien loin de leur but. *La même ſurface ne touche point deux Corps, & un Corps n'en touche point deux autres par les mêmes points de ſa ſurface.* On ne l'a jamais ainſi penſé, & on ne le pouvoit, & s'il eſt des expreſſions qui ſemblent aller là, ce ſont des expreſſions vagues & ſans exactitude. Dégageons notre langage d'équivoques, & défaiſons-nous des ſubtilités fauſſes & puériles, nous découvrirons celles des Sceptiques & nous en aurons honte pour eux.

Un Corps d'un pié n'eſt pas ſeul dans le monde; Mais dans le grand nombre des Corps qui ſont de cette étuâûe, déſignés celui qu'il vous plaira. Ce Corps eſt ce qu'il eſt, & n'eſt point une autre choſe. Il eſt un Corps d'un pié, par exemple, & non point un autre Corps d'un pié. Or ce Corps d'un pié qui eſt lui & non un autre, n'eſt pas infini, il eſt terminé: Il n'eſt pas terminé de toutes ſortes de maniéres, il eſt terminé d'une cartaine façon & la maniére dont il eſt terminé s'appelle *ſa ſurface.* Cette ſurface c'eſt lui même à de certains égars; C'eſt lui même terminé; Ce corps d'un pié a une ſurface qui eſt la ſienne & non celle d'un autre. Cela oppoſé; Quand vous me demanderés *s'il peut toucher deux Corps*, je répondrai qu'oui, mais je m'éxpliquerai. *Par un endroit de ſa ſurface il touchera le prémier; par un autre endroit de cette ſurface il touchera le ſecond.* Tout l'embarras vient de l'équivoque des termes; levés cette équivoque, l'embarras s'évanouit.

En vain donc on pouſſera l'objection & on continuera à dire. Ce n'eſt pas un Corps d'un Pié tout entier qui en touche un autre, ce n'eſt qu'une de ſes parties qui touche le Corps qui l'avoiſine à l'Orient: Cette partie même pour petite que vous la ſuppoſiés, ne touche pas ce Corps toute entiere, il n'y a qu'une de ſes parties qui le touche, encore faudra-t-il dire de cette 1. comme de la 2., d'une 4. comme de la 3., & ainſi à l'infini. Je répons qu'un Corps d'un pié ne touche celui dont il eſt tout près, ni par l'aſſemblage de toutes ſes parties, ni par toute l'étenduë d'aucune de ſes parties, en particulier. Ce Corps d'un pié eſt un *Tout*, ce *Tout* & *l'aſſemblage de toutes ſes parties*, c'eſt la même choſe; La ſurface qui termine un Corps d'un pié, c'eſt la ſurface qui termine l'aſſemblage de toutes ſes parties, c'eſt leur envelope commune, & c'eſt par un endroit de cette ſurface qu'un tel *Tout*, qu'un tel *Aſſemblage* touche un Corps voiſin.

Je raiſonnerai ſur un Pouce d'étendue comme j'ai fait ſur un Pié. Un pouce d'étendue n'eſt pas le ſeul pouce de cette étendue qu'il y ait au monde; Mais il eſt ſeul ce qu'il eſt, il eſt ce pouce & n'eſt aucun autre de ceux qui ſont au monde, comme aucun des autres n'eſt lui. Un Corps d'une Ligne, eſt dans le même ſens un Corps d'une ligne & eſt lui ſeul ce qu'il eſt. Chacune des maſſes que je viens de nommer eſt *une* maſſe d'une maſſe déterminée, elle eſt *une* & non pas *ſimple*. Un Corps d'un pié convient 1728. pouces, & nonobſtant cette multitude de pouces, dont il eſt compoſé, il ne laiſſe pas d'être *un* Corps d'un pié; Car l'aſſemblage d'un tel nombre de pouces ne fait pas deux piés, il ne fait qu'un pié; C'eſt un aſſemblage de 1728. & non pas un aſſemblage de deux fois 1728, ou de 3456.

Déſignés donc quelque Corps qu'il vous plaira; ce Corps ſans être un Corps ſimple & indiviſible, eſt un Corps, & non pas deux Corps égaux chacun à lui. Donnés lui tant de parties qu'il vous plaira; ces parties aſſemblées dans une Maſſe de telle meſure, ont bien chacune leur ſurface particuliére; mais elles ont auſſi une ſurface & une envelope commune, c'eſt la ſurface qui termine leur aſſemblage ou leur maſſe, & c'eſt par de certaines portions de cette ſurface que l'aſſemblage commun touche une portion de la ſurface d'un autre aſſemblage; C'eſt ainſi qu'il faut concevoir le *Contact* des Corps. Le langage ordinaire dont les Sceptiques ſe jouent & abuſent, ne dit rien de plus, mais il le dit moins préciſément.

XV. MONSIEUR Bayle ramène l'objection de Sextus touchant le contact des Corps, dans l'article de Zénon, Tome 4. pag. 540.

Adreſſe de Mr. Bayle.

Il m'eſt arrivé de m'étonner que Mr. Bayle ne ſe ſoit pas fait une peine de rapporter une Objection ſi méprisable, & qu'il n'ait pas craint d'expoſer ſon honneur quand il la fait valoir, & l'allégue comme ſans réplique. Mais je ſuis bien-tôt revenu de ma ſurprife; J'ai compris que Mr. Bayle connoiſſoit le Cœur humain; Il avoit bien que le plus grand nombre des hommes aiment à douter, parce qu'il eſt de leur intérêt de ne vivre pas convaincus des Veritès qui les gênent; Or il n'y en a point qui ne ceſſe d'être convaincante pour eux, dès-qu'ils ſe ſont mis dans l'eſprit que ce qui paroit le plus inconteſtable eſt tellement douteux, qu'on le trouve accablé de contradictions. Voila des Doutes qui plaiſent; C'eſt aſſés pour compter, ſur le ſuccès des Raiſons qui les favoriſent. Il n'y a qu'à les entaſſer, les Lecteurs les compteront, & ſuccomberont ſous le nombre; Plus les Idées que ces Objections leur préſenteront ſeront ſubtiles & nouvelles pour eux, plus promptement ils s'y rendront ſins éxamen; car, d'un côté ils les admireront d'avantage, & d'un autre l'éxamen leur en ſeroit plus difficile.

Quand on écrit pour des Lecteurs d'un certain ordre & d'un certain goût, on ſe trouve dans un cas tout ſemblable à celui d'un homme chargé d'une négociation. S'il ſait ſon métier, il comptera beaucoup moins ſur la juſtice de ſes prétentions & ſur l'évidence des raiſons par leſquelles il ſe propoſe de les appuier que ſur les intérêts, les préjugés, l'humeur de ceux avec qui il négocîera; C'eſt à ces trois principes auxquels il ſe rendra attentif, & qu'il proportionnera ſes raiſonnemens. Mais écoutons Mr. Bayle.

Objection de divers répétée par Mr. Bayle.

„ XVI. LA PENETRATION des dimensi-
„ ons eſt une choſe impoſſible, & néanmoins elle
„ ſeroit inévitable ſi l'étendue exiſtoit ; il n'eſt donc
„ pas vrai que l'étenduë puiſſe exiſter. Mettés
„ un boulet de Canon ſur une table ; un boulet,
„ dis-je, enduit de quelque couleur liquide, faites
„ le rouler ſur cette table, vous verrés qu'il y
„ tricera une ligne par ſon mouvement ; Vous at-
„ rés donc deux fortes preuves du Contact immé-
„ diat de ce boulet & de cette table. La peſanteur
„ du boulet vous apprendra qu'il touche la table
„ immédiatement : Car s'il ne la touchoit pas de
„ cette maniere, il demeureroit ſuſpendu en l'air,
„ mais vos yeux vous convaincront du contact par
„ la trace du boulet. Or je ſoutiens que ce con-
„ tact eſt une pénétration de dimenſions proprement
„ dite. La partie du boulet qui touche la table eſt
„ un Corps déterminé, & réellement diſtinct des
„ autres parti s du boulet qui ne touchent point la
„ table. Je dis la même choſe de la partie de la ta-
„ ble qui eſt touchée par le boulet. Ces deux par-
„ ties touchées ſont diviſibles chacune à l'infini en lon-
„ gueur, en largeur & en profondeur ; elles ſe touchent
„ donc mutuellement ſelon leur profondeur, &
„ par conſéquent elles ſe pénétrent. On objecte tous
„ les jours cela aux Péripatériciens dans les diſputes
„ publiques : Ils ſe défendent par un jargon de diſ-
„ tinctions, qui n'eſt propre qu'à prévenir le cha-
„ grin que pourroient avoir les parens de l'Ecolier,
„ s'il le voioient réduit au ſilence ; mais quant au
„ reſte, ces diſtinctions n'ont jamais ſervi qu'à fai-
„ re voir que l'objection eſt inſoluble. Voici donc
„ un fait bien ſingulier ; ſi l'étenduë exiſtoit,
„ il ne ſeroit pas poſſible que ſes parties ſe touchaſ-
„ ſent, & il ſeroit impoſſible qu'elles ne ſe péné-
„ traſſent. Ne ſont-ce pas des contradictions très-
„ évidentes enfermées dans l'exiſtence de l'éten-
„ duë ?

Réponſe.

XVII. UN LECTEUR, que les Ouvrages de Mr. Bayle divertiſſent, ſe ſent tout porté à penſer comme lui, il s'applaudit d'égaler un ſi habile homme en bon ſens, ſur tout quand il s'éléve, à ſon imitation, au deſſus de tout ce qui ſe dit dans les Ecoles, & le compte pour un Verbiage inutile, ſans ſe mettre en peine de s'en informer.

Pour moi, je l'avouë, je penſe, & je ſuis comme néceſſité à penſer tout autrement. J'ai une Idée de l'Etendue ; J'en conçois pluſieurs portions dont je déſigne le commencement & la fin ; Je me repréſente diſtinctement un Cube ; Ce Cube ne s'étend point au-delà d'un certain terme, ni en deça d'un autre. Je m'en repréſente avec la même facilité un ſecond ; j'entens fort bien ce que je dis, quand je ſuppoſe que de la Face Septentrionale de l'un à la Face Méridionale de l'autre, il n'y a aucun intervale, aucune étenduë : Je comprens de même que la Face Septentrionale du premier n'eſt pas la Face Méridionale du ſecond, non plus que le premier n'eſt pas le ſecond ; Je conçois enfin que ces deux Cubes ſe touchent par leurs Faces, & non pas par leurs Profondeurs. Tout cela me paroit ſi clair, que je ne ſai pas deviner par quelles difficultés d'autres pourroient être arrêtés ſur ce ſujet ; ſeulement ſai-je que le plaiſir d'objecter en fait ſouvent imaginer là où il n'y en a point.

Mr. Bayle s'eſt fait un plaiſir de ſuppoſer une Table, un Boulet qui roule ſur cette Table, la Trace enfin de ſon impreſſion qui s'y conſerve ; Cette Multiplication d'objets fatigue un Lecteur, & lui fait croire la difficulté qu'on lui préſente plus grande. La table & le boulet s'étendent-ils à l'infini ? La convexité de chacun de ces Corps, n'eſt-elle pas environnée d'une concavité, qui ne fait partie ni du boulet ni de la table, mais qui eſt extérieure à l'un & à l'autre ; Le terme depuis lequel l'étenduë de la table, & l'étenduë du boulet, ceſſent d'être table & boulet, s'appelle *ſurface*. Ce dernier terme n'a pas d'épaiſſeur, car une épaiſſeur ne peut pas être dernier terme ; Une épaiſſeur eſt renfermée entre deux faces, & entre ces deux faces il y a de l'intervale. Vous ne ſauriés raper tant ſoit peu le boulet ni la table, ſans en enlever une portion, qui, pour mince qu'elle ſoit, a pourtant de l'épaiſſeur : Mais cette portion enlevée du boulet, ou de la table, eſt une portion de leur ſubſtance & non pas ſeulement leur ſurface. Qu'eſt-ce donc que cette ſurface ? c'eſt une modification de l'étenduë, c'eſt ſa maniére d'être terminée. Les ſurfaces ſe touchent, ſans que les épaiſſeurs ou les Maſſes ſe pénétrent.

Ceux qui ſeront curieux d'un plus grand détail n'ont qu'à lire ma Geometrie Livie IV. page. 184. & ſuivantes.

Seconde Objection.

XVIII. VOICI encore une autre difficulté de Mr. Bayle ; Une ſubſtance étendue qui éxiſteroit, „ devroit néceſſairement admettre le contact immé- „ diat de ſes parties. Dans l'Hypothéſe du Vuide „ il y auroit pluſieurs corps ſéparés de tous les „ autres, mais il faudroit que pluſieurs autres ſe „ touchaſſent immédiatement. Ariſtote qui n'ad- „ met point cette Hypothéſe, eſt obligé d'avouer „ qu'il n'y a aucune partie de l'étendue qui ne touche „ immédiatement à quelques autres par tout ce qu'elle „ a d'extérieur. Cela eſt incompatible avec la di- „ viſibilité à l'infini ; car s'il n'y a point de Corps „ qui ne contienne une infinité de parties, il eſt „ évident que chaque partie particuliere de l'étendue „ eſt ſéparée de toute autre par une infinité de par- „ ties, & que le contact immédiat de deux parties eſt „ impoſſible. Or quand une choſe ne peut avoir tout „ ce que ſon éxiſtence demande néceſſairement, il „ eſt ſûr que ſon éxiſtence eſt impoſſible ; Puis „ donc que l'éxiſtence de l'étendue demande né- „ ceſſairement le contact immédiat de ſes parties, & que „ ce contact immédiat eſt impoſſible dans une étendue „ diviſible à l'infini, il eſt évident que l'éxiſtence „ de cette étendue eſt impoſſible, & qu'ainſi cette „ étendue n'éxiſte que mentalement. Il faut recon- „ noître à l'égard du Corps ce que les Mathémati- „ ciens reconnoiſſent à l'égard des lignes & des ſu- „ perficies, dont ils démontrent tant de belles cho- „ ſes. Ils avouent de bonne foi qu'une longueur „ & largeur ſans profondeur ſont des choſes qui ne „ peuvent éxiſter hors de notre ame. Diſons en au- „ tant des trois dimenſions. Elles ne ſauroient trou- „ ver de place que dans nôtre Eſprit, elles ne peu- „ vent éxiſter qu'idéalement. Notre Eſprit eſt un „ certain fond où cent mille objets de différente „ couleur, & de différente figure, & de différente „ ſituation ſe réüniſſent : Car nous pouvons voir „ tout à la fois du haut d'une côte une vaſte plai- „ ne, parſemée de maiſons, & d'arbres, & de trou- „ peaux &c. Bien loin que toutes ces choſes ſoient „ de nature à pouvoir être rangées dans cette plai- „ ne, il n'y en a pas deux qui y puiſſent trouver „ place ; chacune demandera un lieu infini, puis „ qu'elle contient une infinité de corps étendus. „ Il faudroit laiſſer des intervales infinis autour de „ chacune, puis qu'entre chaque partie & toute „ autre il y a une infinité de Corps. Qu'on ne „ diſe point que Dieu peut tout ; Car ſi les Théo- „ logiens les plus dévots oſent dire qu'il ne peut „ point faire que dans une ligne droite de douze „ pouces, le 1. & le 3. pouce ſoient immediate- „ ment contigus, je puis bien dire qu'il ne peut „ point faire que deux parties d'étendue ſe touchent „ immédiatement, lors qu'une infinité d'autres par- „ ties les ſéparent l'une de l'autre. Diſons donc „ que le contact des parties de la matiére n'eſt qu'idéal. „ C'eſt dans nôtre Eſprit que ſe peuvent réünir „ les extrémités de pluſieurs corps.

Réponſe.

XIX. Mr. BAYLE s'énonce avec beaucoup de circuits & d'obſcurité ſur un ſujet ſur lequel il lui auroit été facile de s'éxprimer clairement. *L'éxiſtence de l'étendue*, dit-il, *demande néceſſairement*

le

le contoël de ſes parties. Que ſignifie cela ? Déſignés dans un bloc quelque partie d'étendue qu'il vous plaira ; Cette partie que vous déſignerés vous la concevrés néceſſairement terminée par une ſurface, & cette ſurface touche immédiatement la ſurface qui l'environne & qui l'embraſſe. Si dans cette portion vous en déſignés encore une autre, elle ſera de même terminée par une ſurface qui touchera immédiatement celle dont elle eſt parfaitement près ; Je ne comprens pas comment un homme, qui aime à raiſonner de bonne foi, peut trouver en cela quelque difficulté.

Pour peu qu'on ſoit exercé à réfléchir ſi l'on ſe trouve dans quelque embarras en liſant cet Article de Mr. Bayle, cet embarras ne viendra point de la difficulté d'y trouver une Réponſe quand on l'aura compris ; mais de la difficulté d'y trouver un ſens ; Les Lecteurs qui n'ont aucun Principe de Logique ni de Phyſique, pourront s'imaginer que cette Objection propoſée par un habile homme, & qui fait, quand il veut, s'énoncer très-diſtinctement, a d'autant plus de force qu'elle leur paroit plus obſcure ; *Chaque partie de l'étendue eſt ſeparée de toute autre par une infinité de parties.* Il eſt très-peu de gens pour qui ces paroles ne ſoient un Enigme ; Seulement entrevoit-on d'une maniere confuſe, qu'elles attachent une grande abſurdité à l'éxiſtence le l'étendue. Dès-que le ſens en ſera éclairci, cette abſurdité s'évanouïra. *Une partie dont la ſurface ne touche pas immédiatement la ſurface d'une autre, en eſt ſéparée par une portion d'étendue diviſible de petit en petit ſans qu'on puiſſe aſſigner une derniere borne qui termine néceſſairement ces deux portions.* Où eſt l'abſurdité de cette propoſition ? Si ce n'eſt qu'on trouve contradictoire la diviſibilité qu'elle ſuppoſe dans l'étendue. Mais ſi c'eſt là toute l'abſurdité, cèt argument, que Mr. Bayle compte pour nouveau, ſe réduit à la Queſtion de la diviſibilité ; c'eſt cette queſtion même préſentée ſous une nouvelle face.

Qu'on liſe attentivement toutes les notes renfermées dans l'Article de Zenon, on trouvera que Mr. Bayle y met en œuvre l'Art des diſputes de L'Ecole, où l'on rebat à tout coup le même Argument, ſous l'apparence d'un Nouveau. Cette réflexion, & quelques autres de cette nature, m'ont fait penſer que Mr. Bayle, prêt à finir ſon Dictionaire, a voulu mettre à profit, dans cèt article les arguments, contre l'éxiſtence des Corps & contre leur Mouvement, qu'il avoit eu occaſion autrefois de propoſer dans les diſputes de L'Ecole : La chaleur avec laquelle on y diſpute, le plaiſir d'embarraſſer un Répondant ſur lui avoit fait goûter, dans ſa jeuneſſe : Depuis ce temps-là il leur avoit conſervé la même eſtime, parce qu'il avoit négligé de les éxaminer en Philoſophe. Quelque grand que fut ſon génie, il n'étoit pas infini, & le temps qu'il donnoit à faire les Recueils qui ont ſervi de matériaux à ſon Dictionaire, ne lui laiſſoient pas le loiſir d'approfondir la Phyſique : Son Inclination non plus ne le portoit pas là ; car cette inclination l'auroit engagé à étudier les Mat'émariques dont la connoiſſance inſtile ſi fort dans la Phyſique & lui eſt ſi néceſſaire ; Il s'étoit borné à cette connoiſſance ſuperficielle, qui ſuffit pour entendre & pour éxpliquer des Cours abrégés, & pour éxercer l'Eſprit à ces diſputes de l'Ecole, d'où l'on ſort, pour l'ordinaire, un peu moins éclairé que lors qu'on y étoit entré, parce que l'Oppoſint & le Répondant, ſe hazardant l'un & l'autre au-delà des bornes de leurs connoiſſances, parlent ſans ſavoir ce qu'ils diſent.

Il faut reconnoître à l'égard du Corps, ce que les Mathématiciens reconnoiſſent à l'égard des lignes & des Superficies, dont ils démontrent tant de belles choſes, Ils avouent de bonne foi qu'une longueur & largeur ſans profondeur, ſont des choſes qui ne peuvent éxiſter hors de nôtre ame.

On voit dans ces paroles un éxemple manifeſte de l'embarras où tombent les plus habiles gens, dès-qu'ils entreprennent de décider ſur des ſujets dont ils ne connoiſſent que les Noms, ou dont ils n'ont, tout au plus, que des Idées très-confuſes La ſurface qui termine un Corps n'a pas d'épaiſſeur, cette ſurface c'eſt ſon dernier terme, c'eſt ſa maniére d'être terminée ; Au-delà d'elle ce Corps n'eſt plus ; ſous elle il eſt tout ce qu'il eſt ; elle a une éxiſtence Réelle & ce n'eſt point dans nôtre Imagination ſeule qu'elle ſubſiſte. Un Corps eſt terminé d'une certaine façon ſoit que nous y penſions ſoit que nous n'y penſions pas. Il eſt vrai que cette ſurface qui n'eſt autre choſe que la maniére dont un Corps eſt terminé, ne peut non plus éxiſter ſéparée de ce Corps que ſa Figure. Une maniére d'être, ne peut pas éxiſter ſans la choſe dont elle eſt un état & une maniére d'être : C'eſt ainſi que le Mouvement ne peut pas éxiſter, ſans un Mobile, mais comme la Figure & le Mouvement ont une éxiſtence *Réelle*, & non pas ſeulement *Idéale*, il en eſt de même de la ſurface. En vain on s'efforceroit de décacher d'un Corps ſa ſurface toute ſeule. Avec quelque portion de cette ſurface, on détacheroit néceſſairement quelque portion de la ſubſtance même, & une étendue de quelque épaiſſeur. On peut bien penſer à une ſurface, ſans faire attention à l'épaiſſeur de l'Etendue qu'elle enveloppe : En ce ſens leurs *Exiſtences Idéales* ſont ſéparées, c'eſt à-dire on peut faire attention aux Idées de l'une, ſans faire attention aux Idées de l'autre.

Comme une ſurface eſt ſans épaiſſeur, & qu'elle ne s'étend pas à l'infini, les derniers termes de ſon étendue, au-delà des quels cette ſurface n'eſt plus, ne ſont pas des ſurfaces, mais ſont la maniére dont les ſurfaces ſont terminées ; Ces Termes ont de la Longueur, mais ils n'ont pas de la Largeur, vous ne ſauriés les détacher de la ſurface qu'ils terminent ſans détacher en même temps une portion de cette ſurface. Ce terme d'une ſurface, lequel, par-là même qu'il eſt dernier terme de la ſurface, n'a pas de largeur, eſt borné dans ſa Longueur, & ces bornes d'une Longueur ſans Largeur n'ont plus eux mêmes de Longueur.

Diſons en, ajoute Mr. Bayle, *autant des trois dimenſions, elles ne peuvent éxiſter qu'idealement.* C'eſt conclure avec bien de la précipitation ; & pour conclure ainſi, il faut bien compter ſur ſon Autorité & ſur la Crédulité de ſes Lecteurs. La *ſurface* ſans épaiſſeur qui termine une Subſtance étendue eſt une maniére d'etre de cette ſubſtance. La *Ligne* ſans largeur, qui termine une ſurface eſt une maniére d'être de cette ſurface. La ſurface & ſes termes ne peuvent éxiſter ſéparément de la ſubſtance étendue dont elles ſont les termes & les maniéres d'être. Que conclur de là M. Bayle ? *Donc cette ſubſtance elle-même qui a longueur, largeur & épaiſſeur n'a point d'éxiſtence réelle, Elle ne ſubſiſte que dans nôtre imagination.* Quelle conſequence !

Mr. Bayle pour engager ſon Lecteur à penſer que l'Objection qu'il vient d'élire a toute la force imaginable, ſuppoſe que pour éfluir d'y répondre, on eſt obligé de recourir à la Toute-Puiſſance de Dieu, *Dignus vindice nodus* ; Mais il ne craint pas de ſcandaliſer les plus dévots en ſe moquant de cette défaite. *Si les Theologiens les plus dévots oſent dire qu'il ne peut point faire que dans une ligne droite de 12 pouces, le premier & le troiſiéme pouce ſoient immédiatement contigus, je puis bien dire qu'il ne peut point faire que deux parties d'étendue ſe tonc'ent immédiatement, lors qu'une infinité de parties les ſéparent l'une de l'autre.*

Et qui a jamais dit cela que Mr. Bayle ? A qui eſt-il jamais venu dans l'Eſprit qu'un Corps pour être Corps dût néceſſairement toucher tous les Corps du Monde ? Un Bloc terminé par une ſurface ne touche les autres que par cette ſurface, & ne touche que ceux dont les ſurfaces, qui les terminent,

ſont contigues à la ſienne ; Ces blocs enfin ſe touchent réciproquement & ne ſe touchent que par leur ſurface ; Une portion de la ſurface de l'un eſt contiguë à une portion de la ſurface de l'autre.

Troiſieme Objection.

XX. LORSQUE ce que Mr. *Bayle* a écrit en faveur du Pyrrhoniſme me paroit avoir un grand rapport avec ce qu'on lit dans *Sextus*, j'ai cru que je ſerois plaiſir à mon Lecteur d'examiner tout d'une ſuite ce que diſent ces deux Auteurs. On juge beaucoup mieux d'un ſujet dont les parties ſont raſſemblées, que quand on eſt obligé de les aller chercher ſéparées, & ſur tout dans des endroits fort éloignés les uns des autres.

* *Article Pyrrhon.*

„ Il y a environ deux mois [dit Mr. Bayle Tom. III. pag. 731.] qu'un habile homme me parla „ fort amplement d'une Conférence où il avoit aſ„ ſiſté. Deux Abbés dont l'un ne ſavoit que ſa „ routine, l'autre étoit bon Philoſophe, s'échauffé„ rent peu à peu dans la Diſpute de telle ſorte qu'ils „ penſérent ſe quereller tout de bon. Le prémier „ avoit dit aſſés froidement qu'il pardonnoit aux „ Philoſophes du Paganiſme d'avoir floté dans l'in„ certitude des opinions, mais qu'il ne pouvoit „ comprendre que ſous la Lumiére de l'Evangile il „ ſe trouvât encore de miſerables Pyrrhoniens. Vous „ avés tort lui répondit l'autre de raiſonner de cette „ ſorte. Arcéſilas s'il revenoit dans le monde & „ s'il avoit à combattre nos Théologiens, ſeroit mille „ fois plus terrible qu'il ne l'étoit aux Dogmatiques „ de l'Ancienne Gréce : La Théologie Chrétienne „ lui fourniroit des argumens inſolubles. Tous les „ aſſiſtans oûirent cela avec beaucoup de ſurpriſe, „ & prièrent cét Abbé de s'expliquer d'avantage, „ & ne doutérent pas qu'il ne lui fût échappé un „ Paradoxe qui ne tourneroit qu'à ſa confuſion. „ Voici ce qu'il répondit en s'adreſſant au prémier „ Abbé. Je renonce aux avantages que la nouvelle „ Philoſophie vient de procurer aux Pyrrhoniens. „ A peine connoiſſoit on dans nos Ecoles le nom „ de Sextus Empiricus ; les moiens de l'Epoque qu'il „ a propoſé ſi fubtilement n'y étoient pas moins in„ connus que la Terre Auſtrale, lorſque Gaſſendi „ en a donné un Abrégé qui nous a ouvert les yeux. „ Le Carteſianiſme a mis la derniére main à l'œuvre „ & perſonne parmi les bons Philoſophes ne doute „ plus, que les Sceptiques n'ayent raiſon de ſoûte„ nir que les qualités des corps qui frapent nos ſens „ ne ſont que des apparences. Chacun de nous peut „ bien dire, je ſens de la chaleur à la préſence du „ feu, mais non pas, je ſai que le feu eſt tel en „ lui-même qu'il me paroit. Voila quel étoit le ſtile des Anciens Pyrrhoniens. Aujourd'hui la „ nouvelle Philoſophie tient un Langage plus poſi„ tif : la chaleur, l'odeur, les couleurs &c. ne ſont „ point dans les objets de nos ſens, ce ſont des mo„ difications de mon ame : je ſai que les corps ne „ ſont point tels qu'ils me paroiſſent. On auroit „ bien voulu en excepter l'étenduë & le mouvement, „ mais on n'a pas pû ; car ſi les objets des ſens nous „ paroiſſent colorés ; chauds, froids, odorans, en„ core qu'ils ne le ſoient pas, pourquoi ne pour„ roient-ils point paroître étendus & figurés, en re„ pos & en mouvement, quoi qu'ils n'euſſent rien „ de tel ? Bien plus ; les Objets des ſens ne ſau„ roient être la cauſe de mes ſenſations ; je pourrois „ donc ſentir le froid & le chaud ; Voir des couleurs, „ des figures, de l'étenduë, du mouvement, quoi „ qu'il n'y eut aucun Corps dans l'Univers. Je „ n'ai donc nulle bonne preuve de l'éxiſtence des „ Corps. La ſeule preuve qu'on m'en peut donner „ doit être, de ce que Dieu me tromperoit, s'il „ imprimoit dans mon ame les idées que j'ai du „ Corps, ſans qu'en effet il y eut des Corps ; mais „ cette preuve eſt fort foible, elle prouve trop. De„ puis le commencement du Monde, tous les hom„ mes, à la reſerve peut-être d'un fur deux cent mil„ lions, croient fermement que les Corps ſont colo„ rés, & c'eſt une erreur. Je demande, Dieu trom„ pe-t-il les hommes par rapport à ces couleurs ? S'il „ les trompoit à cét égard, rien n'empêche qu'il ne „ les trompe à l'égard de l'étenduë. Cette derniére „ illuſion ne ſera pas moins innocente ni moins com„ patible que la prémiére avec l'Etre ſouverainement „ parfait. S'il ne les trompe point quant aux cou„ leurs, ce ſera ſans doute, parce qu'il ne les pouſſe „ pas invinciblement à dire, ces couleurs éxiſtent hors „ de mon Ame, mais ſeulement, il me paroit qu'il y a „ là des couleurs. On vous ſoûtiendra la même „ choſe à l'égard de l'étenduë ; Dieu ne vous pouſſe „ pas invinciblement à dire il y en a, mais ſeulement „ à juger que vous en ſentés, & qu'il vous paroit „ qu'il y en a. Un Carteſien n'a pas plus de peine „ à ſuſpendre ſon jugement ſur l'éxiſtence de l'éten„ duë, qu'un Payſan à s'empêcher d'affirmer que „ le Soleil luit, que la neige eſt blanche &c. C'eſt „ pourquoi ſi nous nous trompons en affirmant l'éxi„ ſtence de l'étenduë, Dieu n'en ſera pas la Cauſe, „ puiſque ſelon vous il n'eſt pas la Cauſe des erreurs „ de ce Païſin Voilà les avantages que ces nou„ veaux Philoſophes procureroient aux Pyrrhoniens, „ & à quoi je veux renoncer.

Préparations à répondre.

XXI. ON VOIT d'abord que Mr. *Bayle* l'emporte ſur *Sextus*, non ſeulement par la force de ſes Raiſons, dont le Sophiſme n'eſt pas à beaucoup près ſi ſenſible, mais de plus par le tour ébloüiſſant avec lequel il les énonce. Il ſemble effectivement qu'on eſt dans un Cercle, & qu'on écoute un de ces Tenans, qui par leur éloquence naturelle, & leurs maniéres du Monde, s'emparent de l'attention, & dont l'air modeſte & en même temps vif & aſſuré, prête du poids à leurs raiſons, & ne manque pas de perſuader tout ce qu'ils veulent à ceux qui ne ſe font pas rendus, par un long éxercice, aſſés familiére la Méthode d'éxaminer avec éxactitude.

Avant que d'entrer dans l'éxamen de ce que je viens de tirer de Mr. Bayle, je propoſerai quelques Queſtions ſur les diſpoſitions dans leſquelles il convient d'éxaminer, ſi l'on peut s'aſſurer de quelque Verité, ou ſi l'entiére impuiſſance de parvenir à un but ſi raiſonnable nous doit rabattre ſur le parti du Doute continuel, comme la ſeule reſſource qui nous reſte contre l'Erreur.

1. Quand je demande ; l'homme peut-il ou ne peut-il pas parvenir à connoître ſurement quelque Verité, doit-on ſe permettre de regarder la déciſion de cette Queſtion avec indifférence ? Et quand un homme y a répondu en diſant ; *C'eſt-là le moindre de mes ſoins, & je n'ai garde d'y donner une journée de ma Vie* ; Si dans la ſuite du temps, dans cette vie ou dans une autre, faute de s'être réglé ſur des Lumiéres & des Connoiſſances ſûres & veritables, il lui arrive du mal, ſon mauvais ſort ne ſera-t-il pas un mauvais ſort bien mérité ? Un homme qui prend ce parti-là ne mérite-il pas qu'on l'accuſe de renoncer à la Nature humaine, de la déshonorer, & de mépriſer ſon Auteur, (au cas qu'elle en ait un) en prenant ſi peu de ſoin de ſon Ouvrage ? Où eſt le Pére qui ne ſe trouveroit à plaindre s'il avoit de tels enfans ?

2. Il convient donc de faire cette recherche plein d'une crainte raiſonnable de ſe tromper, & en même temps d'un déſir ſincére de trouver la Verité, au cas que cette découverte ſoit poſſible.

3. On ne ſauroit la découvrir ſans Attention & ſans un Examen circonſpect : Il faut donc s'y réſoudre ; L'Eſprit de Pareſſe & d'Indolence, l'Eſprit de Crédulité & celui de Chicane ne ſauroient manquer d'y apporter de l'obſtacle ; Il y faut renoncer.

4. Puis qu'une partie des hommes vivent dans une craſſe Ignorance, que quelques-uns s'obſtinent dans un Doute perpétuel, & que ceux qui ſe donnent pour ſavans & pour éclairés ſe partagent en différens ſentimens, & s'accuſent réciproquement d'erreur, l'Eſprit humain n'eſt pas fait d'une maniére à réüſſir

réüſſir, ſans peine, & infailliblement dans la Recherche de la Verité, de quelque maniére qu'il s'y prenne.

5. Plus je me rens attentif à ces Remarques, moins il eſt en mon pouvoir de ne pas convenir de la néceſſité de les obſerver. Plus je m'y rens attentif, moins je puis m'empêcher de ſentir que j'aurois tort de n'en faire pas les Régles de ma maniére de penſer. J'y ſens une certaine Evidence qui m'aſſujettit, & pour n'être pas forcé d'y aquieſcer, le fuel moien qui eſt en mon pouvoir, c'eſt d'en détourner mon attention.

6. Mais n'abuſe-je point du pouvoir où je me trouve de donner ou de refuſer mon attention, lors que je la refuſe à des Idées qui captivent mon Entendement, & qui m'entraînent à aquieſcer par la Lumiére dont elles m'éclairent?

7. Je me ſens quelque déſir de connoître la Verité, je ſens que ce déſir eſt loüable, raiſonnable, digne de moi, je ſens que j'ai tort, & que je me rens digne d'Infortune & de Miſére, ſi je mépriſe une Inclination ſi eſtimable, & ſi je ne me donne aucun ſoin d'aller là où elle me porte. Je ſuis capable d'attention, & il eſt des Propoſitions ſi claires que plus je m'y rens attentif, moins je puis douter de leur Verité. Si l'Auteur de mon Etre m'a fait pour trouver la Verité par ce chemin, & que je refuſe de le ſuivre, ſi je me fais une Loi de m'en écarter ſans ceſſe, ne m'expoſe-je pas à mériter toutes les ſuites de mon ignorance, & de l'injuſte mépris que je fais de tout ce à quoi cét aſſemblage d'inclinations m'invite, de tout ce qu'il me détermine à regarder comme Lumiére & Verité?

Après ces préparations je vai chercher s'il y a des Corps hors de moi, & ſi l'exiſtence de l'étenduë eſt réelle ou imaginaire.

Examen. XXII. J'EPROUVE en moi des ſentimens qui me portent à croire qu'il y a hors de moi des Objets qui leur répondent, & deſquels ils ſont la repréſentation.

Mais puiſque je viens de penſer, entre les Régles que je veux & que je dois ſuivre, qu'il ne faut pas ſe déterminer légérement, mais éxaminer avec attention & avec circonſpection, je ne me rens pas à cette Preuve. Dans mes ſonges il me paroit que je vois des Objets qui ſont très-éloignés de moi, il me paroit que je m'entretiens avec des perſonnes qui ne ſont plus vivantes. Des raions de Lumiére après avoir traverſé un Priſme tombent ſur du papier blanc qui me paroit auſſi réellement coloré qu'aucun objèt que j'aie jamais vû; cependant il ne l'eſt pas. Outre cela, plus je me rens attentif ſur les Idées de Chaud, de Froid, de Doux, d'Aigre, d'Amer, de Jaune, de Bleu, de Rouge, &c. moins je puis venir à bout de comprendre que l'Etenduë ſoit, par le moien de quelques-unes de ſes propriétés, quelque choſe de ſemblable à des ſentimens, à des actes qui ſe ſentent eux-mêmes, & qui s'apperçoivent de leur éxiſtence, par-là même qu'ils ſont; en un mot qui ſont des perceptions, qui ſont des penſées. Je puis donc conjecturer qu'enſuite de quelques Impreſſions qui ſe ſont ſur mon Corps, le Principe qui penſe en moi eſt occupé de certains ſentimens, de certaines maniéres de penſer; & qu'en même temps qu'il eſt occupé de ces ſentimens, en même temps qu'il ſe ſent lui-même d'une certaine maniére, & dans un certain état, il a également préſentes & l'Idée du Corps auquel il eſt uni, & les Idées des Corps qui viennent d'agir ſur lui. Par-là il arrive qu'il prête ſes ſentimens aux Objets dont l'Idée ne lui eſt pas moins préſente, & ne l'occupe pas moins que ſes ſentimens. Plus je me rens attentif à ces Conjectures, plus je les trouve Vraiſemblables; Plus j'en cherche de preuves, plus j'en trouve; & plus je me rens attentif à ces preuves, plus elles me paroiſſent ſolides, & liées les unes avec les autres. On peut voir ce que j'ai écrit là-deſſus dans ma Logique *Chapitre des Sens.* Mais dès-qu'il s'agit non pas de ſavoir ſi les Corps qui nous environnent ſont effectivement colorés, ſavoureux, chauds &c. mais de ſavoir s'ils éxiſtent effectivement, s'il y en a de Ronds, de Quarrés, d'Organiſés, s'il y a ſur la Terre des Plantes, des Fruits, des Animaux, un Air qu'ils reſpirent, de l'Eau qui les abreuve, c'eſt-là un fait auquel plus je me rens attentif, moins j'en puis douter.

XXIII. QUELQUEFOIS, je l'avoüe, nous croions voir ce que nous ne voions point, c'eſt ce qui arrive dans les Songes, & dans un accès de Phrénéſie. Toute la vie ne ſeroit-elle donc point une ſuite de pareilles illuſions? Cette Difficulté, conſidérée en gros, pourroit troubler un Eſprit foible, & qui dort preſque en veillant; Mais un peu d'attention ſur le détail de ce que nos ſens apperçoivent la fait abſolument évanoüir. Quoi je ſongerois conſtamment que j'ai pour Pére & pour Mére des perſonnes qui n'ont jamais été? Dès-que j'aurois ſongé, dans le temps que j'appelle Veille, que quelqu'un eſt mort, jamais plus, dans ces temps de veille je ne ſongerois qu'il eſt vivant? Dès-que j'aurois commencé à ſonger que je voiage, mon égarement enſanterait toûjours de nouveaux Chemins, de nouvelles Villes, de nouveaux Hôtes, de nouvelles Maiſons, de nouveaux Apartemens; Jamais je ne croirois me trouver dans le lieu d'où il me ſemblroit que je ſuis parti? Je ſongerois que j'étudie, & dans cette illuſion, je m'inſtruirois par ordre & j'apprendrois effectivement! Il eſt aiſé de pouſſer ces détails, & plus on y inſiſtera, plus on ſentira diſſiper ſes prémiers doutes, s'il eſt poſſible qu'on en ait eu de ſi outrés; Car j'ai de la peine à me perſuader qu'il y ait des gens aſſés ſous pour les ſoûtenir ſincérement; Il s'eſt trouvé des Eſprits aſſés de travers & aſſés chicaneurs pour ſe faire un plaiſir d'embarraſſer par de ſemblables Objections ceux qui avoient moins de génie: Peut-être auſſi qu'à force de contredire & de s'élever contre la Verité, ils ſont venus peu à peu à en perdre le goût, au point de donner eux-mêmes dans des ſentimens dont ils s'étoient moqués les prémiers, de même qu'il arrive aux menteurs de ſe tromper eux-mêmes, & de croire enfin, à force de le redire, ce qu'ils n'ont d'abord inventé que pour tromper les autres. On peut ſi ſouvent contrefaire le ſou, qu'à la fin on le devient effectivement.

Exigne. Partie I. Section I. Chap. IV. Article 6.

Doutes éluſifs.

Un Auteur moderne prétend renverſer le Pyrrhoniſme, en niant l'Exiſtence des Corps, & n'admettant que celle des Eſprits. S'il a deſſein d'impoſer par-là au reſte des hommes, & qu'il eſpére d'y réüſſir, il en a bien mauvaiſe opinion; & s'il penſe comme il parle, il ne donne pas une grande Idée de ſon bon-ſens, & il faut qu'il ſuppoſe le Cerveau des autres hommes autant renverſé que le ſien l'eſt effectivement. Nous ſommes tous de purs Eſprits ſi on le veut croire, & nous nous trompons tous, quand nous croions communiquer nos penſées, par l'entremiſe des Corps. Cét Auteur n'a point fait imprimer un Livre, il en a ſeulement eu une Idée, & c'eſt cette Idée que nous liſons; Le Libraire de qui nous croions achéter ce Livre n'éxiſte qu'en Idée, non plus que l'argent que nous lui donnons. Les Traités de Paix, les Guerres qu'ils terminent; le Feu, les Ratapatts, les Armes, les Bleſſures, les Whigs, les Torys, dans tout cela il n'y a rien de réel que l'Idée; & tous les ſoins qu'on ſe donne pour s'avancer dans la Connoiſſance des Métraux, des Plantes, & du Corps humain, ne nous font faire des progrès que dans le Païs des Idées. Il n'y a ni Fibres, ni Sucs, ni Fermentations, ni Graines, ni Coûteaux pour diſſéquer ces petites parties organiſées, ni Microſcope pour les voir; mais imaginant l'Idée d'un Microſcope, il naîtra en moi des Idées d'arrangement merveilleux dans de petites Parties Idéales.

* Les Sceptiques ne veulent pas reconnoître que

l'Auteur de l'Esprit humain l'ait rendu capable de parvenir à la Connoissance sure de la Verité, & pour le moins ils doutent, & ils veulent douter qu'il lui ait donné ce pouvoir. Mais l'a-t-il reçû mille fois, & l'exercice lui en fut-il le plus aisé du Monde, le plus déterminé Sceptique conviendra que ce pouvoir ne méneroit à rien, dès-qu'on négligeroit d'en faire usage, dès-qu'on refuseroit de se rendre attentif. Celui là donc qui néglige d'être attentif néglige la seule voie qui peut conduire à la Verité; & celui qui se rend attentif fait mieux: Les Sceptiques eux-mêmes n'oseroient le nier, puis qu'ils ont besoin de se rendre attentifs pour trouver tant d'Objections. Or plus je me rens attentif sur la suite des événements, c'est-à-dire, plus je fais ce que je dois, moins je puis douter de leur réalité. Voilà donc une preuve qui convainc, & qui force, & Mr. Bayle a tort de dire, *je n'ai donc nulle bonne preuve de l'éxistence des Corps.*

En quel sens la certitude sauve de Dieu reflue sur la certitude des raisonnemens.

XXIV. QUAND il ajoûte; *la seule preuve qu'on m'en peut donner doit être tirée de ce que Dieu me trompoit, s'il imprimoit dans mon ame les Idées que j'ai des Corps, sans qu'en effet il y eut des Corps*, il se trompe encore, car ce n'est pas la seule preuve qu'on en puisse donner comme on vient de le voir.

Lorsque par la preuve qu'on vient d'alléguer, on s'est convaincu, avec tout le reste des hommes, à l'exception d'un très-petit nombre, (qui peut-être encore, penſent autrement qu'ils ne parlent) de l'éxistence réelle de L'Univers & de l'arrangement merveilleux de ses parties, on s'éléve par cette Connoissance à celle de son Auteur, & dès-qu'on a reconnu l'éxistence de cet Auteur, Sage, Puissant & Bon, on se confirme dans la penſée, que la vue de l'Univers & de ses Beautés n'est point un assemblage d'Illusions. La Foi confirme donc les Instructions de la Raison par le parfait accord que ces deux Lumiéres ont entr'elles; Mais les preuves que la Raison fournit sont Solides, indépendamment de la Foi.

Il est des hommes qui se sont tellement affoibli l'Esprit par des abstractions continuelles, & si je l'ose dire tellement *alambiqué* le Cerveau par des possibilités Métaphysiques, que pour s'assurer de l'éxistence des Corps, sur le pié que le gros des hommes en est persuadé, ils disent qu'ils ont eu besoin du secours de la foi. Si ceux qui parlent ainsi sont de bonnes gens, comme rien ne m'oblige de penser le contraire, assurement ils ne penſent point assés à ce qu'ils disent, & ils tombent visiblement en contradiction, à moins que par la Foi ils n'entendent un Enthousiasme, une Révélation intérieure & une Action secrette & toute-puissante, par laquelle Dieu grave dans leur Ame, une persuasion inébranlable de ce qu'il lui plaît; Mais si la Foi, suivant le sens qu'on donne ordinairement à ce terme, est une Persuasion de la Verité & de la Divinité de ce Livre, que nous appellons le Vieux & le Nouveau Testament, il est évident que cette persuasion est toute fondée sur le témoignage des sens. Car pour se persuader la Divinité de ce Livre il faut s'assurer que c'est là un Livre, & non une apparence & un phantôme de Livre; que ce Livre est composé de tels & tels Caractéres; que ces Caractéres forment de tels & tels Mots; que ces Mots ont un tel & tel sens. Il y a plus; Ce Livre se trouveroit tout rempli de Sophismes, si le rapport des sens n'étoit pas un fondement de certitude: A tout moment, ses Auteurs en appellent à ce témoignage, ils appuyent sur le rapport des yeux & des autres sens, ils établissent la preuve de la Divinité de leur Mission, *sur ce que les yeux ont vû, sur ce que les Oreilles ont ouï, sur ce que les mains ont touché*; C'est de ces Principes, supposés par eux pour Incontestables, qu'ils tirent leurs Preuves pour amener les hommes à la Foi; au lieu que nos prétendus Philosophes ont besoin du secours de la Foi pour compter sur le témoignage des sens.

I. Epît. de S. Jean C. 1. v. 1.

Une Foi Veritable nous amèneroit-elle à reconnoître la Divinité de quelques Livres, dont les Auteurs proposeroient pour des argumens convaincans des, méprisables Sophismes. Sr. Paul prétend que *les Païens sont inéxcusables de n'avoir pas connu Dieu, parce*, dit-il, *que sa Puissance & sa Divinité se voient comme à l'oeil dans ses Ouvrages.* Mais quelles Instructions peuvent nous donner, sur l'Existence de Dieu, des Ouvrages de la réalité desquels nous n'avons aucune preuve solide, que celle qui se tire de l'Exiſtence de Dieu conçûe par la Foi.

Rom. C. 1. v. 20.

On peut tourner autrement la preuve qui se tire d'un Dieu qui ne trompe point, pour s'assurer de l'éxiſtence réelle des Objets qui nous environnent, & dont nous ne pouvons pas disconvenir que nous ne voïons au moins les apparences.

Les sentimens, qui paroiſſent être l'effet des impressions des Objets sur nous, ne sont pas en nôtre puissance, nous en éprouvons de douloureux malgré nous, & nous ne pouvons pas, dès-que nous le voulons, nous en procurer d'agréables. Si donc il n'y a point de Corps, il faut qu'une Cause différente des Corps, & différente de nous mêmes, faſſe naître ces sentimens en nous, le plus souvent à son gré, & non pas au nôtre. Cette Cause doit être Intelligente pour nous connoître & pour disposer ainsi de nos penſées. Non seulement sa Puissance, mais son Intelligence doit être d'une merveilleuſe, d'une immense étendue: Il faut qu'elle ait présentes les Idées de toutes les impressions passées & de tous les sentimens qu'elles ont fait naître, afin que la suite y réponde aussi juste qu'elle pourroit y répondre, si les événemens étoient réels.

Il est visible que, pour agir sur nous d'une maniére ainsi soûtenue, il faut qu'elle se propose un but, & pour le moins celui d'agir suivant un ordre & une suite qui soit une représentation de réalités bien liées; Elle a donc l'Idée de ces événemens, dont elle nous persuade l'éxiſtence, par conséquent elle les conçoit possibles, sans quoi elle n'en feroit pas naître les apparences, les images, elle ne les imiteroit pas: Or si l'Exiſtence même d'un Univers est possible, pourquoi une telle Puissance ne le produit-elle pas, plutot que de s'occuper, sans discontinuation, à en faire simplement naître les apparences? Eh-c'est qu'elle prendroit plus de plaisir à l'apparence qu'à la réalité, à tromper qu'à ne tromper pas? Mais si son dessein est de faire illusion aux hommes, sans qu'ils s'en apperçoivent, pourquoi donne-t-elle à une partie d'entr'eux assés d'habileté, pour découvrir l'illusion? Et si elle veut qu'on s'en apperçoive, d'où vient que le plus grand nombre ne fauroit se résoudre à en tomber d'accord, & regarde comme une suppositon éxtravagante l'occupation réelle de la Cauſe Suprême? Plus on approfondit ce syſtême, plus on le trouve Monstrueux; Un Sceptique, tant-soit-peu attentif & tant-soit-peu de bonne foi, osera-t-il dire que ce syſtême est aussi vraiſemblable que le syſtême des Réalités?

Cette Cauſe, source unique & immédiate de tous nos sentimens, a tout pouvoir sur nous. C'est donc elle qui nous donne des Idées d'Ordre, de Verité, de Sageſſe & de Justice, c'est elle qui nous fait comprendre que tout cela est aimable, & que le contraire est odieux. Dans la persuasion où nous sommes que les Objets dont nous avons les idées, & dont nous croïons recevoir les impressions éxiſtent réellement; il arrive que suivant que nous croïons d'en avoir fait un bon usage où d'en avoir abusé, nous sommes contens de nous mêmes, ou nous nous trouvons dans la néceſſité de nous faire des reproches. Je ne mange ni ne bois, mais je crois de manger & de boire; Si je crois d'avoir mangé médiocrement, cette persuasion est suivie d'un sentiment agréable de vigueur & de légéreté: Si au contraire je crois

crois d'avoir mis dans mon Eſtomack une trop grande quantité de Viande & de Boiſſon, quoi qu'il n'y ait ni viande ni boiſſon, cette perſuaſion eſt ſuivie de ſentimens de douleur & de peſanteur. Je ſuis puni & recompenſé de mes volontés ſuivant qu'elles ſont bonnes ou mauvaiſes. Je n'offenſe perſonne, car il n'y a aucun homme; je ne parle point, je n'agis point; Mais de la maniére dont je penſe & je veux, s'il y avoit eu des hommes, & que j'euſſe parlé & agi, j'aurois calomnié, j'aurois empoiſonné, j'aurois tué; De telles Idées me rendent déja coupable, & la Cauſe ſuprême qui diſpoſe de mes ſentimens, me fait paſſer par des Idées d'embarras, & par des ſentimens de Priſons, de Loi, de Condamnation, qui ne ſont pas moins affligeans pour moi, que ſi tout ce dont je m'apperçois que l'apparence, étoit effectivement réel. Un homme s'imagine qu'il a des Enfans & qu'il en prend ſoin; Dès-là il s'imagine qu'il les voit bien élevés, heureux, reconnoiſſans. Mais ſi les apparences de ces Enfans, qui n'ont jamais éxiſté, ſe ſont préſentées à lui, ſous les Idées d'Enfans négligés, ces idées ſont ſuivies de vûes apparentes de miſére & elles ſont ſuivies des mêmes reproches qui en auroient accompagné la réalité. On voit par là, & par mille autres éxemples, que l'Ordre plaît à l'Arbitre ſuprême de nôtre Deſtinée; Or une Intelligence qui aime l'Ordre, la Sageſſe, la Juſtice, ne ſauroit ſe plaire à tromper.

Une preuve encore qu'elle aime la Verité, c'eſt qu'elle nous enrichit de mille connoiſſances. Au cas qu'il y ait jamais des Corps, nous connoiſſons déja par avance les proprietés qu'ils tireront de leurs groſſeurs, de leurs figures, de leur mouvement &c. nous ſavons quelle route prendront des raions de Lumiére, dès-qu'il y aura de la Lumiére; nous ſavons quel détour leur donnera la Réflexion, quel détour leur donnera la Réfraction; nous ſavons ce qui en reſultera: nous nous imaginons de faire des Expériences pour verifier nos Spéculations, ſouvent ces Expériences nous paroiſſent réüſſir conformément à nos Lumiéres, quelquefois elles ſe trouvent oppoſées à nos conjectures, & cette oppoſition nous procure de nouvelles connoiſſances, & nous fait rectifier nos Idées.

Moien de diſtinguer les apparences des réalités.

XXV. SOIT que Mr. Bayle eut pouſſé juſques là cette preuve que je viens de propoſer, ſoit qu'il ſe fût contenté de la regarder en gros, il ſoutient qu'elle eſt *fort foible parce qu'elle prouve trop. Depuis le commencement du monde* ajoute-t-il, *tous les hommes à la reſerve peut-être d'un ſur deux Cent Millions* &c. J'ai déja rapporté ces paroles, il n'y a qu'à les relire.

Mr. Bayle compare des cas fort différens, & les regarde comme tout à fait ſemblables: Ils ne le ſont pourtant pas; il s'en faut du tout au tout.

1. Plus je me rens attentif ſur les Sentimens de Chaleur, de Couleur, plus je me convaine que ce ſont des Maniéres de penſer.

2. Plus je me rens attentif à l'Etendue, moins je puis me perſuader que l'Etendue penſe, & ait quelque choſe de ſemblable à la Penſée. Mais je connois très-clairement que l'Etendue peut éxiſter, & qu'elle eſt ſuſceptible de Repos, de Mouvement, de Figure & de Situation.

3. Dès-que j'ai réfléchi ſur les Couleurs qu'un Prisme fait paroître ſur du papier, couleurs que je puis m'empêcher de croire qui y ſoient, ſans pouvoir m'empêcher de croire qu'elles y paroiſſent. Dès-que j'ai réfléchi ſur la même eau qui paroit froide à l'une de mes mains, chaude à l'autre, tiéde à mon pied, & qui me paroit néceſſairement froide, tiéde & chaude, ſans que je ſois dans la néceſſité de croire qu'elle ſoit telle: Dès-que j'ai réfléchi ſur la douleur qui me paroit néceſſairement en mon doigt, quoi qu'une toute ſemblable paroiſſe auſſi néceſſairement dans ſon doigt, à un homme à qui l'on a coupé la main, depuis quelques jours, que la mienne me paroit dans le mien; Quand je réfléchis ſur ces cas, j'apprens à diſtinguer ces deux propoſitions, LA PREMIERE: *Il me paroit qu'il y a ſur les Corps quelque choſe de ſemblable à mon ſentiment*, & LA SECONDE: *Je crois qu'il y a réellement quelque choſe de tel dans ces Corps.* Je tombe néceſſairement d'accord de la prémiére, & il ne tient qu'à moi de douter de la ſeconde.

Un Carteſien contient Mr. Bayle n'a pas plus de peine à ſuſpendre ſon Jugement ſur l'éxiſtence de l'étendue, qu'un Payſan à s'empêcher d'affirmer que le ſoleil luit, & que la neige eſt blanche.

4. Cette comparaiſon non plus n'eſt pas aſſés juſte. Un Carteſien, qui ſe rendra attentif à la ſuite dont j'ai parlé, ne pourra pas s'empêcher d'en croire la réalité; Et on peut aiſément amener un homme ſans étude, mais attentif & de bon ſens, à douter que les Corps ſoient tels qu'ils paroiſſent, par rapport aux Saveurs, aux Couleurs, &c. Car outre ce que j'ai déja dit, je lui repréſenterois que le Principe qui penſe en nous, & qui eſt nos mêmes, ou nôtre Ame, que ce principe ſent qu'il penſe, & que ce ſentiment toujours préſent lui fait connoitre qu'il éxiſte, & qu'il perſévére d'éxiſter; L'ame ſent donc que c'eſt-elle qui paſſe ſucceſſivement par différentes maniéres de penſer. L'Idée de ſes ſentimens lui eſt préſente & l'Idée de ſon Corps ne lui eſt pas moins préſente: Voilà pourquoi elle le regarde comme elle même, elle s'y intéreſſe comme à elle même: Et lorſque par quelque dérangement de cerveau il eſt arrivé à des hommes d'avoir l'Idée d'un Paon, d'une Poule, d'un Canard, ou d'un autre oiſeau, d'une Phiole, d'une Lanterne auſſi préſente & auſſi continuelle que l'eſt aux autres hommes l'Idée de leur propre Corps, ces gens-là ſe ſont imaginés d'être des Oiſeaux, des lanternes &c.

5. Par ce même principe qui nous fait aſſocier les objets qui ſe trouvent également préſens à nôtre penſée; l'Idée de la douleur, qui nait enſuite d'une piqueure d'Epingle, n'étant pas plus préſente que l'Idée du Doigt piqué, il ſemble qu'on ſent la douleur dans ce Doigt dont on a l'Idée ſi préſente. Il convenoit que cela fut ainſi, non ſeulement afin que l'Ame prit plus d'intérêt à un Corps dont le bon ou mauvais état ſont incontinent ſuivis chés elle de ſentimens agréables ou desagréables; mais de plus afin qu'elle pût inceſſamment aller au ſecours des parties frappées, dont l'Idée ſe préſentoit dés-le moment qu'elles étoient ébranlées, & ſe préſentoit d'une maniére ſi intéreſſante & ſi propre à s'attirer l'attention.

La Vuë nous étant donnée, afin que par ſon moien nous puſſions appercevoir les Objets dont nous avons beſoin, ou qui ſont deſtinés à nous faire plaiſir, & les diſtinguer les-uns d'avec les-autres, en reconnoitre la place & la diſtance, il falloit encore que l'Idée de ces Objets, de leur place, de leurs diſtances, s'offrit à nous, & s'emparât de nôtre attention, en même temps que les Senſations des couleurs, deſtinées à rendre leurs impreſſions plus variées & plus agréables nous ſaiſiroient & nous occuperoient, & par cette raiſon la préſence de ces Couleurs ſe confond avec celle des Objets dont l'Idée nous remplit en même temps, & ces couleurs nous paroiſſent ſur leur ſurface. Si les ſentimens des Couleurs n'avoient fait que nous occuper intérieurement, ſans que l'Idée des Objets qui nous paroiſſent colorés, les eut inceſſamment accompagnés; ces ſentimens nous auroient à la verité portés à conclure que quelques Objets éxtérieurs avoient fait impreſſion ſur nôtre Oeil, mais nous n'aurions pas mieux ſeu les diſtinguer & les aller chercher, que ſi nous avions été aveugles.

6. Mais ſi nos Mains, dira-t-on, nous font appercevoir dans le ſeu une Chaleur qu'il n'a point, & nos

Logique, part. 1.

Section première. Article IV.

nos yeux, sur les Objets, des Couleurs qui n'y sont pourtant pas, l'Auteur qui nous a formés, nous a mis dans la nécessité de nous méprendre à tout moment ? Nullement. La Chaleur paroit dans le feu, & les Couleurs sur les Objets ; Cela est Vrai, & nous ne nous trompons pas quand nous jugeons qu'elles y paroissent : Mais nous commençons de nous tromper quand nous jugeons que cette Chaleur & ces Couleurs sont effectivement & réellement dans les Objets qui en revêtent l'apparence, & c'est ce que nos sens ne nous apprennent point. Ils ne nous donnent aucune instruction sur la réalité, ils ne nous avertissent à cet égard que de l'apparence ; c'est à l'Entendement à décider du reste.

7. De ce que pense un homme sans instruction à ce que pense un homme instruit, il n'y a pas de conséquence. Les personnes du Commun, quand ils disent que le Feu est chaud, que le sucre est doux, s'expriment fur ce qui paroit, & à cèt égard ils s'expriment bien. Si après cela on leur demande ; Mais croiés vous qu'une chaleur semblable à celle que vous sentés & une douceur semblable à celle que vous goûtés soient réellement dans le feu & dans le sucre ? on leur proposera peut-être une Question à laquelle ils n'ont jamais pensé distinctement ; & s'ils sont Sages & Modestes, ils répondront, je ne connois pas assés ni le Sucre ni le Feu, ni les Causes de nos sensations pour répondre à ces Demandes ; mais s'ils décident fur ce qu'ils ne connoissent pas, ils ont tort. Lorsque dans la suite on vient à découvrir ce que c'est que la Nature du feu, & qu'on apprend à distinguer ce qui appartient à la pensée, d'avec ce qui appartient à l'Etendue, on ne peut plus croire que le Chaud & le Doux, semblables à ce que nous sentons, soient dans le feu & dans le sucre, mais on n'en croit pas moins fortement l'éxistence du feu & du sucre.

Les Cartésiens enseignent, & les Philosophes conviennent aujourd'hui assés généralement, que les Corps paroissent rouges, jaunes, bleus, verds, &c. chauds, froids, aigres, amers, &c. Sans être tels en eux mêmes ; donc il se peut qu'ils paroissent étendus sans l'être.

Voilà des petits sophismes, dont Mr. Bayle n'auroit pas osé charger sérieusement un Système de Philosophie, ni les y proposer comme sans réplique : Mais bien assuré que son Livre tomberoit entre les mains d'une infinité de Lecteurs qui n'auroient aucun principe de Logique, ni de Physique, il a compté, qu'il n'y avoit qu'à leur parler hardiment pour les en imposer.

8. La Raison nous défend de prononcer fur ce dont nous n'avons pas des Idées. Or ce que *Gris, Rouge, Verd, &c. Chaud, Amer, &c.* peut-être dans les Corps mêmes qui éxistent au dehors de nous, & qui ne pensent point, nous ne le concevons pas, c'est-à-dire, nous n'en avons pas d'Idée ; Il ne faut donc pas décider là-dessus. Ainsi dès-que j'ai connu cette Régle d'une évidence si manifeste, & que j'ai appris à faire quelque usage de ma Raison, je m'abstiens de dire que les Corps sont rouges, jaunes, amers, &c. ou qu'il y a en eux quelque chose de tout semblable à ce qu'ils me font sentir ; Il est en mon pouvoir de m'empêcher de le croire, & s'il m'arrive de le croire, je m'apperçois que c'est sans un légitime fondement ; Mais je ne puis pas m'empêcher de croire qu'ils me paroissent tels, ou je crois fermement qu'en effet ils me paroissent tels. Mais loin qu'il soit en mon pouvoir de m'empêcher de croire que l'Etendue qui me paroit éxister au dehors de ma pensée, éxiste en effet ; au contraire plus je me tens attentif, & plus je réfléchis fur la suite des Evénemens, ou fur la suite des Idées qui me les représentent, moins il est en ma puissance de douter que ces événemens soient réels, & voilà pourquoi je n'en doute point.

Addresse de Mr. Bayle.

XXVI. DES PERSONNES qui n'ont point étudié par principe, & pour qui la Logique & la Physique sont quelque chose de tout neuf, se trouveront embarrassés des Sophismes que Mr. Bayle fait débiter si hardiment, par ceux qu'il trouve à propos de mettre fur la Scéne, & à qui ces Sophismes seront-ils débités ? A des personnes peu instruites fur la Réligion, à des gens prévenus outre cela en faveur d'une Métaphysique très-obscure & très-incertaine, & qui dès leur enfance se sont attachées à des mots, auxquels elles ont substitué des idées très-imparfaites, & encore fausses en partie.

Mr. Bayle ramène la même Objection dans l'Article de Zenon, Tom. IV. pag. 541. C'est sa Méthode favorite, il ne se contente pas de partager une Dispute, il ne se contente pas même de partager une Objection, & d'assigner diverses places aux parties qui la composent ; il fait plus, après l'avoir proposée toute entiére dans un endroit il la présente encore toute entiére dans un autre, avec l'agrément d'un nouveau tour, ou de quelque nouvelle citation. Il a compris l'usage de cette Méthode : Ses argumens deviennent familiers à son Lecteur par ces répétitions, on les retient dans sa mémoire, & on s'y rend à force de les entendre répéter : La Logique nous apprend que c'est-là une des grandes sources de nos Illusions.

Nouvelles Lumiéres.

XXVII. „ JOIGNONS à ceci que tous les „ moiens de l'époque qui renversent la réalité des „ qualités corporelles, renversent la réalité de l'éten„ duë. De ce que les mêmes corps font doux à „ l'égard de quelques hommes, & amers à l'égard „ de quelques autres, on a raison d'inférer qu'ils ne „ sont ni doux ni amers dans leur nature, & absolu„ ment parlant. Les nouveaux Philosophes, quoi „ qu'ils ne soient pas Sceptiques, ont si bien compris „ les fondemens de l'époque par rapport aux Sons, „ aux Odeurs, au Froid & au Chaud, à la dureté „ & à la molesse, à la pésanteur & à la légéreté, aux „ Saveurs & aux Couleurs, &c. qu'ils enseignent „ que toutes ces qualités sont des perceptions de nô„ tre ame, & qu'elles n'éxistent point dans les ob„ jets de nos sens. Pourquoi ne tirions nous pas la „ même chose de l'étendué ? Si un Etre qui n'a „ aucune couleur nous paroit pourtant d'une couleur „ déterminée quant à son espéce, & à sa figure, & à „ sa situation, pourquoi un Etre qui n'auroit au„ cune étendué, ne pourroit-il pas nous être visi„ ble, sous une apparence d'étendué déterminée, „ figurée, & située d'une certaine façon ? Et re„ marqués bien qu'un même corps nous paroit petit „ ou grand, rond ou quarré, selon le lieu d'où on „ le regarde, & soions certains qu'un Corps qui „ nous paroit très-petit, paroit fort grand à une „ mouche. Ce n'est donc point par leur étendué „ propre, & réelle ou absolué, que les objets se pré„ sentent à nos Esprits : On peut donc conclure „ qu'en eux-mêmes ils ne sont point étendus. Osé„ riés-vous aujourd'hui raisonner de cette façon. „ *Puisque certains Corps paroissent doux à cet homme-ci, aigres à un autre, amers à un autre &c. je dois „ assurer qu'en général ils sont savoureux ; encore que „ je ne connoisse pas la saveur qui leur convient absolument, „ & en eux-mêmes ?* Tous les nouveaux Philosophes „ vous siffleroient. Pourquoi donc oseriés-vous „ dire, *Puisque certains corps paroissent grands à cèt „ animal, médiocres à cèt autre, très-petits à un troi„ siéme, je dois assurer qu'en général ils sont étendus, „ quoique je ne sache pas leur étendu: absolué.* Voions „ l'aveu d'un Célébre Dogmatique. On peut bien „ savoir par les sens, qu'un tel Corps est plus grand „ qu'un autre Corps ; mais on ne saurois savoir avec „ certitude quelle est la grandeur veritable & natu„ relle de chaque Corps ; & pour comprendre cela „ il n'y a qu'à considérer, que si tout le monde n'a„ voit jamais regardé les objets extérieurs qu'avec „ des lunettes qui les grossissent, il est certain qu'on

„ ne

„ ne se feroit figuré les Corps & toutes les mesures
„ des Corps, que selon la grandeur dans laquelle ils
„ nous auroient été représentés par ces lunettes. Or
„ nos yeux-mêmes sont des lunettes, & nous ne
„ savons point précisément s'ils ne diminuent point
„ ou n'augmentent point les objets que nous voions,
„ & si les lunettes artificielles, que nous croions les
„ diminuer ou les augmenter, ne les établissent point
„ au contraire dans leur grandeur veritable ; & par-
„ tant on ne connoit point la grandeur absolue &
„ naturelle de chaque Corps. On ne sait point aussi,
„ si nous les voions de la même grandeur que les
„ autres hommes, car encore que deux personnes, les
„ mesurant, conviennent entr'eux, par exemple,
„ qu'un corps n'a que cinq pieds, néanmoins ce que
„ l'un conçoit par un pied, n'est peut-être pas ce
„ que l'autre conçoit ; Car l'un conçoit ce que ses
„ yeux lui rapportent, & un autre de même ; Or
„ peut-être que les yeux de l'un ne lui rapportent
„ pas la même chose que les yeux de l'autre lui re-
„ présentent, parce que ce sont des lunettes autre-
„ ment taillées. Le Père Malebranche, & le Père
„ Lami Bénédictin, vous donneront sur tout cela
„ un admirable détail, & fort capable de porter mon
„ objection à un haut dégré de force.

Réponse. XXVIII. MON Lecteur s'appercevra aisément que j'ai déja répondu à ce que Mr. Bayle retrace dans ce qu'on vient de lire : C'est tout au plus s'il faut que j'ajoute quelque chose sur les Grandeurs apparentes. 1. Si on veut parler avec exactitude, il faut dire que l'INFINI seul est *absolument grand*. Aucun Objet fini n'est grand ni petit en lui-même, & absolument parlant ; c'est là une expression toute relative, quand il s'agit d'un tel Objet ; Une première Quantité est donc plus ou moins grande, par rapport à une seconde, suivant que son étendue renferme plus ou moins de portions égales à la seconde. 2. Il se peut qu'à la vuë d'une *toise*, par éxemple, un homme sente naitre une Idée de Grandeur toute semblable à celle qui s'éxcite en moi, quand j'ai devant mes yeux, à une certaine distance, une longueur d'une toise & un pié ; il se peut aussi que cela ne soit pas ; il se peut que la différente courbure des yeux ne produise pas sur différentes personnes le même effet que les courbures différentes des verres éxtérieurs ont accoûtumé de produire. L'Image d'un même Objet, placé à la même distance, se tracera plus grande dans un œil applati que dans un plus convexe, mais il se peut qu'un même Sentiment de Grandeur accompagnera ces deux Images ; & en effet la Grandeur apparente, non plus que la Grandeur réelle d'un Objet, ne change point, par un éloignement de deux à cinquante piés, quoi que la Grandeur de son Image diminuë éxtrémement de l'une de ces distances à l'autre. 3. Il y a bien de l'apparence que les Idées de Grandeur & les Idées de Distance ont d'abord été très-confuses dans les Enfans, & que les jugemens qu'ils se font fait une habitude de porter sur la Grandeur des Objets, sont devenus plus distincts & plus déterminés, par les comparaisons qu'ils ont faites, des instructions que leur donnoient là-dessus l'attouchément, avec les conjectures que leur fournissoit la Faculté de voir.

4. Depuis l'âge de 20 ans, jusques à celui de soixante ou de soixante & dix, la Convexité de l'œil change considérablement, mais à 70 ans les Objets ne paroissent point plus grands qu'ils paroissoient à 20, si ce n'est lors qu'on les regarde à travers des Verres Convexes.

5. Mais, quand j'accorderois que 6 piés paroissent aussi grands à l'un que 7 piés à l'autre ; c'est-à-dire quand je déciderois sur ce que j'ignore, je n'en pourrois pourtant pas tirer cette conséquence que l'un ne pût pas partager aussi éxactement que l'autre en deux parties égales la longueur qui est sous ses yeux : Les moitiés, les quarts, les huitiémes parties paroitront plus grandes à l'un de ces deux hommes qu'à l'autre ; mais chacun distinguera avec la même éxactitude une moitié, un quart &c.

6. Je veux encore qu'un Ciron paroisse aux yeux d'un autre Ciron, aussi grand qu'il nous paroit, & plus grand encore, si vous le voulés, quand nous le regardons avec un Microscope. Une Idée qui représente un Ciron, avec cette étenduë, étoit nécessaire à un Ciron, afin qu'il pût distinguer les différentes parties dont il est lui-même composé, & choisir ses alimens ; mais il n'étoit point nécessaire que l'homme eut la même Idée de la Grandeur d'un Ciron. Cèt animal est trop petit par rapport à lui, & peut trop peu sur lui, pour l'occuper par une Idée intéressante. 7. Les sens nous sont principalement donnés afin que nous fussions avertis par leur moien des Rapports que les Objets ont avec nous, & c'est par cette raison que leur Grandeur apparente diminuë avec leur éloignement, parce que leur pouvoir sur nous diminue par cette même Cause. Mais si de là on conclut que nous ne pouvons point nous assurer ni de leur Grandeur relative, ni de leur Figure, ni de leur Mouvement, dés qu'ils sont près de nous, & d'une grosseur à se faire sentir, c'est raisonner contre l'éxpérience perpétuelle ; ce sont-là des rapports que les sens devoient nous faire connoitre pour les usages de la vie auxquels ils sont distinés, car de la Grosseur, de la Figure & du Mouvement des Corps dépendent une infinité d'effets auxquels nous les faisons servir.

8. Après avoir conclu, en raisonnant, *Si la Masse d'un Corps est d'un tel poids, si son Volume est d'une telle mesure que je détermine, si sa Figure est telle que je la lui assigne, si son Mouvement se fait sur les lignes & avec la Vitesse que je me promets, il en resultera de tels & tels effets.* Quand je vois ces effets naitre éxactement, à m. sure que mes yeux m'avertissent que tout le reste est bien tel que je le concevois ; Quand une seconde, une troisiéme, une centiéme éxpérience s'unissent pour m'assurer de la même Vérité, & de la même Conclusion ; quand je me rens attentif à tout cela, s'il est encore en mon pouvoir de douter, j'accorde la Victoire aux Sceptiques.

9. Un Cabaretier voit de fort loin un grand nombre de gens à Cheval prendre le chemin de la Ville : A cette distance il ne peut pas les compter, & il ne peut pas même discerner les Maitres d'avec les Valets ; En ce cas-là il est en son pouvoir de douter ; il peut aussi ne douter pas, par goût & par précipitation, & voila pourquoi par humeur il fera un pari fur le nombre. Mais dés qu'ils sont arrivés, il est bien en son pouvoir de dire je me suis trompé de loin, ou je n'ai pas pû m'assurer, donc je n'ai aucune certitude sur ce que je regarde de près ; Il peut, dis-je, parler ainsi ; Mais alors je soutiens qu'il lui est impossible de penser comme il parle. Il compte les Couverts à la Table des Maitres, il les compte à la Table des Valets, il compte les Hommes, il compte les Chevaux, il régle là-dessus l'argent qu'il demande ; chacun paie, & le compte se trouve éxact. Il lui faut un tant d'hotes par année pour païer la rente de son Logis, ce qu'il en aura par dessus fait son gain ; Il paie ce qu'il doit, il compte le reste ; tout s'accorde avec ce qu'il a écrit dans son Livre sur le nombre de ceux qui ont passé chés lui : Après cela lui seroit-il possible de douter de l'éxistence réelle des Objets ? C'est ce que je nie hardiment, eut-il eu tous les Pyrrhoniens pour Maitres.

10. La Vuë est sujette à diverses illusions, dont plusieurs mêmes nous font plaisir ; On en éxplique éxactement les Causes, & cette éxplication supposé l'éxistence réelle des Objets ; Ainsi nos Illusions mêmes prouvent la réalité des Causes dont elles naissent.

Puisque j'ai entamé cette matiére, & que je m'y suis déja beaucoup étendu, il me paroit qu'il est fort à propos de la continuer & de la finir. Mr.

Bayle propose encore contre l'existence de l'Etendue, une objection qui nous conduit à éclaircir la Divisibilité de la matière, & cét éclaircissement est tout à fait nécessaire pour résoudre des Objections que *Sextus* lui même propose contre le mouvement.

Zèle de Mr. Bayle pour le Pyrrhonisme.

XXIX. Mr. BAYLE ne tire pas de Zénon l'objection que je vai décrire; il la lui prête, il va donc dans cét endroit de son Dictionaire, comme dans plusieurs autres au-delà de l'Historien. En zélé Pyrrhonien il fait servir cét Ouvrage Historique à remplir l'esprit de ses Lecteurs de Doutes.

Objection contre l'existence de l'Etendue.

„ XXX. L'ETENDUE, dit-il, ne peut-être „ composée ni de Points Mathematiques, ni d'A„ tomes, ni de Parties divisibles à l'infini; Donc „ son éxistence est impossible. La conséquence pa„ roit certaine, puis-qu'on ne sauroit concevoir que „ ces trois manières de composition dans l'Etendue; „ Il ne s'agit donc que de prouver l'antecédent. „ Peu de paroles me suffiront à l'égard des points „ Mathématiques, car les Esprits les moins péné„ trans peuvent connoitre avec la dernière évidence, „ s'il y font un peu d'attention, que plusieurs né„ ants d'étendue jointes ensemble, ne feront jamais „ une étendue. Consultés le premier Cours de Phi„ losophie Scholastique, vous y trouverés les raisons „ du monde les plus convaincantes, fournies de „ quantité de démonstrations Géométriques contre „ l'éxistence de ces points; n'en parlons plus, & „ tenons pour impossible, ou du moins pour in„ concevable que le continu en soit composé. Il „ n'est pas moins impossible ou inconcevable qu'il „ soit composé des atomes d'Epicure, c'est-à-dire „ de Corpuscules étendus & indivisibles; car tou„ re étendue, quelque petite qu'elle puisse être, a „ un coté droit & un coté gauche, un dessus & „ un dessous; Elle est donc un assemblage de Corps „ distincts; je puis nier du coté droit ce que j'af„ firme du coté gauche; ces deux cotés ne sont pas „ au même lieu; un Corps ne peut pas être en deux „ lieux tout à la fois; & par conséquent toute éten„ due qui occupe plusieurs parties d'espace, con„ tient plusieurs Corps. Je sai d'ailleurs, & les „ Atomistes ne le nient pas, qu'à cause que deux „ Atomes sont deux êtres, ils sont séparables l'un „ de l'autre; d'où je conclus très-certainement, que „ puis que le coté droit d'un atome n'est pas le mê„ me être que le coté gauche, il est séparable du coté „ gauche. L'indivisibilité d'un atome est donc chi„ mérique. Il faut donc, s'il y a de l'étendue que „ ses parties soient divisibles à l'infini. Mais „ d'autre coté, si elles ne peuvent pas être divi„ sibles à l'infini, il faudra conclure que l'éxisten„ ce de l'étendue est impossible, ou pour le moins in„ compréhensible.

„ La divisibilité à l'infini est l'Hypothése qu'A„ ristote a embrassée; & c'est celle de presque tous „ les Professeurs en Philosophie, dans toutes les „ Universités, depuis plusieurs siécles. Ce n'est „ pas qu'on la comprenne, ou que lon puisse répon„ dre aux Objections; mais c'est qu'aiant compris „ manifestement l'impossibilité des points, soit ma„ thématiques, soit physiques, on n'a trouvé que „ ce seul parti à prendre. Outre que cette Hypo„ thése fournit de grandes commodités; car lors qu'on „ a épuisé ses distinctions, sans avoir pu rendre com„ préhensible cette doctrine, on se sauve dans la na„ ture même du sujet, & l'on allégue que nôtre „ Esprit étant borné, personne ne doit trouver é„ trange que l'on ne puisse résoudre ce qui concerne „ l'infini, & qu'il est de l'essence d'un tel continu „ d'être environné de difficultés insurmontables à „ la Créature humaine. Notés que ceux qui adop„ tent les atomes d'Epicure ne le font pas, parce „ qu'ils comprennent qu'un Corps étendu peut-être „ simple; Mais parce qu'ils jugent que les deux au„ tres Hypothéses sont impossibles. Disons la même „ chose de ceux qui admettent les points Mathé„ matiques. En général tous ceux qui raisonnent „ sur le continu ne se déterminent à choisir une Hy„ pothése qu'en vertu de ce principe; *S'il n'y a que „ trois manières d'expliquer un fait, la vérité de la „ troisiéme résulte nécessairement de la fausseteés deux „ autres.* Ils ne croient donc pas se tromper dans „ le choix de la troisiéme lors qu'ils ont compris „ clairement que les deux autres sont impossibles; „ & ils ne se rebutent point des difficultés impéné„ trables de la troisiéme: Ils s'en consolent, ou à „ cause qu'elles peuvent être retorquées, ou à cause „ qu'ils se persuadent qu'après tout elle est véritable, puis que les deux autres ne le sont pas. Le „ subtil Arriaga s'étant proposé une Objection inso„ luble, déclare qu'il n'abandonnera point pour cela „ son sentiment, car dit-il, les autres Sectes ne „ la résolvent pas mieux..... *Materiæ enim difficultas „ est talis, ut ubique, aliqua nobis inexplicabilia oc„ currant. Malo autem aperté fateri me ignorare so„ lutionem aliquorum argumentorum, quam eam da„ re quæ forte à nemine intelligatur. Telle est la diffi„ culté de cette matiere, que, de quelque coté qu'on „ se tourne, on y trouve quelque chose inéxplicable. „ Or j'aime mieux avouer franchement l'impuissance où „ je me trouve de répondre parfaitement à de certaines „ objections, que de m'avanturer à dire, ce que peut„ être personne n'entendra.*

„ Un Zénoniste pourroit dire à ceux qui choi„ sissent l'une de ces trois Hypothéses, vous ne rai„ sonnés pas bien, vous vous servés de ce Syllo„ gisme disjonctif.

„ Le Continu est composé, ou de points mathé„ matiques, ou de points physiques, ou de parties „ divisibles à l'infini.

„ Or il n'est composé ni de. .... ni de .....

„ Donc il est composé de .....

„ Le défaut de votre raisonnement n'est point dans „ la forme, mais dans la matière; il faudroit aban„ donner votre Syllogisme disjonctif & employer ce „ Syllogisme hypothétique.

„ Si l'étendue éxistoit, elle seroit composée, ou „ de points mathématiques, ou de points physiques, „ ou de parties divisibles à l'infini.

„ Or elle n'est composée ni de points mathéma„ tiques, ni de points physiques, ni de parties di„ visibles à l'infini.

„ Donc elle n'éxiste point.

„ Il ni a aucun défaut dans la forme de ce Syllo„ gisme. Le Sophisme *à non sufficienti enumeratione „ partium*, ne se trouve pas dans la majeure, la con„ séquence est donc nécessaire pourvû que la mi„ neure soit veritable. Or il ne faut que consi„ dérer les argumens dont ces trois Sectes s'acca„ blent les unes les autres, & les comparer avec „ les réponses, il ne faut, dis-je, que cela pour voir „ manifestement la verité de la mineure. Chacu„ ne de ces trois Sectes quand elle ne fait qu'at„ taquer, triomphe, ruine, terrasse; mais à son „ tour elle est terrassée & abymée quand elle se „ tient fur la défensive. Pour connoitre leur foi„ blesse, il faut se souvenir que la plus forte, „ celle qui chicane mieux le terrain, est l'Hypo„ thése de la divisibilité à l'infini. Les Scholasti„ ques l'ont armée de pié en cap, de tout ce que „ leur grand loisir leur a pu permettre d'inventer de „ Distinctions: mais cela ne sert qu'à fournir quel„ que babil à leurs Disciples, dans une Thése pu„ blique, afin que la parenté n'ait point la honte de „ les voir muets. Un pere, ou un frere se retirent „ bien plus contens, lorsque l'Ecolier distingue en„ tre l'infini *cathégorématique* & l'infini *syncathégo„ rématique*, entre les parties *communicantes & non „ communicantes, proportionnelles & aliquotes*, que „ s'il n'eut rien répondu. Il a donc été nécessaire „ que les Professeurs inventassent quelque jargon;

„ Mais

„ Mais toute la peine qu'ils ſe ſont donnée, ne ſera „ jamais capable d'obſcurcir cette notion claire & „ évidente comme le ſoleil. *Un nombre infini de parties d'étendue, dont chacune eſt étendue & diſtincte „ de toutes les autres, tant à l'égard de ſon* ENTITE „ *qu'à l'égard du lieu qu'elle occupe, ne peut point tenir dans un eſpace cent mille millions de fois plus petit que la cent millieme partie d'un grain d'orge.*

Réponſe. XXXI. Mr. BAYLE s'eſt donné, dans cet article, bien des mouvemens en faveur du Pyrrhoniſme ſans rien avancer. Il renferme le précis de ſes argumens, dans ce Syllogiſme.

Si l'étendue exiſtoit, elle ſeroit compoſée ou de Points mathématiques, ou de Points phyſiques, ou de Parties diviſibles à l'infini;

Or elle n'eſt compoſée ni de Points mathématiques, ni de Points phyſiques, ni de Parties diviſibles à l'infini.

Donc elle n'éxiſte point.

1. Mr. Bayle ſoutient *qu'il* N'Y A AUCUN DEFAUT *dans la forme de ce Syllogiſme.* Voila donc le Pyrrhonien Zénon qui, en la perſonne de Mr. Bayle, fait un AVEU, & cèt aveu en renferme même pluſieurs; Il reconnoit une REGLE; Il en reconnoit l'utilité & la néceſſité; il reconnoit qu'elle eſt obſervée éxactement. *L'Enumération des parties eſt* ENTIERE *dans la Majeure*, dit Mr. Bayle, *il n'y en manque point.* Ce n'eſt pas tout, car il ajoute que la *Conſequence eſt* NECESSAIRE *pourvû que la Mineure ſoit veritable & cette Mineure eſt telle, dit-il, qu'on peut en voir* MANIFESTEMENT *la Verité.*

Voilà donc un Pyrrhonien obligé de renoncer à ſon langage pour ſe faire des diſciples. Dira-t-il, *Ce ne ſont la que des argumens ad hominem. J'allégue ce qu'un Dogmatiſte ne ſauroit refuſer d'avouer, & je me ſers adroitement de ſes Principes pour l'amener à mes concluſions.* Mais où ſont-ils ces hommes dont vous adoptés, pour quelque tems, les Principes? A quoi penſés vous? Il n'y a point d'Etendue, ſon éxiſtence vous paroit impoſſible: Vous ne ſavés pas ſeulement qu'il y ait des hommes, comment ſaurés vous ce qu'ils penſent, & qui vous a appris qu'ils conviennent de quelque Régle?

2. Mais ne preſſons pas ſi vigoureuſement les Pyrrhoniens, ne profitons pas de tout ce qu'ils nous donnent de priſe ſur eux; Eeartons, dans cette diſpute, & perdons de vue des hypothéſes qui les embaraſſeroient trop: Ecoutons les comme des perſonnes ſincéres quand ils nous diſent, *Ce n'eſt pas l'Eſprit de chicane qui nous fait prendre le parti de douter, c'eſt une neceſſité à laquelle nous nous trouvons reduits malgré que nous en ayons, toutes les fois que dans la comparaiſon de deux ſentimens oppoſés nous trouvons de coté & d'autre des preuves d'égale force.* Comparons donc ſans préjugé, ce qu'on dit en faveur des Atomes avec ce qu'on allégue pour prouver la fauſſeté de cette hypothéſe. Mr. Bayle refute en ces termes les Atomes d'Epicure. *Toute étendue quelque petite qu'elle puiſſe être, a un coté droit & un coté gauche, un deſſus & un deſſous; elle eſt donc un aſſemblage de Corps diſtincts; je puis nier du Coté droit ce que j'affirme du Coté gauche; Ces deux Cotés ne ſont pas un même lieu, un Corps ne peut pas être en deux lieux tout à la fois, & par conſequent toute étendue qui occupe pluſieurs parties d'eſpace contient pluſieurs Corps. Je ſai d'ailleurs, & les Atomiſtes ne le nient pas, qu'à cauſe que deux Atomes ſont deux êtres, ils ſont ſéparables l'un de l'autre; d'où je conclus très-certainement que puis que le Coté droit d'un atome n'eſt pas le même être que le coté gauche, il eſt ſéparable du Coté gauche. L'indiviſibilité d'un atome eſt donc chimérique.*

Mr. Bayle a bien raiſon de finir par cette remarque. Sur quoi ſont fondées les preuves qu'il vient d'alléguer? Cela faute aux yeux; Elles ſont fondées ſur des Notions très-ſimples, très-claires, très-diſtinctes. Les Argumens qu'on vient de lire ne préſentent rien à l'eſprit qui ne ſoit à ſa portée: On compare deux Idées, & on voit néceſſairement que la poſition de l'une renferme l'éxcluſion de l'autre. Je prie mon Lecteur de ſe ſouvenir de cette Simplicité & de cette Evidence.

3. Il faut dire la même choſe des Argumens qui combattent les atomes de Zénon, c'eſt-à-dire des parties de l'Etendue qui ſeroient ſans aucune étendue: Il n'y a qu'à relire le commencement du grand Article que je viens de citer pour s'en convaincre.

4. Que l'Eſprit de l'homme déſigne quelque partie qu'il lui plaira, mais bien réſolu de ne pas tomber en contradiction, dans ce qu'il prononcera par rapport à cette partie. S'il la ſuppoſe ſans étendue, il oublie une des prémiéres Régles du raiſonnement, puis qu'il ſuppoſe vrai ce qui eſt en queſtion & qui a beſoin de preuve. S'il ſuppoſe que cette partie a quelque étendue, c'eſt une néceſſité qu'il la reconnoiſſe diviſible en deux parties égales. Or la moitié d'une étendue peut-elle être ſans étendue? Depuis l'endroit où elles ſe joignent en tirant du coté de la gauche, il n'y a rien d'étendu, il n'y a rien non plus d'étendu du coté de la droite, & ces deux rians d'étendue forment une étendue; Y-eut-il jamais de Contradiction plus manifeſte, entre des Idées plus à notre portée?

5. L'aſſemblage de deux Moitiés eſt inconteſtablement double d'une de ces moitiés. Mais ce qui eſt étendu n'eſt pas ſimplement double de ce qui ne l'eſt point, il eſt infiniment plus grand. Si un Atome eſt ſans grandeur; l'aſſemblage de deux Atomes ne ſurpaſſe un ſeul atome que d'un atome ſeulement, il ne le ſurpaſſe donc d'aucune grandeur; & que ſignifie cela ſi ce n'eſt qu'il n'y a pas plus de grandeur dans deux atomes que dans un? *Ne ſurpaſſer d'aucune grandeur*, n'eſt ce pas *n'être point plus grand?* Trois Atomes ne ſont donc point plus grands que deux, & deux n'étans point plus grands qu'un, de l'aſſemblage de trois atomes il ne reſultera aucune Grandeur, aucune Etendue. Par la même raiſon, il n'en reſultera pas non plus de l'aſſemblage de quatre: Et en général, ſuppoſés-en, raſſemblés-en tant qu'il vous plira; L'Etendue n'en ſauroit naître.

6. Si un Atome eſt impoſſible, ſi cette ſuppoſition eſt viſiblement contradictoire; Si des Raiſonnemens ſans équivoque; ſi des Idées très-claires, très-à nôtre portée la démontrent telle, il s'enſuit qu'un Corps ne contient aucune partie qui ne ſoit diviſible.

S'il n'y a que trois maniéres, dit Mr. Bayle, *d'expliquer un fait, la verité de la troiſiéme reſulte néceſſairement de la fauſſeté des deux ſecondes.* " Ils „ ne croient donc pas ſe tromper dans le choix de „ la troiſiéme, lors qu'ils ont compris clairement „ que les deux autres ſont impoſſibles, & ils ne ſe „ rebutent point des difficultés impénétrables de la „ troiſiéme.

7. Ce que Mr. Bayle inſinue en paſſant, eſt vrai au pié de la lettre. Les difficultés qui tombent ſur l'hypothéſe de la diviſibilité ſans fin, n'embraſſent que parce qu'elles préſentent des Objets trop multiples pour être tous embraſſés par l'Eſprit humain. Mais peut-on mettre en parallèle de vraiſemblance, des Argumens tirés de ce qu'on n'eſt pas en état de comprendre, avec des preuves uniquement fondées ſur ce que l'on connoit très-diſtinctement?

8. Quand je m'éxprime en ces termes, *On ne peut, ſans tomber ſur le champ en contradiction, ſuppoſer, dans de l'étendue, quelque portion qui ne ſoit pas diviſible*; Que l'on compare, avec tant d'application qu'on voudra, ces termes & leur ſignification, il ſera impoſſible d'y rien trouver de contradictoire, & tout au contraire, la poſition de l'un emporte la poſition de l'autre. Tout ce qu'on peut

faire pour ébranler la Certitude de cette Proposition, c'eſt d'étonner l'Eſprit humain en l'amenant ſur l'Infini; mais quand par des preuves ſimples, j'ai établi l'exiſtence d'un Objet, le bon ſens ne me permet plus de revoquer en doute l'exiſtence de cet Objet, ſous prétexte que je ne ſai pas expliquer parfaitement tout ce qu'il renferme de propriétés, ni toutes les relations qu'il a, ou qu'il peut avoir avec d'autres, ſur tout lorſque l'on comprend très-nettement, que l'impuiſſance où l'on ſe trouve d'éclaircir à fonds ce ſujet, vient de ce qu'on manque de certains ſecours abſolument néceſſaires pour en diſſiper toute l'obſcurité; Ainſi le bon-ſens recommande encore la Maxime d'*Arriaga*, citée par Mr. Bayle.

Abrégé de Mr. Bayle.

XXXII. ON A rudement reproché à Mr. Bayle une affectation, ou une apparence d'affectation à remplir ſon Dictionaire d'Objections, ſouvent même contre les Verités les plus reſpectables. La grande raiſon qu'il a alléguée pour ſe juſtifier eſt tirée du Devoir d'un Hiſtorien & d'un Raporteur; Devoirs qu'il s'étoit chargé de remplir. Cette réponſe auroit été mieux reçue, ſi, en qualité de fidéle Raporteur il avoit joint aux Objections les Réponſes, afin qu'on en put plus ſolidement juger. Il cite quand il veut, & quand il lui plait il ne cite pas. Après avoir prévenu ſon Lecteur contre les Réponſes par où on ſe tire des difficultés oppoſées à l'Hypothéſe de la Diviſion ſans fin, apres les avoir fait paſſer pour puérils, & pour très-mépriſables, il finit, en décidant que *toute la peine que l'Ecole s'eſt donnée ne ſera jamais capable d'obſcurcir* &c. Vous diriés que toutes ces réponſes ſe bornent à diſtinguer ridiculement entre l'Infini *Cathégorématique*, & l'Infini *Syncathégorématique*, entre les parties *Communicantes* & non *Communicantes*. La diſtinction des parties *Aliquotes* d'avec les *Proportionnelles* eſt une diſtinction ſenſée. Mais il falloit l'éxoliquer au lieu de la préſenter comme une des trois ſortes de remédes de ces termes obſcurs. Le ſens de cette diſtinction fournit une réponſe très-ſolide à l'Objection que Mr. Bayle donne pour auſſi claire & auſſi évidente que la lumiére du Soleil. *Un nombre infini*, dit-il, *de parties s'étendue dont chacune eſt étendue & diſtincte de toutes les autres, tant a l'égard de ſon entier qu'à l'égard du lieu qu'elle occupe, ne peut point tenir dans un eſpace cent mille millions de fois plus petit que la cent millième partie d'un grain d'orge.*

Si cette Objection a quelque rapport avec la lumiére du Soleil, elle ſe réduit, ce me ſemble, à ceci, c'eſt que la multitude ſans nombre de parties auxquelles elle nous appelle à penſer nous étonne, nous ébloüit, & nous jette, par cet ébloüiſſement dans une ſurpriſe ténébreuſe.

Ce qui rend difficile la Queſtion de la Diviſibilité.

XXXIII. NOTRE Eſprit déja fatigué par la ſeule propoſition d'une Multitude inombrable de parties, ſuccombe, & n'a pas la force de ſe repréſenter autant d'inégalité dans leur petiteſſe que dans leur nombre; Ce ſeroit là une nouvelle variété, une nouvelle multiplicité qui acheveroit de l'accabler, s'il l'entreprenoit: Il ſe trouve donc porté à les ſuppoſer égales. Or des parties dont le dénombrement ne peut finir, & toutes égales en groſſeur, doivent néceſſairement remplir un eſpace plus grand qu'aucun eſpace déterminé; car huit parties égales occuperont le double plus que quatre; ſeize le double plus que huit, &c. de ſorte que l'eſpace deſtiné à les contenir, croiſſant avec leur nombre, & ſes bornes s'étendant toujours plus, il faudra néceſſairement que les bornes de l'eſpace ceſſent, dès-que le nombre des parties égales qui le rempliront n'aura point de fin, & qu'il en reſtera toujours plus, & incomparablement plus qu'on en aura compté.

Mais ce ne ſera plus la même choſe dès-qu'on ſuppoſera que ces Parties deviennent, chacune plus petite que la précédente à meſure que leur Nombre augmente, car alors l'Eſpace, deſtiné à les contenir, diminuera par la petiteſſe des parties qui devront le remplir, dans la même proportion qu'il croitra par leur nombre, Ainſi diminuant par l'une de l'une de ces cauſes, autant qu'il augmentera par l'autre, il demeurera toujours fini, car autant que l'une de ces Cauſes l'approchera de l'Infini, autant l'autre l'en éloignera.

Repréſentés-vous un pié Cube. On le partage en deux parti s égal.s, au lieu d'un Corps vous en avés deux: Mais ces deux ne ſont pas une plus groſſe Maſſe, parce que ſi le nombre des Corps eſt double, ils ont auſſi chacun la double moins de groſſeur. On trouvera la même égalité ſi on diviſe un pié Cube en Cent, en Mille, & en dix millions de parties égales &c.

Concevés encore ce même Corps diviſé en deux parties égales: On ne touche point à la Prémiére de ſes Moitiés, mais on partage la Seconde en deux autres; Une de celles là encore en deux, & ainſi conſécutivement, de ſorte qu'on a $\frac{1}{2}$ $\frac{1}{4}$ $\frac{1}{8}$ $\frac{1}{16}$ $\frac{1}{32}$ $\frac{1}{64}$ $\frac{1}{128}$ $\frac{1}{256}$ $\frac{1}{512}$ & ces huit parties n'égalent pas le pié Cube entier, il s'en manque $\frac{1}{512}$. Si on avoit fait encore une diviſion, il s'en ſeroit manqué $\frac{1}{1024}$. Qu'on pouſſe ces ſubdiviſions ſi loin que l'on voudra; il s'en manquera toujours la valeur de la derniére partie, que leur Somme n'égale le Tout; & ſi l'on veut que toutes ces parties raſſemblées forment une quantité égale à celle dont on a fait les diviſions, il faudra prendre deux fois la derniére.

On voit par là manifeſtement que le nombre des parties peut croitre de plus en plus. ſans que l'eſpace qui les renfermera éxcéde une Meſure déterminée. On voit même qu'un Eſpace donné (par éxemple d'un Pié Cube ne ſera jamais éxactement rempli quelque nombre de parties qu'on y place l'une apres l'autre, pendant que chaque partie ne ſera en groſſeur que la moitié de la précédente.

Quelque Etendue qu'on déſigne, pour grande qu'elle ſoit, & en même tems, pour petites qu'on ſuppoſe les parties égales dont elle eſt compoſée, le nombre de ces parti.s ſera toujours déterminé. Une étendue finie n'a que deux moitiés égales; elle n'a de même que Cent Centiémes, que Mille Milliémes. Choiſiſſés une Maſſe ſi petite qu'il vous plaira, renfermés-la dans un Eſpace, & après l'en avoir ôtée partagés-la, jettés une de ſes parties dans le prémier eſpace où vous aviés renfermé toute la Maſſe; diviſés celle qui vous reſte, en encore un des morceaux dans ce prémier eſpace; & continués d'en uſer ainſi; A meſure que vous pouſſerés les Diviſions, cet Eſpace ne ſera jamais rempli, pendant que les diviſions ne finiront pas, & par conſéquent ſi les diviſions n'ont point de bornes, ſi elles ne finiſſent point, cét Eſpace loin de devenir Infini, ne ſera même jamais éxactement rempli, à moins que l'ennui de réiterer ſans ceſſe des diviſions n'y faſſe jetter toute entiére la derniére des parties ſur laquelle on avoit travaillé.

On comprend donc évidemment 1. que ſi on ne peut, ſans tomber en contradiction, déſigner dans une Etendue, quelque Partie qui ne ſoit plus diviſible, c'eſt une néceſſité d'avouer qu'on peut partager une étendue finie en des parties, qui, ſans fin & ſans ceſſe, deviendront plus petites les unes que les autres. On voit 2. que ces parties dont la grandeur décroit ainſi, ne pourront jamais occuper qu'un Eſpace borné: C'eſt une néceſſité que cela ſoit ainſi.

Des parties d'une Grandeur déterminée, dont l'une comprée un certain nombre de fois, égaleroit le *Tout* qu'elle compoſe, s'appellent parties *Aliquotes*: Mais celles dont la groſſeur diminue dans la même proportion que leur nombre croit, s'appellent *Proportionelles*; Et c'eſt dans des parties de ce dernier ordre qu'une étendue bornée ſe partage, ſans qu'il ſoit poſſible de trouver un dernier terme à ſa diviſion.

C'eſt

C'eſt donc un Triomphe très-imaginaire que celui de Mr. Bayle, quand il le prend d'un ton ſi haut, pour dire *qu'un nombre infini de parties d'étendue dont chacune eſt étendue & diſtincte de toutes les autres, tant à l'égard de ſon entité, qu'à l'égard du lieu qu'elle occupe, ne peut point tenir dans un eſpace Cent mille Millions de fois plus petit que la Cent Milliéme partie d'un grain d'orge.* Il ne faudroit pas un Eſpace plus grand pour contenir une Maſſe de cette groſſeur, ni par conſéquent pour contenir les parties dans leſquelles on la diviſeroit, pour loin qu'on pouſſât la diviſion, en partageant ſans ceſſe la derniére partie où l'on ſeroit parvenu en deux plus petites. Car autant que le nombre croiſſant demanderoit plus d'eſpace, autant la groſſeur des parties qui diminueroit, en demanderoit moins; C'eſt comme ſi on retranchoit de la longueur d'une ligne d'un coté autant qu'on y ajouteroit d'un autre; quand même on continueroit à l'infini ces additions & ces retranchemens, elle demeureroit toujours finie, & d'une égale étendue.

Les Atomiſtes qui ont fait cette Objection, prévenus de leur hypothéſe, & concevant un Corps compoſé d'Atomes égaux, ont prêté la même Imagination aux Défenſeurs de la Diviſibilité; ils ont ſuppoſé que, ſelon eux, un Corps étoit compoſé d'une infinité de parties égales, & encore de parties qui avoient chacune de la groſſeur; au lieu que le nombre des parties d'une groſſeur déterminée eſt toujours fini, quoi qu'il n'y en ait point qui ne puiſſe ſe diviſer en de plus petites.

Objection & Réponſe.

XXXIV. C'EST par l'effet de la même erreur, & de la même ſuppoſition, qu'ils objectent *que toutes les Maſſes ſeroient égales, s'il n'y avoit pas plus de parties dans l'une que dans l'autre.* La Réponſe eſt facile: Elles ſeroient égales, s'il n'y avoit pas plus de parties dans l'une que dans l'autre, & ſi ces parties étoient égales. Mais la Terre entiére a-t-elle plus de deux moitiés, & un grain de Mil en a-t-il moins? Ces quantités ſont-elles égales, parce que le nombre de leurs moitiés eſt égal? Les moitiés décroiſſent dans la même proportion que les Tours; Il en eſt de même des Quarts, des Centiémes & des Milliémes &c.

Ces Objections n'embaraſſent qu'autant qu'on s'imagine que, pour leur donner une ſolution ſatisfaiſante, il faudroit pouvoir ſe repréſenter diſtinctement toutes les parties dont elles ſont mention d'une maniére enveloppée. Cela n'eſt point néceſſaire, & cela, non plus, n'eſt pas en nôtre puiſſance. Mais de ce que nôtre Eſprit eſt trop borné dans ſa maniére de penſer, pour ſe repréſenter diſtinctement une ſi grande Multitude, s'enſuit-il que cette Multitude ne ſoit pas poſſible, s'enſuit-il qu'elle n'éxiſte pas? j'aimerois autant dire que puiſque je ne ſoutiens à la fois qu'un *Quarré*, il n'y a point de poids au Monde plus grand que celui de Cent Livres.

Objection & Réponſe.

XXXV. ON ETONNE encore l'Imagination on objectant, qu'une Plaque de Cuivre très-mince pourroit cependant ſe partager, dans ſa petite épaiſſeur, en un ſi grand nombre de tranches, que la Terre en ſeroit couverte. Quand on lit cela, l'Imagination ſe trouve d'autant plus rebutée qu'elle veut ſe figurer ces portions ſi minces, comme étant encore des portions de Cuivre, au lieu que l'Etendue, pour être étendue de Cuivre, doit être compoſée de parties d'une figure & d'une groſſeur déterminée.

S'il falloit rejetter tout ce qui étonne l'Imagination, & qui lui paroit abſurde & contradictoire, il ne faudroit pas croire les Antipodes, car il n'eſt pas poſſible que l'Imagination ſe les repréſente autrement que renverſées, quoique l'Entendement comprenne fort bien qu'un homme n'eſt point dans une ſituation renverſée, lorſque ſes piés touchent la Terre, & que ſa tête eſt tournée du côté du Ciel. Il faudroit encore rejetter des expériences inconteſtables. Huit grains d'or ſuffiſent pour couvrir une once d'argent, & cette once tirée dans un fil de l'épaiſſeur d'un Cheveu fera dorée dans toute ſa ſuiſace. Un grain d'argent donne un fil de 27. piéds de longueur, donc une once, ou 480. grains donneront un fil de 13960. c'eſt la longueur que huit grains d'or couvriront. Une once donc qui contient 60 ſois huit grains couvre un fil de 777600 piés, ce qui va, je ne dis pas à *mulione* (choſe incroyable pour l'imagination) je ne dis pas à *cinq* mais à *cinquante* & au delà.

Objection & Réponſe.

XXXVI. MAIS, dit-on, le Nombre des parties d'un Corps n'eſt il pas éxactemnt connu de Dieu? ne peut-il pas les compter, & s'il les compte, elles ne ſont donc pas inombrables? On peut venir à la derniere au-delà de laquelle il n'y en aura plus, & qui, par conſequent ne ſera plus diviſible.

Je répons que Dieu connoit éxactement le Nombre de toutes celles dont la Grandeur eſt déterminée; mais pour ce qui eſt de celles qui réſultent de la Diviſion qu'on pouſſe de petit en petit, Dieu qui ne ſe contredit pas, & qui a créé l'étendue telle que ſa Diviſion ne pourroit avoir de dernier Terme, veut, par conſéquent, qu'à cét égard les parties ſoient inombrables: Mais tout innombrables qu'elles ſoient, Dieu les connoit pourtant éxactement, il les connoit telles qu'elles ſont, Innombrables comme il les a faites, & ce qui eſt ſans Bornes eſt très-parfaitement connu par ſon Intelligence qui n'a point nos plus de bornes(A).

Objection.

XXXVII. MA DERNIERE difficulté, dit Mr. Bayle, ſera fondée ſur les Démonſtrations Géométriques qu'on étale ſi ſubtilement pour prouver que la Matiére eſt diviſible à l'infini. Je ſoutiens qu'elles ne ſont propres qu'à faire voir que l'étendue n'éxiſte que dans nôtre Entendement. En prémier lieu, je remarque que l'on ſe ſert de quelques-unes de ces Démonſtrations, contre ceux qui diſent que la matiére eſt compoſée de points Mathématiques. On leur objecte que les cotés d'un quarré ſeroient égaux à la ligne diagonale, & qu'entre les cercles concentriques, celui qui ſeroit le plus petit, égaleroit le plus grand. On prouve cette conſéquence, en faiſant voir que les lignes droites que l'on peut tirer de l'un des cotés d'un quarré à l'autre rempliſſent la diagonale, & que toutes les lignes droites que l'on peut tirer de la circonférence du plus grand cercle trouvent place ſur la circonférence du plus petit. Ces objections n'ont pas plus de force contre le continu compoſé de points, que contre le continu diviſible à l'infini; car ſi les parties d'une certaine étendue ne ſont pas en plus grand nombre dans la ligne diagonale que dans les cotés, ni dans la circonférence du plus petit cercle concentrique, que dans la circonférence du plus grand, il eſt clair que les cotés du quarré égalent la diagonale, & que le plus petit cercle concentrique égale le plus grand. Or toutes les Lignes droites que l'on peut tirer de l'un des cotés d'un quarré à l'autre, & de la circonférence du plus grand cercle au Centre ſont égales entr'elles: il les faut donc conſidérer comme des Parties aliquotes, je veux dire comme des parties d'une certaine grandeur, & d'une même dénomination. Or il eſt certain que deux étendues, où les parties aliquotes & de même dénomination, comme pouce, pié, pas, ſont en pareil nombre, ne ſe ſurpaſſent point l'une l'autre; Il eſt donc certain que les cotés du quarré ſeroient auſſi grands que la Ligne diagonale, s'il

(A) Si l'infinité des parties, certainement connue de Dieu eſt nombre, c'eſt un nombre ſi au deſſus de ceux à qui nous donnons ce nom, qu'il doit paſſer pour un nombre d'une eſpéce différente de tous ceux que nous pouvons compter. Voyés Geom. de l'Infini de M. de Fontenelle.

„ ne pouvoir point paſſer plus de lignes droites par „ la ligne diagonale que par les côtés. Diſons la „ même choſe des deux Cercles Concentriques. En „ ſecond lieu, je ſoutiens qu'étant très-vrai, que „ s'il exiſtoit des cercles, on pourroit tirer de la „ Circonférence au Centre autant de lignes droites „ qu'il y auroit de parties à la circonférence, il s'en- „ ſuit que l'exiſtence d'un Cercle eſt impoſſible. „ On m'avouera, je m'aſſure, que tout Etre qui „ ne ſauroit exiſter, ſans contenir des propriétés qui „ ne peuvent exiſter, eſt impoſſible; Or une éten- „ due ronde ne peut exiſter ſans avoir un Centre „ auquel viennent aboutir tout autant de lignes droi- „ tes, qu'il y a de parties dans ſa Circonférence; „ & il eſt certain qu'un tel centre ne peut exiſter; „ Il faudroit donc dire que l'exiſtence de cette éten- „ due ronde eſt impoſſible. Qu'un tel centre ne „ puiſſe exiſter, je le prouve manifeſtement. Sup- „ poſons une étenduë ronde, dont la circonférence „ ait quatre piés: elle contiendra 48 pouces dont „ chacun contient douze lignes: elle contiendra donc „ 576 lignes; & voila le nombre des lignes droites „ qu'on pourra tirer de cette circonférence au Cen- „ tre. Traçons un Cercle fort proche du Centre; „ il pourra donc être ſi petit qu'il ne contiendra que „ 10 lignes; il ne pourra point donner paſſage à 576 „ Lignes droites, il ſera donc impoſſible que les 576 „ Lignes droites qui ont commencé d'être tirées de „ la Circonférence de cette étenduë ronde parvien- „ nent au Centre: Et cependant ſi cette étenduë „ éxiſte, il faudroit néceſſairement que ces 576 li- „ gnes parviſſent au Centre. Que reſte-t-il donc „ à dire, ſi non que cette étenduë ne peut éxiſter, „ & qu'ainſi toutes les propriétés des Cercles & des „ Quarrés &c. ſont fondées ſur des lignes ſans largeur „ qui ne peuvent éxiſter qu'Idéalement? Notés que „ notre Raiſon & nos yeux ſont également trom- „ pés dans cette matiére. Notre raiſon conçoit éli- „ remment 1. que le Cercle concentrique le plus voi- „ ſin du Centre, eſt plus petit que le cercle qui „ l'environne: 2. que la diagonale d'un quarré eſt „ plus grande que le Coté. Nos yeux le voient „ ſans compas & encore plus certainement avec le „ compas; & néanmoins les Mathématiques nous „ enſeignent que l'on peut tirer de la Circonférence „ au Centre, autant de lignes droites qu'il y a de „ points dans la Circonférence; & d'un coté du „ quarré à l'autre autant de lignes droites qu'il y „ a de points dans ce coté: & d'ailleurs nos yeux „ nous montrent qu'il n'y a dans la Circonféren- „ du petit Cercle concentrique aucun point qui „ ne ſoit une partie d'une ligne droite, tirée de la „ Circonférence du grand Cercle, & que la diago- „ nale du quarré n'a aucun point, qui ne ſoit une „ partie d'une ligne droite, tirée d'un des Cotés „ du quarré à l'autre. D'où peut donc venir „ cette Diagonale eſt plus grande que les co- „ tés?

Réponſe. XXXVIII. LES ARGUMENS qu'on vient de lire renverſent ſans replique l'Hypothéſe des Atomes, mais ils ne ſont pas le moindre embarras dans la ſuppoſition de la Diviſibilité, de quelque partie qu'il ſoit poſſible d'aſſigner. Je penſe que l'on comprendra mieux la force de l'Objection, de même que celle de la Réponſe quand on aura une figure ſous les yeux. *A B C D* eſt un Quarré A D la Diago- *Planche I. Fig. 1.* nale. Du côté A C au côté B D on tire la ligne droite *E F* parallèle aux côtés A B, C D.

On ſuppoſe le côté A C tout compoſé de points égaux au point E. Si de chacun de ces points on tire au côté B D, des lignes paralléles à la ligne E F; entre la prémiére qu'on tirera ſupérieure à *E F*, & cette ligne E F il n'y aura aucun intervalle: Il en ſera de même de la ſupérieure à cette ſeconde par rapport à cette ſeconde, de ſorte que tout le quarré A B C D ſe trouvera éxactement rempli de lignes dont chacune touchera immédiatement ſes deux Voiſines, l'un du côté de C D & l'autre du côté de A B.

La Diagonale ſe trouvera par-là entiérement couverte par le même nombre de Lignes qui couvriront la Perpendiculaire G H égale à un des côtés, & par conſéquent moins longue que la Diagonale.

Si le point E repréſente un Atome, & que la Ligne E F en ſoit toute compoſée, & par conſéquent longue ſans aucune largeur; en traverſant G H elle ne couvrira qu'un ſeul point. Il en ſera de même de toutes celles qu'on tirera de A C en B D & il faudroit néceſſairement que cela fut ainſi, puiſque les lignes A C, G H, B F, étant égales, elles doivent contenir préciſément autant de points l'une que l'autre.

Mais que dirons nous de la Diagonale? Si E F & ſes Paralléles n'y couvrent chacune qu'un point, & qu'elles s'y touchent ſans intervale, il n'y aura pas plus de points dans la longue *A D* que dans la courte *G H*.

Pour ſe tirer de cette difficulté, de cette contradiction, de cette impoſſibilité; Dira-t-on que l'Oblique A D traverſant en *I* la perpendiculaire *G H* non ſeulement par ſa Largeur, qui eſt nulle dans la ſuppoſition des Atomes, mais, en quelque ſens, par ſa Longueur, puis qu'elle eſt Oblique; elle couvre plus d'un Atome de la ligne G H & que par la même raiſon la ligne E F couvre plus d'un Atome de la Diagonale A D?

Ce ſubterfuge eſt inutile, car ſi E F paſſant ſur A D y couvre plus d'un Atome, parce qu'elle s'y eſt un peu couchée par ſa Longueur, elle en couvre pour le moins deux, car elle n'en ſauroit couvrir un & demi, ni la valeur d'un & demi, puiſque les Atomes n'ont point de moitié. Or ſi E F & ſes paralléles, couvrent chacune deux points de A D la Diagonale ſera le double plus longue qu'un côté, ce qui n'eſt point.

Mais dans la ſuppoſition de la Diviſibilité ſans bornes, quelque qu'on aſſigne un point E & par conſéquent à la Largeur de E F cette ligne en traverſant G H y couvrira un Point égal au Point E & en traverſant A D elle en couvrira auſſi un, & en même temps quelque portion d'un autre, préciſément ſuivant la proportion de la longueur A D avec la longueur A C

On réſoudra très-facilement, par les mêmes principes l'Objection tirée des Cercles concentriques, & des Raiſons qui les coupent.

Que le raion A C ſoit quadruple du raion B C *Fig. 2.* la Circonférence A ſera auſſi quadruple de la Circonférence B.

Si d'un point immédiatement voiſin du point A on tire un ſecond raion au Centre C ce raion ne croiſera pas le point B, car s'il le croiſoit, au lieu d'aller au Centre C il iroit en dela de B C; Appellons ce ſecond raion D C.

J'en tirerai un autre E C qui ne croiſera point D C ſur la Circonférence du petit Cercle, mais ſeulement au point C.

Les raions A C, D C, E C, qui ſe touchent ſur la Circonférence A ne s'écarteront pas l'un de l'autre ſur la Circonférence B, mais ils s'y toucheront auſſi immédiatement.

De plus, le Point où D C coupera le Petit Cercle ſera différent du Point ou le Raion A C le coupe, puis que ces deux Raions ne ſe croiſent point ſur cette Circonférence. On voit par-là de quelle néceſſité il eſt de reconnoitre ſur la Circonférence B autant de Points égaux que ſur la Circonférence A qui en eſt quadruple.

Mais donnés de la Largeur aux lignes A C, D C comme elles partent de deux points A & D contigus à la verité, mais pourtant différens; & dès-là arrivent au même C, c'eſt une néceſſité qu'elle s'approchent en B: D C ne couvre pas entiérement A C qu'elle ne croiſe point, ſur la Circonférence du

Cercle

(*) On trouvera cette Planche & une ſeconde à la fin de la ſeconde Partie.

Cercle B, mais elle en couvre les trois quarts, & déborde d'un quart de ſa Largeur. Les trois quarts de D C ſont de même couverts par E C ſur la Circonférence du petit Cercle; par conſéquent E C couvre la Moitié de A C; Un Quatriéme raion F C en couvrira un Quart: le Cinquiéme G C ſera le prémier Raion qui ne couvrira aucune portion de A C en B, mais qui ne ſera que le toucher immédiatement en ce point-là. Ainſi deux Raions, éloignés de quatre points ſur le grand Cercle, ſe touchent immédiatement ſur le petit; de ſorte que Mr. Bayle, en voulant combattre l'éxiſtence des Corps, par des arguments qu'il appelle Mathématiques renverſe ſimplement l'Hypothéſe des Atomes, & établit la néceſſité d'une diviſion qui n'a pas de bornes: car la Circonférence du Grand Cercle peut s'écarter du Centre ſans fin & ſans ceſſe, & cette Circonférence peut croitre de plus en plus ſans dernier terme d'accroiſſement.

Concluſion.

XXXIX. PAR-LA le Syllogiſme disjonctif, par le moien duquel Mr. Bayle prétendoit ſi invinciblement terraſſer l'éxiſtence des Corps, & en démontrer l'impoſſibilité, ſe trouve ſans force; Un des Membres de la Mincure eſt viſiblement faux: Mr. Bayle ſe trompe donc quand il avance ſi hardiment que l'Etenduë n'eſt compoſée *ni de points Phyſiques, ni de points Mathématiques, ni de Parties diviſibles à l'infini.* Il vient lui-même de prouver le contraire; & en voulant multiplier ſes Argumens contre l'éxiſtence des Corps, il a renverſé ſon principal Argument, & a fait voir la néceſſité indiſpenſable d'admettre des parties diviſibles ſans fin.

Voulés vous donc concilier ce dont vos yeux vous aſſurent, & que vôtre compas vous prouve encore plus diſtinctement, voulés vous, dis-je, le concilier avec les Lumiéres de vôtre Raiſon, & la Subtilité de vos Arguments? Reconnoiſſés la Diviſibilité de l'étenduë ſans dernier terme.

Preuve de la Diviſibilité.

XL. ON LA prouve encore par un argument qui a du rapport à ce qu'on vient de lire, & que je rapporterai.

Fig. 3.

Sur la ligne Horizontale A B on prend l'eſpace C D de dix Meſures, par éxemple, J'éleve au point F la perpendiculaire F E d'une Meſure de hauteur, je tire les lignes G C, G D.

De chaque point de la ligne C D je tire des lignes au point G Toutes ces lignes paſſeront entre les points H & E au deſſus de C G & au deſſous de G D.

Cet eſpace n'eſt pas d'une Meſure. La ligne la plus près de G D ne la croiſera pas en E car ſi cela étoit, elle iroit plus haut que le point G & en général aucune des lignes amenées depuis la longueur C D au point G ne ſe croiſeront ſur E F.

Si chacune de ces lignes étoit ſans largeur, elles ne couvriroient chacune préciſément qu'un point de l'eſpace H E & rien de plus, il y auroit donc autant de points en H E de demi Meſure, par éxemple, qu'en G D vingt fois plus grande.

Mais dès-que l'on ſuppoſera de la Largeur dans ces Lignes; La plus voiſine de G D couvrira dix-neuf parties de G D en E, & débordera d'une. La vingtiéme ſera la prémiére qui ne ſera que toucher G D placée en E ſans en couvrir aucune partie.

J'ai connu un Profeſſeur qui ſe mocquoit de cét argument, & diſoit d'un air Magiſtral. Dès-qu'on a tiré la ligne G D le point G eſt occupé par cette Ligne, de ſorte qu'à ce point G, déja occupé par G D on ne peut pas tirer une ſeconde ligne. Ainſi tout cét Argument tombe, par-là même qu'il roule ſur une ſuppoſition fauſſe.

On ne peut rien avancer de plus pitoiable. Après avoir tiré la ligne G D qu'on l'ote, & du point K qui touche immédiatement le point D qu'on tire une ſeconde ligne K G. Si cette Ligne K G croiſoit le point E qui a été couvert par la Ligne G D elle paſſeroit au deſſus de G. Elle occupe donc un Point Inférieur, & l'Argument reprend toute ſa force.

J'eus ſi honte pour celui qui me propoſoit gravement cette défaite, que je n'eus pas l'aſſurance de lui en faire ſentir le ridicule. Il eſt des Hommes, & quelquefois des hommes en place, ſi Bêtes, qu'on ſeroit preſque tenté de ſoupçonner que ces Etres qu'on appelle des Hommes ne ſont pas tous des Animaux d'une même Eſpéce.

Réflexion ſur les Pyrrhoniens & ſur Mr. Bayle en particulier.

XLI. Mr. BAYLE ne s'eſt pas oublié juſqu'à tomber, dans une ſi groſſiére mépriſe. Mais il n'a guére mieux raiſonné. Comme il n'entendoit point les Mathématiques, il s'eſt laiſſé allé puérilement à une Erreur commune chés les Idiots, c'eſt de regarder comme Démonſtration Mathématique tout ce où il eſt parlé de Lignes, de Points, & à l'intelligence de quoi la vuë de quelques Figures contribuë, & parce qu'il parloit de Cercles & de Lignes, il a crû donner pour une Démonſtration Mathématique un Raiſonnement qu'il ne s'étoit pas donné le ſoin d'approfondir. J'en ſuis perſuadé, puis que dévelopé il lui eſt contraire.

Ce Fait me fournit une réfléxion très-forte contre les Pyrrhoniens: Mr. Bayle parle de Lignes, de Cercles, & de ce que les Yeux & le Compas en apprennent: Pouvoit-il douter qu'il n'y eut des Lignes, des Cercles & des Compas? Qu'allégue-t-il pour ébranler une certitude dont il n'étoit pas poſſible qu'il ſe dépouillât entiérement? Il allégue un Raiſonnement qu'il n'entendoit pas, parce qu'il n'avoit pas voulu ſe donner la peine de l'éxaminer aſſés; Eſt-il raiſonnable de laiſſer ébranler un Certitude, établie par les preuves les plus convaincantes, & la laiſſer, dis je, ébranler par des Objections qui ne tirent leur force que de leur obſcurité?

Quelque Siécles après le nôtre; Quand on lira les Eloges de Mr. Bayle, & qu'on verra, par ſes ouvrages, qu'il les méritoit; quand on ſentira cette force avec laquelle il ſavoit s'emparer de l'attention de ſes Lecteurs; quand on remarquera qu'il répand, quand il lui plait, une parfaite clarté ſur les Matiéres les plus Difficiles, & qu'il préſente auſſi, dès-qu'il le trouve à propos, ſous les tours les plus ſpécieux & les plus éblouïſſans les Paradoxes les plus incroiables; Quand après s'être convaincu par toutes ces raiſons, de ſon habileté, on tombera ſur quelques endroits où il fait, du ton le plus aſſuré, des Raiſonnemens ſi peu dignes d'un habile Philoſophe & d'un homme ſenſé, ne dira-t-on point, *Il falloit bien qu'il connût ſon Siécle & qu'il comptât tout à fait ſur la bêtiſe de ſes Lecteurs, quand il ſe promettoit de les perſuader par des preuves qui, éxaminées de prés, lui étoient même contraires?* Mais ceux qui penſeront ainſi, ſe tromperont ſur le ſujet de Mr. Bayle & de ſon Siécle: Il ne comptoit point ſur le *peu d'eſprit* de ſes Contemporains, mais il comptoit beaucoup ſur la *Corruption de leur cœur.* C'eſt principalement de là qu'il attendoit le ſuccés de ſes Ouvrages. Il ſavoit que les Raiſonnemens, par leſquels il combat la perſuaſion de l'éxiſtence des Corps, ſans arracher cette perſuaſion de l'Eſprit d'aucun homme, ne laiſſeroient pas de plaire à la plus grande partie de ſes Lecteurs; & il étoit bien aſſuré qu'ils trouveroient ces Raiſonnemens trop à leur gré pour les approfondir; & pourquoi? C'eſt que ces Raiſonnemens recornus pour très-forts, ou ſeulement pour très-Vraiſemblables, vont tout droit à rendre mépriſable la Raiſon. Or ſi elle s'embarraſſe elle même juſqu'à faire douter de l'éxiſtence de ce qu'il y a de plus certain, comment pourroit-on compter ſur elle, quand il s'agit des Régles ſur leſquelles il faut ſe conduire, Régles beaucoup moins évidentes, & moins ſures que l'éxiſtence des Corps? La Raiſon qui rend douteuſe cette éxiſtence, ſeroit-elle capable de nous dégager de doute ſur des ſujets moins connus & plus conteſtés?

Voilà les Lecteurs à qui Mr. Bayle a deſtiné

ſes Ouvrages, ils ne ſauroient manquer de les aimer & de s'y rendre ; Ils y trouvent ce qu'ils cherchent, ſavoir de s'affranchir des Loix qui les gênent. Un Prédicateur nous vient dire qu'il faut s'humilier dans ſes adverſités & les faire ſervir à ſe corriger, il nous dit qu'il faut marquer nôtre réſignation à Dieu & nôtre ſoumiſſion à ſa Providence par nôtre patience dans les Maux. Quoi donc ! Il ne nous ſera pas permis de noyer nos chagrins en nous enyvrant, ni de terminer nôtre vie pour mettre fin à nos ennuis, & à nôtre Impatience, dés-que la fantaiſie nous en prendra ? Que Mr. Bayle eſt charmant ! L'incertitude qu'il répand ſur toutes nos Connoiſſances fait tomber toute l'autorité des Régles ; nous nous enyvrerons tant que nous voudrons, nous nous livrerons à d'autres débauches, nous nous intrigueront, nous tromperons, nous tuerons, & nous nous pendrons nous mêmes quand il nous plaira. Mr. Bayle favoit bien que des Lecteurs de ce goût, ou d'un goût approchant, ne daigneroient jamais comparer ſes Objections avec les Réponſes qu'y feroient un petit nombre de perſonnes, éclairées ſur les Régles des Mœurs & ſur les Veritez de la Réligion ; Il ſavoit bien qu'ils n'écouteroient pas des Mathématiciens, dont le nombre eſt encore plus petit. Auſſi n'écris je point en vue de ramener des perſonnes affermies dans ces funeſtes diſpoſitions, C'eſt aſſés ſi je puis empêcher que des Cœurs moins gâtés ne ſe perdent.

XLII. Comme les Objections qu'on oppoſe à l'éxiſtence des Corps & à celle du Mouvement, ſe tirent, la plus-part, de l'impuiſſance où eſt nôtre Eſprit de ſuivre l'Infini, & de s'en ſaiſir ; j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile de familiariſer avec cette Idée ceux de mes Lecteurs qui ſe trouveront quelque goût pour les Mathématiques ; S'ils veulent bien donner quelque attention à un Extrait que je fais de ma Géometrie, ils comprendront la néceſſité où l'on eſt de reconnoître l'Infini, & préviendront quelques Idées trompeuſes qu'on pourroit ſe faire ſur ce Sujet.

101.

Nouvelles preuves de la Diviſibilité ſans bornes & éclairciſſement ſur la Nature de l'Etendue.

XLIII. L'ANGLE Mixtiligne, dont la pointe eſt au point de l'Attouchement, & qui a pour une de ſes Jambes une Ligne droite, portion de la Tangente, & pour l'autre une Ligne Courbe, portion de la Circonférence, cet Angle s'appelle Angle de Contingence.

102.

L'Angle de Contingence eſt plus petit qu'aucun Angle Rectiligne aſſignable, ou, On ne peut ſuppoſer aucun Angle Rectiligne qui ne ſoit plus grand que l'Angle de Contingence.

Fig. 4.

Démonſtr. Formons l'Angle Rectiligne B A D. Qu'on le ſuppoſe tant petit qu'on voudra, la Démonſtration que je vai faire lui conviendra également.

Sur le point A j'éléve la perpendiculaire A C.

L'Angle B A C étant droit, l'Angle D A C ſera aigu.

Du point C je tirerai ſur A D la perpendiculaire C O qui tombera entre A & D.

Je prendrai O M égale à O A, & j'aurai les deux raions C A, C M. (L. II. Art. 41.)

Donc A M ſera la corde d'un Cercle qui paſſera par les points A & M.

Ce Cercle s'approchera plus de la Tangente A B que ne fait la Corde A M.

103.

„ Un Angle plus petit qu'aucun Angle Rectiligne aſſignable, & qui dans cette infinie petiteſſe, „ ne laiſſe pas de décroître à l'infini, offre un Paradoxe qui étonne, & qui a paru incroiable à des „ Mathématiciens célébres.

„ Tout Angle Rectiligne eſt une quantité finie, „ ou, pour me ſervir de termes qui ne donnent lieu „ à aucun ſubterfuge, tout Angle Rectiligne eſt „ formé de deux Jambes qui s'ouvrent d'une étendue „ finie, & qui, en s'ouvrant, forment un Arc d'un „ étendue finie.

„ Cela ſuppoſé, Dire que l'Angle de Contingence, eſt plus petit qu'aucun Angle Rectiligne, „ aſſignable ou poſſible, c'eſt dire que l'Angle de „ Contingence eſt plus petit qu'aucune Quantité „ finie pour petite qu'on la ſuppoſe ; C'eſt dire „ que les Jambes qui le forment s'ouvrent moins, „ & s'écartent moins l'une de l'autre que ne font „ deux jambes droites, pour peu qu'elles s'écartent.

„ Et cependant c'eſt Ecart des deux Jambes de „ l'Angle de Contingence, plus petit qu'aucun „ écart poſſible entre deux Lignes droites, ne laiſſe „ pas de renfermer un eſpace où l'on peut placer „ des jambes qui à l'infini s'écarteront toujours moins „ les unes des autres, & formeront des Angles toûjours plus petits.

„ Ces propoſitions, comme je viens de le dire, „ ont paru incroiables, & on a ſoupçonné que „ les Preuves ſur leſquelles on prétendoit les établir, renfermoient quelque ſubtil ſophiſme, & „ qu'il y avoit quelque équivoque, & quelque mal „ entendu, caché ſous les termes dans leſquels on „ énonce ces preuves.

„ On a cherché dans la Métaphyſique de quoi „ démêler ces Sophiſmes, & lever ces Equivoques. „ Les uns ont prétendu que l'Angle n'étant pas „ une Quantité, il n'étoit pas, à proprement parler, ſuſceptible du plus ou du moins, & ils ont „ crû ſe tirer d'affaire, en tirant l'Angle de la Catégorie de la quantité, pour le ranger ſous celle „ des Maniéres d'être & des Relations.

„ Mais les Maniéres d'être & les Relations, „ ſont elles-mêmes ſuſceptibles du plus ou du moins. „ Une Ligne eſt plus ou moins Courbe, un Mouvement plus ou moins vite ; toutes les choſes qui „ ſe reſſemblent, ne ſe reſſemblent pas également & „ celles qui ſont différentes ne le ſont pas toutes „ dans le même degré.

104.

„ Enfin, ſans faire entrer les Mots de plus & de „ moins grand, dans la Queſtion, je la puis ainſi „ énoncer. Une Corde A D touche le point de „ la Circonférence, auquel elle aboutit.

„ Une Tangente B A touche auſſi ce point. *Fig. 4.*

„ Ainſi il y a un point de la Circonférence en„ fermé entre l'extrémité de la Corde A D, & l'ex„ trémité de la Tangente B A.

„ La Corde A D s'écarte de la Tangente B A.

„ Le point de la Circonférence qui avoiſine im„ médiatement le point touché par la Tangente, n'eſt „ pas touché lui même par la Tangente, mais il s'en „ écarte.

„ Or je demande s'il ne s'en écarte pas moins que „ la Corde D A.

„ On ne peut pas dire, pour éluder cette queſtion, qu'il n'eſt pas permis de comparer des Quan„ tités d'un genre tout différent, & que par conſé„ quent il ne ſaut pas que des Comparaiſons rou„ lent ſur le plus & le moins, entre des Angles „ Rectiligne, & Mixtiligne : Cette défaite ne tire point de la néceſſité de répondre à la Queſtion „ que je viens de former, parce que l'on convient „ que chaque point d'une Circonférence peut-être „ conſideré comme le commencement d'une Ligne „ droite, & que ſi chaque point contribue à former une Courbe, ce n'eſt pas que lui même ſoit „ terminé en courbure, mais, c'eſt qu'il ſe détourne de celui qui le précéde, comme celui qui „ le ſuit immédiatement ſe détourne auſſi de lui.

„ Je m'en vai propoſer les penſées qui me ſont venues ſur ce ſujet.

105.

Si on ſe borne à la prémiére, on concevra la Circonférence d'un Cercle comme Compoſée de points, égaux

égaux chacun à l'extrémité du Raion.

Ce Raion lui même on ſe le repréſentera comme un Parallélograme Rectangle, très-mince à la verité, & d'une très-petite Largeur, mais pourtant de quelque Largeur.

La Circonférence du Cercle ſera donc compoſée de portions égales au petit côté de ce Rectangle que nous appellons Raion, & que nous conſidérons comme une ſimple Ligne, à cauſe du peu de largeur que nous lui ſuppoſons.

Fig. 5. Quand nous avons un grand Rectangle A B C D, après l'avoir diviſé & ſubdiviſé, & être ainſi allé de petit en petit, à pluſieurs fois réitérées, nous nous arrêtons enfin au petit Rectangle F D; Nous terminons là nos diviſions & nos ſubdiviſions, & nous ne nous mettons non plus en peine de ſa Largeur que s'il n'en avoit aucune, bien aſſurés que ce que nous n'égligeons d'y conſidérer de grandeur & de nouvelles parties, ne nous jettera dans aucune erreur perceptible.

En continuant cette ſuppoſition, nous regardons toute portion de Cercle, d'une étendue auſſi petite que le petit côté F C, nous la regardons, dis-je, comme toute ſemblable à ce côté, & nous ne faiſons non plus d'attention à ſa Courbure que ſi elle n'en avoit aucune.

Fig. 6. Suppoſés donc que la Ligne droite G H touche un tel point de la Circonférence d'un Cercle & repoſe ſur lui, on conclut qu'elle ne touchera que ce ſeul point, & que les deux autres qui ſont à la droite, & à la gauche du touché, s'écarteront de la Tangente G H.

Car s'ils ne s'en écartoient pas, ces trois points ſeroient en poſition droite, tout comme le ſeroient leurs trois points ſupérieurs de la Tangente G H.

Et parce que tout les points, qui compoſent une Circonférence ſont diſpoſés entr'eux de la même maniére, & que le quatriéme eſt ſitué à l'égard du troiſiéme, tout comme le troiſiéme à l'égard du ſecond, & le ſecond à l'égard du prémier, ſi trois points d'un Cercle étoient en Ligne droite, ils le ſeroient tous.

106.

Cette maniére d'enviſager le Cercle en lui ſuppoſant des points, de la Courbure deſquels on fait abſtraction, ſuffit pour le bur de la Géométrie. On tire de cette ſuppoſition des Conſéquences; Ces Conſéquences réglent nos Calculs, & nos Opérations, ſans pouvoir y faire entrer plus d'erreur qu'il n'y en a dans la ſuppoſition d'où elles ſont tirées; erreurs, toujours trop petites pour n'échapper pas à nos obſervations, & à nos perquiſitions, parce que celui qui s'appercevroit de l'erreur où la ſuppoſition le jette, n'auroit qu'à ſuppoſer le petit côté F C, incomparablement plus petit, & l'erreur s'évanouïroit.

107.

„ Mais ne peut-on point ſe former une Idée plus „ exacte du Cercle, & où l'Abſtraction n'entre „ plus, ni la Suppoſition? Car enfin le Cercle n'eſt „ point ce que cette maniére de concevoir le ſup- „ poſe.

Fig. 7. „ Le petit Parallélograme m n, pour mince „ qu'on trouve à propos de le ſuppoſer, dans le „ fond, & dans la Verité, a pourtant quelque lar- „ geur, & il peut-être diviſé en deux parties égales „ au point o par une ligne parallèle à ſes deux grands „ côtés.

„ C'eſt même autour de ce point o qu'il tourne, „ & comme la diagonale o n, eſt plus grande que le „ côté o p; lors qu'en tournant, cette diagonale „ ſera parvenue de n vis-à-vis de p, l'endroit de „ la Circonférence, où elle ſe trouvera, ſera plus „ éloigné du Centre o que le milieu p du petit cô- „ té n v.

„ Ainſi Voila détruite par la génération même „ du Cercle la ſuppoſition d'une petite portion de „ Circonférence plate comme p n. L'extrémité du „ Raion décrit ſans ceſſe des portions qui debordent „ par deſſus toute portion Rectiligne.

Tachons de nous former une Idée plus diſtincte encore de cette génération du Cercle & de ſes Suites.

108.

Figurons nous les deux parties qui compoſent le *Fig. 7.* petit Parallélograme o n ſeparées: Nous aurons deux triangles o c n, o n p.

Je ſuppoſe les deux Hypothenuſes o n, o n parfaitement polies.

Je rallemble ces deux Triangles pour en former le Rectangle o n, comme il étoit.

La face o n, qui termine le Triangle o n c, n'eſt pas la même que la Face o n, qui termine le petit Triangle o p n.

109.

Ces deux faces ſont à l'oppoſite l'une de l'autre, & quand elles viennent à ſe toucher immédiatement, ce Contact immédiat n'empêche pas que l'une ne ſoit toujours différente de l'autre.

Entr'elles deux il n'y a aucun Intervalle, puis qu'elles ſe touchent immédiatement; cependant l'une n'eſt pas l'autre, & l'extrémité d'un des Triangles, n'eſt pas l'extrémité de l'autre. Elles ſe joignent & leur *Jointe o n*, s'il m'eſt permis d'employer ce mot, eſt abſolument ſans largeur.

110

Or il me paroit que le vrai Raion d'un Cercle doit être déſigné par cette jointe *o n*; car enfin c'eſt l'extrémité *n* du Triangle *o n c*, ou du Triangle *o e p*, qui termine chaque portion du Cercle

Prenés deux portions de Circonférence, telles qu'il vous plaira; ces deux portions ſe touchent immédiatement; les Faces par leſquelles elles ſe touchent, ſont différentes l'une de l'autre; elles répondent préciſément aux deux faces *o n*, *o n*, des deux Triangles *o n c*, *o n p*; & la *Jointe* de ces deux portions de Cercle répond préciſément à la *Jointe o n*.

De ſorte que les deux extrémités des Arcs K n, L n, qui ſe touchent immédiatement en n, ſont éloignées du Centre *o* préciſément de la longueur de la Jointe n o.

111.

Je ne ſaurois, ſans tomber en contradiction, paſſer que quelque partie d'une Circonférence eſt Indiviſible & ſans Etendue, & la verité me forceroit bien-tot à revoquer cette Suppoſition. Sur quelque partie que mon attention s'arrête, cette partie eſt compoſée de deux égales qui ſe touchent immédiatement, & ces deux moitiés ont leur *Jointe* à la même diſtance *n o* du centre *o* que toutes les autres *Jointes*.

112.

Voilà juſques où mon Entendement peut-aller. Sur quelque portion de Circonférence que ſon attention ſe borne, il voit d'abord que cette portion en touche une autre immédiatement à la droite, & il comprend que les extrémités de ces deux *Jointes* ſont préciſément à égale diſtance du Centre.

C'eſt-à-dire que s'il a été obligé de ſe ſervir d'un petit Rectangle *o n*, comme d'un Raion pour former le Cercle, les deux *Jointes*, l'une à la gauche, l'autre à la droite, de la portion K n, à laquelle il fait attention, ſont chacune éloignée de l'extrémité o, de la *Jointe* n o préciſément de la longueur n o de cette *Jointe*, ou que l'extrémité *n* de la portion *n R* eſt éloignée de *o*, extrémité de la ligne n o, préciſément de la longueur de la Face *n o*, qui termine le Triangle *o n c*.

Après cela je viens à penſer & je conçois encore que la portion n R eſt diviſible en b, & je me trouve obligé de raiſonner ſur la Jointe *b*, comme j'ai fait ſur la Jointe n.

Enfin je ne ſaurois me diſpenſer de reconnoître qu'apres avoir diviſé, & ſubdiviſé, & n'avoir rien

fait d'autre pendant plusieurs siécles, il resteroit toûjours des divisions & des subdivisions à faire; il resteroit toujours quelque partie où l'on devroit distinguer trois *Jointes* répondantes à la Diagonale *o n*, deux aux extrémités de cette partie, & une au milieu; toutes trois à égale distance de *o*.

113.

Mais nôtre Entendement borné ne sauroit aller plus loin; Il sait bien qu'il ne trouvera pas où s'arrêter; Mais il ne sauroit se représenter cette Multitude innombrable de parties qu'une suite de Calculs, où l'on se perd, ne compteroit jamais. Mais comme pour n'en avoir compté que cent, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait pas mille, & pour n'en avoir compté que mille, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait pas un million; de même pour n'en avoir compté qu'un nombre fini, il ne s'ensuit pas qu'on puisse venir à bout du reste, & qu'elles se réduisent effectivement à un nombre fini.

114.

Comme la largeur du Parallélograme c p finit par la face *p e*, & ne s'étend point au delà, de même la longueur de la face n o du Triangle *n c o* finit en *o*. Elle finit aussi en *n* & ne s'étend point au delà.

Quelle soit donc touchée en *n* par la ligne droite A E faisant un Angle droit avec la longueur *o n*.

Fig. 8. On peut & il faut nécessairement reconnoître que la ligne *A E* est divisible en *n*. La portion *A n*, y touche immédiatement la portion *E n*. La Face *n* de *E n* est la continuation de la Face *o n* du Triangle *o n c*, & la Face *n* de la portion *A n* est la continuation de la Face *o n* du Triangle o n p.

A n est Perpendiculaire sur la Face *o n* du prémier Triangle; E *n* est Perpendiculaire sur la face *o n* du second; car si la jointe o n avoit deux faces, *A n* seroit perpendiculaire sur l'une & sur l'autre.

115.

Toute ligne tirée de l'extrémité *e*, sur *n A*, ou sur *n E*, sera plus longue que la perpendiculaire *o n* (L. I. Art. 65.)

116.

Et comme il ne peut y avoir aucune partie dans la Circonférence, que le Raion o n décrira, qui soit plus éloignée de *e*, que de la distance *e n*; toute Ligne qui sera tirée de o sur *n A*, à l'éxception de *o n*, la perpendiculaire, passera en delà de la Circonférence, & la Ligne *n A* sera toute hors du Cercle.

Et pour près que l'on suppose de *n*, le point où l'on tirera une Ligne depuis *e*, il sera toûjours vrai que ce point se trouvera hors du Cercle.

117.

Fig. 9. Figurons-nous présentement l'Angle Rectiligne *R n T*.

Pour éloigner toute contestation je supposerai de la Largeur dans les Jambes : mais la *Jointe S n*, n'aura aucune Largeur suivant ce qui a été dit.

Vis-à-vis de cette *Jointe* S *n* concevons la jointe *n y*, c'est-à-dire que la face *y n* soit la continuation de la face *n S*.

Posons encore que les faces R *n*, *A n*, faſſent un Angle égal à celui des faces *T n*, *E n*;

Concevons enfin que la jointe *S n* est la continuation de perpendiculairement sur *A E*.

L'Angle *R n o* est aigu.

Donc à égale distance de côté & d'autre du point n, où tombe la perpendiculaire o n; On aura o m, o x, égales entr'elles (L. I. Art 74.) & plus longues que *o n*.

118.

Toutes les Lignes tirées de l'extrémité *o* sur *x m* seront plus longues que *o n*, mais plus courtes que *o m*, & *o x* (L. I. Art. 74.) Ainsi en décrivant un Arc, dont *o m* soit Raion, il n'y aura aucun point de la Circonférence de cét Arc qui ne soit plus éloigné de *o*, que les points de la Ligne *m x*, à l'éxception des deux extrémités *m* & *x*.

Pour obtus que soit l'Angle *R n T*, & par conſéquent pour Aigu que soit l'Angle *R n A*: pour petite enfin que soit la Ligne *m x*, il n'y aura toûjours que les deux extrémités *m* & *x* qui se trouvent dans la Circonférence, le reſte sera dans le Cercle. Pourvû que *m x* ait quelque étenduë & ne soit pas abſolument indiviſible, elle aura une *Jointe* également éloignée de *m* & de *x*.

Cela fait voir qu'à parler éxactement on ne sauroit concevoir aucune portion de Cercle qui soit Rectiligne.

119.

Cela va donner quelque jour à la Comparaiſon de l'Angle de Contingence avec un Angle Rectiligne.

L'Angle de Contingence a pour une de ſes Jambes une Tangente *n A* perpendiculaire ſur le Raion *o n*. Que lui aſſignerons-nous pour l'autre jambe ? Ce ne ſera pas une Courbure n C, compoſée de plusieurs parties qui ſe détournent l'une de l'autre; car une telle Jambe ne ſeroit pas une ſeule Ligne; mais une ſuite de pluſieurs commencemens de Lignes différentes. De plus un tel Angle ſeroit immésurable; car entre quel point de ſes deux jambes prendroit-on leur écart ? ſeroit-ce entre C & c, ou entre M & m ?

120.

Puis donc que la Jambe de l'Angle de Contingence, qui fait portion de la Circonférence, ne peut en aucune façon être une Ligne droite, pas même à ſa naiſſance, & que depuis le point du Contact, qui eſt le ſommet d'un tel Angle, on ne ſauroit aſſigner à celle de ſes Jambes, qui fait portion de la Circonférence, deux parties qui faſſent une ſeule ligne en tout ſens, il eſt impoſſible de meſurer un tel écart, pour comparer ſa meſure avec celle qui fait connoître l'ouverture d'un Angle Rectiligne.

En ce ſens on peut bien dire que l'Angle de Contingence eſt d'une nature trop différente de l'Angle Rectiligne, pour pouvoir comparer la Grandeur de l'un avec celle de l'autre.

121.

Cette Réponſe ne léve pourtant pas toute la difficulté, car quand une Ligne droite A n E, au lieu de ſe partager ſimplement en deux portions droites R n, n T pour faire l'Angle Rectiligne R n T, eſt pliée en Courbure, je demande ſi le détour de la face n S, appartenant à la portion de la gauche, eſt ſon détour de la face n S, appartenant à la portion de la droite; je demande ſi ce détour eſt préciſément le même pour former une Courbure Circulaire, que pour former un Angle Rectiligne ? Il faut bien que non; Car ſi, par le détour que la Courbure donne à la face S n, elle ſe trouve déterminée à ſe porter en T afin que le reſte des faces K b, v x, ſe diſpoſât en Courbure Circulaire, il faudroit que les parties qui ſuivent S n du côté de T au lieu de tendre à la maniére de S n vers T rebrouſſaſſent par en haut, & ſe pliaſſent en un ſens contraire.

Ainſi lorſque d'une droiture *A n E* il ſe fait une Courbure, la face *S n* de la gauche s'écarte moins de la face S n de la droite, qu'elle ne s'écarteroit pour former le plus petit Angle Rectiligne qu'il ſoit poſſible de ſuppoſer, & à l'extrémité de *A n* & de *E n*, il ſe fait un Angle Obtus plus ouvert qu'aucun Angle Rectiligne que l'on puiſſe concevoir.

122.

Comme donc on eſt forcé d'avouer qu'une Circonférence eſt compoſée de parties d'une petiteſſe inconcevable, & qu'on ne ſauroit, ſans tomber en Contradiction, dire qu'elle eſt compoſée d'un Nombre fini de parties, d'une longueur déterminée, qui ſe détournent préciſément autant l'une que l'autre, chacune de ſa voiſine; on ſe trouve de même obligé de reconnoître que la petiteſſe de ces écarts répond

pard à la petiteſſe des parties qui les formeut. Deux parties de Circonférence forment un Angle, un Ecart, une Ouverture, dont les Jambes ſont plus petites qu'aucune Ligne droite, pour petite qu'on la ſuppoſe, & ces deux jambes ſe détournent l'une de l'autre, ou ſe détournent de leur poſition en Ligne droite, ou de la Ligne droite *AnE*, qui touche leur ſommet, d'un détour moindre que le plus petit de tous ceux qui forment des Angles Rectilignes.

123.

„ Tout de même que nous ne ſaurions nous repréſenter, & nous mettre comme devant les yeux, „ aucune grandeur qui ne ſoit finie, & que nous „ ſommes pourtant obligés de reconnoître que quelque grandeur que nôtre Eſprit ſe repréſente, il y „ en peut encore avoir de plus grandes ; de même „ auſſi quoique, quelque Angle que nôtre eſprit ſe „ figure, les Jambes & l'Ouverture de cet Angle „ ſe préſentent toûjours de quelque Grandeur, il faut „ pourtant avouer qu'il y en peut-avoir de plus petits „ que tous ceux qu'on ſe figurera. C'eſt ainſi „ qu'on eſt forcé à reconnoître l'éxiſtence d'un Païs „ inconnu, en petite comme en grand, c'eſt celui „ de l'Infini.

124.

Fig. 10. „ Ces Veritéſ, dont on eſt forcé de tomber „ d'accord, ſans les comprendre, nous étonneront „ bien plus, ſi nous refléchiſſons que la ligne *AnE* „ peut-être différemment courbée, & que pour former la Courbure *n M c*, les Faces *S n* s'écartent moins que pour former la Courbure *Z*. Ainſi „ voila du plus & du moins dans des écarts plus „ petits qu'aucun écart concevable: Ce n'eſt pas „ tout ; car ce plus & ce moins variera à l'infini, „ ſuivant que les Raions des Cercles qu'on décri„ ra croîtront eux mêmes.

„ Voici qui pourra repandre quelque jour ſur ces „ obſcures, mais inconteſtables véritez.

125.

Fig. 11. Qu'on forme au point *n* les Angles *ane A n E*. Qu'on éleve ſur les points *M. & N.* également éloignés de *n*, deux perpendiculaires.

Ces perpendiculaires ſe croiſeront en C. (L. I. Art. 128.) Les lignes *CM*, *CN* ſeront égales (L. II. Art. 51.) de ſorte qu'en décrivant, du point C & de la diſtance *CM* un Cercle ; *AM & EN* ſeront tangantes de ce Cercle aux points *M. & N.*

Si l'on élève deux perpendiculaires ſur les points *r. & s.* éloignés de *n* autant que *M & N*. Il faut que le point *c* d'où on les tirera ſoit plus près de l'Angle *Cn* que le point *C* d'où les précédentes ſont tirées (L I. Art. 131.).

Plus l'Angle *n* s'ouvrira, plus les perpendiculaires tirées ſur les Jambes d'une même pointe tomberont près de ſon ſommet *n* (L. I. Art. 130.)

126.

Quand deux perpendiculaires tirées de la même extrémité, tomberont ſur deux points qui ſe toucheront immédiatement, & que ces perpendiculaires ſe toucheront elles-mêmes immédiatement, comme deux Raions ſe touchent quand ils aboutiſſent ſur deux points de la Circonférence, dont le contact eſt immédiat ; puis qu'à proportion que les points ſur leſquels les perpendiculaires tombent, ſont plus près du ſommet d'un Angle, à proportion cet Angle eſt plus obtus, il s'enſuit que quand ces deux points ſe touchent immédiatement, & par-là ſont moins éloignés l'un de l'autre qu'aucune diſtance aſſignable, l'ouverture de l'Angle eſt auſſi plus grande qu'aucune ouverture qu'on puiſſe déterminer.

„ Elle n'eſt pas nulle cette ouverture, car il n'y „ auroit point d'inflexion au point *n*, & par con„ ſéquent il ne pourroit point ſe former de Cour„ bure, puis qu'elle ne pourroit commencer nulle „ part : Mais cette ouverture, ſans être nulle, eſt pour„ tant plus obtuſe qu'aucune Ouverture qu'on puiſſe „ ſe figurer.

127.

„ Et comme les perpendiculaires qui tombent ſur „ les points *M & N. r & s.* également éloignés du „ ſommet *n*, comme, dis-je, ces perpendiculaires ſont „ d'autant plus longues que l'Angle *n* eſt plus obtus, & réciproquement l'Angle *n* d'autant plus „ ouvert que ces perpendiculaires ſont plus longues ; „ plus ces perpendiculaires ſont longues, & par conſéquent plus les Raions *CM*, *CN* ſont grands „ en Comparaiſon des Rayons *cr*, *cs* ; plus l'Angle „ *AnN* eſt obtus en comparaiſon de l'Angle *rns*.

128.

„ Quand les Raions *CM*, *CN*, *cr*, *cs* viennent à „ ſe toucher en *n* comme il arrive dans le Cercle, „ l'Angle *n* doit-être plus ouvert pour recevoir per„ pendiculairement les Raions *CM*, *CN* que pour „ recevoir perpendiculairement les Raions *cr*, *cs*, car „ quand les Points ou les Raions tombent, ſe touchent, „ ils ſont à égale diſtance du ſommet *n*.

De ſorte que quand la Ligne droite *AE* ſe ploie pour former une circonférence d'un grand Raion, Il ſe fait en *n* un écart plus obtus, que quand cette même ligne ſe ploie pour former une circonférence d'un Raion plus petit.

129.

La Génération du Cercle ne nous permet pas de reconnoître aucune portion de la Circonférence Rectiligne ; & nous avons remarqué que ſi quelqu'une des portions de la circonférence étoit Rectiligne, cette circonférence devroit être Rectiligne partout.

130.

Ceux qui tiennent pour l'hypothéſe du Plein, & qui ne reconnoiſſent point de Vuide, ſont obligés de reconnoitre des courbures parfaites, puiſque, ſelon eux, tout Mouvement en droite ligne étant environné d'un Mouvement en Courbure, ſi chaque Courbure étoit compoſée de petites portions Rectilignes, chaque mobile, qui décriroit une de ces petites portions, devroit être environné d'une Courbure, & les portions de celle-ci d'une autre, & ainſi à l'infini, de ſorte qu'en voulant éviter un infini, on tomberoit dans un autre encore plus inconcevable.

131.

Mais enfin, dira-t-on, comment une Ligne Droite peut-elle toucher une Circonférence? Les deux portions qui ſe touchent ne ſont elles pas commenſurables? Leurs Faces ne ſont-elles pas uniformes? Et pour s'empêcher de reconnoître une Courbure qui ne ſoit pas compoſée de petites portions droites. Suppoſera-t-on qu'une Ligne Droite eſt un aſſemblage de petites Courbures?

Fig. 7. Voici ce que je me ſuis répondu ſur cette difficulté. La Largeur du Rectangle *cp* a un dernier terme, elle finit en *po*, & au-delà de cette face *po* ce Rectangle ne s'étend plus.

La Longueur du même Rectangle ſe termine en *oc* & ne va point au delà de *oc*.

L'Extrémité *o* eſt donc tout enſemble le dernier Terme de la Longueur ou de la Face *po* & de la Largeur ou de la Face *co*.

Je reconnois qu'on ne ſauroit couper aucune Tranche d'un Rectangle *cp* parallèle à la Face *co*, ſans qu'entre les deux Faces de cette Tranche, ſavoir *co*, & celle qui lui ſeroit ſupérieure il n'y eut de l'étendue, de l'épaiſſeur, & du partage à faire.

J'en dis de même des Tranches parallèles à *po* ; elles auroient de la Largeur.

Mais pour les Extrémités qui terminent les Rectangles, c'eſt-à-dire pour ce qui eſt des *Faces po, co*, certainement elles ſont ſans épaiſſeur ; ce ſont des Modifications de l'Etendue *po, cn* & ſa Maniére d'être terminée.

Ces Faces *po, co*, étant ſans épaiſſeur, *o*, qui eſt leur éxtrémité, eſt par conſéquent elle-même ſans épaiſſeur.

132.

Faiſons maintenant tourner le Triangle *onc*, ſans qu'il ſe ſépare entiérement du Triangle, onp, & qu'il ceſſe abſolument de le toucher.

C'eſt-à-dire, après voir conçu que ces deux Triangles ſe touchent tout le long de leurs faces *on*, & qu'ils ſe touchent par conſéquent dans leurs extrémités *n* & *o*;

Concevons enſuite que la Face *on*, du Triangle *onc* s'écarte pour faire Angle avec la face *on* du Triangle *onp*, & que le ſommet de cet Angle ſoit l'extrémité *c*, où ces deux Faces ſe touchent.

Il eſt certain que, quand deux Lignes forment un Angle, elles ſe touchent dans leurs extrémités & que par ce Contact elles font le ſommet de l'Angle.

L'extrémité *o* d'une Face touchoit l'extrémité *o* de l'autre avant qu'elle fit cèt Angle, elles ſe touchent depuis qu'elles ſont Angle. Mais aucune autre partie de *on*, Face de *onc*, ne touche quelque partie de *on*, Face de *onp*. Car ſi le Contact s'étend au-delà de l'extrémité *o*, s'il eſt de quelque étendue, où eſt ce qu'on le borneroit?

On le ſuppoſe d'une certaine étendue, & par quelle raiſon ne borne-t-on pas cette étendue à la moitié, ou ne la fait-on pas double?

De plus cette étendue, ſuivant laquelle un reſte d'une Face toucheroit un reſte de l'autre, auroit elle-même une extrémité; elle ſeroit donc terminée, & c'eſt juſtement à ce terme & à cette extrémité que commenceroit l'Angle, l'ouverture & l'écart. Depuis là en deſſous, & juſques à l'extrémité *o*, il n'y auroit que Contact; par conſéquent aucun Angle ni aucun veſtige d'écart, aucun commencement d'ouverture.

133.

Il ſe fait donc un Contact réel à une extrémité *o*, & ce Contact où commence l'Angle eſt ſans longueur, ſans largeur & ſans épaiſſeur. Les Faces, & leurs extrémités qui ſe touchent, appartiennent bien à des portions d'étendue, épaiſſes & diviſibles; mais ces Faces ſont ſans épaiſſeur, & leurs extrémités ſans longueur. Que ſont elles donc? Elles ſont la *Maniére* dont des Portions d'étendue ſont terminées, elles en ſont la FIN.

134.

Si deux faces droites ſe peuvent ainſi toucher, & ſe doivent ainſi toucher pour former Angle, dans une extrémité ſans longueur & ſans largeur, une ligne droite touchera le ſommet de l'Angle, de la même maniére que ſont dans une Circonférence deux parties de petiteſſe inconcevable.

135.

Perſonne ne fera difficulté de tomber d'accord que les deux Faces *o p* ne ſe touchent entant que Faces, & qu'entant que faces elles ne ſoient ſans épaiſſeur.

Concevons maintenant le Rectangle *pc* transporté ſur le Rectangle *pm*, & *co* parfaitement ajuſtée ſur ſon égale *om*, en ſorte que la face *op* de l'un de ces Rectangles ſoit la continuation de la Face *op* de l'autre.

Ces deux faces ſe toucheront & l'extrémité *o* de l'une touchera l'extrémité de l'autre, l'extrémité *c*, l'extrémité *m*; elles ſe toucheront entant que Faces, ces Faces ſont ſans épaiſſeur. Ces deux faces ſe toucheront donc, & les termes de leur Contact *o* & *p* ſeront ſans épaiſſeur, ſans longueur & ſans largeur.

136.

Ainſi tout Contact ne ſuppoſe pas néceſſairement dans les parties qui ſe touchent deux milieux touchés, dont chacun ſoit placé entre deux Extrémités qui ſe touchent.

Si on ſe donne la peine de réfléchir ſur cèt extrait de Géométrie, on ſe familiariſera avec l'Idée de l'infini & on ſe convaincra de la néceſſité de l'admettre en petit de même qu'en grand.

XLIII. LE CHAPITRE VI. du Livre de Sextus ne contient que des pauvretés, mais qui toutes mépriſables qu'elles ſoient, ne laiſſeront pas de nous conduire à une Remarque digne d'attention. *Sextus* y prétend prouver contre l'expérience que les Mélanges ſont impoſſibles. „ Dibiés, dit-il, une „ Dragme de Ciguë, dans cent Dragmes d'Eau. „ La Vertu de la Ciguë ſe trouvera répanduë dans „ toute cette Quantité d'eau, & puiſque les Qua- „ lités ne ſubſiſtent que par leur ſubſtance, il faut „ qu'une Dragme ait pris l'Etenduë de cent Drag- „ mes & leur ſoit devenuë égale. *Chap. VI. Des Mélanges.*

La Phyſique d'aujourd'hui fait ſentir tout le ridicule de cette Objection: On en a honte; Cependant Sextus, qui la propoſe ſi hardiment eſt admiré des Pyrrhoniens.

Qu'on mêle une Meſure de Froment avec cent Meſures de Ségle; Qu'on remuë le plus parfaitement que l'on pourra le mélange de ces deux grains. Si, après cela, on puiſe dans ce Tas, avec une Meſure qui contienne 1010 grains, il ſe trouvera dans cette Meſure, 10 grains de froment ſur 1000 de Ségle ſi la Meſure n'en avoit contenu que 505, on y auroit trouvé 5 grains de froment; Si elle en avoit contenu 3030, la même Proportion auroit encore eu lieu de 30, ſur 3000 & de 1 ſur 100. Un Mélange de parcelles 10 fois, cent fois, mille fois, dix mille fois plus petites, auroit donné les mêmes Nombres & les mêmes Rapports. C'eſt ainſi que les Particules des Couleurs, des Poiſons, des Remédes, des Corps ſavoureux, ou Odoriferans ſe mêlent parmi les Particules de l'Eau, ou des autres Liqueurs.

XLIV. RIEN n'eſt plus aiſé à comprendre que ce que *Sextus* propoſoit comme une Enigme inéxplicable, & un Myſtere des plus inconcevables & des plus contradictoires. C'eſt ainſi que *le plaiſir déraiſonnable qu'on trouve à propoſer des Difficultés, fait que l'Eſprit s'y arrête, & n'a garde d'en chercher la ſolution.* *Cavalliére du Pyrrhoniſme.*

Dans le temps que l'Eſprit des Phyſiciens étoit obſédé de l'Hypothéſe des *Qualités Occultes*, & qu'on s'étoit familiariſé avec un Langage inintelligible, ſur la maniére dont elles *s'imprimoient* & paſſoient d'un Sujèt ſur un autre, ſi un Sceptique avoit dit, *Expliqués moi trés-nettement & trés-préciſément de quelle maniére deux Corps, dont les Vertus ſont différentes, ſe mêlent pour compoſer un troiſiéme qui participe des deux, & ſi vous ne pouvés pas éclaircir ce Phénoméne, ſans qu'il y reſte la moindre difficulté, convenés qu'il ne ſe fait aucun Mélange, qu'il ne peut s'en faire, & que tout ce que vous avés cru en voir, ci-devant, n'étoit qu'Illuſion & que Songe.*

N'auroit-on pas été en droit de lui répondre. „ Il „ me ſeroit fort aiſé de vous ſatisfaire, ſi j'avois des „ Idées plus diſtinctes & plus éxactes de ce qu'on „ appelle les *Qualités* des Corps. Je comprens à „ quoi il tient que je ne puiſſe éxpliquer les Phé- „ nomènes que vous me propoſés. Mais l'Ignoran- „ ce, ou je fuis ſur les Cauſes d'un *Fait*, & le Si- „ lence raiſonnable auquel cette ignorance me réduit, „ ne peut, & ne doit point me faire revoquer en „ doute un *Fait*, dont je ſuis aſſuré par de bonnes „ Preuves. C'eſt ainſi qu'en général on auroit tort d'abandonner un Principe très-ſimple & des Conſéquences très-évidemment liées avec ce Principe, parce que quelqu'un s'avifant d'appliquer ce même Principe, ou ces mêmes Conſéquences, à des ſujèts qui ne ſont pas bien connus, feroit, à cette occaſion, mille Demandes auxquelles on ne ſeroit pas en état de répondre. Il y a plus, on ne ſcauroit même quelquefois diſtinctement éxprimer pourquoi on ne ſe trouve pas en état de répondre à de certaines Queſtions, ou du moins d'y donner des réponſes auſſi détaillées qu'on les éxige.

On voit que les Sophiſmes de *Sextus*, les uns ſpécieux,

cieux, & un peu envelopés, les autres très-puériles, ſuppoſent tous, QU'IL N'EST PAS PERMIS DE RIEN CROIRE SUR UN SUJET DONT ON IGNORE QUELQUE PARTIE ET QUELQUE PROPRIETÉ. Voilà pourtant ce grand Philoſophe, *Dont le Nom a été ignoré ſi longtemps; dans les Ecoles !* Les MOIENS *de l'EPOQUE qu'il a propoſés ſi ſubtilement, n'y étoient pas moins inconnus que la Terre Auſtrale, lorſque Gaſſendi en a donné un Abrégé qui nous a ouvert les yeux.* Ne diroit-on pas, ſi l'on compoit ſur ces Eloges, que ces Moiens de l'Epoque ſont les derniers efforts de l'Eſprit humain ? Mr. *Bayle* en parle encore ailleurs ſur le même ton (T. III. pag. 732.) Il affecte de retenir ce Terme obſcur & myſtérieux d'*Epoque*. Il ne l'explique pas, il en tait les *Moiens*. Il avoit ſes raiſons pour ne pas le faire : Un Lecteur, qui n'en eſt pas inſtruit, y ſoupçonne quelque choſe de Grand. Nous avons vû à quoi cela ſe réduit.

Chap. VII. & VIII.

Le Chapitre VII. eſt très-court, & Sextus promet de détruire, dans les ſuivans, l'éxiſtence de toutes les eſpéces de Mouvement. Dans le VIII. il attaque le *Mouvement Local*, qui aujourd'hui eſt reconnu pour la ſeule Eſpéce de Mouvement.

De l'éxiſtence du Mouvement & d'une Cauſe Première.

XLV. MAIS ſi, dans ce temps-là, on n'avoit pas aſſés dévelopé cette Matiére, s'enſuit-il qu'il ne ſoit pas poſſible d'y répandre plus de clarté, & qu'on ne l'ait pas fait depuis ? *Il faut*, dit-il, *que le Mouvement ait une Cauſe; Il en faudra chercher une à celle-ci; Une 4 à la 3 & à l'Infini.* C'eſt-là, comme je l'ai déja remarqué, un de ſes Chevaux de Bataille, ſur lequel il ne ſe laſſe point de revenir à la charge. Mais celui qui reconnoitra abſurde, auſſi bien que *Sextus*, d'imputer un ſeul Effet à une Infinité de Cauſes, pourquoi ne dira-t-il pas, „ Je ne „ ſaurois diſconvenir qu'il n'y ait des Effets ; Je „ ne ſaurois diſconvenir qu'il n'y ait du Mouvement; „ Je ne ſaurois diſconvenir qu'il n'ait une Cauſe & „ des Cauſes, je ne ſerois pas raiſonnable de pouſſer ces „ ſuites à l'Infini. Pourquoi donc ne conclurai-je pas „ qu'il y a une Cauſe Première, qui ſe détermine elle-„ même, & qui, pour être ainſi Arbitre elle-même, „ de ſes propres Choix & de ſes Déterminations, eſt „ Intelligente & Libre ?

Sources des difficultés ſur le Mouvement.

XLVI. LES plus grandes Difficultés, qu'on peut faire ſur le Mouvement, ne ſont des Difficultés que parce qu'elles amènent à l'Infini. Mais Conclurre que nous n'avons aucune Idée veritable, aucune Certitude ſur le Mouvement, parce que nôtre Eſprit ne ſait pas venir à bout de ſe repréſenter ce que ce Mouvement renferme d'Infini ; c'eſt tout comme ſi l'on concluoit qu'on n'a point puiſé un Seau d'Eau, & qu'il ſeroit inutile d'en vouloir faire l'Eſſai, ridicule de l'entreprendre, & qu'on n'en a aucune Idée, puis qu'on ne ſait point venir à bout de ſe repréſenter le grand nombre de Seaux que l'Océan renferme. Je ne revoquerai point en doute ce que je ſai, parce que j'ignore encore quelque choſe, car ce que j'ignore une choſe n'empêche pas que je n'en ſache une autre. Il n'eſt pas poſſible de tout connoitre tout à la fois, & de ce que je connois une partie d'un ſujet, il ne s'enſuit pas qu'il en ſoit de même de toutes les autres, & qu'il n'y ait plus rien d'obſcur pour moi. J'arrive dans un grande Ville : Je connois mon Auberge & ſa Ruë : Je connois mon Hôte & une partie de ſes Domeſtiques : Je vais dans un Caffé tout voiſin : J'y trouve un Sceptique qui me demande depuis quand je ſuis arrivé dans cette Ville, & ſi je ſaurois bien retrouver mon Logis ? Je lui répons qu'il eſt tout près ; Je lui en indique l'Enſeigne ; Je lui en nomme l'Hôte. Il me replique que tout cela n'eſt point ſûr, & pour me faire voir que je n'en ſais rien, il me demande les Noms de toutes les autres Ruës, de toutes les autres Maiſons & de tous ceux qui y habitent : Il croit me faire beaucoup de grace de ne me demander pas les Noms de tous ceux qui habitent les autres Planétes, car ſi je veux le croire ; On ne ſait rien dès qu'on ne ſait pas tout, & de cette ſuppoſition il ſuit que je ne connois non plus mon Hote que les habitans de la Lune.

Objection.

XLVII. *UN Corps ſe meut dans le Lieu, où il eſt, ou dans celui où il n'eſt pas. Il ne ſe meut pas dans le Lieu où il eſt : Loin de cela il le quitte ; & on ne ſauroit aſſigner aucun Temps où il ne le quitte. Il ſe meut encore moins dans le Lieu, où il n'eſt pas, car là où il n'eſt pas, il ne ſait rien.*

Réponſe.

XLVIII. UNE Toiſe eſt une Longueur bornée qui a, de côté & d'autre, deux extrémités, au-delà deſquelles elle ne s'étend pas. Un Corps qui a parcouru cette Longueur a parcouru une Concavité longue d'une Toiſe, & d'une ouverture égale à la groſſeur de ce Corps. Voilà l'Eſpace où il s'eſt mû ; voilà l'Eſpace qu'il a parcouru, dans un Temps déterminé : Dans un Temps déterminé il n'a pas parcouru cette Concavité & une autre. Quand nous parlons ainſi, nous entendons diſtinctement ce que nous diſons, parce que nos Expreſſions & nos Idées roulent ſur le Fini.

Mais quand on ajoûte. Ce Mobile a parcouru la Moitié de la Toiſe, avant que de la parcourir toute entiére ; Avant cela il avoit parcouru la moitié de cette moitié ; avant cela encore, la moitié de celle-ci &c. on s'embarraſſe, & pourquoi ? Parce qu'on ſe trouve ſur la Route de l'Infini, & qu'on ſe croit perdu. Mais au lieu de s'épouvanter, qu'on ſe tranquiliſe ; au lieu de faire cent Queſtions à la fois, auxquelles on ne peut pas répondre en même temps, au lieu d'en faire une équivalente à une infinité, parce qu'elle roule ſur l'Infini ; qu'on ne propoſe ces Queſtions que l'une après l'autre, & il ſera facile d'y répondre. *Un Corps qui vient de parcourir une Toiſe, a-t-il eu ſon Mouvement ailleurs que ſur cette longueur ?* Non c'eſt-là l'Eſpace où il vient de ſe mouvoir. *Où continuera-t-il d'être en Mouvement ?* Le long de la Toiſe ſuivante. *Où ſera-t-il pendant ce ſecond temps ?* Dans l'Eſpace que je viens de déſigner. *Demeurera-t-il placé ſur une partie de cet Eſpace ?* Non ; car, en ce cas, au lieu de ſe mouvoir, il ſeroit en répos. *En quitera-t-il donc la première Moitié pour paſſer à la ſeconde ?* Oüi. *La quittera-t-il toute entiére en même tems & tout d'un coup ?* Non, mais il la parcourera ſucceſſivement & il en quittera les parties l'une après l'autre. *Mais cette Moitié ne ſe partage-t-elle pas elle-même en deux autres, & le Mobile ſe meut-il, en même temps, ſur l'une & ſur l'autre ?* Cela ne ſe peut, car, par-là même qu'il ſe meut, il paſſe de l'une à l'autre. *A-t-il quitté la première avant que d'être ſur la ſeconde ?* Dès-qu'il eſt parvenu au dernier terme de la Prémiére, au lieu de s'y arréter, il paſſe ſur la Seconde, & il n'y a aucun Intervale de Temps, entre ſon arrivée ſur la Fin de la Prémiére, & ſon entrée dans le Commencement de la Seconde, car le commencement de la ſeconde touche immédiatement la fin de la prémiére. Mais de ce qu'après être arrivé au dernier terme de la prémiére, il paſſe inceſſamment, ſans s'arréter & ſans aucun intervale de temps, ſur la ſeconde, il ne s'enſuit pas qu'il y paſſe d'abord tout entier. Mais la Moitié *poſtérieure* du Mobile ſe trouve encore ſur la prémiére Moitié de la Longueur qu'il parcourt, préciſément lorſque ſa Moitié Antérieure a déja paſſé ſur la ſeconde. *Mais cette Moitié Antérieure a-t-elle paſſé ſur la ſeconde partie de la Longueur, toute entiére, en même tems ?* Cela eſt encore impoſſible ; car cette Moitié Antérieure du Mobile eſt compoſée de deux autres, ſur leſquelles il faut raiſonner, comme nous venons de faire ſur les deux Moitiés du Mobile entier. *Vous n'avancés rien par-là, ajoûtera-t-on, car je renouvellerai la même Queſtion, puiſque je ſubdiviſerai encore en deux la première de ces Moitiés de Moitiés.* Vous me pardonnerés, j'AVANCE, car j'ai déja répondu à vôtre *Prémiére*, à vôtre *Seconde* & à

vôtre *Troiſiéme* Queſtion & me voici prêt de répondre auſſi juſte à la quatriéme. *Mais il faudra répondre à tout 1. & a une 6.* &c. A tant qu'il vous plaira, & peut-être ferés vous plûtôt las de m'interroger que moi de vous répondre. *Avoués moi plûtôt & ſans détour que nous cherchons vainement à approfondir un Abîme trop ténébreux pour nous.* Il vous paroît tel, parce que vous n'en voiés les parties qu'en éloignement, que leur Multitude vous fatigue & que les Diviſions & les Subdiviſions les vont bientôt réduire à une petiteſſe qui les fera échaper à vôtre Imagination ; Mais en vain elles ſe déroberont à vôtre vuë, elles n'en ſeront pas moins réelles, & à chaque Queſtion, que ces Diviſions & Subdiviſions ſeront naître, on ſera une Réponſe préciſe & ſatisfaiſante, par rapport à cette Queſtion-là. *Diſons plûtôt que ces Queſtions conduiſent à des Chiméres, & puiſque, a meſure qu'on pouſſe ſes recherches ſur le Mouvement, on ſent qu'on s'approche toujours plus de s'embarraſſer dans l'Infini, que ne conclurons nous que le Mouvement eſt impoſſible, & que ſon Idée eſt pleine de Contradictions.* Ce ſeroit viſiblement Conclurre avec trop de précipitation & d'impatience. Juſques ici, en allant pié à pié, comme je viens de faire, je ne les ai point aperçuës ces Contradictions & je ne les trouverai pas non plus en continuant comme j'ai fait.

Si un homme vous demandoit. *Ne pouvés vous pas concevoir qu'un deſſus de vôtre cête, ou du moins au deſſus de la cête dont vous avés l'Idée, on peut ſe repréſenter une Toiſe d'Etenduë ?* Il ne ſeroit pas en vôtre puiſſance de ne lui répondre pas *qu'oui*, du moins intérieurement. Il ajoûteroit bientôt. *Mais au deſſus de cette premiére Toiſe, ne pouvés vous pas vous en repréſenter une ſeconde, au deſſus de la 2, une 3 ; au deſſus de la 3. une 4.* &c. Il ne finiroit ces Queſtions que quand il lui plairoit. L'interrompriés-vous pour lui dire. „ Je vous avouë que je ſuis déja las, & je „ le ferai bien plus, ſi vous continués. Je ſuccombe „ ſous cette Multitude ; Je ne ſaurois raſſembler tant „ d'Idées, & beaucoup moins puis-je me rendre „ préſent tout ce qu'on y ajoûtera, & delà je vous „ invite à conclurre avec moi qu'il n'y a point d'Etenduë ?

Rien n'eſt plus facile que de ſe repréſenter une Etenduë bornée. Mais cette Etenduë, dont l'Idée ſe préſente ſi naturellement, on peut l'augmenter par Addition, ou la diminuer par Diviſion. Quelque parti qu'on prenne, on prévoit qu'on ne trouvera aucun dernier terme, ni dans l'Addition, ni dans la Diviſion, & en même tems on ſent qu'on ne ſauroit ſe repréſenter tout cét Infini, vers lequel on ſe voit entraîné, ſoit qu'on monte, ſoit qu'on deſcende. A cauſe de cela, eſt ce que, par Dépit & par Impatience, on ſe déterminera à traiter de Contradictoire cét Infini, dont on ſe trouve dans la néceſſité de reconnoître l'éxiſtence.

Quand donc on demande. *Un Corps ſe meut-il là ou il eſt, ou s'il ſe meut-là ou il n'eſt pas ?* Je demande, à mon tour, „ Me parlés vous d'un Mou„ vement, qui, entre deux Termes de Temps, par„ coure une Etenduë renfermée auſſi entre deux „ termes. Si c'eſt-là vôtre Intention & le ſens de „ vôtre Demande ; il m'eſt aiſé de vous répondre, „ Que, *pendant ce temps-là, c'eſt dans cette Etenduë, qu'il ſe meut, c'eſt cette Etenduë qu'il parcourt & non pas une autre.*

Enfin, pour abréger ; au lieu de continuer Queſtions & Réponſes, j'ajoûte 1. Que cette Etenduë eſt compoſée de diverſes parties. 2. Que quand le Mobile eſt ſur une, il n'eſt pas, en même temps, ſur une autre. 3. Sur quelque partie qu'il ſe trouve, il ne s'y arrête point, mais il la parcourt ſans ceſſe. 4. Il ne la quitte pas, non plus, tout d'un coup, mais ſucceſſivement. 5. Il n'eſt pas plûtôt arrivé à un Terme que ſon Arrivée eſt ſuivie de ſon Départ, immédiatement & ſans aucun intervale de temps. Telle eſt la Nature du Mouvement ; SUCCESSION PERPETUELLE ET SANS AUCUNE INTERRUPTION, PENDANT QU'IL EST MOUVEMENT, C'EST-A-DIRE PENDANT QU'IL EST.

Le Mouvement eſt l'*Etat d'un Corps qui change de Situation.* C'eſt à cét égard un CHANGEMENT PERPETUEL. Un grand Changement eſt toujours précédé d'un moindre : Ce moindre, à ſon tour, eſt compoſé de parties plus petites que lui. Avant que la cinquiéme Partie d'une Toiſe ſoit parcouruë toute entiére, le Mobile en a parcouru la dixiéme. Juſques ici j'entens ce que je dis, & je l'entendrai toujours très-diſtinctement, pendant que la Queſtion roulera ſur une 100, ſur une 1000, en un mot ſur une Portion déterminée.

Mais entendrés vous de même ce que vous aurés à répondre, quand on ajoûtera, *& ainſi à l'infini ?* Je répons, qu'alors on m'annonce trop de Parties à la fois pour pouvoir me les rendre toutes préſentes en même temps. Ma Penſée ne ſauroit embraſſer un ſi grand nombre d'objets. Voici pourtant ce que j'entens ; C'eſt que ce qu'on m'annonce doit être tel qu'on me l'annonce.

XLIX. TOUTES les Difficultés qu'on propoſe ſur le Mouvement, toutes les Objections contre ſon éxiſtence, toutes les Queſtions ſur la Nature, n'embaraſſent, comme je l'ai déja remarqué, que parce qu'elles conduiſent à l'Infini ; Elles n'embaraſſent qu'à proportion que cét Infini y entre. C'eſt dans la Queſtion même de la Diviſibilité de la Matiére propoſée ſous une nouvelle Face. Quiconque aura pû ſe mettre l'eſprit en repos ſur cette Diviſibilité, ſe trouvera dégagé de doutes ſur l'éxiſtence du Mouvement.

Les Difficultés ſur le Mouvement ſont les mêmes que ſur la Diviſibilité de l'Etenduë.

Il implique contradiction, & je le vois évidemment, qu'il y ait des portions d'Etenduë, qui n'aient elles-mêmes aucune étenduë. Comme donc, un Corps, que je vois, peut ſe partager en deux parties égales, & que je le conçois clairement ; je conçois auſſi que quelque partie de ce Corps que j'aſſigne, *nuliéme, cent nuliéme* &c. elle pourra encore être partagée en deux parties égales, dont chacune aura la moitié de l'Etenduë qu'avoit leur aſſemblage ; Elles ſeront donc encore étenduës & par conſéquent diviſibles. Qu'on pouſſe ces Diviſions ſi loin que l'on voudra, on ne trouvera point où s'arrêter : Je n'en ſaurois diſconvenir ; Je comprens que c'eſt là une néceſſité, quoiqu'il me ſoit impoſſible de me repréſenter toutes ces Parties qui ſeroient ſéparées les unes des autres, par des Diviſions & des Subdiviſions, dont la poſſibilité eſt inconteſtable. Je conçois de même qu'un Corps, qui eſt mouvement, par-là même qu'il eſt mouvement, & qu'il éxiſte de cette maniére, parcourt un Eſpace diviſible, de petit en petit, ſans aucune borne ; Je conçois qu'on ne ſauroit aſſigner aucun temps, pendant la durée duquel il ne parcoure quelque étenduë : Il n'eſt jamais fixe dans une place, il change ſans ceſſe de ſituation ; Mais, dans un temps déterminé, il parcourt une place déterminée, & c'eſt entre les bornes de cette place que ſon mouvement s'éxerce, ſans ceſſe & ſans interruption, pendant ce temps-là. Qu'on aſſigne quelque Temps qu'on voudra ; Depuis le commencement juſques à la fin de ce Temps aſſigné, le Mobile aura, ſans s'arrêter, parcouru un Eſpace terminé par deux éxtrémités.

L. AU LIEU donc d'abandonner ce que l'on comprend & que l'on conçoit devoir être, au lieu, dis-je, de l'abandonner, dés-qu'on ne peut pas ſe repréſenter diſtinctement tout ce qui l'accompagne, n'eſt-il pas plus conforme au bon-ſens de s'en tenir à ce qu'on ſait & à ce qu'on entend ? Cét Exemple même du Mouvement d'où l'on tire tant d'Objections, au lieu de nous jetter dans le Pyrrhoniſme, ne devroit-il pas ſervir à nous rendre plus raiſonnables ſur d'autres Matiéres. Un homme

Réflexion ſur le Pyrrhoniſme.

paſſeroit

paſſeroit pour Inſenſé, dans l'eſprit de tous les autres, dès-qu'il ſe fût ceſſé la Jambe; par la raiſon qu'elle ne pourroit ſe ceſſer ſans mouvement, & qu'il eſt impoſſible qu'il y en air. Un Médecin qui s'aviſeroit de ſoûtenir que tous les Membres d'un homme qui vient de s'eſtropier, ſont en très-bon état, & chacun dans ſa ſituation naturelle, puiſque le mouvement, par où l'ul ils auroient pû en ſortir, eſt démontré contradictoire. Un Medécin qui tiendroit ſériculement ce Langage, ou qui affecteroit de le tenir, ne perdroit-il pas toutes ſes Pratiques (A). Quand on n'a point d'Intérêt plus preſſant que le Plaiſir de chicaner, on ſoûtient qu'il n'y a point de Mouvement; Mais quand on a intérêt d'en reconnoître l'éxiſtence, on ne peut plus ſouffrir celui qui la chicane. Un Meurtrier qui auroit jetté un homme d'une Fenêtre ſur le Pavé, s'il nioit le fait, par l'impoſſibilité du Mouvement, & appuioit ſa Cauſe par tous les Argumens que les Sceptiques ſe font efforcés de trouver, rendroit, ſins doute, ſa Condamnation plus inévitable, par ce nouveau dégré d'Impudence. Que penſeroit-on d'un Juge qui, après avoir entendu ce Philoſofer, diroit gravement. *Pour moi je ne ſaurois prononcer contre l'Accuſé, puiſque je vois autant de raiſons pour, que contre, ſon Innocence.* Où eſt l'homme, où eſt le Sceptique qui ne ſe crût malheureux, ſi un Fils, qu'il aimeroit tendrement, & de qui il auroit conçû de favorables eſpérances, venoit tout d'un coup, à régler ſa vie ſur de telles Maximes? & ſi, après être tombé malade, il refuſoit obſtinément les Remédes les plus verifiés par l'éxpérience, en alléguant, pour raiſon, qu'il n'y a point d'*Expérience*, qu'on donne ce Nom à des *Illuſions*, ou que les Expériences ſont toutes Incertaines; que les Remédes qu'on le ſollicite à prendre pourroient lui faire autant de Mal que de Bien, qu'il n'y a pas plus de Certitude d'un côté que de l'autre; qu'il n'y a point de Cauſes, ni d'Effets, & que ces ſentimens, enfin, ſont tout auſſi vraiſemblables que tout ce qu'on pourroit leur oppoſer?

Voilà des ſuites naturelles du Scepticiſme. Ces Conſéquences ſeulent néceſſairement de leurs Principes favoris. Diront-ils? *Point du tout. Au contraire. Un homme qui raiſonne ainſi, loin de ſuivre nos Maximes, il s'en éloigne directement. Dans des cas de cette nature, nous faiſons une profeſſion, éxpreſſe & conſtante, de vivre comme les autres & de ſuivre les Principes reçus, auſſi ponctuellement que ſi nous en étions aſſurés par les Démonſtrations les plus convainquantes.* Mais en faut-il d'avantage, pour ſe convaincre que les Sceptiques ſont des gens, dont la conduite dément les Diſcours & les Livres. Voulés-vous ſavoir ce qu'ils penſent? Jugés-en par ce qu'ils font. Il eſt un grand nombre de choſes dont leur conduite ordinaire, leur Vie domeſtique & civile, l'attachement, enfin, qu'ils ont pour leurs veritables Intérêts, prouvent qu'ils ſont très-perſuadés. Mais ils les nient, quand ils revéetent un autre Perſonnage, ſur le Théatre des Diſputes, parce qu'alors ils ne ſe font aucun ſcrupule de renoncer à la ſincérité: Leur Intérêt ne les oblige plus à ſe régler ſur ce qu'ils croient. Si donc ils n'acquiéſent pas, ſur divers ſujéts, autant de Certitude qu'ils en ont ſur quelques-uns, ſur pluſieurs mêmes, différens de ceux qu'ils négligent, c'eſt qu'il ne le veulent pas, & que, dans la crainte de parvenir à quelque Connoiſſance qui les gêne, ils détournent leur attention des Preuves, pour la fixer ſur les Objections.

Que les Sceptiques ceſſent donc de ſe faire illuſion à eux-memes. Quand, par tous leurs Sophiſmes, ils ſeront parvenus à regarder comme incertaines, l'Exiſtence d'un Dieu, la Néceſſité de la Réligion, l'Excellence de la Vertu, & le reſte des Maximes qui doivent décider de l'Eternité, qu'ils ne s'attendent pas à trouver quelque éxcuſe, dans la foibleſſe de l'Eſprit humain, & dans les ténébres, dont il eſt enveloppé. Car puiſque le moindre Intérêt temporel ſuffit pour leur faire abandonner leurs ſpéculations, comme on abandonneroit des Songes & des Rêves; Pourquoi ſe fondent-ils, par rapport à l'Eternité, ſur ce qu'ils comptent pour rien, dès-qu'il s'agit de cette Vie & de ſes avantages?

LI. POUR n'être pas obligé de reprendre les Principes que je viens d'établir, & les Raiſonnemens que je viens de faire, dans l'Examen des Objections de Mr. Bayle contre le Mouvement, & pour m'éviter, de même qu'à mes Lecteurs, l'ennui des répétitions, au moins autant que cela ſe peut, j'en uſerai, comme j'ai fait ſur l'Exiſtence des Corps, & je joindrai encore, ſur la matiére que je traite, l'éxamen de ce Célébre Pyrrhonien Moderne à celui de Sextus. *Examen des Objections de Mr. Bayle ſur le Mouvement.*

Mr. Bayle ſavoit bien qu'il embarraſſeroit des Lecteurs qui ne ſeroient pas au fait de ces matiéres; & par-là en embarraſſeroit un très-grand nombre: Il ſavoit bien que peu de gens ont étudié la Phyſique, & qu'entre ceux qui l'étudient, la plûpart ſe contentent d'en faire, dans leur jeune âge, un Cours très-ſuperficiel. Là-deſſus il compte qu'on l'en croira ſur ſa parole & qu'on ajoûtera une pleine foi à ces termes de confiance, avec leſquels il aſſure qu'on ne répondra rien à ſes Objections, ou que ſi l'on eſt aſſés hardi, pour eſſaier d'y répondre, on n'y repliquera que par des mots vuides de ſens, & par un vain Jargon qu'on aura appris dans les Ecoles, ſous des Maitres auſſi ignorans que vains. Il ſe promet encore de faire entrer par-là ſes Lecteurs dans des mouvemens d'Impatience & de Dépit contre la Raiſon, & qu'il leur ſera prendre la réſolution de ne la conſulter plus, afin de s'épargner, en perſonnes ſages, des peines inutiles. Mais il eſt naturel qu'un homme ſage & modeſte lui réponde. Si ma Raiſon n'eſt pas en état de m'éclairer ſur des Matiéres épineuſes, que je n'ai point étudiées, ou que je n'ai pas étudiées avec aſſés d'ordre & d'attention, s'enſuit-il que la Raiſon d'aucun homme ne puiſſe ce que la mienne ne peut? Jugerai-je de l'imperfection de tout le reſte des hommes, & des bornes de toutes leurs connoiſſances, par les miennes & par l'état où je me trouve? Et parce que j'ignore quelque choſe, ou que j'ignore bien des choſes, me perſuaderai-je que je ne ſai rien? Renoncerai-je à l'Evidence la plus vive, & la plus ſimple, & par-là la moins ſuſpecte, & douterai-je des Veritès, dont je ſens que la Connoiſſance eſt tout à fait à ma portée?

Suppoſons un homme qui depuis une année porte une Montre qui ne s'eſt pas dérangée d'une minute entiére: Figurés vous qu'il n'en eſt pas content & qu'il penſe à s'en défaire. Il ne la croit pas juſte, malgré ſes yeux & ſon éxpérience, & d'où vient? C'eſt que celui dont il l'a achetée lui a avoué qu'il ne ſauroit pas faire un Horloge. Semblable à celui de Stratsbourg. Suppoſons encore un homme aſſés ridicule pour s'imaginer qu'un Ouvrier eſt incapable de faire un Tournebroche, dès-qu'il ne ſait pas déviner la conſtruction de la *Machine de Marli*, qu'il n'a jamais vûë. Voilà préciſément le Caractére

(A) M. Bayle (Didion. T. IV. p. 546.) Le Sophiſte *Diodore* ne ſe trouvs pas en état de rire, quand on l'attaque, par une maligne „ ironie, ſur ſes Leçons contre l'éxiſtence du Mouvement. Il s'étoit demis l'Epaule, & il fit appeller le Médecin *Herophile*, pour „ la lui remettre. *Vous ne ſongés pas a ce que vous dites, lui répondit* Hérophile, *Quoi! votre Epaule diſloquée, cela ne peut-* „ *être, car elle ne peut-être ſortie de ſa place ni ſi elle y étoit, ni ſi elle n'y étoit pas.* Voilà l'une des raiſons de ce Sophiſte pour „ combattre le Mouvement. *Si un Corps ſe meut*, diſoit-il, *il le feroit ou dans le Lieu où il eſt, ou dans le Lieu où il n'eſt pas.* „ *Or il ne ſe meut, ni dans le lieu où il eſt, (car s'il y eſt, il n'en faut point) ni dans le lieu où il n'eſt pas, car il ne faut rien ſouf-* „ *frir, ni rien faire, où il n'eſt point*, Donc &c. Diodore, peu capable alors de goûter cette Logique, pria Hérophile de ne plus ſe „ ſouvenir de ſes Diſcours & de lui fournir le Remede neceſſaire.

re des Pyrrhoniens : A leur compte, vous ne savés rien, dès que vous ne savés pas toutes choses. Il ne faut laisser aucune obscurité à dissiper, ou si l'on laisse quelqu'une, il faut compter pour rien l'évidence du reste. Vous dites que 3 fois 10 sont 30 ; que 2 fois 6 font 12. 3 fois 9, 27. Vous le croiés & vous m'assurés que vous n'en pouvés douter ; & moi je vous dis que je n'en crois rien, à moins que vous ne puissiés m'apprendre tout d'un coup, & me faire concevoir à quoi monte le produit de 5497, multiplié par 6873. Vous aurés beau écrire ces Nombres, me prier de me rendre attentif à l'éxecution de vôtre Régle, raisonner enfin pour m'en convaincre, je douterai toûjours qu'elle soit juste & qu'elle ait réussi, jusques à ce que vous m'aïés appris à quoi monteroit le produit d'un Nombre, qui s'étendroit de la Terre à Saturne, multiplié par lui même & composé alternativement des 9. chiffres, combinés de toutes les façons possibles. *Il n'y a point d'Etendue, dites-vous, car quelque Etendue que vous supposiés, vous serés obligé de la reconnoitre divisible en deux parties étendues l'une & l'autre. Je vous obligerai à faire le même aveu sur l'une de ces parties, & d'aveu en aveu je vous conduirai si loin, que vous serés accablé de fatigue, sans avoir rien avancé, car il vous restera toujours infiniment à faire. Après cela oserés-vous encore soûtenir qu'il y ait de l'Etendue ?* Eh pourquoi Non ? Je prouverai par un Raisonnement tout semblable à celui que vous venés de faire, qu'on n'a pas seulement l'Idée de l'Etendue ; car celui, qui se représente une portion d'Etendue, se représente une portion qu'il peut concevoir divisée en deux parties. Dès-là il est obligé d'avouer que l'Idée de l'une de ces parties est l'Idée d'une partie divisible encore, & il se lassera tôt aussi tout de passer d'Idée en Idée, qu'il se lassera de passer de division actuelle en division. A cause de cela douterés-t-on que l'on ait l'Idée de l'Etendue ? Dira-t-on qu'il y a autant d'apparence qu'on n'y pense pas, comme il y a d'apparence qu'on y pense ? Dès qu'on ne rejette pas l'Idée de l'Etendue comme nulle & sans éxistence, sous prétexte qu'on ne peut mettre une dernière borne à l'Idée de sa division, on ne devra pas non plus rejetter l'Idée du mouvement & dire qu'on a autant de raison de la nier que de l'admettre, parce que le $\frac{1}{2}$ d'un Espace se doit parcourir, & doit-être avoué parcouru, avant la $\frac{1}{4}$ la $\frac{1}{8}$ &c. On se trouve donc, par rapport au Mouvement & à son Idée, dans le même cas que par rapport à l'Etendue & à la Pensée qui la représente. Ces Divisions & ces subdivisions, qui vont à l'infini, ne formeni pourtant qu'une Quantité renfermée de côté & d'autre, dans de certaines bornes, car autant que la Multitude des divisions, qui ne finissent point, approche la Masse qu'on divise de l'Infini, par le Nombre des parties, qui s'y trouvent, autant la petitesse de ces parties qui décroissent toujours avec leur nombre, les éloigne de l'infini, & de cette maniére la Masse qu'elles composent demeure dans ses bornes.

Comme ce sont ici des Matiéres très-neuves pour une partie des Lecteurs du Dictionaire de M. Bayle & que tout l'embarras y où il jette par ses Objections, vient de ce qu'elles roulent sur des sujets très-composés, je me fais un Devoir d'étendre mes Réponses & de les rendre les plus claires qu'il m'est possible. Ceux qui se trouveront satisfaits de ce qu'ils ont déja lû pourront passer ce que je vais ajouter. Ce n'est pas seulement pour les personnes à qui la Physique est familiaire que j'écris.

Planchett. Fig. 12. Supposons un Cube Solide & dont les Faces soient éxactement placées & polies, qui gliſſe sur la surface d'un Plan aussi parfaitement poli. Le Cube parcourt cette surface dans 3 minutes ; Par conséquent à la fin de la 3. minute, la Face antérieure de ce Cube est précitément vis-à-vis d'une des Faces du Plan qu'il vient de parcourir, savoir la Face *C* vis-à-vis de la Face *A*.

Supposons que ce Plan, dont le Cube est soûtenu, soit touché immédiatement par un autre, de niveau avec lui, & dont les Faces soient aussi d'une éxacte polisſure. De la Face A du prémier Plan jusques à la Face B du second, il n'y a aucun Intervale. De la fin de la 3. Minute, au Commencement de la 4, il n'y a non plus aucun intervale ; Le commencement de l'une fait immédiatement la fin de l'autre. Par conséquent la Face Antérieure du Cube mobile qui finiſſoit de parcourir la surface du prémier solide inférieur, à la fin de la 3. Minute, & se trouvoit précisément vis-à-vis de la Face A, formint avec elle un seul Plan, dans lequel la Face C du Mobile étoit la continuation de la Face A du solide inférieur ; Ce Cube, dis-je mobile, se trouvera, au commencement de la 4. minute, vis-à-vis de la Face B du second solide, & formera avec cette Face un seul Plan *B C*. La Fin de la 3. Minute n'est pas la même chose que le Commencement de la 4. La Face *C* non plus n'est pas tout à la fois sur *A* & sur *B*. Mais comme de la 3. Minute au Commencement de la 4. il n'y a aucun Intervale ; de même encore, on ne peut-pas dire que depuis que la Face *C* a quitté la Face *A*, celle-ci trouve quelque part avant que d'être sur la Face *B* ; La succeſſion du mouvement consiſte précisément à passer sans interruption de la Face *A* sur la Face *B*. Fig. 13.

On peut encore concevoir la surface du prémier Solide, qui soûtient le Cube, partagée en deux, là où l'on voudra. Dès-là on aura deux Portions, & par conséquent deux Faces, qu'on supposera encore éxactement polies, *F* & *G*. A la fin d'une *Minute Seconde* la 53. par éxemple, la Face C du Cube se trouvera vis-à-vis de la Face F, du Solide inférieur, & en sera la continuation, & au Commencement de la *Minute Seconde* 54. qui suit immédiatement la 53. cette même Face C se trouvera, de la même maniére & en même sens, vis-à-vis de la Face *G*. & en sera la continuation. Il n'y a point de fin dans les Divisions & les subdivisions du Temps, comme il n'y en a point non plus dans les Divisions & les Subdivisions de ce Solide sur la surface duquel le Cube gliſſe. Mais, dira-t-on, *Je voudrois vous voir achever toutes ces Divisions & ces Subdivisions, & vous entendre recommencer sur chacune, le Raisonnement que vous venés de faire sur deux d'entr'elles ? Sans cela je vous déclare que je compterai pour* FAUX, *ou du moins, pour très* INCERTAIN *tout ce que vous venés de dire.* Voilà justement le Cas d'un Chicaneur, qui ne voudra pas avouer qu'on lui a donné trois pistoles, parce qu'on ne peut pas lui dire le Nombre des grains de Sable répandus sur la surface de la Terre, & lui jurer qu'il ne s'en manque pas un seul que le compte ne soit juste. Fig. 13.

Si je voulois séparer la Face C du reste du Cube, & la séparer seule, en sorte que j'euſſe une portion de ce Cube, sans épaiſſeur, & composée seulement de deux Faces, l'une antérieure, l'autre postérieure ; Je m'appercevrois bien-tôt de l'Impoſſibilité de cette prétension, parce que deux Faces sans épaiſſeur, l'une tournée à la droite l'autre à la gauche, ne pourroient pas faire une épaiſſeur, ni trois telles faces non plus, parce que l'épaiſſeur de 3. ne surpaſſe l'épaiſſeur de deux, que de l'épaiſſeur d'une qui est nulle, & par conséquent 3 ne seroient nullement plus épaiſſes que 2, ni 2 qu'une. Ainſi quelque portion qu'on détache du Cube, elle sera terminée par deux faces ; De l'une à l'autre de ces faces il y aura de l'étendue, divisible encore de la même maniére. Par là quelque portion que l'on prenne du Cube, cette portion reposera sur une surface de quelque étendue, & cette surface de qu'elque étendue ne pourra être parcourue que successivement.

Fig. 14. *ab* ne parcourra pas *cd* en telle ſorte que *b* ſoit en *c* préciſément quand *a* quitte *c* : De ſorte que la portion *ab* en parcourant *cd*, ſera en partie ſur *cd* & en partie hors de *cd* : Quand la portion *ae* en ſera dehors, la portion *eb* y ſera encore, mais elle ne ſera pas ſur *cd* entiére, elle ſera ſur *ce* partie de *cd*. J'en dirai de même de quelque autre portion que l'on m'aſſignera.

Que la Pyrrhonisme eſt déraiſonnable.

LII. LOIN que l'embarras où l'on ſe trouve, dès que l'on tombe ſur l'Infini, & qu'il s'agit de l'approfondir & de ſe le rendre préſent éxactement & tout entier dans ſon Infinité ; loin que cèt embarras favoriſe le Pyrrhoniſme, au contraire, rien n'eſt plus propre pour s'en défendre. Des argumens clairs, ſimples & ſolides me prouvent la néceſſité de bien vivre ; des Argumens enfin de cette nature me prouvent la Verité de la Révélation. Là-deſſus on me fait une Infinité de Queſtions que je n'ai pas une aſſés grande étendue de connoiſſances pour réſoudre parfaitement. Si de là on conclud que j'ai mal établi ces Verités, on eſt auſſi abſurde que celui qui nieroit l'éxiſtence du Mouvement, l'éxiſtence de l'Etendue, que celui qui en nieroit les Idées, & qui ne voudroit pas reconnoitre que 2 & 2 font 4, parce qu'on ne ſe trouve par en état de réſoudre toutes les Queſtions qu'il s'aviſeroit de faire ſur les Nombres.

LIII. Mr. BAYLE (Diction. Tome IV. page 538.) alléguë une objection de Zénon, qui, dans le fond, eſt la même que celle de Sextus, puis qu'elle roule ſur les mêmes Principes, & qu'elle ſe réſout par les mêmes réfléxions.

Objection.

„ Si une fléche qui tend vers un certain lieu ſe „ mouvoit, elle ſeroit tout enſemble en repos & en „ mouvement. Or cela eſt contradictoire, donc „ elle ne ſe meut pas. La conſéquence de la Ma„ jeure ſe prouve de cette ſçon. La fléche dans „ chaque moment eſt dans un eſpace qui lui eſt „ égal : Elle y eſt donc en repos, car on n'eſt „ point dans un eſpace d'où l'on ſort : il n'y a „ donc point de moment où elle ſe meuve ; & ſi „ elle ſe mouvoit dans quelques momens, elle ſe„ roit tout enſemble en repos & en mouvement. „ Pour mieux comprendre cette objection, il faut „ prendre garde à deux principes que l'on ne fau„ roit nier, l'un qu'un Corps ne ſauroit être en „ deux lieux tout à la fois, l'autre que deux par„ ties du temps ne peuvent point éxiſter enſemble. „ Le prémier de ces deux Principes eſt ſi évident ; „ lors même qu'on n'employe pas l'attention, qu'il „ n'eſt pas beſoin que je l'éclairciſſe ; Mais comme „ l'autre demande un peu plus de méditation pour „ être compris, & qu'il contient toute la force de „ l'objection, je le rendrai plus ſenſible par un éx„ emple. Je dis donc que ce qui convient au „ Lundi & au Mardi à l'égard de la Succeſſion, con„ vient à chaque partie du temps quelle qu'elle ſoit. „ Puis donc qu'il eſt impoſſible que le Lundi & „ le Mardi éxiſtent enſemble, & qu'il faut néceſſai„ rement que le Lundi ceſſe avant que le Mardi „ commence d'être, il n'y a aucune partie du temps, „ quelle qu'elle ſoit qui puiſſe coéxiſter avec une au„ tre, chacune doit éxiſter ſeule, chacune doit com„ mencer d'être, lors que la précédente ceſſe d'être : „ Chacune doit ceſſer d'être avant que la ſuivante com„ mence d'être : d'où il s'enſuit que le temps n'eſt pas „ diviſible à l'infini, & que la durée ſucceſſive des cho„ ſes eſt compoſée de momens proprement dits, dont „ chacun eſt ſimple & indiviſible parfaitement diſ„ tinct du paſſé & du futur, & ne contient que le „ temps préſent : Ceux qui nient cette conſéquence „ doivent être abandonnés ou à leur ſtupidité, ou à „ leur mauvaiſe foi, ou à la force inſurmontable de „ leurs préjugés. Or ſi vous poſés une fois que „ le temps eſt indiviſible, vous ſerés obligé d'ad„ mettre l'objection de Zénon, vous ne ſauriés trou„ ver d'inſtant, où une fléche ſorte de ſa place, „ car ſi vous en trouviés un, elle ſeroit en même „ temps dans cette place, & elle n'y ſeroit pas ; „ Ariſtote ſe contente de répondre que Zénon ſup„ poſe très-fauſſement l'indiviſibilité des mo„ mens.

Réponſe.

LIV. Mr. BAYLE s'étend à prouver & à mettre, dans tout ſon jour, la partie de ſon Argument qui ne ſoufre point de conteſtation. C'eſt une de ſes addreſſes ordinaires. Mais ſon Argument devient ſans force dès-qu'on ne ſuppoſe plus le temps compoſé d'Inſtans indiviſibles ; C'eſt cette Indiviſibilité qu'il s'agiſſoit de démontrer pour établir ſa conclusion ; Mais ſur ce point eſſentiel Mr. Bayle paſſe rapidement. *Chaque partie du temps*, dit-il, *doit commencer d'être, lorſque la précédente ceſſe d'être : Chacune doit ceſſer d'être, avant que la ſuivante commence d'être* : Voici de quelle maniére cette propoſition eſt très-intelligible. Déſignés quelque partie de temps qu'il vous plaira, une Heure, une Minute, une Minute prémiére, une Minute ſeconde, &c. Cette partie du temps commence & finit. La fin de l'heure cinquiéme eſt ſuivie immédiatement & ſins aucun intervale, du commencement de l'heure ſixiéme. Quand l'heure ſixiéme commence, l'heure cinquiéme a ceſſé ; Elle vient immédiatement de ceſſer ; Mais cela n'empêche pas que la partie du temps qu'on appelle minute 60. de l'heure précédente, & celle qu'on appelle Minute prémiére de l'heure ſuivante ne ſoient diviſibles l'une & l'autre. Leur intervale n'eſt pas diviſible, car il eſt nul. En demander davantage, c'eſt *ſuppoſer ce qui eſt en Queſtion*. Quand donc Mr. Bayle ajoute, *d'où il s'enſuit que le temps n'eſt pas diviſible à l'infini*, Il lui plait de tirer cette Conſéquence ; mais elle n'eſt nullement une conſéquence néceſſaire. *Le temps* ajoute-t-il encore, *eſt compoſé de moment indiviſibles, dont chacun parfaitement diſtinct du paſſé & de l'avenir ne renferme que le préſent*. Prétendre que le nom de *Préſent* ne peut convenir qu'à un Inſtant diviſible c'eſt encore *ſuppoſer ce qui eſt en Queſtion*, & c'eſt même s'éloigner de l'uſage des termes ; Car non ſeulement on dit *au moment que je vous parle*. On dit encore, *l'heure préſente le Siecle préſent* : Ce Terme eſt relatif, & il déſigne *un temps* par oppoſition au temps qui l'a *précédé* & à celui qui le *ſuivra*. On ne ſauroit marquer un moment d'un ſeul ſigne (pour prompt que ce ſigne fut) ſans que ce moment fut compoſé d'un grand nombre de parties très-diſtinctes. Mr. Bayle allarme ſon Lecteur, quand il dit, *Ceux qui nient cette Conſéquence doivent être abandonnés ou à leur ſtupidité, ou à leur mauvaiſe foi, ou à la force inſurmontable de leurs préjugés*. Perſonne ne veut paſſer, perſonne même ne veut ſe ſoubçonner de ſtupidité, de mauvaiſe foi & d'abandon aux préjugés : De ſorte que ces paroles ſont équivalentes à trois preuves ſur l'eſprit d'un grand nombre de Lecteurs. Ils ſe rendent à Mr. Bayle, pour ne s'éxpoſer pas à de ſi honteux reproches : Mais, je l'avoue, je fuis des plus ſtupides ou des plus aveuglés par mes Préjugés, ou ce ne ſont là que de vains épouvantails. Ofera-t-on dire qu'il n'y a que Stupidité, ou que Préjugé, ou Obſtination dans ceux qui ſentent la néceſſité de reconnoitre la diviſibilité de la Matiére, & qui comprennent l'évidence des démonſtrations qui l'établiſſent ? La diviſibilité du temps ne renferme rien de plus inconcevable que celle de la Matiére. Les plus petits Objets conſidérés attentivement, nous amènent à la néceſſité d'avouer l'éxiſtence de l'Infini, quoi que nôtre Eſprit ſoit trop borné dans ſa maniére de penſer, pour ſe ſaiſir de cèt Infini & de ſe rendre préſentes toutes ſes parties.

Le Repos & le Mouvement ſont deux maniéres d'être continuelles, l'une & l'autre, & qui ne ſauroient ſoufrir aucune interruption ſans changer de nature. Un Corps dont l'application ſucceſſive ceſſe, pendant une heure a certainement paſſé de l'état de Mouvement à celui de Repos ; Il y a encore paſſé

si son application successive cesse pendant la dixiéme partie d'une heure, si elle cesse pendant la soixantiéme, pendant celle que vous voudrés ; car pourquoi pourroit-il cesser de s'appliquer successivement & de changer de situation, c'est à-dire, de se mouvoir pendant un très-petit intervale, & reprendre ensuite son mouvement sans qu'aucune cause le fit rentrer ; pourquoi la même chose arriveroit-elle après deux petits intervales ? Le second pourroit-il ce que le prémier, égal à lui, & précisément de même nature, n'a pas pu ?

Si le Mouvement consiste dans une application continuellement successive, il ne peut y avoir d'Atomes d'étendue ; Car déja un Atome ne sauroit parcourir un Atome, puis qu'un Atome est sans étendue. Or si un Atome supérieur couvre son inférieur sans le parcourir, le mouvement ne peut pas être successif pendant ce temps-là. De plus un Atome supérieur posé sur un inférieur égal à lui, ou le quitte avant que de se placer sur le suivant, (& où seroit-il pendant cét intervale ?) ou il se pose sur le suivant avant que de quitter celui sur lequel il étoit, & alors il est encore sur le prémier en même temps qu'il passe sur le second, & dans ce dernier cas un Atome seroit, en même temps, dans deux lieux différens ; Il occuperoit en même temps deux places égales chacune à lui, & par là il seroit double de ce qu'il est.

Cette difficulté n'a plus de lieu, dès qu'on ne reconnoit plus de termes dans la division, mais qu'on la conçoit pouvant se pousser de petit en petit, sans
Fig. 15. fin & sans cesse. On ne disconviendra pas que *a b* ne puisse avancer de la longueur *a b* égale à *b e*; ce qui étant fait *d b* se trouve sur *a e* son égale. Je diviserai *a b* en deux parties, comm. j'ai divisé *d b* & je raisonnerai de même.

La surface qui s'applique, & celle contre laquelle elle s'applique sont toujours égales, mais il y a un flux continuel, & la partie postérieure de quelque portion que ce soit, quitte autant de place que la partie antérieure en occupe. *Une fléche occupe-t-elle donc un espace déterminé & qui lui soit égal* ? Sans doute. *Reste-t-elle dans cet espace quelques momens* ? Non pas quand elle se meur. *Sort-elle tout d'un coup & toute entiére de l'espace qu'elle occupoit* ? Non, mais la prémiére moitié en sort avant la seconde : J'en dis autant du prémier cas par rapport au second cas, & Mr. Bayle avoue, dans ce même article de *Zénon*, que toutes les subtilités de ce Philosophe & les siennes ne sauroient lui empêcher de croire l'éxistence du mouvement & de se conduire en homme qui la croit : Or cette persuasion amène par une Conséquence nécessaire, à reconnoître la divisibilité du temps : Car déja, pendant un temps indivisible, une partie divisible ne sauroit être parcouruë ; Un atome d'espace ne sauroit être parcouru, car absolument il ne peut pas l'être. Ainsi dans un prémier Instant il ne se parcourt rien : Dans un second non plus, égal au prémier, il ne se parcourt quoi que ce soit ; De sorte que dans deux instans il ne se parcourt rien de plus que dans un.

Le Temps est donc divisible comme l'Espace, de petit en petit, sans fin & sans cesse.

Comme le Lundi n'est pas en même temps que le mardi, il n'y a aussi aucune partie de temps, dit Mr. Bayle, qui soit en même temps que l'autre. Donc ce qu'on appelle temps présent est indivisible, car il n'est pas ce qu'on appelloit temps présent avant lui, & il n'est pas ce qu'on appellera temps présent apres lui.

Je conclurois par là que le Lundi est indivisible, parce qu'il n'est pas ce qu'on appelloit jour présent avant lui, & qu'il n'est pas ce qu'on appellera jour présent après lui.

Le commencement du Lundi est immédiatement précédé de la fin du Dimanche, & la fin du Lundi précéde le commencement du Mardi. S'ensuit-il de là que le Lundi soit un temps indivisible ? Assignés moi une portion aussi petite qu'il vous plaira, je lui appliquerai le même raisonnement. Une Minute XV. par éxemple, commence apres la fin de la précédente, & sa fin, à son tour précéde le commencement de la suivante ; Mais si l'on pouve par là l'indivisibilité d'une Minute XV. on prouvera de même celle d'une Minute V. celle d'une Minute I. celle d'une heure &c.

Ce qui est indivisible dans le Temps, c'est l'intervale de la fin d'un Temps quelconque au commencement de l'autre ; intervale qui est indivisible, parce qu'il est nul ; & cét intervale n'est non plus une partie du Temps, que l'intervalentre deux surfaces parfaitement polies, qui se touchent immédiatement n'est une portion de l'Etendue, & comme la surface d'un Corps est le dernier terme de son Etendue, comme cette surface, non plus que la figure & le Mouvement, n'est pas la substance corporelle, mais une maniére d'être de la substance corporelle, entant que terminée : Ainsi la fin d'un Temps quelconque, laquelle fin n'a point d'étendue, est une maniére d'être du Temps, ou c'est ce Temps quelconque & déterminé, entant qu'il finit. Nous prenons à discrétion une portion de Temps quelconque, & cette portion, grande ou petite, nous l'appellons le Temps présent, par rapport à une autre portion égale ou plus petite que nous appellons le Temps passé, ou le tems à venir. Ces termes sont relatifs & non pas absolus. Ce qui convient au Lundi & au Mardi, par rapport à la succession convient à chaque partie du temps, quelle qu'elle soit, dit Mr. Bayle. J'en conviens & voicila conclusion que j'en tire. Il n'y a rien dans le Lundi qui apartienne au Mardi. L'un & l'autre sont divisibles, & très-divisibles. Assignés de même trois parties de temps telles qu'il vous plaira. Je dois raisonner sur elles comme sur le Dimanche, le Lundi & le Mardi. Celle du milieu n'est ni la précédente ni la suivante, mais elle est divisible comme elles.

Par le même Sophisme, on prouveroit l'éxistence des Atomes. Concevés une étendue de 3 piés de longueur. Le pié du milieu n'est ni celui de la droite ni celui de la gauche, comme le Lundi n'est ni le Dimanche ni le Mardi ; Donc il y a dans ce pié du milieu une partie qui est indivisible. Quelque partie que je désigne, je l'appellerai *une* partie, par rapport à une autre égale à elle qui la touchera; & qui jointe avec la prémiére me fera compter *deux* parties. *Un* & *Deux* sont des termes relatifs.

LV. CETTE divisibilité du Temps sert à ré- *Objection*
foudre une Objection que l'on tire de la divisibilité de l'éspace contre le Mouvement ; Une prémiére moitié d'un Espace, dit-on, doit être parcourue avant la seconde, & ainsi de suite à l'infini. Quand est-ce donc qu'un espace commencera d'être parcouru ? Car un Commencement doit être précédé d'un autre, celui-ci encore d'un autre, & cela sans fin & sans cesse ; Quand est-ce que le prémier de tous aura lieu, puis qu'il est infiniment éloigné de quelque terme qu'on entreprenne d'assigner ?

LVI. L'OBJECTION seroit concluante si tous *Réponse.*
les Temps étoient égaux ; Car la somme d'une infinité de Temps égaux & finis monteroit à une somme infinie: Mais dans la même proportion que les moitiés de l'Espace décroissent à l'infini, les Temps destinés à les parcourir décroissent de même. L'une & l'autre de ces progressions décroit à l'Infini. Poussés-la si loin que vous voudrés, il se manquera toujours le dernier des termes où vous serés parvenu, que la somme de toutes vos divisions & subdivisions, dès le prémier terme, n'égale ce prémier. Ainsi pourvû que la longueur du Temps pendant lequel le Mouvement doit se faire, soit proportionné à la longueur de l'Espace qui doit être parcouru, ce Temps sera suffisant, & le Mobile aura le temps de parcourir cét Espace.

Tout Espace assignable est fini, en un sens, & infini

infini en un autre, il commence à un terme & ne s'étend pas au-delà de l'autre, mais l'Etendue renfermée entre ces deux termes, eſt compoſée de deux moitiés, la première de celle-ci, de deux autres, & ainſi à l'infini: Il en eſt de même du temps: L'heure dixiéme commence & ſon commencement fuit immédiatement la fin de la neuviéme: Entre cette fin de la neuviéme & le commencement de la dixiéme il n'y a aucun intervale, quoi que l'un de ces termes ne ſoit pas l'autre; L'heure dixiéme a ſon dernier terme comme ſon prémier, & ſa fin eſt immédiatement ſuivie du commencement de l'onziéme. Tout temps eſt donc compoſé de deux moitiés, dont la prémiére l'eſt encore de deux autres & cela ſans aucune fin; Le temps & l'eſpace ſe répondent parfaitement. Un eſpace fini & enfermé entre deux termes peut-être parcouru dans un temps fini & renfermé de même entre une fin & un commencement. Cét eſpace qui ſe diviſe à l'infini, peut être parcouru pendant un temps qui ſe diviſe de même. Ces diviſions de petit en petit, pouſſées tant loin qu'on voudra, ne feront de côté & d'autre qu'une ſomme finie. C'eſt donc un Sophiſme, & une faute contre la Régle qui défend de comparer des choſes qui ſont d'un genre tout différent, que de s'éblouir, par la diviſion de l'eſpace de moitié en moitié à l'infini, & puis d'ajoûter *Un temps fini pourroit il ſuffire à un mobile pour parcourir cette infinité?* Pourquoi non, ſi ce tems fini renferme auſſi une pareille infinité? Dans un tems fini il ſe décrit un eſpace fini. Dans un temps diviſible à l'infini il ſe décrit un eſpace qui l'eſt de même.

Mr. Bayle énonce (pag. 539.) l'objection, que je viens de refuter, dans les termes ſuivans, car je me ſuis une Loi de les rapporter, afin qu'on voie ſi je les élude, & ſi j'en ſupprime la force.

Objection de Mr. Bayle.

„ LVII. S'IL y avoit du Mouvement, il faudroit que le Mobile put paſſer d'un lieu à un autre; Car tout mouvement enferme deux éxtrémités, *terminum à quo*, *terminum ad quem*, le lieu d'où l'on part, & le lieu où l'on arriv; Or ces deux éxtrémités ſont ſéparées par des eſpaces, qui contiennent une infinité de parties, vû que la matiére eſt diviſible à l'infini. Il eſt donc impoſſible que le mobile parvienne d'une des éxtrémités à l'autre. Le milieu eſt compoſé d'une infinité de parties qu'il faut parcourir ſucceſſivement les unes après les autres, ſans que jamais vous puiſſiés toucher celle de devant, en même temps que vous touchés celle qui eſt en deça: de ſorte que pour parcourir un pié de matiére, je veux dire pour arriver du commencement du prémier pouce à la fin du douziéme pouce il faudroit un temps infini, car les eſpaces qu'il faut parcourir ſucceſſivement entre ces deux bornes éant infinis en nombre, il eſt clair qu'on ne les peut parcourir que dans une infinité de momens; à moins qu'on ne voulut reconoître que le mobile eſt en pluſieurs lieux à la fois, ce qui eſt faux & impoſſible. La reponſe d'Ariſtote eſt pitoiable. Il dit qu'un pié de matiére n'étant infini qu'en puiſſance peut fort bien être parcouru dans un temps fini. Rapportons la avec la clarté que les commentaires de Coimbre lui ont donnée. *Huic rationi ſatisfactum ab ſe jam ante Ariſtoteles ait, videlicet cum hoc libro docuit infinitum ſectione, quod non actu, ſed potestate infinitum eſt, tempore finito decurri poſſe. Enimvero cum tempus continuum ſit, parique modo infinitum, eodem infinitati jure eis demque partium diviſionibus ſibi mutuo respondebunt, nec contra naturam talis infiniti eſt hoc modo pertranſire.*

„ Vous voiés là deux choſes, 1. que chaque partie du temps eſt diviſible à l'infini, ce que l'on a refuté ci-deſſus invinciblement, 2. que le continu n'eſt infini qu'en puiſſance. Cela veut dire que l'infinité d'un pié de matiére conſiſte en ce que l'on pourroit le diviſer ſans fin & ſans ceſſe en parties plus petites, mais non pas en ce qu'actuellement il ſouffre cette diviſion. C'eſt ſe moquer du monde que de ſe ſervir de cette doctrine; car ſi la matiére eſt diviſible à l'infini, elle contient actuellement un nombre infini de parties. Ce n'eſt donc point un infini en puiſſance, c'eſt un infini qui éxiſte réellement, actuellement. La continuité des parties n'empêche pas l'ur diſtinction actuelle; par conſéquent leur infinité actuelle ne dépend point de la diviſion; elle ſubſiſte également dans la quantité *continue*, & dans celle qu'on nomme *diſcrete*. Mais quand même on accorderoit cét infini en puiſſance, qui deviendroit un infini actuel, par la diviſion actuelle de ſes parties, on ne perdroit pas ſes avantages, car le mouvement eſt une choſe qui a la même vertu que la diviſion. Il touche une partie de l'eſpace ſans toucher l'autre, & il les touche toutes les unes après les autres: n'eſt-ce pas les diſtinguer actuellement? N'eſt ce pas faire ce que feroit un Géométre ſur une table en tirant des lignes qui déſignaſſent tous les demi pouces? Il ne briſe pas la Table en demi pouces; mais il y fait néanmoins une diviſion qui marque la diſtinction naturelle des parties; & je ne crois pas qu'Ariſtote eut voulu nier que ſi on tiroit une infinité de lignes ſur un pouce de matiére, on y introduiſit une diviſion qui réduiroit en infini actuel, ce qui n'étoit ſelon lui qu'un Infini virtuel; Or ce qu'on feroit à l'égard des yeux, en tirant ces lignes ſur un pouce de matiére, il eſt ſûr que le Mouvement le fait, à l'égard de l'Entendement. Nous concevons qu'un mobile en touchant ſucceſſivement les parties de l'eſpace les déſigne, & les détermine comme la craie à la main. Mais de plus quand on peut dire que la diviſion d'un Infini eſt achevée, n'a-t-on pas un infini actuel? Ariſtote & ſes Sectateurs ne diſent-ils pas qu'une heure contient une infinité de parties? Quand donc elle eſt paſſée, il faut dire qu'une infinité de parties ont éxiſté actuellement les unes après les autres. Eſt-ce un infini en puiſſance? n'eſt-ce pas un infini actuel? diſons donc, que ſa diſtinction eſt nulle, & que l'objection de Zénon conſerve toute ſa force. Une heure, un an, un ſiecle &c. ſont un temps fini: un pié de matiére eſt un eſpace infini; Il n'y a donc point de mobile qui puiſſe arriver du commencement d'un pié à la fin; Nous verrons dans la remarque ſuivante ſi l'on pourroit éuder cette objection en ſuppoſant que les parties d'un pié de matiére ne ſont pas infinies. Contentons-nous ici d'obſerver, que le ſubterfuge de l'infinité des parties du temps eſt nul; car s'il y avoit dans une heure une infinité de parties, elle ne pourroit jamais ni commencer ni finir, il faut que toutes ſes parties éxiſtent ſéparément; jamais deux n'éxiſtent enſemble, & ne peuvent être enſemble: Il faut donc qu'elles ſoient compriſes entre une prémiére & une derniére unité, ce qui eſt incompatible avec le nombre infini.

LVIII. ON VOIT ici un éxemple bien ſenſible de la Méthode de Mr. Bayle. Quand un Auteur a mal répondu à quelqu'une de ſes Objections, il ſe ſaiſit de cette Réponſe, il en fait voir l'inſuffiſance, il en étale l'abſurdité, il la met dans tout ſon jour, en un mot il accable ſon antagoniſte de coups terraſſans; & dans le temps que ſon Lecteur le félicite de ſa victoire, il paſſe légérement ſur une autre réponſe. Peu de mots ſelon lui ſuffiſent pour la refuter. La matiére eſt difficile par elle-même: Un Lecteur ſe diſpenſe de l'éxaminer & s'en rapporte à ſon Auteur. Mr. Bayle s'aſſure qu'on ſera content dès-qu'on aura lû. *Contentons nous ici d'obſerver que le ſubterfuge de l'infinité des parties du temps eſt nul*; [ces éxpreſſions mépriſantes ont leur effet; mais on

Réponſe.

vient de voir que M. Bayle n'a point prouvé ce qu'il pose si hardiment en fait] *car s'il y avoit, dans une heure, une infinité de parties, elle ne pourroit jamais ni commencer ni finir; Il faut que toutes ses parties existent séparément; jamais deux n'existent ensemble, & ne peuvent être ensemble: Il faut donc qu'elles soient comprises entre une première & une dernière unité, ce qui est incompatible avec le nombre infini.*

Divisés le Temps qu'il vous plaira, de quelque longueur que soit sa durée, en parties égales & supposés ces parties si petites que vous voudrés, le nombre en sera toujours fini, il le sera encore, lorsque ces parties seront plus petites les unes que les autres d'une unité, d'un tiers &c. en un mot dans une raison déterminée. A cèt égard, il faut appliquer au Temps, *Quantité successive*, ce qu'on a remarqué sur l'Etenduë du Corps, *Quantité continuë*. Mais chaque partie déterminée se divise en d'autres, sans qu'il soit possible d'assigner un terme à ces divisions, & sans que la durée du Temps devienne parlà sans bornes, non plus que la longueur d'un espace; & pourquoi? Parce que la petitesse des parties qui décroissent sans cesse, les éloigne précisément autant de l'Infini, que leur nombre, qui croit sans cesse, pourroit les en approcher. Deux parties, ou deux *durées* de Temps, ainsi divisibles & subdivisibles ne subsistent point ensemble, mais le dernier terme de l'une est immédiatement suivi du prémier de l'autre, tout comme la surface, au delà de laquelle un prémier Corps n'est plus, au delà de laquelle sa substance ne s'étend point, est immédiatement touchée, & sans aucun intervale, par la surface d'un autre, dont l'étenduë ne commence qu'à ce terme.

Un pié de matière est un espace infini. Je répons, il est infini comme le Temps & fini de même comme lui. La même réponse dissipera encore l'Objection que Mr. Bayle donne de son Chef pour la IV. (Diction. Tom. IV. pag. 542.) Il multiplie la même difficulté & par ces réitérations il étourdit, il accable l'Imagination de son Lecteur, & il l'améne au point qu'il veut.

Objection. LIX. „ JE M'EN VAIS, dit-il, *proposer une* „ *Objection* beaucoup plus forte que la précédente. „ Si le mouvement ne peut jamais commencer il „ n'éxiste point, Or il ne peut jamais commencer, „ donc &c. Je prouve ainsi la mineure. Un Corps „ ne peut jamais être en deux lieux tout à la fois; „ or il ne pourroit jamais commencer à se mouvoir „ sans être en une infinité de lieux tout à la fois: „ car pour peu qu'il s'avançât il toucheroit une par„ tie divisible à l'infini, & qui correspond par con„ séquent à des parties infinies d'espace, donc &c. „ Outre cela; Il est seur qu'un nombre infini de „ parties n'en contient aucune qui soit la première; „ & néanmoins un mobile ne sauroit jamais toucher „ la seconde avant la prémiére: Car le mouvement „ est un Etre essentiellement successif, dont deux „ parties ne peuvent éxister ensemble, c'est pour„ quoi le mouvement ne peut jamais commencer, „ si le continu est divisible à l'infini, comme il l'est „ sans doute, en cas qu'il éxiste. La même raison „ démontre qu'un mobile roulant sur une table in„ clinée, ne pourroit jamais tomber hors de la ta„ ble; Car avant que de tomber il devroit toucher „ nécessairement la dernière partie de cette table, „ & comment la toucheroit-il, puisque toutes les „ parties que vous voudriés prendre pour les der„ nières, en contiennent une infinité, & que le „ nombre infini n'a point de partie qui soit la „ dernière? Cette Objection a obligé quelques Phi„ losophes de l'Ecole à supposer, que la nature à „ mêlé des points Mathématiques avec les parties di„ visibles à l'infini, afin qu'ils fervent de lien, & „ qu'ils composent les éxtrémités des Corps; Ils „ ont crû par-là répondre aussi à ce qu'on objecte „ du Contact pénétratif de deux surfaces: mais ce „ ce subterfuge est si absurde qu'il ne mérite pas „ d'être refuté.

Répon. LX. IL NE le mérite pas en effet, mais les réponses qu'il auroit été nécessaire de prévenir, & de refuter, pour conserver la force de l'Objection, Mr. Bayle les dissimule, ou il ne les touche que légérement. *Le mouvement*, dit-il, *est un Etre essentiellement successif, dont deux parties ne peuvent éxister ensemble; c'est pourquoi le mouvement ne peut jamais commencer, si le continu est divisible à l'infini, comme il l'est sans doute, en cas qu'il éxiste*; Mr. Bayle fait la deux aveux bien dignes d'attention 1. le Mouvement est un Etre essentiellement successif. 2. L'Etenduë est divisible à l'infini, au cas qu'elle éxiste, *& cela* SANS DOUTE: Or si les bornes de nôtre Esprit, qui ne manque pas de s'embarrasser dès-qu'il veut embrasser l'infini, n'empêchent pas qu'il ne se trouve forcé à reconnoître pour indubitable la divisibilité de l'étenduë au cas qu'elle éxiste, ces mêmes bornes ne doivent point empêcher de reconnoître une même divisibilité dans le temps & dans le mouvement dont on se sert pour le mesurer, au cas qu'il éxiste. *Une partie du Temps a atteint son dernier terme, avant que l'autre commence.* Mais le commencement de la suivante succéde sans intervale à la fin de la précédente: C'est ainsi qu'aucune partie d'un corps ne pénétre l'autre, & que l'étenduë de l'une est terminée par une surface qui touche immédiatement la surface d'une autre partie étenduë, & terminée de même.

Servons nous des raisonnements Hypothétiques, à l'imitation de Mr. Bayle, & disons; *Au cas qu'il y eut Mouvement & Temps, un Mobile qui parcourroit une mesure dans un temps, en parcourroit trois mesures égales à celle-là, dans trois temps égaux.* Delà il suit qu'un Mouvement peut parcourir un Espace déterminé avec une vitesse déterminée, pourvû que le Temps soit proportionné à l'Espace; Si un Espace renfermé entre deux bornes, à l'une desquelles il commence, & à l'autre desquelles il finit, est parcouru pendant un Temps qui commence, & finit de même; Si cèt Espace fini en ce sens-là, peut se diviser sans fin & sans cesse, de moitié en moitié, & de petit en petit; le Temps pendant lequel il se parcourt, lui est parfaitement proportionné à cèt égard, & peut se diviser de même. Ce sont-là des suites nécessaires de l'éxistence de l'étenduë, & de l'éxistence du Mouvement, & qui peut douter que l'Etenduë & que le Mouvement n'éxistent?

Une proposition Hypothétique ne laisse pas d'être veritable quand même les parties qui la composent ne le seroient pas. Ainsi, qu'il y ait du mouvement, ou qu'il n'y en ait point, qu'il soit possible ou impossible, cette proposition conditionnelle sera toujours vraie par la liaison nécessaire de ses deux Membres. *Si un Mouvement d'une certaine force peut parcourir 3 toises dans un certain temps, il en pourra parcourir 6 dans le double de temps.* Que vois je dans la Verité de cette condition? J'y vois la nécessité de proportionner le temps à la longueur de l'espace parcouru, pendant qu'un mouvement sera ou ira d'une égale force. Or je trouve cette Proportion entre l'Espace & le Temps. A une longueur finie répond un temps fini, à cette longueur divisible sans fin & sans cesse, de petit en petit, répond un temps divisible de même. Pendant un Temps fini & divisible à l'infini, se parcourt un Espace fini & divisible à l'infini. Un temps composé d'une infinité de parties égales seroit infini, mais de la manière qu'il se divise, l'infinité de ses parties ne compose qu'une Quantité finie, qu'une Masse renfermée entre deux termes. Ainsi en est-il du Temps.

LXI. APRES avoir combattu l'éxistence du Mouvement; par les mêmes raisons qui lui paroissent rendre douteuse & impossible même l'éxistence de l'Etenduë, il continuë. (pag. 542.) „ Qu'il y ait „ de l'étenduë hors de nôtre Esprit, je le veux; je „ ne laisserai pas de dire qu'elle est immobile. Le „ mouvement ne lui est pas essentiel, elle ne l'en„ ferme pas dans son Idée, & plusieurs corps sont „ quelquefois en repos. C'est donc un accident.

„ Mais

Objection.

„ Mais eſt-il diſtinct de la matiére? s'il en eſt di-
„ ſtinct, de quoi ſera-t-il produit? De rien ſans
„ doute; & quand il ceſſera d'être, il ſera reduit à
„ néant. Mais ne ſavés-vous pas que rien ne ſe fait
„ de rien, & que rien ne retourne à rien? De plus ne
„ faudra-t-il pas que le mouvement ſoit répandu ſur le
„ Mobile & dans le Mobile? Il ſera donc auſſi étendu
„ que lui, & de la même figure? Il y aura donc
„ deux étenduës égales dans le même eſpace, & par
„ conſéquent pénétration de dimenſions. Mais lorſ-
„ que trois ou quatre cauſes meuvent un Corps, ne
„ faudra-t-il pas que chacune produiſe ſon mouve-
„ ment? Ne faudra-t-il pas que ces trois ou quatre
„ mouvemens ſoient pénétrés tout enſemble avec le
„ Corps & entr'eux? Comment donc pourroient-ils
„ produire chacun ſon effèt? Un vaiſſeau mû par
„ les Vents, & par des Courans, & par des Ra-
„ meurs, décrit une ligne qui participe de ces trois
„ actions, ou plus ou moins, ſelon que l'une eſt plus
„ forte que les autres. Or ſi vous dire que des
„ Entités inſenſibles & pénétrées entr'elles, & avec
„ tout le vaiſſeau, ſe reſpecteront juſqu'à ce point-là
„ & ne ſe brouilleront point? Si vous dires que le
„ mouvement eſt un mode, qui n'eſt pas diſtinct
„ de la matiére, il faudra que vous diſiés que celui
„ qui le produit crée la matiére, car ſans produire
„ la matiére, il n'eſt pas poſſible de produire un
„ Etre qui ſoit la même choſe que la matiére. Or
„ ne ſeroit-il pas abſurde de dire, que le vent qui
„ meut un vaiſſeau produit un vaiſſeau? Il ne pa-
„ roit pas qu'on puiſſe répondre à ces objections,
„ qu'en ſuppoſant avec les Carteſiens que Dieu eſt
„ la Cauſe unique & immédiate du mouvement.

Réponſe. LXII. VOICI ce me ſemble à quoi ſe réduit cette Objection; *On n'a pas encore ſû bien expliquer de quelle maniére le Mouvement ſe produit, donc il n'y a point de mouvement.* Pour ſentir l'inconſéquence de ce Raiſonnement, il n'y a qu'à ſe repréſenter un homme qui dit; *Je voudrois bien décou rir de quelle maniére la Lumiére agit ſur les yeux.* A cela on lui répondroit. Il faut prémiérement ſavoir s'il y a de la Lumiére, & ſi vous avés des yeux. *Qui en doute?* Moi, & je vai vous forcer d'en douter vous même. Vous ne ſavés pas de quelle maniére vos yeux ont été formés, vous ne ſavés ni comment la Lumiére agit, ni comment elle eſt produite. Que devés vous conclure de là, ſi ce n'eſt, qu'il n'y a ni œil ni lumiére? J'aimerois autant dire que tous les arts, dont on ne connoit pas l'origine, ni le prémier inventeur, ne ſubſiſtent que dans nôtre imagination.

Faut-il s'étonner ſi la Phyſique, deſtinée à nous découvrir la nature des choſes qui frappent nos ſens, & à nous inſtruire de leurs Cauſes, eſt encore très-imparfaite à pluſieurs égars, & ſi elle l'a été ſi longtemps. Un homme qui s'eſt acquis la réputation de Savant propoſe une Conjecture; ſes Diſciples l'adoptent, chacun d'eux la loué & l'enſeigne d'un ton aſſuré, à ceux dont il devient à ſon tour le Maitre: L'Eſprit d'Autorité, & l'Eſprit de Pareſſe, font recevoir ſans ſcrupule & ſans éxamen, une Conjecture incertaine, fauſſe peut-être, & toujours très-inſuffiſante. On s'apperçoit enfin de ſes défauts; on lui en ſubſtitue une autre qui a le même ſort. Mais parce qu'on n'a pas fait ce qu'on devoit, faut-il conclure qu'on ne ſauroit faire mieux.

Mr. Bayle donne à l'Objection qu'on vient de lire, le même tour que *Sextus* a coutume de donner aux ſiennes; Il propoſe d'abord des différentes Hypothéſes, dans leſquelles on ſe partage, ou l'on peut ſe partager. Cette Méthode porte le caractére d'une grande éxactitude, il tombe enſuite rudement ſur les Hypothéſes les plus foibles, il les tourne en ridicule & les renverſe ſans miſéricorde: Il prévient par-là ſon Lecteur, on ſe perſuade qu'il n'a tenu qu'à lui de traiter les autres Hypothéſes avec la même ſévérité, & on ne lui fait point de reproches de ce qu'il paſſe légérement ſur celle qu'il n'eſt pas également aiſé de détruire; Voilà ce que fait Mr. Bayle: La prémiére Hypothéſe inintelligible par elle-même, il ſe donne le ſoin de l'étendre, mais quand il eſt venu à celles dont on peut ſe former des Idées, il ne les éxpoſe, il ne les combat qu'avec une brièveté obſcure. Il s'agit de prouver l'impoſſibilité du mouvement, par l'impoſſibilité de lui aſſigner une Cauſe: Il ne s'agit pas de déterminer quelle eſt ſa veritable cauſe, il s'agit ſeulement d'en trouver une poſſible & convenable, pour faire tomber l'Objection contre ſon éxiſtence, tirée de ce qu'il ne peut avoir aucune cauſe. Les uns penſent que la volonté de Dieu eſt la cauſe réelle & immédiate de tous les mouvemens, & que ſa Sageſſe a trouvé à propos de les faire naitre ſuivant de certaines Loix, & à l'occaſion de certains cas & de certaines circonſtances qui ſemblent elles-mêmes en être les cauſes; On ne dit en cela rien qui ne ſoit poſſible & concevable: Les Philoſophes qui ont crû la matiére éternelle n'ont trouvé aucune difficulté à reconnoitre que l'Intelligence ſuprême en avoit rangé les parties, & les avoit miſes en mouvement de la maniére que nous le voions. Or ce que Dieu a fait une fois, certainement il peut continuer à le faire. D'autres penſent que Dieu ne s'eſt pas contenté de produire des Etres *réels*, mais qu'il en a encore voulu produire d'*actifs*; & qu'un Corps en mouvement, par-là même qu'il eſt en mouvement, peut en pouſſer un autre, & a la force de le faire paſſer de l'état de repos à l'état de mouvement.

L'Etat de Mouvement n'eſt pas une ſubſtance différente de l'étenduë, qui tantôt la pénétre, & tantôt l'abandonne, le Mouvement & le Repos ne ſont pas des *Subſtances*, mais ſeulement *des maniéres d'être* de la ſubſtance étenduë. La même ſubſtance continue d'éxiſter par-là même qu'elle eſt ſubſtance, quoique ſes érats & ſes maniéres d'être changent & ſe ſuccédent l'une à l'autre. Je ne penſois pas de la même maniére, quand je décrivois l'objection de Mr. Bayle, que je penſe quand je répons à cette Objection; mais je ſens inconteſtablement que c'eſt moi-même, & non pas un autre, qui ai penſé à l'Objection, & à la Réponſe. Il me ſemble qu'en m'éxprimant ainſi j'énonce des Veritès claires; trouve-t-on la même clarté dans ces paroles de Mr. Bayle qui ſait parler ſi clairement quand il veut. *Si vous dites que le mouvement eſt un mode qui n'eſt pas diſtinct de la matiére, il faudra que vous diſiés que celui qui le produit, crée la matiére, car ſans produire la matiére, il n'eſt pas poſſible de créer un Etre qui ſoit la même choſe que la matiére.* C'eſt la un Sophiſme d'équivoque, quand un Corps eſt en mouvement, il n'y a pas dans ce Corps deux ſubſtances; l'une la ſubſtance étenduë, & l'autre le Mouvement. Le Mouvement n'eſt pas une ſubſtance, c'eſt un Etat de la ſubſtance étenduë, ou c'eſt la ſubſtance étenduë dans un certain état. Si de là vous concluës; donc le Mouvement & la ſubſtance étenduë ne ſont qu'une même choſe, vous changés la ſignification des termes; Par-là vous prouveriés que le Repos & le Mouvement ne ſont qu'un même Etat. Car le Repos, diriés vous, eſt la ſubſtance étenduë, le Mouvement eſt la même ſubſtance, donc le repos eſt le Mouvement; Cette éxpreſſion le Mouvement eſt *l'Etenduë même dans un certain état* eſt vraie, pourvu qu'elle ſoit Synonime à celle-ci, *Le Mouvement eſt un état de l'étenduë*: Or il eſt clair que l'état d'une ſubſtance peut ceſſer ſans qu'elle ceſſe d'être, & qu'elle peut ſubir un état nouveau, ſans avoir beſoin de devenir une nouvelle ſubſtance; Je n'en veux d'autres preuves que ces paroles de Mr. Bayle même. *Ne ſeroit-il pas abſurde de dire que le Vent qui meut un vaiſſeau produit un vaiſſeau.* Pour mettre l'étenduë dans un certain état il n'eſt nullement néceſſaire de la créer au contraire il faut qu'elle éxiſte déja afin de pouvoir

voir subir des changemens & recevoir des impreſſions.

Premiére hypothèſe ſur la cauſe du mouvement.

LXIII J'EXPOSERAI ici en peu de mots les deux Hypothéſes que Mr. Bayle rejette avec tant de mépris, afin qu'on en reconnoiſſe la poſſibilité; Ce qui ſuffit pour renverſer ſon Objection.

Quand la ſuprême Intelligence a voulu qu'une certaine portion d'étendue fut en mouvement, toujours infiniment d'accord avec elle même, il ne ſe peut qu'elle n'ait voulu en même temps, tout ce ſans quoi ce mouvement ne pouvoit ſe faire. Par conſéquent elle a voulu que les Corps, rencontrés par le Mobile, lui fiſſent place & avançaſſent pour le laiſſer avancer. Cette volonté a eu néceſſairement ſon effet, & comme il a voulu que le mouvement continuât dans l'Univers, il a voulu par conſéquent que le déplacement ou le mouvement des Corps rencontrés & choqués par ceux qui en avoient, continuât à ſe faire dans toute la ſuite des temps. Sa volonté toute puiſſante eſt éxécutée, & cela arrive comme elle l'a ordonné.

Mais ſi un Mobile après avoir frappé le Corps qu'il rencontre, continuoit à ſe mouvoir avec autant de viteſſe qu'auparavant, celui qu'il pouſſeroit avant lui, avanceroit auſſi vite que lui, pour lui laiſſer faire ſon chemin; Le mouvement redoubleroit donc dès le prémier choc: Ces deux maſſes en pouſſeroient une troiſiéme égale à leur ſomme, & le mouvement deviendroit quadruple; de ſorte que ſi cela avoit eu lieu, une certaine doze de mouvement que la Sageſſe du Createur avoit trouvé à propos d'établir dans l'Univers, pour en faire la Beauté, ſeroit parvenue, dans peu de momens, aux plus grands éxcès, & auroit tout dérangé. Voilà pourquoi la Sageſſe ſuprême qui vouloit que l'Univers ſubſiſtât, dans l'état où elle l'avoit dabord mis, a trouvé à propos qu'un Corps qui en rencontre un autre, & qui eſt cauſe du Mouvement où il ſe met, en perdit autant que l'autre en reçoit de nouveau. Il a fallu que la Maniére d'être du *prémier* devint d'autant moins ſucceſſive que celle du *ſecond* le devient plus. A proprement parler, il ne ſe fait pas un partage; mais les mêmes effets arrivent que ſi le mouvement étoit une ſubſtance qui ſe partageât proportionnellement. C'eſt ce qui a donné lieu à des expreſſions tellement établies par l'uſage, qu'il n'y a pas moien de les quitter: Elles ſont moins juſtes, mais elles ſont plus commodes que des circonlocutions continuelles, & quand on les a une fois éxpliquées, il n'eſt plus à craindre qu'elles jettent dans l'erreur.

On ne ſe formeroit pas des Idées aſſés juſtes de ce Syſtême, ſi l'on concevoit l'Etre Suprême continuellement attentif à tous les chocs, pour créer une certaine quantité de mouvement dans le Corps frappé, & en detruire préciſément autant dans le frappant, ou pour faire que le Corps frappé éxiſtat en appliquant ſa ſurface ſucceſſivement dans un certain degré, & que le frappant appliquât la ſienne moins ſucceſſivement qu'il ne faiſoit, préciſément dans le même degré: Mais il ſuffit de concevoir qu'en faiſant naître le prémier mouvement il a voulu que les choſes alluſſent ainſi, & il l'a voulu pour toûjours. Cette volonté ne s'eſt pas évanouie; elle eſt permanente en lui, & elle eſt conſtamment ſuivie des effets qu'elle a ordonnés.

Seconde hypothèſe.

LXIV. MAIS il ſe peut qu'on n'eut pas beſoin de recourir à la Toute Puiſſance de l'Etre ſouverain, pour y chercher la Cauſe veritable & immédiate de tous les mouvemens nouveaux qui ſe produiſent, & de tout ce qui s'en détruit. Il ſe peut que les Chocs qu'on regarde dans cette Hypothéſe uniquement comme des *Occaſions* & des *Cauſes apparentes*, ſoient eux-mêmes des CAUSES VERITABLES ET REELLES.

Qui dit Mouvement, dit *l'Etat d'un Corps qui change de place.* Cet état eſt réel; le Mobile éxiſte veritablement avec cette maniére d'être; A la Verité l'étendue a reçu d'ailleurs le mouvement qui ſe trouve en elle, elle l'a reçu de la prémiére Cauſe: C'eſt L'Etre Souverain qui a produit dans l'étendue les prémiers changemens de ſituation; mais comme l'Etendue elle-même n'en eſt pas moins Etendue, qu'elle n'eſt pas moins un Etre effectif & veritable, parce qu'elle tire ſon éxiſtence d'une Cauſe différente d'Elle; Cette Cauſe Toute Puiſſante & toute Réelle ne s'étant pas déployée pour faire des riens, mais pour produire des choſes, & faire naitre des effets réels; Le Mouvement de même, qui eſt un effet de cette Puiſſance, ne laiſſe pas, dés-qu'il a été formé, d'être un état réel, pour avoir reçu ſon éxiſtence d'une Cauſe éxtérieure & différente de lui.

Le mouvement eſt donc un Etat réel du Corps; il y éxiſte, il eſt en lui, ou plutôt c'eſt le Corps même éxiſtant d'une certaine façon. Un Corps qui ſe meut change réellement de place. Or qui dit un Corps *qui change de place* dit un Corps qui *déplace* ce qui s'oppoſe à ſon paſſage: Et qui dit un Corps *qui change réellement de place*, dit un Corps qui *déplace réellement* ceux qu'il rencontre, & qui par conſéquent les met en mouvement. Il implique contradiction qu'un Corps change de place, ſans déplacer ceux qu'il rencontre. Il implique donc contradiction qu'un Corps ſoit en mouvement ſans y mettre ceux qu'il frappe. Or c'eſt là le *Caractére eſſentiel d'une veritable Cauſe*, quand il implique contradiction qu'elle agiſſe, & que l'effet ne naiſſe pas de ſon action. Changer de place eſt un *état actif*; l'effet néceſſaire de cet état actif, eſt de faire auſſi changer de place à ce qu'il rencontre, & c'eſt-à-dire de le déplacer.

La Souveraine Sageſſe a vû cela en créant le mouvement. En lui donnant l'éxiſtence il lui a donné tout ce qui étoit néceſſaire pour ſubſiſter, & la force de déplacer l'étoit. Le mouvement a donc reçu cette force; il l'a reçue en recevant ſon éxiſtence, & cette force, à le bien prendre, n'eſt pas différente de lui même. Changer de place & déplacer, c'eſt le même état conſideré ſous deux diverſes rélations.

Le Corps rencontrant & le Corps rencontré s'uniſſent en une ſeule Maſſe; Car chaque Corps eſt compoſé d'une infinité de ſubſtances dont chacune à ſon éxiſtence à part; mais ces ſubſtances compoſent *un ſeul tout* par le *contact* & par le *repos* où elles ſont l'une à l'égard de l'autre. Le Corps frappant touche le frappé, & il faut qu'ils avancent d'un pas égal, au moins dans le moment du choc, afin que le prémier continue à ſe mouvoir. Les voilà donc qu'ils forment une ſeule Maſſe: Ce nouveau tout éxiſte en appliquant ſucceſſivement ſa ſurface à ce qui l'environne. Quelle eſt la Cauſe de cette application ſucceſſive commune à toute cette maſſe? C'eſt l'application ſucceſſive de celle des deux parties qui a pouſſé l'autre. Un effet ne ſauroit être plus grand que ſa Cauſe. Il n'y aura donc pas plus d'application ſucceſſive dans le nouveau Tout, qu'il n'y en avoit dans celle de ſes parties qui en eſt la Cauſe. Le nouveau Tout ne parcourra pas un plus grand eſpace que celui que parcouroit l'une de ſes parties, dans un temps égal, avant qu'elle fut unie à l'autre.

Pour avoir la longueur du prémier eſpace parcouru, je diviſerois cet eſpace par ſa baze, qui eſt le poids du mobile. Pour avoir la longueur du ſecond eſpace, je diviſerai de même par la nouvelle maſſe; & comme le diviſeur croîtra, le quotient diminuera dans la même proportion. C'eſt ce qui fait dire que la viteſſe du mouvement eſt diminuée par le choc & par l'union du frappant & du frappé, & qu'autant que celui-ci devient un Corps s'appliquant plus ſucceſſivement qu'il ne faiſoit, autant

autant celui-là s'applique moins ſucceſſivement.

Si le mouvement peut-être Cauſe terminable, & s'il eſt eſſentiel à une Creature de n'avoir pas de fin.

LXV. JE VOIS bien des gens prévenus de la penſée qu'un Etre créé ne ſauroit rien produire, ou être la Cauſe réelle de quoi que ce ſoit; Car, diſent-ils, pour produire il faut que ce qui n'éxiſtoit pas vienne à éxiſter; & de l'un de ces termes à l'autre il y a une diſtance infinie: Or franchir cette diſtance & par conſéquent produire un changement infini, c'eſt ce qui paſſe les forces d'un Etre créé, qui par-là même eſt un Etre fini: Mais ce ſont là de ces Subtilités Métaphyſiques qui éblouiſſent & qui jettent aiſément dans l'erreur, parce qu'elles ſont éxprimées dans des termes vagues & très-équivoques.

Les termes auxquels on prépoſoit une négation avoient reçu dans l'Ecole le nom de *termes infinis*. *Non métal*; *Non Animal*. En parlant ainſi j'éloigne à l'infini les Sujets dont je fais mention; Ici, par éxemple, tout ce qui peut-être *métal*, tout ce qui peut-être *Animal*. De-là on a conclu que quand on dit *mouvement*, *non mouvement*, il y a une diſtance infinie de l'un de ces termes à l'autre.

Mais tout ce qui n'eſt pas métal, tout ce qui n'eſt pas Animal eſt-il infiniment éloigné de l'Etre? Un noiau de Ceriſe n'eſt pas un Ceriſier, c'eſt un *non Ceriſier*, mais il n'eſt pas infiniment éloigné d'être Ceriſier, il a une aptitude à le devenir, qui ne ſe trouve pas dans le noiau d'aucun autre fruit, & dont d'autres ſemences ſont encore plus éloignées. L'Eau, le ſel, le ſouphre ne ſont pas des Arbres, mais ces parties ſervent réellement à les nourrir, & en les nourriſſant elles deviennent arbres, ou parties d'arbres.

En général, une choſe qui éxiſte, n'eſt éloignée du Néant, ou n'eſt différente du rien, qu'en vertu de ce qu'elle poſſ. de de réel; elle n'en eſt différente qu'autant qu'elle eſt réelle. Or toute Réalité créée eſt finie. Donc aucune Creature n'eſt infiniment éloignée du Néant. Cét éloignement infini eſt le Caractére propre de l'Etre Eternel & Néceſſaire. Produire du mouvement, ce n'eſt donc pas produire un changement, & par conſéquent, un effet infini, puiſque le mouvement eſt une réalité finie, laquelle même ne diffère pas autant du néant, & n'a pas autant de réali é que la Subſtance.

L'Idée de la production d'une Subſtance, n'eſt pas à beaucoup près ſi facile à former que l'Idée de la production d'un Mode; nous avons de la peine à y venir: Mais celle d'un Mode ſe préſente d'abord, parce que c'eſt l'Idée d'un effet qui eſt en nôtre puiſſance; Car enfin, j'introduis dans un morceau de cire tant de figures qu'il me plait, non ſimplement parce qu'en retranchant de certaines piéces, je laiſſe paroître des figures qu'elles enveloppoient, & qu'elles couvroient, mais en y en faiſant naître qui n'y étoient point: Par éxemple quand de ronde qu'elle étoit je l'applatis, & que d'un Cube j'en fais une piramide &c. Mais je n'ai pas reçu le pouvoir de produire des Subſtances; pouvoir qui nous auroit été inutile puiſque ſi tout eſt plein, nous n'aurions pû les placer nulle part, & au cas du Vuide, ſi les Corps qui nous environnent ont le degré de denſité qui leur convient, & qui convient à l'Univers, de nouvelles Subſtances, en augmentant cette denſité, n'auroient fait que du dérangement.

Mais cette puiſſance que nous n'avons pas, il eſt très-facile de nous convaincre que Dieu l'a; Car il implique contradiction que la Volonté de l'Etre Infini ne ſoit pas infiniment réelle, & par conſéquent infiniment efficace: Car la force eſt toûjours proportionnée à la réalité, puiſque la force d'un Etre, c'eſt cét Etre même agiſſant ou en état d'agir.

Je ne m'arrête pas à refuter ce que Mr. Bayle trouve à propos d'inſérer dans ſon Objection. *Si le Mouvement étoit un Etat des Corps, il ſeroit étendu autant que le Corps*, & dans li même encrinte, il y auroit deux étendues qui ſe pénétreroient. C'eſt une vérité. Le Poids d'une Boule eſt d'une Livre, y a-t-il dans l'enceinte de cette ſurface ſphérique, deux étendues qui ſe pénétrent l'une du poids d'une Livre, l'autre de ſa figure?

Après avoir reconnu que le Mouvement eſt un Etat actif, ſoit en vertu des Loix conſtamment établies par le Créateur des Corps & de leurs Mouvements, ſoit par la nature même du Mouvement qu'il a créé; ou, pour m'éxprimer en d'autres termes après avoir reconnu qu'un Corps ou Mouvement a de l'activité & doit produire des effets ſur ce qu'il rencontre, rien n'eſt plus aiſé que d'éxpliquer ce que Mr. Bayle propoſe comme une difficulté qui lui donne lieu de ſe jouer des Phyſiciens & de les regarder en pitié. *Un Vaiſſeau, dit-il, mû par des Vents, par des Courans & par des Rameurs, décrira une Ligne qui participera de ces trois actions, plus un moins ſelon que l'une eſt plus forte que les autres. Oſeriés-vous dire que ces Entités inſenſibles & pénétrées entr'elles, & avec tout le Vaiſſeau, ſe repénétreront juſqu'à ce point & ne ſe bouſilleront point?* *Voyés ci-deſſus Art. LXI.*

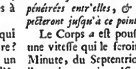


Fig. 16.

Le Corps *a* eſt pouſſé ſuivant la direction *b a* avec une viteſſe qui le feroit avancer de *a* en *d* dans une Minute, du Septentrion au Midi. En même temps il reçoit une impulſion, ſuivant *c a* plus forte & capable de le porter auſſi, ci elle étoit ſeule de *a* en *e*, dans une Minute. 1. Il eſt impoſſible que ce Corps décrive, en même temps *a d* & *a e*. Donc il ne les décrira pas; Mais 2. Les effets de ces deux impulſions ſubſiſteront dans le ſens que l'un peut coéxiſter avec l'autre. 3. En même temps que *a*, peut devenir plus Méridional de la longueur *a b*, il peut auſſi devenir plus Oriental de la longueur *a c*. 4. Les Mobiles en Mouvement ſont des Agens néceſſaires, c'eſt donc une néceſſité que leurs effets ſoient produits dans le ſens qu'ils ſont poſſibles. 5. Ces deux Mouvemens l'un du Septentrion au Midi, & l'autre de l'Occident à l'Orient naîtront & ces deux déterminations avanceront ſuivant la proportion de leurs chocs, ſi le Mobile ſe meut ſur la diagonale *a f*, car en quelque point qu'il ſe trouve de cette diagonale, ſon progrès vers le Midi, ſera à ſon progrès vers l'Orient comme *a d* eſt à *a e*.

Ce n'eſt point par choix que les deux impreſſions qui ſe font ſur *a* ſe partagent ainſi; C'eſt une néceſſité que le Mobile *a* céde à ces deux chocs dans cette direction. Pour peu que les chocs qui tombent ſur *a*, ou pour peu que les déterminations *b a*, *c a* variaſſent, la détermination *a f*, varieroit dans les mêmes proportions. Les effets des Mobiles pouſſans ſur le pouſſé répondent néceſſairement à la force & à la direction des chocs.

Objection tirée des Définitions du Mouvement.

LXVI. „ VOICI, dit Mr. Bayle, une autre „ Objection. On ne ſauroit dire ce que c'eſt que „ le mouvement; car ſi vous dites que c'eſt aller „ d'un lieu à un autre, vous éxpliqués une choſe „ obſcure par une choſe plus obſcure, *obſcurum per obſcurius*. Je vous demande d'abord, qu'entendés-„ vous par le mot de *lieu*? Entendés-vous un eſ-„ pace diſtinct des Corps? Mais en ce cas-là vous „ vous engagés dans un abyme dont vous ne pou-„ rés jamais ſortir. Entendés-vous la ſituation d'un „ Corps, entre quelques autres qui l'environnent? „ Mais en ce cas-là vous définirés de telle ſorte le „ mouvement, qu'il conviendra mille & mille ſois „ aux Corps qui ſont en repos. Il eſt ſûr que „ juſques ici on n'a pas trouvé la définition du mou-„ vement. Celle d'Ariſtote eſt abſurde, celle de „ Mr. Deſcartes eſt pitoiable Mr. Rohault après „ avoir bien ſué pour en trouver une qui rectifiât „ celle de Deſcartes, a produit une déſcription „ qui peut convenir à des Corps que nous conce-„ vons très-diſtinctement ne ſe mouvoir pas; de là „ vient que Mr. Regis s'eſt crû obligé de la jetter: „ Mais celle qu'il a donnée n'eſt point capable de

„ distinguer le mouvement d'avec le repos. Dieu „ l'unique moteur, selon les Cartésiens, doit faire „ sur une maison la même chose que sur l'air, qui „ s'en écarte pendant un grand vent : il doit créer „ cet air dans chaque moment avec de nouvelles relati- „ ons locales, par rapport à cette maison : il doit aussi „ créer cette maison dans chaque moment, avec de „ nouvelles relations locales par rapport à cet air. Et „ surement selon les principes de ces Messieurs, au- „ cun Corps n'est en repos si un pouce de matière „ est en mouvement. Tout ce donc qu'ils peu- „ vent dire aboutit à expliquer le mouvement ap- „ parent, c'est à dire à expliquer les circonstances „ qui nous font juger qu'un Corps se meut & qu'un „ autre ne se meut pas. Cette peine est inutile, „ chacun est capable de juger des apparences. La „ question est d'expliquer la nature des choses „ qui sont hors de nous, & puis qu'à cet égard „ le mouvement est inexplicable, autant vaudroit- „ il dire qu'il n'existe pas hors de nôtre esprit.

Reponse. LXVII. 1. SEXTUS blâme avec raison les Physiciens après Onetydème (Liv. 1. Chap. 17.) de ce que souvent-ils s'avisent de chercher les Causes d'un fait, de la Vérité duquel ils ne se font pas bien assurés. Le bon-sens veut donc qu'on s'assure de l'existence du mouvement, avant que de se fatiguer à en découvrir la nature.

2. Quand aucune des Définitions, qu'on a données jusqu'ici du Mouvement, ne seroit assés éxacte, il ne s'ensuit pas qu'il fût impossible d'en trouver une qui le fût : Tout ce qu'on n'a pas encore heureusement expliqué, ne doit pas, pour cela, passer pour inexplicable.

3. Souvent une Définition n'est pas approuvée, non pas parce qu'elle est fausse, mais parce qu'on la donne pour suffisante, quoi qu'elle ne le soit point : Souvent encore celui qui ne définit pas bien, s'exprime mal, quoi qu'il pense juste. Pour s'assurer qu'une chose est en effet, est-il nécessaire de la connoitre parfaitement, & ne suffit-il pas d'en avoir quelque connoissance ?

4. Il ne faut pas s'étonner s'il n'a pas été facile de bien définir le mouvement ; Les Objets les plus simples sont ceux dont les définitions sont plus difficiles à donner : On s'est tellement accoutumé à croire qu'ils n'en ont pas besoin, que quand on la demande, on est surpris de cette Question, & souvent les efforts qu'on fait pour y répondre, sont cause qu'on dit au-delà de ce qu'on devroit. Souvent encore les Idées simples ne peuvent se définir que par des termes synonimes aux Noms qui les éxpriment, & ces définitions passent pour vicieuses ; Elles le seroient effectivement sur des sujets plus composés, mais elles sont pardonnables dans les simples ; & c'est ce qui est arrivé aux définitions du mouvement.

5. Le mouvement des Corps qui nous environnent, de même que celui du nôtre, ayant produit sur nous des sensations, elles se sont tellement unies à l'Idée du mouvement, qu'il n'a pas été facile de les en dégager. Quand on le définissoit, sans y faire entrer quoique ce soit qui répondit à ce qu'éxprimment les termes d'efforts, d'impétuosité, ces définitions paroissoient trop minces, & quand on y faisoit entrer ces termes, ou leur synonimes, on paroissoit attribuer aux Corps & à la simple étendué, ce qui ne convient qu'à la Pensée ; Ces causes & d'autres encore ont retardé ceux qui s'appliquoient à découvrir la Nature du Mouvement.

Peut-être ne manqueroit-on pas tout-à-fait de succès en s'y prenant de la maniére suivante.

Considérer les choses dans leur naissance, c'est un des moiens les plus propres pour les connoitre ; car chaque chose est précisément ce que sa Cause lui a donné d'être, en la faisant ; & si elle est l'effet d'une Volonté, elle se trouve précisément telle que cette Volonté a voulu qu'elle fût, lorsqu'elle en a ordonné la naissance.

Naissance du Mouvement.

LXVIII. POUR voir naître le prémier mouvement, il faut d'abord supposer qu'il n'y en a point, c'est-à-dire, se représenter toutes les parties de L'Univers dans un parfait repos.

Cette supposition est très-raisonnable : On commence par le plus simple, & le repos l'est infiniment, en comparaison du mouvement. Un Corps en repos est toujours dans le même état, & conserve constamment & uniformément les mêmes relations ; mais quoi qu'un Corps en mouvement soit toûjours en mouvement, pendant qu'il se meut, & que son mouvement, de plus, puisse être uniforme, c'est-à-dire, aller toûjours d'un pas égal, il y a néanmoins dans le mouvement un changement continuel, & ce changement lui est essentiel ; il s'éloigne toujours plus d'un terme, & s'approche toujours plus d'un autre, ses relations de distance ne demeurent jamais les mêmes ; il s'applique toujours à des parties différentes, il les parcourt l'une après l'autre, il est dans une succession continuelle ; Dans le repos on ne trouve qu'une parfaite Identité.

Je choisis dans cette vaste étendué, où il n'est encore arrivé aucun changement ; & je désigne, par la pensée, une sphére de six piés, par exemple, de raion ; sa surface convéxe parfaitement polie, est immédiatement touchée en tous ses points, par une Concavité qui l'embrasse, & qui est aussi parfaitement polie ; c'est-à-dire je ne conçois aucune des parties de l'une engagée dans les interstices de l'autre.

Cette sphére, & ce qui l'environne, sont dans un parfait repos, ce sont toujours les mêmes parties de l'une & de l'autre surface qui se touchent constamment. Prenés dans cette sphére quelque partie qu'il vous plaira, comparés-la avec celle que vous voudrés des corps qui l'environnent, sa situation demeurera la même ; sa relation de distance ne changera point.

Concevés après cela que l'Intelligence suprême veut que cette sphére applique successivement la Surface Convéxe qui la renferme, à la Surface Concave qui l'embrasse immédiatement ; cette volonté sera incontinent suivie de son effet, & cette sphére se mettra en mouvement. Concevés l'Intelligence suprême, qui ordonne à cette sphére de se mettre en mouvement, cét ordre sera aussi éxécuté, & elle, c'est-à-dire, toutes ses parties appliqueront successivement la surface convéxe, qui les renferme toutes, à la concavité qui la touche.

Propriétés essentielles du mouvement.

LXIX. JE VOIS déja par-là que le Mouvement est l'état d'un Corps qui applique successivement sa surface à l'étendué qui l'avoisine immédiatement ; C'est la *prémiére* propriété essentielle au mouvement que sa naissance me fait appercevoir.

Je m'apperçois en même temps d'une *seconde* qui n'est pas moins essentielle, c'est qu'il n'y a aucune partie dans cette sphére, qui ne change sans cesse de situation, par rapport aux parties de la Concavité, à laquelle je la compare ; ce n'est pas la surface convéxe de la sphére qui s'applique seule successivement : toutes les parties qu'elle renferme, & dont elle est la surface commune, contribuent à l'appliquer, & en faisant cela, elles changent toutes de situation.

Désignés encore par la pensée, vers l'extrémité de cette sphére, un Anneau d'un pié d'épaisseur, & figurés-vous qu'il se meut, tout le reste demeurant immobile, toutes les parties renfermées entre les surfaces, l'une Convéxe & éxtérieure, l'autre intérieure & Concave de cét anneau, changeront de situation, par rapport aux Corps qui les environnent, & toutes ensemble appliqueront successivement les deux surfaces dans lesquelles elles sont renfermées, & qui sont les extrémités du Tout qu'elles composent.

Mais *le Centre de cette sphére se meut il aussi ?* Sans doute, car tout ce qui est renfermé dans son enceinte,

cointe ; ſe meut. On ſuppoſe ordinairement un Raion de Cercle tournant autour d'un Centre, qu'on regarde comme Immobile ; Mais c'eſt une ſuppoſition abſtraite : On fait abſtraction du mouvement de ce Centre, on en parle comme d'une ſphére infiniment petite, & immobile, autour de laquelle l'extrémité du Raion tourneroit, & l'erreur de cette ſuppoſition n'eſt d'aucune conſéquence, parce qu'elle eſt infiniment petite, par rapport même aux Calculs les plus pouſſés : mais réellement, & éxactement parlant, le Centre c'eſt l'extrémité du Raion ; ce Raion ſe meut, & ſon éxtrémité, qui eſt quelque choſe de lui même ſe meut auſſi : Une ſphére eſt compoſée de deux Hémiſphéres, les ſurfaces plantes de ces deux Hémiſphéres ſe touchent immédiatement ; dans l'une & dans l'autre il y a un Raion, & ces deux Raions poſés bout à bout forment le Diamétre ; Entre l'éxtrémité de l'un & celle de l'autre, (je parle des deux éxtrémités qui ſe touchent,) il n'y a abſolument aucun intervale, & on peut prendre pour Centre celle de ces deux éxtrémités qu'on voudra. Il arrive à chacune de ces éxtrémités des deux Raions, ce qui arrive à toute la ſurface plane de chacun des deux Hemiſphéres : elles changent ſans ceſſe de ſituation, elles ſont toûjours tournées vers de différents endroits ; Ce qui étoit ſupérieur devient inférieur après un demi tour, ce qui étoit tourné à la droite, eſt tourné à la gauche après autant de mouvement.

Du Mouvement Circulaire.

LXX. CE QU'ON vient de lire ſuffit pour réſoudre une Objection que Mr. Bayle poſe pour la V. (pag. 542. T. IV.)

Je n'inſiſterai guére, dit-il, *ſur l'impoſſibilité du mouvement circulaire, quoique cela me fournîſſe une puiſſante Objection. Je dis en deux mots que s'il y avoit un mouvement circulaire, il y auroit tous un Diamétre en repos, pendant que tout le reſte du Globe ſe mouvroit rapidement. Concevés cela ſi vous pouvés dans un Continu.*

Mr. Bayle nous fait grace d'une Objection puiſſante, ſelon lui, mais cette grace n'eſt pas fort conſidérable ; On voit par ce que je viens de dire, qu'elle ne mérite pas une grande reconnoiſſance, puis qu'il eſt ſi aiſé de répondre à cette puiſſante objection : Mais quand la réponſe que je viens d'y faire ne ſeroit encore venue dans l'eſprit de qui que ce ſoit, il ne ſeroit pas moins vrai que cette réponſe eſt poſſible, & ſuffiſante en elle même, d'où il ſuit évidemment qu'un Pyrrhonien peut propoſer une Objection dont la ſolution ſoit ignorée, ſans qu'on ſoit pour cela en droit de rejetter la Verité que cette Objection combat, ou de la traiter d'Incertaine, à moins qu'on ne s'eſtime en droit de ne croire quoi que ce ſoit, pendant qu'on ignorera quelque choſe.

De la Viteſſe des Mouvements.

LXXI. La viteſſe inégale des mouvemens fournit à Mr. Bayle une Objection contre leur éxiſtence. Il la propoſe à la page 539. en ces termes : " La 3. Objection étoit l'argument fameux qu'on nommoit Achile. Zénon d'Elée en fut l'inventeur, ſi on s'en rapporte à Diogéne Laërce, qui dit néanmoins que Phavorin l'attribue à Perménides, & à pluſieurs autres. Cette Objection a le même fondement que la ſeconde, mais elle eſt plus propre aux Déclamations. Elle tendoit à montrer que le mobile le plus vite, pourſuivant le mobile le plus lent ne pourroit jamais l'atteindre.

" Après cela Mr. Bayle ajoute du Grec & du Latin ſans néceſſité, & qui même eſt ſans élégance ; puis il continue : *Suppoſons une tortue à 20 pas devant Achille, & limitons la viteſſe de ce Héros à la proportion d'un à 20.* (il a voulu dire déterminons cette viteſſe dans la proportion de 20 à 1) *Pendant qu'il fera 20 pas la tortue en fera un : elle ſera donc encore plus avancée que lui Pendant qu'il fera le 21 pas*, elle gagnera la 20 partie du 22, & pendant qu'il gagnera cette 20 partie, elle parcourera la 20 partie de la partie 21, & ainſi de ſuite Ariſtote nous renvoie à ce qu'il a répondu à la ſeconde Objection : nous pouvons le renvoyer à nôtre Replique. Voiés auſſi ce qui ſera dit dans la remarque ſuivante, touchant la difficulté d'éxpliquer en quoi conſiſte la viteſſe du mouvement. " Cette remarque ſe trouve dans l'Objection que Mr. Bayle donne pour la VI.

On s'apperçoit facilement de l'utilité que Mr. Bayle tire de ces partages d'une même Objection : Les Répétitions ne ſervent pas ſeulement à les mieux imprimer dans l'eſprit de ſes lecteurs, & à les leur rendre plus familiéres, elles les détournent outre cela du ſoin d'éxaminer, ſoin dont on eſt très-porté à ſe diſpenſer : On renvoye cèt éxamen juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à l'endroit où Mr. Bayle fait eſpérer qu'il reprendra ſon Objection & qu'il la développera plus éxactement. Quand on eſt parvenu à cèt endroit-là, ou l'on ſe trouve fatigué par la lecture de ce que Mr. Bayle a placé entre deux, ou l'on tombe dans des Idées que l'on s'eſt déja rendues familiéres, & pour leſquelles par conſéquent on eſt déja prévenu de quelque eſtime & de quelque affection. Voici donc l'objection de Mr. Bayle Continuée. (pag. 542.)

" Enfin je dis que s'il y avoit du mouvement, il " ſeroit égal dans tous les Corps, il ny auroit point " d'Achiles & de tortues ; un lévrier n'atteindroit " jamais un liévre. Zénon objectoit cela, mais il " ſemble qu'il ne ſe fondoit que ſur la diviſibilité à " l'infini du Continu, & peut-être, me dira-t-on, " eut-il renoncé à cette inſtance, s'il eut eu à faire " à des adverſaires qui euſſent admis ou les points " Mathématiques, ou les atomes ; Je répons que " cette inſtance frappe également tous les trois Syſtê- " mes. Car ſuppoſés un chemin compoſé de parties indiviſibles, mêtrés-y la tortue cent points " au devant d'Achille, il ne l'atteindra jamais, ſi elle " marche ; Achille ne ſera qu'un point à chaque " moment, puiſque s'il en faiſoit deux il ſeroit en " deux lieux tout à la fois. La tortue ſera un point " à chaque moment : c'eſt le moins qu'elle puiſſe " faire, rien n'étant moindre qu'un point.

Voila l'Hypothéſe des Atomes très-ſimplement, & très-clairement refutée par ſon incompatibilité avec le Mouvement. Mr. Bayle compte qu'on ne s'en tirera pas mieux quelque parti qu'on veuille prendre

" La raiſon formelle de la viteſſe du Mouvement, " continue-t-il, eſt inéxplicable : la plus heureuſe " penſée là-deſſus eſt de dire que nul mouvement " n'eſt Continu, & que tous les Corps qui nous " paroiſſent ſe mouvoir, s'arrêtent par intervalles. Celui qui ſe meut dix fois plus vite que l'autre s'arrête 10 fois ; contre l'autre cent. Mais quelque bien imaginé que paroiſſe ce ſubterfuge, il ne " vaut rien, on le refute par pluſieurs raiſons ſolides que vous pouvés voir dans tous les Cours de Philoſophie. Je me contente de celle qui eſt tirée du mouvement d'une roue. Vous pourriés faire " une roue d'un diamétre ſi grand que la partie des rais la plus éloignée du Centre ſe mouvroit cent " fois plus vite, que la partie enchaſſée dans le moieu ; " Cependant les rais demeureroient toujours droits : " preuve évidente que la partie inférieure ne ſeroit " pas en repos, pendant que la ſupérieure ſe mouvroit. La diviſibilité à l'infini des particules du " temps, rejettée ci-deſſus comme une choſe viſiblement fauſſe & contradictoire, ne ſert de rien contre ce argument.

LXXII. CETTE diviſibilité qu'il plaît à Mr. Bayle de rejetter ici & ailleurs comme viſiblement fauſſe, il l'a pourtant reconnue comme une Conſéquence liée ſans aucun doute, à l'éxiſtence de la Matiére.

Cette diviſibilité ne réſoud pas immédiatement

& par elle même l'Objection, mais on en peut faire un usage qui sert à la résoudre.

Mr. Bayle auroit pû citer des Physiciens Modernes, puisque cette Objection, & les Réponses qu'on y fait *se trouvent dans tous les Cours de Philosophie*. Mais je ne sai par quelle affectation il lui plait de citer *Arriaga* & *Ourego* Auteurs Espagnols ; il met en marge que l'un répond mal, & que l'autre croit donner une nouvelle solution à ce nœud qu'il appelle Gordien.

Enfin Mr. Bayle cite *Sextus*, & *Sextus* ne dit que ce que j'en ai rapporté. En le voiant cité par Mr. Bayle j'en aurois soupçonné d'avantage.

Fig. 17. Faites tourner la ligne A B. autour de son milieu C. en frappant son extrémité *B*, le point *A* sera précisément autant de chemin que le point *B*. & aura la même vitesse. Tout ce qu'il y a sur cette ligne de *B* en *C* & de *C* en *A* se mouvra en même temps que les deux extrémités de *A* & de *B*, & les points *D* & *E* ne demeureront pas sans avancer aucunement, pendant que *B* avancera de *B* vers *F* sur la circonférence *B F G A*. Pour petit que soit cèt Arc le Raion *C B* qui l'aura décrit, aura changé de place, & parvenu en *E*, il sera avec sa position précédente l'angle *B C F*, & le point *H* sera éloigné du point *D* comme le point *K* du point *E*. On voit par là que la Vitesse peut croitre & diminuer à l'infini. En effet comme nous l'avons déja remarqué, qui dit changement, qui dit succession, dit quelque chose qui ne peut-être fixe.

Dès qu'une application n'est pas sur les mêmes parties, elle peut toujours devenir plus successive. Un Changement peut toujours devenir plus grand, & toujours moindre auſſi, par degrés jusqu'à ce qu'il soit nul. Une vitesse plus grande, c'est une application à un plus grand nombre de parties, pendant le même temps c'est une application plus successive, plus variée. Il n'y faut pas chercher d'autre chose.

Mais l'Esprit humain n'aime pas ce qui est tant multiple : il se fatigue, & le même principe qui lui a fait supposer des Atômes, où il bornât ses divisions, & ses subdivisions, lui a fait encore imaginer des *Morules*, des Intervales de Repos, qui lui fournissent la commodité de concevoir toutes les Vitesses égales en elles mêmes, tous les Mouvemens également successifs.

Voici un exemple qui force de reconnoitre qu'un plus grand nombre de parties égales peuvent être parcourues dans un temps plutôt que dans un autre, quoique ces deux temps soient toujours égaux & qu'il n'y ait assurément point plus de *Morules* dans un de ces cas que dans l'autre. Que la surface *a c* coiffe le long de la surface *e o* supposée d'abord en repos, & qu'elle la parcoure dans deux Minutes. Après cela que la surface *o e* parcoure à son tour auſſi dans deux Minutes la surface *c a* qui lui est égale, & qui demeure en repos. Que ces Deux suppositions soient suivies d'une Troisiéme. Que le *prémier* Rectangle se meuve de *a* en *c* avec la même vitesse qu'auparavant, & le *second* de *o* en *e* avec la même vitesse encore. Il est indubitable, que dans une Minute, le Point *a* sera vis-à-vis de *f* ; cette *f* étant vis-à-vis de la moitié de *e o*.

Dans une minute auſſi le point *e* sera vis-à-vis de *g*, & dans la ligne *f g* ; *o* sera donc vis-à-vis de *a*, & la surface *a c* aura parcouru dans une Minute toute la surface *e o* avec la Vitesse précisément qui lui auroit fait parcourir la prémiére fois la moitié de *e o*. Dans le prémier cas, il n'y avoit point eu un plus grand nombre de *Morules*, ni de plus longues que dans celui-ci, car les Vitesses n'ont point changé ; cependant l'application a été plus successive, & une plus grande longueur a été parcourue dans un des temps que dans l'autre.

Mr Bayle fait, de ce que je viens d'alléguer pour prenve, une Objection qu'il donne pour Victorieuse. (pag. 539.)

„ LIII. AYEZ une table de 4 aunes, prenés *Objection.*
„ deux Corps qui ayent auſſi 4 aunes, l'un de
„ bois, l'autre de pierre. Que la table soit immobi-
„ le, & qu'elle soit la piece de bois, selon la
„ longueur de deux aunes à l'Occident. Que le
„ Morceau de pierre soit à L'Orient, & qu'il ne
„ faſſe que toucher le bord de la table. Qu'il se
„ meuve sur cette table vers l'Occident, & qu'en
„ demie heure il faſſe deux aunes, il deviendra
„ contigu au Morceau de bois. Supposons qu'il
„ ne se rencontrent que par leurs bords, & de tel-
„ le sorte que le mouvement de l'un vers L'Oc-
„ cident, n'empêche point l'autre de se mouvoir
„ vers l'Orient. Qu'au moment de leur contiguï-
„ té le morceau de bois commence à tendre vers
„ L'Orient, pendant que l'autre continue à tendre
„ vers L'Occident ; qu'ils se meuvent d'égale
„ vitesse : Dans demie heure le Morceau de pierre
„ achevera de parcourir toute la table : il aura donc
„ parcouru un espace de 4 aunes dans une heure,
„ savoir toute la superficie de la table. Or le Mor-
„ ceau de bois dans demie heure a fait un sembla-
„ ble espace de 4 aunes, puisqu'il a touché toute
„ l'étendue du morceau de pierre par les bords : il
„ en donc vrai que deux Mobiles d'égale vitesse
„ sont le même espace ; l'un dans demie heure
„ l'autre dans une heure ; donc une heure, & une
„ demie heure sont des temps égaux, ce qui est
„ contradictoire. Aristote dit que c'est un so-
„ phisme, puisque l'un des mobiles est considéré par
„ rapport à un espace qui est en repos, savoir la
„ table, & que l'autre est considéré par rapport à
„ un espace qui se meut, savoir le morceau de
„ pierre. J'avoue qu'il a raison d'observer cette
„ différence : mais il n'ôte pas la difficulté ; car il
„ reste toujours à expliquer une chose qui paroit
„ incompréhensible : c'est qu'en même temps un
„ Morceau de bois parcoure 4 aunes par son Coté
„ méridional, & qu'il n'en parcoure que deux,
„ par sa surface inférieure. Voici un exemple plus
„ débarassé. Ayez deux livres in folio d'égale lon-
„ gueur, comme de deux piés chacun. Posés-les
„ sur une table l'un devant l'autre, mouvés-les en
„ même temps l'un sur l'autre, l'un vers l'Orient,
„ & l'autre vers L'Occident, jusques à ce que le
„ bord Oriental de l'un, & le bord Occidental de
„ l'autre, se touchent. Vous trouvérés que les
„ bords par lesquels ils se touchoient, sont dis-
„ tans de 4 piés l'un de l'autre, & cependant cha-
„ cun de ces livres n'a parcouru que l'espace de
„ deux piés. Vous pouvés fortifier l'objection
„ en supposant quelque corps qu'il vous plaira en
„ mouvement au milieu de plusieurs autres qui se
„ meuvent en différens sens, & avec divers degrés
„ de vitesse ; vous trouverés que ce même corps
„ aura parcouru en même temps diverses fortes
„ d'espace, doubles triples &c. les uns des autres, &
„ songés-y bien, vous trouverés que cela n'est ex-
„ plicable que par des calculs d'Arithmétique, qui
„ ne sont que des Idées de nôtre Esprit ; mais
„ que dans les Corps même la chose ne paroit
„ point praticable. Car il faut se souvenir de
„ ces trois propriétés essentielles du mouvement : 1.
„ Un mobile ne peut point toucher deux fois de suite la
„ même partie de l'espace. 2. Il n'en peut jamais
„ toucher deux à la fois. 3. Il ne peut jamais tou-
„ cher la troisiéme avant la seconde, ni la quatri-
„ éme avant la troisiéme &c. Quiconque pourra
„ accorder Phisiquement ces trois choses, avec la
„ distance de 4 piés, qui se trouve entre deux
„ corps qui n'ont parcouru que deux piés d'espa-
„ ce ; ne sera pas un mal habile homme ; Remarqués
„ bien que ces trois propriétés conviennent auſſi
„ nécessairement à un mobile qui traverse des espa-
„ ces, dont le mouvement est contraire au sien,
„ qu'à un mobile qui traverseroit des espaces où rien
„ ne résisteroit.

Réponſe. LXXIV. UN LECTEUR qui n'eſt point accoutumé à des Spéculations de cette nature, quand on lui entaſſe ainſi Queſtion ſur Queſtion, ſans lui donner le temps de reſpirer, ne fait que répondre, & de quelque coté qu'il ſe tourne, il craint de tomber dans les Contradictions dont on le menace, Mais la même choſe arrivera-t-elle à un Lecteur qui s'eſt familiariſé avec les termes qui compoſent cette Queſtion, & qui ſe donne la patience de les éxaminer tranquillement lun après l'autre?

1. Le mouvement eſt un Etat ſucceſſif. Le mobile ne s'arrête pas ſur un Atôme pendant la durée d'un Moment; Après avoir quité le prémier, il ne s'arrête pas encore un Moment ſur le ſecond. Sans ceſſe il change de place, ſans ceſſe il s'applique ſucceſſivement le long de la ſurface qu'il touche.

2. Qui dit Succeſſif ne dit rien de fixe; il eſt eſſentiel à la ſucceſſion & au changement de pouvoir croitre & diminuer. La nature du changement eſt, de pouvoir être plus ou moins grand. Il eſt de la nature d'une Application ſucceſſive, de pouvoir être, plus ou moins ſucceſſive: Le mouvement, cette Maniére d'être ſucceſſive, eſt une Quantité, & il eſt eſſentiel à la Quantité d'être ſuſceptible du plus & du moins. De deux Mouvemens dont l'un eſt plus ſucceſſif que l'autre, l'un ſera parcourir une Longueur plus grande, que celle qui ſera parcourüe par l'autre: Plus de parties ſont parcourües par l'un, pendant que moins de parties ſont parcourües par l'autre.

3. Dans des temps d'égale durée, la même viteſſe ne peut pas parcourir plus de parties une fois que l'autre, lorſque les parties du Corps ſur lequel elles s'appliquent ſont immobiles.

L'Etre ſucceſſif étant une quantité qui peut croitre, qu'on lui aſſigne des degrés; Deux degrés de viteſſe feront parcourir deux Meſures, dans un Temps déterminé. & quatre degrés de viteſſe feront parcourir quatre meſures.

5. Si la ſurface de la gauche eſt immobile, le Corps de la droite qui ſe meut, parcourra dans 4. temps, 4. meſures: ſi ſon mouvement avoit été le double plus vîte, il les auroit parcourües en deux temps: Le double de mouvement produit le double de changement, par rapport à la ſurface, le long de laquelle le mobile s'applique.

6. Lorſque la ſurface de la gauche coule le long de la ſurface de la droite, en même tems que la ſurface de la droite coule avec une viteſſe égale, le long de la ſurface de la gauche, vers un terme oppoſé au terme où tend celle-ci, il y a le double de mouvement. Donc dans le *même Temps* que deux meſures auroient marqué *le changement de* ſituation, 4. meſures le marqueront.

7. *Mais un Corps peut il être en 2. lieux en même tems?* Non pas quand il ſe repoſe; Mais lorſqu'il ſe meut; ſuivant la viteſſe avec laquelle il ſe meut; pendant un temps, dont on a déterminé la durée, il peut être trouvé ſur une longueur deux fois, trois fois, vingt fois &c. égale à la ſienne. Le temps eſt ſucceſſif comme le mouvement & eſt diviſible comme lui.

8. *Un Achille ne peut point toucher deux fois de ſuite la même partie de l'Eſpace.* Cela eſt Equivoque. La même partie du mobile ne touche pas 2. fois la même partie de l'Eſpace. Mais la même partie de l'Eſpace eſt touchée, 2. fois, 3. fois, 4. fois &c: par différentes parties du Mobile.

9. *Il n'en peut pas toucher deux à la fois.* La même partie n'eſt pas ſur ſon égale & ſur une autre. Mais dans un Temps déterminé & par conſéquent diviſible, & ſucceſſif, la même partie, pendant la durée de ce temps peut ſe trouver vis-à-vis d'un grand nombre de longueurs égales à la ſienne.

10. *Il ne peut jamais toucher la 3. avant la 2. ni la 4. avant la 3. &c.* On ne le dit pas non plus, & quand la Viteſſe eſt uniforme, & que les Parties dans leſquelles on conçoit l'Eſpace diviſé ſont égales, ces Parties ſont parcourues, l'une après l'autre. chacune pendant la partie du temps qui lui répond. Si vous diviſez l'eſpace en deux fois plus de parties, il faudra auſſi doubler le nombre des parties du Temps, qui ſeroit à proportion d'une moindre urée.

11. Si l'on veut pouſſer la Diviſion des parties de l'Eſpace, on pouſſera de même celle du temps, & le temps ſe trouvera toûjours proportioné à l'Eſpace. Quand Mr. Bayle ramène par cette conſidération ſes Lecteurs aux embarras de l'Infini, ſous prétexte de propoſer une nouvelle Objection, il ne fait que rappeller les précédentes.

12. *Quiconque pourra accorder phyſiquement ces trois choſes avec la diſtance de 4. piés qui ſe trouve entre deux Corps qui n'ont parcouru que aux piés d'eſpace, ne ſera pas mal habile homme.*

Il n'eſt pas néceſſaire d'être habile homme; Il ſuffit d'avoir un peu d'attention, un peu d'habitude & de patience, pour comprendre que les deux Corps, dont Mr. Bayle vient de poſer le cas, doivent changer chacun de ſituation par rapport aux deux piés de la Table en repos, qui les ſoutient, & qu'en même temps le changement de ſituation de l'un, par rapport à l'autre doit aller à 4. piés, parce que s'éloignant réciproquement l'un de l'autre, & s'éloignant par une cauſe double, l'effet en doit être d'uble. Mr. Bayle, dont la fantaiſie émit d'établir le Pyrrhoniſme & d'inſpirer aux hommes de l'éloignement pour la Raiſon, allégue cèt éxemple comme une preuve ſans replique d'une Incompréhenſibilité, & un cas qui met à bout toutes nos Luméres. Il ſavoit bien que ſon Dictionaire ſeroit lû par une infinité de gens qui ne ſeroient point accoutumés à réfléchir, & qui loin d'avoir des Principes ſolides ſur les Sciences, n'en auroit ni même aucune teinture. Il ſavoit bien qu'il n'y avoit qu'à éblouir une partie de ſes Lecteurs pour les amener où il lui plairoit. Mais pour trouver dans cèt Exemple une Incompréhenſibilité qui mette à bout toute nôtre Raiſon, il faut ſuppoſer que nous ſommes néceſſitez à concevoir une *Application ſucceſſive* comme quelque choſe de Fixe & de Réglé ſur une *certaine Meſure*. Il faut ſuppoſer outre cela que la Raiſon eſt à bout, dès-qu'elle eſt obligée de convenir qu'un effet qui reſulte des Impreſſions conjointes de deux Cauſes d'égale force, eſt double de ce qu'il ſeroit s'il n'étoit produit que par l'impreſſion d'une ſeule.

C'eſt encore par une ſemblable Combinaiſon ſophiſtique du Fini avec l'Infini, que l'on prétendoit prouver, on plûtôt que l'on faiſoit ſemblant de prouver qu'*Achille* ne pourroit jamais atteindre une *Tortue*. Que celle-ci ait cent toiſes d'avance ſur lui: Pendant qu'*Achille* parcourra ces cent toiſes, la *Tortue* avancera d'une centiéme, & tardis qu'*Achille* franchira encore cèt eſpace, la *Tortue* s'avancera de la centiéme d'une centiéme, & ainſi à l'infini: Elle le précédera toûjours moins, mais elle le précédera pourtant. Dès qu'il s'agit de comparer deux Viteſſes finies avec des chemins finis, il n'y faut plus faire entrer un mélange de l'infini. Qu'*Achille* parcoure une Toiſe dans une Minute ſeconde, il en parcourera cent dans cent minutes & il parcourera Cent & une Toiſe, dans cent & une Minutes; Alors la *Tortue* n'aura plus qu'une avance d'une centiéme de Toiſe; & pendant qu'*Achille* parcourera la toiſe cent & deuxiéme, la *Tortue* fera encore ſur cette cent & deuxiéme toiſe une nouvelle centiéme de chemin; deſorte qu'au bout de cent deux minutes, *Achille* l'aura dévancée de $\frac{99}{101}$ de toiſe.

C'eſt ce que l'on trouve en comparant, comme la Raiſon l'ordonne, le Fini avec le Fini.

Si vous voulez ſavoir préciſément, où c'eſt que deux tels Mobiles ſe trouvent ſur la même Ligne,

non pour y rester un Instant; mais pour en partir dès qu'ils y seront arrivés, en telle sorte que la fin du Temps qu'ils emploient pour y parvenir, soit immédiatement suivie, & sans aucun intervale, du commencement du Temps où ils en partent: Voici la régle: La Vitesse connue d'*Achille* est *b*; celle de la *Tortue*, auſſi connue, est *c* la Longueur qu'elle a d'avance sur *Achille* est *d*. La longueur au bout de laquelle ils se rencontrent préciſément sera $\frac{d}{b}x$ Donc $\frac{c}{b}x$ (vitesse d'Achille.) $+ c$ (vitesse de la Tortue) $\frac{d}{b}x$ (Chemin total d'Achille.) $= x$ (chemin de la Tortue) Donc $bx = cdx + dx$ Donc $cd = bx - dx = x\frac{-d}{bc}$

Ici $x = \frac{100}{99}$ & $d + x = 100 + \frac{100}{99} = 101\frac{99}{99}$ car pendant que la Tortue fait $1\frac{1}{99}$, Achille fait $100 + \frac{100}{99}$.

Pyrrhoniſme réduit à rien.

LXXV. Mr. BAYLE après avoir raſſemblé tout ce qu'il a pû d'Objections contre le Mouvement à l'occaſion d'un Philoſophe Pyrrhonien, (qui en combattoit l'éxiſtence, pas des Principes de Chicane & de Vanité,) finit ſes Objections en diſant (pag. 542.)
„ C'eſt ainſi à peu près qu'on peut ſuppoſer que nôtre
„ Zénon d'Elée a combattu le mouvement. Je ne
„ voudrois pas répondre que ſes raiſons lui perſu-
„ adaſſent que rien ne ſe meut: Il pouvoit être
„ dans une autre perſuaſion, encore qu'il crut que
„ perſonne ne les refutoit, ni n'en éludoit la for-
„ ce: Si je jugeois de lui par moi-même, j'aſſure-
„ rois qu'il croioit tout comme les autres le mou-
„ vement de l'Etendue; car encore que je me ſen-
„ te très-incapable de réſoudre toutes les difficul-
„ tés qu'on vient de voir, & qu'il me ſemble que
„ toutes les réponſes Philoſophiques qu'on y peut
„ faire ſont peu ſolides, je ne laiſſe pas de ſuivre
„ l'opinion commune.

Qu'on profite de cette Remarque, & on ſe trouvera à couvert du Pyrrhoniſme & de ſes dangers; Envain on aura roulé dans ſon Eſprit tout-ce que le plus ſubtil Diſputeur peut oppoſer, & inventer de Doutes ſur l'éxiſtence du Mouvement, & de l'Etendue; on ne laiſſera pas de ſe trouver perſuadé de cette éxiſtence, tout autant qu'on l'étoit, avant que d'avoir penſé à aucune de ces Objections. Et d'où vient cette Perſuaſion que rien n'ébranle? Elle vient d'une Evidence victorieuſe qui force à ſe rendre & à croire. Il étoit impoſſible à Mr. Bayle de ne pas être perſuadé qu'il écrivoit contre l'éxiſtence de l'Etendue, ſur du papier & avec une plume, que ſa Main alloit quelquefois plus & quelquefois moins vite, que ſon encre étoit plus ou moins coulante. Qu'y a-t-il de plus naturel que de tirer de là cette concluſion, qu'il faut s'en tenir à ce qu'on Sait, ſans ſe laiſſer ébranler par les Difficultés qu'on éprouve, quand on veut éxpliquer ce qu'on ne connoit pas aſſés? Le bon ſens amène encore à conclure qu'il faut aller pié à pié, s'arrêter ſur ce qui eſt à nôtre portée, & s'appliquer à découvrir, autant qu'on le pourra, ſur les ſujets qu'on éxamine, quelque partie dont on puiſſe s'aſſurer, par le moien de cette évidence qui force.

Les difficultés ſur le mouvement ſe trouveront donc faire contre les Pyrrhoniens, dès-qu'elles ſeront éxaminées par un Eſprit raiſonnable, qui aimera ſincérement la Verité & qui la cherchera affectueuſement & tranquilement. M'eſt-il poſſible de douter qu'il y ait du Mouvement, dira-t-il, quand je me veux parler de bonne foi, & que je ne veux pas me livrer au plaiſir de la chicane? Ne me repréſente-je pas un Corps en mouvement? N'en ai je pas l'Idée? En eſt-il des termes dans lesquels je l'éxprime, comme de ceux-ci 3 fois 4 font 7, qui ſe réduiſent à de vains ſons auxquels je ne puis attacher aucune Idée, parce que la ſignification de l'un eſt incompatible avec celle de l'autre?

On fait là-deſſus des difficultés aux-quelles je ne ſai pas répondre. Puis donc qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de penſer de bonne foi, & de renoncer en même temps à la penſée qu'il y a du Mouvement, à cauſe de ces difficultés que je ne ſuis pas aſſés ſubtil, ou aſſés ſavant pour réſoudre, ne dois-je pas conclure de cet éxemple que toutes les fois que des Preuves évidentes, ſimples, à portée de mon Intelligence, m'auront convaincu de quelques veritès & auront forcé ma bonne foi à s'y rendre, je ne dois point me laiſſer ébranler, parce qu'il reſte ſur le même ſujet quelque choſe, que je ne connois pas aſſés, pour répondre à toutes les queſtions qu'on s'aviſera de me faire,

En particulier dès qu'un Sujet tiendra quelque choſe de l'Infini, & qu'on me formera, ſur ce ſujet là, des Queſtions, ou qu'on me propoſera des Difficultés, pour la ſolution desquelles il faudroit que j'euſſe une Idée plus complète de l'infini, que je puſſe me le repréſenter plus diſtinctement, embraſſer ce qu'il renferme, le mettre ſous mes yeux & les y fixer, je dirai; Il en eſt de ce Sujet comme du Mouvement. Tous les Sophiſmes imaginables ne me feront point douter de ſon éxiſtence, & cependant on trouve moien de m'embarraſſer ſur cette Matière, dès qu'on vient à y faire entrer l'Infini. Je profiterai de cette réfléxion, & je me ſouviendrai de cette Remarque ſur tous les ſujets qui tiendront de cèt Infini & ſur tout quand il s'agira de l'Etre Infini en tout ſens.

Si pour avoir refuſé de croire qu'il y a du Mouvement, pour m'être mis dans l'Eſprit d'en douter & de vivre conſéquemment à ce Doute, je m'attirois quelques maux, ne ſeroit-ce pas ma faute? N'auroit-on pas ſujet de me les reprocher? Me juſtifierois-je, m'éxcuſerois-je même dans l'Eſprit des perſonnes tant-ſoit-peu raiſonnables, ſi je leur diſois, comment voulés vous que je cruſſe qu'il y eut du Mouvement? Je voiois des raiſons égales de côté & d'autre, & il me paroiſſoit contre la Sageſſe de prendre parti dans l'Incertitude: Ce ſeroient là de vains échapatoires. L'impuiſſance de répondre à quelques Queſtions ſubtiles & où l'on a fait adroitement entrer l'infini, devoit-elle tenir contre l'Evidence du ſentiment qui nous convainc qu'il y a des Corps & que ces Corps ſe meuvent? Il en ſera de même, & vous ſerez également coupable, & également ſans éxcuſe admiſſible, lorſque des Difficultés ſur l'Etre infini, que vous aurés recherchées, & dans leſquelles vous aurés aimé à vous embarraſſer, vous auroit empêché de vous rendre à des Raiſons ſimples, évidentes & très-compréhenſibles, qui vous prouvoient l'Exiſtence de cèt Etre Infini & la néceſſité d'étudier ſa Volonté afin de vous y ſoûmettre.

Le vent a emporté un Toit qui n'étoit que de Chaume ou d'un bois leger. On dit au poſſeſſeur de la Maiſon qu'il ne ſera pas à couvert de la pluïe; Mais il ne la voit pas encore, il ne la ſent pas, & ſon *Eſprit-fort* ſe fait un mérite de ne la point craindre, il s'applaudit de ſon Intrépidité: On voudroit pourtant l'amener à prendre des précautions raiſonnables. On lui dit l'Argent ne vous manque pas, vous avés de la Tuile dans vôtre voiſinage, donnez ordre que l'on vous faſſe un Toit qui en ſoit couvert. *Que voulez-vous dire avec cette Tuile? N'eſt-elle pas faite avec de l'Argile? Et qu'y a-t-il que la Pluïe fonde pluïôt?* Mais, lui dira-t-on, On durcit cette Argile; *& Comment?* Par un grand feu: *A d'autres*, repliquera-t-il, *pour qui me prenez-vous? Le feu fond le Verre, les Métaux, l'Or qui eſt ſi Solide, les Cailloux, qui paroiſſent ſi éloignez de pouvoir devenir Liquides, & ſi fort au deſſus de ſon impreſſion. Le propre du mouvement n'eſt-ce pas d'agiter, n'eſt-ce pas là le caractère eſſentiel du feu? me ferez-vous croire qu'il agit contre ſa nature?* Suppoſons que cèt homme vive dans un Païs ou la Phyſique eſt parfaitement ignorée, on ſe trouvera dans l'impuiſſance de répondre parfaitement à ſes Objections, & de ne laiſſer ſur ce ſujet aucune obſcurité. A cauſe de cela ſon doute ſera-t-il bien fondé? Son opiniatreté

treté deviendra-t-elle raiſonnable ? Et combien y a-t-il de ſujets ſur leſquels nous ſommes obligés de demeurer dans le ſilence, à de certains égars, & d'avouer qu'il y a des Difficultés que nous n'avons pas aſſés de Lumiere pour éclaircir, qui peuvent pourtant être connues, tout comme nous connoiſſons préſentement les cauſes de la dureté de la brique, & du changement de l'Argile ? Attendrons-nous à croire ce qu'il y a de prouvé ſur ces ſujets-là, juſqu'à ce qu'on nous ait fait parfaitement comprendre tout ce qu'ils renferment, toutes leurs ſuites, & tout ce qui y a du rapport ? Juſqu'à ce que l'on en ſoit là, nous ſerons nous un plaiſir & une gloire d'imiter les Chicaneries & l'obſtination de celui qui refuſe de croire qu'il y ait au Monde de la Tuile dont il pourroit couvrir ſon Toit ?

vaine Apologie du Pyrrhoniſme.

LXXVI. LES dernieres paroles que j'ai citées de Mr. Bayle ſont ſuivies de celles-ci. *Je ſuis même perſuadé que l'expoſition de ces Argumens peut avoir de grandes uſages par rapport à la Religion, & je dis ici, à l'égard des difficultés du Mouvement, ce qu'a dit Mr. Nicolle ſur celles de la diviſibilité à l'infini.*

„ Lutilité que l'on peut tirer de ces ſpéculations „ n'eſt pas ſimplement d'acquerir des Connoiſſan- „ ces, qui ſont d'elles-mêmes aſſez ſtériles, mais „ c'eſt d'apprendre à connoitre les bornes de notre „ Eſprit, & a lui faire avouer malgré qu'il en ait, „ qu'il y a des choſes qui ſont, quoiqu'il ne ſoit „ pas capable de les comprendre : & c'eſt pourquoi „ il eſt bon de le fatiguer à ces ſubtilités, afin, „ de dompter ſa préſomtion, & lui ôter la har- „ dieſſe d'oppoſer jamais ſes foibles lumiéres aux „ veritès que l'Egliſe lui propoſe, ſous prétexte „ qu'il ne les peut pas comprendre ; car puiſque „ toute la vigueur de l'Eſprit des hommes eſt con- „ trainte à ſe ſurcumber au plus petit atôme de la „ matiére, & d'avouer qu'il veit clairement qu'il „ eſt infiniment diviſible, ſans pouvoir compren- „ dre comment cela ſe peut faire, n'eſt-ce pas pé- „ cher viſiblement contre la raiſon, que de refuſer „ de croire les effets merveilleux de la toute puiſſance „ de Dieu, qui eſt d'elle même incompréhenſible, „ par cette raiſon que nôtre Eſprit ne les peut pas „ comprendre.

Les Lecteurs attentifs à juſtifier les Citations, & à comparer les Objections avec les Réponſes, ne ſuroient manquer de jetter les yeux ſur ces dernieres paroles, renfermées dans un même article, avec celles ſur leſquelles je viens de réfléchir ; & dès-là ils pourroient s'étonner ſi je les paſſois ſans y faire quelques remarques.

1. L'attention aux bornes de nôtre Eſprit eſt un grand préſervatif contre le Pyrrhoniſme : Cette attention nous éloigne des Queſtions qui paſſent nôtre portée & nous empêche de nous en embarraſſer.

2. Il eſt ſur tout important de ſe convaincre par des raiſons ſimples & ſans replique, de la néceſſité de reconnoitre un Infini, quoi qu'on ne puiſſe pas le comprendre d'une maniére qui l'épuiſe & qui le repréſente à nôtre Eſprit tout entier ; & tel qu'il eſt.

3. Les Concluſions où le bon-ſens nous amêne, n'eſt-ce pas en raiſonnant que nous nous en perſuadons ? La Raiſon a donc ſon uſage, & pourquoi agréons-nous, dans le cas dont il s'agit, ſes Inſtructions & ſes Leçons ? C'eſt *l'Evidence* qui nous y force ; Continuons donc à nous rendre à une telle évidence quand nous la rencontrerons, & au lieu de la fuir, d'y refuſer nôtre attention & de nous y dérober, reſpectons-la ſans ceſſe, aimons-la, & ne nous l'aſſons point de la chercher. D'un côté ſuſpendons nôtre jugement ſur ce qui n'eſt pas établi par des preuves Convaincantes & à nôtre portée ; D'un autre, Rendons nous à ce qui eſt démontré par de telles preuves.

Du mo-

LXXVII. AINSI ce que Mr. Bayle aſſure de ſon chef, & ce qu'il ajoute de monſieur Nicolle va à établir qu'il ne faut pas ſe décourager de croire une Verité, à cauſe de quelques Incompréhenſibilitez, dont ſes ſuites ſont accompagnées, & il en donne pour exemple l'éxiſtence des Corps & celle de leur Mouvement. Cependant d'abord après il ajoûte qu'on ne peut avoir aucune certitude raiſonnable ſur l'éxiſtence des Corps : *Les preuves dit-il, que la Raiſon nous fournit de l'exiſtence de la matiére, ne ſont pas aſſez évidentes pour fournir une bonne démonſtration.*

ins. de s'aſſurer de l'éxiſtence des Corps.

„ Il y a deux axiomes Philoſophiques qui nous „ enſeignent, l'un que la Nature ne fait rien inuti- „ lement, l'autre que l'on fait inutilement, par plus „ de moiens, ce que l'on peut faire par moins de „ moiens, avec la méme commodité. Par ces deux „ axiomes les Cartéſiens dont je parle peuvent ſou- „ tenir qu'il n'éxiſte point de Corps ; car ſoit qu'il en „ éxiſte, ſoit qu'il n'en éxiſte pas, Dieu peut nous com- „ muniquer également toutes les penſées que nous avons. „ Ce n'eſt point prouver qu'il y ait des Corps, que „ de dire que nos ſens nous en aſſurent avec la „ derniére évidence. Ils nous trompent à l'égard „ de toutes les qualités corporelles, ſans en excep- „ ter la grandeur, la figure, & le mouvement des „ Corps ; & quand nous les en croions, nous „ ſommes perſuadez qu'il éxiſte hors de nôtre „ Ame un grand nombre de couleurs, & de ſa- „ veurs, & d'autres êtres que nous appellons dureté, „ fluïdité, froid, chaleur &c. Cependant il n'eſt „ pas vrai que rien de ſemblable éxiſte hors de nôtre „ eſprit. Pourquoi donc nous fierions-nous à nos „ ſens, par rapport à l'étendué ? Elle peut fort „ bien être réduite à l'apparence tout comme les „ Couleurs.

De là on conclut que la Foi ſeule peut nous aſſurer de l'éxiſtence des Corps. Mais ſi nous ne pouvons pas nous aſſurer par la Raiſon de l'éxiſtence des Corps, parce que cette éxiſtence eſt environnée de Difficultés, dont la parfaite ſolution demanderoit un Eſprit moins borné, & en état de ſe repréſenter parfaitement l'Infini, l'éxiſtence de Dieu ne ſera-t-elle pas douteuſe par les mêmes raiſons ? De plus par quels moiens parvient-on à s'aſſurer de cette éxiſtence, ſans la ſuppoſition, & la perſuaſion de laquelle, il n'y a point de Foi ? N'eſt-ce pas en remontant des effets à la Cauſe ?

Dira-t-on que l'Ame ſeule, le principe, qui penſe, trouve ſuffiſamment en ſoi de quoi prouver l'éxiſtence d'un Etre ſuprême ? Mais outre la raiſon tirée de ce que cét Etre ſuprême poſſéde des Attributs que nous ne ſaurions éxactement comprendre, on ſera ſur la penſée les mêmes Difficultés que ſur le Mouvement. Nos penſées ſe ſuccédent l'une à l'autre, plus vite ou moins vite : Qui éxpliquera ces diverſités de viteſſes ? Où ſe tiennent celles que nous avons euës, & que nous rappellons ? Comment nôtre Eſprit les a-t-il fait naitre en ſoi, comment a-t-il ſû les chercher, s'il ne les connoiſſoit pas ? Le même Principe qui nous trompé ſur les Couleurs, & les autres apparences, ſur l'éxiſtence de l'Etenduë, & ſur celle du Mouvement, ne peut-il pas nous tromper ſur tout le reſte de nos raiſonnemens ?

Soit qu'il éxiſtede l'Etenduë, dit Mr. Bayle, *ſoit qu'il n'en éxiſte pas, Dieu peut nous communiquer également toutes les penſées que nous avons.*

Il ne s'agit pas de la Puiſſance de Dieu conſidérée en elle-même. Il s'agit d'un éxercice de Puiſſance convenable à ſes Perfections ; & nous avons prouvé qu'on ne penſeroit point d'une maniére conforme à l'Idée qu'on doit en avoir, ſi on ſuppoſoit que toute nôtre Vie n'eſt qu'une ſuite d'Illuſions. J'ai déja refuté tout le reſte de cét Article.

„ Le Pére Mallebranche (ajoute Mr. Bayle) „ aiant étalé toutes ces raiſons de douter qu'il y

„ sit des Corps au Monde, conclut ainſi. Il eſt „ donc abſolument néceſſaire, pour s'aſſurer poſi„ tivement de l'exiſtence des Corps de dehors, de con„ noître Dieu qui nous en donne le ſentiment, & de „ ſavoir qu'étant infiniment parfait, il ne peut „ nous tromper. Car ſi l'Intelligence qui nous „ donne les Idées de toutes choſes, vouloit pour „ ainſi dire, ſe divertir à nous repréſenter les Corps „ comme actuellement éxiſtans, quoi qu'il n'y en „ eut aucun, il eſt évident que cela ne lui ſeroit „ pas difficile. Il ajoute que Mr. Descartes n'a „ point trouvé d'autre fondement inébranlable, que la „ raiſon empruntée de ce que Dieu nous trompe„ roit, s'il n'y avoit pas de Corps; mais il pré„ tend que cette raiſon ne peut point paſſer pour „ démonſtrative. *Pour être pleinement convaincu* „ *qu'il y a des Corps, dit-il, il faut qu'on nous dé*„ *montre non ſeulement qu'il y a un Dieu, & que* „ *Dieu, n'eſt point trompeur, mais encore que Dieu* „ *nous a aſſuré qu'il en a effectivement créé: ce que* „ *je ne trouve point prouvé dans les Ouvrages de Mr.* „ Descartes. *Dieu ne parle à l'eſprit, & ne l'oblige* „ *à croire qu'en deux manières, par l'évidence, &* „ *par la Foi. Je demeure d'accord que la Foi oblige* „ *à croire qu'il y a des Corps: mais pour l'évidence,* „ *il eſt certain qu'elle n'eſt point entière, & que nous* „ *ne ſommes point invinciblement portés à croire qu'il* „ *y ait quelque autre choſe que Dieu, & notre eſprit.* „ Prenez garde que lors qu'il aſſure que Dieu ne „ nous pouſſe pas invinciblement par l'évidence à „ juger qu'il y a des Corps, il veut enſeigner „ que l'erreur où nous ſerions à cèt égard-là, ne „ doit point être imputée à Dieu. C'eſt „ rejetter la preuve de Mr. Descartes, c'eſt dire „ que Dieu ne ſeroit nullement trompeur, quand „ même il n'éxiſteroit aucun Corps dans la Nature „ des choſes.

Le Pére Mallebranche trouvoit tant de charmes dans la penſée qu'il voioit tout en Dieu, & toutes les autres maniéres de connoître lui paroiſſoient ſi mépriſables en comparaiſon de celles-là, qu'il ſe faiſoit un plaiſir d'en ébranler la certitude: On trouve donc en lui une Preuve que les grands hommes décident quelques fois par humeur & par goût, ſans réfléchir aſſés ſur toutes les ſuites de leurs déciſions; car penſer, comme faiſoit ce Pére, c'eſt tomber viſiblement, en contradiction, à moins que par la Foi on n'entende un *Enthouſiaſme*, une Révélation intérieure, & une Action ſecrette, & toute puiſſante, par laquelle Dieu grave dans l'Ame, une perſuaſion inébranlable de ce qui lui plaît; Voyés l'Art. XXIII.

Au prémier Livre des Rois Chap. XVII. 24. A la vûë de ſon fils reſſuſcité, la veuve dit à Elie. *Je connois maintenant que vous êtes un homme de Dieu, & que la parole de l'Eternel & de Vérité eſt en vôtre bouche.*

La Foi de cette veuve eſt une ſuite de ce qu'elle voit, au lieu que ſelon nos ſpéculatifs, il faudroit que la Certitude de'ce qu'elle voioit eut été l'effet de ſa Foi. St. Paul dit aux Cor. Chap. II. v 4. *Ma parole ni ma prédication n'ont point été accompagnées de ces diſcours compoſés pour perſuader, tels que ſont ceux de la Sageſſe Humaine, mais d'une Démonſtration d'Eſprit, & de Puiſſance, afin que votre Foi ne fut plus fondée ſur la ſageſſe des hommes, mais ſur la puiſſance de Dieu.* Nos Sages prétendent que la Certitude de l'éxiſteuce des Corps, n'a pour ſolide fondement que la Certitude de la Foi. Et St. Paul oppoſant la Sageſſe de Dieu à celle des Hommes, dit qu'il a voulu fonder leur Foi ſur les Effets Viſibles de ſa Puiſſance.

„ *Un Sicilien*, continue Mr. Bayle, qui s'appelloit „ *Michel Ange Fardella* fit imprimer à Veniſe en „ 1696. une Logique, où il ſoutient les mêmes dog„ mes que le Pére Mallebranche. Voici un éxtrait „ de ce livre; *il s'attache particuliérement à prouver* „ *qu'il eſt très-poſſible que les objets ne ſoient pas con*„ *formes à leurs idées. Il dit qu'il conçoit très-clai*„ *rement que l'Auteur de la Nature peut tellement* „ *diſpoſer nos ſens, qu'ils nous repréſentent comme* „ *éxiſtans des objets qui n'éxiſtent point du tout. Ce*„ *pendant quand il a définî les ſenſations dans la 2.* „ *partie page 96. il a dit qu'elles naiſſent dans l'eſprit à* „ *l'occaſion de l'impreſſion que les Corps éxtérieurs font ſur* „ *l'éxtrémité des nerfs. Quand on lui objecte que ſi l'é*„ *vidence des ſens n'eſt pas infaillible, J. Chriſt l'eſt mo*„ *qué des Apotres lorſque pour leur perſuader qu'il avoit* „ *un vrai Corps, il leur a dit*, Palpate, & videte „ quia ſpiritus carnem & oſſa non habent; *il répond que* „ *les façons d'argumenter dans l'Ecriture ſe font pour* „ *l'ordinaire ſont plûtôt tirées d'une dialectique accommo*„ *dée à la portée du vulgaire que d'une vraie Logique;* „ *d'où il conclut que J. Chriſt pour perſuader aux* „ *Apotres, qu'il n'étoit pas un phantome mais un vrai* „ *homme, s'eſt ſervi de la Logique qui a été la plus* „ *proportionnée aux ſens du Vulgaire, par laquelle le peu*„ *ple à coûtume de ſe perſuader que les choſes éxi*„ *ſtent. Il ajoute que Dieu n'eſt pas obligé à nous ap*„ *prendre infailliblement qu'il y a des Corps qui éxiſtent* „ *& que ſi nous en avons une Certitude plus que* „ *Morale, nous ne l'avons que par la Foi.*

Les Amis du Pére Mallebranche ne ſeront pas édifiés de voir un Logicien qui, pour défendre les hypothéſes de ce Pére s'aviſent d'imputer à J. Chriſt. & à ſes Apotres d'amener les hommes à la Foi par des Argumens qui ſont en eux-mêmes des Sophiſmes. Ce n'eſt pas au Vulgaire ſeulement que St. Paul s'addreſſe, quand il fait ſouvenir les Corinthiens qu'il n'a voulu fonder leur Foi que ſur les Effets Miraculeux de la Puiſſance Divine. Il tient ce langage aux Parfaits: *Nous annonçons*, dit-il, *une Sageſſe parmi les Parfaits, & cette Sageſſe n'eſt point celle de ce Siécle, ni des Princes de ce Siécle qui périſſent*; & St. Pierre dans ſa ſeconde Epitre Ch. II. v. 15. s'éxprime ainſi ſur le Choix des Argumens dont les Apotres ſe ſont ſervis pour établir la Vérité de l'Evangile. *Ce n'eſt point en ſuivant des Fables compoſées avec Art, que nous vous avons fait connoître la Puiſſance, & l'avenement de notre Seigneur, JESUS-*CHRIST, *mais comme ayant été nous-mêmes les Témoins oculaires de ſa Gloire & de ſa Majeſté.* Il établit la Verité de l'Evangile ſur des Faits, il préfére cette preuve à tout l'artifice des Raiſonnemens; Cependant les Faits qu'il allégue, pour amener les hommes à la Foi, on n'en peut être aſſuré & on ne peut compter ſur eux ſans le ſecours de la Foi.

Mais encore contre qui St. Pierre veut-il fortifier la Foi des Chrétiens, par de tels Argumens (Sophiſtiques en eux-mêmes, ſelon nos nouveaux ſpéculatifs, & qui ne tirent leur force que des Préjugés)? Il veut fortifier la Foi par des Sophiſmes (& c'eſt ainſi que l'Eſprit de Dieu le conduit) contre ces Eſprits mocqueurs qui diſent, *Où eſt la promeſſe de ſon avénement* (Chap. III. 3. 4. 5.) *car depuis que nos Péres ſont morts, toutes choſes ſubſiſtent comme elles étoient au Commencement du Monde. Si ces gens-là ne connoiſſent pas que les Cieux & la Terre ont été faits autrefois par la Parole de Dieu*; c'eſt leur *Malice* qui fait leur IGNORANCE, elle eſt VOLONTAIRE. Mais comment s'aſſurer que la Terre & les Cieux ont été faits par la parole de Dieu, ſi à proportion qu'on s'applique à raiſonner juſte, & à ne tomber d'accord que de ce qui eſt Certain, on ne regarde les Idées des Cieux & de la Terre, que comme des Idées Chimériques, dont les Objets ne ſauroient ſubſiſter? Peut-on croire que l'Impoſſible éxiſte? & la Foi peut-elle nous faire croire ce qu'il eſt impoſſible de croire? *Nous ne ſubſiſtons point la parole de Dieu* dit St. Paul aux Corinth. Ep. II. Chap. II. v. 17.) *mais nous nous rendons recommandables aux Conſciences par la Manifeſtation de la Vérité, en ſuivant en la préſence de Dieu* Chap. IV. v. 2. St. Paul encore en parlant des différens

rent états, par où la Sageſſe de Dieu trouve à propos de faire paſſer les hommes, remarque que dans cette Vie, *c'eſt par la* FOI *que nous marchons, & non pas par la* VUE. La Foi ne nous fait connoître ſes Objets qu'obſcurément, quoi que nous ayons de bonnes preuves de leur éxiſtence : la Connoiſſance que la vuë nous donne eſt plus claire, & par elle même ſujette à moins de Doutes. Tout cela eſt renverſé par l'hypothéſe de Mr. Bayle : Loin que la Foi tire un mérite de ſon obſcurité, en comparaiſon de ce que la vue nous apprend, c'eſt la vue au contraire qui tire toute ſa Certitude de la Foi.

Continuation du même ſujet.

LXXVIII. L'EXAMEN des Objections de *Sextus* contre l'Exiſtence du mouvement m'a engagé, à éxaminer celles de *Mr. Bayle*, dont la force eſt appuiée ſur les mêmes fondemens ; & comme dans l'article de *Zénon*, où Mr. Bayle déploie toute ſa ſubtilité pour fortifier le Pyrrhoniſme à cèt égard il prétend avoir rendu par là un grand ſervice à la Foi, la liaiſon de ſes Rémarques m'a mis dans la néceſſité de le ſuivre. Je co-tinuerai encore pour n'être pas obligé de venir deux fois ſur le même Article.

„ Les raiſons du Pére Mallebranche, *dit-il*, ont ſans „ doute bien de la force ; mais j'oſerois bien dire „ qu'elles en ont beaucoup moins que ce qu'on a „ vu ci-deſſus. Je voudrois bien ſavoir de quelle „ maniére Mr. Arnauld auroit refuté cela. Perſon„ ne n'étoit plus capable que lui d'en trouver la „ ſolution. Il a fait voir en éxaminant le dogme „ du Pére Mallebranche, qu'il entendoit l'art d'at„ taquer par les fondemens. Il s'eſt attaché à la „ baſe de l'opinion de ſon Adverſaire, car il a mon„ tré que s'il n'y a point de Corps, on eſt con„ traint d'admettre en Dieu des choſes tout à fait „ contraires à la Nature Divine, comme d'être tom„ peur, ou ſujet à d autres impreſſions que la lu„ miére naturelle nous fait voir évidemment ne „ pouvoir être en Dieu. Il ſe ſert de huit argu„ ments : le Pére Mallebranche les appelle de bon„ nes preuves, mais de fort méchantes démonſtra„ tions ; je crois, continue-t-il qu'il y a des Corps, „ mais je le crois comme bien prouvé & mal dé„ montré. Je le crois même comme démontré, mais „ en ſuppoſant la Foi. Il ſe propoſe une Ob„ jection qu'il fonde ſur les penſées deshonnêtes, „ & impies de l'Ame, & il répond qu'il eſt cer„ tain que le Corps n'agit point immédiatement „ ſur l'eſprit, & qu'ainſi c'eſt Dieu ſeul qui met „ immédiatement dans l'eſprit toutes les penſées „ bonnes & mauvaiſes, comme c'eſt lui ſeul qui „ remue le bras d'un aſſaſſin & d'un impie, auſſi „ bien que le bras de celui qui fait l'aumone ; & que la „ ſeule choſe que Dieu ne fait point, c'eſt le pé„ ché, c'eſt le conſentement de la volonté. Il eſt „ vrai que Dieu ne met dans l'Eſprit de l'homme „ des penſées inutiles & mauvaiſes qu'en conſé„ quence des Loix de l'union de l'Ame & du „ Corps, & du péché qui a changé cette union „ en dépendance. Mais comment Mr. Arnauld „ démontrera-t-il, j'entens démontrer, qu'il n'y „ point faire quelque péché il y a dix ou vingt mille „ ans, & qu'en punition de ce péché il a ces pen„ ſées fâcheuſes par leſquelles Dieu le punit, & le „ veut faire mériter ſa récompenſe en combattant „ contre ce qu'il appelle les mouvemens de la con„ cupiſcence ? Mr. Arnauld démontrera-t-il que „ Dieu a pû permettre le péché & toutes ſes ſuites, „ qui l'obligent, en conſéquence des Loix naturel„ les qu'il a établies, à mettre dans l'eſprit tant de „ ſales penſées, & de ſentimens impies, n'a pas „ pû permettre qu'il ait péché lui-même il y a „ vingt mille ans ? Démontrera-t-il que Dieu ne „ peut ſans Corps lui donner les penſées qui l'in„ commodent : & cela en conſéquence des Loix „ de l'union de l'Ame & du Corps, qu'il a pré„ vuës, & qu'il peut ſuivre, ſans avoir formé au„ cun Corps ? Mais qu'il raiſonne tant qu'il vou„ dra, je romprai ſans peine la Chaine de ſes Dé„ monſtrations, en lui diſant que Dieu peut avoir eu des deſſeins dont il ne lui a pas fait part. Mr. Arnauld répliquе beaucoup de Choſes, & nommément celle-ci, qu'il y a dans la réponſe du Pére Mallebranche quelques propoſitions outrées qui, étant priſes à la rigueur, vont à établir un très dangereux Pyrrhoniſme. Sa priere ſe pourra voir dans ce paſſage. *Je le ſupplie de „ me dire ce qu'il a entendu, quand il eſt demeuré „ d'accord que l'on pouvoit prendre cette propoſition „ pour un principe éviдent. Dieu n'eſt point trom„ peur, & il n'eſt pas poſſible qu'il veuille prendre „ plaiſir à me tromper. Acelui prétendu que l'évi„ dence de ce principe étoit abſolue, ou s'il a crû qu'el„ le étoit reſtreinte par cette condition, ſi ce n'eſt que „ j'euſſe commis quelque péché il y a 10 ou 20. mil„ le ans, en punition duquel Dieu pourroit prendre „ plaiſir à me tromper ? S'il répond qu'elle eſt abſoluë, „ ce qu'il dit de ce péché que j'aurois pû commettre „ il y a dix mille ou vingt mille ans, eſt tout à fait „ hors de propos. Et s'il diſoit qu'elle n'eſt pas abſo„ luë, mais reſtrainte à cette Condition, rien ne ſeroit „ plus facile que de lui faire voir que cela ne ſe peut „ dire ſans renverſer & la Foi divine, & toutes les „ ſciences humaines. Car il ſoutient que non ſeule„ ment la Foi divine, mais que tout ce que nous ſa„ vons par raiſonnement eſt appuié ſur ce principe que „ Dieu n'eſt point Trompeur. . . . Or ce principe que Dieu „ n'eſt point trompeur ſeroit de nul uſage, ſi celui qui „ s'en ſert étoit obligé de démontrer auparavant qu'il „ n'a point commis quelque péché il y a dix ou vingt „ mille ans.* Je n'en veux pas dire davantage les ſuites de cette Chicanerie étant ſi horribles, & ſi impies, qu'il eſt même dangereux de les faire trop envisager. . . . Eſt-ce qu'il eſt néceſſaire que Dieu nous ait fait part de tous ſes deſſeins, pour être aſſuré qu'il ne peut pas avoir le deſſein de nous tromper ? Si cela eſt, perſonne n'en pourra être aſſuré, & ainſi plus de Foi divine, plus de ſciences humaines, ſelon l'Auteur même, comme je viens de le montrer.*

Addreſſe de Mr. Bayle.

LXXIX. IL NE faut pas s'étonner ſi Mr. Bayle ſe fait lire avec plaiſir, & s'il perſuade : Il écrivoit avec facilité & de plus avec une éxtréme clarté, une parfaite netteté, ſi l'on n'en éxcepte quelques endroits où il alloit mieux à ſon but en ſe ſervant d'un autre ſtile, bien ſur qu'alors ſon Lecteur n'imputeroit l'Obſcurité qu'à la Matiére même, & le croiroit fur ſa parole : De plus il connoiſſoit parfaitement le Cœur humain, & ſavoit tout ce qu'il faut faire pour s'en ſaiſir. C'eſt par cette Connoiſſance qu'il tire un ſi grand parti des Répétitions, par le moien desquelles il rend ſes Principes ſi familiers à ſes Lecteurs, qu'à la fin il les engage à les regarder comme on fait les Notions Communes. Un Dictionaire lui eſt une occaſion favorable de multiplier ſes répétitions ; Soit que les Auteurs, dont les noms ſont autant d'Articles, aient été dans les mêmes Idées, ou qu'ils ſe ſoient trouvés dans des ſentimens oppoſés, les mêmes matiéres reviennent. Mr. Bayle après avoir parlé de ſon chef, cite un Auteur qui a penſé comme lui, ou à peu près comme lui : Une Citation en attire une autre, & ſouvent après avoir raſſemblé le Pour & le Contre on ſe trouvera plus affermi dans le Doute qu'auparavant.

En voici un exemple Mr. Bayle prétend avoir démontré que l'éxiſtence des Corps renferme des Contradictions : & que par conſéquent la Raiſon ne fournit aucune Preuve ſuffiſante pour en établir la Certitude. *Le Pére Mallebranche* ajoute-t-il, *eſt dans la même penſée, & comprend que la certitude de nos Connoiſſances ne peut ſe tirer que de la Foi.* Mr. Arnauld vient enſuite ſur la ſcéne, & prouve que *tout ce qu'a avancé le Pére Mallebranche, loin de pouvoir remplir l'Eſprit de quelque Certitude va à*

établir un très dangereux Pyrrhonisme; il fait voir que ce *grand principe*, DIEU N'EST POINT TROMPEUR *devient de nul usage par l'Hypothèse du Pére Malebranche, & qu'il n'y a plus ni de Sciences humaines, ni de Foi Divine.* Voilà donc cette prétenduë ressource de la Foi que Mr. Bayle fait évanouir d'une main, après l'avoir présentée de l'autre.

Raisons de la suppos.

LXXX. LA SUPPOSITION d'une Ame qui a péché, & qui pour punition se trouve assujettie à des sentimens fâcheux, ne présente rien que de possible. On pourroit s'imaginer que des Ames, ainsi coupables, sont unies à des Corps, pour fournir dans cette nouvelle maniére de vivre une nouvelle carière. Mais que, pour punition des péchés que j'aurai pû commettre, il y a cent ou mille ans, & dont je n'ai aucune Idée, & ne puis avoir aucun Repentir, je sois condamné à m'imaginer que je Lis un Livre, & que j'en Compose un autre, pour persuader à d'autres hommes qui ne sont point, & que j'imagine seulement, que je ne fais point de Livre, & qu'ils n'en lurent jamais; soupçonner, dis je, qu'en punition de certains Péchés qui sont pour moi des Néants, la Sagesse & la Justice de Dieu me remplie de toutes ces Chiméres, & les lie si bien l'une à l'autre, que les Evénemens mêmes qu'elles représentent ne sauroient être mieux liés; entrer dans de tels soupçons c'est ce qui ne m'est pas même possible.

Si quelqu'un s'obstine à rouler dans son Esprit ces Paradoxes extravagans, & par cette Obstination se brouille la Cervelle, il me fournira un nouveau motif à les mépriser.

Raisons de Mr. Bayle.

LXXXI. PLUSIEURS raisons, continue Mr. Bayle, éxigeoient que je rapportasse quelques Morceaux de la Dispute de ces deux Illustres Auteurs, & que j'inférasse, en général dans cette remarque, tout ce qu'on y trouve. Car en prémier lieu, j'étois obligé de prouver qu'il y a des Objections encore plus fortes que celles du Pére Mallebranche. En effet s'il étoit vrai que l'éxistence actuelle de l'étenduë enfermât des contradictions, & des impossibilités, comme on le débite ci-dessus, il seroit absolument nécessaire de recourir à la Foi pour se convaincre qu'il y a des Corps. Mr. Arnauld qui à trouvé d'autres Azyles, seroit obligé de ne recourir qu'à celui-là. En second lieu il convenoit à l'Article de Zénon d'Elée, que l'on trouvât une extension des difficultés que ce Philosophe a pû proposer contre l'Hypothése du Mouvement. 3. il est utile de savoir qu'un Pére de l'Oratoire, aussi illustre par la pieté que par ses lumiéres Philosophiques, a soûtenu que la foi seule nous convainc légitimement de l'éxistence des Corps; La Sorbonne, ni aucun autre Tribunal ne lui a point fait d'affaires à cette occasion. Les Inquisiteurs d'Italie n'en ont point fait à Mr. Fardella qui a soûtenu la même chose dans un Ouvrage imprimé. Cela doit apprendre à mes Lecteurs, qu'il ne faut pas qu'ils trouvent étrange que je fasse voir quelquefois, que sur les matiéres les plus mystérieuses de l'Evangile, la Raison nous met à bout, & qu'alors nous devons nous contenter pleinement des lumiéres de la Foi. 4. Enfin une bonne partie des choses que j'ai inférées dans cette remarque peut servir de supplément à un autre endroit de ce Dictionaire.

Examen de ces Raisons.

LXXXII. Mr. BAYLE dans la *premiére* de ses Raisons pose, qu'il est nécessaire de recourir à la Foi, afin de pouvoir croire des Impossibilitez. Si j'avois passé cèt endroit sans y faire aucune Réflexion, mon Lecteur auroit pû s'en étonner, & tel Lecteur auroit pû s'imaginer que je l'ai trouvé sans replique.

D'ailleurs c'est là un Prétexte dont Mr. Bayle s'enveloppe pour tomber non seulement sur tout ce que les Sens & la Raison nous apprennent, mais pour traiter d'incroiable & de Contradictoire tous les Dogmes les plus sacrés, les plus simples, & les plus fondamentaux de la Religion. Je continuerai donc à interrompre l'Examen de Sextus pour donner encore quelques pages à celui de ce vain & malheureux prétexte.

Je demande donc à Mr. Bayle, ou à ceux qui adoptent ses Idées, si pour être un vrai fidéle, il est nécessaire de parler sans penser à ce que l'on dit? Je demande en second lieu, si un homme qui pense à ce qu'il dit, qui compare les différentes Propositions qu'il affirme sur un même sujet, qui les rassemble & les met sous un seul point de vuë, peut croire des Contradictions, peut croire qu'une Proposition, qui renverse celle qu'il croit vraie, est vraie elle-même? Si cela est impossible à nôtre nature, il n'y a ni Religion ni Foi qui puisse nous faire croire des Contradictions, quand nous pensons à ce que nous croions; car ni la Raison ni la Foi ne changent entiérement la nature humaine, & ne font point d'un *homme* une Espéce d'Etre toute différente de l'*homme*.

Réflexions pour croire.

LXXXIII. UN HOMME qui veut penser à ce qu'il dit, qui veut éviter de se faire foi-même des illusions, & de donner dans celles des autres, ne peut pas se dispenser d'observer les Régles suivantes.

Prémiérement, quand des Personnes avancent une proposition en vuë de la faire recevoir comme vraie sur leur parole, il faut d'abord en éxaminer le sens; il faut s'en former une Idée, entendre ce que les Mots qui la composent signifient séparés, & ce qu'ils signifient liés ensemble; car qui dit *Croire* dit un *Acte de l'Esprit*, de *Penser*, dit *avoir des Idées*. Je puis bien avoir assez bonne opinion de celui qui parle pour me persuader qu'il dit la Vérité, quand même je n'entends rien dans ce qu'il dit; Mais alors, si même je crois qu'il ne dit rien qui ne soit vrai, je ne crois pourtant pas la Vérité qu'il prononce, car elle n'est pas l'Objet de ma croiance, pendant que je n'en ai aucune Idée, alors dis je, je ne la crois, ni ne la rejette, elle n'a d'autre rapport avec ma Pensée que celui d'une entiére Obscurité.

2. Dès que l'on est parvenu à l'Intelligence des Mots qui composent une Proposition, si ces Mots paroissent former un Sens contradictoire, ou plûtôt ne forment aucun sens à cause de leur opposition; si les Idées qu'ils éxpriment paroissent incompatibles, il est impossible d'acquiescer à une telle Proposition. Celui qui n'y pense pas, & ne l'éxamine pas attentivement, peut se trouver d'humeur à en tomber d'accord, & dire que ces Mots contiennent une Verité; Mais un tel Acquiescement est impossible à celui qui y pense bien. Qui dit *Contradiction*, dit *Impossibilité*, & le moien de se persuader que l'on croit *possible* ce que l'on croit *Impossible*? Si une Authorité, que je reconnoitrois digne de tous les homages de mon Entendement & de ma Volonté, assuroit une telle proposition, & m'ordonnoit de la croire, je n'aurois garde de soupçonner qu'elle se trompât ou qu'elle me voulut tromper, mais pendant que cette Proposition me présenteroit de la Contradiction, je me persuaderois que je n'en ai pas connu le veritable sens, & que les Idées que je m'en forme, ne font pas les Veritables que l'on doit s'en former. Ainsi dans l'obligation où je me sentirois de ne la rejetter point, je lui chercherois un *Sens possible*, une *Signification intelligible*, & par-là réelle, & recevable. Il peut bien arriver qu'on trouvera le sens d'un passage mal entendu, contraire à la Raison, ou le sens d'un passage contraire à quelque mauvais Raisonnement: Mais alors il faut éxaminer le Passage & le Raisonnement sur des Régles bien établies, & se donner bien garde de décider sur un sujèt dont les Principes ne sont pas

pas assez distinctement connus ; Que si on pouſſe la Queſtion plus loin, & qu'on demande ce qu'il faudroit faire, ſi la Réligion & la Raiſon étoient effectivement en Oppoſition, c'eſt une propoſition qui n'a point de ſens, car c'eſt comme ſi l'on demandoit quel parti il y auroit à prendre ſi Dieu nous enſeignoit des propoſitions contraires l'une à l'autre ; Car c'eſt préciſément ce qui arriveroit ſi la Raiſon contredisoit à la Réligion. Il y auroit encore moins d'abſurdité à délibérer ſur le parti qu'il faudroit prendre au cas que le Ciel tombât ſur la Terre.

Divers ſens du mot de croire.

LXXXIV. QUAND on demande s'il eſt poſſible de Croire une Contradiction, pour répondre à cette Queſtion ſuivant nos propres Régles, il faut d'abord remarquer que ce mot de *Croire* eſt un terme équivoque, auquel l'uſage a attaché plus d'un ſens, quoique bien des gens ne s'en apperçoivent pas.

On dit que l'on *Croit* ce qu'on ne rejette pas poſitivement comme faux : C'eſt de cette maniére qu'une grande partie des hommes croient véritable la Réligion de leur Païs : Ils ne ſe ſont jamais aviſés de la ſoupçonner d'être fauſſe, & cependant ils ſont prets ſans le ſavoir, à la quitter ſur le plus léger Raiſonnement, pourvû que ce Raiſonnement ſoit ſoutenu de quelque Intérêt, ou qu'il favoriſe quelque autre Paſſion.

Quelquefois le Mot de *Croire* emporte quelque choſe de plus ; On ne ſe borne pas à ne point rejetter une Propoſition, on préſume de plus qu'elle eſt vraïe, on ſe ſent du penchant à l'admettre. Ainſi nous croions que nos Amis, nos Parens, nos Supérieurs, ſi au moins nous ſommes dans leurs bonnes graces, ont plus de mérite que les autres hommes, avec qui nous ne ſommes pas liés par de ſemblables rélations. Nous n'en avons aucune Preuve, mais nous nous faiſons un plaiſir de le croire, & ces préſomptions ſont plus ou moins durables, ſuivant que nôtre Humeur ou que nos Intérêts les affermiſſent plus ou moins.

Outre cela *Croire* c'eſt ſe rendre à quelque Preuve, & ſouvent ces preuves, auxquelles on ſe rend, empruntent toute leur force du Préjugé ou de l'Intérêt. On acquieſce à la Propoſition qu'elles paroiſſent établir, ſans les avoir le moins du monde éxaminées, ſans en avoir ſenti la force, & quelquefois même ſans en avoir compris le ſens. Il ſe peut donc qu'on croie des *Propoſitions contradictoires*, c'eſt-à-dire, *Il ne viendra pas dans l'Eſprit de les rejetter comme fauſſes.*

On préſumera que ceux dont-on les tient ont raiſon d'en recommander la Croiance : On comptera les preuves par leſquelles on les appuïe au lieu de les peſer. Ajoûtons à cela que toute Propoſition Contradictoire a deux ſens qui ſe détruiſent l'un l'autre. Quand on eſſaie de raſſembler ces deux Sens, de les voir l'un & l'autre d'un ſeul coup d'œil, & de les admettre pour Vrais en même temps, on n'en ſauroit venir à bout ; car il n'eſt pas Poſſible de faire ce qui eſt Impoſſible ; Mais on enviſage un des ſens d'une telle Propoſition, en faiſant abſtraction de l'autre, on s'en forme une Idée & on l'admet pour Véritable. Un moment après on fait abſtraction de cette face qu'on venoit de conſidérer, on fait attention à l'autre, & on l'admet à ſon tour.

Pierre, Jaques, & Jean, ſont trois Perſonnes humaines, il ne faut pourtant pas dire qu'il y ait trois natures humaines il n'y en a qu'une. De même le Pére, le Fils & le St. Eſprit ſont trois Perſonnes Divines, il n'y a pourtant qu'un Dieu.

Un temps a été qu'on s'éxprimoit de cette maniére, & on ne ſauroit douter que dans ce temps-là, bien des gens n'ai nt mal pris ces éxpreſſions, & ceux qui les prenoient mal croioient l'unité, & la pluralité des Dieux. Quand ils ſe figuroient le Pére, le Fils, & le St. Eſprit, comme Pierre, Jaques & Jean, ils donnoient dans le Polythéïſme. Quand enfuite on leur demandoit, *N'y a-t il qu'un Dieu ?* Ils oublioient leurs précédentes dépoſitions, & ils répondoient de bonne Foi qu'il n'y en a qu'un. Mais ſi on les avoit inquiétés là-deſſus, & qu'on leur eut demandé de ſe mettre d'accord avec eux-mêmes, c'eſt un embarras où ils auroient refuſé d'entrer. Ils conſentoient bien de ſe faire ces deux Queſtions l'une après l'autre ; Mais ils ſe faiſoient un Devoir de n'y penſer pas en même temps.

Les Stoïciens ſentoient la Beauté de la Vertu, & connoiſſoient l'Horreur du Vice, en hommes perſuadés de la *Liberté*. Les mouvemens qui ſont en nôtre puiſſance, étoient les ſeuls biens dont-ils ſe permiſſent de faire l'Objèt de leurs Déſirs. Cependant ces mêmes Stoïciens reconnoiſſoient une *Deſtinée*, & on ne peut pas s'éxprimer ſur la Néceſſité, & ſur l'encheinure des événemens dans des termes plus forts. L'une de ces Hypothéſes renverſoit l'autre de fond en comble. Ils avoient un égal attachement pour toutes les deux ; Mais ils s'épargnoient l'embarras d'en ſentir la Contradiction, en évitant de les mettre en parallelle.

Toutes les fois que nous nous trompons nous tombons en Contradiction avec nous-mêmes, & en admettant une Erreur nous recevons comme Vraie une Propoſition Contradictoire à des Régles & à des Principes de vérité dont nous ſommes très-perſuadés, & nous ne revenons de nôtre Erreur que quand nous l'approchons aſſés près du Principe qui eſt en Contradiction avec elle, pour ſentir qu'il faut néceſſairement renoncer à l'un ou à l'autre.

Les Amis de Mr. Bayle ne devront pas trouver mauvais que je l'imite, & que je faſſe parler dans mon Ouvrage d'autres Auteurs qui appuient ce que je viens d'alléguer. Par éxemple. L'auteur *des ſentimens ſur l'Hiſtoire Critique du P. Simon page* 337.

„ Si l'on appelloit *Foi humaine* la croiance que „ l'on ajoute à la ſimple Autorité des hommes, & „ *Foi Divine* celle qui eſt appuïée ſur l'autorité de „ Dieu, cette diſtinction pourroit être utile, mais „ on appelle Foi humaine toute ſorte de croiance „ que l'on ne fonde pas immédiatement ſur l'auto- „ rité de Dieu : Sur quelques Preuves qu'elle ſoit „ appuïée l'on prétend qu'elle eſt toûjours Incer- „ taine, & l'on ſe ſert du mot *d'humain* pour dire „ *Incertain*. comme vous voiez que fait le P. Si- „ mon. Mais je ſoutiens qu'un Raiſonnement „ Clair & Convaincant, quoi qu'humain, eſt auſſi cer- „ tain que toute la Révélation, & que la Révéla- „ tion n'eſt fondée que ſur des Raiſonnemens hu- „ mains. Quand je dis qu'il eſt jour parce que „ le ſoleil luit, ne dis je-pas à vôtre avis une cho- „ ſe auſſi Conſtante, & auſſi Certaine, que lors „ que je dis qu'il faut croire que J. Chriſt eſt „ reſſuſcité ? Quand je dis que quelque choſe eſt „ parce que je la vois, ſuis-je en danger de me „ tromper. Enfin pourquoi ſuis-je Chrétien ? „ Apparemment parce que je crois que ce qu'on dit „ de J. Chriſt eſt veritable. Et pourquoi crois-je „ que cela eſt vrai, ſi ce n'eſt parce que j'en ai „ des Preuves ? Or je ne puis connoître que ces „ Preuves ſont bonnes que par un Raiſonnement „ purement humain, car je ſuis homme, & non „ pas un Ange. Je ne puis rien ſavoir que par „ ma Raiſon qui eſt la Raiſon d'un homme ſujet, „ à la verité, à ſe tromper, mais qui aſſurément „ ne ſe trompe point, lorſqu'il croit qu'il eſt jour „ parce que le ſoleil luit, qui ne ſe trompe point „ même, lors qu'il croit, ſur de bonnes preuves „ de certaines choſes qu'il n'a point vuës, comme „ qu'il y a un Païs à l'extrémité de l'Aſie que „ l'on nomme la Chine, qu'il y a eu autrefois un „ Empereur Romain nommé Jules Céſar, & qui ne

„ peut ſe tromper en croiant des choſes de cette „ nature, dont il a des preuves Convaincantes ac- „ tuellement préſentes à l'Eſprit.

„ Il en eſt de même des Verſions de l'Ecriture „ Ste. Les Proteſtants croient en général qu'elles „ ſont fidéles dans le gros de l'Hiſtoire & de la „ Réligion, parce qu'ils voient qu'elles s'accor- „ dent toutes en cela, & que malgré les diviſions „ qui régnent entre l'Egliſe Romaine & la leur, „ l'Egliſe Romaine en tombe d'accord, & recon- „ noit que tous leurs Dogmes poſitifs, en quoi „ conſiſte la Réligion, ſont vrais, & quoi que ce „ Raiſonnement ſoit humain, & appuié ſur des „ Traditions humaines, il n'en eſt pas moins Con- „ vaincant.

Puiſque la Foi & la Raiſon ne ſont jamais contraires l'une à l'autre, & qu'on peut ſe tromper en éxpliquant un Paſſage, comme on peut ſe tromper en matiére de Raiſonnement, c'eſt à dire, ou prendre pour un vrai Principe un Propoſition qui ne l'eſt pas, ou tirer d'un Vrai Principe des Conſéquences peu juſtes; toutes les fois qu'il arrive que ce qu'on appelle Foi ou Raiſon ſont oppoſées l'une à l'autre, il faut qu'on ſe ſoit trompé, ou en-éxpliquant mal un Paſſage, ou en prenant des fauſſes lueurs pour des veritables Principes du bon-ſens, & des Concluſions mal déduites pour des Conſéquences bien tirées; & alors il faut ou corriger le Raiſonnement par le Paſſage, ou tirer de la Raiſon un ſecours pour paſſer d'un ſens, qui n'étoit pas le plus juſte, à celui qui eſt le veritable.

Dans cette alternative le Sens-Commun dicte que ce qui eſt Obſcur doit être éclairci, par ce qui eſt plus évident, & que par conſéquent il faut redreſſer une Explication Obſcure quand elle ſe trouve en oppoſition avec des Lumiéres très Claires.

Comme la Raiſon humaine eſt un Raion de la Divine, dès qu'on trouve de l'oppoſition entr'elles, il faut qu'on ſe trompe dans ce qu'on attribue à l'un ou à l'autre.

Toute Perſuaſion eſt bâtie ſur les Lumiéres du Bon-Sens comme ſur ſon principe fondamental.

Un Caractére des faux Docteurs, ſelon St. Paul (1. Timoth. 7. 1.) c'eſt de n'entendre *ni ce qu'ils ne diſent* que par conjectures, *ni ce qu'ils ſoûtiennent* comme très-aſſuré.

„ Dans la page 220. Vous avés, Mr. continue- „ t-il trop de connoiſſance de l'Eſprit humain „ pour ignorer qu'il peut croire de bonne foi les „ choſes du Monde les plus ridicules, & ce qui „ eſt encore ſurprenant, être perſuadé en même „ temps de deux choſes directement oppoſées. Quand „ vous inventeries tout éxprès la Réligion la plus „ ridicule que vous pourries imaginer, il ſe trou- „ veroit des Peuples dans l'Aſie, dont les ſenti- „ mens ne paroitroient pas plus raiſonnables.

„ Les Catholiques croient que pluſieurs Unités „ font plus qu'une ſeule, & ils le croient ſi bien, „ qu'on paſſeroit pour fou parmi eux, de même „ que parmi les autres Chrétiens, ſi on entrepre- „ noit de le nier; & cependant ils croient qu'un „ Million de Corps humains ſéparés l'un de l'au- „ tre, n'en font qu'un ſeul. Cela eſt viſiblement „ contradictoire, & vous ſavés que c'eſt là leur „ ſentiment touchant le Corps de J. CHRIST. „ Il y a des gens aſſurément qui croient que Dieu „ n'eſt point Aureur du péché, & qui aſſurent „ en même temps qu'il a créé les hommes dans „ le deſſein de les laiſſer tomber dans le Péché, „ comme un moien de faire éclater ſa Juſtice en „ les puniſſant pour la plupart, & ſa Miſéricor- „ de en pardonnant à quelques-uns. Il eſt clair „ que c'eſt faire Dieu Auteur du péché que de „ dire qu'il a ordonné que le péché arriveroit, „ afin de s'en ſervir pour parvenir à ſes fins: Mais „ c'eſt la foibleſſe de l'eſprit de l'homme, il ne voit „ pas ces Contradictions, parce qu'on l'a accoutu- „ mé, depuis longtemps, à fermer les yeux lors „ qu'elles ſe préſentent à ſa vue.

Montagne L. II. Chap. 13. „ Les uns font a- „ croire au Monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient „ point, & les autres en plus grand nombre ſe le „ font acroire à eux-mêmes, ne ſachant pas péné- „ trer ce que c'eſt que *Croire*.

Mr. Arnauld Apologie pour les Catholiques Tom. II. page 55. „ On voit par une éxpérience „ ſenſible que ces Principes de Phiſique peuvent „ ſubſiſter dans un même eſprit avec la Créance de „ la préſence réelle. Soit que ces Auteurs les „ aient expreſſément reſtraints à l'ordre de la Natu- „ re, ſoit qu'ils n'aient pas fait une réfléxion éx- „ preſſe, ſur la Contrariété de ces Principes, avec „ ce qu'ils croient de l'Euchariſtie, ſoit que pour „ allier enſemble & ces Principes & cette Créance, „ ils ſe ſoient formés une maniére de nuage, par la- „ quelle on allie ſouvent des choſes qui paroiſſent „ contraires, en ſuppoſant que Dieu fait bien faire „ ſubſiſter la Verité de ſes Myſtéres avec ces Prin- „ cipes Naturels, ils ſont Veritables les uns & les „ autres, quoique nous n'en voions pas l'union.

Croire par *Foi* eſt-ce Croire ſans y avoir été déterminé par aucune Raiſon? Les Raiſons ou les Motifs qui déterminent à croire, s'y rend-on, ſans en faire aucun éxamen? Ou ſi l'on ne s'y rend qu'après s'être convaincu de leur ſolidité? Mais ſi d'autres Raiſons, auſſi ſans réplique, prouvent l'Impoſſibilité de ce qu'on croit; en oppoſant preuve à preuve, ſi on ne rejette rien comme Faux, on ne croira rien ſi non plus comme Vrai, & l'on s'obſtinera dans le Pyrrhoniſme.

Il ſemble donc qu'un Philoſophe auſſi ſubtil & auſſi clairvoiant que Mr. Bayle ne ſe propoſe autre choſe par cette prétendue reſſource qu'il ſubſtitue à la Raiſon, que de fournir à ſes bons amis de quoi ſe mocquer des Devots.

LXXXV. A L'ARTICLE *de Zénon convenoit une éxtenſion des Difficultés contre l'éxiſtence du mouvement.* On pourroit conteſter cette convenance; l'Auteur d'un Dictionnaire Hiſtorique, doit ce me ſemble, abréger dans cét Ouvrage ce qu'il lit dans les Auteurs dont il tire ſes recueils, au lieu d'amplifier ce qu'il en tire par ſes propres Réfléxions. *Continuation de l'éxamen de l'Apologie du Pyrrhoniſme.*

On n'a point fait d'affaire au Pére Malebranche, ni à Fardella, donc on ne doit pas trouver étrange, dit Mr. Bayle, *que je faſſe voir quelquefois que nous nous devons contenter des Lumiéres de la Foi.*

Aucun bon Proteſtant, & en général aucun bon Chrétien ne penſera à ſuſciter des affaires à qui que ce ſoit, ſur le Fondement qu'il s'eſt trompé. On doit tâcher prémiérement de bien entrer dans la penſée d'un homme qui erre, & de s'aſſurer autant qu'il eſt poſſible des Cauſes de ſon Erreur. 2. Il faut s'appliquer à tourner ſon attention ſur des Raiſons capables de le déſabuſer, & les lui propoſer de la maniére la plus propre à les lui faire gouter. 3. S'il s'obſtine dans ſes ſentimens, il eſt à plaindre. 4. Les Principes de ſon obſtination peuvent le rendre plus ou moins coupable; Mais comme ces Principes ſont ſecrets, & peuvent plus ou moins venir d'un Temperament, ou des ſuites d'une Education invincibles, ou très-difficiles à ſurmonter, ce n'eſt pas aux hommes qui ne ſont point en état de faire, avec l'éxactitude néceſſaire, de tels diſcernemens, à décider ſur l'étendue de la faute de ceux qui ſe trompent, & à les en punir.

Les Perſonnes Raiſonnables n'ont donc point penſé, & on auroit eu grand tort de penſer, à rendre Mr. Bayle odieux ſimplement parce qu'il ſe trompoit: Mais il étoit ſi facile de s'appercevoir du plaiſir qu'il goutoit à remplir de doutes & d'embarras tous ceux qui liſoient ſes ouvrages, tous ſi propres

à s'at-

à s'attirer des Lecteurs, qu'on ne pouvoit gueres s'empêcher d'en être scandalisé. Le parallèle de Mr. Bayle avec le Pére Mallebranche ne sauroit lui être avantageux. Ce Pére croioit très-fermement de voir tout en Dieu, & il comptoit d'avoir à sa Raison l'obligation d'en être persuadé.

Mr. Poiret a enviſagé ce Sentiment sous une face qui a fort déplû à sa piété : mais il faute aux yeux que le P. Mallebranche avoit la meilleure Intention du Monde. Tous ses Ouvrages vont à faire régner Dieu, & ses Loix, & on voit qu'il compte de remplir ses lecteurs de Lumiére & de perſuaſion L'Evidence selon lui est le caractére sûr de la Verité. Cette Evidence est une Lumiére qui force ceux qui veulent s'y rendre attentifs, & ne leur laisse plus la liberté de demeurer dans le doute. Mais en vain vous lirés d'un bout à l'autre les Ouvrages de Mr. Bayle, vous n'y trouverés nulle part quoique ce soit de poſitif sur le caractére de la Verité. Si quelquefois Mr. Bayle s'echappe de provoquer à l'Evidence & au bon-sens, s'il accuſe de viſiblement contradictoire le sentiment qu'il combat, & conclut de là qu'il est faux ; peu de pages après il renverſe tout ce qu'il a paru poſer ; Les Preuves les plus démonſtratives amènent, selon lui, à des Contradictions. *Toute notre aſſurance*, dit-il, *ſe tire de la Foi* ; mais par où s'aſſure-t on que la Foi à laquelle on s'abandonne, est Veritable, & que ce qu'on reçoit par Révélation eſt effectivement tel ? Il ne l'apprend nulle part. Au contraire les verités les plus eſſentielles, les plus ſimples, les plus néceſſaires, les plus fondamentales, les plus évidemment établies par la Révélation, il les trouve contradictoires, & directement oppoſées à ce que la Raiſon, & à ce que cette Révélation elle même en pluſieurs endroits, nous enſeigne ſur la Nature de Dieu, & ſur ſes Perfections. On l'a averti du Scandale qu'il donnoit, on lui a repréſenté combien ſes Principes devenoient dangereux par les Conſéquences qu'on en tiroit ; On l'a averti que les Libertins étoient charmés de ſes Ouvrages, & trouvoient de quoi s'affermir dans leurs Impies ſentimens ; On l'a prié d'écrire avec plus de circonſpection, & de tourner contre les ennemis de la Morale & de la Réligion ce Beau Génie & cette plume infatigable, dont il lui étoit ſi aiſé de faire tout ce qu'il vouloit. On n'a rien avancé par là, & ſes dernières Difficultés ont été au contraire plus étendues & plus pouſſées que les prémiéres. Ceux qui ont entrepris de défendre la Réligion & la Morale contre ſes Objections ont trouvé en lui un adverſaire obſtiné, pendant qu'il a marqué conſtamment pour des Objections, qui vont à renverſer la Réligion de fond en comble, & pour l'Apologie des Athées, tout le Zéle imaginable. Voila de quoi on s'eſt plaint. Il s'en faut du tout au tout qu'on ait eu quelque choſe de ſemblable à reprocher au P. Mallebranche.

Pour ce qui eſt de *Fardella*, on ſait que dans les Païs d'Inquiſition, la Foi la plus aveugle, eſt celle qui a le plus de prix, on s'informe peu ſi vous raiſonnés mal, & ſi vos Principes ſont bien liés entr'eux. Réſpectés le Clergé; acquités-vous du Culte extérieur ; n'attaqués aucun des Dogmes décidés vrais, & qu'il n'eſt pas permis de combattre ſans paſſer pour Hérétique, vous obtiendrés aiſément qu'on vous laiſſe en repos.

LXXVI Mr. BAYLE enfin donne cet article *pour ſupplément* à celui de *Pyrrhon*, & par-là fait aſſés connoitre ſon zéle pour les Pyrrhoniens, dont il n'a jamais aſſés étendu à ſon gré les Penſées. Je ne remonterai pas à l'endroit qu'il cite. Je deſtine une *Partie* entiére à l'éxamen de ſes ouvrages, & je me ſuis déja fort écarté de celui de *Sextus*. C'eſt par cette raiſon que je laiſſe l'argument qu'il tire de la néceſſité du Vuide, pour la naiſſance & la continuation du Mouvement, & l'avantage qu'il entire en faveur du Pyrrhoniſme. Je reprendrai ce ſujet, quand je ſerai parvenu au Chap. XVI. de Sextus qui roule ſur le Lieu, & l'Impoſſibilité qu'il y en ait.

Zéle de Mr. Bayle pour les Pyrrhoniens.

LXXXVII. LES Ariſtotéliciens diſtinguoient du *Mouvement local* cinq autres mouvements, celui d'*Augmentation*, celui de *Diminution*, celui de *Génération*, celui de *Corruption*, & celui d'*Altération*. On ne reconnoit plus aujourd'hui ces Diſtinctions. Auſſi ne ſuivrai-je pas Sextus dans tout ce qu'il leur oppoſe. Seulement remarquerai-je qu'il s'étoit tellement accoutumé à faire le Sophiſte, que quand même il peut battre ſes adverſaires avec avantage, il ne le fait pas toujours : Sur chacun de ſes Mouvemens, il allegue la même Objection ſous des éxpreſſions peu différentes.

Ch. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. Du chan-gement.

Une choſe, dit-il, ne peut recevoir aucun changement de quelque nature qu'il ſoit, *augmentation*, *corruption* &c. car ce qui ne reçoit aucun changement n'eſt point changé, & ce qui eſt changé eſt une autre choſe; ce n'eſt donc pas celle qui étoit déja qui eſt changée, c'eſt une autre.

Je ſoutiens qu'il étoit impoſſible à *Sextus* de croire que quand il avoit applati une Boule de cire en la preſſant dans ſa main, c'étoit auſſi bien une autre Cire que s'il l'avoit jettée pour en prendre une ſeconde; & que quand il ſe levoit, celui qui ſe levoit étoit un autre homme que celui qui venoit d'être aſſis, de lire ou d'écrire ; qu'il y a eu enfin autant d'Auteurs de ſon Ouvrage qu'on y trouve de lettres.

Quand un choſe change d'Etat, cet Etat ceſſe d'être & un autre Etat commence à éxiſter. De la ceſſation du prémier à la naiſſance du ſecond, il n'y a point d'intervalle; mais la ſubſtance qui éxiſtoit de la prémiére façon, c'eſt elle, & non pas une autre qui éxiſte de la ſeconde. Elle eſt d'une autre maniére, mais elle n'eſt pas une autre.

Je finirai l'article du Pyrrhoniſme ſur le Mouvement par l'éxamen de ces Paroles de Mr. Bayle.

Diogéne refute ſolidement Zénon.

„ LXXXVIII. TOUT le Monde admire *dit-il* (pag. 545. dans le Texte, & 546 dans les Notes) la „ Méthode dont on dit que Diogéne ſe ſervit pour „ renverſer les raiſons du Philoſophe qu'il avoit ouï „ dogmatiſer ſur la Négation du Mouvement. Il fit „ une promenade dans l'Auditoire, & il jugea qu'il n'en „ falloit pas d'avantage pour convaincre de fauſſeté „ tout ce que le Profeſſeur venoit de dire; mais „ il eſt certain qu'une réponſe comme celle-là eſt „ plus ſophiſtique, que les raiſons de nôtre Zénon,

„ C'eſt le Sophiſme que les Logiciens appellent „ *ignorationem elenchi*. C'étoit ſortir de l'état de la „ queſtion: Car ce Philoſophe ne rejettoit pas le mou„ vement apparent, il ne nioit pas qu'il ne ſemble „ à l'homme qu'il y a du mouvement ; mais il ſou„ tenoit que réellement rien ne ſe meut, & il le „ prouvoit par des raiſons très-ſubtiles, & tout-à„ fait embarraſſantes. A quoi ſert contre cela de ſe „ promener, ou de faire un ſaut ? Eſt ce prouver „ autre choſe que l'apparence du mouvement ? „ S'agiſſoit-il de cela ? Le Philoſophe le nioit-il ? „ Point du tout : Il n'étoit pas aſſés fot pour nier „ les phénoménes des yeux, mais il ſoutenoit que le „ témoignage des ſens doit être ſacrifié au raiſonne„ ment.

Mais n'eſt-ce point Mr. Bayle lui-même qui ne ſe rend pas attentif à l'Etat de la Queſtion, quand il traite de ſophiſtique l'Argument de Diogéne?

Si le Pyrrhonien que ce Cynique refutât s'étoit borné à ſoutenir que la Nature du Mouvement n'étoit pas bien connue, & qu'elle ſe trouvoit enveloppée de grandes Difficultés, les pas ni les ſauts du Cynique ne les auroient point réſolues, & n'auroient répandu aucune Clarté ſur ce ſujet ; Mais dès qu'il s'agiſſoit de ſavoir s'il y avoit du Mouvement

Un grand Moien pour ne pas devenir Pyrrhonien, dans les cas où il eſt ridicule de l'être, c'eſt de ſavoir demeurer en ſuſpens dans ceux où l'on ne trouve pas des raiſons aſſés fortes pour ſe déterminer.

XCIII. ON PRETEND que le Mouvement
Du mouvement dans le Vuide. ſeroit impoſſible dans le *Plein* : mais pour lever cette Impoſſibilité, il n'y a qu'à ſuppoſer l'Etenduë diviſée dans un très grand nombre de Parcelles ſéparées les unes des autres par des Mouvements différens. Un mobile détermine ces mouvemens de tous les différens degrés de liquides qui l'environnent, à circuler autour de lui.

Fig. 19. On ſe repréſentera cette Circulation ajoutent-ils en jettant les yeux ſur le Corps ſolide *A* auquel eſt appliqué le Tuiau *b c* plein de liqueur. Suppoſons que ce Corps ſolide *A* ait la vertu de mettre en mouvement quelqu'une de ſes parties, ou qu'elle ſoit miſe en mouvement par la Volonté de quelque Intelligence. Si donc il ſe fait en même temps une Convéxité en *o* & une Concavité en *x* par le mouvement de la partie *o x*, qui prend cette figure; en ce cas dans le même temps que la partie *o* avancera dans le Tuiau, dans le même temps préciſément tout ce qui eſt dans le Tuiau ſera pouſſé & circulera, tellement que dans ce temps-là préciſément une portion *x* entrera du Corps ſolide, dans le Tuiau *x*, & s'avancera de *x* vers *c*, comme *c de e* vers *o*. La plénitude du Monde tient lieu de la ſurface ſolide du Tuiau, elle produit le même effet; elle empêche que la matiére liquide ne s'échappe, elle l'oblige
Fig. 20. à circuler, & elle eſt cauſe des tournoiemens *m n. p. s. v.*

Fig. 21. Quand l'anneau *B* circule autour de ſon centre je conçois aiſément que la partie *b* ſuccéde à la partie *c* en même temps préciſément que la partie *a* ſuccéde à la partie *b*, comme encore dans le même temps la partie *f* ſuccéde à *g*, & *e* ſuccéde à *f*.

Si j'avois fait un grand Anneau, & que je l'euſſe diviſé en dix mille parties, il en auroit été du mouvement de chacune, par rapport à celui de ſes deux voiſines, comme de celui de la partie *b* par raport aux deux *a* & *c*. Je comprens que ſix mouvemens ſe peuvent faire en même temps que trois, & 6000. en même temps que 30. en même temps que deux, mais je ne puis pas me repréſenter d'un coup d'œil 6000. & beaucoup moins 12000. mouvemens, comme, d'un coup d'œil, j'en apperçois 3. & 6. 10. qui ſe font en même temps; Ils ſe font pourtant tous en même temps, quand même je ne les vois pas tous en même temps.

Ce qui eſt ſitué en *m* & qui ſe trouve pouſſé par
Fig. 20. la partie antérieure du Mobile, qui ſe porte de *m* vers *n*, avance avec lui. La plénitude du Monde eſt cauſe que ce qui eſt placé en *n* ſuit la face poſtérieure de ce même Mobile. Voilà qui diſpoſe à une Circulation; car ce qui eſt en *s* ſuit ce qui eſt en *v* & ce qui eſt en *n* ſe meut vers ce qui eſt en *p*.

Cette Circulation eſt facilitée parce que la Courbure *m n p s v* eſt toute compoſée de parties, à qui il n'eſt pas néceſſaire que le Solide *A* donne du mouvement, il ſuffit qu'il détermine à circuler celui qu'elles ont déja.

Ces parties ſe déterminent d'autant plus aiſément à un mouvement de circulation, qu'il ſe fait dans l'étenduë de cette Courbure, des mouvemens en tout ſens; de ſorte que ſi quelques-unes de ſes parties ont un mouvement oppoſé à celui de Circulation qu'elles doivent prendre, il ne s'en trouve pas en moins grand nombre qui ont déja cette détermination; de ſorte qu'elles joignent leur force à celle du Mobile pour entraîner leurs voiſines dans ce même mouvement.

Il s'en trouve encore un grand nombre qui n'ont ni un mouvement tel qu'il le faut pour la circulation, ni un mouvement oppoſé, mais qui tendent les unes par exemple de *p* en *g* les autres de *p* en *b*. D'autres auront un Mouvement Perpendiculaire au plan *n p s* en montant, d'autres en deſcendant; d'autres auront des Mouvemens Obliques, par où elles s'écartent en divers ſens, de la Courbure *n p s* ſans tendre de *p* en *s*, ce qui favoriſeroit la circulation; ni de *p* en *n*, ce qui s'y oppoſeroit & la rendroit plus difficile. Ces parties donc deſquelles le mouvement eſt indifférent par rapport à celui de la circulation, ſe déterminent ſans peine à le prendre. On voit qu'un Pilote tourne facilement un Vaiſſeau déja en mouvement, & change ſans peine une direction *a b* en une direction *a c* ou *a g*. La
Fig. 22. proüe du Vaiſſeau en repos dans l'eau ne tournera pas ſi vite de *b* en *c* ou de *b* en *g* comme il arrive lorſqu'il eſt déja en mouvement. Il ſeroit incomparablement plus difficile de lui donner ce mouvement s'il repoſoit ſur le ſable, & beaucoup plus encore s'il en étoit environné.

Une autre cauſe qui facilite la Circulation, c'eſt la *Poliſſure* des parties qui compoſent la Courbure
Fig. 20. *m n p s v*, car ſi même entre ces parties il s'en trouve un bon nombre d'irréguliéres, & de raboteuſes, il ſuffit qu'entr'elles il s'en trouve un nombre ſuffiſant de polies pour les faire aiſément gliſſer les unes le long des autres, ſans qu'il ſe perdit quoi que ce ſoit, ou que très peu de la force du Mobile, quand elles viendroient à s'embarraſſer l'une dans l'autre.

A cette cauſe joignons encore la *Petiteſſe* du plus grand nombre de ces parties qui les rend propres à traverſer toutes ſortes d'Intervalles. Diſons enfin que la Plénitude du Monde, dont la puiſſance eſt comme infinie, force ces petites parties tantôt à ſe briſer, tantôt à s'unir les unes avec les autres, en un mot, à prendre toutes les figures néceſſaires pour remplir éxactement les intervalles où elles ſont chaſſées & qu'elles doivent traverſer.

Les Efforts néceſſaires pour briſer quelques-unes de ces parties, pour changer le mouvement des autres, pour les unir & les ferrer, pour les dégager l'une de l'autre quand elles ſe ſont liées, ſont les cauſes de la difficulté qu'on éprouve à mettre en mouvement des Corps un peu gros, ſans compter l'obſtacle que leur Peſanteur y oppoſe, parce qu'il faut preſque toujours les ſoutenir, & les ſoulever du moins un peu.

Il paroît donc, ce me ſemble, que les Partiſans du Vuide ne ſont pas aſſés bien fondés, quand ils prétendent qu'ils y auroit une difficulté infinie à mouvoir des Corps dans le Plein, & une preuve évidente que la denſité du Milieu n'eſt point la principale cauſe de la peine qu'on éprouve à y mouvoir un Solide, c'eſt qu'un Corps ſe meut plus aiſément dans l'eau qué dans l'huile, quoi que l'huile ſoit plus *rare* que l'eau, & laiſſe, ſuivant l'hypothéſe que j'éxamine, plus de Vuide entre ſes parties. Un Solide encore ſe meut avec incomparablement plus de facilité dans du Mercure que dans du ſable, & le traverſe avec une toute autre viteſſe, tant il eſt vrai que la Poliſſure jointe au mouvement pêle-mêle des parties d'un Liquide, eſt ce qui contribuë le plus efficacement à la facilité avec laquelle un Solide s'y meut.

Si cela n'étoit pas, les Corps pouſſés le plus rapidement, ſoit dans l'eau, ſoit dans l'Air, ſeroient préciſément ceux dont le mouvement ceſſeroit le plutôt: Car que deux Solides ſoient égaux: Que l'un encore parcourre, dans *une* Minute, une Toiſe, & l'autre *trois* dans le même temps, & dans le même milieu. 1. Celui-ci rencontrera dans le même temps d'une minute trois fois plus de parties que l'autre, & 2. Chacune de celles qu'il rencontrera, il les pouſſera trois fois plus vite. Le ſecond donnera à chaque partie trois fois plus de mouvement que le prémier, & il rencontrera trois fois plus de parties: Il perdra donc neuf degrés de mouvement

quand l'autre n'en perdra qu'un ; cependant il n'en a que le triple. Il ſera donc forcé à s'arréter plus vite. On voit en effet que de deux Bales égales tirées contre l'eau avec la même direction, celle qu'une plus grande force de poudre a fait ſortir du fuſil s'applatit d'avantage, parce que l'eau oppoſe plus de réſiſtance à une plus grande viteſſe qu'à une moindre, ou que la Bale qui ſe meut plus vîte perd une plus grande quantité de ſon mouvement, ou frappe l'eau plus fortement, ce qui produit le même effet ſur elle, que ſi elle en étoit frappée avec un degré de force tout égal à celui avec lequel elle la frappe.

Cependant le mouvement de deux Mobiles, d'une Viteſſe inégale ne ſe perd pas préciſément dans cette proportion, parce qu'un Solide ne donne du mouvement aux parties du Liquide qu'il rencontre, qu'autant qu'il leur en faut par-deſſus celui qu'elles ont déja pour égaler le ſien : Il en donne donc plus, par cette raiſon, au Parties de l'Eau qu'aux Parties de l'Air, ſans compter qu'elles ſont plus ſolides, & qu'il en rencontre en plus grand nombre dans la même longueur de chemin.

Mais il ſe peut qu'il n'en donne point du tout aux Parties d'une Matiére plus ſubtile répanduë dans les intervales que laiſſent entr'elles les Parties d'Eau, & les Parties d'Air ; Matiére, dont les Particules ſont incomparablement plus ménuiſées, & outre cela plus agitées dans leurs mouvemens pêle-mêle, que celles de l'eau & de l'air. Et cette Matiére qui céde ſi aiſément, & qui aide aux particules de l'eau & de l'air à céder, ne ſe trouve pas en petite quantité ; car puiſque le Mercure eſt 14. fois plus peſant que l'eau, quand le Mercure ſeroit ſans pores, l'eau 14 fois plus legére que lui, auroit 14 fois plus d'intervales que de parties d'eau. La ſomme donc & la quantité de la matiére ſubtile qui remplit ces intervales, ſeroit 14 fois plus grande que la ſomme & la quantité de la Matiére aqueuſe, entre les parties de laquelle elle eſt mêlée.

C'eſt dans la parfaite Poliſſure, dans l'éxtrême Petiteſſe, & dans la Véhémence du Mouvement pêle-mêle des parties qui ſont au-delà de nôtre Atmoſphére, & qui compoſent la Matiére purement Céleſte, qu'il faut chercher les cauſes de la grande facilité, avec laquelle les Solides qui y ſont placés s'y meuvent.

C'eſt donc en vain qu'on oppoſe contre le Plein avec tant de confiance, & de hauteur, les Mouvemens des Cométes, qui paroiſſent ſe porter par leur mouvement propre d'Orient en Occident avec la même facilité & la même viteſſe que d'Occident en Orient, c'eſt à dire, avec autant de facilité contre le Cours que ſuivant le Cours du Tourbillon.

Les partiſans du Vuide ne nient pas que la Terre n'ait un Tourbillon qui s'étend juſqu'à une certaine diſtance, & qui circule avec elle d'Occident en Orient. Cependant nous ne voions pas que les Oiſeaux ou les Nuées ſe portent avec plus de lenteur vers un de ces termes que vers l'autre : Une pierre, une fléche, une bale, s'élancent avec autant de vigueur du Levant au Couchant que du Couchant au Levant. Pourquoi n'en feroit-il pas de même des Cométes, puiſque la matiére où elles nagent eſt compoſée de parties beaucoup plus petites, plus polies, & plus agitées d'un parfait mouvement pêle-mêle, que celles qui environnent la Terre ?

Concevés une Boule pleine d'eau qui ſe meut ſur deux Poles d'Occident en Orient, les petits Poiſſons & les petits Inſectes, qui y ſeront enfermés, éxécuteront leurs mouvemens propres & particuliers d'Orient en Occident tout comme d'Occident en Orient. Il n'en ſeroit pas de même ſi la Boule n'étoit pas pleine, & que les Inſectes euſſent à ſurmonter des mouvemens contraires dont les ſecouſſes s'oppoſeroient au leur.

A ce que je viens de dire on peut ajoûter, que la Matiére Liquide, que le Solide a fait circuler, eſt pouſſée de *m* en *n* avec la même viteſſe que ce ſolide avance ; par Conſéquent que la matiére ſituée de *s* en *v* ſe porte auſſi de *s* en *v* avec une viteſſe égale à celle du Solide. Comme la Viteſſe de la Matiére *s v* n'eſt point plus grande que celle du Solide *A*, on ne peut pas dire qu'elle le pouſſe ; mais comme leurs deux viteſſes ſont égales, on peut dire, & il eſt évident que la Matiére *s v* s'appliquant ſur le Solide *A*, & allant auſſi vite que lui, joint ſon effet, ou ſon mouvement, à celui de ce Solide pour lui aider à pouſſer la matiére qui lui eſt antérieure, & qu'il doit déplacer pour lui ſuccéder ; de ſorte que ſi le Solide *A*, au premier moment de ſon mouvement, en perd quelque portion, en pouſſant la matiére qui eſt avant lui, cette matiére lui rend en quelque ſorte ce qu'elle avoit reçu, en lui aidant à pouſſer ce qui s'oppoſe en ſon paſſage. Quand il commence à s'ébranler, il n'a pour ainſi dire, de reſſource qu'en lui même, c'eſt uniquement à ſes frais qu'il ſe fait paſſage ; Mais dès-qu'il a avancé d'une Ligne ou de beaucoup moins encore, ce n'eſt plus lui ſeul qui pouſſe ce qui eſt avant lui, la Matiére, qu'il a obligée de circuler, joint ſon effort au ſien, pour faire durer ces Circulations, & engager la matiére ſuivante à les continuer. *Fig. 10.*

La ſuppoſition du Vuide, rend l'idée de l'Eſpace parcouru plus ſimple, mais toute commode qu'elle paroiſſe pour éxpliquer le Mouvement, j'en trouve un, où le mobile ne change point d'Eſpace & eſt toujours préciſément renfermé dans la même place. Le Plan *b c* ſe porte de *b* en *c*, dans le temps d'une Minute, par un mouvement continuel. Le corps *g* ſoutenu par le plan *b c* va de *c* en *b* dans une Minute auſſi, par un mouvement continuel, & tout-à-fait uniforme avec le mouvement de *b* en *c* de ce plan qui le ſoutient. Au commencement de la Minute il eſt vis-à-vis de *f*, vis-à-vis de *e* & il y eſt encore à la fin de la minute, car le point *b*, ſur lequel il ſera alors, ſe trouvera en *c*, vis-à-vis de *f*, vis-à-vis de *e*. Au milieu de la minute il ſera ſur *b*, & *b*, ſera vis-à-vis de *e* & *f*. Pendant tout le cours de la minute le Corps *g* ſe meut ſans ſortir d'un Eſpace immobile, qui eſt préciſément de la même grandeur que lui, & qui demeure conſtamment vis-à-vis des Points immobiles *f* & *e*. *Fig. 23.*

Peut-être qu'après avoir lû ces réfléxions, on trouvera que l'éxiſtence d'un eſpace Vuide n'eſt pas abſolument néceſſaire pour la naiſſance & la continuation du Mouvement. Lors que d'un côté on a des preuves convaincantes, & qu'elles ſont forcentes, que ſi on a pas renoncé au Sens-commun, à ne douter pas ; & que d'un autre on donne à une objection une ſolution vraiſemblable, le Bon-Sens veut qu'on n'abandonne pas le certain pour une difficulté à peu près levée.

„ XCIV. MAIS *j'ai oui dire* (ce ſont les paroles „ de Mr. Bayle Tom. IV. pag. 544.) à un grand „ Mathématicien, qui a profité beaucoup & des Ou„ vrages & de la Converſation de Mr. Newton, que ce „ n'eſt plus une choſe problématique, *ſi tout étant plein „ tout peut ſe mouvoir*, que la fauſſeté, & l'impoſſi„ bilité de cette Propoſition a été non ſeulement „ prouvée, mais démontrée Mathématiquement, & „ que déformais nier le Vuide, ſera nier un fait de „ la derniére évidence. *Continuation du plein & du Vuide & des avantages que les Pyrrhoniens prétendent en tirer.*

Eh bien, ſi des Démonſtrations inconteſtables prouvent l'éxiſtence du Vuide, il n'en faut plus douter, & ſur un ſujet où l'on donne des Démonſtrations de cette ſorce, il faut que le Pyrrhoniſme ceſſe.

Point du tout, continue Mr. Bayle; Un tel aveu accorde la victoire aux Pyrrhoniens. „ Nous „ voilà ſans doute bien redevables aux Mathémati„ ques : elles démontrent l'éxiſtence d'une choſe, „ qui eſt contraire aux Notions les plus évidentes „ que nous aions dans l'entendement; Car s'il y a

quel-

„ quelque nature dont nous connoiſſions avec évi-
„ dence les propriétés eſſentielles, c'eſt l'étendue :
„ nous en avons une idée claire eſt diſtincte, qui
„ nous, fait connoitre que l'eſſence de l'étendue
„ conſiſte dans les trois dimenſions, & que les pro-
„ priétés, ou les attributs inſéparables de l'étendue,
„ ſont la diviſibilité, la mobilité, l'impénétrabilité.
„ Si ces idées ſont fauſſes ; trompeuſes, chiméri-
„ ques & illuſoires, y a-t-il dans notre eſprit quel-
„ que notion que l'on ne doive pas prendre pour
„ un vain fantome, ou pour un ſujet de défiance ?
„ Les Démonſtrations qui prouvent qu'il y a du
„ Vuide, peuvent elles nous raſſurer ? Sont-elles
„ plus évidentes que l'idée, qui nous montre qu'un
„ pié d'étendue peut changer de place, & ne peut
„ point être dans le même lieu qu'un autre pié
„ d'étendue ? Fouillons tant qu'il nous plaira dans
„ tous les recoins de nôtre eſprit, nous n'y trouvons
„ aucune idée d'une étendue immobile, indiviſible
„ & pénétrable. Il faudroit pourtant que s'il y
„ avoit du vuide, il exiſtât une étendue, qui eut
„ ces trois attributs eſſentiellement. Ce n'eſt pas
„ une petite difficulté, que d'être contraint d'ad-
„ mettre l'exiſtence d'une nature, dont on n'a au-
„ cune Idée, & qui répugne aux Idées les plus
„ claires que l'on air.

Les Défenſeurs du Vuide, trouveront que le Zéle avec lequel Mr. Bayle les combat, lui fait oublier des précautions qu'un Pyrrhonien ne doit jamais perdre de vue; Il dit poſitivement (*A*) *que l'Idée d'une Etendue impénétrable, Mobile, Diviſible, eſt très-claire, très-diſtincte* ; & il aſſure avec une égale fermeté que *nous n'avons aucune idée d'une Etendue Pénétrable & par la Immobile.* C'eſt ce qu'on lui nieta ; & pendant qu'il ſoutient le perſonnage d'un Pyrrhonien, il ne pourra point dire qu'on a tort de lui nier cela ; Car ſuivant les Pyrrhoniens il eſt auſſi vraiſemblable qu'on a cette Idée, comme il eſt vraiſemblable qu'on ne l'a pas : Or s'il eſt vraiſemblable qu'on a l'Idée d'une Etendue Vuide, on ne peut plus en nier la poſſibilité, par la raiſon qu'on n'en a pas l'Idée : Cette Idée, diſent les partiſans, eſt très-ſimple & c'eſt ſa ſimplicité qui la rend difficile à expliquer ; Ainſi en eſt il de l'Idée de l'Etendue en général, de l'Idée de l'Etendue ſolide, de l'Idée de l'Unité, de l'Egalité, de la Simplicité &c. Une Etendue dont la nature eſt de nulle réſiſtance, infiniment cédante, comme elle ne peut rien déplacer, elle ne peut point non plus changer de place, ſa nature ſe borne uniquement à recevoir ce qui en change.

Il y a eu ſur le Vuide une autre Hypothéſe, qui me paroit, comme à Mr. Bayle, pleine de contradictions. Nous nous ſommes accoûtumés, dès nôtre enfance, à ne concevoir de la réalité que dans ce qui faiſoit Impreſſion ſur nottre Corps.

1. Un Enfant met la main dans ſon chapeau, il la remue & ne ſent rien : Il conclut qu'il n'y a rien que ſa main.

Si les Poiſſons raiſonnoient comme nous, ils jugeroient que la Mer eſt un vuide très-vaſte, où ſont répandues quelques Parcelles d'Eau très-clair ſemées, & ſi éloignées les unes des autres, quelles ne ſe ſont ſentir que pas le moien de quelques agitations éxtraordinaires qui répondent à nos Vents.

2. On voit que les Bords d'un Vaſe qui ne paroit rien contenir, ne laiſſent pas d'être éloignés; delà on tire confuſément une ſeconde Concluſion : On appelle Eſpace cette étendue qui paſſe pour n'être rien, & qui par-là ne ſe fait point ſentir. On donne le nom de Corps à celle qui la remplit & qui eſt quelque choſe. On croit enfin d'avoir raſſemblé ſous le même nom *d'Eſpace, l'Etendue & la privation de l'Etre*, comme ſous celui de CORPS *l'Etendue & la Solidité*. On a mille & mille fois répété ce nom *d'Eſpace* ; à force de ſe le rendre familier, on eſt venu à s'imaginer de comprendre ce qu'il étoit deſtiné à éxprimer, & ce Langage deveuu le ſtile ordinaire, a affermi les Préjugés qui l'avoient fait naître. Au lieu de ſe contenter de dire qu'un Corps eſt d'une telle & telle Grandeur, qu'il eſt compoſé de tant & tant de Pouces, &c. On dit qu'il occupe un tel & tel Eſpace, au lieu de dire ſimplement qu'il eſt placé à une telle & telle Diſtance, ou à une telle Proximité, de tels & de tels Corps qu'on déſigne, ou qu'il eſt renfermé dans une telle & telle ſurface Concave, on dit qu'il remplit un certain Vuide qu'on lui aſſigne.

Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir que cette Hypothéſe renferme des Contradictions. Un Rien qui reçoit ſucceſſivement divers Corps : Un Rien d'une Grandeur déterminée, le Double de ſa Moitié, le Quadruple de ſon Quart : Un Rien qui eſt parcouru par un Mobile, Mobile qui par conſéquent s'applique à diverſes parties de ce Rien ; un Rien dont toutes les parties égales ſe reſſemblent parfaitement, mais dont cependant l'une n'eſt pas l'autre, & dont par conſequent encore chacune eſt ce qu'elle eſt indépendemment de ſa voiſine, a ſi réalité à part, une réalité qui lui eſt propre, & que faut-il de plus pour être ſubſtance?

On place trois Boules dans un Eſpace Vuide, depuis la *Premiére* à la *Seconde*, on peut tendre une Corde de 10. piés. Depuis la *Seconde* à la *Troiſiéme* il n'y en peut qu'une de 7 piés. On reconnoit par là qu'elles ne ſont pas également diſtantes ; mais ne l'étoient-elles pas déja inégalement, avant que l'on meſurât cette Diſtance, & qu'on plaçât entr'elles quelques Etendues Corporelles, on ne ſait pas la Diſtance en la meſurant, on la trouve ſimplement, & on s'en aſſure ; Avant que d'être meſurée elle étoit meſurable, & une Diſtance qui ne peut être remplie que par une Longueur déterminée, eſt elle-même déterminée.

Mais voici, ajoûte Mr. Bayle, *bien d'autres inconvéniens. Ce vuide, ou cette étendue immobile, indiviſible & pénétrable, eſt-elle une Subſtance, ou un Mode ? Il faut que ce ſoit l'un des deux, car la Diviſion* ADÆQUATA *de l'Etre ne comprend que ces deux membres. Si c'eſt un Mode il faudra qu'on nous en définiſſe la ſubſtance ; or c'eſt ce qu'on ne pourra jamais faire.*

A cette Queſtion Mr. Locke répond, *Je n'en ſai rien, & je n'aurai point de honte d'avouer mon Ignorance, juſques-là ce que ceux qui font cette Queſtion me donnent une Idée claire & diſtincte de ce qu'on appelle* SUBSTANCE.

Après ces paroles Mr. Bayle triomphe de ce qu'un ſi grand Métaphiſicien ne peut pas faire de meilleures Réponſes, & d'un tel aveu, il fait conclurre à Zénon que le Vuide eſt Impoſſible & dès-là le Mouvement.

Cette Conſéquence tomberoit ſur Mr. Locke, ſi après avoir reconnu que le Mouvement ne peut ſe faire, à moins qu'il n'y ait du Vuide, il avouoit que la ſuppoſition du Vuide eſt pleine de Contradictions, au lieu qu'il avoue ſimplement qu'il n'en connoit pas bien la nature. Or de ce qu'un grand homme ignore quelque choſe, s'enſuit-il qu'il ne ſache rien ſurement, s'enſuit-il même, que ce qu'il a ignoré, un autre ne puiſſe le découvrir : Une telle Découverte n'eſt point une preuve d'un plus grand Génie, ſouvent c'eſt un effet du bonheur & ſouvent encore on la doit à ce qu'on a appris d'un autre & aux fois qu'on a eu de profiter des inſtructions qu'on en a reçû, & de les étendre, ce qui quelque-fois n'eſt pas difficile.

Quand on demande quelle Eſpéce de ſubſtance eſt l'Eſpace, & *ſi c'eſt un Corps ou un Eſprit* ? Mr. Locke à raiſon de répondre, *Qui vous a dit qu'il n'y a que des Corps & des Eſprits* ? Il y a Subſtance qui Penſe, Subſtance Etendue ſolide, Subſtance Etendue infiniment cédante.

Je ne ferois pas difficulté de compter l'Eſpace au nombre des Subſtances, dès que je ſerois con-

Log. I. P. Sect. II. Chap. I.

(*A*) Accordés cela avec les contradictions, dont il prétend qu'elle fourmille

vaincu de son existence !

La définition de la substance lui conviendroit. Ce qui *a son existence apart, son existence propre est* SUBSTANCE. L'Espace est ce qu'il est, & non une autre chose. Son existence n'est ni l'existence d'un Etre qui pense, ni l'existence d'un Etre solide. Une Mesure, une Quantité de cet Espace est cette Mesure-là, & non pas une autre ; Autre est l'espace rempli par le Soleil, autre est l'espace rempli par la Lune. Mr. Bayle se donne des soins superflus, quand il s'étend à prouver cette différence dans l'Article que j'examine. Mr. Bayle continue, *si l'espace est une substance je demanderai, est-elle créée ou increée ?* Mr. Bayle refute solidement l'imagination de ceux qui confondent l'espace où sont les Corps, avec l'Immensité de Dieu, & il fait bien voir avec quel avantage il fait attaquer une erreur & soûtenir une bonne cause.

Il ne reussit pas de même quand il entreprend de prouver que l'Etendue Vuide ne peut pas être une substance créée ; *Si elle est créée, elle peut périr, sans que les Corps dont elle est distinûte réellement, cessent d'exister. Or il est absurde & contradictoire que le Vuide, c'est-à-dire, un espace distinct des Corps, soit détruit & que néanmoins les Corps soient distincts les uns des autres, comme ils le pourroient être après la ruine du vuide, quoique ce Vuide soit nécessaire pour les contenir.*

Par une semblable Méthode d'argumenter, on prouveroit que l'Unité & le nombre Pair sont des contradictions. *Dieu ne peut-il pas tirer une Unité du nombre six, & en même temps ne peut-il pas conserver le nombre six ?* Dieu qui connoit toutes les manières possibles dont une Intelligence finie peut penser, connoit qu'elle peut abuser de sa Liberté & de sa Fécondité jusques à faire cette Question. Mais sa Sagesse infinie, parfaite, immuable, est infiniment éloignée d'une telle imagination & d'un tel dessein. Toutes les pensées de Dieu sont dans un parfait accord. Si l'Espace est nécessaire pour contenir les Corps, si celle est la Nature qu'il a donnée à l'Etendue Solide & à l'Etendue Pénétrable, il ne se peut qu'il veuille que l'une existe sans que ce qui est absolument nécessaire, pour son existence, existe aussi. Si l'Espace n'est pas absolument nécessaire afin que tous les Corps y soient placés, & y existent : dès que l'Espace sera anéanti, les Corps avec l'existence desquels il n'a aucun rapport, continueront d'exister, mais ils ne pourront plus se mouvoir, au cas que l'existence de l'Espace soit une condition nécessaire pour la possibilité du Mouvement,

Mr. Bayle, pour mieux établir la nécessité du Pyrrhonisme, fait encore tomber la même Objection sur l'Hypothèse du Plein & sur l'Hypothèse du Vuide. " Nous connoissons, dit-il, page 545. que " quand deux choses sont distinctes réellement, l'une " peut-être conservée ou détruite, sans que l'autre " le soit ; car tout ce qui est distinct réellement d'une " chose lui étant accidentel, & chaque chose pouvant " être conservée sans ce qui lui est accidentel, il s'en- " suit que le Corps *A* réellement distinct du corps " *B*, peut demeurer dans l'être des choses, sans que " le corps *B* subsiste, & que la conservation du corps " *A* ne tire point à conséquence pour la conserva- " tion du corps *B*. Cette conséquence qui paroit si " claire & si conforme aux notions communes, ne " peut point pourtant convenir au sujet dont nous " parlons, & vous ne pouvés supposer que tous les " corps enfermés dans une chambre périssent " & que les quatre murailles soient conservées ; car " en ce cas-là il resteroit entr'elles la même distance " qu'auparavant ; or cette distance, disent les Carté- " siens, n'est autre chose qu'un Corps. Leur Doc- " trine semble donc combattre la souveraine liberté " du Créateur, & le plein Domaine qui lui est dû " sur tous ses ouvrages. Il doit jouïr d'un plein droit " d'en créer peu ou beaucoup, selon son bon plai- " sir, & de conserver, & de détruire ou celui-ci, " ou celui là, comme bon lui semble. Les Cartésiens peuvent répondre qu'il peut détruire chaque corps en particulier, moiennant qu'il en fasse un autre de même grandeur ; mais n'est-ce point donner des bornes à sa Liberté ? N'est-ce point lui imposer une espéce de servitude, qui l'oblige nécessairement à créer un nouveau corps, toutes les fois qu'il en veut détruire un autre ? Voilà des difficultés qu'on ne peut parer en supposant que l'étendue & le corps sont la même chose ; mais on peut les retorquer toutes contre ceux qui les proposent à Mr. Descartes, si d'ailleurs ils reconnoissent une étendue *spéciale*, réellement existente & distincte de la matière. Cette étendue ne peut pas être finie, on ne sauroit en ruiner une portion, sans en reproduire une autre, &c. Or si la nature de l'étendue pénétrable ou impénétrable entraine avec soi de si grands inconvéniens, le plus court est de dire qu'elle ne peut éxister que dans notre esprit.

L'éxistence des Murs qui environnent une Chambre, & qui en sont la partie extérieure, est indépendante de l'éxistence de tout ce qui est renfermé dans leur enceinte. L'éxistence de ces Murs leur appartient en propre, c'est eux mêmes & non point l'éxistence d'aucune autre chose. Mais puisque la supposition de ces Murs continuant d'éxister, & d'éxister éloignés, pendant qu'il n'y aura de l'un à l'autre aucune Etendue ni Pénétrable ni Impénétrable, est, de l'aveu de Mr. Bayle, absurde & contradictoire, il seroit absurde & impie de supposer l'Intelligence parfaite capable d'une telle folie. Quand on dit qu'il ne se peut qu'elle pense ainsi, ce n'est nullement borner ni sa liberté, ni sa puissance, c'est seulement s'abstenir de donner des bornes à la perfection de sa très sage Intelligence, qui est essentiellement toûjours d'accord avec elle même.

Voici donc, ce me semble, à quoi se réduisent les Questions qu'on peut faire sur ce sujet. *Avés-vous une Idée de l'Etendue ?* Qui oseroit le nier. *Avés vous une Idée d'une étendue solide & en même temps divisible en parties qu'on puisse éloigner les unes des autres ?* Je ne suis pas plus sûr de penser, que je suis sûr d'avoir cette Idée. *En avés-vous une d'une Etendue différente & souverainement pénétrable & entiérement destituée de solidité ?* Pour moi j'avoue qu'il me paroit que je l'ai. *Ces idées se démêlent-elles aisément ?* Elles sont si simples qu'il est difficile d'en alléguer de plus claires, ni de les énoncer que par des termes synonimes. *Une Distance sans étendue, une Etendue qui ne soit rien : Ne sont-ce pas des contradictions ?* Rien n'est plus évident. *Cette Etendue Pénétrable est-elle nécessaire, afin que les corps puissent y mouvoir ?* D'habiles gens sont encore là-dessus dans le doute ; & ils craignent que l'impuissance où est l'esprit humain de se rendre présent ce nombre prodigieux de Mouvemens qui doivent se faire dans le Plein en même temps, afin qu'une Masse sensible y parcoure une longueur, ne l'engage à se jetter dans l'Hypothèse plus commode du Vuide, où les Mouvemens peuvent se faire avec plus de facilité. Ils conjecturent qu'il pourroit peut-être suffire d'entendre par l'Espace qu'un Mobile parcourt *la concavité qui l'environne* immédiatement : Cette concavité est corporelle, c'est la surface du corps environnant par rapport auquel le Mobile change de situation : Cette Concavité est d'une capacité déterminée, & dans l'Hyporhèse du Plein toujours remplie d'une Etendue Corporelle, quoique ce ne soit pas toujours la même, parce que quand il y a du Mouvement, l'une succéde à l'autre.

Quand une Sphére se meut autour de son Centre, une certaine & même portion de Concavité, après avoir été parcourue & touchée successivement par une certaine partie de la Convexité du Mobile, est ensuite

enſuite parcourue par une autre de la même façon; à la ſeconde ſuccéde une troiſiéme, toujours parcourant la même partie, & ainſi ſans interruption; au lieu que dans une concavité étendue en ligne droite, une certaine portion après avoir été parcourue ne l'eſt plus; toutes les parties du Mobile l'abandonnent entiérement.

Mais enfin ſi le *Vuide* eſt néceſſaire afin que les Corps puiſſent y exercer leurs Mouvemens, il ne paroit pas de même néceſſaire, afin qu'ils aient une place qui les contienne. Chaque Corps peut-être, à lui-même, ſa place, chacun d'eux eſt renfermé dans ſes bornes, & dans la ſurface d'un corps qui l'embraſſe; Voilà où il eſt. S'il n'y a point d'Eſpace vuide tout ce qui en peut arriver, c'eſt que tout ſera forcé à demeurer en Repos; mais pour ſa place, chaque corps la trouvera dans ce qu'il eſt.

Quand l'Eſpace a été créé, ſon Créateur lui avoit-il déja préparé une place? & pour s'empêcher d'être expoſé aux mêmes Queſtions & aux mêmes Difficultés, ſur la Réponſe qu'on ſera, trouvera-t-on à propos de dire? *Qu'avant l'Eſpace il n'y avoit aucune Etendue, & qu'avec l'Eſpace a commencé la place de l'Eſpace, qui n'eſt autre choſe que l'Eſpace même.* Mais pourquoi ne dira-t-on pas de même, *qu'avant le Corps il n'y avoit aucune Etenüe, & qu'avec l'Etendue Corporelle commence ſa place, qui n'eſt autre choſe que cette Etendue elle-même?*

Quand je me demande s'il y avoit néceſſairement de l'Etendue avant que Dieu eut créé l'Univers Corporel? Je me réponds que Non; & quand je m'éxprime ainſi, pour penſer conformément à ma Réponſe, je m'abſtiens de me repréſenter quoi que ce ſoit; car pour ce qui eſt de la maniére dont Dieu éxiſte, & de ſon rapport avec le Lieu, je n'en ai aucune Idée; ſeulement ſai je que Dieu n'a beſoin de quoi que ce ſoit, qu'il ſe ſuffit à lui-même & qu'il éxiſte en lui-même.

Dès-qu'après cela je me repréſente l'Univers éxiſtant; ſur quelque portion de cette Immenſe Etendue que j'arrête mon attention, je la conçois bornée par ſa ſurface, qui eſt l'éxtrémité d'elle même & qui appartient à elle même: Tout ce qui eſt renfermé dans cette ſurface eſt une portion de l'Univers; On peut ſe paſſer de le compoſer de deux étendues, & on peut n'y en concevoir qu'une d'un ſeul genre, à moins, comme je l'ai déja dit, que le Mouvement n'oblige à en admettre une ſeconde.

Si mon Imagination, entraînée par une habitude, & par des maniéres de parler qui doivent leur naiſſance aux Préjugés, va ſe figurer une Etendue différente de celle des Corps & abſolument néceſſaire pour les recevoir, je n'ai qu'à lui laiſſer faire, & elle ſe figurera de même une troiſiéme Etendue, qui ſera la place de l'Eſpace, & dés-là une quatriéme qui ſera la place de celle-ci. Mais ſi je ne dois pas compter ſur une troiſiéme & quatriéme liberté que mon imagination ſe donnera, ſi je ne dois pas compter ſur une troiſiéme & quatriéme ſuppoſition qu'elle fera, pourquoi compterois-je plus ſurement ſur la prémiére & pourquoi ne m'en défierois-je pas également?

Réfutation de Spinoſa & Carteſius de Mr. Bayle.

XCV. Mr. BAYLE en réfléchiſſant ſur l'hypothéſe du Vuide s'eſt apperçu qu'elle renverſoit le ſyſtéme de Spinoſa, & comme il ne vouloit rien perdre de ce qu'il avoit penſé, il enchaſſe cette réflexion parmi les argumens qu'il enaſſe en faveur des Pyrrhoniens, en vue de répandre des Doutes ſur des Verités mêmes qui paſſent pour les plus certaines. Il dit donc contre Spinoſa (Tom. IV. pag. 545.) " S'il y „ a deux eſpéces d'étendue, l'une ſimple, indiviſible, „ & pénétrable, & l'autre compoſée, diviſible & im- „ pénétrable, il faut qu'il y ait plus d'une ſubſtan- „ ce dans l'Univers. Cela ſe conclut encore mieux „ de ce que la ſubſtance impénétrable ne ſeroit pas „ un tout continu, mais un amas de Corpuſcules „ ſéparés entiérement les uns des autres, & envi- „ ronnés d'un grand eſpace incorporel. Les Spi- „ noſiſtes ne nieroient pas que chacun de ces Cor- „ puſcules, ne fût une ſubſtance particuliére diſtincte „ de la ſubſtance de tous les autres. Et ainſi par leurs „ propres Axiomes ils abandonneroi nt leur ſyſté- „ me, s'ils avouoient une ſois qu'il y a du Vui- „ de.

En liſant les ouvrages de Mr. Bayle, on tombe de temps en temps, dans des endroits de cette force, de cette juſteſſe & de cette utilité: Quelquefois on le plaint, quelquefois auſſi on le condamne; Mais toujours on eſt affligé de voir qu'un ſi beau génie, ſi propre à combattre l'Erreur & à mettre la Verité dans ſon jour, ſe ſoit ſait un ſi grand pliſir & ſe ſoit appliqué avec tant d'obſtination, à ébranler la Certitude des prémiéres & des plus importantes Verités.

Il découvre ſon but en termes bien éxprès dans la remarque précédente. *Recueillons*, dit-il. *d'ici quelques Corollaires. Le premier eſt, que la diſpute de Zenon ne pourroit pas être entiérement infructueuſe; car s'il manquoit ſa principale entrepriſe qui eſt de prouver qu'il n'y a point de mouvement, il auroit toujours l'avantage de fortifier l'hypotheſe de l'*ACATALEPSIE, *on de l'incompréhenſibilité de toutes choſes.*

XCVI. IL AJOUTE enſuite; " Prenés garde „ qu'il y a des Philoſophes de la prémiére volée „ qui ne croient pas que nous connoiſſions ni ce „ que c'eſt qu'étendue, ni ce que c'eſt que ſub- „ ſtance, ils ne peuvent parler autrement tandis „ qu'il croient le Vuide. Grand triomphe, pour „ Zénon, & pour tous les autres Acataleptiques, „ car pendant qu'on diſputera ſi l'on ſait, ou ſi „ l'on ignore la nature de la ſubſtance & celle de „ la matiére, ce ſera un ſigne qu'on ne comprend „ rien & qu'on ne peut être jamais aſſuré qu'on fra- „ pe au but, ou que les objets de notre éſprit „ ſoient ſemblables à l'Idée que nous en avons.

Ces triomphes ſont imaginaires, car ſi Mr. Locke ſe trompe, & qu'il ſoit poſſible de connoitre la *Subſtance Etendue*, de ce qu'un Philoſophe modeſte, étonné de quelques difficultés, ſe borne à regarder l'Etendue non comme une Subſtance, mais comme l'Attribut d'une Subſtance qui ne nous eſt pas connue, s'enſuit-il que des perſonnes qui donneront à l'éxamen de cette Matiére, une attention & un temps que Mr. Locke a mieux aimé donner à des Sujèts qui lui paroiſſoient plus importans, ne pourront pas s'aſſûrer ſur ce que ce grand homme a laiſſé indécis?

Mais quand on ignoreroit en quoi conſiſte la Subſtance dont l'Etendüe eſt un Attribut, & qu'on ne pourroit venir à bout de s'en former une Idée, pourroit-on conclurre de-là qu'on n'en a point non plus de l'Etendüe: Cette Concluſion ſeroit auſſi peu raiſonnable que ſi l'on diſoit; Je n'entens pas tout ce qui eſt enſeigné dans un Livre; Donc je n'ai aucune certitude que ce ſoit un Livre, qu'il ait une couverture, que cette couverture renferme du papier & que ſur ce papier il y ait des caractéres. L'ignorance où je ſuis du fonds d'où naiſſent mes penſées, & de l'efficace avec laquelle l'une en amène une autre, peut-elle me faire douter que la Penſée ne ſoit un *Acte qui ſe ſent*, que ces Actes ne ſe ſuivent, que quelques-uns ſe ſentent ſimplement eux mêmes, & que d'autres ne repréſentent quelque Objèt différent d'eux mêmes, qui éxiſte, ou qui peut éxiſter hors de notre penſée? En un mot me reſte-t-il des Doutes ſur les différens & nombreux rapports que mon Attention me découvre entre mes Penſées, Rapport, ſur leſquels je fonde les Régles des Raiſonnemens & des Mœurs? De même donc quand je ſuppoſerois que l'Etendüe eſt un Attribut d'une Subſtance que je ne connois pas, ſerois-je moins aſſûré que cette Subſtance ait par le moien de cèt Attribut? Serois-je moins aſſûré que les Modifications de l'Etendüe, ſes différens Etats forment les différentes Eſpéces des Corps que nous voions?

Seroit-je moins aſſuré qu'un bloc d'Etendue agit ſur un autre bloc, & moins fondé à expliquer par ce Principe & ſes ſuites, les Phénoménes de la Nature.

Tout ce que les Phyſiciens, diſciples de M. Locke ſur cette Queſtion, remarquent & démontrent ſur les différens états & les différens effets de l'Etendüe, *Attribut* ſelon eux, appartient veritablement à l'Etendüe; & à *l'Etendue Attribut*, ſi elle eſt attribut; & à *l'Etendue Subſtance*, ſi elle eſt ſubſtance.

La premiére Philoſophie que Mr. Locke avoit étudiée c'étoit celle de l'Ecôle: Il en reconnût l'abus dans la ſuite & rectifia ſes Idées. Mais à combien peu de perſonnes arrive-t-il de ſe défaire abſolument de tous leurs Préjugés, de n'en conſerver pas le moindre reſte & de n'en ſentir pas la moindre atteinte. Il ſe peut que l'habitude de Définir à la maniére de l'Ecôle, & d'aſſocier des Notions vagues à des Notions déterminées ait d'abord prévenu M. Locke en faveur de la Définition du *Corps* par *Subſtance étendue*, & que cherchant enſuite dans ſon Eſprit deux Idées différentes, pour les ſubſtituer, l'une au terme d'*Etendue*, & l'autre au terme de *Subſtance*, & ne pouvant ſe ſatisfaire ſur l'une de ces ſubſtitutions, comme ſur l'autre, il en ait conclu que ſon Entendement étoit borné aux Idées des Attributs, ſans pouvoir s'élever juſques à celles des *Subſtances*. L'attention à la ſubſtance qui penſe l'aura confirmé dans ſon ſentiment. Ses Actes nous ſont connus; La Penſée ſe fait ſentir & ſe manifeſte par là même qu'elle eſt Penſée, par là même qu'elle eſt & qu'elle éxiſte; Mais peut-on dire qu'on ait la même connoiſſance de la ſubſtance qui produit ces Actes, ou que ces Actes modifient? Peut-on dire qu'on le ſente de même? Ceux-là même qui prétendent que la Penſée eſt la ſubſtance de l'Ame & n'y en veulent reconnoître aucune autre, peuvent-ils expliquer de quelle maniére la Penſée ſe modifie? Comprennent-ils en quoi conſiſte ce pouvoir? Mais de ce que le Créateur des Hommes, ſouverainement Libre dans la diſtribution de ſes graces, a trouvé à propos de les avertir de leur dépendance, en leur cachant à eux-mêmes une partie de ce qu'ils ſont, & en ne les élevant pas, au moins dans cette Vie, juſqu'à connoître le Principe auquel ils doivent leurs Connoiſſances, de ce, dis-je, qu'ils ne connoiſſent pas la Subſtance qui penſe, s'enſuit-il qu'ils ignorent ce que c'eſt que Subſtance étendue?

Pour moi je l'avoüe, l'*Etendue* me paroit une Subſtance, & quelquefois je ſuis ſurpris qu'on ait trouvé là-deſſus de la difficulté. La définition de Subſtance convient parfaitement à l'Etendue; Il n'y a point de caractére plus ſûr, ni de Voie plus naturelle pour en décider. On conçoit que l'Etendue a une éxiſtence qui lui eſt propre, une éxiſtence à part qui n'eſt l'éxiſtence d'aucune autre choſe, c'eſt ce qu'on ne concevroit point ſi elle étoit le Mode, l'Attribut, la Maniére d'être d'une autre Subſtance.

L'Etendue étant une Subſtance, l'Etendue & la Subſtance étendue ſont des termes très Synonimes; Il ne faut point chercher dans l'Etendue, une Subſtance différente d'elle, non plus qu'on ne cherche point dans le *Triangle*, une Figure différente de lui, quand on le définit par une *Figure Triangulaire*; car quelle eſt cette Figure ſi ce n'eſt le Triangle même? Ainſi quand on définit le *Corps*, une *Subſtance etendue*; Quelle eſt cette *Subſtance*? C'eſt l'*Etendue même*.

S'il y avoit dans les ſimples Corps, dans une Pierre, par éxemple, une Subſtance différente de l'Etendue, on ſe ſeroit trompé en regardant cette Pierre comme n'ayant d'autre Subſtance que ſon étendue, de la même maniére qu'on ſe tromperoit en regardant un Animal de quelque eſpéce juſqu'ici inconnue, & que l'on prendroit pour un Animal brute, quoiqu'il eut une Ame ſemblable à celle de l'Homme. En ce cas il y auroit dans cette Pierre une Subſtance différente de l'Etendue, & dans cette enceinte où nous ne ſuppoſions qu'une ſeule Subſtance, il y en auroit deux, mais l'Etendue en ſeroit toûjours une.

De plus, cette Subſtance prétendue du Corps, eſt-elle étendue, ou ne l'eſt-elle pas? Si elle eſt étendue, ſon étendue, différente de celle que nous voions & que nous connoiſſons, cette étendue inconnue eſt-elle une Subſtance, ou encore un Attribut d'une autre Subſtance? S'ils diſent qu'elle eſt Subſtance, l'Etendue peut donc être Subſtance, & tout ce qu'ils objectent contre celle que nous connoiſſons, retombe ſur celle que nous ne connoiſſons pas, qui étant étendue ſera diviſible, étant étendue finie ſera figurée comme celle que nous connoiſſons.

Diront-ils qu'elle n'eſt pas Subſtance, mais Attribut d'une Subſtance? Voilà donc deux Attributs étendus, le connu & l'inconnu, & par là encore on n'avance rien, car je réitére la même Queſtion ſur la Subſtance dont l'Etendue inconnue ſeroit un Attribut plus immédiat que la connue.

S'ils répondent qu'ils n'en ſavent rien, & qu'ils n'en peuvent rien ſavoir, puiſqu'ils n'en ont aucune Idée; je crois qu'ils parlent comme ils penſent, mais par là ils ne lévent point la Difficulté.

Ils peuvent ignorer ſi elle eſt étendue ou non étendue, mais ils ne peuvent pas ignorer qu'elle eſt néceſſairement l'un ou l'autre; Vous voiés un homme de loin & dans l'obſcurité; Je vous demande s'il eſt de vôtre connoiſſance? Vous répondés que vous n'en ſavés rien, & avés raiſon de répondre ainſi, car vous ne l'appercevés pas aſſés diſtinctement pour en décider. Mais ſi je vous demande; N'eſt-il pas vrai, ou que vous l'avés vû ci devant, ou que vous ne l'avés jamais vû? N'eſt-il pas vrai que vous en ſavés le Nom, ou que vous ne le ſavés pas? Vous ne ſauriés diſconvenir qu'un des deux ne ſoit vrai. De même s'il y avoit dans le Corps une Subſtance différente de l'Etendue que nous voions, une de ces deux Propoſitions ſeroit Vraie, *Cette Subſtance eſt étendue*, *cette Subſtance n'eſt pas étendue*; car tout ce qui eſt du rang des choſes *étendues*, ne l'eſt pas des *non étendues*, & réciproquement.

Or j'ai prouvé qu'on ne peut pas dire dans le ſyſtéme que je combats, qu'elle ſoit *étendue*; ſi donc je prouve encore qu'il n'eſt pas permis de la ſuppoſer *non étendue*, il faudra tomber d'accord qu'abſolument il n'eſt pas permis de la ſuppoſer, & que c'eſt une Chimére. Cette derniére partie eſt facile à prouver. Ce qui n'eſt point étendu, ne peut pas être le Sujet dans lequel l'étendu ſubſiſte; La ſubſtance dont l'Etendue eſt un des Attributs, éxiſte d'une maniére étendue, puiſque l'Etendue eſt une de ſes maniéres d'être, un de ſes états. Or être dans un Etat étendu, éxiſter d'une maniére étendue, c'eſt être étendu, ou c'eſt être de l'Etendue.

La Figure eſt un Attribut de l'Etendue, c'eſt l'Etendue même entant que terminée; le Mouvement eſt un Attribut de l'Etendue, & c'eſt l'Etendue même entant que changeant de place. Quelle plus grande différence peut-on imaginer, ou ſoupçonner, qu'entre ce qui eſt étendu & ce qui ne l'eſt pas? Si la ſubſtance du Corps n'eſt pas étendue, l'Etendue ſon premier Attribut ſera infiniment différent de ſa ſubſtance.

L'Etendue d'un Corps pourroit donc tout au plus être régardée comme quelque choſe d'appartenant à une Subſtance, comme quelque choſe ſur quoi une Subſtance étendue ou non étendue auroit quelque pouvoir; Mais en la concevant ainſi,

on

on la concevroit comme une Substance dépendante d'une autre différente d'elle.

Mais *l'Etendue*, disent-ils, *est divisible à l'infini, comment seroit-elle une Substance?* Quoi donc, quand on diviseroit cèt Attribut on ne diviseroit point ſa Subſtance? Quand on a partagé un Pié cube de Metal en cent mille piéces, la Subſtance de cette maſſe ainſi diviſée demeureroit-elle indiviſible? Paſſe-t-elle toute entiére dans chacun de ces morceaux, ou ſi elle reſte toute entiére avec un ſeul d'eux?

Le Terme d'*Un* eſt un terme rélatif & non pas abſolu. Un Pié Cube d'étendue eſt l'Etendue d'un pié, c'eſt une Subſtance d'un pié & non pas de deux. Le Pié d'étendue a ſon éxiſtence à part de tous les autres piés imaginables. *Mais il contient* 1728. *Pouces Cubes?* Cela eſt vrai, & *chaque Pouce cube eſt une Subſtance?* Cela eſt encore vrai, c'eſt une Etendue d'un Pouce & non de deux, qui a ſon éxiſtence à part de tout autre Pouce Cubique imaginable.

Enfin dira-t-on; *On eſt bien fondé de ſuppoſer une Subſtance Corporelle différente de l'Etendue, puis qu'avec l'étendue ſeule on ne ſauroit expliquer ni la Dureté ni la Peſanteur*: Et d'où ſait-on que cela ne ſe peut? Les défenſeurs de cette hypothéſe ſavent-ils tout? Ont-ils vû toutes les Combinaiſons poſſibles des Modifications de l'étendue? Peut-être qu'en ajoutant quelque choſe à ce qu'on a déja dit de plus raiſonnable ſur les Cauſes de ces deux Propriétés des Corps terreſtres, il ne reſtera plus de difficulté. Ce ſont-là des Qualités que Mr. Bayle appelle fort à propos *Coſmiques*. L'Agencement de la vaſte machine de l'Univers en eſt la cauſe, & elles ne ſont pas des Qualités qui dérivent immédiatement de ce qui eſt eſſentiel à un Bloc d'étendue en elle-même. On peut donc penſer qu'on n'en connoit pas éxactement la Cauſe, & conjecturer qu'il y a dans la Diſpoſition de l'Univers, quelque arrangement qui ne nous eſt pas encore aſſés connu, pour en comprendre toutes les Conſéquences & pour en voir tous les Effets.

Suppoſons que l'hypothéſe de Deſcartes ſur la Peſanteur ſoit la veritable; Avant lui on n'en avoit aucune Idée; A cauſe de cela étoit-on en droit de l'imputer à une *forme ſubſtantielle*? Suppoſons encore que celle de Mr. Newton ſur les Couleurs, nous en découvre préciſément les Cauſes; On n'y penſoit pas avant lui, & ſi quelqu'un, après avoir réfuté toutes les autres Conjectures, où il entroit du Méchaniſme, avoit conclu en diſant qu'il s'en falloit tenir à la Penſée des Ariſtotéliciens & dire que les Couleurs ſont, dans les Corps, des Qualités toutes ſemblables aux ſentimens qu'elles éxiſtent, n'auroit-on pas eu raiſon de leur dire, *votre Concluſion eſt précipitée; Il viendra un temps qu'un Genie plus pénétrant, plus patient, ou plus heureux, tirera de ſes vrais Principes, une éxplication des Couleurs, auſſi différente de celle d'Ariſtote, que de tous ceux que les Ariſtotéliciens refutent.*

Combien les Nombres n'ont-ils pas de propriétés? Combien de Théorémes ne fourniſſent pas leurs Combinaiſons? Combien de Problémes ne peut-on pas propoſer ſur les Nombres, de même que ſur les Triangles, les Cercles & les autres Figures? En rejettera-t-on la Définition, dès qu'on ſera arrêté par la Difficulté de donner quelque ſolution à un Problême compliqué qui roulera ſur les Nombres ou ſur les Figures?

De très habiles gens, des Philoſophes célébres ont diſputé & diſputent encore ſur le Plein & le Vuide; Cependant ils demeurent très perſuadés, les uns & les autres, de l'éxiſtence des Corps & de celle du Mouvement. Ils conviennent que l'Etenduë du Corps eſt une Etenduë Solide. Ils conviennent de pluſieurs verités, par rapport à la nature & aux propriétés du Mouvement. La Néceſſité du Vuide pour la poſſibilité du Mouvement les partage. Les uns ſoupçonnent, & il en eſt même qui croient qu'on peut s'en paſſer & ils rejettent l'embarras où ils ſe trouvent à cèt égard, ſur les bornes de l'Entendement humain, qui ſe perd dans cette innombrable multitude de mouvemens que l'hypothéſe du plein éxige. Entre ceux qui ont pris un parti oppoſé, il en eſt qui ont fait entrer des préjugés, dans la définition de l'Eſpace. Des Idées fort ſimples, & pour ainſi dire fort minces, échapent aiſément, par leur ſimplicité même, & on ne les dégage pas aſſés de quelques autres que le préjuge y attache. Cela fait voir qu'il eſt des ſujèts ſur leſquels, il n'eſt pas facile de pouſſer ſes connoiſſances au-delà de certaines bornes; Mais les ténébres qu'on rencontre dès-qu'on eſt parvenu à ces bornes & qu'on entreprend de les paſſer, n'empêchent pas qu'on ne s'apperçoive encore de la lumiére qui a conduit juſqu'à ce terme.

Pour moi j'avouë que j'ai paſſé bien du temps, avant que de prendre parti ſur ce ſujèt; à la fin je me ſuis déterminé pour le Vuide; On peut voir, ſi on le trouve à propos, les Idées que j'ai eu & que j'ai encore ſur l'Eſpace, & ſa néceſſité pour le Mouvement dans les Eſſais que j'ai fait imprimer à Groningue & dont je pourrai, dans la ſuite, donner la continuation.

XCVII. DANS le Chap. 17. Sextus ſe donne carriére ſur le *Temps*. Mais quand ce qu'il dit ſur ce chapitre embarraſſeroit, cèt embarras ſe réduiroit à nous faire avoüer qu'il y a des choſes que nous n'entendons pas bien, & qui ſont difficiles à développer, mais nullement à nous perſuader que nous ne pouvons rien ſavoir. *Chap. XVII. Remarque contre le Pyrrhonisme.*

XCVIII. LE MOT de Temps eſt un de ces termes dont nous ne ſaurions nous paſſer. Les hommes l'ont inventé avant que de s'être formé une Idée juſte & éxacte de ce qu'il ſignifioit; Ils en ont ainſi uſé dans une infinité d'occaſions, & ils ſe ſont bornés à connoitre la plûpart des Choſes & à leur donner des Noms autant que cette connoiſſance & ces Noms leur paroiſſoient néceſſaires pour les uſages de la Vie, & le parti qu'ils en vouloient tirer. Ils n'ont pas attendu, par éxemple, d'avoir compris de quelle maniére une viande nourrit, & de quelle maniére une Plante guérit, pour dire de l'une que c'eſt un Aliment, & de l'autre que c'eſt un Remède. De même encore, ils travaillent, & ils travaillent plus ou moins: Lors qu'ils ſe portent au travail avec une égale vigueur, s'ils s'apperçoivent neanmoins qu'ils ſe fatiguent inégalement, ils en imputent la Cauſe au plus ou moins de travail, ils le meſurent par leurs yeux, & ſuivant l'ouvrage qu'ils ont fait, ils diſent qu'ils ont travaillé plus ou moins *long-tems*. Ils n'ont pas encore fini quand on leur préſente un Repas, ils diſent qu'il vient trop tôt: Une autrefois on ne les ſert pas quand ils voudroient; ils ſe plaignent qu'on a trop différé. Ces gens-là ſavent bien ce qu'ils veulent dire, quand ils diſent qu'ils ont beaucoup travaillé, ou beaucoup jeuné. Mais quand on leur demande de ſéparer les Notions qui s'uniſſent pour les faire ainſi penſer; ou leur demande des Réfléxions, des Idées, un Langage auquel ils ne ſont point faits; Beaucoup moins ſont-ils en état de remonter à la Source de toutes ces Notions. *Du mot de Temps.*

Penſés à quelque Objet qu'il vous plaira, ſon éxiſtence & lui ne ſont pas deux choſes, la Cauſe qui l'a produit, en le produiſant, n'a pas été cauſe tout à la fois de deux Effets tous différens, de lui & de ſon éxiſtence; en faiſant l'un elle a fait l'autre, & la même choſe répond à l'un & à l'autre de ces noms.

Ce qui éxiſte, par-là même qu'il éxiſte, qu'il eſt étre, eſt déterminé à être plutôt qu'à n'être pas. Un *ſujet continuant* d'être, & *la continuation de ſon éxiſtence*, c'eſt la même choſe; Ainſi la

durée d'une chose, & cette *chose*, ne différent que de nom.

Tout ce qui éxiſte, éxiſte d'une certaine maniére. Cette maniére d'éxiſter *Continué*, ou elle fait place à une autre, c'eſt à dire qu'une choſe conſerve l'état où elle eſt, ou le quitte pour en prendre un autre. Elle exiſte *variée* ou non *variée*. Lorſque les différens états dont la même Choſe eſt le ſujet, ſe ſuccédent l'un à l'autre, ſon éxiſtence variée, ſon éxiſtence ſucceſſive, qui eſt elle même changeant ſucceſſivement d'état, cette éxiſtence variée porte le nom de *Temps* : De ſorte que ſur le Temps qui eſt une éxiſtence ſucceſſive, on peut faire les mêmes Queſtions que ſur le Mouvement & y répondre de même.

Objection & Réponſe.

XCIX. LE TEMPS, dit Sextus, *n'eſt pas, car il n'y a point de Mouvement. Il n'eſt pas, car ce n'eſt pas un Corps; Perſonne ne s'eſt aviſé de le dire : Ce n'eſt pas un Eſprit, car il n'y a point d'Eſprit, & d'être Incorporel.*

Voilà déja de belles ſuppoſitions : Mais l'Idée que je viens d'en donner les fait toutes tomber. Le mot de Temps, eſt un Mot Subſtantif : Cela donne lieu à la plupart des hommes qui ne ſont pas une grande attention à ce qu'ils diſent, de parler du Temps comme d'une Subſtance; voilà pourquoi ils peuvent être embarraſſés quand on leur demande ſi c'eſt une ſubſtance corporelle ou ſpirituelle. Mais c'eſt parmi ces gens-là que Sextus cherche des admirateurs.

Objection & Réponſe.

C. *LE TEMS*, ajoute-t-il, *eſt Fini ou Infini. S'il eſt Fini, & qu'il ait commencé, il y a donc eu un Temps où il n'y avoit point de Temps, & s'il doit ceſſer, un Temps ſera qu'il n'y aura point de Temps.*

A cela on pourroit fort bien répondre que le mot de Tems étant un mot qui éxprime la durée des Choſes qui ſubſiſtent des changemens, & qui paſſent par des différentes maniéres d'éxiſter, s'il ne s'étoit encore fait aucun changement dans les Etres qui compoſent l'Univers, il n'y auroit point eu de durée ſucceſſive, ni par conſéquent de Temps. Ceux qui ſont accoutumés à méditer, & à fixer leurs penſées, ſentiront aiſément cette Verité. Mais voici de qu'elle maniére l'Eſprit humain s'embarraſſe ſur ce ſujet. Il ſe repréſente l'Univers comme éxiſtant ſans changement. Quand il penſe ainſi il ſe conçoit lui même comme une partie de l'Univers : Accoutumé à une Succeſſion de penſées, il ne demeure guéres arrêté ſur la même Idée : La Réflexion même qu'il fait ſur le ſentiment qui l'occupe, eſt une nouvelle Maniére de penſer. Lors donc qu'il ſe repréſente ſoi-même à ſoi-même, comme une partie de l'Univers éxiſtant ſans variation, il ſe fait en lui une Succeſſion de Penſées; ſon éxiſtence eſt du nombre de celles qui portent le nom de Temps, & le nom de ſa maniére d'éxiſter, il le prête à celle du Monde qu'il conçoit pourtant éxiſter ſans paſſer par aucune variation.

Il n'eſt pas rare d'emprunter ainſi le nom d'une choſe pour en déſigner une autre. Par éxemple il eſt arrivé bien du changement dans vôtre Fortune : Vous étiés dans un état plus bas que moi, & maintenant vous êtes dans un état plus élévé. Mais de plus *bas* que moi, ou de plus *bas* qu'un autre, on peut ſe trouver plus haut, ſans avoir changé d'état. On change de Nom & de Relation par rapport à un autre, uniquement parce que ſon état eſt changé, ſans qu'on ait changé ſoi-même, ou ſans qu'on ait changé d'état.

Pour ſentir ce que c'eſt qu'un état non varié, il faudroit penſer ſans variation; encore la réflexion qu'on feroit ſur cette maniére de penſer ſeroit elle même une variation. Il me paroit fort vraiſemblable que nous penſons ainſi pendant que nous dormons, & que nôtre Repos n'eſt interrompu d'aucun Songe. Un certain ſentiment, une certaine maniére de penſer foible, c'eſt-à-dire peu vive, peu occupante, nous ſaiſit à meſure que nous nous endormons, & ce ſentiment demeure Uniforme pendant notre ſommeil, & voilà pourquoi, n'étoit un certain retour de forces qui nous fait conclurre que nous avons long-tems dormi, il nous ſembleroit en nous éveillant, que nous ne venons que de fermer les yeux.

Objection & Réponſe.

CI. MAIS voions de quelle maniére *Sextus* entreprend de prouver que le Temps ne peut pas être infini. *Comment ſeroit-il infini ? dit-il, Il n'eſt compoſé que de trois parties dont l'une n'eſt plus, l'autre n'eſt pas encore, & la ſeule qui éxiſte eſt très-courte : Ou trouverés-vous l'infini dans ce qui n'eſt plus, ou dans ce qui n'eſt pas encore ?*

Il n'auroit pas été difficile de lui répondre, je le trouverai dans ce que vous venés de dire, que ſi le Temps n'étoit pas infini, il auroit commencé, & qu'avant qu'il commençat il y auroit eu un Temps auquel il n'y avoit point de Temps : Je vous dirai qu'il s'en eſt déja écoulé une infinité, puiſque ce qui eſt écoulé n'a point eu de commencement, & j'ajoûterai que ce qui s'en écoulera n'aura point de fin. Entre ces deux Infinis, le préſent eſt comme un point : Il eſt ce que la plus petite étenſue de votre Corps, & une plus petite encore, eſt par rapport à l'Infinie étenduë ſupérieure, & à l'Infinie étenduë Inférieure. Sextus ne pouvoit pas rejetter une telle Réponſe; c'eſt lui-même qui l'a fournie. Il a beau fuïr l'infini, ce qu'il tient de dire y raméne.

Objection & Réponſe.

CII. PEU de lignes après il propoſe un Argument qui eſt le même dans le fonds, quoiqu'il le préſente comme différent. *Le Temps eſt Diviſible ou Indiviſible; Vous ne pouvés pas dire qu'il ſoit Indiviſible, puiſqu'on le diſtingue en Paſſé, Préſent & Avenir. Vous ne pouvés pas dire non plus qu'il eſt Diviſible, & qu'il a trois parties, puiſqu'il ne les a pas, le Paſſé n'étant plus, & l'Avenir n'étant pas encore. Ce préſent même, le ſeul qui reſte, eſt Corruptible ou Incorruptible. Vous ne pouvés pas dire qu'il ſoit Incorruptible, puis qu'il va ceſſer d'être. On ne peut pas dire non plus qu'il ſoit Corruptible, car tout ce qui ſe corrompt ſe fait de quelque choſe & devient une autre choſe. Le Préſent n'eſt pas fait du paſſé qui, n'étant plus, eſt un non-Etre, & il ne ſe change pas non plus dans l'Avenir, car l'Avenir n'étant pas encore eſt un non-Etre, & le Préſent ſe changerois en rien.*

Repréſentés-vous des Choſes qui paſſent d'un état à un autre, qui quittent une Maniére d'être pour éxiſter d'une autre, & vous mépriſerés tout ce verbiage. *Log. P. I. Sect. II. Chap. III. Art. XII.*

Le Temps Paſſé n'étoit point une Subſtance qui a ceſſé d'éxiſter, & à laquelle une autre a ſuccédé qu'on appelle Temps Préſent, qui s'anéantit de même pour faire place à une troiſiéme. Le Temps eſt la Durée des choſes mêmes, & cette Durée n'étant pas différente de leur éxiſtence elle n'eſt pas différente des Choſes mêmes. Une Subſtance demeure toûjours la *même* en un certain ſens; c'eſt à dire, Pendant qu'elle éxiſte, il implique contradiction qu'elle n'ait pas ſon éxiſtence à part, & que ſon éxiſtence ſoit l'éxiſtence d'une autre choſe; elle eſt ce qu'elle eſt & non quelque choſe de différent de ſoi-même. Mais une Subſtance peut changer d'état, & en ce ſens on dit qu'elle ne demeure pas la même, quoi qu'elle ſoit toûjours Subſtance & qu'elle continue toûjours d'être. L'éxiſtence des Choſes, dans l'état & la maniére d'être desquelles il arrive de la Succeſſion, porte le nom de Temps. On donne auſſi ce Nom à la Durée des Choſes qui éxiſtent ſans changer d'état, & ſans qu'une maniére d'être y ſuccéde à une autre; on ſe ſert, dis-je, du terme de temps, pour marquer leur Durée. & ce terme éxprime alors la comparaiſon que l'on fait de ces choſes, ou, avec des Corps qui changent leur ſituation, ou, avec des Eſprits, dont les maniéres de penſer varient, & cités qui de différentes Idées & de différens

ſérens ſentimens ſe ſuccédent l'un à l'autre.

Réflexions ſur le Temps & ſur le Mouvement.

CIII. JE M'ETONNE qu'entre les objections qu'on a fait contre le Mouvement, on n'en ait pas tiré une du Temps, dont l'Idée entre dans l'explication du Mouvement, & appartient à ſa Nature, puiſqu'une des propriétés eſſentielles du Mouvement c'eſt d'être la Meſure du Temps; ſi ce n'eſt qu'on aime mieux dire que le Temps lui même eſt une des Meſures du Mouvement. Il eſt certain que ſi l'on n'établit pas bien ces Idées, on paroitra tourner dans ce qu'on appelle un *Cercle Vicieux*, car d'un coté dès-qu'il s'agira de comparer deux *vitesses inégales*, il faudra les rapeller à quelque uniformité, & faire attention *aux Longueurs qu'elles ſont parcourir dans des Temps égaux*, & d'un autre *les Temps égaux ſont cenſés pendant leſquels des Longueurs égales ſont parcourues par des Viteſſes égales.* Je reprendrai donc dès ſes prémiers Principes, une Matiére qui, comme on le voit, n'eſt pas ſans obſcurité.

Aucun être n'eſt différent de ſon éxiſtence: Quand je tiens ma Plume, je n'ai point deux Choſes dans la main, ma plume & ſon éxiſtence, mais l'éxiſtence de ma plume c'eſt ma plume même.

On a arrêté ſon attention ſur divers Objèts: Quand on les a conſidérés comme des Etres, l'Idée qu'on a formé pour s'en repréſenter un, à cét égard, a été la même dont on s'eſt ſervi quand on a penſé à un autre, en le conſidérant auſſi comme un Etre; On s'eſt ſervi d'un Nom pour éxprimer cette Idée également applicable à toutes ſortes d'Etres; c'eſt le Nom *ſubſtantif*, mais *vague & abſtrait*, d'EXISTENCE.

Un Corps qui demeureroit Immobile & qui garderoit conſtamment ſa groſſeur, ſa Figure, tous ſes Attributs en un mot, & qui ne ſubiroit aucune variation quelle qu'elle fut, demeurant abſolument le *Même* à tous égars, auroit auſſi ſon *Exiſtence invariée*, puiſque ſa propre éxiſtence ne peut pas différer de lui-même. Telle encore ſeroit l'éxiſtence d'un Etre penſant, & qui ſe ſeroit conſtamment occupé de la même Idée ou du même ſentiment; Mais même que la Réflexion ſur la durée de ce ſentiment, apportât la moindre variété dans ſa maniére de penſer & d'éxiſter.

On dit bien qu'un Corps s'eſt repoſé pendant une heure, un jour, une année, mais ce ſont là des *Dénominations extérieures*. On éxprime ſon étre & ſa maniére d'éxiſter par des noms qui, au lieu d'être tirés de ce qu'il renferme effectivement, ſont empruntés de ce qui ſe paſſe au dehors de lui, de ce qui eſt tout différent de lui & le laiſſe tel qu'il eſt. Ainſi que dans ce moment on me loüe, ou l'on me blâme; Que je ſois approuvé ou desapprouvé; Que je ſois connu ou ignoré à cent lieuës de moi, c'eſt ce qui ne m'appartient en aucune façon, qui n'affecte point mon éxiſtence, qui ne modifie point ma maniére d'être, qui ne fait rien à ce que je ſuis. Ce ſont des Noms dont-on me déſigne, mais des Noms tirés de ce qui ſe paſſe chés les autres, & dont certainement on abuſe, quand, après les avoir joints au mien, on les regarde comme éxprimant quelqu'un de mes Attributs. Je ſuis à la Gauche d'un homme: Il ſe léve, & après qu'il a fait un demi tour il me trouve à ſa Droite; Il ne m'eſt ſurvenu aucun changement, c'eſt lui qui a changé ſa place. & ſa ſituation; & ſi l'on dit en Latin, comme on le peut dire ſuivant l'uſage de cette langue, que *ex ſiniſtro factus ſum dexter*, cette éxpreſſion ne ſera pas juſte, car elle paroitra poſer en fait qu'il m'eſt arrivé quelque changement, & joindra à mon Nom des termes empruntés de ce qui eſt arrivé à une autre perſonne.

Il n'y a donc que les Corps à qui il ſurvient quelque changement, il n'y a que les Corps ſur qui le Mouvement produit quelque effet, & par conſéquent il n'y a que les Corps qui ont eux-mémes quelque Mouvement, qui éprouvent quelque Variation dans leur maniére d'éxiſter; Il n'y a qu'eux dont l'éxiſtence ſoit ſucceſſive, & porte à juſte titre le nom de Temps. L'éxiſtence du mouvement dans un Corps eſt donc l'éxiſtence du Temps dans ce Corps, & le Temps & le Mouvement d'un Corps c'eſt la même choſe.

On eſt tellement accoutumé à regarder comme très-juſtes des éxpreſſions établies par un long uſage, & qu'on a repétées mille & miſle fois dès ſon enfance, & on s'eſt tellement accoutumé à dire également qu'un Corps a demeuré ou en Mouvement, ou, en Repos, pendant une heure, un jour, une année, qu'on ne peut s'empêcher d'être ſurpris quand ou entend dire que le Temps n'eſt pas, à parler éxactement, la Meſure du Repos comme il eſt celle du Mouvement, & qu'on ſoupçonne d'abord quelque ſophiſme dans les argumens, par leſquels on prouve que le mot-de *Temps*, eſt un terme qui éxprime une maniére d'éxiſter qui n'eſt pas celle des Corps en Repos. Cependant qu'on repaſſe ſur ces Preuves, que je viens d'alléguer, leur Evidence ſera peut-être ſurmonter ce que le Préjugé contraire à la Concluſion que j'en tire y oppoſe d'abord.

Chaque Quantité eſt la meſure préciſe de ſoi-même, & par-là chaque Mouvement eſt ſa meſure à lui-même; Sa ſucceſſion eſt préciſément telle qu'elle eſt: Mais quand il s'agit de comparer des Quantités, pour en connoitre au juſte le rapport, on leur cherche une Meſure commune de même genre. Pour comparer deux Mouvemens & érablir leur rapport, il faut donc en chercher un qui ait ce qu'il faut pour être leur Meſure commune. Et comme on peut comprendre que la Meſure commune de deux Etendues doit être une Etendue qui ſe trouve préciſément un certain nombre de fois dans l'une, & un certain nombre de fois dans l'autre, ſans ſavoir pour cela comment il faut s'y prendre pour trouver une telle Meſure, on peut de même comprendre en général quel doit être un Mouvement pour ſervir à la Meſure des autres, ſans ſavoir par où on s'aſſûrera qu'un tel & tel Mouvement en particulier eſt la Meſure qu'on demande.

On comprend qu'un Mouvement ſeroit propre à meſurer les autres, quand il ſeroit Uniforme, & ſans avoir beſoin de faire attention au Temps, on conçoit qu'un Mouvement mériteroit le nom d'Uniforme, quand il ſeroit toûjours également ſucceſſif, quand l'application ſucceſſive, dans laquelle il conſiſteroit, n'iroit jamais ni en croiſſant ni en diminuant; Mais par où s'aſſûrer qu'on a un tel Mouvement?

On eſt aiſément tenté à croire que les Mouvemens des Aſtres & ſur tout celui du Soleil ſe faiſoient avec cette régularité; La ſuppoſition étoit commode & on n'y remarquoit pas d'Erreur. Cependant on s'eſt convaincu du contraire, & il a fallu s'aſſûrer de quelques autres Mouvemens pour ſervir de Régle univerſelle. La Raiſon les a fait trouver: On a obſervé (& on en a découvert les Cauſes,) que de certains Pendules quand ils étoient d'égale longueur, & qu'ils partoient enſemble, achevoient & recommençoient enſemble toutes leurs Vibrations, ſans que l'un dévançât l'autre de quoi que ce ſoit.

Mais comme ces Vibrations n'étoient pas toutes d'égale longueur, & que les Arcs décrits par ces Pendules alloient en diminuant, on a attendu d'en lâcher un, qu'un autre eut fait un certain nombre de Vibrations, 50. par éxemple, & alors quoique le Second, dans chaque Vibration, décrivit des Arcs plus longs, que les Arcs décrits par les Vibrations du Prémier, ces Vibrations ne laiſſoient pas de recommencer & de finir toûjours enſemble.

Ces éxpériences, ſoutenues par des Démonſtrations, ont paru mettre en droit de regarder la Ré-

gularité de ces Mouvemens comme propre à en faire la Mesure des autres ; car quoiqu'ils ne soient pas uniformes à tous égars, & que l'application successive varie dans les différentes portions des mêmes Arcs, cependant il reste toûjours une Uniformité suffisante. Ces Vibrations qui recommencent toûjours & finissent toûjours ensemble, ont, à cet égard, une Uniformité qui prouve que les Petites durent précisément autant que les Grandes, & présentent, dans cette égalité de durée, quelque chose d'assés fixe, pour en faire des Mesures justes & certaines. Un Mobile dont l'application seroit toûjours également successive, ne fourniroit rien de plus commode dans les Espaces égaux qu'il parcourroit également, & des Vibrations d'égale durée sont équivalentes pour l'usage à des Mouvemens Uniformes en tout sens. On a donc là des Mouvemens, on a des Temps, dont les Sommes sont égales.

Un certain Mouvement très-uniforme bien déterminé, & en général une Succession bien constante, & coulant toujours de même, exactement assignée & supposée, deviendroit la juste Mesure de toutes les autres.

Il semble que Mr. Bayle lui même le concevoit ainsi : Je vai citer ses paroles ; (Tom. IV. pag. 530.) elles sont à notre sujet, & c'est à mon avis, un des beaux Morceaux de son Dictionaire. " Ceux " qui disent que les Créatures n'ont pas toujours " coéxisté avec Dieu, sont obligés de reconnoitre " que Dieu éxistoit avant qu'elles éxistassent. Il y " avoit donc *un avant* lorsque Dieu éxistoit seul ; " Il n'est donc pas vrai que la durée de Dieu soit " un point indivisible ; le Temps a donc précédé " l'éxistence des Créatures.... Si la durée de Dieu " est indivisible, tant passé ni avenir, il faut que " le Temps & les Créatures aient commencé ensemble, & si cela est, comment peut-on dire que Dieu " éxistoit avant l'éxistence des Créatures ? Cette " phrase est impropre & contradictoire. Celles-ci " ne le font pas moins, *Dieu pouvoit créer le monde plutôt ou plus tard qu'il ne l'a créé, il l'eut pu faire cent mille ans plutôt être.*

" On ne prend pas garde qu'en faisant l'éternité " un Instant indivisible, on affoiblit l'hypothése du " Commencement des Créatures. Comment prouvés vous que le Monde n'a pas toujours éxisté ? " N'est-ce point par la raison qu'il y avoit une Nature Infinie qui éxistoit pendant qu'il n'éxistoit " pas ? Mais une Durée de cette Nature peut-elle " mettre des bornes à celle du Monde ? Peut-elle " empêcher que la durée du Monde ne s'étende au-" delà de tous les commencemens particuliers que " vous lui voudriés marquer ? Il s'en faut un point " de Durée Indivisible me dites-vous, que les Créatures ne soient sans commencement ; car selon " vous elles n'ont été précédées que de la Durée de " Dieu qui est un Instant indivisible. Elles n'ont " donc point commencé, vous répondra-t-on, car " s'il ne s'en falloit qu'un point, (je parle d'un " point Mathématique) qu'un baton n'eut quatre " piés, il auroit certainement toute l'étendue de quatre piés. Voilà une instance que l'on peut fonder sur la Définition ordinaire de la durée de Dieu, " Definition beaucoup plus incompréhensible que le " Dogme de la Transubstantiation ; car si l'on ne " peut concevoir que tous les Membres d'un homme demeurent distincts l'un de l'autre, sous un " point Mathématique, comment concevra-t-on " qu'une Durée qui n'a ni commencement ni fin, & " qui coéxiste avec la durée successive de toutes les " Créatures, est enfermée dans un instant indivisible.

" Cette hypothése fournit une autre difficulté en " faveur de ceux qui soutiennent que les Créatures " n'ont point eu de commencement. Si le Décret " de la Création n'enferme pas un moment particulier, il n'a jamais éxisté sans la Créature ; car on le " doit concevoir sous cette phrase, *Je veux que le monde soit.* Il est visible qu'en vertu d'un tel " Décret le monde a dû éxister en même Temps que " cèt acte de la Volonté de Dieu. Or puisque cèt " acte n'a point de commencement, le monde n'en a " point aussi. Disons donc que le Décret fût conçu en cette maniére, *Je veux que le monde éxiste en un tel moment.* Mais comment pourrons nous " dire cela, si la durée de Dieu est un point indivisible ? Peut-on choisir ce moment-là, ou celui-ci, plûtot que tout autre dans une telle durée ?

" Il semble donc que si la durée de Dieu n'est " point successive, le monde n'ait pû avoir de " commencement. Cette objection fut propofée à Mr. Poiret l'an 1679. Il y fit une réponse qui ne " léve aucunement la difficulté, & qui être même " tous les moiens de la lever, car il suppose qu'il " n'y a point de momens possibles avant l'éxistence " des créatures : Il semble même supposer que le " Décret de la Création ne fût fait qu'au même " moment que les créatures éxistérent. Citons ses " paroles : *Nec poterat existere Mundus, nec Momenta " ulla, sine alio Decreto, nempe eo cùm dixit Deus,* VOLO MUNDUM EXISTERE, & tunc (ut ait Scriptura) DIXIT, ET FACTA SUNT, *tunc exstitit extemplo Mundus & hoc fuit primum " ejus Momentum, & ante hoc nullum fuit de facto possibile Momentum ; ellque contradictoria concipere " ante Mundum plura momenta ex quibus unum eligatur ad exsistentiam primam Mundi, ceteris partim sine mundo præterlapsis : nam Momentum est mundus creaturæ qua existentis.* Pour moi je fais tout une autre supposition, & je m'assûre qu'elle résout la difficulté. Je suppose qu'entre les êtres possibles que Dieu a connu, (Mr. Bayle met en marge " selon nos maniéres de concevoir, & selon ce qu'on " appelle dans l'Ecole *priorité de nature, signum rationis*" L'esprit humain très-borné est obligé de parcourir l'une après l'autre des Idées qui sont présentes en même temps à l'Intelligence suprême ; Le choix d'un plan entre tous les plans possibles d'Univers, que l'Intelligence finie conçoit, suppose l'Idée de ces plans possibles ; Une idée, ainsi supposée par une autre, la précéde en priorité de nature) " avant qu'il fit des décrets de création il faut mettre une durée successive qui n'a ni commencement ni fin ; & dont les parties sont aussi distinctes les unes des autres que celles de l'Etendue possible, que Dieu a pareillement connue avant ses décrets, comme infinie selon les trois dimensions. Il a laissé dans l'état des choses possibles, un partie de cette durée infinie, & il a fait des décrets pour l'éxistence de l'autre. Il a choisi tel moment qu'il lui a plû dans cette durée idéale pour le prémier qui éxisteroit, & il y a attaché l'acte par lequel il a décrété de créer le monde. Voilà pourquoi l'éternité de cet acte ne prouve point celle du monde.

Voilà encore comment l'indivisibilité de la durée réelle de Dieu ne prouve point que le monde n'ait pas commencé. Nous avons aussi dans cette durée idéale ou possible la vraie mesure du Temps. D'autres la cherchent en vain dans le Mouvement des Cieux. D'autres disent plus chimériquement encore, que le Temps est un être de raison, une maniére de concevoir les choses, & que sans le mouvement, ou sans la penſée de l'Homme il n'y auroit point de Temps. Absurdité grossiére : Qand tous les éprits crées périroient, quand tous les corps cesseroient de se mouvoir, il y auroit néanmoins une durée successive, fixe & réglée dans le monde, laquelle correspondroit aux momens de la durée possible connue à Dieu, & selon laquelle il se régleroit pour conserver plus ou moins, tant ou tant d'années chaque chose. Une étendue qui est en repos n'a pas moins besoin d'être créée tous les momens de sa durée, qu'une

„ qu'une étendue qui ſe meut. La conſervation
„ des créatures eſt toûjours une création continuée,
„ ſoit qu'elles ſe meuvent, ſoit qu'elles demeurent
„ dans la même ſituation. C'eſt dans les idées de
„ Dieu que ſe trouve la vraie meſure de la quantité
„ abſolue de choſes, tant à l'égard de l'étendue qu'à
„ l'égard du temps. L'Homme n'y connoit rien;
„ il ne connoit que des grandeurs ou des petiteſſes
„ relatives. Le même temps lui paroit court ou
„ lui paroit long, ſelon qu'il ſe divertit ou qu'il
„ s'ennuie. Pendant qu'une heure paroit courte à
„ Pierre, elle paroit longue à Jean.

Caractère de Mr. Bayle.

CIV. VOILA Mr. Bayle qui ſans contredit ne parle point en Pyrrhonien ſur une Queſtion très-Subtile, mais s'énonce très-poſitivement. Il aimoit à ſentir & à faire ſentir les forces de ſon Eſprit, en prenant parti ſur des matiér.s qu'on avoit reconnues très-obſcures, ou en relevant les fautes de ceux qui avoient acquis ſur ces matiéres le plus de reputation, tout comme il aimoit à combattre celles qui étoient reçues le plus univerſellement.

De l'infinité du Temps.

CV. ON ne ſauroit s'empêcher de confeſſer l'éxiſtence de quelque choſe d'éternel & d'infini; mais notre Intelligence eſt trop bornée dans ſes actes, pour ſe repréſenter l'infini de quelque genre qu'il ſoit; Quelque vaſte que ſoit une étendue ſur laquelle ſon Entendement ſe fixe, cette étendue préſente à ſon Idée n'eſt pas Infinie; Mais au-delà des bornes qui la terminent il y en a une autre, & au-delà de celle-ci il faut néceſſairement qu'il y en ait une autre encore; Ainſi l'on ſe convainc de l'éxiſtence de l'Infini, ſans pouvoir nettement réſoudre toutes les Queſtions qu'on peut faire ſur l'Infini, qu'on ne peut pas ſe repréſenter tel qu'il eſt. Mais à une Intelligence Infinie l'Infini eſt parfaitement préſent, & comme elle ſe repréſente toute la durée des Etres, créés pour ne finir jamais, elle a de même l'Idée d'une Durée Infinie en remontant depuis le Commencement du Monde, tout comme elle à une Idée du Temps infini en deſcendant. C'eſt de la même maniére qu'elle voit toute l'Etendue ſans bornes ſupérieure à notre Tête & toute l'étendue ſans bornes inférieure à nos Piés. Voïés encore l'Art. VII. de la Section. V.

Chap. XVIII. Caractéres des Pyrrhoniens.

CVI. LE chapitre 18. du Livre de Sextus eſt tout rempli de Sophiſmes, ou plutot de Vécilles & de miſérables chicanes contre l'exiſtence des Nombres & la certitude des calculs les plus ſimples. Un homme raiſonnable & de bonne foi ne ſauroit le lire ſans entrer dans les ſentimens d'indignation que les Sceptiques ſemblent affecter de s'attirer.

Quand je lis *Sextus*, il me ſemble que je vois de ces Oppoſans chicaneurs, qui regardant comme une Fléxibilité de ſe taire, avant que d'avoir pouſſé à bout la patience du Répondant & fatigué l'attention de tout un Auditoire, déſolent avec leur *Allo modo* prétendu, & en reviennent toûjours aux mêmes argumens avec quelque leger changement d'éxpreſſion. Il eſt très-vraiſemblable que *Sextus* étoit de ce goutlà, & qu'il avoit pris ce tour d'eſprit dans les Diſputes par leſquelles les Maitres d'autrefois exerçoient leurs Diſciples; car il ne faut pas s'imaginer que les Maitres de ce temps-là fuſſent moins fous que ceux d'aujourd'hui. Ils l'étoient même davantage; ſi ce n'eſt qu'on prétende que ceux d'aujourd'hui le ſont plus, parce qu'ils ont plus grand tort de l'être, lorſque tant de raiſons les engagent à ſe corriger. Quand on s'eſt une fois mis dans l'eſprit que la Diſpute eſt l'endroit par lequel on peut le plus briller, pour peu qu'on ait d'ambition, on s'applique ſur tout à ſe rendre Habile Diſputeur. La facilité d'éxpreſſion y eſt de beaucoup plus néceſſaire que la juſteſſe, qui ſouvent arrêteroit tout court. Le grand Art eſt de ſavoir embrouiller les Queſtions, car les Diſputes tombent dès-qu'on détermine éxactement les Controverſes: Il faut aimer les Difficultés, il faut s'y plaire, ſans cela on ſera bientôt lâs de les pouſſer, & on ne les cherchera que mollement. Il faut ſe familiariſer avec les Ténébres & ſe faire une habitude d'aimer l'Obſcurité. Il faut être peu curieux de la Lumiére & s'accoûtumer à détourner les yeux de l'évidence, dont la vue & le reſpect faiſant ſentir la foibleſſe des Objections, forceroit, par pudeur, à les abandonner: Sur tout il faut être ſur ſes gardes contre l'habitude, fatale aux chicaneurs, d'un langage préciſ: Les éxpreſſions équivoques ſont des Armes à toute épreuve; & quand on en a pris le goût, non ſeulement elles ſe préſentent en foule, mais cét heureux goût empêche encore l'eſprit des Diſputans d'être frappés de ce qu'elles ont de mépriſable. On pourroit être arrêté, pour peu que l'on eut de Pudeur, & l'on appréhenderoit de ſe rendre ridicule, à force de vériller & de s'opiniatrer: Mais ſi par un travers d'eſprit, bien affermi par l'habitude, on interprête effectivement ce qu'on vient d'entendre, dans un ſens tout contraire à la penſée de celui qui parle, les Inſtances ne tariront jamais, & on aura de fréquentes occaſions de s'écrier. *Quelles abſurdités! Eſt-il perſonne d'ainſi répondre?*

De l'infinité des Nombres.

CVII. L'ESPRIT de Diſpute nourrit l'Eſprit de Parti, & c'eſt par l'Eſprit de parti, par la haine qui en eſt la ſuite, & par ſes effets, que les Sceptiques s'animoient contre les Dogmatiſtes „ Dans le cours de „ la vie, diſoit Sextus, Nous comptons comme les autres. Mais la curioſité des Dogmatiſtes, qui prétendent ſavoir quelque choſe ſur les nombres, nous „ engage à la Diſpute, juſqu'à ſoûtenir conter'eux „ qu'il n'y a point de nombre; car ou le Nombre „ a une éxiſtence apart & différente de l'éxiſtence „ même des choſes que l'on compte, ou l'éxiſtence „ du Nombre eſt la même que celle des choſes „ qui ſont l'objet de nos calculs. Si le nombre de „ deux, & deux boeufs que je compte, ſont une „ même choſe, quand je compterai deux hommes, „ le nombre de 2 ſera auſſi la même choſe que les „ hommes que je compte. Ainſi deux hommes & „ deux boeufs c'eſt tout un. Mais ſi le nombre „ éxiſte hors des choſes mêmes qui tombent ſous „ le calcul; ſi l'Unité, par éxemple, a ſa nature „ apart, un Boeuf, un Cheval, un Arbre participeront à l'Unité. Mais ſi l'un d'eux a part à „ l'Unité entiére, les autres n'y en ont aucune; „ ſi chaque choſe a part à une portion d'unité, „ aucune d'elles ne pourra être appellée une, mais „ ſeulement une très-petite partie d'une, à proportion que l'Unité aura été diviſée par „ le grand nombre des choſes qui y auront „ part.

De l'éxiſtence des Nombres.

Que les Sceptiques diſent après cela qu'ils ſont bien réduits à Douter, puiſque ſur les ſujets qu'on croit les plus incontestables, il ſe trouve des raiſons auſſi évidentes en faveur du *Contre* qu'en faveur du *Pour*! Sans doute qu'on ſent la force de l'Objection que je viens de rapporter auſſi évidemment qu'on s'apperçoit que l'on compte; & que l'on s'aſſure que 2 fois 2 font 4.

Je vois un Arbre, & il me ſuffit de ſavoir penſer, pour dire que cét Arbre eſt un arbre & non pas deux arbres. J'en vois un ſecond: A cette vuë il nait en moi de certaines maniéres de penſer que j'appelle Idée d'unité, Idée de 2, & de là il en nait encore que j'appelle Idée de 3. J'ai appliqué ces Idées à *une* 2 à 3 arbres. Je les applique enſuite à *une* 2 à 3 Maiſons, & ces mêmes Idées ſont également applicables à une infinité de choſes. Ce ſont-là des faits d'éxpérience & d'éxpérience intérieure & abſolument indubitable. Il eſt en ma puiſſance de croire qu'un homme dit qu'il en doute; mais je ſuis abſolument dans l'impuiſſance de croire qu'il en doute en effet.

Le mot de Nombre eſt un Nom qui éxprime & des Idées & les Choſes auxquelles on applique ces

Idées; Il faut penſer ſur ce Mot & ſur ſa ſignification comme l'on doit penſer ſur le mot de *Genre*. Sextus continue ſes Sophiſmes quand il dit „ que „ de l'Unité on ne ſauroit venir au nombre 2 ; „ car ce paſſage ne pourroit ſe faire ſans Addition ou „ Soustraction. Viſiblement la Souſtraction n'augmenteroit pas l'Unité. L'Addition non plus ne „ le ſera pas ; car il n'y a pas moien d'augmenter „ l'Unité, puiſque ſi vous l'aviés augmentée ce ne „ ſeroit plus une Unité.

Qui a jamais penſé que quand on avoit hier une Piſtole & qu'aujourd-hui on en a deux, c'eſt parce que celle qu'on avoit eſt changée & eſt devenue plus groſſe qu'elle n'étoit ? L'idée d'Unité appliquée à une Choſe lui fait donner le nom d'une : Cette même idée appliquée à une ſeconde lui fait encore avoir le nom *d'une*. Mais quand je fais attention que j'ai appliqué l'Idée de l'unité à l'une & à l'autre, j'exprime cette réïtération par le nom de 2 ; Réïterant encore une fois l'application de cette même Idée de l'Unité, je donne à ma maniére de penſer le nom de 3, & j'étens ce Nom aux choſes que je me ſuis repréſentées par cette maniére de penſer.

On vient de voir un éxemple, & j'en ai déja allégué pluſieurs, de l'éxactitude de Sextus à raiſonner, à faire une énumeration de tous les cas poſſibles & à les éxaminer l'un après l'autre : Souvent il eſt ſi ſcrupuleux ſur l'éxactitude de ces énumerations, qu'il les pouſſe juſqu'à la ſuperfluité. L'éxactitude dans les raiſonnemens, les Diviſions & les Subdiviſions lui paroiſſent-elles donc comme tout le reſte une choſe douteuſe ? Regarde-t-il cette méthode comme vraiſemblablement auſſi propre à obſcurcir ſa penſée, & à la déguiſer, qu'à l'éclaircir & qu'à la faire entendre ? L'Ordre & la Confuſion étoient ils tels, ſuivant lui & conformément à ſon hypothéſe favorite, qu'il y eut autant de raiſon pour l'ordre que contre l'ordre, & pour la confuſion que contre la confuſion ? Concluons encore une fois qu'il y avoit de la Malice chés lui, qu'il vouloit Diſputer, briller par la Diſpute, faire admirer ſon génie, & prouver qu'il avoit étudié & profité de ſes études.

On voit qu'il écrit dans cette vuë, par le ſoin qu'il ſe donne de rapporter en toute occaſion les Sentimens des Philoſophes & de les ranger dans leurs Claſſes avec une grande préciſion, en remarquant les plus petites différences de leurs hypothéſes. C'eſt ce qu'il fait avant que d'attaquer la Morale.

Chap. XXIII. De la différence du Bien & du Mal.

„ CVIII. DANS le Chap. 23. il s'efforce d'en „ renverſer les fondemens & de prouver qu'il n'y a „ quoi que ce ſoit qui de ſa nature ſoit Bon, Mauvais „ ou Indifférent, & toute ſa preuve roule ſur ce que „ l'un regarde avec Indifférence, ce qu'un autre „ recherche comme un Bien & qu'un autre encore „ rejette comme un Mal. Or ſi le Bon, le Mau„ vais, l'Indifférent étoient réglés par la Nature, on „ ne pourroit non plus les changer qu'on ne change „ le Feu en Eau ; Chacun ſentiroit également les „ impreſſions du Bien, chacun s'appercevroit également „ de celles du Mal. Cela lui donne encore un „ beau champ pour s'égaier ſur les différens goûts des „ hommes.

Mais voici à quoi ſe réduit cette Queſtion. Les hommes ſont-ils aſſés heureuſement diſpoſés pour ne ſe tromper jamais dans les Jugemens qu'ils portent ſur ce qui eſt veritablement *Bon*, ſur ce qui eſt *Mauvais* & ſur ce qui eſt *Indifférent* ? Soit qu'ils en jugent par Idée & par Lumiére, ſoit qu'ils en jugent par Sentiment, par Inclination & par Intérêt.

De ce que ces trois Différences du Bon, du Mauvais & de l'Indifférent ſe trouveroient établies par la Nature indépendemment de l'Opinion des hommes, il ne s'enſuivroit pas néceſſairement qu'il y eut autant de différences dans leurs Idées, & les mêmes préciſément, qu'il y en auroit dans les Choſes. De ce que l'un, ſur le ſimple rapport de ſes yeux, dira qu'une Tour qu'il voit de fort loin eſt quarrée, & qu'un autre appuié ſur de certaines conjectures, ſoutiendra qu'elle eſt Ronde, s'enſuit-il qu'elle ne ſoit de ſa Nature ni Quarrée ni Ronde, & que ſa Figure ſoit indéterminée ? Toute Propoſition eſt ou conforme à l'Objet ſur lequel elle roule, ou ne l'eſt pas : Si elle l'eſt, elle eſt Vraie, ſi elle ne l'eſt pas, elle eſt Fauſſe : En elle-même, elle n'eſt pas l'un & l'autre, ou l'un autant que l'autre, ou ni l'un ni l'autre. Les Jugemens des hommes pour être différens ſur la vérité ou ſur la fauſſeté d'une Propoſition, n'en changent pas la nature ; Leurs jugemens non plus ſur le Bien & ſur le Mal, ſur la Vertu & le Vice n'empêchent point, par la différence qui s'y trouve, que le Bien & le Mal ne ſoient déterminément ce qu'ils ſont.

Ce qu'on doit conclurre de la différence des ſentimens des hommes ſur le Bien & le Mal ; c'eſt prémiérement qu'on peut ſe tromper & qu'une partie ſe trompent, en effet, ſur ce qu'ils penſent ſur cette matiére. Mais de ce qu'on peut ſe tromper ſur un ſujet, il ne s'enſuit pas qu'on ſoit condamné à une éternelle Incertitude. Il y a un Milieu entre être au deſſus de tout Doute & de toute Ignorance, & entre Douter & Ignorer toûjours ; & ce Milieu c'eſt d'éxaminer avec circonſpection, d'aller par ordre & de ne ſe rendre qu'à l'évidence, c'eſt ce que font ceux qui cherchent la Verité de tout leur coeur.

2. Ce qu'un homme regarde comme un Bien, ce qu'il déſire comme tel, avant que de le poſſéder, & qu'il ſe fait un plaiſir d'acquerir, eſt un Bien pour lui pendant qu'il contribue à ſa ſatisfaction : Mais tel Objet peut procurer de la ſatisfaction pendant quelques heures, quelquefois pendant quelques jours, quelquefois enfin pendant un plus long eſpace de temps, dont les impreſſions ſeront ſuivies de Malaiſe, de Douleur, de Reproche, de Confuſion &c. Il s'agit donc de ſavoir ſi l'on peut choiſir des Biens capables de produire une ſatisfaction ſolide & de les préférer aux autres, ou ſi l'on eſt incapable d'en découvrir de tels.

Il y a des Biens qui ſont abſolument tels, & qui par eux-mêmes ſont plaiſir. Il y en a qu'on ne met dans ce rang qu'à cauſe de leur efficace à en procurer d'autres, & ceux-ci ſont appellés *Utiles*. Ceux qui plaiſent par eux-mêmes & indépendemment de leurs ſuites, ſont ou les Plaiſirs des Sens, ou les Satisfactions de l'Eſprit ; & l'Eſprit humain tire ſa ſatisfaction, ou de la penſée qu'il eſt eſtimé, ou de la perſuaſion qu'il Mérite de l'être, ou indépendemment de toute Idée de gloire, il trouve ſa ſatisfaction dans la penſée qu'il ſe Régle comme il le doit, ſoit par rapport aux Connoiſſances qu'il acquiert, ſoit par rapport aux Objets qu'il affectionne & aux dégrés d'affection qu'il a pour eux.

L'attention à ces Principes ſera diſparoitre les Objections de Sextus. *S'il y avoit*, dit-il, *des Choſes* BONNES *de leur nature, elles paroitroient telles à tous les hommes, & ils en conviendroient, comme ils conviennent que le Feu eſt Chaud & que la Neige eſt Froide.* " Mais ils ſont bien éloignés de s'accorder ſur ce point ; car ſans parler des differens „ goûts & des différentes fantaiſies du Vulgaire, „ dans combien de ſentimens les Philoſophes ne ſe ſont-„ ils pas partagés ſur la nature des vrais Biens. De „ plus la Félicité conſiſte-t-elle à Déſirer ? pourquoi „ donc veut-on jouïr ? Donnera-t-on le nom de „ Bien aux Choſes mêmes qui ſont hors de nous. „ Mais il n'eſt pas ſur qu'il y en ait, & ce qui „ eſt hors de nous ne nous fait ni Bien ni Mal. „ Notre bonheur dépend-il des impreſſions qui ſe „ font ſur un Corps incapable de connoiſſance ? „ Faut-il que ces Impreſſions paſſent juſqu'à l'Eſ-„ prit ? Mais on ne ſait ce que c'eſt que l'Eſprit & „ peut être n'y en a-t-il point.

On ne trouve là que des Repétitions de ce qu'on a déja refuté plusieurs fois, ou des Equivoques puériles. Le Désir contribue à la félicité parce qu'il prépare à la jouissance. L'Ame a des biens Intérieurs, & les Objets de dehors font des impressions qui parvenant jusqu'à elle, lui font sentir la Douceur de leurs Impressions, & pour savoir en faire usage il n'est pas absolument nécessaire qu'elle connoisse toute son essence & tout ce qu'elle est.

Chap. XXIV. Des Préceptes.

CIX. DANS le chap. 24. Sextus entreprend de réduire à rien ce qu'on appelle l'Art de bien vivre, & à fon ordinaire il débute par un *Sophisme d'Equivoque*. " Un Art, dit-il, réfulte de l'assemblage „ de plusieurs Maximes. Or il ne peut rien y avoir „ de tel dans l'Esprit humain, parce qu'une Pensée „ succéde à une autre, & que la *première* doit ceffer „ pour faire place à la *seconde*, " Il détruit par cet Argument tous les Arts, & celui dont il faisoit profession, en même tems que tous les autres, quoiqu'il eut été bien fâché qu'on eut cru qu'il ne posfedoit tout au plus qu'une feule Maxime au-delà de ce que pouvoit savoir le plus Ignorant des hommes. Suivant ce beau Raisonnement, un homme ne pourroit jamais apprendre à parler, parce qu'un nouveau Mot lui feroit oublier l'autre, on ne sauroit jamais ce qu'on diroit parce que, quand on prononceroit un Discours, ne fut-il que de l'étendue d'une ligne, on en auroit déja oublié la prémiére partie avant que d'avoir prononcé la seconde qui seule n'auroit point de sens

Mauvaise foi des Scepti-ques.

CX. CELA fait voir évidemment qu'il n'étoit pas poffible que les Scepriques penfaffent comme ils parloient. S'ils avoient eu le moindre goût pour la verité, la moindre affection pour s'en inftruire, le moindre Reſpect pour la Bonne Foi, la moindre appréhenfion de manquer de fincérité, ils auroient fenti une fecrette honte de parler comme ils faifoient. Croioient-ils de n'avoir rien appris & de n'avoir fait aucun progrés dans l'Art de compofer des Livres ?

Il eft certain que nôtre efprit peut en même temps fe rendre attentif à plufieurs Idées; Nous le fentons tout autant de fois que nous faifons des Comparaifons : Il eft vrai qu'il ne peut pas en même temps, penfer à un très grand Nombre d'objets; Mais en fuivant un certain ordre il acquiert la force de faire naître promptement les Idées dont il a befoin, foit pour éclaircir quelque Queftion, foit pour en faire un heureux choix. Les Sceptiques avouent eux-mêmes, comme on le lit dans *Sextus*, lors qu'il parle du Signe, dans le Traité qu'il a joint à fes Hypotypofes, *qu'il y a des Signes propres à rappeller des penſées dans la Mémoire*. Il y a donc un Art qui fert à faire revenir dans la Mémoire ce qui y eſt ou ce qui s'y eſt déja préſenté. Dans la Suite de ce chapitre il reprend encore les différentes Idées des Hommes fur la Maniére dont il faut vivre; Il établ, fur ce fujet, une diverſité curieuſe & fait voir une grande Lecture.

Etoit-il poſſible qu'en parcourant tant de volumes il ne ſçût pas qu'il raſſemblоit tant de Remarques; Il ne ſçût s'il Veilloit ou s'il Révoit ? S'il tenoit des Livres ou s'il n'en tenoit point; Si ſa Mémoire le ſervoit ou ſi ſon Eſprit s'égaroit, comme celui de ſes malades dans un accès de fiévre ?

Des Coutumes.

CXI. AU RESTE toutes ces Différences & toutes ces Oppoſitions de Loix & de Coûtumes que *Sextus* allégue, & qu'on a allégué & multiplié depuis lui, aboniſſent uniquement à prouver qu'on s'eſt trompé dans les Régles qu'on a donné; & qui s'en étonnera,? On devroit être infiniment plus ſurpris que les hommes ne ſe trompaſſent point, ou qu'ils ne ſe trompiſſent que rarement, quand on ſait avec quelle Précipitation ils ſe déterminent, & quels Principes ils ont accoutumé de ſuivre pour décider.

Cette Diverſité prouve encore qu'il faut chercher ailleurs que dans le Conſentement des hommes, les Principes par où on doit décider ſur ce qui eſt Bien & ſur ce qui eſt Mal.

Les Enfans apprennent d'abord à vivre comme les autres hommes ; L'intérêt qu'ils ont à imiter les perſonnes que l'on conſidére, le plaiſir qu'ils trouvent dans cette imitation leur tient lieu de Régle & de Loi : C'eſt encore par ce Motif qu'on les détermine à préférer leur Devoir à leurs Fantaiſies. *Que dira-t-on de vous ? Voyés ſi quelqu'un en uſe ainſi, ou Conſidérés ce qu'on penſe ſur le compte de ceux qui font ce que vous voulés faire.* Quand on les trouve Opiniatres & qu'on s'impatiente d'entaſſer preuve ſur preuve pour les convaincre, on leur dit ; *Voulés-vous paſſer pour un fou & croirés-vous ſavoir mieux penſer que tout le reſte des hommes ?* La Morale de la plûpart des gens ſe trouve par là établie ſur le préjugé & le pouvoir de la Coûtume. Dépouillés ce qui eſt établi, de l'autorité que la plûpart des gens lui accordent, Vous ébranlés chés eux toute Régle & toute Certitude. Ceux qui ne ſe ſont pas fait de bonne heure, une habitude de ne point écouter les Préjugés, & qui n'ont pas tiré de bonne heure les Loix naturelles de leur veritable ſource, pour peu qu'ils aient de penchant à vivre à leur gré, & à s'affranchir de tout joug, ſe plaiſent à étudier les différentes Coûtumes des Nations : Plus leur eſprit s'embarraſſe dans cette Multitude, moins ils ſavent venir à bout de décider qui eſt le mieux fondé dans les Maximes qu'il ſuit, & dès-là ils ſe croient moins obligés de faire un Examen qu'ils entreprendroient peut-être inutil m.nt. On lit dans Monſ. Baile une Réfléxion qui va là (Tome IV. pag. 413.)

Article Voyer.

" On trouve de belles penſées répandues dans ſes „ ouvrages; on y trouve de ſolides raiſonnemens, „ l'Eſprit & l'Erudition y marchent de compa- „ gnie ; l'Eſprit paroîtroit ſans doute beaucoup „ plus s'il alloit ſeul : les Autorités & les Cita- „ tions qui l'accompagnent, l'affaiſſent ſouvent ; „ mais en quelques endroits il tire ſon plus grand „ brillant de l'application heureuſe d'une penſée „ étrangére. *L'Auteur s'étoit appliqué entr'autres Lectures à celles des Relations des Voyageurs.* „ Ordinairement chacun a un but particulier dans „ cette lecture; Mr Daillé ne s'y attachoit, que „ pour y trouver des différences entre la maniére dont „ les Apotres avoient converti les Anciens Païens, & „ la maniére dont les Miſſionaires du Pape con- „ vertiſſent les nouveaux. Notre le Voyer ſe „ propoſoit une autre choſe ; *il ne cherchoit que „ des argumens de Pyrrhoniſme.* La diverſité prodigieuſe qu'il rencontroit entre les mœurs & les „ uſages de différens Peuples, le charmoit : il ne peut „ cacher la joie avec laquelle il met en œuvre ces „ matériaux, & il ne cache pas trop les conſéquences „ qu'il voudroit que l'on en tirât; c'eſt qu'il ne „ faut pas être auſſi déciſif qu'on l'eſt à condamner „ comme mauvais & déraiſonnable ce qui ne ſe trou- „ ve pas conforme à nos opinions & à nos Coutu- „ mes. Je ne ſai pas s'il croioit avec Cardin que l'*Opinion* eſt la *Reine du Genre Humain* ; mais je „ crois qu'il auroit pû faire une Harangue auſſi „ bonne ſur l'Empire de l'opinion que celle de Schup- „ pius, & un éxcellent Commentaire ſur ces Vers „ de Sophocle, qui ſignifient, *Arrêtés-vous. Il „ me ſuffit de paſſer pour un Fils ; ſi cela n'eſt pas, „ n'importe, l'Opinion prévaut de beaucoup ſur la Verité.*

CXII. DANS le Chapitre 25. *Sextus* continuë le même ſujet, & le continue ſur le même ton. " Il faut „ qu'un Art pour mériter ce nom conſiſte en Maximes, „ dont on ait bien compris la Vérité & l'Utilité ; „ Mais pour bien comprendre il faut avoir une Fa- „ culté capable de comprendre & de diſcerner ſû- „ rement le vrai d'avec le faux. Pour s'aſſûrer „ qu'on a une telle Faculté, il faut avoir la faculté „ de comprendre qu'on l'a & de s'en aſſûrer : En „ voilà une ſeconde, on ne pourra pas s'en aſſûrer „ que par une 3e., pour s'aſſûrer de celle-ci il en

Chap. XXV. Obj. & Rép.

saut une 4e. & ainſi à l'infini. L'Infini eſt un nuage dont il enveloppe, tout autant de fois qu'il lui eſt poſſible, ſon Eſprit & celui de ſes Lecteurs.

Quand *Sextus* écrivoit ces paroles s'appercevoit-il s'il les écrivoit ou non? En vain auroit-il voulu échapper en diſant, *je n'aſſure pas que je les écrive & je ne le nie pas non plus*: Mais auroit-je repliqué *Vous ſemble-t-il que vous les écrivés*, ou ne *Vous le ſemble-t-il pas*? Auroit-il répondu, *ſi je veux parler comme je penſe, je vous avouerai que je ne ſai pas s'il me paroit que j'écris ou s'il me paroit que je n'écris pas.* Cette Faculté, en Vertu de laquelle ou il lui ſembloit qu'il écrivoit, ou il lui ſembloit qu'il ne ſavoit pas ſeulement s'il lui paroiſſoit qu'il écrivoit, avoit-elle beſoin d'une Seconde en Vertu de laquelle, il lui ſembloit que celle-ci étoit ſi-ſûre de quelque apparence, où il lui ſembloit qu'il en doutoit? Une troiſiéme étoit-elle néceſſaire pour faire ſentir à la *Seconde* qu'il lui ſembloit de faire entrevoir quelque choſe à la *Premiére*? Tout nous amêne à reconnoitre que nous avons la puiſſance de nous ſentir, que nos Penſées ſont des Actes qui ſe ſentent eux-mêmes, & qui n'ont beſoin que d'eux-mêmes pour ſe ſentir, qui ſe ſentent dès-là même qu'ils exiſtent; de ſorte que la Penſée ne ſeroit pas penſée, & par conſéquent n'exiſteroit pas ſi elle ne ſe ſentoit pas elle-même.

Objection & Réponſe.

» CXIII. AQUOI, dit-il, aboutit ce Art tant » vanté de bien vivre? Interrogés ceux qui en tirent leur gloire. Un Art ſe fait connoitre par » des Ouvrages: Quelles ſont les Oeuvres d'un Art » ſi éxquis & ſi digne d'être recherché? Encore » une fois, conſultés les Maitres, vous n'entendrés » rien d'eux qui ne ſoit très-commun & que le » Vulgaire ne ſache. *Il faut honorer ſes Parens. Il faut fidélement rendre les Dépots*, & d'autres Régles de cette nature, que perſonne n'ignore. Mais, puiſque, ſelon lui, tout le Monde en convient, d'où vient qu'un moment auparavant il combattoit ce même Art par la Diſſérence des opinions? Sa paſſion pour objecter lui fait lancer des traits, ſans ſe mettre en peine s'ils retomberont ſur lui.

Il ſe trompe encore, ou plûtôt il cherche à tromperſes Lecteurs, & n'uſe point de bonne foi, quand il poſe ſi hardiment, que l'Art de bien vivre ne conſiſte que dans la Connoiſſance de quelques Principes généraux & avoués de tout le Monde. Les Principes ne ſeroient pas Principes s'il étoient obſcurs & qu'ils euſſent beſoin de preuves. Dans tous les Arts & dans toutes les Sciences on poſe des Principes pour fondement. Mais on tire des Conſéquences de ces Principes: D'une Conſéquence on paſſe à une autre, & par degrés on vient à s'aſſurer de ce à quoi le commun des hommes ne penſe pas, & dont la difficulté auroit pû rebuter les commençans, ſi on en avoit fait le ſujèt des prémiéres Leçons qu'on leur auroit données.

Les Principes de la Morale ſont les plus faciles à connoitre & les plus univerſellement reçus: De toutes les Connoiſſances c'eſt la plus néceſſaire, & l'Auteur de la Nature a voulu rendre plus aiſé & plus commun ce qui eſt le plus néceſſaire. On verroit aiſément couler de ces Principes ſi ſimples les conſéquences qui en naiſſent, & de la connoiſſance deſquelles on a beſoin pour ſe bien conduire, ſi les Paſſions, la Senſualité, les Intérêts préſens ne repandoient pas des Ténébres ſur l'eſprit à cèt égard, & ne lui fourniſſoient pas des Prétéxtes pour ſe faire illuſion: C'eſt ce qui rend la Morale ſi néceſſaire: On a les dernières Obligations à ceux qui ſe donnent le loin d'éxpoſer, dans tout leur jour, les Concluſions qui doivent nous ſervir de Loix, nous éclairer & nous convaincre par leurs enchainures. Il eſt heureux qu'il y ait des hommes d'un aſſés grande habileté, d'un aſſés grand détachement, & d'un pouvoir aſſés étendu ſur leurs ſens & ſur leurs paſſions, pour faire cette Etude avec ſuccés, & pour préſenter aux autres hommes, bien éclaircies & bien démontrées, des Vérités qu'ils n'auroient pas ſû découvrir, faute de Génie ou d'Application.

CXIV. QUANT à ce qu'on pouvoit lui alléguer que l'Art de bien *vivre ſe peint dans la ſageſſe d'une Conduite réguliérement ſoutenue*, il répond en deux mots, que c'eſt là un vain Diſcours & un Langage qui éxprime plutôt des Voeux que des Faits, & pour preuve d'une Déciſion ſi hardie, il cite un vers, dont le ſens eſt que *l'Eſprit de chaque homme eſt tourné ſuivant qu'il plait au Pére des Dieux & des hommes.* Ce Sceptique, dont la Circonſpection perpétuelle fait toute la Philoſophie & qui met ſa gloire à s'y ſoutenir, prononce un Jugement des plus téméraires, & ſe contente de l'appuier de l'autorité d'un Poëte. *Objection & Réponſe.*

Moins les Régles de la Morale ſont obſervées, plus il eſt néceſſaire que des Perſonnes éclairées mettent ces Régles dans un grand jour, forcent les plus obſtinés à tomber d'accord de leur Beauté, de leur Néceſſité & des dangers où l'on s'éxpoſe en les violant. Plus la corruption du coeur humain lui rend difficile l'obſervation de ces Régles, plus il importe de l'animer à ſurmonter tous les obſtacles qui s'y oppoſent par des Motifs intéreſſans, puiſſans & auxquels tout céde, dans un Eſprit attentif. On fait encore que les Arts ne ſe bornent pas à inſtruire de ce qu'on doit faire, mais que l'habileté de ceux qui les enſeignent conſiſte ſur tout à en rendre la Pratique aiſée, & à faciliter l'éxécution des ouvrages auxquels ils ſont deſtinés; Ainſi l'Art de Bien vivre eſt d'autant plus recommandable & d'autant plus néceſſaire qu'il eſt moins ſuivi.

Au reſte, ſi c'eſt une Erreur ancienne, c'eſt une erreur qui s'eſt perpétuée, de rejetter ſur l'Etre Suprême la Cauſe de nos propres deſordres. Le Vulgaire donne aiſément dans cette Erreur; ſa Pareſſe, & le peu de penchant qu'il a à ſe corriger, lui fait trouver cette Excuſe charmante, & il n'y a que trop de Métaphyſiciens dont les vaines Subtilités vont à l'établir & lui donner un tour ſpécieux.

CXV. DANS le Chapitre 26. Sextus prouve que la *Nature n'enſeigne point l'Art de bien vivre, parce qu'elle l'apprendroit également à tous*, comme s'il n'y avoit rien de naturel que ce qui ſe trouve néceſſairement dans chacun des hommes, bongré malgré qu'ils en aient, & comme ſi l'Auteur de la Nature n'avoit pas diverſifié ſes Préſens, ou comme ſi chacun mettoit également à profit ceux qu'il en a reçus. *Chap. XXV. Objection & Réponſe.*

CXVI. POUR prouver qu'il n'y a point d'Art, Sextus raiſonne ainſi. Afin que quelque Art éxiſte, l'éxiſtence de trois choſes eſt abſolument néceſſaire, ſavoir 1. des choſes enſeignées, 2. de celui qui enſeigne. 3. de ceux qui ſont enſignés; *Chap. XXVII. Objection & Réponſe.*

Mais quand *Sextus* poſe en fait que pour ne douter point de l'éxiſtence d'un Art, il faut tomber d'accord de ces trois choſes & les reconnoitre pour indubitables, ne raiſonne-t-il pas avec toute la fermeté d'un Dogmatique, & n'eſt-ce pas ſur une Evidence, qui ſe fait néceſſairement ſentir, qu'il fonde ſon Argument.

CXVII. LES hommes, ajoute-t-il dans ſon Chapitre 28. ne peuvent pas non plus enſeigner cet Art; car ou ils enſeigneroient des Erreurs, ou ils enſeigneroient la Vérité. Les Erreurs ne compoſent pas un Art. Pour ce qui eſt de la Vérité, nous n'avons point de Caractére qui nous la faſſe connoitre ſurement. De plus les Inſtructions qu'ils donneroient, ſeroient corporelles ou incorporelles. On ne dira pas que la Vérité ſoit un Corps. Si elle eſt Incorporelle, on ne ſait point ce que c'eſt, car on n'a point d'idée de l'incorporel. *Chap. XXVIII. Objection & Réponſe.*

Parce que le Mot de Vérité eſt ſubſtantif, il en parle comme d'une ſubſiſtance. La Vérité d'une Propoſition conſiſte en ce qu'elle éxprime les choſes telles

les qu'elles ſont, & qu'elle fait naître des penſées qui nous les ſont connoître. Cette conformité eſt un Rapport & non une Subſtance.

Je lui prouverois de même qu'il n'y a point de Doute, point de Suſpenſion, parce que le Doute n'eſt ni Corporel, ni Incorporel &c.

Objection & Réponſe.

„ CXVIII. EN TRAIN d'entaſſer des Sophiſmes & des équivoques, on enſeigne, dit-il, ce „ qui eſt, ou ce qui n'eſt pas. On ne peut pas enſeigner ce qui n'eſt pas. On ne peut pas non „ plus enſeigner ce qui eſt, car on ne peut pas enſeigner ce qui n'eſt pas compréhenſible. Or *tout* „ *ce qui eſt* eſt incompréhenſible. Je le prouve.

„ Si ce qui eſt, *étoit compréhenſible*, il le ſeroit „ ou en Vertu de ce qu'il eſt, ou en Vertu de ce „ qu'il n'eſt pas. Or certainement il n'eſt pas compréhenſible en Vertu de ce qu'il n'eſt pas. Il n'eſt „ pas non plus compréhenſible en Vertu de ce qu'il „ eſt; car ſi un Etre étoit compréhenſible en Vertu de ce qu'il eſt & par là même qu'il eſt; „ comme tout *Etre eſt*, tout Etre ſeroit également „ compréhenſible, on comprendroit tout, on ſauroit tout.

Voilà un Entaſſement d'équivoques. Ce qu'un *objet n'eſt pas* ne contribue pas à le faire connoître: Mais ce qu'il eſt ne ſe manifeſte pas néceſſairement, il faut s'y rendre attentif & l'étudier avec une certaine Méthode. *Sextus* connoiſſoit-il également les malades qu'il voioit & ceux qu'il ne voioit pas? Leur faiſoit-il prendre les mêmes Remédes? Ils étoient pourtant auſſi effectivement malades les uns que les autres.

Outre cela, tous les Etres ne ſont pas égaux, & pour être tous compréhenſibles, il ne s'enſuit pas qu'ils le ſoient tous également. Les uns renferment beaucoup plus de choſes que les autres, & ce qu'ils renferment, eſt inégalement enveloppé.

J'ai réſolu plus d'une fois d'abandonner *Sextus*, j'apprehende d'ennuier mon Lecteur. Mais je le prie de ſe ſouvenir que je me ſuis propoſé de développer le Caractére des Sceptiques. Leurs partiſans n'aimeront pas à tomber d'accord qu'ils ſoient effectivement tels que je les repréſente. Cette diſpoſition d'eſprit eſt en effet ſi étrange & ſi inconcevable, en elle même, qu'on a beſoin d'entaſſer preuves ſur preuves pour s'en aſſurer. Je tire les miennes d'un de leurs plus Célébres Défenſeurs.

Chap. XXIX. Objection & Réponſe.

CXIX. DANS le Chapitre 29. *Sextus* continue à faire ſes efforts pour renverſer les Arts: „ Un ignorant, dit-il, enſeignéroit-il un Art à „ un autre ignorant? L'enſeignéroit-il à un Maître? Enfin un Maître ſera-t-il paſſer un ignorant de ſon état d'ignorance à celui de Maîtriſe? „ Perſonne n'a jamais prétendu que cela ſe puiſſe „ par un ſeul Précepte. Si deux en venoient à bout, „ le ſecond ſeroit ce que n'a pas fait le premier & „ le voilà Maître pour avoir appris le ſecond, c'eſt-„ à-dire le voilà Maître pour un précepte. Oh ce-„ la ne ſuffit pas: il en faut trente. Il n'étoit donc „ pas encore Maître quand il n'en ſavoit que vint „ & neuf. C'eſt le trentiéme qui de l'état d'Ignorance le fait paſſer à l'état de Maîtriſe.

Un médiocre Ecolier lui répondroit en deux mots. Le Trentiéme précepte rendra Maître: *Seulſe* le tire, *conjointement* avec ceux qui l'ont précédé, j'en tombe d'accord.

Ajoutons, que, pour un Art, il faut Théorie & Pratique. Il y en a dont la Théorie ſe borne à un petit nombre de Principes & de Régles, tel eſt, par éxemple, l'Art de l'Arithmétique ordinaire. Il y en a dont la Théorie s'étend loin; parce que leurs principes ſont féconds en conſéquences importantes, & que l'on peut s'y rendre toûjours plus ſavant: Tel eſt le Droit: Telle eſt la Médecine.

Si je connois tout ce que ſavent deux Médecins, il me ſera facile de dire combien de choſes l'un ſait de plus que l'autre: Mais ſi l'on me demande combien de choſes il faut ſavoir pour porter à juſte Titre le Nom de Médecin, je répondrai que l'impoſition des titres étant arbitraire, il faut préméditement me déclarer quelle ſignification on attache à ce Nom-là.

Pour ce qui eſt de la pratique des Arts, lorſqu'ils ſont un peu compoſés, & qu'ils roulent ſur des Ouvrages différens, on peut toute ſa Vie s'avancer en juſteſſe & en ſubtilité, & c'eſt chercher à ſe faire à ſoi même des illuſions de traiter *d'abſolu* ce qui eſt purement *relatif*.

Objection & Réponſe.

CXX. SEXTUS ne ſe laſſe point; Un ignorant, dit-il, eſt aveugle par rapport à un Art „ dans lequel il ne voit goute: Le Maître qui „ poſſéde cét Art a des yeux & s'en ſert, mais de „ quelque éxcellente vue qu'un homme ſoit ſavoriſé, il ne ſauroit faire voir un Aveugle. Si un „ Maître pouvoit faire paſſer ſes Connoiſſances „ chés un Ignorant, cét Ignorant ſeroit en même „ temps & dans l'Ignorance & dans la Connoiſſance.

Me ſera-t-il permis de relever en deux mots ce ſophiſme, & ce ſoin ne paſſera-t-il point pour ſuperflu? Si l'on dit d'un homme qui ignore un Art, qu'il eſt dans l'Aveuglement par rapport à cet Art, ce langage eſt *Méthaphorique*, & *Sextus* appuie ſur ces éxpreſſions, comme ſi elles étoient vraies *à la lettre*: Un Ignorant acquiert des Connoiſſances peu à peu, & s'il eſt heureuſement diſpoſé, il égalera enfin ſon Maître, Mais ce ne ſera que par dégrés: Son ignorance n'eſt pas une certaine *Qualité Poſitive* qui ſoit chaſſée par une autre. Il acquiert ce qu'il n'avoit pas. Une Chambre eſt pleine de fumée, le Vent en chaſſe une partie après l'autre. Ce qui en eſt ſorti n'y eſt plus, & ce qui y reſte, n'eſt pas encore dehors, mais il en ſortira.

Du goût de la Diſpute.

CXXI. COMME on peut bien ſuppoſer que *Sextus* n'étoit pas indifférent à ſa réputation, puis que ſi *Théoretiquement* il fait profeſſion de n'avoir aucun Principe reconnu de lui pour Vrai, *Pratiquement*, il adopte pour Maxime fondamentale de fuivre, dans ſa manière de vivre, ce qu'il trouve établi chés ſes Compatriotes. Il y a donc bien de l'apparence qu'il n'auroit point diſputé comme il fait, ſi l'uſage de ſon temps n'avoit autoriſé des Raiſonnemens de cette nature. On voit en effet que la Logique d'Ariſtote tendoit preſque toute à mettre un Diſputant en état de ſe tirer de ces Sophiſmes & de l'embarras où ces Equivoques jettent. Ce Temps me ſait ſouvenir de celui dont Eſope parle à tout coup quand il dit, *du temps que les Bêtes parloient*. On peut bien aſſurer que tel étoit ce tems-là, puiſque ce n'eſt point parler en homme que de parler ſans ſe rendre attentif à ce que l'on dit.

Chap. XXX. Objection & Réponſe.

CXXII. C'EST ce que *Sextus* continue de faire dans le Chapitre 30. „ Un Art, dit-il, ne peut „ ſe communiquer à celui qui ne le ſait pas que par „ l'entremiſe des Mots; Les Mots par eux-mêmes „ ne ſignifient rien: Le ſens qu'on leur donne eſt „ arbitraire, c'eſt l'uſage qui le fixe: Quand on a „ connu une choſe & qu'on en a appris le Nom, „ ce nom en rappelle l'Idée; Sans cela en vain on „ l'entendroit nommer; De ſorte que celui qui veut, „ s'inſtruire d'un Art, pour entendre le Langage de „ celui qui l'enſeigne, doit auparavant connoître les „ choſes dont ce Maître lui parlera, & ſi cela eſt, „ il n'apprendra rien de lui.

Pour qui donc écrit *Sextus*? Eſt ce uniquement pour ceux qui ſont autant Sceptiques que lui, & qui en ſavent autant que lui? Pourquoi définit-il ſes Termes? Savoit-il déja la Médecine avant que de l'étudier?

Qu'on ſe ſente, qu'on ſe conſulte ſoi-même, qu'on ſe rende attentif à ſes penſées & à la proprieté qu'elles ont de naître les unes des autres, on s'apercevra que l'eſprit humain fait former des idées, qu'il les forme plus ou moins aiſément; que de cer-

tains discours qu'il entend ou qu'il lit, lui sont une occasion de se former des idées nouvelles ; qu'en comparant des termes dont il connoît déja la signification, il résulte de cette comparaison de nouvelles idées, auxquelles il donne lui-même de nouveaux noms, ou il apprend que ceux qui les ont formées avant lui, leur en ont déja donné.

Objection & Réponse.

CXXIII. SEXTUS finit ses objections contre la Morale en soutenant que " les Régles de bien vivre „ nuisent plus qu'elles ne servent, car la connoissance „ de ces Régles ne rend point vertueux, un hom„ me qui les suivroit sans les connoître, ou sans y „ réfléchir par la constitution physique de son Tem„ perament. A cèt égard-là elles sont donc inuti„ les. Pour ce qui est de la plupart des hommes, „ elles les gênent, elles les rendent malheureux, el„ les les engagent à se refuser ce qui leur plaît & „ ce qui les rendroit contens, pour se ploier & se „ forcer à ce qui les fatigue & qui les incommo„ de.

Cette objection ne feroit pas sans force s'il n'y avoit point d'autre vie ; car abandonné qu'on seroit de Dieu comme les Animaux Brutes, autant vaudroit-il se laisser aller à l'avanture que de se gêner pour néant, ou pour peu de chose.

Mais par rapport même à la Vie présente, combien se refuse-t-on de choses, de peur de paier, par des suites fâcheuses, des Plaisirs qui dureront peu ? *Sextus* ne prescrivoit-il jamais à ses Malades des Remédes pour lesquels ils eussent de la repugnance ? Les abandonnoit-il à leur appetit & à leur sensualité, ou s'il leur prescrivoit des diètes dont l'observation supposoit quelque contrainte.

Celui qui, par Temperament, est porté à quelque Vertu, sentira plus agréablement son bonheur, dès qu'il saura que s'il n'avoit pas cette Inclination naturelle, il seroit obligé à des Efforts pour l'acquérir. Cette réflexion l'engagera à la conserver plus chérement, à l'entretenir avec plus de soin, & à être plus sur ses gardes contre tout ce qui pourroit l'affoiblir ; & pour peu qu'on ait d'expérience, on sait que toutes ces précautions sont nécessaires.

Il sera plus, pour avoir la satisfaction de se persuader qu'il s'attacheroit à son Devoir par Raison, quand même son Tempérament lui en rendroit la Pratique pénible, il donnera ses soins à remplir ceux pour lesquels son humeur, ou son Education pourroient lui avoir donné de l'éloignement. Il adoucira la fatigue de ses Combats par l'Idée d'une belle victoire : S'il se trouve moins heureux, il se consolera par l'Espérance de le devenir d'avantage. Il aura enfin la satisfaction d'éprouver que ses Peines diminuent par l'effet de son Application, & que ses Contentemens augmentent. A tout cela enfin il joindra la consolation, si digne d'un honnête homme, d'être utile aux autres par ses Discours & par son Exemple.

Ruse de Sextus & des Pyrrhoniens.

CXXIV. TOUT indolens que le Scepticisme doive naturellement rendre ceux qui en ont fait choix & qui s'y attachent, *Sextus* veut qu'on rapporte à cette Affection naturelle & louable qui lie les Sceptiques au reste des hommes (Chapitre dernier) & qui doit lier les hommes entr'eux, il veut, dis-je, qu'on rapporte à cette Affection si digne de l'homme, le soin qu'ils donne de rabattre la présomption des Dogmatistes, & c'est par la véhémence de son Zèle charitable qu'il s'excuse de ce qu'il met en oeuvre toutes sortes d'armes, & qu'il a chargé son Livre de Raisonnemens qui pourront paroître peu solides. *Ils trouveront*, dit-il, *des Esprits foibles à la portée desquels ils seront proportionnés.*

A la fin nous trouvons un trait de sincérité. Il est content pourvû qu'il fasse des Disciples. Qu'il les gagne par des Raisons de poids, ou qu'il les éblouisse par des Equivoques, c'est de quoi il ne se met pas en peine. Un homme a de la bonne & de la mauvaise Monnoie : Qu'importe ? Ceux qui reconnoitront le mauvais aloi ou la mauvaise marque, ne refuseront pas de se paier de la bonne ; Ceux qui ne s'en apercevront pas seront toujours paiés, & s'il s'agit d'enrollemens, ce seront toujours des soldats enrollés, s'il s'agit d'Esclaves, ce seront toujours des Esclaves achetés. &c.

SECTION V.

Examen du Traité de Sextus intitulé contre les Mathématiciens.

Dessein de cet Ouvrage.

I. LE SECOND Ouvrage que nous avons de *Sextus Empiricus* est contre les *Mathématiciens*, c'est-à-dire contre ceux qui font profession d'enseigner les Arts & les Sciences & d'apprendre aux hommes quelque chose, car c'est-là la force du Terme Grec ; & ce que nous appellons aujourd'hui les *Mathématiques* ne renferme qu'une partie de ce que ce Terme signifioit.

Ce Second ouvrage est plus étendu que le prémier. La passion de contredire & de tourner en ridicule y regne encore davantage, ou du moins elle se répand dans des Discours plus étendus.

Réflexion sur les Sceptiques.

II. Dès que vous aviés tiré un Sceptique de la Dispute & de ses spéculations, il étoit par rapport à la Pratique de la vie tout comme un autre homme. Il aimoit le plaisir, la reputation, l'argent, la faveur, l'affection & la protection de ceux qui pouvoient lui être utiles. Le soin que *Sextus* se donne d'écrire de gros ouvrages, d'écrire avec ordre, de disputer avec éxactitude, son attachement à l'ordre & à la précision en apparence, son Zèle à attaquer ses Adversaires dans toutes les parties de leur Philosophie, le plaisir qu'il se fait de pousser ses argumens, de les étendre & de les tourner en cent façons, tout cela fait bien connoître son empressement à se faire des Disciples, & moins de Circonstances auroient suffi pour le découvrir.

Il y a toute apparence que les Sceptiques avoient moins de Disciples que les autres. Peu de péres se trouvoient d'humeur de remettre leurs enfans à des Maitres qui faisoient profession de ne rien savoir. Une humeur contredisante qu'ils devoient prendre dans les Ecôles de tels Maitres, devoit paroitre un Défaut des plus odieux. Par ces raisons, il étoit naturel que l'éloignement des Sceptiques pour les autres Philosophes se changeât en aversion. La Dispute augmentoit leur Emulation, & leur Envie s'aigrissoit toujours plus. C'est à ces principes que nous sommes redevables de tant de pauvretés : Une forte passion grossit tout aux yeux d'un homme qui en est prévenu, & avec les plus foibles armes il se flate de pouvoir faire des blessures. Sextus posé d'abord en général, qu'il n'y a point de Disciples, qu'il n'y a ni Corps ni Esprit, ni personne qui enseigne ni personne qui soit enseigné. Il me paroit superflu de repasser sur ces sophismes. Ils ne contiennent que ce qu'on a vû dans les Traités précédents. *Sextus* aime à répéter ; *Mr. Payle* l'a parfaitement imité en cela, il l'a même surpassé.

De la Grammaire & de la Rhétorique.

III. LES prémiers qu'il attaque ce sont les Grammairiens, *Définition de la Grammaire*, *Division de la Grammaire*; *Impossibilité de la reduire en Art*. C'est par-là qu'il débute. Il passe au détail de ce qu'on y enseigne, sur la syllabe, sur le Nom, sur les Piés & les partages des Périodes ; Il traite ensuite de la Pureté du Langage & sur tout de l'Hellénisme ; il éxamine en particulier si l'on en peut donner des Régles sures ; il traite encore de l'Etymologie ; Il demande si l'Histoire fait partie de la Grammaire, c'est-à-dire, si c'est aux Grammairiens de l'enseigner. Delà il passe aux Poëtes. Son Second livre est sur la Rhétorique, où, à son ordinaire,

il nie ce qu'on affirme, & affyrme ce qu'on nie, il desapprouve ce qu'on loüe, & loüe ce qu'on desapprouve.

Je ne le suivrai pas dans tous ces Détails, parce qu'à tout coup je trouverois des éxemples qu'il faudroit changer en d'autres assés différens pour accomoder ses Argumens à nôtre Langage & à nos Maniéres.

D'ailleurs dans la Grammaire & dans la Rhétorique, il y a bien de l'arbitraire, & quand on en donne des Régles aux Orateurs, pour les mettre en état de plaire & de persuader, on ne prétend pas qu'elles fassent toûjours infailliblement effet, ni que ce qui plaira à l'un des Auditeurs doive nécessairement plaire à un autre. On prétend simplement connoitre assés le coeur humain, quoi qu'on soit fort éloigné de le connoitre parfaitement, on prétend, *dis-je*, le connoitre assés pour savoir ce qui est le plus propre à le gagner, ce qui peut faire effet sur un plus grand nombre de personnes, & l'attention qu'on doit donner aux Circonstances pour varier son Discours.

Contradiction de tout ne peut attaquer la Grammaire & la Rhétorique, sans se contredire manifestement. Il pose d'abord pour Principe, & c'est le seul qu'il pose de son aveu, il pose, dis-je pour Principe, qu'il ne prétend rien innover dans les Maximes établies par la Coutume, qu'il les veut suivre & qu'il conseille aux autres d'en faire autant; La Grammaire & la Rhétorique étoient en possession d'être enseignées à la Jeunesse; La Coutume autorisoit le cas qu'on faisoit de ces Disciplines; Lui même les avoit apprises, & sans cela il n'auroit pas pû écrire comme il faisoit. Sextus.

IV. JE REMARQUERAI encore que *Sextus*

De la Logique. V. EN ATTAQUANT la Logique, il débute par une Dispute vague sur le mot de *Vérité*. Il demande ce que c'est & retombe dans les Sophismes & dans les Equivoques dont nous avons déja parlé.

„ Les hommes, *dit-il*, aprés cela, se partagent en „ prononçant fur ce qui est Vrai & fur ce qui ne „ l'est pas. Qui décidera fur leurs différends? Lors- „ que deux Artisans ne sont pas d'accord, prendra- „ t-on un Ignorant pour Arbitre de leur opposition? Prendra-t-on celui qui professe un autre Art „ & qui ignore le leur? S'en remettra-t-on à des „ gens du même Métier? Mais depuis quand est- „ il permis d'être Juge en sa propre cause.

Faire des Noeuds & en démeurer là, c'étoit la Morale des Scepriques. Ceux-ci sont pourtant aisés à delier. C'est à moi à juger si les Souliers que mon Cordonnier m'apporte, m'accommodent, & il n'est point nécessaire pour cela que j'en sache faire moi même. Quand il survient une Contestation entre deux Maitres fur quelque sujet de leur Art, on ne prend ni l'un ni l'autre pour Juge; Mais on en choisit du même Métier qui soient affranchis des Préjugés, des Intérêts & des Passions qui empêchent les autres de s'accorder.

Ce n'est point pour les Orateurs seulement qu'un habile Orateur harangue. Ce n'est point pour les Poëtes seuls qu'un Poëte fait des Vers. Et en général un habile homme ne se contente pas de faire naître dans son esprit de nouvelles Idées, ou de faire de nouveaux assemblages d'Idées, il veut de plus éxprimer ce qu'il a pensé, & il vient à bout de l'éxprimer, avec des termes si choisis, avec tant d'ordre, d'agrément & d'éxactitude, qu'il met en état ceux qui n'ont jamais médité ce qu'il éxplique, de connoitre sa Pensée & de pouvoir en être Juges.

Objection & Réponse. VI. POUR prouver que les Logiciens se fatiguent inutilement à chercher des Régles, qui les mettent en état d'acquerir des Connoissances, voici le Précis de son Raisonnement. " On ne peut pas „ connoitre ce qui n'est pas, & on ne peut pas dire „ re qu'il y ait quelque chose; car s'il y avoit quel- „ que chose, ce qui éxisteroit seroit éternel ou ne „ le seroit pas. Il ne peut pas y avoir un Etre éter- „ nel, car ce qui est éternel n'est pas né & n'a pas „ été fait. Ce qui n'a pas été fait, n'a pas de Prin- „ cipe. Ce qui n'a pas de Principe, n'a pas de „ commencement. Ce qui n'a pas de commence- „ ment est infini. Ce qui est infini, n'est nulle „ part. Ce qui n'est nulle part, n'est pas. Donc „ il n'y a point d'Infini, ni par conséquent d'E- „ ternel.

Si le plaisir de faire le subtil, d'entasser des équivoques, & l'envie d'embrouïller les Lecteurs par ces entassemens n'avoit pas été sa passion dominante, il auroit pû dire en deux mots. Ce qui est, est infini, ou ne l'est pas. Il n'y a point d'Infini, car ce qui est Infini n'est nulle part. Et comment prouve-t-il que l'Infini n'est nulle part? Si *l'Infini, dit-il, étoit quelque part, la place où il se trouveroit, l'envelopperoit, & seroit plus grande que lui.*

La surface convexe qui termine un Corps fini est nécessairement enveloppée & embrassée par une surface Concave. Mais qui dit Infini, s'impose la nécessité de ne terminer point par une surface ce à quoi il a donné ce Nom. Ceux qui font pour l'Espace le font Infini, & un Corps Infini rempliroit cét espace. Ceux qui ne donnent pas dans cette Idée disent qu'un Corps est en soi-même & non hors de soi-même, que lui & sa place font un, & que par conséquent un Corps Infini occupe une place infinie.

De l'éxistence de l'Etre Eternel & de ses attributs. „ VII. CE QUI est, continue-t-il, ne peut pas avoir „ commencé, car il ne peut pas avoir tiré son origi- „ ne de ce qui n'est pas. Il ne peut pas l'avoir ti- „ ré de ce qui est, car sur l'éxistence de ce même „ principe, la même Question reviendroit. " J'ai déja répondu à tout cela.

Tout être qui peut éxister & n'éxister pas doit avoir été déterminé à éxister par quelque Cause différente de lui. Mais un Etre tel qu'il implique contradiction qu'il n'éxiste pas, un Etre dont l'éxistence est absolument nécessaire, éxistoit aussi nécessairement hier comme aujourd'hui. Son éxistence ne fauroit avoir un rapport particulier à un certain espace de temps plutôt qu'à un autre. De même encore il n'est pas plus nécessaire qu'il éxiste dans un Lieu que dans un autre, & par conséquent le même rapport de Présence qu'il a avec un certain lieu, il l'a nécessairement avec tous les autres.

Tout ce qui éxiste n'est pas cét Etre Eternel, Infini, Nécessaire, mais l'Etre Eternel, Infini, Nécessaire a pû donner l'éxistence à des Etres différens de lui, & faire que ce qui n'éxistoit pas commencât d'éxister. Par là même qu'il est Eternel, Infini, éxistant nécessairement, il a une Puissance proportionnée à ce qu'il est, une Puissance qui n'a point de Bornes & qu'aucune Difficulté par conséquent ne peut arrêter, Il agit & il opére avec une facilité infinie: Par conséquent dès qu'il veut qu'une chose soit, & qu'elle naisse de cette Volonté, il ne le veut pas inutilement.

L'Etre qui éxiste nécessairement n'est point borné dans son Pouvoir, comme il ne l'est point dans son Essence & sa Réalité. Il suit de là qu'étant sans bornes ou qu'étant Infini il agit avec une Infinie facilité, qu'aucun Effet ne lui coûte le moindre effort, qu'absolument rien ne lui est en aucune maniére pénible, & que, par conséquent, il opére par l'efficace seule de sa Volonté, car si aprés avoir voulu un effet, il falloit qu'il ajoutât à cette Volonté une application pour le produire, il n'agiroit pas avec une facilité parfaite, puisque la facilité n'est entiére que quand l'effet éxiste dés-là même qu'on l'a ordonné & que *vouloir* & *faire* c'est *tout un*. Nous produisons fur nous mêmes & dans nôtre Corps, divers effets, par cela même que nous les voulons; Nôtre Volonté, dans bien des rencontres, sans au-

re effort, eſt d'abord ſuivie de l'éxécution. Si l'on dit là-deſſus que la Volonté n'eſt que Cauſe apparente & Occaſionnelle des effets qui en paroiſſent naître je réponds qu'il eſt tout-à-fait convenable d'attribuer à la Volonté de Dieu la réalité dont l'apparence ſe trouve dans la nôtre, & d'eſtimer qu'il poſſéde effectivement le Pouvoir dont l'Ombre & l'Image ſe voit en nous.

La *Création*, c'eſt à-dire l'éxiſtence d'un nouvel Etre, la Production d'une nouvelle ſubſtance, n'eſt donc point un effet au deſſus de ſes forces, c'eſt de quoi on peut aiſément ſe convaincre: La fermeté de nos réſolutions & la force de nos habitudes contribuent à nous rendre *Faciles* les choſes que nous entreprenons; Mais, en lui même, un *Effet* eſt d'autant plus Facile qu'il renferme moins de changement, & par rapport à la *Cauſe* il eſt d'autant plus faiſable que ſa Réalité eſt au deſſous de la Réalité qui le doit produire: Or nous ne connoiſſons aucun Etre, & il n'y en peut avoir aucun, dont la Réalité approche de celle de Dieu, & quelque grand que ſoit le changement qui va du Néant à l'Etre, il ne paſſe pas la grandeur de la Puiſſance infinie de l'Etre néceſſaire & infiniment éloigné du Néant.

Tout Effet conſiſte dans un Changement; par conſéquent la difficulté, ou la grandeur d'un Effet répond éxactement à la grandeur du changement dans lequel il conſiſte; ce Changement enfin eſt d'autant plus grand, ou, ce qui revient au même, plus difficile, qu'il y a plus loin du terme d'où l'on tire une choſe, à celui où on la met; Or qu'on ſuppoſe la différence & la diſtance du non Etre, à l'Etre d'une ſubſtance finie, auſſi grande qu'on voudra, cette diſtance ſera toujours infiniment au deſſous de la diſtance, & de la différence qu'il y a entre le Néant & l'Etre néceſſaire, l'Etre parfait, l'Etre-infini, & ſa Puiſſance parfaite & infinie, comme lui eſt parfait & infini.

Cela eſt convaincant. La Puiſſance de Créer appartient viſiblement à la Cauſe prémiére, quoique la Manière de cette opération nous paſſe. Nous ne ſaurions comprendre comment la Volonté de Dieu crée, quoi que nous puiſſions démontrer que la Puiſſance de créer lui appartient eſſentiellement. Nous ne ſaurions nous repréſenter quel eſt l'état de la Volonté de Dieu, lorſqu'en voulant elle fait naître ce qu'elle veut, & donne l'Etre à ce qui n'étoit point; car, pour nous former une Idée de la Volonté de Dieu opérant ainſi, il faudroit diſpoſer nôtre Volonté comme il diſpoſe la ſienne, c'eſt-à-dire, il faudroit vouloir & penſer comme il veut & comme il penſe, quand il crée des Subſtances; Mais comme nous n'avons pas reçu ce Pouvoir, nous n'en avons auſſi aucune Connoiſſance. Si nous n'avions jamais voulu nous ne ſaurions ce que c'eſt que la Volonté, c'eſt en la ſentant que nous avons appris à la connoître; Son Idée ne ſe tire pas d'ailleurs. Nous connoiſſons les maniéres de Vouloir ſemblables à celles que nous avons éprouvées; Quant aux autres nous ne ſavons ce que c'eſt, nous ne pouvons nous les repréſenter, & nous n'avons jamais éprouvé en nous cette Volonté créatrice & donnant l'Etre à des Subſtances.

J'ajouterai ici les propres paroles de Mr. Clarke Chapitre XI de l'Exiſtence de Dieu.

„ Quelle contradiction y a-t-il à dire, qu'une „ Choſe, qui n'étoit pas auparavant, a commencé „ d'éxiſter dans la ſuite? Il y a une grande différence „ entre ce Langage, & celui-ci, *une choſe eſt & n'eſt „ pas en même temps.* Ce dernier eſt une contradic„ tion directe & formelle; mais il n'y a dans l'au„ tre, ni contradiction directe, ni indirecte. Il eſt „ vrai, qu'accoutumés à ne voir que des choſes, „ qui ne viennent au monde que par la voye de „ Génération, ou d'autres qui périſſent par la voye „ de Corruption, & n'ayant jamais vû de Créati„ on, nous ſommes ſujets à nous faire une idée de „ la Création, toute ſemblable à celle de la Forma„ tion. On s'imagine, que comme toute Formati„ on ſuppoſe une Matière prééxiſtante; Ainſi il faut, „ malgré qu'on en ait, ſuppoſer en matière de Cré„ ation, je ne ſai quel néant prééxiſtant, duquel, „ comme d'une Matière réelle les choſes créées ont „ été tirées. Je conviens que cette Notion a un „ grand Air de contradiction. Mais qui ne voit „ que ce n'eſt là qu'une confuſion pitoiable d'Idées? „ Il en eſt en ce Point, comme des Enfans qui s'i„ maginent, que l'obſcurité eſt un Etre réel, que „ la lumiére chaſſe le matin, ou qui eſt transformé „ en lumiére. Pour avoir une juſte Idée de la Cré„ ation, il ne faut pas ſe la figurer comme la for„ mation d'une choſe, qui eſt tirée du Néant, con„ ſidéré comme cauſe matérielle. Créer c'eſt don„ ner l'éxiſtence à une choſe, qui ne l'avoit pas „ auparavant; c'eſt faire qu'une choſe, qui n'éxiſ„ toit pas auparavant éxiſte maintenant. Je défie „ qui que ce ſoit, de me faire voir de la Contra„ diction dans cette Idée. Il n'y en a pas plus „ qu'il n'y en a dans la Notion d'un Etre, qui, „ après avoir eu une certaine forme, en revêt en„ ſuite une nouvelle. Si les Athées, après tout, „ étoient gens à avouer la Vérité, il ſe trouveroit „ que toutes leurs Objections, ſe réduiſent à ce „ miſérable Argument: Que la Matière n'a pas pû „ commencer à éxiſter lorſqu'elle *n'étoit pas*, parce „ que ce ſeroit ſuppoſer qu'elle étoit, avant qu'elle „ fût. Et que d'un autre côté, elle n'a pû com„ mencer à éxiſter, dans le temps *qu'elle étoit*, parce „ que ce ſeroit ſuppoſer qu'elle n'étoit pas après „ qu'elle étoit. Cèt Argument eſt tout ſemblable „ à celui de ce Philoſophe qui prétendoit prouver „ qu'il n'y a point de Mouvement; parce, diſoit-„ il, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un Corps ſe meu„ ve, ni dans *le Lieu où il eſt*, ni dans *le lieu où „ il n'eſt pas*. Ces deux Sophiſmes étant préciſé„ ment les mêmes, la même réponſe peut ſervir à „ l'un & à l'autre.

Avant que Dieu eut donné l'Etre à des Créatures, il en avoit déja l'idée & les concevoit poſſibles; il ſe repréſentoit leur éxiſtence meſurée par une ſucceſſion dont l'Idée lui étoit auſſi préſente: Il déſigne dans cette ſucceſſion dont il a l'Idée, une Minute qui ſera la derniére de la ſimple poſſibilité des Etres, à qui il deſtine l'éxiſtence. La Fin de cette Minute ſera ſuivie, ſans aucun intervale, du Commencement de la prémiére qui meſurera le temps des Etres réels, & l'éxiſtence de ces Etres ſuivra, ſans aucun intervale la fin de leur poſſibilité; Qu'on rappelle ce que j'ai remarqué ſur le *Temps*. Art. XCVIII. & ſuivans Sect. IV.

„ VIII. SEXTUS continue: Si quelque choſe *De l'Unité.* „ éxiſtoit, ou une ſeule choſe feroit, ou il y au- *id.* „ roit pluſieurs choſes. Il n'eſt pas poſſible qu'il „ éxiſte un ſeul Etre; car le Corps n'eſt pas un „ Etre unique. Il n'y en a point qui ne ſoit di„ viſible & qui n'ait longueur, largeur & épaiſſeur; „ Mais s'il ne peut point y avoir d'Etre unique, „ on ne peut point non plus dire qu'il y en ait plu„ ſieurs; car une Pluralité c'eſt un aſſemblage de „ pluſieurs Unités.

Quand on me demandera ſi, entre les Objets qui ſont au dehors de moi, j'en connois quelqu'un qui ſoit parfaitement ſimple, & qui ne renferme aucune Compoſition, qui ne préſente à mon Eſprit qu'une ſeule Réalité à connoître, je répondrai que je n'en connois point de tel & que je ne ſaurois m'en repréſenter. Dans un pié, il y a pluſieurs Pouces, & dans un Pouce, pluſieurs lignes, &c. Mais, dira-t-on, S'il y a pluſieurs Lignes, il y a une Ligne. Cette ligne eſt donc un Etre unique, très ſimple & très indiviſible. Je ſerois obligé de reconnoître cette conſéquence ſi j'avois dit qu'un Pouce renferme pluſieurs lignes très ſimples & très indiviſibles. Le mot d'Unité eſt un mot *rélatif*. Un poids de deux livres n'eſt

n'eſt pas deux poids dont chacun ſoit de deux Livres, mais il n'eſt qu'un poids de deux livres.

Lorſque les Objets que l'on compare, & dont les Idées ſont en même temps préſentes à l'Eſprit, éxiſtent eux-mêmes unis, & trouvent aſſemblés hors de nous, comme leurs Idées le ſont dans notre Intelligence, ils ſe préſentent ſous un rapport *d'Unité* ? Mais ſi on les conçoit ſéparés, leur Rapport eſt un rapport de *Multitude*.

Il n'eſt pas vrai qu'une Grandeur reçoive le nom *d'Une* parce qu'on ne fait pas d'attention aux Parties qui la compoſent ; Car quand je dis *un* Tout, je fais attention à des parties aſſemblées, & cèt aſſemblage même eſt cauſe que je regarde ce Tout, comme un.

Entre le grand nombre d'Objets que nous connoiſſons, nous n'en ſaurions nommer aucun, dans lequel, pour ſimple qu'il ſoit, nous ne découvrions pluſieurs *Réalités* ; Mais ces Réalités quoi qu'en grand nombre ne laiſſent pas de former un ſeul *Tout*, par leur aſſemblage. Or il y en a qui ſont aſſemblées en un ſeul tout, parce qu'en effet elles ne ſauroient éxiſter ſéparées ; ainſi la *Longueur* ne ſauroit éxiſter ſans *Largeur* & ſans *Epaiſſeur* ; Ces trois Dimenſions ſont néceſſairement unies ; de même une portion de *Matière* renferme eſſentiellement *Mobilité*, *Figure*, *Impénétrabilité*. Si on donne aux Réalités qui s'uniſſent ainſi néceſſairement, le nom de *Parties*, ce qu'elles compoſent ſera un *Tout néceſſaire*.

Mais il y a auſſi des *Réalités* qui, à la vérité, peuvent éxiſter l'une ſans l'autre, mais qui doivent s'aſſocier & ſe trouver enſemble, pour compoſer un *Tout* d'une *certaine Eſpéce* & d'un certain Nom. Il faut, par éxemple, des particules ſéparées l'une de l'autre & un mouvement très-rapide pour former ce que l'on nomme *Feu*. Il faut des Pierres, du Sable, de la Chaux, de l'Eau, pour compoſer ce que l'on appelle une *Muraille*. Ces parties peuvent éxiſter les unes ſans les autres, mais il faut qu'elles ſoient unies pour faire une Muraille. Les *Unités* de cette eſpéce peuvent être appellées des *Tous Contingens*. Je n'habite pas deux Maiſons, mais une Maiſon ſeulement, quoique cette Maiſon ſoit un Tout compoſé de pluſieurs appartemens, & mon Ame n'eſt pas unie à deux Corps, quoique mon Corps ſoit compoſé de pluſieurs Membres.

Objection & Réponſe.

„ IX. MAIS, ajoûte *Sextus*, Quand même quelque choſe éxiſteroit, on ne ſauroit s'en former d'Idées ; car ou ce à quoi on penſe eſt, ou ce à quoi „ on penſe n'eſt pas. Si ce à quoi on penſe n'eſt „ pas, il ne faut pas ſe mettre en peine de penſer pour „ connoitre les choſes. Dira-t-on que ce à quoi on „ penſe eſt, par-là même qu'on y penſe ? Il faut „ donc dire qu'il y a des hommes qui volent & „ reconnoitre l'éxiſtence de toutes ſortes de Chimé„ res, puiſqu'on y penſe.

1. Sextus aime l'Art. Les diviſions ont un air de ſubtilité : Il ne veut omettre aucun chef, ni négliger aucune maniére d'attaquer, c'eſt par ce motif qu'il a employé cet argument.

2. On ne prétend pas conclurre qu'une choſe eſt, de ce qu'on s'en forme une Idée ; mais on prétend qu'il y a des Caractéres auxquels on peut reconnoitre ſi les choſes ſont telles qu'on les conçoit, ou ſi ce qu'on a imaginé ſe borne à des ſimples poſſibilités.

De la Certitude.

X. *Etre aſſuré*, c'eſt *ne pouvoir douter* ; c'eſt *ne pouvoir s'empêcher de croire*, toutes ces éxpreſſions ſont viſiblement ſynonymes. On ſe contrediroit trop impudemment ſi l'on diſoit qu'on doute de ce qu'on ne peut s'empêcher de croire ; Or dès qu'un homme ſe contredit ſi groſſiérement, ou qu'il ſe plait à parler ſans ſavoir ce qu'il dit, le meilleur eſt de le laiſſer là, & il auroit tort de ſe plaindre ſi l'on refuſe de raiſonner avec lui, puiſqu'il affecte de ne pas raiſonner. On peut toujours s'empêcher de croire lorſque, par ignorance, ou par opiniatreté, on ne ſe rend ni attentif à ſes Idées, quand on penſe ; ni à la ſignification des Mots dont on ſe ſert, quand on parle, ou que l'on écoute les autres. Mais lorſqu'on applique ſon attention je ſoutiens, qu'il y a bien des cas où *l'on ne peut s'empêcher de croire*, & par conſéquent de tomber d'accord que l'on penſe vrai & conformément aux choſes.

Certitude dans ſes idées.

XI. POUR établir cette vérité par ordre, je conſidére que nos Jugemens & nos Propoſitions roulent, ou ſur nos Idées, ou ſur les Choſes qui éxiſtent au dehors de nous. Quant aux Jugemens que nous portons ſur nos propres Idées, le moien de douter qu'on ne voie la *Seconde*, ou l'éxclusion de la Seconde contenue dans la *Prémiére*, quand elle y eſt effectivement ? On le voit & on le ſent, car les perceptions ſont des actes qui ſe ſentent, & peut-on s'empêcher de croire que l'on ne ſente en effet ce que l'on ſent ? Il faut pouſſer l'impudence juſqu'au dernier excès pour oſer ſoûtenir le contraire. Mais, dira-t-on, ſouvent ; Je me ſuis trompé en méditant & par conſéquent j'ai crû voir dans mes Idées ce que je n'y voiois point : Voilà pourquoi je doute &à chaque moment j'appréhende que peut-être je ne croie voir ce que je ne vois pas. Je répons que l'on parle ſuf auſſi bien qu'en compagnie, & qu'en méditant ſi l'on ne prononce pas des mots on les roule au moins dans ſa tête. Il peut donc arriver qu'emporté par la chaleur du Diſcours intérieur, auſſi bien que de l'éxtérieur, qu'entraîné par le feu de la Compoſition, l'on ſuppoſe au delà de ce qu'on voit ; mais il n'eſt pas permis de conclurre ; Je me ſuis trompé quand j'ai ſuppoſé ſans voir, donc maintenant que je vai pié à pié, maintenant que j'éxamine partie après partie, que je me rends attentif & que je ſens invinciblement que je vois, peut-être néanmoins que je ne vois pas ; on ne ſauroit ſe parler ainſi ſérieuſement hormis d'avoir le cerveau renverſé. Il y auroit autant de ſolie de tenir ce langage, qu'à s'imaginer, malgré ſon ſentiment, que peut-être on n'a pas la main dans de l'eau fraiche, parce qu'une fois on s'eſt brulé dans de l'eau chaude.

Au reſte les Connoiſſances qui roulent ſur nos Idées ne ſe renferment pas dans une petite étendue, La Science de la Quantité en général, la Science des Nombres, la Geométrie, le grand Art de raiſonner juſte, la Connoiſſance de nous mêmes, la Doctrine des mœurs, tout ce que ces Sciences renferment eſt établi ſur des Principes de ſentiment, & roule uniquement ſur la comparaiſon des Idées du Vrai & du Faux, de l'Egal & de l'Inégal, de la Proportion, de la Convenance, de l'Equité, de la Bienſéance, Idées qui ſont certainement en nous, & ſur leſquelles il eſt en nôtre pouvoir d'arréter nôtre attention auſſi ſouvent & auſſi longtems qu'il nous plaira. Il y auroit là de quoi occuper pluſieurs vies.

Certitude ſur les choſes éxtérieures.

XII. JE VIENS aux Propoſitions qui ont pour objèt les choſes qui éxiſtent au dehors de nous. Celui qui avoue qu'il croit & croit ſans pouvoir s'en empêcher, mais ajoûte en même temps qu'il doute, ſi ce qu'il croit ainſi eſt vrai, il ne penſe pas à ce qu'il dit, & parle en homme qui ne ſe fait point une peine de ſe contredire. Or il nous eſt impoſſible de ne pas croire, par conſéquent il nous eſt impoſſible de ne tenir pas pour vrai, que s'il y a des Cercles & des Triangles dans le Monde, tels que nos idées les repréſentent, ils renferment certainement & réellement les Propriétés dont nous trouvons les Idées dans la Notion des Cercles & des Triangles ; de ſorte que ſur ce Principe le Syſtême que nous bâtirons ſur l'Univers, ſera du moins un Syſtême lié.

Mais lorſque ſur les Idées que j'ai de l'Acier, du laiton, du Mouvement, des Roües, des Pignons, des Dents qui s'y engrainent & de leurs combinaiſons &c. je me perſuade que je puis conſtruire une Montre & je crois voir que le ſuccès répond à mon

attribuera la Connoiſſance de la Vérité. Il vient donc à dépouiller la Penſée intellectuelle de toute capacité pour connoitre ; " car ; dit-il, comment connoitroit-elle ce qui eſt différent d'elle, puis qu'elle ne ſe connoit pas elle-même ? On ne peut point dire que la Penſée ſe connoiſſe, car ou la Penſée toute entiére connoitroit la penſée toute entiére, ou une partie de la penſée en connoitroit une partie. Si toute la Penſée eſt la Faculté connoiſſante, il ne reſtera rien de la penſée pour être l'Objet connu. Une partie de la penſée n'en peut pas connoitre une autre, ſi elle ne ſe peut pas connoitre elle même : Or elle ne le peut pas ; car ou cette partie entiére ſe connoitroit ſoi-même toute entiére, ou non. La même difficulté recommence.

A quoi bon tant de *Diviſions* & tant de *Chefs*, ſi ſur chaqun d'eux on n'a que la même choſe à rebattre ?

J'ai déja remarqué que la Penſée eſt un Acte qui ſe connoit & ſe ſent par là même qu'elle eſt penſée, par là même qu'elle éxiſte. J'ai déja remarqué à quel point il eſt abſurde de prétendre qu'on ne peut rien connoitre, pendant qu'on ignore quelque choſe, & que c'eſt une néceſſité ou de demeurer éternellement dans une entiére ignorance, ou d'apprendre tout d'un ſeul coup.

Sextus revient à l'argument déja refuté. " Celui qui aſſure quelque choſe veut qu'on le croie ſur ſa parole, ou il en allégue des Preuves. Ces preuves derechef, ou il les prouve ou il ne les prouve pas. &c.

Il profite encore ici de l'occaſion ſi agréable aux Sceptiques d'étaler les opinions des Dogmatiſtes : " A qui préférera-t-on d'ajouter foi ? La reputation, l'âge, le nombre des Sectateurs, fourniſſent ils des preuves & des préſomptions ſuffiſantes ? Il a raiſon de rejetter ce qu'on en prétendroit conclure. Il amuſe agréablement un Lecteur, qui s'étant apperçû que le Sceptique raiſonne bien dans quelques endroits, ſe trouve diſpoſé à ſe rendre à ce qu'il ajoute dans les ſuivans.

Objection & Réponſe.

XVII. VOICI une nouvelle Objection, ou du moins une Objection propoſée ſous une forme nouvelle. " Tout de même, dit-il, qu'on ne peut pas s'abandonner ſans aucun doute, à ce que la Vuë nous rapporte ſur l'état d'un Objet, parce qu'il nous eſt ſouvent arrivé de nous tromper en nous repoſant ainſi ſur nos yeux ; nous ne pouvons plus nous repoſer ſur une Faculté, ou ſur une maniére de penſer, plus intérieure, puiſque quelque Faculté que nous aions miſe en oeuvre ; il nous eſt arrivé de nous tromper quelquesfois, & que les Jugemens des hommes, lors-même qu'ils ſe ſont ſervis de cette Faculté Intérieure, n'ont pas laiſſé d'être très-oppoſés ſur le même ſujet.

La Queſtion ſe réduit à ſavoir ſi une Faculté qui être quelquefois, erre toujours néceſſairement, ſi parce qu'il arrive à un homme de ne pas bien ſe ſervir de ſes forces, il ne peut jamais bien s'en ſervir, ni s'aſſurer qu'il s'en ſert bien, ou s'il y a des marques auxquelles il peut reconnoitre ce bon uſage & s'en perſuader.

Après avoir ainſi réduit la Queſtion à ces termes, je demanderai encore aux Sceptiques, en vertu de quoi ils diſent que nôtre Entendement ſe trompe quelquefois. Qu'en ſavent-ils ? Cette propoſition n'eſt, dans leur bouche, qu'une accuſation témeraire. Peut-être que l'Entendement ne ſe trompe jamais & ne peut ſe tromper. Cette prétenſion a toute la vraiſemblance imaginable, puiſque ſans éxamen même, elle eſt auſſi vraiſemblable que ſon oppoſée.

Les Idées que nous tirons des ſens ſe contrediſent quelquefois : Quand je coule ma main le long d'un bâton dont la moitié trempe dans l'eau, l'attouchement m'apprend qu'il eſt droit ; mais ſi je le regarde avec toute l'attention poſſible, l'oeil me le fait concevoir courbé. Entre ces oppoſitions l'Entendement décide, parce que ſes Idées ne ſe détruiſent jamais, & que ce que l'une nous apprend, n'eſt jamais détruit par une autre ; car quand un homme s'apperçoit de ſon erreur & la retracte, il ne corrige pas une des Idées de ſon Entendement par une autre plus juſte ; Mais au lieu qu'il s'étoit trompé en prononçant ſur ce qu'il n'avoit pas vû, ou qu'il n'avoit vû qu'en partie, il entre dans la Vérité en jugeant par Idée & par connoiſſance.

Objection & Réponſe.

XVIII. LA MEME Eau qui paroit chaude à l'un, paroit froide à un autre ; Il s'eſt trouvé des hommes, à qui les Objets ne paroiſſoient pas de la même couleur, quand il les regardoient de l'oeil droit, que quand ils les regardoient de l'oeil gauche. Ne ſe pourroit-il point qu'il en fût de même des Idées, & ne pourroit-on point alléguer cette diverſité comme la véritable cauſe des ſentimens qui partagent les hommes.

Ceux qui ſe ſont aviſés de propoſer cette Queſtion ſe ſont laiſſé éblouir par des mots, à la ſignification deſquels ils ne ſe rendoient pas aſſés attentifs. Il eſt aiſé de comprendre que le même Son pourroit être le nom du Cercle chés un Peuple & du Quarré chés un autre ; mais que ce qui eſt *Quarré* chés l'un ſoit *Cercle* chés l'autre, ſi on s'aviſe de le dire, on n'aura certainement point d'Idée de ce que l'on dit. Les hommes penſent différemment ſur un même ſujet, cela vient de ce qu'ils ſuppoſent d'y avoir remarqué ce qu'ils n'y ont pas effectivement apperçu : Mais dès-qu'un éxamen plus attentif & plus circonſpect leur fait écarter ce qu'ils avoient ſuppoſé dans leurs idées ſans l'avoir effectivement ſenti, ils corrigent leur Erreur, & dès-qu'ils ſe donneront tous ce même ſoin, il les amènera tous aux mêmes idées.

Sextus Sophiſme.

XIX. SEXTUS prévoit qu'on pourroit lui dire que quand on ſe trompe, cela arrive ordinairement parce qu'on confond des choſes différentes au lieu de les diſtinguer ; mais que ſi celà arrive, quand il ne s'agit que de différences fort legéres ; celà ne peut pas arriver, ou du moins on peut très-aiſément l'éviter, quand il s'agit de différences fort ſenſibles. Il prévient cette réponſe par un Sophiſme par l'éxpoſerai dans toute ſa force.

" Vous ne dirés pas que *un* eſt une multitude ; ni *deux* non plus. Si je vous demande maintenant, ſi j commence déja à faire une multitude, peut-être ſerés vous embarraſſé ; car pour un de plus, paſſe-t-on du peu au beaucoup ? Si pour un de plus on ne paſſe pas du peu au beaucoup, 3 n'étant pas multitude, 4 ne le ſera pas non plus. De 4 je vous conduirai à 5 puis à 6 &c. Dirés vous que des différences ſi minces vous échapent. & que vous manqués de pénétration pour décider là-deſſus, mais que vous n'héſiterés point à aſſurer que mille eſt une multitude ? Mais en allant d'unité en unité, je vous amènerai à être autant embarraſſé ſur mille que ſur 5. Deforte que cette Propoſition, *Mille ſont une multitude*, que vous mettés au nombre de celles qu'on comprend diſtinctement & ſur leſquelles on peut décider, ſe trouvera du nombre de celles ſur leſquelles on ne ſait que dire.

Tout cet Argument que j'ai rendu le plus fort & le plus évident qu'il m'a été poſſible, & que je crois d'avoir mis dans un plus grand jour que *Sextus* lui même n'a fait, n'embarraſſe que parce qu'on ne diſtingue pas des éxpreſſions *Relatives* d'avec des éxpreſſions *Abſolues*, *Multitude*, *Peu*, *Beaucoup* ſont des termes rélatifs. 5 ne ſera pas beaucoup par rapport à 4 ; mais il ſera beaucoup par rapport à 1, quoique non pas autant que ſeroit 7. Sept ſera beaucoup par rapport à 2, quoi qu'il ne ſoit pas beaucoup par rapport à 5. Trente qui ne ſeroit pas beaucoup par rapport à 27 ſera beaucoup par rapport à 4 ;

quoique non pas autant que ſeroit 35 par rapport au même 4, & moins encore que 50 par rapport à 4 & à 3. Ainſi encore on dira que 3000 hommes ne feront qu'une petite Armée, mais que 3000 mille hommes ſeroient un très-gros Régiment.

Pour éviter autant qu'il eſt poſſible les Répétitions, dans l'éxamen des Pyrrhoniens qui ſe repétent ſans ceſſe, je n'attendrai pas que la troiſiéme partie de cèt ouvrage m'appelle à éxaminer ce que Mr. Bayle dit de ce Sophiſme. Il en parle Tom. II. pag. 172.

„ En quoi conſiſte, demandoit-on, le Peu, le „ Beaucoup, le Long, le Large, le Petit, le Grand „ &c. trois grains de blé font-ils un monceau? Il „ falloit répondre que non: quatre le font-ils? „ Même réponſe qu'auparavant: On continuoit „ d'interroger ſans fin & ſans ceſſe de grain à grain, „ & ſi enfin vous répondiés voilà le monceau, on „ prétendoit que vôtre réponſe étoit abſurde, puis „ qu'elle ſuppoſoit qu'un ſeul grain conſtituoit la „ différence de ce qui n'eſt pas monceau, & de „ ce qui l'eſt. Je prouverois par cette Méthode „ qu'un grand buveur n'eſt jamais ivre. Une gout- „ te de vin l'enivrera-t-elle, demanderois-je? Non „ répondriés vous. Et deux goutes quoi? nulle- „ ment, ni trois ni quatre non plus. Je continue- „ rois mes demandes, goûte à goûte, & ſi à la „ 999 vous me répondiés, il n'eſt point ivre, & „ à la milliéme, il eſt ivre, je conclurrois qu'une „ goute de vin conſtitue la différence ſpécifique „ entre l'ivreſſe & la non-ivreſſe d'un grand bû- „ veur, ce qui eſt abſurde. Si les Interrogations ſe „ faiſoient de trois pintes en trois pintes vous mar- „ queriés aiſément la différence entre l'aſſés & le trop; „ mais le faiſeur du Sorites à le choix des armes, & „ il ſe ſert des plus petites parties de la quantité, & „ paſſe de l'une à l'autre, afin d'empêcher que vous „ ne trouviés aucun point fixe qui ſépare la non- „ ivreſſe d'avec l'ivreſſe, le peu d'avec le beau- „ coup, l'aſſés d'avec le trop &c. Un homme du „ monde ſe moqueroit juſtement de pareilles ergo- „ teries, il en appelleroit au ſens commun, & à ce „ dégré de lumiére, qui dans l'uſage de la vie civi- „ le ſuffit à nous faire diſcerner en gros le peu d'avec „ le beaucoup.

Ces derniéres paroles de Mr. Bayle inſinuent viſiblement que le Pyrrhoniſme eſt une eſpéce de Folie, le Bon ſens ſert de préſervatif contre un égarement de cette nature & empêche d'y tomber. Un homme, dont le Cerveau n'eſt pas encore troublé & qui n'a pas renoncé au ſens commun, ſe déterra-t-il de la penſée où il a toujours été qu'il étoit un homme, qu'il avoit deux mains & deux piés, parce qu'il en verra qui ſe croient des oiſeaux, des lanternes, des bouteilles? Quand un Ecolier aura dit à un Païſan, *le Liévre a des oreilles, Vous avés des oreilles, Donc vous êtes un Liévre*, ce Païſan ne ſaura que lui répondre, mais il n'en ſera pas plus perſuadé. Un Sceptique auroit-il raiſon de dire; voilà un Païſan bien ſtupide & bien opiniâtre, il s'obſtine à croire qu'il eſt un homme; mais s'il étoit raiſonnable, entre un ſentiment qui le convainc & un raiſonnement auquel il n'a rien à repliquer, il devroit demeurer en ſuſpens.

Il eſt dans le Monde des perſonnes de très-bon ſens qui, ſans le ſecours d'aucune étude, réſoudroient aiſément le Sophiſme de cèt Ecolier, qui ne pourroient pas de même ſe débarraſſer du ſorites par lequel on combat l'éxiſtence du peu & du beaucoup; mais pour ne ſavoir pas développer cèt embarras & en marquer diſtinctement l'erreur, ils n'en ſeront pas plus ébranlés que le Païſan ne l'eſt du Sophiſme par où on veut lui prouver qu'il eſt un Liévre.

Mr. Bayle après avoir fourni une bonne Réponſe contre les Pyrrhoniens reprend leur défenſe & ajoute: „ Mais un Dialecticien de Profeſſion ne pouvoit pas „ recourir à ce Tribunal, il étoit obligé de répon- „ dre en forme, & à moins qu'il ne trouvât une „ ſolution ſelon les régles de l'art, il perdoit le „ champ de bataille; ſa défaite, ſa déroute étoient un „ événement inconteſtable. Aujourd'hui un Répé- „ titeur *Hibernois* qui harceleroit par mille chicanes „ de Logique un Profeſſeur de *Salamanque*, & qui „ ſe verroit paié de cette réponſe, *le ſens commun, la notoriété publique, nous montrent aſſés que vos conſéquences ſont fauſſes*, paſſeroit pour victorieux, „ & l'on diroit avec raiſon que le Profeſſeur avoit „ été terraſſé; car il étoit de ſon devoir de répon- „ dre en forme, & ſelon la rubrique du métier, „ puiſque c'étoit par cette rubrique que l'on atta- „ quoit ſa théſe. Chryſippe qui ſut ce point là ſa- „ voit très-bien ſon devoir, comprit clairement que „ le *Sorites* des Dialecticiens de Mégare demandoit „ une ſolution catégorique. On verra ſon inven- „ tion après que j'aurai cité un peu de Latin.

Ce paſſage Latin ſert à achever d'étourdir ſon Lecteur. Mais Mr. Bayle ignoroit-il que l'embarras où les Logiciens & les Métaphyſiciens ſe trouvent, dans leurs ſubtiles conteſtations vient pour l'ordinaire de la longue habitude qu'ils ſe font faite de s'attacher aux mots, ſans donner aſſés d'attention à ce qu'ils ſignifient & qu'ils doivent ſignifier, & ſans ſe mettre en peine de ſe former des Idées bien éxactes? Il ne pouvoit pas ignorer que cèt attachement à des termes équivoques & mal définis n'ait paſſé de la Métaphyſique de l'Ecole à la Théologie, & n'ait été une des Principales cauſes des Diviſions des Chrétiens, & des ténébres qui régnent dans leurs Dogmes & dans leurs diſputes. Il devoit donc en fidéle RAPPORTEUR (A) ne ſe borner pas à étendre le Sophiſme, & à dire que les perſonnes, dont l'Ecôle n'a pas affoibli le bon ſens, ne feront qu'en rire; il devoit encore ajoûter de quelle maniére un Logicien qui penſe, & qui fait ſe former des Idées, y auroit répondu, ſuivant les Régles de ſon Art, & cela auroit été très-facile à Mr. Bayle.

Le terme de *Sorites* ſignifie entaſſement; Auſſi le Syllogiſme qui porte ce nom contient-il comme un tas de Prémiſſes, rangées de maniére que l'Attribut de la précédente devient toujours le ſujèt de la ſuivante, juſqu'à ce que dans la Concluſion l'on prenne pour ſujèt, le ſujèt de la prémiére des Prémiſſes, & qu'on lui donne pour Attribut, l'Attribut de la derniére.

L'étude de la Phyſique découvre à l'eſprit les Merveilles de l'Univers.
Cette connoiſſance l'occupe agréablement & le remplit de ſatisfaction.
Agréablement occupé & vivement ſatisfait il vit content de ſon ſort, & n'a pas d'empreſſement pour les voluptés qui corrompent les gens du Monde.
Content de ſon ſort & au deſſus des illuſions de la volupté, il glorifie la Providence, il conſerve ſon coeur dans la pureté & ne trouble point le repos des hommes.
C'eſt dans ces derniéres diſpoſitions que conſiſte la Sainteté.
Donc l'étude de la Phyſique eſt tout à fait propre à Sanctifier.

Le fondement du Sorites eſt manifeſte.

A contient B
B contient C
C contient D
D contient E
Donc A contient E puis qu'il contient tout ce qui renferme E.

On voit encore aiſément pourquoi le ſorités doit plaire à l'Eſprit humain ordinairement impatient; & l'on

(A) C'eſt le tire que Mr. Bayle ſe donne dans ſon Apologie.

l'on voit en même temps que cèt entaſſement, qui nous fait paſſer avec rapidité d'un objèt à l'autre, peut facilement nous ſurprendre.

Pour ſe garantir d'erreur il faut éviter dans le *Sorites* toute ſorte d'équivoques, & il eſt d'autant plus néceſſaire d'y être attentif que la multitude des termes y peut aiſément donner lieu ; Non ſeulement chaque terme doit avoir le même ſens, dans les deux propoſitions où il ſe trouve, mais de plus les deux termes de la concluſion ne doivent être reconnus liés entr'eux, que de la même maniére que ceux des prémiſſes le ſont.

On eſt condamnable de n'agir pas avec prudence.
La prudence ne veut pas que l'on riſque.
On riſque quand on ſe livre à des Conducteurs qui ſont eux-mêmes dans l'incertitude. L'incertitude régne chés les Médecins.
Donc on eſt condamnable quand on ſe livre aux Médecins.

Comme la prudence ne condamne les partis où il y a de l'incertitude, que dans les cas où l'on pourroit s'aſſurer pleinement, ou demeurer dans l'inaction, il eſt viſible que la concluſion de ce ſorites ne condamne que ceux qui ſe livrent aux Médecins, ſans être malades, ou qui ſe livrent au prémier venu, ſans daigner juger eux-mêmes de ſes remédes, & de ſa méthode, & ſans s'informer de ſa reputation & de ſes ſuccès.

Il y a des *Sorites* qui préſentent un tas d'Idées qui croiſſent peu à peu, & dans lequel tas le ſens des termes ſe change inperceptiblement. *Un n'eſt pas une multitude, ni deux non plus, & l'addition d'une ſeule unité ne peut pas changer en multitude ce qui ne l'étoit pas encore avant un ſi leger changement.*

L'*Unité* n'eſt pas une *Multitude*, mais elle en eſt le fondement. Donc deux eſt le prémier degré de la multitude. Trois en approchent plus que deux. Quatre eſt une pluralité par rapport à deux, mais petite. Cinq en eſt une plus grande, mais très-petite par rapport à quatre & moindre encore par rapport à trois que par rapport à deux.

L'Unité n'eſt multitude, ni *abſolument* ni *rélativement* : Il n'y a aucun nombre qui ſoit une multitude abſolue : Toute Quantité eſt rélative : Qu'eſt-ce que cent ? c'eſt cent unités, c'eſt dix dixaines. Mais je demande, *Cent eſt-il un grand ou un petit nombre ?* En lui-même il n'eſt ni l'un ni l'autre, mais par rapport à mille il eſt auſſi petit qu'il eſt grand par rapport à dix. Il y a donc de l'équivoque dans les termes du Sorites. On nie d'abord que l'unité ſoit une multitude, cela eſt abſolument vrai. Enſuite l'on prétend que trois n'eſt pas une multitude. Cette propoſition eſt vraie ou fauſſe ſuivant les nombres avec leſquels on compare le nombre 3, & ſuivant que la queſtion roule ſur une grande ou ſur une petite multitude.

Quand par le moien du *Sorites* on prétendoit faire voir que *l'eſprit de l'homme ne peut jamais parvenir à la connoiſſance du point fixe qui ſepare les qualités oppoſées, ou qui détermine préciſement la nature de chaque choſe*, on ne diſtinguoit pas aſſés les choſes qui différent entr'elles par des différences abſolues, d'avec celles qui différent par des attributs rélatifs. On appelle un *Angle droit*, celui que forme la rencontre de deux lignes, dont l'une tombe ſur l'autre ſans pancher pas plus d'un côté que de l'autre. Pour peu qu'une ouverture ſoit plus grande que l'autre, la nature de cèt Angle change & il devient oblique, & pour peu que L'ouverture de l'angle droit diminue, l'angle de droit devient aigu. Mais il y a grande varieté d'aigus & d'obtus ; Un angle eſt beaucoup aigu par rapport à un, qui le ſera beaucoup par rapport à un autre. Il y a grand nombre de termes, qui, quoi qu'abſolus, ne doivent pourtant s'interpréter que dans un ſens de comparaiſon. C'eſt là l'uſage, par éxemple, des termes de *grand* & de *petit*, de *ſavant* & *d'ignorant*, de *riche* & de *pauvre*. Tous ces termes ſont équivoques ; On peut les étendre & les reſſerrer, & en général le langage des hommes eſt plein de termes qui paroiſſent abſolus, & le ſont en effet, par rapport à la Grammaire, mais qu'il faut pourtant éxpliquer dans un ſens de comparaiſon, & dont la véritable ſignification roule ſur le plus ou ſur le moins. Tels ſont les mots qui éxpriment nos ſentimens, *agréable*, *douloureux*, *inſupportable*, *difficile* &c. Tels ſont les *termes d'autorité*, *Commandant*, *Roi*, *Maître*, & tels ſont enfin, dans l'imperfection où nous vivons, les *noms des Vertus*, puis que ſur cette Terre, le plus éloigné du vice, & le moins chargé de fautes eſt le plus vertueux. Il en eſt de tous ces termes comme de celui de *chauve* qui a donné ſon nom à un Sorites ſophiſtique Mr. Bayle en parle (Tom II. pag. 415.)

„ Je dirai ſeulement qu'il me ſemble que le Sophiſme qu'on nömmoit *le Chauve*, étoit une eſpéce „ de ſorites, & qu'il conſiſtoit à demander le nombre précis de cheveux qu'il faut arracher à un homme pour le rendre chauve. Un ou deux ſuffiſent ils ? Il falloit répondre que non : On continuoit d'interroger, en paſſant de trois à quatre „ & de quatre à cinq &c ; & ſi enfin vous répondies, *ce nombre ſuffit*, vous vous trouviés obligé de confeſſer que la différence du chauve & „ du non-chauve, conſiſte en un ſeul cheveu.

A un homme qui ſeroit là deſſus le mauvais plaiſant, & le vérilleur, je demanderois, *ſavés-vous de quoi vous parlés ? Qu'entendés-vous par le mot de* CHAUVE ? Il faudroit qu'il s'éxpliquât, ou je romprois la conférence avec un homme qui fait profeſſion de parler ſans ſe faire entendre. Il ſe trouveroit donc dans la néceſſité d'éxpliquer le mot de *Chauve* dans un ſens abſolu ou dans un ſens rélatif, & dans ce dernier ſens il y a néceſſairement du plus & du moins. Un homme qui a perdu la moitié de ſes cheveux, quoi qu'ils ſoient encore également répandus, peut dire qu'il riſque de devenir chauve. Dès qu'une partie de la bête eſt plus découverte que les autres, elle commence à pouvoir porter ce nom.

Le dernier verre qu'un homme boit (c'eſt encore un éxemple allégué par Mr. Bayle) après lequel il tombe à terre, n'eſt pas le ſeul qui l'ait enivré ; s'il eſt le 29. c'eſt le 30. qui l'a achevé, mais il a tiré de l'effet des 29. autres la force de l'achéver. Dans un plat de balance, je poſe un Quintal, de l'autre côté je mets ſucceſſivement une Livre, deux Livres &c. Je vais juſques à 99. livres, j'en ajoute une. Le Quintal ne monte pas encore. Je jette une once ſur les Cent Livres que j'ai déja aſſemblées. L'Equilibre eſt rompu. Une Once fait-elle monter un Quintal ? Non pas ſeule, mais conjointement avec cent autres Livres.

Sextus finit cette matiére en prévenant deux Objections, auxquelles il me paroit qu'il ne répond pas bien, de ſorte qu'elles reſtent dans leur force. Les voici.

Si tous facultés peut juger du ſai-même.

„ XX. VOUS autres Sceptiques, quand vous „ jugés qu'il y a autant de raiſons en faveur du *pour* qu'en faveur du *contre*, celle de vos facultés qui fait ce jugement eſt-elle dirigée par une „ ſupérieure, & celle-ci encore par une autre ? Ou „ ſi vous vous en tenés au rapport que vous fait cette faculté, à qui les raiſons de côté & d'autre „ paroiſſent d'une égale force ? Si cela eſt vous „ avoués donc ce que vous traités ailleurs d'abſurde „ & d'impoſſible, vous convenés & vous éprouvés „ qu'une faculté eſt juge en dernier reſſort de ſon „ propre ſentiment.

A cette Demande ou à cètte Objection ils répondent. „ Nous nous ſervons à la vérité de celle „ de nos facultés qui ſe préſente la prémiére, ſans „ nous mettre en peine d'en chercher une autre qui

» en soit encore Juge, & parce que cette faculté » nous fournit des Objections, nous en sommes » contens, nous ne lui demandons autre chose. Mais » nous ne faisons pas comme vous; Vous vous » rendés aux argumens que votre faculté vous four- » nit, au lieu que nous ne nous rendons point à » ceux que la notre nous présente, nous demeu- » rons en suspens.

Je reconnois là deux différens emplois de la même faculté: Mais cela n'ôte point à l'Objection sa force. Elle ne roule point sur ce que les uns en font un aussi bon usage que les autres. En voici le sens; Il paroit à une certaine faculté des Sceptiques, que les raisons de côté & d'autre sont d'un poids égal. Je ne leur impute pas de dire qu'en effet ces raisons soient d'un poids égal de côté & d'autre, ils se plaindroient peut-être; je ne leur attribue que ce qu'ils disent eux-mêmes & qu'ils repètent à tout coup, c'est que *ces raisons de côté & d'autre leur paroissent d'égale force.* Or la faculté à qui elles paroissent telles, voit elle-même, sent, apperçoit & juge qu'elles lui paroissent telles. Elle juge donc de l'apparence en dernier ressort. Elle juge elle-même de ces égalités apparentes.

La seconde Objection à laquelle Sextus répond est celle-ci. » Quand les deux Plats d'une balance » sont en équilibre, je conclus que les deux Poids » que j'y ai posés sont égaux, au cas que la ba- » lance soit juste. Pour m'assurer si elle est juste, » j'ôte les poids & je me rens attentif à l'équili- » bre des plats. Ainsi l'équilibre de la balance, » par où je juge de l'égalité des poids, est lui- » même la preuve de la justesse de cet instrument. » C'est là l'image de l'Entendement humain, » qui juge sur les Objets, sur les idées, sur les » comparaisons qu'il en fait & par lesquelles il en » juge.

C'est là une puérilité, dit *Sextus* hardiment, lui qui en a rempli son Livre. Les Sceptiques sont donc décisifs quand il leur plait, & se conduisent par humeur autant que qui que ce soit: Et comment prouve-t-il la puérilité de cette Comparaison? » C'est qu'on ne compte sur la justesse d'une ba- » lance ainsi éxaminée qu'après s'être convaincu » par la Raison de la justesse de cet éxamen. Il y » a donc un supérieur qui décide sur la question de » la balance & sur le cas que l'on doit faire de son » équilibre.

Répondre ainsi, c'est éluder l'Objection & non pas la résoudre. Elle ne porte point que la balance soit juge, cela ne se peut dire que métaphoriquement. Voici ce qu'elle pose. La balance en qualité d'instrument, ne s'éxamine pas par un autre instrument: Elle ne requiert pas un autre instrument par lequel elle soit éxaminée. Ce qui arrive à la balance en qualité d'instrument, d'avoir cette propriété annexée à sa nature & d'être à elle même; sa Régle, pourquoi ne pourroit-il pas avoir lieu dans l'esprit de l'homme? Pourquoi ne renfermeroit-il pas une faculté qui n'a pas besoin d'une autre, mais qui se justifie elle même à elle même par l'usage qu'elle fait de soi-même?

Objection contre la force de l'évidence & Réponse.

XXI. J'ECRIS les Objections de Sextus dans l'ordre que je les ai luës en parcourant son Livre. En voici une qui porte contre l'évidence. » Toutes » Verités, ou, tout ce que les Dogmatistes préten- » dent être Vérité, ne sont pas d'une égale évidence, » puis que les unes ont besoin d'être démontrées par » une plus longue enchainure de preuves que les » autres & qu'il faut une plus grande attention pour » les comprendre. Tout ce qui n'est pas évident a » besoin d'être prouvé, car si l'on admet pêle-mêle » ce qui n'est pas évident avec ce qui l'est, on » s'accoutumera à confondre l'erreur avec la Vérité. » Toute preuve qui manque d'évidence a donc be- » soin d'une autre preuve qui en manque moins, & » celle ci d'une autre jusqu'à ce qu'on parvienne à » un Principe évident par lui-même & incontestable. » Or il n'y en a point de tel. Je le prouve, dit » un Sceptique, car un Principe évident par lui- » même paroitroit tel à tout le monde. Ainsi il y » a des preuves auxquelles tout le monde se rendroit, » ce qui n'arrive pas.

Un Sceptique qui raisonne ainsi, se contente ou de jetter des *paroles en l'air*, ou compte qu'il y a *quelque sens* dans ce qu'il dit. S'il se prétend pas seulement qu'il y ait du *sens* dans ce qu'il dit, comment veut-il qu'on l'écoute, & la Raison permet-elle de perdre son temps à conférer avec des gens qui font profession de parler, pour parler, sans se mettre en peine si ce qu'ils disent a du sens? Or s'il y en a dans cette Objection, il est fondé sur ce Principe, qu'au cas qu'il y eut des Propositions véritablement évidentes on s'y rendroit infailliblement, & que telle est la nature de l'homme qu'il ne sauroit y résister.

Distinguons ce que ce principe pose en fait de vrai d'avec ce qu'il renferme de faux. Tel est l'esprit de l'homme, telle est sa constitution, telle est la nature de la pensée, que l'évidence s'en rend victorieuse, quand on l'apperçoit, qu'elle persuade ceux qui la voient & la sentent, & qu'ils ne sauroient s'empêcher de tomber d'accord de ce qu'elle leur présente. Mais cette force de l'évidence va-t-elle jusqu'à se faire respecter, & à se faire voir bongré malgré qu'on en ait, ou s'il est au pouvoir de l'homme de s'y rendre attentif ou d'en détourner son attention: On n'a qu'à se sentir foi-même pour répondre à cette objection & pour se satisfaire en y répondant.

Dès-là l'objection des Sceptiques est résoluë & tombe entiérement. *L'Evidence se fait-elle sentir elle-même à tous ceux à qui elle s'est présentée?* Je réponds qu'ouï, moiennant deux conditions. La *première* c'est qu'ils veuillent s'y rendre attentifs, qu'ils arrêtent leur pensée sur elle & se fassent une Loi de ne l'en pas détourner. La *seconde* condition nécessaire pour apperçevoir l'évidence, c'est de diriger ses études & ses méditations dans un tel ordre, qu'on n'entreprenne aucune matiére tant-soit-peu difficile & tant-soit-peu compofée, qu'après s'être éclairé sur les Principes dont elle dépend & les parties qui la compofent. Si l'on veut voir l'évidence, il faut se résoudre à voir successivement & à contempler chaque partie l'une après l'autre, après quoi l'on pourra en considérer la liaison & les voir dans leur assemblage.

La lumiére n'a besoin que d'elle même pour se faire reconnoitre lumiére, pourvû qu'on n'y ferme pas les yeux & qu'on ne les en détourne pas. Il est nuit, vous voulés voir clair. Au lieu d'allumer une chandele il ne faut donc pas se faire un plaisir de détourner ceux qui la cherchent & qui, après l'avoir trouvée, cherchent encore du feu pour l'allumer.

De la certitude des Propositions.

XXII QUAND Sextus est parvenu aux Propositions; » Une Proposition, *dit-il*, passe pour » véritable lors que l'Attribut convient au sujet. » Ainsi quand on dit, Socrate est assis, on dit vrai » si ce qui est éxprimé par le terme d'*assis*, con- » vient à Socrate dans ce temps là. Mais comment » lui conviendroit-il? Car quand vous dites que » Socrate est assis, vous ne parlés pas simplement » d'une partie de Socrate: Il n'est pourtant pas vrai » que tout Socrate soit assis, car son ame est-elle » assise? Une partie même de son Corps est dans la » même situation que s'il étoit debout.

Je doute que *Sextus* eut voulu, ou eut osé attaquer les Dogmatistes avec ces armes-là, s'il avoit vécu au siécle où nous sommes; les Equivoques sont trop mépriſées aujourd'hui. Le Corps qui, avec l'ame de Socrate fait un seul homme, est assis, c'est-à-dire, dans la situation qu'on appelle de ce nom-

Les

Les différentes parties qui compoſent ce Corps ont entr'elles le rapport de ſituation qu'il faut pour cela. Ce qui ne touche pas immédiatement le ſiége, ce qui n'eſt pas ploié, a un certain rapport avec ce qui eſt ploié: Il naît de là un certain ſentiment de repos qui ſe répand partout.

Des Stoïques.

XXIII. SEXTUS aime à diſtinguer & quand il écrit quelque page ſans diſputer, il le fait toujours avec beaucoup d'élégance & de netteté. " Entre „ les choſes qui nous ſont *Obſcures*, dit-il, il y en „ a qui le ſont tout à fait, d'autres le ſont en ver„ tu de leur *Nature* & d'autres le ſont *pour un temps*. „ Les abſolument obſcures ne ſauroient parvenir à nôtre connoiſſance, comme ſeroit cette Queſtion, „ ſi le nombre des Etoiles eſt pair ou impair, quoi„ que, à regarder la choſe en elle même, le Pair & „ l'Impair ſoient à la portée de l'Eſprit humain, „ dans un grand nombre, auſſi bien que dans „ un petit. Mais les choſes obſcures de leur natu„ re ſont celles qui ne ſauroient parvenir à nôtre „ connoiſſance. Tels ſont les ports par rapport à „ la vue. Un objet enfin nous eſt obſcur, pour „ un temps, lorſque nous ne pouvons pas le voir „ à cauſe de ſon éloignement, quoi qu'il ſoit très„ viſible en lui-même.

„ Ce qui en lui-même eſt obſcur & ne parvient „ pas directement à notre connoiſſance, ſe manifeſte „ par des Signes. On diſtingue deux ſortes de ſi„ gnes, les uns qui rappellent dans la Mémoire & les „ autres qui indiquent. Les Sceptiques, dit-il, ne „ rejettent point ceux-là, car leur but n'eſt point „ de répandre une entière confuſion dans la Vie. „ Nous avons vû du feu & de la fumée, nous „ voions de la fumée, cela nous fait penſer qu'elle „ part de quelque feu, quoi que nous ne le voions „ pas.

Je me ſuis tellement accoûtumé à ne trouver que des petiteſſes dans la lecture de *Sextus*, que quand je tombe ſur un raiſonnement ſenſé, il me ſemble que je m'entretiens avec quelqu'une de ces perſonnes renfermées dans les petites maiſons, & qui n'ont qu'une Marotte, & qu'enfin je le mets ſur des ſujets éloignés des Idées qui le troublent. Mais comme ces ſortes de gens ne s'arrêtent pas longtemps ſur ce qui eſt raiſonnable, & que leur Idée dominante revient bientôt à les ſaiſir, il en eſt de même des Sceptiques. La démangeaiſon de diſputer, & de combattre ce dont on doute le moins, ne tarde pas à s'emparer de leur eſprit & à y reprendre le deſſus. C'eſt ce qui arrive à Sextus. " S'il y avoit un ſigne, „ dit-il, qui fût propre à manifeſter ce qui eſt ob„ ſcur & à le faire connoître, ou l'on connoîtroit „ en même temps le ſigne & la choſe qu'il ſignifie „ & qu'il eſt deſtiné à manifeſter, ou l'on connoî„ troit le ſigne après avoir connu cette choſe, ou „ on le connoîtroit avant. Un ſigne ſeroit inutile „ s'il ne pouvoit avoir d'uſage qu'après qu'on au„ roit déja connu ce qu'il doit ſignifier. Si pour „ tirer parti du ſigne, il faut connoître en même „ temps & avoir préſent à ſon eſprit & ce ſigne & „ ce qu'il doit faire connoître, le ſigne eſt encore „ inutile, car ſon uſage ſuppoſeroit que l'objet eſt „ déja connu."

Mais pourquoi ces détours, dira-t-on à Sextus, Vous nous fatigués inutilement, on ſuppoſe que la connoiſſance du ſigne doit précéder la connoiſſance de ce qu'on connoîtra par ſon moien. A cela il ne demeure pas muet. " Le ſigne étant en lui-même „ une choſe différente de la choſe qu'il ſignifie, „ pendant que vôtre attention ſe bornera à la vuë „ du ſigne, elle ſe bornera à la vuë d'une choſe „ différente de ce que vous vous propoſés de con„ noître par ſon moien. Le ſigne n'éclaircit & „ n'indique q'autant que ſigne, il n'éclaircit & „ n'indique qu'en vertu de ſon rapport de ſigne, or, „ pour le conſidérer dans ce rapport, il faut le com„ parer avec la choſe ſignifiée & penſer à l'une & „ à l'autre en même temps.

Il eſt certain que les Sceptiques trouvent leur compte à fatiguer l'Eſprit qui ne deviendra jamais ſe rendre qu'à l'évidence: mais qui ſe rend par préjugé, qui ſe rend par goût & par paſſion, qui ſe rend enfin par laſſitude. L'attention ſe fatigue en ſe promenant ſur ces Idées vagues & en tournant dans les cercles qui en ſont compoſés. Je vais développer le ſujet que Sextus vient d'embraſſer & l'énoncer en termes plus clairs.

L'Eſprit humain eſt fini, il voit peu d'objets d'un ſeul coup d'oeil, & il lui faut du temps pour pouſſer ſes connoiſſances. Après s'être ſatisfait ſur un ſujet, il paſſe à l'étude d'un autre: S'il trouve dans le ſecond quelque caractère qui lui donne lieu de ſoupçonner qu'il pourroit bien reſſembler au premier, à quelques égards, ou à pluſieurs égards, il eſſaye de chercher dans le ſecond ce qu'il a remarqué dans le prémier, il l'étudie dans le même ordre, il fait eſſai des mêmes ſecours & des mêmes preuves. Si cela lui réuſſit, ſon ſoupçon ſe change en certitude. Après avoir fait quelques progrès il compare ce qu'il a connu de l'un avec ce qu'il a connu de l'autre: Une comparaiſon de cette nature anime & féconde ce fond de penſées que nous renfermons, nous ſentons naître de nouvelles Idées, ces Idées nous appellent à de nouveaux examens. Si elles ſe trouvent de miſe nous nous y arrêtons, ſi elles ne ſont pas ce que nous avions d'abord ſoupçonné qu'elles pouvoient être, nous les corrigeons, ou pour les abandonner, nous en cherchons d'autres. C'eſt ainſi que la connoiſſance d'une choſe nous prépare à la connoiſſance d'une autre & qu'elle a l'uſage d'un *Signe* qui conduit à ſa découverte.

Sextus frappe de tous côtés & pourvû qu'il frappe, il eſt content. " Si les Dialecticiens, *dit-il*, „ avoient raiſon dans ce qu'ils enſeignent ſur les ſi„ gnes & ſur leur uſage, ceux qui n'ont point été„ dié leurs Réglés ne ſauroient tirer aucun parti des „ ſignes, ils ne ſauroient même ce que c'eſt. Or „ ſans le ſecours de la Dialectique, les Matelots, „ les Laboureurs ne ſavent-ils pas prédire les vents? „ Les animaux mêmes, les chiens, par exemple, „ ne s'appercoivent-ils pas des traces d'un Liévre, „ ou d'une bête fauve, & quand un cheval entend „ claquer le fouet, ne conclut-il pas qu'il faut „ fauter?

Je laiſſe Sextus avec ſes Chevaux & ſes Chiens & je me borne à tirer mes concluſions, non de ce dont je n'ai pas de connoiſſance, mais de ce qui ſe paſſe en moi, de ce que j'y ſens, & il ne me faut pas beaucoup d'attention pour reconnoître que les Préceptes de la Logique ne ſeroient d'aucune utilité ſi les hommes n'étoient naturellement faits d'une telle maniére qu'ils peuvent aiſément comprendre ces préceptes, quand on les leur éxplique, parvenir à les connoître quand ils les cherchent, & en faire uſage quand ils les ont connus. Ils en ont déja les principes, c'eſt en les cultivant ces Principes qu'ils les ont perfectionnés, & c'eſt en les cultivant & en les perfectionnant qu'ils ont inventé & développé les Réglés. Il en eſt de la Logique comme de tous les Arts, on chante ſans avoir pris des Leçons d'un Muſicien; mais on chante mieux & on chante des airs plus difficiles quand on s'eſt perfectionné par l'étude & par la connoiſſance des Réglés. Un Malade dans l'ardeur de ſa fiévre, brule de ſoif, il ſe porte à boire de lui-même & le Médecin réglé ſi boiſſon. Il lui ſurvient une ſueur qui le ſoulage, il en conclut lui même qu'il faut l'aider: Le Médecin en étudie les moiens, les trouve & les ordonne.

De la force des preuves.

XXIV. IL EST fort naturel de demander aux Sceptiques appliqués à prouver qu'il ni a point de preuves. " Tout ce que vous dites pour nous en„ lever la certitude des preuves vous le dites ſans „ preuves & dès-là vous n'êtes plus à croire, & à

„ peine mérites vous qu'on vous écoute, ſi vous „ allégués des preuves elles ſont bonnes ou elles ne le „ ſont pas, ſi elles ne ſont pas bonnes, autant vau- „ droit-il n'en point alléguer, ſi elles ſont bonnes il „ y a donc des preuves qui ſont bonnes & il y a „ des marques auxquelles vous reconnoiſſés que les „ votre. méritent ce nom. Ils ne peuvent pas s'é- chapper en diſant que toute la force de leurs preu- ves ſe réduit à égaler les preuves des Dogmatiſtes, & par là à autoriſer le doute & à mettre un eſprit raiſonnable en ſuſpens & dans l'obligation de demeu- rer indéterminé; ils ne peuvent pas, dis-je échapper par cette réponſe parce qu'ils doivent au moins re- connoître cette égalité de force à laquelle ils veulent ſe réduire, & par là avouer que quelques marques leur apprennent qu'une preuve eſt auſſi forte qu'une autre.

Sextus qui avoit bien prévû une Objection ſi na- turelle, ajoûte encore celle-ci. " Les paroles dont „ vous vous ſervés contre nous ſignifient quelque „ choſe ou n'ont point de ſens: Pour en faire con- „ noître la ſignification, ou il faut les éxpliquer par „ d'autres & celles-ci encore par d'autres & ainſi à „ l'infini, ou il y a moien de s'aſſurer, ſans une „ telle chaine, que telle & telle eſt la ſignification „ d'un mot. On connoit donc ce qu'un mot ſi- „ gnifie, on en a des marques, on en a des ſignes par „ leſquels on s'eſt aſſuré d'en avoir atteint le „ ſens.

Il répond à cela en diſtinguant deux ſortes de ſignes. „ Nous admettons, *dit-il*, les Signes qui rappellent „ dans la Mémoire; tels ſont les mots qui nous font „ ſouvenir de ce que nous avons vû. Mais nous „ ne reconnoiſſons pas des ſignes indiquans, c'eſt-à- „ dire, nous ne reconnoiſſons pas des ſignes propres „ à faire connoître.

Réponde ainſi, ce n'eſt rien dire, car pour en- tendre celui qui nous parle, & nous entendre nous mêmes quand nous parlons, il faut reconnoître à quelque marque que les mots rappellent bien dans la Mémoire ce qu'ils ſont deſtinés à y rappeller & qu'on ne ſe trompe point dans l'application qu'on en fait. Je laiſſe à part que *Sextus* en s'éxprimant ainſi, reconnoit une Mémoire, reconnoit des Ob- jets qu'il a vû, des Objets dont-il ſe ſouvient & auxquels il eſt convenu de donner certains noms. Les Sceptiques peuvent combattre la Nature, mais ils ne peuvent pas l'étouffer, ils peuvent bien la chicaner, mais ils ne peuvent s'en défaire.

De l'origine de l'Idée du Dieu.

XXV DANS la ſuite il parle des Dieux. Le plaiſir qu'il ſe fait d'attaquer l'engage à combattre ce que d'autres, qui ne reconnoiſſoient pas des Dieux non plus que lui, avoient imaginé ſur l'origine de cette Idée.

„ C'eſt en vain, *dit-il*, qu'on la cherche dans „ la Politique des Légiſlateurs, car par quel hazard „ ſe ſeroient-ils tous accordés à donner le même „ appui à leurs Loix? Les peuples ont eu trop peu „ de commerce les uns avec les autres pour avoir „ tous emprunté cette maniére de penſer d'un ſeul.

„ Et puis on demandera toûjours, comment on „ eſt venu à s'aviſer de cette ruſe, & à faire naître „ cette idée? On ſera encore la même queſtion à „ ceux qui diſent que des hommes illuſtres & am- „ bitieux ont voulu ſe faire paſſer pour des Dieux, „ que des enfans ont porté juſques là l'honeur qu'ils „ rendoient à leurs peres, ou que les Sujets ont pouſ- „ ſé juſqu'à ce point leurs hommages pour leurs „ Rois.

Une perſonne qui n'auroit aucune étude, mais du bon ſens, de l'attention & de l'amour pour la vérité, ſentiroit, ſans autre ſecours, une différence du tout au tout, entre quelques endroits où Sextus penſe juſte & les autres où il ſe livre à ſes ſophiſmes & à ſes équivoques. On a vû de nos jours des Pyr- rhoniens auxquels il eſt aiſé d'appliquer la même re- marque.

XXVI. LA SECONDE partie de ſon Diſcours ſur les Dieux roule ſur les différentes Idées que les hommes s'en ſont fait; j'ai déja remarqué plus d'u- ne fois que c'eſt là un de ſes artifices. Un Lecteur accablé ſous cette multitude de ſentimens, aime mieux ne rien penſer que de ſe donner la peine de faire un choix, ou de chercher encore quelque choſe de mieux que tout ce que les autres ont penſé. *Sextus* qui, quand il veut, diſtingue ſi éxactement, définit avec tant de préciſion & réduit une Queſtion à ſes juſtes termes, auroit dû ſur tout obſerver cette méthode ſur la grande Queſtion qui fait le ſujet général de tout ſon Ouvrage. La Queſtion n'eſt pas de ſavoir ſi on ne s'eſt jamais trompé: on ne demande pas non plus s'il eſt éxtrémement aiſé de trouver la vérité, mais on demande ſi cela eſt poſſible, & on ſouhaite de ſavoir les précautions dont on doit uſer.

Ruſe & Sophiſme.

Foibleſſe des Objections contre la Divinité.

XXVII. LA PLUSPART des Objections que *Sextus* fait contre l'éxiſtence des Dieux ont, pour tout fondement, une reſſemblance outrée qu'il ſup- poſe entre l'homme & la Divinité. " Si Dieu voit, „ dit-il, ſes ſens ſont frappés par les objets, leur „ impreſſion les altére, il eſt donc poſſible qu'ils „ ſoient dérangés. Il pourroit donc ſe détruire. On n'oſeroit plus aujourd'hui alléguer cette objection, parce que le plus grand embarras où l'on foit à l'é- gard de la vue, c'eſt d'en appliquer la liaiſon qui ſe trouve entre les impreſſions qui ſe font ſur l'oeil & les ſentimens qui naiſſent dans l'ame. Les mou- vemens de l'oeil paſſent plutôt pour en être les Oc- caſions & les cauſes *arbitraires*, que les cauſes *néceſ- ſaires*. Mais ſans engager *Sextus* à des efforts d'en- tendement, on auroit pû lui dire que les Objets ne ſont point d'impreſſion ſur Dieu malgré qu'il en ait, qu'il les voit & les ſent parce qu'il veut les voir & les ſentir, & qu'il a la puiſſance d'empê- cher qu'aucune impreſſion n'aille juſqu'à le déranger & à lui nuire en aucune façon.

Méthode d'établir l'éxiſtence de Dieu.

XXVIII. MAIS pour rendre ma Réponſe plus générale & prévenir toutes les Objections de cette na- ture, j'établirois 1. qu'il ſe fait des *Changemens*. 2. que ces changemens ont des *Cauſes*. 3. que la Rai- ſon nous conduit à une *Cauſe première* & nous met dans la néceſſité de la reconnoitre. 4. que cette Cau- ſe prémiére eſt *Eternelle & néceſſaire*. 5. qu'elle eſt *Intelligente*. 6. que ſa Nature & ſa Puiſſance *ne ſont limitées* par aucune borne. Après cela je demande- rois ſi les Preuves ſur leſquelles on établit ces vérités demeurent ſans force, à moins qu'elles n'élévent nos connoiſſances juſqu'à pouvoir répondre à toutes les queſtions qu'on nous fera ſur Dieu, de ſorte que pour être aſſuré qu'il eſt, ce ſeroit une néceſſité de comprendre tout ce qu'il eſt & de quelle maniére il eſt. Pour s'aſſurer qu'il penſe il faudroit connoi- tre tout ce qu'il penſe & de quelle maniére il pen- ſe. Pour s'aſſurer qu'il agit, il faudroit connoitre tout ce qu'il fait & de quelle maniére il le fait.

Peut-on douter qu'on ne penſe & qu'on ne ſoit? Cependant fait-on en détail de qu'elle maniére on eſt né? par qu'elle force on éxiſte? & de qu'elle manié- re on fait connoitre ſes penſées? A-t-on là-deſſus des idées complétes? Nous pouvons donc aſſurer ſur un ſujet diverſes propoſitions, & demeurer à ſon égard dans l'ignorance d'un grand nombre de choſes qui le concernent.

Véritez de Sextus.

XXIX APRES cette remarque, je ne rapporte- rai le reſte des Objections de *Sextus*, que pour faire toûjours mieux connoitre le caractére des Sceptiques & les ſources de leurs Erreurs. " S'il y a un Dieu, „ *dit-il*, on ne peut pas dire qu'il ſoit fini. Dès „ qu'on en reconnoitra un, il faut le reconnoitre „ Infini, & dès-là il ne peut pas ſe remuer, & il „ eſt ſans action.

Sextus n'a pas plutôt fait un pas vers la lumiére qu'il recule de deux dans les ténébres. Il ne daigne pas attaquer la pluralité des Dieux tels préciſement

que

que le Vulgaire les concevoit. Il veut bien que ſes Argumens portent ſur un Dieu, mais au lieu de ſuivre cette lumiére qui le conduiſoit à cette unité, il rentre dans les Idées d'un Dieu qui ſoit un vaſte Corps & qui n'agiſſe que par le mouvement qu'il ſe donne. En parlant conformément à ſon Hypothéſe on auroit pu lui répondre que Dieu étant un Corps, il eſt compoſé de parties qu'il met en mouvement lors qu'il veut ſentir ſon activité. Mais l'Etre éternel eſt une Intelligence éternelle, ou tout eſt penſée, vie & activeté, qui veut & qui opere par ſa Volonté.

Rien n'eſt plus petit que ce qu'il dit ſur les Vertus de Dieu. On ne peut reconnoître un Dieu ſans vertu. " Or un Dieu n'en peut avoir, c'eſt donc „ une Idée ou un aſſemblage d'idées contradictoires. „ La *Continence* conſiſte à modérer ſes appetits, la „ *Valeur* à ne craindre pas les dangers, la *Prudence* „ à ſavoir les éviter. Il faut être aveuglé d'une étrange paſſion pour trouver la moindre vraiſemblance dans des argumens de cette nature. Cependant Vanini, (grand Nom parmi les Athées,) les avoit renouvellés. Il me ſemble que j'entens dire à un enfant babillard que ſon Pere n'eſt pas ſage, parce qu'on ne lui donne pas le fouët, ou parce qu'il ne va pas à l'Ecole, qu'il joue ſans en demander la permiſſion à ſon Précepteur, & qu'il ſe ſert lui-même à Table.

La vertu de chaque Etre conſiſte à agir conformément à l'excellence de ſa Nature. Il en eſt qui ſe conduiſent ainſi par la ſeule efficace de leur attention, ſur ce qu'ils ſont & ſur ce qui eſt digne de leur être, il y en a qui ont des obſtacles à ſurmonter, & l'homme trouve chés lui de ces obſtacles.

„ Un Dieu n'eſt pas Muet, s'il parle eſt-ce en „ Grec, ou ſi c'eſt dans la Langue des Barbares? Qu'auroit repliqué *Sextus*, ſi on lui avoit dit que comme Dieu connoit tous les hommes & toutes les Langues poſſibles il peut s'éxprimer dans celle qui lui plait.

Les Sceptiques ne ſe mettoient point en peine de s'avancer en connoiſſances, ils ſe bornoient à faire des Objections contre les ſentimens établis, & juſqu'à ce qu'on eut levé une de leurs difficultés, ils ne s'embarraſſoient pas de l'appuier par une nouvelle. Voilà pourquoi ils alléguent un ſi grand nombre de foibles argumens. Quand cette penſée ſe préſente à l'eſprit de Sextus, il auroit pu ſe demander, s'il ne pouvoit pas y avoir des Etres qui penſent, bien différens des hommes, par conſéquent, ſi pour faire naître dans un autre les mêmes penſées, il ne pourroit pas y avoir d'autres moiens que les ſens ou les expreſſions en lettres, ou ſi peut-être il n'y avoit pas des Intelligences qui ſe communiquoient leurs penſées immédiatement.

De l'exiſtence des Corps. XXX. IL ATTAQUE ainſi l'éxiſtence des Corps. " On donne, *dit-il*, au Corps trois dimen„ ſions, mais pourquoi pas ſix. De haut en bas, „ de bas en haut, de droite à gauche, de gauche à „ droite; en avant, en arriére. Il auroit pu les multiplier tout autrement en diſtinguant les Perpendiculaires des Obliques & en combinant les Obliquets.

Ces argumens & d'autres de cette nature, qui, à proprement parler, ne ſont que les mêmes tant ſoit peu diverſifiés, tomberont tous dès qu'on aura fait cette demande, & qu'on y aura ſincérement répondu. Faut-il conclure qu'il n'y ait point de Corps, dès qu'une Idée très-ſimple ne pourra pas elle ſeule nous faire comprendre tout ce que c'eſt qu'un Corps?

„ La Longueur, la Largeur eſt-ce quelque choſe „ de corporel ou non, *dit-il*, ſi ce n'eſt pas quel„ que choſe de corporel, le Corps ne peut pas en „ être formé? Des choſes incorporelles ne peuvent „ pas devenir corps par leur aſſemblage? Que ſi „ la Longueur eſt déja un Corps, il faut que la „ longueur ait déja longueur, largeur & épaiſ„ ſeur.

L'objection auroit du ſens, ſi l'on prétendoit que la longueur, la largeur & l'épaiſſeur fuſſent trois Corps différens, qui s'uniſſent pour en former un Quatriéme. Corps, Etendué, Epaiſſeur, ſont trois termes ſynonimes auxquels répond la même Idée, ou la même maniére de penſer, quoi qu'à mon avis le terme d'Etendue la déſigne plus nettement. Il y en a qui à l'idée d'étendue joignent celle de *Solidité* ou d'impénétrabilité. Au termes de Longueur & de Largeur répondent des Idées qui nous font connoitre la maniére dont eſt un Corps, ce ſont les maniéres d'être, c'eſt le Corps même conſidéré à de certains égards, conſideré dans ſes éxtrémités. Cette remarque réſoud l'objection que Sextus propoſe enſuite en ces termes. " Quand deux Corps ſe „ touchent, *l'intérieur* de l'un touche le *l'intérieur* „ de l'autre? Le *vin* d'une bouteille touche-t-il *Voïés Part. II. Sect. IV. Art. XVI.* „ *l'eau* qui eſt renfermée dans une autre? S'il n'y a „ que les ſurfaces qui ſe touchent, il ne faudra pas „ dire que les Corps ſe touchent, mais ſeulement „ les ſurfaces. Mais quiconque penſe diſtinctement ne prétend point que *l'épaiſſeur* d'un corps touche *l'épaiſſeur* d'un autre, c'eſt-à-dire, que l'un pénétre l'autre; la ſurface du Corps de la droite appartient au corps de la droite, car c'eſt ſa maniére d'être, la maniére dont il eſt terminé, & c'eſt par cette ſurface, qui lui appartient, & qui eſt, non pas lui tout entier, mais lui à un certain égard, qu'il touche la ſurface du Corps de la gauche, & laquelle eſt auſſi ce Corps de la gauche à un certain égard.

Le reſte de ſes Objections ſur le Corps ne ſont que des repétitions de ce qu'il a dit contre les Géométres dans le Livre III. nous avons reſervé l'éxamen pour la fin, de même que du IV. contre l'Arithmétique.

Du Mouvement. XXXI. VOIONS encore ce que Sextus dit ſur le mouvement dans ſon ſecond Ouvrage. Il ne prouve pas mal qu'il eſt inconcevable qu'une particule indiviſible, un atome ſans étendue, ſe meuve; mais comme il ſent qu'il lui faut d'autres armes; „ Un Corps, dit-il, ne ſe meut pas ſans qu'un au„ tre le pouſſe, ou le preſſe, ou le tire. Celui qui „ pouſſe, doit être lui-même preſſé ou pouſſé ou „ tiré. J'en dis de même de celui qui ajiroit par „ traction. Ce que je dis d'un ſecond ſe dira „ d'un troiſiéme, de ſorte qu'il ne pourroit ſe fai„ re aucun mouvement ſans que tout l'Univers y eut „ part.

„ Si on dit, ajoute-t-il, qu'un corps une fois „ pouſſé n'a plus beſoin que celui qui l'a pouſſé le „ ſuive & continuë à le pouſſer ſans ceſſe, & ſi „ on en allégue des éxemples, comme celui d'une „ pierre lancée par une main, je répondrai, dit-il, „ que c'eſt une Illuſion. Là deſſus il ramène ce qu'il a déja dit pour prouver qu'il n'y a point d'effet, point de cauſe, point de changement & voici ſa preuve. " Un Changement ne peut pas arriver „ à ce qui n'eſt pas, car ce qui n'éxiſte pas, n'eſt „ ſucceptible de quoique ce ſoit. Il faut donc qu'un „ changement arrive à ce qui eſt, mais une choſe „ changée n'eſt plus la même choſe, elle en eſt une „ autre; Celle qui eſt changée étant donc une au„ tre, n'eſt point celle qui étoit déja. Nous avons déja développé cette équivoque, Il eſt évident que quiconque ſe plait à raiſonner ainſi, ne cherche point à s'éclairer, mais cherche uniquement à embarraſſer les autres & à leur empêcher de parvenir à la lumiére. *Voïés Part. II. Sect. IV. Art. CII.*

XXXII. ENSUITE il prouve ſolidement que les Corps n'ont pas leur mouvement d'eux mêmes, „ car ſi c'étoit une néceſſité que les corps ſe remuſ„ ſent, cette néceſſité de la nature, en vertu de la„ quelle ils ſe mouvroient, cette néceſſité, dis-je, „ de leur nature qui les détermineroit à être en mou„ vement, les détermineroit à la-même eſpéce de *De la Cauſe du Mouvement.*

„ mouvement : Tout les Corps & toutes leurs parties se porteroient du même coté avec la même „ viteſſe, & par là il ne ſe feroit jamais fait de „ choſes ni d'aſſemblages. Il eſt certain que c'eſt là un argument qui peut-être bien pouſſé & devenir démonſtratif. Si un certain mouvement étoit eſſentiel à quelque Corps, ce Corps ne pourroit éxiſter ſans ce mouvement ; Il ne pourroit ni le perdre ni en prendre un autre ; Aucun Corps de ſa nature n'étant non plus déterminé à une eſpéce de mouvement qu'à une autre. Il faut conclurre qu'une Cauſe Intelligente & libre a fait paſſer les Corps de l'état de Repos à celui de Mouvement & au mouvement qui lui a plû. Et c'eſt dans cette Cauſe Intelligente & libre qu'il faut chercher la cauſe du premier mouvement.

Réponſe d'une Objection ſur le Mouvement.

XXXIII. APRES cela Sextus reviene à l'argument qu'il a déja propoſé. *Un corps qui ſe meut, ſe meut ou là où il eſt, ou là ou il n'eſt pas.* Nous y avons déja répondu. Sextus allégue une réponſe à cette objection, dont il ne paroit pas content, & il ne faut pas s'en étonner. Il ne le veut être que de lui même & de ſon hypothéſe. La maniére même dont il propoſe cette réponſe lui fournit des moiens pour la combattre. En voici le ſens. " Un Corps „ qui a été mis en mouvement & qui a parcouru „ 2 Toiſes, par éxemple, après être arrivé au terme auquel on le pouſſoit, s'y arrête & ſe trouve éloigné de deux toiſes de l'endroit où il étoit auparavant & d'où il eſt parti. Avant que l'on „ mit ce corps en mouvement, il étoit entiérement, pleinement & parfaitement ſur un certain „ endroit d'un pavé, maintenant il ſe trouve entiérement, pleinement & parfaitement ſur un certain endroit d'un gazon. Il eſt entiérement, „ pleinement & parfaitement dans un autre lieu qu'il „ n'étoit. Ainſi un Corps peut-être là où il n'a „ point été & ceſſer d'être là où il étoit tout entier.

Voilà Sect. IV. art. LI.

„ Voila dit-il, qui eſt bien & que l'on conçoit, quand on ſe repréſente le même corps en „ repos dans une certaine place, dans un certain „ temps, & puis en repos dans une certaine place, „ différente, pourvû que ce ſoit dans un autre „ temps, mais ce n'étoit pas là la queſtion. Il s'agit de ſavoir ſi en même temps il peut être en „ deux lieux. Je réponds. *Non pas entiérement.* Il y a un temps où par l'effet de ſon mouvement, ſa moitié poſtérieure eſt dans la place où étoit auparavant la moitié antérieure ; Ainſi un Corps peut encore être en partie dans le lieu ou il étoit & en partie n'y être pas. Ce que j'ai dit de ce Corps, en comparant les deux moitiés qui le compoſent, ſe peut appliquer au prémier quart par rapport au ſecond, à la prémiére par rapport à la ſeconde, en un mot en quelque nombre de parties qu'on conçoive partagé, on peut appliquer la proportion que je viens d'établir à deux de ces parties quelconques, qui ſeront égales l'une à l'autre & qui ſe toucheront ; on peut donc l'appliquer à toutes, car il eſt inconteſtable que ſi deux portions d'étendue peuvent ſe mouvoient en même temps, mille & dix mille le pourront, & autant qu'on en déſignera.

Sextus qui ne s'étoit pas propoſé cette réponſe ſous ce tour-là, y réplique comme il lui plair. „ Une pierre, *dit-il*, qu'on jette ſur un toit eſt „ pleinement & parfaitement dans la main de celui „ qui la va jetter, avant qu'il la jette, enſuite elle „ eſt pleinement & parfaitement ſur le toit, vous „ la concevés donc pleinement & parfaitement dans „ deux différentes ſituations & cela en repos & dans „ deux temps différens. Mais pendant qu'elle ſe meut & qu'elle eſt encore une coudée loin du „ toit, dirés-vous qu'elle eſt imparfaitement ſur le „ toit & imparfaitement dans la main qui la jette : „ il eſt très-parfaitement vrai qu'elle n'eſt ni dans „ l'unni dans l'autre de ces endroits.

Comme il avoit compoſé la réponſe qu'il refute de termes vagues de *parfait* & *d'imparfait*, il en compoſe auſſi la refutation qui eſt vague, qui ne frappe que l'air, & qui ne porte point, comme on le voit évidemment, ſur la véritable réponſe.

De la mediocrité des Mathématiques.

XXXIV. J'AI gardé pour les derniers articles ce que *Sextus* dit contre la Géometrie & l'Arithmétique. Il eſt très naturel d'attendre les Sceptiques à ce paſſage, & tout homme qui auroit bien étudié les Mathématiques, à proportion qu'il ſe ſeroit rendu habile, s'il n'avoit jamais oui parler des Sceptiques, il ne pourroit s'empêcher de regarder ce qu'on lui en diroit comme des contes par où l'on tâcheroit à tenter ſa crédulité. Auſſi les Mathématiques ne ſont guéres du gout des Sceptiques, c'eſt pour eux un Païs inconnu & il ne faut pas s'en étonner ; Ils aiment la diſpute, & les Mathématiques n'y donnent preſque jamais de lieu. La diſpute n'y entre guéres que par le mélange de la Phiſique qui ſe joint à quelques-unes de ſes parties. Il y a bien encore quelques Problémes ſi compoſés, & dont la ſolution dépend de tant de comparaiſons & de la combinaiſon de tant de principes & de tant de conſéquences, qu'il peut arriver que l'impatience de les réſoudre faſſe admettre quelque propoſition, ſans en avoir bien ſenti l'évidence & la néceſſité ; Enfin de deux ſolutions différentes & vraies l'une & l'autre, l'amour propre attachera chacun à celle qu'il a trouvé comme à la plus naturelle & la plus aiſée ; En effet ce que nous avons trouvé nous eſt plus familier & plus aiſé à comprendre que ce qu'un autre nous préſente, & par là nous le croions, en lui-même & abſolument parlant, plus aiſé & plus naturel, c'eſt-à-dire, plus aiſé pour tout le monde. Mais à l'éxception de ces cas, qui ſont en petit nombre, les Mathématiciens n'ont pas de diſpute ſur les Vérités de leur Art, & un Profeſſeur dans ces Sciences, ſeroit bien embarraſſé à donner à ſes Diſciples chaque ſemaine, cinq ou ſix Théſes pour éxercer leur folie, c'eſt-à-dire, pour leur être une matiére de criailleries, de conteſtations & d'impolitéſſes.

Cauſes du peu de gout des Sceptiques pour les Mathématiques.

XXXV. LES Sceptiques aimoient encore le verbiage & les équivoques, & c'eſt à quoi les Mathématiciens ont coupé chemin par leur ſtile & par leurs définitions. Dans leur langage une démonſtration élégante eſt une démonſtration *préciſe & déduite de la maniére la plus ſimple qu'il eſt poſſible de ſes principes les plus prochains & les plus naturels.*

Le goût des Sceptiques n'eſt pas pour la lumiére & ſans ce goût, & ſans ce plaiſir qu'on trouve à voir, il eſt difficile de comprendre qu'on puiſſe réſoudre à travailler avec de très grands efforts d'attention ſur des théories, qui ſouvent, n'ont pour tout fruit que de vous amener à des concluſions vraies.

Les Sceptiques n'aiment pas la peine. Voila pourquoi ils ſe diſpenſent de celle d'éxaminer, & s'autoriſent dans ce parti par un certain lieu commun de difficultés, dont ils ſe font comme un rempart contre la lumiére, & qu'ils font toujours prets d'oppoſer à ceux qui la cherchent, pour leur perſuader qu'on la cherche inutilement. Ils ſe font donc des études aiſées. Qui dit Etude chés eux dit amuſement. Si leur amour propre les follicite à briller dans la République des Lettres, & à s'élever au deſſus du commun des Savans, ils prennent le parti de le faire par l'élégance de leur ſtile, pas les agrémens de leurs narrations, par quelque éxactitude ſur des dates, ſur des noms & ſur quelques particularités de la vie des gens de Lettres.

Et comme, en faiſant profeſſion de ne rien ſavoir, ils ne laiſſent pas de ſe mettre au deſſus de tous les Savans, ſous prétéxte qu'eux ſeuls ſavent qu'on ne peut rien ſavoir, ou qu'eux ſeuls ne donnent

point

poine dans l'erreur, pendant que les autres en fourmillent, & prennent dans tout ce qu'ils soûtiennent l'incertain pour le certain : Comme, dis-je, ils s'accoutument par là à se reguder fort au-dessus des autres, ils se donnent aussi la liberté de mépriser tout ce qu'ils ne connoissent pas. Si la Phisique n'est pas de leur goût, ce n'est qu'un Roman, & les Mathématiques non plus ne sont point, si on les en veut croire, ce que les Mathématiciens prétendent.

Je ne m'étonne pas qu'ils se hazardent de parler sur des matières de Phisique sans les avoir beaucoup étudiées. Une médiocre attention suffit pour en apprendre quelque chose, & on peut aisément copier ce que d'autres en ont déja dit : Mais on court toujours grand risque de dire des absurdités, lors qu'on avance en matière de Mathématiques, quelque chose qu'on n'a pas éxactement compris. Il est vrai que c'est un danger dont ils n'ont guére d'idée, accoutumés comme ils sont à leur Verbiage; & c'est cette réfléxion qui m'a fait lire avec moins de surprise ce que ces Messieurs ont de temps en temps laissé échapper contre les Mathématiques; A cet égard aussi bien qu'à d'autres, l'esprit de Sextus a passé chés eux.

Chicane du Sextus sur le terme de Demontre POSTULATA.

XXVI. IL CHICANE d'abord les Mathématiciens sur ce qu'ils appellent *Demandes*. Voici ce que c'est. Les Mathématiciens ne démontrent pas tout; Quand un homme demande qu'on lui prouve que le *Tout est plus grand que sa Partie*, il faut le laisser comme un homme qui prend plaisir à mépriser les propres lumiéres, qui ne veut rien apprendre & qui ne cherche qu'à chicaner. Ces vérités auxquelles la bonne foi veut qu'on se rende, dès qu'on en a compris le sens, ils les appellent *Axiomes*. Ainsi encore, disent-ils *si à deux quantités égales, vous ajoutés à chacune une égale, vous aurés des masses plus grandes, mais toujours égales entr'elles*. Mais il est encore des vérités de cette évidence, & sur lesquelles il y auroit également de la mauvaise foi à faire des contestations, auxquelles pourrant les Mathématiciens n'ont pas trouvé à propos de donner le nom *d'Axiomes*, comme par éxemple celle-ci, *D'un point à un autre on peut tirer une ligne droite* : Or quand on conçoit une ligne droite entre deux points, on ne conçoit rien que de très-possible. *D'où vient donc qu'ils n'appellent pas cela un Axiome* ? C'est par l'effet d'une certaine délicatesse de précision. Ils ont besoin de concevoir de telles lignes, ils n'ont pas encore montré la maniére de les faire, ils demandent qu'on ne s'impatiente pas, & qu'on ne leur fasse pas de difficulté sur une chose, dont on ne sauroit convenir la possibilité.

Peut être auroient-ils mieux fait de ne point employer ce terme, il est vrai qu'il ne leur étoit pas facile de prévoir qu'on leur feroit là-dessus une chicane : Mais au fond on pouvoit se passer de ces demandes & on auroit pû dire d'abord ; *Si vous prenés une Régle & que vous la placiés d'une telle maniére, que les deux points désignés ne fassent que d'en déborder en traçant une ligne le long de cette Régle, cette Ligne sera Droite ou Courbe.* Or vous vous asseurerés de cette maniére qu'elle n'est pas courbe. *Si elle étoit courbe, ou sa courbure se tourneroit du coté de la Régle, ou elle s'en écarteroit. La premiére de ces courbures engageroit la convéxité de la Ligne, dans la concavité de la courbure de la Régle. Cela posé, quand vous tourneriés votre Régle, en sorte qu'appliquée toujours aux deux points donnés, la même face fut tournée vers l'autre face de la Ligne tirée, les deux concavités, l'une de la Ligne, l'autre de la Régle, seroient vis-à-vis l'une de l'autre, & laisseroient un espace entre deux. C'est-ce qui arriveroit si la Ligne avoit été courbe, dans le premier sens ; Mais si elle avoit été courbe dans le second, la Convéxité de la Régle déborderoit de dessus la Ligne tracée, dont une partie seroit cachée sous la Régle. Quand ni l'un ni l'autre n'arrivent, c'est une nécessité que la Ligne & la Régle soient droites.*

On pourroit donc se passer de ce que les Mathématiciens appellent des Demandes, & reformer leur Méthode à cet égard. Mais j'avoue que ce n'est pas une légére entreprise. Si les Mathématiciens n'ont pas les défauts des Sceptiques, ce n'est pas à dire qu'ils soient éxempts de toute prévention. Il n'y en a que trop qui aiment les préliminaires, & qui se font un plaisir de les multiplier. Il s'en trouve qui ne peuvent pas entendre parler de nouvelles Méthodes; Tout éclaircissement qui n'est pas nécessaire pour eux, n'est nécessaire, si on les en veut croire, pour qui que ce soit. Donnés quelque chose de nouveau, vous autés à essuier de vives contradictions. Profités de ce que d'autres ont écrit, cherchés à le ranger dans un ordre plus simple & plus naturel, vous autés beau y mettre du vôtre, au delà ce cét ordre, vous ne passerés que pour un Compilateur trivial, ou du moins on aura quelque envie de vous faire passer pour tel.

Je reviens à Sextus. " Vous voies bien, *dit-il*, „ que les Mathématiciens ne sont pas fondés en é„ vidence & en certitude, puis qu'ils démandent „ pour grace, qu'on leur accorde des suppositions, „ lesquelles ils ne prouvent pas. Si elles étoient é„ videntes par elles mêmes, & incontestables, pour„ quoi les appelleroient ils des suppositions ? Et là dessus, comme il aime à parler, il distingue trois sorres de fens qu'on a donné au nom Grec d'Hypothése. " Les *Poëtes* appellent de ce nom, *dit-il*, le „ sujet d'une Piéce Dramatique. Les *Rétheurs* le „ donnent aux matiéres qu'ils préfcrivent à leurs E„ coliers. On le donne enfin à ce que l'on pose, „ pour bâtir dessus une démonstration.

Du POINT.

XXVII. APRES cela il attaque les Mathématiciens sur le POINT, dont ils prétendent que la *Ligne* soit un écoulement, comme la *surface* se trace par le mouvemont d'une Ligne. " Si le Point, *dit*„ *il*, n'est pas un Corps, le Corps sera un assem„ blage d'Etres incorporels. Si c'est un Corps, il „ a ses trois dimensions.

Il y a longtemps que les Mathématiciens ont levé cette équivoque. Le but des Géomêtres c'est de mesurer, il faut pour cet effet convenir d'une Mesure. On la choisit un peu grande, pour éviter la fatigue des réitérations fréquentes. Mais cette mesure, on la divise, & on la subdivise en de plus petites. A la fin on s'arrête, & celle à laquelle on s'arrête, on lui donne le nom de *Point*. Qu'elle ait des Parties, ou qu'elle n'en ait pas, c'est dequoi l'on se met peu en peine, on n'y fait aucune attention, on ne daigne plus les compter. Et tout de même que dans des calculs de l'usage ordinaire, on partage une Livre en sols & les sols en deniers, sans faire non plus d'attention à la moitié d'un dernier à ses $\frac{1}{2}$ à $\frac{1}{10}$ à $\frac{1}{1000}$ que si ce n'étoit rien, on en use de même à l'égard du *Point*. Quand on le considére comme la derniére partie d'une Ligne, on ne fait par cil qui l'oit sans étendué, mais on n'a aucun égard à son étendué, on en fait abstraction.

Le mot de *Point* a encore une autre signification, c'est l'éxtrémité d'une Ligne, & comme une Ligne n'est point étendué au delà de son éxtrémité, on peut bien dire à cet égard qu'un Point est sans étendue. Cette distinction pourroit paroître subtile. Je vai la rendre palpable.

Concevés les deux Lignes *AB*, *BC* qui font Angle en *B* ou si vous voulés concevés les deux surfaces *AB*, *BC* d'une longueur qui saute aux yeux, & d'une largeur fort mince, en comparaison de leur longueur ; Ces deux surfaces se rencontrent en *B*. *Fig. 24.*

AB a deux faces, l'une tournée du coté de *BC* & l'autre tournée du coté opposé. J'en dis autant de *BC* par rapport à *BA*.

La face de *AB* c'est son Extémité; Au delà de

cette face du côté de *BC* il n'y a quoi que ce soit de la ſubſtance de *AB*. Détachés de *AB* quelque portion qu'il vous plaira, elle aura & deux faces & quelque épaiſſeur: Mais une face n'en a point, c'eſt une extrémité.

AB n'eſt point compoſé d'un certain nombre de faces, ſans épaiſſeur, car *AB* eſt une ſubſtance toute compoſée de ſubſtances, & ſa face ou ſon extrémité, eſt une manière d'être, c'eſt la manière dont *AB* eſt terminée.

Cette face de *AB* eſt donc partout ſans épaiſſeur, & ſon extremité *B* par conſéquent eſt elle-même ſans épaiſſeur. Cette extrémité de la longue face *AB* étant l'extrémité d'une longueur, n'a non plus de longueur que la face qui eſt une extrémité de largeur n'a de largeur, & c'eſt une telle extrémité d'une longueur que nous appellons *Point*. Cette extrémité eſt une maniére d'être déterminée & non point une ſubſtance qui avec d'autres ſemblables compoſent le Corps.

Il faut néceſſairement reconnoître que cela eſt ainſi, car les deux Lignes *AB BC* s'ouvrent, s'écartent l'une de l'autre, font Angle, c'eſt-à-dire, s'écartent, & ſe touchent pourtant. La fin de l'écart eſt le commencement du Contact, & la fin du Contact eſt le commencement de l'écart. Il eſt certain que cét écart commence, il eſt certain qu'il ne s'étend pas à l'infini. Il ne commence point dans l'épaiſſeur des Lignes, ni dans toute l'épaiſſeur *Bb* ou elles ſe touchent, il ne commence que là ou cette petite Ligne *Bb* ſe termine de *B* en *b*. Là l'extrémité *b* de *Cb* touche l'extrémité *b* de *Ab*.

Dès que les termes de *point*, de *ligne*, de *Longueur* de *largeur* ſeront ainſi expliqués, les Objections de Sextus n'auront plus de lieu, & leur équivoque, en quoi conſiſtoit toute leur force, ſera développée.

Du Cercle.

XXXVIII. DES Principes il paſſe aux Conſéquences. Quand une Ligne droite, *dit-il*, ſe meut autour de ſes extrémités, chacun de ſes points ne décrit il pas une Circonférence de *Cercle*? On le lui accorde. *Eſt-ce que tous ces Cercles doivent paſſer pour un ſeul Etre!* On lui dit que non, & j'ajoûte que cette Queſtion eſt ſuperflué; mais il eſt accoûtumé à en faire de cette nature, pour ſe donner un air d'éxactitude & de ſubtilité à diſtinguer tous les cas. *Ces différens cercles ſe touchent-ils, ou ne ſe touchent-ils pas?* S'ils ne ſe touchent pas, la ligne droite, par ſon mouvement, ne trace pas une ſurface, mais pluſieurs ſurfaces ſéparées les unes des autres; & il faudroit que là où les Cercles ſont interrompus, la ligne eut manqué de Points. S'ils ſe touchent tous, ils rempliſſent tout l'eſpace terminé par la circonférence du Cercle, & bien qu'aucun d'eux ne ſoit qu'une Courbe ſans largeur, ils formeront par leur aſſemblage toute la ſurface du Cercle, qui eſt également longue & large.

Fig. 25.

J'applique à cette Objection les diſtinctions que je viens de faire, & les éclairciſſemens que je viens de donner. Dans la longueur *CB* deſignés quelque portion qu'il vous plaira, comme *CD* de la même maniére que l'extrémité *B*. de *CB* décrit la face convéxe qui eſt la ſurface du Cercle entier & renferme toutes ſes parties, de la même maniére l'extrémité *D* de la Ligne *CD* décrira l'extrémité d'un Cercle plus petit, & la convéxité de ce Cercle, qui ſera ſon dernier terme, touchera la concavité d'une Circonférence convéxe vers *B* concave du coté de *C*. Le Cercle intérieur & l'Anneau ſupérieur ſe toucheront par leurs deux faces, l'une Convéxe, l'autre Concave. En quelque endroit qu'on diviſe la Ligne *CB*, en quelque endroit qu'on la termine depuis *C* en deçà, ou entre *C* & *D*, ou entre *D* & *B*, j'appliquerai tout ce que je viens de dire au Cercle qu'on décrira.

Mais *le Cercle eſt-il un aſſemblage de ces ſurfaces?* Non, car une ſubſtance n'eſt pas un aſſemblage de maniéres d'être: Ces maniéres d'être y ſont, mais ce ne ſont pas les parties qui la compoſent. Quelque partie qu'on déſigne depuis l'extrémité *C* juſqu'à l'extrémité *B*, cette partie étant une des ſubſtances qui compoſent la Ligne *CB* aura de l'étenduë & par ſon mouvement tracera une ligne, qui aura de la longueur & de la largeur, qui ſera une ſubſtance, fera un anneau qui aura convéxité & concavité.

Vous pourriés me laſſer, car en ſuppoſant la ligne CB diviſée en Cent parties, vous me formeriés cent queſtions, & en diviſant chaque Centaine en Cent, les Queſtions recommenceroient; mais quand un Eſprit borné ſeroit réduit à ne pouvoir ſe repréſenter en même temps que le mouvement de dix parties, il ne laiſſeroit pas de comprendre que, pendant que les dix, dont-il ſe repréſente le mouvement, comme s'il le voioit de ſes yeux, ſe meuvent, dix autres peuvent encore ſe mouvoir, & cent autres, & mille autres, auxquelles il ne penſera pas.

Sextus fait ſemblant de pouſſer les détails, mais ce n'eſt preſque que pour avoir occaſion de repéter la même choſe. " En vain les Mathématiciens par-
" lent de Figures Rectilignes: Cela ſuppoſe des Lig-
" nes droites: Or il n'y a point de Lignes droites:
" Je le prouve. S'il y avoit des Lignes droites, il
" y auroit des Lignes, or il n'y a point de Lignes,
" je le prouve encore. La Ligne ſe forme par le
" mouvement d'un point, ſans longueur, ſans lar-
" geur & ſans épaiſſeur. Or il ne peut y avoir de
" tels points, & quand il y en auroit, ils ne pou-
" roient pas ſe mouvoir. Donc il n'y a point de
" Lignes. " Tout cela a déja été diſcuté.

De la Ligne Droite.

XXXIX. IL PAROIT plus fondé quand il combat la Définition de la Ligne Droite, car il la leur fait ainſi définir. " *Une Ligne droite eſt une*
" *ligne qui eſt également poſée dans toutes ſes parties.*
" Voulés-vous dire par là qu'elle eſt égale à toutes
" ſes parties? Mais cette définition conviendroit non
" ſeulement à la Ligne droite, mais à quelque Tout
" que l'on puiſſe alléguer. Voulés-vous dire que
" ſes parties ſont uniformement ſituées? Vôtre dé-
" finition eſt plus obſcure que ce que vous définiſ-
" ſés, outre qu'elle a le défaut, quand elle ſeroit
" claire, de ne rien dire que ce que le *définí* pré-
" ſente, & de contenir par là une éxplication qui
" ſuppoſe déja la connoiſſance de la choſe même éx-
" pliquée. Et puis cette Ligne également poſée en-
" tre ſes éxtrémités, ſur quoi eſt-elle poſée? Vous
" dirés que c'eſt ſur un plan, & voici une autre
" de vos définitions qui le poſe ainſi en fait. *La*
" *Ligne droite eſt celle qui tournant autour de ſes éx-*
" *trémités, touche par tous ſes points le même plan.*
" En lui faiſant faire ce tour, vous faites vous-mê-
" me ce qu'on appelle en Logique un *Cercle vici-*
" *eux*; Vous poſés vôtre Ligne droite ſur un plan
" que tous ſes points touchent, & quel eſt ce plan?
" C'eſt une ſuperficie plane tracée par le mouvement
" d'une Ligne droite, qui ſe meut d'un mouvement
" très-droit & très-uniforme.

Il eſt certain que les Définitions des termes qui éxpriment des Idées fort ſimples, ne ſont que des paraphraſes, & ne préſentent à l'eſprit qu'un aſſemblage de termes ſynonimes à celui que l'on définit. Mais de là il ne s'enſuit point que de telles définitions ſoient fauſſes, il ne s'enſuit point non plus qu'elles ſoient douteuſes, au contraire ce défaut même eſt une preuve de leur vérité, car inconteſtablement celui qui dit *qu'une Ligne droite* eſt une *Ligne droite* ne ſe trompe point. Tout ce dont on pourroit accuſer de telles définitions ce ſeroit d'être *inutiles*. Cependant on auroit tort de leur imputer ces défauts: Souvent il importe que la même Idée nous ſoit préſentée ſous de différens tours, & ſous de différentes éxpreſſions. Par là nôtre attention s'y arrête plus longtems, nous en ſommes plus vivement frappés, & nous nous la rendons plus familiére.

A

A-la vérité les Idées, dont on veut définir les noms, ſont quelquefois ſi ſimples, ſi connues ſi évidentes par elles-mêmes, que la définition paroit obſcure, par-là même qu'elle ne pas l'effet ordinaire des définitions, qui eſt de répandre plus de lumiére. Et comment rendre plus évident ce qui eſt déja très évident ?

On peut alléguer une autre définition de la *Ligne droite* & cette définition eſt auſſi ancienne que celle que Sextus choiſit, parce qu'il la trouve plus propre à être critiquée. *Une Ligne droite eſt la plus courte qu'on puiſſe tirer d'un lieu à un autre.* Celui qui ſoupçonnera cette définition d'erreur ne ſera pas loin de penſer de même ſur cèt Axiome, LE TOUT EST PLUS GRAND QUE SA PARTIE, & par conſéquent il eſt du nombre de ceux avec qui un homme raiſonnable ne doit point s'amuſer. En vain on dira qu'une Ligne n'eſt pas droite, parce qu'elle eſt la plus courte qu'on puiſſe tirer entre les deux points qui la terminent, mais qu'au contraire elle eſt la plus courte parce qu'elle eſt droite. J'avoue que l'un ſe peut-dire tout de même que l'autre, & en faiſant une Ligne droite, on fait l'un & l'autre en même temps. Mais cela n'empêche pas que cette définition ne ſoit non ſeulement *vraie*, mais encore *utile*, parce que renfermant un caractére ſûr & inconteſtable de la droite, elle me met en droit de conclurre qu'une Ligne ſera droite, toutes les fois qu'on aura prouvé qu'elle eſt la plus courte, ou de conclurre qu'elle eſt la plus courte, toutes les fois que l'on conviendra qu'elle eſt droite.

Vaines Difficultez.

XL. LES Définitions de la Ligne droite que Sextus attaque, & ſur tout la derniére, ne paroiſſent pas tout-à-fait au deſſus du reproche d'un Cercle vicieux. Il y a des choſes ſi claires qu'en voulant les expliquer, ſi on ne les obſcurcit pas, on donne lieu à y oppoſer des chicanes & des vétilles. J'ai connu des Mathématiciens qui diſoient qu'il falloit d'abord expliquer quel eſt le *Plan* ſur lequel on tire les Lignes. Cette prétendue éxactitude peut donner lieu aux objections & aux petits ſophiſmes de Sextus, & à de ſemblables. On peut fort bien s'en paſſer, & quand, pour donner une idée du Cercle par ſa génération, je ſuppoſe une ligne droite, la plus ſimple de toutes les lignes, & que je lui attribue un mouvement autour de ſes éxtrémités, l'eſprit ne va point ſe figurer une Ligne qui ſautille & dont l'éxtrémité qui doit décrire la Circonférence du Cercle hauſſe & baiſſe & ſe meuve en zic zac. Le mouvement qu'on ſe repréſente eſt préciſément celui qui engendre le Cercle ſans qu'on ait beſoin d'avertir qu'il faut concevoir cette Ligne couchée ſur un plan.

Ce ſeroit encore une chicane de dire qu'elle décrira un Cercle en tournant autour du point qui eſt à ſon milieu ; car la Ligne ſera alors par la détermination de ce point, partagée en deux. Ce point ſera une de ſes éxtrémités, & deux raions égaux décriront chacun la moitié du Cercle.

Ce ſeroit encore une autre puérilité de dire, qu'une Ligne en ſituation perpendiculaire ſe mouvant autour de ſes éxtrémités, & tournant ſur elle-même ne décriroit pas un Cercle, car alors l'éxtrémité ſupérieure, ne tourne pas autour de l'inférieure, pas plus que l'inférieure ne tourne autour de la ſupérieure. Ceux qui véritlent ainſi ne s'apperçoivent pas que ſi lon perſévére dans l'abſtraction Mathématique, on ne pourra pas dire qu'une Ligne, dans cette ſituation tourne autour d'une de ſes éxtrémités, parce qu'on s'eſt lié par cette abſtraction, à ne faire non plus d'attention à la largeur de la Ligne que ſi elle n'en avoit point. On ſubſtitue donc un Rectangle à une Ligne, & le coté ſupérieur du Rectangle devient Raion ou Diamétre d'un Cercle décri en l'air. J'en dis de même du côté inférieur, par rapport à un Cercle décrit ſur le plan, & chaque Ligne paralelle à ces cotés dans toute la longueur de ce Rectangle droit, décrit auſſi ſon Cercle. Voiés auſſi Sect. IV. Art. LXVII--LXX.

Objections contre les Théorémes.

XLI. QUOIQUE la Sophiſtiquerie ſût éxtrémement à la mode parmi les Philoſophes Grecs, & que les Stoïciens, qu'on peut compter entre les plus ſages, n'euſſent compoſé les plus brillans de leurs Dogmes que d'équivoques, qui aujourd'hui impoſeroient à peine à des Enfans ; il y a bien apparence qu'on reprochoit ſur tout cette maniére d'argumenter aux Sceptiques, forcés d'en venir là par la néceſſité qu'ils s'étoient faite de contredire tout. En particulier il ne ſe pouvoit qu'on n'eut fait ce reproche à *Sextus*, & on ne conçoit pas poſſible, qu'il ne s'en trouvât lui-même quelque peu coupable, avec quelque opiniatreté qu'il refuſât ſon attention à l'éxamen de ſes preuves. Il donne lieu à ce ſoupçon quand il dit. " *De peur qu'on ne nous accuſe d'agir en Sophiſte, ſans prétexte que nous nous arrêtons ſur les prémiers principes, paſſons au détail des Théories qu'ils démontrent par leurs principes.* Ces paroles promettent des argumens qui ne donneront plus de lieu aux ſoupçons de Sophiſtiquerie ; Voici pourtant comme il remplit ſa promeſſe.

Les Géométres prétendent qu'il n'y a point de Ligne, qu'on ne puiſſe partager en deux parties égales. Mais n'eſt-il pas autant poſſible qu'une Ligne ſoit compoſée d'un nombre impair de points que d'un nombre pair ? Si la Ligne qui partage une autre compoſée de points en nombre impair, tombe ſur celui du milieu, il y aura bien de coté & d'autre deux parties égales, mais aucune de ces parties ne ſera la moitié de la ligne, 50 points par éxemple ne font pas la moitié d'une ligne compoſée de 101 points. Et ſi on ſuppoſe une Ligne compoſée de points en nombre pair & que celle qui doit la partager tombe préciſément ſur un point, la portion qui ſera d'un coté, ſe trouvera infailliblement plus grande que la portion qui ſera de l'autre. Qu'une Ligne, par éxemple, ſoit compoſée de 10 points, & que celle qui la partage tombe ſur le cinquiéme : D'un coté, il s'en trouvera 4 & de l'autre 5, car le 5 elle l'occupe. Or c'eſt une néceſſité qu'une Ligne qui tombe ſur une autre, tombe préciſément ſur un point, car elle ne peut pas tomber ſur deux points & les couvrir tous deux, n'aiant elle même d'autre largeur qu'un point ; ni en partie ſur l'un & en partie ſur l'autre, puis qu'ils n'ont point de parties.

C'eſt pour éviter les conteſtations des Phiſiciens, ſur la diviſibilité de la matiére à l'infini & ſur les Atomes ; c'eſt pour n'aſſujettir leurs démonſtrations à aucune de ces Hypothéſes ſur leſquelles on ne convenoit pas, que les Géométres ont pris le parti que nous avons vû, favoir de donner le nom de *point* à une partie ſi petite, qu'on pût ſe permettre d'en négliger la Grandeur & de n'y faire aucune attention. Cela poſé 1. Ils ſe trouvoient en droit de dire que deux Lignes de 5000 points chacune font la moitié d'une Ligne de 10001 points & peuvent géométriquement être traitées comme telles, puis que ce qui s'en manque qu'elles ne le ſoient, eſt une quantité d'une petiteſſe à négliger. Ceux qui admettoient les Atomes ne pouvoient pas leur refuſer le droit de négliger un Atome, & ceux qui ne les admettoient pas, ne pouvoient pas leur refuſer de ſuppoſer une partie aſſés petite pour ne mériter plus d'être comptée à cauſe de ſa petiteſſe, puis qu'on pouvoit la ſuppoſer à l'infini plus petite, & plus petite mille fois & cent millions de fois plus qu'aucune qu'on eut déſignée. Ils ſe trouvoient même par là en droit de traiter toutes les Lignes comme compoſées d'un nombre impair d'Atomes dont la diviſion tomberoit ſur celui du milieu, puis que s'ils ſe trompoient à cet égard, l'erreur n'iroit qu'à un Atome, & ſeroit à négliger.

Mais ceſſons de parler par ſuppoſition ; Ne reconnoiſſons point d'Atomes. Dés-là ſi l'on ſe croit en

droit de parler d'une Ligne compoſée de ſoi parties égales, j'en aurai autant & il me ſera également permis de la concevoir partagée en 101 parties égales. De la gauche à la droite on en comptera 101 & de la droite à la gauche 101 encore, les deux 101mes de ces deux portions ſe touchent ſans intervalle. Elles ſeront deux ſubſtances différentes, l'une ne ſera pas l'autre, elles ſeront pourtant égales, elles ſe toucheront immédiatement, la face gauche de l'une, ne ſera pas la face droite de l'autre, ces deux faces ſeront égales, elles ſeront ſituées l'une & l'autre dans une parfaite proximité; de l'une à l'autre il ny aura aucun intervale, & quand une ligne de quelque largeur tombera ſur elle, la moitié de cette ligne perpendiculaire ſera ſur la fin de la portion gauche, l'autre moitié ſur la fin de la portion droite.

Objections contre les Arithméticiens.

XLIII. DANS le IV. Livre, Sextus en veut aux Arithméticiens. Il repéte ce que nous en avons déjà lû ſur l'unité, qui ne peut pas être *une*, ſi tant de choſes différentes y ont part: Nous avons déja remarqué le ridicule de cette équivoque.

On eſt ſurpris de voir qu'un Philoſophe qui faiſoit profeſſion d'une Secte où l'on ſe piquoit d'une éxactitude plus grande que celle des autres, ſe repéte ainſi, & même aſſés groſſiérement dans deux Ouvrages. Cela fait voir qu'il s'étoit entêté d'un petit nombre de ſophiſmes qui lui rouloient ſans ceſſe dans l'eſprit, & dans leſquels lui même roulait comme dans un Cercle, dont il ne ſortoit jamais. Je toucherai encore un Sophiſme, que j'ai déja éxaminé, qu'il ramêne & qu'il étend. " Toute l'Arithmé-
„ tique ne s'occupe qu'à augmenter ou qu'à dimi-
„ nuer les ſommes des Unités. Or il eſt impoſſible
„ de faire ni l'un ni l'autre. Donc les Arithméti-
„ ciens entreprennent l'impoſſible.

„ On ne ſauroit ajoûter quoi que ce ſoit à l'U-
„ nité, on n'y ſauroit ajoûter, par éxemple, une
„ autre unité pour faire le nombre 2. Car ſi vous
„ ajoûtiés quelque choſe à l'unité, vous l'augmen-
„ teriés, & comme vous ne pourriés pas l'augmenter
„ de moins que d'une Unité, cette Unité ainſi aug-
„ mentée en vaudroit deux, & comme la ſuppoſi-
„ tion le fait addition vous n'avés pas moins ajoûté la
„ prémiére à la ſeconde que la ſeconde à la prémié-
„ re, cette ſeconde en vaudra auſſi 2, de ſorte que
„ deux unités ſeront égales à la ſomme de 4.

Voilà dequoi embarraſſer un homme accoûtumé à s'arrêter aux mots & peu curieux de ſe rendre attentif à ce qu'ils ſignifient. Afin que ce raiſonnement eut du ſens, & que cette Concluſion eut de la force, il faudroit que la Régle d'Addition fût une Régle qui apprit à fourrer une ſeconde unité dans une prémiére, à enfiler par-là cette prémiére & à lui donner la groſſeur de 2, pendant qu'en même temps on feroit paſſer la prémiére dans la ſeconde pour lui donner une même groſſeur. Encore après ces tours de paſſe-paſſe, faudroit-il s'arrêter là, car pour peu qu'on continuât ce manége on en fourreroit 2 en 2 & on auroit 8,4 ſe jetteroient en 4 & on auroit 16. Par malheur pour les Sceptiques, l'Addition n'eſt rien moins que cela. Celui qui eſt maître de deux choſes égales, n'eſt pas ſeulement maître de l'une, il eſt maître de l'autre, & cela ſans les avoir miſes l'une dans l'autre. La Régle d'Addition eſt l'Art d'éxprimer par un ſeul nom, ou par un petit nombre de mots, l'aſſemblage de pluſieurs unités. Cét aſſemblage eſt *un Rapport de proximité* entre pluſieurs choſes, dont chacune apart, porte le nom d'une, comme quand on a entaſſé 2000 briques pour faire un Mur; ou c'eſt une *Egalité de Rapport à un ſeul terme*, comme 100000 Ecus diſperſés en pluſieurs lieux, & par conſéquent en pluſieurs portions, de chacune desquelles la même perſonne eſt également en droit de diſpoſer. De tels aſſemblages, de tels rapports ont chacun leur nom.

Sextus paſſe après cela à la ſoustraction. " De
„ 10 on ne peut rien ôter, car ſi vous ôtés une
„ unité, vous l'ôterés à ce qui eſt ou à ce qui
„ n'eſt pas: Comment l'ôter à ce qui n'eſt pas?
„ Or dès que vous l'ôterés de 10, ce 10 n'eſt
„ plus, il ne reſtera que 9, de ſorte que pour l'ô-
„ ter à ce qui eſt, il faudroit l'ôter à 9 & non pas
„ à 10. Mais ſi vous l'ôtés de 9 les Arithméti-
„ ciens diſent qu'il ne reſtera que 8, & la même
„ difficulté recommencera.

„ De plus ou vous ôtés cette Unité toute en-
„ tiére de chacune des 9 reſtantes, ou vous l'ôtés
„ d'une ſeule. Si vous l'ôtés d'une ſeule, 1. vous
„ ôtés 1 de 1 & non pas de 10 ou de 9; 2. Otant
„ 1, de 1 vous l'ôtés de rien, car 1 diminué de
„ 1 n'eſt rien & comment voulés vous ôter 1 de
„ rien? Si enfin pour vous tirer d'embarras, vous
„ vous reduiſés à dire que vous ôtés une partie de
„ l'unité de chacune des 9 reſtantes, il faudroit 1. que
„ l'unité fut diviſible. 2. Il faudroit dire de quel-
„ le maniére vous faites ce détachemment pour le fai-
„ re juſte? 3. Il reſteroit moins que 9 ſi de chacu-
„ nes des Unités de 9 vous ôtiés quelque choſe.

A ce tas d'équivoques ſubſtituons un Langage qui ait du ſens. J'ai aſſemblé dix unités, ou j'ai dix unités, & parce que je les ai ainſi approchées ou aſſemblées, ou que je me les ſuis repréſentées, ayant chacune un rapport égal, à un certain terme, je leur ai donné un nouveau nom, & j'ai éxprimé ces unités étant qu'elles étoient ainſi aſſemblées, par le moien du chifre 10. je m'aviſe d'éloigner une de celles que j'avois approchée des autres & que je conſidérois comme telle. Je me ſervirai d'un nouveau nom pour éxprimer l'aſſemblage de celles que je n'ai pas écarté, & je l'appellerai 9. *Eloignés-vous cette unité ſimplement d'une de celles qui vous reſtent ou de toutes celles qui vous reſtent?* Je répons que je l'éloigne de toutes: Je me ſers du mot d'éloigner plutot que de celui d'ôter, pour ne plus donner lieu à l'équivoque qui éxprime l'aſſemblage, comme s'il conſiſtoit à ſourrer une Unité dans une Unité; l'Unité écartée n'a plus le rapport quelle avoit, avec aucune des 9 reſtantes. Mais chacune de ces 9 continue à avoir avec les autres le rapport qu'elle avoit auparavant.

Si j'entrois dans le Cabinet d'un Sceptique curieux de Médailles, & que dans une Laiette, où il y en auroit 100, j'en priſſe 10 & qu'il me priât de les lui rendre, je lui répondrois, *Comment vous les rendrois-je, puiſque je ne les ai point ôtés? Depuis quand vous qui êtes ſi éloigné de Crédulité, croiés vous qu'on puiſſe faire des choſes impoſſibles, & n'eſt-il pas évidemment impoſſible d'ôter 10 médailles de 100? Comptés vos Médailles, vous verrés qu'il n'y en a pas 100, & comment les auroit-je ôtées de ce qui n'eſt pas?* Di-
„ rés-t-il vous les avés ôtées de ce qui reſte, & *comment cela*, repliquerois-je, *puiſque ce reſte eſt tout entier*? De plus les ai-je ôtées de toutes? les ai je
„ ôtées de chacune? Regardés-les bien, vous ne
„ trouverés dans aucune ni la moindre bréche, ni la
„ moindre diminution de poids.

Caractére des Sceptiques.

XLIII. JE SAIS bien ce qu'un Sceptique répondroit en ce cas-là, car ils s'en font déclarés: Il ne s'agit pas, diroit-il, de diſpute, il s'agit d'une choſe qui regarde l'uſage de la vie; Dès que j'y ai intérêt, j'adopte les Principes des Dogmatiſtes, je ſuppoſe qu'ils ont raiſon & je me ſuis toûjours bien trouvé d'en uſer ainſi.

De cette Réponſe je tire deux Conſéquences: La prémiére que les Sophiſmes des Sceptiques ne les ont point perſuadés. Tout cela eſt bon pour le Diſcours, mais n'eſt compté pour rien, dès qu'il s'agit de quelque choſe qui leur plait & qui leur tient à coeur. Avec le ſecours de ces Sophiſmes, ils s'étourdiſſent ſur les vérités qui ne leur agréent pas, & pour s'étourdir ſur celles-là, ils brouillent leurs idées ſur ces ſpéculations qui, en elles-mêmes, leur ſeroient indifférentes.

Ma ſeconde Réfléxion c'eſt qu'ils abandonnent ſans

sans pudeur leur grand principe. La Raiſon, diſent-ils, nous ordonne de douter & de demeurer en ſuſpens, pendant que nous voions des Argumens d'un poids égal de côté & d'autre. Car eſt-il poſſible qu'ils trouvent autant de force dans les argumens que je viens de rapporter & de refuter, tous compoſés de termes équivoques, qui roulent ſur des Idées vagues & qu'ils ont volontairement négligé de déterminer ? Eſt-il poſſible, dis-je, qu'ils trouvent dans ces Argumens une force égale & auſſi convaincante que dans celui-ci ? *Je tire d'une bourſe un Jetton, & je le mets ſur une table, j'en tire encore un, & puis encore un &c. Je compte ſucceſſivement* 1, 2, 3, 4. *& je parviens à* 10. *Je dis qu'en ajoutant un jetton à l'autre j'en ai mis ſur la Table un nombre qui porte le nom de* 10; *Enſuite j'en prens un ſur cette Table que je remets dans la bourſe; Je n'ai touché que celui-là, je n'ai oté que celui-là, chacun des autres eſt demeuré dans ſon entier. Je compte, & un nombre qui reſte ſur la Table, je donne le nom de* 9. *Ai-je trompe-je ? Ne me trompe-je pas?*

Il faut donc, pour parler ſincérement & conformément à ce qui ſe paſſe, exprimer en d'autres termes le Grand Principe des Sceptiques, & au lieu du prétexte ſpécieux, mais faux, des *Raiſons d'un poids égal de coté & d'autre*, il faut dire hardiment ; *Il n'y a rien de ſur*, il faut renoncer à la penſée flateuſe qu'on connoit quelque choſe, *puis que* ſur les vérités les plus évidentes, les mieux démontrées, les plus inconteſtables, *il ſe trouve des gens qui chicanent, qui vétillent, qui fatiguent, qui ennuient par leurs équivoques.*

Ceux qui ont du goût pour la chicane, qui aiment à conteſter, à inquiéter, à embaraſſer, à oppoſer des doutes aux Vérités qui les importunent, ſe forment à l'Art d'embrouiller en liſant les Chicaneries des Sceptiques, ils les imitent enſuite, en uſant de cette même maniére d'argumenter ſur des matiéres d'un côté plus compoſées, & de l'autre moins à portée de l'Eſprit humain. Un état de queſtion mal poſé, donne lieu à des Paradoxes qui les charment. On poſe cét état d'une maniére plus diſtincte, d'une Queſtion on en fait 4, 5, 6. ils les embrouillent encore, & ils trouvent moien de paſſer de l'une à l'autre & de ramener la confuſion en les réunifiant. Celui qui, aimant la vérité, & la cherchant de tout ſon cœur, les lira avec attention, ne manquera point de ſe convaincre de ce que je dis.

De toutes les fautes où tombe l'Eſprit humain, celle d'outrer eſt ſans contredit des plus fréquentes. Il va preſque toûjours d'une éxtrémité à une autre, c'eſt ce qui eſt arrivé aux Sceptiques, & il faudroit n'avoir point connu la Philoſophie des Dogmatiſtes pour n'être pas convaincu qu'elle a donné occaſion aux excès des Sceptiques. Il étoit facile à ceux-ci de battre des gens qui aſſuroient tant de choſes ſans preuves ; Mais pour éluder de pareils reproches, ne pouvoit-on rien faire de mieux que de douter ?

Fautes des Dogmatiſtes.

XLIV. SI, POUR établir leurs ſentimens, les Sceptiques étoient réduits à la néceſſité des Sophismes & des équivoques, les Dogmatiſtes leur en donnoient encore l'éxemple : Je me contenterai d'en alleguer un tiré des nombres dont je viens de parler.

„ Le nombre 4. diſoient les Pythagoriciens eſt „ un nombre plein de merveilles. Qui dit 4 dit „ Tout, & ce nombre renferme des principes qui, „ bien connus, ne laiſſeroient rien à développer. On „ y trouve l'unité, on y trouve le prémier nom- „ bre, ou le prémier aſſemblage d'Unités, qui eſt „ 2, la prémiére addition de l'Unité à un nombre, „ ce qui fait 3, le prémier pair & le prémier im- „ pair : Enfin la prémiére addition de nombre à „ nombre qui eſt 4. De plus 1 2 3 4. ſont 10 „ qui eſt un nombre ſi parfait qu'après cela on ne „ ſait plus que de recommencer le calcul 10 & 1 „ 10 & 2.

„ Ce n'eſt pas tout, 4 renferme les Principes de „ toute Harmonie, l'Octave 2 à 1 la double Octa- „ ve, 4 à 1 la Quarte 4 à 3 la Quinte 3 à 2. Or „ on ſait que tout l'Univers ne ſubſiſte dans ſa „ beauté que par l'harmonie de ſes parties : C'eſt l'har- „ monie qui fait la vie, c'eſt l'ame, c'eſt donc tout, „ de ſorte que qui dit 4 dit tout. Quel tas d'équivoques & de pauvretés : Par là on doit être moins ſurpris ſi on les a paié de la même monoie & ſi on a parlé avec eux, comme ils parloient.

J'ai connu un homme qui, à peu près dans les mêmes principes, pour faire de 4 un nombre merveilleux, l'emblême de la Plénitude & du Tout, diſoit que 4 choſes faiſoient la perfection de l'homme, *vouloir, apprendre, ſavoir, faire.* Pour bien faire il faut ſavoir, pour ſavoir il faut apprendre, pour apprende il faut vouloir. Mais pourquoi n'en mettoit il pas ſix ? *Ignorer* auroit été la prémiére, car pour apprendre il faut ignorer, & jouïr la ſixiéme, car un homme raiſonnable travaille pour quelque but & il convient qu'il jouïſſe de ſon travail.

A propos de l'Harmonie & de la Muſique, j'ajouterai que Sextus a auſſi fait un Livre contre les Muſiciens. Mais ce Livre ne contient rien de particulier par rapport au Scepticiſme ; Il a été bien aiſe de mettre à profit ſes lectures ; Il diſtingue d'abord les différentes ſignifications du terme de Muſique. Il éxpoſe enſuite, à la maniére des Rhéteurs, ce qu'on a dit pour & contre, c'eſt-à-dire pour la louer & la blâmer. Delà il paſſe encore à emploier contre elle les Armes redoutables du Scepticiſme. Il prouve qu'il n'y a point de ſon : C'eſt frapper la Muſique par ſes fondemens : Il prouve qu'il n'y a point de temps, c'eſt anéantir toutes les Régles des intervalles & de la gréément, qui nait des longues & des brêves. Mais c'eſt toujours la même Chanſon qui ſe réduit à ceci. *Ce qui n'eſt pas ſtable n'eſt pas. Or le ſon & le temps ne ſont que paſſer, quand vous voulés dire qu'ils ſont, ils ne ſont déja plus.* C'eſt un lieu commun ſur lequel j'ai déja fait mes remarques.

XLV. Mr. BAILE attaque auſſi les Géométres ſur la fin de l'article de Zénon. Mais cét article ne lui fera point d'honneur auprès des Connoiſſeurs : On voit ſa paſſion dominante de ne rien laiſſer hors de l'atteinte du Pyrrhoniſme : Il n'avoit pas étudié les Mathématiques, il n'en pouvoit pas juger par lui même. N'importe, il faut raſſembler ce que d'autres en ont dit, il ſe trouvera toûjours aſſés de Lecteurs qui n'en ſauront pas plus que Mr. Baile & qui feront aſſés préverus en ſa faveur pour ſe perſuader qu'il raiſonne juſte.

Mr. Bayle a eu tort d'attaquer les Mathématiques.

Il auroit mieux fait ce me ſemble, de profiter d'une remarque qu'il fait ailleurs, & d'y ajoûter que ce n'eſt pas ſeulement en vue de ſe faire beaucoup de diſciples, mais ſurtout en vue de les éclairer, & de les inſtruire plus ſolidement, qu'on doit ſur tout s'attacher à ſa profeſſion. Tom. I. pag. 237. Art. *Anaxonicus.*

„ C'eſt une leçon à tous ceux qui veulent s'atti- „ rer un grand nombre de Diſciples. Il faut, ou „ qu'ils s'appliquent tout entiers à leur profeſſion, „ ou que l'on ne ſache pas qu'ils s'appliquent à „ d'autres choſes. Un Humaniſte qui veut faire le „ Philoſophe, qui eſt curieux d'éxpériences phyſi- „ ques, qui éxamine avec ardeur ſi Deſcartes a mieux „ réuſſi que Gaſſendi, court grand riſque de voir „ déſerter ſa Claſſe. Un Médecin fort attaché aux „ Medailles, aux Mathématiques, aux Généalogi- „ es, verra diminuer de jour en jour le nombre de „ ſes Malades. C'eſt pourquoi Mr. Spon fut bien „ aiſe d'apprendre au public, que l'on ſe fromperoit „ fort, ſi l'on croioit que l'étude de l'Antiquiriat „ fut ſa principale affaire. Il éprouvoit que cette

„ opinion lui faiſoit grand tort, eu égard à la pratique „ de la Médecine. Il eſt même indubitable qu'un Pro- „ feſſeur qu'on fait engagé à la compoſition de pluſi- „ eurs Livres, ne paſſe pas pour être propre à faire de „ bons Ecoliers ; on s'imagine qu'il n'en a pas le „ temps. C'eſt pourquoi, ceux qui chercheroient à „ s'enrichir par l'inſtruction de la Jeuneſſe, ſeroient „ fort mal de s'engager à être Auteurs.

Si Mr. Bayle avoit plus ſérieuſement réfléchi ſur ce conſeil, ſur ſes fondemens & ſes ſuites, peut-être ſe ſeroit-il refuſé d'écrire les paroles ſuivantes, dont une partie le condamne. Tom. IV. pag. 547.

„ Toutes les ſciences ont leur foible, les Mathé- „ matiques ne ſont point exemptes de ce défaut. Il „ eſt vrai que peu de gens ſont capables de les bien „ combattre, car pour bien réuſſir dans ce Combat, „ il faudroit-être non ſeulement un bon Philoſophe „ mais un très profond Mathématicien. Ceux „ qui ont cette dernière qualité ſont ſi enchantés de „ la certitude, & de l'évidence de leurs recherches „ qu'ils ne ſongent point à examiner s'il y a là quel- „ que illuſion, & ſi le premier fondement a été bien „ établi. Ils s'aviſent rarement de ſoupçonner qu'il „ y manque quelque choſe. Ce qu'il y a de bien „ conſtant eſt, qu'il règne beaucoup de diſputes „ entre les plus fameux Mathématiciens. Ils ſe „ refutent les uns les autres ; les repliques & les du- „ pliques ſe multiplient parmi eux tout comme par- „ mi les autres Savans. Nous voions cela parmi les „ modernes, & il eſt ſûr que les Anciens ne furent „ pas plus unanimes. C'eſt une marque que l'on „ rencontre dans cette route pluſieurs ſentiers téné- „ breux, & qu'on s'égare, & qu'on perd la piſte „ de la Vérité. Il faut néceſſairement que ce ſoit „ le fort des uns ou des autres, puis que les uns „ aſſurent ce qui eſt nié par les autres. On dira que „ c'eſt le défaut de l'Ouvrier, & non pas celui de l'art „ & que toutes ces diſputes viennent de ce qu'il y a „ des Mathématiciens qui ſe trompent, en prenant „ pour une démonſtration ce qui ne l'eſt pas ; mais „ cela même témoigne qu'il ſe mêle des obſcurités „ dans cette Science, outre qu'on ſe peut ſervir d'une „ pareille raiſon quant aux diſputes des autres Savans, „ on peut dire que s'ils ſuivoient bien les régles de „ la Dialectique, ils évîteroient les mauvaiſes con- „ ſéquences & les fauſſes théſes qui les font errer. „ Avouons pourtant qu'il y a beaucoup de matié- „ res philoſophiques, ſur quoi les meilleurs Logi- „ ciens ſont incapables de parvenir à la certitude, „ vû l'inévidence de l'objet, or cét inconveni- „ ent ne ſe trouve pas dans l'objet des Mathéma- „ tiques.

Si les Mathématiciens, qui ſe trompent, & ſi les autres Savans, *ſuivoient bien les Régles de la Dialectique, ils éviteroient*, avoue Mr. Bayle, *les mauvaiſes conſéquences & les fauſſes Théſes qui les font errer.* Le doute univerſel des Pyrrhoniens n'eſt donc plus néceſſaire, à moins qu'on ait prouvé qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de ſuivre ces Régles & de réfléchir aſſés ſur un raiſonnement pour s'appercevoir qu'il les y a ſuivies.

Je demande encore, d'ou vient que Mr. Bayle s'engage dans un Combat, dans lequel il reconnoit que pour réuſſir, il faut *être non ſeulement bon Philoſophe, mais de plus profond Mathématicien.* Mais il ſe trompe, & un Mathématicien médiocre peut ſe mettre l'Eſprit en repos quant à la certitude qui régne dans cette Science, & j'eſpére que le peu que je vai ajoûter ſuffira pour cét effet.

Il auroit été à ſouhaiter que Mr. Bayle eut pratiqué lui-même le Conſeil qu'il donne aux autres, il étoit Profeſſeur de Philoſophie Théorétique, & par conſéquent de Phyſique, ſans ſavoir la Géométrie ; Il raiſonne pitoiablement dès qu'il s'agit de Mathématiques : On ne peut pas douter que les matiéres, dont il a rempli ſon Dictionaire, n'aient été, longtemps, avant que ſon Ouvrage parut, le grand & presque l'unique Objet de ſes Etudes. Quand on ſe diſſipe ainſi ſur des ſujets tout différens de ceux de ſa profeſſion, on eſt ravi de penſer qu'on perdroit ſon temps & ſes peines, ſi on s'y attachoit avec plus de ſoin, puis qu'on ne ſauroit parvenir à aucune certitude. Le Pyrrhoniſme plait à un Savant de ce goût-là, & parce qu'il le trouve à ſon gré, il l'embraſſe.

De l'obſcurcissement de quelques diſputes.

XLVI. IL S'EST *trouvé quelques Mathématiciens qui ont vivement diſputé les uns contre les autres.* De là il eſt naturel de conclurre : que s'ils conviennent tous d'un très-grand nombre de Propoſitions, ou plutot de toutes à l'exception d'un très-petit nombre, cet accord, ce conſentement unanime, n'eſt pas l'effet de leur humeur pacifique; Auſſi voit-on que les Mathématiciens ſe partagent autant que le reſte des Savans ſur les matiéres qui ne ſont pas Mathématiques, & de là *encore* il eſt naturel de conclurre qu'il faut bien que tout ce de quoi ils conviennent ſi unanimement & ſi parfaitement, ſoit inconteſtable, puiſque la moindre occaſion de diſputer leur donne de ſi violentes agitations.

A ces deux Concluſions on peut encore ajoûter cette *troiſiéme*, c'eſt que la certitude qui régne dans les Mathématiques eſt peut-être duë, ſur tout, à la nature même des matiéres qu'on y traitte; L'Influence des préjugés ne s'y étend point, car elles ne ſont pas les objets de nos ſenſations, & les enfans ne ſe hazardent jamais à en décider, puis qu'ils n'y penſent jamais; Elles ne ſont point la matiére des Converſations ordinaires, & ſur ces ſujets là, l'autorité de ceux qui prennent ſoin de notre éducation ne nous entraine jamais dans aucune mépriſe.

Par ces mêmes raiſons les paſſions ne contribuent pas à aveugler les hommes ſur les Mathématiques. Les Objets de cette Science n'éxcitent point des ſenſations vives & les hommes ne prennent pas un aſſés grand intérêt à des Triangles à des Cercles & à des Eliſpes pour ſe paſſionner en leur faveur juſqu'à l'aveuglement; leurs Converſations ne s'échauffent point là deſſus. Il n'en eſt pas de même de la Morale & de la Religion, on y ſubſtitue ce qui *plait à ce qui éclaire*, & l'on accorde à ce qui favoriſe les *paſſions* dont on eſt poſſedé, un *acquieſcement* qui n'eſt dû qu'à *l'évidence*; D'un autre côté l'on rejette tout ce qui gêne ces paſſions, ſans daigner l'éxaminer, ou ſans l'éxaminer que très-légérement. La voix de ces Conſeillers qui nous dominent, impoſe ſilence à la tranquile Raiſon, & quand elle parle au milieu de ce tumulte, elle parle ſouvent en vain, on ne l'écoute pas, & on néglige ſes avertiſſemens.

Les hommes aveuglés par leurs préjugés, agités & troublés par leurs Paſſions & ne penſant aux choſes qu'à la hâte, ne les peuvent connoitre que très imparfaitement, & le plus ſouvent ſe les figurent tout autres qu'elles ne ſont : Ils parlent enſuite comme ils penſent, ils impoſent des noms à ce qu'ils ne connoiſſent pas comme à ce qu'ils connoiſſent: Un peu de reſſemblance leur ſuffit pour confondre, ſous un même mot des choſes d'ailleurs très-différentes, ils en aſſemblent même d'incompatibles, & ils s'imaginent de les concevoir, parce qu'ils en parlent.

Cét inconvénient n'a pas lieu dans les Mathématiques. Comme les choſes qu'on y traite ne ſe ſont pas préſentées d'elles mêmes aux ſens, mais que l'Eſprit les a fait naitre, les Mathématiciens ont penſé avant que de parler, & ils ſe ſont formés d'éxactes Idées avant que d'impoſer des Noms. La néceſſité où ils ſe ſont vûs d'aller pié à pié, dans des routes nouvelles & par là difficiles à ouvrir & à ſuivre, & la crainte de ſe méprendre dans des matiéres qui tiroient preſque tout leur prix & tout leur agrément de leur Evidence & de leur ſeule Vérité, les a obligé de donner à chaque choſe un nom bien clair & bien déterminé. Ainſi les termes vagues n'ont donné lieu à aucune équivoque & les Mathématiciens n'ont pas eu

eu occaſion tantôt de reſſerrer l'étendue d'un terme, afin de faire paſſer une propoſition à la faveur de ſon Idée ainſi corrigée, tantôt de lui donner dans la Concluſion une étendue qu'il n'avoit pas dans les prémiſſes.

En Phyſique, en Morale &c. les ſujets ſur leſquels on raiſonne ſont extrêmement compoſés. Qu'elle diverſité de Principes n'entre-t-il pas dans la compoſition de chaque Corps? On n'apperçoit preſque aucun Phénoméne qui ne réſulte d'un Syſtême entier de Cauſes. Combien de choſes n'y a-t-il pas à conſulter dans chacune de ces actions qui ſont le ſujet d'une Vertu, ou d'un Vice? La nature de nos Facultés, l'importance des Motifs, le Mérite des objets, la qualité des Circonſtances. Combien de choſes à peſer & à meſurer pour ſe conduire avec poids & avec meſure?

Tous ces Objets ſi multipliés & ſi compoſés ne ſe préſentent jamais à nous que dans leur aſſemblage, & nous nous ſommes tellement accoutumés à ne les regarder qu'en gros, que ce n'eſt pas une légére entrepriſe de les démêler pour les réunir enſuite. La Connoiſſance d'une partie ſe trouve ſouvent ſi liée avec la connoiſſance de l'autre, qu'on ne ſait par où commencer, ni de quelle maniére s'y prendre pour ſe former une éxacte Idée de chaque Partie avant que de paſſer à la vuë entiére du Tout qu'elles compoſent. Il n'en eſt pas de même des Mathématiques; l'Eſprit dont elles ſont la production n'a enfanté que Démonſtration après Démonſtration, Objet après Objet; ce n'eſt qu'après s'être formé une Idée très-nette des Parties qu'on s'eſt aviſé de les comparer, pour en former, par leur aſſemblage, un nouveau Tout, auquel on donneroit un nouveau Nom. Le chemin ſe trouve déjà difficile par lui même, l'embrouillement l'auroit rendu impraticable. Ainſi la compoſition des objets n'a point embaraſſé les Mathématiciens, parce qu'ils les ont compoſés eux mêmes, & parce qu'ils les ont compoſés peu à peu.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'Eſprit humain, quoique ſujet à ſe méprendre, eſt venu à bout de former un Syſtême de Vérités, ſans mélange d'incertitude. C'eſt un ſyſtême qui roule ſur des ſujets d'une nature, à ne donner pas de lieu à l'illuſion, ni de priſe à l'erreur. Voilà pourquoi il me paroit bien plus raiſonnable de féliciter les Mathématiciens de ce qu'ils ont travaille ſur de tels ſujets, que de partager la gloire de leur ſuccès entre l'excellence de leur Méthode, & celle de leur Génie, comme s'il étoit d'un ordre ſupérieur aux autres; car enfin par tout où l'objet de leurs études a été ſuſceptible des Cauſes qui font tomber dans l'Erreur, les Mathématiciens ſe ſont trouvés des hommes comme les autres.

Les paſſions ont quelquefois joué leur role ordinaire auſſi bien que les préjugés. La Gloire que l'on attache à la découverte de la Quadrature du Cercle, ou du Mouvement perpetuel, a produit de longues Théories qui renferment des Paralogiſmes dont leurs Auteurs ne vouloient point convenir. Le point d'honneur a élevé des conteſtations ſur des Problémes ſublimes & d'une longue & ſubtile diſcuſſion: Et en matiére des Mathématiques comme en d'autres les nouvelles découvertes ont eſſuié de vives & d'obſtinées contradictions, de ceux-là mêmes de qui on ne devoit pas les attendre. Il s'eſt trouvé de ſavans Mathématiciens qui ne pouvoient ſe réſoudre à convenir qu'une Méthode ignorée des Anciens fût quelque choſe de plus qu'éblouiſſante, & ne renfermât que des vérités.

Dès que les Mathématiciens ſe ſont tant ſoit peu relâchés de leur éxactitude à définir préciſément & à bien déterminer le ſens de chaque terme, *l'Equivoque* a donné lieu à des Diſputes de mots. La diſpute ſur *l'Angle de Contingence* & la Queſtion autrefois agitée, avec tant de chaleur, *ſi* PUNITE *eſt un nombre ou la* RACINE *des nombres*, fourniſſent des exemples de Logomachies, où il eſt preſque incroiable qu'il arrive de tomber quand on n'a pas renoncé au Sens commun. On voit dans ces exemples avec combien de facilité les Paſſions s'emparent de l'Eſprit de l'homme, & l'écartent du chemin qui conduit à la Vérité. Mais pour en conclurre la néceſſité d'un Doute univerſel & perpetuel, il faudroit avoir prouvé qu'il n'eſt pas poſſible à l'homme d'être en garde contre ſes paſſions, qu'il n'eſt pas poſſible à un homme attentif & tranquille de s'appercevoir des écarts où les paſſions en ont jetté un autre, ou l'ont jetté lui même quand elles le dominoient. On peut voir ce que j'ai écrit ſur l'Angle de Contingence dans ma Géométrie Livre IV. propoſition 102 & ſuivantes.

Si Mr. Bayle s'étoit donné le ſoin d'étudier les Mathématiques, il auroit vû qu'à l'exception d'une ou de deux Logomachies ſur des matiéres ſimples, mais fines & ſubtiles, les Diſputes des Mathématiciens n'ont eu lieu que ſur des Théories très compoſées & ſur leſquelles il peut très aiſément arriver qu'un Eſprit impatient & fatigué, parmi cent conſéquences bien ſuivies, en tire une qui n'ait pas la même liaiſon avec ſes principes. Il auroit encore vû que les Diſputes ont eu lieu ſur les *Matiéres Mixtes*, c'eſt-à-dire, ſur les matiéres qui renferment un mélange de Phyſique & de Géométrie. Enfin il auroit ſû que des Diſputes très-vives, ont roulé, non ſur la vérité d'une ſolution, mais ſur ſon univerſalité & ſur ſa ſimplicité, l'un des Antagoniſtes prétendant que la ſienne étoit plus naturelle que celle de l'autre.

XLVII. IL EST facile aux Géométres de détruire les Objections que l'on fait contre leurs points & leurs Lignes. Quand on ſuppoſeroit qu'Euclide par le mot de *Point*, a entendu un véritable Atome ſans aucune partie, heureuſement ce que cette définition, trop problématique pour en faire le commencement d'un Syſteme de pures Certitudes, renferme d'erreur, s'eſt trouvé ſans influence ſur le reſte. On en ſait la définition d'une idée abſtraite. Le but de la Géométrie eſt le meſurage, tout meſurage ſe borne à de certaines meſures déterminées & l'on appelle un Point, le terme au delà duquel on ne daigne plus deſcendre, & aux parties duquel on ne fait non plus d'attention que s'il n'en renfermoit aucune. Seulement faut-il ſe rendre bien attentif à cette definition du Point, afin de remarquer ſi on le prend toujours en ce ſens-là. On ſuppoſe une portion d'étenduë tant petite qu'on veut, dès-là on ne ſait plus d'attention à ſes parties, & par conſéquent, on ne ſe met point en peine ſi cette petite portion eſt courbe ou droite, ſa petiteſſe eſt cauſe que l'erreur de cette ſuppoſition eſt de nulle conſéquence. *Du Cercle.*

Suivant cela on conſidérera la Circonférence du Cercle comme compoſée de parties ſi petites que la différence de la Courbure de l'une avec une ligne droite d'égale petiteſſe ne méritera plus qu'on y faſſe attention. On raiſonne ſur les propriétés du Cercle conformément à cette ſuppoſition: Si elle eſt éxactement véritable, les conſéquences qu'on en tire le ſont auſſi parfaitement. S'il s'en manque quelque choſe, il y aura auſſi à rabattre ſur l'éxacte vérité des Concluſions, mais ce rabais ne montera qu'à une quantité imperceptible, vû la petiteſſe extrême de l'erreur que renferme la ſuppoſition. Et certes tous les Cercles que la main de l'homme décrit, peuvent paſſer pour tels. Décrivés une circonférence auſſi fine qu'il vous ſera poſſible, une ligne droite la touchera dans une étendue dont les deux termes ſont diſtans l'un de l'autre.

Si on demande enſuite, *Mais cela arriveroit-il quand la Courbure ſeroit parfaite, & la ligne droite, éxactement droite?* Je répons que non. Et voici comment je conçois la choſe.

Qu'on ſe repréſente une circonférence du Cercle A. Qu'on y déſigne les deux parties *b* & *c* la partie *b* eſt renfermée entre les termes *f* & *g*, & la partie *Fig.* 26.

c entre les termes *f & h*.

Entre l'extrémité *f* de *c* & l'extrémité *f* de *b* il n'y a aucun intervale. *c* commence en *f* & dès-là s'étend vers la droite. *b* commence en *f* & dès-là s'étend vers la gauche.

Je pose sur *f* la droite *i k*. J'y désigne aussi les deux parties *m n* renfermées entre les termes *l o*, *l p*.

Le commencement de *n* touche le commencement de *b*, & le commencement de *m* touche le commencement de *c*. Ces quatre commencemens sont dans la même direction de la face droite *f l*. Ces portions *n*, *b*, *c*, *m*, se touchent à leur naissance, au terme où elles commencent, & dès-là s'écartent.

La Circonférence du Cercle A est-elle donc toute composée de ces portions f infiniment petites, dernier terme d'étendue & sans étendue elle-même ? Je répons que non, car la Ligne Courbe dont *b & c* sont des parties est une substance qui est composée elle-même de substances & non pas de simples *Modes*, ou de manières dont les substances sont terminées.

Depuis *f* en tirant vers *b* désignés quelque portion qu'il vous plaira, cette portion aura un dernier terme du côté de *b* & entre ce dernier terme (*u* par éxemple) & le terme *f* il y aura de l'étenduë.

Qu'on désigne un terme entre *n* & *f* ce sera la même chose; ainsi l'étenduë courbe est une substance toute composée de substances, dont chacune est divisible à l'infini, chacune est enfermée entre deux termes, ou entre deux faces, elle commence à l'une & finit à l'autre.

Fig. 26. Il en est ainsi de quelque portion qu'on assigne dans une ligne droite: La Droite *m* ne touche la Courbe *c* que de cette manière, l'extrémité *Inférieure* de la face *l* qui termine la portion droite *m* touche l'extrémité *Supérieure* de la face *f* qui termine la portion courbe *c*.

Si on veut se rendre attentif à ce que je viens de dire on se convaincra du paralogisme renfermé dans ces paroles de Mr. Bayle Tom. IV. pag. 548.

„ On n'a pas besoin d'un long discours afin de „ montrer qu'il est impossible que ce Globe ni ce „ Triangle &c. éxistent réellement, il ne faut que „ se souvenir qu'un pareil Globe posé sur un plan, „ ne le toucheroit qu'en un point indivisible, & „ que roulant fur ce plan, il le toucheroit toûjours „ à un seul point. Il résulteroit de là qu'il seroit „ tout composé de parties non étenduës: or cela „ est impossible & renferme manifestement cette con- „ tradiction-ci, qu'une étenduë éxisteroit & ne f.- „ roit point étenduë. Elle éxisteroit selon la sup- „ position, & elle ne seroit point étenduë, puis „ qu'elle ne seroit point distincte d'un être non „ étendu. Tous les Philosophes conviennent que „ la cause matérielle n'est point distincte de son ef- „ fet, donc ce qui seroit composé de parties non „ étenduës ne seroit pas distingué d'elles, or ce qui „ est la même chose qu'un être non étenduë est né- „ cessairement une chose non étenduë. Nos Theo- „ logiens lors qu'ils enseignent que le Monde a été „ produit de rien, n'entendent pas qu'il soit compo- „ sé de rien, le mot *rien* ne signifie pas la Cause „ Matérielle du Monde, *materiam ex qua*, mais l'é- „ tat antérieur, à l'éxistence du Monde, ce qu'ils „ appellent *terminum a quo*, & ils reconnoissent qu'en „ prenant le mot de rien au prémier sens, il est ab- „ solument impossible que le Monde en ait été fait. „ Il n'y a pas plus d'éxtravagance à soûtenir que le „ Monde a été fait de rien, comme de la cause ma- „ térielle, qu'à soutenir qu'un pié d'étenduë est com- „ posé de parties non étenduës. Il n'est donc pas „ possible ni qu'un Ange ni que Dieu même pro- „ duisent jamais le Triangle, ni le Plan, ni le „ Cercle, ni le Globe &c. des Géomètres.

Dans la page précédente, Mr. Bayle se fortifie de l'autorité de Gassendi qui ne paroit pas un grand Géomètre dans ce qu'il en cite.

„ Gassendi a fuit une observation ingénieuse. Il „ dit que les Mathématiciens & sur tout les Géo- „ mètres, ont établi leur empire dans le païs des Ab- „ stractions & des Idées, & qu'ils s'y promènent „ tout à leur aise, mais que s'ils veulent descendre „ dans le païs des réalités, ils trouvent bientôt une „ résistance insurmontable. Il donne un éxemple de „ la vanité de leurs prétendues démonstrations, c'est „ que deux subtils Mathématiciens venoient de prou- „ ver *qu'une quantité finie & une quantité infinie é- „ toient égales*. D'autres prouvent qu'il y a des quan- „ tités infinies bornées de chaque côté. S'ils trou- „ vent de l'évidence dans ces sortes de démonstrati- „ ons, ne leur doit elle pas être suspecte, puis qu'a- „ pres tout elle ne surpasse pas l'évidence avec quoi „ le sens commun nous apprend que le fini ne fau- „ roit jamais être égal à l'infini, & que l'infini en- „ tant qu'infini ne peut point avoir de bornes? J'a- „ joute qu'il n'est pas vrai que l'évidence puisse ac- „ compagner ces Messieurs par tout où ils se pro- „ mènent. I'en prens à temoin un homme qui en- „ tend bien leurs raisonemens. *Il seroit a souhaiter*, „ dit-il, *que l'Analyse des infiniment petits que l'on* „ *prétend être d'une fécondité admirable, portât, dans* „ *ses démonstrations, cette évidence que l'on attend, &* „ *que l'on a droit d'attendre de la Géométrie.* Mais „ quand on raisonne *sur l'infini, sur l'infini de l'infini*, „ *sur l'infini de l'infini de l'infini, & ainsi de suite*, „ *sans trouver jamais des termes qui arrêtent, & que* „ *l'on applique a des grandeurs finies, ces infinités d'in-* „ *finis, ceux que l'on veut instruire, on que l'on en-* „ *treprend de convaincre, n'ont pas toûjours la pénétra-* „ *tion requisè pour voir clair dans de si profonds abî-* „ *mes.* . . . Ceux qui sont accoutumés aux anciennes manières de raisonner en Géométrie, ont de la peine à les quitter pour suivre des Méthodes si abstraites, ils aiment mieux n'aller pas si loin que de s'engager dans les nouvelles routes de *l'infini, de l'infini de l'infini*, où l'on ne voit pas toûjours assés clair autour de soi & où l'on peut aisément s'égarer sans qu'on s'en apperçoive. Il „ ne suffit pas en Géométrie de conclure, il faut „ voir évidemment qu'on conclut bien.

Le raisonnement de Mr. Gassendi ne porte point sur l'incertitude du Nouveau Calcul; Il ne tombe que sur son obscurité, & pour ne rien dissimuler, il avoit sujet de se plaindre. Les Auteurs de ce nouveau Calcul en ont senti la sublimité; Plus on l'a passé, plus on l'a trouvé merveilleux. Ils vouloient bien qu'on les admirât d'avoir pu découvrir des trésors si cachés, mais ils n'étoient pas d'humeur d'en faire part aux autres, au point de leur en rendre aussi très-facile la possession. Ils prouvoient par des effets l'utilité & la fécondité de leur Art; mais ils cachoient avec soin la route, par laquelle ils y étoient parvenus. Cela est si vrai que deux grandes Nations se disputent encore, & se disputeront la gloire d'avoir vû naitre les Auteurs de ces grandes découvertes. S'ils s'étoient moins cachés & s'ils avoient été plus empressés à faire part de leurs lumières & à mettre les autres en état de les suivre & de les pousser plus loin, jamais il n'y auroit eu de contestation sur ce sujet.

Je paroitrai bien hardi aux admirateurs de Mr. Bayle & ce sera pour eux quelque chose de bien nouveau, & de bien paradoxe quand ils m'entendront dire, que ce grand Critique fait pitié; il n'y a pourtant rien là qui doive surprendre, c'est une nécessité qu'il n'y ait pas du sens dans ce que l'on dit, quand on parle de ce qu'on n'étend pas & donc on n'a pas d'idée. Voici un Dictionaire qu'on peut appeller au moins *sur les Matières décidées la Chambre des Assurances de la République des Lettres* (Tom. IV. page 608.) On peut-être en repos dès que son Auteur a prononcé,

cé, les Mathématiciens ſont des Viſionaires outrés, qui vont juſqu'à égaler le fini avec l'infini : Mais qui eſt-ce qui les condamne ainſi ? Un homme qui ne les a pas lus, & qui n'entend pas ſeulement la ſignification de leurs termes.

Le nouveau Calcul dont l'éxactitude s'étend juſques ſur l'infini même, a eu le ſort de toutes les nouvelles Méthodes, ceux qui n'y étoient pas accoutumés ſe ſont d'abord hautement déclarés contre, mais cela même qu'il a pû tenir contre des adverſaires redoutables, par leur grand ſavoir & par leur grand crédit, eſt une preuve de ſa ſolidité, toutes les oppoſitions qu'on lui a faites n'ont ſervi qu'à l'affermir.

Si je voulois faire connoître à quel point Mr. Bayle ſe trompe en développant ici avec une ſuffiſante clarté ce qu'on entend par les *Infiniment petits*, & par leur *Calcul*, j'écrirois pour un trop petit nombre de Lecteurs. Je me ſtate d'avoir éclairci cette matiére dans le prémier diſcours d'un autre Ouvrage ; (A) & tout récemment un Auteur incomparable l'a tout autrement illuſtré.

Commence. ſur l'abus des injuſtices perſis.

Il me ſera plus aiſé de faire connoître l'erreur de Mr. Bayle quand il donne pour une préſention contradictoire l'égalité d'une étendue qui s'étend à l'infini avec une quantité finie.

Concevés le Parallelogramme *A, B, C, D.* de deux piés, par éxemple, ſa moitié *A E F D.* eſt d'un pié quarré. Cette moitié je la partage en deux. La portion *G E F H.* je la place à coté de *E B C F.*

Fig. 27

L'autre portion *A G H D* je la partage encore en deux, & j'en place la moitié *I G H K* à coté de *G E F H.*

Après cela je partage encore de même *A I K D* & je place une des moitiés ſur la Ligne *C B Z.*

Dès que la diviſibilité de la matiére eſt accordée, ce que Mr. Bayle avoue qu'on ne peut nier, dès qu'on a reconnu l'éxiſtence de l'étenduë, on placera ſur la Ligne *C D Z* prolongée à l'infini des Parallelogrames, dont chacun ſera la moitié de celui qui le précéde.

Quelque nombre de Parallelogrames que l'on place ſur cette ligne, il s'en faudra toujours la valeur du dernier que la ſomme de tous ces Parallelogrames n'égale le Parallelograme total *A B C D* dont ils ſont des portions.

De ſorte que ſi l'on pouvoit venir à bout de rendre infinie la ligne *A B Z* le dernier Parallelograme qui y ſeroit placé, ſeroit infiniment petit, puis que les Parallelogrames décroiſſent en grandeur de ſurface, à proportion que leur nombre ſe multiplie.

Alors il ne s'en manqueroit plus qu'une infiniment petite quantité pour égaler la ſomme de tous ces Parallelogrames décroiſſans, au grand Parallelograme *A B C D.*

Cela ſignifie que quand on en auroit aſſés placé ſur la Ligne *A B Z* pour ſe permettre de négliger la grandeur du dernier & de la compter pour infiniment petite, c'eſt-à-dire, pour plus petite encore qu'aucune grandeur qu'on aſſignéroit, cette ſomme que l'entendement regarde comme infinie, par la multiplication des parties qui la compoſent, n'auroit pas plus d'étendue dans ſa ſurface que le Parallelograme *A B C D.*

On démontre quelle eſt la nature d'une courbe, qui s'approchant toujours plus de la droite *A B Z* laiſſe un eſpace entr'elle, & cette droite qui quand même elle ſeroit prolongée à l'infini, n'égaleroit qu'un Parallelograme donné & fini, de ſorte que cette *ſurface mixtiligne*, pour prolongée qu'elle ſoit, pendant que la longueur en ſera finie, n'égalera point le Parallelograme donné. La démonſtration fait connoître que cela doit être ainſi, & fait comprendre en même tems la raiſon pour laquelle cela eſt effectivement ainſi.

Mr. Bayle ſe moque quand il donne M. le Chevalier de Méré, un des Auteurs le moins précis en matiére de raiſonnement, & qui bat le plus la Campagne, pour une autorité, en matiére de Science ou de Pyrrhoniſme ; Mr. Bayle a beau dire que ce Chevalier entendoit la Géometrie ; On peut l'avoir étudiée, & ne s'être pas gueri de la fantaiſie d'être grand parleur, & peu ſcrupuleux en matiére d'Arguments & de Conviction. Le poids même que l'on tire de ſon témoignage, s'évanouit entiérement par ce que Mr. Bayle en allegue, *la diviſibilité à l'infini fonde la principale de ſes objections, il n'en veut pas tomber d'accord*, & ſuivant Mr. Bayle, c'eſt ce qu'on ne peut refuſer d'admettre, dès qu'on reconnoit l'éxiſtence de l'étenduë. *Je me conſeille à perſonne*, dit ce Chevalier, *de mépriſer cette Science, & pour dire le vrai, elle peut ſervir pourvu qu'on ne s'y attache pas trop.* C'eſt ſur le peu d'utilité & non pas ſur l'incertitude que Mr. De Méré appuye pour empêcher qu'on ne s'y donne tout entier. Enfin entre ſes Objections Mr. Bayle reconnoit " que les unes ſont aſſés bonnes, & les autres „ très-mauvaiſes, & ſentent plûtot la plaiſanterie „ que le raiſonnement, & l'on a lieu de s'étonner „ qu'une même Lettre ſoit mêlée de tant de choſes „ ſi inégales.

„ Nonés, ajoute Mr. Bayle, qu'il eſt fort dans „ l'ordre que ceux qui s'attachent à montrer le foible „ des Mathématiques, faſſent voir qu'ils les entendent, qu'ils les ont étudiées, qu'ils en reconnoiſſent l'utilité, & qu'ils n'ont point deſſein de „ leur dérober leur juſte prix.

Je me ſers de l'autorité de Mr. Bayle pour engager ſes admirateurs à ſuſpendre leur jugement ſur l'incertitude des Mathematiques, juſques à ce qu'ils les connoiſſent mieux que ne faiſoit leur Héros.

C'eſt ainſi que le ſavant Evêque d'Avranches que j'ai cité ci deſſus en a uſé, apres avoir dit pluſieurs belles choſes touchant les incertitudes & les illuſions de cette Science.

Puis que Mr. Huet a laiſſé un Ouvrage poſthume en faveur du Pyrrhoniſme, & que ce poſthume étoit même, dit on, ſon Ouvrage favori, il faudra bien ſe réſoudre à en entreprendre l'éxamen, après que j'aurai achevé celui des Ouvrages de Mr. Bayle.

Eſt-ce pour divertir ſes Lecteurs aux dépens de Mr. de Méré que Mr. Bayle en cite ces paroles. „ Sachés que c'eſt dans ce Monde inviſible, & d'u„ ne étendue infinie qu'on peut découvrir les raiſons, „ & les principes des choſes, les Vérités les plus ca„ chées, les convenances, les juſteſſes, les propor„ tions, les vrais originaux, & les parfaites idées „ de tout ce qu'on cherche. " C'eſt la concluſion de ſa Lettre à Mr. Paſcal.

Mr. de Méré veut qu'on abandonne l'Incertitude des Mathématiques, pour chercher des Vérités ſures dans la Philoſophie des Idées, c'eſt à dire, dans la plus fine Métaphyſique. Qu'on tire de cette Métaphyſique des argumens pour prouver les Vérités de la Réligion, les Pyrrhoniens en ſeront ſans doute un grand cas.

On peut aiſément venir à s'étonner que Mr. Bayle, qui avoit l'eſprit ſi fin, ait cependant entrepris d'attaquer la certitude des Mathématiques qu'il n'entendoit pas, & de citer avec trop de crédulité, les argumens d'autrui ; Mais ſi l'on y veut faire un peu plus d'attention, on ceſſera ſans doute d'en être ſurpris. Mr. Bayle ſavoit bien que de mille de ſes Lecteurs à peine s'en trouveroit-il 30 qui auroient étudié les Mathématiques, & de ces 30 dix qui les euſſent aſſés approfondis pour lui répondre. Mais ſuppoſons le Nombre des Mathématiciens plus grand. Dans ce nombre il s'en trouvera pluſieurs

(A) Ce qu'on allégue dans ce Commentaire peut ſuffire pour diſſiper les Objections qu'on vient de rapporter. Du depuis un Mathématicien du premier ordre a pouſſé ce Sujet beaucoup plus loin, comme je viens de le dire.

qui ravis de mettre leur Science favorite au deſſus de toutes les autres, ſe feront un plaiſir de penſer que Mr. Bayle n'a du deſſous que quand il les attaque. D'ailleurs tel eſt Mathématicien après midi, qui dès là eſt ſimplement homme de plaiſir. Des perſonnes de ce goût pardonneront toujours à Mr. Bayle ce qu'il a écrit contre leur Art, par le plaiſir qu'ils trouvent à lire ſes gaillardiſes & par celui de ſe ſentir affranchis de toute contrainte, en ceſſant après lui de regarder comme inconteſtables des Principes dont on ne peut reconnoître la Certitude, ſans ſe trouver dans une obligation indiſpenſable de les prendre pour Régles.

Fin de la Seconde Partie.

TROI-

TROISIEME PARTIE

OU L'ON ENTREPREND

L'EXAMEN

de ce que Mr. BAYLE a écrit en faveur du

PYRRHONISME

Sur divers Sujets, mais très particuliérement ſur ce qu'il importe le plus aux hommes de connoître avec Certitude.

SECTION PREMIERE

Où l'on réfléchit ſur le caractére de Mr. Bayle & le but qu'il paroit s'être propoſé dans pluſieurs de ſes Ouvrages.

Deſſein de l'Auteur.

J'AI pû entreprendre de traduire, & de critiquer *Sextus Empiricus*, hardiment, & ſans aucune crainte de me faire ſoupçonner de préſomption. On eſt tout accoutumé à croire les Profeſſeurs de Philoſophie en plein droit de relever les erreurs des Anciens Philoſophes; Mais s'être mis dans l'eſprit d'examiner de même Mr. Bayle, & oſer dire, qu'on ne laiſſera paſſer, ſans replique, quoi que ce ſoit de ce qu'il a écrit de propre à répandre des doutes, directement ou indirectement ſur les Vérités de la Réligion & les Régles des Moeurs; C'eſt ce qui va revolter bien des gens contre moi. Je l'ai prévû, mais je l'ai prévû ſans me rebuter, & je me ſai bon gré de mon courage. Si ces éxpreſſions paroiſſent trop hardies, je demande au moins que ma Sincérité me tienne lieu d'Apologie. On ſe trompera ſi l'on s'imagine que j'aurois humblement gardé le ſilence, au cas que Mr. Bayle fût encore plein de vie; Ne ſai-je pas qu'il a un grand nombre de Partiſans, & que parmi eux il y en a, qui n'ont pas moins d'eſprit & d'étude, que de zéle pour ſa gloire? Mais c'eſt leur nombre même & leur zéle qui anime le mien. Il importe de défendre la Vérité & la Réligion contre les inſultes de tant d'ennemis. Ne craignés-vous point, dira-t-on, d'irriter vos Lecteurs par cét aveu, & de les prévenir contre vous, par votre immodeſtie? Qu'il me ſoit permis de dire encore quelques Vérités, après quoi chacun penſera de moi comme il lui plaira, car je ſai que je n'ai aucun droit ſur la Liberté des autres, & je n'ai jamais été aſſés ridicule pour m'en flatter: je proteſte, devant Dieu, que je ſuis très-éloigné de tirer la tranquillité où je me trouve ſur le ſuccès de mon Ouvrage, de quelque bonne opinion que j'aie de moi-même; C'eſt ſur la bonté de ma cauſe que je fonde toute ma confiance. Je ſuis encore très-perſuadé, que bien des gens ſe feroient mieux aquittés que moi de cette entrepriſe; Avec tout cela je ne me répens ni d'y avoir penſé, ni d'y avoir travaillé. J'aurai au moins rendu au Public cét important ſervice, d'avoir facilité l'éxamen des ouvrages de Mr. Bayle, à ceux qui ſont plus en état d'y réuſſir que moi. J'ai connu par éxperience à quel point il étoit fatiguant de raſſembler tant de parties diſperſées, de ranger par ordre tant de repétitions, dont preſque chacune ſemble renfermer un argument nouveau, ou du moins donner une nouvelle force à un argument déja propoſé. Si je n'ai pas aſſés bien réuſſi dans l'ordre que j'ai donné à ces morceaux, que Mr. Bayle a ſi adroitement diſperſés, il ſera facile à des eſprits plus attentifs & plus éxacts de rectifier mon travail, & de perfectionner ce que j'ai ébauché, & je ne doute point qu'il ne ſe trouve un bon nombre de Savans, qui auront aſſés à coeur la Cauſe que je défens, pour ajoûter leurs réfléxions à mes réponſes, pour les fortifier, & les mettre dans une plus grande évidence.

Mr. Bayle ſe moque des Théologiens.

II. A CETTE Apologie générale, & à ce petit ſoin que je prens de ma reputation, qu'il me ſoit encore permis d'y en joindre une plus particuliére, afin de me mettre à couvert de ces Savans, qui ont aſſés de crédit pour troubler le repos de ceux qui n'entrent pas dans leurs Idées. A la Vérité ma fortune eſt à couvert de leurs coups; mais cela n'empéche pas que mon inclination ne me porte à vivre en paix avec tout le monde. On ſait que Mr. Bayle a eu l'addreſſe de mettre dans ſes intérêts un grand nombre de Théologiens: Il en eſt pluſieurs qui, chagrins contre la Raiſon, avec laquelle ils ne ſavoient pas toujours mettre d'accord leurs hypothéſes, ont été charmés de voir un Philoſophe célébre & admiré, ſoûtenir que rien n'étoit plus digne d'un Théologien, que de ne faire aucun compte de la Raiſon, & qu'elle ſe rendoit elle-même bien digne de ce mépris, par les ſubtilités dont elle s'embarraſſoit, & la parfaite incertitude où elle entrainoit l'eſprit, à force même de vouloir perfectionner ſes idées. Mon reſpect pour ces Théologiens, & pour le ſeul nom de Théologien, titre par lui-même ſi grand & ſi beau, ne m'a pas permis d'appercevoir, ſans une éxtréme mortification, à quel point Mr. Bayle ſe divertiſſoit à ſe moquer de ceux qui le portent, a les

prendre, ou du moins à vouloir les prendre pour ſes dupes: Cét eſprit Critique, ſi jamais il en fut, & continuellement appliqué à chercher du foible, dans tout ce que les autres hommes connoiſſoient de plus certain & de plus reſpectable, quelle fête ne ſe procuroit-il pas quand il voioit les Protecteurs Zélés de la Religion même, accorder leur protection au plus grand Adverſaire qu'elle ait jamais eu, & applaudir à ſes Principes! Quelle honte pour eux de s'imaginer, qu'un Auteur plein d'eſprit & de fineſſe, ſoûtienne que les objections de la Raiſon contre la Religion & contre la Morale, ſont abſolument ſans réplique; mais que toutes ſortes & tout invincibles qu'elles ſoient, elles n'ébranleut pas chés lui une perſuaſion de Foi, qu'une Grace Divine & un ſecours ſurnaturel a fait naître, & affermit, ſi on veut l'en croire, lors même que la plénitude de ſon cœur fait inceſſamment couler de ſa plume les Obſcénités les plus condamnées par cèt Eſprit de Grace, à qui il fait profeſſion de devoir toute ſa certitude & toute ſa tranquillité.

J'ai donc crû qu'il étoit néceſſaire de me rendre ces Théologiens favorables, en leur faiſant connoitre qu'un cœur capable de ſe plaire à écrire tant d'ordures, ne parloit point ſincérement, quand il aſſuroit que ſon bur étoit d'amener les hommes à ſentir le prix de la Foi, que la Grace de Dieu lui avoit accordée.

Caractéres & effets du Pyrrhoniſme.

III. JE DONNERAI en même temps un des caractéres de l'eſprit du Pyrrhoniſme, & je ferai connoitre une de ſes ſuites naturelles. Si les hommes naiſſent condamnés à ne pouvoir s'aſſurer de quoi que ce ſoit, à quel propos ſe fatigueroient-ils à éxercer leur Raiſon? Ce ne ſeroit viſiblement que pour ſe procurer la malicieuſe habitude & le plaiſir inhumain de chicaner les autres, & de les forcer à reconnoitre, qu'en étudiant ils ne ſe ſont donnés, que des peines inutiles. Mais d'un côté, le moien de tirer qu'une ſatisfaction bien foible du plaiſir d'entaſſer tant de difficultés, & de s'embarraſſer ſoi-même à force de vouloir embarraſſer les autres? D'un autre, à quoi conduit l'incertitude & l'impuiſſance de s'en tirer, ſi ce n'eſt à nous faire conclure que les hommes n'ont point d'avantages par deſſus les bêtes, que les plaiſirs de l'eſprit ne ſont que des chiméres, & que la voix de la nature nous appelle à quitter ces réveries fatiguantes, pour imiter tranquillement la ſenſualité des animaux brutes? Un homme qui ne ſait, ni d'où il vient, ni où il va, & qui n'en veut rien ſavoir, a beſoin de s'étourdir par quelques débauches, pour ſe borner à jouir du préſent. On voit, par les endroits mêmes que Mr. Bayle en rapporte, que les Anciens Philoſophes Pyrrhoniens, les chefs de la Secte, ne ſe faiſoient aucune contrainte en matiére de ſenſualité, & on dit que Hobbes, à qui ni la Raiſon ni la Foi n'avoient pas donné de grandes certitudes ſur l'avenir, reconnoiſſoit à la fin de ſes jours, que la vie eſt peu de choſe, & que ſi la nature ne l'avoit pas fait naître d'un tempérament fort propre pour les Voluptés, il l'auroit paſſée dans une langueur ennuieuſe.

Avantage de Mr. Bayle.

IV. ENCORE une fois je vois bien avec qui j'oſe me meſurer, je connois les avantages qu'a ſur moi Mr. Bayle, car, outre ceux qu'il tire d'une reputation établie, de la prévention des hommes, de la corruption du cœur humain qu'il favoriſe, de ſes ouvrages tant de fois réimprimés, il en a de très réels; Il faudroit être bien aveugle, ou de bien mauvaiſe foi, pour lui conteſter une legéreté de Stile, une netteté parfaite, un eſprit qui ſait s'emparer de ſes Lecteurs, qui ne fatigue point, qui n'ennuie jamais, une ſécondité, inépuiſable, une facilité qui ſe fait ſi agréablement ſentir, & ſi inſinuante qu'elle ſemble ſe communiquer à ſes Lecteurs, une vaſte lecture, une critique ordinairement ſine & éxacte, une mémoire à qui tout eſt préſent, des citations qui ſemblent s'offrir d'elles mêmes, dès que l'occaſion de les mettre en oeuvre ſe préſente, une habileté ſans égale à établir, (quand il lui plait, & qu'il y a intérêt) *l'état d'une Queſtion*, très-préciſement, à partager un ſujet compoſé, à éclaircir les matiéres les plus obſcures, à mettre une preuve dans tout ſon jour, & à faire ſentir tout le poids d'une difficulté. Je reconnois tout cela; Je dois même le connoitre mieux que qui que ce ſoit, par l'attention avec laquelle j'ai lû tous ſes ouvrages, de ſorte que, ſans la parfaite confiance que j'ai en la bonté de ma Cauſe, j'abandonnerois la penſée d'attaquer un ſi redoutable adverſaire. J'oſe pourtant croire que j'aurois pris des forces en le liſant, & que je me trouverois moins inférieur à lui, s'il m'avoit été poſſible de prendre un peu plus de plaiſir à le lire; Mais il m'eſt arrivé, en promenant mon eſprit ſur ſes ouvrages, quelque choſe de fort ſemblable à ce qui arriva à St. Paul, quand il parcouroit la célébre Ville d'Athénes: Son *eſprit s'aigriſſoit* à la vue des Superſtitions prodigieuſes d'un peuple ſi poli & ſi ingénieux; On ne ſouffre pas moins de rencontrer, preſque à chaque feuille, des ouvrages d'un ſi bel eſprit ou des obſcénités, ou des argumens qui vont à faire trouver, tantôt de l'incertitude, ſouvent de la contradiction, dans les Vérités les plus intéreſſantes; J'ai par-là tiré peu de fruit d'une lecture qui m'auroit été infiniment utile, s'il avoit plû à Mr. Bayle d'écrire partout, comme il l'a fait dans quelques endroits, qu'il ſemble n'avoir compoſés que pour apprendre qu'il n'a tenu qu'à lui de faire auſſi bien partout ailleurs.

Actes XVII.

On trouvera, peut-être, que j'ai appris à imiter ſes digreſſions; mais celle-ci m'a paru néceſſaire. Je vai préſentement entrer en matiére; je commencerai cette Section par l'éxamen de ſa Préface. Je parcourrai en ſuite divers endroits qui m'ont paru développer ſon deſſein & ſon caractére. L'Examen de ſon Apologie & de ſes Echaircifſemens ſera le ſujet d'une Section ſuivante.

Paralléle d'un homme qui cherche ſincérement la Vérité avec un Pyrrhonien.

V. QUAND on aime la vérité, & qu'on n'a point de plus grande paſſion que de s'en inſtruire, pour en faire la Régle de ſa conduite, on éxamine avec une grande attention, afin de ſe garantir d'erreur, & on ſuſpend ſon jugement, juſqu'à ce que l'évidence le détermine; mais auſſi on la cherche de tout ſon cœur cette évidence, & on ne manque pas de s'y rendre dès qu'elle paroit. Il n'en eſt pas ainſi d'un homme qui ſe fait un plaiſir de ne rien croire, & dont une des paſſions dominantes eſt de contredire & de chercher ſans ceſſe des raiſons pour combattre tout ce que les autres avancent comme vrai; Il ſuit l'évidence, & dans les matiéres, où il n'eſt pas facile de l'éluder, il donne dans des Vétilles. Toutes les raiſons lui paroiſſent aſſés bonnes, pourvû qu'il les trouve propres à embarraſſer les autres, à s'ébloüir lui-même, & à favoriſer ſes doutes: Dans l'incertitude où il eſt perpétuellement, par rapport au vrai & au faux, c'eſt ſon humeur qui le détermine. Comme toutes les raiſons, de part & d'autre, lui paroiſſent légéres, il ne ſe fait aucune peine d'en alléguer de telles, quand il en a beſoin, ſon humeur les lui fait trouver bonnes, il les goûte, & cela lui ſuffit pour les propoſer hardiment.

Mr. Bayle ſe donne pour un Raiſonneur des plus éxacts; Une répugnance preſque invincible à ne ſe rendre qu'à des principes les plus inconteſtables, & à des concluſions les mieux démontrées, lui fait trouver, ſi on veut l'en croire, du foible dans tout ce que les autres croient très ſolidement prouvé, & des difficultés, là où tout leur paroit de plein pié; Cependant ſi on éxamine de près ſes raiſonnemens, on trouvera qu'il en oppoſe de bien foibles à des ſolides. Il ſe familariſe par-là avec de très légéres vraiſemblances, & il croit que les autres s'en contenteront auſſi aiſément que lui.

Il avoit entrepris un vaſte Ouvrage (ſon Dictionaire Cri-

Critique) Mais après l'avoir déja annoncé, Il vit que pour tenir parole, il lui falloit plus d'années qu'il n'en avoit destiné à ce travail; Il avoit des raisons pour se hâter de publier son Ouvrage. Mais ces raisons, il ne les alléque pas, il leur en substitue d'autres; *J'étois résolu, dit-il, de donner l'article de la plûpart des personnes mentionnées dans la Bible, mais j'appris qu'on feroit paroître bien-tôt à Lion un Dictionnaire tout particulier sur ces matières; Le parti qui résolut à prendre étoit* le Recueil de ce qui a été dit par les Rabins touchant ces Personnes, mais ayant sçû qu'on imprimoit à Paris la *Bibliothéque Orientale* de feu Mr. d'Herbelot, je cessai de travailler à de tels Recueils; Non-obstant les mêmes difficultés, j'eusse compolé les Articles qui se rapportent à l'Histoire Ecclésiastique, si je n'eusse considéré que Mr. du Pin donnoit aux Lecteurs tout ce qu'ils pouvoient désirer. Son Ouvrage est propre, & pour les Savans & pour ceux qui ne le sont pas. Les Editions de Hollande le font courir par toute la Terre: tous les Curieux l'achetent & l'étudient. J'eusse donc été blamable de parler des choses qui s'y rencontrent: faut-il faire acheter deux fois les mêmes Histoires? J'ai donc mieux aimé m'abstenir d'une matiére si féconde & si aisée à trouver, que de redire ce que l'on pouvoit apprendre plus commodément ailleurs.

Préface de la prémiére Edition, pag. II.

Je me suis vû reserré par d'autres endroits, A peine cét ouvrage étoit commencé, que j'ouïs dire que l'on imprimoit une traduction Angloise à Londres du Dictionnaire de Moreri, avec une infinité d'Additions, & qu'on travailloit en Hollande à un ample Supplément de cette même Dictionnaire. Dès lors je me crus obligé à ne plus parler des Hommes Illustres de la grande Bretagne: Je jugeai que de l'Edition Angloise ils passeroient tous dans le Supplément de Hollande, & qu'ainsi l'on acheteroit deux fois la même chose, si je n'y mettois bon ordre, en me privant d'une matiére aussi riche que celle-là, & aussi propre à faire honneur à un Dictionnaire; La même raison a fait que je discontinuai la recherche des hommes Illustres qui ont fleuri dans les Provinces Unies, & que j'ai très-peu parlé de ce qui concerne ou l'Histoire, ou la Géographie de cet Etat. Je compris sans peine que le Supplément de Hollande traiteroit de toutes ces choses amplement & exactement. Je compris aussi qu'on y narreroit avec beaucoup d'étendue, ce qui s'est fait de nos jours dans toute l'Europe. Voilà pourquoi je ne touche point à toutes ces Histoires modernes. D'autre côté, j'ouïs dire qu'on alloit donner à Paris une nouvelle Edition de Mr. Moreri fort augmentée. Cela me fit prendre le parti de supprimer beaucoup de choses & d'arrêter mes Recherches sur plusieurs sujets, que je n'eusse pû traiter qu'imparfaitement, en comparaison de ce que nous en pourroient apprendre ceux qui travailloient à cette nouvelle Edition. Ils sont sur les lieux, & à portée de consulter les Bibliothéques mortes & les Bibliothéques vivantes. Il faut donc leur laisser toute entiére cette occupation, & ne leur pas faire le chagrin d'effleurer une matiére qui sera lue avec plus d'empressement si elle paroit dans tout son lustre par leur moien, avant que d'autres l'entament.

Mais outre ces nouvelles Editions & ces nouveaux Supplémens du Dictionnaire de Moreri, il y a eu d'autres choses qui m'ont mis fort à l'étroit. Mr. Chappuzeau travaille depuis long temps à un Dictionnaire Historique. On peut être très-certain qu'on y trouvera, parmi une infinité d'autres matiéres, ce qui regarde la Situation des Peuples, leurs Mœurs, leur Réligion, leur Gouvernement & ce qui concerne les Maisons Roiales & la Généalogie des Grands Seigneurs; vous y trouverés en particulier; avec beaucoup d'étendue, tous les Electeurs, tous les Princes, & tous les Comtes de l'Empire, leurs Alliances, leurs Intérêts, leurs principales actions, vous y verrés, par cet endroit-là, les Païs du Nord, & le reste de l'Europe Protestante; J'ai donc cru qu'il falloit que je me tusse sur ces grands sujets, afin de n'exposer pas les Lecteurs à la facheuse nécessité d'acheter deux fois les mêmes choses. Je me suis vu même gêné à l'égard des Hommes savans du XVI. Siécle, car je savois que Mr. Teissier faisoit imprimer, avec de nouvelles additions les Commentaires qu'il a ramassés si curieusement sur les Eloges tirés de Mr. de Thou. Je craignois toujours en parlant de ces Savans, que les faits que j'en dirois ne fussent les mêmes que ceux de Mr. Teissier; & cette pensée m'a souvent déterminé à supprimer mes Recueils.

Mr. Bayle dit que *s'il donnoit un Dictionnaire plus complet, on y verroit ce qu'on va bientôt lire dans des Dictionnaires auxquels on travaille en Angleterre, en France & en Allemagne.*

Mais puisque les Auteurs de ces Dictionnaires n'abandonnent pas leur travail, de peur de se rencontrer avec lui, pour quoi abandonne-t-il le sien, de peur de se rencontrer avec eux? Il savoit bien que ces gens-là n'écrivoient pas tous en François, & qu'une infinité de gens se feroient un plaisir de voir, en cette langue, ce que d'autres auroient écrit dans une langue qu'ils n'entendent point, ou qu'ils n'entendent qu'avec peine. Il n'y a point d'ouvrage qu'on aime mieux lire en sa propre langue, que ceux qui servent à amuser autant qu'à instruire; Aussi a-t-on traduit en Anglois le Dictionnaire de Mr. Bayle; Mais si l'on excepte les digressions, où il est entré pour faire sentir l'embarras de quelque cas de conscience, pour appuyer le Pyrrhonisme, pour porter quelques coups aux Théologiens qu'il n'aimoit pas, & attaquer leurs Systêmes Théologiques, suivant qu'il les trouve en chemin; Si l'on excepte enfin ce qu'il dit pour réjouir ceux de ses Lecteurs qui se plaisent à lire des obscénités, on trouvera que ce qu'il a écrit dans son Dictionnaire, est tout tiré d'ailleurs, & cela doit être ainsi; Car un Historien n'invente pas les faits qu'il avance, comme fait un Poëte. Les Auteurs même qu'il cite, sur des sujets tant, soit peu intéressans, sont la plupart dans les mains de tout le Monde; Mais on aime à voir rassemblé dans un Ouvrage ce qui est répandu dans plusieurs. Les Obscénités mêmes dans lesquelles Mr. Bayle s'égaie, consistent très-souvent en de longs passages de livres très connus de tous ceux dont l'imagination gâtée se plait dans ces Villenies, & ceux qui ne les ont pas encore vû ne manqueront pas de les acheter, dès qu'ils en auront appris les titres dans ce Dictionnaire, & ne se feront pas de la peine de lire deux fois la même chose dans de différens Volumes.

En matiére de Physique, c'est une grande recommandation pour une conjecture, de satisfaire à tous les phénoménes & à toutes leurs circonstances: Si on étend ce principe aux entreprises des hommes & à leurs motifs, le but de Mr. Bayle paroitra peut-être sans obscurité: Un seul Principe suffit pour développer ses motifs & les raisons de toute sa conduite. Il se proposoit d'attaquer les Régles de la Morale & les Dogmes de la Réligion, & de remplir l'esprit des Hommes de doutes & d'incertitude sur ces importans sujets. Il ne trouvoit pas à propos de composer un Livre uniquement fur cette matiére, il comprenoit bien qu'un tel Ouvrage auroit rebuté l'esprit de ses Lecteurs, la refutation en auroit même été plus facile; Il lui convenoit donc mieux de semer ses objections sous d'autres prétextes: Il comprenoit que cette méthode fatigueroit beaucoup plus un Critique, obligé de le suivre dans tous ses écarts; Il voioit qu'il le forceroit à des redites rebutantes pour un Lecteur; Mais il ne craignoit pas le même effet pour les siennes, semées de loin à loin, mêlées parmi des narra-

narrations amuſantes, & ſur tout parmi des contes & des réfléxions, qui par cela meme qu'elles ſont ſi licentieuſes & ſi oppoſées au goût de la Réligion, diſpoſent un mauvais coeur à ſe rendre à ceux qui la combattent & à leur en faviour bon gré. Ce que Mr. Bayle a fait entrer d'articles, dans ſon Dictionnaire, ſuffiſoit pour ce deſſein, un plus grand nombre ſeroit devenu ſuperflu ; Il les a ſçû choiſir tels qu'il les falloit, & il en a aſſés mis pour s'établir ſur le pié d'un Savant & d'un Critique éxact. Il s'eſt borné par rapport aux perſonnes mentionnées dans l'Ancien Teſtament, à ce qui lui a paru propre à des réfléxions ſatiriques.

Mr. Bayle comptoit, & il avoit raiſon de ſe perſuader, que la maniére dont il s'eſt pris pour refuter, & pour accabler de certaines erreurs, celles de Spinoza (par Exemple) celles de Mr. Leibnitz, celles des Matérialiſtes qui attribuent à l'étendué de la faculté de penſer, & d'autres encore, en aſſés bon nombre, le feroient connoitre pour un Auteur qui poſſéde à merveilles l'art de bien raiſonner : Apparemment qu'il n'eſpéroit pas moins, & peut-être eſpéroit-il encore d'avantage de ſes Objections ; Mais afin de paroitre plus ſurement grand à tous égards, il relévre encore dans ſon Dictionnaire la difficulté qu'il y a d'être bon Critique & bon Grammairien.

Dictionn. Tom. II. pag. 168. 924. Tom. III. pag. 102. 780. 781.

Examen des proofes de Mr. Bayle ſur les citations.

„ VI. JE CROI, dit-il, (Tom. II. pag. 366.) qu'on „ peut réduire à deux claſſes les grands Citateurs : il y en a „ qui ſe contentent de piller les Auteurs Modernes, & „ de ramaſſer dans un corps les compilations de pluſi„ eurs autres qui ont travaillé ſur une même matié„ re. Ils ne vérifient rien, ils ne recourrent jamais „ aux Originaux, ils n'éxaminent pas même ce qui „ précéde & ce qui ſuit dans l'Auteur moderne qui „ leur ſert d'original ; ils n'écrivent point les paſſa„ ges, ils marquent ſeulement à leur Imprimeur les „ pages des Livres imprimés, d'où il faut tirer ces „ paſſages. On ne peut nier que cette méthode de „ faire des Livres ne ſoit très-aiſée, & que, ſans fa„ tiguer beaucoup la tête d'un Ecrivain elle ne le „ puiſſe mener bientôt à dix gros Volumes. Il y „ a d'autres Citateurs, qui ne ſe fient qu'à eux-mê„ mes ; ils veulent tout vérifier, ils vont tou„ jours à la ſource, ils éxaminent quel a été le but „ de l'Auteur, ils ne s'arrêtent pas aux paſſages dont „ ils ont beſoin, ils conſidérent avec attention ce „ qui le précéde, ce qui le ſuit. Ils tâchent d'en „ faire de belles applications, & de bien lier leurs „ autorités : ils les comparent entr'elles, ils les con„ cilient, ou bien ils montrent qu'elles ſe combat„ tent. D'ailleurs ce peuvent être des gens qui ſe „ ſont une Réligion, dans les matiéres de fait, de „ n'avancer rien ſans preuve. S'ils diſent qu'un „ tel Philoſophe Grec croioit ceci ou cela, qu'un „ tel Senateur ou Capitaine Romain ſuivoit certai„ nes maximes, ils en produiſent les preuves tout „ auſſi tôt, & parce qu'en certaines occaſions la fin„ gularité de la choſe demande pluſieurs temoigna„ ges, ils en ramaſſent pluſieurs. Je ne crains point „ de dire de cette méthode de compoſer, qu'elle eſt „ cent fois plus pénible que celle de notre Epicure, „ qu'on feroit un Livre de mille pages en moins de „ temps, ſelon la derniére méthode, qu'un livre de „ quatre cent pages ſelon la prémiére. On com„ prendra mieux cela par un éxemple.

„ Qu'un habile homme air à prouver qu'un tel „ Pére de l'Egliſe a été d'un tel ſentiment, je fuis ſûr „ qu'il lui faudra plus de jours, afin d'aſſembler tous „ les paſſages qui lui ſeront néceſſaires, qu'afin de „ raiſonner à perte de vue ſur ces paſſages. Aiant „ une fois trouvé ſes autorités & ſes citations, qui „ peut-être ne rempliront pas ſix pages, & qui lui „ auront coûté un mois de travail, il aura dans „ deux matinées vingt pages en raiſonnements, en ob„ jections, & en réponſes à des objections : & par „ conſéquent ce qui naît de notre génie, coute quel„ quefois beaucoup moins de temps que ce qu'il „ faut compiler. Je fuis ſur que Mr. Corneille au„ roit eu beſoin de plus de temps pour juſtifier une „ Tragédie, par un grand ramas d'Autorités, que „ pour la faire, & je ſuppoſe le même nombre de „ pages dans la Tragédie, & dans la juſtifica„ tion.

„ *Heinſius* mit peut-être plus de temps à juſtifier „ contre *Balzac* ſon *Herodes Infanticida*, qu'un Mé„ taphyſicien Eſpagnol n'en met à faire un gros Vo„ lume de Diſputes, où il débite tout de ſon creû. „ Je penſe que les Plaidoirs où Mr. le Maitre ra„ maſſa quantité d'Autorités, lui coutérent plus que „ les autres, & qu'ils furent compoſés avec plus de „ peine que ceux de Mr. Patru qui ne citoit pres„ que rien.

Rien n'eſt plus aiſé que d'éblouir un Lecteur médiocrement attentif, par des raiſonnements, & par des paralléles qui ne lui préſentent un ſujet que ſous un certain point de vue. *Qu'un habile homme, dit Mr. Bayle, ait à prouver qu'un tel Pére de l'Egliſe a été d'un tel ſentiment, je fuis ſur qu'il lui faudra plus de jours, afin de raſſembler tous les paſſages qui lui ſont néceſſaires, qu'afin de raiſonner à perte de vue ſur ces paſſages.*

Il s'agiſſoit de ſavoir, s'il eſt plus difficile à un Auteur de donner un éxcellent Ouvrage, tout compoſé de raiſonnemens qu'il aura tirés de ſa propre méditation, que d'en donner un varié par des citations, bien choiſies, bien vérifiées & bien appliquées. Or c'eſt déja oublier l'état de la queſtion que de comparer, avec un homme qui cite éxactement & judicieuſement, un autre qui ne raiſonne qu'à perte de vue. 2. Il faut néceſſairement diſtinguer les matiéres : Il eſt des faits dont l'éclairciſſement demande des citations éxactes & des recherches pénibles & judicieuſes. Il en eſt d'autres, ſur leſquels il ſe trouve qu'on a déja aſſés travaillé, pour n'avoir beſoin que de raſſembler ce qu'il y a de plus précis, & de plus fort ; Il eſt des matiéres neuves, ou qui peuvent être ſi compoſées, qui peuvent dépendre de principes auxquels on a ſi peu fait d'attention, & que l'on à ſi peu développés, qu'il ne faudra pas de médiocres talens pour les mettre en évidence ; En général ces comparaiſons roulent ſur des travaux d'une nature trop différente pour décider éxactement de quel côté il ſe trouve le plus de mérite. Voiés Log. Part. I. Sect. II. Chap. III. Art. XI.

Quant à l'exemple, cité par Mr. Bayle, d'un homme qui auroit à prouver diſtinctement, par la comparaiſon d'un grand nombre de paſſages, quel a été le ſentiment d'un Pere de l'Egliſe ſur tel & tel Sujet, il préſente un travail très-difficile aux yeux d'un Lecteur qui n'a jamais lû les ouvrages d'aucun Pere, & qui ſe met à la place de celui qu'on charge de cette commiſſion ; Mais pour un homme qui, dés ſa jeuneſſe, a été en gout de lire, de faire des recueils, & des éxtraits de ce qu'il liſoit, & qui s'eſt accoûtumé à les faire avec ordre, rien n'eſt plus aiſé que de les parcourir & d'en raſſembler les piéces qui peuvent ſervir à réſoudre une Queſtion.

Quand Mr. Bayle demande ce qui eſt le plus facile ou de donner des Ouvrages qu'on tire tout entiers de ſon génie & de ſa méditation, ou d'en donner qui ſoient remplis de remarques & de citations, il met donc en paralléle deux ſortes d'ouvrages tout différens. Mais les comparaiſons qui roulent ſur le *plus & le moins*, doivent avoir pour objèt des matiéres d'un même genre. Je reconnois qu'un même homme peut être capable d'écrire de ces deux maniéres ; mais je ſoutiens qu'en compoſant ainſi, il prend ſucceſſivement deux caractéres différens. Si l'on ſuppoſe des perſonnes qui n'aiment ni l'oiſiveté, ni la diſſipation, aucun de ces deux travaux ne leur paroitra pénible, pourvû que celui des deux auquel ils ſe détermineront ſoit conforme

forme à leur goût; Il eſt vrai qu'on ſe laſſe par la continuation du travail, quand même il roule ſur des ſujets où l'on ſe plait, & à cet égard, je trouve une différence entre ces deux genres de compoſitions. Celui qui tire ſon ouvrage de ſa méditation, doit l'interrompre, quand il s'apperçoit qu'il ſe laſſe, ſans quoi il pourra ſe tromper, il s'exprimera obſcurément & ne ſera pas attention à diverſes choſes importantes. Mais quand même on eſt las on peut toujours continuer à copier.

Mr. Bayle eſt outré, quand il éxagére les fatigues d'un homme qui cite avec éxactitude; Lui même me ſervira d'éxemple: Si j'avois été de ſon goût; dans chaque livre que j'aurois lû, j'aurois écrit en marge des notes particuliéres, pour me ſouvenir de ce que j'y aurois trouvé de propre à obſcurcir la Providence & à combattre la Réligion, par exemple & pour le retrouver enſuite aiſément. Afin d'attaquer par leurs propres armes ceux qui la défendent, je n'aurois pas manqué d'obſerver tout ce qui leur peut être échapé d'outré ou de foible: & enſuite je l'aurois propoſé tout comme ce qu'on peut alléguer de plus fort pour leur cauſe. J'aurois parcouru les vieux Métaphyſiciens, & les autres Livres qui, pour n'avoir pas été éxcellens, ſont tombés dans l'oubli. J'aurois ſoigneuſement recueilli toutes les gaillardiſes, tous les mauvais contes, toutes les obſcénités qui m'auroient parû propres à ſervir à mon deſſein, & à entrer dans mon plan. Un homme qui aime à lire peut, dans un petit nombre d'années, faire de grandes provifions. Il n'a pas même beſoin d'interrompre ſes lectures pour copier de longs paſſages. Il ſuffit qu'il ait ſes lieux communs, pour y marquer les pages avec un petit avertiſſement.

Un homme qui entreprendroit de donner une Chronologie éxacte, ou chaque événement fut rangé dans la place qui lui convient indubitablement, s'il pouvoit y reuſſir, rempliroit un Plan dont on n'a pas crû juſqu'ici que perſonne fut capable: Mais après s'être fait une idée générale de la Chronologie, ſi l'on trouve, par-ci par-là, quelques événemens qu'on puiſſe plus heureuſement placer que d'autres n'ont fait, on a des occaſions de groſſir ſon recueil, en chemin faiſant & comme *aliud agendo*: On profite de ce qui ſe préſente, & on ne court pas après ce qu'il faudroit aller chercher fort loin.

Oeuvres diverſes de Mr. Bayle Tom. III. Part II. pag. 120 & ſuiv.

Dans les Réponſes aux Queſtions d'un Provincial, T. I. Chap: LXIV & LXV, Mr. Bayle traite du Deſpotiſme, & entaſſe ſur cette matiére, comme il a coutume de faire ſur toutes les autres, un grand nombre de citations. Mais celui qui voudroit décider, par les faits qu'il rapporte, & les autorités qu'il allégue, ſur les utilités & les inconvéniens du Deſpotiſme, ſe trouveroit bien embarraſſé & ſe verroit bientôt réduit à prendre le parti du Pyrrhoniſme, par éxemple, page 614 & ſuivantes.

Pag. 615. Oeuvres div. de M. Bayle. Tom. III. part. II.

„ Pour n'avoir nulle envie d'établir une ſucceſſion non „ héréditaire, & un gouvernement mixte, on n'a „ qu'à lire l'Hiſtoire des Diétes de ce Royaume „ Républicain, & la maniére tumultueuſe dont el„ les éliſent des Rois, & dont elles délibérent „ ſur le bien public.

„ Mais pourquoi cherchés-vous à tromper? Que „ ne jettés vous les yeux ſur d'autres formes de gou„ vernement, où l'abondance, la proſpérité ſont ſi „ viſibles, & où les païſans mêmes ſont bien vétus, „ bien nourris & bien logés, & auſſi à leur aiſe, „ qu'ils ſont miſérables ſous le pouvoir arbitraire en „ tant de lieux de l'Europe? Pourquoi vous alléſ„ vous figurer que la miſére des Turcs, la foibleſſe „ & la décadence de ce vaſte Empire, que Mr. Du „ Vigneau a ſi bien repréſentées, ont pour cauſe non „ pas le Deſpotiſme, mais le naturel féroce de la „ Nation, & quelques autres défauts particuliers? „ Pourquoi vous tournés-vous ſur la Perſe & ſur „ la Chine, où la puiſſance abſolue, dites-vous, ne „ s'oppoſe pas au bonheur du peuple? En pouvés-vous „ parler comme témoin oculaire ou ſur des mémoi„ res éxacts?

„ Vous avés lu avec trop de complaiſance les „ écrits de *Louis le Roi*, ou il rapporte amplement la „ déſcription que *Thucydide* nous a laiſſée des factions „ épouvantables des Grecs, & ce que *Salluſte* & *Appien* „ diſent des factions de la République Romaine. Il „ écrivoit dans la vûe d'éloigner les diviſions qui „ agitoient le Royaume.

„ Faites mieux, liſés-le dans le morceau de ſon livre „ qu'un autre Auteur a pillé pour en orner la „ *Méthode qu'on doit tenir dans la lecture de l'Hiſ„ toire*. Cet autre Auteur étoit Avocat au Parle„ ment de Paris, ſous le Régne de Henri III. Il „ vous dira des nouvelles des éxtorſions Roiales, „ qui ont fait gémir ſi ſouvent les peuples. Il vous „ dira qu'elle fut l'une des raiſons pourquoi les „ François détronérent Childeric leur quatriéme „ Roi.

Quand on cherche la Vérité de bonne foi, quand on a une juſte défiance de ſoi même; quand on craint de ſe diſtraire & de diſtraire un Lecteur, quand on veut éloigner de ſoi-même & de lui toute préoccupation & tout embarras, on ne doit citer que des témoignages bien compétens, quand il s'agit de faits en matiére de Dogmes & de raiſonnemens: Mais L'Autorité des hommes doit être comptée pour rien; beaucoup moins doit-on compter ſur des éxpreſſions qui leur ſeront échapées dans la chaleur de la diſpute, ou par un effet du grand intérêt qu'ils auront pris dans quelque affaire, intérêt, qui leur aura empêché de l'éxaminer ſous toutes ſes faces. On peut appliquer à un grand nombre de ſujets & à un grand nombre de citations de Mr. Bayle ce qu'il remarque lui même, quand il dit à ſon Correſpondant, qui avoit ramaſſé un grand nombre de citations en faveur du Deſpotiſme. *Vous avés lû avec trop de complaiſance les écrits de Louis le Roi.* Il eſt incomparablement plus facile de raſſembler ce qu'on a dit pour & contre le Deſpotiſme, que de décider, par des raiſons ſolides, quel genre de Gouvernement, tout bien compté, eſt le plus utile aux hommes. De l'aveu de Mr. Bayle il eſt donc quelquefois plus difficile de bien raiſonner que de citer éxactement. Mr. Bayle (Dict: Tome. IV. page 612.) parle des obſervations Critiques, comme d'un genre d'étude pour lequel on a aujourd'hui le plus de goût.

„ Qu'on ait raiſon ou non de ſe plaire à n'être „ pas dans l'erreur, ſur aucun point de Géographie, „ de Chronologie, d'Hiſtoire, cela ne m'importe, „ je ne ſuis reſponſable de rien; c'eſt aſſés pour „ moi que le Public veuille connoître éxactement, „ toutes les fauſſetés qui courent, & qu'il faſſe „ cas de ces découvertes.

„ Et qu'on ne me diſe pas que notre ſiécle re„ venu & guéri de l'eſprit critique qui régnoit „ dans le précédent, ne regarde que comme des pé„ danteries les Ecrits de ceux qui corrigent les fauſſe„ tés de fait, concernant ou l'hiſtoire particuliére „ des grands Hommes, ou le nom des Villes, ou „ telles autres choſes; car il eſt certain à tout pren„ dre, qu'on n'a jamais eu plus d'attachement „ qu'aujourd'hui à ces ſortes d'éclairciſſemens. Pour „ un Chercheur d'Expériences Phyſiques, pour un „ Mathématicien, vous trouvés cent perſonnes „ qui étudient à fond l'Hiſtoire, avec toutes ſes „ dépendances, & jamais la Science de l'Antiqui„ rit, je veux dire des Médailles, des Inſcriptions, „ des Bas-Reliefs n'avoit été cultivée comme elle „ l'eſt préſentement. A quoi aboutit-elle? A mieux „ établir le temps où certains faits particuliers ſont „ arrivés, à empêcher qu'on ne prenne une Ville „ ou une Perſonne pour une autre, à fortifier des „ Conjectures ſur certains Rites des Anciens, & a „ cent autres curioſités dont le Public n'a que faire, „ ſelon les dédaigneuſes maximes qui ſont le ſu-

„ jet de cette Difficulté: Maximes qui n'ont pas
„ empêché un grand Homme auſſi conſommé dans les
„ Affaires d'Etat, que dans l'Etude des belles Lettres
„ de publier un gros Livre ſur l'excellence & ſur
„ l'utilité des Médailles.

Tom. II. Pag. 64. „ Je ſai que bien des Lecteurs s'écrieront que je
„ m'arrête plus qu'il ne faut à des minuties, &
„ qu'on n'a que faire de ſavoir ſi Carneade eſt venu
„ à Rome l'année 532, ou l'an 598, mais je me
„ ſoucie peu du goût de tels Cenſeurs, & j'aurois
„ mauvaiſe grace de faire le délicat par rapport
„ à des Recherches qu'un Illuſtre Conſeiller au Parle-
„ ment de Bourgogne, & un Illuſtre Chanoine de
„ la Capitale de la même Province, n'ont pas jugées
„ indignes de leur attention, & qu'ils ont communi-
„ quées au public, ſous les auſpices d'un célèbre Préſi-
„ dent à la Cour des Monoyes à Paris. Si quelqu'un
„ vouloit répondre pour moi à la cenſure de ces eſ-
„ prits dégoutés, qui mépriſent cette eſpece de Diſcuſſi-
„ ons, je le prierois de m'appliquer ce vers de Térence.

„ *Faciunt ne intelligendo ut nihil intelligant &c.*

Mr. Bayle fait honneur à ce qu'il lui plaît, & à qui il lui plaît, il badine ſur les Noms les plus reſpectables, il tourne en ridicule les Sts. Patriarches, & toute la ſatisfaction qu'il donne au Public ſcandaliſé, c'eſt la complaiſance de retrancher quelques lignes, dans une ſeconde édition, pour ne pas s'attirer de nouvelles affaires. Du reſte il ne daigne condamner par aucune raiſon ce qu'on a trouvé ſi condamnable. Quand il s'agit d'accabler la Religion de doutes & de difficultés, l'exemple des perſonnes qui deſapprouvent cet excès, & qui ſe ſont apliquées à lever ces difficultés & à les diminuer, ne lui paroît d'aucun poids: Il cite, de temps en temps, quelques Auteurs célebres qui deſapprouvent les obſcénités, & le genre de ſtile dont il ſe ſert ſi ſouvent, mais leur autorité n'a point de force ſur lui; s'agit-il au contraire de juſtifier des recherches laborieuſes ſur des points de nulle conſéquence; deux ou trois autorités lui fourniſſent une matière de triomphe, & une concluſion de faire main baſſe ſur une objection, & de ſe croire en droit de n'y rien répondre.

Mais pourquoi chercher des raiſons pour juſtifier ſon genre d'étude, puiſque ſelon lui il n'eſt pas poſſible d'alléguer, lorſquoi que ce ſoit, aucune raiſon ſolide. Il paroit qu'il ſe détermine par goût; Il ne comptoit pas de pouvoir ſe tirer de pair ſur la Logique, ſur la Phyſique, ſur les Mathématiques, ſur le Droit; il aime mieux prendre une route où fort peu de gens ſont entrés. L'Inutilité de quelque Date ou de quelque Nom propre, étant cauſe qu'on n'y a pas fait beaucoup d'attention, a donné aiſément lieu à des erreurs. Voila un beau champ pour un homme qui aime à objecter. Mais ſi ſur une matière ſi obſcure, on peut déterrer le vrai, ne le pourra-t-on pas plus aiſément ſur d'autres, & le Pyrrhoniſme n'en ſoufre-t-il pas ?

Du reſte je n'ai garde de rien dire contre le mérite des perſonnes que Mr. Bayle cite. J'honore ces noms auſſi bien que lui, mais ſi je m'étois déterminé de ce coté-là, & ſi j'avois entrepris de me mettre à couvert ſous leur autorité, je me ſerois étudié à prouver qu'on doit faire cas de ce genre d'étude; car ſi quelqu'un faiſoit à ces Meſſrs. la même objection, qu'on a faite à Mr. Bayle, répondroient-ils en s'autoriſant le leur tour de l'exemple de Mr. Bayle? Seroient-ils réduits à ſe mettre à couvert ſous des noms beaucoup au deſſous de celui qu'ils portent & qu'ils ont illuſtré? il s'agiroit toujours de ſavoir qui a le prémier cherché à mettre cette Etude à la mode, & quelle raiſon il en a eu. Mr. Bayle, ici comme ailleurs, tire des concluſions générales d'un petit nombre d'Inductions.

Il peut arriver à un grand homme de faire deux ou trois *Sonnets* qu'on eſtimera, deux ou trois *Rondeaux* qui plairont, il pourra auſſi remplir quelques *bouts rimés*; Lui ſeroit-ſ-on beaucoup d'honneur en le citant pour autoriſer quelques Volumes *in Folio* tout remplis de ces bagatelles.

Mr. Bayle paroit faire un ſi grand cas de ce genre d'Erudition, que dans la page 306, Tome I, il donne un aſſés long extrait d'une Lettre écrite par Mr. Minutoli, dont il admire l'étenduë des recherches, & qui a pris ſoin de s'informer avec une grande exactitude du livre appellé *Ragionamenti di Pietro Aretino*; Ce ſont des livres indignes d'être lûs, pleins d'ordures & de licences; On s'eſt informé de l'année de leur impreſſion, des Epitres Dédicatoires, & d'autres bagatelles de cette nature, indignes preſque d'occuper le tems d'un habile homme, ſur un ouvrage même très eſtimable. Mais jettons les yeux ſur un autre endroit.

„ Le goût de cette eſpéce d'Erudition, dit Mr. Bayle, „ (T. III. pag. 387.) eſt entiérement éteint, & il y a „ beaucoup d'apparence que ſi Méziriac vivoit au- „ jourd'hui on ne lui feroit point honneur de l'aller „ chercher en Breſſe pour lui donner une place dans l'A- „ cadémie Françoiſe. Ce qui lui fit avoir autrefois cet „ avantage, ſeroit preſentement une raiſon de ne pas „ ſonger à lui. . . On ne tient plus compte d'un Au- „ teur, qui ſait parfaitement la Mythologie, les Poë- „ tes Grecs, les Scholiaſtes, & qui ſe ſert de cela „ pour éclaircir, ou pour corriger des paſſages dif- „ ficiles, un point de Chronologie, une queſtion de „ Géographie ou de Grammaire, une variation de „ Récits; &c. On ne ſe contente pas de préférer à la „ lecture des ouvrages d'un tel Auteur, celle d'un „ Ecrit où il n'y a rien de ſemblable, on traite „ auſſi de pédanterie cette ſorte d'Erudition; & c'eſt „ le véritable moien de rebuter tous les jeunes gens „ qui auroient des dons pour réuſſir dans l'étude „ des Humanités. Il n'y a point d'injure plus offen- „ cente que d'être traité de pédant: c'eſt pourquoi „ on ne veut point prendre la peine d'acquerir beau- „ coup de Litérature; car on craindroit de s'expoſer „ à cette offence, ſi l'on vouloit faire paroitre que „ l'on a bien lû les anciens Auteurs.

Il eſt difficile d'accorder cela avec ce que Mr. Bayle dit ailleurs à l'avantage de ce genre de Litérature. Eſt-ce pour dédommager le Public du dégout que doit lui donner cet entaſſement de lectures miſes à profit, que Mr. Bayle a pris ſoin de le regaler de tant de contes obſcénes? Il le ſemble, & lui même l'inſinue. Mais n'eſt-ce point trop chercher à plaire à des Lecteurs qui méritent d'être négligés? N'eſt ce point flatter un goût que tout honnête homme doit ſe faire un devoir de ne point entretenir, mais d'anéantir s'il le peut? Payer aux dépens d'un tel devoir, la multitude des Lecteurs, c'eſt les achéter beaucoup trop cher. *Et où ſont les gens qui n'aiment pas a ſe faire honneur de ce qu'ils ſavent, & qui ne ſont point animés par l'eſpérance de la gloire? Ôtés cette eſpérance, vous refroidiſſés les plus ardens, vous redoublés la pareſſe de ceux qui craignent une application pénible.*

Mr. Bayle s'éxceptoit donc bien glorieuſement de la régle commune, puis qu'il ne vouloit pas ſeulement mettre ſon nom à ſon Dictionnaire, mais n'étoit-ce point là un pur Compliment; Etoit-il poſſible que l'Auteur d'un tel ouvrage fût ignoré? De tous les ouvrages que Mr. Bayle a compoſé, il n'y en a aucun, à l'éxception d'un ſeul aſſés petit, qu'on ne lui ait attribué auſſi hardiment, que ſi on avoit lû ſon nom à leur tête.

JE L'AVOUE, cèt endroit de ſa Préface me jetta d'abord dans une éxtréme ſurpriſe; Mais le caractére de Mr. Bayle développé à mes yeux, dans le reſte de ſes ouvrages, a diminué mon étonnement. On y découvre le but ſecret qu'il s'étoit propoſé, Il vouloit établir le Pyrrhoniſme & ſes ſuites. Pour réuſſir dans ce deſſein il étoit capital d'en faire un myſtére, & par conſéquent de ſe former à l'habitude du myſtére. Jamais Auteur ne s'eſt rendu cèt Art ſi familier que Mr. Bayle, il a ſuppoſé traduit de

de l'Anglois le plus excellent de ſes ouvrages, il a même ſû y déguiſer ſon ſtile. Dans les *Additions à la Critique de Mr. Maimbourg*, il s'eſt fait écrire des Lettres, il s'eſt fait propoſer des objections. A force d'uſer de déguiſement, on en uſe ſans qu'on s'en apperçoive ſoi-même, & il ne vient pas dans l'eſprit que les autres s'en apperçevront.

„ Ceux qui verront dit Mr. Bayle (Préface du Diction. pag. X.) mon nom à la tête de ce livre, & „ qui fauront que pendant le cours de l'impreſſion j'ai „ dit en toutes rencontres que je ne l'y mettrois pas, „ mériteront un petit coin dans cette Préface. Non ſeule„ment j'ai dit cela en cent rencontres, mais je l'ai écrit „ en divers endroits, pluſieurs perſonnes ſavent que tous „ mes Amis ont fortement combattu ma réſolution, „ ſans que les raiſons innombrables que la fécondité „ de leur génie & leur bonté généreuſe leur ſuggéroit, „ aient rien gagné ſur moi; Je ne blâme point ceux „ qui ſe nomment à la Tête de leurs Ouvrages; mais „ j'ai toujours eû une antipathie pour cela; On „ ne donne point raiſon des antipathies non plus que „ des gouts; cependant je pourrois dire que la Ré„ ligion a fortifié en moi la diſpoſition naturelle, „ Cette ſage indifférence que l'Ancienne Philoſophie à „ tant prêchée, m'a toujours plû. Cèt Illuſtre qui „ travailloit plus à être honnête homme qu'à le pa„ roître, toujours en peine comment il pratiqueroit „ la Vertu, jamais en peine s'il en ſeroit loué, m'a „ paru depuis longtemps un très-beau modéle; & ja„ mais aucune cenſure ne m'a paru plus ſenſée que „ celle qu'on emploia contre certains Philoſophes „ qui mettoient leur nom à des traités, où ils con„ damnoient le déſir des louanges. En effet pour„ quoi blâmés-vous ceux qui courent après la répu„ tation, ſi vous publiés vous-même que vous con„ damnés cette foibleſſe? En conſéquence de ces „ idées rien ne m'a ſemblé plus beau, que d'étendre „ ſur tous les ſervices qu'on tâche de rendre au public, „ le même déſintéreſſement qui ſe doit trouver ſelon „ l'Evangile dans les actes de charité. Voilà les „ maximes qui me portoient à ne pas mettre mon „ nom à la tête de ce Dictionnaire; Les médiſans „ ne men croiront pas. Ils ſe perſuaderont que mes „ ſcrupules étoient fondés ſur le peu d'honneur que „ l'on acquiert en paroiſſant à la tête d'un gros Ou„ vrage de Compilation, qu'ils appelleront Egoûſ de „ Recueils, Rhapſodie de Copiſte &c. De tous les „ emplois, diront-ils que l'on puiſſe avoir dans la „ République des Lettres, il n'y en a point de plus „ miſérable que celui des Compilateurs, ils ſont les „ prote-faix des grands Hommes. A la vérité ils ne „ ſont pas inutiles: Telles gens, diſoit Scaliger, ſont „ les Crocheteurs des hommes doctes, qui nous „ amaſſent tout cela nous ſert de beaucoup; il faut qu'il y „ ait de telles gens. Mais les métiers les plus vils „ ne ſont-ils pas néceſſaires? & l'utilité qu'ils ap„ portent les tire-t-elle de leur baſſeſſe? Il y a donc plus „ de Vanité que de Modeſtie, à ne vouloir point „ paſſer pour un Auteur porte-faix, & à vouloir „ ſortir de la Claſſe de ces Ecrivains, dont les pro„ ductions ne ſont pas tant un travail d'eſprit qu'un „ travail de corps, & qui portent leur cervelle „ ſur leurs épaules; Les Médiſans croiront ce qu'il „ leur plaira; ce n'eſt point contr'eux qu'il faut rai„ ſonner: je dirai donc ſeulement que ce n'eſt point „ inconſtance, mais pour obéir à l'Autorité ſouverai„ ne, que je fais ce que j'ai dit ſi ſouvent que je „ ne voulois point faire. On a trouvé à propos pour „ appaiſſer le différent de quelques Libraires, que „ je me nommaſſe, ſans cela le Sieur Reinier Leers, „ n'eut pû obtenir le Privilége, dont il avoit, à ce „ qu'il a crû, un beſoin indiſpenſable, j'obéis donc „ aveuglément; Je n'aurois donc point à craindre le „ Tribunal du redoutable Caton le Cenſeur.

Il s'eſt fait une grande peine, dit-il, *de mettre ſon nom à la tête de ſon Ouvrage.* Quelle affectation? L'Auteur de quelques gros Volumes pourroit-il être caché, comme s'il n'avoit donné que le Commentaire Philoſophique, ou l'Avis aux Réfugiés. Pour compoſer ſon Dictionnaire, il avoit beſoin d'emprunter un grand nombre de Livres, & de conſulter diverſes perſonnes; Le public étoit averti qu'il vouloit donner cèt ouvrage longtemps avant qu'il parut, Avec tout cela ſa modeſtie ne pouvoit pas ſe rendre aux ſollicitations de ſes Amis; il étoit ſi modeſte qu'il ne pouvoit pas ſe réſoudre à avoir pour eux autant de complaiſance que pour les Débauchés, en faveur desquels il a rempli ſon Livre de tant de groſſiéretés; & ſi *ſon Libraire avoit pû obtenir ſon privilége, ſans cette condition, on n'auroit pas vû le nom de Mr. Bayle à la première page*, comme ſi le Souverain ne pouvoit pas ſavoir autrement qui étoit l'Auteur de cèt Ouvrage, & s'il n'avoit pas pû s'en aſſurer par un ſigné qu'on auroit mis entre ſes mains.

Mr. Bayle prévoit encore dans ſa Préface, une objection qu'il auroit beaucoup mieux fait de prévenir abſolument, en ne lui donnant aucun lieu. Combien d'Apologies ne ſe ſeroit-il pas épargné? Son Dictionnaire en eſt chargé, il eut mieux valu, qu'il ne l'eut pas rempli de ce qui a rendu ces Apologies ſi néceſſaires. (A).

Deſobligeantes.

„ Les gens graves & rigides blameront ſur tout, dit-il, (Préface du Diction. pag. VI.) les Citations de Bran„ tome

Z z

(A) Mr. Bayle (Lettre CXXXVII.) * parle ainſi de ſon Dictionnaire. " Je n'ai jamais écrit, ni ne prétens encore à l'avenir écrire „ acquérir le titre de bon Auteur, ne le trouvant pas digne d'être fort ſouhaité, de ſorte que c'eſt pour m'occuper d'une façon „ qui ne me ſoit pas à charge, à moi même (ou celle-ci eſt aſſés de cette nature) que j'entreprent ce Dictionnaire. *Oeuvres Tom. IV.*

Puiſque Mr. Bayle ne conſideroit pas aſſés le Public, pour ſe mettre en peine s'il lui donneroit un lon ou un mauvais Livre, faut-il s'étonner s'il ne s'eſt fait aucun ſcrupule de le ſcandaliſer par ſes contes & par ſes Objections.

Si la compilation de ce Dictionnaire n'eroit pour lui qu'une matière d'amuſement, moins à charge qu'aucun autre, il eſt peu à croire quand il étale la fatigue de raſſembler des faits, & de les examiner.

Si l'on compare la ſeconde Edition de ſon Dictionnaire avec la première & qu'on joigne à ce parallèle ce qu'on lit dans ſes Lettres; on viendra aiſément à concevoir que quand Mr. Bayle donna ſa première Edition, il n'avoit guère de prêt que ſes Objections contre la Religion, ſes recueils de gaillardiſes, quelques remarques ſur Moreri & quelques traits hiſtoriques. A meſure que ſes correſpondans lui fourniſſoient des matériaux, & lui indiquoient des ſecours, il conſoit remarque à remarque & enfiloit à la hâte ce qui ſe preſentoit ſous ſa main, afin que ſon livre répondit d'avantage au Titre de Dictionnaire Critique & renfermât plus de matériaux propres à en envelopper le principal but, l'établiſſement du Pyrrhoniſme & de ſes ſuites.

Lettre CXXII. " Je renvoie toûjours au temps qu'on imprimera les Articles faciles à compiler, & je donne cependant mon temps „ à ceux dont les pièces ſont plus malaiſées à raſſembler.

Lettre CLXVII. *Ce que vous avés écrit ſur le Catolicon ſera un ragout pour moi, & une ſource de mille particularités, dont je pourrai profiter dans mon Dictionnaire. P. S. Je prens la liberté de vous demander quelques memoires ſur Mr. Ferri.*

Lettre CLXX. *Vous êtes très-bien ſitué pour les Livres néceſſaires à vos travaux & aux miens. Je ne ſuis bien ſitué que pour des Livres dont je ne puis faire uſage.* Lettre CLXXV. *Je vous avoue ingenuement que cèt ouvrage n'eſt qu'une compilation informe de paſſages coufus les uns à la queuë des autres.*

Lettre CLXXXI. *Ce qui me retarde beaucoup, c'eſt que n'ayant pas ſous ma main toutes Livres qu'il faut que je conſulte, je ſuis obligé d'attendre ſouvent à ce que je les aie fait chercher quand quelque perſonne de cette ville les a.*

Lettre CCLIX. *Comme les additions que j'étois obligé de faire, contenoient plus de temps que je ne m'étois figuré, je n'ai jamais pû préparer d'avance pour pluſieurs jours ce que j'avois à donner aux Imprimeurs.*

Lettre CCLXVII. Contient encore des preuves des fautes où il eſt tombé par ſa précipitation.

Lettre CCLXXXIII. *Rien ne me peut être plus avantageux que cela dans le deſſein où je ſuis de faire en ſorte que mon Dictionnaire ſe purge des fautes inombrables qui me ſont échapées, y étant toujours travaillé avec précipitation & ſans le ſecours d'une bonne Bibliotheque.* Voïés auſſi Lettre CCLXXXVII. CCLXXIX. CCCVI. CCCXXII. *C'eſt ſans ma participation que le Libraire a fait imprimer à part l'article de David.* Mr. Bayle n'avoit qu'à le faire rayer & menacer d'en porter les plaintes.

» tome ou de Montaigne qui contiennent des actions & » des réflexions trop galantes. Il faut dire un mot là dessus. Quelques personnes de mérite qui prenoient à » cœur les intérêts du Libraire, ont jugé qu'un aussi » gros Livre que cet Ouvrage, farci de citations » Grecques & Latines, en divers endroits & chargé de discussions peu divertissantes, effrayeroit des » Lecteurs qui n'ont point d'étude, & ennuyeroit » des gens doctes ; qu'il étoit donc à craindre que » le débit n'en tombât bien-tôt, si l'on n'attiroit la » curiosité de ceux mêmes, qui ne savent pas le » Latin. On me fit comprendre qu'un Ouvrage » qui n'est acheté que par les Savans, ne dédommage » presque jamais celui qui l'imprime, & que s'il y » a du profit à faire dans une impression, c'est lors » qu'un Livre peut contenter les gens de Lettres, & » ceux qui ne le font pas ; qu'il falloit donc qu'en » faveur de mon Libraire, je rapportasse quelquefois » ce que les Auteurs un peu libres ont publié, que » l'emploi de telles matières est semblable à la liberté qu'on prend de faire sa Vie. Dans quelques » personnes c'est la marque d'un défaut, dans d'autres ce n'est qu'une juste confiance en leurs bonnes mœurs, & que je pouvois justement me mettre au nombre de ces derniers, qu'enfin si j'avois trop » de répugnance à déférer à ces avis, je devois du moins » soufrir qu'on fournit de tels mémoires aux Libraires, & même quelquefois des réflexions dogmatiques qui excitassent l'attention. Je leur promis » d'avoir quelqu' égard à ces remontrances, & » j'ajoutai que je n'avois point de droit de m'opposer à leur supplémens : Que j'avois laissé au Libraire une pleine autorité d'inférer, même sans me consulter, les Mémoires que ses Correspondans & ses Amis lui enverroient, & que je voudrois qu'à l'égard de tout le livre, ils voulussent faire ce qu'ils témoignoient avoir assés d'envie de pratiquer en certains endroits, c'est-à-dire, qu'ils ajoûtassent à mes Compilations, qu'ils en retranchassent, qu'ils les arrangeassent, comme ils le trouveroient bon. Il est certain que j'ai toûjours souhaitté de n'avoir pour mon partage, dans ce Travail, que le soin de compiler ; j'eusse voulu que d'autres prissent la peine de donner la forme aux matériaux, d'y ajoûter & d'y retrancher, & j'eus beaucoup de plaisir lorsque les personnes dont je parle m'assurérent qu'elles se souviendroient de nôtre conversation. C'est à quoi je supplie mes Lecteurs de prendre garde. Quant aux Réflexions Philosophiques que l'on a quelquefois poussées, je ne » croi pas qu'il soit nécessaire d'en faire excuse ; » car puis qu'elles ne tendent qu'à convaincre l'homme que le meilleur usage qu'il peut faire de la raison, est de captiver son Entendement à l'obéissance de la Foi, elles semblent mériter un remercîment des facultés de Théologie.

Examen de l'obligation que lui ont les Théologiens.

VIII. POUR ce qui est des remercimens que Mrs. les Théologiens doivent à Mr. Bayle, il avoit trop d'esprit pour s'y attendre, à moins qu'il ne les supposât remplis d'une stupide prévention. C'est une grande satisfaction, sans doute, pour un homme qui adore Dieu, & qui l'aime par dessus toutes choses, & un grand sujet de reconnoissance pour celui qui la lui procure de voir l'éxistence du Créateur, qu'il adore & qu'il aime, chargée de contradictions, sa fainteté & sa bonté en opposition perpétuelle avec sa Conduite. J'aimerois autant qu'un homme après avoir chargé mon Pere de plusieurs défauts, & de plusieurs vices, & m'en avoir allégué les preuves les plus fortes, & selon lui les plus sans réplique, ajoutât ; *Vous m'avés beaucoup d'obligations, car desormais votre Pere vous tiendra beaucoup plus de compte de ce que vous le croirés honnête homme, sur sa seule parole, malgré tant de preuves qui sont contre lui, & qui vous convainquent du contraire.*

Un homme encore devra de grandes actions de graces à celui qui aura fait tous ses efforts pour prouver que sa naissance est illégitime, parce que sa confiance en sa Mere deviendra par là d'un plus grand prix.

Mr. Bayle s'étoit tellement accoûtumé à se moquer d'une partie de ses Lecteurs, en composant son Dictionnaire, qu'il ne daigne pas seulement les respecter, ou les épargner dans sa Préface. Si on étoit assés simple pour croire ce qu'on y lit, on s'imagineroit puérilement, qu'on se rendit en foule à l'Imprimerie, & que suivant qu'on trouvoit le Libraire facile ou attentif à ses intérêts, on se donnoit la liberté d'inférer tout ce qu'on trouvoit à propos, dans le Dictionnaire, dont Mr. Bayle se contentoit de fournir les articles & les principales matières : Mais son Zéle à justifier ce qu'il paroit ici imputer à d'autres personnes, ne permet pas de le tromper sur leur véritable Auteur.

Si l'intérêt éxcuse les obscénités.

IX. Mr. BAYLE justifie donc la liberté qu'il s'est donnée de répandre dans son Dictionnaire tant de grossiéres obscénités, & cela dans des termes que presque tout le monde auroit honte d'employer ; il s'en justifie, dis-je, parce que cela lui a paru presque nécessaire, pour égaier un ouvrage fatigunt, par la multitude des citations qu'il renferme, & qui le seroit encore d'avantage, s'il ne contenoit rien que de sérieux ; Mais ceux qui le trouvent fatiguant n'auront qu'à le lire par reprises, comme effectivment il est assés difficile de lire, au moins avec quelque fruit, tout de suite des matiéres si détachées, & si différentes l'une de l'autre, par l'éloignement des temps & des lieux, où elles sont arrivées, & le plus souvent encore par leur propre nature. Mr. Bayle fait beaucoup d'honneur à son Libraire d'insinuer que c'a été en vue de lui faire plaisir & de lui procurer un plus grand débit, qu'il a semé dans son Livre tant d'obscénités. Sied-il bien à un Philosophe qui regarde les choses du monde avec tant d'indifférence, (A) si éloigné même de s'inquiéter fur la conservation de sa vie, & le rétablissement de sa santé, qui sans Patrimoine perd sa pension, & ses disciples d'un esprit tranquille, qui paroit si scandalisé du célebre Alciat, qui passoit d'Académie en Académie à mesure que de grosses pensions l'y attiroient, qui fait partout l'Eloge du desintéressement, & particuliérement celui d'Anaxagore : sied il bien à un tel Philosophe de remplir son Livre d'ordures, afin de servir d'instrument à l'avidité de son Libraire pour le gain ? Sur le nom *Ales*, (Diction. Tom. I. pag. 157.) il remarque avec raison *qu'une fille qui se feroit effropiter un bras ou une jambe, en commettant un vol, à la fallicitation d'une autre personne, loin d'être en droit de lui demander un dédommagement par devant les Magistrats, mériteroit d'en être punie;* & que sert à Mr. Bayle la pureté de ses mœurs, par rapport à l'argent, & aux plaisirs illicites, s'il a la complaisance, ou pour mieux dire la lacheté, de se prêter à des gens vendus à l'intérêt, & à l'impureté & qui vont à ces fins, par tous les moiens qui sont en

(A) Histoire de Mr. Bayle page XXXI. Voiés son Diction. de l'Edit. de Geneve Tom. I.
» Il soutint sa disgrace en vrai Philosophe, qui regarde comme inutile tout ce qui lui manque, & à qui le desintéressement, » la temperance & la sobriété, tiennent lieu d'un revenu suffisant. Il se trouva cependant au dépourvu tant par la perte de sa » Chaire & de sa pension, qu'à cause du peu de soin qu'il avoit de thésauriser.
» Dans une situation si triste pour d'autres, Mr. Bayle s'y trouve heureux. Il possede son Ame dans une grande tranquilité, dé» tache de l'amour des biens & des honneurs. Il étoit disposé à refuser même les Vocations quand on lui en eut addressé.
» Page XXXVI. Jamais Philosophe ne pratiqua plus à la lettre l'avis exprimé dans ce vers de Martial,
Summum nec metuas diem nec optes.
» Il vit venir à pas lents la mort, sans la craindre, & sans la désirer, il conserva toute sa tranquilité, sans se déranger en rien » jusqu'à la fin.

en leur puiſſance. Comment s'eſt-il pû faire que la Réligion Chrétienne dont une Grace toute ſinguliére a imprimé, par *Foi*, la perſuaſion dans ſon cœur, n'ait pas fortifié ſon heureux & chaſte naturel, contre les chétifs appas des intérêts de ſon Libraire ?

Dangers des expreſſions licentieuſes.

X. Mr. BAYLE connoiſſoit trop bien le cœur de l'homme, pour ignorer que rien n'eſt plus dangereux que de ſe familiariſer avec ces idées, ſoit par la lecture, ſoit dans la converſation. Suivant les principes qu'il poſe dans l'Article que je viens de citer, il n'auroit eu que faire l'éloge des Magiſtrats, qui auroient défendu ſous des Amandes très-ſevéres (& corporelles, ſi les pécuniaires ne ſuffiſoient pas) les livres propres à ſalir l'imagination, & à faire paſſer dans le cœur des agitations impures. La Moindre Velléité doit allarmer ſur ces matiéres ; Mr. Bayle en convient, car voici ſes termes. " Rien ne pou-
" voit faire plus d'honneur à la Réligion Proteſtan-
" te, que la ſévérité des maximes qui ſe rapportent
" à la chaſteté, car l'obſervation de ces maximes eſt
" le Triomphe le plus difficile à obtenir ſur la natu-
" re, & celui qui peut le mieux témoigner que l'on
" tient à Dieu par les liaiſons réciproques de ſa pro-
" tection & de ſon Amour.

Mr. Bayle ne répand point dans ſon Dictionnaire ces contes & ces réfléxions qu'il appelle gaillardes, pour guérir les hommes d'un vice, dont la correction ſeroit ſelon lui le plus bel ornement de la Réligion, puis qu'au contraire il s'accomode au goût des cœurs gatés, qui payeront mieux ſon Livre, quand ils le ſauront remplis de ces ordures. Si les Magiſtrats, dont-il blâme l'indulgence, ſur ce ſujet, s'étoient avifés de défendre l'impreſſion de ces obſcénités, dans le temps qu'il en alloit faire un des ornemens de ſon ouvrage, auroit-il été mortifié de cette défenſe, ou s'il en auroit été édifié ? & pourquoi ne pas s'abſtenir de ce qui eſt condamnable, juſqu'à ce que la Loi civile le défende ? Un grand nombre de bonnes gens, & d'un coeur en garde contre tout ce qui peut conduire à la licence ; des Péres ſages, des Méres chaſtes, & en même temps prudentes & ſcrupuleuſes, des jeunes gens en danger, & diſpoſés par le feu de leur âge à abuſer des occaſions de penſer agréablement au mal, & par là d'y tomber ; tous ces gens-là, & d'autres, dans des cas ſemblables, ne mériteront-ils pas que Mr. Bayle eut plus d'égards pour eux, que pour le profit d'un Libraire, qui veut tirer parti de la corruption du coeur ? Si Mr. Bayle avoit fait la même attention au goût & au deſir de la plus grande partie des Chrétiens, il ſe ſeroit abſtenu d'étaler & de pouſſer, plus loin que perſonne n'a fait, tant d'objections & tant de ſcrupules contre des Vérités reſpectées & reſpectables Quand même il n'auroit regardé que comme des foibleſſes les plaintes de ceux qui s'en ſcandaliſent ; puis qu'on ne peut nier qu'il n'y ait auſſi, au moins, de la foibleſſe à demander des contes & des réfléxions licentieuſes, l'équité auroit voulu qu'il craignit autant de chagriner les prémiers de ces eſprits foibles, qu'il pouvoit avoir de panchant à contenter les autres.

Deſſein de Mr. Bayle très-facile à connoître.

XI. ON NE peut pas s'empêcher de percer le voile dont Mr. Bayle tâche de s'envelopper, & on s'éclaircit plus qu'on ne voudroit, ſur une intention qu'il déguiſe autant qu'il peut. On trouve dans ſon Dictionnaire un mélange de réfléxions, dont les unes vont à remplir l'eſprit de doutes, à le jetter dans le découragement, & à lui faire perdre l'eſpérance de voir la Vérité ; Les autres à mettre en oppoſition la Raiſon & la Foi, à établir une égalité de vraiſemblance entre les plus abſurdes & les plus impies Syſtêmes, & celui de l'unité d'un Dieu très-ſaint & très-bon, à prouver que les uns tout comme les autres, ont leurs côtés lumineux & leurs côtés ténébreux, dans une parfaite égalité ; en ſorte que dès que l'entendement humain pancheroit d'un côté il trouveroit bientôt dans l'autre des raiſons pour ſe retracter ; Quel eſt l'effet naturel de tout cela ? N'eſt-ce pas d'amener l'eſprit à un entier découragement & une parfaite incrédulité ? Mr. Bayle reconnoit lui même qu'il n'y a qu'une grace miraculeuſe qui puiſſe, dans une telle rencontre, ſuppléer à l'infirmité de la Raiſon ; Voilà donc ſes Lecteurs réduits à une entiére incrédulité en matiére de Réligion & de Morale, ſi la Grace de Dieu ne s'oppoſe aux impreſſions que doivent naturellement produire les Argumens de Mr. Bayle ; Or que peuvent attendre de la Grace de Dieu des Lecteurs qui ſe plaiſent dans toutes ces idées impures, dont-il a chargé ſon Livre en leur faveur ?

A quels titres Sa Réligion eſt ſur tous néceſſaire.

XII. L'AVARICE, l'Orgueil, la Férocité ne conduiſent pas à beaucoup près ſi directement, & ſi manifeſtement à l'Athéiſme que l'Impureté. L'Avare a une petiteſſe de génie, qui le diſpoſe à la ſuperſtition ; il ſe fait aiſément illuſion, il regarde ſon attention à de vils intérêts, comme un effet de prudence, il s'applaudit de ſa ſobriété & de ſon éloignement pour le luxe. Le ſuperbe ſe juſtifie par l'attachement qu'on doit avoir pour le point d'honneur & pour la bienſéance, & par les égards que mérite ce qu'on doit à ſa naiſſance & à ſes dignités ; La férocité même paſſe pour un effet de Zéle contre le vice, & contre l'opiniatreté de ceux qui répandent des erreurs ; Mais *l'Impureté* eſt ſans excuſe ; On eſt Avare, on eſt hautain, on eſt dur, ſans croire de l'être, mais on ne peut ſe livrer aux plaiſirs des ſens, ſans que lon s'en apperçoive ; La Raiſon fait naturellement des ſécrets reproches à ceux qui s'y abandonnent, & on ne peut s'y livrer ſans remords & ſans retenue, qu'après s'être perſuadé qu'on ne différe des autres Animaux que par la figure ſeulement & par quelques dégrés de fineſſe. Si la Raiſon ne préſente que des lueurs incertaines, il eſt évident que nous ne ſommes pas nés pour la conſulter & la ſuivre ; Tout ſon uſage ſe borne à nous rendre plus induſtrieux à ſatisfaire nos ſens & nos paſſions.

Je veux mettre à part toute conjecture ſur les intentions de Mr. Bayle : Je demande ſeulement, ſi un homme d'eſprit, qui auroit eu envie de rendre la Raiſon mépriſable, & de faire renoncer au deſſein de s'inſtruire par ſon ſécours, qui ſe ſeroit propoſé d'ôter à la Réligion toutes les lumiéres par leſquelles on en établit la Vérité, & tous les moyens par leſquels on peut s'en aſſurer à l'exception de l'Enthouſiaſme, je demande ſi un homme, qui cherche dans des contes obſcénes, & dans les idées des plaiſirs des ſens, de quoi revenir du ſombre où jettent néceſſairement toutes les raiſons que je viens d'alléguer ; Je demande, dis-je, ſi un homme d'eſprit qui auroit eu réellement cette intention, auroit dû s'y prendre d'une autre maniére qu'a fait Mr. Bayle, pour arriver à ſon but ? & je demande s'il étoit poſſible que cét habile homme ne comprit pas quel devoit être l'effet naturel de ſes Ouvrages ? Après cela peut-on aſſés s'étonner de la ſtupidité exceſſive de quelques Théologiens qui lui favent ſi bon gré de ſa prétendue Orthodoxie, c'eſt-à-dire, de ſon affectation à paroitre Orthodoxe. Il me ſemble au contraire que c'eſt là un des endroits qui doit le plus revolter contre lui un cœur raiſonnable. Il faut ſe créver les yeux pour ne pas reconnoitre en lui un Pyrrhonien, partagé entre le plaiſir de répandre à chaque page des obſcénités, & celui d'accabler de difficultés les ſentimens les plus univerſellement reçus & réconnus pour vrais, & dont la croiance eſt la plus intéreſſante pour le Genre humain. Par quel principe, ſi lon y penſe attentivement, peut-on croire qu'un Pyrrhonien ſe ſoit déterminé à préférer une hypothéſe Théologique & à bâtir ſur elle plûtôt que ſur une autre ? Dans le deſſein où il étoit de rendre tout douteux, & d'ouvrir une libre carriére à tous ceux dont il ſe promettoit que ſon Libraire tireroit le plus d'argent, que pouvoit-il faire de plus convenable que de préférer celle de toutes les hypothéſes, contre laquelle il ſentoit bien que la Rai-

son se révoltoit le plus ? Pour agir conséquemment il falloit qu'il donnât la préférence à celle sur laquelle il trouveroit le plus de prise. Il a donc rendu suspecte l'Orthodoxie en paroissant l'estimer. Il ne l'a confondue avec le Christianisme, que pour les attaquer l'une & l'autre en même temps, avec plus d'avantage. Cependant on lui en sçut bon gré. Quel aveuglement ! On compte pour quelque chose l'autorité de son Dictionnaire, & on dit de son Auteur *voila un grand Homme, & un Homme d'un grand goût en matiere de Religion.*

Mauvaises offres du Pyrrhonisme.

XIII. IL EST assés naturel de s'étonner qu'un homme d'esprit comme Mr. Bayle, laborieux à proportion, & capable par-là d'éclaircir & d'étendre toutes les sciences auxquelles il auroit voulu s'appliquer, ait mieux aimé employer, pour ne pas dire perdre, la plus grande partie de son temps à relever les fautes des faiseurs de Dictionnaires, & de quelques autres Auteurs sur quelques dattes, quelques noms, & quelques menues circonstances des temps fabuleux, sur les noms des Dieux & des Heros du Paganisme sur ceux enfin des familles de l'Ancienne Rome. Il est étonnant qu'un génie de cette force se soit abandonné à des ouvrages qu'il auroit été obligé de supprimer, par le peu de gens qui y auroient jetté les yeux, s'il n'avoit sû mêler ces minuties parmi d'autres sujets ; Mais c'est là une suite du Pyrrhonisme ; si la Raison est condamnée à ne pouvoir jamais s'assurer du vrai, c'est perdre son temps que de le chercher, & autant vaut-il s'amuser à le perdre sur les sujets les plus minces, que sur les plus importans. D'ailleurs si Mr. Bayle s'étoit avité, par exemple, d'attaquer tous les Physiciens, ou tous les Logiciens, il se seroit attiré de redoutables adversaires ; il s'en seroit peut-être trouvé qui l'auroient convaincu d'ignorance ; il auroit pû s'attirer non seulement la haine, mais encore le mépris de ceux qui se seroient trouvés plus savans, que lui. Ces Sciences demandent un homme capable de se foûtenir à chercher & à méditer. Il est incomparablement plus aisé d'inventer & de pousser des objections sur les sujets que Mr. Bayle attaque ; il ne faut pour cela qu'un peu d'habitude, soûtenue d'une humeur contredisante.

Je ne lui impose rien dans ce que je dis ; lui-même reconnoit, qu'aucune de ses remarques *ne peut passer pour importante.* Pourquoi donc s'amuse-t-il a en faire ? Il faut bien se borner à des amusemens, quand on est réduit à ne pouvoir rien faire de meilleur : Or selon lui, c'est là le sort de tous les hommes, *Il est certain*, dit-il, *que la découverte des erreurs, n'est importante, ou utile, ni à la prospérité de l'Etat, ni à celle des Particuliers.*

Que la vérité est plus utile que l'Erreur.

XIV. LA MEME Vivacité & la même Impatience qui jette dans le Pyrrhonisme, qui fait conclurre qu'on ne peut s'assurer de rien, parce qu'on a de la peine à s'assurer de quelque chose, cette même vivacité de cette même impatience, rend de temps en temps trop décisif ; Rien n'est plus outré que ce que vient de dire Mr. Bayle : Il sent l'inutilité de ses remarques, il n'est pas possible que cette réflexion ne le mortifie, au moins un peu, mais il s'en console, en l'étendant à toutes celles qu'on peut faire *sur la découverte des Erreurs.*

Preface pag. I.

„ *Un récit plein de la plus crasse ignorance, est aussi* „ *propre que l'exactitude Historique à remuer les pas-* „ *sions.* Que dix mille personnes très-ignorantes vous „ entendent dire en Chaire, que la Mére de Corio- „ lan obtint de lui ce que ni le sacré Collége des „ Cardinaux, ni le Pontife lui même qui étoient „ allés au devant de lui, n'avoient jamais pû ob- „ tenir. Vous leur donnerés la même idée du pou- „ voir de la Sainte Vierge, que si vous n'avanciés „ pas une bevûe. Dites leur, Quoi ! Chrétiens „ vous ne ferés pas touchés de voir Nôtre Sauveur „ J. Christ à l'Arbre de la Croix tout meurtri „ de Coups, & l'Empereur Pompée fut bien ému „ de compassion lors qu'il vit les Eléphans de Phyr- „ rhus percés de fléches, vous ferés autant d'effet „ que si vous disiés de Pompée une chose très-vé- „ ritable ; Il est donc certain que la découverte „ des erreurs n'est importante ou utile, ni à la pros- „ périté de l'Etat, ni à celle des Particuliers.

Quand on est Pyrrhonien, & qu'on ne compte plus sur l'évidence, parce qu'on n'en reconnoit point, ou qu'on ne veut pas s'y fier, on ne consulte que son goût, c'est-à-dire, son humeur, dans le choix des preuves. Mr. Bayle aimoit les contes, & il en trouve deux sous sa main, c'est assés pour en faire deux preuves. Un Prédicateur dit des absurdités ; des Ignorans qui composent son auditoire les écoutent & en font leurs amis ; Voila des erreurs qui valent des Vérités puis qu'elles font le même effet ; Ce frontispice ou ce commencement de Préface avertit les Lecteurs chéris de Mr. Bayle, de ce à quoi ils doivent s'attendre ; Les contes les plus propres pour amuser le Peuple, pour l'agiter, & le porter à une manière de vivre commode, pour la Société, sont une assés bonne Réligion.

Mais faut-il avoir beaucoup de génie pour lui répliquer que des mouvements & des résolutions qui n'auront eu qu'une erreur pour cause, cesseront dès qu'on s'éclaircira sur leurs principes ? Alors honteux de ces mouvemens & de ces résolutions si peu fondées, on y renoncera. N'est-ce donc pas rendre un très-grand service au Public & aux Particuliers que d'éclairer assés les hommes, pour qu'ils n'ayent pas besoin de chercher, ailleurs que dans la Vérité, des motifs à devenir eux mêmes honnêtes gens, & à porter les autres à la Vertu.

Mr. Bayle excepte en marge les Vérités de la Réligion, mais les éxemples qu'il cite, ne prouvent rien, ou prouvent que l'erreur est aussi utile à cet-égard que la Vérité.

Un Historien, dit-on, & le Dictionnaire Historique qui est assujetti aux Loix de l'Histoire, *doit rapporter exactement le bien & le mal, afin qu'un Lecteur puisse se former de justes idées des personnes qu'on lui dépeint ; Quand donc un homme a été imputé dans ses mœurs, on qu'un Auteur a été objecté dans ses Ouvrages, il faut bien qu'un Historien en avertisse, & à moins qu'il ne prétende être cru sur sa parole, ce qui seroit une Vanité des plus impertinentes, il faut qu'il le prouve par des citations, c'est* a quoi Mr. Bayle a été obligé malgré lui.

Devoir d'Historien violé par Mr. Bayle.

XV. MAIS que dira-t-on si le plaisir de faire son Livre lui fait oublier les loix d'un Historien, & engage son lecteur à se former des idées fausses ! Il donne le nom de Graces * aux deux femmes qui furent le sujet des querelles d'*Agamemnon* & d'*Achille* ; or ce n'étoit point cela, c'étoient des personnes d'une grande naissance, le Pére de l'une étoit Roi, & premier Sacrificateur de son Peuple, sa fille lui avoit été enlevée, & Apollon y prenad un si grand interêt qu'il envoye la peste dans l'armée des Grecs ; *Iris* étoit aussi d'une grande condition, & avoit eu pour freres presque des Héros, à la maniére de ces temps-là ; Les Chefs des Grecs prennent de la passion pour ces Dames, ils tâchent de s'en faire aimer, & ils en veulent faire leurs concubines, c'est à-dire à peu-près leurs secondes femmes. Mais le vilain mot qu'employe Mr. Bayle donne de tout autres idées ; le terme est impoli & *grivois*, un homme qui sait vivre n'auroit garde de le prononcer en présence d'honnêtes gens ; Mais Mr. Bayle se promet que ceux qui seront charmés de s'affranchir par la lecture de son Livre, du joug de la Morale incommode, & de la Réligion, lui sauront bon gré de cette expression lincentieuse, c'est là leur stile favori.

Dictionn. Tom. I. page 57.

Je veux que Mr. Bayle en qualité d'Historien soit en droit de parler comme il fait des fanatiques qui prenoient le nom d'Admirés, mais le devoir d'Historien ne l'engageoit nullement à profiter de cette occasion pour promener l'Imagination de son Lecteur

teur ſur des peintures dont-il auroit bien pu ſe paſſer, & qu'il auroit même dû ne point faire, par la Loi qu'il s'étoit impoſée de ne pas repéter ſans néceſſité ce qu'on liſoit aſſés dans d'autres livres.

Ainſi à l'occaſion d'Adonis (Diction. Tom. I. pag. 83.) il nous parle de Sortilége, ou de quelqu'autre principe que nous ne connoiſſons pas, qui jette ſur Adonis un *Dévolu*, on une funeſte mortification. &c.

Mr. Bayle condamné par ſa propre conduite.

XVI SOIT pour ſe donner le plaiſir de dire le pour & le contre, ſoit pour faire hautement connoître qu'il ne pêche pas par ignorance, il fait (dans le page 1 7.) un grand nombre de réflexions judicieuſes ſur l'indolence avec laqu'elle l'impureté eſt regardée par ceux qui pourroient s'oppoſer à ſes progrès; Il fait fort bien, quand il veut, s'exprimer honnêtement & éviter par ſon ſilence tout qui auroit fait ſouffrir une Imagination ſage. s'il s'étoit exprimé avec plus d'étendue. Page 159. Il remarque *qu'Alexander ab Alexandro avoit vû dans ſa jeuneſſe un fort honnête homme, ſavant en Latin & en Grec. qui n'aiant fait que lire contre une extrême pauvreté, pendant qu'il ſe ſioit à ſa vertu, & à ſa ſcience, ſe réſolut de tenter une autre voie; Il ſe jetta dans un ſi vilain métier qu'on n'oſeroit le nommer, & peu après le voila riche & puiſſant & pourvu de bons bénéfices.*

Il eſt très-rare que le devoir d'un Hiſtorien l'oblige à parler avec moins de retenue pourquoi Mr. Bayle n'en a-t-il pas toujours uſé ainſi? Il ne le vouloit pas, il aimoit mieux divertir des Lecteurs qu'un Philoſophe, & un Chretien ſur tout, doit regarder avec mépris.

Je dis plus, & on doit convenir, ce me ſemble, que le devoir d'un Hiſtorien ne l'oblige pas d'informer la poſtérité de tout ce que les hommes ont dit & écrit, mais de ce qui mérite qu'on en conſerve le ſouvenir, ſoit par ſon propre poids, à le regarder en lui-même, ſoit par des influences ſur des événemens dignes d'être conſervés dans la Mémoire des hommes.

Diction. Tom. I. Art. Ammonius. Note A.

Dans la page 188 Mr. Bayle remarque que ceux qui, dans ces derniers temps, ont fait des Livres ſous des Titres Obſcénes, *auroient pu ſe paſſer, de leur donner ces Titres. Ils ne ſont pas originaux.*

Je me hazarderai à rapporter ſes propres termes. *Ceux qui, dans ces derniers temps ont fait des Livres intitulés le* PUTANISME *de Rome, ou de quelque autre grande Ville, n'ont pas été des Auteurs Originaux. L'Antiquité avoit vu quantité d'ouvrages de cette Natur, qui heureuſement ſont demeurés par les chemins. Il n'en eſt parvenu aucun juſqu'à nous.*

Si quelque Auteur, dans les Principes de Mr. Bayle, s'étoit fait une Loi de conſerver divers extraits de ces livres, pour ſatisfaire aux Loix de l'Hiſtoire, pour ſe conformer au goût d'une partie des Lecteurs, & pour les amuſer par d'agréables variétés, devrions nous ſavoir bon gré à leur zéle, & à la prétendue Maxime qu'ils ſe ſeroient fait une obligation de ſuivre? Il eſt peu d'ouvrages dont on puiſſe ſe promettre une durée auſſi longue que des Dictionnaires, & pourquoi Mr. Bayle n'a-t-il pas voulu que la poſtérité ſe félicitât de ce qu'il auroit négligé de conſerver dans le ſien, la mémoire de mille obſcénités, dignes d'être enſévelies ſans un éternel oubli?

„ *L'Antiquité avoit vû quantité d'Ouvrages de cette* „ *nature, qui heureuſement ſont demeurés par les che-* „ *mins. Il n'en eſt parvenu aucun juſqu'à nous.*

Si quelques-uns de ces livres s'étoient conſervés & que Mr. Bayle en eut découvert le Manuſcrit, auroit-il pû le rendre public ſans contredire à cèt Article? N'auroit-il donc pas agi d'une maniére plus conforme aux ſentimens qu'il y fait paroître, s'il n'avoit pas tenu à lui, que tant de fottiſes qu'il rapporte ne fuſſent demeurées dans l'oubli? Pour en charger ſa mémoire ou pour en charger ſes recueils, il faut certainement les aimer, ou avoir une exceſſive complaiſance pour ceux qui les aiment. On ne ſauroit nier que Mr. Bayle n'eut une très belle Imagination, & qu'il ne fût capable de faire de ſa plume ce qu'il vouloit; cependant à force de ſe familiariſer avec les Auteurs qui ont écrit, dans un ſtile contraire à l'honnêteté, il avoit aſſés gâté le ſien, pour ſe laiſſer aller à des turlupinades qui font pitié, & qui ne ſauroient faire rire que le plus groſſier Vulgaire. Elles ne ſont bonnes que ſur des Théatres de Batteleurs. *Alemène Atére de deux jumeaux, dont l'un eſt à ſon Atari & l'autre à Jupiter* eſt comme on voit, un tiſſu de fables; Valoit il la peine de rapporter toutes les circonſtances avec leſquelles on les conte, & de faire ſur ces circonſtances des réfléxions *turlupines*? Qu'on liſe cèt article & ſes Notes on verra ſi j'ai tort. Dans l'Article *d'Amphitryon, on prétend*, dit-il, *qu'Alcmène mit ſur ſa tête un ornement qui faiſoit reconnoitre au monde que Jupiter avoit triplé la durée de la nuit.* Il falloit au moins s'arrêter là, on l'entend aſſés, & la groſſiéreté qu'il ajoute eſt ſuperflue; la Note l'eſt encore d'avantage; *Voila qui eſt ſingulier. Il lui devoit ſuffire que la tête de ſon Mari fut chargée de pennache, & fortifiée d'ouvrages à cornes, & de demi lunes capables de l'emporter ſur les tours de la Deeſſe Cibéle. Qu'etoit-il beſoin qu'elle portât trois lunes entiéres ſur ſon front? Beau trophée portatif pour le pauvre Amphitryon. Quel monument de ſon honneur ſain & ſauf.* Que de pauvretés! Qui connoitra dans ce ſtile le prémier Auteur de la *République des Lettres*, & de la *Critique de l'Hiſtoire du Calvinisme du Pére Maimbourg.* Il ſemble que Mr. Bayle prend pour régle de ſa conduite, le *Video meliora, proboque, ſed deteriora ſequor*, avec cette petite correction, *Video meliora rudeoque, deteriora ſequor. Je vois fort bien ce qui eſt le plus conforme à la bienſeance, mais je m'en mocque & j'affecte de m'en éloigner.* Dans l'article *d'Appelles*. Il rapporte qu'il fût le prémier Amant de Laïs. *Il la ména, dit-il, à un repas, où quelques uns de ſes amis ſe devoient trouver. Ils ſe mocquérent de lui, de ce qu'au lieu de leur amener une courtiſane, il amenoit une pucelle: Ne vous en mettés pas en peine, leur répondit-il; n'en ſoiés point ſurpris, je la dreſſerai ſi bien qu'avant que trois ans ſe paſſent, elle ſaura ſon métier en perfection. On a horreur*, (dit-il, après cela, & il fait ſemblant de le dire gravement,) *quand on ſonge à la corruption de ces* SIECLES *là*; Cependant ce Saint homme, ou ce ſage Philoſophe, ſi ſcandaliſé, ſe donne le ſoin de commenter la réponſe qui lui fait horreur, & de la rendre encore plus licentieuſe, par ce qu'il y ajoute. Si dans des Pais où les femmes ne ſont pas ſcrupuleuſes ſur la Vertu, & vont manger au cabaret avec les hommes, on s'entretenoit dans le ſtile dont Mr. Bayle ſe ſert ſi ſouvent; ſi chacun ſe faiſoit un plaiſir de rapporter à table ce que ſa mémoire auroit conſervé de ſon Dictionnaire, pourroit-on ſe former une Idée plus condamnable que cella-là de la débauche des Anciens, à laquelle Mr. Bayle dit qu'il ne peut penſer ſans horreur?

Sur le mot *d'Anabaptiſte*. Il dit " que la deſcripti- „ on que le Sieur Moreri donne de cette Secte, ne con- „ vient point au temps où il écrivoit, & je doute un „ peu que jamais on ait eu raiſon de la charger de ces „ deux Doctrines qu'il lui impute, l'une eſt qu'une „ femme eſt obligée de conſentir à la paſſion de ceux „ qui la recherchent; l'autre eſt, qu'ils condamnent les „ Mariages des perſonnes qui n'adhérent pas à leurs „ Sentimens " Moreri ſe trompe, mais ſon ſtile eſt celui d'un homme qui a de la pudeur, & qui en ſuppoſe dans ceux qui le liront. Mr. Bayle eſt obligé de s'étendre un peu plus, pour refuter la ſuppoſition de Moreri. Dans la moitié de la Note *M* il ménage ſes expreſſions, mais bientôt las de ſa retenue, il revient à ſon Naturel ou à ſes habitudes; il affaiſonne ſes railleries d'un paſſage du N. T. " Ce „ ſeroit, dit-il renouveller la plainte *d'un joug que* „ *ni nous ni nos Péres n'avons pu porter.* Les mots *Grivois* viennent bien-tôt après cela; *ce poids ſeroit*

bientôt crévir les plus vigoureux.

Les remarques de Mr. Bayle sur l'Article d'*Ales* comparées avec d'autres endroits de son Ouvrage, & avec son Stile presque ordinaire, ne contribuent pas peu à développer son caractére.

Alexandre Alesius, Théologien Célébre, croioit qu'il étoit du devoir du Magistrat de punir la paillardise: Mr. Bayle fait à cette occasion son Eloge dans les termes que j'ai cités Art. VIII. Il se recrie après cela sur une coûtume dont il n'est pas bien assûré, c'est que le Magistrat de Strasbourg réhabilite les filles qui accouchent sans être mariées, & établit des peines contre ceux qui leur feroient des reproches; Il ajoute un peu après ce qu'on lui a dit qui se passoit à Amsterdam, *sans toutefois se porter pour garand de ce qu'il allégue.*

S'il s'agissoit de ce que quelque Ancien a écrit il y a deux mille Ans, Mr. Bayle en chercheroit la vérité avec plus de soin, il condamneroit la crédulité d'un Auteur qui se feroit fié à un rapport peu sûr, il diroit qu'il faut voir par soi-même quand on écrit pour le public, que des honnêtes gens se laissent souvent tromper sur des faits qui ne les intéressent pas, & sur lesquels ils ne sont pas appellés à prononcer. Dans ces cas-là Mr. Bayle se fait une Loi de vérifier les citations sur les Originaux. Mais pour ce qui est de ce qui se passe de ses jours & dans son Voisinage, il lui suffit pour le mettre dans son Dictionnaire, que ce soit une matiére à divertir son Lecteur.

Pour faire voir qu'il sait regarder un fait sous toutes ses faces, il paroit fort vif sur le châtiment de l'impureté, & se recrie beaucoup sur l'indolence des Magistrats à cet égard; Mais en même temps il n'a garde de laisser échapper un sujet de cette Nature, sans en plaisanter: Il décrit en termes grossiers la faute dont-il parle, & il la met presque sous les yeux. Après cela, il turlupine le Magistrat de Stratsbourg. *S'il étoit permis, dit-il, de rire dans une matiére de cette importance, on diroit que les Magistrats de Strasbourg ont dû nommément stipuler la conservation de ce privilége, lorsqu'ils ont capitulé avec la France, & lorsqu'après la paix de Ryswyk, ils ont demandé le renouvellement de leur capitulation. Ce n'est point là un privilége singulier, chaque Magistrat en peut faire autant dans l'étendue de sa Jurisdiction.* Mr. Bayle n'avoit-il jamais lû dans aucun Jurisconsulte le Chapitre *de Exsiffimatione;* Il est des fautes, dans le châtiment desquelles la flétrissure entre pour beaucoup, & comme les circonstances aggravent les fautes, elles font aussi qu'on aggrave les flétrissures, ou qu'on les diminue, à proportion que ces circonstances affoiblissent ou rendent plus atroce la grandeur du péché. On sait qu'en Angleterre par éxemple on se contente d'appliquer un fer froid sur la main d'un homme qui en a tué un autre, dans de certaines occasions; Ainsi encore une fille peut-être séduite par des promesses de Mariage; Son âge d'un côté, celui de la personne qui la trompe, d'un autre; les raisons qu'elle avoit de s'y fier, tout cela peut engager un Magistrat à faire en forte que sa honte ne dure pas autant que ses jours. Tout doit-être rapporté en peu de mots dans un Dictionnaire Historique. Mais Mr. Bayle en éxcepte les sujets de cette nature, dont-il étend la Narration plus que tous les autres Auteurs. Quand on lit le Titre de son Dictionnaire, on ne croiroit pas qu'il y destinât une place à l'avanture de ce Précepteur qui épousa la fille qu'il vouloit tromper, de peur d'être puni de sa faute & de son incontinence.

Variations de Bayle.

XVII. SUR le sujet des obscénités, Mr. Bayle en a quelquefois démontré le danger; il a aussi quelquefois fait connoître qu'il ne tenoit qu'à lui de s'éxprimer avec toute la modestie & toute la retenue qu'on peut demander; Mais comme s'il ne s'étoit donné ces soins que pour s'attirer de plus grandes obligations de la part des Lecteurs à qui il se propose de plaire, il s'égaie pour l'ordinaire sans modération.

Mr. Bayle en parlant des choses desavantageuses qu'on avoit publiées sur les amours d'Arisiote, se contente de remarquer *qu'il y avoit là dessus une complication d'ordures.* *Art. Aristote. Note V.*

Je demande s'il y a un honnête homme, un homme plein de pudeur, & qui s'intéresse à celle des autres, qui ne sache bon gré à Mr. Bayle d'avoir parlé, dans cèt Article, avec plus de modération qu'ailleurs, & qui n'eut été faché qu'il eut étalé cette complication.

„ Il n'y a point de passion, dit Mr. Bayle, plus incorrigible, ni plus brutale que „ l'impudicité. Tous les Chrétiens savent que „ la Loi de Dieu leur interdit le commerce des „ femmes infidéles: ils sont élevés sous des maximes qui inspirent de l'horreur pour ce commerce. Les loix humaines qui le punissent fortifient „ les impressions de l'éducation. Cependant jusqu'où „ ne s'est point portée la lasciveté des Chrétiens „ qui ont découvert le nouveau Monde. La laideur, la grossiéreté des femmes sauvages n'a-t-elle „ pu réfréner des gens qui portoient d'ailleurs le joug „ des Loix Divines, & des loix humaines, ne sortons point de la Rélation de Jean de Leri Nenous „ apprend - elle pas que des Normans sauvés „ d'un naufrage, s'abandonnérent à cette espéce „ d'impureté, & qu'il fallut que Villegaignon établit la peine de mort contre ceux qui se plongeroient dans ce desordre, ce qui ne fut point capable d'arrêter la fougue d'un truchement? *Article Villegaignon. Note G.*

Mr. Bayle reconnoit dans ce même article que *la chasteté est une Vertu que le tempérament des jeunes gens leur fait facilement perdre*; Se pouvoit-il qu'il ne comprit par l'obligation où l'on est d'éviter tout ce qui sert à émouvoir le tempérament & à faire naître des idées qui contribuent à le rendre victorieux de la Raison?

Note. D.

„ XVIII. ON PEUT dire qu'il y a, dit Mr. Bayle, des éxpressions qui nous choquent encore qu'elles ne signifient rien qui ne soit „ signifié par des éxpressions qui ne nous offensent „ pas. Par éxemple, les parties que la pudeur nous „ défend de nommer peuvent être désignées par des „ noms honnêtes; & cependant ces noms signifient la „ même chose que ces noms qu'on appelle sales. *Différence des termes. Art. Bayle Note H.*

Puisque Mr. Bayle reconnoissoit cette différence entre les éxpressions, il en devoit donc choisir qui ne fissent point de peine aux plus fages de ses Lecteurs, & qui ne fussent pas propres à réveiller dans l'esprit des jeunes gens, trop tournés aux plaisirs illégitimes, des idées vives & des sentimens auxquels ils doivent refuser leur attention.

Mais, dit-il, " si on est choqué de ceux-ci, ce n'est „ pas à cause de la chose même qu'ils signifient, mais „ à cause que l'on juge que celui qui les emploie „ contre l'usage, ne nous porte pas le respect que „ la bienséance éxige.

Ce n'est pas par cette seule raison, qu'on est choqué des éxpressions licentieuses, on les évite encore, par le mauvais effet qu'elles font capables de produire, & qu'elles produisent souvent: On regarde comme un homme pour le moins bien négligent sur son devoir, ou bien gâté, celui qui s'en sert hardiment. En particulier on a eu raison de trouver mauvais que Mr. Bayle ait mieux aimé divertir par là les personnes qui aiment la licence que de respecter des Lecteurs graves & pleins de sens.

Mr. Bayle Après avoir parlé d'un conte que François Blondel avoit inféré dans une Rélation de Voyage & qu'il supprima dans une seconde édition, Mr. Bayle remarque " On avoit donc trompé les Lec- „ teurs, dit-il, outre cela on leur avoit présenté des images très-obscénes, & qui étoient fort injurieuses aux habitans du Païs, & par conséquent „ toutes fortes de raisons demandoient que l'on efaçat cette partie de la Rélation. Si quelqu'un me „ demandoit; Eut-il fallu retrancher cela, au cas même „ que *Art. Blondel (François) Mathématicien. Note. A*

„ que la chose eut été très-véritable? Je répondrois „ franchement qu'il faut distinguer Livres & Livres, „ Auteurs & Auteurs. Il y a des personnes dont le „ caractère éxige une gravité éxtraordinaire, & qu'il „ faudroit louer des scrupules qu'elles auroient par „ rapport à la Narration d'une Vérité historique de „ cette Nature.

Quand on doit sur tout éviter les obscénités.

XIX. S'IL est quelque Ouvrage où l'on doive s'abstenir d'égaier son Lecteur par des recits obscénes, & de l'éxposer aux dangereux effets des idées licentieuses, ce doit-être dans un Livre où l'on ne néglige aucune occasion d'étaler, dans toute leur force, des objections qui attaquent les fondemens les plus essentiels de la Réligion & des bonnes Mœurs; Quelle profession plus grave que celle de fidéle Rapporteur sur des matiéres de cette nature? Mr. Bayle continue. " Il y a des ouvrages où il ne feroit *ibidem* „ nullement à propos de faire entrer de tels faits: „ mais je ne croi pas qu'un Laïque, qui fait l'Histoire d'un Païs, ou la Rélation d'un Voyage, soit „ obligé de se taire à l'égard d'une coûtume publique, sous prétéxte qu'elle est ridicule, sale & de „ fort mauvais éxemple. Etablissés une maxime contraire; vous verrés qu'on en conclura nécessairement & sans beaucoup de gradations de conséquences, que le travail des Historiens est mauvais, & que „ leur profession doit-être rangée au Catalogue des „ Arts illicites & pernicieux; car il est impossible „ d'écrire l'Histoire, sans rapporter des actions infames „ & abominables.

Si la profession d'Historien oblige à ne pas mettre des Narrations de cette Nature; Un Historien Ecclésiastique est assujetti à cette Loi, tout comme un Laïque. Ce n'est pas aux faits qu'on rapporte, qu'on doit imputer le Scandale des Lecteurs, c'est à la maniére dont on les rapporte. Charger un Livre d'ordures, en s'éxprimant d'une maniére propre à divertir ceux qui s'y plaisent, c'est verser du poison dans leur Ame, & se rendre responsable de tous les mauvais effets de ce stile & de ces tours.

ibidem „ Souvenons nous dit Mr. Bayle que les Censeurs les plus rigides, ne blâment pas les historiens „ qui éxposent tout le détail d'un Vilain Assassinat, „ ou d'une noire trahison, & qu'ils ne blameroient „ pas ceux qui diroient avec Vérité qu'il y a des „ Villes qui choisissent pour leurs Bourg-Maîtres les „ Bourgeois qui ont pratiqué telles & telles maniéres „ tout à fait brutales de s'enivrer qu'à moins d'avoir „ résisté à cette preuve, on n'eût point admis au Consulat. Ils ne condamnent que les Rélations qui contiennent des pratiques malhonnêtes par rapport à la „ Chasteté.

Les raisons de ces différences sautent aux yeux. Il est des crimes dont l'Image fait toujours horreur; Il en est dont l'image plait toujours aux coeurs corrompus, dès-qu'on la leur présente sous de certains tours, & sous de certaines faces.

„ Ils condamneroient, par éxemple, sans remissi„ on un Ecrivain qui donneroit le détail de la pra„ tique du congrès. si sagement abolie enfin par le „ Parlement de Paris; & ils ne considérent pas que „ leur Critique condamne les Anciens Péres qui ont „ représenté fort naïvement les impuretés éffroiables „ de plusieurs coutumes des Païens & des Hérétiques.

Un Historien qui, d'ici à quelques Siécles, parleroit de l'abolition qui s'est faite du congrès ne seroit pas condamnable & il seroit honneur au temps où on a aboli cette coûtume. Mais il y a une différence infinie entre en rapporter tous les détails, & se contenter de dire, *Un temps éxoit que les femmes accusoient leurs maris d'un défaut physique devant les Tribunaux; Les maris nioient tous les fondemens de cette plainte, & imputérent à d'autres causes la malignité & l'impudence de leurs femmes; Les Tribunaux pour s'assurer de la Vérité nommoient des personnes qui en fussent les témoins, & leur en fissent le rapport; On peut aisément croire que ce rapport étoit chargé d'éxpressions que la bienséance a enfin obligé d'interdire. On a aboli cette coutume & je m'assure qu'aucun Lecteur raisonnable ne se plaindra qu'on en supprime les circonstances.* Voilà je pense qui suffiroit pour remplir avec éxactitude le devoir du plus scrupuleux Historien; Mais comme je viens de le remarquer, Il y a une différence à s'éxprimer ainsi, & s'égaier, comme fait Mr. Bayle, à rapporter des détails que l'honnêteté a fait condamner, & à les commenter par diverses citations & diverses remarques. Quand donc la coûtume dont parle Mr. Blondel n'auroit pas été fabuleuse, je ne saurois penser comme Mr. Bayle; qui " soutient qu'on auroit „ pû faire des recherches sur l'origine de cette coûtume, & les inférer dans une Histoire; rechercher, „ dis-je, quels avoient pû-être les inconvéniens qui „ avoient fait introduire cette maniére de discerner „ ceux qui étoient inhabiles au Mariage, & ceux „ qui y étoient propres; quels procès on voyoit „ auparavant régner entre les Maris & les Femmes, „ quelles consultations furent faites pour y obvier „ & pour inventer ce fot remède; car enfin l'histoire de l'éprit humain, de ses sottises, & de ses éxtravagances, & enfin l'histoire des Variétés qui se trouvent dans les loix & dans les usages des Nations, „ ne sont pas des choses dont on doive frustrer les „ Lecteurs, & dont on ne doive pas espérer des utilités.

Il auroit suffi de dire, *voilà aux éxemples bien marqués de la brutalité des hommes, dans ces temps-là, & de la grossiéreté de leurs Légissateurs;* Des détails plus circonstanciés n'auroient pas mieux convaincu des Lecteurs de ce que le coeur de l'homme est capable de penser en matiére d'éxtravagances. Un récit plus détaillé auroit offensé les uns, & auroit pû faire beaucoup de mal à d'autres, & qu'auroit-ce été quand on se seroit permis de prolonger des narrations de cette Nature, par des commentaires, par des réfléxions & par des citations; n'est-ce pas là le caractére d'un coeur bien ordurier?

Mr. Blondel a effacé dans sa seconde Edition un conte qui lui étoit échapé dans la prémiére. Le devoir d'un Historien obligeoit-il Mr. Bayle de rapporter ce conte effacé, dans son Dictionnaire? Mais il ne se contente pas de le rapporter, il en fait le Commentaire; De ce conte, il passe à un autre, *Je ne sai*, dit-il, *si le jeu d'éspris égre.* On peut, si l'on veut, lire ce qui suit, pour moi je me ferois trop de peine de le mettre sous les yeux mon Lecteur.

Mauvais effets de la lecture. Art. Guarin.

XX. On se plaignoit que les contes de Mr. de la Fontaine n'étoient propres qu'à faire naître mille désirs impudiques dans l'ame de ses lecteurs; *Il répond que si les femmes qui lisent son livre, ne laissent approcher d'elles aucun Galant, elle ne forferont point à leur honneur.* " Cette réponse sent le So„ phiste, dit Mr. Bayle, car elle demande une con„ dition que le Livre même dont on se plaint rend très-mal-aïsée à pratiquer; Vous voulés que nous lisions vôtre Livre & que nous chassions les Soûpirans. Vos narrations nous remplissent d'amour, elles nous échauffent, elles nous embrasent, elles nous font souhaiter violemment la présence de ces Messieurs. Vous avés bonne grace après cela de nous dire que pourvû que nous les chassions, il ne nous arrivera rien de facheux; On peut-faire une autre difficulté à Mr. de la Fontaine, c'est que lors „ même que l'on chasseroit les soûpirans, on se „ trouveroit éxposée à plusieurs passions impures éxcitées par la lecture de ses Contes. Et n'est-ce pas „ un assés grand mal?

„ Pour faire une bonne Apologie de cèt Auteur, „ il faudroit pouvoir supposer, que son Livre n'est „ point capable de préjudicier à la chasteté, & qu'il „ n'y a que la vuë des objets aimables, & la cajolerie de vive voix qui nuisent à la Vertu. Mais „ c'est ce qu'on ne sauroit supposer, s'il est vrai, „ comme on le prétend, que la lecture du *Pastor*

„ *Fido* air perdu beaucoup de femmes & de filles.

„ Quand ce que l'on conte des mauvais effets de „ ce Poëme seroit faux, il ne laisseroit pas d'être „ vrai que la lecture de certains livres est très pernicieuse aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe.

„ Je me souviens d'avoir lû dans le *Tassoni* que „ l'étude excite l'impudicité, entre autres raisons „ par ce qu'elle fait connoitre mille faletés, qui sont „ dans les livres. Par là il explique d'où vient que „ plusieurs femmes savantes, dont l'Antiquité fait „ mention ont été fort impudiques.

Note D. „ Guarini auroit pu dire que sa Pastorale n'apprenoit rien de nouveau à ses lecteurs, ou que si les „ jeunes gens y rencontroient quelque chose qu'ils ne „ savoient pas, ils l'auroient appris ailleurs; De sorte qu'il n'auroit servi de rien de ne pas donner au „ public le *Pastor de Fido*. Un ami de Mr. la Fontaine „ a touché délicatement cette sorte de justification. „ Il est de la prudence des personnes commises à l'Education de la jeunesse, dit-il, non seulement de leur en „ interdire la lecture, mais encore de leur empêcher „ d'en apprendre d'avantage, par une méchante *fréquentation. Ce ne sont pas toujours les Livres qui „ apprennent ce qu'on ne doit pas savoir.* C'est insinuer fort clairement que de la maniére que l'on „ se comporte dans le monde, ceux qui n'apprendroient point par le livre de Mr. de la Fontaine „ ce qu'il feroit bon qu'ils ignorassent, l'apprendroient par cent autres voies.

„ Cette maniére d'Apologie est plus supportable „ que la maxime de Mr. de la Fontaine, & néanmoins elle n'est pas bonne; car enfin quelque „ inévitables que puissent être les desordres, lors-même qu'on y contribuera pas, chacun doit „ mieux aimer qu'ils viennent d'ailleurs que de son „ intervention.

Peut-on s'éxprimer avec plus de force pour condamner ce qu'on lie si souvent dans le Dictionnaire de Mr. Bayle? En vain il ajoute; *Notés que ceci concerne ceux qui inventent des Histoires sales ou qui les traduisent avec de nouveaux embellissemens, & non pas ceux qui citent un passage de Martial &c. comme la preuve de quelque fait dont la Nature de leur Livre, ou leur caractére d'Historien, de Commentateur &c, les oblige à faire mention.*

Un homme se choisit un genre d'écrire qui l'engage à des recits qu'on ne peut excuser, qui ne produisent aucun bien, & qui certainement sont très-propres à faire beaucoup de mal. Pourquoi choisit-il ce genre d'écrire? Y avoit-il quelque chose qui obligeât Mr. Bayle d'entrer dans les détails où il entre, & de s'éxprimer comme il fait. Les mêmes éxpressions licentieuses, qu'on les lise dans l'Original ou dans la Copie, n'ont-elles pas le même effet.

Condamnation de Mr. Bayle par lui même Art. Panormita. XXI. Le Poëme Latin de *Panormita* intitulé *Hermaphroditus*, dit Mr. Bayle, n'a point vu le jour. C'est une piéce fi remplie de faletés que „ Pogge même la desapprouva. Il en avoit condamné les obscénités, & il avoit conseillé à l'Auteur de travailler deformais à des sujets plus convenables à un Chrétien.

Ibidem Note. I. „ Panormita repondit à Pogge & lui allégua bien des raisons, ou pour s'excuser, ou pour se justifier. Pogge lui répliqua & lui soutint, qu'il faut pratiquer l'honnêteté, non seulement dans les actions, mais aussi dans ce qu'on écrit. D'où l'on peut conclurre qu'il se repentoit d'avoir employé sa plume à des productions lascives pendant sa jeunesse ". Pourquoi Mr. Bayle n'a-t-il pas regardé ces paroles comme une leçon pour lui. " Il ne faut pas s'étonner, dit-il, de ce qu'Euripide affure qu'il étoit impossible qu'avec une telle Education, les femmes de Lacedémone fussent honnêtes. Des filles ainsi habillées qui s'en alloient promener avec les garçons, avoient bientôt les oreilles accoutumées à toutes sortes de vilains mots; La conversation ne pouvoit être qu'une Ecole d'impudence.

Art. Lycurgue Note B.

S'accoutumer aux vilains mots, est de l'aveu de cèt Auteur, qui ne fait qu'en remplir son Ouvrage, une habitude très-dangereuse, & l'Ecole ou l'on se familiarise avec eux est une Ecole d'Impudence.

Note C. " N'étoit-ce point, continue Mr. Bayle, inspirer aux filles l'effronterie des yeux, qui est pire que l'effronterie des oreilles? C'étoit le moien dira-t-on d'émousser la pointe d'une curiosité qui est fort rongeante? Mais cette prétendue raison, n'a pas empêché les Nations civilisées d'inspirer au sexe beaucoup d'horreur pour les nudités en peinture; & voici un Législateur de Lacédémone, qui faitoit voir aux jeunes filles les nudités en original. Bannir la jalousie est sans doute délivrer d'une grande & affreuse peste les gens mariés: Cependant Lycurgue étoit bien blamable de la chasser par un remède qui étoit pire que le mal. Elle n'est au fond qu'un mal Physique qui a ses usages dans le monde; car elle contribue plus qu'on ne pense à conserver la pudeur, & à prévenir plusieurs infamies: Mais le maquerelage & l'adultére sont un mal moral; Or filon la bonne morale, il ne faut jamais guérir par un crime ce qui n'est qu'un mal Physique. Mr. Dacier blâme justement Lycurgue d'avoir sacrifié toute sorte d'honnêteté & de bienséance à des vues chimeriques sur l'utilité du public, comme si ce qui est honteux, pouvoit jamais être utile. On peut même dire que ce grand Législateur banniſſoit toute sorte de politesse, en donnant lieu aux femmes de devenir impudentes; car il est sûr que si le beau sexe ne conservoit pas la modestie & l'honnêteté qu'il conserve parmi les peuples civilisés, le genre humain tomberoit par tout dans une sale & brutale grossiéreté. *Note E.*

Note G. " Il n'y a personne qui sans sortir de ce qui paroit aux converſations, ne soit en droit d'assurer qu'un Mariage précence ne permet point à la pudeur de prendre d'affés profondes racines. Le respect qu'on a pour le sexe, & le soin qu'on prend de ne point tenir de discours trop libres en sa présence, diminue la moitié envers celles qui one, ou qui one eu un Mari. On les regarde comme des personnes initiées, à qui l'on ne doit point cacher les mystéres.

" De sorte que les filles qui se marient fort jeunes, n'ont pas le temps de s'accoutumer à un éxtérieur sévere, qui a plus d'influeuce qu'on ne s'imagine sur l'intérieur. Les Romains étoient si persuadés des mauvais effets des discours libres, qu'ils ne souffroient pas que les jeunes filles assistassent à des festins; Ils supposoient qu'elles avoient l'oreille bouchée aux mots sales, jusqu'à ce que des petits garçons la leur débouchassent à cet égard le jour des nocés.

" Voici un autre supplément, qui sera plus étendu & qui se rapporte à l'observation que j'ai faite sur le mauvais effet des discours libres. Muret remarque que les Anciens Grecs établirent fort sagement que les femmes n'assistassent point aux festins; car les hommes étant accoûtumés à y parler plus librement, il étoit bien difficile qu'il ne leur échapât des plaisanteries contraires à la pudeur. Ils auroient donc offensé les chastes oreilles du sexe; Et s'ils euſſent voulu les ménager, ils euſſent perdu une très-bonne partie de la gaieté qu'ils cherchoient à Table.

" Voilà les raisons qui firent que cette Nation établit cette coûtume, si quelque femme s'y trouvoit, c'étoit une femme à tout faire. Elle déclaroit par là, que non seulement il n'y avoit rien que l'on ne pût dire en sa présence, mais aussi qu'elle étoit fort résignée à souffrir tout patiemment.

Que

Que signifie tout cela, si se familiariser avec de certaines expressions, n'est point un acheminement à renoncer à la pudeur? Et si cela est vrai, comme Mr. Bayle le pose en fait, ne semble-t-il pas avoir eu dessein d'avertir, dans quelques endroits de son Ouvrage, ses Lecteurs favoris, qu'il a bien écrit ces gaillardises dans la pensée qu'elles auroient l'effet dont se plaignent les personnes qui aiment la Réligion & ses devoirs?

Dans cet Article de *Licurgue*, & les notes dont Mr. Bayle l'accompagne, on voit qu'il connoissoit, aussi bien que qui que ce soit, ce qui conduit au vice de l'impureté, & le danger des contes libres, & des expressions licentieuses. Mais comme s'il avoit appréhendé de mortifier son Lecteur, par une Morale trop sévére, il peint à tout coup ce qu'il condamne de temps en temps, & le représente sous des traits si hardis, & si vifs, qu'on voit bien qu'il se moque de ces réfléxions morales.

Art. Longus. " Longus Sophiste Grec, dit Mr. Bayle, a écrit des Pastorales, c'est un Roman sur les " amours de Daphnis & de Chloé. Mr. Huët un " grand juge en toutes matiéres, dit assés de bien " de cet ouvrage; mais il y remarque aussi beaucoup " de défauts, entre lesquels le plus grand sans dou- " te consiste dans les OBSCENITES, qui s'y trou- *Note B.* " vent. Je croi que ce fut à cesuse de cela que Mr. " Huet n'acheva pas de le traduire en Latin; car il " nous apprend qu'il entreprit cette traduction dans " sa jeuneſſe, avant qu'il connut parfaitement le ca- " ractére de cet Ouvrage, & combien cette Lecture " pouvoit nuire aux jeunes gens, & convenoit peu " à des personnes agées. Cette raison n'empêcha " pas un Professeur de Franeker de traduire ce Ro- " man, & de le donner au public avec de savantes " Notes, l'an 1660: Il craignit la censure de cer- " taines gens, dont l'humeur austére & chagrine ne " peut-souffrir qu'on publie des Avantures de mau- " vais éxemple. Voici les devans qu'il prit contr'eux, " ses paroles méritent d'être rapportées, parce qu'il y " a des Auteurs dont le Vertu pourroit bien être chi- " canée, si l'on n'opposoit à la Critique farouche & " maligne des faux Catons le bouclier de ce Tra- " ducteur de Longus.

Hardiesse de Mr. Bayle. XXII. CE ROMAN *a des défauts, dit-il, qui feroient aujourd'hui échouer le mieux écrit, & qui feroient passer son auteur pour un fou.*

La Bergére verſe à boire, bois un peu la prémiére: Le Roman commence à leur naiſſance, & ſe continue juſques à leur mariage, à leurs enfans, & à leur Vieilleſſe, avec cela, dit Mr. Bayle, LE PLUS GRAND DE TOUS CONSISTE DANS LEURS OBSCENITES. Il semble que Mr. Bayle prend plaisir à se donner dans la République des Lettres, les mêmes airs que des fanfarons se donnent dans la Societé. Ils se font une gloire, l'un de conter ses emportemens, l'autre ses voleries, un troisiéme ses débauches, & ils regardent comme une distinction glorieuſe de pouvoir hardiment reciter ce que d'autres cacheroient de tout leur possible, s'il leur étoit arrivé de l'avoir fait. Mr. Huet, par éxemple, n'osa pas se donner ces airs (voyés note B.) *Il n'acheva pas de le traduire en Latin; car il nous apprend, qu'il entreprit cette traduction dans ſa jeuneſſe, avant qu'il connut le caractére de cet Ouvrage, & combien cette lecture pouvoit nuire aux jeunes gens, & convenoit peu aux perſonnes agées.*

Mais c'est là un scrupule dont Mr. Bayle s'affranchit parfaitement; il semble n'en parler que pour faire hautement connoitre qu'il se met au deſſus.

L'Exemple de Mr. Huet paroiſſoit être une leçon pour Mr Bayle; mais pour en éluder la force, il ajoute: *Cette raiſon n'empêcha pas un Profeſſeur de Franeker de traduire ce Roman.*

A l'autorité de Mr. Huet, il se fait un plaisir d'opposer celle d'un Professeur de Franeker. *Ce Profeſſeur craignit la cenſure de certaines Gens dont l'humeur auſtere & chagrine ne peut ſouffrir que l'on publie des avantures de mauvais exemple. Voici les devans qu'il prit contre eux: ſes paroles méritent d'être rapportées, parce qu'il y a bien des Auteurs dont la vertu & la ſageſſe pourroient être chicanées, ſi l'on n'oppoſoit à la critique farouche & maligne des faux Catons, le bouclier de ce Traducteur de Longus.*

Il rapporte en Latin l'Apologie de ce Traducteur, en suite il ajoûte;" Ce Professeur de Franekers'est vu in- ,, diſpenſablement obligé dans ſon Commentaire à tou- ,, cher les impuretés de Longus; *mais il l'a fait en y ,, apportant ſa déteſtation. Que pouvoit-il faire d'avantage?* Que pouvoit-il faire? Il pouvoit faire infiniment mieux, il pouvoit & il dévoit laiſſer ce sale Grec dans son obscurité, puis qu'il a écrit avec tant d'impudence, *que pour le lire ſans en rougir, de honte il faudroit avoir l'ame d'un Cyrique, & l'effronterie d'un chien*, comme parle Mr. Huët.

Dans la Note sous la lettre *C* Mr. Bayle fournit à son Lecteur dequoi connoitre s'il a de la modeſtie, ou s'il y a renoncé, pour prendre les sentimens des Cyniques, je n'ai garde de les rapporter ici. *Ibidem Article Longus.*

J'ai déja remarqué que Mr. Bayle se divertit à faire son Apologie sur le sujet des obscénités, par des raisons dont il avoit trop d'esprit pour ne pas sentir la foiblesse. Mais la foiblesse même des raisons dont il se sert, fait comprendre à ses bons amis, qu'il a bien voulu faire ce qu'il a fait. Suffit-il d'avoir été Professeur à Franeker pour donner aux hommes un éxemple dont l'autorité les mette à couvert de tout blâme; Je trouve, dit-il, dans l'Apologie que ce Professeur fait de sa hardiesse à traduire un Auteur très-obscéne, un grand nombre d'expressions très fortes contre ceux qui pourroient le condamner, & deux raisons très-foibles; voici les authorités, *Alexandre a fait grand cas d'Homére, Jean Chryſoſtome liſoit Ariſtophane, & ſe formoit par cette lecture à l'élegance.* Est ce donc que Longus ne sera lû que par des gens de la sageſſe de St. Chrysostome, & peut-on comparer les obscenités dont ce Dictionnaire est rempli, avec les Poëſies d'Homére? Homére parle des Heros & de leurs concubines; Il parle des Dieux & de leurs adultéres; Mais ce n'est pas simplement en rapportant un fait qu'on gâte le coeur, c'est sur tout en le mettant sous les yeux par des éxpressions vives.

" XXIII. IL SEROIT à souhaiter, dit Mr. *Continuation du contraſte.* " Bayle, que l'ouvrage de Sanchez imprimé à Genés, " & puis en bien d'autres Villes, donnât autant de *Art. Sanchez.* " preuves de son jugement, que de son esprit & de " son savoir; Car la témérité qu'il a eue d'y expli- " quer une multitude incroiable de questions sales " & horribles, peut produire de grands desordres. " On s'en est plaint amérement; & tout ce qui a NB " été dit pour la justification est foible, & néan- " moins il y a des Casuistes qui continuent tous les " jours à publier de pareilles saletés. Il y a long- " tems qu'ils le font, & c'est une chose déplorable " que de voir que les Courtisans qui avoient le plus " rempli leur mémoire de toutes sortes de Contes en " ce genre-là, aient cité comme un répertoire *le " Summa Benedicti*, qui est un Cordelier Docteur " qui a très-bien écrit de tous les pechés, & mon- " tre qu'il a beaucoup vû & lû. Cet ouvrage de *Benedicti* a été traduit en François, on le publia " en cette langue à Lion l'an 1584, & à Paris l'an " 1602. de quoi l'on auroit bien pû se passer.

Ne diroit-on pas que Mr. Bayle n'a écrit ces particularités, que pour faire hardiment connoitre que ce qu'il a repandu d'ordures dans son Dictionnaire, il l'a fait *volens & ſciens*, prévoiant ce qui en arriveroit, & se le proposant pour but?

" Les Censeurs de cét Ecrivain, continue-t-il, peu- *Ibidem Note. C.* " vent prétendre deux choſes. L'une qu'il n'a pû " répandre sur le papier un ſi grand détail d'impu-

" retés ſans être impudique. L'autre qu'il n'a pu
" communiquer au public la connoiſſance de tant de
" déréglement monſtrueux, ſans faire un grand pré-
" judice aux bonnes mœurs : étant certain que plu-
" ſieurs perſonnes ſe portent à ces abominations, ſur
" tout quand elles apprennent qu'on les pratique. Il faut
" donc qu'un homme ſage & zélé pour le ſalut de ſon
" prochain, évite ſoigneuſement de faire connoître les
" ſaletés qu'il découvre dans le Tribunal de la Confeſſi-
NB " on, car on doit être aſſuré que ceux qui n'en ſavent
" rien s'en abſtiendront beaucoup mieux que ceux qui
" en ſavent l'énormité & la turpitude ; Sur la première
" de ces deux Accuſations les Amis de Sanchez
" répondent que c'étoit un homme d'une vertu admi-
" rable, & d'une parfaite chaſteté &c.

" C'eſt nous dire que ſon eſprit & ſon Imaginati-
" on ſe rempliſſoient de ces vilaines matiéres, ſans
" que ſon cœur & ſon corps en fentiſſent la contа-
" gion.

" Bien des gens ſe perſuadent que cela n'eſt guê-
" re moins difficile, que d'être comme les enfans Hé-
NB " breux dans la fournaiſe de Babylone ſans ſe bru-
" ler. Mais après tout il ne ſeroit pas impoſſible que
" l'horreur que l'on concevroit pour ces abus éxécrables
" du Mariage, & le déſir de les corriger, conſervaſ-
" ſent l'innocence d'un Auteur qui ſe vautreroit dans
" ſes ordures, d'un Auteur, dis-je, dont l'âge, le
" temperament, & l'éducation ſeroient de puiſſans
" préſervatifs contre les ſouillures de la chair. On a
NB " lieu de croire que des auteurs qui s'amuſent trop
" aux éxplications des Priapées, & des endroits de
" Catulle & de Martial, ne ſont pas trop chaſtes,
" & il n'eſt que trop certain qu'il y a eu des Com-
" mentateurs qui ne ſe ſont arrêtés ſur ces matiéres,
" & qui ne les ont approfondies, & curieuſement
" épluchées, que parce qu'ils étoient fort impudi-
" ques. Cependant on ne doit pas faire de cela une
" régle générale ; car le déſir d'étaler un ſavoir
" peu commun eſt bien capable d'engager un huma-
" niſte à commenter amplement les Poëtes dont j'ai
" parlé. Les premiéres lectures ces Poëſies
" donnent de vives atteintes à la Vertu, & ſur
" tout à celle des jeunes gens ; peu à peu on s'y
" endurcit, & il y a tel Critique qui après avoir
" lû Catulle & Martial, ou pour y chercher l'é-
" claircifſement de quelque vieille coûtume, ou pour
" les orner d'un commentaire, n'eſt non plus ému de
" leurs ſaletés, que s'il liſoit un Aphoriſme d'Hypo-
" crate. Il arrive à ces Critiques ce qui arrive
" aux Médecins & aux Chirurgiens, qui à force de
" manier des ulcéres & de ſe trouver éxpoſés à quel-
" que mauvaiſe odeur, ſe font une habitude de n'en
NB " être point incommodés. Dieu veuille que les
" Confeſſeurs & les Caſuiſtes dont les oreilles ſont
" l'égout de toutes les immondices de la vie
" humaine, ſe puiſſent vanter d'un tel endurciſſe-
" ment. Il n'y en a que trop ſans doute qui n'y
" parviennent jamais, & dont la vertu fait naufrage
" à louïe des déréglemens de leurs pénitentes. Mais
" cela ne tire point à conſéquence contre celui là,
" ou celui-ci en particulier ; c'eſt pourquoi nous
" ſerions fort téméraires ſi nous aſſurions que
" Thomas Sanchez ne poſſedoit pas cette inſenſibi-
" lité, & qu'il s'inſectoit des ordures très-puantes
" qu'il remuoit avec tant d'application ; & après
NB " tout il a une éxcuſe que les plus chaſtes Com-
" mentateurs des Catalectes ne ſauroient avoir ; car
" il peut-dire qu'il n'a mis la main à ces vilenies,
" que pour tâcher d'en purger le monde, c'eſt
" par là que l'on s'efforce de répondre à la ſeconde
" Accuſation beaucoup plus embarraſſante que la pré-
" miére.

" J'ai dit ailleurs ce qu'on allégue pour juſti-
" fier *Albert le Grand* qui ſe trouve dans le même
" cas. Ses amis prétendent qu'il faut qu'il y ait des
" livres où les Confeſſeurs puiſſent rencontrer les
" inſtructions néceſſaires contre les déſordres dont
" on leur fait confidence ; & qu'ainſi un grand
" Docteur comme lui a dû écrire là-deſſus. C'eſt ce
" qu'on répond auſſi en faveur de Sanchez, leſqueſti-
" ons ſales & les impudicités énormes qu'il éxamine ſi
" éxactement, nous dit-on, ſervent beaucoup aux Di-
" recteurs des Conſciences. Il ne faut donc point s'en
" ſcandaliſer : trouvera-t-on mauvais qu'un Méde-
" cin pour le bien de ſes Malades remue ſes éxcré-
" mens ? Cette conſidération détermina les Jeſuiſtes
" à ne point ôter du livre de Sanchez les obſcénités
" dont on ſe plaignoit. L'un d'eux éxpoſa entr'autres
" choſes, qu'ainſi à juger l'une des plus impures
" matiéres qui s'y voient, il n'eut jamais pû ré-
" ſoudre les difficultés inſurmontables qui ſe pré-
" ſentoient, s'il n'eut eu les ſolutions de cet Au-
" teur.

" L'Abbé de St. Cyran, ſous le nom de Petrus
" Aurelius, avoit refuté par avance cette mauvaiſe
" raiſon ; Il ſoutint que cét Ouvrage pouvoit fai-
" re de très-grands maux, & ne pouvoit rendre
" que peu de ſervice. En étalant aux yeux du pu-
" blic une infinité de laſcivetés infames, qui ſe com-
" mettent dans le lit nuptial, on ſcandaliſe les bonnes-a- NB
" mes, on éxcite la curioſité des uns, la lubricité
" des autres, &c. Que ſi les Directeurs de conſcience
" ont à prononcer ſur de tels faits, il vaut bien
" mieux qu'ils recourent à la vive voix des Doc-
" teurs, qu'à un Ouvrage ſi public, où il eſt bien
" malaiſé de rencontrer, ſelon les mêmes circonſtan-
" ces, le cas dont-il eſt queſtion. Il faut avoüer
" que cette remarque eſt bien ſolide. Les Catholi-
" ques Romains ont eu grand tort de n'imiter pas
" les Sectes de l'ancienne Philoſophie, où l'on n'en-
" ſeignoit jamais par écrit tout le Syſtême ; on en
" reſervoit une partie pour être enſeignée de vive
" voix aux Diſciples favoris. Celle-là ne ſe conſervoit NB
" que par tradition. Le Pape auroit dû défendre
" aux Caſuiſtes de ne rien imprimer touchant le cas
" de luxure : Il auroit dû faire en ſorte que l'in-
" ſtruction des Confeſſeurs, fût à l'égard des deman-
" des, ſoit à l'égard des pénitences, ſur ce grand
" chapitre, ſe communiquât des uns aux autres en
" particulier, ou tout au plus en manuſcrit, ſous
" le ſceau d'un grand ſecret.

" Les autres raiſons de Théophile Raynaud ne ſont
" pas meilleures. Il cite de longs paſſages de St.
" Chryſoſtome qui prouvent que ce Pére de l'Egli-
" ſe a repréſenté vivement & naïvement les impure-
" tés infames de ce temps-là. Il ſait voir que St.
" Epiphane a décrit de la même ſorte les ſaletés des
" Gnoſtiques, & que St. Cyrille s'eſt ſervi de la
" même liberté pour décrire celles des Manichéens.
" Ils ſoutiennent qu'Hincmar dans l'Ouvrage, ſur le di-
" vorce de Lothaire & de Telberge, a parlé plus fa-
" lement que Thomas Sanchez ; Il dit que les éx-
" cuſes de St. Chryſoſtome, St. Epiphane, St. Cy-
" rille & Hincmar ont faites à leurs Auditeurs, ou
" à leurs Lecteurs, peuvent ſervir d'Apologie à leur
" confrere. Il rapporte ce que *Raoul de Flavigni* a
" obſervé, contre la fauſſe délicateſſe de ceux qui blâ-
" moient les termes ſales dont Moyſe s'eſt ſervi dans le
" Lévitique. Mais il eſt ſi facile de s'appercevoir NB
" de la différence qui ſe trouve entre ces éxemples,
" & la conduite de l'Ecrivain Eſpagnol, que je ne
" m'amuſe pas à donner des preuves de la foibleſſe,
" ou de l'inutilité de ce parallele. Chacun s'apper-
" çoit aiſément que les mêmes choſes qui ſont per-
" miſes à ceux qui ſavent un fait, que les recherches des
" Hiſtoriens, ou les procédures juridiques ont ma-
" niſeſté, doivent être défendues à ceux qui ne le
" connoiſſent que par le moien de la Confeſſion ſau-
" riculaire ; Les Anciens Péres ont dû jouïr de
" la liberté de faire ſavoir les déréglemens éxécrables
" des Hérétiques. Hincmar a pû compoſer une Re-
" lation ſur la conduite très-impure d'une Reine
" répudiée, & dès qu'une fois le Vice eſt atteſté,
" ou par l'Hiſtoire, ou par des Procés verbaux, les

" Au-

" Auteurs ont droit de le rapporter, ſi cela vient à
" propos ; mais quand aux vices qui ne ſe revélent
" qu'aux Confeſſeurs, il en faut uſer d'une autre
" maniére. Je laiſſe ce que bien des gens ne laiſ-
" ſeroient pas de dire, qu'il n'y a point aujourd'hui
" de fameux Prédicateur qui oſat prendre la liberté
NB " que St. Chryſoſtome & que St. Cyrille ſe ſont
" donnée ; Et que ſi quelque Ecrivain de l'anci-
" enne Egliſe doit être imité là-deſſus, c'eſt Sal-
NB. " vien dont Théophile Raynaud allégue ces belles
" paroles. Voila l'opinion de Salvien touchant les
" impuretés du Théatre ; *Il falloit avoir de l'honneur*
" *& de la pudeur pour les condamner ; Mais il eut*
" *fallu avoir de l'impudence pour les décrire.* C'eſt le
" modele que Sanchez & pluſieurs autres Caſuiſtes
" ſe devoient donner. Je dis pluſieurs autres ; car il
" n'eſt ni le prémier ni le dernier qui ait écrit de cet
" le maniére. Concluons que c'eſt une choſe bien
NB " blâmable & bien déplorable qu'il y ait tant de li-
" vres de cette Nature ; mais il eſt infiniment plus
" déplorable que les Saletez qu'ils contiennent,
" ſoient des crimes effectifs. Les Scholaſtiques ſe
" ſont tant plû à ſubtiliſer, que même dans
" les matiéres de Morale, ils ont agité des ques-
" tions fort inutiles, & des faits qui n'arrivent
" point, & vous voiés à tout moment des Ca-
" ſuiſtes diſtinguer entre la pratique & la théorie &
" ſe propoſer des Cas Métaphyſiques & Imagina-
" res.

Ne trouve-t-on pas dans ces derniéres paroles la condamnation de Mr. Bayle ? A l'occaſion d'un fait obſcéne, combien de cas, combien de conjectures n'imagine-t-il pas ? On n'a qu'à lire ce qu'il dit de
Art. Fon- *Robbert d'Arbriſſel* ; Il fuit la même méthode toutes
tenrand. les fois qu'il en a l'occaſion.

Je ne choiſis pas, dans tout ce que je viens de citer, les endroits qui ſervent le plus à condamner ſa méthode & ſon genre d'écrire, en matiére d'obſcénités. Mon Lecteur fera aiſément ces remarques, lui même pour peu qu'il ſoit attentif ; *L'honneur & la pudeur*, comme dit Salvien *engagent à condamner ce qu'il y auroit de l'impudence décrire.*

Art. Gelius Noctes E. " Les Voiageurs remarquent, dit Mr. Bayle, une
" diverſité infinie parmi les hommes. D'un jour à
" l'autre ils ſe trouvent transportés dans un Païstout
" nouveau ; nouvelle Langue, nouvelles Vétures,
" nouvelles maniéres ; mais nonobſtant cette infinité
" de variations tout les peuples ſe reſſemblent & ſe
" réuniſſent en ce point-ci : c'eſt qu'il y a par tout
" d'honnêtes Gens, & que les plaiſirs défendus ſont
" l'éxercice ordinaire.

Plus ce vice régne, plus il faut éviter de lui fournir des occaſions de naitre, & de s'emparer du coeur, après s'être emparé de l'imagination. Il s'agit toûjours de ſavoir ſi les desordres ne ſeroient pas plus grands, ſans la Raiſon, & ſans la Réligion ? Ce ne peut pas dire qu'ils ſoient parvenus à un point à ne pouvoir croitre. Où eſt le pais Chrétien, où l'on ſouffrit qu'on proférat en public les éxpreſſions licentieuſes qu'on lit dans les Comédies d'Ariſtophane ?

De la groſſiereté des Expreſſions. " XXIV. IL FALLOIT du moins, dirés vous,
" continue Mr. Bayle, choiſir des phraſes qui miſ-
" ſent un voile épais ſur ces infamies. Je réponds
" que c'auroit été le moien d'en diminuer l'horreur ;
" car ces maniéres délicates & ſuſpendues dont on ſe
" ſert aujourd'hui quand on parle de l'impureté, n'en
" donnent pas autant de dégout qu'en donneroit un
" langage plus naïf & plus fort, & par cela même
" plus rempli d'indignation, parce que l'Auteur ne
" s'amuſe pas à inventer des obliquités de ſti-
" le, qui à proprement parler ne ſont qu'un
" fard.

Si des gens tomboient aujourd'hui dans les infamies des Cyniques, Mr. Bayle n'accuſeroit-il pas de préſomption & de témérité les *jeunes garçons* & les *jeunes filles* qui s'éxpoſeroient à en être les témoins ? Il en juge ainſi dans l'article *Fontevraud.* Or un Livre qui, par la vivacité de ſes termes, ſupplée à la préſence des objets, n'approche-t-il pas d'en produire l'effet ?

" J'ajoute qu'il eſt plus utile & plus important
" qu'on ne penſe de repréſenter naïvement les hor-
" reurs & les abominations que les Philoſophes pa-
" yens ont approuvées. Cela peut humilier & mor-
" tifier la Raiſon, & nous convaincre de la corrup-
" tion infinie du coeur humain, & nous apprendre
" une Vérité que nous ne devrions jamais perdre de
" vuë, c'eſt que l'homme a eu beſoin d'une lu-
" miére révélée qui ſuppléat aux défauts Philoſo-
" phiques.

Mr. Bayle convient donc qu'il importe de repréſenter ces horreurs dans des termes qui faſſent connoitre qu'on les regarde effectivement comme telles, & non pas avec des éxpreſſions qui rendent à faire rire les perſonnes qui ſe plaiſent dans la licence. Mr. Bayle qui avoit tant de génie & qui ſavoit ſi bien s'en ſervir, quand il vouloit, auroit pu très aiſément montrer combien la Raiſon condamne ces impuretés ; au lieu qu'il s'efforce de prouver que ſes lumiéres font trop courtes, pour refuſer les Apologies de ces horreurs, & qu'il entaſſe contre la Raiſon des argumens qu'il eſt enſuite ſi aiſé de retorquer contre la Révélation. Mr. Bayle reconnoît qu'on peut parler trop librement de certaines matiéres chatouilleuſes
Art. Pinet. *Jombert averti de cela, retrancha enſuite ce qui avoit ſcandaliſé, après s'être excuſé ſur la né-* *ceſſité d'écrire en Anatomiſte.* Mr. Bayle ramême dans ſes nôtes une partie de ces éxpreſſions qui avoient paru trop crues & que l'Anatomiſte avoit retranchées. Pourquoi choiſir plûtot ces matiéres, qu'un grand nombre d'autres qui ne font pas moins Anatomiques, & qu'il ne rapporte nulle part ?

Danger du Dictionnaire de l'auteur de ſon Auteur. Art. de Scioppius " XXV. SCIOPPIUS fut averti, dit
" Mr. Bayle, que la lecture des Anciens
" Poëtes étoit dangereuſe aux jeunes gens ;
" Afin donc de ne pas perdre la pureté des
" moeurs en cherchant la Langue Latine dans ſes
" ſources les plus pures, il ſe ſervit d'un reméde
" qui mérite d'être rapporté.

Note T. " Ce fut de matter ſon corps par une diéte ri-
" goureuſe ; Il jeunoit en Allemagne les jours entiers,
" ſloué ſur ſes Livres, & quand il fût à Rome, il
" renonça tout-à-fait au vin & à la viande, aux
" oeufs & aux poiſſons ; il ne faiſoit qu'un repas par
" jour, & il ne mangeoit dans ce repas que des cho-
" ſes très-communes & en petite quantité ; la
" moitié d'un choux un peu de riz, un petit mor-
" ceau de fromage, une poire, ou une pomme, &
" il n'avoit pour tout lit l'hiver & l'été, que des plan-
" ches, deux couvertures & un oreiller. Il n'y a
" point de doute que ces remédes ne ſoient éxcellens
" contre la fureur de l'incontinence. . . Ceux qui pré-
" tendent qu'ils n'ont pas beaucoup d'efficace, qu'il
" n'y a point d'autre bon reméde que le mariage, font des
" gens qui ne les ont jamais eſſaiés, & qui n'ont pas
" trop d'envie de réſiſter à la luxure ; Leur témoi-
" gnage ne peut donc pas être de grand poids : mais
" il ne s'agit point ici de diſpute, il ne s'agit que de
" narration.

" Notés qu'il croioit que la lecture de certains
" ouvrages étoit capable de reveiller la nature la plus
" endormie. Il mettoit dans cette Claſſe quelques
" Commentaires de Scaliger & leur Texte.

Combien de gens, la lecture des gaillardiſes que Mr. Bayle répand à pleines mains, ne ſurprend-elle pas au dépourvû ; Oh les trouve là où on les attend le moins, & quel effet tous ſes commentaires & toutes ſes réfléxions ne doivent-elles pas produire ſur ceux qui s'y portent avec empreſſement, & au goût desquels Mr. Bayle a voulû s'accommoder, pour faire acheter ſon Livre à plus de Lecteurs.

Des Ana- ,, XXVI. IL Y a des gens qui blâment Sue-

teurs qui ont écrit des obſcénités.

Art. Suetone.

tone ; dit Mr. Bayle ; d'avoir écrit tant de choſes, qui ſont connoitre le détail des actions impures & des débauches horribles de Tibere, de Caligula & de Neron &c. On ne peut nier que ſes recherches là-deſſus n'aient été fort ſingulières & qu'il n'ait donné à ſa plume beaucoup de licence : c'eſt ce qui fait dire qu'il avoit écrit la vie des Empereurs avec la même liberté qu'ils avoient vécu.

Note E.

" Muret eſt celui qui a déclamé avec le plus d'Eloquence contre Suetone à ce ſujet-là, & il vint juſqu'à dire que la lecture de cet Hiſtorien eſt auſſi à craindre pour les jeunes gens que celle des vers de Catulle & de Martial.

" La remarque de Muret, *que le Public n'a que faire de ſavoir tout le détail de la débauche des Empereurs*, prouve trop ; car on lui répondra que le public n'a que faire de ſavoir les particularités que Tacite nous raconte touchant Agrippine qui provoquoit à l'inceſte ſon propre fils. Qu'avons nous à faire, lui dira-t-on, *du laſciva oſcula, & prænuntias flagitii blanditias que l'on trouve dans Tacite.* Vous devés, condamner cèt Hiſtorien, ou abſoudre Suetone, & reconnoitre que leurs fautes ne different pas du plus au moins.

Eh bien quand nous ne mettrions que cette différence entre Tacite & Suetone, Mr. Bayle fera-t-il excuſable d'avoir ſurpaſſé Suetone ? Le peu de mots dans leſquels Tacite s'éxprime ſuffiſent pour donner de l'horreur de l'impudique Agrippine ; Mais entrés dans des détails, & faites des Commentaires ſur ces paroles, il eſt mille imaginations en qui vous reveillerés des idées & des ſentimens dangereux.

Ibidem Note E.

" Notés, *dit-il*, qu'Eraſme dont l'autorité doit bien valoir celle de Muret, ne juge pas que la déſcription des infamies des Empereurs dont Suetone a écrit l'hiſtoire, ſoit inutile au Public. Il croit au contraire qu'elle peut ſervir d'épouvantail aux mauvais Princes, & qu'il n'y a point de Tyran qui pût ſentir du repos, s'il conſidéroit que ſa mémoire doit un jour auſſi éxécrable que celle de Caligula & de Neron. Ce fut dans la vue du bien public qu'il travailla à une Edition de Suetone & des autres Hiſtoriens qui ont liſſé le détail des actions abominables des Empereurs Romains.

Mais pour rendre odieuſe la mémoire des débauchés, il faut bien ſe garder d'écrire leurs débauches d'un Air *gaugnenard*, & propre à divertir ceux qui y ont de l'inclination, c'eſt là le reproche qu'on fait à Mr. Bayle. Mais dit-il, " la maniére dont Suetone

Note E.

" a particuliriſé les débauches des Empereurs, n'eſt nullement une preuve, ni qu'il aimât les impuretés, ni qu'il ſe plût à les décrire, ni qu'en général il y eut rien à déſirer à ſa probité & à ſon honneteté. Cela fait voir ſeulement qu'il étoit fort ingénu & fort ſincére, & qu'il croioit qu'un Hiſtorien doit repréſenter naivement & fidelement ce qu'il ſait déterrer de véritable, & pour peu qu'on ſe connoiſſe au caractere des Auteurs par leur maniére d'écrire ; on peut juger que celui-ci ne faiſoit que ſuivre ſa ſincérité & ſon ingénuité naturelle, & qu'il ne cherchoit point l'amuſement ou le divertiſſement de ſon coeur. On doit-même préſumer qu'il eut en vue de punir le crime autant qu'un Hiſtorien le peut punir, & de chârier la mémoire de ces monſtres, en la transmettant aux ſiécles futurs, chargée de toute l'éxécration dont elle eſt digne, & qu'il crut que cela pourroit réprimer la brutalité un jour à venir ; Il eſt certain que lui & *Lampridius* inſpirent plus d'averſion & plus d'horreur pour les Princes dont-ils décrivent les déportemens abominables que ne le font les Hiſtoriens les plus prudes & les plus graves.

Un Auteur peut avoir eu une bonne intention & l'avoir mal éxécutée. Quand cela arrive & qu'il en a le temps, il doit corriger dans une ſeconde Edition, ce qu'il a écrit de licentieux dans une premiére, au lieu de l'augmenter comme l'a fait Mr. Bayle.

Un auteur encore, ajoute Mr. Bayle, peut condamner les perſonnes dont il écrit les impuretés, il met par là à couvert ſon honneur & ſa reputation. Mais s'il les décrit pourtant dans l'eſperance qu'il ſera plaiſir par là à une partie des lecteurs, met-il leur conſcience & la ſienne en repos.

" Mettons ici la réfléxion que la Mothe le Vayer a faite ſur l'Invective de Muret. Il ſeroit à ſouhaiter, dit Muret, que nous n'euſſions point " appris tant de débauches, & tant de vices honteux " qu'ont pratiqués les Tiberes, les Nerons & les Caligules. Ce ſont des ordures qui ſont preſque rougir " le papier ſur lequel Suetone nous les repréſente, " Et ſi ce que dit un Ancien eſt véritable qu'il n'y " a guéres de différence entre une perſonne qui décrit " de ſemblables infamies avec ſoin, & celui qui les enſeigne ; à grande peine pourrons nous éxcuſer Suetone de s'en être acquité de la façon qu'il l'a fait.

" Mais comme nous avons déja répondu à de ſemblables objections dans d'autres Sections que celle-ci, y a-t-il un ſeul de tous les Hiſtoriens de nom qui ne ſoit coupable . . . . d'avoir repréſenté les méchantes actions qui ſont la plus grande, & ſouvent la plus conſidérable partie de ſa Narration. L'Hiſtoire ſacrée même ne nous fait-elle pas voir des parricides, des inceſtes, des idolatries & mille autres profanations, parmi ſes meilleurs éxemples & ſes plus Saintes inſtructions.

" Il eſt difficile de bien répliquer à cette remarque, & je voudrois bien ſavoir ce qu'auroit pu dire cette cela le ſcrupuleux Tillemont. Il auroit ſans doute allégué des choſes ſpécieuſes ; mais dont on auroit pû inférer que le plus ancien des Hiſtoriens, & celui qui a voit le plus de lumiéres, vû qu'il écrivoit par inſpiration, ne devoit jamais parler des filles de Lot ; car dira-t-on c'eſt enſeigner indirectement l'inceſte dans des circonſtances tout à fait afreuſes.

Ce parallèle de Suetone & de Moïſe me fait ſouvenir de l'égalité que trouve Me. Dacier entre une fable d'Homére & une éxpreſſion de St. Luc. On reproche à Homére des fictions abſurdes & infiniment éloignées de toute vraiſemblance, Poëtique même, *d'Uliſſe à cheval, neuf jours & neuf nuits ſans boire ni manger ſur le mat du Navire où il avoit fait naufrage.* Pour juſtifier Homére Me. Dacier cite les Actes des Apotres, & St. Paul diſant à ceux qui étoient prêts de faire naufrage. *Il y a trois jours que vous n'avés rien mangé*, ce qui ſignifie viſiblement *vous n'avés mangé que peu, & ſans aucune régularité.* C'eſt ainſi qu'on aime mieux ſuppoſer dans l'Ecriture Sainte des défauts qui n'y ſont point, que de ſe corriger des ſiens, ou que d'avoüer ceux des Auteurs qu'on aime & qu'on ſe plairoit d'imiter. L'Ecriture Ste. allégue des faits criminels, très brièvement & très-ſimplement, & on ne peut les y lire ſans les condamner ; Donc on ne doit ſe faire aucun ſcrupule d'entrer dans le détail de ces faits, & de les décrire dans des termes qui faſſent plaiſir à une imagination tournée du côté de la ſenſualité.

On inférera auſſi des raiſons de cèt Auteur que l'Hiſtoire en général eſt condamnable, & qu'on eut grand tort de publier dans Paris le procés de Madame de *Brinvilliers* ; & que la Rélation des Conjurations eſt une choſe à proſcrire, puis qu'on y peut apprendre l'art de former des conſpirations, & d'éviter les fauſſes meſures qui ont fait échouer celles de Pazzi & pluſieurs autres.

Addreſſe de Mr. Bayle.

XXVII. Mr. BAYLE a trouvé le ſecret de rendre difficile la refutation de ſes vains ſubterfuges à force de les réiterer : Laiſſés quelque endroit ſans réponſe, les amis concluront qu'il n'y avoit pas moien de répliquer à un de ſes Sophiſmes ou de

ſes

ſes ſubterfuges, quoiqu'allégué & refuté déja pluſieurs fois. D'un autre côté repliquer comme on l'a déja fait, c'eſt s'expoſer au riſque d'ennuier un Lecteur, en rebattant toujours la même choſe, & de groſſir inutilement un Ouvrage. Je ne doute point que cette conſidération n'ait rebuté pluſieurs perſonnes très-capables de refuter Mr. Bayle & ne leur ait empêché d'entreprendre un ouvrage très-embarraſſant, quelque parti qu'on trouve à propos de prendre. Perſonne n'a jamais accuſé Mr. Bayle d'apprendre aux jeunes gens, ce qu'ils auroient ignoré ſans lui, en matiére d'obſcénités; On s'eſt plaint ſeulement que ſon Dictionnaire familiariſe ſes Lecteurs avec des idées auxquelles la Raiſon ordonne de refuſer ſon attention, & qu'il les engage à ſe plaire à des contes & à des réflexions très-propres à diſpoſer à l'impureté. Le détail d'une conſpiration apprend aux Souverains & à ceux qui les ſervent à s'en garantir: Ce détail ne fournit aux mauvais Sujets aucun ſecours. Pour réuſſir dans ces ſortes d'entrepriſes. Il ne faut pas marcher ſur les traces d'autrui, il faut ſavoir faire des complots tout neufs. Pour ce qui eſt des empoiſonneurs, leur nom ſeul fait frémir, & le détail de leur procès n'apprend point où l'on doit chercher les poiſons & comment on doit les préparer.

Quand je vois l'aſſurance avec laquelle Mr. Bayle allégue des argumens pitoiables, je ſuis moins tenté d'en conclure qu'il comptoit étrangement ſur la ſtupidité de ſes Lecteurs, que d'en inférer à quel point le goût du Pyrrhoniſme eſt dangereux. J'ai connu des gens qui à force d'entreprendre tous les procès ſur leſquels on les conſultoit, & de chercher des raiſons pour appuyer toutes ſortes de prétentions, (parce que leurs conſultations & leurs écritures étoient toûjours également bien paiées) avoient tellement perdu tout pouvoir de prendre un parti ſûr, & de diſtinguer une raiſon ſolide d'avec une ſimple vraiſemblance, que les cauſes ſur leſquelles il étoit le plus aiſé de triompher, n'étoient pas mieux dans leurs mains, que les plus foibles & les plus embarraſſées. Ne ſeroit-il point arrivé quelque choſe de ſemblable à Mr. Bayle? Son eſprit prévenu pour le Pyrrhoniſme, ne s'embarraſſoit plus de chercher de la certitude, il lui ſuffiſoit de trouver des vraiſemblances, & de les ſavoir étaler. Les obſcénités étoient entrées dans ſon plan; Il comprenoit de quelle utilité elles étoient pour ſon grand but. L'A-deſſus on l'accabloit d'objections, il falloit ſe juſtifier, il ne vouloit pas demeurer ſans réponſe; il ne pouvoit en faire de ſolides: Mais cela l'embarraſſoit peu, parce que de puis longtemps, il n'avoit de goût que pour la vraiſemblance.

Mr. Bayle ſait écrire modeſtement quand il veut.

Art. Farel Note 1.

XVIII. QU'ON liſe avec attention tout ce que Mr. Bayle a écrit dans cet endroit-ci à l'occaſion de *Farel* qui ſe maria à l'âge de 69. ans, on verra qu'il ne tenoit qu'à lui de s'exprimer ſur des objects délicats, d'une maniére très Philoſophique, & d'écrire des choſes que les perſonnes les plus ſcrupuleuſes pourroient lire à haute voix, & en préſence de témoins, ſans rien faire contre la bienſéance. Mr. Bayle fait éloigner quand il veut les mêmes idées groſſiéres & obſcénes qu'il force l'imagination à recevoir, quand il lui plait.

„ Il ſe maria, dit-il, à l'âge de 69. ans, il pa-
„ roit par un écrit de la main de Farel, qu'il épou-
„ ſa une femme avancée en âge, nommée Marie, fille
„ d'Alexandre Torel de la Ville de Rouen, que cer-
„ te ſille s'étant retirée à Neufchâtel à cauſe de la Re-
„ ligion avoit été élevée en la diſcipline du Sei-
„ gneur par ſa Mére qui étoit une véritable Veuſ-
„ ve, qui craignoit Dieu, & qui le ſervoit; que
„ cette ſille avoit de la ſageſſe & de la vertu, que
„ ſa vie étoit réglée & honnête. Les Anonces du
„ Mariage de Farel & de Marie Torel ſe trouvent
„ écrites avec une grande ſimplicité; Elles furent
„ publiées le 11. & 21. Septembre & le 2. d'Octobre
„ 1558. Voions de quelle maniére Mr. Ancillon
„ juſtifie ce mariage. Farel ne ſe maria qu'à l'âge
„ de 69. Ans, & comme diſoient ſes amis lorſqu'il
„ étoit ſur le bord de ſa foſſe. Les amis de Farel
„ trouvoient ce mariage fort étrange & fort hors
„ de ſaiſon; néanmoins Farel fit gouter à ſes amis
„ les raiſons qui le portoient à une ſocieté, celle
„ qu'eſt celle du Mariage en un âge ſi avancé; L'on
„ a crû juſques ici que Farel avoit été porté à ce
„ Mariage par une inſpiration ſecrete, & par un
„ mouvement éxtraordinaire. Quoi qu'il en ſoit, on
„ a ſçu qu'en ſe mariant il ſe propoſa de pourvoir à
„ ſa Vieilleſſe à cauſe de ſes infirmités, par le moi-
„ yen que Dieu lui-même a ordonné, en prenant
„ une aide à la pieté, pour s'y entretenir, une aide
„ à la ſocieté pour la lui rendre agréable, une aide à
„ l'oeconomie ſur laquelle il ſe repoſât ſur bien des
„ choſes appartenantes à cette vie, & enfin une aide
„ d'infirmité pour poſſeder ſon vaiſſeau en ſanctifi-
„ cation, & honneur. On a ſçu que Farel ſe maria,
„ afin de faire voir que comme l'enſeignent ceux de
„ l'autre Communion le Célibat n'étoit point méri-
„ toire ni ſatisfactoire. On a ſçu que Farel ſe ma-
„ ria pour juſtifier que la grace de la continence per-
„ pétuelle n'eſt donnée, ni à tous ni pour toûjours,
„ La fin de cette Apologie ſurprendra tous les eſ-
„ prits ſuperficiels & bien d'autres gens auſſi. On aura
„ beaucoup de peine à ſe figurer que le don de con-
„ tinence conferé juſqu'à l'âge de 69. ans, diſpa-
„ roiſſe tout d'un coup & s'évanouiſſe. Les plus
„ ſenſuels & les plus voluptueux perdent ordinaire-
„ ment à cet âge-là & même plutôt leur incontinen-
„ ce, ceux même qui n'ont pas trop abuſé de la
„ chaleur éxceſſive du tempérament, ſe trouvent
„ au bout de leurs forces avant que d'avoir atteint
„ leur année 69. & voici un homme qui commence
„ alors à ne pouvoir plus ſe contenir: Cela eſt ſans
„ doute fort ſingulier; Mais néanmoins ne le trait-
„ tons pas de fable. Conſidérons que l'impreſſion de
„ certains objets ſur nôtre cerveau, ne dépend point
„ de notre ame. Ce n'eſt point à cauſe que nous le
„ voulons que certains objets nous plaiſent, c'eſt à
„ cauſe qu'ils remuent d'une certaine maniére les
„ fibres de notre cerveau, & qu'ils y ouvrent des val-
„ vules qui étoient fermées, ce changement en pro-
„ duit d'autres preſqu'à l'infini dans la machine, de
„ là naiſſent des déſirs & des avantgouts de plaiſir,
„ & cent autres innovations qui détruiſent la conti-
„ nence. Voilà comme Marie Torel changea le
„ cours des eſprits dans ce bon Vieillard à Elle lui
„ plût, elle eut cette proportion de l'objet à la fa-
„ culté qui éxcite les ſentimens de l'amour, & ce
„ qui s'enſuit. Il n'en falloit pas d'avantage; ne
„ m'allés pas dire; Cette ſille n'étoit pas jeune, &
„ on ne la repréſente pas comme belle. Ceci n'y fait
„ rien, la proportion dont il s'agit, ce grand reſ-
„ fort, ce grand mobile, ne conſiſte ni dans la grande jeu-
„ neſſe ni dans la beauté; c'eſt un je ne ſai quoi qui
„ a ſon ſiége dans des particules inſenſibles. On ſent
„ leur effet, ſans connoitre la maniére de leur acti-
„ on. Il y a tel homme qui a vu 20. ans durant
„ une infinité de femmes ſans avoir jamais eu l'en-
„ vie de ſe marier. Ce même homme en rencon-
„ trera quelqu'une fortuitement dans un bateau, dans
„ un feſtin, dans une viſite, il en ſera ſi touché
„ qu'il l'épouſera ſur le champ; Elle n'eſt ni auſſi
„ jeune ni auſſi belle que celles qui n'ont point plû
„ à ce perſonnage, elle a fréquenté des gens plus ſus-
„ ceptibles d'amour que celui-ci, & ne les a point
„ bleſſés: La proportion de l'objet à la faculté n'y
„ étoit point; elle ſe trouve dans ce cas particulier,
„ & voila un Mariage bien-tôt conclu; On peut
„ même dire qu'un homme, avancé en âge, qui
„ conclud après une longue ſuite de raiſonnemens,
„ qu'il doit renoncer au Célibat, eſt diſpoſé par cela
„ même à l'incontinence, il devient facile à être frap-
„ pé dans cèt endroit du cerveau qui donne le
„ bran-

» branle à l'amour : l'objet qui touche à cet endroit-
» là lui plaît & le charme ; il y songe à toute heu-
» re, il en veut jouïr, cela lui ôte ce beau don
» de continence que la Nature lui avoit donné ; il
» se trouve dans un état de brûlure, & il se marie
» selon le conseil de St. Paul. Il n'y a
» donc rien qui ruïne le vraisemblable dans notre
» Vieillard, & nous y trouvons au contraire qu'il
» n'y a rien de plus téméraire que le voeu de cé-
» libat. Le don de continence n'est point quelque
» chose sur quoi l'homme puisse compter. Il a
» été à l'épreuve de mille objets très-aimables, il y
» a été, dis-je, pendant une longue suite d'années ;
» Pouvés vous répondre qu'ensin il ne vous tombera
» pas sous les yeux quelque autre objet mieux pro-
» portionné aux fibres de votre cerveau ? *Cela vient*
» *comme le larron de nuit*, à l'heure qu'on ne s'y
» attend point. Gardés donc toujours votre liberté,
» possédés votre don comme ne le possédant
» point ; songés que vous le pouvés perdre, & que
» vous le perdrés peut-être lorsque vous y pensé-
» rés le moins : Il ne faut pour cela que rencontrer
» une personne qui vous donne de l'amour ; Ce sera
» l'éponge de votre continence.

Des Lecteurs telles que celles que Mr. Bayle présente à tout coup, ne peuvent-elles pas avoir l'effet des objets mêmes. Il se le proposoit ainsi, puisque par là il vouloit plaire.

Preuve du Dictionn. par Mr. Bayle.

XXIX. IL N'Y a rien de moins incompatible avec la pureté du coeur & avec la pureté du corps que la prétendue mortification, de résister à des tentations que l'on auroit irritées ; le véritable triomphe est de se tenir le plus éloigné qu'il est possible d'un tel ennemi, & de n'y penser jamais.

Art. Fontenay. Note I.

» Les péchés de l'impureté, dit Mr. Bayle,
» ne sont point de la nature de ceux que l'on
» peut vaincre en les attaquant, en les prévenant,
» en faisant des irruptions sur leurs terres. Se bat-
» tre en retraite, ou plutôt prendre la fuite est
» le moien le plus assuré pour remporter la victoi-
» re. N'est-ce donc pas une étrange témérité
» & un mépris punissable de ce sage Avertissement,
» *Quisquis amat periculum peribit in illo*, que d'aller
» provoquer ce dangereux ennemi & que de lui faire
» des insultes jusques dans son fort ? A peine de-
» voit-il être permis à *d'Arbrissel* de le regarder en fa-
» ce, & il étoit assés téméraire dit-on, pour le col-
» leser afin de luter avec lui.

» Ceux qui sont voeu de continence, s'ils sont
» sages, doivent chercher avec ardeur le don de l'ou-
» bli & repousser dès l'entrée l'image de l'impureté,
» tant s'en faut qu'il leur soit permis de coucher au-
» près des objets vivans. Quand ils seroient assurés de
» la victoire, ils ne laisseroient pas d'être obligés de fuir
» ce combat comme la peste. La charité envers le pro-
» chain leur commande cette fuite ; Sont-ils assurés
» de leur compagne ?

Pourquoi donc présenter à tout coup ces images ? pourquoi les mettre sous les yeux de ses Lecteurs, lorsqu'ils s'y attendent le moins. La Charité envers le prochain n'exige-t-elle pas de tout autres précautions ? Mr. Bayle *est-il assuré de ses Lecteurs* ? Je me fers de ses propres réflexions ; Ses expressions vives, les détails où il entre, tout cela n'a-t-il pas l'effet des objets, & ne les rend-il pas en quelque manière présens. Mr. Bayle ne pouvoit pas se résoudre à laisser mettre son Nom à la tête de son Dictionnaire. Il travailloit pour le Public par un motif de cette Charité Chrétienne qui fait qu'on s'oublie soi-même ; & sa charitable complaisance le rendoit inépuisable en gaillardises.

Ceux qui voudront lire cet Article seront surpris, (je ne sai si je l'oserai dire) de l'affectation, de la fantaisie, du goût & de l'obstination de Mr. Bayle.

Mr. Bayle a promené l'imagination de ses Lecteurs sur des idées dangereuses ; lui-même l'avoue ; Cependant il ne peut les quitter, il y revient, il les varie, il les exprime par tous les autres termes, que par les seuls qu'il auroit dû se permettre.

Affectation contraire au respect dû aux Ste. Livres

XXX. Mr. BAYLE qu'une grace surnaturelle, si on veut l'en croire, a rempli d'une foi victorieuse de toutes les foiblesses & toutes les contradictions de la Raison, ne laisse pas de se jouer & de chercher à plaisanter sur une Histoire renfermée dans des Livres que cette grace surnaturelle à rendus les objets de sa foi & de son respect. Il parle *d'Abimelech* qui conjecturа sur quelque chose qu'il apperçut que Rebecca étoit la femme d'Isaac. Les Arabes du desert qui ont conservé toutes les manières des Anciens temps, vivent avec les femmes avec une grande retenue, & une Relation nous apprend qu'un Emir ne pût pas s'empêcher de rougir quand on lui dit qu'en France on saluoit une femme par un baiser. Une telle action pouvoit donc suffire pour fonder la conjecture d'Abimelech.

Art. Abimelech.

Voyage au camp du grand Mogol pag. 11. Edit. d'Amsterdam.

On ne sauroit lire cèt Article sans en être scandalisé, on y sent malgré qu'on en ait le penchant extrême de Mr. Bayle à saisir certaines idées, & à ne les point abandonner. De diverses applications qu'on pouvoit donner aux paroles de la Genèse, il en choisit une, parce qu'en la refutant à demi, il trouve une occasion de mettre en oeuvre son stile favori, qu'aucune circonstance ne peut lui faire supprimer. Il seroit à souhaiter, *dit-il*, en finissant cet article, que *les imaginations mystiques fussent inconnues* ; ses gaillardises vallent-elles mieux ?

Autre preuve d'affectation contr. Acad.

XXXI. Mr. BAYLE ne commente guere que des endroits de cette Nature, les moindres occasions reveillent là-dessus ses idées ; Il falloit qu'il en fut étrangement rempli ; *On disoit autrefois d'un homme, ce sont ses paroles, c'est extraordinairement vaillant & courageux, c'est un Achile, comme on dit aujourd'hui c'est un Cesar ; c'est un Alexandre. Un débauché a étendu la métaphore sur un tout autre sujet.* Cela valoit bien la peine d'en charger un Dictionnaire Historique ?

Quand il seroit vrai que les termes *d'Achile en impureté* auroient passé en proverbe, valoit-il mieux la peine de rapporter celui-là que tout ce qu'on en trouve dans les Adages d'Erasme ? Mais c'est une allusion dont Mr. Bayle n'allégue qu'un seul éxemple tiré d'un Débauché qui avoit le même regret à une foiblesse, dont-il auroit dû se féliciter, que Milon en avoit à la perte de la force de ses bras.

Quand Mr. Bayle auroit supprimé cette remarque auroit-il mérité d'être mis au nombre de ceux dont-il parle " à qui on peut intenter » dans la République des Lettres la même ac-» tion, que l'on intente dans le Barreau à certaines » réticences des vendeurs. Il seroit à souhaiter que » le Public fut plus sévère qu'il ne l'est contre les » Historiens qui suppriment certaines choses. Il y en » a si peu qui ne le fassent qu'il seroit desormais » temps d'y remédier si on le pouvoit.

Art. Abdas.

Parallele de Molière & de Mr. Bayle.

XXXII. Mr. BAYLE après avoir allégué ce qu'on disoit pour justifier Molière, qu'il avoit travaillé non seulement pour les esprits fins & de bon goût, mais aussi pour les gens grossiers.

Art. Pompilius. Note G.

» Souvenons-nous, dit-il, que les frais des Co-
» médiens sont grands, & que l'usage de la Comédie
» est de divertir le Peuple aussi bien que le Senat. Il
» faut qu'elle soit proportionnée au gout du Pu-
» blic, c'est-à-dire, qu'elle soit capable d'attirer
» beaucoup de monde ; car sans cela ne fut-elle qu'un
» élixir de pensées rares, ingénieuses, fines au fou-
» verain point, elle ruïneroit les Acteurs, & ne fe-
» roit de rien au peuple.

» Ce ne sont pas seulement les Critiques de Mo-
» liére qu'on peut repousser par de telles réflexions,
» il y a beaucoup d'autres livres qu'on critique de cette
» maniére, parce qu'on ne songe pas aux divers usa-

» ges

„ ges auxquels ils ſont deſtinés, & parce qu'on y „ trouve cent choſes que l'on voudroit que l'Auteur „ eut retranchées. J'ai bien à faire de cela, dit l'un, „ que m'importe, dit l'autre, qu'un tel ait été mal „ marié, à quoi bon tant de citations, tant de pen„ ſées gaillardes, tant de réflexions Philoſophiques „ &c. C'eſt le langage perpétuel de ceux qui cri„ tiquent ce Dictionnaire : mais ils me permettront „ de leur dire, qu'ils ont négligé de ſe pourvoir de „ la choſe qui leur étoit la plus néceſſaire pour bien „ juger de cét Ouvrage. Ils n'ont point connu qu'il „ doit ſervir à toutes ſortes de Lecteurs & que par ce„ la même qu'il ne ſeroit fait que ſelon le goût des „ plus grands puriſtes, il ſortiroit de ſa ſphére na„ turelle. Songent-ils bien que ſi je m'étois reglé ſur „ leurs idées de perfection, j'aurois fait un Livre „ qui leur eut plû à la verité, & qui auroit déplu „ à cent autres, & qu'on eut laiſſé pourrir dans les „ magazins du Libraire ? La pauvre choſe pour lui „ que deux gros Volumes qui ne contiendroient que ce „ qui peut plaire à ceux qui ſe piquent d'un air „ grave & d'un goût éxquis, & qui voudroient „ qu'on expliquat par monoſyllabes les matiéres les „ plus étendues. Qu'ils faſſent la réflexion que fai„ ſoit Socrate à la vue d'une foire, *Combien de choſes y a-t-il dont je n'ai pas beſoin* ! On le veut bien : mais la foire n'en ſera pas moins ce qu'elle doit „ être. " Cela ſignifie que Mr. Bayle faiſoit toûjours ſon train, & qu'il n'aura aucun égard pour ceux qui, peuvent ſe paſſer de ſes gaillardiſes, non plus que pour ceux qui de plus en ſont très-ſcandaliſés ; Il déclare pourtant à la fin de la ſeconde Edition qu'il à *corrigé & ſupprimé beaucoup en leur faveur*, mais il n'a écrit cela que pour ſe moquer d'eux & pour les traiter comme des gens avec qui il ſe diſpenſe du devoir de la ſincérité. Que ſes bons chanſons ne s'éfraient pas de ces promeſſes jettées en l'air ; Qu'ils achettent hardiment ſon Livre, ils y trouveront une *foire* de leur goût ; les matiéres dans leſquelles leur cœur corrompu ſe délecte n'y ſeront point traitées par *monoſyllabes*. Si le motif du gain étoit une raiſon valable pour juſtifier toutes ſortes de métiers, & tout ce qu'on y emploie d'artifices, pour les rendre plus lucratifs, on ſe contenteroit d'oppoſer à Mr. Bayle ce qu'il dit ailleurs ſur le ſujet de la belle gloire & du déſintéreſſement, & ſur les critiques qu'il fait des Savans qui ont aimé les penſions, & qui ont été bien aiſes de les faire groſſir ; Mais ne ſeroit-ce point trop découvrir en Mr. Bayle un cœur Pyrrhonien ſur la Morale que de dire qu'il a rempli ſon Dictionnaire de gaillardiſes & d'objections contre la Providence, afin d'en procurer un plus grand débit à ſon Libraire ? C'eſt pourtant lui qui nous l'apprend. Comment accorder cela avec ce qu'il allégue lui-même, *que la maniére dont il conte ce dont on ſe plaint, eſt plus propre à donner de l'horreur, que s'il s'étoit éxprimé dans d'autres termes, & que ſes objections tendent à faire ſentir* LA NECESSITE DE LA FOI. Quelle contradiction ! quelle hardieſſe ! N'étoit-ce donc que pour faire plaiſir aux ames fideles & à ceux qui ont en horreur l'impureté qu'il a rempli ſon Dictionnaire, d'ordures & d'objections ? & qu'il a ſi vivement & ſi rudement repouſſé ceux qui ont entrepris de mettre à couvert la Réligion de ſes attaques ? Mr. Bayle ſe ſeroit épargné bien des redites dans ſon Dictionnaire, & la néceſſité de les raſſembler dans une Apologie particuliere, s'il avoit eu moins de complaiſance pour des Lecteurs qui n'en méritent pas. Sans des ſecours ſi peu dignes d'un Sage, uniquement ſenſible à la belle gloire, on ne laiſſe pas de réiterer *ſans ceſſe les Editions du Dictionnaire de Moreri*.

Si Mr. Bayle avoit voulu rapporter toutes les particularités de la vie de Malherbe, & tout ce qui, dans ſes Vers, dans ſes Lettres, dans ſes Converſations pouvoit ſervir à faire connoître le caractére de ſon eſprit & de ſon cœur, il auroit eu dequoi faire un petit Volume. Pourquoi choiſir particuliérement ce qui eſt obſcéne & licentieux, ſi ce n'eſt parce que Mr. Bayle aimoit à ſuivre ſon goût, ou à flatter celui de ſes Lecteurs, à qui il devoit d'autant plus ſe faire un devoir de refuſer ce plaiſir, qu'il les y favoit plus portés ?

„ Il y a beaucoup d'apparence que Malherbe „ n'avoit guére de Réligion. Son bon Ami ayant „ voulu faire en ſorte qu'on ne crût pas cela, s'y „ eſt pris d'une maniére à n'en laiſſer point douter, „ On a vû dans l'article de Madame des Loges quel„ ques faits concernant Malherbe.

Mr. Bayle auroit-il voulu faire connoître que les moeurs licentieuſes, diſpoſent le cœur à ſe tourner du côté de l'Irréligion & à détourner ſon attention de tout ce qui va à établir la vérité & la certitude de quelques maximes qui génent ?

„ XXXIII. MAIS quant à ce que Philon ajou„ te, dit Mr. Bayle, que ce Patriarche (Abraham) „ ceſſa d'en jouïr dès qu'il s'apperçut qu'elle étoit „ groſſe, je n'ai garde de le nier, ni de l'affirmer. „ Ce ſont des myſtéres dont-il ne faut point être „ curieux : Il faut ſuppoſer qu'ils ſe paſſent ſous le „ voile de la nuit, ou derriere le rideau, & les „ laiſſer dans leurs ténébres naturelles.

On remarque à faire connoître Mr. Bayle.

Art. Agar Note A.

Abraham trouvoit ſa condition triſte, parce qu'il n'avoit point d'enfant pour héritier. *Sara* entra dans ſes idées & lui propoſa *Agar*, cela donne naturellement lieu à la penſée de *Philon*. Mr. Bayle qui aime à plaiſanter dans l'article *d'Abimelech*, & à faire des conjectures ſur Iſaac & ſur Rebecca, n'approuve pas une penſée de Philon qui fait honneur à Abraham, & pour la refuter honnêtement, il dit, *ce ſont des myſteres dont-il ne faut pas être curieux*, Que n'a-t-il ſuivi cette régle ?

Charles-Quint, dit Mr. Bayle, ne fut pas éxempt de l'infirmité humaine par rapport aux femmes : Il étoit beaucoup plus ſobre que choſte. Sur quoi Mr. Bayle cite Brantome, après quoi il commente, ſelon ſa coutume, les paroles de ce ſale Auteur ; Dès-là il fait une courſe ſur des vers orduriers d'Horace. Tout cela étoit ſi peu à propos, qu'il ajoute, d'abord après, un témoignage tout oppoſé. Mais que la narration de Brantome ſoit fauſſe ou véritable, elle étoit trop du goût de Mr. Bayle pour la laiſſer échaper ; Sur tout autre ſujet il en auroit fait voir l'éxtravagance. Brantome s'émancipe hardiment à conter ce qui s'eſt paſſé ſous les envelopes de la nuit. Qui pouvoit ſavoir cela, ſur tout puiſque Charles-Quint t affectoit du moins les dehors d'une grande ſageſſe.

Art. Charles-Quint.

Pourquoi ſur l'article de *Thamyris* Mr. Bayle ne ſe contente-t-il pas de traduire ſimplement l'auteur Grec qui cite, *Thamyris comma le premier qui ait aimé les garçons*? & d'où vient qu'il aime mieux emploier certaines éxpreſſions pour plaiſanter ſur le crime, par une alluſion burleſque, que je ne rapporterai pas ? Si Lucien avoit plaiſanté ſur le déſi que Thamyris fit aux Muſes, & que Mr. Bayle en eut cité les paroles, il ſe ſeroit mis à couvert par le titre d'Hiſtorien & de Rapporteur, quoi que ce titre ne le mit pas en droit de chercher des fortiſes pour en charger un Dictionnaire, où on ne transporte pas tout ce qu'on lit. Mais Mr. Bayle plaiſante de ſon chef en ſtile indécent à un Philoſophe. Il invente de plus dans la note *E* une plaiſanterie qu'il auroit faite, s'il avoit été à la place de Lucien ſur lequel il fait voir qu'il fait enchérir.

On a été ſurpris dit Mr. Bayle qu'un homme ſi ſage (Mr. le Vayer) ait écrit fort librement ſur des matiéres obſcénes.

Art. Voyer. Note D.

„ Mais il eſt plus rare qu'un Auteur ſe donne „ beaucoup de licence dans ſes Livres, & peu dans „ ſes moeurs, qu'il n'eſt rare qu'il s'en donne beau„ coup dans ſes moeurs & peu dans ſes Livres. Il „ eſt bien aiſé de comprendre les raiſons de cela ; car „ qui peut le plus peut le moins ; mais qui peut le „ moins ne peut pas le plus ; Qu'y a-t-il de plus

„ facile que de déclamer en vers ou en prose contre „ les déréglemens du siécle, & qu'y a-t-il de plus „ malaisé que de n'y prendre aucune part? Un hom- „ me sage fait ce qui est le plus difficile; Il ne lui „ est donc pas mal-aisé d'édifier par les productions de „ sa plume; car ceci est infiniment plus facile que „ cela. Mais de ce qu'un homme peut composer des „ Ouvrages édifians, dévots & nétoyés de toute li- „ cence morale, il ne s'ensuit pas qu'il puisse vivre „ avec une telle régularité, & ceci est infiniment „ plus difficile que cela.

S'il est séant à un homme sage de s'abstenir d'actions licentieuses, pourquoi s'expose-t-il au risque d'autoriser, par ses éxpressions & par le plaisir qu'on y trouve, les écarts où elles jettent, & auxquels on ne peut nier qu'elles ne disposent. *Excusera-t-on ceux qui n'ont pû résister à la tentation de s'éxprimer, d'une manière qui feroit louer leur génie: En disant, ils vouloient s'accomoder au goût d'une infinité de Lecteurs, qui trouvent là un sel & des agrémens qui les enchantent?* N'eussent-ils pas mieux fait de résister à la tentation? *Tanti non erat te esse disertum?* Il ne falloit pas être Eloquent à ce prix; Ceux à qui on plait par là font précisément ceux à qui on devroit le plus éviter de plaire.

Ibidem Note E.

„ Tous ces Ecrivains, *dit-il* sont très-blamables, „ & d'autant plus indignes d'éxcuse qu'ils connoif- „ soient la foiblesse de leurs Lecteurs. Ils n'étoient „ pas d'un païs où la nature se fourienne contre les „ moindres objets; mais d'un païs où elle est facile- „ ment échaufée, ce qui faisoit que le Pogge envi- „ oit aux Suisses l'honnêteté & la bonne foi, qu'il „ observoit parmi eux. Il ne pouvoit pas assés ad- „ mirer les bains de Bade où les hommes & les fem- „ mes, les garçons & les jeunes filles se trouvoient „ ensemble en chemise, sans faire naître de mauvais „ soupçons.

Et Mr. Bayle pouvoit-il ignorer que son Dictionnaire courroit tous les Païs, & que ceux, où on avécu le plus régulièrement autrefois, ont fort dégénéré de leurs mœurs anciennes? Dans ce même Article Mr. Bayle cite l'Apologie que Mr. le Vayer fait des Auteurs qui ont répandu des obscénités dans leurs Livres, & par conséquent il fait la sienne; Que de peine & de paroles inutiles se feroit-il épargnées, s'il avoit eu autant d'éloignement qu'il avoit de zéle pour ces guillardises, toujours si dangereuses par rapport à bien des gens, & si indécentes à un Ecrivain qui fait profession d'avoir pour son grand but d'humilier la Raison, afin d'amener à la Foi, & à la grace surnaturelle de Dieu: sont-ce là de belles préparations à y recourir?

Mr. Bayle a un si grand foible pour des Idées si indignes d'un Philosophe, & à plus forte raison d'un Chrétien, dont la persuasion est l'unique ouvrage d'une grace surnaturelle, qu'il n'appréhende pas de charger son Dictionnaire de pauvretés qui font honte, & qui ne semblent convenir qu'à des bateleurs.

Senguerdius Note A.

„ Voici une partie de la réplique, dit-il, je vous „ avoue franchement répondit l'Oncle que le der- „ nier plaidoier de l'Avocat de mon infidéle m'a „ percé le coeur, & il n'a nullement tenu à lui „ que je n'aie passé pour le plus méchant, „ de tous les hommes; Vous saurés encore que „ d'abord que je fus sorti de la chambre, j'en- „ tendis une voix confuse de Libraires s'addressant „ à moi, *Voici Mr. le curieux impertinent*, le C. IMAGINAIRE: *peignes de corne*: & il n'y eût „ pas jusqu'à un misérable garçon de boutique, qui „ ne me suivit sur le bas des degrés de la Cour, & qui „ par une froide allusion jouoit à mes cotés de la „ *Cornemuse*. Là tous les Marchands se recriérent, „ d'un commun concert, *Peignes de corne*, & j'ef- „ suiai toutes les ordures, c'est-à-dire toutes les „ plaisanteries des Halles. " C'auroit été vrai- ment un grand dommage qu'un si bon morceau se fut perdu! C'est là une de ces piéces fugitives dont le public a interêt qu'on fasse un recueil dans des ouvrages durables.

Réflexion sur les Incrédules.

XXXIV. QUAND je lis l'éxamen que Mr. Bayle fait du Systeme de Spinoza; quand je lis ses réfléxions sur celui de Mr. Leibnitz, quand je le vois traiter les matiéres de la Tolérance, quand je le vois mettre dans un plein jour l'innocence de quelques grands hommes accusés par des Auteurs Satyriques, quand je le vois débrouiller, lorsqu'il lui plait, les Questions les plus compliquées, j'ai un éxtrême regret qu'un génie de cette force ait donné ses principaux soins à sapper les vérités les plus utiles, par des objections proposées sous des tours les plus propres à éblouir; Mais aussi quand je vois ce grand Critique, ce Fleau des Logiciens, des Physiciens, des Mathématiciens, des Théologiens qui s'avissent de raisonner; quand je le vois qu'il ne peut finir, dès qu'il est tombé sur quelques matiéres obscénes, quand je le vois y prendre assés de goût pour ramasser des pauvretés de la Nature de celles qu'on lit dans *le Tombeau de la Melancholie*, c'est une consolation pour moi de remarquer ce travers d'esprit dans un homme si obstiné à attaquer la Réligion & les Principes de la Morale.

Affectations obscénes.

XXXV. *Anne Robert, dit Mr. Bayle, publia des Livres de Jurisprudence qui passent pour bons.* Il ne s'abstint pas de même de semer, d'en indiquer les titres & la matiére. Mais Mr. Bayle n'a garde de perdre une si belle occasion de revenir à une matiére dont il n'a déja que trop parlé, & de s'égaier sur de certains procès, & sur la maniére aujourd'hui abandonnée, de les décider. Ils prétend faire cesser le scandale qu'il cause en revenant si souvent à ce sujet, & il assure en termes éxprès que c'est là son dessein. Mais il semble que Mr. Bayle se plait à surprendre son Lecteur sur ces sortes de matiéres, en les faisant venir dans les endroits où on les attendroit le moins, & il passe assés légérement sur les articles où on les chercheroit plutot, *Sapho* & *Lais* sont, par éxemple, des noms connus de tout le Monde; Mr. Bayle ne satisfait pas là dessus un Lecteur du goût dont-il les suppose. Sengebére a été Jurisconsulte, dont Mr. Bayle rapporte quatre choses, 1. il a écrit contre Mr. De Saumaise, 2. Il a prétendu à une Chaire à Angers. 3. Il avoit enseigné Mr. Ménage, 4. Il vouloit répudier sa femme pour cause d'adultere, Mr. Bayle passe légérement sur les 3. prémiers articles, mais il s'étend beaucoup sur le dernier. Il a regret qu'on n'en ait pas imprimé les plaidoiers; Il console son Lecteur de cette perte par des morceaux de plaidoiers de cette Nature, & par des circonstances qu'il y joint. Il est une infinité de gens à l'Histoire des quels le public n'a aucun interêt, & pourtant si on suit la méthode de Mr. Bayle, il faudroit conserver leurs noms dans l'Histoire, parce que l'un auroit eu une femme grondeuse, l'autre une ivrogne; l'un auroit patiemment digéré les vices de la femme, Un autre se seroit rempli la tête de fourçons mal fondés. Est ce pour cela qu'on fait des Dictionnaires Historiques? Il me semble que ces ouvrages ont pour but de transmettre à la posterité les Noms des personnes qui méritent qu'on s'en souvienne, ou qui ont eu influence dans de grands événemens. C'est un soulagement pour la mémoire de pouvoir aisément trouver ces Noms dans un Livre, & y repasser leur histoire en abregé. Un Dictionnaire, en rapportant leurs Vices, leurs Vertus, leur maniére de vivre, fournit des instructions utiles. Elles le font encore par la Critique qu'on y trouve des Auteurs qui en ont parlé, par la liste & par le caractére qu'on y donne de leurs Ouvrages; Mais c'étoit visiblement abuser de son loisir & oublier la destination de son Dictionnaire que de ne négligeer aucune occasion de le remplir de guillardises. Cela est sur tout dangeerux dans un Ouvrage, où on trouve tant d'objections contre les fondemens de la Réligion & de la Morale.

Art. Sengebre.

Note. B.

Si Junius Art. avoit *Junius.*

avoit pris plaiſir à des lectures de ce genre, les doutes dans leſquels des objections ſur la Providence l'avoient jetté, auroient été agréables pour lui, par la liberté où ils auroient mis ſon cœur corrompu de ſe livrer à ces idées. Pour avoir le plaiſir de ſuivre le penchant de ſon cœur, il auroit fortifié ſes doutes; Il ne ſeroit point venu ſi aiſément à ſe défaire des principes ſpéculatifs d'Irréligion où il étoit, & peut-être n'auroit-il jamais penſé à les examiner & à les combattre.

Art. Hipparchia. „ Hipparchia femme du Philoſophe Crates, dit „ Mr. Bayle, avoit été ſi charmée des diſcours de ce „ Cynique, qu'elle voulût l'épouſer à quelque prix „ que ce fût. Elle étoit recherchée par un bon nombre de ſoupirans, dont la Nobleſſe, les richeſſes, „ la bonne mine, étoient d'une grande diſtinction. „ On la preſſa dans ſa famille de ſe choiſir un Epoux „ parmi ces Rivaux; Mais rien ne fut capable de la „ détacher de Crates. Elle déclara que Crates lui „ tenoit lieu de toutes choſes, & que ſi on ne la „ marioit point avec lui, elle ſe poignarderoit. La „ famille ſur cette déclaration s'addreſſa à Crates, & „ le pria d'employer toute ſon Eloquence, & toute „ ſon autorité auprès de leur fille pour la guérir de „ ſa paſſion. Il employa tout ſon ſavoir-faire ſans „ rien gagner ſur cette opiniatre. Enfin quand il „ vit que ſes raiſons & ſes conſeils n'avoient nulle „ force, il étala ſa pauvreté devant cette fille, il lui „ découvrit ſa boſſe, il mit par terre ſon bâton, & „ ſon manteau, & il lui dit; Voila l'homme que „ vous aurés, & les meubles que vous trouverés chés „ lui; ſongés y bien, vous ne pouvés pas devenir „ ma femme ſans mener la vie que notre Secte prescrit. A peine eut-il ceſſé de parler, qu'elle déclara que le parti lui plaiſoit infiniment. Elle prit l'habit de l'ordre, je veux dire l'équipage des Cyniques, & s'attacha tellement à Crates, qu'elle ne doit par tout avec lui, & qu'elle ne faiſoit point de ſcrupule de lui rendre le devoir conjugal au „ milieu des ruës. C'étoit un des dogmes de la Secte „ qu'il ne falloit avoir honte d'aucun exercice corporel que la Nature éxige de nous.

Voila ſans contrédit ce qui étoit plus que ſuffiſant pour remplir le devoir d'Hiſtorien, quand Mr. Bayle ajoute, dans la note A " Perſonne n'a décrit „ ceci avec tant d'exactitude qu'*Apulée*: il prétend „ qu'Hipparchia répondit qu'elle avoit ſongé aſſés à „ cette affaire, & qu'elle étoit perſuadée qu'il n'étoit „ pas poſſible de trouver ni un plus beau ni un plus „ riche Mari que Crates, & qu'il n'avoit qu'à la „ mener où il voudroit; Il la mena dans le Portique „ qui étoit un des plus ſuperbes batimens publics, & „ l'un des plus fréquentés que l'on pût voir dans „ Athénes, & il conſomma là le Mariage. Tout le „ monde l'auroit vu, & l'épouſe étoit réſolue à régaler de ce ſpectacle la Compagnie; mais un des „ amis de Crates étendit ſon Manteau autour d'eux, „ & leur fit par ce moien une eſpéce de rideau, qui „ arrêta la vuë des Aſſiſtans.

C'eſt tout le plus ſi on lui peut pardonner cette ſuperfluité. Mais il eſt des ſujets qu'il ne peut pas quitter, dés qu'il a commencé d'en faire mention. La note C fait foufrir. Un Hiſtorien doit-il ſe faire un devoir, dans un Dictionnaire ſur tout, de rapporter toutes les ſottiſes qui ſont échapées à un homme ou par malice ou par imprudence?

Que ſeroit-ce ſi les Auteurs de Dictionnaires hiſtoriques, qui ne doivent faire entrer dans leurs Livres que ce qui eſt arrivé de plus remarquable aux perſonnes dont-ils rapportent les Noms, s'amuſoient de tenir regitre de toutes les pagnotteries qu'on attribue aux perſonnes dont le nom s'eſt conſervé, ou qui font effectivement ſorties de leur bouche. Mr. Bayle rapporte un miſérable ſophiſme d'Hipparchia, & pourquoi? parce que cela lui fournit une occaſion d'alléguer, à cette objection, une réponſe pleine d'obſcénités, & pour joindre encore à cette réponſe une réflexion groſſiére.

Dans l'article *Babylone* Note B. Mr. Bayle éxplique, par un endroit d'Hérodote, un paſſage de Jérémie, ou de la *Lettre* qui lui eſt attribuée au livre de *Baruc*: là il rapporte une affreuſe coutume établie à Babylone, & c'eſt aſſurément contre toutes les régles d'un bon ſtile de plaiſanter comme il fait en rapportant une coutume ſi infame.

Art. Jupiter. *Jupiter commit inceſte avec ſes ſœurs, avec ſes filles & avec ſes Tantes.* En voilà aſſés pour un Hiſtorien; pourquoi ajouter la noté B & la remplir de ſynonimes entaſſés, & pourquoi ſuppléer en marge & en François à ce qu'il n'y dit pas?

C'eſt un malheur pour une femme que certains procés, où il faut dire cent choſes en pleine audience qu'on aimeroit mieux cacher, ſoit que l'infirmité naturelle, ſoit qu'elle y ait plus de part que l'infirmité morale, ſoit qu'elle y ait moins de part. Ce ſont ſes propres paroles. S'imagine-t-il donc que les Lecteurs ne ſoufriront point de toutes les atteintes qu'il donne à leur modeſtie? Pourquoi ne pas ſe contenter de dire que les maux de *Pudentilla* avoient été une preuve de ſa ſageſſe? pourquoi affecter de dire groſſiérement, que ce qu'elle avoit été *tourmentée dans ſon jeune âge étoit une preuve qu'elle ne s'étoit pas ſervie du vrai remède*?

Art. Apulée. No. G.

Si tous les faiſeurs de Dictionnaires Hiſtoriques les chargeoient de contes auſſi peu intereſſans que celui que Mr. Bayle fait d'un Chanoine Proſélyte, quels ouvrages répondroient moins à leurs titres que ceux-là? Un conte qui n'eſt bon que dans une converſation des plus triviales, & des plus languiſſantes, & que l'honnêteté vouloit même que Mr. Bayle ſupprimât, puis qu'il n'en avoit été inſtruit que par un effet de confiance, il le fait pourtant imprimer parce qu'il donne lieu à une de ſes réflexions favorites; *je me contenterai de croire que l'envie de ne laiſſer point périr ſa race avoit été pour lui une vive ſource de lumiéres.*

Si Mr. Bayle avoit partagé ſon temps entre le Cabinet & le commerce des gens qui aiment les gaillardiſes, & les contes obſcénes, les Volumes de ſon Dictionnaire ſeroient conſidérablement groſſis; car ſur ce Chapitre là rien ne modéroit ſa plume.

En parlant de *l'Ane d'Apulée*, il dit qu'il y a des endroits fort ſales dans ce Livre; pourquoi donc remplir le ſien de réflexions de cette Nature?

En parlant *d'Archilochus*, des ouvrages duquel il ne s'eſt preſque rien conſervé, il remarque que *c'eſt un gain plutôt qu'une perte, par rapport aux bonnes mœurs*; pourquoi donc retracer aux yeux de toutes ſortes de Lecteurs des idées capables de nuire & d'affoiblir le gout de la Vertu? idées qui ne manquent jamais de faire cèt effet-là dés qu'on y prend plaiſir.

Art. Lycoris. Mr. Bayle à l'occaſion de Lycoris fait venir ſur la ſcéne les incontinences d'Anthoine; & là deſſus il allégue des particularités auſſi peu dignes d'être conſervées dans la mémoire des hommes que le nombre de livres de Viande qu'on ſervoit à la table de ce Romain. A l'occaſion d'une équivoque obſcéne, il en rapporte une ſeconde, puis une troiſiéme, & ſes citations dégénérent en pagnotteries: Il n'y a qu'un grand goût pour les ordures qui puiſſe rendre ſupportable la lecture de celles-là.

Mr. Bayle auroit pleinement ſatisfait au devoir d'Hiſtorien, & ſur tout d'un Hiſtorien tel qu'un Dictionnaire le demande, quand il ſe ſeroit contenté de dire que Marc Anthoine étoit très-débauché & très groſſier dans ſes diſcours; A quoi bon ce morceau de Manuce tout rempli d'impudence? A la vérité il ne le traduit pas, mains il en dit à peu prés autant de ſon chef, & prend de là occaſion de conſerver la mémoire d'un conte de quelque jeune Grivois.

On ne peut pas nier qu'un Sexe n'ait naturellement de l'inclination pour l'autre; la pudeur modére

cette inclination, & pendant qu'elle subsistera, le devoir sera toûjours le plus fort. Or rien n'est plus propre à faire évanouïr la pudeur que de se familiariser peu à peu avec les idées qui l'effraïent pendant qu'elles ne sont pas familières.

Art. Louis XII. *Ce fut un bonheur pour la France, dit Mr. Bayle, que Louis XII. n'eut point d'Enfant, car si la Reine avoit accouché d'un fils, on auroit eu à la place de François I. un Roi enfant qui auroit été fort foible sotte fa vie.* On ne donne pas ceci, dit-il, pour très-certain, mais seulement comme vraisemblable ; Un autre se feroit contenté de dire, il est naturel que les Enfans se fentent de la complexion de leur Pére. S'il avoit voulu fortifier sa penſée de quelqu'autorité, il auroit pu alléguer des passages de quelque Médecin fameux, ou tirer ses preuves de quelque trait d'histoire ; Mais Mr. Bayle trouve mieux son compte à citer tout ce que la Veine poëtique a de plus insolent.

Ibidem Note K.

Ecrire ainsi est-ce s'acquitter du devoir sérieux d'un grave Rapporteur, ou faire le personnage méprisable d'un ordurier ? Et des compilations de cette Nature méritent-elles pas plutôt le titre *de pot pourri* que celui de Dictionnaire Historique & Critique ? Titre qui promet un Dictionnaire composé avec un grand discernement.

Art. Luther. Note Q.

Mr. Bayle, après avoir parlé & réfléchi en Historien sur le double Mariage du Landgrave de Cassel, au lieu de continuer sérieusement ; " *Loin d'ici*, dit-il, *ces mauvais plaisans, qui seroient capables de critiquer Mr. de Thou, pour avoir penſé que la Princesse, ne se sentant pas la force de soûtenir si souvent le choc, implora l'aide d'une concubine.* Pourquoi donc les rapporte-t-il ? Que ne supprime-t-il cette mauvaise plaisanterie ? *Montagne*, dit-il, *eut été capable de railler la-dessus ; mais son autorité est suſpecte.* Mais cela étant ainsi à quel propos, en rapporte-t-il un long paſſage ? On voit évidemment qu'il ne veut pas perdre l'occasion que Montagne a fait naître de charger son Livre d'obscénités les plus hardies.

Art. Marie d'Egyptienne. Note A.

Mr. Bayle après avoir dit, ou fait semblant de dire d'un ton sérieux, *plus les déréglemens d'une débauchée ont été énormes, plus devons nous admirer sa conversion, & les longues austérités de sa pénitence. Les Legendaires, ajoute-t-il, n'ont pas choqué la vraisemblance, car ces créatures victimes de l'impureté publique comme les appelle Tertullien, sont quelquefois reduites au dernier danier, ou bien elles aiment mieux faire plaiſir de leurs corps à un Créancier, que de s'acquitter de leurs dettes en mettant la main à la bourſe.*

Mr. Bayle paſſe d'une Legende à l'autre, pour ne manquer pas une occasion de divertir ſes Lecteurs. Par zéle pour les vérités historiques, & le devoir qu'il ſe fait de relever les fautes des Historiens, il pouvoit ſe contenter de dire que d'Aubigné a falſifié la Legende : Mais après avoir préſenté à ſon Lecteur d'obſcénes & de ridicules idées, il prend ſoin d'y fixer leur imagination par ſes remarques ; *Ne falloit-il pas*, dit-il, *en demeurer à la jambe ? S'il s'agiſſoit d'un tronc d'Arbre, ce ſeroit une mépriſe de rien : Un peu plus près, ou un peu plus loin &c.* Et un peu après, pour faire voir qu'il ſe moque de tout, il dit, *qu'aimer à conjuher les Satyres, & les Ouvrages burleſques, c'eſt s'aſſeoir au banc des moqueurs, action condamnée dans le premier Pſeaume.* Il ſe feroit épargné la peine de perdre bien des heures pour faire beaucoup de mal, s'il s'étoit appliqué à lui même ce qu'il dit de ces Auteurs ; *Ce ſont ceux qui raiſonnent le plus mal, qui communiquent le plus un certain plaiſir, qui empêche de rechercher en quoi conſiſtent leurs Sophiſmes. Souvenons-nous cependant que s'ils peuvent ſe diſpenſer de diſputer Régles, ils ne doivent pas être moins ſoumis que les Auteurs graves aux loix du Raiſonnement.*

Ibidem Note C.

Note B.

De Metella Mr. Bayle paſſe à FAUSTA ſa ſille plus impudique encore que la Mere, & comme ſi on achétoit des Dictionnaires pour y trouver encore des pauvretés parmi les ordures, entre les Amans de Fausta il compte *Villius* qui lui donne ſujet de citer des vers remplis d'infamie.

Art. Metella.

Quelque sérieux que ſoit le ſujet que Mr. Bayle traite, il ſuffit qu'il y entre un mot capable de réveiller ſes idées & ſes expreſſions favorites ; le voilà qu'il s'échappe. Je doute que de telles idées s'offrent, & que de tels mots ſe préſentent à une perſonne qui a fait de la ſageſſe ſon étude, & l'objet de ſon affection, & ſi elles ſe préſentent, il faut avoir bien peu de modeſtie & bien peu de reſpect pour les perſonnes qui ont de la pudeur ſi on les leur préſente & ſi on s'y arrête, au lieu de les écarter. *Si les ſecondes nôces, dit Mr. Bayle, étoient criminelles, un garçon qui épouſeroit une Veuve ſeroit criminel.* Il devoit s'arréter là ; mais il ne peut tenir contre la tentation d'ajoûter des groſſiéretés ; Un peu après il joint une réfléxion ſérieuſe, ſur la cauſe qui a pu porter quelques-uns des premiers Chrétiens à blâmer les ſecondes Nôces ; mais bien-tôt las du ſérieux, il introduit un mauvais plaiſant, & ce mauvais plaiſant, c'eſt Mr. Bayle qui affaiſonne de turlupinades ſon Dictionnaire Hiſtorique & Critique. *Les mauvais plaiſans ſeroient plus que ridicules, s'ils s'aviſoient de critiquer ce qui fut préciſément un ſouverain Sacrificateur. Il auroit fallu l'aſſujettir à quelque Loi onéreuſe, dira-t-on ; mais au contraire il a été obligé de faire le délicat, & à ne vouloir pas être ſervi d'une viande rechauffée.* Mr. Bayle auroit bien pû ſe paſſer de cette tranſition, & joindre le paragraphe précedent, à ce qu'il ajoute enſuite de ſérieux, en diſant. *Au reſte la ſageſſe du Legiſlateur eſt viſible dans cette Loi ; car ſi une ſeule abſence, qui eſt moins un vice réel, que la ſimple privation d'un mérite diſtinguë, ſuffiſoit à faire qu'elle fut indigne d'épouſer le grand Sacrificateur, n'étoit-ce point une preuve que Dieu éxigeoit de lui un éloignement particulier de l'impureté, & un attachement particulier à la conduite la plus éxacte ?*

Art. Averroës Note P.

Averroës a avoit compoſé beaucoup de vers de galanterie, dit Mr. Bayle ; mais quand il fut vieux, il les fit jetter au feu. *Le dixiéme*, ajoute-t-il, *qui accompagna ces actes eſt tout conſis en ſageſſe. L'Homme* dit-il, *ſera jugé par ſes paroles, & ſi j'ai mal parlé, je ne veux pas donner à connoître ma folie. Si mes vers plaiſoient à quelqu'un, il me prendroit pour un homme ſage, & je ne le ſuis point.* " Vous voyés là " un bon caractére. Averroës aiant fait la faute la " repara : il voulut ſe dérober également à l'approbation qu'il ne croioit pas mériter, & au blâme " qu'il méritoit ; Il ſe ſeroit trouvé une infinité de " gens, qui auroient lû ſes vers l'encens à la main, " qui les auroient admirés, qui auroient béni ſa mémoire. Ovide & Catulle ſont des éxemples de " cela ; Il ne voulut point de cette louange. D'autres euſſent trouvé fort mauvais qu'un ſi " grand homme, un Légiſte & un Philoſophe ſi " éxcellent, eut fait des vers de galanterie ; Ils prévint leur critique en mettant ordre que perſonne " ne pût lire ce qu'il avoit compoſé ſur cette matiére. Mr. Bayle auroit bien fait de profiter des ſentimens qu'il loüe & qu'il paroit admirer.

Art. Babylon Note B.

Sur le nom de *Babelot*, un des plus infames hommes que la Terre ait porté, Mr. Bayle fait une note, où au lieu de décrire les horreurs qui avoient ſervi de modéle à celles de Babelot, dans un ſtile propre à faire naître les ſentimens qu'il eſt juſte d'en concevoir, il emprunte les termes de *Brantome*, qui s'eſt toujours étudié à donner un air riſible à tout ce où il ſe trouvoit du deshonnête, pour infame qu'il fut : C'eſt une des plus grandes fautes Morales qu'on puiſſe commettre en matiére de ſtile.

Art. Periciles. Note N.

A quoi bon faire la paraphraſe de cette réponſe de Periciles ? *Vous êtes trop vieille pour réuſſir dans une telle ſollicitation. Si votre jeuneſſe me pouvoit perſuader.... vous paieriés les ſervices que je rendrois à votre Frere, je le ſervirois ; mais vous n'êtes pas d'un âge à me faire ſouhaiter cette marque de reconnoiſſance, vous n'obtiendrés donc rien de moi* ; Dans la Note ſuivante il dit, *qu'Aſpaſie*

qu'Aſpaſie fut accuſée d'attirer chés elle des femmes pour le plaiſir de Pericles. Voilà qui eſt aſſés clair, & qui ſatisfait au devoir d'un Hiſtorien, & rien n'eſt plus ſuperflu que le vilain mot qu'il ajoute deux fois ; l'honnêteté y auroit ſubſtitué une autre expreſſion, ce'mangée, par exemple, ou ce vilain manége.

Sur l'Article *Quelleune* Mr. Bayle s'étend à faire des réflexions ſur une Coûtume dont les embarras ſautent aux yeux. Toutes ſes réflexions auroient eu également de force, s'il s'étoit exprimé avec plus d'honnêteté, & plus de retenue; Mais il eſt reſolu d'égaier une partie de ſes Lecteurs, & de faire ſoufrir les autres : C'eſt ainſi que dès qu'il s'agit d'opter entre l'homme ſans Réligion, & le ſuperſtitieux, il ſe déclare hautement pour le premier. Il a donc tout à la fois le plaiſir d'agréer à ceux qu'il aime, & de chagriner ceux qu'il n'aime pas.

Note C. Sur le nom *Parthenai*, Mr. Bayle en traitant le même ſujet, après avoir cité les vers de Mr. Deſpreaux, *Jamais la Biche &c.* Paroit ſe mettre en devoir de juſtifier des Dames d'un nom, & d'une vertu célèbre. *S'il eſt d'un côté étonnant que lors que les Dames Proteſtantes ſe diſtinguoient par la Réformation des mœurs, auſſi bien que par celle des dogmes, une des principales du Parti ſe ſoit aviſée de ſuſciter un procès qui n'étoit guere éclatant, ou doit conſidérer de l'autre que la lecture continuelle de la Bible, étoit alors plus capable de communiquer certaines inclinations ; car on étudioit alors avec plus de zéle l'eſprit des ſaints Patriarches, & celui de leurs Epouſes, parmi leſquelles il a regné un ardent, quoi que très-chaſte, déſir de laiſſer de la poſterité.*

Voyés Art. XXII. precipue ſur la fin. Mr. Bayle n'ignorait pas que la mode de plaiſanter ſur l'Ecriture Sainte, n'eſt plus en uſage parmi ceux qui ſe piquent d'avoir du goût & de la politeſſe. Mr. Bayle, qui reconnoit pour très-ſolides tous les raiſons que l'Abbé de Saint Cyran a alléguez contre les Livres de *Sanchez*, " rem-
Art. Sanchez. (Thomas) Note C. „ plis de cas impurs, dont la lecture ſcandaliſe les „ bonnes ames, éxcite la curioſité des uns & la lu- „ bricité des autres " qui dans la page ſuivante, cite un paſſage de Salvien, touchant les impuretés du Théatre " *Il faloit avoir de l'honneur & de la „ pudeur pour les condamner, mais il étoit falu avoir de „ l'impudence pour les décrire* ". Mr. Bayle qui téme par tout des principes d'Irréligion & combat des vérités dont la réfutation va à affranchir les Libertins de tout joug incommode, s'en affranchit lui-même; Il propoſe des régles qu'il ſe fait un honneur de violer.

Art. Thesmophories. A l'occaſion de la fête des *Thesmophories*, il emploie une feuille à diſcuter une queſtion, ſur une circonſtance de ces fêtes, qui ne lui paroit pas vraiſemblable. Rien au monde n'eſt plus inutile. De plus en matière de faits, il faut des autorités & non pas des conjectures; mais il a une occaſion de parler ſelon ſon gout. Il me ſemble que je vois des desœuvrés, *grivois de plus*, qui las de jnüer & n'aiant rien à faire, ou ne voulant rien faire de meilleur, prennent le parti de tuer le temps à réfléchir ſur des contes borgnes, & de ſe tirer de l'ennui par les expreſſions les plus ſales.

Art. Tireſias. Note B. Dans l'Article *Tireſias* un autre ſe ſeroit contenté de rapporter ce que la Fable en dit ; mais pour Mr Bayle il n'a garde de perdre une occaſion d'enrichir ſon Dictionnaire d'un conte trivial qui ſe lit dans le *tombeau de la melancholie*, & dans d'autres recueils de penſées plates. Malherbe & Racan viennent enfuite ſur la ſcéne, & ce n'eſt point pour éclaircir la fable, t'eſt uniquement pour étendre ce qu'elle renferme d'obſcéne.

Art. le Vayer. „ Vous avés beau faire, dit Mr. Bayle, partiſans des „ voeux Monaſtiques, vous ne perſuaderés jamais (aux „ Proteſtans, javec tous les témoignages qu'il vous plai- „ ra de citer de la Mothe le Vayer & de cent autres „ Auteurs, que la promeſſe de fidélité conjugale ne „ ſoit mieux gardée que le voeu de célibat, & que „ l'hymen ne ſoit un remède d'incontinence, pour „ un grand nombre de perſonnes, " A cette réflexion ſérieuſe, il joint d'abord les hiſtoires les plus gaillardes, qui ne font rien à ce dont il s'agit ; car la confiance de la Victoire ſe foi-même contre la chair, étant viſiblement une témérité ou une folie très-ſuperſtitieuſe, ou plutôt l'une & l'autre, ne peut pas être tirée à conſéquence contre des voeux fréglés. Le Prémbule de ſon Hiſtoire avertit aſſés de ce qu'on y va trouver, c'eſt une alluſion à la fable du Renard, qui ne peut ſortir du grenier.

Sur l'impudicité de Jeanne de Naples, Mr. Bayle pouvoit s'exprimer en termes plus honnêtes, & citer des Hiſtoriens plus ſérieux & par là d'une plus grande autorité que Brantome, mais il ne ſeroit pas content s'il ne faiſoit encore commenter Brantome par Montagne. *Art. Naples.*

XXXVI. UN HISTORIEN qui conſerve à la poſterité la mémoire des plus grands vices, ne le doit faire que pour en donner de l'horreur ; or c'eſt la maniére de les peindre qui produit cet effet. Une femme du tempérament & du gout de Jeanne de Naples ne ſe corrigera pas aſſurément, en liſant les gaillardiſes de Mr. Bayle, & en particulier ce qu'il dit ſur le compte de cette Reine. *Devoir d'un Hiſtorien.*

XXXVII. Mr. BAYLE loüe Ramus de ſa ſobrieté & de ſa chaſteté, *Il garda, dit-il, le Célibat avec une pureté qui ne fut pas même ſoupçonnée de quelque tache, & il évitoit toutes les converſations malhonnêtes.* *Continuation de contradictions. Art. Ramus Note K.*

Si Mr. Bayle veut qu'on penſe ſi avantageuſement de la pureté de ſon coeur, & de celle de ſes moeurs; il faut qu'il regarde les précautions dont ſe ſervoit Ramus comme de vains ſcrupules d'un petit eſprit. Mais la vérité ſe fait jour de temps en temps, & quand on compoſe à la hâte un Grand Dictionnaire, en copiant pêr-ci pêr-là des Articles, on ne ſe donne pas toûjours le ſoin d'éxaminer ſi on eſt parfaitement d'accord avec ſoi-même. Il ſuffit qu'un article ait du brillant, de quelque Nature qu'il ſoit, pour le copier & le porter dans ſon Ouvrage.

Je viens encore à l'article *Tireſias*. Sans trop faire le Cenſeur de Mr. Bayle, en lui préfcrivant ce qu'il auroit pu dire ſur le mot de Tireſias, pour répondre au titre de Dictionnaire Critique, & ſi vous voulés encore Hiſtorique & Mythologique, on conviendra que la note ſous la lettre *F* eſt remplie de contes trop plats pour convenir à un homme d'eſprit. Ils ſont ſi vulgaires, que quand on cherche la raiſon phyſique qui a pû déterminer un homme comme Mr. Bayle à groſſir ſon Dictionnaire de ces contes, on ne peut la trouver que dans une habitude dominante de célér au plaiſir de dire des obſcénités. Ne ſeroit-il point arrivé à Mr. Bayle de ſe faire une habitude de plaiſanter dans ce ſtile, avec ſes camarades, lors qu'il étudioit dans les Académies, ou de chercher un délaſſement des *Ergoteries* de l'Ecole dans la lecture de ces Livres dont-il paroit qu'il s'eſt fait un ſinguliér plaiſir de groſſir ſes recueils. *Art. Tireſias.*

Il n'y avoit plus de place dans ſon Dictionnaire, à ce qu'il dit dans un endroit, pour diſcuter la queſtion ſi on a eu droit ou tort d'accuſer les Philoſophes de favoriſer l'Irréligion : Mais il auroit été dommage d'omettre ces pauvretés; N'auroit-il pas mieux valu les ſupprimer pour faire place à cet article, qu'il n'a pas voulu toucher.

Mr. Bayle auroit mieux fait de profiter de ces paroles qu'il tranſporte de la République des Lettres dans ſon Dictionnaire, à l'Article de la Mothe le Vayer; *Cela regarde la quatriéme journée de l'excellent ruſtique de Ary, la Morale le Vayer, inſigne Pyrrhonien. Effectivement il vaudroit mieux que ſur ſes vieux jours il n'eut pas laiſſé imprimer un écrit tel que celui là, ou malgré les ménagements qu'il garde en pluſieurs endroits, on ne peut nier qu'il n'y ait trop de penſées impures.* Note G.

En faisant la même remarque sur le Dictionnaire de Mr. Bayle, & sur quelques autres de ses Ouvrages, on n'aura pas lieu d'y joindre le même adoucissement ; car on ne voit guére qu'il ait pris soin de ménager ſes expreſſions; Au contraire dès qu'il tombe sur ces matiéres, il n'eſt plus maître de lui-même. Mr. de la Mothe le Vayer ſe maria dit-il a 78. ans. En voilà aſſés pour s'étendre sur les incommodités du Mariage, & sur la queſtion s'il remédie plus ou moins à l'incontinence que les voeux Monaſtiques du Célibat, & sur cette Queſtion il dit à ſon ordinaire le pour & le contre, & il ramène ce qu'il avoit deja dit ailleurs touchant les avortements. L'Alluſion à la fable du Renard revient ſur la ſcéne ; & après bien des diſcours & des réflexions, dont il auroit mieux fait de ſe paſſer, il en inſére une raiſonnable; " Vous avés beau faire, partiſans des ,, voeux Monaſtiques, vous ne perſuaderés jamais ,, avec tous les témoignages qu'il vous plaira de citer ,, de la Mothe le Vayer & de cent autres Auteurs, ,, que la promeſſe de fidélité conjugale, ne ſoit mieux ,, gardée que le voeu de Célibat, & que l'hymen ,, ne ſoit un remède d'incontinence pour un grand ,, nombre de perſonnes. " Cette réflexion pouvoit ſuffire pour ce ſujet ; mais la tentation d'agréer à de certains Lecteurs eſt trop forte pour y réſiſter, il faut les faire rire à quelque prix que ce ſoit. Mr. Bayle trouve une occaſion de citer le livre de Mr. ,, du Moulin intitulé *de la Paix de l'Ame, & du Con-* ,, *tentement de l'eſprit*, un des meilleurs ouvrages que ,, nous aions, dit-il, ſur la Morale, *livre ſérieux* ,, ajoute-t-il, *grave, & rempli d'onction*. Il a raiſon de dire que c'eſt un bon Ouvrage, il eſt plein de réflexions ſenſées, ſimples & à la portée de tout le Monde. Mais il ſemble que Mr. Bayle n'en parle avec ces éloges que pour faire mieux ſentir le contraſte du ſérieux & de l'onction qu'il lui reconnoit avec les paroles qu'il en tire. *On Mari dont la femme n'eſt pas fidéle doit pratiquer le grand remède aux maux irrémédiables, qui eſt la patience, & que la bonne compagnie de tant d'honnêtes gens qui ſont dans la même condition aide à la ſupporter, & qu'il ne le faut pas trouver plus étrange que de porter un chapeau à la Mode.*

Mr. Du Moulin s'étoit propoſé d'écrire un livre propre à calmer les inquiétudes qui troublent le coeur humain. Il fait ordinairement ſervir à ce deſſein des conſidérations Chrétiennes ; mais connoiſſant les gouts différens des hommes, afin de ne rien négliger, il joint à ces conſidérations des raiſons populaires & des motifs d'intérêt. l'Inquiétude nous rend malheureux par elle même, & un eſprit qui en eſt agité, eſt peu propre à connoitre ſon devoir, & à s'en acquitter. C'eſt donc rendre aux hommes un des plus grands ſervices, que de leur fournir des moiens pour s'en garantir. Rien ne donne plus de priſe à l'inquiétude que la comparaiſon qu'on fait de ſoi-même avec les autres: On ſent ſes propres maux, on ne voit pas les leurs ; on ſe croit le plus infortuné de tous les hommes. Mr. du Moulin combat ce préjugé, ſur un ſujet où il eſt aſſés ordinaire ; Son deſſein n'eſt pas de faire regarder la licence d'un oeil indifférent, mais il vaut mieux pardonner une faute à une perſonne qui veut s'en corriger, que de ſe biſſer aller à des éclats qui ne font qu'augmenter le mal & ſes ſuites. Mr. Bayle avoit déja amené dans ſon livre la fable du Renard, mais il ne l'avoit pas encore commentée aſſés à ſon gré. Il laiſſe Mr. la Mothe le Vayer, pour aller à d'autres contes, & il fait l'hiſtoire d'une confrairie, dans des termes tirés d'un autre Auteur, il eſt vrai, mais qu'il n'emprunte que par la conformité du ſtile de cèt Auteur, avec le ſtile qu'il aime.

Dans l'Article de Combabus, Mr. Bayle dit, *On verra la faute de ceux qui ont écrit que les Courtiſans &c. imitérent Combabus*, & il ſe ſert ſans néceſſité des termes que la bienſéance condamne dans une hiſtoire. Dans la même page il met dans la note *E.* que Combabus avoit le privilége de n'être pas renvoié par les gardes, dût-il interrompre les plaiſirs du Roi & de la Reine. Dans le texte il s'étoit ſervi d'une autre expreſſion, il auroit pu s'en paſſer, & par là il ſe ſeroit épargné la néceſſité de faire ſa remarque *E.* On voit dans tout cet article l'eſprit d'un Commentateur qui ne peut quiter un ſujet.

,, Diogéne ennemi de toute ſuperfluité, dit Mr. ,, Bayle, & cherchant l'indépendence autant qu'il ,, étoit poſſible, commettoit publiquement ce que ,, les Caſuiſtes appellent peché de molleſſe, & diſoit ,, effrontément qu'il ſeroit bien aiſe de pouvoir ap- ,, paiſer par une ſemblable voie les déſirs de ſon ,, eſtomac. *Art. Diogene. Note L.*

C'eſt beaucoup d'être allé juſques-là ; Certainement il faloit s'y arréter. Il n'eſt point du devoir d'un Auteur de Dictionnaire, qui par là eſt un Hiſtorien abrégé, de s'étendre en réflexions ſur tous les faits, & beaucoup moins ſur ceux dont la bienſéance défend de parler. Il me paroit qu'il faut avoir un grand fond d'humeur Cynique, pour oſer dire à un ami des plus familiers ce dont Mr. Bayle remplit une colonne entiére. Quel long commentaire ſur un vice? Ce ne ſeroit pas être fort ignorant que de ne ſavoir point que Diogéne y eſt tombé.

Penſées diverſes Article XXX.

Quand Mr. Bayle compoſa cèt Ouvrage, il ne s'étoit pas encore accoutumé à entretenir le public de contes obſcénes ; auſſi s'exprime-t-il avec modeſtie ; ,, On croit même, dit-il, qu'il y a des noms qui ,, ſont de conſéquence pour la Morale, & j'ai lu ,, dans Brantome ſur ce ſujet que l'Empereur Sévére ſe conſoloit de la mauvaiſe vie de ſon Epouſe, ,, ſur ce qu'elle s'appelloit *Julie*, conſidérant que de ,, toute ancienneté celles qui portoient ce nom, ,, toient ſujettes aux plus impudiques déréglemens. ,, Cèt Auteur ajoute qu'il connoit beaucoup de Dames qui portent certains noms qu'il ne veut pas ,, dire à cauſe du reſpect qu'il a pour la Réligion ,, Chrétienne, qui ſont ordinairement ſujettes à s'abandonner plus que d'autres, qui ne portent pas ces noms-là, & qu'on n'en a guére vû qui s'en ſoient échapées. " Mr. Bayle s'eſt-il toûjours ſouvenu qu'on ne doit alléguer des faits que ſur de bons garans. *Oeuvres div. Tom. III. pag. 24.*

Mr. Bayle s'eſt furieuſement étendu ſur un procès qui lui donnoit lieu de remplir ſon papier de ſes idées favorites. On lui avoit conſeillé de retrancher dans une ſeconde Edition de ſon Dictionnaire ces obſcénités ; Au lieu de cela, il fait ſon Apologie, & s'étendant encore d'avantage ſur les matiéres dont on avoit été ſcandaliſé, il a recours à ſa défaite ordinaire, le devoir d'un Hiſtorien ; comme ſi l'Auteur d'un Dictionnaire, où les événemens ne doivent être expoſés qu'en peu de mots, étoit obligé de mettre tous les détails ſous les yeux de ſon Lecteur ; & pourquoi ces détails ſur cette matiére plus que ſur toute autre? *Pourquoi*, dit-il, *ſupprimerois-je, dans mon Dictionnaire, ce qu'on trouve dans les plaidoiers de Trigeve, qui ſont imprimés?* A cela il eſt facile de répondre ; Puis qu'on les a, il ſuffit de les indiquer, Les partiſans de Mr. Bayle diront ils? *Mais ces plaidoiers pourroient ſe perdre, & c'eſt un dommage que le zéle de Mr. Bayle a voulu prévenir?* Je répons que cet argument prouve trop ; car ſous ce prétexte il n'y a point d'obſcénités dont-il n'eut été en droit de remplir ſon Dictionnaire, pourvû qu'on les eut trouvées déja imprimées dans quelque livre. Il eſt un grand nombre de Noms Illuſtres qu'il n'a pas fait entrer dans ſon Dictionnaire, *de peur*, dit-il, dans ſa Préface, *de faire lire deux fois la même choſe* ; Mais il comptoit certains ſujets pour privilégiés. *Art. Quellenec.*

Epicure

Art. Epicure. *Epicure fit un ouvrage, dit Mr. Bayle, intitulé le* FESTIN. *Il y traita la queſtion en quel temps l'homme doit approcher ſa femme. Ses Cenſeurs voulant avoir une occaſion de mépriſer, en changérent les circonſtances. Plutarque a eu l'équité de faire voir qu'il n'y avoit rien là d'indigne d'un Philoſophe.*

Mr. Bayle s'eſt enfin ſervi d'une expreſſion modeſte. Quand on s'eſt plaint des Obſcénités dont il a rempli ſon Dictionnaire, c'eſt parce qu'on a été ſcandaliſé de ſon affectation à les répandre ſans fin & ſans ceſſe. Ne valoit-il donc pas mieux les retrancher que d'être obligé à tout coup d'en faire l'Apologie & d'en ménager ſi ſouvent les occaſions? Il falloit bien que Mr. Bayle comptât ſur le penchant de ſes Lecteurs pour ces ſortes de ſujets, & pour les raiſonnemens qui favoriſent le libertinage, puis qu'il appréhende ſi peu de les ennuier & de les laſſer en y revenant ſi ſouvent.

Ibidem Note Q. *En voilà aſſez, ſelon Mr. Bayle, pour apprendre à nos ſaints devots, & à nos ſaints délicats qu'ils ſe ſcandaliſent témérairement de la liberté qu'on s'eſt donnée dans ce Dictionnaire, de rapporter ce qu'on nomme matiéres groſſes. Car Epicure a traité cette matiére. Le Medecin Zopyrus en a fait l'Apologie. Plutarque a traité la même queſtion.* Voilà ſans doute une cenſure bien appliquée & bien méritée par ceux à qui elle s'addreſſe.

On trouvera dans l'Article de *Caſſandre*, & dans ce qu'il dit à cette occaſion ſur la Sybille de Cumes, de certaines expreſſions que Mr. Bayle n'ignoroit pas être contraires à la bienſéance, & enfermer des idées acceſſoires de hardieſſe, qui ne les rendent agréables qu'aux débauchés; On trouvera encore la même choſe dans l'article *d'Apelles*. Pourquoi familiariſer un Lecteur avec des expreſſions dont-il ne doit pas ſe ſervir, ſur tout quand on peut en emploier d'autres? On fait que la Pudeur & la Timidité ſont de grands freins, & des freins très néceſſaires; pourquoi aider le cœur de la jeuneſſe, à franchir ces barriéres en la familiariſant avec des expreſſions hardies.

Oeuvres diverſes Tom. III. pag. 10059. Dans les reponſes aux Queſt: d'un Prov. Tom. V. Chapitre XX. page 256.

XXXVIII. Mr. BAYLE ne ſe laſſe point de réfuter les mêmes défaites. " La remarque de Mr. " Bernard, *dit-il*, à l'égard de la queſtion, *ſi les objets obſcénes ſont plus dangereux quand on les repréſente groſſiérement*, me fournira une occaſion de mieux éclaircir ce ſujet. Je croiois, dit-il *que les livres où l'on dit des ordures à découvert étoient moins dangereux que ceux où on les envelope, non en ſuppoſant qu'on les lût les uns & les autres; mais en ſuppoſant que dès qu'on jetteroit les yeux ſur les premiers on les laiſſeroit là, averti du danger; au lieu qu'on pourroit lire les autres d'un bout à l'autre, parce que le danger ſeroit moins évident. Qu'il n'y auroit qu'un homme qui auroit déja le goût gaté, qui voudroit continuer la lecture des premiers, après l'avoir commencée, au lieu qu'il pourroit arriver que des perſonnes qui ne ſont point vicieuſes luſſent les ſeconds d'un bout à l'autre, & ne s'apperçuſſent du venin qu'après qu'ils auroient été empoiſonnés.* Si nous prenons la choſe autrement, ajoute-t-il, ſi nous ſuppoſons *qu'on liſe les uns & les autres*, j'abandonne les auteurs cités; *Il y a ſans contredit plus de danger à avaler du poiſon tout pur, qu'à le prendre mêlé avec de bons alimens qui peuvent en diminuer l'effet.*

Comparaiſon des obſcénités découvertes avec les envelopées.

" Il y a du vrai dans ce diſcours, mais il y manque quelque choſe. Il eſt certain que les ordures non envelopées peuvent faire abandonner un livre que les ordures délicatement exprimées ne feroient pas abandonner, & ainſi cette derniére eſpéce d'obſcénités eſt plus dangereuſe entant qu'elle ſe laiſſe lire, & que l'autre ne le fait point. Mais ce n'eſt pas le tout: il faut dire auſſi que celles de la prémiére eſpéce ſont moins dangereuſes que celles de la ſeconde, lors même qu'on lit & les unes & les autres, avec un goût & avec un cœur bien tournés. Un homme de bien & qui a d'ailleurs bien envie de connoître le caractére des Auteurs, les éxcès de la corruption humaine, & pluſieurs choſes qui concernent la linéature la plus rare, ne jette point *Petrone, Martial, Apulée*, dès qu'il y rencontre une obſcénité groſſiérement repréſentée. Il s'indigne contre l'impudence de ces Ecrivains, & ne laiſſe pas de les lire d'un bout à l'autre pour les intérêts de ſes études & pour ſatisfaire ſa curioſité. Les faletés éxcitent toujours ſon indignation, & par là il fortifie plus ſa vertu qu'il ne l'affoiblit. Il ne ſeroit pas ſi choqué d'un livre où les desordres de l'impureté ſeroient décrits d'une maniére délicate, & ainſi cette lecture ſeroit accompagnée d'un plus grand péril. Mr. Bernard ſe trompe lorsqu'il ſuppoſe qu'il n'y a point de différence entre la lecture d'un livre empoiſonné & la priſe du poiſon. S'il veut comparer les choſes, il doit dire qu'on avale le poiſon, lorsqu'on lit avec pluſir les obſcénités; mais qu'en les liſant avec horreur, on les mâche de la même maniére qu'un morceau amer que l'on jette après l'avoir promené avec beaucoup de dégout dans tous les endroits du palais. Si vous faites attention à la lecture des livres hétérodoxes, vous ne me pourrés nier qu'à l'égard d'un homme rempli de zéle pour l'Orthodoxie, & d'averſion pour le Socinianiſme, un livre où l'on ne fait qu'adroitement inſinuer les erreurs des Sociniens, ne ſoit plus dangereux qu'un livre où elles ſont ſoutenues avec la derniére audace. Cet homme ne lira ce dernier livre qu'avec dépit, & déteſtera les raiſons & les objections de l'auteur, & ſera plus en colére contre cette Secte après avoir achevé de lire qu'il ne l'étoit auparavant.

On eſt naturellement diſpoſé, par l'efficace puiſſante des préjugés de l'Education & de la coûtume, à un grand éloignement pour tout ce qui paſſe pour Hétérodoxie, & plus l'Héréſie paroit à découvert & ſe préſente hardiment, plus cét éloignement ſe fait ſentir. Mais il y a dans la Nature de puiſſans principes qui ne tardent pas à favoriſer les éxpreſſions licentieuſes & obſcénes & à en ſuivre la pente pour peu que l'on conſente à s'y accoutumer. La tendreſſe ſubſiſte avec la pudeur, mais l'effrontérie des éxpreſſions l'éteint dès qu'on s'y plaît.

" N'oublions pas de comparer les yeux avec les oreilles. Une honnête femme qui n'a pas aſſés d'autorité pour faire taire un inſolent, eſt contrainte quelquefois de lui entendre dire les ordures les plus dignes d'un crocheteur. Voilà le poiſon ſans mélange; mais comme elle ne le reçoit pas volontairement, on peut dire que l'indignation qu'elle conçoit lui fournit un bon antidote. Le péril ſeroit bien plus grand, ſi la politeſſe du diſcoureur mettoit un voile ſur les obſcénités.

" Je perſiſte donc à dire, que les Auteurs que j'allégue, ſont obligés de prétendre que la lecture d'Ovide eſt plus dangereuſe que celle de Martial. &c. Mr. Bernard qui au cas qu'ils le prétendent, les abandonne, n'a pas bien éxaminé cette matiére.

Mr. Bayle prend viſiblement le change. Ce n'eſt point pour s'acquitter des devoirs d'un Hiſtorien qui range les faits ſous les lettres d'un Dictionnaire, qu'il a rapporté tant d'obſcénités: Ce n'eſt point pour engager ſon Lecteur à déplorer la corruption du cœur humain; C'eſt pour l'amuſer agréablement qu'il charge ſon livre d'ordures; Sa Préface en avertit, & rien ne ſeroit plus ridicule que de dire; je prévois bien que mon lecteur ſera fouvent fatigué de ma ſubtilité ſcrupuleuſe ſur l'éxactitude des dattes & ſur d'autres minuties de cette Nature, qui n'ont rien d'intéreſſant; Je comprens encore que ſi mon Livre ne contenoit que des remarques de cette Nature, peu de

personnes m'en fauroient gré. Mais pour procurer plus de débit à mon Libraire, je vai le charger d'obſcénités ſcandaleuſes, & dès là un grand nombre de perſonnes l'achéteront & le liront, ne fut-ce que pour avoir la conſolation de ſe ſcandaliſer, en voiant tant d'horreurs ſi naïvement repréſentées ! On ne ſauroit disconvenir que les expreſſions, groſſiéres, hardies licentieuſes, impudiques ne ſoient plus propres à gâter entiérement un coeur qui s'y plait, que des lectures où la pudeur eſt ménagée & où l'imagination n'entre dans les idées qu'on lui propoſe que beaucoup plus foiblement. Il ſemble que Mr. Bayle ne fait toutes ces Apologies que pour faire tant mieux comprendre à ſes amis les liberains, les obligations qu'ils lui ont, de s'être expoſé comme il a fait, en vuë de leur plaire, aux attaques des perſonnes de piété, & à la néceſſité de ſe donner l'entorſe pour éluder leurs cenſures, & n'en être pas accablé.

Mr. Bayle condamné par lui-même.

On ſait, dit il, que les mauvais plaiſans débitent dans leurs converſations libres, je ne ſai combien de contes touchant les perſonnes mariées devant les Tribunaux. Mais dans ce même endroit, & beaucoup plus dans d'autres à cette occaſion, Mr. Bayle affecte de s'enroler au nombre des mauvais plaiſans.

Art. Blondel. Note FF.

Art. Boccace Note I.

Perſonne, peut-être, n'a plus crié contre Boccace, dit Mr. Bayle, que le Vanneau. Il prétend que la lecture du Décameron a produit tant de convertiſſannes, que ſi on en ſavoit le nombre, on en ſeroit épouvanté. Mr. Bayle comptoit-il que ſon Dictionnaire ne ſeroit lû que par des gens ſur l'imagination de qui les obſcénités, qu'il répand à pleines mains, ne pourroient avoir aucun mauvais effet, & ſi ſon coeur avoit eu un éloignement pour la licence, digne, je ne dis pas d'un Chrétien, mais d'un Philoſophe, auroit-il ſacrifié ſa modeſtie à l'intérêt d'un Libraire, dont le livre aura plus de débit quand il ſera farci de ſaletés ? Et comme s'il ne pouvoit ſe laſſer de faire voir également qu'il fait les Régles & qu'il les mépriſe, il cite ces paroles de Mr. Arnaud ſur *Boccace.* " Ce n'eſt
" donc pas une choſe qui faſſe beaucoup d'honneur
" à la Réligion Chrétienne, d'avoir laiſſé un livre ſi
" dangereux, de ce côté-là, entre les mains de tout
" le monde ; par cette raiſon qu'il eſt écrit fort po-
" liment, pendant qu'on en défend une infinité d'au-
" tres, où il y a plus à apprendre, & où les dangers de
" ſe nuire ſont infiniment moindres.

Ibidem Note L.

Mélard d'Aberſomerle Vie de Mr. Bayle.

Ce Philoſophe desintereſſé, qui aime mieux refuſer les offres d'un Seigneur des plus généreux & des plus aimables, que de donner la moindre atteinte à ſa liberté, veut ſe prêter indignement à l'avarice d'un Libraire.

Réflexions ſur le ſixiéme ſiécle. Ouvrages div. Tom. III. pag. 648.

XXXIX. DANS les Réponſes aux Queſtions d'un Provincial Tome II. Chap. 72. page 67. Mr. Bayle a encore traité la Queſtion ; *Si les objets obſcénes ſont plus dangereux quand on les préſente plus délicatement, que lors qu'on les repréſente groſſiérement.*

Pour décider juſte ſur cette Queſtion, au lieu de la propoſer ainſi en général, il auroit fallu la diſtribuer en Queſtions particuliéres ; car I. Toutes les groſſiéretés ne ſont pas de même Nature ; il eſt des expreſſions qui prouvent ſimplement l'impoliteſſe de celui qui s'en ſert & ſa ruſticité ; Il y en a qui ſont une preuve de ſon goût impur, & du plaiſir qu'il trouve à remplir ſon imagination des idées les plus vives, en matiére d'obſcénités, & de les faire paſſer dans celle des autres, & ce défaut ſi honteux a encore divers degrés. 2. Les Ouvrages, ſoit de proſe, ſoit de vers, qui roulent ſur l'amour & ſes ſuites, peuvent ſe renfermer dans certaines bornes, qui ne ſont rien penſer au delà de l'honnêteté & de la bienſéance, & ceux qui franchiſſent ces bornes, s'en écartent encore fort différemment, & ſe donnent beaucoup plus de licence les uns que les autres. 3. Un Auteur qui eſt obligé de parler des actions groſſiéres & criminelles peut choiſir des éxpreſſions & des termes propres à donner à ſon Lecteur de l'éloignement, & de l'horreur même pour ces actions-là ; Mais il peut auſſi ſe ſervir d'un ſtile qui préſente ces mêmes actions, ſous des faces indifférentes, ou ſous des faces qui divertiſſent, & qui l'accoûtumant à en plaiſanter, affoibliſſent peu à peu & éteignent enfin, dans un jeune coeur, ces ſentimens de retenue, de crainte & d'averſion que la pudeur y a gravés. 4. Des Livres dangereux par l'un & par l'autre de ces ſtiles peuvent tomber dans différentes mains, & l'un ſe laiſſera ſéduire par une lecture qui remplira un autre d'indignation, l'un achevera avec plaiſir ce que l'autre rejette dès les prémiéres pages ; l'un aimera à ſentir dans un Poëme les douceurs d'une affection légitime par le mérite de la perſonne qui en eſt l'objet, & par toutes les autres circonſtances. Un autre en prendra ſeulement occaſion de ſe livrer au plaiſir d'aimer, ſans faire attention à ſes ſuites, ni aux principes qui doivent ſervir à régler cette paſſion. Mr. Bayle au lieu de ſuivre cette méthode & d'établir diſtinctement l'état de la queſtion, dépaïſe ſon Lecteur par des autorités.

Ibidem. Journal de Trevoux février 1703. Art. 26.

Il cite le Journal de Trevoux, " Quand avec
" l'agrément que la paſſion y fait trouver, ils au-
" roient encore tout ce qui peut contenter un eſprit
" juſte, ils n'en ſeroient que plus dangereux, & la
" lecture n'en ſeroit que plus défendue, non ſeule-
" ment aux perſonnes ſoigneuſes de leur ſalut, mais
" à tous ceux qui craignent avec raiſon les ſuites
" toujours criminelles & toujours funeſtes d'un en-
" gagement : Le ſoin qu'on y prend d'ôter à l'a-
" mour tout ce qui le ſeroit paroître une paſſion
" honteuſe & groſſiére, le rend plus propre à s'in-
" ſinuer dans les ames bien élevées. Enſuite l'Abbé
" de Bellegarde : A meſure que les piéces de Théatre
" commencérent à ſe polir, & à ſe perfectionner, el-
" les commencérent auſſi à devenir plus dangereuſes.
" Voilà pourquoi pluſieurs Docteurs, qui ne ſont
" pas même les plus ſévéres, décident qu'on ne peut
" aſſiſter, ſans peché mortel, aux Comédies telles
" qu'on les repréſente aujourd'hui, par le péril où
" l'on s'expoſe : Car quoique l'on en ait retranché
" les groſſiéres équivoques, & tout ce qu'il y avoit
" de trop libre dans les Anciennes Comédies, & que
" les modernes ſoient plus délicates & plus fines, el-
" les n'en ſont pas pour cela moins dangereuſes.
" Vient en ſuite Mr. Baillet : " Quand les Prédicateurs
" & les Directeurs de conſcience ſeroient venus à bout
" de bannir du monde toutes les tendreſſes de l'amour
" illicite, on les trouveroit preſque toutes dans ce
" pernicieux poëme du *Paſtor Fida.* Perſonnen'a en-
" core mieux réuſſi à diminuer l'horreur du vice,
" perſonne ne l'a coloré d'un fard ſi délicat & ſi
" trompeur. On n'a point encore vu de Poëtes laſ-
" cifs, ou d'Auteurs de Romans qui aient ſu dé-
" guiſer plus agréablement l'infamie des paſſions hon-
" teuſes. En un mot perſonne n'a rendu un ſervice
" plus ſignalé au Démon de l'impureté pour s'inſinu-
" er adroitement dans les eſprits & les coeurs les plus
" éloignés de lui, & il y a peu de livres qui aient
" éduit plus de Monde. Je finis, ajoute Mr. Bay-
" le, par vous faire remarquer que les Moraliſtes
" dont nous parlons doivent prétendre, s'ils raiſon-
" nent conſéquemment, 1. Que les Poëſies d'Ovide ſont
" plus pernicieuſes que celles de Catulle : 2. Qu'il
" y a plus de danger à lire les Livres galans du
" goût nouveau, que ceux que l'on publioit au
" commencement du XVII. Siecle, lorſque les li-
" braires vendoient, la Muſe ſollatre, les Muſes
" raillées, l'Hiſtoire comique de Francion &c. Le
" poiſon étoit préſenté tout pur dans ces livres-là ;
" mais aujourd'hui on le cache, & on l'envelope. C'eſt
" un moien pour tromper plus ſurement les bonnes
" ames qui n'ont point encore d'expérience. C'eſt
" emploier pour la ruine de la Vertu le même ar-
" tifice dont on ſe ſert innocemment pour encou-
" rager la jeuneſſe à prendre une médecine & à é-
" tudier. Si l'on dérobait à la vue la ſaleté de
" l'objet, afin d'introduire dans l'ame une inſtruc-
" tion

,, tion profitable, on mériteroit un éloge.

Il eſt aiſé de comprendre d'où vient que des Auteurs Catholiques pleins de bon ſens, de zèle & de piété ont crû le Paſtor Fido plus dangereux que pluſieurs Poëſies d'une grande obſcénité. Dès qu'on ſe croit lié par un vœu ſacré à garder le célibat, on ſe fait une habitude d'être en garde contre tout ce qui pourroit y donner de l'atteinte, & dès là on conçoit d'abord de l'horreur & de l'effroi pour des expreſſions où il n'y a pas moins d'impureté que d'impudence : mais il eſt naturel que les Idées d'une tendreſſe innocente, par là même qu'elle bure au mariage, état encore légitime en lui-même, ne donnent pas le même effroi. Ces idées cependant deviennent ſéduiſantes pour ceux qui ſe comptent liés à garder un perpétuel célibat. Hors de cela une diſpoſition de cœur à la tendreſſe, lorſqu'elle eſt accompagnée d'eſtime & de goût pour l'innocence & la fidélité, me paroit devoir contribuer avec beaucoup d'efficace à rendre l'état de mariage heureux, & par rapport à la douceur de la vie préſente & par rapport à ſes ſuites, dont on a tout lieu de bien eſpérer, quand on la paſſe dans l'innocence, la concorde & la fidélité.

Si l'on dérobait à la vuë la ſaleté de l'objet, afin d'introduire dans l'ame une inſtruction profitable, on mériteroit un éloge.

Mr. Bayle ne s'eſt pas donné le moindre ſoin pour dérober à la vue les ſaletés, il les expoſe de la maniére du monde la plus frapante.

La politeſſe, la délicateſſe dont on ſe pique, & ce grand ſoin d'écarter les apparences de l'impureté, ne ſont qu'une amorce pour faire mieux prendre le venin.

Ce n'eſt pas la politeſſe, ce n'eſt par la délicateſſe qui empoiſonne l'ame, c'eſt le venin que la politeſſe envelope ; ce n'eſt pas l'amorce qui tue, c'eſt le poiſon qui eſt caché ſous l'amorce. Qu'on l'avale ſeul, on ne mourra pas moins, il fera même plutot ſon effet, parce que l'amorce le retarde, & abſorbe une partie de ſa pointe. Ce qu'il y a de dangereux dans les livres que Mr. Bayle reprend, y eſt caché, mais il ſe trouve tout à nud dans le ſien.

Quand il fait l'Apologie de ſes obſcénités, & qu'il veut les faire paſſer pour moins dangereuſes, par là même qu'elles ſont plus groſſiéres, il raiſonne comme feroit un homme qui voudroit détourner les jeunes garçons de fréquenter les jeunes filles, de peur de prendre de la paſſion pour elles, & qui leur diroit *défiés vous ſur tout de celles qui ſont habillées ; Votre Imagination ne laiſſera pas de percer ces enveloppes, vos déſirs n'en ſeront que plus irrités, c'eſt une amorce, il vaudroit mieux voir des nudités* ; j'avoue qu'un cœur ſouverainement éloigné de tout mouvement contraire à la pureté des moeurs, ſeroit encore plus en ſureté contre ce ſecond ſpectacle, & l'horreur qu'il auroit de l'effronterie, l'obligeroit d'en detourner les yeux ; C'eſt de cette maniére que de certains livres, où l'impudicité paroit à tête levée, ſont moins dangereux ; mais pourquoi ? parce qu'on ne les lit pas, & que comme on auroit honte d'avouer aux autres qu'on les a lû, on auroit honte de ſoi-même ſi on ſe faiſoit un plaiſir de les lire. Mais Mr. Bayle n'a pas écrit en vuë de rebuter ſes lecteurs, & de les obliger à fermer ſon livre ; Il a écrit pour leur faire plaiſir. Or certainement il ſeroit beaucoup plus dangereux & plus contre les bonnes mœurs de ſe plaire à des ſpectacles de nudité qu'à voir des perſonnes habillées, quand même leur habit ſerviroit à relever leurs agrémens.

Mr. Bayle condamné par ſon propre témoignage.

Art. Durer.

XL. Mr. BAYLE en parlant du Peintre Durer, dit, " Ce fut un homme dont la converſation ,, on étoit charmante ; il aimoit la joie & les diverti,, ſemens, mais d'une maniére qui n'étoit point op,, poſée aux bonnes moeurs. Il fut vertueux & ſa,, ge, il n'emploia jamais ſon art à des repréſentati,, ons obſcénes.

Il loue encore Paul Emile de ce " qu'il vivoit ,, éxemplairement, & de ce que ſes moeurs étoient ,, auſſi pures que ſon langage. *Art. Emile.*

Peut-on marquer plus éxpreſſément qu'on ſe croit au deſſus des Régles, & que l'on n'en prend que de ſa fantaiſie, lorſqu'on loue tout le contraire de ce que l'on fait hautement.

Si l'imitation eſt excuſe.

XLI. SI ON n'eſt pas excuſable de faire paſſer ſous les yeux de la jeuneſſe, & en général ſous les yeux de toutes les perſonnes dont la vertu en peut ſouffrir, des penſées & des éxpreſſions trop libres, ſous prétexte que ce qu'on ne fera pas d'autres le feront ; eſt-on éxcuſable d'éxpoſer à ces dangers ceux à qui l'on parle, & pour qui l'on écrit, ſous prétexte qu'on ne fera que leur répéter ce que d'autres ont déja dit ? Le faux-fuiant que Mr. Bayle ſe ménage eſt donc viſiblement abſurde. " Notés, ,, dit-il, que ceci concerne ceux qui inventent des ,, Hiſtoires ſales, ou qui les traduiſent avec des ,, nouveaux embelliſſemens, & non pas ceux qui ,, citent Martial &c. comme la preuve de quelque ,, fait dont la Nature de leur livre, ou leur caracté,, re d'Hiſtorien & de Commentateur les oblige à ,, faire mention.

Je reconnois qu'on n'a pas tort quand on fait ce qu'on eſt obligé de faire ; mais quelles raiſons pourront obliger un homme de bien d'abandonner la méthode du Pere Tarteron, & de laiſſer ſans traduction & ſans commentaire ce qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on n'eut jamais écrit ? Mr. Bayle lui même vient de remarquer que les gens de Lettres ſouffrent de ces lectures. C'eſt donc pour ſe jouer à ſon ordinaire des Régles qu'il donne, pour s'abandonner à ſon goût & plaire à ſes chers lecteurs, qu'il revient à Montagne & qu'il en fait un ample commentaire. Si les choſes qu'il rapporte ſont ſi communes & ſi connues, pourquoi en charger ſon Dictionnaire ? Au fond je ne lui paſſe point tout ce qu'il allégue. Les Peres qui ont à cœur l'éducation & la pureté de leurs enfans, ont ſoin d'en éloigner les occaſions dont parle Mr. Bayle. Pourquoi remplir ſon Dictionnaire des choſes qui vont directement à ruiner toutes ces ſages précautions ? La vue d'une Nôce peut reveiller toutes les idées dont Mr. Bayle fait mention, dans un eſprit qui en eſt rempli comme lui, & qui s'eſt gâté en liſant ſes Ouvrages, ou en converſant avec des perſonnes de ſon goût. Mais toutes ces idées ne ſe préſenteront point à des perſonnes ſages & modérées, ou ils y refuſeront incontinent leur attention, & dès là ces idées s'évanouiront. Si elles étoient inſéparables de celles du Mariage, l'Ecriture Sainte feroit un effet tout contraire à celui qu'elle ſe propoſe, quand elle met ce terme ſous nos yeux.

Mais dans ces occaſions, il ſe dit une infinité de choſes libres. Il ſe peut que Mr. Bayle en ſache des nouvelles, & puis qu'il a voulu paroitre aux yeux du public tel qu'on le lit, il ſavoit bien que des Libertins & des hommes groſſiers tout farcis de pagnotteries, ne s'en ſcandaliſeroient pas.

Eſt-ce pour ſe moquer de la ſimplicité de *ſaint Cyprien* qu'il en rapporte un long paſſage, où ce Pére ne trouve pas à propos que des jeunes filles aſſiſtent à ces Solennités ? Mais s'il approuve ſa précaution, d'où vient qu'il affecte de mettre ſous les yeux de tout le monde ce qu'il reconnoit ſi dangereux ?

Je vai plus loin & j'oſe ſoutenir qu'à divers égars la lecture eſt plus dangereuſe que le diſcours. Les paroles paſſent comme les éclairs, mais l'attention s'arrête bien plus long temps ſur ce qu'on lit, & à moins d'être parvenu au dernier degré d'impudicité on n'éxprime qu'en partie ce qui eſt deshonnête ; Mais quand on écrit comme Mr. Bayle, on ne rabbat pas le moindre trait des obſcénités, & par là, il ne ſe peut que les idées ne ſe forment plus vives & plus profondes. Pour peu qu'une perſonne ait de modeſtie, elle fait connoitre que la li-

berté des discours l'offence ; elle refuse de les écouter ; elle s'en éloigne ; elle ne permet pas d'achever ce qu'on a commencé ; mais quand on est seul on peut être tenté de donner essort à sa curiosité, & sur tout quand on lit des ouvrages dont le titre lui-même n'allarme pas la pudeur, & où les obscénités sont liées avec des articles d'un genre tout différent. J'ai connu une personne dont la vertu avoit constamment été au dessus même des soupçons & de la médisance : Elle avoit du bien, un Cavalier qui en manquoit, d'ailleurs bien fait, mais ordurier cherchoit à en faire sa femme : Il vit bien-tôt que ses manières & ses discours ne faisoient pas en sa faveur. Il laissa chés elle comme par hazard un livre. On le lût & il ne se trompa pas dans sa conjecture. Une ame neuve par rapport aux idées du vice n'y apperçoit rien qui ne la rebute ; mais à mesure qu'on se familiarise avec ces idées, ce qu'elles avoient de rebutant disparoit. De deux choses l'une, ou en lisant le Dictionnaire de Mr. Bayle, on soufre & on sent à chaque page de nouveaux mouvemens d'indignation contre son Auteur, ou on se familiarise avec ces idées, auxquelles on ne sauroit mieux faire que de refuser constamment son attention.

On continue de tirer des paroles de Mr. Bayle des preuves contre lui. *Note D.*

XLII. A L'ARTICLE Henri *de Guise*, „ Tenir une conduite qui ne peut que procurer éternellement un mauvais renom dans quelque coin „ de l'Histoire, ou dans les plus longs chapitres de „ la Chronique scandaleuse, c'est en vérité un des„ ordre qui mérite toute l'indignation que le coeur „ de l'homme puisse concevoir.

Si quelqu'un s'avise de faire un jour le catalogue des Auteurs qui se font distingués en écrivant des obscénités & en faisant l'Apologie de ce stile, je doute qu'on en trouve qui ne soient inférieurs à Mr. Bayle, & par rapport à la quantité & à la qualité. Une chose qui au moins est édifiante, c'est de trouver l'Apologiste des discours les plus immodestes dans l'Apologiste des Athées, & dans le défenseur des Libertins, qui insultent à la Raison, & la défient de parer les coups qu'ils portent sur la Religion.

Art. Carthagena Note C.

Mr. Bayle rapporte un morceau d'une leçon d'un Professeur de Louvain, qui voulant rendre raison pourquoi Joseph avoit pensé à quitter la sainte Vierge, dit que ce grand Saint eut peur de passer pour C. . . . . *La pudeur m'empêche*, dit-il, *de dire ce qu'il n'a pas rougi de nommer en pleine classe.* Mais il a bien-tôt secoué sa pudeur, car immédiatement après en parlant de Cassandre, il dit qu'Apollon lui promit le don de prophétiser, pourvû qu'elle lui voulut donner son p. . . . . Il fait bien qu'on peut s'exprimer dans d'autres termes, & quand il veut, il fait bien les employer ; en parlant d'Ajax fils d'Oilée & de son audace dans le Temple de Minerve, il l'appelle *une sale impiété*.

Art. Cassandre.

Sur les articles d'Abelard, d'*Heloïse*, & de *Foulques*, Mr. Bayle revient au même sujet. Il convenoit à l'Auteur d'un Dictionnaire de faire le récit de cette histoire en peu de mots. Qu'étoit-il besoin de ramener le lecteur sur milleidées qui plaisent à ceux qui devroient le plus les craindre & les bannir, & qui scandalisent les personnes sages ? De même encore sur l'Article *Fontevraud*, l'office d'un Historien se reduisoit à rapporter en peu de mots, & en termes modestes le fait, puis à y à ajouter ce qu'on a dit d'un côté pour en établir la vérité, & d'un autre ce qu'on allégue pour le traiter de fable, & d'exagération. Que de choses dans cet article par où il se condamne ? *Les avanturiers dévots*, dit-il, *ne sont-ils pas responsables des délires lascifs qu'ils allument ?* Et Mr. Bayle qui ne peut quitter ce fujet, qui l'étend, qui le met sous les yeux, dans les termes les plus hardis, les plus grivois, les plus immodestes, ne sroit-il responsable de rien ? Après avoir dit que la *fuite est le remede* le plus sur, pourquoi prendre plaisir à y ramener ses Lecteurs ? Il se récrie sur la *Sécurité où l'on vit à ces égard*, & *le peu de soucieux qu'on se donne*, *malgré des maximes si certaines & si recommandables*, *par la vénération que l'on doit aux Saints qui les ont établies* ; & il n'a pas plutot dit cela qu'il emploie la colonne suivante à de nouveaux contes qui n'ont rien de commun avec l'histoire ou la fable de ce Monastere, si ce n'est qu'ils roulent sur des sujets licentieux.

Art. Fontevraud. Note M.

Note N.

„ C'est une témérité enragée, dit Mr. Bayle, dans „ des personnes qui aspirent à la plus grande pureté, „ de s'approcher d'un état, qui, suivant le dogme „ des plus fameux Philosophes, ne laisse à l'ame au„ cune liberté de raisonner. *Art. St. François*

Il falloit s'en tenir là au lieu de commenter ces paroles licentieuses. Mr. Bayle affecte de remplir l'esprit d'idées dont il connoit le danger, de les pétrir dans l'Imagination, & de l'accoutumer par des repétitions qui ne finissent point, à se rendre fans cesse présentes. On auroit presque aussi peu de honte que lui, si l'on transcrivoit les paroles qu'il cite & qu'il commente.

Mr. Bayle se croit-il au dessus de tout reproche & en droit de parler deshonnêtement pourvû qu'il se serve des paroles d'un autre Auteur ? Ne pouvoit-il pas se faire entendre en s'éxprimant en d'autres termes, & qu'importe au public d'apprendre par de si longs Articles, qu'un grand Roy a eu des maux honteux ? *Art. Françoi. I.*

Quelle démangeaison n'a pas Mr. Bayle pour décrire des contes propres à réjouir les Grivois, puis qu'il cite un livre que le titre seul (des 15. Joies du Mariage) doit faire mépriser à tout homme qui a le moindre gout, & qui peut mieux employer son temps ! Quelle pauvreté donc d'en faire des éxtraits, & que *cet à propos* est tiré de loin ! *Art. Glirichen.*

Lucrece de Gonzague recommande de fuir les conversations lascives, de s'abstenir des plaisirs permis, & d'etudier les Sttes. Lettres, & de vaquer à l'oraison. Mr. Bayle l'en loue, *Voila pour le dire en passant*, ajoute-t-il, *une illusion très-commune. On se plaint de ne pouvoir résister à certaines tentations quoi qu'on les combatte de toutes les forces*, dit-on ; *Mais est-ce les combattre de cette maniére que de se nourir des meilleures viandes, que de faire toutes sortes de visites, que de chercher les conversations les plus agréables &c?* *Art. Gonzague.*

Quels termes plus propres à condamner la conduite de Mr. Bayle dans son Dictionnaire, que ceux qu'il fournit lui-même.

Si la Philosophie ne peut ni nous garantir de prendre des mauvaises habitudes, ni nous corriger de celles que nous pourrions avoir prises, il faut avouer que rien n'est plus vain, & il est triste de voir un Philosophe tel que Mr. Bayle, si peu Maitre de lui, dès que l'occasion se présente de dire des obscénités, qu'il les fait venir dans les matiéres même les plus sérieuses " S'il y a, *dit-il*, dans quelque Créature dont la formation ait besoin d'être dirigée par un éprit, c'est assurément la machine des animaux. S'ils ont fait ce que je suppose, ils n'ont rien dit là dessus qu'on ne puisse concilier avec l'Ecriture Sainte. Mais s'ils ont crû, comme tant d'autres, qu'un commencement les hommes sont nés de la terre, par la seule force de l'humidité & de la chaleur &c. ils ont dit une Sottise la plus ridicule du monde, & ils n'auroient fû se tirer de la question, pourquoi dans la suite du temps on n'a jamais vû naitre des hommes de cette maniére : Cette question ne les auroit pas embarrassés dans l'autre cas, puis qu'ils auroient pu répondre comme feroient les Chrétiens, *que l'Intelligence ait-ant une fois formé des animaux.* &c. Que n'ajoute t-il *les avoit mis en état, aussi bien que les plantes, de se perpétuer, & de conserver leur espéce ; Voila comme* parlent les Chrétiens, & les personnes raisonnables, & Mr. Bayle à tort de leur prêter un stile, que la modestie ne permet pas de citer *Art. Artemidore Note B.*

Ou a encore dans l'article *Artémidore* note *B* une éxpref-

expreſſion baſſe autant que groſſiére, le *chat*, &c. Tout le monde a pû voir qu'il pouvoit parler plus honnêtement, auſſi bien que plus poliment.

Mr. Bayle fait bien adoucir ſes expreſſions quand il veut; il dit, par exemple, que la fource de haine de *Cratius* contre *Archelaus* venoit *de l'injure qu'il avoit reçue en ſon corps*; mais quelques lignes après viennent ſans néceſſité des termes qu'on ne prononce pas en préſence des perſonnes pour qui on a de la conſidération.

Art. Archelaus Note G.

Art. Reibing Note D.

„ Ils ont dit que le prémier ſoin des Proteſtans „ en faveur d'un Moine, ou d'un Prêtre, dit Mr. „ Bayle, qui paſſe dans leur Communion, eſt de lui „ chercher une femme; c'eſt le ciment qu'ils em- „ ploient pour l'incorporer à leur Secte, & pour l'y „ tenir fermement collé. Ils ſe perſuadent que de tels „ oiſeaux de proie ne peuvent mieux être attirés, „ ni mieux apprivoiſés que par ce morceau de chair. „ Que cela eſt groſſier, je ne le raporte que comme „ un exemple des brutalités à quoi s'émancipent aſſés „ ſouvent les Controverſiſtes. "

Mr. Bayle qui connoit les groſſiéretés, & les fait mépriſer, pourquoi à-t-il eu la complaiſance d'en farcir ſon Dictionnaire?

Article Eve.

„ Un autre bel Eſprit Italien de Nation, Noble Vé- „ nitien, le célébre Loredano en un mot; ce bel Eſprit, „ dis-je, a mérité quelque cenſure pour n'avoir pas aſſés „ ménagé les bienſéances duës à la gloire d'Eve; car il „ ſuppoſe qu'après qu'elle eut été chaſſée du Paradis „ avec ſon Mari, elle l'éxhorta à lui rendre le de- „ voir conjugal, en éxécution de l'ordre que Dieu „ lui avoit donné de croitre & de multiplier. Le „ *Decorum* éxigeoit qu'on ſuppoſât qu'Adam étoit le „ demandeur. Il y a quelques autres choſes à „ reprendre dans le Loredano. "

Un Dictionnaire Hiſtorique doit-il tenir compte au Public de toutes les impertinences qui ſont échapées à des Auteurs à l'occaſion d'un nom propre?

Mr. Bayle déclare qu'il ne veut pas faire le controverſiſte dans ſon Dictionnaire, & ce deſſein ne convenoit pas non plus à un tel ouvrage; cependant quand en fidelle rapporteur il auroit allégué ce qui s'eſt dit de part & d'autre, ſur le ſujet de la chute, ou bien ſur la Création d'Eve, on lui auroit paſſé cela, quoique ce fut plûtôt la tâche d'un Dictionnaire Théologique que d'un Dictionnaire ſimplement Hiſtorique & Critique ſur l'exactitude des faits. Mais Mr. Bayle après avoir inſéré une remarque ſi inutile dans les texte, remplit une note d'obſcénités & d'impiétés éxtravagantes. Les perſonnes ſenſées en ont honte; ce n'eſt pas aſſés d'être libertin, il faut avoir un génie des plus petits pour en ſourire.

Penſées diverſes Article CXXVI.

Ouvres Tom III. pag. 80.

" Le Pape Urbain VIII, dit Mr. Bayle, qui " compoſa une fort belle Elégie, que l'on voit à " la tête de ſes Poëmes, pour éxhorter les Poëtes " ſes confréres à faire des vers ſaints & pieux, eſt " aſſurément fort loüable. Mais il eut encore mieux " fait, ſi au lieu de leur donner cét avis en Poëte, " il leur eut défendu, en qualité de ſouverain Pon- " tife, d'en compoſer d'autres. Et comme il ne " pouvoit pas pratiquer à l'égard de tous, ce qu'il " pratiqua contre celui qui lui avoit préſenté un " Ouvrage peu digne d'un bon Chrétien, dont il " cenſura l'impudence avec tant de force, que ce " miſérable en mourut de confuſion; il devoit in- " terpoſer les foudres redoutables du Vatican, pour " arrêter les déſordres qui naiſſent de la Poëſie. Le " célébre Mr. Thou remarque fort judicieuſement, " qu'après la mort de Henri II. Ceux qui prenoient " la liberté de dire ſes vérités, ou plûtôt qui fai- " ſoient la revuë générale de tous les déſordres de " ſon Régne, ne comptoient pas pour un des moins " pernicieux, le grand nombre de Poëtes dont ſa " Cour avoit été pleine; leurs baſſes flatteries pour " la Ducheſſe de Valentinois, ſa Maitreſſe; leurs " bagatelles qui gatérent le goût des jeunes gens, & " les détournérent des bonnes études; & leurs chan- " ſons tendres & paſſionnées qui ruinérent dans l'a- " me des jeunes filles, toutes les impreſſions de la " pudeur... Mr. De Mézerai s'accorde parfaitement " en cela avec l'autre Hiſtorien, car il dit; Qu'on " eût pû loüer Henri II. de l'amour des belles Let- " tres, ſi la diſſolution de ſa Cour autoriſée par ſon " éxemple, n'eût tourné les plus beaux eſprits à " compoſer des Romans pleins de viſions extrava- " gantes, & des Poëſies laſcives pour flatter l'impu- " reté qui tenoit en main les récompenſes, & pour " fournir des amuſemens à un ſexe qui veut régner " en badinant. "

A quoi donc penſoit Mr. Bayle, quand il remplit ſon Dictionnaire de ces hiſtoriettes propres à corrompre le coeur, de ces bagatelles propres à gâter le goût des jeunes gens, & à les remplir de ſon Pyrrhoniſme, qui va directément à les détacher de l'étude comme d'une peine infructueuſe, de tant de morceaux ſales & effrontés en proſe & en vers, fruit de ſes grandes leCtures? A quoi penſoit-il, quand il rempliſſoit ſes recueils de toutes ces vilenies? Etoit-ce à faire ce qu'il avoit condamné, & ce qu'il auroit ſouhaité que le Pape Urbain VIII. eut puni.

XLIII. QUAND on lit avec attention le Dictionnaire de Mr. Bayle, on reconnoit aiſément que ſon Auteur eſt ſur tout rempli de trois genres d'idées; Les Objections contre la Providence y ſont ramenées à toute occaſion; on y trouve là-deſſus un grand nombre de repétitions, qui ne ſont même que très peu variées 2. Il ne néglige aucune occaſion de tomber ſur Mr. Jurieu, & c'eſt pour ſe les procurer qu'il rapporte quelquefois des minucies. *Un Savant ne s'eſt pas mêlé des affaires publiques, ni des intrigues des particuliers; un autre n'a pas cherché des louanges; l'un a donné dans des viſions; un autre a mal raiſonné; la femme de l'un a été modeſte & attentive à conduire ſon ménage; une autre a été ſatyrique une autre railleuſe; Mr. Jurieu revient cent fois ſur la Scéne.* Enfin les gaillardiſes y paroiſſent plus ſouvent que tout autre ſujet.

Pût de Mr. Bayle.

Et à cela on peut bien ajoûter les traits que Mr. Bayle ſéme par-ci par-là, ſoit pour juſtifier les Ouvrages, ſoit pour mettre les LeCteurs, à qui il les deſtine, au fait de ſes véritables intentions. Enfin comme il a intérêt de ſe mettre lui-même à couvert, ſous l'autorité des Théologiens, il fait ſa cour à ceux d'entr'eux qui ont le plus de crédit, & dont les hypothéſes ſont dominantes.

Je vai en donner des éxemples.

„ XLIV. IL N'Y a point, *dit-il* de doute que „ l'amour des nouveautés ne ſoit une peſte, qui après „ avoir mis en feu les Académies & les Synodes, é- „ branle & ecouë les Etats, & les bouleverſe quel- „ quefois: ainſi l'on ne ſauroit trop louer les Pro- „ feſſeurs, qui recommandent à leurs diſciples de s'é- „ loigner de cet eſprit d'innovation. Il ne faut point „ ſe rebuter ſous prétexte qu'en recommandant „ ſortement l'obſervation de l'ancienne & commune „ *tradition*, il ſemble qu'on ſuppoſe le principe ou „ la voie de l'autorité, que l'on a rejetée quand on „ a eu à combattre l'Egliſe Romaine; Il ne faut „ point, dis-je, ſe décourager pour tout cela; car „ ſi l'on attendoit à ſe ſervir d'une raiſon, juſqu'à „ ce qu'elle fut à couvert de toute difficulté on ſe- „ roit trop long-tems ſans rien faire.

Mr. Bayle fait ſa cour aux regides. Article Aleing Note G.

On voit bien à qui Mr. Bayle veut faire ſa cour en parlant ainſi. Entre les dogmes des Théologiens, il avoit choiſi ceux qui donnoient le plus de priſe aux Libertins, dont il ſavoit ſi bien pouſſer les objections; Mais en même tems qu'il attaquoit ces dogmes avec tant d'acharnement, & comme il le croioit avec tant d'avantage, il faiſoit paroitre un grand zéle pour eux, il ne negligeoit rien de ce qu'il pouvoit mettre adroitement en œuvre pour rendre

odieux ceux qui, par des adouciſſemens, donneroient quelque atteinte à ces dogmes qu'il trouveroit ſi commodes pour lui. Il travaille ici à les faire regarder comme les ennemis de la *Tradition*, il veut qu'on ſe ſcandaliſe contre les nouveautés, lui qui renouvelle la Philoſophie d'Arceſilas, & la Théologie de Manes. Quand on connoit Mr. Bayle, on ne peut s'empêcher de croire qu'il riroit ſous cape, en écrivant cet article ſ. il n'y moque viſiblement de la ſimplicité de ceux dont il paroit ſoûtenir la cauſe. Ce ſont des Proteſtans, ennemis par-là du mot de *Tradition*, aſſés ambitieux en même tems pour vouloir régner ſur les autres hommes, & leur faire recevoir avec autorité les dogmes qu'eux mêmes avoient reçûs de leurs Maitres. *N'eſt-ce pas là reſſuſciter les Traditions?* Non c'eſt ſeulement faire valoir la Tradition. Mr. Bayle élude encore plaiſamment l'objection qui ſe préſence ſi naturellement contre les Proteſtans qui abandonnent leur grand principe de *l'Examen* pour y ſubſtituer celui de *l'Autorité: Si l'on voulois parer à tous les inconvéniens*, dit-il, *on n'auroit jamais fait.* Mais qu'on aime à s'inſtruire, qu'on reſpecte l'évidence, qu'on ne force perſonne, qu'on ſoit modeſte ſoi-même, qu'on uſe de charité & de ſupport envers les autres, qu'on permette à chacun de s'en tenir à ce qui eſt à ſa portée, tous les inconveniens ceſſeront.

Mr. Bayle qui marque tant de vénération pour le Synode de Dordrecht, & qui ſe croit à couvert d'inſulte, quand il eſt ſous ſes Canons, lors-même qu'il raſſemble tout ce que les plus ſubtils Manichéens, Déiſtes, Athées, ſeroient capables d'oppoſer à la Réligion, d'où vient qu'il n'a pas profité des paroles qu'il cite de ce Synode, qui s'énonce ainſi au ſujet de Vorſtius." Et partant que non ſeulement ceſte licence desbordée & desreiglée de diſputer & mettre en doubte les principeux poincts de la Réligion Chreſtienne, & ceſte façon & maniére ondoyante, incertaine, douteuſe, & oblique d'enſeigner, eſt très-pernicieuſe & dangereuſe à l'Egliſe, nullement du monde ſeante ni convenable à choſes ſi ſainctes, & de ſi haulte lice, & partant du tout indigne d'un Profeſſeur qui ſe dit Orthodoxe.,, Qu'y a-t-il de plus ondoyant & de plus favorable aux doutes que les ouvrages de Mr. Bayle? Je trouve aſſés vraiſemblable, dit Mr. Bayle, ce que j'ai ouï dire pluſieurs fois qu'Arminius & les Docteurs de ſon opinion euſſent rendu un très grand ſervice à leur cauſe, s'ils avoient gardé un profond ſilence. Leurs 5. Articles ſont de nature à s'inſinuer d'eux-mêmes; il ſeroit arrivé, dit-on, au Calvinisme la même choſe qu'au Luthéranisme, il ſe ſeroit trouvé inſenſiblement Arminien, ſi on eût laiſſé faire la nature. L'ancienne Egliſe n'étoit point du ſentiment de St. Auguſtin. Ce Pere fut cauſe qu'elle embraſſa la doctrine, qu'on nomme aujourd'hui le Calvinisme; mais elle revint inſenſiblement au prémier état. Si l'on voit la doctrine de la Prédeſtination avec ſes ſuites fortement ſoutenuë dans le Parti Réformé, c'eſt à cauſe que les diſputes y ont cauſé deux factions, & un Schiſme qui ſubſiſte encore. L'Egliſe Anglicane, qui s'eſt conſidérée comme un corps à part, & détaché de celui ou ce Schiſme s'eſt formé, n'a point été préoccupée du zèle ardent que la diſpute avoit fait naitre dans l'eſprit des Contre-Remontrans: ainſi elle a coulé peu-à-peu vers des Hypothéſes mitigées & bien différentes du Calvinisme. La même choſe ſeroit arrivée en Hollande, ſi Arminius n'eut point formé de Parti. Voilà ce que j'ai ouï dire pluſieurs fois à des gens de tête.

Le Synode de Dordrecht s'eſt donc écarté de l'Ancienne Egliſe, & a préféré, à ce qu'on y penſoit, le ſentiment de St. Auguſtin. La Doctrine de la Prédeſtination, de laquelle Mr. Bayle ſe ſert comme d'un bouclier, par le moien duquel il repouſſe tout ce que la raiſon allégue contre les Manichéens, & les Athées; cette Doctrine n'eſt ſi fortement ſoûtenue que par un eſprit de parti. J'avoue que Mr. Bayle finit en diſant, *je n'examine pas ſi ceux qui parlent ainſi ont raiſon*; mais toûjours les reconnoit-il *pour des gens de tête*, & ce qu'il rapporte, après eux, lui paroit très-vraiſemblable: Il eſt aſſés naturel d'en conclure qu'il ne reclame l'autorité du Synode de Dordrecht, que quand il ſe ſent preſſé par les Défenſeurs de la Réligion, & par les réponſes qu'ils font aux arguments qu'il prête aux Athées; Alors il ſe bat en retraite & cherche des ſecours.

Mr. Bayle ſaiſit l'occaſion de faire un pluſir aux Lecteurs qu'il aime? *Mr. Ancillon ſe hâtoit d'acheter les prémiéres éditions, ſans attendre les ſecondes, on a tort de ne l'imiter pas.*

„ C'eſt l'entendre cela, dit-il, c'eſt-ce que l'on peut nommer amour des Livres, avidité d'inſtruction; mais ceux qui attendent tranquilement à acheter un Ouvrage qu'il ſoit réimprimé, ſont bien paroitre qu'ils ſont réſignez à leur ignorance, & qu'ils aiment mieux l'épargne de quelques piſtoles que l'acquiſition de la Doctrine.

„ On me dira que l'Auteur corrige des fautes dans la ſeconde édition, j'en conviens, mais ce ne ſont pas toûjours des fautes réelles, *ce ſont des changemens, qu'il ſacrifie à des raiſons de prudence, à ſon repos, & à l'injuſtice de ſes Cenſeurs trop puiſſans.* La ſeconde Edition que vi'ézerai ſit de ſon Abrégé Chronologique, eſt plus correcte: il en ôta des fauſſetés; mais il en ôta auſſi des vérités qui avoient déplû; & c'eſt pourquoi les curieux s'empreſſent à trouver l'édition in 4. qui eſt la prémiére, & la paient un gros prix. "

Avertiſſement au Lecteur de regarder ce que Mr. Bayle a retranché de la prémiére Edition comme ſon vrai ſentiment, & d'interpréter tout ce qu'il a dit au Conſiſtoire, comme de vains Complimens; Accordés cela, ſi vous le pouvés, avec ce qu'il dit dans l'Article de Mr. Amiraud, *ſur la repugnance qu'on doit avoir à publier tout ce qui eſt capable de ſcandaliſer*; & conclués de là qu'il ſe joué des mots de *ſcandale* & de *devoir*.

XLV. C'etoit un Paſteur accompli, dit Mr. Bayle en parlant de Mr. Ancillon, ſavant, éloquent, ſage, pieux, modeſte, charitable, diſcret, penſant la cenſure avec douceur, ou avec vigueur, ſelon l'exigence des cas; pratiquant ce qu'il prêchoit, occupé uniquement des fonctions de ſon Miniſtére, ſans ſe mêler comme tant d'autres, de ce qui n'eſt convenable qu'aux ſéculiers, ni tenir ſa maiſon ouverte aux Délateurs & aux Nouvellíſtes;

Les perſonnes que Mr. Bayle loué, ne doivent ſouvent les éloges qu'il leur donne, qu'au pluſir malicieux de les mettre en oppoſition avec des gens qu'il n'aime pas; ſans cela la femme d'*Alting*, non plus que celle de Mr. *Ancillon*, n'auroient point eu de place dans ſon Dictionnaire.

„ Toutes les perſonnes de ſa profeſſion, dit Mr. Bayle devroient régler leurs domeſtiques comme le ſien étoit réglé. On n'en parloit que pour dire en général que tout y étoit dans l'ordre: il ne ſourniſſoit point d'autre matiére aux converſations. On ſavoit ſeulement que perſonne ne ſavoit ce qui s'y paſſoit, hormis qu'on n'ignoroit pas que toutes choſes y étoient dans la bienſéance & ſelon la crainte de Dieu... Cela eſt cent fois plus beau que ſi tout le mondes'entretenoit de ce qui ſe fait, & de ce qui ſe paſſe chés un Miniſtre. On y a débité une telle nouvelle ce matin, dit l'un, on y diſputa hier au ſoir ſur une telle réflexion de Nouvelliſte, dira l'autre. Il peut s'excuſer dit un troiſiéme comme Adam, & dire *la femme que tu m'as donnée me l'a fait faire.* Quoi dit un quatriéme, *vous n'avés appris cette circonſtance qu'en ce lieu-là? je m'en défie; c'eſt un mauvais bureau d'adreſſe.* &c. *la* NYMPHA LOQUAX

qui

Art. Verſtius. Note I.

Ibidem Note O.

Coupe indirectement à Mr. Jurieu. Art. Ancillon.

Art. Ancillon Note D.

Art. (Henri) Alting. Note H.

„ *qui y préside, ajoûte & fait ajoûter ce que bon lui* „ *semble aux relations. Je ne veux point de ces glo-* „ *ſes ni de ces commentaires; j'en appelle au Texte,* „ *quelque in certain qu'il puiſſe être.* Il ne faut pas „ s'étonner *qu'Alting* ait été inconſolable après la „ mort de ſon épouſe, s'il eſt vrai comme ſon Hiſ- „ torien le débite, qu'il ait vécu avec elle près de „ 30. ans, ſans aucune plainte ni conteſtation... Peu „ de gens ſe peuvent vanter d'une telle choſe, & „ ſe plaindre d'ignorer ſi les effets de la réconcilia- „ tion ſont auſſi doux dans le mariage que dans la „ galanterie. "

Note F.

En parlant encore de Mr. Ancillon; " C'eſt le mo- „ dèle, dit Mr. Bayle, ſur quoi tous les Miniſtres doi- „ vent ſe régler. Ils ont tous choiſi la bonne part „ comme Marie; mais quelques-uns ne laiſſent pas „ d'imiter Marthe qui ſe foucioit & ſe tourmentoit „ de beaucoup de choſes. Ils ſe mêlent d'affaires d'E- „ tat, ils ſe fourent dans les intrigues de Ville, ils „ s'empreſſent de ſavoir toutes ſortes de nouvelles, „ ils en trafiquent, ils en font leur Cour; ils ſe ha- „ zardent quelquefois à ſuggérer des conſeils de guer- „ re & de négociation, & ne ſe rebutent pas du „ mépris que l'on témoigne adroitement pour leurs „ fauſſes vuës. On les voit ſouvent dans les Anti- „ chambres des Puiſſances; ils y attendent impa- „ tiemment l'occaſion d'être introduits. Ce n'eſt pas „ pour des affaires de conſcience; c'eſt pour de- „ mander mille faveurs; c'eſt pour recommander „ leurs Enfans, leurs Parens, leurs Amis, par rap- „ port à des emplois honorables & profitables. Ils „ ſavent à point nommé lorſqu'une charge eſt va- „ cante, & ils font enſorte qu'elle ſoit remplie à leur „ recommandation. On les loueroit ſi elle n'étoit „ employée qu'à faire donner du pain à ceux qui „ en manquent; mais ils l'emploient principalement „ en faveur de ceux qui ſont déjà riches; gens qui „ n'ofcroient recourir à leurs ſollicitations s'ils les „ croioient de véritables Miniſtres de J. C. Car en „ en ce cas là ils s'attendroient à une cenſure ils „ craindroient qu'on ne leur citât l'ordre de Saint „ Paul, *que pourvû que nous aions la nourriture & d quoi être vêtus, cela ſuffit.* Ce n'eſt point le de- „ voir d'un Paſteur de procurer à ſes brebis un plus „ fort attachément pour les biens de la Terre; il „ doit plûtôt les en détacher, & combattre leur cu- „ cupidité & leur ambition, & il le feroit ſans „ doute, s'il étoit lui même dégagé des ſoins ron- „ geans de la vaine gloire: mais comme les beſoins „ de ſes paſſions, démandent que les charges d'une „ Ville ſoient entre des mains qui lui en aient „ l'obligation, & qui, ou par reconnoiſſance, ou „ par l'eſpérance de nouvelles graces, ſoient tou- „ jours prêts à le ſervir, il ſe donne tous les mou- „ vemens poſſibles pour les élever, il applaudit à leurs „ vûës ambitieuſes, & afin de ſe maintenir dans ce „ manége, il eſt obligé de s'intriguer & d'avoir „ partout des émiſſaires. Un tel homme auroit „ beſoin de la menace que l'on emploïe quelquefois „ contre les Evêques qui violent les Canons de la „ Réſidence, & ne ſonge guére que ſon Emploi „ eſt d'une nature, que toutes les forces humaines y „ ſuffiſent malaiſément. Ceux qui ſongent bien à cela „ imitent Mr. Ancillon, & ne donnent pas tant de „ tems à des viſites intéreſſées. Notés que ceux „ qui n'imitent pas ſa conduite, s'emploient quel- „ quefois en faveur de quelques perſonnes qui ne „ ſont pas à leur aiſe; mais ſi vous y prenés garde, „ vous trouverés que ces perſonnes ſont ce qu'on ap- „ pelle gens de ſervice, propres à tout, & fort en- „ clins à conſacrer leur loiſir, aux paſſions du Pro- „ tecteur qui le leur a procuré. Ils en font leur Dieu: „ ils ſe reconnoiſſent ſes Créatures, & rempliſſent „ les devoirs de ce mot-là.

Je n'ai garde de diſconvenir des Eloges que Mr. Bayle donne à Mr. Ancillon: mais on ne diſconviendra pas non plus, que le plaiſir qu'il s'eſt fait de les lui donner, n'ait été rehauſſé de beaucoup par la longue Antithéſe qu'on vient de lire.

Il eſt bien à préſumer que Mr. Bayle ne prend ſi vivement le parti de Grotius, & qu'il ne le loüe ſur tout de l'attachement qu'il a conſervé pour ſa Patrie que pour oppoſer ſa conduite à celle des Réfugiés qui n'avoient pas goûté l'Avis qui a fait tant de bruit & que Mr. Bayle avoit rant d'intérêt à desavouer. Le même Article de *Grotius* lui fournit encore une occaſion favorable d'attaquer Mr. Jurieu; " mais „ perſonne, dit-il, n'a outré la choſe autant que l'Au- „ teur de l'Eſprit de Mr. Arnauld. Il a oſé débiter „ que Grotius étoit mort comme Athée. Plu- „ ſieurs ont trouvé étrange que ſes petits-fils n'aient „ pas demandé reparation de cette injure, & qu'ils „ aient para moins ſenſibles, ſur ce point-là que „ les Parens de Janſenius, ſur des calomnies bien „ plus légéres Mais des perſonnes très ſages aprou- „ vent fort qu'on ait négligé là-deſſus toute Procé- „ dure Juridique. Il a paru une très forte réponſe „ à cet endroit de l'Eſprit de Mr. Arnauld, qui é- „ tant demeuré ſans repartie, montre clairement que „ l'Accuſateur ſe ſent convaincu de calomnie. Or de „ là nait un double ſcandale, puis que d'un côté „ il n'a fait aucune démarche pour la reparation d'une „ injure ſi atroce; & que de l'autre ſes Supérieurs „ Eccléſiaſtiques ne l'ont jamais cenſuré d'une ca- „ lomnie ſi manifeſte, & ne lui ont jamais témoigné „ qu'ils n'approuvoient pas qu'il publiât des Ouvra- „ ges tels que l'Eſprit de Mr. Arnauld.

Art. Grotius.

Ibidem

Mr. Bayle rapporte diverſes railleries de Luther, & de Mélanchthon, & divers bons-mots par où ils tournoient en ridicule l'ignorance & l'entêtement de la plûpart des Académies. Mr. Bayle s'eſt moqué un peu plus finement de celles d'Angleterre; il a mis en marge *Eloge des Académies d'Angleterre*; & cet éloge ſe renferme dans un petit extrait d'une haran- gue d'un Profeſſeur d'Oxford, qui dit, *qu'on ne trouvera dans aucune autre Ville de l'Europe, ni un ſi grand nombre de Collèges à beaucoup prés, ni de Collé- ges ſi commodes & ſi bien bâtis.* Cependant Mr. Bay- le n'approuve pas les railleries de Luther, & de Mé- lanchthon, & pourquoi? „ C'eſt qu'il ne s'agit pas „ de rire quand on eſt ſous la croix, & ils dévoient „ plûtôt pleurer, en ſe randant attentifs au triſte é- „ tat d'un grand nombre de leurs fréres. " A cela il auroit été facile de répondre. Luther & Mélanch- thon auroient dit, nos fréres ne ſouffrent que par un effet de l'entêtement de leurs ennemis, & de leur a- veugle ſoumiſſion à l'autorité de quelques ignorans. (A) Nous voulons faire ſentir combien cette ſoumiſ- ſion eſt abſurde: Ce ridicule ſera très-propre à les y faire renoncer. Mais la critique des railleries de Lu- ther & de Melanchthon fournit à Mr. Bayle de quoi at- taquer Mr. Jurieu, & de lancer contre lui une lon- gue cenſure de Mr. Brueys.

„ Je ne puis pas croire que ceux des Proteſtans „ de ce Roiaume, dit-il, qui ont véritablement de la „ piété, approuvent, quelque eſtime qu'ils aient „ pour l'eſprit & pour le ſavoir de Mr. Jurieu, qu'un „ Miniſtre qui les a abandonnés, & qui s'eſt enfui „ dans les Pays étrangers, affecte dans tous ſes ou- „ vrages un caractére railleur & goguenard, tandis „ qu'il apprend tous les jours de loin la ruine & la „ déſolation de ſon parti. Il me ſemble que dans les „ ſentimens où il devroit être, la joye qu'il fait pa- „ roître dans tous ſes Ecrits, d'être hors du danger, „ où ceux de ſa Secte ſont éxpoſés, n'eſt pas „ bien naturelle & bien légitime. Il lui ſied mal, ce „ me ſemble, de plaiſanter en ſûreté, tandis que ceux „ qu'il a abandonnés gémiſſent dans les juſtes châ- „ châtimens que l'Egliſe, comme une bonne Mére „ mêle aux careſſes & aux bienfaits qu'elle employe „ pour les ramener dans ſon ſein. Il me ſemble que „ c'eſt renverſer l'Evangile que de rire avec ceux qui „ pleurent; & que les Ouvrages de cet Auteur, „ quelques fins & délicats qu'ils puiſſent être d'ail- „ leurs

Art. Luther Note LL.

(A) Dans ces tems une grande ignorance régnoit parmi le Clergé.

,, leurs, devroient au moins se sentir un peu de l'a-
,, mertume de son cœur, s'il est vrai qu'il fût plus
,, sensible à la douleur de ses frères, qu'au calme
,, dont il jouït en son particulier.

Il auroit été à souhaiter que Mr. Bayle se fût fait un devoir de s'écarter & de se distinguer de ces Auteurs qui, comme il le dit, " soit qu'ils écrivent par
,, un mottif de vengeance ou de jalousie; soit qu'ils le
,, fassent pour mettre à profit leurs pensées & pour
,, exercer leur plume, se proposent comme une fin
,, principale le divertissement du Lecteur & les louan-
,, ges de leur génie. *Or comme ils craignent qu'en ne
,, dise que la vérité, ils ne divertissent guère leurs
,, Lecteurs, & que leur Ouvrage passeroit pour une mau-
,, vaise Pièce, ils assaisonnent de mille fables... leurs récits
,, Examinés bien les Satyres les plus piquantes & les mieux
,, écrites, vous trouverés l'esprit de l'Auteur, son stile &
,, son caractère dans toutes les lettres qu'il suppose, que les
,, amans s'écrivirent, & dans tous les entretiens qu'il leur fait
,, avoir.* Sur cette Régle approuvée par Mr. Bayle, qu'on juge de son caractère, en réfléchissant sur son habileté & sa fécondité, à charger son Dictionnaire de réflexions qui vont à réjouïr les coeurs gatez, par les idées impures & licentieuses qu'on leur présente, & par les termes hardis & effrontés qu'il choisit pour les exprimer, & tout propres à mettre les Lecteurs en état de se livrer à ces idées, & de se s'abandonner aux mouvemens, & aux actions où elles mènent; sans se gêner par des principes de Morale & de Réligion, dont la raison, *dit Mr. Bayle*, anéantit la certitude, à mesure qu'on la consulte & qu'on fait en faire usage avec autant d'adresse & de force que lui. C'est encore à son éloignement pour M. Jurieu qu'on doit un grand nombre de ces réfléxions générales.

Diction. Tom. IV. pag. 5-7.

Orthodoxes railléz. Art. Bagau. Note B.

XLVI. Mr. BAYLE parle ainsi: On prétend que le Cardinal Bagni à la vuë des Conciles imprimés au Louvre en 37. Tomes, s'écria; *Je m'étonne qu'il y ait encore des Hérétiques en France. Où est le Chrétien qui désormais puisse n'être pas Catholique. Sorbière admire cette pensée* OPTIME CARDINALIS *Bannus in Gallia nuncius* &c.

Ibidem.

Mr. Bayle démontre parfaitement l'absurdité de cette pensée; après quoi il ajoûte, " *Ceux qui connoissent la Réligion de Sorbière, ne devoient-ils pas être bien étonnés de son* OPTIME? Que Messieurs les Orthodoxes se tiennent avertis par cette réfléxion du cas qu'ils doivent faire des éloges d'un Libertin qui se jouë d'eux & qui rit de tout son coeur de leur simplicité.

Rustes de Mr. Bayle.

XLVII. IL NE faut pas douter que ceux qui s'intéressioient à Mr. Bayle ne se fissent un plaisir de remarquer l'adresse avec laquelle il se déguisoit, & se mettoit en fureté par ses déguisemens: Mais ce ne devoit pas être pour eux un moindre plaisir de remarquer son adresse à faire connoitre ce qu'il pensoit sans s'exposer. L'Article *d'Aureolus* Note C étoit bien propre à leur procurer ce plaisir.

,, Je suppose dit-il, *qu'Aureolus* n'a point nié simplement & absolument, que la Création fut possible; car c'eût été avancer une opinion très-opposée à la Réligion Romaine. Il a seulement soûtenu que pour telles & telles raisons il trouveroit impossible qu'un Etre fut fait de rien, si la foi ne lui apprenoit que l'on doit prendre, dans un sens de Création proprement dite, les paroles dont l'Ecriture se sert, touchant la première formation du Monde. *S'étant une fois couvert de ce bouclier il a pû impunément se servir de toutes les forces de son génie pour prouver l'impossibilité de la Création*: Il ne risquoit qu'une Dispute Philosophique, où il ne craignoit pas *que les chicanes & les détours du métier l'abandonnassent.*

A la place *d'Aureolus* lisés *Mr. Bayle*, à la place de la *foi Romaine* lisés la *foi au Synode de Dordrecht*, & à la place de *l'impossibilité de la Création*, lisés *l'impossibilité de répondre aux Manichéens* & de défendre l'unité d'un seul Principe tout Puissant & tout Bon: vous verrés que les Orthodoxes donnent leur admiration à un homme qui les regardoit comme des innocens.

En parlant du Juif Benjamin *Arodon*; *Il est certain, dit Mr. Bayle, que si cet homme eut reçu avec une entière foi la doctrine de J. Christ & s'il eut été animé de l'esprit de Grace, il n'eut pas donné des conseils plus dignes de la pureté Evangelique. Cela doit faire honte aux Docteurs de relachement, qui sont si communs parmi les Chrétiens.* Remarqués que ce " Saint Philosophe, pour faire plus hautement triompher *la foi* de la Raison, a trouvé à propos de choisir l'Orthodoxie la plus rigide, de s'y renfermer & de mépriser dès là, toutes les attaques de la Raison, quoi qu'il les reconnoisse fans replique. *Le Péché Originel & ses suites, l'impuissance de l'homme à penser vrai en matière de Réligion, sont les Dogmes chéris de Mr. Bayle*: Il les trouve tellement de son goût, que toutes les lumières naturelles lui paroissent méprisables en comparaison; Cependant voici un Juif *qui pense comme les plus grands degrés de Grace pourroient faire penser.* N'est ce point se jouer de la Doctrine, pour laquelle il fait paroitre tant d'attachement? C'est ainsi qu'il trouve à propos d'avertir, par-ci par-là, ses amis, & principalement ceux à qui il destine son Livre, de ne s'y méprendre pas; Il ne s'arrête pas en si beau chemin, après avoir proposé aſſés burlesquement ce sentiment d'Arodon, prétendu chef d'oeuvre de la Grace, il fait parler des Médecins pour en prouver le ridicule.

Note A.

Mr. Bayle.

NB.

Que l'on compare ces paroles, *Introduire la pureté, là où les fureurs d'une convoitise brutale ne régnent que trop*: *Il leur impose tout à la fois la Loi du* FAVETE LINGUIS, *dont les Païens recommandent l'observation dans les grands Mystères, & celle du* SURSUM CORDA, *que l'Ancienne Eglise n'oublioit jamais de notifier dans la célébration de ses plus augustes Cérémonies.*

Ibidem Note A.

Que l'on compare, dis-je; ces paroles, avec les suivantes; Notés, dit Mr. Bayle, que le dogme de ce Rabin ne s'accorde guére avec le conseil des Docteurs en Médecine. Ceux-ci prétendent qu'un Enfant conçu sous des distractions d'esprit, je veux dire, sous des pensées fériées, graves, immatérielles, est niais, fot, imbécile; & ils donnent de tout autres conseils à ceux qui désirent des enfans; Mais pour peu qu'on soit raisonnable, on demeurera d'accord qu'ils ménent les hommes à une très-mauvaise Ecole de chasteté, leurs préceptes ne font faits que pour des gens qui voudroient borner toutes choses à une vie animale, terrestre, senſuelle, Epicurienne. Il faut aller à l'Ecole du Rabin, si l'on veut apprendre à se comporter dans cette partie des devoirs en Créature douée d'une ame spirituelle, & qui ne veut point se rendre digne de cette censure, *ô curvæ in terras animæ & cœlestium inanes!* On comprendra mieux combien la Morale de ce Juif est belle & sublime, si l'on se souvient qu'elle est directement opposée aux maximes de ces Docteurs de corruption, qui ont rempli leurs Poëſies de tant de lascivetés. Ces " dangereux Empoisonneurs &c. " Dès là il verse le poison à pleines mains: Vous diriés que son férieux précédent (quoique prophane & tout railleur) n'a été mis en oeuvre que pour relever mieux la vivacité des expressions qui rempliſſent le reſte de la note. Trente lignes de ce stile, plus emportées les unes que les autres, finissent par ces paroles. . . . . *Non murmura vestra columbæ, Brachia non hedera, non vincunt oscula conchæ.* Certes il est difficile de rien ,, dire de plus pathétique ou de plus passionné là ,, dessus. Etre diamétralement opposé à ces faux ,, Docteurs, à ces pestes de la Jeunesse, c'est un ,, grand Eloge, c'est un préjugé légitime que la Morale que l'on avance est d'une admirable pureté.

Je

Je conçois bien que quelqu'un pourra dire froidement & malicieuſement, qu'il ne voit point ſur quel fondement on blâmera Mr. Bayle d'avoir écrit tout cèt Article ; mais je ſuis bien aſſuré qu'il n'y a perſonne aſſés ſtupide pour ne pas ſentir qu'il ſe moque des Dévots en faiſant ſemblant de les admirer, & qu'il cherche à faire rire ceux dont l'imagination ſe plait dans les idées obſcènes, à proportion qu'elles ſont vives. Qu'on liſe ſi l'on veut les trente lignes ſuivantes, on y trouvera des nouvelles preuves de ce que je poſe en fait.

Ce paſſage ſeul ſuffiroit pour préſenter Mr. Bayle ſous l'idée d'un eſprit mocqueur & prophane, & pour le rendre ſuſpect à tous ceux qui ont encore quelque appréhenſion de ſe tromper : C'eſt tout ce que je prétens ; car pour ce qui eſt des Lecteurs déterminément réſolus à lire avec plaiſir & avec approbation, tout ce qui va à ébranler la certitude des vérités qui les gênent, & qui ne peuvent ſouffrir ceux qui travaillent à les ramener de leurs préventions, il me paroit qu'on peut leur appliquer ces paroles ; *que celui qui eſt ſale ſe ſaliſſe encore, que celui qui eſt injuſte le devienne encore plus.* Ils ſauront un jour qui a tort, & ils ſe diront trop tard, *Ainſi l'avés vous voulu* ; & de là des angoiſſes également juſtes & ſans remède. Qu'ils ſe conſolent alors, s'ils le peuvent par les idées du parti qu'ils auront choiſi. Qu'ils ſe nouriſſent du ſouvenir de leurs ordures, de leurs tas d'objections & de toutes les difficultés par leſquelles ils ſe ſeront efforcés d'obſcurcir les Vérités les plus reſpectables !

Art. Charron Note O.

„ Otés certains mots, dit Mr. Bayle, qui ſemblent être trop crûs, employés en d'autres qui ſignifient la même choſe, mais qui ſont moins „ bruſques, vous paſſerés de la reputation d'hérétique à celle d'un vrai fidéle, l'impreſſion de „ votre Ouvrage ne ſera plus interdite, on en permettra le débit " Mr. Bayle en donne pour exemple un paſſage de Charron différemment tourné dans deux Editions.

„ Voici, *dit-il*, le paſſage ; L'immortalité de „ l'homme eſt une choſe la plus univerſellement, „ réligieuſement & plauſiblement reçue par tout le „ monde, (j'entens d'une éxterne & publique „ profeſſion, non d'une interne, ſérieuſe & vraie „ créance, de quoi ſera parlé ci après) la plus „ utilement crûe, la plus foiblement prouvée, & „ eſtablie par raiſon & moiens humains. *Ces paroles ſe liſent au Chapitre 15. du prémier livre de la ſageſſe à l'édition de Bourdeaux, elles furent rectifiées de la maniére que vous allés voir. L'immortalité de l'ame eſt la choſe la plus univerſellement, réligieuſement, (c'eſt le principal fondement de toute la Religion) & plauſiblement retenue par tout le monde : j'entens d'une éxterne & publique profeſſion, car d'une ſérieuſe, interne & vraie, pas tant, teſmoins tant d'Epicuriens, libertins & mocqueurs : Toute-fois les Séduicéns, les plus gros Ailleurs des Juifs, n'en faiſoient point la petite boucle à la nier : la plus utilement crue, aucunement aſſés approuvée, par pluſieurs raiſons naturelles & humaines, mais proprement & mieux établie par le reſſort de la Réligion, que par tout autre moien.* " Après „ cette correction, il ne reſtois nul bon prétéxte de mur„ murer ; car on ſeroit trés-injuſte de blâmer un homme „ qui déclareroit que les plus forts argumens qui le con„ vainquent de l'immortalité de l'ame, ſons ceux qu'il „ tire de la parole de Dieu. C'eſt de quoi je parle amplement dans l'article de Pomponace.

Mr. Bayle a mis en œuvre l'adreſſe qu'il loue dans les autres, & peut-être ne la loue-t-il que pour donner à ſes bons amis le plaiſir de remarquer qu'il les en a bien voulu avertir. Pour achéver de ſe convaincre que Mr. Bayle ſe joue, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les paroles ſuivantes. „ *Les Libertins ſavans ſe foucient peu* qu'un Théologien a- *Ibidem Note O.* „ voué que les preuves philoſophiques de l'immor- „ talité de l'ame ne ſont point fortes. Ils n'igno- „ rent point qu'une telle confeſſion n'avance point „ leurs affaires, pendant que les preuves tirées de „ l'Ecriture ſont auſſi démonſtratives qu'elles le „ ſont.

Les Livres & du Vieux & du Nouveau Teſtament n'ont point d'autorité ſur les Libertins ; mais ſi on peut prouver par la Raiſon l'immortalité de l'ame & ſes ſuites, les voilà obligés à des Loix, dont le plaiſir de s'affranchir les ſéduit, & les porte à mépriſer l'autorité des Livres que nous reſpectons, & que nous reconnoiſſons pour divins.

XLVIII. Mr. BAYLE en parlant de Mr. Amyraut ne néglige pas une occaſion de faire ſa cour aux Théologiens ſous la protection deſquels il s'eſt mis.

S'il avoit été conſulté Mr. Amyraut ſeroit demeuré dans le ſilence. „ *Ce ſeroit médire, je penſe bien cruellement*, dit Mr. Bayle, de ceux qui ont les „ prémiers remué cette queſtion, que de ſoutenir „ qu'ils n'auroient pas laiſſé de le faire, encore „ qu'ils euſſent prévû tous les maux qui en de- „ voient réſulter ; car où eſt l'utilité & le *cui bono* „ de ces diſputes ? Ne reſte-t-il plus de difficultés, „ pourvû qu'on ſe ſerve de l'Hypothéſe de Cameron ? N'eſt-il pas vrai au contraire que jamais re- „ méde ne fut plus palliatif que celui-là ? On a bien „ beſoin d'autre choſe pour contenter la raiſon ; „ & ſi vous n'allés pas plus loin, autant vaut-il ne „ bouger de vôtre place, tenés vous en repos dans „ le Particulariſme. Mais je veux que l'Univerſa- „ liſme ait quelque avantage, & qu'il réponde mieux „ à certaines objections. Cela eſt-il capable de baſ- „ lancer tant de crimes ſpirituels, que les factions „ trainent après elles tant de mauvais ſoupçons, tant „ de ſiniſtres interprétations, tant de fauſſes impu- „ tations, tant de haines, tant d'injures tant de li- „ belles, tant d'autres déſordres qui viennent en ſou- „ le à la ſuite d'un tel conſilio ? Théologique ? Si „ vous croiés que le Particulariſme damne les gens, „ vous faites bien de le réfuter quoi qu'il en coûte: „ Je dis la même choſe à ceux qui prendroient l'Univerſalisme pour une héréſie mortelle : mais puiſ- „ que de part ni d'autre vous ne croyés pas réfuter „ une opinion pernicieuſe, ne diſputés qu'autant que „ vous le pouvés faire ſans troubler le repos public, „ & taiſés-vous, dès que l'événement vous montre que „ vous diviſés les familles, ou qu'il ſe forme deux „ partis. (A) N'achevés pas de réveiller mille mauvaiſes „ paſſions qu'il faut tenir enchainées comme autant „ de bêtes féroces ; & malheur à vous ſi vous êtes „ cauſe qu'elles briſent leurs fers.

Reflexions ſur Mr. Amyraut. Art. Amyraut Note E.

S'il falloit ſupprimer tout ce qui ne peut paroitre aux yeux du Public, ſans éxciter l'envie des Savans factieux & ſuperbes, & ſans donner lieu enſuite à tous les triſtes & ſcandaleux effets de l'envie & de l'eſprit de faction, il faudroit que les hommes euſſent ſupprimé tout ce qu'ils ont jamais penſé de meilleur. Y a-t-il quelque nouvelle Vérité, quelque nouvelle Méthode, contre laquelle on ne ſe foit ſoulevé, on ne ſe foit même ſouvent emporté, & on n'ait ſollicité le bras ſéculier ; Les prémiers Carthéſiens ont été traités à peu près en Hérétiques ; Le Public a beau marquer ſon goût pour une certaine Méthode de ſermons, par ſon empreſſement à les écouter & à les lire. Par là même que leur Auteur s'attire de la réputation, il déplait, & afin que ſa Méthode tombe avec lui, on forme des Sacrés Décrets pour défendre de l'imiter. Doit-on ſe faire un ſcrupule d'être une cauſe innocente de l'envie, & de ſes ſuites. Mr. Bayle page 186. ne rapporte t-il pas *que la gloire dont Mr. Amyraut jouiſſoit, lui avoit été contraire au Synode National de Londun, comme s'il eût été un grand arbre qui faiſoit ombre aux petits, & qu'il falloit abbaiſſer.* *Ibidem.*

Mr. Bayle qui ſe ſeroit fait un ſcrupule de concevoir Mr. Amyraut capable de publier ſa Doctrine, s'il avoit prévû les agitations qu'elle a cauſées, auroit

Ggg

(A) *Y a-t-il des Paſſions plus brutales & qu'on doive plus enchainer que celles de l'impureté auxquelles les obſcénités donnent naturellement lieu.*

roit bien dû supprimer ce prodigieux mélange de tant d'obscénités propres à corrompre le coeur, & ce grand nombre de raisonnemens qui vont à ébranler dans l'esprit des hommes, la persuasion des plus importantes maximes. Le mal que Mr. Bayle a fait est de Notoriété publique; il va en croissant, & il n'est pas possible de s'imaginer que lui, qui connoissoit si bien le coeur humain, ne l'ait pas prévû, & c'est à lui à répondre à la question qu'il propose à Mr. Amyraut *cui bono?* A quoi bon cela? Pour ce qui est de Mr. Amyraut il lui auroit été facile de répondre; Vous n'ignorés pas, auroit-il dit, à quelles objections la Doctrine des Calvinistes sur la Prédestination est exposée: * On leur reproche d'avoir introduit dans la Religion Chrétienne, un Dogme qui ne va pas à moins qu'au renversement de la Morale, & qu'à donner aux hommes l'idée la plus affreuse de leur Créateur. Les Calvinistes nient toutes ces conséquences: On leur feroit grand tort, sans doute, si on n'étoit pas persuadé qu'ils les nient très sincérement. Dans quelques termes donc qu'ils s'éxpriment sur la Prédestination, ils sont persuadés qu'il ne faut point prendre leurs éxpressions dans le sens qui donne juste sujet à ces conséquences: Ils reconnoissent sans doute que ce sens seroit faux; car il est impossible que d'une proposition, prise dans un sens véritable, il naisse des conséquences fausses. Cela posé, auroit dit Mr. Amyraut, il s'ensuit que les éxpressions dont on se sert, sur un si grand mystère, approchent d'autant plus d'être justes, d'être celles qu'on doit effectivement employer, qu'elles présentent moins directément le sens qui donne lieu aux conséquences odieuses, & qu'elles sont plus éloignées de le présenter. Je veux que les éxpressions que j'ai choisies & le tour que j'ai préféré ne soient pas capables de lever toutes les difficultés; C'est toûjours beaucoup qu'elles les éloignent. Si un homme qui a la témerité de s'enfoncer dans un abyme, s'embarasse de difficultés qu'il ne lui est pas possible de résoudre, c'est sa faute; pourquoi s'est-il sollicité lui-même à les chercher? Mais quand un homme dit; *Je n'avois garde de les chercher, je les fuiois & je les redoutois. Avec tout cela je n'ai pû m'y dérober, car en m'instruisant sur ce Dogme, on a débuté par des termes, & par une Méthode dont les premières impressions m'ont rempli d'effroi.* N'aura-t-on aucun égard à ces fages repréfentations, pour en conclure qu'il faut mieux modérer son stile, & mieux choisir ses éxpressions? Je veux qu'il soit permis aux Savans de pousser, sur des Matières incompréhensibles, leurs spéculations fans une témérité coupable; Est-il permis au vulgaire d'en faire autant? Par conséquent les manières de s'éxprimer qui donnent le moins de lieu à des doutes & à des scrupules, sont celles qu'il convient de préférer.

C'est Mr. Amyraut qui parle.

Quand un homme demande qu'on l'éclaircisse, sur cette question, & qu'on le dégage de cet embarras, *Si je ne suis pas prédestiné, il est inutile que je pense à mon Salut; car il est impossible que j'y parvienne jamais. Mais si je suis prédestiné il est impossible qu'il me manque, & par conséquent je n'ai que faire de me travailler pour y parvenir.*

Voici une des Réponses qu'on y fait vous ne favés, lui dit-on, si vous êtes du nombre des Prédestinés ou des Reprouvés: Conduisés-vous donc conformément à cette incertitude, & tâchés de vous mettre du bon côté. Quelle folie, ajoûte-t-on. Lorsqu'il s'agit de prendre parti sur ce qu'on doit faire; vous détournés vôtre attention de dessus des Loix, & des Invitations très-claires, pour l'élever mal à propos à ce qui est obscur & incompréhensible. On conseille donc à un homme ainsi agité de détourner sa vuë de dessus ce qui l'agite, pour la fixer uniquement sur les Loix & sur les Invitations de Dieu. Puis donc qu'il faut bien se donner garde, lorsqu'il s'agit de se convertir, d'arrêter témérairement son éfprit sur ce que le Dogme de la Prédestination présente d'éfrayant, & de rébutant; N'est-il pas d'une grande utilité, auroit dit Mr. Amyraut, de proposer ce Dogme fous des éxpressions, & conformément à des Hypothéses, qui ne présentent rien, au moins directement & immédiatement, dont il soit nécessaire de détourner les yeux, afin de s'élever à fon devoir & travailler, comme Dieu le commande, à se convertir?

Depuis si d'un côté, Mr. Amyraut & ses Collégues pouvoient prévoir que leur Hypothése ne passeroit pas fans quelque trouble, ils pouvoient aussi prévoir, & cela très-naturellement, que ces troubles cesseroient, & feroient place à des réconciliations très-édifiantes; Ce n'étoit point là des espérances chimériques; leur coeur plein d'amour pour la paix, & sincérement prêt d'oublier les offenses, leur étoit garand du succès; Aussi l'événement a-t-il répondu à de si justes espérances. " Dès qu'on fait, " soit à Mr. Amyraut quelque proposition de paix, " il y donnoit les mains avec joie, & faisoit toutes " les avances. On a publié pour l'édification de " l'Eglise, les lettres pleines d'amirié Chrétienne " qu'il envoya à Mr. Du Moulin, avec les réponses qu'il en a reçues,. Et là-dessus Mr. Bayle lui même fait cette réflexion. *Art. Amyraut Rem. E.*

" La raison & la charité nous portent à croire " que ceux qui avoient tant crié, & tant éxcité de " tempêtes contre un Dogme qu'ils ont reconnu en- " fin innocent, & dont enfin le défenseur leur a " paru un fidéle ferviteur de Dieu, ne font point " morts fans s'être couverts de confusion, pour le " moins aux piés du throne de la Majesté Divine, " à la vûë de cette prévention mortifiante, qui leur " avoit montré comme un Dogme affreux, une Hy- " pothése où il n'y a nul venin. "

" Si ceux qui parloient de déposer Mr. Amyraut " ont vécu encore trente ou quarante ans, je ne vois " pas de quelle manière ils oſoient regarder le mon- " de; car enfin cette Doctrine qu'ils jugeoient di- " gne des Anathemes les plus foudroians, se trou- " va être celle des plus grands hommes qui ſervissent " les Eglises Réformées de France. Ce fut celle de " Mr. Mestrezat, celle de Mr. le Faucheur, celle de " Mr. Blondel, celle de Mr. Daillé, celle de Mr. " Claude, celle de Mr. du Bosc. Il falut que les " Particularistes reconnussent bien-tôt pour leurs frè- " res, & pour de fidéles Ministres de J. Christ, les " Partisins de la grace Universelle; & l'on a vû " que les Ministres Réfugiés qui ont signé un For- " mulaire au Synode de Roterdam en l'année 1686. " n'ont point été soûmis à quelque déclaration qui " donnât la moindre atteinte au Systéme de Mr. A- " myraut. D'où venoient donc les vacarmes que " l'on fit au commencement contre ce systéme? " D'où vient que la même Doctrine passa d'abord " pour un monstre, & puis pour une chose inno- " cente? Ne faut-il pas reconnoître là le doigt du " peché originel, & l'influence de mille passions " ténébreuses, qui doivent enfin produire, si l'on " est du nombre des prédestinés une salutaire & mor- " tifiante humiliation.

Sans remonter, comme fait d'abord Mr. Bayle, à la cause universelle de nos maux le *péché originel*, & m'y borner finiquement; je dirai que je reconnois là l'esprit d'Impatience; l'esprit d'Entétement pour ce qu'on a admis dès son enfance, fouvent fans éxamen, ou fans beaucoup d'éxamen: J'y reconnois un respect aveugle pour de certains mots, dont les hommes font les auteurs, & desquels pour peu qu'on soit pressé, on avouë qu'on ignore le vrai sens; Je reconnoîtrois encore en cela la fausse honte qu'on se fait d'apprendre quelque chose & de corriger quelques idées, quelques méthodes, & quelques éxpressions dès qu'on est parvenu à un certain âge.

XLIX. AU RESTE, on voit ici un mauvais effet de l'esprit du Pyrrhonisme, il accoûtume au pour & au contre, & est cause qu'on ne se soutient pas. *Caractere du Pyrrhonisme.*

pas. Mr. Bayle fait ſi Cour aux Orthodoxes rigides, dont il brigue la protection en traitant d'inutile l'Hypothéſe de l'Univerſalisme de Saumur, & en déclarant qu'il auroit été mieux de la ſupprimer. Un peu après il avoué qu'elle eſt ſans venin. Mr. Bayle, connoit parmi les Orthodoxes quelques Théologiens qu'il n'aime pas, & il ne laiſſe pas échapper l'occaſion de leur porter des coups. Il voudroit les voir humiliés, & apparemment qu'il ne croit pas leur pouvoir demander rien qui leur ſoit plus deſagréable que la pratique de l'humilité.

Son affectation encore à ſe déclarer pour le ſyſtême de la Prédeſtination, & ne le point perdre de vûë, lui fait lâcher un mot que ſes Partiſans n'avoueront pas, ou qui du moins ne leur fait pas honneur; *Ceux qui ſe ſont laiſſés aller à la fougue de leurs paſſions ténébreuſes, doivent en concevoir une ſalutaire & mortifiante humiliation*, S'ILS ſont DU NOMBRE DES PREDESTINES. N'y a-t-il donc que ceux qui ſont de ce nombre qui doivent être mortifiés de leurs emportemens déraiſonnables, & ſi les Prédicateurs ſe faiſoient une Loi d'inſérer cette clauſe parmi leurs éxhortations, ne ſeroient ils pas infailliblement venir dans l'eſprit de leurs Auditeurs l'objection dont j'ai parlé ci-deſſus, & dont tous les Théologiens diſent qu'il faut éloigner ſon attention.

Mr. Amyrant continue à faire ſon Apologie.

L. Je vai plus loin, & je conjecture que ſi quelque intime ami de Mr. Amyraut lui avoit dit; Examinés bien vôtre ſyſtême, prenés la peine de l'approfondir ſans prévention; vous ne vous tromperés pas en croiant qu'il ne fait pas d'abord naître les difficultés dont on ne peut pas s'empêcher d'être étraié, pour peu qu'on arrête ſon attention ſur les autres ſyſtêmes. Mais vous trouverés auſſi que ſi le votre éloigne les difficultés & les cache en quelque ſorte, il les éloigne ſeulement, & qu'il s'en faut beaucoup qu'il ne les lève tout entiéres. Dieu donna au prémier homme le pouvoir d'obéïr, de ſe conſerver dans l'innocence, de s'y affermir, de ſe perfectionner; mais s'il étoit en ſon pouvoir de faire un bon uſage de ſa Liberté, il étoit auſſi en ſon pouvoir, d'en abuſer. Il prit ce dernier parti, il ſe détermina legérement ſur des aparences trompeuſes, il déſobéit; ſon ſort changea de nature par une juſte punition. De ce prémier Pére dérangé naiſſent des enfans, tels qu'en vertu de l'Union de l'Ame avec le Corps, ils éprouveront des panchans qui ne manqueront pas de les entrainer à des actions de vice & de deſobéiſſance, & les mettront hors d'état de ſe plaire dans la lumiére, dans la vertu & la communion de Dieu. Ce Pére des Miſéricordes a pitié de l'infortunée poſtérité d'Adam. Ses compaſſions vont juſqu'à leur ouvrir un chemin au bonheur, par le moien de la répentance, de la Foi & de ſes ſuites: Il leur donne ſon FILS. Le mérite & le Sacrifice de ce FILS met DIEU en état de pardonner aux rebelles, ſans que ce pardon ait rien de contraire à ſon Amour pour l'ordre, & à ſon zéle pour la Sainteté & pour la Majeſté de ſes Loix; DIEU qui pour raſſurer les hommes tremblans à la vûë de ſa juſtice, & dans le ſentiment de leur indignité, ne ſe contente pas de dire, mais porte ſa condeſcendance juſqu'à jurer, *qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il ſe convertiſſe & qu'il vive*, Dieu qui dit, *Et pourquoi mourriés vous maiſon d'Iſraël? O mon peuple ſi tu m'écoutois! Or ſi tu avois toûjours le cœur qu'il faut pour me craindre!* Ce Pere des miſéricordes *a envoyé ſon* FILS *au Monde, afin que quiconque croit en lui ne périſſe point, mais qu'il ait la vie Eternelle*; Il fait annoncer ce Salut aux hommes, il le leur offre, il les ſollicite à l'accepter en toute ſincérité; *Jeſus Chriſt ſur la croix prie pour ſes ennemis*, & dit, *Pere pardonne leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font*: Un peu auparavant ſon coeur s'étoit attendri à la vuë de Jéruſalem, & il s'étoit écrié, baigné de larmes, *Jéruſalem! Jéruſalem! qui tues les Prophétes, & qui lapides ceux qui te ſont envoiés, combien de fois ai-je voulu raſſembler en un tes enfans, comme la poule raſſemble ſes poulets ſous ſes ailes, mais vous ne l'avés point voulu?* Ceux qui l'abandonnent *renoncent au Sauveur qui les a rachetés*; Vous connoiſſés tout cela, auroit dit à Mr. Amyraut un intime ami, vous ajoûtés que DIEU prévoiant que la corruption du coeur humain, pourroit bien le rendre inſenſible à toutes ces offres de graces, & le porter à rejetter ces préſens infinis; pour ne laiſſer pas ſans fruit les Merveilles de ſa Sageſſe & de ſa Miſéricorde, l'Incarnation de ſon FILS, ſe choiſit dans ce tas d'hommes endurcis, d'hommes abbrutis, un certain nombre que l'effuſion & le ſecours de ſes graces victorieuſes déſermineront à la Foi, & ſoûtiendront dans la Perſévérance; Quand vous parlés ainſi, vous repréſentés le ſyſtême de la Providence & de la Prédeſtination ſous une face beaucoup moins terrible, & moins rebutante qu'on ne fait ordinairement. Mais il reſte encore à lever une difficulté trés grande: Car enfin, cette multitude prodigieuſe d'hommes, ſur leſquels Dieu ne daigne pas faire tomber ſon *Election* & ſes ſuites, ſeront-ils exclus du ſalut par leur faute, ou par un pur éfet de leur malheur? Sont-ils à plaindre ou à condamner? Ont-ils la moindre part à la déſobéïſſance d'Adam? Sont-ils cauſe de leur naiſſance, & des dérangemens dans leſquels ils naiſſent? Eſt-il en leur pouvoir de réparer, en tout ou en partie, ces dérangemens? Eſt-il en leur pouvoir d'en prévenir les effets? Ne tient-il qu'à eux d'accepter les offres ſincéres que Dieu leur fait! Ou ſi de triſtes diſpoſitions, dont ils ne ſont point les cauſes, & qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de ſurmonter, les mettent dans l'impuiſſance de profiter de ce que Dieu a fait pour eux? Dans ce dernier cas, quel châtiment méritent-ils, parce qu'ils refuſent de faire, ce qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de faire? Ainſi tous les Argumens par leſquels vous paroiſſés prouver démonſtrativement l'univerſalité de la grace, & du don de J. CHRIST, & la ſincérité de l'offre que DIEU en fait à tous les hommes, ne prouvent rien, ou ils prouvent que DIEU accorde à tous les hommes autant de ſécours qu'il leur en faut naturellement pour pouvoir ſe ſauver, s'ils veulent en faire uſage. A cet intime Ami peut-être que Mr. Amyraut auroit ouvert ſon coeur, & auroit dit, je ſens la néceſſité de cette conſéquence, mais je n'oſe encore la publier: „ Vous connoiſſés „ les préventions des hommes; vous n'ignorés pas „ ce qu'on en doit craindre; ſi je paroiſſois d'abord „ leur demander trop, quoi que je ne leur demandaſſe „ quoi que ce ſoit que de très-raiſonnable; ils ſe „ ſeroient une Loi de ne m'accorder rien; ils rejetteroient mon Principe à cauſe de la conſéquence „ que j'en tirerois, toute juſte qu'elle ſut: Ainſi „ je nuirois à la vérité par mon impatience & par „ l'excès de mon zéle pour elle; Aux yeux qui ne „ ſont pas accoûtumés à l'éclat de la lumiére, il „ ne faut la préſenter, que couverte d'un nuage; „ Donnons le tems aux hommes qui compoſent nos „ Egliſes de s'affermir dans l'eſtime des Principes que „ je poſe, ils viendront d'eux mêmes à en tirer les „ conſéquences que j'ay en vûë. Qui ſait ſi Mr. Amyraut & ſes Collégues ne penſoient point ainſi Et en ce cas-là, loin de condamner leur imprudence, ſous prétexte que pour établir une Hypothéſe legére & inſuſiſante, ils ont expoſé l'Egliſe à des troubles & à des factions; On loüera, au contraire, la prudence & la modération par-le moien de laquelle, ils ont ouvert un chemin ſûr, à ce qu'ils regardoient comme des Vérités d'une très grande importance.

Avis au Lecteur.

LI. JE DEMANDE à mon Lecteur de ne pas regarder ce que je viens de dire comme une juſtification du ſyſtême de l'Univerſalisme, & une Condamnation du contraire; C'eſt là une diſcuſſion que je n'ai garde d'entreprendre; Il me ſuffit de prouver qu'il

qu'il faut avoir envisagé une chose sous un très-grand nombre de faces, & peut-être sous toutes les faces avant que de reprocher à ſes Auteurs de la témérité & de la précipitation; C'eſt ainſi qu'en doit uſer un Rapporteur exact & fidèle.

Ces réflexions dont Mr. Amyraut auroit pu faire part à un intime ami, ſerviront à diſſiper ce que Mr. Bayle objecte (dans la continuation des Penſées Diverſes page 48 r.) contre les Méthodes raiſonnables d'expliquer la Prédeſtination; Méthodes douces d'expliquer la Prédeſtination; Méthodes qu'il lui plaît d'appeler *relâchées*.

Oeuvres div. Tom. III. pag. 327.

„ Vous ſaiſiés, *dit-il*, les hypothéſes de Saumur, „ & je vous apprens, ſi vous l'avés oublié, que l'un „ de ceux qui écrivirent contre Mr. Amyraut lui ſoutint que l'on donne une idée beaucoup plus foible de la bonté de Dieu, lorſqu'on parle d'une „ grace Univerſelle deſtinée à tous les hommes; „ mais que la plûpart ne pourront pas accepter, que „ lorſqu'on avoue que Dieu ne deſtine ſa grace qu'à „ ceux à qui il a réſolu de donner la force d'y conſentir: C'eſt toute la même choſe, diſoit le Théologien Particulariſte, de ne rien faire pour le ſalut „ des hommes, que de les vouloir ſauver par des „ graces qui dépendent d'une condition, que Dieu „ ſait certainement qu'ils n'accompliront pas, & „ qu'ils ne pourront accomplir. Souvenés-vous, s'il „ vous plait, que ſelon Mr. Amyraut, ces graces-„ là ne ſervirent qu'à aggraver le malheur des Incrédules, *offerri* (virtutem mortis Chriſti) *quibus deſtinata non eſt, non modo ad ſalutem nihil prodeſt, ſed damnationem & exitium aggravat ob infallibilem incredulitatem.* Il objecte cela à ſes adverſaires, mais vous ne pouvés pas nier que ſa Doctrine ne ne ſouffre la même difficulté. Mr. Spanheim „ le lui fit voir, & lui ſoutint que ce n'eſt pas „ une conſéquence qui doive paſſer pour abſurde; „ il en prouve la vérité par des exemples tirés de la Bible.

L'Hypothéſe que Mr. Amyraut a publiée, pouſſée un peu plus loin, comme effectivement on l'a pouſſée, ſuppoſe que Dieu met tous les hommes en état de ſe ſauver, s'ils veulent profiter de ſes ſecours, & par là il n'eſt pas vrai qu'ils ne peuvent pas accomplir la condition.

Un peu auparavant Mr. Bayle dit, que le mieux eſt *d'adorer en ſilence ce profond myſtére.* Que ne ſe fait-il donc un devoir de n'en parler point? Pourquoi employer toute la vivacité de ſon eſprit à le repréſenter ſous les faces les plus terribles, & par là les plus odieuſes; Il finit en diſant, *Notre pauvre Raiſon ſe perd là dedans, la Foi eſt notre ſeul refuge.*

Si Mr. Bayle ne ſe bornoit pas à chercher dans ce langage un pur échapatoire, il auroit donné au moins quelques pages à montrer de quelle maniére on peut paſſer de la Raiſon à la Foi, & comment on peut diſtinguer une Foi véritable d'avec le Fanatiſme & les égaremens de l'Imagination.

LII. Mr. BAYLE a encore les mêmes vûes, dans l'Article *d'Arminius*; " Il auroit été à ſouhaiter, *dit-il*, qu'il eut fait un meilleur uſage de ſes lumiéres. Et en quoi conſiſte ce bon uſage de ſes lumiéres qu'auroit dû faire Arminius? " C'eſt dit-il de reconnoître que St. Paul, ce grand Apotre, inſpiré de Dieu & immédiatement, dirigé par le St. Eſprit, poſe ce dequoi on peut conclure, ſuivant l'hypothéſe de Calvin, que Dieu veut que les hommes péchent; Cet Apotre ne nie pas le fait, il ne ſe contente pas d'en alleguer une partie, il ne répond qu'en alléguant le ſouverain droit de Dieu.

Réflexion ſur ce que Mr Bayle dit d'Arminius. Note E.

Je ne veux point entrer dans cette controverſe, Il me ſuffit que ſuivant Mr. Bayle, un homme fera un bon uſage de ſes lumiéres naturelles, s'il interprête les paroles de St. Paul conformément à la plus rigide Orthodoxie. Selon lui le bon uſage des lumiéres naturelles conduit à cette explication; La Raiſon peut donc établir des Régles ſures, & elle peut s'aſſurer qu'elle les ſuit préciſément & éxactement. Mais comment peut-on ſe procurer cette certitude, ſi la Raiſon ne doit pas être écoutée, quand elle étre de quelques Principes inconteſtables les conſéquences les plus néceſſaires? La Raiſon s'aſſure qu'elle a compris le vrai ſens des paroles de St. Paul; or pour s'en aſſurer il faut qu'elle compte ſur ſa force & ſur ſes lumiéres. Mais ſuivant Mr. Bayle, ce ſens eſt directement contraire à toutes les Lumiéres de la Raiſon; La voilà donc dans la néceſſité de ſe défier d'elle même, & de renoncer à ſes lumiéres les plus évidentes. Mais tandis qu'elle ſera dans cette défiance, pourra-t-elle compter ſur l'évidence de ſes Régles, & ſur la juſteſſe de leur application? Mr. Bayle ſuppoſe en l'homme des lumiéres naturelles, il y ſuppoſe la puiſſance d'en faire un bon uſage, & de découvrir par cèt uſage, le vrai ſens des paſſages obſcurs & difficiles à expliquer; Cela va contre ſon Pyrrhoniſme, n'importe, il plaira par là à des Protecteurs dont il a beſoin.

J'ajouterai que Mr. Bayle confond deux choſes bien différentes; car la Raiſon peut oppoſer deux ſortes de difficultés à ces Dogmes, un argument peut prouver d'une maniére évidente, & ſans réplique qu'un Dogme eſt contraire à la Raiſon, ou qu'il autoriſe quelque action condamnable, & à de tels argumens il faut ſe rendre; mais il y a auſſi des Objections qui ne ſuppoſent dans un dogme, que des obſcurités; Il faut bien compter ſur une malheureuſe habileté à déguiſer l'état des Queſtions, & à tout brouiller par des Sophiſmes, pour ſe promettre qu'on aménera des hommes raiſonnables, à ne mettre aucune différence entre ces deux hypothéſes: L'une conçoit Dieu formant de toute Eternité la réſolution de créer un certain nombre d'hommes dans le deſſein de les rendre éternellement malheureux, & éxecutant, dans le temps tout ce qui eſt néceſſaire pour les accabler d'une ſi affreuſe deſtinée; l'autre attribue à Dieu le Deſſein Eternel de former des Créatures Intelligentes & Libres, de combler de félicité celles qui feront un bon uſage de leur Liberté, & de les y ſolliciter, & de les aider par un grand nombre de ſecours. Mais quant à celles qui, loin de profiter de ces ſecours, & de répondre à ces invitations, lui tourneront le dos, & s'acharneront à ſcandaliſer & à traverſer celles qui auront à cœur de mieux faire, il leur ſera trouver le fort dont elles ſont dignes.

La premiére de ces hypothéſes paroit renfermer une contradiction manifeſte, avec les Idées les plus claires de l'équité, & bien des gens aſſurent qu'il leur eſt impoſſible de ne voir pas & de ne ſentir pas cette contradiction; l'autre en eſt viſiblement éxempte; Il eſt vrai qu'elle donne lieu à de nouvelles Queſtions. On demande par éxemple, s'il n'auroit pas mieux valu ne point faire de Créatures Libres? on demande encore ſi Dieu n'étoit pas en quelque maniére engagé par ſa Bonté de courir au ſecours de chaque Créature Libre, dès qu'il la verroit en danger d'abuſer de ſa Liberté? Quand on répond à des Queſtions de cette Nature, en diſant que pour les bien réſoudre, il faut être inſtruit de tout le Plan de Dieu, & de toutes les raiſons qui ont déterminé ſa ſageſſe à le faire tel qu'il l'a fait; cette Réponſe eſt viſiblement très-ſenſée, la Queſtion roule ſur le plus ou le moins de Bonté qu'il convenoit à Dieu d'éxercer, ou le plus, ou le moins de Bienfaits qu'il lui convenoit de répandre. La Juſtice de Dieu eſt à couvert, & le plein éclairciſſement de ſes dernières Queſtions ſuppoſe plus de lumiéres qu'on n'en a. En général, il eſt évident que le Droit de l'Etre ſuprême va à créer des Etres renfermés dans les bornes qu'il trouve à propos, & de leur impoſer des Loix & des Conditions auxquelles ils doivent s'aſſujettir de bon coeur, & dont ils ne peuvent ſe plaindre ſans ingratitude & ſans crime, pendant qu'elles

les ne ſont ni impoſſibles ni injuſtes.

En particulier il me ſemble que prévenir toûjours les plus legers principes des déterminations d'une volonté prête à ſe tourner du coté oppoſé aux devoirs, & ne la faire point libre, ſeroit la même choſe, car ce ſeroit lui donner une Liberté dont il lui ſeroit impoſſible de faire uſage que d'un ſeul côté, de ſorte que dans toutes leurs déterminations vers le bon côté, des créatures ainſi faites ignoreroient toûjours ſi elles ſont paſſives ou actives.

La ſatisfaction de ſe dévouer à ſon Créateur, de l'aimer & de lui obéir par choix, eſt une ſatisfaction ſi grande, qu'une Créature Intelligente, qui y penſe attentivement, & qui en ſent tout le prix, ſe trouve dans l'impuiſſance d'en rendre à Dieu des actions de graces auſſi vives qu'elle le ſouhaiteroit & que ces preſens le méritent; & il ne convenoit pas à la Sageſſe & à la Bonté de Dieu de ne faire pas des Créatures, dont il ſeroit ainſi aimé, parce que dans cét ordre & ce genre de Créatures, il s'en trouveroit qui abuſeroient de leur Liberté, car à celles-ci il n'arriveroit rien qu'elles ne méritaſſent. Que trouvera-t-on de ſurprenant, ſi je dis que Dieu s'aime lui-même infiniment, qu'il aime ſes Perfections infinies, qu'il aime ſa Grandeur, ſon Elévation, ſon Souverain Droit, & qu'il étoit digne de lui de former des Créatures qui le reconnuſſent tel qu'il eſt. Il ne convenoit pas ſeulement de leur faire connoître ce qu'il eſt par des déclarations analogues à celles de la Parole & des Enſeignemens; mais de plus il convenoit qu'il les inſtruiſit par ſes actions, & ſi conduire comme elle. S'il avoit continuellement déployé ſa puiſſance pour prévenir tous les abus poſſibles de la liberté, ſes Créatures n'auroient crû cet abus poſſible que par leur Foi à des Révélations qui les en auroient averti; & naturellement elles auroient dû regarder leur Créateur comme engagé par ſa Bonté à leur faire tout le Bien qu'il leur auroit fait, & ne pouvant en rien en rabattre ſans tomber en contradiction avec ſes Perfections, c'eſt-à-dire, avec lui-même, & ſi Dieu leur avoit dit qu'il n'en eſt pas ainſi, elles l'auroient crû ſans le comprendre, & pour le croire ſur cét article, & pour prévenir la naiſſance de tout doute, il auroit fallu que Dieu imprimât en elles cét acte de Foi par ſa Toute Puiſſance.

Des Editions corrigées. Rote A.

LIII. A L'OCCASION d'un paſſage retranché dans l'hiſtoire de l'Egliſe Gallicane de Bosquet, Mr. Bayle fait cette remarque, " Je ne ſai ſi ce fût par
„ une politique bien entendue que l'on ſupprima
„ ces belles paroles dans la ſeconde Edition; Ce re-
„ tranchement ne fait-il pas voir à tout le monde
„ le ſervile ménagement qu'il faut garder pour
„ l'erreur & la délicateſſe exceſſive, ou plûtot la
„ ſenſibilité ſcandaleuſe de ceux qui ont intérêt à
„ maintenir le menſonge? Et après tout n'eſt ce pas
„ avoir attiré l'attention de tout le Monde ſur ces
„ paroles? Tel qui les auroit lues ſans réflexion,
„ apprend à les regarder comme quelque choſe de
„ la dernière importance; il l'apprend, dis-je, par le
„ ſoin qu'on a de les ſupprimer.

On ſait que Mr. Bayle a ſupprimé dans la ſeconde édition de ſon Dictionnaire quelques endroits qui avoient ſcandaliſé dans la prémiére. L'a-t-il fait parce qu'il a compris qu'il s'étoit donné trop de licence, & qu'il s'étoit laiſſé aller à des réfléxions peu juſtes, ou s'eſt-il porté à cela par une complaiſance forcée? Ce qu'il inſinue ici & ailleurs, ſur ces endroits ſupprimés, rend ſa confeſſion fort ſuſpecte. Un Pyrrhonien à qui il eſt ſi facile de diſputer pour & contre, auroit pû aiſément adoucir ce que ces éxpreſſions avoient eu de trop libre, & lever le ſcandale qu'elles avoient donné. Mais Mr. Bayle n'étoit pas homme à ſe repentir d'avoir porté des coups directement ou indirectement à ce que les hommes reſpectent.

Dans ſes Réponſes aux Queſtions d'un Provincial Tome IV. les cent prémiéres pages de cét Ouvrage ne ſont guére intéreſſantes aujourd'hui. Mr. Bayle éludoit alors les accuſations de Pyrrhoniſme & d'Athéiſme qui font aujourd'hui une grande partie de ſon mérite dans l'eſprit de ſes Partiſans, & il met en ouvre ſa ruſe ordinaire, qui eſt de gêner ceux qui attaquent ſes Sophiſmes, & qui oſent s'oppoſer aux inſultes qu'il fait à la Réligion, en les intimidant & en leur préſentant les *Canons* du Synode de Dordrecht, à l'abri deſquels il ſe met, prêt à foudroiet tous ceux qui s'aviſeront de vouloir lui fermer la bouche, & d'oppoſer des répliques ſolides à ſes argumens contre la Bonté & la Sainteté de Dieu.

Mr. Bayle ſe découvre.

LIV. MAIS Mr. Bayle ne s'eſt pas toujours enveloppé de ténébres; il s'eſt fait un plaiſir de ſemer par-ci par-là dequoi ouvrir les yeux de ſes Lecteurs ſur ſes deſſeins, page 981; " Il ne faut pas que je
„ finiſſe cette remarque ſans obſerver l'injuſtice de
„ certaines perſonnes, qui croient que lors que l'on
„ rejette les raiſons qu'ils donnent d'un certain dog-
„ me, on rejette le dogme même. Il y a une dif-
„ férence capitale entre ces deux choſes, ceux qui
„ ont de l'équité & un bon eſprit ne manquent pas
„ de les diſtinguer, & ſouffrent patiemment ſans au-
„ cun mauvais ſoupçon, que l'on combatte la témé-
„ rité des Ortodoxes, à l'égard des argumens foi-
„ bles dont on ſe ſert trop ſouvent pour ſoûtenir la
„ vérité. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe puiſſe commettre
„ bien des abus là dedans; car par éxemple, les Pyr-
„ rhoniens, ſous le prétexte de ne combattre que des
„ raiſons des Dogmatiques, à l'égard de l'éxiſtence
„ de Dieu, ſuppoient effectivement le dogme mê-
„ me; ils déclaroient d'abord qu'ils s'attachoient au
„ train général, ſans s'attacher à aucune Sécte par-
„ ticuliére, qu'ils convenoient qu'il y a des Dieux,
„ qu'ils les honnoroient, qu'ils leur attribuoient de
„ la Providence, mais qu'ils ne pouvoient ſouffrir
„ que les Dogmatiques euſſent la témérité de raiſon-
„ ner ſur cela, enſuite dequoi ils les combattoient
„ par des argumens, qui par le renverſement de la
„ Providence, tendoient au renverſement de l'éxi-
„ ſtence de Dieu. "

Mr. Bayle ſe déclare d'abord pour le Syſtême autoriſé, il fait ſemblant de ne propoſer que des doutes à réſoudre, & en faiſant cela il pouſſe des argumens, qui, s'il en eſt crû, rendent impoſſible la converſion des incrédules, & obligent ceux qui voudroient y travailler à cacher leurs démarches, & à débuter par des ſentimens tout oppoſés à ceux qu'ils croient véritables.

Rep. au Quæſt. d'un Provincial Tome. III. page 642. Chapitre CXXIX.

Oeuvres div. Tom. III. pag. 763. Ortodoxes flatis.

„ LV. IL NE ſuffit pas dit Mr. Bayle à Mr.
„ Jaquelot de prendre le rôle de défenſeur de la Foi,
„ il falloit auſſi qu'il donnât à ſon adverſaire le rôle
„ de pur attaquant, & non pas celui de défenſeur de
„ la foi par une voie moins ſure. C'étoit pourtant
„ ce dernier rôle qu'au pis aller il eut laiſſé à Mr.
„ Bayle; il eut mis l'affaire dans ſon véritable point
„ de vûë; car il eſt viſible à tous ceux qui ont bien
„ éxaminé les choſes, que les objections ſur les ori-
„ gines du mal & les autres difficultés propoſées dans
„ le Dictionnaire Hiſtorique & Critique aboutiſſent
„ à la néceſſité de capriver notre entendement ſous
„ l'autorité de Dieu. Tout ce donc qu'on pourroit
„ prétendre, c'eſt que cette voie de ſoûtenir les
„ myſtéres n'eſt pas la bonne, & que pour les bien
„ ſoûtenir il faut les concilier avec tous les aphoris-
„ mes des Philoſophes. Mais Monſieur Jaquelot,
„ connoiſſoit trop bien l'air du bureau, pour ſe pro-
„ mettre favorables les préjugés de la Communion
„ Réformée, s'il averiſſoit naïvement ſes Lecteurs,
„ qu'y aiant deux maniéres de plaider la cauſe de l'or-
„ gine & des ſuites du péché, il laiſſoit à Mr. Bay-
„ le celle qui fait plier la Raiſon ſous l'autorité de
„ Dieu, & prenoit celle qui s'approvoiſe le mieux a-
„ vec la Philoſophie. Il ſavoit bien que cette fe-
„ conde maniére eſt fort ſuſpecte aux Orthodoxes,

„ & qu'ils la regardent comme le grand chemin où „ au Pélagianiſme ou au Socianiſme. Il n'a donc pu „ ſe réſoudre à repréſenter cette controverſe ſous ſa „ véritable forme. De là ce grand nombre d'omiſ- „ ſions qui la defigurent.

Mr. Bayle dans ce Chapitre, dans le précedent, & dans les ſuivans, fait bien du bruit contre Mr. *Jaquelot* : Sa conſcience lui fait ſentir la vérité de ce que Mr. *Jaquelot* ſe contentoit d'avancer indirectement & comme des ſoupçons, & il comprend bien qu'il n'eſt pas encore tems de ſe déclarer ſans détour pour ce qu'il eſt. Il craint que Mr. Jaquelot ne lui arrache le maſque dont-il ſe couvre: il redouble donc ſes efforts pour ſe l'attacher: Si on veut l'en croire, il n'a fait argumenter la Raiſon contre l'exiſtence de Dieu, la Providence, la néceſſité & l'efficace de la Réligion que pour faire mieux comprendre l'utilité & le prix de la Foi. Il ſeroit inutile aujourd'hui d'entrer plus avant dans cette controverſe. Les Orthodoxes ont enfin ouvert les yeux, on a compris quelle injure Mr. Bayle faiſoit aux Théologiens Proteſtans aſſemblés à Dordrecht, d'avoir fabriqué des Canons ſous leſquels un Athée eſt à couvert de tout ce que les défenſeurs de la Réligion peuvent faire pour lui arracher les armes avec leſquelles il la combat. Protégé par ces déciſions il tourne en ridicule tout ce qu'on connoit de plus ſacré, il fait hardiment & hautement l'Apologie de l'Athéiſme. On ne peut plus diſconvenir que Mr. Bayle n'ait bien calculé quand il a compté de réuſſir à augmenter de beaucoup le nombre des Phyrrhoniens & des Libertins, & aujourd'hui on le peut attaquer ſans détour comme leur Maitre, & l'objèt de leur admiration.

Reponſe aux Queſt. d'un Pro. vin. T. III. Cha. 143. Oeuvres div. Tom. III. pag. 794.

„ Page 807. Vous avés, dit Mr. Bayle, un grand „ ſujet de craindre, en conſidérant l'étenduë des „ difficultés dans le Dictionnaire Critique, que je „ n'aie ici beſoin d'un fort long détail de diſcuſ- „ ſions: Mais pour diſſiper cette crainte, je dois „ vous dire que Monſieur Jaquelot ne s'eſt point aſ- „ ſujetti aux détails. Il a tout réduit à un petit „ nombre de propoſitions générales; & il a crû „ mettre toute la force des argumens de Mr. Bayle „ dans très peu de lignes, quoi qu'il ait ſallu y „ *renfermer tout le précis de* 25. *Colonnes* IN FO- „ LIO *de petit caractère.* Cela me ſera auſſi com- „ mode qu'à lui, car à meſure qu'il aura laiſſé ſans „ réponſe certaines choſes, & qu'il aura emploié „ des obſervations qui avoient été refutées par avan- „ ce, qu'il les aura, dis-je, emploiées purement „ & ſimplement ſans toucher aux refutations, je „ me trouverai diſpenſé de vous en parler.

„ Agréés que je remarque par occaſion, que la „ méthode que Mr. Jaquelot a ſuivie eſt la plus „ commune. On ſe contente ordinairement de ne „ prendre dans le Livre qu'on refute les *Summa* „ *Capita*, ſoit que l'on appréhende que ſi l'on vou- „ loit rapporter mot à mot toutes les raiſons de ſon „ adverſaire, il ne fallut s'engager à des détails de „ réponſe faſtidieux aux Lecteurs, ſoit que d'autres „ motifs faſſent éviter ce détail; mais il eſt certain „ que cette méthode ordinaire ne donne point aux „ Lecteurs aſſés d'inſtruction pour juger des coups, „ & qu'il faut pour en bien juger qu'il compare tous „ les paſſages de l'un des Antagoniſtes, avec tous „ les paſſages de l'autre; Car ſi l'on reduit à un pe- „ tit nombre de chefs généraux un long plaidoier, „ l'on fait bien connoitre ſur quoi portent les moi- „ ens de l'Avocat, mais on fait entiérement diſpa- „ roitre la force qu'il leur a donnée en développant „ ſes preuves, & en les liant enſemble, afin qu'elles „ ſe ſoutiennent réciproquement.

Mr. Bayle voudroit qu'on eut toujours le Dictionnaire Critique à côté des refutations qu'on en donne.

„ Les Lecteurs, dit-il, qui ne connoitront les ob- „ jections de Mr. Bayle que par le livre de Mr. Ja- „ quelot, ne pourront voir que des membres diſ- „ perſés & décharnés, au lieu qu'ils verront les ré- „ ponſes avec tous leurs ornemens, & avec tout le „ meilleur ſuc dont on a pû les animer. S'ils veu- „ lent donc être équitables, ils doivent ſuſpendre „ leur jugement juſqu'à ce qu'ils aient vû les ori- „ ginaux des piéces de l'autre partie.

Mr. Bayle a fort bien compris l'avantage qu'il retiroit de répandre ſes ſentimens dans un Dictionnaire. Il s'eſt ménagé par ce moien le droit de faire autant de redites qu'il trouveroit à propos, & de ramener le même argument ſous autant de faces qu'il lui plairoit, & en même tems il a vû quels embaras il préparoit à ceux qui entreprendroient de le refuter. Ils ne voudroient pas qu'on leur reprochât de l'avoir refuté en courant; mais en le refutant pié à pié, on ne ſauroit manquer d'ennuier par des répé- titions.

„ LVI. Chapitre 152. page 915. Mr. Jaquelot a „ un avantage, dit Mr. Bayle, que ſes adverſaires „ n'ont pas: Il peut choiſir les expreſſions les plus „ fortes, & les couleurs les plus vives, & quand à „ eux ils ſont obligés à de grands ménagemens, & „ à émouſſer leurs traits. Monſieur Jurieu s'eſt „ moins gené que beaucoup d'autres; cependant „ lorſqu'il accable de ſes retorſions Mr. Sculter, il „ ſuppoſe que c'eſt un impie qui les peut faire. Je „ ne ſaurois comprendre l'utilité de cela, car la force „ ou la foibleſſe des objections eſt quelque choſe „ d'interne, & qui ne dépend nullement des vertus „ ni des vices de celui qui les propoſe. Un hom- „ me pieux ne rend point ſolide un mauvais raiſon- „ nement: un impie ne rend point mauvaiſes les „ bonnes raiſons. Ce n'eſt pas entant qu'impie, mais „ entant que bon Logicien qu'il peut faire des ob- „ jections embaraſſantes.

Mr. Bayle continue à vouloir s'emparer des Orthodoxes.

Reponſe aux Queſt. d'un Pro. vin. T. III. Oeuvres div. Tom. III. pag. 816.

Quand Mr. Jurieu en a uſé à peu près comme Mr. Bayle il a eu tort. Cependant c'eſt par une eſpéce de reſpect pour des vérités, qu'il combat en quelque ſorte malgré lui, que Mr. Jurieu ne parle pas de ſon chef. Mais eſt-ce par reſpect pour la vérité que Mr. Bayle fait venir ſur la ſcéne un Manichéen, un Stratonicien, un Chinois, un Abbé faiſant le Pyrrhonien, d'autres perſonnages enfin, qu'il a toujours prêtes pour répandre des doutes ſur ce dont on doit être le plus perſuadé.

Chapitre 160. Mr. Bayle ſe plaint que Mr. Jaquelot lui impute le deſſein de vouloir ruiner la Réligion. Il s'étonne qu'un homme d'Eſprit ſe faſſe de tels fantomes. Mais il eſt bien plus étonnant que des gens d'Eſprit aient pû lire le Dictionnaire de Mr. Bayle ſans s'en appercevoir, c'eſt un fait qu'on ne doit plus conteſter. On comprend encore aiſément que Mr. Bayle cherche de vaines échapatoires dans le Chapitre 161 contre la même accuſation.

„ L'Illuſion de Mr. Jaquelot, dit Mr. Bayle, „ page 1005. conſiſte à prendre pour une même „ choſe l'aveu que les Myſteres Evangeliques doi- „ vent être crûs encore que notre raiſon n'y voie „ goute, & le deſſein de ruiner la Réligion en „ prétendant quelle eſt toujours oppoſée à la Raiſon. Je „ vous ai montré la différence qui ſe trouve entre „ ces deux choſes, n'y revenons plus, admirons „ ſeulement que des perſonnes d'Eſprit ſe faſſent de „ tels fantomes pour les combattre, & qu'ils s'échau- „ ſent comme s'ils avoient à faire à un ennemi réel, „ & non pas à une chimére que le défaut d'atten- „ tion leur a fait produire. "

Réponſe aux Queſt. d'un Pro. vin. T. III. Cha. 160. Oeuvres div. Tom. III. pag. 834.

LVII. Dans la page 1014. Mr. Bayle prétend que Mr. Jaquelot lui fait tor, quand il ſuppoſe que ſon intention eſt d'obliger les Chrétiens d'abandonner la droite raiſon & le bon ſens, pour ſe mettre derriére les retanchemens de la Révélation & de la Foi; comme *ſi la Réligion, la Foi, & la Raiſon ne pouvoient compatir enſemble.* Il paroit enſuite s'étonner qu'un ſi habile homme ait tant abuſé de la ſignification

De quelle maniére la Raiſon, eſt néceſſaire à la Foi.

Reponſe aux Queſt. d'un Pro. vin. T.

III. Chap. 161. Oeuvres div. Tom. III. pag. 836.

cation des mots. Enfin après toutes ces plaintes il déclare *qu'en un certain ſens il n'y a point de Foi mieux établie ſur la raiſon, que celle qui eſt établie ſur les ruines de la Raiſon.*

" Je m'explique *continuë-t-il*, Il n'y a point de " vérité plus certaine que celle-ci. Le témoignage " de Dieu eſt préférable à celui des hommes. Si l'on " en conclut; Il n'y a donc rien de plus raiſon- " nable que de croire plûtôt ce que Dieu dit, " que ce que la lumiére *naturelle dicte, il faut donc* " *abandonner ce qu'elle dicte qui ne s'accorde point avec* " *l'Ecriture Sainte*, n'établit-on pas ſon Chriſtianiſme " ſur l'une des plus évidentes maximes de la Raiſon? " Qu'on foule aux piés tant qu'on voudra, s'il eſt " néceſſaire, toutes les autres maximes de la raiſon, " s'enſuivra-t-il que l'on établit ſa Foi ſur les ruï- " nes de la Raiſon? Et ſi l'on veut accorder cet- " te conſéquence à Mr. Jaquelot, afin de ne ſe " point rendre difficile ſur les termes, ne lui pour- " ra-t-on pas ſoutenir qu'un Chriſtianiſme établi en " ce ſens là, ſur les ruïnes de la raiſon, eſt le vé- " ritable Chriſtianiſme, le Chriſtianiſme le plus rai- " ſonnable?

Ibidem n. 16. Rep. aux Quest. d'un Pro. T. III. Oeuvres div. Tom. III. pag. 836.

Eſt-ce là s'expliquer? Ou ſi c'eſt s'enfoncer dans des équivoques afin d'éluder l'état de la queſtion? Le voici préciſément; Les argumens par leſquels les Pyrrhoniens tâchent d'ébranler la certitude de toutes les connoiſſances que la Raiſon nous procure, ou ne renferment que des Sophiſmes, auxquels on peut répondre ſolidement, ou ils ſont ſans réplique, & la Raiſon n'y peut rien oppoſer qui la ſatisfaſſe. Si l'on fait le prémier de ces aveux les Pyrrhoniens ne ſont que des ſanfarons, & le Dictionnaire de Mr. Bayle eſt un tiſſu de vanteries, d'éxagerations & de Rodomontades, qui ne peuvent éblouir que des ignorans. Si au contraire la Raiſon eſt obligée de céder au Pyrrhoniſme, ſi les lumiéres ſe changent en ténébres dès qu'un Sceptique les attaque vivement, l'Eſprit humain, abandonné ſans reſſource à l'incertitude & aux doutes n'apperçoit plus rien, ſur quoi il puiſſe repoſer ſa foi & ſa confiance.

Vain prétexte des Pyrrhoniens.

LVIII. CEUX donc qui travaillent à l'établiſſement du Pyrrhoniſme tâchent inutilement de couvrir leur mauvais deſſein, en diſant qu'ils n'ont d'autre but que d'humilier la raiſon, & de l'engager par le mépris même de ſes lumiéres, & par le peu qu'il y a à compter ſur elle, à faire de la FOI ſon tout, car pour avoir la *Foi*, & pour ſe conduire ſur ce que la parole de Dieu nous ordonne de croire & de faire, il faut prémiérement s'être aſſuré que ce Livre ſur lequel nous nous repoſons, ce Livre, l'objet de notre Foi, le fondement de nôtre certitude, eſt très-certainement un Livre qui nous apprend la volonté de Dieu; Pour cela il eſt encore néceſſaire d'avoir déjà quelque idée de Dieu, afin de pouvoir s'aſſurer que ce livre eſt de lui, en comparant ce que nous y apprenons avec ſon Idée. C'eſt en raiſonnant que tous les Docteurs Chrétiens ont poſé des preuves à perſuader que ceux qui ont écrit ce Livre l'ont écrit de la part de Dieu, & que c'eſt lui qu'on écoute en les écoutant. Mais ſi la raiſon ne peut rien alléguer qui ne devienne douteux par une propoſition contraire, & d'égale vraiſemblance, on ſera par-là condamné à un doute éternel ſur la certitude de la Révélation; de ſorte que nos Sceptiques vont tout droit à anéantir cette Foi, de laquelle ils font ſemblant de vouloir faire mieux connoître le prix, & faire mieux ſentir la néceſſité.

De quelque preuve qu'on ſe ſerve pour montrer que ce Livre eſt divin, on oppoſera à leur évidence & à leur force les raiſonnemens par leſquels ce fameux Sceptique ſe croit invincible, & auxquels il ne croit pas qu'on puiſſe oppoſer de réponſe ſatisfaiſante. Ce Livre dont vous faites l'objet de vôtre Foi, ſuppoſé un Dieu infiniment Bon, ſeul Eternel & tout Puiſſant: Mais nous voions ſur la terre une infinité de choſes qui dépoſent contre cette vérité, & qu'il n'y a pas moien d'expliquer en retenant ce principe, & en ſe bornant à cette Hypothéſe: Nous voila donc ſuſpendus entre des argumens oppoſés d'une force égale; voila nôtre Foi changée en des doutes, dont la Raiſon ne ſauroit ſe démêler, & dont on ne peut ſortir que par une eſpéce d'entêtement.

Les preuves capables de démontrer la vérité & la Divinité de l'Ecriture Sainte, ne ſauroient ſurpaſſer en évidence ce que Mr. Bayle allégue contre le Syſtême de Spinoza, & cela de ſon propre aveu. Cependant il reconnoit que la Raiſon ne peut pas triompher pour avoir découvert le ridicule du Syſtême de ce fameux Athée, qu'il lui ſeroit facile d'avoir ſa revanche & d'arrêter la Raiſon tout court par une objection contre la Providence, que la ſeule Hypothéſe d'un double Principe peut réſoudre; Hypothéſe qui en même tems renferme des incompréhenſibilités & des abſurdités. Ainſi nous voila rejettés de ténébres en ténébres, & d'incertitudes en incertitudes. Mr. Bayle inſinue que c'eſt à une lumiére intérieure à nous tirer de là; Mais ce ſont là des paroles dont lui-même reconnoiſſoit ſans doute la foibleſſe, & il fait bien faire ſentir dans quels détroits Mr. Jurieu s'enfile par cette Hypothéſe, & dans quelles incertitudes il laiſſe les Chrétiens. La Grace nous fera paſſer de l'état d'incertitude à celui d'une perſuaſion qui nous délivrera de doutes, ou en nous éclairant & en nous mettant en état de voir, dans des preuves, une évidence que nous ne ſavions pas ſentir telle qu'elle y étoit, ou déterminés par la Grace il nous arrivera de croire, & ſans ſavoir pourquoi. Mais ſi cela eſt, par où diſtinguer la Foi de l'entêtement; & l'Inſpiration du Fanatiſme; & ces ſecours intérieurs, enfin notre unique reſource, de nos illuſions & de nos imaginations?

Mais quand par un ſecours miraculeux, je me trouverois pleinement perſuadé que l'Evangile eſt un Livre divin, il s'agit d'en éxpliquer le ſens, ſans quoi il pourroit m'arriver de croire tout le contraire de ce qu'il dit. On eſt partagé ſur ce ſens, chacun allégue des raiſons pour appuier le parti qu'il a pris, & quiconque a de l'habileté ſait donner à ſes preuves des tours éblouiſſans. Si donc un homme raiſonnable doit prendre le parti du doute, dans des matiéres conteſtées, dés qu'il y a du vraiſemblable d'un côté auſſi bien que de l'autre, quand même je croirai l'Evangile divin, je n'en ſerai pas plus avancé, puiſque je ſerai toujours incertain ſur le ſens des paroles qui doivent régler ma foi & ma conduite.

Mr. Bayle inſinue encore ici, comme il fait à tout coup, qu'on eſt réduit à ſe déterminer par un ſecours intérieur & à implorer une Grace qui le détermine. Certainement un homme qui paroit avoir pour principale fin, dans toutes ſes études, de ſe convaincre de l'impuiſſance de la Raiſon à deſſein de s'humilier, de faire de la Foi ſon tout, & de recourir de tout ſon coeur à la Grace qui la donne, comme à l'unique reſſource de l'homme & à la ſeule voie qui reſte pour démêler la vérité d'avec l'erreur, pour s'aſſurer & pour ſe tranquiliſer; un homme qui a ainſi dirigé ſes études, un homme qui a amené ſon eſprit & ſon coeur à ce point, à moins d'être d'une indifférence deſeſpérée pour ſon Salut, & d'être profane au ſouverain degré, que doit-il faire avec plus de plaiſir & plus d'empreſſement que d'implorer cette Grace & d'en reconnoitre le prix, par la pureté & la droiture de ſa conduite, après l'avoir obtenuë? Eſt-il poſſible qu'un homme qui regarde la perſuaſion où il eſt, & toute l'aſſurance dont il jouit comme un ſingulier préſent de l'Eſprit de Dieu qui eſt en lui, qui le ſoûtient; & le met au deſſus des doutes auxquels la Raiſon des autres hommes eſt abandonnée, à moins que l'entêtement ne vienne à ſon ſecours; eſt-il poſſible qu'un tel homme ſe faſſe un ſingulier plaiſir, de remplir un gros ouvrage d'Ordures, de ne laiſſer échaper aucune occaſion d'en dire, d'épier ces occaſions & de les ſai-

re naître en les tirant comme par les cheveux?

En vain Mr. Bayle veut se rabattre sur la qualité d'Hiſtorien, qui raporte les faits tels qu'ils ſont, Je l'ai déjà remarque; il n'eſt point du devoir d'un Hiſtorien de charger ſes recueils de toute ſorte de minucies, & ſur tout de celles qu'on ne devroit point trouver mauvais qu'il eut laiſſé tomber dans l'oubli. Outre cela, pour peu qu'on ſe connoiſſe en ſtile, & qu'on ait de goût, on ſait qu'il y a une maniére d'éxprimer certains faits, par laquelle on fait ſentir qu'on trouve du plaiſir à s'en entretenir, & qu'il y en a une autre par où on ſait connoitre qu'on en parle à regrêt. L'une y appelle & fixe l'attention du Lecteur, une autre épargne ſa pudeur; on préſente en éloignement ce que la bienſéance ne veut pas qu'on faſſe voir de près, & dans la crainte de trop dire, on ſe laiſſe deviner.

Les généralités convainquent moins que les détails. C'eſt par cette raiſon que je me permets de parcourir un Dictionnaire, afin de montrer du doigt à mon Lecteur divers endroits qui plaiſent aux coeurs gâtés, & qui ſont tournés d'une maniére à faire ſouffrir les honnêtes gens.

Continuation de Rem. Art. Diogene. Note N.

„ LIX. PLUTOT que de perdre un bon mot „ dit Mr. Bayle, un railleur qui croit en Dieu par- „ lera comme un Profane, & un Profane parlera „ comme un homme qui croit en Dieu.

Mr. Bayle reconnoiſſoit donc quelle eſt l'efficace des bons mots, & quel plaiſir les hommes ſe font d'écouter des railleries ſur la Réligion.

Art Ferrier. Note L.

„ Les têtes chaudes, dit-il, ne connoiſſent guéres „ les autres & ne ſe connoiſſent guéres eux-mêmes. „ Leur temperamment leur fait abhorrer tous les con- „ ſeils de douceur & de patience; ils ne goûtent que „ les deſſeins vigoureux, & qui leur paroiſſent „ propres à conſerver le crédit & le tempo- „ rel du parti; ils appellent cela avoir du zéle „ pour la cauſe de Dieu. Paſſe pour cela; mais ils „ ſe portent quelquefois à une étrange injuſtice con- „ tre leur prochain, ils ne croient pas qu'on puiſſe „ donner dans un autre ſentiment que par un eſprit „ de trahiſon; néanmoins il y a des circonſtances „ où l'on peut-être fermement perſuadé que même „ pour l'intérêt temporel, il vaut mieux n'être pas „ ſi roide.

On devine aiſément à quoi Mr. Bayle penſoit quand il écrivoit ainſi. Dans cet endroit & dans pluſieurs autres il gliſſe adroitement de quoi faire des Apologies de ſon Avis aux Refugiés, au cas qu'il vint à en être convaincu aux yeux de tout le monde.

Article François Note I.

Mr. Bayle après avoir dit *qu'on eſt bien malheureux lorſqu'on eſt expoſé à un certain genre d'attaques*, où quelque parti qu'on prenne on donne lieu à ſon ennemi de s'applaudir & de triompher, commence ces paroles d'une maniére qui en fait ſentir au Lecteur toute la force. Mr. Bayle a bien ſû profiter de ſa remarque; il a compris l'embaras où il jetteroit ceux qui entreprendroient de lui répondre, & de dégager la Réligion des difficultés dont il l'accable, par la néceſſité où il les mettroit de ſe joindre à lui pour déclamer contre la Raiſon, ou de ſe faire battre par des réponſes inſuffiſantes, ou de s'éxpoſer au reproche de ne reſpecter pas avec aſſés de déférence l'ancienne métaphyſique de l'Ecole, & de ne s'en tenir pas aſſés ponctuellement à une Orthodoxie, dont il ſe vante que la Foi & la Grace de Dieu a gravé la perſuſion dans ſon ame.

Art. Bonfadius Note E.

Quand on peut, dit Mr. Bayle, *éxpliquer une phénoméne par trois ou quatre ſuppoſitions probables, il n'y en a aucune qui puiſſe former une juſte conviction. On ne peut donner une preuve démonſtrative que lorſque les hypothéſes différentes de celles que l'on employe ſont, ou impoſſibles ou manifeſtement fauſſes;* Il y a bien apparence que Mr. Bayle a lâché ces paroles comme bien d'autres, en vue de la querelle qu'il avoit avec Mr. Jurieu. Il avoit imaginé une hypothéſe par le moien de laquelle, malgré toutes les circonſtances que Mr. Jurieu avoit raſſemblées contre lui, il ſe pouvoit que la concluſion qu'il en tiroit ne fût pas véritable. Ce qu'on vient de lire favoriſe auſſi le Pyrrhoniſme hiſtorique, que Mr. Bayle ſoûtient quand il lui plait; Mais toûjours voit-on ici un éxemple de ce que font les Pyrrhoniens. Quand il eſt de leur intérêt de poſer quelque choſe, ils établiſſent des Régles. Je me ſervirai de celle-ci pour combattre Mr Bayle. Pour prouver que la Révélation enſeigne des choſes directement contraires aux notions les plus ſimples & les plus claires du bon ſens, il allégue l'éxemple de la Prédeſtination. Mais pendant que l'on peut éxpliquer les paroles de Saint Paul par une Hypothéſe, qui loin d'être impoſſible, ou manifeſtement fauſſe, ne manque pas de vraiſemblance, de l'aveu même de ceux qui la condamnent avec le plus de zéle, on ne peut plus donner les paroles de Saint Paul comme une preuve démonſtrative de la prédeſtination.

Art Garraſſe. Note I

„ Une mauvaiſe maxime, dit Mr. Bayle, on- „ tre les bonnes moeurs, ou contre les Dogmes ſpé- „ culatifs, eſt très-condamnable dans quelque ſorte „ de Poëſie qu'on la propoſe. Je conviens auſſi „ que la licence qu'un Poëte ſe donne d'étaler plu- „ ſieurs penſées contre la Morale, & contre la Ré- „ ligion, peut produire de mauvais effets; J'avouë „ même que les agrémens de la Poëſie rendent quel- „ quefois plus pernicieux un venin qu'il ne le ſe- „ roit en proſe. "

„ Les contradictions d'un Poëte portent à juger „ que leurs maximes les plus graves & les plus dé- „ votes ne ſont que des jeux d'Eſprit, & qu'ils „ n'en ſont point perſuadés. On s'imagine qu'ils „ ne les étalent que parce qu'ils ont trouvé là une „ matiére ſuſceptible d'une belle forme, & de tou- „ te la Majeſté de la Poëſie. Effectivement il y a „ des Poëtes, qui, ſans avoir aucune pieté, ni au- „ cune foi, ont fait des Vers magnifiques & admira- „ bles ſur les vérités les plus ſublimes de la Réligion. „ Ils choiſiſſoient ce ſujet parce qu'il leur don- „ noit lieu d'étaler les plus belles phraſes, & les plus „ brillantes figures de l'art. Un autre jour ils choi- „ ſiront une matiére toute contraire, pourvu qu'elle „ le favoriſât les Enthouſiaſmes de leur imagination, „ je veux dire, pourvû qu'elle leur fournit des „ idées qu'ils ſe cruſſent propres à bien éxprimer. „ Quel poids peut avoir la bonne doctrine que l'on „ trouve dans des Auteurs que l'on croit ainſi tour- „ nés? "

Quel fruit Monſieur Bayle prétend-t-il qu'on tirera de tout ce qu'il dit ſur la néceſſité de recourir à la Grace, de ſubſtituer la lumiére de la Révélation à celle de la Raiſon, & de s'y retirer ferme par foi, quand preſque dans la moitié de ſon livre il foule aux piés une des Loix les plus éxpreſſes de l'Evangile; c'eſt d'éloigner de ſon Eſprit & de ſes diſcours, tout ce qui peut donner des atteintes à la pureté; quand il accable de difficultés les dogmes les plus reſpectables, quand il turlupine la vie des plus grands Saints, & enfin quand il ne daigne, lui qui fait faire venir dans ſes Ouvrages toutes les matiéres qu'il lui plait, quand, dis-je, il ne daigne donner aucune preuve de la vérité des Saints Livres, ni aucune regle pour s'aſſurer qu'on les éxplique juſte.

Note A.

A l'Article *Gedicous* Mr. Bayle loué ces paroles de Mr. Bailler. " Le Pére Théophile Raynaud „ fait voir qu'il n'y a point de livre, quelque par- „ fait & quelque Saint qu'il puiſſe être, où l'on ne „ puiſſe trouver quelque choſe à dire, à droit ou „ à tort, quand une fois on s'eſt mis ſur le pié „ de tout pervertir & de controller ſur toutes „ choſes. Mais il n'étoit pas fort néceſſaire qu'il „ nous en donnât des preuves ſi ſenſibles & ſi effi- „ caces, en voulant nous perſuader qu'il ſavoit au- „ tant qu'aucun autre l'art de tricher & de chicaner; „ lorſqu'il a publié une cenſure libertine & impie du

Sym-

» Symbole des Apotres, dans laquelle ou lui, ou ce-
» lui à qui il l'attribue, & qu'il appelle très-Catho-
» lique & très-Savant homme, tire en effet tous les
» mots de ce Symbole par les cheveux, ou par les
» piés, pour faire voir qu'il n'y en a point qui ne
» soit suspect, dangereux, impieux, impie, héré-
» tique en un sens. Voilà à dire le vrai un essai de
» ce que peut produire la maudite chicane. "

Jamais Auteur a-t-il fait paroître plus d'acharne-
ment que Monsieur Bayle? Jamais homme a-t-il plus
abusé de la subtilité de son esprit? Jamais a-t-on at-
taqué des vérités plus fondamentales? Jamais a-t-on
mis en oeuvre plus de comparaisons éblouissantes?
Jamais a-t-on tiré plus de parti d'une Métaphysique
abandonnée? Jamais a-t-on su mieux profiter de l'é-
quivoque des termes vagues, & donner un air Phi-
losophe à des Pagnoteries mêmes? Quelle est cette
Foi de Monsieur Bayle à laquelle il sacrifie si humble-
ment sa Raison?

*Art. Gos-
lius.
Note K.*

» Il n'y a point de choses, dit Mr. Bayle, qui
» méritent d'être déplorées, si les abus, dont il est
» ici question, ne méritent pas de l'être: & néan-
» moins on voit le monde si endurci à cela, & si
» peu touché de ce desordre, qu'il faut conclure
» qu'il n'appartient qu'aux personnes d'un jugement
» très-éxquis de penser sur cette affaire comme faisoit
» notre Professeur. L'Eglise divisée en factions & en
» cabales, tout comme les Républiques; en factions,
» dis-je, qui triomphent ou qui succombent tout
» comme dans les Républiques; non pas à propor-
» tion que les causes sont bonnes, ou ne le sont pas;
» mais à proportion que l'on peut mieux, ou que
» l'on peut moins se servir de toutes sortes de ma-
» chinations; Une telle Eglise est sans doute un ob-
» jet de compassion, un sujet de gémissemens. Une
» autre chose que Gronovius a recueillie est de très-
» bon sens, ce me semble. Golius qui avoit tant
» voiagé, n'avoit trouvé rien de plus rare qu'un
» Chrétien digne de ce nom. Le Genre humain lui
» avoit paru partout plongé dans le vice, par tout
» masqué. Les voiageurs remarquent une diversité in-
» finie parmi les hommes; d'un jour à l'autre ils
» se trouvent transportés dans un pais tout nouveau;
» nouvelle langue, nouvelle vêture, nouvelles manières,
» mais nonobstant cette infinité de variations, tous les
» peuples se ressemblent & se réunissent en ce point-ci;
» c'est qu'il y a par tout peu d'honnêtes gens, & que
» les plaisirs défendus sont l'éxercice ordinaire. "

Monsieur Bayle est sans doute fort touché de cet-
te réflexion, lui dont l'imagination & les écrits sont
remplis d'obscénités, lui, qui enseigne que les ma-
ximes de probité sont préjudiciables aux Etats, &
ne s'accordent pas avec leur prospérité, lui qui sou-
tient que la Raison est à bout dès qu'il s'agit d'éta-
blir les caractéres qui distinguent ce qui est honnête
d'avec ce qui ne l'est pas. Nous renvoierons-t-il à
l'Ecriture pour l'apprendre? Mais il déclare lui-mê-
me qu'il ne faut pas l'éxpliquer toujours à la lettre,
& que le sens qu'on lui donne doit se régler sur la
nature des choses dont il est parlé. Est-il fort tou-
ché des inconvéniens qui sont les effets des partis, lui
qui cherche à les fomenter qui fait sa cour à l'un
pour débiter sans risque ses impiétés, & qui tâche
de mettre aux prises, avec une partie des Théolo-
giens Protestans, ceux qui lui font des réponses qui
l'embarassent?

St. Paul profita d'une division qu'il y avoit par-
mi les Juifs, mais pourquoi? Pour leur épargner à
eux-mêmes un crime, celui de la persécution. 2.
Pour mettre sa personne à couvert, 3. Pour se trou-
ver en liberté d'annoncer la vérité. Au lieu que Mr.
Bayle n'éxerce son esprit qu'à la combattre, & ne
se prévaut des divisions que pour l'attaquer impuné-
ment.

*Art. Gos-
lius.
Note A.*

» Que peut-on dire de plus contraire aux intérêts
» de ces Dogmes fondamentaux de la Réligion, que
» de soûtenir qu'ils ont un besoin extréme de la
» Doctrine des Scholastiques, sur la distinction de
» *l'eau per se*, & de *l'eau per accidens*.

Mais Monsieur Bayle n'embrouillet-il, pas dans
plus d'un endroit, les Dogmes les plus sublimes, par
des subtilités Métaphysiques, composées de termes
vagues, & dont on a si souvent reconnu l'obscurité
& les inconvéniens.

*Art. Cra-
mer.*

» Les calomnies que ses ennemis répandirent, dit
» Mr. Bayle malignement, rouchant sa mort, sont
» refutées d'une maniére invincible, par la relation
» du Ministre qui le prépara au dernier passage.
Note *I.* " J'ay déjà dit, continue Mr. Bayle, qu'on
» n'a aucune raison de douter de la bonne foi de
» de Quisorpins, & j'ajoute ici que l'affaire dont-il
» porte témoignage est d'une telle nature, qu'il n'a
» pu y être trompé.

Quand il s'agit de convaincre de calomnie un Au-
teur que Mr. Bayle n'aime pas, on peut s'assurer
de la vérité de l'Histoire, & la Raison peut parve-
nir à quelque certitude. Mais dès qu'il s'agit de
rendre douteux si Mr. Bayle est l'Auteur de l'Avis
aux Réfugiés, on ne peut plus s'assurer de rien, &
il faut établir le Pyrrhonisme historique. Après a-
voir raporté l'éxemple du Pére Hazare dont les Pa-
rens de Jansénius se plaignirent inutilement, il ajou-
te. " A la vuë de cét éxemple les descendans de
» Grotius doivent se féliciter de n'avoir pas sollicité
» juridiquement la réparation de la Calomnie, car
» l'Auteur de l'esprit de Mr. Arnaud n'eut pas
» cédé en invention de chicaneries, au Pére Hazart,
» & n'eut pas trouvé moins d'appui que lui pour
» s'éxempter de la peine qu'il méritoit. "

*Ibidem
Note K.*

Monsieur Bayle ne lâche pas ce trait sans dessein,
mais la disproportion entre le cas où il se trou-
voit & l'accusation intentée à Grotius saute aux
yeux. " Les descendans de ce grand homme ne
» pouvoient pas se vanger d'une maniére plus digne
» & d'eux & de lui, qu'en méprisant la calomnie
» & le Calomniateur, & qu'en faisant connoitre
» par leur silence, la persuasion où ils étoient que
» le public mettroit toûjours une infinie différence
» entre un Chrétien d'un raisonnement admirable,
» & d'une bonté de cœur qui lui avoit fait cher-
» cher la paix, & un Visionnaire qui s'attribuoit
» dans son parti toute l'autorité d'un Pontife, &
» fibroit impitoiablement tous ceux qui ne l'admi-
» roient pas, & ne lui rendoient pas d'assés pro-
» fonds hommages. " Mais cela n'empêchoit pas
qu'il ne lui put arriver de dire quelque vérité, & il s'en
falloit du tout au tout que l'innocence de Monsieur
Bayle ne fût d'une notoriété publique comme celle
de Grotius.

*Art. Blon.
Note C.*

» Il est facile de montrer qu'il y a du faux dans
» presque tous les bons mots de Blon. Cela n'em-
» pêche pas qu'ils ne soient, pour la plûpart,
» l'effet d'une vive & heureuse imagination; &
» l'on peut dire en général que presque tous les bons
» mots ont un faux côté. L'impudence qu'il avoit
» de tourner en ridicule la Réligion devoit être ré-
» primée; Car une réfutation sérieuse, ne fait pas
» à beaucoup près tant de mal que les railleries d'un
» homme d'esprit. Les jeunes gens se laissent gâter
» par ces sortes de moqueurs plus que l'on ne sau-
» roit dire. Bien en gâta beaucoup. Cela étoit
» inévitable, vû la hardiesse avec laquelle &c. "
Mr. Bayle qui connoit si bien le mauvais effet du
ridicule qu'on répand sur la Réligion, qui n'ignore
pas qu'il en reste dans la plûpart des gens des im-
pressions que les réfutations les plus solides ont de la
peine à dissiper, pouvoit-il ne pas comprendre le mal
que feroient ces objections contre la Réligion, & le
danger encore plus grand des tours sous lesquels il les
propose? Pouvoit il ignorer le mal que feroient cet-
te Mére, ces filles qu'il fait si souvent revenir sur
la scéne, dans des circonstances, dans des attitudes à
s'emparer de l'Imagination d'une infinité de gens,
peu préparés à la foi, le seul remède qu'il indique,

& dont lui-même ne paroit pas faire grand cas.

Quand un Pyrrhonien oppose sérieusement ses difficultés contre ce qui ne passe pas pour vérité bien claire & bien démontrée, on peut présumer charitablement qu'un respect délicat pour la vérité, lui fait craindre d'adopter pour certain ce qui ne l'est pas. Mais quand on lui voit mettre en oeuvre des Sophismes, des équivoques, des pagnotteries, quand il tâche à s'emparer de l'Imagination par des badineries, souvent par des obscénités, quand il revient plusieurs fois aux mêmes argumens, & à frapper les mêmes coups afin qu'on se rende à lui par coûtume, n'a-t-on pas lieu de conclure qu'il se défie de sa cause puisqu'il a recours à ces voies detournées. " Presque
Ibidem " tous ceux qui vivent dans l'Irréligion ne font que
" douter; ils ne parviennent pas à la certitude; Se
" voiant donc dans le lit d'infirmité, ou l'Irréli-
" gion ne leur est plus d'aucune utilité, ils prennent
" le parti le plus sur.

Pourquoi donc Monsieur Bayle s'obstine-t-il à troubler par son Pyrrhonisme par ses objections contre la Providence & par ses doutes entassés, une opinion, qui étant selon lui la plus sure, est par là même préférable, & qui de plus convient mieux au Genre Humain.

D'où vient la zele des incrédules.

LX. CEUX qui n'ont pas de Réligion & qui sont venus à bout d'oser la regarder comme une chimère, goûtent un certain plaisir à vivre affranchis du joug qui leur paroissoit très-onereux. Mais ce plaisir est imparfait. La crainte de se tromper les trouble de tems en tems, ou du moins est sur le point de les troubler, & pour chasser cette seconde crainte, ils sont obligés à de nouveaux efforts. La singularité de leurs sentimens augmente cette crainte; & ils appréhenderoient moins si plusieurs personnes pensoient comme eux. Ils cherchent donc à se faire des disciples afin de pouvoir se croire eux mêmes plus éclairés; ils déploient toute leur subtilité & toutes leurs ruses pour tromper des gens qui serviront à leur tour à les tromper. C'est-là, je pense, la véritable raison pour laquelle les incrédules écrivent, malgré l'intérêt qu'ils ont à laisser le reste des hommes dans une opinion qui les rend des membres plus commodes de la societé, & qui fait que les Incrédules eux-mêmes s'y peuvent fier d'avantage, pourvû qu'ils aient la précantion de se taire sur leur Incrédulité. Si cette raison ne me paroissoit pas suffisante, je ferois presque forcé d'en chercher la cause, dans cet esprit de séduction ennemi des hommes à la fureur, & qui porte l'aveuglement de ceux qui aiment les ténébres à des excès qu'on a de la peine à comprendre.

Art. Des-Barreaux. Note E.

" Il est assés apparent que ceux qui affectent dans
" les compagnies de combattre les vérités les plus
" communes de la Réligion, en disent plus qu'ils
" n'en pensent. La vanité a plus de part dans leurs
" disputes que la conscience. Ils s'imaginent que la
" singularité & la hardiesse des sentimens qu'ils sou-
" tiendront leur procurera de grands esprits. Les
" voilà tentés d'étaler contre leur propre persuasion,
" les difficultés à quoi sont sujettes les doctrines de
" la Providence & celles de l'Evangile. Ils se font
" donc peu a peu une habitude de tenir des dis-
" cours impies, & si la vie voluptueuse se joint à
" leur vanité ils marchent encore plus vite dans ce
" chemin. Cette mauvaise habitude contractée d'un
" côté, sous les mauvais auspices de l'orgueil, é-
" mousse la pointe des impressions de l'éducation, je
" veux dire qu'elle assoupit le sentiment des vérités
" qu'ils ont apprises durant leur enfance touchant la
" divinité, le Paradis & l'Enfer.

Monsieur Bayle soûtient que; sans le secours de la Réligion, l'éducation, le point d'honneur & l'intérêt peuvent engager les hommes à vivre dans les bonnes moeurs. Mais il convient ici que le désir de se distinguer (qui est une branche du point d'honneur) fait débiter à la jeunesse des lieux communs contre la Réligion. De là ne faute-t-il pas aux yeux qu'un Dictionnaire qui leur en fournit en abondance, & très spécieusement tournés, est très-dangereux pour eux.

Si la vie voluptueuse, dit Monsieur Bayle, *se joint à cette vanité, ils marchent encore plus vite dans ce chemin.* *Ibidem.*

Oüés du Dictionnaire de Monsr. Bayle un grand nombre de remarques critiques & Grammaticales, du goût assurement de peu de personnes, vous le trouverés rempli d'un grand nombre de raisonnemens, propres à ébranler les vérités de la Réligion, accompagnés de contes gaillards, & de réfléxions vives sur ces contes, toutes très-propres à remplir l'Imagination d'idées voluptueuses.

Quand je lis dans le même endroit ces paroles;
" On n'a presque jamais vû qu'un homme grave, é-
" loigné des voluptés & des vanités de la terre, se soit
" amusé à dogmatiser pour l'impiété, dans les com-
" pagnies, encore qu'une longue suite de méditations
" profondes, mais mal conduites, l'ait précipité dans
" la rejection intérieure de toute la Réligion. Bien
" loin qu'un tel homme voulût ôter de l'esprit des
" jeunes gens, les doctrines qui les peuvent préser-
" ver de la débauche, bien loin qu'il voulut inspirer
" ses opinions à ceux qui en pourroient abuser; ou
" à qui elles pourroient faire perdre les consolations
" que l'éspérance d'une éternité heureuse leur fait
" sentir dans leurs misères, il les fortifieroit là dessus
" par un principe de charité & de généresité. Il
" garde ses sentimens ou pour lui seul, ou pour des
" personnes qu'il suppose très-capables de n'en faire
" pas un mauvais usage. Voilà ce que font les A-
" thées de système, ceux que la débauche ni l'es-
" prit hableur n'ont point gâtés.

Je ne comprens rien dans la conduite de Monsieur Bayle. Un Ouvrage varié & composé avec tout l'esprit & tout l'art nécessaire pour se faire lire, est bien d'une toute autre efficace, qu'une simple conversation. *Un Athée de système que la débauche ni l'esprit hableur n'ont point gâté, garde ses sentimens pour lui, ou pour des personnes qu'il suppose capables de n'en faire pas un mauvais usage.* Pouvoit-il ignorer la facilité avec laquelle on peut faire un très-mauvais usage de son livre? & s'il avoit eu de la foi, au point qu'il paroit le vouloir faire croire, comment auroit-il pû se résoudre à ce que les Athées même de système se défendent? En supposant à Monsieur Bayle la Foi qu'il s'attribue, je ne puis développer les principes de sa conduite, qu'en m'imaginant qu'il comptoit les Prédestinés au dessus de tous les dangers de son livre, & que pour ce qui est des autres, il ne falloit pas s'en mettre en peine puisque leur damnation étoit inévitable. Si c'est là un abus que Monsieur Bayle faisoit de son Orthodoxie, ou une preuve de la sincérité avec laquelle il s'y étoit abandonné, de tout son coeur, c'est ce que je laisse à décider ou à déviner à mes Lecteurs (A).

Un Athée qui auroit conçu le dessein de gâter l'esprit & le coeur des autres hommes, de quelle maniére plus adroite & plus efficace auroit-il pû s'y prendre que celle dont use Monsieur Bayle? Il choisit un Païs dans lequel on écrit avec beaucoup plus de liberté que dans aucun autre. Il profite des divisions qu'il y trouve entre les Théologiens, & se déclare hautement pour le parti où il remarque tout à la fois plus de vivacité dans le zéle, & plus d'autorité dans les maniéres; Il se met à couvert d'insultes sous cette protection. Pour se faire dans ce parti un plus grand nombre de Protecteurs, il ramasse avec une attention éxtrême, tout ce qu'il a remarqué dans leurs ouvrages d'éxpressions durs & dont les

(A) Un Ecclésiastique me disoit tout bonnement qu'il trouvoit fort inutile la peine de refuter M. Bayle, parce que ses écrits étoient incapables de faire du mal aux Elus.

les Libertins peuvent abuſer; il loue ces expreſſions & il les adopte, ſe reſervant pourtant le droit & le plaiſir de relever de tems en tems, l'imprudence des Zélateurs qu'il n'aime pas: Après ces préparations il répand à pleines mains tout ce, non pas qu'on a dit, mais tout ce qu'il eſt poſſible d'imaginer pour renverſer la Réligion; il ſe jouë de toutes les réponſes qu'on a faites à ces objections de cette nature. Il aime à faire connoitre qu'en comparaiſon de lui les Manichéens & les Pauliciens n'ont été que des enfans: Il emprunte toutes les armes des Pyrrhoniens, & leur en prête de nouvelles; Il ſait regarder comme probible l'éxiſtence de mille & mille Etres penſans, à qui on peut rapporter des événemens que les uns attribuent à la Fortune, les autres à la Providence. Il ſéme adroitement, par-ci par-là, des principes dont on ſe défie d'autant moins, que n'étant pas raſſemblés on n'en apperçoit pas ſi ſenſiblement le venin, mais qu'il n'y a qu'à rapprocher pour en tirer immédiatement des concluſions impies. Tantôt il établit la vraiſemblance, & preſque la néceſſité des *Formes plaſtiques*; tantôt il dit qu'elles favoriſent l'Athéiſme, & l'Eternité du Monde ſans Auteur & ſans cauſe ſuprême. Selon lui c'eſt par des préventions fauſſes que l'on regarde l'Athéiſme comme dangereux à la ſocieté. Chaque homme ſe conduit ſuivant ſon humeur, & non pas ſuivant des idées qui n'étendent pas leur influence au delà de la Théorie; Il inſinue l'inutilité de la Réligion pour la correction de l'eſprit & du coeur; Il ſe jouë des plus grands Noms, il plaiſante ſur les matiéres les plus reſpectables. Il débite ſes Sophiſmes avec un air de confiance tout propre à impoſer; il les aſſaiſonne de plaiſanteries, il s'empare de l'imagination par des comparaiſons qui la frappent vivement & qui l'occupent toute entiére; Il ne donne pas à chacun des chefs que je viens d'indiquer ſon article; il ſe prévaut de la liberté que fournit un Dictionnaire pour revenir très ſouvent ſur le même ſujet: Il familiariſe ſon Lecteur avec ces idées & il fait bien que le plus grand nombre lit avec rapidité & ſans éxamen, & qu'on ne manquera pas de ſe rendre à des idées qu'on ſe ſera renduës familiéres pour y être revenu pluſieurs fois: Il comprend de quelle influence eſt l'eſprit de débauche pour diſpoſer le coeur à écouter agréablement les propoſitions des Athées; Et peut-on aller au-delà de ce qu'il a écrit en ce genre?

Art. Pyrrhon. Note C.

Quatre choſes ſelon lui s'oppoſent aux progrés du Pyrrhoniſme. *L'ignorance, les préjugés de l'Education, le plaiſir de décider, & de croire que l'on ſait quelque choſe, & la Grace de Dieu.* Voilà un bel aſſortiment, & il met en belle compagnie une reſſource adorable. Ce n'eſt pas tout: *L'ignorance* il la diſſipe; Jamais perſonne n'a écrit avec tant d'étenduë & tant de force en faveur du Pyrrhoniſme & de l'Irréligion. Dans l'article que je viens de citer, il reconnoit que les *préjugés de l'éducation* ne tiennent plus contre des adreſſes inférieures aux ſiennes. Il inſinue, quant au plaiſir de décider, en plus d'un endroit que le Pyrrhoniſme fait plus d'*honn. ur* à l'homme qu'aucun autre parti, & qu'il marque un eſprit d'une plus grande force. Pour ce qui eſt de la derniére reſſource qui pouvoit rendre inutile tout ce qui ſe trouve répandu de dangereux dans ſes Ouvrages, les idées, & les ſentimens de débauche, dont l'imagination s'y remplit preſque à chaque page, éloignent un homme de la Grace, autant que les ténébres ſont éloignées de la lumiére; & Monſieur Bayle, dont la vanité ſemble craindre qu'on ne le ſoupçonne de n'avoir pas aſſés penſé à tout le mal qu'il alloit faire, a ſoin d'avertir dans quelques endroits, qu'on ne doit pas faire de lui un jugement ſi téméraire.

„ On n'a preſque jamais vû, *dit-il*, qu'un homme grave, éloigné des voluptés & des vanités de „ la terre, ſe ſoit amuſé à dogmatiſer pour l'impié- „ té dans les compagnies, encore qu'une longue „ ſuite de méditations profondes, mais mal conduites, l'aient précipité dans la rejection intérieure „ de toute Réligion &c. Il garde ſes ſentimens ou „ pour lui ſeul, ou pour des perſonnes, qu'il ſuppoſe très-capables de n'en faire pas un mauvais uſage. „ Voila ce que ſont les Athées de Syſtême, ceux „ que la débauche ni l'eſprit hableur n'ont pas garés. „ Le malheur d'avoir été trop frapés d'un certain „ principe, & de l'avoir ſuivi avec trop de gradations de conſéquences, les a amenés à une certaine perſuaſion. Mr. Bayle eſt allé au delà de cu „ plus de courage.

La paſſion fait conſiderer la Pyrrhonienne à Mr. Bayle.

LXI. LE PLAISIR que Mr. Bayle ſe fait de reprendre Monſieur Jurieu prévalant ſur ſon plaiſir ordinaire de rendre tout douteux, il fait voir qu'il ne tient qu'à lui d'expoſer par tout, avec une parfaite équité, l'état des queſtions.

Article de Beaumont. Note F.

„ Si Monſieur le Blanc, dit-il entend, par une démonſtration Mathématique une démonſtration contre laquelle la chair & le ſang ne ſont point d'objection, on reconnoit que la Divinité de l'Ecriture ne peut pas être démontrée Mathématiquement; mais cela n'empeche pas qu'elle ne ſoit démontrée moralement d'une maniére à éxclure tout „ doute, ce qui eſt manifeſtement contraire aux „ principes de Monſr. Jurieu. NB.

„ Dévelopons un mal entendu. Monſieur Saurin „ s'imagine que dans les principes de ſon Adverſaire, les „ preuves de la Divinité de l'Ecriture, ne ſont point „ éxcluſives de tout doute. Cela eſt plein d'équivoques; Cét adverſaire ne prétend point que tous „ ceux qui ont compris le poids & la force de ces „ preuves, doivent demeurer dans quelque doute, „ il ne leur ôte pas une pleine certitude, une entiére „ perſuaſion: il prétend ſeulement qu'ils ne voient „ pas que le contraire ſoit impoſſible, comme on le „ voit à l'égard des choſes qui ont été demontrées „ mathématiquement. Il nous arrive tous les jours „ d'être pleinement convaincus d'une choſe, & ſans „ le moindre doute, quoi que nous ſachions que le „ contraire eſt poſſible. Un Voiageur logeant dans „ un Cabaret, dont il n'a jamais connu l'hôte, mange ſans ſcrupule ce qu'on lui ſert à table Il ſait „ fort bien que ce pourroient être des viandes empoiſonnées; & qu'il n'y a ni contradiction metaphyſique, ni contradiction phyſique, ni contradiction „ morale, à ſuppoſer que le hazard ou la malice „ ont mêlé quelque poiſon à ces alimens. Il n'ignore pas qu'on ait des éxemples de pareilles choſes, „ & cependant il ſe perſuade qu'il ne doit rien craindre en cette rencontre: il mange avec une pleine „ perſuaſion qu'il ne ſera point empoiſonné. Nous „ avons encore moins de doutes quand nous mangeons chés un Ami, & cependant nous ſommes „ très-convaincus qu'il eſt poſſible que les viandes „ ſoient empoiſonnées. Il ne faut donc pas critiquer un „ Théologien qui aſſure que nous ſommes pleinement convaincus de la vérité des Doctrines que „ nos Paſteurs nous annoncent, quoique les raiſons „ ſur quoi ils les appuient ne nous ſaſſent pas connoitre qu'il eſt impoſſible que la choſe ſoit autrement. Souvenons-nous que Monſieur Saurin renonce à la prétenſion des preuves Géométriques, „ il ſe contente d'une démonſtration morale, contre laquelle il n'y ait que la chair & le ſang qui „ puiſſent former des objections; Or c'eſt juſtement „ la doctrine de ſon Adverſaire, ils ſe font quérèles „ ſans ſavoir pourquoi.

„ Prenés garde encore à ceci: Monſieur Jurieu „ déclare que ſon ſens a été que ces caractéres éxternes & internes, compoſés & arrangés par l'art „ de la Rhétorique & de la Logique dans les Ouvrages de nos ſavans, en poſant d'abord des „ principes évidens par eux mêmes, & ménant „ l'eſprit de concluſion, ſont une preuve, pour „ la Raiſon, qui vaut mieux que les démonſtrations ordinaires; Mais que ces mêmes caractéres

» proposés nuement, & sans art, ne font pas une
» démonstration morale, sur tout pour les simples
» qu'il faut mener par la main, & que même on ne
» sauroit faire passer par des endroits où il faut de
» la pénétration d'esprit & de l'étude.

Voïés ci-après Partie III. Sect. III. Art. XXII.

» La plupart de nos simples n'ont jamais fait une
» attention distincte à cette démonstration qu'on ap-
» pelle morale. Mais ces mêmes caractéres tous as-
» semblés qui ne font pas une démonstration morale
» pour l'esprit, sur tout des simples, font une preu-
» ve de sentiment qui est au dessus de toute ex-
» ception, & qui est aussi vive que l'impression du
» soleil sur les yeux. Voilà donc enfin ces Messi-
» eurs dans le même sentiment. L'un ne prétend
» point qu'il y ait ici des démonstrations mathé-
» matiques; l'autre y renonce. Celui-ci demande
» qu'on lui accorde des démonstrations morales;
» l'autre y consent. Tout ce qu'on peut dire de
» plus plausible à l'égard de Mr. Saurin est, que Mr.
» Jurieu n'avoit pas d'abord bien développé son opi-
» nion, & qu'il semble ne l'avoir développée qu'en
» se contredisant selon sa coutume.

» Ce qui trompoit peut-être Mr. Jurieu étoit de
» voir que la certitude & l'évidence avec laquelle
» nous connoissons qu'il y a eu un Jules Césr,
» une République Romaine &c. ne passent pas pour
» une science, mais pour une foi humaine, pour une
» opinion, & tout au plus pour l'effet d'une dé-
» monstration morale, & comme il ne voioit pas
» que l'inspiration de l'Ecriture pût être prouvée
» par des raisons aussi convaincantes, que celles qui
» prouvent que Ciceron a existé, il craignoit de
» dire qu'il y eut une démonstration Morale, tou-
» chant cette inspiration: S'il a eu de telles penſées,
» il n'a point fu le fin des choſes, car il n'eſt pas
» vrai que le fondement de l'évidence & de la cer-
» titude avec laquelle nous connoissons qu'il y a eu
» une République Romaine, soit une simple démon-
» stration morale, ni que notre perſuaſion à cet égard
» soit un acte de foi humaine, ou une opinion.

NB. » C'eſt une ſcience proprement dite, c'eſt la con-
» cluſion d'un ſyllogiſme, dont la majeure & la
» mineure ſont des propoſitions clairement & né-
» ceſſairement véritables.

NB. » J'ajoute qu'il y a des vérités contre lesquelles
» une perſonne la plus intéreſſée à les combattre,
» la plus prévenue, la plus paſſionnée, ne diſpute point.
» Porphyre grand ennemi de la Réligion Chrétienne,
» grand Zélateur du Paganiſme demeuroit d'accord
» de certaines vérités de fait alléguées par les Chré-
» tiens.

» D'où vient donc que cét ennemi de Jeſus
» Chriſt n'a point nié certains faits allégués par les
» Apôtres? N'eſt ce point à cauſe qu'on pouvoit les
» ſoutenir par des raiſons beaucoup plus claires que
» ne l'étoient les raiſons de ce qu'il nioit. Je ne
» décide rien: il me ſuffira de dire que la chair &
» le ſang rendent quelquefois les armes, & ſe ſoûmet-
» tent à une clarté qui ne leur plaît pas.

Je ne ſai trouver quoique ce ſoit dans ces paroles qui ne ſente le Pyrrhoniſme, & qui au contraire ne porte le caractére d'un homme qui raiſonne avec préciſion, & qui ſait démêler le certain d'avec ce qui ne l'eſt pas.

Rem de Mr. Bayle Art. Brutus Nota C.

» LXII. LE SIEUR Sorel a rapporté & combattu, dit Mr. Bayle, quelques opinions de notre Bruno, & il a même taché de l'accuſer, mais il ne s'y eſt pas bien pris.

» Il auroit bien, dit Sorel, pu ſauver le reſte & ſe ſauver ſoi-même, faiſant paſſer tout cela pour des Hypothéſes & des ſuppoſitions qu'il n'approu-voit point. Sur quoi Mr. Bayle remarque. On eſt auſſi reſponſable d'une impieté quand on la débite dogmatiquement dans un Syſtéme compoſé en vers, que quand on l'avance dans un Syſtéme compoſé en proſe.

Peut-on expoſer plus dogmatiquement une opinion, que quand on en aſſe argument ſur argument en faveur, & comparaiſon ſur comparaiſon, & qu'on défie d'y pouvoir faire des réponſes ſolides? Lorſque des perſonnes de ſavoir & de piété ont entrepris d'affoiblir les argumens que Mr. Bayle a prêté aux ennemis de la Réligion, n'a-t-il pas pris contre eux la défenſe de l'Irréligion, & n'a-t-il pas rudement attaqué ceux qui répondoient à ſes argumens, à proportion qu'ils tâchoient de les affoiblir? Il eſt donc viſible qu'il condamnoit dans les autres une liberté qu'il ſe donnoit, & on peut lui appliquer ces paroles de *Numenius* contre *Arceſilas* (page 286) » C'étoit un homme, dit-» il, qui nioit & qui affirmoit les mêmes choſes: » il ſe jettoit aveuglément à droite & à gauche; il » faiſoit gloire d'ignorer la différence du bien & du » mal: il débitoit la première fantaiſie qui lui venoit » dans l'eſprit; & tout d'un coup il la renverſoit par » plus de raiſons qu'il ne l'avoit établie. C'étoit une » Hydre qui ſe déchiroit elle même.

Article Chryſippe Nota E.

Monſieur Bayle ne perd de vûë ni lui ni Monſieur Jurieu. On en trouve encore des preuves dans la première de ces pages à l'occaſion de Chryſippe qui abuſoit de la fubtilité de ſon Eſprit, & qui penſoit plus *à la Victoire qu'à la vérité* en diſputant. Il fait une réflexion. &c. On voit bien qu'elle regarde Monſieur Jurieu.

» C'eſt un très-grand mal, dit il, à une Secte que » d'avoir pour défenſeur un Ecrivain qui ait l'eſprit » vaſte, vif, prompt & ſuperbe, & qui aſpire à la » gloire non ſeulement de belle plume, mais auſſi » de plume féconde. Le grand & unique but d'un » tel Ecrivain eſt de réfuter quelque Adverſaire que » ce ſoit qu'il entreprend de combattre; & comme » il travaille plus pour ſa propre réputation, que » pour l'intérêt de ſa cauſe, il s'attache principa-» lement aux penſées particuliéres que ſon imagina-» tion lui fournit. Il lui importe peu qu'elles ne » ſoient pas conformes aux principes de ſon parti, » c'eſt aſſés qu'elles ſoient utiles ou pour éluder u-» ne objéction, ou pour fatiguer ſes Adverſaires. E-» bloui de ſes inventions, il n'en voit pas le mau-» vais côté, il ne prévoit pas les avantages que le » même ennemi, ou une autre ſorte d'Antagoniſtes » en retireront. Le préſent lui tient lieu de toutes » choſes, il ne ſe met point en peine de l'avenir. » Entaſſant d'ailleurs livre ſur livre, tantôt contre cette » Secte, tantôt contre une autre, il ne ſauroit éviter » de ſe contredire, il ne ſauroit raiſonner conſéquem-» ment. Il trahit par ce moien les intérêts de ſa » Communion, & à force de s'éloigner d'une éx-» trémité, il tombe dans l'autre & ſucceſſivement » dans toutes les deux.

Je ne trouve point, dit-il, qu'on attaque Chryſippe du côté des mœurs: cela me fait croire qu'il menoit une vie irréprochable. On ne lui donne pour tout domeſtique qu'une fort vieille Servante. C'étoit-là l'équipage de Monſieur Bayle, & ſes Partiſans ont fait ſonner fort haut pour preuve de ſa vertu, & en particulier de ſa continence. Ils ont cru que cette circonſtance le juſtifieroit de toutes les obſcénités dont il a rempli ſes Livres. *Ibidem.*

» Scaliger, dit Mr. Bayle, avoit parlé des démêlés de ſon Pére avec Eraſme: Rien n'arrive, dit-il, de ſi ſur-» ſus M. Bayle, plus aiſément dans une converſation » que de ne s'éxprimer pas avec éxactitude ſur les » circonſtances d'un fait; il ſe peut encore que la » mémoire de ceux qui ont récüeilli les diſcours de » Scaliger ne les ait pas toûjours ſervi fidélement. Monſieur Bayle donne quelques pages à diſcuter ſi Eraſme avoit reproché à Scaliger d'avoir été Soldat: il prétend que non, & cela lui donne lieu de dire; *Art. Eraſme.*

» Allés vous fier, à ce que les hommes Doc-» tes vous diſent au coin de leur cheminée. En » voici un des plus haut montés, qui à tous pro-» pos dit & repéte, touchant ſon propre Pére, deux » ou trois menſonges, que des Piéces publiques & » originales refutent évidemment. »

Dés

Ibidem. Note Mm.

Dés là, sur ce qu'Erasme avoit attribué à Léandre un ouvrage de Jules César Scaliger, il ajoute ", „ D'où paroit que les plus habiles gens donnent à gauche dans l'attribution des Livres à tels ou à tels „ Auteurs, & si Erasme qui étoit la douceur & la „ modestie même, a décidé à faux d'un fait de cette „ nature avec tant de hardiesse, il ne faut faire aucun fond sur ce que des esprits fiers, emportés de „ tempérament & d'habitudes, opiniatres & fanatiques peuvent déclamer d'un ton magistral sur un „ tel sujet. " Ces dernières paroles font manifestement comprendre la Raison pour laquelle Mr. Bayle a donné quelques pages à une discution des plus inutiles. C'eſt encore, ce me ſemble, par un retour ſur lui-même qu'il dit.

Ibidem Note EE.

„ Erasme assure qu'il n'a jamais été l'esclave de „ Venus, & que même il n'en avoit pas eu le loi„ sir à cause des grands travaux de l'Etude; mais „ qu'enfin les fautes qu'il peut avoir faites de ce „ côté-là ont ceſſé depuis long-tems, l'âge l'aiant „ délivré de ce tyran, ce qui fait qu'il trouve très„ agréable la Vieillesse. . . Qu'on n'aille point „ objecter qu'il y a des personnes sobres & laborieu„ ses qui sont fort sujettes à l'impureté; un peu d'ex„ ceptions à la règle générale fondées sur les qualités „ occultes du tempérament ne doivent point nous „ servir de guide, quand il s'agit de juger de notre „ prochain; & ainſi pendant qu'on ignore ſi Eraſme a été d'un tempérament à faire bréche à la „ règle générale, l'on doit croire qu'en négligeant „ de ſe bien nourrir, & en s'appliquant beaucoup à „ bien étudier il a émouſſé la pointe de l'amour, & „ s'eſt garanti de la ſervitude. Joignés à cela que „ ſon caractére, la réputation qu'il avoit acquiſe, & „ la profeſſion qu'il faiſoit d'être ſage & honnête „ homme, l'engageoient néceſſairement à ſauver les „ apparences, & à ne ſe porter à la tranſgreſſion des „ Loix de la chaſteté qu'avec beaucoup de circonſpection. Or pour cela il faut être un homme „ de grand loiſir, il faut tourner ſa vuë non pas vers „ la Venus *Vulgivaga*, vers ces Thaïs qui expédient „ ſur le champ le prémier venu; mais vers des perſonnes qui de leur côté ſoient obligées à ſauver les „ apparences. Elles éxigent des préliminaires, elles „ ſe font aſſiéger dans toutes les formes: ſe font-elles renduës, c'eſt un benefice qui demande la ré„ ſidence, mille ſoins grands & petits; c'eſt un Ciel „ qui non plus qu'auparavant ne conſerve pas toûjours la même ſérénité; Les froideurs, les jalouſies, les plaintes, les éclaircîſſemens, les ruptures, les reconciliations continuent à y produire „ bien des changemens, & cela ſans nulle régle. Il „ eſt rare qu'on ne tombe qu'une fois dans cette eſpéce d'engagement, on ne s'en retire qu'avec un „ morceau de chaine, qui forme bien-tôt une nou„ velle Captivité. On m'avoüera qu'un homme „ qui, à l'éxemple d'Eraſme, à preſque toûjours „ la plume & les livres à la main, ne ſauroit trou„ ver aſſés de temps pour toutes ces choſes; & qu'ainſi Eraſme a parlé raiſonnablement, quand il a dit, „ que ſes études ne lui avoient point permis de s'attacher à l'amour.

Un homme qui auroit dans ſes mœurs & dans ſes manières autant de groſſiéreté qu'on en trouve dans les diſcours de Mr. Bayle, pourroit vivre au gré de ſes déſirs ſans fréquenter des maiſons auſſi publiques que celle d'une Thaïs & ſans s'attacher à des femmes qui ne ſe rendent qu'après quelque perſévérance & ne ſe donneut qu'à quelque eſpéce de mérite.

Il paroit par le peu que je viens de citer du grand nombre des Ouvrages de Mr. Bayle, que l'on peut en tirer les conſéquences ſuivantes. 1. Il étoit capable de faire de lui ce qu'il vouloit; car quand il lui plait il renverſe les erreurs des hommes Célébres par des preuves les plus claires & les plus convaincantes, qu'il ſait éxpoſer dans toute la clarté imaginable. En même temps il ſait attaquer les vérités les plus ſures de la maniére du monde la plus éblouiſſante & par des argumens, qu'il ſoutient être ſans réplique. 2. Il ne perd pas de vuë ni ſes ennemis ni ſes propres intérêts; Lorſqu'il fait des Eloges c'eſt qu'on en peut tirer des conſéquences en ſa faveur, & que ceux qu'il n'aime pas méritent qu'on en diſe tout le contraire. 3. Très éloigné d'entreprendre une réformation de l'Hiſtoire & de la Chronologie il ne laiſſe pas, pour mettre à profit ſes Recueils, de redreſſer les dates de diverſes minuties. 4. Il n'étoit pas poſſible qu'il ne comprit à quoi il s'éxpoſoit en écrivant avec tant de ſubtilité & d'étenduë contre les vérités qui paſſent pour les plus ſacrées & les plus reſpectables; Mais pour ſe mettre à couvert de diſgrace & des ſuites de la diſgrace, il affecte un zéle à toute épreuve pour le ſyſtême le plus accrédité 5. On trouve des preuves qu'il écrit en faveur ſur tout de quelques Lecteurs chéris, dans divers endroits, où il ſe moque finement des mêmes Théologiens qu'il prend pour ſes Protecteurs. 6. Il ſemble encore que c'eſt en vuë de plaire à des Lecteurs de ſon goût qu'il déclare parci par-là de quelle maniére des Auteurs Athées auroient dû s'y prendre pour publier leurs ſentimens, ſans s'attirer aucune perſécution; c'eſt préciſement la maniére dont il s'y eſt pris. 7. Il favoit bien que le Libertinage du coeur conduit naturellement au libertinage de l'Eſprit, c'eſt-à-dire l'Incrédulité. Il avoit trop d'eſprit pour ne pas le comprendre, & pour plaire encore davantage à ſes Lecteurs favoris il s'éxplique là-deſſus en termes éxprès. Il met en oeuvre ces deux ſecours, & aux raiſonnemens il unit l'amour de la licence & les Contes les plus propres à l'inſpirer, ſoutenus de Citations & de Commentaires de la plus hardie ſuleté. Voilà l'Auteur dont il faut parler avec admiration & écouter comme un Oracle, pour plaire à une partie des grands, & pour ſe faire regarder comme un eſprit propre à figurer dans le beau monde. M. Bayle avoit connu ſon ſiécle & compté qu'en flattant ſa corruption, & en lui aidant à ſecouer le joug importun de la Réligion, on verroit chaque jour le nombre de ſes admirateurs ſe multiplier.

SECTION SECONDE.

Examen de l'Apologie de Monſieur Baile ſur les obſcénités qu'il a répandues dans ſon Livre; & des Eclairciſſemens qui accompagnent cette Apologie.

MOnſieur Baile ſe donne d'abord pour un Auteur qui va éxaminer ſon ſujet avec une grande éxactitude: C'eſt une de ſes ruſes ordinaires: Il ſait bien qu'il ne manquera pas d'en impoſer par là à des Lecteurs peu attentifs qui ſont toûjours le plus grand nombre, & qu'il affermira dans leurs préventions ceux qui en ont déjà beaucoup en ſa faveur. Mais au lieu de remplir les eſpérances qu'il a fait entrevoir, il fait bien-tôt prendre l'échange, & ſans ſe mettre en peine de répondre préciſément aux juſtes ſujets de plainte que des Lecteurs ſages & pieux avoient raiſon de former contre lui il bat la campagne, & tâche d'échaper, par des écarts & des faux-fuians, aux objections qui le preſſent.

I. IL DONNE neuf ſens aux reproches d'obſcénités. *Voici le premier: Un Auteur donne en vilains termes la déſcription de ſes débauches, il s'en félicite, il éxhorte ſes Lecteurs à ſe plonger dans l'impureté, il leur recommande, & cela comme le plus ſûr moïen de bien éclaircîſſe-*

Examen des neuf cas. D. H. T. IV. Eclairciſſemens ſur les obſcénités. pag. 637.

jouïr de la vie, & il prétend qu'il faut ſe moquer du qu'en dira-t-on, & traiter de contes de vieille les maximes des gens vertueux.

Quant à ceux-là ils ſont dignes, dit-il, non ſeulement

de toutes les peines les plus ſévères du Droit Canon, mais ils doivent auſſi être pourſuivis par le Magiſtrat comme des perturbateurs de l'honnêteté publique, & comme des ennemis déclarés de la Vertu.

Je ferai là-deſſus quelques remarques. On ne punit pas les hommes qui ont porté l'effronterie à cet excès, ſimplement par ce qu'ils ont travaillé à faire tomber inceſſamment dans les mêmes infamies, ceux d'entre leurs Lecteurs, en qui il ſe ſeroit trouvé tant ſoit peu de penchant, & qu'il n'a pas tenu à eux d'ébranler la vertu des autres, en les familiariſant avec des idées & des expreſſions auxquelles l'attention doit toujours ſe refuſer, & ſur leſquelles on ne peut s'arrêter ſans ſouffrir, quand on a de la vertu.

Or que l'on conte ſes propres débauches, ou les débauches d'autrui, c'eſt toûjours les mêmes idées qu'on préſente. Un narré de celles des autres dans des termes tels que les demandent les perſonnes qui ont du goût pour la débauche, qui ſe régalent de ces idées, qui aiment à en pliſanter, à les rouler dans leur eſprit, qui ſont ravis d'en faire le ſujet de leurs entretiens, un tel narré eſt toujours très-dangereux. N'a-t-on pas à craindre des contes de cette nature tous les mauvais effets que Mr. Bayle imputeroit à un Auteur qui conteroit lui-même ſes propres avantures? Il eſt même certain que celui-là feroit moins de mal, parce qu'il auroit moins de Lecteurs, & que l'excès de ſon effronterie rebuteroit tous ceux qui ne ſeroient pas auſſi perdus que lui.

Le ſecond cas dont parle Mr. Bayle eſt celui d'un *Auteur qui raconte d'un ſtile libre & enjoué quelques avantures amoureuſes inventées à plaiſir quant au fond même, ou pour le moins quant aux circonſtances, & quant à la broderie; & qu'il fait entrer dans ce récit pluſieurs incidens impurs, ſur quoi il verſe tous les agrémens qu'il lui eſt poſſible, afin que ce ſoient des narrations divertiſſantes & plus propres à faire naître l'envie d'une intrigue d'amour qu'à toute autre choſe.*

Perſonne n'a jamais accuſé Mr. Bayle d'avoir compoſé un Roman plein de licence. Mais on ſe plaint & on a raiſon de lui réprocher que ſi l'on raſſembloit tout ce qu'il a répandu d'ordures dans ſes Ouvrages, on en feroit un gros Volume. Or s'il eſt deshonnête de traiter de certains ſujets d'une manière propre à ſéduire l'imagination & à faire en ſorte qu'elle s'arrête avec plaiſir ſur des idées qui devroient toûjours faire de la peine, on ne peut pas diſconvenir que Mr. Bayle ne ſoit dans ce cas-là, & par conſéquent dans un cas tout ſemblable à celui du ſecond Article, quoi qu'il prétende *n'être tombé dans rien d'approchant.* C'eſt ce qu'il dit en deux mots, mais auſſi hardiment, qu'il pourroit avancer la vérité la plus inconteſtable. Mr. Bayle multiplié les cas ſans néceſſité, & ſimplement pour ſe donnér un air d'exactitude. La faute qu'il place dans le troiſiéme eſt de la même nature que celle du ſecond. *Un Auteur voulant ſe venger d'une Maîtreſſe infidéle, ou excuſer les tranſports de ſa paſſion, ou faire des invectives contre une vieille Courtiſanne, ou célébrer les nôces de ſon Ami, ou ſe divertir à débiter des penſées, donne l'eſſor à ſes Muſes, & les fait ſervir à des Epigrammes, ou à des Epithalames &c. dont les expreſſions contiennent une infinité de ſalleté.*

Je demande ſi un Auteur qui veut ainſi ſe divertir, compoſe d'une manière plus contraire à l'honnêteté, qu'un homme qui raſſembleroit par ordre Alphabétique ce que divers Auteurs auroient écrit ſur des ſujets de cette nature?

Pour éxcuſer celui-ci, il ſeroit inutile de dire, qu'aiant entrepris d'écrire l'hiſtoire de la Poëſie ou des Poëtes, il s'eſt cru obligé de rapporter les faits tels qu'il les a trouvés, afin de s'aquiter du devoir de fidéle Hiſtorien. Ce ſeroit là un vain prétexte. Un honnête homme qui donne ſon attention à écrire l'hiſtoire, un Hiſtorien digne de ſa profeſſion ne doit point ſe faire un devoir de conſerver à la poſtérité le détail de tout ce qu'ont fait les hommes; il doit ſe borner aux faits dont il eſt de l'intérêt du Genre Humain que le ſouvenir ne ſe perde pas. Il importe par éxemple qu'on apprenne par la vie de Tibére, qu'une humeur cruelle ne ſauroit rendre heureux ceux qui en ſont éſclaves, quoi qu'ils aient tous le pouvoir imaginable de ſe ſatisfaire & d'accabler au gré de leur cruauté, tous ceux qu'ils haiſſent. Ce Sanguinaire Empereur, peu contant de ſa ſévérité & de ſes violences, eſt obligé de ſe tourner du côté des pliſirs des ſens. On doit ſavoir bon gré aux Hiſtoriens qui nous ont appris en général que n'y trouvant pas la félicité qu'il y cherchoit, il s'abandonna aux éxcès les plus énormes, & que pour être en état de s'y livrer avec plus de fureur, il s'éloigna de ſon Palais & de cette malheureuſe Rome, où il avoit répandu tant de ſang innocent, afin d'y régner avec plus de ſûreté; mais que retiré dans ſa ſolitude il ne laiſſoit pas d'y mourir d'ennui, quoiqu'il ne s'y refuſât rien. Mais je doute qu'il y ait quelque débauché qui oſât accuſer de négligence les Poëtes & les Hiſtoriens, pour n'avoir pas fait paſſer juſqu'à nous le détail de toutes les horreurs auxquelles on fait en gros que cét Empereur ſe livroit.

Un Auteur qui écrivoit l'Hiſtoire de la Poëſie & des Poëtes, quand il ſeroit venu à la Claſſe des Poëtes licentieux, pourroit utilement apprendre que les plus condamnables ne ſont pas venus à ces compoſitions auxquelles on doit réfuſer ſes yeux, que par des progrès inſenſibles, il pourroit citer les commencemens de quelques unes de leur Poëſies: Et quand il auroit ajouté qu'il ſeroit à ſouhaiter que les autres n'euſſent trouvé aucun Lecteur, & que pour lui il n'a garde de contribuer à leur conſervation & à les mettre ſous les yeux des ſiens. Il n'y auroit ſans doute que les cœurs vendus à la débauche qui euſſent regret à la modeſtie de l'Hiſtorien, & il me paroit qu'il faudroit être ſans pudeur, & compter étrangement ſur la ſtupidité des hommes pour prétendre leur impoſer, en diſant, pour moi j'aime tellement la vérité en fait d'Hiſtoire, que la lecture des plus groſſiéres & des plus honteuſes infamies ne laiſſe pas de me faire plaiſir, pourvû qu'il n'y ait rien d'éxagéré, & que ceux à qui on les attribuë s'en ſoient entiérement rendus coupables.

Que diroient les honnêtes gens d'un Auteur qui ſe ſeroit fait imprimer ſous ce Titre. LE VOIAGEUR SINCERE; & pour en remplir l'étenduë entretoit dans le détail de tous les lieux Infames que ſa curioſité & ſes ſoins auroient pû déterrer & chargeroit ſes Chapitres de tout ce qu'il y a ouï dire de plus libre & de plus effronté, & de tous les contes dont il auroit été inſtruit par les pilliers de ces louables maiſons?

Quoi donc diroit cét Auteur, dans ſon Apologie: *Eſt ce qu'on prétend fermer la bouche aux Voiageurs ſincéres? Ne leur ſera-t-il pas permis de peindre les hommes tels qu'ils ſont? Leur Conſcience leur permet-elle de trahir la Vérité par un timide ſilence?*

Beau choix! Digne métier que celui de courir le monde pour en raſſembler les ordures, & les mettre ſous les yeux de ceux qui n'ont pas la commodité d'entreprendre de tels Voiages! Eſt-ce pour piquer leur curioſité? Eſt-ce au contraire pour les remplir d'horreur & d'éloignement, qu'il a raſſemblé tant de détails. Si ce qu'il a vû & ce qu'il a ouï avoit été pour lui des Objets, jamais il n'auroit pû ſe réſoudre d'en voir & d'en entendre la moindre partie, beaucoup moins d'en charger ſa mémoire & ſes Recueils.

Un homme qui voiage dans le Païs des Livres. Le Titre de Voyageur qu'il lui a plû de choiſir, le met-il en droit, de s'étendre ſur ce qui devroit en être banni, & d'y revenir à tout coup?

Le quatriéme cas que Mr. Bayle rapporte, eſt celui d'un Auteur *qui fait des invectives contre l'impudi-*

publicité qui la décrivent trop nuement, trop vivement, trop grossièrement.

Dequoi blame-t-on un tel Auteur. Eſt ce d'avoir eu deſſein d'invectiver contre l'impudicité & de condamner ce qui eſt deshonnête? Non ſans doute. On ne ſe plaint que de ſa groſſièreté & de ſes deſcriptions trop nuës. N'eſt-ce pas là le cas de Mr. Bayle, quoi qu'il diſe froidement que cèt Article ne le regarde point?

Je paſſe au cinquiéme. *Un Auteur dans un Traité de Phyſique, ou de Médecine, ou de Juriſprudence s'eſt éxprimé ſalement, ou ſur la génération, ou ſur les conſuls & les remedes de la ſtérilité, ou ſur les motifs du divorce &c.*

Un Anatomiſte qui charge ſon livre d'expreſſions non néceſſaires pour l'intelligence de ſon ſujet, & inutiles au deſſein qu'il ſe propoſe, de donner à ſes Lecteurs des lumiéres qui puiſſent ſervir à prévenir des maux, ou à les guérir, mérite de paſſer pour un Auteur obſcéne. C'eſt une faute ou Mr. Bayle n'a pas manqué de tomber quand il en eu l'occaſion. Combien d'indécences ne lit-on pas dans ſon Dictionnaire qui ne ſont d'aucune utilité, & qui peuvent faire beaucoup de mal à un grand nombre de gens?

J'en dis de même du ſixieme cas, *on l'Auteur voulant éxpliquer le texte Latin de Catulle, ou de Petrone, ou de Martial, a répandu beaucoup d'ordures dans ſon Commentaire.*

Monſieur Bayle ne nous a pas donné des Commentaires ſur les Auteurs de ce genre; mais quand l'occaſion s'en eſt préſentée, il ne s'eſt point fait de ſcrupule de charger ſon Dictionnaire de ce qu'on à raiſon de condamner dans ces Commentaires. Dequoi doit-on plûtôt ſe faire une honte, ou d'ignorer le ſens de quelques endroits d'un Poëte Latin, & de n'être pas en état de l'éxpliquer éxactement, ou d'avoir donné ſon temps & ſon attention à le comprendre, à le faire comprendre aux autres, & à juſtifier ſes éxplications par des raiſonnement pleins d'obſcénités & par des citations contraires à la pudeur?

Le ſeptiéme cas eſt celui d'un *Auteur qui faiſant l'hiſtoire d'une Secte, ou d'une perſonne dont les actions étoient infames, a raconté bien naïvement quantité de choſes qui bleſſent les oreilles chaſtes.* C'eſt préciſément le reproche qu'on fait à Mr. Bayle.

Le huitiéme cas, *on un Auteur traitant des cas de conſcience, & particulariſant les différentes eſpéces du péché de la chair, a dit bien des choſes que la pudeur ne diſpére pas facilement.* Ce cas eſt dans le fond & part rapport à la faute morale, le même que le troiſiéme.

Monſieur Bayle prétend que tous ces cas n'ont rien de commun avec le ſien. Il le dit en deux mots & de ce ton dont on dit les vérités les plus inconteſtables. Mais il avoit trop d'eſprit, & connoiſſoit trop bien celui des hommes, pour ne pas comprendre qu'un grand nombre de Lecteurs ne ſeroient point ſatisfaits de cette Réponſe. Il veut donc faire le plaiſir à ſes Amis d'en ajoûter trois autres par ſurabondance de droit.

La prémiére conſiſte en ce qu'il y a divers degrés dans chacune des huit Claſſes qu'il vient de rapporter. Mais ce ſont là des termes généraux qui ne décident rien dans la Controverſe préſente, & qui ne ſervent qu'à faire nombre. Mr. Bayle n'eſt pas tombé dans la faute de ceux qui s'éxpriment ſur les énormités les plus monſtrueuſes ſans aucune pudeur. Les obſcénités qu'il a rapportées ſont du nombre de celles contre leſquelles la nature humaine ne ſe ſoûléve pas toûjours. Il n'avoit garde de remplir d'horreur l'eſprit de ſes Lecteurs, il ſe propoſoit de les divertir & d'égaier leur imagination. Il a tiré des Livres qu'il a lû des morceaux qui pourroient ſervir à ce deſſein, & il en a compoſé les recueils, qui par-là même n'en ſont que plus dangereux.

II. Il cite après cela un grand nombre d'Auteurs qui ſe ſont donnés les mêmes libertés que lui, il remplit de ces citations une demi feuille. Si Mr. Bayle pouvoit-être mis au nombre des petits génies, on riroit, ou on auroit pitié de ſa ſimplicité; mais le plaiſir qu'il trouvoit à critiquer, à contredire, à embarraſſer, & à tout hériſſer de difficultés, force de reconnoître en lui tous les caractéres d'un homme qui ſe divertit en ſecret de l'embarras où il jette les autres: Il ne pouvoit ignorer la peine que ſeroit à une infinité de gens ces tas de difficultés dont il rempliſſoit ſes livres pour répandre des doutes ſur tout ce qu'il importe aux hommes de ſavoir & de croire avec le plus de certitude: Il ne pouvoit pas ignorer que les obſcénités dont il chargeoit ſon Dictionnaire, ne ſuſſent pour les perſonnes de cette trempe un ſujet de ſcandale. Mais c'eſt dequoi il ſe mettoit peu en peine. Il fait ſemblant de répondre aux plaintes de ces *bonnes gens*; Mais au lieu d'une Apologie, il ſe divertit à donner des preuves de ſon goût pour les Lectures dont on le blame; On voit qu'il ne lui eſt échapé aucun des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiére. Ce grand Ouvrage, qu'il a intitulé Dictionnaire Hiſtorique, ne lui eſt pas venu dans l'eſprit tout d'un coup, ou du moins l'éxécution n'a pas ſuivi de près le deſſein de le compoſer, il a fallu néceſſairement beaucoup de temps pour raſſembler tant de matériaux, & il eſt viſible qu'il partageoit ce temps entre lire des ouvrages obſcénes pour en tirer des Lambeaux, & à déploier toute la ſubtilité de ſon génie pour prêter des armes aux Pyrrhoniens, aux Athées, aux Déiſtes, & à tous ceux qui ont avancé des Dogmes ou des doutes directement, ou indirectement contraires aux bonnes mœurs; il étend leurs raiſons, & il y en ajoute de nouvelles. On pourroit ainſi paraphraſer la ſeconde de ſes Réponſes. *Vous m'accuſés d'avoir rempli mon Dictionnaire d'obſcénités, je vous dirai pour ma juſtification, qu'il n'y aucun Auteur de tous ceux qui ont écrit ſur ces matiéres que je ne connoiſſe, que je n'aie lû, je me jette dans cette foule, & je m'en ſais un rempart. Si vous continués à m'attaquer, vous aurés à vous défendre vous mêmes, contre tous leurs Partiſans.* Parlons de bonne foi, eſt-ce là ſe juſtifier, ou ſi c'eſt ſe moquer des gens?

Si le nombre des Auteurs ordinaires juſtifie Mr. Bayle.

III. Entre les Auteurs qui ont dévancé Mr. Bayle dans cette Carriére, où l'on trouve mauvais qu'il ſoit entré, il cite *Heinſius*, & en le citant il donne encore une preuve de ſon caractére moqueur; *Il étoit*, dit-il, *un des Sécrétaires du Synode de Dordrecht.* Ce n'eſt pas là, le prémier coup qu'il a porté à ce Synode; Prémiérement on m'avoüera qu'il eſt peu édifiant que Mr. Bayle, dans le deſſein de tirer de ſa Raiſon, des preuves qui rendent douteuſe la bonté de Dieu, & qui aillent juſques à faire trouver contradictoire cette propoſition; *Le Souverain Etre eſt ſouverainement bon*, ait choiſi, pour aller plus ſûrement & plus directement à ce but, les déciſions du Synode de Dordrecht, & les ait priſes pour fondement de ſes objections ſcandaleuſes. Un des prémiers génies de ſon ſiécle déploie tout ce que ſes Lectures & ſes Méditations lui ont procuré d'habileté pour étaler une oppoſition continuelle entre ce que la Réligion enſeigne & ce que les preuves les plus évidentes de la Raiſon nous apprennent, on n'a jamais rien lû de plus fort, & de plus adroitement tourné en faveur de ceux qui n'ont point de Réligion, en faveur des Pyrrhoniens, & des Athées, que ce qu'on lit dans les Ouvrages de Mr. Bayle; Cependant après des propoſitions ſi ſcandaleuſes, & ſoûtenues avec tout le feu imaginable, il marche tête levée, il ne craint rien, il prétend même que l'Ortodoxie le doit compter entre ſes défenſeurs, il défie de répondre à tout ce qu'il a propoſé d'objections, il ſe croit invincible, & pourquoi? *Parce qu'il ſe campe ſous les Canons du Synode de Dordrecht.* Qu'on me diſe ſi

Mr. Bayle prend plaiſir d'inſulter au Synode de Dordrecht.

c'eſt-là faire honneur à ce Synode ou ſi c'eſt plûtôt l'inſulter? Quelle fête pour un eſprit tourné comme celui de Mr. Bayle, de compter parmi ſes dupes, les Théologiens les plus zélés & de les rendre ſes Partiſans, par le moien de deux mots, par le moien d'une pointe, & preſque d'une pagnoterie adroitement gliſſée! *Je me mets ſous les Canons du Synode de Dordrecht, c'eſt la Régle de voire Foi, & dès-là je renverſerai cette Foi en toute ſureté.* C'eſt par l'effet du même goût qu'il cite ici Heinſius. Qui eſt ce qui oſera mal parler d'un Auteur qui charge ſon Livre d'obſcénités? le contrecoup en tombera ſur Heinſius *un des Sécrétaires du Synode de Dordrecht.* Qui eſt-ce qui oſeroit dire que l'Eſprit de Dieu n'y ait pas préſidé, & ne l'ait pas dirigé? Si ce n'eſt pas par un ſecours immédiat, du moins par ſa Providence, par les ſuffrages des Péres qui le compoſoient, & par la plume du Sécrétaire qui écrivoit leurs Déciſions, & qui pouvoit lui même y avoir bonne part? Qui eſt ce qui oſeroit dire que la Politique y a influé, que l'Eſprit de Modération n'y ait pas régné depuis le commencement juſques à la fin, & qu'on n'y ait pas été infiniment éloigné de donner à ceux qu'on y vouloit condamner, quelque ſujet de plainte tant ſoit peu approchant de ce que les Proteſtans ont blâmé dans le Concile de Trente? Pourquoi Mr. Bayle ſi zélé pour les décíſions de ce Synode, auquel il ſacrifie les plus évidentes lumiéres de la Raiſon, ne ſe ſeroit-il pas acquis, par un zéle ſi éxemplaire, le droit de marcher ſur les traces d'un de ſes Sécrétaires, en matiére d'obſcénités?

Des Théſes de Heinſius & de Théodore de Béze.

IV. Il cite encore *Théodore de Béze* entre ſes Modéles; c'eſt à lui principalement ſi on l'en croit, qu'on eſt redevable de l'Apologie hardie des obſcénités; & il continue ainſi à ſe divertir par l'adreſſe qu'il a d'intéreſſer dans ſa mauvaiſe cauſe les Partiſans de la plus ſublime Théologie.

Mais diſons la vérité, il s'en faut beaucoup que le cas de Heinſius & celui de Théodore de Béze ſoit le même que celui de Mr. Bayle. Dans le temps où vivoient ces hommes célébres, la Philoſophie étoit ſur un ſi miſérable pié, que plus on avoit le génie bon, moins on pouvoit la goûter. Cette raiſon déterminoit tous les bons Eſprits à ne s'attacher preſque qu'aux humanités. On ſe formoit au goût de l'élégance par la lecture continuelle des Auteurs Grecs & Latins que le temps nous a conſervés. Pour entrer mieux dans leur génie, on ne ſe contentoit pas de les lire, on les imitoit, ça été l'origine de pluſieurs piecés ingénieuſes, mais trop libres. Ce qui en faiſoit le ſujet paſſoit pour indifférent chez les Grecs & les Romains; mais les Chrétiens en ont eu de tout autres idées; auſſi Béze de l'aveu même de Mr. Bayle, a marqué un grand repentir de ce qu'il lui étoit arrivé d'écrire de trop libre dans ſa jeuneſſe, & l'a-veu public de ſon repentir lui a ſervi d'Apologie. Cés aveu public méritoit que Mr. Bayle en profitât, au lieu de pouſſer beaucoup plus loin la même faute.

Enfin puiſque Mr. Bayle lui-même reconnoit divers degrés dans les cas qui compoſent les ſept Articles, & le prémier de ces ſept il nous fournit par là une juſte occaſion de lui dire, qu'il eſt allé beaucoup plus loin que Heinſius & que Béze.

Si Mr. Bayle a violé des loix.

V. Mais dit Mr. Bayle, *la République des lettres n'a encore rien décidé là-deſſus, elle n'a point prononcé d'arrêt qui donne le droit de refuſer le nom d'honnête homme à des Auteurs qui écrivent avec trop de liberté.* Mr. Bayle ſe reclame donc membre d'une République qui n'a point laiſſé gêner ſes droits par les maximes de l'Evangile.

Dans un païs où l'on ne condamneroit perſonne à moins qu'il n'eut violé une Loi expreſſe, priſe au pié de la lettre, Mr. Bayle auroit pû alléguer ce qu'il infére dans ſa prémiére Remarque contre les accuſateurs qui lui auroient intenté procès, pour lui faire perdre une penſion & des titres; mais ce n'eſt point là l'état de la queſtion. Mr. Bayle l'élude à ſon ordinaire, & l'élude auſſi hardiment que s'il n'en avoit aucune connoiſſance. On n'intentoit pas un procès criminel à Mr. Bayle, on ne penſoit pas à lui faire perdre ſes emplois, ſes penſions, ſa liberté parce qu'il a chargé ſon Dictionnaire d'ordures. Mr. Bayle élude à tout coup l'état de la Queſtion, & par la force ceux qui entreprennent de lui répondre de ramener plus ſouvent qu'ils ne voudroient le véritable ſujet des plaintes auxquelles il n'a pas trouvé à propos de ſatisfaire. Voici préciſément dequoi il s'agiſſoit.

On s'eſt étonné que Mr. Bayle ſe ſoit déterminé à donner la principale partie de ſon temps, & ait employé la force de ſon grand génie, à accabler de difficultés les vérités qu'il importe le plus au genre humain de connoître, & de croire ſans aucun doute; on s'eſt étonné qu'il ſe ſoit fait une tâche d'entaſſer objections ſur objections, on en a été ſcandaliſé. *Je ne l'ai fait*, a-t-il dit, *que pour me convaincre moi-même, & pour convaincre les autres de l'infirmité de la Raiſon humaine*: Par-là j'ai relévé *le prix de la Foi, & j'ai fait ſentir la néceſſité de la Grace & l'obligation indiſpenſable d'en tous attendre, d'implorer ſon ſecours, & d'en profiter.* Mr. Bayle ſe donne donc à ſes Lecteurs pour un homme dont la Raiſon trouve contradictoires les prémiéres vérités de la Réligion, la *Bonté* de Dieu par éxemple; à plus forte raiſon trouve-t-il de la contradiction dans toutes les autres: Avec cela il ne laiſſe pas d'être perſuadé de tous les Articles ſur leſquels le Synode de Dordrecht a décidé, Il en eſt perſuadé non par *Raiſon*, mais par *Foi*, & cette *Foi* eſt en lui l'effet de la *Grace* de Dieu qui l'a rempli d'une perſuaſion à éxclure tout doute.

Un homme convaincu qu'il doit toutes ſes lumiéres & tout ſon repos à un ſecours ſi ſurnaturel, eſt il poſſible qu'il n'en ſoit pas pénétré de reconnoiſſance, & qu'il ne ſe trouve pas plein d'éloignement pour des obſcénités que l'Evangile, qu'il embraſſe, par une Foi ſi divine, condamne ſi éxpreſſément? Eſt-il poſſible que le même Eſprit de Grace qui l'a ſi merveilleuſement élevé au deſſus de ſa Raiſon n'ait pas rempli ſon coeur d'averſion pour un ſtile que la Raiſon & la Réligion condamnent, & dont la nature a honte, lorſqu'elle n'eſt pas encore gâtée par de mauvaiſes habitudes. Les obſcénités que Mr. Bayle s'eſt fait un plaiſir de répandre ſi fréquemment, & à pleines mains, dans ſes Ouvrages, font donc douter de ſa ſincérité. Comment eſt-il poſſible qu'un homme qui ſe ſent perſuadé, & très fortement perſuadé, malgré la Raiſon, de la Divinité de l'Evangile, ſe faſſe un plaiſir de preadre ſi éxpreſſément le contrepié de ce qu'a fait ſon Divin Auteur, & de ce qu'ont fait ſes Apôtres. Ils ont toûjours eu ſoin de ne point ſcandaliſer les foibles: Ils ont mieux aimé laiſſer les hommes dans quelques légéres erreurs que de les élever à des vérités dont ils n'étoient pas encore capables. Or quelle erreur plus innocente & plus utile, ſuppoſés que c'en ſoit une, que celle de regarder un homme qui refuſe de croire les prémiéres vérités de la Réligion, & qui refuſe de vivre ſuivant les maximes de la Juſtice, de la pureté, & de l'honnêteté, non ſeulement comme un mauvais Chrétien, mais auſſi comme un homme déraiſonnable, & qui ſe deshonnore pas le peu de reſpect qu'il a pour ce que la Raiſon ordonne. Si ce n'eſt pas une innocente erreur de croire qu'un homme qui s'écarte de ce que l'Evangile enſeigne, deshonnore ſa Nature & ſa Raiſon, qu'elle erreur pourroit-on regarder comme pardonnable. Mais Mr. Bayle n'a pas voulu laiſſer les hommes dans cette innocente erreur; d'où vient cela? Moins ils devront à leur Raiſon, plus ils ſauront qu'ils doivent à leur *Foi*, & à la *Grace* qui l'opére.

Mais de la maniére dont tous les hommes ſont faits, n'y a-t-il pas toute apparence que les objections de Mr. Bayle ſerviront plûtôt à jetter le grand nombre de ſes Lecteurs dans l'incrédulité, qu'à les obliger à recourir à la Grace pour obtenir la Foi? Jeſus Chriſt, que

que Mr. Bayle reconnoit ſon Maître, par la vertu de la Foi, déclare que ceux qui *ont inclination à faire la volonté de ſon Père ſont par là diſpoſés à reconnoître la Divinité de ſa Doctrine.* Et la raiſon, ſi Mr. Bayle avoit trouvé à propos de l'écouter, le lui auroit ainſi appris. Or je demande ſi des Lecteurs qui ſe plaiſent à lire toutes les gaillardiſes que Mr. Bayle a répanduës dans ſon Dictionnaire, en vuë de les *rejouir* & d'en faire débiter un plus grand nombre d'Exemplaires, ſont propres à ſe remplir le coeur de ces diſpoſitions que Jeſus Chriſt connoit néceſſaires pour faire embraſſer la Doctrine? Ne faut-il pas ſe crever les yeux, & refuſer également ſon attention à la Raiſon, & à l'expérience pour ignorer que le Libertinage, & le goût des ſales voluptés diſpoſent le coeur à écouter avec plaiſir les Incrédules, & à s'accommoder, ou de leurs Doutes, ou de leurs Dogmes, ſuivant qu'on trouve à propos de combattre la Religion par le Pyrrhoniſme, ou par des Dogmes oppoſés? On trouve donc que Mr. Bayle a raſſemblé dans ſon Dictionnaire tout ce qu'on peut unir pour faire des Libertins & des Incrédules, force objections, & force contes ſales. D'un côté moins on croit les vérités de la Religion, moins auſſi on ſe refuſe aux diſcours licentieux & à leurs effets; D'un autre plus on a de goût pour les diſcours de cette nature, plus auſſi on écoute favorablement ce qui ſappe la certitude d'une Religion qui les condamne.

Mr. Bayle ſait donc viſiblement prendre le change à ſes Lecteurs & les diſtraire de la Queſtion en les faiſant paſſer devant des Tribunaux où on ne les cite point, & c'eſt inutilement pour ſa juſtification qu'il dit.

Dict. Hiſtor. T. IV. pag. 638.

„ Ne nous étonnons donc point que la faction oppoſée à ceux qui condamnent les obſcénités, ſe „ ſoit toûjours maintenuë dans la République des „ Lettres; car outre qu'elle cite des raiſons, elle ſe „ couvre de l'autorité de pluſieurs exemples. Vous „ trouverés ces deux ſortes de batterie dans les Pro„ légoménes du Perrone de Goldaſt. Tous ceux „ qui ont fait l'Apologie de Auteurs qui, en qua„ lité de Phyſiciens, ou en qualité de Caſuiſtes, a„ vancent des choſes obſcénes, ont oppoſé raiſons „ à raiſons, & autorités à autorités. Les grands „ noms & les témoignages les plus graves ne leur „ manquent pas. *Magno ſe Judice quisque tuetur.* „ Mais n'allés pas vous imaginer, je vous prie, „ que je vueille mettre de l'égalité entre leurs raiſons „ & celles de leurs Adverſaires. J'ai aſſés déclaré „ en divers endroits que je condamne pleinement les „ impuretés de Catulle. & celles de ſes Imitateurs, & „ les excès des Caſuiſtes, & j'ajoûte ici que les rai„ ſons de ceux qui plaident pour la liberté d'inférer „ des obſcénités dans une Epigramme, me ſemblent „ très foibles en comparaiſon des Argumens qui les „ combattent. (A)

„ J'ajoute auſſi qu'une obſcénité moins groſſiére, „ deſtinée ſeulement à plaiſanter, me paroit plus con„ damnable qu'une invective très-obſcéne deſtinée à „ inſpirer de l'horreur pour l'impureté. Et quant „ aux obſcénités du Théatre, je ſerois fort d'avis „ que les Magiſtrats les châtiaſſent rigoureuſement. „ Elles ne peuvent être qu'une Ecôle de corruption, „ & appartiennent à la première Claſſe plûtôt qu'aux „ ſept Claſſes qui la ſuivent, & qui ſont ici le ſu„ jet de leurs remarques préliminaires.

Il ne s'agit point de décider ſur ce qu'on tolére, ou ce qu'on devroit défendre dans la République des Lettres: On ne touche point à cette Théſe générale, on ſe plaint de l'affectation particuliére de Mr. Bayle, à répandre tant d'obſcénités, & à les mêler parmi les objections les plus fortes qu'on ait luës juſques ici, contre les vérités de la Morale & de la Religion. *Je ne les ai propoſées*, dit Mr. Bayle, *que pour faire ſentir aux hommes la néceſſité d'une Grace ſurnaturelle & les obliger à y recourir.* Vraiment Mr. Bayle prépare bien ſes Lecteurs à de ſi ſaintes élévations, par tous les contes impurs & licentieux par leſquels il cherche à les amuſer & à les faire rire.

Tout ce que Mr. Bayle paroit condamner dans l'Article qu'on vient de lire eſt ſur tout condamnable, parce qu'il ſappe la pudeur & familiariſe avec des idées qui doivent toûjours faire de la peine. Or c'eſt-là préciſément l'effet naturel des gaillardiſes & des contes licentieux dont il a rempli ſon Dictionnaire.

Si nous ſuivons Mr. Bayle dans ce qu'il ajoûte pour ſa juſtification, nous verrons qu'il continuë à ſe moquer des gens de probité, & qu'il ne cherche qu'à faire rire les Lecteurs qui ſe trouveront dans ſes principes & de ſon humeur.

„ VI. Je dis en troiſiéme lieu que l'on ſortiroit „ de l'état de la Queſtion, ſi l'on alléguoit aux E- *De l'emploi du temps. D. H. T. IV. Eclairciſſement ſur les Obſcenités. pag. 639.*
„ crivains de ces ſept Claſſes, qu'ils feroient mieux „ de ne s'attacher qu'à des matiéres ſérieuſes & de „ les traiter avec toute la pudeur que l'Evangile de„ mande. Cét avertiſſement, très-bon en lui-même, „ n'eſt pas ici à-propos, puiſque ces gens-là pour„ roient répondre, qu'il ne s'agit pas de ſavoir s'ils „ ont *choiſi la bonne part*, & ſi l'uſage qu'ils ont fait „ de leur loiſir & de leur plume eſt le meilleur qu'on „ en puiſſe faire: mais qu'il s'agit uniquement de „ ſavoir s'ils ont pris une liberté condamnée ſous „ peine de flétriſſure par les Statuts de la Républi„ que des Lettres, par les Réſolémens de la Police „ Civile, & par les Loix de l'Etat. Ils convien„ droient ſans peine qu'ils ne pourroient éviter la con„ damnation s'ils étoient jugés ſelon les régles de l'E„ vangile; mais ils ſoûtiendroient que tous les Au„ teurs ſont dans le même cas, les uns plus, les au„ tres moins, vû qu'il n'y en a aucun à qui l'on „ puiſſe dire qu'il pouvoit choiſir une occupation „ plus Chrétienne que celle qu'il s'eſt donnée; car „ par éxemple un Théologien qui a donné tout ſon „ temps à commenter l'Ecriture, en auroit „ pû faire un uſage plus Chrétien. N'eut il „ pas bien mieux valu qu'il eut partagé ſon tems „ entre l'Oraiſon mentale, & les Oeuvres de cha„ rité? Que n'employoit-il une partie du jour à mé„ diter les grandeurs de Dieu & les quatre fins „ derniéres? Que n'employoit-il l'autre à cou„ rir d'Hopital en Hopital pour l'aſſiſtance des pau„ vres, & de maiſon en maiſon pour conſoler les „ affligés & pour inſtruire le petits enfans? Puis „ donc que tous les hommes, ſans en éxcepter un „ ſeul, le diroient, ces gens-là, ſeroient incapables de „ rendre un bon compte de leur temps au Tribu„ nal ſévére de la Juſtice divine, & qu'ils ont tous „ beſoin de miſéricorde ſur une infinité d'inutilités, „ & ſur l'erreur d'avoir choiſi ce qui n'étoit pas le „ plus néceſſaire; nous demandons une autre Juris„ diction; nous demandons que l'on éxamine ſi nous „ avons fait des choſes qui au jugement du public, „ ou au Tribunal des Magiſtrats, dégradent de la „ qualité d'honnête homme, & privent du rang & „ des priviléges dont jouiſſentles hommes d'honneur. „ Nous demandons une choſe que l'on ne peut re„ fuſer à pluſieurs honnêtes femmes qui vont à la „ Comédie, & au Bal, qui aiment le jeu, & les „ beaux habits, & qui ont aſſés de foin de leur beau„ té, pour étudier avec beaucoup d'attention quels „ ſont les ajuſtemens qui la font paroître avec plus „ d'éclat. Elles ne ſont pas ſi aveugles qu'elles ne „ ſachent que c'eſt être dans le déſordre par rapport „ à l'Evangile; mais pendant qu'elles ne ſont que „ cela, elles ont droit de prétendre au nom, à la qua„ lité, au rang, & aux priviléges des femmes d'hon„ neur. Elles méritent la Cenſure de la Chaire, & „ celle des Moraliſtes Chrétiens; d'accord; mais juſ„ ques à ce que le Jugement du Public, ou celui „ des Magiſtrats, ait attaché une Note d'infamie „ au train qu'elles ménent, on ne peut pas les quali-

(A) Quelle néceſſité donc de les repéter, ou d'en repéter de toutes ſemblables, & de pires?

„ ſer de malhonnêtes femmes, & quiconque l'entreprendroit ſeroit condamné à leur en faire repa-
„ ration authentiquement. Elles ſe peuvent fonder ſur l'uſage de tous les ſiècles, y aiant toûjours eu
„ des femmes vertueuſes, qui aimoient le jeu, le bal, le théatre, & les Pierreries: Après tout elles
„ ne choquent, ni les Loix Civiles ni les Règles de l'honneur humain, & ne participent pas à une eſ-
„ pèce de deſordre qui ait été abandonnée aux femmes galantes, & qui en ſoit le propre & le caractere diſtinctif. Les Poëtes qui dans un Epithala-
„ me décrivent trop nuement une nuit de noces, peuvent alléguer les mêmes moiens. Ils avouë-
„ ront que leur Muſe pouvoit s'emploier plus honêtement, & que la compoſition d'un Sonnet
„ Chrétien étoit préferable à celle-là; mais cette compoſition même n'étoit pas le meilleur travail qu'ils euſſent pû entreprendre. Il eut mieux valu ſe
„ plonger dans l'Oraiſon, & n'en ſortir que pour aller rendre du ſervice aux malades dans les Hopi-
„ taux &c: Il n'y a preſque point d'occupation qui ne ſoit blâmable par l'Argument que l'on en pou-
„ voit choiſir une meilleure; & de toutes les occupations de la vie il n'y en a preſque point de plus
„ condamnable, ſi on la juge ſelon les Régles de la Réligion, que celle qui eſt la plus ordinaire, je
„ veux dire que celle des gens qui travaillent à gagner du bien, ſoit par le Négoce, ſoit par d'au-
„ tres voies honnêtes. Les moiens humainement parlant, les plus légitimes de s'enrichir ſont contraires, non ſeulement à l'Eſprit de l'Evangile,
„ mais auſſi aux défences littérales de Jeſus Chriſt, & de ſes Apôtres. Il eſt donc de l'intérêt de tous
„ les hommes que Dieu leur faſſe miſéricorde ſur l'emploi du Temps.

Mr. Bayle reconnoit dans cette troiſiéme remarque, qu'il auroit pû faire un meilleur uſage de ſa plume; mais après cét aveu il croit ſe tirer d'affaire en ſe jettant dans la foule des Coupables, & cette foule, ſelon lui, eſt compoſée de tout le Genre Humain. Après avoir avoüé qu'on eſt tombé dans une faute, l'ordre veut qu'on ſe la reproche, & qu'on ſe condamne; mais Mr. Bayle aime à s'affranchir des Régles, & après avoir reconnu qu'il n'a pas bien fait, au lieu de ſe corriger, il ſe juſtifie, & compte pour rien de n'avoir pas fait mieux: Il ſe croit à cét égard dans le cas de tous les hommes, qui auront tous beſoin d'implorer la Miſéricorde Divine, pour n'avoir pas fait de leur temps tout le bon uſage qu'ils en pouvoient faire.

Mr. Bayle n'ignoroit pas, que tout *Argument qui prouve trop ne prouve rien.* Il auroit bien ſû la faire remarquer à quiconque ſeroit tombé dans cette faute, en argumentant contre lui. Si ce qu'il allégue pour ſa défenſe juſtifie univerſellement, & ſans diſtinctions toute ſorte d'abus & de perte de tems, elle va à mettre à couvert de cenſure & de châtiment tous les Criminels. Mais s'il eſt des dégrés dans l'abus qu'on fait de ſon temps & de ſes talens comme Mr. Bayle le reconnoit dans cette Diſſertation même, ce qu'il vient d'alléguer en ſa faveur perd toute ſa force. Suppoſons par éxemple avec Mr. Bayle qu'un Théologien fait une faute, quand il *préfére d'écrire un Commentaire ſur l'Ecriture Sainte, à couvrir d'Hopital en Hopital*, il faudra pourtant avoüer que ce Théologien approche autant, dans ce qu'il fait, de la perfection Chrétienne, que Mr. Bayle à approché dans ce qu'il à écrit, des éxcès dont il connoit les Auteurs dignes d'être deshonorés. Il n'y a donc point d'égalité entre lui & un tel Théologien. Il y a encore beaucoup plus de diſtance entre *une Dame qui ſe pare, & qui de temps en temps ſe trouve dans des bals & des ſpectacles* (ce ſont des éxemples allégués par Mr. Bayle,) & une femme qui aime à lire les obſcénités dont il a rempli ſon Dictionnaire, qu'il n'y en a entre la corruption d'un coeur qui aime à les copier & à en charger ſes recueils, & celle d'un autre qui ſe plait à les compoſer. On n'accuſe pas ſimplement M. Bayle de n'avoir pas fait un meilleur uſage de ſon temps; l'accuſation & le ſcandale roulent principalement ſur le mélange qui ſe trouve dans ſes Ouvrages, & dans ſon Dictionnaire en particulier; d'un côté d'obſcénites très-propres à corrompre le coeur de ceux qui les liſent; d'un autre d'objections très-pouſſées contre les principes fondamentaux de la Réligion & des bonnes Moeurs & contre les concluſions les plus reſpectables qu'on en tire; & la raiſon pour laquelle on s'eſt ſi fort recrié ſur ce mélange, c'eſt que l'éxpérience fait voir que les coeurs gatés par l'habitude de l'incontinence, que le plaiſir de lire des obſcénités fait naître & affermit, ſe laiſſent aiſément aller à douter de la Réligion & des Régles de la Morale, & à plus forte raiſon ſe rendent ſans répugnance à des Objections propoſées ſous les tours les plus éblouiſſans.

On voit ici un éxemple de la Méthode ordinaire de Mr. Bayle; quand il met en oeuvre des comparaiſons. Il ne cherche pas à les rendre juſtes, c'eſt de quoi il ſe met peu en peine, il s'en ſert ſeulement, & s'en ſert preſque à tout coup, pour faire perdre de vuë à ſon Lecteur l'état de la queſtion. Il les choiſit frappantes, propres à s'attirer l'attention, & à l'occuper toute entiére. On ſe remplit de l'image, & on ne ſe donne pas le tems de réfléchir ſi elle eſt juſte. De ce genre ſont la Charité *d'un homme qui court a l'Hopital en Hopital, l'humilité & le zéle d'un autre qui ſe borne a inſtruire des petits enfant.* Mais il y a plus, Mr. Bayle blâme ce qu'on doit louër: car un Théologien qui éclaircit l'Ecriture Sainte dans ſes Commentaires, & qui y fait ſentir à ſon Lecteur la juſteſſe & la force des raiſonnemens qu'on y lit, de même que la beauté & la néceſſité des préceptes qu'on y trouve, auroit-il à ſe réprocher de n'avoir pas préféré ce qu'une infinité de gens font en état de faire auſſi bien que lui, à des occupations importantes, qui demandent une grande capacité & de longues préparations. Le Vieux & le Nouveau Teſtament ſont des Livres Anciens, écrits dans des Langues mortes aujourd'hui. Une infinité de choſes qui étoient ſans obſcurité, dans le tems que ces Livres parurent, & qu'on étoit diſtinctement au fait de certaines circonſtances, ont beſoin aujourd'hui que des Hommes Savans & Laborieux cherchent dans l'ancienne Hiſtoire & dans la connoiſſance profonde des Langues, dequoi les éclaircir. Ces Livres Sacrés ſont parfaitement dignes de l'attention des hommes; tous ceux qui ſont perſuadés de leur Divinité doivent goûter une ſatisfaction éxirême à bien entendre, & ils ont les dernières obligations à ceux qui leur fourniſſent des ſecours, ſans leſquels ils y comprendroient peu. Tel endroit qui fournit une objection aux Libertins & un prétexte de chicane & d'inſultes, quand il eſt bien éxpliqué, ſe trouve renfermer une preuve de la vérité de ces Saints Livres. Les Prophéties ſeroient abſolument inutiles pour le Vulgaire, ſi des hommes Savans ne s'étoient pas appliqués à en chercher les accompliſſemens, dans la ſuite des Hiſtoires. Eclaircir les ames, n'eſt-ce pas un devoir de charité autant & plus encore que de ſoulager les corps. Les Déiſtes & les Athées auroient bon marché des Théologiens qui borneroient toute leur attention à enſeigner des petits enfans, & à courir les Hopitaux. Un homme encore connoiſſoit bien mal l'Eſprit de l'Evangile, qui conſumeroit tous ſon temps dans ce qu'il plait à Mr. Bayle d'appeller *l'Oraiſon mentale, & la Méditation des quatre dernières fins.* Mais partout Mr. Bayle affecte de préſenter la Réligion Chrétienne comme ſi elle portoit les hommes à l'inaction, & à l'Enthouſiaſme. Pourquoi recommande-t-on aux hommes de réfléchir ſur la mort, & ſes ſuites, ſi ce n'eſt afin qu'ils s'aiment par ces réfléxions à bien régler leur vie? S'ils ne tirent pas ce fruit de leur attention à ces objets-là, ils n'en feront que plus cou-

coupables. Or pour bien vivre il faut que chacun s'applique aux engagemens de ſa vocation & donne à les remplir la meilleure partie de ſon temps. Dès qu'il s'agit de ſe juſtifier les exagérations ne coutent rien à Mr. Bayle. Lettre 171. Il n'y a point d'homme „ d'Egliſe, qui ne dût ſe faire un ſcrupule d'avoir „ dans ſa Bibliotheque un Roman, ou une Come- „ die. Cependant combien y a-t-il d'excellens Ro- „ mans & des belles Comedies?

Oeuvres div. Tom. IV. pag. 755.

C'eſt continuer à ſe moquer des gens que de mettre en parallèle un Auteur qui s'égaie à remplir ſes Livres d'obſcénités avec des Marchands qui travaillent à s'enrichir. Ce n'eſt pas l'acquiſition même des richeſſes que la Raiſon & l'Evangile condamnent. Si ces acquiſitions étoient un mal, en elles mêmes, ou ſeulement un état d'imperfection Morale, Dieu n'en auroit jamais fait la récompenſe de divers hommes des plus Saints, & que l'une & l'autre Loi nous donne pour Modèles. C'eſt ſeulement par le mauvais uſage qu'on en fait, & par le dégré d'affection qu'on leur donne que les richeſſes deviennent un mal pour ceux qui en abuſent, ou qui s'y attachent trop. Le plaiſir d'être Riche, n'eſt point un plaiſir infame. La Société profite de l'avidité même des Marchands pour le gain, on en tire mille avantages innocens qui rendent la vie plus commode, & plus délicieuſe; mais la lecture d'un Ouvrage licentieux peut-elle produire que de mauvais effets. Ce qui empêche aux plus grands pécheurs de ſe corriger, c'eſt qu'ils s'enfoncent dans la foule de ceux qui ont beſoin de la miſéricorde de Dieu. Mais entre ceux-ci il en eſt en état de l'obtenir, & il en eſt hors de l'état de Grace, par leur impénitence & le dégré de leur corruption.

Mauvais effets du Pyrrhoniſme.

VII. Au reſte ſi Mr. Bayle, dans ſa prétendue Apologie, ſe joue de ſes Lecteurs, & ſe fait un plaiſir de badiner ſur tout ce qu'on lui a fait de reproches, en ne daignant pas y répondre ſérieuſement, on voit en cela un des malheureux effets du Pyrrhoniſme. Un homme qui ne ſe plait qu'à contredire, fuit l'évidence, & s'accoûtume à être ſans reſpect pour la vérité, qûi paſſe chez lui pour une Chimére. Il eſt naturel qu'on prenne avec ce goût du Pyrrhoniſme un Eſprit moqueur, & qui ne ſe fait ſcrupule de rien. Mais ſi Mr. Bayle a effectivement prétendu ſe juſtifier par ce qu'il allégue, on voit encore que l'habitude à raiſonner de tout en Pyrrhonien, à enviſager toute ſorte de ſujets ſous des faces contraires, à trouver également vraiſemblables les déciſions les plus oppoſées, amène enfin les Eſprits les plus heureuſement nés à penſer ſans aucune juſteſſe.

De la liaiſon des écrits & des mœurs.

VIII. *Les Ecrits licentieux*, ajoute Mr. Bayle, *ne ſont pas une preuve que les mœurs le ſoient.* Cela ne diſculpe point les Auteurs qui écrivent dans ce ſtile; ils donnent lieu à des ſoupçons, & ils ſont reſponſables des jugemens qu'on porte ſur leur compte. Examinons ce point ſans prévention. Un Auteur avoue qu'il s'exprime licentieuſement; mais il aſſure qu'en échange il vit dans une grande pureté: Si on le croit ſur ce dernier Article, ne le trouvera-t-on point, par là même, plus condamnable? Le tempérament ne juſtifie pas les fautes dont-il eſt la cauſe, mais il eſt certain qu'il les excuſe en partie & qu'il fait qu'on plaint les coupables. Il eſt échapé quelques paroles à un homme qu'on reconnoit très bilieux, il s'eſt laiſſé aller à quelques mouvemens trop vifs, on le desapprouve, on le blâme; mais on desapprouveroit tout autrement un homme qui de ſang froid auroit parlé & agi de la même maniére. Il en eſt ainſi du ſujet dont nous parlons. Un homme avec un tempérament qui ne le porte point à ce que la pudeur & l'honnêteté défendent, ou qui a ſû ſe rendre Maître de ſon tempérament à cét égard-là, ſe fait un plaiſir de lire des Livres les plus ſales Latins, Francois, en toutes Langues, il en remplit ſes récueils, il ne néglige aucune occaſion d'en tirer parti, il ſe familiariſe avec le ſtile, il le répand dans ſes Livres & dans ſes converſations, il a cette complaiſance pour ceux qui ſe plaiſent dans ces idées, & on trouve en lui tous les caractéres d'un homme qui s'y plait lui-même. Ce qu'un autre ſeroit, entraîné par l'impetuoſité d'un Tempérament dont il ne ſait pas ſe rendre Maître, un Auteur qui n'éprouve rien de pareil, le fait par choix & par fantaiſie, ou par un ſordide intérêt; ſes Ouvrages en auront plus de lecteurs, le débit en ſera plus grand. Se reconnoitre dans ce cas, c'eſt ce me ſemble, ſe faire à ſoi-même ſon procès.

Examen de ceux qui excuſent les obſcénités.

IX. Dans toute cette Apologie Mr. Bayle compte de trouver des Lecteurs indulgens, qui ſeroient eux mêmes fachés que ſon ſtile eut été moins libre, & par la maniére dont il répond aux autres, il fait bien voir qu'il ſe met peu en peine de leur eſtime. *Auteurs*, dit-il, *que je cite ſe vendent chez les Libraires, autant vaut-il qu'on liſe des morceaux dans mon Dictionnaire que de les chercher dans l'Original.* A cela il eſt facile de répondre. 1. *Catulle, Lucréce, Juvenal, Suetone*, ſont des Auteurs que bien des gens qui liſent le Dictionnaire de Mr. Bayle ne ſe donnent pas la peine de feuilleter. 2. Dans ces quatre Auteurs, que Mr. Bayle vient de citer, quelques lignes licentieuſes ſont enſevelies ſous des tas de belles choſes qui méritent d'être luës: Mais dans le Dictionnaire de Mr. Bayle, les obſcénités & les raiſonnemens favorables à l'irreligion ſont préciſément ce qui s'y fait le plus remarquer. 3. Il cite quantité d'Auteurs obſcénes qui ne ſont point communs. Enfin puiſque tout le monde peut trouver ces Auteurs chés les Libraires, il étoit ſuperflu d'en faire entrer les lambeaux les plus ſales dans le Dictionnaire avec des Commentaires aſſortis.

Mais dit-il, *je rapporte en Latin les paroles licentieuſes ſans les traduire en François.* Il le fait quelquefois; mais ſouvent auſſi il ne le fait pas. On trouve encore dans ſon Dictionnaire de longues citations d'Auteurs qui ont écrit très-groſſiérement des impuretés, & que les perſonnes, qui ont la pudeur en partage, ſe font un mérite de ne lire pas. Il dit, qu'il n'a cité de *Brantôme, de Montagne, que les endroits moins choquans.* Il faut que ces Auteurs en aient d'horribles pour croire que ceux que Mr. Bayle en cite ſoient ſi legers en comparaiſon du reſte. Mais quand cela ſeroit, aucune néceſſité, aucune bienſéance, aucune véritable & légitime utilité ne l'obligeoit à charger ſon Dictionnaire des ces Citations.

Si le titre de Dictionnaire leurs juſtifie.

X. *Mais, dit-il je n'ai pas donné au public, des Sermons, ni des Romans que des Dames puiſſent lire dans leurs Ruelles ſans s'expoſer au reproche de ne garder pas les bienſéances. J'ai compoſé un Dictionnaire qui me permettoit de plus grandes libertés.* C'eſt-ce que je nie. Le titre de Dictionnaire a fourni à Mr. Bayle divers prétextes qu'il cherchoit. C'étoit un moien des plus ſûrs, pour mettre à profit toutes ſes Lectures de quelque nature qu'elles fuſſent, & en même temps pour ſe faire honneur fur des ſujets d'hiſtoire, ou fur des morceaux de Science qu'il n'entendoit pas aſſés; car il en laiſſoit ce qu'il trouvoit à propos, ſous prétéxte de ne pas donner au public un Dictionnaire immenſe. Mais de dire, je me préſente aux yeux de mes Lecteurs en qualité d'Auteur d'un Dictionnaire. Donc je m'y préſente avec le privilége d'écrire groſſiérement des obſcénités. Si ce n'eſt pas de mon chef, c'eſt en rapportant les propres paroles de ceux qui les ont écrites. Parler ainſi ce n'eſt point alléguer un titre qui affranchiſſe de l'obligation de ne point bleſſer la pudeur de ne point ſalir l'imagination des jeunes gens, de ne point s'expoſer au riſque de corrompre leur cœur en le familiariſant avec des idées auxquelles il doit ſe refuſer. Une Comedienne juſtifieroit-elle de ſemblables groſſiérétés ſous prétexte qu'elle repréſente une Courtiſane. On ſait qu'il faut une certaine modération dans les caractéres.

Mr. Bayle s'égaie à rapporter les termes dont un bel

bel Esprit devroit s'abstenir, s'il étoit prié par des Dames de leur composer une Histoire Romanesque de Jupiter ou d'Hercule, & par-dessus il vous fait une tirade d'expressions grossieres dont je ne saurai pas ma répanse; comme s'il disoit, *vous n'en voulés pas de ces termes, vous en aurés malgré que vous en aiés*, & dans mon Apologie même je les répandrai avec profusion. On voit déja en cela des éxemples qui prouvent le contraire de ce qu'il assûre, quand il dit; *toutes les fois que j'ai parlé de mon chef, je ne me suis point dispensé de la bienséance commune.* Dans la suite de cét Examen j'aurai encore bien des occasions de faire remarquer de quelle maniére il s'est éxprimé, quand il a parlé de son chef, & qu'il a voulu se divertir à faire des Commentaires & des réflexions.

Sans cet privilége continue-t-il, pourra-t-on écrire la Mythologie qui fait une partie essentielle de son Dictionnaire? Pourquoi non? On dira que Jupiter s'insinua chez Danaë en se changeant en pluïe d'or; qu'il prit, auprès de Leda, la forme d'un Cigne, & qu'il enléva Europe sous celle d'un Taureau. Voilà ce que les Poëtes nous content, & ils nous disent que ces femmes eurent de Jupiter des fils qu'ils nomment, & qui ont passé pour des demi-Dieux. Ce sont là les éxtravagances dont les Païens souffroient que leur Réligion fut deshonorée. On peut fusthamment éxpliquer dans ce stile la Fable, & l'histoire prétendue des Dieux du Paganisme. Il n'est nullement nécessaire d'y ajoûter des ornemens licentieux qui rempliſſent l'imagination d'idées dangéreuses.

Autres autorités inutiles.

XI. *Mais pourquoi ne me permettra-t-on pas, dit Mr. Bayle, ce que se permet un Avocat dans de certains plaidoiers?* Justifiés premiérement cet Avocat, avant que de vous autoriser par son éxemple. Aujourd'hui les Avocats distingués se font une Loi de parler avec plus de bienséance. Qu'est-il nécessaire d'immortaliser dans un Dictionnaire qui durera, des piéces qui n'auroient jamais dû être prononcées: Si l'on veut faire honneur au bon goût de ceux qui ont supprimé de certaines maximes, il suffira de dire que sur de certains cas, on ordonnoit des preuves Physiques, que la bienséance ne permet pas d'éxpliquer, & que l'on permettoit alors des plaidoiers qui répondoient à des preuves si peu honnêtes. S'en est assés pour faire comprendre qu'on a eu raison d'abolir ces usages.

Mr. Bayle trouve étrange que l'on se donne la liberté de condamner en lui ce que l'on permet aux Médecins. Le cas est tout a fait différent, & Mr. Bayle ne se trouvoit point dans la nécessité de s'éxprimer comme il a fait. Il n'y a rien dans le corps humain qui ne puiſſe devenir le sujet de quelque dérangement douloureux, & de plus dangereux pour la vie. Il est de l'intérêt du Genre Humain que des Savans s'appliquent à connoître la nature, & à découvrir la cause de ces maux, qu'ils en cherchent les remédes, & qu'ils fassent part aux autres de leurs connoissances. Un Médecin qui a de la Vertu & de l'honnêteté, n'aura garde de se faire un plaisir de profiter de certaines occasions pour répandre dans son livre de grossiéres obscénités, qui ne sont rien à son but. Il est de certains remédes dont on use très-innocemment, leur usage est absolument dégagé de vice. Mais on pourroit en user d'une maniére à s'attirer le mépris des personnes sages. Un Médecin n'interroge pas ses malades sur l'effet de ses remédes en présence de tout le monde indifféremment, il ne s'éxprime encore là-dessus qu'en termes vagues, on lui répond de même, & ce stile est de part & d'autre une preuve d'une imagination qui a soin de s'éloigner des idées, sur lesquelles il seroit ridicule de prendre plaisir à s'arrêter.

Si les grossiéres obscénités ne sont qu'un siécle.

XII. On blâme Mr. de Mezerai, dit Mr. Bayle, *de se servir ordinairement des termes de Concubine, de Batard, & d'Adultere qui blessent la délicatesse de nôtre siécle. On ne condamneroit pas je m'assûre les termes de favorite, d'enfant naturel, & d'infidélité conjugale, qui ont tout a fait la même signification.* Quelle conséquence!

Ne affiamo ne pur ne medi. D. H. T. IV. pag. 943.

„ On trouveroit moins déraisonnables, *dit-il*, les „ caprices de la nouvelle mode, qui, à ce qu'on m'a „ dit, commence de renvoier parmi les termes ob„ scénes les mots de *lavement*, & de *médecine*, & „ de substituer à leur place le mot général *remède*. On „ avoit substitué le mot de lavement dont la signi„ fication étoit bien plus générale: Mais parce que „ l'idée de lavement est devenue spécifique, & qu'el„ le s'est incorporée avec trop de circonllances, on „ va l'abandonner pour ne point salir & empuantir „ l'imagination, & l'on ne se servira plus que des „ phrases générales, *j'étois dans les remédes, un remé„ de lui fut ordonné* &c: Cela ne détermine point à „ penser plûtôt à un lavement, ou à une médeci„ ne, qu'à un paquet d'herbes pendu au cou. J'a„ vouë que ces caprices sont bien étranges, & que „ si on y étoit uniforme, ils ruineroient une ri„ nité d'éxpressions à quoi tout le monde est accou„ tumé, & qui sont très-nécessaires aux convales„ cens, & à ceux qui les visitent; car autrement on „ soutiendroit assés mal la conversation dans leur „ chambre, & il faudroit recourir à tout le jargon „ des précieuses; mais après tout ces caprices-là sont „ mieux fondés que ceux des Puristes qui veulent „ bien que toute l'image obscéne s'imprime dans les „ esprits, pourvû que ce soit par tels & tels mots „ & non point par d'autres.

Si la bienséance & la politesse engagent à préférer des termes vagues à des éxpressions plus déterminées, de peur de faire souffrir l'Imagination, en lui présentant d'une maniére trop forte des idées dont les objets déplaisent, à plus forte raison doit-on éviter les éxpressions propres à faire naître des sentimens dont le cœur doit s'éloigner.

Il est certain encore que les termes de *Concubine*, de *Batard*, & d'*Adultere* &c. reveillent des idées grossiéres, & c'est peut-être par cette raison, qu'on évite de s'en servir quand on veut se faire compter au nombre des personnes dont l'imagination fuit ce qui présente de l'impureté. Si j'écrivois l'histoire, j'aimerois mieux dire que N. étoit aimée du Prince, que de l'appeller la *Concubine*. Il est encore sûr qu'on passe plus légérement sur le mot de *fils naturel*; peut-être encore me saurois-on meilleur gré, si je disois qu'une femme oublia la fidélité qu'elle devoit à son Epoux, que si j'avois dit qu'elle tomba en adultére. Les circonstances fournissent des tours aux personnes qui ne veulent pas flatter le vice, & à qui la grossiércté des termes ne laisse pas de faire de la peine.

Mr. Bayle refuse par-là mes informations.

XIII. Mr. Bayle se félicite, & veut qu'on lui tienne compte de ce qu'*il a passé sous silence des énormités qui sont horreur*, & auxquelles beaucoup de gens n'ont jamais pensé. Il m'est bien permis de profiter de cette remarque & de le combattre par ses principes. La qualité d'Historien engage-t-elle à ne rien omettre de ce qu'on peut ranger sous un certain nom, à rapporter sans déguisement le bien & le mal, & sur tout à ne pas supprimer les événemens les plus éxtraordinaires? Ou si le devoir d'un Historien se borne à transmettre à la postérité ce dont il importe que la mémoire se conserve? Si l'on doit suivre la premiére de ces régles Mr. Bayle n'a pas rempli ce qu'il devoit. S'il faut se borner à la seconde, il est allé beaucoup trop loin, & quand il veut se justifier en alléguant les loix de l'histoire il se fert d'un argument qui ne prouve rien, par là même qu'il prouve trop.

De plus c'est il abstenu de rapporter ce dont il ne voudroit pas avoir fait mention dans la crainte de remplir son Ouvrage d'éxpressions qui peuvent corrompre le cœur, & y faire naître des désirs criminels? Mais cette raison le devoit encore plus éloigner des matiéres sur lesquelles il a trouvé à propos de s'égaier.

gaier. La nature ſe porte avec une tout autre facilité à ce dont Mr. Bayle a parlé qu'à ce qu'il a paſſé ſous ſilence. Dira-t-il qu'il s'eſt abſtenu de décrire les derniers éxces de la corruption dans la crainte de faire ſoufrir les Lecteurs? L'a-t-il donc ſur tout écrit pour les hommes & pour les femmes qui ne ſe font aucune peine de lire ce qu'on a tant condamné dans ſon Dictionnaire, & ſur quoi il a enfin compoſé une longue Apologie?

En quoi conſiſte le mauvais effet des ordures.

XIV. C'eſt envain qu'il prétend ne devoir point paſſer *pour un Docteur qui forme la jeuneſſe au Vice*, parce qu'il ne leur donne *point des inſtructions qu'on auroit ignoré ſans cela*. Mr. Bayle élude encore la queſtion; C'eſt ſa reſſource ordinaire.

Un livre eſt dangéreux, & propre à gâter le coeur, ou parce que les hommes y apprennent des vices qui leur auroient été inconnus ſans cela, ou parce qu'il les remplit d'idées & de ſentimens qui les ſollicitent, & qui les entrénent à ce qu'on devroit éviter. C'eſt ce dernier reproche qu'on a fait à Mr. Bayle. Pour ce qui eſt du prémier tout Auteur licentieux ſe juſtifiera comme Mr. Bayle. Ce n'eſt pas dans des livres que le vulgaire s'inſtruit de l'amour & de ſes ſuites. Mais ce à quoi la nature ne porte qu'avec pudeur, & avec retenue, les Auteurs impudiques apprennent à en parler avec effronterie par la licence de leurs éxpreſſions groſſiéres; & dès-là à s'y porter ſans retenue.

Mr. Bayle profite habilement de l'occaſion de marquer ſa reconnoiſſance à un de ſes Protecteurs. Il s'eſt trouvé en Angleterre un homme de mérite, & de diſtinction qui a paru très ſurpris de ne rien trouver dans tout ce que Mr. Bayle à répandu d'obſcéne dans ſon Dictionnaire qu'il ne fût déja à l'âge de dix-huit ans. *C'eſt ainſi que dans les ames bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années.* C'eſt aux perſonnes initiées dans tous ces Myſtéres, que Mr. Bayle s'eſt propoſé de plaire, & il ne pouvoit manquer de réuſſir par les ſoins qu'il s'eſt donné d'affoiblir, & de reduire à rien ſi on veut l'en croire tout ce que les lumiéres de la Raiſon nous fourniſſent de plus convaincant ſur l'éxiſtence de Dieu, ſur l'immortalité de l'ame ſur le dogme important de la Providence, ſur la diſtinction réelle qui ſe trouve entre ce qu'on appelle Bien moral, & Mal moral.

Je me repréſente le Chapelain d'un Seigneur Anglois qui Chrétien, raiſonnable, honnête homme, aprenſi que les Domeſtiques de ſon Lord, ne s'entretiennent que d'ordures. Il compte entre ſes devoirs l'obligation de leur donner de l'éloignement pour ce langage. Mais ils ne répondent à ſon zéle que par des éclats de rire, & l'avertiſſent qu'ils ne diſent rien entr'eux que leur commun Maitre ne ſçût à 18. ans. Ne ſeroit-ce pas ſe moquer de Dieu & des hommes que de donner à cette réponſe le nom d'Apologie?

Mr. Bayle qui dans la crainte de géner ſon goût pour la Liberté, s'étoit excuſé d'accepter les offres obligeantes d'un grand Seigneur, ne connoiſſoit-il pas les diſpoſitions de leur coeur & celles, du Genre Humain en général? Ne ſavoit-il pas que l'éxemple des Grands eſt d'un grand poids, quand il s'agit de vertu; mais qu'il s'en faut du tout au tout qu'il n'ait la même autorité, par rapport à ce qui s'en éloigne? Les Grands ont tant d'occaſions & tant de facilités à s'écarter de leurs devoirs, ils ſe voient tellement au deſſus des ſuites, qui ſont repentir le commun de les avoir negligés, que leur conduite mérite rarement de tenir lieu de Régle.

Outre cela ils ſe voient environnés de gens qui ſe croient intéreſſés à flatter leur ambition & leurs panchans aux voluptés. On dit ordinairement que l'*Orgueil eſt*, dans le coeur humain, *le prémier vivant & le dernier mourant*. La dépendance péſe à tous ceux qui n'établiſſent pas le fort de leur félicité à remplir les engagemens du rang où la ſuprême Providence a trouvé à propos de les placer. Ils cherchent à ſe mettre adroitement au niveau de leurs Maîtres, & pour en venir là, le plus court chemin, eſt de les abaiſſer en dégradant leur Raiſon & la ſoûmettant aux Voluptés des ſens & des Paſſions qui en naiſſent. Ils arrivent par là à s'égaler à leurs ſupérieurs & à entrer en partage de leurs plaiſirs & de leurs occupations. Il ſe tirent de la dépendance pour devenir néceſſaires; & malgré la légéreté ſi naturelle à l'eſprit humain, un Grand quoique las d'un confident de cette eſpéce, ſe trouve forcé à le ménager.

Après cela que M. Bayle cite l'éxemple des Grands & s'appladiſſe de leur approbation. Plus il y aura de vérité dans ce genre d'Apologie, plus on ſe trouvera en droit de conclurre que ſes Ouvrages ſont pernicieux au goût de la Réligion & des bonnes moeurs.

On peut aiſément outrer la Maxime *Qui neſcit diſſimulare neſcit regnare*. Mais pour moi ſi j'étois né Souverain, je croirois en faire un uſage très légitime, en prétant une audience gracieuſe aux admirateurs des penſées de Mr. Bayle: J'écouterois auſſi, mais d'un ſang froid, ceux qui auroient le courage de m'analiſer cèt Auteur, de m'en découvrir le venin & de m'en prouver les dangers. Enſuite je dirois des prémiers. Voilà mes Pyrrhoniens, mes Epicuriens, mes gens ſans principes, qui n'en veulent qu'à ma bourſe & à ma Table; Mais quant aux autres, leur ſincérité & la droiture de leur eſprit & de leur coeur méritent que j'en faſſe mes plus affidés Conſeillers.

Au reſte quand Mr. Bayle aſſure tranquillement & poſitivement qu'il n'a rien allégué d'obſcéne de ſon chef, & que ſur cette matiére il s'eſt contenté de charger ſes recueils de ce qu'il a trouvé ailleurs, je veux croire qu'il parle comme il penſe. Il avoit tant lû de livres ſur ces vilaines matiéres, il s'étoit tellement familiariſé avec les idées impures & les éxpreſſions obſcénes qu'elles lui échappent ſans qu'il s'en apperçoive. Il ſe trompe donc, & en un ſens il trompe ſes Lecteurs, ſans en avoir peut-être le deſſein. Sur un fait tiré d'ailleurs, combien de Commentaires, combien de queſtions & de réfléxions nedonne-t-il pas!

Tout ce que je viens de remarquer ne roule que ſur les Préliminaires de l'apologie de Mr. Bayle. Il paroit enſuite venir au nocud de la queſtion. *On ne peut, dit-il, me faire que deux accuſations. L'une de n'avoir pas voilé ſous des éxpreſſions ambiguës, les faits que l'hiſtoire m'a fournis; l'autre de ne les avoir pas ſupprimés.*

L'ordre vouloit qu'il commençat par le ſecond de ces cas; car il faute aux yeux qu'il faut prémiérement décider ſi l'on doit parler ou ſe taire ſur de certains ſujets; après quoi, s'il ſe trouve qu'on en doive parler, les mêmes raiſons qui y déterminent ſervent à faire connoitre de quelle maniére on en doit parler. Mais il eſt rarement de l'intérêt de Mr. Bayle de repandre un plein jour ſur les ſujets qu'il traite, & pour l'ordinaire il emploie la ſubtilité de ſon génie à les embrouïller ſous prétexte même de les éclaircir.

Si toute la faute de Mr. Bayle ne retombe pas à la Grammaire. Dict. Hiſt. Tom. IV. pag. 631.

XV. Sur la prémiére de ces queſtions, Mr. Bayle s'éxprime d'une maniére à faire croire que toute ſa faute, ſi on peut lui en reprocher, conſiſte à n'avoir pas été aſſés *Purifte* par rapport au langage.

„ La prémiére de ces deux queſtions, dit-il, n'eſt à „ proprement parler que du reſſort des Grammairiens; „ Les moeurs n'y ont aucun intérêt. Le Tribunal du „ Préteur ou de l'Intendant de la Police n'a que faire „ là, *nihil hac ad edictum prætoris*. Les Moraliſtes ou „ les Caſuiſtes n'y ont rien à voir non plus; toute l'ac„ tion qu'on pourroit permettre contre moi ſeroit une „ action d'impoliteſſe de ſtile, ſur quoi je demande„ rois d'être renvoyé à l'Académie Françoiſe, le Juge „ naturel & compétant de ces ſortes de procès; & je „ ſuis bien ſûr qu'elle ne me condamneroit pas. car el„ le ſe condamneroit elle-même, puiſque tous les ter-

„ mes dont je me fuis ſervi ſe trouvent dans ſon Dictionnaire ſans aucune note de deshonneur. Dès-là „ qu'elle ne marque point qu'un termeeſt obſcéne, elle „ autoriſe tous les écrivains à s'en ſervir : Je parle „ des termes dont elle donne la définition. Mais de „ plus je renoncerois ſans peine à toute défenſe. & je „ me laiſserois, facilement condamner. Je n'aſpire point „ à la politeſſe du ſtyle, j'ai déclaré dans ma Préface „ que mon ſtile *eſt aſſez negligé, qu'il n'eſt pas exempt „ de termes impropres, & qui vieilliſſent, ni peut-être mê-„ me de Barbariſmes, & que je fuis là-deſſus preſque ſans „ ſcrupules.* Pourquoi me piquerois-je d'une choſe dont „ même de fort grands Auteurs domiciliés à Paris, & „ membres de l'Academie Françoiſe ne ſe ſont pas fou-„ ciés. Pourquoi ſe gêner dans un Ouvrage que l'on „ ne deſtine point aux mots, mais aux choſes, & qui „ étant un aſſemblage de toutes ſortes de matiéres, les „ unes ſeriéuſes, les autres riſibles demande néceſſaire-„ ment que l'on emploie pluſieurs eſpéces d'expreſ-„ ſions ? On n'eſt point obligé là aux mêmes égards „ que ſur la Chaire : & ſi un Prédicateur doit s'abſte-„ nir de cette Phraſe, *ceux qui engroſſent une fille doi-„ vent l'épouſer ou la doter*, il ne s'enſuit pas qu'il ne „ puiſſe s'en ſervir ſans groſſiéreté dans un Cas de Con-„ ſcience. Tant il eſt vrai que ſelon la nature des li-„ vres on peut s'exprimer ou non d'une certaine ma-„ niére.

„ Mais ſi quelque choſe peut rendre excuſable les Ecrivains qui ſe mettent au-deſſus de je ne ſai quel raffinement de délicateſſe qui s'augmente tous les jours, „ c'eſt qu'on ne voit point de fin là-dedans ; car ſi l'on „ veut être uniforme, il faut condamner d'obſcénicté un „ nombre infini de mots dont nôtre langue ne peut ſe „ paſſer, & l'on peut facilement réduire à l'abſurde les „ écrivains qui ſe piquent d'une ſi grande chaſteté & „ délicateſſe d'oreille. On peut leur prouver que dans „ leurs principes il n'y a point de Préciéuſes ridicules, „ & qu'au contraire les femmes qu'on qualifie ainſi ſont „ très-raiſonnables ou très habiles, à raiſonner conſé-„ quemment. Qu'ils me diſent un peu, pourquoi le „ verbe *chatrer* leur paroît obſcéne. N'eſt-ce point par-„ ce qu'il met dans nôtre imagination un objet ſale ? „ Mais par la même raiſon on ne ſuroit prononcer le „ mot d'adultére ſans dire une obſcénité encore plus „ forte. Voila donc un mot qu'il faudra proſcrire. Il „ faudra proſcrire auſſi les termes de mariage, de jour „ de noces, de lit de la mariée, & une infinité d'éx-„ preſſions qui réveillent des idées tout-à-fait obſcénes „ & incomparablement plus choquantes que celle qui „ effraioit la Préciéuſe de la Comedie. *Pour moi-mon „ Oncle*, c'eſt une Préciéuſe ridicule qui parle, *tout ce „ que je puis dire, c'eſt que je trouve le mariage une „ choſe tout à fait choquante. Comment eſt-ce qu'on peut ſou-„ frir la penſée de coucher contre un homme tout-à-fait nud?* „ Selon le principe de nos Puriſtes rien ne ſeroit plus raiſonnable qu'un tel diſcours. & il n'y a point d'honnête fille qui ne dût chaſſer de ſa chambre tous ceux „ qui lui viendroient dire qu'on a deſſein de la marier. „ Elle ſeroit en droit de ſe plaindre de ce qu'on mé-„ nage ſi peu ſa pudeur, qu'on ne ſe ſert d'aucun voi-„ le en lui préſentant une obſcénité affreuſe.

Je m'arrête là, je m'en fais un devoir, & peut-être trouvera-t-on que je devois m'abſtenir de transporter dans mon ouvrage les dernières lignes que j'ai fait décrire. Il me ſemble que je vois rire les partiſans de Mr. Bayle & que je leur entens dire, Meſſieurs les Lecteurs qui prétendiés que vôtre chaſteté devoir géner l'imagination toute gaie de Mr. Bayle, liſés ſon Apologie, & comprenés par les entaſſemens qu'il fait de ces termes qui vous ont déplu, à quel point il mépriſe vôtre goût, & votre critique. Les pages 641, 642, 643, en ſont farcies à force d'y joindre ſinonimes, à ſinonimes, & encore des ſinonimes dont les idées acceſſoires ſont toujours plus déterminées, & plus libres il remplit l'imagination de mille détails que les termes en uſage n'auroient jamais préſenté.

XVI. Ce morceau de ſon Apologie juſtifie parfaitement une remarque que j'ai déjà faite. C'eſt que Mr. Bayle dans le fond ſe met peu en peine de ſe juſtifier. Ce qu'il a compoſé ſous le nom d'Apologie lui fournit une nouvelle occaſion de ſe moquer de ceux qui ont oſé le condamner, & de leur faire voir qu'il les mépriſe aſſés pour ne daigner pas ſeulement s'établir mieux dans leur eſprit. Il ſeroit fort aiſé de prouver que Mr. Bayle a emploié diverſes expreſſions que l'uſage condamne comme indécentes, & que ceux qui paſſent pour juges compétans ſur ces matiéres ont noté de ce caractére. Mais pour le prouver il faudroit rapporter une longue liſte de termes indécens, & ramener par là aux yeux de mon Lecteur ce qu'on trouve mauvais que Mr. Bayle ait préſenté aux yeux des ſiens. Si pendant qu'il vivoit quelqu'un s'étoit aviſé de critiquer ſon ſtile ſans faire aucunement entrer dans ſa critique les matiéres dont nous parlons, il eſt aiſé de ſe figurer de quelle maniére il ſeroit tombé ſur ce Critique, & l'auroit fait repentir de ſa témérité. Peut-être même auroit-il crû lui faire trop d'honneur en lui répondant, car il étoit fondé à croire que le public l'auroit aſſés vangé, ſans qu'il s'en mêlât. En effet il eſt peu d'Ecrivains qui aient ſu plaire d'avantage, & dont le ſtile ait remporté plus d'éloges : On ne ſauroit diſconvenir, qu'il ne poſſedât trop bien ſa langue, pour faire contre ſa pureté d'autres fautes que celles qu'il vouloit bien faire. Qu'on ſe repréſente un homme qui dans un cercle compoſé en tout ou en partie de femmes qui méritent quelque conſidération s'aviſe de réciter quelques-uns de ces endroits qu'on a condamné dans Mr. Bayle ou de rapporter quelques autres lambeaux des Auteurs d'où il a tiré ſes recueils : Après avoir remarqué que ce langage déplait, auroit-il bonne grace de dire, *vous avés tort de me ſavoir mauvais gré de mes expreſſions, je ne me piquai jamais d'être Puriſte, & je n'ai jamais fait de la Grammaire mon étude.*

Si Mr. voyés a cu ſerieuſement en vue de juſtifier.

Ne ſe croira-t-on point en droit de regarder cette Apologie comme une nouvelle inſulte? Il faut ſe taire pour peu qu'une compagnie ſoit nombreuſe, & qu'elle ſoit compoſée de perſonnes reſpectables, dèsque pour ne poſſeder pas aſſés la langue dans laquelle on s'éxprime, on s'éxpoſe au riſque de parler contre la bienſéance. Quand même Mr. Bayle auroit négligé d'étudier la langue Françoiſe, & qu'il ſe ſeroit permis cette négligence, il auroit au moins dû ſe faire un devoir particulier d'en connoitre les Régles & de les ſuivre ſur le ſujet dont-il s'agit.

Mais, dit-il, *Cette étude n'auroit point de fin. Telle expreſſion qui dans un tems n'avoit rien de bas, & d'indécent, eſt condamnée dans la ſuite, & il n'eſt plus permi de l'employer.* Ne diriés vous pas que l'étude des Bienſéances, & que la connoiſſance des termes dont s'abſtiennent les perſonnes qui ont de ſa politeſſe, & de la vertu eſt la choſe du monde la plus fatigante & demande preſque un homme tout entier? Un Perruquier, un Tailleur, & en général tous les artiſans, ſont obligés de s'inſtruire des Modes & de varier leur travail à meſure qu'elles changent. Un Auteur ſe croira-t-il diſpenſé de cette Loi, & ne doit-il pas cette attention au goût du public, & ſur tout au goût de ce qu'il y a de plus ſage dans le Public.

Les cœurs honnêtes comparés mal à propos aux préſentieuſes ridicules.

XVII. SI L'ON en croit Mr. Bayle *il n'y a de gens ſcandaliſés de ſes obſcénités que ceux dont le petit génie a toute la foibleſſe, & tout le travers des Préciéuſes ridicules.* C'eſt là ſe moquer trop hardiment de ſes Lecteurs, à l'éxception de ſes bons amis, parce qu'ils ſont les amis du libertinage, & parce qu'ils ſe croient en droit, & qu'ils ſont en poſſeſſion de traiter de petits eſprits, ou de gens trop ſcrupuleux, tous ceux qui ont de la retenue & du reſpect pour la vertu. De bonne foi une femme qui ne pourroit ſe réſoudre à lire à haute voix en préſence de trois ou quatre perſonnes quelqu'un de ces endroits où Mr. Bayle a pris plaiſir à s'égaier, & à égaier les Lecteurs d'un cer-

tain ordre, ou qui trouveroit mauvais qu'on les lût ou qu'on les récitât en sa présence, mériteroit-elle de grossir le nombre des Précieuses ridicules? Il est de certains contes, il est de certains termes il est de certains tours d'expressi on, dont on ne peut s'empêcher de sentir l'irrégularité, & l'immodestie, à moins de s'être fait une longue habitude de rouler dans son esprit les idées les plus obscénes, de s'y plaire, & de n'y trouver rien d'indécent, & de condamnable. Des expressions de cette nature différent du tout au tout d'avec de certains termes qu'on entendra prononcer mille & mille fois, sans qu'ils réveillent aucune idée contraire à l'honnêteté: Ils ne font cet effet-là, que quand une imagination gâtée s'avise de les décomposer, & d'y faire remarquer de certains rapports avec d'autres qui ne seroient jamais venus dans l'esprit sans cela. Dans ces cas là, ce n'est pas celui qui prononce ces mots consciemment à l'unique fens que l'usage y attache, qui néglige les bienséances; C'est celui qui s'efforce d'y attacher des idées auxquelles on ne pensoit point, qui pêche contre l'honnêteté.

Lors qu'ensuite Mr. Bayle cite des passages de Moliére & se justifie par son exemple, je reconnois que le cas de l'un est à peu près le même que celui de l'autre, & toute la différence que j'y trouve, c'est que Mr. Bayle est allé incomparablement plus loin, & qu'il ne s'est point lassé de retomber dans la même faute. On sait à qui Moliére vouloit plaire dans de certains endroits de ses Comédies; on lui a reproché d'avoir fait trop de cas des applaudissemens du parterre & de la grossiére multitude. A la vérité cette faute ne lui est pas ordinaire; Mais il a pourtant quelquefois mérité qu'on la lui reprochât. Si aucune Pièce de Théatre ne paroissoit qu'après avoir passé par l'examen de quelque Censeur judicieux, & chargé de ne rien laisser passer aux yeux du Public qui fut capable de corrompre les mœurs, comme Platon en faisoit une Loi de sa République, Mr. Bayle n'auroit rien trouvé dans les Comédies de ce célébre Auteur qui pût l'autoriser.

Moliére s'est trouvé du nombre de ces Auteurs (& c'est le plus grand nombre sans contredit) qui ne sauroient se résoudre à se condamner & à se retracter, & qui au contraire paroissent ravis d'avoir occasion d'étaler la fécondité de leur génie en justifiant des fautes réelles & en tournant en ridicule ceux qui ont été assés hardis pour les condamner. Il faudroit avoir perdu la sincérité, pour disconvenir que la *Scéne d'Agnès* ne fasse venir dans l'esprit les idées dont on s'est plaint; Les inquiétudes de celui qui l'écoute forcent à en venir là, & si Moliere n'avoit pas prévû que cet effet étoit immanquable, il n'auroit jamais fait jouër cette scéne. On a donc eu raison de la regarder comme dangereuse pour les mœurs. Une jeune fille qui voit tout un théatre éclater de rire sur de certaines expressions, qui n'auroient rien que de plat, & de pitoiable, si elles ne faisoient pas l'effet auquel le Comédien les a destinées, s'arrête elle même sur ces idées, & comme elle n'ignore pas que chacun connoit ce qui la fait rire, elle devient par là moins scrupuleuse. Les idées avec lesquelles elle s'est agréablement familiarisée au theatre, elle souffre sans peine qu'un jeune homme les lui réveille. Une Mére sage voit avec chagrin que les Spectacles, inévitables dans les grandes villes aux personnes d'un certain rang, produisent de temps en temps de si mauvais effets; de sorte que quand les obscénités dont Mr. Bayle a rempli son livre n'iroient pas plus loin que celles de Moliére, la juste condamnation de l'un entraineroit celle de l'autre.

Mais si *Moliére a eu tort, d'où vient qu'on ne peut s'empêcher de condamner les femmes qui dans une Comedie suivante entreprennent de le critiquer, d'où vient qu'on ne peut s'empêcher de trouver du ridicule dans leur critique?* Cela fait pour moi, & contre Mr. Bayle. Le ridicule qu'on trouve dans cette critique prouve manifestement la nécessité d'observer les bienséances avec la derniére éxactitude. La même pudeur qui fait soufrir les personnes sages qui sont présentes à cette scéne ne permet pas, à des femmes sur tout, de s'énoncer publiquement sur ce sujet & de développer des idées qu'on doit écarter quand elles se présentent, & le Commentaire force de s'y arrêter.

De la différente force des mots.

XVIII. C'est une faute où Mr. Bayle tombe dans la page que j'examine: Il ne se contente pas d'y répandre des termes sales & indécens, il paraphrase le mot de *Mariage* d'une maniére à faire naitre des idées que ce mot n'excite point par lui-même, & nécessairement; On le prononce mille fois sans qu'elles se présentent, mais Mr. Bayle les fait naitre, parce qu'il en avertit. Tout ce dont on parle a diverses faces. Tel mot présente un sujet d'un certain côté, sans faire aucunement naitre l'idée des autres qui l'accompagnent; on pense souvent à un effet sans penser aucunement à sa cause. Il est des termes à qui l'usage a donné cette force, que quand on les prononce ou qu'on les entend prononcer, l'esprit ne s'arrête qu'à ce qu'il y a d'honnéte & de légitime dans le sujet dont ils font les noms. Il est des actions qui ne sont nullement illégitimes en elles-mêmes, mais qui deviennent très-criminelles par un leger changement dans les circonstances. L'intérêt du Génie humain éxige la fidélité conjugale. Pour y perséverer avec plus de facilité, il importe extrémement qu'on s'abstienne en public, & dans les conversations même particuliéres, de toutes les éxpressions, qui sur de certains sujets, pourroient faire qu'on deviendroit trop familier avec les personnes avec qui on ne le doit pas être, & feroient tomber par là une des barrieres qui s'opposent à la licence. C'est donc agir contre les intérêts du genre humain, c'est travailler à renverser une barriere respectable, que de s'éforcer, par des paraphrases, à lier, avec de certains termes, des idées que l'usage n'y a pas attachées.

Mr. Bayle insiste beaucoup sur la difficulté qui se trouve à éviter tous les termes dont le coeur humain corrompu peut abuser, pour passer à des idées licentieuses: Mais plus cela est difficile, plus on a tort de n'y faire aucune attention & de se permettre là-dessus une pleine licence. On ne sauroit guére la porter plus loin, qu'en s'efforcant, comme fait Mr. Bayle, de coafondre pêle-mêle, les termes qui, éxprimant des actions deshonnêtes les présentent sous des idées accessoires de bagatelles, dont-on ne doit pas se faire de scrupule, ou sous des accompagnemens propres à s'emparer l'imagination, à faire naitre des désirs à séduire le coeur, & à rendre la victoire de la Vertu sur le vice, très-difficile, & sa défaite très-aisée. L'usage, par éxemple, a attaché au terme *d'Adultere* des idées accessoires, sétrissantes odieuses; Paraphraser ce mot d'une maniére, en vertu de laquelle il se confonde avec ceux qui dépouillent ce crime de tout ce qu'il a d'odieux, vous faites par là tout vôtre possible pour effacer toute la différence que l'usage a sagement établi entre les éxpressions qui l'éloignent du crime, & celles qui y sollicitent.

Les éxpressions vagues frappent beaucoup moins l'imagination que les éxpressions déterminées; Sur les sujets même ou il ne s'agit pas d'obscénités vicieuses, on préfére ces éxpressions: Il est bon que l'esprit, par son éloignement pour les idées desagréables d'ordures physiques, se forme à l'heureuse habitude de s'éloigner des ordures morales. Par cette raison on s'abstient de parler de certains remédes, ou on ne les éxprime pas par leurs noms spécifiques. Mr. Bayle se moque de ces scrupules & de ces ménagemens; Mais s'il n'a rien de meilleur à alléguer il perd visiblement sa cause.

On voit aisément si Mr. Bayle est fondé à conclure, *qu'il n'est pas question d'un point de morale, mais que c'est ici un vrai procés de grammaire, qu'il faut porter devant les Juges de la politesse du stile.*

Je tombe d'accord que le plaisir que Mr. Bayle goû-

goûtoit à écrire des groſſiéretés, & l'intérêt qu'il avoit à en parſemer ſon livre lui a fait emploier quantité d'expreſſions contraires à la pureté de la langue ; Mais je ſoutiens que c'eſt là ſon moindre défaut & que de la maniere dont-il les place, elles ſont encore plus contraires à la pureté des mœurs. Il eſt des mots, il eſt des conſtructions, qui n'ont pas aſſés de rapport avec le génie de la langue, il en eſt qui n'ont pas aſſés de dignité pour être emploiés dans des ſujets graves, il en eſt qui ont vieilli, & qui ont ſubi le caprice de la mode. Mais il en eſt auſſi que les perſonnes polies ne ſe permettent pas, parce que par leur propre énergie, ou par l'abus qu'on en a fait, elles préſentent des idées acceſſoires contraires à la bienſéance, & que par là elles ſcandaliſent les uns, & vont à ſeduire les autres.

Quel ſtile eſt plus propre à corrompre le cœur. Ibidem Eclairciſſement ſur les objections.

XIX. DANS la page 644. Mr. Bayle ſe récrie contre l'injuſtice de ceux qui regardent les obſcénités qu'il a rapportés & le ſtile groſſier dans lequel il les a énoncées, *Comme propres à éteindre la pudeur & à y faire ſuccéder la licence. C'eſt*, dit-il, *préciſément tout le contraire. Que l'on faſſe le même conte dans un ſtile poli, qu'on l'habille, qu'on le voile ſous des expreſſions qui naient rien de groſſier, qu'on l'exprime à demi-mot, on ſe ſera écouter, on ſera naître des idées ſéduiſantes, on y arrêtera l'attention, on les inſinuera dans le cœur. Mais qu'on s'énonce, comme j'ai fait, la pudeur s'effarouchera & on ſentira de l'éloignement pour le conte & pour tout ce qu'il renferme.* Il eſt bon de relire cet endroit tout entier.

„ Mais pour montrer plus évidemment que l'af-
„ faire dont il s'agit ne regarde point les mœurs, il
„ faut prévenir une inſtance de mes critiques.
„ Voions s'ils ſe peuvent appuier ſur ce prétexte que
„ toute Phraſe qui bleſſe la pudeur eſt un attentat
„ contre la bonne Morale, puis que c'eſt faire du
„ tort à la chaſteté.

„ Je fais d'abord cette Remarque, que ceux qui di-
„ ſent que certaines choſes bleſſent la pudeur doivent
„ entendre, ou qu'elles affoibliſſent la chaſteté, ou qu'el-
„ les irritent les perſonnes chaſtes. On leur peut ſoutenir
„ qu'au prémier ſens leur propoſition mérite d'être re-
„ jettée, & que ſi les femmes ſont priſes pour Juges de
„ la queſtion, ils perdront leur procès infailliblement.
„ Or ſans doute les femmes ſont les Juges les plus com-
„ pétens d'une telle affaire, puis que la pudeur & la
„ modeſtie ſont leur partage incomparablement plus que
„ celui des hommes. Qu'elles nous diſent donc, s'il
„ leur plait, ce qui ſe paſſe dans leur ame lors qu'elles
„ entendent ou lors qu'elles liſent un diſcours groſſier,
„ qui offenſe ou qui bleſſe la pudeur. Elles ne diront
„ pas, je m'aſſure, que non ſeulement il imprime des
„ idées ſales dans leur imagination, mais qu'il excite
„ auſſi dans leur cœur un déſir laſcif qu'elles ont bien
„ de la peine à réprimer, & qu'en un mot elles ſe ſen-
„ tent expoſées à des tentations qui ſont chanceler leur
„ vertu, & qui la mènent juſqu'au bord du précipice.
„ Soions bien perſuadés qu'au lieu de cela elles répon-
„ dront que l'idée, qui s'excite malgré elles dans leur
„ imagination, leur fait ſentir en même temps ce que
„ la honte, le dépit & la colére ont de plus inſuppor-
„ table. Or il eſt ſûr que rien n'eſt plus propre que
„ cela à fortifier la chaſteté, & à rompre l'influence
„ contagieuſe de l'objet obſcéne qui s'eſt imprimé dans
„ l'imagination ; de ſorte qu'au lieu de dire, ſelon le
„ prémier ſens, que ce qui bleſſe la pudeur met en riſ-
„ que la chaſteté, il faut ſoûtenir au contraire que
„ c'eſt un renfort, un préſervatif, & un rempart pour
„ cette vertu, & par conſéquent ſi nous entendons de
„ la ſeconde maniére cette Phraſe, *une telle choſe bleſſe la pudeur* nous devrons penſer que cette choſe, bien loin
„ d'affoiblir la chaſteté, la fortifie, & la reſtaure.

Une femme que la lecture des contes obſcénes tels qu'on les lit dans Mr. Bayle met ſur les bords du précipice, n'aura garde de l'avouer, & ils ne produiront point cèt effet ſur celles qui ſe refuſeront de les lire ; & pourquoi ? C'eſt qu'elles en concevront de l'horreur. Mais eſt-ce en vue d'éxciter cette horreur que Mr. Bayle les a écrits ?

„ Il ſera donc toûjours vrai que le procès qu'on
„ peut faire à un Auteur, qui n'a pas ſuivi la Politeſſe la
„ plus rafinée du ſtile, eſt un procès de Grammaire
„ à quoi les mœurs n'ont point d'intérêt.

„ S'il on me replique que c'eſt un procès de Morale,
„ vû que l'Auteur s'eſt éxprimé d'une maniére qui
„ chagrine les Lecteurs ; Je repliquerai qu'on raiſonne
„ ſur une fauſſe hypothéſe ; Car il n'y a point d'Ecri-
„ vain qui puiſſe épargner à ſes Lecteurs le dépit, le cha-
„ grin & la colére en mille rencontres. Tout Con-
„ troverſiſte qui ſoutient ſubtilement ſa cau-
„ ſe, fait enrager à toute heure les Lecteurs zélés de
„ l'autre parti. Tous ceux qui dans un Relation de
„ Voyage ou dans l'Hiſtoire d'un Peuple, rapportent
„ des choſes glorieuſes à leur Patrie, & à leur Réli-
„ gion, & honteuſes aux Etrangers & aux autres Ré-
„ ligions, chagrinent cruellement les Lecteurs qui n'ont
„ pas les mêmes préjugés qu'eux. La perfection d'une
„ Hiſtoire eſt d'être déſagreable à toutes les Sectes & à
„ toutes les Nations ; car c'eſt une preuve que l'Auteur
„ ne flatte ni les uns, ni les autres, & qu'il a dit à
„ chacun ſes vérités. Il y a beaucoup de Lecteurs qui
„ ſe fachent à un tel point, lors qu'ils rencontrent cer-
„ taines choſes, qu'ils déchirent le feuillet ou qu'ils é-
„ crivent à la marge, *Tu en as menti coquin, & tu mériteroit les étrivières.* Rien de tout cela n'eſt une rai-
„ ſon de dire que les Auteurs ſont juſticiables au Tri-
„ bunal de la Morale. Ils n'ont à répondre qu'au Tri-
„ bunal des Critiques.

„ Il ne reſte donc qu'à dire que la repréſentation des
„ objets ſales intéreſſe les mœurs, puiſqu'elle eſt pro-
„ pre à éxciter des mauvais déſirs, & des penſées im-
„ pures. Mais cette objection eſt infiniment moins va-
„ lable contre moi, que contre ceux qui ſe ſervent de
„ ces enveloppes, de ces détours & de ces maniéres
„ délicates, qu'on ſe plaint, que je n'ai pas employées ;
„ car elles n'empêchent point que l'objet ne s'aille pein-
„ dre dans l'imagination, & elles ſont cauſe, qu'il s'y
„ peint ſans éxcéder les mouvemens de la honte & du dé-
„ pit. Ceux qui ſe ſervent de ces enveloppes ne prétendent
„ point qu'ils ſeront inintelligibles, ils ſavent bien que
„ tout le monde entendra dequoi il s'agit, & il eſt
„ fort vrai que l'on entend parfaitement ce qu'ils veu-
„ lent dire. La délicateſſe de leurs traits produit ſeu-
„ lement ceci, que l'on s'approche de leurs peintures a-
„ vec d'autant plus de hardieſſe que l'on ne craint pas
„ de rencontrer des nudités.

La compraiſon fait contre Mr. Bayle. Une femme qui a de la pudeur n'a garde de s'approcher des nudités, ſi peu voilées, & il n'eſt pas vrai que les éxpreſſions que l'honnêteté permet, préſentent les idées obſcénes auſſi à découvert qu'un voile de crêpe laiſſe voir les nudités.

„ La bienfaſance ne ſoufriroit pas que l'on y jettât
„ les yeux ſi c'étoient des faletés toutes nuës ; mais quand
„ elles ſont habillées d'une étofe tranſparente, on ne ſe
„ fait point un ſcrupule de les parcourir de l'oeil, de-
„ puis les piés juſques à la tête, toute honte miſe à part,
„ & ſans ſe fâcher contre le Peintre : & ainſi l'objet
„ s'inſinue dans l'imagination plus aiſément, & verſe
„ juſques au coeur, & au-delà ſes malignes influences
„ avec plus de liberté que ſi l'ame étoit ſaiſie & de honte & de colere ; car ce ſont deux paſſions qui épuiſent preſque toute l'activité de l'ame, & qui l'arrêtent dans un état de ſouffrance peu compatible avec d'autres ſentimens. Il eſt pour le moins certain que l'impureté ne peut pas agir auſſi fortement ſur les ames, opprimées de honte & irritées, que ſur celles qui n'ont nulle confuſion ni nul chagrin. *Pluribus intentus minor eſt ad ſingula ſenſus.* Ce que que l'ame donne à une paſſion affoiblit d'autant ce qu'elle donne à une autre.

„ Joignés à cela que quand on ne marque qu'à de-
„ mi une obſcénité mais de telle ſorte que le ſupplément n'eſt

„n'eſt pas mal-aiſé à faire, ceux à qui l'on parle achéve-„ront eux-mêmes le portrait qui ſalit l'imagination. Ils „ont donc plus de part à la production de cette image, „que ſi l'on ſe fût expliqué plus rondement. Ils „n'auroient été en ce dernier cas qu'un ſujet paſſif, & „par conſéquent la reception de l'image obſcéne auroit été „très-innocente; mais dans l'autre cas, ils en ſont l'un „des principes actifs, ils ne ſont donc pas ſi innocens, „& ils ont bien plus à craindre les ſuites contagieuſes de cet objet qui eſt en partie leur ouvrage. „Ainſi ces prétendus ménagemens de la pudeur ſont „en effet un piége plus dangereux. Ils engagent à „méditer ſur une matiére ſale, afin de trouver le ſuplément de ce qui n'a pas été exprimé par des paroles préciſes. Eſt-ce une médiation qu'il faille impoſer? Ne vaut-il pas bien mieux faire en ſorte que perſonne ne s'y arrête?

Je crains d'ennuier mon Lecteur en revenant trop ſouvent à la même remarque. Mais Mr. Bayle m'en fournit à tout coup des occaſions, & une mot dans cette néceſſité. A-t-il compoſé ſon Ouvrage en vuë de rebuter ſes Lecteurs, de les chagriner & de les effaroucher? S'il avoit appris que tout le mon le jettoit ſon Dictionnaire à terre, ou le fermoit avec indignation, ou en chargeoit les marges d'injures, toutes les fois qu'on tomboit ſur quelqu'un de ces contes dont il eſt embelli, auroit-il dit? *Voilà ce que je me ſuis propoſé, je ſuis arrivé à mon but, je ſuis ravi qu'on ſouffre à la lecture de mes écrits obſcénes.* Peut-être Mr. Bayle n'étoit-il pas faché que ces endroits fiſſent du chagrin à ceux qui ne ſont pas d'humeur à s'en divertir. Si le ſoin perpetuel qu'il ſe donne de contredire les vérités les plus importantes, & qu'on regarde comme les plus ſures; ſi le plaiſir qu'il paroit trouver ſur tout à accabler d'objections la Doctrine de la Providence & de la bonté de Dieu, ſemble prouver qu'il affecte d'inquiéter une partie de ſes Lecteurs, il ſait qu'il en eſt d'autres qu'il réjouïra par ces mêmes objections, & ce ſont les mêmes à qui il eſt auſſi très-aſſuré de plaire par ces gaillardiſes, & par la maniére dont-il les rapporte.

Il continuë, & il emploie plus d'une grande page à prouver *qu'il eſt des maniéres de couvrir des obſcénités plus dangereuſes que celles qu'il a ſuivies.* C'eſt-là ce qu'on appelle faire prendre le change, & éluder parfaitement ou hardiment l'état de la Queſtion; Il ne s'agit pas de ſavoir ſi on peut faire plus mal que Mr. Bayle, il s'agit de ſavoir, s'il n'a pas mal fait, & s'il n'a pas répandu dans ſon livre bien des choſes indignes d'un Philoſophe comme lui, & propres à gâter le cœur. De quelque tour qu'il ſe ſut ſervi, pour tourner celui de ſes Lecteurs du côté des voluptés il pouvoit leur être fatal par là même, mais ſur tout il le devenoit en faiſant paſſer ces idées & en inſpirant ces ſentimens avec les difficultés qui ébranlent la Réligion.

La comparaiſon que Mr. Bayle fait entre deux maniéres d'écrire ce qui eſt deshonnête, renferme encore un autre ſophiſme. Les expreſſions groſſiéres feront moins de mal à des perſonnes qui ont un grand fond de ſageſſe, parce qu'elles en concevront de l'horreur, & quelles ne ſe réſoudront point à en connoître la lecture; mais elles en feront beaucoup plus à tous ceux qui ſe feront un plaiſir de les lire, parce qu'ils ſe familiariſeront beaucoup plus avec ce dont la ſageſſe veut qu'on détourne ſon attention. Une comparaiſon ſera très-clairement ſentir la vérité de cette remarque: Qu'on ſe repréſente une grande Ville, où la licence régne comme elle régnoit à Rome, du temps de Néron: Il s'y fait en même tems deux grandes aſſemblées. Un Etranger paſſé, & attiré par la ſymphonie, il entre dans une Maiſon dont les portes ſont toutes ouvertes, il voit que tout le monde y a quitté ſes habits pour danſer & que tout y réponde à une ſi furieuſe licence: ces excès lui font horreur il ſe retire ſur le champ. Il conte à un ami ce qui lui vient d'arriver, & cet ami le conduit à une autre aſſemblée dont l'extérieur ne préſente rien d'indécent. On voit bien que ceux qui la compoſent ne ſont point fâchés de plaire; mais enfin il ne paroit pas que les femmes qui s'y trouvent, prétendent tirer d'autre fruit de leur beauté, & de tout ce qui la relève, que celui d'être louées, & peut-être encore d'engager des coeurs, de la fidélité des quels elles s'aſſureront en ſuite, par une ſageſſe qui réponde à leur éclat extérieur. Entre les perſonnes qui penſent ainſi il s'en peut trouver qui ne connoiſſent pas toutes leurs foibleſſes, & qui ſe laiſſeront ſurprendre par quelque commencement de paſſion, qui croitra, & aura de fâcheuſes ſuites: Se permettra-t-on donc de conclure de là que la premiére aſſemblée étoit moins dangereuſe, que la ſeconde, & que le vice où l'on pouvoit s'engager ſe préſentant à découvert, il ne pourroit plus s'inſinuer imperceptiblement dans le coeur par la voie de la ſurpriſe? Le ſophiſme de cette conſéquence ſautera aux yeux. Le vice n'a plus beſoin de s'inſinuer à la faveur de la ſurpriſe, dès qu'il oſe ſe préſenter ſous ſes faces les plus marquées & plaire en ſe préſentant ainſi: Quiconque peut ſe plaire dans la premiére troupe, eſt par là même un homme perdu, qu'aucune indécence & aucune effronterie n'eſt capable d'é onner: Un homme peut prendre dans la ſeconde une paſſion, qui le ménera dans la ſuite plus loin, qu'il ne ſe l'imaginoit: Il en ſort preſque innocent, mais c'eſt aſſés que ſon innocence y ait ſouffert quelque altération pour mettre ſon coeur en danger. Suppoſons que cette paſſion en triomphe & l'entraine à un commerce que les Loix & la Raiſon condamnent. Il y aura pourtant une différence du tout au tout, entre la licence effrénée du prémier & la faute du ſecond, puiſque cette faute ne l'empêchera pas d'être à divers égards, retenu & circonſpect; Il ſe bornera à une ſeule perſonne pendant que l'autre franchira toutes les bornes.

Il eſt préſentement aiſé de comprendre ſi Mr. Bayle eſt tant ſoit peu fondé quand il dit, *que les prétendus ménagemens de la pudeur ſont un piége plus dangereux, parce qu'ils engagent à méditer ſur une matiére ſale, afin de trouver le ſupplément de ce qui n'a pas été exprimé par des paroles préciſes.*

Pour peu qu'on ait de pudeur on s'en tient, à des idées vagues & confuſes, que des expreſſions ménagées préſentent, & comme ces idées ne ſont ni développées, ni vives, elles ſe conſervent moins dans la mémoire, & le coeur a plus de facilité à s'y refuſer.

Eſt-ce une méditation qu'il faille impoſer, continue Mr. Bayle? Non ſans doute, & ce ne ſont pas non plus les expreſſions ménagées qui y engagent, ce ſont les expreſſions groſſiéres qui y forcent:

Ne veut-il pas bien mieux que perſonne ne s'y arrête? Sans doute; C'eſt ce qu'on demandoit à Mr. Bayle, & c'eſt ce qu'il s'eſt obſtiné à réfuſer. Ces Synonimes entaſſés, ces expreſſions vagues & modeſtes paraphraſées, ces citations confuſes l'une à l'autre, ces réfléxions libres, ces *à propos* qui ne finiſſent point, ne ſont ils pas néceſſairement tout l'effet que Mr. Bayle condamne?

Mr. Bayle écrit donc ſa propre condamnation dans les paroles ſuivantes. " Ceci eſt encore plus fort con- *Ibidem pag. 645.*
„tre les chercheurs de détours. S'il s'étoient ſervis „du prémier mot que les Dictionnaires leur préſentoient, ils n'euſſent fait que paſſer ſur une matiére ſale, ils euſſent gagné promtement païs; mais „les enveloppes qu'ils ont cherchées avec beaucoup „d'art, & les périodes qu'ils ont corrigées, & abrégées, juſques à ce qu'ils euſſent contens de la ſineſſe de leur pinceau les ont retenus des heures entiéres ſur l'obſcénité. Ils l'ont tournée de toutes „ſortes de ſens; ils ont ſerpenté autour, comme s'ils „euſſent eu quelque regret de s'éloigner d'un lieu „aimable. N'eſt-ce pas *ad ſirenum ſcopulos conſeniſcere*, „jetter l'ancre à la portée du chant des ſirénes? „N'eſt-ce pas le moïen de ſe gâter & de s'infecter „le coeur?

Si on veut l'en croire, ceux qui ont paru scandaliſés de ſes obſcénités, & qui en on crainſ les mauvais effets, ſe réduiſent à *quelques Puriſtes*, c'eſt-à-dire, à quelques perſonnes qui font conſiſter leur gloire à ne ſe ſervir d'aucune expreſſion, qui ne ſoit parfaitement à la mode, auſſi ſcrupuleux à cèt égard, qu'à celui des habits, le tout pour plaire à des femmes de leur goût, *pour en conter à la blonde & à la brune & avoir ſouvent deux Alaitreſſes, l'une qu'ils paſcent, & l'autre qui les paît.*

Il me paroit que ces paroles n'ont pas été écrites de ſang froid; la colére a fait oublier à Mr. Bayle des vérités de fait; il s'attendoit bien *que ces galans de profeſſion* ſeroient zélés partiſans de ſon Dictionnaire, & l'expérience ne l'a point trompé.

Dans le même article, il range les perſonnes zélées pour les bonnes moeurs & pleines d'un véritable reſpect pour la pudeur, & qui par là ont prévu le mauvais effet de ſon Dictionnaire, il les met, dis-je, au nombre de ces précieuſes ſans cervelle, de l'affectation deſquelles il n'y a pas juſqu'aux laquais qui ne s'apperçoivent. C'eſt ainſi que par une raillerie on élude, dans un Cercle, l'état d'une Queſtion, & qu'un cote ou un éclat de rire tiennent lieu à bien des gens d'une ſolide réponſe.

Mr. Bayle continue " Les Janſénites paſſent pour „ les gens les plus capables, dans la doctrine des „ moeurs. Or c'eſt ſur eux que je me fonde, quand „ je dis qu'une faleté groſſiére eſt moins dangéreu- „ ſe qu'une faleté exprimée délicatement. Je ſai „ bien dit l'un deux. *Qu'on n'appelle* ORDURES „ *que les paroles groſſiérement ſales, & qu'on nomme* „ GALANTERIES *celles qui ſont dites d'une ma-* „ *niére fine, délicate ingénieuſe: Mais ces ordures pour* „ *être couvertes d'une équivoque ſpirituelle, comme d'un* „ *voile tranſparent, n'en ſont pas moins des ordures,* „ *ne bleſſent pas moins les Oreilles Chrétiennes, ne falſi-* „ *ſent pas moins l'imagination, ne corrompent pas moins* „ *le coeur. Un poiſon fubtil & imperceptible donne auſſi bien* „ *la mort que le poiſon le plus violent. Il y a des éloges de la* „ *pudeur, que la pudeur même ne peut ſouffrir. Témoin* „ *celui du P. le Moine, il s'en faut bien que les ſa-* „ *letés groſſiéres d'un Chartier, ou d'un Crocheteur,* „ *faſſent autant de ravage dans une ame que les paroles* „ *ingénieuſes d'un Conteur de fleurettes.* Ce Janſéniſte „ aiant rapporté quelques penſées galantes que le Pé- „ re Bouhours a débitées ſous un perſonnage de Dia- „ logue, & qui ſont conçues en termes fort délicats, „ pourſuit ainſi. *Il n'y a point de parens, je dis mê-* „ *me de ceux qui ſont du monde, qui ne jugent que* „ *c'eſt gâter l'eſprit, corrompre le coeur, inſpirer le* „ *plus méchant caractére à la jeuneſſe, que de les trem-* „ *plir de ces pernicieuſes fotiſes* PLUS DANGE- „ REUSES *que des ordures* GROSSIE- „ RES. On a pû voir ci-deſſus un paſſage de Mr. „ Nicolle où il eſt décidé que les paſſions criminel- „ les ſont plus dangereuſes lorſqu'on les couvre ſous „ un voile d'honnéteté.

Les autorités ſur leſquelles Mr. Bayle s'appuie ſeroient desavouées par leurs Auteurs, dès qu'ils verroient qu'on en fait cèt abus. Rien n'eſt plus ordinaire à un homme ſcandaliſé que d'outrer des comparaiſons. Dans le tems que la ſuperſtition régnoit, & qu'elle éteignoit viſiblement l'eſprit de l'Evangile & les bonnes moeurs, on la comparoit à l'Irréligion, & quelquefois on la trouvoit pire; cette comparaiſon étoit ſans danger dans un tems où l'on ne connoiſſoit perſonne d'humeur à en abuſer, & en général on ſait que rien n'eſt plus ordinaire à un grand nombre de Prédicateurs que de préſenter le Vice contre lequel ils prêchent, comme le plus dangereux de tous, dès qu'ils s'aviſent de le mettre en paralléle avec quelques autres, de la condamnation deſquels on convient. Meſſrs. de Port Royal comprenoient bien le mauvais effet que de certaines compoſitions ingénieuſes étoient capables *de produire*; ils en comparent le danger avec celui de quelques autres Ouvrages qui rouloient au fond ſur le même ſujet, & que tout le monde ſe faiſoit un devoir de desapprouver; Mais ils poſent pour principe dans ce raiſonnement, que tout ce qui eſt écrit, dans le ſtile de Mr. Bayle, ſur des matiéres contraires à l'honnéteté, eſt condamné par tous les honnêtes gens, & ne s'attire l'attention que des perſonnes qui oſent être ſans pudeur & ſans honneur.

Mr. Bayle avoit trop d'eſprit pour ne pas comprendre que les raiſons, par leſquelles il paroit vouloir ſe juſtifier, prouvent au delà de ce qu'il ſe propoſe; car s'il eſt vrai qu'un ſtile châtié ſoit plus dangereux ſur de certaines matiéres, que celui qui ne l'eſt point, il ſuit de là que Mr. Bayle auroit pû rendre ſes obſcénités moins dangereuſes, en les exprimant dans des termes encore plus groſſiers, & de là on concluroit qu'il a eu tort de les écrire d'un ſtile qui pourroit encore être dangereux, par là même qu'il n'étoit pas aſſés impoli; à cela il répond, *qu'il faut ménager le public, & que frapper les oreilles des perſonnes de conſidération pour des termes abandonnés à la plus vile populace, ou les mettre ſous leurs yeux lorſqu'ils ſont ſans néceſſité, c'eſt manquer au reſpect qu'on leur doit.* Mais à quoi aboutit tout cela, ſi ce n'eſt à prouver que Mr. Bayle auroit pû porter encore plus loin qu'il n'a fait la licence de ſes expreſſions? Encore une fois ce n'eſt point là ce dont il s'agit. Il pouvoit plus dire, donc il n'a pas trop dit. Qui eſt-ce qui tombera d'accord de ce raiſonnement? " Les „ femmes qui ne ſeroient vertueuſes qu'à demi, cour- „ roient moins de riſque parmi des hommes bruteux, „ qui ſe mettroient à chanter les chanſons les plus „ malhonnêtes, & à parler groſſiérement comme „ des ſoldats, que parmi des hommes civils, qui ne „ s'éxpriment qu'avec des termes retenus. El- „ les ſe croiroient indiſpenſablement obligées à ſe fâ- „ cher contre ces brutaux, & à rompre toute partie, „ & à ſortir de la chambre pleines de colére, & d'in- „ dignation. Mais des complimens flateurs & ten- „ dres, ou parſemés tout au plus de paroles ambi- „ gues, & de quelques libertés délicatement éxpri- „ mées, ne les cabreroient pas, elles y prêteroient „ l'oreille; & ainſi ſe gliſſeroit le poiſon.

Et en quoi conſiſte le danger de ces libertés délicatement éxprimées? C'eſt d'amener enfin, mais peu à peu & inſenſiblement, à des ſentimens, & dès-là à des fautes, où les Contes, les éxpreſſions, les tours de Mr. Bayle conduiſent directement. Une femme qui ſe fera familiariſée avec ce ſtile ne ſe fera pas une peine de l'entendre. Il y a une différence du tout au tout, entre une faute dans laquelle des ſentimens de tendreſſe & d'attachement pour une perſonne font tomber, & celles, auxquelles les perſonnes qui aiment la débauche, les éxpreſſions groſſiéres & les diſcours licentieux s'abandonnent, ou ſont prêtes de s'abandonner à toute occaſion.

Si quelque choſe a pû rendre très-pernicieux les Contes de la Fontaine, c'eſt qu'à l'égard des éxpreſſions ils ne contiennent preſque rien qui ſoit groſſier. pag. 646.

Les Contes de Mr. de la Fontaine ont fait du mal, parce qu'en les liſant, on s'eſt familiariſé avec des idées auxquelles la Chaſteté & la Decence veulent qu'on refuſe ſon attention. Si ce Livre avoit été écrit ſans eſprit, s'il n'y avoit rien eu que d'impoli & de très groſſier dans ſes vers, il auroit fait moins de mal, parce qu'il auroit été lû par moins de perſonnes; mais il en auroit fait d'avantage à ceux qui auroient aimé à le lire.

Au reſte on dit que Mr. de la Fontaine en a eu de très-grands remords ſur la fin de ſes jours, & qu'il auroit ſouhaité de pouvoir abolir cèt Ouvrage; au lieu que Mr. Bayle eſt mort dans une parfaite indolence par rapport à tout le mal qu'il a cauſé aux bonnes moeurs, & à la Réligion: Il eſt mort la plume à la main contre ſes Défenſeurs. Quoiqu'il en ſoit, ſi l'on tiroit des écrits de M. Bayle, & ſi l'on reſſembloit tout ce dont un coeur pur s'offenſe & qui fait craindre pour la pureté des autres, on feroit

un

un volume beaucoup plus gros, plus libre, plus varié, plus séduisant que les poëſies licentieuſes de Mr. de la Fontaine.

De tout ceci on auroit tort de conclure, que le moindre mal ſeroit de ſe ſervir des expreſſions des Crocheteurs.

Je reconnois qu'on auroit tort de poſer cela en fait, & d'écrire conformément à cette Maxime. Mais pour cela on n'a pas tort de dire qu'une telle conſéquence très-odieuſe & très-abſurde en elle-même eſt une ſuite naturelle de ce que Mr. Bayle allégue pour ſe juſtifier. Dès qu'on écrit ſur un ſujet dont les idées peuvent nuire aux bonnes mœurs, les éxpreſſions les plus éloignées de produire ce mauvais effet ſont ſans contredit préférables. Mais on ne liroit pas un livre écrit dans ce ſtile. Mr. Bayle a donc écrit pour ſe faire lire; il auroit été fâché de ſoulever ſes Lecteurs contre lui; ſon Apologie le fait bien voir. Or dès qu'on aime à lire des penſées licentieuſes, plus la licence en eſt groſſière, plus l'effet en eſt à craindre.

Du devoir d'un Rapporteur.

XX. Mr. BAYLE diſtingue dans cette page 646, entre le ſtile défendu à un Avocat, & celui qui eſt permis à un *Rapporteur*. „ „ Un Avocat plaidant ſur un ſujet contraire „ à l'honnêteté, doit parler avec beaucoup de rete- „ nue, & de modération, & faire connoître que ſon „ reſpect pour l'Auditoire l'oblige à s'éxprimer ob- „ ſcurément, & à taire une partie du ſujet qu'il „ traite. S'il en uſoit autrement, on lui impoſeroit „ ſilence. " Il eſt donc certain que, des Juges qui ſentiroient ce qu'on doit à leur rang dans une Audience publique, arrêteroient tout court des Avocats qui s'énonceroient dans le ſtile que Mr. Bayle ſemble affecter de ſuivre en divers endroits. *Mais un Rapporteur eſt obligé de préſenter les actions infames dans toute leur énormité. C'eſt alors une néceſſité; ſans cela on courroit le riſque de ne proportionner pas aſſés le châtiment à la faute.*

Mais un Rapporteur compte ſurement de ſe trouver dans des circonſtances, où ſes expreſſions ne ſervironſ qu'à augmenter l'horreur, qu'on doit avoir pour ce qu'elles énoncent; Rien n'eſt plus éloigné de la penſée que d'égaier par là des Juges fatigués par des conteſtations auſſi embrouillées que peu intéreſſantes. Mr. Bayle à éxpreſſément déclaré que c'étoit là ſon but.

Examen de la preſſe des Stoiciens.

XXI. Mr. BAYLE fait en paſſant mention des Stoiciens, & de leur erreur ſur l'honnêteté, & l'obſcénité des termes, il ſe contente de rejetter cette erreur, mais il ne la refute pas: Il n'en avoit garde; car ailleurs il déſioit la Raiſon de pouvoir renverſer le ſyſtême des Philoſophes Cyniques, & d'aſſigner aux hommes qui ſéparent *l'honnête* d'avec *le deshonnête*. L'erreur des *Stoiciens* eſt pourtant facile à diſſiper: Tous les mots ſont par eux-mêmes des ſons indifférens, & des ſons qui ne ſignifiant rien; Ils ſervent à faire naître les idées que l'uſage y a attachées: Il eſt des actions qui, ſelon la diverſité des circonſtances, ſe trouvent très-innocentes ou très-condamnables: Pour répondre à ces différens cas, il eſt des termes qui préſentent ces actions dans leurs différentes circonſtances; Il en eſt qui par la force que l'uſage leur a donnée, font connoître que celui qui les emploie condamne ce qu'on doit condamner; Il en eſt d'autres qui font connoître qu'il en plaiſante & qu'il s'en moque; Il en eſt dont on ſe ſert pour éloigner les hommes du mal; Il en eſt d'autres dont on ſe ſert quand on veut les y engager; Il en eſt qui appliquent l'attention ſur ce à quoi elle doit ſe refuſer; Il en eſt qui l'en éloignent. Les termes deſtinés à produire un bon effet ſont ceux qu'on appelle *honnêtes*; Ceux dont la licence des hommes a abuſé, & dont ils ſe ſervent pour ſéduire le cœur & l'imagination, paſſent pour licentieux & pour *deshonnêtes*. Ces diſtinctions auroient fait le procès à Mr. Bayle; auſſi n'a-t-il garde les emploier pour faire connoître l'erreur des *Stoiciens*: Si on veut le croire il n'eſt point néceſſaire de ſe convaincre par la Raiſon qu'ils ſe trompoient, il ſuffit de s'en tenir à l'uſage, & de le prendre pour régle de ſes moeurs, c'eſt-à-dire que dans un païs ou la licence régneroit, & où l'on ſe permettroit le ſtile le plus propre à engager les hommes à l'impureté, on pourroit en toute innocence ſe familiariſer avec ce langage & ſes ſuites.

Réflexions ſur l'uſage.

XXII. Mr. BAYLE à encore une autre raiſon pour en appeler à l'uſage, & s'y tenir entiérement *C'eſt que l'uſage a varié*, ce qui lui fournit des autorités, & des échapatoires.

„ Puis donc que le mot P. . . . dont nos Péres „ ſe ſervoient dans les livres les plus graves, auſſi „ franchement, que les Latins de celui de *meretrix*, „ commence à tomber dans un décri général, il eſt „ juſte que tous les Auteurs commencent à s'en ab- „ ſtenir, & à lui ſubſtituer le terme de Courtiſane, „ puiſqu'on le veut. C'eſt dans le fond par une „ délicateſſe mal entendue; car voici comme je rai- „ ſonne. Ou le mot de Courtiſane éxcite une idée auſſi „ forte que l'autre, ou une idée plus foible. Si c'eſt „ le prémier, on ne gagne rien, on n'épargne à per- „ ſonne l'horreur d'avoir dans l'eſprit un objet infa- „ me. Si c'eſt le ſecond, on diminue la haine que le „ public doit avoir pour une proſtituée. Mais eſt- „ ce la une créature qui mérite ce ménagement? „ Faut-il la repréſenter ſous une idée favorable? Ne „ vaudroit il pas mieux aggraver la notion infame du „ mérier qu'elle profeſſe? Quoi vous craignés de la „ rendre trop odieuſe? Vous lui cherchez un nom „ commode, & qui ne ſignifioit autrefois qu'une „ Dame de la Cour. On diroit que vous craignés de „ l'offenſer, & que vous tâchés de raduscir les eſ- „ prits en la déſignant ſous un nom de mignardiſe. „ Ce qui arriveroit de tout cela, ſi l'on agiſſoit con- „ ſéquemment, ſeroit que le terme de Courtiſane „ paroitroit bien-tôt obſcéne, & qu'il en faudroit „ chercher un plus doux. Il faudroit dire *une femme qui ſe gouverne mal*, & puis *une femme dont on cauſe*, & puis *une femme ſuſpecte*, & puis *une femme qui ne ſe comporte pas ſainement*, & enfin prier les précieuſes du plus haut vol d'inventer quelque Périphraſe.

Il eſt des actions dont l'idée plait aux ſens, & auxquelles la nature animale s'abandonneroit, comme on le voit dans les bêtes, ſans ſcrupule & ſans retenue, ſi la raiſon & la pudeur ne ſervoient de contrepoids au penchant de la ſimple nature. Il importe infiniment pour la pureté, l'ordre, la bienſéance, l'honneur du genre humain, que les termes dont on ſe ſert pour éxprimer & ces actions, & ce qui y a du rapport, préſentent à l'eſprit des idées acceſſoires ſort vives, qui faſſent ſentir que l'attention qu'on donne à des objets de cette nature eſt indécente & dangereuſe, & qu'on ſe rend très coupable, lorſqu'on à l'imprudence de ſe familiariſer avec ces penſées dangereuſes. Dès qu'un terme qui avoit la force de réveiller des idées acceſſoires d'éloignement & de haine, perd de cette force ſi utile & ſi néceſſaire; dès que la corruption des hommes groſſiers eſt parvenue à donner à de tels termes la force de préſenter hardiment des idées à éviter, dès qu'ils ſont devenus familiers à ceux qui aiment à parler avec effronterie de ce qui offenſe la pudeur; alors de pour que la contagion des ſentimens licentieux ne ſe gliſſe avec le langage, à ces éxpreſſions trop hardies, on en doit ſubſtituer d'autres, & on ne doit point ſe laſſer de faire ces ſubſtitutions. Le genre humain eſt eſtimable d'en uſer ainſi, malgré le grand nombre des mauvais coeurs qui le compoſent. C'eſt manquer infiniment au reſpect qu'on lui doit que de ne s'aſſujettir pas très-ſcrupuleuſement à une ſi heureuſe pratique, & on doit ici appliquer à tous les hommes ce que Mr. Bayle lui-même dit des Stoïques. *Si dans leurs conférences particulieres ils ne jugeoient pas à propos de préferer un mot à un autre, il falloit pour la moins que dans le public ils*

je conformassent au ſtile commun. Le conſentement unanime des peuples doit-être en cela une barrière pour tous les particuliers.

N. Mr. Bayle n'a manqué que contre la civilité.

XXIII. DANS la page 647. Mr. Bayle ſuit ſa Méthode ordinaire. A l'occaſion d'une Queſtion il paſſe adroitement à une autre par le moien de quelque rapport qu'elles ont entr'elles. On ſent par là de la liaiſon dans ſes Ouvrages, & cependant il trouve moien de faire diſparoître une Queſtion pour amener ſin Lecteur ſur une autre, ſans lui donner le temps d'approfondir la prémiére & de s'en procurer une exacte connoiſſance. Il vient de dire, qu'on doit reſpecter l'uſage; il étoit naturel de lui objecter, qu'il ne l'a pas fait, & qu'il a écrit une infinité de choſes que l'uſage établi parmi ce qu'on appelle des honnêtes gens, & les perſonnes qui paſſent pour ſavoir vivre, ne permettoit pas de dire en converſation. Mr. Bayle reconnoit que ce *ſeroit là une incivilité*, & là-deſſus il parle de l'obligation où l'on eſt d'être civil & poli, & des cas qui peuvent excuſer celui qui ne l'eſt pas; Il ſubſtitue donc à l'idée de *l'honnêteté*, & de ce que l'on doit à la pureté de ſon cœur & à celle des autres, il lui ſubſtitue, dis-je, l'idée de *l'impoliteſſe*. Aux diſcours *impurs & obſcénes* qui ſamiliariſent le cœur & l'imagination avec le Vice, il ſubſtitue le nom de *ſimple incivilité*, encore trouve-t-il moien d'en bien rabattre: Peut on plus hardiment changer l'état de la queſtion?

L'incivilité n'eſt mauvaiſe moralement parlant, que lorſqu'elle vient d'orgueil, & d'une intention préciſe de témoigner du mépris à ſon prochain.

Et n'eſt-elle pas mauvaiſe moralement parlant, quand elle part d'un cœur qui ſe plait aux idées impures, & qui par un principe encore d'intérêt, de lâche complaiſance, ou par d'autres motifs autant condamnables, ſe donne la liberté de conter & de réfléchir licenciuſement? Mr. Bayle a-t-il donné une grande preuve de ſa modeſtie en s'oppiniatrant à remplir ſon Dictionnaire d'ordures, & à les multiplier dans une ſeconde édition.

La liberté que l'on peut prendre à beaucoup plus d'étendue dans un livre, que dans un diſcours de vive voix. Une obſcénité dite en face à d'honnêtes femmes, en bonne compagnie, des embaraſſe beaucoup.... Mais il ne tient qu'à vous de lire, ou de ne pas lire ce qui n'eſt pas aſſés chaſte à votre gré.

Vous diriés que tous les reproches qu'on a fait à Mr. Bayle ſur le ſujet des obſcénités ſe reduiſent à ceci. Vous êtes un impoli qui embaraſſés les Dames par les Contes dont vous avés parſemé votre Dictionnaire, par ces réflexions dont vous les embelliſſés, & par les expreſſions groſſiéres & licencieuſes dont vous avés trouvé à propos de vous ſervir. On fait cette plainte effectivement; mais ce n'eſt pas la ſeule ni la principale. On eſt perſuadé que la lecture de vos obſcénités eſt tout à fait propre à gâter le coeur des jeunes gens, & l'éxperience ne l'a que trop prouvé. Pour ce qui eſt du *liſe qui voudra, on peut de plus ſe faire marquer les endroits qu'on ne doit pas lire.* Ce ſont des défaites que Mr. Bayle lui-même ne propoſoit pas ſérieuſement; Il ſavoit bien que ſouvent on trouve le plus d'ordures dans ſon livre, là où on en attendoit le moins; & que la bienſéance ne permet pas à une Dame d'éxiger d'un homme qu'il mette des notes à tous les endroits qu'elle ne doit pas lire, elle paroitroit par là l'inviter à lui dire des plaiſanteries.

Croiés vous qu'un vieux Profeſſeur de Sorbonne ſoit obligé de ſavoir tout ce que ſavent les jeunes Abbés de Cour, dans l'art de marquer aux Dames beaucoup de reſpect, avec une grande politeſſe?

Un Docteur de Sorbonne qui a vieilli dans l'Etude des Controverſes, eſt amené, par de certaines circonſtances dans une maiſon où il ſe trouve des Dames de tout âge; il ne ſait pas ſaluer le monde, ſi entrer dans une aſſemblée de la maniére que feroit un jeune Cavalier qui n'a rien appris que la mode. On auroit tort de ſe moquer du Docteur, à qui il arrive de faire quelque choſe contre des uſages arbitraires qu'il ne connoit pas, & dont il n'a pas été obligé de prendre connoiſſance. Qu'eſt-ce que cèt éxemple à de conforme avec le cas de Mr. Bayle? Un homme qui s'éxprimeroit en préſence de quelques Dames, ou ſimplement en préſence de quelques hommes, pour qui il devroit avoir des égards, de la maniére dont Mr. Bayle s'éxprime à tout coup dans ſon Dictionnaire, de quel oeil le regarderoit-on? A cela eſt-il permis de répondre? On ſeroit fondé de regarder de mauvais oeil un Cavalier qui doit avoir étudié le monde, & connoitre ce qui y eſt établi. Mais quelle injuſtice d'éxiger la même attention & les mêmes connoiſſances de Mr. Bayle, qui a paſſé ſa vie dans la retraite, qui ne liſoit point les livres où il auroit pû s'inſtruire de ce qu'on appelle le bel uſage, qui ne les citoit jamais, mais qui ſe contentoit d'écrire tout bonnement, tout ſimplement, & tout groſſiérement. Mr. Bayle ne connoiſſoit point le coeur humain, il ne l'avoit jamais étudié, il ignoroit ce qui peut contribuer à le ſéduire; Il n'avoit point étudié la Morale, il ne ſavoit point ce que le Chriſtianiſme enſeigne ſur la retenue dont on doit uſer dans ſes diſcours: Il ſe donne pourtant pour un homme que la *Foi* & la *Grace* ont pleinement convaincu des vérités de la Réligion, que ſa Raiſon étoit incapable de lui faire comprendre.

Mr. Bayle comprend donc qu'il a beſoin d'un autre échapatoire; *Il n'eſt pas*, dit-il, *contre la Civilité d'écrire ce qu'il eſt contre la civilité de prononcer.* Avec cette diſtinction un Prédicateur qui chargeroit ſes ſermons imprimés d'expreſſions ſemblables à celles que Mr. Bayle ſe plait à rapporter à la page 643, & de plus groſſiéres encore, auroit ſa juſtification toute prête, en diſant, qu'il n'a pas prononcé ces termes, & qu'il les a reſervés pour l'impreſſion. J'oſerai donc me montrer aux yeux d'une infinité de gens tel que je n'oſerois paroitre aux yeux de trois ou quatre perſonnes. Il y a plus; Mr. Bayle fournit à un Prédicateur de quoi faire l'Apologie des éxpreſſions les plus groſſiéres, & les plus condamnées, *diſent-elles plus que je n'en dis toutes les fois que je bénis un Mariage, ou que je publie des Annonces?*

Pour moi je ne fai pas éxactement comme étoit faite l'imagination de Mr. Bayle; mais je ſai bien que j'ai mille fois ouï publier des annonces, & que j'ai vû bénir des mariages, ſans qu'il me ſoit jamais venu dans l'eſprit aucune des idées que les expreſſions de Mr. Bayle font néceſſairement naitre. Une imagination mérite à juſte titre le nom de *Couteuſe* que Mr. Bayle lui donne, dès qu'elle paſſe avec cette rapidité de quelques idées vagues aux plus déterminées, & de ce qu'il eſt permis de penſer à ce à quoi on doit reſnier ſes idées. Y a-t-il un honnête homme qui n'ait prononcé un milion de fois le nom de *Dame*, & le mot de *Coëffe* ſans penſer le moins du monde à aucune des idées que *l'imagination couteuſe* de Mr. Bayle enchaine ſi hardiment l'une à l'autre? Il faut pour en venir là s'être familiariſé autant que lui avec ces idées, auxquelles la pudeur le refuſe, par les lectures continuelles des ſales Auteurs dont il a cité ſes recueils.

Mr. Bayle poſe en fait que *les termes les plus groſſiers & les termes les plus honnêtes dont on ſe puiſſe ſervir pour déſigner une choſe ſale, la peignent auſſi vivement & auſſi diſtinctement les uns que les autres, dans l'imagination de L'Auditeur, ou du Lecteur.*

Ce fait bien prouvé, établit ſans replique l'Apologie de ſon ſtile. Mais comment le prouve-t-il? En le rendant ſenſible par *un argument populaire.* Il veut qu'on ſe figure *une de ces avantures qui ſervent quelquefois d'entretien à toute une ville.* Une fille qui s'eſt mal conduite, & *un Mariage prêt à être célébré, mais arrêté tout d'un coup par l'oppoſition d'un tiers.* Mr. Bayle place adoitement ſon Lecteur dan

dans des circonſtances, qui ſignifient beaucoup par elles-mêmes, & qui frappent vivement l'imagination: Après quoi il ne lui eſt pas difficile d'y faire naître ce qu'il veut, par cinq lignes d'expreſſions ſynonimes, les unes plus les autres moins fortes, & libres. L'eſprit arrêté ſi longtemps ſur le même ſujet s'accoutume enfin à attacher les mêmes idées à tous ces termes différens.

Dans des cas de la Nature de ceux que Mr. Bayle allégue, les honnêtes gens condamneront la perſonne coupable, & pleindront ceux à qui elle appartient. Les Mauvais coeurs ſe feront, à leur ordinaire une fête du mal d'autrui, & ſi leur coeur a encore eu tant d'éloignement pour la pureté que pour la bonté, ils en plaiſanteront dans le ſtile de Mr. Bayle ou dans celui des Auteurs mépriſables & effrontés, ſur lesquels il a trouvé à propos de former le ſien, à cet égard.

Les obſcénités écrites ſont auſſi blamables que prononcées.

XXIV. POUR ſe convaincre que dans le fond, il n'y a pas moins d'incivilité à écrire qu'à parler, qu'on ſe figure deux Cavaliers qui penſent à ſe marier; L'un déclare ſes intentions à celle qu'il ſe propoſe d'épouſer, non pas dans les termes que l'uſage approuve, & qui ſont établis pour ſignifier que celui qui les emploie ſe renferme dans les bornes de la retenue, & de la modeſtie, qu'il reſpecte la Vertu, & qu'il en fait cas; au lieu, dis-je, de s'exprimer dans ce langage, ſuppoſons qu'il paraphraſe ſa demande dans tous les termes que Mr. Bayle ſe plait à entaſſer comme ſynonimes.

Un autre a la précaution de ne parler pas ainſi; mais ce que le prémier à dit il prend le parti de l'écrire à celle qu'il voudroit épouſer. Si le diſcours du prémier a été prononcé ſans témoin, celle qui a eu le malheur de l'entendre, ſe trouve réduite à faire l'affront qu'elle a reçu, elle n'en ſauroit tirer ſatisfaction, peut-être même ne l'en croiroit-on pas; Mais pour celle qui a reçû la lettre, elle la fait lire à ſes Parens, & les met en droit d'en tirer vangeance: Et l'effrontè Ecrivain pourroit-il éviter les étrivières qu'il mérite, en diſant, *Lit qui veut, ſi les prémières lignes d'une lettre deplaiſent il n'y a qu'à la jetter au feu.*

Cette excuſe n'eſt pas moins impertinente dans la bouche d'un Auteur. Ecrit-on des livres, ſi ce n'eſt à deſſein de les faire lire? Et Mr. Bayle pouvoit-il ignorer que ceux qui auront le plus de penchant au mal liront avec le plus de plaiſir ſes obſcénités; pouvoit-il ignorer que c'eſt ſur de tels coeurs qu'elles feroient un plus mauvais effet?

Reconnoît ſes effets des termes libres.

XXV. L'AUTEUR de la Nature a trouvé à propos de faire naître les perſonnes qui compoſent le genre humain avec de certaines diſpoſitions, d'où naiſſent en ſuite certains penchans. Des ſentimens de pudeur & de retenue qui s'élévent en même temps, modérent ces panchans, & font qu'on s'y refuſe, & qu'on s'éloigne d'y penſer: Ces ſentimens qui paroiſſent ſi oppoſés ſe réuniſſent pour le bonheur des hommes, pour conſerver la ſocieté, & pour la conſerver dans l'ordre, pour établir enfin la fidélité conjugale. A meſure qu'on ſe familiariſe avec certaines idées, la retenue qui ſert au bon effet dont je viens de parler, s'uſe, & s'anéantit peu à peu. Mr. Bayle affecte de familiariſer ſon Lecteur avec les idées dont j'ai ſi ſouvent remarqué qu'il faut éloigner l'attention; Les termes les plus vagues, les moins frappans, ou les plus chargés de ces idées acceſſoires qui renferment l'imagination dans les bornes de l'honnêteté, il les paraphraſe avec tant de hardieſſe, il entaſſe tant de mots expreſſifs l'un ſur l'autre, & force l'imagination à s'arrêter ſi longtemps ſur la même idée, que tous les mots contenus en pluſieurs lignes lui préſentent l'un apres l'autre, qu'à la fin il vient à bout de procurer à de certains termes, qui ne préſentoient rien d'indécent à l'imagination, la malheureuſe force de ſignifier tout ce qu'il lui plait.

Si l'on en croit ce que dit Mr. Bayle dans la page 648. lors qu'une Dame s'offenſe des expreſſions groſſiéres & licentieuſes dont on uſe en lui parlant, ce n'eſt pas par goût pour la pureté, & par l'horreur qu'elle conçoit pour ce qui en éloigne, *C'eſt par vanité ſeulement*, on n'a pas eu pour elle les ménagemens que l'uſage a établi pour des marques de reſpect. Il ſe peut que Mr. Bayle juge des coeurs de toutes les femmes par le ſien; mais il ſe peut auſſi qu'il ſe trompe, quand il ſuppoſe qu'elles ne ſe conduiſent que parles mêmes motifs & par les mêmes principes ſur les quels il ſe régleroit lui-même, s'il étoit en leur place.

Mais, dit-il, *il en eſt qui ont peu de vertu, & qui ne laiſſent pas de s'offenſer d'un diſcours libre; Elles n'ont pas de la vertu. Ces diſcours ne les offenſent pas, parce que leur pudeur en ſouffre, elles aiment ces idées, mais leur vanité, ne trouve pas ſon compte dans la liberté qu'on ſe donne de les leur préſenter groſſiérement: Il leur paroit que c'eſt manquer à la conſideration qu'on leur doit.*

Cette réponſe de Mr. Bayle renferme an tas de ſophiſmes. 1. Eſt-il permis de conclure de celles qui n'ont pas de la vertu à celles qui en ont, & de ſuppoſer qu'elles ſe conduiſent par les mêmes principes? S'il eſt permis de raiſonner ainſi, il ſuffira de prouver que deux hommes ſont hipocrites pour conclure qu'il n'y en a point qui agiſſe ſincerement 2. D'une femme dont la vertu n'eſt pas inébranlable, & dont le coeur n'eſt pas au deſſus de toute ſurpriſe, d'une femme même qui a pû oublier ſon devoir à de certains égars, il y a une éxtrême diſtance à une qui ne connoit d'autres régles que ſon penchant pour les plaiſirs. On peut avoir cedé à un homme, & être inébranlable à tous les autres. On peut oublier ſon devoir à de certains égars, & s'en acquiter ſcrupuleuſement à d'autres, & la pudeur n'eſt pas éteinte dans toutes les perſonnes qui ont eu une foibleſſe. Suppoſons enfin une parfaite hipocrite qui dans le fond, n'a ni pudeur, ni vertu. Pour celle-là, il eſt certain qu'elle ne ſe recrie ſur un diſcours trop libre que par vanité. Mais cette vanité même eſt, dans cette occaſion, un hommage qu'elle rend à la vertu qu'elle n'a pas. Telle femme n'aura pas aſſés d'attachement à la vertu pour lui ſacrifier ſon inclination aux plaiſirs, qui ne pourra pas s'empêcher de l'eſtimer aſſés pour ne vouloir pas paſſer pour ne ſe faire aucun ſcrupule de ce ſacrifice. Or ſi les femmes qui manquent de vertu ſe font un honneur de paſſer pour en avoir, à plus forte raiſon celles qui en ont effectivement, ſont conſiſter leur gloire à s'y affermir. Voila pourquoi elles comprennent qu'on lui donne atteinte, lors qu'on les croit capables de prendre plaiſir à des diſcours que la pureté condamne.

Il me paroit qu'il ne convient pas à un Auteur qui ſe pique d'éxactitude, qui donne ſon attention à relever les fautes où les autres ſont tombés en raiſonnant, à moins qu'il ne faſſe en même temps profeſſion de chicane, & d'avoir renoncé à la ſincérité; il me paroit, dis-je, qu'il ne lui convient pas de raiſonner lui-même dans ſes livres comme l'on ſeroit dans un cercle, où chacun ſe piqueroit de n'être point du même ſentiment que les autres, & ſeroit fort content de lui-même, pourvû qu'il eut allégué quelque apparence de raiſon & de preuve pour ſoutenir ſon ſentiment.

„ Je ſuis perſuadé, dit-il, qu'aujourd'hui de quel-
„ que ſexe que l'on ſoit, on n'a pas plutôt vû le
„ monde quatre ou cinq ans, que l'on ſait, pour
„ ou dire, une infinité de choſes graſſes. Cela eſt
„ principalement vrai dans tous les païs où la ja-
„ louſie n'eſt pas tirannique. On y vit dans une
„ grande liberté. Les converſations enjoüées, les
„ parties de plaiſirs, les feſtins, les voiages à la
„ campagne y ſont preſque un pain quotidien. On
„ ne ſonge qu'à ſe divertir, & qu'à égaier l'éſprit.
„ La préſence du beau ſexe eſt bien cauſe que les
„ obſcénités n'y entrent pas à viſage découvert,

„ mais non pas qu'elles n'y aillent en masque, on
„ les produit sous des enveloppes, qui, comme je l'ai
„ prouvé ci-dessus, n'empêchent pas que l'objet
„ sale ne se peigne dans l'imagination, tout comme si
„ l'on se servoit des termes d'un Païsan. La crainte
„ d'être raillées comme des prudes & des précieu-
„ ses, fait que les femmes n'osent se fâcher, pen-
„ dant qu'on ménage les expressions. C'est une pure
„ question de nom, une vraïe dispute de mots, la
„ chose signifiée passe, mais non pas toutes les pa-
„ roles qui la signifient.

Plus on se voit familiérement, plus il y a de danger que la mode des discours licentieux s'établisse, & par conséquent plus les mauvais effets du Dictionnaire de Mr. Bayle sont à craindre. Je veux qu'il se dise de temps en temps, quelque chose qui aît du rapport aux matiéres sur les quelles il aime tant à revenir; mais il n'est pas moins vrai qu'une personne qui s'éxprimeroit là-dessus grossiérement feroit le fleau des compagnies. *Mais qu'on s'éxprime grossiérement ou délicatement, qu'on dise beaucoup, ou qu'on dise peu, n'est ce pas la même chose?* Non, & il s'en faut éxtrémement? Il en est de cela comme de deux personnes dont l'un crie, & l'autre parle fort bas. On est forcé d'entendre l'une, & on peut aisément s'empêcher d'écouter l'autre. On a bien-tôt refusé son attention à un petit nombre de mots qui ne présentent que des idées vagues & imparfaites; Il en est au contraire dont tout le fens se présente incontinent; & pour ce qui est de ceux-ci, se plaire à les entendre, & à plus forte raison se plaire à y répondre, est une des plus fatales habitudes. Au reste Mr. Bayle paroit n'avoir pas eu de bons mémoires; Il vivoit dans une grande retraite, comme il l'apprend lui-même dans sa Préface, peut-être s'est-il imaginé que les lectures auxquelles son imagination se délectoit, avoient un parfait rapport au sujet des conversations, pour lesquelles il comptoit que les hommes & les femmes avoient tant d'empressement. J'ai quelquefois ouï parler de cette maniére des Laboureurs qui ne m'appercevoient pas, Mr. Bayle y auroit pû trouver dequoi grossir son Dictionnaire. De quoi ces gens-là peuvent-ils s'entretenir quand ils veulent s'égaïer? Aussi les Péres qui ont soin de l'éducation de leurs enfans ne les laissent pas avec leurs domestiques, & la grossiéreté de ces gens-là fait sur des enfans bien nés & bien élevés ce que la vue des esclaves faisoit sur la jeunesse de Lacedémone: Il est aisé de leur faire comprendre combien il est honteux de penser comme ces gens-là. Mais que leur dira-t-on lors que dans le plus grand feu de leur âge, ils verront un Philosophe célébre plein de ces idées dont il a chargé ses recueils, & qui pour mettre toujours mieux en érat ses Lecteurs de s'y livrer sans retenue, les affranchit du joug de la Raison, qui ne fait selon lui ce qu'elle dit, & de celui de la Réligion qui n'est encore qu'un tas d'incertitudes & de contradictions?

„ Si l'on trouve des endroits choquans, cette peine sera bientôt suivie du doux plaisir de s'être donné à soi-même de nouvelles preuves de la force de sa pudeur. Si l'on se plaît à ces endroits-là, & si l'on s'y gâte, ce ne sera point ma faute, il s'en faudra prendre à sa propre corruption. Ne font-ce pas des choses que je fais voir comme criminelles?

Mr. Bayle veut-il imiter Robert *d'Arbrissel* & prouver à ses Lecteurs le plaisir de remporter des victoires? Ce n'est pas là l'effet naturel des idées dont il travaille à les pénétrer. Ceux à qui elles ne nuiront point en auront toute l'obligation à eux-mêmes. Mais Mr. Bayle partagera la faute de ceux sur lesquels elles auront eu l'effet qu'on en doit naturellement attendre.

Dans la page 648. Mr. Bayle continue à rebattre que la lecture de ses obscénités n'apprend rien qu'on ne sût déja, qu'on n'y trouve rien que ce qui fait la conversation des jeunes gens dans leurs parties de plaisirs. J'ai déja fait voir la vanité de cette éxcuse; Je ne sai avec qui Mr. Bayle a passé les prémiéres années de sa vie, & avec qui il s'est entretenu le plus familiérement. Mais à en juger par ses Lectures favorites, par ses amples recueils, par ses éxpressions chéries, & en particulier par ce qu'il rapporte ici des entretiens de la jeunesse dans leurs repas, & dans leurs promenades, on auroit lieu de présumer qu'il n'a pas vécu avec tout la fagesse que ses amis lui attribuent, & que sa conduite secrète auroit bien pû s'accorder avec ses lectures & ses écrits.

Si nous en croïons Mr. Bayle, *une femme qui a lû des Comédies, des Opera, quelques Romans & quelques Pomes tendres, ne trouvera rien de nouveau pour elle dans son Dictionnaire, & elle pourra se plaire à le lire sans aucun danger.* C'est là se plaire à débiter des Paradoxes. Dès qu'une femme a lû *Moliére*, c'est une fausse prude, si elle n'ose pas lire *Brantome*, ni avouer qu'elle l'a lû. On peut avoir du penchant à la tendresse; on peut encore si vous voulés se plaire trop à lire des ouvrages qui entretiennent ce penchant, & conserver avec cela un grand éloignement pour le libertinage. Un cœur susceptible d'une grande tendresse refusera par là même de se rendre à toute autre personne qu'à une qui paroitra, par sa vertu très-digne de le posséder. Oser dire que les idées dont Mr. Bayle charge une partie de ses observations, ne sont pas d'une nature toute différente de celle des Romans approuvés, & ne vont pas tout droit à familiériser le cœur avec les actions de débauche & de grossiéreté, c'est se moquer, & prendre ceux à qui l'on parle pour des bêtes.

A qui Mr. Bayle imposera-t-il qu'à des gens qui cherchent eux-mêmes à se tromper, quand il prétend qu'on ne sauroit se trouver présent à un baptême sans remplir son imagination de tout ce qu'il a recueilli de *Montagne*, ou de *Brantome*, ou de quelque chose d'équivalant. Comme il est des termes qui marquent la cause sans ramener dans l'esprit l'idée de l'effet, il en est qui présentent à l'esprit l'effet seul sans le faire aucunement penser à la cause de cet effet. C'est Mr. Bayle qui amène dans l'esprit de ses Lecteurs les idées de *Brantome* par le moïen de ces paraphrases, & qui apprend à les attacher à des mots qu'on a ouï prononcer mille fois sans qu'ils les présentassent.

Il est un grand nombre de mots. Pere, Mere, Mari, Epouse, Fiancé, Fiancée, Noces, Garçon Fille &c. que l'on s'est rendu familiers dès sa prémiére enfance, sans y attacher que des Idées vagues, & on s'est fait une si longue habitude de ne les prononcer que dans ce sens, qu'on ne vient à y attacher les Idées que Mr. Bayley joint, que par une espéce de violence. Elles paroissent être Idées étrangéres, & un honnête homme après avoir lû les paraphrases de Mr. Bayle en oublie bien-tôt l'effet. Elles n'en ont que sur les coeurs disposés à se gâter. Il les gâte par-là & les dispose à écouter avec plaisir ses Leçons de Pyrrhonisme.

A la page 649. Mr. Bayle vient à la seconde Question qu'il a entrepris de discuter, & cette Question encore il la subdivise en deux. Il demande si un Historien doit supprimer toutes les actions impures de ceux dont il écrit l'histoire, & si un Moraliste qui condamne l'impureté doit s'abstenir de tous les termes qui offensent la pudeur.

XXVI. POUR ce qui est du second article. Je renvoye mon Lecteur à ce que Mr. Bayle remarque lui-même dans l'article de Sanchez à l'éxpérience, qu'apprend tous les jours avec combien de retenue, de précaution, de circonspection il faut combatre certains vices tout dangereux qu'ils soient. On a judicieusement remarqué qu'il faut les combatre en leur tournant le dos; il est dangereux de les attaquer de plein front. L'imagination se remplit de leur idée, les sens lui prêtent leur force, & l'entendement se trouve tout distrait; Cela sur tout a lieu dans les Sermons, & Mr. Bayle n'a pas manqué d'en rap-

Du stile des Moralistes. III. Part. Sect. I. Art. XXII.

rapporter quelques exemples. Dès qu'un Prédicateur à fait rire cinq ou six de ſes Auditeurs, quelque raiſon qu'il ait dans le fond, il vaudroit mieux qu'il ne fût pas monté en chaire. Qu'on apprenne à ſes Auditeurs à reſpecter la Raiſon, à vivre en la préſence du Seigneur, à connoître les plaiſirs de l'eſprit. Qu'on les forme au goût des vrais biens, ils ſe trouveront par là en état de ſurmonter, ſans autre leçon, tout le penchant que leurs ſens, & leurs paſſions leur pourroient donner pour les voluptés illégitimes.

Du Devoir d'hiſtorien.

XXVII. SI Mr. Bayle avoit commencé par la première de ſes deux queſtions, après avoir prouvé qu'il eſt de l'intérêt du genre humain que la mémoire des Grands, qui ſe ſont abandonnés au vice ſoit notée d'infamie, & qu'il importe encore à tous les hommes de comprendre que, des plus legers commencemens de libertinage, on paſſe peu à-peu aux plus grands excès, il auroit conclu de là que l'on doit parler des vices, où quelques-uns des hommes ſont tombés, d'une manière à faire craindre aux autres les mêmes chûtes, & à les remplir d'horreur pour les fautes, qu'il leur importe d'éviter. Il auroit enſuite conclu à l'obligation où un Hiſtorien ſe trouve de s'exprimer ſur des ſujets de cette nature dans un ſtile, & ſous des tours incapables de contribuer à porter les hommes aux vices, dont on ſe propoſe de les éloigner.

Prenons pour éxemple l'hiſtoire d'Abelard que Mr. Bayle ramene ſouvent ſur la ſcéne. Ne ſuffiroit-il pas à un Hiſtorien, auſſi abrégé que le doit être l'Auteur d'un Dictionnaire, de dire qu'Abelard étoit un des Savans Hommes de ſon ſiécle; qu'un Réligieux lui confia le ſoin d'une jeune Niéce, qui avoit beaucoup d'eſprit, & de goût pour les Sciences; qu'elle y fit d'abord de grands progrès ſous ce ſavant Maître; mais que malheureuſement il ne ſe borna pas là, il prit de la paſſion pour ſon Elève. & il ſût s'en faire aimer. Cela ne lui étoit pas fort difficile; il étoit éloquent, il étoit bienfait, il la voioit auſſi ſouvent qu'il trouvoit à propos: leur paſſion alla aux derniers éxcés; L'Oncle ſe mit en droit d'en tirer une cruelle vangeance & ſe perſuada qu'il ne commettroit rien d'injuſte, quand il mettroit le Docteur qui l'avoit trompé hors d'état d'en tromper d'autres: Le châtiment d'Abelard fut ſuivi de bien des plaintes, & on lit encore de ſes Lettres à Heloïſe, & des réponſes qu'elle lui a faites, qui ſont des mélanges de regrets, dédés de tendreſſe, de ſentimens licentieux, & en même tems de repentance & de dévotion. Il y régne une vivacité qui peut devenir contagieuſe, & je n'en conſeillrois la lecture qu'à des perſonnes aſſés affermies dans leur devoir pour ſe trouver en état de profiter de tout. Moins de prévention pour les idées du Célibat, auroit pû faire vivre heureux, & dans l'innocence, des perſonnes qui ſe rendirent très-malheureuſes & très-coupables.

Seroit-ce un malheur pour le genre humain qu'Abelard & Heloïſe ne ſe fuſſent point écrit, ou qu'ils euſſent eu la prudence de ne faire voir leurs lettres à qui que ce ſoit? Suppoſons que dans ce ſiécle-là, & dans d'autres, aucun livre n'eut pû paroître, qu'après que des Juges, d'un diſcernement reconnu très-éxquis, en auroient fait effacer tout ce qui peut nuire aux bonnes moeurs. Suppoſons encore que pour décider ſur ce point ſans partialité, & ſans que la République des Lettres ſe plaignit qu'on donnoit de trop grandes atteintes à ſa liberté, on n'eut prononcé ſur aucun livre qu'après lui avoir aſſigné un Défenſeur qui plaidât pour ſa conſervation, ou pour la conſervation de ce qu'on vouloit en retrancher. Ces Avocats auroient encore fait l'office de *Rapporteurs*, & auroient éxpoſé aux yeux des Juges les propres termes ſur leſquels ils auroient à déliberer, quelque licentieux qu'ils fuſſent, il auroit pourtant fallu les lire, & ne pas les condamner ſans connoiſſance de cauſe: Ces Juges graves & choiſis d'entre les hommes d'une vertu à toute épreuve, auroient pû lire ſans danger les endroits les plus condamnables; mais ils auroient en même tems compris qu'ils étoient dangereux pour d'autres, & qu'il importoit de les ſupprimer. Quelle néceſſité de faire revivre dans de nouvelles éditions, ſous de nouvelles formes, & de nouveaux préxtexes ce qu'il ſeroit à ſouhaiter qui n'eut jamais paru? Quand Mr. Bayle inſére, dans ſon Dictionnaire, le Nom de quelques ſavans Scholaſtiques, d'où vient qu'en qualité d'Hiſtorien fidéle, il ne ſe fait pas une Loi de donner une idée de ſon ſyſtéme, & de raſſembler une longue liſte de ſes fubtilités métaphiſiques, & de ſes diſtinctions? Il en a eu cent fois l'occaſion, & il l'a toujours négligée. Mais toutes les fois qu'il s'agit d'un Auteur qui a penſé contre les vérités de la Réligion, ou qui en a été ſoupçonné, Oh! alors il eſt de ſon devoir que ſon Dictionnaire en tienne un fidéle Régître; & ſi cet Auteur n'a pas ſû raiſonner, ou n'a pas oſé raiſonner au gré de Mr. Bayle; plus hardi que lui il lui prête des raiſons pour ſoûtenir ſa mauvaiſe cauſe. De même encore, rencontre-t-il en ſon chemin quelque Auteur qui ait écrit licentieuſement, ou quelque Nom, & quelque avanture qui ait donné lieu à des compoſitions trop groſſiéres, il ſe fait encore une Loi d'en donner des éxtraits étendus, circonſtanciés, commentés. L'hiſtoire des vaines ſubtilités des Scholaſtiques auroit ſervi à nous donner une juſte idée de l'état des Sciences dans leur ſiécle, & nous auroit fourni un motif des plus forts à profiter des lumiéres du nôtre, & à les perfectionner. Mais tout cela n'auroit pas réjoui les bons amis de Mr. Bayle: C'eſt à eux qu'il deſtinoit ſes diſcours obſcénes, & ſes méditations paradoxes contre la certitude des plus importantes vérités.

Mr. Bayle après avoir propoſé ces deux dernières queſtions, y répond comme s'il ne s'agiſſoit que de bagatelles, & de quelques diſputes de Grammaire. Il appelle *Puriſtes* ceux qui ſont pour l'affirmative, & *Antipuriſtes* ceux qui penſent autrement. Il répéte ce qu'il a déja dit, que la queſtion n'eſt pas encore formellement décidée; il donne encore une nouvelle liſte de ceux qu'il compte dans ſes idées, & cette liſte eſt remplie des noms les plus reſpectables. Les Ecrivains ſacrés ſe trouvent dans le Catalogue des *Antipuriſtes*, leur cas eſt le même que celui de Mr. Bayle, & il faut dire qu'ils ont eu tort, ou ceſſer de condamner ce que Mr. Bayle a tiré de *Brantome*, & d'autres Auteurs, qui comme lui, faiſoient profeſſion de libertinage, & qui, ſur le chapitre de l'impureté ſe permettoient tout à la manière des Cyniques.

On trouve dans l'Art de penſer, Logique généralement aprouvée, des réfléxions très-ſimples & très-ſenſées, qui ſuffiſent pour faire évanouïr toutes les éxcuſes de Mr. Bayle. Ses Auteurs ſemblent n'avoir pas moins eu en vuë l'avenir que le paſſé, quand ils ont dit P. I. Ch. XIV.

„ Mais tout cela n'eſt qu'une vaine ſubtilité; car „ il arrive qu'une même choſe peut être éxprimée „ honnêtement par un ſon & deshonnêtement par un „ autre, ſi l'un de ces ſons y joint quelque autre idée „ qui en couvre l'infamie, & ſi l'autre au contraire „ la préſente à l'eſprit d'une maniére impudente. „ Ainſi les mots *d'adultére*, *d'inceſte*, ne ſont pas in„ fames quoi qu'ils éxpriment des actions très infa„ mes, parce qu'ils ne les préſentent que couvertes „ d'un voile d'horreur, qui fait qu'on ne les regarde „ que comme des crimes, au lieu qu'il y a de cer„ tains mots qui les éxpriment ſans en donner de l'hor„ reur, & plûtôt comme plaiſantes que comme cri„ minelles.

„ Les tours ſont honnêtes, quand ils n'éxpriment „ pas ſeulement les choſes, mais auſſi la diſpoſition „ de celui qui en parle, qui témoigne, par ſa reté„ nuë, qu'il les enviſage avec peine, & qu'il les ca„ che autant qu'il peut à ſoi-même & aux autres.

„ Au lieu que ceux qui en parleroient d'une autre „ maniére *feroient paroître qu'ils prendroient plaiſir à* „ regarder ces ſortes d'objets; & ce *plaiſir étant infa-* „ *me*, il n'eſt pas étonnant que les mots qui impriment „ cette idée ſoient contraires à l'honnêteté.

„ C'eſt pourquoi il arrive auſſi qu'un même mot „ eſt eſtimé honnête en un temps & deshonnête en „ un autre &c.

„ Auſſi c'étoit une mauvaiſe défence à un hom- „ mes qui s'étoit ſervi d'un mot peu honnête, d'al- „ léguer qu'on trouvoit chés les Péres les mots de „ *Lupanar*, *Meretrix*, *Leno*; Car ce que les Péres s'en „ étoient ſervis devoit lui faire connoître que de leur „ temps l'uſage n'y avoit pas attaché cette idée d'ef- „ fronterie qui les rend infames.

Mr. Bayle abuſe des exemples.

XXVIII. PEUT-ON mettre en parallèle des Auteurs graves & zélés, qui ſe ſont conſtamment propoſé de corriger les hommes, ou de les humilier, en leur faiſant connoître à combien de chûtes la nature humaine eſt expoſée, pour les engager à ſe tenir plus attentivement ſur leurs gardes? Peut-on mettre en parallèle ceux-qui ont uniquement écrit dans ce deſſein, avec un Auteur qui déclare, dès l'entrée, le deſſein où il eſt de recréer ſes Lecteurs par de fréquentes gaillardiſes, & d'attirer par-là plus de débit à ſon Libraire, & qui s'en eſt acquité d'une manière à n'en laiſſer douter qui que ce ſoit, quint même il ne s'en ſeroit pas déclaré?

Mais les Auteurs graves ſe ſont quelquefois ſervis d'expreſſions ſur leſquelles on ſeroit plus difficile aujourd'hui. Il eſt aiſé de répondre. Tous les termes ſont par eux-mêmes des ſons indifférens: Ils deviennent honnêtes, ou deshonnêtes, & on peut les employer, ou l'on doit s'en abſtenir, ſuivant les idées acceſſoires qu'ils reveillent: Or on ſait que les idées acceſſoires varient; Tels termes & tels tours d'expreſſions qui, dans un tems, ne préſentoient à l'eſprit que des idées vagues, & ne lui faiſoient voir de certains ſujets que comme en éloignement, n'attiroient ſur eux qu'une attention legére, ont acquis dans la ſuite du tems, une force, qu'ils n'avoient pas d'abord, ils ont préſenté un plus grand nombre d'idées, ils ont frappé plus vivement l'imagination & ont fait regarder ceux qui s'en ſervoient comme des perſonnes très-peu ſcrupuleuſes ſur le chapitre de l'honnêteté.

Ter. Adelphes.

Il eſt certain que des actions très-condamnées par l'Evangile paſſoient pour indifférentes parmi les Païens. Un Vieillard auroit crû manquer à la bienſéance s'il avoit fait ce qu'il ne condamnoit pourtant point dans un jeune homme: Mais c'étoit-là une bienſéance extérieure. Il eſt un âge où l'on doit s'habiller plus ſimplement, & où il ne convient pas de ſe plaire beaucoup dans les amuſemens qui conviennent à la jeuneſſe: C'eſt ainſi que les Grecs, & les Romains condamnoient dans les Vieillards, ce qu'ils voioient ſaire aux jeunes gens ſans les en blâmer. La langue des Grecs, & celle des Latins ſe trouvérent par là chargés d'un grand nombre d'expreſſions qu'un long uſage avoit autoriſées: Elles répondoient à leurs moeurs, & à leurs préjugés. Nôtre langue eſt aujourd'hui plus ſage, & plus chaſte. Pourquoi ne nous rendre pas dignes d'un avantage qui fait honneur à nôtre ſiécle, & affecter au contraire de ramener les groſſiérétés de ceux qui l'ont précédé?

La liberté avec laquelle l'on vit dans une partie de l'Europe rend la pureté & la modeſtie des expreſſions d'une abſolue néceſſité: Après s'être familiariſé dans la converſation avec les idées les plus groſſiéres, & les expreſſions les plus hardies, il eſt naturel qu'on devienne par là groſſier & hardi dans ſes manières, & après avoir ceſſé d'être retenu dans ſes diſcours, on ceſſeroit bien-tôt de l'être dans ſes actions. Il n'en étoit pas de même chez l'ancien Peuple de Dieu; On ſait que les Orientaux vivent avec les femmes d'une manière très-différente de celle des Européens, & il eſt bon de lire ſur ce ſujet une Relation, dont j'ai déja parlé, des Arabes du Déſert, qui ont éxactement conſervé les anciennes coûtumes & qui deſcendus d'Iſmael, vivent, à divers égars, comme les Patriarches.

Les loix étoient très-ſévéres chez les Juifs contre l'infidélité conjugale; ils vivoient d'une manière ſimple, & telles expreſſions qui nous étonnent ne faiſoient pas le même effet ſur eux que ſur nous.

Nouvelles Remarques ſur la pureté du langage.

XXIX. VOULES-vous ſavoir d'où vient qu'une partie de nos Auteurs ſe piquent d'écrire avec plus de retenue, & que la pudeur, & la modeſtie réglent beaucoup plus leur plume que la plume de ceux qui ont précédés? Mr. Bayle vous l'apprendra. *C'eſt une affaire de parti; C'eſt à l'envie & aux conteſtations que l'on doit la crainte, où ſe trouvent aujourd'hui bien des Auteurs, qui n'oſeroient parler comme Brantome & Montagne.*

Ibid.

„ Le parti des Antipuriſtes ſeroit, dit-il, beaucoup *Pag. 670.* „ plus nombreux, ſi la vanité, ou la malignité des Eſ- „ prits critiques, n'engageoit pluſieurs Ecrivains à „ paſſer dans l'autre Faction. Il ne paroit preſque „ point de bon livre contre lequel on ne compoſe. „ On l'épluche de tous les cotés. & ſi l'on y trou- „ ve des penſées, ou des expreſſions, qui ne ſoient „ pas aſſés délicates par rapport à la paſſion impudi- „ que, on ne manque pas de faire éclater beaucoup „ de zéle pour les intérêts de la pudeur offenſée. „ On ſe jette à corps perdu ſur ce Lieu commun, & „ l'on fait bien des vacarmes. Rien n'eſt plus faci- „ le que cela, & rien n'eſt plus propre à prévenir „ le public. Un Cenſeur qui prend la choſe ſur „ ce ton-là, ſe fait louer des dévots, & du beau „ monde: On le regarde comme un protecteur de „ la pureté. Voilà ce qui le détermine à ſe dé- „ clarer pour les Puriſtes. Il ſe donne du relief en „ deux manières; car il ſe produit comme une per- „ ſonne, qui travaille pour les bonnes moeurs, & „ qui fréquente le monde poli, & non pas les ta- „ bagies où l'on contracte l'habitude de parler groſ- „ ſiérement, comme le remarque plus d'une fois le „ critique de Mézerai. Artifices, & ruſes d'Au- „ teur que tout cela: L'intérêt du bien honnête „ n'y eſt appellé que pour y former un beau dehors. „ Beaucoup de gens qui ne critiquent les livres „ qu'en converſation ſuivent les traces des Critiques „ imprimés..

Ter. Adelphes.

„ Combien croiés-vous qu'il y ait eu de per- „ ſonnes, qui ont crié contre le livre *de contallibus* „ *impudicis*, & contre l'hiſtoire des Flagellans, par „ ce que Mr. Boileau le Docteur n'étoit pas de leur „ cabale dans la Faculté de Théologie? S'ils euſſent „ été contens de l'Auteur qui eſt un homme célé- „ bre par ſa probité & par ſon ſavoir, ils euſſent „ trouvé fort bon qu'il eut fait connoître vivement et „ les obſcénités qu'il a cenſurées; mais à cauſe qu'ils „ ne l'aimoient pas, ils ont embraſſé les maximes „ des *Puriſtes*.

Je ne me fais pas une loi de ſuivre Mr. Bayle dans toutes ſes courſes; la diſcuſſion de cette conjecture ne fait rien à mon but; mon inclination ne me porte point à imputer uniquement & principalement un éxcellent effet à une mauvaiſe cauſe. Mais de quelque nature que ſoient les circonſtances qui y ont contribué, il eſt de nôtre devoir de ne pas laiſſer gliſſer dans nôtre langage des dépravations dont il s'eſt dégagé; un ſtile chaſte vaut mieux qu'un ſtile groſſier. Mr. Bayle n'a pas oſé en diſconvenir, & nous avons vû que les raiſons par leſquelles il prétend prouver qu'il n'y a que très peu de diſtance de l'un à l'autre, ſont de veritables Sophiſmes.

Nouvelles Remarques ſur le devoir d'Hiſtorien.

XXX. Mr. BAYLE finit ſon Apologie par répondre à trois objections. La prémiére conſiſte en ce qu'*aucune néceſſité, aucune raiſon de poids ne l'obligeoit à rapporter les infamies qu'il met ſous les yeux de ſon Lecteur.* Il n'y a point d'homme raiſonnable qui puiſſe dire que le Public auroit fait une perte, s'il les

les avoit supprimées. A cette objection dont on sent la force, & sur laquelle nous avons déjà insisté dans cet examen de son Apologie, il répond *qu'il ne devoit supprimer quoique ce fût de ce qu'il a trouvé à propos de rapporter* : Et pourquoi ? *Parce qu'il ne donne pas simplement au Public un Livre sous le nom de Bonquet Historial, ou de Parterre Historique, mais un grand Dictionnaire Historique. Un Dictionnaire qui supplée à ce qui manque dans les autres.* Mais quand une partie de ses Lecteurs à la vuë de ce livre, se feroit attendu à trouver dans ce nouveau Dictionnaire, un grand nombre de morceaux sur des matiéres contraires à l'honnêteté, dont les Auteurs des autres Dictionnaires n'avoient pas osé les remplir ; Mr. Bayle auroit-il fait grand tort à des Lecteurs de ce genût, s'il avoit trompé leur attente, & leur auroit-il donné sujet de justes plaintes ?

Mais devoit-je supprimer le nom de Laïs cette célébre Courtisane, & pouvois-je le rapporter sans entrer dans le détail de ses débauches ? Sans doute, & c'étoit assés de dire que les Païens, pour avoir négligé de cultiver une Raison qui pouvoit les conduire à la connoissance de Dieu, & de ce qui lui est dû, avoient deshonnoré la nature humaine par une licence effrénée, qu'une Laïs s'étoit rendue célébre, & avoit amassé des biens immensés par des ordures dont le détail est contraire à l'honnêteté, & qu'un Chrétien ne doit pas se permettre par cette raison. Il auroit pû dire la même chose de *Theodora*, d'*Hipparchia*, & de son mari Philosophe Cynique, qui accomplit dans son auditoire, ce qu'il auroit dû se faire une éxtrême honte d'y conter. Mr. Bayle s'éxprime la dessus sous des tours fi indécens, qu'il faut avoir perdu le goût de l'honnêteté, & l'idée de ce qui la distingue d'avec l'effronterie, pour ne pas convenir de son affectation à parler licentieusement. Qu'on lise cet article, si l'on veut, je n'ai garde de le rapporter.

J'avouë qu'en rapportant le divorce de *Lothaire* & de *Teiberge*, il pouvoit donner les éxtraits de ce que *Hincmar* Archévêque de Reims en a dit il pouvoit citer les termes mêmes de *Hincmar*, & ajouter que dans ce siécle grossier, de certaines éxpressions ne produisoient pas tout l'effet, qu'elles feroient dans nôtre siécle, dans lequel l'imagination est plus vive, & les idées accessoires attachées à de certains termes sont en plus grand nombre, & plus dangereuses.

XXXI. Mr. BAYLE continue à vouloir se disculper par le nombre de ceux qu'il enveloppe dans sa faute ; il cite des *Ministres savans qui ont écrit sur des matiéres obscénes sans en avoir été repris.* *Sur les éxemples.*

Ces citations font voir jusques où les hommes peuvent aller, quand ils ont la foiblesse de chercher leur gloire à creuser dans les recoins de l'antiquité, à approfondir des sujets qui n'ont pas encore été traités, ou qui ne l'ont été que légérement. Si Mr. Bayle n'avoit pas eu plus d'esprit que ces gens-là, la faute ne seroit pas plus grande. Mais on voit bien qu'il comprend, qu'*il n'est pas tout à fait dans le même cas*, & on lui soutiendra même qu'il s'en faut beaucoup, *parce qu'il a écrit en François, & que ceux qu'il cite n'ont écrit qu'en Latin.* Envain Mr. Bayle répond que cette *différence doit-être comptée pour rien* : Il le dit, mais il ne le prouve pas, & tout homme de bonne foi qui entend les deux langues conviendra du contraire. L'imagination n'est point frappée des éxpressions Latines aussi vivement qu'elle l'est des Françoises, fur tout quand on a l'art de donner aux obscénités, qu'on écrit en François, un tour de plaisanterie comme fait par tout Mr. Bayle. Est-ce seulement pour se moquer de ses Lecteurs, & leur jeter de la poussiére aux yeux, qu'entre les raisons, par lesquelles il se justifie, il allégue qu'il s'est contenté fort souvent de rapporter les paroles des Auteurs fans les traduire ? S'il est à croire dans tout ce qu'il pose en fait dans les pages 631. & 632. sur la nullité de la différence du Latin d'avec le François, par rapport aux mauvais effets, qui en peuvent naître fur le coeur, une des raisons fur lesquelles il s'appuie, savoir de s'être abstenu de traduire n'est de son propre aveu qu'un miférable sophisme. Mais elle pose doublement en fait ce qui n'est pas. Souvent Mr. Bayle a traduit, & a traduit licentieusement.

Un Dictionnaire historique est certainement un livre très-commode ; il amuse par la varieté des matiéres qu'on y trouve, & fa lecture peut tenir lieu de jeu & de divertissement. Peu de personnes encore ont la mémoire assés heureuse, & sont en état d'étudier avec assés d'ordre & avec assés d'application, pour retenir distinctement ce qu'ils lisent dans les livres d'Histoire, quoi qu'ils se fassent un plaisir singulier de cette lecture. Un Dictionnaire y supplée. Ils y retrouvent sans peine ce dont il ne leur étoit resté qu'un souvénir confus ; mais pour être propre aux usages dont je viens de parler, il n'est nullement nécessaire qu'il contienne toutes les réveries & les creuses spéculations des Philosophes de l'Ecôle, ni le détail de toutes les horreurs de ceux qui se sont rendus Célébres par leurs infamies ; il suffit qu'ils y trouvent toutes les choses auxqu'elles une personne raisonnable doit se faire un plaisir de penser.

XXXII. J'AI déja fait voir la nécessité où l'on est dans nôtre siécle de s'éxprimer avec une éxtrême retenue fur les sujets, fur lesquels on reproche à Mr. Bayle d'avoir parlé trop licentieusement. Il a prévû qu'on pouvoit lui faire cette objection, & c'est la derniére à laquelle il répond. D'abord il revoque le fait en doute. *Se plaindre des mœurs de son siécle, déplorer la corruption qui y régne, insister sur la nécessité d'en chercher les remédes*, c'est dit Mr. Bayle, *une vieille chanson.* Mais si cette réflexion qu'il allégue d'un ton hardi, & décisif doit imposer silence il n'y a point eu de siécle où l'on n'eut dû se moquer de ceux qui insistoient fur la nécessité d'en reformer les mœurs. *Tranquilisés-vous*, leur auroit-on dit, & *laissés une fois pour toutes ces vieilles chansons.* Mais je veux que le danger de donner dans la licence, ne soit pas plus grand aujourd'hui qu'autrefois. Auroit-on tort de vouloir y opposer des remedes plus efficaces, & de détourner avec plus de soin toutes les fources qui peuvent y contribuer. Dans un siécle, où l'on est plus éclairé, il convient d'être plus fage, & on s'en doit faire une plus grande obligation. Mr. Bayle dit qu'il *a bien de la peine à croire que la corruption de nôtre tems soit égale à celle du Régne de Charles IX. & de Henri III.* J'emprunte ses propres paroles pour lui répondre. Ne disputons pas fur cela, supposons ce qu'on nous demande. *Du tems de Charles IX. & de Henri III. la licence des mœurs répondoit à celle du langage.* Il y a bien aparence que *l'une contribuoit à l'autre.* Cette conséquence est tout à fait naturelle. Soions plus chastes dans nos discours, il nous sera plus facile de le devenir dans nôtre conduite. *Des mœurs de ce siécle.* *Voïés l'article Alets.*

XXXIII. Mr. BAYLE revient à ce qu'il a déja dit, que *les discours licentieux ne sont condamnables que par leur impolitesse, que les femmes ne s'en formalisent que par vanité, qu'on ne trouve dans son livre, en matiére d'obscénité, rien au-dela de ce qui fait le sujet ordinaire des conversations des jeunes gens.* Si lui même n'en a pas été le temoin, & n'y a pas joué son role, il a grand tort de poser en fait, ce dont il n'est pas assuré, & il a grand tort encore de juger de tous par quelques-uns. Pour moi, ou je ne vois goute dans les caractéres du coeur humain, ou je ne me trompe pas quand je me persuade qu'à moins d'avoir eu le malheur de lier commerce, au sortir de l'enfance, avec des personnes perduës de débauche, & d'une prostitution infame, il n'est pas possible de se plaire, ni à entendre, ni à prononcer, les obscénités les plus grossiéres, & qu'on ne pourroit fans se faire une éxtrême violence, porter l'impudence à ce point. Il faut nécessairement quelque tour ingéni- *Redites de Mr. Bayle.*

eux, que quelque air de badinage, & de plaiſanterie ſerve de paſſeport à ce qu'on ſe permet de prononcer & d'entendre de deshonnête. Or quel Maître plus habile pour ſe former à cèt art ſi dangereux que Mr. Bayle? Grace à ſes ſoins, on peut dire aujourd'hui, avec vérité, ce qu'il avançoit, il y a quelques années, peut-être avec quelque exagération, ſur la dépravation de nôtre ſiécle. Jamais Ouvrage n'a fait plus de mal que le ſien: C'eſt la voix publique. Les Libertins, & les Débauchés, les ſeuls qui n'aiment pas à l'avouer, aiment à s'en appercevoir, & en ſont convaincus.

Mr. Bayle ajoûte que *la Lecture de ſes obſcénités n'empirera point la conduite des cœurs déja gatés.* Cela paroit d'abord vraiſemblable; Mais je le nierhardiment, Et pourquoi? C'eſt qu'à quelque degré que la corruption du cœur ſoit déja parvenue, il eſt très-rare qu'elle ſe trouve à un point à ne pouvoir plus croître, & à ne pouvoir plus s'affermir. Je répons après cela que Mr. Bayle apprendra à ces cœurs gâtés l'art de corrompre adroitement les autres. Pour en venir là, on commence par les diſcours, & il en donne des modéles des plus ſéduiſans.

Je devine aiſément que quelqu'un de ſes Apologiſtes me dira; vous avés tort d'appeller ſéduiſans des recueils qui ſont ſouffrir la pudeur, puiſque par là même l'attention s'y refuſe. *Il n'y a point de Pere,* ajoutera-t-il, *qui n'aime mieux que ſes filles fuſſent obligées de rougir de quelque conte qu'on feroit en leur preſence, qui ſi elles en rioient.*

J'en conviens, mais par là même, j'ajoute qu'il n'y a point de Pere raiſonnable qui ne voie avec déplaiſir qu'un grand Ouvrage d'un Auteur Célébre peut tomber entre les mains de ſes enfans, & qu'en liſant les obſcénités qui y ſont contenues, ils ſe familiariſeront aſſés avec elles pour les entendre ſans en plus rougir, & que les raiſonnemens qu'ils trouveront étalés, dépouillés de cet même livre pour ébranler les maximes qui compoſent la Réligion, & les régles des moeurs, les mettront bientôt en état de ne ſe faire aucun ſcrupule de tomber dans les fautes dont ils auront déja appris à ne rougir plus.

Exemples inutile-ment allégués.

XXXIV. Je répondrai en peu de mots à ce que Mr. Bayle expoſe dans les pages 653 & 654. *Il ſe plaint de ce qu'on ne tient pas à ſon égard une balance égale,* & il cite pluſieurs perſonnes, *dont on loue le zéle quoiqu'ils aient chargé leurs ouvrages des mêmes obſcénités qu'on lui reproche d'avoir répandues dans les ſiens.*

J'ai déja fait diverſes remarques ſur le peu de droit qu'a Mr. Bayle de ſe juſtifier par les éxemples qu'il allégue. Quant à ce qu'il dit dans les pages que je viens de citer, il eſt encore plus facile d'y répondre, & d'en faire voir le ſophiſme. On peut parler des actions *deshonnêtes* en elles-mêmes, & quelquefois encore des plus outrées & des plus infames, d'une maniére qui remplit le coeur d'averſion pour ces fautes, & pour leurs Auteurs; Mais on en peut auſſi parler ſur un certain ton, & les éxprimer ſous de tels tours qu'on les ſera ſimplement regarder comme des bagatelles, & des plaiſanteries. Il faute aux yeux que de ce que l'on ſe permet l'un, il n'y a nulle conſéquence à ſe permettre l'autre. Il faudroit par éxemple, avoir porté l'Irréligion, & le gout de l'Impureté à un éxcès que je ne conçois pas, pour ſe divertir en liſant ce que Mr. de Meaux rapporte au ſujet de Madame Guyon.

„ Mr. de Meaux aiant été obligé, dit Mr. Bay-
„ le, d'inſinuer un trait ſemblable, pour faire con-
„ noître les fureurs d'une Viſionnaire, a crû avoir
„ contracté quelque ſouillure, & y a cherché du re-
„ méde par cette oraiſon. Mais paſſons; & vous,
„ ô Seigneur, ſi j'oſois je vous demanderois un de
„ vos Seraphins avec le plus brulant de tous ſes
„ charbons, pour purifier mes lévres ſouillées par
„ ce récit, quoique néceſſaire. Notés bien ce der-
„ ni er mot: il porte beaucoup contre ceux qui diſ-
„ ſent qu'aux dépens même de la vérité, il faut mé-
„ nager l'imagination du Lecteur. Ce prélat qui
„ eſt au reſte ſi ennemi des groſſiéretés du ſtile, qu'il
„ n'oſe employer le mot de *paillarde*, ſans en faire éxcu-
„ ſe, n'a point crû que les folies épouvantables de
„ la Dame Guyon duſſent être ſupprimées. "

Ce que je dirai ſur cèt éxemple ſervira pour répondre à tous les autres. Je ne veux point multiplier les Queſtions, & les Controverſes. Je n'entre point ici dans le procès de Mr. De Meaux avec les Myſtiques, non plus que dans toutes les autres controverſes qui ont fourni des citations à Mr. Bayle. Je m'éxprime conditionnellement. (Cela ſoit dit une fois pour toutes) Je ſuppoſe les faits rapportés par Mr. De Meaux. Loin que la vivacité de l'imagination ſe réveille à leur lecture, & qu'elle faſſe naître dans le coeur quelque leger principe de ſentimens, & de déſirs licentieux, qu'au contraire l'occaſion qui donne lieu aux rapports de Mr. De Meaux, l'endroit où il les place, le bût qu'il ſe propoſe, tout cela émouſſe l'imagination, glace la concupiſcence, & remplit de frieur pour les égarements de ceux qui donnent dans des viſions, & pour le moins remplit de pitié pour leurs troubles.

Mr. Bayle le condamne par lui même.

XXXV. Mr. BAYLE après s'être objecté ce beau paſſage d'Iſocrate *Croyés que tout ce qui eſt malhonnête à dire*, tout conforme à celui de Sr. Paul qui défend aux Chrétiens de *nommer ce qui eſt deshonnête*, répond d'abord *qu'il ſeroit déraiſonnable de prendre ni l'un ni l'autre au pié de la lettre. St. Paul lui-même ſe contrediroit, puiſqu'il a parlé dans ſon Epitre aux Romains des abominations où l'oubli de Dieu avoit entraîné les Païens. Cèt excellent axiome ne condamne donc que la mauvaiſe coûtume qui regne & parmi les jeunes gens, & parmi les hommes mariés de parler à tout moment de leurs plaiſirs impudiques, & de s'entretenir effrontément de tout ce qui appartient à cette eſpéce de volupté.* Pourquoi donc Mr. Bayle autoriſe-t-il par ſon éxemple ce que St. Paul défend, & ce qu'un Païen même a condamné? Pourquoi fournit-il des modéles dont l'imitation peut rendre les converſations plus libres, plus enjoüées, & par là toujours plus dangereuſes? Dira-t-il encore? *Je ne fai rien que ce qui eſt déja établi.* Si cette réponſe fournit une légitime éxcuſe, il ne faut plus penſer à corriger aucun desordre dès qu'il ſe trouvera un peu répandu.

XXXVI. Mr. BAYLE finit ſon Apologie d'un air triomphant. *Il eſpére que ſes Accuſateurs pénétrés de la lumiére qu'il vient de répandre, demanderont pardon à Dieu de leurs jugemens téméraires, & s'ils ne le font pas, il les abandonne à la dureté de leurs coeurs: Loin d'être ſi prompts à le condamner, ils auroient mieux fait de penſer que Mr. Bayle a eu ſes raiſons, & qui avant que de ſe porter à écrire ſes obſcénités, il avoit enviſagé ſon ſujet de toute les côtés.*

C'eſt donc en vain que pour ſe juſtifier de ce qu'un autre auroit appellé *impureté*, & qu'il appelle *impoliteſſe*, il ſe met au nombre de ceux qui manquent à la civilité par ignorance ou par mégarde; *car il avoit enviſagé ſon ſujet de tous les côtés.*

Etats ce qui eſt fait, eſt fait. On peut ſeulement eſpérer que les ſecondes penſées ſeront meilleures. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur de Mr. Bayle & pour l'édification publique, qu'il en eut donné l'éxemple en ſe condamnant lui-même, & en éfaçant, dans une ſeconde édition, tout ce dont on avoit eu de ſi grands ſujets de ſe plaindre. Mais le ton grave ſur lequel il finit ſon Apologie, & le ſcrupule qu'il fait naître à ſes Critiques ſur les ſuites des jugemens téméraires, donnent lieu de lui appliquer, au moins par rapport à cèt endroit, *Quæ Curios ſimulant & Bachanalia vivunt.*

Utilité des réflexions préliminaires.

XXXVII. L'AUBOIS paſſe ſous ſilence tout ce qu'on peut reprocher à Mr. Bayle ſur le ſujet des obſcénités, dans leſquelles il s'eſt tant égaré, s'il ne m'avoit pas paru très important d'y faire remarquer une preuve évidente des dangers du Pyrrhoniſme, &

& de son influence sur les mœurs. J'ai encore pensé que les réflexions qu'on vient de lire, & celles quelles doivent naturellement faire naître, pourront servir à détromper les Théologiens trop prévenus pour Mr. Bayle : Il est de leur honneur & de leur intérêt de revenir enfin de leur mépriſe, & d'être mortifiés d'avoir été ſi long-temps ſes dupes. Car enfin, il en eſt pluſieurs, des plus graves mêmes, & des plus en credit, qui frapés & charmés de ces expreſſions dont Mr. Bayle affecte de s'envelopper, *Synode de Dordrecht, Ténébres profondes, Impuiſſance de la Raiſon, Contradictions irréconciliables, Néceſſité de la Foi & de la lumiére ſurnaturelle de la Grace. Je ſuis Orthodoxe & je me tiens au gros de l'arbre. En vain ma Raiſon combat toutes les vérités de la Religion par des argumens auxquels je ne vois rien à repliquer, je la ſacrifie à la Foi, & je croi tout le contraire de ce qu'elle me dit.* Ils ſe ſont laiſſés prendre à ces amorces, & one cru que la reconnoiſſance les obligeoit à accorder leur protection & à honnorer de leurs éloges un Homme Célébre, qui les ſtroit humblement, & qui leur donnoit de l'encenſoir au viſage. *O le St. Homme ! O l'excellent Théologien ! O le parfait Philoſophe ! O l'admirable Auteur !* Liſés le avec une grande attention, entrés dans ſes vuës il préparera comme un nouveau *Jean Baptiſte* le chemin par le quel la Grace de Jeſus Chriſt doit entrer dans votre cœur. A la vérité on commence à revenir de ces préventions. Bien des gens voient le mal qu'ils ont fait, en le recommandant ; mais ils n'ont pas le courage de ſe le reprocher & de l'avoüer.

Qu'il me ſoit encore permis d'ajouter que ſi l'on adopte une fois ſes déclamations contre la *Raiſon*, ſous prétexte qu'elles ſervent à relever le prix de la *Foi*, c'eſt fait de cette Foi, & de tout ce qu'enſeigne l'Evangile dont elle embraſſe la vérité. L'éxplication du précepte de St. Paul ſur la Loi qu'on doit ſe faire de ne parler pas des choſes deshonnêtes eſt une preuve évidente de ce que je dis ; car à moins qu'on ne donne un bon ſens aux paroles de cét Apotre, il tombera en contradiction avec lui-même, & il ſe trouvera qu'il a violé ſon précepte. Mais cette éxplication, & cette conciliation, c'eſt la *Raiſon* qui la cherche & la trouve. Mr. Bayle raiſonne lui-même pour l'établir. Or ſi la Raiſon n'a point de régles ſures, ſi elle n'eſt point en état de s'aſſurer qu'elle ſe conduit conformément à ces régles infaillibles, ſi elle ne marche qu'à tâtons, ſi elle ne peut faire que des pas chancelans, ſi elle ne rencontre la Vérité que par hazard, & ſans pouvoir s'aſſurer qu'elle l'ait trouvée, ſi ſes lumiéres ne ſont que des lueurs ténébreuſes, ſi elle ne peut parvenir à aucune concluſion, ſans qu'on y en puiſſe oppoſer une toute contraire, & d'une égale évidence, on ne ſauroit jamais s'aſſurer, ſi par le ſoin que l'on ſe donne de parler & d'agir d'une certaine maniére, on fait ce qu'on doit, ou ſi on fait tout le contraire. Voila à quoi le Pyrrhoniſme de Mr. Bayle conduit néceſſairement. Après cela que les Théologiens continuent à le prendre ſous leur protection ! A quoi devra-t-on attribuer cette protection, à l'eſprit de l'Evangile, ou à l'eſprit de parti ? A un zéle éclairé, ou à un zéle plein d'aigreur & de paſſion ?

D'où vient qu'on commence par l'examen des éclairciſſemens.

XXXVIII. L'apologie que M. Bayle fait de ce qu'il a écrit ſur les Obſcénités, eſt précédée de pluſieurs éclaircíſſemens ſur d'autres ſujets, qui n'ont pas moins ſcandaliſé, & dont j'ai entrepris l'éxamen. Il me paroit néceſſaire de commencer par ces éclairciſſemens que Mr. Bayle a écrit pour ſe juſtifier, & voici pourquoi. Une partie des remarques qu'on lira dans la ſuite pourroit être ſuſpecte à mes Lecteurs, pendant qu'ils ſoupçonneroient que Mr. Bayle y a ſuffiſamment répondu dans les Eclarciſſemens qu'il a donnés à la fin de ſon Ouvrage : En même tems j'irai par là à mon but principal, qui eſt de faire connoitre le caractére du Pyrrhoniſme en général, par celui de ſes principaux Défenſeurs. Il eſt de certains ſujets ſur lesquels on aime à douter. Mais de peur de paroitre trop ſingulier aux autres hommes, & pour ſe cacher à ſoi-même qu'on prend, ſur ces ſujets-là, le parti du doute, par l'effet de quelque prévention, ou de quelque averſion, on étend cét eſprit de doute ſur tous les autres. Dans le fond il y en a un grand nombre dont on ne doute point, & dont il n'eſt pas poſſible de douter ; Mais de peur d'être amené inſenſiblement d'un aveu à d'autres, on ne veut tomber d'accord de rien, & dans la diſpute on ſoûtient douteux, ce dont on ne laiſſe pas d'être très-aſſuré.

Mr. Bayle condamné par ſes propres paroles. Diſſ. ſur le Projet.

XXXIX. Mr. BAYLE dans ſon projèt (page 614 Tom. IV.) dit en termes éxprés *qu'il n'y a rien de plus ridicule qu'un Dictionnaire où l'on fait le Controverſiſte.* Mais s'eſt-il jamais élévé parmi les hommes de plus importantes Controverſes en matiére de Réligion, que celles que Mr. Bayle agite, & ſur leſquelles il fait à tout coup de longues courſes, & paroit affecter de les faire ? Il dit ailleurs que *les eſprits brouillons ſe fourent par tout, & juſques dans les affaires d'Etat.* Mais où eſt-ce que Mr. Bayle n'entre pas, dans ſon Dictionnaire, par rapport à l'Etat & à la Réligion ? il y ſappe les fondemens de l'un & de l'autre : ſi on veut l'en croire, il n'y a qu'incertitude dans celle-ci, & non ſeulement la Société civile pourroit ſubſiſter ſans elle ; mais elle fleuriroit moins, ſi les maximes de la Réligion y étoient éxactement ſuivies. A juger de ſon deſſein par la maniére dont il l'a éxécuté, il ſe propoſoit toute autre choſe que de relever dans ſon Dictionnaire les erreurs de fait où les Auteurs ſont tombés. Les gaillardiſes & les Apologies de l'Irréligion, les plus ſpécieuſes & les plus étendues que l'on ait jamais lûës ſont véritablement ce dont on y eſt le plus frappé : C'eſt là le fond d'un Ouvrage qu'il a parſemé de minuties literaires.

Mr. Bayle ſoûtient qu'il eſt plus dangereux de s'éxprimer ſur de certains ſujets ſous des tours dont la délicateſſe voile l'obſcénité, que de s'énoncer cruement & groſſiérement ; par l'un de ces ſtiles on plait, & on ſe fait lire, par l'autre on rebute, & on remplit l'eſprit d'averſion pour ce qu'on lui préſente de malhonnête. Mais pour preuve que ce ne ſont là que de vaines défaites, & que Mr. Bayle dans le fond, penſoit tout autrement, & qu'il auroit même été très-fâché qu'on ne fût pas ce qu'il penſoit, il n'y a qu'à lire ce qu'il déclare lui-même ſur ſes vuës, & ſur les motifs qui l'ont déterminé à parſemer ſon Dictionaire Critique de tant de traits qui ont paru contraires à l'honnêteté. *Pour délaſſer les Lecteurs on aura ſoin*, dit-il (page 609. Tom. IV.) *que de tems en tems ils trouvent des endroits un peu enjoüés ; on aura, dis-je, ce ſoin ſans ſe trop ſervir du privilége, que ces ſortes d'Ouvrages donnent de s'éxprimer naturellement : Rien n'eſt plus néceſſaire que ces endroits dans un Dictionnaire ; car c'eſt un Ouvrage ſec & ennuiant de ſa nature.*

Qu'y auroit-il de plus ridicule que ce raiſonnement, ſi la maniére dont M. Bayle s'énonce ſur ce qu'il appelle des ſujets enjoüés, étoit, comme il paroit vouloir l'établir dans ſon Apologie, la moins dangéreuſe, parce qu'au lieu de plaire, elle offence & rebute ; car il s'enſuivroit que pour délaſſer ſes Lecteurs de ce que des dates redreſſées, des noms qu'on avoit confondus diſtingués, & d'autres minucies de cette nature ont de ſec & d'ennuiant, il leur préſentera de temps en temps des Contes qui leur feront de la peine. Qui ne voit au contraire qu'il ſe promet de leur faire plus de plaiſir, en s'éxprimant dans le ſtile qu'il appelle le plus naturel, & en ſe ſervant d'un privilége qu'il ſe donne, en qualité d'Auteur d'un Dictionnaire Hiſtorique ?

De l'autorité d'un Dictionnaire Critique.

XL. SI L'ON ne peut s'aſſurer de la certitude d'aucune hiſtoire ; Si dans le ſiécle, & dans l'année même qu'il ſe donne une grande bataille, & que les vaincus conviennent de celui qui a remporté la Victoire, on ne peut pourtant s'aſſurer ſelon Mr. Bayle

si celui que tout le monde dit vaincu, n'a pas été au contraire le Vainqueur, que prétend-il qu'on fasse de son Dictionnaire? Tout ce qu'il y alléguera en preuve d'une bevuë de Moreri, ou de quelque autre Historien, égalera-t-il en force les preuves qui affurent aux Alliés contre la France la victoire d'Hoch-

Dict. Hist. Tom. IV. pag. 6.8. Dissertation contenant le Projet.

ſter. *Un Dictionnaire Critique*, dit-il, *porté à ſa perfection ſeroit d'une grande utilité, car des que ſur* SENEQUE, *par exemple, on n'y trouveroit pas un fait ſur le pié de fauſſeté, on le pourroit tenir pour véritable.* Mais jamais prétention n'a été plus fauſſe que celle-là, ſi l'hypothéſe de Mr. Bayle ſur le Pyrrhoniſme eſt véritable. Après s'être fatigué à comprendre des recherches ſubtiles, & à comparer un grand nombre de citations & de remarques, ſur ces citations, on ne ſaura ſi l'erreur ſe trouvera dans le ſentiment de celui qui corrige, ou dans la penſée de celui qui eſt corrigé.

De cette maniére ce que Mr. Bayle établit pour faire valoir ſon travail, & pour étonner ſon Lecteur ſur toutes les peines qu'il s'eſt données, aboutit à en démontrer l'inutilité. *Pour un deſſein comme celui-ci,* dit-il (page 608.) *ce n'eſt pas trop que de comparer enſemble quatre Ecrits publiés ſucceſſivement, deux par la perſonne attaquée, & deux par la perſonne attaquante, & j'oſe même dire que ſur de certains faits, cela n'eſt pas ſuffiſant.* Et au bis de la même page, " Après

Dict. Hiſt. Tom. IV. Ibidem Diſſertation contenant le Projet.

" avoir lû la Critique d'un Ouvrage, on ſe croit " desabuſé de pluſieurs faits faux, que l'on avoit " pris pour vrais en le liſant ; On paſſe donc de " l'affirmation à la négation ; mais ſi l'on vient à " lire un bonne réponſe à cette Critique, on ne man- " que guére à l'égard de certaines choſes de revenir " à la prémiére affirmation, pendant que d'autre cô- " té, on paſſe à la négation de certaines choſes, " qu'on avoit crûes ſur la foi de cette Critique. On " éprouve une ſemblable révolution, quand on vient " à lire une bonne Réfliquéà la Réponſe. Or cela " n'eſt-il pas capable de jetter la plus grande partie " des Lecteurs dans une défiance continuelle? Qu'y " a-t-il qui ne puiſſe devenir ſuſpect de fauſſeté, à " ceux qui n'ont pas en main la clef des ſources? " Si un Auteur avance des choſes ſins citer d'ou il " les prend, on a lieu de croire qu'il n'en parle que " par ouï-dire, s'il cite, on craint qu'il ne rapporte " mal le paſſage, ou qu'il ne l'entende mal, puiſqu'on " ne manque guére d'apprendre par la lecture d'une " Critique, qu'il y a beaucoup de pareilles fautes " dans le Livre critiqué. Que faire donc, Mon- " ſieur, pour ôter tout ces ſujets de défiance, y " aiant un ſi grand nombre de Livres qui n'ont ju- " mais été refutés, & un ſi grand nombre de Lec- " teurs, qui n'ont pas les Livres où ſi contenuë " la ſuite des Diſputes Literaires? Ne ſeroit-il pas à " ſouhaiter qu'il y eut au monde un Dictionnaire " Critique auquel on pût avoir recours, pour être " aſſuré, ſi ce que l'on trouve dans les autres Dic- " tionnaires, & dans toute ſorte d'autres Livres, eſt " véritable? Ce ſeroit la pierre de touche des autres " livres, & vous connoiſſés un homme un peu pré- " cieux dans ſon Langage, qui ne manqueroit pas " d'appeller l'Ouvrage en queſtion *la Chambre des* " *Aſſurances de la République des Lettres.*

Mais pour donner à juſte titre, cét éloge à un Dictionnaire, il faudroit s'être aſſuré, que ſon Auteur ne s'eſt point trompé, ni par prévention, ni par impatience, ni par légéreté, ni par laſſitude. Il faudroit pouvoir s'aſſurer ſi de deux Antagoniſtes, celui qui a paru ſuccomber ſous les raiſons de l'autre, ne l'auroit point embarraſſé à ſon tour, s'il avoit encore vécu quelques années, ou s'il avoit eu loiſir de recommencer la querelle. Si l'éxécution d'un tel deſſein a été le principal but de Mr. Bayle, s'il s'eſt effectivement propoſé d'en faire le Corps de ſon Dictionnaire, comment accorder avec ce deſſein l'obligation de le faire, *tel qu'il devoit être, à l'uſage, & à la portée de tout le monde.*

Ibidem pag. 609. Tom. IV.

" Je loué la ſimplicité d'un Plan ; j'en admire l'éxé- *Ibidem.*
" cution uniforme & dégagée : je ſais conſiſter en
" cela l'idée de la perfection : Mais ſi je veux paſſer
" de cette théorie à la pratique, j'avouë que j'ai de
" la peine à me régler ſur cette idée de perfection.
" Le mélange de pluſieurs formes, un peu de bigar-
" rure, pas tant d'uniformité, font aſſés mon fait.

" Je penſe que ce faux goût eſt un effet de ma pareſſe ; je voudrois que le même Livre ſatisfit ma curioſité ſur toutes les choſes auxquelles il me fait " penſer, & je n'aime point à être obligé de paſ- " ſer de livre en livre pour la ſatisfaire. Comme " il eſt aſſés naturel de juger des autres par ſoi-mê- " me, il me ſemble qu'on fait beaucoup de plaiſir " à un Lecteur, lors qu'on lui épargne la peine de " ſortir de ſa place, & de chercher dans un autre " livre certains petits éclairciſſemens qu'il peut ſou- " haiter. ----- Pour délaſſer les Lecteurs, on aura " ſoin que de temps en temps, ils trouvent des " endroits, un peu enjoués ; on aura, dis-je, ce " ſoin ſans ſe trop ſervir du privilége que ces ſortes " d'Ouvrages donnent de s'éxprimer naturellement ; " rien n'eſt plus néceſſaire que ces endroits dans un " Dictionnaire ; car c'eſt un Ouvrage ſec & ennuiant " de ſa nature. Plût à Dieu que ce fuſſent tous " ſes méchans côtés ; mais il s'y en trouve de plus " rebutans, puis qu'il n'y a point d'Ouvrage dont " on juge ſur d'auſſi mauvais principes que de ce- " lui là. Vous ne voiés que des Lecteurs qui ſe " plaignent d'y trouver des choſes communes. Que " voudroient-ils donc? Que tout y fut d'un ſa- " voir éxquis, & qu'on n'y mit rien, que ce qu'ils " ignorent? Mais en ce cas là, ce ne ſeroit point " un Livre tel qu'il doit-être, c'eſt-à-dire à *l'uſage* " *& à la portée de tout le Monde.*

Pour ce qui eſt d'être à la portée de tout le Monde, il faute aux yeux, que tout ce détail de Critique ne l'eſt point ; Très-peu de gens ſont capables de l'attention que demandent les conſéquences qu'on tire de ces citations combinées, & parmi ceux qui en ſeroient capables, il en eſt peu qui veulent s'en donner la peine. Quant à *l'uſage* j'oſe dire hardiment, qu'on ne peut s'occuper de quoi que ce ſoit qui ſoit moins utile, ou dont l'utilité ſe borne à un plus petit nombre de perſonnes. Un petit nombre *d'Erudits* ont ſû tourner leur eſprit à ſe plaire dans ces épines, ils aiment à en faire le ſujet de leurs conteſtations. En eſt-il de même du reſte des connoiſſances, & des Arts auxquels des perſonnes capables d'inventer & de perfectionner donnent leur temps, & leur application. La Muſique rejouït preſque tout le Monde, ſa Théorie découvre des rapports entre les Sons & les Organes de l'ouïe qui font admirer la Sageſſe du Créateur. Les ouvrages de Peinture, de Sculpture plaiſent à tous les yeux, ils charment le Vulgaire, & rempliſſent d'admiration les Connoiſſeurs. Tout le monde profite de l'Architecture, & de la Navigation. Tout ce qui va à embellir la Terre, va à imiter le Créateur dont les Ouvrages ſont ſi beaux. Les éxpériences de Phiſique ſervent, de temps en temps à perfectionner ou l'Agriculture, ou la Médecine & quelquefois l'une & l'autre en même temps. Etudier la Nature, c'eſt profiter de la grace que ſon Auteur nous a fait de nous donner un entendement propre à la connoitre, & une vive curioſité qui nous y ſollicite.

Quand Mr. Bayle compare l'étude des minucies Grammaticales & Critiques avec les Mathématiques, vous diriés que ces derniéres Sciences ſe réduiſent à *inventer de nouveaux moiens de détruire les hommes, à arpenter des Terres, à perfectionner la Navigation, & le Charroi.* Il n'en dit pas davantage; encore uſe-t-il d'une éxpreſſion baſſe pour répandre plus de mépris ſur ce dont il parle.

" Il ne nous reſte, dit-il, de tous ces beaux ra- *Ibidem*
" ſonnemens que l'uſage des Arts méchaniques, & *pag. 612.*
" autant de Géométrie qu'il en faut pour perfection-

ner

„ ner la Navigation, le Charroi, l'Agriculture, & la
„ Fortification des Places. Pour tous Profeſſeurs, on
„ n'aurоit preſque que des Ingénieurs, qui ne ſeroient
„ qu'inventer de nouveaux moiens pour faire périr
„ beaucoup de Monde. ... Les productions groſſiéres
„ de tous ces Arts ſuffiſent à remplir les beſoins de
„ l'homme: On peut être logé commodément &
„ ſurement ſans l'aide de l'ordre Corinthien, ou de
„ l'ordre Compoſite; ſans Friſes, ſans Corniches,
„ ſans Architraves. Encore moins eſt-il néceſſaire
„ pour les commodités de la vie, de ſavoir tout ce qui
„ ſe dit de l'incommenſurabilité des aſymptotes, ou
„ des quarrés magiques, ou de la duplication du Cu-
„ be &c. De ſorte que ſi l'on étoit reçu à mépriſer
„ un Ouvrage, dès qu'il ne traite pas *de pane lucran-*
„ *do* ou qu'il ne ſert de rien *mihi vel dicere*, comme
„ diſoient vos bons Amis les anciens Grecs, ou en-
„ fin dès que le public s'en peut paſſer, il n'y a
„ que peu de Livres qui ne fuſſent mépriſables, &
„ qui ne méritaſſent la bruſquerie que vous avés luë
„ ſans doute dans la vie de Malherbe. Mr. de Me-
„ ziriac accompagné de 2 ou de 3 de ſes Amis lui
„ avoit apporté ſon Commentaire ſur Diophante;
„ ces amis *louoient extraordinairement ce Livre, comme*
„ *fort utile au public: Malherbe leur demanda, s'il*
„ *feroit amander le pain.* Une autrefois il approuva
„ qu'il n'y eut des recompenſes que pour ceux qui
„ ſervoient le Roi dans les armées, & dans les affai-
„ res, & dit *qu'un bon Poëte n'étoit pas plus utile à*
„ *l'Etat, qu'un bon joueur de quilles.*

Je veux bien ne comparer, avec les utilités de la Grammaire & de ſes Minucies, que ce que Mr. Bayle choiſit de plus bas pour en faire lobjet des Mathématiciens, *les Charrois*. Qu'y-a-t-il plus utile que ce qui facilite le commerce entre les peuples. L'expérience fait voir que c'eſt le grand moien de faire circuler l'argent. Par le moien du commerce, on n'eſt jamais inutilement chargé du ſuperflu & on tire d'ailleurs un grand nombre de choſes a-gréables & utiles, dont on peut manquer dans ſon païs. Quelles obligations donc n'a-t-on pas à ceux qui ſans être eux-mêmes Négocians, ni penſer à le devenir, s'appliquent à rendre plus aiſés & plus furs les transports des danrées ou des marchandiſes ſoit par eau, ſoit par terre; Les voiages ſont devenus plus prompts, moins fatigans & moins dangereux. Juſques où l'Art de la Navigation n'a-t-il pas été pouſſé par le ſecours des Mathématiques! & de quelle utilité la Navigation ne ſeroit-elle pas pour le Genre Humain, ſi les hommes & ceux qui les gouvernent avoient plus de zèle & de charité! Les Grammairiens auroient éternellement féché ſur leurs Livres, avant que de pouvoir faire à la Geographie des Anciens, la moindre de ces corrections dont les Mathématiciens ont démontré la juſteſſe. Que deviendroient-ils lorſque leurs yeux s'uſent par l'âge, ſans le ſecours des Lunettes, dont les Mathématiques encore ont pouſſé la perfection ſi loin. L'Arpentage eſt ſi facile & ſi commun qu'il en eſt preſque mépriſé. Cependant de quelle utilité n'eſt-il point pour partager des héritages & pour la ſureté de ceux qui achettent des fons de Terre.

Mr. Bayle ne dit rien de l'Architecture Civile, qui fournit des embelliſſemens beaucoup plus ſolides & plus utiles que les bas-reliefs & les ſculptures que les Grammairiens s'échauffent à expliquer.

Il n'étoit pas néceſſaire d'être Mathématicien pour inventer les Bombes; mais il le falloit être pour découvrir l'Art de les faire tomber où l'on ſouhaite, & il vaut mieux qu'elles tombent ſur les Magazins & ſur de certains endroits des Rempars, que d'être j'etées au hazard & déſoler les Bourgeois & leurs femmes autant que ceux qui ont les armes à la main. Les Gens de Guerre trouvent que ce qui abrége les ſiéges conſerve la vie à plus de gens. Ou toutes les anciennes hiſtoires ſont fauſſes, ou la maniére dont on faiſoit autrefois la guerre étoit beaucoup plus meurtriére, & encore aujourd'hui le Carnage eſt plus grand dès qu'on en vient aux armes blanches. On a tiré de l'art de jetter les Bombes un avantage qui mérite d'être compté. On a châtié les Coſaires, qu'on peut appeler les Ennemis du Genre Humain. De plus les Mathématiciens ne travaillent-ils pas à perfectionner l'Art de défendre les places? Or plus long-temps les places tiendront, moins l'agreſſeur avancera; les Campagnes ſeront moins déſolées, & les attaquans ſe laſſeront plûtôt d'une guerre longue & peu fructueuſe, & ſeront moins prompts à rompre la paix.

Mr. Bayle compte-t-il pour rien tout ce qu'on peut retorquer à ſes réflexions? Il compare les matiéres de Grammaire, & de Critique, avec celles de la Phyſique, & des Mathématiques. Dans les Mathématiques, il choiſit ce qu'il lui plait; Il dit que c'eſt peu de choſe, & que le Genre Humain en retire peu d'utilité, qu'elles ne ſont pas *régner l'abondance du Pain.* Cela eſt vrai au pié de la Lettre de la Science Grammaticale, & Critique, mais il eſt certain, que les Arts, & la connoiſſance de la Phyſique ſont propres à faire régner l'abondance, & à rendre la vie incomparablement plus agréable, & plus commode.

Je n'ai pu m'empêcher de rire quand j'ai lû dans Mr. Bayle *l'incommenſurabilité des Aſymptotes.* Je crois qu'il avoit crû faire merveille, de raſſembler de grands mots qu'ils n'entendoit pas. On donne le nom d'INCOMMENSURABLE à *deux lignes finies, telles qu'il n'eſt pas poſſible qu'il y ait une meſure, qui ſe trouve un certain nombre de fois dans l'une, & un certain nombre de fois dans l'autre préciſément, ou dans les longueurs ſeroient telles, que le rapport de l'une à l'autre ne pourroit s'exprimer en nombres.* On en donne pour exemple ordinaire le *Côté d'un quarré & ſa Diagonale.* Si on pouvoit trouver de la *Commenſurabilité* entre la Circonférence d'un Cercle & ſon Diamétre, on auroit bientôt ſa *Quadrature*, c'eſt-à-dire un *Quarré* dont la ſurface égaleroit préciſément la ſurface du Cercle.

Cette Incommenſurabilité n'a rien de commun avec les *Aſymptotes.* On donne ce nom à des *lignes droites, tirées d'une telle façon, que de certaines courbes qui ont auſſi une certaine poſition, s'approchent continuellement de ces lignes droites, ſans qu'il ſoit poſſible, vu la nature de ces courbures, que jamais elles atteignent ces droites dans quelque étenduë finie qu'on les prolonge.* On ne s'eſt point aviſé de chercher ſi un *Aſymptote* eſt *commenſurable*, ou *incommenſurable* avec ſa *Courbe*; on n'a jamais une *Aſymptote* entiére, & quelque longueur qu'on lui ſuppoſe, cette longueur n'en eſt qu'une portion, & l'Aſymptote & ſa Courbe peuvent ſe continuer à l'infini, c'eſt-à-dire on ne ſauroit leur attribuer des bornes, au de là desquelles elles ne puiſſent pas encore s'étendre: On cherche donc ſeulement, s'il y a quelques courbes, telles que ſi on en détermine une certaine portion, cette portion déterminée ait un rapport éxprimable en nombres, avec une portion de l'Aſymptote. Cela poſé 2 l'auront avec 2, 3 avec 3 & ainſi ſans aucune fin. La Nature d'une Courbe bien connuë décide la queſtion, & la connoiſſance des Courbes a ſes uſages: Elle en a de grands dans la Navigation.

Compte-il pour rien l'*Optique* & tout ce qu'on en a tiré de ſecours? Si l'*Aſtronomie* avoit été autrefois ſur le pié de perfection, où on l'a portée de nos jours, la *Chronologie* ne ſeroit elle pas d'une toute autre éxactitude, & un grand nombre de difficultés qui font tant de peine aux Critiques ne ſeroient-elles pas levées? Pour parler en Philoſophe & non pas en Déclamateur, au lieu de chercher dans l'Indice de quelque livres, ou dans la liſte de quelques définitions, de quoi entaſſer quelques termes uſités dans les Mathématiques, il falloit s'être aſſuré par l'étude même de ces Sciences de l'utilité que l'eſprit humain en tire pour connoitre ſes propres forces & pour les étendre: Et en comparant ces effets avec l'étude des legéres critiques répanduës dans le Dictionnaire

l'Hiſtorique, Mr. Bayle auroit ſenti que cette derniére occupation peut abaiſſer l'eſprit, l'affoiblir, le diſtraire; de ſorte qu'au lieu d'entreprendre pour l'utilité du Public, des travaux qu'il repréſente ſi pénibles, il auroit compris qu'il lui rendroit un tout autre ſervice, en s'appliquant au contraire à prévenir le goût qu'on pourroit prendre pour ces bagatelles.

On peut dire que l'Eſprit du Pyrrhoniſme conſiſte dans un goût particulier pour les Paradoxes; En voici un que Mr. Bayle ſoûtient avec une fermeté qu'on n'auroit pas attendue de lui, ſi on n'étoit pas convaincu, par la lecture de ſes Ouvrages, que ſon plus grand plaiſir eſt de combatre ce qui eſt le plus univerſellement reçu. „ *Je ſoutiens*, (dit il page 613) „ *que les Véritez hiſtoriques* peuvent être pouſſées à „ un dégré de certitude plus indubitable, que ne l'eſt „ le dégré de certitude, à quoi l'on fait parvenir les „ Vérités Géométriques, bien entendu que l'on „ conſidérera ces deux ſortes de Vérités ſelon le gen- „ re de certitude qui leur eſt propre. Je m'éxplique „ dans les diſputes qui s'élévent entre les Hiſtoriens, „ pour ſavoir ſi un certain Prince a régné avant ou „ après un autre, on ſuppoſe de chaque côté, qu'un „ fait a toute la réalité, & toute l'éxiſtence, dont- „ il eſt capable hors de nôtre entendement, pourvû „ qu'il ne ſoit pas de la nature de ceux qui ſont „ rapportés par l'Arioſte, ou par les autres Con- „ teurs de Fictions, & l'on n'a nul égard aux diffi- „ cultés dont les Pyrrhoniens ſe ſervent pour faire „ douter ſi les choſes, qui nous paroiſſent éxiſter, „ éxiſtent réellement hors de nôtre Eſprit. Ainſi „ un fait hiſtorique ſe trouve dans le plus haut dé- „ gré de certitude qui lui doive convenir, dès que „ l'on a pû prouver ſon éxiſtence apparente, car on „ ne demande que cela pour cette ſorte de *Vérités*: „ & ce ſeroit nier le principe commun des Diſputans, „ & paſſer d'un genre de choſe à un autre, que de „ demander, que l'on prouvât, non ſeulement qu'il „ a paru à toute l'Europe, qu'il ſe donna une ſan- „ glante bataille à Senef l'an 1674. Mais auſſi que „ les objets ſont tels hors de notre eſprit, qu'ils „ nous paroiſſent. On eſt donc délivré des impor- „ tunes chicaneries que les Pyrrhoniens appellent, „ *moiens de l'Epoque*, & quoi qu'on ne puiſſe rejet- „ ter le Pyrrhoniſme hiſtorique par rapport à une „ infinité de Faits, il eſt ſur qu'il y en a beaucoup „ d'autres, que l'on peut prouver avec une pleine „ certitude: de ſorte que les Recherches Hiſtoriques „ ne ſont point ſans fruit de ce côté-là.

Dict. Hiſt. T. IV.

N B.

Je n'en veux pas davantage, pour prouver que la certitude des Mathématiques paſſe en dégré celle de l'Hiſtoire. N'eſt-on pas plus ſûr de ce qu'on a vû que de ce qu'on a ſimplement appris ſur le rapport d'un autre? Or nous voions les Figures qui ſont l'objèt de nos Théorêmes, & de nos Problêmes, nous voions les Machines à la conſtruction des quelles nos raiſonnemens nous conduiſent, nous ſommes témoins de leurs effets, nous en rendons les raiſons, nous en connoiſſons la Nature & les Cauſes. S'eſt-il jamais trouvé un Mathématicien qui n'ait regardé comme indubitable un très grand nombre de Théorêmes Géométriques, au lieu qu'il s'eſt trouvé un Hiſtorien Critique du prémier ordre, qui n'a jamais ſû convenir d'une vérité qui paſſe celle de tous les évenemens, en fait de notorieté publique.

On aſſure que Mr. Bayle dinant à la Haye chés Mr. De Beauval avec un Lieutenant Colonel François, qui avoit été fait Priſonnier à la Bataille d'Hoghſtet, ne voulut jamais convenir que les Alliés l'euſſent gagnée; Il ſoûtint à cet Officier qu'il ſe trompoit; il ne ſe laſſa point d'entaſſer raiſonnement ſur raiſonnement pour prouver que les François n'avoient point perdu cette Bataille. Mr. Bayle n'étoit pas ſur ce ſujet dans un cas ſemblable à celui de ces viſionnaires qui s'imaginent l'un d'être Roi, & l'autre d'être Oiſeau &c: & qui ſur d'autres ſujets, raiſonnent comme le reſte des hommes. Mr. Bayle avoit ſes raiſons pour traiter de douteux le ſujèt dont toute l'Europe convenoit le plus; il comptoit par-là de s'autoriſer à traiter de chiméres toutes les fortes conjectures, qui par leur aſſemblage ſembloient approcher de la démonſtration, ſur l'Auteur de l'*Avis aux Réfugiés*.

Pour établir le certitude de l'Hiſtoire, Mr. Bayle demande que l'on faſſe abſtraction de la grande hypothéſe des Pyrrhoniens: Mais un Mathématicien n'a aucun beſoin d'une telle abſtraction. Quand on douteroit effectivement s'il y a des Corps qui aient une éxiſtence réelle hors de nôtre penſée, ou ſi ce que nous croions voir paroit-être, ſans éxiſter effectivement, toujours ſeroit-on ſûr qu'on penſe, toûjours ſeroit-on ſûr qu'on a de différentes penſées, toûjours ſeroit-on ſûr qu'on s'apperçoit que l'on penſe. On ſent les rapports que les penſées ont les unes avec les autres: Ces rapports occupent les Mathématiciens; Ils ſont aſſurés qu'ils les voient ou qu'ils les ſentent.

Si Mr. Bayle a démontré, comme il le prétend, que l'idée de l'étenduë eſt pleine de contradictions, & que l'éxiſtence de ſon Objèt eſt impoſſible, dès là tout ce que rapporte l'hiſtoire la plus ſimple, eſt auſſi faux & auſſi chimérique que les fictions de l'Arioſte.

Il eſt un grand nombre de points d'hiſtoire ſur leſquels on n'eſt nullement d'accord; ces points-là, ſont l'objèt principal du Dictionnaire Critique. Pour s'aſſurer de chacun d'eux, il faut, de l'aveu de Mr. Bayle, diſcuter un procès à 4 parties, & ſouvent faire beaucoup plus: Les diſputes ſont très rares parmi les Mathématiciens, & pour une propoſition, ſur laquelle ils ont penſé différemment, il en eſt des Milliers, ſur leſquelles ils n'eſt pas ſeulement concevable que l'on puiſſe ſe partager.

„ On montre certainement, dit Mr. *Bayle*, la fauſ- „ ſeté de pluſieurs choſes, l'incertitude de pluſieurs „ autres, & la Vérité de pluſieurs autres, & voilà „ des Démonſtrations qui peuvent ſervir à un plus „ grand nombre de gens que celles des Géométres; „ car peu de gens ont du goût pour celles-ci, ou „ trouvent lieu de les appliquer à la reformation des „ mœurs: mais on m'avoüera, Monſieur, qu'une infini- „ té de perſonnes peuvent profiter moralement parlant de „ la lecture d'un gros Recueil de Fauſſetés Hiſtoriques „ bien avérées, quand ce ne ſeroit que pour deve- „ nir plus circonſpects à juger de leurs prochain, „ & plus capables d'éviter les piéges que la Satire & „ la Flaterie tendent de toute part au pauvre Lec- „ teur. Or n'eſt ce rien que de corriger la mauvai- „ ſe inclination que nous avons à faire des jugemens „ téméraires? N'eſt-ce rien que d'apprendre à ne pas „ croire légérement, ce qui s'imprime? N'eſt-ce pas „ le nerf de la prudence, que d'être difficile à croire?

Ibidem pag. 613.

N B.

A la vuë de tant d'erreurs que l'Auteur d'un Dictionnaire Critique remarque & relève, *on devient, dit Mr. Bayle, plus circonſpect & plus capable d'éviter les piéges que tendent la Satyre, & la Flaterie. En vain tenteroit-on cherchercheroit-on cet utilités morales dans un recueil de la Proje. quintéſſence d'Algebre.* Mais eſt-ce aſſés de s'être convaincu que les hommes ſe trompent ſouvent parce qu'ils ne jugent pas avec aſſés de circonſpection? Eſt-il même néceſſaire d'étudier la Critique pour ſe convaincre de cette vérité? Ce qui ſe paſſe chaque jour ſous nos yeux ne ſuffit-il pas pour nous en inſtruire? Mais, comme je viens de le dire, ſuffit-il de ſavoir que les hommes tombent ſouvent dans cette faute pour s'en corriger? Si cela ſuffiſoit, il n'y a perſonne qui ne s'en corrigeât, car il n'y a perſonne qui ne le ſache, & ne s'en plaigne. Le grand point, c'eſt de vouloir s'en corriger; ce n'eſt pas même aſſés de le vouloir, il faut ſavoir comment on doit s'y prendre pour réuſſir aiſément. Pour éviter l'erreur, il faut reſpecter l'évidence, il faut ſe familiariſer avec elle, il faut ſe former à l'habitude de bien établir l'état des Queſtions, de penſer avec ordre, de

Ibidem pag. 613. Diſſertation con-

tirer

tirer d'un Principe les Conſéquences qu'il eſt propre à faire naître. Si Mr. Bayle avoit ſû l'Algébre, il auroit compris qu'elle eſt tout autrement propre, à produire ces heureux effets, que les minuties dont il s'eſt tant occupé.

Pour ce qui eſt des objections qu'il fait ſur la fin de cette page, contre la certitude de la Géométrie, & la réalité de ſes objets, on y a déja répondu en éxaminant le Pyrrhoniſme de Sextus de Mr. Bayle, par raport aux Mathématiciens. Voïés partie II. Section I. Article 40. & ſuivans, & encore article 36. & auſſi Section IV. Art: 13. & ſuivans Sect. V. Art. 30.

XLI. Mr. BAYLE fait pitié dans cet endroit. Voilà ce grand Philoſophe qui foule hardiment aux piés la plus reſpectable des Régles; c'eſt de ne parler pas de ce qu'on ignore, & de ce qu'on n'a point appris.

Caractére des Pyrrhoniens.

Mr. Bayle fournit ici aſſés de traits pour en former le Caractére d'un Pyrrhonien, ſon inclination le porte à contredire, il ſe fait un plaiſir de nier tout ce qu'on affirme: On le pouſſe de queſtion en queſtion. On lui demande s'il ne croit pas que ſon Corps & celui des autres, avec qui il s'entretient, éxiſtent réellement; Il ne veut pas qu'il ſoit dit, qu'on l'ait forcé à un aveu; Je n'en ſai rien répond-il, peut-être n'y a-t-il en tout cela que de l'illuſion, & que tout ce qui paroit-être n'eſt pas. A quoi donc vous amuſés-vous, quand vous liſés (par éxemple) des hiſtoires? Autant vaudroit-il s'occuper à lire des fictions. D'où vient que vous vous aviſés de préférer un Auteur à un autre, puiſqu'il n'y a rien de réel, dans ce qu'ils diſent l'un & l'autre? Le Pyrrhonien ne demeure pas ſans réplique, pourvû qu'il parle, & qu'il s'échappe en quelque ſorte aux Queſtions qu'on lui fait, il eſt content. *Je ne diſconviens pas*, dit-il, *qu'il n'y ait eu dans une année qu'on apelle 1674, année vraie ou apparente, dans un lieu qu'on apelle Senef, ou une Bataille ſanglante réelle, ou les apparences d'une telle Bataille: Si quelqu'un de ceux qui entreprendront d'en écrire l'hiſtoire, ne paraiſſent placer ces événement dans un autre Mois, que celui où il a paru arriver, je leur prouverai qu'ils ſe trompent, & qu'ils ne rapportent pas bien les apparences.*

Il ſeroit facile de lui repliquer; Mais ſurquoi fondé prétendés-vous que ce qui n'eſt point réellement, paroit être de la même maniére à un grand nombre de perſonnes dont les yeux n'ont aucune réalité? Qui vous aſſurera que ce qui vous paroit le Mois de *May*, ne paroit point à un autre le Mois d'*Août*? Ce qu'on appelle le Genre Humain, n'eſt occupé ſelon vous, que de ſimples apparences, il ne ſe promène, pour ainſi dire, que parmi des ombres, rien de réel ne l'environne. Eſt-il ſûr, eſt-il même vraiſemblable qu'il ſoit auſſi conſtamment frappé de toutes ces apparences, & auſſi régulièrement occupé de toutes ces impreſſions, dont les objets n'éxiſtent point, que ſi ils éxiſtoient en effet, & qu'ils euſſent une nature fixe & une activité conforme à leur nature?

Si Mr. Bayle n'avoit pas été perſuadé que le papier ſur lequel il écrivoit, éxiſtoit réellement, qu'il formoit ſur ce papier des caractéres réels, qu'une infinité de gens les liroient, & pendant ſa vie, & après ſa mort, de la même maniére dont il les liſoit lui-même, ſe ſeroit-il donné tous ces ſoins, & auroit-il eſpéré que ſi d'autres travailloient après lui ſur le même plan, on pourroit avoir un Dictionnaire Critique, où tous les faits ſeroient rapportés tels qu'ils auroient paru, & dégagés de toutes les altérations, qu'il eſt arrivé, à des Ecrivains peu attentifs, d'y faire? Quand donc les Pyrrhoniens, aſſurent qu'on ne peut s'aſſurer de rien, il n'eſt pas vrai qu'ils penſent toûjours comme ils parlent, & cela ſignifie ſeulement que dès qu'une queſtion ſera propoſée, quelque parti qu'une perſonne prenne ſur cette Queſtion, on pourra lui conteſter la certitude de ſa déciſion, & qu'une imagination féconde & hardie, trouvera moien d'éluder, ſans fin & ſans ceſſe, tout ce qu'on lui alléguera de preuves, ſans être jamais réduite au ſilence. Mais celui qui a pris un parti, le ſoutiendra auſſi de ſon coté contre toute ſorte d'objections, ſans convenir jamais qu'il eut mieux fait d'en prendre un autre, & qu'il pourroit s'être trompé.

Dès qu'une fois on s'eſt fait une habitude de ne plus reſpecter l'évidence; au lieu de ſe conduire par Raiſon, on ſe conduit par Humeur. Sur de certains ſujets on aime à croire, & on croit: ſur d'autres on aime à douter, & on doute. Mr. Bayle, par éxemple, demeure dans le doute par rapport aux vérités de la Réligion, & aux principes de la Morale. Ses inclinations ne le déterminent pas à chercher d'établir ces vérités par des preuves ſolides, aux yeux des autres hommes, afin qu'ils en faſſent la Régle de leur conduite & le fondement de leurs eſpérances. Mais en même tems Mr. Bayle eſt un homme actif, & qui ne ſauroit demeurer ſans rien faire, il a du goût pour la Lecture, il prend plaiſir à faire des récutils. Sur quelques ſujets qu'ils roulent, ils ne ſauroient rouler que ſur des ſujets très-legers aux yeux d'un homme plein de doutes ſur les principes de la Réligion & de la Morale; car ôtés ces principes, qu'eſt-ce que la vie humaine, & que ſe paſſe-t-il ſur la Terre qui ſoit digne d'attention? Lire des faits eſt une occupation qui amuſe ſans fatiguer, comparer ce qu'ont écrits divers Auteurs ſur le même fait, quand on ſe trouve d'humeur à faire ces comparaiſons, & qu'on a ces Auteurs ſous ſes mains, & une diverſité qui recrée, & qui fatigue peu, au moins dès qu'on s'en eſt fait une habitude. Le Pyrrhonien cherche à s'amuſer, c'eſt le ſeul parti qui lui reſte. L'Etude des Mathématiques le familiariſeroit peu à peu, avec l'évidence; c'eſt un goût pour lequel il a de l'éloignement. Celui de la Phyſique le pourroit amener à l'admiration de la Cauſe ſuprême, & dès là au reſpect de ſes Loix; c'eſt un joug auquel il ſe refuſe, & qui lui fait fuir l'étude de la Morale. Ce ſeroit, je l'avoue, s'engager à un travail immenſe, que d'entreprendre de faire toutes ces comparaiſons avec éxactitude, ſur une longue ſuite de faits ſans en omettre aucun. C'eſt à quoi s'engageroit un Chronologiſte qui promettroit une Hiſtoire ſuivie, & qui entreprendroit d'en accompagner tous les points d'une Critique de ce genre; Mais ce ſont là des ſoins dont on ſe diſpenſe aiſément, dès qu'on n'écrit qu'un Dictionnaire: On fait ces remarques Critiques quand on veut, & on les néglige de même quand on veut, on compoſe avec une entiére liberté. Il ſemble que les Sceptiques Grammairiens ont fait entr'eux cette ligue. Nous ne nous chicanerons point ſur la certitude de notre Art favori, & nous nous contenterons de chicaner tous les autres.

Paſſion de Mr. Bayle.

XLII. Mr. BAYLE ne perd pas de vuë Mr. Jurieu, & comme les Pyrrhoniens ſe conduiſent par humeur, c'eſt une néceſſité que leurs paſſions, quand ils en ont, ſoient fixes, *ces eſprits bouillans qui aiment à ſe mêler de tout & des affaires même d'Etat. Cette triſteſſe morale qu'on tire de la Critique & qui rend circonſpects à juger des autres & retenus à prononcer ſur des faits.* On voit aſſés que cela regardoit Mr. Jurieu, & ſes plaintes contre le Livre *de l'Avis aux Réfugiés.*

Cauſes de ſon zéle pour les éclairciſſ.

XLIII. NE RIEN croire ſur l'Immortalité de l'Ame, ſur la Providence, ſur la diſtinction réelle du Bien avec le Mal, c'eſt vivre dans les ténébres ſur le ſort du Genre Humain. Certainement ce n'eſt pointlà un état bien ſatisfaiſant; il faut de toute néceſſité chercher à ſe diſtraire & à s'occuper de toute autre idée, afin de ſe dérober à ce que celles-ci ont de triſte. Il ne faut donc pas s'étonner ſi Mr. Bayle a voit recours aux Lectures dont il a tiré ſes recueils. Les Poëſies qui roulent ſur des ſentimens tendres condamnent l'*Inconſtance*, elles font l'éloge de la *Fidélité*, on y reſpecte des maximes d'*honneur* & de *devoir*. Rien de tout cela ne ſe trouve dans les compoſi-

positions grossiéres des Ecrivains qui ont fait profession de débauche, ou qui ont pris plaisir d'écrire comme s'ils étoient eux mêmes des débauchés.

Parmi les personnes qui avoient de l'inclination à estimer Mr. Bayle, il s'en est trouvé qui ont été également surpris & mortifiés de trouver dans son Dictionnaire tant de choses qui peuvent plaire à ceux qui ont de l'Irréligion, & qui sont capables de les affermir dans leurs funestes préventions; Il s'est aussi attiré par-là des Adversaires & des Critiques.

Mr. Bayle revient aux excuses qu'il a déja alléguées.

XLV. DANS la page 616. Mr Bayle allégue pour sa justification que les disputes des Grammairiens, que les Avantures d'un petit particulier, que les deuïs de Critique qui sont les objets directs de son Dictionnaire, ne présentent rien qui ne soit fatigant & dégoutant au dernier point pour ceux qui ne sont pas du métier, & qui n'ont pas déterminé leurs inclinations à ce genre de Vie, & comme ceux-ci ne sont pas en petit nombre, ils méritoient bien qu'on y eut égard.

Eclaircissemens sur ces raisons alléguées par le Dictionnaire Dict. Hist. Tom. IV. Edition pag. 616.

„ C'est une vaste compilation dit-il, nécessairement chargée de plusieurs détails de Critique dégoutans & fatigans au dernier point pour ceux „ qui ne sont pas du métier; & il a fallu que dans „ cét amas de toutes sortes de matiéres je soûtinsse „ deux personnages, celui d'Historien, & celui de „ Commentateur. Il n'a pas été possible de le tirer du mépris par rapport à bien des gens, qu'en „ y faisant entrer des choses qui ne fussent pas communes. Ceux qui ne se foucient guere ni des „ disputes des Grammairiens, ni des Avantures d'un petit particulier, ne sont pas en petit nombre, & méritent „ que l'on ait égard à leur goût. Il est donc permis à un Auteur de faire en sorte que son Livre „ leur paroisse recommandable par quelque endroit; „ & si cet Auteur écrit en Historién, il doit dire, non seulement ce qu'ont fait les Hérétiques, mais aussi „ quel est le fort & le foible de leurs opinions. Il „ doit faire principalement cela s'il est lui-même le „ Commentateur de ses Récits; car c'est dans son „ Commentaire qu'il doit discuter les choses, & „ comparer ensemble les raisons du pour & du contre avec tout le desintéressement d'un fidelle Rapporteur.

Mr. Bayle met bien en œuvre le privilége des Pyrrhoniens qui s'attribuent en propre le droit de dire le pour & le contre, suivant la nature de la chose, en faveur de laquelle ils plaident & l'intérêt qu'ils y prennent. S'agit-il de répondre à une objection sur l'immilité des recherches qui sont le prémier objet de ce Dictionnaire. Mr. Bayle foutient (page 621) *qu'on n'a jamais eu plus d'attachement qu'aujourd'hui à ces éclaircissemens.* S'agit-il de justifier ce qu'on y trouve de tout différent, il allégue le grand nombre des Lecteurs qui se seroient dégoutés de son livre, s'il n'avoit contenu que les matiéres, pour lesquelles il dit ailkurs qu'on a plus d'attachement que jamais.

Mais encore par où prétend-il dédommager des Lecteurs qui ne sont point Grammairiens, & qui ne prennent point de plaisir à des minucies. *Par quel autre endroit leur veut-il rendre recommandable* son Livre? Il le chargera d'obscénités & d'objections contre les Vérités les plus importantes de la Réligion & de la Morale: Certainement Mr. Bayle a une grande idée des hommes qui ne sont pas Grammairiens, & qui ne se plaisent pas dans des minucies de Critique; Il leur fait beaucoup d'honneur, & c'est comme s'il leur disoit; *Je prévois que ce que les Grammairiens se feront un plaisir de lire, ne sera que vous fatiguer, & vous ennuier; mais passés moi des morceaux de cette nature en vuë des soins que je me suis donnés pour vous satisfaire; vous trouverés dans mon Dictionnaire force gaillardises & force objections contre ces Maximes qui gênent le cœur humain en l'assujettissant à la Raison & à la Réligion.*

Devoir d'un Rapporteur.

XLV. II. CONTINUE son Apologie, mais il la continue en Pyrrhonien, qui ne cherche qu'à éblouïr, ou du moins qu'à éluder les objections qu'on peut lui faire. *Sur ces matiéres-je devois* dit-il, *comparer le pour avec le contre, avec tout le desintéressement d'un fidéle Rapporteur.* Dans un Dictionnaire Historique le pour & le contre roule sur des faits; C'est ainsi par éxemple, que sur l'Article *d'Erasme*, l'Auteur d'un Dictionnaire Historique pouvoit rapporter, tout ce que les Auteurs Protestans ont dit pour prouver qu'Erasme s'étoit fait Protestant, & tout ce que les Catholiques ont allégué pour prouver qu'il ne s'étoit point séparé de leur Communion; L'Auteur d'un Dictionnaire Critique, pourroit éxaminer les faits & l'autorité de ceux qui les alléguent; il pourroit même aller jusqu'à concilier des sentimens qui sont très-opposés, en faisant remarquer que le même fait a été regardé sous des faces différentes; mais il n'est nullement nécessaire qu'il entre dans le détail des raisons qu'Erasme a pû avoir pour favoriser l'une ou l'autre de ces Communions; il n'est nullement nécessaire qu'il lui en prête quelques-unes, qu'il auroit pû dire, & qu'on ne lit point dans ses Ouvrages; En user ainsi, c'est visiblement sortir des bornes dans lesquelles un Historien doit se renfermer.

J'ajoûte que pour agir en fidéle Rapporteur, il auroit fallu que Mr. Bayle, après avoir plaidé la Cause de l'Irréligion, & après avoir sollicité tout son génie à fournir des preuves à ceux qui sont dans ce parti-là; Après avoir allégué tout ce qu'il a dit en vuë de prouver que la Raison est en opposition directe avec la Réligion, il auroit fallu qu'il eut ajoûté tous les argumens que la Raison fournit pour amener les hommes à se convaincre de l'éxistence de Dieu, à se persuader de sa Providence, à s'instruire de ses Loix & à sentir le grand intérêt qu'ils ont à les observer. Il auroit fallu que Mr. Bayle pour remplir le *devoir de fidéle Rapporteur*, eut employé toute la subtilité, toute la force, toute la fécondité de son beau génie, à éxposer tout ce qu'on a dit, & tout ce qu'on peut dire en faveur de la Réligion, & qu'il se fût fait autant de plaisir de nous prêter des armes, comme il s'en est fait d'en prêter à nos Adversaires.

Sur l'Article de *Pomponace* Mr. Bayle en qualité d'Historien Critique auroit pû rechercher, si c'est avec fondement qu'on l'accusoit de nier l'immortalité de l'ame, ou si on lui a prêté cette erreur. Mais pourquoi aux misérables raisons que Pomponace Peripatéticien & Scholastique, & par conséquent chérif Philosophe, avoit pû alléguer, en ajoûter de plus fortes dont-il auroit pû se servir.

Un Avocat honnête homme, évite de se charger d'une mauvaise cause. Il en est quelquefois de mauvaises dont les Juges ordonnent à un Avocat d'entreprendre la défense, de peur qu'on ne puisse dire qu'une personne a été condamnée sans être entendue, & qu'on ne tire cét éxemple en conséquence. Mais qui a chargé Mr. Bayle de plaider en faveur de l'Irréligion?

Disons encore qu'il est des Causes d'une telle nature, qu'il ne convient point de les plaider, devant toutes sortes de Tribunaux. Il en est qui demandent des Juges capables d'une grande attention & de se tirer de tous les artifices dont un Avocat habile se sert pour embrouïller toûjours plus une matiére profonde, & pour mettre par ce moïen les juges dans une espéce de nécessité de décider par d'autres principes que par ceux d'une évidente lumiére. Les Raisonnemens de Mr. Bayle contre les Vérités les plus intéressantes pour les gens de bien, & les plus génantes pour les mauvais cœurs, sont si subtiles & si poussées, que la discussion en est beaucoup plus difficile que celle de ces Critiques, & des contestations des Grammairiens.

XLVI.

Que les ouvrages de Mr. Bayle sont dangereux. *Dict. Hiſt. pag. 610. Tom. IV. Eclairciſſemens ſur certaines choſes répandues dans le Dictionnaire.*

XLVI. J'ESPEROIS en ſecond lieu, dit-il, „ que l'on prendroit garde à l'air, & à la maniére „ dont je débite certains Sentimens. Ce n'eſt point „ avec le ton de ceux qui veulent dogmatiſer, ni „ avec l'entêtement de ceux qui cherchent des Secta- „ teurs. Ce ſont des penſées répanduës à l'avantu- „ re, & incidemment. & que je veux bien que „ l'on prenne pour des jeux d'eſprit, & que „ l'on rejette, tout comme on le jugera à propos, „ & avec encore plus de liberté que je ne m'en don- „ ne. Il eſt aiſé de connoitre qu'un Auteur qui en „ uſe de la ſorte, n'a point de mauvaiſes intentions, & „ qu'il ne tend point de piéges; & que s'il lui é- „ chape des réfléxions qui pourroient être dangereu- „ ſes venant ſous une autre forme, il ne faut guére „ s'en formaliſer.

Mais, dit Mr. Bayle *je ne débite pas certains ſentimens avec le ton de ceux qui veulent dogmatiſer.* Quoi! établir l'état d'une Queſtion de la maniére la plus favorable aux ſentimens pour leſquels on panche, la préſenter ſous les faces les plus propres à déterminer à une certaine concluſion, faire ſervir à ce but les comparaiſons les plus ingénieuſes, & les plus éblouiſſantes, enteſſer argumens ſur argumens, défier au combat, & ſoûtenir qu'on ne ſauroit prier aux Objections que l'on propoſe, par aucune Raiſon ſolide, n'eſt-ce pas là dogmatiſer?

Et quand Mr. Bayle dit froidement & hardiment, que pour lui il ne dogmatiſe point, ne marque-t-il pas ſon mépris pour les perſonnes qui ofent le déſapprouver: Des Diſputes où l'on combat tout ce que les hommes reconnoiſſent de plus ſacré ne doivent plus paſſer pour dangereuſes, dès qu'on ne les diſcute pas avec la méthode la plus ſcholaſtique: Mais c'eſt par là même qu'elles ſont plus dangereuſes; Revenir ſans ceſſe à des argumens propres à ébranler la perſuaſion des Dogmes de la Réligion, & des devoirs de la Morale, les propoſer ſous diverſes formes, les répandre comme à l'avanture, les débiter ſous des tours ſi ingénieux qu'ils peuvent paſſer pour des jeux d'eſprit; Nier-t-on que ce ſoit là tendre des piéges, & cacher le poiſon ſous une amorce qui le couvre, ou qui le déguiſe en partie? Dans un Auteur qui écrit avec tant d'art, on auroit grand tort, ſans doute de trouver les apparences d'une mauvaiſe intention!

Ibidem.

„ J'eſpérois en troiſiéme lieu, dit Mr. Bayle, „ que l'on prendroit garde aux circonſtances qui font „ qu'une erreur n'eſt pas à craindre, ou qu'elle eſt à „ craindre. On doit en appréhender les ſuites lorſ- „ qu'elle eſt enſeignée par des gens dont les relations „ au peuple leur ont fourni les occaſions de s'auto- „ riſer, & de former un parti. On doit la ſuivre „ de près, l'obſerver & la refréner ſoigneuſement lorſ- „ qu'un homme d'un caractére vénérable, un Paſteur, „ un Profeſſeur en Théologie la répand par des Ser- „ mons, par des Leçons, par de petits Livres re- „ duits en ſyſtéme, ou en forme de Catéchiſme, & „ par des Emiſſaires qui vont de maiſon en maiſon „ recommander la lecture de ſes Ecrits, & prier les „ gens de ſe trouver aux Conventicules, où l'Au- „ teur explique plus en détail ſes raiſons & ſa mé- „ thode. Mais ſi un homme tout-à-fait Laïque „ comme moi, & ſans caractére, débitoit parmi de „ vaſtes Recueils Hiſtoriques & de Littérature, quelque „ erreur de Réligion ou de Morale, on ne voit point „ qu'il fallut s'en mettre en peine. Ce n'eſt point „ dans de tels Ouvrages qu'un Lecteur cherche la „ réformation de ſa Foi. On ne prend point pour „ guide dans cette matiére un Auteur qui n'en parle „ qu'en paſſant, & par occaſion & qui par cela même „ qu'il jette ſes Sentimens comme une épingle dans une „ prairie, fait aſſés connoître qu'il ne ſe ſoucie point d'être ſuivi. Les erreurs d'un tel Ecrivain ſont ſans „ conſéquence, & ne méritent point que l'on s'en „ inquiére. C'eſt ainſi que ſe comportérent en Fran- „ ce les Facultés de Théologie par rapport au Livre „ de Michel de Montaigne. Elles laiſſérent paſſer „ toutes les maximes de cèt Auteur, qui ſans fui- „ vre aucun ſyſtême, aucune Méthode, aucun ordre, „ entaſſoit & faiſiſoit tout ce qui lui étoit préſenté „ par ſa mémoire. Mais quand Pierre Charron Prê- „ tre & Théologal s'aviſa de débiter quelques-uns „ des ſentimens de Montaigne dans un Traité métho- „ dique & ſyſtématique de Morale, les Théologiens „ ne ſe tinrent plus en repos.

Mr. Bayle continuë à ſe moquer de ſes Lecteurs, au moins des Lecteurs qui le déſapprouvent, quand il compare ces raiſonnemens ſi ſubtils, ſi longs, ſi développés, ſi pouſſés, avec des ſaillies de Montaigne qui ne font preſque jamais accompagnées d'une apparence de preuve; Ce qu'il y a d'Irréligieux & d'Obſcéne dans ſon Dictionnaire, ne doit-il être regardé, que comme *une épingle jettée au hazard dans une prairie*, & n'eſt-ce pas là plûtôt l'émail dont-il a voulu orner ſon Ouvrage, ne ſont-ce pas là les fleurs dont il l'a embelli, & par leſquelles il a tâché de nériter qu'on lui pardonnât la fatigue & l'ennui, que donnent ſes Critiques Grammaticales?

Mr. Bayle répond aux plaintes qu'on a faites contre ſes Ouvrages, comme un homme répondroit dans un Cercle à des perſonnes avec qui il ne daigneroit pas lier converſation; Au lieu de répondre à une objection qu'on lui a effectivement propoſée, il ſuppoſe qu'on lui en fait une toute différente. D'abord on regarde toutes les choſes qu'il a écrites en elles-mêmes, & indépendamment de la profeſſion de Mr. Bayle. On ajoûte, pour augmenter le ſcandale, qu'elles ſont ſorties de la plume d'un homme qui faiſoit profeſſion de vivre en Philoſophe, & qui étoit très-capable de réuſſir dans tout ce qu'il lui auroit plû d'entreprendre. Il ne s'agit point des formalités du Droit Civil ou Canonique, il ne s'agit point de citer la perſonne de Mr. Bayle devant le Tribunal de quelques Corps Eccléſiaſtiques, ou de quelque Conſiſtoire, il s'agit ſeulement de ſavoir, ſi ſon mauvais deſſein ne ſaute pas aux yeux, par la maniére même dont-il l'éxécute, & s'il ne donne pas une preuve manifeſte que le Pyrrhoniſme conduit au Libertinage.

C'eſt encore ſe moquer que de dire que ce qu'il a écrit contre la Réligion ne ſauroit avoir aucun mauvais effet, puiſqu'il n'eſt pas Théologien de profeſſion, & qu'il ne l'a pas écrit en forme de Catéchiſme, ou de Syſtéme de Théologie.

Un Catéchiſme où l'on auroit tout ſimplement & tout naïvement éxpoſé comme des articles de Foi ce que Mr. Bayle a écrit de propre à ébranler la Foi, & à ſapper les fondemens de la Morale, n'auroit produit aucun mauvais effet, parce que perſonne n'auroit daigné le lire: Perſonne ne regarde les Catéchiſmes comme articles de Foi, parce qu'ils portent ce titre; ils tirent toute leur autorité de la perſuaſion où l'on eſt qu'ils ſont conformes à une autorité plus grande. Mr. Bayle encore n'avoit garde de donner à ſon Pyrrhoniſme & à ſes ſuites une forme de Syſtéme; la réfutation en auroit été beaucoup plus aiſée, & il auroit par là épargné bien de la fatigue à ceux qui auroient voulu l'entreprendre. Ses objections ſont ſois répétées & ſemées parmi une diverſité de matiére qui tient le Lecteur en haleine, & lui ôte la penſée de s'arréter & d'éxaminer, devoient naturellement avoir un tout autre ſuccès.

Toute intéreſſante & toute grave que ſoit cette Matiére, on a de la peine à s'empêcher de rire du contraſte que font avec un ſi grand ſujet les éxpreſſions de Mr. Bayle, qui deviennent même burleſques par l'application qu'il en fait. Qu'on raſſemble par ordre ce que Mr. Bayle a répandu, & dont on croit avoir raiſon de ſe ſcandaliſer: Vrayement ce ſeroit un plaiſant titre pour cet Ouvrage que celui de Catéchiſme! & les Diſciples chéris de Mr. Bayle ne manqueroient pas de s'en faire une grande Fête: Déja on y trouveroit un ample Commentaire ſur le ſeptieme Commandement: pour ce qui eſt du prémier,

à la demande N'y a-t-il qu'un Dieu? l'Enfant repondroit: *Il n'y en a qu'un*. D. D'où le ſavés-vous? R. *De l'Ecriture Sainte*. D. Sur quoi fondé croiés-vous ce que vous lités dans la Bible? R. *Sur la Foi uniquement*. D. Et la Raiſon ne vous prouve-t-elle pas la Divinité de ce Livre? R. *Il s'en faut bien car elle lui eſt directement contraire*. D. Eſt-ce que la Raiſon n'établit pas l'unité d'un Dieu? R. *Pas plus que l'unité de Deux Principes Eternels l'un très-Bon, l'autre très-Mauvais*. D. Mais eſt-ce que le ſeul Dieu que nous adorons, n'eſt pas très-Bon? R. *Il faut bien le croire puiſque la Foi le veut ainſi, mais la Raiſon prouve le contraire par des Argumens ſans réplique*. D. Avés-vous bien mis dans vôtre Mémoire ces Argumens Victorieux? R. *Sans doute*. D. Récités les &c.

Mais dit Mr. Bayle, je ne ſuis point un homme à me faire des partis, & je n'ai pas des Zélateurs qui aillent de maiſon en maiſon recommander la lecture de mes Ouvrages. Mr. Bayle avoit trop d'Eſprit pour ne pas prévoir que tous ceux qui aiment à s'affranchir du joug des Régles, feroient tous les efforts imaginables pour entraîner dans leurs idées tout autant de gens qu'ils pourroient.

Si Mr. Bayle a reparé ſes fautes.

„ XLVII. MAIS l'événement, dit-il, (page 616) n'a „ point répondu à mon eſpérance on a murmuré, on „ a crié, contre ces endroits de mon Dictionnaire. Je „ n'ai jamais été perſuadé que ce fut avec raiſon, „ néanmoins j'ai été fâché d'avoir dit des choſes qu'on „ trouvoit mauvaiſes, & je me ſuis toûjours ſen- „ ti parfaitement diſpoſé à remédier aux ſcrupules „ dans une ſeconde édition. Aiant ſû en quoi con- „ ſiſtoient les griefs, il m'a paru qu'il étoit facile „ d'y apporter du remède, ſoit par la ſuppreſſion de „ quelques pages, ſoit par quelques changemens d'éx- „ preſſions, ſoit par des Eclairciſſemens qui fiſſent „ enviſager les choſes ſelon leur vrai point de vuë. „ Je me ſuis engagé en cela ſans aucune répugnance, & „ comme doivent faire tous les Ecrivains qui ne font „ point entêtés de leurs penſées, & qui en font ſa- „ crifiés à un ſacrifice à l'édification du Lecteur. „ Je ſouhaite que l'on ſoit content de ma conduite, „ tant à l'égard de ce qui a été ſupprimé, qu'à „ l'égard des choſes que je m'en vais éclaircir, & „ il me ſemble que j'ai lieu de me promettre qu'on „ en ſera ſatisfait. Je me ſuis propoſé ce but, j'ai „ eu beaucoup d'attention à y parvenir.

L'Evénement n'a point répondu à mon eſpérance. Ce pauvre homme avoit les lumières trop courtes, & l'eſprit trop borné pour prévoir les mauvais effets de ſon Ouvrage; c'étoit pour le délaſſement de ſes Lecteurs qu'il l'avoit chargé d'objections contre les vérités pour leſquelles il ignoroit apparemment que bien des gens ont encore du zèle: Ce qu'il avoit écrit pour amuſer & pour divertir, a ſcandaliſé, a ébranlé, a répandu des doutes, & plus encore que des doutes; Qui l'auroit crû?

Dès que Mr. Bayle s'en eſt apperçu, *il lui a été facile d'y apporter du remède, ſoit par la ſuppreſſion de quelques pages, ſoit par quelques changemens d'expreſſions*. Il l'a fait, au moins il le dit avec autant de vérité, qu'il aſſure peu de lignes auparavant, que *l'événement n'a pas répondu à ſes eſpérances*; à moins que par ces expreſſions ambigues, il ne vueille dire que l'événement les a ſurpaſſées de beaucoup. Ce qu'il y a de ſûr, ſelon lui, c'eſt que de la maniére dont ſon Dictionnaire a paru dans les dernières éditions, on peut le lire ſans ſcandale & ſans danger, le remède étoit trop facile pour le différer tant ſoit peu.

Caractère des Pyrrhoniens.

XLVIII. JE TROUVE encore ici une preuve du caractére, & du tour d'eſprit des Pyrrhoniens. Ils comptent les preuves au lieu de les péſer, & ils ſe mettent peu en peine ſi elles s'accordent entr'elles, ou ſi elles s'affoibliſſent l'une l'autre. La contradiction ne les embarraſſe point, & ils ſe font accoutumés à en ſuppoſer partout. Mr. Bayle, pour ſe juſtifier, déclare *qu'il n'avance jamais ſur le pié de ſon opinion aucun dogme contraire a la confeſſion de Foi du Païs ou il eſt né, & qu'il ne dit rien de ſon chef*; Il venoit de dire que *n'étant pas Théologien ſon autorité n'étoit d'aucun poids*. Ses argumens n'auroient donc point été à craindre, quand même il les auroit allégués de ſon chef, & comme des preuves de ſes ſentimens. S'il avoit eu l'imprudence d'en uſer ainſi, il ſe ſeroit éxpoſé à quelque danger, mais pour avoir pris la précaution de s'en garantir, ce qu'il a écrit n'eſt pas moins dangéreux pour un très-grand nombre de ſes Lecteurs, & n'eſt pas moins capable d'embarraſſer leur eſprit, & de corrompre leur coeur.

Affectation.

XLIX. ON a lieu d'être ſurpris, que Mr. Bayle, qui poſſedoit ſi bien la langue Françoiſe, & qui ſavoit quand il vouloit, s'éxprimer avec tant de clarté & d'élégance, ſemble de temps en temps affecter le jargon de l'Ecole, & l'emploïe ſans néceſſité.

Dans la page 615. „ En cet endroit, Monſieur, dit- „ il, vous ne manquerés pas de prévoir, que les Enne- „ mis des belles Lettres inventeront cent éxceptions. „ Ne pouvant nier que leurs maximes ne tendent à „ reſſuſciter la barbarie à tous égards, ils étaleront les „ utilités qui naiſſent de certaines Sciences: mais ils „ n'y gagneront rien: car dès là qu'ils mettront au „ nombre des choſes utiles, celles dont il ſort des „ utilités, ſoit par *réſultance* ſoit par *émanation* (per- „ mettés-moi de me ſervir de cette vieille rubrique „ de l'Ecole, puiſqu'elle embraſſe ſi bien les deux „ ſortes d'utilités acceſſoires qui peuvent venir ici „ en ligne de compte) ils ſe verront obligés d'y com- „ prendre les belles Lettres & la Critique. Je me „ pourrai ſervir contr'eux de toutes leurs Obſerva- „ tions. En voici un petit eſſai.

D. Viſtor. T. IV. Diſſertation contenant le Projet.

Il ſagiſſoit de l'utilité qu'on peut tirer des Sciences, au lieu de dire ſimplement qu'elles ſont quelquefois utiles par les inſtructions qu'elles renferment, & leurs effets immédiats, & quelquefois par certaine force que l'eſprit humain y acquiert, par de certaines habitudes qu'il contracte en les étudiant, & dont-il tire parti ſur d'autres ſujets, plus intéreſſans que ceux dont l'Etude lui a ſervi à ſe procurer cette force & ces habitudes: il aime mieux dire qu'une Science eſt utile par voie d'*Emanation*, ou par voie de *Réſultance*; Il eſt un grand nombre de Lecteurs que ces mots arrêtent tout court, & qui s'imaginent qu'un habile homme ne les auroit pas emploïés, s'ils n'étoient pleins de juſteſſe & de force, & tout ce qu'ils n'entendent pas, ils le mettent ſur le compte de leur ignorance; c'eſt ainſi qu'on les dépoſſede.

De l'Apologie des Athées.

L. A LA Page 617. Mr. Bayle pour diſſiper le ſcandale qu'on a pris de ſon affectation à louër la bonne vie des Athées, & des Epicuriens propoſe les conſiderations ſuivantes.

Dict. Hiſt. T. IV. Eclairciſſemens ſur certaines choſes répondues dans ce Dictionnaire.

„ 1. La crainte & l'amour de la Divinité ne ſont „ point l'unique reſſort des actions humaines. Il y „ a d'autres principes qui font agir l'homme.

„ 2. La crainte & l'amour de la Divinité ne ſont „ pas toujours un principe plus actif que tous les au- „ tres... Le monde eſt rempli de gens qui aiment mieux „ commettre un péché, que de déplaire à un Prin- „ ce qui peut faire & renverſer leur fortune. On ſi- „ gne tous les jours des formulaires de Foi contre „ ſa conſcience afin de ſauver ſon bien, ou afin d'é- „ viter la priſon, l'éxil, la mort &c:

„ 3. Il eſt très-poſſible que des gens ſans Reli- „ gion ſoient plus fortement pouſſés vers les bonnes „ moeurs, par les reſſorts de leur tempérament ac- „ compagnés de l'amour des loüanges, & ſouvenus „ de la crainte du deshonneur, que d'autres gens „ n'y ſont pouſſés par les inſtincts de la conſcience.

„ 4. Le ſcandale devroit être beaucoup plus grand „ lorſqu'on voit tant de perſonnes perſuadées des „ vérités de la Réligion, & plongées dans le cri- „ me.

Mr. Bayle ſe ſeroit épargné bien des embarras, & auroit prévenu bien des troubles & bien des ſcandales s'il avoit trouvé à propos d'établir diſtinctement l'état

tat des Questions, ce qui lui étoit très-facile. Il ne s'agit pas de savoir, si, dès qu'un homme est persuadé de l'éxistence d'un Etre supérieur, d'une Providence dont on s'attire la faveur par la vertu & par l'aversion pour le vice, est par là infailliblement déterminé à bien vivre, & à s'éloigner du Mal Moral. C'est ce que personne n'a jamais prétendu. Il s'agit de savoir si celui qui malgré la persuasion de ces vérités, ne laisse pas de négliger son devoir en diverses rencontres, ne s'en éloignerait pas encore plus, s'il ne les croioit pas: Il s'agit de savoir si des connoissances qui ne tiennent pas contre une certaine tentation, n'auront pas la force de soûtenir la même personne contre une autre: Il s'agit de savoir si, parce qu'un homme de Guerre se fait illusion sur de certaines Loix, & sur la nécessité où il est de les observer, ou la permission qu'il se donne de s'en dispenser, si enfin il se laisse éblouïr sur de certains sujets par la multitude des éxemples, il lui arrive de se faire illusion & de tomber dans le même oubli de son devoir sur tous les autres sujets; ou si au contraire il s'y affermit par le secours de ses connoissances?

La 5. Consideration de Mr. Bayle porte qu'il *est plus étrange que les Idolatres du Paganisme aient fait de bonnes actions, qu'il n'est étrange que des Philosophes Athées aient vécu en honnêtes gens*: La 6. que *les Idolatres qui ont vécu honnêtement n'étoient dirigés que par les mêmes principes qui peuvent se rencontrer dans les Athées.*

Je ne répons pas ici à ces deux considérations: je les éxaminerai ailleurs où il les fortifie de toutes les preuves qu'il a pû imaginer.

La 7. Consideration c'est qu'il n'a pas regardé les bonnes moeurs des Athées comme des véritables Vertus. Cette Consideration ne fait rien à la controverse qui roule fur ce point, *si une Religion quoique mêlée d'erreurs, & d'erreurs même grossieres, n'a pas plus d'influence sur les vertus nécessaires à la conservation de la Société que l'Athéisme.*

Dans la 8. Mr. Bayle déclare en termes exprès *qu'il n'a jamais mis en parallèle l'Athéisme qu'avec le Paganisme.* Il faut que sa grande Mémoire l'abandonne dans ce témoignage qu'il se rend, & qu'il ait été étrangement emporté par un Esprit de dispute, lorsqu'il a mis en parallèle une Société d'Athées, avec une Société d'hommes qui observeroient éxactement ce qu'il lui plait d'appeller les maximes de l'Evangile, & qu'il s'étend à faire voir qu'elle seroit la foiblesse de la seconde en comparaison de la première

Dans la 9. & la 10. Mr. Bayle se justifie par l'obligation où est un Historien de dire la vérité sans déguisement: Cette maniére d'écrire est fur tout digne d'un Chrétien, dont la bonne cause n'a besoin d'aucune dissimulation, & comme il savoit qu'on l'avoit accusé à cet égard d'affectation il tâche encore de s'en justifier dans la 12. Mais pour juger de son Apologie il est absolument nécessaire d'éxaminer l'un après l'autre, les endroits où l'on croit que cette affectation est marquée.

Dans la 13. il dit. *Pour ôter entiérement les soupçons d'une affectation vicieuse, j'ai eu soin de remarquer toutes les fois que je l'ai pu les mauvaises moeurs des Athées. Si je ne l'ai pas fait souvent, ce n'est qu'à cause que la matiére m'a manqué. Le public à fu que j'ai demandé qu'on m'indiquât des éxemples; personne n'a pris cette peine, & je n'ai pû encore rien déterrer par mes recherches.*

De ce qu'on a conservé la mémoire du petit nombre d'Athées qui ont vêcu moralement bien, on tire une preuve de la persuasion où l'on est naturellement, que c'est quelque chose de très-rare & très peu naturel. Par une semblable raison on a négligé de rapporter les desordres des Athées vicieux, & de faire remarquer que leurs Vices, étoient les suites de leurs Sentimens, sans compter qu'entre les Athées déréglés dans leurs moeurs, il y en a eu sans doute un grand nombre qui n'ont pas trouvé à propos de faire profession d'Athéisme; Et qu'aurait il servi de fournir des éxemples d'Athées très-vicieux à Mr. Bayle? Il auroit répondu ce fait des Athées d'une autre espéce que les miens. *Diagoras, Vanini, Spinoza* ne les eussent pas reconnus pour frères: Les Athées dont je fais l'Apologie sont des Athées de Théorie & non pas les Athées de Pratique. Outre cela Mr. Bayle auroit déployé toute la fubtilité de son génie & tout l'Art de son Pyrrhonisme pour justifier du soupçon d'Athéisme ceux dont on auroit allégué la mauvaise Vie; il auroit dit, ce sont là de vos gens, & non pas des miens. Il en use ainsi à l'égard d'*Arétin*, il nous le renvoie, & après l'avoir représenté comme un homme abominable, il l'éxcommunie de la Société des Athées, & le rend à la nôtre.

Il met encore hardiment *Vanini* au nombre des Athées qui vivoient bien; Son histoire nous le représente sous un autre caractére, & le charge à cet égard. Elle est imprimée.

Sa remarque 11. est l'effet de son mépris pour la Raison. Mais dès qu'on se sert de ces lumiéres pour éxaminer cette remarque, on n'y trouve qu'un Galimathias. Mr. Bayle se réfugie dans les ténébres de la plus rafinée Orthodoxie, & s'arme des épines Scholastiques pour ne donner pas prise sur lui aux Défenseurs de la Réligion contre les Athées.

„ J'aurois été d'autant plus blamable de fupprimer
„ les vérités dont on se plaint qu'outre que j'aurois agi
„ contre les Loix fondamentales de l'Art Historique,
„ j'aurois éclipsé des choses qui sont au fond très-
„ avantageuses au vrai Systéme de la Grace. J'ai
„ fait voir ailleurs que rien n'est plus propre à
„ prouver la corruption du coeur de l'homme, cet-
„ te corruption naturellement invincible, & seule-
„ ment surmontable par le Saint Esprit, que de
„ montrer que ceux qui n'ont point de part aux se-
„ cours surnaturels, sont aussi méchans sous la pra-
„ tique d'une Réligion, que ceux qui vivent dans
„ l'Athéisme.

„ J'ajoute ici qu'on ne fauroit faire plus de plaisir
„ aux Pélagiens, que de dire que la crainte des faux
„ Dieux a pu porter les Païens à se corriger de quel-
„ que vice: car si de peur de s'attirer la malédic-
„ tion céleste, ils ont pû s'abstenir du mal, ils ont
„ pû aussi se porter à la vertu par le désir des ré-
„ compenses spirituelles, & afin de se procurer l'a-
„ mour de Dieu; c'est-à-dire qu'ils auroient pû non
„ seulement craindre, mais aimer aussi la Divinité,
„ & agir par ce bon principe. Les deux asnes avec
„ quoi l'on remue l'homme sont la crainte du
„ châtiment & le désir de la récompense: s'il peut-
„ être remué par celle-là, il le peut aussi être par
„ celle-ci: l'on ne fauroit bonnement admettre l'une
„ de ces choses & rejetter l'autre. "

Les Théologiens ont sans doute de grandes actions de grace à rendre à Mr. Bayle d'avoir si vivement pris en main la Cause des Athées par son grand zéle pour les subtilités de leurs Systêmes.

Mr. Bayle reconnoit (pag. 619.) que si *Dieu abandonne de certaines gens, jusqu'à permettre qu'ils nient ou fan Existence, ou fa Providence, ce sont principalement des personnes à qui les dispositions du tempérament, l'éducation, la vivacité des idées de l'honnêteté, l'amour de la belle gloire, la sensibilité pour le deshonneur, servent d'un frein assés fort pour les retenir dans leur devoir.* De là n'est-on pas visiblement en droit de conclure que ceux qui ne se trouvent pas dans ces heureuses dispositions ont besoin d'être retenus par un autre Principe, & que par conséquent l'Athéisme s'oppose directement à un de ces *Principes réprimans* qui influent sur le bonheur du Genre Humain, & qu'il en ruine l'efficace; & comme il est très-peu de personnes dont l'ame s'occupe assés de l'idée de la *Belle Gloire*, & de l'*éclat* de la *Vertu*, pour régler leur conduite fur ces principes, on voit que le motif tiré de la crainte d'un Etre invisible & supérieur, devient par là d'une nécessité très-étenduë.

Mr. Bayle avouë que *s'il y a des gens que Dieu n'abandonne pas jusques au point de les laisser précipiter dans le système d'Epicure, ou dans celui des Athées, ce sont principalement ces Ames féroces dont la cruauté, l'audace, l'avarice, la fureur, & l'ambition feroient capables de ruiner bientôt tout un grand Païs.* Mais il est un très-grand nombre d'autres panchans vicieux qui ont encore besoin d'être reprimés par les idées que la Réligion préfente, par les espérances, & par les peines dont elle remplit une ame. Pomponius Atticus paſſoit pour un Philoſophe Epicurien, & j'ai quelque peine à le croire. Parce que Pomponius Atticus, préféra une vie douce & paiſible, aux dignités après leſquelles courroient les ames ambitieuſes; cette conformité de ſon goût avec celui des plus ſages Epicuriens le fit compter dans leur nombre. Mais je veux bien ſuppoſer en lui des diſpoſitions d'eſprit & de cœur ſi ſingulières, qu'après s'être perſuadé que rien n'étoit plus beau qu'une conduite dont la vertu étoit la régle, il s'étoit déterminé par cela ſeul à vivre conſtamment ſur ſes maximes. Voilà un éxemple. Je veux encore qu'il y ait eu à Rome quelques autres perſonnes de bon humeur; mais qui d'un rang très-inférieur au ſien, & d'une fortune fort au deſſous de la ſienne, n'ont pas eu les occaſions de faire connoître ce qu'ils étoient. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que leur nombre étoit très-petit en comparaiſon de celui des autres; Les principes d'Epicure en banniſſant la crainte des Dieux inondérent Rome d'un Déluge de Vices, ſous leſquels ce puiſſant Empire ſuccomba enfin.

Je ſouhaite qu'on faſſe une grande attention ſur ces paroles de Mr. Bayle. *Le principe* REPRIMANT *ſi néceſſaire pour la conſervation des Sociétés comme l'enſeignent les Théologiens, éxerce ſa vertu par le frein de l'Idolatrie en certains Païs, & en certaines perſonnes, & par le tempérament, en par la vivacité des idées & du goût de l'honnêteté morale en quelques autres. Les Grecs ingénieux & voluptueux, & par la ſujets à une ſuite épouvantable de crimes, ont eu beſoin d'une Réligion qui les chargeât d'une infinité d'obſervances. Ils euſſent eu trop de tems à donner au mal, ſi la multitude de Cérémonies, de Sacrifices & d'Oracles ne leur eut cauſé bien des diſtractions, & ſi les terreurs ſuperſtitieuſes ne les euſſent allarmés.*

N.B.

Si ce que Mr. Bayle poſe dans ces paroles eſt effectivement vrai, que deviennent tous les argumens par leſquels il s'eſt efforcé de prouver que c'eſt attribuer à Dieu une conduite indigne de lui, que de concevoir ſa Providence prenant ſoin de la conſervation des Sociétés par le moien des idées de Réligion qui ne faiſoient qu'affermir les Païens dans une *Idolatrie pire que l'Athéïſme.*

N'eſt-il pas aiſé de reconnoître dans cette oppoſition de ſentimens le caractére de l'eſprit de Pyrrhoniſme, qui ne ſe fait nulle peine de ſoûtenir ſucceſſivement le pour & le contre, ſuivant le parti qu'il eſpére d'en tirer, dans les queſtions ſur leſquelles il diſpute.

Mr. Bayle, ſans le dire en termes éxprès, inſinue que les Scythes n'avoient que faire de Réligion pour vivre en ſureté, & en tranquilité les uns avec les autres. *Les Scythes, peuple groſſier, ſans dépenſe ni en habits ni en bonne chere, n'avoient beſoin que de mépriſer les Voluptés, ou de ne les pas connoître. Cela ſeul maintenoit leur République, & les empêchoit de ſe faire du tort les uns aux autres. Ils étoient tournés d'une maniére que chacun ſe contentoit de ce qui étoit à lui. Il ne faut point de Code ni de Digeſte à telles gens.*

Je veux que la ſimplicité dans laquelle les Scythes vivoient eut rendu‘ ces ſuperflue chés eux la connoiſſance de tous les cas décidés dans le Code & dans le Digeſte, ſuir-il de là qu'ils n'avoient pas beſoin de Réligion? L'envie, les querelles, la pareſſe & ſes ſuites, la fraude, la férocité, & diverſes paſſions de cette nature, n'ont-elles pas lieu chés les gens de la Campagne qui vivent le plus ſimplement & le plus groſſiérement? N'ont ils pas du panchant pour les Voluptés qu'ils connoiſſent? Et n'ont-ils pas beſoin de Loix, pour renfermer leurs panchans dans de certaines bornes? Les Sauvages d'Amérique, dont la férocité eſt allée juſqu'à ſe nourrir de chair humaine, dont ils font le plus délicieux de leurs alimens, ne vivent-ils pas auſſi ſimplement que les Scythes? Si on pouvoit les amener à quelques idées de Réligion, ces idées pourroient être très-imparfaites, & avoir pourtant la force de les faire renoncer à leur énorme barbarie.

Des Sauvages & de la ſimplicité de la Réligion.

LI. J'AI réſervé pour la fin l'éxamen d'une malice de Mr. Bayle, qui, pour juſtifier ſon parallèle des Athées honnêtes gens avec les perſonnes qui ont de la Réligion, & pour en conclure qu'il s'en faut beaucoup que la Réligion n'ait l'efficace qu'on lui attribuë, & pour la faire regarder comme une très-foible barriére, allégue pour éxemple, *qu'on ſigne tous les jours des formulaires de Foi contre ſa conſcience, afin de ſauver ſon bien, on d'éviter la priſon, l'éxil, la mort &c.*

Il y a bien de la Ruſe, pour ne pas dire de la Malice, dans ces paroles. Mais ſi l'on y réfléchit attentivement, elles ſerviront de preuves de l'éblouiſſement où la paſſion eſt capable de jetter les eſprits, même les plus fins, & les plus ſur leur garde. Mr. Bayle ſe moque ailleurs de ces Athées qui ſe ſont fait maltraiter, & qui pouvoient aiſément pourvoir à leur ſureté: Ils n'avoient qu'à faire comme lui, & déclarer par un ſerment ſolemnel, qu'ils ſont dans les ſentimens où ils ont été élevés, mais qu'ils y ſont par un effet de leur Foi, & de la Grace qui leur a été donnée ſurnaturellement. Dès-là ſous le prétexte ſpécieux de rélever le prix de cette Grace, ils peuvent pouſſer ſans crainte toutes les objéctions que leur Raiſon eſt capable de leur fournir contre les vérités de la Réligion. Mr. Bayle pratique ſoigneuſement ce qu'il trouve que d'autres auroient dû faire; Il a grand ſoin de mettre dans ſon parti les zélés pour les Sentimens Orthodoxes de la Communion ou il eſt né, & où il vit: Le ſoin qu'il a de leur faire ſa Cour le perſuade qu'il trouvera dans leurs Decrets un azile, où il ſe verra à couvert de toute inſulte, & d'où il pourra impunément braver la Réligion & ſes Défenſeurs, & ſoûtenir contr'eux les Maximes les plus propres & les plus efficaces pour la renverſer. C'eſt par cette Raiſon qu'il lance ici un trait fort violent contre eux qui ſignent des Formulaires qu'ils n'approuvent pas en tout. Il ſe perſuade que ceux qui ſous les appuis des Formulaires lui ſauront bon gré de ce qu'il traite des gens qui ne ſont pas dans toutes leurs idées, comme des gens ſans conſcience, qui deshonorent la Réligion, & qui méritent d'être mis en parallèle avec des Athées, & d'avoir le deſſous dans ce parallèle. Mais s'il y avoit un peu mieux penſé, n'auroit-il pas vû que les Protecteurs des Formulaires, pour peu qu'ils aient de Raiſon, trouveront très-mauvais qu'il les faſſe paſſer pour des gens qui tendent des piéges, & qui ont l'imprudence de réjouïr les Athées, de leur fournir des armes, & des occaſions de dire que la Réligion n'eſt qu'une idée chimérique, dont les plus puiſſans abuſent pour avoir le plaiſir d'étendre leur domination, juſques ſur les eſprits des autres, & à laquelle idée les hommes renoncent quand leurs intérêts temporels le demandent?

Mais tout ce ſcandale ſera bien-tôt lévé, ſi on éxpoſe diſtinctement l'état de la Queſtion: Un homme qui conçoit qu'il vaudroit mieux ne pas dreſſer un certain Formulaire, ou s'il eſt déja établi qu'on feroit mieux de le laiſſer tomber que de le conſerver, trahiroit viſiblement ſa conſcience, & mériteroit de grands reproches devant Dieu & devant les Hommes, s'il lui arrivoit d'en ſolliciter l'établiſſement ou la conſervation, au cas qu'il fut interrogé là-deſſus, & que ſon ſuffrage, appuyé de quelques Raiſons, put être de quelque influence. Mais s'il

s'il n'eſt point écouté, ni même conſulté, & que le Formulaire lui ſoit préſenté, que vaut-il mieux qu'il faſſe quand on lui propoſe l'alternative, ou de quitter ſon emploi dans l'Egliſe, ou de s'engager à ne pas attaquer, & à ne pas ſe déchirer publiquement contre ce Formulaire ? S'il prend le prémier parti, il tombe préciſément, & par là même, dans tout l'inconvénient du ſecond cas; il ſe met par ce choix dans l'impuiſſance d'enſeigner publiquement les matières condamnées dans la formule; il fait plus, il abandonne ſa place à des perſonnes qui inſiſteront ſur des matières qui ne ſont pas de ſon goût, & qu'il ne croit ni vraies ni édifiantes.

J'ajoûte enfin que ſon ſilence ſur les Dogmes, ſur leſquels il n'adopte pas les idées de la Formule, accompagné d'une bonne vie, & de toutes les marques d'une ſolide érudition, & d'un juſte diſcernement, ſur les ſujets ſur leſquels il lui eſt permis de s'étendre, ce ſilence, dis-je, ſera non ſeulement aſſés connoître quelles ſont ſes idées, mais de plus rendra ſes Auditeurs favorables à ces idées, ſans qu'il ait beſoin de les déclarer & de les ſoûtenir par des preuves, ſurtout lorſque les ſentimens oppoſés, & les arguments par leſquels on les appuye, tombent d'eux-mêmes, quand on les examine ſans préjugé, & avec un eſprit de diſcernement.

Si on demandoit à un homme ſage & qui a de la piété, *Voulés vous conſerver votre emploi de Miniſtre à condition que vous ne prêcherés jamais ſur aucun des Articles du Symbole* ? Il rejetteroit ſans contredit cette propoſition. Mais ſi on ajoutoit. *Et bien on vous permet de prêcher ſur tous les Articles du Symbole, mais il en eſt d'autres ſur leſquels on ne veut pas que vos inſtructions roulent*, je ne comprens pas pourquoi il refuſeroit d'accepter ce dernier parti.

Il en eſt qui vont plus loin, & dont j'expoſerai les Maximes en peu de mots. 1. Un Tribunal compoſé d'hommes qui n'ont pas le don d'infaillibilité, n'eſt pas ſelon eux en droit de propoſer aux autres un Formulaire de Foi, & de demander qu'on s'y ſoumette, ſous quelque peine pour ceux qui le refuſeront. 2. De ce principe ils concluent que l'on eſt en droit de ſe dérober au châtiment en interprétant les paroles du Formulaire, dans le ſens que l'on croit le plus conforme à la Vérité. 3. Ils croient même qu'en cela ils font honneur au Formulaire puiſqu'il vaut mieux lui attribuer des expreſſions peu éxactes, que des ſentimens peu vrais. 4. Quand même le Tribunal, qui auroit prononcé ſeroit un Tribunal infaillible, par là même qu'on le reconnoîtroit infaillible, on ſe trouveroit dans l'obligation d'en éxpliquer les paroles dans un ſens raiſonnable & vrai, puiſque une autre interprétation ne s'accorderoit pas avec l'infaillibilité qu'on lui avouë.

J'allégue ces Maximes comme des faits dont je n'entreprens pas l'éxamen; cét éxamen n'eſt point néceſſaire pour le but que je me propoſe; il me ſuffit qu'on m'accorde ce qui eſt manifeſtement équitable, c'eſt que s'il y a de l'erreur dans ces Maximes, non ſeulement ces erreurs ne ſont pas préjudiciables à la Société, mais de plus on peut être dans ces erreurs ſans ceſſer d'avoir de la Réligion, de la conſcience & de la crainte de Dieu.

Ce qu'on vient de lire ne doit pas être compté pour une digreſſion; ces remarques ont un rapport eſſentiel avec le but qu'on ſe propoſe dans cét Ouvrage, puiſqu'elles vont à enlever aux Athées une occaſion d'inſulter aux Défenſeurs de la Réligion, & qu'elles font voir à quel point ils ſont injuſtes, quand ils concluent de certains ſignaturts, que ceux qui les font n'ont pas plus de Réligion qu'eux, & même ſont plus coupables par la même que la connoiſſant, ils la violent.

Ceux qu'on force à ſigner ſe perſuadent que Dieu déſaprouve cette contrainte, & qu'ils ſont en droit d'interpréter les paroles des Formulaires dans un ſens dont leur conſcience puiſſe s'accommoder; ſouvent même, ceux qui éxigent ces ſignatures aiment mieux leur accorder cette permiſſion que de ſe voir éxpoſés à un réfus qui commettroit leur autorité, ils veulent bien céder dans le fond, pourvû qu'ils triomphent en apparence.

Mr. Bayle ne l'ignoroit pas; puis qu'après avoir dit (Tom: II. pag. 769) „ L'empire qui avoit „ été donné à la partie ſupérieure de l'Ame ſur l'in- „ férieure a été ôté à l'homme depuis le péché d'A- „ dam. C'eſt ainſi que les Théologiens éxpliquent „ le changement que ce péché a produit. *Il ajoute*; „ mais comme la plupart des métaphores ne doi- „ vent être preſſées que juſqu'à un certain point, il „ ne faut pas abuſer de celle-ci; car il ne ſeroit point „ raiſonnable de dire, que dans l'état d'innocence, „ la partie inférieure, étoit conditionnée comme „ elle l'eſt préſentement, mais qu'il n'en pouvoit „ arriver aucun desordre, parce que la partie ſupé- „ rieure la pouvoit toûjours réprimer bien à propos. „ Il eſt donc permis, de l'aveu de Mr. Bayle d'interpréter des expreſſions d'une maniére qu'on rende le „ ſens plus raiſonnable. Il eſt encore important de lire ce qu'il dit lui même ſur l'eſprit de Parti, qui ſouvent eſt la Cauſe des Formules.

Article Helene Note Y.

Article Golius Note K.

„ L'Egliſe diviſée en factions & en cabales, tout „ comme les Républiques; en factions, dis-je, qui „ triomphent, ou qui ſuccombent tout comme dans „ les Républiques, non pas à proportion que les „ cauſes ſont bonnes, ou ne le ſont pas, mais à pro- „ portion que l'on peut mieux, ou que l'on peut „ moins ſe ſervir de toutes ſortes de machines, une „ telle Egliſe eſt ſans doute un objet de compaſſion, „ un ſujet de gémiſſement.

Mr. Bayle arme la Raiſon d'argumens, par leſquels elle terraſſe la Réligion, ſans qu'elle ſe puiſſe relever par aucun ſecours que la Raiſon lui fourniſſe. On prétend que Mr. Bayle ſe trompe, on fait plaider à la Raiſon la Cauſe de la Réligion. Mais il trouve un moïen de lui impoſer ſilence & de l'empêcher de venir au ſecours de la Réligion terraſſée; Et quel eſt ce moïen? Il ſe met à l'abri de toute attaque derriére les Canons d'un Synode, & dès-là il ſoudroie à ſon aiſe les articles les plus fondamentaux de toute la Réligion. N'eſt-ce point là ſe prévaloir de l'Eſprit de parti qu'il vient de condamner? Ne le reconnoît-il pas cét Eſprit de parti dans les paroles ſuivantes, quand il dit de *Gomarus*? Barnevelt fit „ un petit Diſcours à ces deux Antagoniſtes devant „ les Etats de Hollande, dans lequel il déclara qu'il „ rendoit graces à Dieu, de ce que ces Controver- „ ſes ne regardoient point les Doctrines fondamenta- „ les de la Réligion Chrétienne. Sur quoi Gomarus „ aiant obtenu la permiſſion de parler, proteſta qu'il „ ne voudroit point comparoître devant le thrône de „ Dieu avec les erreurs d'Arminius. C'eſt dans les „ Lettres de Grotius, que l'on trouve cette particu- „ larité. On la trouve auſſi dans la Préface qui a „ été miſe au devant des Actes du Synode de Dor- „ drecht. Je doute qu'il y ait aujourd'hui des parti- „ ſans de Gomarus aſſés paſſionnés, pour ſoutenir „ qu'il ait eu raiſon de dire cela. La chaleur de la „ diſpute & les influences malignes de l'émulation „ profeſſorale, lui faiſoient outrer les choſes, & lui „ troubloient le jugement; car aujourd'hui les Calvi- „ niſtes les plus rigides ne font point difficulté d'avouer „ que les cinq Articles des Remontrans ne ſont point „ des Héréſies fondamentales; & ils font aſſés entendre, que le Schiſme ſeroit facile à lever, ſi la Secte „ d'Arminius n'étoit point tombée dans de nouvel- „ les erreurs, mille fois plus pernicieuſes, que celles „ que commirent Gomarus & Arminius. Ainſi „ ceux qui n'ont point eu la tête échauffée par les „ démêlés perſonnels qui avoient aigri Gomarus, ne „ croient pas comme lui que l'on ſoit damné éternelle- „ ment lorſque l'on croit les cinq Articles des Ar- „ miniens. C'eſt donc à l'animoſité perſonnelle „ qu'il faut imputer l'opinion bourruë de cét Ad- „ verſaire d'Arminius.

Article Gomarus Note D.

Dans l'Article de Lucrèce Note K " Les Esprits le „ moins pénétrans, dit-il, comprennent très-bien „ que tous les usages de la Réligion sont fondés non pas „ sur le dogme de l'éxistence de Dieu, mais sur le dogme „ de sa Providence : puis donc qu'Epicure a été „ soufert dans une Ville où l'on puniſſoit les A„ thées, il s'enſuit que l'acception de perſonnes y „ avoit lieu, & qu'on y avoit double poids, & „ double meſure; ou que les Athéniens ſi fins & „ délicés dans le reſte, étoient fort ſtupides ſur le cha„ pitre de la Réligion. Ils ſe laiſſoient jouër comme „ des enfans : ils ne s'appercevoient pas qu'en dog„ matiſant comme Epicure, on ſe moquoit d'eux, „ ſi l'on proteſtoit que l'on approuvoit l'uſage des „ ſacrifices, & des piéres, & toutes les autres parties „ du culte public.

Mr. Bayle ne le joue-t-il point de la même maniére des Théologiens les plus graves? Il n'ignoroit pas quelles ſont les opinions que l'Eſprit de parti leur rend chéres par deſſus les autres, & il comprenoit que, par ſon zéle pour ces opinions là, il ſe procureroit le droit d'attaquer la Providence auſſi vigoureuſement que les Epicuriens l'aient jamais fait.

On ne peut rien alléguer de plus fort contre les Formules & la néceſſité qu'on impoſe de les ſigner que ce qu'on lit dans l'article Synergiſtes note B. " On pardonne„ roit l'intolérance à un parti qui prouveroit clairement „ ſes opinions, & qui répondroit aux difficultés nettement, catégoriquement, & d'une maniére convaincante; „ mais que des gens qui ſont obligés de dire qu'ils „ n'ont point de meilleure ſolution à donner que „ des ſecrets impénétrables à l'eſprit humain, & ca„ chés dans les tréſors infinis de l'immenſité in„ compréhenſible de Dieu; que de telles gens, diſ„ je, faſſent les fiers, lancent la foudre de l'ana„ théme, banniſſent, pendent, c'eſt ce qui paroit „ inéxcuſable.

Pourquoi donc Mr. Bayle ſe met-il à l'abri de tout ce qu'on peut-lui oppoſer pour affoibli ſes arguments contre les vérités de la Réligion? Pourquoi, dis-je, ſe met-il à l'abri ſous des Canons dont-il condamne les foudres? Pourquoi veut-il forcer les Défenſeurs de la Réligion à la reconnoitre terraſſée, ou à la défendre d'une maniére, à n'obliger pas les Canoniers derriére leſquels Mr. Bayle ſe cache, à tirer ſur eux, en les mettant en colére, faute d'une aſſés humble déférence?

Si on ne le ſavoit pas déjà Mr. Bayle nous apprendroit qu'on a tort de confondre avec les Dogmes de la Réligion Chrétienne, les expéditions barbares, & inintelligibles que l'Ecôle y a mêlé.

Art. Aristot. Note I. „ Le Pére Paul, dit Mr. Bayle, après avoir rap„ porté le Décret de la VI. Seſſion (du Concile „ de Trente) alléque ce qu'on y critiqua, & il „ dit entr'autres choſes, que ceux qui étoient verſés „ dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, remarquérent que „ tous les autres Conciles pris enſemble avoient „ décidé moins d'Articles, que cette ſeule Seſſion, „ à quoi Ariſtote avoit beaucoup de part.

Art. Paſcal. Note B. „ Depuis que Mr. Paſcal ſe réſolut de ne plus „ faire d'autre étude que celle de la Réligion, il „ ne s'eſt jamais appliqué aux queſtions curieuſes „ de la Théologie, & il a mis toute la force de ſon „ eſprit à connoitre & à pratiquer la per„ fection de la Morale Chrétienne, à laquelle il „ a conſacré tous les talens que Dieu lui avoit don„ nés.

On peut donc à l'imitation de Mr. Paſcal, laiſſer à part ces matiéres curieuſes, & dès qu'elles ne ſeront plus partie de la Théologie & de la Réligion, les raiſonnemens par leſquels on combat ces matiéres curieuſes, n'auront plus de priſe ſur la Réligion elle même. Qu'on faſſe encore attention à ce qu'il dit.

Art. Gorlaus (Daniel) „ Regius Diſciple de Mr. Des Cartes, ſe voiant „ harcelé pour une théſe qui concernoit l'union de „ l'Ame & du Corps, allégua qu'il s'étoit ſervi „ des propres termes de Gorlæus. Cela ne lui ſer„ vit de rien, & fut cauſe que Voetius Profeſſeur „ en Théologie, ſtétrit autant qu'il lui fut poſſible „ les ſentimens de Gorlæus.

„ Regius avoit ſoûtenu entr'autres : *que de l'union „ de l'ame & du corps il ne ſe faiſoit pas un être de „ foi, mais ſeulement par accident. . . . . Il ſuffiſ à „ Mr. Voetius* que cela ne fut pas conforme *au langa„ ge ordinaire de l'Ecole, pour déclarer Mr. Regius hé„ rétique & faire procéder à ſa dépoſition. Mr. Re„ gius eut beau s'excuſer ſur ce que cette maniére de „ parler n'étoit pas de lui, mais de Gorlæus, dans les „ écrits duquel il l'avoit priſe, telle qu'elle ſe trou„ voit inſérée dans la diſpute. Voetius fit ordonner au „ nom de la faculté de Théologie. . . . . que les Etu„ dians en Théologie s'abſtiendroient des Leçons de Mr. „ Regius, comme de dogmes pernicieux à la Réligion. „ Peu de jours après le même Voetius fit imprimer des „ Théſes, auxquelles il ajouta trois Corollaires, dont „ voici le prémier. *L'opinion de l'Athée Taurellus, & „ de David Gorlæus, qui enſeignent que l'homme „ compoſé de l'ame & du corps eſt un être par accident „ non de foi-même, eſt abſurde & erronée.* Voici le troi„ ſiéme. *La Philoſophie qui rejette les formes ſub„ ſtantielles des choſes avec leurs facultés propres & „ ſpécifiques, ou leurs qualités actives. & conſéquem„ ment les natures diſtinctes & ſpécifiques des choſes, „ telles que Taurellus, Gorlæus, & Baſſon, ont tâché „ de l'introduire de nos jours, ne peut point s'accorder „ avec la Phyſique de Moyſe, ni avec tout ce que „ nous enſeigne l'Ecriture. Cette Philoſophie eſt dan„ gereuſe, favorable au Scepticiſme, propre à détruire „ notre créance touchant l'Ame raiſonnable, la proceſſion „ des perſonnes divines dans la Trinité, l'incarnation „ de* JESUS CHRIST, *le péché originel, les mi„ racles, les prophéties, la grace de notre régénération, „ & la poſſeſſion réelle des Demons.*

„ On voit là manifeſtement, de quoi ſont capa„ bles les impreſſions de la coûtume, & les préju„ gés. C'eſt un poids qui nous entraine, où l'in„ térêt de nôtre cauſe demande que nous n'allions „ pas : car que peut-on dire de plus contraire aux „ intérêts de ces dogmes fondamentaux de la Réli„ gion, que de ſoûtenir qu'ils ont un beſoin extrê„ me de la doctrine des Scholaſtiques ſur la diſtinction „ de *l'Ens per ſe* & de *l'Ens per accidens*, & ſur la nature „ des formes, qui conſtituent les eſpéces des corps? „ *Ens per ſe, Ens per accidens* ſont des phraſes inéx„ plicables, un vrai jargon des Logiciens Eſpagnols qui „ ne ſignifie rien; & quant aux formes ſubſtantiel„ les, ce que l'on dit de leur nature, & de la ma„ niére de leur production & de leur deſtruction, „ eſt ſi abſurde, & ſi incompréhenſible, qu'on ne „ peut le faire paſſer pour une doctrine néceſſaire à la „ Réligion, ſans commettre dangereuſement les Vé„ rités les plus ſublimes de l'Evangile, & ſans rem„ plir de tant de myſtéres le cours général de la na„ ture, que la Réligion n'aura plus aucune préro„ gative ſur la nature. Il eſt ſur que les plus pro„ fonds myſtéres de l'Evangile ſont pour le moins „ auſſi aiſés à comprendre que la doctrine des for„ mes, & que la nature de *l'Ens per ſe* des Scholaſti„ ques.

La Philoſophie d'une Ecôle barbare s'étoit répandué ſur la Réligion : l'Orgueil, & l'Opiniatreté des Docteurs accrédités leur faiſoit traiter d'héréti„ques, tous ceux qui ne ſouscrivoient pas reſpectueſement à leur langage inintelligible. Eſt-il juſte de ſuppoſer autant d'oppoſition entre la Raiſon & la Réligion qu'il y en a entre la Raiſon & un langa„ge témeraire, & très-éloigné de la ſimplicité de la Réligion?

Encore un mot ſur les ſignatures qui ont déja donné occaſion à pluſieurs remarques. Il n'eſt pas permis à un ſujet d'interpréter à ſon gré le ſens du ſerment qu'il fait à ſon Prince, il faut qu'il débute par s'aſſurer du ſens que donne aux

Simplicité de la Réligion.

aux paroles de ce ſerment celui qui l'exige, ſans cela les ſermens ſeroient inutiles pour la ſûreté de la Societé, & pour celle ſes Conducteurs. Mais il n'eſt point néceſſaire pour la conſervation de d'Egliſe, & pour y faire régner l'ordre & la paix, que l'on ſoit tous dans le mêmes idées; il ſuffit qu'on ſe ſaſſe une Loi de ſe ſupporter charitablement les uns les autres, d'éviter les diſputes ſur les matiérs dont on ne convient pas, & de ne les diſcuter jamais que dans des conférences paiſibles, où chacun s'abſtienne de tout ce qui pourroit offenſer ceux qui ne ſont pas dans les mêmes idées que lui. Si quelqu'un en demande d'avantage, & prétend qu'on doit être de ſon ſentiment, & de plus ſe croit en droit de ſolliciter ceux qui ont la force en main, à faire ſoufrir quelque peine, poſitive ou négative, à ceux qui ne ſavent pas penſer de la même maniére que lui, ou qui ne veulent pas enſeigner le contraire de ce qu'ils penſent; un homme qui pouſſe l'intolérance juſques là ſe donne ſur les autres une authorité qui ne lui eſt point permiſe. Or ce qu'aucun homme n'eſt en droit d'éxiger des autres, un peut le lui refuſer, & ſi il l'éxige, on peut par conſequent interpréter ce qu'il préſente à ſigner dans le ſens qu'on croira le plus raiſonnable, puis qu'il n'eſt pas en droit d'éxiger qu'on l'interprête & qu'on le ſigne autrement. Le Droit de ceux qui gouvernent l'Egliſe par rapport aux opinions, ſe réduit à demander & à travailler à ce qu'on n'entrouble pas la paix par des diſputes & par des éxpreſſions qui marquent de la haine ou du mépris, & par conſéquent ils ſont obligés de s'abſtenir eux mêmes de ce qu'ils condamnent, & qu'ils ont raiſon de condamner. Le ſupport charitable & les conférences paiſibles ſont les ſeules voies qu'ils dóivent ſe permettre.

Un homme qui eſt dans ces idées ne ſait rien contre ſa conſciance, quand il ſe réfoud à des ſignatures, & qu'il les fait dans un ſens que Mr. Bayle paroit condamner.

Je ne veux point faire le Controverſiſte dans cèt Ouvrage; mais viſiblement, autre eſt de décider que ceux qui raiſonnent comme je viens de le poſer, ne penſent pas juſte; autre eſt de les accuſer d'agir contre leur conſcience. On peut-être dans l'erreur ſans ceſſer d'être honnête homme.

Mr. Bayle à l'occaſion du ſameux Bedell Evêque de Kilmoure qui perſuada aux Luthériens de Dublin de communier avec l'Egliſe du Lieu, fait cette remarque. *J'ai toujours oui dire que pour prévenir les Schiſmes & les diſputes, il n'y auroit rien de meilleur que d'éviter le détail, & que de donner aux Formulaires la plus grande généralité que l'on pourroit.*

Mr. Bayle condamné par ſes paroles. Art. ap-pellonius.

LII DANS la Vie d'Apollonius, Mr. Bayle parle d'une traduction Angloiſe de Philoſtrate: Si „ l'Auteur, dit-il, n'avoit fait que traduire, on „ n'auroit point eu ſujet de ſe plaindre; mais il a „ joint à la Verſion quantité de notes fort amples „ qu'il avoit tirées pour la plupart des Manuſcrits „ du ſameux Baron Herbert. C'eſt le nom d'un „ grand Déiſte s'il en faut croire bien des gens. „ Ceux qui ont lû cet Notes, m'ont aſſuré qu'elles „ ſont remplies de Venin: elles ne tendent qu'à „ ruiner la Réligion révélée, & à rendre mépriſa„ ble l'Ecriture Sainte. L'Auteur ne travaille pas „ à cela par des raiſons propoſées gravement & séri„ eusement, mais preſque toûjours par des railleries „ profanes, & par de petites ſubtilités. C'eſt donc „ avec beaucoup de juſtice & de fageſſe que ce Li„ vre qui avoit été imprimé à Londres l'an 1680 a „ été ſévérement défendu.

Je ferai là-deſſus deux remarques dit Mr. Bayle; l'une que ce *Traducteur ayant pris de la paſſion pour la Veuve de ſon frere, & ne pouvant obtenir la permiſſion de l'épouſer, ſe tua de deſeſpoir*: Son averſion pour la Réligion Chrétienne s'augmenta par l'obſtacle qu'elle mettoit à ſes déſirs. Dire qu'il ne lui auroit ſervi de rien d'être perſuadé de la Réligion, ſoit pour prévenir ſa paſſion, ſoit pour s'en guérir, ſoit pour ne ſe deſeſpérer pas, c'eſt avoir des idés ſi différentes des miennes, je l'avouë, qu'elles me ſont incompréhenſibles. La Société ſeroit bien mal heureuſe ſi la Réligion n'obligeoit pas à mettre un frein à ſes paſſions. Quand on en auroit conçû une violente, plutot que de ſe tuer ſoi-même, ne ſe porteroit-on pas à tuer les autres? Mr. Bayle vient donc de nous fournir de quoi réfuter ce que ſa charité éxceſſive lui fait dire en faveur des Athées.

Ma ſeconde remarque c'eſt que les objections que Mr. Bayle pouſſe, avec toute la force qu'il lui eſt poſſible, & qu'il ſoûtient être ſans réplique, vont par elles-mêmes à ébranler la Réligion, & à la faire revoquer en doute; Il y en a même qui vont à faire regarder comme incroiables les principaux de ſes Articles. On ne ſauroit nier que Mr. Bayle ne ſe divertiſſe de temps en temps à *turlupiner*, & que le plaiſir qu on trouve à lire ſes obſcénités, ne ſoit directement contraire au goût de la Réligion. Qu'avoit fait de plus le Traducteur de Philoſtrate? Mr. Bayle réfout-il ſes Objections? Loin de cela, il met en oeuvre toute la ſubtilité de ſon génie pour réduire à rien les Réponſes qu'on y a faites, & pour obſcurcir par des Ténébres impénétrables les Queſtions les plus intéreſſantes. *Toutes ces difficultés*, dit Mr. Bayle, *ne feront aucun mal à ceux qui y oppoſeront le bouclier de la Foi, & qui ſont les Canons du Synode de Dordrecht ſe mettront à couvert des attaques de la Raiſon*; Les notes ſur Philoſtrate ne pouvoient non plus faire aucun mal à ceux qui ſe ſeroient renfermés dans cet azile.

Examen del'Apologie des Manichéens Tom. IV. pag. 620. Eclairciſſemens ſur les Manichéens.

LIII. Mr. BAYLE raiſonne ainſi en vuë de lever le ſcandale des objections *victorieuſes* ſelon lui, qu'il a prêtées aux Manichéens & aux Athées. " Si „ quelques Doctrines, dit-il, ſont au-deſſus de la „ Raiſon, elles ſont au delà de ſa portée. Si elles „ ſont au delà de ſa portée, elle n'y ſauroit atteindre. Si elle n'y peut atteindre, elle ne peut pas les „ comprendre. Si elle ne peut pas les comprendre, „ elle n'y ſauroit trouver aucune idée, aucun prin„ cipe, qui ſoit une ſource de ſolution; & par con„ ſéquent les objections qu'elle aura faites, demeu„ reront ſans Réponſe, ou ce qui eſt la même choſe, „ on n'y répondra que par quelque Diſtinction auſſi „ obſcure que la Théſe même qui aura été attaquée. „ Or il eſt bien certain qu'une Objection, que l'on „ fonde ſur des notions bien diſtinctes, demeure é„ galement victorieuſe, ſoit que vous n'y répondiés „ rien, ſoit que vous y faſſiés une Réponſe ou per„ ſonne ne peut rien comprendre. La partie peut el„ le être égale entre un homme qui vous objecte ce „ que vous & lui concevés très-nettement, & vous „ qui ne pouvés vous défendre que par des Réponſes „ où vous ni lui ne comprenés rien?

„ Toute Diſpute Philoſophique ſuppoſe que les „ parties conteſtantes conviennent de certaines Défini„ tions, & qu'elles admettent les régles du Syllogiſ„ me, & les marques à quoi l'on connoit les mau„ vais Raiſonnemens. Après cela, tout conſiſte à é„ xaminer ſi une Théſe eſt conforme médiatement „ ou immédiatement aux principes dont on eſt con„ venu, ſi les prémiſſes d'une preuve ſont véritables, „ ſi la conſéquence eſt bien tirée, ſi l'on s'eſt ſervi „ d'un Syllogiſme à quatre termes, ſi l'on n'a pas „ violé quelque aphoriſme du chapitre *de oppoſitis* ou „ *de ſophiſticis elenchis &c*: On remporte la Victoi„ re, ou en montrant que le ſujet de la Diſpute „ n'a aucune liaiſon avec les principes dont on étoit „ convenu, ou en réduiſant à l'abſurde le Défen„ ſeur. Or on l'y peut réduire, ſoit qu'on lui „ montre que les conſéquences de ſa Théſe ſont le „ ouï & le non, ſoit qu'on le contraigne à ne ré„ pondre que des choſes tout-à-fait inintelligibles. „ Le but de cette eſpéce de Diſpute eſt d'éclaircir les „ obſcurités, & de parvenir à l'évidence, & de là „ vient que l'on juge que pendant le cours du pro„ cès la victoire ſe déclare plus ou moins pour le

„ Soûtenant ou pour l'Opposant selon, qu'il y a plus ou „ moins de clarté dans les Propositions de l'un que dans „ les Propositions de l'autre: & enfin on est d'avis qu'el- „ le se déclare pleinement contre celui dont les Répon- „ ses sont telles qu'on n'y comprend rien, & qui avoue „ qu'elles sont incompréhensibles. On le condamne „ dès-là par les régles de l'adjudication de la Victoire, & „ lors même qu'il ne peut pas être poursuivi dans „ le brouillard dont-il s'est couvert, & qui forme „ une espéce d'abyme entre lui & ses Antagonistes, „ on le croit battu à plate couture, & on le compa- „ re à une armée qui aiant perdu la bataille, ne se „ dérobe qu'à la faveur de la nuit à la poursuite du „ Vainqueur.

Si nous accordons à Mr. Bayle tout ce qu'il pose dans ces raisonnemens qu'on vient de lire, le Chrétien est forcé de demeurer sans réplique, parce que les matiéres sur lesquelles la dispute roule, sont au dessus de sa portée. Mais aussi l'Opposant doit, à son tour, avouer qu'il ne comprend rien dans les matiéres qu'il attaque, & dès-là il doit cesser de donner ses argumens pour des preuves Victorieuses.

Il saute aux yeux que cette remarque est infiniment plus claire que toute la Scholastiquerie de Mr. Bayle, quand il dit que *tout consiste à examiner si une Thése est conforme médiatement ou immédiatement aux principes dont on est convenu; si les prémisses d'une preuve sont véritables, si la consequence en est bien tirée, si l'on s'est servi d'un Syllogisme à quatre termes, si on n'a pas violé quelque Aphorisme du Chapitre de* Oppositis *ou* Sophisticis Elenchis. Je ferai moins obscur, & je me flate que je serai plus intelligible à tous mes Lecteurs, quand je dirai, que les erreurs dans lesquelles nous tombons en raisonnant, les argumens par lesquels nous embarrassons mal à propos les autres, & nous nous embarrassons nous-mêmes, roulent, la plupart du temps, sur des équivoques. On s'en defend aisément sur des matiéres bien connues, mais il est difficile de les éviter sur des sujets, dont on n'a qu'une connoissance très imparfaite; & il est comme impossible de n'y tomber pas, lorsqu'on est réduit à se renfermer dans des idées vagues, les seules que l'on ait, & qu'on y veut substituer des idées déterminées, qui ne naissent pas de l'objet même sur lequel on raisonne, & de la solide & distincte connoissance qu'on en a.

Il est facile d'appliquer ces remarques aux Vérités de la Réligion, que les Athées se flatent d'attaquer avec un grand avantage, & on se convaincra par là de leur impertinente vanité. La Révélation ne s'éxprime sur pluficurs grands sujets qu'en termes fort généraux; & ces termes répondent des idées vagues, & générales, & la prudence veut qu'on s'y borne. Un Agresseur de la Réligion & de ses Mystéres, substituë des notions déterminées à ces notions générales, il prête ses idées à l'Ecriture, après quoi il se trouve qu'il détruit aisément ce qu'il a lui-même élévé; il jette *au vent ce chaume & cette paille* qu'il a rassemblés; si quelques Théologiens ont eu l'imprudence d'adopter ce que des esprits téméraires ont prêté à la Réligion, c'est leur faute uniquement & la Réligion n'en doit point souffrir.

Ibidem pag. 620.

Une objection que l'on fonde sur des notions bien distinctes demeure également victorieuse, soit que vous ni répondiés rien soit que vous y fassiés une Réponse où personne ne peut rien comprendre... Toute Dispute Philosophique suppose que les parties contestantes conviennent de certaines Définitions & qu'elles admettent les régles du Syllogisme & les marques à quoi on connoit les mauvais Raisonnemens. Après cela tout consiste à examiner si une Thése est conforme médiatement ou immédiatement aux principes dont on est convenu &c. Qu'on lise le reste jusqu'à c'est mots *qu'elles sont incompréhensibles.*

Que doit-on penser en lisant ces paroles, si ce n'est que celui qui les a écrites reconnoit des Régles; & qu'il juge que les autres hommes sont capables de sentir la différence qu'il y a entre des Régles d'une observation nécessaire, & celles que l'on peut négliger sans crainte d'aucune erreur, 2. qu'on peut s'appercevoir si on a raisonné conformément aux Régles, ou si l'on s'en est écarté, 3. que l'évidence se fait sentir & respecter, & qu'on doit regarder l'obscurité comme une imperfection & une preuve d'ignorance. C'est ainsi que la nature amène un Pyrrhonien à penser, toutes les fois qu'il n'a pas intérêt de penser autrement, & beaucoup plus encore lorsqu'il est de son intérêt de faire valoir toutes ces Notions. Si Mr. Bayle ne compte pas sur l'évidence & sur les autres secours dont-il parle, comme sur des caractéres qui rendent une preuve victorieuse, il dit au delà de ce qu'il pense, quand il attribue cet avantage à ce qu'il allégue en faveur des Manichéens & des Athées; & si passion pour ces monstrueux sentimens, l'engage à louër comme victorieux ce qu'il ne croit point tel.

On s'est étonné que Mr. Bayle ne se soit pas fait autant de plaisir de combattre les Athées & les Manichéens & de résoudre leurs difficultés, qu'il en trouvoit à les étaler, à les pousser, & à leur en prêter. Mais il voudroit qu'on s'imaginât que s'il n'a pas disputé contre eux en faveur des Chrétiens, c'est parce que les Chrétiens n'aiment pas la Dispute. Mais en matiére de Dispute, aiment ils mieux les Objections que les Réponses? Ecoutons-le.

L'Esprit de dispute, dit-il, *est la chose qui paroisse la moins approuvée dans l'Oeconomie Evangelique; S. C. ordonne d'abord la Foi & la Soumission. C'est son début ordinaire, & celui de ses Apotres*, SUI MOI, CROI, ET TU SERAS SAUVE. *Or cette Foi qu'il éxigeoit ne s'acquéroit point par une suite de discussions Philosophiques, & par de grands raisonnemens; c'étoit un don de Dieu c'étoit une pure grace du Saint Esprit, & qui ne tomboit pour l'ordinaire, que sur des personnes ignorantes.* „ Elle n'étoit même pas produite dans les „ Apotres par l'effet des réfléxions sur la sainteté de „ la vie de Jesus Christ & sur l'éxcellence de sa Doc- „ trine & de ses Miracles. Il falloit que Dieu lui- „ même leur révélât que celui dont ils étoient les „ disciples étoit son Fils Eternel. Si J. C. & ses „ Apotres font descendus quelquefois au Raisonne- „ ment, ils n'ont point cherché leurs preuves dans „ la Lumiére naturelle, mais dans les Livres des Pro- „ phetes, & dans les Miracles; & si quelquefois Saint „ Paul s'est prévalu de quelque Argument *ad homi- nem* contre les Gentils, il n'y a guére insisté. Sa „ Méthode étoit infiniment différente de celle des „ Philosophes. Ceux-ci se vantent d'avoir des prin- „ cipes si évidens & un Systéme si bien lié, qu'ils „ n'ont point à craindre d'autres obstacles de pursui- „ sion que l'esprit stupide des Auditeurs, ou que „ la malice artificieuse de leurs émules, & ils s'éxpo- „ sent à rendre raison de leur Doctrine à tout le „ monde, & à la soutenir contre tout venant. Sr. „ Paul au contraire reconnoit que sa Doctrine est „ obscure, qu'il ne la fait qu'imparfaitement, & „ qu'on n'y peut rien comprendre, à moins que „ Dieu ne communique un discernement spirituel, & „ que sans cela elle ne passe que pour folie. Il con- „ fesse que la plûpart des personnes converties par les „ Apotres étoient de petite condition & ignorantes, „ il ne défie point les Philosophes à la Dispute, & il éx- „ horte les fidéles à se tenir bien en garde contre la Philo- „ sophie, & à éviter les contestations de cette Science „ qui avoit fait perdre la Foi à quelques personnes.

D. H. Tom IV. page 62 y. Eclaircissemens sur les Manichéens.

L'Esprit de dispute, dit Mr. Bayle, *est la chose qui paroisse la moins approuvée dans* L'OECONOMIE *Evangelique.* J'en tombe d'accord & la raison en est évidente. Dès qu'une vérité gêne tant-soit-peu, & que, par cette raison, on a quelque intérêt à ne s'en pas persuader, l'esprit de dispute fournit des moiens aisés de l'éluder. Rien n'est plus opposé à la sincérité, à la bonne foi, au goût de l'évidence, & au respectueux acquiescement qu'on doit à de solides preuves, que l'esprit de dispute; Rien

Rien ne contribue plus à faire perdre ces heureuses dispositions : C'eſt par là que l'Evangile & le bon ſens condamnent cet eſprit de diſpute, & non pas parce qu'il eſt directement contraire à l'eſprit de crédulité, car il y eſt même moins contraire qu'on ne penſe. Un homme qui aime à diſputer, diſpute par humeur, & comme il refuſe de croire par fantaiſie, & que c'eſt-là le ſeul principe qui le domine, il ſe détermine auſſi par fantaiſie à croire tantôt d'une façon tantôt d'une autre.

Néceſſité de raiſonner.

LIV. Mr. BAYLE ſe plaît à confondre le Chriſtianiſme avec l'Enthouſiaſme, & il eſt difficile de ne pas ſoupçonner que c'eſt eu vuë de le rendre mépriſable & de le tourner en ridicule. Il fait concevoir. J. Chriſt, diſant, *ſuis moi, & tu ſeras ſauvé* & qu'à ces paroles un homme obéït & le ſuit ſans ſavoir pourquoi. Un *Principe ſurnaturel & tout puiſſant eſt*, dit-il, *l'unique cauſe de ſa confiance.* Là-deſſus, je demande, en quoi donc conſiſte la faute de ceux à qui J. C. ne daigne pas prouver la vérité de ſa Doctrine, & qui, dans la crainte de ſe tromper, attendent de s'y rendre que quelque raiſon les y détermine? En un mot en quoi conſiſte la faute de ceux qui ne croient pas, & pourquoi ſont-ils condamnables? J. C. nous l'apprend lui-même, *ſi la lumiére*, dit il, *n'étoit pas venuë, ils n'auroient pas de peché, mais ce qui fait la juſtice de leur condamnation c'eſt que la lumiére a paru à leurs yeux, & qu'au lieu de ſe rendre à ſon éclat ils ont mieux aimé les ténébres.* Quand J. C. raiſonne pour établir le Dogme de la Réſurrection, je demande ; Les preuves qu'il allégue ſont elles conformes à celles que Mr. Bayle éxige & au caractére qu'il leur ſuppoſe, pour qu'elles méritent le nom de preuves victorieuſes, & un Dialecticien auſſi ſubtil que Mr. Bayle, auroit-il ſçû en ébranler toute la force?

Jean III. 3:

St. Jean commence ainſi ſa prémiére Epitre *Ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont oui, ce que nos mains ont touché de la parole de vie, nous vous l'annonçons; Nous n'avons point donné*, dit St. Pierre, *des fables compoſées avec artifice, mais nous avons été nous mêmes les témoins de ce que nous vous rapportons, & nous avons vû la gloire du Seigneur.* Ils ont eu ſoin de s'aſſurer de la vérité ; Il nous importoit infiniment de l'apprendre de la bouche, ou de la plume, de tels témoins circonſpects & très convaincus. Quand St. Paul au commencement de ſon Epitre aux Corinthiens reconnoit que *l'Evangile eſt odieux aux Juifs, & paroit ridicule aux Gentils*, il éxprime, dans ces paroles, les effets de leurs diverſes préventions. Mais de là il ne ſuit nullement que la vérité de l'Evangile ne ſautât pas aux yeux de ceux qui ſi rendoient attentifs, & qui l'éxaminoient d'un eſprit libre de préjugés ; ſans cela l'Evangile auroit-il mérité les Eloges que St. Paul lui donne, d'être *la ſageſſe & la puiſſance de Dieu?* La PUISSANCE de DIEU ſe manifeſtoit par des preuves viſibles d'un PRINCIPE dont les forces étoient au deſſus des forces de la NATURE. *Sa* SAGESSE paroiſſoit encore dans le choix de ces preuves proportionnées à la portée de tout le monde, & propres, en même temps, à convaincre les eſprits les plus Philoſophes & les plus éxercés, & à ſe faire ſentir aux plus ſimples & aux moins capables de ſuivre une longue enchainure de preuves. Des Témoins & des Prédicateurs, munis d'un pareil Sceau, étoient à croire, quand ils inſtruiſoient les hommes, d'un pétit nombre de Vérités, ſur leſquelles ils devoient fonder leurs eſpérances.

1. Jean 3:

De ces Vérités tout le reſte ſuivoit par une enchainure naturelle. *Que celui qui a ces eſpérances ſe purifie comme celui qui en eſt l'auteur, & l'objet eſt pur.*

Mr. Bayle attribue à St. Paul des ſentimens très-faux & très-éloignés de ſa penſée, quand il lui attribue *de n'entendre point ce qu'il dit.* Il eſt mille objets dont nous n'avons qu'une connoiſſance très-imparfaite, mais dont nous connoiſſons clairement le peu que nous en ſavons.

Mr. Bayle fait toujours ſemblant de donner dans l'Enthouſiaſme, quand il dit qu'*on ne peut rien comprendre dans la Doctrine des Apotres, ſi Dieu ne donne un diſcernement ſpirituel.* Dans les paroles de St. Paul, ſur leſquelles Mr. Bayle fait ſemblant de s'appuier, il ne s'agit point du ſens des inſtructions que les Apotres donnoient à leurs diſciples, ou à ceux à la converſion deſquels ils travailloient, comme ſi on n'y pouvoit trouver aucun ſens que par un ſecours ſurnaturel: Il n'y a qu'à lire leurs Ecrits pour ſe convaincre du contraire. Qu'y auroit-il de plus abſurde que de penſer que St. Paul prononça dans l'Aréopage, un diſcours inintelligible pour tous ceux à qui l'Inſpiration n'en découvroit pas le ſens? De-quoi s'agit-il donc dans ces paroles de St. Paul, citées par Mr. Bayle? il s'agit d'affection, de goût & de ſentimens. Un homme affermi dans l'habitude de ſe livrer aux impreſſions de ſes ſens, à nourrir ſon amour propre par des projets d'ambition, & en général à s'abandonner à l'impétuoſité de ſes paſſions, ne ſuroit manquer de trouver une Doctrine, qui condamne tous ſes penchans, très-incommode, il ne peut ſe réſoudre à l'aimer & à s'y ſoumettre. Elle a beau être Divine, il eſt porté à croire qu'elle eſt outrée, & par là même déraiſonnable, & ſouvent c'eſt parce qu'il en comprend le ſens qu'il ne l'aime pas.

1 Cor. II. 14.

La Philoſophie contre laquelle Saint Paul veut que les Chrétiens ſoient en garde, c'eſt la Philoſophie qui régnoit dans ce tems-là, chés les Grecs; Il avertit les Chrétiens de ne pas faire un mélange de Dogmes curieux, non néceſſaires, peu certains, foiblement prouvés, avec le petit nombre de Vérités fondamentales auxquelles il ſuffiſoit de ſe tenir. Parmi les prémiers Chrétiens il ſe trouvoit beaucoup de gens qui n'avoient pas de l'étude, mais qui avoient aſſés de bon ſens pour ſentir la force démonſtrative des Miracles, & aſſés de bonne foi pour s'y rendre. Mais on compoſoit auſſi parmi les Chrétiens des hommes doctes qui avoient quitté la Synagogue ou le Paganiſme, pour ſe ranger à la Profeſſion du Chriſtianiſme. Parmi ces gens-là il s'en trouvoit, qui aux Vérités, qui faiſoient la baſe de la Prédication des Apotres, joignoient les Doctrines dont ils avoient été imbus dès leur jeuneſſe, & faiſoient par là un mélange, dont les ſuites pouvoient déſigurer la Réligion, & l'éxpoſer aux traits de ſes Adverſaires. C'étoit pour prévenir ces mauvais effets que St. Paul recommande à la multitude des Chrétiens, peu propres à diſcuter des Queſtions de cette nature, de s'en tenir au petit nombre de Vérités ſimples qui aſſuroient leurs eſpérances & qui ſuffiſoient pour les ſanctifier.

Col. II. 8.

Dans la Page 622 &c. Mr. Bayle emploie ſa plume très inutilement, ce me ſemble, à ſubtiliſer ſur le Myſtére de la Trinité, en confondant toujours les Spéculations Métaphyſiques par leſquelles les Scholaſtiques ſe ſont aviſés de l'expliquer, avec les idées ſimples & générales que l'Ecriture Ste. ſe borne à nous en donner ; Dès que l'on prendra ces idées pour régles, & que l'on établira uniquement ſur elles l'état de la Queſtion, les Imitateurs de Mr. Bayle, loin d'y pouvoir montrer un amas de contradictions, ſeront bien embarraſſés de l'attaquer par des Objections tant ſoit peu vraiſemblables.

Dict. Hiſt. Tom. IV. Eclairciſſement ſur les Manichéens.

„ Il ne faut jamais accorder, *dit-il*, cette condi-
„ tion que ſi le ſens litéral d'un paſſage de l'Ecri-
„ ture renferme des Dogmes inconcevables, & com-
„ batus par les Maximes les plus évidentes des Logi-
„ ciens, & des Métaphyſiciens, il ſera déclaré faux
„ & que la Raiſon, la Philoſophie, la Lumiére Na-
„ turelle, ſeront la régle que l'on ſuivra pour choiſir
„ une certaine interprétation de l'Ecriture préférable-
„ ment à toute autre.

Lorſqu'un paſſage paroit préſenter un ſens contraire aux lumiéres évidentes de la Raiſon, & qu'on ne ſauroit accorder avec les Notions communes, on

ne conclut pas que le paſſage eſt faux; mais on conclut que le ſens n'en eſt pas clair, & on y en cherche un autre: on évite pourtant de faire violence à la force des termes, & plûtôt que de ſe donner cette liberté, on reconnoit que le ſujet dont il y eſt fait mention, ne nous eſt pas aſſés connu: & plûtôt encore que de ſe rendre coupable de quelques téméraires interprétations, on en demeure à des idées vagues, on s'en tient à des termes généraux, ſans ſe permettre des détails.

Si la Trinité renversoit la Raiſon. D. H. T. IV. pag. 612. Eclairciſſement ſur les Manichéens.

„ LV. SI LES Apotres, dit Mr. Bayle, Saint „ Paul, par éxemple, ſe trouvant parmi les Athé- „ niens eut prié l'Aréopage de lui permettre d'entrer „ en lice avec tous les Philoſophes, s'il ſe fut offert „ de ſoutenir Théſe ſur les trois perſonnes qui ne font „ qu'un Dieu, & ſur l'Unité d'hypoſtaſe de la Na- „ ture divine, & de la Nature humaine en JESUS „ CHRIST, & ſi avant que de commencer la diſ- „ pute, il fut convenu de la vérité des Régles qu'A- „ riſtote a étalées dans ſa Dialectique, ſoit tou- „ chant les termes d'oppoſition, ſoit touchant les „ caractéres des prémiſſes du Syllogiſme démonſtra- „ tif &c. Si enfin ces préliminaires aient été bien ré- „ glés, il eut répondu que notre Raiſon eſt trop foi- „ ble pour s'élever juſques aux Myſtéres, contre leſ- „ quels on lui propoſoit des Objections, il eut eſſuié „ toute la honte qu'un Soûtenant mis à bout puiſſe „ jamais eſſuier. La victoire des Philoſophes d'A- „ thénes eut été complére; car il auroit été jugé & „ condamné ſelon les Maximes dont-il auroit recon- „ nu la vérité auparavant. Mais ſi les Philoſophes „ l'avoient attaqué par ces Maximes, après qu'il „ leur auroit declaré le fondement de ſa créance, il „ auroit pû leur oppoſer cette barriére, que ces „ dogmes étoient inconnus à la Raiſon qu'ils avoient „ été révélés de Dieu, & qu'il falloit les croire „ ſans les comprendre. La diſpute, pour être ré- „ guliére, n'auroit point dû rouler ſur la Queſtion „ ſi ces dogmes là étoient oppoſés aux Maximes de „ la Dialectique & de la Métaphyſique. Mais ſur la „ Queſtion ſi Dieu les avoit révélés.

Si Saint Paul avoit propoſé aux Athéniens le Myſtére de la Trinité avec tout le jargon d'une Métaphyſique Eſpagnole, il auroit pû avoir avec les Philoſophes le deſſous dont Mr. Bayle parle: ils lui auroient demandé. *Prétendés vous que pour avoir part à la grace de Dieu, nous devons nous borner à croire que les paroles que vous nous avés prononcées renferment un ſens vrai, ſans nous mettre jamais en peine de ſavoir ce qu'elles ſignifient: mais, ſi cela eſt, autant valoit-il que vous vous contentaſſiés de nous parler en Hébreu. Si vous voulés de plus que nous ajoutions quelque foi à vos inſtructions, enſeignés nous donc & nous donnés quelques idées de ce que nous devons croire.* Suppoſons que St. Paul ſe fut alors expliqué à la Scholaſtique, & que ces Philoſophes lui euſſent répondu, *mais ces idées auxquelles vous voulés que nous nous rendions ſe détruiſent l'une l'autre, vos ſentimens ſont pleins de contradictions.* St. Paul auroit-il dit; N'importe, croire de tels ſentimens, ſans aucun doute, c'eſt-le mérite de la Foi? *Mais* quand les Philoſophes, *auroient répliqué, le ſens commun s'y oppoſe;* St. Paul auroit-il ajouté, il ne faut point l'écouter, les Lumiéres de la Raiſon ſont toutes incertaines & trompeuſes? Alors les Philoſophes n'auroient pas manqué de dire; *Une vertu-vous donc faire ici? Nous ne ſaurions nous aſſurer que vous nous parlés, & quand nous n'aurions aucun doute ſur ce point, nous ne ſaurions nous aſſurer ſi nous comprenons le ſens de vos paroles, & ſi, lorſque nous nous flatterions d'être vos diſciples, nous ne croions pas peut-être, tout le contraire de ce que vous penſés.*

Au lieu donc de faire ainſi parler & battre cet Apotre, ſuppoſons qu'il demande aux Philoſophes Athéniens, s'ils ne croioient pas que la Nature Divine renferme des choſes que nous ne comprenons pas? S'ils ne croioient pas qu'il y eut en un ſeul Dieu pluralité de perfections? Si la pluralité étoit, abſolument & en tout ſens, incompatible avec l'Unité? Si Dieu ne peut pas être d'une façon très-particuliére, & dont nous n'avons pas d'idée, avec un homme & dans un homme? S'il ne peut pas y avoir entre ce qui eſt en Dieu & un Individu de la Nature humaine, des rapports d'affection, d'union, qui n'ont pas lieu avec les autres Individus? Je ne vois pas ce que ces Philoſophes auroient trouvé là de contradictoire avec la Raiſon. Saint Paul, ni aucun Théologien ſenſé n'a jamais crû, & n'a jamais enſeigné que dans le ſens que la Parole éternelle différe du Pere, dont elle émane, elle n'en ſut pas différente.

„ C'eſt aux Scholaſtiques d'Eſpagne, *dit Mr. Bayle*, que Balzac en veut dans un diſcours qu'il „ vient de citer; Or il n'y a point de matiére ſur „ quoi ils mérittent mieux cette cenſure, que ſur les „ explications qu'ils donnent du Myſtére de la Tri- „ nité, tant s'en faut qu'il faille juger qu'ils y ont „ bien réuſſi, ſous prétexte qu'ils ont inventé des „ Réponſes aux Objections. *D. H. T. IV. pag. 614. Eclairciſſement ſur les Manichéens.*

„ Quelque envie que j'aie d'être court, *continue-t-il*, ſi faut-il que je remarque la maniére dont „ un habile Théologien, qui eſt depuis pluſieurs „ années Evêque de Saliſburi, réfuta les Objections „ d'un fameux Abbé, dont-il fut le Converſiteur. Il „ a donné l'Hiſtoire des Conférences qu'il eut avec lui, „ & nous y trouvons entr'autres choſes qu'étant „ queſtion de répondre aux Difficultés ſur les Myſ- „ téres de l'Evangile, il n'eut recours qu'à ceci, „ que l'incompréhenſibilité d'un Dogme n'eſt point „ une raiſon valable de le rejetter, puiſqu'il y a dans „ la Nature beaucoup de choſes très certaines qu'il „ nous eſt impoſſible de comprendre. Il en cita „ quelques-unes, & nommément l'union de l'ame a- „ vec le corps. On lui avoit objecté qu'il n'eſt pas „ en la puiſſance de l'homme de croire ce que l'on ne „ conçoit pas, & que c'eſt ouvrir la porte aux four- „ beries des Prêtres que d'ajouter foi à des Doc- „ trines myſtérieuſes. Il répondit qu'il ne falloit pas „ s'étonner de ce que l'eſſence de Dieu nous eſt in- „ compréhenſible, puiſqu'il y a dans chaque être „ quelque choſe dont on ne peut rendre raiſon, & „ que la poſſibilité de pluſieurs faits reconnus pour „ véritables de tout le monde peut-être attaquée par „ des argumens ſpécieux; & qu'ainſi la révélation du „ Myſtére de la Trinité, & celui de l'Incarnation, „ & de quelques autres étant certaine, nous devions „ y ſoumettre notre Raiſon: car le ſeul argument „ qu'on puiſſe leur oppoſer eſt qu'ils ſurpaſſent la „ portée de notre eſprit, mais ne trouve-t-on pas la „ même difficulté dans pluſieurs choſes que l'on ad- „ met pour véritables? Il fut ſi éloigné de comp- „ ter pour quelque choſe les Réponſes des Scholaſti- „ ques, qu'au contraire il avoua qu'elles ne ſervoient „ qu'à obſcurcir les Difficultés. *Ibidem.*

Il n'eſt pas facile de comprendre à quel deſſein Mr. Bayle cite les paroles qu'on vient de lire, puiſqu'elles ne renferment aucune Objection. Il ne les cite pas non plus pour fortifier celles qu'il a déja propoſées, car au contraire elles les font tomber. Qu'eſt-ce donc? Le plaiſir de citer l'auroit-il ſéduit juſqu'à citer contre lui-même?

C'eſt moi qui vois, c'eſt moi qui entens, c'eſt moi qui médite ſur des ſujets de Morale, ſur des idées de Mathématique, qui meſure des Longueurs, qui calcule des Nombres, qui doute, qui cherche, qui trouve, qui acquiéſce, qui veux, qui ne veux pas, qui aime, qui hait: un ſeul & même ſujet éprouve toutes ces diverſités: Cette Nature qui penſe eſt encore unie très étroitement à une Nature étendue, qui ne penſe point; Je ſens en moi des choſes que je ne ſai pas expliquer, & dont pourtant il ne m'eſt pas poſſible de douter. Douterai-je donc de ce qu'un Livre, de la vérité & de la Divinité duquel je me ſuis convaincu par de bonnes preuves, enſeigne ſur la Nature Divine? Douterai-je de la vé-

rité

rité de certaines propoſitions vagues, parce que je ne ſuis pas en état d'y en ſubſtituer de plus diſtinctes, & que ceux qui l'ont entrepris ſe ſont embarraſſés eux-mêmes par des contradictions dont-ils n'ont pû ſe tirer, qu'en avertiſſant qu'il ne faut point attacher aux termes dont ils ſe ſervent, les idées qu'on y attache ordinairement?

Conſidération ſur les notes de Mr. Bayle.

LVI. II. ME ſera bien permis de demander, ſi Mr. Bayle a écrit ſon Apologie pour ſatisfaire aux plaintes de ceux qui avoient lû ſon Dictionnaire, & pour répondre à leurs Objections? A qui donc prétendoit il répondre qu'à ceux-là? Cependant il ſe trouve qu'il ne leur répond point, puiſqu'il ne fait que leur repéter les mêmes choſes qui ont fondé leurs plaintes. Tout ce qu'on lit dans ces prétendus Eclairciſſemens ſur le Pyrrhoniſme, ſe trouve, non ſeulement dans l'article de *Pyrrhon*, mais encore dans pluſieurs autres endroits de ſon Dictionnaire. Suppoſons Mr. Bayle vivant, & qu'une perſonne s'adreſſe à lui, & lui cite les morceaux de ſon Dictionnaire qui l'ont le plus ſcandaliſé: Mr. Bayle lui auroit-il répondu, *je vais lever tous vos ſcandales; rien n'eſt plus aiſé; je n'ai qu'à vous repéter ce dont vous vous plaignés.* Voilà cependant à quoi aboutiſſent tous ſes Eclairciſſemens.

Mr. Bayle auroit pû négliger toutes les plaintes qu'on a faites contre ſon Dictionnaire, puiſque ſes Apologies ne contiennent rien de plus que ce qu'on y lit. Mais peut-être ce ſilence lui a-t-il paru équivoque? Quelques perſonnes auroient pû croire qu'il n'y répondoit pas, parce qu'en effet il ſentoit bien qu'il n'avoit rien de bon à y répondre; Mais faire ſemblant de répondre à ſes Critiques, & ne ſe mettre pourtant point en peine de les ſatisfaire, c'eſt déclarer aſſés hautement qu'il les mépriſe & qu'il ſe met fort peu en peine de les édifier. Une infinité d'ignorans qui ont du penchant à l'Incrédulité & à l'Irréligion, qui ne cherchent qu'à s'étourdir & qu'à s'affermir dans l'habitude de douter, trouveront ces ces Eclairciſſemens merveilleux, & fauront bon gré à Mr. Bayle de la nouvelle occaſion qu'il leur fournit de ſe moquer de ceux qui ont du zèle pour les vérités de la Réligion, & qui ſont mortifiés des efforts qu'on fait pour en ébranler la certitude.

Si la Doctrine de la Prédeſtination donne la victoire aux Pyrrhoniens. Dict. Hiſt. T. IV. p. 625. Eclairciſſement ſur les Manichéens.

„ LVII. LES ECRITS de St. Paul, dit Mr. „ Bayle, nous apprennent que ce grand Apotre, s'é- „ tant propoſé les difficultés de la Prédeſtination, ne „ s'en tira que par le droit abſolu de Dieu ſur toutes „ les Créatures, & que par une éxclamation ſur „ l'incompréhenſibilité des voyes de Dieu. Eût-il pû „ ſignifier plus clairement que par une telle ſolution „ combien le Dogme des Decrets de Dieu ſur la deſ- „ tinée des Elus & des Réprouvés eſt inéxplicable? „ N'eſt-ce pas nous dire en termes bien clairs, que la „ Prédeſtination eſt un des Myſteres qui accable le „ plus la Raiſon de l'homme, & qui demande le plus „ inévitablement qu'elle s'humilie ſous l'autorité de „ Dieu, & qu'elle ſe ſacrifie à l'Ecriture? Les Ob- „ jections qu'elle forme contre les Myſtéres de la „ Trinité & de l'Incarnation, ne ſe ſont ſentir pour „ l'ordinaire qu'a ceux qui ont quelque teinture de „ Logique & de Métaphyſique; & comme elles ap- „ partiennent à des Sciences de ſpéculation, elles „ frappent moins le commun des hommes; mais „ celles qu'elle forme contre le péché d'Adam, & „ contre le péché originel, & contre la damnation „ éternelle d'une infinité de gens qui ne pouvoient „ être ſauvés ſans une Grace efficace que Dieu ne „ donne qu'à ſes Elus, ſont fondées ſur des princi- „ pes de Morale que tout le monde connoit, & qui „ ſervent continuellement de Régle tant aux Savans „ qu'aux ignorans, pour juger ſi une action eſt in- „ juſte ou ſi elle ne l'eſt pas. Ces principes ſont de „ la derniére évidence & agiſſent ſur l'eſprit & ſur le „ coeur, deſorte que toutes les facultés de l'homme „ ſe ſoûlévent lorſqu'il faut imputer à Dieu une „ conduite qui n'eſt pas conforme à cette Régle. „ La ſolution même que l'on tire de l'infinité de „ Dieu & qui ſert d'un puiſſant motif pour cap- „ ver l'entendement, n'eſt pas éxempte d'une nou- „ velle difficulté; car ſi la diſtance infinie, qui éléve „ Dieu au-deſſus de toutes choſes, doit perſuader „ qu'il n'eſt point ſoûmis aux Régles des vertus hu- „ maines, on ne ſera plus aſſuré que ſa Juſtice l'en- „ gage à punir le mal, & l'on ne ſauroit ré- „ futer ceux qui ſoutiendroient qu'il eſt l'Auteur du „ péché & qu'il le punit néanmoins fort juſtement, „ & qu'en tout cela il ne fait rien qui ne ſ'accorde „ avec les perfections infinies du Souverain Etre, „ car ce ne ſont pas des perfections qu'il faille juſ- „ ter aux idées que nous avons de la Vertu.

Ibidem pag. 615

St. Paul, dit Mr. Bayle, *reconnoit lui même pour victorieuſes, les Objections qui tombent ſur la Prédeſtination & ſur la conduite que Dieu a ſuivie pour l'éxécution de ſes Décrets. Dans l'impuiſſance de lever la difficulté, il va chercher un aſile dans les profondeurs, & dans l'infinité de Dieu.* Mr. Bayle pourſuit St. Paul juſques dans cèt azile, & fait voir que cette réponſe, par laquelle cet Apôtre, ſelon lui, élude la queſtion, éxpoſe la Réligion à de nouveaux embarras qui paſſent encore les prémiers. *Car ſi la diſtance infinie, dit-il, qui éléve Dieu au-deſſus de toutes choſes, doit perſuader qu'il n'eſt point ſoumis aux régles des vertus humaines, on ne ſera plus certain que ſa juſtice l'engage à punir le mal, & l'on ne ſauroit réfuter ceux qui ſoutiendroient qu'il eſt l'auteur du péché &c.* Mr. Bayle qui a declaré qu'il ſeroit très mal à un Auteur de Dictionnaire de faire le Controverſiſte, pour mériter l'Eloge d'un homme qui ſe ſoûtient, & qui en uſe de bonne foi, devoit éviter de prendre, parti entre les Hypothéſes qui partagent les Chrétiens. Les Objections qu'il met dans la bouche des Manichéens, des Déiſtes & des Athées, attaquent le Chriſtianiſme en général; Pourquoi charger d'y répondre ceux qui ſe trouvent les plus gênés & les plus embarraſſés par l'Hypothéſe, à laquelle ils ont trouvé à propos de s'attacher? Il ſeroit naturel que Mr. Bayle ſe fût rendu odieux aux plus zélés défenſeurs de cette Hypothéſe, pour l'avoir choiſie, comme la plus propre à fournir matiére de triomphe aux Incrédules: Son deſſein peut-il être obſcur? Il fait tous les efforts imaginables, il emploie les éxpreſſions les plus choiſies & les plus énergiques, il preſſe les raiſonnemens les plus démonſtratifs, pour faire ſentir, & pour forcer à ſentir, que le Dogme de la Prédeſtination, de la maniére dont-il l'étale, renverſe toutes les Notions les plus claires & les plus ſimples de l'équité & du Bon-Sens: *C'eſt pourtant*, dit-il, *inconteſtablement la Doctrine de St. Paul:* Raſſemblés ce qu'il dit, & vous en conclurrés que la Théologie de cèt Apotre eſt contraire au Sens-Commun. Voilà où conduit Mr. Bayle; Qui nauroit pitié des Théologiens qui ſe déclarent ſes admirateurs?

Pour prévenir le mauvais ſens qu'on pourroit donner à ma penſée, j'avertis, que ſi je ne puis m'empêcher de regarder avec étonnement la facilité avec laquelle de grands Théologiens ſe ſont laiſſés dupper par Mr. Bayle, il n'en faut pas conclurre que je regarde du même oeil leurs perſonnes & leur hypothéſes loin d'inſulter à aucun Syſtéme des Chrétiens, je ne veux pas même entrer en diſpute avec aucun d'eux: Je ne veux point faire le Théologien dans cèt Ouvrage, & je n'y diſpute qu'avec Mr. Bayle en qualité de Pyrrhonien, ou de Défenſeur du Pyrrhoniſme.

En le regardant ſous ce Perſonnage qu'il fait ſi ouvertement, je lui demande, ſi le Syſtéme de la Prédeſtination lui paroit le ſeul, ſuivant lequel on puiſſe interpréter les paroles de St. Paul? Je vais plus loin, & je demande; ſi entre les différentes éxplications qu'on a données aux paroles de cet Apôtre, celle des Prédeſtinaciens eſt la ſeule vraiſemblable? Il ne ſauroit répondre qu'oui ſans abandonner manifeſtement les Hypothéſes Pyrrhoniennes. Et d'ailleurs

comment oſer dire qu'il n'y a aucune vraiſemblance, dans un Syſtême embraſſé par plus des trois quarts tant des Catholiques que des Proteſtans, & qui a été le Syſtême commun des Péres Grecs? Je prie mon Lecteur de bien remarquer que JE FAIS PROFESSION DE DISPUTER AVEC UN PYRRHONIEN, ET DE LUI ARRACHER SES ARMES. Vous ne pouvés plus, lui dis-je, prendre pour Principe l'Hypothéſe des Prédeſtinéziens, puiſqu'il en eſt une autre, de la vraiſemblance de laquelle vous ne ſauriés diſconvenir. Eſt-ce à celui qui m'attaque de m'impoſer des Loix ſur la maniére dont je m'armerai pour me défendre? De quel droit, pour me porter plus ſûrement des coups qui me terraſſeroient, m'ordonneroit-il une attitude, qui m'oteroit toute la liberté de mes mouvemens? Vous voulés renverſer la Réligion Chrétienne par ſon incompatibilité avec le Sens Commun & les Notions les plus pures de l'Equité; & pour argumenter contr'elle avec plus de ſuccès, ou plus de facilité, vous m'impoſés l'obligation d'adopter un Syſtême qui n'eſt pas avoué de la dixiéme partie des Chrétiens. Un Syſtême dont les Défenſeurs reconnoiſſent que la croiance n'eſt point eſſentielle au Salut, & dans l'intelligence duquel ils déclarent en termes éxprès qu'ils ne voient goûte (A).

On voit donc que Mr. Bayle compte ſur la facilité de ſes Lecteurs à ſe rendre ſans éxamen à tout ce qu'il diroit, dans ſes Livres, de propre à ébranler le Chriſtianiſme & la Réligion en général, pour ſe laiſſer aller à l'eſprit d'incertitude & à ſes ſuites, ſi commodes pour le relâchement des moeurs.

Mr. Bayle ne pouvoit pas ignorer que des Théologiens célébres & très-reſpectés dans la Communion où il vivoit, & où il étoit né, n'euſſent penſé, & n'euſſent écrit qu'il ne s'agit pas de la Prédeſtination dans le IX. des Romains, telle qu'on la trouve agitée dans les Syſtêmes de Théologie; mais qu'il s'agiſſoit de lever l'Objection que les Juifs tiroient du petit nombre d'entr'eux qui ſe rangeoient au Chriſtianiſme. Nous ſommes, diſoient ils, les deſcendans d'Abraham & des Patriarches; c'eſt ſur nous que devoient s'éxécuter les grandes promeſſes dont Dieu les avoit honorés. La venuë du Meſſie en devoit porter l'éxécution au plus haut point, & cependant, s'il eſt vrai que JESUS FILS DE MARIE ſoit le MESSIE, ſa venuë eſt incomparablement plus avantageuſe aux Païens qu'au peuple de Dieu. St. Paul répond à cette Objection en diſant, *que les promeſſes de Dieu ne regardent & n'ont jamais regardé que les Enfans d'Abraham en Eſprit*, c'eſt-à-dire, ceux qui ſeroient *les Imitateurs de ſa Foi & de ſes Vertus*: mais, d'où vient, ajoutoient les Juifs, que Dieu n'a pas fait prêcher ſon Evangile, & fait paroitre Jeſus Chriſt avec un tel éclat, & un tel aſſemblage de circonſtances, avec une ſi abondante effuſion de graces, que par ce moien les deſcendans d'Abraham ſelon la chair ſe fuſſent rangés en grand nombre à ſa Doctrine, au lieu qu'il n'y en a que très-peu qui l'embraſſent. A cela St. Paul répond, & le Bon-Sens ordonne qu'on réponde, que DIEU *a dreſſé des plans dignes d'une Intelligence infinie, & que par la même que ſon Intelligence infinie les a formés, ſur des Principes & des raiſons qui lui ſont diſtinctement connues, il ne ſont pas s'étonner ſi la plus grande partie de ces raiſons, & les plus importantes même, nous demeurent cachées, ſans que nous nous trouviens en état de les deviner.* J'avoue que tel & tel aurpit pû recevoir des faveurs, qu'il n'a pas reçûes, mais là-deſſus, il faut s'en tenir à deux principes, l'*un* que Dieu eſt libre dans la diſpenſation de ſes graces, l'*autre* qu'il n'arrivera de mal à perſonne qu'autant qu'il en aura mérité, en faiſant volontairement ce qu'il auroit dû éviter, en choiſiſſant un mauvais parti, par un abus de ſa liberté, abus qui le rend coupable & ſeul coupable.

Il ne ſuffit pas de le dire; il faut encore prouver avec quelque détail, qu'on n'eſt pas tellement réduit à ſoûtenir les inſultes d'un Pyrrhonien, ou d'un Libertin, qu'on ne puiſſe leur oppoſer une éxplication des paroles de St. Paul aſſés vraiſemblable, pour faire tomber toute la force de leurs argumens, dans une Matiére, ſur tout, par elle-méme, ſi profonde & ſi difficile. La lecture du Nouveau Teſtament ne nous permet pas de douter que les Juifs n'euſſent une averſion toute particuliére contre St. Paul, de qui la Synagogue, & l'Ecole où il avoit été élevé, s'étoit tant promis; jugeans de lui par eux-mêmes, ils le croioient animé d'un eſprit de parti & de fureur contre la Nation. C'eſt le préjuge qu'il s'éforce de lever en commençant le Chapitre IX. de l'Epitre aux Romains. Il s'y propoſe encore de diſſiper une autre prévention. La venue du Meſſie devoit faire la gloire du Peuple de Dieu. Mais ſi J. C. eſt effectivement le Meſſie, ſa vie & ſa mort couvre cette Nation d'un opprobre éternel, & il faut que Dieu l'ait abandonnée, puiſqu'elle s'eſt abandonnée juſqu'à crucifier ſon fils. St. Paul répond à cela que *Dieu n'a point abandonné ſon Peuple*; mais il ajoûte que le Peuple, que ſes promeſſes regardoient, ne s'étend pas à toute la poſtérité d'Abraham, mais ſe réduit à ceux d'entr'eux qui ſeront par leur *Foi* & par leur *Piété les Imitateurs d'Abraham; je voudrois*, dit-il, *qu'ils fuſſent tous ſauvés*, mais de la maniére dont il leur plait de vivre, cela eſt impoſſible: Ce n'eſt pas le plan de Dieu, & ce qui m'affligе, *c'eſt que leur corruption opiniatre eſt ce qui leur empêche d'entrer dans ce plan*; Qu'on ne s'étonne point de voir ſi peu de Juifs recevoir le Meſſie, & qu'on n'en conclue pas que les promeſſes de Dieu ne ſeroient point accomplies ſi J. C. étoit le Meſſie. Loin que Dieu ſe ſoit engagé à le faire paroitre ſur la Terre avec un éclat qui forçat les plus obſtinés & les plus vicieux à le reconnoitre, ſes promeſſes n'ont point une ſi grande éten-

(A) *St. Auguſtin*, dans une Lettre à St. *Jerome* (*Hieron. Tom. II. pag.* 398. 399.) dit; " Je vous avoué que j'ai appris à ren-
" dre un ſi grand honneur & un ſi grand reſpect aux Livres des Ecritures qu'on appelle à préſent Canoniques, parce que je croi
" fermement qu'aucun des Auteurs de ces Livres n'a erré. Si je rencontre quelque choſe de contraire à la Vérité, je ne balance
" point à croire, ou que c'eſt une faute de l'Copiſte, ou que l'Interprête ne l'a pas bien expliqué, ou que je ne l'ai pas bien entendu
" moi-même. Pour les autres Auteurs, quelque éclat qu'ait leur ſainteté & leur doctrine, je ne croi pas que ce qu'ils diſent ſoit
" la Vérité, parce qu'ils ont été de tel ou de tel ſentiment, mais parce qu'ils me perſuadent par l'autorité de l'Ecriture ou par
" quelque raiſon probable. Je ne doute point, mon Frére, que ce ne ſoit là auſſi votre ſentiment. Car je ne puis croire que vous
" prétendiés qu'on liſt ces Livres comme ceux des Prophétes & des Apôtres, de l'infaillibilité deſquels c'eſt un crime de dou-
" ter. " *Le même St. Auguſtin dans ſon Traité du Baptême contre les Donatiſtes, dit encore*: (Tom. IX. L. II. p. 65. 66.) " Vous
" avés accoûtumé de nous objecter les Lettres, le ſentiment & le Concile de *Cyprien*. Mais qui ne ſait que la Sie. Ecriture Cano-
" nique du Vieux & du Nouveau Teſtament, eſt une régle de certitude en ce qu'elle contient, *certis ſuis terminis continetur*) & qu'elle eſt tellement préférable à toutes les Lettres que les Evêques ont écrites depuis, qu'on ne peut ni la revoquer en doute ni
" diſputer pour ou contre ſur ce qui y eſt certainement contenu. Pour les Lettres que les Evêques ont écrites & écrivent enco-
" re, depuis que le Canon a été confirmé, il eſt permis de reprendre ou de réfuter ce qui pourroit s'y trouver de contraire à la
" Vérité, ſoit que cela ſe faſſe par quelque particulier plus intelligent, ſoit par d'autres Evêques, dont l'autorité ſéra plus grau-
" de, & la prudence plus éclairée, ou par les Conciles. Les Conciles Provinciaux eux mêmes, doivent abſolument céder à l'auo-
" rité des Conciles *Plénier*s, qui ſont compoſés, de tout le monde Chretien. De plus les premiers Conciles Oecuméniques peuvent
" être corrigés par les ſuivans, ſi l'on a de nouvelles Lumiéres. *Voi: Préſervatif contre la Réunion avec le Siege de Rome, par Mr. L'Enfant, Tom. II. pag.* 6. 7. & 8.

On trouve encore dans la Bibliotheque Germanique l'expoſition d'un ſyſtême qui met à couvert la Prédeſtination des attaques, par leſquelles on prétent trouver l'incompatibilité de cette doctrine avec les Idées de l'Equité. Elle a pour Titre. *Votre oeil eſt-il mauvais parce que je ſuis Bon?*

étenduë, elles ſe bornent à ceux qui ſeront de bonne volonté; & ſemblables à une Terre bien préparée. On voit déja dans le ſort de Jacob & d'Eſaü, la liberté avec laquelle Dieu a diſpenſé ſes faveurs à la poſtérité d'Abraham; pourquoi ne mettroit-il pas de la différence entre les Juifs adultes & en état de bien choiſir s'ils le vouloient, puiſqu'il en avoit déja mis dans le ſort des enfans à naître?

Les paroles dont St. Paul ſe ſert, n'expriment ni Prédeſtination abſoluë au Salut, ni Réprobation: C'eſt s'écarter des Régles de l'Interprétation, que d'attribuer à des expreſſions plus d'étendue que le but de celui qui parle n'éxige qu'on leur en donne, non plus que l'occaſion qui le fait parler & la maniére qu'il traite. & dans un tel cas la faute ſeroit d'autant plus grande que le ſens qu'on donneroit à des paroles ſeroit peu raiſonnable.

Puis donc que Dieu a mis de la différence dans la diſtribution de ſes graces entre Jacob & Eſaü, à plus forte raiſon eſt-il libre dans le choix des moiens qu'il met en oeuvre pour appeller ſoit les Juifs ſoit les Gentils, & dans les facilités qu'il leur fournit d'entrer dans le chemin où il les appelle. Mais les graces qu'il accorde aux uns & aux autres ſont toûjours ſuffiſantes, & les moiens dont il les favoriſe, quoi que libres, ſont toûjours équitables par rapport à tous. *Il n'y a donc point d'injuſtice en Dieu; Il fait miſéricorde aux conditions qu'il lui plaît.* C'eſt à ceux qui les accepteront ces conditions à qui il veut faire miſéricorde; & pour ce qui eſt de ceux qui les refuſent, il n'entaſſe point grace ſur grace en leur faveur & effort ſur effort, juſqu'à ce qu'il les ait convertis, comme malgré qu'ils en aient. En général, tous ceux qui veulent être ſauvés, tous ceux qui ont quelque idée de Réligion & de Vie à venir, ſe forment quelque plan pour ſe rendre la Divinité favorable. Mais ce n'eſt pas de ces *Velleités*, ni de ces *Plans* qu'ils forment à leur *fantaiſie*, que dépendra leur ſort éternel; ce ſera de leur *Soûmiſſion aux Volontés* que Dieu aura trouvé à propos de leur déclarer. De tous ceux qui entroient dans la lice, il n'en avoit point qui n'euſſent la *Paume* de remporter le prix, & qui ne ſe miſſent en mouvement pour le remporter; Mais il ne ſuffiſoit par de *Courir*, il falloit courir ſuivant les Loix établies. Iſaac vouloit que la bénédiction tombât ſur Eſaü, Eſaü *courroit* pour l'obtenir, mais ce n'étoit pas-le deſſein de Dieu. La Synagogue s'eſt formé l'idée d'un certain Libérateur conforme à ſon goût, elle le *veut* tel, elle ſe donne bien des *mouvemens* pour l'obtenir, mais Dieu deſtine à ſon Peuple une toute autre délivrance, & leur propoſe de tout autres conditions pour l'obtenir.

Mais il étoit naturel de pouſſer l'objection & de dire; Non ſeulement les Juifs ne parviennent pas à leur but, ils s'en éloignent encore prodigieuſement, & leur éloignement, qui eſt allé juſqu'à leur faire crucifier le Seigneur de Gloire, & qui leur fait encore perſécuter ſes plus fidéles ſerviteurs, ne marque-t-il pas un abandon de Dieu? *Ils ont mérité cet abandon par leurs crimes précédens*, pourquoi Dieu ne les traiteroit-il pas comme Pharao, de qui il a dit, *je t'ai élevé quoi que je préviſſe bien ton obſtination & ſes effets.*

Mais ſi l'eſprit obſtiné des Juifs perſécuteurs eſt un effet de l'abandon de Dieu, *pourquoi ſe plaint il d'eux?* Etant ainſi abandonnés que peuvent ils faire? Cette plainte auroit du fondement *s'ils n'avoient pas mérité cet abandon*, par des fautes volontaires, qui les ont aſſermis dans l'habitude incorrigible du vice: Mais enfin n'eſt-il pas des Juifs à qui Dieu fait miſéricorde, & ſur leſquels il jette un oeil favorable, & qu'il convertit par le ſecours de ſa Grace? Pourquoi ſa miſéricorde ne s'étend-elle pas avec la même efficace, ſur l'aveuglement de tous les hommes? *Qui êtes vous pour conteſter avec Dieu, le Vaſe d'Argile, dira-t-il &c.* La Réponſe de St. Paul juſtifie Dieu, dans la ſuppoſition que l'homme n'eſt pas véritablement formé pour périr, & créé dans ce deſſein. Pourvû que la liberté reſte, l'homme ne peut pas ſe plaindre que ſon bonheur lui coûte trop de peine; En vain dira-t-il, d'où vient que Dieu n'a pas établi des conditions plus douces? D'où vient qu'il n'accorde pas des graces plus efficaces & plus ſûres, lui à qui ces graces ne couteroient rien? *Ici il faut reconnoître le ſouverain droit & la ſouveraine liberté de Dieu*; Liberté qui relève l'éclat de ſa bonté, & la rend digne d'actions de graces, ce qui ne ſeroit pas ſi elle s'éxerçoit neceſſairement dans toute l'étendue de ſa puiſſance; En ce cas-là les Créatures toutes très-heureuſes, & également heureuſes, pourroient ſe féliciter d'avoir un tel Auteur, mais ce ſeroit pur complimnt que de lui rendre graces d'avoir fait ce qu'il lui étoit impoſſible de ne faire pas; C'eſt à cette Liberté ſuprême que St. Paul ſe rend attentif, quand il s'écrie, *O profondeur des richeſſes!* *Dieu ne doit rien a perſonne, car qui lui a donné quelque choſe le prémier, afin qu'il en ſoit recompenſé?* Dieu aime à faire grace, mais il ne donne pas en tout temps la même étendue à ſes graces. La profondeur de ſa ſage conduite nous paſſe, mais nous la connoîtrons un jour. Dieu fait ce qui eſt le plus convenable pour ſes deſſeins éternels & dignes de lui. Dieu attend une converſion poſſible des *vaſes qu'il tolere en grande patience*? & qui par leur faute ſe ſont tournés à la perdition.

Voulés-vous plus diſtinctement vous convaincre du but de ce chapitre & des ſuivants, & du fond de la diſtinction entre les *admis* & les *rejettés*? liſés-en la fin qui eſt la Concluſion du IX. & de ce qui le ſuit & qui par conſéquent fait connoitre le but de ce qui eſt traité auparavant. *Que dirons nous donc? Nous diſons que les Gentils qui ne pourſuivoient point la Juſtice, ont atteint la Juſtice, c'eſt-à-dire la Juſtice qui s'obtient par la Foi. Et que les Iſraélites au contraire qui pourſuivoient la Loi de Juſtice ne ſont point parvenus à la Loi de Juſtice. Pourquoi cela? Parce qu'ils ont prétendu y parvenir, non par la Foi, mais par les oeuvres de la Loi.* Il continue dans le Chapitre ſuivant. *Je leur rends témoignage qu'ils ont du zele pour Dieu, mais c'eſt un zéle ſans connoiſſance, parce qu'ignorant la Juſtice de Dieu, & cherchant à établir leur propre juſtice, ils ne ſe ſont point ſoûmis à la juſtice de Dieu; pour avoir voulu s'obſtiner à prendre pour condition de Salut celle qu'ils avoient imaginée, ils ne ſont pas parvenus au Salut.* Voilà ceux que Dieu rejette; mais *il ne rejette pas le peuple qu'il a préconnu.* Or il a préconnu & *prédeſtiné* à être ſon Peuple & ſes Enfans chéris, *tous ceux qui voudroient ſe ſoumettre* aux conditions propoſées dans l'Evangile, ceux qui en uſent ainſi ſont l'*Elite* du Genre Humain, les autres en ſont le *Rebut*. Voilà de quelle maniére il eſt très-naturel & très-raiſonnable d'entendre les termes d'*Elus* & de *Rejettés*. *De l'Epitre de St. Paul aux Romains.*

La chaleur des Diſputes & la vivacité avec laquelle les Docteurs ont enſeigné chacun dans ſon parti, a été cauſe, ſur ce ſujtt comme ſur d'autres, qu'on a attaché aux termes dont on s'eſt ſervi des idées trop fortes, dont on n'a pû ſe défaire dans la ſuite. *Qui ſont les Elus?* Ceux qui voudront accepter. *Qui ſont les Rejettés?* Ceux qui ne le voudront pas. Mais *d'où vient que Dieu n'a pas choiſi de telles conditions, & pourquoi ſa providence ne s'eſt-elle pas les choſes d'une telle maniére, que tous les hommes vinſſent à accepter, & à remplir les conditions?* S'ils ne le font pas, c'eſt leur faute. Reſpectons la ſuprême liberté de Dieu. Soions attentifs ſur nous mêmes pour perfectionner ce que nous avons commencé; craignons les chûtes & le relâchement qui y conduit. Ce ſont là, ce me ſemble, les vérités ſur leſquelles roulent les Chapitres 9. 10. 11. de la même Epitre. Voilà comme il eſt des Chrétiens qui raiſonnent. Je n'ai que faire de prendre parti dans cét Ouvrage. Il me ſuffit qu'il ſoit poſſible d'échapper aux attaques d'un Pyrrhonien.

Car dira-t-il présentement, *La Prédestination renverse toutes les lumières de l'équité & toutes les notions du sens commun ; or telle est la Doctrine de St. Paul* ? Qu'en savés vous Mr. le Pyrrhonien ? De deux explications, vraisemblables l'une & l'autre, est-il, selon vous, au pouvoir de l'esprit humain de décider qu'elle est la véritable ? De plus, comment savés vous, lui dira un Orthodoxe, que notre sentiment sur la Prédestination est impie & directement contraire au Bon-Sens ? Le connoissés-vous ce sentiment là, pour le condamner avec cette rigueur ? Qui vous l'a expliqué ? Sont-ce nos Adversaires ? Mais sont ils à croire ? Est-ce de nous & de nos amis que vous tenés vos instructions sur ce sujet ? Mais comment aurions nous pû vous en instruire & vous le faire comprendre, puisque nous mêmes nous ne le comprenons point, & que nous n'y entendons presque rien ? Qu'on lise ces paroles de Mr. Bayle.

Dict. Hist. Art. Grotius. Note L.

„ J'observe, dit-il, qu'un homme persuadé „ des articles fondamentaux du Christianisme, mais „ qui s'abstient de communier, parce qu'il regarde „ cette action comme un signe quel'on condamne les autres Sectes du Christianisme, ne sauroit passer pour „ Athée que dans l'esprit d'un vieux radoteur ; qui „ a oublié l'idée des choses, & les définitions des paroles. Je passe plus avant, & je dis qu'on ne sauroit refuser à un tel homme la qualité d'un Chrétien. Je consens que l'on traite d'hérésie l'opinion qu'il a, que la porte du salut est ouverte dans „ toutes les Communions qui reçoivent l'Evangile ; „ je consens que l'on assûre que c'est un Dogme „ pernicieux & dangereux : mais cela peut-il empêcher que ceux qui croient que J. C. est le fils „ éternel de Dieu, coëssentiel & consubstantiel au „ Pere, qu'il est mort pour nous ; qu'il est ressuscité ; qu'il est assis à la main droite de Dieu son Pere ; que „ c'est par la Foi en sa mort & en son intercession que l'on „ est sauvé ; qu'il faut obéir à ses Préceptes, & se „ repentir de ses fautes &c. Cela, dis-je, peut-il empêcher, que de telles gens ne soient Chrétiens. Aucun homme de bon-sens ne le peut prétendre.

Un Chrétien tel que Mr. Bayle vient de le définir, & auquel selon lui on ne peut, sans renoncer au Bon Sens, refuser ce titre, lui auroit dit ; Vous attaqués le Christianisme par des endroits qui me sont inconnus, & que vous même reconnoissés n'être point de son essence.

Qu'on lise encore ces paroles de Mr. Bayle dans l'Article de Vorstius Note O. " Je trouve assés vraisemblable, *dit il*, ce que j'ai quï dire plus d'une fois, qu'Arminius & les Docteurs de son opinion eussent rendu un très-grand service à leur cause s'ils avoient gardé un profond silence. Leur 5. Articles sont de nature à s'insinuer d'eux mêmes ; il seroit arrivé, dit-on, au Calvinisme, la même chose qu'au Luthéranisme, il se seroit trouvé insensiblement Arminien, si on eut laissé faire la Nature. L'ancien e Eglise n'étoit point du sentiment de St. Augustin. Ce Pere fut cause qu'elle embrassa la Doctrine qu'on nomme aujourd'hui le Calvinisme ; mais elle revint insensiblement au prémier état. Si l'on voit la Doctrine de la Prédestination, on avec ses suites fortement toutenue dans le Parti Réformé, c'est à cause que les Disputes y ont causé deux factions, & un Schisme qui subsiste encore. L'Eglise Anglicane qui s'est conservée comme un Corps à part, & détaché de celui dans lequel s'est formé ce „ Schisme, n'a point été préoccupée du Zéle ardent „ que la Dispute avoit fait naitre dans l'Esprit des „ Contre-Rémontrans, ainsi elle a coulé peu à peu „ vers des Hypothéses mitigées, & bien différentes „ du Calvinisme. La même chose seroit arrivée en „ Hollande, si Arminius n'eut point formé de Parti. Voilà ce que j'ai ouï dire plusieurs fois à des „ gens de tête ; Je n'éxamine point s'ils ont raison. J'avois déja cité ce passage dans l'Art. XLI. de la Section I. Part. III. pour prouver que Mr. Bayle est un Auteur fort ondoiant.

Mr. Bayle se donne la peine de discuter dans son Dictionnaire un grand nombre de Questions infiniment moins importantes ; mais il ne pouvoit pas entrer dans la discussion de celle-ci, sans se contredire. *Il trouva assés vraisemblable cette conjecture* ; Sa subtilité auroit bien eu de la peine à lui fournir des raisons pour lui ôter sa vraisemblance. Cela même que l'Arminianisme est si suspect, & que l'on est si fort sur le *qui vive* par rapport à sa propagation, prouve assés que ses ennemis sont dans les mêmes pensées que Mr. Bayle au commencement de ce que je viens de citer. Mais il n'a garde de s'attirer pour ennemis des personnes dont-il connoit que la protection lui est si nécessaire, pour pouvoir impunément répandre son Pyrrhonisme, & accabler la Réligion, s'il le pouvoit, sous ses doutes, & tous ses sophismes.

Art. Arcadius. Note C. & E.

Mr. Bayle fournit des Authorités à ceux qui ne font pas pour la Prédestination rigide. " *Anvradius* „ dit-il, savant Portugais, Zélé Catholique, dans les „ Epitres duquel on trouve partout de l'esprit, de „ l'élégance, & de la vivacité, fort au dessus du commun, enseigne en propres termes que les Philosophes, qui ont employé toutes leurs forces pour „ connoitre un vrai Dieu, & pour l'honnorer réligieusement, ont eu la Foi qui fait vivre le Juste.

„ Que ce seroit la plus grande cruauté du monde „ (*Neque immanitas deterior ulla esse potest*) de „ condamner les hommes aux peines éternelles, pour „ avoir manqué d'une Foi, à laquelle il n'y avoit „ pas moien de parvenir.

„ Zuingle avoit pensé de même.

Voiés encore ce que j'ai cité dans l'article LIX. de la Section I. Part. III., tiré de l'Art. BONFADIUS Note E.

En un mot si les sentimens par lesquels Mr. Bayle s'authorise fournissent aux Incrédules des preuves sans réplique contre la vérité de la Réligion, & s'il n'est pas possible de leur répondre rien de solide, lors qu'ils démontrent l'incompatibilité de ces sentimens avec les notions les plus simples & les plus claires du Bon-Sens ; Ceux qui jusqu'ici ont paru les défenseurs des Hypothéses dont Mr. Bayle a développé le danger, sont sins doute trop raisonnables & trop gens de bien, pour continuer à les soûtenir & pour vouloir du mal à ceux qui en abandonnérent la défence. Mais si les Conséquences que les Incrédules prétendent en tirer, n'en sont point des suites nécessaires, & viennent uniquement de ce qu'ils donnent à des expressions, dont les défenseurs ne comprennent pas eux-mêmes distinctement toute la force, un sens qu'ils rejettent, & qu'elles n'ont certainement point ; c'est en vain que Mr. Bayle se met à couvert tous leur Authorité : Ils lui refuseront infailliblement leur protection. Mais pour discuter cette alternative, il faudroit entrer dans des Controverses Théologiques, que je n'ai pas trouvé à propos de me permettre dans un Ouvrage où j'entreprens la défence de la Réligion en Général.

Union de la Foi & de la Raison. Eclaircissement sur les Manichéens. Dict. Hist. pag. 629.

Afin que les Chrétiens laissent tout dire à Mr. Bayle, il voudroit les persuader qu'il est de leur honneur de ne point raisonner, & de laisser parler tout à leur aise, ceux qui ont la fantaisie de raisonner sans se mettre en peine de leur répondre & d'entrer en lice avec eux.

„ LVIII. IL N'EST pastemps, dit Mr. Bayle, „ de vouloir se servir de sa Raison, après l'avoir „ soumise à la Foi. Quel jeu, je vous prie, de „ quitter tantôt sa Raison, tantôt de la reprendre : „ de choisir dans le Christianisme certains endroits „ qui nous plaisent, & de rejetter les autres qui „ ne plaisent pas ; d'être demi Incrédule & demi „ Croiant ? Ce seroit capituler avec Jesus Christ, & „ faire des conditions avec l'Eglise ; Ce seroit faire „ quelque chose de pis, & passer de la complaisan„ ce au démenti, en lui avoüant une partie de ce

qu'elle

„ qu'elle nous propoſe à croire, & lui ſoûtenant que
„ le reſte eſt faux. Calvin eut pû ſe défendre de la
„ ſorte contre ceux qui déapprouvoient ſon Hy-
„ pothéſe de la *Prédeſtination*; Il pouvoit leur dire,
„ vous faites mal à-propos les délicats, après avoir
„ digéré les Difficultés d'un ſeul Dieu en trois per-
„ ſonnes, & celles de la *Tranſubſtantiation*. Vous ne
„ voulés pas qu'on écoute là-deſſus les raiſonnemens
„ d'un Philoſophe; vous ne parlés que de la Toute-
„ Puiſſance de Dieu; vous vous plaignés qu'on la
„ nie, quand on ne veut pas admettre la conſervati-
„ on des accidens ſans ſujet, & la préſence d'un
„ Corps en pluſieurs lieux. Pourquoi donc attaqués-
„ vous le Myſtere de la Prédeſtination par des argu-
„ mens humains?

Qu'un Viſionnaire ſe mette dans l'eſprit des éx-travagances, dans leſquelles il ſera entrer les Noms ſacré de *Dieu*, de *Grace*, de *Salut*, de *Myſtére*, qu'il y joigne, ſur un ton dévot, des Déclamations ſur la *foibleſſe de la Raiſon humaine*, ſur la *néceſſité* abſolue *de la Foi* de l'*Humilité* la plus ſoumiſe, & du *Renoncement* le plus parfait à ſoi-même & à ſes lumiéres naturelles, il ſe trouvera, par la mé hode de Mr. Bayle; & les Diſciples que le feu de ſon Imagination lui aura faits, ſe trouveront de même que lui au-deſſus de toute attaque, & abſolument incorrigibles; Ils ſe feront un devoir des plus ſacrés de fermer leurs oreilles à tous les raiſonnemens qu'on les priera d'écouter. Cette ſeule propoſition leur donnera déja de l'horreur. En vain vous prendrés le parti de leur alléguer des paſſages de l'Ecriture Ste; vous ne paſſerés à leurs yeux que pour des *hommes animaux*, qui ne comprennent rien dans le ſens des paroles que l'eſprit de Dieu a dictées, & qui ne ſauroient manquer de les prendre de travers.

L'éxplication qu'ils donneront à ces paſſages ſera la ſeule véritable: Inutilement encore les ſupliérés vous de vous écouter, de ſe ſouvenir qu'ils ne ſont pas infaillibles, d'entrer avec vous en conférence, & de comparer paiſiblement & ſans prévention le ſens que vous donnés aux paſſages de l'Ecriture Ste. avec celui dans lequel ils les entendent: Ils vous répondront que ces conférences ne pourroient ſe faire qu'en raiſonnant, & que quand la voie de la Raiſon ne conduiroit pas à l'erreur, elle n'amenéroit point à la certitude.

Ainſi en ſera-t-il de toutes les opinions qu'une creuſe Métaphyſique aura peu-à-peu introduites dans la Religion, que la vaine ſubtilité aura-peu-à peu augmentées, & que l'eſprit d'orgueil, d'opiniâtreté & de parti aura trouvé moïen de rendre reſpectables.

On ne diſconvient point qu'un Livre, écrit par la direction de l'Eſprit de Dieu, ne ſoit un tiſſu de vérités indubitables; non ſeulement les Chrétiens, les Juifs, les Mahométans, qui ſont profeſſion de reconnoitre de tels Livres, mais en général tous les hommes, & ceux-là même qui n'en ont jamais vûs de tels, & ne croient pas qu'il y en ait, tomberont d'accord que s'il y en avoit, on ne ſauroit mieux faire que de les prendre pour régle de ſa croiance & de ſes moeurs. Voilà de quoi on convient unanimement. Mais il reſte deux certitudes qu'il importe infiniment de ſavoir ſe procurer; l'une que le Livre qu'on vous donne pour un Livre Divin, l'eſt effectivement; l'autre certitude, également néceſſaire, conſiſte à découvrir ſans aucun doute, le vrai ſens des paroles qu'on doit prendre pour régle; car il n'y a pas moien de penſer & de croire conformément aux inſtructions renfermées dans les paroles d'un Livre Divin, à moins que d'entendre le ſens de ces inſtructions, & d'attacher à ces paroles des idées conformes à celles de leur Auteur.

Mais puiſque l'on ſe partage ſur le vrai ſens d'un Livre Divin, & que par conſéquent on peut ſe tromper, & que quelques Interprétes ſe trompent en effet dans le ſens qu'ils donnent à quelques-unes de ces paroles, il eſt abſolument néceſſaire de ſuivre de certaines Régles pour arriver à ce vrai ſens; Il faut que ces Régles ſoient évidentes par elles-mêmes, ou fondées ſur des principes d'une évidence & d'une certitude inconteſtable. S'il n'y a aucun principe de cette nature la Révélation eſt inutile; on ne peut s'aſſurer ni de ſa Divinité, ni du Sens de ſes inſtructions. Il eſt encore abſolument néceſſaire que la Raiſon, l'Entendement, le Bon-Sens, en un mot l'Eſprit humain puiſſe s'aſſurer qu'il explique les paroles d'un Livre Divin conformément aux Régles, ſans quoi il ne ſaura jamais ſi des propoſitions, auxquelles il ſoumet ſa Foi & ſon acquieſcement, ne ſont point des erreurs tout oppoſées aux véritables inſtructions de l'Eſprit Divin.

Or puis qu'une des Régles que le Sens-Commun dicte, c'eſt que tout ce qui a une liaiſon évidemment néceſſaire avec une propoſition vraïe, eſt vrai auſſi, & très certain, & qu'au contraire ce qui eſt directement & contradictoirement oppoſé à une vérité ne peut-être vrai, il s'enſuit qu'une interprétation qui renverſe les Notions du Sens-Commun, n'eſt pas la véritable, & pendant qu'on n'en ſauroit donner aucune autre aux paroles de la Révélation, le reſpect pour un Livre Divin, & la juſte crainte d'imputer à ſon Auteur Adorable des penſées indignes de lui, devroit engager à un humble ſilence, & à un ſincére aveu qu'on n'entend pas encor le vrai ſens des endroits qu'on ne ſait pas mieux éxpliquer.

Il faut bien remarquer qu'il y a une différence du tout au tout entre refuſer de recevoir pour vrai un ſens contradictoire avec les Notions les plus ſimples & les plus évidentes de la Raiſon, & entre rejetter une éxplication ſous prétexte qu'elle établit la réalité de certains faits, ou l'éxiſtence de certains ſujets, ou des propriétés de quelques ſubſtances, dont on ne connoit pas à fond la nature, & done on ne ſait pas ſe former des idées qui n'y laiſſent rien d'inconnu; Car rien n'eſt plus oppoſé au Sens-Commun, que de ne vouloir croire quoique ce ſoit ſur un ſujet, juſques à ce qu'on n'ignore rien de tout ce qu'il renferme: Nôtre eſprit eſt borné, nos connoiſſances s'avancent par degrés, & pour nous avancer dans l'intelligence d'un ſujet, pour découvrir ce que nous n'en connoiſſons pas encore nous prenons pour principe ce que nous en connoiſſons déja.

En vain donc Mr. Bayle remplit les pages 625 & 626. de citations. Toutes les authorités dont-il ſe munit, n'ont aucune force, ſi on ne les interprête conformément au principe que je viens d'établir. Ces Citations ſont de ſes artifices ordinaires par où il amuſe ſon Lecteur; il le détourne de l'Examen de la Queſtion en elle-même, & il le laſſe enfin aſſés pour le ranger à ſon ſentiment par laſſitude, pour peu qu'il ait encore de prévention & d'inclination à l'embraſſer.

Ibidem. Eclairciſſemens ſur les Manichéens.

LIX. Mr. BAYLE pour ſe juſtifier ſur tout ce qu'il a écrit en faveur des Manichéens, *repréſente que les eſprits ſont aujourd'hui trop prévenus contre ce Syſtême, pour penſer qu'il ſoit à craindre de lui attirer des Sectateurs.* On auroit pû faire là-deſſus cette Queſtion à Mr. Bayle. Par quelle Révélation êtes-vous aſſuré que les eſprits de tous vos Lecteurs ſont au-deſſous de l'atteinte de vos argumens? Le Manichéiſme s'eſt autrefois répandu parmi les Chrétiens; pourquoi ne s'y répandroit-il pas aujourd'hui, quand vous le fortifiés d'argumens qui vous paroiſſent ſans réplique, & qui ſont plus forts & mieux tournés que ceux qui nous reſtent des Manichéens eux-mêmes?

Examen d'une juſtification de Mr. Bayle ſur les Manichéens. Ibidem.

Je ne veux pas inſiſter là-deſſus; Il ne faut pas être fort clair-voïant pour s'appercevoir que Mr. Bayle ſe propoſoit un tout autre but que l'établiſſement du Manichéiſme: Selon lui, d'un côté les Manichéens d'étruiſoient l'Hypothéſe d'un ſeul Principe par des Argumens ſans réplique; D'un autre le fond de leur Hypothéſe étoit inſoûtenable. A

quoi les deux parties de ſa prétendue démonſtration amènent-elles un Lecteur Lecteur, ſi ce n'eſt à conclure, qu'un homme qui fait raiſonner n'admettra nit l'Hypothéſe d'un ſeul principe, ni l'Hypothéſe des deux?

Ibidem Reflexions ſur les Manichéens.

Ce que Mr. Bayle ajoûte pag. 628. mérite de l'attention. " Tous ceux qui ſe connoiſſent en raiſonnemens, dit-il, demeurent d'accord, " qu'un Syſtême eſt beaucoup plus imparfait lorſ- " qu'il manque de la prémiére des deux qualités, " dont j'ai parlé ci-deſſus, que lors qu'il manque de " la ſeconde. S'il eſt bâti ſur une ſuppoſition abſurde, embarraſſée, peu vraiſemblable, cela ne " ſe répare point par l'explication heureuſe des Phé- " nomènes; mais s'il ne les explique par tous heureuſement, cela ſe répare par la netteté, par la vraiſemblance, & par la conformité qu'on y trouve " aux Loix & aux idées de l'Ordre; & ceux qui " l'ont embraſſé à cauſe de cette perfection, n'ont " pas accoutumé de ſe rebuter, ſous prétexte qu'ils ne " peuvent point rendre raiſon de toutes les expériences. " Ils imputent ce défaut à la petiteſſe de leurs lumiéres, " & ils s'imaginent qu'avec le tems on découvrira " le vrai moien de réſoudre les difficultés. Un Phi- " loſophe Cartéſien ſe voiant preſſé d'une Objection " qui regardoit le principe que Mr. Des Cartes " donne du flux & du reflux de la Mer, répondit " entr'autres choſes, qu'il ne faut pas quitter légére- " ment une opinion, & cela principalement lorſque " d'un autre côté elle eſt bien établie. On objecta " à Copernic, quand il propoſa ſon Syſtême, que " Mars & Venus devroient en un tems paroître beaucoup plus grands, parce qu'ils s'approchoient de la " Terre de pluſieurs Diamétres. La conſequence " étoit néceſſaire; & cependant on ne voioit rien de " tout cela. Quoiqu'il ne ſçût que répondre, il " ne crût. pas pour cela devoir l'abandonner, il diſoit " ſeulement que le tems le feroit connoitre & que " c'étoit peut-être à cauſe de la grande diſtance. " L'on prenoit cette réponſe pour une défaite, & " l'on avoit, ce me ſemble raiſon. Mais les Lunettes aiant été trouvées depuis, on a vû que cela même qu'on lui oppoſoit comme une grande objec- " tion, eſt la confirmation de ſon Syſtême, & le " renverſement de celui de Ptolomée.

Argument contre le Pyrrhoniſme.

LX. VOILA qui renverſe directement le Pyrrhoniſme; Car dès que je puis faire voir que la ſolution d'une queſtion ſuppoſe certaines connoiſſances que je n'ai pas encore pû acquérir, ne ſuis-je pas en droit d'exiger qu'on me laiſſe en repos ſur cette queſtion, & ne ſuis-je pas en droit de demeurer en poſſeſſion de toute la certitude que je me ſuis procurés ſur le ſujet, ſur lequel cette queſtion roule, quand cette certitude ſe trouve établie ſur des principes ſimples, clairs, à ma portée, & ſur des conſéquences qui en découlent évidemment & néceſſairement?

Refutation des Manichéens.

LXI. Mr. BAYLE poſe en fait dans cette page 628. que le *Syſtême des* Manichéens *rend mieux raiſon de pluſieurs expériences, que celui des Unitaires.* C'eſt ce dont je ne ſaurois tomber d'accord.

Si les Intelligences créées par le bon Principe peuvent, par le bon uſage de leur Liberté, & des forces qu'elles en ont reçuës, demeurer attachées à ce Principe, comme elles peuvent auſſi s'en ſéparer, par un abus de leur Liberté, & ſuivre des inſinuations contraires; cette Hypothéſe des Intelligences créées libres ſuffit, ſans la ſuppoſition des deux Principes, pour expliquer tous les phénomènes de l'origine du mal, & de ſes ſuites.

Si l'on dit que le bon Principe ne devoit pas donner l'éxiſtence à des Créatures, capables de déchoir de l'innocence, où il les avoit d'abord miſes, l'Hypothéſe des deux Principes ne leve point cette difficulté; le Bon n'auroit du former aucun être qui ne fut immuable, & à l'épreuve des tentations du Mauvais.

Si l'on dit que le Bon & le Mauvais s'arrachent tour à tour, & autant qu'ils le peuvent, les Ouvrages l'un de l'autre, en ſorte que la Toute-puiſſance du Bon peut remplir de Profité les Ouvrages du Mauvais, de même que la Toute-puiſſance du Mauvais peut imprimer des inclinations abominables dans les ames formées par le Bon; il y a encore dans cette prétendue éxplication des Phénoménes & des Paradoxes inconcevables. Le Mauvais Principe ne ſauroit devenir Bon, cependant les Ouvrages où il n'a mis que du ſien peuvent le devenir.

Dès qu'on a une fois ſuppoſé, que l'unique Principe Tout-puiſſant & eſſentiellement Bon, eſt auſſi eſſentiellement Libre, qu'il ſe ſuffit à lui même, & qu'il n'a pas beſoin du ſecours de ſes Créatures, pour rendre complére ſa félicité; mais que par l'effet d'une bonté toute pure & toute libre, il s'eſt déterminé à créer des Intelligences, capables, par la perfection de la nature qu'il leur a donnée, d'avoir part à ſa Communion, à ſa lumiére, & à ſa félicité, capables de l'imiter & de lui reſſembler; mais qu'il a voulû en être aimé d'un amour de choix, qu'il a voulû que ces Intelligences libres & actives, ſe donnaſſent à lui librement & volontairement; que ſa Sageſſe même a trouvé à-propos, pour réléver le prix de leur choix, & de leur obéïſſance, de ne ſe faire d'abord connoitre à elles qu'imparfaitement, & de les environner d'Objets brillans & délicieux, dont elles devroient ſe contenter de faire un uſage modéré, & s'y refuſer dès que ſa Volonté le leur ordonneroit; quand on ajoûte que ſi, dès-là, quelques-unes ſe perdent, par l'abus qu'elles font de leur Liberté, par leur choix déraiſonnable, & par leur déſobéïſſance, alors Dieu, après leur avoir fourni divers moiens, & les avoir ſollicitées en diverſes maniéres, de revenir à leur Devoir, ſi elles s'obſtinent à l'abandonner, il les abandonne, à ſon tour, à leur mauvais ſort, & aux effets de leur indigne choix. Il n'a beſoin d'aucun Etre que de lui; il n'a pas beſoin de tirer ſon contentement de ſes Créatures, & encore moins de celles qui ſe ſont renduës dignes de ſon mépris & de ſa haine. Il en peut créer d'autres à leur place, & celles qui ſe ſont dévouées à l'aimer & à lui obéïr, lui ſuffiſent. Voilà, ce me ſemble un dénouement propre à ſatisfaire un eſprit raiſonnable; Il n'en eſt pas de même de celui qu'on tirtroit de l'Hypothéſe de deux Principes. Il ne ſeroit pas poſſible que la félicité du Bon ne fut troublée par les avantages du Mauvais. Le Bon ſeroit eſſentiellement déterminé à haïr le Mauvais, & à le haïr infiniment; tous les Projets du Mauvais ſont l'objet de l'éxécration du Bon, tous ces ſuccès ne peuvent que lui déplaire à proportion qu'il le haït. Le Bon Principe a dans le Mauvais, un ennemi, qui par ſa Nature Eternelle, par ſon infinie Puiſſance eſt digne de ſon attention, en même temps que par des inclinations diamétralement oppoſées aux ſiennes, il doit éxercer contre lui toute ſa haine, & faire conſiſter ſa gloire à le traverſer & à le faire échouer; Autant de ſuccés qu'a le Bon, ce ſont autant de Victoires délicieuſes qu'il a ſur le Mauvais. Mais réciproquement auſſi tout autant de ſuccés qu'a le Mauvais, ce ſont tout autant d'inſultes & d'outrages que le Bon en reçoit; Inſultes d'autant plus ſenſibles qu'il s'en faut beaucoup qu'il ne puiſſe s'en venger, comme il le trouveroit juſte, & comme il le ſouhaiteroit. La Nature du Bon Principe, diſent les Manichéens eſt telle qu'il ne peut produire que du Bien, & qu'il s'oppoſe de toutes ſes forces à l'introduction du Mal; Il veut donc, & il ſouhaite avec toute l'ardeur dont il eſt capable, qu'il n'y ait point de Mal; c'eſt donc à ſon grand regret qu'il y en a dans l'Univers; Il a fait tout ce qu'il a pû pour empêcher ce déſordre; s'il a donc manqué de la Puiſſance néceſſaire pour l'empêcher, ſes Volontés les plus ardentes ont été ſans effet, & par conſéquent les forces, les plus néceſſaires à ſon bonheur lui ont manqué. Il n'a donc

donc point la Puiſſance qu'il doit avoir le plus néceſſairement ſelon la conſtitution de ſon Etre; Or que peut-on dire de plus abſurde que cela? N'eſt-ce pas un Dogme qui implique contradiction? Les deux Principes des Manichéens ſeroient les plus malheureux de tous les Etres; Car le Bon Principe ne pourroit jetter les yeux ſur le Monde, qu'il n'y vit une multitude épouvantable de toute ſorte de Maux; le Mauvais Principe n'y pourroit jetter les yeux à ſon tour qu'il n'y vit beaucoup de bien; La vuë du Mal affligeroit l'un, la vuë du Bien affligeroit l'autre; Ce ne ſeroit pas un ſpectacle interrompû quelquefois, il ſeroit continuel, & ſans le moindre relâche; les Hommes les plus infortunés ne ſont pas aſſujettis à une ſi dure condition, ils paſſent ſucceſſivement de la triſteſſe à la joie, parce qu'ils peuvent ſe diſtraire & que leur eſprit eſt borné, & enfin la mort les met à couvert des miſéres de cette vie; mais les deux Principes des Manichéens ſont impériſſables, ils ne peuvent voir ni aucune fin, ni aucune interruption à ces objets deſagréables qui les chagrinent au dernier point.

Ibidem. Eclairciſſement ſur les Manichéens pag. 631.

„ Tout ce que les Manichéens, dit Mr. Bayle, „ pouvoient ſuppoſer touchant la prémiére introduc„ tion du mal, & ſa prémiére combinaiſon avec le „ bien dans le cœur de l'homme, étoit ſujet à mille „ difficultés. Leurs propres armes leur étoient con„ traires. Ils ne pouvoient ſouffrir l'Hypothéſe que „ le mal n'eût venu du mauvais uſage du franc ar„ bitre. Dieu, diſoient-ils, infiniment bon, n'auroit „ pas permis que ſes Créatures dégénéraſſent de leur „ bonté originelle; & cependant ils n'accordoient pas „ qu'elles fuſſent incorruptibles moralement parlant. „ Nous avons vû que *Simplicius* leur objecte, que les „ Ames dont le Mauvais Principe s'étoit emparé, & „ qui étoient des portions du Bon Principe, devenoient „ mauvaiſes, & qu'en ce cas elles demeuroient éter„ nellement dans la corruption & dans la miſére ſous „ l'Empire du Conquérant. Mais voici bien „ pis. Nous ſavons par éxpérience que la même a„ me en nombre péche & fait de bonnes actions. „ Quand on ſe repent, & qu'on implore la Miſé„ ricorde de Dieu, & qu'on répare par des aumô„ nes &c. la mauvaiſe vie, ce ne ſont pas deux ſub„ ſtances qui font tout cela, c'eſt un ſeul & même „ ſujet, nous le ſavons par conſcience; la Raiſon „ veut que la choſe ſoit ainſi; car pourquoi s'aſſti„ geroit-on & ſe repentiroit-on d'une faute qu'on „ n'auroit point faite? Je demande aux Manichéens, „ l'Ame qui fait une bonne action a-t-elle été créée „ par le Bon Principe ou par le Mauvais? Si elle a „ été créée par le Mauvais Principe, il s'enſuit que „ le bien peut naître de la ſource de tout Mal. „ Si elle a été créée par le Bon Principe, il s'en„ ſuit que le Mal peut naître de la ſource de „ tout bien, car cette même ame, en d'autres ren„ contres commet des crimes. Vous voilà donc ré„ duit à renverſer vos raiſonnemens, ou à ſoutenir „ contre le ſentiment intérieur & évident de chaque „ perſonne que jamais l'ame qui fait une bonne ac„ tion, n'eſt la même que celle qui péche.

Voilà enfin Mr. Bayle qui lance des traits contre l'Hypothéſe des Manichéens, & ſe fert du bon & du mauvais uſage de la Liberté pour la combattre. Les argumens qu'on vient de lire ſont précédés de pluſieurs autres, qui ne ſervent qu'à fatiguer un Lecteur, & à lui faire regarder les Manichéens, comme mal attaqués. Il peut même aiſément arriver que las de les voir foiblement combattus, dans deux pages entiéres, il s'imaginera, que les raiſons par où on achéve de les combattre, ne ſont pas plus fortes, & que dans cette prévention il néglige de s'y rendre attentif, & d'en ſentir le poids.

Mr. Bayle fait ſonner bien haut l'obligation de *fidelle Rapporteur*, dont il ſe charge, par-là même qu'il eſt Hiſtorien. Il devoit donc dire d'abord les raiſons de côté & d'autre, au lieu qu'il n'y vient que dans un de ſes derniers ſupplémens.

Mr. Bayle paroit donc ſe réſoudre à avoir quelques égards pour les *perſonnes de petite foi*, & en leur faveur *il dit*, qu'il va propoſer quelques raiſonnemens contre le Manichéiſme, dont la plus grande partie, comme on le voit évidement, ſert moins à battre les Manichéens, qu'à battre la campagne, & à mettre à profit ſes recueils, puiſque lui-même ne trouve pas de force dans la plus grande partie de ce qu'il rapporte, & qu'il tire de *Simplicius*. *Ibidem. pag. 631.*

Cette Foi qui dans Mr. Bayle, eſt l'effet de la Grace ſurnaturelle du St. Eſprit, ne lui apprend-elle pas qu'on s'attire l'indignation de Dieu, dès que l'on répand quelque trouble, & quelqu'embarras dans l'eſprit des *Foibles & des petits qui croient auſſi en lui*? Il ne pouvoit pas douter qu'il en troubleroit, & qu'il en ſcandaliſeroit de tels. Cette conſidération n'a pas ralenti ſes médiations & ſa plume, & ce n'eſt qu'après y avoir été forcé par des plaintes réïtérées, qu'il s'eſt enfin réſolu d'avoir des égards pour les perſonnes *de petite foi*. (Tom. IV. pag. 628.) & d'écrire en leur faveur quelque choſe contre les Manichéens.

LXII. Mr. BAYLE s'étend encore plus en raiſonnemens inutiles dans ſon troiſiéme éclairciſſement, où il veut juſtifier ſon zéle pour le Pyrrhoniſme. Cet éclairciſſement roule ſur ce que Mr. Bayle a dit du Pyrrhoniſme dans ſon Dictionnaire & il prétend qu'il n'y a rien qui puiſſe préjudicier à la Religion. Je ſerois très mortifié de juger temérairement: ſi je tombe dans cette faute j'en demande pardon à mes Lecteurs, & je ſerois fâché de faire tort à la Mémoire de Mr. Bayle; mais j'avouë qu'il ne m'eſt pas poſſible de comprendre qu'un Eſprit, auſſi accoutumé que le ſien à ſaiſir le foible des raiſonnemens, & qui par la force de ſon habitude, croioit même d'en trouver où il n'y en avoit pas, il ne m'eſt pas poſſible, disje, de comprendre qu'un Eſprit tel que le ſien ait eu la foibleſſe de donner de longues déclamations pour des raiſonnemens & pour une ſolide Apologie. Il paroit affecter de ne compter entre les génies ſolides, que ceux qui ſont dans ſes idées, & auprés de qui il n'a pas beſoin de ſe juſtifier; les autres ſont des petits eſprits, qu'il ſervira ſelon leur goût & ſelon leur portée; Un tas de verbiage eſt ce qui leur faut: *La* RAISON, dit-il, *s'attache à l'évidence, la Foi à l'incompréhenſible*; Celle-ci ſe contente de ſe moquer des Pyrrhoniens, ſans ſe mettre en peine de leur répondre. *Le Triſteſſe me Eclairciſſement ſoit de plus conſidérer Mr. Bayle. D. H. T. IV. pag. 631.*

„ La Foi dit Mr. Bayle, le mettra au deſſus des „ Régions où regnent les Tempêtes de la diſpute. Il „ ſe verra dans un Poſte, d'où il entendra gronder „ au deſſous de lui le Tonnerre des Argumens, & des „ *Diſſingue*, & n'en ſera point ébranlé; Poſte qui „ ſera pour lui le vrai Olimpe des Poëtes, & le vrai „ Temple des Sages, d'où il verra dans une paſ„ faite tranquillité les foibleſſes de la Raiſon, & l'é„ garement des Mortels qui ne ſuivent que ce gui„ de. Tout Chrétien qui ſe laiſſe déconcerter par les „ Objections des Incrédules, & qui en reçoit du „ ſcandale, a un pié dans la même foſſe qu'eux. *Ibidem. pag. 634.*

Mr. Bayle ſe ſeroit bien diverti aux dépens d'un Prédicateur qui auroit étalé en Chaire ces Antithéſes, & cette Eloquence.

LXIII. DES QUE Dieu veut nous inſtruire, nous ne ſaurions mieux faire que de l'écouter; Dès qu'il a renfermé ſes inſtructions dans un Livre, nous ne ſaurions mieux faire que de le lire, de nous appliquer à en connoitre le Sens, de nous perſuader de ſa vérité, & d'en faire la Régle de nôtre vie. Mais avant que de m'aſſurer que ce Livre eſt Divin, avant que de m'aſſurer qu'il a été écrit par des perſonnes, que l'Eſprit de Dieu dirigeoit, il faut que je m'aſſure qu'il éxiſte; car ſans m'être aſſuré qu'il éxiſte, je ne puis pas m'aſſurer s'il eſt effectivement Divin. Je ne ſaurois même trouver des preuves de ſa Divinité, & des motifs à le croire émané de Dieu dans ſa couverture & dans la forme de ſes caractéres: c'eſt *La Raiſon néceſſaire pour la Foi.*

des choſes que j'y trouve, que je tirerai cette perſuaſion, mais pour y trouver ces choſes qui portent un caractére d'Inſtructions & de Vérités Divines, pour en être aſſuré, il faut préméditement que je liſe ce Livre, & que je ſois aſſuré que je le lis; C'eſt parlà qu'il faut commencer. Or ſi j'ai été élevé dans les Hypothéſes des Pyrrhoniens, ou ſi en les liſant, j'en ai été ébranlé, ou ſi frappé de leurs argumens, je m'y range volontairement, ou je ſuis forcé de m'y ranger malgré que j'en aie, ſi je ne puis faire ferme ſur quoi que ce ſoit, comme Mr. Bayle prétend qu'on ne le peut contre les Pyrrhoniens lorſqu'ils emploient le diallèle, la prémiére certitude ſur laquelle ma Foi s'appuie, eſt renverſée, & dès là ma Foi s'évanouit. Mr. Bayle a donc raiſon de dire que ceux qui ſont ébranlés & ſcandaliſés par les Argumens des Incrédules, ont déja un pié dans la même foſſe; & cela étant pourquoi les y précipite-t-il? On voit bien qu'il travaille pour l'Incrédulité.

Ibid.m. pag.632.

Un homme qui ſe met, à tout hazard, dans l'eſprit que les Livres que nous appellons le Vieux & le Nouveau Teſtament, ſont Divins, & cela ſans éxamen & ſans preuve, ou qui ſe le perſuade uniquement parce qu'il trouve, cette perſuaſion établie dans ſon Païs, eſt-il louable, fait-il ſon devoir? & s'il eſt capable de raiſonner, & de s'aſſurer de la Divinité de ces Saints Livres par un éxamen ſincére, & par des preuves dignes d'eux, eſt-il pardonnable de ne le pas faire? Dà ſon côté il ne fait que ce que font les plus groſſiers & les plus Opiniâtres Mahométans, & en général tous ceux qui reçoivent pour Divin ce qui ne l'eſt pas. S'il ſe trompe ou s'il ne ſe trompe pas, c'eſt le hazard qui en décide; Il faut donc s'être aſſuré que la voie du Raiſonnement peut conduire à quelque certitude, & que le Pyrrhoniſme eſt une éxtravagance; ſans quoi on n'aura jamais ſur la *Vérité* de la *Révélation*, ſur laquelle on fonde ſa *Foi*, que des preuves douteuſes.

Nous tenons les Livres du Nouveau Teſtament de ceux qui ont été les témoins de ce qu'on y lit, & nous comptons ſur ces témoins, parce qu'ils nous ont rapporté ce *que leurs yeux ont vû, ce que leurs oreilles ont ouï & que leurs mains ont touché de la parole de Vie.* Mais ſi le rapport des Sens eſt incertain, c'eſt-à-dire ſi les doutes du Pyrrhoniſme ſont fondés, ſi ſe trouve préciſément que ce que les prémiers Prédicateurs de l'Evangile ont écrit pour remplir de confiance ceux à qui ils s'annoncérent, eſt l'incertitude même, & tout ce par conſéquent qu'on éléve deſſus, eſt ſans ſolidité.

I. Jean 1.

Ce n'eſt pas tout. Les Juifs & les Chrétiens conviennent que le Vieux Teſtament eſt Divin, mais rien n'eſt plus oppoſé que les éxplications qu'ils en donnent; Les Chrétiens non plus ne s'accordent pas à interpréter le Nouveau Teſtament, & ils n'en demeurent pas à de légéres différences. Les uns ſe croient en droit de faire main baſſe ſur ceux qui ne penſent pas comme eux, & regardent les traitemens les plus durs, & ce qu'on appelleroit dans toute autre occaſion, les *Supplices les plus cruels*, & les plus *inhumains*, comme des *actes de Foi*. Il en eſt encore qui interprétent l'Ecriture Ste. d'une certaine façon qui force les autres Chrétiens à les regarder comme des Viſionaires; ſi les Enthouſiaſtes ont le droit de leur côté, eux ſeuls ont l'Eſprit de Dieu, par conſéquent ils ſont ſeuls les Enfans de Dieu. Mais ſi le reſte des Chrétiens penſe juſte, ceux qui ſe flattent du privilége glorieux de l'Inſpiration, ſont de véritables Viſionnaires. Que faire dans ces embarras? Chacun imitera-t-il Mr. Bayle, & s'applaudira-t-il d'une Foi qui le rend inviolablement attaché à la Communion dans laquelle il eſt né? ou tachera-t-on de s'aſſurer, ſi dans cette Communion on penſe comme Jeſus Chriſt & ſes Apôtres ont penſé, ou ſi on penſe tout le contraire? Pour faire un Examen ſi raiſonnable & ſi légitimement dû, pour ſe mettre en repos ſur des points de cette importance, n'eſt-il pas abſolument néceſſaire de ſuivre certaines Régles, dans les éxplications que l'on donne aux paroles de la Révélation? N'eſt-il pas abſolument néceſſaire de comprendre le ſens de ces Régles? N'eſt-il pas encore également néceſſaire de ſe convaincre de leur utilité & de leur néceſſité? Ne faut-il pas ſavoir de quelle maniére on doit s'y prendre pour les ſuivre & le plus éxactement & le plus aiſément qu'il eſt poſſible? Ne faut-il pas pouvoir s'aſſurer qu'on les a ſuivies? La Raiſon fait tout cela, & non pas la Foi, puis qu'il faut avoir fait tout cela afin de pouvoir connoître le ſens d'une propoſition, ſur la vérité de laquelle on veut appuier ſa Foi. Mais ſi les Pyrrhoniens ſont fondés dans leurs doutes perpétuels, jamais on ne pourra s'aſſurer de l'utilité d'aucune Régle ni de la néceſſité de les obſerver éxactement. Ainſi encore tout ce qu'il eſt néceſſaire de poſer pour établir la Foi, ſera chancelant, & la Foi ne repoſera que ſur des fondemens incertains. Les répétitions de Mr. Bayle entrainent malgré qu'on en ait à l'imiter, ou à laiſſer ſans réplique des morceaux qu'il donne pour déciſifs en ſa faveur.

Mr. Bayle a donc entaſſé dans ſon Dictionnaire de quoi renverſer la Foi de fond en comble, quand après avoir donné les Pyrrhoniens pour des gens qui font profeſſion de ne rien croire ſur quoi que ce ſoit, il avoue qu'il ne faut pas les entreprendre par la Raiſon, mais qu'il faut ſe contenter de leur oppoſer la Foi; car on vient de voir que les fondemens ſur leſquels cette Foi repoſe, ſelon lui, ſont nuls, ſi on ne peut pas ſe convaincre, par la Raiſon, que les Pyrrhoniens ont tort.

Ibidem. pag.632.

Le moien d'être convaincu de la Divinité de l'Ecriture Sainte, ſi l'on n'a aucune idée ſure de quelque caractére diſtinctif, & ſur lequel on puiſſe parfaitement compter, & dont on ſe ſerve enſuite, pour s'aſſurer de la Vérité d'une Hiſtoire & de la Divinité d'un Livre; Mais ſi le Bon-Sens fournit là-deſſus des Notions & des Principes, comme il en fournit en effet, par le moien deſquels on parvient à ſe procurer une ferme perſuaſion de la Divinité d'un Livre, je demande ce qu'on devroit faire au cas qu'on crût de rencontrer dans ce Livre des propoſitions qui nerveroient manifeſtement toutes les lumiéres de la Raiſon? En conſultant ma Raiſon je me ſuis convaincu que ce Livre étoit vrai & Divin, & en continuant de conſulter ma Raiſon j'y trouve du contradictoire, & par conſéquent du faux, dont Dieu eſt incapable. En ce cas-là non ſeulement un Pyrrhonien, mais l'homme du monde le plus raiſonnable, m'apprendroit que je dois demeurer en ſuſpens. & que je ne puis me tirer de mon état de doute & d'incertitude, qu'en me perſuadant que je n'entends pas bien le ſens des paroles qui me paroiſſent enſeigner des contradictions, & que ceux qui les interprétent ainſi, s'éloignent de leur véritable Sens.

Mr. Bayle en qualité d'Hiſtorien & de *Rapporteur* impartial des différentes Hypothéſes, & des Argumens par leſquels chacun a ſoutenu la ſienne, auroit dû rapporter tout ce que les partiſans de la Réligion ont allegué de preuves tirées de la Raiſon, pour démontrer qu'ils ne croioient pas en aveugles & au hazard. L'Equité auroit pour le moins demandé qu'il ſe fut ſervi de toute l'étendue de ſon génie pour leur prêter des preuves, comme il en a prêté à leurs adverſaires. Sa Foi qu'il fait ſonner ſi haut, & dont une Grace ſurnaturelle lui avoit fait ce riche préſent, lui impoſoit la néceſſité abſolue de ce devoir.

Devoir d'un Hiſtorien. Ibidem. pag.634.

„ LXIV. A QUOI ſervent, dit-il, tant de détails que nous donnent les Hiſtoriens? N'eſt-il pas „ ſur qu'ils en donnent dont toute l'utilité conſiſte à „ faire plaiſir aux Lecteurs, & qui peuvent même „ nuire entre les mains de ceux qui abuſent des meil„ leures choſes? Cela diſpenſe-t-il les Hiſtoriens de „ l'obligation de rapporter la vérité dans toute l'é„ xactitude poſſible?

Ne

„ Ne faut-il donc pas qu'un Historien des opi-
„ nions en faſſe voir exactement & amplement le
„ fort & le foible, en dût-il naître par accident quel-
„ que déſordre? n'en dût-il naître aucun autre bien que
„ l'amuſement des Lecteurs, & un exemple de l'é-
„ gard qu'on doit avoir pour les Loix de l'Art
„ Hiſtorique?

Mr. Bayle fait viſiblement, par raport à la maniére d'écrire l'Hiſtoire, ce que les partiſans des Modernes ont reproché aux partiſans des Anciens, ſur les Régles du Poëme Epique. On a lû Homere, *diſent-ils*, & ce qu'il a fait, on l'a pris pour Régle. Après avoir poſé ces Régles, lorſque quelqu'un s'eſt aviſé de trouver dans les Poëmes d'Homere quelques défauts ou quelques endroits, qui auroient pû être meilleurs, on a répondû, *pour décider cette queſtion, il faut avoir recours aux Régles; Les voici, & je ſoutiens qu'Homére les a éxactement ſuivies*; Cela ne ſe peut autrement, puiſque ces Régles ont été établies ſur ce qu'Homére a fait; Je nie donc que Mr. Bayle ſe ſoit preſcrit de bonnes Régles; Il a ſuivi ſon humeur, il a eu ſes vuës; Il n'a pas rapporté avec un ſoin impartial le pour & le contre; Il a prêté des raiſons à ceux qu'il ſe faiſoit un plaiſir d'approuver, & en cela il a paſſé les bornes d'un Hiſtorien. Une Loi ſacrée qu'il devoit ſuivre, c'étoit de procurer à ſes Lecteurs des connoiſſances utiles. Quand un Hiſtorien charge ſes Ouvrages de Recits, d'où peuvent naître des déſordres, il eſt de ſon devoir de tâcher de les prévenir, & il manque à ce qu'il doit, ſi la lecture de ſes Livres n'a d'autre fruit réel que l'amuſement des Lecteurs, pour balancer les déſordres qui en ſont les ſuites naturelles.

Idées de la Religion Chrétienne que la défigurent. Ibidem. pag. 633.

LXV. Mr. BAYLE pour faire ſentir à ſon Lecteur que la Raiſon ſeroit mieux de ſe taire que de s'émanciper à argumenter, en vuë d'établir la Vérité de la Religion, a diverti (à peine puis-je m'empêcher d'ajouter malicieuſement) à rapporter un long paſſage de Balſac, & après l'avoir fini, & l'avoir ſoupçonné d'un peu d'Ironie, *Il ſeroit beau voir*, ajoute-t-il, *nos Thomiſtes & nos Scotiſtes entreprendre de convertir le Nouveau Monde en ſoûtenant des Théſes comme on fait en Europe.* Vous diriés qu'on n'a rien à oppoſer aux Pyrrhoniens & aux Libertins que le Verbiage de l'Ecôle.

Mr. Bayle préſente à tout coup le Chriſtianiſme ſous des idées qui l'approchent de l'Enthouſiaſme & du Fanatiſme. Par la *Sageſſe* que St. Jaques éxhorte ceux à qui il écrit, *de demander à Dieu avec confiance*, il ne faut pas entendre des diſpoſitions d'eſprit qui l'engagent à acquieſcer à de certaines propoſitions par une crédulité aveugle, ſans lumiére & ſans preuves. Cette Sageſſe conſiſte dans un amour ſincére de la Vérité, dans des ſentimens qui affectionnent le cœur à la beauté de la Vertu, dans une tranquilité d'eſprit qui le mette en état de diſcerner aiſément ce qui eſt certain d'avec ce qui ne l'eſt pas, dans une averſion pour la chicane, & un éloignement pour les faux-ſuians.

Faq. II.

Mr. Bayle ſe plait à donner une preuve de ſa ſubtilité à diſputer, & s'efforce de donner un ſens raiſonnable à une diſpute dont Mr. de St. Evremont avoit ſi naivement & ſi judicieuſement décrit le ridicule.

Ibidem. pag. 635. Eclairciſſement ſur les Pyrrhoniens. Ibidem.

„ On a donné, *dit-il*, à cette penſée un air ri-
„ dicule, & qui vient de main de Maître. Le Diable m'emporte ſi je croiois rien, fait-on dire au
„ Maréchal de Hocquincourt. *Depuis ce tems-là je*
„ *me ſerois crucifier pour la Réligion; Ce n'eſt pas que*
„ *j'y voie plus de raiſon; au contraire, moins que ja-*
„ *mais; mais ne ſe ſauroit que vous dire, je me ſerois pour-*
„ *tant crucifier ſans ſavoir pourquoi. Tant mieux,*
„ *Monſeigneur, reprit le Pére d'un ton fort dévot,*
„ *tant mieux, ce ne ſont point des mouvements humains,*
„ *cela vient de Dieu. Point de Raiſon, c'eſt la vraie*
„ *Réligion cela; point de Raiſon. Que Dieu vous a*
„ *fait, Monſeigneur, une belle grace!* ESTOTE
„ SICUT INFANTES, *ſoiés comme des enfans.*
„ Les enfans ont encore leur innocence; & pourquoi?
„ parce qu'ils n'ont point de raiſon. BEATI PAU-
„ PERES SPIRITU, *Bienheureux ſont les pauvres*
„ *d'eſprit, ils ne péchent point: la raiſon eſt qu'ils n'ont*
„ point de Raiſon. Point de Raiſon; JE NE SAU-
„ ROIS QUE VOUS DIRE, JE NE SAI
„ POURQUOI; *les beaux mots! ils devroient être*
„ *écrits en lettres d'or.* Ce n'eſt pas que j'y voie
„ plus de raiſon, au contraire, MOINS QUE JA-
„ MAIS. *En vérité cela eſt Divin pour ceux qui ont*
„ *le goût des choſes du Ciel. Point de Raiſon; Que*
„ *Dieu vous a fait, Monſeigneur, une belle grace!*
„ Que l'on donne un air plus ſérieux à cette penſée,
„ elle deviendra raiſonnable. En voici la preuve, je
„ la tire d'un Ouvrage où l'on a éxaminé quelques
„ penſées de Mr. de St. Evremont, celle-ci en-
„ tr'autres que nôtre entendement n'eſt pas aſſés con-
„ vaincu de la Réligion.

„ Pour répondre clairement à cela il faut remarquer un
„ principe commun parmi les Théologiens: l'eſprit ſe
„ porte à la croiance des Myſtéres d'une maniére toute
„ différente de celle qui lui donne la connoiſſance évi-
„ dente des choſes naturelles. il connoit les derniéres par
„ démonſtration, & il croit les Myſtéres fondés ſur les
„ motifs de crédibilité, tels que ſont les Miracles
„ qu'ont fait Jeſus-Chriſt & les Apôtres, la croian-
„ ce unanime de tous les fidéles depuis 17 ſiécles &c.
„ Tous leſquels motifs doivent nous porter à croire
„ prudemment la foi que l'Egliſe nous propoſe, &
„ cela éxplique les paroles de St. Paul, *que nous*
„ *voions dans la vie preſente, les Myſtéres comme des*
„ *énigmes, en attendant de les voir évidemment dans le*
„ *Ciel;* Mais Mr. de St. Evremont demande des
„ démonſtrations. Il ne veut donc point de foi.

Idées de la Religion Chrétienne que la défigurent. Ibidem. pag. 633.

Si l'eſprit ſe porte à la croiance des Myſtéres, fondé ſur des motifs de crédibilité; ces motifs de crédibilité peuvent s'énoncer, & on en peut faire des propoſitions. Ces propoſitions ſur la vérité desquelles la foi ſe fonde, eſt-on aſſuré qu'elles ſoient véritables, ou ſi l'on en doute? l'Ecole des Pyrrhoniens dit qu'il en faut douter. Si prévenû pour la Méthode je n'oſe compter ſur aucune des preuves que ma Raiſon me fournit, ſur quoi apuierai-je ma Foi? Comment diſtinguerai-je les motifs de Prudence d'avec les motifs d'Imprudence? *Voulés-vous donc des démonſtrations?* Oui ſans doute que j'en veux, & l'Ecriture Ste. m'apprend par ſon Exemple a en demander; c'eſt par des raiſonnemens qu'elle prouve que les Prophétes ont eu leur accompliſſement en Jeſus-Chriſt; elle appelle la FOI DEMONSTRATION, parce qu'elle eſt fondée ſur des faits inconteſtables, qui ne permettent pas de douter, que Dieu n'ait authoriſé les Prédicateurs de l'Evangile. Dès-là leur témoignage vaut une démonſtration; Mais c'eſt parce que la Raiſon a convaincu l'eſprit de ſa validité. Il ne ſuffit pas de s'être convaincu que le témoignage des Apôtres eſt Divin, il faut de plus entendre leurs inſtructions, & les prendre dans leur vrai ſens; il faut par conſéquent avoir des idées qui répondent à leurs éxpreſſions; idées plus ou moins vagues, ou plus ou moins déterminées, ſuivane la nature des termes dont-ils ſe ſont ſervis. Voici ſur ce ſujet deux vérités également ſures. La Prémiére c'eſt qu'une Foi éclairé prend les *paroles de l'Ecriture Ste. dans leur vrai ſens.* La ſeconde, c'eſt, *qu'il n'eſt pas permis d'éxpliquer les paroles d'un Auteur ſage dans un ſens qui renferme de la contradiction*; car ce ſeroit les éxpliquer dans un ſens qui renferme de l'erreur.

Faq. II.

Ibidem. XI.

Ni les Sociniens, ni d'autres ne ſont en droit de traiter de fauſſe une propoſition qui roule ſur des choſes dont nous n'avons pas des idées aſſés éxactes, pour les comprendre parfaitement; Quiconque en uſe ainſi, péche contre les prémiéres Loix de la Raiſon, qui lui recommande ſur tout d'être attentif à ſes bornes. Mais les Sociniens de méme que tous les Chrétiens & en général tous les hommes ſont dans

l'obligation de n'acquiescer pas à des propositions contradictoires, c'eſt-à-dire, de ne croire pas ce qui au fond ne ſignifie rien quand on s'y rend attentif, & qu'il eſt impoſſible de croire par-là même qu'il renferme de la contradiction.

Suppoſons un homme très perſuadé de la Divinité d'une Révélation, de quel uſage lui ſera-t-elle, s'il n'en comprend point le ſens? & comment s'aſſurera-t-il qu'une telle & telle propoſition eſt vraie à la lettre, & que le ſens d'une autre eſt figuré? Comment connoitra-t-il juſques où il faut pouſſer la Figure, juſques où va la force d'une Comparaiſon? Comment s'aſſurera-t-il de tout cela qu'en raiſonnant, & comment pourra-t-il parvenir à quelque certitude par cette voie, ſi la Raiſon eſt incapable de procurer aucune certitude à l'eſprit humain? Faudra-il qu'une nouvelle Inſpiration le perſuade de la Divinité d'un Livre inſpiré, & qu'une nouvelle Inſpiration lui découvre le ſens de chaque endroit de ce Livre qu'il aura beſoin d'entendre? Et à quoi ſerviroit ce Livre écrit par des Auteurs inſpirés, ſi, nonobſtant ce Livre chaque particulier avoit continuellement beſoin de nouvelles inſpirations?

Néceſſité de combattre les Pyrrhoniens.

LXVI. *LES Théologiens*, dit Mr. Bayle, *ne doivent point entrer en lice avec les Pyrrhoniens, ni expoſer à un pareil choc les Vérités Evangéliques.* Que ſera donc un Théologien, lorſqu'il rencontrera un Pyrrhonien? L'abandonnera-t-il, & regardera-t-il ſa converſion comme deſeſperée? Pourquoi donc Mr. Bayle travaille-t-il, ou du moins, pourquoi s'expoſe-t-il à faire des Pyrrhoniens? Mais faiſons une autre ſuppoſition. Figurons nous un Chrétien qui travaille à convertir un Païen, un Mahométan, ou un homme qui par ignorance & par l'effet d'une mauvaiſe éducation, n'a pris aucun parti en matiére de Réligion. Si dans le temps de leur conférence un Pyrrhonien ſe préſentoit, & diſoit au Catéchumène, *Qu'allés-vous faire?* Vous allés-vous gener toute vôtre vie. Sur quoi fondé? ſur des Incertitudes. A ces mots le Docteur Chrétien rompra-t-il la conférence, & abandonnera-t-il tout honteux le Champ de bataille?

Vraies idées de la Réligion ſubſtituées à celles de Mr. Bayle.

LXVII. VOUS diriés que Mr. Bayle a peur de faire un raiſonnement ſolide en faveur de la Réligion Chrétienne; Il ne met dans la bouche de ſes défenſeurs que des pauvretés, ou des paſſages de l'Ecriture Ste. pris dans un ſens abſurde & très faux. *Le deſſein de Jeſus-Chriſt, dit-il, a été de confondre toute la Philoſophie, & d'en faire voir toute la vanité.* Le deſſein de JESUS CHRIST a été plus digne de lui, il s'eſt propoſé d'ouvrir un chemin au Salut, où des perſonnes de tout ordre pourroient facilement entrer. La Réligion de ce Divin Maître eſt compoſée d'un petit nombre d'Articles; ſes inſtructions ſont très-ſublimes, mais très ſimples; il n'a pas réduit les hommes à la néceſſité de s'en convaincre par une longue enchainure de raiſonnemens; il en a établi la vérité ſur des preuves de fait, dont tout le monde peut ſe convaincre. La vanité des Philoſophes s'eſt trouvée par-là confonduë, par ce qu'ils ſe flatoient d'être les ſeuls qui euſſent des Idées raiſonnables en matiére de Réligion, ſur laquelle le Vulgaire n'en avoit que des extravagantes.

La Doctrine de l'*Evangile* paſſoit chés les Grecs pour une *Folie*, non pas à cauſe de ſon oppoſition réelle avec les lumiéres du Bon-Sens, & d'une Saine Logique; mais par ſon oppoſition avec leurs préjugés, qu'ils confondoient très-mal à propos avec la Raiſon. Les Docteurs Juifs & Païens, les Riches & les perſonnes qui par leurs revenus & par leur naiſſance vivoient dans la ſplendeur, n'entroient pas en foule dans l'Egliſe, & ne compoſoient pas la multitude des Chrétiens; Qu'eſt-ce que Mr. Bayle prétend inférer de là? Eſt-ce que les pauvres gens qui ſe rangérent au Chriſtianiſme ne ſe faiſoient aucune peine de croire des contradictions, comme ſi raiſonner juſte étoit le partage des Nobles & des Riches. N'eſt-il pas plus raiſonnable de penſer que la modeſtie & le détachement du monde, que l'Evangile éxigeoit des Chrétiens, éloignoit de leur Communion les Eſprits ſuperbes, & tous ceux qui aimoient à vivre dans la diſtinction & dans les voluptés? Et dans quelle condition Mr. Bayle a-t-il aujourd'hui le plus de partiſans? N'eſt-ce pas ceux qui ſe trouvent par leur naiſſance & par leurs revenus en état de ſe livrer à l'ambition & aux voluptés, qui font de ces Principes les fondemens de leur Logique, & ceux encore qui ne ſavent rien admirer que la pompe & la Table des Grands?

St. Paul déclare aux Corinthiens qu'il leur a prêché, dans cet petite nombre de dogmes, & qu'à cét égard ſes Inſtructions ſe ſont même réduites à une ſeule, dont-il a établi la vérité par les effets de la Puiſſance Divine. Suit-il de-là qu'il leur propoſoit de croire des contradictions? Ils les connoiſſoit grands raiſonneurs, ou plutôt grands parleurs, curieux de ſpeculations, & diſpoſés par là à former des partis; c'eſt pour prévenir ces déſordres qu'il s'étoit borné à une grande ſimplicité dans ſa Doctrine & dans ſes preuves.

Il n'étoit point venû dans l'eſprit ni des Philoſophes Païens, ni des Docteurs de la Synagogue que Dieu ameneroit les Hommes à ſa connoiſſance & à ſa Grace, par le Médiateur que l'Evangile a fait connoitre; Donc les leçons de ce Médiateur ſont en contradiction avec la Raiſon. Peut-on conclurre avec plus de témérité & plus d'étravagence? La Doctrine des Philoſophes & celle des Scribes ne contenoit-elle rien qui ne fut parfaitement raiſonnable?

Or l'homme animal & charnel n'eſt point capable des choſes qu'enſeigne l'Eſprit de Dieu; elles lui paroiſſent une folie, & il ne les peut comprendre, parce que c'eſt par une lumiére ſpirituelle qu'on en doit juger. Mr. Bayle eſt admirable; à qui croit-il s'adreſſer? Eſt-ce ſeulement à des Lecteurs qui ſe laiſſeront étourdir par une ſoule de citations? *L'Homme* ANIMAL, ſuivant la penſée de Mr. Bayle, c'eſt un homme qui refuſe de croire ce qui renverſe le Sens Commun. L'homme ſpirituel, c'eſt celui qui acquieſce à des contradictions. Mais cette lumiére ſpirituelle, d'où il tire cette force, lui fournit-elle des Idées; ou ſi Mr. Bayle applique de ce nom des ténébres qui ne procurent aucune connoiſſance? Ces Idées ſont-elles évidentes? Peut-on les éxprimer? Sont-on ce qu'elles renferment? S'apperçoit-on qu'elles ſoient d'accord entr'elles, ou ſi elles ſe détruiſent réciproquement? Mr. Bayle pouvoit-il ignorer la vraie éxplication de ce paſſage, c'eſt qu'un homme Eſclave des Sens & des Paſſions ne ſauroit goûter le prix des biens que l'Evangile nous propoſe pour l'objet de nôtre attachement, toutes ſes inclinations, & toutes ſes habitudes l'en éloignent. Les Coeurs que le ſecours de l'Eſprit de Dieu a rendus véritablement raiſonnables, ſont les ſeuls qui en connoiſſent l'excellence. En prenant ce paſſage de St. Paul dans le Sens que Mr. Bayle voudroit lui donner, on ſe figureroit les éxpreſſions de l'Evangile comme un aſſemblage d'Enigmes inintelligibles pour tous ceux que l'Eſprit de Dieu n'éclaireroit pas intérieurement. Vous diriés que l'Evangile eſt écrit dans une Langue que l'homme animal n'entend point, mais dont les Elus comprennent le ſens, tout comme s'il étoit écrit en leur propre Langue.

St. Paul. 1. Cor. II.

NB. *L'objection tirée de ce paſſage a déja été brièvement mais ſolidement réfutée par Bayle la ramène pour en tirer une nouvelle concluſion.*

Croiés-vous, dit-il, *que ſi l'on avoit dit aux Apôtres que leur Doctrine éxpoſoit à de nouvelles attaques de la part des Pyrrhoniens, ils s'en fuſſent fouëlés?* Peut-être que non, parce qu'ils auroient regardé les Pyrrhoniens comme des inſenſés, qui avoient renoncé à la bonne foi, & que l'Evangile étoit d'une nature à ne ſe faire goûter que par des perſonnes diſpoſées à aimer la vérité & la vertu dans toute la ſincérité de leur coeur.

Diſt. Hiſt. Tom. IV. Eclairciſſemens ſur les Pyrrhoniens pag. 636.

Mais dans le tems où nous vivons, le danger du Pyrrhoniſme ne peut être ignoré; Il plait à une infinité

finité de gens parce qu'il favorise le libertinage, de-ſorte que tous ceux qui travaillent à en faire connoître non ſeulement le danger, mais encore le ridicule, travaillent par là à mettre en ſureté la Société & la Réligion.

Citations examinées. Ibidem pag. 635.

„ LXVIII. Je m'en vai citer, dit Mr. Bayle, „ deux Proteſtans, dont le témoignage aura d'autant „ plus de poids, qu'ils ſont d'une profeſſion, qui „ ne paſſe point pour une Ecôle, où l'on apprenn „ ne mieux à abaiſſer la Raiſon, & à élever la Foi. „ L'un d'eux eſt Médecin, l'autre eſt Mathémati- „ cien. Celui-là déclare que lors qu'il médite ſur les „ Myſtéres, il s'arrête toujours dès que la Raiſon „ eſt parvenue à ce point-ci, *O profondeur!* Il pro- „ teſte que ſi la Raiſon rebelle, ou Satan, travaillent „ à l'embaraſſer, il ſe dégage de tous leurs piéges „ par cet unique Paradoxe de Tertullien, *Cela eſt certain parce que cela eſt impoſſible.* Il y a des gens, „ continue-t-il, qui croient plus aiſément, parce „ qu'ils ont vû le Sépulchre de JESUS-CHRIST, „ & la Mer rouge; mais pour moi, je me félicite „ de n'avoir point vû Jeſus-Chriſt, ni ſes Apôtres, „ & de n'avoir point vécu au temps des Miracles; „ ma Foi eut été alors involontaire, & je n'aurois „ point de part à cette bénédiction, *bien heureux ſont ceux qui n'ont point vû & qui ont cru.* Il ſe „ fait une haute idée de la Foi de ceux qui vivoient „ avant Jeſus-Chriſt; car quoi qu'ils n'euſſent que „ des ombres & des types, & quelques oracles ob- „ ſcurs, ils attendoient des choſes, qui paroiſſoient „ impoſſibles. Il dit que la Foi ſert d'Epée contre „ tous les nœus qui ſe rencontrent dans les Myſté- „ res de la Réligion, mais que pourtant il s'en ſert „ plûtôt comme d'un Bouclier, & qu'il a trouvé qu'on „ ſera invulnérable dans ces ſortes de combats, ſi „ l'on ſe munit de ce Bouclier. Il rapporte fur quelques „ articles les Objections que la Raiſon & l'éxpérience „ lui ſuggéroient, & il ajoute que nonobſtant cela, la „ Foi eſt très-ferme, & que la Foi pour être éx- „ quiſe, doit perſuader les choſes qui non ſeulement „ ſont au deſſus de la Raiſon, mais qui ſemblent „ auſſi répugner à la Raiſon & au témoignage des Sens.

„ Notés que cet Ecrivain parle de la ſorte dans un „ Livre intitulé la *Réligion du Médecin*, & qui, à „ ce que diſent certaines gens, pourroit être intitu- „ lé le *Médecin de la Réligion*; Ouvrage en un mot, „ qui a fait croire à quelques perſonnes que l'Auteur „ étoit un peu éloigné du Royaume des Cieux.

„ On lui pourroit donc appliquer ces paroles de „ l'Evangile, *même en Iſraël je n'ai point trouvé une „ ſi grande foi.*

„ Le Mathématicien que je dois citer publia à „ Londres en 1699. un écrit de 36. pages in quar- „ to, intitulé *Theologiæ Chriſtianæ Principia Mathema- „ tica.* Il prétend que les Principes de la Réligion „ Chrétienne ne ſont que probables, & il réduit à „ des calculs Géométriques les dégrés de leur pro- „ babilité, & ceux du décroiſſement de cette pro- „ babilité. Il trouve qu'elle peut durer encore „ 1454 ans, d'où il conclut que JESUS-CHRIST „ reviendra avant ce tems-là. Il dédie ſon Ouvra- „ à Mr. l'Evêque de Salisberi; & il repréſente dans „ ſon Epitre Dédicatoire que ceux, qui le blameront „ de n'appeller que probables les Principes du Chriſ- „ tianiſme, n'auront ni bien éxaminé les fondemens „ de leur Réligion, ni bien entendu la nature de la „ Foi.... Les fidéles marchent dans le bon chemin, „ malgré les pierres d'achopement qu'ils y rencon- „ trent, & les difficultés qui les y arrêtent.

Ces pierres d'achoppement & ces difficultés ce ſont les objets des ſens & des paſſions, & non pas les Objections d'une Raiſon éclairée & qui cherche à s'aſſurer. Ce que Mr. Bayle a ajouté dans la page 635. ne repand pas plus de lumiére ſur ce qu'il devroit éclaircir. Mr. Bayle aime à citer; il s'eſt bien trouvé de cette Méthode, & je crois qu'il a contribué plus que perſonne à la mettre à la mode: Dès qu'un argument le preſſe & l'embaraſſe, après y avoir oppoſé quelques légéres réponſes, il s'enfonce dans la foule des citations, & fait perdre de vuë à ſon Lecteur ce dont-il s'agit, en l'entraînant avec lui dans ce Labirinte.

Il s'appuie de l'autorité de Thomas Browne. Après cette autorité vient celle d'un Mathématicien qui a dédié ſon Ouvrage à l'Evêque de Silisberi. Ces Remarques ſeroient de quelque poids, s'il ne ſortoit rien de la plume d'un Mathématicien, ſur quelque ſujet que ce ſoit, qui ne fut démontré, & ſi le nom qu'on lit à la Tête de l'Epitre Dédicatoire, étoit une preuve de la ſolidité du Livre. Rien n'eſt plus ordinaire aux hommes que de porter par tout les idées qu'ils ſe ſont renduës familiéres, & de les appliquer ſouvent à des ſujets auxquels elles ne conviennent point.

Un Mathématicien après avoir ſuivi un grand nombre de Cométes dans leurs cours réels ou prétendus, après de grands efforts d'imagination & des Calculs longs & ſubtils, conçoit qu'une Comére a cauſé le Déluge, & qu'une autre mettra fin à nôtre Terre, par l'embraſement qu'elle y cauſera. Un autre Mathématicien accoûtumé à ſuivre des progreſſions, en a imaginé une, ſuivant laquelle la Foi décroitra, & par la ſineſſe de ce Calcul, a ſçû découvrir quand viendra la fin du Monde. Voilà les autorités de Mr. Bayle. Je ferai une remarque ſur les Hypothéſes de ces Meſſieurs. Il eſt des propoſitions en matiére même de Mathématique, dont on eſt pleinement convaincu, quoiqu'on ſente la vérité de l'une plus vivement que la vérité de l'autre, parce que l'une eſt ſimple, & par la même plus lumineuſe; au lieu que l'autre eſt plus compoſée, & demande par là même de plus grands efforts d'attention. J'applique cela à l'Hiſtoire de l'Evangile, & à la Foi que j'y ajoûte. Quand je me conçois préſent aux Miracles de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, je ſens que j'y aurois trouvé des preuves de la vérité de leur Doctrine. Quand je raſſemble toutes les raiſons, qui vont à me perſuader que ces Livres ont été écrits par des Auteurs contemporains, par des Témoins non ſuſpects, & que leur témoignage a paſſé juſqu'à nous, ſans ſouffrir aucune altération, qui en puiſſe ébranler la certitude; je crois, comme ſi j'avois vû; & je ſens que je ſerois déraiſonnable, ſi j'en uſois autrement, quoique je reconnoiſſe que ſi j'avois vû moi même, ce genre de conviction auroit été plus ſimple & plus vif. Mais il eſt certain que les mêmes raiſons qui prouvoient ſur la fin du ſecond ſiécle, l'autenticité & l'intégrité des Livres qui compoſent le Nouveau Teſtament, ſont aujourd'hui d'une égale force pour nous; Il n'y a qu'à les éxaminer, pour s'en convaincre: De ſorte qu'il n'eſt point vrai que les raiſons qu'on a de croire, perdent leur force de génération en génération. C'eſt-là tout ce qu'on pourroit dire d'une Tradition qui auroit paſſé d'âge en âge ſans avoir été écrite. & ſur tout ſans avoir été écrite dans un temps où l'on ne pouvoit le laiſſer impoſer par de fauſſes narrations.

Quant à l'autorité de T. Browne, elle n'eſt d'aucun poids, & ſes preuves ſont ſans force & déja refutées. Mr. Bayle ne s'arrête pas en beau chemin. Loin qu'on doive ſe plaindre des coups qu'il paroit avoir porté ſur la Réligion, on fait lui en tenir compte, & il l'a mieux ſervie par ſes Objections, qu'on ne ſauroit la ſervir par les Solutions qu'on y donneroit. Peut-on porter plus loin l'amour des Paradoxes?

Ibidem. pag. 636.

„ Il y a tant de gens, dit Mr. Bayle, qui éxa- „ minent ſi peu la nature de la Foi Divine, & qui „ réfléchiſſent ſi rarement ſur cet acte de leur Eſprit, „ qu'ils ont beſoin d'être retirés de leur indolence „ par de longues Liſtes de difficultés qui environnent „ les Dogmes de la Réligion Chrétienne. C'eſt par „ une vive connoiſſance de ces difficultés que l'on „ apprend l'éxcellence de la Foi, & de ce bienfait „ de Dieu. On apprend auſſi, par la même voie,

„ la nécessité de se défier de la Raison & de recourir „ à la Grace. Ceux qui n'ont jamais assisté au „ grands combats de la Raison & de la Foi, & qui „ ignorent la force des objections Philosophiques, „ ignorent une bonne partie de l'Obligation qu'ils ont „ à Dieu, & de la Méthode de triompher de tou„ tes les tentations de la Raison incrédule & orgueil„ leuse.

Si Mr. Bayle a mieux fait connoître la Foi & la Grace qui la donne.

LXIX. PERSONNE ne doit avoir mieux connu que Mr. Bayle les grandes obligations dont on est redevable à la Grace, quand on en a reçû la Foi, puisque personne n'a poussé les Objections contre la Raison aussi loin que lui; Mais comment témoigne-t-il sa reconnoissance à la Grace Divine, qui lui a donné la force merveilleuse de croire des Dogmes qu'il reconnoit pleins de contradictions? Donne-t-il des marques de cette reconnoissance quand il remplit son Dictionnaire d'obscénités, contre les défenses si expresses de l'Esprit de Grace, quand il scandalise les foibles par tout ce qu'il allégue de propre à les troubler, quand il fait l'Apologie des Athées? Quand pour faire sentir les avantages temporels d'une societé qui n'auroit point de Réligion, fur une societé de vrais Chrétiens, il travestit les Chrétiens en niais, en superstitieux & en fanatiques; quand il apprend aux Athées à combattre toutes les vérités de la Réligion, sans s'exposer à aucune insulte ni à aucun danger, parce que pour s'en garantir, ils n'ont qu'à dire, à son imitation, *je crois par Foi ce que je combats par Raison?* Si le cœur de Mr. Bayle avoit été pénétré, comme il voudroit le faire croire, de l'excellence de la Foi, & de la merveilleuse efficace de la Grace dont il avoit reçû un don si précieux, ne se seroit-il pas fait un devoir indispensable d'apprendre aux hommes de quelle maniére il étoit parvenu à obtir cette précieuse Foi? & puis qu'il ne croioit pas toutes les propositions contradictoires adoptées par une partie des Chrétiens, d'où vient qu'il ne nous apprend pas le secret merveilleux, par le moien duquel il distinguoit heureusement entre les propositions contradictoires, celles qu'on doit admettre, d'avec celles qu'on fait mieux de rejetter? C'en étoit ici le vrai lieu: Mais au lieu de cela il se contente de finir par un long passage plein d'Antithéses, dont il faut prendre les termes au rabais, si l'on veut y trouver du Sens.

De l'usage du temps. Relucisfemment sur les Obscénités. T. IV. pag. 639.

„ LXX. OU EN seroit-on, *dit Mr. Bay-* „ *le*, s'il falloit condamner tous ceux à qui „ l'on peut reprocher qu'ils pouvoient choisir „ une occupation plus Chrétienne que celle „ qu'ils se sont donnée? Et-il allégue, sur cela „ l'Exemple d'un Commentateur de l'Ecriture Ste. „ qui auroit mieux fait de dire l'Oraison Mentale, „ & de courir d'Hopital en Hopital: Mais ce Théo„ logien seroit-il condamné pour n'avoir pas pris le „ dernier parti? Au lieu que pour tous ceux qui ont chargé leurs Livres d'obscénités Mr. Bayle avouë qu'il conviendroit fans peine, qu'ils ne pourroient éviter la condamnation, s'ils étoient jugés par les Loix de l'Evangile. Vraiment Mr. Bayle nous donne de belles preuves de sa Foi, qu'une Grace surnaturelle rend inébranlable contre tous les assauts de la Raison où il se livre. Il ne s'agit pas ici de quelques mots qui échappent à une imagination vive; il s'agit de la lecture continuée de plusieurs volumes d'Auteurs mépriſables, mais soigneusement parcourus; de recueils tirés de ces Livres impurs, de Citations longues & fréquentes, retouchées & destinées à l'Imprimeur. En tout cela que doit-on plûtôt reconnoitre, ou des caractéres du Pyrrhonisme qui ne se fait scrupule de rien, ou des caractéres de la Foi?

Incompatibilité du Pyrrh. avec la Foi.

LXXI. JE finirai cette Section en retraçant l'incompatibilité du Pyrrhonisme avec la Foi. L'attention que je fais à un certain nombre de circonstances d'une certaine nature, me persuadent que les faits rapportés dans un certain Livre sont véritables, & que les instructions qu'on y lit sont Divines.

Quand je fais attention à ces preuves, je sens que j'aurois grand tort, & que je ferois très déraisonnable, si je ne reconnoissois pas ces Livres pour les Régles de ma Foi, de mes Espérances & de ma Conduite. Mais si d'un autre côté je ne puis m'empêcher de faire ce raisonnement; Un Livre qui donne pour véritables des propositions visiblement contradictoires, n'enseigne pas la vérité; Un Livre qui attribue à Dieu des attributs & une conduite indigne de lui, parce qu'elle renverse toutes les idées que l'on doit avoir de la Sagesse, de la Bonté, & de la Justice de l'Etre parfait. Un Livre aussi opposé au Bon-Sens & aux Notions Communes ne peut pas être Divin: Je trouve tous ces inconvéniens dans un tel & tel Livre; Donc je ne dois pas le prendre pour Régle de ma Foi, de mes Espérances & de ma Conduite. Cette seconde conclusion se trouve établie sur des principes aussi clairs & aussi solides que la prémiére. Pour arriver à l'une & à l'autre, il me paroit qu'on tire de quelques Principes inconteſtables des conséquences qui en découlent nécessairement. En vertu de quoi m'en tiendrai-je à la prémiére, & prendrai-je le parti d'assurer fans aucun doute, que la Raison m'a mis dans la nécessité de croire ce qui renverse la Raison?

On voit par là que si les Raisonnemens par lesquels Mr. Bayle attaque la foi, sont reconnus, comme il prétend qu'ils doivent l'être, pour victorieux & fans réplique, en qualité de raisonnemens, il renverse tout ce fur quoi on peut assurer cette Foi, qu'il oppose comme invincible à toutes les attaques de la Raison. Lui-même est forcé de faire des raisonnemens pour démontrer le prix de la Foi, & pour en établir la force. Otés à la Raison son crédit, tout ce qu'allégue Mr. Bayle n'est plus qu'un entassement de termes qui éxaminés de près, & comparés avec attention, ne signifient rien. C'est par ce galimatias qu'il met sa personne en fureté, ne doutant point, tout Pyrrhonien qu'il soit, que la foule des Docteurs ne s'en laisse éblouir; Il fait à quel point ils sont accoûtumés à écouter favorablement ceux qui flattent leurs hypothéses.

Mr. Bayle dans sa CXII. Lettre écrit ainsi à un Ami. *Oeuvres div. Tom. IV. pag. 648.*

„ Vous n'êtes pas le seul qui souhaiteroit que „ Mr. Jurieu n'eût point publié ce qu'il a mis au „ jour contre le Socinianisme. Avant qu'il „ en eut rien donné, on l'éxhorta à ne rien „ faire là-dessus, & on lui représenta que *ces Ecrits „ en Langue vulgaire seroient connoitre des sentimens „ qu'il vaut mieux ignorer du tout.* Mais il crût pou„ voir opposer à ces raisons, d'autres raisons encore „ plus fortes (A) Je doute que présentement il soit „ convaincu d'avoir mieux fait de ne fuivre pas les „ avis de ses Amis. Ce n'est pas qu'il paroisse avoir „ envie de discontinuer.

Mr. Bayle a-t-il éxposé le Manicheisme fous des faces odieuſes, & a-t-il fait fon poſſible pour le prévenir? Ses Objections contre la Providence tendoient-elles à en affermir la perſuasion, & averti de toutes parts qu'elles faisoient un effet tout contraire, d'où vient qu'il s'est obstiné à les pouſſer, & qu'il s'est échauffé contre ceux qui travailloient à en arrêter les funeſtes fuites?

Dans sa Lettre CXVII. Il prévoit avec mortification que *sa rupture avec Mr. Jurieu va faire rire nos ennemis en France.* Mais a-t-il appréhendé de faire rire les Prophanes & les Libertins par ses raisonnemens subtils, poussés, éblouissans, réiterés contre nos Dogmes & notre Morale? Lettre CXVIII. *Ce qui me fâche le plus c'est le triomphe que nos ennemis en tireront.* Il faut donc ou que Mr. Bayle ne regardât pas les Libertins comme ses ennemis, ou que la Passion d'objecter l'aveuglât étrangement. *Ibidem pag. 654.* *pag. 655.*

Au reste ces Sociniens dont il n'est pas bon de faire connoitre les sentimens, de peur de les favoriser, Mr. Bayle fait imprimer un Commentaire Philosophique qui, *en faisant semblant de combattre les perſa-*

(A) Il lui paroiſſoit néceſſaire de s'éxpoſer à des ſentimens qu'on inſinuoit inſenſiblement.

perſécutions Papiſtiques va à établir la Tolérance des Socinians. Mr. Bayle dont le panchant eſt de couvrir ſa marche, fait là-deſſus l'étonné. *Ces Meſſieurs de Londres*, dit-il, *ont une étrange démangeaiſon d'imprimer. On leur attribuë un Commentaire &c. Lettre Hiſtor. pag. 029. LXXXVIII.*

SECTION TROISIEME

Du Pyrrhoniſme de Mr. Bayle & de ſes mauvais effets.

Suites générales du Pyrrhoniſme.

I. AVANT que d'entrer dans le détail de ce que Mr. Bayle allégue dans ſes divers Ouvrages contre la certitude de la Logique, de la Phyſique, de la Morale &c. je ferai quelques remarques générales ſur les effets du Pyrrhoniſme & ſur les ſuites naturelles. L'exemple de Mr. Bayle m'en fournira des preuves & je verifierai mes réflexions générales par les caractéres que Mr. Bayle donne de lui-même dans les Livres que j'éxamine.

Décider par humeur.

II. DES qu'on ne s'eſt pas fait une habitude de reſpecter l'évidence quand elle ſe préſente, & de la chercher quand on ne l'apperçoit pas encore, on ſuit ſont humeur, ou ſon intérêt dans ſes déciſions. Quelquefois le parti le plus éxtraordinaire eſt celui qu'on trouve le plus de ſon goût. Mr. Bayle en eſt un éxemple dans l'Article *Ancillon*.

A l'occaſion de ce Paſteur qui avoit eſſuié les desagrémens qu'attire la jalouſie des Collégues; il avance très-légérement que *dans une Egliſe où il y a pluſieurs Paſteurs, il faudroit avoir la prudence de ne les choiſir que d'un mérite égal, pour éviter les ſuites de l'envie.* Ce ſeroit vraiment une belle Méthode que celle que préſcrit ici Mr. Bayle. Déja pour trouver cette égalité de Collégues, il n'en faudroit choiſir que de médiocres, ou au deſſous de la médiocrité, car il n'eſt pas facile d'en trouver au deſſus pluſieurs qui ſoient égaux. 2. Des hommes très-médiocres en génie, & très-médiocres en ſavoir, n'étant éxcités par aucun éxemple, ni animés par aucune émulation, demeureroient dans leur médiocrité, & deſcendroient même au deſſous; car depuis un certain âge, on baiſſe toûjours, ſi l'on ne fait pas des progrés. 3. Si l'un d'entr'eux s'animoit à la diligence, pendant que les autres ſe plairoient à la pareſſe, il faudroit l'éxhorter à ne donner pas ce ſcandale, & s'il s'obſtinoit au travail, il faudroit l'éloigner, & lui ſubſtituer une bonne ame qui auroit plus de ſimpatie avec l'ignorance. Dés que l'un ſeroit mort, il faudroit avoir ſoin de lui choiſir pour ſucceſſeur un petit génie; & parce que la jeuneſſe peut donner quelque feu, & par là quelque agrément à un Orateur, & que la nouveauté ſeule a quelquefois cette efficace, pour prévenir ce qu'on auroit à craindre de ces qualités-là, la Prudence demanderoit que de pluſieurs Prétendans on choiſit toûjours le moindre. Les Diſputes cauſées par la jalouſie ſont encore plus fréquentes parmis les Profeſſeurs d'une même Academie, que parmi les Paſteurs d'une même Egliſe: le Conſeil de Mr. Bayle va donc à faire régner l'Ignorance. Tout ridicule qu'il ſoit par-là, & tout contraire au bien Public, il n'eſt pas même propre à produire l'effet auquel Mr. Bayle le deſtine. Il y a cent autres cauſes qui ſont naître des partialités, & quand des Paſteurs ſont aſſés malhonnêtes gens, pour traverſer l'édification que l'Egliſe peut recevoir d'un Miniſtre que Dieu a diſtingué par ſes dons, ils trouveront bien des moiens de travailler à s'élever les uns au-deſſus des autres, parmi un troupeau fur tout abandonné à l'ignorance; Le bien, les Parens, les Protecteurs, le ſavoir vivre & diverſes maniéres de plaire & de ſe faire des amis, attireront plus de conſi-

Note B.

dérations ſur l'un que ſur l'autre. Mais qu'on faſſe fur tout cas de la probité, qu'on ſe ſouvienne qu'avec l'inégalité de dons, chacun eſt également approvvé de Dieu, quand il fait ce qu'il peut; qu'un Caractére des plus furs d'une haute vertu, c'eſt d'honorer les dons de Dieu par tout où ils ſe trouvent, & d'etre par là au-deſſus de l'injuſte & rongeante paſſion de l'envie. Les moins Savans, les moins éloquens ſe rendront vénérables par le cas même qu'ils feront des qualités qui leur manquent.

Un homme qui croit qu'on peut trouver la Vérité, & s'en aſſurer, la cherche avec une grande circonſpection, il ne s'arrête pas aux prémiéres idées qui s'offrent à ſon Eſprit, il les éxamine, il en cherche d'autres pour en faire la comparaiſon, & pour rectifier les prémiéres par des ſecondes: Mais ſi l'homme ne doit pas ſe promettre de parvenir à la connoiſſance de la Vérité, à quoi bon ſe donner tant de peines? Dès qu'on a éprouvé la fécondité de ſon Imagination, on s'arrête à la prémiére conjecture qui ſe préſente, quelquefois même parce qu'elle eſt la plus hardie, & on ſe promet qu'on ſaura bien la défendre,

Syſtémes defantaſ.

III. Mr. BAYLE ſe fait un grand plaiſir de combatre les ſentimens qui paſſent pour les plus certains, & d'en ébranler autant qu'il peut la certitude; mais ce n'en eſt pas un moindre pour lui de répandre de la vraiſemblance ſur ſes conjectures les plus chimériques, Il propoſe une hypothéſe, c'eſt de dire „ qu'il y a beaucoup d'éſprits, non ſeulement „ plus bornés que l'homme à certains égards, mais „ auſſi plus volages & plus capricieux. Que ſait-on „ s'ils n'aiment pas à ſe divertir à nos dépens, & à „ nous faire courir après des énigmes, où ils mêlent „ tout éxprés du puérile & du frivole, pour ſe procurer un ſpectacle plus ridicule? Que ſait-on ſi „ nous ne leur ſervons pas de joüet, comme les bê„ tes nous en ſervent? Que ſait-on s'ils ne trouvent „ pas dans le mouvement de nos Eſprits animaux, „ un obſtacle qu'ils ne peuvent vaincre lorſqu'ils „ ſouhaiteroient de ſe rendre intelligibles?

Dict. Hiſt. Art. Arrémidore Note B.

Si Mr. Bayle regardoit ces idées à peu-près comme celles qui nous viennent dans les ſonges, à quoi bon encharger un Dictionnaire Hiſtorique? Mais il y revient ſi ſouvent qu'on voit bien que cette ſuppoſition lui paroit auſſi croiable que d'autres. Dans l'incertitude où il eſt venu à bout de ſe plonger, ſa Raiſon lui fourniſſant des Argumens ſans réplique contre l'Unité d'un bon Principe, & des Argumens auſſi forts contre l'éxiſtence d'un Mauvais, que lui reſte-t-il à conclure, ſi ce n'eſt qu'il n'y a aucun Etre ſuprême, ni bon, ni mauvais, & qu'il s'eſt pû faire que l'Univers eſt paſſemé d'autres Etres qu'il imagine, tout comme de ceux que l'on voit.

Art. Ilon. Note B.

„ Il eſt poſſible, leur pouvoit-on dire, qu'encore „ que l'Ame de vôtre ami ſoit morte, vous aiés vû „ un Fantôme qui vous a dit ce qu'il s'étoit engagé à vous venir annoncer. Il y a dans l'Univers „ pluſieurs Génies qui connoiſſent ce que nous ſa„ vons, & qui peuvent agir ſur nos organes. Quel„ qu'un d'eux s'eſt diverti à vous tromper; il vous „ a fait croire qu'il étoit l'Ame de *Julius*. Par des „ raiſons naturelles & convaincantes nous ne ſaurions „ vous prouver que cela ſoit vrai, ni vous prouver „ que cela ſoit faux. N'allés donc pas ſi vite, ne „ concluës rien certainement: contentés-vous de „ prendre cela pour une hypothéſe bien pro„ bable. Les amis de *Julius* repliqueroient que l'é„ xiſtence même de ces Génies eſt une preuve de „ l'immortalité de nôtre ame: car ſi les Génies ſont „ immortels, pourquoi nôtre ame ne le ſeroit-elle „ pas? On pourroit leur repartir que ces Génies au„ roient la force de faire cent choſes, à la place & „ ſous le nom de l'ame morte de *Julius*, quand „ même ils ſeroient mortels. Les hommes ne ſont„ ils pas tous mortels, ne meurent-ils pas tous effec„ tivement, les uns plûtôt, les autres plus tard?

„ Cela les empêcheroit-il de tromper les bêtes, „ dans la ſuppoſition que je m'en vai faire? Sup- „ poſons que l'Ame des Chiens ſe perfectât qu'elle „ ſubſiſte après s'être ſéparée du corps. Suppoſons „ qu'un Chien en particulier eût promis aux autres „ de leur venir dire comment-il ſe trouvoit après ſa „ mort. Suppoſons enfin qu'un homme connût „ cette promeſſe, & la maniére dont le Chien ſeroit „ convenu de l'éxécuter. N'eſt-il pas vrai que cet „ homme ſeroit aiſément tout ce qui ſeroit néceſſai- „ re pour tromper les autres Chiens: il leur montre- „ roit des fantômes, il ſeroit aboier des marionettes, „ &c. Si les Chiens en concluoient; Donc nôtre Ame eſt „ immortelle; pour le moins les hommes ſont im- „ mortels, ne ſe tromperoient-ils pas? Il eſt aiſé de „ comprendre pour peu qu'on y faſſe de réflexion „ que les Eſprits invifibles de l'Univers, ce que les „ Platoniciens appelloient Génies, pourroient faire „ tout ce que l'art de la Nécromance leur attri- „ bue, quand même ils ſeroient mortels. Il ſuffiroit „ que leur eſpéce ſe conſervât, malgré la mort ſuc- „ ceſſive de tous les Individus, comme nôtre eſpéce „ ſe conſerve, quoique tous les hommes meurent. „ Dire que la génération des individus eſt impoſſi- „ ble parmi les Génies, c'eſt décider témérairement „ de ce que l'on ne ſait pas, & que l'on ne peut „ ſavoir. L'infinité de la Nature peut contenir mil- „ le propagations qui ne nous ſont pas connues. "

N'eſt-ce pas ſe gâter volontairement l'Eſprit, que de ſe plaire à imaginer des faits, dont on n'a aucune preuve, & en faveur desquels tout ce qu'on peut al- léguer ſe réduit à dire qu'ils n'impliquent pas contradiction? De là au vraiſemblable il y a autant de diſtance, que du vraiſemblable au certain. Si ces Génies pouvent quelquefois s'adreſſer aux hommes & faire quelques impreſſions ſur leurs ſens, dans le temps qu'ils veillent, ou ſur leur Imagination pendant qu'ils dorment; d'où vient qu'une infinité de gens paſſent leur vie ſans rien éprouver de ſemblable? Chacun être aime à éxercer ſon pouvoir. D'où vient que ceux-ci ſeroient ſi rarement uſage du leur?

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme accoûtumé à regarder tous les ſyſtêmes, ou tout ce qu'il y a de mieux établi dans chaque ſyſtême, comme des Chiméres d'une Imagination qui ſe flatte & qui confond la vraiſemblable avec le certain, ne s'effraie pas de donner carriére à la fienne & ne ſe faſſe aucune honte des Chiméres qu'elle enfante.

Une imagination ſi éloignée de toute vraiſemblance, Mr. Bayle ſe flatte pourtant de la faire goûter à ſes Lecteurs à force de la leur répéter.

Hypothéſes favorables à l'Athéiſme.

IV. Mr. BAYLE fait par tout remarquer que l'hypothéſe de l'Univers rempli d'Etres animés eſt tout-à-fait liée avec celle de l Athéiſme. Dans l'article de *Leucippe* il trouve que ce Philoſophe & les Epicuriens ont fait une grande faute en ne ſuppoſant pas leurs atomes animés. Et dans l'article de *Rugeri,* " Un Athée ofera-t-il dire, ſuivant lui, que l'Univers étant infini, éternel, l'Etre ſouverainement parfait, qui éxiſte néceſſairement, ne contient „ rien qui ſurpaſſe l'homme en lumiéres & en con- „ noiſſance? Quoi! parce que l'homme a deux „ yeux, un nés, une bouche, un cerveau, des nerfs „ & des veines, il doit avoir en partage tout ce „ qu'il y a d'eſprit & d'induſtrie dans la nature? „ Par tout ailleurs il n'y aura ni volonté, ni enten- „ dement, ni paſſions, ni art d'appliquer les corps „ les uns aux autres? Si vous pouviés m'alléguer „ qu'il a plû à un Agent libre de ne donner de la „ connoiſſance qu'aux êtres qui ont un cerveau, „ vous m'arrêteriés tout court, mais vous ne recon- „ noiſſés point une telle cauſe. Tout éxiſte, tout „ agit ſelon vous néceſſairement; vous ne ſauriés „ donc me dire pourquoi la matiére impalpable ſe- „ roit moins ingénieuſe, que celle que nous nommons „ chair & ſang, homme & bête &c, & ſi vous „ raiſonnés bien, vous devés croire que puiſque l'E- „ tre infini penſe dans l'homme, il penſe par tout „ ailleurs; & que s'il y a ſur la Terre pluſieurs „ corps vivans qui s'entr'aiment ou s'entre haiſſent, „ ou dont les uns oppriment les autres; il y a auſſi „ dans l'air des Compoſés, qui aiment l'homme, & „ des Compoſés qui le haiſſent, qui ont plus d'eſ- „ prit & plus de puiſſance que l'homme. Voilà les bons „ Anges; voilà les mauvais Anges. En un mot „ puiſqu'un Athée ne peut nier qu'il n'y ait des „ êtres méchans, envieux, vindicatifs, qui ſe diver- „ tiſſent du mal d'autrui, qui par l'application „ des corps produiſent des changemens étranges dans „ la nature, conformément à leurs paſſions, il ſe rendra „ ridicule s'il oſe nier qu'outre ces Etres méchans qui „ ſont l'objet de ſes yeux, il n'y en ait pluſieurs „ autres qu'il ne voit pas & qui ſont encore plus „ malins & plus habiles que l'homme.

Hypothéſe favorable à l'Athéiſme.

Voici l'article de Leucippe. " Je me fais ſouvent étonné que Leucippe & tous ceux qui ont marché ſur ſes traces n'ont point dit que chaque atome étoit animé. Cette ſuppoſition les eut tirés d'une partie de leurs embarras, & n'eût point plus déraiſonnable que l'Eternité, & la propriété du mouvement qu'ils attribuoient à leurs corpuſcules „ indiviſibles. „ *Note E.*

„ Chaque atome étant deſtitué d'ame, & de fa- „ culté ſenſitive, on voit manifeſtement qu'aucun „ aſſemblage d'atomes ne peut devenir un Etre animé „ & ſenſible. Mais ſi chaque atome avoit une ame „ & du ſentiment on comprendroit que les aſſembla- „ ges d'atomes pourroient être un compoſé ſuſcep- „ tible de certaines modifications particuliéres, tant „ à l'égard des ſenſations & des connoiſſances, qu'à „ l'égard du mouvement. La diverſité qu'on re- „ marque entre les paſſions des animaux raiſonnables & „ irraiſonnables s'expliqueroit en général par les combi- „ naiſons différentes des atomes. Il eſt donc bien ſur- „ prenant que ſi Leucippe n'a point connu à cet égard- „ là les intérêts de ſon ſyſtême, ceux qui ſont ve- „ nus après lui, n'aient pas été plus éclairés & n'y „ aient pas ajoûté cette piéce néceſſaire; car le choc „ de la diſpute, & la facilité de corriger ce qui „ manque aux inventions d'autrui pouvoient les „ mettre en état de porter plus loin leur vûe que „ n'avoit fait nôtre Leucippe.

On ne voit pas d'abord quelle raiſon Mr. Bayle avoit de ſe plaire dans cette Imagination & de la rendre familiére à ſes Lecteurs. Mais pour le comprendre il n'y a qu'à comparer deux paſſages du Dictionnaire. L'un ſe trouve dans l'article *Sennert*, & l'autre dans l'article *Zarabella*. Voici le prémier.

Art. Sennert. Note C.

„ Je connois, dit-il, d'habiles gens qui ſe vantent de „ comprendre que les loix générales de la commu- „ nication du mouvement, quelque ſimples, quel- „ que peu en nombre qu'elles ſoient, ſuffiſent à fai- „ re croître un *Foetus*, pourvû qu'on ſuppoſe qu'el- „ les le trouvent organiſé. Mais j'avoue ma foibleſ- „ ſe, je ne ſaurois bien comprendre cela. Il me ſem- „ ble qu'afin qu'un petit atome organiſé devienne un „ poulet, un chien, un veau &c. il eſt néceſſaire „ qu'une cauſe intelligente dirige le mouvement de „ la matiére qui le fait croître; une cauſe, dis-je, „ qui ait l'idée de cette prime machine & des moiens „ de l'étendre & de l'agrandir ſelon ſes juſtes pro- „ portions. On m'avouera, je m'aſſure, qu'il n'eſt „ pas plus concevable que les loix du mouvement „ ſoient la ſeule cauſe de la conſtruction d'une pe- „ tite maiſon, qu'il eſt concevable qu'elles la chan- „ gent en un grand Palais, où chaque chambre, „ chaque porte, chaque fenêtre &c. garde les mê- „ mes proportions que l'Architecte du petit logis „ avoit obſervées. Si ces deux choſes ſont également „ difficiles pourquoi croirions nous que les loix du „ mouvement incapables d'organiſer un point de ma- „ tiére, auroit la vertu, ſi elles le trouvent orga- „ niſé, de le convertir en un animal mille fois plus „ gros, toutes les proportions obſervées dans un nom-

Note D.

„ nombre preſque infini d'organes de differente na-
„ ture ; Les uns mous, les autres preſque fluides,
„ les autres durs &c ? Je trouverois donc aſſez vrai-
„ ſemblable que l'accroiſſement du *fœtus*, organiſé,
„ ſi l'on veut, depuis le commencement du monde,
„ eſt dirigé par une cauſe particuliére qui a l'idée
„ de cét ouvrage & des moiens de l'agrandir,
„ comme un Architecte a l'idée d'un édifice, & des
„ moiens de l'agrandir, quand il éxécute un plan,
„ qu'il trouve tout fait, & qu'il poſe ſur ſa table.
„ Une infinité de gens m'avoueront que les animaux
„ ſedéveloppent dans la matrice ; qu'ils s'y nouriſſent ;
„ qu'ils y croiſſent par la direction d'une Providen-
„ ce ; mais ils prétendront que c'eſt Dieu qui diri-
„ ge tous ces effets. Je leur déclare qu'ils ſortent
„ de la queſtion ; car nous ne cherchons pas ici la
„ prémiére cauſe, l'Auteur général de toutes choſes ;
„ nous cherchons la cauſe ſeconde, la raiſon parti-
„ culiére de chaque effet. Donner Dieu pour toute
„ raiſon dans cette recherche, ce n'eſt pas philoſopher.
„ Dites-moi, je vous prie, s'il y avoit des habi-
„ tans raiſonnables dans les Planétes, & qu'ils deſ-
„ cendiſſent dans l'une de nos maiſons, & qu'ils dé-
„ vinſſent l'uſage des chambres, celui des fenêtres,
„ celui des portes, celui des verroux &c. & qu'en-
„ fin ils ſe contentaſſent d'admirer la Providence de Dieu
„ qui auroit conſtruit un édifice très-commode à l'hom-
„ me, ne les prendroit-on pas avec raiſon pour des
„ ignorans ? Ils ne ſauroient pas que cét édifice a été
„ bati par les hommes, & qu'un Architecte humain
„ a dirigé la ſituation des pierres, celle des planches
„ &c. ſelon les fins qu'il ſe propoſoit. A la véri-
„ té c'eſt de Dieu que l'homme reçoit cette Intelli-
„ gence ; mais ce n'eſt point Dieu qui eſt la cauſe
„ prochaine, naturelle & immédiate de cet édifice.
„ Diſons la même choſe à l'égard de la machine des
„ arbres, & de celle des animaux. Elle dépend de la
„ direction particuliére de quelque cauſe ſeconde qui
„ a reçu de Dieu les lumiéres & l'induſtrie qu'il faut
„ enploier à cet Ouvrage. La difficulté eſt de dire
„ quelle eſt cette cauſe ſeconde. Quelques-uns veu-
„ lent que la forme ſubſtantielle de chaque mixte
„ ſoit un eſprit, que Dieu a doüé des connoiſſances
„ néceſſaires à produire le tempérament & les effets
„ de ce mixte.

„ Henri More qui a cru la préexiſtence des ames,
„ enſeignoit qu'en s'uniſſant avec la matiére, elles
„ s'y bâtiſſent elles-mêmes un logis organiſé. Cette
„ hypothéſe eſt combattue par l'ignorance où nous
„ ſommes de ce qu'il faut faire pour ranger enſemble
„ des nerfs, des veines, des os &c. On pourroit
„ répondre que l'ame oublie toutes ces idées, des
„ que ſon logis eſt fait, parce que la groſſiéreté des
„ organes du corps humain rompt le commerce qu'el-
„ le avoit auparavant avec des cauſes occaſionnelles
„ fort ſubtiles ; Mais j'aimerois mieux ſuppoſer que
„ l'ame même ne dirige point les mouvement qui
„ font croitre ſon *fœtus* ; j'aimerois mieux attribuer
„ cette direction à un autre eſprit. Ceux qui vou-
„ droient rectifier les ſuppoſitions d'Avicenne, di-
„ roient qu'il y a une Intelligence créée qui préſide
„ à l'organiſation des animaux, & qui en fait com-
„ me une eſpéce de manufacture générale ; qu'elle a
„ ſous ſoi une infinité d'ouvriers ; les uns pour le
„ corps des oiſeaux ; les autres pour celui des poiſſons
„ &c. tout de même que dans nos Villes nous
„ voions diverſes ſortes d'Artiſans ; les uns font des
„ montres, les autres font des habits &c

Voilà, Mr. Bayle qui établit la néceſſité d'attri-
buer l'organiſation des corps à des principes doüés
de quelque connoiſſance. Zabarella n'avoit pas été
éloigné de ces penſées. Mr. Bayle le remarque & le
fait ſentir les conſéquences qu'un Athée en peut-ti-
rer.

Art. Zabarella Note G.

„ Notez en paſſant, dit Mr. Bayle, combien peu-
„ vent être dangereuſes & pernicieuſes les conſé-
„ quences de l'Hypothéſe des Ariſtotéliciens, ſur
„ l'activité interne des formes diſtinctes de la matié-
„ re. C'eſt un dogme qui admet un nombre preſ-
„ que infini de premiers moteurs, & de là l'on peut
„ paſſer aiſément à la rejection d'un prémier moteur
„ univerſel, ou à dire qu'il eſt ſujet à la mort.
„ L'ame de chaque homme & de chaque béte eſt en
„ ſon genre un prémier mobile. Elle ſe meut elle-
„ même, & imprime du mouvement au corps dont
„ elle eſt la forme. On peut à proportion trouver
„ le même principe dans les corps inanimez. La
„ forme des corps peſans n'a pas beſoin d'un moteur
„ éxterne pour les pouſſer vers le centre, ni celle
„ des corps legers pour les en ſtre éloigner. Elle
„ eſt elle-même le prémier moteur à cet égard là.
„ Or ſi une fois cette Hypothéſe des Ariſtoteliciens
„ eſt admiſe, il ne ſera plus néceſſaire d'un moteur
„ univerſel des Cieux, chaque Planéte ſera mûe par
„ ſa forme, le Ciel des étoiles fixes ſera mû auſſi
„ par la ſienne, & aucun de ces moteurs ne pourra
„ paſſer pour indeſtructible, il ſera ſujet au deſtin
„ commun des formes, qui ne peuvent ſubſiſter
„ apres le dérangement de la matiére qui leur eſt unie.
„ Zabarella comprenant fort bien cette conſéquence,
„ a dit que l'ame du Ciel périra un jour, attendu que
„ la matiére du Ciel eſt compoſée de principes qui ſe
„ choquent les uns les autres. Il eſt ſi évident que
„ la matiére eſt muable, que les anciens Philoſophes
„ qui ont crû que les Génies n'étoient point entié-
„ rement ſéparés de la matiére, les ont crus mortels,
„ ſans en éxcepter le plus grand de tous. Temoin
„ l'Hiſtoire racontée par Plutarque, *le grand Pan eſt mort*. Si Zabarella a ſu pénétrer les ſuites du dog-
„ me commun des écoles, il n'a pas eu moins de
„ juſteſſe lors qu'il a dit que pour trouver un pré-
„ mier moteur éternel, il faut s'arrêter à une cauſe
„ qui ſoit unique & qui ait produit tout le mouve-
„ ment. C'eſt un avantage que l'on rencontre dans
„ la Philoſophie Cartéſienne. Elle donne à Dieu
„ toute la force motrice & immédiate de l'Univers
„ & ne ſait pas un partage de cette force entre le
„ Créateur & les Créatures. *La multitude de moteurs peut conduire inſenſiblement à l'athéiſme le plus dange-reux, & c'eſt de là ſans doute qu'eſt ſorti l'athéiſ-me des Philoſophes Chinois.* Ils croioient au com-
„ mencement un Dieu ſupérieur, immatériel, & in-
„ fini ; mais comme ils attribuoient de grandes ver-
„ tus naturelles aux corps, & principalement aux cé-
„ leſtes, ils ont oublié peu à peu la Divinité imma-
„ térielle, & ſe ſont arrêtés aux principes matériels.
„ Le Ciel viſible & matériel eſt à préſent leur grand
„ Dieu.

Il cite enſuite en marge l'article Spinoza. *Art. Spinoza.* Voici ce qu'on y lit qui a du rapport à nôtre ſujet.

„ De toutes les Hypothéſes d'Athéiſme, dit Mr.
„ Bayle, celle de Spinoza eſt la moins capable de
„ tromper ; car, comme je l'ai déjà dit, elle combat
„ les notions les plus diſtinctes qui ſoient dans l'en-
„ tendement de l'homme. Les objections naiſſent en
„ foule contre lui ; & il ne peut faire que des ré-
„ ponſes qui ſurpaſſent en obſcurité la théſe même
„ qu'il doit ſoûtenir. Cela fait que ſon poiſon por-
„ te avec ſoi ſon remége. Il auroit été plus redou-
„ table, s'il avoit mis toutes ſes forces à éclaircir
„ une Hypothéſe qui eſt fort en vogüe parmi les
„ Chinois.

„ Un Pére de l'Egliſe a fait un aveu, que peut-être *Note X.*
„ l'on ne pardonneroit pas aujourd'hui à un Philo-
„ ſophe ; c'eſt que ceux même, qui nient la Divini-
„ té ou la Providence, alléguent des probabilités tant
„ pour leur cauſe, que contre leurs adverſaires. S'il
„ avoit raiſon, ce ſeroit peut-être principalement à
„ l'égard de ceux qui ſuppoſent un grand nombre
„ d'ames dans l'Univers diſtinctes les unes des autres,
„ dont chacune éxiſte par elle-même, & agit par
„ un principe intérieur & eſſentiel. Elles ont plus
„ de puiſſance les unes que les autres, &c. C'eſt en

» quoi conſiſte l'Athéiſme qui eſt ſi généralement ré-
» pandu parmi les Chinois. Voici comment on
» s'imagine qu'ils ont peu à peu obſcurci les vraies
» idées.

» *Dieu eſt Etre ſi pur & ſi parfait, eſt devenu tout*
» *au plus l'ame matérielle du monde entier, ou de ſa*
» *plus belle partie, qui eſt le Ciel. Sa Providence &*
» *ſa Puiſſance n'ont plus été qu'une puiſſance & une*
» *providence bornées, quoique pourtant beaucoup plus*
» *étendues que la force & la prudence des hommes.*
» . . . . . *La Doctrine des Chinois a de tout temps*
» *attribué des eſprits aux quatre parties du monde,*
» *aux aſtres, aux montagnes, aux rivières, aux plan-*
» *tes, aux villes & à leurs foſſés, aux maiſons & à*
» *leurs foiers, & en un mot à toutes choſes. Et tous les*
» *eſprits leur paroiſſent pas bons: ils en reconnoiſſent*
» *de mêchans, pour être la cauſe immédiate des maux*
» *& les deſaſtres auxquels la vie humaine eſt ſujette.*
» . . . . . *Comme donc l'ame de l'homme étoit, à*
» *leur avis, la ſource de toutes les actions vitales de*
» *l'homme; ainſi ils devoient une ame au ſoleil, pour*
» *être la ſource de ſes qualités & de ſes mouvemens:&*
» *ſur ce principe les ames repandues par tout, cauſant*
» *dans tout les corps les actions qui paroiſſoient naturel-*
» *les à ces corps, il n'en falloit pas d'avantage pour*
» *expliquer dans cette opinion toute l'oeconomie de la na-*
» *ture, & pour ſuppléer la Toute-Puiſſance, & la Pro-*
» *vidence infinie, qu'ils n'admettoient en aucun eſprit,*
» *non pas même en celui du Ciel. A la vérité comme*
» *il ſemble que l'homme, n'ſant des choſes naturelles*
» *pour ſa nourriture, ou pour ſa commodité, a quelque*
» *pouvoir ſur les choſes naturelles, l'ancienne opinion*
» *des Chinois, donnant à proportion un ſemblable pou-*
» *voir à toutes les ames, ſuppoſoit que celle du Ciel pou-*
» *voit agir ſur la nature, avec une prudence & une*
» *force incomparablement plus grandes que la force &*
» *la prudence humaines. Mais en même temps elle*
» *reconnoiſſoit dans l'ame de chaque choſe, une force*
» *intérieure, indépendante par ſa nature du pouvoir du*
» *Ciel, & qui agiſſoit quelquefois contre les deſſeins du*
» *Ciel. Le Ciel gouvernoit la nature comme un Roi*
» *puiſſant: les autres ames lui devoient obéiſſance: il*
» *les y forçoit preſque toujours, mais il y en avoit qui*
» *ſe diſpenſoient quelquefois de lui obéir.* J'avoue
» qu'il eſt abſurde de ſuppoſer pluſieurs êtres éter-
» nels, indépendans les uns des autres, & inégaux
» en forces les uns aux autres; mais cette ſuppoſiti-
» on n'a pas laiſſé de paroitre vraie à Démocrite, à
» Epicure & à pluſieurs autres grands Philoſophes.
» Ils admettoient une quantité infinie de petits corps
» de différente figure, incrées, ſe mouvans d'eux
» mêmes &c. Cette opinion eſt encore fort com-
» mune dans le Levant. Ceux qui admettent l'é-
» ternité de la matière ne diſent rien de plus raiſon-
» nable, que s'ils admettoient l'éternité d'un nom-
» bre infini d'atomes; car s'il peut y avoir deux êtres
» coëternels & indépendans quant à l'exiſtence, il y
» en peut avoir cent mille millions & à l'infini.
» Ils doivent même dire qu'actuellement il y en a
» une infinité: car la matière, quelque petite qu'elle
» ſoit, contient des parties diſtinctes. Et remarqués
» bien que toute l'Antiquité a ignoré la création de
» la matière; car elle ne s'eſt jamais départie de l'a-
» xiome *ex nihilo nihil fit.* Elle n'a donc point
» connu qu'il étoit abſurde de reconnoitre une infi-
» nité de ſubſtances coëternelles, & indépendantes les
» unes des autres quant à l'exiſtence. Quoi qu'il
» en ſoit de l'abſurdité de cette Hypothéſe, elle n'eſt
» point aſſujettie aux inconvéniens épouvantables qui
» abiment celle de Spinoza. Elle donneroit raiſon
» de beaucoup de phénoménes, en aſſignant à chaque
» choſe un principe actif, aux unes plus fort, plus
» petit aux autres; où ſi elles étoient égales en for-
» ce, il faudroit dire que celles qui emportent la
» victoire ont fait une ligue plus nombreuſe. Je
» ne ſai s'il n'y a point eu de Socinien, qui ait dit
» ou cru que l'ame de l'homme, n'étant point ſortie
» du ſein du néant, éxiſte & agit par elle-même. Sa
» liberté d'indifférence couleroit de la manifeſtement.

Je ferai en paſſant une remarque ſur les preuves dont Mr. Bayle ſe ſert pour établir la néceſſité d'un Principe doué de connoiſſances, qui change en Plantes les Semences des plantes, & en Animaux leurs embrions. Mettre en parallèle les Plantes & les Animaux renfermés en petit dans leurs ſemences avec des maiſons d'abord petites, qui en s'élargiſſant deviendroient de grandes maiſons, c'eſt comparer des choſes tout-à-fait différentes. L'air qui remplit les chambres d'une maiſon & celui qui les environne, n'eſt nullement propre à ſe changer en pierre, en bois, & à écarter les murailles, au lieu que les ſemences des corps organiſés, ou plutôt les corps déjà organiſés dans leurs ſemences, croiſſent dans des matrices remplies de ſucs propres à les nourrir, & à les étendre, par la facilité qu'ils ont de prendre de certaines figures.

Il revient encore à cette même hypothéſe: il y dit qu'Artemidore avoit écrit pluſieurs volumes ſur l'explication des Songes. Ce que Mr. Bayle en dit le fait connoitre *pour un fou, qui avoit couru, dit-il, la Grece & l'Italie avec des diſeurs de bonne avanture & qui finit ſon Ouvrage, en priant fort ſérieuſement tous ſes Lecteurs de n'en rien ôter & de n'y rien ajouter. Il leur fait là-deſſus une eſpéce d'adjuration au nom de cet oeil perçant de la Providence qui prend garde à tout.* *Article Artémidore.*

» Quand on ne ſeroit point convaincu, dit Mr. *Ibidem. Note B.*
» Bayle, par ſa propre expérience, qu'il n'y a rien
» de plus confus, ordinairement parlant, que les
» idées qu'on appelle Songes, il ne faudroit que con-
» ſidérer les propres maximes de cet Auteur, pour
» être perſuadé que ſon art ne mérite pas l'attention
» d'un homme ſage. Il n'y a point de ſonge qu'Ar-
» témidore ait expliqué d'une certaine maniére, qui
» ne puiſſe ſouffrir une explication toute différente,
» & cela avec la même probabilité & avec des rap-
» ports auſſi naturels pour le moins, que ceux qui
» ſervent de fondement à cet Interprête. Je ne dis
» rien du tort qu'on fait aux Intelligences, à la di-
» rection deſquelles il faut néceſſairement qu'on at-
» tribue nos ſonges, ſi l'on veut y trouver un pré-
» ſage de l'avenir. Quelle maniére d'enſeigner leur
» donne-t-on! Qu'elle ſeroit indigne de leurs lu-
» miéres, de leur gravité, en un mot de ce qu'el-
» les ſont! Si elles ne ſavent pas mieux inſtruire,
» quelle ignorance! Si elles ne veulent pas mieux
» inſtruire, quelle malignité! Ne pourroit-on pas ſe
» plaindre mille fois de ſon bon Ange, auſſi bien
» que de ſon mauvais Génie par ces paroles d'Enée,

» *Quid natum toties crudelis tu quoque falſis*
» *Ludis imaginibus?*

Il en falloit demeurer là. Mais le moien que Mr. Bayle laiſſe échaper une occaſion de faire le plaiſant. Un ſonge d'Artémidore la lui donne. La poſtérité a bien à faire de cette vaine particularité. Cependant ſon Lecteur diverti par là, oublie tout ce que Mr. Bayle vient d'écrire de ſenſé, & eſt prêt à écouter le nouveau ſyſtéme. La même raiſon qui me fait condamner ſes réfléxions ſur ce ſonge m'empêche de le rapporter.

Mr. Bayle ne neglige aucune occaſion de donner carriére à ſon panchant pour les obſcénités.

» L'Objection que je viens de faire, dit-il, & que *Ibidem. Note B.*
» je fonde ſur l'idée que nous donnent de la nature
» Angélique les Docteurs Chrétiens, me paroit très
» forte en ſuppoſant la vérité de cette idée; mais ſi
» l'on ſuivoit un ſyſtéme différent de celui-là, & qui
» ne répugne point à la poſſibilité des choſes, on
» affoiblliroit beaucoup cette Objection. Ce ſeroit de
» dire, qu'il y a beaucoup d'Eſprits, non ſeulement plus
» bornés que l'homme à certains égars, par rapport à
» la maniére de s'expliquer; mais auſſi plus volages &
» plus capricieux que l'homme. Que ſait-on s'ils n'ai-
» ment pas à ſe divertir à nos dépens, & à nous faire
» courir après des énigmes, où ils mêlent tout exprés du
puérile

» puérile & du frivole, pour ſe procurer un ſpecta-
» cle plus ridicule ? Que fait-on ſi nous ne leur ſer-
» vons pas de jouët, comme les bêtes nous en ſer-
» vent ? Que fait-on s'ils ne trouvent pas dans le
» mouvement de nos eſprits animaux un obſtacle
» qu'ils ne peuvent vaincre lorſqu'ils ſouhaiteroient
» de ſe rendre intelligibles ?

Rien n'eſt plus éloigné de tout fondement & de toute apparence que cette Hypothéſe. Nous ſommes aſſurés qu'il y a en nous un Principe qui penſe, que l'Imagination rappelle ce qu'elle a vû, le varie & le combine en mille maniéres, & va même juſqu'à ſe repréſenter des choſes très-différentes de tout ce qu'elle a jamais vû. L'attention met de l'ordre dans les Idées, & cèt ordre s'évanouït pour faire place à la confuſion, à meſure qu'on ceſſe de réfléchir & de penſer attentivement ; c'eſt ce qui arrive ſur tout dans les ſonges. Sur un million à peine s'en trouvera-t-il un, où une perſonne raiſonnable, puiſſe trouver un fondement tant ſoit peu vraiſemblable de prédire. Nous avons penſé conſulément pendant que nous dormions, & ſi quelque événement a le moindre rapport à ce ſonge confus, nous lui prêtons d'abord des circonſtances, & nous admirons un ſonge dont nous avons fait la meilleure partie en veillant. On ſait avec quelle facilité les hommes ſe font illuſion dès qu'il s'agit du merveilleux : il ne faut qu'une circonſtance exagérée, pour donner un air de Prodige au rapport qui ſe trouvera entre un Songe & un événement, quoique ce rapport ſoit l'unique effet d'une rencontre fortuite ; car eſt-il poſſible qu'entre tant de ſonges & tant d'événemens il n'y en ait pas quelqu'un qui ſe reſſemble ? Dieu enfin peut permettre quelquefois à de ces Génies, que nous reconnoiſſons ſous le nom de mauvais Anges, ou ordonner à ceux qui ont conſervé leur intégrité, d'agir ſur l'Imagination des hommes. Ces faits ſont rares, ils s'éxécutent avec beaucoup d'obſcurité ; cela convient à la maniére dont Dieu trouve à propos de faire vivre le Genre Humain ſur la Terre, éloigné du commerce des créatures d'un ordre ſupérieur.

Ce que Mr. Bayle rapporte de Maldonat ne prouve donc point ſon Syſtême.

Art. Maldonat. Note G.

» Il crut voir, dit-il, un homme pendant quel-
» ques nuits, qui l'éxhortoit à continuer vigoureu-
» ſement ſon Commentaire & qui l'aſſuroit qu'il
» l'achéveroit, mais qu'il ne ſurvivroit guéres à la
» concluſion. En diſant cela cèt homme marquoit
» un certain endroit du ventre, qui fût le même
» où Maldonat ſentit les vives douleurs dont il mou-
» rut. Il eſt très-probable qu'on a fû cela de Mal-
» donat même, & qu'il n'a point prétendu tromper
» ceux à qui il le racontoit. Il eſt d'ailleurs peu
» probable que le hazard ait été cauſe de cette gran-
» de conformité, entre le ſonge de ce Jeſuïte & de
» l'événement. De tels faits dont tout l'Univers eſt
» plein, embarraſſent plus les eſprits forts qu'ils ne
» le témoignent.

Mr. Bayle, ſi Pyrrhonien en matiére d'Hiſtoire, quand il le trouve à propos, ſait bien donner ſes conjectures comme des vérités certaines, dès qu'il y a intérêt. *Tout eſt plein, dit-il, de contes ſemblables à celui de Maldonat.* Si on les raſſembloit ils ne monteroient pourtant qu'à un très-petit nombre, qu'un éxamen un peu ſévére réduiroit preſque à rien. Qui ſait, s'il n'y a point eu d'éxagération dans l'Hiſtoire de Maldonat ? Un léger malaiſe paroit énorme à un homme qui dort, le commencement du mal de Maldonat pût ſe faire ainſi ſentir ; ſon eſprit épouvanté par ce ſentiment, conclut qu'il devoit hâter un Ouvrage qui lui tenoit à coeur. On ſait qu'il eſt des maux incurables dont on n'apperçoit pas les progrés, tant ils ſont lents & foibles d'un jour à l'autre.

Mr. Bayle dit auſſi à l'Article Majus.

Note D.

» On pourroit ſuppoſer ſelon la doctrine des cau-
» ſes occaſionnelles, qu'il y a des loix générales qui
» ſoumettent aux déſirs de l'homme le mouvement de
» certains corps. Cette ſuppoſition eſt non ſeule-
» ment conforme à un ſentiment qui a été fort
» commun parmi les Païens, mais auſſi à la doctri-
» ne de l'Ecriture, & à celle des anciens Péres.
» Les Païens reconnoiſſoient pluſieurs Dieux infé-
» rieurs qui préſidoient à des choſes particuliéres ; &
» ils prétendoient même que chaque homme avoit
» un Génie qui le gouvernoit. Les Catholiques
» Romains prétendent que leur doctrine de l'Ange
» Gardien & d'un Ange qui préſide à tout un Peu-
» ple, à une Ville, à une Province, eſt fondée ſur
» l'Ecriture. Si vous établiſſés une fois que Dieu
» a trouvé à propos d'établir certains Eſprits cauſe
» occaſionelle de la conduite de l'homme, à l'égard
» de quelques événemens, toutes les difficultés que
» l'on forme contre les ſonges s'évanouïront. Il ne
» faudra plus s'étonner de ne trouver point un carac-
» tére de grandeur, ou de gravité, dans les images
» qui nous averiſſent en ſonge. Qu'elles ſoient con-
» fuſes ou puériles ; qu'elles varient ſelon les temps
» & les lieux, & ſelon les tempéramens ; cela ne doit
» point ſurprendre ceux qui ſavent la limitation des
» créatures, & les obſtacles que ſe doivent faire ré-
» ciproquement les cauſes occaſionnelles de diverſe
» eſpéce. N'éprouvons nous pas tous les jours que
» nôtre ame & nôtre corps ſe traverſent mutuelle-
» ment, dans le cours des opérations qui leur ſont
» propres ? Une Intelligence qui agiroit & ſur nô-
» tre corps & ſur nôtre eſprit, devroit trouver né-
» ceſſairement divers obſtacles dans les Loix qui éta-
» bliſſent ces deux principes cauſe occaſionnelle de
» certains effets. Mais d'où vient, demande-t-on,
» que ces Génies inviſibles ne prennent pas mieux
» leur temps ; pourquoi n'avertiſſent-ils pas de l'a-
» venir pendant qu'on veille ; pourquoi attendent-
» ils que l'on dorme ?

» Pourquoi ſont-ils plûtôt part de leurs Prédic-
» tions à des gens d'un eſprit foible, qu'aux plus
» ſottes têtes ? Il eſt facile de répondre que ceux
» qui veillent ne ſont pas propres à être avertis ;
» car ils ſe regardent alors comme la cauſe de tout
» ce qui ſe préſente à leur imagination, & ils diſ-
» tinguent fort nettement ce qu'ils imaginent d'avec
» ce qu'ils voient. En dormant ils ne ſont nulle
» différence entre les imaginations & les ſenſations.
» Tous les objets qu'ils imaginent leur ſemblent
» préſens, & ils ne peuvent pas retenir éxactement
» la liaiſon de leurs images : & de là vient qu'ils
» ſe peuvent perſuader qu'ils n'ont pas enſilé eux-
» mêmes celles-ci avec celles-là ; d'où ils concluent
» que quelques-unes leur viennent d'ailleurs, & leur
» ont été inſpirées par une cauſe qui les a voulu avertir
» de quelque choſe. Peut-on nier qu'une machine
» ne ſoit plus propre à un certain jeu, quand quel-
» ques-unes de ſes piéces ſont arrêtées, que quand
» elles ne le ſont pas ? Diſons de même de nôtre
» cerveau. Il eſt plus facile d'y diriger certains
» mouvemens pour éxciter les images préſguentes,
» lorſque les yeux & les autres ſens éxternes ſont dans
» l'inaction, que lorſqu'ils agiſſent. Savons-nous les
» facilités que donnent aux auteurs des ſonges les effets
» de la maladie, ou de la folie ? Pouvons-nous dou-
» ter que les Loix du mouvement, ſelon leſquelles
» nos organes ſe remuent, & qui ne ſont ſoumiſes
» que juſqu'à un certain point aux déſirs des eſprits
» créés, ne troublent & ne confondent les images
» que l'auteur du ſonge voudroit rendre plus diſtinc-
» tes ? Ciceron croit triompher ſous prétexte que ces
» images ſont obſcures & embaraſſées.

» On peut répondre que toute créature eſt bor-
» née & imparfaite : il peut donc y avoir des va-
» riations, & même des bizarreries, ſelon nôtre fa-
» çon de juger, dans les effets qui ſont dirigés par
» les déſirs d'un eſprit créé. Ceci peut ſervir con-
» tre quelques objections que les Eſprits forts allé-
» guent à ceux qui leur parlent de l'éxiſtence de la
» magie. Enfin je dis que la connoiſſance de l'ave-

„ nir, n'eſt pas auſſi grande qu'on s'imagine, en „ ſuppoſant qu'il y ait des ſonges de divination; car „ ſi nous éxaminons bien les relations & la tradition „ populaire, nous trouverons que, pour la plupart, „ ces ſonges n'apprennent que ce qui ſepaſſe dans d'au„ tres Païs, ou ce qui doit arriver bien-tôt. Un „ homme ſonge la mort d'un ami ou d'un parent, „ & il ſe trouve, dit-on, que cet ami ou ce parent „ éxpiroit à 50 lieues de là au temps du ſonge. „ Ce n'eſt point connoitre l'avenir que de révéler „ une telle choſe. D'autres ſongent je ne ſai quoi „ qui les menace de quelque malheur, de la mort „ ſi vous voulés. Le Génie auteur du Songe peut „ connoitre les complots, les machinations qu'on „ trame contre eux, il peut voir dans l'état du ſang „ une prochaine diſpoſition à l'apoplexie, à la pleu„ reſie, ou à quelqu'autre maladie mortelle. Ce „ n'eſt point connoitre l'avenir qu'on appelle contin„ gent. Mais, dit-on, il y a des particuliers qui ont „ ſongé qu'ils régneroient, & ils n'ont régné qu'au „ bout de 20 ou 30 ans. Répondés que leur Gé„ nie d'un ordre bien relevé, actif, habile, s'étoit „ mis en tête de les élever ſur le thrône, il s'aſſu„ roit d'en ménager les occaſions & d'y réuſſir, & „ ſur ces conjectures preſque certaines il communi„ quoit des Songes. Les hommes en ſeroient bien „ autant à proportion de leurs forces. "

Quelle multitude de différentes ſuppoſitions. 1. Nombre de Génies 2. rarement apperçûs 3. très-clair voians 4. prenant ſi mal leurs meſures que rarement éxécutent-ils quelque choſe. 5. puiſſans. 6. arrêtés par quelque petite circonſtance des eſprits animaux, & cela tout court. 7. Fantaſques & faiſant peu de mal. Mais ſi l'on ne peut parvenir à aucune Certitude, il vaut encore mieux s'amuſer à des réveries, que de ſe fatiguer inutilement à chercher ce qu'on ne peut trouver.

„ Un Génie, qui en moins d'une minute fait 50. „ lieues de chemin. Un Génie, qui éléve ſur le „ thrône, un homme dont-il a pris à cœur la for„ tune, ſera arrêté tout court par le mouvement de „ quelques particules & ne pourra plus imprimer en „ ſonge l'averiſſement qu'il ſe propoſoit. " Qu'y-a-t-il de plus mal lié!

Mr. Bayle eſt ſur ſes gardes, il eſt bien aiſe de ſemer dans les eſprits de ſes Lecteurs, les principes d'une ſuppoſition qui, une fois admiſe, ne peut qu'agréer aux Matérialiſtes, & à tous ceux qui cherchent à éluder les preuves d'une Création; mais il eſt bien aiſe auſſi de ſe ménager des faux ſuians & de ne ſe faire mépriſer à aucun de ſes Lecteurs. Voilà pourquoi il ajoute.

Art. Maldonat. Note D.

„ Si nous voulions comparer, dit-il, ce qui nous „ arrive avec une infinité d'images qui s'élévent dans „ nôtre eſprit, quand nous nous abandonnons à „ veillant à tous les objets qui voudront s'offrir à „ nous, je ſuis ſûr que nous y verrions autant de „ rapport à nos avantures, que dans pluſieurs ſonges „ que nous regardons comme des préſages: & je ne „ fais aucun cas de la raiſon qui paroit ſi forte à „ bien des gens: c'eſt, diſent-ils que non ſeulement „ nous voions en ſonge les objets; mais nous leur „ entendons dire des choſes qu'ils ne nous ont ja„ mais dites en veillant, & dont par conſéquent nous „ n'avions aucune trace dans nôtre cerveau. Nous „ croions quelquefois voir en ſonge un livre nou„ veau, dont jamais nous n'avions ouï parler, & nous „ liſons le Titre, la Préface & cent autres choſes. „ Cette raiſon eſt nulle. Ne faiſons nous pas tout „ cela en veillant? Ne nous repréſentons nous pas „ un tel & un tel, qui nous tiennent cent diſcours „ dont nous ſommes les architectes? Ne nous figu„ rons nous pas, s'il nous plait, qu'un tel vient de „ publier un livre, qui traite de telles & de telles cho„ ſes? Ainſi cette prétendue grande raiſon n'eſt d'au„ cun poids.

Il ſemble que Mr. Bayle n'a pas plûtôt fait un aveu raiſonnable qu'il s'en repent. Car il continue.

„ Mais je croi en même temps que l'on ne fau„ roit douter de certains ſonges, dont les Auteurs „ ſont mention, ni les éxpliquer par des cauſes na„ turelles, je veux dire ſans y reconnoitre de l'in„ ſpiration.

Pour aller par ordre ſur cette matiére, il faudroit commencer par l'éxamen des faits, & ſur les régles d'une judicieuſe Critique, s'aſſurer juſques où on peut compter ſur les circonſtances avec leſquelles on les trouve écrits. Un éxamen de cette nature les feroit preſque tous évanouïr. Le même ſonge eſt revenu ſur la ſcéne à diverſes fois; On voit aiſément qu'ils ont été inventés pour favoriſer des Hypothéſes ſuperſtitieuſes. Après une éxacte enquête, le petit nombre, où il paroitroit quelque choſe au delà du naturel, ne renfermeroit apparemment rien qu'on ne pût accorder avec les Hypothéſes reçues.

Si l'on s'étoit contenté d'écrire des Narrations merveilleuſes & de les accompagner de toutes les circonſtances propres à en donner une éxplication très-naturelle, circonſtances véritables, mais qui ſont péries dans l'oubli, on auroit lieu de penſer ſur ces événemens, prétendus merveilleux, auxquels Mr. Bayle donne quelquefois tant de poids, quand il ſe trouve d'humeur à en faire les fondemens de ſon Hypothéſe, tout comme Mr. Bayle penſe lui-même ſur le ſonge de Lotichius, rapporté par Morhof comme quelque choſe de divin.

Art. Lotichius Note G.

„ Lotichius, dit Mr. Bayle, vit en ſonge une „ grande ville aſſiégée, & une fille qui ſe diſoit „ la protectrice du lieu, & qui ſe plaignoit des „ malheurs qui déſoleroient cette ville, & qui en „ feroient un monceau de cendres. Il ne nomme „ point la ville & il ne fait même ſi elle étoit ſur „ le Rhin, ou ſur le Danube, ou ſur l'Elbe, „ mais il croit que c'étoit ſur l'Elbe. Il faut „ pourtant qu'il ait caractériſé Magdebourg, „ puiſqu'on a donné à ſon Elégie ce titre, *De obſidione Urbis Magdeburgenſis.* Il y a ſans doute „ ici quelque choſe de ſurprenant, quoiqu'il faille „ convenir que l'état où étoit alors le Poëte dimi„ nue le merveilleux. Il étoit dans l'armée de la li„ gue de Smalcalde, plus aſſuré apparemment des bons „ ſuccès de Charles Quint, que de ceux de cette „ ligue. Son imagination ſe répandoit ſur les ſuites „ que pourroient avoir les victoires de Charles Quint. „ Peut-être en ſongeant il tomba ſur cette ſuppoſi„ tion, c'eſt que l'Empereur chatieroit ſévérement „ Magdebourg, ſi l'armée des Alliés étoit batue. „ Un Poëte ſe prépare tout auſſi-tôt à déplorer les „ malheurs d'une ville ſaccagée: l'une de ſes fic„ tions eſt que la Déeſſe tutélaire fait ſes plaintes „ &c. Quand on ſe réveille on brouille aſſez aiſé„ ment les eſpéces, parce qu'on ne ſe ſouvient pas „ de leur ordre: on oublie celles qui ſervent de li„ aiſon, & de là vient qu'on s'imagine que les „ idées qu'on a enchaînées loi-même avec les autres, „ nous ſont venues tout à coup par inſpiration. Il „ eſt preſque auſſi facile de ſe faire des ſyſtêmes „ ſur les affaires générales en dormant qu'en veil„ lant: une infinité de gens apres avoir lû de gran„ des nouvelles dans la Gazette, ſe fait un plan ad„ mirable des ſuites qu'elles pourront avoir. Dans „ un quart d'heure ils mènent le victorieux à la ville „ capitale du vaincu; ils ſe repréſentent des thrones „ renverſés, ils font changer de face à toute l'Eu„ rope; & s'ils ſont Poëtes ou Orateurs, ils joignent „ à tout cela le plan d'un beau Poëme, ou d'une „ belle Harangue. Ils en tiennent les figures toutes prê„ tes. Ils ſe repréſentent même l'air & les paroles „ des Députés qui viendront porter les clefs des „ villes. On peut aſſurer que toutes les heures du „ jour il ſe paſſe de telles choſes dans la tête de plu„ ſieurs perſonnes. Leur ame, quand ils dorment, „ n'eſt pas moins active à l'égard de ces chiméres. „ Elle fait des plans à perte de vûe. C'eſt peut-être

ce

„ cè que fit Lotichius cette nuit-là. J'ai dit la rai-
„ ſon pourquoi il n'auroit point dû s'appercevoir en
„ ſe réveillant, qu'il étoit l'Auteur de cette ſuite
„ de viſions, comme ceux qui batiſſent des cha-
„ teaux en l'air pendant qu'ils veillent, ſavent & ſen-
„ tent qu'ils en ſont les vrais Auteurs, ſans qu'au-
„ cune intelligence étrangére ſe fourre là pour leur
„ révéler l'avenir, ce qui fait auſſi qu'ils n'y trou-
„ vent aucun préſage.

„ J'aimerois mieux dire que Lotichius, fit ce
„ ſonge durant le ſiége de Magdebourg, l'an 1550 ou
„ 1551. Il étoit facile de s'imaginer que Maurice
„ Electeur de Saxe, qui commandoit ce ſiége de la
„ part de l'Empereur, prendroit la Ville & la trai-
„ teroit cruellement. Lotichius agité de cette crain-
„ te ſe repréſenta en ſonge le ſac de la ville, & ſe
„ jetta ſur les fictions poëtiques. Il ne manqua
„ pas d'introduire la Déeſſe tutélaire qui proteſtoit
„ de ſon innocence, & de ſa fidélité, encore que
„ l'Empereur la chaſſât de ſa demeure &c. Le len-
„ demain il trouva cette matiére ſi propre à être
„ traitée en vers, qu'il en fit une Elégie, à laquelle
„ il donna lui-même le titre, *De obſidione Urbis Mag-*
„ *deburgenſis*. Je crois bien qu'il s'imagina qu'il y
„ avoit quelque choſe de Prophétique dans ce ſonge:
„ c'eſt qu'il ne ſe ſouvenoit point du commence-
„ ment de ſa réverie, c'eſt qu'il ignoroit qu'il eut
„ enfilé lui-même toutes ces viſions, comme les
„ nouvelliſtes enfilent eux-mêmes en veillant tou-
„ tes les ſuites qu'il leur plait de ſuppoſer aux ſié-
„ ges & aux batailles. Or comme le ſiége de Mag-
„ debourg fût terminé, non par la priſe de la ville,
„ mais par un traité de paix, Lotichius ſe deſabuſa
„ ſans doute lui-même: Il connut la fauſſeté de ſes
„ ſonges; mais ſes Vers ſe conſervérent, & virent le
„ jour après ſa mort. Que ſait-on même s'il ne
„ feignit pas qu'il ſongea cela? Les Poëtes ne ſe don-
„ nent-ils pas tous les jours cette licence? Après
„ avoir bien examiné tout ceci, je trouve plus
„ vraiſemblable de dire qu'il ne ſongea point ce qu'il
„ raconta, mais qu'à l'exemple de pluſieurs Poëtes
„ il feignit qu'il avoit ſongé ces choſes.

„ L'expérience nous apprend que les objets qui
„ nous ont occupé pendant le jour, ſe préſentent
„ pour l'ordinaire à nôtre eſprit la nuit ſuivante;
„ Il y a des gens qui trouvent plûtôt le beau tour
„ d'une Penſée Poëtique pendant qu'ils dorment, que
„ pendant qu'ils veillent. Leurs ſonges ſont véhé-
„ mens, & remuent & agitent les eſprits avec une
„ extrême rapidité? Ils ſe trouvent à leur réveil dans
„ une émotion qui les étonne; ils y apperçoivent
„ un merveilleux qu'ils jugent digne d'être cultivé;
„ ils ne tardent guéres à verſifier là-deſſus. Exa-
„ minés bien toutes ces choſes vous trouverés un fon-
„ dement à des Conjectures ſur des cauſes naturelles
„ de l'Elégie de Lotichius.

„ Que par un pur jeu d'eſprit un Poëte faſſe aujour-
„ une Elégie toute ſemblable à celle de Lotichius, il
„ pourra fort bien arriver qu'au bout de 80 ans la
„ même ville, que de gaieté de cœur il aura voulu
„ déſigner, ſera bombardée & exterminée.

Ces réfléxions de Mr. Bayle rendent ſans force la conſéquence qu'on tire des ſonges pour prouver l'éxiſtence de ces Etres ſolâtres & aëriens.

Il revient pourtant à cette agréable hypothéſe, dans *Note N.* l'Article de Hobbes.

„ A raiſonner conſéquemment, dit-il, il n'y a point
„ de Philoſophes qui ſoient moins en droit de re-
„ jetter la magie & la diablerie, que ceux qui nient l'éxi-
„ ſtence de Dieu. Mais, dit-on, Hobbes ne croit
„ point l'éxiſtence des eſprits. Parlés mieux: il croioit
„ qu'il n'y avoit point de ſubſtances diſtinctes de la
„ matiére. Or comme cela ne l'empêchoit point de
„ croire qu'il n'y eût beaucoup de ſubſtances, qui
„ veulent du mal ou du bien aux autres, & qui leur en
„ font, il pouvoit, & il devoit croire qu'il y a des
„ êtres dans l'air ou ailleurs tout auſſi capables de
„ méchanceté, que les corpuſcules qui forment;
„ diſoit-il, toutes nos penſées dans nôtre cerveau.
„ Pourquoi ces corpuſcules auroient-ils plus de connois-
„ ſance des moiens de nuire, que ces autres êtres? Et
„ quelle raiſon y a-t-il qui prouve que ces autres
„ êtres ignorent la maniére dont il faut agir ſur nôtre
„ cerveau pour nous faire un ſpectre?

M. Bayle veut bien fournir des échapatoires aux Matérialiſtes, lorſqu'ils ſe trouveront preſſés par des argumens qui les obligeront à reconnoître quelques Etres qu'on ne voit pas, & qui ne laiſſent pas de donner des marques d'un grand pouvoir; Mais il ne veut pourrant pas paſſer pour un homme qui donne légérement dans cette hypothéſe, & qui ne ſait pas appercevoir l'incertitude des faits, ſur leſquels on pouvoit penſer à l'établir. Voilà pourquoi il ajoûte.

„ Prenons la choſe d'un autre biais. On ſe- *Ibidem.*
„ roit non ſeulement fort téméraire, mais auſſi
„ fort éxtravagant ſi l'on s'engageoit à ſoutenir
„ qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ſe ſoit
„ imaginé qu'il voioit un ſpectre. Et je ne crois
„ point que les incrédules les plus opiniâtres, les
„ plus éxceſſifs aient jamais ſoutenu cela. Tout ce
„ qu'ils ſont ſe réduit à dire que les perſonnes, qui
„ ont cru avoir été les témoins de l'apparition des
„ eſprits, avoient l'imagination bleſſée. On avoue
„ donc qu'il y a certains endroits du cerveau, qui
„ étant affectés de telle ou de telle ſorte, éxcitent l'i-
„ mage d'un objet qui n'éxiſte point réellement hors
„ de nous, & font que l'homme, donc le cerveau eſt
„ ainſi modifié, croit voir à deux pas de lui un
„ ſpectre affreux, une furie, un fantôme mençant.
„ Il ſe paſſe de ſemblables choſes dans la tête des
„ plus incrédules, ou pendant qu'ils dorment, ou pen-
„ dant qu'ils ſont tourmentés d'une fiévre chau-
„ de. Oſeroient-ils ſoûtenir après cela qu'il eſt
„ impoſſible qu'un homme qui veille, & qui
„ n'eſt pas en délire, reçoive en certains endroits du
„ cerveau une impreſſion à peu-près ſemblable à
„ celle, qui ſelon les loix de la nature eſt liée avec
„ l'apparence d'un fantome?

Les Matérialiſtes font dans l'impuiſſance de prouver par des argumens tant ſoit peu vraiſemblables, l'éxiſtence de ces êtres aëriens. Mais quand il ſeroit poſſible de donner à cette ſuppoſition toute la vraiſemblance imaginable, je ſoutiens hardiment qu'ils n'en ſauroient tirer aucun parti pour éluder l'hiſtoire des faits rapportés dans l'Evangile. Ils ne ſauroient attribuer à ces Etres imaginaires les Merveilles qui y ſont rapportées, ſans avoir beſoin à tout coup de nouvelles ſuppoſitions entiérement abſurdes & incroiables. Car ſi quelqu'un s'avifoit d'attribuer les Miracles de JESUS CHRIST, ou les apparences de ſa Réſurrection, à quelques Génies aëriens que nous ne connoiſſons pas, on trouve dans l'hiſtoire de l'Evangile des circonſtances qui rendroient cette hypothéſe inſoûtenable. Car J. CHRIST, dont la douceur, la ſageſſe, la compaſſion formene le caractére, n'auroit jamais pû ſe réſoudre, à tromper & à rendre en trompant ſes plus chers Diſciples les plus miſérables de tous les hommes, ſans leur faire tirer aucun fruit de leurs ſouffrances, & ſans en tirer lui-même aucun.

Si Mr. Bayle n'avoit pas eu un goût tout-à-fait ſingulier pour animer toute la Nature, lui qui prend tant de plaiſir à faire le diſicile, & à combattre les vérités les plus évidemment & les plus ſolidement démontrées, ſe ſeroit-il avifé de débiter, ſur des ſonges, une hypothéſe qui a toute la conſuſion d'un ſonge? Dieu auroit créé dans les airs de certains Etres qui auroient aſſés de connoiſſance pour percer dans l'avenir, & aſſés de pouvoir pour en avertir les hommes; mais dont le pouvoir ſeroit tellement borné, par de certaines Loix arbitraires, qui en régleroient l'éxercice, qu'ils ne pourroient donner leurs inſtruc-tions qu'en ſonge, & encore à de telles conditions que de deux millions d'hommes, à peine s'en trou-

vera-t-il ſept à qui ces Etres répandus dans les Airs aient pu rendre ce ſervice trois fois pendant leur vie, au cas même que tout ce qu'on en dit ſut vrai. Voilà donc une hypothéſe qui en elle-même n'a nulle vraiſemblance, & qui de plus n'eſt établie ſur aucun fait avéré.

On ne ſe tire pas mieux des difficultez dont on ſe trouve accablé, dès qu'on veut bâtir ſur cette ſuppoſition, & ſe la repréſenter éxécutée.

Article Maſius Note D.

„ Pourquoi ſont-ils, dit Mr. Bayle, plutôt part de „ leurs prédictions aux plus foibles, qu'aux plus „ fortes têtes ? Il eſt facile de répondre que ceux „ qui veillent ne ſont pas propres à être avertis; car „ ils ſe regardenſ alors comme la cauſe de tout ce „ qui ſe préſente à leur imagination, & ils diſtin„ guent fort nettement ce qu'ils imaginent d'avec ce „ qu'ils voient. En dormant ils ne ſont nulle diffé„ rence entre les imaginations & les ſenſations. „ Tous les objets qu'ils imaginent leur ſemblent pré„ ſens, & ils ne peuvent pas retenir éxactement la „ liaiſon de leurs images; & de là vient qu'ils ſe „ peuvent perſuader qu'ils n'ont pas enfilé eux-mê„ mes celles-ci, avec celles-là; d'où ils concluent „ que quelques unes leur viennent d'ailleurs & leur „ ont été inſpirées par une cauſe qui les a voulu aver„ tir de quelque choſe. Peut-on nier qu'une ma„ chine ne ſoit plus propre à un certain jeu, quand „ quelques-unes de ſes piéces ſont arrêtées, que quand „ elles ne le ſont pas ? Diſons de même de nôtre „ Cerveau. Il eſt plus facile d'y diriger certains „ mouvemens pour éxciter les images préſageantes „ lorſque les yeux & les autres ſens éxternes ſont „ dans l'inaction, que lorſqu'ils agiſſent. Savons„ nous les facilités que donnent aux Auteurs des ſon„ ges les effets de la maladie ou de la folie ? Pou„ vons-nous douter que les Loix du mouvement, „ ſelon leſquelles nos organes ſe remuent, & qui ne „ ſont ſoumiſes que juſqu'à un certain point aux „ deſirs des Eſprits créés, ne troublent & ne confon„ dent les images que l'Auteur du ſonge voudroit „ rendre plus diſtinctes ?

Mais quand un homme veille, qu'il ſe met dans un grand état de tranquilité, qu'il ſe retire dans un endroit, où il n'eſt frappé d'aucun bruit, qu'il ferme les yeux, qu'il ſe refuſe à toute queſtion, qu'il eſt dans la quiétude d'un homme qui s'endort, & qui ne ſouhaite autre choſe que de ſe livrer à ces Etres ſecourables dont il croit être environné, en s'abſtenant de troubler par ſa propre activité les loix auxquelles ils ſont aſſujettis; il me paroit qu'un tel cas ſait tomber tout ce que Mr. Bayle vient de dire.

Une des grandes Loix qu'un homme raiſonnable doit ſe faire, c'eſt de s'impoſer ſilence ſur ce qu'il n'entend pas, ou ſur ce qu'il ne connoit pas aſſés. Il eſt des ſujets ſur leſquels on aime à décider par goût; on ſe permet des conjectures qui plaiſent, on ſe les figure vraiſemblables, on aime à les repaſſer, on s'y affermit par habitude, & lors qu'enſin on ſe trouve obligé à céder à des objections, contre leſquelles elles ne peuvent tenir, dans le chagrin qu'on a de les abandonner, on cherche à ſe conſoler, en diſant, que tout le ſavoir des autres hommes, n'eſt non plus qu'un tiſſu de préventions.

Article Emma

„ Le Roi continua à être crédule, dit Mr. Bayle, „ il fallut qu'Emma ſe juſtifiât par les voies ordi„ naires en ce temps là, c'eſt à dire qu'elle mar„ chât ſur des fers ardens. Cette dure épreuve montra „ clairement ſon innocence. Le Roi l'aiant reconnue ſe „ ſoûmit à la peine des pénitens. Je ne trouve point „ ce que devinrent les Accuſateurs; & il faut avouer „ qu'il y a pluſieurs réfléxions à faire ſur la coûtu„ me de ces ſiécles-là.

Ibidem Note D.

„ Les Hiſtoires ſont remplies d'événemens, dit-il, tout „ pareils à celui-ci. On voit que l'épreuve du fer „ chaud étoit ſouvent pratiquée en divers lieux de „ l'Europe, & que les perſonnes qui s'y ſoumettoi„ ent s'en tiroient à leur honneur. Pourquoi ne con„ tinue-t-on plus à s'en ſervir depuis long-temps ? „ Eſt-ce qu'on a reconnu qu'elle étoit ſujette à l'il„ luſion, & que l'artifice humain la pouvoit faire „ réuſſir en faveur du crime ? Si cela eſt, il ne „ faudroit pas tenir pour juſtifiés ceux & celles qui „ ont marché ſur les coutres ſans ſentir aucune dou„ leur. Eſt-ce qu'il ne faut point tenter Dieu ? Mais „ pourquoi le tentoit-on donc en ce temps-là ? Pour„ quoi ne condamne-t-on ceux qui autoriſoient cet „ uſage ? Pourquoi croira-t-on que Dieu faiſoit voir „ par un miracle, une innocence qui ne ſubſiſtoit „ pas cette grace, puiſqu'elle recouroit à un crime, „ c'eſt celui de tenter Dieu ? Il eſt fort difficile de „ réſoudre ces difficultés ſans l'intervention d'une cau„ ſe occaſionnelle; mais avec cette hypothéſe on „ les réſoudroit aiſément. On n'auroit qu'à ſuppo„ ſer une Intelligence qui auroit pris ſoin de l'innocent, „ qui, par ſes déſirs, auroit déterminé le premier „ moteur à ne point ſuivre dans cette rencontre la „ Loi générale de la communication des mouvemens. „ On pourra enſuite ſuppoſer, non pas comme les „ Païens, que ces ſortes d'Intelligences meurent, „ mais qu'elles paſſent à d'autres Emplois, & qu'alors „ elles ne continuent plus de préſider à ces épreuves. „ Voilà comment-il ſe pourroit faire, que certains „ miracles fuſſent en vogue, en un temps & ceſſaſ„ ſent en un autre. Il n'en faudroit rien conclure „ contre l'immutabilité des Loix générales. On ſe „ tromperoit peut-être, ſi l'on croioit qu'entre les „ Eſprits créés, il n'y a que l'ame de l'homme qui „ ſoit ſujette au changement.

Mr. Bayle fait ſemblant d'alléguer une conjecture qui ſauve des difficultés contre la Providence, & c'eſt ſeulement une conjecture par où on rend raiſon de certains faits, dans le ſyſtême de l'éternité du Monde rempli d'êtres de toutes ſortes de genres; car enfin on demandera toûjours, d'où vient que la Providence a laiſſé périr une eſpéce d'êtres ſi utiles & ſi bienfaiſans? Cette eſpéce avoit été longtemps ſans paroître, & il y a long-temps qu'elle a diſparu. C'eſt contre le cours ordinaire. Les individus périſſent, mais les eſpéces durent.

Je ne veux que cét éxemple pour ôter toute apparence de raiſon au ſyſtême des cauſes occaſionnelles. Suivant ce ſyſtême, dans le fond c'eſt Dieu qui fait tout, c'eſt donc lui qui auroit fait ces Etres Aériens & merveilleux, qui auroit créé les actes de leur volonté, dans toutes les circonſtances où les effets en ont paru, & qui, enſuite de ces volontés qu'il ſeroit venu de créer dans ces Etres, auroit fait le Miracle. Depuis fort long temps, à l'occaſion encore de quelque volonté qu'il crée dans des Etres d'une autre eſpéce, il n'en crée plus de celles qu'il créoit autrefois dans ceux de la prémiére. Ces détours ſont-ils dignes de ſa Sageſſe ? C'eſt ici un ſyſtême imaginé pour contenter l'eſprit humain par quelque apparence de raiſonnement. Mais la Raiſon trouve-t-elle la moindre convenance dans ces ſuppoſitions ? N'eſt-il pas infiniment plus ſimple, & plus raiſonnable de dire, d'abord & ſans détour, que l'Etre ſuprême a eu ſes raiſons pour en uſer ainſi dans des temps, & qu'il a ſes raiſons pour ne pas continuer ?

Il eſt facile de s'appercevoir que le ſyſtême des Cauſes occaſionnelles n'entre ici que pour jetter de la pouſſiére aux yeux. On ſuppoſe l'Univers rempli d'êtres très-différens, en Idées, en Raiſon en Humeur, en Inclination, en Puiſſance. Ce qui eſt prodige pour nous, eſt naturel pour d'autres; cependant ces Etres ſi puiſſans & ſi au deſſus des forces humaines, n'auroient pas eu celle de ſe conſerver, leur eſpéce auroit péri toute entiére: il n'y a point de ſuppoſition que les Incrédules ne trouvent à leur gré, dès qu'elle leur fournit le moindre prétexte de douter, & la moindre éxcuſe, pour ne ſe rendre pas aux preuves qui établiſſent la divinité des miracles de l'Evangile: mais comment peuvent-ils ſe perſuader, je ne dis pas qu'ils ſeront juſtifiés, mais

éx-

excusés de n'avoir pas voulu prendre le parti le plus sûr, & outre cela le plus vraisemblable, & qui est beaucoup plus que vraisemblable. Un nombre prodigieux de circonstances s'unissent toutes pour affermir le système de la divinité de l'Evangile, pendant que pour ôter à chacune de ces circonstances sa force démonstrative, il faut recourir, tantôt à une supposition, tantôt à une autre, dont aucune n'a pour toute probabilité, que de n'impliquer pas directement contradiction.

Si les faits sur lesquels roule cette Question ne sont point fabuleux, on peut dire que la Providence a eu ses raisons pour appuier l'innocence, par ces voies extraordinaires, dans de certains temps, où la grossiéreté, dans laquelle les hommes vivoient, quoique faisant profession du Christianisme, sembloit demander quelque secours de cette nature, mais qu'après que les hommes sont sortis de ces profondes ténébres, & de cette barbarie, il ne tient qu'à eux de profiter des secours ordinaires & de la Vérité de l'Evangile mise dans une aussi grande évidence qu'elle l'est aujourd'hui. Mais cette pensée ne peut pas subsister avec le Pyrrhonisme.

Article Castritus.

„ Il faut se souvenir, dit Mr. Bayle, qu'il n'y „ a point d'absurdité dont l'esprit de l'homme ne „ soit susceptible, & qu'en particulier le dogme de „ plusieurs Génies bons & mauvais, supérieurs les „ uns aux autres, & préposés à diverses Charges, „ est assés à la portée de la Raison.

Ibidem. Note D.

„ Nous tournons en ridicule le système des anciens „ Païens, leurs Naïades, leurs Oreades, leurs Ha„ madryades &c. & nous sommes très-bien fondés „ quand nous condamnons le culte que l'on rendoit „ à ces êtres; car nous savons par l'Ecriture que „ Dieu défendoit tout culte de Réligion qui ne s'adressoit point à lui directement & uniquement. „ Mais quand on se représente la Raison de l'homme abandonnée à elle-même & destituée du secours „ de l'Ecriture, on comprend fort aisément, ce me „ semble, qu'elle a dû se figurer ce vaste Univers, „ comme pénétré par tout d'une vertu très-active & „ qui savoit ce qu'elle faisoit. Or afin de donner „ raison de tant d'effets différens les uns des autres, „ & même contraires les uns aux autres, qui se voient „ dans la nature, il a fallu s'imaginer ou un Etre unique qui diversifie son opération selon la diversité „ des Corps, ou un grand nombre d'ames & „ d'Intelligences pourvuës chacune d'un certain Emploi & préposées les unes aux sources des Riviéres, les autres aux Montagnes, les autres aux Bois, &c. „ Il y a eu des gens parmi les Païens qui dans le „ culte de Cérès & de Bacchus n'ont prétendu honorer que l'Etre suprême, entant qu'il produit „ les grains & le vin. D'autres ont prétendu vénérer l'Intelligence particuliére, qui dans la distribution des charges du grand Univers avoit eu le „ département des terres ensemencées, & des Vignobles. Ce fondement une fois posé, on ne fait „ plus où s'arrêter: le nombre des Dieux se multiplie sans fin & sans cesse; on sacrifie à la Peur & „ à la Fiévre, aux Bons Vents & à la Tempête: Il s'éléve une Hiérarchie dont les degrés sont innombrables; les combinaisons d'intérêt se diversifient à l'infini, parmi ces Intelligences que l'on ne voit pas & que „ l'on admet pourtant, comme des Causes très-actives.

Que l'on compare ces suppositions nombreuses & gratuites, avec le système de l'Ecriture, qui nous apprend l'éxistence des Intelligences qui ont gardé leur origine & éxécutent les ordres du Grand Maitre quand il les en honore, & des Intelligences qui ont abusé de leur Liberté. Le Compilé plait avec son peu de vraisemblance. Le simple n'agrée pas, à cause des Loix contenuës dans le Livre où il est enseigné.

„ Si l'on me demande à quoi je songe avec cette ré„ flexion amenée de si loin, je répondrai que je fraie „ le chemin à ceux qui voudront prendre le parti „ des Péres accusés d'avoir imputé aux Hérétiques „ cent éxtravagances que personne n'enseignoit. Il „ est beaucoup plus vraisemblable qu'on ne s'imagine, que des gens qui croient bien raisonner aient „ admis plusieurs principes, les uns bons, les autres „ mauvais, & un perpetuel contraste, parmi des Etres d'une puissance inégale, & sujets à diverses „ inclinations. C'est un grand égarement, je l'avoue, mais il se présente par plusieurs bouts, & „ il est très-possible d'y tomber. Je veux croire „ que les Gnostiques & leurs semblables s'éxpliquoient si confusément, qu'il pouvoit arriver, „ qu'on leur imputoit de bonne foi, ce qu'ils n'eussent point admis comme un point de leur croiance; cependant je crois sans peine qu'ils admettoient „ quant au fond ces Vertus & ces Principes qu'on „ leur attribue. En raisonant conséquemment après „ avoir établi plusieurs Vertus, ils pouvoient établir en particulier que la Nation Judaïque avoit „ été dirigée par un Etre malfaisant, & passer de là „ dans toutes les abominables impiétés qu'on leur attribue, par rapport au Dieu d'Abraham, d'Isaac, „ & de Jacob. Puisque j'en suis venu là, autant „ vaut-il que j'achéve. I.a foi des Intelligences „ préposées à divers Emplois dans l'Univers, est „ d'une aussi grande étendue, que la croiance de „ Dieu; car je ne pense pas que jamais Peuple ait eu une Réligion sans reconnoitre des Intelligences „ moiennes. Les Philosophes, les plus subtils, celui qu'on nomme le Génie de la nature, les Cartésiens les plus pénétrans, en ont reconnu. Les Sectateurs d'Aristote en mettent par tout encore „ aujourd'hui, sans s'en bien appercevoir; car ils „ mettent dans tous les Corps une forme substantielle, qui a pour son apanage un certain nombre de „ qualités, avec quoi elle accomplit ses desirs, elle „ repousse l'ennemi, & se conserve le mieux qu'elle „ peut dans son état naturel. N'est-ce point admettre dans les plantes une Intelligence préposée à faire végéter une partie de l'Univers, & agissant pour „ cette fin sous les ordres de l'Etre suprême? Bien loin que ceux qui nient la Création, bien loin que „ les Spinozistes puissent nier ces Intelligences, qu'il „ n'y a point de système qui les entraine plus nécessairement & plus inévitablement que le leur. Il ne „ seroit pas difficile de le leur prouver; mais ce n'est „ pas une matiére qui soit propre à un tel Livre que celui-ci. Dans le système de la Création c'est une „ grande difficulté que d'admettre des Intelligences qui aiment le mal, ou qui selon les réveries de nos „ Caïnites aient l'intendance des voluptés sensuelles, „ comme la Venus du Paganisme avoit l'intendance „ des plaisirs d'amour, de l'aveu même d'un Poëte „ Epicurien. Mais dans le système qui nie la Création, c'est une suite nécessaire qu'il y ait tout „ aussi-tôt des Génies mal-faisans, que des Génies „ bien-faisans. "

„ De peur qu'on ne me soupçonne d'avancer témérairement ce que j'ai dit des plus habiles Cartésiens, je souhaite qu'on remarque que celui d'entre eux qui a le plus fait valoir les volontés simples & générales de Dieu, insinue très-clairement en divers endroits de ses Livres, qu'il y a un très„ grand nombre de causes occasionnelles que nous ne „ connoissons pas. Or ces causes occasionnelles ne „ sont autre chose que les volontés & les desirs de „ certaines Intelligences. Il en faut admettre par „ tout où les Loix de la communication du mouvement ne sont pas capables de produire certains „ effets. Cela va loin, on ne peut comprendre „ qu'elles suffisent à la construction d'un navire: „ personne ne fait difficulté d'avouer que jamais le „ mouvement ne produiroit un Horloge, sans la „ direction d'une Intelligence particuliére. Par conséquent ces Loix-là sont incapables de produire la „ moindre plante, & le moindre fruit: car il y a „ plus d'artifice dans la construction d'un Arbre, & „ d'une Grenade, que dans celle d'un navire. Il

" faut donc recourir à la direction particuliére d'u-
" ne Intelligence pour la formation des végéteux, &
" à plus forte raiſon pour celle des animaux. Loix
" du mouvement, figure, repos, ſituation des par-
" ticules tant qu'il vous plaira. Cela eſt bon, pen-
" dant qu'on n'a pas encore 44 ans: Après quoi
" vous voiés les plus excellens Cartéſiens vous avouer
" confidemment qu'ils commencent à douter de la
" ſuffiſance de ces principes. Ils entendent alors
" comme il faut leurs Catégories. Il eſt vrai, di-
" ſent-ils, cela ſuffit pour faire qu'un Arbre & un
" Horloge ſoient ce qu'ils ſont; mais comme le ſeul
" mouvement avec les Loix générales n'a point fait,
" ni n'a pu faire que les piéces d'une Horloge ac-
" quiſſent la figure & la ſituation qu'elles ont, ne
" croiés pas que les parties d'un Arbre aient acquis
" par les ſeules Loix du mouvement leur ſituation &
" leur figure. Encore un coup cela va loin, & nous
" conduit à un Génie qui préſide à la fabrique des
" machines animées. Mais les minéraux, mais les
" météores ſont-ils bien aiſés à faire? N'y a-t-il
" point beaucoup d'artifice dans leur conſtruction?
" Plus qu'on ne penſe. Les Scholaſtiques au lieu de
" Génie & d'Intelligence ſe ſervent des mots *Forme*
" *ſubſtantielle*, *Vertu plaſtique* &c. Mais les mots n'y
" ſont rien.

" Bodin a dit une choſe qui témoigne qu'il ad-
" mettoit des Génies préposés, non ſeulement à con-
" ſerver, mais même à produire tous les Etres ſub-
" lunaires. Il y a quelque ſuite dans cette ſup-
" poſition; car le meilleur moien d'intéreſſer une
" Intelligence à la protection d'une créature corpo-
" relle, eſt de lui donner la charge de la fabrique,
" je veux dire d'appliquer le mouvement ſelon les
" idées qu'elle a de la forme de cette créature, com-
" me font les Horlogers & les Architectes.

Après cela peut-on douter que Mr. Bayle ne reconnoiſſe d'une néceſſité indiſpenſable l'hypothéſe de quelques Etres doués de quelque connoiſſance, qui préſident à la conſtruction des corps organiſés?

Mr. Bayle tout Pyrrhonien qu'il aime ordinairement à paroitre, ne laiſſe pas de s'exprimer quelquefois très affirmativement. Il vient de mettre ſon Lecteur dans la néceſſité de reconnoitre l'éxiſtence des Formes Plaſtiques, ou de quelque choſe de très-analogue à ces Formes-là. Dans un autre Ouvrage il paroit inquiet ſur ce que les idées de Mr. Cudwort peuvent fournir des argumens aux Athées, & de ce que les Stratoniciens en peuvent tirer de grands avantages. Monſr. le Clerc a ſoûtenu que les ſentimens de Mr. Cudwort ne méritoient point ce reproche, & ne favoriſoient point l'Athéiſme. Mr. Bayle a répliqué à Mr. le Clerc, & a perſiſté dans ſon ſentiment. Dans un endroit donc il force d'admettre les Formes Plaſtiques, dans un autre il ſoûtient, que dès qu'on reconnoit ces Formes, on ne peut plus fermer la bouche aux Athées.

Je n'allégue cela que comme une preuve du plaiſir que Mr. Bayle ſe fait continuellement d'ébranler les Vérités les plus importantes. J'examinerai dans la ſuite ſes argumens lorſqu'il s'agira de l'éxiſtence de Dieu, & des preuves que l'attention à l'Univers en fournit.

Article Vanini.

Mr. Bayle revient encore à propoſer ſes conjectures ſur des Etres inviſibles, & qui influent ſur les évenemens de la Vie d'une maniére que nous ne connoiſſons pas, & qui, peut-être, faute de lumiéres & de pouvoir, auſſi bien que de bonté dans ces Etres-là, nous paroit quelquefois bizarre. Il emploie ſix pages à promener ſon Lecteur ſur diverſes conſidérations écrites dans un ſtile qui ne laſſe point, au bout deſquelles ſi on eſt peu éclairé, on eſt au moins ſi las, qu'on ſe trouve tout diſpoſé à recevoir pour vraiſemblable la concluſion par où Mr. Bayle finit.

Réflexions ſur ce qu'en dit Mr. Bayle.

V. IL ME paroit que la réfléxion que Mr. Bayle fait; ſavoir, *qu'il peut entrer dans cette queſtion beaucoup d'équivoques & de diſputes de mots*, fournit dequoi lever les difficultés ſans avoir beſoin de recourir à ſa conjecture. Si par *malheureux* vous entendés une perſonne qui n'a pas réuſſi dans un deſſein qu'il s'étoit propoſé, & par *heureux* celui à qui il eſt arrivé quelque choſe d'avantageux, j'avouerai qu'il y a des hommes heureux & d'autres malheureux; Si vous ajoutés, *une certaine ſuite d'évenemens a été cauſe que l'un a réuſſi, & qu'une enchainure d'évenemens s'eſt oppoſée au ſuccés de l'autre*, vous ne dirés encore rien que de vrai. Mais ſi on prétend que la *Fortune* ſe ſoit tournée du côté de l'un, & ait perſécuté l'autre, & que par ce terme on déſigne une certaine *Cauſe* diſtincte des événemens mêmes & de la Providence Divine; je ne reconnois là qu'une conſéquence précipitée d'un eſprit impatient, qui n'a pas aſſés éxaminé les choſes. Il eſt des cas où rien ne nous oblige à reconnoitre quoique ce ſoit au de-là d'une Providence ordinaire & des Loix générales, ſoit du mouvement corporel, ſoit des déterminations de la Volonté. Il en eſt que l'on peut imputer à une Providence particuliére. Dieu, par éxemple, aura eu ſes raiſons pour rendre heureux *Sylla* dans ſes entrepriſes, pour donner du ſuccés à *Céſar*. Si l'état où ſe trouvoit l'Empire Romain, dans ces tems-là, nous étoit connu, comme il eſt connu de Dieu; Si nous voions dans l'avenir, comme il y voioit, & que nous puſſions déterminer quelles auroient été les ſuites de Rome toujours République, & de quelle utilité pouvoit-être pour les deſſeins de Dieu Rome ſoûmiſe à des Maîtres, nous connoitrions les raiſons de ſa Providence à cet égard. Ainſi encore Dieu qui détermine l'attention du côté qu'il lui plait, & peut faire naitre dans l'eſprit les idées qu'il trouve à propos, fera qu'un particulier, dans de certaines occaſions, rappellera dans ſa mémoire de certaines idées. Dans d'autres, ou il en fera naitre, ou il bouchera pour ainſi dire les ouvertures qui les auroient fait naitre, ſuivant qu'il le trouvera à propos; car l'Intelligence de Dieu, qui eſt infinie, & infiniment active, préſide ſur le ſort des particuliers tout comme ſur celui de leurs Maîtres. Quand je ſuppoſe ainſi des volontés particuliéres dans l'Etre Suprême, je me mets fort peu en peine *d'avoir à dos les Carteſiens*, & il n'appartient pas à un eſprit auſſi borné que le nôtre d'aſſigner des bornes à la conduite de l'Etre Suprême, en la réduiſant à la néceſſité de n'agir que par des Loix générales. Je reconnois ces Loix & leur influence ordinaire, je reconnois encore qu'on peut ſe donner trop de liberté dans ſes conjectures, ſi on y ajoute à tout moment des éxceptions à ces Loix; Mais peut-être n'y auroit-il pas moins de témérité à éxclurre toutes ces éxceptions.

Apello honeſtum & malum. Article Zimoleon.

Si l'on éxamine les choſes avec plus d'attention & d'éxactitude qu'on ne fait ordinairement, on trouvera qu'on impute *à des je ne ſai quoi*, ce qui eſt un pur effet des cauſes ſecondes réelles & connuës. Dira-t-on, par éxemple, qu'un je ne ſai quel Etre inviſible, ou qu'une Providence particuliére de Dieu eſt cauſe qu'un Prince a beſoin de divers Officiers? Pluſieurs Péres ſouhaitent de mettre leurs Enfans auprès de lui; Il a donc pluſieurs Pages, tout cela arrive très-naturellement, & ſans qu'on ait lieu de s'en étonner; L'un d'eux a plus d'eſprit, plus d'activité, meilleure grace que les autres, le Prince prend pour ce Page plus d'affection: Quand l'âge, où l'on ſert ſous ce nom eſt paſſé, il l'éléve à d'autres emplois; Comme l'idée de cet Officier lui eſt plus agréable, & plus préſente, il lui confie des poſtes plus importans, & il s'en ſert pour de plus grandes affaires. Par-là ce Favori devient à ſon tour néceſſaire; En tout cela, il ne faut point aller chercher bien loin des Cauſes qu'on a ſous les yeux. Il en eſt de même de ce que je vai ajoûter. Ce Miniſtre a beſoin lui-même de gens qui lui ſervent de Sécretaires, par éxemple; Il s'en preſente un, & il l'agrée, il s'en ſert & il l'éléve. Choiſiſſés quel particulier qu'il vous plaira, depuis qu'il eſt ſorti de la maiſon de ſon Pére; ſuivés-le dans

dans toutes les circonſtances où il s'eſt trouvé, vous verrés une enchaînure de cauſes ſecondes qui ont produit ſon élévation ſans avoir beſoin d'être dirigées par je ne ſai quel Etre ſuppoſé. Un homme en place, & devenu grand Seigneur par les cauſes que je viens d'alléguer, ne ſe refuſe pas à la pente de ſon tempérament pour l'amour & pour la volupté: Un de ſes Domeſtiques le ſert dans ſes plaiſirs, il lui en fait bon gré; & quand ce Domeſtique lui recommande un Parent, il avance ce parent-là, il lui donne d'abord des poſtes qu'il n'auroit obtenu qu'après pluſieurs années de ſervice ſans cette favorable circonſtance. Un autre homme de mérite dont les Parens ne ſe ſeront pas trouvés dans les mêmes circonſtances paſſe pluſieurs années ſubalterne; à la fin il ſe laſſe, & quitte le ſervice. Eſt-ce une preuve que les Génies ſe ſont divertis à lui fermer le chemin aux avancemens, & qu'ils l'ont ouvert à d'autres? Non ſans doute.

La douceur d'un Hyver favoriſe un ſiége, les pluies d'un Eté en font échouer un autre; Eſt-il néceſſaire de ſuppoſer que des Eſprits aëriens aient écarté les nuées en faveur de l'un, & les aient raſſemblées pour contre carrer l'autre?

Article Timoleon. Note K. 5me. Réflexion.

Prenés bien garde à ce que je m'en vai dire, continue Mr. Bayle. Les Souverains jugent ordinairement des choſes par le ſuccès. On aquiert leurs bonnes graces, ſi l'on réuſſit, dans une entrepriſe militaire: mais ſi on n'y réuſſit pas on perd leur eſtime & leur amitié. Lors même qu'ils ſavent que la victoire a été un coup de bonheur, & que la défaite n'eſt point venue de quelque faute du Général, ils ſe ſentent plus diſpoſés à élever le Vaincu; car c'eſt un grand titre de recommandation auprès d'eux que d'être heureux, & c'eſt au contraire une qualité rebutante qu'un grand mérite accompagné de malheur. Puis donc qu'on perd des batailles ſi qu'on en gagne par des accidens imprévus, il eſt clair que l'on tombe dans l'infortune indépendamment de l'imprudence, & qu'on fait fortune indépendamment de la prudence.

Par-là il arrivera qu'un Officier de mérite eſt éloigné du Commandement, pendant qu'un autre qui ne vaut pas mieux, qui même lui eſt inférieur, eſt élevé aux premiers rangs. Quand vous appellerés celui-ci heureux, & celui-là malheureux, ſi ces termes ſignifient ſimplement *avoir des avantages, ou n'en avoir pas*, je penſe comme vous. Mais ſi vous prétendés que des cauſes occultes & différentes de celles que nous connoiſſons pour Cauſes ſecondes, aient procuré l'avantage de l'un & le deſavantage de l'autre, je ne vois aucune néceſſité d'en venir là.

Un Prince peut avoir l'eſprit foible ou bizarre, ſans miracle & très-naturellement. Il peut auſſi être aſſés Politique & aſſés attentif à ſes intérêts pour profiter de la prévention des peuples, qui marchent avec plus de confiance ſous la conduite d'un Général qui a la reputation d'être heureux.

Ainſi encore un homme peut avoir des lumiéres, de la probité, un véritable zèle pour les intérêts de l'Egliſe, & pour l'honneur de ſa Patrie, & il peut s'être acquis par là de la reputation; Avec tout cela il peut ſe voir haï, traverſé, traité quelquefois avec des hauteurs qui éxercent ſa patience; pendant qu'un autre, très-inférieur à divers égars, ſe ſera acquis par des baſſeſſes, & par une ſoûmiſſion aveugle, la protection d'un homme puiſſant, & qui par le plaiſir qu'il prend à donner des marques de ſon autorité & de ſon crédit, s'anime à pouſſer aux dignités ceux qui lui ſont dévoués. Qui connoit le coeur humain n'a pas beſoin de chercher ailleurs les cauſes du ſort de ces deux hommes, qui ne différent pas moins par rapport aux avantages éxtérieurs, que par rapport au mérite.

Article Timoleon. Note I. Sixiéme Réflexion.

Vous ne me perſuadérez jamais, dit Mr. Bayle, que le hazard puiſſe produire ce que je vai vous dire. Qu'on range ſur une table cent billets bien cachetés, qu'il y en ait dix de blancs, & dix marqués de la lettre A, & qu'on ait écrit ſur tous les autres quelque Sentence, qu'on faſſe entrer dix hommes, qu'on diſe à l'un, tirés le premier billet, le 15, le 21, le 37, le 44, le 68, le 80, le 83, le 90 & le 99, que l'on diſe à un autre tirés le 3, le 6, le 13, le 25, le 50, le 73, le 88, le 89, le 95, le 100. Dites-moi de grace, ſi le prémier homme tire les dix billets blancs, & ſi l'autre tire les dix billets marqués A, pourrés-vous bien eſpérer de me faire croire que cela s'eſt fait par une ſuite des Loix générales de la communication des mouvemens? Ne ſentés-vous pas vous même que de deſſein prémédité l'on auroit mis ces 20. billets dans un certain ordre, afin qu'ils tombaſſent les uns entre les mains du prémier de ces dix hommes, & les autres entre les mains du ſecond?

Je penſe là deſſus comme Mr. Bayle, mais j'ajoûte que c'eſt-là une ſuppoſition dont on n'a jamais vû d'éxemple.

Mr. Bayle ajoute à la même page *Je dis auſſi que poſé le cas que certains joueurs aient toûjours, ou preſque toûjours, les meilleures cartes, cela doit venir d'une deſtination & d'une direction particuliére.* Dès là il revient à la ſuppoſition de quelques génies fantaſques. J'avoué que ce ſeroit un Phénoméne difficile à éxpliquer par les ſeules combinaiſons des Cauſes ſecondes qui nous ſont connues, lorſque tout de ſuite & conſtamment les mêmes perſonnes auront toûjours des meilleures Cartes, & des jeux tout comme s'ils les avoient choiſis. Mais il ne convient pas de bâtir des hypothéſes ſur des cas imaginés. Un joueur a beau jeu cinq ou ſix fois de ſuite; là-deſſus on ſe récrie, on ſe permet l'éxagération, on ne penſe à rien moins qu'à parler dans une éxactitude Philoſophique. *S'il avoit choiſi les Cartes il ne s'en ſeroit pas donné d'autres. Il tient la fortune enchaînée*, mais on ne doit point compter ſur de telles éxpreſſions.

Un homme qui ſe rendroit bien attentif ſur tout ce qui ſe paſſe dans le jeu, découvriroit aiſément les raiſons pour leſquelles celui-ci a perdu, celui-là a gagné: une diſtraction, un eſſai trop hardi, une carte jettée imprudemment change la face du Jeu. Un dépit détourne l'Attention de ce qui devroit l'occuper. Quand on néglige d'entrer dans des détails de cette nature, & de les combiner; quand on ne conſidére ce qu'on a ſous les yeux qu'en gros, & d'une vuë confuſe; quand on ſuppoſe, ſans preuve, que chacun a joué, à peu prés, également bien, on s'étonne que l'on ait fait une groſſe perte, que quelques-uns n'aient gagné que médiocrement, & que d'autres aient fait un gros gain; & parce qu'on ne s'eſt pas donné le ſoin d'en remarquer les véritables cauſes, quand il en étoit temps, on en imagine une Chimerique, & on impute hardiment à un *Je ne ſçai quoi*, dont on n'a point d'Idée; & qu'on appelle *Fortune*, le différent ſort des Joueurs.

Je fus curieux, il y a quelques années, de donner mon attention à la maniére dont jouoit une Perſonne, dont on admiroit le bonheur, & ſur le ſujet de laquelle on ramenoit à tout coup les termes de *Fortune* & de *Je ne ſai quoi*! & voici dont-il ne me fallut pas beaucoup de temps pour me convaincre. Elle jouoit pour s'amuſer, & en même temps elle étoit aſſés raiſonnable pour ne perdre pas ſon argent par un effet de nonchalance. Elle débutoit ordinairement par jouer avec retenuë & continuant ſur ce pié, elle ne faiſoit pas de groſſes pertes, lorſque dans une ſéance il lui venoit rarement de beaux jeux: & de plus, comme elle ne jouoit point par Intérêt, elle ne tenoit pas regitre de ſes pertes & n'en rompoit pas la tête aux gens. Par là déja elle paſſoit pour perdre rarement. Lorſque par des viciſſitudes aſſés ordinaires dans le Jeu, elle avoit fait quelque gain, comme elle jouoit pour s'amuſer & non pas pour gagner l'argent des autres, elle ſe diſpenſoit de fatiguer ſon attention, & perdoit avec des Cartes qui ſouvent en auroient fait gagner d'autres. Alors on s'écrioit *Quelle Fortune! ſi elle en ſavoit, on ſi elle en vouloit uſer. Quelle heureuſe main! D'où lui vient*

ce sort ? En voilà le dénouëment. L'un eſt ordinairement diſtrait. Un autre ſe pique, & ſon ardeur pour gagner lui fait regarder comme propres à réuſſir des Jeux qui ne le ſont point. Un autre comptant ſur ſon bonheur hazarde trop legérement, & perd. Un grand nombre ſe font effacer de la liſte des heureux par les plaintes, dont ils informent tous ceux qui les veulent écouter.

On peut voir ce que j'ai écrit ſur ce ſujet Log. P. I. S. II. §. 10. & C. VI. §. 8.

Un homme mêle les Dez ou les Cartes. C'eſt lui qui les mêle, & qui les mêle autant qu'il veut; c'eſt ſa Volonté qui ſe détermine, quoique ce ne ſoit pas avec connoiſſance. Il ne faut donc pas chercher hors de lui les Cauſes de diverſes Combinaiſons, qui reſultent Phyſiquement & néceſſairement de ces mêlanges qu'il a opérés, & qui tantôt ſe trouvent conformes & tantôt oppoſées à ſes déſirs, tantôt avec quelque égalité, tantôt avec plus ou moins d'inégalité dans ces alternatives. Sa volonté obligée de ſe déterminer ſans connoiſſance, préſide à ces combinaiſons qui par là même, deviennent irrégulières & bizarres. L'un s'applaudit & ſe récrie de joie ſur les coups tels qu'il les ſouhaitoit; Il fait au contraire éclater ſon impatience. Quand il ne ſe fert pas conformément à ſes déſirs. Il ſait bien que ce n'eſt pas ſa faute. Il n'a rien à ſe reprocher & voilà pourquoi il tourne ſon chagrin contre une Chimére & un *je ne ſçai quoi*. L'un s'attire, par le parti qu'il prend, le titre de *Fortuné*; L'autre celui de *Malheureux*, & cela d'autant plus, que la Tranquilité de l'un le met mieux en état de profiter de ce qui ſe préſente, & que le trouble de l'autre ne lui permet pas de voir les moiens de rendre ſon Jeu moins mauvais, & quelquefois de le tourner à ſon avantage. Tout cela paſſe ſi vite qu'on n'a pas le temps d'y faire aſſés d'attention, pour juger ſainement des Cauſes du Bonheur & du Malheur qu'on ſe figure attaché aux perſonnes.

On eſt ſurpris de voir des perſonnes heureuſes, pendant que d'autres, qui paroiſſent plus dignes de l'être, le ſont beaucoup moins, & voici les cauſes de cet étonnement. On ſe fait une Idée des plus avantageuſes & preſque parfaite de ceux qui ſont en pouvoir de faire des graces & des Récompenſes. On ſe les repréſente comme uniquement occupés du ſoin de déterrer le Mérite & de le couronner. On ne compte pas, & on ne ſait pas qu'ils ont des foibles & des paſſions, & que c'eſt en s'y prêtant qu'on parvient pour l'ordinaire. Outre cela les Grands ſe trouvent bien ſouvent obſédés de perſonnes en poſſeſſion de leur faveur, & pour s'épargner la peine de voir & d'éxaminer, c'eſt par les yeux de leurs favoris qu'ils voient, & c'eſt par leurs oreilles qu'ils entendent. Un homme qui ne connoit pas toutes les routes de ce Labyrinte, les manque d'abord, & lorſqu'il penſe à reparer cette faute, qu'il les étudie & qu'il les veut ſuivre, il s'y prend trop tard. Les avenuës ſont bouchées pour lui, du moins celles qui conduiſent à la faveur.

Souvent encore ceux qui ne réuſſiſſent pas, ſeroient très-fâchés qu'on éxaminât avec trop de curioſité & trop d'attention toutes les cauſes qui s'y ſont oppoſées; Ils n'y trouveroient pas leur compte; ils ont ſoin de ſe les cacher; Ils les rejettent ſur une prétenduë Etoile, & lorſqu'ils peſtent contre ce malheur, on ne ſauroit leur faire plus de plaiſir que de les entretenir de ces Etres aërins, fantaſques & adroits qui favoriſent les uns & traverſent les autres. Cela leur empêche d'être forcés à reconnoitre ou à ſoupçonner plus de mérite ailleurs que chés eux.

C'eſt ainſi qu'on raiſonne ſur la Providence, & qu'on tombe dans la même faute. On trouve des hommes heureux, & on en trouve de miſérables, ſuivant qu'ils le méritent; mais pour ce qui eſt du grand nombre, on les voit heureux ou malheureux en différens degrés, ſans en connoitre les cauſes & les raiſons, & dès là peu s'en faut qu'on ne conſidére la Providence, comme jettant les biens & les maux à l'avanture, & ſimplement pour varier la face de la terre.

Mr. Bayle raiſonne fort juſte dans quelques lignes: *Article Eſope Note I.*
„ Un homme, dit-il, eſt-il devenu riche, ſes enfans
„ élevés dans l'opulence ſe rempliſſent de vanité, ſont
„ prodigues & ſe ruinent.... Un Roiaume aquiert une
„ très grande puiſſance, il s'enorgueillit, il traite
„ ſiérement ſes voiſins: chacun craint d'être conquis;
„ & pour ſe tirer du danger on forme des ligues ſi
„ formidables, qu'elles abaiſſent le Prince qui s'é-
„ toit tant élevé. “ Quand il ajoure, “ Cette regle a
„ ſes éxceptions, car il y a des Etats qui conſervent
„ très long-tems leur élévation. La République Ro-
„ maine, qui aboli tant des Souverains, s'augmenta
„ de plus en plus pendant quelques ſiécles.

On peut encore découvrir les cauſes de cette éxception dans le gouvernement de la République Romaine, & dans les circonſtances où ſe trouvérent ſes voiſins; & ainſi cela ne ſait pas d'éxception à la Régle générale.

Dès qu'on a reconnu que Dieu a trouvé à propos de former des créatures libres & actives, on trouve dans la maniére dont il leur plait d'uſer, ou d'abuſer de leur liberté, ou de leurs forces, les cauſes du ſort qu'elles s'attirent; Cette ſuppoſition eſt infiniment plus raiſonnable, & plus digne de Dieu, que celle qui le fait cauſe unique & immédiate des penſées des hommes & de leurs mouvemens. Suivant cette derniére hypothéſe Dieu crée de moment en moment un Pére vertueux, induſtrieux; de moment en moment il crée auſſi de nouvelles richeſſes dans ſes mains, & il crée les autres hommes pleins de confidération pour lui: Mais il change de vûe par rapport à ſes enfans, il les crée fiers, fainéans, voluptueux, diſſipés, de moment en moment il crée leurs biens en d'autres mains, & il crée les autres hommes pleins de mépris & d'averſion pour ces orgueilleux & pour ces débauchés. Quand on impute ainſi immédiatement à Dieu tout le bien & tout le mal, on ne devroit pas ſe contenter de dire avec Mr. Bayle *qu'on doit admirer dans ce jeu la profondeur d'une ſage Providence*, on ſeroit en droit d'ajoûter qu'on eſt épouvanté de ces profondeurs, où l'on ne trouve que des contradictions, & qu'on ne ſait plus que penſer quand on voit ainſi le bien & le mal moral couler immédiatement de la même ſource.

Quand Mr. Bayle ajoute, “ Si l'homme n'étoit *Ibidem Note I.*
„ pas un animal indiſciplinable, ne ſe feroit-il pas
„ corrigé de ſon orgueil, après tant de preuves de
„ la maxime d'Eſope réïtérées en chaque païs & en
„ chaque ſiécle? D'ici à deux mille ans, ſi le mon-
„ de dure autant, les réïtérations continuelles de la
„ *baſtonade* n'auront rien gagné ſur le cœur humain.
„ Pourquoi donc les réïterer ſans fin & ſans ceſſe?
„ Il faut mettre le doit ſur la bouche, & admirer
„ humblement la Sageſſe du Conducteur de cet U-
„ nivers, & reconnoitre en même temps la corrup-
„ tion infinie de notre nature, & ſa ſervitude ſous le
„ joug des impreſſions machinales, maladie inveteréequi
„ ne céde qu'aux opérations miraculeuſes de la Grace.

On ne ſait s'il donne ce langage comme vrai au pié de la lettre, ou comme un langage figuré. Si l'homme eſt abſolument parlant un animal indiſciplinable ſur lequel il n'y a ni inſtruction ni éxemple qui puiſſe rien, néceſſairement aſſujetti qu'il eſt à des impreſſions machinales, ſont ſort eſt très à plaindre, & ſon miſérable coeur n'eſt point à condamner; ſa corruption n'eſt qu'une corruption phyſique, ſemblable à celle d'un arbre vermoulu qui ne peut point porter de fruit, ou qui n'en porte que d'amers que de flétris & mal-ſains; ſon état reſſemble à celui d'une montre dont les roués ſont uſées, enrouïllées, & qui n'ont pas le nombre de leurs dents, & qui enfin tantôt retardent & tantôt précipitent le cours de l'aiguille deſtinée à marquer les heures. Pour

avoir

avoir raiſon de s'humilier à la vuë de la corruption des hommes, & par la crainte d'imiter l'humeur indiſciplinable du grand nombre; il faut ſuppoſer que s'ils s'obſtinent à ne'ſe corriger pas, c'eſt parce qu'ils veulent bien s'obſtiner. S'ils vouloient ils en uſeroient autrement, & c'eſt parce qu'ils ſont appellés à le vouloir, & qu'ils ſont formés pour cela, que la bonté de la Providence ne ſe laſſe pas de leur réïterer des éxemples & des éxhortations.

D'ici à deux mille ans, ſi le monde dure autant, les réïtérations de la baſcule n'auront rien gagné ſur le cœur humain. Ce ſont là des propoſitions vagues, vraïes dans un ſens, mais également fauſſes dans un autre. Je reconnois dans ces éxpreſſions ourrées le goût & le ſtile des Pyrrhoniens; On ſe trompe ſouvent; Donc, conclurés-tu, on ſe trompe toûjours, on confond le vraiſemblable avec le certain; Donc il n'y a pas moïen de les diſtinguer.

Ibidem. Note 1.

» Si l'on connoiſſoit, dit enfin Mr. Bayle, toute l'étenduë de cette ſervitude, & le détail des » loix de l'union de l'ame avec le corps, on ſeroit » un Livre ſur les cauſes de la récipro cation conte- » nuë dans la reponſe d'Eſope; un Livre, dis-je, » qu'on pourroit intituler *De contro oſcillationis mo- » tûs*, où l'on raiſonneroit ſur des principes à peu » près auſſi néceſſaires que ceux de Mr. Huigens, » & des autres Philoſophes qui ont traité *de contro » oſcillationis*, ou des vibrations des pendules.

NB. *Ces conſidérations reviendront quand il s'agira en particulier de la Providence.*

Je lui accorde tout cela, pourvû qu'il ſe borne à ceux qui ſe font déterminés à vivre en machines, à ne faire plus d'uſage de leur liberté, mais à s'abandonner à toutes les ſuites des impreſſions que les objets peuvent faire ſur eux.

Le bon ſens ordonne de s'aſſurer éxactement des faits, avant que de s'amuſer à faire des conjectures ſur ces faits, on diroit que Mr. Bayle prend quelquefois plaiſir à s'écarter de cette régle.

Article Arcimidore. Note B.

» L'Objection que je viens de faire, dit Mr. » Bayle, & que je fonde ſur l'idée que nous don- » nent de la Nature Angélique les Docteurs Chré- » tiens, me paroît très-forte, en ſuppoſant la vérité » de cette idée, mais ſi l'on ſuivoit un ſyſtéme dif- » férent de celui-là, & qui ne répugne point à la » poſſibilité des choſes, on affoibliroit beaucoup cet- » te objection. Ce ſeroit de dire qu'il y a beau- » coup d'Eſprits, non ſeulement plus bornés que » l'homme à certains égards, par rapport à la manié- » re de s'éxpliquer, mais auſſi plus volages & plus » capricieux que l'homme. Que ſait-on s'ils n'ai- » ment pas à ſe divertir à nos dépens, & à nous » faire courir après des énigmes, où ils mêlent » tout éxprès du puérile & du frivole, pour ſe pro- » curer un ſpectacle plus ridicule? Que ſait-on ſi » nous ne leur ſervons pas de jouet, comme les bê- » tes nous en ſervent? Que ſait-on s'ils ne trouvent » pas dans les mouvemens de nos eſprits animaux un » obſtacle qu'ils ne peuvent vaincre lorſqu'ils ſou- » haiteroient de ſe rendre intelligibles! "

Rien n'eſt plus aiſé que de prouver que l'interprétation des ſonges eſt ſans fondement par l'éxpérience même; Il nous vient mille penſées dans le temps de la veille, d'où l'on pourroit également tirer des conſéquences. On tient un fidéle régiſtre de trois ou quatre Songes auxquels l'événement n'aura répondu que par hazard, & on ne tient aucun compte de plusieurs milliers qui n'ont été ſuivis d'aucune circonſtance qui établiſſe le moindre du monde la ſignification des Songes; Mais Mr. Bayle qui ſavoit bien tout cela, & qui étoit très capable de mettre toutes ces preuves dans leur jour, bâtit ſur ces faits ſi mal circonſtanciés, une hypothéſe des plus éloignées de la vraiſemblance. Des Génies d'une nature ſinguliére, qui, par les Loix des cauſes occaſionnelles auxquelles ils ſont aſſujettis, peuvent agir ſur le cerveau de l'homme, prennent leur temps quand il dort d'y imprimer des Songes ſignificatifs: Ces cauſes occaſionnelles auxquelles ils ſont aſſujettis arrêtent ſouvent l'effet de leurs bonnes intentions, & les réduiſent, tantôt à ne faire naître que des Songes très-obſcurs, tantôt à en faire naître où le faux ſe trouve confondu avec le vrai, & tantôt enfin à ſe borner à des impreſſions qui ne ſignifient rien. Voilà ſelon Mr. Bayle ce qui eſt beaucoup plus propre à contenter la Raiſon & à réſoudre les difficultés, que ce que la Théologie Chrétienne enſeigne. Cependant y eut-il jamais ſyſtême moins vraiſemblable? Il peut plaire à de certaines gens, par la même qu'il eſt éloigné de celui des Chrétiens; & voilà tout ſon avantage.

Le Bon-Sens veut, ce me ſemble, que quand des penſées de cette nature nous viennent dans l'eſprit, nous les regardions comme des Songes. Car 1. c'eſt ſur la réalité des faits bien vérifés que nous devons nous permettre des conjectures 2. Ces conjectures en elles-mêmes doivent avoir de grands dégres de probabilité. Il vaut mieux tout d'abord avouer nôtre ignorance que de nous hazarder à éxpliquer des faits même certains par des hypothéſes pleines d'obſcurité & d'embarras. Ce que le ſyſtême des cauſes occaſionnelles a de plus favorable, ſe tire de l'ordre que l'obſervation des Loix générales conſerve dans l'Univers; & par conſéquent rien n'eſt plus éloigné de l'eſprit de ce ſyſtême, que de ſuppoſer que Dieu a bien voulu s'aſſujettir à éxecuter les volontés de divers Génies fort bizarres, tantôt bienfaiſans, tantôt malicieux, & qu'il a réglé le tarif de toutes les conditions, & de toutes les circonſtances, à l'occaſion deſquelles leur Volonté ſera éxécutée, quoique rien ne ſoit plus inutile que leurs fonctions, en vertu de ces Loix qui bornent leur pouvoir. Car de là naiſſent quelques ſonges ſignificatifs, parmi des milliers qui ne ſignifient rien, ſans qu'on puiſſe diſtinguer un ſonge qui ſignifie d'avec un ſonge qui ne ſignifie pas. Mais cette hypothéſe qui rend l'air rempli d'Etres penſans; de différente nature, a pour elle le goût de Mr. Bayle; Il y revient très-ſouvent; & comme il n'ignoroit point le foible du cœur humain, il concevoit qu'à force de la rendre familiére, il la feroit regarder comme vraiſemblable. Quand un homme s'eſt une fois déterminé au Pyrrhoniſme, qu'il s'eſt mis dans l'eſprit qu'on cherche en vain à s'aſſurer de la Vérité, & que des là, ſans reſpect pour l'évidence, il ſe fait un plaiſir, tantôt de la fuïr, tantôt de la chicaner, ce n'eſt plus que ſon humeur & ſes intérêts qui l'engage à propoſer un ſentiment & à le défendre.

J'aimerois mieux, dit Mr. Bayle, *nier avec quelques hommes doctes, cette diſtinction de bonheur & de malheur, que de l'expliquer par les Loix générales*: & moi auſſi, au cas que cette diſtinction allât auſſi loin que Mr. Bayle vient de le poſer. *Mais nous raiſonnons*, ajoute-t-il, *ſur l'hypothéſe qu'il y a des gens heureux & des gens malheureux.*

Cette hypothéſe, renfermée dans de certaines bornes s'éxplique aiſément, par les Loix générales, par la ſuite & par l'efficace des Cauſes ſecondes qui nous ſont connues. Il eſt encore des Cas. où l'on ne penſe point d'une maniére indigne de Dieu, quand on les attribue, en partie, à une attention particuliére de la Providence. Pour ce qui eſt enfin des Cas qui ſemblent demander quelques autres Cauſes, que ces deux Cas-là; avant que d'en chercher les Cauſes, je dis qu'il faut préméirement les bien vérifier, & les bien étudier dans toutes leur circonſtances.

Article Timoleon.

» Timoleon, dit Mr. Bayle, avoit avoué que » ſes grands éxploits étoient l'ouvrage des Dieux, & » une grace de la fortune. Cela nous donnera lieu » de rapporter quelques recueils qui concernent ce » que les Anciens ont dit ſur l'influence de la for- » tune, & nous reſuterons en particulier, ceux qui » ſoutiennent qu'il n'y a point d'autre ſource du » bonheur que la prudence, ni d'autre ſource du » malheur que l'imprudence. Mais il ne faut pas

„ s'imaginer que je refute cela par des raiſons qui „ ne puiſſent être conteſtées. Il n'eſt point poſſi- „ ble dans un ſujet comme celui-là de mener les „ gens juſques à l'évidence, ou juſques à la démon- „ ſtration. On n'y trouve tout au plus que de grandes „ probabilités, & ce n'eſt pas une petite objection con- „ tre le parti que je défens que de dire que le Cardinal „ de Richelieu dont les lumiéres étoient prodigieu- „ ſes, n'admettoit point d'autre cauſe du malheur „ que l'imprudence. "

Ce n'eſt donc que ſur des ſuppoſitions incertaines, ſur des faits mal circonſtanciés, ſur des phénoménes inſuffiſans, que Mr. Bayle établit la ſuppoſition de ces Génies qui préſident de temps en temps au bonheur & au malheur.

Il débute comme il l'a promis par des citations. Mais ces citations aboutiſſent à faire voir qu'avant Mr. Bayle on a déja penſé confuſément ſur ce ſujet.

Ibidem Article Timoleon. Note K. Après cela il définit la fortune. *Comme les Dieux ées Païens, avec beaucoup de pouvoir, avoient auſſi diverſes imperfections; Ils attribuoient en particulier à la* FORTUNE *une conduite volage, témeraire, capricieuſe au ſouverain point.*

Cela prouve que la fantaiſie de rapporter à une Cauſe inviſible la bizarrerie des événemens eſt fort ancienne: Mais les erreurs ne le ſont-elles pas?

Ibidem Note K. Mr. Bayle finit cet article I. en remarquant; *que les voies de Dieu ne ſont pas nos voies, que ſes penſées ne ſont pas nos penſées, quoiqu'il n'agiſſe jamais contre ſa juſtice abſolue & ſans de bonnes raiſons.*

Cette remarque fournit un dénouëment très-naturel aux difficultés dont il fait ſemblant d'être embarraſſé. On en trouve encore un dans l'Article ſuivant, C'eſt que les biens du monde ſont caduques & périſſables & que la poſſeſſion en eſt incertaine, parce qu'ils dépendent beaucoup des hommes qui agiſſent par caprices. Delà tant d'événemens inéſperés.

Ibidem. „ III. On ne peut guéres nier dit Mr. Bayle „ qu'il n'y ait des gens malheureux & des gens heu- „ reux.... Le négoce, le jeu, la Cour en fourniſſent „ des éxemples, mais ſur tout le métier des ar- „ mes. Mr. Bayle allégue pour preuve, Timoleon, „ Alexandre, Sylla, Céſar, le Connétable Vrangel, „ le Duc d'Epernon.

Ibidem. „ IV. Il eſt faux, dit-il, qu'un joueur qui gagne, „ joue toujours mieux que celui qui perd. Il eſt „ faux qu'un Marchand qui s'enrichit ſurpaſſe tou- „ jours dans l'intelligence du negoce, dans l'induſ- „ trie, dans la circonſpection, les Marchands qui „ ne s'enrichiſſent pas. Perſonne n'ignore que dans „ les jeux de hazard il régne je ne ſai quoi qui con- „ tribue beaucoup plus ou au grain, ou à la perte, „ que ce qui dépend de l'adreſſe du joueur. Il y „ a des jours où un homme gagne beaucoup: ce „ n'eſt pas qu'il joue avec plus d'application, ou a- „ vec des gens moins habiles; c'eſt qu'il lui entre „ beau jeu, c'eſt qu'il rencontre les cartes dont il a „ beſoin, c'eſt que les dés tournent ſelon ſes deſirs. „ Un autre jour il éprouve tout le contraire. Dans „ la même ſéance il éprouve quelquefois le change- „ ment de fortune: il eſt heureux au commence- „ ment & malheureux à la fin; Il perd à la der- „ niére heure, plus qu'il n'avoit gagné dans les pré- „ cédentes. Il y a des gens qui ſentent bientôt s'ils „ jouent de bonheur ou de malheur, & dès qu'ils „ ont apperçu que la journée ne leur eſt pas favo- „ rable, ils ont la ſageſſe de ne point s'opiniatrer au „ jeu, ils s'en retirent de bonne heure. C'eſt ſans „ défiance de leur adreſſe & de leur capacité; mais „ ils ſe défient de ce qui ne dépend pas de leurs lu- „ miéres. "

On ne peut rien conclurre de ces faits, pour en bâtir quelque ſyſtême. Ils ne ſont pas aſſés fréquens, & on en remarque ſouvent de tout oppoſés. Les joueurs eux-mêmes n'en ont point d'idées diſtinctes, ils jouent preſque toûjours par humeur & par fantaiſie, rarement par Raiſon. Tel ſe trouve d'humeur de jouer beaucoup plus qu'à l'ordinaire: Deux coups lui réuſſiſſent, là-deſſus il dit qu'il ſent ſon bonheur. Quand il gagne, il ſe félicite de ſon prétendu inſtinct; quand il perd, il n'y fait pas attention. Un autre ſois on a moins d'inclination pour le jeu, on ſent, dit-on, qu'on ne ſera pas heureux, & là deſſus on débute par jouer avec moins de vivacité & plus de modération. Enfuite le plaiſir de gagner anime, & on dit *mon bonheur revient* & on joue plus vivement.

Ibidem. IV. „ Je conſens qu'on nomme ſage conduite, dit *Note K. Réflexion quatriéme.* „ Mr. Bayle, tout ce que l'on fait conformément „ aux circonſtances, comme d'être hableur, débau- „ ché, badin, folâtre &c. lorſque c'eſt le plus ſûr „ moïen de plaire; ou comme de faire ſemblant d'ê- „ tre fou, lorſque ſans cela l'on ne ſauroit éviter les „ grands périls. Je conſens qu'on nomme impru- „ dence tout ce qu'on fait d'oppoſé à l'air du bu- „ reau, comme d'être très-honnête homme dans une „ Cour dépravée, où il n'y a à faire que pour „ des fripons. Je ſoûtiens avec tout cela que l'dé- „ vation & que la chûte des Grands, ne ſont pas pour „ l'ordinaire le pur ouvrage de la prudence & de l'im- „ prudence. Le hazard, le cas fortuit, la fortune y „ ont bonne part. Des occurrences que l'on n'a ni „ préparées, ni prévues ouvrent le chemin, y font „ marcher à grands pas. Un Caprice, une jalouſie „ qu'on n'a pas pu prévoir vous arrêtent tout d'un „ coup, & vous jettent même entiérement hors „ des voies.

De tout cela on doit conclure qu'en vain un homme dit, *je me conduirai avec une grande habileté, donc je réuſſirai infailliblement*: Ce raiſonnement n'eſt pas toûjours ſur, & celui qui le fait peut ſe tromper dans ſon eſpérance, parce que le ſuccès dépend non ſeulement de la bizarrerie des hommes, qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de régler, mais encore de divers événemens qu'on ne ſauroit tous prévoir.

Ibidem. Dans l'article V. Mr. Bayle parle de l'inégalité des Saiſons qui favoriſent un Siége ou qui lui ſont contraires. On a déja répondu à cela, & des génies aériens & bizarres ne ſont pas l'inégalité des Saiſons.

Ibidem. Dans l'article VI. il dit. „ Tenons donc pour „ une choſe certaine, & c'eſt ma ſixiéme réflexion, „ que la prudence de l'homme n'eſt point la cauſe to- „ tale ni même la cauſe principale de ſa fortune. Il „ y a des gens heureux qui ſe conduiſent impru- „ demment: d'autres ſont malheureux quoi qu'ils ſe „ conduiſent prudemment. La difficulté eſt de ſa- „ voir ce que c'eſt que cette Fortune qui favoriſe „ certaines gens & qui en perſécute d'autres, ſans ſe „ régler ſur leur mérite, ni ſur les meſures qu'ils „ prennent. Ce n'eſt point ôter la difficulté que de „ recourir à Dieu; car en avouant qu'il eſt la cauſe „ générale de toutes choſes, on vous demandera s'il „ ménage immédiatement, & par des actes particu- „ liers de ſa volonté, ces occurrences imprévues, qui „ ſont réuſſir les deſſeins d'un homme, & échouer „ les entrepriſes d'un autre. Si vous répondés par „ l'affirmative, vous aurés à dos tous les Philoſo- „ phes, & en particulier les Cartéſiens, qui vous „ ſoutiendront que la conduite que vous attribués à „ l'Etre ſuprême ne convient pas à un Agent in- „ fini.

Il n'eſt nullement néceſſaire de recourir immédiatement à Dieu. Les Loix générales du mouvement ne peuvent pas non plus ſuffire, pour l'éxplication des phénoménes du bonheur & du malheur; Il faut y joindre l'influence des Cauſes libres qui ſe déterminent par divers motifs, ſouvent ſans raiſon & par fantaiſie. Les Combinaiſons des volontés, des choix, & des déterminations des autres hommes, fourniſſent autant de cauſes qu'il en faut pour éxpliquer les faits, dont Mr. Bayle parle ici, & viſiblement il n'y a

que

que ſon goût particulier pour un ſyſtême qu'il aime & qu'il s'efforce de rendre vraiſemblable, qui l'engage à ajouter d'autres Cauſes à celles-là.

Ibidem. „ Ne pourroit-on pas recourir aux cauſes occaſionnelles, dit Mr. Bayle, je veux dire aux deſirs „ de quelques eſprits créés ? Le Platoniſme s'accommoderoit facilement d'une telle explication ; „ elle eſt combatue par de puiſſans arguments ſelon „ l'idée que la Théologie nous donne de la Nature „ Angélique. Elle nous apprend que les Anges ſont „ les uns parfaitement bons, les autres extrêmement méchans, les uns & les autres d'une connoiſſance & d'une puiſſance preſque ſans bornes, „ ſous la direction générale de Dieu. Cette idée ne „ s'ajuſte pas facilement avec le détail particulier de „ ce que l'on nomme coups de bonheur & de malheur. Mais en ſe renfermant dans des hypothéſes „ purement philoſophiques, on répondroit mieux „ aux objections, ſi l'on ſuppoſoit, par exemple, „ que les eſprits inviſibles font plus différens les uns „ des autres que les hommes ne le ſont entre eux ; „ qu'il y a une grande ſubordination entre ces eſprits ; qu'il y en a qui ſont tantôt bons, tantôt „ mauvais, tantôt de bonne humeur tantôt de „ mauvaiſe humeur, & qu'ils ſont fantaſques, „ inconſtans, jaloux, envieux, qu'ils ſe traverſent „ les uns les autres ; que leur pouvoir eſt très borné „ à certains égards, & que s'ils peuvent faire une „ choſe très-difficile, il ne s'enſuit pas qu'ils puiſſent faire une choſe qui eſt beaucoup plus facile. „ Ne voions-nous pas des païſanes qui ne ſavent ni „ A ni B & qui connoiſſent quantité de beaux ſecrets en matiére de remédes ? Archiméde qui faiſoit des machines ſi admirables ſavoit-il coudre ? „ ſavoit-il filer ? Quoiqu'il en ſoit il n'y a point de „ fortune ſans la direction de quelque cauſe intelligente, & je ne ſaurois aſſés m'étonner qu'un Savant homme ait oſé dire que la Fortune n'étoit ni „ Dieu, ni la Nature, ni un Entendement, ni la Raiſon; „ mais un certain élancement naturel & irraiſonnable.

Qu'y a-t-il de moins conforme au bon Sens que de concevoir la Divinité ſuivre les fantaiſies de quelques Etres aëriens & bizarres pour répandre ſur les hommes le bonheur ou le malheur, pour favoriſer leurs deſſeins ou les traverſer. La ſuite des mouvemens & des penſées; La liaiſon des ſentimens de l'Ame avec les impreſſions qui ſe font ſur les Organes des Sens, a donné lieu à l'idée des Cauſes Occaſionelles. Mais le ſyſtême établi ſur ces derniers faits-là eſt un ſyſtême plein de Sageſſe, au lieu que

Ibidem. l'autre en ſeroit un de bizarrerie.

Dans le VII. Article Mr. Bayle reconnoit que les hommes ſont exceſſifs dans leurs murmures contre la Fortune ; *car bien ſouvent ils lui imputent ce qu'ils devroient imputer à leur imprudence.*

De cét aveu encore, il ſuit manifeſtement que les faits ſur leſquels Mr. Bayle fonde ſon hypothéſe, ne ſont point aſſés certainement ni aſſés diſtinctement établis.

Il reconnoit encore, dans cet Article, „ que la „ Théologie fondée ſur pluſieurs paſſages de l'Ecriture, établit comme un dogme très-certain, que „ l'aveuglement de l'homme, ſa témérité, ſa folie, „ ſa poltronerie, ſont aſſés ſouvent l'effet d'une Providence particuliére, qui le punit, & que ſa prudence, ſes réponſes à propos dans un interrogatoire, ſa fermeté, ſon eſprit, ſont des faveurs inſpirées „ par la Providence qui le veut ſauver, ou le faire „ proſpérer ; Les Païens ſavoient ce dogme; car nous „ voions que Manlius déclara aux bourgeois de Rome que ſi les Dieux empêchoient ſa ruïne, ce „ ne ſeroit pas en deſcendant ſur la térre, mais en „ inſpirant de bonnes réſolutions aux Romains, comme ils lui avoient inſpiré la valeur, & le courage qui avoient ſauvé la République. "

„ Je ne finirai point, dit-il, ſans dire, que ſi d'un „ côté l'on nomme *malheur*, ce qui quelquefois eſt „ une ſuite de l'imprudence, on donne de l'autre le „ nom de *bonheur*, à ce qui eſt quelquefois un effet „ de la prudence. On a vû tenir à certaines „ gens une conduite ſi téméraire, qu'on ne doutoit „ point qu'elle ne ſe terminât par quelque rude mortification : ils attaquoient & ils mordoient tout le „ monde, & ſi le prémier engagement avoit paru digne d'un étourdi, la continuation n'étoit qu'une „ longue ſuite de témérités, & de ſaillies déréglées & „ furieuſes. Selon toutes les régles ces gens-là devoient „ ſuccomber honteuſement & néanmoins on les a vus „ triompher, ou du moins ſe retirer du combat ſans „ aucune marque de flétriſſure. Voilà un grand bonheur, s'écrioit-on. Mais il eſt certain que la ruſe, „ & la fine politique avoit plus de part à ces bons „ ſuccès que la fortune. Ces prétendus téméraires „ avoient pris leurs précautions de longue main, „ avec beaucoup de prudence, ils s'étoient rendus „ néceſſaires à des perſonnes, qui étoient capables de „ les tirer de tout mauvais pas. Ils avoient trouvé „ le ſecret de leur être utiles, ſoit par rapport aux „ plaiſirs ſecrets, ſoit par rapport à l'ambition. Les circonſtances du temps leur avoient été favorables; „ le métier de chef d'eſpions, ou tel autre emploi „ occulte, étoit d'un uſage merveilleux. On étoit „ donc aſſuré du ſuccès de ſes querelles déraiſonnables ; on n'agiſſoit donc pas témérairement.

Dans ces dernières paroles Mr. Bayle fait alluſion au ſort de Mr. Jurieu & au ſien, ſelon lui ; L'un vivoit heureux ſans en être digne, l'autre étoit malheureux ſans l'avoir mérité. Mais il n'y a qu'à ſe rendre attentif à ce qu'on vient de lire, & on verra qu'il n'eſt nullement néceſſaire de chercher dans l'influence de je *ne ſai quels Génies* les cauſes de leur ſort différent. Mr. Bayle les développe, ſa paſſion lui ouvre les yeux à cet égard, & lui fait abandonner ſon ſyſtême chimérique.

On voit qu'il ſe contente de préſenter, dans ce ſyſtême confus & ſans fondement, des idées qui peuvent plaire aux Libertins, à qui tout agrée, & rien ne fait de la peine que la Réligion & ce qui y conduit : Il ne eut pourtant pas paroître lui même enfiéé de ce ſyſtême ; voilà pourquoi il dit toûjours quelque choſe qui va à l'affoiblir, & non ſeulement à l'affoiblir, mais à le faire tomber. Mr. Bayle Après avoir rapporté ces paroles du Cardinal de Richelieu " que dans tou-
„ tes les grandes affaires, ſi on ne prenoit des meſures *Ibidem.*
„ trop longues en apparence, elles ſe trouveroient *Note L.*
„ toûjours trop courtes en effet, il ajoute;

„ Il eſt mal aiſé de croire que ce Cardinal *Ibidem.*
„ n'ait pas reconnu quelquefois dans les entrepriſes qui ne lui avoient pas réuſſi, qu'il avoit pris néanmoins toutes les méſures que ſa prudence avoit pu lui ſuggérer. S'il ſe croioit donc coupable alors de quelque imprudence, il donnoit plus d'étendue à l'idée de prudence qu'il ne lui en faut donner ; car s'il croioit que ceux qui ſe ſient à un homme qui les trompera, ne ſont pas prudens, il ſuppoſoit que la prudence renferme la certitude des évenemens qui dépendent du franc arbitre. Or c'eſt une Erreur. Il y a des gens que l'on éprouve fidéles pluſieurs fois de ſuite, & de telle ſorte que ſans aucune ombre d'imprudence, on leur confie une affaire. Cependant ils s'en acquittent très-mal, & ils commencent alors de trahir, & ils la font échoüer. (A) Ce ſeroit demander d'un prémier Miniſtre plus de connoiſſance que la Nature humaine n'en peut avoir, que de prétendre que téméraire ment & imprudemment il s'eſt fié à cet homme-là ; que ce n'eſt point par malheur, mais par ſa faute que l'entrepriſe eſt échouée, puiſqu'il auroit dû être inſtruit du changement intérieur de cette perſonne. Vous voiés donc qu'il peut entrer dans cette queſtion beaucoup d'équivoques, ou de diſputes de mots. Le malheur d'une entrepriſe eſt toûjours accompagné de quelque défaut de connoiſſance. Si vous donnés à ce

(A) N. B. *On peut donc trouver dans des Cauſes ſecondes & connuës les Raiſons qui font échoüer des deſſeins, dans il n'étoit pas naturel de prévoir le mauvais ſuccès.*

» défaut-là le nom d'imprudence & ſi vous voulés » raiſonner conſéquemment à cette définition, vous » pourrés ſoutenir pleinement & ſans reſerve la thé- » ſe du Cardinal de Richelieu ; mais vôtre définition » ſera fauſſe, & dans le fond vous ſerés d'accord a- » vec l'Adverſaire.

Cumſalaiſance pour les idées populaires.

VI. QUAND on trouve étrange que Mr. Bayle ait fait ſervir la fécondité de ſon génie à trouver du ſoible dans les preuves que la Raiſon allégue pour établir les vérités les plus importantes, & qu'il ſe ſoit étendu à faire ſentir toute la force de celles qu'on peut oppoſer à ces vérités pour en ébranler la certitude, il s'excuſe & il prétend même ſe juſtifier par la Loi raiſonnable & très-équitable qu'il s'eſt faite de n'uſer d'aucun déguiſement, mais d'expoſer ſans prévention le fort & le foible de tous les ſentimens & de toutes les preuves, & de ne ſe rendre enfin qu'à l'évidence la plus convaincante. Mais il fait bien, quand il lui plaît, s'écarter de cette exactitude, & avancer des raiſons populaires qui ne ſignifient rien, comptant aſſés ſur le peu d'attention de ſes Lecteurs pour eſpérer qu'ils ſe paieront de ſes raiſons.

Article Epicure. Note N.

Mr. Bayle paroit s'étonner de ce " qu'Epicure » aiant pratiqué une ſi belle Morale, ſoit tombé dans » une infamie qui a rendu odieuſe & ſa Secte, & ſa mé- » moire. " Pour lever cette difficulté, il fait trois obſervations dont la prémiére eſt, " qu'il faut re- » connoitre ici comme en pluſieurs autres choſes » l'empire de la fatalité. Il y a des gens heureux, » il y a des gens malheureux, c'eſt la meilleure rai- » ſon qu'on puiſſe donner de la diverſité de leur » fortune. " Voilà de quelle maniére le vulgaire ſe permet de raiſonner, mais parler ainſi c'eſt véritablement ne rien dire, c'eſt vouloir diſſiper un ſujet d'étonnement, par un plus grand encore.

Mr. Bayle ne cherchoit-il point une occaſion de ſe faire appliquer cette remarque populaire, & de ſe faire regarder comme ſimplement malheureux & digne d'être plaint dans les accuſations que des perſonnes d'autorité avoient portées contre lui ? Il donne lieu à cette conjecture quand il compare, dans ſa ſeconde obſervation, les Stoïciens auſtéres, qui avoient décrié Epicure aux Phariſiens qui croioient tout permis à leur zéle.

L'entêtement de Mr. Bayle pour le Pyrrhoniſme a été la ſource des traverſes qu'il s'eſt attirées. Si l'on veut remonter plus haut & imputer cette obſtination, à la malice de quelques eſprits aériens qui ſe ſoient prévalus des diſpoſitions Phyſiques de ſon cerveau, il ſe trouvera des gens qui ne rejetteront pas cette hypothéſe, & tourneront contre Mr. Bayle la permiſſion qu'il leur donne de s'en ſervir.

ibidem.

» Les Stoïciens, continue Mr. Bayle, faiſoient profeſſion d'une Morale ſévere : ſe commettre avec » ces gens là c'étoit à peu près le même inconve- » nient, que d'avoir aujourd'hui des démêlés avec » les dévots. Ils intéreſſoient la Réligion dans leur » querelle, ils faiſoient craindre que la jeuneſſe ne » fut pervertie, ils allarmoient tous les gens de bien, » on ajoutoit foi à leurs délations, le peuple ſe per- » ſuade aiſément que le vrai zéle & l'auſtérité des » maximes vont toûjours enſemble. Il n'y avoit » donc point d'auſſi grands déſtructeurs de reputation » que ces gens-là. Il ne faut donc pas trouver étran- » ge qu'à force de décrier Epicure, d'emploier con- » tre lui des fraudes pieuſes, les ſuppoſitions de » Lettres, ils aient formé des impreſſions deſavanta- » geuſes qui ont duré fort long-tems. "

Il ajoute enfin, " je dis en troiſiéme lieu, qu'il » étoit facile de donner un mauvais ſens aux dogmes » de ce Philoſophe, & d'effaroucher les gens de bien » avec le terme de volupté dont il ſe ſervoit. Si » l'on n'en avoit parlé qu'en y ajoûtant ſes explica- » tions, on n'eût pas gendarmé le monde ; mais on » écartoit avec ſoin tous les éclairciſſemens qui lui » étoient favorables : & puis il ſe trouva quelques » Epicuriens qui abuſérent de ſa doctrine. Ils ne ſe » débauchérent pas à ſon Ecole, mais ils eurent la » ſineſſe de mettre à couvert leurs débauches ſous » l'autorité d'un ſi grand nom.

Mr. Bayle n'eſt point indifférent à ſa reputation, il veut qu'on ſache qu'il ſait raiſonner, & il raiſonne très juſte dans les deux derniers articles : Ce qu'il dit ſuffit pour réfoudre la queſtion qu'il a propoſée & pour diſſiper cet étonnement dont les cauſes lui ont d'abord paru ſi cachées, mais comme il connoiſſoit bien le cœur des hommes, il ne doutoit point qu'une bonne partie de ſes Lecteurs ne s'arrêtât à la prémiére des raiſons qu'il avance, quoi qu'elle ne ſignifie rien, & que loin de lever l'étonnement elle l'augmente ; Mais on donne dans un ſentiment par goût & par humeur ; il eſt agréable aux Libertins de penſer qu'il n'y a que bonheur & malheur dans le monde, cela ſert à faire évanouïr l'idée d'une Providence. Malheureuſement pour Mr. Bayle, il ne ſe trouve que trop de conformité à cet égard entre le ſort d'Epicure & le ſien, & cette conformité n'eſt pas à ſon avantage. Mr. Bayle a donné des éclairciſſemens qui couvrent, à un Lecteur facile à perſuader, le venin de ſa doctrine, mais qui loin de le détruire ne l'affoibliſſent pas même. Je veux que quant à lui, il n'ait point vécu dans la licence, où ſes principes ménent, non plus qu'Epicure & ſes prémiers diſciples. Mais rien n'étoit plus aiſé que d'abuſer de la doctrine d'Epicure, & de dire je ne ſuis naturellement aſſujetti à aucune Loi, les Dieux ne font aucune attention ſur moi, je n'ai rien à eſpérer ni à craindre après cette vie, je veux la paſſer au gré de mes deſirs, & je ne veux me gêner par aucune régle. En vain on me repréſentera gravement, ou avec des empreſſemens d'ami, que je ne connois pas les vrais plaiſirs, je repondrai, *Chacun a ſon goût ; vous vous étonnés que je ſuive le mien ; je ſuis plus raiſonnable que vous, je ne m'étonne pas que vous ſuiviés le vôtre, parce qu'il convient à vôtre humeur ; je ne vous en condamne point, ne me condamnés point non plus. Je n'ai aucun empire ſur vous, ni vous ſur moi, & nous ne ſommes ſoûmis à aucune Loi. Vivre à notre gré, c'eſt notre tout.* Rien de même n'eſt plus aiſé que d'abuſer de la doctrine de Mr Bayle. La Raiſon eſt incapable de me procurer aucune certitude, je ne ſai ſi ce qu'on appelle *Vertu*, mérite effectivement mon eſtime, ou ſi elle n'a rien en ſoi de plus excellent que ce qu'on appelle *Vice* ; je ne ſai même ſi elle ne lui céde pas ; en un mot je ne puis m'aſſurer de rien, pourquoi génerois-je mes inclinations en prenant un parti qui peut-être me rendra plus condamnable que loüable ? En vain l'on me dira, la Révélation nous apprend ce que la Raiſon ne ſauroit nous découvrir, j'en ſerois ravi ; mais voulés-vous que je croie cela ſur vôtre parole ? ou ce qui revient au même, voulés-vous que je m'en perſuade ſans aucune preuve ? Donnés-m'en de convaincantes, je ſuis prêt de vous écouter, je merendrai de tout mon coeur à tout ce que vous me prouverés. Mais, par malheur, vous ne pouvés m'alléguer aucune preuve qu'en raiſonnant, & ſelon vous la Raiſon n'eſt que l'incertitude même.

Une régle de Logique des plus univerſellement reconnues, c'eſt que *d'un petit nombre & même d'un grand nombre de cas particuliers, on ne doit pas ſe hazarder de tirer une concluſion générale.* Qu'on éxplique ſuivant cette régle, ce que dit Mr. Bayle des maladies de l'eſprit qui s'élévent dans de certains temps & dans de certains Païs, qui ſe répandent & qui font contagieuſes comme celles du corps, il n'y aura rien que de ſenſé dans ſes remarques ; Mais il n'en ſera pas de même ſi on leur donne autant d'étendue que Mr. Bayle paroit vouloir lui en donner.

Art. Spinoza. Note Q.

Mr. Bayle poſe en fait & il prouve qu'il n'y a point de Philoſophie qui ſoit moins en droit de ſe moquer de l'apparition des eſprits que celle de Spinoza. Il établit d'abord deux différentes idées, qu'on peut

peut ſe former de la Création, 1. " On peut ſup-
„ poſer qu'un Eſprit ſouverainement parfait a tiré
„ les créatures du ſein du néant, ſans y être déter-
„ miné par ſa nature, mais par un choix libre de ſon
„ bon plaiſir " En ſecond lieu, " On peut ſupo-
„ ſer que le Créateur n'a point agi librement & qu'il
„ a épuiſé ſans choix ni ſans régle toute l'étendue
„ de ſa Puiſſance. " De cette ſuppoſition il fau-
droit conclure, " qu'outre les animaux que nous
„ connoiſſons, il y a en une infinité que nous ne con-
„ noiſſons pas, & qui nous ſurpaſſent en lumiére
„ & en malice, autant que nous ſurpaſſons à cet é-
„ gard les chiens & les boeufs. " Or il paroit que
Mr. Bayle panche pour la ſeconde hyporhéſe, puiſ-
que ſelon lui la Raiſon ne fait pas connoître un Dieu
infiniment bon, pendant qu'elle voit parmi ſes ou-
vrages des facultés en elles-mêmes excellentes, mais
capables néanmoins de dégénérer de leur excellence.
Selon lui la Raiſon nous dicte qu'il y a un Dieu,
d'une bonté infinie, il faut qu'il en ait ſuivi toute
l'étendue imaginable, ou qu'il en ait été empêché par
quelque cauſe extérieure qu'il n'a pas pu vaincre. En
raiſonnant de ſa Puiſſance conformément à ces idées,
il faudra dire que Dieu a créé toutes les eſpéces d'E-
tres qui ſe pouvoient créer.

Maladies épidemiques à Aſſ. prit. Article Abdere.

„ VII. A L'OCCASION d'une fiévre chaude
„ qui régna pendant quelques mois dans Abdére, &
„ qui ſe diſſipoit au 7. jour par quelque criſe; mais
„ qui cauſoit un tel trouble dans l'imagination des
„ malades qu'elle les convertiſſoit en Comédiens. Ils
„ ne faiſoient que réciter des morceaux de Tragé-
„ die, & ſur tout de l'Andromede d'Euripide, com-
„ me s'ils euſſent été ſur le Théatre: de ſorte qu'on
„ voioit dans toutes les ruës je ne ſai combien d'Ac-
„ teurs pâles & maigres, qui faiſoient des éxclama-
„ tions tragiques. Cela dura juſques à l'hiver ſui-
„ vant, qui fut fort froid, & par là plus propre à
„ faire ceſſer cette réverie.

Ibidem. Note H.

Après quoi Mr. Bayle ajoûte " Je penſe que les
„ prémiers qui donnérent cette Comédie dans les
„ Ruës, après que leur fiévre continuë fut paſſée,
„ guérérent pluſieurs autres convalcſcens. Les diſpo-
„ ſitions étoient favorables alors aux progrés de cette
„ contagion: l'Eſprit eſt ſujet aux maladies Epidé-
„ miques, tout comme le corps: il n'y a qu'à com-
„ mencer ſous de favorables auſpices, & lorſque la
„ matiére eſt bien préparée. Qu'il s'éléve un Hé-
„ réſiarque, ou un Fanatique dont l'imagination con-
„ tagieuſe, & les paſſions véhémentes ſachent bien
„ ſe faire valoir, ils infatueront d'abord tout un
„ Païs, ou pour le moins un grand nombre deper-
„ ſonnes. En d'autres lieux & en d'autres temps ils
„ ne ſauroient gagner trois Diſciples. Voiés-moi
„ ces filles de Millet, qui furent pendant quelque
„ tems ſi dégoutées du monde qu'on ne pût les
„ guérir de la fantaiſie de ſe tuer, qu'en menaçant
„ d'expoſer nuës, aux yeux du public, celles qui ſe
„ tueroient. Le remède ſeul témoigne que leur paſ-
„ ſion n'étoit qu'une maladie d'Eſprit, où le rai-
„ ſonnement n'avoit nulle part. On vit à Lion
„ quelque choſe de ſemblable vers la fin du XV.
„ Siécle. La différence qu'il y a entre ces maladies,
„ & la peſte ou la petite vérole, c'eſt que celles-ci
„ ſont incomparablement plus fréquentes. "

De certaines diſpoſitions de Tempérament peuvent favoriſer le Fanatiſme, & c'eſt par cette raiſon qu'il eſt fréquent dans de certains Pa'ſ: & beaucoup plus rare dans d'autres; mais on ne ſauroit rapporter à ce Principe l'établiſſement & les progrès de la Réformation. Les peuples vivoient depuis long-temps miſérables ſous le joug d'un Clergé, qui de jour en jour devenoit plus riche & plus fier. Ce qu'on ſouffroit de ſa part faiſoit ouvrir les yeux ſur les vices qui y régnoient. Les Peuples s'accoutument aſſés aiſément à ſe laiſſer conduire en aveugles, ſur tout en matiére de Réligion; Mais ils ne laiſſent pas de revenir quelquefois de leur aſſoupiſſement; Ils en reviennent ſur tout dès qu'on leur fait remarquer qu'ils ont tort d'abandonner leur ame aux déciſions ir certaines de quelques Docteurs, dont il eſt aiſé de voir que l'Eſprit eſt dominé par l'intérêt, l'envie & la fierté, ſi de plus ces Docteurs ſe rendent mépriſables par leur ignorance & odieux par leur groſſiéreté. Pendant quelques Siécles ils s'élévoit de temps en temps quelques perſonnes courageuſes, qui oſoient parler ſur la néceſſité de réformer bien des abus; On répondoit à leurs raiſons en les étranglant; C'eſt par là qu'on les réduiſoit au ſilence; leurs ſupplices en intimidoient d'autres; Mais leur conſtance à ſouffrir la mort, leur courage à s'y expoſer, & leur vie, qu'on ſavoit avoir été des plus réglées, laiſſoit de profondes impreſſions dans l'eſprit des Peuples, & dans l'eſprit de ceux-là même qui ſe faiſoient un devoir de vivre ſoûmis aux Conducteurs de l'Egliſe, tout corrompus qu'ils fuſſent. Ces impreſſions furent cauſe que les Réformateurs, trouvérent un très-grand nombre de perſonnes diſpoſées à les écouter favorablement & à les ſuivre, dès qu'ils purent le faire avec quelque ſureté.

J'évite de toucher, dans cet Ouvrage, aux controverſes des Chrétiens, pour leſquelles je me ſens un grand éloignement; auſſi me borne-je, comme il eſt aiſé de le voir à rapporter des faits & des circonſtances naturelles dont tout le monde convient.

Ce n'eſt que pour ne ſe trouver pas en état de raſſembler toutes les circonſtances, dont le concours, dirigé par les cauſes ſecondes, contribuë à de certains événemens qui frapent, qu'on eſt réduit à en éxprimer la cauſe ſous les noms vagues de bonheur & de malheur. On en voit un éxemple dans ce que Mr. Bayle dit.

Article Luther Note AA.

„ Wiclef, Jean Hus, & pluſieurs autres avoient
„ entrepris la même choſe, & ils n'y avoient pû réuſ-
„ ſir. C'eſt dira-t-on, à cauſe qu'ils ne furent pas
„ favoriſés du concours des circonſtances: Ils n'a-
„ voient pas moins d'habileté, ni moins de mérite
„ que Luther, mais ils entreprirent la guériſon de
„ la maladie avant la criſe, & pour ainſi dire dans
„ le croiſſant de la lune. (A) Luther au contraire l'a-
„ taqua dans un temps critique lorſqu'elle étoit par-
„ venue au comble, lorſqu'elle ne pouvoit plus em-
„ pirer, & qu'il falloit ſelon le cours de la nature
„ qu'elle ceſſât ou qu'elle diminuât; car dés que
„ les choſes ſont parvenuës au plus haut point où
„ elles puiſſent monter, c'eſt l'ordinaire qu'elles
„ commencent à deſcendre. Il ſema en pleine lune,
„ lorſque le décours alloit commencer; il eût le
„ même bonheur que ces remédes qu'on emploie les
„ derniers & qui remportent la gloire de la guériſon
„ parce qu'on les applique quand la maladie a jetté
„ tout ſon venin. On ajoûtera ſi l'on veut, que
„ la concurrence de François prémier & de Charles
„ Quint fut fatale dans cette affaire. Je répondrai
„ que cela n'empêche point, qu'il n'ait fallu des
„ dons éminens pour produire la Révolution que
„ Martin Luther a produite. Voici une éxcellente
„ penſée de Frà Paolo. S'il y eut quelque choſe
„ dans l'établiſſement de cette nouveauté, qui cauſa
„ du ſcandale, comme je le raconterai, il ſe voit
„ néanmoins que les Prédeceſſeurs de Leon avoient
„ fait pluſieurs conceſſions partielles, par des motifs
„ encore moins honnêtes, & avoient porté plus loin
„ leur avarice & leurs éxtorſions. Mais ſouvent il
„ échape de belles occaſions de faire de grandes choſes,
„ faute de gens qui les connoiſſent, ou qui ſachent
„ s'en ſervir. Outre que pour l'éxécution il faut
„ attendre le temps que Dieu a deſtiné pour punir
„ les fautes & les déréglemens des hommes. Et tout
„ cela ſe rencontra ſous le Pontificat de Leon, de
„ qui nous parlons maintenant. Il faut avouer que
„ pluſieurs choſes favoriſérent Luther: les belles Let-
„ tres lévoient la tête parmi les Laïques, pendant
„ que les gens d'Egliſe ne vouloient point renoncer
„ à la barbarie, & perſécutoient les Savans, & ſcan-
„ daliſoient tout le monde par une impudicité effré-

(A) *Tout cet article renferme des obvies, ſi on l'interprête, comme tout compoſé d'expreſſions métaphoriques.*

„ née. On a eu raison de dire qu'Erasme par ſes „ railleries prépara les voies à Luther. Il fût ſon „ S. Jean Baptiſte. Le Docteur Simon Fontaine ſe „ plaint que par occaſion Eraſme a fait plus de „ mal que Luther, pour ce que Luther n'a fait „ qu'élargir l'ouverture de l'huis du quel Eraſme „ avoit deja crocheté la ſerrure, & l'avoit entr'ou„ vert.

Mr. Bayle donne donc de temps en temps dans des idées populaires. Mais quand il lui plaît de regarder comme vraiſemblable l'opinion de ceux qui penſent que les Ames ont leurs maladies comme les corps, que ces maladies ſe répandent & ſont épidémiques; ſi l'on trouve à propos d'exprimer par ces termes métaphoriques, les erreurs où un homme tombe, & dont de certaines circonſtances favoriſent la propagation, on ne ſauroit nier le fait. Mais ſi l'on prétend que ces expreſſions ſont vraies à la lettre, on anéantit toute diſtinction entre Erreur & Vérité. De certaines influences néceſſaires feront naître de certaines idées, d'autres influences, également néceſſaires, en feront naître de tout oppoſées; Soit qu'on acquieſce à celles-ci, ſoit qu'on acquieſce à celles-là, on le ſera toûjours par l'efficace des influences néceſſaires, & chacun croiant toûjours néceſſairement ce qu'il croit, il décidera témérairement s'il s'imagine qu'il croit la vérité. L'impuiſſance, où l'on eſt de n'acquieſcer pas, eſt le ſeul caractère de la certitude, & cette impuiſſance ne prouveroit rien dans ce cas, elle ſeroit commune à toutes les manières de penſer.

Le Vulgaire donne aiſément dans de telles idées. Il aime l'extraordinaire, il en trouve dans cette p oppoſition, *Les erreurs qui ſe répandent ſont des maladies épidémiques qui affectent les Ames.* Le Vulgaire eſt encore pareſſeux, & il aime ce qui l'affranchit de l'obligation de pouſſer des recherches & d'entrer dans des détails. Mais qu'on ſe rende attentif aux circonſtances, il n'y aura que faire de ſuppoſer des maladies épidémiques dans les Ames, pour comprendre d'où vient qu'une erreur ſe répand beaucoup & qu'un autre tombe d'abord.

Un homme a un goût ſinguller pour la Langue Hébraïque & ſes appendices. (Rien n'eſt plus ordinaire que de voir les hommes ſe partager ainſi en différentes inclinations.) Cét homme s'abandonne à la lecture des Rabins; Il ſe rend familière leur maniére de raiſonner, il ſe fait une habitude de ſe plaire dans les allégories: Un temps a été, & ce temps n'eſt pas fini, que rien ne contribuoit plus à la réputation d'un Savant, que ſon érudition dans les Langues que peu de perſonnes étudient à fond. Un homme célébre par cet endroit eſt appellé à une Chaire de Théologie; l'Académie où il enſeigne eſt diviſée en partis, il ſe jette dans le plus acrédité, & par là il en augmente la force; L'eſprit de parti lui fait des Diſciples; dès que le nombre en paroit conſidérable, on s'y oppoſe, on les maltraite, & les traitemens les irritent & les fortifient dans leurs préventions; Dès que l'eſprit de parti ne ſoûtiendra plus ces opinions; dès qu'elles auront perdu tout le reſte de l'efficace que donne la nouveauté; dès qu'elles n'auront plus pour ſe ſoûtenir, que leur propre mérite, l'eſprit de juſteſſe & de diſcernement, qui ſe fortifie tous les jours, les fera tomber. Quelque attention aux diſpoſitions naturelles du Coeur humain, & une connoiſſance mediocre de l'hiſtoire nous met au fait des véritables cauſes, & fait évanouïr la chimére des maladies épidémiques des Eſprits.

Il n'y a prétexte ſi leger & ſi peu fondé dont les Libertins ne ſe ſaiſiſſent, dès qu'il leur fournit une occaſion d'éluder une preuve, ou qu'il leur fournit une apparence d'argument contre la Réligion. L'établiſſement de l'Evangile eſt une preuve de ſa Divinité; Une Doctrine ſi oppoſée à tous les préjugés des Nations chés qui elle s'eſt répandue, ſi affligeante pour les ſens, & pour les paſſions, ſans le ſecours d'aucun appui temporel, & malgré les obſtacles les plus puiſſans & de tout genre, s'eſt établie, n'aiant pour toute preuve que des faits dont l'examen étoit des plus faciles. Ces réflexions pouſſées dans tout le détail, dont elles ſont ſuſceptibles, ſont d'une force qui va jusqu'à la démonſtration.

Je ne m'étonne pas, dira un Incrédule, de cet établiſſement: *Une certaine malaiſe ſe répandit dans les eſprits, & les rendit ſuſceptibles d'une doctrine ſi nouvelle & ſi incommode.* Voila qui eſt bien-tôt dit; Mais comment les génies du prémier ordre, qui accuſent le reſte des hommes de crédulité & presque d'imbécillité, ſe rendent-ils avec tant de précipitation, à une conjecture qui examinée de près ſe réduit à rien? Des maladies de cette nature, (ſi l'on veut donner ce nom à de certaines diſpoſitions favorables ou contraires à quelque dogme ou à quelque pratique,) quand on en étudiera avec ſoin les circonſtances, ſe trouveront toutes fondées ſur des préjugés, ou ſur des circonſtances éxtérieures viſiblement propres à faire naître ces diſpoſitions. Mais d'un côté, plus ces diſpoſitions & ces maladies ont été étranges & contraires à la Nature, moins elles ont duré. D'un autre un voit tout le contraire dans l'établiſſement de l'Evangile, il s'eſt répandu malgré tous les ſoins & tous les efforts qu'on lui oppoſoit: Les obſtacles mêmes, qui devoient en empêcher l'établiſſement, ont ſervi & ſervent encore de preuve à ſa vérité.

La corruption éxtrême du Peuple Juif, qui n'avoit preſque plus aucune idée juſte en fait de Morale, les ſuperſtitions & l'orgueil des Phariſiens, l'Irréligion des Sadducéens, la Doctrine d'Epicure & celle de Pyrrhon, qui achevoient de perdre chés les Latins, ce qui n'avoit pas donné dans la plus groſſiére idolatrie; le *fatalisme* enfin des Stoïciens qui alloit viſiblement à éteindre toute Réligion, rendoient plus néceſſaire que jamais la venuë d'un Libérateur; mais en même temps, jamais les hommes n'avoient été moins dignes de cette grace, & moins diſpoſés à en profiter; & il ne fallut pas moins que tout l'éclat des miracles, qui autoriſérent l'Evangile, pour faire recevoir à ceux qui n'étoient pas deſeſpérément abandonnés au vice, aux préventions, & à l'oubli de leur Salut.

Pour ce qui eſt du Pyrrhoniſme, qui s'eſt répandu comme une contagion Epidémique, c'eſt une maladie d'eſprit, ou une peſte métaphorique, dont la cauſe ſe trouve manifeſtement dans la corruption des moeurs, qui rend inſupportable le joug de la Réligion, aujourd'hui ſur tout que la ſtupidité n'eſt pas aſſés grande, pour ſe croire vrai Chrétien ſans vertu.

Je continue à parcourir en général les caractéres & les effets du Pyrrhoniſme.

VIII. DANS l'article d'*Arcéſilas*, „ l'entrepriſe de *Les Pyrrhoniens ſont vains & leur paſſion les fait donner dans des ſophiſmes. Not. G.* „ combattre toutes les ſciences, dit Mr. *Bayle*, & de re„ jetter non ſeulement le témoignage des Sens, mais „ auſſi le témoignage de la Raiſon eſt la plus har„ die qu'on puiſſe former dans la République des „ Lettres. Elle eſt ſemblable à celle des Aléxan„ dres & des autres Conquérans, qui ont voulu „ ſubjuguer toutes les Nations. Elle demande beau„ coup d'eſprit, beaucoup d'Eloquence, beaucoup „ de lecture, beaucoup de méditation. Arcéſilas étoit auſſi propre qu'on le pouvoit être pour cette „ entrepriſe. La Nature & l'Art avoient con„ couru à l'armer de toutes piéces. Il étoit na„ turellement d'un génie heureux, prompt, vif, ſa „ perſonne étoit remplie d'agrémens; il parloit de „ bonne grace. Les charmes de ſon viſage ſecondoient admirablement ceux de ſa voix, & il „ apprit ſous de bons Maîtres, tout ce qui étoit ca„ pable de perfectionner ſes dons naturels, je veux „ dire, d'étendre leur force par la réünion de pluſieurs „ parties différentes.

Voilà ce qui plait dans le Pyrrhoniſme. Les Pyrrhoniens ſe regardent comme des Héros, pendant que

ſe-

le reſte des gens de Lettres ne compoſe que le vulgaire des Philoſophes. Ceux-ci n'oſent attaquer que ce qu'ils comptent pour erreur ; cela fait que leurs victoires ne ſont pas fort glorieuſes, quand il leur arrive d'en remporter. Mais les Pyrrhoniens oſent attaquer ce qu'on croit de plus vrai & de plus certain. Cependant Mr. Bayle reconnoit qu'ils profitent de tous leurs avantages & de tout ce qui peut ſervir à éblouïr. Les victoires des Pyrrhoniens ſont les plus aiſées, les pareſſeux, les contrediſans, les coeurs importunés des Loix, ſont charmés de les prendre pour Maitres.

Le Pyrrhoniſme rend inutile la Morale. Articles Arcelius Note K.

„ IX. DES QU'ON aſſure, continue Mr. „ Bayle, qu'il n'y a rien de certain, & que tout „ eſt incompréhenſible, on déclare qu'il n'eſt pas „ certain qu'il y ait des vices & des vertus. Or „ un tel dogme paroit très propre à inſpirer l'in- „ différence pour le bien honnête & pour tous les „ devoirs de la vie ; " Pour ſe mettre à couvert de cette objection & des reproches qui en ſont les ſuites naturelles, Mr. Bayle prétend, " que le „ vrai principe de nos moeurs eſt ſi peu dans les ju- „ gemens ſpéculatifs que nous formons ſur la nature „ des choſes, qu'il n'eſt rien de ſi ordinaire que „ des Chrétiens Orthodoxes qui vivent mal, & que des „ Libertins d'eſprit qui vivent bien. " Mais au lieu de mettre la Morale à couvert par cette réponſe, on la trahit, & on l'abandonne entiérement. A quoi bon chercher à s'inſtruire ſur ce qui eſt honnête, ſur ce qui eſt ſéant, ſur ce qui eſt digne de l'homme ? quand il ſeroit poſſible de s'en aſſurer, on n'auroit rien avancé par là ; ſuivant le tempérament où l'on ſe trouve on vivra ſelon les Régles, ſans les avoir apprifes, ou on les violera quoi qu'on les connoiſſe. Rien n'eſt donc plus inutile que d'étudier la Morale, rien n'eſt plus inutile que d'en inſtruire les autres, ils n'en ſeront ni pis, ni mieux ; Qu'ils ſoient éclairés, ou qu'ils ſoient ignorans, leur humeur leur tiendra lieu des régles.

Quand Mr. Bayle entreprend d'établir ce Paradoxe il tombe dans un Sophiſme peu pardonnable à un homme qui ſe pique de Raiſon & qui a été Profeſſeur en Philoſophie. C'eſt celui d'une *Induction défectueuſe* : Les hommes ne ſuivent pas toûjours leurs lumiéres, le plus ſouvent leur humeur & leurs intérêts préſens, leurs Paſſions réglent leur conduite. Donc ils conſultent inutilement la Lumiére.

L'Expérience ne prouve-t-elle pas que l'on peut corriger ſon tempérament, que l'on peut rectifier ſon humeur, que l'on peut modérer ſes paſſions, que l'on peut s'en défaire, ou en prendre, ſelon que la Raiſon l'ordonne ; Quand on veut s'en donner le ſoin, on devient Muſicien, Peintre, Orateur, Soldat, Logicien, Médecin, par étude : par quelle raiſon effacera-t-on du nombre des Arts celui de *bien vivre*.

Quant à ceux-là même d'entre les hommes qui ſe réglent rarement ſur les Idées de leur Devoir, il ſuffit qu'il leur arrive d'y penſer une fois entre mille pour prévenir un très-grand nombre de crimes ; Un homme ſuccombe à l'amour ou à la colére, de combien de crimes ne ſe rend il pas coupable, par l'état où il s'eſt réduit, pour s'y être abandonné & combien n'en auroit-il pas évité, s'il avoit réſiſté à une ſeule tentation ?

Les vertus de quelques Savans qui ont fait profeſſion de Pyrrhoniſme ou d'Irréligion ne ſont-elles point une preuve qu'un homme peut prendre ſur ſoi ? Ils ſentoient à quelles haines & à quelles affreuſes défiances leurs Dogmes les expoſoient. Mais ſi d'un côté ils aimoient aſſés ces Dogmes, pour choiſir un parti qui étonnoit le reſte des hommes & pour s'y tenir ferme ; d'un autre ils jugeoient bien que leurs ennemis ſe feroient un plaiſir de leurs reprocher leurs Vices & leurs Infamies, comme une ſuite néceſſaire de leurs Hypothéſes, & ils les haïſſoient aſſés pour ſe contraindre, afin de leur enlever ce plaiſir.

Le Pyrrhoniſme eſt l'éponge des Sciences ; auſſi pour en dégouter les hommes Mr. Bayle va-t-il juſqu'à les préſenter comme contraire à la Réligion. Par là d'un ſeul coup il produit deux effets ; Il engage ceux qui aiment les Sciences à mépriſer la Réligion, & porte ceux qui aiment la Réligion à haïr les Sciences, ou du moins il y travaille.

„ X. TAKIDDIN Auteur Mahometan, je „ n'en toucherai, dit Mr. Bayle, qu'une choſe ; c'eſt „ qu'il diſoit que le Calife Almamon, ſeroit infail- „ liblement puni de Dieu, pour avoir troublé la dé- „ votion des Muſulmans, par l'introduction des é- „ tudes Philoſophiques. Cette penſée n'a rien de „ particulier ; elle a paru dans tous les pais du monde, & dans tous les Siécles ; & encore aujourd'hui „ l'on voit une infinité de gens qui ſe plaignent de „ Monſieur Des Cartes, & des autres grands Phi- „ loſophes modernes, comme de la cauſe du mépris „ que tant de perſonnes témoignent pour la Dévo- „ tion & pour les Myſtéres des Chrétiens. Cela „ pourroit donner lieu dit-il à un ample Commen- „ taire.

Si les Sciences nuiſent à la Réligion comme Mr. Bayle l'entend. Arcelius. Takiddin.

Un Commentaire très naturel, c'eſt de conclure que l'on charge du ſoupçon d'Irréligion pluſieurs perſonnes très-innocentes, ſous prétexte que, par quelques-uns de leurs dogmes, & par quelque partie de leur conduite, ils s'éloignent de quelques opinions & de quelques pratiques qu'on a fait entrer dans le Corps de la Réligion.

Voici le Commentaire de Mr. Bayle. " Il ſe *Note A.* „ trouve des Docteurs qui ſoûtiennent que les Phi- „ loſophes Arabes ne ſuivoient le Mahométiſme „ qu'en apparence & qu'ils ſe moquoient en effet de „ l'Alcoran, à cauſe qu'ils y rencontroient des cho- „ ſes contraires à la Raiſon. Vous ne ſauriés ôter „ de l'eſprit d'une infinité de gens, que Des „ Cartes & Gaſſendi croioient auſſi peu la Réalité „ que les Fables de la Gréce. Vous auriés la même „ peine à perſuader le monde, que les Sectateurs de „ ces deux grands Philoſophes ſont bons Catho- „ liques, & que s'ils avoient la permiſſion d'enſei- „ gner publiquement leurs principes, ils ne ſappe- „ roient pas bien tôt tous les fondemens de la Ré- „ ligion Romaine. Les Proteſtans n'ont pas une „ meilleure opinion des dogmes de Mr. Des „ Cartes. Généralement parlant on ſoupçonne d'Ir- „ réligion les Cartéſiens, & l'on croit que leur Phi- „ loſophie eſt très-dangereuſe dans le Chriſtianiſme ; „ de ſorte que ſelon le ſentiment d'une infinité de „ perſonnes, les mêmes gens qui ont diſſipé dans „ notre Siécle les ténébres que les Scholaſti- „ ques avoient répandues par toute l'Europe, ont mul- „ tiplié les Eſprits forts & ouvert la porte à l'A- „ théiſme ou au Pyrrhoniſme, ou à la mécréance „ des plus grands Myſtéres des Chrétiens. Mais ce „ n'eſt pas ſeulement aux Etudes de la Philoſophie „ que l'on impute l'Irréligion, c'eſt auſſi à celles „ des belles Lettres. Car on prétend que l'Athéiſ- „ me n'a commencé à ſe faire voir en France que „ ſous le régne de François I, & qu'il commença „ de paroître en Italie, lorſque les Humaniés y re- „ fleurirent. Moins nous avons de lumiéres étein- „ gerés, dit un Auteur Catholique, plus nous mon- „ trons de ſoûmiſſion pour la Foi, & les Siécles les „ plus ſavans, dit Baronius, ont été ſouvent les „ plus infidéles. Les Akdiniſtes n'ont paru que ſous „ le régne d'Almanſor qui fut le plus ſavant Mo- „ narque de ſon ſiécle ; & je ne trouve pas d'Athées „ chés nous avant le régne de François I, ni en I- „ talie qu'après la derniére priſe de Conſtantinople, „ qu'Argyropile, Théodore de Gaze, George de „ Trébizonde, avec les plus célébres hommes de la „ Gréce ſe retirérent auprès des Ducs de Florence.

» Ce qu'il y a de certain c'eſt que la plûpart des » ſavans Humaniſtes qui brillérent en Italie, lorſ- » que les belles Lettres commencérent à naître après » la priſe de Conſtantinople, n'avoient guéres de » Réligion. Mais d'autre côté la reſtauration des » Langues ſavantes & de la belle Litérature a prépa- » ré le chemin aux Réformateurs; comme l'avoient » bien prévû les Moines, & leurs Partiſans, qui ne » ceſſoient de déclamer & contre Reuchlin, & con- » tre Eraſme & contre les autres fleaux de la barbarie. » Ainſi pendant que les Catholiques Romains ont » ſujet de déplorer les ſuites qu'ont eues les études » des belles Lettres, les Proteſtans ont ſujet d'en » louer Dieu & de l'en glorifier. Ils n'ont pas » ſujet d'en uſer ainſi à l'égard de la nouvelle Phi- » loſophie qui renverſe ſi démonſtrativement la tran- » ſubſtantiation & toutes ſes ſuites; car on abu- » ſe des mêmes armes pour attaquer les dogmes les » plus eſſentiels. " Après cette variété de réfléxions Mr. Bayle donne le précis de ſon Commentaire en ces termes. " En un mot le ſort de l'homme eſt dans » une ſi mauvaiſe ſituation, que les lumiéres qui le » délivrent d'un mal, le précipitent dans un autre. » Chaſſés l'ignorance & la barbarie, vous faites tom- » ber les ſuperſtitions & la ſotte crédulité du peu- » ple ſi fructueuſe à ſes Conducteurs, qui abuſent » après cela de leur gain, pour ſe plonger dans » l'oiſiveté & dans la débauche: mais en éclairant » les hommes ſur ces déſordres, vous leur inſpirés » l'envie d'éxaminer tout, ils épluchent & ils ſub- » tiliſent tant, qu'ils ne trouvent rien qui conten- » te leur miſérable Raiſon.

Un homme s'éléve par ſes lumiéres & ſes Ouvrages au-deſſus du vulgaire des gens de Lettres, & au-deſſus du grand nombre des Eccléſiaſtiques. On l'envie, on le haït, on l'accable de ſoupçons, & par degrés on vient à le faire paſſer pour un homme ſans Réligion. C'eſt ſur ces bruits populaires que Mr. Bayle fonde cette oppoſition prétenduë de la Science avec la Foi.

Je tombe d'accord de ſa derniére accuſation, par rapport à ceux qui obſervent aſſés mal les Régles que la Raiſon doit ſuivre, pour mériter qu'on accuſe leur Raiſon de n'être qu'une miſérable; Mais pour conclurre de là qu'on ne ſauroit ſe ſaiſir de rien d'évident, & qu'on a tort de s'y tenir, ſans ſe laiſſer ébranler par ce qui eſt obſcur, il faut avoir ſa Raiſon dans un bien triſte état.

Thiſtoire. Note A.

Mr. Bayle continue " Quoiqu'il en ſoit, j'ai oüi » dire à des perſonnes bien ſages, qu'il n'y a point » de prudence dans l'affectation qui régne un peu » trop de rendre ſuſpects d'impiété les Philoſophes. » Car quel ſcandale ne ſeroit-ce point pour les ignorans, s'ils prenoient la peine d'y faire beaucoup d'attention, que de voir que, ſelon la prétention de pluſieurs Docteurs, la Foi ne ſe trouve guére parmi les grands Philoſophes, que la dévotion eſt principalement le partage du menu Peuple, & que ceux qui ont le plus éxaminé les caractéres de Divinité de l'Ecriture Sainte, ſont ordinairement les moins pieux & les moins dévots? Il ſeroit beaucoup plus édifiant d'enſeigner avec Plutarque, que la Philoſophie eſt le remede de l'impiété & de la ſuperſtition; & avec Origéne, que ſans la Philoſophie perſonne ne ſauroit être véritablement pieux. "

Je ne travaille dans cette Section qu'à développer les dangers du Pyrrhoniſme & ſes mauvais effets, & je ne combats ſes erreurs qu'en paſſant. De quelques accuſations vagues & téméraires ils tirent hardiment des conſéquences pour mettre en oppoſition la Raiſon & la Réligion, comme l'on en tireroit des faits bien détaillés & bien avérés.

Il ſeroit à ſouhaiter que Mr. Bayle eut profité de ces avis & qu'il eut porté cette Foi précieuſe, qu'il reconnoit pour un don ſurnaturel, juſques à éviter de ſcandaliſer une infinité de foibles, & de jetter toûjours plus dans le précipice ceux qui ſe donnent pour les plus *forts*, quand il s'agit *d'eſprit*. *Les penſeurs*, dit-il, *ſont ſcandaliſés.* " Il ne pouvoit l'ignorer, car cela faute aux yeux; mais, ſelon lui, la foi des plus éclairés eſt-elle mieux fondée en raiſon que la Foi du peuple?

Raſſemblons ici ce que Mr. Bayle répand en différens endroits. La Philoſophie eſt le remède de l'impiété, & de la ſuperſtition, la Philoſophie ne conduit qu'aux doutes. Donc l'impieté & la ſuperſtition ſont des maux ſans remède. Ainſi le genre humain vit abandonné à l'un ou à l'autre, ſans que la Raiſon lui puiſſe être d'aucun ſécours. C'eſt elle qui l'y précipite.

Mais c'eſt ſur la Réligion que le Pyrrhoniſme répand ſes plus malignes influences. Auſſi l'éloignement des hommes pour la Réligion, eſt une des cauſes qui les attache au Pyrrhoniſme par gout. J'en ai déja parlé plus d'une fois. Mais on ne ſauroit y trop inſiſter.

XI. Mr. BAYLE fait une parallèle de l'Ouvrage de Mr. Nicolle avec la réponſe de Mr. Claude. Il dit, " que les Ouvrages du prémier, joints aux réponſes " qu'on lui a faites, peuvent malheureuſement fortifier " dans leurs mauvaiſes diſpoſitions, tous ceux qui ont " du panchant au Pyrrhoniſme. Quel fruit a-t-il re- " cueilli de tant de méditations? ajoute-t-il dans la " Note C. Un avantage qui s'eſt terminé à ſa " perſonne. Il s'eſt acquis la réputation d'un fin " Diſputeur, d'un Philoſophe Théologien très-capable " de ſoutenir une cauſe quelle qu'elle ſut, & de " pouſſer les difficultés autant qu'elles peuvent l'être. Mais il n'a rien fait pour ſon parti; Car Mr. " Claude qui a répondu à un de ſes Livres & Mr. " Jurieu à l'autre, ont fait voir manifeſtement qu'on " eſt éxpoſé dans ſa Communion à toutes ces mêmes " difficultés; & qu'il faut de plus s'y embarquer " ſur l'Ocean de la Tradition & parcourir tous les " Siécles de l'Egliſe, & toute l'Hiſtoire des Con- " ciles & celle de la diſpute de l'Autorité du Pape, " inférieure aux Conciles ſelon quelques uns, ſupé- " rieure ſelon quelques autres; de ſorte que la voie de " l'Autorité, par où les Catholiques Romains font " profeſſion de ſe conduire, eſt le grand chemin du " Pyrrhoniſme. Un homme qui ſe veut aſſurer légitimement qu'il ſe doit ſoûmettre à l'Autorité de " de l'Egliſe, eſt obligé de ſavoir que l'Ecriture le " veut ainſi. Le voilà donc éxpoſé à toutes les diſ- " cuſſions de Mr. Nicolle, & il faut de plus qu'il " ſache ſi la doctrine des Péres & celle de tous les " ſiécles du Chriſtianiſme, eſt conforme à la ſou- " miſſion qu'il veut avoir. Il ſera bien infatigable, " s'il n'aime mieux douter de tout, que de s'en- " gager à tant de recherches; & il ſera bien ſubtil, " ſi prenant toute la peine que cela demande, il " rencontre enfin la lumiére. C'eſt donc une voie " de Pyrrhoniſme. La réponſe de Mr Claude à " Mr. Nicolle intitulée, *Défenſe de la Réformation*, " eſt un Chef d'oeuvre. Il a non ſeulement bien retorqué les objections de ſon Adverſaire, mais auſſi " il les a directement éclaircies, d'une maniére qui " édifie les bonnes Ames, ſans montrer aux Libertins la méthode d'inſulter la Réligion.

De l'influence du Pyrrhoniſme ſur la Réligion. Article Nicolle.

Dans le jugement que Mr. Bayle porte ſur Mr. Nicolle, on trouve ſon propre portrait. Ce ſont là les plaintes qu'on fait ſur ſon Dictionnaire. On voudroit qu'un homme dont le Génie étoit ſi beau, & qui ſavoit en faire tout ce qu'il vouloit, eut voulu mériter l'éloge qu'il donne à Mr. Claude.

Article Claude. Note B.

Après cela il condamne Mr. Jurieu d'avoir ſoûtenu non ſeulement que les preuves de la Divinité de l'Ecriture ne ſont point propoſées avec évidence par l'eſprit de Dieu qui nous convertit, & qu'il n'eſt point évident que Dieu nous révéle dans ſa Parole tel & tel myſtére, mais auſſi que ceux qui ſoûtenent pour

Article Nicolle.

pour fondement de la Foi, l'évidence du témoignage, enseignent une doctrine pernicieuse & très-dangereuse.

N'est-ce pas là précisément la doctrine constante de Mr. Bayle, qui refuse par tout à la Raison le privilége de nous procurer quelque certitude, & qui se contente d'opposer l'obscurité de la Foi à l'évidence qui, selon lui, manque aux Vérités que la Raison nous découvre.

Ibidem. Note B.

" Si la raison ne nous éclaire pas, dit-il, avec certitude sur la Divinité de la Révélation, & sur le ,, vrai sens des paroles de l'Ecriture, toute nôtre ,, croiance se réduit à un Enthousiasme, ou à un ,, entêtement, & non seulement les diverses Communions qui partagent les Chrétiens, mais les ,, Juifs, les Mahometans &c. se diront les uns aux ,, autres, je crois posséder la vérité, parce que j'en ai le ,, goût & le sentiment, & moi aussi diroit l'autre. Je ne ,, prétens pas, diroit l'un, vous convaincre par des raisons évidentes, je sai que vous pouriés éluder toutes mes preuves; ni moi non plus diroit l'autre: ,, Ma conscience est convaincue, diroit celui-ci, elle ,, goute mille consolations encore que mon entendiment ne voie point clair dans ces matiéres; & la mienne ,, aussi, diroit celui-là. Je me persuade, diroit le prémier que l'opération de l'esprit de Dieu m'a conduit à l'Orthodoxie, & moi aussi continueroit le ,, second; Ne disputons donc plus, ne nous persécutons donc plus, s'entrediroient-ils; Si je vous ,, propose des Objections à quoi vous ne puissiés pas ,, répondre, je n'aurai point lieu d'espérer de vous ,, convertir. Car puisque vous ne prétendés pas que ,, l'évidence soit le caractére des vérités Théologiques, l'obscurité de vos raisons & la foibleſſe de ,, vos preuves ne vous paroitront jamais une marque ,, de fausseté. Ce seroit donc vainement que je vous ,, réduirois au silence; vôtre gout vous tiendroit ,, lieu de démonstration; tout de même qu'à l'égard ,, des viandes nous nous fions plus à nôtre palais & ,, aux bons effets qu'elles produisent pour nôtre santé, qu'aux raisonnemens speculatifs d'un Cuisinier ,, ou d'un Médecin, encore que nous ne sachions ,, donner aucune raison pourquoi ces viandes nous ,, plaisent & nous fortifient."

NB.

" Le bon usage de la Raison consiste à suspendre ,, son jugement jusqu'à ce que l'évidence des preuves se présente. Les esprits Philosophes se reprocheroient comme un grand défaut la facilité avec ,, laquelle ils auroient crû les vérités, qui ne leur ,, auroient été proposées qu'obscurément. Ils ne se pardonneroient pas d'avoir bien jugé un procès, s'ils ,, l'avoient jugé avant l'éxamen sévére de toutes les ,, piéces des parties. Ils donnent le nom méprisable ,, d'*Opinateurs* à ceux qui prennent parti, sans y être ,, comme forcés par des Argumens inconstestables. Ils ,, soutiénnent qu'on ne peut avoir par là qu'une fausse ,, science qui fait que l'on s'imagine savoir ce ,, qu'on ne sait point. "

On peut donc démontrer la Divinité de la Révélation & le vrai sens qu'on lui donne, & s'assurer là-dessus avec évidence, ou ceux qui croient ne font pas un bon usage de leur Raison. Dire, comme fait Mr. Bayle un peu après, qu'il faut se défier des lumiéres naturelles & recourir à la conduite de l'esprit de Dieu, puisque nôtre Raison est imparfaite. " Ils ,, apprendront, dit-il, combien il est néceſſaire ,, de s'attacher à la doctrine de la Grace, & combien nôtre humilité plait à Dieu, puisqu'il a voulu nous mortifier jusques dans la profession de ses ,, vérités, n'aiant pas permis que nous les discernassions par les mêmes voies d'un Examen Philosophique, par lesquelles nous parvenons à la science ,, de certaines choſes.

Separer ce secours de la Grace, auquel on conseille de recourir, de l'usage de la Raison, que la Grace au contraire conduit plus surement à l'évidence, c'est réduire les hommes à la néceſſité de l'Enthousiasme, ou dès qu'ils voudront être raisonnables à la néceſſité du doute.

" Arcesilas fut le prémier, dit Mr. Bayle, qui ,, découvrit & qui approuva cette Proposition *Il ,, est possible qu'un homme n'affirme & ne nie rien sur ,, les matiéres incertaines, & c'est le devoir de l'homme ,, sage.* " Il prétend que ce Philosophe démanda à Zénon. " *Qu'arriveroit-il, si l'homme sage ne peut ,, rien connoitre clairement, & s'il ne doit rien admettre qui ne soit clairement vrai?* & que Zénon répondit, " *il comprendra clairement certaines choſes, & ainsi il n'admettra rien d'obscur.* Il fallut ensuite assigner le caractére des choſes clairement comprises. Celui que Zénon donna fut combattu par Arcesilas, qui lui soutint que la fausseté peut paroitre sous la même idée que la vérité, & qu'ainsi l'on ne saurois faire le discernement du vrai & du faux. Zénon accorda qu'on ne pouvoit rien comprendre, si ce qui n'est pas pouvoit nous paroitre sous la même forme que ce qui est; mais il nia la conformité d'idées entre ce qui est & ce qui n'est point. Arcesilas au contraire insista sur cette conformité. Voilà le pivot de leur dispute.

Article Arcesilas Note L.

Ibidem. Note F.

" Lactance prétend ruïner toute la Philosophie ,, en établissant avec Socrate que l'on ne peut rien ,, savoir, & avec Zénon que l'on ne peut croire que ce qu'on sait. *Si neque scire, dit-il, quicquam patet, ut Socrates docuit, nec opinari oportet, ut Zeno, tota Philosophia subtata est.* Il confirme sa prétention par le grand nombre de Sectes, en quoi la Philosophie étoit divisée. Chacune s'attribuoit la vérité & la fagesse, & donnoit l'erreur & la folie en partage à toutes les autres; Ainsi quelque Secte particuliére que l'on condamnât, on avoit pour soi le suffrage des Philosophes qui n'étoient point de ce côté-là. Vous pouviez donc être assuré du suffrage du plus grand nombre en les condamnant toutes; car chacune en particulier auroit approuvé vôtre jugement par rapport à toutes les autres, & n'auroit pu vous opposer que le témoignage qu'elle se rendoit à elle même, Juge en si propre cause & par conséquent indigne de foi. Voilà de quelle maniére Lactance détruit toutes les Sectes de l'ancienne Philosophie les unes après les autres; Elles s'entr'égorgent; Il n'en reste aucune en vie, la raison en est, qu'elles ont bien une épée, mais non pas un bouclier, elles ont les forces pour les guerres offensives, mais non pas pour les défensives. "

" L'Argument dont il se sert pour ruïner toutes les Sectes de Philosophie les unes par les autres ,, prouve trop. Un Athée qui s'en serviroit aujourd'hui pour renverser tout le Christianisme raisonneroit mal; les Sectes Chrétiennes s'entre-damnent les unes les autres, je l'avoue; mais si vous en condamniés une dans tous les points de sa doctrine, vous n'obtiendriés pas l'approbation de toutes les autres. "

Mr. Bayle, en relevant une erreur de Lactance, qui, pour donner plus de relief à la Réligion opposoit sa certitude à l'incertitude de la Philosophie, incertitude visible par la diversité des Sectes qui partageoient les Philosophes, dont quelques-uns faisoient profession ouverte de ne savoir rien, Mr. Bayle, dis-je, en relevant cét argument de Lactance prouve qu'il est inutile de chercher dans la Foi un azile contre le Pyrrhonisme: Les mêmes raisons dont on se sert pour l'appuier contre les Sciences, servent à l'établir contre la Réligion.

Dès qu'on assure qu'il n'y a rien de certain, & que tout est incompréhensible, on déclare qu'il n'est pas certain qu'il y ait des Vices & des Vertus. Or un tel dogme paroit très-propre à inspirer de l'indifférence pour le bien honnête, & pour tous les Devoirs de la vie.

Le Pyrrhonisme pioit très-propre à ruïner le respect pour la Vertu, car puisque la plupart des hom-

mes ſe conduiſent ſelon des apparences probables ; voilà le Pyrrhoniſme très propre à influer ſur la conduite ; car ſi on croit les Pyrrhoniens, il eſt probable que la vertu n'eſt qu'un vain Nom, & tout au plus un beau Nom, ou une belle Chimére.

Continuation du même Article Acoſta.

" XII. ACOSTA Gentilhomme Portugais redoutoit vivement la damnation & ne voioit pas comment il pouroit ſe ſauver, & s'acquitter de tout ce que les rigides Caſuiſtes demandent. Ses freres furent un peu calmés par des doutes ; aux doutes ſuccedérent des recherches : la lecture de la Loi & des Prophétes le détermina à embraſſer le Judaïſme. Il ſe retira à Amſterdam ; il n'y fut pas content de la Synagogue ; il s'en plaignit ; il en fût maltraité à ſon tour, & de deſeſpoir d'avoir manqué l'ennemi qu'il vouloit tuer, il ſe tua lui-même. " Sur quoi Mr. Bayle dit. " Voilà un exemple qui favoriſe ceux qui condamnent la liberté de philoſopher ſur les matiéres de Réligion ; car ils s'appuient beaucoup ſur ce que cette méthode conduit peu à peu à l'Athéiſme, ou au Déiſme. "

Mr. Bayle ſe donne ici la liberté de ſe ſervir d'un exemple particulier, pour conduire adroitement ſon Lecteur à en tirer une conſéquence générale.

Ibidem. Note G.

" Acoſta ne voulut point, dit-il, aquieſcer aux déciſions de l'Egliſe Catholique, parce qu'il ne les trouva point conformes à ſa Raiſon ; & il embraſſa le Judaïſme, parce qu'il le trouva conforme à ſes lumiéres. Enſuite il rejetta une infinité de traditions Judaïques, parce qu'il jugea qu'elles n'étoient point contenues dans l'Ecriture ; il rejetta même l'immortalité de l'ame, ſous prétexte que la Loi de Dieu n'en parle point ; & enfin il nia la Divinité des Livres de Moïſe, parce qu'il jugea que la Réligion naturelle n'étoit point conforme aux ordonances de ce Légiſlateur. S'il eut veçu encore 6 ou 7 ans, il auroit peut-être nié la Réligion naturelle, parce que ſa miſérable Raiſon lui eut fait trouver des difficultés dans l'hypothéſe de la Providence, & du libre arbitre de l'Etre éternel & néceſſaire. Quoiqu'il en ſoit, il n'y a perſonne qui en ſe ſervant de la Raiſon n'ait beſoin de l'aſſiſtance de Dieu, car ſans cela c'eſt un Guide qui s'égare ; & l'on peut comparer la Philoſophie à des poudres ſi corroſives, qu'après avoir conſumé les chairs baveuſes d'une plaie, elles rongeroient la chair vive, & carieroient les os, & perceroient juſqu'aux mouëlles. La Philoſophie ſeroit d'abord les erreurs, mais ſi on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités ; & quand on la laiſſe faire à ſa fantaiſie, elle va ſi loin qu'elle ne ſait plus où elle eſt, ni ne trouve plus ou s'aſſeoir. Il faut imputer cela à la foibleſſe de l'eſprit de l'homme, ou au mauvais uſage qu'il fait de ſes prétendues forces.

NB

Un homme qui a été élevé dans le Chriſtianiſme ne peut venir à rejetter les Livres du Vieux & du Nouveau Teſtament, que par de mauvaiſes diſpoſitions de coeur qui influent ſur ſes raiſonnemens. Les rejetter ſans éxamen c'eſt viſiblement agir contre la Raiſon ; Examiner légérement, c'eſt encore ſe rendre coupable de la même faute ; Examiner ſans conſulter perſonne ſur les difficultés qu'on rencontre, c'eſt une préſomption que la Raiſon condamne auſſi. Ne tenir aucun compte de ce qui eſt établi par des preuves claires & ſimples, par ce qu'on ne ſait pas ſe tirer avec une égale facilité de quelques difficultés dont la diſcuſſion eſt peu importante, & qui de plus roulent ſur des matiéres obſcures par elles-mêmes, c'eſt violer une des prémiéres Régles du Bon Sens. Ceux qui après avoir abandonné la Réligion révélée ſe ſont un mérite d'en demeurer à la Réligion naturelle ne s'en tiennent là, que par ce qu'ils l'ont compoſée eux-mêmes, & qu'ils n'y ont rien fait entrer qui les géne.

Quoiqu'il en ſoit, il n'y aperſonne qui en ſe ſervant de la Raiſon, n'ait beſoin de l'aſſiſtance de Dieu, car ſans cela c'eſt un guide qui s'égare.

Si le ſécours de la Grace nous met en état de nous ſervir mieux de nôtre Raiſon, ce ſécours ne la détruit pas : Au contraire ce ſécours fait toûjours plus reſpecter l'évidence, il empêche qu'on ne ſe rende par précipitation ou par mauvais goût, à des concluſions favorables aux paſſions, & à la licence de quelque nature qu'elle ſoit ; il donne la force de ſoûtenir ſans découragement la fatigue de l'éxamen ; il fait encore qu'on s'attache à l'important, & qu'on évite de s'embaraſſer de ce qui ne l'eſt pas.

Il faut imputer cela à la foibleſſe de l'eſprit de l'homme, ou au mauvais uſage qu'il fait de ſes prétendues forces Que veut dire Mr. Bayle par ces mots de *prétendues forces* ? S'il entend par là des forces que l'on préſume plus grandes qu'elles ne ſont, j'en conclus qu'on doit renfermer l'uſage de ſes Facultés dans de juſtes bornes, & s'abſtenir de laiſſer égarer ſon eſprit ſur des matiéres qui le paſſent, pour ſe borner à connoître ce qui eſt à ſa portée. Mais ſi l'on peut abuſer de ſes forces, on peut auſſi en faire un bon uſage & s'abſtenir d'en abuſer, ſans quoi un abus inévitable ceſſeroit par là même d'être une faute.

Mais ſi Mr. Bayle inſinue que l'homme n'a point de force réelle, & qu'il ne s'en attribue que par une chimérique prétention ; ſi cela eſt, ſi l'homme n'a aucune force, il n'a donc pas ſeulement la force de reconnoître ſa foibleſſe, & le beſoin qu'il a d'un autre ſécours ; il eſt encore dans l'impuiſſance de diſcerner, ſi après avoir imploré ce ſécours, la force & la tranquilité dont il ſe croit en poſſeſſion, eſt réelle ou imaginaire ; ſi ſa perſuaſion eſt une foi véritable ou une confiance fanatique.

Art. Bion. Note C.

Mr. Bayle parlant des bons mots de Bion, dit, " Le plus inſupportable & le plus criant de ſes railleries, étoit qu'il attaqua inſolemment la Morale & la Réligion : *Si Socrate*, dſoit-il, *a eu beſoin d'Alcibiade & ne s'en eſt point ſervi, il a été un grand ſot ; ſ'il n'en a pas eu beſoin, ſa continence n'eſt pas grande choſe.* Pour ſe moquer de ce qu'on diſoit du ſupplice des Danaïdes, il dit, *qu'on les punirоit bien mieux ſi on les condamnoit a porter de l'eau dans des vaſes qui ne fuſſent pas troués* : & ſur la remarque qu'on fait ordinairement que la juſtice divine punit quelquefois ſur les enfans la faute des péres, il dit, *que cela étoit plus ridicule que ſi un Médecin faiſoit prendre des remédes au fils ou au petit fils, afin de guérir la maladie du pére, ou la maladie du grand pére.* Plutarque montre très ſolidement la fauſſeté de cette comparaiſon. Il eſt facile de montrer qu'il y a du faux dans preſque tous les bons mots de Bion. Cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient pour la plûpart l'effet d'une vive & heureuſe imagination, & l'on peut dire en général que preſque tous les bons mots ont un faux côté. L'impudence qu'il avoit de tourner en ridicule la Réligion devoit être reprimé ; car une réfutation ſérieuſe ne fait pas à braucoup prés tant de mal, que les railleries d'un homme d'eſprit. Les jeunes gens ſe laiſſent gâter par ces ſortes de mocqueurs plus que l'on ne ſauroit dire. Bion en gâta beaucoup. Cela étoit inévitable vu la hardieſſe avec laquelle il abuſoit de ſon eſprit contre une fauſſe Réligion, que l'ignorance & la fourberie avoient rendue cent fois plus ridicule, que la Réligion en elle-même, & dans ſon véritable état, n'eſt une choſe éxcellente.

NB.

Je me ſuis étonné que Mr. Bayle qui aimoit tant à citer, n'ait pas trouvé à propos d'enrichir ſon Dictionnaire d'une auſſi belle & ſi longue citation qui ne lui auroit coûté que la peine d'un Copiſte. On pourroit tourner ce ſilence à ſon avantage, & dire, que pendant que lui né dans le Chriſtianiſme, faiſoit tous ſes efforts pour obſcurcir la Sageſſe, la Juſtice

stice & la Bonté de la Providence, il lui a paru que Plutarque recherchant toutes les lumiéres & toute la force de ſa Raiſon, pour mettre la Providence au deſſus des blaſphémes de Epicuriens, feroit un contraſte trop marqué avec ſon Dictionnaire Critique & ſes morceaux les plus pouſſés.

Dans cette recherche Philoſophique des raiſons pour leſquelles la Providence Divine ne ſe hâte pas de punir les méchans; il débute par expoſer dans toute leur force les Objections des *Epicuriens* qui ne reconnoiſſoient aucune Providence, & il ne manque pas d'alléguer la principale, repétée ſouvent par Mr. Bayle, qu'il vaudroit mieux prévenir les maux, que d'en punir les Auteurs, après leur avoir donné le temps de s'abandonner à leurs criminelles inclinations.

Sa prémiére Réponſe eſt générale. On ſe rend ſouvent très-ridicule quand on veut raiſonner ſur la conduite d'un Médecin, d'un Chirurgien, & en général de tout Artiſan dont on n'a pas étudié à fond le métier & la profeſſion. N'aura-t-on pas aſſes de retenue, de reſpect & de Bon Sens pour préſumer que Dieu ſeul connoit le mieux en quel temps & de quelle maniére il convient de punir les Méchans. L'intention du Légiſlateur connue ſert à expliquer ſes Loix, ſans cela on peut aiſément ſe tromper; & on jugera de la conduite de Dieu, ſans être inſtruit de ſes deſſeins & de ſes plans?

Il poſe *en ſecond lieu* que cette conduite Dieu nous donne de grandes leçons pour régler la nôtre, & pour nous apprendre, par des Exemples ſi reſpectables, à ne rien précipiter, à uſer de miſéricorde, à faire tout avec ordre & avec tranquilité.

3. La Punition des méchans rétardée les invite à la repentance & ramêne ſouvent par la douceur ceux qui ſeroient péris pour jamais, s'ils avoient été châtiés ſur le champ. Plutarque établit ces vérités par un grand nombre d'éxemples.

4. La Juſtice divine ſe ſert des méchans pour l'éxécution de divers deſſeins, & en particulier pour châtier d'autres méchans; ſouvent encore Dieu tire des méchans divers biens avant que de les éxterminer.

5. La Punition des méchans retardée, mais venuë à ſon terme, éxpoſé aux yeux des caractéres évidens de la Providence, qui préſide ſur les événemens & amêne tout à ſon point.

6. Les Méchans ſont déja châtiés entiérement, avant que l'on s'en apperçoive; La punition qui ſe voit n'eſt que la conſommation de celle qui ne ſe voit pas; Dans l'attente de cette derniére cette vie eſt une priſon pour les méchans, qui ne ſauroient échapper à leur juſte deſtinée; un temps qui nous paroit long eſt court aux yeux de Dieu.

7. ſouvent une prompte punition ſeroit un moindre mal qu'une longue, quoique plus lente.

Tout ce Traité eſt éxcellent & les réfléxions de Plutarque deviennent très ſatisfaiſantes, dès qu'on a reconnu que Dieu a trouvé à propos, & qu'il étoit en plein droit, de donner l'éxiſtence à des Créatures, intelligentes, libres & actives & de les gouverner conformément à cette nature; ſans déploier à tout coup ſa toute-puiſſance pour les rendre ce qu'il leur ſeroit utile d'être.

Quelles railleries peut-on faire ſur le ſujet de la Réligion plus capables de mauvais effets, que la plupart des comparaiſons dont Mr. Bayle ſe ſert pour combattre la Providence, & pour prouver que Dieu n'eſt point un Etre Bon, que la Raiſon ne le ſauroit connoitre tel.

Inutilité & propriété du Pyrrhonisme.

„ XIII. PRESQUE tous ceux qui vivent dans „ l'irréligion ne ſont que douter, ils ne parviennent „ pas à la certitude; ſe voiant donc dans le lit d'in- „ firmité, où l'irréligion ne leur eſt plus d'aucun „ uſage, ils prennent le parti le plus ſûr, celui qui „ promet une félicité éternelle, en cas qu'il ſoit vrai, „ & qui ne fait courir alors aucun riſque, en cas „ qu'il ſoit faux. ”

Il n'en faut pas d'avantage non ſeulement pour prouver l'inutilité du Pyrrhoniſme, mais le préjudice infini qu'il fait aux hommes: A quoi les amêne le doute? A riſquer infiniment. Pendant que leurs Intérêts s'en accommodent, ils s'applaudiſſent de douter; Dès que leurs Paſſions tranquiliſées leur font voir à quoi ils s'éxpoſent, ils voudroient n'avoir jamais douté.

Encore la Pyrrhoniſme ruineux il le remede. Article Pyrrhon. Note C.

XIV. Le gout du Pyrrhoniſme jette Mr. Bayle, dans les ſentimens qu'il vient de condamner dans Mr. Jurieu ” Quand on eſt capable de bien comprendre, „ dit-il, tous les moiens de l'époque qui ont été éx- „ poſés par Sextus Empiricus, on ſent que cette „ Logique eſt le plus grand effort de ſubtilité que „ l'eſprit humain ait pu faire; mais on voit en mê- „ me temps que cette ſubtilité ne peut donner aucu- „ ne ſatisfaction: elle ſe confond elle-même, car ſi „ elle étoit ſolide, elle prouveroit qu'il eſt certain „ qu'il faut douter. Il y auroit donc une régle „ ſure de la vérité. Or cela ruine le ſyſtême, mais „ ne craignés pas qu'on en vienne là, les raiſons de „ douter ſont elles-mêmes douteuſes: il faut donc dou- „ ter s'il faut douter. Quel cahos & quelle géne pour l'eſ- „ prit! Il ſemble donc que ce malheureux état eſt le plus „ propre de tous à nous convaincre que nôtre Rai- „ ſon eſt une voie d'égarement, puiſque lorſqu'el- „ le ſe déploie avec le plus de ſubtilité, elle nous je- „ te dans un tel abîme. La ſuite naturelle de cela „ doit être de renoncer à ce guide, & d'en demander „ un meilleur à la cauſe de toutes choſes. C'eſt un „ grand pas vers la Réligion Chrétienne; car elle „ veut que nous attendions de Dieu la connoiſſance „ de ce que nous devons croire, & de ce que nous „ devons faire; elle veut que nous captivions nôtre „ entendement à l'obéiſſance de la Foi. Si un hom- „ me s'eſt convaincu qu'il n'a rien de bon à ſe pro- „ mettre de ſes Diſcuſſions Philoſophiques, il ſe ſen- „ tira plus diſpoſé à prier Dieu, pour lui demander „ la perſuaſion des vérités que l'on doit croire, que „ s'il ſe flatte d'un bon ſuccès en raiſonnant, & en „ diſputant

Enthouſiaſme vulgaire remede du Pyrrhoniſme.

Que peut dire de plus fort un Enthouſiaſte? & celui qui adopte les principes que Mr. Bayle vient de poſer, ne ſe met-il, pas, par là même, dans l'impuiſſance de prouver que la Réligion Chrétienne n'eſt pas un Enthouſiaſme?

Mr. Bayle dit dans le texte que le Pyrrhoniſme a ſes uſages pour *diſpoſer l'homme a implorer le ſecours d'enhaut*; Dans les notes il éxplique ſa penſée, préciſément dans tous les termes qu'un Enthouſiaſte pourroit emploier. Peu de lignes après il cite les paroles de Mr. de la Placette. ” C'eſt l'éxtinction to- „ tale non ſeulement de la Foi, mais de la Raiſon, „ & rien n'eſt plus impoſſible que de ramener ceux „ qui ont porté leur égarement juſqu'à cét éxcès. „ On peut inſtruire les plus ignorans. Mais il eſt „ impoſſible je ne dirai pas de convaincre un Scep- „ tique, mais de raiſonner juſte contre lui, n'étant „ pas poſſible de lui oppoſer aucune preuve, qui ne „ ſoit un ſophiſme, le plus groſſier même de tous les „ ſophiſmes, je veux dire une *pétition de principe*. En „ effet il n'y a point de preuve qui puiſſe conclure, „ qu'en ſuppoſant que tout ce qui eſt évident eſt „ véritable, c'eſt-à-dire, qu'en ſuppoſant ce qui eſt „ en queſtion.

Ibidem.

Vient après cela la Motte le Vayer qui dit, ” Je „ tiens pour deſeſperé le ſalut de Pyrrhon, & de „ tous les diſciples qui ont eu les mêmes ſentimens „ que lui touchant la Divinité. Ce n'eſt pas qu'ils „ faſſent profeſſion d'Athéiſme comme quelques-uns „ ont cru. On peut voir dans Sextus Empiricus „ qu'ils admettoient l'éxiſtence des Dieux, comme „ les autres Philoſophes, qu'ils leur rendoient le „ culte ordinaire, & qu'ils ne nioient pas leur Pro- „ vidence. Mais outre qu'ils ne ſe ſont jamais dé- „ terminés à reconnoitre une Cauſe prémiére, qui „ leur fit mépriſer l'Idolatrie de leur temps; il eſt

„ certain qu'ils n'ont rien cru de la Nature Divine qu'a-
„ vec ſuſpenſion d'eſprit, ni rien conſeſſé de tout ce
„ que nous venons de dire qu'en doutant, & pour
„ s'accomoder ſeulement aux loix & aux coûtumes
„ de leur ſiécle, & du Païs où ils vivoient. Par con-
„ ſéquent puisqu'ils n'ont pas eu la moindre lumié-
„ re de cette Foi implicite ſur laquelle nous avons
„ fondé l'eſpérance du ſalut de quelques Païens, qui
„ l'ont poſſedée conjointement avec une grace extra-
„ ordinaire du Ciel, je ne vois nulle apparence de
„ croire qu'un Sceptique ou Pyrrhonien de cette
„ trempe ait pu éviter le chemin de l'Enfer.

Raſſemblés tout cela; Il en faudra conclure que ſi l'on ne veut pas raiſonner préciſement comme les Fanatiques, il faut reconnoître que le Pyrrhoniſme va à éteindre la Foi & la Raiſon. Il ne ſe peut que Dieu ait fait les hommes pour être damnés, à moins qu'ils ne ſoient Fanatiques; Il ne ſe peut qu'il les ait fait pour être condamnés dès qu'ils voudront être raiſonnables. Il ne les condamnera donc pas s'ils ſont Pyrrhoniens, puisque ce parti eſt le ſeul ou la Raiſon conduiſe; la certitude dont quelques-uns ſe flattent, n'étant qu'une certitude imaginaire.

Article Comenius.

Mr. Bayle parlant de Comenius dit, " Pour peu
" qu'il eut vécu d'avantage, il auroit été témoin de
" la fauſſeté de ſes prédictions.

" On le repréſenta comme un eſcroc & un véritable Chevalier de l'induſtrie, qui ſe ſervoit admirablement de la qualité de fugitif pour la Réligion, & des idées pompeuſes de ſa méthode d'enſeigner; qui ſe ſervoit, disje, admirablement de ces reſſorts pour vuider la bourſe des bonnes ames. On le fit auſſi connoître par d'autres endroits deſavantageux. Il reconnut enfin la vanité de ſes travaux & de cette agitation qu'il s'étoit donnée depuis que la Providence l'avoit fait ſortir de ſa patrie. En effet il eut été plus louable de ſe recueillir en lui-même, pendant ſon éxil, pour ne ſonger qu'à ſon ſalut, que de jetter tant la vûe ſur les événemens de l'Europe, afin de trouver dans les intérêts des Princes, dans leurs guerres, dans leurs alliances &c. dequoi flatter l'eſpérance d'être rétabli & vangé. C'eſt ce qui le jetta dans le Fanatiſme. Il mourut à Amſterdam le 15. de Novembre 1671. Pour peu qu'il eût vécu d'avantage il auroit été témoin de la fauſſeté de ſes promeſſes à l'égard du régne de mille ans.

On voit bien à qui Mr. Bayle porte des coups ſous le nom de Comenius. Son Dictionnaire lui fournit des titres ſous leſquels il place ce qui va à ſon but, & qui ſert ſes paſſions dominantes.

Ibidem Note I.

„ Il n'y a preſque perſonne, dit-il, qui ne croie
„ qu'il mourut donc bien à propos, puis qu'il é-
„ vita la confuſion de voir lui-même la vanité de
„ ſes prophéries. Je ſuis perſuadé qu'il ne gagna pas
„ grand choſe. Il étoit ſi accoutumé à de ſemblables disgraces, & ſi endurci au qu'en dira-t-on,
„ qu'il auroit aſſuié ce dernier échec ſans le ſentir.
„ Ces Meſſieurs font d'une conſtitution admirable:
„ rien ne les déconcerte, ils ſe montrent auſſi hardiment dans les compagnies après l'éxpiration du
„ terme qu'auparavant; ils ne craignent ni les railleries, ni les plaintes ſérieuſes dont-ils devroient
„ être la proie. Ils ſont toûjours prêts à recommencer, en un mot ils ſont à l'épreuve des plus
„ légitimes humiliations. Il ne faut pas tout à fait
„ s'en prendre au tour ſingulier de leur eſprit & de
„ leur coeur. Le public eſt plus blamable de cela
„ qu'eux mêmes, à cauſe de ſon indulgence prodigieuſe. On dit ordinairement que Dieu pardonne
„ tout, & que les hommes ne pardonnent rien, mais
„ cette maxime eſt fauſſe à l'égard des Commentateurs de l'Apocalypſe; Il eſt fort apparent que
„ Dieu n'a pas le même ſupport que le public pour
„ la hardieſſe avec laquelle ils manient ſes Oracles, &
„ les éxpoſent au mépris des infidéles. Un ſavant
„ Théologien obſerve que Comenius ne perdoit rien
„ de ſon crédit, pour avoir abaſé cent fois le peuple par ſes viſions: il ne laiſſoit pas de paſſer toûjours pour un grand Prophéte; tant il eſt vrai
„ qu'on ſe plaît à être trompé ſur de certains articles.

Le Fanatiſme s'emparant de l'eſprit humain avec tant de facilité, d'orgueil, d'interêt, & preſque toutes les paſſions ſe trouvant capables d'y précipiter, & les fanatiques étant ſi incurables & ſi obſtinés dans leurs préventions; Le Pyrrhoniſme ne s'étendra-t-il pas ſur la Réligion même, & ne l'acablera-t-il pas ſans qu'elle puiſſe s'en garantir, ſi la Raiſon ne nous fournit aucun ſécours par où l'on puiſſe ſurement diſcerner l'inſpiration d'avec l'Enthouſiaſme, & la foi d'avec les inſpirations.

Article Diſſertation. Note A.

" Ces miſérables Docteurs dit Mr. Bayle enſeignent
„ que *la perfection de la contemplation ne conſiſte pas à connoître Dieu plus parfaitement que les autres, mais à ne le point connoître. Que le vrai contemplatif ne ſe forme point d'idée de Dieu; qu'il n'a de connoiſſance aſſiſtée d'aucun de ſes attributs; qu'il ne le connoit point par des idées, par des réfléxions, ni par des raiſonnemens, mais par une foi obſcure, générale & confuſe, ſans diſtinction de perfections, d'attributs, ni de perſonnes. Que la vraie contemplation parfaite a pour ſeul objet l'eſſence de Dieu, conſidérée ſous l'idée la plus abſtraite qu'il eſt poſſible* Que l'ame doit ſe perſuader que les créatures ſont trop groſſiéres pour lui ſervir de maitre & de guide dans la connoiſſance de Dieu. Il faut donc que l'amour prenne les devants & qu'elle laiſſe l'entendement derriére. Que l'ame aime Dieu comme il eſt en lui-même, & non comme l'imagination le lui repréſente. Que ſi elle ne peut le connoitre tel qu'il eſt, qu'elle l'aime ſans le connoitre, ſous le voile obſcur de la foi, à peu près comme un enfant qui n'auroit jamais vû ſon pére, & qui s'en rapportant à ceux qui lui en parlent, l'aimeroit autant que s'il l'avoit vû. Que tout ce que l'Ecriture Sainte dit de Dieu *ne peut paſſer que pour des figures; & s'y arrêter à la ſuperficie, parce que Dieu ne pouvant ſe comprendre par l'eſprit, ne peut auſſi être éxpliqué par les paroles, & quand nous voulons par la nous élever à lui, nous nous abaiſſons. Que Dieu n'a fait écrire ces Livres, que pour nous donner une haute opinion de ſa grandeur, afin que ſi nous l'aimions en ce qu'on dit de lui, nous l'aimiſſions encore plus en lui même. Mais que ſi l'ame aimoit Dieu tel qu'il eſt repréſenté dans les Ecritures, elle n'aimeroit qu'un fantome, ou que le naufage de Dieu & non pas Dieu tel qu'il eſt. Que Dieu n'eſt rien de ce que conçoit la Raiſon, parce que tout ce que nous connoiſſons ſe peut comprendre, & Dieu eſt incompréhenſible. Qu'quand nous voulons connoitre Dieu nous changeons la Créature en Dieu, comme les Idolatres & nous abaiſſons Dieu à la Créature.* Que *tant que l'ame connoitra quelque choſe par des images, ou par des ſimilitudes, de quelque nature qu'elles ſoient, même infuſes & ſurnaturelles, elle ne conçoit point Dieu.* Que l'idée que Saint Paul donna de Dieu aux Athéniens adorateurs d'un Dieu inconnu *eſt fauſſe, en ce qu'elle ne repréſente pas Dieu comme il eſt, car Dieu ne peut être compris ni connu. Qu'on eſt obligé de ſe ſervir des termes proportionés à notre foibleſſe pour parler de lui: mais ces expreſſions n'ont rien de digne de lui, & les idées qu'elles forment en nous ne ſont pas la véritable idée de Dieu.* Qu'on *peut dire de Dieu* qu'il eſt juſte, bienfaiſant, remunerateur, vangeur, tout puiſſant &c. *mais tout cela n'eſt point Dieu. Ce n'eſt point de cette maniére que la Foi le regarde; Elle n'a d'autre objet qu'un Dieu inconnu préſent par tout.*

Mais comment diſtinguera-t-on cette Foi que Mr. Bayle recommande & qui ſupplée à toute l'impuiſſance de la Raiſon? comment la diſtinguera-t-on d'avec les réveries des Enthouſiaſtes, leurs ſuperſtitions, leurs impiétés mêmes, ſi la Raiſon ne doit être ni conſultée, ni écoutée?

Que

Que prétendoit Mr. Bayle? Les Enthousiastes sont partagés: Il en est qui portent le galimathias aux derniers excès; Par où m'assurerai-je que je ne fuis point Enthousiaste; si je crois sans savoir pourquoi, par instinct. & par ce qu'il me plaît de croire? La Raison me peut-elle amener à quelque certitude? Par quel secours y viendrois-je qui me rassure contre la crainte du Fanatisme? Que prétendoit Mr. Bayle? Si on en a pû douter pendant sa vie, en doutera-t-on encore aujourd'hui que l'expérience a si hautement vérifié, qu'on ne s'étoit pas allarmé, sans fondement, de son zèle à remplir ses Lecteurs de doutes? Lui-même reconnoit les contradictions des Enthousiastes; il en raporte les excès: La Raison selon lui ne peut les guérir; Chacun d'eux se repose sur la Foi qu'il croit la véritable. Mr. Bayle ce fidèle Rapporteur, ne propose pas la moindre ouverture pour se tirer de ce Labirinthe. Que conclure de là, si ce n'est qu'il écrivoit pour y enfoncer ses Lecteurs?

Impossibilité d'assurer la Foi sans le secours d'une Raison sur laquelle on puisse compter. Ibidem Note B.

" Les Païens, dit-il, ne pourroient pas rétorquer " cette remarque sur le Christianisme, sous prétexte " qu'on y recommande de captiver son entendement " sous l'obéïssance de la foi, & qu'on y dit que la " foi se définit mieux par l'ignorance que par la con- " noissance; & qu'il faut se conduire non par la " voie de l'éxamen, mais par la voie de l'autorité, " & adorer les mystères sans les comprendre: cette " rétorsion, dis-je, seroit injuste, si on la faisoit " sur le Christianisme en général, puisque les Com- " munions Protestantes ne rejettent point la voie de " l'éxamen.

Mais comment éxamine-t-on que par la Raison? Une Objection qui ne tombe que sur une hypothèse particulière à quelque Communion, ne tombe pas sur le Christianisme en général, de l'aveu de Mr. Bayle; & le Christianisme en général ne fournit pas à cèt égard aux Pyrrhoniens un argument *ad hominem*. Il est pourtant vrai qu'elle tombe sur tous ceux qui s'éxpriment comme Mr. Bayle en matière de Certitude & de Foi.

Article Mahomet Note DD.

" La Région Mahométane dit Mr. Bayle n'est " pas aussi dépourvuë d'Apologistes qu'on le croit " ordinairement. Il y a des Arabes qui ont écrit " en faveur de l'Alcoran, & contre la Bible avec " assés d'industrie pour fomenter les préjugés. Hot- " tinger parle d'un Auteur qui épluche les contra- " dictions apparentes de l'Ecriture, & qui prétend " même prouver par la Bible la mission de Mahomet. " Nous serions fort simples si nous croïons qu'un " Turc qui examine cela, le trouve aussi foible que " nous le trouvons. Il n'appergoit aucune force dans " les objections contre l'Alcoran; il en apperçoit " beaucoup dans les objections contre les Chrétiens. " Tant est grande la force des préjugés.

Que sera donc un Païen, un Juif, ou un Déïste après avoir entendu deux Savans l'un Mahométan & l'autre Chrétien? Se servira-t-il de sa Raison pour comparer les arguments de côté & d'autre? Renoncera-t-il à son secours pour s'abandonner à celui de l'Inspiration? Mais si le Mahométan & le Chrétien soûtiennent, l'un & l'autre, que leur Foi est le don d'une Grace surnaturelle, l'embarras croitra. Il comprendra bien que l'un des deux se trompe, & il craindra de se faire la même illusion.

Ibidem Note II.

" Quand une fois on est prévenu de l'opinion " qu'un certain homme est Prophète, ou un grand " serviteur de Dieu, on croit plûtôt que les crimes " ne sont point crimes quand il les commet, que " l'on ne se persuade qu'il fait un crime. C'est-là " l'effet de la sorte prévention de plusieurs petits es- " prits. Seneque lui-même ne disoit-il pas qu'on " prouveroit plus facilement que l'ivrognerie est hon- " ble, que non pas que Caton commit un péché " en s'énivrant? Les Sectateurs de Mahomet disoient " de même en leur coeur; il vaut mieux croire que " l'impudicité n'est pas un vice, puisque nôtre grand " Prophète y est sujet, que de croire que puisqu'il " y est sujet, il n'est pas un grand Prophète. Tous " les jours on voit des diminutifs de ce *préjugé*: un " un homme s'est-il une fois acquis la réputation de " grand Zélateur de l'Orthodoxie; s'est il signalé " dans les combats contre l'Hérésie offensivement & " défensivement, vous trouverés plus de la moitié du " monde si prévenue en sa faveur, que vous ne pou- " vés plus leur faire avouer qu'il ait tort, en faisant " des choses qu'ils condamneroient, si un autre les " faisoit.

Comment donc se tirer d'affaire qu'en éxaminant, & à quoi sert l'éxamen si la Raison qui le fait ne peut amener à aucune certitude?

" St. Paul a dit seulement que la femme infidelle " seroit sanctifiée dans le mari fidelle; mais s'il eût " parlé selon le goût de ces gens-là, il auroit dit " que tout ce qui appartient à l'homme fidelle, à " l'homme orthodoxe, & tout ce qu'il fait, est " sanctifié en lui.

Cette remarque confirme toûjours plus la nécessité du raisonnement.

J'ajouterai que Mr. Bayle avoit bien connu cette vérité. Jamais on n'a attaqué la Réligion avec plus de force & plus de succès; jamais on ne l'a attaquée plus impunément qu'il a fait; & d'où vient cela? C'est que depuis la tête jusqu'aux piés, il s'étoit tout couvert des livrées de l'Orthodoxie.

Au reste ces *diminutifs de Prophètes*, cette *femme sanctifiée en son mari*, ce pouvoir des *préjugés en faveur de l'Orthodoxie*, on voit bien qui tout cela regarde, & que nôtre bon Pyrrhonien ne l'étoit que quand il vouloit. Les dix moïens de l'Epoque ne l'avoient point amené à cette tranquillité & à ce vuide de passions, à cette indifférence, à cette *ataraxie* dont les Pyrrhoniens se vantent.

Article Rapin Rem. Note C.

" Le Père Rapin, dit Mr. Bayle, suppose un " Janséniste qui s'en va porter la lumière de l'Evan- " gile dans les païs infidelles, & qui annonce pre- " remment son système de la Grace; savoir que de " toute éternité la plupart des hommes ont été pré- " destinés aux supplices éternels, & les autres à la " gloire du Paradis, que Dieu l'Auteur de cette pré- " destination absolue, ne voulant point manquer de " prétextes pour colorer ses arrêts de damnation, dé- " clare aux hommes qu'il ne tient qu'à eux de se " sauver, qu'ils n'ont qu'à faire ce qu'il leur com- " mande: il les menace, il les éxhorte; cependant " ils n'ont point la force d'obéïr, & qu'il résu- " se à tous les hommes éxcepté à ses élus, la Gra- " ce efficace sans laquelle il est impossible de se con- " vertir, & d'avoir même un bon mouvement. Le " Pere Rapin suppose que les Infidelles qui enten- " dent un tel Evangile s'étonnent étrangement qu'on " leur tasse un tel portrait du bon Dieu, & qu'ils " demandent pourquoi il envoie des Prédicateurs à " des gens qu'il voit incapables de se convertir, s'il " ne leur donne une Grace qu'il s'est engagé par ses " Décrets éternels à leur refuser. Le Janséniste du " Pére Rapin replique que Dieu en use de cette " maniére, afin de rendre les hommes inéxcusables, " & plus dignes des supplices de l'Enfer. On lui " réplique qu'un tel motif n'est point digne de l'Et- " re infiniment bon, & qu'il n'est nullement pro- " pre à ôter à l'homme les moïens de se défendre " devant le thrône de Dieu; qu'il laisse le droit de " dire qu'on n'est point tenu à l'impossible, & que " jamais un Législateur n'inflige des peines, qu'en " supposant que les infracteurs des Loix ont eu la force " de les observer: de là vient qu'on ne punit pas " les frénétiques. On peut aisément s'imaginer ce " qu'un Moliniste qui fait tourner à son avantage " une pensée, a pu faire répliquer de part & d'au- " tre, après avoir enflé l'affaire comme je viens de " le rapporter. Mais outre cent autres bonnes ré- " ponses, on lui peut dire ceci, c'est qu'un Janse- " niste, qui prêcheroit aux infidèles du Japon ou de " la Chine pour la première fois, ne feroit pas assés

" bête pour débuter par le dogme de l'extinction du " Franc arbitre, ou par celui de la prédestination ab- " solue. Il prêcheroit à la Pélagienne, comme un de " nos plus rigides *Prédestinateurs* dit qu'il faut fai- " re, & il renverroit ſon Janſéniſme au temps que " les Néophytes n'auroient plus beſoin de lait, & " ſeroient capables d'une viande ferme. Ce ſont des " myſtéres qu'on ne doit découvrir qu'aux initiés. "

Le caractére d'un homme ſage, c'eſt de penſer, & de vivre conſéquemment, & de n'être pas en contradiction avec lui-même; Je ſuppoſe donc un Indien habilement converti par l'adreſſe qu'on a eu de ne lui repréſenter la Réligion Chrétienne que par ſon beau côté. Dès que quelques années de perſeverance le font regarder comme affermi dans l'habitude d'en faire profeſſion, on lui éxpoſe la Doctrine des Prédeſtinatiens. Ces nouvelles propoſitions le frappent, & il ne ſe peut autrement. Vous m'épouvantés, dit-il, & ſi vous m'aviés d'abord propoſé ce que vous venés de me dire, vous m'auriés infailliblement rébuté. Or ce qui m'auroit paru très-faux, il y a quatre ans, a-t-il changé de nature, depuis ce temps-là? Alors vous ne me demandiés pas d'être crû ſur vôtre parole, & vous aurés eu tort de le demander. vous l'auriés demandé inutilement. Vous me conjuriés d'éxaminer vos raiſons ſans préjugé; Je l'ai fait, & je me ſuis convaincu qu'il étoit digne de Dieu de ſauver les hommes par la voie que vous m'annonciés: J'éxamine aujourd'hui & je trouve tout le contraire; Me voici pour le moins réduit à la néceſſité de douter. Voulés-vous que je renonce à la Raiſon? Mais s'il eſt juſte d'y renoncer aujourd'hui, il étoit juſte d'y renoncer il y a quatre ans; Pourquoi donc m'avés-vous fait raiſonner? Pourquoi avés-vous demandé que je me repoſaſſe ſur des principes & ſur des conſéquences, ſur quoi on ne doit point compter, puiſqu'on ne doit point compter ſur la Raiſon & l'évidence?

Selon Mr. Bayle, il faudroit être bête pour inſtruire un Païen ſur les Dogmes que lui-même ſe fait une ſi grande gloire d'embraſſer par Foi; & la propoſition de ces Dogmes ſeroit un obſtacle invincible à la Foi, à laquelle on ſe propoſeroit de l'amener. Nous voilà donc 1. dans l'impuiſſance de perſuader la Vérité de l'Evangile à aucun de nos Incrédules, car ils ſont tous inſtruits de cette controverſe. Mr. Bayle a fait de plus tous ſes efforts pour rendre les objections de la Raiſon ſans replique: & pour engager les Libertins à lire ſon Dictionnaire, il a eu un grand ſoin de le remplir de gailliardiſes 2. Si un Païen s'aviſoit de propoſer cette Objection qui ſe préſente ſi naturellement, *a'on vient que ſi la Foi en l'Evangile eſt néceſſaire pour le Salut, ſa Nation n'en a pas été avertie pluſtot.* Si enfin on trouvoit des Nations prévenues de la penſée de deux Principes, comme en effet la plûpart des Païens ont reconnu des Dieux malfaiſins, que faire avec eux? Suivant Mr. Bayle il faudroit être bête pour entrer dans la Queſtion, & pour avouer la vérité; Cependant ſi on ne levoit pas leurs doutes, leur converſion ſeroit impoſſible. 3. Suppoſons qu'on eſt venu à bout de leur perſuader la vérité de l'Evangile, en éloignant, avec une grande habileté, les idées qui en auroient rendu inutile la prédication, qu'arriveroit-il? Ils riroient St. Paul, on le leur feroit lire, on le leur expliqueroit, ſuivant la Foi Orthodoxe; Alors les doutes viendroient, & ſi on leur diſoit; *Mettez-vous au-deſſus, de ces objections, oppoſez votre Foi avec une fermeté inébranlable.* Le moien, répondroient-ils, de demeurer fermes en cette Foi? C'eſt en raiſonnant que vous nous avés perſuadés, mais voici un Livre qui nous oblige de renoncer à la Raiſon. Vous n'avez pas uſé de bonne foi, ajouteroient-ils, quelle confiance pouvons-nous prendre en vous? 4. En effet Mr. Bayle fait jouer un ridicule perſonnage à ſes Miſſionnaires, il les fait débuter à la Pélagienne, c'eſt-à-dire, d'une maniére toute oppoſée à ce qu'ils penſent, afin de ſurprendre des ſimples qui ne prévoient pas leur ruſe. Enfin de l'aveu de Mr. Bayle. *Il y a des hypothéſes plus propres à la converſion des hommes, & qui ſont moins expoſées que d'autres à des inconvéniens.* Ce grand Défenſeur de l'Orthodoxie conçoit donc qu'il faut y renoncer pour quelque temps. Mais ſe croit-il bien en ſureté ſous les Canons du Synode de Dordrecht, quand il dit, qu'il faut prendre un ſtile tout oppoſé à celui de ce Synode, ſi l'on veut faire des Chrétiens, & convertir ceux qui ne le ſont pas encore? Les Orthodoxes n'ouvriront-ils jamais les yeux, pour voir à quel point il ſe moque d'eux, & continueront-ils à le ſoutenir de leur autorité?

La Raiſon eſt néceſſaire pour l'intelligence de l'Ecriture, & le Pyrrhoniſme qui porte à s'en défier & à ne la point croire, nous laiſſe ſur le ſens de l'Ecriture dans des doutes inſurmontables.

" On ne ſauroit aſſés admirer qu'une ſemblable *Article Turlupins Note A.*
" fantaiſie, ait été ſi ſouvent renouvellée parmi les
" Chrétiens. Le Paganiſme ne nous fournit que la
" Secte des Cyniques qui ait donné dans cette impu-
" dence, encore faut-il reconnoître que jamais cette
" Secte n'a été nombreuſe & que la plupart des Cy-
" niques ne pratiquoient point, en fait de montrer
" ſa nudité, & ce qui s'enſuit, ce qu'on attribue à
" Diogéne. Les Gymnoſophiſtes Indiens n'étoient
" point nuds, quant aux parties que les Adamites,
" les Turlupins, les Picards, & quelques Anabap-
" tiſtes découvroient. Il faut donc demeurer d'ac-
" cord que les Chrétiens ſe ſont plus ſouvent déré-
" glés à cet égard que les Païens. On ne s'en éton-
" nera pas, quand on prendra garde à un principe
" dont on peut abuſer ſous l'Evangile & dont les
" Païens n'avoient nulle connoiſſance. Ce principe
" eſt que le ſecond Adam eſt venu reparer le mal
" que le prémier Adam avoit introduit au monde.
" De là un Fanatique ſe hazarde de conclure, que
" ceux qui ſont une fois participans du bénéfice de
" la Loi de Grace, ſont parfaitement réhabilités dans
" l'état d'Adam & d'Eve. J'avoue qu'il faut que
" le Fanatiſme ſoit bien outré, & que la doſe en ſoit
" très-forte, quand il eſt capable de vaincre les im-
" preſſions de pudeur que la nature & l'éducation
" Chrétienne nous donnent: mais de quoi ne ſont
" point capables les combinaiſons infinies de nos paſ-
" ſions, de nos imaginations, de nos eſprits ani-
" maux &c? J'ai parlé ailleurs de quelques anciens
" ſolitaires, qui faiſoient ſcrupule de voir leur pro-
" pre nudité. Les Païens n'ont point eu, que je
" ſache, de tels éxemples, ils en font demeurés aux
" termes de ſe cacher ſoigneuſement aux yeux du pro-
" chain.

Poſons que l'Interprétation de l'Ecriture Sainte doit ſe faire ſuivant de certaines Régles, dont la Raiſon eſt capable de reconnoître la néceſſité, & qu'elle eſt en état de manier avec éxactitude; On a dans ces Régles des moiens ſurs pour éviter l'écart dont Mr. Bayle vient de donner un éxemple, & avec celui-là tous les autres. Mais ſi la Raiſon ne fournit aucun ſecours ſur lequel on puiſſe ſurement compter, chacun dira que ſa Foi eſt la véritable, & que c'eſt lui qui eſt conduit par le bon eſprit, on ne pourra point s'éclairer les uns les autres, les conférences, qui ſe font en raiſonnant, deviendront inutiles & tout ſe décidera par la Loi du plus fort, ou le monde Chrétien ſera bien tôt un Chaos de Fanatiques.

XIII. A L'OCCASION d'un Livre compoſé par un Athée, intitulé *l'Art de ne rien croire*, Mr. Bayle dit, que Maldonat " veut que le Calviniſme aiant une fois ſecoué le joug de la tradition à l'égard de la préſence réelle, tous prétexte que c'eſt une dogme embaraſſé de mille difficultez, & contraire aux ſens & à la Raiſon, ait fourni à toutes ſortes d'Hérétiques une méthode générale de rejetter tous les myſtéres; & qu'en effet quelques Calviniſtes plus ſubtils & plus incrédules que les au-

On ne peut ſervir de rien à la religion que par la ſecours d'autrui, ſon qui enſeigne des erreurs. Article Vallée Note A.

„ autres ont nié la Trinité, par les mêmes argumens
„ dont ils s'étoient déja servis pour nier la Transub-
„ ſtantiation. Quelques-uns, ajoute-t-il, ſont allés
„ encore plus loin, & juſques à ne rien croire, &
„ c'eſt à quoi les devoit conduire néceſſairement le
„ chemin qu'ils avoient pris: ce que je remarque,
„ pourſuit-il, non pas pour injurier les Calviniſtes,
„ mais pour leur montrer le précipice qui eſt au bout
„ de leur route & pour faire enforte qu'à la vue de
„ ce grand péril, ils ſe retirent de cette voie de per-
„ dition. Ce lieu commun de Maldonat mérite la
„ réprimende par deux endroits; car en premier lieu,
„ c'eſt donner trop d'avantage aux Libertins & aux
„ Eſprits forts, que d'avouer que lorſqu'on préfére
„ les lumiéres de la Raiſon à l'autorité des Conciles
„ qui ont défini la réalité, on entre dans une route
„ qui conduit à l'Athéïſme. N'eſt-ce pas dire que
„ le Dogme de l'éxiſtence de Dieu n'eſt pas moins
„ contraire aux notions communes, que celui de la
„ Tranſubſtantiation? N'eſt-ce pas dire que pour
„ croire cette éxiſtence, il faut ſacrifier aveuglé-
„ ment à l'autorité de la Tradition les lumiéres les
„ plus diſtinctes de la Philoſophie; comme il faut
„ les ſacrifier à cette même autorité, pour croire ce
„ que les Papiſtes enſeignent concernant l'Euchariſtie?
„ Or qu'y auroit-il de plus pernicieux à la Réligion
„ qu'un ſemblable aveu? Il eſt donc très néceſſai-
„ re de mettre des bornes à cette objection. Il fal-
„ loit ſeulement dire que la bréche faite aux déci-
„ ſions des Conciles par la rejection de la préſence
„ réelle, ſe peut étendre juſqu'aux autres dogmes in-
„ compréhenſibles de la Communion Romaine.

Mr. Bayle dans l'Article de Symonide prétend que l'éxiſtence de Dieu eſt un Dogme ſur lequel la Raiſon ne fournit que des incertitudes. Le voilà donc en parallèle avec celui de la préſence réelle. La Raiſon découvre dans l'un & dans l'autre des contradictions & l'avantage eſt du coté des Libertins.

Fautes de faites. Article Woolhel.

XVI. Mr. BAYLE à l'occaſion d'un Livre où un Catholique faiſoit de grandes objections contre la Doctrine reçûe, ſur les enfans décédés ſans batême, il met en marge, *Réflexions ſur les plaintes de certaines gens contre ceux qui pouſſent beaucoup les objections des Libertins*; à côté de quoi on lit. " Quelqu'un me
" dira peut-être que les objections des enfans ſont
" trop pouſſées, & que cela rend ſuſpecte la Foi de
" leur Avocat. Je ne daignerois pas répondre à
" cette difficulté, ſi je ne ſavois qu'elle eſt dans la
" bouche d'une infinité de gens contre tous ceux
" qui étalent ſans aucun déguiſement les raiſons des
" Hérétiques ou des Libertins. Répondons à ces gens-
" là par cette demande; Si vous aviés à éxaminer
" quelqu'une des controverſes qui ſont agitées en-
" tre les fidelles & les infidelles, rapporteriés-vous tout
" ce que vous ſauriés que ces derniers peuvent dire
" de plus fort en faveur de leurs opinions? Affoi-
" bliriés vous de deſſein prémédité leurs argumens,
" afin que vos Lecteurs ne trouvaſſent rien qui ren-
" dit douteuſe vôtre victoire? Vous me répondrés
" ſans doute que vous feriés la prémiére de ces cho-
" ſes & que la ſeconde eſt une ſupercherie très-in-
" digne d'un homme d'honneur, tant s'en faut qu'on
" la puiſſe pardonner à un Serviteur de Dieu. Pour-
" quoi donc trouvés-vous étrange que l'on donne
" aux difficultés des impies toute la force que la
" Raiſon naturelle leur peut donner? Vous le fe-
" riés dites-vous, ſi vous aviés à les refuter,
" & vous convenés qu'en ne faiſant point cela vous
" commettriés une faute ignominieuſe. Apprenés donc
" à ne point prendre pour des prévaricateurs ceux
" qui font paroître par ſon beau côté la cauſe de
" leurs adverſaires; & s'ils ſont obligés de confeſſer
" qu'il n'y a que l'Ecriture qui puiſſe fournir des
" armes contre certaines Objections des impies, &
" que c'eſt à elle qu'ils recourent comme au fonde-
" ment inébranlable de leur Foi, ſoiés très-contens
" de leur conduite; car autrement on aura ſujet de
" ſe défier de vous, & de prétendre que vous cher-
" chés à triompher par un attirail de ruſes de guer-
" re qui ne convient point à la milice Evangelique.

Note B.

„ J'ai découvert depuis peu l'une des cauſes qui
„ portent beaucoup de gens à ſoupçonner de Liberti-
„ nage ceux qui propoſent avec force les objections
„ des Libertins. Un fort honnête homme, & bien
„ craignant Dieu, me dit l'autre jour, en me nom-
„ mant quelques Ecrivains dont le Zéle pour la bon-
„ ne cauſe eſt connu de tout le monde, Vous ne
„ voiés point dans leurs Livres que les ennemis de
„ la vérité alléguent rien de conſidérable; ce ſont des
„ livres où les objections des Incrédules ſont propo-
„ ſées en peu de mots, & réfutées amplement & vic-
„ torieuſement; mais dans un tel & dans un tel E-
„ crivain, qui ne paſſe pas pour zélé, elles ſont
„ prolixes & plus capables de fraper que la réponſe.
„ Je me ſervis de la demande qu'on a vûe ci-deſſus.
„ Ces Ecrivains zélés ont-ils ſû tout ce qui ſe trou-
„ ve dans les Auteurs non zélés, ou bien l'ont-ils
„ ignoré? En ce dernier cas il ne faut point leur
„ faire un mérite, ni de leur ſilence, ni de leur vic-
„ toire. Au prémier cas ils méritent d'être bien
„ blâmés; car ils ſont coupables d'une fraude pieuſe,
„ dont la vérité ne doit point avoir beſoin, & je
„ ſuis bien ſûr qu'ils n'oſeroient dire qu'ils aient
„ diſſimulé la moindre choſe de ce qui pouvoit re-
„ préſenter ſous une belle apparence les objections de
„ l'Ennemi. En quoi donc leur zéle a-t-il ſurpaſſé
„ cet Ecrivain indévot dont vous me parliés? Ils
„ ont dit tout ce qu'ils ont pû en faveur de l'Adver-
„ ſaire avant que de lui répondre; l'indévot en a-t-il
„ fait d'avantage?

Il y a bien de la différence, entre éxpoſer ſincérement & dans toute leur force les raiſons d'un Philoſophe ou d'un Théologien qu'on croit dans l'erreur, & qu'on entreprend de réfuter, & entre lui prêter de nouvelles raiſons qu'on ne trouve pas dans ſes écrits. C'eſt ce dont on accuſe Mr. Bayle. On ne s'arrête pas là, on ſe plaint qu'il a plus fait; il s'eſt contenté de les propoſer ſans les réfuter: il eſt même allé juſqu'à défier qu'on pût répondre à ce qu'il lui a plû de prêter aux plus dangereux ennemis de toute Réligion, & lorſque des Théologiens ont entrepris de leur côté de réſoudre les Objections de Mr. Bayle, & de plaider contre les Manichéens & les Pyrrhoniens, la Cauſe de la Vérité & du Chriſtianiſme, il a raſſemblé tout ce qu'il avoit de génie pour entaſſer inſtances ſur inſtances, il s'eſt très éloigné de la modération où il avoit paru juſques alors, il a fait voir que les Cauſes dont il s'eſt déclaré Avocat lui tenoient à coeur. Il s'eſt ſervi de toute ſa ſubtilité & de toute ſon habileté pour répandre des ſoupçons ſi fieux ſur ceux qui avoient oſé entreprendre contre lui la défenſe de la Cauſe commune de la Réligion & des bonnes Mœurs; il a profité adroitement des triſtes diviſions des Chrétiens ſur des Dogmes incompréhenſibles & très-éloignés d'être Capitaux. Il a pris pour Dupes ſes protecteurs, & s'eſt moqué de ceux derriére leſquels il ſe réfugioit, & ſe mettoit à couvert de toutes les raiſons qu'on lançoit contre lui, en vuë de parer aux coups qu'il portoit à la Réligion & aux bonnes Mœurs.

Mr. Bayle parle ſouvent du devoir d'un *Rapporteur*, & ſon but eſt de perſuader qu'il s'eſt fait une loi de le remplir, en ne déguiſant point les argumens de part & d'autre ſur les queſtions qu'il a eu occaſion de traiter. On pourroit pourtant douter qu'il en ait eu ſincérement l'intention, & on ne voit pas qu'il l'ait fidélement éxécutée. Que diroit-on d'un Rapporteur qui alléguerroit dans une Séance une partie des raiſons d'un des plaidans; & dès là entretiendroit les Juges d'Articles tout différens; qui le lendemain reprendroit le même ſujet, & après l'avoir entamé feroit les mêmes écarts; prendroit enfin viſiblement parti pour une des parties contre l'autre,

& s'échaufferoit à soutenir une Cause mauvaise & à laquelle les défenseurs de la bonne.

Les Pyrrhoniens veulent triompher & pour embarrasser leurs Adversaires, ou pour faire croire qu'ils les embarassent, ils ne se font pas scrupule de déguiser les sentimens qu'ils se proposent de terrasser. On en va voir un exemple.

Religion Chrétienne mal représentée. Article Wesalia.

„ XVII. JEAN *de Wesalia* Docteur en Théologie dans le XV. Siécle, fut fort maltraité par „ l'Inquisition d'Allemagne, pour avoir enseigné „ des choses qui ne plaisoient point aux Catholiques. „ Les Thomistes furent les premiers Auteurs des per„ sécutions qu'il endura. Jean de Wesalia que l'on „ tenoit en prison dans le cloitre des Cordeliers à „ Maience, fut interrogé par l'Inquisiteur Jean El„ ten Président de l'Assemblée. Il se tint fur la né„ gative à l'égard de presque toutes les questions „ qui lui furent faites, & il parut un peu biaiser fur „ quelques autres. C'eſt pourquoi l'Inquisiteur „ déclara le lendemain avec beaucoup d'éloquence, „ qu'il le falloit interroger encore une fois. Ses ré„ ponses furent assés conformes à celles du jour pré„ cédent; mais il eut la confusion d'être convaincu „ par ses écrits, d'avoir enseigné des choses qu'il a„ voit niées en répondant à l'Inquisiteur. Il se sou„ mit à la peine qu'on lui imposa, qui fut de se re„ tracter devant tout le peuple. Ses livres furent „ brulés, & il y eut des Docteurs qui trouvérent „ qu'on usa d'une trop grande sévérité envers ce vé„ nérable vieillard, & que la passion monachale eut „ beaucoup de part à cette affaire. Il fut mis en „ pénitence perpetuelle dans un Couvent d'Augus„ tins, où il mourut bientôt après. Les Protestans „ ont mis cet homme dans la Liste des témoins de la „ Vérité. Je ne m'en étonne point; car il fut condam„ né pour plusieurs doctrines qu'ils ont depuis en„ seignées.

Note D.

„ Ce pauvre homme cassé de maladies & de vieil„ lesse n'avoit pas la force de dire ce qu'il pensoit, „ en présence d'un tribunal si rédoutable. Peut-é„ tre ne se souvenoit-il pas de tout ce qu'il avoit écrit. „ Les Inquisiteurs prévirent bien sa négative; c'eſt „ pourquoi ils ne se contentérent pas de le lire par „ les termes les plus solennels, ils voulurent avant „ toutes choſes être saisis de tous ses papiers.

Note E.

„ L'Auteur anonyme du procés verbal, qui avoit „ assisté à tout, trouve, & il déclare qu'il n'étoit „ pas le seul qui le trouvoit ainsi, qu'on en avoit „ usé trop sévérement. Il ajoute que c'eſt le Dia„ ble qui a semé la Zizanie entre les Théologiens & „ les Philosophes, & qui les a tellement alliénés les „ uns des autres, que si quelqu'un nie la réalité des „ Universaux, on s'imagine tout aussi-tôt qu'il pé„ che contre le St. Esprit, & qu'il offense mortel„ lement la Divinité, le Christianisme, la Justice & „ la République. Cèt aveuglement peut-il venir que „ du Diable, qui pour nous détourner des bonnes „ choses nous attaque à des vaines spéculations qui „ ne nous inspirent, ni la dévotion envers Dieu, ni „ la charité envers le prochain? « Mr. Bayle finit en disant: » Cette réflexion est belle & capable de mor„ tifier non seulement les Reaux & les Nominaux, „ mais aussi d'autres Factions.

NB.

C'eſt par là que la liſte des prétendus Abbez, ou Diſciples s'augmente.

NB.

Il seroit à souhaiter que Mr. Bayle se fût fait un devoir de ne jamais perdre de vuë cette belle réflexion; dès là il s'en seroit fait un de ne présenter aux hommes la Réligion Chrétienne, que dans sa simplicité, & conformément à ce qu'elle eſt, au lieu de l'habiller à la manière de l'Ecole & des Hypothéses Metaphysiques, & d'en énoncer les articles sous des termes souvent barbares, durs, & inintelligibles. En la proposant sous ces termes, on l'expose aux Objections & aux Insultes des Libertins & on embarrasse étrangement ceux qui veulent en entreprendre la défense, & qui n'osent pas se donner la liberté de ne tenir point pour sacrées & pour irrévocables des expressions & des façons de parler auxquelles les uns, par simple inadvertance, les autres par malice, & par principe de libertinage, donnent des sens qu'on ne trouve point établis par les expressions simples & très-sages des Ecrivains sacrés.

Mais il paroit affecter l'oubli d'une maxime si recommandable & se plaire à présenter la Réligion sous les faces les plus scandaleuses pour la Raison. Aussi ne comprens-je pas comment les vrais & sensés Orthodoxes lui peuvent savoir bon gré de ses tours. " La „ Philosophie de Platon, *dit-il*, enseignoit que l'ame „ de l'homme avoit éxisté, avant que d'être enfer„ mée dans le corps humain; & que cèt état antérieur avoit été beaucoup plus noble, & plus heu„ reux, que ne l'eſt celui de l'homme. Là-dessus il „ s'éleva des raisonneurs, qui prétendirent que l'ame, „ n'auroit pas été tirée de cèt état, si elle n'avoit „ mérité d'être chatiée: & ils conclurent qu'on l'en„ ferma dans le corps comme dans une prison, afin „ de lui infliger les peines que ses crimes méritoient. „ Ciceron adopta cette hypothése; mais Lactance la „ regarde comme la plus insensée de toutes les réve„ ries. Cependant il eſt très-vrai qu'elle ne différe „ de la doctrine du péché originel qu'à l'égard des „ circonstances; car puisque la foi nous enseigne qu'A„ dam a péché & pour lui & pour tous ses descen„ dans, il s'ensuit 1. que toutes les ames sont cri„ minelles aux yeux de Dieu, avant même qu'elles „ éxistent. 2. Qu'elles ne sont unies au corps que „ par un acte de punition, vu que par cela même „ qu'elles sont unies au corps, elles encourent la peine „ de la damnation éternelle, & y sont de droit aju„ gées, n'y aiant que la rémission, & la voie des „ lettres de grace qui en sauve quelques-unes; & „ c'eſt pourquoi l'Ecriture dit que tous les hommes „ naissent *enfans d'ire*. Il eut donc fallu que Lac„ tance eut réfuté plus adroitement l'hypothéſe de „ Ciceron, & par des preuves qui ne concernassent „ que les articles en quoi elle eſt différente de l'hy„ pothéſe du péché originel. S'il eut bien pesé le „ second livre d'Arnobe, il eut senti qu'il eſt mala„ isé de réfuter Ciceron par des argumens philoso„ phiques; car on ne voit pas ce que les Platoni„ ciens eussent pû répondre aux raisons d'Arnobe, je „ parle des objections qu'il leur a faites fur ce qu'ils „ disoient que des esprits immortels de leur nature, „ innocens, heureux, remplis de science, étoient „ descendus de leur bon gré dans des corps humains, „ ou y avoient été envoiés par la Providence. Il fait „ une longue énumeration des sotises, & des crimes, & „ des misères du genre humain, & il en conclut que la „ bonté & la Justice de Dieu n'ont pû permettre „ que de tels éprits fussent unis à des corps humains. „ Il prend pour la même chose leur commander d'y „ descendre, & souffrir qu'ils y descendent. "

Article Tullie Note R.

„ On seroit trop molinié, si l'on disoit seulement „ que cette doctrine d'Arnobe eſt mauvaise: il faut „ la traiter d'abominable; car elle sappe les fonde„ mens du Christianisme, & ne vaut pas mieux que „ le dogme des Manichéens. Ciceron y auroit trou„ vé une défcription aussi forte, que celle qu'il eut „ pû faire du malheur de l'homme; mais il se se„ roit tiré facilement de cette objection, par son „ hypothéſe de la préexistence du péché, qui toute „ fausse qu'elle eſt ne laissoit pas de lui pouvoir in„ spirer quelque patience.

La doctrine du péché originel sous la face que Mr. Bayle a trouvé à propos de la présenter n'eſt pas mal attaquée. Mais la Justice & la bonté de Dieu ne reçoivent de là aucune atteinte, si nous suppo„ sons, comme il le faut nécessairement, & comme il eſt vrai, que Dieu qui connoit parfaitement les in„ firmités humaines, jugera les hommes suivant son Equité, agréera & couronnera même leur repentance, leurs efforts & leur application sincére à se rendre meilleurs.

XVIII. Mr. Bayle revient à ses mauvaises excuses dans l'Article de Pyrrhon. " C'eſt avec raison dit il, qu'on *nie*.

Foibles Apologies du Pyrrhonisme.

„ qu'on déteſte le *Pyrrhoniſme* dans les Ecoles de Théolo-
„ gie, où il tâche de puiſer de nouvelles forces, qui
„ ne ſont que des chimères : mais il peut avoir ſes
„ uſages pour obliger l'homme par le ſentiment de
„ ſes ténébres, à implorer le ſecours d'enhaut & à
„ ſe ſoumettre à l'autorité de la Foi.

Accordés cela avec ces paroles de la remarque *B* du même article. " C'eſt par rapport dit-il à cette di-
„ vine Science que le Pyrrhoniſme eſt dangéreux.... Il
„ n'y a que la Réligion qui ait à craindre le Pyr-
„ rhoniſme : elle doit être appuiée ſur la certitude ;
„ ſon but, ſes effets, ſes uſages tombent dès que la
„ ferme perſuaſion de ſes vérités eſt effaceé de l'a-
„ me.

Il eſt vrai que Mr. Bayle tache de mettre la Réligion à couvert de ce danger, ou le Pyrrhoniſme à couvert de cette accuſation, quand il ajoute, " On
„ a ſujet de ſe tirer d'inquiétude ; il n'y a jamais
„ eu, & il n'y aura jamais qu'un petit nom-
„ bre de gens, qui ſoient capables d'être trompés
„ par les raiſons des Sceptiques. La Grace de Dieu
„ dans les fideles ; la force de l'éducation dans les au-
„ tres hommes, & ſi vous voulés même l'ignorance, &
„ le panchant naturel à décider, ſont un trait impé-
„ nétrable aux traits des Pyrrhoniens.

Mr. Bayle ne prête point, comme on voit, à la Réligion des armes tirées de la Raiſon. Il ne paroit pas, ſelon lui, qu'elle lui en fourniſſe ; la force de l'éducation, l'ignorance & le panchant à décider ſont les moiens naturels qui garantiſſent les hommes de tomber dans le Pyrrhoniſme en matiére de Réligion. Or quelle certitude eſt celle qui n'a pour fondément que l'ignorance, les préjugés & la préſomption ? Qu'eſt-ce que cette certitude ? Un homme raiſonnable ne s'en accommodera jamais, & par là il n'y aura que des perſonnes déraiſonnables qui ne ſoient pas Pyrrhoniens ſur la Réligion.

Pour ce qui eſt du ſecours ſurnaturel de la Grace, ſi on le fait conſiſter en autre choſe que dans des impreſſions qui mettent l'eſprit humain en état de ſentir la force des preuves, & d'aimer à s'y rendre, malgré ce que les ſens & les paſſions trouvent de gê-nant dans cette ſoûmiſſion, Mr. Bayle ſous ce mot reſpectable ne donne qu'un pur Enthouſiaſme. L'éfet de la Grace ne conſiſte pas à faire croire ſans raiſon, il conſiſte au contraire à fortifier la Raiſon, afin qu'elle ſente mieux la force des preuves.

Article Pyrrhon. Note B.

„ La vie civile, dit il, n'a rien à craindre de cet
„ eſprit là ; car les Sceptiques ne nioient pas qu'il ne
„ fallut ſe conformer aux coûtumes de ſon Païs, &
„ pratiquer les devoirs de la Morale, & prendre par-
„ ti en ces choſes-là ſur des probabilités, ſans attén-
„ dre la certitude. Ils pouvoient ſuſpendre leur ju-
„ gement ſur la queſtion, ſi un tel devoir eſt natu-
„ rellement & abſolument légitime : mais ils ne le
„ ſuſpendoient pas ſur la queſtion, s'il le falloit pra-
„ quer en telles & telles rencontres.

Je veux qu'un homme qui n'eſt pas abſolument fou, mais ſimplément Pyrrhonien, comme l'étoit Mr. Bayle & comme nous avons défini les Pyrrho-niens, au commencement de cét Ouvrage, ſe conforme aux Loix & aux Coûtumes, quand ſon intérêt le demande ; Mais ſe généroit-il dès que ſon créditr & ſon adreſſe le mettroient en état de s'en écarter impuné-ment ?

Comme rien n'eſt certain, rien auſſi n'eſt ſacré pour un Pyrrhonien.

Mr. Bayle ſe ſert de l'Ecriture en faveur du Pyrrhoniſme. Article Grotius. Note I.

XIX Mr. BAYLE après avoir raſſemblé diver-ſes circonſtances pour prouver que Grotius n'eſt point mort Athée, conclut que l'impudence d'une telle calomnie eſt un prodige, & que pour la croire il faudroit faire un Acte de foi ſur ces paroles de Jéré-mie chap. XVII v. 9. *Le cœur de l'homme eſt de-ſeſpérément malin.* Or ſi c'eſt faire un acte de foi que d'interpréter ces paroles dans un ſens ſi univer-ſel, la Foi, loin de remédier au Pyrrhoniſme, l'éta-blira ſans eſpérance de retour ; car pendant que j'éx-ercerai de tels actes de Foi, je ne pourrai compter ſur aucun témoignage. On aura beau raſſembler tou-tes les preuves par où on démontre la ſincérité des Apotres, & étaler l'extravagance de la ſuppoſition qu'ils ont été trompeurs à leur grand préjudice, ſans qu'il leur en revint aucun fruit, qu'ils ne puſſent beaucoup plus aiſément & plus ſurement ſe procurer par d'autres voies, on s'empêchera toûjours de ſe rendre à ces preuves par un *acte de Foi*, & on dira, le *cœur de l'homme eſt deſeſpérément malin* ; deſorte que la Foi qu'on aura à Jérémie ne permettra pas d'ajouter foi à l'Evangile. On voit par là que la néceſſité de raiſonner pour établir la Foi, eſt une néceſſité qui ſaute aux yeux. Il eſt abſolument néceſſaire d'inter-préter les paroles de Jérémie dans un ſens raiſonnable, qui ne faſſe pas de tous les hommes autant de Démons, contre la dépoſition expreſſe de l'éxpérience. Cha-que homme doit ſe défier de ſon propre cœur, il renferme ſouvent plus de corruption qu'on ne s'ima-gine, & rien n'eſt plus fréquent que de ſe flatter de ſe faire d'agréables illuſions. Quand on a quelque intérêt à faire une choſe, on ſe perſuade aiſément qu'elle eſt juſte, & il faut être éxtrémement en gar-de contre les preuves qui favoriſent nos panchans, & les éxaminer avec une grande ſévérité. Quel ra-port a cette leçon avec le foi qu'on ajoûteroit à une calomnie, dont l'impudence iroit juſqu'au prodige, & celle qu'on refuſeroit aux témoignages les plus acompagnés des caractéres de ſincérité, de verité, & d'impoſſibilité de mépriſe & de fraude ?

Article Origene Note F.

„ Les voies les plus faciles du diſcernement de la
„ bonne cauſe, dit Mr. Bayle, nous échapent tôt ou
„ tard. Il ſeroit bien plus à la portée du peuple
„ de connoitre à certaines marques éxtérieures quelle
„ eſt la vraie Réligion, que d'entrer dans un éxa-
„ men ſévére de la Doctrine. Or entre les marques
„ éxtérieures, la conſtance des martyrs eſt la plus
„ capable de faire impreſſion. Elle fut tout-à-fait utile
„ à l'avancement de la Foi Chrétienne : leurs cendres
„ furent la ſemence des juſtes, & donnérent une infinité
„ d'éléves à l'Evangile. Mais cette preuve devint
„ équivoque après que le Chriſtianiſme fe fut par-
„ tagé en diverſes Communions : elles eurent toutes
„ leurs Martyrs, & ainſi pour n'être pas abuſé, il
„ falloit entrer dans la diſcuſſion de la doctrine.

Pour n'être pas abuſé il faut entrer dans la diſ-cuſſion de la Doctrine. Or cette diſcuſſion peut-elle ſe faire ſans l'uſage de la Raiſon ; ne faut-il pas peſer la force des mots, éxpliquer un paſſage ſui-vant les régles, comparer les expreſſions, réunir les différentes propoſitions qu'on trouve répandues ſur divers ſujets, concilier les contradictions apparen-tes ?

XX. Mr. Bayle pour acoûtumer l'eſprit de ſes Lecteurs aux idées du Pyrrhoniſme, & les diſpo-ſer à l'embraſſer, ne laiſſe échapper aucune occaſion de s'étendre ſur les foibleſſes de la Raiſon ; Mais il eſt ſur tout ravi, lorſqu'il peut emprunter les paroles de quelque homme célébre, & de quel-que Savant d'une probité reconnue, pour éxprimer les doutes qu'il aime à répandre. Mr. Perrot étoit un bel eſprit, il avoit beaucoup lû, il s'étoit appliqué à bien entendre les Auteurs anciens ; il en avoit tra-duit heureuſement pluſieurs ; C'étoit un fort honné-te homme. Mais ces titres ne ſont pas des autorités en matiére de Philoſophie, où l'on fait profeſſion de ne ſe rendre qu'à l'évidence : Une habitude qu'on s'eſt faite de ſentir ce que des Auteurs élégans ont de pro-pre à frapper l'imagination, a très-peu de rapport a-vec les diſpoſitions néceſſaires pour bien entrer dans les Idées Métaphyſiques. Mr. Perrot, homme de bien & très-perſuadé de la Vérité de la Réligion Chrétienne, n'avoit beſoin d'aucun autre ſecours pour s'attendre à la bienheureuſe Immortalité : Il vi-voit conformément à ſa Foi ; Il a ſupprimé les or-dures qui ſe liſent dans Lucien, & pour ſe donner la licence de les traduire, il n'a point mis en uſage

Viés Art. Perrot d'Ablancourt.

le prétexte de Traducteur & d'Hiſtorien célébre.

Ibidem. Note L. „ Il ne ſuffit pas, *dit Mr. Perrot*, pour être vertueux de faire de bonnes actions, mais il faut encore que nos intentions ſoient innocentes, & que „ ce que nous faiſons parte d'un bon mouvement; „ auſſi n'eſt-ce pas aſſés pour être Catholique, de „ ne rien revoquer en doute de tout ce que l'Egliſe veut „ que nous tenions pour certain; il faut avec cela „ que nous croïons en Chrétiens, & que l'humilité „ ſoit cauſe de nôtre Foi, & non pas la préſomption.

Quand Mr. Perrot s'eſt ainſi exprimé, il lui eſt arrivé ce qui eſt fort ordinaire aux Orateurs, & à braucoup de gens encore qui ne ſont point Orateurs, c'eſt d'outrer les Antitheſes; ſi par *l'humilité*, on entend une Modeſtie & un reſpect pour l'évidence des preuves, quoiqu'oppoſées à cet orgueil, qui fait tant trouver de plaiſir à chicaner & à contredire, la Modeſtie eſt une *heureuſe préparation à la Foi*. Mais la *Modeſtie* n'eſt point-oppoſée à l'*Amour de la Vérité*, & il faut bien ſe donner garde de la confondre avec une *Crédulité* qui ſe ſoûmet ſans preuves. Un homme qui s'eſt rendu attentif à l'Evangile, qui a reconnu des preuves convaincantes de ſa Divinité, & s'y eſt ſoûmis, c'eſt celui qui a une véritable Foi, & une Foi éclairée.

" Ce n'eſt pas avoir une parfaite confiance en Dieu, „ que de ſe répoſer ſur nôtre Raiſon des choſes qu'il „ veut que nous croïons.

Mr. Perrot ne paroit pas aſſés Philoſophe dans cèt endroit, & il ne s'éxprime point aſſés éxactement, pour mériter qu'on faſſe un grand compte de ſon Autorité. Après s'être convaincu que Dieu parle, & après avoir connu le ſens des paroles dans leſquelles il s'eſt énoncé, ſi on refuſoit de croire ce que ce ſens renferme, juſques à ce que l'on ſe fut aſſuré de ſa vérité par d'autres preuves, on manqueroit de confiance en Dieu. Mais s'enſuit-il de là, qu'il ne ſoit pas très agréable, & très conſolante de voir deux lumiéres réunies, celle de la Raiſon & celle de la Révélation, qui viennent toutes deux de Dieu.

Ibidem. Note L. „ Encore ſi nôtre Raiſon ne nous trompoit jamais, „ continue-t-il, & ſi nous avions une parfaite con„ noiſſance des choſes mêmes qui tombent ſous nos „ ſens, peut-être que nôtre témérité ſeroit ſuppor„ table, & il ne ſe faudroit point étonner ſi ne trou„ vant rien ICI-BAS capable de nous arrêter, „ nous nous portions à la recherche de ce qui eſt „ AU-DESSUS de nous.

Il faute aux yeux que Mr. Perrot fait l'éloquent, & qu'il ſe laiſſe emporter aux charmes des Antithéſes; Il ſuppoſe qu'il eſt au-deſſus de nôtre portée, de nous convaincre par la Raiſon, de l'immortalité de nôtre Ame; C'eſt ſuppoſer ce qui eſt en queſtion.

„ L'homme ne ſauroit juger aſſurément de quoi „ que ce ſoit; ſa Raiſon le trompe auſſi bien que „ ſes ſens: nous vivons parmi les erreurs & les dou„ tes; & nous n'avons point ici bas de vérités bien „ certaines, que celles que Dieu a révélées à ſon E„ gliſe.

Il eſt de bonnes gens, dont le *cœur honnête & bon*, pour me ſervir des expreſſions de l'Evangile, & *ſemblables à une terre bien préparée*, trouvent tellement de leur goût les Loix de l'Evangile, qu'il n'ont pas beſoin d'autres attraits pour s'y rendre; tout leur paroit mépriſable dès qu'ils en font comparaiſon avec l'Evangile, & tout ce que la Raiſon humaine enſeigne leur paroit ténébres & foibleſſes en comparaiſon de cette lumiére dont ils aiment à ſentir la force. Mais ils faut régarder ce qu'ils diſent comme l'éxpreſſion de ce qu'ils ſentent, plûtôt que de ce qu'ils connoiſſent après éxamen & connoiſſance de cauſe.

De bonnes gens, chés qui la perſuaſion n'eſt pas un effet d'éxamen, qu'on ne leur a point appris à faire & qui par-là ſeroient incapables de convertir au Chriſtianiſme un Païen, ou un Incrédule en raiſonnant, ne laiſſent pas d'avoir un très-ferme attachement à la vérité, mais c'eſt un attachement de goût & de cœur & Dieu qui aime ces heureuſes diſpoſitions, leur tient compte, dans ſa Bonté paternelle, de cèt attachement, il le bénit & l'affermit par les influences de ſa Grace.

Il ne faut donc pas prendre au pié de la lettre ce que dit Mr. Perrot; car les raiſonnemens par leſquels on démontre que l'Evangile eſt effectivement un Livre divin, ſont fondés ſur des principes, & compoſés de conſéquences dont la Raiſon établit la Certitude.

„ Promène-toi par toutes les Ecoles des Philoſo„ phes, conſidére ce qu'on y fait, & ce qu'on y „ enſeigne: ici tu trouveras de la préſomption, là „ de l'opiniatreté, mais par tout de l'ignorance, de „ l'erreur & de la foibleſſe.

Malheureuſement la préſomption, l'opiniâtreté, l'ignorance, l'erreur & les foibleſſes qui ſont les ſources de mille diſputes & de mille durs traitemens, ſe trouvent encore plus dans les Ecoles des Théologiens que dans celles des Philoſophes. *Certes*, ajoute Mr. Perrot, *nous avons beſoin de notre* IMBECILLITE, *pour demeurer dans notre* DEVOIR. Tout cela, de même que ce qui le précede ſent le Déclamateur.

Ibidem. „ C'eſt un avantage, *dit Mr. Bayle*, que de pou„ voir concilier les vérités de la Religion Chrétien„ ne avec les Principes des Philoſophes, c'eſt un „ bien qu'on ne doit point négliger, & que l'on „ doit faire profiter autant que l'on peut; mais il „ faut être toûjours très-réſigné à le perdre ſans re„ gret, lorſqu'on ne peut pas l'étendre juſqu'aux „ Doctrines où il ne ſauroit atteindre, & qui par „ l'eſſence du myſtére ſont au-deſſus de la portée de „ nôtre Raiſon.

Non ſeulement c'eſt-là un bien, qu'on ne doit pas négliger, c'eſt-là deplus un bien qui mérite d'être recherché, & ceux qui le reconnoiſſent pour un bien, prononcent à cèt égard leur condamnation, quand ils font tout leur poſſible, pour perſuader ceux qui s'en croient en poſſeſſion, que ce n'eſt qu'une Chimére.

„ Si *un homme* croioit l'immortalité de l'Ame à „ cauſe des raiſons Philoſophiques, il ne ſeroit point „ un acte de Foi, & c'eſt pourtant ce qu'il doit faire, „ s'il veut remplir les devoirs de la Réligion & être „ agréable à Dieu.

Suivant ce beau Raiſonnement, ce ſeroit un malheur de connoitre la nature de l'Ame; ce ſeroit un malheur d'avoir médité ſur la nature, l'éxcellence, & la néceſſité de nos devoirs; car plus on s'en ſeroit convaincu par les lumiéres de la Raiſon, moins on plairoit à Dieu, lors même qu'en les obſervant on s'appliqueroit de tout ſon cœur à lui plaire. Un homme déja perſuadé par les lumiéres de ſa Raiſon de pluſieurs Vérités qui ſe trouvent dans l'Evangile, eſt regardé de Dieu comme s'il s'étoit ſoumis à toutes ces vérités par reſpect pour la Révélation, lorſqu'en effet-il la reſpecte aſſés pour le rendre à tout ce qu'elle enſeigne, quand même il n'en ſeroit pas convaincu par d'autres preuves.

Mr. Bayle joint à Mr, Perrot deux perſonnes qui méritent tout autrement le titre de Philoſophes; ſeu Mr. Locke & Mr. Le Clerc; Je ne rapporterai pas tout ce qu'il en tire; Ces Meſſrs. ne nient point que l'Immortalité de l'Ame ne puiſſe être démontrée; mais ils ſoûtiennent que quand la Raiſon ne fourniroit aucune lumiére là-deſſus, & ils ſont plus, ils ſoutiennent que quand l'Ame ſeroit auſſi mortelle que le corps, la Révelation ſuffiroit pour nous donner une pleine aſſurance ſur ſa durée immortelle; Tout comme elle nous en donne une parfaite ſur la Réſurrection du Corps.

„ XXI. Lorſqu'un Théologien s'efforce, lui *Mr. Bayle* „ en dût-il coûter la ſanté, ou même la vie, de con*en continuant* cilier

diction avec lui-même.

„ cilier enſemble l'Ecriture & la Vérité, lorſqu'elles „ ſemblent n'être pas d'accord, cela eſt louable cela „ eſt héroïque. Mr. Bayle fait donc tout le contraire de ce qu'il reconnoit pour louable & pour héroïque ; Il s'efforce continuellement à mettre en oppoſition l'Evangile avec la Raiſon.

Article Pomponace.

Mr. Bayle rapporte un long extrait de Mr. Arnaud, où il prouve que dans un ſiécle comme le nôtre, où l'on eſt ſi porté à l'irréligion, on doit regarder comme un favorable préſent de la Providence la nouvelle Philoſophie, qui nous apprend ſi bien la différence qu'il faut mettre entre la ſubſtance étendue & la ſubſtance qui penſe. On ne ſauroit diſconvenir qu'il ne ſoit très-utile au genre humain de voir éloigner les obſtacles qui s'oppoſent à la Foi, & d'être éclairé par des Raiſonnemens qui mettent dans la néceſſité de penſer comme les Chrétiens ou de n'être par Raiſonnable.

Note G.

Voici le paſſage. " Ce que j'ai à dire ici ne „ roit être exprimé, dit Mr. Bayle, ni plus clairement, „ ni plus noblement que par les paroles d'un Théo„ logien Sectateur de Mr. Des Cartes. C'eſt pour„ quoi je n'emploie point d'autre Commentaire. „ *On dit, qu'on a découvert à Naples des gens que la „ lecture des Ouvrages de Mr. Gaſſendi a jettés dans „ l'erreur d'Epicure ſur la mortalité de l'Ame. Il faut „ avouer que le Livre des Subſtances de ce Philoſophe „ contre les Méditations Métaphyſiques de Mr. Des„ cartes eſt très-capable d'inſpirer cette erreur perni„ cieuſe à de jeunes gens qui ne ſeroient pas fermes „ dans la Foi ; parce qu'il y a employé tout ce qu'il „ avoit d'eſprit à montrer qu'en s'arrêtant à la Rai„ ſon il n'y a point de preuves ſolides qui nous empê„ chent de croire, que notre ame n'eſt diſtinguée de „ notre corps, que comme un corps ſubtil l'eſt d'un „ corps groſſier. Je ſai au contraire qu'il y a des „ perſonnes de piété qui croient qu'on doit regarder ce „ que Mr. Deſcartes a écrit ſur ce ſujet comme un „ effet de la Providence de Dieu, qui a voulu arrêter „ la pente que beaucoup de perſonnes de ces derniers „ tems ſemblent avoir à l'irréligion & au libertinage, „ par un moien proportioné à leur diſpoſition. Ce ſont „ des gens qui ne veulent recevoir que ce qui ſe peut „ connoître par la lumière de la Raiſon, qui ont un „ extrême éloignement de commencer par croire ; & qui „ preſque tous ceux qui font profeſſion de piété ſont ſuſ„ pects de foibleſſe d'eſprit, & qui ſe forment toute en„ trée à la Réligion par cette prévention, qui dans la „ plupart eſt une ſuite de la corruption de leurs moeurs, „ que tout ce qu'on dit d'une autre vie n'eſt que fa„ ble, & que tout meurt en nous avec le corps. Il „ ſemble donc que ce qu'il y avoit de plus capable de „ lever le plus grand obſtacle au ſalut de tous ces gens„ là, & empêcher que cette contagion ne ſe répan„ dit, étoit de les troubler dans leur faux repos, qui „ n'eſt appuié que ſur la perſuaſion où ils ſont, qu'il y „ a de la foibleſſe d'eſprit à croire que notre ame ſur„ vit à notre corps. Or ne t-on pas ſujet de croire que „ Dieu qui ſe ſert de ſes créatures comme il lui plait, „ & qui cache ſous des moiens humains les ſecrets ad„ mirables de ſa Providence, a eu pour but la guériſon „ de ces malades, en les forçant d'entrer dans de juſ„ tes défiances de leurs fauſſes lumières, lorſqu'il leur „ a ſuſcité un homme qui a eu tant de qualités natu„ relles ſi propres à les toucher: une pénétration d'eſprit „ tout-à-fait extraordinaire dans les ſciences les plus „ abſtraites ; une application à la ſeule Philoſophie, ce „ qui ne leur eſt point ſuſpect ; une profeſſion ouverte „ de ſe dépouiller de tous les préjugés communs, ce qui „ eſt fort à leur goût ; & qui par cela même a trouvé „ moien de convaincre les incrédules, pourvû qu'ils „ veuillent ſeulement ouvrir les yeux à la lumière qu'on „ leur préſente, qu'il n'y a rien de plus contraire à la „ Raiſon, que de vouloir que la diſſolution de notre „ corps ſoit l'extinction de notre ame. Et comment l'a„ t-il montré? En établiſſant par des principes clairs, „ & uniquement fondés ſur les notions naturelles, dont „ tout homme de bon ſens doit convenir. Que l'ame „ & le corps, c'eſt-à dire, ce qui penſe, & ce qui eſt „ étendu, ſont deux ſubſtances totalement diſtinctes, de „ ſorte qu'il n'eſt pas poſſible, ni que l'étendue ſoit une modi„ fication de la ſubſtance qui penſe, ni que la penſée ou ſoit „ une de la ſubſtance étendue. Cela ſeul étant bien „ prouvé, (comme il l'eſt très-bien dans les Médita„ tions de Mr. Deſcartes) il n'y a point de Libertin, „ pour peu qu'il ait l'eſprit juſte, qui puiſſe demeurer „ perſuadé que nos ames meurent avec nos corps.*

„ Vous voiés dans ce long paſſage de Mr. Arnaud en quoi l'hypothéſe, que Pomponace a combatue, peut être utile par rapport à la Réligion ; c'eſt qu'on peut la faire ſervir contre certains Libertins qui veulent voir avant que de croire, & qui „ mépriſent les raiſons obſcures des Théologiens. Il „ n'y a rien de plus propre à ramener ces gens-là „ que de les convaincre de l'immortalité de l'Ame ; „ c'eſt une entrée dans le bon chemin ; & ſi une „ fois on leur fait faire ce pas, on en peut eſpérer „ d'heureuſes ſuites. *Pomponace* n'eut point pû les manier par cet endroit-là, il les eût plutôt endurcis dans leur erreur, & par conſéquent ſon hypothéſe eſt plus nuiſible que profitable dans ce conflict particulier où l'on ſe propoſe la converſion de cette eſpéce de gens : & pour dire la vérité, il ſeroit bien plus louable, ſi au lieu de cet examen pénible des raiſons Péripatéticiennes, il eût cherché de meilleures preuves de l'immortalité de l'ame que celles qui lui paroiſſoient inſirmes. Mr. Bayle auroit donc dû faire ce qu'il reproche à Pomponace de n'avoir pas fait. " Notés que Mr. Arnaud allégue ce fait particulier de Deſcartes & de Gaſſendi, afin de montrer le mauvais diſcernement de l'Inquiſition de Rome. *Les Cenſeurs de Rome*, dit il, *n'ont pas aſſés ménagé les Intérêts de la Réligion, lorſqu'ils ont mis dans leur* Index *l'Ouvrage de Mr. Deſcartes où il établit par des raiſons naturelles, plus ſolidement qu'on ait jamais fait, l'immortalité de l'ame : & qu'ils n'y ont mis aucun des Ouvrages de Mr. Gaſſendi, pas même celui où il a travaillé de toute ſa force à détruire ces preuves, et qui eſt ôter à ceux qui auroient perdu la foi tout moien humain de ſortir de leurs pernicieux préjugés contre cette importante vérité. N'eſt-ce pas permettre d'aveugler le poiſon & empêcher qu'on ne prenne l'antidote ? C'eſt ce qu'ils ont fait encore en mettant en ce même rang un autre Ecrit de Mr. Deſcartes ſur la même Matiere. Car un de ſes Diſciples qui l'avoit abandonné à l'égard des vérités de Métaphyſique ayant ſoutenu dans un placard, que ſi ce n'étoit la foi, on pourroit croire que la penſée ne ſeroit qu'une modification de la matiére ; Mr. Deſcartes ſe crut obligé de refuter ce dangereux ſentiment, & d'en faire voir l'abſurdité. C'eſt cependant ce qui eſt défendu dans* L'INDEX *ſous ce titre.* Notæ in programma quoddam ſub finem Anni 1654, in Belgio editum, *ſans qu'on y ait mis en même temps le placard.* " *N'eſt ce pas encore une fois ne pas défendre qu'on n'empoiſonne, en même temps qu'on défend de prendre le contrepoiſon ?*

NB.

Il ſemble que Mr. Bayle n'a rapporté cét article que pour faire comprendre aux Lecteurs à qui il veut plaire, & l'obligation qu'ils lui ont pour les ſoins qu'il s'eſt donné d'affoiblir tout ce que la Raiſon allégue en faveur des vérités de la Réligion, & de mettre ces deux lumiéres en oppoſition perpétuelle. D'un côté, il comprenoit bien, que la Raiſon de l'homme une fois éteinte, le laiſſe dans l'impuiſſance d'établir la foi, & d'un autre, que, ſi un homme ne ſe trouve pas d'humeur à compter pour rien ce que le ſens commun lui dicte, le voila dans la néceſſité de regarder les Dogmes de la Réligion Chrétienne comme remplis de contradictions.

Je vai tirer des propres paroles de Mr. Bayle une preuve convaincante de la néceſſité de la Raiſon & de l'obligation de la conſulter, de l'écouter, de la ref-

respecter. On verra en même temps qu'après avoir dit qu'on ne peut non plus se réposer sur les lumiéres que sur une *girouette qui tourne à tout vent*, quand il ajoûte qu'il faut donc recourir à la Foi, & y chercher ce que la Raison est incapable de donner, ce n'est qu'un subterfuge, par où il jette de la poussiére aux yeux des Orthodoxes, & des rigides Théologiens, & les prend pour ses dupes.

Article Sanblançai.

" Renaud de Beaune, II Fils de Guillaume, a été " Archevêque de *Bourges*, & puis de *Sens* sous le Ré- " gne de Henri IV, & l'un des plus éloquens & " des plus savans Prélats de ce temps-là. Mais ce " qui le distingue d'avantage, est qu'il n'abandonna " point, comme firent tant d'autres Ecclesiastiques, " les Loix du Roiaume à l'égard de la succession à " la Couronne. Il soutint jusqu'à la fin qu'encore " que le Roi de Navarre fût hérétique, c'étoit à " lui que le Roiaume de France appartenoit légiti- " mement après la mort de Henri III. Il déploia " pour soutenir cette Thése, aux Conférences de Su- " renne, tout ce que le Droit & l'Ecriture peuvent " fournir de plus spécieux : mais ni son esprit, ni " son éloquence, ni son savoir, ne persuadérent pas " les Députés de la Ligue ; car outre qu'ils étoient " résolus de ne point céder, soit qu'ils fussent, soit " qu'ils ne fussent point répondre aux raisons des " Roialistes, ils avoient à leur tête Pierre d'Epinac " Archevêque de Lion, qui ne cédoit, ni en es- " prit, ni en éloquence, ni en savoir à Renaud de " Beaune, & qui allégua aussi bien que lui & les " Loix divines & les Loix humaines ; de sorte qu'a- " près plusieurs beaux discours il fallut chercher un " autre biais, & recourir au changement de Réli- " gion du Roi de Navarre. Ce fut la seule chose " qui coupa le noeu Gordien.

Note B.

" Mr. de Thou a inséré dans le 106. livre de " son histoire le précis de ce qui fut allégué de part " & d'autre. Cayet le rapporte encore plus am- " plement, & dit entr'autres choses, que l'Archevê- " que de Bourges ne pouvant nier *que chacun allé- " guoit divers éxemples, & se servoit de l'autorité des " Ecritures, pour preuve de ses opinions, & la retor- " quoit en divers sens*, se retrancha dans cette maxi- " me, qu'on pouvoit avoir l'intelligence de l'Ecri- " ture, *invoquant l'Esprit de Dieu, qui le donnoit à " ceux qui le demandoient, & imprimoit en leur ame " la connoissance de la vérité* : intellectum bonum dat " petentibus eum. Il ajouta, *que la voix de Jesus " Christ & de ses Apotres étoit évidente, & la prédi- " cation commune des Chrétiens, qu'il falloit craindre " Dieu, honorer le Roi, rendre à Dieu ce qui lui étoit " dû, & à César ce qui lui appartenoit, que toute " ame devoit être sujette aux Puissances ordonnées de " Dieu. . . . . Mais qu'il ne se vouloit arrêter " plus longuement à contredire les lieux & éxemples " allégués, qui ne pouvoient empêcher de se résoudre à " ce qui étoit commandé par l'éxpresse parole de Dieu.* Son sens, ce me semble est celui ci, quand on " emploie l'Ecriture à soûtenir le pour & le contre, " le vrai moïen de se tirer des embarras où nôtre " Raison se confond, c'est d'implorer humblement " les lumiéres du St. Esprit. Avec le secours de " ces lumiéres on peut discerner le parti qu'il faut " choisir ; on connoit qu'il faut prendre pour la ré- " gle les ordres éxprès de Dieu, & non pas certains " éxemples particuliers, qui semblent être des éxcep- " tions à ces ordres. Cette maxime paroit raisonna- " ble ; mais je ne vois pas qu'elle puisse terminer les " différens, car chaque parti se vantera d'avoir de- " mandé humblement les lumiéres du Saint Esprit, " & soutiendra si l'intérêt de sa cause le demande, " qu'il faut interpréter les commandemens par les " éxemples, c'est à dire que l'on est dans le cas " où il faut imiter les éxemples, des Macabées &c. " & non pas se conformer au précepte de St. Paul, " *que toute ame soit sujette aux Puissances supérieures.*

NB.

" Ainsi il faut demeurer d'accord que pendant " que les Souverains n'auront point de meil- " leur appui de leur Majesté, que les Dogmes des " Théologiens, ils s'appuieront sur des *girouettes qui " tourneront selon le vent de l'Intérêt*, & qui traite- " ront la parole de Dieu *en nés de Cire, au grand " scandale des consciences timorées* & en *grand contem- " tement des Profanes & des Libertins*, qui sont ra- " vis de pouvoir dire de l'esprit dont les Prophétes " & les Apotres ont été inspirés, ce que les Protes- " tans disent de celui qui fait parler les Papes *ex Ca- " thedrâ*, & les Conciles ; qu'il se comporte en Pere " commun des Thomistes & des Scotistes, qu'il tempé- " re de telle sorte ses éxpressions, que chaque parti y " trouve sa cote part, qu'il ne veut ni désarmer " ceux qui se soûlévent, ni les bien couvrir contre " les traits de ceux qui persévérent dans l'obéissan- " ce ; en un mot qu'il fait ce que l'on pratique dans " les Villes neutres : on y vend des armes aux deux " Partis.

Suivant tout ce que Mr. Bayle vient de dire, à quoi sert l'Ecriture Sainte, plus que la Raison ? Ou plutôt à quoi sert elle ? Dès qu'une Raison attentive, impartiale, libre de préjugés, qui conduit ses recherches avec un grand ordre & une grande circonspection, ne décidant rien légérement, & ne se rendant qu'à l'évidence, n'en établit pas le vrai fens ?

Article Des Marets.

" *Jean Des Marets* Parisien, Sieur de Saint Sorlin " a été, dit Mr. Bayle, un des beaux Esprits du dix- " septiéme siécle ; mais il devint enfin visionnaire & " fanatique. Il nous a laissé une peinture de ses mœurs " qui n'est pas fore avantageuse ; car il avoue que " pour séduire les femmes qui lui oppofoient l'inté- " rêt de leur Salut, il ne feignoit point de les pous- " ser vers l'Athéisme.

Note B.

" Il ne se contente pas de dire *qu'il s'étoit arrêté " quelque temps dans la cabane des plaisirs charnels & " grossiers, qui n'avoit qu'une enseigne grossiérement pein- " te, où étoient représentés un Bacchus & une Venus, " & qu'aiant senti que ces plaisirs ruïnoient son corps " & sa fortune, il en voulut chercher de plus relevés. " Il ajoute, qu'il devoit pleurer des larmes de sang, " pensant au mauvais usage qu'il a fait de l'éloquence " aupres des femmes ; Car je n'y employois que des men- " songes déguisés, des malices subtiles, & des trahisons " infames. Je tachois à ruiner l'esprit de celles que je " feignois d'aimer. Je cherchois des paroles artificieuses " pour le troubler, pour l'aveugler, & pour le séduire " afin de lui faire croire que le vice étoit vertu, ou " pour le moins chose naturelle & indifférente. Je tra- " hissois Dieu même en interprétant malicieusement ses " Loix, & en faisant valoir les faux & damnables rai- " sonnemens des voluptueux & des impies comme moi, " & mon éloquence faisoit toute sorte d'éfforts pour é- " teindre la vertu dans mon ame.*

Note E.

" Au commencement il spiritualisoit toutes choses, " en réduisant les bêtes les plus terribles de l'Apo- " calypse en chiméres, ou en quintessences de Théo- " logie Mystique. Mais enfin il s'est lassé de ces " Spiritualités si délicates, & la pente naturelle de " l'Imagination fanatique l'a porté à former, comme " les autres, un dessein vaste pour ce monde-ci, à " l'éxécution duquel il a cru qu'il étoit choisi de " Dieu. L'idée n'en est pas tout à fait noble & re- " lévée. Mais, afin que vous ne croiés pas que je " lui impose, je ne vous la représenterai que par ses " propres paroles. Ce dessein donc est de dresser " une armée *pour combattre & éxterminer par tout les " impiétés & les héréfies.*

Posons un homme dont le coeur se soit nourri des gaillardises que Mr. Bayle séme avec tant de profusion dans son Dictionnaire. & qui de plus se soit rempli l'esprit de tout ce qu'il objecte contre la Morale & la Religion. Voilà l'état où se trouvoit *Jean Des Marets* Sieur de St. Sorlin dans le temps qu'il étoit un des beaux esprits du XVII. Siécle. Il avoue que *pour séduire les femmes qui lui oppofoient l'in-*

l'intérêt de leur salut, il ne feignoit point de les punir vers l'Athéisme.

Un homme dans l'état de *Des Marets*, vient à réfléchir sur le danger de son système, ou sur le danger de ses Dieux & de son Libertinage ; Mais instruit encore par Mr. Bayle, au lieu de consulter sa Raison pour se tirer d'embarras, il se livre à la foi, & croit avec une soûmission des plus aveugles. S'il devient donc fanatique comme Sott Sorlin ; s'il fait pis & que son fanatisme le jette, comme il en a jetté plusieurs, dans de nouveaux desordres, dans des impuretés, par éxemple, & des conspirations, par quelle voie se pourra-t-il tirer d'erreur, & se défaire de ses entêtemens ?

S'il ne faut point raisonner, si la Raison n'a non plus d'autorité, & ne peut non plus procurer de certitude qu'une *Girouette à tout vent*, que deviendrons nous ? Que pouvons nous apprendre ? PRIES, dira Mr. Bayle, *& vous abandonnés à la foi.* Mais si mon cerveau se trouble, & que je me mette dans l'esprit des imaginations, par quel moien m'en défierai-je, s'il ne faut point raisonner, & si les contradictions les plus palpables ne doivent point éveiller la persuasion d'un fidèle ?

Article Kuhlmau

„ Mr. Bayle remarque que le fanatisme est un mal „ plus contagieux qu'on ne pense & qui se varie en „ mille maniéres.

Article Brachmanes.

„ Les Brachmanes ont des sentimens fort bizarres „ sur le néant, & une morale qui a beaucoup de „ conformité avec les visions de nos Quiétistes.

Note X.

„ Les Brachmanes assurent que le monde n'est „ qu'une illusion, un songe, un prestige ; & que „ les corps pour éxister véritablement doivent cesser „ d'être en eux-mêmes, & se confondre avec le „ néant qui par sa simplicité fait la perfection de „ tous les Etres. . . . . Leur Morale est encore „ plus outrée que celle de nos Stoïciens. Car ils „ poussent si loin l'apathie ou l'indifférence, à laquelle ils rapportent toute la Sainteté, qu'il faut „ devenir pierre ou statue pour en acquérir toute la „ perfection. Non seulement ils enseignent que le „ Sage ne doit avoir aucune passion ; mais qu'il ne „ lui est pas permis d'avoir même aucun désir. De „ sorte qu'il doit continuellement s'appliquer à ne „ vouloir rien, à ne penser à rien, à ne sentir rien, „ & à bannir si loin de son esprit toute idée de „ vertu & de sainteté, qu'il n'y ait rien en lui de „ contraire à la parfaite quiétude de l'ame. C'est, „ disent ils, ce profond assoupissement de l'esprit, „ ce repos de toutes les puissances, cette continuelle „ suspension des sens, qui fait le bonheur de l'homme : en cet état il n'est plus sujet au changement, „ il n'y a plus pour lui de *transmigration*, plus de „ vicissitude, plus de crainte pour l'avenir, parce „ qu'à proprement parler, il n'est rien, ou si l'on „ veut qu'il soit encore quelque chose, il est sage, „ parfait, heureux, & pour dire en un mot, il est „ Dieu, & parfaitement semblable au Dieu *Fo*. Ce „ qui assûrement approche un peu de la folie. C'est „ contre cette ridicule doctrine que les Philosophes „ Chinois déploient toute la force de leur Eloquence. Ils regardent l'indifférence parfaite comme „ un monstre dans la Morale, & comme le renversement de la Société Civile. " Je laisse la solide „ & courte réfutation que le Pére Gobien rapporte.

„ Mais je vous prie d'observer que ce monstre „ d'indifférence est le Dogme favori des Quiétistes, „ & que selon eux la vraie béatitude consiste dans „ le néant. Alors dans ce triple silence de paroles, „ de pensées, & de desirs, se trouvant dans un sommeil spirituel, dans une yvresse mystique, ou plûtôt dans une mort mystique, toutes les puissances „ suspendues sont rappellées de la circonférence au centre. Dieu qui est ce Centre, se fait sentir à l'ame par „ des touches divines, par des goûts, par des illaps, „ par des suavités ineffables. Ses affections étant „ ainsi émues, elle les laisse reposer doucement. . . . . „ & trouve un délicieux repos qui l'établit au dessus des délices & des éxtases, au dessus des plus belles manifestations, des notions & des spéculations divines : on ne fait ce qu'on fent, on ne fait ce qu'on est. N'allés pas vous imaginer que Mr. de la Bruyere s'est servi d'amplifications : vous verrés son livre muni de preuves. Vous y trouverés ce passage de Molinos.

„ C'est alors que le divin époux suspendant ses facultés, l'endort d'un sommeil doux & tranquile : c'est dans cet assoupissement qu'elle jouït avec un calme inconcevable, sans savoir en quoi consiste sa jouïssance. Vous y trouverés, qu'une ame spirituelle doit *être indifférente à toutes choses, soit pour le corps, soit pour l'ame, ou pour les biens temporels & éternels : laisser le passé dans l'oubli & l'avenir à la Providence de Dieu, & lui dénier le présent*, & que l'abandon de l'ame doit aller *jusqu'à agir sans connoissance, ainsi qu'une personne qui n'est plus. Que l'ame ne se sent plus, ne se voit plus, ne se connoit plus ; Elle ne voit rien de Dieu, elle n'en comprend rien, n'en distingue rien, il n'y a plus d'amour, de lumiéres, ni ne connoissance. Que cette ame ne se sentant pas, n'est pas en peine de chercher ni de rien faire : elle demeure comme elle est, & cela lui suffit. Mais que fait elle ? Rien, rien, & toujours rien. Que l'indifférence de cette amante est si grande, qu'elle ne peut pancher ni du côté de la jouïssance, ni du coté de la privation. La mort & la vie lui sont égales, & quoique son amour soit incomparablement plus fort qu'il n'a jamais été, elle ne peut néanmoins désirer le Paradis, parce qu'elle demeure entre les mains de son Epoux comme les choses qui ne sont point. Ce doit être là l'effet de l'anéantissement le plus profond. Que l'oraison parfaite de contemplation met l'homme hors de soi, le délivre de toutes les créatures, le fait mourir & entrer dans le repos de Dieu, & il est en admiration de ce qu'il est uni avec Dieu, sans sentir qu'il soit distingué de Dieu : il est réduit au néant, & ne se connoit plus : il vit & ne vit plus : il opére & n'opére plus ; il est & n'est plus.*

„ On ne manque point dans l'Europe, non plus „ qu'à la Chine, de refuter éloquemment ces „ folles visions ; Mais à la honte de notre siécle & de nos climats, elles y trouvent des Apologistes qui se font craindre. Notés que le Dogme des Brachmanes est moins affreux à de certains égards que celui de nos Mystiques ; car ceux-ci établissent l'indifférence, & la quiétude parfaite dans une transformation de l'ame en Dieu, laquelle ils éxpliquent par les idées de la consommation du mariage. *L'union essentielle*, disent-ils, *est le mariage spirituel, où il y a communication de substance, où Dieu prend l'ame pour son Epouse, & se l'unit, non plus personnellement, ni par quelque acte ou moien, mais immédiatement, réduisant tout à une unité. . . . . L'ame ne doit plus & ne peut plus faire de distinction de Dieu & d'elle : Dieu est elle, & elle est Dieu, depuis que par la consommation du mariage elle est recoulée en Dieu, & se trouve perdue en lui sans pouvoir se distinguer ni se trouver. La vraie consommation du mariage fait le mélange de l'ame avec son Dieu. . . . . Le mariage se fait lorsque l'ame est morte & éxpirée entre les bras de l'époux, qui la voians plus disposée la reçoit à son union, mais la consommation du mariage ne se fait, que lorsque l'ame est tellement fondue, anéantie, désapropriée qu'elle peut toute sans réserve s'écouler en son Dieu. Alors se fait cet admirable mélange de la Créature avec son Créateur qui les réduit en unité. Que si quelques Saints, ou quelques Auteurs, ont établi ce mariage divin dans des états moins avancés que n'est celui que je décris, c'est qu'ils prenoient les fiançailles pour le mariage, & le mariage pour la consommation.* L'absurdité de ce dogme par rapport à la Métaphysique est monstrueuse ; car s'il y a quelque chose de

» certain dans les idées les plus claires, il eſt im-
» poſſible, de toute impoſſibilité, qu'il ſe faſſe un
» changement réel, ni de Dieu en la Créature, ni de
» la Créature en Dieu. Ovide & les autres Poë-
» tes Païens n'étoient pas aſſés inſenſés pour faire
» mention d'une ſemblable métamorphoſe. Que ne
» pourroit-on pas alléguer contre ce jargon des
» Quiétiſtes? *qu'une ame n'eſt plus en ſoi, ni par ſoi,*
» *qu'elle eſt recoulée & abîmée en Dieu par une préſen-*
» *ce foncière & centrale*; qu'elle *admire Dieu en ſon*
» *fond abyſſal & ſuréminent*. Peut-on leur paſſer
» cet état de *Deification, où tout eſt Dieu ſans ſavoir*
» *que cela eſt ainſi*. . . . . cet état *d'union*
» *eſſentielle* où l'ame *devient immuable & a perdu tout*
» *motif*. . . . . *cette union non ſeulement eſ-*
» *ſentielle, mais immédiate & ſans moiens, plus ſub-*
» *ſtantielle que l'union Hypoſtatique, cette union centra-*
» *le avec Dieu*, laquelle n'a point beſoin de Jeſus
» Chriſt Médiateur. Cette ſorte d'Eutychianiſme
» multipliable à l'infini ſeroit horreur à Eutyches
» même. Mais quand on voudroit leur faire quar-
» tier ſur toutes ces choſes, pourroit-on leur par-
» donner les groſſiéretés & les images d'obſcénités
» dont-ils ſe ſervent, ſi propres à faire tourner en ri-
» dicule la Réligion, & qui ſurpaſſent en quelque
» maniere toute la licence des anciens Poëtes du Pa-
» ganiſme? Pourroit-on leur pardonner qu'ils aſſeu-
» rent que *pour mener l'ame à l'état de mort, qui eſt*
» *une préparatif a la Deification, Dieu permet que les ſens*
» *s'éxecrouettiſſent, c'eſt-à-dire qu'ils ſe débauchent, ce qui*
» *paroit à l'ame une grande impureté. Cependant la choſe*
» *eſt de ſuſion, & en faire autrement, c'eſt ce purifier au-*
» *trement que Dieu veut, & ſe ſalir*. Il ſe fait *des*
» *fautes dans cette éxecrouetion, mais dans la confuſion que*
» *l'ame en reçoit, & la fidélité à en faire uſage fait le*
» *fumier où elle pourrit plus vite & hâte ſa mort*.
» Quoi de plus dangereux aux bonnes mœurs?

Mais que deviendra un Chrétien nourri dans l'Ecole de Mr. Bayle, & pénétré de ſes principes? Il ne conſultera ni n'écoutera la Raiſon, parce qu'il ſera perſuadé de l'inſuffiſance de toutes ſes lumiéres. Il y renoncera pour s'abandonner à la foi. En vain on lui dira que ſa foi prétendue ne croit point conformément aux inſtructions de l'Ecriture Sainte, & qu'elle l'interprête mal; ſa foi lui-ſera encore regarder ce reproche comme une dangereuſe fauſſeté. Si pour lui en prouver la juſtice on raiſonne tant ſoit peu, ce Chrétien, fidelle diſciple de Mr. Bayle, dira qu'il ſacrifie tous les raiſonnemens à ſa foi, que cette foi lui fait regarder ſans trouble tout ce qu'on lui dit, pour lui prouver qu'elle croit des contradictions. Il eſt donc viſible qu'il eſt abſolument néceſſaire de raiſonner & de reſpecter la Raiſon, pour s'empêcher d'adopter des viſions ſous le prétéxte de foi; pour mettre à couvert la Réligion du deshonneur que les viſionnaires lui font; & pour ſauver le Moraliſte du danger où ils l'éxpoſent. Le Viſionnaire, mauvais Moraliſte, prétendra que ſi Morale conduit à la plus ſublime perfection: Si vous raiſonnés pour le deſabuſer, il ſe ſervira des raiſons de Mr. Bayle pour recuſer la Raiſon: Si vous lui citéz l'Ecriture, il dira que vous l'entendés mal; il ajoûtera que l'intelligence de ſon vrai ſens, de même que la perſuaſion de ſa Divinité dépend du ſecours ſurnaturel de la foi & de l'eſprit de Grace qui la donne. Voilà donc le plus outré Myſticiſme, qui marche de pair avec la Foi de Mr. Bayle, à laquelle, ſelon lui, la Raiſon n'a point de part: Ce ſont deux juriſdictions ſéparées. Si l'on convient que Mr. Bayle aſſérieuſement réfléchi ſur ce qu'il avançoit, quand il poſoit de tels Principes; ſi l'on tombe d'accord qu'il en prévoioit toutes les conſéquences, il en faudra conclurre, qu'il mettoit tous les Chrétiens au rang des viſionnaires qui ne différent entr'eux qu'en degrés.

De l'oppoſition de la Philoſophie à la Théologie.

» XXII On dit que Luther enſeignoit qu'un
» même Dogne eſt faux & vrai en même temps,
» faux en Philoſophie, & vrai en Théologie, faux
» en Phyſique, vrai en Morale. Diſons auſſi qu'il
» ſe peut mêler des malentendus dans cette diſpute-
» là, & beaucoup de *Logomachies*, & qu'on blâ-
» meroit à tort la doctrine de Luther, s'il l'eût
» éxprimée de cette façon, *Les mêmes dogmes qui*
» *paroiſſent faux & impoſſibles quand on n'eſt juge que*
» *par les lumiéres naturelles, ſont vrais & certains*
» *quand on en juge par les lumiéres de la parole de*
» *Dieu*. Mais de prétendre qu'après même que la
» Révélation nous a fait comprendre qu'une Doc-
» trine eſt véritable, elle continue d'être fauſſe en
» Philoſophie, c'eſt s'abuſer. Il eſt bien plus juſte
» de reconnoître que les lumiéres philoſophiques,
» dont l'évidence nous avoit paru un guide certain
» pour juger des choſes, étoient trompeuſes & illu-
» ſoires, & qu'il les faut rectifier par les nouvelles
» connoiſſances que la Révélation nous communique.

Art. Lutier. Note KK.

Mr. Bayle prétend diſſiper, par ce langage, les Logomachies & les malentendus de cette diſpute, *qu'un même dogme faux en Philoſophie, ne laiſſe pas d'être vrai en Théologie*. Le malentendu eſt effectivement levé, ſi on ſe contente de dire que la Révélation peut s'énoncer ſur des ſujets, dont nous n'avons pas de connoiſſance, dans des termes, qu'on pourroit impruderamment interpréter d'une maniére qui renfermeroit des contradictions; Mais certainement il n'eſt pas permis de donner un tel ſens aux paroles de la Révélation; il vaut mieux avouer humblement qu'on ne les entend pas, & ſe contenter de ſubſtituer des idées vagues à des éxpreſſions qui n'en préſentent pas des déterminées. Je doute que que Mr. Bayle ait eu deſſein d'en demeurer là, & n'ait voulu dire autre choſe, car il ajoute.

» Continués d'aſſurer, dit Mr. Bayle, tant qu'il
» vous plaira, ſelon les notions que la Logique nous
» donne dans le Chapitre *de oppoſitis*, que l'homme
» n'eſt pas une pierre. Ariſtote n'auroit-il pas aſſuré
» qu'il eſt impoſſible que Dieu naiſſe d'une femme;
» que Dieu ſouffre le froid & le chaud; que Dieu
» meure, que Dieu ſoit homme en un mot? Et
» ne ſe ſeroit il pas trompé dans cette aſſertion? Or
» depuis qu'on ſait que l'oppoſition qui ſe rencontre
» entre l'idée de Dieu, & l'idée de l'homme, n'em-
» pêche pas que l'un de ces Etres ne ſoit véritable-
» ment affirmé de l'autre, ne ſait-il pas dire que
» rien n'empêche que l'homme & la pierre ne ſoit
» l'un le ſujet, l'autre l'attribut, d'une propoſition
» affirmative très-véritable? Diſons donc que le
» Jéſuite, qui a tant crié contre Luther, ſe brouille
» pitoiablement, & ſe fâche mal-à-propos. On
» diroit qu'il aſſure qu'abſolument il eſt impoſſible,
» que deux natures créées ſoient unies hypoſtatique-
» ment; & ne voit-il pas que ſi une fois cela eſt
» impoſſible, on en conclurroit la même choſe con-
» tre le Myſtere de l'Incarnation?

Ibidem.

Les mêmes raiſons qui m'engagent à nier que l'homme ſoit une pierre, m'obligent de nier qu'il puiſſe devenir une pierre, en demeurant un homme; car je trouve l'éxcluſion d'une pierre néceſſairement enfermée dans l'idée d'un homme, tout comme je trouve l'idée d'une ligne courbe, éxclue de l'idée d'une ligne droite; ce qui me fait dire non ſeulement qu'une ligne droite n'eſt pas courbe, mais qu'il eſt impoſſible qu'elle le ſoit pendant qu'elle ſera droite.

Je ne trouve point en Mr. Bayle le caractére d'un homme rempli d'une Foi reſpectueuſe pour l'Evangile, lorſque ſous prétéxte que Dieu eſt uni à l'homme en Jeſus Chriſt, il infinue que Dieu eſt un me en Jeſus Chriſt, il infinue que Dieu eſt un Homme, & qu'un Homme eſt Dieu. La Révélation n'enſeigne point ces vérités, dans le ſens que la Raiſon les trouve contradictoires: Dans ce ſens il n'eſt pas plus vrai que Dieu ſoit Homme, & que l'Homme ſoit Dieu, qu'il n'eſt vrai que l'Ame humaine eſt devenue Corps humain, & que le Corps eſt devenu une Ame par leur union.

Quand on raſſemble ce que Mr. Bayle écrit ſur le

le même ſujet en différens endroits, le but qu'il ſe propoſoit eſt bien manifeſte, c'étoit d'établir les Maximes les plus pernicieuſes, tantôt d'une maniére indirecte, & tantôt d'une directe; car on trouve des endroits où il ſoûtient expreſſément que les Vérités de la Théologie paroiſſent contradictoires à la Raiſon, qu'elle ne ſauroit lever cette contradiction, & qu'elle eſt réduite à renoncer à elle-même pour ſe ſoumettre humblement, & pour croire ſans raiſonner.

Art. Hoffman Note C.

„ Jaques *Thomazius*, dit Mr. Bayle éxamine ſi „ une choſe peut-être vraie en Philoſophie, & fauſ- „ ſe en Théologie, comme quelques-uns l'ont pré- „ tendu; & il obſerve qu'entre ceux qui ont oſé „ affirmer un tel Paradoxe, les uns ont été pouſſés „ par un reſpect exceſſif pour Ariſtote, & les au- „ tres par une haine déréglée contre ce Philoſophe. „ Thomazius a raiſon de dire que ce fut une choſe „ très-ſcandaleuſe, de voir ſoûtenir qu'il eſt vrai en „ Philoſophie que Dieu eſt auteur du péché par

NB. „ accident, mais que cela n'eſt pas vrai en Théolo- „ gie. Il a raiſon d'approuver Casman qui a dit „ qu'un tel partage de la vérité eſt un *moien* de „ ſoûtenir les erreurs *les plus impies*: Car en effet rien „ n'eſt plus propre que cela à introduire le *Pyrrhoniſ-* „ *me*, puis qu'en raiſonnant de la ſorte, on réduit la „ vérité à la condition des qualités corporelles. De „ ce que le même corps nous paroit petit ou grand, „ ſelon que nous le voions, ou ſans lunettes, ou avec „ des lunettes, on a droit de conclurre que nous ig- „ norons s'il eſt grand, ou s'il eſt petit abſolument „ parlant, & que la petiteſſe ou la grandeur abſolue „ des Corps nous eſt inconnue. Si donc la même „ propoſition étoit vraie & fauſſe, ſelon qu'on la conſi- „ déreroit ou en Théologien ou en Philoſophe, il s'enſui- „ vroit néceſſairement que nous ne connoîtrions pas la „ vérité en elle même, & qu'elle ne conſiſteroit que „ dans un rapport muable aux diſpoſitions de nôtre „ Eſprit, comme la bonté des viandes ne conſiſte „ que dans un certain rapport aux diſpoſitions de la „ langue, leſquelles venant à changer ſont cauſe que „ les alimens qui étoient bons ne le ſont plus. Je „ m'en vai citer un Auteur qui nous apprendra que „ Nôtre Hoffman & ſes partiſans ſoûtenoient qu'il „ falloit exterminer la Philoſophie dans les Acadé- „ mies, comme une diſcipline très-pernicieuſe, & „ ſelon laquelle pluſieurs vérités Théologiques étoi- „ ent fauſſes. Ceux qui s'oppoſérent à cette faction „ furent éxclus du St. Miniſtére. Enfin par l'au- „ torité du Prince, ces diſputes furent appaiſées, „ & il falut qu'Hoffman calât les voiles.

Mr. Bayle enſeigne formellement qu'une Propoſition Contradictoire en Philoſophie, & reconnuë telle devant le Tribunal de la Raiſon la plus éclairée, & du ſens commun le plus ſimple, ne laiſſe pas d'être vraie en Théologie; Or de ſon aveu encore, rien n'eſt plus propre à introduire le *Pyrrhoniſme* & l'Impieté, & à nous perſuader que la Vérité ne conſiſte que dans un rapport muable avec les diſpoſitions de nôtre Eſprit.

Vaines défaites. Oeuvres div. Tome III. 2. Part. pag. 833.

XXIII. DANS ſes Réponſes aux Queſtions d'un Provincial, Chapitre CLIX. " Selon Mr. „ Saurin, dit Mr. Bayle, l'Accord de la Rai- „ ſon avec la Révélation ne conſiſte qu'en ce „ que la Révélation ne dit rien de contraire „ aux vérités éternelles. Mais je n'entens pas „ que la foible Raiſon que nous avons en

NB. „ partage durant cette vie, ſoit aſſés pénétrante pour „ découvrir cette conformité entre les vérités que „ cette même Raiſon enviſage, & celles qui lui ſont „ cachées. La Trinité n'eſt pas contraire à l'eſſen- „ ce Divine puiſqu'elle y eſt enfermée. Mais la Rai- „ ſon qui nous fait connoitre l'Eſſence Divine par „ quelques-uns de ſes attributs, ne nous en fait pas „ voir la liaiſon naturelle & néceſſaire avec la Trinité. „ Cependant il eſt indubitable que la Trinité n'eſt „ pas contraire aux idées & aux notions communes „ que nous avons de l'Eſſence Divine.

Il ajoute après cela; " Il n'eſt pas néceſſaire que je „ développe ce paſſage pour faire voir clairement qu'on „ y met de la diſtinction entre ces deux théſes, l'une, *„ tous les dogmes du Chriſtianiſme s'accordent avec la „ Raiſon*; l'autre, *la Raiſon humaine connoit qu'ils „ s'accordent avec la Raiſon*. Mr. Saurin affirme la prémiére de ces deux théſes, mais non pas la ſe- „ conde, & c'eſt juſtement la doctrine de Mr. Bay- „ le, car il n'a point mis en doute ſi nos myſtéres „ ſont conformes à la Raiſon ſuprême & univerſelle „ qui eſt dans l'Entendemene divin, ou à la Raiſon „ en général; il a ſeulement ſoûtenu qu'ils ne paroiſ- „ ſent point conformes à cette portion de raiſon dont „ l'homme ſe ſert pour juger des choſes.

C'eſt Mr. Bayle lui-même qui change l'état de la queſtion & préſente la penſée de Mr. Saurin fort différente de ce qu'elle eſt, à la faveur d'une diſtinction qui ne répand ici aucune lumiére. Mr. Bayle diſtingue deux Propoſitions, l'une, *tous les Dogmes du Chriſtianiſme s'accordent avec la Raiſon*, l'autre, *la Raiſon humaine connoit qu'ils s'accordent avec la Raiſon*. Mais ces deux propoſitions ſont néceſſairement liées l'une à l'autre; car le moien de penſer à ce que l'on dit quand on aſſure que les Dogmes de la Révélation s'accordent avec la Raiſon, ſi on ne ſait pas qu'ils s'accordent effectivement avec elle. Le Sens Commun dicte que la Raiſon vient de Dieu, que l'Evidence ne trompe pas, & ce même Sens Commun dicte encore qu'une Lumiére Divine ne peut pas être contraire à une autre Lumiére Divine.

Mais il y a bien de la différence entre, être aſſuré, par la Raiſon même de cèt Accord, & comprendre diſtinctement & parfaitement en quoi il conſiſte. Je puis reconnoitre en Dieu de certaines perfections, quoique je ne puiſſe pas me les repréſenter telles qu'elles ſont; La Révélation m'apprend, par éxemple, que Dieu voit tout. La Raiſon m'en convainc auſſi; car l'Etre, dont la réalité & la perfection n'eſt point bornée, n'eſt point borné non plus dans ſa maniére de connoitre, il connoit donc tout, & il voit tout en même temps: Mais mon Intelligence bornée, ne peut pas ſe repréſenter cette infinité d'idées, préſentes en même temps.

Si ce qui eſt au deſſus de la Raiſon eſt contraire à la Raiſon.

XXIV. Mr. BAYLE continue, " Je vous dirai „ en paſſant qu'il me ſemble qu'il s'eſt gliſſé une „ équivoque dans la fameuſe diſtinction que l'on met „ entre les choſes qui ſont au deſſus de la Raiſon, „ & les choſes qui ſont contre la Raiſon. Les „ Myſtéres de l'Evangile ſont au deſſus de la Rai- „ ſon, dit-on ordinairement, mais ils ne ſont pas con- „ traires à la Raiſon.

„ Je crois qu'on ne donne pas le même ſens au „ mot *Raiſon* dans la prémiére partie de cet Axiome, „ que dans la ſeconde, & qu'on entend dans la pré- „ miére la Raiſon de l'homme, & dans la ſeconde la „ Raiſon en général... Car les plus Orthodoxes avoüent „ que nous ne connoiſſons pas la conformité de nos „ Myſtéres aux maximes de la Philoſophie. Il nous „ ſemble donc qu'ils ne ſont point conformes à notre „ Raiſon. Or ce qui nous paroit n'être pas conforme à „ notre Raiſon, nous paroit contraire à notre Raiſon, „ tout de même que ce qui ne nous paroit pas conforme „ à la verité, nous paroit contraire à la verité, & ainſi „ pourquoi ne dirois-on pas également & que les Myſté- „ res ſont contre notre foible Raiſon, & qu'ils ſont „ au deſſus de notre foible Raiſon?

Ces paroles de M. Bayle renferment un miſérable ſophiſme d'équivoques. *La Raiſon ne voit pas la conformité d'une certaine propoſition avec ſes lumiéres.* Cela a deux ſens, un ſens *négatif*, ou un ſens *poſitif*: Le Sens Négatif ſe réduit à ceci; Nos Idées ne ſont pas en aſſés grand nombre, aſſés diſtinctes & aſſés étendues pour nous éclairer ſur cette conformité; nous ſommes là-deſſus dans un état d'ignorance. Le Sens Poſitif va plus loin, & porte que nous appercevons de la contrariété & de la contradiction entre le Sens d'une Propoſition & les Lumiéres de

notre Raiſon : Dans ce cas-là, ſi cette contradiction eſt bien manifeſte, & ſi cette propoſition eſt révélée & divine, nous devons conclurre, non pas qu'elle eſt fauſſe, mais que le ſens, dans lequel nous l'avions expliquée n'eſt pas le véritable. Un éxemple éclaircira parfaitement ce que je viens de dire. Non ſeulement l'Ame de l'homme eſt immortelle, mais de plus elle ſe réunira à ſon Corps, qui reprendra une vie dont la fin n'arrivera jamais.

Il n'eſt pas contradictoire que des parties de matiére qui ont été une fois unies, pour former un corps vivant, le ſoient une ſeconde.

Il y a une diverſité innombrable entre les perfections des Corps qui compoſent l'Univers; Et la puiſſance infinie de Dieu peut pouſſer ces degrés de perfection incomparablement plus loin.

Il eſt des maniéres d'être qui durent peu; Il en eſt qui durent long-temps, & qu'il n'eſt pas facile de changer; il n'implique pas contradiction que ce qui a duré hier dure encore demain; La puiſſance de Dieu peut prolonger une durée autant qu'il lui plaira.

La Vie éternelle des corps ne préſente donc rien de contradictoire, quand on ſe borne à la conſidérer ainſi en général.

Mais ſi l'on pouſſe plus loin cette Queſtion, & ſi l'on demande quel ſera préciſément l'état d'un Corps humain reſſuſcité, qu'elle ſera ſa maniére d'être, d'agir & de vivre? Je répondrai que je n'en ai pas d'Idée, que ſur cette matiére je ne me livre à aucune Conjecture, que je n'adopte aucune opinion, que je ſuis dans l'ignorance, & que par conſéquent je n'en vois pas la conformité avec des idées que je n'ai point. Cet état paſſe mes idées préſentes, il leur eſt ſupérieur.

Mais ſi quelqu'un au lieu d'en demeurer là s'aviſoit de dire que les Corps humains, après la Réſurrection, ſeront tels que nous les voions, animaux, ſans avoir rien d'animal, peſans ſans avoir aucune peſanteur, ſolides ſans dureté, viſibles, ſans pouvoir être vûs &c. Ce ſeroient là des aſſemblages d'idées contradictoires, & on s'exprimeroit mal ſi l'on ſe contentoit de dire que de telles propoſitions ſont ſimplement au-deſſus de la Raiſon, elles lui ſont directement contraires. Cette expreſſion conforme à la vérité aura de même deux ſens. *On connoit qu'une propoſition n'eſt pas conforme à la vérité, ou on ne connoit pas de quelle maniére elle lui eſt conforme.*

Voilà, ajoute Mr. Bayle, *une Note que je hazarde, je n'y prens pas beaucoup d'intérêt.* Ce ſont là de ſes artifices ordinaires, il fait tout ce qu'il peut pour l'établir; mais au cas que cette nouvelle propoſition l'éxpoſe, il ſe ménage une éxcuſe.

" Je veux néanmoins la confirmer par un éxemple que je tire de la vûë qui eſt à l'égard des
" corps colorés, ce qu'eſt l'entendement à l'égard
" des choſes intelligibles. Une tour quarrée nous
" paroit ronde quand nous la voïons de loin, &
" nous pourrions dire à un homme qui nous aſſureroit
" qu'elle eſt quarrée, que cela eſt contraire au témoi-
" gnage de notre vûë; S'il le nioit, & s'il ſoute-
" noit que la figure quarrée de cette tour eſt ſeule-
" ment au deſſus de notre vûë, ou au dela de ſa portée, nous lui pourrions répliquer que non ſeulement nos yeux dépoſent très-clairement qu'ils n'aperçoivent rien de quarré dans cette tour, mais auſſi qu'ils y découvrent une figure ronde incompatible avec la figure quarrée.

Mr. Bayle ſuppoſe gratuitement que le vûë ſoit à l'égard des corps colorés, ce que l'entendement eſt à l'égard des choſes intelligibles; Les Philoſophes Modernes le lui nieront formellement, & en effet cela ne peut être vrai que dans la ſuppoſition que la Vérité eſt ſimplement quelque choſe de rélatif aux différentes diſpoſitions de notre eſprit; car les perceptions des Sens ſe bornent, par elles-mêmes, à nous apprendre ce que les choſes nous paroiſſent; Mais c'eſt par le ſecours de l'entendement que nous diſtinguons les cas, où les choſes ſont telles qu'elles paroiſſent à nos ſens, d'avec ceux dont la réalité différe de l'apparence.

Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Chapitre CLXI. *Continuation. Oeuvres div. Tom. III. 2. part. pag.* 836.

" XXV. Puiſqu'ils vous ont aſſuré, dit Mr. Bayle, que ſelon Mr. Jaquelot, *abandonner les droits raiſon & le bon ſens pour ſe mettre derriere les retranchemens* de la parole de Dieu, *& qu'établir le Chriſtianiſme dans ſon coeur ſur les ruines de ſa raiſon*, n'eſt autre choſe que croire ſur le témoignage de l'Ecriture, ce qu'on ne ſauroit concilier avec la Philoſophie, il faut qu'ils aient lû ſon Ouvrage peu attentivement. S'ils n'avoient fait que le parcourir avec un peu d'application, je ne crois pas qu'ils euſſent pû démêler cette hypothéſe, ni ſe figurer qu'un habile homme ait tant abuſé de la ſignification des mots. C'eſt, je vous l'avoue, une choſe étrange que cet Auteur, avec tout ſon beau génie, ait pû croire que l'on agit contre le bon ſens lorſque l'on a plus de déférence pour les Ecrivains inſpirés de Dieu que pour les Maximes des Philoſophes; car que pourroit-on faire de plus conforme à la droite Raiſon & au bon Sens que d'aimer mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes, ſoit qu'il s'agiſſe de la morale pratique, ſoit qu'il s'agiſſe d'un Dogme de ſpéculation?

Voilà qui ſeroit bien, quand on oppoſeroit autorité à autorité; quand je ſerois convaincu, par éxemple, que Dieu m'ordonne de vivre d'une certaine maniére, ſi un homme, quelque reputation que lui eut acquis ſon ſavoir, me conſeilloit de vivre tout autrement, j'aurois grand tort de reſpecter l'autorité de ſes conſeils; mais ſi ce ſavant homme au lieu de me dire, *Croïés-moi plutôt que de croire votre prétendue Révélation*, me faiſoit comprendre que j'ai mal interprété les paroles de Dieu, que je leur donne un ſens fort oppoſé à ſes intentions, & que pour me convaincre de mon erreur, il me fit voir très-clairement que j'attribuois à Dieu une penſée abſurde: en ce cas là, ſeroit-ce par reſpect pour cèt homme, ou par reſpect pour Dieu que je corrigerois ma prémiére Interprétation?

Quand Mr. Bayle continue d'aſſurer qu'en un certain ſens, *il n'y a point de ſoi mieux établie ſur la Raiſon que celle qui eſt établie ſur les ruines de la Raiſon.* Il ſavoit bien que ce langage plairoit à quatre ſortes de perſonnes. 1. aux Théologiens entêtés de quelques ſyſtêmes chargés de contradictions. 2. A de bonnes gens qui ne raiſonnent point, & qui, par ſimplicité, ſe laiſſent conduire à ceux qui ſe donnent pour leurs Maitres en Matiére de Réligion. 3. Aux gens du Monde qui aiment mieux s'occuper à tout autre choſe qu'à s'inſtruire, & à éxaminer ſcrupuleuſement la Vérité, & 4. aux Libertins qui prendront occaſion de là de ſe mocquer d'une foi qui eſt le renverſement de la Raiſon.

Mais ajoûte Mr. Bayle, pour éxpliquer ce Paradoxe, *Il n'y a rien de plus raiſonnable que de croire plutot ce que Dieu dit, que ce que la lumiére naturelle dicte.*

1. Suppoſer que Dieu enſeigne par la lumiére de la Révélation le contraire de ce qu'il découvre par la Lumiére Naturelle, qui eſt auſſi ſa voix dans l'homme, c'eſt ſuppoſer ce qui eſt en queſtion 2. Il faudroit n'avoir aucune étincelle de bon Sens, pour ne pas convenir que Dieu peut révéler aux hommes des Vérités auxquelles toute leur Pénétration, & toute la force de leur Raiſon ne les auroient jamais élevés. Mais 3. Repréſentons nous un homme à qui Dieu parle immédiatement; Suppoſons encore que le Sens des Paroles que Dieu a eu la bonté de lui addreſſer lui paroit contraire aux Notions les plus, ſimples & les plus évidentes du bon Sens; En ce cas, ne doit il pas craindre d'avoir mal interprété les paroles du Seigneur, & cèt homme-là ſera-t-il blâmable,

ble, ſi dans la crainte de déplaire à Dieu, en attribuant à ſes paroles un ſens qui n'eſt ni vrai, ni digne de lui, il lui en demande l'explication.

La ſupériorité de leur Eſprit, continue Mr. Bayle *comble-t-elle l'abyme qui ſepare la Raiſon de l'homme de ces objets inconcevables? Et leur Philoſophie eſt-elle aſſés ſublime pour rejoindre par les deux bouts notre Raiſon avec ce qui eſt au-deſſus de notre Raiſon?*

Mr. Bayle entaſſe des expreſſions grandes & ſublimes pour jetter de la pouſſiére aux yeux de ſon Lecteur, & pour changer tout l'état de la Queſtion; Il y a une infinie différence, entre croire ce que l'on comprend renfermer des contradictions, & ajoûter foi à quelque Propoſition où on ne voit rien de contradictoire, & qui roule ſur un ſujet imparfaitement connu, & ſur lequel par conſéquent on peut faire à l'eſprit humain grand nombre de Queſtions auxquelles il n'eſt pas en état de répondre.

Mr. Bayle remplit le reſte de ce Chapitre de citations qui ne prouvent rien ſur l'Eſprit de ceux qui éxaminent ſi ceux qui leur parlent ont perſé juſte, avant que de ſe rendre à leurs inſtructions.

J'ai déja ſouvent remarqué que Mr. Bayle aime à répéter les mêmes Objections, ces repétitions ne lui ſont pas échappées ſans qu'il s'en ſoit apperçû; dans la page 840. il les cite lui-même & il y renvoye.

Mr. Bayle renvoie en marge au Chapitre 128. juſques au 133. Dans le prémier il met en paralléle la Doctrine de l'Unité d'un Principe contre le dogme des Manichéens, avec le dogme de la Trinité; C'eſt un Article auquel il revient très-ſouvent: Mais on lui repétera tout autant de fois, que ſi quelques Théologiens ſe donnent carriére ſur ce Myſtére, & le préſentent ſous des idées manifeſtement contradictoires, ils ajoûtent du leur à ce que l'Ecriture en dit, & qu'ils veulent ſavoir ſur ce Myſtére plus qu'elle n'en enſeigne, au lieu de s'en tenir modeſtement aux Idées générales que la Révélation en donne.

La Préſence réelle & la Prédeſtination viennent enſuite. Mais ce ſont-là des dogmes particuliers à quelques-unes des Communions Chrétiennes.

Réponſe aux Queſtions d'un Provinc. Dernieres lett. Tom. III. 2 part pag. 762.

Dans le Chapitre CXXIX. Il revient encore à la Prédeſtination; Mais il y a une différence infinie entre dire, qu'on ne connoit pas toutes les raiſons que Dieu a eu pour créer les hommes libres, quoi qu'il prévit bien qu'ils pourroient abuſer de leur liberté, & dire qu'il en a deſtiné une grande partie à être éternellement malheureux, & que pour avoir une occaſion de les condamner, il les invite très-gracieuſement à bien faire, ſans leur fournir les ſecours ſans leſquels il leur eſt impoſſible de bien faire.

Réponſe aux Queſtions d'un Provincial. Ibidem pag. 763.

Le Chapitre CXXX. contient des Narrés des Diſputes qui ſe ſont élevées entre les Théologiens, ſur l'uſage & l'autorité de la Raiſon. Mais de ce que les uns ſe ſont mal éxprimés, que les autres n'ont enviſagé leur ſujet que ſous quelques-unes de ſes faces, que les autres n'ont pas aſſés diſtingué les différens cas d'une Queſtion; De ce qu'enfin la plûpart au lieu de poſer des Régles, dont l'obſervation les conduiſit à des Concluſions modeſtes & ſenſées, ſe ſont d'abord prévenus pour de certains Dogmes & ont enſuite inventé des Régles qui ſerviſſent à les autoriſer, s'enſuit-il qu'on ne ſauroit mieux faire?

Réponſe aux Queſtions d'un Provinc. Ibidem pag. 766.

Dans le Chapitre CXXXI. Il revient à la TRINITE; Il dit après Mr. Saurin que *la Raiſon ne fournit rien qui rende ce dogme vraiſemblable, en le conſidérant préciſément en lui-même, ni qui en enléve les abſurdités ni les contradictions apparentes.*

Je répons encore que la Raiſon n'y découvre aucune contradiction, quand elle eſt aſſés ſage pour s'en tenir aux expreſſions de l'Ecriture, de ſorte que des *Contradictions prétendues* & non réelles de ce Dogme, on ne peut point tirer de conſéquence, pour faire reſpecter les contradictions manifeſtes, qui ſe trouveront dans d'autres Dogmes. *Quand on n'a rien à oppoſer à un Texte formel & précis, qu'une maxime de la lumiére naturelle, il faut ajouter plus de foi à l'Ecriture qu'à cette maxime.* C'eſt là ſuppoſer ce qui eſt en queſtion; on ſoûtient que cette contrariété n'a pas lieu, & ne peut pas avoir lieu entre un Texte bien éxpliqué & la Lumiére du bon Sens. Quand deux Textes paroiſſent contraires l'un à l'autre, où eſt le Théologien qui ſe faſſe un devoir de les croire l'un & l'autre dans le ſens dans lequel ils lui paroiſſent directement contraires? & toute éxplication qui les *concilie*, n'eſt elle pas plus croiable que celle qui les met en *contradiction*? Il en eſt ainſi de la Lumiére Naturelle comparée avec la Lumiére de la Révélation.

Mr. Bayle cite toujours à ſon ordinaire; mais aucune de ſes citations ne prouve que, ſi la Raiſon n'eſt pas capable de nous procurer aucune Certitude, la Foi eſt capable de ſuppléer à ce que la Raiſon ne ſauroit faire.

Mr. Bayle, après avoir donné carriére à ſes digreſſions ordinaires, fait ſemblant dans le Chapitre 133. detablir l'état de la Controverſe, par le moien de quelques diſtinctions. *On ne prétend pas*, dit-il, *que tous les dogmes du Chriſtianiſme ſoient contraires à la Raiſon, l'Exiſtence de Dieu, par éxemple, ſe prouve par des argumens Philoſophiques tout à fait certains.* NB.

Voilà qui eſt bien contraire à ce qu'on lit dans l'Article de *Symonide*, & qui ne s'accorde point avec l'argument tiré des Formes plaſtiques.

Il n'y a que quelques Dogmes qui ſoient contraires à la Raiſon; mais cela ne ſuffit-il pas pour ébranler toute la Certitude que la Raiſon eſt capable de procurer, puiſque ce qui eſt directement contraire à ſes Lumiéres ne laiſſe pas d'être Vrai, & que ce qu'elle établit le plus expreſſément ne laiſſe pas d'être faux?

En vain on ajoûte que *s'il y a des Axiomes oppoſés à la Révélation, il y en a qui lui ſont favorables*, car quelle propoſition peut mériter le nom *d'Axiome*, ſi entre ceux que la Raiſon regarde comme tels, il s'en trouve de faux & de condamnés par la Révélation?

En vain encore ajoute-t-on que la Veracité de Dieu eſt la notion la plus évidente de l'Eſprit humain; Car que puis-je conclurre de cette Véracité, ſi la lumiére de la Raiſon qui m'en aſſure, ne m'aſſure pas avec moins d'évidence qu'entre les Lumiéres les plus ſimples & les plus indubitables, par leſquelles elle ſe croit éclairée, il s'en trouve de *fauſſes* & d'oppoſées aux inſtructions de l'Ecriture Ste.

Mr. Bayle ſe joué donc de ſes Lecteurs; quand il veut faire croire, qu'il ne rejette pas toutes les Lumiéres de la Raiſon; car il s'éxprime d'une maniére à renverſer toute la Certitude de ce qu'elle enſeigne; quand *il dit*. " La Raiſon n'eſt-elle pas un " Marché public, où chaque Secte va faire ſes pro- " viſions tant bien que mal? Ceux même qui, tou- " jours diſpoſés à croire les événemens les plus in- " croiables vont faire emplette à ce marché, ne s'en " retournent pas les mains vuides: ils en remportent " cét axiome très-certain, qu'il eſt vraiſemblable qu'il " arrive bien des choſes qui ne ſont pas vraiſembla- " bles, & qu'il eſt de l'ordre que de temps en " temps il ſe faſſe quelque choſe contre l'ordre.

Et il ajoute. " Les Défenſeurs de la Tranſubſtan- " tiation, de l'Ubiquité, de la Prédeſtination ne ré- " pondent-ils pas, ne retorquent-ils pas, n'alléguent " ils pas des principes & des maximes?

Que prétend par là Mr. Bayle? Prétend-il qu'il eſt inutile d'argumenter par la Raiſon contre quelque Dogme; puiſqu'il n'y a point d'argument auquel on ne puiſſe faire une Réponſe bonne ou mauvaiſe? Que fait cela contre l'Autorité de la Raiſon, & la Certitude des lumiéres? Il eſt des gens qui ne s'y rendent pas; Donc quiconque s'y rend va trop vite & décide avec trop de précipitation; Qu'elle conſéquence? Son but eſt il d'inſinuer, qu'on ne

peut point compter sur un Argument auquel un adverſaire oppoſe une Réponſe? Voilà le Pyrrhoniſme établi, lequel Mr. Bayle reconnoit pourtant dans l'article de *Pyrrhon* très-préjudiciable à la Réligion. La Réligion elle-même eſt donc incertaine, car les Chrétiens s'objectent réciproquement des paſſages, & chacun demeure dans ſon ſentiment, la Révélation les met auſſi peu d'accord que la Raiſon.

Si les Objections établiſſent le Pyrrhoniſme.

" XXVI. Qu'eſt-il donc beſoin de faire, pour " prouver qu'on a mis d'accord la Raiſon avec la Réligion? Il faut montrer non ſeulement qu'on a des maximes philoſophiques qui " ſont auſſi favorables à notre foi, mais auſſi que " les maximes particulières qui nous ſont objectées " comme non conformes à notre Catéchiſme, y ſont " effectivement conformes d'une manière que l'on " conçoit diſtinctement. Pour cèt effet nous avons " beſoin d'une réponſe qui ſoit auſſi évidente que " l'objection, & s'il faut répliquer & dupliquer, " nous ne devons jamais demeurer en reſte, ni prétendre que nous ſoions venus à bout de notre " adverſaire pendant qu'il nous repliquera des cho" ſes auſſi évidentes que le ſauroient être nos raiſons. Si l'on prétendoit que ſaiſant une objec" tion évidente, il doit ſe païer d'une réponſe que " nous ne pouvons donner que comme une choſe " poſſible, & que nous ne comprenons pas, on ſe" roit injuſte.

Afin qu'une propoſition ſoit reconnue pour certainement vraie, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ne ſoit éxpoſée à aucune Objection. Les Objections naiſſent ſouvent de l'Ignorance où ſont ceux qui les propoſent, & pourquoi douteroit-on de ce qu'on ſait parce qu'un autre l'ignore? Il y a auſſi des Objections par où on demande certains éclaircilſemens ſur un ſujet, & on prie qu'on diſſipe de certaines obſcurités qui l'environnent. Or dans un ſujet il peut ſe trouver des choſes qui ſont à nôtre portée & d'autres qui ne le ſont pas. Il y a plus, le même Attribut d'un ſujet peut-être à notre portée, à de certains égards, & ne l'être pas à d'autres. Quand donc j'ai établi ſur des Raiſonnemens ſimples, ſur des Principes clairs, & par des conſéquences évidemment néceſſaires, quelque propoſition, je ne puis douter de ſa Vérité: On me queſtionnera enſuite ſur de certaines choſes qui paroiſſent avoir du rapport à ce ſujet. A cauſe de cela douterai-je de ce que je ſai? Sur tout lors que je comprendrai diſtinctement que la ſolution de ce qu'on me propoſe demanderoit de certaines lumières que je n'ai pas?

Mr. Bayle finit ce Chapitre en remarquant que " *pour* pouvoir dire que l'on a concilié avec la Raiſon une Théſe Théologique, cèt accord demande non ſeulement que votre Théſe ſoit conforme " à pluſieurs maximes philoſophiques, mais auſſi " qu'elle ne ſoit pas victorieuſement combattue par " quelques autres maximes de la Raiſon. Or elle " en ſera combattue victorieuſement ſi vous ne pouvés vous défendre que par des dictions inintelligibles, ou qu'en vous éxcuſant ſur la profon" deur impénétrable du ſujet.

J'avoue qu'alleguer des Diſtinctions inintelligibles c'eſt tout comme ſi on diſoit qu'on n'a rien à alléguer. Encore y auroit-il dans ce dernier parti de plus que dans l'autre, une ſincérité & une modeſtie louable; mais dans une Diſpute, toute Philoſophique qu'elle ſoit, je ſoûtiens qu'on ne perd point ſa cauſe, lorſqu'on ne peut pas répondre à toutes les Queſtions propoſées ſur un ſujet reconnu pour impénétrable.

Quand des Vérités roulent ſur un Sujet diſtinctement connu, il eſt aiſé de comprendre que ces Vérités-là ſont parfaitement d'accord avec la Raiſon. Mais pour ce qui eſt des Sujets qui ſont au-deſſus de nôtre portée, il ſuffit qu'on n'y voie rien de contradictoire, & ce qu'on ne les entend pas, ou ce qu'on n'y connoit que très-peu, ne prouve point qu'ils ſoient en contradiction avec la Raiſon. *Dieu condamnant un Innocent comme coupable & l'eſtimant coupable*, voilà une contradiction qu'il m'eſt impoſſible de croire. Dieu faiſant paſſer des créatures qu'il aime, par des Epreuves, & leur propoſant la félicité ſous des Conditions difficiles, mais poſſibles, je ne vois rien là qui implique contradiction; Je comprens qu'elles ne peuvent point ſe plaindre qu'il leur faſſe tort. Je vois qu'il en uſe en *Maître, non Injuſte, mais Libre*. Si on me demande après cela, d'où vient que Dieu trouve à propos d'en uſer ainſi, je réponds, que pour réſoudre cette Queſtion, ſans y liſſer aucune obſcurité, il faudroit avoir une connoiſſance plus étenduë que celle que j'ai des grands Deſſeins de Dieu & des ſes Plans infiniment vaſtes.

C'eſt donc en vain que Mr. Bayle s'éforce d'établir que la Raiſon eſt en contradiction avec la Réligion, & qu'on ne ſauroit s'empêcher d'en convenir. Il ſait fort bien accorder la Foi avec la Raiſon, quand il lui plait, mais quand il veut, il ſe ſert de celle des deux qu'il lui plait de choiſir pour anéantir l'autre.

Mr. Bayle refutée lui même. Oeuvres div. Tom. III. 1. part. pag. 12.

XXVII. Penſées Diverſes ſur les Cometes Article VIII. " Vous vous êtes accoutumé, dit Mr. Bayle, par votre caractére de Théologien à ne plus " raiſonner, dès que vous croiés qu'il y a du Myſtére; c'eſt une docilité fort louable, mais qui ne " laiſſe pas quelquefois, par le trop d'étenduë qu'on " lui donne, d'empêcher ſur les droits de la Raiſon " comme l'a fort bien remarqué Mr. Paſcal.

N.B.

" Article XXI. Des mêmes Penſées. Peu à peu notre Nation, dit-il, s'eſt guérie de cette foibleſſe, ſoit que nous aimions le change, ſoit que l'attachement qu'on a eu pour la Philoſophie, dans ce ſiécle ici, nous ait fortifié la Raiſon, que toutes les autres ſciences qu'on cultivoit avec tant de ſoin depuis François prémier n'avoient guere délivrée du joug des préjugés. Auſſi faut-il avouer qu'il n'y a qu'une, bonne & ſolide Philoſophie, qui, comme un autre Hercule, puiſſe éxterminer tous les monſtres des erreurs populaires: c'eſt elle ſeule *qui met l'eſprit hors de Page*.

Ibidem. pag. 21.

Un Auteur qui croit que le Pyrrhoniſme conduit à la Foi mieux que la Raiſon, a-t-il bonne grace de faire l'éloge de la Raiſon? S'il reconnoit que ſon uſage peut faire du bien aux hommes, pourquoi travaille-t-il à les déposſeder d'une ſi utile illuſion & à les y faire renoncer? Quand croions nous qu'il parle ſincérement? eſt-ce quand il compare la *Raiſon à une Girouette*, ſur laquelle on ne peut point compter, & qu'il dit qu'elle ne ſert qu'à nous convaincre elle-même de ſa propre foibleſſe, & de ſon impuiſſance à nous procurer la Certitude, ou quand il déclare tout net que c'eſt elle ſeule qui met l'eſprit *hors de Page*?

Lorſque Mr. Bayle écrivit ſes *Penſées diverſes*, comptoit il de ne remplir ſon papier que d'Ecrits rudes? Ne croioit-il point les raiſonnemens d'un plus grand poids que ceux qu'on lui oppoſe? Tout ſon travail ſeroit donc allé à tromper ſes Lecteurs, à leur faire regarder d'un côté comme foibles, & d'un autre comme fondés & comme ſolides, des argumens égaux de part & d'autre? Eſt-ce la Foi, eſt-ce la Raiſon qui le fait pancher pour un parti plûtôt que pour un autre? Si c'eſt la Foi, pourquoi ſe contente-t-il de raiſonner? Pourquoi s'arrête-t-il de dire que l'Idolatrie eſt pire que l'Athéiſme, & qu'il vaut mieux être ſans Réligion que d'être Idolatre? Pourquoi avance-t-il une Propoſition dont il lui étoit aiſé de prévoir le ſcandale, contre les Maximes qu'il établit ailleurs en parlant *d'Amiraud & d'Arminius*? Pourquoi ne laiſſer pas tomber cette Controverſe, quand il vit qu'elle produiſoit de mauvais effets? Pourquoi s'obſtiner à la défendre, quand il vit qu'il n'y avoit pas plus de certitude d'un côté que d'un autre? Voiés encore dans la Section précédente ce qui ſe lit ſur le Mot *Bion*.

Raiſon malapropoſée à la Foi. Oeuvres div. Tom. III. 1. part. pag. 60.

" XXVIII. SOUFFRES que je remarque, dit Mr. Bayle, Penſées diverſes, Article XCI. par occaſion, l'injuſtice de ceux qui blâment la Philoſophie, en ce qu'elle cherche des cauſes naturelles là où le Peuple veut à toute force qu'il n'y en ait pas. Cela ne peut venir que d'un Principe éxtrémement faux, ſavoir *que tout ce que l'on donne à la Nature eſt autant de pris ſur les Droits de Dieu.* Car en bonne Philoſophie la Nature n'eſt autre choſe que Dieu lui-même aiſſant, ou ſelon certaines Loix qu'il a établies très librement, ou par l'application des créatures qu'il a faites, & qu'il conſerve. De ſorte que les ouvrages de la Nature ne ſont pas moins l'effet de la Puiſſance de Dieu que les miracles, & ſuppoſént une auſſi grande Puiſſance que les miracles; car il eſt tout auſſi difficile de former un homme par la voie de la génération, que de reſſuſciter un mort. Toute la différence qu'il y a entre les miracles, & les ouvrages de la nature, c'eſt que les Miracles ſont plus propres à nous faire connoître que Dieu eſt l'auteur libre de tout ce que font les corps, & à nous deſabuſer de l'erreur où nous pourrions être là-deſſus; enfuite dequoi l'on juge aſſés naturellement, que ce qui ſe fait par miracle, vient d'une Bonté, ou d'une Juſtice particuliére. Mais il ne s'enſuit pas pour cela, qu'on doive trouver mauvais que les Philoſophes s'en tiennent à la Nature autant qu'ils peuvent. Car comme *Plutarque* l'a fort bien remarqué au ſujet de *Périclès & d'Anaxagoras*, la connoiſſance de la Nature nous delivre d'une ſuperſtition pleine de terreur panique, pour nous remplir d'une Dévotion véritable, & accompagnée de l'eſpérance du bien. Si les Païens eux-mêmes ont remarqué qu'il importe éxtrémement, ſur le Chapitre de la Réligion, plus qu'en toute autre choſe, de ne ſe point conduire par le principe d'une aveugle crédulité; mis de ſe bien aſſurer du fait, par ce qu'en négligeant une Cérémonie bien fondée, on tombe dans l'impiété, & qu'en s'attachant à des cultes indûs, on s'engage dans des ſuperſtitions puériles. Si dis-je les Païens eux-mêmes ont pû voir cette vérité, ne devons nous pas être bien aiſe que les Philoſophes Chrétiens nous délivrent de tous les préjugés, qui ſeroient capables de ſouiller la beauté mâle & ſolide de nôtre dévotion? " Comparés cette Reflexion avec ce que dit Mr. Bayle dans ſa Préface ſur l'Erreur qui ne produit pas de moins bons effets que la vérité. " Dans le fond, il y a tant de péril que les cultes qui s'appuient ſur des fauſſetés, ne s'abatardiſſent, qu'on ne doit jamais faire quartier à l'erreur, de qu'elle eſpéce qu'elle ſoit. J'avouë qu'il eſt bien moins ſcandaleux de combatre les erreurs avant qu'une longue poſſeſſion les ait enracinés dans les eſprits de tout un Peuple, que lorſque leur antiquité ſemble les avoir conſacrées. Mais comme il n'y a point de préſcription contre la vérité, il ne ſeroit pas juſte de la laiſſer perpétuellement enſévelie dans l'oubli, ſous prétexte qu'elle n'auroit jamais été connuë. Je conviens auſſi qu'il faut ſe conduire avec une grande diſcrétion, & de grands ménagemens, lorſqu'on attaque de viéilles erreurs de Réligion: & c'eſt pour cela que quelqu'un a dit en parlant des choſes de cet ordre-là. *Qu'il y a pluſieurs vérités, que non ſeulement il n'eſt pas néceſſaire que le Peuple ſache, mais auſſi dont il eſt expédient que le Peuple croie le contraire.* Il n'y a guere de Politiques, ni de gens d'Egliſe qui ne ſoient dans ce ſentiment. Mais je dis néanmoins, qu'en gardant toute la circonſpection que la prudence Chrétienne éxige de nous, il doit être permis de travailler à l'éclairciſſement de la vérité en toutes choſes. Comme c'eſt une grande erreur de s'imaginer *que tout ce qu'on donne à la Nature eſt autant de pris ſur les Droits de Dieu*; Ce n'en eſt pas une moins grande de s'imaginer que tout ce qu'on donne à la Raiſon, eſt autant de tort que l'on fait à la Foi.

NB.

NB.

NB.

Comme la même Puiſſance qui fait les Miracles a auſſi fait les Ouvrages de la Nature. La même Sageſſe qui nous éclaire par la Raiſon, eſt auſſi celle qui nous éclaire par la Révélation.

La Puiſſance & la Sageſſe de Dieu ne ſauroient être en Contradiction avec elles-mêmes, la Puiſſance de Dieu peut ôter à un corps l'éxiſtence qu'il lui a donnée; Mais elle ne ſera point qu'un corps ſoit & ne ſoit pas en même temps, ou qu'il ſoit corps ſans être corps. Elle peut ôter à un Corps ſa peſanteur, mais elle ne ſera point qu'en même temps il péſe & ne péſe point &c. La Connoiſſance de la Nature ne peut pas *nous délivrer de la Superſtition & des terreurs Paniques*, à moins que ſon étude ne nous procure des lumiéres ſures.

Si en matiére de Réligion, il importe ſur tout de ne point ſe conduire par le principe d'une aveugle Crédulité, il faut prendre le parti de s'aſſurer par la voie de l'éxamen.

Où ſont ces *Philoſophes Chrétiens qui nous délivrent des préjugés* ſi on n'eſt Chrétien qu'à proportion qu'on n'eſt pas Philoſophe.

Si *on ne doit jamais faire quartier à l'erreur de quelque eſpéce qu'elle ſoit*, il faut donc attaquer celles qui ſont contraires à la Raiſon.

Enfin s'il eſt permis de *travailler à l'éclairciſſement de la vérité en toutes choſes*, il eſt permis de raiſonner ſur toutes ſortes de Sujets, car le moien d'éclaircir quoi que ce ſoit qu'en raiſonnant.

Monſieur Bayle fait bien ſe prévaloir des opinions inventées; il ſait profiter du foible des Théologiens, & s'appuier de leur autorité, comme s'il y avoit de la préſcription contre ce qui eſt vrai.

Article Luther Mata CC.

" XXIX. SI Coeffeteau avoit dit que Luther fut cauſe qu'une infinité de gens ſe damnérent par la profeſſion de l'Héréſie, il auroit parlé ſelon l'eſprit de ſes préjugés, on le lui pardonneroit; mais ce n'eſt point là le mal qu'il déplore. Ecoutons le. *Cependant, dit-il, au lieu de nous repréſenter ici les ſaillies de ce furieux eſprit de Luther, l'inſolence duquel a même déplu aux Calviniſtes, le Sieur du Pleſſis devoit méditer l'horreur de ſon crime, & ſe repréſenter devant les yeux la grande perte des ames dont il eſt coupable devant Dieu & devant ſes Anges, pour avoir été Auteur de toutes les diſputes qui ſe ſont élevées dans la Chrétienté. Dieu avoit ordonné, ſous l'ancienne Loi que s'il arrivoit que quelques-uns aiant débat les uns contre les autres frapaſſent une femme enceinte, de ſorte qu'ils étouffaſſent ſon fruit, leur vie iroit pour la vie de l'enfant. Et donc qu'ordonnera ſa Divine juſtice contre ceux qui par leur ambition, & par les diſputes qu'ils auront éxcitées en l'Egliſe, ont fait mourir tant de millions d'ames qui ſe ſont rebutées de la Réligion Chrétienne, voians ceux qui s'en diſent les Miniſtres ſi mal d'accord des principaux points de l'Evangile.* On peut aſſurer que le nombre des eſprits tiédes, indifférens, dégoutés du Chriſtianiſme, diminua beaucoup plus qu'il n'augmenta, par les troubles qui agitérent l'Europe à l'occaſion de Luther. Chacun prit parti avec chaleur; les uns demeurérent dans la Communion Romaine, les autres embraſſérent la Proteſtante: les prémiers conçurent pour leur Communion plus de zéle qu'ils n'en avoient, les autres furent tout de feu pour leur nouvelle Créance. On ne ſauroit montrer ces perſonnes qui au dire de Coeffeteau rejettoient le Chriſtianiſme à la vuë de tant de diſputes. S'il avoit dit que les diviſions des Chrétiens, & la conduite qu'ils tiennent les uns contre les autres après avoir formé pluſieurs Sectes, ſont très-propres à inſpirer du dégout, & de l'incrédulité pour l'Evangile, je croi qu'il eut eu raiſon; mais il eut fallu ſuppoſer en même temps une choſe que très peu de perſonnes mettent en pratique. Il auroit fallu ſuppoſer qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont pas

„ pas deux poids, c'eſt-à-dire qui examinent ſans
„ préjugé ce qui ſe paſſe & au dedans, & au
„ dehors. Mais où trouve-t-on de telles perſonnes?
„ Où ſont ceux qui par la force de la coûtume ne
„ jugent pas que les mêmes choſes ſont très-juſtes
„ quand ils les font ſouffrir aux autres, & très in-
„ juſtes quand ils les ſouffrent eux-mêmes? Avec
„ cet eſprit n'aiés pas peur que la multiplicité des
„ Sectes faſſe beaucoup de Pyrrhoniens; chacun,
„ quoi qu'il arrive, le tiendra collé au parti qu'il
„ aura pris.

Quand Mr. Bayle parle de l'eſſet des Diviſions par rapport au Pyrrhoniſme, eſt-ce à l'égard de ceux qui raiſonnent bien, ou à l'égard de ceux qui raiſonnent mal? S'il veut parler de ceux qui raiſonnent bien, il ſe trompe, puiſque les Diſputes les engagent à examiner avec attention, & que l'examen les conduit à la Certitude; S'il paroit prétendre que ces Diſputes ne ſont aucun mauvais effet par rapport au Pyrrhoniſme, & à l'incrédulité, ſur le Vulgaire; en cela il ſe trompe encore manifeſtement, & il parle contre l'expérience. Quand il s'éleve des Diſputes, rien n'eſt plus ordinaire que d'entendre les gens du Commun, dire, *pour nous autres que voulons nous faire, & comment ſaurons nous ce que qu'il faut croire, puiſque les plus habiles ne peuvent s'accorder ſur ce qu'on doit croire.* Je reconnois avec Mr. Bayle, qu'il eſt *des naturels violens que les objections irritent, & rendent plus opiniatres;* mais il en eſt auſſi des modérés, & des timides qu'elles ébranlent.

Quand il avance que pour être en droit de regarder les Diſputes comme propres à inſpirer l'Incrédulité, & du dégout pour l'Evangile, *il faudroit ſuppoſer qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont pas deux poids,* c'eſt-à-dire *qui examinent ſans préjugé ce qui ſe paſſe & au dedans & au dehors.* En parlant ainſi il découvre manifeſtement le fond de ſon coeur plein de foi & d'eſtime pour l'Evangile, ſi on eſt aſſés ſimple pour croire ce qu'il dit ailleurs. *N'uſés point d'un double poids, examinés ſans prévention, ce qui ſe paſſe au dedans & au dehors.* Suivant les Idées de Mr. Bayle, comparés, par éxemple, & les raiſons & la conduite des Catholiques Romains, avec les raiſons & la conduite des Calviniſtes, ſi vous êtes né dans leur Communion; mais faites cette comparaiſon ſans préjugés & ſans double poids, c'eſt-à-dire, *ſoiés raiſonnables. Alors vous ne manquerés pas d'éprouver que la diverſité des ſentiment vous remplira d'incrédulité, & de dégout pour l'Evangile.* Si les Diviſions ne produiſent pas cet effet ſur le groſſier vulgaire, c'eſt qu'il eſt très-obſtiné dans ſes préventions & qu'il n'eſt ni judicieux, ni juſte dans le parti qu'il prend. Pourquoi n'y a-t-il pas un plus grand nombre de Pyrrhoniens? C'eſt que la plûpart des gens uſent d'un double poids.

Article Reithing Note A.

Il n'eſt pas fort difficile, dit Mr. Bayle, à concevoir, pour les Proteſtans, qu'un homme qui étudie la Controverſe, change de ſentiment, & trouve que les Proteſtans ont raiſon.

Si la voie de l'éxamen peut conduire un Catholique à embraſſer le Calviniſme, cette voie d'éxamen continuée pourroit l'amener à admettre quelques-uns des ſentimens des Lutheriens; comme il pourroit auſſi, au cas qu'il ſe fut fait Lutherien, l'amener à embraſſer quelques uns des ſentimens des Calviniſtes. Cela étant ainſi Mr. Bayle ne peut plus alléguer le *Synode de Dordrecht* comme une formule de foi, dont il n'eſt point permis de s'écarter; pas même pour ſe mettre à couvert des inſultes des libertins, & ſe fortifier plus avantageuſement contre eux.

Néceſſité de la Raiſon pour éxpliquer l'Ecriture Ste. Ibidem. Note D.

„ XXX. REMARQUES bien que Reithing &
„ & l'Auteur de ſon Oraiſon funébre, éxpliquent
„ comme un précepte les paroles de St. Paul; ils
„ prétendent que l'Apôtre ordonne aux Paſteurs de
„ l'Evangile d'être mariés, & de ne l'être qu'à une
„ femme. Ce ſeroit ſans doute la véritable interpréta-
„ tion des paroles de St. Paul, ſi on les prenoit à
„ la lettre, je veux dire ſelon les loix de la Gram-
„ maire; car les termes qui déſignent le Mariage de
„ l'Evêque avec une ſeule femme *ſont autant régis* par le mot *il faut*, que ceux qui déſignent l'irré-
„ préhenſibilité, la ſobriété, la prudence, la gravité,
„ la modeſtie, l'équité, la modération, & le des-
„ intéreſſement de l'Evêque. Comme donc il ſe-
„ roit abſurde de prétendre que St. Paul laiſſe à la
„ liberté des Paſteurs, d'être ſobres, modeſtes & ir-
„ réprehenſibles &c. ou de ne l'être point, il eſt
„ abſurde de prétendre qu'il laiſſe à leur choix ou
„ d'épouſer une femme, ou de n'en épouſer point;
„ cela dis-je eſt abſurde, ſi l'on s'attache au ſens lit-
„ téral, & ſi l'on ſuppoſe que St. Paul à obſervé
„ l'éxactitude de la Grammaire. Je ne parle point
„ d'une éxactitude-rigoureuſe comme celle qu'on ob-
„ ſerve dans les Articles d'un Traité de Paix, où
„ l'on peſe toutes les éxpreſſions, afin d'empêcher
„ les abus que l'on pourroit craindre d'une équivo-
„ que, ou de l'omiſſion d'une particule. Je ne
„ parle point non plus de l'éxactitude de ces Gram-
„ mairiens ſcrupuleux, pédans, ou puriſtes, qui ai-
„ meroient mieux employer trois heures à corriger
„ une période, que de ſouffrir qu'il y reſtât quelque
„ négligence. Je parle d'une Méthode de s'éxpli-
„ quer naturement & ſans confuſion, comme feroient
„ les gens de bon ſens dans une lettre où ils donne-
„ roient des ordres à un Précepteur. S'ils lui écri-
„ voient, *nous voulons que nos enfans prient Dieu deux fois le jour, qu'ils aillent au Prêche deux fois la ſemaine, qu'ils ne jurent point, qu'ils ne ſoient point querelleux, qu'ils obéiſſent à leur Aâtre, qu'ils aillent à la Comédie tous les Lundis*, il regarderoit ſont cela comme des Préceptes; il ne s'imagineroit pas qu'on laiſſe à ſa diſcrétion ou de mener ſes élèves à la Comedie tous les Lundis, ou de ne les y point mener: car il ſuppoſeroit en ce cas-là, que les maitres n'ont point lié *nous voulons* avec *qu'ils aillent à la Comédie*, & qu'ils euſſent changé de verbe, qu'ils euſſent dit par éxemple, *& nous vous permettons de les mener à la Comedie tous les Lundis.* Il faut donc demeurer d'accord que ſi un ſophiſte s'opiniatroit à ſoutenir que tout ce que dit St. Paul des qualités d'un Evêque eſt d'obligation, il ne ſeroit pas facile de le réfuter; & qu'il faudroit lui demander humblement qu'il trouvât bon qu'on ſe départit des rigueurs grammaticales: vu qu'il n'eſt point apparent que cet Apôtre ait voulu éxclure de l'Epilcopat ceux qui pourroient vivre dans la continence, ornés d'ailleurs des talens requis. On voit par là qu'un attachement trop ſcrupuleux pour le ſens littéral de l'Ecriture ſeroit fort ſouvent une ſource d'illuſion, & que l'axiome *ſummum jus ſumma injuria*, doit être conſidéré, & conſulté en bien des rencontres par les Interprétes. On voit en même temps qu'il faut NB. faire non pas ce que les Apôtres, ordonnent ſelon le ſens grammatical, mais ce que le bon ſens nous dicte, qu'ils ont eu deſſein d'ordonner. St. Paul ſelon la Grammaire commande le Mariage aux Evêques, mais la raiſon nous montre qu'il n'a prétendu leur défendre que la polygamie. C'eſt donc à cela qu'il s'en faut tenir.

Mais ſi les Lumiéres de la Raiſon, ou ce qui eſt la même choſe, ſi les réfléxions du bon ſens, ſont incertaines, comment pourra-t on s'aſſurer qu'on ait interprété les paroles de la Révélation dans leurs vrai ſens. Cette révélation ſuivant Mr. Bayle nous apprend que des propoſitions directement contraires à la Raiſon, & aux Notions les plus évidentes du ſens commun, ne laiſſent pas d'être très-vraies.

" Reithing & ſes ſemblables ont tort de trouver
" là un commandement de ſe marier; on n'y en
" trouve raiſonnablement que la permiſſion: Mais
" leur erreur eſt beaucoup plus digne d'écuſe, que
" la hardieſſe épouvantable que l'on s'eſt donnée
" d'interdire le Mariage aux Eccléſiaſtiques. Les

peuples

„ peuples ne se lveront jamais devant Dieu, de la
„ lâcheté qu'ils ont eue de souffrir que l'on abrogeât
„ les loix de St. Paul, claires, précises, intelligibles
N.B. „ s'il en fut jamais.

Mais suivant Mr. Bayle, & les Pyrrhoniens, dès que les Savans se partagent sur quelques sujets, on ne peut plus aquerir sur ces sujets, de la certitude.

Ils en ont été bien punis, continue Mr. Bayle, par le déluge effroiable d'impuretés qui a souillé leurs familles, & ils n'en sont pas quites encore. Mais puisque la Raison ne prouve point que l'impureté soit un vice, les éxplications qui la font paroitre condamnée dans l'Ecriture ne peuvent pas passer pour plus raisonnables que les autres.

Ibidem. „ Disons en passant que l'on a traité l'Ecriture dans
„ le Christianisme, à peu près comme le Code de Justinien. On est bien aise quand le Droit coutumier
„ est conforme au droit écrit; mais si l'on trouve
„ mieux son compte au Droit coutumier qu'au Droit
„ écrit, on se passe de toute conformité. Le Chris-
„ tianisme pendant plusieurs siécles n'a point été un
„ Païs de Droit écrit. *Pendant plusieurs années, dit Mr. Bayle, le Christianisme n'a pas été un pais de Droit écrit.* C'est-à-dire qu'on a decidé ce qu'il faut croire, moins par l'Ecriture bien éxpliquée, suivant les Régles du bon sens & de la Raison, les seuls secours dont on doive se servir, que par l'autorité de la *tradition*, que Mr. Bayle trouve ailleurs qu'on doit suivre. S'il approuve que dans le Christianisme on abandonne le Droit coûtumier, il ne doit plus gêner ceux qui entrent en lice avec lui, par les décrets du Synode de Dordrecht; c'est du Droit coûtumier qu'il se fortifie, quand il se met à couvert par les Décisions de ce Synode, de tout ce qu'on peut lui oppoſer en faveur du Christianisme contre les argumens qu'il prête aux Athées.

Mr. Bayle reconnoit donc que c'est au bon sens, & par conséquent à la droite Raison à interpréter l'Ecriture Ste. & à fixer son véritable sens, sans quoi il seroit inutile d'être persuadé de sa Divinité, puisqu'on ne pourroit s'y instruire seurement, ni de ce qu'il faut croire, ni de ce qu'il faut faire. Dans

Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 636. la Lettre XCVI en parlant des éxplications de l'Apocalipse qu'il n'approuve pas & que certains événemens paroissoient favoriser. *Ne diroit on pas, que la Providence veut tenter la Foi des Incrédules, en leur fournissant des amorces très-capables de les ébranler & de les faire déchoir de la Régle du Bon Sens.* Selon lui il faut donc suivre le bon sens pour régle dans l'éxplication de l'Ecriture, & on est fondé à refuser sa croiance à celles qui y sont oppoſées. Mr. Bayle reconnoit encore la nécessité de la Régle célébre *Eli firmo interpretandus pro subjectâ materiâ. Si l'on veut ne pas se tromper dans le sens qu'on donne aux expressions, il faut faire attention à la nature des choses, pour s'y conformer, & ne rien faire signifier aux termes qu'on interprête qui leur soit contraire.* Mais qu'y a-t-il de plus inutile que cette régle, dont il connoit pourtant la nécessité, & par Conséquent qu'y a-t-il de plus incertain, selon lui, que le sens de l'Ecriture, si la Raison est incapable de nous éclairer surement sur la nature des choses, & en particulier sur celle de nos Devoirs, si elle est souvent incapable de démêler l'honnête d'avec le deshonnête, si elle ne peut apporter aucune preuve qui ne soit d'abord renverſée par une objection d'égale force; en un mot si c'est une *girouette* qui tourne à tout vent, & dont toute la force aboutte à nous convaincre de nos ténébres sans les dissiper; & si toutes les réflexions qu'on fait sur si foiblesse ne servent qu'à nous faire recourir à la Foi, c'est-à-dire à nous mettre dans la nécessité de puiser nos Connoissances dans des livres dont nous ne pouvons entendre le sens, que par cette Raison surlaquelle on ne peut pas compter? C'est ainsi que Mr. Bayle procure à ses lecteurs favoris le plaisir de voir qu'il se joue de la Réligion, & que d'une main il renverſe hardiment & habilement ce qu'il a fait semblant d'établir de l'autre.

Quand St. Paul défend les paroles contraires à l'honnêteté, comment est-ce qu'on pourroit s'assurer de leur vrai sens, suivant les Principes de Mr. Bayle? Selon lui la Raison ne fournit point d'idées par ou on puisse surement distinguer *l'honnêteté* d'avec ce qui ne l'est pas; Elle ne détermine donc point la ſignification de ce mot, elle sera à cet égard une *girouette* qui réduira à rien le Précepte par mille distinctions, & mille limitations; car enfin on pourra alléguer un très-grand nombre de cas qui ne dispensent pas moins de la nécessité de parler modestement, & qui en dispensent encore plus que l'intérêt qu'on prend au débit d'un livre.

„ On y trouve, dit-il, qu'un Professeur de Padoué *Article* „ censuroit dans ses Leçons ceux qui pour être plus *Bunel.* „ attachés aux études de la Philosophie, qu'il n'est *Note E.* „ nécessaire à un Chrétien, négligeoient les Saintes „ lettres toute leur vie, ou ne les éxaminoient que „ bien tard. Les raisons de ce Professeur étoient si „ fortes qu'elles touchérent quelques-uns de ceux qui „ méritoient sa censure; mais une lettre de Sadolet ralentit leurs résolutions. Ils commençoient de renoncer à „ leur concubine, c'est-à-dire à la Philosophie, pour s'attacher à la Théologie comme à une chaste Epouse, „ lorsque la lettre de Sadolet les rengagea tout de nouveau „ au Concubinage. Voici l'occasion de cette lettre. Régiuald Polus écrivant à Sadolet, le supplia de faire „ en sorte que Lazare Bonamicus s'attachât aux Sres. „ Lettres, ou qu'au moins il abandonnât la Rhétori- „ que pour s'appliquer à l'étude de la Philosophie. „ Polus espéroit que cette étude n'arrêteroit pas fort „ long-temps Bonamicus, & qu'elle le ménerоit „ beaucoup plus loin. Il crut que Bonamicus s'apperceviоit que les lumiéres Philosophiques ne peuvent conduire l'homme qu'à lui faire enfin avouër „ qu'il fait seulement qu'il ne fait rien; que c'est-là le *non plus ultra* de la Philosophie; d'où l'on doit conclure nécessairement que l'éſprit de l'homme a besoin d'une autre lumiére pour dissiper les ténébres de son ignorance. Or où trouve-t-on „ cette autre lumiére que dans la Révélation? Sadolet répondit qu'il trouvoit étrange que l'on méprisât ainsi la Philosophie, puisque sans elle la Théologie ne peut subsister; & là-dessus il étala amplement les avantages de la Philosophie. Bunel éclaircit cela, & montre que les véritables sentimens de Sadolet ne sont pas ceux qui semblent être d'abord dans cette lettre. Mais quoiqu'il en soit, je trouve que le jugement de Polus est le plus sensé que l'on puisse faire de la Philosophie, & je suis ravi qu'un tel Auteur me fournisse dequoi confirmer *ce que j'établis en divers endroits, que notre Raison n'est propre qu'à brouiller tout, & qu'à faire douter de tout, elle n'a pas plutot bâti un ouvrage, qu'elle vous montre les moiens de le ruiner. C'est une véritable Pénélope qui pendant la nuit défait la toile qu'elle avoit faite pendant le jour.*

„ Ainsi le meilleur usage qu'on puisse faire de la „ Philosophie, est de connoitre qu'elle est une voie „ d'égarement, & que nous devons chercher un autre guide qui est la Lumiére révélée.

Dans un endroit Mr. Bayle établit qu'il faut suivre le bon sens pour régle, si l'on veut interpréter juste les paroles de l'Ecriture Ste. Dans un autre endroit, sous prétexte de relever le prix de la Lumiére révélée, il anéantit la Raison; si on veut l'en croire *elle brouille tout*, & comme il a accoutumé de faire lui-même, elle renverſe d'une main tout ce qu'elle a posé de l'autre.

Je remarquerai encore en passant qu'on est un *grand homme*, & qu'on a une grande autorité, dès qu'on fournit à Mr. Bayle une occasion de recommander le Pyrrhonisme

Pensées diverses sur les Cometes Article. XCVII. *Oeuvres Div. Tom. III. pag. 66.*

Mr. Bayle trouve que l'arrêt, qui déclare les enfans de 7 ans capables de discerner *que l'Eglise Romaine eſt plus conforme à la Révélation de Dieu que la Reformée*, ne ſera pas d'honneur à l'hiſtoire du Roi. Et pourquoi? Eſt-ce qu'à cèt âge-là on n'eſt pas autant ſuſceptible de Foi aveugle, & des Impreſſions de la Grace que dans un âge plus avancé? Quel eſt le privilége d'un homme de 20. ans, & de 30. ans à cet égard-là, par deſſus un enfant? Dira-t-on qu'il a plus étudié, que ſa Raiſon a acquis plus de force, & qu'il eſt plus capable de Diſcernement, au moins s'il a bien conduit ſes études? Mais il ſe trouvera préciſément ſuivant Mr. Bayle, que la Raiſon eſt incapable de ſe conduire ſurement à un juſte choix, & qu'il eſt autant dans l'impuiſſance de s'éclairer par ſon moien, qu'un enfant qui n'en a encore point fait d'uſage.

Ponſ. Div. Ibidem, pag. 86. » Article C. Mr. Bayle dit, qu'à la réſerve de » quelques eſprits Philoſophiques perſonne ne s'avi- » ſe d'examiner ſi ce qu'on entend dire par tout, eſt » véritable. Chacun ſuppoſe qu'on l'a examiné au- » trefois, & que les anciens ont aſſés pris les devans » contre l'erreur; & là-deſſus c'eſt à ſon tour à l'en- » ſeigner à la poſtérité, comme une choſe infaillible. Souvenés-vous de ce que j'ai dit ailleurs de » la pareſſe de l'homme, & de la peine qu'il faut » prendre pour éxaminer les choſes à fond, & vous » verrés qu'au lieu de dire avec Minutius Felix, » *Tout eſt incertain parmi les hommes, mais plus tout* » *eſt incertain, plus y a-t-il lieu de s'étonner que quel-* » *ques-uns par le dégoût d'une recherche éxacte de la* » *vérité, aiment mieux embraſſer témérairement la* » *prémiére opinion qui ſe préſente que d'approfondir les* N B. » *choſes long-tems & ſoigneuſement*; il faut dire, *plus* » *tout eſt incertain, moins y a-t-il lieu de s'étonner* » *que quelques-uns* &c.

Et avec quoi Mr. Bayle veut-il qu'on éxamine la vérité, & qu'on parviene à la connoître? Eſt-ce avec les yeux ſeulement, & les autres ſens éxtérieurs, ou ſi c'eſt avec la Raiſon, auſſi peu propre à nous y conduire, ſelon lui, que nos gants, & que nos ſouliers? L'Eſprit de Contradiction avoit bien changé Mr. Bayle, depuis ce premier Ouvrage, juſques à la Compoſition de ſon Dictionnaire.

Diction Hiſt. Art. Diagoras Note D. Mr. Bayle rapporte après *Sextus Empiricus*, que *Diagoras devint Athée, de ſuperſtitieux qu'il étoit, dès qu'il eut vu l'impunité d'un parjure qui lui avoit fait du tort.* Il ſe peut que l'Eſprit de Contradiction a commencé le déſordre de Mr. Bayle, & que mécontent des Théologiens qui le gênoient, & qui s'attiroient une Conſidération qu'il ne voioit pas avec plaiſir, il ſe ſoit déterminé à écrire de la maniére qu'on a vu.

Ce n'eſt pas ſeulement les Prêtres qui s'allarmoient de l'Athéiſme, ſoit par zele, ſoit par intérêt, tous les particuliers s'éfraient d'une Doctrine qui va à miner la Confiance que les hommes prennent les uns aux autres. On le voit par l'éxemple de Diagoras, car il comprit que la crainte des Dieux empêcheroit qu'on ne lui volât ſon dépôt. Diagoras recourt encore à la défiance dont Mr. Bayle a uſé; c'eſt que la ſociété ſubſiſte ſuffiſamment ſans le ſecours de la Réligion par de bonnes Loix.

» O voit bien dit-il que je déſigne le fameux Sonnet *Art. Eut. Note E.* » de Sarrafin *Quand Adam vit cette jeune beauté*. La Con- » cluſion eſt non ſeulement trop Satirique contre le » ſexe, mais auſſi d'un libertinage qui va juſqu'à » l'impiété.

Cher Charleval, alors en vérité,
Je croi qu'il fut une femme fidelle;
Mais comme quoy ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un ſeul homme avec elle.
Or en cela nous nous trompons tous deux;
Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux,
Bien fait de corps & d'eſprit agréable,
Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme & ne pas coqueter.

» On diroit que *Sarrafin* écrivit cela pendant l'ac- » cès d'une furieuſe jalouſie, & aiant appris tout » fraîchement que ſa Maitreſſe avoit eu beaucoup de » civilité pour quelques jeunes blondins qui l'a- » voient louée; car voilà l'un des caprices de l'a- » mour. Un homme n'eſt jamais plus diſpoſé à peſter » contre les femmes en général, que lorſqu'il fait que cel- » le qui l'aime, & qu'il aime écoute agréablement les dou- » ceurs que d'autres lui diſent, qu'elle s'engage vo- » lontiers à un tête à tête; qu'elle ſe divertit fort bien » où il n'eſt pas &c: Il voudroit que dès qu'une » femme a lié avec lui une intrigue d'amour, elle » regardât du haut en bas tous les autres hommes » & rejettât dédaigneuſement toutes leurs cajoleries, » & devint à leur égard chagrine, incivile, farou- » che, brutale, & quand il voit tout le contraire, » comme cela lui arrive aſſés ſouvent, il ſe dépite, » & il s'emporte avec ſi peu d'équité, qu'il faut » que tout le beau ſexe en paiſſe. Il ſe déchaine » contre toutes les femmes; il les accuſe toutes d'è- » tre coquettes eſſentiellement: & s'il faiſoit alors » une Logique, & qu'il en fût au Trai-é des Uni- » verſaux, il donneroit la Coquetterie pour le *pro-* » *prium quarto modo* du ſexe féminin, pour cette » propriété *que convenit omni, ſoli, & ſemper ſub-* » *jecto, & cum eo reciprocatur.* Il feroit fort éloi- » gné de cette injuſtice, s'il n'étoit pas amoureux; » car il ne verroit rien de condamnable dans le plai- » ſir qu'elles trouvent à être flatées & cajolées, & » dans la maniére honnête & civile dont elles répon- » dent à un compliment. Il ne donne pas même » dans cette injuſtice lorſqu'il eſt fort amoureux, & » qu'on n'eſt coquet que pour lui; c'eſt donc la ja- » louſie qui le fait tant déclamer, c'eſt elle qui le » porte à répandre ſes médiſances, non ſeulement ſur » la Maitreſſe infidelle, ou prétenduë infidelle, mais » auſſi ſur toutes les femmes en général, comme ſi » la Coquetterie en étoit inſéparable. Peut-on voir » un Caprice plus bouru & plus aveugle que celui » de ces galans jaloux? Ils ne peuvent pas même en- » durer que leur Maitreſſes témoignent à leurs maris » une complaiſance careſſante: Voici l'une de leurs » complaintes à ce ſujet là.

» *Je penſe ois n'être pas malheureux,*
» *Si la beauté dont je ſuis amoureux*
» *Pouvoit enfin ſe tenir ſatisfaite,*
» *De mille amans avec un ſeul pour lui:*
» *Mais j'enrage que la Coquette*
» *Aime encor juſqu'à ſon Mari.*

Voila de l'aveu de Mr. Bayle comment on outre les choſes ſuivant l'intérêt qu'on y a. Il donne en cela une clef qui découvre les Cauſes de ſes Sophiſmes, *Perſonne, dit-il, ne ſe conduit par principe chacun ſuit ſon humeur, On voit dans des Athées des éxemples de modération. On remarque des emportemens dans des perſonnes zélées pour la Réligion; L'intérêt eſt quelquefois oppoſé à la probité. C'eſt donc en vain que l'on prétend de pouvoir s'inſtruire par la Raiſon; C'eſt en vain que l'on regarde la Réligion comme le plus ferme ſoûtien des ſociétés.* Toutes ces Propoſitions ſi outrées ſont chés les Pyrrhoniens l'effet de leur paſſion éxtrême à tout combattre, & à tout renverſer.

Mr. Bayle après avoir fait remarquer l'oppoſition de la conduite de *Carneade* avec ſes Théories, ajoute, *Tout le monde en eſt logé là, on ne vit point ſuivant ſes principes.* Conclurre avec cette précipitation du particulier au général, c'eſt raiſonner comme le Vulgaire le plus groſſier, comme des gens en un mot qui

ne

ne savent ce que c'eſt que raiſonnement. Un Pyrrhonien dont la Marotte eſt de contredire, & de ne reconnoître aucun principe ſûr, ſe contredit. Donc tout le monde en eſt logé là. Mais quand on accordera à Mr. Bayle qu'il n'y a point d'homme à qui il n'arrive quelquefois de s'oublier, & d'oublier ſes principes, s'enſuit-il que les uns ne les ſuivent pas plus que les autres, & que ce qu'on appelle Connoiſſance, Perſuaſion, Eſtime de quelque Maxime, ne ſoient jamais dans l'eſprit de l'homme que des penſées indifférentes, & ſans aucune force ſur ſon Cœur? Mr. Bayle fait bien étaler quand il le veut les maux que cauſent la Superſtition, en rapportant ce que les Superſtitieux ont fait conformément à leurs Principes; Mais il eſt auſſi bien aiſé d'inſinuer, par-ci, par-là, que les Principes de la Vertu, quoi qu'on en ſoit perſuadé, n'ont point d'influence ſur la conduite; Cela lui ſert en temps & lieu pour décharger l'Athéiſme de reproches, & pour établir que la Réligion n'a aucun avantage ſur lui par rapport aux mœurs.

Des Cauſes d'Incrédulité. Ouvures div. Tom. III. 1. part. pag. 130.

XXXI. PENSEES diverſes ſur les Cométes. Art. CLXXXVII. Mr. Bayle prétend qu'il y a des Cauſes d'Incrédulité purement phyſiques, inévitables par rapport à une partie des hommes; & ſi les raiſonnemens qu'il fait pour appuier ſa penſée étoient juſtes, St. Paul ſe ſeroit trompé en traitant les Gentils *d'inexcuſables*, & Jeſus Chriſt lui-même auroit parlé trop généralement, quand il a dit, *que celui qui ne croit pas eſt condamné, par la même qu'il ne croit pas.* La comparaiſon tirée de la vuë n'eſt point juſte, dans le ſens que l'applique Mr. Bayle, nous ne voions pas dans les ténébres, nous ne voions pas quand nous avons mal aux yeux, nôtre vuë ne démêle pas les objets qui ſont très-éloignés, à moins qu'ils ne ſoient fort gros, & il eſt des hommes à qui il eſt impoſſible de voir au-delà de quelques pas. Diſons de même qu'un homme, qui entreprend d'en inſtruire un autre, peut-lui parler avec tant d'obſcurité, & tant de confuſion, que ſes preuves n'auront aucun effet, quoique très-ſolides en elles-mêmes. Il ſe trouve encore beaucoup de gens incapables de bien comprendre les Démonſtrations les plus inconteſtables, lorſqu'elles ſont trop compoſées, ou qu'elles roulent ſur des Matiéres dont les Principes ne leur ſont pas aſſés connus. Mais de croire qu'un homme qui a le Raiſonnement aſſés exercé pour éxaminer toutes les preuves qu'on allégue de l'éxiſtence de Dieu, & de la néceſſité d'une Réligion, & qui ſe trouve aſſés de fécondité pour entaſſer Objection ſur Objection, ne ſoit dans l'erreur que par l'effet de la petiteſſe de ſon génie, c'eſt ce qui eſt incroiable, & qu'on ne prouvera jamais. Mr. Bayle reconnoit ailleurs que l'Athée ne va pas juſqu'à la Certitude, mais qu'il en demeure au Doute. Or y a-t-il quelqu'homme dont le génie ſoit aſſés petit, & aſſés viſiblement renverſé, hormis qu'il ne ſoit tout à fait hors du ſens, pour ne pas comprendre qu'à l'occaſion de quelques Doutes il n'eſt pas à propos d'inquiéter le Genre humain, ſur une croiance dont il eſt perſuadé depuis un temps immémorial, & pour ne voir pas que l'Athéiſme eſt capable d'y faire d'autant plus de déſordre qu'il ſera plus étendu? Il n'y a point d'homme qui ne ſoit capable de comprendre que l'Athéiſme n'eſt pas le parti le plus ſûr, & qui ne ſache, ou qui ne puiſſe ſavoir, que le bon ſens ordonne de prendre le parti le plus ſûr.

Art. Des Barreaux.

Si la Certitude éxclut toute Objection. Ouvr. Div. Tom. III. part. 2. pag. 770.

XXXII. REPONSE aux Queſtions d'un Provincial Tom. III page 683. La troiſiéme Illuſion, dit Mr. Bayle, conſiſte en ce que Mr. Jaquelot ſe perſuade que pour faire voir l'accord de la Réligion & de la Raiſon, il ſuffit de pouvoir répondre quelque choſe directement, & par retorſion aux difficultés objectées, & de s'appuyer ſur quelques Maximes de Philoſophie, comme ſont celles-ci *de deux inconveniens il faut éviter le pire: le bien du tout eſt préferable à celui d'une partie; les intérêts de la gloire de Dieu doivent l'emporter ſur ceux de l'homme.* Mais ſi ces moiens étoient ſuffiſans pour vuider une queſtion il n'y auroit preſque point de dogme abſurde qui ne put paſſer pour bien ſoûtenu,

„ Quel Cahos! Qu'elle multitude d'opinions „ bizarres ne trouve-t-on pas dans les gros volumes „ des Scholaſtiques! Y en trouverés-vous une ſeule „ que l'on ne ſoûtienne par des réponſes, par des re„ criminations, par quelques principes? la Raiſon „ n'eſt-elle pas un marché public, ou chaque ſecte „ va faire ſes proviſions tant bien que mal?

Si on ne peut être aſſuré de rien pendant que la Raiſon, c'eſt-à-dire la faculté de poſer des principes, & d'en tirer des conſéquences tant bien que mal, ſera venir dans l'eſprit quelques argumens d'un côté, & quelques objections de l'autre, Mr. Bayle ſe mocque viſiblement lorſqu'il renvoie les hommes à la Foi, & qu'il fait ſemblant d'y trouver un Azyle ſur lequel il ſe repoſe parfaitement; car à moins d'être aſſuré & de la Divinité de l'Ecriture, & de la vérité d'un ſens dans lequel on entend les propoſitions qu'on y lit, on ne ſaura jamais ſi elle eſt divine ou non, ſi on l'interprête bien ou ſi on l'interprête mal, puiſqu'on fait des Objections ſur la Divinité de l'Ecriture, & que ni les Commentaires des Juifs, ni les Commentaires des Chrétiens ne ſont pas d'accord ſur le ſens d'un grand nombre de paſſages importans.

C'eſt comparer des choſes, abſolument différentes, que de conclure de l'Incertitude des Queſtions bizarres de *l'Ecole*, à l'Incertitude générale de nos connoiſſances. Il eſt des Queſtions qui ne ſignifient rien; il en eſt qui roulent ſur des ſujets qui ne ſont pas à nôtre portée; il en eſt dont le ſens eſt précis, & dont le ſujet peut être connu.

Pour ne flotter pas dans le doute, nous avons beſoin de réponſes qui ſoient auſſi évidentes que les objections. Quand les Objections roulent ſur un ſujet, ou ſur quelques-unes de ſes attributs, que nous comprenons être au deſſus de nôtre portée préſente, & que d'un autre côté les Propoſitions que des Objections de cette nature paroiſſent combattre, ſont établies ſur des preuves ſimples, & dont nous avons ſenti, & ſentons encore l'évidence & la force, il eſt viſible que l'ignorance de ce que nous ne connoiſſons pas, ne doit faire aucun préjudice à l'évidence de ce que nous connoiſſons. Cette réflexion eſt très raiſonnable, & d'une évidence fondée ſur les Maximes du Sens commun. Rien ne ſeroit plus ridicule que de ne vouloir rien croire ſur un ſujet, juſques à ce que l'on comprene parfaitement que ce ſujet ne renferme rien qui ne nous ſoit abſolument connu. Si cela étoit il ne faudroit croire aucun Principe, juſques à ce qu'on en eut tiré toutes les conſéquences; mais pourquoi s'amuſer à tirer des conſéquences d'un Principe qu'on ne croiroit pas vrai?

Contradictions de Mr. Bayle qui veut accuſer la certitude de la Foi avec celle de la Raiſon. Ouvr. Div. Tom. III. Part. I. pag. 135.

„ XXXIII. PENSEES diverſes ſur les Cométes „ Art. CCXVIII. Si les Miracles & la parole dit „ Mr. Bayle ne produiſent pas leur effet, tant pis „ pour ceux qui s'endurciſſent comme Pharao, non „ ſeulement parce qu'ils ne ſe convertiſſent pas, mais „ auſſi parce qu'ils réſiſtent à une vocation tout-à „ fait proportionnée à leurs facultés, & qui ne leur „ laiſſe aucune éxcuſe.

S'il en eſt de l'entendement de l'homme comme des yeux du Corps, & du ſens de la vuë, conformément à ce que Mr. Bayle poſe ailleurs, il eſt impoſſible de ſavoir s'il y a quelque Incrédulité qui ſoit ſans éxcuſe. Un homme qui voudra chicaner, s'il eſt armé de cette hypothéſe & qu'on la lui accorde, ſoupçonnera toujours que l'oeil de l'entendement, eſt renfermé dans une trop petite ſphére, & qu'il eſt phyſiquement diſproportionné avec les Objets qu'on lui préſente. Mais voici quatre véritès inconteſtables. 1. Que l'eſprit de l'homme eſt capable de ſentir l'évidence; 2. de ſuſpendre ſon jugement

gement jusques à ce qu'il l'ait apperçuë; 3. de la chercher, & de s'agiter en diverſes maniéres juſques à ce qu'il l'ait trouvée; 4. qu'en ſe donnant ces foins-là, il étend ſa pénétration & ſa Sphére d'activité. Ce ſont là des pouvoirs qui lui ſont eſſentiels, & ſuivant qu'il néglige de les employer de bonne foi, il eſt plus ou moins ſans éxcuſe.

Ibidem. pag. 335. „ Penſées div. ſur les Cometes Art. CCXIX. J'avoue, dit Mr. Bayle, que ſi la conſidération de la Cométe le porte à conſiderer les ouvres de la Création, il arrivera par cette voie à la connoiſſance d'un Etre infiniment ſage & infiniment puiſſant, pourvu qu'il faſſe un uſage légitime de ſa ſcience. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'ignorance invincible d'une premiére cauſe qui gouverne le Monde. Je conviens avec le Prophéte David que *les Cieux*, tout muëts qu'ils ſont, *ne laiſſent pas d'annoncer la gloire de Dieu depuis l'un des bouts de la terre juſqu'a l'autre* par l'admirable ſymmétrie de leur Conſtruction, & par la régularité de leurs mouvemens. Je reconnois avec St. Paul *que ce qui eſt inviſible dans la nature de Dieu, eſt devenu viſible par la création du Monde à ceux qui conſiderent ſes ouvrages.*

N.B.

Ibidem. pag. 339. „ Penſées Div. ſur les Cométes Art. CCXXVII. Ce n'eſt donc point en cela qu'ils ſeront inéxcuſables, mais en ce qu'ils n'auront pas fait un bon uſage de leur Raiſon pour connoitre le vrai Dieu, dans l'ordre, dans la beauté, & dans la grandeur qui éclatent en toutes les parties de l'Univers.

„ Avoir méconnu le doigt de Dieu dans une Cométe, n'eſt rien en comparaiſon de l'avoir méconnu dans toute la machine du Monde.

Ce qu'il poſe dans ces Articles pour ſi vrai, ſeroit très-faux ſi par une certaine diſpoſition de machine, & une certaine Conſtitution de Cerveau, une partie des hommes ſe trouvoit dans une impuiſſance Phyſique de connoitre l'éxiſtence de Dieu, & par là étoient déterminés à vivre en Athées de bonne foi, comme Mr. Bayle le prétend ailleurs.

Ibidem pag. 338. Penſées Diverſes ſur les Cométes Art CCXXV. Si ſelon l'eſprit de l'Egliſe, dit-il, toute Interprétation de l'Ecriture qui attribue à Dieu des actions manifeſtement contraires à l'Idée que nous avons de ſes Vertus, eſt fauſſe, ſans qu'il ſoit permis d'alléguer que Dieu a des droits que nous ne connoiſſons pas, & qui s'accordent avec ſes autres vertus, d'une maniére que nous ne connoiſſons pas; le droit par éxemple d'endurcir Pharaon littéralement parlant, ſi, dis-je, cela eſt ainſi, on peut ſoûtenir que tout miracle qui eſt manifeſtement contraire à l'idée que nous avons des vertus de Dieu, eſt faux, ſans qu'il faille avoir égard pendant qu'on n'eſt pas aſſuré du fait à des fins cachées, ou à des droits inconnus que Dieu peut avoir: car s'il eſt néceſſaire d'avoir ces égards nous ſerons réduits au plus étrange Pyrrhoniſme qui fut jamais.

N.B.

Sa foi ne ſera donc d'aucun ſecours contre le Pyrrhoniſme, s'il eſt vrai que la Raiſon ait toute la foibleſſe dont Mr. Baile l'accuſe; car d'un côté on ne pourra point compter ſur elle, & d'un autre on ne pourra point s'aſſurer de la Vérité d'une Révélation qui lui eſt contraire.

Ibidem. pag. 359. „ Penſées Diverſes ſur les Cométes Art. CCLXIII. Il eſt facile, dit Mr. Bayle, à chacun des'en convaincre, & de voir par même moien le tort que nous avons de nous glorifier de nôtre Raiſon, qui nous eſt de ſi peu d'uſage, que preſque tous les hommes ſe trouvent engagés dans un ſentiment deſtitué de toute ſorte de preuves, tant ſur la Queſtion de droit, que ſur la Queſtion de fait.

La Raiſon eſt de peu d'uſage, ou plûtôt elle n'eſt d'aucun uſage, ou plûtôt encore elle nuit, quand on ne veut pas ſe rendre aſſés attentif aux Régles qu'elle fait connoitre, & qu'elle ordonne d'obſerver. Mais conclure de là qu'elle n'eſt d'aucun uſage abſolument, & qu'on ne ſauroit parvenir par ſon ſecours à des connoiſſances ſures, c'eſt ſuppoſer qu'à moins d'être Infaillible on ſe trompe toûjours, ou on n'eſt jamais aſſuré ſi on ne ſe trompe pas; c'eſt être auſſi ridicule que ſi l'on diſoit qu'on ne peut rien ſavoir à moins de ſavoir tout, & qu'un homme qui eſt une fois tombé ne peut plus s'aſſurer, s'il eſt debout, s'il marche, s'il eſt aſſis.

Plaiſir de s'étendre inutilement ſur le pour & le contre. Diction. Article Blondel Note O.

„ XXXIV. COURCELLES entre autres loüanges, dit-il, a donné celle-ci à David Blondel, que les Catholiques admiroient de telle ſorte ſon érudition, qu'ils lui offrirent la Mitre pendant qu'il étoit à marier, & puis une belle Charge ou à la Cour, ou au Parlement, s'il vouloit abjurer ſon héréſie. Des Marets répond que ce n'eſt pas un ſujet de loüange, tant parce que les Papiſtes tendent le même ſon en tout temps & en tout lieu, que parce qu'une honnête femme ne met point parmi ſes Eloges d'avoir réſiſté à des propoſitions impudiques. Cette derniére maxime n'eſt pas abſolument vraie, elle a beſoin d'être vuë d'un certain côté pour ne point paroitre fauſſe. Il eſt honteux à une femme qu'on lui ait fait des propoſitions d'amour; car cela fait voir qu'on n'a pas eu trop bonne opinion de ſa vertu, & ainſi, toute femme qui ſe vante d'avoir réſiſté à des ſollicitations impures, fait ſavoir en même temps qu'elle n'a pas ſu mettre ſa réputation ſur le bon pié qu'il falloit, ou inſpirer tout le reſpect qu'une femme vertueuſe mérite. En ce ſens-là on doit admettre la Maxime du Cenſeur de David Blondel. On m'accordera ſans doute que de deux femmes également belles, & également charmantes, & engagées dans le Monde, celle qui n'auroit jamais eſſuié aucune propoſition malhonnête auroit plus de lieu de ſe vanter que celle qui auroit ſouvent repouſſé le tentateur; car ce ſeroit une preuve que celle-ci n'auroit pas imprimé comme l'autre ſur ſa conduite, ce Caractére de Sageſſe, qui perſuade qu'on ſeroit très-mal reçû, & qu'à coup ſûr ce ſeroit une peine perduë que de faire le ſoupirant, & ce qui s'enſuit. Il n'y a point de loüange plus délicate que de dire à un Miniſtre d'Etat, qu'il eſt ſemblable à Caton, à qui perſonne n'oſoit demander une choſe injuſte. Mais tournons la médaille, nous verrons que le Profeſſeur à mal cenſuré Courcelles. Il n'eſt pas vrai, généralement parlant, qu'une honnête femme ne doive pas s'eſtimer digne de loüange, pour avoir ſouvent réſiſté à de mauvaiſes ſollicitations. Toute famille, qui peut citer une telle ou une telle qui ont reſiſté aux offres d'un Grand Financier ou d'un Grand Prince, croit ſe couronner de gloire. Plus les tentations ont été fortes & fréquentes, plus s'eſt-on aſſuré par de bonnes preuves que l'on aime l'honneur & la vertu, & que l'on eſt digne d'être eſtimée & louée. Il y a des Relations qui portent que les plus honnêtes femmes en Eſpagne ſont bien aiſes, quand elles ſont ſeules avec un homme, qui leur demande juſqu'à la derniére faveur, & qu'elles trouvent fort mauvais s'il ne le fait point. Ce n'eſt pas qu'elles veuillent l'accorder; mais elles ſe font un plaiſir de ne l'avoir pas accordée à des priéres ardentes. Après tout on a eu raiſon de loüer Blondel par l'endroit que Des Marets a critiqué. Les Catholiques de France n'auroient point emploié tant de promeſſes, s'ils ne l'euſſent conſidéré comme une perſonne de grand mérite. Il y a beaucoup de différence entre un Miniſtre à qui on offre des honneurs s'il change de Réligion, & une femme qu'on cajole avec des préſens. L'action qu'on propoſe au Miniſtre n'eſt point mauvaiſe dans les Principes de ceux qui en font la propoſition, & l'on n'éxige point qu'il la faſſe pendant qu'il la croira mauvaiſe: on l'éxhorte à s'inſtruire, & on lui promet que s'il peut ſe déſabuſer, on récompenſera largement la peine qu'il aura priſe à chercher & à trouver la vérité.

Mais

„ Mais ce qu'on propoſe à une femme eſt une mau-
„ vaiſe action, & ſelon ſes principes, & ſelon les
„ principes du tentateur. On ne peut donc la ten-
„ ter ſans lui faire affront ; c'eſt-à-dire ſans la croire
„ très-capable de faire une choſe dont elle connoit la
„ ſaleté. Ainſi la Comparaiſon de Des Marets n'eſt
„ point juſte ; car on ne fait pas d'injure à un hom-
„ me, lorſqu'on croit qu'il ſera capable de connoître
„ ſes erreurs, & de donner gloire à la Vérité, ou
„ ce qui eſt la même choſe, lorſqu'on le ſollicite à
„ changer de Réligion. Je ſuis bien aſſuré que ſi
„ Mr. Des Marets avoit eu à faire le Panégirique
„ d'un Miniſtre qui eût refuſé cent beaux avan-
„ tages qui lui auroient été offerts, il en auroit ti-
„ ré la matiére d'un bel éloge, & qu'il n'auroit pas
„ fait ſcrupule d'avouër lui-même comme un éx-
„ ploit remarquable, la force qu'il auroit eue de réſi-
NB. „ ſter aux tentations de cette nature. Admirés en
„ paſſant le Pyrrhoniſme qui régne ſans qu'on le ſa-
„ che dans la plûpart des diſputes. Il y a cent ma-
„ ximes qui ſont vraies d'un côté & fauſſes de l'au-
„ tre. On s'en ſert tour-à-tour, ou pour ſa cauſe, ou
„ contre des adverſaires ; Mais eſt-ce le moien de
„ parvenir à une légitime certitude ?

Mr. Bayle fait donc ordinairement tous ſes efforts pour ſe dérober à la certitude, & pour empêcher ſes Lecteurs d'y parvenir, à moins que ce ne ſoit ſur quelque matiére de peu d'importance. Que ne diſtingue-t-il, dans les Propoſitions équivoques, les différens ſens qu'on peut leur donner, & les différens cas auxquels on peut les appliquer, comme il vient de faire ſur la Queſtion. *Si le mépris avec lequel une femme a rejetté des propoſitions contraires à ſon devoir, doit lui tourner à compte, ou ſi c'eſt une preuve qu'elle a donné quelque lieu à la liberté avec laquelle on lui a fait connoître ce qu'on ſouhaite* ; les circonſtances ne laiſſeront aucun doute ſur cette queſtion.

Il eſt des Maximes univerſelles, & qui ne ſouffrent point d'exception. Il en eſt qui varient ſuivant les circonſtances ; Or c'eſt ici une Maxime générale, qu'on doit faire attention aux circonſtances pour bien juger d'un fait. Dès là les jugemens varient autant que les faits & que les circonſtances ; mais cela ſuppoſe que chaque circonſtance a ſon poids, & que la Raiſon ſait les peſer.

Si la méthode & les tours de Mr. Bayle la juſtifient. Article Garaſſe Note I.

„ XXXV. JE ſuis très perſuadé, dit Mr. Bayle,
„ qu'en mille rencontres il y a beaucoup moins de
„ mal à débiter une méchante Morale en vers, qu'à
„ la débiter en proſe, & qu'il faut rabattre beaucoup
„ de la peſanteur d'une cenſure, par la raiſon que
„ c'eſt un Poëte qui parle. Un homme qui ſoû-
„ tiendroit dogmatiquement des Propoſitions Héré-
„ tiques ſeroit cent fois plus criminel, que s'il les
„ mêloit dans une piéce de Poëſie : il y a tel Poë-
„ me où l'Auteur avance mille choſes qu'il ne croit
„ pas, & qu'il ne voudroit jamais réduire en Théſes
„ à ſoutenir contre tout venant, & que même il
„ ne diroit pas en vers, s'il croioit que ſes Lecteurs
„ les conſidéraſſent, non pas comme un jeu d'eſprit, mais
„ comme des dogmes ou des articles de foi. Il prend
„ plus de peine, je l'avouë, à les tourner & à les or-
„ ner, que s'il les diſoit en proſe, il y applique
„ donc plus fortement ſon eſprit ; il y médite plus
„ profondément ; mais enfin ce n'eſt pas toujours l'i-
„ mage fidéle de ce qui ſe paſſe dans ſon cœur ; il
„ ne prétend point donner ni ſa confeſſion de foi, ni
„ un modele de créance à ceux qui le liſent : & il
„ faut tomber d'accord que les hommes ne ſont pas
„ ſi dupes, qu'ils ſe laiſſent auſſi aiſément perſuader
„ une Héréſie débitée par un Poëte, qu'une Héréſie
„ débitée en chaire, ou dans un écrit dogmatique.

Mr. Bayle a jetté dans ces paroles quelques traits pour ſa Juſtification. & ce ſont les mêmes qu'il repére dans les Eclairciſſemens qu'il a ajoutés à la fin de ſon Dictionnaire : Ce qu'il a écrit contre la Réligion, il ne l'a point écrit *comme une Confeſſion de Foi*, belle excuſe ! *Je n'ai pas fait de mal par mes objections, car je ne les ai pas propoſées ſous un tour qui m'auroit rendu ridicule aux yeux de mes lecteurs* !

Je ne les ai pas données *comme un Modele de créance*. On ne ſe plaint pas que Mr. Bayle ait abuſé de ſon autorité pour entraîner par cette voie ſes Lecteurs à ſes ſentimens ; on ſe plaint de ce qu'il a abuſé, plus que qui que ce ſoit de la ſubtilité de ſon eſprit. S'il avoit écrit en forme de ſyſtême, il auroit été plus facile à refuter : chacun ſait aujourd'hui qu'il a fait plus de mal que Spinoſa, & qu'aucun Deiſte ; & en effet ces traits qu'on ſéme de loin à loin, & comme par occaſion, font beaucoup plus d'effet que les Ouvrages les plus méthodiques. Quoique le Commentaire de Mr. Baile ſur la Tolérance ſoit un Ouvrage éxcellent, cèt heureux goût & ces diſpoſitions Chrétiennes à la Paix, & à la Charité ſe font beaucoup plus établies par le moien des réfléxions que des perſonnes ſages & zélées ont adroitement ſemées dans des Ouvrages où on ne les attendoit pas, que par le moien des Ecrits où on a directement & uniquement traité ce grand ſujet. Le Syſtême Théologique du Célébre Mr. De Limborch, & les Ouvrages d'Epiſcopius & de Courcelles, ont moins contribué à faire entrer dans les Idées des Remontrans, que les morceaux détachés qu'on en a lû dans d'autres livres.

Ibidem.

„ Je n'adopte pas donc point, *dit-il*, les raiſons du
„ Pére Garaſſe, quoi que je convienne du gros & du
„ fond de ſon hypothéſe ; c'eſt qu'une mauvaiſe ma-
„ xime, ou contre les bonnes mœurs ou contre les
„ dogmes ſpéculatifs de la foi, eſt très-condamnable
„ dans quelque ſorte de Poëſie qu'on la propoſe. Je
„ conviens auſſi que la licence qu'un Poëte ſe don-
„ ne d'étaler pluſieurs penſées contre la Morale, &
„ contre la Réligion peut produire de mauvais effets.
„ J'avouë même que les agrémens de la Poëſie ren-
„ dent quelquefois plus pernicieux un venin, qu'il
„ ne le ſeroit en proſe. On ne ſauroit aſſés déplorer
„ les maux que les impiérés poëtiques d'Homére, &
„ de ſes imitateurs, introduiſirent dans le Paganiſme.
„ Les perſonnes éclairées connurent bien cette four-
„ ce, & s'en plaignirent hautement. Ils murmuré-
„ rent avec raiſon de ce que les Poëtes imputoient
„ aux Dieux les mêmes crimes qui ſe commettent
„ ſur la terre.

Il ſemble que Mr. Bayle a peur qu'on ne le ſoupçonne d'avoir péché par ignorance ; *car tout ce qui eſt contraire aux bonnes mœurs, & aux dogmes de la Foi*, n'eſt-il pas autant *condamnable* en ſtile de proſe qu'en vers ?

„ La Corruption du coeur, ajoute *Mr. Bayle*, nous
„ porte plûtôt à choiſir ce que les Poëtes avancent
„ en faveur du vice, que ce qu'ils avancent en fa-
„ veur de la vertu. Outre cela les contradictions
„ portent à juger que leurs maximes les plus graves,
„ & les plus dévotes ne ſont que des jeux d'eſprit,
„ & qu'ils n'en font point perſuadés. On s'imagi-
„ ne qu'ils ne les étalent, que parce qu'ils ont trou-
„ vé là une matiére ſuſceptible d'une belle forme,
„ & de toute la majeſté de la Poëſie. Effective-
„ ment il y a des Poëtes qui ſans avoir aucune piété,
„ ni aucune foi, ont fait des vers magnifiques, &
„ admirables ſur les vérités les plus ſublimes de la
„ Réligion. Ils choiſiſſoient ce ſujet, parce qu'il leur
„ donnoit lieu d'étaler les plus belles phraſes, &
„ les plus brillantes figures de l'Art. Un autre jour
„ ils choiſiroient une matiére toute contraire, pourvu
„ qu'elle favoriſât les enthouſiaſmes de leur imagi-
„ nation, je veux dire, pourvu qu'elle leur fournît
„ des idées qu'ils ſe cruſſent propres à bien éxprimer.
„ Quel poids peut avoir la bonne doctrine que l'on
„ trouve dans les Auteurs que l'on croit ainſi tour-
„ nés ?

La même Corruption du coeur ne ſera-t-elle pas beaucoup plus adopter ce que Mr. Bayle dit pour établir le Pyrrhoniſme, que ce qu'il dit pour ſollicier à la foi ? *Ses contradictions ne portent-elles pas à juger*

que les Maximes les plus dévotes ne sont que des jeux d'esprit, & que de temps en temps il entame ce sujet pour avoir lieu d'étaler *de belles phrases* ou pour se donner le plaisir de faire des dupes?

La suite des Ouvrages de Mr. Bayle n'a rien laissé d'enveloppé dans les vuës qu'il s'est proposées dans *son coup d'essai, ses Pensées diverses sur les Comètes.* Pourquoi dans un temps où l'Athéisme Judiciaire étoit tombée dans le mépris, & où il paroissoit presqu'aussi inutile de la combattre que les formes substantielles, dans un temps que les Astronomes & les vrais Physiciens s'appliquoient à décrire exactement le cours des Comètes, à en chercher les Périodes, & à bien remarquer le détail de leurs Phénomènes, pour en faire dans la suite les fondemens de quelque conjecture solide; pourquoi, dis-je, s'amuser alors à prouver que ce n'étoient pas des présages? C'étoit-là un trop petit objet pour un homme qui se sentoit tel que Mr. Bayle étoit déja dans ce temps-là, où il avoit, suivant toutes les apparences, déja commencé de préparer des materiaux pour un vaste plan. Il valoit encore moins la peine de se cacher, & de prendre l'air d'un Catholique qui écrit à un Docteur de Sorbonne; car s'il s'étoit borné à dépouiller les Comètes de ce que les préjugés des temps précédens y avoient attaché, on auroit eu raison, de le demander, où est le fin de ce déguisement, & de s'en étonner. Mais comme je viens de le dire la suite de ses Ouvrages ne permet pas de douter qu'il n'ait voulu tâter le goût du public sur des principes qu'ils se proposoit de faire valoir.

Il entre en matiére par la Question, si Dieu auroit eu une conduite digne de lui en se servant des Comètes pour effrayer les hommes, & les amener par la frayeur à la Repentance. Suivant les principes mêmes de Mr. Bayle il auroit fallu 1. S'assurer du fait, & si l'on avoit effectivement découvert par des preuves Convaincantes, que les Comètes sont des présages. 2. Il auroit fallu en conclure que quand Dieu avertit les hommes par de tels moiens, il fait ce qui est digne de lui, puis qu'il ne peut faire autrement. Mais il n'est pas aisé de décider la Question du *Fait* par celle du *Droit*, quand ce Droit roule sur une matiére assés obscure pour remplir plus de la moitié de l'Ouvrage de Mr. Bayle. Si jusqu'à l'Article CII. il n'a pas amusé ses Lecteurs par de vaines conjectures, s'il a établi par des preuves solides que des Comètes ne font point des présages, il devoit conclure en disant, *maintenant il est inutile de disputer s'il convient, ou s'il ne convient pas à la sagesse de Dieu de mettre en oeuvre ces présages, puis que nous venons de prouver qu'on ne doit point regarder les Comètes sur ce pié là.* Mais tout ce qu'il avoit avancé jusques à cet Article CII. n'étoit qu'un Préliminaire de ce qui lui tenoit à coeur.

Article precedent Note E.

„ On a cherché, dit Mr. Bayle, la raison de la „ conduite d'Arcesilas, & l'on a crû la trouver dans „ l'émulation ardente qui s'éléva entre lui & Zénon „ son confisciple. Ils avoient tous deux été Eco- „ liers de Polemon, & ils se piquérent de se surpas- „ ser l'un l'autre. Or Zénon prit le parti des dog- „ matistes, & donna des définitions & des axiomes, „ qu'Arcesilas combattit vigoureusement; & afin d'y „ mieux réussir, il fut bien aise de renverser tous „ les fondemens des Sciences, & de réduire toutes „ choses à l'incertitude. Le passage que je vai citer, „ témoigne cela, & en même temps le peu de suc- „ cès de cette entreprise, quoi qu'elle fut soûtenuë „ par une éloquence qui plaisoit beaucoup. D'au- „ tres disent que la crainte d'être accablé par des ob- „ jections de certains gens, qui prenoient plaisir à „ bareceler les Philosophes, contraignit Arcesilas à „ n'affirmer rien. Il mit devant lui l'Epoque com- „ me un rempart: ce fut une nuit à la faveur de la- „ quelle il espéra de se dérober à la poursuite du „ Sophiste *Zenon*, & des Sectateurs de *Théodore*, fron- „ deurs perpétuels des Philosophes. *Numenius* qui „ observe que *Diocles le Cnidien* avoit adopté cette „ conjecture, la rejette, & il me semble qu'il a rai- „ son; car quoi qu'on ne décidant ni pour ni contre, „ l'on se puisse garentir de mille difficultés embar- „ rassantes, on ne laisse pas de se commettre beaucoup „ & si d'un côté on a moins à craindre les objec- „ tions graves & sérieuses, les rétorsions & les argu- „ mens *ad hominem*, l'écueil ordinaire & inévitable „ des Dogmatistes, l'on s'éxpose de l'autre beaucoup „ plus à la raillerie, & aux insultes des goguenards.

Je ne me donnerai pas des soins inutiles pour découvrir sur quel pié les choses étoient à cét égard dans les Anciens temps; pour aujourd'hui chacun sait que les rieurs sont du coté du Pyrrhonisme, & de l'Incrédulité; Une infinité de coeurs gatés trouvent un plaisir éxtrême à s'affranchir du joug de la Réligion: Dès qu'ils ont secoué ce joug, ils se livrent à la joie, & au plaisir de regarder comme peu raisonnables ceux qui veulent bien le porter.

XXXVI. PENSEES diverses fur les Comètes Article LXXIV. *Tout ceux qui s'élévent, dit Mr. Bayle, à Dieu par la Connoissance des choses naturelles, entrent assurément dans les vuës que Dieu s'est proposées en faisant les Créatures.*

Contradiction de Mr. Bayle, en ce qu'il reduit à la Grace. Oeuvres Div. Tom. III. part. I. pag. 49.

Si c'étoit une vuë de Dieu que les hommes s'élevassent à lui par la considération de ses Ouvrages, il leur auroit donné une Raison capable de les élever jusques-là, & non pas une Raison qui ne peut conduire les hommes à lui que par le circuit du Pyrrhonisme. Sur le mot *de Pyrrhon, c'est avec raison*, dit Mr. Bayle, *qu'on le déteste dans les Ecoles de Théologie, où il a taché de puiser de nouvelles forces, qui ne sont que des Chimères.* Si cela est, c'est donc avec raison qu'on y déteste le Dictionnaire de Mr. Bayle, où on ne perd aucune occasion de l'établir. Je demande si les Préjugés ne naissent pas à l'étude de la Théologie, & s'ils ne sont en cause que bien des gens n'embrassent pas la vérité en matiére de Réligion? Je demande si une fausse Philosophie n'est pas un obstacle à bien étudier la Théologie? Je demande encore si l'habitude du Pyrrhonisme qu'on a pû prendre en étudiant la Philosophie; ne peut pas facilement s'étendre sur la Théologie, & si cela ne doit pas arriver vraisemblablement vû la force des habitudes? Tout le soin donc que Mr. Bayle se donne pour ôter à ses Lecteurs toute esperance de s'assurer d'aucune vérité par le moien de la Raison, peut être très-préjudiciable, par conséquent, puisque la Foi étoit fa Régle, comme il voudroit le persuader, il ne devoit pas éxposer les hommes, & sur tout les jeunes gens, à un si grand danger. En vain il ajoute *que le Pyrrhonisme peut avoir les usages pour obliger l'homme par le sentiment de ses ténébres à implorer le secours d'enhaut, & à se soûmettre à l'autorité de la Foi.* Quand un secours est si équivoque, la prudence veut qu'on s'en abstienne. S'il n'y avoit aucun autre chemin qui nous conduisit à la Foi, la nécessité de s'en servir en rendroit l'usage & la recommandation très-legitime, nonobstant ses dangers. Mais de la maniére dont les hommes sont faits, beaucoup plus portés à en abuser qu'à en faire usage, il étoit de la prudence de ne pas insister fur un tel moien. Ce ne sont point ici des conjectures, & des accusations vagues, l'éxpérience est pour moi, le *Pyrrhonisme* est le fort des Libertins, c'est leur derniére ressource, c'est leur grand refuge: Quand ils se sont une fois bien formés à ce mangé, & qu'ils en ont pris tout l'esprit ils fe croient invincibles. Qu'on me cite au contraire quelque personne que le Pyrrhonisme ait conduit à la Réligion? Ce seroit assurément un cas bien éxtraordinaire, & si tel étoit son effet, les Théologiens seroient bien peu raisonnables, bien peu charitables, & bien peu éclairés fur leurs véritables intérêts, pour marquer tant d'averfion pour le Pyrrhonisme.

Supposons que de Pyrrhonien vous êtes devenu Chré-

Chrétien par un Miracle de la Grace, ſuppoſons encore que cette grande métamorphoſe porte vôtre zèle, & vôtre reconnoiſſance à faire tous vos efforts pour la converſion des hommes plongés dans l'ignorance; ſuppoſons enfin que quelques Indiens ſont l'objet de vôtre zèle; Que ferés-vous pour les convertir, & les perſuader? Vous contenterés-vous de prier Dieu qu'il répande ſur eux le même eſprit dont il vous a fait part? La Foi dont cèt eſprit vous a rempli ne vous permet pas d'en demeurer là, elle vous apprend que c'eſt par la prédication que l'Evangile s'eſt établi. Vous annoncerés donc la vérité à ces gens-là; mais vous contenterés-vous de la leur alléguer ſans preuves? Leur demanderés-vous qu'ils vous croient ſur vôtre parole? Un Dervis un Bonze leur en diront autant; Leur dirés-vous, priés Dieu qu'il décide entre nous? Soit, diront peut être ces gens-là. Mais le pauvre Indien ne ſera pas plus tranquille; Il dira que par cette voie les uns s'attachent à un Dieu, les autres à un autre: Il dira que la voie prétendue de l'Inſpiration, & de la Grace intérieure, jette les hommes dans des ſentimens tout oppoſés: ſi les uns ſont véritablement conduits par le bon Eſprit, les autres ſe trompent & ſont le jouët de leur Imagination; & peut-être ſe trompent-ils tous ſeuls-je réduit à chercher dans ma ſeule perſuaſion, les Caractères de la vérité de ma perſuaſion?

Raiſonnerés-vous pour le perſuader? mais où ſera la bonne foi? où ſera la ſincérité? vous ſavés bien que les lumières de la Raiſon ſont incertaines; vous ferés ſemblant de compter beaucoup ſur la Raiſon, & cependant vous ferés perſuadé que tout ce qu'elle fournit n'a aucun caractère certain de vérité. Si cèt Indien avoit ouï parler du Pyrrhoniſme, & de l'Incertitude de tout ce que la Raiſon peut s'imaginer, & qu'il vous demandât ce que vous en penſés; Que lui repondriés vous? Mais ce ſeroit bien pis s'il étoit Pyrrhonien lui-même, s'il étoit fait à toutes leurs échapatoires, & s'il avoit pris dans leurs Ecoles l'habitude infatigable d'objecter, d'éluder, & d'oppoſer des ténèbres à la lumière. Après cela dires que le Pyrrhoniſme a ſon uſage pour conduire à la Foi; mais en ce cas bornés-vous à chercher des dupes parmi ceux qui ſe font un plaiſir de l'être.

Mr. Bayle a beau faire ſonner les noms magnifiques de Grace du St. Eſprit & de Foi, jamais dans ſon ſyſtême on apprendra à diſtinguer une perſuaſion qu'on doit à la Grace d'avec l'Enthouſiaſme, & le pur Fanatiſme. Auſſi à cette Grace, pour laquelle il manque de reſpect, puiſqu'il n'en parle pas aſſés ſincérement, il joint d'autres cauſes qui doivent raſſurer les hommes contre les dangers du Pyrrhoniſme. Quelle doctrine, lui dira-t-on! Un homme eſt incapable de trouver des raiſons qui puiſſent l'aſſurer, ſi une action eſt honnête ou ſi elle ne l'eſt pas, ſi elle eſt louable ou criminelle, s'il y a un Dieu ou s'il n'y en a point? & au cas qu'il y en ait un ſi on doit lui obéïr, ou le mépriſer? La Raiſon ne peut rien nous apprendre là-deſſus: Quel guide donc ſuivrons nous? Voilà les hommes abandonnés à toutes leurs fantaiſies & autorités, à vivre ſans Loi & ſans Régle. & ſe rendre ſcélérats autant que leurs Intérêts le demanderont, & qu'ils pourront être en ſureté. Oh ne vous allarmés pas répond Mr. Bayle. Il n'y aura jamais beaucoup de Pyrrhoniens.

Pourquoi donc travailles-vous, lui repliquerois-je, à en augmenter le nombre? Et quand il n'y en auroit que dix, quand il n'y en auroit que trois, quand il n'en auroit qu'un, ne ſeroit-ce pas toujours un mal pour la Société? Ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'y en eut point? Et ſur quoi fondé me perſuaderai-je qu'il n'y aura jamais beaucoup de Pyrrhoniens? *La Grace de Dieu s'y oppoſera.* Il s'eſt donc lui même oppoſé à la perſuaſion qu'opére la Grace, & en effet le Pyrrhoniſme ſe joué de la Réligion même, il y cherche de quoi s'autoriſer, par conſéquent il la combat tant qu'il peut. Mais que cela ne vous faſſe pas de peine; divertiſſés-vous au contraire à faire le Pyrrhonien. Si on vous dit que ce divertiſſement eſt dangéreux, & qu'il peut nuire à la probité, répondés que la Grace de Dieu ſaura bien empêcher qu'il n'arrive aux hommes quelque mal de vôtre jeu; & ſi vous en trouvés qui ne ſe paient pas de cette réponſe, ajoutés que les *préjugés de l'éducation ſeront encore un plus grand effet que la Grace.* Mais pourquoi donc vous oppoſés-vous à ces effets de l'éducation, & vous efforcés-vous de les réduire à rien? N'appréhendés pas, continueront les diſciples de Mr. Bayle, *l'ignorance & le penchant naturel à décider ſont un bouclier impénétrable aux traits des Pyrrhoniens.* Voilà donc les hommes rangés en cinq Claſſes; 1. Les Pyrrhoniens, 2. Les Entouſiaſtes, 3. ceux qui n'ont pour tout principe que les préjugés de l'Education, 4. les Ignorans, 5 les préſomptueux, & les déciſifs; Choiſiſſés. Si Mr. Bayle étoit encore en vie, & que vous euſſiés intérêt à lui plaire, il ſeroit facile de deviner le parti que vous auriés à prendre.

Il ſent pourtant ſi évidemment combien ſon hypothèſe doit être odieuſe, qu'il a toujours ſoin de gliſſer quelques termes pour l'adoucir. *Le Pyrrhoniſme tâche de paſſer de nouvelles fôrces dans la Théologie, mais ces nouvelles fôrces ne ſont que des chimères. C'eſt vôtre Grace* au contraire, lui répondra un Pyrrhonien, & la *perſuaſion* que vous prétendés en tirer *qui ſont des Chimères*, puiſque vous ne pouvés alléguer aucun caractére qui vous aſſure que c'eſt la véritable Grace qui vous éclaire; *Grace* très-différente des *Viſions* oppoſées entr'elles, auxquelles tant de fanatiques & de cerveaux troublés donnent le même nom. Mais enfin ſi tout ce que le Pyrrhonien tire de la Réligion pour ſe fortifier, mérite d'être mépriſé comme des Chimères, d'où vient que Mr. Bayle eſt ſi acharné à fatiguer ſon Lecteur de chimères, & à les reſpecter aſſés pour en remplir ſon Livre? Pourquoi a-t-il pris ſi vivement la plume contre ceux qui ont travaillé à prouver que les argumens des Pyrrhoniens n'étoient que des chimères? Au reſte pour nous engager à recourir à la Grace, il n'eſt nullement néceſſaire de troubler nôtre eſprit en le faiſant paſſer par le Pyrrhoniſme. Il ſied bien mieux de dire *devenés Chrétiens, ſi vous voulés être véritablement raiſonnables*, que de dire *Renoncés à la Raiſon, afin de devenir Chrétiens.* L'éxperience de nos foiblèſſes, de l'inconſtance de nos réſolutions, le pouvoir des ſens, & des objets qui les frappent, la connoiſſance de la force des préjugés, la légéreté ordinaire de nôtre attention, ces réfléxions, & un grand nombre d'autres, doivent nous engager à nous défier de nous-mêmes, à implorer le ſecours miſéricordieux de Dieu, par le moien duquel nos lumières deviennent plus vives, nôtre Raiſon ſe perfectionne, nôtre attention eſt plus appliquée, nos idées plus nettes, nôtre reſpect pour l'évidence plus grand, & nôtre répugnance à l'abandonner plus ferme.

XXXVII. Mr. BAYLE en parlant des Sociniens dit. " On ſuppoſe que ſans douter des Myſtéres ſi fe- ,, gnirent de les combattre, afin d'attirer beaucoup de ,, Monde. C'eſt un peſant joug pour la raiſon que ,, de captiver ſon entendement à la foi des trois per- ,, ſonnes de la nature Divine, & à celle d'un Dieu ,, homme: On ſoulage donc infiniment les Chrétiens ,, lorſqu'on les délivre de ce joug, & par conſé- ,, quent il eſt croiable qu'on ſe ſera ſuivre par une ,, foule de peuple, ſi on leur ôte ce grand fardeau. ,, Voilà pourquoi *ces transfuges d'Italie* transplantés ,, *en Pologne* nièrent la Trinité, l'Union hypoſtatique, ,, le péché Originel, la Prédeſtination abſolue, &c. ,, Mais on peut répondre qu'ils euſſent été bien fots, ,, & bien indignes de l'éducation Italienne, s'ils euſ- ,, ſent pris cette voie de fourberie. Les myſtéres ,, ſpéculatifs n'embaraſſent guére les peuples: ils fa- ,, tiguent en vérité un Profeſſeur en Théologie, qui

Réflexions de Mr. Bayle ſur le Sociniens. Article Soci. Note H.

„ les médite avec attention pour tâcher de les ex-
„ pliquer, & de satisfaire aux objections des hérési-
„ ques. Quelques autres personnes d'étude, qui les
„ examinent avec une grande curiosité, peuvent aussi
„ être fatiguées de la résistance de leur Raison ; mais
„ tout le reste des hommes sont là-dessus dans une
„ parfaite tranquillité : ils croient, ou ils croient
„ croire, tout ce qu'on en dit, & ils se reposent
„ doucement dans cette persuasion. On seroit donc
„ presque Visionnaire, si l'on se persuadoit que le
„ bourgeois, & le païsan, l'homme de guerre, le
„ gentil-homme, seroient délivrés d'un pesant joug,
„ pourvû qu'on les dispensât de croire la Trinité,
„ & l'Union hypostatique. Ils s'accomodent beau-
„ coup mieux d'une doctrine mystérieuse, incom-
„ préhensible, élevée au-dessus de la Raison : On ad-
„ mire beaucoup plus ce que l'on ne comprend
„ point ; on s'en fait une idée plus sublime, & mê-
„ me plus consolante. Toutes les fins de la Ré-
„ ligion se trouvent mieux dans les objets qu'on ne
„ comprend point : ils inspirent plus d'admiration,
„ plus de respect, plus de crainte, plus de confian-
„ ce. Si les fausses Religions ont eu des mystéres,
„ c'est qu'elles ont été forgées par le singe de la vé-
„ ritable. Dieu par une infinie sagesse s'est accom-
„ modé à l'état de l'homme, en mêlant les ténébres
„ avec la lumiére dans sa révélation. En un mot
„ il faut convenir que dans certaines matiéres l'in-
„ compréhensibilité est un agrément.... Disons donc
„ que ces fugitifs d'Italie n'étoient point des four-
„ bes : ils s'étoient trompés en subtilisant, & en
„ consultant avec trop de déference la Lumiére natu-
„ relle, & s'ils ont gardé une partie du Christia-
„ nisme & non pas l'autre, c'est que leur premier
„ principe de ne rien admettre qui choquât direc-
„ tement les lumiéres de leur Raison, les a conduit à
„ ceci, ou à cela. C'est apparemment la cause du
„ choix qu'ils ont fait ; s'ils eussent été des fourbes
„ avides de Sectateurs, ils s'y fussent pris d'une autre
„ maniére. Condamnons donc leur principe, comme
„ une voie d'égarement, & n'usurpons point la place
„ de celui qui sonde les reins, & les cœurs. Leur
„ principe avilit la Réligion, & la convertit en Phi-
„ losophie. La Grandeur, l'Autorité, & la Souverai-
„ neté de Dieu demandent que nous cheminions ici par
„ foi, & non point par vuë. " On voit par ces paroles ce que Mr. Bayle entend par la Foi, & sur quelles gens il compte ; c'est sur des gens qui croient bonnement ce qu'on leur dit, & qui l'aient reçû dans leur enfance sans éxamen, & reposent là-dessus avec une parfaite tranquillité, & se font un mérite de leur fermeté, & d'une persuasion dont ils ne sauroient dire la cause.

On voit encore dans Mr. Bayle une politique bien basse, pour un homme qui fait profession de Tolérance ; une politique bien contraire aux sentimens qu'il établit avec tant de zéle dans son *Commentaire Philosophique*. Il prouve par la conduite & par les Dogmes des Sociniens, qu'ils étoient des gens de bonne foi, & dont le malheur se réduisoit à s'être trompé en subtilisant, & en déférant trop à la Lumiére naturelle. Or ils ne lui déféroient que parce qu'ils étoient persuadés qu'elle vient de Dieu. De quel Principe est-ce donc que Mr. Bayle la fait venir, lui qui subtilise plus que personne n'a jamais fait, pour en réduire les instructions à rien ? Des gens qui pour passer leur vie suivant les Lumiéres de leurs conscience, s'éloignent du redoutable Tribunal de l'Inquisition, & de ses flames cruelles, le deshonneur de la Nature humaine, qui persécutés dans un lieu sufent dans un autre, méritent-ils à cause de cela le fabriquet mépriſant de *fugitifs d'Italie* ; Qu'auroit-il dit du procédé d'un Catholique, qui par Zéle, ou par Politique l'auroit traité de FUGITIF DE FRANCE ; mais il veut faire sa Cour à des gens dont il concevoit que la protection lui étoit nécessaire pour combattre impunément & avec avantage la Réligion en général ; Il faut avouer que Mr. Bayle leur fait en cela beaucoup d'honneur.

Mr. Bayle tombe donc dans la faute qu'il reproche aux autres, quand il dit ; " La fausse Eglise *Note L.*
„ qui demande la tolérance, & qui se plaint des
„ loix pénales, allégue les mêmes lieux communs
„ que la vraie Eglise qui se trouve dans le même cas.
„ La vraie Eglise qui demande au Souverain l'extir-
„ pation de la fausse, emploie les mêmes motifs, &
„ les mêmes preuves, que la fausse allégue, en demandant
„ l'extirpation de la véritable. Il seroit à souhaiter
„ que des Communions si différentes dans le fond,
„ ne se ressemblassent pas dans l'emploi du même
„ stile, & de la même topique, mais c'est un bien
„ que l'on ne se peut promettre dans ce monde. Le
„ mal est à cet égard sans remède. Il faut que l'hom-
„ me ait entre autres éxercices celui de chercher le
„ droit réel au milieu de cent prétendans, qui tien-
„ nent le même langage quant aux raisons générales.
Mr. Bayle se fert donc d'un double poids, quand il se donne la liberté de maltraiter les Sociniens.

Au reste s'il faut que l'homme *t'éxerce à chercher le Droit réel entre cent prétendans*, peut on, sans accuſer de crusuté son Auteur, dire qu'il l'a condamné à chercher ce qu'il ne sauroit trouver, & qu'aucune marque ne sauroit lui faire connoitre. Il n'est pas possible qu'un Pyrrhonien évite de se contredire.

La Grandeur, l'Autorité, la Souveraineté de Dieu demandent que l'on chemine ici par Foi, & non point par vuë. Ce sont les paroles de Mr. Bayle D'où fait il cela ? St. Paul dit bien que nous cheminons par foi, & non pas par vuë ; mais que la Grandeur, l'Autorité & la Souveraineté de Dieu le demandent ainsi, c'est un Commentaire que Mr. Bayle ne trouvera dans aucun endroit de l'Ecriture en termes éxprès.

„ S'il est commode, *dit-il*, a chaque particulier de *Ibidem. Note I.*
„ ne pas craindre les supplices de l'autre vie, il est
„ encore plus incommode de songer qu'on a tous les
„ jours à faire avec des gens qui ne les redoutent
„ pas. Il n'est point de l'intérêt des particuliers,
„ qu'aucun dogme qui est capable de diminuer la
„ peur des Enfers s'établisse dans le païs, & il est
„ assés probable que les Prédicateurs de cette espéce
„ de relâchement choqueront toujours le public beau-
„ coup plus qu'ils ne lui plairont. Quelqu'un a dit
„ que les mêmes personnes qui rejettent l'Evangile à
„ cause de l'austérité de sa morale, rejetteroient en-
„ core avec plus d'horreur une Réligion qui leur
„ commanderoit de se fouiller dans les plus infames
„ déréglemens, si on la leur prétendoit lorsqu'ils
„ sont en état de raisonner, & avant que d'être en-
„ sévelis dans les préjugés de l'Education. Il a rai-
„ sonné fur cela ; mais il a omis l'une des meilleu-
„ res réfléxions ; il n'a point touché à l'amour pro-
„ pre, à l'intérêt personnel. Il est vrai qu'un mé-
„ chant homme trouveroit son compte, par rapport
„ à sa conscience, dans une Doctrine qui lui per-
„ mettroit l'empoisonnement, l'adultére, le parju-
„ re, &c ; mais par bien d'autres endroits il ne l'y
„ trouveroit point. Il a Mere, Femme, Sœur &
„ Niéce qui le chagrineroient mortellement, si elles se
„ diffamoient par leurs impudicités. Il y a plus de
„ gens qui le peuvent empoisonner, voler, tromper
„ &c. qu'il n'y en a contre qui il puisse commet-
„ tre ces mêmes crimes. Chacun est plus capable
„ d'être offensé que d'offenser ; car entre 20. perſon-
„ nes égales, il est manifeste que chacune a moins
„ de force contre 19, que 19. contre une.
„ Il est donc de l'intérêt de chaque particulier, quel-
„ que corrompu qu'il soit, que l'on enseigne une
„ Morale très-propre à inimider sa conscience.

NB.

Quand Mr. Bayle s'éxprime ainsi il semble que sa Raison s'est échapée de la Contrainte où il l'enchaine ordinairement, qu'elle s'est débarassée pour un moment de ses Sophismes pour lui fournir cette lumiére.

Danger du pyrrhonisme pour la société.

XXXVIII. SI LA Raiſon ne nous peut amener à aucune certitude, c'eſt une conſéquence que la Réligion ne peut-être d'aucun uſage au genre humain, & quelle peut même lui attirer de fâcheux embarras. On n'a rien vû parmi les Hommes de plus affreux que les perſécutions en matiére de Réligion. Les Perſécuteurs les plus cruëls citent l'Ecriture pour eux; on ne peut l'expliquer qu'en raiſonnant, & ſi la Raiſon n'en peut donner que des éxplications incertaines, il faut renoncer à l'eſpérance de corriger ſur ce ſujet, non plus que ſur les autres, les erreurs de qui que ce ſoit; & jamais Ouvrage n'a été plus inutilement entrepris que le *Commentaire Philoſophique* de Mr. Bayle, dans lequel il tourne ſes argumens en tant de maniéres pour faire voir l'injuſtice de la contrainte. Qu'on liſe ce qu'il a écrit.

Article Loyola Note S.

„ L'opinion que l'Autorité des Rois, eſt inférieu-
„ re à celle du Peuple, & qu'ils peuvent être pu-
„ nis par le Peuple en certains cas, a été enſeignée,
„ & miſe en pratique dans tous les païs du monde,
„ dans tous les ſiécles, & dans toutes les Commu-
„ nions Chrétiennes, qui ont fait quelque figure.
„ L'Hiſtoire nous montre par tout des Rois dépo-
„ ſés à l'inſtigation ou avec l'approbation du Clergé.
„ L'opinion que les Souverains ont reçû de Dieu le
„ glaive pour punir les Hérétiques eſt encore plus
„ univerſelle que la précédente, & a été réduite en
„ pratique parmi les Chrétiens, depuis Conſtantin
„ juſqu'à préſent, dans toutes les Communions Chré-
„ tiennes qui ont dominé ſur les autres, & à peine
„ oſe-t-on écrire en Hollande contre une telle opi-
„ nion. Ce ne ſont donc pas les Jéſuites qui ont
„ inventé ces deux ſentimens; mais ce ſont eux qui
„ en ont tiré les conſéquences les plus odieuſes, &
„ les plus préjudiciables au repos public: car de la
„ jonction de ces deux principes, ils ont conclu, &
„ cela en croiant raiſonner très-conſéquemment, qu'il
„ faut dépoſer un Prince Hérétique, & éxtirper l'Hé-
„ réſie par le fer & par le feu, ſi on ne la peut éx-
„ tirper autrement. Si les Souverains ont reçû le
„ glaive afin de punir les Hérétiques, il eſt évident
„ que le Peuple, le véritable Souverain de ſes Mo-
„ narques ſelon le prémier principe, les doit punir
„ dès qu'ils s'opiniatrent dans l'Héréſie. Or la plus
„ douce punition qu'on puiſſe infliger à un Héréti-
„ que, eſt ſans doute la priſon, l'éxil, la confiſca-
„ tion des biens, & par conſéquent un Roi Héréti-
„ que doit pour le moins être déthrôné par le Peu-
„ ple ſon Souverain & ſon Commettant, s'il m'eſt
„ permis de me ſervir de ce mot Walon, dans une
„ matiére où il eſt fort propre, puiſque ſelon le pré-
„ mier principe, les Monarques ne ſont que des Com-
„ miſſaires, à qui le Peuple, ne pouvant éxercer
„ par lui même la Souveraineté, en recommande les
„ fonctions & l'éxercice, avec la reſerve, & le droit
„ inaliénable de les leur ôter, quand ils s'en acquit-
„ tent mal. Or il n'y a point de cas où il faille plus
„ ſoigneuſement les en dépouiller, que lorſqu'ils mé-
„ ritent les peines que les Souverains, ſelon le ſecond
„ principe, ont ordre de Dieu d'infliger aux Héréti-
„ ques. Mais comme le plus ſouvent il n'eſt pas poſ-
„ ſible d'ôter aux Monarques, par les formes judi-
„ ciaires les biens dont ils ſont déchus de droit, en
„ vertu des Loix que Dieu veut que l'on établiſſe
„ contre l'Héréſie: comme, dis-je, le plus ſouvent
„ ils ont en main aſſés de forces pour ſe maintenir
„ dans l'éxercice de la Roiauté, éxercice qui ne
„ peut-être qu'une uſurpation depuis qu'ils ſont Hé-
„ rétiques, il s'enſuit qu'on peut recourir à l'arti-
„ fice, afin de leur faire ſubir les peines qu'ils ont
„ encourûes de droit; c'eſt-à-dire, qu'on peut for-
„ mer des conſpirations contre leur perſonne, puis
„ qu'autrement ce glaive que Dieu a donné au Peu-
„ ple comme au véritable Souverain, pour la puni-
„ tion des Hérétiques demeureroit inutile. D'autre
„ côté, ſi les Souverains ont reçû le glaive pour pu-
„ nir les infracteurs des deux tables du Décalogue,
„ il s'enſuit qu'ils doivent punir avec plus de vigilan-
„ ce les Hérétiques qui violent la prémiére table, que
„ les meurtriers & les larrons qui violent la ſeconde;
„ car les infractions de la prémiére ſont des crimes
„ de Léze Majeſté Divine au prémier chef, & at-
„ taquent Dieu directement; au lieu que les infractions
„ de la ſeconde, l'attaquent d'une maniére plus in-
„ directe. C'eſt donc le devoir des Eccléſiaſtiques
„ d'animer les Souverains à la Punition des Héré-
„ tiques, violateurs du Décalogue quant à la pré-
„ miére table; & ſi les Princes ſe relâchent à cèt é-
„ gard, il faut crier beaucoup plus contre cette né-
„ gligence, que contre celle qu'ils pourroient avoir
„ de punir les homicides, & les volturs. Il faut
„ même leur repréſenter que ſi le danger inévitable
„ de perdre l'Etat les oblige à accorder des Edits de
„ Tolérance aux Hérétiques, ils ne ſont tenus à leur
„ parole qu'autant de temps que ce péril dure, &
„ qu'ainſi ce péril ceſſant, ils doivent mettre l'épée
„ à la main pour l'éxtirpation de l'Héréſie, tout de
„ même qu'ils l'y remettroient contre les volturs, &
„ les meurtriers, dès que le péril qui auroit con-
„ traint de faire trêve avec eux ſeroit paſſé. En un
„ mot ſi Dieu a mis le glaive en main aux Souve-
„ rains pour la punition de l'Héréſie, ils ne peu-
„ vent lui accorder l'impunité ſans ſe rendre auſſi
„ criminels devant Dieu que s'ils l'accordoient au
„ vol, à l'adultére, & à l'homicide, & la ſeule
„ choſe qui pourroit les diſculper, ſeroit de dire que
„ pour éviter un plus grand mal, la ruine infaillí-
„ ble de l'Etat & de l'Egliſe, il a fallu promettre
„ de ſuſpendre l'éxécution des Loix pénales: d'où il
„ réſulte qu'ils ſont obligés de reprendre leur pré-
„ mier engagement, dès que le péril eſt ceſſé, car
„ tout ſerment qui engage à déſobéir aux Loix de
„ Dieu eſt nul eſſentiellement. Voilà fur quels fon-
„ demens on a bâri le ſyſtême qui a rendu les Jé-
„ ſuites ſi odieux, & qui a fait avoir une horreur
„ ſi juſte des Maximes que pluſieurs d'entr'eux ont
„ débitées. Ils ont bâti fur un fondement qu'ils ont
„ trouvé tout fait: ils ont élevé conſéquence ſur
„ conſéquence à perte de vuë, ſans s'étonner de la
„ hideur des objets; ils ont cru que d'une part
„ cela ſerviroit au bien de l'Egliſe, & de l'autre
„ qu'ils ne feroient rien contre l'art de raiſonner. Je
„ n'éxaminerai point ſi en effet la Dialectique les
„ a pu mener par toutes ces conſéquences; la matié-
„ re ſeroit trop odieuſe. Je me contente de dire que
„ la France, aiant vû périr tout de ſuite deux de ſes
„ Rois ſous le pernicieux prétexte qu'ils étoient fau-
„ teurs des Hérétiques, ne crut point pouvoir mieux
„ ruiner cette malheureuſe gradation de conſéquen-
„ ces, qu'en renverſant le principe primitif d'où on
„ la faiſoit couler. C'eſt pour cela que la Chambre du
„ tiers Etat voulut faire condamner comme un dogme
„ pernicieux, l'opinion qui fait dépendre d'ailleurs que
„ de Dieu, l'Autorité des Monarques. J'ajoûte à
„ ceci un obſervation de Mr. Jurieu: Il ne peut
„ pas être ſuſpect de partialité pour les Jéſuites, &
„ néanmoins il eſt ſûr qu'il a loué ce raiſonnement,
„ les Princes peuvent faire mourir les Hérétiques,
„ donc ils doivent les faire mourir; & qu'il s'eſt
„ moqué d'un homme qui ne b'âmoit ni ceux qui
„ les font mourir, ni ceux qui ne les font pas mou-
„ rir. Voions les Paroles de Mr. Jurieu.

„ J'éxplique ma penſée, & je dis que je ſuis pour
„ ceux qui ne font pas mourir les Hérétiques, &
„ j'opine qu'on ſuive leur éxemple. Mais comme
„ je crois d'autre part qu'il eſt permis de punir les
„ Hérétiques du dernier ſupplice, je ne condamne
„ pas ceux qui les y livrent. Les uns & les autres
„ font bien ſelon mon ſentiment. Mr. Ferrand ajoû-
„ te cette derniére période pour éxpliquer ſa penſée,
„ à ce qu'il dit. Il n'eut pas mal fait d'en ajouter
„ deux ou trois autres pour l'éxpliquer d'avantage.
„ Car tous les gens qui ont un peu de pénétration
„ auront peine à démêler les ſentimens de l'Auteur.

„ Ils jugeront qu'il a pris là un plaisant milieu. Il „ trouve qu'il eſt très-permis, & par conſéquent „ très-juſte de faire brûler les Calviniſtes, mais pour- „ tant que le meilleur eſt de ne le faire pas ; Quel- „ que diſcoureur incommode raiſonnera ainſi. S'il „ eſt permis de faire mourir les Calviniſtes, ils mé- „ ritent aſſurément la mort. Or comment la raiſon, „ la juſtice, & l'équité peuvent-elles permettre „ qu'on laiſſe vivre dans la ſociété publique des gens „ qui méritent la mort ? Je ſai bien qu'un Souve- „ rain peut ſans crime donner la vie à un meurtrier, „ à un larron, à des rebelles qui méritent la mort : „ mais on ſuppoſe que ce ſont des gens repentans „ qui ſont tombés une fois dans le crime, qui y „ ont renoncé, & qui s'engagent à n'y retourner ja- „ mais ; à tout péché miſéricorde. Mais il n'y a „ rien là dedans de ſemblable, à laiſſer vivre des „ Hérétiques qui méritent la mort par leur Héréſie, „ & qui perſévérent pourtant & déclarent vouloir „ perſévérer dans leur Héréſie. J'aimerois tout au- „ tant dire qu'il eſt juſte de faire mourir les larrons, „ les homicides, & les ſorciers, qui proteſtent „ qu'ils voleront, qu'ils tueront, qu'ils empoiſon- „ neront autant de gens qu'ils pourront, tout au- „ rant qu'on les laiſſera vivre.

„ Mr. Jurieu raiſonne auſſi bien dans ce Paſſage „ qu'il raiſonne mal dans un autre Livre, où il „ ſourient que les Magiſtrats ſont obligés de punir „ les Idolatres, & où néanmoins il ne blâme pas „ l'impunité dont les Etats de Hollande les laiſſe „ jouïr pendant des ſiecles entiers. Notés que quand „ j'ai dit qu'il raiſonne bien, j'ai ſuppléé d'imagi- „ nation une clauſe très-eſſentielle à ſon diſcours „ qu'il a omiſe. La derniére période eſt abſurde ſi „ l'on n'y ajoûte ceci, ou quelque choſe d'équiva- „ lent, & *néanmoins je ſuis pour ceux qui ne les font „ pas mourir, & j'opine qu'on ſuive leur exemple.*

Voila les fondemens de la Société renverſés, ſa ſureté ne tient à rien : Non ſeulement elle n'eſt établie, mais elle ne peut s'établir, que par quelque Dogme certain : or ſi la Raiſon ne peut parvenir à aucune Certitude, on ſoûtiendra comme vrais les Dogmes les plus pernicieux, dès qu'on aura quelque intérêt à les prendre pour Régle. On voit par là que les Principes d'un Pyrrhonien le conduiſent néceſſairement à dire que la Réligion n'eſt pas d'un plus grand uſage pour la Société que l'Atheiſme, & je le reconnois ainſi, pendant que les hommes voudront être Pyrrhoniens ; Dès qu'on regarde comme une chimére l'eſpérance de parvenir à la connoiſſance ſûre des vérités qui doivent nous régler, on mérite d'être traité de fou à proportion qu'on ſe travaille pour ſe procurer cette Connoiſſance, impoſſible à acquerir parmi des hommes condamnés à paſſer leur vie ſans lumiére, & par conſéquent ſans cette ſageſſe à laquelle la lumiére conduit. Le moins fou & le moins aveugle ſera celui qui, au lieu de ſe donner des peines inutiles, ſuivra ſans ſe contraindre la pente de ſes fantaiſies : C'eſt là ſeule ſatisfaction qui reſte ; Elle eſt préſente, elle ſe ſait ſentir. Mais pour ce qui eſt de l'avenir, on n'en peut rien ſavoir qu'en raiſonnant, par conſéquent, ſuivant Mr. Bayle Avocat du Pyrrhoniſme, on n'en peut rien ſavoir. Pourquoi donc s'en embarraſſer ?

Caractéres de Mr. Bayle tirés de ſon Hiſtoire & de ſes Lettres.

XXIX. ON ne ſauroit aſſés déplorer les fatales influences qu'a eu le Pyrrhoniſme ſur un Eſprit auſſi beau & auſſi capable de travail que celui de Mr. Bayle. Il paroit par ſa lettre à Mr. Minutoli du 31. Janvier 1673. qu'il avoit déja un grand goût pour cette maniére de philoſopher. Il s'y arrête plus que ſur les autres, il ne lâche par le moindre petit mot qui ſille à la condamner & à la corriger ; Il parle avec Eloge de ceux qui l'ont embraſſée, & il enrolle dans cette Secte les plus Illuſtres Noms : Il conçoit que *le plaiſir de ſe mettre au large dans la diſpute, eſt un motif bien propre à engager dans le Pyrrhoniſme.*

Faut-il s'étonner ſi, dans ces diſpoſitions, il a négligé l'étude des Mathématiques ſi néceſſaires à un Phyſicien : Elles ne lui paroiſſoient pas d'uſage pour la Diſpute, & la Certitude n'eſt pas ce qu'il cherchoit, prévenu de la penſée qu'on la chercheroit en vain.

Quand il fût appellé à Sedan, il lui arriva préciſément de faire ce que nous avons compté entre les Cauſes du Pyrrhoniſme & du peu de progrès des Sciences Part. I. Sect. II.

Ce goût pour la Diſpute, tout à la fois principe & fruit du Pyrrhoniſme, l'engagea à ſe familiariſer avec les abſtractions Métaphyſiques, à s'éloigner des Idées ſimples & déterminées pour ſe jetter dans les termes vagues de la Métaphyſique, ſi propres à fournir matiére à des conteſtations & à des ſophiſmes, & à éblouir par des équivoques ceux qui ne ſont pas faits à ce langage, & qui n'ont pas appris de bonne heure à l'apprécier juſte & à le mépriſer. On trouve à tout coup dans ſes Ouvrages des preuves de cette habitude.

Pour peu qu'un Pyrrhonien ait d'eſprit, (& qui peut douter que Mr. Bayle n'en eut extrêmement) il ne ſauroit manquer de s'appercevoir qu'il ſe rend important, par ſes objections perpétuelles, & que cette habitude va à le rendre haïſſable à une grande partie des hommes : Dès-là il ſe diſpoſe du moins inſenſiblement, à les haïr à ſon tour. Cette haine doit naturellement croitre, à meſure qu'il eſt gêné dans ſon panchant à contredire, & regardant tous ceux qui ſe croient en poſſeſſion de quelque certitude, comme des préſomptueux & des Viſionnaires, il ſe fait de jour en jour un plus grand plaiſir de leur enlever ces idées flateuſes, & ſans ſe ſoupçonner lui-même d'aucun entêtement, il ſe fait encore une eſpéce de devoir de mortifier ceux qui ſe lon lui en ont, & il s'applaudit à proportion qu'il les chagrine.

Dans cet eſprit, (avoué en Hiſtorien raiſonnable l'ingénieux Auteur qui nous a donné l'Abrégé de ſa vie,) *il ſe faiſoit un plaiſir malicieux d'ébranler leur aſſurance, & de leur montrer que certaines vérités, qu'ils regardent comme évidentes, ſont environnées & obſcurcies par tant de difficultés, qu'ils ſeroient quelquefois plus prudemment de ſuſpendre leurs déciſions.*

Un Avis de cette nature donné aux Eſprits déciſifs, par un effet d'amitié pour les hommes, & de zéle pour la vérité & pour la certitude, ſans mélange de ce plaiſir malicieux, qui va tout droit à aigrir & s'oppoſer au bon effet des conſeils, auroit mérité bien de la reconnoiſſance. Mais à quoi auroit abouti cét avis charitable, ſi on l'avoit ſuivi ? Il eſt ſi outré qu'il auroit amené au plus entier Pyrrhoniſme. Ce ſont les prémiers & les principaux dogmes de la Réligion que Mr. Bayle combat à toute outrance ; & loin d'en vouloir principalement aux plus déciſifs, ce ſont eux ſeuls qu'il flate & qu'il épargne. Si quelqu'un diſpoſé à profiter de ſes charitables avis, pour ſe garantir de préſomption & pour dérober en même temps aux attaques de Mr. Bayle les Vérités les plus importantes & les plus dignes d'être reçuës, ſans mélange de doutes, ſe défiendoit de décider ſur ce qui ne lui eſt pas aſſés connu, & ſéparoit avec un grand ſoin & une ſcrupuleuſe Réligion, ce que les termes de l'Ecriture nous enſeignent, d'avec ce qu'une ténébreuſe & téméraire Métaphyſique y a joint ; un Théologien ſi craintif & ſi modeſte, plaiſoit ſi peu à Mr. Bayle qu'il s'éforce de ſuſciter contre lui & ſes ſemblables, tous les préjugés & le zéle aveugle de la Multitude & de ſes chefs les plus rigides & les plus déciſifs.

Auſſi ſon Hiſtorien fait aſſés connoitre que pour lui il n'auroit pas voulu en uſer de cette maniére. Il avoue que, *ſur le ſujet de la Réligion, il s'eſt trop abandonné à ſon eſprit de Pyrrhoniſme & de doute, & il a pouſſé trop loin ſa ſagacité à trouver des difficultés. Il pouvoit s'expliquer avec plus de circonſpection. En*

vou-

voulant rabaiſſer l'orgueil de la Raiſon, il n'a pas aſſés ménagé le Public; il a donné l'eſſor à ſon imagination, & pris des libertés, qu'on appellera, ſi l'on veut, des débauches d'eſprit.

Le grand mal eſt que par ces prétendues débauches d'eſprit, il a amené bien des gens à ſe débaucher d'eſprit & de corps, & ſes ouvrages ont été pour eux une Coupe d'étourdiſſement, où ils ont noié leur Réligion & leur Raiſon, & ſe ſont enivrés à n'en revenir peut-être jamais.

Dès qu'on a une fois renoncé à l'eſpérance, & peut être encore au déſir, de parvenir à quelque certitude, quel autre parti reſte-t-il à prendre que celui de s'amuſer? Si l'on eſt déterminé par ſon goût, à la Lecture, ſans ſe faire aucun plan, en vuë de le remplir avec éxactitude, on s'informe des Editions, du fort des Auteurs, des particularités de leur vie, des mépriſes de quelques citations & de quelques dates, & tout cela ſuivant que l'occaſion s'en préſente, pour ne pas s'ennuier & pour *tuer le temps*. Les gens de Lettres de cette humeur ne reſſemblent pas mal à ces Officiers, qui dans des Tabagies rapellent le temps ou un tel & tel Regiment s'eſt levé, comptent ſes campagnes, rapportent ſes Quartiers d'Hyver & les Noms des Colonels qui l'ont commandé; dès là ſe rabattent ſur quelque nouvelle idée, ſur la façon des habits, la forme des Bonnets de Grenadiers & la maniére de rrouſſer des chapeaux, s'étendent enſin ſur mille bagatelles de cette nature, qui n'annoncent pas en eux un goût fort ſolide, & ne promettent pas une grande capacité pour l'Art de la Guerre, Art qui ne demande pas moins un grand ſens qu'un grand courage, dans ceux qui ſe deſtinent à y briller avec quelque commandement.

Dès que l'on a conçu du mépris pour la Raiſon, & qu'on s'eſt perſuadé de ſon Impuiſſance à éviter l'erreur, ſi ce n'eſt par hazard, & ſans qu'on puiſſe s'aſſürer ſi elle l'a évitée, rien n'eſt plus naturel que de ne la conſulter plus, & de ſubſtituer à ſa voix preſomptueuſe & incertaine, les panchans de ſon humeur.

Dès là on ſoufre impatiemment toute contrainte & toute gêne. La Régularité devient un poids. Auſ ſi Mr. Bayle ſe plaignoit-il de la fatigue de ſa charge. Eſt-ce qu'il avoit beſoin d'étudier beaucoup pour ſe préparer à ſes leçons? Eſt-ce qu'il n'avoit pas l'expreſſion aiſée? C'eſt une rouë qu'il falloit tourner, les heures en étoient marquées. Voila ce qui peſoit. Il étoit incomparablement plus conforme à ſon panchant de raſſembler peu à peu, & à meſure qu'il y étoit amené par ſon Inclination, les matériaux dont le recueil a rendu ſon Nom ſi célébre.

Preſque tous ſes ouvrages ſont une preuve perpétuelle d'une imagination qui ne ſe gêne point, & qui enſile *à propos* après *à propos*, à meſure que ſes idées naiſſent, ſans en avoir prévû l'enchainure. Il en condamne lui-même le Principe dans ſa ſixiéme Lettre; Mais il eſt trop dominant chés lui pour ſe réſoudre à l'abandonner, il eſt, dit-il, à cét égard du même goût que Montagne.

Lettre CCCXXIII. *Jamais homme n'a été moins propre que moi à dreſſer une Méthode d'Etudes; car je n'ai jamais ſuivi que ce qui étoit de mon gout. Je ne conſeillerois pourtant à perſonne d'en uſer ainſi.* Pourquoi donc travaille-t-il à faire des Pyrrhoniens? car qu'eſt-ce qu'un Pyrrhonien doit préférer à ſon goût, lui qui ne reconoit aucune Maxime ſure, ni en Logique ni en Morale.

Par là même qu'un Pyrrhonien n'a que faire de ſe gêner, il prend de l'averſion pour tous ceux qui travaillent à perſuader aux hommes qu'il faut ſe régler, & faire ploier ſon goût ſous la Raiſon; Par un effet très-naturel de cette averſion, on joint au mépris de la Réligion, la haine pour les Miniſtres. Lettre CCCXXIX. Si Mr. SYLVESTRE *avoit été Théologien, & non pas Médecin, il auroit employé la franchiſe, & expoſé que le mourant ſit les plus beaux actes de foi & de contrition qu'il ſoit poſſible; mais il n'a point pris d'autre parti que le ſilence.* Mais en matiére de fraude pieuſe, que l'on compare *Jumæ Ecclesiam refractæ* (Livre favorable aux Orthodoxes contre Mr. Juricu) avec ſon Traité de la *Tolérance*, qui de ſon aveu s'étend aux Socíniens, & avec ſa Lettre à Crellius c'eſt là CCCXXXIX.

Ibidem. pag. 873.

Le Pyrrhoniſme n'a point ce qu'il faut pour remplir l'ame de l'homme d'une ſolide tranquilité; c'eſt tout au plus s'il peut l'amener à un état d'indolence: Mais cét état n'a pas aſſés de conformité à la nature active de l'ame, pour la ſatisfaire entiérement, il la laiſſe dans une langueur, qui ne tarde pas à lui peſer & à l'ennuier. Les Lectures qui ont fourni à Mr. Bayle ce grand nombre d'obſcénités dont on s'eſt plaint, tiroient ſon imagination de cette eſpéce de ſommeil, où jette l'indolence Pyrrhonienne, & ce goût a aſſés été celui des Pyrrhoniens. Mr. Bayle s'y étoit tellement livré, que dans ſa ſeptiéme Lettre à Mr. Minutoli, après avoir cité de Térence *O Fortuna! & nunquam perpetuo es bona!* Et après y avoir ajouté *Le Lieu commun ſeroit riche, qui voudroit compiler les Dits Notables des Anciens là deſſus. Il eſt peu de penſées qu'on ait tournées en tant de façons: marque indubitable que tout le monde eſt convaincu de la choſe; car on voit ordinairement que l'abondance des termes, & des expreſſions, à l'égard de quelque ſujet, eſt une preuve que ce ſujet ſe préſente à tout le monde, & qu'on y a médité en plus d'une part.* De ces réfléxions ſérieuſes & ſenſées il paſſe tout d'un coup à ſes idées favorites. *Je me ſouviens à ce propos de la remarque d'un certain Médecin &c.* & ces idées l'aménent à citer Diogéne, & à commenter des paroles qu'on lui attribue avec une groſſiéreté, dont on ne s'étoit pas encore aviſé; & pour ſoûtenir ſa conjecture il cite encore d'autres groſſiéretés. N'eſt-ce pas affectation, ou goût bien dépravé de choiſir préciſement ces endroits-là dans ſes Extraits des Juriſconſultes? Voiés ſa Lettre CCLVI. où il traite *d'eſprits ſcrupuleux ceux qui avoient ſoutenu qu'il ſupprimât ces Articles.* Dans ſa Lettre CXIV. à l'occaſion de ce qu'on fit ſouffrir aux Abigeois & aux Vaudois, après avoir dit en deux mots qu'ou les accuſoit de Manichéiſme, il s'étend de la maniére la plus groſſiére & la moins néceſſaire ſur les impuretés & abominations dont on les chargeoit; je n'oſerois transcrire ſes termes. A ſon ordinaire il ne geut quiter ce ſujet, dès qu'il l'a entamé, ni ſe réſoudre à faire grace à ſon Lecteur d'aucun Synonime. Mais à qui écrit-il dans ces termes? A un Miniſtre; & à quel Miniſtre? Ecoutons le lui-même dans la Lettre XXXIII. *Un homme dont les talens pour la Chaire ſont ſi rares; qui ſoutenoit la doctrine & la grandeur de l'Evangile avec tant d'eſprit & d'imagination. C'étoit cuvier au Public un tréſor qui peut couler abondamment & enrichir la Patrie & les Païs étrangers que de lui former des digues qui arrêtaſſent ſa courſe.* Mr. Bayle parle-t-il ſincerement, ou s'il flatte & s'il ſe moque? A la vérité on voit par ſes Lettres que ſes amis, ſi on veut l'en croire, ſont des perſonnes admirables, de *l'éloquence déſquels partent des éclairs qu'on voit briller de loin.* Il les ſollicite à public[r] leurs Ouvrages; mais des qu'ils ſe ſont laiſſés perſuader, les Libraires ſont de ſi mauvais goût, & le Public encore plus, que les plus éxcellens Livres ſont les moins recherchés; du reſte tout y eſt judicieux & ſavant.

Ibidem. pag. 540.

Ibidem. pag. 798.

Pag. 651.

Pag. 570.

Lettre LXXXIII. LXXXIII. & CXXXIII. CLXXI. & CLXXXI.

Ouvr. div. Tom. IV. pag. 862.

Pendant que Mr. Juricu étoit de ſes amis, il y avoit dans *l'eſprit de Mr. Arnaud*, bien de la délicateſſe, du ſavoir, & des choſes dequoi s'applaudir. Lettre LX.

Pag. 608.

Lettre CLXXVI. *J'ai ſû* par Mr. DE BEAUVAL *la maniére honnête & généreuſe dont vous aviés refuſé de vous conformer aux déſſeins des Libraires qui veulent donner une nouvelle Edition de* MORERI *& je répondis tout auſſi-tôt à* Mr. DE BEAUVAL, *que j'étois fort ſenſible à un procédé ſi louable, & que j'avois*

Pag. 716.

Ibidem. pag. 865.

j'avoit TOUJOURS ATTENDU *d'une personne qui comme vous, a joint la belle & bonne conduite avec l'Erudition* CE QUE PEU DE SAVANS *ont su faire.... En un mot, Monsieur, il n'y a qu'une* FIDELE IMAGE *de ma perfuasion dans le bien que j'ay dit de vous.... Je m'estimerois très-heureux, si vous vouliés joindre à cette honnêteté celle de me donner de vos bons avis sur mes grands défauts. Je vous assure que je tâcherois d'en profiter avec toute la docilité que vos grandes lumieres meritent, & que j'en aurois une grande reconnoissance.* Il parloit de Mr. le Clerc. Il a bien tenu parole; Mais les avis de Mr. le Clerc rouloient sur des matiéres plus intéressentes que des dates. Il s'est peu souvenu de ce qu'il annonçoit à
Pag.739. un ami Lettre CXCVII. *Si l'ouvrage se* réimprime, je le retoucherai avec la *derniere application, & j'en tiendrai même ce qui a paru déplaire à presque tous les Lecteurs.*
Pag.815. Comparés cela avec ce qu'il dit Lettre CCXXVI. *La seconde Edition n'a été mutilée que sur l'Art. de David, les autres suppressions ne sont pas considerables.*
Pag.720. Lettre CLXXXI. *Je ne trouve pas étrange que le Livre de* Mr. SAURIN *vous ait plû; c'est un Ouvrage solide & brillant, & qui drappe comme il faut son homme.*
Pag.724. Lettre CLXXXIV. Mr. SAURIN *est le plus puissant Raisonneur que nous aions en ce pais-ci. Il écrit bien: Il a ses entêtemens comme bien d'autres: & avec toute sa Logique & sa Métaphysique, il n'évite pas toujours le Paralogisme.* Mr. SAURIN *avoit refuté quelques Chapitres du* COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE.

Mr. Bayle paroit faire un cas tout particulier de la li érature, & c'eſt aſſés le goût des Pyrrhoniens; Mais il n'eſtime pas la liérature dans les Auteurs qui lui paroiſſent en matiére de Réligion, dans des
Pag.725. idées différentes des ſiennes Lettre CLXXXV. *Il y a un étalage de litérature* (dans le Livre ſur l'éxiſtence de Dieu) *qui paroit affecté & qui indiſpoſe contre lui. Il auroit mieux qu'il ne défendi & il ne propoſe pas les Objections dans toute la force où les Libertins les pourroient mettre.* Cela ſignifie qu'il n'avoué pas qu'on n'y peut faire de ſolide réponſe. Il s'agiſſoit de Mr. Jaquelot.
Pag.754. Lettre CCI. Il s'agiſſoit de ſe juſtifier auprés de Mr. le Clerc & de Mr. Leti. Aprés une longue lettre à Mr. Regis, il finit en diſant, *N'en fatiguons point* Mr. LETI, *ni* Mr. LE CLERC, *contentés-vous, je vous prie, de leur marquer, ſi vous voulés épargner leur temps, que je ne m'écarte là-deſſus, & que je ne vous écrive cette longue lettre, qu'afin qu'ils connoiſſent combien je ſouhaite que mon innocence ſoit à couvert même des ſoupçons les plus mal fondés;* PRINCIPALEMENT LORSQUE JE FAIS PROFESSION D'ESTIMER, D'AIMER ET D'HONORER, *comme vous ſavés que je fais.*
Pag.712. Voulés-vous ſavoir le cas qu'il fait de Mr. Leti? apprenés-le de la Lettre CLXX. *C'eſt un homme qui eſt d'un même ſujet tout le bien des Panégyriſtes & tout le mal des Satyres. Il a le bonheur que quoi qu'il écrive, tout ſe vend bien, & ſe traduit en diverſes langues.* Voulés vous ſavoir ce qu'il penſe de Mr. le
Pag.623. Clerc? ſi LXXXIII. Lettre vous l'apprendra. Mr. LE CLERC *ſe ſignale de jour en jour par ſa hardieſſe à imprimer des Héréſies, & par ſa hardieſſe à condamner ſans rémiſſion, & avec une médiſance outrée, dans les Boutiques des Libraires, tous les Auteurs qui ne lui plaiſent pas; & cela veut dire beaucoup & enferme preſque tout le monde.* Conſultés encore la
Pag.626. LXXXIV. *Si vous voulés conſerver l'amitié de* Mr. LE CLERC, *il faudra vous obſerver d'une maniére ſingulière, car il eſt facile à ſe fâcher & il ne pardonne rien: Il crie éternellement contre* L'ODIUM THEOLOGICUM, *& il ne prend pas garde qu'il fait lui même ſon portrait.*

L'Hiſtorien de Mr. Bayle s'acquite encore de ce que cette qualité demande, quand il reconnoit *qu'il s'eſt quelquefois émancipé ſur le chapitre des femmes, qu'il s'eſt quelquefois échapé au-dela de la bienſeance, & qu'enfin le plus eſſentiel, c'eſt qu'il a été trop libre dans ſes Ecrits.*

Quand on a préſentes les fautes qu'il avoué, & qu'on réfléchit ſur leurs dangereuſes ſuites, on s'apperçoit que l'amitié a fort adouci les expréſſions de l'Hiſtorien, & en cela on reconnoit un Principe que l'on n'a garde de condamner.

On ne lui paſſe pas de même ce qu'il ajoûte pour ſa juſtification, c'eſt que *s'il avoit eu l'uſage du monde de poli, qui ne s'acquiert pas dans la ſolitude & la retraite du cabinet, il auroit badiné avec plus de retenuë, & enveloppé plus délicatement certaines choſes qu'on peut faire entendre ſinement, ſans qu'il ſoit beſoin de les dire.*

Cela ſeroit bon pour éxcuſer un eſprit qui naturellement, ſombre & de plus étouffé par la retraite & des lectures ſans relâche, n'auroit ſû s'éxprimer que groſſiérement & que peſamment; Mais rien n'eſt plus aiſé que le Stile de Mr. Bayle; Il eſt le Maitre de ſa plume, & l'on voit par ſes Lettres qu'il étoit capable de donner à cét égard des leçons à des Auteurs, qui méritent eux mêmes de paſſer pour des Maitres. Lettre CLXXVIII, CLXXIX. CLXXXIII. CCCXVIII.

On voit encore qu'il liſoit toute ſorte de Livres, & qu'il connoiſſoit le fort & le foible des hiſtoriettes du temps.

La Lecture des ouvrages polis qu'on avoit déja, de ſon temps, en très-grand nombre: auroit ſuffi peut rectifier à cet égard le Stile d'un homme né avec de ſi heureux talens, & qui *aprés avoir lu ſraitement un Auteur, conſervoit ſi bien ſes Phraſes, qu'elles ſe preſentoient d'elles mêmes à ſa plume, ſans qu'il ſe ſouvint diſtinctement de les avoir lu.* Ne doit-on pas préſumer que les ouvrages des Auteurs les plus polis avoient ſur tout cet effet? Lettre CCI. Pag.737.

On ſait que généralement parlant les Académies de France étoient des Ecoles de politeſſe. Mr. le Comte de Dhona n'auroit eu garde de confier l'Education de Meſſieurs ſes Fils à un Précepteur groſſier & ſans maniéres. Cette Illuſtre Maiſon ſuffiſoit pour former Mr. Bayle à tout ce dont l'ignorance a été, à ce que dit ſon Hiſtorien ſoupçonnée, la cauſe de ſes écars. On avoit dans tout ce qui la compoſoit des Modéles d'Eſprit, de Vertu, d'Honneur, de Politeſſe, & à tout coup il s'y rendoit des perſonnes de mérite, qui ſe faiſoient un honneur d'y être gracieuſement reçus. Lettre CXCV. *J'y ay fait la révérence* Pag.737.
(à la Haye,) *à l'illuſtre Comteſſe* (de Friſen née Dhona) *dont nous admirions, comme vous ſavés, à Copet, les charmes, la vivacité d'eſprit, & mille autres belles qualités.* Mr. Bayle avoit l'avantage de profiter du voiſinage de Geneve qui eſt une Athéne de nos jours. On voit par ſes Lettres qu'il a demeuré à Rouën, à Paris, & qu'il y a fait des connoiſſances; de ſorte que ſi on ne peut alleguer d'autre juſtification en ſa faveur, on eſt réduit à le trouver à cét égard ſans éxcuſe.

Pouvoit-il ignorer que ſur les ſujets où il s'eſt donné tant de liberté, on s'éprime en quatre maniéres différentes? 1. avec des détours ſi délicats & une Eloquence ſi fine, que les perſonnes mêmes qui ont encore & de la pudeur & de la modeſtie, peuvent s'y laiſſer ſurprendre, & laiſſer paſſer les choſes en faveur des tours & des expréſſions ſous leſquelles elles ſont déguiſées. 2. On peut s'éxprimer avec une licence qui achéve de perdre ceux qui y prennent plaiſir, & de les abimer dans des idées de débauche 3. On peut encore s'énoncer d'une maniére bruſque, badine & qui va à faire regarder les actions dont on parle comme des bagatelles & des ſujets de plaiſanterie. Tout cela ne vaut rien: Mais enfin il eſt très aiſé de ſe ſervir d'un autre ſtile, & il faudroit avoir ou bien peu d'eſprit, ou bien peu de bonne volonté, pour ne ſavoir pas narrer d'une manié-

matière qui amène à regarder comme indécente, flétrissante, méprisable, odieux ce qui l'eſt effectivement.

Quand ſon Hiſtorien également ingénieux & charitable continuë. *Mais cela n'influe point ſur les Mœurs, & ſes ennemis les plus acharnés ne lui ont jamais rien reproché là-deſſus.* Je n'entrerai point en conteſtation ſur le fait. J'ai connu un homme qui n'avoit jamais été ſoupçonné de libertinage; on ſavoit même qu'il auroit été abſurde de l'en ſoupçonner: Cependant des perſonnes qui le voioient ſouvent m'ont aſſuré qu'il étoit très ordurier dans ſes diſcours, & il avoit cette reputation. Mais c'étoit un petit génie, & outre cela ſans culture, qui auroit rarement parlé, & peut être auroit très-peu penſé, ſi ſon Imagination ne s'étoit livrée à des ſottiſes. Le cas de Mr. Bayle eſt différent, & en ſuppoſant à cèt homme d'eſprit & à cet habile homme, toute la retenuë & tout l'éloignement pour la débauche, dont ſes Apologiſtes prennent plaiſir de le laver, le diſculpera-t-on, ou ſi l'on aggravera ſa faute, quand on le concevra s'abandonner de ſang froid à des narrations dont il n'ignoroit pas le danger, comme j'en ai allégué des preuves tirées de ſes propres paroles? Mr. Bayle ne peut ſe ſatisfaire à témoigner ſa gratitude à ceux dont il reçoit des avis; Mais ſurquels ſujets? Sur des Editions, des dates, des Etimologies, des Minucies, en un mot, incapables de contribuer le moins du monde à la juſteſſe de l'eſprit, ni à la droiture du cœur. Mais quand des perſonnes reſpectables, quand ſes amis mêmes, quand des Corps entiers lui ont fait connoitre leur ſurpriſe & leur mortification, ou il ne leur a allégué que de très-légéres excuſes, ou après avoir fait eſpérer de reparer ſa faute dans une édition ſuivante, ce qu'il retranche dans un endroit, il le replace dans un autre & entaſſe de nouvelles obſcénités, dans ſon Diſcours d'Apologie ſur les obſcénités.

Mr. Bayle dans quelques endroits, fait le ſurpris du ſcandale avec lequel on a lu ce qu'on voudroit qu'il n'eut pas écrit; mais il ne s'éxprime pas de même en parlant à ſes amis, Lettre CXC. *J'ay preſ-*
pag. 731. *ſenti ce qu'on diroit, & depuis l'on murmureroit*, NULLA MIHI NOVA RERUM FACIES INOPINAVE SURGIT; OMNIA PRÆVIDI &c: En vain il ajoûte *J'ay toujours ſenti en moi la docilité néceſſaire, pour préferer à mon goût, le ſentiment des Lecteurs judicieux.* Vraiment il a donné de grandes preuves de ſa docilité, par rapport à tous ceux qui ont eſſaié de parer aux mauvais effets de ſes Ouvrages.

Lettre CCXIII. il apprend à ſon ami qu'il déclara au Conſiſtoire *que ſi j'avois prévû la liberté que je prenois, je m'en ſerois abſtenu ſoigneuſement; que je reciſerois ces endroits dans une ſeconde Edition, & que j'aurois de grands égars pour les Remarques que la Compagnie m'avoit fait communiquer.*

Il ſeroit à ſouhaiter, dit ſon Hiſtorien, *qu'il eut pu contenir ſon courroux; Mais il fut aigri & piqué, parce qu'il crût que ſes ennemis en vouloient à ſa perſonne encore plus qu'à ſa doctrine.* Je ne m'étonne pas que les Réponſes qu'on a faites aux objections de Mr. Bayle aient démontré ſa Philoſophie, & l'aient tiré de cette heureuſe *Ataraxie*, l'admiration des Pyrrhoniens. Il n'y avoit plus moien d'ignorer les mauvais effets des Ouvrages de Mr. Bayle, & en particulier ceux de ſon Dictionnaire, dont la lecture étoit devenuë à la mode; L'événement parloit, & il n'étoit pas moins aiſé d'en prévoir les conſéquences. Des coeurs éloignés de l'Incrédulité & de tout ce qui y conduit, des coeurs pleins de zèle pour la Réligion, ſe firent un devoir de développer les Sophiſmes par leſquels on en ébranloit la certitude: Ils s'appliquérent à prouver que les argumens par où on la combattoit, n'avoient point la force que les amis de l'Incrédulité leur attribuoient. Ils firent connoitre en même temps combien ce mélange de contes & de ſoupçons préſentoit une lecture dangereuſe pour peu qu'on eut le coeur tourné à l'amour des voluptés, & du plaiſir de l'indépendance, lors ſur tout qu'on n'étoit pas fait à ces ſpéculations métaphyſiques & à débrouiller des controverſes embaraſſées.

Dès là bien des gens ſe perſuadérent qu'un Eſprit auſſi fin que celui de Mr. Bayle avoit infailliblement prévû des effets ſi naturels, ſi prompts & ſi étendus; & on s'étonna de l'application avec laquelle il avoit employé toute la ſubtilité de ſon génie à rendre difficile la ſolution des difficultés, qui alloient à ébranler tout ce qu'il importe le plus aux hommes de croire ſans mélange de doutes. De cette maniére il ne ſe pouvoit que les raiſons, par leſquelles on s'oppoſoit au mauvais effets de ſes Ouvrages, ne fiſſent naitre indirectement, mais néceſſairement des ſoupçons contre ſa perſonne.

Ces réfléxions lui firent prendre feu contre ſes Antagoniſtes. Il mit tout en oeuvre pour les décrier aux yeux du public & les charger à ſon tour, non ſeulement des ſoupçons d'hétérodoxies tolérables, & dont ils ne ſe défendoient pas, mais des Héréſies les plus odieuſes, comme ſi, ſelon eux, il n'y avoit pas moien de demeurer Chrétien, ſans ſe déclarer Hérétique. Les Répliques & les Dupliques augmentérent les aigreurs juſques-là, que ce Philoſophe, d'un genie ſi beau & ſi capable de travail, mourut la plume à la main, pour appuier avec tout ce qu'il lui reſtoit de forces le paradoxe ſcandaleux que la Raiſon eſt incapable de nous convaincre, que nous avons pour Auteur de notre éxiſtence un Dieu très-bon & très aimable, & que la Révélation qui nous en aſſure en termes éxprès, ne laiſſe pas de renfermer des inſtructions toutes contradictoires à cette grande Vérité. Il auroit été à ſouhaiter pour Mr. Bayle qu'il ſe fût arêté à la penſée qu'il écrit Let-
tre CCCXV. *Je repliguerai à Mr. Jaquelot, ſi cela* Pag. 851.
paroit abſolument néceſſaire, non autrement.

Sans rien rabattre des juſtes Eloges que Mr. Bayle a pû mériter, il me paroit que Mr. Ramſay en donne le caractére avec autant de vérité que de modeſtie, quand il dit, (dans ſon Diſcours ſur la Mythologie pag. 9. Amſt. 1728) *Il avoit un génie capable de tout approfondir, mais il écrivoit quelquefois à la hâte, & ſe contentoit d'effleurer les matières les plus graves. D'ailleurs on ne peut juſtifier cèt Auteur d'avoir trop aimé l'obſcurité déſolante du Pyrrhoniſme. Il ſemble, dans ſes ouvrages, être toûjours en garde contre les idées ſatisfaiſantes ſur la Réligion. Il montre avec art & ſubtilité tous les côtés obſcurs d'une queſtion; mais il en préſente rarement le point lumineux, d'où ſort l'évidence. Quels éloges n'eut-il pas mérité, s'il avoit employé ſes rares talens plus utilement pour le Genre Humain.*

Un Gentil homme de mes compatriotes s'eſt donné le ſoin d'approfondir ſon caractére. " Un Auteur
" renommé, qui après s'être éxercé dans ſes Ecrits *Lettres*
" ſur toute ſorte de matiéres, avec une facilité éx- *ſur les*
" trême, & avoir aquis beaucoup de reputation, s'eſt *François.*
" enfin aviſé de vuider toute ſon Erudition dans un
" grand Livre critique. Cèt Auteur ſur tout peut
" faire voir juſques où un homme qui manque par le
" coeur, peut s'égarer par l'Eſprit; & ſon Ouvra-
" ge, qui par la maniére dont il eſt écrit, impoſe à
" tant de gens, montre de quel côté eſt tourné le
" goût preſque général de nôtre temps. Le Raiſon-
" nement eſt le fort de cet Ecrivain, mais ſes raiſon-
" nemens ne ſe rapportent qu'à l'homme corrompu
" qu'ils corrompent encore d'avantage. L'Auteur s'eſt
" plû à y répandre des obſcénités, auſſi bien que des
" railleries ſur des ſujets que toute perſonne ſenſée fera
" toûjours profeſſion de reſpecter; C'eſt l'Ouvrage
" du monde où ceux qui veulent être amuſés &
" trompés le ſont d'avantage. Ce terrible volume,
" cette Montagne après avoir jetté de grands cris dans
" une Préface, qui diſpenſe un homme judicieux
" de la lecture de l'Ouvrage, n'enfante véritablement

" qu'une souris, ou plûtôt elle en enfante une nichée " qui se fourrent partout, pour ronger & faire du " dégat, & qui n'épargnent pas même les choſes les " plus sacrées. Cèt Ecrivain qui penſe ſi mal de tout " ce que nous reſpectons, dira-t-il tout ce qu'il pen- " ſe, & ſe fera-t-on une bienſéance de ne pas dire ce " qu'on penſe de lui ? Diſons hardiment que le ca- " ractére d'Eſprit de l'Auteur du Dictionnaire Cri- " tique, eſt celui d'un Charlatan, & que c'eſt peut- " être de tous les Charlatans, qui aient jamais paru, " le plus ſignalé ; Paré d'une faſtueuſe Erudition, " d'un ramas de faits & de circonſtances qui ne mé- " ritérent jamais l'attention d'un homme ſenſé, il ſe " produit avec une eſpéce d'éclat, & attire ſur lui les " yeux de tout le monde ; & la fertilité de ſon eſ- " prit, qui le rend propre à jouer toutes ſortes de " perſonnages, le met en état d'amuſer agréablement " la foule qu'il aſſemble. Tantôt il fait le Philoſo- " phe, qui témoigne faire cas des bonnes mœurs, & " il fait des Réflexions qui les recommandent. Tantôt " c'eſt un Libertin qui ſe jouë de tout, & ſe laiſſe aller à " ſon panchant. Quelquefois il paroit comme un " Eſprit-fort, devant qui rien ne doit tenir ; d'au- " treſois il ſe met en poſture contre les eſprits forts " eux-mêmes, & vous diriés qu'il va les combattre. " C'eſt un Savant qui cite ou qui refute d'autres Sa- " vans ; c'eſt un Cavalier qui imite le langage de la " Cour ; quelquefois il affecte celui de la Guerre ; " d'autrefois il emploie celui du Barreau. Souvent- " il en parle un qui n'eſt propre qu'à charmer la Ca- " naille, & il le parle ſi bien, que par là principa- " lement, il l'emporte ſur tous les Charlatans qui " ont paru avant lui. Il n'eſt rolle qu'il ne joüe, " ni figure qu'il ne prenne, pour groſſir la foule des " Spectateurs, auſſi bien que pour les contenter, & " le fruit de tout cela eſt de leur faire enviſoger tou- " tes choſes comme faites pour ſervir de matiére au " Raiſonnement, & le Raiſonnement fait pour ſe " jouer de toutes choſes. Quelques-uns ſe conten- " tent d'être ſimples Spectateurs de ſes ſingeries, & " ils n'y perdent que leur temps. D'autres, plus " à plaindre, ajoûtent foi à ſes Diſcours, & ſe pour- " voïent de ces drogues, comme de quelque choſe " d'exquis, & qui préſerve les hommes des ſcrupu- " les & des terreurs incommodes que la Réligion " leur cauſe, & ils trouvent, en effet, ce qu'ils " cherchent. De toute maniére c'eſt un Ouvrage " propre à ſéduire ceux qui veulent être ſéduits.

Quand on a réfléchi ſur le caractére de Mr. Bayle & qu'on a quelque uſage & quelque connoiſſance du monde, on peut aiſément s'aſſurer ſur les cauſes de ſa grande reputation & de ſes rapides ſuccès. 1. Il conte bien, ce talent n'eſt pas commun, & c'eſt un des plus agréables amuſemens que d'écouter & de lire ceux qui le poſſédent au point qu'il faiſoit. 2. Bien des gens trouvent plus de plaiſir à lire des morceaux détachés que des hiſtoires ſuivies. On les quitte quand on veut, & on les recommence quand on trouve à propos. 3. Il a ſu choiſir les contes qui plaiſent à ceux dont il s'eſt propoſé de s'emparer. 4. Il n'ignoroit pas que le jouge de la Réligion peſe à bien des cœurs, qui par là ſeroient charmés de lire ce qui va à en décharger en le dépouïllant de certitude. 5. Lorſque des cœurs qui ne ſont pas encore tout à fait gâtés, mais qui faute de bonne éducation & de ſolides inſtructions, ne ſavent pas ſe tirer des Sophiſmes éblouïſſans de cèt Auteur, ſont las de flotter dans les ténébres, & de voir & d'entendre repéter le pour & le contre. Si quelqu'un leur vient dire *Finiſſons ces raiſonnemens qui* nous caſſent la tête, il eſt temps d'aller ſouper, il eſt naturel de goûter des plaiſirs aſſés qui ſuccedent à des raiſonnemens qui fatiguent. Que le goût de cette ſauce eſt fin, que la féve de ce vin eſt délicieuſe ! Jamais perdrix ne furent mieux choiſies ! A la table du Roi on ne mange pas des fruits plus éxcellens! Que Zenon ſoit mieux entendu à la diſpute qu'Epicure, il faut avouer que celui-ci a beaucoup plus judicieuſement penſé ſur la nature du Souverain Bien. Le prix de la volupté enchante tout ce qui eſt capable de la connoître, & s'il eſt vrai qu'Epicure ſe ſoit borné aux voluptés de l'eſprit, il a été en cela moins Philoſophe, & moins ſage que nous. La Jeuneſſe eſt charmée de ces leçons. Les vieux pécheurs de l'un & de l'autre ſexe, & qui ont plus d'une fois renouvellé leurs Noviciats dans l'Ecole de la débauche, tout plains de mépris qu'ils ſoient pour la Raiſon, s'applaudiſſent de l'avoir à cet égard pour eux. J'ai été plus d'une fois témoin de ces manéges, & j'en ai été inſtruit par des témoins qui avoient autant de lumiére que de probité, & qui ſavoient réfléchir juſte.

SECTION QUATRIEME

Où l'on éxamine les Fondemens du Pyrrhoniſme en général, & du Pyrrhoniſme Logique en particulier.

JE me ſuis étendu à faire connoitre les dangereux effets du Pyrrhoniſme, qui a ou aſſés gaté l'eſprit de Mr. Bayle pour le faire tomber en cent Contradictions, ou aſſés corrompu ſon cœur pour l'engager à ſe jouër également de la Réligion, & de la Raiſon, en renverſant l'une par l'autre. J'ai crû que ſur un ſi important ſujet, je ne devois pas me borner à un petit nombre d'éxemples, car le Pyrrhoniſme n'a pas ſeulement fait tomber Mr. Bayle, une fois ou deux, dans de grandes fautes, ſon Dictionnaire en eſt tout parſemé. Mais il ne ſuffit pas de prouver que le Pyrrhoniſme eſt dangereux, il faut encore prouver que les Pyrrhoniens raiſonnent très-mal, & que quiconque aime la vérité, ſe convaincra aiſément qu'ils ont tort de raiſonner ſi mal.

Toutes mes remarques ſur ce ſujet ſe rapporteront à *trois* chefs. 1. qu'il y a de l'évidence & qu'on peut la ſentir. 2. que l'on eſt dans un tort inéxcuſable, lors qu'au lieu de la chercher & de s'y rendre attentif, on en détourne les yeux & on fait ſes efforts pour la chicaner 3. Que cette fantaiſie eſt un renverſement de la nature humaine, qui n'étant point dérangée, nous porte à aimer & à reſpecter l'évidence.

Je parcourrai les Ouvrages de Mr. Bayle pour prouver que lui-même fournit dans divers articles de quoi combattre les Pyrrhoniens, & que dans d'autres il les défend très-mal. Il ne ſera pas facile d'obſerver toûjours un ordre parfaitement éxact, dans la néceſſité où l'on eſt de parcourir des Livres dans leſquels Mr. Bayle n'a rien moins penſé qu'à l'ordre.

Dans la réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tome V. Chap. 24. pag. 311. Je reconnois, dit-il, " avec tous les Dogmatiques que *l'évidence eſt le Ca-* " *ractére de la vérité* ; & à la page 314. j'avertis " Mr. Bernard qu'on l'a trompé, lors qu'on lui a dit " que Mr. Bayle *ſoûtenoit que toutes les propoſitions* " *évidentes étoient également évidentes.* Je lui réponds " que cette Théſe, *les corps ſont incapables de penſer* " paroit aſſés évidente pour Mr. Bayle, pour la juger " certaine, mais qu'il ne la croit pas auſſi évidente, " que cette propoſition *deux & deux ſont quatre.* C'eſt-là ruiner le Pyrrhoniſme qui fonde ſon grand principe de la ſuſpenſion ſur une évidence égale d'un coté & d'autre.

Qu'il y a de l'évidence & qu'elle eſt convaincante. Oeuvres div. Tom. III. 2. part. p. 1017.

" Dans la page 315. Ces paroles de *Mr. Bernard.* *Ibidem.*
" Il en eſt tout au plus comme de la préſcience Di-
" vine, & de la Liberté des Etres Intelligens, on
" ne voit pas la liaiſon qu'il y a entre ces deux cho-
" ſes, mais on ne voit pas qu'elles renferment une
" Contradiction évidente. Il y a de ſemblables vé-
" rités dans les Mathématiques, deſquelles pourtant
" il n'y a pas un ſeul Mathématicien qui ne ſoit
" per-

„ perſuadé, Il nie enſuite que ſon ſentiment ſoit „ différent de celui qu'éxpriment ces paroles.

Voilà donc le Pyrrhoniſme ſur la Providence renverſé; l'hypotéſe d'un Principe Infini, Eternel & tout Mauvais, eſt pleine d'éxtravagances de l'aveu de Mr. Bayle; On ne peut point dire la même choſe de l'éxiſtence d'un Principe Infini, très-parfait, très-ſage & très-bon. Il eſt digne de lui d'aimer la vertu, & de condamner le Vice, de favoriſer les gens de bien, & de punir les méchans. Les preuves qui établiſſent ces Vérités ſont claires, ſimples, & à portée de nôtre Intelligence: Les Objections qui les combattent ſe tirent de certaines combinaiſons qui ne nous ſont pas aſſés connuës pour réſoudre parfaitement ces Objections: Nous comprenons qu'il nous faudroit ſavoir bien des choſes que nous ne ſommes pas en état de ſavoir, ni de découvrir encore. Rien ne ſeroit plus déraiſonnable que de refuſer de nous tenir à ce que nous ſavons, parce qu'il y a des choſes que nous ne ſavons pas, & que nous ne pouvons pas encore démêler. Cela ſe confirme par ce que Mr. Bayle ajoute dans la page ſuivante, *que la Raiſon ne comprend rien dans nos Myſtéres.* Or elle même nous apprend qu'elle n'a aucun droit de rejetter ce qu'elle ne comprend pas, quand d'ailleurs la Vérité de ſon éxiſtence ſe trouve établie par de bonnes raiſons.

Qu'elle ne ſe trouve pas en oppoſition avec les vérités révélées.

II. Dire comme il fait enſuite. *La Raiſon ne comprend rien dans quelques-uns des Myſtéres de la Religion: voici la un fait; & voici la cauſe de ce fait, c'eſt que la Raiſon leur oppoſe des Notions évidentes*; je ſoutiens que parler ainſi c'eſt ſe contredire; Pour s'aſſurer que ces Notions évidentes ſont en contradiction avec les Myſtéres, il faut avoir une idée diſtincte de la choſe avec laquelle ces Notions évidentes ſe trouvent en Contradiction, ſans quoi lors-même qu'on n'auroit pas des preuves de l'éxiſtence de cette choſe, on devroit préſumer que la Contradiction peut n'être qu'apparente.

Ibidem p. 1074. Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Chap. XXV. pag. 328. *Comme Mr. Bayle fait toujours ſemblant de ſe repoſer ſur l'autorité du témoignage de Dieu qui ne peut tromper ni être trompé*; Mr. Bernard lui démande avec raiſon, comment prouvera-t-il que ſa croiance a ce fondement? " Comment le prouvera-„ t-il que par cette pauvre malheureuſe Raiſon ſur „ laquelle il n'y a nul fondement à faire, & qui nous „ trompe toujours, lors même qu'elle nous fait voir „ les choſes avec évidence. Voilà un deſilé où Mr. Bernard preſſe Mr. Bayle, & dont il le défie de ſe tirer qu'en ſe retranchant. Mais Mr. Bayle affecte de ne point paroître ſurpris, *Je n'ai jamais dit*, repond-il, *que la Raiſon trompe toujours.* Il ne s'agit pas de cela; car ſi la Raiſon trompoit toûjours, il n'y auroit qu'à croire le contraire de ce qu'elle dit, & on croiroit la Vérité, & par là on auroit une route ſûre pour ſe délivrer du Pyrrhoniſme. Mais Mr. Bayle parle toûjours de la Raiſon comme d'un ſecours très-foible, d'une Faculté inutile, incapable de nous aſſurer, qui détruit d'une main, ce qu'elle établit de l'autre; La voila donc incapable de nous aſſurer ſur la Vérité de la Révélation. Si la Raiſon eſt incapable de rien établir, elle nous trompe toujours, quand elle nous rend perſuadés, car celui qui eſt perſuadé croit certainement.

Ibidem. Pag. 332. " Il ſuffiroit ajoute Mr. Bernard, conti-„ nue Mr. Bayle, que la Réligion fut contraire; à „ des Axiomes que dicte la droite Raiſon pour a-„ voir lieu de la rejetter: par éxemple à l'Axiome, *„ que le tout eſt plus grand que ſa partie*, parce que „ cét Axiome étant fondé ſur la nature immuable de „ Dieu même, tout Dogme contraire à cet Axio-„ me ſera contraire à la nature de Dieu, & par con-„ ſéquent ne pourra être un Dogme révélé. On „ aura beau dire que le Dogme eſt fondé ſur la vé-„ racité de Dieu; De cela ſeul qu'il ſera contraire à „ l'Axiome, on niera qu'il ſoit fondé ſur cette vé-„ racité; & jamais il ne ſera auſſi évident que Dieu „ l'a révelé, qu'il eſt évident que le tout eſt plus „ grand que ſa partie. Cette réfléxion eſt plus favorable aux Sociniens qu'au myſtére de la Trinité; car ce qui les oblige de ſoutenir que l'Ecriture ne révéle point l'éxiſtence des trois perſonnes Divines, eſt qu'ils croient qu'aucune révélation ne ſauroit être contraire à cet Axiome; *que ſont idem uni tertio, ſunt idem inter ſe*, les choſes „ identifiées avec une troiſiéme, ſont identifiées entr'elles. Ce principe n'eſt-il pas auſſi évident que „ celui-ci, le tout eſt plus grand que ſa partie? Or „ ſelon Mr. Bernard on auroit droit de rejetter tou-„ tes les éxplications de l'Ecriture qui formeroient „ une Doctrine contraire à l'Axiome, le tout eſt „ plus grand que ſa partie. Pourquoi donc veut-il „ qu'on admette le dogme de la Trinité, quelque „ contraire qu'il ſoit à l'Axiome, *que ſunt idem uni tertio* &c? Je m'imagine qu'il répondra que le „ dogme de la Trinité n'eſt contraire qu'en apparen-„ ce à cet Axiome, mais on lui fermit la même ré-„ ponſe, en faveur d'une Doctrine qu'il croiroit contraire à l'Axiome qu'il a rapporté: on lui ſoutiendroit que cette Doctrine & cet Axiome s'accordent enſemble d'une maniére qui ne nous „ eſt point connuë; la petiteſſe de nôtre eſprit ne „ permettant pas que nous pénétrions un ſi grand „ ſécret, & nous faiſant voir de l'oppoſition entre „ des choſes qui réellement ne ſont point contrai-„ res.

Ibidem p. 1076. Pag. 333, Mr. Bayle revient encore à ſon Axiome contre la Trinité. " *Les choſes qui ſont les mêmes a-„ vec une troiſiéme, ou qui ſe confondent avec une troi-„ ſiéme, ſont auſſi les mêmes entr'elles, elles ne ſont „ point trois choſes, mais une choſe.* " On pourroit s'étonner de l'obſtination de Mr. Bayle à ramener une Objection à laquelle il eſt facile de répondre, & à laquelle il fait bien qu'on a déjà répondu. On a mille éxemples des choſes qui à un égard ſont différentes, & à d'autres ne le ſont pas: Toutes nos Idées, tous nos Sentimens, toutes nos Volontés ſont des états d'une même ſubſtance, & à cet égard ſont la même ſubſtance, mais elles n'en ſont pas les mêmes états: Il n'implique donc pas contradiction que dans le même Etre, il n'y ait *Unité & Pluralité.*

Si après cela on ajoutoit; Mais éxpliqués-nous un peu en quoi conſiſte cette *diverſité*, ou cette *pluralité*, qui dans l'Etre Suprême donne lieu aux trois noms de *Pere*, de *Fils*, ou de *Parole*, & de *St. Eprit*? & que je répondiſſe; Il s'en faut beaucoup que je ne connoiſſe aſſés à fond l'Etre infini pour vous donner là-deſſus un parfait éclairciſſement; N'y auroit-il pas de l'éxtravagance à me répliquer, *Vous avoués donc la Contradiction?* Comme ſi tout ce que je ne comprens pas étoit Contradiction.

Encore une fois d'où vient que Mr. Bayle revient ſi ſouvent à une Objection à laquelle on peut oppoſer une ſi ſolide Réponſe? Il cherche à faire des Incrédules, & pourvû qu'il en faſſe, il ſe met peu en peine où il en trouvera. Il n'aime pas la Réligion; il aime encore moins ſes défenſeurs: il veut donc leur ôter des partiſans. Il fait qu'en matiére de Réligion une grande partie des hommes n'a point corrigé les Idées très-imparfaites, & à cet égard très-fauſſes, qu'ils s'en ſont faites dès leur enfance: Il fait que la plupart des Enfans prennent tout bonnement, & tout groſſiérement le mot de *perſonne*, & qu'ils croiſſent avec cette erreur. Pour moi j'ai vu des Adultes, des perſonnes même d'âge, que je n'aurois jamais ſoupçonné d'être mal-inſtruits, qui appliquoient le nom de ſeconde Perſonne de la Trinité à la Nature humaine de J. C., & à J. C. homme, au fils de Marie; Ils parloient comme les autres, & ce fut par grand hazard que je découvris leur erreur, & depuis ce tems-là curieux de ſavoir ſi je ne la trouverois pas dans d'autres de la même maniére, je la trouvai effectivement. Tous ceux donc qui ont attaché aux noms de Pere, de Fils, & de St.

Esprit des Idées qu'ils ne devroient pas y attacher, tomberont d'accord de la Contradiction, ils en seront frappés, & ils se laisseront mener par Mr. Bayle à l'Incrédulité.

Mr. Bayle, avec toute sa féconde subtilité, auroit été bien embarassé, si on lui avoit demandé un seul exemple qui eut la plus légére apparence d'opposition avec cèt axiome, *le tout est plus grand que sa partie*; au lieu que les termes d'unité & de différence sont tellement relatifs, qu'une infinité de choses peuvent différer en un sens, convenir en un autre, & former différentes espéces d'Unité.

Pour établir le Pyrrhonisme, il ne suffit point d'alléguer quelque sujet, que nous ne connoissions qu'imparfaitement, & prononcer ensuite sur ce qui est vrai, dans des termes vagues, qui en eux-mêmes soient susceptibles de différens sens, dont quelques-uns renferment de la Contradiction; car les sens visiblement Contradictoires ne font point les vrais sens d'une proposition qui n'est pas fausse, & ainsi jamais une Vérité n'est Contradictoire à une Vérité.

On voit que Mr. Bayle fonde son Pyrrhonisme sur ce que la Révélation, qui est très sure, enseigne, *dit-il*, des Vérités opposées aux Axiomes les plus évidens, aux Propositions que la Raison trouve indubitables; & un des Argumens sur lequel il compte le plus, c'est celui qu'il tire de la Trinité

Dict. Hist. Article Pyrrhon Note B.

„ Pour espérer quelque victoire, dit-il, sur un Scep-
„ tique, il faut lui prouver avant toutes choses que
„ la vérité est certainement reconnoissable à quelques
„ marques. On les appelle ordinairement *Criterium Veritatis*. Vous lui soûtiendrés avec raison que
„ l'évidence est le Caractére sûr de la Vérité; car si l'é-
„ vidence n'étoit pas ce Caractére rien ne le feroit.
„ Soit, vous dira-t-il, c'est là où je vous attens, je
„ vous ferai voir des choses que vous rejettés comme fausses, qui sont de la dernière évidence. Il
„ est évident que les choses *qui ne sont pas différentes d'une troisiéme, ne diffèrent point entr'elles*, c'est
„ la base de tous nos raisonnemens; c'est sur cela
„ que nous fondons tous nos Sillogismes, & néanmoins la Révélation du Mystére de la Trinité nous
„ assure que cet Axiome est faux. Inventés tant de
„ distinctions qu'il vous plaira, vous ne montrerés
„ jamais que cette maxime ne soit pas démentie
„ par ce grand Mystére. Mr. Bayle dans sa Lettre CXVII. écrivant à un ami de Mr. Jurieu.

Oeuvres Div. Tom. II. pag. 654. *Tachons, dit-il, de démentir la Maxime, Que non sunt idem uni tertio, non sunt idem inter se.* Je reconnois donc que ces termes vagues & Métaphysiques sont susceptibles de plus d'un sens.

Cet Axiome que Mr. Bayle fait sonner si haut, & dont-il tire contre la Révélation une Conséquence qu'il donne pour être sans réplique, est exprimé en termes vagues, par conséquent est susceptible de plus d'un sens, & ce sens suivant l'application que l'on en fera, & la maniére dont-on le déterminera, il sera vrai ou il sera faux. Il est très-vrai que la longueur, que la largeur, & que l'épaisseur de deux piés cubes, par éxemple, ne sont pas trois masses de deux piés cubes chacune, mais une seule masse de deux piés cubes. Il est également faux que la largeur, que la longueur, & que l'épaisseur ne différent point entr'elles, quoi qu'elles fassent un seul Corps, & non pas trois Corps.

Au sens auquel le *Pére* n'est pas le *Fils*, & le St. *Esprit* n'est ni le *Pére* ni le *Fils*, ils sont *trois* & non pas *un*; & au sens auquel ils *sont un*, ils *ne sont* pas *trois*; Me demandera-t-on? *Expliqués ce sens, donnés-nous une idée claire de cette distinction.* Je réponds que ce sont là des choses dont je n'ai pas une Idée déterminée, mais je suis assuré que ce que je viens de dire en termes généraux, est vrai dans un sens déterminé. Ce qui rend l'eau Liquide n'est pas la même chose que ce qui la rend Pesante, ce n'est pas la même chose que ce qui la rend Froide; ce n'est pas la même chose que ce qui la rend Transparente. Voilà quatre propriétés différentes. La figure de ses parties non plus n'est pas la même chose que leur mouvement. De là conclura-t-on qu'il y a quatre eaux, six eaux & non pas une, & de ce qu'on n'en peut qu'une, dira-t-on que mouvement, figure & tout le reste n'est qu'une même chose? Le laboureur le plus simple ne le dira point, & il auroit tort de le dire; il se trouvera pourtant dans l'impuissance de concilier toutes ces différentes propositions, parce que pour lui il ne fait non plus ce que c'est que Liquidité, Froideur, Pesanteur Transparence, que je ne comprens les personnes Divines, & que je n'en ai d'Idées.

Quand Mr. Bayle ajoute; „ Il est évident qu'il
„ n'y a nulle différence entre Individu, Nature,
„ Personne; cependant le même Mystére nous a
„ convaincus que les Personnes peuvent être mul-
„ tipliées, sans que les Individus & les Natures
„ cessent d'être uniques. Il est évident que pour
„ faire un homme qui soit réellement, & parfaite-
„ ment une personne, il suffit d'unir ensemble un
„ corps humain & une ame raisonnable. Cependant
„ le Mystére de l'Incarnation nous a appris que cela
„ ne suffit pas. D'où il s'ensuit que ni vous ni
„ moi ne saurions être certains si nous sommes des
„ personnes; car s'il étoit essentiel à un corps hu-
„ main & à une ame raisonnable de constituer une
„ personne, Dieu ne sauroit jamais faire qu'ils ne la
„ constituassent: il faut donc dire que la person-
„ nalité leur est purement accidentelle. Or tout ac-
„ cident est séparable de son sujet en plusieurs ma-
„ niéres: il est donc possible à Dieu de nous em-
„ pêcher par plusieurs moiens, d'être des personnes,
„ quoi que nous soions composés de corps &
„ d'ame; & qui nous assurera qu'il ne se sert pas de
„ quelqu'un de ces moiens pour nous dépouiller de
„ la personnalité? Est-il obligé de nous révéler tou-
„ tes les maniéres dont il dispose de nous?

Dictionn. Art. Pyrrhon Not. B.

Je ne veux que ces paroles pour convaincre toute personne, qui aura un peu étudié, & qui aura lû cent pages de quelque Ouvrage de Mr. Bayle, pour se convaincre qu'il manque de sincérité: Il entasse des Inintelligibilités, il dit qu'il ne fait pas les concilier avec la Raison. Donc la Raison ne mérite plus d'être écoutée. Mais qui a-t-il de si sacré dans cèt entassement de paroles inintelligibles, dont l'autorité, à ce qu'il prétend doit confondre la Raison? Dans quel passage de l'Ecriture Ste. Mr. Bayle, dont la Foi fait toute la gloire, toute la tranquilité, toute l'assurance, a-t il trouvé tout cèt entassement, & ce Jeu de termes obscurs, vagues, métaphysiques, & tous presque éloignés de la signification qu'ils ont ordinairement? Je lirois cent & cent fois l'Ecriture Ste. sans que rien de tel me vint en pensée. Je vois aussi peu clair dans ce que je viens de tirer de Mr. Bayle que dans une enfilade de mots que je prendrois au hazard dans un Dictionnaire, & une tirade de cette Nature me feroit-elle renoncer à la Raison? Il faudroit déja l'avoir perdue pour le prétendre sincérement, & il faut être sans pudeur pour faire semblant de le croire. A la vérité je me souviens de quelques endroits, où de vieux & téméraires Métaphysiciens agitent ces Questions; Mais je me souviens aussi qu'ils prennent grand soin d'éloigner la Contradiction de leurs conclusions, & que dans cette vue ils avertissent que quand on applique ces termes-là à Dieu, il ne faut point les prendre dans le même sens, que quand on les applique aux hommes. Ils déclarent nettement que ces termes appliqués à Dieu ne doivent pas signifier ce qu'ils signifient ordinairement, & ils ne désignent que d'une maniére très-vague le sens qu'il est permis de leur attacher. Les éclaircissemens que les Théologiens Orthodoxes donnent à leurs expressions sur la Trinité, vont plus à écarter les fausses idées qu'on pourroit attacher à leurs termes, qu'à en donner de précises de

ce

ce qu'ils signifient. Les distinctions, qu'ils posent réelles, sont plus que des Noms & de simples Modalités. On peut tomber en contradiction en appliquant des termes mal définis à un sujet dont on n'a pas de connoissance. Donc les Principes les plus clairs, & les plus évidens de la Raison doivent être comptés comme rien. C'est ainsi qu'il faut conclure pour prouver que la Raison est une cause d'égarement, comme Mr. Bayle le prétend. Le Pyrrhonisme n'étant point un état naturel, il forme au déguisement & en fait prendre l'habitude. Que l'on compare ce que Mr. Bayle écrit sur l'origine de la Lettre sur les Comètes, Lettre LVI, avec ce qu'il en dit dans la Préface de la troisiéme Edition, & on se convaincra qu'il déguise dans l'une ou dans l'autre de ces narrations.

Je sens que je pense, ou si vous voulés, ma Pensée se fait sentir par là même qu'elle éxiste, elle se sent elle-même, elle s'apperçoit elle-même : Je sens que je pense, & en même-temps je sens que je suis; il m'est impossible de douter ni de l'un ni de l'autre. Je ne suis pas seulement une maniére d'être, je suis une substance, car dès là même que la pensée que je sens est une maniére d'être d'une certaine substance, elle est cette substance dans un certain état. Or une substance Intelligente porte le nom de personne. Cette substance Intelligente qui pense en moi, prend le même intérêt au Corps qu'elle anime, & qu'elle appelle sien, qu'à elle même. Elle le regarde comme soi-même; le sentiment de la pensée n'est guére plus présent à ce qui pense, dans un homme, que l'idée du Corps qui lui appartient en propre; c'est ce qu'on appelle composer avec son Corps une seule Personne.

Figurés-vous présentement un homme qui dit, je ne veux rien croire de tout ce que vous venés de dire, peut-être le croirai-je dans la suite, mais jusques ici, il me paroit très-douteux. *Et qu'attendés-vous donc pour le croire?* J'attends que vous m'aiés éxpliqué, & que vous m'aiés fait distinctement comprendre de quelle maniére ce qu'il y a de Divin en Jesus Christ, est uni avec cette ame & ce corps, par lesquels il ressemble au reste des hommes à l'éxception du péché; j'attens d'avoir compris ces rélations particuliéres de l'Etre suprême avec le *Fils de Marie*, pour me persuader que je suis un Etre Intelligent, qui regarde un certain corps organisé & vivant, comme lui-même, tant l'idée de ce corps lui est présente, tant il prend d'intérêt à sa conservation.

Quelles raisons n'ébranlera point la Certitude.

III. QU'ON parcoure l'une après l'autre toutes les difficultés que les Pyrrhoniens nous opposent, en vué d'ébranler la certitude de toutes nos connoissances, on verra manifestement qu'elles se réduisent à ceci, *Vous ne savés pas tout, donc vous ne savés rien.* Toutes leurs objections tombent & leur force s'évanouit, dès que l'on comprend qu'on peut connoitre un sujet; & en ignorer d'autres, & que quand un sujet est fort compolé, il peut aisément arriver qu'on en connoitra quelques parties, pendant qu'on en ignorera d'autres; On peut enfin se convaincre de la vérité d'une Proposition, aux termes de laquelle on n'attachera que des Idées vagues, parce qu'on ne sera pas en état d'y en substituer de plus déterminées. J'apperçois qu'une chose change d'état, je conclus que ce changement est l'effet de quelque cause; *cette conclusion n'est pas sure*, me dira un Pyrrhonien, & pourquoi? *Parce que vous n'avés pas découvert quelle est cette cause, ni de quelle maniére elle a produit son effet.*

Il n'est pas en ma puissance de me persuader qu'un homme qui parle ainsi parle sincérement. Un Pyrrhonien qui ouvrant son coffre, s'apperçoit que l'argent qu'il y avoit enfermé n'y est plus, & prend des mesures pour découvrir qui le lui a enlévé, souffriroit-il patiemment qu'on vint lui dire d'un ton Philolophe, *Vous n'y pensés pas; car avant que de vous mettre dans l'Esprit que quelqu'un a ouvert vôtre coffre, & a pris vôtre argent, il faudroit premiérement connoitre qui c'est qui l'a pris, & de quelle maniére il a pu ouvrir vôtre coffre pour se saisir de ce qu'il renfermoit.*

,, Penſées diverſes ſur les Cométes Art. 199. Si un Docteur de Sorbonne, dit Mr. Bayle, avoit la hardieſſe de chanceler tant-ſoit-peu ſur le Myſtére de l'Incarnation, je ne dis pas quant à la ſubſtance du Dogme, mais quant aux maniéres de l'éxpliquer : s'il diſoit par éxemple, que la Nature humaine de Jeſus Chriſt eſt une Perſonne, ſans vouloir pourtant déroger le moins du monde au mérite de ſes ſouffrances : ou bien s'il diſoit que la Nature humaine a été tellement unie avec la Divinité, que la volonté de l'une eſt devenue la volonté de l'autre, on crieroit auſſi tôt au Neſtorien, au Monothélite, ſes Bénéfices ſeroient impétrés, & il courroit riſque du feu de la Gréve. *Oeuvres Div. Tom. III. 1. Part. Pag. 126*

,, Je foutiens que nous formons tous, dit-il, Art. 200. & ſur la Nature de Dieu & ſur ſes Decrets, mille jugemens auſſi faux que la fauſſeté elle-même. Je foutiens que tous nos Peuples ſont Anthropomorphites, & Neſtoriens, & qu'il n'y a point de Paiſan, qui après avoir appris par cœur que Dieu eſt un Eſprit, & que Jeſus Chriſt eſt Dieu & homme tout enſemble en Unité de perſonne, ne forme des Idées toutes contraires à ce qu'il dit comme un Perroquet. *Ibidem. Pag. 127*

Mr. Bayle fournit dans ces paroles une Réponſe aux Objections qu'il met dans la bouche d'un Pyrrhonien dans ſon Dictionnaire, quand il s'applique à prouver que ce que les Théologiens aſſemblent, ſur l'unité perſonnelle des Natures, n'eſt qu'un aſſemblage formel de contradictions. Il y a tant d'obſcurité dans ces termes dont la Métaphyſique s'eſt aviſée, que les peuples ou ne les entendent pas, ou les prennent dans un ſens qu'il ne faut pas leur donner, & qui par là devient contradictoire. Mr. Bayle vient d'en convenir.

Mr. Bayle qui ſe plaiſoit à feuilleter les Scholaſtiques, & à tirer de leur jargon barbare dequoi harceler la Théologie & la Réligion, auroit mieux fait de conſulter Clauberge Theologien célébre dans ſa communion, & Philoſophe, grand partiſan de l'évidence? Il a compoſé pluſieurs Diſſertations éxcellentes ſur l'Unité de Dieu, & ſur la Trinité, où il a fait voir que ces Matiéres ne renferment aucune contradiction pour les eſprits modeſtes qui connoiſſent leurs bornes, qui s'y renferment, & qui n'affecrent point de décider ſur ce qu'ils ne comprennent pas, ni d'entrer dans des détails lorſqu'il convient d'en demeurer à des Idées généticales.

IV. QUAND on eſt capable de bien comprendre (dit Mr. Bayle) tous les moiens de l'époque qui ont été éxpoſés par Sextus Empiricus, on ſent que cette Logique eſt le plus grand effort de ſubtilité que l'homme ait pû faire; mais ont voit en même temps que cette ſubtilité ne peut donner aucune ſatisfaction : elle ſe confond elle-même; car ſi elle étoit ſolide, elle prouveroit qu'il eſt certain qu'il faut douter. Quel cahos, & quelle gêne pour l'eſprit! Il ſemble donc que ce malheureux état eſt le plus propre de tout à nous convaincre que nôtre raiſon eſt une voie d'égarement, puiſque lorſqu'elle ſe deploie avec le plus de ſubtilité, elle nous jette dans un tel abime. La ſuite naturelle de cela doit être de renoncer à ce guide, & d'en demander un meilleur à la cauſe de toutes choſes. C'eſt un grand pas vers la Réligion Chrétienne, elle veut que nous attendions de Dieu la Connoiſſance de ce que nous devons croire, & de ce que nous devons faire : elle veut que nous captivions nôtre entendement à l'obéiſſance de la Foi. Si un homme s'eſt convaincu qu'il n'a rien de bon à ſe promettre de ſes diſcuſſions Philoſophiques, il ſe ſentira plus diſpoſé à prier Dieu, pour lui

Ce que Mr. Bayle a dit ſur l'Epoque de Pyrrhon eſt forbiſſi-quer & les conſéquences qu'il en tire nulles. Diction. Article Pyrrhon. Rem. C.

„ lui demander la perſuaſion des vérités que l'on doit „ croire, que s'il ſe flatte d'un bon ſuccès en raiſon- „ nant & en diſputant. C'eſt donc une heureuſe „ diſpoſition à la Foi que de connoitre les défauts „ de la Raiſon : & de là vient que Mr. Paſcal, & „ quelques autres, ont dit que pour convertir les Li- „ bertins, il faut les mortifier ſur le Chapitre de la Rai- „ ſon, & leur apprendre à s'en défier. Calvin eſt „ admirable ſur cette penſée, car voici ce qu'il éx- „ poſe ſur la liturgie du Baptême &c :

Nous penſons, & nous ſommes capables de conduire nos penſées dans un tel ordre, qu'elles nous procurent des Idées aiſées à combiner, évidemment liées les unes avec les autres. Quand nous nous conduiſons ainſi, & que nous n'acquieſçons qu'à ce que de telles idées, & de telles combinaiſons nous font connoitre, nous faiſons un bon uſage de nôtre capacité, ou de nôtre *Raiſon*; car c'eſt le nom que l'on donne à cette capacité, de s'inſtruire en allant par ordre d'Idée en Idée. Mais comme nous pouvons faire un bon uſage de nos forces, nous pouvons auſſi en abuſer. Un homme qui, au lieu d'aimer la Vérité, & de la chercher de bonne foi pour en faire la Régle de ſa conduite, & pour lui ſacrifier toutes ſes inclinations, s'abandonne au plaiſir de contredire, de fatiguer les autres, & de les embaraſſer, qui refuſe ſon attention à une évidence qui le convaincroit pour la tourner ſur de vaines ſubtilités, & ſur des équivoques qui ſouvent ne ſignifient rien, où qui renferment des ſignifications incompatibles, & qui ſe détruiſent réciproquement : Un tel homme tombe dans des abimes ténébreux ; il doute, il s'obſtine à douter, & il ne ſait même s'il doit douter.

La ſuite naturelle de cela, dit Mr. Bayle, c'eſt de renoncer à ce guide. J'en tombe d'accord, ſi par ce guide on entend une Raiſon, qui ne ſe plait qu'à chicaner, qui ſe dérobe à la Lumiére, & qui s'obſtine à ſe perdre elle-même dans de vaines ſubtilités.

Quand on réfléchit qu'on eſt homme de même qu'un Pyrrhonien, capable par conſéquent de s'égarer dans les mêmes fantaiſies, cette réflexion ſage & modeſte peut diſpoſer au Chriſtianiſme ; la crainte de reſſembler aux Sceptiques nous tient colés à l'évidence, & l'exemple de ceux qui s'égarent nous remplit ſant de défiance de nous mêmes, nous demandons à Dieu la grace de perſévérer dans l'amour de l'Evidence, de la Vérité, & de la Circonſpection qui y conduit.

Mais ſi l'on prétend qu'une habitude à douter très-longue, & très-affermie, nous diſpoſe à croire avec plus de fermeté ce que la Révélation nous enſeigne, c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'une longue habitude à l'irpureté nous diſpoſe merveilleuſement à la pureté que l'Evangile demande.

Un homme que l'Eſprit de Diſpute, & le goût des vaines ſubtilités aura affermi dans le doute, & qui ne ſaura que combattre & détruire, & qui par là ſe trouvera incapable de rien établir, & de croire, quoique ce ſoit, comment croira-t-il la Divinité d'une Révélation, combatuë par tous ceux qui lui reſſemblent, & qui raiſonnent comme lui ? Le Juif & le Mahométan ſe vantent, & ſe flatent l'un & l'autre d'une Grace d'une Impreſſion Divine, qui les rend convaincus de la vérité de leur Réligion. De quel Droit un Pyrrhonien préſumera-t-il que le Juif & le Mahométan ſe trompent, & que c'eſt lui qui eſt favorité de ces impreſſions dont les autres ſe flatent vainement ? Quelles preuves en a-t-il, & à quel caractére reconnoit-il que ſes preuves ſont ſolides, lui qui ne veut connoitre aucun caractére qui diſtingue la vérité d'avec l'erreur ?

J'ai déja remarqué ci-devant que rien n'eſt plus aiſé que d'abuſer des expreſſions générales d'un Auteur célébre, de leur donner plus d'étenduë qu'il ne leur en donnoit, & de les appliquer à des ſujets & à des circonſtances auxquelles elles ne conviennent point. Selon *Calvin*, & ſelon le bon ſens, la Régénération conſiſte à renoncer à la fantaiſie de nous conduire à nôtre gré, de nous faire une Morale conforme à nos Panchans, & à nos Préjugés : Il en eſt qui débutent par là, c'eſt-à-dire par vouloir ſe conduire au gré de leurs Inclinations, & qui enſuite font violence aux expreſſions de l'Ecriture Ste. pour n'y trouver rien qui les gêne, & qui ne s'accommode avec cette Morale qu'ils ſe ſont faite, & qui n'eſt ni démontrée, ni tirée de principes très-évidens par le moïen d'une enchainure de conſéquences, très-néceſſairement liées l'une à l'autre.

Quand même le Livre qui eſt l'objet de nôtre Foi, nous impoſe, dans de certains cas, une obéïſſance qui nous gêne, nous devons nous ſoûmettre humblement à ſes Loix, & nous éloigner de l'exemple de nôtre prémier Pére, qui au lieu d'obéïr à un Commandement très-clair, & très-juſte, s'aviſa de raiſonner, voulut lui donner une Interprétation qui s'accomodât avec ſon déſir, & ſe hâta d'embraſſer comme vrai un ſens qui n'étoit pas raiſonnable, & qu'il n'avoit pas examiné avec aſſés de circonſpection.

Mr. Bayle a compté ſur la crédulité de quelques bons coeurs, qui donneroient aiſément dans les panaux qu'il leur a dreſſés, & qui auroient la charité de le croire, quand il ſe déclare en termes ſi exprès pour la *Foi*, & pour *l'Orthodoxie*.

Mais il s'eſt trompé quand il a crû que ces gens de bien iroient avec lui juſqu'à confondre avec la Simplicité des Vérités révélées, les ſubtilités Scholaſtiques les plus ambiguës, & que ces gens de bien auroient encore la foibleſſe de s'élever contre ceux qui ne s'embarraſſeroient pas de ces Scholaſtiqueries, & de traverſer ceux qui dégageroient le Vérité d'avec les ſubtilités, par leſquelles il tache de la faire diſparoitre, qui ſépareroient l'évidence & le certain de l'Obſcurité des termes ; & des jeux de mots dont-il l'enveloppe, & que par-là enfin il s'eſt flaté qu'il ſe rendroit aſſés redoutable pour que qui que ce fût n'oſât ſe hazarder à lui répondre.

V. Qui ne s'ennuieroit de voir à quel point Mr. Bayle ſe jouë de ſes Lecteurs, & donne carriére à ſon panchant ſur l'article de *Pyrrhon*. Calvin, *dit-il*, eſt *admirable ſur cette penſée, la régénération conſiſte en deux parties, c'eſt que nous renoncions à nous mêmes, ne ſuivant point notre propre Raiſon, notre propre plaiſir & notre propre volonté.* Après quoi il ajoute. " Quoi qu'il en ſoit „ il y a d'habiles gens qui ſoutiennent que rien n'eſt plus „ oppoſé à la Réligion que le Pyrrhoniſme. C'eſt „ l'éxtinction totale non ſeulement de la Foi, mais „ de la Raiſon, & rien n'eſt plus impoſſible que „ de ramener ceux qui ont porté leur égarement juſ- „ qu'à cèt éxcès.

Contradictions de Mr. Bayle.

Article Pyrrhon. Note C.

„ On peut inſtruire les plus ignorans. On peut „ convaincre les plus entêtés. On peut perſuader „ les plus incrédules.

„ Mais il eſt impoſſible, dit Mr. Bayle, je ne dirai pas de convaincre un Sceptique, mais de raiſonner juſte contre lui, n'étant pas poſſible de lui „ oppoſer aucune preuve, qui ne ſoit un Sophiſme, „ le plus groſſier de tous les Sophiſmes, je veux „ dire une *pétition de principe*. En effet il n'y a „ point de preuve qui puiſſe conclure qu'en ſuppoſant que tout ce qui eſt évident eſt véritable, c'eſt-„ à-dire qu'en ſuppoſant ce qui eſt en queſtion. „ Car le Pyrrhoniſme ne conſiſte proprement qu'à „ ne pas admettre cette maxime fondamentale des „ Dogmatiques.

Calvin eſt *admirable*. Cependant *d'habiles gens penſent autrement que lui, & ils établiſſent ce qu'ils penſent par de bonnes raiſons, & de bonnes Authoritès.*

„ *Notés*, dit-il après cela, que la Mothe le Vayer „ éxclut les Pyrrhoniens de la grace qu'il a faite à „ pluſieurs Anciens Philoſophes : ce qu'il nous va „ dire contient quelques faits qui appartiennent à cet „ Article. Je tiens pour deſeſpéré le Salut de Pyr- „ hon, & de tous ſes diſciples qui ont eu les mê-

mes

„ mes ſentimens que lui touchant la Divinité. Ce „ n'eſt pas qu'ils fiſſent profeſſion d'Atheiſme, com- „ me quelques-uns ont cru. On peut voir dans „ Sextus Empiricus qu'ils admettoient l'exiſtence des „ Dieux comme les autres Philoſophes, qu'ils leur „ rendoient le culte ordinaire, & qu'ils ne nioient „ pas leur providence. Mais outre qu'ils ne ſe font „ jamais déterminés à reconnoître une Cauſe prémiére; „ qui leur fit mépriſer l'Idolatrie de leur temps, il „ eſt certain qu'ils n'ont rien cru de la Na- „ ture Divine qu'avec ſuſpenſion d'eſprit, ni „ rien confeſſé de tout ce que nous venons de dire „ qu'en doutant, & pour s'accommoder ſeulement „ aux loix & aux coutumes de leur ſiécle, & du „ païs ou ils vivoient. Par conſéquent, puis qu'ils „ n'ont pas eu la moindre lumiére de cette foi impli- „ cite, ſur laquelle nous avons fondé l'eſpérance du „ ſalut de quelques Païens, qui l'ont poſſedée conjoin- „ tement avec une grace extraordinaire du Ciel, „ je ne vois aucune apparence de croire qu'aucun „ Sceptique ou Pyrrhonien de cette trempe ait pû „ éviter le chemin de l'Enfer.

Art. Pyrrhon Note C.

En parlant de la *Méthe le Voyer* qu'il donne dans ſon Dictionaire pour un très-grand Pyrrhonien, il lui fait dire que le ſalut des Pyrrhoniens eſt deſeſpéré. Que conclure de là, ſi ce n'eſt que les Pyrrhoniens modernes ſe mocquent du ſalut, & ſe font un plaiſir d'en avertir ceux *qui ont des oreilles pour les entendre?* Excellente préparation à la Foi que le Pyrrhoniſme! Mais un homme dans cet état ſentant ſon impuiſ- ſance à s'éclairer, *aura recours* au *ſecours d'enhaut* & le demandera avec autant d'ardeur que d'humilité; Pures Chiméres; car 1. les Pyrrhoniens regardent leur état de doute, & de ſuſpenſion comme un état qui reléve l'excellence de leur Eſprit au deſſus du Com- mun; ils en tirent leur gloire, ils prétendent que c'eſt l'état le plus heureux, & le plus convenable à l'hom- me. 2. Pour s'addreſſer à Dieu il faut être perſuadé

Heb. XI. qu'il, eſt qu'il écome ceux qui l'invoquent, & *qu'il récompenſe ceux qui le reſpellent, & le ſervent.* La Foi a appris cela à Mr. Bayle, donc la Foi lui ap- prend que le *Pyrrhoniſme* n'eſt pas le chemin à la *Foi*, & qu'il y oppoſe un obſtacle invincible. Mr. Bayle ſe jouë donc d'une partie de ſes Lecteurs, mais tous les autres ne méritent pas qu'il s'en mocque.

Mr. Bayle interprète mal ces paroles de *Calvin*. En voici le ſens: Se ſoumettre aux lumiéres de la Droite Raiſon, c'eſt ſe ſoumettre à Dieu qui en eſt l'Au- teur; ſes Lumiéres ſont la voix de Dieu dans l'hom- me, comme St. Paul le déclare expreſſément dans ſon Epitre aux Romains. Ce que la Raiſon eſt *capable de nous faire connoître* de Dieu, de ſes perfections, & de ſa volonté, *c'eſt lui qui nous le manifeſte*, & on eſt inéxcuſable quand on néglige de ſe rendre attentif à ces inſtructions, & de les prendre pour Régle.

Quand l'Ecriture Ste. parle de ce qui eſt en nous, elle diſtingue ce que Dieu y a mis d'avec ce que nous y avons mis nous-mêmes de contraire. Ce que Dieu y a mis eſt Divin, & très reſpectable. Ce que nous y avons mis de Contraire eſt tout-à-fait hôtre, & c'eſt en ce ſens que nous devons *renoncer à nous-mêmes, devenir des hommes nouveaux*, être faits *des nouvelles Créatures* & poſſéder un *Entendement tranſ- formé.*

Fineſſe mile au Air. Boyle

VI. AU RESTE ce n'eſt pas dans cet endroit ſeul que Mr. Bayle ſe fortifie de l'autorité des Thé- ologiens célébres, c'eſt ſa méthode ordinaire: Il y re- vient ſur tout, lorſqu'il ſe ſent preſſé par les défen- ſeurs de la Réligion, & qu'ils oppoſent aux Mani- chéens & aux Pyrrhoniens quelques réponſes propres

Oeuvres Div. Tom. III. 2 part. pag. 1277. à faire tomber leurs objections. " Dans la Réponſe aux Queſtions d'un Provincial, Tom. V. pag. 345 „ Un Philoſophe qui ſeroit incommodé, *dit-il*, par „ ſes réponſes, & qui s'apperceveroit qu'elles vont à „ faire évanouïr une partie de ſes difficultés, deman- „ deroit d'abord à ceux qui les lui alléguerоient, ſi „ elles ſe trouvent dans les Confeſſions de Foi, dans „ les lieux communs de Théologie, dans les livres „ ſymboliques de quelque Secte Chrétienne; ou ſi „ ce ont ſeulement les opinions de quelque Doc- „ teur qui ne les avance qu'en trompant, & qui „ ne leur donne que la forme de doutes, ou de con- „ jectures. Il n'eſt pas beſoin de vous avertir qu'au- „ cun Proteſtant, ni aucun Catholique Romain ne „ peut ſouvre la prémiére des trois propoſitions, ſans „ abandonner la doctrine de ſon Egliſe, & ſans s'éx- „ poſer à ces cenſures & ces condamnations.

Il eſt de notorieté publique que les Confeſſions de Foi & les Siſtémes Théologiques ont groſſi de ſiécle en ſiécle, & que, ſur des Articles reconnus pour très-importans, les Docteurs des prémiers ſiécles le ſont éxprimés d'une maniére qui a fouvent incom- modé les Théologiens qui les ont ſuivis: On s'eſt conſtamment tiré de l'embarras, où il eſt naturel que ces diverſités jettent, en diſant, que les diſpu- tes qui ſe font élévées par la téméraire curioſité de quelques eſprits, ont obligé d'éxaminer avec plus d'attention & d'éxactitude de certains ſujets, ſur-les quels on s'étoit contenté de quelques idées générales. Pourquoi ne veut-on pas que des ſages & prudens Théologiens tirent le bien du mal à l'imitation du Sei- gneur, & faſſent ſervir les Objections mêmes des In- crédules à l'éclaircifſement des vérités qu'ils combat- tent, & à mettre la Réligion *Chrétienne* dans une ſimplicité, dont elle tire plus de luſtre & plus de force. Lorſqu'une République eſt déchirée en fac- tions, ſi un éncemi étranger penſe à profiter de ces diviſions, il arrive ſouvent qu'il les fait tomber; on s'écoute les uns les autres, on ſe regarde d'un œuil moins prévenu, & on ſe réünit contre l'ennemi com- mun: C'eſt ce que Mr. Bayle ne voudroit pas que l'on fit, & il a grand intérêt de ne le vouloir pas: S'il en étoit crû il réduiroit ceux qui ont entrepris contre lui la défenſe de la *Réligion* à adopter le Siſ- téme qu'il n'adopte lui-même, que parce qu'il trouve moien de l'accabler d'Objections, auxquelles il ſoûtient qu'on ne peut rien répondre qui ait du ſens.

Voici l'occaſion de la derniére de ſes remar- *Ibidem* ques que je viens de citer, Réponſe aux Queſtions d'un Provincial. Tom. V. pag. 344. " Mr. Bernard „ eſt ſurpris qu'en parlant du nombre des damnés & de „ leurs peines, je ne diſe rien de la penſée de ceux, „ qui pour léver les difficultés que cette doctrine peut „ cauſer, établiſſent, 1 Que tous les enfans qui meu- „ rent en bas âge, & qui ſont près de la moitié du „ genre humain, ſont ſauvés, parce qu'ils n'apportent „ point d'obſtacles à la ſatisfaction que J. C. a of- „ ferte pour eux. 2 Que parmi les Chrétiens, il y a „ pluſieurs adultes de ſauvés. 3 Qu'il y a divers „ degrés de peines. Il ajoûte, je veux bien par oc- „ caſion vous faire une confidence. Je fuis ſi éloi- „ gné de croire qu'un Proteſtant ou un Catholique „ Romain, puiſſent dire que tous les enfans qui meu- „ rent en bas âge ſont ſauvés, que, juſqu'ici je n'ai „ pu comprendre, ni pourquoi les Catholiques Ro- „ mains ſauvent les enfans qui meurent après le Batê- „ me conferé par des Hérétiques, ni pourquoi les „ Proteſtans ſauvent les enfans qui meurent dans le „ Papiſme, ſoit ſans Batême, ſoit après le Batême. „ Je trouve là des inconſéquences prodigieuſes. Il „ faudroit ou dire moins de mal des Hérétiques, ou „ reconnoître nul le Batême qu'ils conférent. Il „ faudroit auſſi, ou ne pas rant dire de mal du Pa- „ piſme, ou y damner tous les enfans, & en condam- „ ner le Batême. Qu'une Société qui eſt tombée dans „ l'Apoſtaſie de l'homme de peché, & du fils de per- „ dition, & de la grande Proſtituée de l'Apocalypſe „ &c., ne produiſe & ne batiſe que des enfans que Dieu „ reconnoit pour ſiens & pour bien batiſés, & qu'il „ les ſauve tous lorſqu'ils meurent en bas âge, c'eſt „ ce qui me paroit incompréhenſible; & je ne vois „ point qu'on ait pû répondre aux Objections de „ Mr. Arnaud ſur ce ſujet, ni qu'aucun Miniſtre

„ puisse rien trouver à reprendre dans le ſermon où „ Bullinger prouve que l'Egliſe Romaine engendre „ des enfans non à Jeſus Chriſt, mais à l'Antéchriſt „ & que ce ſont des enfans que Dieu tient pour „ illégitimes, puiſqu'ils viennent de la proſtitution „ d'une épouſe adultéreſſe, & qui les rend plus odieux „ que s'ils naiſſoient d'une ſimple fornication. Si „ Bullinger oubliant cette controverſe capitale, lors- „ qu'on lui auroit repréſenté d'une maniére aſſés pa- „ thétique pour attirer l'attention de ſon eſprit, qu'il „ faut diminuer autant qu'il ſe peut le nombre des „ enfans damnés, étoit convenu que tous les En- „ fans des Papiſtes naiſſent légitimes, & ſont deſti- „ nés à la gloire bienheureuſe en cas qu'ils meurent „ avant l'âge de raiſon, n'auroit-on pas pû lui dire ? „ *Vous paſſés du blanc au noir ſelon la variété des* „ *intérêts de vos diſputes : les adoucifſemens que vous* „ *chercheſ n'arréteront point les irruptions d'un Philo-* „ *ſophe; il s'en prévaudra même : car il vous repréſen-* „ *tera que même vos réponſes lui ſont connoître de* „ *plus en plus que vous vous ſentés accablé de ſon* „ *Objection puiſque vous faites des bréches à votre* „ *Syſtéme par des inconſéquences viſibles, afin de trou-* „ *ver par où ſortir d'embarras, & que ces inconſé-* „ *quences ont plus l'air d'une retractation, que d'une* „ *variation.* Pour ne point paſſer entiérement ſous ſilence la ſeconde des propoſitions rapportée par Mr. Bernard, je veux vous dire. Qu'aucun Proteſ- tant ne peut croire ſans tomber dans l'inconſéquen- ce, qu'il y a pluſieurs adultes de ſauvés parmi les Chrétiens idolatres, 2 Qu'aucun Catholique Romain ne peut croire, ſans tomber auſſi dans l'in- conſequence, qu'il y a pluſieurs adultes de ſau- vés parmi les Chrétiens ſchiſmatiques, 3 Que ſelon les Proteſtans, l'Egliſe Latine & l'Egliſe Grecque, & en général toutes les ſectes qui invoquent les Créatures, ſont idolatres, & que ſelon les Catho- liques Romains, toutes les ſectes Chrétiennes, qui n'adhérent pas à la Primauté du Pape ſont ſchiſ- „ matiques. Vous voiés où cela va, & que la ſeconde propoſition de Mr. Bernard ſignifie peu „ de choſe, ſi elle eſt réduite à la ſignification que les Proteſtans & les Catholiques Romains doivent „ lui donner.

Réponſe. VII. SI Mr. BAYLE a pû tromper autrefois quel- qu'un en matiére de Réligion & de rigide Orthodoxie, il ſeroit difficile que ceux qui ont lû attentivement ſes derniers Ouvrages s'y trompaſſent encore. Je me mets donc peu en peine de démêler ce qu'il penſoit. Mais quant à Bullinger, je ſuis aſſuré que Mr. Bayle interprête mal ſa penſée : Car c'étoit un Théo- logien très-doux, très-modéré & Univerſaliſte. Ce Théologien ne parle pas de la naiſſance naturelle, com- me ſi tous les enfans qui viennent au Monde, dans une ville dont les habitans ſont tous Catholiques Romains, ne naiſſoient que pour périr éternellement. Ce n'eſt point là ſa penſée : Il parle d'une naiſſance morale qui conſiſte dans l'éducation; On ſait que de ſon temps l'Egliſe Romaine étoit très ſanguinaire & pouſſoit l'intolérance juſques aux derniers excès. Ceux donc qui ſont élevés dans ces maximes fiéres & cru- elles prennent le chemin de ne point porter le caracte- téré d'enfans de Dieu, puiſque Jeſus Chriſt recon- noit ſur tout les ſiens, à leur *charité*, à leur modeſ- tie, à leur eſprit de compaſſion & de tolérance.

En vain Mr. Bayle introduit ſur la ſcene un Phi- lolophe qui ſomme le Théologien Bullinger & ſes Confreres de ſe ſoûtenir. Je demanderois à ce Philo- ſophe, Voulés vous agir en homme équitable, ou ſi vous cherchés ſeulement à m'embaraſſer & à m'at- tirer des affaires? Vous paroiſſés avoir des Doutes ſur la Réligion Chrétienne ; Avés-vous peur qu'on ne les diſſipe, & pour prévenir les éclairciſſemens que je pourrois vous donner, refuſerés-vous de m'écou- ter dès que je poſerai quelque choſe qui n'eſt pas univerſellement reçu dans un des Païs de la Chré- tienté qu'il vous plaira de me nommer, & aux préju- gés duquel il ſera plus commode pour vous que je m'aſ- ſujettiſſe. La grande Formule des Chrétiens, leur grande Confeſſion de Foi, leur grande Régle en ma- tiére de croiance à des moeurs, C'eſt le vieux & le nouveau Teſtament. Sur cette Régle, il faut tou- jours éxaminer toutes les autres ; C'eſt à elle qu'el- les doivent toujours ſe rapporter ; Contre cette grande Régle, il ne peut jamais y avoir de la Préſcription ; Faites-moi connoitre que je m'en écarte, & je me retracterai. Pour me perſuader qu'une réponſe à une Objection d'un Incrédule eſt ſolide, je n'ai que faire d'attendre qu'un certain nombre d'hommes, d'un certain ordre, ſe trouvent d'humeur à l'approu- ver.

Reponſe aux Queſtions d'un Provincial Chap. XXVI. pag. 345. *Ibidem.*

Plus on preſſe Mr. Bayle, plus il s'apperçoit du dan- ger où il s'eſt éxpoſé, & par là il s'étudie toûjours plus à ſe faire des protecteurs de ceux dont il devoit naturellement le plus craindre. Il ſait bien comme il faut s'y prendre pour les gagner ; Il s'humilie ſous eux, il élévе juſques au ciel ce qui eſt l'objet de leur Zéle & de leur tendreſſe, il ne veut reconnoitre pour Dogmes Evangeliques & pour Maximes Chrétiennes, que ce qui eſt écrit dans des Catéchiſmes, dans des Actes de Sy- nodes, dans des Formules, dans des Confeſſions de Foi. Voudroit-il donc mieux laiſſer la Réligion éx- poſée aux inſultes des Libertins, & n'oppoſer que le Silence, la confuſion, ou l'obſtination à tous les Argumens par leſquels ils la traitent d'abſurde, & de contradictoire, que de hazarder des réponſes ti- rées d'ailleurs que de ces Livres ſi chers aux hommes? Il eſt certain qu'il eſt des gens à qui Mr. Bayle a impoſé ſilence par ces adreſſes, mais il devoit pré- voir qu'il s'en trouveroit d'aſſés Zélés pour ne négliger aucune Preuve, ni aucune Réponſe contre les Incrédules, pourvû qu'elle leur parût ſolide. Si donc il ne peut pas déſarmer ſes adverſaires & affoi- blir la ſolidité des réponſes qu'ils font à ſes Objections, il les intimide au moins, il leur empêche de ſe ſervir de leurs armes en toute liberté, il ſe fait contr'eux des protecteurs, & ſe procure l'avantage d'attaquer la Réligion de toutes ſes forces, ſans éxpoſer ſa per- ſonne à aucun danger.

Ibidem. pag. 1078.

A la pag. 348. de ladite Réponſe, pour combat- tre la Réligion avec plus de ſuccès, & pour faire plus vivement ſentir combien elle eſt oppoſée à la droite raiſon, Mr. Bayle adopte les ſentimens les plus rigides & les plus outrés ; Il fait bien qu'étant ainſi préſentée, elle donnera plus de priſe aux Objections, & qu'il amé- nera plus aiſément ſes Lecteurs à ne point croire ce qui eſt ſi difficile à croire. Il comprend en même temps que la profeſſion qu'il fait d'être dans des ſen- timens ſi inhumains & ſi éloignés de la Raiſon, ſer- vira d'avertiſſement qu'on ne doit point le croire quand il fait ſonner ſi haut ſa Foi, & qu'il ne tient ce lan- gage que pour avoir le plaiſir d'ajoûter la mocquerie à l'inſulte, & ſe procurer la ſatisfaction de regarder comme des Buſtes les gens qui ont de la Réligion, & qui marqueront quelque Zéle pour ſon Apologie, quelque grand que ſoit le beſoin qu'il en ait ; tant il compte ſur leur aveuglement & ſur leur peu d'eſprit. Celui qui d'un côté regarde la Réligion Romaine comme une Société qui *eſt tombée dans l'apoſtaſie de l'homme de péché, & du fils de perdition & de la grande proſtituée de l'Apocalypſe*, & qui d'un autre traite com- me des fanatiques, comme de très-mauvais Chrétiens, & des furieux, ceux d'entre les Proteſtans qui ſe ſont armés pour ſe défendre, & pour défendre les Souverains ſous la Protection deſquels ils vivent & ils éxercent leur Réligion en ſureté; quelles idées donne-t-il de lui? Croire Mr. Bayle, c'eſt donc ce qu'on devroit appeller ſavoir digérer ſes contradictions.

Mr. Bayle fait main baſſe ſur tout ce qui porte le nom d'Hétérodoxes & de Schiſmatiques, ils les éxclut tous du ſalut. C'eſt ainſi que trouve à propos de s'éxprimer ce grand défenſeur de la Tolérance. Il

en

en a plaidé la Cause avec beaucoup de force, & il en a établi la Juſtice & la néceſſité par de très-ſolides raiſons : Mais il eſt des intérêts qui lui tiennent encore plus à cœur. Il auroit été agréable pour lui de voir tous les hommes, qui compoſent toutes les différentes Communions, dans leſquelles le Chriſtianiſme ſe trouve partagé, pleins d'averſion les uns pour les autres, & ſe dévorant réciproquement aux Enfers. Ces injuſtes haines & leurs cruels effets n'auroient pas manqué de lui fournir des Argumens pompeux, pour perſuader que les hommes vivroient plus tranquillement les uns avec les autres s'ils n'avoient point de Réligion, & que par conſéquent on a grand tort de regarder l'Atheiſme comme préjudiciable à la Société.

Dans ſon Commentaire Philoſophique.

Mr. Bayle attaque les Catholiques dans l'article de *Pyrrhon* ſur la préſence réelle avec beaucoup d'avantage : Il ſe promettoit de faire chés eux une abondante moiſſon de Pyrrhoniens, & j'apprens qu'il n'a que trop bien réüſſi; Cependant il me paroit qu'un Catholique pouvoit encore y répondre. Vous prétendés, lui diſoit-il, que deux Propoſitions Contradictoires ſont également vraies, & de-là vous concluéz que l'Evidence n'eſt pas le Caractére ſûr de la vérité, puiſque ce qui eſt directement contraire à l'Evidence ne laiſſe pas d'être vrai. Pour établir vôtre prétention vous dites, *Un ſeul & même corps ne peut pas être en même temps à Paris & à Rome ; rien au monde n'eſt plus évident. Le corps de Jeſus Chriſt eſt en même temps à Paris & à Rome, rien n'eſt plus certain.* Voilà vôtre Objection. Mais afin qu'elle ait de la force, il faut que vous nous faſſiez trouver de la contradiction entre deux choſes qui nous ſoient connuës; car pendant que nous comprendrons clairement le ſens de l'une, & que nous ne connoitrons point le ſens de l'autre, nous ne pouvons pas ſavoir ſi elles ſont contradictoires, ou ſi elles ne le ſont pas. Cette propoſition, *Le Corps de Jeſus Chriſt eſt en même temps à Rome, à Paris & au Ciel*, nous ne la reconnoiſſons point pour vraie dans tous les ſens qu'il eſt poſſible de lui donner. Par éxemple il n'eſt pas au Ciel & en la Terre avec le même éclat. Si vous me demandés dans quel ſens cette propoſition eſt véritable, je vous répondrai que je n'en ſai rien, je n'en ai aucune idée déterminée; ſeulement ſai-je en général que ce ſens là n'eſt point contraire à cette vérité; *Un ſeul & même corps ne peut pas être en même temps à Paris & à Rome.* Il eſt des Chrétiens qui conçoivent que le Corps de Jeſus Chriſt eſt en pluſieurs lieux tout à la fois, *Sacramentalement*, c'eſt-à-dire *repréſentativement*, *opérativement* : Ce ſeul & même Corps eſt également repréſenté en divers lieux par des Symboles ſacrés & honnorés de ſon nom, & dans tous ces différens lieux on a part aux fruits de ſon Sacrifice, & aux graces qui en découlent. Ce ſens annéantit toute contradiction.

Vous me dirés; Mais ce n'eſt pas là l'éxplication que vous donnés à ces paroles. J'eſt tombe d'accord; Auſſi l'ai-je ſeulement propoſée pour prouver que des Propoſitions contradictoires, dans un ſens, ne le ſont pas dans un autre. Or dès qu'on a trouvé une première conciliation, vous m'avouerés qu'il eſt poſſible d'en trouver une ſeconde, & d'en trouver une troiſiéme : Celle qui n'a pas encore été trouvée ne laiſſe pas d'être poſſible; & entre ces conciliations poſſibles, dont je n'ai pas d'idée, il en eſt une qui eſt la véritable; Peut-être le pain conſacré, pour l'uſage de la Communion, eſt-il le Corps de Jeſus Chriſt, parce qu'il le regarde comme ſien, qu'il le reconnoit pour ſien, & que celui, dont la Puiſſance a donné à de la boüe d'élever des yeux aveugles à la faculté de voir, peut donner à ce pain la vertu de ſon Corps glorieux.

Si vous me ſoûtenés que ce n'eſt point là le ſentiment de nôtre Egliſe, je vous repliquerai hardiment que vous n'en ſavés rien: Car comment pouvés-vous comprendre quel eſt ſon ſentiment, quand elle vous aſſure que tous les termes dont elle ſe ſert ne ſont pas capables de l'éclaircir & de le faire connoitre? A proprement parler elle n'a point déterminé ce ſens, puiſqu'il eſt demeuré incompréhenſible, & je puis tenir pour le vrai ſens celui qu'elle n'a pas rejetté.

Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. V. pag. 268.

Accord de l'évidence avec l'obſcurité. Oeuvres Div. Tom III. 2. part. pag. 906.

„ VIII Mr. BERNARD calomnie Mr. Bayle, „ à ce *qu'il dit*, quand il l'accuſe de croire que ſans „ la Révélation, on ne tauroit éviter ou le dogme „ des deux Principes, ou l'Athéiſme. La doctrine „ de Mr. Bayle porte que la lumiére naturelle nous „ montre que le Principe de toutes choſes eſt unique, „ & infiniment parfait. Eſt-ce prétendre que l'on „ n'apprend cette vérité que par l'Ecriture? La ſeule „ choſe que l'on puiſſe attribuer à Mr. Bayle, eſt „ de dire que la lumiére naturelle ne nous fournit „ pas les notions qui ſeroient propres à réfuter les „ objections des Manichéens. On voit un ſemblable défaut dans la doctrine de la divisibilité à l'infini. La lumiére naturelle la démontre & nous laiſſe neanmoins dans l'impuiſſance de réſoudre „ les objections. Mais cette impuiſſance n'empêche „ pas qu'on ne ſoûtienne comme une doctrine évi„ dente la divisibilité à l'infini.

1. Mr. Bayle ne dit plus que les objections des Manichéens ſont d'une évidence qui force, il les compare ſimplement aux objections qu'on oppoſe à la Divisibilité de la matiére.

2. Il ſoûtient que l'impuiſſance de réſoudre des objections, n'empêche pas qu'on ne regarde comme Doctrine évidente la divisibilité à l'infini.

Enfin il ſe fâche de ce qu'on paroit refuſer de reconnoitre la différence qu'il y a entre une évidence qui perſuade, & une objection qu'on ſe trouve dans l'impuiſſance de réſoudre, faute d'une connoiſſance plus étenduë. *Faut-il*, dit Mr. Bayle, *que des gens d'étude aient beſoin qu'on leur repréſente ſi ſouvent leurs illuſions ſur l'état de la queſtion, & que les derniers venus ne profitent pas de la correction des autres?*

Mr. Bayle doit s'enprendre à lui même, ſi l'on nepoſe pas toûjours l'état d'une queſtion dans des termes qui lui agréent, puiſqu'il s'énonce ſi différemment : *La Voie de la Raiſon*, ſelon lui, *eſt une Voie d'égarement, elle eſt propre à tout détruire, & n'eſt pas capable de rien établir; elle trouve des contradictions dans l'idée du mouvement & dans celle de l'étenduë, c'eſt une girouette qui tourne à tout vent.* Qu'y a-t-il de plus naturel que de conclure de toutes ces éxpreſſions, que ſuivant Mr. Bayle, la raiſon ne peut nous aſſurer de quoi que ce ſoit?

Mais il ne s'éxprime pas toûjours ainſi, & quelquefois ſon éxemple même enſeigne tout le contraire, il s'énonce très-aſſurmativement, & il prouve ce qu'il avance par des argumens très-ſolides. Mais que doit-on conclure de ces oppoſitions-là? Une Vérité que nous avons établie dès le commencement; C'eſt que le *Pyrrhoniſme* n'eſt point un *Etat Naturel*; nous ne ſommes point faits pour paſſer nôtre vie dans le Doute & dans les Ténébres; nous avons beau vouloir nous y enfoncer, la Lumiére nous fuit, & de temps en temps elle nous force à ſentir ſes impreſſions & à nous y rendre.

Quelque inclination qu'on ait au *Pyrrhoniſme*, & quelque habitude qu'on s'en ſoit faite, on ne ſauroit y perſéverer ſans interruption : Voilà pourquoi il échappe de temps en temps à Mr. Bayle de quoi le détruire.

Ibidem.

La lumiére naturelle, dit-il, au même endroit, *démontre la déviſibilité de la matiére à l'infini.* Voilà donc de ſon aveu de l'évidence & de la démonſtration. *Que le principe de toutes choſes ſoit unique & très-parfait, la même lumiére nous en convainc.* Voilà des coups qui terraſſent le Pyrrhoniſme. Car pourquoi ne me rendre pas à ce qui eſt évident & à ce qui eſt démontré.

Mais, ajoute Mr. Bayle; *La Lumiére naturelle ſe*

trouve dans l'impuissance de résoudre les Objections. Si ces Objections prouvent évidemment que l'Unité d'un Principe est contradictoire, & qu'une divisibilité qui ne peut se finir, fait tomber en contradiction, ceux qui la soûtiennent, voilà le Pyrrhonisme parfaitement rétabli, & Mr. Bayle a tort de se plaindre de ceux qui l'en accusent; car la Raison ne démontre quoique ce soit, si elle démontre également le pour & le contre; Mais si par l'Impuissance de résoudre parfaitement les Objections, il entend l'impuissance de développer toute l'étendue, toute la fagesse & toutes les raisons des desseins de Dieu, ou l'impuissance de se représenter toutes les parties qui se séparent les unes des autres en conséquence de cette division qui ne finit point, & de les représenter avec autant de facilité qu'on se représente 12, 24, 48, parties; alors l'Impuissance de répandre une pleine lumière, sur ce qui passe la portée & les forces de nôtre entendement, ne doit point ébranler la Certitude que des raisons, dont l'évidence est à nôtre portée, sont si naturellement naitre.

Si on interprête de cette manière les éxpreſſions de Mr. Bayle, il faudra, pour lui rendre justice, avoüer qu'il a travaillé à établir le Pyrrhonisme sans en avoir l'intention; mais il faut aussi avoüer qu'il faut faire bien de la violence aux paroles d'un Auteur qui fait s'énoncer si chairement quand il lui plaît, pour ne pas se persuader qu'il se joüe de ses Lecteurs, & que, quand il est preſſé par des Objections réduitables, il cherche à se tirer d'affaire par des apparences de retractation.

Indécalitez remarquables de Mr. Bayle.

IX. QU'ON lise ces paroles de l'article d'Hipparchia dans le Dictionnaire.

Mr. Bayle venoit d'y faire l'Apologie des Cyniques, & de prouver que la Raison ne fauroit alléguer des argumens assés concluans pour prouver que leur conduite étoit vicieuſe & moralement mauvaise, par sa nature, après quoi il continue ainsi.

Note C. Relexion sur la foiblesse de la Raison.

„ Ceci fait dit pour montrer à combien d'égaremens la Raison humaine peut conduire; Elle nous a été donnée pour nous conduire au bon chemin; mais c'est un instrument vague, voltigeant, souple & qu'on tourne de toutes manières comme une girouëtte. Voilés combien les Cyniques s'en servoient pour justifier leur abominable impudence. Je puis ajouter pour l'honneur & la gloire de la véritable Réligion, qu'elle seule fournit de fort bonnes armes contre les Sophismes de ces gens-là; car quand même on ne pourroit pas montrer dans l'Ecriture un précepte éxprès touchant les ténébres dont on doit couvrir les privautés du mariage, il suffit de dire en prémier lieu, que l'esprit de l'Ecriture nous engage à éviter tout ce qui pourroit affranchir les impreſſions de la pudeur; & en second lieu, qu'il y a des textes précis qui nous défendent de rien faire qui choque la bienséance ou qui scandalise notre prochain.

Mais quand on parle ainsi & qu'on ne reconnoît aucune autre Raison, quand on prétend qu'il n'y en a point d'autre, on se moque d'alléguer l'Ecriture Ste. comme le seul guide que l'on peut suivre en sûreté; car cette Raison *Vague, Voltigeante*, & qu'on tourne de toutes maniéres comme une *girouette*, suivant l'humeur dont on se trouve, fournira autant de preuves contre la Divinité de cette Ecriture, que pour sa Vérité; & quand il s'agira d'en établir le vrai sens, on n'aura ni Régle sûre, ni application de régle, sur laquelle on puisse compter.

Diction. Article Lycurgue. Note. E.

Mr. Bayle qui se plaît à dire le pour & le contre, suivant l'humeur dont il est, & l'occasion qu'il en a, s'avise de blâmer *Lycurgue*. " Bannir la jalousie, dit-il, est sans doute délivrer d'une grande & affreuſe peſte les gens mariés: cependant Lycurgue étoit bien blâmable de la chasser par un remède qui étoit pire que le mal. Elle n'est au fond qu'un mal Physique qui a ses usages dans le monde, car elle contribue plus qu'on ne pense à y conserver la pudeur, à prévenir mille infamies: mais le mécontentement & l'adultére sont un mal moral. Or selon la bonne morale, il ne faut jamais guérir par un crime un mal Physique.

„ Mr. Dacier blâme justement Lycurgue, *d'avoir sacrifié toute sorte d'honnêteté & de bienséance à des vaines chimériques sur l'utilité du public, comme si ce qui est honteux pouvoit jamais être utile.* On peut même dire que ce grand Légiſlateur bannissoit toute sorte de politeſſe, en donnant lieu aux femmes de devenir impudentes; car il est sûr que si le beau sexe ne conservoit pas la modeſtie & l'honnêteté qui il conserve parmi tous les peuples civiliſés, le genre humain tomberoit par tout dans une sale & brutale groſſiéreté. " Mr. Bayle cite encore ce qu'il a écrit dans ses Lettres contre l'Hiſtoire du Calvinisme de Maimbourg, pag. 57, & suivantes. N.B.

Que l'on compare ce que l'on vient de lire, d'un côté avec les remarques que je viens de faire, d'un autre, & avec ce que Mr. Bayle se divertit à entasser dans la Note C, de l'Article *Hipparchia* & on verra si la Raison, quand on veut s'en servir comme on doit, ne mérite d'autre *Eloge* que celui de *girouette*, qu'il tâche malicieusement dans cet endroit de lui faire mériter: Dans cette Note Mr. Bayle, après avoir disputé contre un des prémiers préceptes de la Réligion, veut encore se faire remercier par les décrôts.

Article Manichéens. Note D.

„ La Raison *dit-il*, est trop foible pour amener jusques au point de la Vérité, c'est un principe de destruction, & non pas d'édification, elle n'est propre qu'à former des doutes, & à se tourner à droite & à gauche pour éterniſer la dispute. Mr. Bayle qui le conçoit ainsi sent donc sa Raison en état d'éterniſer la dispute sur la Vérité de la Réligion Chrétienne, sur les différentes éxplications de l'Ecriture Ste. & d'obscurcir par ses doutes les plus importantes matiéres.

Oeuvres Div. Tom. III. 2. Part. p. 1055.

Dans sa Réponse aux Questions d'un Provincial T. V Chap. XVIII. Mr. Bayle dit que; " Si les Catholiques Romains croïoient que le moindre de leurs Païsans pouvoit satisfaire aux Objections les plus subtiles d'un Miniſtre, ils se rendroient ridicules; & il n'y a point de Protestant judicieux qui n'avoüe qu'un Païsan de leur Réligion n'auroit pas été capable de se démêler de tous les Sophismes de Mr. De Meaux. Mais que sont plusieurs Païsans réduits au silence ou par les raisons d'un Miniſtre, ou par celles d'un Prêtre? Ils persévérent dans leur foi auſſi fermement qu'un homme d'Etude qui peut rendre raison de la sienne, & suivre un Antagoniſte juſques aux derniers recoins de la dispute.

La perſuasion où l'on est d'une Vérité établie sur des preuves évidentes tient contre des Objections embarraſſantes, quand on voit que pour les résoudre il faroit néceſſaire d'avoir des connoiſſances que l'on n'a pas. Voilà une Maxime raiſonnable & qui suffit pour se garantir du Pyrrhoniſme. C'est ainsi qu'on trouve à tout coup dans des Ouvrages de Mr. Bayle tantôt de quoi répondre aux *Pyrrhoniens*, & de quoi s'affermir dans la perſuasion certaine de pluſieurs Vérités, sans mélange de doutes, & tantôt de quoi se plonger dans des Doutes dont-il n'eſt pas poſſible de sortir, si on veut l'en croire.

Article Pauliciens. Note F.

„ Mr. Bayle renvoie à Mr. Jurieu, lequel, *dit-il*, a montré comme le jour, que ni la méthode des Scotiſtes, ni celle des Molinistes, ni celle des Rémontrans, ni celle des Univerſaliſtes, ni celle des Lutheriens, ni celle des Sociniens, ne sont capables de résoudre les objections de ceux qui imputent à Dieu l'introduction du péché, ou qui prérendent qu'elle n'eſt point compatible avec sa bonté, ni avec sa sainteté, ni avec sa juſtice. " Voilà donc toutes les Hypothéſes de niveau. Quiconque aura disputé avec fermeté & avec perſévérance, tirera, pourvû qu'il emploie un peu plus de Syllogiſmes, de l'hypothéſe la plus

plus ridicule, les mêmes conſéquences qu'il tireroit d'abord de la plus hardie & de la plus rigide : Voilà donc les Chrétiens obligés de reconnoître que leur Syſtême eſt expoſé à tous les inconvéniens du *Superlapſarianiſme*. Mais ſelon Mr. Bayle ce *Superlapſarianiſme*, *eſt bien la plus monſtrueuſe doctrine, & le plus abſurde paradoxe qu'on ait jamais avancé.* Ainſi toutes les hypothéſes étant ſuivies des mêmes inconvéniens, la Doctrine des Chrétiens eſt la plus monſtrueuſe qui ſe puiſſe imaginer ; La Raiſon, ſelon lui, eſt néceſſitée à la trouver telle, & cela étant, peut elle s'empêcher de reconnoître que tout ce qu'on allégue pour en prouver la Divinité & la Vérité, eſt contrebalancé par une Objection ſans réplique.

Mais quand on ſe ſeroit perſuadé de la Divinité & de la Vérité du Vieux & du Nouveau Teſtament, de quoi ſerviroit cette perſuaſion ? Il faut expliquer ces Saints Livres, & déterminer le ſens des paſſages qui nous déchirent ce que nous devons croire, & ce que nous devons faire. Les Chrétiens ſe ſont partagés là-deſſus, & rien ne ſeroit plus facile à un adverſaire commun que de les réfuter les uns par les autres, comme on réfute, ſuivant Mr. Bayle, les différentes hypothéſes ſur la Providence & la Prédeſtination.

Quand donc un homme auroit eu le bonheur de ſe tirer du Pyrrhoniſme ſur un point, & de croire la Divinité du Vieux & du Nouveau Teſtament, il ſeroit forcé d'y retomber dès qu'il entreprendroit de les expliquer ; Voilà où Mr. Bayle a pour but d'amener les hommes ; Et il ſe moque à ſon ordinaire des Chrétiens dociles, ou des Orthodoxes à brûler, de ceux enfin qu'on appelle *de la vieille Roche*, quand il dit. *Il eſt plus utile qu'on ne penſe d'humilier la Raiſon de l'homme, en lui montrant avec quelle force les Héréſiarques les plus folles, comme ſont celles des Manichéens, ſe jouent de ſes lumiéres, pour embrouiller les vérités les plus capitales.* Après avoir porté une botte aux Sociniens, pour ſervir de paſſe-port à ſa réflexion malicieuſe, il ajoute ; Que faut-il donc faire ? *Il faut captiver ſon entendement ſous l'obéiſſance de la Foi, & ne diſputer jamais ſur certaines choſes.* Pourquoi donc s'étend-il ſur cette Diſpute ? pourquoi reſſuſcite-t-il des Erreurs enſévelies ? pourquoi leur prête-t-il de nouvelles armes ? pourquoi emploïe-t-il toute la ſubtilité de ſon génie à rendre cette Diſpute la plus épineuſe qu'il lui eſt poſſible ? pourquoi raſſemble tout ce que la vieille & la nouvelle Ecôle ont dit ? S'il ne craint point que ſes argumens ébranlent la foi des Orthodoxes les plus robuſtes en Foi, n'appréhende-t-il point de troubler les autres, & de ſcandaliſer les foibles & les *petits enfans* dans le Chriſtianiſme ? n'appréhende-t-il point de déterminer tout à fait du mauvais côté ceux qui flottent encore dans l'incertitude ? Ces Lecteurs à qui il a tant à cœur de plaire, que pour leur agréer & pour les réjouïr, il emprunte à tout coup le langage des débauchés, & il en fait naitre les occaſions, en les tirant par les cheveux ; Ces Lecteurs ne ſe prévaudront-ils pas des argumens invincibles que la Raiſon leur fournit contre les Dogmes des Chrétiens ? Ne feront-il pas charmés d'avoir une occaſion de ſe trouver raiſonnables & de s'affranchir, par la Raiſon même, d'un Joug qui gêne leurs inclinations ? Où eſt donc cette prudence Chrétienne de Mr. Bayle qu'il attribue charitablement à Mr. Amyrault, quand il croit que lui & ſes amis auroient ſupprimés leurs conjectures, au cas qu'ils euſſent prévû les conteſtations dont elles ont été la cauſe innocente ?

J'avouë qu'il y a des choſes ſur leſquelles il ne faut pas diſputer, ou ne diſputer que peu, & la *Raiſon* l'ordonne ainſi. Les Matiéres ſur leſquelles Mr. Bayle a tant diſputé, & qu'il s'eſt appliqué à embrouiller plus qu'aucun adverſaire de la Réligion, ſont préciſément de cette nature. L'Exiſtence de Dieu, l'Unité d'un principe éternel, & ſa bonté infinie, & le reſte de ſes Attributs ſont des Vérités aiſées à démontrer & à établir par des Argumens d'une évidence invincible ; Il faut bien que cela ſoit, puiſque Mr. Bayle qui fait tant le difficile en matiére de preuves, l'avouë lui même. Nous venons de le voir dans cette Section. A des vérités ſi ſures & ſi ſolidement prouvées on oppoſe les Maux qui inondent la Terre, & qu'il n'eſt pas facile de concilier avec la bonté de l'Etre Infini.

Pour léver parfaitement tout ce qui ſe préſente de difficultés ſur ce ſujet, il faut décider ſi l'Univers auroit été un ouvrage plus digne de ſon Auteur tout parfait, au cas qu'il n'y eut eu aucune créature éxpoſée à quelque fatigue, à quelque douleur, à quelque faute ; ſi pour prévenir tout cela, il convenoit que Dieu ne formât point des Intelligences libres, ou qu'il veillât à un tel point ſur leur Liberté, qu'il ne liſſât pas en leur pouvoir d'en abuſer ; Déja il eſt certain que Dieu en ne s'aſſujettiſſant pas à former des Intelligences ſuivant ces conditions, ne leur a fait aucun tort, puiſqu'il ne leur arrive aucun mal, dont elles ne ſe ſoient rendues dignes.

Mais pour ne laiſſer aucune obſcurité ſur ce ſujet, il faudroit être éxactement informé de toutes les raiſons que la Sageſſe Infinie de Dieu a eu pour en uſer comme il a fait ; Il faudroit être en état de combiner une infinité de deſſeins avec leurs ſuites, & de comparer tous les plans poſſibles avec leurs avantages & leurs inconvéniens. La Raiſon ſent bien que nous ſommes très-éloignés de tous ces ſecours, ſi néceſſaires pour le parfait éclairciſſement de cette Queſtion ; & la même Raiſon nous dicte que quand une Propoſition eſt une fois démontrée par des preuves ſolides & à portée de nôtre Intelligence, par des preuves dont nous ſentons l'évidence, & dont nous comprenons la force, nôtre perſuaſion ne doit nullement s'ébranler par des difficultés dont nous comprenons, évidemment encore, que l'éclairciſſement parfait ſuppoſe une étenduë de connoiſſances que nous ne ſommes pas en état de nous procurer ; deſorte que pour faire évanouïr une diſpute ſi ſcandaleuſe, il n'y a qu'à écouter la Droite Raiſon, qui ne manquera pas d'impoſer ſilence à une Raiſon impertinente, & d'en faire voir la témérité.

Article Paulicéens Note F.

Ainſi un Préſervatif également ſûr & ſenſé contre le *Pyrrhoniſme*, c'eſt de ne point laiſſer ébranler dans ſon eſprit la certitude d'une Propoſition démontrée par des raiſons bien évidentes, & d'une ſimplicité très à portée de nôtre capacité, ſous prétexte qu'on peut encore faire, ſur le ſujet ſur lequel cette propoſition roule, diverſes queſtions obſcures, pour le parfait éclairciſſement deſquelles nous n'avons pas une aſſés grande étenduë de connoiſſances.

X. Mr. Bayle nous fournit donc lui-même, dans les éxemples dont il ſe ſert, des occaſions très-naturelles & très-raiſonnables d'établir des Maximes dont l'obſervation eſt un ſûr Préſervatif contre le *Pyrrhoniſme*. Dans d'autres occaſions ſon propre éxemple, & l'habileté avec laquelle il raiſonne, nous fournit des Modéles & des Secours encore plus aiſés & plus utiles.

On prouve par Mr. Bayle qu'il y a des cas où l'abſtention eſt un préſervatif contre le Pyrrhoniſme.

Qu'on liſe la maniére dont Mr. Bayle démêle les raiſonnemens de Mr. Saurin contre lui, & on ſentira ſi vivement l'utilité des Régles & la force de l'évidence, que cela même ſuffira pour ſe convaincre qu'il y a des Caractéres ſûrs de Vérité.

„ C'eſt ce qui fait, dit-il, qu'on ne ſauroit ſe ſcan- „ daliſer aiſés, de voir que les Diſputes de la grace „ produiſent une diviſion ſi envenimée dans les ſec- „ tes. Chaque Secte impute à l'autre d'enſeigner „ des impiétés & des blaſphémes horribles, & pouſſe „ l'animoſité juſques aux derniéres bornes : Et néanmoins c'eſt ſur de telles doctrines que l'on devroit „ pratiquer le plus promptement une tolérance mutuelle. On pardonneroit l'intolérance à un Parti qui prouveroit clairement ſes opinions, & qui répondroit „ aux difficultés nettement, catégoriquement, & d'une „ maniére convaincante ; mais que des gens qui font

Article Synergiſtes.

» obligés de dire qu'ils n'ont point de meilleure so-
» lution à donner que des secrets impénétrables à
» l'esprit humain, & cachés dans les trésors infinis
» de l'immenſité incompréhenſible de Dieu; que de
» telles gens, dis je, faſſent les fiers, lancent les fou-
» dres de l'Anathême, banniſſent, pendent, c'eſt
» ce qui paroît inéxcuſable.

» Melanchthon étoit plus humain, il ne croit pas
» que ceux qui nient la liberté, fuſſent indignes de
» l'éloge de bons Serviteurs de Dieu, il les excu-
» ſoit ſur l'obſcurité de la matiére, & ſur la bon-
» té de leurs motifs.

Ibidem. Note C.

» *La réponſe qui a été faite à un endroit du Com-*
» *mentaire philoſophique.* Il me ſemble que l'une des
» choſes qui inſpirérent à Melanchthon cet eſprit de
» paix & d'honnêteté, qui parut dans ſa conduite,
» étoit qu'il conſidera, que la maniére dont Dieu a
» voulu agir, a été choiſie entre une infinité d'au-
» tres également dignes de l'Etre Souverainement pu-
» fait. Or voici la conſéquence de cette penſée;
» c'eſt qu'on peut ſe tromper dans l'explication des
» matiéres Théologiques, ſans attribuer à Dieu au-
» cune choſe qui faſſe tort à ſes perfections: car
» ceux là ſe trompent qui ſe ſervent d'une Hypo-
» théſe qui n'eſt point conforme à ce que Dieu a
» fait actuellement; mais ſi elle eſt conforme à l'u-
» ne de ces autres maniéres qu'il eût pu choiſir, elle
» donne à Dieu une conduite parfaitement digne de lui.

» Je ne touche point aux queſtions de droit quant
» à cela; mais voici un fait qu'il me ſera bien per-
» mis de rapporter: Les Loix de l'Hiſtoire m'auto-
» riſent pleinement, & ſi mon rapport eſt mêlé d'au-
» cune Critique, je ne ſerai pourtant rien qui ſoit
» au delà des bornes de ce Dictionnaire. Un Mi-
» niſtre d'Utrecht dans ſes réfléxions ſur le Com-
» mentaire Philoſophique a refuté le plus fortement
» cet endroit-ci. *Voila une ouverture pour diſſiper les*
» *phantomes les terreurs paniques qui agitent depuis ſi*
» *long-tems les Théologiens ſur le Chapitre des erreurs:*
» *car il eſt certain que la raiſon pour laquelle l'eſprit*
» *de l'homme trouve tant de raiſons également ſolides*
» *en apparence pour défendre la Vérité, & la fauſſeté*
» *dans les controverſes de Réligion, c'eſt que la plus-*
» *part des fauſſetés qui ſe voient là-dedans ſont auſſi*
» *poſſibles que les vérités. En effet, nous ſuppoſons tous*
» *que la Révélation dépend d'un décret libre de Dieu:*
» *car il n'eſt point néceſſité par ſa nature à faire ni les*
» *hommes, ni d'autres Etres. Par conſéquent il auroit*
» *pû, s'il l'avoit voulu, ne rien produire ou produire*
» *un monde différent de celui-ci, & en cas qu'il eut*
» *voulu des hommes, il auroit pû les mener à ſes fins*
» *par des voutes toutes contraires à celles qu'il a choi-*
» *ſies, & qui auroient été également dignes de l'E-*
» *tre parfait; car une infinie ſageſſe a des moiens infi-*
» *nis de ſe manifeſter, tous dignes d'elle. Cela étant*
» *il ne faut pas s'étonner que les Théologiens trouvent*
» *autant de bonnes raiſons pour ſoûtenir le franc arbi-*
» *tre de l'homme, que pour l'impugner; car nous a-*
» *vons des idées & des principes pour concevoir & pour*
» *prouver, que Dieu a pû faire l'homme libre, & ne*
» *le faire pas libre de la liberté qu'on appelle* D'IN-
» DIFFERENCE, *& ainſi de cent autres*
» *propoſitions contradictoires. Tom. II. Supplem.*
» *aux penſées ſur les Cométes Chap. 24. pag.* 308-
» 310. Les réfléxions ſut ce paſſage entant
» qu'elles peuvent appartenir au ſujet préſent, ſe ré-
» duiſent d'abord à cette interrogation; *Qui lui a*
» *dit que nous avions des idées & des principes pour*
» *concevoir & pour prouver, que Dieu a pû faire l'hom-*
» *me libre, & ne le faire pas libre de la liberté d'in-*
» différence? Je croi que Mr. Saurin n'auroit pas
» demandé cela, s'il ſe fût bien ſouvenu que de-
» puis 150. ans, on ne ceſſe de publier par toute
» l'Europe une infinité de Livres pour & contre la
» liberté. Dans leſquels chaque parti fait des Objec-
» tions victorieuſes. Il eut été des prémiers à con-
» feſſer, que nous avons *des idées & des principes pour*
» *concevoir &c.* Qu'il prenne la peine de jetter les
» yeux ſur quelques Livres des Arminiens, ou des
» Réformés, ou des Molinîtes, ou des Janſéniſtes;
» & il verra que ces idées & ces principes ſe trou-
» vent en abondance dans l'parti humain. Il ajou-
» te; *Qu'il y a des choſes contradictoires, oppoſées à*
» *l'eſſence de Dieu; & par conſequent impoſſibles.....*
» *que Dieu ne pouvoit pas créer des corps ſans étenduë*
» *& ſans les trois dimenſions, ni des eſprits qui ne fuſ-*
» *ſent pas des êtres qui penſent.* Tout cela paroit inu-
» tile; car le Commentateur n'avoit rien dit qui
» inſinuât qu'il n'y a point de choſes abſolument
» impoſſibles; à quoi ſervoit donc de remarquer,
» que les attributs qui conſtituent l'eſſence d'une
» Créature, n'en peuvent point être ſéparés? Dou-
» toit-il de cette vérité? *Si Dieu*, continue-t-on, *n'a*
» *pas fait l'homme avec ſa Liberté d'indifférence, notre*
» *Philoſophe ne peut pas ſavoir s'il l'auroit pû créer avec*
» *cette liberté; & ſi cette liberté n'eſt point auſſi con-*
» *tradictoire qu'un cercle quarré, ou qu'une créature*
» *indépendante.* Je n'entens pas aſſés cela, pour pouvoir
» le réfuter; mais, je penſe que Melanchthon aiant à
» répondre à une pareille inſtance ſe ſeroit borné à dire,
» je n'aime pas à ſubtiliſer dans cette matiére, je
» m'accomode aux notions du peuple, je croi que
» Dieu a fait librement toutes les œuvres de la Cré-
» ation, & je trouve fort étrange qu'un Miniſtre
» revoque en doute cette vérité, je trouve encore
» plus étrange qu'il inſinue que la liberté d'indiffé-
» rence eſt auſſi contradictoire qu'un cercle quarré,
» vû que peu après il aſſûre *qu'il eſt impoſſible que*
» *Dieu produiſe une Créature intelligente ſans lui don-*
» *ner des Loix.* Les Loix que Dieu a données
» à Adam ont été accompagnées de promeſſes & de
» menaces. Cela ſuppoſe clairement qu'Adam pou-
» voit obéïr ou déſobéïr. Les Théologiens les plus
» rigides, St. Auguſtin & Calvin, enſeignent ſo-
» mellement, que les hommes n'ont perdu le franc
» arbitre qu'à cauſe du mauvais uſage qu'Adam en
» fit dans le Paradis terreſtre. Je n'en demande pas
» d'avantage pour être aſſûré, qu'il eſt poſſible que
» Dieu donne à l'homme la liberté d'indifférence.
» S'il ne l'avoit pas donnée à Adam, tous nos Sys-
» têmes de Réligion tomberoient par terre; d'où je
» conclus qu'il l'a lui donna; or chacun ſait que de
» l'acte à la puiſſance la concluſion eſt néceſſaire;
» mais je conçois qu'il auroit pu le créer déterminé
» aux bonnes choſes, & l'y tenir ſi fixé qu'il ne lui
» eut point permis de flotter entre le bien & le mal:
» c'eſt pourquoi je trouve poſſible & l'Hypothéſe de
» la liberté, & celle de la néceſſité. Voilà ce me
» ſemble ce que Melanchthon auroit pû répondre.
» Il me ſemble auſſi qu'il eut trouvé fort mauvais,
» que l'Auteur des Réfléxions ſur le Commentaire
» Philoſophique ne déclarât pas ſon ſentiment, &
» ſe contentât d'un, *Si Dieu &c.* Phraſe chancelan-
» te, & de laquelle on peut inférer que la privation
» du franc arbitre eſt contradictoire; car ſi de ce
» que Dieu auroit produit Adam ſans liberté d'in-
» différence, il pouvoit ſuivre que c'eſt une liberté
» qui implique contradiction, d'autres ſoutiendront
» que de ce qu'il l'auroit produit avec cette liberté,
» il reſulteroit que la détermination à l'un des con-
» traires feroit auſſi impoſſible qu'un cercle quarré.
» Je laiſſe ce que l'Auteur des Réfléxions oppoſe à
» la prétention du Commentateur, que les preuves
» d'une choſe fauſſe ſont quelquefois auſſi bonnes
» que les preuves d'une choſe vraie. Ce qu'on ré-
» pond à cela eſt rempli d'inutilités; car il eſt inu-
» tile dans une diſpute, de prouver à ſon adverſaire
» ce qu'il ne conteſte pas. La ſeule choſe qui ne pa-
» roit pas ſuſpectlieu eſt de dire, que *les raiſons qui*
» *nous déterminent au choix d'une Réligion, doivent*
» *être des démonſtrations morales*: mais cela même ne
» ſert de rien dans la Controverſe du franc arbitre,
» qui avoit été articulée par le Commentateur; car
» puiſque chaque parti ſe vante d'avoir pour ſoi cet-
te

Suivant la Note E. ſur l'inſuppoſition de la Liberté d'indifférence eſt permiſe, & non contradictoire.

N.B. *Néceſſité de reconnoître la Liberté & le pouvoir de la déterminer.*

„ te espéce de démonſtrations, c'eſt nous renvoier
„ à des ſignes équivoques.

„ Voici un autre paſſage du Commentaire : *Qu'arrive-t-il donc lorſque la Révélation eſt contenue ſur quelque point ? C'eſt que les uns l'expliquent par un Syſtême, & les autres par un autre ; je veux que le Syſtême des uns ſoit conforme à ce que Dieu a réellement choiſi, cela n'empêche pas que celui des autres ne ſoit conforme à ce qu'il auroit pû faire auſſi dignement & glorieuſement pour lui, qu'en faiſant une autre choſe, puiſque nous concevons que Dieu auroit pû faire les choſes autrement qu'il ne les a faites, en cent manières différentes toutes dignes de ſa perfection infinie ; car ſans cela il n'auroit point de liberté, & ne différeroit point du Dieu des Stoïques, enchaîné par une deſtinée inévitable, dogme qui n'eſt guere meilleur que le Spinoziſme.*

N. B. *Dieu eſt un Agent Libre.*

„ *Par conſéquent il ne peut y avoir de crime dans les ſaux Syſtêmes, que lorſqu'un Théologien les dreſſe ſur une idée qu'il croit contraire à ce que Dieu même en a dit, & dérogeant à ſa Majeſté : Or je ne croi pas qu'il ſe trouve au monde de ſemblables Théologiens. Tom. II. Supplem. aux Penſées ſur les Comètes. Chap. XXIV. pag.* 310. 311. Mr. Saurin, en comparant ces paroles avec un autre paſſage où le Commentateur dit, *qu'il ne ſe veut point prévaloir de la comparaiſon d'un Prince dont le vaſte Empire contiendroit pluſieurs Nations différentes en loix, coutumes & langues*, trouve que l'on juſtifie là toutes les Sectes du Chriſtianiſme ; mais auſſi toutes celles du Paganiſme. Je m'étonne qu'il n'ait point vû que ſon adverſaire ſe borne aux Syſtêmes qui ſont fondés ſur les divers ſens que l'on donne à l'Ecriture ? Vous allés voir un autre paſſage qui vous ſurprendra. *Dieu auroit pû faire les choſes autrement qu'il ne les a faites en cent manières différentes toutes dignes de ſa perfection infinie.*

„ Mr. Saurin aiant rapporté ces paroles du Commentaire Philoſophique, les réfute par une diſtinction entre les parties eſſentielles, & les parties non eſſentielles de la Réligion : après quoi il dit : *L'Auteur ne fait pas cette diſtinction ; ſa propoſition eſt univerſelle. Dieu auroit pû faire les choſes autrement qu'il ne les a faites, en cent manieres différentes. Et ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'entre ces manières différentes, il met celle que les Payens du Paganiſme, & les Philoſophes Chinois ont imaginée ; car il veut, juſtifier tous les Syſtêmes de Réligion qui ont été inventés par les Docteurs, & reçus par les peuples. Pour prouver ſa Théſe, il allégue la liberté de Dieu. Sans cela, (dit-il.) il n'auroit point de liberté, & ne différeroit point du Dieu des Stoïques, enchaîné par une deſtinée inévitable, dogme qu'n'eſt guére meilleur que le Spinoziſme. Si cette conſéquence étoit juſte, Dieu auroit la plus affreuſe liberté d'indifférence qui ſe puiſſe imaginer, il pourroit mentir, & ſe parjurer, quand il jure par ſoi-même ; il pourroit nous ordonner de le haïr, & nous défendre de l'aimer ; il pourroit nous commander la trahiſon, le parjure, en un mot toutes ſortes de crimes : enfin il pourroit faire de toutes les vertus autant de vices, & de tous les vices autant de vertus.*

Pour réfuter ces réflexions, il ne faut que ces quatre mots. Prenés garde à cette clauſe *toutes dignes de ſa perfection infinie*. Elle porte avec la dernière évidence que la liberté de Dieu ne conſiſte pas, à pouvoir faire les choſes bien ou mal, ſagement ou imprudemment, mais à pouvoir ſuivre entre une infinité de Plans, infiniment beaux & bons, celui ci, ou celui-là ſelon ſon bon plaiſir. Cela veut-il dire qu'il a pu être l'Auteur des faux Cultes que les Poëtes du Paganiſme ont chantés ? Sont-ils des Productions dignes de ſa perfection infinie ? «

Mr. Bayle avoit dit, *Dieu auroit pû faire les choſes autrement qu'il ne les a faites, en cent manières différentes, toutes dignes de ſa perfection infinie*. De là Mr. Saurin conclut, que ſuivant Mr. Bayle, Dieu auroit pu préſcrire aux hommes des Réligions toutes conformes aux Fictions des Poëtes, & aux Imaginations des Chinois. Je voudrois bien ſavoir de quel oeil Mr. Bayle auroit regardé un Pyrrhonien qui lui auroit dit froidement, *Je trouve Mr. Saurin* auſſi fondé à tirer cette Conſéquence de vos éxpreſſions, que vous l'êtes à nier que cette Conſéquence ſoit juſte, & bien tirée.

Qu'on liſe attentivement ce que Mr. Bayle a écrit contre le Syſtême de Spinoſa, & on verra s'il eſt poſſible de faire un parallèle entre l'évidence de ſes raiſons d'un côté, & l'obſcurité des Chimères Spinoziſtes de l'autre, & de les mettre en balance, pour dire en Pyrrhonien, qu'il n'y a pas plus de force d'un côté que de l'autre.

On attaque Mr. Bayle : L'intérêt de ſa reputation lui fait raſſembler ſes forces. Il ne trouve rien de contraire à l'idée des perfections du Créateur, dans la ſuppoſition d'une intelligence créée avec la Liberté d'indifférence. Que l'on compare ce qu'on vient de lire avec ſes galimathias ſur la *Perſonnalité*, & l'on ſentira la différence qui ſe trouve entre la force de l'évidence & l'embarras des Sophiſmes ténébreux.

Dira-t-on que la Raiſon s'affranchit de temps en temps, des hypothéſes dans leſquelles on s'éforce de l'enchainer ? Ou dira-t-on que Mr. Bayle, n'a entrepris Spinoza que pour avoir le plaiſir de combattre un nom qui s'étoit rendu céléore, & qu'il prend aſſés d'intérêt à *l'Irréligion* pour ne pouvoir ſouffrir qu'on l'établiſſe ſur des hypothéſes ſi faciles à renverſer ? Quoi qu'il en ſoit, Mr. Bayle reconnoit, dans cette occaſion, l'évidence des Lumiéres de la Raiſon, & que ce n'eſt pas toûjours inutilement qu'on les conſulte. Il ne ſe contente pas d'oppoſer vraiſemblance à vraiſemblance : Il oppoſe nettement des Démonſtrations à des abſurdités.

Il ſemble avoir pris à tâche de réfuter tout ce que les Partiſans de l'Athéiſme & de l'Irréligion pourroient dire de plus fort pour établir leurs ſentimens. Il poſe en fait que l'Incertitude étant égale de part & d'autre, l'opinion reçûe eſt la plus commode, & la plus utile, & delà, il ſuit manifeſtement, ſelon lui-même, que ceux qui travaillent à ébranler cette hypothéſe, & à ſe faire des Sectateurs, ſe déclarent par là ennemis du genre humain, & oppoſés à ſes intérêts ; d'où il ſuit encore que le repos & les intérêts du genre humain demandent que ces gens-là ſoient regardés, & ſoient traités comme les ennemis de la Société.

„ Le bon ſens veut, dit il, que la coûtume ſoit maintenuë contre l'entrepriſe des Innovateurs, à moins qu'ils n'apportent de meilleures Loix ; & de cela ſeul que leurs penſées ne vaudroient pas mieux que les établiſſemens qui jouïſſent de la poſſeſſion, elles mériteroient d'être rejettées, quand même elles ne ſeroient pas plus mauvaiſes que les abus qu'elles combattroient. Soumettés-vous à la coûtume, doit-on dire à ces gens-là, on donnés nous quelque choſe de meilleur. A plus forte raiſon eſt-il juſte de rejetter le Syſtême des Spinoziſtes, puiſqu'il ne ſe dégage de quelques difficultés, que pour s'engager dans des embarras plus inéxplicables. Si les difficultés étoient égales de part & d'autre, ce ſeroit pour le Syſtême ordinaire qu'il faudroit prendre parti, puis qu'outre le privilége de la poſſeſſion, il auroit encore l'avantage de nous promettre de grands biens pour l'avenir & de nous laiſſer mille reſources conſolantes dans les malheurs de cette vie. Qu'elle conſolation n'eſt-ce pas dans ſes diſgraces, que de ſe flâter que les prières qu'on adreſſe à Dieu, ſeront éxaucées, & qu'en tout cas il nous tiendra compte de nôtre patience, & nous fournira un magnifique dédommagement ? C'eſt une grande conſolation que de ſe pouvoir flâter que les autres hommes déféreront quelque choſe à l'inſtinct de leur Conſcience, & à la Crainte de Dieu. Cela veut dire que l'Hy-

Article Spinoza Note O.

N. B.

» pothèſe ordinaire eſt en même temps, & plus vé-
» ritable, & plus commode que l'impiété. Il ſuffi-
» roit donc pour avoir plein droit de rejetter l'Hy-
» pothèſe de Spinoza, de pouvoir dire, *elle n'eſt pas
» expoſée à de moindres Objections que l'Hypothèſe Chré-
» tienne.* Ainſi tout Auteur qui montre que le Spi-
» noziſme eſt obſcur & faux dans ſes principales pro-
» poſitions, & embarraſſé d'abſurdités impénétrables
NB. » & contradictoires dans ſes ſuites, doit paſſer pour
» l'avoir bien réfuté, encore qu'il ne ſatisfit point
» clairement à toutes ces Objections; Réduiſons tout
» à peu de mots.

» L'Hypothèſe ordinaire, comparée avec celle des
» Spinoziſtes, en ce qu'elles ont de clair, nous mon-
» tre plus d'évidence; & quand elle eſt comparée a-
» vec l'autre en ce qu'elles ont d'obſcur, elle paroit
» moins oppoſée aux lumiéres naturelles: & d'ail-
» leurs, elle nous promet un bien infini après cette
» vie, & nous procure mille conſolations dans celle-
» ci, au lieu que l'autre ne nous promet rien hors
» de ce monde, & nous prive de la confiance dans
» nos priéres & dans les remors de nôtre prochain:
» l'Hypothèſe ordinaire eſt donc préférable à l'au-
» tre.

Ibidem. Note N. Rapportons encore quelques-uns des raiſonnemens de Mr. Bayle " Remarqués bien comme je l'ai déja
" dit, que les *modes* ne ſont rien, & que ce ſont
" les *ſubſtances* ſeules qui agiſſent & qui ſouffrent.
" Cette phraſe, *La douceur du miel chatouille la lan-
" gue*, n'eſt vraie qu'entant qu'elle ſignifie que la
" ſubſtance étenduë dont le miel eſt compoſé cha-
" touille la Langue. Ainſi dans le Syſtéme de Spi-
" noza tous ceux qui diſent *les Allemans ont tué dix
" mille Turcs* parlent fauſſement, à moins qu'ils
" n'entendent, *Dieu modifié en Allemans a tué Dieu
" modifié en dix mille Turcs*, & ainſi toutes les phra-
" ſes par leſquelles on exprime ce que font les hom-
" mes les uns contre les autres ſont point de ſens
" véritable que celui-ci, *Dieu ſe hait lui même, il ſe
" damnable des graces à lui-meme, & ſe les refuſe, il
" ſe perſécute: il ſe tuë, il ſe mange, il ſe calomnie,
" il s'envoie ſur l'Eſchafaut, &c.* Cela ſeroit moins,
" inconcevable, ſi Spinoza s'étoit repréſenté Dieu
" comme un aſſemblage de pluſieurs parties diſtinc-
" tes; mais il l'a réduit à la plus parfaite ſimplicité,
" à l'unité de ſubſtance, à l'indiviſibilité. Il dé-
" bite donc les plus infames & les plus furieuſes ex-
" travagances qui ſe puiſſent concevoir, & infini-
" ment plus ridicules que celles des Poëtes, touchant
" les Dieux du Paganiſme. Je m'étonne ou qu'il
" ne s'en ſoit pas apperçu, ou que les aiant enviſi-
" gées, il ſe ſoit opiniatré à ſon principe. (A). Un
" bon eſprit aimeroit mieux défricher la terre avec
" les dents & les ongles, que de cultiver une Hypo-
" théſe auſſi choquante & auſſi abſurde que celle-
" là.

" Encore deux objections, il y a eu des Philo-
" ſophes aſſés impies, pour nier qu'il y eut un Dieu;
" mais ils n'ont point pouſſé leur extravagance juſ-
" ques à dire que s'il exiſtoit, il ne ſeroit point une
" nature parfaitement heureuſe.

" Les plus grands Sceptiques de l'Antiquité, ont
" dit que tous les hommes ont une idée de Dieu,
" ſelon laquelle il eſt une nature vivante, heureuſe,
" incorruptible, parfaite dans la félicité, & non ſuſ-
" ceptible d'aucun mal. Le bonheur étoit la pro-
" priété la moins ſéparable qu'on enfermât dans ſon
" idée: ceux qui lui ôtoient l'autorité & la direc-
" tion du Monde, lui laiſſoient au moins la félicité
" & une immortelle bé.itude. Ceux qui le fai-
" ſoient ſujet à la mort, déſoient pour le moins qu'il
" étoit heureux toute ſa vie. C'étoit ſans doute une
" extravagance qui tenoit de la folie, que de ne pas
" réünir dans la nature Divine, l'immortalité & le
" bonheur; Plutarque réfute très-bien cette abſurdi-
" té des Stoïques: je raporte ſes paroles un peu au
" long, tant à cauſe qu'elles prouvent une penſée
" que j'avance ci-deſſus, que parce qu'elles combat-
" tent les Spinoziſtes; car ſon raiſonnement ne peut
" compatir avec l'Hypothéſe que Dieu ſoit ſujet à la
" mort, quant à ſes parties, ou à ſes modalités;
" qu'il ſoit comme la matiére des générations & des
" corruptions, qu'il détruiſe ſes modalités, qu'il s'en-
" tretienne de cette ruïne &c:

" Mais quelque ſole que fut cette réverie des Stoï-
" ciens, elle n'otoit point aux Dieux leur bonheur
" pendant la vie. Les Spinoziſtes font peut-être les
" ſeuls qui aient réduit la Divinité à la miſére: Or
" quelle miſére? Quelque-fois ſi grande qu'il ſe jet-
" te dans le déſeſpoir, & qu'il s'anéantiroit, s'il le
" pouvoit; il y tâche; il s'ôte tout ce qu'il ſe peut
" ôter; il ſe pend, il ſe précipite, ne pouvant plus ſuppor-
" ter la triſteſſe affreuſe qui le dévore. Ce ne ſont point
" ici des déclamations; c'eſt un langage éxact &
" philoſophique. Car ſi l'homme n'eſt qu'une
" modification, il ne fait rien: ce ſeroit une phraſe
" impertinente, bouffonne, burleſque, que de dire
" *la joie eſt gaie, la triſteſſe eſt triſte*; C'eſt une ſem-
" blable phraſe dans le Syſtéme de Spinoza, que d'af-
" firmer, *l'homme penſe, l'homme s'afflige, l'homme ſe
" pend*, &c. Toutes ces propoſitions doivent être di-
" tes de la ſubſtance dont l'homme eſt le mode.
" Comment a-t-on pû s'imaginer, qu'une nature
" indépendante, qui éxiſte par elle-méme, & qui poſ-
" ſéde des perfections infinies, ſoit ſujette à tous les
" malheurs du genre humain? Si quelqu'autre natu-
" re la contraignoit à ſe donner du chagrin, à ſen-
" tir de la douleur, on ne trouveroit pas ſi étrange
" qu'elle emploiât ſon activité à ſe rendre malheu-
" reuſe; on diroit, s'il faut bien qu'elle obéiſſe à une
" force majeure; c'eſt apparemment pour éviter un
" plus grand mal qu'elle ſe donne la gravelle, la
" colique, la fiévre chaude, la rage. Mais elle eſt
" ſeule dans l'Univers, rien ne lui commande, rien
" ne l'éxhorte, rien ne la prie. C'eſt ſa propre na-
" ture dira Spinoza, qui l'a portée à ſe donner à
" elle-méme en certaines circonſtances, un grand
" chagrin, & une douleur très-vive.

" Mais lui répondrai-je, ne trouvés-vous pas quel-
" que choſe de monſtrueux & d'inconcevable dans
" une telle fatalité?

" Si je ne me ſouvenois que je ne ſais pas un Li-
" vre contre cet homme; mais ſeulement quelques
" petites Remarques en paſſant, je trouverois bien
" d'autres abſurdités dans ſon Syſtéme. Finiſſons
" par celle-ci.

" Il s'eſt embarqué dans une Hypothéſe qui rend
" ridicule tout ſon travail, & je ſuis bien aſſuré qu'à
" chaque page de ſon Ethique, on peut trouver un
" Galimatias pitoiable.

" Prémiérement, je voudrois ſavoir à qui il en veut,
" quand il rejette certaines doctrines, & qu'il en
" propoſe d'autres. Veut-il réfuter des erreurs?
" Mais eſt-il en droit de dire qu'il y a des erreurs?
" Les penſées des Philoſophes ordinaires, celles des
" Juifs, celles des Chrétiens, ne ſont elles pas des modes
" de l'Etre infini, auſſi bien que celles de ſon Ethique?
" Ne ſont-elles pas des réalités auſſi néceſſaires à la per-
" fection de l'Univers, que toutes ſes ſpéculations?
" N'émanent-elles pas de la cauſe néceſſaire? Com-
" ment donc oſe-t-il prétendre qu'il y a là quelque
" choſe à rectifier? En ſecond lieu, ne prétend-il pas
" que la nature dont elles ſont les modalités agit né-
" ceſſairement, qu'elle va toujours ſon grand che-
" min, qu'elle ne peut ni ſe détourner, ni s'arréter,
" ni qu'étant Unique dans l'Univers, aucune Cau-
" ſe éxtérieure ne l'arrétera jamais, ni ne la redref-
" ſera? Il n'y a donc rien de plus inutile que les
" Leçons de ce Philoſophe: C'eſt bien à lui, qui
" n'eſt qu'une modification de ſubſtance, à préſeri-
" re à l'Etre infini ce qu'il faut faire? Cet Etre l'en-
" tendra-t-il? & s'il l'entendoit, pourroit-il en pro-
fiter?

(A) Il n'eſt donc pas vrai qu'il y a partout poids égal de côté & d'autre.

„ ſiter ? N'agit-il pas toûjours ſelon l'étenduë de
„ ſes forces, ſans ſavoir ni ou il va, ni ce qu'il fait ?
„ Un homme comme Spinoza ſe tiendroit fort en
„ repos, s'il raiſonnoit bien. S'il eſt poſſible
„ qu'un tel dogme s'établiſſe, diroit-il, la néceſſité
„ de la nature l'établira ſans mon Ouvrage. S'il n'eſt
„ pas poſſible, tous mes Ecrits n'y feront rien.

Remarques. XI. Mr. Bayle vient d'alléguer divers exemples de propoſitions, *qu'aucun Sceptique, dit-il, n'eſt jamais attaqué, & des quelles aucun Pyrrhonien ne s'eſt aviſé de douter, & on ne le pourroit*, aſſure-t-il hardiment *ſans les derniers excès d'impertinence, de folie, d'extravagance.* Qu'eſt-ce qui l'oblige à parler ainſi, ſi ce n'eſt l'évidence même de ce qu'il propoſe ? Et cela étant ainſi, par tout où l'on trouvera autant d'évidence, il faudra y acquieſcer, à moins qu'on ne ſoit fou, & opiniâtre juſques à la fureur.

Quand je regarde Mr. Bayle comme un Pyrrhonien, & que je me crois en droit de m'addreſſer à lui, comme à un homme qui, de temps en temps, en prend vivement le parti, & raſſemble toute ſon habileté pour en bien ſoûtenir le perſonnage, je lui demande quel eſt ſon but ? Je lui demande pourquoi il écrit ? Veut-il perſuader les Lecteurs qu'ils ne liſent pas ſon Livre, & qu'ils s'imaginent ſeulement de le lire, & de l'avoir acheté ?

De plus ſi nous n'avons aucune liberté, ſi nous ſommes des Etres *purement paſſifs*, créés de nouveau à chaque inſtant ; ſi les hommes ſont des Etres qui ſe déterminent par *Humeur* ſeulement, & non point par lumiére, pourquoi s'efforce-t-il de leur parler le plus clairement qu'il peut ? ils ſeront, les uns ſans le ſecours de ſon livre, les autres malgré ſon livre, ce qu'une néceſſité extérieure & invincible, & ce qu'une humeur inſurmontable les déterminera à être & à penſer.

„ On ne ſe trompera pas, ce me ſemble, dit-il, ſi
„ l'on ſuppoſe que Spinoza ne s'eſt jetté dans le préci-
„ pice, que pour n'avoir pû comprendre, ni que la
„ matiére foit éternelle, & différente de Dieu, ni
„ qu'elle ait été produite de rien, ni qu'un Eſprit
„ infini, & ſouverainement libre, Créateur de toutes
„ choſes, ait pu produire un Ouvrage tel que le monde.
„ Une matiére qui éxiſte néceſſairement, & qui né-
„ anmoins eſt deſtituée d'activité, & ſoûmiſe à la
„ puiſſance d'un autre principe, n'eſt pas un objet
„ dont la raiſon s'accommode, nous ne voions nul-
„ le convenance entre ces trois qualités : l'idée de
„ l'ordre combat une telle aſſociation. Une matié-
„ re créée de rien n'eſt pas concevable. quelques
„ éfforts que l'on veuille faire, pour ſe former une
„ idée d'un acte de volonté, qui convertiſſe en une
„ ſubſtance réelle ce qui n'étoit rien auparavant. Ce
„ principe des anciens, *ex nihilo nihil fit, rien ne ſe fait*
„ *de rien*, ſe préſente inceſſamment à nôtre
„ imagination, & y brille d'une maniére ſi éclatante,
„ qu'il nous fait lâcher priſe, en cas que nous eus-
„ ſions commencé de concevoir quelque choſe dans
NB „ la Création. Enfin, qu'un Dieu infiniment bon, in-
„ finiment ſaint, infiniment libre, pouvant faire des
„ Créatures toûjours ſaintes, & toûjours heureuſes,
„ ait mieux aimé qu'elles fuſſent criminelles & mal-
„ heureuſes éternellement, eſt un objet qui fait de la
„ peine à la Raiſon, & d'auxant plus qu'elle ne ſau-
„ roit comprendre l'accord de la liberté de l'homme
„ avec la qualité d'un être tiré du néant. Or ſans
„ cet accord elle ne ſauroit comprendre que l'hom-
„ me puiſſe mériter aucune peine ſous une Provi-
„ dence libre, bonne, ſainte, & juſte. Voilà trois
„ inconvéniens qui obligérent Spinoza à chercher un
„ nouveau ſyſtéme, où Dieu ne fut pas diſtingué
„ de la matiére, & où il agit néceſſairement, & ſe-
„ lon toute l'étenduë de ſes forces, non pas hors de
„ lui-même, mais en lui-même. Il réſulte de cette
„ ſuppoſition, que cette cauſe néceſſaire ne mettant
„ aucunes bornes à ſa Puiſſance, & n'aiant pour régle
„ de ſes actions, ni la bonté, ni la juſtice, ni la
„ ſcience, mais la ſeule force infinie de ſa nature,
„ a dû ſe modifier ſelon toutes les réalités poſſibles ;
„ de ſorte que les erreurs & les crimes, la douleur &
„ le chagrin, étant des modalités auſſi réelles que les
„ vertus & les plaiſirs, l'Univers a dû contenir de
„ tout cela. Spinoza croioit par ce moien ſatisfaire aux
„ objections Manichéennes contre l'unité de prin-
„ cipe. Elles n'ont de force que dans la ſuppoſition,
„ qu'un principe unique de toutes choſes agit par
„ choix, & qu'il peut faire, ou ne pas faire, &
„ qu'il limite ſa puiſſance ſelon les régles de la bonté,
„ & de l'équité, ou ſelon l'inſtinct de la malice. Sup-
„ poſant cela, on demande, ſi ce principe unique
„ eſt bon, d'où vient le mal ? S'il eſt mauvais,
„ d'où vient le bien ? Spinoza répoudroit, mon prin-
„ cipe unique aiant la puiſſance de faire le mal & le bien,
„ & s'il fait tout ce qu'il peut faire, il faut de toute né- NB
„ ceſſité, qu'il y ait du bien & du mal dans l'Uni-
„ vers. Peſés, je vous prie, dans une juſte balance
„ les trois inconvéniens qu'il a voulu éviter, & les
„ ſuites éxtravagantes & abominables de l'Hypothéſe
„ qu'il a ſuivie, vous trouverés que ſon choix n'eſt ni
„ celui d'un homme de bien, ni celui d'un homme NB
„ d'eſprit. Il laiſſe des choſes dont le pis que l'on
„ puiſſe dire, eſt que la foibleſſe de nôtre raiſon ne
„ nous permet pas de connoître clairement qu'elles
„ ſoient poſſibles, & il en embraſſe d'autres, dont
„ l'impoſſibilité eſt manifeſte. Il y a bien de la NB
„ différence entre ne comprendre pas la poſſibilité d'un
„ objet, & en comprendre l'impoſſibilité. Or voiés
„ l'injuſtice des Lecteurs, ils veulent que tous ceux
„ qui écrivent contre Spinoza, ſoient obligés de leur
„ mettre ſous la main, & dans la derniére clarté, les véri-
„ tés qu'il n'a pû comprendre, & dont les difficultés
„ l'ont pouſſé ailleurs ; & parce qu'ils ne trouvent
„ point cela dans les écrits Anti-Spinoziſtes, ils pro-
„ noncent que l'on n'a pas réüſſi. Ne ſuſſit-il pas
„ que l'on renverſe l'edifice de cet Athée ? Le bon
„ ſens veut que la coûtume ſoit maintenuë contre
„ l'entrepriſe des Innovateurs, à moins qu'ils n'appor-
„ tent de meilleures Loix ; & de cela ſeul que leurs
„ penſées ne vaudroient pas mieux que les Etabliſſe-
„ mens qui jouïſſent de la poſſeſſion, elles méritéroient
„ d'être rejettées, quand même elles ne ſeroient pas NB
„ plus mauvaiſes que les abus qu'elles combattroient.
„ Soumettés-vous à la coûtume, doit-on dire à ces
„ gens-là, ou donnés-nous quelque choſe de meil-
„ leur. A plus forte raiſon eſt-il juſte de rejetter
„ le Syſtéme des Spinoziſtes, puiſqu'il ne ſe dégage
„ de quelques difficultés, que pour s'engager dans des
„ embarras plus inéxplicables. Si les difficultés étoient
„ égales de part & d'autre, ce ſeroit pour le Syſté-
„ me ordinaire qu'il faudroit prendre parti, puiſqu'ou-
„ tre le privilége de la poſſeſſion, il auroit,
„ encore l'avantage de nous promettre de grands
„ biens pour l'avenir, & de nous laiſſer mille res-
„ ſources conſolantes dans les malheurs de cette vie.
„ Qu'elle conſolation n'eſt-ce pas dans ſes diſgraces,
„ que de ſe flatter que les prières qu'on addreſſe à
„ Dieu ſeront éxaucées, & qu'en tout cas, il nous
„ tiendra compte de nôtre patience, & nous four-
„ nira un magnifique dédommagement ! C'eſt une gran-
„ de conſolation que de ſe pouvoir flatter que les autres
„ hommes déféreront quelque choſe à l'Inſtinct de
„ leur Conſcience, & à la crainte de Dieu. Cela veut
„ dire que l'hypothéſe ordinaire eſt en même temps
„ & plus véritable & plus commode que l'impiété.
„ Il ſuffiſoit donc pour avoir plein droit de rejetter
„ l'hypothéſe de Spinoza, de pouvoir dire, *elle n'eſt*
„ *pas éxpoſée à de moindres objections que l'hypotheſe*
„ *Chrétienne*. Ainſi, tout Auteur qui montre que le
„ Spinoziſme eſt obſcur & faux dans ſes prémiéres
„ propoſitions, & embaraſſé d'abſurdités impénétra-
„ bles & contradictoires dans ſes ſuites, doit paſ- NB
„ ſer pour l'avoir bien réfuté, encore qu'il ne ſatis-
„ fit point clairement à toutes ſes objections. Ré-
„ duiſons tout à peu de mots. L'Hypothéſe ordi-
„ naire comparée à celle des Spinoziſtes &c.

Continuation de l'Article Spinoza Note O.

Nous avons déja allégué ci-devaot ces dernières lignes. Nous examinerons les Iconoclastes qui ont pû servir de prétexte à Spinoza chacun dans le lieu qui lui convient. Mais quand les Lumiéres de l'esprit humain seroient trop courtes pour dissiper tout l'embarras de ces inconvéniens, il ne devroit point, de l'aveu de Mr. Bayle, tenir nôtre Esprit en suspens entre la Vérité & la Fausseté de l'hypothése de Spinoza : *Trouver autant de vraisemblance d'un côté que d'autre ; ce n'est ni le caractére d'un homme de bien, ni celui d'un homme d'Esprit. Il y a bien de la différence entre ne comprendre pas la possibilité d'un objet, & en comprendre l'impossibilité.* Voilà précisément ce qu'on doit répondre aux Sceptiques quand ils entreprennent de mettre en opposition contradictoire les Mystéres de l'Evangile, avec les Notions les plus évidentes du sens Commun : Si quelques Lecteurs ne se rendent pas à cette Raison, & tiennent encore pour les Incrédules, on est en plein droit de se récrier, comme fait ici Mr. Bayle, sur leur Injustice, & d'en appeller au Bon-Sens. *Il est des gens*, selon lui, *de réfuter pleinement une opinion, & d'en prouver l'erreur d'une maniére à satisfaire toute personne raisonnable, quand même on n'est pas en état de répondre avec une parfaite clarté à toutes les objections.*

Remarqués que Mr. Bayle, en refutant Spinoza ne s'est point servi de la Révélation, tous ses Argumens n'ont été tirés que de la Raison ; Quand donc il conclut en disant : *ainsi tout Auteur qui montre que le Spinozisme est obscur & faux dans ses premiéres suppositions, & embarrassé d'obscurités impénétrables & contradictoires dans ses suites, doit passer pour l'avoir bien réfuté, encore qu'il ne satisfit point clairement à toutes ses objections.* Substituons le Manichéisme au Spinozisme, & servons nous des éxpressions de Mr. Bayle pour établir qu'il est bien & solidement réfuté par la Raison même : car enfin Mr. Bayle reconnoit plus d'une fois que le *Manichéisme* renferme des absurdités & des contradictions, & dans ses Principes & dans ses conséquences.

Tout l'Article de *Spinoza* mérite d'être lû, il est tout à fait propre à former au gout de l'évidence, on y apprend à raisonner juste, & aprés avoir eu le plaisir de fentir l'efficace d'une lumiére, qui dissipe l'erreur, on se dégoute des Sophismes par où les Pyrrhoniens s'efforcent de répandre des ténébres fur toutes les Vérités.

J'ai un grand panchant à croire que Mr. Bayle avoit composé ce morceau avant que d'entreprendre son Dictionnaire ; Les Ouvrages de Spinoza faisoient du bruit, son nom étoit célébre ; Des coeurs gatés en parloient avec admiration, & Mr. Bayle sentit bientôt qu'il n'y avoit rien de si pitoiable que ses Raisonnemens, & de plus absurde que son Principe. Je conçois qu'il mit ses pensées par écrit, & que pour ne pas perdre l'honneur qui pouvoit lui revenir d'un tel morceau, il l'inséra dans son Dictionnaire. On y lit aussi des *Ergoteries* Scholastiques peu dignes assurément d'un aussi habile homme, & d'avoir place dans ce même Dictionnaire ; mais je m'imagine encore que Mr. Bayle avoit autrefois embarrassé par ses vaines subtilités quelques Professeurs de Métaphysique, accoutumés à étourdir les autres par des mots vuides de sens, & à s'en laisser étourdir eux mêmes. Il avoit conservé la mémoire de ces rencontres d'où il étoit sorti victorieux, elles lui revinrent dans l'esprit, & il les placa dans sa Compilation de recueils; Peut-être même les avoit-il déja mises par écrit.

Mollitam Privilegiatif contre le Pyrrhonisme. Article Arsinoe. Note X.

XII. SI TOUS *ceux dit Mr. Bayle, qui ont embrassé la Philosophie de Mr. Des Cartes, avoient eu cette sage retenue, qui fait qu'on s'arrête, quand on est parvenu jusques à un certain point, s'ils avoient su discerner ce qu'il faut dire & ce qu'il faut taire, ils n'auroient pas tant fait crier contre la Secte en général.*

Il faut donc savoir s'arrêter, c'est une Régle que la Raison ordonne ; & qu'est-ce que s'arrêter, si ce n'est s'en teoir à ce qui est Clair, sans être tenté de l'abandonner pour les Obscurités qui l'accompagnent ?

Remarquons en passant que Mr. Bayle ne laisse pas échaper l'occasion de tomber fur la Philosophie & fur la Théologie : De fon Bons-Sens s'échappent, de temps en temps quelques Lumiéres, comme nous venons d'en voir un éxemple ; mais fon goût & fon humeur le raménent bien-tôt au Pyrrhonisme.'

„ Il ne faut pas s'étonner, dit-il, que le Péripatétisme, tel qu'on l'enseigne depuis plusieurs siécles, trouve tant de protecteurs, & qu'on en croie les intérêts inléparables de ceux de la Théologie ; NB
„ car il accoûtume l'esprit à acquiescer fans évidence.
„ Cette réunioo d'intérêts doit être aux Péripatéticiens
„ un gage de l'immortalité de leur Secte, & aux
„ nouveaux Philosophes un sujet de diminuer leurs
„ espérances.

„ Les anciens Péres se plaignerent extrémement de *Ibidem*
„ la Secte d'Aristote, & c'est une plainte presque *Note X.*
„ générale, que la Philosoohie fait tort à la Théologie ;
„ mais d'autre côté, il est certain que la Théologie
„ nuit à la Philosophie. Ce font deux facultés qui
„ qui ne s'accorderoient guéres fur le réglement des NB
„ limites, fi la voie de l'autorité toûjours dans les
„ intérêts de la prémiére, n'y donnoit bon ordre.

La Théologie nuit à la Philosophie, & elle met bon ordre à ses intérêts par la voie de l'autorité. Voilà fans contredit un bel éloge de la Théologie & des Théologiens ; La Philosophie & la Raison font incapables de vous procurer aucune Certitude, elles ne font propres qu'à vous remplir de doutes ; mais jettés-vous entre les bras des Théologiens, & sacrifiés vos doutes à l'autorité de leurs décisions.

„ Ceux qui ont l'imagination vive ont ordinaire- *Article*
„ ment peu de mémoire, & c'est ce qui fait qu'ils *Balde*
„ ne se fouviennent point, quand ils enviſagent d'un *Note H.*
„ certain côté une queſtion, qu'ils l'ont autrefois
„ soûtenuë d'un autre sens. Ils se contredisent fans
„ le savoir. Ajoutés à cela, qu'un esprit fubtil in-
„ vente aiſément les moiens de prouver & de réfu-
„ ter les mêmes choſes. Mais c'eſt un grand défaut,
„ que de n'être pas capable de ſuſpendre les effets de
„ cette ſubtilité, juſques à ce qu'on ſe puiſſe don-
„ ner une ferme aſſiette.

Mais s'il eſt impoſſible de parvenir à cette ferme aſſiette, comme l'Hypothéſe du Pyrrhoniſme le ſuppoſe, que peut faire de mieux un homme, qui eſt d'une humeur vive, que de ne pas ſe contraindre & de ſuivre le penchant de ſon humeur ?

C'eſt ainſi qu'il faudroit raiſonner, au cas qu'on n'eut pas la force de changer ſon humeur : Mais ſi Mr. Bayle a allégué dans les paroles qu'on vient de lire, une véritable cauſe de Pyrrhoniſme, il eſt évident qu'on peut ſe garantir d'y tomber, puiſqu'on peut prévenir les mauvais effets des cauſes qui le font naître.

„ XIII. *Barbe* femme de l'Empereur Sigiſmond, *Défaite*
„ Elle n'avoit nulle honte de ſa vie débordée. Ce *des Philoſo-*
„ n'eſt pas en cela que conſiſte ſa grande ſingularité ; *phes mo-*
„ il n'y a eu que trop de Princeſſes qui ſe ſont miſes *dernes.*
„ au deſſus du *qu'en dira-t-on*, à l'égard de leurs *Métaphy-*
„ impudicités. Ce qu'il y eut d'extraordinaire dans *ſiques*
„ celle là, ce fut l'Athéiſme, choſe qui n'a pres- *Article*
„ que point d'éxemple parmi les femmes. Elle ne *Barbe*
„ croioit ni Paradis ni Enfer, & ſe moquoit des
„ Réligieuſes, qui renoncent aux plaiſirs de la vie,
„ & qui mortifient leurs Corps. Sigiſmond ſe trou-
„ va mal marié éocore par d'autres endroits, car la
„ femme Barbe s'engagea dans des complots, avec
„ quelques grands Seigneurs de Bohteme, pour le chaſ-
„ ſer du Roiaume, & pour ſe procurer un autre mari.
„ Il découvrit cette trame, & condamna l'Impératrice
„ à une priſon perpétuelle. Quand il fut mort on
„ la mit en liberté ; & comme elle ſongeoit encore
„ à ſe marier, quelqu'un lui repréſenta l'exemple de
„ la tourterelle, qui demeure ſeule toute ſa vie,
„ lorſqu'elle perd ſon prémier mari. *Si vous avés*
„ répondit-elle, *à me propoſer l'exemple des bêtes,*
„ *propoſés-moi celui des pigeons & des moineaux.* El-

le

le virillit à Grats dans la Bohéme ſans renoncer à ſes débauches.

Idem. Art. Hardebeck. d.

„ Je ne voudrois pas nier, dit Mr. Bayle, que ce prodige ne ſoit devenu un peu moins extraordi-
„ naire, depuis que le Séxe ne ſe pique pas d'igno-
„ rance autant qu'il faiſoit. Il faut un certain degré
NB. „ de fauſſe Métaphyſique, pour tomber dans le mal-
„ heureux Abyme de l'Irréligion. Quoi qu'il en
„ ſoit, je ſuis très-perſuadé avec l'Auteur des Pen-
„ ſées ſur les Cométes, que ce n'eſt point par cet endroit-là que les femmes méritent cenſure. *Ce*
„ *n'eſt point leur vice que l'Athéiſme: elles ſe font une*
„ *vertu de n'entrer point dans les grands raiſonnemens:*
„ *ainſi elles en demeurent à leur Catéchiſme, bien plus*
„ *portées à la Superſtition qu'à l'Impiété; grandes cou-*
„ *reuſes d'indulgences & de ſermons, & ſi fort occu-*
„ *pées de mille paſſions qui leur ſont tombées comme en*
„ *partage, qu'elles n'ont ni le temps ni la capacité né-*
„ *ceſſaire pour révoquer en doute les articles de leur*
Pen-ſées Diverſes ſur les Cométes §. 142. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 91. „ *foi.* A coup ſûr, elles trouveront plutot le ſecret d'accorder enſemble les paſſions & la Réligion, „ ſallut-il donner juſques dans le Molinoſiſme, que „ l'expédient de ne rien croire.

Un homme eſt donc loüable quand il ſe défie des raiſonnemens Métaphyſiques, & quand illes examine aſſés à fond pour en découvrir les Sophiſmes, dès qu'ils ſe trouvent oppoſés aux Vérités de la Réligion. Qu'eſt-ce qui avoit jetté *Spinoza* dans l'Erreur, que ſon attachement à des Idées, ou plutôt à des Termes de Métaphyſique, vagues, qui ſignifioient peu, qui devenoient très-équivoques, & ne ſignifioient même plus rien, par l'application qu'il en faiſoit. Que l'on compare la maniére Claire & ſenſée dont Mr. Bayle ſe ſert pour le refuter, avec les Obſcurités Métaphyſiques, & le verbiage qu'il emploie, quand il argumente contre la Réligion, & qu'il s'efforce de l'oppoſer à la droite Raiſon, qu'il confond mal à propos avec une vaine Métaphyſique.

Au reſte on voit dans la conduite de l'Impératrice *Barbe* une ſuite très-naturelle de *l'Irréligion*; ou bien on voit dans ſon Irréligion une ſuite très-naturelle de ſon humeur. Rien n'eſt plus propre pour diſpoſer les eſprits à écouter favorablement les difficultés qui tendent à ébranler la Réligion, à s'y plaire, & à s'y rendre de bon coeur, que les gaillardiſes & les obſcénités dont Mr. Bayle a parſemé ſon Dictionnaire, & qu'il a adroitement mêlées parmi ſes Objections.

Si la Raiſon eſt incapable d'établir la Vérité d'aucune Maxime, que peut-on reprocher à ceux qui ne trouvent pas à propos de s'en ſervir pour ſe gêner, mais qui aiment mieux la faire ſervir à trouver les moiens de contenter leurs ſens & leurs paſſions, par des amuſemens plus vifs & plus variés?

Réflexions ſur les Cauſes du Scepticiſme & ſur les moiens propres à s'en défendre.

XIV. SI L'ON pouvoit venir à bout de développer toute l'énchainure de cauſes qui déterminent un homme à prendre le parti de douter, & de s'entêter du Pyrrhoniſme, je ſuis perſuadé qu'il n'en faudroit pas d'avantage pour en découvrir l'illuſion & le ridicule. Quoique ce qui ſe paſſe dans les autres hommes, & ſur tout dans les hommes d'une ſi étrange humeur, ne nous ſoit connû qu'imparfaitement, nous en ſavons pourtant aſſés, pour nous aſſurer ſur les cauſes de leur égarement. Mr. Bayle en fournit un éxemple dans l'Article *d'Ariſton*.

Note D.

„ Le Sceptiſme étoit alors & mal attaqué & mal
„ défendu. *Ariſton* ſoutenoit contre *Arceſilas* le Dog-
„ me de l'évidence; & il crut, voiant un monſtre,
„ je veux dire un Taureau, qui avoit une matrice,
„ que ſon Adverſaire en tireroit un bon argument
„ pour l'incompréhenſibilité. Malheureux que je ſuis!
„ S'écria-t-il, voila une forte preuve fournie à *Ar-*
„ *ceſilas*. Cela nous apprend que les Dogmatiques
„ voulant ſoûtenir que la nature des Animaux, étoit
„ clairement connuë, alléguoient que nous diſtinguions
„ avec certitude les males & les femelles de chaque
„ eſpéce, y aiant certaines parties ſi propres à celles-
„ ci, qu'elles ne ſe voient jamais dans ceux-là. S'ils
„ raiſonnoient de la ſorte, il eſt ſûr que le Tau-
„ reau dont j'ai parlé, ſervoit à les réfuter: mais
„ d'ailleurs il faut convenir qu'ils emploioient un ar-
„ gument très-infirme; car les Sceptiques ne nioient
„ pas que ſelon les apparences, il n'y eut de la diſ-
„ tinction entre les mâles & les fémelles: ils ſoûtenoient
„ ſeulement qu'on ne ſavoit pas ſi leur nature étoit
„ telle qu'elle paroiſſoit. Or il ne ſert de rien d'al-
„ léguer contre cela l'éxiſtence de ce Taureau.

„ Ne pouvoient ils pas répondre; Nous ne ſavons
„ pas ſi en effet il eſt pourvû de matrice; ce n'eſt
„ peut-être qu'une apparence? Ariſton demanda un
„ jour à un Acataleptique; Vous ne voiés donc point
„ cet homme opulent, qui eſt aſſis auprès de vous?
„ Non, répondit l'autre; Qui vous a crévé les yeux,
„ reprit Ariſton? C'étoit ſe défendre puérilement,
„ puiſque le dogme de l'Incompréhenſibilité ne ſu-
„ poſe pas qu'on ſoit privé de la vûë. Il falloit ré-
„ pondre à Arceſilas; L'apparence d'un homme riche
„ aſſis auprès de moi frappe mes yeux; mais néan-
„ moins je ne comprens pas certainement, ſi cét hom-
„ me éxiſte, ni qu'elle eſt ſa nature. "

On ne philoſophoit pas avec aſſés de méthode, on ne raiſonnoit pas avec aſſés de circonſpection, dans ce tems-là; c'étoit donc une néceſſité, vû l'imperfection de l'Eſprit humain, à qui il n'eſt pas facile d'éviter l'erreur, qu'on ſe trompât ſouvent. Un homme qui s'étoit trompé pluſieurs fois, ſe décourageoit, & pour n'être plus obligé à ſe retracter, il ſe bornoit à trouver des vraiſemblances. Enſuite le ridicule de ceux qui s'opiniatroient dans leurs erreurs, l'aſſermiſſoit toujours plus dans le parti du doute. Voilà comment le Pyrrhoniſme s'établiſſoit dans ces temps-là, & s'établit encore aujourd'hui, parmi bien des gens, moins éxcuſables de beaucoup qu'on n'étoit autrefois, parce qu'il leur eſt beaucoup plus facile de profiter des lumiéres de ceux qui ont raiſonné avec une grande circonſpection.

Si un Pyrrhonien avoit répondu à la Queſtion d'*Ariſton*, en lui diſant, Je ne ſaurois aſſurer poſitivement ſi j'ai des yeux, ou ſi je n'en ai pas, quoi qu'il me paroiſſe que je vois un homme. Où eſt l'homme de bonne foi qui n'eut reconnû dans cette réponſe le langage particulier d'un homme opiniâtre, qui penſe comme les autres, mais qui ne veut pas l'avoüer. On pourroit douter ſi on a la vûë aſſés bonne pour s'aſſurer ſi les Objets ſont effectivement tels qu'ils paroiſſent. Mais on ne doutera pas que ce ne ſoit par le moien des yeux, ou de la vuë, qu'ils nous paroiſſent tels qu'ils nous paroiſſent.

Pyrrhoniens combattus par eux-mêmes Art. Carneade Note B.

XV. CARNEADE, dit Mr. Bayle, avoit travaillé de toutes ſes forces à renverſer la coûtume de „ conſentir à ce qui n'eſt pas évident: Entrepre-
„ noit-on d'avantage dans l'Academie moienne? Au
„ reſte on avoit raiſon de dire que la peine qu'il s'étoit
„ donnée là-deſſus étoit un travail d'Hercule, &
„ que l'on eût pu ajoûter que ce Héros fut venu à
„ bout plus aiſément de deux mille monſtres, cha-
„ cun auſſi redoutable que l'hydre de Lerne, ou que
„ le Lion de Nemée, qu'Arceſilas ni Carneade
„ n'auroient aſſujettis l'homme à n'opiner pas, c'eſt-
„ à-dire, à ne conſentir à rien qui n'eut été amené
„ à l'évidence par la voie de diſcuſſion.

On voit par ces paroles que les Pyrrhoniens s'attribuoient une force de génie, dont tous les autres Philoſophes étoient, ſelon eux, fort éloignés. Ils en faiſoient d'autant plus de cas qu'elle leur paroiſſoit plus difficile à acquerir, & en effet il n'eſt pas aiſé de ſurmonter abſolument la Nature. Le Pyrrhoniſme eſt une maladie, dont les Lumiéres de la Raiſon vont naturellement à nous guérir. Les Accès de cette maladie ont leurs intervales. On éprouve alors les forces de la Raiſon; On ſent la peine qu'il y a d'y réſiſter, & on ſe fait une gloire d'y réſiſter malgré cette peine. Avec tout cela dans le train de la vie ordi-

ordinaire un Pyrrhonien ſuit la Nature, & ſe conduit comme les autres ; ce n'eſt que dans la Diſpute & quand on lui fait ſouvenir de ſon Hypothèſe, en la combattant, qu'il ſe déclare contre la nature, & qu'il devient contraire à lui-même. *Carneade* pour concilier le train de la vie avec ſes ſpéculations, s'étoit un peu relâché. *On prétend*, dit Mr. Bayle, *qu'Arceſilas avoit nié qu'il y eut des choſes probables : Carneade ne le nia point, & il voulut même que la vraiſemblance nous déterminât à agir, pourvû qu'on ne prononçât ſur rien abſolument. Il avoit encore plus d'indulgence, il permettoit aux ſages d'opiner en quelques rencontres.* *Ibidem.*

Un Pyrrhonien qui raiſonne ainſi, peut aiſément reconnoître qu'il ſe contredit, ſi cette maladie laiſſe ſon eſprit en état de réfléchir avec liberté & avec ſincérité. Le plus *Vraiſemblable* eſt-ce qui reſſemble le plus à ce qui eſt Vrai ; & par où me ſera-t-il poſſible de juger ſi un ſentiment a plus ou moins l'air d'être vrai, à moins que je ne connoiſſe le *Caractère* du vrai.

Si les Pyrrhoniens parlent de bonne foi, quand ils diſent qu'ils ne trouvent aucune Propoſition, pour la *négative* de laquelle il ne ſe préſente autant de raiſons, que pour l'*affirmative* ; ce qui les oblige *dient-ils*, de demeurer dans la Neutralité & dans la ſuſpenſion, & de n'en reconnoître aucune pour vraie. Il ne ſera pas moins vrai, & il le ſera encore plus, de dire que ſur la Vraiſemblance de chaque Propoſition on trouve également des raiſons pour & contre, & par conſéquent on doit demeurer dans la neutralité & dans la ſuſpenſion à cet égard, & ne décider point ſi l'une eſt plus vraiſemblable que l'autre.

Une des Maximes dont les Pyrrhoniens faiſoient profeſſion ; c'étoit de s'accommoder à la Coûtume & de la ſuivre pour Régle pour ne s'attirer aucunes affaires ; Pour paroître bons & Zêlés Citoiens, & paſſer leur vie plus ſurement & plus agréablement, ils obſervoient les Coûtumes, parce que c'étoient des Coûtumes, avec autant de régularité que ceux qui les reſpectoient, parce qu'ils les croioient juſtes. Puis donc qu'il étoit établi & qu'il paſſoit pour fûr & pour conſtant dans l'eſprit de la plus grande partie des hommes, que de certaines choſes étoient juſtes par leur nature, & d'autres vicieuſes ; puiſqu'il étoit établi que cette perſuaſion étoit utile au genre humain, c'étoit viſiblement abandonner ce que la Coûtume autoriſe, que de traiter d'incertain tout ce dont la certitude, & eſt établie par la coutume, & eſt univerſellement reconnuë, c'eſt-à-dire ce dont on eſt en poſſeſſion de croire vrai & de tenir pour certain, dans les pais où l'on vit.

S'ils avoient été aſſurés que le contraire fut vrai, on auroit pû dire qu'ils combattoient ce qu'ils croioient faux par reſpect pour la Vérité. Mais incertains s'il y avoit des choſes Juſtes par leur nature, pourquoi combattre la perſuaſion de ceux qui croioient ſans aucun doute que la Juſtice avoit des fondemens réels & inébranlables, & pourquoi les troubler dans une perſuaſion également agréable & utile pour eux & pour les autres ? Pourquoi les contredire, ſi on ne les croioit pas dans l'erreur ?

On voit que la vanité l'emportoit ſur toute autre conſidération. Ils vouloient ſe diſtinguer ; ils vouloient ſe faire des routes ſingulières ; Il étoit d'autres Philoſophes qu'ils n'aimoient pas. " La néceſſité " *dit Mr. Bayle*, de ſe défendre contre un aggreſſeur " ambitieux & turbulent, a fait éclore des Livres " qui ont procuré beaucoup de gloire à des gens " qui ne ſongeoient à rien moins qu'à s'ériger en " Auteurs. Notre Carneade n'eſt point dans ce " dernier cas. Ce fut lui qui chercha la noiſe ; il " choiſit pour Antagoniſte l'un des plus Célébres " Philoſophes de la Secte des Stoïciens, & il ſou- " haita ſi ardemment de le vaincre, qu'en ſe pré- " parant à le combattre, il s'armoit d'une priſe d'el- " lébore pour avoir l'eſprit plus libre, & pour éx- *Ibidem. Note E.*

" citer avec plus de force contre lui le feu de ſon " imagination. " Il faut aimer la diſpute avec une prodigieuſe paſſion pour ſe fortifier par de tels ſecours.

Mr. Bayle nous apprend encore juſques où alloit la paſſion de Carneade pour tout détruire : Il s'oublioit lui-même dans l'ardeur avec laquelle il cherchoit des objections à faire. " Il étoit labo- " rieux, dit-il, autant qu'aucun autre, & à force d'é- " tudier il négligeoit de couper ſes ongles, & il " laiſſoit croître ſes cheveux. Il aimoit ſi peu à " donner ſon tems à d'autres choſes qu'à ſes études, " que non ſeulement il évitoit les feſtins, mais qu'il " oublioit même à manger à ſa propre table, & qu'il " falloit que ſa ſervante, *qui étoit auſſi ſa Concubine*, lui mit les morceaux en main & peut-être " même à la bouche. " Suivant ce portrait Carneade étoit un homme qui ne ſe donnoit aucun repos, uniquement pour ſe procurer le plaiſir de troubler celui des autres. *Note D.*

Mr. Bayle, en parlant de ceux qui ne veulent pas reconnoître la Création de rien, *dit*, " Il a fallu " qu'ils avoüiſſent que l'éxiſtence néceſſaire peut " convenir à une ſubſtance qui d'ailleurs eſt toute " chargée de défauts & d'imperfections, ce qui ren- " verſe une notion très-évidente, ſavoir que ce qui " ne dépend de quoi que ce ſoit pour éxiſter éter- " nellement, doit être infini en perfection ; car qui " eſt-ce qui auroit mis des bornes à la puiſſance, & " aux attributs d'un tel Etre ? Voilà donc de l'aveu de Mr. Bayle des Principes inconteſtables ; voilà dans l'homme une Raiſon qui en tire des Conſéquences néceſſaires : & en général, ſi la Raiſon eſt telle qu'il ſe plaît à la repréſenter de temps en temps, à quoi bon tous les raiſonnemens qu'il vient de faire ? *Article Epicure Note S.*

Mr. Bayle nous préſente une preuve bien ſenſible des égaremens où le Pyrrhoniſme entraine. Que l'on compare les prémiers de ſes Ouvrages avec ſon Dictionnaire, ſoit par rapport au reſpect qu'il y témoigne pour la Raiſon, ſoit par rapport aux conſéquences qu'il obſerve, & on verra qu'il n'y a rien dont l'eſprit de Pyrrhoniſme ne puiſſe à la fin rendre capable un homme dont on ſe promettoit d'abord les plus belles eſpérances, & qui ſe trouvoit en état de réuſſir ſur les plus grands ſujets.

A force d'éluder l'évidence, & de rentrer à tout coup dans des digreſſions, il perd juſques au goût du vraiſemblable & de l'ordre ; c'eſt-ce qui faute particuliérement aux yeux dans ſes Entretiens de Théophile ; comme j'eſpére de le prouver ſur la fin de cet Ouvrage.

" XVI. TOUTE la Secte Eléatique ; dit Mr. " Bayle, croioit avec lui l'unité de toutes choſes, " & leur immobilité, & peut-être me tromperai- " je point, ſi j'oſe dire que de là eſt né le dogme " que les Sceptiques ont tant prôné, que nos ſens " nous trompent & qu'il ne faut pas ſe fier à leur " témoignage. Car comme l'on objectoit à ces Phi- " loſophes qu'il ſe faiſoit continuellement de nou- " velles générations dans l'Univers, ce qui ſuppoſe, " ou qu'il y a deux principes, l'un actif, l'autre " paſſif ; ou qu'à tout ſe moins la ſubſtance unique " de la nature n'eſt pas immuable, ils ne trouvérent " point de meilleur éxpédient contre cette difficul- " té, que de nier qu'il ſe fit des générations. Il " fallut donc qu'ils ſoutinſſent que la nature demeu- " roit toujours la même, & que les changemens que " nous croions qu'elle ſouffre, ne ſont que des illu- " ſions de nos ſens, & que des purs apparences. A- " riſtote montra clairement à ces défenſeurs de l'im- " mutabilité, ou de l'ingénérabilité, qu'ils trouvoient " leur confuſion dans l'Azyle qu'ils choiſiſſoient ; " car puiſqu'ils n'oſoient nier que les apparences ne " changeaſſent, c'eſt-à-dire, que nous ne ſentiſſions " tantôt que la terre eſt froide, tantôt qu'elle eſt " chaude, il s'enſuit que la nature n'eſt pas immo- " bile ; elle doit changer néceſſairement dans le ſujet qui *Voyez le Dictionn. Art. Xenophanes. Note A.*

N.B.

" qui produit, ou qui reçoit nos sensations. Le " sentiment est une passion, & ainsi le changement " de sentiment suppose une cause efficiente & un prin- " cipe passif: & voilà vôtre unité de toutes choses " renversée. Outre que ce changement est incom- " patible avec vôtre prétendue immobilité, ou in- " corruptibilité.

Peut-on se refuser à l'évidence de ce raisonnement, & ne pas sentir, qu'il fait tomber en contradiction les Eléates?

Article Aristote Note M. " Il y a dans sa Physique plusieurs Questions " très-sublimes, qu'il pousse & qu'il éclaircit en " grand Maître; mais enfin, le gros, le total de cet " Ouvrage ne vaut rien: *infelix operis summa.* La NB. " principale source de ce défaut est qu'Aristote a- " bandonna le chemin des plus Excellents Physi- " ciens qui eussent philosophé avant lui. Ils avoient " crû que les changements qui arrivent dans la natu- " re ne sont qu'un nouvel arrangement des particu- " les de la matière: ils n'avoient point admis de gé- " nération proprement dite. Ce fut un dogme qu'il " rejetta & par cette rejection, il fut dérouté. Il fa- " lut qu'il enseignât qu'il se produit de nouveaux " Etres, & qu'il s'en perd: il les distingua de la " matière, il leur donna des noms inconnus, il affir- " ma, ou il supposa des choses dont il n'avoit au- " cune idée distincte. Or il est aussi impossible de " bien philosopher sans l'évidence des idées, que de " bien naviger sans avoir l'Etoile polaire, ou sans a- NB. " voir une boussole. C'est perdre la tramontane que " d'abandonner cette évidence: c'est imiter un voi- " ageur, qui dans un païs inconnu se déferoit de " son Guide; c'est vouloir roder de nuit sans chan- " delle dans une maison dont on ignore les êtres. Cha- " cun fait le nombre infini de formes, & de facul- " tés distinctes de la substance que les Sectateurs " d'Aristote ont introduites: il leur avoit ouvert ce " chemin d'égarement; Et si dans le 17. Siécle la " Physique a reparu avec quelque lustre, ce n'a été " que par la restauration des anciens principes qu'il " avoit quittés; & ce n'a été que par la culture de NB. " l'évidence; c'est enfin par ce que l'on a exclu de " la doctrine des générations ce grand nombre d'en- " tités, dont nôtre esprit n'a aucune idée, & que " l'on s'est attaché à la figure, au mouvement & à " la situation des particules de la matière, toutes " choses que l'on conçoit clairement & distincte- " ment. "

Dans le tems qu'on estime & qu'on adopte ces Maximes, on n'est pas Pyrrhonien; & si on les suit toujours on ne le sera jamais.

Article Stilpon Note H. " De plus si vous affirmiés d'un homme qu'il est " bon, & d'un cheval qu'il court, comment pour- " riés-vous affirmer que les alimens & que les mé- " dicamens sont bons, que les lions & que les chiens " courent? Voilà des subtilités de dialectique qui " vont à bouleverser tout le langage, & qui rédui- " roient le genre humain, ou à se taire, ou à parler " ridiculement: & néanmoins un Sophiste aguerri à " la dispute, & à la chicane des abstractions, donneroit " bien de la peine à ses adversaires, s'il entreprenoit " de soûtenir jusques au bout l'opinion de Stilpon. " On ne l'arrêteroit pas du prémier coup par la dis- " tinction des attributs *in concreto*, & *in abstracto*, " & par le *secundum id quod importat in obliquo*, ou " *in recto*: il faudroit bien ferrailler sur la question " *utrum universale maneat in actuali praedicatione.* Ces NB. " vétilles si mépriſables en elles-mêmes, & si peu " capables d'embarrasser un Esprit solide, pourroient " pousser jusques dans le Spinozisme un Esprit mal " fait: *Hæ nugæ seria ducunt in mala*; car ceux qui " nient les attributs universels, ne sauroient admet- " tre des individus qui se ressemblent. Il faut qu'ils " disent que deux êtres dont l'attribut de substance " seroit affirmé véritablement, seroient une seule & " même substance; Ce qui est dire en termes équi- " valens, qu'il n'y a qu'une substance dans tout " l'Univers. Le sens commun est ici d'accord a- NB. " vec les notions les plus évidentes de la Philoso- " phie.

" Un Païsan conçoit clairement, & sans se trom- " per, que toute l'essence de l'homme convient à cha- " que homme, & doit être affirmée de chaque " homme, & que néanmoins chaque homme est " distinct de tous les autres. Il conçoit donc clai- " rement que la même essence qui est affirmée de " Pierre n'est point affirmée de Paul; mais que l'es- " sence qui est affirmée de l'un est semblable à celle " que l'on affirme de l'autre. Les Scotistes se font NB. " égarés pitoiablement là-dessus, avec leur *universale* " *formale a parte rei.* Les subtilités les plus fatigan- " tes ne peuvent rien contre ces notions dans un bon " esprit & les mêmes qu'on n'est pas capable de les " résoudre, on a droit de s'en moquer.

Mr. Bayle se feroit épargné bien des fatigues, & au public bien du scandale, s'il avoit constamment raisonné sur la Maxime qu'il vient d'établir. Elle renverse le Pyrrhonisme, elle rend inebranlable à ses attaques. On a beau m'embarrasser par un entassement de termes vagues; Dès que par un tel jeu de mots, on arrive à une conclusion contraire à des Principes évidens, je conclus qu'on s'est trompé, ou qu'on veut me tromper ou se jouër de moi. Le Pyrrhonisme est une espéce de violence & d'entorse qu'on fait à la Nature. Quand un Pyrrhonien n'a pas actuellement monté son Imagination sur un ton de chicane, quand son humeur contredisante cesse pour quelques momens, il revient à la nature, il parle & pense comme les autres hommes: Les plus outrés Pyrrhoniens ont leurs *intervalles lucides* comme les autres visionnaires.

On peut bien appliquer à Mr. Bayle ce qu'il dit de Mr. Saurin Lettre CLXXXIV. *c'est qu'avec toute sa Logique & sa Métaphysique il n'évite pas toûjours le Paralogisme.* L'abus de la Logique & de la Métaphysique le fait souvent égarer, ou plûtôt il en abuse pour jetter ses Lecteurs dans le doute & dans les embarras.

Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 723.

XVI. *Philetas.* Le pauvre homme usa ses forces & sa santé, dit Mr. Bayle, à courir après les Sophismes capticux & entortillés des Logiciens, & nommément après celui qu'on appelloit le *Menteur*, qui n'étoit qu'une subtilité puérile. En voici un Exemple. *Si vous dites que vous mentés, & si en le disant vous dites la vérité, vous mentés, or vous dites que vous mentés, & en cela vous dites la vérité; Donc vous mentés en disant la vérité.* C'est un Syllogisme où par la raison même qu'un homme dit la vérité, on lui prouve qu'il ne la dit pas; On peut faire le même Sophisme, en supposant qu'un homme qui se parjure, jure qu'il se parjure; car tout à la fois il jure la vérité, & par conséquent il ne se parjure point, & il jure une fausseté, & par conséquent il se parjure. On titroit les mêmes conséquences contradictoires de ce que le Poëte Epimenide Candior de nation, avoit dit que *tous les Candiots étoient menteurs.* Les Stoïciens donnérent tête baissée dans ces fausses subtilités de la Secte de Megare. Les Logiciens d'aujourd'hui mettent quelquefois en jeu les propositions qu'ils appellent *seipsas falsificantes*; telle est celle-ci, *semper mentior*, je mens toujours. Il NB. est clair qu'il ne faut qu'un peu de bon sens pour connoître l'illusion de ces formes de Sophismes, & néanmoins Aristote déclare fort sérieusement, que le *Menteur* jette dans une extrême perplexité. J'aime beaucoup moins lui entendre dire cela, que de voir Seneque qui se moque sur la multitude de Livres qui avoient été faits fur ce Sophisme, *quid me detines in eo quem tu ipse pseudomenon appellas, de quo tantum Librorum compositum est, ecce tota mihi via mentitur; hanc coarge, hanc ad verum si acumen tuum es, dirige.*

Abus de la Logique. Art. Philetas.

Note E.

Mr. Bayle traite donc lui-même de puérilités ces verbiages qui embarrassoient les personnes qui ne savoient

voient pas raisonner, & dont quelques Pyrrhoniens abusoient, pour conclure que la Méthode de raisonner la plus estimée, jettoit l'esprit dans des embarras inéxplicables.

Ces paroles, *je mens, je me trompe*, ou *je trompe*, ne signifient rien, ou elles éxpriment une réflexion sur un acte qu'on vient de faire. Or pour réfléchir que je me suis trompé, il faut que j'aie affirmé ou nié quelque chose; ainsi ces paroles, *je mens*, regardent quelque affirmation ou quelque négation précédente.

Mais, direz-vous, celui qui n'a rien affirmé, & qui n'a rien nié, à tort de supposer qu'il a affirmé, ou nié quelque chose; *il ment, quand il le fait, on qu'il insinue cette proposition*; J'en tombe d'accord.

Vous en tombés d'accord, dira-t-on, vous réconnoissés qu'il a raison de dire qu'il ment; Or s'il a raison de parler ainsi, il fait un aveu vrai en disant qu'il ment, & s'il fait un aveu vrai, en parlant ainsi, il dit une fausseté en assurant qu'il ment, de sorte qu'il ment & ne ment pas en même temps.

Je répons que ces paroles, *Je mens*, dès qu'on les regarde comme des paroles qui signifient quelque chose, doivent par là même être reconnuës pour une éxpression abrégée, simple en apparence, mais composée en effet. En m'éxprimant ainsi je parle, & je réfléchis sur ce que je dis, ce sont deux actes différens: Ma réfléxion porte que je viens de prononcer des paroles fausses, puisque j'ai paru dire que je mentois, quoique je n'eusse prononcé sur aucun sujet; Ces paroles *je mens, quand je ne prononce sur aucun sujet*, sont trompeuses, mais la réfléxion que je fais sur ces paroles est sensée & très-véritable; car c'est mentir que d'insinuer qu'on a prononcé sur un sujet quand on n'a rien avancé sur aucun, & il est donc vrai qu'on est tombé dans cette faute: L'acte direct est tromper, le réfléchi est vrai. Quand je n'ai prononcé sur aucun sujet, & que je veux faire croire que j'ai mal prononcé, il est vrai de dire qu'en cela je mens.

Il auroit été facile à Mr. Bayle de réfoudre ce Sophisme, il auroit pû faire comprendre plus distinctement que je n'ai fait la différence qu'il y a entre un langage *simple*, & un langage dont le sens est *composé*; Entre une Proposition qui signifie, & a du sens, & une Proposition qui ne signifie rien, parce qu'une partie de sa signification est incompatible avec l'autre. De telles éxpressions sont trompeuses. & quand celui qui s'en est servi le reconnoit, il parle en vérité, par là même qu'il avoué de s'estre servi d'éxpressions trompeuses.

Mr. Bayle Lettre " VI. Quand on dit *je mens toujours*, Si l'on n'éxcepte pas cette fois que l'on parle ainsi, l'on tombe dans une contradiction manifeste. Car s'il est vrai que celui qui parle, *mente toujours*, au moins en cette rencontre qu'il avoué qu'il ment toûjours, il ne ment pas: & par conséquent il se contredit lui-même. D'autre côté s'il n'est pas vrai qu'il *mente toujours*, la Proposition, par laquelle il dit qu'il *ment toujours*, sera fausse. C'est pourquoi les Logiciens ont fort bien établi, que quand on se sert d'une façon de parler comme celle-là, on doit considérer le reste de la vie, sans avoir égard à la Proposition même qu'on emploie.

Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 536.

Mr. Bayle, qui prête avec tant de chaleur desarmens aux Pyrrhoniens, auroit bien pû, pour paroître impartial, réfoudre aussi leurs Sophismes; A la vérité il les méprise & les traite même de *verbiage puérile*. Si cela suffit, & qu'en s'éxprimant ainsi il ait parlé sincérement, le Pyrrhonisme ne peut tirer aucun avantage de l'abus qu'on peut faire de la Logique; car Mr. Bayle ne prouve point qu'on n'en puisse pas faire usage: on peut me présenter tant de nœuds, on peut les entrelasser avec tant d'adresse, qu'il ne me sera pas possible de les défaire; suit-il de là que je ne pourrai pas m'assurer d'avoir délié deux ou trois nœuds? Et parce que je ne comprendrai rien dans une Figure éxtrémement composée, ne pourrai-je pas m'assurer que je vois un Cercle, & un Triangle? Il est des gens qui parlent, sans penser à ce qu'ils disent; il en est qui s'énoncent avec beaucoup d'obscurité & de confusion. A cause de cela, ne puis-je m'assurer que je pense à ce que je dis? Ne puis-je pas m'assurer que j'entre dans la pensée d'un homme, dont le discours aura fait naître chés moi, avec une grande facilité, des Idées très-claires, & très-liées? On a reproché aux anciens Logiciens d'avoir mis au jour un Art par lequel ils se sont embarrassés eux-mêmes; on a prouvé cette accusation par l'éxemple de *Chrysippe*. Mr. Bayle s'étend beaucoup là-dessus, surtout dans l'Article de Chrysippe mais si le goût, ou plûtôt la fureur pour la Dispute, a été cause que les Anciens n'ont eu qu'une mauvaise Logique, & uniquement proportionnée à leur grand but, qui étoit de favoriser les disputes, où ils se plaisoient; c'est très mal raisonner que de conclure qu'avec quelque Génie, & un amour sincére pour la vérité, on ne sauroit venir à bout de trouver une meilleure Logique. L'effet naturel de l'amour de la dispute est de détourner de l'Evidence, de borner l'esprit à des *notions vagues* & de l'accoûtumer à des éxpressions *équivoques*; c'est ce qui se voit dans les deux éxemples que Mr. Bayle allégue; Le prémier est tiré d'un sorite Sophistique *Deux sont ils une multitude*? Non, *Va de plus changera-t-il le peu en beaucoup*? *Cela ne se peut, & en augmentant le tas d'une unité seulement chaque fois, on viendra à cent, à mille, à cent millions, sans pouvoir former une Multitude*; La réponse est très-aisée. Ces éxpressions, *beaucoup, Multitude*, sont des éxpressions qui ne signifient pas quelque chose *d'absolu*, mais de *rélatif*, & dans toute rélation il y a du plus ou du moins: Chaque chose peut être considérée grande ou petite à divers égards.

Dictionn. Article Chrysippe.

Pens. II. Sect. P. Art. XIX pag. 175.

L'Unité est directement opposée à la Multitude, car l'unité est simple, & la multitude ne l'est pas. *Deux*, est un assemblage, & en cela il ressemble par un endroit à une multitude, il en tient un peu, il en est le commencement; la différence entre *trois* & *deux* est petite; cependant *Trois* est moins éloigné de la *multitude* que deux, quoiqu'à la vérité il n'en soit que de bien peu plus loin; *Quatre* l'est d'avantage que trois, *Cinq* encore plus &c: Je suppose que l'on m'ait conduit à vingt, & qu'on me demande si c'est une multitude? Je répondrai que par rapport à dix neuf, il ne peut pas porter ce nom, il le surpasse de trop peu, mais il est moins éloigné d'être multitude par rapport à dix-huit, moins encore par rapport à dix sept; & j'ajouterai enfuite que je ne lui refuserai point ce nom par rapport à dix, dont il est le double, moins encore par rapport à cinq dont il est le quadruple.

Quand une Armée de dix mille hommes a été battuë, par une Armée de dix mille & cent hommes, il seroit ridicule de dire qu'elle a succombé sous la multitude; Car *dix mille & cent* n'est non plus une multitude, par rapport à *dix mille*, que *cent & un* par rapport à *cent*. Si l'Armée Victorieuse avoit été de quarante mille hommes, je tiendrois un autre langage, quoique je n'eusse gardé de dire que quand 39, *mille* font battus par 40 *mille*, la multitude en soit la seule cause. Ces Noms étant donc rélatifs, il ne faut pas que les deux termes que l'on compare croissent continuellement l'un & l'autre, en telle sorte que la différence qu'il y aura entr'eux soit toûjours très-petite, il faut que l'un comme dix par éxemple reste où il est parvenu, pendant que l'autre croitra, & qu'en croissant il approchera toujours plus de mériter le Nom par rapport à celui qui n'augmente point de multitude, qui est un *Nom rélatif*, & qui marque un éxcès, lequel peut devenir fans cesse plus grand.

Négliger de faire attention à cette remarque, c'est confondre *l'absolu* avec le *rélatif*, c'est juger de l'un

sur

sur le pié de l'autre, & par conséquent violer une Régle capitale de Logique.

Du Possible & de l'impossible. Article Chrysippe Note 3.

XVII. La seconde Question que Mr. Bayle tire de Chrysippe, & qui roule sur le *Possible & l'Impossible* se trouve très-embarassante dans l'hypothèse de la fatalité; car si tout arrive nécessairement; si l'Univers, si tout ce qu'on peut s'imaginer de causes dans l'Universalité des Etres, sont de toute nécessité ce qu'elles sont, si aucune d'elles ne peut se modifier, ni se varier, en un mot ne peut s'empêcher d'être, d'agir, & de vouloir de la maniére qu'elle est, qu'elle agit, & qu'elle veut, & ne peut être, agir, & vouloir autrement, il a été impossible que tout ce qui est arrivé n'arrivât pas, comme il est impossible que ce qui n'est pas arrivé soit arrivé, & que ce qui n'arrivera pas puisse arriver, puisqu'il faudroit pour cela qu'il fut possible que quelqu'une des causes puisse agir autrement, qu'elle ne fait, ou qu'elle ne fera. Mais puisque nous attachons au terme *possible* une Idée très-claire, & très-différente de celle que nous attachons au mot de *nécessaire*, la clarté de ces idées ne nous permettant pas de les mettre au nombre des chimères, nous conduit à reconnoitre une prémiére Cause, qui entre les effets infinis, sur lesquels sa puissance infinie peut s'étendre, est encore capable de choisir librement ceux qu'il lui plait de faire naitre.

Voiés Leg. Part. III. Chap. IX. Art. VI. Article Chrysippe Note 5.

On voit dans la même page combien *Mr. Bayle* raisonne clairement & juste, quand il lui plait. " Je croi, *dit-il*, que les Stoïciens s'engagérent à donner plus d'étenduë aux choses possibles, qu'aux choses futures, afin d'adoucir les conséquences odieuses & affreuses que l'on tiroit de leur dogme de la fatalité. C'est aujourd'hui un grand embarras pour les Spinozistes, que de voir que selon leurs hypothéses, il a été aussi impossible de toute éternité que Spinoza, par éxemple, ne mourut à la Haye, qu'il est impossible que deux & deux soient six. Ils sentent bien que c'est une conséquence nécessaire de leur doctrine, & une conséquence qui révolte, qui effarouche, qui soulève les esprits par l'absurdité qu'elle renferme diamétralement opposée au sens commun. Ils ne font pas bien aises que l'on sçache qu'ils renversent une maxime aussi universelle, aussi évidente que celle ci, *Tout ce qui implique contradiction est impossible, & tout ce qui n'implique point contradiction est possible*: Or quelle contradiction y auroit-il en ce que Spinoza feroit mort à Leide? La nature auroit-elle été moins parfaite, moins sage, moins puissante?

Mr. Bayle se contredit quand il veut établir la Pyrrhonienne, & abuse de l'autorité de quelques Philosophes Modernes sur la Nature du Corps. Article Jupiter Note G.

XVIII. RECUEILLONS de tout ceci, dit Mr. Bayle, qu'il n'y a rien de plus dangereux, ni de plus contagieux que d'établir quelque faux principe. C'est un mauvais levain, qui lors-même qu'il est petit, peut gâter toute la pâte. Une absurdité une fois posée en amène plusieurs autres. Errés seulement sur la nature de l'ame humaine; imaginés-vous faussement qu'elle n'est pas une substance distincte de l'étenduë; cette fausseté fera capable de vous faire croire qu'il y a des Dieux qui d'abord sont nés de fermentation, & qu'ils se sont multipliés dans la suite par le mariage.

NB. Je ne puis finir sans obſerver une chose qui me jette dans l'étonnement. Rien ne me paroit fondé sur des idées plus claires & plus distinctes, que l'immatérialité de tout ce qui pense, & néanmoins il y a des Philosophes dans le Christianisme qui soutiennent que l'étenduë est capable de penser; & ce sont des Philosophes d'un très-grand esprit, & d'une méditation très-profonde. Peut-on se fier à la clarté des idées aprés cela? Mais d'ailleurs ces Philosophes ne voient-ils pas que sur un tel fondement, les anciens Païens ont pû s'égarer jusques à dire, que toutes les substances intelligentes ont commencé, & qu'éternellement il n'y avoit que de la matiére?

C'étoit l'opinion du Philosophe Anaximenes, comme on l'a vû ci-dessus. C'étoit aussi la doctrine d'Anaximander son Maitre. On ne prévient pas l'inconvénient par ce Correctif; c'est que la matiére ne devient penſante que par un don tout particulier de Dieu. Cela n'empêcheroit point qu'il ne fut vrai que de ſa nature elle eſt ſuſceptible de la penſée, & que pour la rendre actuellement penſante, il ſuffit de l'agiter ou de l'arranger d'une certaine façon, d'où il s'enſuit qu'une matiére éternelle ſans aucune intelligence, mais non pas ſans mouvement, eût pu produire des Dieux, & des hommes, comme les Poëtes, & quelques Philoſophes du Paganiſme, l'ont débité ſollement.

Il me paroit qu'on ne peut pas raiſonner plus inconſéquemment. *Rien*, dit Mr. Bayle, *ne me paroit fondé ſur des Idées plus claires & plus diſtinctes que l'immatérialité de l'ame.* Quand il s'éxprime ainſi, ou il parle hardiment, ſans ſavoir ce qu'il dit, ou il a des Idées claires de ce qu'il dit. *Mais il y a*, dit-il, *aujourd'hui des Philoſophes Célébres qui ſuppoſent que la Matiére par un don de la puiſſance Divine, peut être élevée juſqu'à la perfection de penſer*: Il falloit ajoûter que ces Philoſophes avouent qu'il n'ont aucune Idée, ni de l'eſſence de cette Matiére, qu'ils ſuppoſent pouvoir être élevée à cette perfection, ni de la maniére dont la Puiſſance Divine eſt capable de la lui donner. Que ſuit-il de là? Que des hommes célébres & d'un grand génie, d'une grande attention à la clarté de leurs idées, & d'un grand reſpect pour l'évidence, ſur un très-grand nombre de ſujets; d'une grande circonſpection enfin, & d'un grand ſcrupule à ne reconnoitre pas pour vrai, ce dont ils n'ont pas d'Idées, ſe ſont pourtant quelques-fois laiſſés aller à des *peut-être* ſur des matiéres qu'ils ne connoiſſoient pas. Concluës de là, ſi vous voulés, que les plus grands génies ne ſont pas toûjours d'accord avec eux-mêmes; mais certainement il n'eſt pas permis de conclure en diſant; *des grands génies ont quelquefois avancé des* PEUT-ÊTRE *ſur des choſes dont ils n'avoient pas des idées*; *Donc*; *On ne doit point ſe fier à la clarté des Idées*; Dès qu'il plaira à un homme de ne pas tomber d'accord de ce qui me paroit très-vrai, quelque évidence que j'apperçoive dans les preuves qui me perſuadent; ne m'eſt-il plus permis de compter ſur elles?

Ces Philoſophes ne prétendent pas que l'étenduë penſe; ils diſent ſimplement qu'une ſubſtance dont l'étenduë eſt un attribut, penſe. Ils ajoutent qu'ils n'ont aucune Idée de cette ſubſtance. Or de ce qu'un homme ſe trompe en bâtiſſant ſur ce qu'il ne connoit pas, s'enſuit-il qu'on ne puiſſe plus ſe fier à ce qu'il a ſoin de n'établir que ſur des Principes très-clairs?

Quand même la matiére ne pourroit, DIT-IL, *devenir penſante que par un don tout particulier de Dieu, cela n'empêcheroit pas que ſa nature ne fut ſuſceptible de la penſée; de ſorte que pour la rendre actuellement penſante, il ſuffiroit de l'agiter, ou de l'arranger d'une certaine façon.*

Je demande éxcuſe à Mr. Bayle; Celui qui reconnoit que la Penſée ne peut ſurvenir à l'Etenduë que par l'effet d'un don très-libre d'une Intelligence toute puiſſante, ne conviendra pas pour cela qu'il ſuffiſe de l'agiter d'une certaine façon. L'étenduë ne ſauroit devenir penſante par le moien de ſes diviſions, de ſes figûres, de ſa mobilité, ni en un mot en vertu de ſes attribus eſſentiels: Mais quelques Philoſophes ont ſuppoſé qu'elle pouvoit recevoir un préſent ſurnaturel pour elle, & tel que nous n'avons aucune idée qui nous apprenne la maniére dont elle peut le recevoir & le poſſeder. D'un Raiſonnement incertain qui roule ſur des ſujets qu'on ne connoit pas, peut-on conclure à renverſer la Certitude de ce qu'on voit diſtinctement?

Dès le milieu du dernier article que l'on vient de citer, Mr. Bayle raiſonne mal, & s'écarte des Ré-

gles : mais dans la première partie il les pose, il les reconnoit, & les suit. Cet article entier est donc une preuve qu'il y a des Régles dont l'observation empêche qu'on ne se trompe.

Evidence qui sert & raisonnement d'un lecteur.

XIX DANS l'article de *Lucrece* Mr. Bayle examine les raisonnemens par lesquels ce Philosophe prétendoit prouver, après Epicure, que la mort n'est point à craindre. Il examine d'abord ce Raisonnement par les Régles du Syllogisme, & ensuite il le réfute par les Maximes d'une Logique plus naturelle & moins Scholastique. Cet examen est fort étendu & la réfutation de l'erreur y est ramenée sous diverses formes ; j'en rapporterai une partie.

Article Lucrece Note B.

„ Epicure & Lucrece supposent, dit-il, que la „ mort est une chose qui ne nous concerne pas, & „ à laquelle nous n'avons aucun intérêt. Ils concluent cela de ce qu'ils supposent que l'ame est mortelle, & par conséquent que l'homme ne sent „ rien après la séparation du corps & de l'ame. Ils „ ont raison de dire que rien de tout ce qui peut „ arriver à l'homme, lorsqu'il ne sent plus, ne le „ concerne ; car c'est toute la même chose à l'égard de la statue de Socrate de la mettre en piéces, ou de briser la statuë de Cesar. Puis donc „ que la rupture de la statuë de Cesar, n'interesse „ en rien la statue de Socrate, celle-ci n'a nul intérêt en sa propre destruction, elle n'en voit rien, „ elle n'en sent rien, non plus que si l'on brûloit „ un arbre sous le pôle méridional. Mais il ne laisse „ pas de donner dans le Sophisme par deux endroits. Ils ne peuvent point nier que la mort n'arrive „ pendant que l'homme est doüé encore de senti-
NB. „ment. C'est donc une chose qui concerne l'homme, & de ce que les parties séparées ne sentent „ plus, ils ont eu tort d'inferer que l'accident qui „ les sépare est insensible. Voilà donc leur premiére „ inconséquence, ils ont conclu des parties séparées „ à la séparation même ; celle-ci pouvant être douloureuse & accompagnée de mille sortes de sentimens „ importuns, est un mal qui appartient proprement „ & réellement à l'homme, & cela en vertu même de „ leur principe, que si les morts n'ont nul intérêt à „ leur état, c'est à cause qu'ils ne sentent rien. Le „ second défaut du raisonnement de ces Philosophes „ est, qu'ils supposent que l'homme ne craint „ la mort, que parce qu'il se figure qu'elle est sui-
NB. „ vie d'un grand malheur positif. Ils se trompent „ & ils n'apportent aucun remède à ceux qui regardent comme un grand mal la simple perte „ de la vie. L'Amour de la vie est tellement enraciné dans le coeur de l'homme que „ c'est un signe qu'elle est considérée comme un „ très-grand bien ; d'où il s'ensuit que de cela seul „ que la mort enléve ce bien, elle est redoutée comme un très-grand mal. A quoi sert de dire contre cette crainte, vous ne sentirés rien après votre „ mort ? Ne vous répondra-t-on pas aussi-tôt, C'est „ bien assés que je sois privé d'une vie que j'aime tant, & si l'union de mon corps & de mon ame, „ est un état qui m'appartient, & que je souhaite „ ardemment de conserver, vous ne pouvés pas prétendre que la mort qui rompt cette union est une „ chose qui ne me regarde pas.

„ Concluons que l'argument d'Epicure & de Lucrece n'étoit pas bien arrangé, & qu'il ne pouvoit servir que contre la peur des peines de l'autre monde. Il y a une autre sorte de peur qu'ils devoient combattre ; c'est celle de la privation des douceurs de cette vie. Ils eussent pû dire qu'à tout prendre, l'insensibilité des morts est un gain plûtôt qu'une perte ; car on y gagne l'exemption des malheurs de cette vie. Or soit que les maux de cette vie surpassent les biens, comme l'ont crû beaucoup de gens, quoiqu'ils ne fussent que les égaler, c'est un avantage que d'être insensible ; car il n'y a point d'homme éclairé sur ses intérêts, qui ne préférât quatre heures de bon sommeil, à „ deux heures de plaisirs, & à deux heures de déplaisir „ l'un égalant l'autre.

„ Voions un nouveau paralogisme de Lucrece. Il „ prétend que la mort ne nous concernerait pas, quand „ même le sentiment subsisteroit dans les parties dissoutes, ou quand même le hazard produiroit avec „ le temps une nouvelle réünion du corps & de l'ame. Sa raison est que nous sommes un composé „ d'ame & de corps, & qu'ainsi rien ne nous concerne que ce qui nous appartient, entant que nous „ sommes ce composé. Comme donc l'ame séparée du corps n'est point un homme, ce qu'elle „ pourroit sentir en cet état-là, ne feroit point un „ sentiment d'homme, & sous prétexte que l'ame „ de Scipion seroit malheureuse après la mort de „ Scipion, il ne seroit pas vrai de dire que Scipion „ seroit malheureux. Je me fors de cet éxemple, „ quoiqu'il ne soit pas contenu dans ces paroles de „ Lucrece : Il croit possible que les mêmes atomes „ dont un homme a été composé, & qui se dissipent par la mort, representent avec le temps la même situation & reproduisent un homme ; mais il „ veut que les accidens de ce nouvel homme ne concernent en aucune maniére le prémier : l'interruption de la vie, ajoute-t-il, est cause, que nous n'avons aucun intérêt à ce qui arrivera, en cas que „ les siécles à venir nous redonnent la même nature „ humaine, que nous avons euë. L'état où nous étions autrefois nous est aujourd'hui une choseentiérement indifférente : disons le même des états ou „ nous pouvons nous trouver à l'avenir. Si Lucré-
NB. „ce a espéré de perfuader ces deux points de sa Phy„ sique aux personnes qui savent approfondir une „ question, il s'est mal servi de ses lumiéres. Voici un éxemple qui nous le fera voir clairement, „ quoique je le suppose à plaisir. Représentons nous „ une montre, & supposons qu'elle est animée, „ qu'elle sent, & qu'elle connoit ce que l'horloger „ lui dit. Supposons après cela, qu'il lui annonce „ qu'il s'en va la démonter, & qu'il ne laissera pas „ deux roüés l'une proche de l'autre, mais qu'universellement toutes les piéces seront séparées, & mises chacune à part dans une boëte ; que le sentiment se conservera malgré cette destruction, & „ que l'ame ou le principe de la vie retiendra ses facultés par rapport à la douleur & à la joie &c.

„ N'est-il pas certain dans cette supposition, que „ la montre se devra intéresser à ces sentimens, qu'on „ lui dit que la dispersion de les parties ne finira pas? „ Elle n'en sera point affectée entant que montre : „ mais il suffit pour son malheur, entant que substance sensitive, elle souffre le chaud, & le froid, „ la douleur & le chagrin &c. Elle sera très certainement la même substance, qui avoit été exposée à ces malheurs là dans la montre, & le mal „ qu'elle souffrira après la destruction du composé, „ ne sera qu'une continuation du mal qu'elle avoit „ souffert pendant que le composé subsistoit. . . . il n'y „ a que deux partis à prendre pour calmer raisonnablement les fraieurs de l'autre vie ; L'un est de „ promettre la félicité du Paradis, l'autre est de promettre la privation de toutes sortes de sentimens.

„ Notés que les Spinozistes ne peuvent avoir aucune part ni à l'une ni à l'autre de ces deux consolations. Toute leur resource consiste à se préparer à une circulation perpétuelle & infinie de formes, que la pensée accompagnera toujours, mais sans qu'ils sçachent s'ils seront plus heureux, ou plus malheureux que sous la figure humaine.

Quand on lit avec quelque attention ces paroles de Mr. Bayle, peut-on s'empêcher de sentir qu'il raisonne avec évidence, & que les raisons dont il se sert doivent convaincre un esprit raisonnable ? Peut-on s'empêcher de sentir qu'il y a des Régles, & que ceux qu'il réfute ont mal raisonné, parce qu'ils ne les ont pas suivies.

Quand un homme dit en lui-même, je suis résolu de

de douter: Je ne veux jamais me rendre, & je veux conſtamment appliquer tout ce que j'ai de génie à éluder les preuves qui paſſent pour les plus convaincantes. Je crois un tel homme perdu ſans reſource, & ceux qui s'amuſent à raiſonner avec des gens dont-ils connoiſſent que l'opiniâtreté va juſqu'à ces excès, ne me paroiſſent guére plus raiſonnables que lui. Mais quand un homme dit, & dit d'un coeur ſincére, Je veux reſpecter l'évidence & la ſuivre toutes les fois qu'elle me ſaiſira, après un examen très attentif, & très circonſpect, ne prendra-t-il pas pour Modéle la maniére de raiſonner dont Mr. Bayle vient de donner un exemple?

Si on ne pouvoit faire aucun raiſonnement, ſans qu'il fut combattu par un ſecond capable d'amener à une Concluſion tout oppoſée, & de l'établir préciſément avec autant de vraiſemblance & de force que le prémier établit la ſienne, jamais Ecrivain n'emploia plus inutilement ſa plûme que Mr. Bayle, lorſqu'il s'eſt appliqué à développer les Paralogiſmes de *Lucrece*, & jamais expreſſions n'ont été ſi exagérées que celles dont il s'eſt ſervi, quand il a traité de Sophiſmes & de Paralogiſmes les raiſonnemens des Epicuriens. Un Pyrrhonien renonce à ſon Hypotheſe, dès qu'il ne reconnoit pas les raiſonnemens de Mr. Bayle auſſi Sophiſtiques que ceux qu'il réfute. Mr. Bayle n'eſt donc pas toûjours d'humeur de faire le Sceptique, mais il s'apperçoit & il avoue qu'en raiſonnant, on peut relever une bevuë de la Raiſon, & que les Régles de la Logique ſervent à cet uſage.

Du partage des Savans. Article Pomponace Note F.

XX. UN Ignorant, dit-il, ſeroit-il blâmable s'il raiſonnoit de cette ſorte, ſi les preuves de Des Cartes étoient évidentes, Gaſſendi ne les pourroit pas combattre d'une maniére qui ſatisfit quantité de gens; car ſi Gaſſendi avoit fait un livre, où en épuiſant tout ſon eſprit & toute ſa ſcience, il eut entrepris de faire voir que le tout n'eſt pas plus grand que ſa partie, & qu'après que de choſes égales l'on a ôté choſes égales, les reſtes ne ſont pas égaux, il n'eut perſuadé à perſonne que ſa cauſe fut ſoutenable; puis donc que lui & d'autres grands Philoſophes, ont des Sectateurs, lorſqu'ils s'oppoſent aux prétentions de Des Cartes, il faut qu'ils combattent une doctrine qui n'eſt pas évidemment vraïe, elle a donc des obſcurités, elle paroit vraïe à quelques-uns, fauſſe à quelques autres, comment pourrai-je moi qui n'ai aucune étude, ni aucun uſage de la diſpute, me déterminer ſûrement? Les uns ou les autres de ces grands génies ſe trompent; ainſi quelque parti que j'embraſſe, je cours riſque de me tromper. Voilà un raiſonnement que le peuple devroit faire, lorſqu'il voit que les Savans ſont partagés.

Il importe de faire attention ſur ces paroles de Mr. Bayle. Il faute aux yeux qu'il y diſtingue les Matiéres *claires* par elles-mêmes d'avec les Matiéres plus *obſcures*, & telles que pour s'en inſtruire on a beſoin d'une Raiſon plus éclairée. Pour ce qui eſt des prémiéres, tout ce que pourroit dire le Philoſophe le plus ſubtil & le plus en réputation contre ce que le Sens commun enſeigne, ne doit nullement ébranler la certitude de ce qu'on connoit par des lumiéres ſi ſimples & ſi évidentes. Gaſſendi auroit en vain déployé toute ſon habileté pour les combattre.

Mais ſur des Matiéres beaucoup plus obſcures, & plus difficiles, un homme qui n'a pas de l'étude doit ſe défier de lui même, quand il voit les Savans partagés. Ce parti eſt très raiſonnable. Mais s'il s'aviſe d'étudier, de méditer, & qu'il le faſſe avec ſuccès, dès que les matiéres qui lui paroiſſoient auparavant obſcures & difficiles lui ſeront devenues claires, & qu'il ſera parvenu à découvrir des argumens convaincans, le partage de ceux qu'on appelle *Doctes* ne devra plus lui faire de la peine.

Ibidem. Note F.

Mr. Bayle ſe fait un plaiſir de rapporter peu de lignes après ces paroles de Mr. Jurieu. " *Mr. Saurin*

" *& ſes Collegues rationaux, peuvent-ils dire en conſcience qu'ils ont une perception claire, & une idée diſtincte de l'immortalité de l'ame? Ne ſont-ce pas ici des perceptions claires en apparence, que tout ce qui commence doit finir, qu'un être dont la durée ſe diviſe par momens, par jours & par années, ne peut être Eternel; parce qu'il ſeroit infini, & que dans cette durée infinie, il y auroit un nombre infini de momens, & pourtant il n'y auroit qu'un nombre infini de jours & d'années: ainſi il y auroit autant de mois & d'années que de momens, ce qui eſt une abſurdité ſenſible. L'impie appelle cela des perceptions claires, & il les trouve telles.* Ces paroles de Mr. Jurieu ſont un Exemple manifeſte de l'écart d'un Théologien que l'ambition aveugle, & qui voudroit ſe procurer le plaiſir de ſe voir conſidéré, par tous les autres comme un Oracle.

L'Argument qu'il tâche de mettre en oppoſition avec le ſens commun, ſur l'immortelle durée de l'ame, eſt une puérilité, & un ſophiſme manifeſte; car afin que le nombre de ſes jours fut véritablement infini, il faudroit que ſa durée ſans bornes fut arrivée à ſon dernier terme. Le nombre de ſes jours ſera donc à jamais un nombre qui croitra continuellement & pourra toujours croitre.

Il eſt deux maniéres de raiſonner ſur l'Infini; l'une a plus de rapport aux bornes de nôtre Entendement; elle s'abſtient de donner, par un dernier terme au delà duquel il n'y ait plus rien, une borne à l'Infini, c'eſt-à-dire à ce qui n'en a point & à qui on n'en peut donner ſans contradiction. Cette maniére de raiſonner ſur l'infini eſt en quelque maniére *Négative & Hypothétique*. Mais il en eſt une autre plus *Abſolue* & plus *Sublime*, & en voici une légére Idée.

Les mêmes proportions régnent entre les côtés d'un petit Triangle, qu'entre ceux d'un beaucoup plus grand, & entre ceux dont la grandeur ſe trouve entre ces deux Extrémes, choiſis arbitrairement. Ces mêmes proportions auront encore lieu entre les côtés d'un Triangle infiniment petit, & ceux d'un Triangle Infiniment grand. Deux Infinis peuvent être inégaux, tout de même que deux Quantités Finies. Un Infini peut-être *double*, *triple* d'un autre &c. & par conſéquent un Infini peut être la *moitié* & le tiers d'un autre. Mais jamais un infini ne ſurpaſſera infiniment l'autre, pendant que le nombre qui éxprime leur rapport ne ſera que fini.

Ce ſont les desaveux auxquels on eſt amené par des Démonſtrations, dont on ſent toujours plus la force à meſure qu'on les éxamine avec plus d'attention & de circonſpection. Les Vérités dont ces Démonſtrations nous forcent de tomber d'accord, ne laiſſent pas d'éxprimer des Objets dont la compréhenſion parfaite eſt au deſſus de nôtre Intelligence. Ces ſublimes Vérités ſont aujourd'hui devenues ſi familiéres aux Mathématiciens, qu'elles ont ceſſé de leur paroître paradoxes.

Qu'on liſe l'éxcellent Traité de Mr. de Fontenelle ſur ce ſujet & apres s'être convaincu de la Certitude des Principes qu'il poſe, & de la néceſſité des conſéquences qu'il en tire, qu'on ſe demande s'il eſt permis de revoquer en doute des Vérités établies ſur des preuves évidentes ſous le prétexte que nôtre Entendement n'eſt pas capable de ſe repréſenter les objets qu'elles énoncent dans toute leur immenſe étendue. Qu'on ſe demande encore s'il eſt poſſible que les *Combinaiſons* des Figures & des changemens de place, des parties qui compoſent un bloc de matiére ſoient capables de faire naitre des Idées ſi fines, ſi juſtes, ſi liées, ſi au deſſus & différentes de tout ce que l'Imagination eſt capable de préſenter.

Qu'on oppoſe à ces paroles les ſuivantes de Mr. Saurin. " Je ſai que l'ame eſt une ſubſtance ſpirituelle & indiviſible, qui ne peut être détruite " que par annihilation. Je ſai qu'il y a une Providence, une ſouveraine Juſtice, une ſouveraine

Article Pomponace Note F.

„ ſélicité, une morale naturelle; enfin un grand nombre de Vérités, qui ſont néceſſairement liées avec „ l'immortalité de l'ame, & qui ſeroient par conſéquent des chimères, ſi l'ame étoit mortelle. " On verra une lumière qui ſuccéde aux ténébres.

Ibidem. *C'eſt abuſer de la force des termes, & tomber dans des ſophiſmes d'équivoque, que de dire qu'on n'a pas une idée claire & une perception diſtincte de l'ame & de ſon immortalité, parce qu'on n'en a pas une idée auſſi évidente que celle qui nous fait connoître les propriétés des nombres.*

Il y a donc des dégrés d'évidence; & deux, cinq & dix propoſitions qui méritent toutes le nom d'évidentes ne le ſont point dans le même dégré, parce qu'elles ne ſont pas également ſimples.

De ceux qui changent de ſentiment. Article Héraclee- ens. Note C.

„ XXI. ANTIOCHUS, *dit Mr. Bayle*, avoit embraſſé la Secte de ceux qui n'admettent aucune Science, c'eſt-à-dire, aucune propoſition certainement „ vraïe & puis il avoit abandonné ce parti là, après avoir „ ſoûtenu longtemps l'incompréhenſibilité, & avoir „ écrit ſubtilement pour cette cauſe. Or pendant qu'ils „ combattoit la Science, il harceloit furieſement „ nôtre *Denys*; vous avés crû fort long temps qu'il „ n'y avoit point d'autre bien que l'honnêteté; ensuite vous avés ſoutenu que l'honnêteté n'eſt qu'un „ vain nom, & que le ſouverain bien conſiſte dans „ la Volupté. Vous devés croire que le menſonge „ ſe préſente à nôtre eſprit, & qu'il s'y imprime „ ſous le même Caractére, ſous lequel la vérité y „ prend place, & par conſéquent que cette marque „ caractériſtique du vrai & du faux, ſur laquelle vous „ vous fondé ſi pour affirmer ou pour nier, eſt trompeuſe & illuſoire. Toute la force de cette objection conſiſtoit en ce que *Denys* avoit ſoutenu ſucceſſivement deux propoſitions contradictoires, „ Antiochus éprouva la force de ſon objection, „ lorſqu'il eut changé de ſentiment; car on le battoit des mêmes armes qu'il avoit employées contre „ *Denys*.

Cette objection n'a pourtant de force, que dans la ſuppoſition qu'un homme qui s'eſt une fois trompé, ne ſauroit venir à bout d'appercevoir qu'il s'eſt trompé. Rien n'eſt moins fondé que cette ſuppoſition. Un homme s'eſt trompé préciſement, parce qu'il a décidé avec trop de précipitation ſur ce qu'il ne connoiſſoit pas, & dont-il n'avoit pas l'idée préſente; au lieu que quand il penſe autrement & qu'il corrige ſon erreur, il s'apperçoit avec évidence qu'il prononce conformément à ſes idées, & qu'il voit qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de ne pas céder à cette évidence.

" Cette Objection, *dit-il*, peut embaraſſer ceux des " Proteſtans modernes, qui ſoûtiennent que les vé- " rités de l'Evangile n'entrent point dans nôtre eſ- " prit par la voye de l'évidence; mais par celle de " ſentiment; car que diront-ils, ſi on leur montre " des Chrétiens qui changent de Réligion, & qui, à " l'exemple de nôtre Denys d'Héraclée, embraſſent " pendant long-temps, avec une ardeur incroïable, " les mêmes dogmes qu'ils rejettent dans la ſuite " avec une pareille ardeur? Le ſentiment de la ſauſſeté, demanderas-t-on, ne s'imprime-t-il pas dans " l'ame avec tous les mêmes caractéres que le ſenti- " ment de la vérité?

Mais cette Objection ne tombe-t-elle pas ſur Mr. Bayle lui même, & ne fait-elle pas comprendre la vanité de ſon ſubterfuge, que ſa Foi triomphe d'une Raiſon qui ne lui enſeigne rien que de contraire à ce que ſa Foi embraſſe? A quel caractére un homme diſcerne-t-il que ſa Foi eſt plus véritable & plus ſûre que la Foi de ceux qui croient tout le contraire, & que celle des Viſionnaires les plus déréglés, ſi l'évidence eſt compée pour rien?

Mr. Bayle étoit Calviniſte, on dit qu'il en fit enſuite abjuration, qu'il étudia à Toulouſe, qu'il quitta enſuite la Réligion Catholique-Romaine; fut-ce par Inſtinct qu'il fit tout cela, ou fut-ce par lumiére & par la voye de l'Examen & du Raiſonnement? Si ces circonſtances de ſa vie lui ſont imputées, fut-ce par inſtinct ſeulement qu'il demeura dans la communion ou ſon Pére étoit mort?

XXII. LES Pyrrhoniens objectent qu'on ne peut pas être aſſuré de connoitre les choſes telles qu'elles ſont; puis qu'on ne connoit pas aſſés diſtinctement le principe, par le moïen du quel ſeul on peut connoitre. Sur quoi Mr. Bayle dit fort bien " Ciceron au reſte raiſonne fort " mal contre Diceárque: Il prétend que ſelon ce Philoſophe l'homme ne doit point ſentir de douleur, puiſqu'il ne doit point ſentir qu'il a une ame. Ce Philoſophe pouvoit aiſément répondre, je ne nie point que l'homme ne ſente, & qu'il ne ſente qu'il ſent, mais je nie qu'il connoiſſe que ce qui ſent en lui eſt une ame diſtincte du corps. Il eſt fort vrai qu'il ne le ſent pas, il ne le connoit qu'en raiſonnant.

L'ame connoit ſans bien ſe connoitre. Article Diceárque Note C.

Voici encore un Raiſonnement qui prouve la diſtinction de l'ame d'avec le Corps. " Si vous poſés une fois avec cét Auteur que l'ame n'eſt point " diſtincte du corps, & qu'elle n'eſt qu'une vertu " également répanduë ſur toutes les choſes vivantes, " & qui ne fait qu'un ſeul & ſimple être avec les " corps qu'on nomme vivans, ou vous ne ſavés " plus ce que vous dites, ou vous êtes obligé de " ſoûtenir que cette vertu accompagne toujours le " corps, car ce qui n'eſt point diſtinct du corps eſt eſſentiellement le corps, & ſelon les prémiers principes il y a de la contradiction qu'un être ſoit jamais ſans ſon eſſence.

Ibidem. Note C.

„ D'où il réſulte manifeſtement que la vertu de „ ſentir ne ceſſe point dans les cadavres, & que les parties des corps vivans emportent chacune avec ſoi „ ſa vie & ſon ame, lorsqu'ils ſe corrompent. Il „ n'y a donc point lieu de ſe flatter que le ſentiment ceſſera après la mort, & que l'on ne ſera ſujet à „ aucune peine. Si un corps eſt capable de douleur, „ lorſqu'il eſt placé dans des nerfs, il l'eſt auſſi dans „ quelque endroit qu'il ſe trouve, ou dans les pierres, ou dans les métaux, ou dans l'air, ou dans „ la mer. Et ſi un atome d'air étoit une fois deſſi- „ tué de toute penſée, il paroit très-impoſſible que „ ſa converſion dans cette ſubſtance que l'on nomme „ eſprits animaux, le rendit jamais penſant: Cela paroit auſſi impoſſible que de donner un préſence „ locale à un être, qui auroit été quelque temps „ ſans nulle préſence locale. Ainſi, pour raiſonner „ conſéquemment, il faut établir, ou que la ſubſtance qui penſe eſt différente du corps, ou que „ tous les corps ſont des ſubſtances qui penſent, ſtendu que l'on ne ſauroit nier que les hommes „ n'aient des penſées: d'où il s'enſuit, ſelon le principe de Diceárque, qu'il y a un certain nombre „ de corps qui penſent.

J'ai déja éxaminé cette même objection, dans la Critique du Pyrrhoniſme de Sextus. L'ame ne laiſſe pas d'avoir une idée de ſes actes très-claire, d'être aſſurée qu'elle les ſent, & qu'ils renferment une évidence qui convainc, quand même elle ignore le fond de ſa Nature, & qu'elle ne ſait pas expliquer comment ſes Actes naiſſent. Au reſte il ne me paroit pas que le Raiſonnement de Ciceron manque de juſteſſe. Le Pyrrhonien dit; L'ame ne ſe connoit pas; Donc ſes Actes ne peuvent rien lui faire connoitre. C'eſt comme ſi l'on diſoit la faculté de ſentir ne ſe ſent pas elle-même, donc elle n'eſt ſuſceptible d'aucun ſentiment.

L'ame connoit ſans bien ſe connoitre. Article Diceárque Note C.

XXIII. ON VOIT donc par l'éxemple même de Mr. Bayle qu'on peut faire un très bon uſage de la Logique, lever des équivoques, diſſiper l'obſcurité, poſer diſtinctement l'état d'une queſtion, éxaminer ſes parties l'une après l'autre; ſéparer le certain de ce qui ne l'eſt pas; ſentir enfin la force & le foible de divers argumens. Mais Mr. Bayle qui ſait ſi bien ſe conduire en Logicien habile, quand il le trouve à propos, ſait auſſi abuſer plus que qui que ce ſoit des armes que la Logique fournit. J'en allégue-

Abus de la Logique quel on conſtrue me l'eſa-

léguerai deux exemples ; il importe d'y faire attention. On verra que ſi on peut abuſer de la Logique, on en tire auſſi des moiens de reconnoitre ſûrement les abus qu'on en fait, & de les corriger. On ſentira en même temps l'extrême différence qui il y a entre un langage barbare, épineux, rempli de termes équivoques, & ſans exprès pour éluder des preuves convaincantes, & entre un langage ſimple, aiſé & naturel, qui répand la lumiére, & que l'expérience confirme.

Oeuvres Div. Tom. III. part. 2. pag. 948.

Dans la Réponſe aux queſtions d'un Provincial Tom IV. pag. 255. " Je demanderois ſur ce ſujet (dit Mr. " Bernard) ſi les Peuples qui croient une Divinité, " & qui ont une Réligion, n'ont pas tous les mê- " mes ſecours, pour la conſervation de la Société, " que peuvent avoir les peuples Athées, & ſi la " Réligion ne leur en fournit pas d'ailleurs de très- " forts, qui leur ſont particuliers & que ne peuvent " avoir les Athées. Voici ce me ſemble deux pro- " poſitions qui ſont inconteſtables. 1. Quand les Athées " auroient des raiſons qui les obligeroient à ne ſe point " faire tort les uns aux autres, & à vivre en ſocieté ; " ils n'auroient rien en cela qui ne leur fût commun " avec les peuples qui ont une Réligion. 2. Ceux " qui ont une Réligion ont des principes particu- " liers & très-forts, que les Athées ne peuvent " avoir. Or cela ne ſuffit-il point pour conclure, " que pour la conſervation des hommes, & pour " le bien de la Société, il vaut mieux avoir une Ré- " ligion que de n'en avoir point.

" Cette objection là eſt bien tournée, *dit Mr. Bayle*, on ne ſauroit alléguer rien de plus plauſible, " ni de plus fort que cet argument : la victoire " y paroitra attachée pendant qu'on ne la conſide- " rera qu'en général. Le mot Réligion eſt un ter- " me favorable, & à moins qu'on n'y ajoute quel- " qu'autre terme odieux, il s'inſinue tout ſeul ſous " une idée avantageuſe : & ainſi le diſcours de Mr. " Bernard eſt très capable de prévenir les Lecteurs, " parce que la Réligion n'y paroit que ſous cette " univerſalité, que le langage ordinaire nous accoû- " tume à prendre dans un bonſens. Il y a des cho- " ſes que nous ne ſaurions repréſenter comme mau- " vaiſes ſans marquer leurs vices ; car ſi nous n'en " diſons point de mal, on entend aſſés par là que " nous n'en diſons que du bien. Telle eſt la Réli- " gion : Ce ſeroit dans le langage ordinaire un para- " doxe ſcandaleux que de dire que généralement " parlant elle n'eſt ni bonne ni mauvaiſe. Cette " propoſition eſt très véritable dans le ſens de la Dia- " lectique ; Car puiſque la Réligion ſe diviſe en " bonne ou en mauvaiſe, elle eſt un genre. Or le " genre entant que tel, c'eſt à dire, entant que " ſéparé de la différence ſes eſpéces par l'abſtraction " de nôtre eſprit, ne participe à l'attribut différen- " tiel d'aucune de ſes eſpéces. Donc la Réligion en " général ne participe ni à l'attribut qui conſtitue la " bonne eſpéce, ni à celui qui conſtitue l'autre. Or " fait abſtraction de la vérité & de la bonté ; tout " autant que de la fauſſeté, lorſqu'on ſe repréſente " la Réligion comme un genre. Il eſt donc certain " qu'en cet état-là, elle n'eſt ni vraie, ni fauſſe, " ni bonne, ni mauvaiſe ; comme il eſt certain en " terme de Dialectique que l'animal n'eſt ni homme " ni bête : Or puis qu'il s'agit ici de philoſopher, " il eſt juſte de prendre les mots non pas ſelon les " idées du ſtile commun, mais ſelon l'exactitude " de la Dialectique. Ceux donc l'équivoque qui " ſe fourre ſous les termes vagues de la Réligion. " Conſidérons la Réligion telle qu'elle éxiſte, & " non pas ſelon des idées abſtraites dont les objets " ne ſubſiſtent que dans nôtre entendement. Ce " ſera le vrai moien de connoitre ſi la Vigueur & " l'embonpoint que l'on remarque dans l'objection " de Mr. Bernard, eſt quelque choſe de naturel ou " d'artificiel. Je ſuis ſûr que vous comprenés déja " que cette queſtion demande que l'Athéiſme ſoit " comparé à une telle ou à une telle Réligion par- " ticuliére, & non pas à la Réligion en général. " *Cette objection-là*, dit Mr. Bayle, *eſt bien tournée* " *on ne ſauroit alléguer rien de plus plauſible, ni de* " *plus fort que cet argument, la victoire y paroitra* " *attachée pendant qu'on ne l'a conſidérera qu'en géné-* " *ral.*

Il continue à parler ſur ce ton, pendant quelques lignes. Il s'apperçoit bien de l'effet qu'une rémarque ſi judicieuſe doit naturellement produire ſur l'eſprit des Lecteurs ; & pour les préparer à écouter favorablement ſa réponſe il comprend qu'il doit les prévenir par des apparences de ſincérité. Après quoi il fait le ſubtil Logicien ; & vient aiſément à bout d'embarraſſer par quelques ſpéculations de l'Ecole, des gens qui ne ſavent ce que c'eſt que Logique, ou qui ne l'ont étudiée que très-légérement, comme il fait bien que ſeront la pluspart de ſes Lecteurs.

Nous avons des Idées générales, c'eſt à dire des Idées applicables à un grand nombre de choſes. Lorſque ces choſes auxquelles on applique une Idée générale ſont différentes entr'elles, on les applique *eſpéces* par rapport à cette idée générale qu'on leur applique, & qui s'appelle *genre* ; & on trouve également dans chacune des eſpéces tout ce que cette idée générale renferme, & outre cela quelque choſe de plus. Ainſi j'ai une Idée générale qui répond au mot de Figure. J'applique cette Idée à une ſurface fermée de lignes *droites*, je l'applique à une ſurface fermée de lignes *courbes*. J'ai donc *figure rectiligne*, & *figure curviligne*. Chacune de ces eſpéces eſt figure autant que l'autre : mais dans chacune je trouve quelque choſe que je ne trouve pas dans l'autre. Voilà de quelle maniére un *genre* ſe diſtingue dans ſes *eſpéces*, & de quelle maniére chaque Eſpéce contient le Genre avec quelque choſe de plus.

Mais il y a une autre maniére de diſtinguer les ſignifications d'un *Terme général*. Au lieu de le diſtinguer, comme un Genre en ſes Eſpéces auxquelles il convient également, on diſſipe par des diſtinctions *l'équivoque* de ce terme. La prémiére diviſion eſt une *diviſion de choſes* ou d'idées, & la ſeconde une *ſimple diſtinction de mots*. Ainſi je dirai que le mot de Figure eſt quelquefois employé par des Rhéto- riciens pour éxprimer un certain arrangement de ter- mes ; mais que ce ſens eſt tout différent de celui que les Geométres lui donnent : Mais je ne dirai pas que le mot de Figure eſt le nom d'un Genre qui ſe diviſe en deux eſpéces, la Figure Rhétorique & la Figure Geométrique : Cela ſeroit abſurde.

Appliquons ces remarques Logiques à nôtre ſujet. Si une perſonne donnoit eſſort à ſon Imagination, en ſe figurant des gens qui adorent un Etre lequel ils croient très Puiſſant, mais également Vicieux, & qui ſont perſuadés que pour lui plaire, & pour être les objets de ſa faveur, il faut être vicieux, fourbe, blaſphémateur, aſſaſſin, inceſtueux, ſe livrer enfin aux plus infames abominations. Ce ſeroit abuſer du mot de Réligion que de l'appliquer à des chiméres & à des égarements ſi éxcéſſifs, & ſi directement oppoſés à tout ce qui peut en quelque maniére & à quelques égards mériter le nom de Réligion. Ce mot ne ſeroit appliqué à un tel renverſement que par équivoque.

Mais ſi par le terme de Réligion, on entend en général, la perſuaſion où ſont des hommes qu'il y a au deſſus d'eux quelque grande Puiſſance, & qu'il leur importe de ſe la rendre favorable par la Vertu & par une vie conforme à la droite Raiſon. Ce terme pris dans ce ſens, eſt le nom d'un Genre qui s'ap- plique à deux Eſpéces. Dans l'une on connoit que cet Etre-là eſt Unique, très Saint, très Juſte, très Puiſſant, très Eclairé & on a des Idées diſtinctes des Devoirs par où on peut lui plaire : On eſt aſſuré de la grandeur des recompenſes qu'on en obtiendra, & on ſait que ſi on néglige ſes ordres, on s'éxpo- ſera à de terribles chatimens.

Dans l'autre eſpece on a retenu une partie de ces Vérités, mais on y a mêlé des Erreurs. Le nombre & les différentes qualités de ces erreurs feront de cette Eſpéce un *Genre*, qui ſe ſubdiviſera déreché en d'autres *Eſpéces*.

Mr. Bernard auroit donc parlé très-improprement ſi, par le mot de Réligion, il n'avoit pas entendu en général un reſpect pour quelque choſe de ſupérieur & qui engage à bien vivre.

Réponſe aux Queſt. d'un Provinc. T. IV. Chap. XXII. pag. 311. Oeuvres Div. Tom. III. part. 2. pag. 959.

„ Mr. Bernard avoüe *dit Mr. Bayle*, que l'Idolatrie Païenne n'a pas été un principe reprimant; „ mais il ne laiſſe pas de dire qu'elle renfermoit un reſte de vérité qui étoit cauſe que les Païens s'abs„ tenoient de pluſieurs vices, & qu'ils pratiquoient „ certaines vertus. Il éxplique cela en diſant que „ l'opinion de pluſieurs Divinités, & des Champs „ Elyſées, & du Tartare, renfermoit l'idée d'une Di„ vinité, qui punit ou qui récompenſe en ce monde, „ & après cette vie, & que les bonnes actions matéreilles des Païens ne doivent point être attribuées „ à la crainte des faux Dieux, mais à la crainte d'une „ Divinité véritable, enveloppée dans la crainte des „ fauſſes Divinités. Il me ſemble que ſi l'on réduit ceci au langage des Ecoles nous y trouverons ce *diſtinguo* : L'Idolatrie entant qu'Idolatrie ne détour„ noit d'aucun péché, & n'éxcitoit à aucune bonne „ action, mais entant qu'elle n'étoit point Idolatrie, „ & qu'elle renfermoit l'idée de la véritable Divinité, „ elle détournoit du mal, & portoit au bien.

„ Pour vous faire voir l'inutilité d'une telle diſtinc„ tion, il faut que je vous ramène aux Elémens de „ la Logique, & à l'arbre de Porphyre, dont appa„ remment vous avés encore la Figure dans vos ca„ hiers. Nous voïons par cette figure que les Eſ„ péces diamétralement oppoſées participent également „ à l'attribut qui eſt leur genre. C'eſt ainſi que la „ ſubſtance, être qui ſubſiſte en lui même, & l'ac„ cident, être qui ſubſiſte dans un ſujet, participent „ également à l'attribut d'être. C'eſt ainſi encore „ que la Vertu & le vice poſſédent également l'attri„ but de qualité morale, & que l'opinion des Théïs„ tes, & l'opinion des Athées poſſédent également „ l'attribut de jugement de l'eſprit. Nous trouve„ rons un ſemblable point de réunion dans l'Ido„ latrie Païenne & dans le dogme de l'unité de Dieu. „ Croire qu'il n'y a qu'un Dieu, croire qu'il y a „ pluſieurs Dieux, ſont deux jugemens de l'eſprit „ directement oppoſés; mais qui participent égale„ ment à cet attribut, croire l'éxiſtence de la nature „ Divine. Cet attribut eſt un genre d'opinion qui „ ſe diviſe en ces deux eſpéces, croire que la na„ ture divine n'eſt qu'un ſeul individu; croire qu'el„ le contient des individus.

„ La même Logique qui nous enſeigne ces cho„ ſes, nous apprend auſſi que le genre, attribut com„ mun aux eſpeces oppoſées, n'eſt point diſtinct réel„ lement de la différence, attribut particulier à cha„ que eſpéce. Il n'y a pas deux êtres réels dans la „ ſubſtance, par l'un desquels elle ſoit ſimplement „ un être, & par l'autre une ſubſtance en elle même. „ La même entité numérique qui fait que les ſubſtan„ ces ſubſiſtent en elles-mêmes, fait auſſi qu'elles „ ſont un être. Diſons la même choſe du vice. Ce „ qui le fait une mauvaiſe qualité morale, ne différe „ point réellement de ce qui le fait une qualité mo„ rale, & par conſequent nous devons être aſſurés „ que ce qui fait que l'Idolatrie eſt une opinion de „ l'éxiſtence Divine, ne différe point réellement de „ ce qui la fait une opinion de l'éxiſtence de plu„ ſieurs Dieux. C'eſt dans l'ame d'un Idolatre une „ ſeule & même entité, croire que la nature Divine „ éxiſte, & croire qu'elle contient des individus; „ & parce que l'Idolatrie conçoit toûjours ſes Divi„ nités, comme doüées de tels ou de tels attri„ buts; Junon, par éxemple, comme la femme & „ la ſoeur de Jupiter, comme jalouſe, fiére, & „ vindicative, il s'enſuit que de croire que la nature „ Divine éxiſte, qu'elle eſt diviſée en individus, que „ Junon a préciſément telles ou telles qualités, n'é„ toient pas trois opinions diſtinctes dans l'acte par „ lequel un Païen croioit l'éxiſtence de Junon. Ces „ trois opinions conſtituoient par identité cet acte„ là, & ne pouvoient être ſéparées que mentalement. „ C'étoit ce que les Ecoles nomment des formalités, „ ou des préciſions formelles, qui n'éxiſtent qu'ob„ jectivement dans nôtre eſprit, & qui ſe multiplient „ autant de fois que nous conſidérons une choſe à „ certains égards, ſans faire attention aux autres réa„ lités identifiées entr'elles dans cette choſe.

„ Si nous paſſons de la Logique à la Phyſique, nous apprendrons que les effets d'une cauſe ſont dé„ terminés à être plûtôt ceci que cela, non par l'attri„ but qui lui eſt commun à d'autres choſes, mais „ par l'attribut qui l'en diſtingue. Le feu brûle non pas à cauſe qu'il eſt un corps, mais à cauſe qu'il „ eſt un tel corps " Si Mr. Bayle avoit voulu il auroit pu paſſer à d'autres éxemples qui lui auroient appris tout le contraire. L'eau, le vin, l'huyle mouïllent entant que liquides; & quand un homme ſe plaint parce qu'on lui fait porter un poids de 50 livres, il ſe ſent également fatigué par ce poids, que ce ſoit du plomb, du marbre &c : Ce qui le fatigue c'eſt qu'il eſt de 50 livres. Les effets du vin ne tirent point leurs propriétés de ce qu'il eſt „ une portion de matiére, ni même de ce qu'il eſt „ un corps mixte, mais de ce qu'il a l'eſſence du „ vin. J'en dis autant de la prodigalité; ce qui ſpé„ cifie, ou qui détermine les effets, n'eſt pas ſon „ attribut général de mauvaiſe qualité morale, c'eſt „ ſon attribut, différentiel, ou ce qui la diſtingue „ des autres vices.

„ Je conclus de là, que ſi nous voulons connoi„ tre les effets de la Réligion Païenne, il ne la faut „ pas conſiderer en général comme un culte de la „ nature Divine, ni comme un culte de pluſieurs „ Dieux, mais en particulier comme un culte de „ tels & tels Dieux. C'eſt de ce dernier culte „ qu'elle prend ſa forme, ſon eſſence, ſon eſpéce. Les „ deux autres cultes y ſont compris réellement par „ identité, & ne ſont que des formalités ou des „ objets de nos abſtractions, & en tout cas leur ac„ tivité eſt abſorbée, & déterminée par celle de „ l'attribut ſpécifique, de ſorte que ſi l'Idolatrie en„ tant qu'idolatrie n'eſt pas un principe réprimant, „ elle ne le ſauroit être par ſes formalités générales.

„ Le Paganiſme entant que Paganiſme étoit le „ Culte de pluſieurs Divinités criminelles : Voilà „ ſon eſſence, ou ſon attribut ſpécifique : or les „ effets d'une cauſe ſont déterminés par ſon attribut „ ſpécifique, à être ceci plûtôt que cela : il faut donc „ que le caractére des effets du Paganiſme dépende de „ ce que c'étoit un culte de pluſieurs Dieux criminels. „ L'effet naturel d'un tel culte devoit être d'encoura„ ger au crime. Donc le Paganiſme entant que Pa„ ganiſme animoit les hommes à pécher. Il ne les „ en détournoit donc point entant qu'il étoit en gé„ néral le culte de la nature divine; car comment „ cet attribut vague, cet objet de l'abſtraction de „ l'eſprit, cette idée à quoi les Païens ne faiſoient „ aucune attention, eût pu prévaloir ſur l'activité „ de l'attribut ſpécifique qu'ils connoiſſoient diſtinc„ tement, & auquel ils penſoient actuellement? Or ſi „ l'idolatrie ne contenoit rien qui ne put rompre les „ effets qu'elle produiſoit entant qu'idolatrie, vous „ voïés bien que la diſtinction de Mr. Bernard „ tombe par terre.

Mr. Bernard remarque que les Erreurs ajoûtées dans le Paganiſme à ce que la Réligion renferme en général d'inſtructif & de propre à tourner à la Vertu, n'avoient pas tellement étouffé ces Principes généraux qu'ils n'euſſent encore un grand effet, ſur quelques-uns, & de temps en temps ſur pluſieurs.

On ne peut s'empêcher de ſentir la vérité & la juſteſſe de cette remarque, mais pour la faire éclip-ſer

fer aux yeux de son Lecteur, Mr. Bayle le déguise. *Après*, dit-il, *que je vous ramène à l'arbre de Porphyre dont vous avés apparemment une figure dans votre cabinet.* Mr. Bayle étoit-il pedant? Je ne veux pas l'en accuser, & si je l'en accusois, on ne me croiroit pas: Pourquoi donc le fait-il ici? C'eſt qu'aiant peu de choſe à dire, il veut paroître dire beaucoup. Il fait ce que feroit dans une chaire d'Auditoire un Répondant preſſé, qui ſe jetteroit à corps perdu dans les Diſtinctions de la Logique de l'Ecole, afin d'échaper comme il pourroit.

Mr. Bayle s'y étoit ſans doute accoûtumé dans ſa jeuneſſe, & cét eſprit de conteſtation ne l'abandonna jamais. ç'a été ſon plaiſir dominant; mais comprenant bien qu'il avancéroit peu le Pyrrhoniſme & l'Athéiſme s'il ne ſe formoit à écrire plus poliment qu'on ne l'apprend dans l'Ecole, il s'étudia à cette politeſſe extérieure qu'on a louée en lui, ſans rien rabattre de ſon eſprit de contradiction.

Il a beau ſubtiliſer ſur les termes de *genre, d'eſpéces, d'attributs identifiés, ou non, avec l'eſſence*, il ne prviendra jamais à perſuader, contre l'éxpérience, ceux qui voudront ſe rendre un peu attentifs à eux-mêmes, que ces impreſſions *qu'il y a quelque choſe de ſupérieur à l'homme & qu'il faut ſe la rendre favorable par une bonne vie*, ne puiſſe ſubſiſter avec beaucoup d'opinions particuliéres & produire leur effet indépendamment d'elles.

Mr. Bayle avoit étudié dans ſa jeuneſſe la Logique qu'on enſeignoit dans les Ecoles en ce temps-là, toute propre à fournir dequoi ſoûtenir le pour & le contre, à former l'Eſprit à la Diſpute, & à lui faire prendre l'habitude de cét éxercice. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi Mr. Bayle, dont un des plus grands plaiſirs étoit d'entaſſer des difficultés, d'embrouiller & d'embarraſſer, a conſervé du goût pour cette Logique. Avant qu'il eut découvert ce goût-là au Public, je fus ſurpris de lire l'Abregé manuſcrit qu'il éxpliquoit à ſes Ecoliers. J'ai fait quelques Remarques ſur l'Uſage des Lieux Communs que les Logiciens de l'Ecole recommandoient de ſe rendre familiers, & de regarder comme le vrai Arſenal où ils pouvoient trouver des Armes propres à ſe battre contre tout venant. Log. Part. III.

Mr. Bayle n'ignoroit pas que parmi les perſonnes qui meritent de paſſer pour Raiſonnables, il ne s'en trouve plus d'aſſés ſimples, pour faire de l'*Arbre de Porphyre*. un ornement de leur Cabinet: Mais il ſavoit auſſi que de cent Lecteurs à peine s'en trouveroit-il un, qui en eut la moindre connoiſſance & que le reſte ne manqueroit pas de s'imaginer quelque important ſecours à bien raiſonner, caché ſous ces termes ſi obſcurs pour eux. La plûpart même de ceux qui ont fréquenté les Auditoires, dans un âge où l'on n'éxamine point, & qui dès là ont donné dans le Monde, conſervent une eſtime confuſe pour ce qu'ils ont oublié, & pour peu qu'ils aient du panchant au Libertinage, ils penſeront avec plaiſir, que les Inſtructions qu'on leur a recommandées dans leur Jeuneſſe, ſont propres à le favoriſer.

Mr. Bayle à cent fois ſoutenu qu'il n'eſt pas poſſible de mettre à couvert les Idées de *Juſtice*, de *Sainteté*, de *Bonté* en Dieu dans le ſyſtéme des *Surlapſaires*. On tire de ce ſyſtéme des conſéquences contre leſquelles il ſoûtient que la Raiſon n'a rien à répliquer. Cependant on voit des Théologiens très attachés à ce ſyſtéme, recommander, par leurs Diſcours & par leur Exemple, la néceſſité de travailler à ſa ſanctification, l'obligation de veiller ſur ſoi-même, & de n'attendre point à bras croiſés le réſultat des Décrets; ils inſiſtent ſur tout cela, autant que pourroient faire ceux qui ſeroient les plus éloignés de croire la Prédeſtination. Voilà donc, ſuivant Mr. Bayle, deux ſentimens contradictoires: On ſuit l'un dans la Théorie & l'autre dans la Pratique. Si on lui avoit dit que cela n'eſt point, & que cela ne peut-être, que quand les *Surlapſaires* penſent à *Dieu*, ils penſent à un Etre qui a déja décidé de tout par avance irrévocablement, & que ce qu'il a décidé ne ſauroit manquer d'arriver, par conſéquent, qu'on ne doit point ſe mettre en peine d'agir d'une façon ou d'une autre.

Il auroit répondu qu'il ne ſert à rien de ſubtiliſer contre l'éxpérience, que l'eſprit humain perd de vuë ces Idées de *Décrets* & de *fatalité* pour arrêter ſon attention ſur un Dieu, qui commande, qui promet, qui menace, qui a donné à l'homme une Liberté dont il veut qu'il uſe bien. Il dira ce qu'il a dit ailleurs, pour preuve des contradictions de l'eſprit humain, que celui qui eſt très-perſuadé qu'un certain événement eſt prédit dans une Prophétie, & par conſéquent immanquable, ne laiſſeroit pas de remuer Ciel & Terre pour le faire arriver, comme s'il étoit poſſible que la Prophétie manquât d'accompliſſement.

On voit aiſément par cét éxemple que ſi l'on peut abuſer de la Logique, on peut auſſi s'en bien ſervir, s'appercevoir qu'on s'en ſert bien, & qu'on évite, ou qu'on corrige les abus que les autres en font, & cela ſuffit pour ſe garantir du Pyrrhoniſme en matiére de Logique. La Queſtion de l'Efficace de la Réligion reſtée dans les Païens ſur les mœurs, ſera le ſujet d'une autre Section.

XXIV. QUAND Mr. Bayle défend quelques-uns des ſentimens pour leſquels il s'eſt déclaré, il fait bien traiter ſes adverſaires de ridicules, & il oublie parfaitement la Maxime qu'il admire ailleurs dans les Sceptiques de demeurer dans le doute & dans une pleine ſuſpenſion, ſans trouver tant ſoit peu plus de probabilité dans un ſentiment de plus que dans un autre. „ *Le Pape Leon*, dit-il, *approuva le ſupplice de Priſcillien. Mr. Maimbourg ſe ſert d'une diſtinction qui n'eſt pas fort loin du ridicule; & il a connois que juſqu'alors les Hérétiques n'avoient pas été punis de cette manière; mais il ſoutient qu'on peut très-juſtement uſer contr'eux de cette rigueur, comme on a depuis ſouvent fait.* Et ſans parler, continuë-t-il, de ceux qui ont prouvé dans leurs Ecrits, qu'il étoit non ſeulement permis, mais auſſi très-bon d'en uſer ainſi: il ne faut que voir ce qu'a écrit ſur cela St. Leon, lorſque donnant, comme nous le dirons bientôt, les ordres néceſſaires pour agir en Eſpagne contre l'Héréſie de Priſcillien, il loüe Maxime de cette action, & dit: *que la rigueur & la ſévérité de ſa juſtice contre cet Héréſiarque & ſes diſciples que ce Prince fit mourir, a été d'un fort grand ſecours à la clémence de l'Egliſe. Car bien qu'elle ſe contente de la douceur du jugement que les Evêques portent ſelon les Canons contre les Héréſiques obſtinés, & qu'elle ne veuille point de ſanglantes éxécutions: elle ne laiſſe pas d'être beaucoup aidée & bien ſoutenuë par les ſévéres Conſtitutions des Empéreurs, puiſque la crainte d'un ſi rigoureux ſupplice fait quelquefois que les Héréſiques recourent au remède ſpirituel, pour guérir la maladie mortelle de leur Héréſie par une vraie converſion.* Le même Maimbourg ſoutient que la principale faute d'Athalus, fut de s'adreſſer à un Tribunal ſéculier dans une Cauſe purement Eccléſiaſtique, & de procurer la mort de ces Hérétiques autant qu'il pût, ce qui eſt contraire aux Loix de l'Egliſe. C'eſt pourquoi, dit-il, quand les Eccléſiaſtiques implorent contr'eux le ſecours des Princes & des Magiſtrats, ils proteſtent toûjours, qu'ils ſouhaitent tellement leur Correction, que néanmoins, ils ne demandent point qu'on les puniſſe du dernier ſupplice, mais plûtôt qu'on leur faſſe miſéricorde, laiſſant toutefois les Juges en liberté d'agir ſelon les Loix pour le bien de l'Egliſe & de l'Etat. C'eſt-ce qu'on peut appeller une diſtinction illuſoire. C'eſt une pure mommerie: c'eſt du moins une conduite ſi éloignée de la gravité d'un Tribunal qui agit ſérieuſement qu'on ne peut trouver étrange, que l'Inquiſition ſoit tournée en ridicule à ce ſujet. Vous demandés aux Princes qu'ils

Mr. Bayle avance très-affirmativement des propoſitions qu'il prouve évidemment. Article Priſcillien Note G.

NB

„ qu'ils faſſent des Loix contre l'Héréſie : Vous les „ louës à perte de vuë, lorſqu'ils établiſſent la peine de mort contre l'Hérétique : vous leur livrés ce- „ lui que vous avés déclaré Hérétique : C'eſt donc „ vous proprement parlant qui êtes cauſe de ſa mort. „ Quand vous dites aux Magiſtrats que vous ne demandés par ſon ſupplice, vous donnés la comédie. „ Et au reſte, pourquoi ne demandés vous pas la „ même faveur pour les aſſaſſins ? Car ſelon vous „ un Hérétique eſt pire qu'un Empoiſonneur & N B. „ qu'un meurtrier : Jamais la maxime d'Ariſtote, *poſito uno abſurdo multa ſequuntur*, n'a été plus vé- „ ritable qu'en cette matiére-ci. L'abſurdité de ſoumettre les opinions au ghive des Magiſtrats entraine après ſoi mille abſurdités, & jette dans mille „ contradictions ceux qui la ſoûtiennent. Notés que „ l'Inquiſition condamne à la mort, & ne ſe contente pas de déclarer qu'on eſt Hérétique.

Œuvres Div. Tom. III. pag. 129-144.

Dans les penſées diverſes ſur les Cométes depuis la page 632. juſques à la 722. On lit Mr. Bayle avec un extrême plaiſir, & ce plaiſir ſeroit encore plus grand, s'il étoit pur, c'eſt-à-dire ſi l'on pouvoit s'empêcher de dire, *Quel dommage qu'il ait pris pleiſir de raiſonner ailleurs ſi différemment ?*

La Cauſe qu'il ſoûtient eſt vraie, il la traite avec un grand Ordre. Ses Diviſions ſont remplies, & leur aſſemblage forme une plénitude de preuves à l'Evidence desquelles on ſe rend de tout ſon coeur. Mais quand Mr. Bayle a quelque deſſein caché & que ſous prétexte d'une choſe, il travaille à préparer ſes Lecteurs à en adopter une autre, quand il les dépaïſe, & qu'il leur ôte la liberté & la facilité de l'examen, par la multitude & la diverſité de ſes écarts, on eſt affligé de voir avec combien de Zéle ſa faculté de raiſonner, ſa fécondité & ſa ſubtilité ſervent à ſes dangereuſes vûës.

Mr. Bayle rapporte différentes hypothéſes qu'on peut ſuivre ſur les Cométes, & il les examine par ordre.

Ibidem pag. 119. NB

Dans la pag. 646. il reconnoit qu'il *n'y a aucun Etat ni aucun effet des ames néceſſaires, qui puiſſe avoir un Concert réglé avec ce qui dépend de la Volonté de l'homme.*

Ibidem. 137.

Dans l'Article CCXXIII. il reconnoit que *c'eſt aſſés* pour l'homme *de ſavoir que Dieu a fait une choſe, pour ne douter point qu'il ne l'ait faite avec une ſouveraine raiſon ; Je n'en demande pas d'avantage ; Et ſoit que mes petites lumiéres en découvrent les miſtéres, ſoit qu'elles n'y comprennent rien, n'importe, je crois toujours que c'eſt un Ouvrage digne de la Grandeur infinie de Dieu. Mais rien n'empêche*, ajoute-t-il dans la page ſuivante *que nous ne faſſions valoir les Intérêts de la Sageſſe, de la Juſtice & de la Sainteté de Dieu, pour nous ranger à la négative, ſi nous trouvons que l'affirmative ne s'accorde pas avec ces Divins Attributs.*

Ibidem. pag. 138. NB

A l'Article CCXXV. des Penſées Diverſes ſur les Cométes T. II. *Les Péres & les Conciles ont donné à ces paroles de l'Ecriture*, INDURABO COR PHARAONIS, *une interprétation très-éloignée de ce qu'elles ſignifient littéralement ; & cela parce qu'il eſt manifeſte que le ſens littéral choqueroit les perfections de Dieu. Car qui ne voit, que ſi Dieu après avoir envoyé Moïſe faire commandement à Pharao de laiſſer ſortir les Enfans d'Iſraël, & après s'être fait connoitre à lui pour le Souverain Maître du Monde, par des preuves inconteſtables, avoit poſitivement endurci le coeur de ce Prince, pour l'empêcher d'obéir aux paroles de Moïſe, & pour avoir occaſion de déployer ſa puiſſance contre un Roi déſobéiſſant, ce ſeroit une conduite très-éloignée de la ſincérité, de la Juſtice & de la Sainteté ?* Voilà donc la Raiſon Interprête de l'Ecriture. Il eſt vrai que Mr. Bayle ajoute, *Mais ſi nous avions une Révelation expreſſe qui nous aſſurât, que l'intention du Saint Eſprit a été que ces paroles fuſſent priſes dans toute la rigueur de la lettre, l'Egliſe ne manqueroit pas d'y déférer, impoſant ſilence à la Raiſon, & lui remontrant que, puiſque Dieu qui eſt la régle & la ſource de la Sainteté & de la Juſtice, nous déclare qu'il a endurci le coeur de Pharao au pié de la lettre, ces endurciſſement eſt un acte qui ne choque ni ſa Sincérité, ni ſa Juſtice, ni ſa Sainteté.*

Afin que ce raiſonnement prouve qu'il peut arriver des cas, où l'on devra compter les Lumiéres de la Raiſon pour rien, il faudroit prouver que Dieu peut révéler des Propoſitions contradictoires au Bon Sens. Alors il faudroit renoncer à Dieu ou au Bon Sens, mais puiſque Dieu qui eſt le Pére du Bon Sens ne ſe contredit point, ce cas ne ſauroit arriver.

Ibidem pag. 139.

Dans l'Article CCXXX. & CCXXXI. des Penſées Diverſes ſur les Cométes Tom. II. Mr. Bayle prouve *que rien n'eſt plus digne de Dieu que l'obſervation des Loix générales* ; Et fait enſuite des réflexions judicieuſes ſur ceux *qui ſe plaignent de la proſpérité des méchans.* Ces remarques nous ſerviront dans l'Examen du Pyrrhoniſme ſur la Providence.

Il nous ſuffit d'avoir vû qu'en matiére de Logique & de Régle, les Pyrrhoniens eux-mêmes, & Mr. Bayle très particuliérement ſe portent à des Raiſonnemens qui vont à établir l'Uſage des Régles, & à renverſer la Néceſſité d'un Doute Univerſel.

SECTION CINQUIEME

Examen du Pyrrhoniſme Hiſtorique

JE poſerai d'abord quelques principes qui pourront ſervir à diſtinguer les cas où il eſt de la prudence de ne rien décider, d'avec ceux ſur leſquels il y auroit de l'affectation & une opiniâtreté déraiſonnable à demeurer en ſuſpens ; je tirerai même des Ouvrages de Mr. Bayle dequoi faire cet Examen.

Il ſera facile après cela de diſtinguer les cas ſur leſquels le plus ſûr eſt de ne rien prononcer, d'avec ceux où l'on peut parvenir à quelque Certitude.

Caractéres qui aſſurent de la vérité d'un témoignage.

I. LORSQUE les Faits ſont aſſés ſimples ou aſſés circonſtanciés pour conclure que ceux qui les atteſtent n'ont pû ſe tromper à moins d'être viſionnaires & d'avoir le cerveau troublé, ou de n'avoir pas daigné uſer de la moindre précaution, & qu'il paroit ſûrement que ces Témoins ne ſont ni des fous, ni des gens qui aient regardé avec nonchalance ce dont ils rendent témoignage, il ne s'agit plus, pour s'aſſurer qu'ils ſont dignes de foi que de ſe convaincre de leur ſincérité.

La *Probité* d'un homme qui ſe ſoutient à tous égards dans la ſageſſe, dans la tempérance, dans la modération, & le deſintéreſſement, cette probité eſt une preuve bien forte de ſa ſincérité. Mentir eſt quelque choſe de ſi bas, qu'un coeur, qui a quelque goût pour la Vertu, ne peut s'y réſoudre, & ſi dans quelque occaſion un homme de bien peut s'oublier, s'il lui arrive de s'écarter une fois de la Vérité, jamais il ne ſe réſoût à ſoutenir pour toûjours le Menſonge, & il ne ſauroit perſévérer dans le deſſein de le rendre public & perpétuel. Cependant puis qu'il ſe trouve parmi les hommes des Hypocrites, ou qu'il peut arriver qu'un homme de bien ſe relâche de ſa probité & la perde, pour rendre démonſtrative cette preuve tirée de la probité, il eſt néceſſaire d'y en joindre quelques autres.

On éxaminera donc ſi les Perſonnes ſur la dépoſition de qui il s'agit de s'aſſurer, ont eu aſſés *d'intérêt* à éxaminer le fait qu'ils rapportent, pour compter qu'ils l'ont éxaminé autant qu'il étoit néceſſaire afin de s'en aſſurer parfaitement ; ou ſi des préjugés de l'Eſprit, ou des Préventions & des intérêts du Coeur, n'ont point été capables de les faire décider

avec

avec trop de précipitation, & ne les ont point engagés à croire trop légérement. On recherchera donc s'ils n'ont point eu d'autre Intérêt, que celui de la Vérité, à publier ce qu'ils rapportent; ou si, au cas qu'ils aient été engagés par quelque intérêt à parler, il ne s'eſt point trouvé auſſi d'autres puiſſans intérêts qui les ſollicitoient à ſe taire. Cette preuve aura d'autant plus de force, & ſera d'autant plus convaincante que les Intérêts qu'ils auront foulés aux pieds ſont ordinairement plus puiſſans ſur le cœur de l'homme. On péſera donc tout ce à quoi des témoins s'expoſent, la pauvreté, le mépris, les traverſes, les flétriſſures, les coups, les ſupplices. Et afin de ne laiſſer aucun doute, & de prévenir tout ſubterfuge, on comparera les Maux où l'on s'eſt éxpoſé, en rendant un témoignage, avec tout ce par où l'on auroit pu eſpérer de s'en dédommager, car la Preuve de la *ſincérité* devient d'autant plus démonſtrative que le *Dédommagement* de ce que l'on ſouffre ſe réduit plus manifeſtement à l'unique ſatisfaction de faire ſon *Devoir*.

La *perſévérance* des témoins à ſouffrir ſans ſe dédire, & à ſe ſoûtenir dans leurs dépoſitions, fournira une autre preuve. Les maux auxquels on s'éxpoſe, & malgré leſquels on perſévére, en ſeront encore une d'autant plus démonſtrative que la perſévérance dans ces maux aura été plus longue, qu'on les aura plus aiſément, & plus certainement *prévûs*, & enfin qu'il aura été plus *facile* de les faire ceſſer en ſe dédiſant. De cette preuve il en naîtra encore une autre, ſi non ſeulement on peut faire ceſſer les miſéres en ſe dédiſant, mais depuis les faire changer en recompenſes, & leur faire ſuccéder toutes les ſuites de l'eſtime & de l'affection.

La *Multitude* des témoins fortifie auſſi l'autorité de leur témoignage. Un homme qui faiſant profeſſion de Vertu, & prenant ſoin de s'y affermir, mettroit néanmoins tout ſon plaiſir à ſoûtenir une fauſſeté, malgré tout l'intérêt qu'il auroit à s'en dédire, & tout ce qu'il ſouffriroit en la ſoûtenant, ſeroit une eſpéce de prodige inconcevable, & un Monſtre en qui l'on ne reconnoîtroit aucun des ſentimens de la nature humaine. Or l'on voit rarement des prodiges. Quand pluſieurs perſonnes forment un Complot pour tromper, il eſt tout à fait difficile qu'elles réüſſiſſent. Que vingt ſe ſoient unies, dès le moment qu'une ſeule a découvert la fourberie, tout le crédit des dix-neuf autres eſt tombé.

Cette Preuve nous conduit à celle qui ſe tire du *Succès* d'un témoignage. Mais pour tirer delà une preuve, il eſt néceſſaire que ceux qui ont reçû le témoignage comme vrai, ne ſe ſoient *point* trouvés *diſpoſés* à le croire par des *préventions*, ou à faire ſemblant de le croire par des *intérêts*; mais qu'au contraire ſollicités par de puiſſans motifs à le rejetter, ils n'aient pû ſe diſpoſer à le recevoir ſans en examiner la Vérité; & il faut de plus que cet éxamen leur ait été facile, pour conclure qu'ils ne ſe ſont point trompés en le faiſant.

Cette preuve n'eſt point affoiblie par la *multitude* de ceux qui ne ſe ſont *pas rendus* à la diſpoſition des témoins, qui ne les ont pas crû, ou n'ont pas fait profeſſion de les croire. Il faudroit bien peu connoître les hommes pour ſuppoſer qu'ils ſont tous, ou qu'ils ſont la plus-part, plus ſenſibles à la Vérité qu'à leurs Intérêts temporels. Une infinité de gens ne daignent pas ſeulement s'informer d'une Vérité, quand elle ne ſert ni à leurs plaiſirs, ni à leur fortune, & le plus grand nombre quand on la leur préſente, en détournent les yeux dès qu'elle les incommode.

Il eſt certain que quand toutes ces Preuves s'uniſſent, un homme qui y fait attention, ſe trouve *forcé* à ſe rendre à ce que des témoins ainſi caractériſés dépoſent, & à le croire avec la même certitude qu'il croit ce qu'il a vû de ſes yeux, il n'en eſt pas autant frapé, mais il n'en doute pas plus. Celui qui a toutes les raiſons poſſibles de croire, & qui pourtant ne croit pas, eſt ſans éxcuſe dans ſon incredulité, puiſqu'il ne veut pas faire uſage de ſa Raiſon.

II. ON peut encore diſtinguer dans l'étude de l'hiſtoire le gros des *faits* d'avec leurs *circonſtances*. Le gros des faits on ne peut refuſer de le croire, ſans une opiniatreté qui tient de la folie. Que le fils de *Philippe* nommé *Alexandre*, & Roi de Macedoine s'étant rendu Maître de la Gréce ait ſoûmis la Perſe à ſa Domination; Que Rome, après avoir été gouvernée par ſept Rois conſécutifs, ait vécu ſous des Conſuls, ait été agitée par des factions, & après avoir ſoûmis une partie de la Terre, ſoit tombée ſous la tyrannie de Céſar: il ſe peut que des gens revoqueront en doute des faits de cette nature, car il y a parmi les hommes des ſous de toutes les eſpéces; & il ſe peut encore que quelques-uns affecteront de les conteſter, car l'on ne voit que trop de gens d'un génie ſingulier, & qui aiment la chicane; mais jamais des perſonnes raiſonnables n'en douteront. Quand les faits ſon très-publics, qu'ils ſont atteſtés par pluſieurs Hiſtoriens contemporains, ou par ceux qui ont copié les contemporains, qu'ils ſont liés les uns aux autres, ils ont un Caractére de Vérité dont la Raiſon veut que l'on ſe paie. *Diſtinction à faire.*

On peut donc s'aſſurer, par la Lecture de l'Hiſtoire, des faits éclatans, & qui ont été d'une notoriété publique; on peut s'aſſurer de ce dont les deux partis conviennent, des piéces Originales, & des circonſtances que l'un avance, & que l'autre ne conteſte pas. Et à plus forte raiſon n'a-t-on pas lieu de douter des faits qu'un Hiſtorien ofe rapporter, quoi qu'ils ne faſſent pas honneur au parti dans lequel il vit, & qu'il auroit intérêt de ménager & de flatter.

III. QUAND un Hiſtorien n'eſt pas d'accord avec lui-même, on eſt en droit de ſe défier de lui, ſa ſincérité devient ſuſpecte; ou ſi on le croit ſincére on ne peut s'empêcher de le reconnoître crédule. *Philoſtrate* a écrit l'hiſtoire d'*Apollonius*, il en parle comme d'un homme dont toute la Vie a été une ſuite de Miracles, mais en même temps il ſe plaint qu'*Apollonius* avoit été enſeveli dans l'oubli, & il s'en plaint cent ans ſeulement après ſa mort. Le moien de croire que tant de prodiges favorables à la Réligion dominante aient été ſi tôt oubliés? *Hiſtoriens ſuſpects.*

Dans le doute ſur l'habileté & la ſincérité de différens Auteurs contemporains, ou ſort voiſins des temps dont ils écrivent l'hiſtoire, on tire quelquefois des éclairciſſemens du témoignage, de l'aveu, & du déſaveu, non ſeulement des autres Auteurs tout-à-fait contemporains, mais encore de ceux qui les ont ſuivis, pourvû que ce ne ſoit pas de fort loin; car ces derniers Auteurs ont pû connoître juſte le caractére des prémiers, & leur témoignage a plus ou moins de poids, ſuivant que par leurs Ouvrages on découvre en eux plus de pénétration d'eſprit & de droiture de cœur. Souvent même ils ont été moins gênés que ceux qui écrioient tout à fait contemporains.

J'ai déja remarqué plus d'une fois, que ſi l'on veut ſe garantir de *Pyrrhoniſme*, au lieu d'un eſprit de chicane, réſolu de tout contredire & de s'affermir dans la fantaiſie de douter, il faut avoir de la bonne foi, & un déſir ſincére de découvrir la vérité, & de s'en aſſurer par de bonnes preuves. A un homme en qui je trouverois ces juſtes & ces heureuſes diſpoſitions, je demanderois, ne voulés-vous pas ſeulement croire ce que vous voiés diſtinctement? Ne voulés-vous croire que ce que vos yeux vous apprennent? Et quels caractéres demandés-vous dans des témoins, pour les trouver dignes de créance, ſi ceux que je viens d'alléguer ne ſuffiſent pas? *Pyrrhoniſme ſans fondement.*

IV. IL eſt des Circonſtances ſur leſquelles peu de gens font attention dans un temps où il ſeroit facile *Il faut faire attention aux circonſtances.*

de quelques circonſtances.

facile de s'aſſurer de leur Vérité, & on n'y fait pas d'attention parce qu'elles ſont peu intéreſſantes: par là une Erreur peut devenir aſſés générale, il ſuffit qu'une perſonne ſe trompe, ou s'éxprime mal, pour en tromper un grand nombre d'autres peu curieuſes d'éxaminer; mais de ces légéres circonſtances, & dont peu de perſonnes ont été à portée de s'inſtruire éxactement, ce ſeroit très-mal raiſonner que d'en conclure à l'incertitude générale des circonſtances intéreſſantes, & dont l'éxamen a été très-facile par l'éclat même qu'elles ont fait.

Note F.

Mr. Bayle dit dans les Notes de l'Article de Des-Loges. „ *Depuis cette note écrite & imprimée, j'ai ſu de Mr. de Racan*, dit Mr. Ménage à la fin de „ ſon livre d'obſervations ſur les Poëſies de Malherbe, *que c'étoit lui qui avoit fait ces Vers que Mr. de Balzac attribuë à Malherbe, & que Mr. de Gombaud avoit fait ceux qu'il donne à Madame Des Loges, & que la choſe s'étoit paſſée de la ſorte. Madame Des-Loges qui étoit de la Réligion prétenduë réformée, avoit prêté à Mr. de Racan le Livre de Du Moulin le Miniſtre, intitulé le Bouclier de la Foi, & l'avoit obligé de le lire. Mr. De Racan aprés l'avoir lû fit faire cet Epigramme „ que Mr. de Balzac a alterée en pluſieurs endroits.*

„ *Bienque Du Moulin en ſon Livre*
„ *Semble n'avoir rien ignoré,*
„ *Le meilleur eſt toujours de ſuivre*
„ *La prône de notre Curé.*
„ *Toutes ces doctrines nouvelles*
„ *Ne plaiſent qu'aux folles Cervelles;*
„ *Pour moi comme une humble brebis*
„ *Je vai ou mon Paſteur me range*
„ *Et n'ai jamais aimé le change*
„ *Que des femmes & des habits.*

„ *L'aiant communiquée à Malherbe qui l'étoit venu voir dans ce tems-là, Malherbe l'écrivit de ſa main dans le Livre de Du Moulin, qu'il renvoya au même tems à Madame Des-Loges de la part de Mr. De Racan. Madame Des-Loges voiant ces Vers écrits de la main de Malherbe, crut qu'ils étoient de lui même & comme elle étoit extraordinairement zélée pour ſa Réligion, elle ne voulut pas qu'ils demeuraſſent ſans réponſe. Elle pria donc Mr. de Gombaud qui étoit de la même Réligion, & qui avoit le même zéle, d'y répondre. Mr. de Gombaud, je le ſais de lui-même, qui croioit comme Madame Des-Loges que Malherbe étoit l'Auteur de ces Vers, y répondit par l'Epigramme que Mr. de Balzac attribuë à Madame Des-Loges, & qu'il trouva trop gaillarde pour une femme qui parle à un homme. Ce n'eſt pas au reſte la prémiére fois que Mr. de Balzac a attribué à cette Dame des Vers, ou elle n'avoit aucune part; car dans une de ſes Lettres il lui attribue la Chanſon de l'Amant qui meurt, dont le refrain eſt*

„ *Ah! c'en eſt fait! je céde à la rigueur du ſort,*
„ *Je vais mourir, je me meurs, je ſuis mort.*

„ *qui eſt de feu Mr. Habert Ceriſi, l'un des plus beaux eſprits de notre temps.*

„ *On avoit dit que Madame Des Loges ayant lû les vers de Malherbe, piquée d'honneur & de zéle, prit la même plume, & de l'autre coté du Papier écrivit ces autres Vers.*

„ *C'eſt vous dont l'audace nouvelle*
„ *A rejetté l'Antiquité,*
„ *Et du Moulin ne vous rapelle*
„ *Qu'à ce que vous avés quité:*
„ *Vous aimés mieux croire à la mode:*
„ *C'eſt bien la Foi la plus commode*
„ *Pour ceux que le monde a charmés.*
„ *Les femmes y ſont vos Idoles.*
„ *Mais à grand tort vous les aimés,*
„ *Vous qui n'avés que des paroles.*

„ Qui ne voit là, ajoûte Mr. Bayle, un éxemple de „ l'incertitude Hiſtorique? Mr. de Balzac croioit „ communiquer à ſon ami un fait très-certain, un „ morceau incomparable d'Anecdotes, & infiniment „ précieux à quiconque ſouhaite de bien ſavoir ce „ qu'on appelle *perſonalités*. Il l'avoit perſuadé à „ tous ſes Lecteurs. Mr. Ménage l'aimé tranſféré dans l'un de ſes Livres, étoit prêt à le répandre encore de toute part; Le hazard voulut „ que Mrs. de Racan & de Gombaud vécuſſent „ encore & deſabuſaſſent Ménage, avant que ſes obſervations ſur Malherbe ſe vendiſſent. Voilà d'où „ vient que le public n'eſt plus dans l'erreur. Si ces „ deux Meſſrs. fuſſent morts ſans avoir parlé de cela à Mr. Ménage, ou s'ils lui en euſſent parléen „ un autre temps, la prémiére narration auroit peut-„ être encore tout ſon crédit. Combien y a-t-il d'autres faits & beaucoup plus importans, qui paſſent „ d'âge en âge & de génération en génération, „ ſans que perſonne en connoiſſe la fauſſeté, faute „ de ces rencontres fortuites qui reſſemblent à la Converſation de Mr. Ménage, avec Mr. de Racan „ & Mr. de Gombaud? Quoi qu'il en ſoit, voilà „ Mad. Des-Loges déchargée du blâme d'avoir „ compoſé des Vers un peu gaillards. On ne peut „ nier que Balzac n'ait eu raiſon de trouver que la „ fin de l'Epigramme eſt peu conforme à la modeſtie & à la pureté qui doit régner dans tous les E- N B.
„ crits du beau Sexe. Ce n'eſt pas qu'il faille adopter la téméraire & la trop rigide maxime de ceux qui „ prétendent qu'une femme, qui reprocheroit à un „ homme qu'il n'a que des paroles, déclareroit en „ même temps qu'elle eſt bien fachée de n'en n'avoir point tiré, & de n'en tirer point journellement quelque choſe de plus réel: Cette maxime „ eſt outrée & fauſſe; mais qui n'admireroit Mr. „ de Racan, s'il étoit vrai qu'il fut l'Auteur de la „ vie de Malherbe imprimée avec quelques petits. „ Traités en 1672, qu'il ne l'admireroit, dis-je, de „ ce qu'il auroit apris à Mr. Ménage les mépriſes „ de Balzac, & qu'il n'auroit pas laiſſé d'inférer tout „ ce récit de Balzac dans la Vie de Malherbe, ſans „ le rectifier le moins du monde?

Du temps de Malherbe & de Mad. Des-Loges tout étoit Poëte en France, & à moins qu'on ne ſût faire quelques vers paſſables, il étoit difficile de paſſer pour un homme d'eſprit, un homme poli, un homme du bel air.

Les beaux eſprits ſe rendoient chés Mad. Des-Loges qui les eſtimoit & pouvoit juger de leur mérite. Malherbe écrit de ſa main des vers de Mr. de Racan ſur un Livre qu'elle lui avoit prêté, on lui répond dans le même ſtile; on attribue cette réponſe à Madame Des-Loges. Cette conjecture n'avoit rien d'oppoſé à la vraiſemblance, il étoit naturel qu'elle répondit à Malherbe, & elle faiſoit des vers; *Mais les dernières lignes ne ſont pas aſſés modeſtes.* Il eſt certain qu'une jeune Dame auroit eu tort d'écrire dans ces termes à un jeune homme. Mais Malherbe étoit vieux, & Madame Des-Loges n'étoit plus jeune. La raillerie qu'elle fait à Malherbe lui avoit déja été faite ſouvent, & cette raillerie lui fait ſentir qu'il pouſſe le Libertinage juſques à l'affectation. Mr. Bayle fait juſtifier qui il lui plaît: *Il n'y a ſelon lui aucune conſéquence à tirer de quelques Vers & en général de quelques paroles libres, contre les bonnes mœurs.* Si Mad. Des-Loges avoit fait profeſſion d'Athéiſme, Mr. Bayle n'auroit pas manqué de faire l'Apologie de ce qui paroiſſoit de libre dans ce peu de mots, & de le réduire à rien;

rien ; Mais pour tirer la conclusion qu'il a en vûë, il lui importe d'appuier ſur l'indécence, afin qu'on s'étonne d'avantage de ce qu'un conte ſi peu croiable a ſi aiſément paſſé pour une véritable Hiſtoire. Mais il n'y a rien là de ſurprenant ; Dès qu'on liſoit quelques Vers nouveaux, il étoit naturel qu'on s'informât de leur Auteur ; Ces Vers étoient une réponſe à d'autres qu'on avoit adreſſés à Mad: Des-Loges ; On y avoit plaiſanté contre ſa Réligion, la replique attaque le mauvais plaiſant, on ſoupçonne que Mad: Des-Loges avoit défendu ſa Cauſe, on lui attribuë ces Vers ; une perſonne n'eſt pas fachée qu'on la croie capable d'un Poëme qu'on louë, & où ſa modeſtie ne l'empêche pas de trouver de l'eſprit, par là même, qu'il n'eſt pas ſorti de ſa plume. Quand Mad: Des-Loges s'en ſeroit défenduë, on auroit crû que c'étoit par modeſtie. Une infinité de gens ſe font une gloire d'avoir commerce avec les beaux eſprits, & de ſavoir leurs ſecrets : Par là une conjecture trouve d'abord mille perſonnes qui la publient & l'aſſûrent. On ſe fait un plaiſir d'ajouter foi à un bruit qui ſe répand ; On n'en examine point la Vérité, on n'en demande point de preuves, on n'a aucun intérêt à s'en défier. D'un bruit de cette nature, ainſi répandu, ainſi adopté, conclure à l'Incertitude des faits qui ont eu néceſſairement un très-grand nombre de témoins, qu'on a eu intérêt d'examiner, qu'on n'a publié qu'avec les preuves qui les établiſſoient, c'eſt prendre plaiſir à confondre un Raiſonnement ſolide avec des diſcours hazardés ſans preuves & ſans attention.

Je raiſonne de la même maniére ſur les remarques que Mr. Bayle fait dans l'Article Pelliſſon.

Note F.

„ Pluſieurs perſonnes, dit-il, après avoir lû la Ga-
„ zette de Rotterdam du Lundi 13. Février 1693.
„ crurent que le Mémoire qu'on y avoit inſéré tou-
„ chant Mr. Pelliſſon, étoit une piéce forgée dans
„ la même Ville, & que l'Auteur de cette Gazette
„ par des raiſons de prudence, n'avoit pû ſe diſ-
„ penſer de publier ce Mémoire ; Cette opinion n'é-
„ toit pas exactement vraie ; car il eſt certain qu'on
„ avoit reçu en Hollande pluſieurs Lettres écrites
„ de France, qui aſſuroient que tout Paris étoit choqué
„ de la maniére dont Mr. Pelliſſon avoit refuſé de
„ ſe confeſſer. Ainſi ces paroles de la Gazette,
„ *Mr. Pelliſſon paſſa hier de ce Monde à l'autre ſans*
„ *avoir voulu entendre perſonne ſur le jujet de la Ré-*
„ *ligion, ſans communion & ſans confeſſion*, n'étoient
„ pas de l'invention du grand & mauvais Nouvel-
„ liſte ſur qui les ſoupçons tombérent. Cela étoit
„ fondé ſur diverſes Lettres qu'on avoit reçues de
„ France. Mais, dira-t-on, ces Lettres n'avoient-el-
„ les pas été écrites par des Proteſtans de Paris ? Je
„ n'en ſai rien ; je ſai ſeulement que les Catholiques
„ de Paris furent les prémiers qui débitérent ces
„ nouvelles, & qui en murmurérent Mademoiſelle
„ de Scuderi intime amie du Défunt, ſut affligée de
„ ce bruit, & pria Mr. de Meaux de lui apprendre
„ la Vérité. Ce Prélat lui écrivit une Lettre qui
„ fut imprimée. Il parut d'autres Ecrits & en Fran-
„ ce & en Hollande, & peu à près on ne parla
„ plus de cela. Ce qu'il y eut d'inconteſtable ſûr
„ que Mr. Pelliſſon mourut ſans avoir communié,
„ & ſans s'être confeſſé. Il y eut là-deſſus trois
„ ſortes de jugements, comme cela arrive toujours.
„ Les amis de Mr. Pelliſſon ſoûtinrent conformé-
„ ment au nsrré de Mr. de Meaux, qu'il avoit
„ mandé un Confeſſeur, mais que la fluxion le ſuf-
„ foqua avant que l'heure marquée à ce Confeſſeur
„ fut venuë. Ses ennemis donnérent le plus mau-
„ vais tour qu'ils purent à toutes les circonſtances.
„ Les perſonnes neutres ſe contentérent de dire qu'il
„ falloit laiſſer toute cette afaire aux Juge des coeurs,
„ & n'affirmérent que le fait, ſavoir que Mr. Pel-
„ liſſon ne s'étoit pas confeſſé. Quand au reſte ils
„ condamnérent ceux qui débitérent qu'il mourut,
„ SANS AVOIR VOULU ENTENDRE
„ PERSONNE SUR LE SUJET DE LA
„ RELIGION ; car cela ſuppoſe qu'il y eut des
„ gens qui ſe préſentérent pour lui parler de Réli-
„ gion, & qu'il refuſa de les entendre. Or, diſent-
„ ils, cela eſt très-faux. Ils ajoûtent qu'il eſt arrivé
„ à pluſieures perſonnes pieuſes, d'avoir différé leur
„ Confeſſion, & leur Communion dans leurs mala-
„ dies ; ſoit parce qu'elles croioient n'être pas auſſi
„ Malades qu'elles l'étoient ; ſoit parce que des rai-
„ ſons de famille demandoient qu'on ne les crût pas
„ au bord de la foſſe. De tels délais ou la Con-
„ ſcience n'a point de part, peuvent être cauſe,
„ qu'un homme meure ſans Confeſſion. Quoi qu'il
„ en ſoit on alléguera ſans doute contre Mr. Pelliſſon
„ un Hiſtorien Catholique dont l'Ouvrage fut im-
„ primé à Paris avec Privilége du Roi l'an 1694.
„ Vous trouverés ces paroles à la page 223 du II.
„ Tome. *On parloit diverſement de la Réligion de Paul*
„ *Pelliſſon : les uns diſoient qu'il n'en avoit aucune,*
„ *qu'il ne faiſoit que s'accommoder au temps, & que*
„ *ſelon lui la Réligion du Prince, & celle qui ſervoit*
„ *le plus à ſon ambition étoit toujours la meilleure ;*
„ *D'autres l'ont crû Proteſtant dans l'ame, & d'au-*
„ *tres Catholique de bonne foi. Ce qu'il y a de cer-*
„ *tain c'eſt qu'il a profeſſé ces deux Réligions en di-*
„ *vers tems de ſa vie, & qu'il a paru zélé dans l'une*
„ *& dans l'autre. Mais à l'heure de ſa mort, il*
„ *n'en profeſſa aucune ouvertement ; car il ne voulut*
„ *point participer au Sacrement de l'Egliſe Romaine,*
„ *ni n'oſa ſe dire Huguenot, mais il perſiſta juſqu'à la*
„ *fin dans un ſilence profond dont il n'y a que Dieu*
„ *qui ſache les cauſes.* Mais ceux qui ſavent que
cela n'eſt point dans l'Edition de Paris, n'oſe-
ront produire ce témoin. J'ai ſû que l'Edition de
Hollande contient pluſieurs choſes, à quoi Mr. de
Riencourt ne ſongea jamais. Notés que l'Edi-
dition de Hollande contient au titre. *A Paris chés*
Claude Barbin au Palais 1694. avec Privilége du
Roi. Ceux qui la trouveront dans quelque Bi-
bliotheque d'ici à 40. ans pourront-ils ſavoir qu'el-
le eſt ſuppoſée ? Ne croiront-ils pas ſi bonne foi
que tout ce qu'elle contient, fut publié à Paris
par un Correcteur des Comptes. Et ſi quelqu'un
leur objecte que ſon Edition ne contient pas ce
profond ſilence, cette rejection des Sacremens &c
& qu'ils ſalſifient l'hiſtoire publique, ne produi-
ront-ils pas un éxemplaire, qui ſera voir aux yeux
de mille témoins, *à Paris chés Claude Barbin &c* ?
Prendra-t-on la peine de faire nommer des Ex-
perts pour la vérification des Editions ? Nulle-
ment, chacun ſuivra ſes préjugés, & prendra pour
l'Edition ſuppoſée celle qui ne lui agréera pas. D'où
l'on peut connoître combien il eſt difficile à l'hom-
me d'éviter l'erreur, au milieu de tant de ténébres
que l'on répand par avance ſur les années à venir.
Nos Prédéceſſeurs n'ont pas moins ſongé à nous
ſéduire, que l'on ſonge préſentement à tromper la
poſtérité. Et ſi pendant qu'un Auteur eſt plein
de vie on oſe falſifier ſes Ouvrages, qui nous ré-
pondra que les Manuſcrits des Péres aient été
reſpectés ? Qui nous répondra qu'il n'y ait des
gens qui ſouffrent perſécution pour ſoutenir
l'artifice d'un Corrupteur de Bibliothéques ?

Mr. Pelliſſon eſt ſurpris par la mort ; Il meurt ſans avoir été long-temps malade. On ſait que dans de telles circonſtances un Mourant eſt vû par peu de perſonnes. On convient que toutes les Cérémonies ordinaires dans l'Egliſe Romaine ne furent pas pratiquées à ſon égard. Les uns ont dit qu'on n'en eut pas le temps, les autres ont crû, qu'il l'avoit bien voulu ainſi. Les Eſprits étoient alors très échaufés ſur le ſujet de la Réligion. Les Catholiques & les Proteſtans étoient également échaufés contre Mr. Pelliſſon. Si le fait cité par Mr. Bayle n'eſt pas vrai, la conjecture a paru vraiſemblable, on l'a faite, on l'a écrite, on l'a imprimée ; Une infinité de gens ſe ſont faits un plaiſir de la croire ; Ceux qui ont pu-

blié ce Conte, ou cette Hiſtoire, ne couroient aucune riſque; ceux qui y ont ajouté foi, en couroient encore moins. Il n'étoit pas facile de s'en bien éclaircir, vû la diverſité des Intérêts & le petit nombre de témoins. Donc ſur des faits mêmes qu'on a un grand intérêt à bien éxaminer; ſur des faits publics, & ſur des faits qui ont eu un très grand nombre de témoins, on ne ſauroit ſe procurer aucune certitude. Conclure ainſi, c'eſt compter pour ſur qu'on trouvera des Lecteurs qui ne chercheront qu'à douter.

Il faut diſtinguer les faits Article Pericles Note H.

„ V. IL s'agiſſoit de *Pericles* & des médiſances „ qui coururent contre lui ſur les motifs qui l'a- „ voient porté à entreprendre la guerre du Péloponné- „ ſe.

„ Cette réflexion, dit *Mr. Bayle*, eſt de Plutarque, „ elle tend à faire voir l'incertitude de l'hiſtoire: c'eſt „ un des moiens de l'Epoque dans le ſyſtême du „ Pyrrhoniſme Hiſtorique. Plutarque aiant rappor- „ té les médiſances des Poëtes contre Pericles & la „ calomnie énorme de *Stefimbrotus*, s'écrie qu'il eſt „ mabiſé de parvenir à la Vérité. Les Auteurs con- „ temporains l'étouffant ou la perverti ſſent, les uns „ par haine & par jalouſie, les autres par amitié, & „ par un eſprit flateur. Ceux qui viennent après „ eux rencontrent le temps paſſé, comme une barriére „ qui les exclut de la connoiſſance des véritables é- „ vénemens.

" Plutarque connoiſſoit par éxpérience ces difficultés. Il a été obligé de dire que la cauſe de la " guerre du Peloponnéſe n'eſt guére connuë. Qu'eſt- " ce qui le fera donc? La raiſon pourquoi cette " cauſe étoit obſcure, a lieu en mille occaſions. La " gloire & la puiſſance de Pericles le rendoient odieux, " & de la vint que les mediſans inventérent cent " menſonges contre lui. Ils voulurent à toute fot- " ce lui imputer les malheurs de cette guerre: les " uns inventérent ceci, les autres cela. A quoi " voulés-vous que le Lecteur ſe détermine, au mi- " lieu de tant de ſortes de médiſances?

On convient qu'il eſt très-difficile de s'aſſurer des Motifs ſecrets. *Une* même Action peut être l'effet d'un très grand *nombre* de principes différens: Souvent on ſe fait Illuſion à ſoi-même, & de deux Motifs, par leſquels on a été pouſſé à entreprendre une choſe, on ſe perſuade qu'on s'eſt déterminé par celui qui fait le plus d'honneur. On pénétre difficilement certains Motifs, qui ſont en effet intérieurs & cachés. Quelle conſéquence y a-t-il de là aux Faits qui ſautent aux yeux, & qui ont eu néceſſairement un très-grand nombre de Témoins?

Certitude des Miracles établie par Mr. Bayle.

VI. LE Plaiſir particulier de combattre Spinoza a aſſés occupé Mr. Bayle, pour prévaloir heureſement ſur celui qu'il ſe faiſoit de tout combattre en général. Il prouve admirablement bien la poſſibilité des Miracles, & non ſeulement cela, mais de plus il oblie aſſés ſon Pyrrhoniſme pour s'exprimer ainſi. *Tirons-les de cette généralité*, dit-il, *demandons leur ce qu'ils penſent des Miracles rapportés dans l'Ecriture. Ils en nieront abſolument tout ce qu'ils n'en pourront pas attribuer à quelque tour de ſoupleſſe. Laiſſons leur paſſer le front d'Airain qu'il faut avoir pour s'inſcrire en faux contre des faits de cette nature, attaquons-les par leurs principes.* Il faut lire tout le paſſage, c'eſt une abjuration du Pyrrhoniſme tant on y raiſonne juſte.

Article Spinoza Note R.

NB.

Ibidem.

La diſpute des Spinoziſtes *ſur les miracles n'eſt qu'un jeu de mots, dit Mr. Bayle* " L'opinion ordinaire des Théologiens Orthodoxes eſt que " Dieu produit les miracles immédiatement, ſoit " qu'il ſe ſerve de l'action des Créatures, ſoit qu'il " ne s'en ſerve pas. L'un & l'autre de ces deux " moiens ſont un témoignage inconteſtable qu'il eſt " au deſſus de la Nature; car s'il produit quelque " choſe ſans l'emploi des autres cauſes, il ſe peut " paſſer de la nature; & jamais il ne les emploie dans " un miracle qu'après les avoir détournées de leur " cours; il fait donc voir qu'elles dépendent de ſa " volonté, qu'il ſuſpend leur force quand il lui plait, " ou qu'il l'applique d'une façon différente de leur " détermination ordinaire. Les Carteſiens qui le " font la cauſe prochaine & immédiate de tous " les effets de la nature, ſuppoſent que quand il fait " des miracles, il n'obſerve point les Loix généra- " les qu'il a établies; il y fait une éxception, & il " applique les corps tout autrement qu'il n'auroit " fait, s'il avoit ſuivi les Loix générales. Là-deſſus " ils diſent que s'il y avoit des Loix générales, par " leſquelles Dieu ſe fût engagé à mouvoir les corps " ſelon les déſirs des Anges, & qu'un Ange eut ſou- " haité que les eaux de la mer rouge ſe partageaſ- " ſent, le paſſage des Iſraélites ne ſeroit pas un mi- " racle proprement dit. Cette conſéquence qui éma- " ne néceſſairement de leur principe, empêche que " leur définition du miracle n'ait toutes les commo- " modités qu'on doit ſouhaiter. Il vaudroit donc " mieux qu'ils diſſent, que tous les effets contraires " aux Loix générales qui nous ſont connuës, ſont " des miracles, & par ce moien les plaies d'Egypte, " & telles autres actions éxtraordinaires rapportées " dans l'Ecriture, ſeront des miracles proprement " parlant. Or pour faire voir la mauvaiſe foi, & " les illuſions des Spinoziſtes ſur cette matiére, il " ſuffit de dire, que quand ils rejettent la poſſibilité " des miracles ils alléguent cette Raiſon, c'eſt que " Dieu & la Nature ſont le même Etre: de ſorte que " ſi Dieu faiſoit quelque choſe contre les Loix de " la Nature, il feroit quelque choſe contre lui-mê- " me; ce qui eſt impoſſible. Parlés nettement & " ſans équivoque; dites que les Loix de la Nature " n'aient pas été faites par un Légiſlateur libre, & " qui connût ce qu'il faiſoit, mais étant l'action " d'une cauſe aveugle & néceſſaire, rien ne peut ar- " river qui ſoit contraire à ces Loix. Vous allé- " guerés alors contre les miracles vôtre propre Thé- " ſe ce ſera la pétition du principe; mais au moins " vous parlerés ſondement. Tirons les de cette gé- " néralité, demandons leur ce qu'ils penſent des mi- " racles rapportés dans l'Ecriture, ils en nieront ab- " ſolument tout ce qu'ils n'en pourront pas attribuer " à quelque tour de ſoupleſſe. Laiſſons leur paſſer " le front d'airain qu'il faut avoir, pour s'inſcrire " en faux contre des faits de cette nature, attaquons " les par leurs principes. Ne dites-vous pas que la " puiſſance de la Nature eſt infinie? & le ſeroit-elle " s'il n'y avoit rien dans l'Univers qui pût re- " donner la vie à un homme mort? Le ſeroit-elle " s'il n'y avoit qu'un ſeul moien de former des " hommes, c'eſt celui de la génération ordinaire. " Ne dites-vous pas que la connoiſſance de la Natu- " re eſt infinie? Vous niés cét entendement divin, " où ſelon vous la connoiſſance de tous les êtres poſ- " ſibles eſt réünie; mais en diſperſant la connoiſſance " vous ne niés point ſon infinité. Vous devés donc " dire que la Nature connoit toutes choſes, à peu " près comme nous diſons que l'homme entend tou- " tes les langues; un ſeul homme ne les entend pas " toutes, mais les uns entendent celle-ci, & les au- " tres celle-là. Pouvés vous niér que l'Univers ne " contienne rien qui connoiſſe la conſtruction de nô- " tre Corps? Si cela étoit, vous tomberiés en con- " tradiction, vous ne reconnoitriés plus que la con- " noiſſance de Dieu fut partagée en une infinité de " maniéres: l'artifice de la conſtruction de nos or- " ganes ne lui ſeroit point connu. Avoués donc, ſi " vous voulés raiſonner conſéquemment, qu'il y a " quelque modification qui le connoit: avoués qu'il " eſt très-poſſible à la Nature de reſſuciter un mort, " & que vôtre Maitre confondoit lui-même ſes " idées, & ignoroit les ſuites de ſon principe, lorſ- " qu'il diſoit, que s'il eut pû ſe perſuader la réſur- " rection de Lazare, il auroit briſé en piéces tout ſon " Syſtême, il auroit embraſſé ſans répugnance la " foi ordinaire des Chrétiens.

NB.

Cela

„ Cela ſuffit pour prouver à ces gens-là qu'ils „ démentent leurs Hypothéſes lorſqu'ils nient la poſ- „ ſibilité des Miracles : Je veux dire, afin d'ôter „ toute équivoque, la poſſibilité des événemens ra- „ contés dans l'Ecriture.

Si Spinoza avoit crû l'Hiſtoire de l'Evangile véritable, à peu près comme s'il avoit vû de ſes yeux les Miracles qui y ſont rapportés, il auroit abandonné ſon Syſtême, non parce que ſon Dieu prétendu, ou que ſa Subſtance unique & infinie, n'étoit pas ſelon lui aſſés puiſſante pour produire de tels effets, mais parce que ſuivant ſes idées, & cette ſubſtance, & tous ſes attributs, & toutes les modifications de ſes attributs étoient néceſſités par leur nature immuable, à être tels qu'ils ſont, & à opérer de la maniére qu'on les voit ; au lieu que les Miracles arrivés avec les circonſtances que l'Evangile en rapporte, ſont des preuves convaincantes d'une Cauſe auſſi Libre qu'Intelligente & Puiſſante.

Une Cauſe qui par la conſtitution de ſon Eſſence eſt néceſſitée, depuis un ſi grand nombre de ſiécles, à obſerver conſtamment, & invariablement ce que nous appellons les Loix de la Nature, ne peut pas, en vertu de cette néceſſité qui la détermine invinciblement à agir d'une certaine façon, s'écarter pendant un petit nombre d'années, avec une très grande variété, de ces Loix, juſqu'alors, toûjours obſervées, & ſuivies encore invariablement, dans ce temps-là même partout, à l'éxception d'un petit nombre d'endroits, où les Apôtres de Jeſus Chriſt ſe faiſoient connoître. Comment tout d'un coup la néceſſité de ſa Nature l'auroit-elle invinciblement déterminée à ces écarts, pour n'y revenir plus, depuis tant de ſiécles? Quelles preuves peut-on demander de Liberté, dans la Cauſe ſuprême des événemens, ſi celle là, n'en eſt pas une?

Quand l'incrédulité ne doit point ébranler la certitude d'un témoignage. Article Damascéne.

VII. Mr. BAYLE en relévant une remarque de Mr. Jurieu, nous fournit encore un moien de ſe garantir du Pyrrhoniſme hiſtorique dans des cas importans.

„ Leon Iſaurique, dit-il, grand ennemi des ima- „ ges, brûlant du déſir de ſe venger de Jean Damaſ- „ céne, qui rempliſſoit alors aupres du Calife la „ charge de Conſeiller d'Etat que ſon Pére avoit „ exercée, ſe ſervit d'une ſuppoſition de Lettre avec „ un ſi grand ſuccès, qu'elle fut cauſe que le Calife „ fit couper le poing à ſon Conſeiller. On dit auſſi „ que Jean Damaſcéne s'étant recommandé aux priéres de la Sainte Vierge recouvra ſa main, & fit „ hautement paroitre ſon innocence.

Note D.

„ On auroit tort de trouver étrange que les Pro- „ teſtans ſoient incrédules envers le miracle que „ je viens de rapporter; car il eſt ſûr qu'un grand „ nombre de Catholiques ne le croient pas; & de la „ maniére que les Ecrivains de la cauſe des Images „ ont compoſé leurs hiſtoires, ils ne ſont propres „ qu'à rendre ſuſpectes les choſes mêmes qu'ils rap- „ portent véritablement. Ainſi Mr. Jurieu n'auroit „ rien fait que de raiſonnable, s'il s'étoit contenté „ de rejetter comme un Conte Monachal la main „ coupée & remiſe de Jean Damaſcéne. Sa réflé- „ xion ſur la légéreté du châtiment eſt très-bonne; „ on ne ſe contente pas de couper la main à un „ Gouverneur qui promet de livrer la place à l'en- „ nemi de ſon Prince. Mais quand ce Miniſtre aj- „ ſoûte que puiſque les Sarrazins ne ſe convertirent „ pas à la vuë d'un tel miracle, & que la Ville de „ Damas n'abjura point le Mahométiſme, il faut „ conclure que ce qu'on dit de Jean Damaſcéne eſt „ faux, il me permettra de lui dire qu'il avance une „ impiété. *Les Sarrazins de ce temps-là étoient bien „ durs*, dit-il, *car je ſuis perſuadé que ſi l'on faiſoit „ un ſemblable miracle dans la Mecque, elle ſeroit incontinent Chrétienne.* N'eſt-ce point-là fournir des „ armes aux Infidéles pour réfuter tous les miracles „ de Moiſe, & de JESUS CHRIST? *Les Egyptiens & les Juifs de ce temps-là étoient bien durs,* „ pourroit-on dire: *ſi l'on avoit fait de tels Miracles „ dans Athénes & dans Rome, elles ſeroient devenues incontinent Juives, & pois Chrétiennes.* Il eſt un peu étonnant qu'un Théologien ſe laiſſe ébloüir par une Raiſon qui n'eſt pas moins forte contre les Vérités Evangeliques, que contre les fables des Moines: mais enfin quand on penſe au pouvoir que prennent ſur les gens imaginatifs les prémiéres penſées qui leur viennent, on ne s'étonne pas que le Miniſtre dont je viens de parler ait raiſonné comme il a fait. Ce qu'il y a de bien étonnant eſt qu'il ne ſe ſoit trouvé qu'un homme qui ait fait paroitre qu'il avoit pris garde à cette dangereuſe doctrine; & il eſt remarquable que perſonne n'a fait ſemblant de s'apperceyoir que le public en eut été averti. Il eſt encore très-remarquable que Mr. Jurieu, qui pouvoit aiſément ſauver ſon Orthodoxie, en déclarant qu'il avoit avancé cela ſans y „ ſonger, & ſans en pénétrer les conſéquences; mais qu'en aiant connu le Venin, depuis qu'il a été cenſuré ſur ce ſujet, il déſavouë cette pernicieuſe maxime: Il eſt, dis-je, très-rémarquable que cet Auteur ait négligé cette voie courte & facile de faire voir ſon innocence, & qu'il a mieux aimé fournir à toute la terre, en ne diſant mot, un prétexte légitime de l'accuſer qu'il perſiſte dans la même perſuaſion, ſavoir que ſi l'on rétabliſſoit aujourd'hui dans la Mecque une main coupée, cette Ville ſeroit incontinent Chrétienne. *Il ne „ ſe peut rien de plus impie*, ce ſont les termes de ce- „ lui qui a dénoncé quelques erreurs de Mr. Ju- „ rieu; *car c'eſt déclarer hautement à la face du Ciel „ & de la terre qu'il eſt perſuadé que tous les miracles „ de Moiſe, de* JESUS CHRIST, *& de ſes Apotres „ ſont des fables, & par conſéquent que l'Ecriture du „ Vieux & du Nouveau Teſtament, n'eſt qu'un Roman „ & une Légende. Qui peut ouïr cela ſans horreur? Et „ avec un tel raiſonnement ne jetteroit-on pas par terre „ toute le Judaiſme & le Chriſtianiſme? Si parce „ que toute la Ville de Damas ne s'eſt pas convertie, „ le miracle du Pére Mainbourg eſt faux, il s'enſuit „ diront les Incrédules, que Moiſe n'a point fait de „ miracles en Egypte, que* JESUS CHRIST *n'en „ a point fait dans la Judée, que St. Pierre ne ſit „ point marcher le boiteux qui lui demandoit l'Aumo- „ ne au milieu de Jéruſalem; car les Egyptiens, ni les „ Juifs ne ſi ſont pas convertis.* Notés que ce boiteux étoit porté tous les jours à la porte du Temple, & qu'enſuite *tout le peuple* le vit cheminer, & le reconnut pour le même qui avoit été boiteux, & qu'il fut reconnu pour le même par les Magiſtrats, & néanmoins Jéruſalem demeura Juive. Le miracle de Jean Damaſcéne tel qu'on le raconte, n'eut rien de plus éclatant que celui du boiteux, & ne fut point fuivi comme celui-ci d'une éxhortation pathétique.

NB.

Il eſt des Raiſonnemens d'une telle évidence, que l'eſprit n'eſt pas moins convaincu de leur vérité que les yeux le ſont de la préſence d'un Objet qu'ils voient diſtinctement. Cependant des hommes paſſionnés ſont auſſi peu d'attention à ces Raiſonnemens, & ſuivent avec autant de perſévérance une conduite toute contraire à celle que ces raiſonnemens leur conſeillent, que s'ils n'en avoient jamais eu la connoiſſance. Des gens de cette humeur, & de cette opiniâtreté verront inutilement des Miracles. Je ne les ai pas bien éxaminés, diront-ils, je ne connois pas toute la Puiſſance de la Nature. Qui ſait ſi ce qu'on donne pour Divin, n'eſt point un effet de Magie? Des ſoupçons vagues, des *peut-être* hazardés, leur fourniront des Prétextes pour n'y plus penſer. Ils ſe trouveront deux ou trois dans le même goût, ils ſe prêteront réciproquement leur autorité, & ils ſe repoſeront l'un ſur l'autre; C'eſt ainſi que des coeurs mal diſpoſés éludent des preuves qui, par elles-mêmes ſeroient très-propres à les convain-

Mr. de Fontenelle, Hiſtoire des Oracles.

„ Le témoignage de ceux qui croient une choſe „ déja établie, n'a point de force pour l'appuier, „ mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas „ a de la force pour la détruire. Ceux qui croi„ ent peuvent n'être pas inſtruits des raiſons de ne „ point croire, mais il ne ſe peut guére que ceux „ qui ne croient pas ne ſoient pas inſtruits des rai„ ſons de croire. C'eſt tout le contraire quand la „ choſe s'établit par le témoignage de ceux qui la „ croient eſt de lui-même plus fort, que le témoi„ gnage de ceux qui ne la croient pas. Car naturel„ lement ceux qui la croient doivent l'avoir éxami„ née, & ceux qui ne la croient point, peuvent „ ne l'avoir pas fait; car pour quiter une opinion „ commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il „ faut faire quelque uſage de ſa raiſon, bon ou mau„ vais, mais il n'eſt pas beſoin d'en faire aucun „ pour rejetter une opinion nouvelle, ou pour en „ prendre une qui eſt commune. Il faut des forces „ pour réſiſter au torrent, mais il n'en faut point „ pour le ſuivre.

Moiens de diſtinguer les vérité d'avec les ſuppoſitions Article Sixte IV. Note D.

VIII. On a dit que *Sixte* IV. accorda des indulgences aux Romains pour une impureté des plus abominables, pendant les trois mois de l'année les plus chaudes. Mr. Bayle ſait à cette occaſion des remarques qui apprennent à rejetter des faits ſuppoſés. " Je ſoutiens, „ dit-il, que ſi ces gens-là étoient capables de préſenter une telle Requête, & de ſe ſervir de la per„ miſſion qu'on leur auroit accordée, ils n'avoient „ pas aſſés de conſcience pour ſe ſoucier d'une telle „ permiſſion.

„ Aſſurés vous que de telles gens n'attendroient „ pas à ſe plonger toute l'année dans le crime, que „ le Pape eut répondu à leur Requête. Et puis quel„ le néceſſité y-avoit-il de dreſſer une Requête dans „ les formes, & d'en attendre une réponſe par é„ crit? Ne ſuffiſoit-il pas de dire cela à l'Oreille, „ & d'obtenir à voix baſſe la permiſſion, ſans s'éx„ poſer à rendre témoin de ſon impudence abomina„ ble pluſieurs perſonnes? Les habiles ſcélérats font „ ils de ces fautes? De plus, conſultés les Médecins, „ ils vous diront, que la chaleur de l'Eté abbat & „ énerve les hommes. Après quoi il ajoute. Tout „ Vénitien & tout Florentin qui ſavoit médire pou„ voit s'aſſurer de plaire à ſes Souverains & à ſes „ Concitoiens en emploiant ſon talent contre ce „ Pape. Il pouvoit eſpérer que ſes Satires vraies ou „ fauſſes ſeroient bien reçues: c'eſt une conſolation „ pour ceux qui craignent ou qui haiſſent un Prin„ ce, que de le voir déchiré par des libelles; on „ croit tout, on avale tout dans cet état-là; & c'eſt „ pourquoi les Ecrivains Satiriques ne ſe mettent „ guére en peine de la vraiſemblance; ils ſont ſûrs de „ perſuader les menſonges les plus groſſiers. Ils ont „ principalement cette eſpérance lorſqu'ils peuvent „ reprocher-très juſtement des actions mauvaiſes. Ce „ ſont des Vérités qui ſervent de ſaufconduit aux „ fauſſetés qui les accompagnent. Voilà une obſer„ vation qui pourroit ſervir en tout temps, à ceux
NB. „ qui ſouhaitent de ne pas confondre les menſon„ ges véritables, avec les Satires calomnieuſes.

En ſuppoſant que Mr. Bayle s'éxprime ici ſincérement, on pourra ſelon lui diſtinguer les Vérités d'avec les ſuppoſitions. Il auroit ſeulement été à ſouhaiter, qu'à l'occaſion de cet Article & la citation des Médecins, Mr. Bayle, ne ſe fut pas abandonné au plaiſir d'entaſſer une feuille de gaillardiſes.

Ajoûtons encore qu'il reconnoit que la Raiſon eſt capable de s'appercevoir de l'inutilité d'une telle diſpenſe.

Article Villegaignon.

„ Quelques-uns des Adverſaires de *Villegaignon* „ ont avoüé qu'il ne ſe ſouilla point avec les fem„ mes ſauvages de l'Amérique, & qu'il s'oppoſa très „ vigoureuſement à cette licence.

Mr. Bayle *cite là-deſſus* Jean de *Leri* & fait cette réfléxion; „ Quil faut refréner ſévérement ſa cré„ dulité à l'égard des méfidances. Combien y eut„ il de gens qui auront ce qui fut dit des impure„ tés de *Villegaignon*, & néanmoins *le vuoci juſtifié* „ par le témoignage d'un homme qui, bien loin de „ l'épargner, eut debité avec joie toutes ſes vérités „ deſavantageuſes? *Note G.*

Voilà ce me ſemble un caractére de vérité hiſtorique reconnu par Mr. Bayle. Lettre CXCI. en parlant d'un Médecin qui en Friſe guériſſoit les maladies en mêlant quelque choſe dans leurs urines. *Il eſt certain qu'il a guéri des perſonnes & a fait ſucer quantité de gens.* *Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 733.*

„ Il faut renoncer aux Maximes les plus fures ſe„ lon leſquelles on juge des faits, ou convenir que *Jean Barclai* ne renonça point en Angleterre à la „ profeſſion du Catholiciſme. Il a déclaré publi„ quement, qu'il eſt né, & qu'il a toûjours été „ Catholique, & qu'encore qu'il eut une charge „ chés le Roi Jaques, il n'aſſiſtoit point aux éxer„ cices de l'Egliſe Anglicane, & ne s'abſentoit point „ des aſſemblées des Catholiques. J'étois aſſidu, „ *dit-il*, à ces derniéres. Il prend à témoin les Am„ baſſadeurs de France & d'Eſpagne, & leurs Péres „ Confeſſeurs qui étoient auſſi les miens, *dit-il*. Voi„ ci quelque choſe de plus fort; Il prend à témoin „ le Roi Jaques, dont il ſe vante d'avoir obtenu le „ Privilége de ne pouvoir être inquiété ſur ſa Reli„ gion Catholique. Le Roi Jaques étoit plein de „ vie, quand Barclai publia ces choſes, les Am„ baſſadeurs qu'il prend à témoin n'étoient pas tous „ morts. *Comment croire qu'il débite une fauſſeté.* Il NB. „ ſe juſtifie d'une autre choſe dont on l'accuſoit: „ c'eſt d'avoir été l'Auteur ou le fauteur d'un ſan„ glant libelle, qui parut contre le Roi Jaques, dès „ que lui Barclai fut ſorti de l'Angleterre. Enfin „ il déclare qu'il révoque certaines doctrines qui ſont „ dans le Livre qu'il avoit écrit contre le Cardinal „ Bellarmin. Il n'oublie point de dire qu'il étoit „ ſorti avec bon Congé. *Article Barcla Note L.*

„ Quelques Hiſtoriens Catholiques ſe ſont don„ nés une licence prodigieuſe de mentir contre elle; *Article Boleyn.* „ (parlant de la Reine Anne de Boleyn) jant par le „ chagrin qu'ils avoient du Schiſme dont elle avoit „ été cauſe, que par l'envie de faire tomber ſon „ deshonneur ſur la Reine Elizabeth. Ils ont été „ de ces Satiriques étourdis, dont j'ai déjà eu oc„ caſion de parler, qui, au lieu de ne faire ferme que „ ſur les faits véritables, ſe ſont engagés à de mé- NB. „ fidances *très faciles à réfuter*. Leur aveuglement „ eſt d'autant plus inéxcuſable, qu'ils pouvoient „ aſſés médire ſans paſſer les bornes d'un fidelle Hi„ ſtorien. C'eſt dommage que la bonne fortune „ qu'ils ont euë de trouver une infinité de Copiſtes, „ & de Lecteurs complaiſans, inſpire à tant d'autres „ la hardieſſe de les imiter.

Qu'on liſe ce que Mr. Bayle ajoûte dans ſes Notes, & on y trouvera des confirmations de la remarque que j'ai déja faite, ſur le Pyrrhoniſme Hiſtorique, qu'on auroit grand tort de rendre Univerſel. " Qu'y-a-t-il par éxemple, continue Mr. Bayle, *Ibidem. Note D.* „ de plus aiſé à détruire que le Conte que tant „ de gens ont copié de *Sanderus*, ſavoir qu'Anne é„ toit fille de Henri VIII que ſa Mére la mit au „ monde deux ans après le départ de Thomas Bo„ leyn pour l'Ambaſſade de France, à laquelle le „ Roi ne l'avoit nommé, qu'afin de jouïr plus li„ brement de la Femme en l'abſence du Mari; que „ Thomas Boleyn apprenant à ſon retour la mau„ vaiſe conduite de ſa femme, la fit appeller par de„ vant l'Official de Cantorberi pour cauſe d'Adulté„ re, & demanda la ſéparation; qu'il reçût ordre „ du Roi de ceſſer toutes ſes pourſuites, & de re„ mettre ſon épouſe en ſes bonnes graces; qu'il obéit, „ mais que ce ne fut qu'après qu'elle lui eut avoüé „ que le Roi étoit Pére de la derniére fille dont „ elle étoit accouchée; qu'Anne Boleyn à 15 ans

fut

„ fut débauchée par le Maître d'Hôtel & par l'Au-
„ mônier de ſon Pére; qu'enſuite on l'envoïa en
„ France chés un Seigneur qui la nourrit en fille de
„ grande qualité; qu'elle ſe gouverna à la Cour de
„ France avec ſi peu de pudeur, qu'on l'appelloit
„ ordinairement la haquenée d'Angleterre; & qu'à
„ cauſe que François I. eut part à ſes bonnes graces,
„ on l'appella la male du Roi; que pendant les a-
„ mours de Henri VIII. pour cette fille, Thomas
„ Vitr un des principaux Seigneurs de la Cour, ſe
„ preſenta au Conſeil, pour dépoſer qu'il avoit eu
„ à faire avec elle en un temps où il ne croïoit pas
„ que le Roi ſongeât à lui faire l'honneur de l'épou-
„ ſer; & Henri n'aïant point ajoûté foi à cette dé-
„ poſition, Vitr offrit de rendre le Roi même
„ Spectateur des faveurs qu'il recevroit de cette im-
„ pudique; que Vitr fut appellé impudent, & qu'on
„ le chaſſa de la Cour.

„ Le Docteur Burnet emploie contre cela trois
„ moïens. En premier lieu Sanderus, n'avance ces
„ choſes que ſur la foi d'un Ouvrage que perſonne
„ ne vit jamais. C'eſt la Vie de Thomas Morus
„ par Raſtal. 2. On a commencé trop tard à les re-
„ jetter. 3. Il y a de l'impoſſibilité dans ce récit.
„ Voici la ſeconde de ces trois raiſons dans toute ſon
„ étendue. Si ces choſes ont été telles que le rap-
„ porte Sanderus, comment, à la mort d'Anne de
„ Boulen, n'a-t-on point vû des perſonnes aſſés
„ complaiſantes envers le Roi, ou aſſés ennemis de
„ cette malheureuſe Princeſſe, pour rendre publique
„ ſon infamie, qui d'ailleurs ne pouvoit-être ſecrette?
„ Car qu'une femme comme la Mére d'Anne de
„ Boulen, ſoit groſſe deux ans après le départ de ſon
„ Mari, envoïé en une Ambaſſade conſidérable; que
„ ce Mari ſollicite le divorce à la Cour de l'Ar-
„ chevêque de Cantorbery, & qu'il y faſſe appeller
„ ſa femme: ce ſont là des circonſtances que le
„ Monde n'oublie pas ſi-tôt. D'autre côté qu'An-
„ ne de Boulen air été en ſi mauvaiſe réputation,
„ qu'elle ſe ſoit laiſſée débaucher d'abord chés ſon
„ Pére; qu'enſuite elle air mal vécu en France;
„ qu'elle air été entretenuë par deux Rois: Voilà
„ des circonſtances qui ne peuvent être ſort ſecrettes.
„ Outre cela lorſque les Regîtres de la Cour
„ de l'Archevêque ſubſiſtoient encore, on a offert
„ au public de faire voir, qu'il n'y avoit dans ſes
„ Regîtres rien de ſemblable aux pourſuites dont a
„ parlé Sanderus. Enfin tous les Ecrivains de ce
„ temps-là, ſoit du côté du Pape, ou du côté de
„ l'Empereur, gardent un profond ſilence ſur ces
„ choſes, qu'ils n'auroient jamais manqué de pu-
„ blier, ſi elles euſſent été vraïes, ou ſi elles euſſent
„ venuës à leur connoiſſance. Mais au bout de
„ 80. ans, on vient forger une hiſtoire pleine d'im-
„ poſtures, ou du moins on la public, à cauſe qu'a-
„ lors il y a plus de fureté à mentir; tous ceux
„ qui auroient été capables de faire connoître la vé-
„ rité étant morts. Quant à la troiſiéme raiſon, je ne
„ la rapporte qu'en racourci. Thomas Boleyn n'a
„ pu être envoïé Ambaſſadeur par le Roi Henri
„ VIII. avant l'année 1509: il faudroit donc qu'An-
„ ne fut née l'an 1511. & qu'en l'année 1526 on
„ l'eut débauchée dans ſa maiſon. Où prendra-t-on
„ donc le temps, qu'elle fut en France chés un grand
„ Seigneur, & puis à la Cour? Ou trouvera-t-on
„ cette vie licentieuſe qui la fit nommer la haque-
„ née d'Angleterre? Ou trouvera-t-on, dit-je, ce temps,
„ puis qu'elle fut de retour en Angleterre l'an 1526?
„ On ne tirera jamais Sanderus de ce mauvais pas.
„ Mr. le Grand ſon meilleur Apologiſte l'abandon-
„ ne ici.

Qu'y auroit-il au monde de plus ſuperflu que tout le ſoin que Mr. Bayle s'eſt donné dans les articles de Calvin & de Luther pour démeler divers point de leurs hiſtoires, & en établir la vérité, & pour réfuter démonſtrativement les calomnies qu'on avoit publiées ſur leur compte, s'il n'y avoit qu'incertitude dans l'hiſtoire.

„ *Quelques-uns, dit Mr. Bayle, ont voulu dire que* Article
„ *le Roi Jacques avoit fait faire & ajouter diverſes* Camden.
„ *choſes à la premiére partie de l'hiſtoire de Camden*
„ *en faveur de la Reine ſa Mére; & ce Conte vrai ou*
„ *faux entretient le Pyrrhoniſme hiſtorique à l'égard*
„ *des avanturres de cette Princeſſe. L'Envoi fait à*
„ *Pierre du Puy jette des ſoupçons.*

„ *Ces ſoupçons ne tombent donc point ſur la ſeconde*
„ *partie de l'hiſtoire de Camden remiſe à Mr. du*
„ *Puy, imprimée après ſa mort.* Qu'on liſe encore les Notes de Mr, Bayle ſur l'hiſtoire de Camden, & on ſe convaincra au moins de quel côté il y avoit le plus de vraiſemblance. Or les Pyrrhoniens ne veulent pas avouer qu'il y ait plus de vraiſemblance d'un côté que d'un autre, par conſéquent Mr. Bayle eſt lui même contraire au vrai Pyrrhoniſme hiſtorique.

IX. Les Partiſans de Mr. Bayle s'aviſeront peut-être de ſe moquer de moi, & croiront en avoir une juſte ſujet: *Vous prétendés*, me diront ils, *que ce grand homme s'eſt oublié juſqu'à donner des Régles pour empêcher qu'on n'étende le Pyrrhoniſme Hiſtorique à divers cas qui ne doivent point paſſer pour douteux. On ne peut pas plus mal prendre ſa penſée ni s'éloigner d'avantage de ſes intentions. Comment vous eſt-il arrivé après l'avoir lû avec tant d'attention, d'oublier tout d'un coup ſon perpetuel caractére? Il ſe moquoit ſans ceſſe des Auteurs, & ſon plus grand plaiſir étoit de critiquer ceux qui s'étoient rendus les plus célébres, & qui avoient parlé le plus hardiment: Il ne les trouvoit pas fondés; mais s'ils avoient dit tout le contraire, s'ils avoient affirmé, ce qu'ils ont nié, s'ils avoient nié ce qu'ils ont affirmé, il les auroit de même combatus: Il n'établit rien, il ſe contente de détruire.* On prévient une Objection.

Si Mr. Bayle n'a eu que cela en vuë, ce ſera donc uniquement pour tromper ſes Lecteurs, & pour donner à ſon Dictionnaire plus de cours qu'il n'en méritoit, qu'il en fait eſpérer une utilité qu'il ne pouvoit avoir, & qu'il étoit perſuadé lui-même qu'il n'auroit jamais. Se propoſoit-il de donner un mauvais Dictionnaire & de tromper ſes Lecteurs, en même temps qu'il établiſſoit pour caractére d'un bon Dictionnaire Critique de pouvoir être un LIVRE D'ASSURANCE pour la République des Lettres?

Mr. Bayle relève les erreurs de fait dans les termes les plus vifs: Le Philoſophe Dogmatique le plus perſuadé ne ſauroit employer des expreſſions plus fortes, & la-deſſus je demande, s'apperçevoit-il de la force de ſes expreſſions, & les choiſiſſoit-il tout exprès afin de pouvoir dire à ceux qui prendroient les expreſſions à la Lettre, *Je n'ai ainſi parlé que pour m'égaïer, & vous avés donné groſſierement dans des piéges que je me plaiſois à tendre?* Avec des gens qui penſeroient ainſi, la Raiſon ne permet plus d'avoir du commerce, dès qu'on les a connus pour ce qu'ils ſont; car à quoi bon entrer en conférence avec des perſonnes qui ſe donnent pour n'avoir pas de bonne foi, & que peut on s'en promettre?

Auſſi ne me permet-je pas d'accuſer Mr. Bayle d'en avoir manqué dans les endroits qu'on vient de lire, & je croirai beaucoup plus tôt que la ſituation d'un eſprit Pyrrhonien, étant une ſituation violente & contraire à la nature, il n'eſt pas poſſible de s'y ſoutenir continuellement. Dès qu'on n'eſt pas ſur ſes gardes, & qu'on ceſſe de ſe contraindre, on penſe comme les autres, & on parle comme l'on penſe. Mr. Bayle s'étoit perſuadé par des preuves très-convaincantes, que les Auteurs qu'il critique en divers endroits avoient dit tout le contraire de la Vérité.

D'autres prétendent, dit Mr. Bayle, que Charles Quint avoit plus d'ambition que de Religion, & qu'il mourût preſque Lutherien. La premiére de ces deux On contiuuë de tirer des preuves de Mr. Bayle.

choſes eſt plus probable que la ſeconde. On cite mal à propos ſur celle-ci l'Apologie du Prince d'Orange.

Article Charles-Quint.

Qu'on liſe ce que Mr. Bayle ajoûte dans ſes Notes, & on verra qu'il n'étoit Pyrrhonien qu'autant qu'il lui plaiſoit, & qu'il ſavoit déterrer les Véritez Hiſtoriques, & les démêler d'avec les Contes & les mépriſes.

Note T.

„ Si l'on trouvoit cela, *dit-il*, dans l'Apologie „ du Prince d'Orange, on ſeroit fondé à le dési„ ter, & à l'inférer dans une hiſtoire; car le „ nom d'un ſi grand Prince, & l'autorité dont-il „ revêtit ſon Manifeſte ſont *de bon garant*; Mais „ pour ce qui eſt d'une infinité de petits Ecrits qui „ couroient dans ce temps-là, ſans nom ni d'Au„ teur ni d'Imprimeur, ils ne méritent pas plus „ d'être citez que ceux qui inondent l'Europe de„ puis 30 ou 40 années, imprimés chés Pierre Mar„ teau. Ce n'eſt pas que dans ces ſortes d'Ecrits, ſoit

NB. „ qu'ils aient couru le monde du temps du Ducd'Albe, „ & pendant le reſte du XVI Siécle, ſoit qu'ils n'aient „ vû le jour que de nôtre temps, il n'y ait des véri„ tés: Mais après tout, pendant qu'on ne ſait pas d'où „ ils viennent, la Prudence ne permet pas de s'y ar„ rêter, tant s'en faut qu'un Auteur grave puiſſe adop„ ter ce qu'il y trouve. Pour l'ordinaire ces Livres „ ſont les dégouts des Nouviſtes de la place Mau„ bert. Ceux qui les forgent étant ſûrs de ne ja„ mais rendre compte, avancent témérairement tout

BN. „ ce qu'ils entendent dire. Nous voions ici une „ fauſſeté *Manifeſte* touchant l'Archevêque de To„ lède. Il ne gagna point ſa cauſe, il fut obligé „ d'abjurer, il fut ſuſpendu pour cinq ans, & il „ en avoit 73: Pouvoit-on s'imaginer qu'il vivroit „ plus de cinq ans après une ſi longue priſon? Et en „ tout cas on eut attendu à s'en défaire que les cinq „ ans fuſſent ſur le point d'expirer.

„ On peut même ſoûtenir que tout ce qui fut „ débité ſur l'Apologie du Prince d'Orange, n'eſt „ pas vrai. Grotius aſſure que celui qui la dreſſa, „ & celui qui avoit dreſſé l'Arrêt de la proſcription „ de ce Prince, mêlérent le vrai & le faux dans leurs „ digreſſions. On peut voir le reſte des Notes.

Article Concini.

„ Il eſt ſurprenant que le Maréchal d'Etrée ait „ éxténué autant qu'il a fait les fautes du Maré„ chal d'Ancre. L'Auteur Italien qui publia à „ Lion l'hiſtoire de Louïs le Juſte l'an 1691 n'eſt „ point tombé dans le même éxcès. Mr. de Beau„ vais-Nangis qui connoiſſoit bien la Cour de Louis „ XIII. ne diſculpe point nôtre Concini, & il con„ firme plûtôt les bruits communs.

Note G.

„ Ce n'eſt pas que je ne croie très poſſible qu'a„ vec de médiocres défauts, un homme qui a beau„ coup d'imprudence & un grand nombre d'ennemis, „ ne devienne l'averſion du Peuple, & ne paſſe pour „ un horrible ſcélérat. L'adreſſe d'un Ennemi ma„ lin & puiſſant fait accroire bien des menſonges à „ la populace. Je crois même qu'on a outré bien „ des choſes concernant ce malheureux Florentin, & „ que pour démêler éxactement, & dans la dernière „ préciſion la vérité de ſes affaires, il ne faudroit „ pas ſurmonter moins d'obſtacles, que pour décou„ vrir la cauſe des propriétés de l'aimant: Et par oc„ caſion je dirai qu'en bien des rencontres, les Vé„ rités hiſtoriques ne ſont pas moins impénétrables „ que les Vérités Phyſiques.

Mr. Bayle paroit ſurpris qu'on éxténuë les Vices du Maréchal d'Ancre, & lui-même travaille à répandre l'incertitude ſur ce dont on l'a chargé: Mais ceux qui feuront l'hiſtoire de Mr. Bayle, comprendront toujours qu'un intérêt ſecret & perſonnel lui a dicté cette derniére remarque; il avoit un intérêt infini à éloigner les ſoupçons qui le rendoient ſur tout odieux, & qui donnoient le plus de priſe à ſes Adverſaires; *C'eſt très mal à propos ſans contredit qu'on a fait querelle au Maréchal d'Ancre &c*: & on voit que dans de certaines occaſions les *vérités hiſtoriques ſont quelquefois auſſi impénétrables que les Véritez Phyſiques. Qui le croira. Un Officier du Roi aſſaſſiné & mis en pièces ſans qu'on faſſe aucune vangeance de ſa mort, eſt-ce là un événement qui permette de douter s'il étoit affectionné au ſervice du Roi & au bien du Roiaume?* Mr. Bayle a donc ſes vuës particuliéres dans ce qu'on vient de lire: Il les avoit dans une de ſes Notes de l'Article *Comenius*: Il les avoit en parlant de *Drabicius* dans la Note H.

„ Il ſeroit aſſés poſſible, dit-il, qu'un Prince de „ grand coeur, de beaucoup d'eſprit, mais ſans é„ tude, ſe laiſſât fort ébranler par des Diſcours ſem„ blables à ceux de Drabicius, je veux dire qu'il y „ trouvât quelque choſe de divin, & de prophéti„ que, & qu'il craignît les malédictions annoncées „ par ce Prophéte. On faiſoit entendre à *George Ragotski* que ſon Pére & ſon frére en avoient ſen„ ti les effets: pourquoi ne croirions nous pas qu'il „ devint crédule? Mais d'ailleurs il eſt très-poſſi„ ble qu'un Prince aſſés éclairé pour ſe moquer de „ ces chiméres forme de grands projets & de grands „ deſſeins, conformément aux viſions de ces gens„ là; car c'eſt une très-puiſſante machine pour a„ mener ſur la ſcéne les grandes révolutions, que „ d'y préparer les Peuples par des éxplications A„ pocalyptiques, débitées avec des airs d'Inſpiration „ & d'Enthouſiaſme. C'eſt ce qui a fait dire aux „ ennemis des Proteſtans, que leurs Auteurs n'ont „ travaillé ſur l'Apocalypſe qu'afin d'éxciter la guer„ re par toute l'Europe, en inſpirant à tel Prince NB. „ qui n'y ſongeoit pas l'envie de profiter des Con„ jonctures.

„ Concluons de là que les Miracles de St. Ignace *Article Loyola. Note N.* „ ne ſont point des choſes que ſes amis aient appriſes „ à Ribadeneira pendant les 15. ans qui ſéparent les „ deux Editions, ni que cet Auteur ait pû tirer de „ l'incertitude dans cet intervale de temps. Et „ néanmoins il nous aſſure que l'année 1572, il ſa„ voit quelques Miracles de ſon Fondateur, mais non „ pas avec toute la certitude néceſſaire pour les pu„ blier. Il n'y eut rien ſans doute parmi les cho„ ſes dont-il n'étoit pas alors parfaitement aſſuré, „ dont il rechercha plus ſoigneuſement la certitude „ que des miracles de ſon Apôtre: puis donc qu'il „ continua de dire dans l'Edition de 1587 que le bien „ heureux Ignace n'avoit point fait de miracles, il „ réſulte néceſſairement que ſes enquêtes les plus „ éxactes ne lui avoient rien appris de certain ſur ce „ Chapitre; car ſi elles lui avoient découvert quel„ que certitude, il auroit joint ce grand article à „ ſa ſeconde Edition avec plus d'empreſſement que „ les autres choſes, qu'il n'y ajouta, que parce que „ d'incertaines, elles lui étoient devenuës certaines, „ par la diligence éxacte avec laquelle il s'en étoit in„ formé. Deplus un Jeſuite qui auroit fû l'an 1572 „ que ſon Fondateur a fait des miracles, & qui ne „ ſe ſeroit abſtenu de les inſérer dans un Ouvrage „ public, que parce que ſes lumiéres là-deſſus n'é„ toient pas telles qu'elles devoient être lorſqu'on „ imprime des faits ſemblables, avoueroit-il que ſon „ Fondateur n'a fait nul miracle? raiſonneroit-il ſur ce„ la avec tant d'étude? répondroit-il ſi éxacte„ ment aux objections? Son devoir ſans doute ſe„ roit de ſe taire juſques à ce qu'il fut parfaitement „ éclairé; & il y a bien de l'apparence que Ribadeneira „ eût pris ce parti, & que tout ce qu'il a dit après „ coup eſt peu ſincére, & rempli d'obliquités. „ N'oublions pas que ſi quelque choſe étoit capa„ ble d'être amenée à la pleine certitude dans l'inter„ vale des deux Editions, c'étoient les miracles de „ Loyola, faits furprenans qui s'impriment dans la „ mémoire plus que tous les autres. Les Amis in„ times, les Compagnons inſéparables d'Ignace n'au„ roient-ils rien dit là-deſſus à Ribadeneira, eux qui „ lui apprirent tant d'autres choſes dont il n'étoit pas „ informé l'an 1572, & qu'il ajouta à ſon livre

l'an

» l'an 1587 ? Cela rend ſuſpect pour ne rien dire » de pis, tout ce qu'on publie des miracles qu'on » prétend avoir été faits par Ignace, avant la ſeconde » Edition de Ribadeneira. Les autres miracles du » même Saint ſont en très-grand nombre, ſi l'on » en veut croire ſes bons amis. *Voïés les deux remarques ſuivantes.*

» Dans l'Article de Caſſius Severus; Il reſulte dit Mr.
Note Eb. » Bayle, de toutes ces autorités : 1. Que les Livres de » Labienus n'ont pas été mis au feu, à cauſe de la pagi- » lité qui y paroiſſoit en général pour les Amis de Pom- » pée. La Harangue de Cremutius Cordus en eſt une preu- » ve 2. Que c'étoient des Ecrits fort Satiriques ; Se- » neque l'inſinuë clairement. 3. Que ce furent les pré- » miers écrits de cette eſpéce qu'on fit bruler 4. Qu'on » le fit avant que de toucher ni à la perſonne, ni aux » écrits de Caſſius Severus. Mais c'eſt ce qu'on » n'accordera jamais ni avec Dion, ni avec Tacite ; » Celui ci veut que les Livres de Caſſius aient » été cauſe, qu'Auguſte fit procéder par la Loi *de* » *Majeſtate* contre les Satires : l'autre veut que l'or- » dre d'informer contre les Libelles, & de les bru- » ler, & la punition de quelques Auteurs Satiriques » n'aient précédé que de deux années la mort d'Au- » guſte. St. Jerôme, avec les 23 de durée qu'il don- » ne à l'éxil de Caſſius Severus, décédé l'an 19 de » Tibére, ne ſeroit pas ici un fort bon Médiateur. Il » faut de toute néceſſité que les uns ou les autres » aient été fort peu éxacts. Scroit-ce que Seneque, » auroit confondu les temps ? Ce que Caſſius nedit » que dans ſon éxil, lui auroit-il été attribué par » Seneque comme un bon mot dit dans Rome avant » l'éxil ? Mais ſi Seneque s'eſt trompé à l'égard » d'une choſe qui s'étoit paſſée de ſon temps, & » qui regardoit deux Déclamateurs de ſa connoiſſan- » ce, en quoi pourra-t-on faire fond ſur ce qu'il » témoigne ? S'il nous a dit la vérité, nous avons » là une preuve convaincante, d'un fait que Voſſius » trouve ambigu, ou tout au plus qu'il ne trouve » qu'apparent, ſavoir que Labienus eſt mort ſous » Auguſte.

Mr. Bayle tire trois ou quatre conſéquences, qu'il donne pour bien & ſolidement tirées : Ces conſéquences roulent pourtant non ſeulement ſur des faits particuliers, ſur leſquels tout le public n'a pas eu les yeux, mais encore ſur des combinaiſons de pluſieurs paſſages. On peut donc arriver à quelque certitude en matiére d'hiſtoire, ou Mr. Bayle ſe joue ici de ſes Lecteurs, s'il prétend que toutes ces concluſions ne portent aucun préjudice au Pyrrhoniſme Hiſtorique.

Quelle plus vaine occupation que d'entreprendre à redreſſer des dates, ſi tout ce qu'on vient de lire ne ſont que des raiſonnemens en l'air & ſans ſolidité.

Article Amat. Note B.

Mr. Bayle juſtifie par des dates publiques, qu'on avoit débité des Contes très-faux ſur le départ du Pére Annat de la Cour de France, & ſur l'établiſſement du Pére de la Chaize en ſa place.

L'Auteur de cette Satire ſuppoſe que le Pére la » Chaize, *ſervit beaucoup à porter le Pape à ce que* » *le Roi ſouhaitoit de lui*, après l'inſulte de la garde » Corſe, & que le Cardinal Mazarin, en reconnoiſ- » ſance de ce ſervice *lui fit voille careſſes*, le recomman- » da au Roi, *& le fit même admettre de ſon vivant* » *dans le Conſeil de conſcience, ce qui étoit proprement* » *le rendre Coadjuteur du Confeſſeur.* On met en » marge l'année 1663 pour les prémiéres careſſes du » Cardinal, & l'an 1665 pour l'admiſſion dans le » Conſeil de conſcience. C'eſt bien ſavoir l'hiſtoi- » re moderne ! Où eſt l'homme qui ne ſache que le
NB. » Cardinal Mazarin mourut en 1661 ? L'Auteur a- » joute que le Pére la Chaize, ſupplanta le Pére An- » nat, en éxcuſant les amours du Roi pour la Va- » liére ſur l'infirmité de la Nature, pendant que » le Confeſſeur *chagrinoit tous les jours le Roi là-deſ-* » *ſus & ne lui donnoit point de repos.* Il ajoute encore que » la Valiére aiant ſû les Maximes du Pére la Chai- » ze, ſouhaita de l'avoir pour Confeſſeur, & lui » fit propoſer la choſe par Mr. de Montauſier ; mais » qu'enſuite d'une converſation, qu'elle eut avec ce » Jéſuite, elle aima mieux lui procurer la place du » Pére Annat ; & qu'en aiant parlé au Roi, cette af- » faire fut conclué dans peu de jours ; parce que » le Pére Annat qui ne tarda guére à venir annon- » cer les terribles jugemens de Dieu, & demander » ſon Co gé, puis qu'on ne s'amendoit pas, fut » pris au mot. On met en marge l'an 1667. J'a- NB. » vouë que je ne comprens rien à une telle hardieſſe ; » car il eſt de notoriété publique que le Pére An- » nat ne prit congé de la Cour qu'en 1670, » qu'un Jeſuite de Rouërgne, nommé le Pére Fer- » rier, prit ſa place de Confeſſeur de Louïs XIV ; & » que le Pére la Chaize n'y entra qu'après la mort » du Pére Ferrier, arrivée le 29 d'Octobre 1674. A » quoi ſongent des gens qui publient des fauſſetés ſi » groſſiéres ? Comment ne voient-ils pas qu'ils ruinent » leur principal but ? Car quel préjugé ne donnent- » ils point contre tout leur Livre, quand ils pa- » roiſſent, ou ſi mal inſtruits des choſes qui ſont éx- » poſées aux yeux de toute la terre, & aſſés dépour- » vus de honte pour publier des fauſſetés évidentes ? Ont-ils les maximes de certaines gens qui débitent NB. » une fraude pieuſe à tout un Peuple en raiſonnant » de cette maniére ? Pour un Auditeur qui connoi- » tra que je me trompe, il y en aura mille qui ne » le connoitront point ; mille ſeront édifiés de ma » fraude, un en ſera ſcandaliſé ; le mal ſera donc » petit en comparaiſon du bien ; il eſt donc de la » charité, & de la prudence d'aſſurer cette fauſſeté, » devant cette nombreuſe aſſemblée. Je ne ſai point ſi » nos faiſeurs de Libelles raiſonnent de la même ma- NB. » niére ; mais je ſai bien qu'ils parviendroient à leur » fin beaucoup plus heureuſement s'ils conſultoient » la Chronologie & les régles de la fiction. *Eſt ars* » *etiam maledicendi* diſoit, Scaliger, il y a un art de » médire : ceux qui l'ignorent diffament moins leur » ennemi, qu'ils ne témoignent l'envie qu'ils ont de » le diffamer. Au reſte c'eſt plus pour l'utilité » publique que pour l'intérêt d'aucun particulier » que j'ai fait cette remarque. Il eſt bon que dans » ce ſiécle nous puiſſions juger des Satires qui ont » couru depuis mille ans, & que les Siécles à venir » puiſſent juger de celles que nous voions. Pour » en bien juger, il ne faut point avoir égard à ce » principe. *Il n'y a point d'apparence, que ſi cela eût* » *été viſiblement faux, on eût oſé la publier.*

Eſt-ce là le langage d'un homme qui ſe déclare pour le Pyrrhoniſme Hiſtorique, ou plûtôt ne revoque-t-il pas dans cét endroit tout ce qu'il a dit pour l'établir ? Si en matiére d'Hiſtoire on ne peut avancer aucune Propoſition, ſans qu'on lui en puiſſe oppoſer une contraire préciſément d'une égale évidence, comme le porte le ſyſtéme des Pyrrhoniens, eſt-il permis de traiter de fauſſeté ſi *palpable* & ſi *groſſiére* ce qui eſt avancé dans un Libelle, & de *compter hardiment* ſur les raiſons par leſquelles on les réfute ? Quand un Pyrrhonien veut s'égaier il tire de la fécondité de ſon imagination, accoutumée à la diſpute, de quoi entaſſer objections ſur objections contre les Vérités les plus évidentes. Mais dés que quelque intérêt plus puiſſant ſur lui que le ſimple plaiſir de rendre tout douteux, l'engage à traiter de manifeſtement fauſſe & calomnieuſe quelque Propoſition, il vient à penſer comme les autres hommes, il ſuſpend ſa Marote, & il va à ſon but tantôt directement, & tantôt par des voies détournées.

Le coeur s'ouvre plus naturellement dans une Lettre à un ami, que dans un ouvrage deſtiné au grand jour de l'impreſſion ; Lett. XXVII. *Il eſt de notorieté* *Ouvres* *publique qu'après le prémier Combat Mr. de Ruyter fit* *Tom.* *voille pour s'en retourner ; que notre flotte entra dans* *IV. pag.* *Meſſine quatre jours après la bataille &c.* *562.*

XI. Mr. BAYLE met en marge, *Obſervation* *Argu-*

gatif. Article Brachmanes. Note A.

sur un cas, où l'argument négatif a de la force, & à côté il écrit, Il me semble que se tenir toujours sur un pié, & avoir toûjours les yeux directement tournés au soleil le plus ardent, sans cligner le moins du monde, sont des choses tellement singulières, que personne ne les passera jamais sous silence, lorsqu'il voudra faire savoir à quelqu'un, le genre de vie de ceux à qui ces sortes de singularités conviennent. Par conséquent tous ceux qui auront demandé des nouvelles de ces Philosophes Indiens, auroient d'abord appris celles-là : elles doivent être de notoriété publique dans le Païs, & sont la principale piéce du sac, le merveilleux & la rareté de la Secte ; chacun donc les peut, & les doit raconter aux étrangers. Il n'est donc pas possible qu'un historien qui cherche des instructions, ne soit pas informé de semblables choses, & s'il l'est, il en doit faire le principal article de sa Narration : Il faudroit qu'il eut perdu l'esprit, s'il jugeoit qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. D'où vient donc qu'il y a tant d'Ecrivains qui n'en ont pas dit un seul mot ? C'est *sans doute* parce qu'ils n'en avoient rien oüi dire, ou parce que ne voiant pas que tous ceux qui auroient du en parler en parlassent, ils conclurent que c'étoient des fables, & des impostures de quelques particuliers. On comprend bien les raisons pour lesquelles un Auteur débite des fables ; mais on ne comprend pas pourquoi il supprimeroit des Vérités semblables à celles-ci. Il y a donc des cas, ou l'*argument négatif* peut avoir lieu, non seulement lorsqu'il est fondé sur le silence de tous les Auteurs contemporains ; mais aussi lorsqu'il n'est fondé que sur le silence du plus grand nombre. Or nous voici dans le cas. Strabon qui avoit lû quantité de Relations, & qui cite même quelques témoins oculaires, dit bien que ces Philosophes souffroient toute la journée, la chaleur éxcessive du Soleil, les uns debout, quelques autres assis, les autres couchés, & qu'ils ne bougeoint de leur place, que pour se retirer la nuit à couvert ; mais il ne parle point de la posture continuelle, sur un pié, ni de la contemplation perpétuelle du Soleil. Etienne de Byzance n'en parle point non plus, quoi qu'il assûre que les Brachmanes étoient principalement consacrés à cet Astre. Remarquons qu'une des austérités de quelques Philosophes Indiens étoit de demeurer un jour entier dans une même posture. Ce seroit une rude pénitence pour bien des gens.

N. B.

N. B.

N. B.

N. B.

Il s'agissoit de quelque prédiction d'*Angelo Cattho* : Mr. Bayle prouve l'incertitude & la fausseté même des Contes qu'on avoit écrit là-dessus, entre autres de la déclaration qu'il avoit faite à Louïs XI. que son grand ennemi le Duc de Bourgogne venoit de mourir, dans le temps qu'il entendoit la Messe dans l'Eglise de St. Martin à Toulouse.

Article Cattho Note C.

" Je ne nie pas que l'on n'ait raison, *dit-il*, de mettre parmi les Fables la plupart des Contes qui se débitent en matiére de Prédictions ; car il faut avouer que ceux qui les prônent avec le plus de confiance, ont trop négligé de prendre des précautions contre les raisonnement d'un incrédule ; ils ne parlent guére de la prédiction qu'après coup ; ils n'en prennent point acte selon les formalités juridiques : ils ne la munissent point de l'autorité d'un monument incontestable. Or comme il négligent cela dans des occasions où il seroit très-facile d'opposer aux traits de l'incrédulité un bouclier impénétrable, ils ne doivent pas s'étonner qu'on révoque en doute leurs Relations. L'une de ces occasions est la Messe où ils prétendent qu'Angelo Cattho annonça au Roi la mort du Duc de Bourgogne. Ils devoient présenter une requête à ce Monarque, pour le supplier très-humblement de déclarer à tout son Conseil, ce qu'Angelo Cattho lui avoit dit, & d'ordonner à son Chancelier d'en dresser un Acte qui seroit mis dans les Archives de la Couronne, & dans les Greffes des Cours Souveraines du Roiaume. Ils auroient dû l'exhorter à ériger des Colonnes chargées d'une inscription qui contînt ce fait, ou le prier pour le moins de faire graver cela *sur le treillis de la chasse Abr. St. Martin*, puisqu'en conséquence d'une telle Prophétie il avoit voué à cette chasse un treillis d'argent, & qu'il avoit accompli son vœu. Qu'auroient pu dire les Incrédules en ce cas-là ? & qu'eussent ils pû opposer à des monumens contemporains & si authentiques ? Mais sans prendre ainsi les devans on auroit vû cette avanture, si elle eut été véritable, s'affermir, se fortifier d'elle même contre l'Incrédulité. Louis XI. l'eut racontée cent fois à table, & devant les Ambassadeurs des Princes, & ainsi l'on trouveroit des Ecrits qui témoigneroient qu'on la tenoit de sa bouche. Je suis sûr que les Registres de l'Eglise de St. Martin contiendroient un Acte là-dessus, s'il étoit vrai que ce Prince eut fait faire un treillis d'argent en éxécution de son vœu. Puis donc que cette avanture n'est appuiée que du témoignage d'un Anonyme, qui a déclaré qu'il ne raconte d'Angelo Cattho que ce qu'il en avoit oüi dire à trois personnes, nous pouvons raisonnablement la rejeter. Mais voiant de plus que Philippe de Comines n'en parle pas, nous sommes fondés à décider que c'est une fable. Il est impossible qu'il eut ignoré ce Dialogue de son ami, & de Louïs XI, & que l'aint sû, il n'en eut rien dit dans ses Mémoires, où il parle de quelques autres prédictions d'Angelo Cattho moins importantes que celles-là. Son silence est un argument négatif, qui est en cette rencontre une *bonne démonstration*, ou pour le moins d'un tout autre poids que l'affirmation des trois personnes nommées par l'Anonyme. Et notés que l'Anonyme ne marque point que ces trois personnes aient rendu témoignage sur ce Dialogue ; l'on peut donc prétendre qu'il n'en avoit oüi parler qu'à l'une d'elles. Or dès que la principale des trois prédictions est une fable, on peut rejetter les deux autres, & ainsi l'Auteur du Sommaire ne peut raisonnablement guérir perfonne de l'esprit d'incrédulité.

N. B.

N. B.

Note F.

" L'Auteur Espagnol qui a commenté les mémoires de Philippe de Comines, dit, qu'Angelo Cattho aiant conjecturé la mort du Duc de Bourgognes, passa au service du Roi de France un peu avant qu'elle arrivât, & prédit à ce Monarque, la perte des batailles de ce Duc. Cela n'est point éxact, car depuis que cet Astrologue fut à Louïs XI. le Duc ne perdit qu'une bataille. Je laisse à dire que cet Auteur est trop moderne, pour être crû, lorsqu'il parle sans citer des auteurs.

N. B.

XII. UNE prudente suspension, loin de favoriser le *Pyrrhonisme*, est un grand moien de le prévenir. C'est avoir été d'abord trop Crédules, & s'être par là remplis de mille erreurs, & de mille incertitudes, que des esprits impatiens au lieu de se donner la peine de revenir sur leurs pas, pour éxaminer prudemment, prennent le parti de croire que l'Examen seroit inutile, & ne seroit que les confirmer dans des Incertitudes, auxquelles ils aiment à croire que le genre humain est condamné. Mais de ce que la suspension est à propos dans de *certains cas*, il ne s'ensuit pas qu'elle doive être *universelle*. Dès qu'il survient des contestations & des mésintelligences entre les personnes qui devroient vivre dans la plus étroite union, il arrive presque toûjours qu'on s'aigrit, & que par là l'on se met dans le tort de côté & d'autre ; Il est des Narrés où l'on éléve les fautes d'autrui, on supprime les siennes, on éxagére, on dguise, on ajoûte trop légérement foi aux rapports qui font plaisir, parce qu'ils vont à condamner ceux dont on n'est pas content. Mais il est plusieurs narrations

Quand il convient de suspendre son Jugement.

rations sur le sujet desquelles on n'a rien de semblable à soupçonner.

On trouve encore dans Mr. Bayle de quoi se confirmer dans les Maximes que je viens d'établir.

Article Blondel Note Q.

„ Mr. Ancillon observe que l'Auteur des Consi-
„ dérations libres & charitables sur les Actes authen-
„ tiques, qui furent imprimées à Groningue l'an 1658,
„ avec une Préface de Mr. Des-Marets, *traite trop mal Mr. Blondel.* Cela, quoi qu'assés ordi-
„ naire, est scandaleux dans le fond; mais le pis
„ est que cet Auteur & Blondel ne s'accordent pas
„ sur la narration des faits. On a vû la même dif-
„ corde entre la narration de Mr. Rivet, & celle de
„ Mr. Amyraut. On pardonneroit à ces Messieurs
„ de n'avoir pas les mêmes pensées sur des matières
„ difficiles, & d'expliquer différemment le Système
„ de la Grace; mais quand il s'agit de narrer des
N. B. „ faits, ne devroient-ils pas être uniformes? Que
„ doit on penser quand on voit qu'ils s'entreréfu-
„ tent sur des narrés historiques de ce quis'est passé
„ sous leurs yeux? Peut-on bien s'imaginer qu'il n'y
„ a là qu'imbécillité de mémoire? N'est-on pas ten-
„ té de dire que l'un ou l'autre parti agit de mau-
„ vaise foi; ou plutôt que de part & d'autre il y a
„ de l'artifice & de la ruse, & que chacun narre ce
„ qui lui est avantageux, & supprime le reste? Cette
„ contrariété sur les faits régne partout. Nous en
„ vimes un fameux éxemple l'année passée dans les
„ Relations sur le Quiétisme.

Deux personnes font en contestation, chacune d'elle parle désavantageusement de l'autre; de côté & d'autre on se justifie en adoucissant les éxpressions dont on s'est servi; de part & d'autre on se plaint d'avoir été provoqué; de côté & d'autre, on éxagére quelques légéres avances, quelques démarches polies qu'on a faites: Personne n'a recueilli ces faits, on n'en conférve pas une liste Chronologique, faut-il donc s'étonner qu'il y ait sur de tels sujets de l'embrouillement, & de l'incertitude? Conclure de ces faits-là à tous les autres, c'est manifestement violer une des principales Régles de la Logique, qui défend de juger *de la même manière des cas opposés* dans le sens sur tout en quoi ils sont opposés.

Quelles histoires sont peu certaines.

XIII. Mr. BAYLE cite de temps en temps quelques morceaux d'histoires qui lui paroissent peu certains; mais cette incertitude n'établit point le Pyrrhonisme historique universel, & de ce que Mr. Bayle rapporte, on peut tirer des conséquences propres à faire distinguer les faits peu fûrs, d'avec ceux qui le sont d'avantage, & d'avec ceux dont on ne peut pas douter.

Article Horace Note d.

" Il y a des Historiens, dit-il, qui assûrent qu'Ho-
" race s'étant jetté dans le Tibre après avoir repous-
" sé les ennemis jusques à ce que le Pont eût été
" rompu derriére lui, il gagna à la nage l'autre bord
" de la Riviére, nonobstant la pesanteur de ses ar-
" mes, sans avoir reçu aucune blessûre. Mais d'au-
" tres soûtiennent qu'il eut un si grand coup à la
" cuisse, qu'il en demeura boiteux jusques à sa mort.
" Tite Live suppose manifestement qu'on ne le bles-
" sa point. On peut assûrer que tous ceux qui ne
NB. " marquent pas éxpressément qu'il reçut une blessû-
" re, supposent la même chose que Tite Live; car
" ils ont pour but de faire admirer le courage de ce
" Romain. Or cette action est plus admirable, &
" plus glorieuse s'il y a été blessé, que s'il n'y a pas
" été blessé. Il faut donc dire que si Florus, & si Se-
" neque ne font aucune mention de blessûre, c'est
" parce qu'ils étoient persuadés qu'il n'en reçût
" point. Valére Maxime a mêé si fortement qu'il en
" eût reçû, que cela nous doit porter à croire qu'il
" y avoit tradition pour la négative. Mais voici
" trois fameux Historiens qui se réglent sur une au-
" tre tradition. Denys d'Halicarnasse donne un
" grand détail de ce combat, & assûre en termes
" formels, qu'Horace y reçût un coup de lance
" qui lui perça la Cuisse, & qui lui causa tant de
" douleur qu'il ne pouvoit presque plus se soûtenir,
" lorsqu'il entendit que le pont étoit rompu.

" Cet Historien ajoute 1. qu'on crûtqu'il mour-
" roit de ces blessûres, 2. que dès qu'on fut qu'il
" en guériroit, on lui donna de très-belles recom-
" penses, mais qu'il ne pût parvenir ni au Consulat,
" ni aux emplois Militaires, parce qu'il boita tou-
" jours depuis ce combat. Plutarque rapporte qu'on
" lui érigea une statuë de bronze dans le Temple de
" Vulcain, pour le consoler du malheur d'être de-
" venu boiteux par cette blessûre. On venoit de
" raconter qu'il étoit rentré à la nage dans la Ville,
" blessé à la hanche. Dion & Cassius assûrent, que
" Ciceron haranguant contre Marc Antoine devant
" le Senat jura par la cuisse d'Horace, & par la
" main de Mutius. Je n'ignore pas que cette Ha-
" rangue directe qu'il rapporte n'est point semblable
" à aucune des Oraisons Philipiques de Ciceron.
" Mais Dion qui l'a forgée n'eut pas employé un tel
" ferment, s'il n'y eut eu une tradition qu'Horace
" avoit été blessé à la Cuisse en défendant sa Patrie
" contre les amis de Tarquin. Vous voïés que la
" tradition de la blessûre d'Horace étoit soûtenuë de
" la circonstance d'un bon mot qu'il emploïa, quand
" il vit qu'on lui reprochoit qu'il étoit boiteux,
" *chaque pas que je fais me remouvelle le souvenir de mon Triomphe.* On prétend qu'Alexandre se fer-
" voit de cette pensée pour consoler son Pére qui
" s'affligeoit d'être boiteux de la blessûre qu'il a-
" voit reçûe dans un combat.

" S'il y a lieu de s'étonner que sur un événement
" aussi remarquable que celui d'Horace, la tradition
" qu'il avoit été blessé, & la tradition qu'il n'avoit
" pas été blessé, aient eu chacune leurs partisans &
" leurs Sectateurs, parmi même les Ecrivains les plus
" célébres, que dirons-nous de *Polybe* qui supposa
" que ce brave & intrépide Romain perdit la Vie
" dans le Tibre? Dirons-nous qu'il y avoit aussi
" là-dessus une tradition? En conclurons nous que
" l'Histoire ancienne est si ténébreuse, qu'on ne sait
" le plus souvent quel parti prendre parmi ceux qui
" nient, & ceux qui affirment les mêmes choses; &
" que le ouï & le non parnissant autorisés autant l'un
" que l'autre, dans des matières où il étoit le plus
" facile du monde de fixer le fait, l'on a tout
" à craindre à l'égard des événemens moins in-
" signes dont les Historiens ont parlé; tirerons-nous NB.
" dis-je de semblables conclusions? *Je conseillerois plutôt de faire servir ces remarques à fortifier son jugement contre la coûtume que l'on a de lire sans attention, & de croire sans éxamen.* Notés que la
" différence des opinions sur le visage d'Horace, n'est
" pas si digne d'étonnement; elle est néanmoins une
" marque de l'incertitude de l'Histoire. Les uns as-
" sûrent qu'Horace étoit parfaitement beau, d'autres
" disent *qu'il avoit le surnom de Cocles.... parce qu'il étoit éxtrêmement camus, & que la base de son nés étoit enfoncé dans sa tête que rien ne séparoit ses deux yeux & que ses sourcils étoient joints, de sorte que le peuple vouloit l'appeller Cyclope*, se méprit, & l'appella *Cocles*.

Je ne vois pas que cette Diversité de sentimens soit beaucoup favorable au Pyrrhonisme Historique, universel. On sait que l'incendie de Rome par les Gaulois détruisit les monumens publics, les Historiens sont venus dans la suite, n'ont parlé de ce qui a précédé cet incendie que sur la foi de la Tradition, peu fidéle & peu sûre pour ce qui est des circonstances.

XIV. LORSQUE diverses personnes rapportent différemment le même fait, & donnent de la même *Erreurs réfutées.* personne des Idées toutes contraires, il est encore des Moiens qui servent à séparer l'erreur d'avec la Vérité, & on en trouve des éxemples dans Mr. Bayle.

„ Quelques-uns disent que Rittangel étoit né Juif. *Article Rittangelius.*
„ Les Journalistes d'Utrecht donnent cela pour cer-
„ tain, mais d'autres disent que de *Catholique Ro-*

„ *main il étoit devenu Juif, & que de Juif il se fit Protestant.* Ce sont les termes des nouvelles de la „ République des Lettres au Mois d'Août 1699 „ page 212. Mais quelques personnes croient qu'il „ ne fit jamais profession du Judaïsme.

Note B. „ On m'a communiqué une Lettre Manuscrite „ datée du 10 de Septembre 1701, de laquelle „ je m'en vai donner quelques Extraits qui plairont „ sans doute aux Curieux.

„ L'Auteur de cette Lettre a connu très particu„ liérement nôtre Rittangel. Il observe 1. Qu'Hor„ nius, Mr. Wagenseil, & plusieurs autres Ecri„ vains ont affûré, que cet homme avoit été Juif, & „ peut être même de naissance. 2. Que l'Auteur anonyme „ du *bilibra veritatis* assûre, que Rittangel aiant „ été élevé dans la Communion Romaine, embrassa „ la foi des Juifs qui le circoncirent à Hambourg, „ qu'ensuite il fut baptisé à Dantzic par le Sr. Ni„ grinus, & s'attacha à la foi Chrétienne 3. que „ Christophle Hartknoch Professeur à Thorn rapporte „ que Rittangel à ce qu'on dit, né Chrétien, & „ initié par le Baptême au Christianisme, embrassa en„ suite le Judaïsme & fut circoncis à Hambourg; „ qu'après cela il fe fit Papiste, & puis Calviniste, „ & enfin Luthérien; que contre l'usage il fut créé „ Professeur Extraordinaire en langue Hebraïque dans „ l'Académie de Konigsberg, sans avoir soûtenu aucune „ Dispute préliminaire; qu'il fut favorisé en cela par „ Mr. le Grand Maréchal, & qu'une querelle s'étant é„ levée entre Latterman & Mistenta, il s'attacha au „ parti de Latterman.

„ L'Auteur de la Lettre fait d'abord une remar„ que sur l'incertitude qui paroit dans ces Ecrivains, „ & sur leurs variations, qui font telles que si les „ uns ne se trompent pas, il faut de toute nécessité „ que les autres disent un mensonge. Il rapporte en„ suite l'Extrait d'une Lettre qu'un Sénateur de „ Dantzic lui avoit écrite le 22. d'Avril 1700. Cet Extrait porte que le Sieur Hartknoch parlant fans „ doute du même Nigrinus, à qui il attribuë d'a„ voir baptisé Rittangel, raconte que Nigrinus de „ Luthérien devint Calviniste, & Prédicateur à „ Dantzic, & puis Papiste à la suggestion du Ca„ pucin *Valerien Magni*, & qu'avant cela il avoit „ dit plusieurs choses selon les principes des Sociniens „ touchant la nativité de JESUS-CHRIST. On „ avoit prié ce Sénateur de s'informer s'il se trouve „ quelque document de ce prétendu baptême con„ feré à Rittangel à Dantzic par Nigrinus, & on „ lui avoit marqué qu'une telle cérémonie auroit été „ faite avec éclat, & enrégistrée pompeusement „ dans les Archives du Temple, vû le mérite & l'é„ rudition du nouveau Chrétien. Il répondit que „ Nigrinus fut appellé en 1630 pour être Pasteur „ des Reformés à l'Eglise de St. Pierre à Dantzic, „ & que la fonction de baptiser étant affectée dans „ cette Ville à aux Diacres à l'éxclusion des Pas„ teurs, il n'est pas possible que Nigrinus ait con„ feré le Baptême à Rittangel. On n'avoit pas eu „ le temps de rechercher s'il avoit contribué à la con„ version de ce Proselyte. L'Auteur de la Lettre

NB. „ conclut de toutes ces choses, qu'il est faux que „ ce personnage ait été baptisé ou rebaptisé à Dant„ zic; ce qui prouve, dit-il, qu'on se trompe en „ disant qu'il étoit né Juif, ou qu'il l'étoit devenu.

„ Je m'étonne, continue-t-il, que tant de célébres E„ crivains aient négligé de s'instruire de la vérité de „ ce fait, ce qui ne leur eut pas été difficile pen„ dant la vie de Rittangel, homme qui a eu beau„ coup d'amis, & aussi beaucoup d'ennemis. On „ s'est contenté de se copier les uns les autres, en „ publiant des discours vagues, fans se donner la „ la peine de s'informer éxactement, s'ils étoient „ fondés en raison.

„ Il raconte qu'aiant demeuré en Prusse l'an 1649, „ & les deux années suivantes, & aiant été logé pen„ dant quelques mois chés Mr. Ahasuerus Brand „ Grand Maréchal, & l'un des quatre Conseillers „ de la Régence, il eut occasion de connoître le „ Sieur Rittangel, & de lier avec lui une amitié très „ étroite. Le Grand Maréchal étoit son Patron & „ le prioit assés souvent à dîner. Lui & plusieurs „ autres personnes d'honneur & de probité ont dit à „ l'Auteur de la Lettre, que Rittangel étoit né Catho„ lique, dans la forteresse de Forcheim en Franco„ nie, au Diocése de Bamberg; qu'aiant étudié les „ Humanités il s'en alla à Constaminople, où il fré„ quenta beaucoup les Rabins pendant douze ans; „ qu'à son retour il embrassa la Réligion Réformée, „ & qu'ensuite il se transporta à Konigsberg, où „ l'Electeur de Brandebourg lui donna la charge de „ Professeur éxtraordinaire en Hebreu, n'y aiant a„ lors que les Luthériens qui pûssent être promus à „ la charge de Professeur ordinaire de cette Univer„ sité; qu'il n'y avoit personne qui s'imaginât qu'il „ fut né Juif, mais qu'on soupçonnoit pourtant „ qu'il l'avoit été.

„ Le même Auteur de la Lettre raconte, qu'un „ jour le Baron d'Eulenbourg gendre du Grand „ Maréchal railla Rittangel sur le Chapitre de la „ Circoncision à la Table de son Beau-pére, qui en „ fut fâché; que Rittangel couvert de honte s'éxcu„ sa modestement, & se plaignit que contre toute „ vérité on eut de lui cette pensée. Après le dîner „ l'Auteur de la Lettre lui témoigna son déplaisir de „ l'affront qui lui avoit été fait. Rittangel fondant „ en larmes, & poussant de profonds soupirs lui „ protesta qu'il étoit très-faux qu'il eut été circon„ cis. Le même Auteur assure qu'un Pasteur d'Elbing vénérable par sa probité & par sa science lui NB. „ avoit fourni une bonne preuve. Ce Pasteur la„ voit pris toutes les peines imaginables pour réta„ blir la concorde dans le logis de Rittangel. Ce „ malheureux homme s'étoit marié à une femme qui „ le maltraitoit, & qui étoit soûtenuë dans ses „ caprices par ses parens qui demeuroient à Elbing. „ Ce Pasteur travailla de toutes ses forces, pour fa„ re cesser ces dissensions, & fut témoin des em„ portemens de la femme, & en tira un bon argu„ ment contre l'opinion commune touchant la cir„ concision du Mari; car il raisonnoit de cette ma„ niére; cette femme pendant ses emportemens di„ soit avec toute sorte d'effronterie tout ce qui pou„ voit contribuer au dommage & au deshonneur de „ son Mari, & néanmoins elle ne l'a jamais accusé „ d'être circoncis, il faut donc qu'il ne le soit „ pas.

„ L'Auteur de la Lettre ajoute une autre raison. „ Je ne sache point, dit-il, que pendant la Vie de „ Rittangel aucun de ses adversaires lui ait fait un „ tel reproche dans quelque Livre. Ils furent pour„ tant en bon nombre, & quelques-uns d'eux fi„ rent paroitre beaucoup d'aigreur. Il ne les ména„ gea point, & il attaqua vivement dans ses Ecrits „ plusieurs célébres Auteurs, & nommément Mis„ tenta, la colonne du Luthéranisme à Konigsberg, „ & les Buxtorfes qu'il accusa de crasse ignorance „ dans l'Hebreu.

„ Enfin l'Auteur de la Lettre s'imagine, que les „ soupçons se fondérent fur ce que Rittangel n'avoit „ fréquenté que des Juifs pendant son séjour à Cons„ tantinople, & fur ce qu'il avoit toutes les manié„ res, & l'air d'un Rabin. Mais ce ne sont pas „ des preuves qu'il eut embrassé le Judaïsme. Il a„ voit pû le faire espérer aux Juifs, afin qu'ils lui „ expliquassent plus soigneusement le plus fin de leur „ Litérature, & puis il avoit pû se retirer avant que „ de leur tenir parole.

Mr. Bayle, comme on le voit, prouve demonstrativement que Rittangel a été faussement accusé d'avoir fait profession du Judaïsme.

XV. Mr. Bayle apprend encore par son éxemple à rejetter les faux bruits. *Faux bruits rejettés.*

„ *Balde* plaida souvent, dit-il, des causes contre

Bar-

Article Baile. Note B. Bartole. Ce qu'on dit qu'aiant été convaincu de plusieurs falsifications il en fut châtié d'une maniére ignominieuse, ne doit paſſer que pour une fable. Jaſon l'avoit ouï dire; mais il a eu grand tort d'immortaliſer cét ouï-dire dans ſes Ouvrages. Il ne faut jamais faire cét honneur à de tels bruits qu'en ces deux cas; l'un lorſqu'ils ſont très vraiſemblables, l'autre lorſqu'on les veut charger d'une note de réprobation, c'eſt-à-dire les réfuter, & les diſſiper. En ce dernier cas il eſt très-utile de rapporter ces ſortes de traditions, parce que rien n'eſt plus propre à inſpirer de la défiance contre les rapports de la renommée, que de faire voir à ſon ſiécle la ſotte & la ridicule crédulité des précédens. Pour prouver *démonſtrativement* que l'ouï-dire de Jaſon eſt une fable, il ne faut *point d'autre raiſon* que celle ci. Jaſon ne ſavoit cela que par ouï-dire; ſi la choſe eût été vraie, il l'eût lue en cent endroits. Balde vécut fort long-temps tout couvert de gloire, il fit des livres, il réfuta qui bon lui ſembla, il eut des Antagoniſtes & des ennemis redoutables. Tenés pour tout aſſûré que ſi on eut pû lui faire un reproche d'infamie, on l'auroit fait dans plus d'un livre. C'eſt-là que Jaſon & tout le monde auroit appris cette diſgrace. C'eſt le malheur des Savans qui ſe diſtinguent beaucoup, & qui écrivent beaucoup: les plus petites fautes de leur jeuneſſe leur ſont reprochées publiquement tôt ou tard. Il ſe ſont des ennemis parmi les Auteurs: c'eſt aſſés, ils doivent s'attendre à des Romans Satiriques, plûtôt qu'à la diſcrétion de l'Adverſaire.

NB. NB. NB.

La force de la *Vérité* ſe fait jour de temps en temps. Le Pyrrhoniſme n'eſt point un état naturel. On ceſſe d'outrer les doutes, lorſqu'on n'eſt pas ſur ſes gardes, & dans une perpétuelle contrainte. Mr. Bayle reconnoit ici qu'il y a des preuves démonſtratives en fait d'Hiſtoire.

C'eſt ainſi encore que Mr. Bayle nous apprend à diſtinguer les cas où des Auteurs peuvent être croiables d'avec ceux où ils ne le ſont pas.

A l'Article BUCER; *Ceux qui connoiſſent, dit-il, cet Auteur* (Poſſevin) *n'ont pas beſoin que je leur diſe qu'il eſt croiable dans les choſes qui ſervent à la juſtification des Proteſtans, & indigne de créance dans les choſes qui leur ſont deſavantageuſes.*

Note B.

Sur quel fondement accuſeroit-on des Auteurs d'avoir uſé de mauvaiſe foi? Peut-il être permis de ſe hazarder de traiter un Hiſtorien de Calomniateur, ſi le parti le plus ſage eſt de demeurer toujours en ſuſpens ſur la vérité de ce qu'il a dit? & ne tombe-t-on pas ſoi-même dans le crime que l'on reproche aux autres, quand on traite de Calomnie ce qui eſt peut être une Vérité, & en approche tellement qu'un homme raiſonnable ne ſauroit s'aſſûrer du contraire comme le prétendent les Pyrrhoniens? Cependant Mr. Bayle lui-même s'énonce ſur des cas de cette nature dans les termes les plus forts; que peut-on ajouter à ceux-ci.

Le Livre de Bolzec aura le même deſtin, tant qu'il y aura des Calviniſtes au monde qui auront des adverſaires. Mais il ſuffira pour le convaincre éternellement de calomnie, qu'il y ait parmi les Catholiques un certain nombre d'Auteurs graves, qui n'adopteront point ces Contes; car c'eſt une *preuve démonſtrative*, qu'on n'y trouve nul fondement.

Art. Bèze. Note EE. Je le dirai pluſieurs fois, je ne m'en laſſerai point, dit Mr. Bayle, il eſt très utile de recueillir les exemples de la mauvaiſe foi des Auteurs, & les piéces des procès qu'elle a fait naitre. Il ſeroit à ſouhaiter que les Langius & les Gruterus euſſent deſtiné à une telle compilation une partie du temps qu'ils ont donné à des *Polyanthea*. Garaſſe y auroit paru ſouvent: c'étoit un eſprit fatirique, étourdi, bouſon, téméraire, qui avançoit hardiment une fauſſeté, & qui ne vouloit pas convenir qu'il l'eut avancée. Il a été de ſon intérêt, que la doctrine de ceux qui tiennent qu'un homme qui meurt au ſervice des peſtiférés eſt un Martyr, fut véritable. Il mourut de cette maniére, & il avoit publié tant de calomnies, & c'étoit ſervi de tant de mauvaiſe foi, qu'il ne falloit guére moins qu'un vrai Martyre pour éxpier de telles fautes. Notés qu'il y a des gens qui ſacrifient plutôt leur vie, qu'un faux point d'honneur; Garaſſe, pour rien du Monde n'eut avoué ſes calomnies, & il ne fit pas difficulté de s'enfermer avec des peſtiférés.

On voit aſſés à qui Mr. Bayle en veut; On ſait à quels dangers il s'eſt vû expoſé par le Livre de de l'Avis aux Réfugiés dont on le ſoupçonnoit Auteur. Il prétend qu'on l'a colomnié, & que ſes Calomniateurs, avec toute leur Réligion ne valent pas plus que des Athées. Mais à quoi ſert-il de dire, & de réïtérer qu'il faut relever les bévuës des Auteurs, ſur les faits mal rapportés, ſi on ne peut s'aſſûrer de rien dans l'Hiſtoire? Dès qu'un *Pyrrhonien* a intérêt de penſer comme les autres hommes, le Bandeau qui lui couvroit les yeux, & qui l'empêchoit d'appercevoir aucune Certitude, tombe, & lui laiſſe démêler ce qui eſt Evident, d'avec ce qui ne l'eſt pas.

XVI. RIEN ne paroit plus ſujet aux conteſtations que les Victoires, il n'eſt pas rare qu'incontinent, & pluſieurs années même après une Bataille, chaque Parti ſe vante d'en avoir eu l'avantage, mais Mr. Bayle lui même fournit des moiens de s'en aſſûrer. *Preuves des victoires.*

" Il n'y a guére de Victoires, dit Mr. Bayle, qui ſoient ſemblables quant aux ſuites à celle que Guſtave remporta proche de Leipſic. On en trouve de temps en temps, & de loin à loin quand on parcourt l'hiſtoire de tous les ſiécles, & de tous les peuples. Il faut auſſi excepter les guerres des premiers Succeſſeurs de Mahomet, celles d'un Tamerlan, d'un Cingis-Can & de tels fondateurs de grands Empires, qui paroiſſent trois ou quatre fois dans l'eſpace de mille ans, plus ou moins. A la reſerve de cela, toutes les batailles ſont preſque incapables de décider par le fruit qu'elles produiſent les diſputes des Gazetiers. Chaque parti s'attribuë, ou la victoire toute entiére, ou le réel de la Victoire. Quand on ne peut pas diſconvenir de la perte du champ de bataille, on ſoutient qu'on a perdu peu de Monde, & que la perte de l'ennemi, tant en morts qu'en bleſſés ne ſe peut repréſenter. Le parti qui a mis en fuite ſon ennemi, ne ſe contente pas du partage qu'on lui fait; on lui laiſſe le chant du *Te Deum*, le bruit du triomphe, l'éclat des feux de joie, mais on prétend qu'au bout du compte, ce ne ſont que des chanſons, que de vains titres, que de la fumée, & qu'il n'a point eu le ſolide & l'avantage réel; qu'il a plus de raiſon de faire chanter le *De Profundis*, que le *Te Deum*, & que s'il remporte une ſeconde Victoire à ce prix-là, il eſt perdu ſans reſſource. Ce partage encore un coup, ne plait point à ceux qui ſont demeurés les Maitres du champ de bataille, il prétendent que l'avantage leur eſt demeuré en toutes maniéres. Le véritable moien de terminer ces diſputes des Nouvelliſtes, ſeroit d'agir en Victorieux après le bataille. Si ceux qui renoncent au nom & s'attribuent la choſe, alloient promptement porter le fer & le feu, dans le Païs ennemi, le procès ſeroit vuidé en leur faveur: mais il ſeroit vuidé à leur fonte, ſi le parti qui s'attribue le nom & la choſe ſe débordoit comme un torrent ſur leurs terres, & y prenoit de bonnes places. En un mot il faut dire ici, ce qu'un Apôtre a dit ſur d'autres matiéres, *la foi ſans les oeuvres eſt morte.* Vous croiés avoir remporté la Victoire, mais à quoi vous ſert cette foi ſans les oeuvres? Mon-

Ceſar Note A.

NB.

NB.

„ trés vôtre foi par les oeuvres. Ce qu'il y a de „ remarquable, c'eſt qu'aucun parti ne peut dire à „ l'autre; *Vous avés la foi, & moi j'ai les oeuvres: „ montrés moi donc vôtre foi ſans les oeuvres, & je „ vous montrerai ma foi par mes oeuvres.* Ce ſeroit „ pitoiablement juſtifier les Généraux, qui ont tout „ l'honneur d'une journée, le champ de bataille, „ l'artillerie, bon nombre de priſonniers & de dra„ peaux, ſans en retirer aucun avantage conſidéra„ ble, que de dire qu'ils agiſſent avec un desintere„ reſſement merveilleux, qu'ils ſe contentent de „ l'honnête, & ne ſe ſoucient point de l'utile, „ qu'ils ne font point la guerre en Marchands, pour „ gagner du bien, mais en Héros pour aquérir de „ la gloire, *prater laudem nullius avari:* ce ſeroit „ dis-je pitoiablement les juſtifier; car dans cette na„ ture d'affaires, l'utile n'eſt point ſéparé du glori„ eux. Rien ne contribue d'avantage à la gloire „ d'un Grand Capitaine que l'activité la prompti„ tude, l'habileté qu'il fait paroitre à profiter de la „ déroute des ennemis, & à faire des coups de par„ tie, pendant qu'ils ſont encore tout étonnés de „ leurs premiéres disgraces. A Rome, où l'on ſe „ connoiſſoit parfaitement en guerriers, on faiſoit „ une grande différence entre ceux qui gagnoient „ ſimplement des batailles, & ceux qui achevoient „ une guerre. On louoit bien plus ceux qui en„ troient en triomphe avec les effigies de pluſieurs „ Provinces ou de pluſieurs Villes conquiſes, que „ ceux qui ne ſe pouvoient vanter que d'avoir fait „ mourir beaucoup de gens. C'étoit un bonne „ Politique que celle de Rome, quoi qu'elle eut „ d'ailleurs quelques inconvéniens. On ne conti„ nuoit pas pour l'ordinaire les Généraux d'ar„ mée deux ou trois années de ſuite dans leur char„ ge; tous les ans preſque le nouveau Conſul alloit „ reléver celui de l'année précédente: chacun à cauſe „ de cela faiſoit tout ce qu'il pouvoit afin d'achever „ la guerre, & de ne laiſſer pas à un autre l'hon„ neur de couronner l'oeuvre. Chacun aſpiroit à „ la gloire du *debellare*. Mais quand un Général „ eſt aſſuré du commandement jusques à la fin de „ la guerre, il n'eſt pas toujours d'humeur de ſe „ preſſer, il eſt bien aiſe d'éloigner la paix, & il ſe „ régle dans ſes Victoires par la maxime, qu'il faut „ faire un pont d'or à ſon ennemi vaincu, ce n'eſt „ pas qu'il ſoit desintereſſé, & qu'il ne cherche „ point l'utile; c'eſt au contraire ſon intérêt parti„ culier qui le porte à ôter aux fuiards les moiens de „ ſe rétablir, & de ſoutenir long-temps la guerre. „ Un Roi qui commande ſes troupes en perſonne, „ & qui ne ſe ſert point de ſes avantages n'a „ point le même motif, il fait ſans doute „ ordinairement parlant tout ſon poſſible pour pro„ ſiter de ſes Victoires: mais un Ceſar, un Alex„ andre, un Prince en un mot, qui en fait profi„ ter, eſt une grande rareté. Un Général qui „ remporte des Victoires dont tout le fruit eſt pour „ ceux qui vendent des crépes & du drap noir, ſe „ trouve par tout.

De l'aveu de Mr. Bayle, il y a donc des preuves par lesquelles on peut s'aſſûrer ſi une Victoire eſt effectivement réelle, ou ſi elle n'eſt que douteuſe.

Par Mr. Bayle lui même. Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 858.

XVII. LETTRE CCCXXI. *Le Mercure Galand qui donne juſqu'à cinq ou ſix relations des moindres avantages, n'en donne aucune de la bataille du 13. Août.* (1704.) *& qu'il s'excuſe ſur ce que les Priſonniers François n'avoient pas la liberté d'écrire: d'où il conclut que les ennemis craignoient les relations ſincéres que ces priſonniers auroient pu écrire. Mais n'étoit-il pas échapé des Officiers. L'ELECTEUR de BAVIERE, Mr. de MARSIN & pluſieurs Colonels n'étoient-ils pas ſortis ſans bleſſure? Ne pouvoient ils pas écrire?*

Voila donc le Pyrrhoniſme ſur cette bataille traité de ridicule.

SECTION SIXIEME.

Examen du Pyrrhoniſme Phyſique.

I. CE SUJET pourroit donner lieu à un très-grand nombre de remarques, & on pourroit y faire entrer bien des diſcuſſions. Cependant je m'y étendrai peu par deux raiſons. J'ai déja répondu à une partie des objections de Mr. Bayle, en éxaminant celles de *Sextus* qui étoient preſque les mêmes. De plus, ſous prétéxte de réfuter ce que Mr. Bayle a écrit pour établir la Phyſique ſur le pié d'un tas d'Incertitudes, il ne convient pas d'en parcourir tous les Syſtêmes, en vuë de diſtinguer ce qu'il y a d'établi ſur chaque phénoméne, par de ſolides preuves, d'avec ce qu'il y reſte encore d'obſcurité. Ce que j'ai remarqué en éxaminant *Sextus*, & ce que je vai ajouter dans cette Section ſuffira pour prouver que la Phyſique n'eſt pas ſans certitude. Or dès qu'il y en a ſur quelques Articles, on eſt fondé à en chercher dans les autres, & à eſpérer qu'on n'y travaillera pas ſans quelque ſuccès.

De l'éxiſtence du Vuide.

Mr. Bayle pour prouver que l'Etenduë n'éxiſte pas, & ne peut pas éxiſter, ramêne l'objection que nous avons déja réfutée en éxaminant *Sextus Empiricus*, & qui conſiſte en ce que 1. la Pénétration des dimenſions eſt impoſſible 2. que deux Corps ne peuvent ſe toucher ſans ſe pénétrer réciproquement, 3. que s'il y a des Corps ils ſe touchent. Tout cela a déja été diſcuté.

„ Suivant, dit-il, que nous nous ſervons „ d'une Lentille convéxe, ou concave & d'une „ Lunette, plus ou moins convéxe ou plus ou „ moins concave; ſuivant enfin les différens rapports „ de ces Lunettes à nos yeux, le même Corps „ nous paroit plus ou moins gros. Il ſe peut „ donc très-bien que les yeux d'un homme ſoient „ tels que le même Corps qui lui paroit d'une „ certaine grandeur paroiſſe à un autre qui aura „ les yeux différens, plus grans, ou plus petits.

Part. II. Sect. IV. Art. XXXVI.

Je répons 1. qu'à meſure que nos yeux s'applatiſſent avec l'âge, nous ne nous appercevons point que les Corps nous paroiſſent d'une grandeur différente 2. Quand ce qu'on ſuppoſe ſeroit tel qu'on le ſuppoſe, les hommes penſeroient différemment ſur la Grandeur *abſolue*, mais ils penſeroient uniformément ſur la Grandeur *relative*; le double paroitra toujours double, le triple paroitra toûjours triple, en poſition égale.

3. Je ne ſuis pas ſûr qu'un Corps ſoit préciſément de la grandeur que je m'imagine, ou que mes yeux me le font paroitre; Donc je dois douter qu'il y ait de l'étendue. Cette conſéquence eſt viſiblement nulle; car c'eſt comme ſi je diſois, je ne ſaurois compter éxactement le nombre des fourmis qui ſe remuent dans ceſſe dans une fourmillére: Je ne ſaurois compter éxactement combien une Plaine de 10000. Toiſes en quarré contient d'hommes qui ſe promènent, & ſe mêlent en cent façons les uns avec les autres. Donc je dois douter s'il y a une Plaine, & ſi ſur cette Plaine il y a des Hommes. Un tel doute ſeroit-il fondé ſur une égale évidence dans les deux cas oppoſés?

De l'éxiſtence du mouvement Vid. II. Sect. IV.

II. Mr. BAYLE donne pour ſeconde objection Zenon. " Quand un Corps paſſe de l'état du Re„ pos à l'état du Mouvement, ce Mouvement qu'il „ aquiert n'éxiſtoit pas avant qu'il l'eut aquis; Or „ ce qui ne pas toujours éxiſté, ne peut pas „ commencer d'éxiſter; car il paſſera du Néant à „ l'Etre, & de rien il ſe fera quelque choſe. " Je ne ſai comment Mr. Bayle allégue cette Objection à laquelle lui-même a répondu plus d'une fois dans ſon Dictionnaire. Il n'y a perſonne qui ne ſente la fauſſeté de ce principe, ſi on le prend au pié de la lettre & dans toute ſon étenduë. Zenon ne

NB.

ne penſoit pas à cette objection avant qu'il y penſa. Une manière de penſer ceſſe, une autre manière de penſer ſurvient. Changés ces expreſſions. *Rien ne ſe fait de rien*, auxquelles ſi vous vous arrêtés, vous ne pouvés ſubſtituer aucune idée, car on n'a point d'idées du rien ; Changés-les, dis-je, en celle ci, *Tout changement ſuppoſe une Cauſe*, vous aurés exprimé en termes clairs, la même Vérité avec ſon fondement. Tout ce qui peut être, & qui peut auſſi n'être pas, il faut qu'une Cauſe l'ait déterminé à être plûtôt qu'à n'être pas. C'eſt ſur les idées de Cauſe & d'Effet qu'eſt fondé ce Principe ; Nous avons donc des Idées de Production. Il implique contradiction qu'un Corps change de place, & ne déplace pas ceux qu'il rencontre. Il implique donc contradiction qu'il y ait du mouvement ſans qu'il produiſe ſon effet, & le mouvement de ſa nature eſt eſſentiellement actif, & productif.

Part. II. Sect. IV. Article LXIII. Fig. 28.

Comment s'accorderoient trois ou quatre Mobiles qui agiſſent tous à la fois ſur un même corps? Mr. Bayle ignoroit-il la théorie ſi claire & ſi ſimple des mouvemens compoſés ? La boule *A* eſt pouſſée de *C A* du côté de *B* par un choc capable de lui faire parcourir quatre meſures en un temps. Elle eſt pouſſée par un autre choc du côté de *C*, d'une force à lui faire parcourir trois meſures dans le même temps ; par un choc elle eſt déterminée à s'éloigner de 4 meſures du point *A*, par l'autre de 3, par les deux de 7 ; Elle s'éloignera donc de 7 au cas qu'il n'y ait rien d'incompatible dans ces deux mouvemens. Mais ſi *C* marque le Midi & *B* l'Orient, ſon progrès du côté de l'Orient, ſera à ſon progrès du côté du Midi comme 4 à 3. C'eſt ce qui arrive, ſi la direction de ce mouvement ſe fait ſur la Diagonale *AD*, ces cauſes qui la pouſſent, qui ſont des cauſes néceſſaires, auront tout l'effet qu'il eſt poſſible qu'elles aient.

„ Si le mouvement, dit Mr. Bayle eſt un mode, „ un état de la ſubſtance étenduë, le mouvement n'a „ pas une éxiſtence à part de celle de l'étenduë. Le „ mouvement c'eſt l'étenduë même éxiſtant d'une „ certaine maniére, diſpoſée d'une certaine façon, ſe „ trouvant dans un certain état. Donc celui qui „ produit l'éxiſtence du mouvement produit l'éxiſ„ tence de l'Etenduë, laquelle étenduë éxiſtoit dé„ ja.

Part. II. Sect. IV. Article LXI.

Je répons 1 qu'on prouvera de cette maniére que celui qui produit une figure à un Corps, produit le Corps qui reçoit cette figure, ou le Corps terminé de cette maniére. Je répons 2 que l'Etenduë demeurant toujours ſubſtance, c'eſt-à-dire continuant d'être, peut éxiſter de diverſes maniéres. Dire que celui qui fait qu'un Corps éxiſte en mouvement, fait éxiſter ce Corps, que celui qui fait qu'un Corps ſoit rond, produit ce Corps ; c'eſt une équivoque ſi palpable qu'on a preſque honte d'y répondre. Vous m'avés fait riche, donc vous m'avés fait. Vous m'avés fait un plaiſir ſenſible, donc vous êtes mon Créateur. Etablir par de tels argumens le Pyrrhoniſme, c'eſt comme ſi l'on diſoit, il faut douter des Démonſtrations les plus évidemment démontrées ; car il n'y en a point contre laquelle on ne puiſſe alléguer quelque *Ergoterie*.

Mais quand la doctrine du Mouvement ſeroit encore ſi peu éclaircie, qu'on ne pourroit ſatisfaire à aucune de ces Queſtions, s'enſuivroit-il que nôtre Eſprit eſt condamné ſur toute ſorte de ſujets à des ténébres éternelles ? s'enſuivroit-il même qu'on ne pourra jamais connoitre, ce qu'on ne connoit pas encore ? On voit dans une Lettre de Pline un grand nombre de conjectures ſur une Fontaine qui couloit par intervales. De toutes ces conjectures, il n'y en a point de vraiſemblables ; Quelques-unes même ne ſont pas intelligibles. On en a fait du depuis de très-poſſibles ſur des Phénoménes de cette nature, & on eſt venu à bout de faire imiter la Nature par l'Art.

Mr. Bayle finit par ces paroles qu'il emprunte de Mr. Nicole. „ L'utilité que l'on peut tirer de ces „ ſpéculations n'eſt pas ſimplement d'acquerir ces con„ noiſſances qui ſont d'elles mêmes aſſés ſtériles, mais „ c'eſt d'apprendre à connoitre les bornes de nôtre „ Eſprit, & à lui faire avouer malgré qu'il en ait, „ qu'il y a des choſes qui ſont, quoi qu'il ne ſoit „ pas capable de les comprendre, & c'eſt pourquoi „ il eſt bon de le fatiguer à ces ſubtilités, afin de „ dompter ſa préſomption, & de lui ôter la har„ dieſſe d'oppoſer jamais ſes foibles lumiéres aux „ Vérités que l'Egliſe lui propoſe, ſous prétexte „ qu'il ne les peut pas comprendre ; car puiſque toute „ la vigueur de l'eſprit des hommes eſt contrainte „ de ſuccomber au plus petit atôme de la matiére, „ & qu'il voit clairement qu'il eſt infiniment divi„ ſible, ſans pouvoir comprendre clairement comment „ cela ſe peut faire, n'eſt-ce pas pécher viſiblement „ contre la Raiſon, que de refuſer de croire les effets „ merveilleux de la Toute-puiſſance de Dieu, qui „ eſt d'elle même incompréhenſible par cette Raiſon, „ que l'eſprit ne les peut comprendre ?

Ou ces paroles de Mr. Nicole ne ſignifient rien, & Mr. Bayle les cite fort mal à propos, ou elles ſignifient que les difficultés qui naiſſent à tout coup l'Eſprit humain, quand il cherche à connoitre des choſes qui ſont infiniment au deſſous de Dieu, doit lui apprendre à ne s'étonner plus s'il en rencontre lorſqu'il veut s'élever à la connoiſſance de ce grand Etre. Il doit ſe convaincre que les Bornes qui arrêtent ſes connoiſſances ne doivent point lui faire revoquer en doute des Principes évidens dont la Raiſon ſe ſert utilement pour établir la Vérité & la Divinité de la Révélation ; de ſorte qu'en vain Mr. Bayle ſe met à couvert ſous l'autorité de Mr. Nicole pour nous inſinuer la ſuffiſance de la Foi à l'exclu-ſion de la Raiſon.

III. IL Y a trois méthodes de traiter la Phyſique, l'une Hiſtorique, & deux Conjecturales. Dans *l'Hiſtorique* on ſ'applique à s'aſſurer des faits, avec le plus de détail qu'on peut, & à les ranger dans un ordre qui les conſerve dans la Mémoire, & les rende faciles à parcourir. Les Conjectures ont pour objet, ou la *maniére* dont les Phénoménes, de l'éxiſtence desquels on s'eſt aſſuré, ſont produits, ou les *uſages* & la deſtination des parties de l'Univers dont on s'eſt prouvé la connoiſſance hiſtorique. Socrate trouvoit que les conjectures de la prémiére eſpéce étoient très-incertaines ; la plupart même lui paroiſſoient très-abſurdes, & les conjectures phyſiques l'étoient en effet de ſon temps. Il ſe perſuadoit outre cela que cette partie de la Phyſique étoit la plus difficile de toutes, & en même temps moins utile que la troiſiéme. Il auroit voulu que les hommes ſe fuſſent ſur tout appliqués à fentir les caractéres de la Sageſſe & de la Bonté de Dieu dans cinque partie de ſes ouvrages, & dans les rapports qu'elles ont entr'elles.

Si l'on peut s'aſſurer ſur quelques-uns des uſages auxquels les différentes parties de l'Univers ſont deſtinées.

Article Anaxagoras

Mr. Bayle tourne en ridicule Socrate, comme s'il avoit dit de la *ſeconde* Méthode ce qu'il ſe contente de dire de la *troiſiéme*, & qui pour répondre à une Queſtion qu'on lui auroit faite ſur la maniére dont un Phénoméne eſt produit, & ſur le Méchaniſme qui le fait naitre, il ſe fut contenté de dire qu'il a été produit par des cauſes que Dieu a créées pour tel & tel uſage ; En parlant ainſi il n'auroit pas prétendu réſoudre la queſtion ſur la naiſſance & la production d'un Phénoméne. Son but auroit été d'apprendre qu'il en eſt d'autres théories qui méritent plus notre attention, & qui ſont plus dignes de nos recherches.

„ Socrate ne fut pas content de la Lecture d'Anaxagoras, ſur quoi Mr. Bayle ajoute, nous al„ lons faire deux choſes, l'abrégé de la plainte de „ Socrate, & puis quelques réfléxions.

„ Ayant fû, *dit-il* & qu'on établiſſoit dans un *Note K.* „ Ouvrage d'Anaxagoras, qu'un Entendement régle „ toutes choſes & les produit, je fus fort content „ de cette eſpéce de cauſe, & je me figurai qu'il en „ devoit réſulter que chaque être avoit été condition„ né & ſitué de la maniére la plus éxcellente. J'eſ-

„ perai donc avec une extréme joie de trouver dans
„ ce livre d'Anaxagoras un maitre qui m'enſeignât
„ d'abord les cauſes de chaque choſe, qui m'apprit
„ d'abord ſi la Terre eſt ronde ou plate, & puis
„ la raiſon de ce qu'il auroit déterminé, & comme
„ je crus que cette raiſon auroit pour baſe, l'idée
„ de la plus haute perfection, j'eſpérai qu'il me
„ montreroit que l'état où eſt la terre, eſt le meil-
„ leur qu'elle put avoir, & que s'il la mettoit au
„ centre, il expoſeroit pourquoi cette ſituation eſt
„ la meilleure de toutes. Je me fixai à ne rechercher
„ aucune autre eſpéce de cauſe, pourvû qu'il m'éclair-
„ cit bien cela, & à demander ſeulement enſuite par
„ rapport aux proportions de viteſſe & de révolution
„ &c: qui ſe trouvent entre le ſoleil, la lune, & les au-
„ tres aſtres, quelle eſt la meilleure raiſon pourquoi ces
„ Corps, & en qualité d'agens & en qualité de pa-
„ tiens, ſont ce qu'ils ſont; car je n'euſſe jamais pû
„ m'imaginer, qu'un Philoſophe, qui avoit dit qu'un
„ Entendement conduiſoit toutes ces choſes, allégue-
„ roit aucune autre cauſe que de prouver que l'état où
„ elles ſe trouvent eſt le meilleur qui puiſſe être;
„ Je croiois auſſi, qu'aiant expliqué par cette ſorte de
„ cauſe la nature particuliére de chaque corps, il ex-
„ pliqueroit en général leur bien commun. Plein
„ de cette belle eſpérance, je me portai avec la der-
„ niére ardeur à la lecture de ces Ecrits, afin de
„ connoitre bientôt ce qui eſt très-excellent, & ce
„ qui eſt très-mauvais; mais je trouvai que ce Phi-
„ loſophe n'employoit point l'intelligence, à aucune
„ cauſe de l'arrangement: il ramene toutes choſes à
„ l'air, à l'éther, à l'eau, & à tels autres ſujets im-
„ pertinens, comme à leur origine. C'eſt comme ſi
„ quelqu'un, après avoir dit que je fais par l'enten-
„ dement tout ce que je fais, donnoit enſuite la cauſe
„ de mes actions particuliéres, à peu-près comme
„ ceci. Socrate eſt aſſis, parce que ſon Corps eſt
„ compoſé d'os & de nerfs, qui, par les régles de
„ la méchanique font qu'il peut plier & courber
„ ſes membres. Il parle, parce que le mouvement
„ de ſa langue agite l'air, & porte ſon impreſſion
„ juſqu'aux oreilles &c: Un tel homme oublieroit la
„ vraie cauſe; ſavoir que les Atheniens aiant jugé qu'il
„ valoit mieux qu'ils me condamnaſſent, j'ai trouvé
„ qu'il valoit mieux que je fuſſe ici aſſis, & qu'il
„ étoit plus juſte que je ſubiſſe la peine qu'ils ont
„ ordonnée. Si quelqu'un m'objecte que ſans mes
„ os & mes nerfs &c: je ne pourrois pas exécuter ce
„ que je veux, il aura raiſon; mais s'il prétend que
„ je l'éxécute à cauſe de mes os & de mes nerfs &c:
„ & non par le choix de ce qui eſt le meilleur,
„ moi, qu'il ſuppoſe agir par entendement, il y a
„ dans ſon diſcours une grande abſurdité

„ Vous voiés là bien à decouvert le goût de So-
„ crate. Il avoit abandonné l'étude de la Phyſi-
„ que, & s'étoit appliqué tout entier à la Morale, &
„ c'eſt pourquoi il demandoit que l'on expliquât
„ toute la Nature par des raiſons morales, par les
„ idées de l'ordre, par les idées de la perfection.
„ J'oſerai bien dire qu'il cenſuroit mal à propos
„ Anaxagoras. Tout Philoſophe qui ſuppoſe une
„ fois qu'un Entendement a meu la matiére, & ar-
„ rangé les parties de l'Univers, n'eſt plus obligé de
„ recourir à cette cauſe quand il s'agit de donner
„ raiſon de chaque effet de la nature. Il doit ex-
„ pliquer par l'action & la réaction des Corps, par
„ les qualités des Elemens, par la figure des parties,
„ de la matiére &c: la végétation des plantes, les
„ météores, la lumiére, la peſanteur, l'opacité, la
„ fluidité &c: C'eſt ainſi qu'en uſent les Philoſo-
„ phes Chrétiens de quelque ſecte qu'ils ſoient. Les
„ Scholaſtiques ont un axiome qu'il ne faut pas
„ qu'un Philoſophe ait recours à Dieu, *Non eſt Philoſophi recurrere ad Deum*: ils appellent ce recours
„ l'azyle de l'ignorance. En effet que pourriés-vous
„ dire de plus abſurde dans un Ouvrage de Phyſi-
„ que, que ceci, *Les pierres ſont dures, le feu eſt*
„ *chaud, le froid gêle les rivieres, parce que Dieu l'a ainſi ordonné.* Les Cartéſiens mêmes qui font non ſeu-
„ lement Dieu le prémier moteur, mais auſſi le mo-
„ teur unique, continuel & perpétuel de la matiére,
„ ne ſe ſervent point de ſes volontés, & de ſon ac-
„ tion pour éxpliquer les effets du feu, les propri-
„ tés de l'aiman, les couleurs, les ſaveurs &c: ils
„ ne conſidérent que les cauſes ſecondes, le mouve-
„ ment, la figure, la ſituation des petits corps. De fa-
„ çon que ſi la remarque de Clement Aléxandrin rap-
„ portée ci-deſſus, n'étoit fondée que ſur le diſ-
„ cours de Socrate, elle ſeroit très-injuſte. Il fau-
„ droit pour la trouver légitime que nous euſſions,
„ non pas qu'Anaxagoras éxpliquoit beaucoup de
„ choſes, ſans faire mention de l'Entendement divin,
„ mais qu'il l'éxcluoit nommément & formellement
„ lorſqu'il éxpliquoit une partie des phénoménes de
„ la nature. Peut-être y avoit-il dans ſes Ecrits cer-
„ tains endroits, où il diſoit ce qu'Euripide fon diſ-
„ ciple a dit depuis, c'eſt que *Dieu ſe mêle des gran-*
„ *des choſes, & laiſſe faire les petites à la fortune*: comme ſi l'Univers étoit ſemblable au Tribunal
„ des Préteurs, *de minimis non curat Prætor.* Nous
„ avons vu ci-deſſus que ce Philoſophe attribuoit
„ quelques effets au hazard, quelques autres à la
„ néceſſité &c: & qu'il n'appelloit à ſon aide l'Intelli-
„ gence, que lors qu'il ne pouvoit pas faire voir com-
„ ment la néceſſité avoit produit une choſe. On
„ peut ſuppoſer en général que ſon ſyſtéme n'étoit
„ pas bien débrouillé; qu'il ne l'avoit ni bien ap-
„ plani, ni bien arrondi; qu'il y avoit laiſſé beaucoup
„ de piéces mal agencées. Ariſtote nous inſinue
„ cela, lorſqu'il nous parle des Phyſiciens qui ont
„ les prémiers reconnu deux Cauſes, la matérielle,
„ & l'efficiente. Il les compare à des gens qui n'ont
„ point appris l'art de ſe battre, & qui ne laiſſent pas
„ de bien bleſſer aſſés ſouvent. Ils le font ſans ſui-
„ vre les régles: ces Phyſiciens auſſi ne poſſedoient
„ pas la ſcience de ce qu'ils diſoient. Vous verrés
„ ailleurs qu'il y a des choſes qu'Anaxagoras n'a
„ point éxpliquées, & qu'il eut admis infailliable-
„ ment ſi quelqu'un lui en avoit fait l'ouverture; &
„ qu'enfin en développant ſes principes & ſes penſées,
„ on étaleroit de fort beaux Dogmes.

„ Je ne blamerois point Socrate d'avoir ſouhaité
„ une éxplication de l'Univers toute telle qu'il l'in-
„ dique: car qu'y auroit-il de plus beau, ou de plus
„ curieux, que de ſavoir diſtinctement & dans le
„ détail, pourquoi la perfection de la machine du
„ Monde a demandé que chaque planéte eut la fi-
„ gure, la grandeur, la ſituation & la viteſſe qu'el-
„ le a, & ainſi du reſte? mais cette ſcience n'eſt pas
„ faite pour le genre humain, & on étoit fort in-
„ juſte de l'attendre d'Anaxagoras. A moins que
„ d'avoir toute l'idée que Dieu a ſuivie en faiſant
„ le Monde, on ne pourroit point donner les éxpli-
„ cations que Socrate ſouhaitoit. Tout ce que les
„ plus grands Philoſophes peuvent dire là-deſſus,
„ revient à ceci, que puiſque la terre eſt ronde &
„ ſituée à une telle diſtance du Soleil, cette figure
„ & cette ſituation étoient requiſes pour la beauté &
„ la ſymmétrie de l'Univers; l'auteur de cette vaſ-
„ te machine aiant une intelligence, & une ſageſſe
„ qui n'a point de bornes. Nous ſavons par là en
„ général que tout va bien dans cette machine, &
„ que rien n'y manque; mais ſi nous entreprenions
„ de faire voir piéce à piéce, que tout eſt au meil-
„ leur état qui ſe puiſſe, nous en donnerions in-
„ failliblement de très-mauvaiſes raiſons.

„ Nous ſerions comme un Païſan, qui ſans avoir
„ aucune idée d'une horloge, entreprendroit de preu-
„ ver que la rouë, qu'il en verroit par une fente, a
„ dû être de telle épaiſſeur, de telle grandeur, &
„ poſée préciſément en ce lieu là, vu que ſi elle
„ eût été plus petite, moins épaiſſe, & ſituée en
„ un autre lieu, il en ſeroit arrivé de grands incon-
„ véniens. Il jugeroit de cette machine, comme

un

„ un aveugle des couleurs; & sans doute il raiſon-
„ neroit pitoiablement. Les Philoſophes ne ſont
„ guére plus en état de juger de la machine du mon-
„ de, que ce Païſan de juger d'une groſſe horlo-
„ ge. Ils n'en connoiſſent qu'une petite portion,
„ ils ignorent le plan de l'Ouvrier, ſes vuës, ſes
„ fins, & la relation réciproque de toutes les piéces. Allégués à quelqu'un que la terre a dû être
„ ronde, afin qu'elle tournât plus facilement ſur ſon
„ Centre, il vous répondra qu'il vaudroit mieux
„ qu'elle fut quarrée, afin de tourner plus lentement,
„ & de nous donner de plus longs (A) jours. Que
„ pourriés vous répondre de raiſonnable, ſi vous é-
„ tiés obligé d'articuler les embarras où l'Univers
„ tomberoit, en cas que Mercure fut plus grand &
„ plus proche de la terre? Mr. Newton qui a de-
„ couvert tant de beautés Mathématiques dans les
„ cieux voudroit-il bien être Caution, que ſi les
„ choſes n'étoient pas telles qu'il les ſuppoſe, ou quant
„ aux Grandeurs, ou quant aux diſtances, ou quant
„ aux viteſſes, le monde ſeroit un Ouvrage irrégu-
„ lier, mal conſtruit, mal entendu? l'intelligence
NB. „ de Dieu n'eſt elle pas infinie? Il a donc les idées
„ d'une infinité de Mondes, différens les uns des
„ autres, tous beaux, réguliers, Mathématiques au
„ dernier dégré. Croiés-vous que d'une terre quar-
„ rée & plus proche de Siturne, il ne pourroit pas
„ tirer des uſages équivalens à ceux qu'il tire de nô-
„ tre terre? Concluons que Socrate n'a point dû
„ s'imaginer qu'Anaxagoras lui prouveroit par des
„ raiſons de détail, que l'état préſent de chaque cho-
„ ſe eſt le meilleur où elle pût être. Il n'y a que
„ Dieu qui puiſſe prouver cela de cette façon.

„ Comment ſerions nous ce que Socrate vouloit
„ à l'égard de la machine du Monde, nous qui ne
„ le ſaurions faire à l'égard de la machine d'un ani-
„ mal, après tant de diſſections, & de Léçons d'A-
„ natomie, qui nous ont appris le nombre, la ſitua-
„ tion, l'uſage &c, de ſes principaux organes? Par
„ quelles raiſons particuliéres pourroit-on prouver
„ que la perfection de l'homme, & celle de l'Uni-
„ vers, demandent que nos yeux, au nombre de deux,
„ ſoient ſitués comme ils le ſont, & que ſix yeux
„ placés autour de la tête, feroient du déſordre dans
„ nôtre corps & dans l'Univers? On peut raiſon-
„ nablement prétendre, qu'afin de donner à l'homme
„ ſix yeux autour de la tête, ſans s'écarter néan-
„ moins des loix générales de la Méchanique, il
„ eut fallu déranger de telle ſorte les autres organes,
„ que le corps de l'homme eut été formé ſur un
„ autre plan, & fut devenu une autre eſpéce de
„ machine: mais on ne ſauroit donner de cela aucu-
„ nes raiſons particuliéres; car tout ce que vous
„ pourriés dire ſeroit combatu par des objections auſſi
„ vraiſemblables que vos preuves. Il faut s'arrêter
„ à cette raiſon générale, la ſageſſe de l'Ouvrier eſt
„ infinie, l'ouvrage eſt donc tel qu'il doit être. Le
„ détail nous paſſe, ceux qui veulent y entrer, ne ſe
„ ſauvent pas toujours du ridicule.

Il me paroit que Mr. Bayle ne raiſonne point avec une éxactitude Philoſophique, & qu'il donne dans un Sophiſme aſſés groſſier, quand il dit, qu'on *ne ſauroit s'aſſurer de la deſtination d'aucune partie de l'Univers, ni des raiſons que Dieu a eues pour les faire telles qu'on les voit, & cela ſans prétévte que l'Intelligence de Dieu étant infinie, auſſi bien que ſa Puiſſance, que nous voions dans un certain état auroit pu être dans un état très-différent, & ne laiſſer pas d'avoir des uſages, où l'on reconnoitroit la ſageſſe de Dieu.* Quand l'attention que je fais à la ſtructure, & à la poſition de quelques parties de l'Univers, m'y fait admirer la ſageſſe de Dieu, je ne m'en convaine pas en raiſonnant ſur ce Principe, *Toute autre ſtructure, & toute autre poſition auroit eu un mauvais effet, & auroit cauſé un dérangement dans l'Univers.* Mr. Bayle a raiſon de traiter d'éxtravagante, une ſuppoſition de cette nature: Je puis admirer l'induſtrie d'un Horloger ou d'un homme qui fait des Quadrans ſolaires dans chacune de ſes piéces, quoi qu'il en faſſe un très grand nombre qui différent entr'elles, & ne laiſſent pas d'avoir chacune leur juſteſſe, & leur beauté. J'apercevrai de même, dans un Oiſeau, un grand nombre de parties, dont l'aſſemblage & le jeu ont les effets qui conviennent à des Etres de cette nature: J'en découvrirai de tout autres dans les Inſectes, mais partout je trouverai ce qui convient à la conſervation de ces Etres vivans, & aux actions auxquelles l'éxpérience me fait voir qu'ils ſont deſtinés.

Quand on éxamine avec quelque attention les différentes parties de l'Univers, on y découvre manifeſtement les Caractéres d'une Cauſe Libre qui auroit pu varier ſes ouvrages autrement qu'elle n'a fait, & qui auroit pû auſſi y mettre moins de variété; mais en même temps on n'y découvre pas moins ſenſiblement les caractéres d'une Cauſe très-ſage qui a deſtiné chacun de ſes ouvrages à de certains effets, & les a rendus tels qu'ils devoient être pour produire ces effets-là. Ceux qu'on a le plus étudié ſont préciſément ceux qui prouvent avec le plus d'évidence la ſageſſe de leur Auteur: Il en eſt qu'on connoit peu, & il ne faut pas s'étonner ſi l'on ne ſe trouve pas en état d'expliquer auſſi diſtinctement les uſages de ceux-ci, que les uſages de ceux qui ſont beaucoup mieux connus. Il eſt encore dans le Corps humain des parties dont on ignore la deſtination, ou ſur leſquelles on n'a que des conjectures peu démontrées: Mais il en eſt auſſi dont la ſtructure a un rapport ſi viſible avec leurs uſages, qu'il faut ſe crever les yeux, & refuſer ſon attention à la plus parfaite évidence, ou s'abandonner à l'admiration de l'Intelligence ſuprême qui leur a aſſigné leur place & leur figure, & qui en a raſſemblé les parties, & les reſſorts.

S'il y a eu ci-devant de l'incertitude ſur cette Queſtion, elle eſt levée aujourd'hui par une infinité de preuves. Qu'on liſe les Mémoires de l'Académie & la Phyſique & Aſtronomie Théologique de Mr. Derham & d'autres Ouvrages des Philoſophes Anglois.

Anaxagoras ſoliloquus refuté.

IV. ANAXAGORAS s'étoit imaginé que l'Univers étoit compoſé d'une infinité de petites parties, qui ſe réuniſſant en une maſſe viſible formoient un os; d'une infinité d'autres qui raſſemblées de même formoient une fueille, d'une infinité de criſtalines & qui s'aſſembloient pour former des Criſtaux. On ne ſauroit nier que cette Hypothéſe ne préſente d'abord quelque choſe de *poſſible*; elle a eu ſes partiſans, & par conſéquent elle a ſa *vraiſemblance*. Or ſuivant la penſée des Pyrrhoniens, c'eſt tout au plus ſi on peut lui en oppoſer une d'une égale vraiſemblance: Cependant Mr. Bayle la diſſipe entiérement; il prouve qu'elle eſt *fauſſe*, qu'elle eſt *inſoûtenable*, & il le prouve avec une ſi grande évidence qu'il n'y a qu'à lire ſes raiſonnemens pour ſe convaincre que la Phyſique a des matiéres ſuſceptibles de Démonſtration. Pour s'aſſûrer qu'une conjecture eſt inſoûtenable, il faut avoir un caractére auquel on reconnoiſſe ſurement la force des preuves, qui la démontrent inſoutenable. On peut conſulter l'Article dans ſon Dictionnaire. (Art. Leucippe. Note G.) NB.

„ Les Philoſophes modernes, dit Mr. Bayle, ſe
„ ſont bien moqués de ces viſions. *Galilée* & ſon
„ Succeſſeur *Torricelli* ramenérent la doctrine du *Vuide*;
„ *Goſſendi*, le grand Reſtaurateur du Syſtéme de *Leu-*
„ *cippe*, la mit à la mode, & prétendit l'avoir prou-
„ vée démonſtrativement. Mr. Des Cartes ſe dé-
„ clara pour le *plein*, & pouſſa la choſe beaucoup
„ plus avant que ne faiſoient les Sectateurs d'*Ariſto-*
„ *te*; car non ſeulement il ſoûtint qu'il n'y avoit
„ point de vuide, mais auſſi qu'il étoit abſolument
„ impoſſible qu'il y en eût; il ſe fonda ſur ce que
„ le vuide aint toutes les propriétés, & toute l'eſ-

Du Vuide.

Zzzz a ſence

(A) Mais les nuits n'auroient-elles pas été à proportion plus longues.

» fence du Corps; c'eſt-à-dire les trois Dimenſions, » c'étoit une contradiction dans les termes que de » prétendre que le vuide fut un eſpace où il n'y a » voit point de Corps. On trouva un grand para- » doxe dans l'Identité qu'il établiſſoit entre l'eſpa- » ce & le Corps, & l'on cria qu'il diminuoit la » Toute-Puiſſance divine, puiſqu'il enſeignoit que » Dieu même agiſſant par un miracle, ne pourroit » point faire qu'un tonneau demeurant tonneau ne N.B. » fut rempli de quelque matière. C'eſt ſans doute » une conſéquence de ſon Dogme, mais qui n'in- » téreſſe point la Toute-Puiſſance de Dieu. Il ne » s'agit point de cette Toute-Puiſſance, il s'agit » ſeulement de ſavoir ſi tout ce qui a trois Dimen- » ſions eſt un Corps. Les Raiſons de Mr. Des » Cartes ont paru très-fortes à bien des gens; ils » ont crû qu'avec ſa *Matière ſubtile*, on accordoit » aiſément enſemble le *Mouvement & la Plénitude*, » & ils ont trouvé du Paralogiſme dans les préten- » dues Démonſtrations de Mr. *Gaſſendi*. Le Ré- » gne du Plein ſembloit donc plus affermi que ja- » mais, lorſqu'on a vu avec beaucoup de ſurpriſe » quelques grands Mathématiciens dans un autre ſen- » timent.

» *Mr. Huigens* s'eſt déclaré pour le vuide: Mr. » Newton a pris le même parti & a combattu ſur » ce point là fortement l'hypothèſe de Mr. Des Car- » tes, comme une choſe incompatible avec le mou- » vement, la légéreté, & quelques autres phéno- » mènes. Mr. Fatio eſt de l'avis de Mr. Newton, » & je lui ai oüi dire que l'éxiſtence du vuide n'eſt » pas un problème, mais un fait certain, & Ma- » thématiquement démontré. Il ajoûtoit que *l'eſpace* » *vuide* eſt incomparablement plus grand que *l'eſpa-* » *ce plein*. Cette nouvelle ſecte, protectrice du vui- » de ſe repréſente l'Univers comme un eſpace infi- » ni, où l'on a ſemé quelques corps qui, en com- » paraiſon de cet eſpace, ne ſont que comme quel- » ques vaiſſeaux diſperſés ſur l'Ocean, de ſorte que » ceux qui auroient la vûe aſſés bonne pour diſcer- » ner ce qui eſt plein, & ce qui eſt vuide, s'écrie- » roient *apparent rari nantes in gurgite vaſto.* Ce » qu'il y a d'embarraſſant pour les nouveaux Secta- » teurs du vuide, eſt qu'ils ne peuvent nier que les » Argumens des Carteſiens, contre le néant de l'eſ- » pace ne ſoient très-forts, je veux dire qu'ils n'o- » ſent point ſoûtenir comme font les Scho- » laſtiques, que l'eſpace n'eſt rien, & que c'eſt » une pure privation. Quand donc on leur de- » mande ce que les eſpaces qui ont réellement les » trois dimenſions, & qui ſont diſtincts du Corps, » & qui ſe laiſſent pénétrer par les Corps, ſans leur » faire nulle réſiſtance, ils ne ſavent que répondre, » & peu s'en faut qu'ils n'adoptent la chimére de » quelques Péripatéticiens, qui ont oſé dire, que » l'eſpace n'eſt autre choſe que l'immenſité de Dieu. » Ce ſeroit une doctrine bien abſurde, comme Mr. » Arnauld l'a fait voir dans les Ecrits, où il pré- » tend que le Pére Malebranche ſemble attribuer à » Dieu une étenduë formelle. Notés que Mr. Hart- » ſoeker, bon Phyſicien, & bon Mathématicien, a pris » un milieu entre Des Cartes & les nouveaux Sec- » tateurs du vuide; car ſi d'un côté il prétend que » le mouvement ſeroit impoſſible dans le ſyſtême » Carteſien, il veut de l'autre que l'étenduë fluide » où les Corps nagent & voltigent très-facilement ne » ſoit pas un pur eſpace ou une étenduë pénétra- » ble.

Mr. Bayle après avoir donné des hypothéſes ſur le plein & le vuide, & imité le ſtile de Sextus & des autres Pyrrhoniens, en rélévant les oppoſitions de ces Hypothéſes, & la force des argumens par leſquels chacun prétend appuyer la ſienne, conclut ainſi en faveur du Pyrrhoniſme.

Art. Leucippe. Note G.

» Recueillons, dit-il, de ceci deux choſes, l'une » que ces grands Mathématiciens qui démontrent » qu'il y a du vuide, ſont plus de plaiſir qu'ils ne » penſent aux Pyrrhoniens. Voici comment. L'eſ- » prit de l'homme n'a point d'idées plus nettes ni » plus diſtinctes que celles de la nature & des attri- » buts de l'étenduë. C'eſt là le fondement des Ma- » thématiques. Or ces idées nous montrent mani- » feſtement que l'étenduë eſt un être qui a des » parties les unes hors des autres, & qui eſt par » Conſéquent diviſible & impénétrable. Nous con- » noiſſons par éxpérience l'impénétrabilité des corps, » & ſi nous en recherchons la ſource & la raiſon » *a priori*, nous la trouvons avec la derniére clarté » dans l'idée de l'étenduë, & dans la diſtinction » des parties de l'être étenduë, & nous n'en ſauri- » ons imaginer aucun autre fondement. Nous con- » cevons l'étenduë non pas comme un genre qui » contient tous ſoi deux eſpéces, mais comme une » eſpéce qui n'a que des individus au deſſous de ſoi. » D'où nous concluons que les attributs, qui ſe » trouvent dans une étenduë, ſe trouvent auſſi dans » tout autre. Cependant voici des Mathématiciens » qui démontrent qu'il y a du vuide, c'eſt-à-dire une » étenduë indiviſible & pénétrable, en ſorte qu'un » globe de quatre piés, & l'eſpace qu'il remplit » qui eſt auſſi de quatre piés, ne ſont que quatre » piés d'étenduë. Il n'y a donc plus d'idée claire, » & diſtincte ſur quoi notre eſprit puiſſe faire fond, » puiſqu'il ſe trouve que celle de l'étenduë nous a » trompés miſérablement. Elle nous avoit perſuadés » que tout ce qui eſt étendu a des parties qui ne » peuvent être pénétrées; & voici l'éxiſtence d'un » eſpace démontrée mathématiquement, d'un eſpace, » diſje, qui a les trois dimenſions, qui eſt immobile, » & qui laiſſe paſſer & repaſſer d'autres dimenſions » ſans ſe remuër, ſans s'entr'ouvrir. La ſeconde cho- NB. » ſe que j'ai à dire eſt que le ſyſtême de Spinoza » s'accommoderoit très-mal de cette double étenduë de » l'Univers, l'une pénétrable, continue, & immobile, » l'autre impénétrable, & ſéparée en ſmoreaux, qui » ſont quelquefois à cent lieües l'un de l'autre. Je » croi que les Spinoziſtes ſe trouveroient bien em- » barraſſés ſi on les forçoit d'admettre les démonſtra- » tions de Mr. Newton.

NB.

On ſent aiſément la force de l'argument tiré du Vuide contre la Subſtance *unique* de Spinoza; car le moien de ne faire qu'une ſeule ſubſtance de diverſes por- tions d'étenduë, qui ne ſont unies l'une à l'autre, ni médiatement, ni immédiatement. Mais qu'on ſe rende attentif, & on verra qu'il s'en faut du tout au tout, qu'on ne trouve la même évidence & la même for- ce, dans ce que Mr. Bayle dit en faveur des Pyrrho- niens: Son Raiſonnement ne roule que ſur des obſcu- rités. *L'Eſprit de l'homme*, dit Mr. Bayle, *n'a point d'idées plus nettes ni plus diſtinctes, que celles de la Na- ture & des Attributs de l'étenduë. C'eſt là le fonde- ment des Mathématiques. Or ces idées nous montrent manifeſtement que l'étenduë eſt un être qui a des parties qui ſont les unes hors des autres, & qui eſt par conſé- quent diviſible & impénétrable.*

Un Newtonien dira à Mr. Bayle, & ſans être Newtonien on lui peut dire; l'Idée que nous avons de l'étenduë telle que vous venés de la définir, eſt une Idée claire, & toutes les démonſtrations, dont une telle Idée eſt le fondement, ſont inconteſtables. Mais ſi de là vous concluës; Donc nous n'avons l'Idée d'aucune autre étenduë, c'eſt ce que tout le monde ne vous accordera pas. Tous les hommes con- viennent qu'ils ont une idée de l'étenduë ſolide & mobile, qu'ils ont l'Idée de pluſieurs propriétés de cette étendue, qu'ils les combinent, & qu'ils en for- ment des Démonſtrations convaincantes. Mais, tous ne conviennent pas qu'ils aient l'Idée d'une autre Etenduë parfaitement pénétrable, & immobile. Ce dont tous conviennent devient-il obſcur, ou douteux parce qu'il y a des choſes ſur leſquelles on ne convient pas également?

Qu'on parcoure les argumens par leſquels les Car- téſiens ſe ſont attachés à prouver l'impoſſibilité du

Vuide,

Vuide, qu'on les examine avec attention, on verra que ce qui ſe trouve de contradictoire dans l'Hypothèſe du *Vuide* eſt fondé ſur ce qu'ils ſuppoſent que ſes Partiſans le regardent comme un *Rien*. Or il eſt manifeſtement Contradictoire que ce qui n'eſt Rien puiſſe être parcouru, que ſes différentes parties ſoient ſucceſſivement parcourues les unes après les autres, que celle qui eſt parcourue pendant la préméire minute ne ſoit pas la même que celle qui eſt parcourue pendant la ſeconde; & qu'il y ait ainſi des différens *Riens*, qui ſoient plus longs les uns que les autres & diverſement figurés; car la Concavité de l'eſpace parcouru, répond à la Convexité de la Figure que le mobile a tracée en le parcourant. Cette Contradiction eſt levée dès qu'on ſuppoſe que l'étendue parfaitement pénétrable & immobile, qui porte le nom *d'Eſpace*, eſt une étendue réelle & créée, afin que l'autre étendue ſolide y pût exercer ſa mobilité. Ceux qui reconnoiſſent ces deux Eſpéces d'étendue, diſent, que les Idées que nous en avons ſont des Idées ſimples, dont l'évidence ſe fait ſentir à tous ceux qui veulent y faire attention, & qu'il eſt inutile de chercher à l'éclaircir par de plus ſimples.

Vûës mes Eſſais ſur le mouvement.

Quint à ce que Mr. Bayle alléguedes Démonſtrations mathématiques, il ne ſera pas inutile de remarquer, qu'il ne ſuffit pas de ranger des preuves ſuivant la méthode que les Géométres ont accoûtumé d'obſerver, & de mettre à la tête de chaque article *Théorême*, *Préparations*, *Démonſtrations*, *Lemmes*, *Scholies*, *Corollaire* prémier, *Corollaire* ſecond, &c: Il ne ſuffit pas non plus de tracer des lignes & des figures & de comparer *AB*, avec *CD*, pour conclure qu'on a fait une Démonſtration mathématique. Il eſt arrivé à de fameux Géométres de diſputer vivement ſur de certaines Queſtions, toutes Géométriques, mais fort compoſées. Il peut encore arriver plus aiſément qu'ils ſe trompent ſur des ſujets où l'erreur ſe gliſſe beaucoup plus que dans les matiéres de Géométrie. Accoutumez à propoſer leurs preuves dans un certain ordre, ils les ſuivent dans les raiſonnemens dans leſquels ils ſe ſont mépris, & ils les donnent à cauſe de cela pour des démonſtrations mathématiques; & ceux qui ne ſont pas faits à cette méthode ne viendront pas facilement à bout d'en reconnoître le ſophiſme, elles les embrouille & les interdit. Voïés *Log.* Part. IV. Chap IV.

On ne convient pas ſur l'Etenduë ſimplement Eſpace. Donc quoi que l'on convienne ſur l'Etenduë Corps, il n'y a qu'incertitude ni dans l'Idée qu'on s'en forme, ni dans ce qu'on en démontre & dans les conſéquences qu'on en tire. C'eſt comme ſi l'on diſoit on ne ſait pas tout. Donc on ne ſait rien, & on ne doit pas eſpérer de pouvoir rien apprendre.

Part. II. Sect. IV. Art. XLIII. & ſuiv.

Au reſte j'ai déja examiné ce ſujet & prévenu les Conſéquences que les Pyrrhoniens en tirent. Je me bornerai à ajoûter que Mr. Bayle reconnoit l'Idée de l'Etenduë pour une Idée parfaitement *claire*; & la ſeroit-elle ſi elle renfermoit des contradictions, à moins qu'on ne reconnoiſſe qu'il y a de la clarté dans des contradictions.

Des qualités Senſibles Note B.

VI. DANS l'Article de *Pyrrhon*, Mr. Bayle *dit*; „ Les Cartéſiens enſeignent, & les Philoſophes con„ viennent aujourd'hui aſſés généralement, que les „ Corps paroiſſent rouges, bleus, verds &c: chauds, „ froids, aigres, amers, &c: ſans être tels en eux mêmes. „ Donc il ſe peut qu'ils paroiſſent étendus ſans l'être.

Voilà des petits Sophiſmes dont Mr. Bayle n'auroit pas oſé charger ſérieuſement un ſyſtéme de Philoſophie, ni les y poſer comme ſans réplique: Mais bien aſſûré que ſon Livre tomberoit entre les mains d'une infinité de Lecteurs, qui n'auroient aucun Principe de Logique ni de Phyſique, il a compté qu'il n'y auroit qu'à leur parler hardiment pour leur en impoſer.

La Raiſon nous ordonne de ne pas prononcer ſur un ſujet dont nous n'avons pas d'idée. Or ſi ce qui eſt *rouge*, *verd* &c: *chaud*, *froid*, *amer*, &c: peut être tel que nous le ſentons, dans les corps mêmes qui éxiſtent au dehors de nous, nous ne le concevons pas, c'eſt à dire, nous n'en n'avons pas d'idée. Il ne faut donc pas décider là-deſſus. Ainſi dès que j'ai connu cette Régle d'une évidence ſi manifeſte, & que j'ai appris à faire uſage de ma Raiſon, je m'abſtiens de dire que les Corps ſont rouges, jaunes, amers &c: ou qu'il y a en eux quelque choſe de tout ſemblable à ce qu'ils me font ſentir: Il eſt en mon pouvoir de m'empêcher de le croire, & s'il m'arrive de le croire, je m'apperçois que c'eſt ſans un légitime fondement. Mais je ne puis pas m'empêcher de croire qu'ils me paroiſſent tels: Voila pourquoi je me perſuade qu'il eſt très-vrai qu'ils me paroiſent tels, ou qu'effectivement ils ſe préſentent comme tels. Mais loin qu'il ſoit en mon pouvoir de m'empêcher de croire que l'étendue qui me paroit éxiſter au dehors de ma penſée, y éxiſte en effet, au contraire plus je m'y rends attentif, & plus je réfléchis ſur la ſuite des événemens, ou ſur la ſuite des idées qui me les repréſentent, moins il eſt en ma puiſſance de douter que ces événemens ſoient réels: & voilà pourquoi je n'en doute point, Mais cette Queſtion a déja été diſcutée dans l'éxamen de Sextus. Part. II. Sect. III. Art. XXVII. & ſuivans.

Moiens de s'aſſûrer s'il y a de la vérité dans les ſiſtêmes de Philoſophie.

VII. IL N'EST une infinité de gens qui vains, autant que pareſſeux, ſe font un plaiſir de mépriſer & de traiter d'Incertaines les Sciences dont il ne veulent pas ſe donner la peine de s'inſtruire à fonds. Les Savans préſomptueux, déciſifs, & ſur tout ceux qui donnent des ſyſtêmes obſcurs, ſuperficiels, mal démontrés, pour des ſyſtêmes ſolides, & où rien ne manque, donnent lieu à ces accuſations. Ils ſont cauſe que des gens du monde ſe ſont donné les airs d'appeller les livres de Phyſique des Romans, où l'imagination s'eſt tout permis. On n'auroit jamais penſé ſi mal d'une Science très-eſtimable, très-utile, & très digne de l'attention de l'eſprit humain, & elle ſeroit bien avancée, & peut-être peu éloignée ou beaucoup moins éloignée de ſa perfection, ſi ceux qui l'ont cultivée avoient réligieuſement obſervé la Méthode & les ſages précautions de deux Illuſtres Académies(A), où l'on prend ſi ſûrement la route de la Verité, par là même qu'on n'y craint rien tant que de reconnoître pour Certain ce qui n'eſt que Vraiſemblable. Comme je n'ai pas ſeulement penſé à ébaucher un Syſtême de Phyſique, en éxaminant ce que Mr. Bayle a écrit, en vuë de la faire paſſer pour une Science incertaine; je me propoſe encore moins de donner ici un Syſtême de Morale. Je n'établirai pas même les fondemens de cette Science; on peut s'en inſtruire ailleurs; je la ſuppoſe, & je me borne à lever les Doutes par leſquels Mr. Bayle a travaillé, par-ci par-là, à les ébranler.

(A) Les Académies Roiales de Paris & de Londres.

SECTION SEPTIEME

Examen du Pyrrhoniſme Moral.

Du Mariage & de la Pudeur

I. QUAND on accuſoit les Pyrrhoniens d'introduire la licence & la confuſion en anéantiſſant tout Principe & toutes Régles, ils répondoient que la coûtume & les Loix ſuffiſoient pour parer à ces déſordres, & à cette confuſion. Mais pour prouver que la Coûtume & les Loix n'avoient rien de reſpectable que d'être Coûtume & Loix, ils ſe faiſoient un plaiſir d'attaquer les Loix & les Coûtumes les mieux établies. Mr. Bayle uſe de détours pour combattre les Idées des hommes ſur le mariage; il emprunte les paroles du Comte de Buſſi: " N'admirés-vous pas, dit-il, quelle force a l'u" ſage, & quelle autorité dans le monde? Avec trois " mots qu'un homme dit, *Ego conjungo vos*, il fait

" coucher un garçon avec une fille, à la vuë & du
" consentement de tout le monde ; & cela s'appelle
" un Sacrement administré par une personne sacrée.
" La même action, sans ces trois mots, est un crime
" énorme qui déshonnore une pauvre femme ; &
" celui qui a conduit l'affaire, s'appelle, ne vous de-
" plaise un M. . . . . Le Pere & la Mere, dans la
" première affaire, se réjoüissent, dansent & mènent
" eux-mêmes la fille au lit ; & dans la seconde ils
" font au desespoir, ils la font raser & la mettent
" dans un Couvent. Il faut avoüer que les Loix
" font bien plaisantes. Ce n'est point le merveilleux
" de l'affaire : la principale irrégularité consiste dans
" l'effet rétroactif. Notre Ariosta avoit été Concubine
" ses Enfans étoient bâtards, c'étoit une tache à son
" honneur & à sa maison : mais tout cela fut effacé,
" lavé & anéanti, par les trois paroles du Prêtre *Ego
" conjungo vos*. Le Marquis de Ferrare épousant
" cette maitresse un peu avant que de partir de ce
" monde, la convertit en femme d'honneur, & donna
" la qualité de légitime à des Enfans qui étoient
" duement chargés de la qualité contraire. Une
" semblable métamorphose se voit tous les jours, &
" il y a eu des gens qui ont prétendu que les Enfans
" mêmes, qui sont nés dans un temps, ou les Peres
" & les Meres ne pouvoient point se marier faute
" de dispense, doivent être légitimés par un subsé-
" quent mariage. " Le Comte de Bussi avoit écrit cela pour badiner. Mr. Bayle, en tant que Pyrrhonien en profite, & il lui plait de le prendre sérieusement.

L'Illusion de ce Raisonnement consiste 1. à présenter la différence Morale qu'on doit concevoir entre le Mariage & la Licence, comme si ce n'étoit qu'une différence Physique ; voila pourquoi on est tenté de la traiter de chimére 2. Il présente une différence morale, dont l'influence s'étend si loin, & dont l'honneur & le deshonneur sont les suites & les effets naturels ; il la présente, dis-je, comme l'effet d'une simple formule & comme dépendant physiquement de l'efficace de trois mots latins. Quand d'un côté l'Esprit est ainsi détourné du vrai état de la Question, & que d'un autre, son attention est presque toute occupée par des plaisanteries, il ne faut pas s'étonner si l'on trouve très-paradoxe ce qui ne l'est point, & si l'on conçoit un si grand embarras là où il n'y en a que très-peu.

Il ne faut pas beaucoup d'attention pour découvrir à quoi la différence des Sexes est destinée, c'est à la conservation de l'Espéce par la naissance des Individus.

Ce sroit un mal pour les hommes de naitre, & non pas un bien, s'ils ne recevoient pas une Education conforme à la dignité de leur nature, & qui ne mit pas les éxcellentes facultés qu'elle renferme en état de se développer.

La tendresse naturelle des Peres & des Meres pour leurs Enfans, & l'utilité qu'ils en tirent eux-mêmes, quand ils en ont pris le soin qu'ils doivent ; les engage à ne rien négliger de ce qui peut contribuer à les rendre véritablement heureux, & à se rendre eux-mêmes heureux par leur moien.

L'Education réussit incomparablement mieux quand un Pere & une Mere y travaillent conjointement ; il y a même de certains soins qu'ils doivent partager.

Ces soins ne se terminent pas à un petit nombre d'années ; les Enfans ont besoin d'être dirigés jusqu'à ce qu'ils soient hommes faits. L'Union si essentielle au bonheur d'une famille, ne sauroit avoir lieu, si ceux qui la composent ne sont pas formés de bonne heure, à respecter de cœur l'autorité de ceux à qui ils doivent leur naissance, & la conservation de leurs jours, & s'ils ne s'accoûtument pas sous leurs yeux à une certaine subordination.

Il est juste que ceux qui ont consacré la fleur de leurs années à mettre leurs Enfans dans les routes de la probité & de la félicité, jouissent l'un & l'autre, dans le déclin de leur âge des fruits de leurs travaux. Et cette Raison jointe à la précédente, rend l'association du Mariage d'une durée égale à celle de la vie.

L'Union d'un Pere & d'une Mere a, par tant d'endroits, une si grande Influence sur les Vertus de leur famille, & sur la Concorde qui y doit régner, qu'on ne sauroit exagérer l'importance des raisons qui engagent à entretenir cette union. Il faut pourtant reconnoitre que les imperfections & les défauts, dont il n'y a personne qui soit entiérement éxempt, opposent des obstacles fréquens à cette Concorde ; & si on veut qu'elles ne la ruinent pas, il est absolument nécessaire de se supporter réciproquement, & de travailler à se corriger l'un l'autre avec douceur. La pensée qu'on est lié pour le reste de ses jours présente sans cesse un puissant motif à y travailler, & à s'y prendre d'une maniére à réussir. Si l'on se trouvoit en liberté de se quitter l'un l'autre, dès que l'on commenceroit d'être moins content l'un de l'autre, chacun se généroit moins & chacun pardonneroit moins à l'autre ; On n'auroit que faire d'être en garde contre des Passions naissantes, puis qu'on se trouveroit en plein pouvoir d'éloigner le seul obstacle qui empêcheroit de les fuivre, & de les satisfaire, en rompant l'association. Les Enfans ont ordinairement tant de peine à bien vivre avec leurs freres d'un second Lit, que quand la mort d'une Epouse a affranchi leur Pere de ses premiers liens, il faut nécessairement que leur tendresse pour ce Pere, digne de leur attention, que le respect pour ses Vertus, & que la reconnoissance pour une belle Mere, qui fait sa Consolation, & qui ne leur donne à eux-mêmes que de bons éxemples, établisse une amitié qui jamais ne naitroit sans cela. Qu'arriveroit-il donc, ou plutôt quelles enchainures de Discordes & de Vices ne verroit-on pas regner dans les familles, si les Péres eux-mêmes donnoient à tout coup à leurs Enfans des éxemples de légéreté, & d'un Cœur qui se livre à ses Passions, & si par là ils se voioient, à tout coup réduits à choisir entre obéir à l'un ou à l'autre de ceux qui les ont mis au Monde, & si enfin l'injustice dont l'un des deux feroit coupable, & quelquefois l'un & l'autre, s'opposoit aux sentimens d'estime & de respect qu'ils seroient ravis d'avoir pour eux, si leur conduite y opposoit moins d'obstacles.

Cette union indissoluble en fait naitre, & en affermit une autre, entre les Parens d'un Mari & ceux d'une femme, & par ce moien il arrive que la mort même ne peut pas priver les Enfans de tous les secours qui leur sont nécessaires. Ils trouvent, dans les proches Parens de leurs Peres & de leurs Meres, de nouveaux Peres & de nouvelles Meres. Le cas qu'on faisoit des vivans, rend leur Mémoire respectable, & la compassion qu'on a pour des Orphelins redouble, par l'estime qu'on faisoit de ceux que la mort leur a enlevés.

Pour se mettre en état de regarder le Mariage comme une liaison sacrée, & afin de le respecter dans cette vûe, rien n'est plus nécessaire que de chasser de son esprit & de son cœur toutes les idées de Libertinage ; C'est le plus sûr moien de ne s'éxposer pas au danger de quelque passion nouvelle. Un cœur dévoué à la Modestie & à la pudeur, & qui par là est plein d'éloignement pour les discours qui y donnent la moindre atteinte, non seulement ne se laissera jamais aller tout d'un coup, à des mouvemens illégitimes, mais il fera en garde contre tout ce qui peut y amener, ne fut-ce que de très-loin & très-indirectement : C'est là ce me semble un des grands fondemens de la modestie, de la retenuë dont on doit user dans tous ses discours, & du parfait respect qu'on doit avoir pour la pudeur & pour l'honnêteté.

Lorsque deux personnes, par un effet de l'estime qu'elles ont conçue l'une pour l'autre, se flattant de pou-

pouvoir faire la félicité l'une de l'autre, & d'élever dans la ſageſſe & dans la vertu, ce qui naîtra d'eux, s'engagent à paſſer leurs jours enſemble, & à ſe rendre attentifs à tout ce qui peut ſerrer leur union; lors qu'enfin, pour édifier le public, ils ſont connoître à tout le monde leur engagement; il me paroît qu'on peut le regarder comme un véritable Mariage, j'y vois tout ce qui naturellement y eſt eſſentiel.

Mais la ſociété a conçu qu'elle étoit ſi intéreſſée, au bon état des Mariages, d'où dépend celui des familles qui la compoſeront, & qui la ſoûtiendront un jour, que pour marquer l'intérêt qu'elle y prend, elle a trouvé à propos de faire principalement trois choſes. La *premiere*, c'eſt de punir la Licence, du moins par le mépris où elle expoſe dans l'eſprit des honnêtes gens, ſi ſon charîment ne va pas juſques à quelque flétriſſure devant les Tribunaux. La *ſeconde*, c'eſt d'attacher des Prérogatives à l'état du Mariage, & de mettre une grande différence entre ceux qui en naîtroient, & ceux qui ne ſeroient que les fruits du libertinage. Afin d'engager les hommes, par l'efficace d'une compaſſion des plus naturelles, à ne mettre pas au monde des malheureux. La ſociété enfin pour marquer qu'elle honoroit le Mariage, & qu'elle le reſpectoit a trouvé à propos qu'il ſe fit avec quelques Cérémonies, pour leſquelles on eut de la conſidération.

Les Miniſtres de l'Egliſe réfléchiſſant ſur l'énorme différence qu'il y a entre des Enfans bien élevés, & des Enfans négligés, ont encore conclu qu'ils ne devoient rien oublier pour faire bien ſentir à ceux qui s'engagent dans cet état que les ſuites en ſont très-fériculeſes, qu'elles ſont très-ſaintes, ou très fatales. Ils ont crû qu'ils devoient engager les hommes à s'examiner, pour s'aſſûrer s'ils entroient dans cet état par les vuës importantes, auxquelles il eſt naturellement deſtiné, ou s'ils n'avoient pas plus conſulté la Raiſon que les ſens & que la Nature Animale; Pour amener, dis-je, les hommes à des réflexions ſi néceſſaires, les Miniſtres de l'Egliſe ont trouvé à propos qu'ils ſe miſſent en la préſence du Seigneur, & qu'ils en fiſſent le témoin de leurs vœux & de leurs engagemens.

On pourroit pouſſer ces réfléxions; mais celles que je viens de faire ſuffiſent pour établir une extrême différence morale entre deux manières de ſe conduire, où Mr. Bayle a fait ſemblant de s'étonner qu'on en mettoit tant. Son Pyrrhoniſme dans cette rencontre, eſt viſiblement l'effet de ſon peu de ſincérité, & ſes badineries puériles, autant que licentieuſes, ſont indignes d'un Philoſophe à l'un & à l'autre de ces égards.

L'Etonnement affecté de Mr. Bayle ſur la Vertu rétroactive du Mariage, eſt encore fondé ſur le même ſophiſme; vous diriés qu'il s'agit d'un changement Phyſique, qui transforme la nature même des choſes, au lieu qu'il s'agit d'une correction, & de la reparation morale d'une faute.

Puis qu'il n'y a aucun homme, à qui il n'arrive de s'oublier & de s'écarter de ce qu'il doit, s'il ne falloit mettre aucune différence, entre ceux qui ſe relévent d'une faute, & ceux qui y perſévérent, dès qu'on feroit une fois tombé dans un Vice, on s'y abandonneroit ſans retenuë. L'Infirmité humaine a donc donné lieu à l'exercice d'une très-grande Vertu, dans Dieu & dans les hommes; c'eſt la Miſéricorde, la Compaſſion & la Charité, qui va juſqu'à oublier une faute dont le pécheur s'eſt véritablement repenti, & à laquelle il a ſubſtitué une vertu oppoſée. Ariofta par ſa fidélité au Marquis, d'Eſt ſon Amant, & par ſon attention aux Enfans qu'elle en avoit eu, s'acquittoit d'un devoir de femme; il ne manquoit à leur Union pour être un mariage, qu'une déclaration de la part du Marquis qu'il régardoit *Ariofta* ſous le nom de ſa femme, & qu'il s'engageoit à la regarder ainſi toute ſa vie; s'il avoit fait d'abord cette déclaration, on n'auroit rien eu à leur reprocher. Il lui arrive tard de faire attention à toute l'étenduë de ſon Devoir, mais il la fait pourtant. A la vérité il ne peut pas faire en ſorte que *l'oubli*, dans lequel il a vécu, n'ait pas été un Oubli; mais il fait tout ce qui eſt en lui pour le reparer: S'il avoit d'abord été dans les ſentimens où il ſe trouva ſur la fin de ſa vie, il auroit prévenu bien des fautes; mais puiſqu'il les condamne & qu'il s'en corrige, la Charité veut qu'on ne les lui impute plus.

Dans un tel cas les Légiſlateurs ont trouvé qu'il ne falloit pas s'oppoſer à ce que les Enfans fuſſent regardés comme Légitimes; La ſociété par là en eſt moins embarraſſée; Elle s'affranchit de la triſte néceſſité de faire ſouffrir l'innocent pour le coupable, & elle engage les Peres à reparer leurs fautes, par l'avantage qui en reviendra à leurs Enfans.

Dans l'Article d'Hipparchia, Mr. Bayle impute aux Stoïciens d'avoir approuvé les Obſcénités de Diogene. Cela eſt exagéré. Les Stoïciens ne ſe ſeroient pas permis d'imiter Diogene: Leur erreur ſe bornoit à dire que les termes qui n'exprimoient pas des actions vicieuſes n'étoient pas vicieux, quoique groſſiers & trop expreſſifs. Mr. Bayle leur applique ce reproche de St. Paul, *ſe diſant être ſages ils ſont devenus fols*. Ce reproche ne ſignifie rien dans la bouche de Mr. Bayle, ni même dans celle de St. Paul, ſi la Raiſon bien conſultée & bien reſpectée, n'eſt pas capable de faire diſcerner ce qui eſt naturellement honnête d'avec ce qui ne l'eſt point; Car *la folie conſiſte à s'écarter de la Raiſon*; & ſi la Raiſon n'apprend rien diſtinctement, comment peut-on ſavoir ſi on la ſuit, ou ſi on s'en écarte? comment peut-on être blâmé de faire l'un plûtôt que l'autre? l'Erreur des Stoïciens ne ſavorile point le Pyrrhoniſme en matière de morale, puis qu'il eſt facile de la réfuter. Les mots ſont des ſons qui par eux-mêmes ne ſignifient rien, l'uſage ſeul y attache des idées: Entre ces idées il y en a de *principales* & il y en a d'*acceſſoires*. Il importe, par les raiſons que j'ai alléguées, & pour éloigner tout ce qui pourroit conduire à oublier la fidélité conjugale, de ne s'exprimer ſur un certain ſujet qu'avec une très grande retenue. Les termes qui par leur ſignification acceſſoire vont à faire connoître qu'on s'eſt familiariſé avec de certaines idées, & invite les autres à en parler familiérement, tendent à produire un mauvais effet; ils rendent à chaſſer & à faire tomber les *barrieres* de la Pudeur. Il eſt donc de l'Honnêteté, il eſt du Devoir, il eſt de l'Intérêt du Genre Humain, & de l'obligation où l'on eſt, de reſpecter tout ce qui peut contribuer à y conſerver l'ordre & la bienſéance, de s'abſtenir des termes qui expriment trop vivement & trop familiérement les actions qui ne doivent pas être familiéres.

Note D.

N.B.

Ce que je viens de remarquer ſuffira, je penſe, pour réſoudre la difficulté que Mr. Bayle trouve à établir par la Raiſon la néceſſité de reſpecter ce qu'on appelle la Pudeur;

L'Education des Enfans, par le moïen de laquelle ſeulement le genre humain peut être compoſé d'hommes raiſonnables, & en même temps le repos & la ſûreté des hommes, demandent abſolument qu'ils ne vivent pas à cet égard dans la licence; mais que leurs panchans ſoient renfermés dans de certaines bornes. Il eſt très-naturel aux hommes de prendre de la Jalouſie ſur ce point; on voit même que les animaux n'en ſont pas éxempts, & la Raiſon qui rend les paſſions plus dangereuſes quand elle ſe dévoüe à les ſervir, rendroit plus fatales les jalouſies des hommes, que celles des animaux.

Un des ſéxes n'eſt naturellement point en droit de ſe permettre plus de liberté que l'autre. Quels déſordres & quelles confuſions, ſi un homme s'aviſoit de ſe donner à tout autant de femmes que ſa fantaiſie en choiſiroit, & ſi chacune de ces femmes à ſon tour s'abandonnoit à autant d'hommes que ſon

mari auroit de femmes ! Prétendre que l'Eſprit de l'homme ne renferme aucun Principe qui lui faſſe connoître, qu'il eſt même de ſon Intérêt de prévenir le déſordre & la confuſion, que c'eſt encore l'intérêt du genre humain en général, & que chaque homme enfin eſt obligé d'avoir à cœur les Intérêts de la Nature humaine. Prétendre, dis-je, que la Raiſon ne nous conduit point à penſer ainſi, c'eſt renoncer à la ſincérité, de la maniére du monde la plus hardie.

En un mot; Veut-on ſavoir ſi la Pudeur eſt un ſentiment imprimé par l'Auteur de la nature, pour le bien du genre humain, il n'y a qu'à voir ſi la Société en profite, & ſi le mépris & l'extinction de cet Inſtinct ne lui eſt point préjudiciable ? D'un coté, en quoi le mépris de la pudeur, & de ce qu'on appelle la Modeſtie, feroit-il avantageux, d'un autre, qu'eſt-ce qu'on a à craindre de ces ſentimens ?

Puis que l'attachement d'une ſeule perſonne à une autre qu'il eſtime, qui faſſe la douceur de ſa vie, & qui concourt avec lui au bonheur de ſa poſtérité, eſt très-avantageux au Genre humain, il s'enſuit qu'il eſt très-important d'éviter & les paroles & les actions capables de porter quelque atteinte à la Pudeur & à la Modeſtie, capables de diminuer le reſpect qu'on a pour ces ſentimens & de familiariſer l'Eſprit avec des Idées de Licence.

Du Vêtement des animaux des Nations barbares. Article Hipparchia. Note D.

La difficulté, dit il, eſt donc réduite à cette ſeule queſtion. *Faut il avoir de la honte de rendre le Devoir Conjugal à la vue du public* ? Belle demande, me dira-t-on, & qui en doute ? Moi répondroit Diogene, & prouvés moi que j'ai tort. On lui répondroit que la honte par rapport à ces actions-là, eſt un ſentiment naturel; & qu'ainſi c'eſt violer la nature que de n'avoir point de honte dans ces occurrences. Mais répliquera-t-il, ſi c'étoit un ſentiment naturel, il faudroit que les animaux que fuivent ſi fidélement les inſtincts de la nature, cherchaſſent les ténébres & les endroits pour travailler à la multiplication. Or rien n'eſt plus faux que cela Ils faudroit du moins que tous les hommes cherchaſſent en pareil cas la retraite la plus ſombre, ce qui eſt encore faux ; car pluſieurs peuples dans les Indes travaillent à la multiplication ſous les yeux de tout venant.

„ C'eſt ce que le Célébre Pyrrhonien Empiricus obſerve, afin de montrer que la pratique ordinaire „ n'a point pour ſon fondement une loi immuable „ & éternelle de la nature, mais un ſimple droit coûtumier, & une impreſſion de l'éducation. Il auroit pu alléguer l'uſage des *Méſſeniens* dont on verra ci-deſſous l'article. Un Auteur moderne a obſervé que certains peuples ont fait l'amour *dans les Temples mêmes*, & qu'ils ont dit *que ſi cette action déplaiſoit à la Divinité, elle ne le ſouffriroit pas du reſte des animaux.* Il ajoute qu'une *Secte Mahometane le pratique encore à preſent, & que le nouveau Monde nous a paru en cette innocence.* On répliquera à Diogene qu'il ſuffit que les nations civiliſées ſoient ſujettes à la honte, & qu'on ne ſe doit pas mettre en peine de ce que ſont les nations barbares; mais à ſon tour il répliquera, que les peuples qu'on nomme barbares, ſe ſont beaucoup moins écartés de la Régle de la nature que les peuples qui ont tant multiplié, ſelon la ſubſiſtire de leur eſprit, les Loix de la bienfeance & de la civilité; & qu'enfin le droit naturel n'étant point ſujet à préſcription, il eſt permis à chacun d'y rentrer en tout temps & en tout lieu; ſans avoir égard au joug arbitraire des coûtumes, & de l'opinion de ſes Compatriotes.

Ibidem

„ Ceci ſoit dit, continue Mr. Bayle pour montrer à combien d'égaremens la Raiſon humaine peut conduire. Elle nous a été donnée pour nous conduire au bon chemin; mais c'eſt un inſtrument vague, voltigeant, ſouple & qu'on tourne comme une girouette. Voïés comment les Cyniques „ s'en ſervoient, pour juſtifier leur abominable impudence. Je puis alléguer pour l'honneur & pour la gloire de la véritable Réligion, qu'elle ſeule fournit de très-bonnes armes contre les ſophiſmes de ces gens-la : car quand même on ne pourroit pas montrer dans l'Ecriture un précepte éxprès touchant les ténébres dont on doit couvrir les privautés du Mariage, il ſuffit de dire en prémier lieu, que l'Eſprit de l'Ecriture nous engage à éviter tout ce qui pourroit affoiblir les impreſſions de la pudeur; & en ſecond lieu qu'il y a des téxtes précis qui nous défendent de rien faire qui puiſſe choquer la bienſéance, ou qui ſcandaliſe notre prochain. Je ne ſai ſi jamais aucun de ces Caſuiſtes qui ont tant abuſé de leur loiſir, pour éxaminer des cas de conſcience, en quelque façon Métaphyſiques, s'eſt aviſé de chercher à quel genre de crime il faudroit réduire l'impudence d'un *Crates* & d'un *Diogene*. Il ne croioient point qu'il y eut de Loi divine ſur cela, ni que l'on fut obligé de ſe conformer aux coûtumes municipales. Ils croioient qu'en ne les ſuivant pas on encourroit tout au plus le blâme de rudicité, & de peu de complaiſance pour un uſage reçu : être inciviſ, groſſier, & mauvais obſervateur des modes, n'eſt pas une action criminelle ou mauvaiſe moralement parlant. Que pourroit-on dire contre les Cyniques, à ne les condamner point par des vérités révélées ? Je n'ai jamais lû quoi que ce ſoit ſur ce point, & je ne ſai ſi perſonne a dit que préſentement une action Cynique ſeroit ſeulement Criminelle, 1. à cauſe du ſcandale donné au prochain; 2. à cauſe du mépris des coûtumes municipales; 3. à cauſe de la négligence qu'on apporteroit à conſerver les barriéres de la chaſteté. Je ſuppoſe un homme perſuadé que l'action en elle même n'a pas été défendue nommément dans l'Ecriture, & qu'elle n'eſt point contraire au droit naturel. Si elle y étoit contraire, les ſentences qui ordonnent le *Congrès* ſeroient tout autant de Crimes pour le compte des Juges.

Dans l'article de *Diogene* Mr Bayle avoit paſſé légérement ſur ce que les Cyniques alléguoient pour leur juſtification. Il étoit ſans doute très-capable de les réfuter ; mais il ne trouve pas à propos de le faire. Dans cet Article *d'Hipparchia*, il ne réfute leurs argumens que pour leur en prêter bientôt de plus forts, & faire voir qu'il ſavoit mieux ſoûtenir leur cauſe qu'ils ne la ſoutnoient eux-mêmes.

Mr. Bayle ſe moque de ſes Lecteurs par un miſérable *ſophiſme d'Equivoque*, par lequel on tire abſolument une Concluſion générale de quelques Principes, qui ne ſont vrais qu'en certains ſens. Pour s'inſtruire de ce qui convient à la Nature de l'homme, il eſt viſiblement ridicule de conſulter les Animaux brutes, il faudroit préméirement avoir prouvé que l'homme ne leur eſt en rien ſupérieur.

Pour ſavoir ſi de certains ſentimens doivent être regardés comme des impreſſions de l'Auteur de la Nature, des ſuites de certaines diſpoſitions, avec leſquelles il nous fait naître; pour nous en aſſurer, *dis-je*, ce ſeroit mal s'y prendre que de parcourir tout ce que font les hommes, pour ſavoir ſi ces ſentimens ſont ineffaçables. Dieu a rendu les hommes capables de connoitre de certaines régles, & de les obſerver, ſans les mettre dans la néceſſité abſoluë de connoitre ces régles, & de ne s'en écarter jamais. C'eſt un devoir dont-ils ont tort de ſe diſpenſer.

III. Mr. BAYLE parle lui-même ainſi, Article *Knuzen*. Il faut être fou à lier pour croire que le genre humain puiſſe ſubſiſter ſans les Magiſtrats. Il eſt vrai qu'ils ne ſeroient pas néceſſaires, ſi tous les hommes ſuivoient les Préceptes de la Conſcience que cet Impie nous articule; mais les ſuivent-ils dans les pais mêmes où les Juges puniſſent avec le plus de ſévérité le tort que l'on fait à ſon prochain ?

Des Coûtumes contraires à l'honnêteté. Note B.

" chain ? Je ne ſai ſi on ne pourroit pas dire qu'il " n'y a point d'impertinence, quelque inſenſée " qu'elle ſoit, qui ne nous apprenne quelque Vé- " rité. Les folies de cet Allemand nous montrent " que les Idées de la Réligion naturelle, les Idées " de l'honnêteté, les Impreſſions de la Raiſon, en " un mot les Lumiéres de la Conſcience, peuvent " ſubſiſter dans l'eſprit de l'homme, après même " que les idées de l'éxiſtence de Dieu, & la foi " d'une vie à venir, en ont été effacées.

Voila donc un homme dans l'eſprit duquel ſe trouvent effacées des impreſſions, qu'il faut être fou à lier pour perdre. Après avoir parlé d'une ridicule coûtume, mais fauſſe, attribuée aux Iſlandois, *Mr. Bayle* ajoute " *Arngrimus Jonas traite cette rail-* " *lerie d'impoſture, & s'emporte avec colére contre* " *Bleſkenius, pour l'outrage qu'il dit avoir fait aux* " *filles Iſlandoiſes. Le bon homme ne peut ſouffrir* " *qu'on parle avec mépris de ſes compatriotes & qu'on* " *les traite de barbares.* Si jamais l'emportement fut permis à un faiſeur d'Apologie, celui *d'Arngrimus* ne ſauroit être blâmé ; car il n'y a point d'apparence que l'Evangile, qui eſt connu en Iſlande depuis tant de ſiécles, y ait laiſſé les hommes dans une ſi criminelle brutalité : n'y qu'au cas que la Réligion y eut fait ſi peu de progrès ſur ces Inſulaires, le Roi de Dinemarc endurât qu'ils ſe moquaſſent impunément de ce qui eſt dû à la bienſéance publique. Le coutume des feſtins ne me paroit pas rapportée fidélement ; on a groſſi la choſe pour faire rire les Lecteurs. Ouït-on jamais parler d'un tel miniſtére, ou d'une pareſſe ſi extravagante ? Voici des gens qui non ſeulement ne veulent pas prendre la peine de ſe lever de table pour piſſer, mais qui ne veulent pas même qu'il leur en coûte le moindre mouvement de la main. C'eſt à quoi nous conduit le Conte ; autrement pourquoi diroit-on *que les filles coulent ſous les treteaux* ? On donneroit bien ſans cela le pot de chambre aux conviés, s'il ne falloit que leur épargner la peine de ſe lever. Si tout ce que Bleſkenius vient de nous dire eſt vrai, il faudroit demeurer d'accord que la Jalouſie *n'eſt pas inutile dans le monde.*

NB.

" S'il étoit permis de mentir en faveur de la vérité, il faudroit nier tout ce que l'on conte de l'impudence de certains peuples : car les Libertins tirent un grand avantage de ce qu'il y a, dit on, certaines nations qui n'attachent aucune infamie à la proſtitution des femmes. Les Iſlandois ſeroient dans le cas, ſelon le récit de Bleſkenius, & ils iroient même plus loin, car ils regarderoient comme une gloire la groſſeſſe d'une fille qui ſe ſeroit abondonnée à des étrangers, & les Peres s'eſtimeroient très-heureux qu'on acceptât l'offre qu'ils feroient du pucelage de leurs filles à des gens d'un autre païs. Où eſt donc, demanderoit-on, cette impreſſion naturelle, qui fait diſcerner à tous les hommes le bien & le mal ? Voila des nations Chrétiennes qui non ſeulement ne font aucun compte de la chaſteté dans la pratique, mais qui en ont même perdu la théorie : d'où il s'enſuit qu'à cet égard leur conſcience eſt deſtituée du ſentiment du droit naturel. N'eſt-ce pas une marque que les Idées de la vertu dépendent de l'éducation & de la coutume, & non pas d'une impreſſion naturelle ? Et comment guérir ces gens-là, puis que leur conſcience eſt morte ? Car s'il eſt poſſible, qu'avec les notions du bien & du mal la conſcience jouïſſe d'une malheureuſe ſécurité, cela n'eſt-il pas immanquable où ces notions ſont étcintes ? Il n'eſt pas néceſſaire de répondre à cette objection, puis qu'Arngrimus Jonas nie le fait. Il faut lui renvoier tous ceux qui ſe voudroient prévaloir du récit de ſon adverſaire. Et s'ils alléguoient quelques faits certains, alors on ne manqueroit pas de réponſe.

Article Jonas Arngrimus Note C.

Je répons que les hommes naiſſent avec de certaines diſpoſitions qu'une mauvaiſe éducation peut effacer ; mais auxquelles une éducation médiocrement bonne ſuffit pour donner beaucoup de forces. Il n'y a qu'à parcourir les peuples où ces ſentimens ſont en partie effacés, & on ſe convaincra d'abord qu'à un très-grand nombre d'égards ils ſont très-déraiſonnables, & très-miſérables. Il n'y a qu'à voir ce que Mr. Bayle dit des Amériquains

Article Leon. Note A.

" Les grands Seigneurs, *dit il*, dans la vallée de Nore tâchoient de prendre chés leurs ennemis autant avec elles, & qu'ils nouriſſoient délicatement les Enfans qu'ils en avoient ; mais que les aiant nourris juſqu'à l'age de 12 ou 13 ans, & les voiant bien engraiſſés, ils les tuoient, & les mangeoient : c'étoit pour eux une viande délicieuſe. Parlons du traitement que les gens de ce païs-là faiſoient a leurs priſonniers de guerre. Ils les réduiſoient à la condition d'eſclave, & les marioient, & mangeoient tous les enfans qui venoient de ces mariages, & puis il mangeoient les eſclaves mêmes quand ils les voïoient hors d'état de procréer des Enfans. La prémiére fois que les Eſpignols entrérent dans cette Valée, un Seigneur nommé Nabonuco les vint trouver amiablement, accompagné de quelques femmes : La nuit étant venuë, deux d'entr'elles ſe couchérent tout de leur long ſur un tapis, une autre ſe mit de travers afin de ſervir d'oreiller à Nabonuco, pendant que les deux autres lui ſerviroient de matelas. Il ſe mit ſur ces deux-là & prit, une quatriéme femme par la main, qui étoit très-belle, & quand on lui demanda ce qu'il en prétendoit faire, il répondit qu'il avoit deſſein de la manger, & de ſe repaitre encore d'un enfant qu'elle avoit eu. L'Auteur obſerve qu'au païs de Quito les femmes labouroient la terre, & avoient ſoin des moiſſons, & que les hommes ne s'occupoient qu'à filer, & à prendre garde au ménage. On adoroit le ſoleil dans le Perou, & l'un des principaux actes de l'adoration étoit de lui offrir ſix dents que l'on s'étoit arrachées. Il y avoit dans ce Païs-là bien des Provinces où l'on avoit perdu entiérement les Idées de l'honneur par rapport à la chaſteté. Un de leurs divertiſſemens étoit de chanter les belles actions de leurs Ancêtres ; ils faiſoient cela au ſon du tambour, & en buvant juſqu'à s'enivrer, & puis ils prenoient telle femme que bon leur ſembloit, & jouïſſoient d'elle ſans que perſonne y trouvât nul ſujet de blame.

Mr. Bayle continuë cette matiére ; mais il charge ſa narration de faits ſi obſcénes, & il affecte de s'éxprimer avec tant de groſſiéreté, que je ne ſaurois me réſoudre à le copier.

Article Mexicains. Note A.

" C'eſt ainſi, dit Mr. Bayle, que l'on nommoit certains montagnars qui ſe logeoient ſur des arbres, ou dans quelques tours de bois au voiſinage du Pont Euxin. Leurs Coûtumes étoient ſi contraires à celles des autres nations, qu'ils faiſoient à la vuë du public, ce qu'on fait ailleurs dans les maiſons, & pour ce qui eſt des choſes que l'on fait ailleurs publiquement ils les faiſoient dans leurs logis. Ils n'éxceptérent point de cette régle l'ouvre de la chair.

NB. *Note A.*

" Apolonius a raiſon de les comparer à des pourceaux, puis qu'ils n'avoient point de honte de ſe porter à cet acte ſous les yeux de leur prochain.

Je laiſſe le reſte de la Note. On ne prétend pas que tout ce que Dieu a mis dans l'homme de diſpoſitions qui peuvent devenir propres à le régler, ait un effet immanquable, ne s'altere point, ne dégénére point ; Mais quand on voit juſques où les Peuples, chez qui l'inſtinct de Pudeur né

Article Leon.

paroit point ; ont poussé l'extravagance sur un grand nombre d'autres sujets, on a bien lieu de conclure que le mépris de la pudeur est une suite du renversement de la Raison.

Mr. Bayle reconnoit la nécessité de l'éducation, puisqu'il lui attribue tout ce que nous voions d'honnête chés les Peuples bien policés. On fait combien de soins, de persévérance, de patience, il faut se donner pour élever une grande partie des Enfans. Toute l'affection Paternelle, tout l'intérêt qu'on prend à perpétuer son Nom dans des sujets qui lui fassent honneur, sont nécessaires pour se soûtenir dans une attention très-pénible en elle-même. La tendresse d'un Mari pour sa Femme & réciproquement celle d'une Femme pour son Mari, tendresse qui se répand dans leurs Enfans communs, est encore très-nécessaire pour les élever heureusement ; par là ce que l'on appelle *Concubitus vagus*, seroit infiniment préjudiciable au Genre Humain ; la Fidélité d'une Femme pour son Mari, & réciproquement celle d'un Mari pour la Femme, les lie d'affection ; tout ce qui va à familiariser le coeur avec des idées & des actions, dont un Mari doit être l'unique objet, dispose à étendre à d'autres ce qu'on doit à lui seul. On me comprend aisés, sans que j'entre dans un grand détail. Le principe que je viens de poser, établit encore la bienfaisance des Discours, & l'obligation d'y ménager la pudeur. Il est donc facile de comprendre que cette pudeur est d'une grande utilité pour le Genre Humain ; & cette utilité doit convaincre que les Dispositions qui y préparent les hommes, & qui la rendent plus facile à naître, dès que l'Education y contribue tant soit peu, sont des présens de l'Auteur de la Nature, qui, en cela a eu en vuë le bonheur des hommes. On voit avec quelle facilité ces idées naissent dans les petits Enfans, & combien il faut de choses pour les affoiblir, & combien il est difficile encore de les effacer entiérement.

Article Arnaldus.

Ad rem je remarquerai en passant que dans cette page Mr. Bayle profite d'une occasion de rebattre ce qu'il a dit ailleurs, & qu'il repéte encore sur l'incertitude des Notions de l'honnêteté ; Pour retoûcher, dis-je, ce lieu commun, il profite d'une narration que lui même reconnoit fabuleuse, quand il ajoute. *Et comment guérir ces gens-là puisque leur conscience est morte? Car s'il est possible qu'avec les notions du bien & du mal, la conscience jouïsse d'une malheureuse sécurité, cela n'est-il pas immanquable où ces notions sont éteintes?*

Les termes *d'affacer & d'éteindre*, & d'autres dont on se sert dans ces occasions, sont des termes Métaphoriques qu'il ne faut pas presser dans toute la vigueur ; Au lieu de ces termes ont pourroit se servir de celui *d'assoupir* qui est moins fort ; on pourroit dire que les Notions sont quelquefois comme *endormies*, & le sont plus ou moins. Une chandelle quoi qu'éteinte ne laisse pas de renfermer une aprétude à reluire, dès qu'on l'approchera d'un autre feu ; En ce sens on peut dire que la connoissance d'une Vérité est éteinte dans une personne qui s'est persuadée une erreur toute opposée ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse ramener dans cet esprit-là la connoissance de cette vérité.

Cela feul, que les Idées de l'honnêteté font respectées chés tous les peuples qui ont de l'éducation & de la politesse, & qui vivent éloignés des misères, de la grossiéreté & de la stupidité, où les autres font enfévelis, ne prouve-t-il pas que ces Idées méritent qu'on y fasse attention ? & dès qu'on s'est convaincu, comme il est facile de le faire, qu'il est mieux de les réspecter, que de les abandonner, ne doit-on pas conclure qu'on a tort de leur donner quelque atteinte?

Si la Raison est autant pour que contre les Cyniques, d'où vient que les Pyrrhoniens suivent plûtôt les coûtumes des autres que celles des Cyniques ? d'où savent ils que celles des Cyniques sont moins communes & moins approuvées ?

Art. Hip. parchia. Note D.

Ceci soit dit pour montrer à combien d'égaremens la Raison humaine peut conduire ; elle nous a été donnée pour nous conduire au bon chemin ; mais c'est un Instrument vague voltigeant & souple, & qu'on tourne comme une girouette. Voila comment les Cyniques s'en fervoient pour justifier leur abominable impudence.

De ce qu'on peut abuser de la Raison, s'ensuit-il qu'on ne puisse pas en faire un bon usage ? Il est des gens qui abrégent leur vie à force de boire & de manger ; il en est qui se tuent à force de Remédes ; Conclura-t-on de là qu'il est indifférent pour la vie de manger ou de ne manger pas, de prendre des remédes ou de n'en prendre pas ?

En vain *Mr. Bayle* ajoûte. „ Je puis ajoûter pour „ l'honneur & pour la gloire de la véritable Réli„ gion, qu'elle seule fournit de très-bonnes armes „ contre les Sophismes de ces gens-là ; car quand „ même on ne pourroit pas montrer dans l'Ecriture „ un précepte éxprès touchant les ténébres dont on „ doit couvrir les privautés du Mariage, il suffit de „ dire en prémier lieu, que l'esprit de l'Ecriture nous „ engage à éviter tout ce qui pourroit affoiblir les „ impressions de la pudeur ; & en fecond lieu, qu'il „ y a des textes précis, qui nous défendent de rien „ faire qui puisse choquer la bienféance, ou qui scan„ dalise notre prochain.

Devoirs naturellement connus.

IV. SI respecter la pudeur, & la ménager est une chose utile; s'il est bon d'édifier le prochain, la Raison, quand nous prenons le foin de la consulter, nous découvre les mêmes Devoirs que l'Evangile nous recommande, & si de ce qu'il arrive aux hommes de tomber dans l'Erreur en raisonnant, on doit traiter la Raison de girouëtte, & d'inutile, c'est en vain que Mr. Bayle nous renvoie à la Révélation; on l'a interprétée fort différemment ; il y a eu parmi les Chrétiens des fanatiques de toute espéce; la Réligion a eu ses Cyniques, de l'aveu de Mr. Bayle, qui traite ainsi les Adamites dans fon Dictionnaire. On peut mal interpréter un passage, tout comme on peut mal poser un principe, ou prendre un principe vrai dans un mauvais sens, & en tirer une conséquence fausse.

Preuves tirées des Animaux, refusées par Mr. Bayle.

Ainsi Mr. Bayle, en nous renvoiant à la *Révélation*, ne nous fournit aucun secours, puisqu'il dépouille de toute force la Raison qui doit en découvrir & en établir le véritable sens.

V. Mr. BAYLE détruit lui-même à l'Article *Barbe*, ce qu'il dit fur le sujet des animaux qui se livrent fans aucune pudeur, à l'instinct de la Nature. Car si de là on s'avisoit de conclure que l'Auteur du genre humain n'a pas mis dans le coeur des hommes des impressions qui les dispofent à la Pudeur ; & si l on se persuadoit que tout ce que l'on en ressent est un pur effet de la coûtume, & dont la Raison ne fauroit prouver la nécessité ni la justice ; on répondroit que cét argument ne prouve rien, par là même qu'il prouve visiblement trop ; car si l'homme ne doit pas suivre d'autres Loix que les bêtes, si la Nature est toute pure en elles, & si on ne fauroit mieux faire que d'en imiter la simplicité, un homme que vous envoierés à l'école des Animaux pour y apprendre fon devoir, vous dira qu'il ne demande pas mieux. " J'y apprendrai, vous dira-t-il, a „ foumettre le Droit à la force : un dogue plus fort „ qu'un autre ne se fait point scrupule de lui ôter „ sa portion. Qui a-t-il de plus ordinaire que de „ voir des chiens qui s'entrebattent ? Les poulets ne „ s'entrebartent-ils point à la vuë de leur commu„ ne mere ? Les Coqs ne s'acharnent-ils pas si fu„ rieusement l'un contre l'autre qu'il n'y a quelque„ fois que la mort de l'un qui fasse cesser le combat ? „ Les pigeons, le symbole de la débonnairetté, n'en „ viennent-ils pas fort souvent aux coups ? Quoi de „ plus furieux que le combat des taureaux ? N'est-

ce

„ ce pas la force qui décide de leur droit en matié-
„ re d'amour ?

„ N'apprendrai-je pas à l'école où vous m'envoiés
„ la barbarie la plus dénaturée ? N'y a-t-il pas des
„ bêtes qui dévorent leurs petits ? N'y apprendrai-
„ je pas l'inceſte ?

„ N'y apprendrai je pas à m'accomoder de tout
„ ce qui ſera de ma portée, pour faire mes provi-
„ ſions comme la fourmi ? Ce ſont là les paroles de
Mr. Bayle, & ces paroles ne ſignifient rien, dans
cèt endroit, ſi l'homme n'eſt pas obligé de ſuivre
d'autres Loix que les Animaux brutes, par la même
que ſa Nature eſt très-ſupérieure à la leur. Il avoit
fait ces remarques à l'occaſion de l'Imperatrice Bar-
be, *Pourquoi voulés-vous que j'imite plûtôt la tourterel-
le que la Colombe ou les moineaux ?* Mais après avoir
fait remarquer la foibleſſe de l'argument qu'on allé-
guoit à cette Impératrice, il ajoute, & on a de la
peine à s'empêcher de penſer qu'il ajoute malicieuſe-
ment ; *Ce que je viens de dire ne m'empêche pas de
croire, que les Moralités dont il s'agit, ſont très-pro-
pres à toucher la plus part des gens.*

Les Raiſons de cette nature n'ont aucune ſolidité;
ce ſont des ſophiſmes ; *Je ne blâme pourtant pas*, dit
Mr. Bayle, *ceux qui s'en ſervent.* Et pourquoi ?
parce qu'elles ne ſont pas ſans effet ſur bien des gens;
Mais en quoi conſiſte cèt effet ? Les éclaire-t-ont ?
Nullement ; On leur donne pour bonnes des raiſons
qui ne le ſont pas : On les trompe donc ? Qu'im-
porte ; On les amène par là à la pratique d'un devoir;
J'en tombe d'accord : mais on s'en acquitte ſans con-
noître, par de bonnes raiſons, que c'eſt un devoir.
Un autre avancera des Raiſonnemens tout ſemblables
pour recommander le vice. il faudra donc ceſſer de
croire le prémier, ou croire auſſi le ſecond. La Rai-
ſon, accoutumée à le repaître de ſophiſmes, pourra-
t-elle décider entre ces deux différens, ſur tout, ſi
comme Mr. Bayle le prétend, la Raiſon eſt incapa-
cable d'établir des Principes ſûrs, par le moien des-
quels on diſtingue ce qui eſt eſſentiellement honnête
d'avec ce qui ne l'eſt pas. *Je ne blâme donc pas*, dit-il,
*François de Sales qui a propoſé l'Elephant pour un exem-
ple d'honnêteté, & je condamne la réponſe de l'Impé-
ratrice Barbe.* Il rapporte après cela les paroles de
François de Sales. L'Elephant n'eſt qu'une groſſe
bête. . . . . *Ne ſont ce pas de belles & honnêtes hu-
meurs d'un tel animal, par leſquelles il invite les ma-
riés &c:* Il y a bien de l'apparence que quand Mr.
Bayle copioit ces paroles, à ſon habitude de citer ſe
joignit le plaiſir de faire retomber l'honnêteté à
un ſaint, par des preuves ſans force. Mr. Bayle en-
tre encore tout à fait dans l'Eſprit des Pyrrhoniens, qui
affectent d'admirer les Animaux brutes, & d'en relé-
ver la nature pour l'égaler à celle de l'homme, &
trouver dans cette égalité un prétexte pour ſe con-
fondre avec eux.

Les allions des bêtes, dit-il, *ſont peut-être un des plus
profonds abimes ſur quoi notre raiſon ſe puiſſe exercer, &
je ſuis ſurpris que ſi peu de gens s'en apperçoivent.*

J'examinerai ce ſujet plus au long dans la ſuite de
cèt ouvrage, & en attendant je me contenterai de
dire qu'un eſprit attentif ne remarquera rien dans les
Animaux au deſſ des ſentimens de plaiſir & de
douleur, accompagnés de crainte & de déſirs, en-
ſuite deſquels ils ſe portent à ce qui ſert à la Con-
ſervation de leur Vie & de leur Eſpéce.

Dans ce même Article Mr. Bayle remarque, *Qu'on
ne ſauroit décider s'il faut imiter les bêtes, ou s'il faut
s'éloigner de leur imitation, qu'on ne ſauroit remarquer
en quel cas, & juſques où, ſi l'on ne tire ces lumiéres
& ces Régles des prémiers principes de la morale.* Mais
ſelon lui la Raiſon n'a que des Lumiéres incertaines,
elle ne nous préſente que des Idées défectueuſes, &
ſur leſquelles on ne peut pas compter. D'ailleurs, ſe-
lon lui encore, nos Lumiéres ne réglent point notre
conduite ; Nous voilà réduits à vivre à l'avanture,
& à vivre comme les bêtes, ou à vivre autrement,
ſuivant que le cœur nous en dira.

VI. DANS l'article *d'Anaxagoras* " Pluſieurs au- *Néceſſité de raiſonner en matiére de morale Note G. Art. VIII.*
" tres Philoſophes, dit-il, ſe plaignent que tout eſt
" rempli de ténébres, juſques à s'imaginer que les
" ténébres dont parle Moïſe, qui étoient au deſſus de
" l'abime avant que Dieu créât la lumiére, n'ont été
" diſſipées qu'à l'égard des yeux ; car pour les téné-
" bres de l'eſprit diſoient-ils, elles couvrent encore
" tout le deſſus de l'abime. La lumiére de la Vé-
" rité concentrée dans ce gouffre, n'en ſort jamais,
" elle envoie ſeulement quelques raions qui paſſent
" juſques à nôtre eſprit, après tant de réflexions &
" de réfractions, & après avoir mêlé leur éclat avec
" tant de corpuſcules ſombres dans les eſpaces téné-
" breux, qu'ils ont traverſés qu'ils ne ſont propres
" qu'à former de fauſſes images.

Qui eſt-ce qui m'aſſurera que ces Réfléxions &
Réfractions qui troublent toutes mes Lumiéres, &
répandent l'Incertitude ſur toutes mes Connoiſſances,
n'ont pas brouillé les Idées de l'honnête que je devois
naturellement avoir, & ne m'engagent point où à
des Libertés condamnables, ou à des Scrupules ex-
ceſſifs ? Mr. Bayle reconnoit que *l'Ecriture Sainte ne
régle pas en termes exprès les devoirs de l'homme ſur ce
ſujet ; mais qu'on peut les tirer comme par conſéquence
de l'eſprit qui y régne :* Mais il n'y a que la Raiſon
qui ſache tirer ces Conſéquences ; & ſi tout ce qu'elle
fait pour nous éclairer, aboutit à des Idées auſſi peu
juſtes que les Images formées par des raions qui ont
ſouffert mille réfractions irréguliéres, je ſuis condamné
à ignorer ſi j'ai bien ou mal entendu l'Ecriture Sainte,
& ſi j'en ai bien ou mal tiré mes concluſions. On
voit donc que Mr. Bayle n'en uſe pas ſincére-
ment, lorſqu'il allégue avec tant d'emphaſe les lu-
miéres de la foi, & qu'il a ſoin de retirer d'une
main, ce qu'il fait ſemblant de donner de l'autre.

Abdas refuſoit de rébatir le Temple qu'il avoit fait
démolir, ſous prétexte que dans ce Temple rébâti,
on adoreroit le feu. Un tel cas n'eſt point décidé,
en termes ſimples & formels dans l'Evangile ; & ſi
on ne conſulte pas les lumiéres de la Raiſon & du
bon ſens, on ne ſauroit avoir là-deſſus aucune certi-
tude. Par conſéquent dire que la Foi ſeule nous
éclaire ſur la morale, & que la *Raiſon* eſt ténébreuſe & *gi-
ronette*, ſur cette matiére comme ſur tout le reſte, c'eſt
anéantir la Morale, ſans que la Foi puiſſe venir à ſon
ſecours. Auſſi Mr. Bayle raiſonne-t-il pour pro-
ver qu'Abdas avoit tort, " *Pour moi*, dit Mr. *Bayle*, *Article Abdas Note C.*
" *Je trouve qu'il n'y a point de particuliers, fuſſent ils
" Métropolitains ou Patriarches, qui ſe puiſſent jamais
" diſpenſer de cette Loi de la Religion naturelle, Il
" faut réparer par reſtitution, ou autrement, le dommage
" qu'on a fait à ſon prochain.* Or eſt-il qu'Abdas,
" ſimple Particulier, & Sujet du Roi de Perſe, avoit
" ruïné le bien d'autrui ; & un bien d'autant plus
" privilégié, qu'il appartenoit à la Religion dominante;
" Il étoit donc indiſpenſablement obligé d'obéir à
" l'ordre de ſon Souverain, touchant la reſtitution,
" ou le rétabliſſement du bien qu'il avoit ruïné, &
" c'étoit une mauvaiſe excuſe, que de dire, que le
" Temple qu'il auroit fait rébatir auroit ſervi à l'Ido-
" latrie ; Car ce n'eut pas été lui qui l'auroit em-
" ploié à cet uſage, & il n'auroit pas été reſpon-
" ſable de l'abus qu'en auroient pu faire ceux à qui
" il appartenoit. Seroit-ce une raiſon valable pour s'em-
" pêcher de rendre une bourſe qu'on auroit volée à
" quelqu'un, que de dire, que ce quelqu'un eſt un
" homme qui emploie ſon argent à la débauche ?
" Laiſſé-le faire ? Vous n'avés pas à répondre à Dieu
" de l'abus qu'il fera de ſon argent ; laiſſés lui ſon
" bien : quel droit y avés-vous ? Outre cela quelle
" comparaiſon y avoit-il entre la conſtruction d'un
" Temple, ſins lequel les Perſes n'auroient pas laiſſé
" d'être auſſi Idolatres qu'auparavant, & la deſtruc-
" tion des Egliſes Chrétiennes ? Il faloit donc pré-

„ venir ce dernier mal par le prémier; puis que le „ Prince mettroit cela au choix de l'Evêque. Enfin, „ qu'y a-t-il de plus capable de rendre la Réligion „ Chrétienne odieuſe à tous les peuples du monde, „ que de voir, qu'après que l'on s'eſt inſinué ſur le „ pié de gens qui ne demandent que la liberté de „ propoſer leur Doctrine, on a la hardieſſe de démo- „ lir les Temples de la Réligion du Païs, & derefu- „ ſer de les rebâtir quand le Souverain l'ordonnet „ N'eſt-ce pas donner lieu aux Infidéles de dire ? *„ Ces gens ne demandent d'abord que la ſimple tolé- „ rance ; mais dans peu de temps ils voudront partager „ avec nous les Charges & les Emplois ; & puis devenir „ nos Maîtres. Ils s'eſtiment d'abord très-heureux ſi on ne les „ brûle pas ; Enſuite très-malheureux, s'ils ne ſont „ pas les ſeuls qui dominent. Pendant un certain temps „ ils reſſemblent à Ceſar, qui ne vouloit point de Maître ; „ & puis ils reſſemblent à Pompée, qui ne vouloit point „ de Compagnon.*

A l'Article Carneade " Ce Philoſophe, dit Mr. Bayle, „ raiſonnoit ainſi, ſuivant Lactance ; S'il y avoit de la „ juſtice, elle ſeroit fondée, ou ſur le droit poſitif, ou „ ſur le droit naturel. Or elle n'eſt fondée ni ſur le droit „ poſitif qui varie ſelon les temps & les lieux, & que „ chaque peuple accommode à ſes intérêts & à ſon „ utilité ; ni ſur le droit naturel, car ce droit n'eſt „ autre choſe qu'un penchant que la nature a donné „ à toutes ſortes d'animaux vers ce qui leur eſt uti- „ le, & l'on ne peut le régler ſelon ce penchant ſans „ commettre mille fraudes : D'où il réſulte qu'il ne „ peut pas être le fondement de la juſtice, donc &c:

Cet argument de *Carneade*, par lequel il veut prouver qu'il n'y a point de *Droit Naturel*, eſt une véritable pauvreté : Il eſt tout fondé ſur une *équivoque groſſiére*, & un terme mal défini. *Ce Droit*, diſoit il, *n'eſt autre choſe qu'un penchant que la Nature a donné à toute ſorte d'animaux vers ce qui leur eſt utile, & l'on ne peut ſe régler ſuivant ce penchant ſans commettre mille fraudes.*

Il ne s'agit point de faire attention aux Animaux brutes : Il s'agit de ſavoir ſi on peut définir l'homme ; ſi on peut convenir de ce en quoi conſiſte ſa perfection, & de ce qui y contribuë ; ſi l'homme n'a pas une nature déterminée ; ſi on ne peut pas diſtinguer ce qui lui eſt néceſſaire d'avec ce qui lui eſt ſuperflu ; ce qui lui convient d'avec ce qui ne lui convient pas ; ce qui contribuë le plus à ſa félicité, d'avec ce qui y contribuë le moins : Il s'agit de ſavoir ſi les Idées de l'ordre, de la Bienſéance, ſont réelles, ou ſeulement des fantaiſies ; ſi parce que quelques-uns ſe ſont trompés en raiſonnant ſur ce ſujet, il n'eſt pas poſſible de s'y prendre d'une manière à éviter l'erreur, & à s'aſſûrer qu'on l'évite.

Carneade condamné par lui même

VII. *N'OUBLIONS pas*, ajoute Mr. Bayle, *une fort homme remarque de Quintilien.* Il dit que *Carneade ne laiſſoit pas de ſe conduire ſelon la juſtice, quoi qu'il raiſonnoit pour l'injuſtice.* Si l'on dit que Carneade ſuivit, en vivant ainſi, le penchant d'un bon cœur, qui eſtimoit & aimoit la Juſtice par goût : pourquoi travailloit-il à arracher cette eſtime du cœurs des autres ? Pourquoi ne les laiſſoit-il pas dans une paiſible perſuaſion, qui allât naturellement à affermir cette eſtime & ce goût ? Si ſon attachement extérieur à la juſtice n'étoit qu'affectation & vanité, c'eſt encore une preuve qu'il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître dans la Vertu, quelque choſe qui rend les hommes eſtimables, & qui les fait conſidérer.

C'étoit encore pour s'attirer de la *conſidération*, & briller par la profeſſion d'une Vertu éxquiſe qu'il diſoit. *Si on ſavoit qu'un ennemi, ou une autre perſonne, à la mort de laquelle on prendroit intérêt, viendroit à s'aſſeoir ſur de l'herbe ſous laquelle il y auroit un aſpic caché, il faudroit l'en avertir quand même on ne pourroit être repris d'avoir gardé le ſilence à cette occaſion.*

Il n'y a point de Caractére qui rende un homme plus mépriſable que de ſe contredire manifeſtement. Si on ſe contredit ainſi ſans y prendre garde, c'eſt une preuve ſûre d'un Eſprit très-petit, ou très abandonné à ſes préventions, & ſouvent de l'un & de l'autre. Mais ſi l'on remarque ces Contradictions, ſans s'en mettre en peine, c'eſt une preuve du peu d'égard qu'on a pour le Public, aux yeux de qui l'on ment avec tant d'audace. *Carneade*, eſt dans les cas : La ſouveraine fin de l'homme, à laquelle il doit rapporter toutes ſes vuës, étant ſelon lui, de jouïr des *Biens naturels*, & ſelon lui encore le bien naturel ne comprenant pas la bien honnête. Tout homme qui dirigeroit ainſi ſes vuës, qui auroit ces Idées du bien, agiroit contre lui même, & contre ce qu'il croit, ſur la deſtination de la nature humaine, s'il obſervoit ce que Carneade recommande dans les préceptes que nous venons de lire.

Les ſubtilités des Stoïciens n'éteignent point la morale. Article Carneade Note X.

VIII. MR. BAYLE reconnoit lui même " que „ Carneade pouſſoit à bout les Stoïciens, & qu'il „ leur prouvoit que leurs Controverſes du ſouve- „ rain bien n'étoient qu'une diſpute de mots. Il „ étoit, *dit-il*, Juge des coups entre ces deux Sectes, „ & il faiſoit voir à l'une que les choſes qu'elle ap- „ pelloit *biens* & que l'autre ſe contentoit d'appeller *Commodités*, n'étoient point dignes de nos déſirs, „ puis que l'une ne leur attribuoit pas plus d'avan- „ tages que l'autre. L'une de ſes victoires contre „ les Stoïques fut de les chaſſer d'un poſte, où ils „ s'étoient maintenus aſſés long temps. Ils avoient „ dit que la bonne renommée ſans l'utilité ne méri- „ ritoit point que l'on fit un pas. Mais il ne pu- „ rent réſiſter à Carneade, & ils ſe virent réduits à „ ſoûtenir qu'elle étoit digne de notre choix par elle- „ même. Chacun ſait qu'ils mettoient de la différence entre le *bien* & les choſes qui doivent être „ *préférées*.

Si la Diſpute des Stoïciens avec les Péripatéticiens, ſur la Nature du Vrai Bien, n'étoit qu'une Diſpute de Mots, & ne rouloit que ſur des équivoques, toute la ſubtilité des Stoïciens ne répandoit donc ſur cette importante matiére aucune difficulté qui ne fut aiſée à diſſiper, & qui réduiſit au parti de l'Incertitude. En effet le Vrai Bien de l'homme c'eſt ce qui convient véritablement à l'homme ; L'homme eſt un être très-compoſé : Il eſt Raiſonnable, il a divers ſens, il eſt Animal, il eſt né pour la Société & il peut ſoûtenir dans cette Société diverſes relations ; Ce qui agrée à un de ſes ſens, eſt indifférent à un autre, & non ſeulement cela, mais il lui eſt quelquefois contraire. Quelquefois on peut donner quelque choſe au déſir des ſens, ſans porter aucune atteinte à la Raiſon ; & quelquefois l'uſage des ſens l'appéſantit. Ce qui ſied bien à un âge ne ſied pas bien à un autre ; Tel ſe trouve dans un rang à le faire eſtimer par ſa fermeté & par l'autorité qu'il s'y donne, qui auroit pû ſe trouver dans des cas où il ne ſe ſeroit pas moins rendu recommandable par ſa ſoûmiſſion. La *Sageſſe* conſiſte à donner à chaque choſe ſon *juſte prix*, à préférer les plus *grands* biens aux *moindres*, à s'aſſûrer de ce que l'on doit faire dans les différentes Circonſtances où l'on ſe trouve, & de ce que l'on doit donner à ſes différens beſoins, à s'acquiter enfin exactement de ſes Devoirs, après s'en être diſtinctement inſtruit.

Les Stoïciens ne nioient pas qu'on ne dût manger, quand on avoit faim, & dormir quand on avoit ſommeil, à moins que quelques Circonſtances d'un grand poids, & également preſſantes, ne miſſent dans la néceſſité de ſe refuſer pour quelques heures au ſommeil & à la nouriture ; ils ne diſconvenoient pas que l'état d'un homme qui a dequoi ſe nourrir, ne fut préférable à l'état d'un autre qui manqueroit d'alimens, ou qui n'en auroit que de mauvais ; ſeulement vouloient-ils qu'on ſe contentât d'appeller ce prémier état *préférable*, & ils affectoient de lui réfuſer le nom de *bon* & de *meilleur* : Mais

Mais puis qu'ils enſeignoient conſtamment qu'il falloit le préférer, leur morale en ce point, ſuffiſoit pour la conduite de la vie.

Liaiſon de la Morale avec la Religion.

„ IX. Mr. BAYLE ajoûte que *Lactance* „ avoue que les Païens étoient incapables de réfuter „ ce raiſonnement, & que Ciceron n'avoit oſé l'en- „ treprendre. Après cela il en donne la ſolution „ par les lumiéres de la Foi, & il obſerve que Car- „ neade ſachant d'une part, que les hommes juſtes ne „ ſont point ſots, ne connoiſſoit point, de l'autre, „ la vraie raiſon pourquoi ils paroiſſoient l'être, ce „ qui l'engagea à ménager cette oceaſion de décla- „ mer enſavelir de l'incompréhenſibilité, ſon princi- „ pe favori.

Carneade ſentoit la force du *Bien honnête* & des Idées de la Juſtice; On vient d'en lire un exemple frappant. Ce même Philoſophe connoiſſoit qu'il eſt parmis aux hommes de s'aimer eux-mêmes, & de ne pas négliger leurs intérêts. Il allégue enſin un Cas où l'Idée de l'*honnête*, & l'Idée de *l'utile* ſont en oppoſition. Mais de ce qu'on ne fait pas d'abord les concilier, de ce qu'on ne fait pas ſe tirer aiſément d'une difficulté, cela doit-il ſuffire pour jetter dans un Doute univerſel, & pour faire conclure qu'il n'y a rien de Certain? C'eſt viſiblement conclure avec trop d'impatience, c'eſt outrer, c'eſt aller à l'éxcès, & ce ſont-là tout autant d'écarts de la Raiſon.

Rien n'eſt plus fréquent dans le cours de la Vie que des occaſions où l'on choiſit entre deux avantages qu'on voudroit bien ſe procurer tous deux, mais dont il faut abandonner l'un, pour ſe mettre, ou pour ſe maintenir, en poſſeſſion de l'autre. Dans ces occaſions l'avare s'étonne qu'un homme ait préféré la Gloire aux Richeſſes, & un autre n'a pas moins de peine à comprendre comment-il eſt poſſible de préférer le bien à l'Honneur. Si on ſe rendoit auſſi attentif aux Idées de *l'honnête* qu'à celles de *l'utile*; ſi on ſe familiariſoit autant avec la Vertu, qu'avec l'Intérêt; ſi l'on ſe formoit à l'habitude de comparer juſte ces deux eſpéces d'avantages, cette préférence de *l'honnête* à *l'utile* que Carneade lui-même recommande, & qui paroit ſi paradoxe, en même temps que ſi loüable, n'auroit rien de ſurprenant, & ce Devoir paroitroit auſſi clair & auſſi inconteſtable que les Devoirs les plus communs. C'eſt ainſi que le concevoient Socrate & ſes Diſciples.

Platon Livre XI. des Loix dit, que *s'il trouvoit un Tréſor, il n'y toucheroit point, quand même les Devins conſultés aſſureroient qu'il pourroit ſe l'approprier: Ce Tréſor appartient à un Maitre; Il faut donc attendre que ce Maitre ou ſes héritiers viennent le demander; Car on dit qu'il faut obéir à la Loi, qui dit*, TU N'OTERAS POINT CE QUE TU NAS POINT POSE: *& à cette autre Loi qui n'eſt pas moins ancienne*, TU NE PRENDRAS POINT LE BIEN D'AUTRUI. *Ce Tréſor dans nos Offres ne vaut pas les propres que nous faiſons dans la Vertu, & dans la Juſtice, quand nous avons le Courage de le mépriſer. D'ailleurs ſi nous nous l'approprions, c'eſt une ſource de Malédictions dans nôtre famille.*

Ces paroles prouvent qu'un Païen a ſenti l'évidence de ce Devoir, & en a ſû comprendre les fondemens. Javoué qu'on peut s'étonner de ce que l'homme eſt, de temps en temps, expoſé à faire des choix pénibles, & à ſacrifier à ſon devoir des Intérêts, qui en eux-mêmes, ne manquent pas de prix & d'agrémens. Mais cela ſert à réléver l'excellence de la Vertu, & le Mérite des Hommages qu'on lui rend. D'un côté on voit qu'elle en eſt digne, mais d'un autre coté on voit auſſi que ceux qui en font profeſſion ſont dignes de vivre heureux. D'où vient donc qu'ils ne le ſont pas toûjours? Cet embarras conduit naturellement à s'élever aux Idées de la Réligion qui le diſſipent, & à recevoir avec plus de ſatisfaction ces idées. On peut voir ce que j'ai remarqué ſur ce ſujet en parlant de la Beauté de la Vertu, & de la Beauté de la Réligion, qui concilient le Devoir avec le Bonheur.

Traité du Beau. 2. Edition.

„ Il n'y a proprement que l'équité qui ſoit la Ré- „ ligion; l'immortalité heureuſe eſt proprement la „ raiſon pourquoi il faut pratiquer cette Réligion, „ & la Divinité eſt une conſéquence, que s'il y a „ une Rémunération, il y a par conſéquent un Ré- „ munerateur.

„ Qu'on voie de petits Enfans jouër enſemble; „ ſi l'un fait quelque injuſtice à l'autre, le plai- „ gnant ne manquera pas de dire à l'autre, *ſi je te faiſois une pareille choſe, le trouverois-tu bon?*

„ Lorsque les hommes vivoient encore dans une „ grande ſimplicité, & dans une grande ignorance, „ leur Réligion étoit beaucoup plus ſimple & plus „ pure; A meſure que la politeſſe s'introduiſoit par- „ mi eux, la Réligion s'altéroit, & venoit de plus „ en plus ridicule: Les ſuperſtitions les plus outrées „ ſont venues des Egiptiens, les prémiers peuples „ qui ſe ſoient attachés à la Science, & chés qui „ tous les autres l'alloient puiſer. Les anciens ha- „ bitans d'Italie n'avoient aucuns ſimulacres dans leur „ Temples, ils adoroient les Dieux, mais ſans en „ faire des ſtatuës. Les Gaulois & les Germains „ alloient juſqu'à ne vouloir pas même bâtir des „ Temples à leurs Dieux, parce qu'ils diſoient „ que la Divinité eſt infinie, & ne ſauroit être ren- „ fermée.

„ Avant la Captivité, les Iſraelites abandonnoi- „ ent Dieu ſouvent tout-à-fait; mais ils n'altéroi- „ ent point la Loi; ou ils la ſuivoient, ou ils ſe „ plongeoient tout-à-fait dans l'Idolatrie avec la Loi „ de Moïſe, ſans changer le ſens de cette Loi. Mais „ après qu'ils furent revenus de la Captivité, ils „ eurent plus de Commerce avec des peuples ſavans „ qu'auparavant; ils eurent des Docteurs, qui par „ leurs gloſes eurent bientôt renverſé le véritable „ ſens de la Loi, & par le ſecours des allégories, „ elle ne dit plus que ce qu'ils trouvoient à propos „ de lui faire dire.

„ Dans les prémiers ſiécles de l'Egliſe Chrétien- „ ne, la Réligion étoit pure & ſimple, de la portée „ de tous les hommes, & par là très-propre à per- „ ſuader & à conſoler. Comme les Lumiéres en „ étoient vives, la Foi l'étoit auſſi; Mais malheu- „ reuſement les Grecs & les Romains porérent avec „ eux leurs Sciences dans la Réligion; & dans très- „ peu de temps on en vit changer toute la face: „ Cette ſimplicité Majeſtueuſe fut enſévelie ſous „ le nombre prodigieux de diſtinctions & de nou- „ veaux Dogmes inconnus du temps des Apô- „ tres.

„ Si par leurs raiſonnemens les Athées & les Epi- „ curiens ont pu effacer l'idée de l'Immortalité, & „ celle d'une Divinité, ils n'ont jamais pu effacer „ la prémiére baſe de la Réligion naturelle, c'eſt cel- „ le de la Vertu. Leur ſyſteme y a beau être diamétralement oppoſé, elle ſubſiſte toujours cette „ vertu, & jamais Philoſophe ne l'a mieux établie „ & ne l'a plus éxactement ſuivie qu'Epicure.

„ Que ſignifie cette vertu, ſi nous ſommes un „ ſimple aſſemblage d'atomes, que le hazard lie & „ que le même hazard détruit? A quoi ſert cette „ vertu? A quoi bon ſe gêner? Pourquoi ſe ſévrer „ de certains plaiſirs? Nous ne devons certes nous „ en ſévrer qu'en vue de nous procurer un avanta- „ ge, plus grand que ces plaiſirs mêmes, autrement „ ce ſeroit une folie, & quel eſt-il cet avantage, „ s'il n'y a ni Dieu ni vie à venir?

„ Il ſera toujours vrai que nous ſerons bien de „ jouïr de tous les plaiſirs que nous pouvons pren- „ dre ſans riſque, pour injuſtes qu'ils puiſſent être; „ Semblables aux Lacédémoniens, chés qui le Larcin „ étoit une vertu, pourvu qu'ils l'éxécutaſſent ſans „ être découverts. Ainſi la véritable vertu des

„ Athées n'eſt que de ſavoir bien diſſimuler, & de „ ſe procurer les plaiſirs très-ſurtment ſans ſe met- „ tre en peine du juſte ou de l'injuſte.

„ Si donc nous la trouvons chés tous les hommes, „ même chés les Athées, concluons qu'elle eſt réelle, „ mais qu'elle ne vient pas de nous. Si elle ne vient „ point de nous, puiſque nous ne ſommes point les „ Créateurs des Idées primitives. Il faut qu'elle „ vienne de quelque original hors de nous, qui nous „ la communique; & voilà Mr. ce que je deman- „ de, c'eſt cette communication de Dieu à nous, „ de lui, dis-je, qui eſt l'original de l'équité & de „ la ſainteté.

Mr. Bayle prétend que les Idées de l'honnête & l'efficace du point d'honneur, joint à l'amour des ré- compenſes & à la crainte des peines, ſuffiroient pour faire régner la tranquilité, dans une ſociété d'Athées; mais comment accorder cela avec ce qu'il dit? On *Article Brutus. Note D.* „ a blamé Brutus d'avoir employé les dernières paro- „ les de ſa vie à injurier la vertu: *Il n'avoit pas tout* „ *le tort que l'on s'imagine, dit Mr. Bayle.* Tant s'en „ faut qu'on doive le condamner à tous égards, „ qu'au contraire nous devons dire que peut être „ aucun Païen n'a jamais rien dit de plus raiſonnable, „ ni de plus juſte. Mais afin de voir cela, il faut „ ſe mettre à la place de ce Romain. Il avoit con- „ ſideré la Vertu, la Juſtice, le Droit, comme des „ choſes très-réelles, c'eſt-à-dire, comme des êtres „ dont la force étoit ſupérieure à celle de l'injuſtice „ & qui mettoient enfin leurs fidèles Sectateurs au „ deſſus des accidens & des outrages de la fortune; „ & il éprouvoit tout le contraire. Il voioit pour „ la ſeconde fois le parti de la juſtice, la cauſe de „ la Patrie aux piés du parti rebelle: il voioit un „ Marc Anthoine le plus ſcélérat de tous les hom- „ mes, qui les mains dégoutantes du ſang des plus „ Illuſtres Citoïens de Rome, venoit de terraſſer ceux „ qui maintenoient la liberté du peuple Romain. Il „ ſe voioit donc malheureuſement abuſé par l'Idée „ qu'il s'étoit faite de la vertu; il n'avoit gagné à „ ſon ſervice que l'alternative de ſe tuer, ou de de- „ venir le jouët d'un uſurpateur, pendant que Marc „ Anthoine avoit gagné au ſervice de l'Injuſtice la „ pleine puiſſance de ſatisfaire toutes ſes paſſions. „ Voilà ce qui faiſoit dire à Brutus que la vertu „ n'avoit aucune réalité, & que ſi l'on ne vouloit „ pas être pris pour dupe, il falloit la regarder com- „ me un vain nom, & non pas comme une choſe. „ Mais n'avoit-il pas tort de dire cela? Diſtinguons. „ Dans la Théſe générale, & abſolument parlant, il „ avançoit une grande abſurdité, une fauſſeté impie. „ Selon ſon hypothéſe, & vu le ſyſtême qu'il s'é- NB. „ toit fait, ſes plaintes étoient bien fondées. On „ peut même dire que les Païens, dans l'obſcurité où „ ils vivoient par rapport à une autre vie, raiſon- „ noient peu conſéquemment ſur les réalités de la ver- „ tu: C'eſt aux Chrétiens à raiſonner de la ſorte, „ & ſi l'on ne joignoit pas à l'exercice de la vertu „ ces biens à venir que l'Ecriture promet aux fidè- „ les, on pourroit mettre la Vertu & l'Innocence au „ nombre des choſes ſur leſquelles Salomon a prononcé „ ſon arrêt définitif, *Vanité des vanités, tout eſt vanité.* „ S'appuïer ſur ſon Innocence ſeroit s'appuïer ſur un „ roſeau caſſé, qui perce la main de celui qui s'en „ veut ſervir. Dieu ſur la Terre entant que Diſ- „ penſateur des événemens, & diſtributeur des bons „ ſuccès & des malheurs, n'a pas moins ſoûmis aux „ Loix générales la Vertu & l'Innocence, que la „ Santé & les Richeſſes. Un des plus conſidérables „ Etats de l'Europe perdoit & gagnoit pendant qu'il „ ne faiſoit la guerre qu'injuſtement; il gagnoit „ même beaucoup plus qu'il ne perdoit. Depuis „ qu'il n'a que des guerres juſtes à ſoutenir, il ne „ fait que perdre. D'où vient cela? Il étoit alors „ puiſſant & il ne l'eſt plus. Concluons que qui- „ conque s'engagera dans le ſyſtême de Brutus, & „ regardera la vertu comme la ſource des bons ſuc- „ cès temporels, courra riſque de ſe plaindre un jour, „ comme lui, d'avoir pris pour une choſe ce qui „ n'eſt qu'un nom.

„ Eloignés l'Idée de Dieu & de ſa Providence, & „ après cela preſſés un peu celles de la vertu, vous „ ne ſavés ce que c'eſt, elle s'évanouit. Je veux être vertueux, dira l'un; & moi je veux être heu- „ reux, dira l'autre; & moi auſſi dit le vertueux, & „ c'eſt par cette Raiſon que je m'attache à la ver- „ tu, parce qu'elle eſt la route de la félicité. Si „ c'eſt-là votre goût, ſuivés-le, dira l'Ambitieux, & le Voluptueux: Pour ce qui eſt de moi, mon „ goût eſt tout différent du vôtre, & je ne goute „ de ſatisfaction qu'à meſure que je me livre à ce „ goût. Mais l'Idée d'un Dieu attentif à l'obſerva- „ tion de la vertu, & dont le Jugement décidera „ d'une Eternité, ne laiſſe pas d'égalité entre ces deux „ opinions.

Mr. Bayle entreprend enſuite de réfuter ceux qui regardent l'Injuſtice comme un moien de proſpérer; mais il les réfute en Pyrrhonien, puis qu'il finit en diſant, *il arrive très ſouvent que ceux qui ſoutien- nent une bonne cauſe, ſont moins actifs que leurs Ad- verſaires.*

Voici l'Article tout entier.

" Mais gardons nous bien dit il des Obſervations *Article Brutus. Note D.* " ſougueuſes de ces Eſprits extrêmes, qui prétendent " qu'avoir tort dans une cauſe, eſt un bon moien " de la gageer. Diſons au contraire que toutes cho- " ſes étant égales d'ailleurs, c'eſt un très-bon admi- " nicule pour remporter la victoire, que d'avoir de " ſon côté la Raiſon & la Juſtice. Les déſordres " du Genre Humain, quelque grands qu'ils ſoient, " ne ſont pas encore parvenus à un tel comble, qu'on " puiſſe dire que le droit éloigne ou retarde la vic- " toire. Il n'y a pas long-temps que je me trouvai " dans une Converſation, où l'on parloit de deux " Princes qui avoient été nommés à une très-hau- " te dignité. Il n'y a point de partage de conjec- " tures: on s'accorda à prédire qu'un tel rendroit " nulles les prétentions de ſon Concurrent. On ſe " fondoit ſur pluſieurs raiſons qu'on articula: l'in- " térêt de toute l'Europe à favoriſer l'un des deux " Antagoniſtes; la ſituation des Païs d'où chacun " d'eux devoit attendre du ſecours, la trop grande " puiſſance du Promoteur de celui dont on prédiſoit " le mauvais ſuccès, cent autres choſes furent allé- " guées. Vous croïés avoir tout dit, s'écria fort " bruſquement un François qui n'avoit point encore " parlé, mais c'eſt un abus: je vais vous fournir une " raiſon qui eſt des plus fortes. Un tel a le droit " de ſon côté: ſon élection eſt régulière; il faut " qu'ils ſuccombe. L'élection de l'autre à tous les " défauts poſſibles; elle eſt contraire aux formalités " les plus eſſentielles, & aux Loix les plus fonda- " mentales de la nation: cela ſeul ſeroit capable de " lui aſſûrer la ſupériorité & le triomphe. On ſe " moqua de cet Argument, & il y eut des perſon- " nes qui voulurent bien ſe donner la peine de l'é- " xaminer de ſang froid, & qui dirent que l'Injuſ- " tice par elle-même eſt plus propre à préjudicier à " une cauſe qu'à la faire réüſſir, & que ce n'eſt que " par accident qu'en pluſieurs rencontres la juſtice " eſt un obſtacle aux bons ſuccès. Il arrive très- " ſouvent que ceux qui agiſſent pour la bonne cau- " ſe ſont moins actifs que leur Adverſaire. Ils ſe " flattent comme faiſoit Brutus, que le Ciel ſe décla- " rera pour eux: ils s'imaginent que le bon droit n'a " pas beſoin d'aurant d'appuis que l'injuſtice: D-deſſus " ils relachent leur vigilance, & quelquefois même ils " ſont ſi honnêtes gens qu'ils ne voudroient pas em- " ploïer de mauvais moiens pour ſoûtenir le bon par- " ti. Mais ceux qui s'engagent à faire valoir de mau- " vaiſes cauſes, ne ſont point ſcrupule d'ajoûter ini- " quités à iniquités; & dans la défiance qu'ils ont, ils recou-

" recourent avec une extrême avidité à tous les ex-
" pédiens imaginables: ils n'oublient rien de ce qui
" peut ou avancer leur affaires, ou retarder les pro-
" grès de l'ennemi. On peut même supposer dans
" l'hypothèse des bons & des mauvais Anges, que
" par les mêmes principes, ceux-ci font bien plus ac-
" tifs. Quoi qu'il en soit, il n'y a nulle conséquen-
" ce à tirer de la justice où de l'injustice d'une cau-
" se, à son bon succès; &, hormis le cas où Dieu a-
" git par miracle, ce qui n'arrive que rarement, le
" fort d'une affaire est attaché aux Circonstances &
" au concours des moiens que l'on emploie. C'est
" par là qu'il arrive quelquefois que l'injustice suc-
" combe, & que l'on peut s'écrier, *standem bona causa fecit triumphus.* (A)

Posés, dans les personnes vertueuses, un grand fond de Religion, & par conséquent de persuasion qu'elles feront très-responsables devant Dieu de leur négligence à laisser sacrifier une bonne Cause à l'Injustice des méchans; dès là ils se trouveront animés par un assemblage de motifs, dont l'un prêtera sa force à l'autre; l'amour de leur Intérêt, l'amour de leur Prochain, l'amour de l'Innocence, l'amour de ses suites, tout s'unira pour les engager à bien vivre, à donner toute leur attention & à déployer toute leur activité pour faire triompher le bon Droit.

Mr. Bayle prétend que la vertu a été connue des Païens. Art. Amphiaraüs. Note H.

" X. ON a donné de grands éloges, dit Mr. Bay-
" le, à Amphiaraüs & entre autres celui-ci qu'il tra-
" vailloit à être honnête homme, & non pas à le pa-
" roître; grand sujet de réflexions.

" *Rapportons d'abord le fait*, dit il. *Aristide, jamais pour honneur qu'on lui fit, ne s'élevat ni pour retenir ou refuse qu'il souffrit, aussi ne s'abaissa ni ne se trompla, aiant opinion qu'un bon Citoyen se doit également toujours tenir prêt, & offrir corps & esprit à servir la chose publique, sans en espérer ni attendre aucun loier mercénaire, ni d'argent ni d'honneur & de gloire. Et pourtant un jour que l'on prononçoit au Théatre certains Vers de l'une des Tragédies d'Eschylus, faits en la louange de l'ancien Devin Amphiaraüs, dont la substance étoit telle:*

" *Il ne veut point sembler juste, mais l'être,*
" *Aimant vertu en pensée profonde,*
" *Dont nous voions ordinairement naître,*
" *Sages Conseils, où tout le monde abonde.*

" *Tout le monde jetta incontinent les yeux sur Aristides, comme sur celui à qui véritablement, plus qu'à nul autre, appartenoit la louange d'une si grande vertu: car il n'étoit pas seulement ainsi ferme & roide pour résister à fauxser & à graces seulement, mais aussi à vre & à haine semblablement; pour ce que la où il étoit question de Justice, amitié ne lui eut jes rien faire faire pour ses amis, ni inimitié contre ses ennemis.* Voilà le plus bel éloge du monde, Amphiaraüs étoit digne d'admiration s'il le méritoit. Aristide, qui a paru le mériter, est un homme incomparable.

" Faisons quelques réfléxions sur un sujet qui en peut fournir une infinité, & disons I. que si les Païens n'ont point pratiqué la véritable vertu, ils
NB. " *l'ont du moins bien connue*: car s'ils ont loué ceux
" qui, en faisant une belle action, ne se proposoient
" pour récompense, ni un intérêt pécuniaire, ni l'ap-
" probation publique; & ils ont méprisé ceux qui
" ont pour but dans l'exercice de la vertu, la ré-
" putation, la gloire l'applaudissement de leur pro-
" chain. Soiés desintéressé tant qu'il vous plaira
" quant au profit, à l'acquisition des Richesses ou
" des Charges, si vous ne l'êtes quant à la louange,
" vous ne faites que ramper: vous n'êtes point guéri
" de la maladie de l'amour propre, vous n'êtes sortis
" que des piéges les plus grossiers, vous ne faites que
" porter une chaine plus déliée: Enfin vous vous
" trouverés dépeint dans le Traité de Mr. Esprit
" sur la fausseté des Vertus humaines.

" Ma II. Réflexion est, qu'il arrive rarement que
" le bur d'être loué soit la fin unique de ceux qui
" ne se contentent pas du témoignage de leur conscien-
" ce. Observés bien les personnes qui aspirent à ces NB.
" deux choses, l'une d'être honnêtes gens, l'autre
" de le paroître, vous verrés que leur ambition ne
" se borne pas à joindre ensemble la réalité &
" les apparences de la Vertu. La vapeur subtile de
" l'encens ne leur suffit pas: ils souhaitent qu'il
" s'y mêle quelque chose de plus grossier. La répu-
" tation toute seule leur paroit une récompense trop
" spirituelle; ils travaillent à l'incorporer avec les com-
" modités de la vie, & ils font bientôt servir à la
" louange & l'approbation à s'acquérir du crédit
" auprès de ceux qui distribuent les charges; &
" puis ils se fervent de ce crédit pour s'enrichir ou
" pour contenter toutes leurs passions.

" Ainsi la plus fûre voie pour conferver la pure-
" té de son ame, c'est de faire ce que l'on a dit
" d'Amphiaraüs & d'Aristides. Travaillés à être
" honnête homme; que ce soit votre grand but: ne
" cherchés pas à le paroître; car cette recherche à
" des suites plus dangereuses que vous ne pensés.

" III. On attribue à Socrate d'avoir dit, qu'il n'y
" a point de plus court chemin pour parvenir à NB.
" Vertu, que de travailler à être tout tel que l'on
" veut paroître. Ce conseil est fort sensé; car la pas-
" sion de jouïr d'une glorieuse apparence, & d'ob-
" tenir l'applaudissement public est si forte, & si com-
" mune parmi les gens mêmes qui n'ont pas beaucoup
" d'envie d'être vertueux intérieurement, qu'on
" peut promettre de grands progrès dans la vertu
" à toute personne, qui s'efforcera de mettre une
" parfaite conformité entre l'état réel de son ame,
" & l'opinion qu'elle veut que l'on ait d'elle. Mais
" il faut avouër qu'il y a moins de desintéresse-
" ment dans cette route que dans celle d'Amphia-
" raüs. Paroîtres honnête homme, soiés-le; jouïs-
" ses d'une belle réputation; mais soiés en digne:
" n'usurpés point l'estime de votre prochain; voilà
" ce que conseilloit Socrate; Il ne vouloit, point
" priver de la fumée des éloges. Amphiaraüs vous
" auroit dit, Soiés honnête homme; & ne vous met-
" tés point en peine si on le sçaura, si on vous en loüera.
Il me paroit que Mr. Bayle n'interprête pas juste la pensée de Socrate. Vous voulés paroître vertueux, vous y donnés vos soins, & ces soins vous coûtent. Vous aurés plûtôt fait de devenir effectivement ce que vous souhaités de paroître; vous trouverés, dans ce parti, moins d'embarras.

" IV. Vous dirés que l'un ne va point sans l'autre,
" & que, puis qu'avec de fausses vertus, c'est-à dire,
" avec l'adresse de couvrir d'une apparence d'honnête
" homme une mauvaise ame, on vient à bout d'obtenir
" une belle réputation, on l'obtient encore plus sûre-
" ment avec des vertus réelles. Vous conclurés de
" là qu'Amphiaraüs & ses semblables se faisoient hon-
" neur de mépriser une chose qu'ils savoient bien
qui ne leur manqueroit pas. Et moi, je vous ré-pondrai, qu'assés souvent, il est beaucoup plus facile d'être honnête homme, que de passer pour honnête homme; & qu'il n'y a point de conséquence nécessaire, de l'une de ces choses à l'autre, par quelque bout que vous commenciés. Vous n'avés besoin pour être honnête homme que de vaincre vos passions; mais pour le paroître il faut vaincre les passions d'autrui, & en triompher. Vous avés des ennemis artificieux & violens, qui répandent contre vous cent sortes de médisances. Ceux qui les écoutent sont crédules, & deviennent de nouveaux distributeurs de calomnies: s'ils sont incrédules, ils forment des difficultés, & ils apprennent par là à vos ennemis comment il faut proposer les calomnies, afin

(A) Causes naturelles du bonheur & du malheur. Que l'on compare ce que Mr. Bayle dit ici avec ce qu'on lit Art. V. Sect. III. Sur le bonheur & le Malheur.

,, de les rendre plus vraiſemblables. Vous ignorés ,, quelquefois toutes ces machinations, & quand ,, vous les ſauriés, ou en'tout ou, en partie, pourriés ,, vous aller de lieu en lieu vous juſtifier ? Etre homme homme, comme je ſuppoſe que vous l'êtes, pouvés-vous ſavoir les fourberies de vos ,, ennemis, & les biais obliques par où il faut ,, prendre les eſprits vulgaires ? Naimés-vous pas ,, mieux laiſſer une populace dans l'erreur, que d'employer tout votre loiſir à diſputer le terrain à ,, des calomniateurs ? Votre vigilance ſuffiroit-elle ,, jamais à renverſer ce que leur malignité bâtit ſur des ,, coeurs crédules, mal tournés, & infiniment plus ,, flexibles au procedé de ces gens-là, qu'à toute ,, votre Eloquence, & à toutes vos Raiſons ?

Dans cette longue citation de Mr. Bayle que j'ai rapportée toute entiére, on s'appercevra aiſément de ſes alluſions ordinaires. Mr. Jurieu jouiſſoit de l'approbation & du crédit : & pour ce qui eſt de Mr. Bayle, on lui attribuoit un Ouvrage qui couloit à fonds ſa réparation en matiére de probité ; & il paroiſſoit à bien des gens qu'on étoit fondé à le lui attribuer ; c'eſt ce qui lui fait dire *qu'il eſt ſouvent il eſt plus facile d'être honnête homme, que de paſſer pour honnête homme.*

Mais enfin il avoué, que *ſi les Païens n'ont point pratiqué la véritable vertu, ils l'ont au moins bien connuë.* Mais par où les Païens ont-ils connu la véritable vertu, & par où pouvoient-ils la connoître, ſi la Raiſon ne fournit là-deſſus aucune Lumiére ni aucune Certitude ?

Un Pyrrhonien dit, qu'il eſt réduit à douter, parce que ſur chaque Queſtion il y a non ſeulement du pour & du contre, mais de plus autant de vraiſemblance, en faveur de l'un qu'en faveur de l'autre. Cela eſt fort aiſé à dire, & encore fort aiſé à croire, quand on ne fait que parcourir les raiſons de côté & d'autre, & qu'on ne les examine qu'à la hâte & confuſément. Mais qu'on ſe rende attentif d'un coté à ce que Mr. Bayle allégue lui-même ſur la Beauté de la Vertu, & d'un autre, aux miſérables ſophiſmes, par où il la combat ailleurs, tirés de la vie des Animaux Bruts, de celle de quelques Nations ſauvages ou compoſée de quelques Païens ; & enfin ſur l'obſcurité de quelques Cas, & de quelques Queſtions compliquées, qui ne doivent point ébranler la certitude de ce qui eſt clair & ſimple. Qu'on faſſe dis-je, ces Comparaiſons, & qu'on y donne l'attention qu'elles méritent, & on verra s'il eſt poſſible, après cela, de perſuader qu'il n'y a pas plus d'évidence dans ce qui va à établir la Néceſſité & la Beauté de la Vertu, que dans ce qu'on objecte pour en prouver l'Inutilité ou l'Indifference.

Quelques arguments ne ſuffiſent pas pour établir la Pyrrhonaiſme ou en matiére de ſcavoir, tous plus que ſur d'autres faits. Article Remini (George) Note A.

,, XI. II. Y a des matiéres, dit Mr. Bayle, ſi ,, difficiles & ſi embrouillés, qu'il faut éxcuſer ceux ,, qui chancent quelquefois de route en les éxpliquant. ,, La queſtion ſur les péchés d'ignorance eſt de cette ,, eſpéce : elle eſt entourée de précipices à droite & à ,, gauche. Il ne faut donc pas s'étonner que ceux ,, qui marchent dans un tel chemin ſe détournent, ,, ou reculent quelquefois. Ils accordent une choſe, ,, & puis ils la combattent eux-mêmes : ils donnent ,, d'une main ce qu'ils reprennent de l'autre. Ils ,, conviendront que toute ignorance invincible éxcuſe, ,, tant au fait qu'au droit, & puis ils allégueront ,, une infinité d'éxemples tirés de l'Ecriture, pour ,, faire voir que les péchés d'ignorance n'éxcuſent ,, point, & le réſultat néceſſaire de leurs citations ,, d'éxemples ſera, ou que l'ignorance des devoirs ,, moraux ne fut jamais invincible, ou qu'encore ,, qu'elle foit invincible, elle n'éxcuſe pas le pé,, cheur. Suivés bien toutes leurs preuves, vous trou,, rés qu'après avoir ſupoſé que l'ignorance du droit ,, & l'ignorance du fait ne ſont criminelles, que ,, quand elles ne ſont pas invincibles, ils ne laiſſent, ,, à proprement parler, aucun cas où cette ignorance ,, ſoit invincible ; car ils ne veulent pas qu'elle ſoit ,, inſurmontable par rapport à la paſſion de Jeſus ,, Chriſt, lors même qu'on n'en a jamais ouï parler. Ils veulent que ſi un ſauvage de l'Amerique ,, ignore les faits contenus dans le nouveau Teſta,, ment, ce ſoit ſa faute, attendu qu'il ne s'eſt point ,, mis dans une diſpoſition qui convînt Dieu à lui ré,, véler les myſtéres du Salut, & qu'il s'eſt rendu in,, digne de cette faveur céleſte. Faites luy cette ,, queſtion, Pouvoit-il avoir ces bonnes diſpoſitions ,, dont vous parlés ? Pouvoit-il faire un bon uſage ,, des lumiéres naturelles ? On vous répondra qu'il ,, le pouvoit s'il le vouloit. Mais pouvoit-il le vou,, loir ? demanderés vous encore, je penſe qu'on ,, vous répondra que non, mais que ce n'étoit ,, qu'une impuiſſance morale, qui n'eſt autre choſe ,, que la mauvaiſe diſpoſition de ſa volonté, & une ,, ſuite de la corruption dans laquelle naiſſent les en,, fans d'Adam. C'eſt, dans le fond le même Dogme ,, que celui de nôtre Grégoire, & il vaudroit ,, mieux apparemment dire tout net comme lui que ,, l'ignorance invincible n'éxcuſe point lorſqu'elle ,, procéde du péché originel, & qu'elle en eſt une ,, punition. Il eſt vrai que cette doctrine a quel,, ques inconvéniens ; car il ſemble qu'elle conduiſe de dégré en dégré juſques à cette Théſe ; ,, La phrénéſie, ni la démence ne diſculpent pas, vû ,, qu'elles ne doivent pas être éxclurs du nombre ,, des maux que le péché a introduits, & qui ſer,, vent de punition au peché.

NB.

NB.

Quand je dirai que 1. Chaque homme eſt obligé de travailler à s'éclairer ſur ſes devoirs ; 2. de s'appliquer conſtamment à ce qui lui paroit le plus juſte & le plus raiſonnable, 3. & que s'il s'écarte de cette. Régle, il doit s'en faire de vifs reproches, & ſe relever de ſes fautes par un nouvel empreſſement à bien faire. Revoquerai-je en doute des Véritès ſi claires & ſi faciles à établir, dés qu'on me demandera, *Que peut faire un Américain ?* Etabliſſés des bornes entre ce qu'il peut, & ce qu'il ne peut pas ? Pour bien répondre à ces demandes, il *faudroit avoir eu le temps de s'entretenir à fonds avec ces gens-là* : Revoquerai-je en doute des vérités très-claires & très-ſimples, parce qu'on me fait des Queſtions pour la ſolution deſquelles il me manque des Lumiéres néceſſaires ? S'il y a des Matiéres *très-difficiles & très-embrouillées*, comme Mr. Bayle le reconnoit, n'y en a-t-il point d'autres ? Quand les Pyrrhoniens & les Libertins cherchent à nous embarraſſer par ces Queſtions, s'ils étoient gens à parler ſincérement, j'en appellerois au témoignage de leur conſcience, & je leur demanderois s'il ne ſavent pas que ceux à qui ils font toutes ces queſtions, n'ont pas toute la liberté néceſſaire pour les réſoudre. On peut bien appliquer ici ces paroles de Mr. Bayle. *S'agit-il de faire choix entre une opinion exempte de tout embarras, & une opinion très-embarraſſée ? ne s'agit-il pas de choiſir entre deux extrémités, dont l'une eſt contraire aux notions Philoſophiques, & l'autre aux Hypothéſes Théologiques ?*

En matiére de Philoſophie & en matiére de Théologie, le goût des Hypothéſes a tout gâté ; on s'eſt trop appliqué à bâtir des ſyſtemes complets, on y a fait des changemens avec précipitation ; & lors qu'on y avoit imprudemment fourré quelque choſe de contraire au bon ſens, plûtot que de le revoquer, & plûtot que de faire par là quelque bréche à l'honneur du ſyſtéme, on a cherché à ſe tirer d'affaire par des tas de diſtinctions qui ne ſignifient rien.

Il n'y a point de ſyſtéme, avec quelque ſubtilité qu'il ſoit bâti, & avec quelque adreſſe qu'il ſoit lié, qu'il ne faille, ou abandonner, ou corriger dés qu'il renferme quelque Article d'où l'on peut tirer des conſéquences néceſſaires contre l'équité de Dieu : C'eſt une Maxime du bon ſens dont la vérité ſaute aux yeux ; & ce que Mr. Bayle lui même a écrit dans la fuite de cet Article, en renferme un aveu formel, & des preuves convaincantes. Ce Grégoire de Rimini enſeignoit que Dieu peut mentir.

Article Remini Note B.

,, Mr. Deſcartes établiſſoit, dit Mr. Bayle, com-

„ me le ſeul fondement de la ſcience humaine, la „ perſuaſion qu'on doit avoir que Dieu ne peut être „ trompé, ni tromperur. On lui objecta que ſelon „ Gregoire d'Arimini, & quelques autres Scholaſti- „ques, Dieu peut avancer des choſes qui ſont con- „ traires à ſa penſée, & à ſes décrets, comme quand „ il fit prêcher dans Ninive qu'elle périroit dans qua- „ rante jours. S'il a endurci & aveuglé Pharaon, „ s'il a envoyé à quelques Prophètes l'eſprit de „ menſonge, comment ſavés-vous, demande-t-on à „ Mr. Des Cartes, qu'il ne peut pas nous ſéduire? „ Ne peut-il pas ſe comporter envers nous comme „ un Médecin envers les malades, & comme un pe- „ re envers ſes enfans? Ce ſont des perſonnes que „ l'on trompe très-ſouvent & avec ſageſſe, & pour leur „ profit. Aurions-nous bien la force de contempler „ la Vérité, ſi Dieu nous la préſentoit toute nuë? „ *Si Deus nobis puram oſtenderet veritatem, quis* „ *eam oculis, quæ mentis acies ſuſtinere valeat*: La „ réponſe de Mr. Des-Cartes fut, qu'il y a une diſtinc- „ tion à faire entre les façons de parler de Dieu ac- „ commodées à la portée de l'homme, & aux vé- „ rités relatives au genre humain, & les façons de „ parler qui ſe rapportent aux vérités abſolues. Ces „ premières façons de parler ſont fréquentes dans „ l'Ecriture, mais les dernières doivent être celles „ des Philoſophes. L'endurciſſement de Pharao, & „ ſemblables choſes, ne marquent point un effet po- „ ſitif de Dieu; c'étoit ſeulement une privation de „ grace. Il eſt clair, ajouta-t-il, que je n'avois point „ en vue les menſonges qui conſiſtent en paro- „ les, mais la malice intérieure & formelle qui ſe „ trouve dans la tromperie. L'arrêt contre Ninive „ n'étoit que comminatoire, & il dépendoit d'une „ condition. Je ne blame point pourtant, contri- „ nuë-t-il, ceux qui diſent que Dieu peut par ſes „ Prophètes faire annoncer des menſonges exempts „ de toute malice de tromperie, & ſemblables à „ ceux des Médecins, qui, pour guérir leurs ma- „ lades, leur font accroire mille fauſſetés. Bien plus, „ je confeſſe que l'inſtinct qui nous a été donné de „ Dieu nous trompe quelquefois réellement; car la „ nature que Dieu nous a donnée pour la conſerva- „ tion de notre corps, pouſſe poſitivement les hy- „ dropiques à faire une choſe qui leur eſt préjudi- „ ciable, c'eſt-à-dire à boire; mais j'ai expliqué „ dans ma ſixiéme Méditation comment cela ſe peut „ accorder avec la bonté ou avec la véracité de „ Dieu.

„ Diſons en paſſant que cette réponſe de Mr. „ D. s-Cartes, n'empêche pas que l'objection ne de- „ meure victorieuſe. Car dès que l'on eſt con- „ traint d'avoüer qu'une maxime générale qu'on avoit „ donnée pour le fondement d'un dogme cer- „ tain & démonſtratif, ſouffre beaucoup d'excepti- „ ons, on l'ébranle de telle ſorte qu'elle n'eſt plus „ capable de fixer nos incertitudes, & qu'il y a „ point de cas où un Sceptique ne puiſſe employer „ la diſtinction de Mr. Des Cartes. Si j'étois trom- „ pé, dira-t-il, par les idées qui me repréſentent la „ matiére comme une ſubſtance étendue, ce ſeroit une „ tromperie éxempte de toute malice, & peut-être mê- „ me qu'elle ſeroit profitable à l'état où je me trou- „ ve, qui à certains égards eſt un véritable état „ d'enfance, ou de maladie, pendant que mon ame „ eſt unie au corps. Le menſonge verbal n'eſt pas „ meilleur que le menſonge d'idée, & n'en peut „ point être ſéparé; car on ne parle qu'afin d'exciter „ des idées dans l'eſprit de ceux qui écoutent, & „ ne puis-je pas ſuppoſer que toute ſorte d'idées ſe „ rapportent non aux vérités abſolues, mais aux vé- „ rités relatives au Genre humain.

„ Diſons auſſi en paſſant qu'il y a dans l'Ecriture „ certains faits & certaines phraſes, qui démonteront „ toûjours les machines des plus grands métaphyſi- „ ciens. Nous en avons ici un éxemple. Voïés „ comment Mr. Des Cartes fut battu en ruine par l'hy- „ pothéſe que Gregoire *d'Arimini* prétendoit fonder „ ſur l'Ecriture. On peut aiſément conjecturer „ que ſa ſurpriſe fut grande, lorſqu'il reconnût que „ la foudre qui tomboit ſur ſon Ouvrage, partoit „ du lieu d'où il la craignoit le moins. Il croioit „ avoir bâti ſur la roche à pierre & à chaux, car „ ſon édifice portoit ſur l'infaillibilité de Dieu. Il „ s'étoit promis ſans doute l'approbation des Théo- „ logiens quant à cette partie fondamentale de ſon „ Hypothéſe; & pour le moins il ſe tenoit aſſuré „ qu'on ne le combattroit point par des Paſſages „ de l'Ecriture; Cependant l'orage fondit ſur lui „ de ce coté-là, & ce fut une tempête ſi forte „ qu'il fut contraint de plier, & de reculer. Tant „ ſont vaines les penſées & les eſpérances de l'hom- „ me! Mais ſoions ſurpris à notre tour, de ce que „ Mr. Des Cartes réſiſte ſi peu à cette attaque. Sa „ facilité à céder eſt une preuve qu'il n'avoit nulle „ connoiſſance des Livres de Théologie. S'il avoit „ été rompu dans cette lecture, il auroit ſu quanti- „ té d'éxplications & de ſolutions des paſſages de „ l'Ecriture qui ſervoient de fondement à Gregoire „ de *Rimini*. & il auroit trouvé là une méthode de N.B.
„ diſputer qui l'auroit tiré d'affaire. Quelques-uns „ me répondront apparemment que je me trompe, „ & qu'il n'auroit guére pu s'accommoder de cet- „ te méthode; car il s'étoit mis ſur un pié à ne ſe „ ſervir que de raiſons évidentes, & à préférer tou- „ jours ce qui eſt plus clair à ce qui l'eſt moins. „ Or les Téxtes de l'Ecriture qu'on lui objectoit „ ſont infiniment plus clairs que les Solutions & que „ les Gloſes des Commentateurs; voilà pourquoi il „ rendit les armes ſi tôt. Si l'on me fait cette ob- „ jection j'aurai de quoi répliquer, & je dis ici par „ avance que pour le moins ce grand Philoſophe de- „ voit inſiſter plus qu'il n'a fait ſur la nature des „ expreſſions que les Ecrivains ſacrés ont employées, „ afin de s'accommoder à la portée du Peuple. L'eſ- „ prit populaire étant incapable de s'élever jusqu'à „ la ſublimiré de l'être ſouverainement parfait, il a „ falu que les Prophètes abaiſſaſſent Dieu juſques N.B.
„ à l'homme, & qu'ils le fiſſent begaïer avec nous „ comme une nourrice begaïe avec l'enfant qu'elle „ allaïe. De là viennent tant d'expreſſions de l'E- „ criture qui portent que Dieu ſe repent, qu'il ſe „ fache, qu'il veut s'informer ſi une choſe eſt ar- „ rivée, qu'il changers d'intention ſi l'homme lui „ obéït, ou ne lui obéït pas, & mille autres cho- „ ſes de cette nature incompatibles avec la ſouverai- „ neté perfection. Mr. Des Cartes n'a pas manqué „ de repréſenter la différence qu'il y a entre ce lan- „ gage & celui d'un véritable Métaphyſicien; mais „ il a coulé là-deſſus trop légérement, & il s'eſt „ privé de tout l'avantage qu'il en pouvoit retirer; „ car il n'a pas laiſſé de donner les mains à la pré- „ tention de Gregoire de Rimini. C'eſt ce qu'il „ ne devoit pas faire, il falloit dire conſtamment & „ invariablement que les paſſages de l'Ecriture, qui „ affirment que Dieu trompe quelquefois, ne doivent „ jamais être entendus littéralement, & qu'ils doi- „ vent être éxpliqués comme ceux qui lui attribu- „ ent le repentir, ou quelque autre qualité humaine. „ Il falloit qu'il s'étendit à montrer qu'un Philo- „ ſophe ne doit point avoir égard à de tels endroits „ de la parole de Dieu, quand il s'agit de repré- „ ſenter les grandeurs du ſouverain Etre. Mr. Re- „ gis a très-bien connu ce devoir: *Je veux établir* „ *pour maxime*, dit-il, *que quand je voudrai parler* „ *de Dieu avec exactitude, il ne faudra pas me con-* „ *ſulter moi-même, ni parler à l'ordinaire; mais m'é-* „ *lever en eſprit au deſſus de toutes les créatures*, „ *pour conſulter l'idée vaſte & immenſe de l'être in-* „ *finiment parfait*: *en ſorte qu'il me ſera bien* „ *permis dans un traité de morale, de dire que* „ *Dieu s'eſt repenti, qu'il s'eſt mis en colére &c.* „ *Mais ces expreſſions, ou d'autres ſemblables, ne me* „ *ſeroient point permiſes dans un Traité purement*

„ *métaphyſique dans lequel il faut parler exactement.*

„ Souvenons-nous que ſi l'Ecriture repréſente „ Dieu très-ſouvent ſous des idées populaires, & „ par conſéquent très-fauſſes, afin de s'accommo- „ der à la portée des eſprits à qui Dieu a deſtiné „ la révélation, elle nous fournit ailleurs le correc- „ tif dont nous pouvons avoir beſoin, je veux di- NB. „ re la deſcription de l'être infini dans ſa majeſté „ immuable, & infiniment parfaite.

La Véracité de Dieu eſt le fondement de toute la certitude qu'on peut tirer de la Révélation: Sur cette perfection invariable eſt établie la vérité de la Théologie Dogmatique, & celle de la Morale révélée. Mais ſi un Dogme ſur lequel les Savans diſputent, devient douteux par là, & ne peut plus paſſer pour un Principe, c'eſt envain que Mr. Bayle prétendra ſubſtituer la certitude de la Révélation à celle de la Raiſon: Les Théologiens diſputent là-deſſus auſſi bien que les Philoſophes; & ceux qui ont oſé dire que Dieu pouvoit mentir, ont auſſi allégué des paſſages en leur faveur. Cet Article-ci auroit donc eu ſa juſte place dans la Section où j'ai parlé des dangers du Pyrrhoniſme; mais je l'ai rapporté ici pour prouver que, de l'aveu de Mr. Bayle, la *Raiſon nous fournit des Idées de Perfection, d'Equité, de Juſtice & de Sageſſe, ſuivant leſquelles nous devons interpréter les expreſſions de l'Ecriture, dans leſquelles Dieu s'accommode à la peſanteur du vulgaire*; car ſi ce que ces expreſſions peuvent inſinuer d'erreur, eſt rectifié par d'autres, toujours c'eſt à la Raiſon à diſcerner les expreſſions qui doivent ſervir de Régle, d'avec celles que ces Régles corrigent; & c'eſt encore à elle à faire cette correction en appliquant les régles comme il convient de le faire.

Je remarquerai encore ici en paſſant que Mr. Bayle ſe trompe, ou qu'il ne craint pas aſſés de tromper ſes Lecteurs, par des expreſſions peu exactes, quand il leur fait regarder la *ſoif* ou le déſir de boire dans un *hydropique*, comme une Inſpiration naturelle, par laquelle l'Auteur du Genre Humain le ſollicite à ſe remplir de liqueur, & lui inſinuë que l'état préſent de ſon Corps le demande. Les ſenſations ſervent bien à nous avertir de l'état préſent, bon ou mauvais de nôtre corps, mais elles ne nous découvrent pas ſi ce qu'elles nous font aimer ou haïr ſera utile ou nuiſible dans la ſuite. La Raiſon nous eſt donnée pour faire ce Diſcernement; Les ſenſations avertiſſent de l'état *préſent*; la Raiſon délibére de ce qu'il faut faire pour l'*avenir*. Le corps d'un hydropique dérangé éprouve de certaines inflammations que la liqueur modere & arrête pour un moment, mais ce déſir de boire n'eſt point un avis ſecret par où l'auteur de la nature lui faſſe croire qu'il ſe guérira en bûvant.

Régles des Mœurs connues des Payens.

XII. AU reſte, veut-on s'inſtruire par une voie ſûre & abrégée, ſi les Païens ont eu des idées excellentes de l'honnête & de la Vertu, il n'y a qu'à conſulter l'expérience.

Plotin reconnoiſſoit que notre Ame tire toute ſa lumiére de la lumiére Intelligible qui l'a créée. Ses mœurs étoient encore plus admirables que ſa Doctrine. Il mépriſa toute ſa vie la vaine gloire, les richeſſes & les voluptés, & il étoit d'une probité ſi généralement reconnuë, que les perſonnes les plus conſidérables de l'un & de l'autre ſexe, lui confioient en mourant leurs biens & leurs enfans, comme ne pouvant trouver un Dépoſitaire plus fidéle ni un aſyle plus Sacré.

Socrate dans le Laches. „ Quand je vois un hom- „ me qui parle bien de la Vertu, ou de quelque „ Science, & que c'eſt un véritable homme, & „ digne des propos qu'il tient, je ſuis charmé, & „ c'eſt pour moi une volupté inéxprimable de voir „ que ſes actions & ſes paroles ſont parfaitement d'ac- „ cord. Il me ſemble que c'eſt-là le ſeul excellent „ Muſicien qui rend une harmonie parfaite, non pas „ avec une Lyre ou avec d'autres Inſtrumens; mais „ avec le total de la Vie.

Qu'on liſe *Antonin*; qu'on liſe *Epictète*; *Phocilide* & d'autres Anciens, on y verra ce que la Raiſon eſt capable d'acquérir de Lumiéres, & de donner d'Inſtructions en matiére de Mœurs. Or ce qu'un homme peut, pourquoi les autres ne le pourroient-ils pas? Je veux reconnoitre de l'inégalité dans les talens, & ſi l'on veut une grande inégalité; mais peut-être y en a-t-il encore plus dans les occaſions & dans les circonſtances, qui en favoriſent la culture, ou qui s'y oppoſent. Mais le ſort des hommes ſera décidé par un Juge à qui tout eſt connu, *qui ne moiſſonne point là où il n'a pas ſemé*, qui fait ce que les hommes peuvent, & qui ne leur demande pas au de là de ce qu'ils peuvent. *Son joug eſt aiſé*, & rien n'eſt plus digne de l'excellence de l'homme, rien n'eſt plus propre à le rendre ſolidement heureux, que l'obſervation de ſes commandemens. Il eſt des hommes que la Divine Providence a placés dans des poſtes où il eſt néceſſaire d'être fort éclairé pour ſe bien conduire. Il en eſt d'autres qui ſe trouvent dans une ſituation où des connoiſſances fort médiocres ſuffiſent pour les inſtruire ſur tous les devoirs qu'ils ont à remplir. NB.

Parce qu'il y a des cas ſur leſquels il n'eſt pas facile de décider s'ils ſont Juſtes, Injuſtes, indifférens, conclurre que le Juſte ou l'Injuſte n'ont point une nature fixe & déterminée, c'eſt comme ſi l'on diſoit une couleur *jaune* peut avoir quelque choſe de *verdâtre*, & cela plus ou moins; Il en eſt ainſi de la couleur bleuë; Les mélanges pourront même être portés à un tel point, qu'on héſitera ſur le nom qu'on doit donner à une couleur. A cauſe de cela héſitera-t-on de décider ſur un bleu pur, ſur un jaune pur? héſitera-t-on, par éxemple, à dire que l'Or paroit de couleur jaune? le Ciel de couleur bleuë? Il eſt ſûr que les hommes doivent vivre conformément à la Nature qu'ils ont reçuë de leur Créateur, qu'ils doivent préférer ce qui eſt plus éxcellent à ce qui l'eſt moins; il eſt ſûr que leur conduite doit ſe rapporter au bien du Genre Humain, & qu'il faut proportionner le dégré d'affection qu'on a pour les Objets au dégré de leur mérite. Or le mérite d'une choſe, ſes véritables utilités, les différens rapports qu'elle a avec nous & avec les autres hommes, les fruits que le Genre Humain peut tirer de l'obſervation de certaines Loix, les inconvéniens qui en peuvent réſulter, ce ſont là des cas qu'il eſt quelquefois fort aiſé, mais quelquefois auſſi aſſés difficile de calculer, & de démêler parfaitement. Mais des cas embaraſſés doivent-ils empêcher qu'on ne ſente l'évidence de ceux qui ſont très-ſimples & très-clairs? On auroit pû mettre en queſtion, ſi, pour punir la négligence des hommes, pour les rendre plus attentifs à leurs affaires, & pour les détourner d'un entêtement pour les ſuperfluités, & ſur leſquelles il leur ſeroit trop pénible de veiller continuellement, il ne ſeroit point à propos de convenir, que ce qui ſeroit mal gardé fut la proie du prémier occupant, & le prix de ſon activité? Je veux que, pour décider de cette Queſtion, il fût à propos de peſer les raiſons de côté & d'autre; s'enſuivroit-il que l'on pût de même doûter, s'il ne ſeroit point à propos de convenir qu'il ſeroit permis de forcer des ſerrures, d'enfoncer des portes, de garotter les Maîtres d'une maiſon, juſqu'à ce qu'on en eut emporté tout ce qu'on y trouveroit?

Les erreurs où une partie des hommes ſont tombés ſur le ſujet des Vertus; l'ignorance où des Nations entiéres, & preſque par tout, le Vulgaire vit encore là-deſſus, eſt une preuve de la peſanteur de l'eſprit humain; mais plus encore de ſon Indolence, de ſa ſenſualité, qui le diſtrait & le détourne de s'inſtruire. Tout cela prouve le beſoin que la plûpart des hommes ont que des perſonnes éclairées & charitables prennent ſoin de les inſtruire, mais tout cela prouve auſſi peu que la Vertu & le Vice n'ont pas leur Nature diſtincte en elle-même, que l'Ignorance qu'une infinité de gens, qui confondroient des

Cour-

Courbes de divers genres ; & les croiroient toutes de la même nature, prouveroit que ces Courbes ne different entr'elles qu'autant qu'il plait à la fantaiſie des hommes de les diſtinguer.

Quand Mr. Clarke raiſonne ainſi pour établir d'une maniére aiſée & ſenſible les fondemens de la Morale. *Le Soleil, la Mer, l'Air, en un mot les différentes parties de l'Univers corporel, ont chacune leur deſtination. Si elles quittoient leur place, & ſe refuſoient à leurs fonctions, je demande, ſi le déſordre qui en arriveroit ſeroit un déſordre réel, ou ſimplement imaginaire ? Or quand je fais attention aux facultés de l'homme, il eſt aiſé de s'aſſurer qu'elles ſont deſtinées à de certains uſages, & que ſuivant qu'elles ſe déterminent, il en peut arriver, ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal. Quand donc elles s'écartent de leur deſtination, ces écarts ſont-ils moins condamnables parce qu'ils ſont volontaires, ou ſi par là même ils le ſont encore plus ?* C'eſt viſiblement la Raiſon qui lui dictoit ces vérités ; & il paroit que Ciceron s'eſt élevé par des réflexions ſemblables, aux Principes de la Morale, à la recherche de l'Ordre, & de la bienfaiſance dans les Mœurs.

Le même Mr. Clarke raiſonne ainſi ſur la Vigilance, l'Attention, & la Modeſtie. *Un homme qui par ſon intempérence ou par ſa négligence ſe met hors d'état d'être utile à la Société autant qu'il le devroit & qu'il l'auroit pû, ou qui s'expoſe à lui cauſer du préjudice, eſt dans un cas ſemblable à celui d'une ſentinelle qui s'endort par pareſſe, ou pour s'être enyuré.*

Nous devons regarder ſans envie & ſans murmure, ceux que la Providence a élevés ici bas à des poſtes plus éminens que ceux que nous occupons, & prendre garde que la trop grande ambition d'améliorer à l'avenir nôtre état, ne nous jette dans la négligence des devoirs de nôtre condition préſente.

Mr. Bayle ſe moque des Moraliſtes.

XIII. ON peut établir, avec la même évidence, & la même ſimplicité de raiſonnement, le reſte des Devoirs de l'homme. Mais quoique les Principes de la Morale aient été mis, depuis quelques années, dans un beaucoup plus grand jour, ils étoient aſſés prouvés du temps de Mr. Bayle, pour ne lui laiſſer pas ignorer que tout Eſprit raiſonnable pouvoit ſe convaincre & ſe mettre en repos ſur un ſi grand ſujet. Cependant, comme ſi les ſyſtêmes de Morale n'avoient été qu'un tas de verbiage & de déclamations populaires, & ſans ſolidité, il ſe fait un plaiſir de s'en jouer, " C'eſt, dit-il, un
Article Barbe. Note C. „ des plus beaux lieux communs de la Morale, que „ de faire voir à l'homme ſes déſordres, en compa- „ rant ſa conduite déréglée avec la régularité des „ bêtes. Les hommes ſe déchirent les uns les au- „ tres ; l'homme eſt un loup à l'homme ; mais les „ bêtes de même eſpéce ne ſe battent point entr'el- „ les. C'eſt par-là qu'Horace a tâché de couvrir de
Hiſtor. Evod. VII. „ honte les Romains qui s'engageoient aux guerres „ civiles : Les Loups & les Lions, dit-il, ne font „ point cela. Il ſuppoſe que ſon objection eſt ſi „ puiſſante, que ceux à qui elle eſt propoſée ſe trou- „ vent réduits à un ſilence honteux. Juvenal a em- „ ploié la même morale dans ſa quinziéme ſati- „ re.
Satire VIII. " Mr. Despreaux a parfaitement bien traduit le „ Latin de ces deux Poëtes, & y a joint de nou- „ veaux éxemples.

„ *Voit-on les Loups brigans, comme nous inhu-*
„ *mains,*
„ *Pour dévrouſſer les Loups, courir le grands che-*
„ *mins ?*
„ *Un Aigle ſur un champ prétendant droit d'au-*
„ *baine*
„ *Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine :*
„ *Jamais contre un Renard chicanant un poulet,*
„ *Un Renard de ſon foc n'alla charger Rolet,*
* „ *Jamais la Biche &c.*

„ Quelque beau que puiſſe être ce lieu commun, „ & quelque capable de frapper, il a neanmoins ſon „ foible ; car premiérement, on peut l'éluder par un trait „ de plaiſanterie : &, en ſecond lieu, on peut le com- „ battre ſérieuſement par la maxime, *N'il agit exemplum litem quod lite reſolvit* ; c'eſt-à-dire, qu'on NB. „ peut le rétorquer, & qu'en tournant la médaille „ on gagnera le vent ſur le Moraliſte. Je ne prétens point approuver ceux qui oppoſent des rail- „ leries aux raiſons ; mais je dis que c'eſt un très- „ grand désavantage aux raiſonnemens, que de pou- „ voir être tournés en ridicule par des gens qui ai- „ ment à plaiſanter. Prouvons cela par un éxemple. „ Si quelqu'un avoit entrepris d'obliger Mr. de Beau- „ tru à croire qu'il vaut mieux choiſir une vieille „ maitreſſe qu'une jeune & qu'il lui eut cité l'en- „ droit de Pline où il eſt dit que *les béliers cherchent „ plûtôt les vieilles brebis que les jeunes*, ce quelqu'un „ n'auroit-il pas été démonté & confondu par cette „ réponſe donné d'un air moqueur, *c'eſt que les bé- „ liers ſont des béliers* ? Une Dame Romaine ſe ſer- „ vit d'une penſée ſemblable auprès d'un homme qui „ ne pouvoit comprendre par quelle raiſon les femel- „ les parmi les bêtes ne déſirent le mâle que lors „ qu'elles veulent devenir meres : *c'eſt*, lui répondoit „ la Dame, *parce que ce ſont des bêtes.* N'étoit-ce „ pas rompre bras & jambes à l'admirateur ?

Il eſt forcé de couvrir des principes de la Morale

XIV. VOILA donc Mr. Bayle qui convient de la néceſſité d'établir la Morale ſur les vrais. Or s'il croit qu'on puiſſe les connoître ? pourquoi donc les rend-il douteux ; & ſi on ne peut pas les établir ſûrement par la Raiſon, les Païens n'ont eu aucun tort de ne prendre pas pour Régle ce, à la connoiſſance de quoi ils ne pouvoient pas parvenir ; Et St. Paul, dont la Foi de Mr. Bayle reconnoît l'autorité, les condamne trop ſévérement & trop promptement dans ſon Epitre aux Romains. Depius, ſi la Raiſon n'eſt pas capable de s'aſſûrer des Principes de la Morale, de leur Vérité, des Conſéquences qui en naiſſent, de la Juſtice & de la beauté de ces Conſéquences, elle eſt encore dans l'impuiſſance de ſe convaincre de la divinité de la Révélation, par l'excellence de la Morale qui s'y trouve. Cette Morale révélée elle-même ſeroit le plus ſouvent inutile, parce qu'il eſt néceſſaire de connoitre les fondemens des Préceptes généraux, afin d'en pouvoir faire l'application aux Circonſtances particuliéres. Souvent encore ces Préceptes ſont énoncés en termes métaphoriques ; de ſorte que pour ne ſe point tromper dans l'éxplication de ces termes, il eſt tout-à-fait néceſſaire de ſe faire de juſtes Idées des Principes, ſur leſquels ſont fondés les Préceptes, qui ſouvent ſont énoncés d'une maniére plus propre à faire ſouvenir de ce qu'ils recommandent, qu'à le faire diſtinctement connoitre.

Article Spinoza Note T.

„ Souvenons-nous enfin que l'eſſence des modalités „ humaines ne conſiſte pas à porter de groſſes pié- „ ces de chair. Socrate étoit Socrate le jour de ſa „ conception, ou peu après ; tout ce qu'il avoit en „ ce temps-là peut ſubſiſter en ſon entier, après „ qu'une maladie mortelle a fait ceſſer la circulation „ du Sang, & le mouvement du cœur dans la ma- „ tiére dont il s'étoit grandi : il eſt donc après *Logique Part. I. Eſſ. II. Chap. III. Art. XII.* „ la mort la même modalité qu'il étoit pendant ſa „ vie, à ne conſidérer que l'eſſentiel de ſa perſonne : „ il n'échappa donc point par la mort à la juſtice, on „ au caprice de ſes perſécuteurs inviſibles. Ils peu- „ vent le ſuivre par tout où il ira, & le maltraiter „ ſous toutes les formes viſibles qu'il pourra acquerir.

„ On pourroit ſe ſervir de ces conſidérations, pour NB. „ porter à la pratique de la Vertu ceux mêmes „ qui croupiroient dans les impiétés de ſemblables „ ſectes ; car la Raiſon veut qu'ils craignent prin- „ cipalement d'avoir violé des Loix revélées à leur con- „ ſcience. C'eſt à la punition de ces fautes qu'il „ ſeroit plus apparent que ces Etres inviſibles s'inté- „ reſſeroient.

Ce n'eſt pas la Foi qui a dicté ces dernières paro-

les à Mr. Bayle : Je ne touche rien à ce qu'on y pourroit trouver d'imaginaire ; il me ſuffit de remarquer qu'elles ne ſignifient rien, ou qu'elles ſuppoſent qu'un homme peut connoître indépendamment de la Foi, la différence du Vice d'avec la Vertu, qu'un Vicieux l'eſt par ſa ſeule faute qu'il mérite les reproches que ſa conſcience lui fait, & d'autres châtimens encore, que ces conſidérations peuvent contribuer à faire entrer un homme dans les routes de ſon Devoir, & que par conſéquent l'humeur ſeule ne régle pas la conduite des hommes. Enfin ſi des probabilités peuvent avoir de l'efficace, la Certitude que la Réligion donne, en aura tout autrement.

Article Sommaire de cet Article 1.

„ Puis donc que les Siamois ſe perſuadent, dit Mr. „ Bayle, qu'il y a une liaiſon fatale, immuable, „ néceſſaire, entre la *Vertu* & *le Bonheur*, & entre le „ *Vice* & le *Malheur*, cette impiété devroit être plus „ efficace pour les porter à bien vivre, que la Réli- „ gion ne l'eſt en d'autres païs. Ils devroient s'ap- „ pliquer à la Vertu pour être heureux, comme ils „ recourent aux alimens lors qu'ils ont faim ; & „ ils devroient s'éloigner du vice afin d'éviter le „ malheur, comme l'on s'éloigne du feu quand on „ craint de ſe brûler. Mais en ce cas-là leurs bon- „ nes mœurs ſeroient auſſi mercenaires que rien le „ puiſſe être. Les notions pures de l'honnêteté n'en „ ſeroient pas le principe. Diſons en paſſant qu'il „ eſt bien étrange qu'ils puiſſent croire ce qu'on leur „ impute ſur cette ſainte connéxité. N'y a-t-il „ donc parmi eux perſonne qui s'enrichiſſe injuſte- „ ment, & qui ſoit pauvre ſans paſſer pour crimi- „ nel, ou qui ſoit bleſſé en tachant de ſauver la vie „ à un honnête homme ? Je penſe que ſi on les „ preſſoit là-deſſus, ils nous puiſeroient de quelque „ notion Stoïcienne, ſavoir que les maladies, le „ chagrin, la pauvreté, ne ſont point des maux ; & „ que les richeſſes, le plaiſir & la Santé, ne ſont pas „ un bien. Je croirois ſins peine que le Peuple ne „ ſuit point cette opinion de la ſympatie naturelle „ de la Vertu avec le Bonheur, & du Vice avec „ le Malheur ; mais que c'eſt ſeulement le dogme „ de leurs gens de lettres, qui ont aïé le Providence „ & qui ont vû néanmoins qu'il étoit utile de con- „ ſerver l'opinion commune touchant les peines & „ les récompenſes.

NB.

NB.

„ Les Siamois, ajoute-t-il un peu plus haut, croi- „ ent que le culte de leurs Heros leur attire une „ belle récompenſe : la fatalité aveugle, les Loix & „ les Symparhies naturelles qui ont lié ſelon eux la „ Vertu avec le Bonheur, & le Vice avec le Mal- „ heur, ſont un motif & un frein auſſi puiſſant que „ le ſauroit être la Foi d'une Providence éclairée.

Voila les Siamois, qui ſans le ſecours de la Révé- „ lation, ſentent ſi bien l'excellence de la Vertu, qu'ils honorent, juſqu'à invoquer & à adorer un „ Héros dont ils n'attendent rien, ou du Culte duquel s'ils ſe promettent quelque fruit, c'eſt uniquement en vertu d'une liaiſon naturelle & néceſſaire qu'ils ſuppoſent entre la pratique des Vertus & la „ Félicité. Tout cela prouve que l'excellence de la „ Vertu leur eſt naturellement connuë, & qu'ils la „ trouvent très-digne de leur reſpect.

Penſées diverſes ſur les Comètes. Article 178. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 114.

„ On a de la peine à comprendre, qu'un homme „ qui ne croit point de Dieu, ait aucune idée d'hon- „ nêteté, ſi bien qu'on ſe l'imagine toûjours prêt à „ commettre tous les crimes dont la juſtice humaine „ ne le peut point châtier. On ſe trompe manifeſ- „ tement ; puis qu'on a vû faire aux Epicuriens plu- „ ſieurs actions loüables & honnêtes, dont ils ſe „ pouvoient diſpenſer ſans craindre aucune punition, „ & dans leſquelles ils facrifioient l'utilité & la vo- „ lupté à la vertu. La Raiſon a dicté aux anciens „ Sages, qu'il falloit faire le bien pour l'amour du „ bien même, & que la Vertu ſe devoit tenir à elle „ même lieu de récompenſe, & qu'il n'appartenoit „ qu'à un méchant homme, de s'abſtenir du mal „ pour la crainte du châtiment.

N.B.

„ Epicure fit des livres de dévotion, où il parla „ avec tant de force de la ſainteté & de la piété, „ qu'on eut dit que c'étoit l'ouvrage de quelque Sou- „ verain Pontife. Quand on lui objectoit, qu'il n'a- „ voit que faire du culte des Dieux, lui qui croioit „ qu'ils ne nous faiſoient ni bien ni mal, il répon- „ doit que l'excellence de leur nature étoit une aſ- „ ſés grande raiſon de les vénérer, & qu'on ſe „ trompoit fort de croire, qu'à moins de redoutr „ le reſſentiment des Dieux, on ne pouvoit pas „ leur rendre ſes adorations. *Délivrés de ces frayeurs, & mis en liberté par Epicure, nous ne redoutons po nt les Dieux, parce que nous ſavons qu'ils ne ſe chagrinent de rien, ni ne cherchent à faire du mal à perſonne, & nous honorons pieuſement & ſaintement ces êtres pleins de majeſté & d'excellence.* Qu'il y eut plus de ſincérité que de politique dans tous ces beaux diſcours, c'eſt de quoi je ne, voudrois pas „ répondre. Mais on ne ſauroit nier qu'un homme qui parle ainſi n'ait une idée d'honnêteté, & „ ne conçoive qu'il eſt digne de l'homme d'avoir „ une vénération desintéreſſée pour les choſes ex- „ cellentes ; & c'eſt la concluſion que Senéque tire „ de cette doctrine d'Epicure. Il eſt donc vrai „ que la Raiſon a trouvé ſans le ſecours de la Ré- „ ligion, l'idée de cette piété que les Peres ont tant „ vantée, qui fait que l'on aime Dieu, & que l'on „ obéït à ſes Loix, uniquement à cauſe de ſon infi- „ nie perfection. Cela me fait croire que la Rai- „ ſon, ſans la connoiſſance de Dieu, peut quelque- „ fois perſuader à l'homme, qu'il y a des choſes hon- „ nêtes, qu'il eſt beau & louable de faire, non pas „ à cauſe de l'utilité qui en revient, mais parce „ que cela eſt conforme à la Raiſon.

N.B.

„ Il peut bien y avoir des gens aſſés brutaux pour „ ne voir pas qu'il eſt plus honnête de faire du bien „ à ſon bienfaiteur, que de le païer d'in- „ gratitude : Mais je ne vois pas que ce ſoit une „ néceſſité indiſpenſable, que tous ceux qui igno- „ rent qu'il y a un Dieu, méconnoiſſent l'honnê- „ teté qui eſt jointe avec la reconnoiſſance. Car il „ faut ſavoir qu'encore que Dieu ne ſe révéle pas „ pleinement à un Athée, il ne laiſſe pas d'agir ſur „ ſon eſprit, & de lui conſerver cette Raiſon & „ cette Intelligence, par laquelle tous les hommes „ comprennent la vérité des prémiers principes de „ Métaphyſique & de Morale.

Que doit-on penſer de la ſincérité de Mr. Bayle ? Si dans ce temps-là il ne concevoit pas que la Raiſon fait actuellement mettre de la différence entre la Vertu & le Vice, ſentir le prix de l'un & la turpitude de l'autre ? Ou il combat donc ailleurs ſes propres ſentimens, & encore ne les combat-il que par des argumens aiſés à réfuter ; ou il faut reconnoitre en lui un zéle extréme à faire l'apologie des Athées, puiſque ce zéle va juſqu'à donner à la Raiſon une force naturelle, qu'il lui refuſe ſouvent.

Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. IV. pag. 335. Oeuvres Div. Tom. III. 2. part. pag. 964.

„ Epicure, dit Mr. Bayle, qui enſeignoit hau- „ tement que les Dieux ne puniſſent, ni ne ré- „ compenſent rien, quelle Morale n'avoit-il pas ? „ Y manquoit-il aucun des devoirs de la vie ſocia- „ le ? Juſques à quel point ne portoit-il pas la fou- „ miſſion aux puiſſances ſouverraines, cette vertu ſi „ importante au repos public ? Lucrece ſon fidéle „ ſectateur, avec quelle gravité ne parle-t-il pas de la „ vertu ? Quoi de plus beau que les ſentences de „ Morale qu'il a ſemées dans ſon poëme ? Horace „ qui en a ſemé encore plus dans ſes poëſies, n'a- „ t-il pas déclaré hautement qu'il ne croioit point „ d'autres Dieux que ceux d'Epicure ? Je ne dis rien de ces Philoſophrs qui admettent la Providence Di- „ vine, ne laiſſoient pas d'appuier nos obligations à pra- „ tiquer la Vertu non pas ſur les intérêts que les „ Dieux y pouvoient prendre, mais ſur ce qu'elle „ étoit conforme à la droite Raiſon.

„ L'homme eſt tellement conditionné qu'il y a des N.B.

„ des choſes qui lui paroiſſent honnêtes, & des „ choſes qui lui paroiſſent malhonnêtes dès qu'il eſt „ capable d'en diſcerner les idées, & avant que d'a- „ voir examiné quel peut être le fondement de la dif- „ férence de ces choſes. Vous ne trouverés point „ de nation quelque ignorante, quelque méchante „ qu'elle ſoit, qui n'ait attaché une idée de gloire „ ou d'éloge à certaines actions, & une idée d'in- „ famie & de louange à quelques autres actions. „ L'application de cela ſe fait en différentes maniè-

NB. „ res, ſelon la diverſité des peuples, mais il y a un „ accord aſſés général entre tous les hommes par rap- „ port à certaines proportions dès qu'ils en enten- „ dent les termes. Telles ſont celles-ci, *Il eſt louable d'avoir de la gratitude, & de tenir ſa parole, & de rendre un dépot, & de ſecourir ſes parens & ſes amis : c'eſt une infamie que de maltraiter ſon bienfaiteur, que de fauſſer ſa parole, que d'uſurper un dépot, que de trahir ſa patrie, ſes parens, ſes amis.* Vous pouvés mettre au nombre de pareilles „ propoſitions celle-ci, *Il faut honorer le ſouverain „ Maître de toutes choſes qui gouverne le monde, & „ qui diſpenſe ſur la terre les biens & les maux ſelon „ ſon bon plaiſir* ; Car dès qu'on entend la ſignifica- „ tion de ces termes, on ne ſauroit plus douter de „ la vérité de leur liaiſon.

NB. „ Voici un ſecond principe que vous m'accorde- „ rés ſans difficulté. Tous les hommes aiment na- „ turellement à être eſtimés, & à éviter l'infamie. „ Si quelques-uns ſe foucient peu d'être ruinés de „ réputation ; c'eſt ou parce qu'ils ſont devenus eſ- „ claves d'une vilaine habitude, ou parce qu'ils ſup- „ poſent qu'ils n'ont pas à faire à de bons juges du „ mérite.

NB. „ Le prémier principe que j'ai poſé vous donnera „ la racine de la Réligion naturelle, & vous com- „ prendrés aiſément que plus les hommes cultive- „ ront leur eſprit par l'étude de la Philoſophie, plus „ auſſi ils conſerveront & ils étendront les fruits de „ l'arbre qui naît de cette racine. Vous ne ſerés „ donc pas étonné que les Peuples de l'ancien Paga- „ niſme qui ont eu un fort grand nombre de gens „ de lettres & de Philoſophes, aient toûjours conſer- „ vé des idées de la Vertu, qu'ils y aient attaché des „ loüanges, que par conſéquent le vice n'ait jamais „ été délivré de ſon déshonneur. Si vous joignés à „ cela mon ſecond principe, vous ne ſerés nullement „ ſurpris, qu'il y ait eu des Païens qui ont aimé la „ Vertu, & qui l'ont recommandée autant qu'ils

NB. „ blâmoient le Vice. Enfin vous ne trouverés point „ étrange que la Réligion naturelle, je veux dire „ un certain nombre de maximes de Morale, que la „ Raiſon fait entrer facilement dans nôtre eſprit, „ quoiqu'elle n'en puiſſe rendre la pratique aiſée, „ ait réſiſté à la Réligion poſitive qui avoit des „ Temples & un Cérémonial partout.

Mr. Bayle a quelquefois établi que la Raiſon étoit incapable d'établir, par des preuves convaincantes, les fondemens de la Morale ; Cela va viſiblement à ruiner toute la certitude de la Réligion naturelle. On ſent que ces opinions ébranlent en même temps les fondemens de la Société civile, dont la Réligion eſt le ſoûtien. Point du tout, *dit Mr. Bayle* ; la Connoiſſance de la beauté de la Vertu peut fort bien ſubſiſter avec l'Athéïſme. Les idées du *Juſte* & de *l'Injuſte* ſont plus ineffaçables que celles de Dieu. Telle eſt la conſtitution de la Nature, humaine qu'on ne peut s'empêcher d'eſtimer & d'honnorer la Vertu. Son bût la défenſe des Athées prévaut ſur ſon inclination pour le Pyrrhoniſme.

On prévient une Objection.

XV. SI on me dit ; vous voiés en cela même le Pyrrhoniſme de Mr. Bayle, puiſqu'il allégue, ſuivant l'occaſion, tantôt le *pour*, tantôt le *contre* ; on vous voiés qu'il s'aquite du Devoir d'un fidéle Rapporteur, puis qu'il éxpoſe également les prétentions des deux partis. Comme ce ſont-là de ſimples perſonnalités, je ne ferai point là-deſſus de conteſtation ; Mon but eſt de prouver, que ce qu'on allégue en faveur du Pyrrhoniſme Moral, eſt foible & facile à réfuter ; Qu'on péſe les raiſons par où Mr. Bayle l'établit, & celles par leſquelles il le réfute, & ſi on le fait de bonne foi, on ſe trouvera de mon ſentiment.

Je demande aux partiſans de Mr. Bayle ; ſi on a raiſon de dire que *l'Athéïſme* va directement à inonder la Société de Crimes & de deſordres, & à la jetter dans une confuſion irréparable ? & ſi cela eſt, n'eſt-il pas vrai que Mr. Bayle a eu grand tort d'en faire l'Apologie ? Ils me répondront ſans doute que *l'Athéïſme* n'auroit point, par lui même, ces mauvais effets, puiſqu'il n'éteint pas la Connoiſſance & l'eſtime de la Vertu, non plus que les autres ſentimens de la nature. Mais je leur répliquerai ; Quand Mr. Bayle s'éxprimoit en ces termes, parloit-il ſincérement ? les raiſons ſur leſquelles il s'appuioit étoient-elles ſolides ? Si cela eſt, il n'a donc pas uſé de bonne foi, lors qu'après avoir rapporté les Argumens des Cyniques, & leur en avoir preſté de nouveaux, il ſe récrie ſur la foibleſſe de la Raiſon incapable de diſcerner ſûrement ce qui eſt honnête par ſa *nature*, d'avec ce qui paſſe pour tel uniquement par l'autorité de la *Coutume* ; & cela étant il a lui même ruiné ſon Apologie pour les Athées.

Je ferai encore quelques remarques ſur les paroles de Mr. Bayle que je viens de citer. Jamais Auteur ne repéra autant qu'il l'a fait ; & s'il n'avoit pas pris le parti de réïtérer ſes réfléxions dans un Dictionnaire, qu'on ne lit que par repriſes, de méler ſes œuvres de quantité de Citations, de Queſtions incidentes, de matiéres curieuſes, de circonſtances amuſantes, & de les donner encore l'une après l'autre ; s'il n'avoit poſé ſa *République des Lettres*, & quelques autres Livres pour baſes de ſa Réputation, il faudroit dire que l'accueil qu'on a fait à ſes Oeuvres eſt une grande preuve du panchant que l'on a dans notre ſiécle à *l'Incrédulité* ; ſans cela les Objections contre les matiéres les plus intéreſſantes de la Réligion & de la Morale, repétées tant de fois, & écrites avec ſi peu d'ordre, n'auroient pû former un livre qui eut trouvé un Libraire, ni des Lecteurs. Quant aux Principes qu'il a déja ſi ſouvent allégués, comme ſuffiſans pour maintenir le bon ordre dans une Société *d'Athées*, rien n'eſt plus illuſoire. Vous diriés qu'il n'y a qu'à être *Athée* pour avoir une *Délicateſſe* ſur le point d'honneur, & une ſenſibilité pour la *Réputation* qui ne ſe trouve point chés les autres hommes ; Parce que quelques Athées Chefs de Secte, & Ecrivains de profeſſion, ont eu éxtrêmement à cœur leur gloire, & l'intérêt de la Secte qu'ils travailloient à établir, qu'y a-t-il de moins raiſonnable que de conclure, que la Multitude entretoit dans ce même dévouëment à l'honneur & à la réputation, dès qu'elle renoncéroit à la penſée qu'il y a un Dieu ? C'eſt la Réligion au contraire qui donne une nouvelle force à l'amour de la réputation & à la crainte de l'infamie, en préſentant aux hommes le Maitre de l'Univers pour le témoin & le Juge de leur conduite.

Je deſtine une Section entiére à l'éxamen de ce grand paradoxe de *Mr. Bayle*, qu'une Société pourroit fort bien ſubſiſter, que la tranquilité & le bon ordre y régneroient, quand même elle ſeroit compoſée de perſonnes qui n'auroient point de Réligion. Il eſt même allé juſqu'à oppoſer l'éclat d'une Société de cette nature, & la fermeté de ſa domination, à la foibleſſe où ſe trouveroit une Société compoſée de vrais Chrétiens, de même qu'à l'obſcurité & à la Pauvreté dans laquelle ceux-ci paſſeroient leur vie. Pour ſoûtenir ce paradoxe il faut s'être formé à toute la ſouplеſſe que donne l'eſprit Pyrrhonien porté à ſon comble. J'en touche ici quelque choſe pour n'être pas obligé de revenir deux fois à l'éxamen de la même citation.

De l'utilité de la Philoſophie.

XVI. Mr. BAYLE après avoir remarqué qu'on a ſoupçonné les Philoſophes de n'avoir point de Réligion, & après avoir ajoûté qu'on a fait aux belles Lettres le

même reproche qu'à la Philosophie, se contente d'ajoûter, *qu'il n'y a pas de prudence dans l'affectation qui régne un peu trop de rendre suspects d'impiété les Philosophes.* Sur quoi je remarque 1. qu'il auroit pu poser le fait en d'autres termes plus justes & plus exactement vrais, & qu'il auroit dû se contenter de dire, qu'il s'eſt toûjours trouvé des ignorans & des superſtitieux, qui trouvant la Philoſophie contraire aux Erreurs & aux Inutilités dont on avoit chargé la Réligion, tâchoient injuſtement de rendre odieux les Philoſophes. Je remarque 2. qu'il avoit ici une occaſion bien naturelle de réfuter l'injuſtice de ce ſoupçon, & de faire voir qu'il y a une bonne Philoſophie qui conduit à la Réligion. Au lieu de cela il s'étend fort au long ſur le fait, & laiſſe ſans l'éclaircir, une Queſtion plus importante peut-être qu'aucune de celles qu'il a traitées dans ſon Ouvrage, ſous prétexte qu'il *avoit déja aſſés de matiére pour achever ſon volume.* C'eſt affich d'avertir le public d'un indifférence qui ne ſauroit faire plaiſir qu'aux Libertins. Mais il ne s'arrête pas là, on doit lui reprocher plus que ſon ſilence. *Les Proteſtans*, dit il; *n'ont pas plus ſujet que les Catholiques de s'applaudir de la nouvelle Philoſophie, par laquelle on attaque auſſi les Dogmes les plus eſſentiels. En un mot, ajoute-t-il, le ſort de l'homme eſt dans une ſi mauvaiſe ſituation que les lumiéres qui le délivrent d'un mal, le précipitent dans un autre. Choiſis l'ignorance & la barbarie, vous faites tomber les ſuperſtitions & la ſotte credulité du Peuple ſi fructueuſe à ſes conducteurs, qui abuſent après cela de leur gain pour ſe plonger dans l'oiſiveté & dans la débauche. Mais en éclairant les hommes ſur ces déſordres, vous leur ſuggérés l'envie d'examiner tout; ils ſcrutent & ſubtiliſent tant, qu'ils ne trouvent rien qui contente leur miſerable Raiſon;* & un peu après.

La meſlange de bien & de mal qui ſe rencontre dans toutes les choſes humaines ſe voit ici d'une façon diſtinguée. Les Philoſophes Arabes reconnurent par leur Philoſophie que l'Alcoran ne valoit rien, mais pluſieurs Juifs au contraire ont abandonné leur Réligion pour embraſſer la Philoſophie Païenne, qui leur montroit, diſoient-ils, que Moiſe leur avoit preſcrit des Loix ſuperflues.

Et où eſt l'homme de bon ſens, & qui ait fait quelques Etudes raiſonnables, qui ne ſoche que la Philoſophie condamne ces vaines *ſubtilités*, ces *abſtractions Métaphyſiques* où l'eſprit ſe perd, & s'embrouille par des termes vagues, dont il ne ſiſſit qu'imparfaitement la ſignification? Une des premiéres Régles de la Raiſon n'ordonne-t-elle pas de n'abandonner point ce qui eſt *Simple* & *Evident* à cauſe de quelques *Obſcurités* qui environnent les conſéquences qu'on en tire ſur des Matiéres dont on n'a que des Idées imparfaites? Où eſt l'homme qui ait jamais autant donné que Mr. Bayle dans les éxceſſives ſubtilités? Lui qui traite de *gens à front d'airain* ceux qui peuvent douter de la vérité des faits rapportés dans le Nouveau Teſtament, ne s'eſt il pas vanté que par le moïen de ſes ſubtiles Objections il ébranleroit la certitude des événemens contemporains les plus univerſellement reconnus? En particulier le bon ſens pouvoit dicter aux Juifs diverſes réponſes contre l'objection des Païens. 1. C'eſt avec juſtice que Dieu punit l'homme qui refuſe d'obéïr à des Loix très-aimables par elles-mêmes, en le chargeant d'un joug qui n'a pas les mêmes agrémens pour la Raiſon. 2. Dieu connoit mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes, & le cœur humain eſt un abyme pour l'homme: 3. Nous ne ſavons pas, auroient ils pû dire, toutes les diſpoſitions où étoient nos Peres, & les beſoins qu'ils avoient des Ordonnances auxquelles ils furent aſſujettis. 4. Dieu a voulu empêcher à la poſtérité d'Abraham de ſe confondre avec les autres Nations. Mais dès qu'il s'agit de Réligion, vous diriés que tout ce qu'on y oppoſe eſt ſans réplique, & tout auſſi fort que tout ce qu'on peut alléguer pour la ſoûtenir; c'eſt ſur ce ton que *Mr. Bayle* aime à parler.

C'eſt ainſi encore qu'il fait faire valoir la Philoſophie, ou la donner pour trompeuſe & pour dangereuſe, ſuivant les vuës qu'il ſe propoſe.

XVII. DANS l'article de Gregoire de Rimini il poſe en fait, qu'il faut éxpliquer les éxpreſſions de l'Ecriture d'une maniére qui ne donne aucune atteinte aux perfections de Dieu, & à ces Attributs, que les Lumiéres du Bon ſens & de la droite Raiſon reconnoiſſent eſſentiels à la Divinité. Mais ſon Pyrrhoniſme ne laiſſe rien dans la Révélation ſur quoi l'on puiſſe compter. Dès qu'il a intérêt de repréſenter une Société toute compoſée de Chrétiens comme une Société incapable de ſe ſoûtenir, & toute prête à tomber au moindre choc, il veut qu'on prenne à la lettre des éxpreſſions très-métaphoriques & très-proverbiales; Il fait cela en vue de prouver qu'une Société compoſée de Chrétiens ſeroit ſans force & ſans juſtice, comme je viens de le dire. Mais cela même devoit le convaincre, qu'il ne faut pas preſſer ſuivant la rigueur de la lettre les Préceptes de Jeſus Chriſt. Je fais ces remarques pour prouver la néceſſité de reconnoitre des Idées naturelles du *Juſte* & du *Raiſonnable* & de les reſpecter: Si on les ſuppoſe éteintes & ſans force, on ne ſaura à quoi s'en tenir; & la Régle qui porte, & que Mr. Bayle reconnoit, *qu'on doit interpréter des éxpreſſions, les étendre ou les reſerrer, ſuivant la nature du ſujet dont elles ſont mention*, deviendra abſolument inutile pour l'éxplication de l'Ecriture Sainte.

Mr. Bayle a tort de mettre la morale de l'Evangile en oppoſition avec la Raiſon.

Article Spinoza.

Tome IV. pag. 379. de la Réponſe aux Queſtions d'un Provincial. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 973.

„ Si l'on rejette, dit Mr. Bayle, la voie large „ que le Pere le Moine propoſe dans ſon livre de „ la Dévotion aiſée, ce n'eſt pas afin d'adopter la „ voie étroite des Cafuiſtes trop rigides. On veut „ bien entrer en compoſition, & promettre à Mr. „ Bernard de ne lui point conteſter ſes éxplicati„ ons mitigées, pourvu qu'elles ne ſoient pas in„ compatibles avec les paroles de l'Ecriture. Mr. „ Bayle a cité ces préceptes de J. Chriſt. *Si „ quelcun vous donne un ſouffet ſur la joue droite, „ preſentés-lui encore l'autre. Si quelcun veut plai„ der contre vous pour vous prendre votre robe, laiſ„ ſés lui encore emporter votre manteau. Et ſi quelcun „ vous veut contraindre de faire mille pas avec lui, „ faites en encore deux mille.* Ce paſſage fait immédiate„ ment ces paroles-ci: *Vous avés appris qu'il a été „ dit, oeil pour oeil, & dent pour dent. Et moi je „ vous dis de ne point réſiſter à celui qui vous traite „ mal, mais ſi quelcun* &c. Adouciſſés tant que „ vous voudrés ces textes de l'Evangile, rejetiésle „ ſens litéral, trouvés-y ſeulement une image généra„ le, & non pas la maniere particuliere de ſe gouverner „ en tel ou tel cas; on ne diſputera point avec vous, „ moienant que vous n'alliés pas jusqu'à ſoûtenir „ que J. Chriſt nous permet par ces paroles de re„ pouſſer les injures, & de rendre coup pour coup, „ ou de pourſuivre en juſtice la réparation d'une „ offenſe, juſques à ce que nous aions obtenu ce „ que demandent les uſages du point d'honneur hu„ main. Car ſi Jeſus Chriſt avoit voulu effective„ ment nous défendre de réſiſter à l'injure, il n'au„ roit pu emploier des termes plus clairs, que ceux „ qu'il a emploiés. Il n'y a donc aucune appa„ rence qu'il s'en ſoit ſervi pour ſignifier qu'il „ nous permet de repouſſer les aggreſſeurs, & de „ leur rendre ſouflet pour ſouflet. Toute l'indu„ ſtrie des protecteurs des équivoques ſuffiroit-elle à „ montrer que ces diſcours de Jeſus Chriſt ſeroient „ véritables, quand même ſon intention auroit-été „ de nous permettre de réſiſter à ceux qui nous „ traitent mal? Conſultés tous les Dictionnaires, on „ vous défie d'y trouver que les paroles, dont ces „ diſcours-là ſont compoſés, aient jamais ſignifié „ cette prétendue permiſſion. Aucune régle de gram„ maire, aucune loi d'analogie ne vous apprendra „ qu'elles en ſoient ſuſceptibles. Que diroient donc

„ les

„ les Infidéles s'ils apprenoient que Jesus Christ vou-
„ lant enſeigner qu'il laiſſoit à un chacun la liberté
„ de ſe défendre, avoit employé des expreſſions qui
„ ſignifient tout le contraire, & qui ſelon le génie
„ d'aucune langue ne peuvent être réduites à ce ſens
„ occulte qu'il auroit gardé dans ſon eſprit? Ja-
„ mais énigme n'auroit été ſi enveloppée, ni ſi im-
„ pénétrable que le ſeroit le dogme d'une telle per-
„ miſſion, s'il avoit été renfermé dans les paroles qui
„ ſortirent de la bouche de Jesus Christ. Si ja-
„ mais l'on doit éviter les mots inintelligibles, n'eſt
„ ce pas principalement dans les leçons de Morale
„ qui doivent ſervir de régle pour la conduite de la
„ vie? Quel défaut de ſincerité ne ſeroit-ce pas que
„ de mettre à la tête d'une Loi, qui permettroit la
„ réſiſtance, une déclaration dérogatoire à l'ancien
„ droit de ſe ſervir de repréſailles, ou à la Loi du
„ talion en fait d'injure?

„ Voilà, Mr. ſur quoi l'on ſe fonde quand on
„ veut donner quelques bornes aux explications mi-
„ tigées des expreſſions de J. Chriſt. Appliquées
„ ceci à tous les paſſages du Nouveau Teſtament qui
„ qui nous interdiſent la recherche des plaiſirs &
„ des honneurs mondains, l'acquiſition des richeſſes
„ au-delà de ce qui ſuffit à la nourriture, & aux
„ vêtemens, le prêt à uſure &c. Adouciſſés-les ſi
„ vous voulés; mais ne donnés pas aux paroles un
„ ſens contraire à leur ſignification courante & re-
„ çuë de tout le monde; ne prétendés pas que la
„ permiſſion ſoit contenuë ſous les termes qui ſigni-
„ fient la défenſe Or dés là que vous concevrés
„ un peuple tout compoſé de vrais Chrétiens vous
„ concevrés qu'ils s'abſtiennent de toutes les choſes
„ qui ne leur ſont point permiſes, & par conſequent
„ qu'ils ne ſe permettent point le reſſentiment des
„ injures, ni l'application à s'enrichir ou à parvenir
„ aux honneurs, ni le ſoin du corps au delà de ce
„ qui ſuffit à le nourrir & à l'habiller, ni les ruſes,
„ ni la fourberie, ni cent autres choſes dont un état
„ a beſoin pour réſiſter à un ennemi qui emploie auſſi
„ bien la force que l'artifice. Il eſt aiſé de com-
„ prendre qu'une telle Société de Chrétiens ſeroit
„ mal pourvuë de bons ſoldats, qu'elle ne ſeroit pas
„ aſſés riche pour acheter des alliances, ni pour four-
„ nir aux autres frais de la guerre, qu'on n'y trou-
„ veroit point de perſonnes qui ſe chargeaſſent de la
„ commiſſion de mentir dans les Païs étrangers, &
„ de faire jouër cent machines frauduleuſes pour éx-
„ citer des revoltes dans le païs ennemi. Il eſt donc
„ naturellement parlant plus ſûr, pour conſerver un
„ état contre l'ambition de ſes voiſins de donner car-
„ riére aux paſſions de l'homme.

On établit le vrai ſens de pluſieurs paſſages.

XVIII. QUAND il s'agit d'établir ce grand paradoxe qu'une Société compoſée de gens qui n'auroient point de Réligion pourroit être très-floriſſante & très-réglée, on ſoûtient que les idées de la beauté de la *Vertu* & de la laideur du *Vice* ſont ineffaçables, & que l'homme eſt naturellement porté à eſtimer la *Vertu* & à s'y attacher, ſi ce n'eſt pas uniquement en vuë de ſon *excellence*, c'eſt au moins en vuë de la *gloire* dont elle couvre, & de la réputation qu'elle procure. Mais dès qu'il s'agit de repréſenter quel ſeroit l'état d'une Société toute compoſée de véritables Chrétiens, Mr. Bayle ne donne ſous ce nom-là que des Fanatiques, dont l'Eſprit eſt ſi ſtupide, & la Raiſon ſi affoiblie, qu'ils ne ſavent plus diſtinguer le Langage *figuré* d'avec les expreſſions *litérales*, & que les Notions naturelles du *Juſte* & du *Permis*, des Régles des moeurs, en un mot, des éxcès & des défauts par où l'on s'en écarte, ne leur ſervent abſolument de rien pour éxpliquer les éxpreſſions de l'Evangile. Si la Raiſon n'eſt d'aucune autorité, ſi les Idées du ſens commun ne ſont d'aucun poids, il n'y a plus moien de diſtinguer les éxpreſſions métaphoriques d'avec les litérales. La droite Raiſon donc, & les Idées naturelles de ce qui convient & de ce qui ne convient pas, ſont donc abſolument néceſſaires pour profiter de la Révélation, & pour n'attribuer pas au Seigneur, des inſtructions qu'il n'a jamais données, & qui ſont indignes de ſa Sageſſe. Or Mr Bayle vient de dire, en faveur des Athées, qu'on a naturellement ces belles & juſtes Idées.

Dès qu'un homme ne cherche pas de bonne foi à s'inſtruire, dès qu'il ſe plaît à contrédire tout ce qu'on lui propoſe, ou qu'il eſt réſolu de croire & d'embraſſer un certain ſentiment, avant que de l'avoir éxaminé, & qu'il ne l'étudie que d'une maniére propre à le perſuader, la Raiſon & les inſtructions lui ſont inutiles, il abuſe de tout, il prend tout de travers. La Révélation n'eſt point deſtinée à des gens ainſi faits; elle n'a jamais été écrite pour eux; elle demande des Diſciples de *bonne foi*, de *bon ſens*, dégagés de Préventions, amis de la vérité, pleins de reſpect pour l'évidence, en état de comprendre les Régles d'une juſte interprétation, & de les bien appliquer, ne *décidant rien* ſur ce qui eſt *obſcur*, ſe défiant d'eux mêmes, & toujours prêts à profiter des lumiéres d'autrui, & des éclairciſſemens qu'on leur donnera; des gens ainſi diſpoſés ne ſe trompéront point dans l'éxplication des paroles de Jesus Chriſt que Mr. Bayle paroit ſe faire un plaiſir de prendre dans un ſens très-outré & très-déraiſonnable.

Eſt-ce que les leçons de Jesus Chriſt priſes dans le ſens que leur ont donné, & que leur donnent encore, tous les Chrétiens à l'éxception d'un petit nombre, dont la plupart ſont viſiblement fanatiques; Eſt ce que ces paroles priſes dans ce ſens, ſont inintelligibles?

Une éxpreſſion eſt inintelligible, ou *en elle-même*, ou *dans la liaiſon* qu'elle a avec d'autres termes employés dans la même phraſe; une éxpreſſion inintelligible en elle-même, eſt un ſon qui ne ſignifie rien, un ſon auquel l'uſage n'a point attaché d'Idée, ou que celui qui l'emploie, n'a point défini avec préciſion. Une éxpreſſion eſt inintelligible, encore, quand le ſens qu'on lui donne eſt contradictoire avec le ſens qu'on donne à d'autres à qui elle eſt liée. Alors une période, *d'inintelligible* devient *intelligible*, quand on trouve à chacune des éxpreſſions qui la compoſent, un ſens qui les met *d'accord* entr'elles.

Il ſeroit certainement très-inintelligible d'aſſûrer en même temps: 1. Que l'Egliſe ne pût ſubſiſter qu'en compoſant une Société Civile, ou qu'à l'aide d'une Société Civile; 2. Que ſi tous les habitans d'une certaine étenduë de Païs ſe faiſoient véritables Chrétiens, leur Société ne ſubſiſteroit pas; 3. Que chacun eſt obligé de ſe faire vrai Chrétien, à moins de quoi il ſera damné éternellement. Si cela étoit il auroit donc été néceſſaire pour la protection des vrais Chrétiens qu'il y eut un bon nombre de gens qui ne tinſſent aucun compte des ſollicitations de Jesus Chriſt & de ſes Miniſtres, & qui aimaſſent mieux ſe damner que de les ſuivre: Sans des gens ainſi faits, la Société prétroit ſon luſtre & ſes forces, & l'Egliſe ne ſauroit plus ſubſiſter par le ſecours de la Société.

Pour ſauver la honte de cette inintelligibilité, & pour concilier la Réligion Chrétienne avec la Société civile, on éxplique de certains termes très forts, dans un ſens qui en rend la ſuite très intelligible & très conforme à la droite Raiſon, & aux autres éxpreſſions de l'Ecriture.

Telle éxpreſſion qui ſeroit inintelligible dans le ſens *propre*, par les abſurdités qu'elle renfermeroit, devient très-intelligible dans le ſens *figuré*: Telles ſont les éxpreſſions par leſquelles il eſt ordonné de *s'arracher un œil*, de ſe *couper un bras* &c. Or dans le même Diſcours, où inconteſtablement il y a du figuré, pourquoi voudroit-on qu'il n'y en eut que dans une ſeule éxpreſſion? On ne peut point ſe plaindre de l'obſcurité des paroles, quand l'uſage en détermine le ſens; Or il eſt d'une notorieté uni-

verſelle que les maniéres de parler *proverbiales* ont très-ſouvent quelque choſe d'*hyperbolique*, de même que les maniéres de s'exprimer par *antithéſe*.

Les Juifs s'attendoient à un Meſſie qui porteroit leur Nation au Comble des Proſpérités temporelles, & qui feroit tout tomber devant eux; voila la félicité qu'ils ſe promettoient. Les Troupes ſoupçonnent que J. Chriſt eſt le Meſſie, & commencent à le ſuivre dans cette penſée. 1. La deſſus ce Sauveur leur déclare que le Regne du Meſſie eſt un régne tout autre que celui au quel ils s'attendoient, qu'il eſt bien deſtiné à faire la félicité des hommes, mais que dans le chemin qui les y conduira, ils auront à ſouffrir & à exercer la plus grande patience. C'eſt de cette maniére que la Connoiſſance du Roiaume des Cieux s'établira ſur la Terre. 2. Dès le commencement jusqu'à la fin de ſon Diſcours ſur la montagne, JESUS CHRIST s'exprime en termes figurés, & encore dit-il bien des choſes qui, dans leur ſens figuré méme, ne regardoient que les Diſciples de ce temps-là. 3. Il eſt inconteſtable que J. Chriſt a donné à ſes prémiers Diſciples, quantité de Préceptes particuliers pour les Circonſtances où ils ſe trouvoient, & qui ne regardoient pas tous les Chrétiens dans la ſuite des temps. Les prémiers Prédicateurs de l'Evangile, par éxemple, auroient violé les ordres exprès de Jeſus Chriſt, s'ils s'étoient fait donner des gages: Cependant ils veulent qu'on en donne à leurs ſucceſſeurs. Les Dictionnaires donnent le ſens d'un mot. Les Rhétoriques expliquent le ſens des phraſes, & ſont connoitre à quels caractéres on diſcernera le Littéral d'avec le Figuré.

Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. IV. pag. 414. Oeuvres Div. Tom. III. 2. Part. pag. 979.

„ Mr. Bernard, dit il, ſuppoſe que la peinture „ que Mr. Bayle a donnée des véritables Chrétiens „ n'eſt pas fidéle, il ſera contraint de prouver qu'el„ le ne reſſemble pas à celle que les Prédicateurs „ en font tous les jours. Ce n'eſt pas une petite „ affaire que de prouver cela. Et s'il prétend que „ Mr. Bayle n'a fait ce portrait que d'après des „ textes de l'Ecriture mal entendus, puis que le bon „ ſens ne ſauroit ſouffrir que l'Evangile ait voulu „ rendre les hommes mal propres à conſerver les „ Sociétés, il ſe commettra de l'une ou de l'autre „ de ces deux maniéres; il faudra ou qu'il avoué „ que les véritables Chrétiens de Mr. Bayle ne „ pourroient pas réſiſter à l'invaſion des Sociétés „ voiſines, ce qui eſt la prétention qu'il a rejettée, „ ou bien il faudra qu'il ſatisfaſſe aux objections des „ ennemis de l'Evangile. Ils prétendront que ſi les „ Loix de Jeſus Chriſt permettent à l'homme tout „ ce que les Caſuiſtes qui tiennent le milieu entre „ les auſtéres & les relâchés, diſent qu'elles lui permet„ tent, c'eſt un éxemple, ſans éxemple; car jamais Lé„ giſlateur, jamais précepteur n'a pris les termes dans „ un ſens ſi éloigné de leur ſignification courante. „ Encore ſi l'on avoit averti qu'on les prenoit dans un „ ſens nouveau & très-different du commun; mais „ pas un mot d'avis ſur cela dans tout le Nouveau „ Teſtament. Les paroles de Jeſus Chriſt ne peu„ vent étre véritables qu'à la faveur d'un bon nom„ bre de reſervations mentales. Or les Caſuiſtes les „ plus relachés ne permettent cette eſpéce d'équivo„ que qu'en certains cas, comme lorſqu'on eſt in„ terrogé par des Juges illégitimes. Ils condamne„ roient hautement un Docteur qui s'en ſerviroit „ en inſtruiſant ſes diſciples. De plus ſi vous re„ duiſés les paroles de Jeſus Chriſt au ſens caché „ que les Moraliſtes, ni rigides ni relachés, y dé„ couvrent, la Morale Chrétienne n'aura plus ce „ furnaturel que l'on vante tant, lorſqu'on mar„ que ſes caractéres de Divinité, ſon excellence „ ſupérieure à toute la Philoſophie.

Ibidem

Chap. XXVIII page 415. Mr. Bayle tache de prévenir ſon Lecteur contre les éxplications que les Proteſtans, de ſa propre communion, donnent aux paroles de Jeſus Chriſt dont il a abuſé; & dans ce deſſein il poſe que *ce ſeroit imputer à Jeſus Chriſt ces reſerves mentales qui ſont ſi décriées, ſi odieuſes, & que leurs propres auteurs déſavouent eux-mêmes, au moins en quelque maniére.* Qui a jamais imaginé qu'on ne puiſſe aſſigner à des expreſſions un ſens *figuré* comme le véritable, qu'en imputant à leur Auteur ces *reſerves mentales* captieuſes?

Ne vous détournés point de celui qui veut emprunter de vous. Mais je n'ai rien moi même. *N'importe, prêtés lui, JESUS CHRIST l'a ainſi ordonné.* Mais c'eſt au cas qu'on ſoit en pouvoir de le faire. *Vous lui attribués donc des reſervations mentales, & vous vous les permettés à vous-même, pour lui déſobeir en reſerrant l'étendu de ſon précepte.* Ne pourrois je pas m'informer de l'uſage que celui qui cherche à emprunter, veut faire de ſon argent? Ne pourrois-je pas lui prouver qu'il ſeroit mieux de penſer à quelque autre projet, & de ne s'embarraſſer pas de dettes? Eſt-il permis d'incommoder mal à propos les autres? Et Jeſus Chriſt a-t-il défendu de donner un bon conſeil à un étourdi & à un imprudent? Nos forces ſont très bornées, de même que nos revenus & nos fonds: Par là ne ſe trouve-t-on pas à tout coup, dans le néceſſité de ſe déterminer d'un côté plûtot que d'un autre, & dans l'impuiſſance de faire du bien à autant de perſonnes qu'on voudroit? Et quand il s'agit de prêter, ne doit-on pas faire attention aux Circonſtances qui peuvent nous appeller à faire des uſages plus loüables de notre bien? Tous les Juriſconſultes ne conviennent-ils pas qu'il y a des *paſſes tacites*, & n'en établiſſent-ils pas évidemment la néceſſité? Ne conviennent-ils pas, & le bon ſens ne leur-a-t-il pas dicté, que les Loix les mieux établies, par-là même qu'elles ſont exprimées en termes généraux, ont quelquefois beſoin *d'interprétation*, & qu'on manque de reſpect pour un Légiſlateur, lorſqu'on donne à ſes paroles un ſens qui les rend déraiſonnables?

Je demande à Mr. Bayle ſi les Juriſconſultes, & tous ceux qui ont expliqué la Morale par des principes tirés de la Raiſon, ont penſé juſte, quand ils ont poſé ce que je viens de leur attribuer? Si cela eſt incertain, d'où eſt-ce qu'on pourra tirer des lumiéres pour régler ſa conduite? Mr Bayle répondra, *de la Révélation*. Mais cette Révélation en faut-il expliquer toutes les paroles au *pié de la lettre*, ou s'il eſt permis de les prendre quelquefois dans un *ſens figuré*, & par-là d'en reſſerrer le ſens, ſuivant la nature du ſujet dont ces paroles ſont mention? Peut-on ſe procurer là-deſſus quelque Certitude, ou ſi on eſt réduit à de ſimples Vraiſemblances, & aux Doutes qui en ſont l'effet? Si on prend ce dernier parti, on ſe découvre, & on fait voir qu'on s'eſt moqué, quand on a allégué la Révélation comme la Barriére du Pyrrhoniſme. Mais s'il y a quelque Régle par le moien de la quelle on puiſſe diſcerner une Expreſſion *littérale* d'avec une *métaphorique*, ce ſera ſans contredit celle-ci. *Un ſens qui va au renverſement de la Société, & à lui ôter toute ſa force & ſa ſplendeur, n'eſt point le vrai ſens des paroles de la Sageſſe même.*

Mr. Bayle avoit un intérêt particulier à reconnoitre cette Maxime. Tout ce qu'il a écrit ſur la Tolérance tombe, s'il faut renoncer à cette Régle; Des Magiſtrats Athées, ou des Magiſtrats élévés dans une Réligion de laquelle la Société avoit tiré ſes appuis, auroient dit; ce que nous devons à nôtre honneur, à nôtre réputation, à nôtre Etat, nous met dans la néceſſité de nous oppoſer à une doctrine que nos ſujets ne ſauroient embraſſer, ſans que la Société, dans la quelle nous vivons heureux, ne ſe trouve bien-tôt accablée par les Peuples voiſins & n'en divienne la proie.

Accord de la Théologie avec la Réligion en ma-

XIX. DANS la continuation des Penſées Diverſes, Mr. Bayle remarque " que la Providence a pour" vu à faire ſubſiſter la Société par le moien des " Loix humaines, & en conſervant dans l'ame de " l'hom-

ſophie avec

tière de Morale Article CXXXI pag. 633. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 372.

„ l'homme des Idées de l'honnêteté, & le désir
„ d'une bonne réputation. Ajoutés à cela plusieurs
„ autres intérêts de l'amour propre, & les obstacles
„ dont les* passions se traversent réciproquement,
„ comme je l'ai déja dit. La Providence divine a
„ choisi comme la base des Sociétés, ou comme le
„ principe réprimant de la malice qui eût empêché
„ les hommes de vivre ensemble, non pas le culte
„ des faux Dieux, mais la Pudeur & la Justice.
„ Ces deux choses en effet suffisent avec les an-
„ nexes detaillées ci-dessus, à conserver les Socié-
„ tés.

„ Je ne veux pas finir ce Chapitre sans vous fai-
„ re prendre garde que le genre humain a eu de
N.B. „ grandes obligations à la Philosophie. C'est elle
„ qui a fourni les Législateurs, & qui a fortifié
„ & étendu les Idées de l'honnêteté: J'avoue que
„ ses préceptes ne régloient point les dévotions po-
N.B. „ pulaires, mais ils conservoient dans l'esprit des
„ Magistrats la connoissance de la doctrine des mœurs,
„ & l'on prévenoit par là les furieux desordres que
„ la Théologie fabuleuse devoit amener naturelle-
„ ment. On ne pouvoit pas la réformer: l'entrepri-
„ se étoit périlleuse, & auroit pû renverser la Ré-
„ publique: Il se falloit contenter de prêcher de
„ la contagion du mauvais exemple des Dieux. Em-
N.B. „ ploions ici la belle apostrophe de Ciceron. C'est
„ en peu de mots un excellent panégyrique de la
„ Philosophie. Il la représente comme la Conserva-
„ trice des Sociétés, & néanmoins nous ne faurions
„ disconvenir qu'elle n'ait été aveugle & extrava-
„ gante sur le chapitre de la nature de Dieu.
„ Les Philosophes se perdirent dans leurs vains
„ raisonnemens sur cette nature incompréhensible,
„ mais leur Morale contient d'excellentes choses.
„ Les Stoïciens y mêlérent des sentimens un peu
„ trop outrés, qui formérent néanmoins de
„ grands exemples. Cela étoit plus utile qu'on ne
„ penſoit.

Dieu a conservé les Sociétés malgré les Ténèbres du Paganisme par le moien des Idées de l'honnêteté & du Désir d'une bonne réputation. Les Ecrivains sacrés recommandent en termes éxprès ces mêmes choses, & cependant Jesus Christ auroit ordonné à tous les Chrétiens, une si grande indolence, une si grande facilité à tout donner, sans choix, sans reflexion, sans ménagement, que la Société auroit moins tiré d'appui de leur Vertu qu'elle n'en tiroit des passions toutes mondaines des Païens. *Dieu a choisi pour la base de la Société, la Pudeur & la Justice, & non pas le Culte des faux Dieux*, dit Mr. Bayle; Mais selon lui, ne faudroit-il pas ajouter, *la Pudeur & la Justice sont les Bases de la Société, & non pas la Morale de Jesus Christ*? Y a-t-il de la Pudeur à demander aux autres ce dont ils pourroient avoir besoin eux mêmes? Y a-t-il de la Pudeur & de la Modestie à demander à ceux qui ont moins que nous & quine nous doivent rien, ou à demander à ceux qui ont plus que nous, jusqu'à ce que nous leur soions égaux? Toutes les vertus ne sont-elles pas liées l'une à l'autre? Et lors qu'on se conduit sans Prudence, observe-t-on les loix de la Justice? Est-il juste d'avoir une complaisance aveugle pour les fantaisies d'autrui, & cette complaisance est-elle raisonnable?

La Morale des Philosophes contenoit d'excellentes choses, & le genre humain a de grandes obligations a la Philosophie. Mais si le Pyrrhonisme est fondé, les autres Philosophes ont eu tort de donner pour Vrai & pour Certain ce qui ne l'étoit pas; Tel est donc le fort du Genre humain; Des hommes présomptueux, décisifs, & qui ont donné pour Certain ce qui étoit combatu par des Argumens d'une égale force, ont rendu par là de grands services aux hommes; S'ils avoient été plus Sages, plus Modestes, plus Circonspects, & par là plus dignes du titre de Sages dont on les honoroit, ils auroient laissé les hommes dans les ténèbres, dans lesquelles ils auroient erré au gré de leurs passions. L'erreur & la présomption ont eu d'heureux effets; La Vérité & la Modestie auroient tout gâté. Cette Réflexion seule n'est-elle pas capable d'étonner un Pyrrhonien, de le faire entrer dans la défiance de sa Méthode de philosopher, & de lui rendre suspect le plaisir qu'il trouve à faire des objections?

Enfin Mr. Bayle reconnoit ici l'Idée de l'Estime & de l'amour de ce qui est Honnête, pour des impressions de l'Auteur de la Nature; Il reconnoit encore que la Philosophie a cultivé les impressions, & qu'elle a aidé la Nature à les mettre dans un plus grand ordre.

Je ferai ici en passant une remarque sur l'Utilité de la Réligion, en attendant que j'éxamine ce sujet avec étenduë. *Dieu*, dit Mr. Bayle, *a choisi comme la base des Sociétés, la Pudeur & la Justice.* J'en tombe d'accord, & c'est sur cela que je me fonde pour conclurre que l'Idée d'un Etre suprême, qui approuve & qui aime la Pudeur & la Justice, qui les récompensera, & qui en punira la violation, est d'une éxtrême importance pour le bien des Sociétés, puisqu'elle est le soûtien de ce qui en fait la Base, puisqu'elle en affermit le fondement le plus solide, & l'aveu même de l'Apologiste des Athées.

Mais ajoute-t-il, *Il n'a pas choisi pour Base de la Société, le Culte des Dieux*; C'est une équivoque. Dieu n'a pas approuvé l'Idolatrie, il n'y a pas porté les hommes; mais comme les Erreurs des Idolatres n'éxcignoient point en eux les sentiments d'un Etre Suprême à qui ils rendroient compte, je dis que Dieu a formé les hommes d'une telle façon, qu'ils sont très-portés à respecter un tel Etre, & à croire qu'on lui agrée fur tout par la probité.

Pensées Diverses sur les Comètes Oeuvres Div. Tom. III. pag. 372.

Que Mr. Bayle dans l'Article CXXXI. comme dans plusieurs autres, s'anime à combattre la Réligion Païenne, je ne m'y oppose pas; L'idée du vrai Dieu & du Culte qu'on lui doit, n'y étoit nullement distincte, mais il y restoit une Idée confuse, *qu'il faut plaire à quelque Etre supérieur par la Probité, & qu'on se trouvera mal si on s'en écarte.*

XX. JE REVIENS au Chapitre XXVIII. On avoit excusé Mr. Bayle en disant, *que c'est trahir en quelque manière la vérité, par une défiance qui ne lui fait pas honneur, que de tronquer les Objections des adversaires, & d'en diſſimuler la force, & que tout bien compté il se trouveroit que Mr. Bayle auroit rendu un grand service a la bonne cause en donnant lieu à des Théologiens également savant & sages de réfoudre des difficultés, dont une solution claire & solide fermeroit la bouche à l'Incrédulité.* Les partisans de Mr. Bayle assûroient que lui-même verroit cela avec plaisir. Mais que dira-t-on encore après avoir remarqué dans ses Ouvrages la Vivacité avec laquelle il s'élève contre les Défenseurs de la Réligion? Est-ce agir avec une candeur Philosophique, que de chercher à les rendre odieux par des soupçons d'Hétérodoxie? La Philosophie n'a rien appris à Mr. Bayle, sa Foi en la parole de Dieu fait toute sa Certitude: Sur le Desintéressement & la Vengeance il en éxplique les paroles à la lettre; Ses Antagonistes ont grand tort de penser autrement; Pour ce qui est de lui, il n'a garde d'affoiblir l'etendué des préceptes de Jesus Christ, par des gloses; tout ce qu'il se reserve, c'est de tomber rudement sur ceux qui ont travaillé à prévenir le danger où les Ouvrages éxposent la Société & les Particuliers. Pour ce qui est de lui, il est très desintéressé, il ne tire rien de ses Livres: Mais pour faire plus gagner à son Libraire, il les remplit de discours licentieux que l'Evangile condamne.

Explication de plusieurs devoirs que Mr. Bayle auroit oubliés. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 979.

Réponse aux Questions d'un Provincial. Tome IV

„ Il seroit, dit Mr. Bayle, peut-être avantageux
„ à Mr. Bernard d'être averti que son bon ami
„ Mr. Le Clerc a été accusé d'avoir détruit, non
„ seulement les Mystéres, mais aussi la Morale de

pag. 415. ibidem. » l'Evangile. Entre pluſieurs éxemples que l'accuſateur aſſûre qu'il pourroit donner, il en donne trois, le 1. touchant le Serment, le 2. » touchant l'uſure, & le 3. touchant la vengeance. » Jeſus Chriſt, ſelon Mr. le Clerc, conſeille dene » point éxiger de peine pour les injures qu'on nous » a faites, ſi cela ſe peut ſans que nous en ſoions » très-incommodés, *ſine nimio noſtro incommodo.* Le » conſeil n'eſt pas fort gênant, ajoute le Cenſeur, » ſi la Perfection Evangelique n'a point de maximes » plus ſévéres & plus rélévées que celles-là; Je ne » vois pas pourquoi le Monde ſe la repréſente comme une choſe impraticable. On peut être parfait, & pourſuivre à outrance ceux qui nous ont fait quelque injure qui nous incommodeât un peu, dis-je, les pourſuivre en juſtice ſans leur donner un » moment de relâche, juſqu'à ce qu'enfin ils nous » aient pleinement ſatisfaits. Qu'y a-t-il de dur & » de rebutant? Faut-il qu'un homme ſe faſſe une » grande violence pour obſerver ce conſeil? "

Les Juifs étoient très intéreſſés, & il ne faut pas s'en étonner, puiſque la félicité à la quelle ils s'attendoient ſous le Meſſie, n'étoit qu'une félicité terreſtre. 1. Jeſus Chriſt avertit donc les ſiens de prendre de tout autres ſentimens. 2. La ſageſſe de Dieu trouvoit à propos d'établir l'Evangile ſur la Terre par des perſonnes qui n'oppoſaſſent à tous les obſtacles que leur feroit le Monde qu'une patience & une perſéverance à toute épreuve: Il les avertit qu'ils ne doivent s'attendre de la part des Maitres du Monde & de leurs Officiers, qu'à des duretés. Les Temps dans leſquels l'Evangile s'eſt établi, ont été des temps éxtraordinaires. Les prémiers Chrétiens ſans appui, & ſans protection par rapport aux biens éxtérieurs, devoient les compter pour rien, & être toûjours prêts à ſe défaiſir de tout. Mais 3. on voit, par l'éxemple même des Apôtres, que les Circonſtances ont réglé la conduite de l'Egliſe, & l'ont tout-à-fait variée. Peu après la prémiére Penteoste tout étoit commun entr'eux à Jéruſalem; dans la ſuite on fit des Collectes; St. Paul, qui y ſollicite fortement les Chrétiens, ne veut pas qu'ils ſoient ſurchargés, & il laiſſe à la liberté de chacun de mettre à part, chaque prémier jour de la ſemaine, ce que ſes lumiéres & ſon bon cœur trouveront à propos. St. Paul encore a plaidé pour ſa défenſe. 4. Il y a une différence du tout au tout, entre *implorer la Protection* des Tribunaux quand on peut l'obtenir, & *pouſſer à toute outrance* un homme dont on n'eſt pas content. Il y a une infinie différence entre uſer de *Dureté* contre un homme qui *s'humilie*, & uſer de ſes *Droits* à l'égard d'un homme *arrogant*, & qui ne veut reparer ſes fautes qu'en partie. De quel droit prétendroit d'être traité en Chrétien celui dont l'orgueil, & l'inſulte continuée à ſon prochain, porteroit les caractéres les plus marqués d'oppoſition au Chriſtianiſme?

5. Jeſus Chriſt aime à voir dans les ſiens un cœur obligeant, & dont les inclinations dominantes vont à rendre des ſervices aux autres hommes. Un homme qui aime à donner, un homme qui aime à prêter, un homme qui ſe plait à rendre de bons offices dans toutes les occaſions qui lui paroiſſent juſtes, eſt marqué an coin de Jeſus Chriſt.

6. Mais ces inclinations comme toutes les autres, doivent être réglées par la prudence. On ne doit pas conſumer à rendre de petits ſervices à une perſonne, un temps qu'on pourroit emploier à en rendre de conſidérables à une autre, &, à plus forte raiſon, à en rendre au public, de beaucoup plus importans. On ne doit pas uſer ſa ſanté pour des occaſions qui ne le méritent pas. On ne doit pas prodiguer ſes Revenus, &, à beaucoup plus forte raiſon, ne doit-on pas entamer ſes Fonds pour des occaſions légéres: Ce ſeroit ſe mettre hors d'état de faire du bien avec choix, pour en avoir fait inconſidérément. Il eſt des gens qui vivent uniquement pour eux mêmes, ils ne font du bien à qui que ce ſoit, qu'à meſure qu'ils y ſont forcés par des Droits qu'on a ſur eux, & qu'ils ne peuvent éluder; Mais il en eſt auſſi d'un caractére oppoſé: Ils donnent plus aiſément que les autres ne paient; & comme il en eſt à qui rien ne péſe tant que de rendre un ſervice, il en eſt auſſi qui ne comptent leur peine pour rien pourvû que les autres en profitent, & jamais ils ne ſe refuſent à ce qu'on leur demande, que quand il n'y a nulle proportion entre ce qu'ils peuvent procurer d'avantage à autrui, & ce qui leur en coûte à eux-mêmes. Mr. Le Clerc le concevoit ainſi quand il diſoit, que *nous devons nous laiſſer aller à notre inclination obligeante toutes les fois que nous pouvons la faire ſans nous incommoder beaucoup, ſine magno noſtro incommodo.* C'eſt ainſi qu'il s'éxprime dans un Ouvrage latin compoſé pour des perſonnes qui entendent cette langue, & cette formule que l'uſage des Moraliſtes rendoit aſſés claire. On doit préſumer qu'une perſonne raiſonnable ſeroit mortifiée que l'on s'incommodât beaucoup pour lui faire un plaiſir qui ne ſeroit pas proportionné à tout ce qu'il en coûteroit pour le lui rendre.

Si l'on emploie ainſi les paroles de Jeſus Chriſt, la Morale de l'Evangile n'aura plus ce caractére ſurnaturel que l'on vante tant comme une preuve de ſa Divinité.

Tous ceux qui ont tiré de la Morale de l'Evangile des Preuves pour en établir la Vérité, ſe ſont appliqués à faire voir, qu'elle étoit beaucoup plus conforme au bon Sens & aux Lumiéres de la Raiſon, que tout ce que les Philoſophes ont enſeigné, & qu'elle eſt outre cela dégagée d'erreur. Mais pour faire valoir cette preuve il faut bien ſe donner garde de confondre des éxpreſſions figurées avec des littérales. On tire encore une Preuve, de ce qu'il y a eu *du ſurnaturel* dans la pratique de la Morale Evangelique au commencement du Chriſtianiſme. Mais ce ſurnaturel conſiſtoit dans ce courage à toute épreuve, que Dieu donnoit aux prémiers Chrétiens, & ſur tout aux prémiers Prédicateurs de l'Evangile, qui les mettoit en état de ſoutenir une longue ſuite d'opprobres, & des ſouffrances qui ſe devoient enfin terminer par leur Martyre.

Mr. Bayle paſſe, dans la ſuite de ce Chapitre, page 416. à la matiére de l'uſure & par le moien d'un grand nombre de Citations il vient aiſément à bout d'en faire paroître la diſcuſſion difficile. Quand elle le ſeroit, autant qu'il lui plait de l'infinuer, la Concluſion la plus naturelle qu'il en faudroit tirer, *C'eſt qu'il y a des Devoirs fort ſimples & fort faciles à comprendre, mais qu'il y en a auſſi de Compoſés qui ne ſont pas ſi clairs, parce qu'ils réſultent de la Combinaiſon d'un grand nombre de Circonſtances que chacun n'eſt pas en état de ſavoir bien comparer.* Ceux qui ſont appellés à des Devoirs de cette nature ſont auſſi ordinirement au deſſus du Vulgaire, & ils ne tient qu'à eux de s'échirer ſur ce qu'ils doivent faire; parce qu'ils ont plus de talens, plus de temps, & plus d'occaſions pour s'inſtruire que le Vulgaire. Les Queſtions de l'Uſure fourniſſent une preuve de la néceſſité de recourir aux lumiéres de la Raiſon & aux Principes du Droit naturel. 1. On ſauroit diſconvenir que les Juifs ne fuſſent aſſujettis à divers Préceptes qui ne renfermoient pas des Devoirs eſſentiels & d'une obſervation indiſpenſable pour tous les hommes. 2. Il y en avoit pluſieurs qui avoient une liaiſon particuliére avec la forme de leur Gouvernement, & on a donné le nom de Loix politiques à celles qui les y aſſujettiſſoient. 3. Chacune de ces Loix n'a pas été révoquée en termes éxprès, & c'eſt à la Raiſon à faire ce Diſcernement; & il n'eſt pas difficile, ce me ſemble, ſur le ſujet dont nous parlons. 4. Tous ceux qui compoſoient les douze Tribus furent partagés comme Freres, & de peur que ces partages ne fuſſent bientôt confondus, Dieu avoit ordonné que les Fonds retournaſſent, *ſur*

ibidem. pag. 979.

ſur chaque cinquantiéme année à la famille d'où ils ſeroient ſortis. C'étoit le moien de conſerver dans cette Nation la Mémoire des Patriarches, deſquels elle devoit ſe regarder comme la famille. 5. Les Loix Cérémonielles auxquelles les Juifs étoient aſſujettis, leur rendoient preſque impraticable le commerce des autres Nations, & Dieu l'avoit trouvé ainſi à propos, afin de les préſerver de l'Idolatrie & des Vices qui regnoient chés les autres Peuples, à l'imitation desquels ils n'avoient que trop de panchant. Les Juifs ſe trouvoient donc par là dans l'impuiſſance de s'enrichir par le Commerce, & ils étoient réduits à cultiver leurs Fonds de terre. 6. Ceux qui par quelque mauvais accident, le mauvais ménage d'un Pere, par éxemple, ou ſa mort prématurée, un Incendie, une Tempête, des mortalités de bétail &c. ſe trouvoient dans l'impuiſſance de tirer de leurs fonds un revenu ſuffiſant pour leur entretien, étoient très-dignes de pitié, & ceux d'entre leur freres qui avoient été plus heureux, ne pouvoient, ſans dureté, leur refuſer un ſecours également charitable & néceſſaire. Dans un Païs où l'argent n'abondoit pas, parce que le commerce n'y régnoit point, il ne convenoit pas de ſe faire paier en argent la rente d'un prêt ſi néceſſaire à ceux qui avoient emprunté.

Je ne parle pas des temps qui ont ſuivi le régne de Salomon; La ſimplicité où l'on vivoit avant ces temps-là eſt connuë par la lecture de l'Ancien Teſtament. 7. Mais aujourd'hui que toutes les Nations ſont appellées à faire un ſeul Corps en Jeſus-Chriſt; aujourd'hui que tous les Peuples commercent enſemble, & tirent de là de ſi grands avantages, l'incommodité des échanges a rendu l'uſage & la valeur de l'argent plus néceſſaire que jamais. On eſt donc convenu que *l'Argent* ſeroit un *Fonds* d'une valeur égale à celle des *Terres*: Par lui-même il ne produit rien; mais par le crédit que les hommes ſont convenus de lui attribuer, il n'y a rien qu'il ne ſoit capable de rapporter.

8. Ceux qui ont des fonds de Terres les cultivent eux-mêmes, pour en tirer des fruits, ou ils les font cultiver par d'autres. Dans ce dernier cas il ſe fait une Société, où l'on fournit le *fonds* & l'autre fournit ſa perſonne & ſon *induſtrie*. Dans cette aſſociation les fruits & les pertes deviennent communes ſuivant les proportions dont on eſt convenu. Par là il peut arriver, & il arrive de temps en temps, qu'un des Aſſociés eſt en perte, ſans avoir de quoi paier; Mais une autre année lui fournit de quoi s'entretenir & de quoi s'acquiter, & une troiſiéme le remet en gain. Au lieu de partager dans une certaine proportion les gains & les pertes, il eſt des gens qui aiment mieux abandonner tout le revenu de leurs fonds à ceux qui en prennent ſoin moiennant une certaine ſomme.

9. Dans tous ces cas-là l'équité veut qu'un Proprietaire ait égard à la fécondité de ſon terrain, au ſoins, à la peine, & à la dépenſe que demandera ſa culture, afin de régler ſur ces conſidérations ce qu'il éxige de ceux qu'il choiſit pour le leur confier. Ce qu'il eſt juſte d'éxiger & dont on eſt convenu eſt dû ſans contredit; & puiſque ſi le gain du fermier avoit paſſé ſon attente, il ne paieroit pourtant pas au delà de ce qu'il a promis, de même auſſi lors qu'il n'en tire pas ce qu'il a promis, il ne laiſſe pas d'être obligé à tenir ſa parole; C'eſt lui ſeul que le bonheur & le malheur regardent. Cela eſt de *l'éxacte Juſtice*; mais la *Généroſité* pére les circonſtances, pour relâcher plus ou moins des droits de la Juſtice.

10. Il convient de raiſonner ſur l'argent tout comme j'ai fait ſur les fonds de Terre, puiſqu'il a tout le crédit d'un fonds. Il eſt même des Païs, &, dans tous les Païs, il eſt des Villes, ou du moins des particuliers, qui deviendroient très-miſérables ſi l'on refuſoit de regarder l'argent ſur ce pié. Un homme cultive donc cette eſpéce de fonds par lui-même, ou il s'aſſocie avec d'autres. Dans cette aſſociation, ou il joint ſon induſtrie à celle de ſes aſſociés, ou le travail les regarde uniquement. Les gains encore & les pertes ſe partagent ſuivant les traités que l'on fait, ou celui qui fournit l'argent en tire un revenu fixe, & ceux à qui il en a confié le ſoin courent ſeuls la bonne ou la mauvaiſe fortune.

En tout cela encore les Droits de la Juſtice ſe combinent avec les égards de la généroſité.

11. Un homme a de l'argent, & il le deſtine à acheter un Fonds de Terre. Un autre vient lui dire, *Prêtés-le moi plutôt; comptés ce que votre fonds vous auroit rapporté, je ne veux pas que vous y perdiés rien, je vous paierai le même revenu, & je ne laiſſerai pas d'y trouver mon compte, par le moien de certaines peines que je me donnerai, & que vous n'auriés pas voulu prendre.* Dans un tel cas, n'eſt il pas viſiblement juſte qu'un homme qui remet ſon argent entre les mains d'un autre, ſoit dedommagé, par un revenu, de ce qu'il auroit tiré d'un fonds qu'il a bien voulu n'acheter pas, pour rendre ſervice à l'emprunteur?

Mr. Bayle qui ne perd jamais de vuë ſon Pyrrhoniſme, travaille à mettre en oppoſition la Morale révélée, avec celle que la Raiſon enſeigne, & dont un des Principes fondamentaux, eſt qu'on doit ſe faire une obligation de tout ce qui va à établir l'ordre, le luſtre, & l'affermiſſement de la Société.

A ſes propoſitions outrées on avoit oppoſé l'éxemple de Lydie marchande de pourpre. *Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. IV. Chap. XXVII. pag. 418. Ibidem. pag 978.*

„ Ce que l'Ecriture nous dit, répond Mr. Bayle, „ concernant Lydie eſt qu'elle étoit marchande de „ pourpre, qu'elle ſervoit Dieu, & qu'aiant goûté „ les paroles de St. Paul elle fut batiſée avec ſa fa- „ mille, & que St. Paul logea chés elle. Nous ne „ ſavons rien des inſtructions qu'il lui donna. Si „ les Actes des Apotres nous apprenoient le détail „ de ce qu'il lui défendit, & de ce qu'il lui per- „ mit, le ſilence de l'Hiſtorien ſur le commerce de „ pourpre ſeroit une bonne raiſon de croire que St. „ Paul laiſſa à Lydie la liberté de continuer ce tra- „ fic, mais un ſilence univerſel ne donne aucun lieu „ à une pareille conſéquence; & ainſi ceux qui flat- „ tent leur envie d'accumuler des richeſſes, s'expo- „ ſent à l'illuſion, s'ils préférent cet argument né- „ gatif à tant de textes formels de l'Ecriture qui con- „ damnent l'application aux biens terreſtres. Je paſſe „ paſſe plus avant & je dis que quand même il ſe- „ roit certain que St. Paul ſe tût à l'égard de ce „ commerce de pourpre, ce ne ſeroit pas une mar- „ que qu'il eut prétendu que Lydie ſe diſpenſât de „ l'obſervation des ordres de JESUS CHRIST.

„ Ce ſeroit plûtôt une marque qu'il la trouva „ ſuffiſamment diſpoſée à s'y conformer. En un „ mot le ſimple ſilence ne peut jamais être ni une in- „ terprétation de la Loi, ni une diſpenſe, ni une „ dérogation.

Il n'eſt pas dit que Lydie renonça à ſon commerce. Mr. Bayle réplique qu'il n'eſt pas dit non plus qu'elle le continua, & *qu'on ne peut point tirer d'argument ſolide du ſilence.* C'eſt pourtant une Régle univerſellement reconnuë que le *ſilence* fournit des *preuves*, quand celui qui ſe tait ſur une choſe, avoit de grandes raiſons pour ne pas ſe taire, & que cét argument tiré du ſilence eſt fort, à proportion que ces raiſons-là ſont fortes. Rien n'étoit plus ſuperflu que d'avertir que Lydie étoit Marchande de pourpre, & d'en faire ſouvenir à jamais les Lecteurs, à regarder la choſe en elle-même. Mais s'il eſt d'une obligation indiſpenſable d'un Chrétien de quitter un négoce de cette nature, rien n'étoit plus important que d'ajoûter que Lydie l'avoit quité.

Quand St. Luc remarque que les Miracles de St. Paul furent ſi grands, & ſa Prédication ſi efficace, que ceux-là même qui devoient avoir le plus d'éloi-

gnement pour la Vérité, ne laisserent pas de lui donner gloire & de se convertir. Il ajoûte qu'ils brulérent leurs livres de Magie. C'est-là une circonstance qu'on pouvoit aisément conclure de leur Conversion ; cependant St. Luc la rapporte en termes exprès. Il auroit bien plûtôt dû rapporter une autre circonstance qu'on ne tiroit pas si naturellement, & rapporter le prix des richesses dont Lydie se défit.

Mais Dorcas avoit passé sa vie à faire des Robes d'un grand prix, & y avoit travaillé jusqu'à sa mort, son habileté & son application au travail entre dans son éloge.

Tel est l'état des hommes sur la Terre qu'il arrive de temps en temps des malheurs à une partie d'entr'eux. Des maladies, des tempêtes, des guerres, des famines, un grand nombre, en un mot, de circonstances publiques & particulières les réduisent à des besoins plus ou moins grands. Se mettre hors d'état de secourir les nécessiteux, dans ces cas-là, & négliger les moiens que la Providence met en main pour acquérir de quoi empêcher aux affligés de sentir leur misére, ne profiter pas de ces occasions, ne les rechercher pas même, est-ce avoir du bon sens, est-ce avoir de l'Humanité, est-ce avoir du Christianisme ? St. Paul fait souvenir les Chrétiens de cette maxime de Jesus Christ, *Il vaut mieux donner que de recevoir. Dieu*, (dit St. Paul aux Corinthiens Epitre II. Chapitre IX.) *aime celui qui donne avec joie, & c'est lui* &c. Ces réflexions de St. Paul nous apprennent, qu'être en état de faire du bien aux hommes, est un avantage réel, précieux, qu'on ne peut mépriser, qu'on ne peut négliger sans ingratitude. S'il est de l'essence d'un vrai Chrétien de n'avoir que de l'*indifférence* pour tout ce qui ne regarde pas immédiatement *l'éternité*, d'être à l'égard du *Temporel* dans une *Indolence* profonde, quel mal y auroit-il de se négliger à cet égard & de négliger les autres ? Ce qu'on leur refuseroit ne mériteroit pas d'être compté, non plus que ce qu'on leur donneroit.

Mr. Bayle finit cette page en disant " ce que " Mr. Bernard dit, *qu'il est sûr que l'Evangile n'a fait que rétablir les Loix du Droit naturel*, ne demande point de réflexions, il faut attendre l'écrit qu'il promet sur ces matiéres.

Voilà ce qu'on appelle se tirer d'affaire cavalierement. Si Mr. Bayle avoit eu quelque chose d'un peu spécieux à dire sur ce sujet, il n'auroit pas manqué d'aller au devant de Mr. Bernard ; cela étoit trop favorable à sa cause, mais il n'avoit rien de prêt là-dessus, & il n'avoit rien à ajoûter au portrait ridicule qui transforme les vrais Chrétiens en autant de niais.

Quand St. Jaques dit, dans son Epitre Chap. IV. vers. 13. & 15. *Je m'adresse à vous maintenant qui dites, aujourd'hui & demain nous irons dans une telle ville, nous y sejournerons un an, nous y trafiquerons, & nous y gagnerons, quoique vous ne sachiés pas ce qui arrivera demain. Car qu'est ce que de votre vie ? Ce n'est qu'une vapeur qui paroit pour un peu de temps, & qui disparoit ensuite. Au lieu que vous devriés dire, s'il plait au Seigneur, & si nous vivons nous ferons ceci ou cela.* On voit par ces paroles qu'il y avoit des Chrétiens qui continuoient le commerce, qui passoient d'une ville à l'autre, suivant que l'espérance d'y gagner les y conduisoit. Saint Jaques ne dit rien qui aille à les en détourner ; Il condamne seulement la téméraire ; présomption avec laquelle ils comptent sur ce qui est incertain.

Distinction naturelle & essentielle du Vice d'avec la Vertu, d'où l'on

XXI. Dès que Mr. Bayle n'a plus d'intérêt de faire le Sceptique, il revient au Vrai, & comme il avoit un esprit éxcellent, on ne peut pas mieux raisonner qu'il fait dès qu'il le veut. Voici comment il établit la distinction essentielle de *l'honnête* d'avec ce qui ne l'est pas, jusqu'à fermer la bouche à ceux-là même qui voudroient soutenir les hypothéses absurdes des *Stratoniciens* & des Philosophes Chinois.

tire des conséquences opposées à celles de Mr. Bayle. Continuation des Pensées Diverses, Art. CLI. pag. 327. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 405.

„ Ils disent que la beauté, la symmétrie, la régularité, l'ordre que l'on voit dans l'Univers, sont „ l'ouvrage d'une nature qui n'a point de connoissance, & qu'encore que cette nature n'ait point fui„ vi des Idées, elle a néanmoins produit une infinité „ d'espéces dont chacune a ses attributs essentiels. Ce „ n'est point en conséquence de nos opinions que le „ feu & l'eau different d'espéce, & qu'il y a une pa„ reille différence entre l'amour & la haine, & entre „ l'affirmation & la négation. Cette différence spécifique est fondée dans la nature même des choses ; mais comment la connoissons-nous ? N'est-ce pas en comparant les propriétés essentielles de „ l'un de ces êtres avec les propriétés essentielles de „ l'autre ? Or nous connoissons par la même voie NB. „ qu'il y a une différence spécifique entre le mensonge & la vérité, entre la fidélité & la perfidie, entre „ l'ingratitude & la gratitude &c. nous devons donc „ être assurés que le Vice & la Vertu different spécifiquement par leur nature & indépendamment de „ nos opinions. Vous voiés donc qu'il n'a pas été „ difficile aux Stratoniciens de découvrir que la même nécessité de la nature, qui selon eux avoit mis „ de la différence entre les propriétés essentielles de „ l'amour, & les propriétés essentielles de la haine, „ avoit donné à la Vertu, une essence différente de „ celle qu'elle avoit donnée au Vice. Ils ont donc pû reconnoître que le vice & la vertu étoient deux „ espéces de qualités naturellement séparées l'une de „ l'autre. Voions comment ils pouvoient savoir „ qu'elles étoient outre cela séparées moralement.

„ Ils attribuoient à la même nécessité de la nature l'établissement des rapports que l'on voit entre „ les choses, & celui des régles par lesquelles nous „ distinguons ces rapports. Il y a des régles de rai- NB. „ sonnement indépendantes de la volonté de l'homme ; Ce n'est point à cause qu'il a plû aux hommes d'établir des régles du Syllogisme qu'elles sont „ justes & véritables ; elles le sont en elles mêmes, „ & toute entreprise de l'esprit humain contre leur „ essence & leurs attributs seroit vaine & ridicule. Un NB. „ Sophiste a beau les brouiller & les violer, on le „ ramène sous le joug des Loix du Raisonnement, „ il ne sauroit décliner ce tribunal, & si ses preuves ne se trouvent pas conformes aux régles du „ Syllogisme, il est condamné sans rémission & on „ le couvre de honte.

„ S'il y a des régles certaines & immuables pour NB. „ les opérations de l'Entendement, il y en a aussi „ pour les actes de la Volonté. Les régles de ces „ actes-là ne sont pas toutes arbitraires : Il y en a „ qui émanent de la nécessité de la nature, & qui „ imposent une obligation indispensable ; & comme „ c'est un défaut que de raisonner d'une maniére „ opposée aux régles du Syllogisme, c'est aussi un „ défaut que de vouloir une chose sans se conformer aux régles des actes de la volonté. La plus NB. „ générale de ces régles-ci, est qu'il faut que l'homme veuille ce qui est conforme à la droite raison, „ & que toutes les fois qu'il veut ce qui n'y est „ pas conforme, il s'écarte de son devoir. Il n'y „ a point de vérité plus évidente que de dire qu'il „ est digne de la créature raisonnable de se conformer à la Raison, & qu'il est indigne de la créature raisonnable de ne se pas conformer à la Raison. „ Ainsi tout homme qui connoitra qu'il est conforme à la Raison d'honnorer son Pere, d'observer „ les conventions d'un contract, d'assister les pauvres, „ d'avoir de la gratitude &c. connoitra pareillement „ que ceux qui pratiquent ces choses sont loüables, „ & que ceux qui ne les pratiquent point sont blamables. Il connoitra donc qu'il y a du réglement „ dans les actes de ceux-ci, & de l'ordre dans les „ actes de ceux-là, & que c'est une nécessité d'en „ juger de cette maniére, puisque la conformité avec

„ vec la Raiſon n'eſt pas d'un devoir moins indis-
„ penſable dans les opérations de la volonté, que
„ dans celles de l'Entendement. Il verra donc qu'il
„ y a dans la vertu une honnêteté naturelle & in-
„ térieure, & dans le vice une deshonnêteté de la
„ même eſpéce, & qu'ainſi la Vertu & le Vice ſont
„ deux eſpéces de qualités naturellement & morale-
„ ment différentes. J'ajoute qu'il eſt très-facile de
„ connoître, que l'on ſe conforme à la Raiſon,
„ quand on reſpecte ſon Pere, quand on tient ce
„ qu'on a promis, quand on conſole les affligés,
„ quand on aſſiſte les pauvres, quand on a de la
„ gratitude pour ſon bienfaiteur, &c.

„ Si vous m'objectés qu'un Stratonicien ne peut
„ pas connoître cela puis qu'il n'admet pour princi-
„ pe de toutes choſes qu'une nature deſtituée de
„ connoiſſance, vôtre objection prouveroit trop.
NB. „ Elle prouveroit qu'il ne peut connoître que c'eſt
„ un défaut que de ſe ſervir d'un ſyllogiſme à qua-
„ tre termes, & que tous les hommes ſont obligés
„ de bien raiſonner en ſe conformant aux régles de
„ la Logique. Vous conviendrés aiſément qu'il ſe-
„ roit très-ridicule de ſuppoſer qu'il ne peut recon-
„ noître une telle vérité. Car comment eſt-ce que
„ Straton eut été le Chef de l'Ecole d'Ariſtote,
NB. „ s'il eut été d'une ſi craſſe ignorance ? Mais à quoi
„ bon réfuter des choſes ſi viſiblement abſurdes.
„ Soiés furs qu'il n'y a jamais eu de Philoſophes
„ Athées qui aient crû qu'il étoit indifférent de rai-
„ ſonner ſelon les Régles de la Logique, ou de ne
„ les pas obſerver ; ils ont tous connu manifeſtement
„ qu'un paralogiſme, ou un ſophiſme étoit honteux
„ à celui qui l'emploioit, ou expreſſément ou par
„ ignorance. Ils ont donc jugé que la Nature im-
„ poſoit à l'homme une obligation indiſpenſable de
„ conformer ſes raiſonnemens à ces régles-là. Pour-
„ quoi voudriés vous les faire incapables de recon-
„ noître qu'on eſt oblige de conformer à la Raiſon
„ les actes de ſa volonté, c'eſt-à-dire, de pratiquer les
„ régles de la Morale ? N'avés-vous pas vû ce que
„ les Athées de la Chine préſcrivent touchant les
„ moeurs ? N'ont-ils point parlé d'une ſympathie
„ naturelle entre la vertu & le bonheur, & entre le
„ vice & le malheur & n'ont-ils pas dit qu'une nature
„ qui ne connoit rien, a établi cette ſympathie ?

„ Les Pyrrhoniens ne reconnoiſſoient aucune Pro-
poſition comme indubitable, cependant ils vivoient
comme les autres hommes ; *Les apparences* faiſoient
ſur eux tout l'effet qu'auroit pû produire la *Certitu-
de* & la *Réalité* ; Ils préferoient les plaiſirs à la dou-
leur, le plus agréable à ce qui l'étoit moins, la re-
putation au mépris, & ils avoient à cœur la con-
ſervation de leur vie & leurs intérêts, tout comme
les autres.

Je conclus de là qu'entre les Propoſitions *Fauſ-
ſes*, il s'en trouve de ſi *éloignées de la Nature* qu'il
n'eſt pas poſſible de les regarder comme Véritables,
avec ce dégré de perſuaſion avec lequel les autres
hommes regardent un grand nombre de propoſitions
dont ils ſont parfaitement aſſurés ; Quand on eſt
d'humeur de diſputer, quand on s'anime par le
plaiſir ambitieux de vaincre & d'embarraſſer un Ad-
verſaire, on ſoûtient un ſentiment avec opiniatreté,
& l'intérêt qu'on y prend fait qu'on le regarde com-
me véritable. Mais dès que cette agitation eſt paſ-
ſée on ſuit les impreſſions de la Nature, & on vit,
comme ſi on n'avoit jamais penſé à ce ſentiment.

C'eſt ainſi encore, qu'un homme qui vient de
ſoûtenir avec toute la chaleur imaginable que l'Ame
n'a aucune Liberté, & que ce n'eſt qu'une eſpéce
de Machine, une heure après ſe conduit en hom-
me libre, & fait tout ce que feroit l'homme le plus
perſuadé de ſa liberté.

Les Stratoniciens ſoûtenoient que l'Univers eſt
néceſſairement tel qu'il eſt, & qu'il étoit impoſſible
qu'il fut autrement qu'il ne ſe trouve à chaque in-
ſtant. Tout ce qui arrive étant également néceſſai-
re : Il s'enſuit que tout ce qui arrive eſt également
conforme à la Nature ; Et par conſéquent, ou tout
eſt également *Mauvais*, ou tout eſt également *Bon*.
Mais après avoir ainſi philoſophé ſpéculativement,
ils ſavoient bien choiſir ce qui leur convenoit, &
rejeter ce qui ne leur convenoit pas ; ils ſavoient
bien s'applaudir de leur propre *Générosité* & ſe plain-
dre d'une action *Ingrate*.

Il me paroit évident que tout ceci fait contre Mr.
Bayle. Après qu'un Pyrrhonien avoit poſé que
tout eſt *Incertain*, tout lui devoit être *Indifférent*,
dans cette Incertitude où il ſe trouvoit, ſi de cer-
taines circonſtances lui étoient utiles ou lui étoient
desavantageuſes. Mais les Pyrrhoniens, au lieu de
ſuivre leurs principes dans la pratique, ſe laiſſoient
conduire par les apparences. Ainſi fera un Athée.
Il a des Idées qui font mettre de la différence en-
tre le *Vice* & la *Vertu*, qui lui font approuver de
certaines actions, & en déſapprouver d'autres : Cela
eſt bon pour la Théorie : Mais dès qu'il s'agira de
prendre parti, il s'abandonnera aux apparences ;
ſes Interêts, les Plaiſirs feront ſes Régles.

Quand le Stratonicien ſe rend attentif ſur la Natu-
re univerſelle, tout lui paroit également dans l'Or-
dre, tout lui paroit également Beau, & également
Bon : Mais dès qu'il interrompt ſes ſpéculations il
juge tout autrement, il conſidére les choſes par rap-
port à lui, l'Utile & l'Agréable réglent ſa conduite ;
C'eſt ainſi que vivra un Athée.

*Il n'y a point de vérité plus évidente que de dire
qu'il eſt digne de la Créature raiſonnable de ſe confor-
mer à la Raiſon, & qu'il eſt indigne de la Créature
raiſonnable de ne ſe pas conformer à la Raiſon.*

Quand il s'agit d'établir le Pyrrhoniſme & de
mettre l'homme dans *l'impuiſſance* de diſcerner *ſûre-
ment* ce qui eſt *honnête* d'avec ce qui ne l'eſt pas,
rien n'eſt plus mépriſable, rien n'eſt plus inutile
que la Raiſon ; c'eſt une *ſource d'incertitudes*, *une
girouëtte qui tourne à tout vent*, incapable de nous
amener à la connoiſſance ſolide d'aucune Vérité :
Mais dès qu'il s'agit de faire l'apologie de l'Irréligi-
on, & de prouver que le genre humain pourroit ſe
paſſer de la Connoiſſance de Dieu, alors les lumiéres
de la Raiſon paroiſſent ſuffire à Mr. Bayle : Elles
ſont ſi reſpectables & nous apprennent ſi bien la dif-
férence ce ce qui eſt Beau, d'avec ce qui ne l'eſt
pas, que les Athées, par le moien de ce ſeul ſecours,
auroient vécu dans l'ordre.

*Il me ſuffit, dit il, que les Régles générales des Moeurs
ſe ſoient conſervées par tout.*

Les Régles générales des moeurs ſe ſont donc con-
ſervées chés les Païens, & puiſque la penſée d'une
autre vie s'y étoit auſſi conſervée avec la penſée des
récompenſes & des punitions, il s'enſuit que la pra-
tique de la Morale s'y trouvoit établie ſur des fon-
demens plus ſolides, qu'elle ne le ſeroit chés les A-
thées.

„ XXII. PASSONS, dit Mr. Bayle, à la Mo-
„ rale. I. Il eſt évident qu'on doit empêcher le mal
„ ſi on le peut, & qu'on péche ſi on le permet lorſ-
„ qu'on peut l'empêcher. Cependant notre Théo-
„ logie nous montre que cela eſt faux : Elle nous
„ enſeigne que Dieu ne fait rien qui ne ſoit digne
„ de ſes perfections, lorſqu'il ſouffre tous les deſor-
„ dres qui ſont au Monde & qu'il lui étoit facile de
„ les prévenir. II. Il eſt évident qu'une créature, qui
„ n'éxiſte point, ne ſauroit être complice d'une mau-
„ vaiſe action. III. Et qu'il eſt injuſte de la punir
„ comme complice de cette action. Néanmoins nô-
„ tre doctrine du péché originel nous montre la fauſ-
„ ſeté de ces évidences. IV. Il eſt évident qu'il
„ faut préférer l'honnête à l'utile, & que plus une
„ Cauſe eſt Sainte, moins elle eſt en liberté de poſ-
„ poſer l'honnêteté à l'utilité. Cependant nos Théo-
„ logiens nous diſent que Dieu aiant à choiſir entre
„ un Monde parfaitement bien réglé & orné de tou-
„ te verru, & un Monde tel que celui-ci, où le
„ peché,

Réponſe aux objections que Mr. Bayle tire de la Théologie. Dict. Pyrrhon. Note B. Art. I.

„ péché & le déſordre dominent, a préféré celui-
„ ci à celui-là, parce qu'il y trouvoit mieux les
„ intérêts de ſa gloire. Vous m'allés dire qu'il ne
„ faut point meſurer les devoirs du Créateur à l'au-
„ ne de nos devoirs. Mais ſi vous le faites vous
„ tomberés dans les filets de vos Adverſaires. C'eſt-
„ là où ils vous veulent, leur grand but eſt de
„ prouver que la Nature abſolue des choſes nous eſt
„ inconnuë, & que nous n'en connoiſſons que cer-
„ tains rapports. Nous ne ſavons pas, diſent-ils, ſi le
„ ſucre eſt doux en lui-même, nous ſavons ſeule-
„ ment qu'il nous paroît doux quand on l'applique
„ ſur nôtre langue. Nous ne ſavons pas ſi cette ac-
„ tion eſt honnête en elle-même, & par ſa nature,
„ nous croions ſeulement qu'à l'égard d'un tel, par
„ rapport à de certaines circonſtances elle a l'exté-
„ rieur de l'honnêteté. Ce n'eſt plus ceà à d'au-
„ tres égards, & ſelon d'autres rapports. Voiés donc
„ à quoi vous vous expoſés en leur diſant que les
„ Idées que nous avons de la Juſtice, & de l'Hon-
„ nêteté, ſouffrent éxception, & ſont rélatives. Son-
„ gés encore que plus vous éléverés les droits de
„ Dieu au privilége de n'agir pas ſelon nos idées,
„ plus vous ruinerés le ſeul moien qui vous reſte de
„ prouver qu'il y a des corps: ce moien eſt que
„ Dieu ne nous trompe point, & qu'il le feroit, ſi
„ le monde corporel n'éxiſtoit pas. Montrer un
„ ſpectacle à tout un Peuple, ſans qu'il ſe paſſât
„ rien hors de l'eſprit, ſeroit une tromperie: *diſtinguo*
„ vous répondra-t-on; ſi un Prince le faiſoit, *conce-*
„ *do*; ſi Dieu le faiſoit, *nego*; car les droits de Dieu
„ ſont tout autres que ceux des Rois. Outre que
„ ſi les éxceptions que vous faites aux principes de
„ Morale ſont fondées ſur l'infinité incompréhenſi-
„ ble de Dieu, je ne pourrai jamais m'aſſûrer de rien;
„ car je ne pourrai jamais comprendre toute l'éten-
„ due des droits de Dieu. Je conclus en cette ma-
„ niére. S'il y avoit une marque à laquelle on pût
„ connoître certainement la vérité, ce ſeroit l'évi-
„ dence; or l'évidence n'eſt pas une telle marque,
„ puiſqu'elle convient à des fauſſetés, donc.

On péche ſi on ne prévient pas le mal qu'on peut em-
pêcher. En voici la raiſon. L'homme eſt capable d'aimer; Aimer c'eſt ſe faire un plaiſir d'eſtimer; On doit donc aimer à proportion qu'on eſtime, & par conſéquent à proportion que les Objets auxquels on s'attache ſont dignes d'eſtime. Nos Idées le trouvent donc conformes aux Choſes, & nos Mouvemens le ſont à nos Idées; En un mot tout eſt chés nous d'accord & dans l'ordre, à cet égard, lorſque nous aimons à proportion du Mérite. Sur ce fondement nous devons aimer comme nous mêmes les autres hommes qui ſont des Etres du même genre & du même ordre que nous; S'ils n'ont pas actuellement le même mérite les uns que les autres, ils peuvent parvenir à cette égalité de mérite, parce que tous ceux qui ſont tout le bien qui eſt en leur pouvoir, ſont également eſtimables par ce bon uſage qu'ils font de leur puiſſance, quoique les uns en aient plus que les autres; Or puiſqu'ils ſont tous également ſuſceptibles de ce même dégré de Mérite, ils ſont tous également eſtimables à cet égard, & autant qu'on le peut il faut également les aider tous à parvenir à ce à quoi ils ſont deſtinés.

Nous avons beſoin des autres hommes, nous en pouvons tirer divers ſecours, nous devons donc leur en rendre, parce qu'il ne ſeroit pas juſte de ſouhaiter qu'ils fiſſent pour nous ce que nous ne daignerions pas faire pour eux.

Le Vice eſt contagieux, & la Vertu a auſſi ſon influence. Si nous laiſſions naître les Vices que nous pourrions prévenir, ou ſi nous laiſſions croître ceux que nous pourrions arréter, nous laiſſerions naître & croître ce dont l'éxemple pourroit bien influer ſur nous, ou ſur ceux en qui nous prenons le plus d'intérêt. A force d'être témoin du Vice on ſe familiariſe avec lui, on eſt moins frapé de ſa Laideur, & par là on ſe laiſſe plutôt ſéduire à ce qu'il a de pouvoir ſur les ſens. Au contraire la vuë des Vertus, à la naiſſance ou à la perfection deſquelles nous aurions contribué dans les autres, ſervira à nous affermir nous mêmes dans l'inclination à la pratiquer, & elle y affermira encore les perſonnes en qui nous prenons le plus d'intérêt.

Il n'eſt pas difficile de prouver que l'homme eſt né pour la Société. C'eſt un Principe aujourd'hui reconnu univerſellement. On convient que chacun eſt obligé de contribuer, autant qu'il le peut, à la ſûreté, à l'éclat, au bonheur en un mot, de la Société; Les Vices la deshonorent & en cauſent tous les maux; On doit donc au corps de la Société entiére ſes ſoins pour y prévenir le Vice, & pour y faire fleurir la Vertu. Et puiſque Dieu nous a faits pour vivre en Société, & a lié notre bonheur particulier avec le bonheur du Genre humain, il eſt bien viſible qu'il nous appelle à ne rien négliger de tout ce qui peut rendre la Société plus heureuſe.

Prétendra-t-on affoiblir tout ce que je viens de dire, par cette Objection, *Si nous devons nous faire un devoir de tout ce que vous venés d'établir, Dieu lui même s'en feroit un.* Et pourquoi? Eſt-il aſſujetti comme nous à un Supérieur qui le lui ait ordonné? Eſt-ce là ſa deſtination? Son bonheur en dépend-il? Les hommes ſont-ils ſes égaux? A-t-il beſoin d'eux? Leur doit-il quelque choſe? Il eſt manifeſte que les fondemens de nos Devoirs ne le regardent point, & ne l'aſſujettiſſent point.

L'Etre Eternel Suprême, parfaitement ſuffiſant à lui même, par un effet de ſa Liberté toute pure, ſans y être porté par aucune ombre de beſoin, ſans y être invinciblement déterminé par la conſtitution de ſa nature, a bien voulu donner l'éxiſtence à d'autres êtres; il a même porté ſa bonté, juſqu'à vouloir ſe plaire à les conſidérer, & à commercer avec eux; Et afin qu'ils fuſſent en quelque maniére plus dignes de ſon attention, & qu'ils portaſſent avec plus d'éclat l'Image & l'empreinte de leur Tout-Puiſſant Créateur, s'il a fait des Etres purement paſſifs, il en a fait auſſi *d'actifs* & de *libres*, capables de le connoitre & de l'aimer par choix. A ceux qui voudront ainſi l'aimer il veut ſe donner ſoi-même pour récompenſe, & pour ce qui eſt de ceux qui refuſeront de ſe procurer à eux-mêmes ces avantages & cette Gloire Immenſe, il n'en a que faire, & il les abandonne aux ſuites de leur Ingratitude & de leur mauvaiſe Volonté. Quiconque devient miſérable ne doit s'en prendre qu'à lui-même d'un ſort qu'il a bien mérité. Il n'eſt pas de la grandeur de Dieu de courir après des opiniâtres, & de les forcer malgré eux à devenir heureux en lui rendant leurs hommages. Sa Grandeur infinie relève infiniment le prix de la bonté avec laquelle il les attend pendant tout le cours de leur vie, pour les recevoir en grace, & il les ſollicite par un très-grand nombre d'invitations, à ſe tourner à lui & à revenir à eux-mêmes, & à leur devoir. Peut-il venir dans l'eſprit qu'il ſoit obligé à faire d'avantage?

„ Mais, ajoute Mr. Bayle, Dieu a condamné tout
„ le Genre Humain, parce qu'Adam lui avoit deſobéï,
„ & il a traité une infinité d'ames qui n'éxiſtoient point
„ encore, comme criminelles, & complices d'un crime
„ dont elles n'avoient & ne pouvoient avoir aucune
„ connoiſſance. Après cela dira-t-on qu'il y a quel-
„ que choſe de juſte eſſentiellement? " Dieu ne fait rien d'injuſte, & Mr. Bayle laiſſe à penſer que la doctrine du Péché Originel paroît à la Raiſon l'injuſtice même.

Quelle Enigme que Mr. Bayle! r. Il vient d'établir que les Athées mêmes ne ſauroient diſconvenir qu'il n'y ait une différence auſſi réelle & auſſi eſſentielle entre le *Vice* & la *Vertu*, qu'entre le *Vrai* & le *Faux*, qu'entre le *Soleil* & la *Terre*, qu'entre une *Plante* & un *Animal*. Voilà de ſon aveu, ce que la Raiſon apprend. Mais 2. la Révélation renverſe tout

tout ce que la Raiſon peut apprendre ſur la Morale, & cependant 3. cette Révélation eſt notre ſeule reſſource, & la Raiſon nous y conduit, lorſque, s'embarraſſant elle-même, elle nous force à recourir à une autre Lumiére. A quoi s'en tenir ? La Révélation notre unique reſſource renverſe la Morale; on y puiſe une Théologie qui fait voir que rien n'eſt eſſentiellement juſte, & que la conduite de Dieu l'Etre très-Saint & très-Juſte, en renverſe tous les fondemens.

Si Mr. Bayle avoit répondu avec plus de modération à ceux qui ont entrepris de dégager la Théologie de ſes Objections, il ſeroit fort naturel de penſer qu'un homme d'eſprit comme lui, n'a cherché à accabler quelques Hypothéſes de difficultés inſurmontables, que pour engager les Théologiens à les éxaminer de nouveau, & à les abandonner enſuite, pour courir au ſecours de la Réligion, qu'elles livrent aux coups des Incrédules.

Mr. Bayle fait bien s'éloigner de l'Orthodoxie quand il lui plait. Pour faire un parallèle desavantageux par rapport au luſtre & à la force d'une Société compoſée de Chrétiens, avec une Société compoſée d'Athées : Pour établir ce parallèle, il adopte les ſentimens des Anabaptiſtes, & ſoûtient que ce ſont ceux de J. Chriſt. Il avoit un grand intérêt de n'appuier pas ſur cét article, de peur de confirmer les ſoupçons, fâcheuſes pour lui, d'être l'auteur de l'Avis aux Réfugiés, qui ſollicite à quitter les armes, tous les Réligionnaires de France, qui avoient paſſé ſous de nouveaux Souverains, en guerre à cauſe d'eux. Il s'éloigne donc de l'Orthodoxie la plus modérée, dès que cela lui paroit utile aux Athées, & il ſe colle à la plus riéide, dès que ces différens moiens lui fourniſſent des argumens en faveur des Athées.

Il ne me paroit pourtant pas que les Conſéquences qu'il tire du péché originel fortifient beaucoup le *Pyrrhoniſme Moral*. Pour donner lieu au Pyrrhoniſme il faut que les argumens qu'on allégue de part & d'autre ſoient d'une égale vraiſemblance, & c'eſt ce qu'on ne voit point ici. Au contraire, ce que Mr. Bayle a avancé pour prouver la Différence eſſentielle de la Vertu d'avec le Vice, eſt fondé ſur des Principes très-*clairs*, & tiré de ces principes par des Conſéquences très-ſimples & très-évidentes : Mais ce qu'il allégue pour ébranler la Réalité de cette Différence, & pour en faire douter, eſt tiré de Principes très-*obſcurs*, & que leurs plus zélés défenſeurs reconnoiſſent eux-mêmes incompréhenſibles. Ils déteſtent les conſéquences que Mr. Bayle en tire; & par conſéquent ils ſoutiennent que ces Principes ne ſont point vrais dans le ſens que ces conſéquences en découlent. Dans quel ſens donc faut-il les entendre ? Je n'entreprends point de l'expliquer. Il m'eſt arrivé quelquefois de comprendre que des éxpreſſions, très-fortes en apparence, dont on ſe ſervoit, n'étoient que des éxpreſſions figurées qui, ramenées à la lettre, & à une ſignification propre & ſimple, c'eſt-à-dire, qui, appréciées juſte, ſe reduiſſent à peu de choſe, & certainement étoient très-éloignées de dire ce que Mr. Bayle poſe en fait. Mais quelquefois auſſi des Théologiens Savans me faiſoient connoître que je ne ſavois pas entrer dans leur penſée. Je n'ai garde de me déclarer contre des ſentimens que je n'entends pas aſſés, & je m'imagine que ſi quelques partiſans de Mr. Bayle ſe hazardoient d'entrer en lice avec les Théologiens qu'il attaque ici, ils ſeroient bientôt relancés & réduits à ſe taire. Mais on peut auſſi parvenir au même but par une Hypothéſe plus ſimple.

Tout étoit en ordre dans l'homme ſortant des mains de Dieu, ſa Raiſon étoit ſoûmiſe à ſon Créateur, & tous les Mouvemens de ſon Corps, & les Déſirs des Sens, qui en naiſſent, étoient ſoumis à ſa Raiſon : Il pouvoit ſe conſerver dans cét heureux état, mais il pouvoit auſſi le déranger. Il écouta des Propoſitions captieuſes, il donna au Commandement du Seigneur un ſens vraiſemblable, & ſans s'être aſſuré qu'il fut le vrai, par un aſſés long éxamen, il l'adopta ce ſens, & il le prit pour Régle. La honte & la crainte ſuccédérent à la tranquillité dont il jouïſſoit : Eloigné de ſon prémier, & ſi délicieux ſéjour, témoin de la Terre maudite à ſon occaſion, réduit à des travaux fatigans qui lui fourniſſoient encore une moins bonne nourriture, redoutant le Grand Etre qui avoit été auparavant l'Objet de ſon Amour & de toute ſa Confiance, éprouvant en ſoi-même les effets du Déſordre où il s'étoit livré, ſes enfans ſe ſentirent de ſon dérangement, ils vinrent au Monde ſujets à la mort, aux Maladies, aux Douleurs, plongés dans les ténébres, dépendans des Sens, éxpoſés par-là aux Préjugés, aux Erreurs & au tumulte des Paſſions, & à toutes leurs triſtes ſuites. Notre prémier Pere pécheur, n'eſt pourtant pas abandonné de Dieu; Il n'eſt plus en état de rendre à ſon Souverain Maitre une obéïſſance accomplie. Mais ce grand Maitre dont l'Equité égale l'Elévation, ſe conduit à ſon égard en Pere plein de Miſéricorde; il agrée les efforts ſincéres & aſſidus de l'homme tombé, il l'appelle à la Repentance, il lui offre ſa Grace, & la lui fait ſentir. Il en uſe de même à l'égard de ſa poſtérité. *Il ne moiſſonne point là où il n'a pas ſemé.* Il demande compte de ce qu'on a reçu, & il juge les hommes *ſans la Loi, par la Loi, ou par l'Evangile*, ſuivant les différens dégrés de Lumiére dont ils auront été éclairés, & les différens ſecours dont ils auront été favoriſés. *T-a-t-il donc de l'Iniquité en Dieu?* Il faute aux yeux qu'il n'y en a pas la moindre ombre dans ſa conduite.

„ Dieu, continue Mr. Bayle, a *préféré l'utile à l'honnête. Il a voulu le péché, & la Morale Morale „ l'honnête. „ parce qu'il le trouvoit plus utile aux intérêts de ſa „ gloire, que ne l'auroit été la ſeule Vertu.* *Article Pyrrhon.*

Mr. Bayle ſe trompe, & il a de Dieu des ſentimens très-injurieux. Le déſir de faire briller ſa gloire ne lui a point fait ſouhaiter que ſes créatures tombaſſent dans la déſobéïſſance. Mais il a trouvé qu'il étoit plus convenable, plus digne de lui, plus conforme à l'ordre, d'être ſervi par des Créatures Intelligentes & Libres qui l'aimeroient, que de n'en recevoir que des Hommages abſolument néceſſaires, & dont ſa Toute-Puiſſance les mettroit elle-même hors d'état de s'écarter; de ſorte qu'en apparence les Créatures rendroient Hommage à leur Créateur, mais dans le fonds ce ſeroit lui qui ſe le rendroit.

Mr. Bayle prétend réduire les Théologiens à lui avoüer que ce qu'on éxprime ſous les noms de *Juſte & d'Injuſte* ne conſiſte qu'en des rélations. Il compare le *Juſte* & *l'Injuſte* aux différentes ſaveurs qui paroiſſent dans les Objets ſans y être. Il y a du Vrai dans ce qu'il dit, mais il y a auſſi du faux & de l'éxagéré. Nos *Devoirs* ſont fondés ſur des *Rélations* : J'en tombe d'accord; Mais ils n'en ſont pas moins *Réels*; car pendant que la Nature des choſes ne changera pas, les Rélations qu'elles ont les unes avec les autres ne changeront pas non plus. Il eſt des Devoirs dont l'obſervation durera éternellement : De ce genre eſt l'Amour de Dieu & de ſes ſaintes Créatures, parce qu'à cét égard nôtre Nature ne changera point, ou ne changera que pour rendre la Pratique de ces devoirs plus indiſpenſable, plus parfaite & plus vive. Mais alors il n'y aura plus de lieu à l'éxercice de la Répentance, non plus qu'à celui de la Foi, puiſqu'on ne ſera plus de fautes, qu'on connoitra par Vuë, & qu'on ſera en poſſeſſion de ce qu'on attend ſur la Terre.

Faire croire, dit Mr. Bayle, *à tout un Peuple, qu'il voit un ſpectacle, lorſqu'il ne ſe paſſe rien hors de ſon eſprit, feroit une tromperie*, DISTINGUO; *Si c'étoit un Prince*, CONCEDO; *ſi c'étoit Dieu* NEGO. Mr. Bayle plaiſante ſur des Matiéres reſpectables. Dieu ne trompe point, & ſa Véracité, Perfection eſſentielle, il fuit qu'il y a des Objets qui éxiſtent réellement au dehors de nous. Il ſeroit

indigne de lui de ſe pluire à ſe jouer de nous par des illuſions continuelles. Seroit-il digne de la Sageſſe & de ſa Puiſſance de les préférer à des Réalités? Je ne pouſſerai pas plus loin ma réponſe ſur cet article.

Part. II. Sect. III. Article XXVII.

Je l'ai ſuffiſamment examiné dans une des Sections où j'ai éxamine les Ouvrages de Sextus.

Une partie des Objections qu'on vient de lire ſe trouvent déjà dans l'Article des Manichéens, des Marcionites, d'Origéne & des Pauliciens. Un Auteur qui ramèneroit auſſi ſouvent les mêmes Idées, auroit beau répéter les choſes du monde les plus ſenſées, les plus intéreſſantes, les plus ſanctifiantes, il ne laiſſeroit pas de devenir inſupportable. Mr. Bayle compoit donc bien ſur le mauvais coeur de ſes Lecteurs; Il ne comptoit pas moins ſur deux autres foibleſſes de l'eſprit de l'homme. L'une conſiſte à n'éxaminer pas, ou à n'éxaminer que légérement ce qui plait; l'autre à acquieſcer à des propoſitions dont on s'eſt rendu les termes familiers. A force d'entendre aſſûrer la même choſe, on s'imagine enfin qu'on l'a ſuffiſamment compriſe, & on ſe la perſuade.

Nous ne ſavons pas ſi une action eſt honnête en elle même & par ſa nature; nous croions ſeulement qu'à l'égard d'un tel, par rapport à de certaines circonſtances, elle a l'extérieur de l'honnêteté. Ce n'eſt plus cela à d'autres égards & ſelon d'autres rapports. Voiés donc à quoi vous vous expoſés en leur diſant que les Idées que nous avons de la Juſtice & de l'Honnêteté ſouffrent exception, & ſont rélatives.

Quand je me forme l'Idée de Mr. Bayle, comme d'un Philoſophe, qui ne veut ni éblouïr, ni ſe laiſſer ébloüir, qui évite les Equivoques, & ſe rend bien attentif à la ſignification des termes, je ne reconnois pas ici. *La Juſte, l'Honnête, le Bienſeant ſont Rélatifs: Donc ils n'ont rien de Fixe.* La conſéquence eſt nulle; car pendant que la *Nature des Etres* ſubſiſte, les *Rapports* qu'ils ont entr'eux ſubſiſtent auſſi. Les Proportions conſiſtent dans des rapports: Cependant les Proportions des Figures & en général des Grandeurs ſont déterminées & invariables, pendant que ces Figures & ces Grandeurs ſubſiſteront.

Doute de la Morale Article Rypendorf Note C.

„ XXIII. SANS doute il étoit de ceux qui „ croioient que la communion Romaine avoit beſoin „ de Réformation, & que les Proteſtans ne la réformeroient pas bien. Ainſi il déplaiſoit aux uns „ & aux autres. On en vint juſqu'à l'accuſer „ qu'il étoit penſionnaire des Papiſtes & des Lu„ thériens, tout à la fois. Il ſe repréſente comme „ un homme qui cherche à vivre à l'abri de cette „ tempête, & qui ne ſachant pas bien encore de „ quel côté étoit la juſtice, attendoit que le temps „ fit voir plus clair dans cette affaire. A ne juger „ des choſes que par les principes de la Lumiére „ naturelle le parti qu'Eppendorf choiſit étoit raiſonnable. Il voulut attendre le dénoüement de „ cette affaire, avant que de ſe ranger du côté qui „ ſoûtenoit les abus, ou du côté qui les combattoit. L'un & l'autre lui paroiſſoient trop ardens; „ la tempête lui paroiſſoit trop forte de part & „ d'autre, il diſoit comme Ciceron, *quem fugiam habeo, quem ſequar non habeo*, & il aimoit trop „ la paix pour s'embarquer dans cette guerre de Réligion. Mais ce fut en vain qu'il eſpéra de ſe „ tenir ſur le rivage ſpectateur tranquille des émotions de cette mer. Il ſe trouva plus expoſé à „ l'orage, que s'il eut été ſur l'une des flotes. C'eſt „ là le deſſin inévitable de ceux qui veulent gar„ der la neutralité, pendant les guerres civiles ſoit „ d'Etat, ſoit de Réligion. Ils ſont expoſés à „ l'inſulte des deux partis tout à la fois; ils ſe font „ des ennemis ſans ſe faire des amis, au lieu qu'en „ épouſant avec chaleur l'une des deux cauſes, ils „ auroient eu des amis, & des ennemis. Sort déplorable de l'homme, vanité manifeſte de la Rai„ ſon Philoſophique. Elle nous fait regarder la „ tranquillité de l'ame, & le calme des paſſions, com„ me le but de tous nos travaux, & le fruit le plus pré„ cieux de nos plus pénibles méditations; & cepen„ dant l'éxpérience fait voir que ſelon le monde, „ il n'eſt point de condition plus diſgraciée que „ celle des amis qui ne veulent point s'abandon„ ner aux flots des factions, ni de condition „ moins incommode que celle des hommes qui heur„ lent avec les loups, & qui ſuivent le torrent des „ paſſions les plus agitées. Ils ont entr'autres a„ vantages celui de ne pas connoitre qu'ils ont „ tort; car il n'y a point de gens plus incapables „ de connoitre les défauts de leur faction, & le „ bien qui peut ſe trouver dans l'autre parti, que „ ceux qui ſont transportés d'un zéle ardent & „ d'une vive colére, & ſous les liens d'une forte „ préoccupation *Etats pacifici*, dit l'Ecriture; Bien„ heureux les pacifiques. Cela eſt très-vrai quant à „ l'autre monde; mais dans celui-ci, ils ſont miſé„ rables: ils ne veulent point être *marteau*, & cela „ fait que continuellement ils ſont *enclume* à droite „ & à gauche.

Un des grands buts de la Morale eſt de remplir l'Ame de tranquillité par l'obſervation de ſes Préceptes; & ſi elle eſt incapable de produire cet effet, ſes plus belles promeſſes ſont vaines. Tantôt Mr. Bayle dit que le Genre humain a de très-grandes obligations à la Philoſophie, tantôt il donne cette Philoſophie pour une voie d'égarement, pour un ſecours ébloüiſſant qui promet beaucoup, qui ne donne rien, & qui n'améne qu'à des doutes & à des perplexités. Mr. Bayle ne fait-il point ici d'alluſion à ſon état, & à celui de ſes Adverſaires? Son reſſentiment ne lui a-t-il point dicté cette éxclamation? Ceux qui connoiſſent le tocſin ont été applaudir; mais pour lui il a manqué de ſe perdre, pour s'être hazardé de ſonner la retraite. Mais ſi ſa tranquillité en a ſouffert, les Eloges qu'on lui donne dans l'hiſtoire de ſa vie ſont bien éxagérés.

Il ne s'enſuit pas de l'éxemple d'Eppendorf, ni des réfléxions de Mr. Bayle, que la Morale ne donne que de vaines Promeſſes ſur la Tranquillité. Ceux qui ont chaudement épouſé les intérêts d'un parti, qui s'abandonnent à leur zéle, & qui ſe battent pour lui à toute outrance, ne connoiſſent guére la Tranquillité. On peut avoir au dehors moins d'amis & plus d'ennemis, & par conſéquent un plus grand nombre de cauſes de trouble, & ne laiſſer pas de joüir au dedans d'une tranquillité plus grande, quand on la fait ſur tout dépendre de l'approbation de Dieu, & de la penſée que l'on s'applique conſtamment à ſon devoir, &c'eſt préciſément ce qu'une bonne Morale doit avoir en vuë d'établir.

SECTION HUITIEME.

Examen du Pyrrhoniſme ſur l'Exiſtence de Dieu.

I. JE RAPPELLE ici la remarque que j'ai déja faite, à l'occaſion du Pyrrhoniſme Phyſique & du Pyrrhoniſme Moral. Je ne me propoſe point de ranger ici par ordre les preuves de l'éxiſtence de Dieu, & de les comparer avec les Objections, ou avec les ſujets de Doute que Mr. Bayle a répandu dans ſes Ouvrages. Je me borne à éxaminer ſes objections & ſes ſujets de doute, & à faire comprendre que des raiſons très-ſimples & très-claires ſuffiſent pour les diſſiper. On a aujourd'hui un grand nombre d'éxcellens Livres, où les Preuves de l'éxiſtence de Dieu ſont miſes dans leur jour. Il ne s'agit ici que de voir ce que Mr. Bayle y oppoſe.

II „ QUAND on fait attention ſur la perſuaſion *Etat de la*

„ ou

Question sur la persuasion générale d'une Divinité, & force de l'argument qu'on en tire.

ou générale, ou presque générale, dans laquelle on voit tous les hommes de l'existence de quelque Etre, ou de quelques Etres supérieurs à la nature humaine, & que delà on tire un Argument pour en conclure l'existence effective d'un Etre supérieur, on ne se fonde pas sur ce Raisonnement, *Ce que tous les hommes croient sans exception est vrai*, ou, *ce que la plus grande partie croit est vrai*; mais voici de quelle manière je conçois qu'on peut tourner cette preuve.

Les hommes ont une répugnance extrême à se persuader ce qu'ils ne voient pas, & à croire au-delà de ce que leurs sens leur font immédiatement connoître; Ils traitent le reste de chimères & d'imaginations. Un seul cas fait exception à cette Remarque générale; on trouve établie chés tous les Peuples (ou à très-peu près) la Pensée qu'il y a un Etre, ou plusieurs Etres invisibles, & d'une Puissance supérieure à la puissance de tout ce qu'on voit, & ceux-là même qui conçoivent ces Etres supérieurs visibles, ne les ont jamais vus, & les croient d'une nature tout-à-fait supérieure au reste des Etres que l'on voit.

Une persuasion si surprenante, & qui a si peu de rapport à la manière dont les hommes ont accoûtumé de penser, & au reste de ce qu'ils croient, elle elle sans cause, n'a-t-elle aucun fondement? Rien ne seroit plus ridicule que de le supposer. En chercher-a-t-on la raison dans le fond de la Nature humaine, dans la constitution intime de l'Ame de l'homme? Une disposition si constante & si générale doit amener à reconnoître une Cause du Genre Humain & un Etre Intelligent qui a présidé à la naissance des hommes.

On arrivera encore à la même Conclusion, si on regarde cette Opinion universelle comme l'effet d'une Tradition. Car une tradition dont l'effet est ainsi répandu chés tous les Peuples, supposé une source commune à tout le Genre Humain. Le premier Pere des hommes devoit savoir d'où il venoit, & il ne se seroit pas appliqué à persuader à ses enfans une opinion qu'il auroit crûe fausse pour les rendre dans toute la suite du temps, lejouet d'une Chimére qui les géneroit toute leur vie, & les obligeroit de s'opposer eux-mêmes à une grande partie de leur désirs.

Cela même fait qu'on s'étonne toûjours plus de la facilité avec laquelle cette opinion s'est répanduë, & de la constance avec laquelle elle s'est conservée. On fait avec quelle facilité les hommes se persuadent ce qui flatte leurs sens, & ce qui agrée à leurs Passions; on fait avec quelle obstination ils rejettent ce qu'ils ont intérêt de ne pas croire; Or il est certain que l'Idée d'un Etre supérieur est un Joug qui leur pése, un Joug que les Sens & les Passions aiment à sécouër.

Si les hommes ont une Origine commune, ils doivent en avoir reçû un grand nombre de traditions; D'où vient que celle-ci est la seule qui se soit conservée, pendant que toutes les autres se sont évanouïes, comme on le voit par la diversité de leurs Idées? L'habileté des Politiques qui, pour engager les hommes à vivre dans la soûmission, & à se régler sur des Loix, ont pris soin de leur persuader qu'ils auroient à rendre compte de leur conduite à un Etre, ou à des Etres, aux yeux & à la puissance de qui rien ne peut échaper; cette habileté auroit-elle eu un succès si aisé & si général, si la Nature ou la Tradition, ou plutôt si l'une & l'autre tout ensemble ne l'avoient fecondée? D'ailleurs d'où vient que cette Idée s'est préfentée à tous les Législateurs, & qu'on la voit établie chés tous les Peuples qui vivent avec ordre, & qui se soûmettent à des Loix? Cette Uniformité de vuës est un Indice bien fort d'une disposition dans laquelle tous les hommes se trouvent de s'élever à cét égard au dessus de leurs sens & de l'éxpérience.

N'est-il pas pour le moins très-vraisemblable, que l'Auteur de l'Univers ne s'est pas contenté d'y répandre mille traits propres à élever l'ame des hommes à lui, & à les faire remonter des effets à la Cause, mais qu'il les a encore formés avec un Panchant secret & très-puissant, par-là même qu'il est général, à chercher cette Cause & à s'en persuader?

Le Genre Humain se trouvant en possession de cette Croiance, & se trouvant bien de penser ainsi, il est en droit de regarder comme ses Ennemis ceux qui le viennent troubler dans une si agréable & si utile persuasion. C'est en vain que ceux-ci allégueront pour prétexte leur respect pour la Vérité. Car premiérement ils ne peuvent guére avancer que des Doutes; ils sont fort éloignés d'alléguer des Preuves démonstratives, ils n'osent même s'en vanter. En second lieu s'il n'y a point d'Etre supérieur auquel il faille rendre compte, par quel devoir est-on lié à respecter la Vérité, & sur quel fondement dira-t-on qu'on lui doit plus qu'à l'utilité?

Ces Réfléxions où nous conduit l'Universalité de cette Croiance & la force de l'argument qu'on en tire, ne se trouvent point affoiblies par l'éxemple de quelques Peuples, chés qui l'on ne trouve aucun veſtige de cette Croiance répandué chés tant d'autres, & commune à tant de siécles; car on ne dit pas que l'Auteur de la Nature humaine l'imprime dans l'Ame de l'homme de la même manière, & avec la même nécessité, qu'ils ont tous deux piés & deux yeux, par éxemple, mais on reconnoit possible, qu'ils s'abrutissent à cet égard comme à d'autres. Les Hommes se sont répandus dans divers Païs. Un Pere & une Mere ont pû mourir fort jeunes, ou tomber dans une stupidité qui les a mis hors d'état de raisonner; Leurs Enfans n'ont appris qu'à manger & à boire, & à chercher quelques alimens; & leur Raison ne s'étant formée par aucun éxercice, les Conclusions où elle seroit naturellement parvenuë ne se feront point présentées. De tels hommes se multiplient, la Raison de leurs Enfans n'a pas de plus grands secours, ni de plus heureuses occasions de s'élever & de se perfectionner qu'ils n'en ont eu eux-mêmes.

La preuve qu'on tire du Consentement des Peuples se trouveroit très-affoiblie par l'étenduë de l'Idolâtrie, si ceux qui mettent en avant cette preuve, supposoient que l'Idée de Dieu est l'effet continuel de son Impression sur l'Ame, & que, la proportion gardée entre les choses corporelles & les choses spirituelles, elle s'y trouve de la même manière que l'Impression d'un Cachet se trouve dans de la Cire; car alors d'où viendroit cette Idée de la pluralité des Dieux, & pourquoi l'Idée de l'Unité & de la Spiritualité du prémier Etre se trouveroit-elle étoufée sous mille fausses Imaginations?

On répond à cela que l'Ame de l'homme, qui n'a pû s'empêcher de reconnoitre quelque chose de supérieur malgré lon panchant 1. à ne juger que par les Sens; 2. à rejetter tout ce qui gêne les Passions, est venuë à bout de faire assés ploier la Raison sous ses Passions pour se former l'Idée de quelques Etres supérieurs, moins pénante que celle du Vrai.

„ Parlons, dit-il, des particuliers qui one donné dans l'Athéïsme positif, & supposons qu'ils étoient nés dans Athénes, & que dès leur enfance ils avoient appris à honorer les faux Dieu, & qu'ils avoient conservé jusqu'à l'âge de 25. ans la perfusion où étoit le peuple. Supposons qu'à l'âge de 30. ans ils ne croioient aucune Divinité, & qu'aiant connu le ridicule des Dieux du Paganisme, ils n'aient trouvé rien de plus probable que de dire ce que Velleius Philosophe Stoïcien que toutes choses avoient été faites par une Nature inanimée; Comparons les avec les Athéniens qui étoient aussi idolâtres à 30. ans qu'à 25.

Continuation des Pensées Diverses Article CIII. pag. 483. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 328.

„ Dirés vous que ces Athées ont effacé de leur

„ cœur l'Image de Dieu avec laquelle ils étoient nés, mais
„ que les autres Athéniens l'ont retenuë? Vous au-
„ riés grand tort de dire cela, puisqu'il eſt certain que
„ les Idolatres n'ont point conſervé l'Idée de Dieu que
„ la Nature leur pourroit avoir donnée. Ils ne connois-
„ ſoient que de faux Dieux, que des Dieux abomina-
„ bles, & ce ſeroit une Impiété que de dire qu'ils
„ étoient nés le cœur imprimé de l'Image de ces
„ Dieux; car ce ſeroit ſoutenir que le Vrai Dieu
„ avoit gravé dans leur cœur cette idée monſtrueu-
„ ſe de divinité. Si nos ames ſont unies à nos corps
„ avec les empreintes de l'image de Dieu, il faut
„ néceſſairement que cette image ſoit celle du
„ vrai Dieu, & par conſéquent les Athéniens
„ idolâtres étoient auſſi coupables que les A-
„ thées, du crime d'avoir effacé de leur cœur l'idée
„ de Dieu que la nature leur avoit donnée. Ils é-
„ toient privés de cette image tout autant que
„ les Sociateurs de Straton. Juſques là donc
„ vous ne pouvés pas trouver que l'injure qu'ils ont
„ faite à Dieu ſoit moins offenſante que l'Athéiſ-
„ me.

„ Si vous me dites que ni les uns ni les autres n'ont
„ eu dans leur enfance l'idée du vrai Dieu, mais feu-
„ lement celle des Divinités qu'on adoroit à Athé-
„ nes, je vous répondrai qu'il s'enſuit de là que les
„ Athées dont je parle n'effacerent point de leur cœur
„ l'image de Dieu, mais ſeulement l'image des fauſ-
„ ſes divinités. Cette conduite étoit ſi juſte & ſi
„ raiſonnable, que Dieu ne pouvoit lui réſuſer ſon
„ approbation. Il déteſte ceux qui adorent les Ido-
„ les, il ne peut donc point trouver mauvais que
„ l'on en reconnoiſſe la vanité, & que l'on en rejette
„ le culte. Juſques-là donc encore vous ne pouvés
„ pas prouver que ces Athées aient fait un plus grand
„ outrage à Dieu que les Idolâtres.

„ Si revenant à l'idée innée vous m'objectés que
„ les Idolâtres n'en ont fait qu'une fauſſe applica-
„ tion, mais que ces Athées l'ont abolie entiére-
„ ment, je vous repondrai que c'eſt une injure beau-
„ coup plus atroce, & une malice beaucoup plus
„ noire, de barbouiller, & de défigurer une image,
„ de l'expoſer en ſpectacle ridicule à tous les paſſans,
„ que de la jetter au feu. Vous n'avés donc au-
„ cun ſujet de prétendre juſques ici que Dieu ait
„ été plus offenſé par les Athées que par les Païens,
„ & ce n'eſt pas ſans raiſon que je prétens le con-
„ traire.

Les Raiſonnemens que Mr. Bayle fait dans cet Article, ſe réduiſent à rien, dès qu'au lieu de ſuppoſer dans l'homme une Idée du vrai Dieu, gravée dans ſon Ame à la maniére de l'empreinte d'un cachet ſur de la cire, on ſe borne à dire que Dieu a fait naître l'homme avec des diſpoſitions & un panchant à connoître & à reſpecter un Etre ſuprême, & que s'il profite comme il doit de ces diſpoſitions & de ces panchans il parviendra à connoître & à adorer l'Etre ſuprême.

L'Athée abolit entiérement cette diſpoſition. L'Idolatre la conſerve, au milieu même de ſes écars. L'Idolatrie a des Idées qui ſe contrediſent & dans cette confuſion il en conſerve qui peuvent ſervir à rectifier les défectueuſes.

C'eſt encore un Sophiſme ordinaire à Mr. Bayle de faire regarder le Polythéiſme des Païens, comme un certain ſyſtême où l'on ſeroit parvenu en raiſonnant d'une certaine façon. On prouvera dans la ſuite de cèt ouvrage qu'il s'eſt établi peu à peu, & que les hommes ne ſont venus à le croire, que parce qu'ils ont groſſiérement admis ſans éxamen, ce qu'ils ont trouvé établi dans leur Païs, & parce que chaque Nation y a ajouté peu à peu & ſans attention d'autres articles.

J'éxaminerai dans la ſuite les paralléles que Mr. Bayle fait de l'Athée & de l'Idolatre. Je ne fais attentions dans cèt endroit, qu'aux conſéquences qu'il en tire pour ébranler un Argument qui ne manque pas de force.

„ II. QU'EST-CE, je vous prie, que la Voix
„ de la nature, dit Mr. Bayle? Quels ſont ſes Ser-
„ mons? Qu'il faut bien manger & bien boire, bien
„ jouïr des plaiſirs des ſens, préférer ſes intérêts à
„ ceux d'autrui, s'accommoder de tout ce qu'on
„ trouve à ſa bienſéance, faire plutôt une injure que
„ de la ſouffrir, ſe bien venger. Il ne faut pas prétendre
„ que le commerce des méchans eſt ce qui inſpire ces
„ paſſions; elles paroiſſent, non ſeulement dans les bê-
„ tes qui ne font que ſuivre les inſtincts de la na-
„ ture, mais auſſi dans les enfans. Elles ſont antérieures à la mauvaiſe éducation, & ſi l'art ne corrigeoit la nature, il n'y auroit rien de plus corrompu que l'ame humaine, rien en quoi tous les hommes ſe reſſemblaſſent d'avantage par un ſentement unanime, qu'en cecis c'eſt qu'il faut donner au Corps tout ce qu'il ſouhaite, & ſatisfaire l'ambition, la jalouſie, l'avarice, & le déſir de vengeance autant qu'on le peut. Si l'homme eut ſuivi les mouvemens de la nature, le plus fort eut opprimé le plus foible; on n'eut eu dans ſes amours d'autre régle que l'amour même; les engagemens à vie pour le mariage euſſent été inconnus.

De la Voix de la Nature. Continuation des Penſées Diverſes Article VIII. pag. 31. *Oeuvres Div. Tome III. page* 129.

Il y a du Déſordre dans les Inclinations de l'homme, on n'en ſauroit diſconvenir. Il nuit ſouvent à lui-même par ſa facilité à céder aux Impreſſions des Sens, & par ſon enthouſiaſme à ſatisfaire ſes Paſſions; Mais pour diſtinguer ſûrement dans l'homme les panchans qui ſont les ſuites de ſa Dépravation, d'avec ceux qui naiſſent des Diſpoſitions qu'il a reçûs de ſon Créateur, & qui en ſont les effets naturels, il n'y a qu'à diſtinguer les Inclinations qui tendent à faire régner l'Ordre, d'avec celles qui vont à tout remplir de déſordre & de confuſion.

Mr. Bayle reconnoit que les Idées naturelles de l'*Honnête* & de la beauté de la *Vertu* ſont les fondemens de la Société Civile. Tout ce qui va à les affoiblir, & à permettre aux particuliers de s'en écarter impunément eſt nuiſible au Genre Humain. Tout ce au contraire qui tend à en affermir l'autorité, & à les rendre plus reſpectables, tend au bien de la nature humane. Or qu'y a-t-il de plus propre & de plus efficace que l'idée de Dieu, de l'obéïſſance qu'on lui doit, & des ſuites qui en peuvent naître, pour engager l'homme à rechercher, à conſulter & à reſpecter ces Idées qui peuvent corriger les panchans de la corruption naturelle, & l'engager à vivre dans l'ordre & dans la bienſéance?

Voilà donc les Pyrrhoniens ſur cette matière dans le cas que Mr. Bayle condamne. " Le bon ſens, dit-il, veut que la coûtume doit maintenuë contre l'entrepriſe des innovateurs, à moins qu'ils n'apportent de meilleures Loix; & de cela ſeul que leurs penſées ne vaudroient pas mieux que les établiſſemens qui jouïſſent de la poſſeſſion, elles mériteroient d'être rejettées, quand même elles ne ſeroient pas plus mauvaiſes que les abus qu'elles combattroient. Soumettés-vous à la coûtume, doit-on dire à ces gens-là, ou donnés-nous quelque choſe de meilleur.

Article Spinoza. Note O.

On ne ſauroit douter que les Sceptiques ne favoriſent l'Athéiſme par leurs doutes, Mr. Bayle cite ces paroles de Derodon, " J'ai crû que j'étois obligé de déſabuſer quelques perſonnes pieuſes, qui n'aiant jamais fait rencontre de ces profanes, & n'aiant rien à démêler avec eux, s'imaginent qu'il n'y a point d'homme ſi méchant qui ne reconnoiſſe une Divinité, & enſuite eſtiment que c'eſt un travail inutile que de compoſer des livres contr'eux. Je dirai donc à ces bonnes ames, que j'ai trouvé dans le monde trois ſortes d'Athées, à ſavoir des dé-

Contin. des Penſées Div. Art. XXXIV. Oeuvres Div. Tom III. pag. 238.

„ débauchés, des rafinés, & des ignorans. Les A-
„ thées rafinés sont des personnes qui aiant l'esprit
„ subtil & quelque vaine Philosophie, cherchent des
„ raisonnemens contre la Divinité, tâchent à répon-
„ dre aux raisons qui démontrent son éxistence, &
„ se trouvant dans les bonnes compagnies, insinuent
„ doucement & finement dans l'esprit de ceux qu'ils
„ fréquentent, le venin dont ils sont infectés. Il
„ ajoute qu'il avoit conféré avec de ces gens-là, &
„ qu'il leur avoit ouï dire les raisons qu'il a réfu-
„ tées dans son ouvrage. Il met dans cette classe
„ d'Athées certains esprits fort dangereux, qui
„ font profession d'être Sceptiques & font sem-
„ blant de douter de toutes choses, pour pouvoir
„ aussi discourir douteusement de la Divinité.
„ Contre toutes telles gens il seroit bon d'établir
„ une Inquisition d'Espagne par tout le Monde.

La Bruyere, Chapitre *Esprits forts*. L'Athéisme n'eſt point; les Grands qui en ſont les plus ſoupçonnés, ſont trop pareſſeux pour décider en leur eſprit que Dieu n'eſt pas. Leur Indolence va juſqu'à les rendre froids & indifférens ſur cet Article ſi ſpirituel; comme ſur la Nature de leur Ame, & ſur les conſéquences d'une vraie Réligion; ils ne nient pas ces choſes, ils ne les accordent pas non plus, ils n'y penſent point.

Note E. Mr. Bayle fait les mêmes remarques dans l'article Des Barraux.

Peut-on s'empêcher de conclure de là que Mr. Bayle s'eſt permis, ce que ſelon lui des Athées ennemis du vice & amis du repos d'autrui, ne ſe permettroient pas?

NB. Douter par inclination pour le Doute, ou par l'intérêt qu'on a à vivre dans la Licence, de ce que le reſte des hommes croit & reſpecte, c'eſt ſe retrancher toute excuſe en cas d'erreur. Le moins qu'un ſentiment ſi univerſel doive faire, c'eſt d'engager à en éxaminer très-ſérieuſement les ſources. Les hommes conviennent de l'éxiſtence d'une Nature Supérieure & très-reſpectable. Cette idée ne peut avoir que de bons effets; La

NB. corruption de leur coeur les a portés à y joindre diverſes idées qui affoibliſſent l'efficace de celle-là. A cet égard comme à d'autres les hommes ſont tombés en diverſes contradictions; on s'eſt contredit ſur le Chapitre de la Vertu. Mais ce que la Corruption du coeur y mêle, ſert même à rendre plus reſpectable ce qui s'en eſt conſervé de pur & de vrai dans l'Entendement.

On n'a pas ſû tirer les Conſéquences, on a retranché, on a ajoûté. Des hommes ſe ſont abrutis, & mêmes des Nations entiéres. Je tombe d'accord de tout cela; Mais il reſte toûjours vrai qu'à meſure que la Raiſon s'eſt cultivée, on a ſenti qu'une Nature ſupérieure préſidoit ſur l'Univers. Ce qui ſuffit, je penſe, pour éclaircir l'argument tiré du conſentement des hommes & pour le mettre dans ſon jour.

Mr. Bayle reconnoît la néceſſité d'une Cauſe Intelligente. Article Sennert. Note C.

NB. III. Mr. BAYLE établit ici la néceſſité d'une Cauſe Intelligente, car; " Puiſque de l'aveu de tou-
„ tes les Sectes, dit-il, les Loix du Mouvement ne
„ ſont pas capables de produire, je ne dirai pas un
„ Moulin ou une Horloge, mais le plus groſſier inſ-
„ trument qui ſe voie dans la boutique d'un ſerru-
„ rier, comment ſeroient elles capables de produire
„ le corps d'un Chien, ou même d'une Roſe &
„ une Grenade? Recourir aux aſtres, ou aux for-
„ mes ſubſtantielles, c'eſt un pitoiable ſtyle. Il
„ faut ici une Cauſe qui ait l'idée de ſon ouvrage,
„ & qui connoiſſe les moiens de le conſtruire: tout
„ cela eſt néceſſaire à ceux qui font une montre &
„ un vaiſſeau; à plus forte raiſon ſe doit-il trouver
„ dans ce qui fait l'organiſation des Etres vivans.

Dans la Suite il s'éxprime ainſi. " Un Archi-
„ tecte humain a dirigé la ſituation des pierres, cel-
„ le des planches, &c. ſelon les fins qu'il ſe pro-
„ poſoit. A la vérité c'eſt de Dieu que l'homme
„ reçoit cette intelligence; mais ce n'eſt point Dieu
„ qui eſt la cauſe prochaine, naturelle, & immé-
„ diate de cet édifice. Diſons la même choſe à
„ l'égard de la machine des arbres, & de cel-
„ le des animaux; Elle dépend de la direction par-
„ ticuliére de quelque cauſe ſeconde qui a reçu de
„ Dieu les lumiéres & l'induſtrie qu'il faut emploier
„ à cet ouvrage.

Confirmations. IV. CET Argument que Mr. Bayle vient d'alléguer eſt à la portée de tout le Monde, ſon évidence faute aux yeux; & lorſque pour l'éluder il faut avoir recours à des Spéculations Metaphyſiques, obſcures, compoſées d'idées vagues & équivoques, on n'eſt point dans le cas que les Pyrrhoniens demandent pour autoriſer leur Doure; il n'y a pas égale évidence de côté & d'autre; D'un côté eſt la *ſimplicité* & d'un autre *l'embarras* des Queſtions compoſées.

Les Notions de Cauſe & d'Effet ſont des plus communes, & des plus uniformes; il n'y en a point que les hommes conçoivent plus fréquemment, plus aiſément, & plus également. Ces Notions très-claires & très-familiéres ont fait conclure à tous les hommes que *Rien ne ſe fait ſans cauſe*, que tout *être*, toute *Réalité*, ou tout Etat qui peut éxiſter ou n'éxiſter pas, tout ce qui peut-être d'un maniére, ou être auſſi d'une autre, doit avoir été déterminé par quelque cauſe, ou à être de cette façon plutôt que de celle-là. Ce qui peut-être, & n'être pas, ce qui peut-être d'une façon ou d'une autre, ſi quelque cauſe ne le détermoit pas à être plutôt qu'à n'être pas, ou à être d'une façon plutôt que d'une autre, ſi rien ne l'avoit fait, ou ne l'avoit fait tel qu'il eſt, plutôt qu'autrement, ſon éxiſtence & ſa maniére d'être ſeroient des effets du Néant.

Les hommes nſonnent ſans ceſſe, appuiés ſur ce principe, toute leur conduite roule ſur ce fondement. Quand on s'eſt propoſé un but, on ſonge aux moiens de l'éxécuter; quand une choſe eſt arrivée on demande pourquoi elle s'eſt faite. Il faudroit parcourir preſque tout ce que les hommes diſent, & tout ce que les hommes font, pour juſtifier ce que j'ai avancé, par toutes les éxpériences qui le prouvent. Un homme jetté par la tempête dans une Iſle, où il découvriroit des bâtimens, ou ſeulement des Grottes régulières, des Arbres plantés en ligne, quelques Inſtrumens de Mathématique ou quelques outils d'Artiſans &c. s'il s'amuſoit à admirer le caprice du Hazard, d'avoir ſi bien imité la Régularité, il paſſeroit pour un fou dans l'eſprit de tous les hommes, dont il abandonneroit les Notions, & les Maximes les plus univerſelles. Ne faut-il donc pas reconnoître que les hommes s'abandonnent eux-mêmes, & tombent tout d'un coup dans l'éxtravagance, lorſque réfléchiſſant ſur l'arrangement de l'Univers, ils rénoncent à un Principe dont ils ſe ſont ſervis toute leur vie & qui ne les a jamais trompés? Il n'y a ſans doute qu'une éxceſſive corruption qui empêche de ſentir toute la force de cette irrégularité.

La même Lumiére qui nous apprend que rien ne ſe fait ſans Cauſe, nous convaine de même qu'une choſe ne peut ſe produire elle-même, puiſque pour produire un effet il faut déja éxiſter. Sur ces mêmes Principes eſt établie la proportion de la Réalité des Effets avec la Réalité de leurs Cauſes; car s'il y avoit plus de réalité & de perfection dans l'effet que dans la cauſe, cette réalité & cette perfection ne venant pas de la cauſe, où elle n'eſt point, n'auroit aucune cauſe, & ſe trouveroit l'ouvrage du non-être.

On s'aſſûre qu'une Cauſe éclairée a travaillé à de certains ouvrages 1. Lorſque ces ouvrages ont un uſage & un effet d'un prix & d'une utilité digne de l'arrangement qui les produit. 2. Lorſque dans le grand nombre des parties qui doivent concourir à un même effet, il n'y en a point, ou il y en a très-

peu, qui dépendent nécessairement les unes des autres, & qui aient entr'elles une liaison si étroite que la position de l'une emporte inévitablement, ou suppose absolument la position de l'autre, & en soit la cause ou l'effet; car puisqu'un tel Assemblage pouvoit être & n'être pas, il faut que quelque Cause l'ait déterminé à être plutôt qu'à n'être pas. Cet Assemblage n'étant point l'effet d'une *nécessité*, il faut qu'il le soit d'un *choix* & par conséquent d'une Cause Intelligente & libre. Qui est ce qui rencontrant un Violon monté de ses cordes, avec son archet & des airs notés à coté, attribueroit tous ces ouvrages à un concours fortuit de causes aveugles & nécessaires? Nulle nécessité de l'éxistence d'une des petites planches qui le composent à l'éxistence d'une autre; nulle nécessité entre leurs figures & leurs positions, entre le manche & les chévilles, les cordes & le chevalet; le nombre & la grosseur des cordes, l'archet & la poix résine; le papier & les lignes, les lignes & les notes, les notes & leur valeur. Rien n'est plus aisé que de remonter par un raisonnement semblable à la Cause suprême de l'homme & de l'univers. On traiteroit de fou celui qui regarderoit une sphére comme un jeu du hazard; & il y en a qui osent attribuer au hazard la magnifique sphére du Monde avec tous ses arrangemens. Des manières de penser si mal soutenuës sont des preuves également fortes de folie & de malignité.

Qui pourroit compter les parties dont l'efficace doit s'unir pour produire un seul effet, par exemple la vuë d'un Objet? & cependant les unes de ces parties ne sont point naître les autres, l'éxistence de chacune est indépendante de celles qui concourent avec elle. Otés en quelques-unes, leur effet ne se produira plus, mais les autres subsisteront comme auparavant. Quand tous nos yeux se fondroient, la lumiére ne feroit pas moins lumiére, & quand la lumiére s'éteindroit, à la vérité nos yeux ne nous serviroient à rien, mais ils ne s'évanouiroient pas pour cela.

L'exception des Epicuriens est connuë de tout le monde. Un Concours fortuit de parties qui ne pensent point & qui n'ont aucun but, en s'assemblé autant qu'il en falloit; & de la manière qu'il étoit nécessaire qu'elles se trouvassent réünies, pour former le Corps humain; La Bouche se trouvant donc, par l'effet de ces rencontres purement fortuites, propre à parler, de même que l'oeil à voir, on les a fait servir à ces usages, & dès là on s'est imaginé qu'ils avoient été formés dans ce dessein. Mais On a déja remarqué que cette pensée des Epicuriens n'est pas moins ridicule, que si l'on disoit qu'un livre n'a pas été composé afin qu'on le lût, mais qu'on s'est avisé de le lire parce qu'il s'est trouvé propre à être lu.

Outre cela, les parties intérieures du corps que la plupart des hommes ne connoissent point, n'ont-elles pas leur destination, & ne les fait-on servir à ce à quoi elles sont propres qu'après avoir reconnu qu'elles y étoient propres?

Les Preuves dont je viens de me servir ont d'autant plus de force, qu'il n'y a personne qui ne soit en état de les sentir. Ces Preuves se multiplient à mesure qu'on connoit plus en détail les merveilles de l'Univers, & de leur réünion nait une lumiére à laquelle il n'y a qu'un aveuglement volontaire & desespéré qui puisse se dérober: Les Philosophes Païens y ont trouvé une force démonstrative, & rien n'est plus élégant ni plus vif que le tour sous lequel Ciceron s'énonce sur ce sujet, dans le second Livre de la nature des Dieux.

Réponse aux objections tirées des inutilités & des irrégularités.

V. C'EST en vain que pour affoiblir cette preuve, on allégue diverses parties soit de l'Univers en général, soit de l'homme en particulier, qui ne paroissent d'aucun usage; Il se fait encore dans la Nature ajoûte-t-on, divers Mouvemens qui servent à la déranger plus qu'à l'embellir. Mr. Bayle nous fournit lui-même dequoi répondre à ces difficultés; dans la Continuation des Pensées diverses. " La " Philosophie, dit-il, pourroit s'accommoder de cette " supposition. C'est que Dieu s'étant déterminé " à cause de l'homme à faire un ouvrage, ne s'est " point borné au dessein qu'il avoit fur l'homme, " il a mis dans son ouvrage tout ce que ce dessein " principal pouvoit demander, & outre cela une " infinité d'autres choses dignes de la puissance, & " de sa science infinie, & pour telles fins qu'il lui " a plû, suites nécessaires des Loix méchaniques du " mouvement qu'il donnoit à l'étendue. Ceci se " peut expliquer par une comparaison. Un grand " Monarque répond favorablement à la requete de " quelques marchans étrangers qui souhaitent la permission de s'établir dans ses états. Il leur fait bâtir une ville maritime avec un beau port; Il ordonne que toutes les commodités du commerce, " comme magazins, halles &c. y soient ménagées; " En un mot il n'oublie rien de tout ce qui est " nécessaire à une ville marchande. Mais se voiant " en train de faire bâtir cette ville, il forme de nouvelles vuës, il veut qu'elle soit un monument " de sa grandeur, & de sa magnificence; l'une des " merveilles du Monde. Il y fait des Amphithéatres, des Arcs de triomphe, des Temples, des Colléges, & des Aqueducs magnifiques, quantité de beaux Palais. Il y érige des Statues, des Obélisques & des Colonnes ornées d'emblêmes, " de devises & d'énigmes. Tout ce que les Arts " ont de plus éxquis est employé à l'ornement de ce lieu-là. Le Monarque n'eut rien fait de toutes ces choses, si ces marchans étrangers ne l'eussent déterminé à la construction de cette ville. Ils ont été son principal & son unique motif au commencement, mais ensuite il s'est proposé d'autres dessens; de sorte que l'on trouveroit bientôt une réponse à la question, Pourquoi tant de choses non " nécessaires à une ville de commerce, tant d'énigmes & tant d'emblêmes ingénieuses, à quoi les " marchans trop occupés de leur négoce ne prendront point garde?

" Page 273. Dieu ne s'est point limité aux choses qui pouvoient servir à l'homme, il s'est répandu pour d'autres fins qui répondent toutes à sa gloire, fur autant d'êtres possibles qu'il en falloit dans un monde infiniment admirable par sa grandeur, par la symmétrie de toutes sortes de piéces, & par la fécondité de leurs effets en vertu d'un seul ressort, je veux dire du mouvemtnt local distribué fuivant un très-petit nombre de Loix générales. Si Dieu s'étoit contenté de créer les choses nécessaires au Genre Humain, soit par rapport à la nourriture, soit par rapport à la beauté du spectacle, un tourbillon de cinquante mille lieuës de diamétre eut été plus que fusiffant. Un Soleil beaucoup plus petit, & à proportion beaucoup moins éloigné de la terre que celui que nous voions, eut produit les mêmes effets en faveur de l'homme que ceux que nous ressentons. J'en dis autant de la Lune, & des autres Planétes, & de tous les Astres. Il n'y avoit qu'à leur donner moins de grandeur & à les poser d'autant plus près de la Terre. Le Théatre eut paru & aussi magnifique & aussi vaste à nos yeux qu'il nous le paroit aujourd'hui, & l'activité des élémens n'eut pas été moindre. Mais un si petit monde n'auroit pas fourni à Dieu, une assés ample matiére de déploier sa puissance & l'infinité de sa science *Architectonique*, s'il m'est permis de me fervir de ce mot. Il a donc voulu que puis qu'il falloit créer, ce fut un Monde infini, ou presque infini, fur lequel il pût répandre une effusition illimitée des perfections de son Art, qui fut tout consistent à produire par des voies simples, uniformes, & générales une diversité innombrable de changemens qui s'accordent à

régularités. *Article LVI. pag. 235. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 360.*

Contin. des Pens. Divs. Article XII. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 268.

N.B.

„ merveille avec la régularité, & qui ſervent à l'or-
„ nement & au ſoutien de tout l'édifice. Si quel-
„ que choſe eſt capable de nous donner une haute
„ idée de la ſageſſe du Créateur, c'eſt de concevoir
„ qu'il conſerve dans une étenduë immenſe de ma-
„ tiére, où tout eſt en mouvement, un ordre & une
NB. „ régularité admirable, avec une fécondité prodi-
„ gieuſe de varietés, ſans avoir beſoin de reparer
„ par des volontés particulières les ſuites de la vo-
„ lonté générale, par laquelle il a établi au commen-
„ cement un petit nombre de Loix pour la commu-
„ nication de la faculté motrice. La Terre & les
„ autres parties du Monde ſubordonnées au genre
„ humain ſont ſoûmiſes à ce petit nombre de Loix
„ générales, tout de même que les parties de l'U-
„ nivers qui ont leur ſphére d'activité hors de nôtre
„ tourbillon. Les tempêtes & cent autres Phéno-
„ ménes, qui nous rencontrent dans leur chemin, dé-
„ pendent de la Loi générale. Seneque a raiſon de
„ dire que nous ne ſommes point cauſe que le Mon-
„ de les produit; le mal qui nous en revient, & le
„ bon uſage que nous en pouvons faire ſont dans
„ l'intention de Dieu, mais nous ne ſommes là, ni
„ ſon unique ni ſon principal motif. Cela eſt bon
„ à dire par rapport aux choſes qui ſont de l'ordre
„ de la grace, & qui appartiennent à l'œconomie du
„ Corps myſtique de Jeſus Chriſt. Toutes les au-
„ tres ſont de l'ordre naturel, un intérêt beaucoup
„ plus grand que le nôtre en eſt la régle, c'eſt que
„ Dieu ne veut point troubler la ſimplicité de ſes
„ voies, mais faire porter le caractére de ſa ſageſſe
„ à tous les ouvrages de la nature. Or ce caractére
„ réluit principalement en ce qu'ils ſont une ſuite
„ non interrompuë des Loix générales.

Dieu Bon & Libre.

VI. TOUTE la conduite de Dieu nous le repréſente ſous deux faces différentes, mais inſéparables: il s'eſt déterminé à donner l'être à ce qui n'éxiſtoit point, par un effet de *Bonté*, mais il s'y eſt déterminé *librement*. Il étoit à ſon choix de n'en créer aucun. Il étoit heureux, & infiniment heureux ſeul, il n'a pas voulu être ſeul heureux. Il ne ſe peut qu'il n'agiſſe d'une maniére digne de lui. Il eſt infiniment Bon, mais il n'eſt pas obligé d'éxercer ſa Bonté. Il aime à faire du Bien, mais il eſt Indépendant; il eſt maître d'en faire ou de n'en faire pas, & d'en faire dans les dégrés, & ſous les conditions qu'il lui plaît. Cela même qu'il n'éxerce pas ſa Bonté ſans meſure, & ſuivant toute l'étenduë de ſa Puiſſance ſert à en faire connoître la grandeur, & on le reconnoît d'autant mieux pour bon, qu'il eſt moins obligé de l'être. Si ſes bienfaits ſe repandoient également ſur chacune de ſes créatures, & ſi parmi celles qui portent le nom d'hommes, il n'y en avoit aucune qui reçût moins de lui qu'une autre, chacune d'elles ſentiroit moins les obligations qu'elle a au Souverain Maître, qui étoit en droit de faire beaucoup moins de graces, & d'éxiger toujours d'elle une grande reconnoiſſance. Si chacun avoit été & également heureux, & également ſavoriſé, on ſeroit à la vérité très-ravi de dépendre d'une Puiſſance ſi déterminé à faire du Bien, mais on ſe ſentiroit bornè à ſe félicitier de ſon heureux ſort, & on ſentiroit beaucoup moins combien on eſt obligé à celui à qui on eſt redevable. Afin donc que la conduite de Dieu envers les hommes ſoit plus digne de lui, il convient qu'elle le leur faſſe connoître tel qu'il eſt, *trés-Bon & parfaitement Libre*.

A CET EGARD encore on trouve un parfait accord entre la Providence de Dieu dans la Nature & dans la Réligion: Par tout nous trouvons les Caractéres d'un Etre Bon & Libre. Quelle variété la ſurface de la Terre n'offre-t-elle pas? Ce n'eſt pas ſeulement pour ſervir à la variété des Plantes & des Fruits que les différentes parties de la Terre ſont inégalement ſituées, & que les principes de la fécondité y ſont inégalement combinés: Par rapport aux mêmes plantes, & aux mêmes genres de productions, les dégrés de fécondité varient en à dégrés différens; Il eſt des Terres qui ſont preſque fécondes d'elles-mêmes, & qui ne demandent que peu de ſecours; il en eſt qui répondent par leur abondance aux travaux pénibles & néceſſaires pour les animer. Il en eſt dont on ne peut rien tirer ſans une peine éxtrême, & dont on ne tire que peu; Il en eſt qui ne fatiguent pas beaucoup le Laboureur, mais qui ne le recompenſent auſſi que médiocrement; Il y a des riches Montagnes, il y en a d'infertiles; Il y a des Païs qui ont beſoin de pluies fréquentes, il y en a à qui il faut des maniéres d'inondations, il en eſt où les roſées ſuffiſent; On voit des Plaines qui par leur infertilité ſollicitent l'Induſtrie humaine à trouver moïen d'en tirer parti, & font paroître enſuite ce que peut l'adreſſe & le travail; Il eſt de vaſtes contrées que tous les ſoins imaginables ne ſauroient rendre meilleures. Par tout je vois les empreintes d'un Etre parfaitement Libre, qui a varié ſes idées & ſes préſens à l'infini; Une cauſe néceſſaire, ou néceſſairement déterminée à faire tout le bien qui ſeroit en ſa puiſſance, auroit mis plus d'égalité dans ſes productions. Une Cauſe ſimplement Libre, ſans inclination à faire du bien, uniquement déterminée à éxercer ſa Liberté & ſa puiſſance par la variété de ſes Ouvrages, y auroit incomparablement moins répandu de traits de bonté que nous n'en voïons.

Tout ce dont les hommes ne peuvent ſe paſſer ſe trouve aiſément & en abondance. Ils ne ſauroient vivre un moment ſans reſpirer, & l'air ne leur manque jamais. De toutes les Liqueurs, l'eau eſt ſans contredit la plus néceſſaire, c'eſt auſſi la plus commune. Les Animaux dont l'homme tire des uſages, ſe nourriſſent aiſément, & ſe multiplient en grand nombre; Ceux dont-il ne peut tirer aucun parti, & plus encore ceux qui ne ſont que lui nuire, ſe détruiſent les uns les autres, ſubſiſtent plus difficilement & ſont en plus petite quantité. Il eſt divers agrémens qu'on ne ſe procure que par beaucoup de ſoins, & qui ſont l'effet d'une plus longue attention, d'une habileté ſinguliére, & de pluſieurs ſecours réunis; mais on peut s'en paſſer, & une infinité de gens ne ſe trouvent pas à plaindre de ce qu'ils ne les ont pas.

Dieu nous a donné des ſens qui nous ſont d'abord connoitre & chercher ce qui eſt néceſſaire pour conſerver nôtre vie; C'eſt un effet de ſa grande Bonté de nous en avoir ainſi facilité les moiens; Le plaiſir m'attache à ce qui m'eſt utile, & la douleur fait que je m'éloigne de ce qui m'eſt contraire. Les animaux brutus ont dans leurs ſenſations des guides plus ſûrs que les hommes n'en trouvent dans les leurs. Cette inégalité dans le ſort des animaux eſt un Caractére de la Liberté de Dieu, il a moins donné à l'homme à cet égard, mais il lui a infiniment plus donné à d'autres; il a voulu que la Raiſon vint au ſecours des Sens, afin que de bonne heure les hommes appriſſent à la conſulter & à la reſpecter. Cette Raiſon ſe trouve accompagnée dans l'homme d'un Inſtinct ſûr & puiſſant, qui lui fait ſouhaiter de connoître l'intérieur des Objets qui ne préſentent que leur ſurface à ſes Sens: L'ignorance des choſes cachées d'où naiſſent mille effets dont il eſt tous les jours le témoin, & dont les uns l'affligent & les autres le réjoüiſſent, cette Ignorance l'inquiéte, & il eſt charmé de s'en tirer; Il ne ſort pourtant de ſes ténébres que comme un aveugle en tatonnant; Il fait des recherches, il fait des eſſais, fans être ſûr de réuſſir, & illui faut incomparablement plus de temps & de ſoins pour vérifier ſes conjectures que pour les faire naître. Deſtiné à tirer une grande partie de ſa Félicité éternelle, de la Lumiére qui le pénétrera, il convenoit qu'il ſe formât à en ſentir le prix, par la peine même qu'il trouve à ſe la procurer, & que cette Vie ſe paſſât à chercher & à déſirer avec peine, & avec effort, ce dont la Vie à venir le mettra dans une poſſeſſion aiſée autant que délicieuſe. Dans la Nature comme dans la Réligion, l'homme trou-

des difficultés qui l'arrêtent; mais s'il veut raisonner, il comprend qu'il y auroit de l'ingratitude aussi bien que de l'extravagance, à se dépiter & à renoncer à la perfuasion de ce qu'on sait, & de ce qu'on voit, parce qu'on se trouve environné d'objets qu'on ne sait pas tous connoitre, de difficultés qu'on ne sait pas toutes lever, & de ténèbres qu'on ne sait pas toutes faire évanouïr; La Raison & la Réligion s'unissent pour nous donner cette Leçon.

On trouve sur la surface de la Terre des Païs arides, des plaines couvertes de sable, on y trouve des Puits d'eau Salée, de grands Espaces Marécageux, & inuiles à l'homme, des Rochers escarpés d'où il ne peut rien tirer; mais il en tire au moins cette grande Léçon, que tout ce qu'il voit de Campagnes fertiles, d'eaux claires, & saines, sont les effets d'une Cause Libre qui a varié ses Ouvrages, & les a produit tels qu'il lui a plû.

Le Desordre dans lequel les hommes vivent, sert encore à rendre raison de bien des choses, qui apparemment n'auroient pas eu lieu, si le Genre Humain, vivant dans l'Innocence, n'avoit pas été destiné aux maladies, & à la mort.

Dieu a eu ses raisons pour donner aux hommes une Ame Libre & active; les hommes peuvent donc faire un *bon usage* de leur Liberté, mais ils peuvent aussi en *abuser*, & ces abus non plus que leurs suites ne doivent point être mis sur le compte de l'Etre Suprême; Ce n'est point dans cette vuë qu'il a donné la Liberté & l'activité, mais l'abus que les hommes font de leurs facultés ne lui a pas empêché de les leur donner, & ne l'oblige pas non plus à les retirer.

L'Ordre n'a pu s'établir que par la direction d'une Intelligence.

VII. POUR prouver que des Mouvemens sans aucune direction ont enfin été capables de produire l'Univers tel que nous le voions, on a avancé un Argument subtil, & qui embarrasse d'abord par les Idées de l'Infini dont on le compose. Des Atomes éternels, dit-on, & dont le mouvement n'a point d'Origine, ont varié leurs mouvemens en une infinité de manières, pendant un temps infini, & parmi ces infinies variétés qui n'ont rien produit, il s'en est trouvé une de laquelle a résulté l'Univers.

Cet Argument suppose *dans un desordre infini*, de *l'Ordre* & de la suite, il suppose que toutes les Combinaisons possibles sont arrivées l'une après l'autre, & que celle qui a assemblé l'Univers, a eu son temps après une infinité d'autres. Mais des Mouvemens sans direction & sans régularité peuvent se varier en une infinité de façons irrégulières, & il n'est pas possible, que de ce *Desordre* infini, où les Atomes se trouvent par leur Nature, il en résulte une *Régularité*, & beaucoup moins une regularité infinie, qui auroit fait cesser le desordre de tous les Atomes pour les distribuer en diverses masses toutes regulières.

Les Desordres infinis sont inépuisables, & sans une Cause intelligente qui les fasse cesser, ils ne seront jamais place à une infinie régularité, qui vienne enfin d'elle même à leur succéder.

Je vai parcourir comme j'ai fait dans les Sections précédentes, les Objections & les Doutes de Mr. Bayle.

Réponse à l'objection tirée des formes plastiques. Comin. des Pensées Art. XI. pag. 90. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 216.

VIII. IL faut bien, dit Mr. Bayle, que la chose soit difficile, puisque nous voions tous les jours que ceux qui combattent le plus vivement l'Athéisme, lui donnent des armes sans y penser. Mr. Cudworth & Mr. Grew, très-grands Philosophes, en font un exemple. Ils n'ont pas trouvé digne d'eux de fortifier & d'éclairer l'Hypothéfe Cartésienne, qui est dans le fonds la plus capable de soûtenir la spiritualité de Dieu: Ils ont trouvé plus de gloire à fortifier la Secte chancelante & presque atterrée des Péripatéticiens, jeveux dire, à mettre dans un plus beau jour & sous une nouvelle face, la doctrine des Formes Substantielles; l'un en illustrant le système de la faculté plastique, l'autre en supposant un monde Vital distinct du monde matériel. Vous ne sauriés croire le tort qu'ils font à la bonne cause sans que ce soit aucunement leur intention. Rien n'est plus embarrassant pour les Athées que de se trouver réduits à donner la formation des Animaux à une cause qui n'ait point l'idée de ce qu'elle fait, & qui éxécute régulièrement un Plan sans savoir les Loix qu'elle éxécute. La forme plastique de Mr. Cudworth & le Principe vital de Mr. Grew, font cependant dans le même cas, & ainsi ils ôtent à cette Objection contre les Athées toute sa force. Car si Dieu a pû donner une semblable Vertu plastique, c'est une marque qu'il ne répugne point à la nature des choses qu'il y ait de tels agens; ils peuvent donc exister d'eux-mêmes, conclura-t-on. Vous comprendrés ceci par une Comparaison. Si la matière peut recevoir de Dieu la force motrice, il y a une compatibilité naturelle, entre la matière & la force motrice. On peut donc supposer également de que la matière éxiste par elle-même, & que la Vertu motrice lui est propre essentiellement. Ceux qui supposent comme la plupart des Cartésiens que la matière est incapable d'être investie de la force de se mouvoir, & que Dieu seul peut produire le mouvement, font beaucoup plus en état de démonter les Athées.

Mr. Bayle a très-clairement prouvé que les Loix générales du mouvement ne peuvent pas suffire pour procurer aux différentes particules, dans lesquelles l'étenduë se trouve divisée, des arrangements tels qu'il les faut pour qu'il en résulte des Corps organisés. J'avouë qu'il ne raisonne pas avec la même justesse quand il ajoûte, " On m'avouera, je m'assure, qu'il " n'est pas plus concevable que les Loix du mouvement " soient la seule cause de la construction d'une petite " maison, qu'il est convenable qu'elles la changent en un " grand Palais, ou chaque Chambre, chaque porte, &c: " garde la même proportion que l'Architecte du petit " Logis avoit observée. Si ces deux choses sont également difficiles, pourquoi croirions nous que les Loix " du mouvement, incapables d'organiser un point de " matière, auront la Vertu, si elles le trouvent " organisé, de le convertir en un animal mille fois " plus gros que toutes les proportions observées " dans un nombre presqu'infini d'organes de différente nature, les uns mous, les autres fluïdes, les autres durs?

J'ai déja éxaminé ce Raisonnement, je ferai encore là-dessus quelques réflexions. Premiérement comme il me paroit impossible que des pierres & des bois viennent, sans la direction d'aucune cause intelligente, à se placer de la manière qu'il le faut pour composer un petit bâtiment, il me paroit aussi impossible que ce *petit bâtiment* s'étende de lui-même jusqu'à composer un *vaste Palais*. Il faut que de nouveau bois, & de nouvelles pierres s'entassent afin qu'un édifice de petit, devienne fort grand: Il faut qu'une cause intelligente aille chercher ces bois & ces pierres, les fasse couper, & les fasse placer dans la situation nécessaire pour en former un édifice. Mais on ne feroit pas de même fondé à dire que l'organisation d'un arbre, qui a déja dix ans, ne peut pas suffire pour déterminer les sucs, qui sont poussés par les Loix générales du mouvement, à le faire croitre pendant vingt & trente ans, & à le renouveller dans la suite, à lui faire pousser ses feuilles & ses fruits. C'est une Comparaison très défectueuse que celle d'une *Maison*, dont la construction éxige nécessairement que les parties soient liées à ne pouvoir s'ébranler, & à garder la disposition qu'on leur a une fois donnée, avec un *Corps* où tout doit être en mouvement, & dont les plus petites parties sont elles-mêmes composées d'un très-grand nombre d'organes, de Canaux, de Ressorts, tous proportionnés à la nature

tuë des parties liquides & solides qui doivent y fermenter, y circuler, s'y porter, s'y arrêter, & s'y figer.

De la même maniére que toutes les parties qui concourent à élever de l'eau dans des Reservoirs, & à l'en faire ensuite sortir sous diverses formes, suppoſent qu'une Intelligence en a conçu le deſſein, & l'a enſuite éxécuté, mais qu'il n'eſt plus néceſſaire que cette cauſe fourniſſe aux pompes leurs eaux, & mette ſins ceſſe en jeu tous les reſſorts qui les font agir, il en eſt de même d'une planie: Par le jeu de ſon organiſation, par le ſecours du reſſort & du poids de lair, auſſi bien que de la chaleur du Soleil, il ſe fait que des ſucs propres à la nourir, & à s'unir à ſa ſubſtance, montent entre ſes fibres, & ſe figent dans quelques-uns de ſes pores. A la vérité, ces ſucs doivent déja avoir une certaine forme, ils doivent ſe rencontrer avec d'autres particules propres à les mêuuifer & à leur donner un mouvement de fermentation qui les éléve; & cela prouve encore la néceſſité de reconnoître une cauſe Intelligente qui préſide ſur tout l'Univers, & qui auroit inutilement pourvû à l'organiſation des plantes, ſi elle n'avoit pas enrichi la terre de ſucs propres à les nourir, ſi elle n'avoit pas environé ces ſucs de matiéres propres à les faire fermenter, & ſi elle n'avoit pas placé à une certaine diſtance un Soleil en état de leur donner préciſément les dégrés d'activité néceſſaires.

C'eſt donc en vain qu'un Athée prétendroit qu'aucune raiſon n'oblige de reconnoître une Cauſe ſupérieure à toutes les parties de l'Univers, ſous prétéxte que des *Formes* Plaſtiques, c'eſt-à-dire de certains êtres penſans & uniquement propres chacun à un certain ouvrage, parce qu'ils en ont l'idée toujours préſente, & d'autant plus propres à les produire, & à les former réguliérement, qu'elles n'ont abſolument d'autres idées que celle de l'ouvrage, auquel elles ſont deſtinées, & de ce qui peut ſervir à le former & à le faire croître; ſous prétexte, dis je, que de telles *Formes*, ou de *tels Etres penſans* ont pû ſe trouver répandus de toute éternité dans divers endroits d'une matiére éternelle, on ne peut pas dire que ces Etres, & cette Matiére aient fuſſi pour l'arrangement de l'Univers; Car déja ces Etres-là, ne poſſédent point l'éxiſtence néceſſaire; ils peuvent être, & n'être pas, on peut en imaginer d'auſſi parfaits & de plus parfaits même, qui ne ſont point. Puis donc qu'ils peuvent être, & n'être pas, il faut que quelqu'autre Etre puiſſant ſoit cauſe qu'ils ont l'éxiſtence, au lieu de ne l'avoir pas. Quand même leur Exiſtence ſeroit éternelle, ce ne ſeroit point une néceſſité qu'ils ſe trouvaſſent placés là où ils ſont, pluſôt qu'ailleurs. Or placés la forme plaſtique des métaux ailleurs que dans les entrailles de la Terre; placés celle d'un Cériſier ailleurs que ſur la ſurface d'un certain terrain; placés celle des plantes aquatiques ailleurs que dans l'eau, toutes ces formes éxiſteront très-inutilement.

Quand donc Mr. Bayle dit, *ce qui n'eſt pas incompatible avec la nature de la matiére, peut éxiſter éternellement avec la matiére;* Je répons, ce qui eſt eſſentiel à la matiére, ce ſans quoi elle ne peut être, ce ſans quoi on ne ſauroit la concevoir, auroit été néceſſairement une propriété éternelle de la matiére, ſi la matiére étoit éternelle. Mais tout ce qui ne lui eſt pas eſſentiel, tout ce ſans quoi elle pourroit être, il faut qu'une Cauſe l'ait produit, il faut qu'une Cauſe libre l'ait déterminé à être dans la matiére, puiſqu'il pouvoit n'y être pas. Les *Formes Plaſtiques* peuvent éxiſter avec la matiére, j'en tombe d'accord, mais viſiblement il n'y a aucune connexion néceſſaire entre l'éxiſtence de la matiére, & celle de ces formes, & par conſéquent il faut reconnoître qu'une cauſe les a déterminées à éxiſter avec la matiére.

Les mêmes raiſons qui prouvent que l'Univers eſt l'effet d'une Cauſe Intelligente, qui a ſû former ce vaſte Plan, & l'éxécuter tel que nous le voions; ces raiſons tirées de ce que les parties qui le compoſent ne le connoiſſent pas elles-mêmes, n'ont aucune idée des uſages auxquels elles ſont deſtinées, ne ſe connoiſſent point les unes les autres, & par là ne ſont point en état de ſe placer d'une maniére propre à ſe ſecourir mutuellement, & à profiter de ce qui peut leur être utile. Ces mêmes raiſons prouvent qu'une cauſe ſupérieure a dû préſider ſur la naiſſance des Formes plaſtiques, les renfermer chacune dans ſes bornes, les placer chacune dans la ſituation qui leur convient, & les environner de ce qui eſt néceſſaire pour travailler avec ſuccès à ce à quoi elles doivent s'occuper. Que ſeroit la Forme plaſtique d'un Cériſier, par exemple, c'eſt-à-dire une certaine ſubſtance qui a l'idée d'un Cériſier, l'idée des choſes propres à le faire croître, qui ſait de quelle maniére il convient de les ranger, qui a à cœur de ſe ſaiſir de ces matiéres, & de les placer chacune où elle doit être, qui ne penſe à rien d'autre, & qui eſt incapable de penſer, à quoi que ce ſoit d'autre? Que ſeroit une telle Nature s'il n'y en avoit point d'autres dans ſon Voiſinage, qui, à point nommé, lui fourniſſent les ſucs, les ſels, les ſoufres, les Terres &c: néceſſaires pour ſon ouvrage?

Le chaud & le froid, le ſec, & l'humide, les ſaiſons enfin, en un mot un très grand nombre de choſes doivent concourir dans une certaine proportion, pour produire un des plus ſimples effets qu'on voie; ces choſes ſont en elles-mêmes indépendantes les unes des autres; il faut donc qu'une Intelligence ſupérieure les ait aſſemblées, les ait approchées, & les faſſe agir de concert.

Ce ſera bien autre choſe ſi nous venons aux animaux: Combien de Formes plaſtiques ne doivent pas travailler afin que celle qui a ſous ſa direction la naiſſance d'un homme, ne travaille pas inutilement, mais organiſe un Corps qui doit trouver ſur la terre tout ce qu'il lui faut pour ſubſiſter?

On objecte à ceux qui ne veulent pas reconnoître une Cauſe ſupérieure, qu'aucune qualité n'étant eſſentielle à l'étendue, que chaque Corps pouvant ceſſer d'être en repos, & pouvant ceſſer d'être en mouvement, il faut qu'une cauſe extérieure ait déterminé chaque Corps à avoir la figure qu'il a plutôt qu'une autre, à être en repos, plutôt qu'en mouvement, ou à être en mouvement plutôt qu'en repos, à ſe mouvoir avec une certaine force, plutôt qu'avec une autre, & dans une direction vers un certain terme, plutôt que dans une direction vers un terme différent. On dira de même qu'une Intelligence ſupérieure étoit néceſſaire pour former toutes ces différentes Natures plaſtiques, pour donner à chacune ſon inclination, pour aſſigner à chacune ſon Ouvrage, pour lui préparer & pour lui fournir ſes matériaux, pour la placer enfin là où elle peut travailler avec ſuccès, & pour les ranger toutes d'une autre façon que loin de ſe traverſer, elle s'aidaſſent les unes les autres, non ſeulement ſans ſe connoître les unes les autres, mais ſans ſe connoître elles-mêmes, & ſans ſe trouver en pouvoir de réfléchir ſur ce qu'elles font.

IX. XENOPHANES, dit Mr. Bayle, raiſonnoit ainſi. *Ce qui a toujours été, eſt éternel: ce qui eſt éternel eſt infini: ce qui eſt infini eſt unique: car s'il contenoit pluſieurs Etres, l'un terminéroit l'autre, il ne ſeroit donc pas infini. De plus, déſini il, ce qui eſt unique, eſt par tout ſemblable à ſoi-même; car s'il renfermoit quelque différence, il ne ſeroit pas un Etre, mais pluſieurs Etres.* *Si L'Etre éternel eſt unique. Article Xenophanes. Note L.*

Voila un Exemple évident de ces Idées métaphyſiques, ou plutot de ces expreſſions vagues, dont on eſt toujours en danger de faire un uſage trompeur, lors qu'on les applique à des ſujets dont on n'a pas une connoiſſance aſſés diſtincte, & aſſés déterminée.

Quand *Xenophanes ajouteoit à ces Maximes celle-ci, que* *Ibidem.*

que rien ne ſe fait de rien : Or tout accident produit de nouveau, & diſtinct de la ſubſtance Divine ſeroit tiré du néant. Il faudra donc qu'il n'ait que l'Etre Eternel pût acquérir aucun nouveau mode diſtinct de ſa propre ſubſtance. Son Pyrrhoniſme auroit il pû tenir, & ſe ſeroit-il trouvé dans le cas, où des raiſons d'une évidence égale ſe préſentent en faveur du pour & du contre, quand on lui auroit montré, comme dit Mr. Bayle *les générations continuelles qui ſe font dans la nature. Elles prouvent, & que l'univers n'eſt pas un ſeul Etre, & qu'il contient quelque choſe qui eſt muable, parce qu'il change actuellement?*

Ibidem.

„ En vain pour ſe tirer de cette objection il „ auroit recuſé le témoignage des ſens, car on lui „ auroit répliqué, que ſi les apparences des ſens „ ne changeoient, ſi nôtre ame demeuroit toujours „ la même, & ſi les Etres qui ſont hors de nous „ ne changeoient point ; il faut donc que pour le „ moins, ce qui eſt en nous le ſujet paſſif des per„ ceptions que vous appellés des tromperies des „ ſens, ſoit un Etre muable & alterable : il n'eſt „ donc pas vrai, comme vous le prétendés qu'il ne ſe faſſe aucun changement dans l'univers.

Ibidem

Ce ſont les paroles de Mr. Bayle, & il ajoute. *Or m'appuiant ſur des notions évidentes, j'avois aſſuré que rien ne ſe fait de rien : d'où il s'enſuis néceſſairement que rien ne peut commencer, & que tout ce qui éxiſte une fois, éxiſte toujours, ce qui prouve évidemment l'immobilité, & l'immutabilité de toutes choſes : Je l'avois, dit-je, ainſi compris clairement, & reconnoiſſois l'éxpérience de mes ſenſations & de mes paſſions, me convainc que je ſuis muable : je n'avois donc rien compris de certain, je n'ai point une faculté proportionnée à la vérité.* Il eſt évident qu'une telle réponſe marqueroit peu de ſincérité, ou du moins feroit le langage d'un homme, qui pour ne pas demeurer court dans la diſpute, & ne démordre point de ton hypothéſe, ne veut pas réfléchir ſur ce qui ſe paſſe en lui-même, ſe rendre attentif ſur l'éxtréme différence qu'il y a entre la ſignification des termes vagues, & celle des éxpreſſions déterminées. Deux évidences égales & contraires mettroient l'Eſprit dans l'impuiſſance de s'aſſûrer de la vérité, mais l'embarras où jette l'obſcurité & l'application de quelques termes vagues, à des ſujets qui ne ſont pas déterminément connus, peut nous convaincre de nôtre ignorance, & des bornes de nos lumiéres, ſans faire aucun tort à la force de l'évidence, & ſans ébranler la certitude qu'on en tire.

Mais on peut encore lever cette difficulté plus directement. Nous avons l'idée d'une *Puiſſance*. Ce terme n'eſt pas un ſon vain, il a un ſens, & nous en entendons la ſignification, nous avons donc l'idée de quelque production, de quelque choſe qui pour le moins devient ce qu'elle n'étoit pas, nous avons l'idée pour le moins d'un Etat nouveau, & qui n'étoit pas avant que de naître. J'applatis une boule, j'arondis un cube ; je donne donc à cette ſubſtance étendue des figures qu'elle n'avoit pas. Se trouvera-t-il des gens aſſés opiniatres pour compter plus ſur des idées vagues, & des éxpreſſions équivoques, que ſur des ſentimens auſſi vifs, & auſſi conſtans que ceux par leſquels nous nous aſſûrons de l'éxiſtence des choſes ? Mais quand nous ſerions uniquement occupés d'illuſions, il ſeroit au moins réellement vrai que nous en ſerions occupés, & qu'elles ſe ſuccéderoient chés nous l'une à l'autre. Un ſentiment ceſſe, & un nouveau prend ſa place, les Cauſes qui les produiſent, paſſent d'une maniére d'agir à une autre, & quand même on ne voudroit point reconnoitre de cauſe, on ſeroit pourtant forcé d'avouer que nous ſommes occupés par des penſées qui ne nous ont pas toujours été préſentes de la même maniére.

Le moien de croire qu'un Etre Infini, ne peut rien ? S'il peut quelque choſe, ſa puiſſance n'eſt point aſſés bornée, pour ne pouvoir pas produire tout ce dont il peut ſe former des idées. Quoique l'Eſprit humain n'ait pas une Idée éxacte de la maniére dont la toute-Puiſſance de Dieu agit ; quand elle ordonne qu'une choſe dont elle a l'Idée, & qui n'étoit pas, commence à éxiſter, on comprend que cette toute-Puiſſance éxiſte en lui.

La *Création*, c'eſt à dire, l'éxiſtence d'un nouvel Etre, la production d'une nouvelle ſubſtance, n'eſt point un effet au-deſſus de ſes forces, & c'eſt de quoi on peut aiſément ſe convaincre.

Voés Sect. V. Art. VII. Ibidem

Rien ne ſe fait de rien, Donc ce qui eſt, a toûjours été. Ce qui eſt éternel, eſt infini : ce qui eſt infini eſt unique ; car s'il contenoit pluſieurs Etres, l'un termineroit l'autre : Ce qui eſt unique eſt par tout ſemblable à ſoi même ; Il eſt immobile ; car s'il pouvoit changer de place, il y auroit quelque choſe au delà de lui : Il eſt immuable ; car ce qui n'a point eu de commencement a une éxiſtence néceſſaire.

Delà Xenophanes conclud oit, *l'Univers eſt un Etre, c'eſt donc l'Etre unique, éternel, immuable. Donc ce qui paroit s'y faire de changement, ne conſiſte que dans des apparences trompeuſes.*

Il devoit continuer, & ſe demander ; Mais les apparences, de ces changemens qui ſe ſuccédent chés moi l'une à l'autre, ne ſont elles pas des changemens ? Ne fuis-je pas un Etre, puiſque ce qui n'eſt pas eſt incapable d'être trompé par des apparences ?

Dans tout le Raiſonnement de Xenophanes, y a-t-il une ſeule Idée, je ne dis pas qui paſſe, mais qui égale tant ſoit peu en netteté, & en force, celles que je viens d'éxprimer ? Une preuve de ſentiment inconteſtable lui devoit donc faire revoquer en doute la Concluſion où l'amenoient des Raiſonnemens ſubtils, & conçus en des termes aiſément ſuſceptibles d'équivoque

Un Etre Eternel éxiſtant néceſſairement, & par là même Infini, ſeroit-il infini, s'il manquoit de puiſſance, & ne manqueroit il pas de puiſſance s'il ne pouvoit rien produire ? Cet Etre doit être Infini en perfections, & non pas en imperfections : Il ne doit donc pas être infini à la maniére de l'étenduë matérielle.

Cela même qu'il faut le reconnoitre Infini en perfections, doit nous empêcher d'être étonnés, ſi nous ne le comprenons pas, & ſi nous ne pouvons pas le comprendre. Sur des ſujets de cette nature il nous arrive aiſément de parler ſans ſavoir ce que nous diſons ; Mais le bon ſens veut qu'on ſe taiſe ſur ce qu'on ne comprend pas, & qu'on ſe tienne à ce qui eſt démontré par des raiſons dont on comprend la force.

Une Intelligence Infinie, telle qu'eſt l'Intelligence de l'Etre néceſſaire & Infini, a pu former une infinité de plans dignes d'être éxécutés par ſa puiſſance. L'Idée d'un de ces plans n'a pas ſuccédé à l'autre, dans cette Intelligence infinie ; Mais infiniment Libre, elle s'eſt déterminée librement à en choiſir un pour l'éxécuter, & c'eſt celui dont nous ſommes une partie. Mais, dirés vous, *ſi elle en avoit choiſi un autre, elle n'auroit pas penſé de la même maniére qu'elle a fait.* Je répons que quelque plan qu'elleeut choiſi, elle auroit toûjours eu l'idée de tous les plans poſſibles, & elle ſe ſeroit déterminée à l'un d'eux avec la même liberté.

Ce qui eſt Infiniment parfait n'a beſoin de rien, il ſe ſuffit à lui même : Rien donc ne l'oblige à produire quelque choſe de différent de lui ; ce n'eſt pas par néceſſité, c'eſt par un libre choix qu'il s'y détermine.

Il n'y a point d'équivoque dans les termes dont ces Raiſonnemens ſont compoſés, la Concluſion où ils nous ménent eſt très-ſûre, quoique nous ne connoiſſions pas pleinement l'objet immenſe ſur lequel nous avons raiſonné. Mais quand on dit *l'Etre Infini eſt Unique, il éxclut tout autre Etre*, il y a de l'équivoque : l'Etre infini en perfections, ne peut pas avoir ſon égal en perfection, & en infinité ; mais

ſon exiſtence n'exclut pas l'exiſtence des Etres non paſsés, comme elle ne la renferme pas non plus. Si par le mot d'Etre on n'entend qu'une Etendue, telle que l'étendue ſolide & impénétrable, on a raiſon de dire qu'une telle étendue infinie eſt unique, & qu'elle exclut de ſa place infinie toute autre étendue impénétrable. Mais ſuivant l'idée de pluſieurs Philoſophes, loin d'exclure l'étendue ſpatiale infinie, elle la ſuppoſe au contraire; à plus forte raiſon l'Intelligence infinie, & l'Etendue infinie, ſont deux Etres qui ne s'excluent point l'un l'autre.

Cette Maxime; *de rien, rien ne ſe fait*, eſt équivoque: Elle peut ſignifier, *le rien n'eſt pas une matiére ſuſceptible de quelque forme; on ne ſauroit le modifier pour en faire un ouvrage*: En ce ſens la Maxime eſt très-vraie, & d'une parfaite évidence. Ce ſens là ſe préſente le prémier, & peut bien être cauſe du jugement qu'on porte ſur l'autre dont il s'agit dans cette Queſtion. On demande s'il implique contradiction qu'un Etre ait l'idée d'une Subſtance qui n'exiſte pas, & la force néceſſaire pour la faire exiſter, s'il lui plait qu'elle exiſte? Répondre à cette demande en diſant, *de rien, rien ne ſe fait*, dans le prémier ſens, ce n'eſt rien dire, & c'eſt viſiblement ſortir de la Queſtion. & prendre cette Maxime dans le ſecond ſens; c'eſt poſer tout net pour principe *ce qui eſt en queſtion. Implique-t il contradiction qu'un Etre ait l'idée &c*: Oui; & pourquoi? Parce que cela implique contradiction.

Pour décider cette Queſtion en homme raiſonnable il faut s'aſſurer ſi la diſtance, de ce qui n'exiſte pas, à ce qui exiſte, eſt ſi grande, qu'aucune puiſſance ne ſoit capable de la franchir. Or on doit convenir que cette diſtance n'eſt pas telle, dès qu'il y a un Etre infini, & dont les perfections n'ont aucune borne. Tout Etre qui n'eſt pas abſolument parfait eſt un ouvrage borné, qui par conſequent n'eſt pas infiniment éloigné du néant, puis qu'il y en a d'autres qui le ſont d'avantage, par là même qu'ils ont plus de réalité & de perfection.

Mr. Bayle prononce d'un ton ſi affirmatif, *S'il y a quelque principe évident, & d'une parfaite certitude, c'eſt ſans doute celui-ci*, DE RIEN, RIEN; & pour lui donner plus d'emphaſe, il ſe plait à l'exprimer en Latin; EX NIHILO NIHIL FIT. Ses aveugles Admirateurs le croient ſur ſa parole. Ils ſe rendent ſes Echos & en François & en Latin; & après vous avoir dit d'un air & d'un ton triomphant EX NIHILO NIHIL FIT, ils s'étonnent qu'au lieu de ſuccomber, vous oſiés encore vous hazarder à répondre; EX NIHILO NIHIL FIT. *Oſeriés-vous nier cet Axiome?* Pourquoi non? (ai-je quelquefois répondu à ces prétendus Philoſophes qui avoient chargé leur mémoire des objections de Mr. Bayle, & qui ils répétoient à tout coup en Perroquets, de même que ſon Apologie.) On le voit tous les jours. N'applatis-je pas une bale de plomb quand je veux? Il y avoit déja dans le monde ces figures ſemblables à celle que je donne à ce bloc; mais celle-ci n'y étoit pas. *Mais vous l'avés produite cette figure par le moien du mouvement, & ce mouvement dont vous vous êtes ſervi exiſtoit déja.* Sans doute. Auſſi prétens-je qu'il ne ſe produit quoique ce ſoit que par le moien d'une *Cauſe Efficiente*, & c'eſt de là que je conclus que l'Univers a un Auteur, que cet Auteur exiſtoit déja, & avoit l'Idée de ſon ouvrage, avant que de lui donner l'exiſtence qu'il a préſentement, mais qu'il n'a pas toujours eu. *Mais ce mouvement dont vous avés beſoin pour produire une nouvelle figure, vous ſavés où l'aller prendre, & de quelle maniére il faut s'en ſervir.* J'en tombe d'accord. Mais cette Cauſe Efficiente que je connois, & que je mets en oeuvre, produit un effet, par conſéquent une *réalité* qui n'exiſtoit pas auparavant. Cette Figure que je viens de produire n'étoit pas encore avant que ſa cauſe efficiente la fit naître, & dès que cette Cauſe l'a produite, elle n'eſt pas un rien, elle a une exiſtence réelle.

Un Corps *A* en mouvement, frappe le Corps *B*, & y produit un mouvement. Ce mouvement n'éxiſtoit point avant le choc, & depuis le choc ce nouvel état éxiſte. Il n'étoit pas, il eſt. *Mais ce n'eſt rien de nouveau.* Equivoque toute pure, & même aſſés groſſiére. Il y avoit dans divers autres Corps, un mouvement ſemblable; Mais ce mouvement n'étoit point celui qui eſt ſurvenu au Corps *B*. Le mouvement du Corps *A* ne peut paſſer dans le Corps *B*; ce paſſage implique contradiction. Le Corps *B* peut acquérir un état ſemblable à celui du Corps *A*, mais il eſt impoſſible que l'état du Corps *A* devienne lui-même celui du Corps *B*; car il faudroit que le Corps *A*, éxiſtant d'une certaine maniére, devint le Corps *B*, éxiſtant d'une maniére ſemblable.

Si un Corps en mouvement eſt un Etre aſſés réel, aſſés actif, pour faire paſſer un autre Corps de l'état de repos à celui de mouvement; Si ce Corps eſt un Etre aſſés réel, aſſés actif, pour faire éxiſter un état qui n'exiſtoit pas auparavant, pourquoi un Etre infiniment plus parfait, & plus puiſſant, ne pourroit-il pas faire éxiſter une ſubſtance qui auparavant n'étoit pas? Une ſubſtance eſt-elle une réalité infinie, en compraiſon de ſes états & de ſes maniéres d'être? n'eſt-elle pas finie auſſi bien qu'eux? & l'activité de l'Etre Eternel, & ſans bornes dans ſes perfections, n'eſt-elle pas au-deſſus de l'activité des Corps? & ne peut-elle pas donner l'éxiſtence à ce qui ſeroit infiniment au-deſſus du mouvement, à ce qui ſeroit incomparablement plus réel?

X. Mr. Bayle met cet argument dans la bouche d'un Epicurien, *pour produire le mouvement dans la matiére, il faut que Dieu la touche, & qu'il la pouſſe, & ſi cela eſt, il n'eſt pas diſtinct de la matiére.* *De la naiſſance du mouvement. Article Epicure Note S Art. II.*

Par nôtre propre ſentiment, qui eſt la plus forte de toutes les preuves, nous ſommes convaincus que notre Volonté eſt par ſa nature active, c'eſt un acte au moins intérieur, nous le ſentons, nous nous éxcitons, nous nous animons en voulant. Cet acte, dont nous ne nous ſaurions former aucune Idée dès que nous nous le repréſentons comme un Mouvement corporel, eſt pourtant ſuivi du mouvement de nôtre corps.

Je veux que cet acte qui eſt *penſée* & non pas *mouvement*, ne ſoit qu'une cauſe apparente du mouvement qui l'accompagne, ou qui le ſuit immédiatement: pourquoi la volonté d'un Etre penſant plus parfait que nous, ne pourroit-elle pas être la cauſe réelle d'un mouvement dont nous ne ſommes que la cauſe apparente? La puiſſance eſt quelque choſe de réel; & une réalité éternelle & infinie doit avoir une puiſſance infinie. La volonté d'un tel Etre, qui eſt une penſée active, puis qu'elle eſt la volonté d'un Etre Infini, doit-être infiniment active, & par conſéquent rien ne lui doit être difficile. Cette concluſion eſt une ſuite évidente de la liaiſon néceſſaire, qui ſe trouve entre les idées de volonté, d'activité, de réalité, de perfection.

Les Epicuriens qui prétendoient que le mouvement des Atomes, qui ne penſoient pas, étoit capable de produire des penſées, & des volontés; pourquoi auroient-ils réfuſés de reconnoître que des actes de volonté étoient capables de produire des mouvemens?

Plus on ſe rend attentif à la nature du mouvement, plus on ſe convainc qu'il doit ſon éxiſtence à une volonté libre & efficace, qui a trouvé à propos de la lui donner.

Je vois des corps en repos, après les avoir apperçus en mouvement, & j'en vois qui ſe meuvent après avoir été en repos. De là je conclus que le corps eſt indifférent de ſa nature à l'un ou à l'autre de ces états, ou du moins qu'il eſt ſuſceptible de l'un

ou de l'autre. Or tout ce qui peut être & n'être pas, doit avoir été déterminé par quelque autre cause, à être, plutôt qu'à n'être pas ; & ce qui peut éxister de deux manières, doit avoir été déterminé par quelque cause à être d'une façon plutôt que de l'autre.

Aujourd'hui nous voions qu'un corps qui est en repos, se met en mouvement en suite de l'impulsion qu'il reçoit d'un autre ; mais comme celui-ci avoit peutêtre déja été en repos, avant que d'être en mouvement, & que certainement il est susceptible de l'état où nous ne le voions pas, autant que de celui où nous le voions, il est naturel, & il est conforme à la Raison de demander d'où vient qu'il est lui-même en mouvement, & qu'il en pousse un autre.

On n'échapperoit pas en fuiant pour ainsi dire, dans l'obscurité de l'infini, & en disant que peutêtre y a-t-il eu de toute éternité quelque corps en mouvement.

En vain, dis-je, on chercheroit à éluder la Question par cette défaite; on y seroit aiſément ramené; car puis qu'il n'y a aucun corps dont la nature soit incompatible avec l'état de repos, & que nous sommes forcés de reconnoître que le Corps le plus agité pourroit conserver son éxistence, & la nature de corps toute entière, en perdant son mouvement, nous sommes forcés d'avoüer qu'il n'y a aucun corps qui n'ait pû être éternellement en repos, au cas qu'il nous plaise de supposer la matière éternelle; & il faudra toujours convenir, que quelque cause éternelle a du déterminer à être en mouvement ce qui pouvoit être éternellement en repos. Car comme aujourd'hui un corps en repos ne tire pas son mouvement de lui même, mais le reçoit de l'efficace d'une cause qui lui est extérieure, auſſi un corps éternel, supposé qu'il y en puisse avoir, & qu'il y en ait eu, n'auroit pas tiré son mouvement éternel de la nature, susceptible d'un éternel repos, tout comme d'un éternel mouvement ; mais il l'auroit reçu de l'impression éternelle d'une cause différente de lui.

Si l'on essaioit d'éluder le Raisonnement que je viens de faire, en disant, que comme la matière a éxisté éternellement, & par conséquent n'a point de cause, il en est de même du Mouvement qu'on se donnera la liberté de supposer éternel, comme la matière. Je répondrois que rien ne peut-être éternel, & sans cause que ce qui éxiste nécessairement ; car ce qui est éternel, mais qui auroit pû ne l'être pas, devroit tenir son éxistence d'une cause éternelle qui l'eût produit de toute Eternité. Or si l'éxistence du mouvement étoit nécessaire ; si des corps éternels, ont été éternellement en mouvement, parce qu'étoit une nécessité qu'ils le fussent, ils le seroient encore ; & un corps à qui le mouvement a été une fois si essentiel, qu'il lui a appartenu nécessairement, & éternellement, ne l'auroit jamais perdu. Cependant les Corps qui se meuvent, perdent de leur mouvement, à mesure qu'ils en donnent aux autres.

Si quelques-uns des corps qui composent l'univers ont eu un mouvement éternel, l'ont-ils eu nécessairement ou par hazard ? Etoient-ils tels qu'ils ne pussent être sans mouvement, ou pouvoient-ils être en repos ? Dira-t-on que le hazard en a décidé, & que par là seulement un corps, qui auroit pû être éternellement en repos, a été dans un mouvement éternel ? C'est reconnoître un effet qui n'a plus de cause. Rien n'a déterminé un tel Corps à l'état où il est. Si on aime mieux regarder les mouvemens éternels comme des mouvemens d'une éxistence nécessaire, d'où vient qu'un corps après être mû éternellement, est venu à perdre une partie de son mouvement, ou à le perdre tout entier ?

Il y a plus ; les Corps dont les Mouvemens sont supposés éternels, se sont ils mû éternellement sans en point rencontrer, & sans en point pousser ? N'est-ce qu'après une éternité que leur mouvement a éprouvé des chocs & des diminutions ? Ont-ils eu éternellement quelques corps dans leur voisinage ? Si cela est, un corps éternel en aura éternellement poussé d'autres, & de toute éternité il aura eu du mouvement, & en aura perdu ; & cependant celui qu'il aura perdu, il l'avoit avant que de le perdre. Ainsi plus l'on s'obstine dans l'Hypothèse d'un mouvement éternel, plus l'on s'enfonce dans des contradictions. L'Eternité de la perte aura dû être précédée d'une autre.

Il ne faut pas se laisser éblouïr par ce qu'offriroit de commode la supposition de quelques Corps, à qui le *Mouvement* seroit *essentiel*, comme le *Repos* aux autres. Ceux-là, dirois-on, ne le perdroient jamais, mais le conserveroient toûjours tout entier, quoi qu'ils parussent en perdre une partie, lorsque les effets de leur activité seroient ralentis par les masses qu'ils seroient obligés de porter avec eux, comme l'activité d'un cheval paroit ralentie par le poids dont il est chargé ; quoique sans devenir plus grande, & sans recevoir aucun accroissement, cette activité le sera avancer d'avantage dès qu'on aura diminué la charge qui la retardoit.

Quand un corps en choque un autre, il faudroit, selon ce système, qu'une partie des corpuscules qui sont essentiellement mobiles, passassent du prémier dans le second, & que chaque Corps s'avançat à proportion de la quantité des corpuscules qui le porteroient en avant. Mais d'où vient qu'un corps n'en chasse un autre que dès qu'il vient à le toucher ? D'où vient que ces corpuscules si mobiles ne s'échappent pas du prémier, pour passer dans le second, à quelque proximité qu'il en soit, à moins qu'il ne le touche ? L'AIR leur laisse un chemin très-libre, cependant ils n'y passent pas.

Dira-t-on que ces corpuscules, sources, & sujets propres de tous les mouvemens, ne se détachent d'une masse, où ils sont une fois nichés, qu'à proportion des obstacles qu'une autre fait à la continuation de leur route ? Mais d'où vient qu'il en passe tout autant d'une boule dans une autre, (quoiqu'elles ne se touchent que dans un point,) qu'il en passeroit d'un cube dans l'autre, s'ils étoient de même poids que les boules, quoique la surface de l'un s'applique sur toute la surface de l'autre ? Il faut qu'ils se dégagent bien aiſément, & il faut leur attribuer une singulière dextérité, & une espéce d'intelligence, & de conduite, pour quitter ainsi toutes les parties d'une boule, où ils sont répandus, & en sortir tous à la fois, par le seul point du contact, ou pour s'échapper par des lignes parallèles au diamètre qui passe par ce point, traverser l'air où ils n'avoient garde de se lancer sans cela, se rendre enfin dans la même boule où se sont rendus ceux qui ont défilé par le point du contact, s'y arrêter &s'y nicher, jusques à ce qu'une occasion semblable les avertisse de s'en séparer.

Voïés mes Essais sur le Mouvement.

Il est inconteſtable qu'il se produit du Mouvement. *B* est frappé par *C*. Il étoit en repos. Le voilà en mouvement. Voilà donc une réalité nouvelle; Ce n'est pas le prémier mouvement ; Il a été précédé par celui de *C* ; mais le mouvement de *B*, est auſſi peu celui de *C*, que la substance de *B* est celle de *C*. Les substances sont semblables, les Etats le sont auſſi, mais l'un n'est aucunement l'autre. Il est impoſſible qu'une substance dans un certain état, devienne une autre substance dans un semblable état.

On ne peut pas faire retomber les Questions que nous venons de faire sur la Cause prémiere elle-même, ou sur celle à qui on donne ce nom, & à qui on attribue la naissance de tout mouvement. On ne peut pas dire que pouvant être, & n'être pas, il faut qu'il y ait une cause qui l'ait déterminée à être plutôt qu'à n'être pas. Ce langage ne signifie rien. On ne sauroit chercher une telle cause prémiére sans

extra-

extravagince, ni la ſuppoſer ſans contradiction. On ne ſauroit ſuppoſer un Etre abſolument parfait, comme capable d'exiſter, mais n'exiſtant pas encore, ſans ſe contredire; car ce qui eſt néceſſairement, & ce qui eſt ſi réel qu'il implique contradiction qu'il ne ſoit pas, eſt ſans contredit plus parfait que ce qui eſt, mais qui auroit pu n'être pas.

Il y a plus; Si l'Etre abſolument parfait n'éxiſtoit pas actuellement, il ſeroit impoſſible qu'il éxiſtât jamais; car ce qui le déterminеroit à éxiſter, ſeroit plus parfait que lui, & outre la puiſſance il auroit l'éternité, & par conſequent une réalité infinie de plus que lui.

Quand nous parlons de *l'Etre* abſolument infini, ou abſolument parfait, ſi nous voulons penſer conformément à nos éxpreſſions, nous nous rendrons attentifs à l'idée de l'Etre, & nous nous abſtiendrons de le borner à la poſſibilité, & d'en éxclurre l'éxiſtence actuelle, l'éxiſtence éternelle, l'éxiſtence néceſſaire.

Dès qu'on ſera convenu que *Corps*, & *étendue*, c'eſt la même choſe, on ſera obligé de reconnoitre, & on verra très-clairement, qu'aucun corps, (c'eſt-à-dire aucune portion d'étendue) ne peut tirer ſon mouvement de lui-même; que l'étendue ne ſauroit paſſer d'elle même de l'état de repos à celui de mouvement; qu'elle eſt indifférente à l'un & à l'autre de ces deux états; qu'elle eſt également ſuſceptible de l'un & de l'autre; que par conſequeur il faut que quelque Cauſe éxtérieure la détermine à l'un plutôt qu'à l'autre.

Mais cette Cauſe différente de la ſubſtance corporelle comment y a-t-elle fait naitre le mouvement? Quand je répondrois à cette demande; La choſe eſt ſûre, mais j'en ignore la maniére, les bornes de mes connoiſſances devront-elles rendre incertain tout ce que je connois? Cette Réponſe ſuffiroit pour contenter un eſprit raiſonnable: Mais on peut aller plus loin.

Après avoir connu que la ſubſtance étendue ne peut pas être elle-même l'origine de ſon mouvement, il faut eſſaier de la chercher dans une ſubſtance intelligente: Or à quelque intelligence qu'on s'aviſât d'attribuer les prémiers mouvemens de l'Univers, comme il faudroit toujours reconnoitre que cette Intelligence tiendroit ſon pouvoir de l'Intelligence ſuprême & éternelle, c'eſt dans la Puiſſance & dans la Volonté de celle-ci, qu'il faut chercher la prémiére origine du mouvement.

La puiſſance d'un Etre quel qu'il ſoit, c'eſt cet Etre même éxiſtant d'une certaine façon, ou conſidéré à de certains égards; c'eſt cet Etre même agiſſant, & faiſant naitre quelque choſe qui auparavant n'étoit pas, ſubſtance ou état de ſubſtance. La Puiſſance de l'Etre ſans bornes, de l'Etre Infiniment réel, c'eſt donc cet Etre même, & par conſequent elle eſt auſſi ſans bornes, elle eſt infiniment réelle, infiniment active. L'Intelligence éternelle peut produire tout ce qu'elle veut, & le produire avec une infinie facilité, c'eſt-à-dire avec une facilité proportionée à ſa puiſſance, proportionnée à ce qu'elle eſt; il ſuit de là qu'elle opére par ſa volonté que ſon ordre eſt immédiatement ſuivi d'un effet tel qu'elle l'a voulu, tel qu'elle l'a ordonné; car s'il falloit que cet acte de ſa volonté fut encore ſoûtenu de la moindre application, fut accompagné du moindre effort, la facilité ne ſeroit pas infinie, & une volonté efficace par elle-même, agiroit encore plus facilement, & ſeroit encore plus puiſſante.

Voïez Sect. IV. Art. LXIV. & ſuiv. Nous faiſons naitre divers mouvemens dans notre corps par la ſeule efficace de notre volonté; ou du moins ſi la volonté ne produit pas immédiatement les mouvemens de nos muſcles, elle détermine les eſprits à y couler, & en général les cauſes qui les agitent à s'y porter: Notre volonté eſt donc cauſe de ces maniéres d'être, que nous appellons des déterminations de mouvement, ſes ordres ſont incontinent éxécutés, les cauſes immédiates des mouvemens de nos bras & de nos jambes lui obéïſſent ſur le champ, quoique cette volonté ne connoiſſe pas ces cauſes, & que ces cauſes ne la connoiſſent pas, & ne ſoient pas même capables de connoiſſance.

Quand on ſuppoſeroit qu'il n'y a dans l'homme qu'une ſeule ſubſtance, la volonté & le mouvement ſeroient toujours deux attributs très-différents; la volonté eſt une maniére d'Etre, qui ſe ſent, & qui ſe connoit, par là même qu'elle éxiſte, au lieu que le mouvement ne ſe ſent, ni ne ſe connoit; l'une ſeroit pourtant la cauſe de l'autre.

Enfin ſi l'on penſe que notre Volonté n'eſt qu'une cauſe occaſionnelle des mouvemens de nos eſprits, ou de leurs déterminations, il faudra toujours reconnoitre qu'elle en eſt la cauſe apparente; or ce dont elle eſt une apparence, une ombre, une repréſentation, il faut que la réalité s'en trouve quelque part, & ce ſera dans la Volonté de l'Etre ſuprême.

Cet Etre renferme toutes les perfections abſoluës, c'eſt-à-dire qui ne ſont accompagnées d'aucune imperfection: Infini, il ſe ſuffit à lui-même, heureux par lui-même, & infiniment ſatisfait de ſe connoitre, & de jouïr de lui-même; il pouvoit ne rien produire de différent de ſoi-même, car il n'avoit beſoin de rien; & comme le mouvement pouvoit être, & n'être pas, il pouvoit le produire ou ne le produire pas. Sa volonté ſuprême eſt parfaitement Libre; il eſt eſſentiel à ſa parfaite Liberté de ſe déterminer elle-même, & ſa Volonté s'eſt librement déterminée à vouloir que l'étendue fut, & à vouloir qu'il y eut du Mouvement dans l'étendué.

XI. L'ORSQUE des preuves claires, ſimples, & ſolides, réduiſent à la néceſſité d'admettre de certaines concluſions; des concluſions ainſi établies, ne perdent rien de leur force, qu'and même elles tombent ſur des ſujets qu'on n'eſt pas en état de comprendre parfaitement. Mr. Bayle en convient lui-même, lorſqu'il dit.

& L'élévation de l'Etre ſuprême n'affoiblit point la Certitude des Raiſonnemens prémiers.

Dictionn. Article Epicure Note T.

„ Pour mieux connoitre l'importance de la doctrine de la Création, il faut auſſi jetter la vuë ſur „ les embarras inéxplicables à quoi s'engagent ceux „ qui la nient. Conſidérés donc ce qu'Epicure pou- „ voit objecter aux Platoniciens, comme on l'a vu „ ci-deſſus, & ce qu'on peut dire aujourd'hui contre „ les Sociniens. Ils ont rejetté les Myſtéres Evangeliques, parce qu'ils ne pouvoient les accorder a- „ vec les lumiéres de la Raiſon. Ils ne ſe ſeroient „ pas ſuivis, s'ils étoient tombés d'accord que „ Dieu a créé la matiére; car ce principe Philoſophique, *ex nihilo nihil fit, rien ne ſe fait de rien*, eſt „ d'une auſſi grande évidence que les principes en „ vertu deſquels ils ont nié la Trinité. & l'union „ hypoſtatique. Ils ont donc nié la création; mais „ que leur eſt-il arrivé? C'eſt de tomber dans un „ abime, en ſuiant un autre abime, à l'égard de „ reconnuſſent l'éxiſtence indépendante de la matié- „ re, & que cependant ils la ſoûmiſſent à l'auto- „ rité d'un Etre. Il a fallu qu'ils avoüaſſent que „ l'éxiſtence néceſſaire peut convenir à une ſubſtan- „ ce qui eſt d'ailleurs toute chargée de défauts, & „ d'imperfections, ce qui renverſe une notion très- „ évidente, ſavoir que ce qui ne dépend de quoi- „ que ce ſoit pour éxiſter éternellement, doit être „ infini en perfection; car qui eſt-ce qui auroit mis „ des bornes à la puiſſance, & aux attributs d'un tel „ Etre? En un mot ils ont à repondre à la plupart „ des difficultés, que j'ai ſuposé qu'Epicure pou- „ voit propoſer aux Philoſophes qui admettoient l'é- „ ternité de la matiére: Inférés de là en paſſant qu'il „ eſt très-utile à la Réligion que l'on faſſe voir que „ l'Eternité de la matiére entraine après ſoi la des- „ truction de la Providence Divine. On montre „ par ce moien la néceſſité, la vérité, & la cer- „ titude de la Création.

NB.

N.B.

NB.

Voilà Mr. Bayle qui reconnoit la Raiſon utile, à la Théologie; elle fait voir de ſon aveu la néceſſité de la Création, & cette néceſſité reconnuë facilite la ſolution des difficultés qu'on forme ſur la Providence.

Mr. Bayle reconnoit auſſi que la ſuppoſition de l'éternité de la matiére, renverſe les notions du bon ſens. *La Création* proprement ainſi appellée, n'eſt pas ſans obſcurité; mais le ſyſtême qui n'en admet point, en a de beaucoup plus grandes, c'eſt un *abîme* de ténébres & de contradictions.

Au fond la peine qu'on ſe fait de reconnoître une Puiſſance qui va juſques à donner l'Etre à des Subſtances, n'a pour tout fondement que des Préventions communes au plus groſſier vulgaire, qui ne juge que par ſes yeux: On lui fait un récit, & ce récit ne contient rien, dont il n'ait ſouvent vû des exemples; il l'écoute avec plaiſir, il le croit vrai, par là même, & n'en demande pas des preuves. Mais s'il a vû peu d'exemples de ce qu'on lui dit, il s'en déſie; ſi enfin il n'a rien vû de ſemblable, il ne doute plus qu'on ne ſe mocque de lui, & il s'applaudit de n'être pas crédule: Quand les Phyſiciens commencérent il y a un peu plus d'un Siécle, a parler de Pores, de Matiére ſubtile, & d'attribuer aux différentes figures de ces particules, & de ces pores les Phénoménes de la nature, on écoutoit tout cela comme des ſonges & des contes de Fées. Le Vulgaire ne s'eſt pas mieux affiné de l'exiſtence de ces pores, & de ces particules; mais à force d'en entendre parler, on s'eſt rendu ces termes familiers, & on ne les accuſe plus d'exprimer des Paradoxes.

Création de rien. Article Hierocles. Note A.

XII. Mr. BAYLE trouve encore que Hierocles raiſonnoit très-ſolidement, pour prouver que le Monde a été produit de rien. " Il conclut, dit-il de là „ que Dieu n'auroit pû commencer ſon ouvrage, „ que par une mauvaiſe action, ſavoir par l'entrepri- „ ſe de dépouiller de ſon état naturel une ſubſtance „ incrée auſſi bien que lui, & ſa propre ſœur. Ce N.B. „ ſont des raiſons ſi fortes, que toute perſonne qui „ les aura bien peſées, & qui s'intéreſſera à la gloi- „ re de Platon, tâchera de faire voir qu'il n'a point „ admis deux principes Collateraux, Eternels, & „ independans l'un de l'autre, Dieu & la matiére. „ Voilà ſans doute ce qui fit que notre Hierocles „ lui attribua le dogme de la Création proprement „ dite. Je me perſuade qu'il l'avoit lû dans les Ecrits „ des Chrétiens, & qu'aiant été frappé des argu- „ mens, qui combattent l'éxiſtence d'une matiére „ increée, & qu'aiant joint à cela les notions de Créateur „ qui portent au plus haut point la puiſſance & la ma- „ jeſté Divine, il ſuppoſa pour la gloire de la ſecte „ que ſon Fondateur avoit connû Dieu ſous l'idée „ d'une nature dont un ſimple acte de volonté peut „ ſuffire à la formation de l'Univers.

Il ſeroit à ſouhaiter que ces vérités euſſent été plus préſentes à l'Eſprit de Mr. Bayle, il n'auroit pas parlé comme il fait ſouvent de la Création des Etres tirés du néant, comme d'une difficulté propre à arrêter tout court les plus grands Génies.

Article Demócrite. Note R.

Il prouve encore que le ſyſtême de l'éternité de la matiére eſt éxpoſé à des difficultés inſurmontables. „ Ainſi en quittant le droit chemin, *dit-il*, N.B. „ qui eſt le ſyſtême d'un Dieu Créateur libre du „ monde, il faut néceſſairement tomber dans la mul- „ tiplicité des principes; il faut reconnoître ente'eux „ des antipathies, & des ſympathies, les ſuppoſer „ indépendans les uns des autres, quant à l'éxiſten- „ ce & à la vertu d'agir, mais capables néanmoins „ de s'entre-nuire par l'action, & la réaction. Ne „ demandés pas pourquoi en certaines rencontres „ l'effet de la réaction eſt plutôt ceci que cela; car „ on ne peut donner raiſon des propriétés d'une „ choſe, que lors qu'elle a été faite librement par NB. „ une cauſe qui a eu ſes raiſons, & ſes motifs en la „ produiſant.

Quand on ſuppoſeroit les Atomes Eternels, & en mouvement de toute Eternité, on pourroit bien en conclure, qu'en s'approchant ils fourneroient de certaines maſſes, & ſi vous voulés encore, que ces Maſſes ſeroient propres à produire de certains effets. Mais de là il y a infiniment loin à ſuppoſer que ces Maſſes, formées par le concours fortuit des Atomes, auroient pris un agencement régulier, & que les propriétés des unes, auroient été précilément telles qu'il les falloit pour l'uſage des autres.

Que l'on ploie dix billets numerotés l'un par le chiffre (1) le ſecond par le chiffre (2) Combien de reprifes ne faudroit-il pas, pour les tirer, ſans choix, dans un tel ordre que le Numero (1) vint préciſément le prémier, le Numero (2) le ſecond, & ainſi juſques au 10 ?

S'il y en avoit 20. le cas ne ſeroit pas ſeulement deux fois plus difficile, mais incomparablement plus, comme le démontrent ceux qui ont étudié la doctrine abſtraite des Combinaiſons. Cinq choſes melangées 2 à 2, donnent 15 combinaiſons, à 3, 35. à 4, 70. à 5, 126. à 6, 210. à 7, 330.

La difficulté de ranger pluſieurs choſes ſans le ſecours du diſcernement dans un ordre croiſſant avec le nombre de ces choſes, devient toujours plus grande dans une proportion qui va ſi fort en augmentant. Pour donner un arrangement, ſans le ſecours de l'intelligence & du choix, à une infinité de parties en déſordre, il faudroit ſurmonter des difficultés infiniment infinies. Quelle étendue d'intelligence ne ſeroit pas néceſſaire pour ranger dans un grand ordre, dans un ordre éxquis, dans un ordre qui ſe ſoûtînt, une infinité de choſes dont chacune hors de ſa place ſeroit une cauſe de déſordre? Prenés autant de lettres qu'il y en a dans une ligne, agencés les billets où elles ſont écrites, une ſeule par billet ſans les voir, à peine après avoir épuiſé votre vie en tentatives vieindrés vous une fois à bout de les ranger à faire lire cette ligne. La difficulté ſera beaucoup plus que double s'il faut ainſi venir à bout d'agencer les éxpreſſions de deux lignes. Où n'iroit point la difficulté de les ranger, ſans le ſecours du diſcernement, dans l'ordre où elles ſont dans une page entiére? Leurs agencemens fortuits iroient-ils enfin à compoſer un Livre? Une Cauſe infinie en perfection peut ſeule léver les obſtacles qui naiſſent d'une confuſion infinie.

J'ajoûterai ici un éxemple aiſé de la variété & de la multiplicité des combinaiſons. *a* & *b* ſe combinent en deux maniéres *ab*, *ba*. *abc* en ſix, *ab*, *cb*, *ba*, *bc*, *ca*, *cb*; & cela ſans être répétées. *abcd*, en 24. *abcd*, *abdc*, *acbd*, *acdb*, *adbc*, *adcb*; en voila ſix. Il y en aura autant ſi l'on commence par *b*; autant par *c*; autant par *d*.

Une infinité combinées 2 à 2, iroit à l'infini; combinées 3 à 3, encore à l'infini, & à un plus grand infini: combinées toutes enſemble, à une infinité d'infinies maniéres. Quelles ſources de confuſions; quelle infinité de dérangemens, & à combien d'infinies maniéres ne montent pas les cahos & les confuſions poſſibles? Si cette confuſion ne ſe change pas tout d'un coup en régularité, elle ſubſiſtera, car quelque léger principe de régularité ſeroit bientôt détruit par les chocs de l'infinie confuſion reſtante.

Dire que dans la ſuite infinie des temps la combinaiſon réguliére a enfin eu ſon tour, ce ſeroit ſuppoſer une infinie régularité dans la confuſion, puiſque ce ſeroit ſuppoſer que toutes les combinaiſons différentes à l'infini ſe ſeroient ſuccédées par ordre, & que par là la combinaiſon réguliére auroit paru, dans ſa place, & en auroit eu une aſſignée dans cette ſucceſſion, ou elles ſe préſentoient par ordre, comme ſi une Intelligence en avoit fait les agencemens, les eſſais, les revues.

Cette hypothéſe ſur la Création une fois reconnue, les difficultés qu'on forme contre la Providence tombent; car après les avoir pouſſées tout auſſi loin que Mr. Bayle les porte, elles nous amé-

Digitized by Google

neront à penſer que Dieu eſt un Etre Libre, qui pour agir d'une maniére digne de lui & de ſa Liberté, à conçu un plan, dont l'éxécution, quand même on n'en connoit pas l'étendue, ne laiſſe pas de préſenter avec les Caractéres de la Liberté de ſon Auteur, une combinaiſon de Sageſſe, de Juſtice & de Bonté.

Je ne dois pas laiſſer paſſer ſans quelques remarques les Argumens par leſquels Mr. *Bayle* combat un ſyſtême fort ancien; ſavoir celui de l'Eternité de la Matiére, à qui une Intelligence ſuprême a enſin donné l'arrangement qu'on y voit; On peut *Note S* les lire dans l'Article Epicure. Mr. Bayle y attaque fortement l'Hypothéſe de l'éternité de la matiére. Mais lui qui, quand il veut, eſt un raiſonneur ſi habile, ne s'eſt-il pas apperçu qu'il emploie des argumens qui ne combattent pas moins l'hypothéſe véritable que la fauſſe? Comme quand il demande, d'où vient que Dieu n'a pas donné à la matiére ſon arangement plutôt? L'Objection tirée des Maux qu'on voit dans le monde combat également le ſyſtême ordinaire, & l'autre; On demande également ſi Dieu à prévu les deſordres de la Liberté, s'il en a prévu la poſſibilité, d'où vient qu'il n'en arrête pas le cours? En un mot ſous prétexte de combattre l'Eternité de la Matiére, il ramêne toutes les Objections qu'il préſentera dans la ſuite, ſous une autre forme, & avec leſquelles il connoit qu'il ne ſauroit trop familariſer ſon Lecteur pour les vuës qu'il ſe propoſe.

Il y a deux de ces Raiſonnemens, qui ne me paroiſſent d'aucune force. Savoir que Dieu n'avoit aucun Droit ſur une Matiére éternelle, auſſi bien que lui; & que la Sageſſe demande que l'on ſe contente de mettre chés ſoi les choſes dans un parfait ordre, ſans entreprendre de redreſſer celles ſur leſquelles on n'a aucun Droit; A cela il eſt facile de répondre en deux mots, que la Matiére étant un Etre inſenſible, il n'eſt pas poſſible de lui faire aucun torr.

Si les Anciens Philoſophes ont reconnu l'éxiſtence d'un ſeul Dieu Continuation des penſées diverſes Article XVI. Oeuvres Div. Tom III. pag. 285.

XIII Mr. BAYLE ſoupçonne Mr. Cudworth d'avoir prêté ſes Idées aux Philoſophes, à qui il a imputé la Connoiſſance d'un ſeul Dieu ſuprême. Mais Mr. Bayle lui-même ne pouvoit-il point être plus juſtement ſoupçonné de ne point voir dans ces Philoſophes, ce qu'il ne ſouhaitoit pas d'y voir?

„ Ce qui pourroit faire croire que ce ſavant Anglois attire à ſon hypothéſe, à force de bras & de machines, tout ce qu'il rencontre, eſt qu'il prétend que Pythagoras a été un véritable Unitaire. „ Qu'il me ſoit permis d'uſer de ce mot pour défigner la doctrine de l'Unité de Dieu. Mais comment „ eſt-ce que ce Philoſophe mériteroit ce nom, là-puis- „ que, del'aveu de Mr. Cudworth, il a parlé quelquefois de Dieu, comme de l'Ame du monde? y „ a-t-il rien qui ſoit compoſé de parties plus diſtinctes, & plus diſcordantes qu'une telle Ame? Combien ſont énormes les inimitiés, les antipathies, les „ guerres des animaux & des nations? Combien ſont-elles incompatibles avec la véritable unité de ſubſtance, „ de principe, de cauſe, & de tout ce qu'il vous „ plaira! Je vous renvoie à l'objection victorieuſe „ que Ciceron a propoſée contre le dogme de Pythagoras, touchant la nature, ou la prétendüe unité „ de Dieu.

„ Mr. Cudworth met Xenophanes au nombre des „ Unitaires: mais il falloit prendre garde que ce Philoſophe alloit trop loin, & qu'il ſe faiſoit une fauſſe „ idée de l'Unité; car il prétendoit qu'il n'y avoit „ qu'un ſeul Etre dans l'Univers, & que Dieu étoit „ toutes choſes, d'ou il s'enſuivoit que toutes choſes étoient Dieu. Penſée non ſeulement impie, mais „ auſſi très-ridicule. C'étoit le germe, l'ébauche, ou „ l'eſſai du Spinoziſme.

„ Je fais la même remarque par rapport à Parmenide, que Mr. Cudworth veut faire paſſer pour „ Unitaire.

„ Ce qui me ſurprend le plus, eſt qu'il fait le „ même honneur à des Romains, qui n'ont reconnu d'autre Dieu que l'ame du monde, ou que „ la Nature, & qui n'étoient pas aſſés ſous pour s'imaginer que la véritable Unité pût convenir à un „ tel Dieu. Varron avoüioit que l'ame du monde „ & ſes parties étoient de vrais Dieux. Il diſoit „ que le monde compoſé de corps, & d'ame, étoit „ nommé Dieu, non pas eu égard au corps, mais „ eu égard à ſa partie la plus noble, c'eſt a dire l'ame; „ après quoi il faiſoit tant de diviſions, & tant de ſubdiviſions qu'il montroit manifeſtement qu'il reconnoiſſoit une prodigieuſe multitude de Divinités, „ Varron n'a pû reconnoître qu'il n'y a qu'un „ Dieu, que de la maniére qu'il reconnoiſſoit qu'il „ n'y a qu'un monde, & il faut dire que le Dieu qu'il „ reconnoiſſoit n'étoit autre choſe que l'aſſemblage „ d'une infinité de Dieux, qu'il n'appelloit un qu'en „ le concevant comme un tout, ou qu'en ſe ſervant „ de ces abſtractions de Logique, en vertu deſquelles nous diſons qu'il n'y a qu'une nature humaine „ qu'une nature de cheval &c: ſi nous entendions „ l'unité réelle, nous nous rendrions ridicules; car „ réellement il éxiſte autant de natures humaines „ qu'il éxiſte d'hommes. Le dogme de Varron éxcluoit toute ſubſtance Divine qui fût ſeule de ſon eſpéce dans l'Univers. Claude Berigard l'a bien reconnu. Je m'étonne que Mr. Cudworth n'ait pas toûjours bien choiſi les témoignages qu'il vouloit produire.

„ Car quel eſt l'état de la queſtion lorſqu'on veut „ philoſopher touchant l'unité de Dieu? C'eſt de ſçavoir s'il y a une Intelligence parfaitement ſimple, totalement diſtinguée de la matiére & de la „ forme du monde, & productrice de toutes choſes. Si l'on affirme cela, l'on croit qu'il n'y a „ qu'un Dieu, mais ſi on ne l'affirme pas, on a „ beau ſiſter tous les Dieux du Paganiſme, & témoigner de l'horreur pour la multitude des Dieux, on'en admettra réellement une infinité, ſoit que l'on diſe „ que le monde ou que l'ame du monde, ou que le „ ſoleil eſt Dieu, & qu'il n'y en a point d'autre; „ ſoit que l'on diſe que toutes les créatures ſont l'ouvrage d'un ſeul principe, par voie d'émanation, „ ou par action émanente La plupart des témoins „ de Mr. Cudworth tombent par là. Il lui ſeroit „ très malaiſé d'en produire qui aient admis l'unité de Dieu, ſans entendre une ſubſtance compoſée. Or une telle ſubſtance n'eſt une qu'abuſivement, & improprement, ou que ſous la notion abſtraite d'un certain tout, ou d'un Etre collectif. Je vous laiſſe à juger préſentement ſi „ nos Modernes, qui à l'éxemple des Anciens Peres „ ont recueilli les endroits ou les Païens parlent „ d'un Dieu, ont agi avec toute la juſteſſe de diſcernement que la bonne foi demande.

„ Croiés-vous qu'il ſoit permis de ſe prévaloir du „ témoignage de ceux qui s'éxpriment comme nous, „ mais qui ont des idées fort différentes des nôtres, „ ou qui n'entendent point ce qu'ils diſent, & n'en voient par les abſurdités? Se vouloir parer & fortifier du ſuffrage de ces gens-là, c'eſt imiter, ce me ſemble, les avares, qui cherchent à s'enrichir „ par toutes ſortes de moïens, *per fas & neſas*. Voila des Païens, me direz vous, qui n'ont reconnu qu'un Principe de toutes choſes. Cela ne ſuffit pas vous répondrai-je. Les Spinoziſtes ne parleut pas autrement. Il faut ſavoir de plus quelle eſt la nature „ qu'ils aſſignent à ce principe. L'éxemptent-ils de toute compoſition, le ſéparent-ils, le diſtinguent-ils, ou de la forme, ou de la matiére du monde? S'ils ne le font pas, je les trouve auſſi abſurdes, „ & auſſi Polytheiſtes réellement que le ſauroient être les Homéres, & les Héſiodes. Une comparaiſon vous fera connoître ceci.

„ Le Philoſophe Thalés enſeigna que l'eau étoit „ le principe de toutes choſes: il ſe diſtinguoit par

„ là de ceux qui reconnoiſſoient deux, ou trois, ou „ quatre principes ; car il n'en admettoit qu'un. „ Mais quelle étoit l'unité de l'eau ? Oſerés-vous „ dire qu'elle fut réelle ? L'eau dans ſa plus grande „ ſimplicité, n'eſt-elle pas compoſée de matiére, „ & de certaines qualités qui la diſtinguent du feu ? „ Voila donc deux Etres réels dans l'eau, l'un eſt „ la matiére, l'autre la forme ; mais outre cela „ chaque partie de ce compoſé, eſt réellement diſ„ tincte des autres, & poſſéde toute l'eſſence de l'eau. „ Quelle multitude de ſubſtances na-t-on point là ? „ Otés la forme à l'eau par une abſtraction de Logi„ que, vous ne viendrés pas pourtant à l'unité, vous „ aurés une ſubſtance étenduë, & compoſée par con„ ſéquent d'une quantité innombrable de parties, qui „ ſont chacune un vrai corps, & une matiére. Vous „ comprendrés aiſément par là que ceux qui ont dit „ que la matiére, dépouillée de toute forme, eſt le „ prémier principe de tous les Etres corporels, ont „ bien admis un principe, à qui l'unité d'eſpéce, ou „ l'unité formelle convient, mais qui eſt réellement „ un aſſemblage de pluſieurs ſubſtances, dont cha„ cune eſt un corps ou une matiére. S'il ſe trouvoit „ donc que ceux qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu „ Auteur & Maitre de toutes choſes, ont voulu „ parler d'une ſubſtance compoſée de parties, il ſe„ roit vrai qu'ils auroient admis la multitude des „ Dieux ; car tout ce qui eſt en Dieu, doit être réel„ lement Dieu, & il ſeroit abſurde de prétendre que „ comme les bras & la tête de Socrate, n'étoient point „ Socrate, de même les parties de Dieu conſidérées „ ſéparement ne ſont point un Dieu. Il faudroit „ avant que de recourir à ce ſubterfuge que l'on „ montrât que chaque partie de la matiére n'eſt point „ une matiére, & que chaque partie de ſubſtance „ n'eſt point une ſubſtance.

Il eſt certain que les Anciens Philoſophes ſe ſont exprimés ſur un ſi grand ſujet, avec beaucoup d'obſcurité, ſur tout lorſqu'ils ſe ſont hazardés de l'approfondir ; & leur obſcurité n'avoit pas ſeulement pour cauſe le danger de s'exprimer clairement, mais encore la grandeur même du ſujet, & ſa diſproportion avec l'Eſprit de l'homme. Mais des expreſſions & des ſentimens qui ne s'accordent pas avec l'Unité la plus parfaite & la plus épurée, ne ſont point des preuves de Polythéiſme. On ne ſauroit diſconvenir que parmi le Vulgaire des Chrétiens, il ne s'en trouve, dont les Idées, ſi on les analyſe éxactement, n'ailleut au Trithéiſme : Cependant on leur feroit tort, ſi on ne les regardoit pas comme bien intentionnés dans leur pratique à n'adorer qu'un ſeul Dieu.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 287.

Il ſe pourroit bien que Mr. Bayle dans la continuation des Penſées diverſes Article LXVII abuſât de l'expreſſion métaphorique d'une ſubſtance ignée dont des Philoſophes ſe ſont ſervis pour déſigner le prémier Principe, & l'Ame même de l'homme ; Leur Intention étoit d'exprimer par là une grande actívité, & il a y de l'apparence qu'on leur fait grand tort quand on prend ces expreſſions à la rigueur de la lettre. Il convient d'interpréter ſuivant les mêmes régles, & dans le ſens le plus raiſonnable, ce qu'ils diſent de Dieu quand ils en parlent comme de l'*Ame* du monde. Leur intention eſt de dire que Dieu eſt la cauſe de toute *l'activité* qu'on voit dans l'Univers, & du bon ordre dans lequel tout s'y paſſe. Mais conclure de là qu'ils conçoivent *un morceau de Dieu ici, un morceau de Dieu là*, c'eſt comme ſi on concluoit qu'il y a un *morceau* de l'ame dans *l'oeil*, un morceau dans *l'oreille*, parce qu'on dit qu'elle anime tout le corps. Souvent on n'a en vuë que d'aſſûrer un fait dont la Vérité paroit inconteſtable, ſans ſe propoſer d'en expliquer ce que l'on ne connoit pas, & qu'on voit bien, que l'on ignore.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 288.

Mr. Bayle qui ſe plait ſouvent à embrouiller, dans l'article LXVIII. de la Continuation des Penſées diverſes, raiſonne à perte de vuë ſur les expreſſions de Platon, dont le ſens échappe à meſure qu'on veut l'approfondir. Mais s'il prétend conclure de toutes les difficultés qu'il propoſe, que Platon n'a pas connu l'éternité, & l'Unité d'un Dieu ſuprême, il pourra auſſi combattre les Chrétiens par les mêmes arguments ; & de quel deſſein ces bricoles continuelles, & le plaiſir qu'il ſe fait à tout coup d'aller à ſon but par des détours, ne mettent-ils pas dans le droit de le ſoupçonner ?

Sur la fin de cèt article il diſtingue les endroits où Platon parle de Dieu en *Moraliſte*, & où il parle de Dieu en *Phyſicien*. Sur quoi je remarque que quand il parle en *Moraliſte*. il ſuppoſe le fait tel qu'il le croit, au lieu que lorſquil en parle en *Phyſicien*, il eſſaye de ſe former des Idées qui lui faſſent comprendre la maniére dont le grand Etre éxiſte, & agit. Les Chrétiens en ont uſé de même, & leurs Théologiens ſe ſont partagés en différens ſentimens ſur la *Connoiſſance de Dieu*, dont ils ont fait de différentes eſpéces. Connoiſſance de *ſimple intelligence*, Connoiſſance de *vuë*, Connoiſſance *morenne*. Ils en ont uſé de même ſur la Volonté, & ſur un grand nombre de ſes perfections. Volonté de *bon plaiſir*, Volonté de *précepte* &c. Mais dès qu'il s'agit d'attribuer à Dieu, ce ſur quoi ils fondent leur adoration & leur obéïſſance, ils conviennent tous parfaitement.

L'éxiſtence de Dieu, l'Univers ſoumis à ſa puiſſance & à ſa direction, la Vertu l'objet de ſon approbation, & le Vice celui de ſa haine & de ſes ſuites ; ce ſont là des Vérités générales dont il a été facile aux hommes de ſe convaincre, & ce ſont en même temps des Vérités dont il leur importe infiniment de vivre convaincus. Une connoiſſance plus parfaite de la Nature Dieu & de ſes Perfections, doit-être l'Objet de leurs déſirs, encore plus que de leurs études, & cette Connoiſſance ſera plutôt, dans une autre vie, le *fond de leurs récompenſes*, qu'elle n'eſt dans celle-ci la *matiére de leurs Devoirs*.

Un grand nombre de Phyſiciens ont donné dans de vaines conjectures, ſur la forme des particules qui compoſent l'Univers, ſur leur mouvement, leurs propriétés ; & à cauſe de cela douterés-t-on de l'éxiſtence de l'Univers, & de l'efficace que ſes parties ont les unes ſur les autres ? Attribuera-t-on à ces Phyſiciens de n'avoir pas ſû s'en aſſurer ? De même parce que ceux d'entre les Philoſophes, ſoit Païens, ſoit Chrétiens, qui ont voulu approfondir la Nature de Dieu, ſont entrés dans des ſentimens qu'ils n'ont pas ſû établir par de bonnes preuves, qu'ils n'ont pas même ſû expliquer diſtinctement ; parce qu'ils ſont tombés dans des Erreurs, ou parce qu'ils ſe ſont éxprimés d'une maniere à y faire tomber ; enfin, parce qu'il étoit facile de prendre mal leurs penſées ; conclura-t-on qu'ils n'ont point été aſſûrés né de *l'Exiſtence* de Dieu, ni de ſon *Unité*, ni des *Hommages* que les hommes lui doivent ? Quand un homme ſe trompe, pour le tirer d'erreur on ſe ſert de quelque Principe dont lui-même tombe d'accord : On n'en uſeroit pas ainſi, ſi l'on ne ſuppoſoit qu'un homme peut demeurer convaincu d'une Vérité dans le temps même, qu'il ſoûtient une Erreur toute oppoſée à cette Vérité.

L'imperfection du langage des hommes les a forcés à ſe ſervir de termes métaphoriques, & tirés des choſes corporelles, quand ils ont voulu parler de l'Ame. Les Ecrivains ſacrés ſe ſont eux-mêmes éxprimés dans ce ſtile. Il ſe peut encore que l'Exemple de ce qui arriva à *Socrate* ait déterminé ſes diſciples à ne s'éxprimer pas ſur la Nature & le Culte de Dieu avec une clarté qui pouvoit les éxpoſer à de cruels traitemens.

Une Preuve évidente qu'on peut abuſer des éxpreſſions les plus légitimes, pour attribuer à ceux qui les ont employées des ſentimens dont ils étoient très-éloignés, c'eſt qu'on a accuſé des Chrétiens mêmes d'avoir confondu le Créateur avec ſa créture,

re,

re ; ou tout au plus d'avoir fait de Dieu l'Ame de l'Univers, parce que diſputant contre les Athées, pour lever une équivoque, ils ont remarqué judicieuſement, & par un dilemme *ad hominem*, que ſi par la Nature les Athées entendent ſeulement la vaſte étendue des corps, ils ne diſent rien, & laiſſent toûjours à chercher la cauſe de l'arrangement qu'on y voit. Si par la Nature ils entendent l'Auteur de cét arrangement, les voila forcés à reconnoître une Intelligence ſuprême ; ils ſeront même forcés à avoir au même aveu, quand ils s'aviſeront de dire que cette Intelligence ſert d'Ame à l'Univers. Car on les amenera bientôt à reconnoître que ce n'eſt pas de la même maniére que nôtre Ame eſt liée avec nôtre corps.

S'il eſt difficile d'arriver à cette connoiſſance. Art. CIV. de la connoiſſance des penſées diverſes. Ouvres Div. Tom. III. pag. 329.

XIV. Mr. BAYLE, qui ailleurs poſe que les hommes ſont inéxcuſables, lorſqu'ils ne parviennent pas à la connoiſſance du vrai Dieu, rend ici cette connoiſſance très-difficile, & preſque impoſſible. „ Tous les ſyſtêmes des Philoſophes Païens, *dit-il*, „ ſuppoſoient l'éternité de la matiére, & donnoient „ à Dieu une véritable étenduë. Or en ſuppoſant „ que la matiére éxiſte par elle-même, on ne peut „ plus conclurre de ce qu'un Etre éxiſte indépendemment de toute cauſe, qu'il eſt ſouverainement „ parfait. Et ſi l'on ſuppoſe qu'un Etre a de l'étenduë, on ne peut nier raiſonnablement qu'il n'ait „ des parties diſtinctes les unes des autres. Comme „ donc l'étenduë des unes n'eſt point l'étenduë des „ autres, il faut dire auſſi que la ſcience, & la puiſſance des unes, ne ſont point la ſcience, & la puiſſance des autres. On ne peut donc jamais arriver par cette route à la connoiſſance du vrai Dieu „ qui eſt un Etre dont l'infinité de puiſſance & de „ ſcience eſt réunie dans un ſeul point, & non diſperſée dans une maſſe infinie d'étenduë. Qu'on „ reconnoiſſe tant qu'on voudra un prémier Etre, „ un Dieu ſuprême, un prémier principe, ce n'eſt „ pas aſſés pour le fondement d'une Réligion : je „ vous l'ai déja dit & je le repéterai plus amplement : il faut de plus établir que ce prémier Etre, „ par un acte unique de ſon entendement connoit „ toutes choſes, & que par un acte unique de ſa „ volonté il maintient un certain ordre dans l'Univers, ou le change ſelon ſon bon plaiſir. De „ là l'eſpérance d'être éxaucés quand on le prie ; la „ crainte d'être puni quand on ſe gouverne mal ; „ la confiance d'être récompenſé quand on vit bien ; „ tout la Réligion en un mot, & ſans cela point de „ Réligion. Je puis vous prouver par des Philoſophes, & par des Nations Barbares que la réjection du Culte de toute Divinité ſe trouve conjointe avec l'admiſſion d'un prémier principe de „ toutes choſes : *Spinoza fameux Athée de ce ſiécle croit un Etre infiniment parfait, un Etre néceſſaire, qui a des attributs infinis, dont la penſée & l'Intelligence ſont l'un, un Etre Eternel & qui ſubſiſte par ſoi-même. C'eſt une aſſez juſte idée de Dieu. Mais il attache cette idée au monde viſible & étendu : Et voilà pourquoi il tombe dans l'Irréligion : On ne remarque point que les Hottentots aient quelque Divinité qui ſoit l'objet de leur adoration. Ils reconnoiſſent bien qu'il y a un Etre Souverain, auquel ils donnent le nom de* Humma, *qui fait tomber la pluie, & ſouffler les vents, & qui donne le chaud, & le froid. Mais ils ne croient pas qu'on ſoit obligé de lui rendre hommage, parce, diſent-ils que tandis qu'il inonde les Terres de pluie, & les brule tantôt de chaleur, & de ſéchereſſe, au lieu de donner chaque choſe en ſa ſaiſon.* Il y a beaucoup d'apparence „ qu'ils croient que cet Etre Souverain eſt une „ cauſe qui ne connoit point ce qu'elle fait, ou qui „ ne ſauroit agir que comme elle agit, & que c'eſt „ ſur ce pié-là qu'ils lui refuſent leur hommage.

„ Vous voiés par là que ſi nos Athéniens devenus „ Athées ont pû parvenir à la counoiſſance du vrai „ Dieu, & par conſequent à ſon Culte, il faut qu'ils „ aient pû reconnoître l'exiſtence d'une nature, qui „ ſans aucune éxtenſion, & ſans aucune compoſition, „ a une ſcience, une ſageſſe, une bonté, une juſti„ ce, une puiſſance infinie ; car s'ils avoient ſeule„ment admis un moteur intelligent répandu par tou„ te la Maſſe de la matiére, ils n'auroient pas crû „ être obligés de lui donner cette Providence géné„ rale, qui eſt le fondement de la Réligion. Ils au„ roient pu raiſonner ainſi ; ce moteur n'eſt tout en„ tier nulle part, ni quant à ſa ſubſtance, ni quant „ à ſa force, donc il n'éxiſte tout entier en aucun „ lieu, quant à ſa ſcience : donc il n'y a rien qui „ par une idée pure & ſimple connoiſſe tout à la „ fois, le préſent, le paſſé, & l'avenir, les penſées „ & les actions des hommes, la ſituation, & les „ qualités de chaque corps, tout ce qui peut ré„ ſulter de l'application des Cauſes actives aux ſu„ jets paſſifs &c : donc la ſcience de ce moteur eſt „ par tout bornée ; & comme ſon mouvement quel„ que infini qu'on le ſuppoſe dans l'infinité des eſ„ paces, eſt néanmoins fini en chaque partie, & „ modifié diverſement ſelon les rencontres ; ainſi ſa „ ſcience quelque infinie qu'elle puiſſe être *extenſive* par diſperſion, eſt limitée *extenſivé* quant „ à ſes dégrés dans chaque partie de l'Univers. Il n'y a donc point une Providence réunie „ qui ſache tout, & qui régle tout. Il ſeroit donc „ inutile d'invoquer le moteur de Nature. Il ſuffit d'admirer ſa force, la néceſſité de ſon éxiſten„ ce, & la beauté de ſes ouvrages.

Pour peu qu'on faſſe attention, ſur l'arrangement de l'Univers, on ſe ſent déterminé à l'attribuer à une Intelligence, d'une Puiſſance, d'une Sageſſe, & d'u„ Bonté au-delà de toute expreſſion. Après s'être convaincu de l'éxiſtence d'un tel Etre, il eſt naturel qu'on ſouhaite de le connoitre. Là deſſus il en eſt, qui ſe défiant de leur capacité, n'oſent s'élever à des recherches ſi ſublimes, & dans la crainte de ſe former de ce grand Etre des Idées indignes de lui ; Ils ſe bornent donc humblement à ſavoir qu'il éxiſte, qu'il eſt Sage, qu'il eſt Puiſſant, qu'il eſt Bon, qu'il mérite tous nos reſpects, & que de toutes les marques qu'on peut lui en donner, il n'y en a point qu'il approuve autant qu'une conſtante application à la vertu. D'autres ont crû qu'ils ne lui déplairoient pas, s'ils eſſaioient de s'en former des Idées plus éxactes. Au lieu de réüſſir ils ſe ſont trompés, mais leurs Erreurs ont beau être contraires aux Vérités dont je viens de faire l'énumeration, elles n'ont pû les leur faire révoquer, ils ſe ſont contredits, mais ils ne ſe ſont pas apperçus qu'ils ſe contrediſoient. Mr. Bayle dit *Qu'ils ſe ſont reprochés de l'Ortodoxie par des Inconſequences ; car il eſt ſûr que s'ils avoient bien ſuivi leur pointe, je veux dire, qu'ils ſe fuſſent attachés régulièrement aux réſultats de leur principe, ils auroient parlé de Dieu moins noblement qu'ils n'ont fait. Si par cet heureux égarement ils ſont entrés dans la Réligion, ce n'eſt pas à dire qu'un Eſprit, qui veut raiſonner conſequemment, ne voie bien qu'on ne doit pas ſe ſuivre juſqu'à ce point-là.*

Continuation des Penſées diverſes Art. CIV. pag. 492. Ouvres Div. Tom. III. pag. 330.

C'eſt tout le contraire. De ce que le Maitre de l'Univers étoit un Etre Intelligent & Sage, ils auroient dû conclurre qu'il étoit infiniment éloigné de reſſembler à la Matiére. L'inconſéquence a conſiſté dans une Théorie Hétérodoxe, par laquelle ils ne diſtinguoient pas aſſés Dieu, & ne le concevoient pas aſſés éloigné de l'étenduë corporelle. Ce n'eſt point par un heureux Ecart qu'ils ſont rentrés dans la Réligion, mais ils y ſont demeurés par un ſage attachement à des raiſons très-ſimples & très-évidentes qui les avoient très-fortement perſuadés de l'Exiſtence, & des Perfections de l'Etre ſuprême. Ce qui pouvoit ſe trouver de trop groſſier dans leurs Idées, ne leur faiſoit non plus douter que Dieu ne fut un Etre Intelligent, qu'ils ne doutoient de la réalité de

leurs propres penſées, quoiqu'ils n'euſſent pas de juſtes idées de la ſubſtance qui penſe.

Ce n'eſt rien, dit Mr. Bayle, de connoître un Dieu ſuprême, il faut de plus établir que ce prémier Etre par un acte unique de ſon Entendement, connoit toutes choſes, & que par un acte unique de ſa Volonté, il maintient un certain ordre dans l'Univers, ou le change ſelon ſon bon plaiſir,

Sur quels Lecteurs Mr. Bayle compte-t-il? S'imagine-t-il que ſur ſa parole, on mettra au rang des Athées, & on ne croira pas mieux diſpoſés à adorer Dieu, & à obéïr à ſes commandemens, ceux qui croient ſon éxiſtence, que ceux qui ne la croient pas, ſi même leurs lumiéres ne ſont pas allées juſques à comprendre de quelle maniére Dieu penſe, & de quelle maniére Dieu veut, & agit? Ne peut-on pas s'arrêter à cette penſée que Dieu connoit & agit d'une maniére digne de lui, ſans être tenté de la revoquer, parce qu'on ne ſaura pas expliquer diſtinctement toutes les Queſtions qu'une téméraire curioſité fera naître ſur l'Intelligence, & ſur la Puiſſance de Dieu? Je vai plus loin. Dans toutes les Communions Chrétiennes, on regarde comme une Injuſtice l'Imputation des Conſéquences qu'on y nie; On dit conſtamment qu'il y a une grande différence entre rejetter effectivement une Vérité, & entre tomber, & s'obſtiner même, dans une Erreur qui combat cette Vérité, quand on ne laiſſe pas d'en conſerver la perſuaſion, & de régler ſa conduite ſur elle; quand on l'aime aſſés, & qu'on en eſt aſſés évidemment perſuadé pour ne pas ſeulement s'appercevoir qu'on y fait quelque oppoſition; & Dieu qui connoit nos foibleſſes peut avoir de l'Indulgence pour des *Théories* qui n'influent pas ſur notre Obéïſſance, & ſur les ſentimens de reſpect que nous conſervons pour lui.

Continuation des penſées diverſes Art. CV. pag. 501. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 331.

Dans l'Article ſuivant Mr. Bayle s'étend à éxpoſer les ſentimens des Anciens Philoſophes. Il trouve de grandes erreurs là où Mr. Cudworth trouve de grands myſtéres. Ce qu'il y a de ſûr c'eſt que nous n'avons plus les Ouvrages de ces Anciens Philoſophes & que l'on eſt pour le moins autant en droit d'éxpliquer favorablement le peu qui nous en reſte, que de s'en ſervir pour leur attribuer des Erreurs & des Contradictions. On fait encore que toute l'Antiquité a reconnu qu'Heraclite s'étoit éxprimé très-obſcurément. Mais je veux que tous ces Anciens Philoſophes aient été dans l'erreur, & aient ſuppoſé trop de reſſemblance, entre la ſubſtance Divine, & la Subſtance Corporelle: Ils n'en croioient pas moins l'Exiſtence d'un *prémier Etre ſon Chef, ſa Sageſſe & ſon Pouvoir.* Oſeroit-on dire que Tertullien, & Arnobe n'avoient ſur l'éxiſtence de Dieu & ſur celle de l'Ame que des doutes & des incertitudes, parce qu'ils n'en concevoient pas la ſubſtance ſpirituelle à la maniére des Platoniciens qu'ils accuſoient d'errer? Tertullien & Arnobe raiſonnoient mal, & ſans doute qu'ils n'étoient pas ſeuls parmi les Chrétiens dans une auſſi groſſiére erreur; mais l'Erreur ne chaſſoit point de leur Eſprit la perſuaſion des Vérités, que Mr. Bayle avec les Philoſophes d'aujourd'hui, reconnoit contraires à cette erreur.

Continuations des Penſées Diverſes Art. CV. pag. 501. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 332.

Toutes les ſectes de l'Ancienne Philoſophie ſont conpables, dit Mr. Bayle, d'avoir raiſonné inconſéquemment.

Si les Anciens Philoſophes ont raiſonné *inconſéquemment*, ils conſervoient la *connoiſſance de la Vérité* malgré les *Erreurs* qui lui étoient contraires. Mr. Bayle juſtifie donc les Anciens Philoſophes, au moins en partie, & il reconnoit qu'ils étoient Ortodoxes à de certains égards, en même temps qu'ils s'écartoient de l'Ortodoxie dans d'autres. Il conclie encore ces Contradictions quand il ajoûte un peu après. *Il y a de grands Eſprits qui ne voient pas les Conſéquences de leurs Principes, non pas même après dix ans de Méditation. D'autres gens qui ont moins d'eſprit les découvrent quelquefois dès la prémiére lecture.*

Il eſt vrai qu'il n'en demeure pas là. *Nos Athées*, dit-il *auroient pu être de ce tour-là.* C'eſt-à-dire que les Stoïciens n'ont pas eu aſſés d'eſprit pour comprendre, qu'on ne peut ſans ſe contredire donner del Intelligence à l'étendué; mais les Athées auroient mieux ſenti cette oppoſition. Il paroit en effet que Mr. Bayle la ſentoit. Mais au lieu de dire, on ne peut pas ſuppoſer une Cauſe Prémiére, Intelligente & Corporelle; Or s'il y a une Cauſe prémiére elle eſt Corporelle; donc ſ'il y en a une elle n'eſt pas Intelligente; N'auroit il pas été plus raiſonnable de conclurre, *Or elle eſt Intelligente, donc elle n'eſt pas Corporelle?* En vain l'Imagination ſe ſeroit revoltée & auroit objecté, *Je ne puis rien me repréſenter que de Corporel.* On auroit répondu que les ſubſtances Intelligentes ſont au-deſſus des ſens, & de l'imagination, & que la parfaite connoiſſance de l'Intelligence Infinie paſſe même la capacité de l'Entendement humain, & ca tout cela il n'y a rien que de très-raiſonnable.

La Matiére n'a aucune qualité, elle n'eſt qu'un ſujet paſſif, Dieu n'en peut corriger tous les défauts, & de là viennent les déſordres de la vie humaine. Eſt-ce de mauvaiſe foi ou par ignorance qu'ils ſe compoient de la ſorte? Je n'en ſai rien ajoute-t-il.

S'il avoit eu intérêt de déeider en faveur de la bonne foi, il n'auroit pas continqué de le faire, & de ſe récrier contre ceux qui auroient accuſé téméairement les Stoïciens de mauvaiſe foi.

Les Stoïciens étoient tombés dans des Erreurs ſpéculatives qui ruinoient la Réligion & le Culte de la Divinité, le Culte même par où on s'étudioit à lui plaire, en vivant comme la Raiſon l'ordonne, leur fatale néceſſité ruinoit tout cela. Mais la bonté de leur coeur les attachoit à d'autres idées; & leur empêchoit de ſuivre, dans la pratique, des erreurs qui auroient été fatales à la Vertu. Ils reſpectoient Dieu ſincérement, ils s'étudioient à lui plaire, & ils étoient perſuadés qu'ils s'en trouveroient bien.

Continuations des penſées diverſes pag. 501. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 333.

„ Je ne voi guére, continque Mr. Bayle, qu'une „ bonne route Philoſophique pour leur converſion. „ C'eſt de poſer pour principe que rien d'imparfait „ ne peut éxiſter de ſoi-même, & de conclurre de „ là que la matiére étant imparfaite, n'éxiſte point „ néceſſairement; qu'elle a donc été produite de rien; „ qu'il y a donc une puiſſance infinie, un eſprit „ ſouverainement parfait qui l'a créée. On arrive par „ là ſûrement & promptement à la Réligion. Mais „ n'allés pas vous imaginer que ſans le ſecours d'en- „ haut, ſans une grace de Dieu, ſans les lumiéres de „ l'Ecriture on puiſſe facilement s'appercevoir de ce „ chemin-là. Si vous affirmés que l'Eſprit de l'homme eſt aſſés fort pour découvrir cette route, à „ moins qu'une impiété volontaire, qu'un diſſein „ formel de faire la guerre à Dieu ne le jette dans „ l'égarement, vous ferés obligé de le prouver. „ Vous „ me ferés beaucoup de plaiſir ſi vous voulés bien „ me faire part des preuves que vous avés là-deſſus; „ mais il faut qu'elles ſoient bonnes, & en ce cas là „ vous devés attendre de moi un million de remercimens.

NB.

Nous avons cité un peu auparavant les paroles de *Mr. Bayle* où il traite l'Hypothéſe de l'Eternité de la Matiére de contraire aux Notions les plus évidentes du ſens commun. Ailleurs, & dans l'article de *Diécéarque*, il établit encore, que rien n'eſt plus contraire à la Raiſon que la ſuppoſition d'une étendue qui penſe; de ſorte que ſi Mr. Bayle a parlé ſincérement dans ces endroits-là, il n'y avoit qu'à lui repéter ſes propres paroles pour mériter les actions de graces qu'il promet. Si ſon dernier raiſonnement étoit juſte, quand Sr. Paul traitoit les Païens d'inéxcuſables, il n'auroit ſçu ce qu'il diſoit, ou il n'auroit pas pris garde qu'il s'éxprimoit en PREGUR-SEUR des PELAGIENS.

Réponſe à l'objection tirée des formes plaſtiques, & de ceux qui nient leur exiſtence.

Continuation des preuves de l'exiſtence d'un Dieu Tom. III. pag. 334.

„ XV. Article CVI. pag. 504. Il n'y avoit rien, „ ce me ſemble, de plus accablant pour un Philoſo- „ phe Stratonicien, que de lui dire qu'une cauſe „ deſtituée de connoiſſance n'a point pu faire ce mon- „ de, où il y a un ſi bel ordre, un méchaniſme ſi „ exact, & des loix du mouvement ſi juſtes, & ſi „ conſtantes. Car puiſque la plus chétive maiſon, „ n'a jamais été bâtie ſans une cauſe qui en avoit „ l'idée, & qui dirigeoit ſon travail ſelon cette idée, „ comment ſeroit il poſſible, que le corps de l'hom- „ me eut été organiſé par une cauſe qui n'a aucun „ ſentiment, ou que le monde qui eſt un ouvrage „ incomparablement plus difficile que le corps des a- „ nimaux, eut été produit par une nature inanimée „ qui ne connoit pas ſeulement ſi elle a des forces; „ tant s'en faut qu'elle ſoit capable de les diriger?

NB. „ Il ne falloit que cette queſtion pour faire ſentir „ aux Stratoniciens que leur hypotheſe étoit incom- „ préhenſible, & pour les réduire à l'abſurde. Il ne „ leur pouvoit reſter que cette conſolation, c'eſt „ qu'ils réduiſoient au même état leurs adverſai- „ res.

Enſuite pour retorquer l'argument, Mr. Bayle dit 1. *Que les Stratoniciens n'euſſent pas mieux aimandé que de faire recourir à des Vertus ſéminales, à des facultés plaſtiques, & à telles autres cauſes qui ne ſavent rien de ce qu'elles éxécutent.*

Ceux qui admettent des Etres tels que les Formes plaſtiques, qui ne réfléchiſſent pas, qui ne ſe propoſent pas un but, & qui ſont incapables de délibérer ſur ce qui eſt propre pour les y conduire, n'ont pas plus de raiſon de conclurre, que de tels Agens ont pu éxiſter, ou ont du éxiſter éternellement: qu'on ne peut conclurre de ce qu'il y a du mouvent, qu'il a pu être de toute éternité ſans cauſe, ou que de ce que le Soleil occupe une certaine place, & poſſéde un certain dégré d'activité, qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'aucune cauſe le lui ait donné. Beaucoup plus eſt-il contre toute raiſon de ſuppoſer que ces formes qui ne ſe connoiſſent point, & qui ne ſauroient conférer les unes avec les autres, ſe ſoient placées ſans la direction d'aucune autre ſupériture, d'une maniére propre à tirer des ſecours les unes des autres, & à trouver tous les Matériaux dont elles avoient beſoin pour conſtruire leurs Ouvrages.

Continuation des Penſées diverſes Art. CVI. pag. 505. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 334.

Après cela *Mr. Bayle* tombe ſur les Stoïciens. „ Vous devés donc dire que de toute éternité il y „ a eu dans les corpuſcules ignées qui compoſent „ la nature de Dieu, un certain arrangement, & une „ certaine quantité de mouvement qui differoient de „ tout autre arrangement, & de toute autre quantité „ de mouvement poſſibles. Dites nous, s'il vous plait, „ d'où a dépendu cet arrangement précis, & ce „ dégré particulier de mouvement: Ont-ils été „ choiſis par une cauſe intelligente, & préférés à tout „ autre arrangement & à toute autre quantité de mou- „ vement poſſibles par une nature qui connût ce „ qu'elle faiſoit, & pourquoi elle le faiſoit?

Il y a bien de l'apparence que ceux qui ſe ſont ſervi du terme de Feu pour déſigner le prémier des Etres, & qui ont exprimé Dieu ſous le nom d'une Nature ignée n'ont employé ce terme que par Métaphore pour marquer un Etre qui par ſa nature eſt eſſentiellement très-actif. Tous ceux qui ont de l'eſtime, & du reſpect pour les Diſciples de Socrate, & pour les Stoïciens ſe récrieront contre les éxplications de Mr. Bayle. Après tout l'effet naturel de ſon Objection auroit été d'amener les Stoïciens à corriger l'idée corporelle qu'ils avoient de Dieu, & non pas à conclurre qu'il n'en falloit point reconnoitre. C'eſt ainſi que ſi l'on prouve à un homme, que ce qui penſe en lui ne peut pas être corporel, au lieu de conclurre qu'il n'a point d'Ame, il conclurra au contraire que ſon Ame eſt diſtincte de ſon Corps.

Continuation des

„ Et pour ce qui eſt de ceux qui crûrent que „ Dieu étoit l'ame ou l'entendement de la matiére, „ ils ne pouvoient pas éviter la retorſion; car enfin „ cette ame étoit compoſée de parties dont chacune „ avoit ſes vertus, & ſes facultés particuliéres, que „ Dieu ne lui avoit point données par un acte libre de „ ſa volonté. L'Etre néceſſaire & éternel n'a pas „ une volonté antécédemment à ſes autres attributs: „ il a tout auſſi-tôt la puiſſance, l'entendement, & „ la ſageſſe que les actes de vouloir. Si donc l'ame „ du monde étoit Dieu, elle auroit detoute éternité „ les vertus dont elle eſt capable, & elle les auroit „ ſans qu'aucune autre cauſe antérieure les eut réglées „ & diſtribuées par choix & par direction, ou ſans „ qu'elle même, entant qu'intelligence, les eut ainſi „ diſpoſées.

penſées diverſes Art. CVI. pag. 507. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 334.

Ceux qui ont parlé de Dieu comme de l'Ame de l'Univers, n'ont pas prétendu non plus qu'il fut à l'Univers ce que l'Ame de l'homme eſt au Corps, en tout ſens; Mais ils ont ſeulement prétendu que tout ce qu'il y avoit de Vie & d'Activité dans l'Univers corporel, venoit d'une intelligence qui ſe donne à connoitre par ſes effets, mais qu'on n'apperçoit pas immédiatement.

La Raiſon comprend avec évidence qu'il n'y a dans l'Univers aucune partie qui éxiſte néceſſairement, ou du moins qui ſoit néceſſairement ce qu'elle eſt; Il n'y en a point dont on ne puiſſe ſuppoſer la non-éxiſtence. Il ſeroit poſſible aux hommes d'arracher de la ſurface de la Terre, toutes les plantes d'une certaine eſpéce, & de détruire de même une certaine eſpéce d'Animaux. Il faut donc qu'une Cauſe Supérieure & Intelligente ait donné l'éxiſtence à toutes les Eſpéces que nous voions, puiſqu'il ſeroit poſſible qu'elles ne fuſſent pas. Mais l'Etre abſolument parfait, éxiſte néceſſairement: On ne peut ſans ſe contredire, ſuppoſer qu'il n'éxiſte pas, & que quelque perfection abſolue lui manque, or la Puiſſance & la Liberté ſont des Perfections de cette nature. Si on me demande donc pourquoi je les lui attribue, je répondrai que je ne pourrois le ſuppoſer dénué de ces perfections ſans me contredire. De là je conclus manifeſtement qu'il peut à ſon gré déploier ſes forces, & qu'il ne voudra pas en faire un eſſai inutile, mais que ſes volontés ſeront ſuivies de leurs effets. Une infinité de perfections ſe trouvent donc néceſſairement reunies en Dieu dans la plus parfaite unité; De l'éxiſtence d'une partie de l'Univers à l'éxiſtence de l'autre, il n'y a nulle néceſſaire conſéquence; il n'en eſt pas ainſi en Dieu. Qui dit l'Etre parfait, dit en un ſeul mot, tout ce que Dieu eſt. Mais combien de choſes cette expreſſion abrégée ne renferme-t-elle pas? Qui dit Dieu, dit toutes les Perfections, qui ne ſont accompagnées d'aucune imperfection, & leur aſſemblage ne ſeroit pas aſſés parfait, s'il étoit poſſible que les unes puſſent être ſans les autres. Auſſi dès qu'on en reconnoit une, on ſe trouve dans la néceſſité de reconnoitre toutes les autres, ou de ſe contredire. Si Dieu eſt l'Etre, la Réalité même, on ne peut ſans tomber en contradiction, ſe le repréſenter comme une Etre ſimplement poſſible, qui à la vérité peut éxiſter, mais qui auſſi pourroit n'éxiſter pas: Son Eſſence auroit par là quelque rapport avec le Néant, puiſqu'elle pourroit n'être pas; Je dis plus, ſi l'Etre que nous appellons Dieu, n'éxiſtoit pas déja, il ſeroit impoſſible qu'il commençat d'éxiſter; car il eſt de ſon Eſſence qu'il ne doive point ſon éxiſtence à un autre; il eſt de ſon Eſſence qu'il ne ſorte pas du Néant. Dès que vous reconnoiſſés une *éxiſtence néceſſaire*, il faut néceſſairement la reconnoitre ETERNELLE. Quelque commencement qu'on veuille lui aſſigner, il étoit néceſſaire qu'il éxiſtât déja avant ce commencement. Si Dieu eſt un Etre ſi parfait, ſi Réel, ſi infiniment éloigné du Néant, on ne ſauroit ſe former l'idée de quelque perfection abſolué qui ne ſoit pas en lui, & qui ſoit néant pour lui. C'eſt donc un Etre Intelligent, il ſe connoit, & il ſe connoit parfaitement, car rien n'échape à ſon Intelligence, &

on ne peut pas dire. ſans tomber en contradiction ; qu'il manque de connoiſſance à de certains égards: Parfait il ne fauroit manquer en aucun ſens de félicité. Comme donc il ſe connoit parfaitement, il s'aime infiniment, il veut ſe connoître & il veut s'aimer. Un Etre qui eſt la Réalité même, & dont les Perfections n'ont aucunes bornes, peut agir, peut produire, & il peut agir & produire avec une facilité parfaite. Comme ſa Puiſſance eſt ſans bornes, il peut faire des ouvrages ſans nombre. Il connoit tout ce qu'il peut faire : Il a donc une infinité d'idées, & ces idées dont la multitude eſt infinie, ſe réuniſſent par les rapports qu'elles ont entr'elles, & qu'elles ont avec l'Intelligence d'où elles naiſſent, de même qu'avec ſa ſageſſe, & ſa Puiſſance. Celui qui ſait tout ne ſauroit ſe méprendre ; avant qu'aucune choſe ſoit, il en forme l'idée, il en détermine la nature, & par conſéquent il en détermine le prix. Il n'en peut donc eſtimer aucune au delà de ſon prix ; car une eſtime de cette nature ſeroit l'effet d'une mépriſe, & par conſéquent d'une ignorance. Infiniment parfait, connoiſſant toute ſa Beauté, & ſa Perfection, la ſentant, & l'aiment de même ; en un mot trouvant en ſoi l'Infini, il trouve en ſoi ſa parfaite ſatisfaction, il ſe ſuffit à lui-même, il n'a beſoin de rien. Ce n'étoit donc point néceſſité en lui, qu'il voulût donner l'exiſtence à des Etres différens de lui, il pouvoit ſe contenter de connoître ſa puiſſance ſans l'exercer: Elle eſt Infinie cette Puiſſance, & par conſéquent elle peut s'exercer en une infinité de manières toutes dignes de lui, & il s'eſt librement déterminé à celle qu'il lui a plu. Se connoiſſant, & s'aimant infiniment, il ne ſe peut qu'il n'agiſſe d'une manière digne de lui. Quand donc Dieu trouve à propos de faire des Ouvrages, il eſt digne de lui de faire connoître ce qu'il eſt, par ces Ouvrages; par conſéquent on doit y trouver des preuves de ſa Bonté, de ſa Sageſſe, & de ſa Liberté. Connoiſſant diſtinctement le prix de chaque choſe, aimant eſſentiellement, le Beau, l'Ordre, la Proportion, la Convenance, il eſt eſſentiel qu'il ſe conduiſe comme un Etre, qui ſe doit tout, & qui ne doit quoique ce ſoit aux autres, qu'autant qu'il voit en eux les traits qu'il y a mis de ſes Perfections.

Il convient donc que l'Etre ſuprême règle à ſon choix la Nature, & le ſort de ſes Créatures, qu'il les conduiſe au but où il les deſtine, par les routes qu'il trouve à propos, & qu'il régle à ſon choix les conditions ſous leſquelles il lui plaît de les rendre heureuſes. Parfait il ne ſe trompe point, il ne ſe peut qu'il tombe dans l'erreur, qu'il ſe contrediſe, & qu'il ſoit jamais oppoſé à lui-même, il ne ſe peut non plus qu'il trompe. C'eſt donc toûjours dans une parfaite ſincérité, qu'il inſtruit, qu'il commande, & qu'il promet. Parfait il s'aime infiniment; s'aimant eſſentiellement & infiniment, il ne ſe peut qu'il aime ce qui eſt en oppoſition avec ſes idées, & ſes Volontés; il ne ſe peut qu'il ne le déſapprouve, & que ſa conduite, qui ſe ſoûtient toûjours parfaitement, n'éxprime ce déſaveu. Il ne trouve en lui *qu'Ordre, Vérité, Lumière, parfait Accord*; il lui eſt donc eſſentiel de condamner l'Injuſtice, qui n'eſt que contradiction, & renverſement de l'Ordre. A ſon choix il trace à ſes Créatures, les Routes dans leſquelles elles doivent marcher pour arriver à lui ; mais quelque route qu'il choiſiſſe pour leur préſcrire, elle eſt toûjours digne de lui, elle eſt toujours juſte, & dans l'ordre ; Il ne ſe peut qu'il en choiſiſſe d'autres, ſa Liberté ſe déploie ſagement, & ſes perfections ne ſont pas ſéparables.

C'eſt ainſi que la Connoiſſance d'un ſeul Principe nous conduit par des Conſéquences néceſſaires, à nous aſſûrer de toutes les perfections Divines, dont nous pouvons avoir aujourd'hui quelque Idée. Plus nous y penſons, plus nous en découvrons, & c'eſt leur Liaiſon qui nous les fait découvrir, leur *Unité*, fûrt à nous inſtruire de leur *Multitude*.

Continuation des Penſées diverſes art. CVI. pag. 709. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 335.

» La difficulté, continue Mr. Bayle, retombera ſur » les Idées Originales de Dieu; elles auront chacune » leurs propriétés; il y aura des rapports, & des ſu- » bordinations des unes aux autres. Où eſt la ré- » gle de tout cela? Elle n'eſt ni dans la Volonté de » Dieu, (car il ne connoit point les choſes par un » choix libre, mais par la néceſſité de ſa Nature) ni » dans ſon entendement, qui n'a non plus nulle li- » berté d'indifférence pour connoitre ceci ou cela, » ni pour le connoître d'une façon plutôt que d'u- » ne autre.

L'Impuiſſance où nôtre entendement très-imparfait ſe trouve de comprendre de quelle maniére l'Intelligence Infinie penſe, & jouït d'elle même, ne doit répandre aucun doute ſur la perſuaſion de ſon Exiſtence, & ne peut en affoiblir ces preuves. que dans l'Eſprit des perſonnes les plus déraiſonnables. Car ſi l'on a tort de compter pour rien & de regarder comme pure Incertitude, ce qu'on connoit ſur des ſujets finis, ſans prétexte qu'on ne les a pas épuiſés, à plus forte raiſon ne doit-on pas revoquer en doute ce dont la Raiſon nous convainc touchant l'éxiſtence de Dieu, parce qu'elle ne ſait pas s'élever à le connoitre parfaitement. Il y a de la contradiction à dire, que l'Etre ſouverainement parfait, auroit pu n'éxiſter pas ; & il y auroit de la contradiction à dire qu'il auroit pu manquer de quelque perfection. Il y auroit de la contradiction à dire qu'il auroit pu ne ſe connoitre pas, & qu'il auroit pû n'être pas tout Puiſſant, ou ne pas connoitre ſa toute Puiſſance. Son Intelligence infinie eſt ſouverainement active, forme des Idées, ſa Puiſſance infinie connoit ce qu'elle peut faire, & ſa Liberté agit à ſon choix. Cela eſt clair & ſûr, & ne peut être ébranlé par l'obſcurité de ce qui manque à nos connoiſſances.

Continuation des penſées diverſes article CVI. pag. 710. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 337.

Ces paroles que Mr. Bayle cite de Lactance ſont dictées par le bon ſens. " Qu'elle force à pû avoir la » nature, demandoit Lactance, rien ne lui en aiant » donné? Si elle a de la force, elle l'a reçuë de quel- » qu'un qui ne peut-être que Dieu. Si elle n'a point » de connoiſſance, elle ne peut rien produire. Si elle » peut produire quelque choſe, elle a de la con- » noiſſance; elle eſt donc Dieu : on ne peut nom- » mer autrement la force qui conçoit un Plan & qui » l'éxécute. La Puiſſance de faire quelque choſe » ne peut ſe trouver que dans un Etre penſant & » habile, rien ne peut commencer ou s'achever, ſi » une Cauſe Intelligente n'en dirige l'éxécution, & » n'a le pouvoir & la volonté d'y travailler. Ce qui » eſt inſenſible demeure toujours dans l'inaction, rien ne » peut ſortir d'où le mouvement volontaire eſt éx- » clus.

Exemple d'une ſage modération. Continuation des penſées diverſes pag. 711. Art. CVI. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 336.

XVI. CE QUE Mr. Bayle cite d'Euripide eſt très-remarquable après ſon Dictionnaire » 1. Dans » ces vers Jupiter eſt reconnu incompréhenſible à nô- » tre Eſprit. .. On l'invoque quel qu'il ſût ; ou la » néceſſité de la nature, ou l'Entendement humain. » 3. On avoüe qu'il conduit tout juſtement par » un chemin qui nous eſt caché. C'eſt en vain que Mr. Bayle ajoute que cela eſt trop Philoſophe pour une femme (c'eſt Hecube qui parle) : Mais on conçoit aiſément qu'une femme qui raiſonne, & ſur tout une femme qui, par l'état de ſa naiſſance, avoit eu le loiſir de s'inſtruire de ce qu'il convenoit de penſer ſur la Divinité, étoit capable de s'éxprimer ainſi. & qu'au lieu de s'embarraſſer dans des ſpéculations au-deſſus de ſa portée, elle ſe réduiſoit à croire que Dieu conduit tout juſtement par un chemin qui nous eſt caché, ſans ſe mettre en peine de décider ſi ceux qui en font la nature ou l'ame de l'Univers, ceux qui conçoivent que l'eſprit humain en eſt une émanation, ou comme une portion, raiſonnoient juſte, ſur un ſujet incompréhenſible, & qu'il vaut mieux reſpecter que ſonder.

Idée d'une Académie.

XVII. CE QUE Mr. Bayle tire de Mr. Rapin n'a pas plus de force que les argumens mêmes de cét Auteur ; & quand on les lui paſſeroit, tout ce qu'on en

Continuation des penſées d'Auteur. Article CIII. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 336.

en pourroit conclurre, c'eſt que ſur le ſujet de l'Unité de Dieu, comme ſur une infinité d'autres, on allégue des preuves qui ne ſont pas au-deſſus de toute exception. " Je ſuis perſuadé, dit Mr. Bayle, " qu'il ſe trompe quand il prétend *que le pouvoir abſolu & l'autorité ſouveraine n'excluent point le Pothétiſme. Voici ſa Raiſon. Si l'Etre infiniment parfait étoit ſujet à des paſſions & a des volontés déraiſonnables..... deux Etres de cette nature ſeroient ſujets à s'entr'incommoder, à ſe combattre, & à ſe borner l'un l'autre. Mais du moment que l'on conçoit un Etre parfaitement raiſonnable, qui eſt abſolument incapable d'aucune volonté bizarre, capricieuſe & déréglée; ſe repréſente-t-on que deux ou trois Etres de cette Nature ne puſſent s'entre-ſouffrir, qu'ils fuſſent jaloux les uns des autres, & qu'au contraire n'aiant abſolument que les mêmes penſées, ne formant que les mêmes deſſeins, ils ne priſent pas un plaiſir extrême dans la ſociété les uns des autres, & dans l'union parfaite de leurs volontés?*

" Je lui réponds que quand on a une fois admis l'éxiſtence d'une nature infiniment parfaite, qui eſt toute entiére dans chaque point de l'eſpace, & dont le pouvoir eſt abſolu, & l'autorité ſouveraine, il eſt facile de comprendre chirement qu'elle eſt unique, & qu'aucun autre Etre ne peut l'égaler. Si nôtre Raiſon ſans le ſecours d'une lumiére ſurnaturelle peut s'élever juſqu'à ce Principe, *il éxiſte une telle nature*, elle ſera aiſément, & ſans nul ſecours, cet autre pas qui eſt plus facile ſans comparaiſon que le prémier, *donc il n'y a qu'un ſeul Dieu*. S'il pouvoit y avoir trois ou quatre de ces natures, il pourroit y en avoir non ſeulement dix millions, mais auſſi une infinité; car on ne ſauroit trouver aucune raiſon d'un certain nombre plutôt que d'un autre. Comme donc le nombre binaire enfermeroit une ſuperfluité qui choque nôtre Raiſon, l'Ordre demande que l'on ſe réduiſe à l'unité. Si chacune de ces parties étoit ſouverainement parfaite, elle n'auroit beſoin que d'elle même pour joüir d'une félicité infinie; la ſociété des autres ne lui ſerviroit donc de rien, & ainſi nôtre Raiſon ne pourroit ſouffrir aucune pluralité. C'eſt un de ces Axiomes que la nature ne fait rien en vain, *Natura nihil fruſtra facit*, & que c'eſt en vain que l'on emploie pluſieurs cauſes pour un effet, qu'un plus petit nombre de cauſes peut produire auſſi commodément. La Maxime qui a été appellée le raſoir des Nominaux, parce qu'elle leur a ſervi à retrancher des Ecôles de Philoſophie, une infinité d'éxcreſcences, & d'entités ſuperflués; la maxime, dis-je, qu'il ne faut point multiplier les Etres ſans néceſſité, eſt un principe qu'aucune ſecte de Philoſophes ne deſavoüe. Or elle ruine ſans reſſource la prétenſion de Mr. Papin. Il eſt évident qu'un Etre ſouverainement parfait n'a pas beſoin de compagnie pour chaſſer l'ennui, ou pour augmenter ſon bonheur.

NB.

Toute autorité eſt bonne à Mr. Bayle dès qu'elle ſert le moins du monde à ſa cauſe; il s'appuie de celle de Mr. Papin, & en même temps il trouve que Mr. Papin raiſonne mal. Dira-t-on, *Mais cela ſuffit pour établir le Pyrrhoniſme*. Si on le prétend on ſe trompe, & rien n'eſt moins concluant que de dire, *Tous les hommes, tous les Savans même ne conviennent pas ſur un certain ſujet, donc on ne peut avoir là-deſſus aucune connoiſſance certaine*. Il eſt arrivé à Mr. Papin ſur le ſujet de l'unité de Dieu la même choſe qu'à Mr. Perrot ſur le ſujet de l'Immortalité de l'ame.

Un Chrétien aime à ſentir la grace que Dieu a faite aux hommes en ſe faiſant connoître à eux par la voie de la Révélation. Dans cette vuë il aime encore à réfléchir ſur le beſoin éxtrême qu'on avoit d'un tel ſecours; & pour prouver ce beſoin, au lieu de ſe borner à établir le pouvoir des ſens & des paſſions, la force des préjugés, & la facilité des hommes à ſe faire illuſion à eux-mêmes, afin de ſe cacher l'oppoſition de leurs Penchans à leurs Devoirs, on va juſques à dépouiller la Raiſon de toute force, & à la ſuppoſer incapable de ſentir l'évidence des prémiéres Vérités, & d'en ſavoir tirer des Conſéquences. Une bonne intention peut-être cauſe qu'un homme pouſſera trop loin un raiſonnement, & tombera dans une erreur, donc il n'y a pas moien de s'en garantir & de s'aſſûrer qu'on s'en eſt garanti. Cette concluſion auroit de la force s'il n'étoit pas poſſible à un homme d'éxaminer avec une nouvelle circonſpection les raiſonnemens qu'il a une fois faits; s'il ne lui étoit pas poſſible d'en conférer avec d'autres, & de comparer l'évidence & la ſimplicité de leurs Idées, avec celles qu'on a ſuppoſées dans les raiſonnemens pour leſquels on s'étoit prévenu.

Parce qu'un homme de réputation ſe fera trompé ſur la force qu'on doit reconnoître dans les Argumens qui prouvent l'éxiſtence de Dieu, ces Argumens ne devront ils être mis qu'au nombre des probabilités? Je tire ma réponſe des propres paroles, de Mr. Bayle pag. 525. de la Continuation des Penſées diverſes.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 380.

" N'eſt-ce pas, *dit-il*, de toutes les choſes inconcevables la plus inconcevable que de dire qu'une nature qui ne ſent rien, qui ne connoit rien, ſe conforme parfaitement aux Loix Eternelles, qu'elle a une activité qui ne s'écarte jamais des routes qu'il faut tenir, & que dans la multitude des facultés dont elle eſt doüée, il n'y en a point qui ne faſſe ſes fonctions avec la derniére régularité? Conçoit-on des Loix qui n'aient pas été établies par une cauſe Intelligente? En conçoit-on qui puiſſent être éxécutées régulièrement par une cauſe qui ne les connoit point, & qui ne fait pas même qu'elle ſoit au monde? Voilà avec la Métaphyſiquement parlant, l'endroit le plus foible de l'Athéiſme: C'eſt un écueil dont il ne ſe peut tirer, c'eſt une objection inſoluble.

NB.

NB.

XVIII. J'éxaminerai encore ce que Mr. Bayle dit en faveur des Stratoniciens, à l'occaſion des formes plaſtiques dans ſa Réponſe aux Queſtions d'un Provincial pag: 1235. Je ne toucherai qu'à ce qu'il ajoûte de nouveau.

Formes Plaſtiques Stratoniciens & Cudworth. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 881.

Comme l'Etendue a néceſſairement trois dimenſions, les formes plaſtiques ont auſſi une nature néceſſairement déterminée.

Quand on reconnoitroit la Matiére éternelle, & que par là on ſeroit obligé de reconnoitre qu'elle a eu de toute éternité ce que ſon idée renferme néceſſairement, on ne pourroit pas conclurre que chaque Corps a eu, par une ſemblable néceſſité, ſa Figure, & ſon Mouvement; car il n'y a point de portion de matiére, qui ne puiſſe éxiſter ſans la figure, & le mouvement qu'elle a. Il y a de même des *Formes plaſtiques* de divers genres, il pourroit y en avoir plus, il pourroit y en avoir moins; Il eſt des eſpéces qu'on peut détruire; Il faut donc que quelque Cauſe ait déterminé celles qui ſont à être plutôt qu'à n'être pas, & à plus forte raiſon à ſe trouver dans les poſtes où elles peuvent travailler avec ſuccès, & où les matériaux néceſſaires ne leur manquent point. Ces proportions de la *Vertu* d'une *forme plaſtique*, avec les *ſecours* dont elle a beſoin, *l'Aſſemblage* de tant de choſes différentes dont l'éxiſtence de l'une n'emporte point l'éxiſtence de l'autre, préſente les Caractéres d'une Cauſe Intelligente & Libre. Une forme plaſtique a l'Idée de l'ouvrage auquel elle eſt deſtinée, & n'en a point d'autre: Si les matériaux lui ſont fournis, elle s'en ſaiſit, & travaille; ſans cela elle ne fait rien, beaucoup moins penſe-t-elle à tirer quelque ſecours des autres. Il falloit donc qu'une Intelligence ſupérieure les plaçât en lieu convenable, & les appliquât chacune à ſon Ouvrage.

Se ſuppoſe & ſe réfute.

Page 1243. *Il ſeroit impoſſible que les ames végétatives deſtituées de toute connoiſſance éxécutaſſent néanmoins le deſſein que Dieu auroit qu'elles tendiſſent à la production d'un arbre,*

Ibidem. pag. 882.

arbre, par des voies proportionnées à cette fin.

Il eſt donc abſolument néceſſaire qu'une Intelligence ſupérieure ait placé ces Ames Végétatives là ou il leur convenoit de ſe trouver, & qu'elle les ait environnées de Matériaux propres à exécuter l'ouvrage auquel elles ſont deſtinées duquel ſeul elles ont l'Idée, pour travailler ſans diſtraction ſur cette Idée, & ſe ſaiſir de ce qui y eſt propre, & qu'elles discernent non par réflexion, mais par ſentiment.

Ibidem pag. 883. Pag. 1256. *Pour éxécuter les ordres de Dieu ne ſaut-il pas les connoître?*

Dieu veut qu'une *Forme plaſtique* ſe trouve dans un endroit, où elle rencontrera tout ce qu'il lui faut pour organiſer le ſeul corps dont elle ait l'Idée; ſa Volonté le place dans cet endroit, c'eſt à dire, il veut qu'elle y ſoit; dès là elle y eſt, ſans avoir connu la volonté en vertu de laquelle elle y eſt, ni ſans avoir été en état de réfléchir ſur ſes vûes.

Ibidem. pag. 886. Pag. 1264. Les Oiſeaux peuvent avoir une Idée qui eſt le modèle de leur nid. Uniquement occupés de cette Idée, ils en font un tel qu'il l'ont conçu ſans réfléchir ſur ce qui en arrivera, & ſans y être déterminés par la penſée des ſuites qui en naîtront. Or ce concours de tant d'Etres différens qui ne connoiſſent point, qui ne réfléchiſſent point ſur eux-mêmes qui ne ſe propoſent pas de but, qui ſont incapables de conférer les uns avec les autres, mais dont les travaux raſſemblés forment un Tout duquel les parties ſont liées, conſpirent à l'utilité les unes des autres, & par cette union & cette harmonie, à laquelle aucune ne penſe, compoſent un Tout régulier, & ſont cauſe de la beauté de l'Univers. Ce concours étoit auſſi impoſſible. Il étoit auſſi impoſſible que de telles Natures fuſſent ainſi ſe placer ſans être dirigées par une Intelligence ſupérieure, aux Volontés de laquelle tout fut ſoûmis, qu'il étoit impoſſible au Mouvement tumultueux des atomes de ſe déterminer comme il le falloit, pour donner à l'Univers ſa régularité.

Ibidem. pag. 888. pag. 1276. *Si une faculté ſéparée de toute notion eſt capable d'organiſer les animaux, & ſi elle éxiſte actuellement, rien n'empêche qu'on ne ſuppoſe, comme faiſoit Straton, que c'eſt une de ces facultés increées, avec leſquelles la matière a toujours éxiſté.*

Quand bien même un homme auroit l'eſprit aſſés peſant, pour ne ſavoir pas convenir qu'une ſubſtance peut commencer d'être, parce qu'il n'a jamais été temoin d'une ſemblable production, je conçois pourtant ſans peine qu'il pourroit encore avoir aſſés de bon ſens, pour comprendre que des particules de matière, fuſſent-elles éternelles & même en mouvement de toute éternité, n'auroient jamais pû ſe mouvoir, s'accrocher, ſe placer, d'une maniére à faire naître la merveilleuſe ſymmétrie de cet Univers immenſe. S'il me diſoit après cela: *N'y a-t-il point eu de toute Eternité des Etres tels que ceux à qui de grands Phyſiciens attribuent aujourd'hui l'organiſation d'un tres-grand nombre de Corps?* Quand je vous accorderois ce point, lui répondrois-je toûjours, laudroit-il qu'une Intelligence eut rangé ces Etres, & leur eut prépoſé des ſecours ſans nombre, qu'il leur étoit impoſſible de ſe procurer, chacun d'eux ne ſachant faire qu'un ſeul ouvrage, moitnnant le ſecours des matiéres propres à le compoſer. Les Etres qui organiſent les animaux auroient eu une Induſtrie inutile, ſans ceux qui organiſent les Plantes. Ces Etres avoient beſoin de Sels, de ſoufre, d'eaux & de Terre; ces ſels & ces Souphres devoient être de différentes eſpéces, des parties plus fines devoient leur donner de la vigueur, & les ménuiſer; la Terre qui ſoûtient les Matériaux de tant d'ouvrages, devoit être compoſée de parties propres à lui donner de la fermeté, il falloit qu'elle fut éclairée & échauffée par un Soleil. Les Eſpaces qui nous ſéparent de cet aſtre devoient être remplis d'une matière propre à transmettre ſa Lumiére & ſa Chaleur; les Parties qui le compoſent, & dont l'activité s'étend ſi loin, devoient être dans une perpétuelle agitation ſans s'uſer, & ſans ſe diſſiper. Qui pourroit achever les détails de tout ce qui devoit concourir, & ſe trouver à point nommé, heureuſement placés pour le bien de l'Univers, ſans avoir aucune Idée de place, ni aucune Idée de ce qui peut contribuer au bien de l'Univers?

Voi. Art. XIII.

De tout cela il eſt facile de conclure que les Formes plaſtiques, ſans la direction d'une intelligence ſuprême, n'auroient jamais pû contribuer à l'embellíſſement de l'Univers.

Mr. Bayle voudroit perſuader qu'il importeroit d'enſeigner que la matière eſt deſtituée d'activité. Cela ſert à ſon ſyſtême; car plus on conçoit que Dieu fait tout immédiatement, plus on ſe trouve embarraſſé à répondre aux Objections des Libertins contre la Providence,

La matière peut être ſuſceptible d'activité ſans qu'il ſoit poſſible qu'elle ait cette activité d'elle même. Continuation des Penſées Diverſes. Art CXI. Ouvres Div. Tom. III. pag. 341.

„ Il eſt évident qu'il n'y a point d'autre différence „ entre cette Nature de nos Philoſophes, & de nos „ Théologiens, & la Nature de *Straton*, ſi ce n'eſt que „ celle-ci avoit d'elle-même ſes facultés, & que celle „ là a reçu les ſiennes de Dieu. Cette différence „ eſt grande par rapport à ce point-ci, c'eſt que „ Straton étoit Athée, & que les autres ne le ſont „ pas; mais elle les laiſſe également & lui & eux „ dans l'inévitable néceſſité de reconnoître qu'il y a „ des choſes qui agiſſent régulierement, & qui obſervent les loix les plus admirables ſans ſavoir ce „ qu'elles font. Nos Philoſophes, ceux même qui „ abandonnent le Péripatériſme, admettent dans „ l'ame humaine ce prodige-là; ils diſent qu'elle „ fait une infinité de choſes ſur les organes de nôtre „ Corps, ſans ſavoir qu'elle poſſéde cette vertu, ni „ où, ni quand, ni comment elle l'exérce. Ils ſont „ obligés de parler ainſi à l'égard même des mouvemens qui lui ſont connus & qui dépendent de ſa „ volonté, comme la voix & les geſtes d'un Prédicateur. Elle ignore où ſont les eſprits animaux „ qui doivent couler vers la langue, & vers les bras, „ elle ne ſait point ce qu'il faut faire pour ouvrir „ les orifices des nerfs: une infinité de gens ont babillé & trotté toute leur vie ſans ſavoir ce „ que c'étoit, ni nerfs, ni tendons, ni muſcles. S'il eſt difficile de comprendre que des „ facultés increées ſoient juſtes dans leurs opérations „ ſans ſe ſentir, il ne l'eſt pas moins par rapport à „ des facultés créées, & il me ſemble même qu'il le „ ſoit plus, car les autres choſes étant égales, ce „ qui eſt increé doit ſurpaſſer ce qui eſt créé.

Cet article ne contient aucune Objection à laquelle je n'aie déja répondu, ſi on en éxcepte les dernières paroles qui ſont *équivoques*, & qui par là ou ſont pour moi, ou renferment une Erreur. Sans doute que *l'Increé doit ſurpaſſer ce qui eſt créé*, parce que ſes Perfections n'ont point de bornes, & qu'il ne ſe peut qu'elles n'éxiſtent, & ne ſoient très-parfaites: Il ne ſe peut qu'elles ne ſe connoiſſent elles-mêmes, & qu'elles ne ſoient parfaitement liées les unes aux autres. Mais par rapport aux Etres qui ne ſe connoiſſent pas, ou qui ne ſe connoiſſent qu'en partie, qui ne ſont pas capables de choix & de déliberation, leur éxiſtence n'eſt nullement néceſſaire, & de ce qu'ils éxiſtent, il ne ſuit nullement qu'ils ſe trouvent placés au milieu des ſecours dont ils ont beſoin. Mais poſés qu'ils doivent leur éxiſtence à une Intelligence parfaite & qui peut tout, il eſt clair que cette Intelligence aura ſçu les placer là où il convenoit qu'ils le fuſſent, & qu'elle aura renfermé & leurs Connoiſſances, & leurs Pouvoirs dans les bornes qu'il lui aura plû.

Ibidem pag. 341. N B.

Mr. Bayle ajoute, *je perſiſte à ſoûtenir que les incompréhenſibilités qu'on peut objecter à Straton forment un argument inſoluble, & une difficulté inſurmontable; ce ſont des incompréhenſibilités en comparaiſon deſquelles toutes les autres me ſemblent faciles à digérer.*

Il me le paroit ainſi, & il me ſemble qu'il faut être éxtrémement prévenu, ou avoir bien peu d'attention pour penſer autrement.

C'eſt

Ibidem. *C'eſt pour cela*, continue Mr. Bayle, *que j'ai embraſſé l'hypotheſe Carteſienne que Dieu eſt l'Auteur unique & immédiat de tout mouvement local.*

Si par là il prétendoit ſimplement que Dieu fût Auteur unique & immédiat du premier Mouvement des Corps, il poſeroit une vérité à laquelle la droite Raiſon ne manque pas de conduire, quand on ſe donne la peine de la bien conſulter. Mais ſi Mr. Bayle va juſqu'à penſer que Dieu continue à produire tous les mouvemens qu'on voit naître, comme il a produit le premier, & que les corps, qui paroiſſent en mettre d'autres en mouvement, ne font point ce qu'ils paroiſſent faire, je ne vois pas la néceſſité de cette concluſion.

Ibidem. „ Faire des loix du mouvement, *dit-il*, & les donner à éxécuter à une nature inſenſible, c'eſt toute „ la même choſe, comme ſemble, que de ne point faire ces Loix, & que de vouloir que rien ne ſe „ meuve. Donner des facultés efficientes & mortifices à des corps qui ne pouvoient jamais ſavoir qu'ils „ aient ces facultés, ni quand, ni où, ni comment „ il s'en faut ſervir, me paroit une contradiction „ dans les termes.

„ Je conclus donc, dit Mr. Bayle, que le même Dieu qui a créé la matiére, & qui lui a donné les premiéres impulſions, eſt la cauſe qui continue à mouvoir les corps, & qui éxécute les loix du mouvement qu'il a faites.

Le Raiſonnement de Mr. Bayle, n'a qu'une force apparente uniquement fondée ſur l'*équivoque* du mot de *Loi*. Si par là on entend un Ordre qu'un Etre ſupérieur veut qui ſoit obſervé par reſpect pour lui, il faut aux yeux qu'il ſoroit ridicule d'addreſſer de tels ordres à des Etres incapables de les connoître, & d'y réfléchir. Mais Mr. Bayle prétend-il qu'il y ait de l'abſurdité dans les paroles de Moïſe, où Longin a trouvé tant de ſublime, & dont le ſens eſt en effet très ſublime, quand même l'éxpreſſion en ſeroit très-ſimple, & très commune dans la langue de Moïſe? A qui, dira-t-on, ces paroles s'addreſſent-elles? Eſt-ce au Néant? Ce qui n'eſt pas peut-il obéir? Eſt-ce à la Lumiére qui n'étoit pas encore, & qui ne les auroit pas entendues quand même elle auroit été? Ces expreſſions tout figurées, Dieu Veut, & parce que ſa Volonté eſt infiniment efficace, ce qu'il veut éxiſte tel qu'il l'a conçu & qu'il l'a voulu. Les Corps éxiſtent & ſont des Etres réels très-diſtincts de Dieu & de ſa Volonté, qui eſt la cauſe de leur éxiſtence, de même qu'une Figure eſt très-différente, & a une éxiſtence très-diſtincte de la main & du mouvement du crayon qui l'a tracée. Ainſi le Mouvement éxiſte, il a une éxiſtence réelle, & différente de celle de ſa cauſe. Dieu a voulu que le Mouvement fût un état actif, il eſt un état actif & réellement actif. Il a voulu que ſon activité fût d'une certaine force, il a préciſément cette force, & de la naiſſent des effets dans des dégrés, & dans des proportions qui répondent à l'efficace de leur Cauſe. Une certaine Uniformité avec laquelle des Cauſes ſemblables, c'eſt-à-dire, des Mobiles de même nature agiſſent, produit des effets qui ſe reſſemblent; la Variété de leurs effets, répond de même à la variété de leurs dégrés, & les Retours conſtans & *réguliers* de ces effets toujours proportionnés à leurs Cauſes, ont donné lieu au terme de *Loi*. Une Volonté toute-puiſſante a trouvé à propos d'établir ainſi les choſes, elle a voulu que telle fut leur nature, & leur activité.

Parallèle des ſyſtême Newtonien avec le véritable. *Ibidem. pag. 542.* N.B. „ XIX. Pag. 533. IL FAUT s'arrêter dit Mr. Bayle, „ néceſſairement à une nature dont l'eſſence n'a été ré„ glée par aucune cauſe éxemplaire qui fût dans un „ autre entendement ou dans le ſien propre. La „ connoiſſance que cette nature a d'elle même, n'a „ point précédé ſon éxiſtence, & ſi notre eſprit „ vouloit diſtinguer des momens en Dieu, il devroit je ne ſai quelle priorité à l'éxiſtence, & „ non pas à l'Intelligence. Nous voila donc obligés auſſi bien que *Straton* à nous arrêter à la „ nature même du prémier *Etre*, ſans pouvoir „ chercher la Raiſon de ſes attributs dans un ordre, ou dans un plan antérieur.

Otés ces deux mots *auſſi bien que Straton*, il n'y a rien dans cet article qui ne ſoit clair & certain. Mais il y a une grande diſparité dans ces deux choſes que Mr. *Bayle* met en parallèle. En nous rendant attentifs à l'Idée de la Matiére, à l'Idée du Mouvement & des différentes poſitions des Corps, nous ne découvrons rien qui nous amène à conclurre qu'il implique contradiction que les Corps ne ſoient pas tels qu'ils ſont. Mais on voit clairement qu'il impliqueroit contradiction de dire, l'Etre parfait peut éxiſter, & n'éxiſter pas, c'eſt par une eſpéce de hazard qu'il eſt ce qu'il eſt; il peut être tout autre; On ne peut concevoir qu'il n'éxiſte point, qu'il ne penſe point, qu'il ne ſe connoit point, qu'il ne s'aime point. On ne peut rien dire de tout cela ſans tomber en contradiction; Ses Perfections ſont telles que l'éxiſtence de l'une, emporte néceſſairement l'éxiſtence des autres. Nulle telle néceſſité dans les parties de l'Univers, leur Idée n'y amène point.

De l'aſſiſtance des Créatures. pag. 342. XX. Mr. BAYLE continue pag 534. „ Je ſai que Dieu poſſéde toutes ſortes de per„ fections. Je le ſai comme Mr. Des-Cartes „ par l'idée de l'Etre ſouverainement parfait, la„ quelle je ſens dans mon ame. Je ſuis perſuadé „ que, comme il n'y a qu'un Dieu qui puiſſe „ mouvoir les corps, il n'y a que Dieu qui puiſſe „ ſe communiquer des idées à notre ame. Elle n'en „ eſt point la cauſe, elle ne ſait de quelle maniére „ elles s'éxcitent; elle en voudroit qu'elle n'a pas; „ elle en a qu'elle voudroit n'avoir point. Si elle „ les tiroit de ſon propre fond, elles ne pourroient „ lui repréſenter rien de plus parfait qu'elle même. „ C'eſt donc Dieu qui nous communique l'Idée „ que nous avons de lui: il l'éxcit donc ſouverainement parfaitez car s'il n'étoit pas tel, il ne „ pourroit pas la mettre dans nôtre eſprit.

Ce Raiſonnement de Mr. Bayle me paroit avoir beſoin d'être éclairci par une diſtinction. *Nous tenons de Dieu même ſon Idée*, c'eſt-à-dire, la *Capacité* de penſer à un Etre infiniment plus parfait que nous; cela me paroit évident; Mais qu'il ſoit néceſſaire que Dieu lui même faiſe naitre en nous l'Acte qui nous fait penſer à un *Etre* ſouverainement parfait, c'eſt ce dont je ne conviendrai pas, & qu'on ne prouvera point, qu'après avoir poſé que l'Ame eſt une Subſtance *abſolument paſſive*. Mes Facultés ſont renfermées dans les bornes qu'il a plû, à la Sageſſe & à la Liberté de Dieu de leur aſſigner; mais enfin je ſens qu'elles ſont des *Facultés actives* auſſi clairement que je ſens qu'elles éxiſtent.

Si ma Nature purement paſſive, éxigeoit que Dieu créât chacune de mes penſées, elle éxigeroit de même qu'il créât chacun des actes de ma Volonté. On voit où cela mêne; il n'y a plus de diſtinction entre le *vice*, & la *Vertu*, & quand il y en auroit on ne ſeroit non plus puniſſable pour avoir fait des actes de *vice* que pour avoit fait des actes de *Vertu*, comme l'on n'eſt pas plus puniſſable d'avoir fait, que d'avoir ſoif.

Ibidem. „ Si vous me répliquiés, dit Mr. Bayle, pag. 535. „ que la doctrine des Carteſiens porte à croire qu'il „ eſt auſſi la cauſe des actes de nôtre volonté, je vous „ répliquerois à mon tour que je n'entre pas dans ce „ myſtére. C'eſt un *noli me tangere*, c'eſt un abyme dont il faut que l'on s'éloigne ſans tourner les „ yeux en arriére, de peur de devenir une ſtatue de ſel „ comme la femme de Lot: La philoſophie n'y peut „ voir goûte, il faut recourir humblement aux lumiéres révélées.

La frayeur que Mr. Bayle fait paroitre pour des conſéquences, qui ſont effectivement bien capables d'étonner, le devoit donc engager à revenir ſur ſes pas, & à faire un nouvel éxamen de ce ſyſtéme

Cartésien ; ſon génie excellent lui auroit rendu le ſuccès ſûr & facile : Mais ſon funeſte penchant à favoriſer les doutes & les embarras en matiére de Réligion, l'attachoit à une Hypothéſe qui lui paroiſſoit très-propre à ce deſſein.

En vain il dit *que la Philoſophie n'y voit goute, & qu'il faut avoir recours aux lumiéres Révélées.* La Révélation peut-elle nous faire croire que l'Impoſſible eſt Poſſible ? S'il eſt *impoſſible* que les Créatures ſoient capables d'activité, la *Révélation* établira-t-elle cette activité pour *poſſible* ; & ſi le ſyſtême Cartéſien, eſt le ſeul qui puiſſe tenir contre les Athées, comme Mr. Bayle le prétend, après avoir fait d'un Athée un Déiſte, en le faiſant Cartéſien, comment me hazarderai-je de lui propoſer les Vérités de la Révélation qui, directement oppoſées à ſon Cartéſianiſme le ramenéroient dans ſon premier Doute & dans ſa premiére Incredulité ? Quelle idée donneras-t-on aux Philoſophes Athées des Philoſophes Chrétiens, quand on les leur réprésentera comme des perſonnes, qui loin de ſe faire une peine, ſe font au contraire un mérite de croire des Impoſſibilités & des Contradictions ?

Voila où Mr. Bayle nous amêne, voila ſon but, L'Ame eſt uniquement paſſive : De là des *difficultés inéxplicables.* Mais dit-il, la *Lumiere de la Révélation nous tranquiliſe.* Mr. Bayle ſe jouë ſi hardiment & ſi groſſiérement de ſes Lecteurs, qu'on ne peut aſſés s'étonner de la facilité de quelques perſonnes doctes à donner dans ſes panneaux. Il eſt de l'honneur de l'Orthodoxie que ceux qui font profeſſion de la plus pure, ceſſent enfin d'être les dupes d'un Pyrrhonien & d'un Libertin. Pour établir l'exiſtence de Dieu, & pour la défendre contre les Objections, pour donner à ce ſyſtême plus de vraiſemblance, & plus de liziſon qu'on n'en trouve dans celui des Athées, & dans celui des Matérialiſtes ; il *faut ſuppoſer, dit-il, que Dieu fait tout immédiatement dans la Nature corporelle.* Mais les mêmes raiſons prouveront qu'il fait tout dans l'Ame de l'homme. La Réligion tombe par là. *Laiſſés-moi en repos,* dit Mr. Bayle, *Ne touchés point à cette corde, vous nous la Lumiére de la Révélation.* Mais quoi ? Si je me tiens à cette Lumiére, je reconnois l'Ame active : Dieu ſeul ne fait pas tout immédiatement ; & dès là, ſuivant Mr. Bayle, mon ſyſtême n'a aucun avantage ſur celui des Athées.

Origine des Eſſences.

» XXI POUR fermer la bouche, *dit Mr. Bayle,* » aux Stratoniciens qui prétendent que la Nature de » Dieu, tel que nous le concevons, diſtinct de l'Univers, eſt aſſujetie à une Fatalité aveugle, en » vertu de laquelle elle ſe trouve telle qu'elle eſt, » tout comme l'Univers matériel, par une ſemblable » Fatalité, dont on ne peut rendre aucune raiſon, » eſt auſſi ſelon eux, tel que nous le voions, *il faudroit dire que Dieu eſt la cauſe libre des vérités des Eſſences, & qu'il pourra faire un cercle quarré quand il lui plaira.* Contin : des Penſ : Div : Tom : IV p : 514 & pag : 555 *Toutes les difficultés s'évanouiſſent dès que l'on ſuppoſe que les Eſſences des Créatures & les Vérités Philoſophiques ont été fixées par dés actes de la volonté de Dieu.*

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 348.

Mr. Bayle voudroit qu'on ſe ſervît de cette Méthode en diſputant contre les Philoſophes Chinois, & que l'on argumentât contr'eux, en s'appuiant ſur ces Principes. Mais lui même avoüe qu'il n'eſt pas encore venu à bout de les comprendre, & il ajoure que *quelques Théologiens de Hollande ſe ſont bien batus ſur ſujet de cette opinion.* Pour travailler ſûrement à la Converſion des Philoſophes Chinois, & en général à celle des Philoſophes Athées, & pour la faciliter, il faut poſer pour fondement des opinions dont les Théologiens Chrétiens ne conviennent point, & que leurs plus ſubtils Philoſophes, *après avoir fait tout ce qu'ils ont pû pour la bien comprendre, confeſſent ingénuëment qu'ils n'en ſont pas venus encore tout à fait à bout.* Quelle Méthode ! & qu'on a raiſon de s'en promettre un grand ſuccès ! Voulés-vous diſputer avec avantage contre les Athées, & *vous trouver invulnérables* à leurs rétorſions, *depuis la tête juſqu'aux pieds*, faites les préméditérement tomber d'accord *qu'un Cercle peut être Quarré.* Voilà ſans contredit un début aiſé ? Il faudroit qu'un Athée fut bien ſtupide pour ne pas répondre. *Ce qui vous paroit contradictoire pourroit cependant être vrai.* Selon vous, il ſe peut donc qu'un effet n'ait point de cauſe, & à plus forte raiſon, qu'il ne ſoit point proportionné à ſa cauſe ; il ſe peut que des *Régularités* & des *Penſées* naiſſent des *Mouvemens* les plus *aveugles* & les plus *fortuits.*

Si au lieu de propoſer le ſyſtême des *Eſſences* tel qu'il plait à Mr. Bayle de le donner, on dit que Dieu, la Réalité même, l'Etre Eternel, & Néceſſaire, par là même qu'il eſt tout Parfait, ſe connoit, connoit toutes ſes perfections, que toutes ſes Perfections ſe connoiſſent & ſe ſentent ; car en Dieu tout eſt Lumiére, Connoiſſance, Sentimens ; Il connoit donc parfaitement tout ce qu'il eſt & toute l'infinité de ſes perfections. De plus ſon Intelligence infiniment active, & par là infiniment féconde, connoit une infinité d'Idées ; ſa Puiſſance, qui n'a pas moins d'étenduë que ſon Intelligence, peut faire & créer, peut réellement produire des Etres diſtincts de Dieu, dont les Idées de ſon Intelligence ſont les repréſentations & les modéles.

Si, après cela, on me demande, d'où vient la différence du *Poſſible*, d'avec *l'Impoſſible* ? Je répondrai qu'il n'y a point de *choſes Impoſſibles*, & que ces mots ne ſignifient rien, à moins qu'on n'éxprime par là un prétendu aſſemblage que l'eſprit humain, qui peut ſe tromper, voudroit faire de quelques Idées incompatibles, dont l'une éloigne préciſement ce que l'autre poſe ; Dieu très-parfait, & infiniment d'accord avec lui-même, Dieu qui voit tout, & comprend tout avec une parfaite netteté, eſt trop parfait, & ſi l'on peut ſe ſervir de ce térme, trop éclairé, par ſa propre lumiére, pour ſuppoſer de l'accord là où il n'en a point mis, ou pour ſuppoſer de l'accord là où il a mis de l'oppoſition. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'il y ait antécédemment aux Idées de Dieu des *Eſſences*, des *Poſſibilités.* Sa très féconde & très-active Intelligence conçoit des Idées, ſa puiſſance peut créer des objets ſur ces Modéles.

Ainſi les *difficultés s'évanouiſſent* encore mieux que Mr. Bayle ne le ſuppoſoit, puiſque les Eſſences des choſes ſont fixées, non par les Actes Libres d'une volonté, dont la Liberté puiſſe aller juſques à faire des *Contradictions*, & juſques à aſſocier dans la ſuite les Idées entre leſquelles elle auroit établi de la contrariété, en les faiſant d'abord contraires l'une à l'autre. Mais *les Eſſences des choſes dépendent d'une Intelligence très-parfaite, & qui, ſi même elle formoit librement des Idées, les formeroit d'une maniére digne d'elle*, & ne penſeroit jamais à mettre de l'oppoſition entre celles qui ſeroient d'accord, non plus qu'à lier celles qui ſeroient oppoſées ; C'eſt elle qui forme les unes, & les autres, elle voit ce qu'elle a fait, & ne ſe contredit point.

Il y a quatre principales ſectes, dit Mr. Bayle pag. 537. *dans l'Empire de la Chine. La premiére eſt de ceux qui... reconnoiſſent dans le monde un eſprit ſupérieur, éternel, tout-puiſſant, & tel à peu prés que leurs Péres l'ont reconnu dans les premiers ſiécles de la Monarchie ſous le nom de Seigneur du Ciel. . . . . Le nombre de ces véritables Adorateurs n'eſt pas fort grand. . . La ſeconde & la dominante, quoique moins étenduë que quelques autres, eſt celle des nouveaux Philoſophes . . . La Troiſiéme... ſe peut nommer la Réligion des Bracmenes ou Bracmans. . . . Ils revérent principalement trois choſes, le Dieu Fo ſa Loi, & les Livres qui contiennent leurs réglement particuliers... La quatriéme... eſt celle qu'on nomme la Réligion des Bonzes.* " Elle " eſt fort plongée dans le culte des Idoles. Vous " allés voir que le ſyſtême de la ſeconde ſecte, qui " eſt la dominante, & celle des Philoſophes, eſt un Athéiſ-

Ibidem pag. 343.

" Athéiſme proprement dit. Ces Philoſophes ne " reconnoiſſent dans la Nature que la Nature même, " qu'ils définiſſent le *Principe du mouvement & du Repos*. Ils diſent que c'eſt la *Raiſon* par éxcellence, qui produit l'ordre dans les différentes parties de l'Univers & qui cauſe tous les changemens qu'on y remarque.... Pour ce qui eſt de la matiére, ils la diſtinguent en deux eſpéces. L'une eſt parfaite, ſubtile, agiſſante, c'eſt-à-dire dans un mouvement continuel; l'autre eſt groſſiére imparfaite & en repos. L'une & l'autre eſt ſelon eux éternelle, incrée infiniment étendue & en quelque maniére toute puiſſante, quoique ſans diſcernement, & ſans liberté. Du mélange de ces deux matiéres naiſſent cinq Elemens, qui par leur union & leur temperament, font la nature particuliére & la différence de tous les corps. De là viennent les viciſſitudes continuelles des parties de l'Univers; le mouvement des Aſtres, le repos de la terre, la fécondité ou la ſtérilité des Campagnes. Mais ils ajoûtent que cette matiére toujours occupée au Gouvernement de l'Univers, eſt néanmoins aveugle dans ſes actions les plus réglées, qui n'ont d'autre fin que celle que nous leur donnons, & qui par conſéquent ne ſont utiles qu'autant que nous en ſavons faire un bon uſage. Quoique les Chinois regardent toutes choſes comme l'effet de la néceſſité, ils conviennent cependant que le monde a eu un commencement & qu'il aura une fin. Pour ce qui eſt de l'homme, ils conviennent tous qu'il a été formé par le concours de la matiére groſſiére, & de la matiére ſubtile, dont j'ai parlé, à peu près comme les Plantes naiſſent dans les Iſles nouvelles, où le Laboureur n'a point ſemé, & où la terre eſt devenue féconde par ſa nature. Au reſte, diſent ils, nôtre ame qui en eſt la portion la plus épurée, finit avec le corps, quand ſes parties ſont dérangées, & renait auſſi avec lui, quand le hazard remet ces mêmes parties dans leur prémier état.

" Ce qui pourroit faire douter que ces Philoſophes ſoient entiérement Athées, eſt qu'ils donnent des Attributs ſi magnifiques à la Nature, qu'il ſemble qu'ils l'affranchiſſent *des imperfections de la matiére, en la ſéparant de tout ce qui eſt ſenſible & corporel*; mais comme le remarque l'Auteur que je cite, on ne doit pas tout à fait compter ſur leurs pompeuſes expreſſions, qui ne ſont peut être que des figures de Rhétorique, & des Métaphores outrées. Vous ſerés parfaitement convaincu qu'elles ne ſont qu'un Galimathias dont ils enveloppent la réalité de leur Athéiſme, ſi vous liſés ces paroles du Pére le Comte. *Ils parlent de la Divinité, comme ſi ce n'étoit que la nature même, c'eſt-à-dire cette force, ou cette vertu naturelle qui produit, qui arrange, qui conſerve toutes les parties de l'Univers. C'eſt, diſent-ils, un principe très-pur, très-parfait, qui n'a ni commencement ni fin; c'eſt la ſource de toutes choſes, l'eſſence de chaque Etre, & ce qui en fait la véritable différence. Ils ſe ſervent de ces Magnifiques expreſſions, pour ne pas abandonner en apparence les Anciens, mais au fond ils ſe font une nouvelle doctrine, parce qu'ils les entendent de je ne ſai quelle ame inſenſible du monde qu'ils ſe figurent répandue dans la matiére, où elle produit tous les changemens. Ce n'eſt plus ce Souverain Empereur du Ciel, juſte, tout puiſſant, le prémier des Eſprits & l'Arbitre de toutes les Créatures: on ne voit dans leurs Ouvrages qu'un Athéiſme raſiné, & un éloignement de tout culte Réligieux.*

Louis le Comte nouveaux mémoires ſur l'état préſent de la Chine. Tom. pag. 122. Edit. d'Amſterdam.

Ibidem. pag. 345.

" Mr. de la Bruyere défie, avec beaucoup de " raiſon, les plus grands eſprits, les plus puiſſans Princes de faire un Crapaud d'un peu de roſée, mais " s'il eut ſuivi la Philoſophie de l'Ecôle, on l'eut " bien décontenancé en lui diſant; *Songés vous bien que par vos principes ce qui fait le Corps des bêtes n'en ſait rien non plus qu'une pierre? Songés vous bien que les corps peſans ſacrifient aux intérêts du public leurs intérêts particuliers avec la derniére éxactitude toutes les fois que cela eſt néceſſaire ſans qu'ils ſachent qu'ils ſoient au monde?*

" Il eut répondu qu'une Cauſe intelligente a donné aux Créatures la féculté de faire toutes ces choſes. Les Miſſionnaires ſeroient la même réponſe, mais ce ſeroit toûjours avouer qu'une cauſe inanimée & inſenſible produit des effets où il régne une juſteſſe admirable, & ſort au deſſus de l'induſtrie de l'homme, & c'étoit la grande difficulté dont il falloit accabler les Philoſophes Chinois. Il eſt donc vrai que les Miſſionnaires perdroient un grand avantage. Ils auroient beau dire qu'il eſt aiſé de concevoir que l'ame d'une brebis forme l'ame & le corps d'une autre brebis ſans avoir aucune idée de ce qu'elle fait, pourvû qu'on ſuppoſe qu'un Eſprit intelligent lui communique cette féculté. Leur prétenſion ſeroit rejetée; car il eſt également inconcevable qu'un morceau de bois faſſe un horloge, ſoit qu'on diſe qu'il a reçû de Dieu cette faculté, ſoit qu'on diſe qu'il la poſſede naturellement. Le ſeul & unique moien de rendre cela compréhenſible, eſt de ſuppoſer que Dieu donneroit au morceau de bois l'idée de toutes les piéces d'une horloge, & l'art de les fabriquer. & de les ranger ſelon cette idée directrice actuellement connue, mais c'eſt-ce que les Miſſionnaires ne diſent pas à l'égard des facultés des Etres matériels: Ils banniſſent des facultés d'une plante toute ſorte de ſentiment, & ils n'en donnent aucun aux facultés d'une bête par rapport à la production d'une ame, & à l'organiſation d'un corps. Il faut outre cela qu'ils avouent que les bêtes agiſſent aveuglément, lors même qu'elles ont un ſentiment intérieur de ce qui ſe paſſe dans leur ſubſtance. Leurs facultés ſenſitives produiſent la perception des objets ſans connoitre la diſpoſition intérieure des organes qui doit précéder ou accompagner cette perception, & ſans ſavoir ce qu'il faut faire pour produire un acte de ſentiment. Leur faculté eſtimative juge de la qualité des objets ſans avoir aucune idée de l'acte de juger, & ſans ſavoir comment il le faut produire. Leur appetit forme un acte d'amour, ou un acte d'averſion ſans aucune idée directrice concernant la nature de ces actes, & la maniére de les former, Leur faculté *locomotive* les fait aller vers certains objets, ou les en éloigne, ſans ſavoir comment ſe produit le mouvement & quelles parties du corps il faut remuer afin de courir, ou afin de prendre de la nourriture. Les facultés des ſens éxternes ſont cinq en nombre dans les animaux, chacune fait les fonctions ſans ſe mêler de celle des autres; l'oüie n'empiéte poinr ſur la Vuë, elle lui laiſſe tout le ſoin d'appercevoir les couleurs, & ſe contente de ſentir les ſons. Qui a dit à l'Ame d'un Chien que lorſqu'un objet agit ſur les yeux il faut mettre en éxercice la vuë, & laiſſer dans l'inaction les quatre autres ſens, & que ſi l'objet agit ſur l'oreille, il ne faut ſe ſervir que de l'oüie? Il eſt ſûr que l'ame des bêtes ignore laquelle de ces cinq facultés il faut choiſir en telles & telles circonſtances, & comment il faut qu'on la mette en œuvre; il eſt ſûr, dis-je, qu'elle l'ignore non ſeulement la prémiére fois qu'elle ſe ſert de ſes ſens, mais auſſi toute ſa vie. Et néanmoins chacune de ſes facultés s'acquitte de ſes fonctions avec une éxtrême ponctualité, où, quand, & auſſi-tôt qu'il eſt néceſſaire; chacune trouve ſon chemin & le ſuit juſques au bout ſans en avoir nulle connoiſſance. On peut dire la même choſe des facultés de l'ame de l'homme: nous entendons le ſon d'une cloche ſans nous y être préparés & ſans ſavoir ce qu'il faut faire pour éxciter en nous cette perception. La douceur du miel appliqué ſur nôtre langue eſt ſentie avant que nous aions eu le temps

„ de choiſir la faculté qui ſe rapporte aux ſaveurs, „ le choix en cela n'eſt nullement en nôtre puiſſance. Nous ne ſavons pas même comment ſe forment nos Idées. Ces Miſſionnaires allégueront vainement le concours de Dieu, car comme ils diſent que le concours que Dieu fournit à la vûë „ eſt le même que celui qu'il fournit aux autres „ ſens, il ne peut pas être cauſe que la vûë excite „ le ſentiment des couleurs plutôt que celui des ſons, „ ou des odeurs, ou des ſaveurs &c. Ils doivent „ donc reconnoître que les Actes de chaque faculté de l'ame ſont ſpécifiés par la nature même des „ cauſes ſecondes, & avouer par conſéquent que l'ordre, la juſteſſe, & la régularité des effets ne ſuppoſent pas qu'il y ait de la connoiſſance dans les „ cauſes.

„ C'eſt ainſi qu'on repouſſeroit leur attaque & que „ le Péripatéſme ſe rendroit très-fort. S'ils croient avec les Carteſiens que Dieu eſt la cauſe immédiate & de tous nos ſentimens & de toutes nos idées „ ils ne s'expoſeroient pas à cet échec: permettés-„ moi cette petite répétition.

„ Repouſſés de cette maniére il faudroit qu'ils „ changeaſſent de batterie, & qu'ils s'attachaſſent à „ ſoutenir que les facultés des corps doivent avoir „ une autre cauſe que la nature. Ce ſeroit proprement „ combattre l'éxiſtence néceſſaire de la matiére, l'objection ne tomberoit que ſur cela, & non pas en „ particulier ſur les qualités actives des corps; car s'il étoit poſſible qu'une matiére deſtituée de qualités „ éxiſtât par elle même il le ſeroit encore plus qu'elle éxiſtât par elle-même avec différentes qualités: „ plus les Etres ſont imparfaits, plus ſont-ils indignes qu'on leur attribue l'éxiſtence néceſſaire. „ Voions le jeu de cette nouvelle batterie.

Ibidem. pag. 346. " Article CXIV. On peut ſuppoſer que les Miſſionnaires de la Chine attaquent ainſi les Philoſophes. " S'il eſt plus contraire à la Raiſon, comme vous " le prétendés, que la nature éxiſte par elle même " ſans aucune vertu active qu'avec pluſieurs qualités " effectives il eſt pour le moins contre l'ordre " qu'elle n'ait pas une infinité de perfections. Apprenés nous donc pourquoi elle s'eſt bornée à un certain nombre, & d'où vient qu'elle a oublié de ſe " donner une connoiſſance directrice de ſes effets? " Rien ne lui formoit des obſtacles; Qui eſt-ce donc " qui la limitée? Pourquoi eſt elle moins imparfaite dans les hommes que dans les autres animaux? " pourquoi ſent-elle dans les animaux, & non dans " les plantes? Il n'y a point de réglement parmi les " hommes ſur la différence des conditions qui pour " le moins ne dépende de quelque caprice? Comment la nature eut elle pû faire aveuglément les " diſtinctions régulières qu'on voit dans le monde? " Enfin d'où viennent les bornes qu'elle a portées?

Ibidem. pag. 347. " Il n'y a point de doute qu'ils peuvent ſonder " là-deſſus quelques chicanes, & que la témérité avec laquelle on agite dans les Ecoles pluſieurs " queſtions ſuperflues ſur la puiſſance & ſur la ſcience de Dieu, élargit extrêmement aux Philoſophes

NB. " Chinois la voie de réforſion, car les Miſſionnaires ont fort étudié toutes ces diſputes, & ils en ſont un grand cas. Les Scholaſtiques ont mis en queſtion, ſi Dieu peut damner une Créature innocente; s'il peut pardonner ſans une ſatisfaction d'un prix infini; s'il peut faire des Créatures Eternelles; s'il peut communiquer à la Créature l'immenſité, la ſcience infinie, la puiſſance de créer, &c: s'il peut conſerver les accidens d'une ſubſtance ſans la ſubſtance; s'il peut mettre pluſieurs corps en un même lieu, & le même corps en pluſieurs lieux à la fois &c:

A ces queſtions Mr. Bayle en joint d'autres encore plus étonnantes; puis *il ajoute*. „ Mais il y „ certains dogmes dont on convient aſſés unanimement, comme que la Puiſſance de Dieu ne „ s'étend point ſur les Eſſences des choſes, ni ſur „ ce qui implique contradiction; qu'elle ne ſauroit „ faire que ce qui a été fait n'ait pas été fait; qu'elle „ n'a aucun empire ſur les vérités éternelles & immuables, non plus que ſur le paſſé; qu'elle ne peut „ diſpenſer de quelques articles du droit naturel, „ &c:

„ Si les Philoſophes de la Chine interrogeoient à „ leur tour les Miſſionnaires pour ſavoir d'eux d'où „ viennent ces bornes dans les attributs divins, il „ faudroit qu'à leur éxemple on recourut à la Nature dans ces choſes. Nous voilà donc à deux de jeu, „ répliqueroient les Chinois, vous ne ſauriés ſoudre „ la queſtion pourquoi Dieu a limité ſa puiſſance „ aux choſes qui ne ſont point contradictoires, & „ pourquoi il ne l'a point étendue ſur les Eſſences, „ auſſi bien que ſur l'éxiſtence des Créatures. Dites nous, ſi vous pouvés, d'où vient la barriére „ qui ſepare les Etres poſſibles d'avec les Etres Impoſſibles? Elle n'a point été poſée par un acte de „ la volonté de Dieu: Car la poſſibilité des choſes „ ne relève que de la puiſſance de Dieu, & cette „ puiſſance n'eſt point volontaire. La ſcience de „ Dieu eſt tout de même indépendante de ſa volonté; il ne connoit point les attributs eſſentiels des „ choſes tels plutôt que tels, parce qu'il veut les „ connoitre de cette façon plutôt que d'une autre, & „ par conſéquent vous devés dire que ſa nature eſt „ la ſeule raiſon que vous puiſſiés alléguer: ſa nature diſons nous, étant qu'elle n'a eu pour régle „ de l'étendue de ſa puiſſance, & de ſa ſcience aucune idée directrice, aucun plan antérieur ou concomitant. Vous dires que de ne pouvoir pas „ faire un cercle quarré n'eſt pas une véritable limitation de puiſſance, mais nous vous foutenons qu'une cauſe qui pourroit former un tel cercle ſeroit „ plus puiſſante & plus habile que celle qui ne le „ peut.

Les Philoſophes Chinois donnent des Attributs ſi magnifiques à la Nature, qu'ils ſemblent éxprimer ſous ce nom, préciſément ce que les Chrétiens entendent ſous celui de Dieu. Il n'eſt pas facile d'amentir entiérement toutes les Impreſſions que le Créateur de l'Ame y a gravées, pour la faire parvenir à ſa connoiſſance, ou, pour m'éxprimer en d'autres termes; il n'eſt pas facile de ſe dérober entiérement aux effets des heureuſes & importantes diſpoſitions, avec leſquelles il a trouvé à propos de nous faire naitre. Mais aux juſtes Idées, qui en ſont les effets, l'Entendement déréglé, par diverſes cauſes, en joint de fauſſes, & par là ſe remplit de Contradictions; Il s'applaudit de ce qu'il y a de *grand* dans ſa penſée: quand il ne s'agit que de *Théorie*, & il ſuit ce qu'il y a de *trompeur*, dès que les intérêts de ſes paſſions le demandent.

Les Chinois n'ont pas toûjours été dans les Erreurs impies où ils ſont aujourd'hui. Les prémiers qui eurent des doutes ſur l'éxiſtence de Dieu, & qui ſe firent un plaiſir de les répandre. Ceux qui allérent enſuite au delà du doute, & qui rejettérent un Etre différent de l'Univers, ſon Créateur, & ſon Maitre; de peur de s'attirer la haine publique garderent les éxpreſſions reçues, & ſe firent un plaiſir de tromper les hommes, en appliquant à un tout autre ſujet, ces éxpreſſions reſpectées.

Mr. Bayle ne dit rien dans ce dernier article en faveur des Philoſophes Chinois, qu'il n'ait déja dit dans les Articles précédens, & il ſe trompe, s'il prétend que les bornes dans leſquelles il a plû au Créateur de renfermer les connoiſſances de l'Ame de l'homme, & les bornes incomparablement plus étroites qu'il a aſſignées à des ſubſtances plus imparfaites, telles que peuvent être les *Ames des bêtes* les Ames *végétatives* des plantes, ou leurs *formes plaſtiques*, fourniſſent aux Athées des argumens d'une ſolide retorſion; On peut fermer la bouche aux Philoſophes Athées Chinois par les mêmes réflexions dont nous venons de nous ſervir contre les Athées en général. La Nature

Article CXIV.

ture de Dieu est toute parfaite, & par là même il implique contradiction qu'elle ne soit pas. Ses idées sont conformes à sa nature parfaite, & il y a un parfait accord entr'elles. De la fécondité infinie de son Intelligence infiniment active, il naît une infinité d'Idées, & sa bonté a choisi entre ces Idées, avec une Liberté conforme à sa sagesse, celles auxquelles il a crée des objets qui y répondent. Dans un Etre tout Parfait, & tout Intelligent, se trouvent les Raisons & les Fondemens de tout ce qui y est, & de tout ce qu'on y admire; mais dans une Nature imparfaite, dont l'existence n'est pas nécessaire, & dont les arrangemens peuvent se détruire, & par conséquent auroient pû être tout autres qu'ils ne sont, d'où vient qu'ils sont tels qu'on les voit, puisqu'ils pourroient être tout autres, si aucune Cause ne les avoit déterminés à exister tels qu'ils sont?

Mr. Bayle fait donc passer son Lecteur à la Chine afin que cela lui donne occasion de ramener les Objections qu'on a déja lues dans les articles précédens. Il représente comment les conversions du peuple font peu d'honneur à la Religion: *Le grand point*, dit il, *seroit de convertir des Philosophes*, il les arme de tout ce que les différens systêmes des Athées font capables de leur fournir, & il trouve qu'ils ne se défendent pas mal, jusques à ce qu'on les amène à l'Hypothèse des *Causes occasionnelles*. Il fait semblant de ne pas s'appercevoir que si on emploie cette supposition avant que d'avoir bien prouvé l'existence de Dieu, les Chinois qui viennent de faire paroître tant de subtilité & tant d'obstination, seroient assez faciles pour ne pas se plaindre d'une *Pétition de principe* manifeste, & de ce que l'on supposeroit hardiment ce qui est en question. Il prépare encore un autre coup. Le systême des *Causes Occasionnelles* étant accordé, Dieu est le seul Etre actif; mais, dit le Chinois, Il *produit donc toutes les déterminations de la Pensée, Ah! noli tangere*, tout est perdu: Je suis sans réplique, & je me trouve si terrassé si jene me réfugie sous l'azile de la Foi. Messrs. les Chinois n'écoutent plus la Raison, tendez-vous à la Lumiére de la Révélation qui vous dit tout le contraire. Et pourquoi donc veut-il qu'on raisonne avec eux, pour finir par la nécessité de n'écouter point la Raison?

Mr. Bayle entre dans les Disputes des Scholastiques, sur les limites de la Puissance de Dieu: Mais rien n'est plus inutile que de battre ainsi la campagne. Sorons nous réduits à prendre le parti du Pyrrhonisme, dès que nous ne pourrons pas nous donner carriére, avec toute la clarté que nous souhaiterions, sur les subtilités Métaphysiques que les Scholastiques ont embrouillées par tant de verbiages? Qu'est-ce qui a limité les choses, & a fait que les unes sont Possibles & les autres Impossibles? C'est-là une question composée de termes dont l'assemblage ne donne aucun sens. Il y a un Etre Eternel, c'est la Réalité & la Perfection même; il implique contradiction qu'il ne soit, & qu'il ne soit très-parfait. Il est donc parfaitement d'accord avec lui-même, & il y auroit de l'extravagance à penser qu'il veut une chose, & qu'en même temps il ne la veut pas; qu'il veut un Corps terminé par deux extrémités, & qu'en même temps il ne veut pas que ce Corps soit terminé par deux extrémités; qu'il veut une Courbure, qui ne soit pas courbe. On exprime des *Négations* par des termes *Positifs*; On veut ensuite que quelque chose de *positif* réponde à des *Négations*; On s'étonne que cela ne soit pas on en cherche la Cause, & on la cherche dans la Nature même de ces choses que l'on suppose positives & réelles, & qui ne le sont point; on suppose qu'on a exprimé une Réalité par un terme qui s'éloignoit précisément de la réalité. Tout ce qui répond à l'Idée d'Etre est nécessaire, ou simplement possible. Il n'y a point une troisiéme Espéce, savoir celle des *Etres impossibles*: Cette phrase ne signifie rien, parce que des deux termes qui la composent, la signification de l'un renverse celle de l'autre. C'est donc par erreur & faute d'attention, qu'on cherche, dans la Nature de l'Etre impossible, qui n'a point de nature, & n'en peut avoir, le fondement de son impossibilité.

On voit en Mr. Bayle le vrai Caractére d'un Pyrrhonien. Il s'est fait une si grande habitude d'aller à ses fins par des détours, qu'il ne daignerait pas seulement employer les voies simples, quand même elles seroient très-propres à le servir.

S'il trouve dans les Scholastiques une expression qui aille à affoiblir les Preuves de l'exillence de Dieu, & à fournir quelque apparence d'Apologie à l'Athéisme, c'est une *Perle* très-précieuse qu'il tire du *fumier*. Mais quand ces mêmes Scholastiques ont avancé quelque chose en vuë de prouver la Réligion, ce sont des gens qui ne savent pas raisonner juste.

Au reste il ne faut pas s'étonner qu'on trouve dans des Auteurs très-éloignés du goût où étoit Mr. Bayle, des expressions qui vont à charger de haine la Superstition, & à la faire regarder comme plus odieuse que l'Irréligion même, quand on en fait le parallele. Rien n'est plus ordinaire aux hommes que d'outrer, lorsque pour relever leurs censures ou leurs éloges, ils se servent du secours des comparaisons.

XXII. Mr. BAYLE emploie le Chapitre X. à prouver qu'il peut y avoir des Athées de spéculation. Dans le suivant il prouve qu'il y en a. Dans le XIII. Il fait remarquer qu'il se rencontre beaucoup de Logomachies dans cette Question. Dans le XIV. Il se plaint de ce que Mr. Bernard lui attribue d'avoir dit, que *sans une grace particuliére on ne peut parvenir à la Connoissance de Dieu Créateur*; au lieu que Mr. Bayle s'est borné, dit-il, *à trouver cette grace nécessaire par rapport à la Connoissance d'un Dieu Immatériel.*

Mais ce ne sont là que des échapatoires; car Mr. Bayle a établi dans l'Article de Dicéarque & ailleurs, que rien n'est plus *opposé aux Idées du bon sens, que la supposition d'une Etendue qui pense.*

Dans le Chap. XV. Il a travaillé à rendre difficile la découverte d'un Dieu tel que nous le concevons, 1. *On peut se convaincre de l'existence d'un Etre Eternel, dit Mr. Bayle; Mais cet Etre Eternel sera peut être ce qu'on appelle l'Univers.*

Mais il n'y a qu'à rappeller les raisons que nous avons alléguées ci-devant, pour se convaincre que l'arrangement de l'Univers est l'effet d'un Principe différent de cet Univers.

Et bien? continue Mr. Bayle, *on reconnoitra que l'Univers à une Cause, mais on ignorera si cette Cause est transitive, ou permanente.*

Cette Cause Intelligente est très-Puissante, elle est absolument Parfaite, en telle sorte qu'il implique contradiction qu'elle n'existe pas, ou qu'elle soit moins parfaite qu'elle n'est. Si elle avoit pû n'éxister pas, ou éxister différente de ce qu'elle est, il faudroit qu'une Cause supérieure lui eut donné son éxistence & sa manière d'être, & cette Cause auroit été l'Etre suprême.

Je n'entrerai point dans la Question s'il y a eu, ou s'il y peut avoir des Athées spéculatifs: Peut-être que Mr Bayle auroit pû se citer lui même. Ce qui me paroit incontestable, c'est que jusques ici les Athées n'ont rien allégué de démonstratif, Leurs Argumens vont à former des doutes, & tout au plus à faire dire, *Dieu est-il, ou n'est-il pas?* mais ils n'ont point une évidence à faire conclurre, *Il n'y a point*, & ne peut pas être; tous leurs systêmes sont des abimes de ténébres. Cependant il ne se peut que des hommes s'entêtent pour un systême sans clarté & sans fondement, parce qu'il est de leur goût, qu'ils en font les Auteurs, & que le refutrer en est agrés le pour eux. C'est ainsi qu'on a crû les Formes substantielles & d'autres chiméres aussi peu croisibles que celles des Athées. Ce qui surprend, c'est que des sujets de douter puissent s'emparer de l'esprit d'un

S'il y a des Athées.

Réponse aux Questions d'un Provincial. Tom. IV. pag. 136. Oeuvres Div. Tome III. 2. part. page 930. & suiv.

Ibidem. pag. 937.

homme, au point de l'engager à faire tous ſes efforts, pour arracher de l'eſprit des autres une perſuaſion qui pourroit être vraie. Quand on penſe avec attention à ce renverſement, il eſt aſſés naturel de conclurre que l'eſprit de ténébres, ennemi de Dieu, s'eſt emparé de l'ame de ces gens-là, & qu'il en fait ſes Prophétes. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe encore en alléguer des Cauſes naturelles: Leur ſingularité les doit allarmer, ils ſe déficront moins de leurs raiſons quand ils verront qu'elles ſont adoptées par d'autres; auſſi voit-on qu'ils prennent de l'averſion pour ceux qui ſont dans des ſentimens oppoſés, & qui les gênent d'autant plus qu'ils ont pour eux l'autorité, les Magiſtrats, & le Public: Ils voudroient les faire paſſer pour des Viſionnaires, & détourner autant de perſonnes qu'il leur eſt poſſible de les eſtimer, & de les conſidérer.

Pour faire paroître plus difficile un Examen, par lequel on veut s'aſſûrer parfaitement de l'éxiſtence de Dieu, Mr. Bayle rappelle les régles d'un ſévére Examen, & donne d'abord quatre préceptes là-deſſus.

Ibidem pag. 939.

„ Le *prémier*, *dit-il*, eſt de ne recevoir jamais „ aucune choſe pour vraie qu'on ne la connoiſſe é- „ videmment telle, c'eſt-à-dire de ne comprendre ja- „ mais dans ſes jugemens que ce qui ſe préſente ſi „ clairement à l'eſprit qu'on n'ait aucune raiſon de le „ mettre en doute.

„ Le *Second* eſt, de diviſer chaque difficulté „ qu'on éxamine en autant de parties qu'il ſe peut, & „ qu'il eſt requis pour la mieux réſoudre. Le *troi-* „ *ſiéme*, de conduire ſes penſées par ordre, en com- „ mençant par les choſes qui ſont les plus connues, „ dans ce que la Queſtion a de particulier, pour „ monter peu à peu, & comme par dégrés à la dé- „ couverte de celles qu'on ne connoit pas. Le quatriéme „ & le *dernier* eſt de faire par tout des dénombremens „ ſi entiers, & des revuës ſi générales qu'on ſe puiſ- „ ſe aſſûrer de ne rien omettre.

„ Ce n'eſt pas le tout il faut encore éxaminer ſi „ les Idées qui paroiſſent claires le ſont en effet; „ Elles ne le ſont point ſi la prévention ſe mêle „ dans les Jugemens que nous portons. Or afin de „ s'aſſûrer qu'elle ne s'y eſt point mêlée, il faut „ conſiderer principalement cinq choſes. 1. S'il n'eſt „ pas vrai que nous ne croions la choſe dont il s'a- „ git, que parce que nos Maîtres nous l'ont ainſi en- „ ſeignée. 2. S'il n'eſt pas vrai que nous ne croions „ cette choſe, que parce qu'elle a été approuvée par „ un grand nombre de perſonnes que l'on eſtime dans „ le monde. 3. S'il n'eſt pas vrai que nous ne la „ croions qu'à cauſe du long uſage & de la coû- „ tume, c'eſt-à-dire, à cauſe que nous avons une tel- „ le Idée depuis notre Enfance, & que nous avons „ jugé que pluſieurs choſes étoient véritables, parce „ qu'elles étoient conformes à cette Idée. 4. S'il „ n'eſt pas vrai que nous concluons la Vérité, dont- „ il s'agit, d'un Principe ſuppoſé, & que nous n'a- „ vons jamais éxaminé. 5. S'il n'eſt pas vrai enfin „ que c'eſt la ſeule Nouveauté qui nous la fait „ croire.

„ Avoués moi, Monſieur, qu'une Vérité qui pour- „ roit paroître facile à découvrir, ſi l'on ne faiſoit que „ l'éxaminer légérement, deviendra bien difficile, „ ſi l'on ne veut s'aſſûrer de l'avoir trouvée qu'a- „ près avoir obſervé cette Analyſe des Cartéſiens. „ C'eſt une Méthode qui demande non ſeulement „ que l'on éxamine les objets, mais auſſi ſes propres „ penſées, afin d'en éloigner toute l'influence de la „ préoccupation. Quel travail n'eſt-ce pas que d'ê- „ tre ſon propre Juge, avec la derniére ſévérité, & „ avec un diſcernement éxempt de toutes ſes pré- „ ventions!

Quand il faut éxaminer un ſyſtême entier, avec toute cette circonſpection, ou quand, après avoir adopté, ſans éxamen la ſolution de quelques Queſtions fort compoſées, & en avoir tiré hardiment un grand nombre de Conſéquences, il faut revenir ſur ſes pas faire l'Analyſe de toutes ces Queſtions, en étudier les parties l'une après l'autre, & en peſer les Preuves avec une grande attention, & une grande défiance de ſes préjugés: Javoüe qu'on ſe voit chargé d'une grande tâche, & qu'on peut craindre den'y pas réuſſir; Mais cela même ſervira à devenir plus circonſpect dans l'éxamen qu'on ſe propoſe, & ſi l'importance du ſujet le mérite, loin de ſe décourager par la vûe des précautions qu'on aura à prendre, on s'animera au contraire à perſévérer dans l'attention ſans aucun rélâchement.

Mais lorſqu'il s'agit ſimplement de s'aſſûrer, ſi l'Univers a reçu ſon arrangement d'une Intelligence trés-puiſſante & trés-ſage, on ne trouve point, dans cette recherche, des diſcuſſions à faire perdre courage. Quant à ce que Mr. Bayle ajoûte de la *crainte où l'on doit être de s'être perſuadé d'une opinion par le poids de l'autorité, & la force de la Coûtume*, en un mot par l'efficace des préjugés, une diſtinction aiſée à comprendre ſuffira pour lever ce ſcrupule.

Lorſqu'en éxaminant on ſe trouve agité, par la crainte de trouver fauſſe l'Opinion qu'on éxamine, ou l'argument qu'on peſe, on n'eſt pas dans l'état où il faut être pour s'aſſûrer; & ſouvent alors on n'aime pas la Vérité comme on le doit, puiſqu'on ſeroit très-mortifié de lui faire un ſacrifice. Mais dira-t-on un homme qui cherche à s'aſſûrer de l'éxiſtence de Dieu, de ſa Providence, ou de l'Immortalité de l'Ame, a-t-il tort de ſouhaiter de s'en convaincre? Pour bien éxaminer, & pour bien s'en aſſûrer, doit-il regarder ces Propoſitions avant que de s'être convaincu de leur Vérité, avec la même tranquilité, & la même indifférence, qu'il regarde celles qui ont pour Objet des Hypothéſes de Phyſique, la Diviſibilité de la matiére, par éxemple, le Mouvement, de la Terre &c? & faut-il qu'il les enviſage ces queſtions ſi importante d'un coeur auſſi tranquille & auſſi peu ému, que s'il s'agiſſoit de délibérer s'il ſeroit mieux d'achéter un fond de Terre, ou de prêter ſon argent à intérêt, d'achéter un Emploi, ou de vivre en Particulier &c? Je répons, que plus ces Queſtions ſont intéreſſantes, plus elles méritent d'être éclaircies par des preuves démonſtratives: Par conſéquent il faut être éxact, il faut être ſcrupuleux ſur la Solidité des Preuves à proportion de l'importance de ces Queſtions.

Un Coeur à qui il ſeroit indifférent de ſe convaincre de l'éxiſtence de Dieu, & de ſa Providence, à qu'il ſeroit indifférent de croire Bien-deſſus quelque choſe, ou de ne rien croire, ſeroit fans contredit dans des diſpoſitions affreuſes. Mais celui que le louable déſir d'établir ces vérités prévient en faveur de la prémiére Preuve qui s'offre à lui, & qui dans la crainte d'y trouver du foible, ne l'éxamine que ſuperficiellement &, fans la peſer avec toute la circonſpection que l'amour de la Vérité éxige, fait tort à la Vérité même qu'il a en vuë d'établir: Qu'elle ſe démontre par cette Preuve ou par une autre, c'eſt ce qui lui doit être indifférent, & toute ſon Inquiétude doit ſe borner à démeler les Raiſons ſolides des foibles.

Je demande, cette Analyſe éxacte, circonſpecte & dégagée de préventions, que Mr. Bayle donne pour très-difficile & très-embarraſſante, quand il s'agit de s'aſſûrer de l'éxiſtence de Dieu, ceux qui nient cette éxiſtence, ou ſeulement ceux qui en doutent, l'ont-ils faite? ſe ſont ils bien perſuadés? ſe ſont ils bien convaincus que de la maniére dont ils aiment à vivre, il ne leur importe pas beaucoup plus de n'avoir point à répondre de leur conduite à un tel Maître, que de ſe trouver dans l'obligation de lui rendre compte? (A)

Leurs

(A) Si l'on trouve moins de ces Argumens, qui ne paroiſſent bons que parce qu'ils tendent à favoriſer une théſe, pour laquelle on

Leurs argumens ſont-ils fondés ſur des Idées claires ? Leur ſyſtême n'eſt-il pas infiniment ténébreux, & toutes leurs raiſons ne ſe réduiſent-elles pas à ce peu de mots ? *Ceſſés de croire qu'il y ait une Intelligence Eternelle, diſtinguée de l'Univers ; on expliquera diſtinctement toute l'eſſence & tous les Attributs de cette Intelligence ? Ne laiſſés aucune Obſcurité ſur ſa maniére de penſer ni ſur ſa maniére d'agir ?* Et qui a-t-il de moins raiſonnable que cet Argument ? C'eſt pourtant là ce que Mr. Bayle met dans la bouche des Athées ; *Accordés*, dit-il, *le Mal Phyſique & le Mal Moral avec la Providence ; Accordés la Liberté de Dieu avec la Liberté de ſes decrets.* La difficulté qu'un eſprit auſſi borné que le nôtre doit néceſſairement éprouver, dés qu'il entreprend d'éclaircir des Queſtions ſi ſublimes & ſi vaſtes, doit-elle le ſurprendre ? Doit elle lui faire de la peine, & lui empêcher de ſe rendre à la Simplicité, & à la Clarté de ce Raiſonnement allégué par Mr. Bayle lui-même dans la page ſuivante 211.

Ibidem pag. 940.

pag. 940.

„ Les preuves de l'Immatérialité de Dieu ſont très fortes. En voici la gradation. Dieu doit être une
N.B. „ Nature Intelligente : tout ce qui eſt compoſé de parties eſt incapable d'Intelligence : tout ce qui eſt Matériel eſt compoſé de parties : il faut donc que Dieu ſoit
N.B. „ immatériel. Mr. Cudworth a mis dans le plus beau jour du monde la Vérité de toutes ces Propoſitions. Ainſi dés que l'on aura ſurmonté la peine de bien comprendre les Raiſonnemens qui prouvent cela, & qui ſont quelquefois d'une abſtraction fatigante, on pourra ſe *repoſer tranquillement* ſur cette perſuaſion que Dieu eſt un Etre Immatériel. Mais, ajoute Mr. Bayle, pour jouïr d'une parfaite quiétude là-deſſus, il faudroit que les Conſéquences de ce dogme ne commenciſſent pas quelques autres vérités qu'il nous importe de retenir ; car ſi nous ne pouvons point réfuter ces Conſéquences, nous retomberons dans l'incertitude. Les raiſons qui prouvent l'immatérialité de Dieu, prouvent auſſi l'immatérialité de tous les Etres penſans. Il faudra donc dire ou que les bêtes ne ſont que des automates, ou que leur ame eſt incorporelle.

Voila le Sophiſme ordinaire des Pyrrhoniens. *On ne ſait pas tout, donc on ne ſait rien. Il eſt des choſes qu'on ignore, donc on n'eſt aſſuré d'aucune.*

Je deſſine une Section à l'éxamen du Pyrrhonisme ſur la Nature de l'Ame ; & dans cet endroit je répondrai à l'objection tirée de celles des bêtes.

Mr. Bayle tire encore une Objection contre l'Immatérialité des Subſtances penſantes, de la néceſſité où l'on eſt, ſelon lui, de leur aſſigner un rapport avec le lieu, ce qu'on ne ſauroit faire, dit-il, ſi on ne leur ſuppoſe quelque étenduë. J'éxaminerai encore cet argument dans la Section dont je viens de parler.

pag. 934.

Mr. Bayle établit donc cette queſtion pag. 184 ; & demande non pas ſimplement en général, s'il étoit facile aux Idolatres de ſe convaincre qu'il y a un Dieu ; mais s'il eſt *facile à des gens qui voudroient ſe ſervir de l'éxamen le plus rigoureux, & le plus analytique, de découvrir l'éxiſtence d'un Eſprit ſouverainement parfait ?* Comme il avoit toûjours en vuë de rendre moins odieux les Athées, & de les délivrer de cette averſion dont on les charge, il comprenoit de quelle utilité il étoit pour ſon but de prouver à ſes Lecteurs qu'il eſt beaucoup plus difficile qu'on ne croit de ſe perſuader de l'éxiſtence d'un Dieu. Dans ce deſſein il éloigne un ſens, *& un état de Queſtion* qui ne lui eſt pas favorable, parce que quand on la poſe ainſi, on ne peut plus nier la facilité de s'aſſûrer de cette grande vérité, ſans ſoûlever contre ſoi les ſavans, & les ignorans, & ſans s'éxpoſer aux déclarations formelles de l'Ecriture. Il ſuppoſe donc des Philoſophes qui veulent ſe ſervir de l'éxamen le plus rigoureux & le plus Analytique.

Si par un éxamen rigoureux Mr. Bayle entend un éxamen par lequel on entreprend ne laiſſer aucune obſcurité ſur le ſujet qu'on éxamine, & être réſolu de ne rien croire ſur ce ſujet juſqu'à ce qu'on comprenne parfaitement tout ce qui y a du rapport, je lui avouerai non ſeulement la *difficulté*, mais *l'impoſſibilité* de connoître Dieu, & de s'aſſûrer de ſon éxiſtence, ſi on eſt réſolu à ne point la croire, juſqu'à ce que l'on comprenne parfaitement tout ce que renferme *l'Etre Infini*, & *Eternel*. Mais je dis que rien au monde n'eſt plus déraiſonnable qu'une entrepriſe de cette nature ; car enfin, ſi l'on veut raiſonner ainſi, on aura des doutes ſur toutes choſes, on doutera de ſa propre éxiſtence, on doutera de l'éxiſtence de ſa propre penſée. Mais ſi par un éxamen Analytique, c'eſt-à-dire méthodique, circonſpect, on entend un éxamen, enſuite duquel on ne ſe rende qu'à des preuves dont la ſimplicité ſoit à notre portée, qui ſe trouvent établies ſur des Principes évidens, & qu'on ne puiſſe contéſter ſans renoncer à la bonne foi, qui enfin ſoient tirées de ces Principes par un petit nombre de conſéquences néceſſaires ; je ſoutiens qu'on peut très-aiſément s'aſſûrer de l'éxiſtence de Dieu. Et quant aux Objections par où on tâchera d'ébranler ces Principes évidens, & ces Conſéquences néceſſaires, en demandant des éclairciſſemens ſur un grand nombre de Queſtions obſcures par la grandeur de leur ſujet, & par le peu de rapport de nos lumiéres avec l'étenduë des Connoiſſances qui ſeroient néceſſaires pour diſſiper toute l'obſcurité de ces Queſtions, le bon ſens veut qu'on demeure ferme dans la perſuaſion de ce qui eſt ſimple & clairement prouvé, quoi qu'il ſe trouve environné d'obſcurités de cette nature : Et ſi on eſt aſſés impatient pour rejetter ce dont on s'eſt aſſûré, ſous prétéxte qu'on ſe trouve arrêté par les bornes de ſon Eſprit dans le chemin des connoiſſances qu'on ſe propoſoit d'acquerir encore, on a tort, & on viole une des plus eſſentielles Régles de la Logique. C'eſt le Cas des perſonnes que Mr. Bayle cite avec plaiſir, aprés un Auteur qu'il loue, parce qu'il lui fournit une citation dont il voudroit bien qu'on reſpectât l'autorité. *Ceux-ci ne ſe contentent pas de découvrir une Intelligence éternelle par l'ordre de l'Univers, leur curioſité les pouſſe à rechercher ce que ce peut être, & aprés avoir étonné leur entendement de ces qualités infinies que l'Eſprit de l'homme ne ſauroit comprendre, ils demeurent ſouvent incrédules malgré qu'ils en aient & ne ſauroient accorder les ſentimens de leur Eſprit, avec ceux de leur conſcience.*

Cette expreſſion *malgré qu'ils en aient* eſt équivoque. Si l'on veut dire par là que les Incrédules de cette eſpéce ſouhaitoient ſincérement de connoître toute la Nature du grand Objet ſur lequel ils méditoient, on accordera qu'ils peuvent avoir eu en effet ce déſir, & qu'ils ſont reſtés en chemin malgré qu'ils en euſſent. Mais ſi l'on ajoûte que n'aimant pu

on eſt prévenu d'inclination. Si, dis-je, on trouve moins de ces Argumens dans les Livres des Libertins, c'eſt parce que ces Livres ſont en plus petit nombre. Du reſte ils ſont plus entêtés de leur Hypotheſe que qui que ce ſoit ; ils ne la perdent point de vuë, & tout ce qui leur paroît y pouvoir ſervir, ils l'adoptent par là même, & ils le donnent comme pour ſûr, & pour bien examiné.

Leurs Paſſions en effet & leurs prétentions ne doivent pas être médiocres. s. C'eſt un grand intérêt de cœur qui les jette dans ces travers ; Un ſoupçon qu'ils ſe trompent ne pourroit leur venir dans l'eſprit ſans leur cauſer d'étranges alarmes. ». Ils voient tout le reſte des hommes déclaré contre eux : Cela les irrite, & les engage à faire arme de tout, afin de fortifier leur Cauſe & de ne faire des partiſans.

Mr. Toland demande d'où vient que l'on s'eſt moins attaché à l'Hiſtoire de la République des Juifs, qu'à celle des Grecs & des Romains ? Il y en a une raiſon qui ſaute aux yeux : Les Hiſtoires des Grecs & des Romains ſont écrites avec beaucoup plus d'élegance. Seulement un grand nombre de détails très curieux, auſſi bien que très inſtructifs, pour les gens de Guerre, & pour les Politiques.

Mais il eſt plus agréable à Mr. Toland de répondre à cette Queſtion en alléguant la *Ruſe*, & la *Malice des Eccléſiaſtiques* qui ont caché au Peuple cette Hiſtoire au qui s'en ſont rendus les ſeuls Interprétes. Des traits odieux répandus en gros ſur les Miniſtres de la Religion & les Interprétes de l'Ecriture, diſpoſeront plus favorablement à admettre la Nouveauté de ſes ſentimens.

pu comprendre parfaitement sa Nature, & autant qu'ils étoient curieux de la connoître ils sont venus à en nier l'éxistence, *bien fachés d'en venir là*, cette expreſſion manque tout-à-fait de juſteſſe, & on la nie hardiment, en ce ſens-là. L'Obſcurité qui environnoit un certain ſujet n'eſt point comparable à cette évidence qui force quelquefois malgré qu'on en ait.

Quand on rencontre des Objections qui combatent une Vérité ou une propoſition que l'on ſeroit bien faché d'abandonner, on recommence l'éxamen; On voit de nouveau ſi les preuves ſur leſquelles on avoit établi ſa perſuaſion ſont évidentes & à la portée de notre eſprit ; & s'il ne s'eſt point gliſſé d'équivoques & de Ténébres dans les Conſéquences qu'on en a tirées. On éxamine après cela ſi les difficultés qu'on y oppoſe conſiſtent dans de certaines contradictions qu'on apperçoit entre des Idées évidentes, ſur un ſujet aſſés connu pour en avoir de telles Idées, ou ſi ce qui ſe préſente de contradictoire à notre Eſprit quand il penſe à un tel ſujet, vient ſeulement de ce qu'il compare des éxpreſſions dont il ne connoit plus toute la force, & dont il ne peut pas déterminer éxactement les ſens, parce que les objets auxquels il les applique ne lui ſont pas aſſés connus, & ſe trouvent même au-deſſus de la portée de ſon Intelligence. En ce cas la contradiction n'eſt point établie ; L'objection n'eſt point victorieuſe, elle nous fait ſentir nôtre ignorance, mais elle ne prouve point que l'on ſe ſoit trompé ni dans les Principes qu'on a poſés, ni dans les conſéquences qu'on a tirées.

Objections tirées de l'Ame de l'homme. Ouvres Div. Tom. III. 2. part. pag. 240.

XXIII Pag. 212. Mr. Bayle propoſe des difficultés ſur l'Ame de l'homme, & ſur l'Ame des bêtes, & il inſiſte particuliérement ſur celle-ci, *Si l'Ame ne n'eſt pas matérielle, On eſt elle ?* Il aime à étourdir ſes Lecteurs par des difficultés entaſſées dont il les accable. Il eſpére par là de les jetter dans le découragement. Cette Méthode lui paroit très-propre pour diſpoſer ſes Lecteurs au Pyrrhoniſme.

Mais tout homme qui aime ſincérement la Vérité & qui l'aime comme elle mérite d'être aimée, ſe tient ſur ſes gardes, & évite, avec un grand ſoin, la précipitation ; il diſtingue très ſcrupuleuſement ce qu'il connoit d'avec ce qu'il ne connoit pas ; il ſe rend à l'évidence, & il ſuſpend ſon jugement ſur ce qui ne lui eſt pas aſſés connu.

Ce que Mr. Bayle allégue ſur l'Ame de l'homme & ſur celle des bêtes, nous fournit des preuves toutes contraires au but de ce grand Pyrrhonien, & de ce zélé Apologiſte des Athées. Douterai-je que je penſe, douterai-je que j'éxiſte, & revoquerai-je l'aveu de ces Vérités parce qu'on me demandera, *Ce qui penſe en vous eſt-il Matériel ou Immatériel ?* Si vous dites qu'il eſt Matériel voici mes difficultés &c. Si vous dites qu'il eſt immatériel, en voici d'autres &c. De même je ne revoquerai point non plus la perſuaſion de l'éxiſtence de Dieu, établie ſur des preuves ſimples & évidentes, parce que mes Lumiéres n'iront pas juſqu'à réſoudre parfaitement une enchaînure de Queſtions qu'on m'aura préparées.

Mr. Bayle prétend qu'on ne ſauroit répondre aux objections tirées de la Diviſibilité de la Matiére, c'eſt-à-dire, qu'on ne ſauroit y faire des Réponſes ſolides & qui levent toute la Difficulté ; & il faut convenir que l'eſprit humain eſt dans l'impuiſſance de ſe repréſenter cette multitude de parties, dont le nombre n'a point de dernier terme ; A cauſe de cela un homme qui fait uſage de ſa Raiſon, un homme dont l'Eſprit n'eſt pas renverſé, ſe croira-t-il en droit de douter de l'éxiſtence des Corps ? Le Genre humain ſeroit heureux, ſi les hommes étoient auſſi perſuadés de l'éxiſtence de Dieu, que de celle de l'Etendue corporelle, quoi que les Raiſons ſimples & démonſtratives qui ſervent à établir la perſuaſion de l'une & de l'autre, ſe trouvent combattues par des Queſtions que l'eſprit humain eſt trop borné dans ſes connoiſſances, pour réſoudre parfaitement.

XXIV Mr. BAYLE tire parti de tout pour ébranler la Certitude des plus grandes Vérités. " Dans le ſiecle de lumiére où nous vivons, des Philoſophes célébres ont cru, *dit-il*, que la Toute Puiſſance Divine ne pouvoit élever une ſubſtance dont l'étendue feroit un des attributs à la perfection de penſer. Donc une Matiére éternelle, & de toute éternité en mouvement, pourroit enfin par la combinaiſon de ſes mouvements, produire des hommes & des Dieux. Quoi ? Des Philoſophes célébres ont cru que quelque ſubſtance inconnue, ſoûtien de l'étendue, pourroit recevoir le Don de la penſée, Donc le Mouvement peut produire dans la matiére ce Don. De cette prémiére Hypothéſe à cette ſeconde, il eſt viſible qu'il n'y aucune conſéquence.

Mr. Bayle abuſe de la penſée de Locke. Diction. Article Jupiter Note G.

XXV. LES Philoſophes & les Théologiens Chrétiens s'accordent à dire que les hommes naiſſent avec des Diſpoſitions qui éxcitées & comme miſes en jeu, par la vûe de l'Univers & de ſon admirable ſymmétrie, les porteront facilement à conclurre qu'une Intelligence très-ſage, très-puiſſante, très-bonne, très-Libre, l'a fait tel que nous le voions. Mr. Bayle, pour prouver que cette prétenſion n'eſt pas aurant fondée qu'on ſe l'imagine, raiſonne ainſi dans le Chap. XVI de ſon 4 Tom. de la Réponſe aux Queſtions d'un Provincial pag. 228.

Si l'éxiſtence de Dieu eſt facile ou difficile à découvrir.

Oeuvres Div. Tom. III. 2. Part. pag. 963.

" 1. Un nombre infini de gens ſe perſuadent qu'un Enfant qu'on éléveroit éxprès ſans lui enſeigner aucune choſe ; ou qui aiant été éxpoſé dans un lieu déſert y ſeroit nourri par une bête juſques à ce qu'il fut en état de chercher ſes alimens, parviendroit de lui-même à connoitre Dieu lorſque ſa raiſon ſe ſeroit développée. On ſuppoſe qu'il ne pourroit pas contempler le Ciel, ou réfléchir ſur ſes propres éxpériences ſans ſe dire qu'il faut qu'un Etre tout puiſſant, & d'une ſageſſe infinie ait créé le monde, & le gouverne. On articule les progrés de réfléxions qui ſuccederoient les unes aux autres dans ſon Eſprit, & qui auroient leur ſource dans l'idée innée, ou dans l'impreſſion de la Conſcience. C'eſt en parler fort à ſon aiſe lorſque l'on a eu les ſecours continuels des Livres, & des Inſtructions verbales. Mais doit-on croire que ce qui devient facile par ce moien là, l'eſt auſſi à ceux qui n'ont jamais eu ces aides ? L'éxpérience qui a été vûe depuis peu combat cette prétention : Voici le fait.

" En 1703 à Chartres, un jeune homme de 23 à 24 ans, ſourd & muet de naiſſance, commença tout d'un coup à parler. Trois ou quatre mois auparavant il avoit entendu le ſon des cloches, ainſi qu'on le ſût de lui, & avoit été éxtrémement ſurpris de cette Senſation nouvelle & inconnüe. Enſuite il lui étoit ſorti de l'oreille gauche une eſpéce d'eau, & il avoit entendu parfaitement des deux oreilles. Il ſut ces trois ou quatre mois à écouter ſans rien dire, s'accoûtumant à répéter tout bas les paroles qu'il entendoit, & s'affermiſſant dans la prononciation, & dans les idées attachées aux mots. Enfin il ſe crût en état de rompre le ſilence, & il parla, quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement. Auſſi tot des Théologiens habiles l'interrogérent ſur ſon état paſſé : Leurs principales Queſtions roulérent ſur *Dieu*, ſur *l'Ame*, ſur la bonté, & ſur la malice morale des Actions. Il ne parut pas avoir pouſſé ſes penſées juſques-là. Quoiqu'il ſut né de Parens Catholiques, qu'il aſſiſtât à la Meſſe, & qu'il fut inſtruit à faire le ſigne de la Croix, & à ſe mettre à genoux dans la contenance d'un homme qui prie, il n'avoit jamais joint à tout cela aucune attention, ni compris celle que les autres y joignoient. Il ne ſavoit pas bien diſtinctement ce que c'étoit que la mort, & il n'y penſoit jamais. Il menoit un vie purement animale, tout occupé des objets ſenſibles & préſens, & du peu

" d'i-

„ d'idées qu'il receuoit par les yeux. Il ne tiroit „ pas même de la comparaiſon de ces idées tout ce „ qu'il en auroit pu tirer. Ce n'eſt pas qu'il n'eut „ naturellement de l'eſprit, mais l'eſprit d'un hom„ me privé du commerce des autres hommes, eſt ſi „ peu exercé, & ſi peu cultivé qu'il ne penſe qu'au„ tant qu'il y eſt indiſpenſablement forcé par les „ Objets extérieurs.

„ J'ignore ſi tout le monde ſura gré à Mr. „ de Fontenelle d'avoir inféré ce fait là dans l'Hiſ„ toire de l'Académie Roiale des Sciences. Mais quoi„ qu'il en ſoit, voila un nouveau Phénoméne fur „ lequel Mr. Bernard pourra s'exercer s'il le juge „ digne de ſon attention.

L'Objection que Mr. Bayle tire de ce Phénoména de force que contre ceux qui ſuppoſent l'Idée de Dieu placée dans l'ame, à peu prés comme le feroit un Tableau dans une Chambre, en telle ſorte que l'entendement ne ſauroit manquer d'y jetter les yeux, & d'en ſentir l'Impreſſion. Ce ſont là des ſyſtêmes de fantaiſie, & comme des ſyſtêmes de cette nature tirent quelque force des Verités qui y ſont mêlées, leurs Auteurs ont tellement pris ſoin de lier leurs Suppoſitions avec la Vérité, qu'on ne ſauroit ébranler l'une de ces parties, ſans que l'autre coure riſque de tomber à leurs yeux.

Des perſonnes ainſi prévenues n'auront pas lû avec plaiſir la Relation que Mr. Bayle vient de citer, mais elles auroient eû grand tort d'en ſavoir mauvais gré à Mr. de Fontenelle: Il a rempli un des devoirs de ſa charge en écrivant la Vérité, & il a rendu un vrai ſervice à ceux que cette Vérité peut tirer d'une Erreur. Il arrivera par là, qu'on ne ſoûtiendra plus une bonne Cauſe, par une fauſſe hypothéſe. D'ailleurs dès que ce fait ſe trouve inſeré dans les Mémoires de l'Académie les éxagérations avec leſquelles on auroit pu le conter, ne trouveront plus de créance. Au reſte, ni Mr. Bernard ni d'autres perſonnes, d'un génie inférieur au ſien, ne trouveront point dans cette Objection lieu à un pénible éxercice, & à de grands efforts de Méditation. Dieu a deſtiné les hommes à vivre en Société, & il a trouvé à propos de rendre à chacun d'eux le ſecours des autres ſi néceſſaire, que leur eſprit abandonné à lui même, & deſtitué de tout ce qui lui fournit le Commerce & la Converſation, ne tire pas plus de fruit de ſes excellentes Facultés, que s'ils ne les avoit pas; pendant que d'un autre coté, l'eſprit d'un homme, éxcité, & fortifié par l'éducation, ſe trouve capable de s'élever aux plus ſublimes connoiſſances.

Il eſt certain qu'un homme peut toute ſa Vie renfermer en ſoi-même, & poſſeder très-réellement ſes Facultés, ſans les éxercer. Même ſans les connoître. L'Ame de cette jeune fille, dont parle Mr. Bayle, qui vint au monde avec deux cataractes qui lui furent abatues à l'âge de 18 ans, paſſa tout ce tems-là ſans voir; & ſans cette hardie operation, elle auroit paſſé toute ſa vie dans l'entiére ignorance de la Faculté de voir, qu'elle avoit réellement. De même un homme né ſourd, & par là abandonné ſaute d'inſtruction à une ſtupidité, dans laquelle il ſe borneroit uniquement aux ſenſations les plus groſſiéres, pourroit bien paſſer ſa Vie, ſans faire jamais aucun uſage de la Faculté de choiſir librement, toujours déterminé par les Impreſſions des Objets éxtérieurs, Impreſſions auxquelles il ſe livreroit tout entier & paſſivement. Mais il ne s'enſuivroit pas que dans cet état, ſon Ame fut deſtituée de la Faculté de choiſir & de ſe déterminer elle-même, quoi qu'elle n'en fit aucun uſage; car ſi par quelque heureux accident cet homme recouvroit l'Ouïe, comme l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences de l'année 1703 nous apprend qu'il eſt arrivé à Chartres, il ne naitroit pas dans cet homme de nouvelles Facultés, mais il ſe préſenteroit de nouvelles occaſions d'éxercer celles qu'il avoit déja.

Les Occaſions qui ſe préſentent ſont éxtérieures, mais les Actes, & les Idées intérieures que l'Eſprit forme, enſuite de ces occaſions, ce ne ſont pas elles qui les fournifſent, c'eſt lui-même qui les tire de ſon fond. Il auroit pû les faire naitre en ſoi, ſans ces occaſions, quoi que peut être ſans elles s'il ne s'en fût jamais aviſé.

XXVI. DANS ſa Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. II. pag. 172. Mr. Bayle accuſe Mr. King d'une *Pétition de Principe* Mr. King ſuppoſe l'éxiſtence de Dieu, & de là, dit Mr. *Bayle*, il conclut que ce qui paroit contraire aux Perfections de Dieu, dans la maniére dont il conduit l'Univers, ne l'eſt pas effectivement. Je ne veux pas entrer dans ce démêlé perſonnel; je remarquerai ſeulement que cette maniére de raiſonner, que Mr. Bayle condamne ici, eſt préciſément celle qu'il recommande ailleurs, & la ſeule, ſelon lui, qui puiſſe tenir contre les Objections. Il ne faut pas, dit-il, entrer en diſcuſſion avec les Manichéens; & on doit ſe contenter des vérités ſuivantes & s'y tenir ferme. „ Il n'y a qu'un „ Principe Eternel: Ce Principe eſt très-ſaint, très„ ſage, très-bon: Donc tout ce qui nous ſurprend „ dans les évenemens ne nous met point en droit de „ condamner ſa conduite: Nous ſavons qu'elle eſt „ digne de lui, quoique nous ne ſoions pas en état „ de le faire diſtinctement comprendre.

Méthode de diſputer avec les Athées Oeuvres Div. Tom. III. part. pag. 669.

Quand j'aurois à conférer avec un Athée je ne ſuppoſerois pas que Dieu éxiſte effectivement, & je ne m'éxpoſerois pas à ſes railleries, en me contentant de lui dire que je le croiois ainſi par l'efficace de ma Foi. Mais je ſerois ce Raiſonnement conditionel. S'il y avoit un Dieu, c'eſt à dire un *Etre* très-Parfait, très-Sage, très-Libre; n'eſt-il pas vrai que ſon Intelligence paſſeroit ſi fort la nôtre, & que ſes vuës pourroient s'étendre ſi fort au de-là de nôtre portée, qu'il ne faudroit point s'étonner ſi nous ne nous trouvions pas en état de comprendre diſtinctement toute la Grandeur & toute la Sageſſe de ſes Deſſeins, par le petit nombre de Circonſtances que nous en découvrons? Quand même donc il ſe préſenteroit à nos yeux des choſes auxquelles il ſembleroit qu'il auroit été digne de Dieu de s'oppoſer & dont on pourroit croire qu'il auroit dû prévenir la naiſſance, ne'conviendroit-il pas, dans ces cas-là, de réfléchir que nous ne ſavons pas toutes les raiſons de la conduite de Dieu, & que ſi elles nous étoient diſtinctement connuës, loin d'en être ſcandaliſés nous l'admirerions?

Aprés cette préparation j'ajouterois. Au lieu de nous embarraſſer par des Difficultés dont la ſolution eſt au-deſſus de nôtre Capacité préſente; Nôtre Conduite ne ſera-t-elle pas beaucoup plus raiſonnable, ſi nous donnons toute nôtre attention à découvrir des preuves qui nous éclairciſſent ſur l'éxiſtence de cet Etre éternel & parfait, & qui ſoient d'autant plus propres à nous convaincre & à mettre nôtre eſprit en repos, ſur un ſi important ſujet, qu'elles ſeront plus claires, plus ſimples & plus à la portée de notre entendement?

Examen de l'objection que Mr. Bayle tire de la prédeſtination. Réponſe aux queſtions d'un provincial. Tom. III. pag. 872. Oeuvres Div. Tom. III. 2. part pag. 807.

„ XXVII. Je n'oſerois vous écrire, dit Mr. *Bay„ le*, ce qu'une infinité d'ouvrages publiés contre „ l'hypothéſe de la Prédeſtination abſolue me pour„ roient fournir. Je ne veux pas que mon papier „ porte la charge de ces horreurs, & à peine ai-je le „ courage de vous dire en général que l'on aſſure „ dans ces livres qu'il n'y a rien de plus monſtrueux, „ ni de plus digne d'abomination qu'un Dieu tel „ que ce ſyſtême le repréſente. Mais jettés un peu „ les yeux ſur l'hypothéſe que Mr. Jaquelot adop„ te, & conſidérés la dans tous les traits qu'elle „ renferme, vous verrés qu'elle eſt ſujette aux mê„ mes inconvéniens, & qu'elle n'a point d'autre a„ vantage que de mener, par un peu plus de détours, „ à l'analyſe de l'autre. Quelle difference y-a-t-il „ entre placer un homme dans les conjonctures où „ l'on ſait qu'il péchera néceſſairement & le placer „ dans les conjonctures où l'on ſait qu'il péchera

„ infailliblement ? Est-on moins la cause morale de „ l'adultére si l'on fait trouver les acteurs ensemble, où „ & quand on sait qu'infailliblement ils ne se sépareront „ pas sans coup ferir, que si l'on étoit assuré que „ cela arriveroit nécessairement. Soiés bien certain, „ Monsieur, qu'il n'y a guére de meilleur signe qu'un „ dogme ne peut s'accorder avec la Raison que de „ voir que les Unitaires de Pologne l'ont rejetté. „ Puis donc qu'ils voient la prescience du peché d'Adam, il faut conclure qu'ils ont bien compris „ qu'elle enerve toutes les objections qu'ils proposent „ contre la prédestination absolue, & que donnant „ lieu à une pleine rétorsion, il n'y a rien à gagner „ ni sur les Supralapsaires, ni sur les infralapsaires, „ pendant que l'on attribuë à Dieu la prévision infaillible des événemens contingens.

Le systême des *Supralapsaires* fait horreur à Mr. Bayle, il n'ose en charger son papier, lui qui ne se fait pas de peine d'y répandre tant d'obscénités, & d'en faire l'Apologie ? Mais selon lui tous les autres systêmes ne valent pas mieux dans le fond. Mr. Bayle avoit donc honeur de mettre sur le papier les Vérités qui faisoient l'objet de la foi.

Mais ce que je viens de dire ne résout pas la Difficulté que Mr. Bayle propose. Il faut donc y répondre ; Cela ne sera pas difficile : Mais avant que de l'entreprendre il sera bon de dire encore la même objection poussée avec plus d'étenduë, & telle qu'il la donne dans l'article des Pauliciens.

Dictionn. Note I.

„ Les Jésuites soutiennent, dit-il, *qu'il seroit mieux „ d'être Athée, & ne point reconnoître de Divinité, que de „ rendre les honneurs suprêmes à une nature qui décrioit à „ l'homme de faire le mal, & qui récompensoit le lui faire „ commettre, & puis l'en punir.* Ils soutiennent *que le „ Dieu d'Epicure est plus innocent, & s'il faut parler de „ la sorte plus Dieu*, que ne feroit celui-là. *Et lorsque les Manichéens & les Manichéens se sont avisés, „ de faire un second Dieu auteur de tous les maux, ils en „ ont adoré un autre qui donnoit tous les biens, là où* le votre, disent les Jésuites à ceux de la Religion, *„ est pire que les hommes.* " Ceux à qui l'on tait ces reproches ne rejettent point ces conséquences, ils ne rejettent que le principe ; ils soutiennent seulement qu'on ne peut sans une infame calomnie les accuser de faire Dieu Auteur du peché. Les mêmes Jésuites prétendent que la doctrine de Calvin sur la Prédestination traine après soi des conséquences, *qui détruisent absolument toute l'idée qu'on doit avoir de „ Dieu. & ensuite conduisent tout droit à l'Athéisme.* „ Le Ministre qui a répondu à Mr. Maimbourg, le convainc d'avoir raporté infidellement la doctrine de Calvin. Il en falloit demeurer là ; car quand on ajoûte que Mr. Maimbourg a tiré une fausse „ conséquence de la doctrine qu'il a imputée à Calvin, on raisonne pitoiablement ; mon Lecteur en va juger.

Jurieu, Apologie pour les Reformateurs

Outre cela je dis qu'il conclut mal, & qu'il n'est „ rien de plus absurde & de moins Théologien, que la conséquence que le sieur Maimbourg veut tirer de la doctrine de ces Théologiens. " C'est qu'elle détruit absolument toute l'idée qu'on doit avoir de Dieu, & enfuite conduit tout droit à l'Athéisme. *Il ne fut jamais rien de plus inconsidéré.* Prenons les choses au pis. *Si cette doctrine* détruit toute l'idée qu'on doit avoir de Dieu, *c'est parce qu'elle nous représente un „ Dieu cruel, injuste, punissant & châtiant par des supplices éternels des créatures innocentes. Et c'est précisément ce que veut dire le Sieur Maimbourg, que cela détruit l'idée de Dieu, parce que l'idée de Dieu renferme les attributs de la douceur, de la justice, & de l'équité. Mais en conscience, ce qui nous donne l'idée d'un Dieu sévére, tirau, usant de ses droit avec une rigueur excessive, nous conduit-il à l'Athéisme ? C'est une pensée folle de dire qu'une hypothése conduit à l'Athéisme, laquelle fait entrer Dieu en toutes choses, le fait être la cause de tout, le pose comme l'unique but de toutes ses propres actions, & l'éleve au-dessus de la créature jusqu'à „ un pouvoir disposer selon des régles qui paroissent même injustes au jent de la chair. Tant s'en faut que cette opinion des Supralapsaires conduise à l'Athéisme, qu'au contraire elle pose la Divinité dans le plus haut degré de grandeur & d'élévation où elle peut être conçue. Car elle aniantie tellement la Créature devant le Créateur, que le Créateur dans ce système n'est lié d'aucune éjpéce de loix à l'égard de la Créature, mais il en peut disposer comme bon lui semble, & la peut faire servir à sa gloire par telle voie qu'il lui plait, fant qu'elle soit en droit de le contredire.*

„ Voici bien le plus monstrueux doctrine, & le „ plus absurde paradoxe qu'on ait jamais avancé en „ Théologie, & je ferois fort trompé si jamais aucun célébre Théologien avoit dit une telle chose, „ On s'est tourné de tous les côtés imginables pour éxpliquer de quelle maniere Dieu influë dans les „ actions des pécheurs : On a tardé l'Hypothése de „ la Prédestination absolué, lorsqu'on a cru qu'elle „ ne faisoit nul tort à la Sainteté de Dieu ; mais „ dés qu'on s'est imginé qu'elle lui donnoit atteinte, „ on l'a quittée. Ceux qui n'ont point vû que le libre arbitre fait incompatible avec la prédétermination Physique, ont enfeigné constamment cette „ pré détermination ; Mais ceux qui ont cru qu'elle „ le ruinoit, l'ont rejettée, & n'ont admis qu'un „ concours simultanée & indifférent. Ceux qui ont „ cru que tout concours est contraire à la liberté de „ la Créature, ont supposé qu'elle étoit seule la cause de son action. Rien ne les a déterminés à le „ supposer que la pensée que tous les Décrets, par „ lesquels la Providence s'engageroit à concourir avec notre volonté, rendroient nécessaires les évé„ nemens, & feroient que nos actions criminelles, „ ne seroient pas moins un effet de Dieu, qu'un effet „ de la Créature. Ils n'ont point trouvé leur compte à dire que le péché n'est pas un Etre, que ce „ n'est qu'une privation & qu'un néant qui n'a point „ de cause efficiente, mais une cause déficiente. Enfin, on est venu jusqu'à soutenir que „ Dieu ne fauroit prévnir les actions libres de „ la Créature. Pourquoi tant de suppositions ? „ Quelle a été la mesure, quelle a été la régle de „ toutes ces démarches ? C'est l'envie de disculper „ Dieu ; C'est qu'on a compris clairement qu'il y „ va de toute la Réligion, & que dés que l'on oseroit enfeigner qu'il est l'auteur du péché, on conduiroit nécessairement les hommes à l'Athéisme. „ Aussi voit-on que toutes les Sectes Chrétiennes qui „ sont accusées de cette doctrine par leurs Adversaires, s'en défendent comme d'un blasphéme horrible, & comme d'une impiété éxécrable, & qu'elles se plaignent d'être calomniées diabolequement. „ Et voici un Ministre qui nous vient dire fort gravement que c'est un dogme, *qui pose la divinité „ dans le plus haut dégré de grandeur & d'élévation où elle puisse être conçûe.* C'est l'éloge qu'il ne craint pas de donner à une Doctrine, *qui nous représente un „ Dieu cruel, injuste, punissant & châtiant par des supplices éternels des Creatures innocentes.* " Il interpelle notre conscience pour savoir si l'idée d'un Dieu „ tyran nous conduit à l'Athéisme. Prenant les „ choses *au pis*, c'est-à-dire, supposant que Maimbourg ait eu raison d'avancer que selon Calvin, *Dieu a „ créé la plus part des hommes pour les damner, non pas parce qu'il l'a voient mérité par leurs crimes, mais parce qu'il lui plait ainsi, & qu'il n'a prévû leur damnation „ que parce qu'il l'a ordonnée avant que de prévoir leurs crimes;* " Supposant, dis-je, que Maimbourg accuse justement Calvin de dire que ceux qui souffrent „ les supplicrs éternels font des *Créatures innocentes*, „ & par conséquent que Dieu est l'auteur de leur „ péché ; Mr. Jurieu ne peut souffrir que Maimbourg en conclue, *Donc la doctrine de Calvin détruit l'idée que l'on doit avoir de Dieu, & conduit tout droit à l'Athéisme.* " Il ne le contente pas de prétendre qu'il ne fût jamais rien de plus inconsidéré

N.B.

que

„ que l'eſt cette concluſion, il la traite de *preſſée folle & d'ignorance*, & il dit qu'elle témoigne que „ Maimbourg eſt un *pauvre Philoſophe & miſerable Théologien*, & qu'il n'a rien de plus abſurde & demoins „ *Théologien* qu'une telle *Conſéquence*. C'eſt un grand „ défaut dans la controverſe que celui que l'on re- „ proche à Ovide. *Neſcire quod bene ceſſit, relinquere ; inſcire deſinere.* Ce Miniſtre avoit fort bien „ défini les Supralapſaires, en montrant ce qu'on leur „ impute à tort, & en déchirant qu'ils dévouoient la „ conſéquence qu'on leur reproche de faire Dieu „ Auteur du péché. Il falloit ſe retirer du champ „ de Bataille après ce coup, & n'être pas aſſés té- „ méraire pour ſoûtenir que quand même ils ſeroient „ Dieu *cruel, injuſte, puniſſant & châtiant par des „ ſupplices éternels des créatures innocentes* ; c'eſt à di- „ re que quand même ils ſeroient Dieu l'auteur du „ péché, & néanmoins le Juge ſévére, qui puniroit „ ce péché éternellement, dans la perſonne qui n'en „ ſeroit pas coupable, ils ne conduiroient pas les „ hommes à l'Athéiſme ; mais qu'au contraire ils „ élèveroient la Divinité au plus haut dégré de glori- „ re où elle puiſſe être conçûe. D'où vient donc, „ lui devons-nous demander, que toutes les Sectes „ Chrétiennes évitent, comme l'écueil le plus dan- „ gereux de toute la Théologie, l'aveu que Dieu „ ſoit l'Auteur du péché ? D'où vient que l'idée

N.B. „ ſeule d'un tel dogme fait horreur ? Il faut avoüer „ qu'il y a des gens heureux ; Si un autre Miniſtre „ avoit dit de telles choſes, ſes Lecteurs en auroient „ été ſcandaliſés ; on lui auroit fait défavouer cela „ comme une impiété, & peut-être que je fuis le „ ſeul qui ait pris garde à cette étrange doctri- „ ne.

„ Mais enfin, dit-il, plus on mêle Dieu dans „ tout ; plus on ſuppoſe qu'il éxiſte & qu'il eſt „ puiſſant. C'eſt donc raiſonner en inſenſé que de „ dire, *Dieu eſt l'Auteur du péché, donc il n'y a point „ de Dieu* : Il eſt donc faux que cela puiſſe conclu- „ re à l'Athéiſme. La pauvre défaite ! A ce comp- „ te les anciens Poëtes qui attribuoient à Jupiter & „ aux autres Dieux toutes ſortes de péchés, & nom- „ mément celui de pouſſer les hommes au mal, ſans „ néanmoins dire que le même Dieu qu'ils y pouſ- „ ſoit, les en châtiât, n'auroient pas avancé des „ choſes capables de ruiner l'idée de Dieu, & dé- „ teindre la Religion, & de faire des Athées. No- „ tés qu'il n'y a point de différence entre commet- „ tre ſoi-même un crime, lorſque l'on en a les inſ- „ trumens, & le commettre par les inſtrumens d'un „ autre. Il eſt clair à tout homme qui raiſonne que „ Dieu eſt un être ſouverainement parfait, & que „ de toutes les perfections il n'y en a point qui lui „ convienne plus eſſentiellement que la bonté, la „ ſainteté, & la juſtice. Dès que vous lui ôtés ces „ perfections, pour lui donner celles d'un Légiſla- „ teur qui défend le crime à l'homme, & qui né- „ anmoins pouſſe l'homme dans le crime, & puis „ l'en punit éternellement, vous en faites une natu- „ re en qui l'on ne ſauroit prendre nulle confiance, „ une nature trompeuſe, maligne, injuſte, cruelle ; „ ce n'eſt plus un objet de réligion ; de quoi ſervi- „ roit de l'invoquer, & de tâcher d'être ſage ? C'eſt „ donc la vuie de l'Athéiſme. La crainte que la

N.B. „ Réligion inſpire doit être mêlée d'amour, d'eſpé- „ rance, & d'une grande vénération ; quand on ne „ craint un objet que parce qu'il a le pouvoir & la „ volonté de faire du mal, & qu'il éxerce cruelle- „ ment & impitoiablement cette puiſſance, on le hâït, „ & on le déteſte. Ce n'eſt plus un culte de Réli- „ gion. N'eſt-ce pas éxpoſer la Réligion à la moc-

N.B. „ querie des Libertins, que repréſenter Dieu comme „ un être qui fait des Loix contre le crime, leſ- „ quelles il fait violer lui-même, pour avoir un pré- „ texte de punir ? On n'otera point à cette nature „ l'éxiſtence, pendant qu'on ſuppoſera qu'elle eſt „ auteur du péché : cela eſt évident ; car toute cau- „ ſe doit néceſſairement éxiſter quand elle agit : mais „ on la réduira à l'Univers, ou au Dieu des Spino- „ ziſtes, à une nature qui éxiſte & qui agit néceſ- „ ſairement, ſans ſavoir ce qu'elle fait, & qui n'eſt „ intelligente que parce que les penſées des créatu- „ res ſont ſes modifications.

„ Il y a une autre choſe à reprendre dans la doc- „ trine particuliére de ce Miniſtre. *Tant s'en faut*, „ dit-il, *que cette opinion des Supralapſaires conduiſe à „ l'Athéiſme, qu'au contraire elle poſe la Divinité dans „ le plus haut dégré de grandeur & d'élévation où elle „ peut-être conçûe. Car elle anéantit tellement la créa- „ ture devant le Créateur, que le Créateur dans ce „ ſyſtême n'eſt lié d'aucune eſpéce de loix à l'égard de „ la Créature, mais il en peut diſpoſer comme bon lui „ ſemble, & la peut faire ſervir à ſa gloire par telle „ voie qu'il lui plait, ſans qu'elle ſoit en droit de lui „ contredire. Cette opinion eſt d'ailleurs pleine d'in- „ commodités, je l'avoue, & elle a des duretés qu'il eſt „ difficile de digérer ; C'eſt pourquoi l'Hypotheſe de St. „ Auguſtin eſt ſans doute préferable.* Quel étrange dogme voit-on ici ! quoi ! un Perſécuteur en Théo- logie oſe dôrire, qu'il y a des Hypotheſes indu- bitablement préférables à celle qui *poſe la Divinité „ dans le plus haut dégré de grandeur & d'élévation „ où elle peut-être conçûe* ? N'eſt-il pas certain que tout ce que nous faiſons, & tout ce que nous pen- ſons doit avoir pour but la gloire de Dieu, mais auſſi ſa plus grande gloire ? Nos opinions & nos actions ne doivent-elles point tendre *Ad majorem Dei gloriam* ? Ce ne doit pas être la Deviſe d'une Compagnie particuliére, mais celle de tous les corps, & de toutes les Communautés, mais celle de tous les particuliers. Ainſi un Théologien qui avoüe d'un côté que le ſyſtême des Supralapſaires tend à la plus grande gloire de Dieu, & y parvient mieux que toute autre ſuppoſition, & qui ſoutient de l'autre que l'*Hypotheſe de St. Auguſtin eſt ſans dou- te préférable*, tombe dans une penſée prophane & blaſphématoire. Cette profanation ne le peut pas excuſer *ſur les duretés* du ſyſtême des Supralapſai- res *qu'il eſt difficile de digérer* ; car ſous prétexte de quelques difficultés de plus ou de moins, il ne doit pas être permis de préférer la moins grande gloire de Dieu à la plus grande, & de *poſer* le Souverain Etre dans *un dégré* inférieur *de grandeur & d'élévation*. Si le ſyſtême de St. Auguſtin étoit uni & facile, on ne ſeroit pas ſi ſurpris du mau- vais goût de l'Auteur ; mais il avoüe lui-même qu'il y trouve des peſanteurs accablantes, & qu'il ne ſe tient ſous ce fardeau que parce que les mé- thodes relachées ne l'en peuvent délivrer. Par la même raiſon, il devroit être Supralapſaire ; car ſi la ſuppoſition des Jéſuites ne lève pas les embar- ras du ſyſtême de St. Auguſtin, il eſt clair que l'Hypochéſe de St. Auguſtin ne leve pas les du- retés des Supralapſaires. Quand tout eſt bien comp- té & peſé, il ſe trouve que ceux-ci, & ceux qu'on nomme *Infralapſaires* ſoûtiennent au fond la mê- me choſe : ils ne ſauroient ſe faire grand mal les uns aux autres, les argumens *ad hominem* & les retorſions les tirent de tout. Vous avés ici en petit le caractére de ce Docteur : il n'y a nulle juſteſſe dans ſes Cenſures, nulle liaiſon dans ſes Dogmes : tout y eſt plein d'inconſéquences : l'iné- galité, les contradictions, les variations régnent dans tous ſes Ouvrages. Ceux qui prendroient la peine de les éplucher, trouveroient à tout mo- ment une matiére de critique comme celle-ci.

Ce Mr. Jurieu, pour qui Mr. Bayle dans cet Article de ſon Dictionnaire marque un ſi grand mépris, & qu'il donne pour un ſi mal habile rai- ſonneur, eſt cité ailleurs comme un Théologien dont les raiſonnemens prouvent que les *Méthodes relâchées* ou radoucies d'expliquer la Prédeſtina- tion, laiſſent les difficultés dans toute leur force : Mr. Jurieu l'a dit : Cela ſuffit à Mr. Bayle, pour

conclurre qu'il n'en faut point douter. C'eſt ainſi qu'on paſſoit pour habile homme, ou pour mal habile homme ſuivant l'intérêt qu'avoit Mr. Bayle de combattre des ſentimens, ou d'en tirer quelque conſequence qui lui fût favorable, & s'accordât avec ſes deſſeins.

Mr. Bayle déploie toute la force de ſon génie & de ſon ſtyle, pour faire comprendre que rien n'eſt ſi monſtrueux, ni plus incompatible avec l'Idée que nous devons avoir de Dieu que celle qu'en donne le *Supralapſarisme*. L'Idée de Dieu eſt ſelon lui un compoſé de contradictions, s'il faut néceſſairement le concevoir tel que ce ſyſtême le poſe. C'eſt ce qu'il prétend. Or dès que l'Idée de Dieu eſt contradictoire, la Raiſon ne peut plus convenir de ſon éxiſtence. Mais ſelon Mr. Bayle, les ſyſtêmes les plus raducis ſont éxpoſés aux mêmes embarras, que le ſyſtême qui eſt l'Objet de ſon horreur, & par conſéquent après avoir été analyſés avec un peu plus d'éxactitude ils ne conſuiſent pas moins à l'Athéiſme. Je laiſſe maintenant à penſer ſi Mr. Bayle reſpecte, ou ſi plutôt il n'inſulte pas, d'une manière atroce à un Synode derrière les Canons duquel il oſe, ſans s'éxpoſer à aucun danger, ſoudenier la Réligion, & lancer des Argumens qui conduiſent à l'Athéiſme.

Mais laiſſons la perſonne de Mr. Bayle, pour éxaminer ſes Argumens ſans prévention.

Le ſyſtême des Supralapſaires, dit il, conduit à l'Athéiſme. Quand cela ſeroit vrai, un Athée n'en pourroit rien conclurre, qu'après avoir prouvé la néceſſité de ce ſyſtême; ni un Pyrrhonien qu'après avoir monnré qu'il eſt auſſi vraiſemblable que quelque autre qu'on puiſſe imaginer. Or c'eſt ce que ni l'un ni l'autre ne fuvoient faire. Pour peu qu'on pouſſe les plus zélés défenſeurs de ces ſyſtêmes, ils avouent bien-tôt leur embarras, & l'impuiſſance où ils ſont de faire comprendre aux autres un ſyſtême qu'eux mêmes trouvent incompréhenſible. Il y a plus; Car, ou les Conſéquences odieuſes dont on charge ce ſyſtême *en ſont les ſuites naturelles* & néceſſaires, ou dans le fond, elles n'en découlent point réellement, elles *n'en ſont point les vraies Conſequences*. Si on prend le prémier parti, il faudra reconnoître les partiſans de ce ſyſtême, pour les plus petits & les plus miſérables gé ies du monde, puiſqu'il *ſont* pleins de zèle pour un Principe, dont les ſuites néceſſaires font l'Objet de leur éxécration. Si c'eſt mal à propos qu'on en tire de telles Conſéquences, il faut avouer que le vrai ſens de ce ſyſtême eſt un ſens caché, & tout différent de celui dont l'Athée ou le Pyrrhonien abuſent. Ce n'eſt point là mon ſyſtême, dira le Théologien rivide, vous ne le comprenés pas. *Faites le moi donc mieux comprendre* dira le Pyrrhonien. Et comment voulés vous que je vous le faſſe, puiſque moi-même je ne le comprens pas? Il eſt viſible que dès là on ſe trouve dans l'impuiſſance de tirer des Conſéquences d'un ſyſtême inconnu. En vain le Pyrrhonien ſe tournera du côté des autres ſyſtêmes pour les charger des mêmes Inconvéniens, on lui fera les mêmes réponſes. Pour tirer quelque Concluſion de nos Principes, diront les Théologiens les plus raducis en matière de Prédeſtination, il faut diſtinctement connoitre ces Principes, & c'eſt ce dont nous vous défions de venir à bout. Toute nôtre application n'a pû nous y conduire; Ce que nous ſavons de plus ſûr, c'eſt que nôtre Hypothéſe n'eſt point Vraie dans le ſens que vos Conſéquences en découlent, & c'eſt précisément dans ce ſens qu'elle devroit être vraie afin que vos Argumens euſſent quelque force.

Réponſe aux Queſt. d'Outrev. Tom. III. 2. part. pag. 872.

Mais, ajoûte Mr. Bayle *quelle différence y a-t-il entre placer un homme dans des circonſtances où l'on ſait qu'il péchera néceſſairement, & entre le placer dans des circonſtances où l'on ſait qu'il péchera infailliblement?* Mr. Bayle fournit, peu de lignes après, la matière d'une Réponſe à cette grande Objection; mais il faut donner à cette matière une forme. *Oeuvres Div. Tom. III. 2. part. pag. 873.*

Mr. Bayle reconnoit que l'Hypothéſe, qui nie la *Préſcience* des Déterminations libres, eſt la ſeule par laquelle la Raiſon ſe met à couvert des Difficultés inſurmontables de la Prédeſtination & de ſes ſuites. Je raiſonnerai avec lui ſur c'eſt aveu. *Le ſentiment des Supralapſaires, ſelon vous, même droit à l'Athéiſme, on tire des autres ſyſtêmes, des plus raiſonnés même, les mêmes conſequences, quoi qu'avec un peu plus de circuit. Allés on ſe tire d'affaire en niant la Préſcience des déterminations libres.* Qu'aimés vous donc mieux, ou livrer la Victoire aux Athées, & abandonner l'évidence de tous les Argumens dont on ſe ſert pour prouver l'éxiſtence de Dieu, ou embraſſer l'Hypothéſe de la *Non-préſcience?* Si les Argumens très-ſimples & très-clairs, par leſquels l'on prouve l'éxiſtence de Dieu ſont ſolides, il s'enſuit que Dieu éxiſte. Mais d'un autre côté les Objections qu'on tire du dogme de la *Préſcience*, prouvent que Dieu n'éxiſte pas; En voilà aſſés pour conclurre que, ſi ces conſéquences ſont bien tirées, le Principe d'où elles découlent n'eſt pas vrai.

Je ne me borne pas à cette Réponſe. *La Non-préſcience* réſout les Difficultés & fait tomber les Objections, de l'aveu de Mr. Bayle; or les Théologiens enſeignent conſtamment, que la Préſcience laiſſe les actions auſſi libres qu'elles le ſeroient s'il n'y avoit point de Préſcience. Cette Préſcience, diſent-ils, eſt tout à fait éxtérieure aux actions prévûes, elle n'en eſt point un attribut, elle ne les modifie point, & ils ſe ſervent encore de cet éxemple; Suppoſons, diſent-ils, un homme ſi libre qu'il impliquerait contradiction de prévoir l'uſage qu'il va faire de ſa Liberté. Il ſe détermine, on le voit agir; Ceux qui ſont les témoins de ſon action voient qu'il s'eſt déterminé, & le voient infailliblement, c'eſt à dire, ſans ſe tromper, ſans le moindre danger de ſe tromper, & le moindre fondement de doute; ſa détermination ne laiſſe pas d'être très-libre, malgré cette connoiſſance infaillible que ceux qui la voient en ont. La Prévision, ajoutent-ils enfin, ne modifie non plus la Liberté avec laquelle on ſe portera à une action, & ne l'aſſoiblit non plus, que la vuë même de cette action lors qu'elle ſe fait; l'une & l'autre de ces connoiſſances eſt éxtérieure à l'égard des actions.

Il n'y a que deux partis à prendre dès qu'on a reconnu la Liberté des actions humaines; le *prémier* eſt celui de dire que comme Dieu n'a pas l'idée d'une Ligne droite ſinuë, qui n'ait pas deux éxtrémités, quoique ſon Intelligence ſoit Infinie, & qu'une telle Ligne n'eſt point l'objet de ſa Toute-Puiſſance, quoiqu'elle ſoit ſans bornes, parce que Dieu, par là même qu'il eſt infiniment parfait, eſt infiniment éloigné de ſe contredire & de vouloir renverſer ſes propres Idées; de même auſſi, par là même qu'il a voulu créer des Intelligences parfaitement Libres, il n'a pas voulu en prévoir les Déterminations, il a voulu qu'elles ne fuſſent pas des *Objets de Préviſion infaillible*. Son Intelligence a bien l'idée de toutes les Déterminations poſſibles, & à cet égard, Dieu ne voit rien arriver dont l'Idée lui ſoit nouvelle; Mais il n'a pas voulu ſavoir, de pluſieurs déterminations poſſibles, celle que la Liberté ſe donneroit, par là même qu'il a voulu qu'elle fût une parfaite Liberté. Voilà un des partis à prendre, & celui que quelques-uns ont pris.

D'autres ont mieux aimé croire que l'Intelligence Divine perce juſques aux infinies ténébres des Déterminations toutes libres; mais, diſent ils, par là même, que cette Intelligence infinie ne ſe trompe point, elle connoit ces déterminations futures telles qu'elles ſont, c'eſt-à-dire, elle les connoit très-libres, & par conſéquent cette connoiſſance s'accorde parfaitement avec leur liberté.

Mr. Bayle ſe trompe donc éxtrêmement quand il ſoû-

ſoûtient qu'il n'y a aucune différence entre dire que *Dieu met une créature dans des Circonſtances où elle pêchera néceſſairement* ; & dire qu'il *la met dans des Circonſtances, où elle pêchera infailliblement*. Une Action néceſſaire ceſſeroit par là même d'être une Action vicieuſe & puniſſable, à moins qu'elle ne fût la ſuite d'un Choix libre, par lequel il arriveroit à une homme de ſe mettre dans des Circonſtances qui rendroient ſa faute inévitable. Mais ſuivant la doctrine des *Supralapſaires*, il faut que Dieu, pour donner Gloire à ſes Perfections, préſcrive aux hommes des Loix, & mette une partie d'entr'eux dans la néceſſité de les violer ; & ſuivant d'autres Chrétiens Dieu veut être *aimé* d'une maniére digne de lui, *librement* & par *choix* : Dans ce Deſſein, il créa des Intelligences Libres ; Il prévoit bien que quelques-unes pourront abuſer de leur Liberté, ſe négliger & lui déſobéïr, ſe tromper elles-mêmes & ſe refuſer à ce qu'elles doivent faire pour leur propre félicité. Mais les Maux qui peuvent leur arriver ne lui font point changer ſon Plan, ni revoquer ſes Deſſeins ; Il convient que Dieu agiſſe d'une maniére digne de ſa Grandeur ; Une Créature qui ſe perd, périt par ſa propre faute, & elle ne pourroit ſe plaindre de Dieu, que très-injuſtement & en ſuppoſant ce qui n'eſt pas : Il créa les Etres Intelligens dans un tel état que, s'ils veulent uſer comme ils doivent, & comme ils peuvent, de leurs Facultés, ils parviendront à ſe rendre heureux ; ſa Grace leur fournit des ſecours intérieurs & extérieurs ; il les *attend avec un grande patience*, il les ſollicite avec une grande rendreſſe ; ſeulement ne déploie-t-il pas ſa Toute-Puiſſance pour prévenir inévitablement leurs écarts ; c'eſt là tout ce qu'il pourroit faire ſi ſa félicité dépendoit de leurs hommages.

J'aurai lieu d'étendre plus au long ces remarques, en répondant aux objections par leſquelles on a chargé la Providence Divine, & on a cherché à embarraſſer cet important ſujet de ténébres & de doutes, & je me contenterai d'ajoutter ici qu'on ne peut pas abandonner plus formellement St. Auguſtin & ſes Diſciples, ni les attaquer par des raiſons guére plus fortes que celles qu'on lit dans le Dictionnaire, Article Priſcillien.

Il ſemble qu'on ait condamné dans les Priſcillianiſtes un ſentiment qu'on a canoniſé dans la Perſonne de St. Auguſtin.

C'eſt-ce qu'on lit dans le Texte de Mr. Bayle ; après quoi il ajoute dans la *Note* H. du même Article.

„ Voici trois choſes certaines, dit-il, 1. St. Auguſtin „ croit que l'homme eſt déterminé invinciblement, „ ou au mal par ſa corruption naturelle, ou au bien „ par le St. Eſprit. 2. Cette doctrine ôte à l'hom- „ me le franc arbitre, en prenant ce mot pour la li- „ berté d'indifférence. 3. La doctrine de St. Au- „ guſtin a été autoriſée par l'approbation ſolennelle „ de l'Egliſe. Or nous allons voir que les Priſcil- „ lianiſtes furent condamnés pour avoir détruit le franc „ arbitre, *en ſoûmettant la volonté de l'homme à une* NB. „ *fatale néceſſité, qui l'entraine ſans qu'elle puiſſe s'y* „ *oppoſer*. C'eſt-à-dire qu'on les condamna parce „ qu'ils ruinoient le franc arbitre, en prenant ce mot „ non pas pour la faculté d'agir volontairement & „ par une pente très-agréable, mais pour la puiſſan- „ ce de choiſir entre deux contraires. Ils furent „ donc condamnés pour une Doctrine qui a été ap- „ prouvée dans St. Auguſtin. Conſidérons bien de „ quelle maniére le Pape Leon les réfute. S'il eſt NB. „ permis de croire & d'enſeigner cette Doctrine, on „ ne doit plus ni recompenſer la vertu, ni punir le „ crime ; & toutes les loix, non ſeulement humai- „ nes mais auſſi divines, n'ont plus de force, & peu- „ vent être violées impunément ; parce qu'on ne pour- „ ra jamais prononcer en jugement, ni en faveur des „ bonnes actions, ni contre les méchantes, ſi une fata- „ le néceſſité pouſſe & emporte par ſon mouvement „ celui de la volonté. *Peut-on douter après cela*, je „ continue à me ſervir des éxpreſſions de Mr. Maim- „ bourg, ſans adopter tout ce qu'il dit, *que St. Leon „ ait cru ce que la Foi nous oblige de croire, ſavoir que „ la grace efficace nous fait tellement agir, qu'elle ne nous „ impoſe aucune néceſſité, mais qu'elle nous laiſſe in- „ violable notre libre arbitre, ou la liberté d'indifférence, „ par laquelle nous pouvons prendre lequel il nous plaira „ des deux partis, & faire ou le bien par la grace, ou „ le mal de nous-mêmes.* " Je croi fant peine qu'ils „ différoient de St. Auguſtin dans l'éxplication des „ cauſes qui déterminent la Volonté ; mais il ſalloit „ néceſſairement qu'ils fuſſent d'accord avec lui ſur „ ce point de fait, c'eſt que le principe qui la pouſ- „ ſe ne lui permet pas, ou de s'arrêter, ou de ré- „ culer, ou de s'écarter à côté. Or c'eſt ſur cela „ que tombent les raiſons du Pape Leon quand il ré- „ fute ces Hérétiques : Il eſt donc certain qu'en leur „ perſonne il réfute St. Auguſtin, & qu'il n'a pû „ approuver ce Pére ſans adopter, quand cela venoit „ de lui, ce qu'il avoit rejetté venant de la Secte „ Priſcillianiſte. Je n'éxamine point s'il raiſonne „ bien, je dis ſeulement que toutes les preuves qu'il „ tire, ſoit des peines ou des récompenſes, ſoit des „ loix & des jugemens, ſeroient mauvaiſes contre „ cette Secte, ſi elles n'étoient pas bonnes contre le „ ſyſtême de St. Auguſtin. Remarqués bien que „ St. Leon argumente par les ſuites que pourroit „ avoir le dogme de la fatale néceſſité, & qu'il ne „ dit pas que ces Hérétiques enſeignaſſent ces con- „ ſéquences. Cela montre qu'il en veut au dogme „ même, indépendamment du Principe ſur lequel ils „ le fondoient, & des concluſions qu'ils en tiroient „ actuellement.

XXVIII. Mr. BAYLE n'avoit garde de laiſſer paſſer la célébre réponſe de Simonide à Hieron ſans en tirer parti. *Examen de l'Article de Simonide Art. Simonide Note F.*

„ Hieron Tiran de Sicile pria ce Poëte, dit Mr. „ Bayle, de lui dire ce que c'eſt que Dieu. Le Poëte lui „ répondit que cette Queſtion n'étoit pas de celles que „ l'on éxplique ſur le champ, & qu'il avoit beſoin „ d'une journée pour l'éxaminer. Quand ce terme „ fut paſſé, Hieron demanda réponſe ; mais Simo- „ nide le pria de lui accorder encore deux jours. Ce „ ne fut pas le dernier délai qu'il demanda : il fut „ ſouvent ſommé de répondre, & il demanda cha- „ que fois un temps la moitié plus long. Le Ty- „ ran ſurpris de cette conduite en voulut ſavoir la „ cauſe. J'en uſe ainſi lui répondit Simonide, parce „ que plus j'éxamine cette matiére, plus elle me „ ſemble obſcure.

Il ſe peut que Simonide n'eut point étudié cette matiére & ſe fût occupé de toute autre choſe, comme ſont la plupart des gens du monde ; Il ſe peut encore que *Simonide*, ſe faiſant une fauſſe honte de parler ſur un ſujet ſins l'approfondir, prenoit le parti d'en faire ſentir la Difficulté, par ſes renvois ; ou peut-être vouloit-il engager par là Hieron lui-même à y réfléchir, & à s'appercevoir, qu'il demandoit une Réponſe, dont l'étendue paſſe les bornes de l'Eſprit humain.

On auroit pû faire une très-ſage réponſe, à ce Roi en lui diſant. Il me ſeroit facile de vous prouver l'éxiſtence d'un Etre Eternel, Intelligent, Sage, Puiſſant, Bon, Libre, le Maître de l'Univers, & l'Auteur de toutes les Beautés que nous y voions. De là je conclurai très-aiſément & très-démonſtrativement, que nous devons Phonnorer par nôtre admiration, par nôtre dévouement, & par nôtre reſpect pour les lumiéres de la Raiſon, par leſquelles il nous éclaire ſur ce que nous devons faire, & ſur ce que nous devons éviter. Mais ſi outre cela vous demandés que je vous développe la maniére dont il agit, la maniére dont il penſe, & que je ne laiſſe aucune obſcurité ſur toutes les Queſtions, que vous trouverés à propos de me faire ſur un ſi grand ſujet, vos Demandes vont au delà de mes forces :

Le profond Reſpect que je dois à ce grand Etre me détend même d'en vouloir pénétrer la Nature, je craindrois de m'en former des Idées, qui le défigurassent aux yeux de mon Eſprit, je craindrois de lui déplaire par ma témérité.

Ibidem. Note F.

„ Un petit Eſprit, ajoûte Mr. Bayle, n'auroit „ pas été ſi délicat; il ſe ſeroit laiſſé ébloüir à la „ première Hypotheſe qu'il auroit imaginée, il n'en „ auroit point connu les difficultés, & il l'auroit ma„ thématiquement donnée comme le point fixe de la „ vérité hors duquel il n'y avoit qu'impertinence „ & qu'extravagance. Il y a même des grands gé„ nies qui avancent promptement leur Hypotheſes „ comme le parti unique que l'on doive prendre, ils „ décident qu'elle eſt évidente; ils inſultent ceux qui „ n'en conviennent pas. Une forte perſuaſion leur „ inſpire cette conduite. Tertullien va nous four„ nir un autre exemple. " Tertullien avoit dit que les Artiſans Chrétiens en auroient pû apprendre à Crétus beaucoup plus que Thales. Mais quoique Mr. Bayle reproche à Tertullien d'aller trop vîte & de ſe laiſſer trop facilement entrainer à ſon Imagination, ce qu'il dit ne laiſſe pas d'être très-vrai en un ſens. Des Artiſans Chrétiens, inſtruits, comme il convient à tous les Chrétiens de l'être, auroient pû déclarer à un Roi curieux, ce qu'il nous importe de connoître de Dieu dans cette vie; ils auroient pû lui faire comprendre dans quelles bornes nous devons renfermer nôtre Curioſité, ſur un ſi grand ſujet, & des Chrétiens prêts à perdre leur Vie, plutôt que de renoncer à la Profeſſion de l'Evangile, auroient pu expoſer les fondemens de leur croiance, d'une manière à ſatisfaire tout Eſprit raiſonnable.

Ibidem Note. F.

Mr. Bayle plaiſante donc mal à propos quand il dit. " Rien ne leur auroit été plus facile que de „ répondre, Dieu eſt un être infini & tout-Puiſ„ ſant, qui a formé l'Univers & qui le gouverne, qui „ punit & qui récompenſe, qui ſe *fâche* contre les pé„ cheurs, & *s'appaiſe* par nos ſacrifices. Voilà de quelle „ manière nos artiſans répondroient à *Heron*, en y „ ajoûtant ce que nous lisons dans le *Catéchiſme* tou„ chant les *perfections* de la Trinité, & touchant la *mort* „ *& paſſion* de JESUS CHRIST &c.

Si c'eſt le caractère d'un petit génie ou d'un eſprit préſomptueux de décider ſur la nature & la conduite de Dieu, à quel eſprit attribuera-t-on ces tas d'Objections contre la Providence dont Mr. Bayle a rempli ſes ouvrages? Jamais la *Petiteſſe* d'un *eſprit* n'eſt plus mépriſable que quand elle lui empêche de connoître les bornes dans leſquelles ſa Capacité eſt renfermée; & il faut faire bien peu d'attention ſur ces bornes pour s'embarraſſer des Queſtions dont la déciſion demanderoit une ſi grande étenduë de connoiſſance.

Mr. Bayle étale enſuite les difficultés qui ont pu arrêter *Simonide*; La première ſe tire de *l'incompréhenſibilité de la Création, qui donne l'être à des ſubſtances qui n'exiſtoient pas.*

J'ai déja donné à cette Objection des Réponſes qui me paroiſſent ſuffiſantes. Part. II. Sect. IV. Art. LXIII. & Sect. V. Art VII. VIII. & dans celle ci Art. IX & ſuivantes.

Si la matière, ajoûte-t-il, eſt éternelle auſſi bien que Dieu, d'où vient que l'un de ces deux Etres peut tout ſur l'autre, ſans être réciproquement ſoumis à l'action de l'autre.

A cela il étoit facile de répondre que la Matière eſt un être *purement paſſif*, en lui même; & ſuſceptible de diverſes modifications qui doivent néceſſairement lui venir d'ailleurs, au lieu que Dieu eſt un Etre ſouverainement Parfait, Intelligent & Actif.

Dieu eſt il un corps, ou non? Un corps peut il penſer? Un corps peut-il être la perfection même? Si Dieu n'eſt pas un Corps, eſt-il étendu, ou ne l'eſt-il pas? a-t-on quelque Idée d'une étenduë qui ne ſoit pas corporelle? S'il n'eſt pas étendu, où eſt-il? Et comment peut-il agir la où il n'eſt pas? Voila encore I précis des difficultés que Mr. Bayle continuë à prêter à Simonide.

Il eſt un grand un nombre de Philoſophes qui n'ont aucun doute ſur l'éxiſtence d'une étenduë ſouverainement pénétrable, qui eſt ſelon eux l'eſpace où ſe meuvent les Corps, dont l'étenduë eſt ſolide & impénétrable: Pourquoi, diriez-vous Philoſophes, ne pourroit-il pas y avoir une étenduë d'une eſpéce très-différente de ces deux; Mais qu'eſt-il beſoin, ajoûteront d'autres, d'attribuer à Dieu une Etenduë, puiſque l'Etenduë ne penſe pas, au moins l'Etenduë dont nous avons l'Idée: La Raiſon bien conſultée nous prouve qu'elle eſt incapable de penſer: L'Etenduë donc ne peut pas vouloir; Et Dieu pour agir, pour produire ce qu'il veut, n'a qu'à Vouloir; car Vouloir eſt un acte, & cet Acte dans un Etre infini eſt infiniment efficace, il en peut naître tout ce qu'il lui plait.

Part. II. Sect. IV. Article XCIII. XCV.

Mais continuë Mr. Bayle, *quand on accorderoit que Dieu eſt un Eſprit infini & tout puiſſant, éxiſte-t-il néceſſairement quant a ſa ſubſtance?* Sans doute puiſqu'il implique contradiction que l'Etre parfait ne ſoit pas, & une Idée qui le repréſenteroit ſimplement comme poſſible, ſeroit une idée contradictoire.

Ibidem Note. F.

Sa Puiſſance n'eſt-elle pas, dit-il, un attribut auſſi néceſſaire que ſa ſcience? J'en tombe d'accord. Il implique contradiction que Dieu ne ſoit pas infiniment Puiſſant. Il implique de même qu'il ne ſoit pas Libre.

Il n'agit donc pas librement. Je nie cette conſéquence. Si la Liberté eſt une Perfection eſſentielle, il ſuit que Dieu en peut faire uſage.

Il y a de la Contradiction à dire que Dieu, l'Etre Parfait, Infini, Infiniment Actif, veuille produire quelque choſe, ſans pouvoir la produire; Mais il n'y a point de contradiction à dire, qu'il n'a beſoin de rien, & qu'il éxerce ſa Puiſſance ou qu'il ne l'éxerce pas, à ſon choix; qu'il ne l'éxerce, en un mot, que de la manière qu'il lui plait.

Changer, dit Mr. Bayle *a meſure que les hommes changent, à meſure qu'ils déſobéiſſent à Dieu, ou qu'ils l'appaiſent par leurs prières; Cela eſt incompatible avec une cauſe infiniment ſage. & indépendante, qui a dû ſe faire un plan fixe & immuable, & qui au fond n'a point d'attribut plus eſſentiel que l'immutabilité, car il n'y a point de vérité plus évidemment contenuë, que celle la dans l'idée de l'Etre infiniment parfait.*

Ibidem Note. F.

Dieu ſubit-il des Changemens par la variété des effets qu'il produit? Sa Subſtance en eſt-elle altérée? Ses Perfections croiſſent-elles ou diminuent-elles quand quelqu'une de ſes Créatures change de plan & de conduite? Se voit-il par là engagé à de nouvelles manières de penſer, & à chercher de nouveaux expédiens? Dieu, dira-t-on à Mr. *Bayle*, prévoit toutes les Déterminations poſſibles des Volontés Libres, il voit tout ce qu'il convient de faire par rapport à chaque détermination, *Gloire & Félicité immortelle à quiconque fait bien avec perſéverance, Ignominie à celui qui fait mal:* C'eſt là ſa Volonté conſtante, cette Volonté ne change point; mais la diverſité de ſes Effets tombe ſur les hommes à meſure qu'ils changent.

Rom. II.

Enfin je reviens encore une fois à ce que j'ai déja remarqué. Nous ne doutons point de l'éxiſtence de notre Penſée, de ſes Modifications, des Déterminations de notre Volonté, & de leurs ſuites ſenſibles, quoi qu'il s'en faille beaucoup que nous ne connoiſſions à fond la Nature de la Subſtance qui penſe, & celle de ſes propriétés. Nous ignorons encore la Nature & la conſtitution d'une infinité de Corps qui nous environnent, & les cauſes de leurs propriétés; Mais les Connoiſſances ſuperficielles que nous en avons ſuffiſent pour nos Uſages, & nous les y appliquons hardiment. Ce que nous connoiſſons de Dieu & ce que des raiſons claires, ſimples, démon-

ſtra-

ſtratives nous en font connoître, ſuffit pour régler nôtre conduite par rapport à lui ; Pourquoi douterions nous, ſur un grand ſujet, de ce que nous connoiſſons, ſous prétexte qu'il s'en faut beaucoup que nous ne connoiſſions tout, c'eſt-à-dire qu'il s'en faut beaucoup que nous n'aions des Connoiſſances infinies ?

Article ſuivant de la Note F. Cauſes du Peché originel.

Dieu auroit il fait les ames aſſeſſeurs, dit Mr. Bayle, *pour vouloir s'unir à des corps ? Dieu ſeroit-il lui-même l'a cauſe de cette union qui ſoûmet l'ame à cent déſordres honteux & abſurdes, & à un malheur preſque continu ?*

Attendons de connoître toutes les ſuites de cette Union, avant que de décider ſi hardiment ſur les rapports qu'elle peut avoir avec la Sageſſe & la Bonté de Dieu. Attendons de connoître toute l'étenduë de ſon plan pour admirer le rapport de cette partie avec toutes les autres. Il convenoit qu'une Intelligence & une Puiſſance infinie, avec une parfaite Liberté d'agir, variât ſes ouvrages à l'infini, & donnât l'exiſtence à des Créatures bornées en une infinité de manières : L'union d'une ſubſtance qui *penſe* avec une ſubſtance *étenduë* paroit le chef d'œuvre de la Puiſſance & de la Sageſſe Divine ; La penſée s'intéreſſe comme à ſoi-même, dans ce qui eſt ſi différent d'elle-même ; le corps & les ſentimens qu'il fait naître dans l'ame fourniſſent à l'homme les motens de glorifier Dieu, par le ſacrifice des ſens à la Raiſon, du préſent à l'avenir, des plaiſirs délicieux & des intérêts très-éblouiſſans à des Devoirs ſérieux & pénibles.

Je veux que la dépendance du Corps abaiſſe l'ame infiniment au deſſous de la Suprême & très-pure Intelligence ; L'attention du Créateur au Genre humain ainſi abaiſſé relève la Grandeur de ſa Miſéricorde ; Ce n'eſt pas ſeulement par Bonté & par Juſtice qu'il nous fait du bien, c'eſt par Compaſſion, c'eſt par une Grace infiniment au-deſſus de ſon Equité ordinaire. Nous ſommes ſoûmis à de grandes imperfections, mais malgré toutes ces imperfections nous avons en Dieu un Pére tendre qui nous jugera dans ſa Miſéricorde.

Ibidem. Note E. *Une bonté & une ſainteté infinie*-dit Mr. Bayle-*ne ſouffriroit jamais qu'il ſe commit dans ſes états aucune action puniſſable.*

C'eſt par l'effet d'une Bonté infinie que Dieu a bien voulu créer des Intelligences Libres & Actives, avec leſquelles il entrât en Commerce, & qui, aprés avoir tout reçu de lui, euſſent la ſatisfaction de lui rendre tout, en quelque maniére, en ſe donnant & en ſe dévouant à lui. Il eſt de ſon Amour pour la ſainteté d'aimer à voir des créatures ainſi ſanctifiées ; il aime mieux' ne pas prévenir par ſa Toute-puiſſance tous les abus de la Liberté, que de n'en laiſſer pas très-libre l'éxercice & l'uſage. *Ibidem.* *Une nature comme celle-là, dit il, ne me paroit point capable d'attacher ſa gloire au malheur d'autrui, & de la faire dépendre de la durée éternelle des enfers ; je conçoit même entre ces deux choſes une oppoſition formelle.*

Et moi auſſi, & voilà pourquoi je ne tombe point d'accord du ſyſtême, dont Mr. Bayle allégue ici un morceau ; Nous avons vu, un peu auparavant que lui-même en a paru épouvanté, & a reconnu qu'il conduiſoit à l'Athéiſme. J'ai déja fait ſuffiſamment deremarquer ſur cette objection, & une des Sections ſuivantes roulera toute entiére ſur la Providence.

Ibidem Note F. *Trois perſonnes, dit-il, qui ne ſoient qu'un Dieu, dereſquelles l'une puniſſe, l'autre ſoit punie, ſans qu'on puiſſe dire que celle qui eſt punie puniſſe, & que celle qui punit ſoit punie, quoique pourtant l'une & l'autre ne ſoient qu'une même ſubſtance, qu'un ſeul & même Dieu, ces trois perſonnes, dis je, ſont pour moi une formelle contradiction.*

Tout le monde le trouvera de même, pendant qu'on attachera aux termes de Subſtance & de Perſonne les Idées qu'on y attache ordinairement ; Mais ſi quand on conçoit que le fils de Marie, formé miraculeuſement dans le ſein de ſa bienheureuſe Mere, *homme ſemblable à nous en toutes choſes à l'éxception du péché*, a glorifié Dieu ſon Pere, par une Perſévérance à toute épreuve, & une Vie très-triſte & très-pénible, une Mort enfin accompagnée des plus profondes angoiſſes ; & que la *Parole éternelle, par laquelle toutes choſes ont été faites, qui étoit avec Dieu, qui eſt Dieu*, a été, avec cét homme & dans cét homme ſaint & miraculeux, uni à lui d'une maniére que nous ne connoiſſons pas, mais ſi intime qu'il en a reçu le nom de *Seigneur de gloire*, & que tout ce qu'il a fait & qu'il a ſouffert en a tiré un prix infini ; toute contradiction diſparoit, & on ne voit plus en cela que des Idées grandes & dignes de tout notre reſpect & de toute notre admiration.

Les forces de la Religion & de l'éxamen philoſophique, dit Mr. Bayle, ne vont qu'à nous tenir en balance, & dans la crainte d'errer, ſoit que nous affirmions, ſoit que nous nions. *Ibidem Note F.*

Je l'avoüe, mais c'eſt ſur les ſujets qui ſont au-deſſus de nôtre portée ; & même quant à ces ſujets il en eſt, de l'éxiſtence deſquels nous pouvons nous convaincre, par des Raiſons ſolides & proportionées à la capacité de nôtre Intelligence, mais dont nos Lumiéres ne ſuroient s'élever juſqu'à nous faire comprendre diſtinctement & à fond la Nature & la maniére d'agir.

Il faut, dit-il, que la grace de Dieu, ou que l'éducation de l'enfance ſoient de la partie. *Ibidem*

L'autorité de l'Education ne fait croire que par préjugé, & ceux qui croient par ce Principe ſeul, ne peuvent ſavoir s'il croient la Vérité ou l'Erreur, Une heureuſe Education a de grandes ſuites, parce qu'elle fournit des occaſions & des ſecours pour s'élever ; mais il faut vouloir profiter de ces Occaſions & de ces ſecours, & on en profite par le moien de l'Examen.

Le Secours de la Grace ne conſiſte pas à faire que l'on croie ſans preuves ; Mais ce ſecours peut ſanimer l'attention, il peut encore la ſoûtenir, il peut encore éloigner de nous ce qui fait trop aimer les impreſſions des Sens & leurs Objets, ce qui fait haïr le Travail, ce qui diſpoſe à l'Impatience, & par là il nous met en état d'éxaminer avec plus d'application & plus de ſuccès. Un Coeur ſanctifié par la grace s'attache aux Vérités d'uſage, plûtôt qu'aux ſpéculations curieuſes ; La Grace enfin ne nous donne pas de nouvelles Idées, dans leſquelles nôtre Raiſon ne voit goûte ; Mais la Tranquillité qu'elle nous procure met nôtre Raiſon en état de former des Idées plus claires & d'en mieux ſentir l'évidence.

Mr. Bayle pour préſenter la Doctrine de l'Evangile hériſſée de Difficultés, & accablée d'Objections, entaſſe tout ce qui, mal éxpliqué, effraie la Raiſon ; *le Myſtére de la Trinité, dit-il, la Propagation du péché, l'Adjudication aux peines éternelles &c.* Tous ces Articles ont déja été éxaminés, & les derniers le ſeront encore. *Ibidem*

Songeons, dit Mr. Bayle, à l'avrin de St. Paul, que Dieu a ſauvé les hommes par la folie de la prédication. *Ibidem*

Ceux qui en jugeoient par leurs préventions traitoient l'Evangile de Doctrine abſurde ; mais cela n'empêchoit pas que la Sageſſe de cette doctrine ne ſe fit ſentir à ceux qui l'éxaminoient ſans Préjugés. Dieu n'avoit pas trouvé à propos de faire briller aux yeux des hommes une Lumiére qui forçât les plus obſtinés à ſe rendre.

Mr. Bayle revient aprés cela à l'Argument qu'il a déja éxpoſé à la page précédente, & qui roule ſur l'Ubiquité ou l'Immenſité de Dieu. Dieu étant infini à tous égards, il faut reconnoître qu'il n'eſt pas plus dans un lieu que dans un autre ; Dès que nous connoîtrons diſtinctement & parfaitement la ſubſtance qui *penſe*, nous ſaurons quel rapport elle a avec l'Eſpace & le lieu des Corps, & dès là nous *Ibidem*

pourrons connoître quel eſt le rapport de l'Intelligence infinie avec toutes les parties de l'Univers.

Si Dieu pénétroit, dit-il, le Soleil & la terre, le Soleil & la terre ſe pénétreroient l'un l'autre. J'aimerois autant dire que ſi un Corps en touche deux ces deux là ſe touchent.

Voïés ci-deſſus.

Le corps n'eſt impénétrable que parce qu'il eſt étendu. C'eſt ce que de grands Philoſophes ne lui accorderont point. Mr. Bayle cite lui-même les Philoſophes qui diſent que le contraire eſt démontré.

Article Simonide. Note F.

Au reſte dit Mr. Bayle, un Jéſuite voudroit que les Philoſophes & les Poëtes de l'Antiquité & les héréti-ques euſſent imité la retenue de Symonide. Elle ſeroit louable, ſi elle ſe bornoit à ne rien décider témérairement ſur la Nature de Dieu, & ſur ſa maniére d'éxiſter, de penſer & d'agir ; mais elle devient une Indolence très-condamnable, ſi elle s'étend à ne vouloir rien prononcer ſur l'éxiſtence de Dieu & ſur la Perfection de ſon Intelligence, de ſa Puiſſance & de ſa Sageſſe. Mr. *Bayle* finit ſon Commentaire ſur la Penſée de *Simonide* par un long éxtrait de Charron qu'on peut lire dans ſon Dictionnaire, & que je ne rapporterai pas ici, tant parce qu'il eſt fort long, que parce qu'il eſt tout compoſé d'éxpreſſions fort obſcures, vagues, métaphoriques, juſtes à la vérité ſi on les interprête comme des averiſſemens de ne pas préſumer des Lumiéres de nôtre Eſprit, de ne donner pas carriére à notre Curioſité, ni faire à nos conjectures : Mais ces mêmes éxpreſſions vives, vagues, & métaphoriques auront un ſens outré & faux ſi on les étend juſques à condamner de témérité & de précipitation ceux qui prononcent hardiment ſur l'éxiſtence de Dieu, & les principaux attributs qui lui ſont eſſentiels, & dont j'ai déja fait ſi ſouvent mention ; & l'on auroit grand tort de condamner ceux qui croïent avoir des raiſons convaincantes pour ne point douter de ces Vérités. J'ai déja parlé plus d'une fois de l'utilité que Mr. Bayle devoit ſe promettre de ſes répétitions : Son Lecteur ſe rend à force d'attaques, & par le moïen des Argumens répétés par pluſieurs bouches.

Ibidem Note F.

On voit clairement que la Méthode de Mr. Bayle conduit au Pyrrhoniſme par rapport à la Foi. *La Raiſon, dit-il, défend de nier les faits contenus dans l'Ecriture, & de n'y voir pas quelque choſe de ſurnaturel ; Mais cela ne ſuffiroit pas pour décider ;* & pourquoi ? Parce, ajoute-t-il, *qu'il n'y a aucune Hypotheſe contre laquelle la Raiſon fourniſſe autant d'objections que contre l'Evangile.* Après cela, il a beau alléguer la Grace ; Ce n'eſt plus qu'Enthouſiaſme.

Remarque ſur l'Infinité des Plans poſſibles. Oeuvres Div. Tom. III. 2. part. pag. 108.

XXX. DANS la Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tome IV. Chapitre XXIII. page 297. " Je ne puis être content, *dit* Mr. *Bayle*, de ce que dit " Mr. *Bernard* qu'il faut que la Science de Dieu " n'ait point de bornes pour avoir ſi dans un nom-" bre infini de plans qu'il y avoit à ſuivre, celui " qui étoit le plus parfait, & ſujet à moins d'incon-" véniens. Je trouve là une eſpéce de Contradicti-" on ; Le nombre infini ne contient point une der-" niére unité, & néanmoins Mr. Bernard veut que " dans un nombre infini de Plans il y en air un qui " ſoit plus parfait que tous les autres. Ce Plan " là eſt donc le dernier en remontant ; & il met " des bornes à l'Intelligence divine, qui ne peut " connoître rien de plus parfait, que ce Plan uni-" que & déterminé. Comment ſera-t-elle infinie " & bornée en même temps.

Ce Raiſonnement prouve que l'Eſprit humain s'embarraſſe dans l'Infini ; mais il ne prouve pas qu'il n'y ait pas une Intelligence Infinie. Dès qu'on en tombe d'accord, il faut concevoir qu'elle ſe connoit parfaitement, qu'elle connoit ſa puiſſance, & qu'elle ſait tout-ce qu'elle peut faire. Or qu'entre ce qu'elle peut faire, il n'y ait des choſes moins dignes de ſa ſageſſe que d'autres, c'eſt ce dont on ne ſauroit diſconvenir. Elle peut par éxemple éxécuter un effet, par un grand nombre d'inſtrumens, elle le peut auſſi par un petit nombre ; & l'on convient que le reſte étant égal, les voies les plus ſimples, ſont les plus dignes d'elle ; Mais de ſavoir s'il y a eu un Plan de choſes poſſibles, plus digne d'être choiſi que tous les autres, ou ſi de pluſieurs tous très-dignes du choix de Dieu, & également dignes, il s'eſt librement déterminé à celui dont nous voïons l'éxécution, c'eſt ce qu'il n'eſt point néceſſaire de diſcuter. Il y a de l'abſurdité à parler du Plan que Dieu a choiſi, comme d'un Plan qui ſe ſeroit préſenté le dernier. Notre Eſprit borné ne ſauroit choiſir qu'entre un Nombre fini d'objets, & une Multitude, quoique finie, pourroit être aſſés grande pour l'embarraſſer. Mais l'Intelligence infinie peut voir d'un ſeul coup une Infinité d'Idées.

Si la perſuaſion d'une Religion ſeule ſuffiſoit comme un ſimple effet de leur humeur. Timides ſuperſtitieux ou trop tournés du coté du ſérieux, ils raiſonnent, diſent-ils, ſur ce ſujet comme Malherbe raiſonnoit, ainſi que Mr. Bayle le remarque, où après avoir prouvé que Malherbe prenoit plaiſir à ſe moquer de la Réligion, & qu'il n'en éxerçoit quelques actes éxtérieurs que par pure politique, il ajoute ; " Malherbe fut inconſolable de la perte de ſon " fils, & il aimoit tant ſon Epouſe, que l'affliction " on de la voir malade réveilla ſa Réligion endor-" mie, & l'engagea à faire une choſe dont-il eut " enſuite bien de la honte : il fut voeu d'aller cette " nue à la ſainte Baume ; mais il n'étoit pas bien " aiſe qu'on ſût qu'il eut été ſi dévot, & bien loin " de s'en vanter, il falloit lui arracher cela comme " un grand ſecret.*

Ibidem Note G.

Leçon d'une Réflexion ſur l'Eſprit pervers d'une Eſprit d'irréligion à tourner en ridicule la Note G.

Lors qu'aux approches de la mort, un homme donne dans des ſuperſtitions, & des éxtravagances, on a raiſon d'imputer ſa facilité à tout croire aux fraieurs dont il eſt ſaiſi : Il n'en n'eſt pas de même lorſqu'un mourant vient à penſer plus raiſonnablement qu'il n'avoit jamais fait : Lors donc qu'en terminant ſes jours, on commence à s'aſſurer de ce qu'on avoit toujours traité de douteux, ſi un Libertin s'aviſe de dire que ce ſont là des effets de la peur, il trahit ſa cauſe, car que ſont devenus tous ces principes qui lui faiſoient paſſer la Vie avec tant de ſécurité ? Que ſont devenus ces Raiſonnemens ſi juſtes & ſi ſenſés qui lui faiſoient regarder le reſte des hommes comme le jouët de l'Erreur & de la ſuperſtition ? Que ſont devenuës ces lumiéres par leſquelles il ſe félicitoit de s'être affranchi du joug de l'Obéiſſance & de la crainte ? Il ſe trompoit, & il n'y avoit rien de fixe chés lui, rien de clair, rien de prouvé ; la vanité, l'amour de l'indépendance, l'attachement aux voluptés, le plaiſir de contredire, l'eſprit d'intrigue, de cabale, de fourberie, & d'autres principes de cette nature, lui ont fait recevoir de certaines Maximes ; il les a adoptées comme vraïes, ſeulement parce qu'elles l'accommodoient, & à force de les prêcher il eſt venu à les regarder comme démontrées : Mais dès que le charme ceſſe, dès que l'yvreſſe eſt diſſipée, dès que les plaiſirs & les Intérêts qui entretenoient ces Illuſions ſont évanouïs, la Lumiére ſuccéde aux Ténébres, les Idées aux paſſions, la Vérité ſe fait appercevoir. Sans contredit ce ne peut être, parce qu'on a l'eſprit troublé, qu'on voit plus clair, & qu'on a des Idées plus nettes. Un mourant fait cas de la Sageſſe, de la Modeſtie, de la Modération, de la Sincérité, de la Juſtice, de la Généroſité, de la Douceur ; Il condamne l'Orgueil, la Débauche, la Mauvaiſe foi la Dureté, les Emportemens, la Pareſſe. Dira-t-on que c'eſt un éxcés d'éxtravagance qui vient de le ſaiſir. Il retourne à la Vie, & conſerve ſes ſentimens, il eſt ſobre, il eſt honnête, il adore le Créateur de l'Univers, il ſe trouve heureux quand on lui fournit les occaſions d'être aux hommes de quelque utilité, & de leur procurer des avantages ſolides. Dira-t-on que là folie ne l'abandonne plus ? Pour qui donc reſerve-t-on

le

le titre de ſage ? Sera ce pour ceux qui n'ont en vuë que leur Intérêt, pour les Débauchés, les Vindicatifs, les Orgueilleux, les Fourbes, les gens dont il faut que le mal aſſaiſonne tous les plaiſirs, les Fleaux du Genre humain ?

Une Affliction ne remplit pas par elle-même un eſprit de Lumiéres, & ne lui fournit pas des Arguments ; Mais elle ſuſpend dans un débauché, ou dans un homme diſſipé, l'effet des paſſions qui l'engageoient à réfuſer ſon attention aux Vérités qui le genoient ; Dans ce nouvel état, il commence à être frappé, il entre du moins dans quelques ſoupçons, & il prend le parti le plus ſûr, tel que Mr. Paſcal l'a décrit dans ces paroles que Mr. Bayle cite, approuve & défend contre la critique qu'on en avoit faite.

Mr. Bayle refute par ſes propres paroles. Art. Pascal Note L.

XXXII. „ IL EST certain que Dieu eſt, ou qu'il „ n'eſt pas, il n'y a point de milieu. Il y a un Ca„ hos infini entre ces deux extrémités. Il ſe jouë „ un jeu à cette diſtance infinie, où il arrivera croix „ ou pile. Que gagerés vous ? Par raiſon vous ne pouvés „ dire que Dieu eſt ; par raiſon vous ne le pouvés „ nier. Ne blâmés donc de fauſſeté ceux qui ont „ fait un choix ; car vous ne ſavés pas s'ils ont tort, „ ou s'ils ont mal choiſi. Non, dirés-vous ; mais „ je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un „ choix ; & celui qui prend croix & celui qui „ prend pile ont tous deux tort. Ouï repartirai-je, „ il faut parier, cela n'eſt pas volontaire, & ne pa„ rier point que Dieu eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas. „ Lequel prendrés vous ? Peſons le gain & la perte „ en prenant le parti de croire que Dieu eſt. Si vous „ gagnés, vous gagnés tout, ſi vous perdés vous ne „ perdés rien. Que ſi vous dites qu'il eſt incertain „ ſi vous gagnerés, & qu'il eſt certain que vous ha„ zardés les plaiſirs de cette vie que vous pariés, & „ que l'infinie diſtance qui eſt entre la certitude que „ vous expoſés, & l'incertitude que vous gagneriés, „ égale le bien fini que vous expoſés certainement à „ l'infini qui eſt incertain. Cela n'eſt pas ainſi, tout „ joüeur hazarde avec certitude, pour gagner avec „ incertitude ſans pécher contre la Raiſon.

Ce n'eſt pas que toute la Certitude d'un homme, perſuadé qu'il vit ſuivant les Maximes d'une Réligion, ſe réduiſent à ſavoir qu'il a pris dans le doute le parti le plus ſûr, & par là le plus raiſonnable : La même force de Raiſon qui lui a fait comprendre que ce parti étoit le plus ſûr, & qui l'a mis en état de ſurmonter les Paſſions qui groſſiſſent les objets préſents, & qui font diſparoître l'Importance de ceux qui ſont encore éloignés ; La même bonté de cœur qui lui fait agréer le parti le plus ſûr & le plus ſage, tourne ſon attention ſur toutes les preuves propres à en établir la certitude, à s'en convaincre lui-même, & à le mettre en état d'en convaincre les autres.

Le Libertin ferme les yeux à la Lumiére qui pourroit le convaincre, & donne toute ſon attention à des faux ſuians qui lui apprennent à ſe dérober à l'évidence ; il aime à s'embarraſſer lui-même par des Difficultés ; plus il en trouve, plus il s'aplaudit, & au lieu de s'appliquer à les réſoudre, l'une après l'autre, il ſe plait à les entaſſer & à ſuccomber ſous ces entaſſemens. Mais un homme raiſonnable ſe détermine par des preuves à portée de ſon Intelligence, ſans ſe laiſſer inquiéter par des Objections dont le parfait éclairciſſement demanderoit une étenduë de connoiſſances, une élevation de Génie, une perfection & une plenitude d'Idées que nous n'avons pas, & que nous ſommes fort éloignés d'avoir dans cette Vie.

Puiſque Mr. Bayle approuve le raiſonnement de *Mr. Paſcal*, il avouë donc que vivre perſuadé de la Vérité d'une Réligion, c'eſt prendre le parti le plus ſage, & le plus ſûr. Pourquoi donc vient-il à la traverſe avec toutes les Objections dont il a rempli ſes Ouvrages ? Pourquoi s'oppoſe-t-il à une détermination ſi ſenſée & ſi heureuſe ? Puiſqu'il ſeroit à ſouhaiter pour le bien des hommes, que chacun d'eux vécût perſuadé de l'exiſtence de Dieu & de ſes ſuites, pourquoi emploier tout ce qu'on a de Génie & de Lecture à ébranler cette perſuaſion ? Mr. Bayle n'en demeure pas là, c'eſt la Corruption du cœur qui fait que les hommes aiment à ſecouer le joug de la Réligion, & à croire que Dieu ne ſe mêle point d'eux, & ne leur ſera rendre aucun compte. Or quel eſt l'effet naturel de tant de Contes & de Réflexions obſcénes dont les ouvrages de Mr. Bayle ſont remplis, ſi ce n'eſt d'accoûtumer les Lecteurs à ſe plaire dans des Idées, & des ſentimens que la Réligion condamne le plus ?

Article Turlupins.

„ Ce qu'il y avoit de plus choquant, dit-il, dans „ la ſecte des *Turlupins*, étoit qu'ils alloient nuds, „ & qu'à l'exemple des Cyniques, ou plûtôt à l'é„ xemple des bêtes, ils faiſoient l'oeuvre de la chair „ en plein jour devant tout le monde. Ils prétendoient qu'on ne doit avoir honte d'aucune partie „ que la nature nous ait donnée. Nonobſtant ces „ extravagances profanes, ils affectoient de grands „ airs de ſpiritualité, & de dévotion, afin de ſe „ mieux inſinuer dans l'eſprit des femmes, & puis „ de les ſuire donner dans le piége de leurs deſirs „ impudiques. Car voilà l'écuil de toutes les Sectes qui veulent ſe diſtinguer par des Paradoxes de „ Morale : Approfondiſſés les illuſions des Illuminés „ & des Quiétiſtes &c, vous verrés que ſi quelque „ choſe eſt capable de les démaſquer, c'eſt la réduction au plaiſir vénérien ; c'eſt l'endroit foible de „ la place ; c'eſt par là que l'ennemi donne l'aſſaut ; „ c'eſt un Ver qui ne meurt point, & un Feu „ qui ne s'éteint point.

NB.

En faut-il d'avantage pour prouver manifeſtement qu'on ne ſauroit être trop ſur ſes gardes contre tout ce qui peut donner lieu à des Idées, & à des ſentimens qui, non ſeulement ſont très-chers à ceux qui ſont profeſſion de Licence, & d'indifférence dans la Réligion ; mais qui de plus s'emparent de ceux-là même dont l'Imagination frapée ſe jette dans des Dévotions extraordinaires.

Ce n'eſt pas tout encore. Les Maximes du Gouvernement, ſi on en veut croire *Mr. Layle* ne s'accordent pas avec celles de la Réligion ; d'un côté elle n'a point d'influence ſur les Moeurs, & le bon état de la Société ; d'un autre des Athées qui auront de l'honneur & qui entendront bien leurs intérêts, donneront aux états dans leſquels ils vivent, & ſur tout à ceux qu'ils gouvernent, un tout autre luſtre & une toute autre fermeté.

Voilà ſans contredit d'excellentes préparations pour ſe rendre aux Preuves qui ſervent à établir la Vérité de la Réligion, & à faire prendre aux hommes le parti que Mr. Bayle paroit louër après Mr. *Paſcal*.

SECTION IX.

Examen de la Queſtion Métaphyſique ſi la CONSERVATION eſt une CREATION CONTINUELLE.

Néceſſité d'examiner cette Queſtion.

I. LA QUESTION que je vai éxaminer eſt depuis ſi long-temps affirmée dans les Traités de Métaphyſique, & dès là elle a paſſé dans ceux de Théologie, avec tant de facilité, qu'à peine peut-on propoſer quelque doute ſur des Déciſions ſi anciennes ſans ſe faire ſoupçonner d'*Héterodoxie*. Mais outre qu'il n'y a point de Préſcription contre la vérité, & que je ne propoſerai jamais rien, dans aucun de mes Ouvrages, que je ne ſois prêt de revoquer dès qu'on m'en ſera connoître l'Erreur, il eſt certain que les Conſéquences que les *Pyrrhoniens* ti-

rent de ce Dogme & l'abus visible que les Déistes en peuvent faire, obligent de reconnoître que s'il est vrai dans un sens, on peut lui en donner d'autres qui sont également faux & dangereux.

Note B. Qu'on lise l'Article de *Pyrrhon*. " Vous avés cru " jusques ici, dit Mr. Bayle, qu'un Pyrrhonien ne " sauroit vous embarrasser, répondés moi donc, " vous avés 45 ans, vous n'en doutés pas, & s'il " y a quelque chose dont vous soiés assuré, c'est " que vous êtes la même personne à qui l'on donna " l'Abbéte de. . . . . il y a deux ans. Je vai " vous montrer que vous n'avés point de bonne rai- " son d'en être certain. J'argumente sur les princi- " pes de nôtre Théologie. Votre ame a été créée : " il faut donc qu'à chaque moment Dieu lui renou- " velle l'éxistence ; car la conservation des Créatu- " res est une Création continuelle. Qui vous a dit " que ce matin Dieu n'a pas laissé retomber dans le " néant l'ame qu'il avoit continué de créer jusques " alors, depuis le prémier moment de votre vie ? " Qui vous a dit, qu'il n'a point créé une autre a- " me modifiée comme étoit la vôtre ? Cette nou- " velle ame est celle que vous avés présentement. " Faites-moi voir le contraire : Un Théologien qui " se trouva présent dans cette dispute eut recours à " la foi pour se tirer de l'objection.

Mais cette foi est bientôt renversée par le même principe sur lequel Mr. Bayle vient d'appuier ; qu'on lise ce qu'il a écrit dans l'Article des Pauliciens. Il Note F. " est impossible de comprendre que Dieu n'ait fait " que permettre le péché : car une simple permission " de pécher n'ajoutoit rien au franc arbitre, & ne " faisoit pas que l'on pût prévoir si Adam persévé- " reroit dans son innocence, où s'il en décherroit. Ou- " tre que par les idées que nous avons de l'Etre " créé, nous ne pouvons point comprendre qu'il " soit un principe d'action, qu'il se puisse mouvoir " lui-même, & que recevant dans tous les mo- " mens de sa durée son éxistence, & celle de ses " facultés, que la recevant, dis-je, toute entière " d'une autre cause, il crée en lui-même " des modalités par une vertu qui lui soit propre. " Ces modalités doivent être ou indistinctes de la " substance de l'ame, comme veulent les nouveaux " Philosophes, ou distinctes de la substance de l'ame, " comme l'assûrent les Péripatéticiens. Si elles sont " indistinctes elles ne peuvent être produites que par " la Cause qui peut produire la substance même de " l'ame : Or il est manifeste que l'homme n'est " point cette cause, & qu'il ne le peut-être. Si elles " sont distinctes, elles sont des Etres créés, " des Etres tirés du néant, puisqu'ils ne " sont pas compofés de l'ame, ni d'aucune autre na- " ture prééxistente, elles ne peuvent donc être pro- " duites que par une cause qui peut créer. Or tou- " tes les Sectes de Philosophie conviennent que l'hom- " me n'est point une telle cause, & qu'il ne peut " l'être. Quelques-uns veulent que le mouvement " qui le pousse lui vienne d'ailleurs & qu'il puisse " néanmoins l'arrêter, & le fixer fur un tel objet. " Cela est contradictoire, puisqu'il ne faut pas moins " de force pour arrêter ce qui se meut, que pour " mouvoir ce qui se repose. La créature ne pou- " vant pas être mué par une simple permission d'a- " gir, & n'aiant pas elle-même le principe du mou- " vement, il faut de toute nécessité que Dieu la " meuve ; il faut donc quelque autre chose que de " lui permettre de pécher.

Article Manichéens rem. D. Note D. " Il reste donc, *dit Mr. Bayle*, que l'on dise que " l'homme fortant des mains de son Créateur, avoit " seulement la force de se déterminer de lui même au " mal, & que s'y étant determiné, il est seul la " cause du Crime qu'il a commis, & du mal moral " qui s'est introduit dans l'Univers. Mais I, " nous n'avons aucune Idée distincte qui puisse nous " faire comprendre, qu'un Etre, qui n'éxiste point " par lui-même, agisse pourtant lui-même. Zoro- " astre dira donc que le libre arbitre donné à l'hom- " me n'est point capable de se donner une détermi- " nation actuelle, puisqu'il éxiste incessamment & " totalement par l'action de Dieu.

" Je ne sai si les Synodes ou les Consistoires se formalisérent de ce qu'il n'oit que la conservation des Créatures fut une Création continuelle. *Article Rodon*

" C'étoit nier une Doctrine qui, pour être fort commune dans les Ecôles des Espagnols & des Hibernois, n'en est pas moins évidente. Il faut rejetter les Notions les plus manifestes, ou tomber d'accord qu'un être tiré du néant par la vertu infinie du Créateur, ne peut avoir en lui-même aucune cause de son éxistence : il ne peut donc continuer d'éxister que par la même vertu qui l'a produit au commencement ; il est donc créé dans tous les momens de sa durée ; c'est-à-dire il n'éxiste à chaque moment qu'à cause que Dieu continué de vouloir ce qu'il a voulu, lorsque cet Etre a commencé d'éxister. Cet acte de la volonté divine ne peut point cesser d'être créatif, pendant qu'il subsiste, puisqu'il l'a été au prémier moment de l'Existence de la créature. Les objections du Sieur Derodon se réfutent facilement : elles sont les mêmes à peu près que celles que Mr. Bernier a proposées. Un Professeur en Philosophie dans l'Académie de Puylaurent fit un traité contre Derodon sur ce sujet, & le réfuta solidement. Ce Professeur avoit eu diverses prises avec lui dans Nimes ; Et j'ai oüi dire qu'il avoit eu part à un ouvrage qu'on intitula *l'Impiété découverte*, & qui fut fait contre Derodon. J'ai même oüi dire que Mr. Claude alors Ministre de Nimes, prêta la plume aux ennemis de ce Philosophe pour la construction, ou du moins pour la correction de cet ouvrage. La plaisante chose que de dire que Dieu dans le sentiment de Gassendi & de David Derodon contribuë à conserver les Créatures, en empêchant qu'on ne les détruise : Et qui est-ce qui les détruiroit, puisqu'il n'y a dans l'Univers que deux sortes d'êtres, Dieu & les Créatures ? Cette occupation seroit aussi vaine que la vigilance d'un Berger contre les Loups, & où même il ne pourroit y en avoir. Qu'on ne me dite pas qu'un corps en détruit un autre, que le feu détruit le bois, qu'un homme tuë un autre homme &c ; car ce n'est point là une destruction de la créature ; ce n'est qu'un échange de modifications : Les modes ou les accidens ne passent pas pour le terme de la création, c'est la substance qui est créée.

Si Derodon n'a pas répandu assés de Lumière sur cette question & ne l'a pas éclaircie par des réfléxions assés solides, cela prouve la nécessité de l'éxaminer.

II. LES Changemens continuels qui arrivent dans la Nature font naître des Individus nouveaux ; mais ils ne font pas naître des Espéces nouvelles. Ces Changemens encore ne dérangent point l'Univers ; Une certaine Dose de Mouvement qui s'y conserve ; des Germes qui s'y développent par le moien des sucs, qui en vertu des Loix générales se préparent à les nourrir, & acquiérent tout ce qu'il faut pour les faire croître ; des Etres d'une espéce singulière qui travaillent à l'organisation des Individus & à la conservation des Espéces ; Tout cela nous élève à l'admiration d'une Intelligence suprême, très-Sage, très-Bonne, & très-Puissante, qui non seulement a donné l'éxistence à tout ce que nous voions, & à une infinité de choses que nous ne voions pas ; mais qui de plus, a pourvû à la Continuation de leur Etre, & à la Conservation de la beauté de l'Univers & des Merveilles qu'il renferme. *Cette Hypothése n'est point nécessaire*

Mais on peut reconnoître la Sagesse & la Puissance de Dieu dans ce qu'il a fait pour la conservation de l'Univers, sans le concevoir renouvellant sans interruption l'Acte par lequel il a tiré chaque Créature du néant ; ce dogme peut entraîner aux plus affreu-

ses

ſes conſéquences. Qu'on liſe encore ce que Mr. Bayle a écrit dans l'Article de *Seuuert*, " Les Car-
Nota D " téſiens, *dit-il*, réduiſent au ſeul Mouvement local
" tous les changemens de la matiére, & ils préten-
" dent que ce mouvement n'eſt autre choſe que le
" corps même, entant qu'il reçoit l'éxiſtence avec
" de nouvelles relations. Il faut donc qu'ils recon-
" noiſſent que la matiére entant que muë eſt créée,
" & qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe produire le
" mouvement; car il n'y a que Dieu qui puiſſe
" créer. Cela iroit bien ſi les Scholaſtiques ne re-
" couroient à d'autres éxemples; mais il demandent
" ſi les actes libres de l'ame de l'homme ſont dis-
" tincts de l'ame. S'ils en ſont diſtincts, voilà des
" Etres produits de rien qui néanmoins ne ſont pas
" créés: Rien n'empêche donc que l'on ne puiſſe
" dire que les formes ſubſtantielles ne ſont point
" créées. S'ils n'en ſont pas diſtincts, l'ame de l'hom-
" me, entant qu'elle veut le crime, eſt créée; ce
" n'eſt donc point elle qui ſe forme cet acte de vo-
" lonté; car puiſqu'il n'eſt pas diſtinct de la ſub-
" ſtance de l'ame, & qu'elle ne ſauroit ſe donner à
" elle même ſon éxiſtence, il s'en ſuit manifeſte-
" ment qu'elle ne ſe peut donner aucune penſée. Elle
" n'eſt donc pas plus reſponſable de ce qu'elle veut
" le crime *hic & nunc*, que de ce qu'elle éxiſte *hic*
" *& nunc*. Les Cartéſiens ne ſivent de quel côté ſe
tourner, pour ſe défendre de cette Objection.

Voilà donc ſuivant Mr. Bayle, une Doctrine évidente, d'où il ſuit que l'homme eſt incapable de tomber dans le Crime, & qu'il ne peut en être ni accuſé ni puni ſans Injuſtice. Si quelque Conſéquence mérite qu'on éxamine de nouveau les Principes d'où on la tire, c'eſt ſans contredit celle-là. Ces Principes ne ſauroient être vrais, & ne peuvent être qu'abominables dans les ſens que cette Conſéquence en découle. Il faut donc leur en donner un, dont elle ne ſoit point la ſuite, & celui-là ſera le vrai.

Explication de la maxime Metaphyſique.

III DEMANDER d'où vient que ce que Dieu a une fois créé, continué à éxiſter, & ne ceſſe pas d'être dès le prémier moment de ſon éxiſtence; c'eſt demander, comment il eſt poſſible que la Puiſſance de Dieu ſoit aſſés grande pour produire quelque choſe de durable. Lorſque ſa Volonté toute puiſſante ordonne qu'une choſe commence d'éxiſter, elle commence en effet d'éxiſter; Par la même raiſon, dès que cette volonté toute puiſſante ordonne, que ce qui commencera d'éxiſter ſoit aſſés réel pour continuer à éxiſter, il continuë effectivement; De cette maniére on conçoit qu'à la Volonté toute-puiſſante du Créateur eſt dû & le commencement de l'éxiſtence, & la durée des Créatures; & l'on conçoit qu'elles ne lui ſont pas moins redevables de la Continuation de leur Etre que de leur Créition: Mais quand on donne à cette Continuation le nom de Création réïtérée, on ſent bien qu'on retombe dans les Ténébres. Cette éxpreſſion eſt métaphorique; car à la lettre le *Commencement* n'eſt pas la *Continuation*, & quand on avoueroit cent mille fois la vérité du fait, toûjours ſeroit-on forcé de reconnoitre qu'on n'en comprend point la maniére.

Faiſons pour un moment *abſtraction* de cette grande Subtilité métaphyſique; Figurons-nous une Intelligence créée & douée par ſa création, d'Activité & de Liberté: Elle agit & agit librement. D'où vient cela, c'eſt que ſon Créateur qui fait, non de ſimples *apparences*, mais des *réalités* effectives, a voulu qu'elle fut active & libre. Après cela revenons à l'hypothéſe de la Conſervation, *Creation continuée*: Ceux qui la ſoûtiennent avec le plus de Zéle poſent pour fondement que cette action continuelle de Dieu, ſur les Créatures ne change point la Nature qu'il leur a donnée, mais s'y proportionne éxactement; & ils avertiſſent que le contraire conduiroit à l'Impiété. Voilà donc les Théologiens obligés de chercher à cette Propoſition de métaphyſique un ſens différent de celui dont Mr. Bayle tâche de ſe prévaloir.

IV LE PREMIER Article que j'ai citéde Mr. Bayle me fait ſouvenir d'un autre ſophiſme que j'ai vû quelque part. A la fin de l'heure *ſeconde*, par éxemple, vous êtes à Conſtantinople, & Dieu ceſſant de vous prêter ſon Concours vous voilà néant. Au commencement de l'heure *troiſiéme*, il vous crée une ſeconde fois, & comme vous n'êtes plus & qu'il eſt partout, il peut vous créer à Lauſanne, à Berne, à Paris, à Rome. De la fin de l'heure ſeconde au commencement de la *troiſiéme*, il n'y a point d'intervalle. Ainſi ſans avoir fait aucun chemin, ſans avoir traverſé les eſpaces qui ſéparent Conſtantinople de Lauſanne, vous vous trouverés à Lauſanne au commencement de la troiſiéme heure, vous qui étiés à Conſtantinople ſur la fin de la ſeconde.

Spéculation ou abſtraction faite du Article de Pyrrhon.

Un peu d'attention ſur l'abſurdité de ces deux Raiſonnemens ſuffit pour en conclure que les Principes, dont on les tire, ſont *équivoques*, & qu'on ne les prend pas dans leur *vrai ſens*. Quand j'entens raiſonner ainſi, il me ſemble que j'ai à faire avec des gens élevés dans l'Ecole où l'on apprenoit à dire que, *Qui dit deux dit un. Là où il y a* DEUX *oeufs il eſt vrai qu'il y en a* UN. *Deux & un* ſont *trois*, donc il y a trois oeufs là où il ne s'en trouve que deux. L'Embarras de cette Concluſion peut-elle être miſe en parallèle avec la force de cette vérité que *Deux ne ſont pas Trois*; Quand même on n'a pas l'Imagination aſſés ſouple pour répondre, *Il n'en eſt pas de même de* UN SEPARE DE DEUX: *comme de* UN RENFERME EN DEUX: *Dans l'un des Cas on aſſemblant avec* DEUX *le* UN *qui en eſt ſéparé, j'ai* TROIS: *mais je ne puis pas conclure de même dans l'autre Cas.*

On ſe repréſente le Néant comme un vaſte Abîme, & une Créature à peu-près déterminée comme par une lourde peſanteur à y tomber inceſſamment. Dieu enfin comme une Main Toute puiſſante qui la ſoûtient. Cette Main ſe retire, voilà la Créature qui ſe précipite dans ces Abimes du Néant. Quand elle aura commencé d'y deſcendre, ou quand elle y aura déja fait un chemin prodigieux, quand elle ſera près du fond, la Main de Dieu peut tout d'un coup la ſaiſir, & la mettre dans ſa prémiére ſituation; La voilà créée une ſeconde fois: L'Imagination qui ſuit ces Idées s'apperçoit bien que le même Etre qui étoit ſoûtenu, eſt le même qui tombe, qui deſcend & que Dieu fait remonter. Mais dès qu'on ſe tire de la Métaphore, dès qu'on péſe les termes, il ſe fait une confuſion, où l'on ne voit plus goûte. Je me ſers donc d'un autre langage & toutes ces merveilles s'évanouiſſent. L'Intelligence éternelle & Toute-Puiſſante avoit l'Idée de ce que je fuis, avant que je fuſſe. Elle a voulu qu'un Etre Réel éxiſtât hors d'elle & répondit à l'Idée qu'elle en avoit. Sa Volonté Toute-Puiſſante a eu ſon effet. Si elle avoit déterminé mon éxiſtence à la *durée d'une heure*, j'aurois ceſſé d'être, dès que ce tems auroit pris fin; Mais elle a voulu que je fuſſe un *Etre actif*, je ſuis un Etre actif; Elle a voulu que je fuſſe un *Etre Intelligent*, je ſuis un Etre intelligent; Elle a voulu que je fuſſe un *Etre Libre*, je ſuis un Etre Libre; Elle a voulu que je fuſſe un *Etre Immortel*, je continuë d'être, & je ſerai toûjours; Ce qu'elle a voulu, elle continuë à le vouloir, & à l'efficace de ſa volonté j'ai obligation de tout ce que je ſuis, & je ne dois pas moins lui en rendre graces, que ſi elle me tiroit à chaque moment du Néant, je lui ſuis même encore plus obligé.

Quand je me ſuis ainſi éxprimé, ſi quelqu'un vient me dire, de ce que vous venés de poſer il ſuit évidemment qu'à chaque inſtant Dieu vous tire du Néant, & crée votre ſubſtance avec tous ſes Modes, & qu'il eſt l'Auteur immédiat de toutes vos Penſées bonnes ou mauvaiſes: Il ſuit encore que vous ne ſavés point ſi vous êtes le même qu'il créa il y a dix jours, ou un autre qu'il a créé depuis une heure, & à qui il ſait croire qu'il eſt la continuation de

ce que vous avés été. Si quelqu'un me parloit ainſi pour badiner, je lui dirois que la Matiére eſt trop ſérieuſe pour en rire; Mais s'il m'aſſuroit qu'il penſe comme il parle, je le plaindrois d'avoir le Cerveau troublé, & j'en uſerois avec lui comme l'on doit faire avec ceux qui ſont malades d'eſprit.

Si le Néant étoit une matiére de laquelle les Etres fuſſent en partie formés, on pourroit demander, ſi ces Etres renfermoient une ſécrète diſpoſition à reprendre leur prémier état. Mais conclure, Ils ont commencé d'éxiſter, donc par eux mêmes ils tendent à n'éxiſter plus, c'eſt aſſurément ce qui n'a pas une parfaite évidence, & qui eſt bien éloigné de l'avoir. *Demeurer le même & continuer d'être*, ſont des termes ſynonimes. Ce qui continuë d'être demeure le même, & ce qui demeure le même continuë d'éxiſter ſans interruption. Qu'une ſubſtance ceſſe d'être, la voilà Néant pour toûjours; Dieu peut bien en créer une ſeconde toute ſemblable à cette prémiére; mais ce ne ſera pas la même; car ſi elle étoit la même, elle auroit ceſſé d'être & auroit continué d'être. Quand j'applatis une Boule de Cire, & qu'enſuite je rétablis cette Cire dans un état de Rondeur, c'eſt bien la même Cire qui paſſe par ces différentes figures. C'eſt la même Cire qui continué d'être, & une ſeconde ne ſuccede pas à une prémiére, une troiſiéme à une ſeconde; Mais la Rondeur que j'ai détruite a ceſſé pour toûjours, ce n'eſt pas la même c'eſt une ſemblable que je fais renaître.

Ces Conſéquences par leſquelles Mr. Bayle ſe fait un ſi grand plaiſir de combattre la Raiſon & la Réligion, roulent en partie ſur *l'obſcurité* des termes métaphoriqus, *retomber dans le Neant*, *en ſortir*, *en tenir encore*, *être retiré*; & en partie ſur *l'équivoque* de ce mot *Demeurer le même* & ſur la confuſion où l'on a laiſſé l'idée de *l'identité*.

J'ai connu des gens qui portoient les égaremens de leur Métaphyſique juſqu'à dire que ce que nous appellons les *Créatures*, à parler proprement & éxactement, n'éxiſtoit pas des *Etres*, mais de ſimples apparences d'Etres: Ils ſe ſervoient de la comparaiſon d'un Tiſon enflammé, qui par ſon mouvement prompt & circulaire, fait paroître dans l'air un Cercle de feu qui n'y eſt qu'en apparence. Telles ſont, diſoient-ils, toutes les *Créatures*; elles tiennent toûjours du Néant, & l'Etre infini renferme ſeul toute la Réalité: Hors de lui, il n'y en a point. J'ai encore remarqué deux différences dans les Eſprits frappés, &, on peut bien dire, troublés & dérangés, par ces Ipéculations: L'un diſoit, qu'il n'y avoit aucun Mal dans le Monde; mais que l'Etre ſuprême ſe plaiſant à faire toute ſorte d'apparences, faiſoit & produiſoit lui-même, dans ſes créatures, incapables d'action, des apparences de Mal, & de là des Frayeurs, pour leur procurer le Plaiſir de ſe dérompre, & de voir qu'elles n'avoient rien à ſe reprocher, & qu'elles ne devinent rien craindre. Celui-ci me paroiſſoit raiſonner plus conſéquemment: mais la roideur de l'autre étoit épouvantable. L'égarement de l'un me faiſoit pitié, mais celui de l'autre me faiſoit horreur; car il ſoutenoit les peines & les peines éternelles auxquelles ſeroient condamnées de miſérables apparences d'Etres, incapables de faire jamais aucun mal, puiſque ſelon lui il impliquoit contradiction qu'elles ſiſſent quoi que ce ſoit. On ne dévineroit pas aiſément la réponſe qu'il faiſoit à une objection qui s'élévé ſi naturellement contre ce ſyſtéme, & qui a ſans doute, s'eſt déja préſentée à l'eſprit de mon Lecteur. Dieu, diſoit-il, ne regardera point ces châtimens qui vous paroiſſent ſi lévires, comme contraires à ſa Juſtice, parce que ne ſe trompant point dans les Jugemens qu'il porte, ce que vous regardés comme des Maux réels, il ne les regarde que comme des apparences, des ombres de mal & de douleur, mais des riens dans le fond.

Voilà un éxemple des éxtravagances, où une Métaphyſique outrée, & un abandon à des *termes vagues*, ſur des choſes dont on n'a pas des Idées aſſés déterminées, entraine les hommes. Pour moi j'avoue que je ne ſaurois comprendre, comment on peut ſe former une Idée de l'Univers qui ſatisfaſſe, quand on regarde tout ce qui s'y paſſe comme un jeu de marionettes, qui ſemblent parler & agir, mais dont le Maître, caché derriére le rideau, fait tous les mouvemens. Un tel Ouvrage ne me paroit pas digne de l'Attention, non plus que de la ſageſſe & de la Puiſſance du Créateur; & il s'en faut bien qu'il ne réponde aux Idées que je croi devoir m'en former. Dira-t-on que c'eſt pour mieux ſe cacher que ce grand *Etre* laiſſe les choſes dans l'imperfection, où on les voit, afin que quand on les verra ſi fort au-deſſus de l'état où elles devroient être, dans la ſuppoſition qu'il eſt l'Auteur total & immédiat de tout ce qui ſe voit, & de tout ce qui ſe fait, on ſe trompe plus aiſément en croiant qu'il ne l'eſt pas, on prenne des *apparences* pour des *réalités*, & on attribuë aux Créatures de faire ce qu'elles ne font point?

Dès qu'on donnera dans cette hypothéſe, les objections de Mr. *Bayle* renaîtront dans toute leur force: Auſſi s'applique-t-il à l'établir & à en étaler les preuves. *L'Ame de l'homme*, dit-il, *une fois tirée du néant, doit continuer à en ſortir à chaque inſtant; elle y retomberoit ſi la même principe qui l'en a une fois tirée ne continuoit à l'en tirer à chaque moment.* *Article Pyrrhon. Note B.* *Dieu la Crée ſans ceſſe. Or puis qu'il la Crée à chaque inſtant, il la crée telle qu'elle eſt dans tous ces inſtans; de ſorte que les imperfections & les fautes, au lieu d'être miſes ſur le compte d'une ame qui ne fait rien & qui eſt néant, ne peuvent être imputées qu'à Dieu qui ſeul fait tout. Voilà donc le Pyrrhoniſme inévitable. Dira-t-on que l'ame n'eſt pas créée, dira-t-on qu'elle eſt créée? De côté & d'autre des difficultés invincibles?*

V. COMMENT eſt-il poſſible que de certains Métaphyſiciens aient pû bon gréà Mr. Bayle de ſon zéle, puiſqu'il n'a tale la preuve que je viens de rapporter que pour en conclurre qu'elle même à des évidentes abſurdités, à revoquer la création de l'Univers ou l'unité d'un *ſeul Principe Bon*, en un mot à jetter l'eſprit dans des embarras inéxplicables, & des doutes dont on ne peut ſe tirer. *Mr. Bayle travaille à éluder*

Après avoir fait en paſſant cette remarque ſur la ſimplicité des uns, ou ſur leur bonne foi; j'en ferai deux autres ſur la mauvaiſe foi de Mr. Bayle, qui ſe fait un plaiſir de ſe jouer d'eux & qui a la malice de combattre la Réligion par la Réligion même. Mr. Bayle propoſe l'Argument qu'on vient de rapporter comme *de la derniére évidence*; car, ſelon le beſoin qu'il a des choſes, une hypothéſe eſt deſtituée de preuves ou démontrée clairement; & il répand les titres *d'obſcur* & de *clair* ſuivant qu'il eſt utile à ſon but de dire cela eſt *clair*, ou de dire cela eſt *obſcur*. Or dans cet Argument, dont il vante l'évidence, le terme de Création entre, & ſelon lui la ſignification de ce terme eſt très-obſcure, elle eſt même incompréhenſible. *On a beau faire des efforts, la maxime*, DE RIEN RIEN NE SE FAIT, *s'empare de l'entendement, elle y revient, & il s'y obſtine malgré qu'on en ait.* Dans un autre endroit il conclut de ce même Argument *qu'aucun homme ne ſauroit être aſſuré s'il eſt le même qu'il étoit il y a 20 ans, il y a deux ans, il y a deux jours, il y a un moment*; car à la fin de chaque inſtant il peut tomber dans le néant ſans qu'il s'en apperçoive, & le Créateur peut le remplacer par une autre perſonne qu'il remplira d'impreſſions à lui faire croire que ſon éxiſtence dure depuis longtems. Il n'y a pour cela qu'à créer un nouvel Etre avec des diſpoſitions toutes ſemblables à celles avec leſquelles il nous a créés à chaque inſtant

On voit par là que les termes de *Création continuée*, peuvent être éxpliqués dans un ſens qui jetteroit dans l'erreur, par des conſéquences même qui en naîtroient naturellement & néceſſairement. Il faut donc reconnoitre

noître que cette expreſſion eſt équivoque. Il faut reconnoître la néceſſité d'en fixer le ſens, & de le fixer d'une maniére qui ne donne pas lieu à des conſéquences néceſſaires, mais fauſſes.

Mr. Bayle ne peut pas conclure ad hominem.

VI. CET Argument n'étant donc pas d'une parfaite évidence, cét argument roulant ſur un ſujet en partie très-obſcur ; s'il a de la force, c'eſt quand on l'emploie comme un argument *ad hominem*, c'eſt-à-dire, comme un argument fondé ſur un principe reconnu par ceux avec qui l'on diſpute. Mais c'eſt ici où je trouve une remarque de mauvaiſe foi. Mr. *Bayle* fait bien que les Métaphyſiciens Ortodoxes, qui s'énoncent ainſi, le font avec des limitations qui énervent tout ſon argument, qu'ils rejettent toutes les conſéquences que Mr. *Bayle* en tire, & tiennent ce Principe pour faux dans le ſens auquel elles en découlent. On ne peut donc point employer contr'eux comme reconnu, comme concédé, un Principe qu'ils nient, un Principe contre lequel ils ſe foulévent, dès qu'on l'explique dans le ſens dans lequel il faut le prendre pour en faire un argument qui les combatte.

Il eſt certain que Dieu a créé des Créatures actives, & que la maniére dont il les conſerve, ne détruit point leur activité & la nature qu'il leur a une fois donnée. C'eſt ce que tous les Théologiens, de l'autorité desquels Mr. Bayle s'appuie, reconnoiſſent formellement. Si l'on eſt embarraſſé à concilier ces deux choſes, c'eſt une preuve que le Principe ſur lequel Mr. Bayle appuie eſt obſcur, & par conſéquent qu'il ne peut pas être oppoſé à ce qui eſt prouvé & établi ſur l'évidence ; il ne peut pas, dis-je, y être oppoſé comme évidence à évidence, afin de conduire au Scepticiſme, par l'égale probabilité des ſentimens contraires.

La Maxime doit être modifiée par des reflexions.

VII. IL EST certain encore que cette expreſſion, la *Conſervation de la Créature*, ou la continuation de ſon Etre, eſt une *Création continuée*, une Création réïterée ; il eſt certain, dis-je, que cette expreſſion n'eſt pas abſolument exacte, & qu'onne peut pas l'interpréter entiérement au pié de la lettre. Je le prouvois prouver par diverſes raiſons ; Mais ſur un fait ſi évident je me contenterai de deux. 1. Par la Création la Créature commence d'être ; au lieu qu'un moment auparavant elle n'étoit point ; par la *conſervation* elle continuë d'éxiſter & d'être ce qu'elle étoit auparavant. 2. Repréſentons-nous une ame très-criminelle occupée des idées les plus fales & des deſſeins les plus horribles. Figurons-nous que cette ame ceſſe d'être, ou qu'elle n'a pas encore commencé ; conçevons, après cela que le Créateur la fait ſortir du néant ; lui donne l'être, & qu'en commençant d'éxiſter, elle éxiſte telle que nous l'avons ſuppoſée, uniquement occupée d'horreurs & d'impuretés. En commençme d'être, il eſt bien évident qu'elle tiendroit & tout ſon Etre & toute ſa maniére d'être de ſon Créateur ; car il eſt bien évident que ni ſon Etre, ni aucune maniére d'être ne pourroit tirer ſon éxiſtence du néant : Chaque maniére d'être auroit une cauſe réelle, & dans ce prémier moment de ſa naiſſance, quelle autre cauſe pourroit-elle avoir que ſon Créateur ? Il impliqué donc contradiction qu'il crée une telle Ame, ou une ame dans un tel état. Il n'eſt pas permis à Mr. Bayle de ſe mettre à couvert ſous l'Ortodoxie, quand il lui plait, & de s'en éloigner un moment après. Or il n'ignoroit pas que les Théologiens Ortodoxes ſoutiennent qu'Adam ne pouvoit pas être créé ſans ſa *Juſtice Originelle*. Si donc à parler éxactement & au pié de la lettre, *Conſervation* & *Création* étoit la même choſe, Dieu créeroit toutes les ames vicieuſes, & tous leurs actes vicieux.

Si maintenant on me demande, Eſt-ce donc que vous rejettés ce *Canon de Métaphyſique*. Je Réponi ſincérement que *Non* ; mais avec la même ſincérité j'ajoute 1. que je ſouhaiterois à tous les Métaphyſiciens, & en général à tous les Philoſophes Chrétiens un fond de reſpect qui leur empêchât de hazarder aucune expreſſion dont on pût aiſément abuſer, & qu'ils euſſent beſoin dans la ſuite, & après y avoir un peu mieux penſé, de révoquer en quelque maniére, par diverſes limitations, afin d'en prévenir les facheuſes conſéquences. 2. Pour éclaircir cette matiére, pour en lever parfaitement l'équivoque, & enſ diſſiper toutes les ténébres, en un mot, pour s'en former une juſte idée, il faudroit ſavoir que la Créature n'eſt pas ſortie du néant d'elle même, qu'une cauſe l'a déterminée à être pluôt qu'à n'être pas ; ce qui eſt évident & inconteſtable ; il faudroit encore ſavoir que la Puiſſance d'un Etre ſins bornes eſt ſuffiſamment proportionnée à la grandeur d'une production qui conſiſte à donnir l'être à ce qui n'étoit pas, que la puiſſance dis-je, d'un Etre ſins bornes eſt ſuffiſamment proportionnée a un tel effet pour le produire ; ce qui eſt encore manifeſte ; car quand il y auroit en cela une difficulté infinie, elle n'éxcéderoit pas la puiſſance de l'Etre infini. Cependant au fond, l'effet en lui-même, ſavoir la Créature, eſt un être & un être fini : Mais il ne ſuffiroit pas, de ſavoir ces deux choſes, il faudroit encore connoitre de quelle maniére l'Etre infini agit pour créer, afin de ſe former une éxacte idée de ſon action de Créateur, & de ſon action de Conſervateur : Or la maniére dont il agit pour créer, certainement nous n'en avons point une idée complette & bien déterminée ; nous ſavons ſeulement en gros que c'eſt par l'efficace de ſa Volonté.

Outre cela je remarque qu'on ne peut pas dire, que ce qui eſt déja ſoit autant déterminé à être en acte que le néant même : Par conſéquent ce qui eſt déja, pour continuer d'être, n'éxige pas en tout ſens la même action qui étoit néceſſaire pour faire que ce qui n'étoit pas, ſoit. La puiſſance de Dieu, qui eſt infinie, ne pourroit-elle pas faire des ouvrages aſſés réels pour qu'ils ne tendiſſent pas, par eux mêmes, à ſe précipiter dans le néant, en telle ſorte que le Créateur eut beſoin de réïtérer ſans ceſſe ſes actes de ſa Toutepuiſſance, pour leur empêcher d'y retomber.

Je conſens qu'on ne regarde ces deux dernières obſervations, & la ſeconde en particulier, que comme des ſimples conjectures. Il me ſuffit qu'elles prouvent que la Maxime ſur laquelle Mr. Bayle appuie, en vûe de combatre la Liberté & ſes ſuites, n'eſt pas d'une évidence à jetter dans le doute, à balancer tout ce qui prouve que l'homme eſt libre & puniſſible, quand il néglige d'obéïr à la Raiſon, & que tout ce qu'on dit en faveur de cette maxime, n'oppoſe point lumiére à lumiére, en telle ſorte qu'on ne ſache plus de quel côté ſe tourner.

Cette Maxime, La *Conſervation eſt une Création continuelle*, ou une *Création réïterée*, ne pouvant pas s'interpréter au pié de la lettre, c'eſt une néceſſité qu'on la regarde comme étant du moins un peu figurée & un peu métaphorique. Diſons donc que nous avons autant d'obligation à nôtre Créateur, & que nous devons autant lui rendre de graces de la conſervation de nôtre éxiſtence que s'il nous créoit à chaque moment par une action réïterée de ſa Toutepuiſſance. C'eſt ce qui me paroit très-clair & très-évident, & qui paroitra tel à quiconque voudra s'y rendre attentif : Car nôtre Créateur nous aiant fait, non pas pour une minute ſeulement, mais pour durer & pour continuer d'être, nous lui avons l'obligation de tout ce que nous ſommes, nous lui avons l'obligation de nous avoir donné une réalité durable, une réalité qui dure. Voila une Métaphyſique fans obſcurité, & qui fonde l'engagement aux plus profondes actions de graces, ſans qu'il ſoit même néceſſaire d'ajoûter que ce que Dieu a donné, il eſt en droit & en pouvoir de le reprendre ; car ce qu'il a fait être, il peut le faire ceſſer dès qu'il lui plaira. Je dois beaucoup plus à celui

Mais en voilà assés pour faire voir la nécessité du Système qui reconnoit de l'activité dans les Créatures Intelligentes ; elles viennent à de certaines connoissances, à de certains sentimens, à de certaines réflexions par le moien des circonstances où elles se trouvent, ou des moiens qui leur sont présentés. Dieu infiniment Libre, Dieu dont l'Intelligence conçoit une infinité d'Idées, Dieu dont la Puissance répond à son Intelligence & à sa Liberté infinie, a trouvé à propos de mettre une grande différence entre les Etres qu'il a formés, & en particulier entre les différentes manières de penser de ses Créatures Intelligentes : Le Système de l'Univers devient par là plus accompli, & quand les Intelligences de différens ordres viendroient à se connoître, & à se communiquer ; quand elles auroient du commerce les unes avec les autres, elles tireroient de ce commerce des utilités réciproques.

En vain on dira que c'est-là une Idée faite à plaisir, & une simple conjecture ; donnés-lui le nom qu'il vous plaira, elle suffit pour mon but, qui est de faire comprendre, que pour décider sur ce qui est le mieux, il ne faut pas se borner à la très-petite partie du Système qu'on voit, il faut attendre qu'on soit en état d'en rassembler les Parties & de les comparer ; si nous pouvons répandre quelque Lumière sur ce Principe, par un petit nombre de conjectures, que sera-ce quand nous connoitrons tout ce à la centiéme partie dequoi nos conjectures ne fauroient aujourd'hui s'élever ?

Les Theologiens ne doivent pas trouver mauvais qu'on donne de cette Maniere des Limitations.

X. POUR moi j'avouë que le seul empressement de Mr. Bayle pour cette Hypothése suffiroit déja pour me la rendre suspecte. Tout Pyrrhonien qu'il soit, il en parle comme de la Vérité du monde la plus incontestable, pour se donner le plaisir d'en tirer des argumens qui renversent la Réligion & toutes les Idées que nous avons de la sagesse, de la Justice & de la bonté de Dieu. Mais enfin pour peu que les Théologiens veuillent être dociles, & nous permettre de raisonner sur une Hypothése, où ils ne sont parvenus eux-mêmes qu'en raisonnant, je les prierai de considérer que, comme il y a de la différence entre être & n'être pas, il y a aussi de la différence entre la Création qui donne l'être *à ce qui n'étoit pas* & la *Conservation* qui le continuë *à ce qui est déja*. Ils conviennent que nous n'avons pas d'Idée sur la manière dont les Etres sont créés & tirés du néant Trouveront-ils mauvais si de là on conclut, que nous en avons d'autant moins sur leur conservation qu'elle approche de si prés d'être une Création ? Après leur avoir représenté tout cela, je ne crois pas qu'ils trouvent mauvais si j'ajoute, que cette Question, si on la pousse dans le détail, est Philosophique bien plus que Théologique. Car quel but un Théologien se propose-t-il quand il la traite ? C'est sans doute d'élever les hommes à de grandes Idées de Dieu, & de les porter à le craindre & à lui rendre graces. Mais quelle plus grande Idée que celle d'un Etre qui peut donner à ce qui n'étoit point une éxistence durable ? Comment ne craindrions-nous point celui qui peut nous ôter à chaque instant ce qu'il nous a donné ? Qu'il le puisse en retirant simplement son Concours, c'est-à-dire, en cessant d'agir & de vouloir l'éxistence, ou en ordonnant l'anéantissement, n'est-ce pas la même chose, & n'y a-t-il pas également de raison de côté & d'autre pour le craindre ? S'il nous a donné une éxistence durable, l'obligation que nous lui en avons, est-elle moins grande que s'il nous la renouvelloit à chaque moment ?

Si une Intelligence a besoin d'être reproduite au commencement de chaque instant, tout comme si elle étoit anéantie un moment après celui de chaque Création, que signifient les Commandemens ? Ils s'addressent à ce qui va tomber dans le néant, qui est par conséquent hors d'état d'en conserver aucun souvenir. L'Etre Suprême vient de donner à sa Créature un ordre ; Il faut nécessairement qu'il la crée de nouveau avec l'idée de cet ordre. Ce n'est pas tout il la créera ou avec des mouvemens qui l'éloigneront de cet ordre, ou avec des mouvemens qui le lui feront éxécuter. Au prémier cas il est absolument impossible qu'elle obéïsse, & au second il est impossible qu'elle n'obéïsse. Dans cette Hypothése, obéïr ou n'obéïr pas, s'acquiter de son devoir, ou le violer, faire ce qu'on doit, ou se rendre coupable, ce sont de purtes apparences qui ont quelque air de réalité, & qui ne paroissent dignes d'attention, qu'autant qu'on les regarde comme des réalités, & non comme de simples apparences ; c'est-à-dire, que tout ce qu'il y a de Moral dans la conduite des Créatures par rapport à Dieu & dans celle de Dieu par rapport aux Créatures, ne présente rien de beau qu'à mesure qu'on donne dans l'illusion, qu'à mesure qu'on oublie ce que les Créatures sont, & qu'on les suppose ce qu'elles ne sont pas : Toute la morale ne roule que sur de beaux songes, & qui cessent d'être beaux dès qu'on les reconnoit pour des songes. Tout ce qu'on appelle Sagesse, Justice, Miséricorde n'en a que l'apparence, & n'est qu'un jeu qui morifie ceux qui en font les témoins dès qu'ils le connoissent pour un jeu, & l'admiration de Dieu & de ses Loix se dissipe en même temps que l'ignorance.

A mesure que j'éxamine ce préjugé invétéré des Métaphysiciens, je découvre qu'il est également & dangereux & peu fondé, aussi l'attaque-je avec plus de zèle & de courage que je ne faisois d'abord : J'avoüe que la plupart des Théologiens l'ont adopté, & je n'ignore pas que les Théologiens sont quelquefois des personnes de mauvaise humeur, & des personnes redoutables ; Mais je sai aussi qu'ils ne font pas également à craindre dans toute sorte de Pais : Dans celui où je vis il est permis d'éxaminer, on ne coodamne personne sans l'entendre ; & si quelqu'un s'avisoit de tramer une Intrigue pour rendre odieux un homme qui n'a pas de mauvaises intentions, & qui cherche à s'instruire lui-même, en même temps qu'il travaille à instruire les autres, une Intrigue de cette nature, retomberoit fur ses propres Auteurs. Mais sous quelque Souverain qu'on vive, on peut penser autrement que le Commun fur la Question que je traite, & le Dogme que je combas n'a encore été décidé dans aucun Concile, ni dans aucune Confession de Foi, & il y a bien apparence qu'il ne le sera jamais ; car enfin il anéantit le poids des motifs, il anéantit l'Injustice du Vice, & par conséquent la Justice des peines : Il anéantit l'éclat réel de la vertu, & il fait à peu près le même effet, fur le rapport qu'on aime à concevoir entre la Soûmission & la Récompense. Saint Paul pose en termes éxprès qu'un homme qui auroit parfaitement accompli la Loi, pourroit être justifié par ses Oeuvres, & que la récompense lui seroit accordée, non *comme simple grace, mais comme dûe*, en certain sens. Or certainement elle n'est dûe en aucun sens, si la Créature ne fait rien, & elle ne fait rien, si, au commencement de chaque moment assignable, elle est créée avec tout ce qui se trouve en elle, & si de même, à la fin de chaque moment, pour infiniment petit qu'on le suppose, elle est prête de tomber dans le Néant, & y retomberoit infailliblement si une nouvelle Création ne succedoit incessamment à la précédente. Dans cette Hypothése la punition des méchans fait frémir d'horreur ; chacun d'eux commence d'éxister précisément tel que Dieu le crée, c'est Dieu seul qui fait sa subsistance & toutes ses modifications : Ce prémier instant est sans intervale suivi du second, ou Dieu crée de même une Ame avec toutes les modifications ; il en est ainsi du troisiéme par rapport au second, & cela pendant tout le cours de son éxistence ; une Ame n'est rien que ce que Dieu la fait être, & ne renferme rien que ce que Dieu y a mis. Cependant ce même Dieu l'accable de reproches, il la condamne aux plus affreux supplices, & d'instant en instant il éxerce sa puissan-

ce infinie, pour renouveller non seulement l'existence, & les sentimens de desespoir, de cette Ame infortunée, mais encore ses blasphèmes, ses mouvemens de haine, & d'horreur contre celui qui l'a créée, à qui elle reproche d'avoir été punie sans l'avoir mérité, puis qu'elle n'a jamais fait que ce qu'il lui a fait faire inévitablement. Dieu crée en elle des reproches vrais & il la punit de ce qu'elle pense de cette maniére : En voila assés par rapport à la Théologie.

Quand je me tromperois sur ce sujet comme je puis me tromper sur d'autres, ceux que je combats me fourniroient de quoi me justifier ; car, suivant leur Hypothèse, ceux qui errent sont uniquement à plaindre. Par là même qu'ils errent, c'est une preuve qu'ils ne pouvoient faire autrement ; il n'a pas été en leur puissance de se rendre attentifs à d'autres Idées, qu'à celles qui les ont éblouïs, ni de les regarder d'un autre œil qu'ils n'ont fait. Quand ferions-nous les maitres de notre attention ? Quand dépendroit-elle de nous ? En dépend-elle au moment que nous commençons d'exister ? Dans ce premier moment ne sommes nous pas nécessairement tout ce que Dieu nous fait être & rien de plus ? Dans le moment qui suit de plus près, & sans aucun intervale, ce premier, ne sommes nous pas crées, tout de même que si l'éxistence que nous avions reçue dans le premier avoit été anéantie, & que nous en reçussions une toute nouvelle dans le second ? Si donc nous ne profitons pas des grandes leçons que Dieu nous donne par la Nature, & par la *Révelation*, par les soins continuels de la Providence, *ce n'est pas nôtre faute*, & nous pallons pour plus coupables, lors que *nous sommes seulement plus à plaindre*.

Réfutation des vrais de la Maxime.

XI. MAIS dira-t-on peut être ; N'est ce point ici une de ces Vérités incommodes, par où la Raison harcelle de temps en temps la Théologie, en opposant son évidence à l'obscurité de la Foi ? Voions ; *La conservation des Etres créés*, dit-on, *est une émanation de la toute-puissance de Dieu.* Certainement on ne trouvera pas dans ce langage une lumiére qui allarme la foi. Si ces éxpressions étoient justes, l'éxistence des Créatures seroit un écoulement de l'Etre éternel même; car la puissance de Dieu, c'eſt Dieu lui-même en tant que puissant ; & que peut il émaner, que peut-il sortir de lui que ce qui y eſt ? Dira-t-on que ces termes sont métaphoriques ? j'en conviendrai ; mais j'ajoûterai aussi qu'il ne falloit pas en composer un Principe ; & que sur une matiére autant obscure, par elle-même, que celle là, & autant au-dessus de l'esprit humain, il faut se taire ou s'énoncer dans le langage le plus simple. Si donc pour s'éxprimer plus intelligiblement, on dit que l'éxillence des Créatures eſt un effet qui réſulte de l'ordre efficace de la volonté de Dieu, il me paroit qu'on dira vrai ; mais il me paroit auſſi qu'on ne peut tirer de là aucune conſéquence pour la Création continuellement réïtérée, pour la ſuite non interrompue de productions. Cette ſuite non interrompue de productions préſente même, dès qu'on s'y rend attentif, une contradiction ſi viſible, que la foi ſe trouve à couvert de toutes les alarmes que lui pourroit donner ce Dogme. Car voici comme je raiſonne.

Afin que les productions ne ſoient point interrompües, il faut que chaque production ne dure qu'un inſtant ; ſi depuis le commencement de la prémiére, juſques à ſa fin il y avoit quelque intervale, pendant cet intervale la Création ne ſeroit pas reproduite, & dès qu'une Créature pourroit éxiſter pendant un prémier intervale de temps, elle le pourroit pendant un autre deux fois plus long que le prémier, & par la même, raiſon pendant un intervale quatre fois plus long, huit fois plus long &c. en un mot pendant un intervale auſſi long qu'on voudroit le ſuppoſer.

L'éxiſtence dûe à la *prémiére* production n'aiant donc été que d'un *inſtant indiviſible*, & la *ſeconde* qui ſuit immédiatement & ſans aucun intervale la prémiére, étant elle même comme cette prémiére, ſans intervale depuis ſon commencement juſques à la fin, cette ſeconde durée étant d'une petiteſſe indiviſible, on voit évidemment qu'elle ne ſauroit ajoûter aucune longueur à la prémiére : Car je demande, la durée de deux productions de combien prolongeroit-elle la durée d'une ſeule ? Ce ne ſeroit préciſément que de la durée d'une, & cette ſeconde étant elle-même ſans durée, la durée de la prémiére éxiſtence ne croiroit par là d'aucune durée. Or dès que deux ne formeroient pas une durée plus longue qu'une, trois ne dureroient pas plus que deux, & par conſéquent pas plus qu'une. Il ſeroit donc autant impoſſible que la ſuite non interrompüe des productions formât une durée, qu'il eſt impoſſible qu'une ſuite de points indiviſibles, & chacun ſans étenduë, forme une maſſe étenduë. C'eſt le plus fort, & en même temps le plus ſimple, des argumens par où on combat les Atomes. Il en fournit un d'égale force contre l'Hypothèſe que j'éxamine.

Ce n'eſt pas le ſeul argument qu'on puiſſe y oppoſer : En voici un qui demande moins d'attention, & qui n'a pas moins de force. La même raiſon qui nous convaine qu'on ne peut, ſans contradiction, refuſer de reconnoitre la volonté de l'Etre infini aſſés efficace pour que ce qui n'éxiſtoit pas commence d'éxiſter, dès qu'elle l'ordonne, ne nous oblige pas moins de reconnoitre qu'elle eſt aſſés efficace, pour que ce dont elle ordonne l'éxiſtence réelle & durable, commence non ſeulement d'éxiſter, mais continüe. Ce qui éxiſte déja eſt viſiblement plus près d'éxiſter encore, que quand il n'étoit pas. Plus on concevra de diſtance du Néant à l'Etre, c'eſt-à-dire, plus en concevra de différence entre ce qui eſt & ce qui n'eſt pas, plus cet argument ſera fort. Comme le néant n'eſt point déterminé à éxiſter, n'eſt point déterminé à devenir un Etre, par la même Raiſon, ce qui éxiſte, par là même qu'il eſt un Etre, n'eſt point déterminé à ceſſer d'être, & à devenir néant. Il implique contradiction qu'une Créature ſoit égale à Dieu ; car ce qui a été produit pourroit n'avoir pas été produit ; ſon éxiſtence n'eſt donc pas néceſſaire : Ce qui a été produit doit ſon éxiſtence à un autre : Mais il n'implique pas contradiction que ce qui éxiſte ſoit réel, & déterminé à durer, par là même qu'il éxiſte. La force d'un *Etre* c'eſt cet Etre même conſidéré en un certain ſens, & ſous de certains rapports. Si donc la force des Créatures n'eſt point réelle, ſi elle n'eſt qu'apparente, l'être même de la Créature ne ſera pas réel, il ne ſera qu'apparent : l'Etenduë a une éxiſtence réelle & durable ; l'Etenduë, par là même qu'elle eſt Etendue, eſt réelle, mais elle n'eſt pas zéniſtante ; elle eſt pourtant capable de le devenir, & elle le devient en effet, dès que la volonté efficace de l'Intelligence ſuprême, veut que ſon état ſoit un état de mouvement, ſoit l'état d'un corps qui change de ſituation, l'état d'un corps qui applique ſucceſſivement ſa ſurface à ce qui l'environne. Il me ſemble que ces Idées ſont claires, & par là même qu'elles ſont claires chacune à part, ſi l'une s'oppoſoit à l'autre, c'eſt-à-dire, ſi elle renfermoit la moindre contradiction, il ſeroit facile de s'en appercevoir.

Réponſes aux Objections.

XII. Les argumens que les Métaphyſiciens tirent pour établir ce prétendu Article de Foi, me paroiſſent des Sophiſmes. L'Exiſtence des Créatures, diſent-ils, n'eſt point une éxiſtence néceſſaire. Donc il faut qu'une cauſe extérieure la détermine ſans ceſſe à durer.

A cela je répons, *L'éxiſtence des Créatures n'eſt pas une éxiſtence néceſſaire ; car ſi cela étoit, les Créatures ſeroient éternelles, & elles ne ſeroient pas même des Créatures* : J'en tombe d'accord : *Leur éxiſtence n'eſt pas néceſſaire : Donc elles ne ſont pas éternelles, & une Cauſe extérieure les a déterminées à être plutôt qu'à n'être pas* ; Cela eſt très-vrai ; Leur *Exiſtence n'eſt pas néceſſaire* : *Donc il n'implique pas contradiction que la cauſe*

cauſe qui la leur a donnée puiſſe la faire ceſſer. Tout cela me paroit clair & hors de conteſtation.

Mais quand on ajoûte, *L'exiſtence des Créatures n'eſt pas néceſſaire, elles l'ont reçue d'ailleurs : Donc cette éxiſtence a beſoin d'être ſans ceſſe reproduite* : ce Raiſonnement eſt très-éloigné de me preſenter la même évidence que les précédens, & il eſt viſible, qu'il tire toute ſa force d'une ſuppoſition qui n'eſt pas différente de la Queſtion même, ſavoir que la Cauſe de leur éxiſtence n'a pu la former aſſés réelle, pour que, d'elle même, elle ne retombe pas dans le néant, à moins qu'elle ne ſoit ſans ceſſe reproduite.

Le D. Zcherlach Traité de la Providence.

„ Un autre Argument qu'un Theologien célébre tire de *Suarez* & qu'il donne pour ſolide, quoi qu'il „ y reconnoiſſe une ſubtilité ſuſpecte, cèt argument „ n'eſt encore qu'une vaine ſubtilité Métaphyſique, „ fondée ſur des termes équivoques : Le voici. Dieu „ peut anéantir, or ſi pour anéantir ce qui éxiſte, il „ déploioit un acte poſitif de ſa puiſſance, cet acte „ poſitif ſe termineroit ſur le néant & toute ſa puiſ„ ſance s'éxerceroit pour ne rien faire ? Levons donc „ cette difficulté, & diſons que quand Dieu anéan„ tit, il retire ſimplement ſa puiſſance avec la„ quelle il ſoûtenoit l'éxiſtence, au lieu qu'il la „ voulloit, il ne la veut plus.

Je Répons à cela que les termes de *ne rien faire* renferment une *équivoque*. Si par *ne rien faire*, on n'entend *ne donner pas l'éxiſtence* à quelque choſe, je reconnois qu'anéantir ce n'eſt rien faire. Mais ſi, par *ne rien faire*, on entend une *ſimple ceſſation* dans la Cauſe qui agiſſoit, je dis que *détruire une éxiſtence réelle, ce n'eſt pas ne rien faire* ; & ſi on veut qu'en ce ſens ne rien faire ſoit une ſimple ceſſation, on ſuppoſe encore viſiblement ce qui eſt en queſtion. Après avoir dit l'Introduction du repos ne demande de l'effort que parce qu'il faut faire ceſſer le Mouvement ; ajoutera-t-on, pour faire ceſſer le mouvement, aucun effort n'eſt néceſſaire, car faut-il de l'effort pour ne rien faire ?

Qu'on ne ſe borne pas à des Idées vagues, quand il en faut des déterminées, & réciproquement qu'on ne ſe hazarde point à déterminer ce qu'on ne peut connoître certainement que ſous une idée vague, cette controverſe ceſſera & on ne ſera aucun abus de cette ſpéculation Métaphyſique. Les Idées de Dieu ſont déterminées ; Quand il créa, il ne ſe contenta pas de dire en gros, *Qu'une choſe ſoit*, il a une Idée déterminée & parfaite de cette choſe dont il ordonne l'éxiſtence ; & s'il ordonne qu'elle ait une éxiſtence durable elle devra la durée de ſon éxiſtence à cette même Volonté, par l'efficace de laquelle elle a commencé d'être. Qu'on s'en tienne là, au lieu d'imaginer, ſans preuves, & dans la Créture, une détermination à ceſſer d'être, & dans Dieu une volonté qui, d'inſtant en inſtant, ſ'oppoſe à l'effet de cette détermination, & continue à créer.

Le langage de l'Ecriture aura toujours chez moi plus de force que les abſtractions hardies des Métaphyſiciens. *Fils des hommes retournés* Voila ſous quelle idée elle nous fait concevoir leur Créateur, quand il détermine leur fin ; C'eſt ainſi que ſon ordre donne l'être, & que ſon ordre l'en dépouille.

Je conçois que ce n'eſt pas rendre un petit ſervice à la Religion que de démêler ce qu'une perſuaſion aſſés accrédinée renferme de vrai, d'avec ce qu'elle préſente de faux, & qui peut aiſément s'inſinüer à la faveur du vrai. On étudie la Métaphyſique dans un âge où l'on n'éxamine guére, & où accablé d'études diſſ rentes, on n'a pas ſeulment le loiſir d'éxaminer. Les grands mots qui entrent dans cette queſtion diſpoſent l'eſprit au reſpect, & on ſe fait dans la ſuite un Devoir Réligieux de ne plus éxaminer ce qu'on a une fois regardé comme un Article de Réligion, ou comme très-approchant d'en être un.

Sur une matiére ſi difficile à comprendre, combatûe par des raiſons ſi fortes, & éxpoſée à des conſéquences ſi affreuſes, ſous le prétexte ſpécieux d'une obéiſſance de foi, ſe déterminera-t-on à la prémiére vûe de quelques paſſages qui peuvent naturellement recevoir de tout autres éxplications ? Je n'en vois que deux qu'on puiſſe alléguer. St. Paul dit, *que nous avons en Dieu, la Vie, le Mouvement, & l'Etre.* Prendra-t-on cela à la lettre ? Il faudra concevoir l'immenſité Divine, comme l'eſpace ou les Corps ſe promènent, & une hypothéſe ſi paradoxe deviendra un Dogme ſacré, & un Article de foi : Affoiblira-t-on ce paſſage quand on ſe contentera d'y apprendre que Dieu n'eſt pas ſeulement Auteur de la vie, par l'arrangement merveilleux qu'il a ſçu donner aux différentes parties de nôtre Corps, & par la proportion qu'il a établie entre leurs mouvemens ? Mais que de plus ces Mouvemens il ne les a pas trouvé répandus dans l'Univers, il les a produits, c'eſt par lui que le Mouvement a commencé, c'eſt de lui qu'il tient ſa Nature, & cette Activité eſſentielle à la Nature, par laquelle il ſe conſerve tel qu'il doit être pour faire ſubſiſter l'Univers dans ſa force, & dans ſa beauté : Enfin cette Matiére que Dieu a mis en mouvement il ne l'a pas trouvée toute faite, elle n'étoit point, c'eſt lui qui lui a donné l'éxiſtence.

On lit encore, que *Jeſus Chriſt ſoûtient toutes choſes par ſa parole puiſſante*, & on applique ce paſſage à ſa nature Divine. Mais en affoiblira-t-on la force, & ne lui donnera-t-on pas un ſens très-ſublime, & très-digne de Dieu, quand on dira que ſa Parole, ou ſa Sageſſe, ſa Volonté très efficace, ont donné l'être à ce grand Univers, & qu'il en a reçu une éxiſtence durable ? C'eſt à l'efficace de cette puiſſance infinie que l'Univers doit cette éxiſtence dans laquelle il ſe ſoutient. Mais s'autoriſer de ces paroles pour repréſenter le néant comme un abyme d'une noirceur & d'une profondeur infinie, où chaque Créature tend à s'aller perdre par la pente d'une lourde peſanteur, & où elle retomberoit infailliblement, après en avoir été tirée, ſi Dieu ne la préſervoit de cette chûte par ſa toute puiſſance : Ce ſont là des Idées qui ne reſſembleroient pas mal à des rêves, ſi l'on prenoit au pié de la lettre les termes dans leſ quels on les éxprime. Le Pſeaume 148 nous inſtruit du ſens dans lequel on doit interpréter les paroles de l'Epitre aux Hébreux. *Que toutes choſes, dit le Prophete Roi, louent le nom de l'Eternel, car il a commandé, & elles ont été créées, il les a établies à toûjours, & à perpétuité.*

La maniére qu'on réfute renverſer par les Théologiens & parlui-même.

XIII. LES éxpreſſions des Théologiens au ſujet de la conſervation des Créatures, ſi on les prenoit au pié de la lettre, n'iroient pas moins qu'à renverſer toute la différence des Oeconomies Divines, dont l'éxplication eſt leur objet propre. L'Impuiſſance de l'homme tombé, ne ſeroit ni plus ni moins grande que celle de l'homme dans l'état d'intégrité : Dans l'un & dans l'autre de ces états l'homme eſt comme tiré du néant à chaque inſtant aſſignable, & il reçoit de ſon Créateur ſon éxiſtence, & toutes ſes ſuites, comme s'il ſortoit du néant ; Dieu crée à chaque moment ſa ſubſtance, ſes états, ſes modifications, ſes rapports.

XIV. Mr. BAYLE le concevoit ainſi, quand il écrivoit Article Synergiſtes ; Note C.

„ Les Loix que Dieu a données à Adam, ont été „ accompagnées de promeſſes & de menaces. Cela „ ſuppoſe clairement qu'Adam pouvoit & obéir, „ & déſobéir. Les Théologiens les plus rigides, NB.
„ St. Auguſtin & Calvin enſeignent formellement, „ que les hommes n'ont perdu le franc arbitre qu'à „ cauſe du mauvais uſage qu'Adam en fit dans le „ Paradis terreſtre. Je n'en demande pas d'avanta„ ge pour être aſſuré, qu'il eſt poſſible que Dieu „ donne à l'homme la liberté d'indifférence. S'il „ ne l'avoit pas donnée à Adam, tous nos ſyſtê„ mes de Réligion tomberoient par terre ; d'où je

» conclus qu'il la lui donna ; or chacun fait que » de l'acte à la puissance la conclusion eſt néceſſai- » re

On ne ſauroit toûjours être attentif à des ſpécu- lations métaphyſiques ſur tout lors qu'elles ne ſont pas vraies, & qu'elles renverſent des ſentimens très- naturels : Dès qu'on a perdu ces ſpéculations de vûe on ſuit des Idées plus ſimples, on laiſſe ce langage épineux, & plein d'équivoques pour parler conformé- ment au ſens commun : c'eſt ce qui eſt encore at- trivé à Mr. Bayle dans l'article Sennert.

Note C. » Dites moi, je vous prie, dit-il, s'il y avoit » des habitans raiſonnables dans les planétes, & qu'ils » deſcendiſſent dans l'une de nos maiſons, & qu'ils » dévinaſſent l'uſage des chambres, celui des fenê- » tres, celui des portes, celui des verroux &c: & » qu'enfin ils ſe contentaſſent de s'admirer la Provi- » dence de Dieu, qui auroit conſtruit ces édifi- » ces très-commodes à l'homme, ne les prendroit- » on pas avec raiſon pour des ignorans ? Ils ne fau- » roient pas que cet édifice a été bati par les hom- » mes, & qu'un Architecte humain a dirigé la ſi- » tuation des pierres, celle des planches &c: ſelon NB » les fins qu'il ſe propoſoit. A la vérité c'eſt de » Dieu que l'homme reçoit cette intelligence, mais » ce n'eſt point Dieu qui eſt la cauſe prochaine, » naturelle, & immédiate de cet édifice. Diſons » la même choſe à l'égard de la machine des Arbres, » & de celle des Animaux ; elle dépend de la » direction particuliére de quelque cauſe ſeconde, qui » a reçu de Dieu les lumiéres, & l'induſtrie qu'il » faut employer à cet ouvrage.

De la créa- tion con- tinuée. Examen de la Diſ- pute de Mr. Ja- quelot & de Mr. Bayle ſur ce Point. Oeuvres Div. Tom. III. a part pag. 787.

XV. Mr. JAQUELOT s'étoit apperçu des avanta- ges que Mr. Bayle tire de cette opinion des Méta- phyſiciens, & Mr. Bayle qui ne demandoit pas mieux que d'embarraſſer les défenſeurs de la Liberté, & par là les Apologiſtes de la Providence, ſe flatte d'avoir avancé un Argument invincible, & profite d'une occaſion de repréſenter de nouveau toute la for- ce des Conſéquences qui en naiſſent : Rep. aux Queſt. » Jaquelot avoüe, dit Mr. *Bayle*, que cette diffi- » culté vaut bien la peine de l'éxaminer. S'il s'eſt » ſouvenu d'un petit Livre qui fut imprimé en » Hollande l'an 1690, il aura mieux ſenti encore » le poids de cette objection ; car l'Auteur voulant » apprendre de Mr. Jurieu à la réfoudre, la lui pro- » poſa de cette maniere.

» Je ſuppoſe que ſelon le Syſtême de Mr. *Jurieu* » la Conſervation n'eſt autre choſe qu'une conti- » nuation de création, parce que les momens du » tems n'aiant aucune liaiſon néceſſaire, l'un avec » l'autre, il ne s'enſuit pas de ce que je fuis à ce » moment, que je ſubſiſte au moment qui ſuivra, » ſi la même cauſe qui me donne l'être pour ce mo- » ment, ne me le donne auſſi pour l'inſtant ſuivant. » Cela étant poſé ſelon les principes de la Philo- » ſophie & de la Théologie de Mr. Jurieu, il me » ſemble qu'il faut conclure que Dieu fait tout, » qu'il n'y a point dans toutes les Créatures de cau- » ſes prémiéres, ni ſecondes, ni même occaſionelles. » Il eſt aiſé de le prouver : Car en ce moment où » je parle, je fuis tel que je fuis avec toutes mes cir- » conſtances, avec telle penſée, avec telle action, » aſſis ou debout : Que ſi Dieu me crée en ce mo- » ment tel que je fuis, comme on doit néceſſairement » le dire dans ce ſyſtême, il me crée avec telle » penſée, telle action, tel mouvement, telle dé- » termination. On ne peut dire que Dieu me crée » prémiérement, & qu'étant créé il produiſe avec » moi, mes mouvemens & mes déterminations. Ce- » la eſt inconteſtable pour deux raiſons. La pré- » miére eſt que quand Dieu me crée, ou me con- » ſerve à cet inſtant, il ne me conſerve pas, com- » me un Etre ſans forme, comme une eſpéce, ou » quelqu'autre des Univerſaux de la Logique : Je » ſuis un individu, il me crée & me conſerve comme tel, » étant tout ce que je ſuis dans cet inſtant ; avec » toutes mes dépendances. La ſeconde raiſon eſt, que » Dieu me créant en cet inſtant, ſi l'on dit, » qu'en ſuite il produiſe avec moi mes actions, il » faudra néceſſairement concevoir un autre inſtant » pour agir. Car il faut être avant que d'agir. Or » ce ſeroit deux inſtans, où nous n'en ſuppoſons » qu'un. Il eſt donc certain que dans cette hy- » potheſe, que Dieu fait tout, que les Créatures n'ont » ni plus de liaiſon, ni plus de rélation avec leurs » actions, qu'elles en eurent avec leur production » au prémier moment de la Création.

» Ce même Auteur montre en ſuite les conſéquen- ces de cela, & finit par ces paroles. *On ne peut » concevoir l'obligation qu'on aura à Mr. Jurieu, s'il » apprend à ceux qui ſuivent ce Syſtême à ſe tirer de » ces épouvantables abſurdités.* Il n'obtint aucune inſ- truction, & je m'imagine qu'il crût qu'on ne- garda le ſilence ſur ce point, que parce qu'on » ſe trouvoit incapable de bien répondre.

» S'il s'eſt ſouvenu de ce petit Livre, & des raiſons que nos Philoſophes modernes ont fait ſer- vir à démontrer que les accidens ne ſont pas des Etres réellement diſtingués de la ſubſtance il au- ra compris toute la force de l'objection ; car raiſons-là ne ſont pas de ſimples difficultés, ce ſont » des argumens qui accablent & qu'on ne ſauroit » réfoudre.

» Voions, dit après cela Mr. Bayle d'un air tiom- » phant, ſi Mr. Jaquelot a pû ſecoüer le joug. Il » ne veut pas nier que la Conſervation des Créa- » tures ne ſoit une Création continuée ; mais il dit » qu'au ſecond moment de leur durée Dieu ne fait » point ſeul, & ſans qu'elles y concourent, tout ce » qu'elles ont de réalité. Il ſe ſert d'un éxemple. *Con- » ſidérons*, dit il, *le prémier inſtant où Dieu fit un » oeil, & le Soleil. On conçoit ſans peine que ſi dans » le prémier inſtant Dieu a créé l'oeil & le Soleil op- » poſés directement l'un à l'autre, il s'en ſuivra né- » ceſſairement qu'au ſecond inſtant, Dieu conſervât ou » ſi l'on veut, il continue à créer un oeil qui voit ac- » tuellement la lumiére, & qui agit d'une maniére propor- » tionnée à ſa nature.* Vous voiés que par rapport au pré- mier inſtant il donne toute l'activité au Créateur, & qu'il ne laiſſe aux Créatures, que la qualité d'êtres paſſifs. Or elles ont autant de beſoin d'ê- tre créés au ſecond inſtant qu'au prémier, puiſque leur conſervation eſt une création continuée, il » doit donc dire qu'elles ſont autant un Etre paſ- ſif au ſecond inſtant qu'au prémier, & que l'oeil » *qui voit actuellement la lumiére* au ſecond inſtant, » n'y concourt que de la même maniére, qu'il y » a concouru au prémier, c'eſt-à-dire, que comme » un ſujet purement paſſif.

» Vous ſavés que l'on démontre dans les Ecôles que la Créature ne ſauroit être ni la cauſe totale, ni la cauſe partiale de ſa conſervation ; car ſi elle l'étoit, elle éxiſteroit avant que d'éxiſter, ce qui eſt contradictoire. Vous ſavés qu'on raiſonne de cette façon : Ce qui ſe conſerve agit ; or ce qui agit éxiſte, & rien ne peut agir avant que d'avoir ſon éxiſtence complete, donc ſi une Créature ſe conſervoit, elle agiroit avant que d'être. Ce rai- ſonnement n'eſt pas fondé ſur des probabilités, mais ſur les prémiers principes de la Métaphyſi- que, *non entis nulla ſunt accidentia : operari ſequi- tur eſſe*, clairs comme le jour. Allons plus avant. Si les Créatures concouroient avec Dieu pour ſe conſerver, elles agiroient avant que d'être ; l'on a démontré cela. Or ſi elles concouroient avec Dieu pour la production de quelqu'autre choſe, elles agiroient auſſi avant que d'être ; il eſt donc auſſi impoſſible qu'elles concourent avec Dieu pour la production de quelque autre choſe que pour leur propre conſervation, & puis que leur con- ſervation eſt une Création continuée, & que Mr. Jaquelot & tout ce qu'il y a d'hommes au mon-

» de

„ de qui admettent la Création doivent avoüer qu'elles „ ne peuvent concourir avec Dieu au prémier mo- „ ment de leur éxiſtence, ni pour ſe produire, ni „ pour ſe donner aucune modalité, car ce ſeroit a- „ gir avant que d'être, il s'enſuit évidemment, qu'elles „ ne peuvent concourir avec Dieu, dans nul des „ momens ſuivans, ni pour ſe produire elles mêmes, „ ni pour produire quelque autre choſe. Si elles y „ pouvoient concourir au ſecond moment de leur „ durée, rien n'empêcheroit qu'elles n'y puſſent „ concourir au prémier moment, ce que Mr. Ja- „ quelot n'a oſé, ni pû prétendre.

Quoi qu'il ne ſoit pas difficile de ſe convaincre que la puiſſance de donner l'Etre à ce qui n'exiſtoit point, eſt très-certainement en Dieu, il n'eſt pas moins vrai que nous ne ſavons pas nous repréſenter la maniére dont une ſubſtance qui n'exiſtoit point commence d'être, dès que Dieu veut qu'elle ſoit, L'idée de la Création n'étant donc pas ſans obſcu- rité, & celle de la *Conſervation* ſur le pié de Création continuée, étant encore beaucoup plus obſcure, de l'aveu de tout le monde, il eſt arrivé pour ſurcroit de malheur, qu'on s'eſt éxprimé ſur un ſujet, que le reſpect a encore rendu plus difficile, dans des ter- mes Métaphoriques, & qui, tirés des choſes cor- porelles, préſentent néceſſairement, & par là même, des Idées fauſſes, qui éloignent toujours plus l'Eſ- prit de la Vérité : On auroit donc bien fait de ſe paſ- ſer du terme de *Concours* : l'obſcurité croit par là, & ceux qui aiment à faire des objections en profi- tent.

Rep. aux Queſt. d'un Pro- vincial. Tome III. pag. 376. Oeuvres Div. Tom. III. 2. part. pag. 388.

„ Il veut, continuë Mr. *Bayle*, qu'au ſecond mo- „ ment l'oeil agiſſe *d'une maniére proportionnée à ſa na-* „ *ture*, & qu'un eſprit ſoit conſervé, *produiſant telle* „ *ou telle penſée*, comme *deux Corps* qui *s'entrebeurtent* „ ſont conſervés *avec toutes les déterminations que ce* „ *choc produit*. Cela ne veut rien dire: On lui avou- „ ëra qu'au ſecond inſtant les yeux concourent „ *d'une maniére proportionnée à leur nature*, mais quel- „ le eſt cette maniére? La même qu'au prémier inſtant „ c'eſt d'être un ſujet paſſif de l'action de Dieu, „ ſoit à l'egard de leur ſubſtance, ſoit à l'égard de „ leurs accidens. On avoüera *qu'au ſecond inſtant* „ *de l'éxiſtence d'un Eſprit, Dieu le conſerve produi-* „ *ſant telle ou telle penſée*. Mais on ſoutiendra que „ ce n'eſt que de la même maniére qu'il l'avoit „ créé au prémier inſtant avec telle ou telle penſée. „ Mr. Jaquelot avoué avec les Carteſiens que l'eſ- „ ſence d'un Eſprit *eſt de penſer*. Il faut donc que „ la penſée ſoit auſſitôt que l'éxiſtence dans un „ Eſprit, & par conſéquent qu'un Eſprit ſoit créé pen- „ ſant. Or Mr. Jaquelot convient qu'au prémier mo- „ ment de la Création Dieu produit tout ce qui ſe tron- „ ve dans la Créature. Il faut donc que quand Dieu „ commence de donner l'etre à un Eſprit, il lui donne „ une certaine penſée, comme il eſt vrai, que lors qu'il „ commence de donner l'être à un Corps, il lui donne „ une certaine figure, & une certaine ſituation, une „ certaine maniére d'être déterminée; car rien n'é- „ xiſte d'une façon vague, tout ce qui éxiſte eſt „ déterminé, & *hoc aliquid*. Comme donc de ce „ qu'un Eſprit eſt créé penſant, il ne s'enſuit pas „ qu'il ſoit la cauſe efficiente de ſa penſée au prémier „ inſtant, il ne s'en ſuivra pas de ce qu'au ſecond „ inſtant il ſera créé, ou conſervé avec une telle „ ou telle penſée, qu'il ſe donne à lui-même cette „ penſée. Ainſi la phraſe de Mr. Jaquelot, *au ſe-* „ *cond inſtant Dieu le conſerve produiſant telle ou telle* „ *penſée* eſt équivoque. Signifie-t-elle; *l'action créatrice* „ *de Dieu ne tombe au ſecond inſtant que ſur la ſub-* „ *ſtance des Eſprits, & ſur la puiſſance qu'ils ont de* „ *penſer & leur laiſſe toute entiére la production de la* „ *penſée*? On la nera. Signifie-t-elle, *au ſecond inſtant* „ *Dieu conſerve les Eſprits produiſans en qualité de* „ *ſujets paſſifs, ou d'inſtrumens telle ou telle penſée*? „ On l'accordera. Mais ce ſecond ſens renverſe tou- „ te la doctrine de Mr. Jaquelot, & pour ce qui „ eſt de l'autre ſens, le ſeul dont il ſe puiſſe ſervir, „ il doit le conſidérer comme inſoûtenable, puis „ qu'il reconnoit 1. que la conſervation des Créatu- „ res, eſt une création continuée: 2. qu'au prémier „ moment de leur durée, elles n'agiſſent pas, & „ puis qu'enfin l'on ne ſauroit ſoûtenir ſans admet- „ tre des abſurdités inconcevables, qu'il y a une „ diſtinction réelle entre la ſubſtance des Eſprits, „ leurs facultés, & les actes de ces facultés. La „ ſubſtance ſpirituelle, la faculté de penſer, la penſée „ qu'elle a dans chaque moment, ne ſont qu'une „ ſeule choſe, elles ne ſont point de nombre. Qui tou- „ che l'une, touche les autres; ainſi l'action créatrice qui „ tombe ſur la ſubſtance des Eſprits, & ſur leur capa- „ cité de penſer, tombe néceſſairement ſur leur pen- „ ſée actuelle. Il y auroit de la contradiction que „ de trois choſes réellement indenifiées, Dieu en „ créât deux, & ne créât pas la troiſiéme.

Ce qu'on vient de lire met dans un plein jour la néceſſité où l'on étoit d'éclaircir cette Queſtion Mé- taphyſique. Le ſens commun rend l'Eſprit con- vaincu de certaines Vérités : Un verbiége Méta- phyſique a fait tomber dans des concluſions oppoſées, Mais on n'a pas pour cela revoqué ce qu'on croi- oit vrai, on a reſpecté l'Erreur, mais on eſt de- meuré perſuadé de la Vérité. Dieu donne à chacun des êtres qu'il crée une Nature déterminée, la Na- ture qu'il leur a une fois donnée ſubſiſte, & il ne la change pas, il ne renverſe pas ſes propres ouvrages, mais il ſe conduit à leur égard d'une maniére pro- portionnée à la Nature qu'il leur a donnée; il a crée des êtres libres & actifs & pour les conſerver tels, il s'y prend d'une maniére qui ne donne aucune attein- te à leur liberté, & à leur activité; Voila un prin- cipe que tous les Métaphyſiciens ont poſé. Mais en quoi conſiſte cette vertu par laquelle les Créatures ſont conſervées dans leur état d'activité? On l'avoue- la éxpliquer, & on l'a fait d'une maniére qui rui- ne le principe qu'on avoit poſé. Que conclurra de là, un homme raiſonnable, c'eſt que le ſtile dont on s'eſt ſervi s'éloigne de la Vérité, quand on l'in- terprête dans un ſens qui ne s'accorde pas avec le principe dont il faut néceſſairement convenir, par ce que c'eſt un principe clair & d'éxpérience.

Réponſe aux Queſt. d'un Provin- cial. T. III. page 279. Oeuvres Div. Tom. III 2. part. pag. 789

„ L'une des abſurdités dit-il, qui émanent de la „ prétendue diſtinction que l'on veut admettre entre „ les ſubſtances & leurs accidens, eſt que les „ Créatures produiſoient des accidens, elles auroient „ une puiſſance créatrice & annihilatrice, de ſorte „ qu'un petit enfant ne ſauroit pleurer ou manger de „ la bouillie, ſans créer un nombre innombrable d'ê- „ tres réels, & ſans en réduire au néant une infinité. „ J'obſerve en paſſant qu'il n'y a rien de plus in- „ commode pour ceux qui admettent les formes „ Subſtantielles, que l'objection que l'on fait, qu'el- „ les ne pourroient être produites que par une vé- „ ritable création. Les Scholaſtiques ſont pitié „ quand ils tâchent d'y répondre.

Ce peu que je viens de citer ne ſuffit-il pas pour démontrer l'obligation où l'on eſt de ſe défier de ces éxpreſſions métaphyſiques, vagues, & équivoques? Elles vont à établir que Dieu crée immédiatement toutes les grimaces d'un enfant, que ce n'eſt pas nous, mais lui qui applatit une boule d'argile, après avoir créé en nous la volonté de l'applatir, & la pen- ſée que nous le pouvons. Dans l'éxamen de Sextus, lorſque j'ai eu occaſion de parler de la Nature du mouvement, j'ai prouvé que les Créatures étoient ſuſceptibles d'une puiſſance réelle, & j'ai éxpliqué les cauſes de l'erreur où l'on eſt tombé ſur ce ſujet, quand on s'eſt imaginé qu'une puiſſance infinie étoit néceſſaire pour mettre une Subſtance dans un état différent de celui où elle ſe trouve, dans un état où elle n'étoit pas avant qu'on le lui procurât.

Part. II pell. IV. Art. LX Ouvrages

„ Mr. Jaquelot ne ſauroit, *dit* Mr. *Bayle*, cacher „ ſon embarras : ſes trois réponſes le font ſentir clai- „ rement à ſes Lecteurs. *Sans vouloir diſputer du* „ *mes*

Réponſe aux Queſtions d'un Pro-

cial T III. pag. 729. Oeuvres Div. Tom. III. à par. pag. 789.

» *moi, dit-il, que ce ſoit création ou non, c'eſt un* » *pouvoir que Dieu a donné aux Créatures, comme ce-* » *la paroit par les effets, & par l'expérience, & par* » *la révelation, lorſque Dieu dit que* la terre produi- » ſe les plantes, & que les animaux multiplient par » la génération. Mais comment n'a-t-il point vû, que » ſi c'eſt une Création; l'éxpérience ni l'Ecritu- » re ne nous peuvent point apprendre qu'un enfant, » & qu'une pierre ait la force dont nous diſputons; car » il n'y a qu'une vertu infinie qui puiſſe créer. Il ne » faloit donc pas ſe ſervir d'une indifférence ſi brus- » que, ni traiter ceci comme une queſtion de Gram- » maire; Qui lui a dit que l'Expérience nous ap- » prend que les Corps ſe meuvent d'eux mêmes, » & qu'ils ne ſont pas toûjours pouſſés par une main » invisible? A quoi bon nous alléguer des paſſages de » l'Ecriture qui prouveroient que Dieu ne fut point » la ſeule cauſe des prémiéres plantes & des prémiers » animaux, ce qui eſt pourtant certain par l'Hiſtoi- » re de la création.

Mr. Jaquelot ſoûtient ce que le Sens Commun dicte, qu'on ne peut pas diſconvenir qu'un Etre créé n'ait la force de modifier une Subſtance, & de la mettre dans un état où elle n'étoit pas.

On peut appeller la naiſſance, d'un nouveau Mode, d'un nouvel Etat, une *Production*, & réſerver le nom de *Création* pour éxprimer la naiſſance d'une Subſtance; mais ſi un homme s'obſtine à dire qu'on créé dés qu'on produit ce qui n'étoit pas encore, on diſtinguera la Création d'une *manière d'être*, d'avec celle d'une *Subſtance*.

Quand Dieu créa l'Etendue, il dit *que l'Etendue ſoit*, quand il créa la lumiére, il dit, *que la Lumiére ſoit*; car la Matiére en répos ne pouvoit pas ſe donner du mouvement; mais quand il créa les plantes il ne dit pas, *que les Plantes ſoient*, mais il dit que la Terre produiſe des plantes: Elle les produiſit donc par une Vertu qu'il lui avoit donnée. Les principes de production, qu'il y avoit mis ſe mirent en action; c'eſt ainſi encore, qu'il dit aux Animaux, *Croiſſés & multipliés*.

Qui *lui a dit, continue Mr. Bayle, que la production d'un Mode ne demande pas une puiſſance infinie? Qui lui a dit que les Corps ne ſont pas toûjours pouſſés par une Main invisible?* Je repons, *La Raiſon*, car Dieu étant un Etre trés-réel, & très-réellement actif, & puiſſant, rien ne me paroit plus répugner à ces juſtes Idées que j'en ai, & que j'en dois avoir, que de me le repréſenter prenant plaiſir à de pures apparences, ſoit qu'il les aime mieux que des réalités, ſoit qu'il ſe trouve dans l'impuiſſance de faire quelque choſe de réel.

Des Cauſes Occaſionelles.

XVI. JE SAI que de grands hommes, dont je reſpecte les Lumiéres, & le Mérite, ont mis toutes les Créatures au rang des cauſes occaſionnelles, pour donner à Dieu ſeul la gloire de faire tout immédiatement. Mais ne leur ſeroit-il point arrivé de ſe laiſſer éblouïr par d'illuſtres éxemples, auxquels ils ſe ſont uniquement arrêtés? A l'occaſion du Soleil placé dans le Ciel, Dieu imprime des mouvemens dans mon œil, & des traces dans mon Cerveau, & dés là me fait voir en lui même la repréſentation ſpirituelle & éternelle du Soleil. Cette Hypothéſe en la grandeur, & en vouloir douter, il ſemble que c'eſt s'oppoſer ſoi même à ſa propre élévation. *A parler éxactement nous n'avons, dit le P. Mallebranche, de Commerce qu'avec Dieu; C'eſt le Monde des Idées ſeulement, que l'Ame parcourt à ſa manière.* Dès le moment que nos penſées ſe plaiſent dans un Vol ſi haut, tout l'Univers corporel nous paroit d'une petiteſſe mépriſable. Il diſparoit à des yeux qui ne daignent plus s'ouvrir que pour le Monde Intelligible.

Mais à combien d'inconvéniens cette hypothéſe ne devient-elle pas ſujette dés qu'on l'applique à d'autres éxemples? Ce ne ſeront plus les bouchers qui à parler le langage des Philoſophes & de la Vérité, égorgeront les Veaux & les Brebis; Dieu fera tout cela immédiatement; & à l'occaſion du coûteau approché, c'eſt lui qui ouvrira la peau, enfoncera le bras, & pouſſera hors des veines un ſang, qui n'en ſortiroit point ſans ce Moteur immédiat. Ce ne ſeroit pas le Marmiton qui allumeroit immédiatement le feu dans la Cuiſine, mais une certaine figure de ſa bouche, une certaine conformation de ſes muſcles, ſeroit ſeulement une occaſion à Dieu de le ſouffler, & à l'occaſion de ce ſouffle il créeroit le Feu. La viande qui ſe trouveroit ſous nos dents fourniroit à l'Etre ſuprême une occaſion d'agiter lui même nos Machoires, & après que ce mouvement lui auroit fourni une ſeconde occaſion de briſer, & d'amollir cette viande, il la précipiteroit au fond de l'Eſtomach, ou de certains petits coûteaux lui fourniroient une troiſiéme occaſion de diviſer encore d'avantage. Un Philoſophe parleroit conformément à la Vérité, & donneroit à la *Cauſe primiére*: toute la gloire qui lui eſt duë, ſans en faire aux *Cauſes ſecondes* plus de part qu'elles n'en méritent, quand il diroit que le Raſoir mal accomodé de ſon Barbier joint à ſon peu d'habileté, a fourni à l'Etre ſuprême une occaſion de l'écorcher. On eſt effraié lors que l'imagination pouſſe ces éxemples plus loin, & je me perſuade qu'un ſacré reſpect, éloignant une infinité de telles Images, a empéché d'appercevoir les conveniens d'une Hypothéſe, qu'elles auroient forcé d'abandonner. L'éxacte proportion que Dieu a établie, & qui s'obſerve conſtamment, entre les Cauſes, & leurs Effets, me convainc qu'elles ne ſont pas ſimplement des *apparences de Cauſes*, mais qu'effectivement elles ſont des *Cauſes réelles*; cette éxacte & conſtante proportion, dis je, ne m'en laiſſe pas douter. Autrement il faudroit dire que la Sageſſe de Dieu, s'eſt appliquée à mettre tout en uſage, pour donner à des pures apparences un air de réalité, & qu'elle n'a rien négligé pour nous jetter dans la méprise, pour en prévenir le ſoupçon, & nous empêcher de la reconnoitre. Je veux accorder aux Carteſiens que dans le Cours ordinaire de la nature, on peut dire que la diviſion qu'une épingle a cauſé dans les fibres, eſt une *Cauſe occaſionelle*, & conſtante, du ſentiment douloureux qui l'accompagne; car entre un mouvement, & un ſentiment, il n'y a aucune liaiſon néceſſaire: C'eſt une inſtitution arbitraire du Suprême Auteur qui à cette diviſion auroit pû également joindre le ſentiment deſagréable qui nous ſaiſit quand nous entendons des diſſonnances. Sa Sageſſe, ſa Bonté, & ſa Puiſſance paroiſſent dans l'uſage, la diſtribution, la conſtance & la régularité de ces liaiſons, que ſa Volonté a établies entre des Mouvemens & des Penſées; Mais l'on voit bien que les uns de ces Modes ne ſont point les cauſes véritables, néceſſaires, & immédiates des autres, comme le Choc d'un corps frappant l'eſt du mouvement du corps frappé, & la figure d'un Tuiau Solide l'eſt de celle que prend le Liquide qu'on y verſe.

On pourroit même ſe former de Idées peu juſtes de cette Liaiſon occaſionnelle, que Dieu a trouvé à propos d'établir entre de certains mouvemens du Corps & de certaines penſées de l'Ame; On ne doit point ſe repréſenter l'Etre Suprême attentif à chaque impreſſion des Corps éxtérieurs ſur les fibres du corps humain, pour créer inceſſamment dans l'ame des modifications qui y répondent, & promenant ainſi ſon influence d'homme en homme, & d'animal en animal. Son Intelligence infinie auſſi peu embarraſſée d'une multitude innombrable de vuës que d'une ſeule & ſimple Idée, connoit tous les mouvemens dont le corps humain, ſon ouvrage, eſt ſuſceptible, & à chaque mouvement il a aſſigné le ſentiment qui le doit accompagner; C'eſt un établiſſement qu'il a fait en créant l'homme, & avant que de le créer. Ni l'Idée de cet établiſſement, & de ce *Tarif*, ni la Volonté toute puiſſante qui en a ordonné l'éxécution, ne ſe ſont point évanoüies en

Dieu;

Dieu ; ces Idées & cette Volonté subsistent dans la même vigueur qu'au commencement, & tout ce qui s'exerce en nous de sentimens sont des effets qui en résultent. Quand j'approche une Fleur de mon Nés, je ne fais point naître en Dieu une nouvelle Volonté, & je ne lui présente point la matière d'une nouvelle occupation ; je profite simplement d'une Loi qu'il a établie, avant même que j'éxistasse, & j'éprouve, dans le sentiment qui naît en moi, l'effet d'une Volonté, qu'il a toujours eûe, & dans laquelle il persévére conſtamment.

Peut-être même n'auroit-on pas beſoin de recourir à ce Syſtême, ſi la Nature de l'Ame nous étoit plus parfaitement connue : C'eſt par le mouvement ſeul que l'Etendue devient active, & il ſuit qu'un corps en atteigne un autre, & vienne à le toucher pour le mettre en mouvement. Si ce qui penſe en nous étoit auſſi un Etre étendu, il agiroit ſur les corps, & les corps agiroient ſur lui par le moien du Contact. Mais ſi l'Ame eſt ſans étendüe, il eſt viſible qu'elle ne peut pas toucher un corps, ni par conſéquent agir ſur lui par le Contact, comme elle ne peut pas non plus en être touchée, ni en recevoir des impreſſions par ce moien. En ce cas là nous ſavons ſeulement de quelle manière il ne ſe peut que l'Ame & le corps agiſſent réciproquement l'un ſur l'autre ; mais ſi nous connoiſſions mieux la Nature de l'Ame, ſi nous en avions une Idée plus éxacte, plus achevée, & peut ainſi dire plus entière, qui nous repréſentât mieux ce qu'elle eſt, peut-être pourrions nous ſavoir en vertu dequoi elle peut agir ſur un Corps & le modifier, ſans avoir beſoin de le toucher, & par là même nous pourrions auſſi ſavoir en vertu de quoi elle peut ſentir l'action d'un Corps ſans en être touchée.

En ſuite d'une Impreſſion qui ſe fait ſur nôtre corps, il nait en nous des ſentimens fore différens de ces Impreſſions ſans que nous nous appercevions de quelle manière, & en vertu de quelles Cauſes ces ſentimens naiſſent ; mais quand on reconnoitroit, dans ces effets, des preuves de ce qu'on appelle des Cauſes occaſionelles, s'en ſuivroit-il qu'il n'y eut aucune Cauſe que de cette nature, parmi les Etres créés ? Nous ne nous appercevons pas de quelle manière nos Sentimens naiſſent, en ſuite des Impreſſions qui ſe font ſur nôtre corps ; la manière dont leur cauſe les produit ne ſe fait pas ſentir : Mais nous ſentons très-nettement que nous voulons & que nous nous déterminons nous mêmes à vouloir : Nous ſommes donc téchlement des Cauſes & des Etres actifs.

S'il n'y a parmi les Créatures que des Cauſes occaſionnelles, & ſi le Soleil n'éclaire lui-même non plus la Terre, que la Terre n'éclaire le Soleil, où eſt la ſageſſe du Créateur dans la diſpoſition de l'Univers & la diverſité des Créatures ? Si à proprement parler Dieu fait tout & ſi nous ne ſommes que les ſimples témoins de ce que nous comptons pour nos actions, que ſignifie la *Morale*, & que ſignifient les mots de *Loi*, de *Vertu*, de *Vice*, de *Recompenſe* & de *Châtiſement* ? Que devient la Réligion ? Si ce Sentiment eſt vrai l'homme ne fait rien, il paroit ſeulement pouvoir, il paroit ſeulement agir ; mais dans le fond & dans la vérité, c'eſt Dieu ſeul qui fait tout : Une penſée de l'homme eſt l'occaſion d'une autre, mais cette prémiére penſée, c'eſt encore Dieu qui l'a produite ; l'homme n'en eſt point l'auteur Où commencera ſa faute ? Que trouvera-t-on en lui de puniſſable ? Qu'y a-t-il de plus innocent que celui qui ne fait aucun mal par ce qu'il eſt incapable de faire quoi que ce ſoit ? On ne peut pas dire non plus qu'il néglige aucun bien, ni qu'il manque à aucun devoir ; car ni nous, ni nôtre prémier pére, qui n'étoit pas moins créature que nous, n'avons jamais eu le pouvoir de faire quoi que ce ſoit. L'homme dans ce Syſtême ſeroit donc abſolument innocent, & dans ſes deſordres, & ſes ſouffrances, ſuites de ſes deſordres, il ſeroit un objet à plaindre, & digne de toutes les compaſſions imaginables, pendant que le prémier, & *l'unique* Moteur, la prévière & *unique Cauſe* de toutes ſes idées, de tous ſes ſentimens & de tous ſes mouvemens, ſe préſenteroit ſous l'idée d'un Etre infiniment dur, qui ſeroit ſouffrir ſa créature pour avoir fait ce qu'il impliquoit contradiction qu'elle ne fit pas, dans les circonſtances où il l'avoit miſe. Auſſi tous les Déiſtes & les Libertins adoptent le ſyſtême des *Cauſes occaſionelles* ; c'eſt leur ſyſtême favori, ils aiment à ſe croire des Machines qui ont reçu néceſſairement & inévitablement du prémier Moteur tous les éforalemens qui les déterminent.

Des Idées Métaphyſiques, des Expreſſions Vagues, ſources ordinaires d'équivoques & d'illuſions, pourront-elles tenir contre des Conſéquences ſi frappantes ? Les Idées de *Vertu*, & de *Vice*, de *Loi*, d'*Obligation* de *Récompenſe*, de *Mérite*, de *Reproche*, & d'*Action de graces*, de *Louange* & de *Blâme* ; toutes ces idées devront-elles paſſer pour cluméri-ques, parce qu'elles ne s'accordent pas avec je ne ſai quelles abſtractions Métaphyſiques ?

Si une Puiſſance Finie peut produire.

XVII. Actir, *dit-on*, c'eſt faire naître ce qui n'étoit pas, c'eſt faire paſſer quelque choſe, quelque ſubſtance, ou quelque Mode du *Néant* à l'Etre. Or du néant à l'être il y a une diſtance infinie ; il faut donc une puiſſance infinie pour la ſurmonter. Toute production eſt un effet infini qui paſſe les forces d'un *Etre fini* ; voila les ſpéculations qui ont changé l'Univers en un jeu méprisable de Marionettes, & la Réligion en une pure Momerie. Quand on dit que tout ce qui éxiſte eſt par là même infiniment au deſſus du néant, on ſe ſert d'expreſſions preſque conſacrées par un long uſage ; mais je ne les trouve pas pour cela plus éxactes ; car un *Etre* ne me paroit éloigné du *néant* qu'à proportion qu'il eſt être. Or quand il n'eſt qu'un *Etre* ſini, quand Eſſence, Attributs, Propiétés, Force &c. tout eſt fini en lui, pourquoi dirai-je qu'il eſt infiniment éloigné de ce qui n'eſt pas ? Il ne ſauroit être éloigné de ce qui n'eſt pas, qu'en vertu de ce qui eſt, & puis qu'il eſt *Fini*, il n'eſt éloigné du *non-Etre* que d'une *diſtance finie*.

Je conjecture que l'Erreur ſur ce point tire ſon origine d'une équivoque : Dans le tems qu'on s'attachoit tout bonnement aux Mots, ſans ſe mettre en peine d'en bien développer le Sens, & qu'on oppoſoit ces deux expreſſions l'une à l'autre, *Etre*, *non Etre*, on diſoit que la ſeconde *nioit à l'infini*, parce qu'elle nioit, non un Etre, ou deux, non un certain nombre d'Etres, ni d'éſpéces d'Etres, *mais tous les Etres*, & toutes leurs eſpéces, par cette raiſon on donnoit le nom d'*Infini*, aux termes, *finis*, dés qu'on leur propoſoit la particule *négative*. De là s'eſt formé ce Raiſonnement équivoque, *Etre*, *non Etre*. *Le ſecond terme eſt infini*, il eſt donc infiniment *éloigné du prémier*. Mais par un Raiſonnement tout ſemblable je conclurois que tous ceux qui ne ſont pas fort ſçavans ſont infiniment éloignés de le devenir ; car je dirois *très-ſçavant*, *non très-ſçavant*. Je conclurois qu'un agneau eſt infiniment éloigné de devenir un mouton &c.

Si Un Morceau de Cire applati eſt bien moins éloigné de recevoir une forme ronde que le néant ne l'eſt de l'Etre, & ſi produire une Boule qui n'auroit jamais éxiſté, ſeroit un plus grand effet, que de la faire paſſer de l'état de repos, à l'état de mouvement, il ſuit que l'un de ces effets étant infini, l'autre ne le ſeroit pas, puis qu'il eſt moins grand. Ce qui n'eſt point n'a aucune diſpoſition à être, mais un corps qui éxiſte déja eſt actuellement ſuſceptible d'une certaine figure, & d'un certain mouvement. On ne s'appercoit pas que le zéle avec lequel on dépouille les Créatures de toute force, porte atteinte à la puiſſance même du Créateur, qui ne ſauroit, dans cette hypothéſe, rien faire d'actif, &

de véritablement réel, & dont l'infinie puiſſance n'aboutiroit qu'à produire des apparences de Cauſes & à nous environner d'Illuſions, qui nous diſpoſent à croire qu'il a fait ce qui ne ſe peut faire : On s'eſt fait une habitude de juger du Mérite, & du Bonheur des hommes, par la Comparaiſon qu'on fait des uns avec les autres. On ſuit cette même habitude quand il s'agit de ſe faire une Idée de la Grandeur de Dieu ; vous diriés qu'il ne la tire que de nôtre abaiſſement, & que cette Grandeur, toute infinie qu'elle ſoit, perdroit de ſon éclat, & de ſa Supériorité, ſi nous étions quelque choſe de plus que rien ; C'eſt préciſément le contraire. Rien n'eſt plus naturel, ni plus raiſonnable que de juger de l'excellence d'une Cauſe par la grandeur de ſes effets ; C'eſt donc plus d'avoir donné l'Etre à des Intelligences, qui ſe connoiſſent qu'à des Corps qui ne ſe connoiſſent point ; la Puiſſance & la Sageſſe de Dieu ſe font mieux remarquer dans les plantes que dans les Pierres. & on les admire plus dans les Animaux que dans les Plantes. Par les mêmes raiſons c'eſt plus, ſans contredit, de pouvoir créer des Etres réels que de ſimples apparences, & des Etres véritablement actifs, que des Etres ſans force, & ſans activité. De tels Etres ſont bien plus dignes de celui dont la puiſſance eſt ſans bornes.

Cauſes de l'Erreur où l'on eſt touchés ſur ce ſujet

XVIII. ON EN T venu à dépouiller les créatures de toute activité par deux Motifs bien différens, les uns avec la meilleure intention du monde, les autres avec la plus mauvaiſe. Les uns ont été ravis de trouver dans le néant des Créatures, & dans leur extrême & abſolue foibleſſe un motif des plus efficaces, pour engager les hommes à ne craindre & à n'aimer que Dieu, ſeule Cauſe immédiate de tout ce qui peut nous cauſer du plaiſir ou de la douleur. Les autres ont été ravis d'y trouver une raiſon pour s'affranchir de toute Contrainte, de tout Reproche, de toute Loi, en ſe conſidéiant comme des Etres ſans activité, uniquement paſſifs, & entraînés, par une ſuite infinie de mouvemens, tous néceſſaires, auxquels ils n'ont d'autre part que celle de les recevoir, & de les ſentir.

Plus les premiers ont de piété, plus ils doivent craindre d'affermir les autres dans des Principes, dont les ſuites naturelles vont ſi droit au renverſement de toute *Vertu* & de toute *Réligion*, & cela même doit rendre ces Principes extrêmement ſuſpects, & même ſi ces conſéquences en ſont bien tirées, il n'en faut pas davantage pour conclure qu'ils ſont faux.

Si nous n'avons point *d'activité réelle*, ſi nous ne ſommes actifs qu'en apparence, nous n'avons point non plus de *liberté réelle*, nous ſommes libres en apparence, mais néceſſités en effet, & *ce ſentiment intime de notre Liberté*, qui n'eſt pas moins vif, ni moins clair, quand nous voulons nous y rendre attentifs, que celui de nôtre éxiſtence, & que celui de nôtre penſée, *n'eſt qu'un ſentiment illuſoire*. Si nous ſentons que nous ſommes Libres, ſans l'être, pourquoi ne ſentirions nous pas que nous penſons ſans penſer ? La plus parfaite Certitude ſe réduit à une Certitude de ſentiment : Ebranlés-la, prouvés qu'elle eſt trompeuſe, par un ſeul éxemple, il n'y a aura plus. Voilà le genre humain réduit au plus outré Pyrrhoniſme.

Toute la Morale, toutes les Idées de *Vertu* & de *Vice* tout ce Syſtême ſi bien lié & fondé ſur des Principes ſi ſimples, & ſi clairs, ne ſera qu'un Entaſſement de chimeres ; car s'il n'y a point de Liberté, il n'y a point de *Devoir*, point de *Loi*, point de *Juſtice*, ou s'il y en a, ce n'eſt qu'une Morale Chimérique.

Ces Chiméres n'auront donc été juſqu'ici dans l'eſprit de bien des hommes, que des Principes phyſiques qui les auront déterminés à une infinité d'actions très-utiles au genre humain, & qui les auront détournés d'une infinité d'autres, qui lui auroient été très-pernicieuſes, quoique ſouvent avantageuſes à leurs Auteurs. Telles ſont les obligations que l'on a à l'erreur : Mais la Connoiſſance de la Vérité va faire changer de face à la conduite des hommes, & la mettre ſur un tout autre pié ; la Connoiſſance de la Vérité, eſt un Principe phyſique, qui même tout naturellement, & tout droit à la Licence.

Mais pourquoi parler de Vérité ? En eſt il quelqu'une dans ce Syſtême, & en peut-on avoir un Caractére aſſuré ? Si vous dites qu'il y a une évidence qui force à croire, & qui éxclue le Doute, quiconque croit quelque propoſition que ce ſoit, n'eſt-il pas également forcé à la croire ? Et dans tout ce que les hommes font, & dans tout ce qu'ils penſent, ne ſont-ils pas ſoûmis à la néceſſité ?

Il faut, ſi ce Syſtême eſt reçu, changer entiérement les Idées qu'on a eues juſqu'ici ſur l'Etre Souverain ; Il ne faut plus lui attribuer aucun Amour pour l'Ordre, puiſqu'il eſt également l'Auteur de l'Ordre, & du Deſordre ; Il faut anéantir toute différence entre le Bien & le Mal, & traiter d'Illuſions & de Sophiſmes tout ce qu'on a dit là-deſſus ; Sageſſe, Sainteté, Juſtice, Miſéricorde ; Ce ſont là des noms qui ne ſignifient plus rien appliqués à la Cauſe Suprême & Univerſelle de tout. L'Univers eſt compoſé *d'Automates*, qui paroiſſent agir, & n'agiſſent point. L'Idée de l'*Etre Suprême* ſe réduit à celle d'un Etre *néceſſité à les mouvoir*.

Quand on entreprend de loüer la plupart des hommes, comme on ne trouve dans leurs Qualités réelles que peu de matiére à éloge, on ſe réduit à tirer leur gloire de la comparaiſon qu'on fait d'eux avec d'autres, qu'on prend ſoin de rabaiſſer. Cette Méthode dont on s'eſt fait une longue habitude, on la ſuit quand il s'agit de loüer l'Etre Souverain, comme s'il ne tiroit ſa Grandeur, & ſa Gloire que de nôtre petiteſſe, & de nôtre abaiſſement ; & que pour éxalter l'un il falut abaiſſer l'autre. Cette méthode eſt indigne d'un grand Objet qu'on ſe propoſe de loüer, & il me ſemble qu'il faudroit faire tout le contraire. Si la connoiſſance d'un Ouvrage élévé naturellement celle de ſon Auteur, plus nous trouverons de Grandeur & de Réalité dans ceux de Dieu, plus auſſi nous aurons une grande Idée de ſa Réalité & de ſa puiſſance. N'étoit-il pas plus digne d'elle de ſe déploier pour produire des *choſes réelles*, que pour donner ſimplement naiſſance à des *rien*, & à des apparences d'Etre ; pour produire des cauſes, & des forces réelles, que pour faire naître des ſimples apparences de cauſe & de force ? *Dieu a voulu ſe repréſenter dans ſes ouvrages.*

L'Exiſtence des Créatures eſt une Image de la ſienne, leur Activité une repréſentation de ſon Activité, & comme une éxiſtence réelle eſt plus propre à repréſenter celle de Dieu, & en offre à ſes yeux une Image beaucoup plus juſte, une Activité *véritable* repréſente auſſi la ſienne, tout autrement que ne feroit une activité qui ne ſeroit qu'une *apparence*, un rien dans le fonds. *L'éxiſtence* des Créatures eſt *réelle*, & *différente de celle de Dieu* de qui elle la tiennent. Leur *Force* de même eſt réelle, & elle eſt réellement une force *diſtincte de la puiſſance Divine* d'où elle vient.

Objections & Réponſe

XIX. Si l'on dit là deſſus ; un Etre créé n'a de force que ce que la Volonté Divine lui a donné. Donc cette volonté eſt la Cauſe de ſa force : Elle eſt même, ajoute-t-on, cauſe qu'elle ſubſiſte ; car la Volonté de Dieu, aiant créé cette force, a voulu de plus qu'elle ſubſiſtât ; ſi donc elle ſubſiſte, c'eſt à cette Volonté à qui elle en eſt redevable. Je tombe d'accord de tout cela ; mais quand on ajoûte, c'eſt donc, à proprement parler, la Volonté de Dieu qui eſt Cauſe de tous les effets de cette force créée, qui n'en eſt que la ſimple Occaſion ; je ne vois pas la néceſſité de cette Conſéquence, & ce qu'elle a de Vrai eſt mêlé d'équivoques ; C'eſt à la Volonté de Dieu qu'il faut rapporter tous les événemens qui paroiſſent dans l'Univers, comme à leur pré-

première Cause, puis que cette Volonté toute puissante est la source qui a donné l'être à toutes les causes & à tout ce qui produit quelque effet. Mais si c'est la première cause, c'est donc l'unique. La Conséquence n'est pas juste : Elle n'est pas Cause de rien, elle n'a pas produit de simples apparences; & les *Forces*, & les *Causes* auxquelles elle a donné l'être, sont des *forces réelles* & des *causes véritables*, qui agissent & qui produisent leur effet. De Dieu elles ont reçu leur éxistence & leur pouvoir d'agir; mais comme elles sont effectivement, elles peuvent réellement, elles éxistent véritablement & agissent de même.

Le Système des Causes occasionnelles ne relève point la Gloire de Dieu

XX. S'il y avoit quelques êtres éternels, à la naissance & à la conservation desquels Dieu n'eut aucune part; afin qu'ils ne laissassent pas de fentir l'élévation de Dieu par dessus eux, & pour les amener à lui donner Gloire & à s'abaisser sous lui, je m'étudierois à découvrir tout ce qu'il y auroit d'imperfection en eux, pour y arrêter leur attention. Mais pour fentir l'élévation de Dieu nostre Créateur au dessus de nous, il n'est pas nécessaire de fixer nos regards sur nos Imperfections, & de faire attention à ce qui nous manque; au contraire l'effet naturel des avantages qui sont en nous, c'est de nous humilier sous la Main puissante de qui nous les avons reçus. Plus je trouve que je suis, plus je voi ce qu'elle peut, puis que je ne suis que ce qu'elle ma fait : Plus Dieu m'a donné, plus je lui dois d'amour, de dévouement & d'actions graces. Plus il m'a donné, plus il peut m'ôter, & par là je le dois plus craindre : Plus il m'a donné, plus il a de Droit sur moi, & par là je suis dans une plus grande obligation de lui obéïr.

Si j'étois Immobile, & que la Toute puissance Divine & son Infinie Bonté, fit avancer des viandes jusques près de ma bouche, l'ouvrit, les fit descendre dans mon estomach, les transformât en chile par son action immédiate, & les fit couler dans mes veines; en un mot si tout ce que je viens de dire & toutes les suites que j'en épouvantois, étoient tout autant de Miracles, je reconnois que j'aurois de très-grandes obligations à mon Créateur; mais ne lui devrois-je pas encore d'avantage, & mes obligations ne devicndroient elles pas incomparablement plus grandes, s'il me faisoit réellement prélent de la force de m'avancer, vers les alimens, de les préparer, & de m'en nourrir? & n'aurois-je pas en ce cas là incomparablement plus de tort, si je l'oubliois & si je me bornois à m'applaudir à la vue de mes forces, sans m'élever en actions de graces à la puissance éternelle qui m'auroit fait si heureux & si grand à mes propres yeux?

Il est donc clair, ce me semble, que le Système des Causes *Occasionnelles* n'est pas si nécessaire pour rélever la Grandeur de Dieu par dessus ses Créatures, que ses Partisans le prétendent. Il pourroit même avoir un effet tout oppofé à leurs intentions; Et si les preuves que je viens d'avancer sont bonnes, le Système contraire est plus glorieux à l'Auteur de l'Univers. S'il est vrai dis je, qu'il faille chercher dans la *Nature* même du *mouvement*, & dans une de ses propriétés essentielles, la cause de ce qu'on appelle *Communication* du mouvement, la Force réelle en vertu de laquelle un corps qui en frappe un autre le fait avancer, & en vertu de laquelle le frapant & le frapé parcourent enfemble un Espace précisément de la capacité de celui qu'auroit parcouru dans le même temps le frapant tout seul; on doit se favoir bon gré de cette découverte, & elle est à la gloire du Créateur. C'est de lui que le Mouvement a reçu cette force, comme il a reçu de lui d'être mouvement. Il a voulu qu'il y eut de l'Etendue; L'Etendue est effectivement, & est de l'étendue. Il a voulu que le Mouvement fut un de ses états: Il a voulu que l'étendue éxistât en s'appliquant successivement; le mouvement est un de ses états, & elle éxiste en s'appliquant ainsi: Il a voulu qu'elle changeât de place; elle en change véritablement. Il a voulu qu'elle déplaçât, elle déplace réellement ce qu'elle rencontre, & non pas simplement en apparence. Il a voulu que le Mouvement fut un état actif; il est un état actif; Il tient d'ailleurs son activié, comme il tient d'ailleurs lon éxistence; Son éxistence même & fon activité sont inséparables; car il n'éxisteroit pas s'il n'étoit pas mouvement, & s'il n'étoit pas mouvement il ne feroit pas actif, comme s'il n'étoit pas actif il ne feroit pas mouvement. Le mouvement dès qu'il éxiste, est par là même déterminé à continuer d'être; fa force qui n'est autre chose que lui-même, dès qu'elle est née, elle est déterminée à fubsister & à agir. Les effets de la Volonté Divine sont réels & différens de cette Volonté, par la vertu de laquelle ils ont reçu l'être, & quand ces effets deviennent des Causes à leur tour, ce sont des Causes réelles & différentes de la Cause Suprême, de qui elles ont reçu le pouvoir d'être des Causes. L'infinie Réalité de Dieu n'empêche pas que les Créatures ne soient de véritables êtres; au contraire plus la Toutepuissance qui les a formées est réelle, plus il est vrai qu'elles sont elles mêmes des êtres réels, & non des apparences: Elles tirent de Dieu leur être & leur force, mais leur force est réelle & différente de la Puissance Divine, comme leur éxiſtence est réelle & différe de l'éxistence du Créateur.

XXI. JE REVIENS aux réfléxions que Mr. Bayle oppofe à Mr. Jaquelot. *Des réalités qui ne sont pas distinctes de la Substance ne peuvent-être produites que par le même être qui est la Cause de la Substance.*

On répond aux Objections proposées contre Mr. Jaquelot. Rep. aux Questions d'un Provincial. Tom. III. pag. 781. Oeuvres diverses. Tom. III. pag. 789.

Quand on dit que la figure d'un Corps n'est pas une réalité distincte de son Etendue, cela signifie simplement qu'elle n'a pas une éxistence féparée de celle de l'étendue qu'elle borne; car si cela étoit, elle leroit une Substance. Mais par là même que la Figure d'un Morceau d'étendue n'est pas une Substance, c'est une réalité autre que l'étendue qu'elle termine, mais cette étendue fubsiste parfaitement, quand même une figure qu'elle avoit n'est plus. La même Cire qui étoit une Boule, c'est la même qui est terminée en forme de Triangle fort plat. *Ce n'est point produire une chose que de la varier*: Les Rameurs produisent le Mouvement d'un bateau; celui qui tient le gouvernail détermine ce mouvement. *La figure d'une etendue, dit Mr. Bayle, ne peut pas éxister sans l'etendue dont elle est la figure. Donc changer la figure d'un morceau d'argille n'est créer ce morceau.* Si on avoit attaqué les Pyrrhoniens ou les Athées par un verbiage de cette nature, on autoit donné beau champ à Mr. Bayle, & il se feroit bien égalé à tourner en ridicule un tel Métaphysicien.

Mr. Jaquelot, dit-il enfuite, déclame éloquemment contre le Système des Causes occasionnelles; mais cela ne lui sert de rien, parce que ce Système peut être fauxe sans que la Conservation cesse d'être une Création continuelle.

Rep. aux Quest. d'un Provinc. Tom. III. pag. 783. Oeuvres diverses. ibidem. pag. 789.

L'éxperience fait voir qu'on peut soûtenir l'un de ces Systémes, sans fouenir l'autre, & le Systéme Cartésien perfectioné par le fameux Pere Malebranche, n'a pas été celui de l'ancienne Ecole; mais il fuffit que les mêmes raisons, qui fappent un de ces Systémes, détruisent auſſi l'autre, pour faire voir que Mr. Jaquelot n'a pas mal railonné.

Rep. aux Quest. d'un Provinc. Tom. III. pag. 783. Oeuvres diverses. ibidem. pag. 790.

„ Si un homme, dit Mr. Bayle, objectoit qu'il
„ ne peut y avoir de Franc Arbitre, selon le syste-
„ me qui pose que la conservaion des Créatures est
„ une Création continuée, & que les modalités
„ d'une substance ne sont point distinctes de cette
„ substance, il ne serviroit de rien de lui alléguer
„ que le Système des Causes occasionnelles est rempli
„ d'écueils.

J'avoüe que cela ne ſerviroit de rien, à moins qu'on ne fit voir que les mêmes écueils ſe trouvent dans le ſyſtême ordinaire des Métaphyſiciens.

Après cela Mr. Baile ramène l'argument tiré des modifiés d'une substance qui ne sont pas distinctes de cette substance, & je viens d'y répondre.

Rep. aux Quest. d'un Prov. Tom. III. pag. 782. Oeuvres. Idol 790.

» On avoüe que l'argument de Mr. Baile a quelque chose qui embarrasse, & qu'il y a quelques difficultés dans cette Matière; mais on ajoûte que cet » Argument est l'obscurité même à notre esprit » fini, & que les difficultés sont sans comparaison » plus grandes & plus considérables dans le système de ceux qui détruisent la Liberté & la Religion, que dans le système de ceux qui admettent » l'un & l'autre de ces deux principes, & qu'il est » plus raisonnable de confesser qu'on ne connoit pas » bien la nature de la Conservation & du Concours » de Dieu avec les Créatures, que de changer les » Créatures en ombres & en phantomes &c. On » avoit deja rejetté cette maxime, *Il faut nier les choses les plus certaines si nous ne savons comprendre la maniére dont Dieu les éxécute par sa Sagesse & par sa Puissance infinie.*

Ce sont les éxpressions de Mr. *Jaquelot* telles que Mr. *Baile* les rapporte: Après quoi il ajoute, *Efface la ce qu'on nous avoit promis, la Concorde de la Réligion & de la Raison?* Voici *Mr Jaquelot qui demande grace sur des Incompréhensibilités.*

On n'a jamais prétendu que l'accord de la Réligion & de la Raison consistât à ne laisser aucune obscurité sur les Matiéres qui ont du rapport à la Réligion & à la Raison; mais on soûtient que la Réligion n'enseigne rien qu'on aie raison de trouver contradictoire, & qu'aucune Proposition ne sauroit être vraie dans un sens qui se trouve contraire aux Notions Communes, d'où il suit que le Dogme de la Conservation *création continuée* ne peut être vrai dans le sens que Mr. Bayle l'a pris pour en tirer ses Conséquences.

Dans quel sens donc est-il vrai? Dans celui qu'on vient d'éxpliquer, & quand on ne l'auroit pas fait, l'obscurité de la maniére mettroit en droit de dire que si la Maxime est vraie, elle l'est dans un sens qui ne nous est pas connu.

Que les Pyrrhoniens ne peuvent tirer aucun avantage de ce Dogme.

XXII. Ce que Mr. Jaquelot vient de remarquer est encore plus fort contre les Pyrrhoniens. Ils fondent la nécessité où ils se trouvent de demeurer en suspens sur l'égale évidence des raisons qu'on allégue de part & d'autre. Mais sur la Question présente, si la *Conservation* est, au pié de la lettre une *Création* continuée, y a-t-il, je ne dis pas de l'égalité, mais quelque apparence d'égalité, entre l'évidence des argumens qui sont en faveur de la *négative*, & l'évidence de ceux qu'on allégue pour *l'affirmative*; Un Théologien, qui mettant à part, comme il est juste, toute prévention, & tout ce que l'autorité des Ecoles a de séduisant, veut s'instruire, par l'Ecriture seule, si cette Maxime est vraie, & si nous ne sommes à chaque instant que ce que Dieu nous fait être, tout comme s'il nous tiroit du néant, ce Théologien trouve sur ces paroles, *Mon peuple que t'ai-je fait.* Dès là ne voit-il pas que la Vérité, telle que les Métaphysiciens la donnent, auroit pû répondre pour ce peuple, *Vous nous avés fait Seigneur tout ce que nous sommes, Malheureux, Idolatres, Voluptueux Fourbes, Parjures, Rebelles à toutes vos Loix.* Et quand Jesus Christ dit aux Juifs, *Combien de fois ai-je voulu ..... mais vous ne l'avés point voulu*; la Vérité, telle qu'elle est enseignée par les Métaphysiciens auroit encore pu plaider la cause des Juifs, en disant, *C'est vous Seigneur, c'est vôtre Pére qui ne l'avés pas voulu, vous savés bien que dans le fond, nous n'avons point de volonté, ni de Liberté, nous n'en avons que l'apparence, nous sommes des Etres purement passifs, incapables de nous donner la moindre détermination, vi vers le bien ni vers le mal non plus que le Néant, & nous nous trouvons à chaque instant ce qu'il. plait à Dieu de nous faire, tout comme s'il venoit de nous en tirer.*

Qu'on repasse ce que j'ai allégué d'Argumens, contre cette Maxime, & qu'on en fasse comparaison avec ce qu'on avance pour la soûtenir. On ne verra, d'un côté, qu'évidence, & d'une autre, qu'Obscurité. Or le sens commun nous dicte également ces deux préceptes, l'un *qu'il faut se rendre à l'évidence*, l'autre, *qu'il faut se défier des Argumens obscurs.*

Mais, dit Mr. Bayle, *Il n'y a point de parti qui ne se serve que son hypothése est plus claire & beaucoup moins embarrassée, que celle de ses Adversaires &*

Suffit-il de le vanter pour avoir raison? Un homme avance deux ou trois Syllogisme démonstratifs; on n'a rien à lui repliquer: Cependant on ne se rend pas, & pourquoi? c'est qu'on a vû des gens, qui travailloient à établir des erreurs par des Syllogismes; qu'y auroit-il de plus méprisable que cette défaite?

Mr. Jaquelot continüe, dit Mr. Baile. » Il n'y *ibidem* » a guéres de propositions, *dit-il*, de la Vérité des » quelles on soit plus sensiblement persuadé, & » convaincu, que de ces deux-ci, l'une *que nous agissons librement*; le sentiment que nous en avons, » est aussi clair, & aussi distinct, que celui que » nous avons de vivre, de voir & d'agir. L'autre » proposition qui est aussi certaine, c'est que *les Créatures agissent d'une maniére proportionnée à leurs facultés.* Il ajoûte qu'un argument de Métaphysique, aussi abstrait, & difficile que celui de Mr. » Bayle, ne doit avoir aucune force, contre nos » plus intimes, & plus claires connoissances, c'est-à » dire, contre ces deux propositions-là, & qu'on, » seroit trop docile, si l'on se les laissoit ravir par » une telle Objection.

Rien ne me paroit plus sensé que ces remarques: Nous n'avons point de Connoissance qui égale en certitude celle des sentimens, & des anciens Philosophes, quoique partisans du Doute, en avoient, excepté ce que l'on connoit par cette voie. D'un autre côté, les Expressions équivoques font une cause des plus fréquentes de nos Erreurs; très souvent nous nous embarrassons nous mêmes par ce langage trompeur: On s'apperçoit aisément d'un Sophisme d'équivoque, quand il combat des vérités dont les fens instruisent tout le monde; On ne s'en apperçoit pas de même, lorsqu'il roule sur des Objets dont la connoissance n'est que du ressort de l'Entendement; & en général moins un sujet est connu, plus il est facile de s'énoncer, quand on en parle, dans des termes équivoques, sans s'appercevoir qu'ils le sont. Les Traités de Métaphysique sont tous remplis d'éxpressions vagues; l'équivoque se glisse aisément dans ces éxpressions, & quand sera-t-il plus difficile de le démêler, que quand on parle de la *Toute puissance de Dieu*, de *l'éduction de néant*, de ce que la *Conservation* a de commun avec la *Création*, de ce en quoi elle en différe, & que l'on se donne carriére, sur des sujets si difficiles, & que nous sommes si peu *en état* de comprendre facilement, à tout le penchant qu'on peut avoir pour la Subtilité du Raisonnement, & pour les Abstractions les plus rafinées?

Réflexion sur les Ecoles au sujet de cette Maxime est.

XXIII. PENDANT que Mr. Jaquelot demeuroit en Hollande, il n'avoit pas eu le courage d'attaquer Mr. Bayle, & il n'osa l'entreprendre que quand il se vit en liberté de s'éxprimer avec moins de contrainte sur le Dogme de la Prédestination, duquel Mr. Bayle tiroit tant d'avantages. Peut-être n'a-t-il pas osé dire tout ce qu'il pensoit sur une Doctrine respectée dans les Ecoles. Mais si quelqu'un se trouve encore d'humeur à la respecter, & alarmé par quelque crainte qui lui empêche de l'éxaminer sans prévention, je le prie de réfléchir sur les temps, & sur les Ecôles où elle est née: Ses Auteurs ne respectoient pas moins la Doctrine des *Formes Substantielles*: Ils soûtenoient hardiment; & comme une Vérité des plus incontestables que des *Substances* dont ils n'avoient aucune Idée, *qui n'existoient point dans la matière actuellement, y étoient en puissance & en sortoient par Eduction*, que cette Matiére n'étoit

n'étoit *ni grande, ni petite, ni crée, ni cela, ni quelque ce soit qu'on puisse qualifier*, mais que conjointement avec cette Substance, dont je viens de parler, elle formoit le *Corps naturel* qui avoit en soi le *principe du mouvement*, c'eſt-à-dire d'un *Acte de ce qui étoit en puiſſance, en tant qu'en puiſſance*. Et n'oſeroit-on pas examiner ce qu'one écrit ces vieux réveurs ?

Parallele des deux Hypotheſes.

XXIV. Les Pyrrhoniens prétendent qu'il faut demeurer dans la ſuſpenſion, parce qu'il n'y a aucune propoſition à laquelle on n'en puiſſe oppoſer une également vraiſemblable.

Cela viſiblement n'a pas lieu dans la Queſtion préſente. Si quelqu'un s'aviſe de dire que l'Etre Suprême, crée lui-même immédiatement les Penſées des Intelligences qui nient ſon éxiſtence, & qui la traitent de chimères, qu'il renouvelle, à chaque inſtant & ſans interruption, par une Création continuellement réitérée les Penſées de ceux qui, au lieu de perfections, lui attribuent des défauts, des viciofités, qui s'en moquent, qui le haïſſent, qui l'inſultent. Si quelqu'un ſuppoſoit cela on verroit manifeſtement que cette ſuppoſition eſt contradictoire, qu'ils ſuppoſent ce qui ne peut pas être. J'en appelle maintenant à la bonne foi, ſi on en a au moins quelque petit degré, & je demande ſi l'on trouve la même évidence dans cette Propoſition-ci, *la Durée des Créatures eſt l'effet d'une Création* qui ſe réitére ſans ceſſe, & *qui à chaque inſtant les fait ſortir du Néant*. Il y auroit de la contradiction à le ſuppoſer autrement ? Voit-on clair dans cet aſſemblage de termes comme l'on voit clair dans les Vérités précédentes ? Diſons donc au moins que ce que la ſeconde propoſition peut renfermer de vrai, ne nous eſt pas aſſés diſtinctement connu, & que par conſéquent on n'en peut rien conclure qui aille au renverſement de la premiére.

Concluſion.

XXV. Peut-être mon Lecteur ne ſera-t-il pas fâché de lire ce qu'un Auteur, dont j'ignore le nom, a écrit avec autant d'Eſprit que de bon ſens dans ſes *Eſſais* ſur *la Providence*.

page 46. Eſſais de Providence.

„ Je n'ôte, dit-il, à la Puiſſance de Dieu „ par l'Efficace des Cauſes Secondes, puis qu'il n'en „ a pas moins fallu pour leur donner cette efficace, „ que pour mouvoir la Matiére à chaque occaſion „ par des Volontés particuliéres. Outre cela, la grandeur de Dieu paroit bien plus en établiſſant, par „ un ſimple acte de ſa Volonté, un Ordre tel que „ l'Univers puiſſe ſe conſerver par ce ſimple ordre ; „ qu'en ſuppoſant qu'il le conſerve par des millions de Volontés particuliéres : & il eſt bien plus „ glorieux pour lui d'avoir aſſujetti la Matiére aux „ Loix du mouvement, que de s'y être aſſervi lui-„ même.

„ Je n'ôte rien non plus par là à la Sageſſe Divine, puiſqu'elle ne brille pas moins, en établiſſant un Ordre tel qu'il s'entretient par lui-même, „ qu'en l'entretenant, pour ainſi dire, du jour à la „ journée.

„ Les Cauſes ſecondes ſe tirent-elles du Néant ? „ Ce que nous voions n'eſt-il qu'imaginaire ? Tout „ eſt-il encore dans le Néant ? Il me ſemble que quand „ Dieu créa l'Univers, il le tira réellement du Néant, „ & qu'il fit que ce qui n'éxiſtoit pas éxiſte.

„ Quand je jette hors de mes mains, une Balle „ de plomb, je ne dis pas qu'elle peut tomber à terre, cela ſuppoſeroit qu'elle pourroit n'y tomber „ pas ; je dirai, que cette Balle doit tomber à terre, „ & dès lors j'en fais une néceſſité, & une dépendance. Ce n'eſt pas là en faire une Divinité dont „ un des principaux attributs eſt la Souveraine Indépendance.

„ La préſence d'un bâton étoit auſſi propre à être „ cauſe occaſionnelle de l'ouverture d'une veine, que „ la Lancette la mieux aſſilée. Inefficace pour Inefficace, ces diſpoſitions apprentes ne ſervent de „ rien ; & s'il eſt vrai qu'il n'y a rien d'inutile dans la „ Nature, ce Syſtéme doit être rejetté.

J'emprunterai encore ſur ce ſujet, & j'adopterai les paroles de l'Auteur Anonyme, qui me paroit penſer & s'éxprimer bien juſte ſur le ſujet que je viens d'éxaminer.

„ Je vous ai dit dans ma prémiére Lettre, *Pag. 121. juſqu'à* „ qu'il y avoit deux ſortes de Syſtémes ſur la Provi- *la 133.* „ dence, également fâcheux par leurs Conſéquences: „ l'un, qui n'admet que des Loix générales établies „ dès le commencement par l'Auteur de la Nature, „ par leſquelles tous les Evénemens ſont dirigés : le „ ſecond, oppoſé à celui-là, eſt que la continuation „ de l'Exiſtence des Créatures eſt une Création renouvellée à chaque inſtant ; que le même Dieu, „ qui les recrée, entretient auſſi par des Volontés „ particuliéres tous les mouvemens de la matiére, ſoit „ généraux, ſoit particuliers, tant dans les Corps inanimés, que dans les Corps animés ; & qu'ainſi, il „ n'eſt pas vrai que notre Ame ait le pouvoir de remuër notre Corps ; mais qu'à l'occaſion de nos „ penſées & de nos déſirs, Dieu crée immédiatement en nous les mouvemens dont nous nous ſentons mal à propos d'être les maîtres. C'eſt à ces „ derniers à qui j'en veux à préſent. Je ne m'y arrêterois pas, ſi ce Syſtéme n'étoit ſoûtenu par un grand nombre de Docteurs, qu'on révére dans „ la plûpart des Communions Chrétiennes. *St. Auguſtin* a avancé cette Création renouvellée, & il „ eſt ſuivi par un grand nombre de Diſciples : la Prémotion Phyſique eſt ſoûtenuë par *St. Thomas* „ & ſes Sectateurs ; & le Concours immédiat, par „ la plus grande partie des Réformés ; & l'on fait „ recevoir ces Sentimens comme des Vérités inconteſtables.

„ Cependant les Conſéquences en ſont telles, qu'il „ n'eſt pas poſſible, en admettant ces Principes, „ d'éviter de faire Dieu Auteur du Péché. C'eſt „ ce que je vais vous prouver. A Dieu ne plaiſe „ pourtant, que je veuille taxer les Partiſans de ce „ Sentiment d'avoir une pareille vuë : la ſeule Propoſition leur fait horreur. Il en eſt de la plûpart des gens à Syſtémes, comme de ces Athées dont „ je vous ai parlé, qui ont beau ſe perſuader de leur „ mieux qu'il n'y a point de Dieu ; leur Conſcience, & certaines Vérités primitives qu'ils ont au „ dedans d'eux mêmes, les fait agir différemment „ de ce à quoi les portent les Conſéquences néceſſaires de leurs Principes. Ceux que je combats „ font dans le cas : leur Hypothéſe, par des Conſéquences néceſſaires, porte à faire Dieu Auteur „ du Péché ; mais ces Sentimens primitifs leur donnent une véritable horreur pour de pareilles Conſéquences ; malgré la prévention où ils ſont pour „ leur Principe, ils agiſſent comme s'il étoit faux. „ Ainſi, *Monſieur*, ce n'eſt point à eux à qui j'en „ veux ; c'eſt au Syſtéme même, qui ne peut ſubſiſter avec les notions de l'Ecriture & de la Raiſon.

Réfutation de la Création renouvellée.

„ Je commence par l'éxamen de la Création renouvellée, dont je vais vous faire ſentir les fâcheuſes „ Conſéquences, le plus brièvement qu'il me ſera „ poſſible. Si Dieu recrée à chaque inſtant toutes „ les Créatures, il ſera vrai auſſi que le moment „ qui fuit n'aura aucune liaiſon néceſſaire avec celui „ qui précéde. S'il eſt vrai que Dieu crée, il eſt „ vrai auſſi que les choſes créées ſortent du Néant ; „ car on ne peut pas dire que Dieu crée ce qui „ éxiſte déja. Il ne ſert de rien de dire, que les „ Créatures ne retombent pas totalement dans le „ Néant ; mais ſeulement qu'elles y tomberoient, „ ſi Dieu ne renouvelloit pas la Création. Il „ ſera toûjours vrai, qu'il n'y a aucune ſuite ni „ aucune liaiſon d'une Création à l'autre, que toute Création ſuppoſe une diſpoſition momentanée „ des choſes créées, dans l'inſtant même de leur

„ Création ; car s'il reſtoit quelque diſpoſition de
„ la Créa ion précédente, il reſteroit auſſi quelque
„ Subſtance auquel cas ce ne ſeroit pas une nou-
„ velle Création proprement dite. C'eſt pourtant
„ ce que ces Meſſieurs poſent comme une vérité in-
„ conteſtable. Si donc Dieu recrée de nouveau les
„ Subſtances, il leur donne de nouveau les Diſpoſi-
„ tions qu'elles ont dans le moment de leur Création.
„ Voions quelles en ſeront les Conſéquences, par
„ rapport au Péché.

„ Il eſt certain qu'un Péché actuel a ſon commen-
„ cement, ſon progrès, & ſa fin. Or, un inſtant
„ avant que le Péché ait commencé, il n'exiſtoit
„ pas encore. Si donc Dieu recrée l'Homme dans
„ l'inſtant que le Péché commence, il eſt vrai auſſi
„ que Dieu produit le Péché ; puiſque le Péché ne
„ peut conſiſter que dans la diſpoſition de l'Ame de
„ l'Homme, & que Dieu ne peut recréer l'Ame,
„ qu'il ne lui donne en même temps les diſpoſitions
„ où elle ſe trouve à l'inſtant de ſa Création. J'en
„ dis autant du progrès du Péché : à chaque renou-
„ vellement d'un tel Homme, ſa diſpoſition ſe re-
„ nouvelle auſſi avec augmentation de force, juſques
„ à ſa fin.

„ Si cela eſt, comme on ne peut le nier, il n'y
„ a là rien qui dépende de l'Homme. On a beau
„ diſtinguer le matériel du Péché d'avec le formel ;
„ ſelon ce Syſteme, & formel, & matériel, tout
„ vient de Dieu ; puiſque les diſpoſitions de l'Ame
„ ne dépendent pas moins du Créateur, que les diſ-
„ poſitions de la Matière, & que tout dépend de
„ l'état auquel Dieu les crée.

„ En quoi ſera-t-on donc conſiſter le Péché, pour
„ le mettre ſur le compte de l'Homme ? Lui qui
„ étant créé à chaque inſtant quant à ſa ſubſtance,
„ l'eſt auſſi quant à ſa maniére d'exiſter ? Un Théo-
„ logien de nos jours a cru ſe tirer d'affaire, en avan-
„ çant que le Péché étoit un Néant ; mais, en vé-
„ rité, c'eſt avoir recours à d'étranges défaites. Un
„ Néant n'a point d'Exiſtence. Si le Péché eſt un
„ Néant, il n'exiſte point. Seroit-il poſſible que
„ Dieu punît les Hommes pour un Néant, & pour
„ une choſe qui n'a jamais exiſté ? Sans la néces-
„ ſité où ſe ſont trouvez les Théologiens de défen-
„ dre certaines Propoſitions, jamais la Création re-
„ nouvellée ne ſeroit venuë dans l'eſprit d'aucun
„ Homme. Où l'a-t-on priſe ? Sera-ce dans l'E-
„ criture ? Sera-ce dans la Raiſon ?

Abbadie nous dit, que Dieu créa en ſix jours toute
„ la Nature ; qu'il vit que tout ce qu'il avoit créé
„ étoit bon ; qu'il ſe repoſa le ſeptiéme jour ; &
„ qu'il en voulut même laiſſer un monument aux
„ Hommes, en ordonnant à ſon Peuple de ſe repo-
„ ſer le ſeptiéme jour, en mémoire de la fin de la
„ Création. Que devoient penſer les Iſraélites, à
„ la lecture de ce quatriéme Commandement ? Ne
„ devoient-ils pas croire que Dieu avoit donné aux
„ Créatures une ſubſiſtance réelle, qui n'avoit be-
„ ſoin pour ſe maintenir que de la premiére Volon-
„ té du Créateur, qui l'avoit ainſi déterminé pour
„ toûjours ? N'auroient ils pas cru démentir *Moïſe*,
„ en croiant, malgré des paroles ſi expreſſes, qu'il
„ n'eſt pas vrai que Dieu ceſſa de créer, puiſqu'il
„ crée, non ſimplement tous les ſix jours de la ſemai-
„ ne, mais même le jour du Sabat, & même à
„ chaque inſtant indiviſible de ces ſept jours ? Par
„ quel autre endroit de l'Ecriture prouvera-t-on que
„ *Moïſe* s'eſt mal expliqué dans celui-ci & que mal-
„ gré les termes dont il s'eſt ſervi, on doit pourtant
„ croire que Dieu crée ſans ceſſe ? Si donc je crois
„ que tout ſubſiſte réellement d'une Subſiſtance con-
„ tinuë ſans aucune recréation ; ce n'eſt pas ma
„ faute, quand même cela ne ſeroit pas vrai, puiſ-
„ que l'Ecriture m'induit à le croire.

„ Trouvera-t-on mieux ſon compte dans la Rai-
„ ſon ? Examinons-le un peu. Généralement par-
„ lant, tous les Hommes croient que tout ſubſiſte
„ réellement, & qu'il y a une liaiſon réelle des par-
„ ties de ce tout les unes avec les autres. Il n'y a
„ que quelques Philoſophes, ou pour mieux dire,
„ quelques Théologiens, qui le nient ; encore en
„ voit-on bien les raiſons : je vous en indiquerai
„ quelques unes. La primitive Egliſe n'agitoit point
„ de pareilles Queſtions. *Pélage* avança des Propo-
„ ſitions ſi ourrées ſur le Franc-Arbitre, qu'on ſe
„ vit obligé de les combattre. Mais, comme les
„ Hommes ne ſauroient garder un juſte milieu, en
„ combattant le Franc-Arbitre, on tomba dans une
„ extrémité oppoſée : pour faire triompher la Grace,
„ on fit de l'Homme une machine. Pour ſoûtenir
„ un tel Sentiment, on établit celui de la Prédeſti-
„ nation abſoluë, qui entraîne après ſoi le Concours
„ immédiat, & la Prémotion Phyſique, & par-là
„ la Création renouvellée. Et comme parmi les Doc-
„ teurs il y a des haines à la mode à l'égard de cer-
„ tains Sentimens, ceux qui les combattent peuvent
„ hardiment avancer ce qui leur plaît ; pourvû que
„ cela ſoit contre l'Ennemi à la mode, on l'adopte,
„ un Concile s'aſſemble, on condamne l'Héréſie,
„ on canoniſe les Ecrits des Docteurs qui l'ont com-
„ battuë, ſans en éxaminer toutes les fâcheuſes Con-
„ ſéquences : en voilà aſſez, la Poſtérité reçoit cet-
„ te Déciſion ſans éxamen. Veut-on toucher à cet-
„ te corde ? on regarde comme un Novateur qui-
„ conque eſt aſſés hardi pour l'entreprendre. Voi-
„ là, *Monſieur*, comment ſe ſont établis dans l'E-
„ gliſe les Sentimens que je combats, ſoit celui du
„ Concours immédiat, ſoit celui de la Création re-
„ nouvellée : Idée ſi éloignée de ce qui vient natu-
„ rellement dans l'Eſprit, qu'il n'y a qu'un Eſprit
„ de Parti qui puiſſe la faire recevoir ; car, pour
„ nier cette continuité de ſubſiſtance généralement
„ reçûë, il faut avoir de très-fortes raiſons. Quel-
„ les peuvent-elles être ? Implique t-il contradic-
„ tion que Dieu puiſſe créer des Subſtances, déter-
„ minées par ſa Volonté à ſubſiſter à perpétuité,
„ ſans avoir beſoin de recréation ? Au contraire,
„ cela s'accorde bien mieux avec l'idée du grand
„ Pouvoir de la Divinité que cette Création renou-
„ vellée. Quoi donc ? rejeterons-nous la ſubſiſtance
„ continuë des Créatures, à cauſe des fâcheuſes Con-
„ ſéquences qu'elle entraîne après elle ? Mais, quelles
„ ſont-elles, ces fâcheuſes Conſéquences ? Sont-el-
„ les à comparer avec celles dont je vous ai déja
„ parlé-ci-deſſus ? L'Hypothéſe, au contraire, de
„ ces gens-là eſt fondée ſur de pures imaginations
„ inconcevables. Comment concevoir un Dieu éga-
„ lement ſage & puiſſant, occupé à chaque inſtant
„ indiviſible à créer de nouveau ſon Ouvrage ? Je
„ dis à chaque inſtant indiviſible ; car ſi la durée
„ de cet inſtant étoit diviſible, il ſeroit vrai que
„ les Subſtances auroient paſſé d'un partie d'un inſ-
„ tant à l'autre, ſans beſoin de recréation, ce qui
„ détruiroit leur Hypothéſe. Or cet inſtant indi-
„ viſible eſt de lui-même impoſſible à concevoir.
„ Comment donc, ſans une raiſon d'ailleurs très-
„ preſſante, peut-on croire que la Raiſon établiſſe
„ un Dogme fondé ſur une choſe inconcevable ? Or
„ quelle eſt cette raiſon très-preſſante ? S'agit-il de
„ la Gloire du Créateur, par rapport à ſa Puiſſance ?
„ Mais, il me ſemble qu'il n'en faut pas moins pour
„ donner une Exiſtence continuë aux Créatures,
„ qu'une Exiſtence momentanée. S'agit il de ſa
„ Sageſſe ? Elle brille bien plus dans l'ordre établi
„ dès le commencement, & qui s'entretient par des
„ Loix fixes, que non pas par ce renouvellement
„ de déterminations à meſure que la Création ſe re-
„ nouvelle. Sera-ce donc par rapport à ſa Bonté ?
„ Mais, toute Bonté eſt détruite par l'Hypothéſe
„ des gens que je combats, comme je l'ai fait voir
„ ci-deſſus ; puiſqu'il ſe trouveroit que les Intelli-
„ gences ſeroient punies pour néant, & pis encore,
„ pour avoir eu des déterminations qui leur ſeroient
„ venuës immédiatement du Créateur même. Sera-

„ ce donc par le reſpect que nous devons à la Ré-
„ vélation ? Mais j'ai déja fait voir, que la Révé-
„ lation nous conduit à la ſubſiſtance continuë ſans
„ recréation.

„ Ainſi, *Monſieur*, ce Sentiment eſt inſoûtenable,
„ par l'Ecriture, par la Raiſon, & par ſes Conſé-
„ quences. Je ſuis, &c.

NEUVIEME LETTRE.

Notre Ame peut remuer nôtre Corps, contre le Concours immédiat, & la Prémotion Phyſique.

„ JE vous ai entretenu dans ma précédente, *Mon-*
„ *ſieur*, des inconvénients du Syſtême de la Créa-
„ tion renouvellée : je vais à préſent vous entre-
„ tenir de celui qui refuſe à nos Ames le pouvoir
„ de remuer nôtre Corps ; Syſtême qui n'eſt pas
„ moins chargé de fâcheuſes Conſéquences que le
„ précédent. C'eſt ce que je vais vous faire voir.

„ Il n'y a rien au Monde que nous ſentions plus
„ vivement, que ce pouvoir de nôtre Ame ; &,
„ à l'exception de quelques Philoſophes & de quel-
„ ques Théologiens, il n'y a pas une perſonne qui
„ ne regarde les mouvemens volontaires de ſon Corps,
„ comme un effet de la Volonté de ſon Ame. Un
„ Sentiment ſi naturel & ſi général doit être de quel-
„ que poids, & nous ne devons le combattre que
„ par des raiſons convaincantes, ou priſes de la Ques-
„ tion elle-même, ou priſes de la Gloire de Dieu.
„ Sans cela ; je ne vois pas pourquoi on voudroit
„ s'oppoſer à un Sentiment ſi naturel & ſi général.

„ Voions quelles peuvent être les raiſons priſes de
„ la Queſtion. Nous ne ſaurions concevoir, dit-on,
„ comment une Ame, qui eſt une Intelligence,
„ peut remuer la Matière, qui eſt une Subſtance
„ étenduë, n'y aiant aucune proportion phyſique
„ de l'Etenduë à l'Intelligence. Eſt-ce une rai-
„ ſon ſubſiſtante pour nier une choſe, de dire, *Je*
„ *ne la conçois pas* ?

„ Connoiſſons-nous l'Intelligence, pour pouvoir
„ aſſûrer qu'elle n'a aucune influence ſur les mou-
„ vemens de la Matière ? Concevons-nous par quelle
„ raiſon la préſence d'un Corps fait naître certaines
„ penſées à l'Ame ? Concevons-nous le mouvement ?
„ Concevons-nous la Mémoire, & par quel pouvoir
„ l'Ame rappelle les Idées des objets, quoiqu'ils
„ ne ſoient plus préſens ? Sommes-nous moins con-
„ vaincus pour cela de la réalité de ces choſes ?

„ On me répondra, que les ſolutions de toutes
„ ces Queſtions difficiles ſont de la même nature,
„ & qu'on lève toutes les difficultés en diſant, que
„ Dieu qui eſt l'Auteur immédiat du mouvement,
„ eſt auſſi celui des penſées de nôtre Ame à l'occa-
„ ſion de ces mouvemens ; que c'eſt lui qui rappel-
„ le dans nôtre Ame les Idées des choſes abſentes,
„ ce que nous appellons Mémoire ; enfin, qu'il eſt
„ l'Auteur immédiat des déterminations de nôtre
„ Ame, comme il eſt celui des mouvemens de la
„ Matière. Voions quelles ſont les Conſéquen-
„ ces néceſſaires. S'il eſt ainſi, que Dieu ſoit l'Au-
„ teur immédiat de toutes les déterminations & de
„ toutes les actions, tant ſpirituelles que matériel-
„ les ; il ſera vrai auſſi, que l'Intelligence & la Ma-
„ tière ſeront de ſimples ſujets paſſifs incapables d'au-
„ cuns penchans, ni d'aucune détermination. Si
„ cela eſt, d'où viendra le Péché ? Car enfin, qu'il
„ ſoit néant tant qu'on voudra ; l'Homme ne ſera
„ dans le néant que par ſon inaction qui lui eſt eſ-
„ ſentielle, & Dieu ne peut lui demander compte
„ du mauvais uſage d'une faculté qu'il ne lui a ja-
„ mais donnée. Ainſi, ce Sentiment n'eſt pas ſoû-
„ tenable. L'Idée la plus ſaine qu'on puiſſe avoir
„ du Péché, eſt celle du conſentement de l'Ame à
„ des actes contraires à la Loi Divine. Voilà les
„ Péches de commiſſion ; & le refus de conſente-
„ ment de nôtre Ame à la Loi Divine eſt le Péché
„ d'omiſſion.

„ A l'égard du Péché de commiſſion, par l'Hy-
„ potheſe de ces Meſſieurs, c'eſt Dieu qui en eſt
„ l'Auteur immédiat. Prouvons-le. On diſtingue
„ entre le matériel & le formel du Péché. On
„ convient que Dieu eſt l'Auteur du matériel ; mais
„ on nie qu'il le ſoit du formel. Je vais vous faire
„ voir que, s'il l'eſt du matériel, il l'eſt auſſi
„ du formel.

„ On ne peut me nier, que le Péché ne ſoit une
„ diſpoſition de l'Ame contraire à la Loi connuë de
„ la Divinité, ſoit qu'elle nous ſoit révélée par la
„ Conſcience, ſoit par la Loi écrite. Si cette diſ-
„ poſition de l'Ame dépend néceſſairement & im-
„ médiatement de la Divinité, il eſt ſûr que le
„ Péché dépend auſſi immédiatement de Dieu. Je vais
„ me ſervir ici des mêmes comparaiſons, dont ſe
„ ſervent les Partiſans du Concours immédiat. Quand
„ une Pierre, diſent-ils, eſt jettée avec violence,
„ & que ſon mouvement eſt dirigé à quelques dé-
„ grés d'élévation ; ſi elle ne continuë pas de ſe
„ mouvoir dans la même ligne, ce n'eſt pas par
„ la faute de celui qui a dirigé ſon mouvement,
„ c'eſt que le poids de la Pierre l'attire vers la Ter-
„ re, & lui fait par là abandonner la direction qu'el-
„ le avoit reçûë. Voilà par où ils veulent diſcul-
„ per Dieu. Mais, s'il eſt vrai, comme on n'en
„ peut douter, que tout Corps plus peſant que l'Air
„ tendra toujours à s'approcher de la Terre ; il ſera
„ vrai auſſi que cette Pierre en mouvement n'aban-
„ donnera la ligne de direction, que par le penchant
„ à s'approcher de la Terre ; penchant qu'elle n'a
„ pas moins reçû de Dieu, que le mouvement qui
„ l'en éloignoit. Si donc l'Ame s'éloigne de la
„ Loi Divine, ou elle s'en éloigne par ſa nature,
„ ou par une diſpoſition qui dépend d'elle. Si c'eſt
„ par ſa nature, elle la tient immédiatement de ſon
„ Auteur ; & ainſi c'eſt à l'Auteur qu'il faut s'en
„ prendre, puiſque l'Ame ne peut changer ſa pro-
„ pre nature. Je dis plus : c'eſt que ſuivane cette
„ ſuppoſition, le Péché ſera un Etre de Raiſon, &
„ une choſe contradictoire ; car ſi un Etre, quel
„ qu'il ſoit, tuit la nature qu'il a reçûë de ſon Au-
„ teur, il eſt dans l'ordre. S'il eſt dans l'ordre, il
„ ne péche point, puiſque le Péché conſiſte dans le
„ déſordre. Or, le déſordre n'étant qu'une viola-
„ tion de l'ordre établi, ou il n'y a point de Pé-
„ ché, ou il faudra avoir recours à admettre cette
„ ſeconde ſuppoſition, qui eſt que l'Ame s'éloigne
„ de la direction que Dieu lui donne, par une diſ-
„ poſition qui dépend d'elle même. C'eſt ce que
„ ces Meſſieurs n'avoüeront jamais ; car ce ſeroit é-
„ tablir une Liberté réelle, qui ruïneroit tous leurs
„ Principes. Mais, entrons un peu dans le détail,
„ par où je vous ferai encore mieux voir que, ſe-
„ lon leur Hypotheſe, Dieu n'eſt pas moins l'Au-
„ teur du formel du Péché, que du matériel.

„ Si ces Docteurs n'admettoient le Concours im-
„ médiat que dans les mouvemens de la Matière, en
„ ſorte qu'à l'occaſion de certaines penſées de l'Ame,
„ Dieu produiroit certains mouvemens dans nos
„ Corps ; on pourroit encore admettre leur diſtinc-
„ tion entre le formel & le matériel du Péché : mais
„ ils n'admettent pas moins le Concours immédiat
„ dans les diſpoſitions de notre Ame, à l'occaſion
„ du mouvement de nos Corps. Or, que notre
„ Ame commence, & entraîne notre Corps, ou
„ que le Corps commence & entraîne notre Ame ;
„ Dieu ſera toûjours l'Auteur de la détermi-
„ nation premiére, ſoit de l'Ame, ſoit du Corps ;
„ il le ſera de la ſeconde, qui n'eſt qu'occaſionelle
„ il le ſera auſſi des liaiſons néceſſaires qui les lient
„ enſemble : donc il ſera l'Auteur du tout. Un
„ Homme me dit des injures ; le ſon de ſa voix
„ produit un certain mouvement dans mes Eſprits,
„ ou pour mieux dire, Dieu, à l'occaſion de ce
„ ſon, produit ces mouvemens ; à leur occaſion,
„ il fait avoir de certaines penſées douloureuſes à

» l'Ame; à l'occasion de ces pensées douloureuses, » il lui faut naître celles de la vengeance; à l'occa- » sion de celles-ci, il produit de certains mouve- » mens dans le Corps, par lesquels l'Homme tire » son Epée & l'enfonce dans le cœur de son En- » nemi. Voilà tout le Péché, soit matériel soit » formel. Qu'y a-t-il là de l'Homme? Tout ne » vient-il pas immédiatement de Dieu? Que faut-il » encore de plus, pour que cette action devienne » Péché? Soit détermination de l'Ame, soit dé- » termination du Corps, tout dépend du Concours » immédiat. Il est vrai, me dira-t-on; mais la » colere n'est pas un mal en soi-même; le dessein » de tuër un Homme ne l'est pas non plus; l'exé- » cution encore moins. Voilà ce qui le fait le maté- » riel du Péché, dont le Concours immédiat est » l'Auteur. Mais en quoi consistera donc le formel » du Péché? N'est ce pas en ce que ces trois choses, » colere, désir de tuer, & éxécution de ce désir, se » trouvent jointes mal à propos, & qu'une simple in- » jure n'étoit pas une occasion légitime de les joindre? » Or, si pourtant Dieu, à l'occasion de ces injus- » tes, fait naître dans l'Ame nécessairement ce désir » de vengeance, & qu'à l'occasion de ce désir il » ait donné au Corps les mouvemens nécessaires à » l'éxécution; il sera vrai qu'il sera l'Auteur d'un » désir, & d'une éxécution de ce désir, mal à » propos. Ainsi il sera l'Auteur immédiat de ce » désordre; puisque la colere n'étoit pas donnée à » l'Homme pour s'en servir, selon l'ordre, dans » une pareille circonstance.

» Dans les Péchés où l'Ame est le prémier mo- » bile, comme est le désir de se délivrer des crain- » tes de l'avenir & des peines de l'autre Vie, quand » un Homme fait ses efforts pour se prouver qu'il » n'y a point de Dieu, & que la propre Existence » est un effet du hasard; ce n'étoit ne lui venir qu'à » l'occasion de ses inquiétudes; ces inquiétudes ne » lui viennent que de l'idée qu'il a d'un Bien » & d'un Mal moral, & d'une récompense ou d'une » peine, suites nécessaires de la pratique de ce Bien » & de ce Mal. Il faut qu'il ait l'idée de sa con- » duite comme éloignée de Bien moral, qui lui en » fasse craindre les suites; il faut de plus qu'il sen- » te en lui-même une disposition à ne se défaire point » de son penchant au Mal moral. C'est d'où lui » vient le désir de se défaire de ces craintes, en se » persuadant qu'il n'y a ni Dieu, ni Vie à venir. Ma- » niera-t-on que ce dessein ne soit un crime? » Or, prenez garde, *Monsieur*, qu'il faut opter. » Ou il faut que l'Ame ait le pouvoir de le déter- » miner elle-même, ou non. Au prémier cas, il » n'y aura pas de Concours immédiat, &, selon le » langage de ces Docteurs, *l'Ame auroit le pouvoir* » *de créer ses propres déterminations*: ce qu'ils ne peu- » vent se résoudre d'accorder. Ou il faut que Dieu » la détermine, non seulement en partie, mais en » tout; car il n'y a pas plus d'inconvénient à ad- » mettre que l'Homme puisse se déterminer deux » fois, qu'une. Or, si l'Homme ne peut être » l'Auteur d'aucune de ses déterminations, il faut » que ce soit Dieu; & s'il en est l'Auteur, c'est » ce que je demande: il sera vrai qu'il le se- » ra aussi du formel du Péché de l'Ame.

» Une des sources du faux raisonnement des Par- » tisans du Système du Concours immédiat, c'est » qu'ils ne conçoivent pas qu'un puisse mettre un » Corps en mouvement, sans être le Créateur de ce » mouvement; & ce titre de Créateur leur paroît » si fort au-dessus de la Créature, qu'ils ne saurai- » ent se résoudre à l'en croire digne. Mais, ils » ne prennent pas garde que ce mot de Création est » là mal appliqué. Le mouvement n'est pas une » Substance, ce n'est qu'un Accident de la Matière. » Il ne s'agit donc point de rien ajoûter de réel ou » de substantiel à un Corps, pour le mettre en » mouvement; il s'agit seulement d'un simple Ac- » cident dont la Matière est susceptible: ce n'est » qu'une nouvelle maniére d'être de ce Corps nou- » vellement en mouvement. Quand nous donnerons » à la Créature le privilége de changer la situation » des Corps, il me semble que nous ne lui accor- » derons rien dont elle se doive si fort glorifier, & » nous sommes encore bien loin d'en faire des *Dieux* » *subalternes*, comme s'éxpriment ces Docteurs.

» De plus, quand il seroit vrai qu'il fallût être » Dieu pour produire le mouvement, il ne s'ensui- » vroit pas qu'il fallût être Dieu pour déterminer » un mouvement déja produit. Or, c'est propre- » ment ce que nous faisons, quand nous mettons » quelque Corps en mouvement. C'est ce que je » vais vous faire comprendre.

L'Homme peut déterminer le mouvement.

» Prémiérement, nous devons admettre cette Ré- » gle-ci, que tout Corps en mouvement continuë » à se mouvoir, jusques à ce qu'il ait communi- » qué ce mouvement aux Corps qui l'environ- » nent.

» Secondement, un Corps en mouvement, qui » en rencontre un autre, lui communique une par- » tie de son mouvement.

» Ces deux Principes posez, il est aisé de voir que » quand nous mettons un Corps en mouvement, » nous ne faisons que diriger un mouvement déja » *créé*, comme parlent ces Messieurs. J'ai admis » dans mes précédentes, qu'il y avoit au dedans de » nous certains Fluïdes etrans, toûjours en mouve- » ment, mais indéterminé: que par notre Volon- » té, ces Fluïdes déterminoient, soit dans une » partie, soit dans une autre. Or, en se transpor- » tant au bras, par éxemple, ils le font mouvoir » d'une telle maniére; & ce mouvement de mon » bras, par mon second Principe, communique » une partie de son mouvement au Corps que je » jette; & ce Corps, par mon prémier Principe, » continuë dans le mouvement que je lui ai com- » muniqué, jusques à ce qu'il le perde lui-même, » par la rencontre de autres Corps. Cela étant, » *Monsieur*, nous n'avons *créé* aucun mouvement; » nous n'avons eu d'autre pouvoir que celui de dé- » terminer un mouv ment réellement éxistant dans » nos Esprits. Ainsi, en cas de besoin, voilà le » scandale de ces Messieurs levé. Mais, encore un » coup, je ne vois pas pourquoi un simple Acci- » dent de la Matière ne pourroit pas dépendre de » nous, sans choquer les droits de la Divinité. Lors- » que d'un bloc de Marbre je fais la figure d'un » Homme, dira-t-on que j'ai créé cette figure? » J'aurai pourtant changé les Accidens de ce Mar- » bre, puisque j'en aurai changé la figure. Voilà » un Accident qui peut dépendre de moi, sans in- » téresser la Divinité, parce qu'il ne s'agit que d'un » changement d'Accident. S'agit-il de plus, du » repos au mouvement? En vérité cette délicatesse » est bien grande! Pour moi je trouve qu'elle est » bien mal entenduë, puisque, de peur de faire » trop d'honneur aux Hommes, ils aiment mieux » charger la Divinité du Péché qu'ils commet- » tent.

» Ce que je dis du Corps, je le dis aussi de l'A- » me. Je vous ai dit dans ma cinquiéme Lettre, » que toutes les Idées primitives ne dépendoient » point de nous; mais que nous avions le pouvoir » de les combiner à l'infini, & de plusieurs Idées » primitives, en composer une arbitraire. C'est » dans ce pouvoir que consiste la Liberté, comme » je vous l'ai déja expliqué dans une autre occasion. » En ce cas-là, je ne suis maître que de la déter- » mination de mes pensées; mais je ne crée rien, » pas plus que lorsque de plusieurs matériaux je bâ- » tis une Maison.

» Tout ceci posé, vous ne devez avoir aucun

» scru-

„ ſcrupule ſur le pouvoir que je donne, ſoit à l'Hom-
„ me, ſoit aux cauſes ſecondes : ni la Puiſſance, ni
„ la Sageſſe de Dieu n'y perdent rien ; au con-
„ traire.

„ Je ne m'étendrai pas tant à refuter ceux qui
„ prétendent, que tout ce qui arrive eſt une ſuite
„ néceſſaire des Loix générales que Dieu a établies
„ dès le commencement. Ces deux Syſtêmes ne
„ ſont pas ſi différens qu'on s'imagine. Ces derniers
„ veulent que Dieu, en créant toutes choſes, les
„ ait diſpoſées de telle maniére, que tous les Evé-
„ nemens répondront à ſes vûës, ſans qu'il ſoit
„ néceſſaire d'aucunes Volontés particulieres pour les
„ y conduire. Les autres avouënt bien que de toute
„ éternité Dieu a déterminé les Evénemens ; mais
„ ils veulent que Dieu les éxecute par des Volontés
„ particulieres, ſuivant ſes Décrets éternels. Voilà
„ donc la ſeule différence, c'eſt l'éxécution momen-
„ tanée ; car d'ailleurs, les Loix générales des uns,
„ & les Décrets éternels des autres, reviennent à la
„ même choſe, & ruïnent totalement la Liberté,
„ & par conſéquent, font Dieu Auteur du Péché,
„ ou pour mieux dire, ruïnent le Bien & le Mal
„ moral, & détruiſent le Péché & la Vertu.

„ Voions ſi, ſans toucher aux droits de la Di-
„ vinité, je ſerai plus heureux dans mes Hypothéſes :
„ c'eſt ſur quoi je vous entretiendrai dans ma Let-
„ tre ſuivante. Je ſuis, &c.

DIXIEME LETTRE.

Suite du PRINCIPE. *L'Ame a le pouvoir de remuër ſon Corps, & par là, celui d'en remuer d'autres hors de lui.*

„ J'Ai établi, *Monſieur*, dans ma quatriéme Let-
„ tre, que Dieu a donné de l'efficace aux Cau-
„ ſes ſecondes ; efficace qu'elles ont reçûë de
„ lui-même. Je n'y reviens pas ; mais il s'agit à
„ préſent de prouver le pouvoir que nos Ames ont
„ reçû de la Divinité, de remuër nos Corps. C'eſt
„ une choſe certaine, *Monſieur*, que nous ne pou-
„ vons rien démontrer *à priori* : toutes nos connoiſ-
„ ſances ſont des Conſéquences tirées de certaines
„ Véritez, que nous ne connoiſſons que par ſenti-
„ ment intérieur, ou par le témoignage des Sens.
„ Or, ni l'une ni l'autre de ces ſources ne nous
„ font connoître que l'éxiſtence des choſes, mais
„ non pas quelle eſt leur eſſence. Je ſuis très-ſûr
„ qu'il y a en moi un principe penſant : mais je
„ ne connois pas plus quelle eſt ſon eſſence, que
„ tous ſes attributs. Ainſi, je ne ſai pas à *priori*,
„ ſi mon Ame a la faculté par elle-même de remuër
„ le Corps auquel elle eſt jointe ; mais je le ſai par
„ des Conſéquences claires. J'ai déja fait voir dans
„ ma précédente, les inconvéniens de refuſer à l'A-
„ me le pouvoir de ſe déterminer elle-même : il
„ n'y en a pas moins à lui refuſer celui de remuër
„ ſon Corps ; autrement, il ſembleroit que ſi nôtre
„ Ame, pouvant ſe déterminer elle-même ſans pou-
„ voir par elle-même faire agir ſon Corps, elle ſe-
„ roit ce que ſont les Cours ſouveraines, qui ju-
„ gent & prononcent la Sentence ; & que Dieu ne
„ ſeroit que l'éxécuteur des Sentences de l'Ame, &
„ toûjours prêt à prêter ſon miniſtere pour commettre
„ les plus horribles crimes. Cette idée a quelque
„ choſe de ſi choquant, qu'il n'y a pas moien de
„ s'en accommoder. Je conclus donc, que nos
„ Ames ont le pouvoir de ſe déterminer, elles ont
„ auſſi celui de remuër les Corps organiſés auxquels
„ elles ſont jointes, &, par ce moien, remuër d'au-
„ tres Corps qui leur ſont étrangers.

„ La Queſtion eſt, de ſavoir ſi elles ont ce pou-
„ voir par leur propre nature, ou ſi elles l'ont par
„ la ſeule inſtitution de la Divinité, qui, par une
„ Volonté à qui rien ne reſiſte, a voulu que cela
„ fût ainſi. Il m'importe fort peu quel des deux
„ Sentimens on reçoive. Ne connoiſſant pas l'eſ-
„ ſence de mon Ame, je ne puis philoſophiquement
„ décider la Queſtion, puiſqu'elle dépend de cette
„ connoiſſance. Mais ce que je ne puis ſavoir *à*
„ *priori*, ni comme Philoſophe, je puis le ſavoir
„ comme Chrétien. Voions ſi la Révélation ne nous
„ donnera point là-deſſus quelques lumiéres.

„ Les Anges ſont appellés dans l'Ecriture, les
„ Exécuteurs de la Volonté divine. Quand Dieu
„ envoia l'Ange exterminateur, qui fit mourir tous
„ les Prémiers nés d'Egypte ; par la ſuppoſition que
„ Dieu eſt l'Auteur immédiat de l'activité des In-
„ telligences, & du mouvement des Corps, que
„ faiſoit là cet Ange ? Son deſſein de tuër les Pré-
„ miers-nés lui venoit de Dieu, immédiatement :
„ l'action phyſique qui fit mourir ces Prémiers-nés,
„ n'en venoit pas moins. C'étoit donc Dieu qui
„ agiſſoit alors immédiatement. Encore un coup,
„ que faiſoit là la préſence de l'Ange ?

„ *St. Paul* nous dit que la Loi a été donnée par
„ le Miniſtére des Anges. Si les Intelligences n'ont
„ aucun pouvoir par elles-mêmes de remuër la Ma-
„ tiére, ce fut Dieu lui-même qui immédiatement
„ fit paroître & forma ces Eclairs, ces Tonnerres,
„ & cette Voix articulée qui prononça la Loi. Il
„ eſt bien ſûr auſſi que ce fut lui qui dicta les pa-
„ roles de cette Loi, & qui en dreſſa le Projet.
„ Si cela eſt, comment *St. Paul* dit-il que la Loi
„ fut donnée par le Miniſtére des Anges, puiſque
„ le deſſein en venoit certainement de Dieu, & que
„ tous ces ſignes extérieurs, & cette Voix qui l'en-
„ ſeigna à *Moïſe*, venoient auſſi immédiatement de
„ lui, s'il eſt vrai que les Intelligences n'aient point
„ le pouvoir de remuër la Matiére ? Ainſi, il fau-
„ droit dire que Dieu donna ſa Loi en préſence des
„ Anges, & non pas par leur Miniſtére.

„ Si dans le Vieux Teſtament les Anges nous
„ ſont repreſentés comme aiant le pouvoir de remuër
„ la Matiére, nous n'en voions pas de moindres
„ preuves dans l'Evangile. A la Réſurrection du
„ Fils de Dieu, un Ange du Ciel vint & leva la
„ Pierre de deſſus le Sépulcre ou *Jeſus Chriſt* avoit
„ été mis ; il parla aux Femmes qui avoient été
„ de bon matin au Sépulcre. Je demanderai toû-
„ jours, que faiſoit là cet Ange, ſi tout le mou-
„ vement qui ſe fit pour-lors dans la matiére, ſoit
„ pour former la lumiére reſplendiſſante dont il étoit
„ environné, ſoit pour faire mouvoir la Pierre hors
„ du deſſus du Sépulcre, ſoit pour articuler les pa-
„ roles qu'entendirent les Femmes ; ſi tout, dis-je,
„ étoit une opération immédiate de Dieu, à laquel-
„ le l'Ange n'avoit nulle part ?

„ Les Démons mêmes nous ſont repréſentez comme
„ aiant le pouvoir de remuër la Matiére. Liſez
„ l'Hiſtoire du Démoniaque qui habitoit dans des
„ rochers, dans la contrée des Gadareniens : on ne
„ pouvoit le retenir lié ni de cordes ni de chaînes,
„ il les rompoit toutes ; & quand *Jeſus-Chriſt* com-
„ manda aux Démons de l'abandonner, ils deman-
„ dérent permiſſion d'aller dans un troupeau de Pour-
„ ceaux qui étoit là préſent : quand J. C. leur eut
„ permis, ils y entrérent, & précipiterent les Pour-
„ ceaux dans la Mer. Ferez-vous intervenir Dieu
„ dans toutes les actions machinales du Démon ?
„ Sera ce Dieu, qui, à l'occaſion de la malice du
„ Diable, agira immédiatement ſur le Corps des
„ Poſſedez, pour les engager à ſe jetter ſur les Paſ-
„ ſans ? Si cela eſt, lorſque le Diable, par des pres-
„ tiges tente les Hommes, ce ſera par le Miniſté-
„ re de Dieu même, qui par-là ſera le véritable
„ Tentateur, puiſque c'eſt le preſtige qui induit les
„ Hommes ; contre ce que nous dit l'Ecriture,
„ que Dieu ne tente perſonne. Qu'elle horreur !
„ En vérité ces Conſéquences ſont trop affreuſes.
„ Dieu par-là aſſujetti à être l'éxécuteur de toutes
„ les malices des Démons !

„ Voici les Conſéquences que je tire de tout ce

„ que je viens de dire. Si les Intelligences, qui „ ne sont pas intimement unies avec la Matiére, „ ont le pouvoir de la remuër, pourquoi le refuser „ à l'Ame ? Il est certain qu'elle en a plus de be- „ soin, puisqu'elle ne peut entretenir son Corps que „ par ce pouvoir. Pour nier qu'elle ait telle ou telle „ propriété, il faudroit la nonoître parfaitement. „ C'est ce dont nous ne pouvons pas nous vanter. „ Il est vrai, que nous ne pouvons pas non plus „ affirmtr qu'un Etre ait telle ou telle propriété, „ si nous n'en connoissons pas l'essence; à moins „ que nous n'en soions bien convaincus, soit par „ nôtre sentiment intérieur, soit par nôtre expé- „ rience, soit par des Conséquences nécessairement „ déduites de quelque autre Vérité connuë : mais „ avec ces secours, je puis, & je dois même, me „ déterminer sans crainte. Par exemple, quoique „ je ne connoisse pas l'essence de mon Ame, je „ suis très-sûr qu'elle a la faculté de penser, parce „ que mon sentiment intérieur me le dit : je suis „ sûr qu'elle peut ressentir du plaisir ou de la douleur „ par le moien des Sens, parce que j'en ai l'expérien- „ ce : je suis sûr aussi qu'elle a la faculté de remuër „ la Matiére, par les Conséquences dont je vous ai „ entretenu ci-dessus, & par l'expérience; Conséquen- „ ces qui font Dieu Auteur du Péché, & de la ten- „ tation des Démons, & qui ruïnent entiérement les „ Idées que Dieu nous donne de lui-même, soit dans „ l'œconomie de la Nature, soit dans toute Révéla- „ tion. Si je refuse à l'Ame le pouvoir de remuer „ les Corps, la Nature me dit que Dieu est sou- „ verainement puissant & sage ; la Révélation me „ dit qu'il est souverainement bon, voulant le bon- „ heur des Intelligences, se faisant trouver à ceux „ même qui ne le cherchoient point ; enfin, pour „ tout dire, que Dieu est Charité. Ce sont des „ Véritez fixes, & qui doivent regler nos raisonne- „ ments. Ainsi, quoique la Philosophie ne me dise „ pas que nôtre Ame ait, ou n'ait pas la faculté „ de remuër la Matiére ; je ne laisserai pas de me „ déterminer en faveur de ce pouvoir, par les Con- „ séquences que je tire de ce qui m'est dit dans „ l'Ecriture, de la Divinité de laquelle se fuis plei- „ nement persuadé. C'est là cette Vérité connuë, „ d'où les Conséquences me déterminent à admet- „ tre dans les Intelligences la faculté de remuër les „ Corps. C'est en conséquence de cette faculté, „ que le Diable est appellé le Prince de l'Air & le „ Tentateur, & que nous sommes exhortés dans „ l'Ecriture à glorifier Dieu, aussi bien dans nos „ Corps que dans nos Esprits.

mens que mes Idées me font trouver faux & contradictoires, soit que je refuse d'embrasser ceux, où elles me font voir, avec évidence, tous les Caractéres que je connois de Vérité ; Or plus j'y pense, moins je viens à bout de me représenter la pensée, qui est un *acte qui se sent*, comme un acte de l'étendue qui ne se sent point & qui ne se connoit point ; Plus l'Idée de l'étendue s'éloigne de mon attention, plus je me trouve en état de sentir ce que c'est que la Pensée ; & de m'en procurer une connoissance claire, & distincte ; Si elle étoit un Etat de l'étendue, elle seroit l'étendue même éxistante d'une certaine maniére, & l'Idée de l'étendue contribueroit à me faire mieux comprendre ce que c'est que la Pensée, qui seroit un de ses Etats, ou elle même dans un Certain état ; de la même maniére que l'idée du Mouvement, de la Figure, du Repos devitnnent plus claires, plus distinctes, plus familiéres, quand on se représente l'étendue qui en est le sujet, & que l'on en désigne une Certaine portion, pour la concevoir terminée par une certaine surface & parcourant une certaine longueur ou occupant toûjours le même Espace. L'idée donc de l'étendue ne m'aidant point à connoitre la Pensée, mais au contraire y opposant le plus grand des obstacles, je conclus que ce qui pense en moi, ou que moi pensant, n'est point Etendue. De là il suit que le Corps peut se dissoudre, & passer par toutes sortes d'altérations, sans que pour cela le sujet qui pense se détruise & s'anéantisse ; Voila déja la possibilité de L'éxistence de l'Ame indépendante de son Union avec le Corps ;

SECTION X.

Examen du Pyrrhonisme sur l'ame de l'homme, & son Immortalité.

Note O. I. A l'Article Charron Mr Bayle dit : " Les „ fortes preuves que la nouvelle Philoso- „ phie a données de l'immortalité de l'ame „ conduisent à l'un ou à l'autre de ces deux abimes, ou „ que l'ame des bêtes est immortelle, ou que les „ bêtes sont des automates.

Ce qui paroit n'est pas etonnant.

A cela je répons qu'une Objection ne peut point passer pour victorieuse, pendant qu'on peut en donner la solution par le moien d'une Hypothése probable ; & voici de quelle maniére je conçois qu'un homme, appliqué à découvrir la Vérité & à démêler le Certain de ce qui ne l'est pas, pourroit raisonner sur ce sujet.

Il y a chés moi Etendue & Pensée : Je ne puis connoitre les choses que par le moien de mes Idées ; J'ai donc tort, & je ne me conduis pas conformément à ma Nature, soit que j'embrasse des Senti-

II. LES Raisons de Convenance quand elles ont pour fondement la Sagesse, la Justice, & la Miséricorde de Dieu, deviennent des raisons nécessaires & démonstratives, parce qu'il ne se peut que Dieu n'agisse d'une maniére digne de lui ; Or seroit-il digne de Dieu d'ayoir joint au Corps humain, qui ne doit & qui ne peut durer que peu d'années, une substance, capable par sa nature, non seulement d'éxister séparément du Corps, mais de plus capable de connoitre son excellence, & une infinité d'autres choses, capable de s'élever à la connoissance même de son Créateur, de s'assurer de son éxistence, de se livrer à l'admiration, au respect, & à l'amour de ce Créateur adorable ? capable d'aimer à arrêter son attentinn sur ses Ouvrages, plus encore pour se convaincre de la Sagesse, de la Puissance de leur Auteur, que pour avoir le plaisir de sentir leur délicieuses Impressions ? Capable ensuite de connoitre ce que c'est qu'ordre, que bienséance, Loix, Devoirs, Obeïssance, Vertus, Vices, Récompenses, & Châtimens ? Capable de s'appliquer a ce qui lui paroit juste, & approuvé de son Créateur, de s'éloigner du contraire, & de sacrifier à son Devoir bien des Douceurs, & bien des Intérêts ? Une Ame qui s'accable elle-même de reproches, quand elle a négligé ce qu'il convenoit qu'elle fit, qui ne désire rien plus que de parvenir à rendre une parfaite obéïssance aux Loix de son adorable Auteur & de posséder une vertu accomplie ; une Ame à qui la Vie est triste, parce que malgré tous ses efforts, elle la passe éloignée de ce But, où ses désirs les plus sincéres, & les plus constans s'élevent ; Voilà ce que je sens en moi, ou que je sens qui est moi. Or quel seroit le déplorable foit de cette Ame, si pour fruit de toute son application à s'avancer en Lumiéres, & en Probité, après des progrès bien médiocres, qui n'auroient fait qu'enflamer ses Désirs, elle rentroit tout d'un coup, dans les Ténébres éternelles, & étoit arrachée par la Mort, non seulement à cet Univers qu'elle trouve si beau, mais à l'espérance d'en connoitre, & d'en adorer L'Auteur qu'elle estime, & qu'elle aime infiniment plus ?

Je demande si un homme qui réfléchit sur l'éxcellence des choses dont son Créateur l'a rendu capable, ne fait pas son Devoir, & ne se conforme pas

Force des raisons de convenance.

pas en cela à la Volonté de ce Créateur? N'eſt-ce pas afin que l'homme réfléchiſſe que Dieu l'a formé capable de réflexions? & quelles réflexions lui convient-il mieux de faire que celles par leſquelles il parvient à connoître les Forces? C'eſt par ces réflexions qu'il s'aſſure de l'uſage qu'il en doit faire, & des ſentimens de reconnoiſſance qu'il en doit à ſon Auteur.

La Curioſité par laquelle l'homme ſe ſent pouſſé à aquerir des Connoiſſances, eſt-elle une Inclination raiſonnable, & légitime, qui lui fait honneur, ou ſi c'eſt tout le contraire? Cette Inclination eſt-elle une ſuite de la Nature que l'Auteur de ſon Etre lui a donnée, ou ſi elle vient de quelques mauvais principes? Eſt-ce en abuſant de ſes dons que l'homme vient à s'éclairer? Dieu approuve-t-il cette Inclination? ou s'il la condamne? Peut-on ſe rendre attentif ſur ces Queſtions, ſans ſe convaincre que l'homme fait ce qu'il doit, qu'il eſt louable, & que ſon Créateur l'approuve, quand il s'applique à aquerir des Connoiſſances; quand il fait un cas tout particulier de celles qui ſervent à le convaincre de l'exiſtence de ſon Créateur, qui le rempliſſent d'admiration pour ſa Puiſſance, ſa Sageſſe, & ſa Bonté, qui lui découvrent de quelle maniére il doit régler ſa vie, pour vivre conformément à la nature qu'il a reçue de ſon Auteur, & repondre par là à ſa deſtination? Un homme n'eſt-il pas louable, & ne fait-il pas ce qu'il doit quand il ſoûtient courageuſement, & qu'il s'anime à ſurmonter, tous les obſtacles qui s'oppoſent à l'aquiſition de ces connoiſſances, & à une conduite dont elles ſoient la Régle? Cela poſé qu'on ſe repréſente un homme qui réfléchit ſur ſon Sort & ſur ſa Deſtinée. Nous naiſſons dans l'Ignorance; les prémiers Eſſais que la Raiſon fait de ſes forces, les prémiers Principes qu'elle poſe, les prémiéres Conſéquences qu'elle en tire ſont preſque tout autant d'erreurs; on eſt élevé dans les Préjugés; on eſt environné de mauvais Exemples. La jeuneſſe, négligée, & abandonnée à ſes Paſſions, & aux impreſſions des Objets qui l'environnent, ſe perd ſans reſſource & s'affermit preſque toûjours ſans retour dans le Vice;

Un homme devient le fleau des autres, & preſque le ſien, quand il a une fois paſſé les prémiéres années de ſa Vie ſans préceptes, & ſans Maitre. Cependant à quoi ſe réduit ce qu'il apprend, avec tant de peine, ſous ceux qui le conduiſent juſques à l'âge de l'adoleſcence! Alors il commence à éprouver de nouveaux tirans, dans ſes Paſſions impétueuſes, & s'il a l'imprudence de s'y ſoûmettre, & de donner dans les piéges qu'elles lui tendent, il paie, pendant le reſte de ſes jours, les erreurs où il eſt tombé. La Raiſon enfin eſt-elle venue à bout de prendre le deſſus, l'amour pour la Lumiére & l'Ordre devient-il ſon goût dominant? Lorſqu'il eſt prêt de donner toute ſon attention à s'éclairer & à bien vivre, la diverſité des ſentimens, dans leſquels les hommes ſont partagés, l'effraie & l'accable; Il a bientôt beſoin d'un nouveau Courage, & d'une nouvelle Patience; il s'y réſout, il marche à pas comptés & avec une grande Circonſpection, il s'applique à démeler les routes ſûres d'avec les détours, à diſtinguer ſon Devoir d'avec les Illuſions de l'amour propre; tantôt il réuſſit, & il fait des progrés; tantôt il ſe méprend, & il ſe voit obligé de revenir ſur ſes pas; A la fin il ſait de quelle maniére il faut s'inſtruire, & s'y prendre pour avancer; Pour fruit d'une attention ſi conſtamment ſoûtenue, lorſqu'il ſe voit plus en état que jamais d'augmenter ſes Lumiéres & ſes Vertus, la Mort lui enléve pour toûjours les précieux avantages qu'il eſpéroit en retirer & dont il avoit fait ſon but continuel.

Plus on étudie le Corps humain, plus auſſi on admire la Sageſſe de ſon Auteur, qui l'a rendu ſi propre à toutes les Fonctions pour leſquelles il eſt formé; Il a été néceſſaire d'y aſſembler une infinité de Reſſorts, très-différens les uns des autres, & cependant ſi unis, & ſi propres à ſe fortifier les uns les autres, ſi délicats & ſi durables, ſi faciles à ceſſer, & capables en même temps des plus violents efforts. Qu'on joigne à ces Conſiderations celles de l'Eſprit humain, les Talens merveilleux de cet Etre qui penſe, & qui ſe trouve uni à ce Corps; Tant de merveilles n'auroient-elles été aſſemblées, par une Main toute Puiſſante, que pour donner lieu à une Vie très-courte, qui ſe paſſe, ou dans un aſſujettiſſement honteux aux paſſions & au vices, & dans une enchainure de deſordres, ou dans des vains & pénibles efforts, pour avancer en Lumiére & en Vertu, efforts qui s'anéantiſſent pour jamais dés qu'ils commencent à devenir plus aiſés, & plus heureux?

Quand j'étudie le Corps d'un Animal, je m'apperçois que tout y porte les Caractéres d'une Cauſe Intelligente, très-Puiſſante & très-Sage. Mais dés que je ſuppoſe unie au Corps d'un Animal, à celui de l'homme par exemple, une Ame telle que la nôtre, capable d'Idées, capable de déſirer & de craindre l'avenir, aſſujettie à des ſens qu'elle doit combattre, dominée par des idées qu'elles ne peut mépriſer ſans trouble, & qu'elle reflechit preſque néceſſairement. Dés que je ſuppoſe que la Vie d'une telle Ame ſe termine avec celle du Corps, je ne puis plus reconnoitre dans ce compoſé les traits de Sageſſe que la vuë du Corps me faiſoit admirer.

Un Homme qui réfléchit ſur ſon Exiſtence, ne fait-il pas ce qu'il doit, & ce qui eſt digne de l'homme? Un homme aime ſon exiſtence, s'aime-t-il pas un bien, & un préſent de ſon Créateur, & n'auroit il pas tort de ne l'aimer pas? Dés qu'on aime ce préſent, dés qu'on fait cas de ſon exiſtence dés qu'on en fait l'objet de ſon eſtime, & de ſon affection, il eſt naturel d'en ſouhaiter la continuation; la Nature, & la Raiſon que l'homme a reçues de Dieu le conduiſent à ces ſentimens & à ces déſirs; Cependant ſi ſon Ame n'eſt pas Immortelle, le voila réduit à eſtimer, à aimer, & à déſirer ce qui doit inévitablement lui échapper, & lui échapper pour jamais; Ce que l'homme doit le plus aimer & le plus eſtimer, & déſirer le plus ardemment, c'eſt la durée de ſon Ame, & c'eſt cette Ame qui ne ſe connoit que pour ſe regretter, & pour prévoir ſon éternel anéantiſſement.

Une Ame qui ſouhaite ardemment de connoitre l'Auteur de ſon être, & le Créateur de toutes choſes, qui ſouhaite de le connoitre pour l'aimer purement, pour le préférer abſolument à tout, pour l'admirer & l'adorer, vivre dévouée à lui, & trouver ſa félicité à lui rendre d'éternelles actions de graces; Une Ame qui, pour ſe mettre en état de parvenir à de ſi grandes eſpérances, dont l'attente lui fait regarder comme un bien d'avoir reçu l'être, eſt attentive à tous ſes mouvemens, régle ſes déſirs, ſes yeux, tous ſes ſens, & toutes ſes démarches, ſacrifie, à tout coup, ce qu'elle voit à ce qu'elle eſpére, ce qui l'environne à ce qu'elle attend, de peur de déplaire au Grand Etre qu'elle adore, & dont elle fait ſon unique but; une Ame ainſi diſpoſée eſt-elle condamnée à ſe repaitre de Chiméres? & la mort l'égalera-t-elle à ceux qui ne ſe ſont jamais rien refuſé, qui ne ſe ſont fait ſcrupule d'aucun Vice, & qui ont noié, dans leur abandon aux plaiſirs, tout ce qui pouvoit leur ſurvenir d'inquiétude? Dans une telle ſuppoſition, la Folie n'auroit-elle pas droit d'inſulter à la Sageſſe?

III. QU'ON ne diſe point que ceux qui ont pris le parti de s'attacher à la Vertu, & de la préférer à tout le reſte, dans un parfait dévouement, trouvent déja une ſuffiſante Récompenſe, dans un choix ſi raiſonnable, & dans une Vie ſi ſagement réglée: Cela ſeroit bon à dire ſi nous n'avions point de corps, & ſi les ſacrifices que le Devoir éxige de temps en temps ne coutoient rien à la Nature. Si pour perſéverer enfin dans ce que l'on doit, & pour

Réponſe à une Objection.

pour mépriſer ce qu'on peut ſe procurer de douceurs d'une Nature différente, il n'étoit pas néceſſaire de ſe ſoutenir par de grandes eſpérances; Que peut-on concevoir de plus indigne de l'Equité de Dieu que de donner à ceux d'entre les hommes qui s'attachent le plus parfaitement à lui plaire, à lui obéir, à ſuivre l'Ordre qu'il aime eſſentiellement? qu'y a-t-il, dis-je, de plus indigne de ſa Sageſſe, & de ſon Equité, que de leur donner pour principale récompenſe la ſatisfaction de ſe repaître de Chimères?

Je veux qu'il ſe trouve de temps en temps quelques hommes extraordinaires, & d'un tour d'eſprit ſi ſingulier, que preſque inſenſibles aux Impreſſions des Objets extérieurs, preſque ſans goût pour leur éclat; incapables outre cela de céder à l'influence de l'exemple, & de compter pour quelque choſe, ſoit les Careſſes, ſoit les Mépris, ſoit même les Inſultes des Vicieux, qui enfin ne connoiſſent d'autres plaiſirs que celui de ſentir leur Forces, leur Droiture, & l'excellence de leurs Inclinations pour la Lumière & la Vertu. Mais plus ces hommes ainſi faits s'affectionneront à la Lumière & à la Vertu, plus ils en connoîtront le prix, plus ils ſe féliciteront d'être nés avec de ſi heureuſes diſpoſitions, & plus auſſi ils devront ſouhaiter la continuation d'une Vie ſi étimable, plus ils devront ſouhaiter de ne voir point s'éteindre pour jamais cette Lumière, & cette Vertu qui fait leur Delices, plus ils devront aimer l'Auteur adorable qui leur a fait de ſi Riches Préſens, & ſouhaiter de lui en rendre des actions de graces qui ne finiſſent point.

Tant de penſées ſi raiſonnables, ſi juſtes; ne pourroient-elles les affranchir de retomber dans le Néant? La Souveraine Sageſſe & la Souveraine Sinteté ne leur en tiendroit-elle aucun compte; & d'ailleurs pour un homme qui, ſéparé de la foule de tous les autres, & iſolé en quelque ſorte, trouve moien de ſe rendre facile ſa perſévérance dans la Vertu, il en eſt des milliers à qui cette perſévérance coute, & coûte beaucoup.

Un de nos Devoirs c'eſt d'aimer les autres hommes, & de nous intéreſſer dans leur ſort, & de travailler à leur faire aimer la Lumière, & le Devoir; Un homme poſſédé d'un zéle ſi raiſonnable, à quelles mortifications n'eſt-t-il pas expoſé, chaque jour; quand il voit ſes plus raiſonnables, & ſes plus charitables Conſeils négligés, mépriſés, foulés aux piés, par la plus grande partie des hommes qui paroiſſent conjurés contreux-mêmes; Un homme ſe dévoue à l'utilité des autres; On commence à lui en ſavoir quelque gré, & à profiter de ſes ſoins: mais bientôt des Ames également baſſes, & ambitieuſes, ne pouvant ſouffrir que les yeux des hommes ſe tournent ſur un autre mérite que le leur, s'acharnent à traverſer tout le bien qu'un honnête homme avoit entrepris de faire, elles trouvent moien d'interpréter en mal tout ce qu'il fait de meilleur, & le réduiſent à perdre la plus grande partie de ſon temps, à ſe défendre contre les accuſations & les ſupercheries de ces ennemis de la véritable Lumière. Voilà un éxemple & un genre d'épreuve: Mais il en eſt un grand nombre d'autres autant deſagréables;

Comparons la Vie d'un homme qui préfére effectivement ſon Devoir à tout ce qui le frappe, & qui ſeroit capable de ſe ſaiſir de ſon attention & de ſes deſirs; mais qui ne donne pas à ſes Devoirs cette juſte préférence, ſi parfaitement & ſi invariablement que ces temps en temps il ne lui en coûte des efforts pénibles, des combats, des regrets, que de temps en temps il ne ſoit ébranlé, il ne trébuche même, il ne ſuccombe, mais non pas ſans retour, & ſans ſe relever. Sa vie ſe partage donc, d'un côté entre la ſatisfaction que lui procurent ſes Victoires, & d'un autre les peines qu'il ſe donne pour les remporter, les mortifications que lui coûtent ſes chûtes, la confuſion avec laquelle il y réfléchit, les efforts auxquels il ſe reſoût pour s'en relever, la crainte de céder aux attaques; les traieurs enfin des dangers, & la joie de s'en tirer; Comparons une telle vie, qui eſt préciſément celle de la plus grande partie des honnêtes gens, avec la vie des hommes qui n'ont pour tout Principe que leurs Intérêts préſens, & le plaiſir de ſatisfaire leurs Sens & leurs Paſſions, qui ne connoiſſent point de ſcrupule, qui ſe ſont fait un habitude de s'étourdir ſur tout ce qui pourroit les inquiéter, dont l'eſprit eſt dans une eſpéce d'yvreſſe, par rapport à l'avenir; Ceux-ci toûjours ſemblables à eux-mêmes, toûjours dans le joie, toûjours libres de tout ce qui peut les inquiéter, éxempts de craintes, éxempts de troubles, par leur abandon au préſent, & à tout ce qui peut ſatisfaire ou amuſer leur ſenſualité, ne vivent-il pas plus heureux? & cette Vie, qui paſſe comme un ſonge, n'eſt-elle pas pour eux un Songe, plus doux & moins interrompu de déſagrémens que la Vie de la plûpart des perſonnes Vertueuſes? On ſeroit donc plus heureux en tournant tout-à-fait le dos aux Devoirs, qu'en ſe partageant entre l'attachement qu'ils méritent, & ce qu'on trouve d'engageant & de ſéduiſant dans les Circonſtances dont on eſt environné.

D'un autre côté qu'on ſe repréſente un homme qui deshonnore ſa nature humaine par ſes Brutalités, par ſes Injuſtices, par ſon mépris pour la Lumière, & ſon goût pour ſes Fantaiſies, qui ſéduit les uns par ſon Exemple, fait ſouffrir les autres par ſes Duretés, qui dit, *Je fuis né ſur cette terre, où ma Carriere ſera courte, j'ai trouvé moien de faire en ſorte que l'Idée de ſa fin inévitable n'en trouble point les agrémens; Je me veux refuſer à toute penſée qui pourroit me gêner, & m'inquiéter; Je me ſuis fait une Loi Conſtante de m'étourdir & de me abandonner à mes Inclinations, je hairai, quand elles me porteront à haïr, j'aimerai, & je ne negligerai rien pour me ſatisfaire. quand elles m'engageront à aimer; je tromperai ſans ſcrupule, quand je trouverai à propos de tromper; je ſeraiſeur à tour Complaiſant, Dur, Souple, Cruel, Flateur, Impitoiable, ſuivant l'humeur dont je me trouverai, & les circonſtances qui m'environneront; Je tâcherai ſans porter mes vues trop loin, & ſe mourrai enſin ſans y prendre garde.* Eſt-il juſte que ces gens-là obtiennent tranquillement leur but? une Vie à venir où ils auroient à rendre compte de ce qu'ils ont fait, pour ſe deshonnorer dans celle-ci, & pour rendre miſérables les autres, eſt l'objet de leur horreur, ils aiment à ſe perſuader que c'eſt une Chimére. Ceux-ci ne ſe tromperoient point; Mais ceux qui s'attendent à quelque choſe de meilleur, pour tout fruit de leur Patience, ſe feroient un repas d'Illuſions.

IV. Mr. BAYLE, & ceux qui penſent effectivement comme il penſoit, ou comme il faiſoit ſemblant de penſer, & qui ſont perſuadés, par le moien de leur Foi, & d'une Grace ſurnaturelle, que le Vieux & le Nouveau Teſtament ſont des Livres Divins, ſont obligés par leurs Principes de croire que les Ecrivains de ces Livres ne ſe ſont pas trompés dans leur raiſonnement; Or s'ils ne ſe ſont pas trompés, celui que je viens de faire eſt très-juſte. Quand St. Paul veut affermir les Theſſaloniciens dans la Patience & dans le Courage, dont ils ont beſoin pour continuër à ſoûtenir les afflictions auxquelles ils ſont éxpoſés, il leur repréſente que par cette Patience, & par ce Courage il ſe rendent dignes du Roiaume de Dieu, & pour les perſuader que la poſſeſſion de ce Roiaume couronnera leur fidelité à toute épreuve, il ſe ſert de la Voie du Raiſonnement; car dit-il, *il eſt Juſte devant Dieu, qu'il affige à leur tour ceux qui vous affligent, & qu'il vous donne, à vous qui êtes affigés du ſoulagement avec nous, lorſque le Seigneur ſe montrera du Ciel, accompagné des Anges, qui ſont les Miniſtres de ſa puiſſance, & qu'au milieu des flammes ardentes il ſe vangera de ceux qui ne connoiſſent point Dieu, & qui n'obéiſſent point à L'Evangile de nôtre Seigneur Jeſus Chriſt; Car le Seigneur punira*

Conſéquences.

ces

ces gens-là d'un ſupplice éternel, quand il paroîtra avec tout l'éclat de ſa puiſſance, dans ce jour où il viendra pour être glorifié dans ſes Saints, & pour être admiré dans ceux qui auront cru, du nombre desquels vous ſerez vous qui avez cru à nôtre témoignage. Suivant les Idées de cet Apotre qui ſont les Idées du Sens commun, il convient que Dieu ſe glorifie, en faiſant connoître hautement ſon amour pour l'Ordre, par la Reparation de tous les déſordres, & par le ſort qu'il aſſignera aux Bons & aux Méchans après la Carriére de cette Vie, ſuivant le parti qu'il leur aura plu d'y prendre.

Le Raiſonnement de Sr. Paul eſt ſolide, ou il ne l'eſt pas; Or Si on peut y oppoſer quelque difficulté dont la ſolution ſoit inſoluble, il n'eſt pas convaincant & il laiſſe l'eſprit dans l'Incertitude; Les Théologiens qui ont ſuccédé à Sr. Paul, & qui doivent ſoûtenir & juſtifier ſa Doctrine, ne ſont donc pas moins obligés que les Philoſophes raiſonnables à lever une difficulté qui oppoſe à un Raiſonnement très-fort, un autre Raiſonnement qui paroît auſſi ſans réplique; Il ne ſeroit preſque d'aucune utilité de s'aſſûrer qu'on a une Ame immortelle ſi l'on n'étoit pas en même temps aſſûré d'une Providence qui réglera ſon ſort; Il importe infiniment au genre humain d'unir la Vérité de ces deux dogmes. Penſeroit-on d'une maniére conforme à l'Idée qu'on doit avoir de la Sageſſe de Dieu, ſi l'on ſuppoſoit qu'il a créé l'Univers, & qu'il en a agencé les parties, ſans autre deſſein que de faire un eſſai de ſa Puiſſance & de ſon Intelligence; mais qu'au reſte cet ouvrage lui eſt comme indifférent, qu'il laiſſe chacun des Etres qu'il a produits agir conformément aux Forces qu'il lui a données, ſans y prendre aucun Intérêt? Si les Hommes prenoient le parti de vivre ſur la Terre conformément aux Idées de l'Equité, & aux Loix de la Vertu, ils vivroient heureux, & le genre humain ſeroit un Spectacle digne de l'attention de ſon Auteur, par l'ordre qui y régneroit, & par un Beau d'une nature au deſſus de celui que l'arrangement des Cieux nous préſente. Les Vices au contraire, auxquels, les hommes s'abandonnent, ſont de la Terre un Théatre affreux d'abominations & de miſéres. Un petit nombre de Perſonnes s'appliquent conſtamment à reſpecter les Loix que tous les autres devroient ſuivre; Cet attachement qu'ils ont pour leur Devoir leur coûte divers ſacrifices; ſouvent ils ſe refuſent des plaiſirs que les autres ſe permettent; ſans que leur ſanté ni leur fortune en ſouffre; les ſcrupules qu'ils ſe font de s'écarter de la Sincérité, & de la Droiture, ſont cauſe qu'ils rampent, ſans bien, ſans crédit, ſoumis à mille beſoins, expoſés à mille inſultes. Dieu verroit toutes ces prodigieuſes différences, ſans y faire la moindre attention! les uns, tout Vertueux qu'ils ſuſſent, languiroient ſans dédomagement! les autres tireroient du déſordre de leurs Inclinations, & de leur abandon au Vice, tous les fruits qu'ils s'en promettent! L'Ame de l'homme eſt ſans contredit capable de durer toujours, ſi ſon Auteur le trouve à propos; elle eſt capable de s'élever aux plus ſublimes, Lumiéres & à la plus parfaite Vertu, à la Connoiſſance & à l'Adoration de ſon Créateur, & une Subſtance Intelligente, ſuſceptible d'une perfection ſi accomplie, n'auroit été tirée du néant que pour y retomber, après avoir été unie, pendant quelque temps, à un Corps où elle devoit vivre dans les ténébres, dans l'imperfection, dans des Efforts, & des Combats contre ſoi-même, ou dans un Abandon éxtravagant à des Paſſions déraiſonnables!

Après avoir réfléchi ſur toutes ces preuves, ſe ſera-t-on une Loi de demeurer en ſuſpens, parce qu'on y en peut oppoſer d'autres d'une force égale? Et où ſont-elles ces raiſons d'une force égale? Mettra-t-on en parallèle avec ce qu'on vient de lire, les ſubtilités, par leſquelles les Stoïciens s'amuſoient à vouloir prouver, que le *Plaiſir* n'eſt point un *Bien*, que la *Douleur* n'eſt point un *Mal*, que le Souverain bien conſiſtoit dans la Vertu, un homme qui auroit été vertueux pendant une heure, ſe ſeroit rendu par-là même ſouverainement heureux; *Or il n'y a* ajoutoient-ils, *quoique ce ſoit au deſa de la félicité ſuprême, donc il n'y en a point qui ſurpaſſe celle d'un homme qui a été parfaitement heureux pendant une heure; par Conſequent le ſort de celui qui le ſeroit pendant deux heures, pendant deux ſiécles, pendant l'éternité même, ne ſeroit pas plus heureux que s'il ne l'avoit été que pendant un quart d'heure.* On ſent bien qu'il n'y a là qu'un aſſemblage ſubtil de termes pompeux, qui peuvent embarraſſer un Eſprit qui n'eſt pas fait à démêler les équivoques, mais qui ne ſauroient perſuader un Entendement qui ne reſpecte que l'évidence, & ne veut ſe rendre qu'à elle. Il faudroit connoître bien peu le prix de la félicité ſuprême, de la vertu accomplie pour ne pas ſe féliciter d'y être parvenu; & il faudroit être dans une Indolence bien déraiſonnable, & par là même bien condamnable, pour ne penſer pas ſeulement à déſirer la continuation de ce dont on fait l'objet de tous ſes déſirs, de toute ſon eſtime, & de tout ſon attachement.

V. REDUIRA-T-ON un homme qui a ſérieuſement réfléchi ſur tout ce qui va à le perſuader de l'Immortalité de ſon ame, le réduira-t-on à s'arréter tout court, & à prendre là-deſſus le parti de l'incertitude, en lui préſentant *les deux Abymes, l'un de la Machine des bêtes, l'autre de l'Immortalité de leur ame*; Aux Objections qu'on voudroit tirer de là pour embarraſſer un homme & pour ébranler ſa perſuaſion, pour peu qu'il eut appris à raiſonner juſte, il répondroit; *Je ſuis convaincu de ce qui ſe paſſe chés moi, des penſées qui m'occupent, des ſentimens & des déſirs où je puis m'élever, auſſi bien que de l'obligation où je ſuis de le faire; je ſuis convaincu de cela a n'en pouvoir douter, parce que je le ſens, & qu'une expérience intérieure, dont rien n'égale la certitude m'en convainc: Je ne ſai point ce qui ſe paſſe dans les Bêtes, je puis là deſſus former quelques conjectures; mais ces conjectures n'ont rien de démonſtratif; Je n'abandonnerai jamais ce dont les ſentimens les plus vifs, & les conſequences les plus claires me contraignent, parce qu'on y peut oppoſer des Hypothéſes ſur leſquelles je n'ai aucune certitude; je me rends à ce qui eſt clair pour moi, & je ne décide point ſur ce qui m'eſt obſcur; c'eſt là une précaution néceſſaire pour éviter les embarras qui jettent dans le Pyrrhoniſme.* J'ai compté entre les Cauſes, la téméraire fantaiſie de prononcer, ſur ce qui n'eſt pas aſſés clairement connu, & de ſoûtenir avec obſtination ce qu'on a une fois établi. Un homme qui a du panchant au doute prend occaſion de douter de tout, & ce qu'il trouve un grand nombre de propoſitions très-incertaines, ſoutenues avec toute la fermeté avec laquelle il n'eſt permis d'aſſûrer que ce qu'on connoit de plus certain. En voici un éxemple: L'hypothéſe qui fait des Bêtes des pures machines à plû; ſes partiſans ſe ſont fait un plaiſir de ſentir la ſubtilité & la force de leur génie, qui venoit à bout de répandre tant de vraiſemblance ſur une hypothéſe ſi paradoxe pour élever des preuves auxquelles ils s'affectionnoient, au-deſſus de la vraiſemblance, & pour forcer les hommes à s'y rendre, ils ſe ſont aviſés d'y intéreſſer la Réligion. L'Immortalité de l'Ame, ont-ils dit, devient un Dogme douteux, il tombe même, ont-ils ajoûté, & il devient inſoûtenable à la Raiſon, à moins qu'on ne faſſe des Bêtes tout autant de Machines. Si on leur ſuppoſe une Ame mortelle & capable de ſentiment, il naît de là des difficultés inſurmontables contre la Bonté & la Juſtice de Dieu. Il s'eſt trouvé des gens qui leur ont accordé toutes ces Conſéquences, après quoi ils ont ainſi raiſonné. Les Bêtes ne ſont point de pures Machines, elles ſentent, & elles penſent, donc il n'y a point de Certitude dans le Dogme de l'Immortalité de l'Ame, hu-

Réponſe à l'argument tiré de l'ame des bêtes.

humaine & il n'y a qu'embarras dans celui de la Providence ; c'eſt ainſi que des Déciſions téméraires ſur ce qu'on ne ſait pas aſſés, conduiſent à revoquer en doute ce dont on peut parfaitement s'aſſûrer.

Quand il s'agit de répondre à des Objections contre les Dogmes importans de la Providence Divine, & de l'Immortalité de l'Ame, pourquoi s'aſſujettir à une ſeule Hypotheſe, difficile à établir, & expoſée à de grandes difficultés? pourquoi la donner comme la ſeule qui puiſſe ſervir à réſoudre les Objections? Il eſt aiſé d'en imaginer d'autres, qui auront auſſi leur vraiſemblance, qui en auront même d'avantage, & qui lèveront les difficultés.

Accordons, ſi l'on veut, aux Bêtes une Ame qui ſoit une ſubſtance diſtincte du Corps. Ce qui révolte contre cette ſuppoſition, c'eſt qu'on ſe figure, très-mal à propos, & ſans fondement, qu'une Subſtance qui penſe, & qui eſt diſtincte du Corps, ſe trouve par là même toute ſemblable à l'Ame de l'homme, comme s'il ne pouvoit pas y avoir autant de dégrés entre les *Subſtances penſantes*, par où elles différeſſent en Nature & en Eſpéce, comme il s'en trouve entre les *Corps*. Se permettra-t-on de dire. *Un Limaçon eſt un Corps Organiſé qui a Vie, & qui ſe nourrit, Donc il vole comme une Aigle?* On auroit tort de confondre ainſi tous les Etres, qui auroient entr'eux quelque rapport & qui ſe reſſembleroient à quelques égards;

Il eſt des Inſectes qui ont à peine la force Locomotive; il eſt des Singes d'une agilité extrême.

De même auſſi entre les ſubſtances qui penſent, il en eſt qui, ſemblables à l'Ame humaine, ſont Capables de réfléchir, d'acquérir de grandes lumiéres, de connoitre des Loix, & de s'y ſoumettre, de ſe dévouër à leur Créateur, & de le glorifier, non ſeulement par leur admiration, par leurs actions de grace, mais auſſi par une Obéïſſance accompagnée de ſacrifices étonnans. Il en eſt dont la pénétration & la force eſt beaucoup ſupérieure à toute la pénétration, toute la capacité, & toute la force de l'Intelligence humaine. Il en eſt auſſi dont toute la Nature & la Capacité ſe réduit à un petit nombre de ſentimens, de déſirs & de ſatisfactions, qui les occupent uniquement pendant toute la durée de leur éxiſtence. De la même maniére que l'Ame de l'homme a été formée en telle ſorte par ſon Créateur, qu'il nait en elle, Idée après Idée, Conſéquence après Conſéquence, Réflexion après Réflexion, & cela ſans fin & ſans ceſſe, & qu'elle peut elle-même ſe varier à l'infini; de la même maniére auſſi, on peut concevoir que l'Ame d'une Abeille eſt diſpoſée en telle ſorte, que tout ce qui eſt propre à lui fournir de la Matiére pour ſon Ouvrage, fait ſur elle des Impreſſions agréables, & que ces doux ſentimens ſont ſuivis de déſirs, qui la pouſſent à ſe ſaiſir de certains ſucs; Mais tout le reſte lui eſt indifférent; elle n'y penſe point; uniquement, & toute entiere, occupée de l'Idée de ſes Raïons, de ſes Cellules, des Matériaux qui doivent les compoſer & les remplir, elle ne travaille qu'à cela & elle y travaille éxactement, parce qu'elle ne ſauroit pas ſe diſtraire, ſa Nature en étant incapable. On peut appliquer la même ſuppoſition aux Caſtors, & en général à toutes les eſpéces d'Animaux Brutes; on voit que chaque eſpéce eſt démeurée dans les mêmes dégrés & d'imperfection, & d'habileté où elles étoient il y a pluſieurs ſiécles: quelques Actes réïtérés, dont des déſirs & des craintes ſont Cauſe, donnent aux Individus de chaque eſpéce quelque dégré d'Induſtrie qui ne ſe remarque pas dans les autres. Si leur Ame étoit capable de réflexion comme celle de l'homme, ils ſe perfectioneroient tout autrement qu'ils ne font; & comme ceux de la même eſpéce n'ont pas ent'eux de Guerres inteſtines, ils profiteroient des Réfléxions les uns des autres, qu'ils viendroient à bout de ſe communiquer par des ſignes; Ils en ont bien quelques-uns, mais, de tout temps, ces Signes ſe ſont réduits, à n'être que les Indices de quelques Sentimens ou de quelques Déſirs.

L'Ame d'une Bête ne réfléchit point ſur ſon éxiſtence, ne connoit point le prix de ce préſent, n'en ſouhaite point la continuation; jamais il ne lui vient en penſée d'acquérir des Lumiéres, de ſe connoitre elle-même, & de ſe former des juſtes Idées de ce qui l'environne;

Des Sentimens ſont tout ce qui l'occupent, elle n'a aucune Idée de l'avenir, elle n'en a aucune de ſon Auteur, elle ignore abſolument ce que c'eſt que Loix, & que Devoirs. Après des Différences ſi immenſes y auroit-il la moindre ombre de Raiſon de conclurre que le ſort de l'Ame des Bêtes doit être le même que le ſort de l'Ame des Hommes, & que les unes & les autres doivent être Mortelles ou Immortelles?

Rien n'eſt plus ordinaire aux hommes que d'outrer les reſſemblances, & de ſuppoſer entiérement ſemblables les choſes qui ſe reſſemblent tant ſoit peu. C'eſt par ce principe que les hommes jugeant des autres par eux-mêmes, ſe trompent en ſuppoſant dans les autres, les uns la même bonne foi, & la même innocence, & les autres les mêmes ruſes, & les mêmes panchans qu'ils ſe ſentent. Les Enfans vont plus loin, ils animent tout, ils châtient, & ils flattent leur poupées, chés qui ils ſuppoſent quelque choſe de ſemblable à ce qu'ils ſentent, eux-mêmes quand on les careſſe ou quand on les reprend; L'habitude qu'on s'eſt faite dès l'enfance de ſuppoſer, dans les Corps, quelque choſe de ſemblable à la Penſée, a répandu, dans la Philoſophie même, bien des ténébres. C'eſt encore aux mêmes Principes, qu'il faut imputer un grand nombre de raiſonnemens qu'on a fait ſur l'Ame des Bêtes; Nous jugeons de leurs actions par les nôtres, & nous attribuons à la réflexion ce à quoi elle n'a nulle part. On s'imagine, par éxemple, qu'un Liévre, en vue de donner le change aux chiens, en chaſſe un autre de ſon gîte, & ſe met en ſa place; Mais pour éxpliquer ce Phénoméne, il ſuffit de ſuppoſer que l'Ame du Liévre a accoutumé d'éprouver, dans ſon gîte, un ſentiment de repos; l'Idée de ce repos l'oblige à en chercher un, & quand elle l'a trouvé, ce ſentiment la détermine à y reſter. Le Liévre eſt las, le ſentiment de laſſitude, & celui de la crainte qui l'accompagne, ſont deux ſentimens desagréables, ſuivis l'un & l'autre du déſir de ſentir le repos; La vue d'un gîte lui en réveille l'idée & cette idée le détermine à s'y placer.

Attiré par l'odeur, il détermine ſes pas du coté où un autre Liévre eſt tranquille; le Bruit donne à celui-ci des ſentimens d'allarme, & comme il eſt tout frais, ces ſentimens ſont bientôt ſuivis du déſir de s'enfuir, & du plaiſir qu'il y trouve; De cette maniére, d'un côté l'Idée du Repos & le ſentiment qui l'accompagne ſatisfaisant le prémier, & s'éxcitant en lui, à la vue d'un gîte, il ſe détermine à s'y tapir, d'un autre les chiens ſuivent le Liévre qui court. Il n'y a eu en tout cela ni Deſſein ni Raiſonnement; La vue d'un chien irrite des Oyes, la peur & la colére ſont ſuivies du déſir de ſe défendre, elles tournent leur becs de ſon côté; Si une vient à être mordue, le ſentiment de la douleur rend ſa fraieur plus grande, elle fuit & s'enfonce dans la troupe des autres pour ſe cacher; Là-deſſus on s'imagine que les autres lui ont fait place, & ont eu la généroſité de vouloir lui ſervir de Rempart.

Si on veut prendre la peine de réfléchir; on éxpliquera aiſément, par la ſeule ſuppoſition des ſentimens, de quelques émotions qui les ſuivent, & des effets qui en réſultent ſur le Corps; on éxpliquera, dis-je aiſément, par ces feules ſuppoſitions, un grand nombre d'actions des animaux brutes, qu'on ſe plait à admirer, & dont on parle même avec éxa-

géra-

gération, parce qu'on ſe fait un plaiſir de les rapporter à des Principes ſemblables à ceux que nous éprouvons chés nous. Si les Animaux ſtupides poſoient des Principes, tiroient des Conſéquences, ſe propoſoient des Buts, délibéroient ſur les Moiens les plus propres à y conduire, on verroit leur habileté croître tous autrement, par là même qu'elles ne ſe diſſiperoient point, comme font les hommes, en mille réflexions & en mille raiſonnemens infructueux. Mais les Caſtors qui ſavent ſe bâtir des maiſons, & qui paroiſſent les plus induſtrieux des Animaux, & les plus précautionnés, par la manière dont ils conſtruiſent leurs retraites, ne ſont point venus à penſer qu'ils pourroient les remplir de proviſions, & ſe laiſſent aujourd'hui auſſi groſſiérement écraſer ſous une trape, qu'ils le faiſoient il y a Cent, & deux Cents Ans; Après cela le moien de leur attribuer de la Réflexion;

Un bœuf détourne ſa tête quand il voit venir le coup qui va l'aſſommer, mais la crainte de la douleur eſt la ſeule Cauſe de ce mouvement; car il n'a jamais réfléchi ſur ſon éxiſtence, il n'a aucune idée de la Mort. Un Porc qui s'irrite dès qu'on le touche & qui fait connoître ſon dépit & ſon irritation par la véhémence de ſes Cris, voit ſaigner un autre Porc ſans s'émouvoir, & ſans donner aucune marque qu'il craigne le même ſort; un Cheval après avoir fait quatre lieuës, commence d'être las; Ce ſentiment eſt déſagréable, mais ce déſagrément n'eſt point fortifié en lui, comme dans les hommes, par des réflexions qu'il faſſe ſur le paſſé, par l'appréhenſion que ſa laſſitude ne redouble, par la crainte de faire, après midi une traite auſſi longue que la première: A meſure qu'il approche de l'hotellerie, les impreſſions des Objets qui en raménent l'idée ſont ſuccéder un ſentiment de joie à celui de laſſitude; il ſe repoſe, il mange enſuite, ſans que ſon plaiſir ſoit troublé par aucune appréhenſion. Après avoir repris ſes forces, il part auſſi gû, & il prend autant de plaiſir de marcher que s'il n'avoit jamais été las; Il faut même que le Cavalier qui le monte modére ſon feu. Ainſi les Bêtes ſouffrent peu, & ce qu'elles ſentent de déſagréable n'eſt rien en compraiſon des ſentimens de plaiſir auxquels elles ſont ſenſibles, qui ſont beaucoup plus fréquens, & beaucoup plus continués. Le Créateur de l'Univers a agi conformément à ſon infinie Intelligence & à ſon infinie Liberté, en formant une infinité de différens êtres, & en diſtribuant le bonheur ſuivant une infinité de degrés différens. Les Animaux brutes ſont deſtinés à vivre d'une certaine façon, & ils ſe procurent aiſément tout ce qu'il leur faut, pour remplir cette Deſtination; Ils ne déſirent que ce qui leur convient, & ce qu'ils peuvent obtenir. Mais poſés la Mortalité de l'Ame humaine, vous ne voiés plus gnute dans la Deſtination de l'homme; Ce n'eſt qu'un amas de contradictions; De quelque côté qu'il ſe tourne, il ne ſauroit parvenir à ſon But, & ceux d'entre les hommes qui ſe propoſent pour But ce qui eſt le plus raiſonnable, le plus digne de l'excellence de leur Ame, & de leur merveilleuſe capacité, ſont préciſément ceux à qui il eſt le plus impoſſible de parvenir à ce à quoi ils aſpirent, & à ce à quoi ils ſont ſi loubles d'aſpirer. Dès que la Penſée eſt reconnuë pour l'Eſſence, ou pour l'attribut eſſentiel de l'Ame; Dès qu'on lui a reconnu une Nature eſſentiellement active, on ſe trouve dans l'Obligation d'avoüer que le Créateur des Ames a pu renfermer leur activité & leur maniére de penſer dans les bornes qu'il lui a plu, & par conſéquent mettre une différence immenſe entre les ames des hommes & celles des bêtes.

Mais que deviendra l'Ame d'une Bête? quel inconvénient y a-t-il à ſuppoſer que Dieu a voulu qu'une nature penſante, dans les bornes que je viens de lui aſſigner, commençât d'éxiſter, en même tems qu'un corps, tel que celui d'une bête, commenceroit à vivre, & continuât d'éxiſter pendant que ce corps vivroit? Du Sort de cette Ame, y a-t-il la moindre conſéquence à celui de l'ame de l'homme qui penſe, & qui doit penſer ſi différemment? Mais je vais plus loin, & pour faire voir que la force de ma répuiſe ne ſe renferme pas dans la Vérité d'une ſeule hypothéſe; quand je tombcrois d'accord que cette ſubſtance, en quoi conſiſte l'Ame d'une bête, ne tombe pas dans le néant d'où elle a été tirée, & qu'aucune ſubſtance penſante ne ceſſe d'être, non plus qu'aucune ſubſtance étendue, tout ce que j'ai établi ſur le Sort de l'Ame humaine, ne recevroit aucune atteinte de cette ſuppoſition & de la facilité de l'aveu que j'en ferois; car de l'aveu de Mr. Bayle, une Objection eſt ſans force & ne doit point ébranler, pendant qu'on peut l'eluder par des hypothéſes poſſibles. Or n'eſt il pas poſſible qu'il arrivât à l'Ame d'une Bête, dont le Corps auroit perdu la vie, ce qui lui arrive pendant que ſon Corps eſt endormi? Encore une fois je ne veux me lier à aucune hypothéſe, & j'aime à affranchir le dogme de l'Immortalité de l'Ame humaine de toute obligation de ſuivre, ſur le ſort de l'Ame des bêtes, un ſyſtême plutôt qu'un autre. Accordons, à ceux qui voudront être de ce ſentiment, qu'une ſubſtance qui a une ſois penſé, penſe eſſentiellement, & ne peut perdre la penſée qu'avec l'éxiſtence; En ce cas-là, je dirai que pendant le ſommeil, une Ame qui n'eſt occupée d'aucun ſonge, perſévére ſans aucune interruption & ſans aucune variété dans ce ſentiment de bien aiſe & de repos, qui ſaiſit, quand on commence à s'endormir; ce Sentiment n'eſt même ni interrompu ni varié par aucune réflexion ſur ſa durée; voila pourquoi on ne s'apperçoit point s'il dure longtemps, ou s'il dure peu, parce qu'on n'y réfléchit point; On conjecture qu'on a longtemps dormi par le déſaiſſement où on ſe ſent à ſon réveil; & quand on s'eſt réveillé on ratrappe le ſommeil d'autant plus vite, que ce à quoi on a penſé eſt moins varié, ou moins intéreſſant, & par là engage à moins de Réflexions.

La Transformation des inſectes qui paſſent d'une eſpéce d'animal à une autre, eſt connuë; une Chenille qui rampe avec une éxtrême lenteur, ſe dépouille de ſon enveloppe pour devenir un Papillon d'une ſurprenante vivacité;

Les Hanetons ont été des vers, avant que de ſe trouver ailés & couverts d'écailles, & je crois avoir remarqué qu'ils redeviennent enſuite vers; ne ſe peut-il pas que l'Ame d'une Bête ſoit particuliérement unie à quelque petit corps d'une triſture très-durable qui a d'abord ſervi d'Embrion à l'Animal; Il ſe pourroit qu'une infinité de tels Embrions nageaſſent dans l'air, de la même maniére qu'une infinité de petits Animaux, viſibles ſeulement à l'aide des plus parfaits Microſcopes, nagent dans les liqueurs plus groſſiéres que l'air: Ces minces habitans de l'air ſeroient encore plus petits, que ceux des eaux à proportion que l'air eſt moins épais que l'eau.

On pourroit encore ſuppoſer que ces petits animaux, en ſuivant la trace de certaines éxhalaiſons, qui ſeroient ſur eux des impreſſions agréables, iroient ſe rendre à la ſource d'où elles partent; & que là ils s'introduiſoient ſous de nouvelles enveloppes, & ſe mettroient en état de vivre dans d'autres animaux; C'eſt à peu-près la penſée de l'Auteur ingénieux, qui a fait des réflexions très ſenſées, dans les Eſſais qu'ils a donnés ſur la Providence, & dont le Plublic auroit lû avec plaiſir la continuation.

Je veux qu'aucune des Suppoſitions que je hazarde ne ſoit la véritable, je ne laiſſe pas d'en tirer cette Conſé-

Conſéquence, & on ne peut refuſer de me la permettre, c'eſt que l'objection eſt levée, & que toute ſa force tombe par rapport à qui voudra reconnoître une de ces ſuppoſitions pour véritable; or ſi telle eſt la force d'une ſuppoſition poſſible, & ſuppoſée vraie, quelle ne ſera point la force de la veritable? Elle aura réellement & abſolument ce que les autres n'ont que par ſuppoſition;

Je ne donne donc aucune de ces Conjectures pour la être préciſément véritable; on pourroit faire encore plus d'efforts, & en inventer d'autres toutes très-poſſibles, & dont aucune ne porteroit atteinte à l'Immortalité de l'Ame de l'homme, ni ne donneroit lieu de croire, même de craindre que ſon Sort fut égal à celui des bêtes. Le pouvoir de réfléchir qui eſt un de ſes plus grands Ornemens & la ſource de tous les autres, ſon Goût pour la Lumière, la Capacité où elle ſe trouve d'avancer en connoiſſances, le Deſir de s'en procurer, l'Obligation où elle ſe trouve de régler ſes inclinations & ſa conduite ſur des Maximes dont elle ſent la Beauté; la Neceſſité où elle eſt de ſe ſoûtenir dans ſon Devoir, malgré les vives impreſſions qui la ſollicitent à tout coup, de le négliger, la néceſſité où elle eſt, dis-je, de s'y ſoûtenir, par ſon attention à la préſence de Dieu ſon Créateur, & par les Biens qu'elle en eſpere; la Force qu'elle en a reçu, & l'Inclination même qu'elle ſe ſent à s'élever au déſir de le connoître, de l'aimer parfaitement, & de l'adorer ſans ceſſe, toutes ces raiſons, & d'autres ſemblables ſur leſquelles je me ſuis étendu, & que l'on peut pouſſer plus loin, tout telles que, plus on y penſe, plus on trouve qu'il ſeroit contraire à la Sageſſe & à l'Equité de Dieu, d'avoir donné à l'Ame de l'homme tant de perfections pour néant, & de l'avoir miſe, par des déſirs & par des manières de penſer, aux quelles elle ne ſe peut réſuſer, ſans une brutalité & une Stupidité très-déraiſonnable, de l'avoir miſe, dis-je, par ces déſirs & par ces manières de penſer, dans l'obligation de ſe propoſer un But qui n'eſt point pour elle: par là l'homme ſe trouveroit dans l'Impuiſſance de rien connoître dans ſa deſtination, il ſeroit capable de réfléchir, & ſe ſentiroit capable de former des déſirs, & il ne ſçauroit ſur quels Objets il devroit les tourner; la Vertu lui paroîtroit reſpectable, & il ne ſauroit s'il doit la ſuivre conſtamment, ou ſi, dans pluſieurs occaſions, il ne ſeroit pas mieux de l'abandonner; Le plaiſir de paſſer d'Idée en Idée l'amèneroit à celle de ſon Créateur, & dès là, au Déſir de lui plaire, & il ne ſauroit s'il ne ſeroit pas mieux de s'y refuſer comme à un déſir abſolument inutile, & qui ne le conduiroit qu'à des Eſpérances Chimériques.

VI. JE VAI préſentement parcourir les endroits, où Mr. Bayle a parlé de l'Ame, ſoit ceux qui renferment des Preuves de ſa Diſtinction d'avec le Corps & de ſon Immortalité, ſoit ceux qui combattent l'une & l'autre de ces Vérités par des Objections & des Doutes; Il ſera facile de les comparer & de voir s'il y a de côté & d'autre égale évidence, & par conſéquent juſte fondement de Doutes & de Suſpenſion d'eſprit.

A l'Article Dicearque Mr. Bayle dit. " Je ſoûtiens que non, & que quiconque admet une ſoûs, que par éxemple, un aſſemblage d'os & de nerfs, ſent & raiſonne, doit ſoutenir, à peine d'être déclaré coupable de ne ſavoir ce qu'il dit, que tout autre aſſemblage de matière penſe, & que la penſée qui a ſubſiſté dans l'aſſemblage, ſubſiſte ſous d'autres modifications, dans les parties deſunies, après la diſſipation de l'aſſemblage. Je ne repéte point les preuves que j'ai données ſur ce ſujet, & il n'eſt pas néceſſaire que je les fortifie de nouveau: car l'Auteur des Objections ne les a point attaquées. Il y a ſeulement obſervé que Dicéarque ne s'en doit pas mettre en peine, attendu ſa déclaration, que la matière ne commence à vivre qu'après un certain arrangement de ſes parties.

Mr. Bayle prouve que l'étendue ne peut pas penſer Note L.

" Mais c'eſt là-deſſus que je voudrois principalement l'accuſer de n'avoir ſu ce qu'il diſoit. Il n'entendoit pas ſimplement par *Vie*, reſpirer, manger, marcher; il entendoit toutes les opérations de l'homme, l'action des cinq ſens éxternes, l'imagination, la réfléxion, le raiſonnement &c. Je ſoûtiens que l'on ſuppoſe ce qui a été juſques ici inconcevable à tous les hommes, ſi l'on ſuppoſe que le ſeul arrangement des organes du corps humain fait qu'une Subſtance, qui n'avoie jamais penſé, devient penſante. Tout ce que peut faire l'arrangement de ces organes ſe réduit, comme dans l'horloge à un mouvement local diverſement modifié. La différence ne peut être que du plus au moins. Mais comme l'arrangement des diverſes roués qui compoſent un horloge ne ſervirоit de rien pour produire les effets de cette machine, ſi chaque roüe, avant que d'être placée d'une certaine façon, n'avoit actuellement une étendue impénétrable, cauſe néceſſaire du mouvement, dès qu'on eſt pouſſé avec un certain degré de force; je dis auſſi que l'arrangement des organes du Corps de l'homme ne ſerviroit de rien pour produire la penſée, ſi chaque organe avant que d'être mis à ſa place, n'avoit actuellement le don de penſer. Or ce don eſt une autre choſe que l'étendue impénétrable, car tout ce que vous pouvés faire dans cette étendue en la tiaillant, en la frappant, en la pouſſant de tous les ſens imaginables, eſt un changement de ſituation, dont vous concevés aiſément toute la nature & toute l'eſſence, ſans avoir beſoin d'y ſuppoſer aucun ſentiment, & lors même que vous niés qu'il y ait là aucun ſentiment. Il y a eu de très grands génies qui ſe ſont montrés un peu trop *ſavoiſiſ de croire & croire* ſur la diſtinction de l'ame de l'homme d'avec le Corps; mais perſonne que je ſache, n'a oſé dire juſqu'ici, qu'il concevoit clairement qu'afin de faire paſſer une Subſtance de la privation de toute penſée actuelle, il ſuffiroit de la mouvoir; en ſorte que ce changement de ſituation étoit par éxemple un ſentiment de joie, une affirmation, une idée de vertu morale &c. & quand même quelques-uns ſe vanteroient de concevoir cela clairement, ils ne mériteroient pas d'être crus; il faudroit leur alléguer un paſſage d'Ariſtote, que je cite en un autre endroit. Quelle abſurdité ne ſeroit-ce pas de ſoûtenir qu'il y a deux eſpéces de couleur, l'une qui eſt l'objet de la vue, & rien plus, l'autre qui eſt l'objet de la vue, & de l'odorat auſſi? Il eſt encore plus abſurde de ſoûtenir qu'il y a deux eſpéces de rondeur, l'une qui conſiſte ſimplement, en ce que les parties de la circonférence d'un Corps ſont également éloignées du Centre, l'autre qui avec cela, eſt un acte par lequel le Corps rond ſent qu'il éxiſte, & qu'il voit autour de lui pluſieurs autres Corps. La même abſurdité ſe rencontre à ſoutenir qu'il y a deux ſortes de mouvement circulaire, l'une qui n'eſt autre choſe que le changement de ſituation ſur une ligne dont les parties ſont également éloignées du Centre, l'autre qui avec cela eſt un acte d'amour de Dieu, une crainte une eſpérance &c.

NB.

NB.

" Ce que j'ai dit de la Rondeur par rapport à la viſion, ſe peut appliqué à toutes ſortes de figure par rapport à toutes ſortes de penſées, & ce que j'ai dit du mouvement circulaire n'a pas moins de force à l'égard de toutes les autres lignes ſur leſquelles un Corps ſe peut mouvoir ou lentement ou vitement. Et ainſi l'on doit conclure que la penſée eſt diſtincte de toutes les modifications du Corps qui ſoient venues à notre connoiſſance, puiſqu'elle eſt diſtincte de toute figure, & de tout changement de ſituation; mais n'étant point queſtion de cela ici, contentons nous de conclure que Dicéarque pour raiſonner conſéquemment devoit admettre la penſée dans toutes ſortes de matiére; car ſans cela il étoit abſurde de prétendre que pour vu qu'on mît quelques veines, quelques artéres &c.

" les

„ les unes auprès des autres, comme les différentes pieces d'une machine, on produiroit le „ sentiment de couleur, de saveur, de son, d'odeur, „ de froid, de chaud, l'amour, la haine, l'affirmation, la négation &c.

VII. Mr. Bayle parle ensuite de la fameuse dispute du Docteur Stillingfleet, & de Mr. Locke. „ Le *premier* a soûtenu que la matiére étoit incapable de penser, & s'est rendu par là le défenseur d'un „ Article fondamental de l'Ortodoxie Philosophique. „ & il s'est servi entre autres raisons de celle-ci, *qu'on ne sauroit concevoir comment la matiére peut penser.*

„ Le Docteur Locke lui avoüe la Vérité de ce „ principe, & se contente d'en nier la Conséquution- „ ce; car il prétend que Dieu peut faire des choses „ qui sont incompréhensibles à l'entendement humain, „ & qu'ainsi de ce que l'homme ne puroit comprendre qu'une portion de matiére devienne pensante, „ il ne s'ensuit pas que Dieu qui est tout puissant, „ *ne puisse donner, s'il veut, quelques degrés de sentiment, de perception, & de pensée à certains amas de matiére créée, jointe ensemble comme il le trouve à propos . . . . Toutes les difficultés qu'on forme*, dit il, *contre la possibilité qu'il y a que la matiére pense, tirées de notre ignorance ou des bornes étroites de notre conception, ne touchent en aucune maniére la puissance de Dieu, s'il veut communiquer à la matiére la faculté de penser, & elles ne prouvent pas qu'il ne l'ait point actuellement communiquée à certaines parties de matiére, disposées comme il le trouve à propos, jusqu'à-ce qu'on puisse montrer qu'il y a de la contradiction à supposer une telle chose*: Voila un aveu formel de l'incompréhensibilité de la chose, & un recours à l'étendue de la puissance de Dieu sur des effets qui „ sont au delà des bornes de nôtre esprit. C'est „ ainsi à peu près que les Scholastiques supposent „ dans les Créatures une puissance *obédientielle*, qui „ fait que Dieu les éleveroit, s'il vouloit, à toutes „ sortes d'états; une pierre deviendroit capable de „ la vision béatifique. une goute d'eau deviendroit „ capable d'effacer toute la souillure du péché originel.

On voit clairement, qu'à comparer ces dernières Conjectures de Mr. Locke avec les Raisonnemens que vient de faire Mr. Bayle, c'est mettre en parallèle l'obscurité avec l'évidence. Or un rel parallèle ne fusfit point pour fondre des Doutes & pour demeurer indéterminé entre deux Sentimens.

Si je me rends à l'évidence, je reconnoitrai que l'Ame est une Substance distincte de l'étendue; si je me laisse déterminer par l'Obscurité j'en douterai; mais si ce Doute me jette en quelque Erreur, s'il me fait tomber en quelque faute, serai-je le moins du monde excusible de n'avoir pas fuivi la Lumiére préférablement aux Ténébres? Il faut de plus remarquer que Mr. Locke ne conçoit point que l'étendue soit capable de penser, il ne le soupçonne pas même; il se borne à soupçonner qu'il pouroit y avoir une substance, dont il n'a pas d'Idée, laquelle auroit pour un de ses Attributs l'Etendue & & pour l'autre la Pensée; or la perfuasion de Immortalité de l'Ame pourroit subsister avec cette Hypothése; car un attribut peut être détangé fans que l'autre le soit, la figure de l'eau peut changer à tout coup suivant celle des Canaux par où elle passe, pendant que le Mouvement se perpétuera; & à tout moment nous voions des Corps qui perdent leur mouvement fans perdre leur figure. Ainsi le Pyrrhonisme ne peut pas tirer avantage de la diverfité des sentimens où l'on est sur la subsistance de l'Ame. Tous les arguments que j'ai allégués tirés de l'Equité de Dieu, pour prouver qu'à cette Vie il en succédera une seconde de Récompense pour les uns, & de Châtiment pour les autres, conservent leur force dans l'hypothése de Mr. Locke, puisque la Substance, qui est capable de penser, est capable de conserver un de ses Attributs dans son entier, quand même l'autre souffrira de grandes altérations. Ce n'est pas que les pensées de Mr. Locke fur ce sujet me paroissent extrémement justes: Dieu a certainement la puissance de créer un Etre pensant qui n'éxistoit point avant qu'il le créât; Mais si de là on prétendoit conclure qu'à plus forte raison il peut changer l'étendue qui éxiste déja, & la rendre, d'un être qui ne pense pas, un être qui pense. vû que ce qui éxiste est moins éloigné de penser que ce qui n'éxiste pas, on se feroit illusion, parce qu'on s'embarrasseroit dans des termes vagues & métaphysiques. Le *Néant* n'est point une matiére que Dieu éléve, par sa toute Puissance à *la perfection de penser*; le Néant n'est rien, il ne rend l'Action de Dieu, ou l'efficace de sa Volonté, ni facile, ni difficile; Mais pour ce qui est de l'Etendue, loin de faciliter la naissance de la pensée, elle s'y oppose; car si Dieu, en créant l'étendue, crée une substance dont l'Idée éxclut celle de la pensée, il y auroit de la contradiction à vouloir qu'elle devint pensante, & Dieu est trop parfait pour vouloir des choses contradictoires. Il n'y a point dans un bloc d'étendue deux choses, l'Etre, & l'Etendue, en telle sorte que Dieu puisse détruire l'une qui ne fauroit penser, & élever l'autre à la perfection de penser; L'Etre de l'Etendue c'est l'étendüe même.

Voici encore un endroit de Mr. Bayle digne d'attention. *Prétendre, dit il, que puisque l'ame de l'homme pense, elle est immatérielle, c'est à mon avis bien raisonner, & c'est d'ailleurs établir un fondement très-solide de l'immortalité de notre ame, dogme qui doit être considéré comme l'un des plus importans articles de la bonne Philosophie* NB.

Ibidem.

Mr. Bayle prouve avec la dernière évidence ce que ce qui pense doit être indivisible il fait les Réponses les plus précises, & les plus judicieuses à toutes les éxceptions par lesquelles on pourroit tacher d'éluder ses argumens " Car si une substance „ qui pense, dit-il, n'étoit une, que de la maniére „ qu'un globe est un, elle ne verroit jamais tout „ un arbre, elle ne sentiroit jamais la douleur qu'un „ coup de baton éxcite. Voici un moïen de se convaincre de cela. Considérés la figure des „ quatres parties du monde sur un globe; vous ne „ verrés dans ce globe quoi que ce soit, qui contienne toute L'Asie, ni même toute une riviére. „ L'endroit qui représente la Perse, n'est point le „ même que celui qui représente le Royaume de „ Siam; & vous distingués un coté droit & un coté gauche dans l'endroit qui représente L'Euphrate. Il s'ensuit de là que si ce globe étoit capable de connoitre les figures dont on l'a orné, il „ ne contiendroit rien qui pût dire, *Je connois toute L'Europe, toute la France, toute la ville d'Amsterdam, toute la Vistule*: chaque partie du globe „ pourroit seulemtnt connoitre la portion de la figure qui lui écherroit; & comme cette portion „ seroit si petite, qu'elle ne représenteroit aucun lieu „ dans son entier, il seroit absolument inutile que „ le globe fut capable de connoitre; il ne résulteroit de cette capacité aucun acte de connoissance; „ & pour le moins ce seroient des actes de connoissance bien différens de ceux que nous éxpérimentons; car ils nous représenteintnt tout un objet, „ tout un arbre, tout un cheval &c. preuve évidente que le sujet affecté de toute l'image de ces „ objets, n'est point divisible en plusieurs parties, „ & par conséquent que l'homme, entant qu'il „ pense, n'est point corporel ou matériel, ou un „ composé de plusieurs êtres. S'il étoit tel, il seroit très-insensible aux coups de baton, vu que „ la douleur se diviseroit en autant de petites parti s „ qu'il y en a dans les organes frappés. Or ces organes contiennent une infinité de particules; &

Article Leucippe note. F

„ ainſi la portion de la douleur qui conviendroit à
„ chaque partie, ſeroit ſi petite, qu'on ne la ſen-
„ tiroit pas. Si vous me répondiés que chaque partie
„ de l'ame communique ſes paſſions aux autres, je
„ vous frois deux ou trois répliques qui vous re-
„ plongeroient dans le bourbier.

„ Vous me dirés, peut-être, que l'ame ne voit
„ pas tout à la fois toutes les parties d'un Cheval,
„ mais les unes après les autres, que cette ſucceſſion
„ eſt ſi prompte qu'elle en eſt imperceptible, & que
„ l'impreſſion reçue au prémier inſtant, peut durer
„ aſſés pour ſe trouver réünie avec l'impreſſion des
„ inſtans ſuivans, d'où il arrive que l'ame croit
„ voir les parties de l'Objet qui n'agiſſent plus ſur el-
„ le. C'eſt ainſi qu'elle croit voir un Cercle de
„ feu lorſqu'on tourne en rond un morceau de bois
„ allumé. Elle voit ſucceſſivement les parties de ce
„ Cercle, & néanmoins il lui ſemble qu'elle les
„ voit toutes à la fois. Cela vient de ce que l'im-
„ preſſion qu'elle a reçue dure plus longtemps
„ que l'action même de l'objet. Je vous répons
„ que ce ſubterfuge ne vous tirera point d'affaire.
„ Il ne ſert de rien contre ma dernière difficulté, ni
„ contre quelques unes des autres, il peut ſeulement
„ jetter de la poudre aux yeux à l'égard de la dif-
„ proportion entre la Grandeur de l'objet & la pe-
„ titeſſe de la ſubſtance penſante. Mais après tout,
„ que pourriés vous me répliquer, ſi je vous diſois
„ que lors qu'un homme regarde fixement un
„ Corps immobile, une muraille par éxemple, la
„ même partie de l'objet qui l'a frappé aux prémier
„ de ces inſtans imperceptibles, dont vous parlés,
„ le doit frapper dans tous les inſtans ſuivans, car
„ on ne ſauroit imaginer de raiſon pourquoi elle
„ ceſſeroit d'agir ſur l'ame. Elle agit donc en même
„ temps ſur toutes les autres parties, mais dites moi
„ ſi vous pouvés, comment l'image d'une muraille
„ peut ſe loger toute entiére dans le même inſtant
„ ſur un ſujet diviſible à l'infini? Ceci & pluſieurs
„ autres raiſons que l'on peut voir dans les Ecrits
N.B. „ de quelques Moderaes prouvent invinciblement
„ l'incompatibilité de la penſée avec un être com-
„ poſé.

Nous ne pouvons pas éxpliquer diſtinctement de quelle maniére l'ame penſe, de quelle maniére ſes penſées naiſſent l'une de l'autre, de quelle maniére elle ſoutient ſon attention, ou elle la révoque, c'eſt-à-dire, Nous ne connoiſſons pas parfaitement la Nature de nôtre Ame. Nos connoiſſances ſont très-bornées à cet égard; le Bon Sens donc, & la ſageſſe ordonnent de ne point ſe livrer ſur ce ſujet peu connu à des Conjectures incertaines, & de ne point établir des Concluſions, de la vérité desquelles nous nous perſuadions, ſur des principes qui ne ſoient pas clairement connus. Mais lorſqu'on établit que *ce qui penſe* n'eſt point *Corps*, n'eſt point *étendu*, lorſqu'on établit & qu'on prouve qu'il y a de la contradiction à ſuppoſer qu'une portion d'étendue penſe, on ſonde ſes Concluſions & ſes Preuves ſur ce qu'on connoit, & dont on a des Idées claires.

Mr. Bayle raiſonne là-deſſus avec une grande évidence & une grande force.

1. Il eſt donc démontré très-clairement que le Corps, que l'Etendue ne penſe pas, ou que ce qui penſe n'eſt pas étendue.

2. Il n'eſt pas en mon pouvoir de douter que je penſe. De ces deux principes connus & démontrés je conclus qu'il y a en moi quelque choſe de très-actif & qui n'eſt point étendu. Peut on oppoſer à cette concluſion une concluſion toute contraire énoncée en ces termes, *L'étendue peut penſer*, ou, *il n'eſt pas impoſſible que ce qui penſe ne ſoit étendu?* Peut-on établir ces dernières propoſitions par des preuves d'une force égale à celle des preuves qui établiſſent la Concluſion oppoſée? Puis donc que cela ne ſe peut, le grand principe du Pyrrhoniſme; ſavoir qu'à chaque preuve on peut en oppoſer une d'une égale force, n'a point lieu dans cette Queſtion.

VIII. QUAND Mr. Bayle dit que Leucippe & ſes Sectateurs auroient pu attribuer de la penſée à chacun de leurs atomes, puiſqu'ils leur attribuoient du Mouvement. *Si on peut ſuppoſer de la penſée dans les atomes. Article Leucippe Note E.*

Il me paroit qu'il y a du Vrai & du Faux dans cette penſée. Dès que nous nous ſerons une Loi de ne raiſonner que ſur nos Idées, nous conviendrons que le Mouvement n'eſt pas eſſentiel à l'étendue; Il faut donc que toute portion d'étendue, qui eſt en mouvement, ait été déterminée, par quelque Cauſe éxtérieure, à être en Mouvement plutôt qu'en Repos. A cet égard il eſt auſſi peu raiſonnable d'attribuer aux Atomes du Mouvement qui n'ait point de Cauſe que de la penſée. Mais voici une grande différence: On conçoit clairement que *l'Etendue* eſt ſuſceptible de *Mouvement*, mais il n'eſt pas poſſible de ſe la repréſenter comme le ſujet de la *Penſée*.

Mr. Bayle ne raiſonne pas plus juſte quand il dit que *les Atomiſtes en donnant une ame à chaque Atome, ou en faiſant penſer chaque Atome, auroient uni la penſée à un ſujet indiviſible*; car l'indiviſibilité des Atomes de Leucippe, & d'Epicure n'avoit pour Cauſe, ſelon eux, que la parfaite dureté qu'ils leur attribuoient, & par là même qu'ils en ſuppoſoient les uns *Ronds*, les autres *Pyramidaux*, les autres *Crochus*, en diverſes maniéres, ils y reconnoiſſoient des parties; & tous les Argumens, par leſquels Mr. Bayle prouve que la penſée ne peut appartenir qu'à un ſujet indiviſible, combent ſur ces Atomes; car la penſée d'une éxtrémité ne pourroit pas être la même penſée que celle de l'autre, ni que celle du milieu, ni que celle de ce qui ſeroit ſitué entre le milieu & les éxtrémités.

De plus l'homme étant un compoſé d'Atomes, chacune de ces petites parties, dont le nombre eſt prodigieux, & dont les groſſeurs, les figures & les mouvemens varient preſque à l'infini; chacune, dis-je, de ces petites parties auroit ſa penſée diſtincte de celle des autres. Nous n'apperçevons rien de tel en nous-mêmes & nous y apperçevons tout le contraire; ce qui penſe en nous eſt unique, & un ſeul & même ſujet voit, entend, réfléchit, &c.

Quand chaque Atome ſeroit penſant, à moins de ſuppoſer encore qu'ils peuvent ſe connoitre & conſérer les uns avec les autres, & que cette infinité de tels Etres penſans répandus dans le vuide ſans borne, ſavent s'unir dans le projet de compoſer un Univers plein de Beauté & d'uſage, à moins d'une ſuppoſition auſſi hardie, & auſſi éloignée de toute vraiſemblance, on ſe trouve toujours réduit à la néceſſité de reconnoitre une Intelligence ſupérieure qui les a aſſemblés, & qui a aſſigné à chacun ſa place & ſes fonctions.

IX. REMARQUONS, dit Mr. Bayle, *que de très grandes Philoſophes avoient fait conſiſter les principales propriétés de l'Ame dans la force de ſe mouvoir.* Je ſerai là-deſſus une petite remarque. Les termes donc on ſe ſert pour éxprimer les actes de l'Ame, ſont preſque tous Méthophoriques, & tirés de ce qui ſe paſſe dans les Corps. Les plus zélés Partiſans & les plus fortement perſuadés de la Spiritualité de l'Ame & de ſa Liberté, pour en éxprimer les actes, diſent, qu'elle ſe détermine elle-même. Il le peut donc que les anciens Philoſophes, aient dit, dans le même ſens que l'Ame a la force de ſe mouvoir. Rien ne me paroit prouver plus fortement ſa diſtinction d'avec le Corps, que le ſentiment qu'elle a de ſa Liberté, & les actes qu'elle en éxerce. Si la Subſtance de l'Ame étoit étenduë & que ſes différentes penſées fuſſent la ſuite de ſes différens mouvemens comme un Corps ne peut ſe remuer lui même, l'Ame ne pourroit point modifier elle- *La liberté prouve la ſpiritualité de l'ame & ſon immortalité. Ibidem. Note F.*

Différence de l'Ame de l'homme d'avec celle des Bêtes. Article second. Note. E.

elle même ſes Penſées ni appliquer à ſon gré ſon attention, tantôt ſur un Objet tantôt ſur un autre.

„ X. SENNERT avoit beau dire, dit Mr. Bayle, „ que l'Ame des bêtes ne ſubſiſtoit point, comme fait „ l'Ame de l'homme, après cette vie, il ne laiſſoit „ pas d'établir un Dogme, ſelon lequel il eſt ſûr que „ l'Ame des bêtes eſt de même eſpéce que celle de „ l'homme. La différence de leur ſort quant à la „ durée ne coule pas de la différence de leurs per„ fections, mais du bon plaiſir du ſouverain Maître, „ qui eſt une Cauſe tout-à-fait externe. Les Mé„ dailles & la Monnoie que les Souverains font fai„ re, ſont l'image de la conduite que ce Médecin „ attribue à Dieu. On fait frapper des Médailles „ pour durer éternellement, on fait faire de la mon„ noie pour durer juſqu'à nouvel ordre: car au „ bout d'un certain temps on la décrie, elle eſt au „ billon, on la convertit en d'autres eſpéces. Ce„ pendant les médailles & la monnoie ſont faites du „ même metal. Selon Sennert L'Ame de *l'homme* „ répond aux *Médailles*, & celle des *bêtes* à la *Mon*„ *noie*. Cette Opinion eſt dangereuſe: elle nous réduit

NB. „ à ne ſavoir que par révélation l'Immortalité de „ nos ames.

Dans le temps qu'on ne ſavoit rien, ou preſque rien, en matiére de Phyſique étoit-on en droit de nier l'exiſtence de tout ce qui frappe nos ſens, & de regarder tous les phénoménes de la Nature comme des Songes, parce qu'il n'y en avoit aucun dont on pût alors expliquer les Cauſes?

La Formation des Corps organiſés eſt un ſujet enveloppé de grandes obſcurités: Peut-être eſt-il néceſſaire de l'attribuer à quelques Principes doüés de connoiſſance; Mais parce qu'on n'a pas aſſés de Lumiéres pour déterminer au juſte la Nature & le Sort de ces Principes, revoquera-t-on eo doute ce que l'on connoit ordinairement de l'Ame, & toutes les preuves qu'on a de ſon Immortalité?

Cette Hypothéſe dangereuſe, Mr. Bayle ne néglige aucune occaſion de l'établir. La Raiſon, ſelon lui ne nous fournit là-deſſus que des Ténébres & des Incertitudes; à la foi ſeule peut nous tranquiliſer.

Mr. Bayle a reconnu le dogme de l'Immortalité important, & d'une Ortodoxie Philoſophique. Et qu'y a-t-il d'ortodoxe, & d'hétérodoxe en Philoſophie? Quel Principe doit paſſer pour vrai, quelle Conſéquence doit on regarder comme fûre, ſi on a de la Raiſon les Idées que Mr. Bayle ſe plait ſi ſouvent d'en donner? Ces inégalités de Mr. Bayle, me confirment dans la penſée qu'il avoit écrit en divers temps, à meſure qu'il lui tomboit ſous la main des Auteurs qu'il ſe faiſoit un plaiſir de refuter. Il n'a rien voulu perdre, & il a mieux aimé ſe contredire que de ne mettre pas à profit tous ſes recueils.

C'eſt un Privilége dont un Pyrrhonien ſe croit particuliérement en poſſeſſion. Mais le plaiſir qu'on trouve à en faire uſage n'eſt-il pas le caractére d'un homme qui n'a que de l'indifférence pour la Vérité, qui ſe borne à donner des Preuves de la Fécondité de ſon Génie, & ne s'attache point à examiner avec l'application que le déſir des inſtruire mérite. Il eſt encore certain que Mr. Bayle s'éxprime, de temps, en temps avec une éxtréme inconſtance; En parlant du mouvement, par éxemple, il déſie qu'on puiſſe donner à ſes Objections une Réponſe ſatisfaiſante; & ailleurs après avoir raſſemblé les Régles qu'on doit ſuivre dans l'éxamen d'une Queſtion, il en conclut que les Argumens par leſquels il a attaqué les Maximes fondamentales de la Réligion, ſont de Argumens victorieux. Qui eſt-ce qui s'aviſeroit des ſoupçonner que des expreſſions les plus fortes & les plus hardies qu'on puiſſe s'imaginer, ſe réduiſent à celle-ci qu'il veut qu'on leur ſubſtitue? Je ne ſouhaite pas qu'on ſe perſuade que de tels Argumens *ſont effectivement inſolubles*. Je ne l'aſſûre pas, je dis *ſeulement qu'ils me le paroiſſent*.

Dictionn. Tom IV. pag. 637.

Article Rorarius Note E.

„ Rien n'eſt plus divertiſſant, dit Mr. Bayle, que „ de voir avec qu'elle autorité les Scholaſtiques „ s'ingérent de donner des bornes à la connoiſſance „ des bêtes: Ils veulent qu'elles ne connoiſſent que „ les objets ſinguliers & matériels, & qu'elles n'ai„ ment que l'utile & l'agréable; qu'elles ne puiſſent „ réfléchir ſur leurs ſentimens & ſur leurs deſirs, ni „ conclure une choſe d'une autre. On diroit qu'ils „ ont fouillé plus heureuſement dans les facultés & „ dans les actes de l'Ame des bêtes, que les plus éx„ perts Anatomiſtes dans les entrailles des Chiens; „ Leur témérité eſt ſi grande, que quand même le „ hazard auroit voulu qu'ils trouvaſſent la Vérité, „ ils ſeroient indignes de la loüange, & même d'éx„ cuſe. Mais donnons leur quartier là-deſſus; ac„ cordons leur tout ce qu'ils ſuppoſent; qu'ils enſpé„ rent ils? S'imaginent ils, que par ce moien ils ob„ tiendront d'une perſonne qui fait raiſonner qu'on „ doit convenir que l'Ame de l'homme n'eſt pas „ de la même eſpéce que celle des bêtes. Cette pré„ tention eſt chimérique. Il eſt évident à quiconque fait juger des choſes, que toute Subſiſtance „ qui a quelque ſentiment, ſoit qu'elle ſent; & il ne „ ſeroit pas plus abſurde de ſoûtenir que l'Ame de „ l'homme connoit actuellement un objet, ſans con„ noitre qu'elle le connoit, qu'il eſt abſurde de dire „ que l'Ame d'un chien voit un oiſeau, ſans ſavoir „ qu'elle le voit. Cela montre que tous les actes des facultés ſenſitives ſont de leur nature, & par eu eſſen- N B.
„ ce réfléxifs ſur eux-mêmes. Le Pere Maignan, qui „ malgré toutes ſes connoiſſances a croupi dans les „ erreurs, & dans la craſſe de l'Ecole, à l'égard de „ l'Ame des bêtes, avoüe pourtant que pour ſen„ tir une choſe il faut connoitre le ſentiment que l'on „ en a. Il faut donc dire que la mémoire des bêtes, „ eſt un acte qui les fait reſſouvenir du paſſé, & „ qui leur apprend qu'elles s'en ſouviennent. Com„ ment donc oſe-t-on dire qu'elles n'oot pas le pou„ voir, de réfléchir ſur leurs penſées, ni de tirer „ uoe Conſéquence?

Mr. Bayle ſe moque avec raiſon des Philoſophes de l'Ecole qui ont mis hardiment dans les bêtes, ce qu'il leur a plû. Nous ſavons par une *Expérience intérieure*, & par conſéquent indubitable, ce qui ſe paſſe en nous, lorſque nous penſons; du moins nous en ſavons une partie, & ce que nous ſavons par ſentiment, il n'eſt pas en nôtre pouvoir d'en douter.

Mais il n'eſt pas en nôtre pouvoir de connoitre, par cette voie, ce qui ſe paſſe dans les bêtes; de ſorte que pour éviter l'Erreur, on doit être éxtrémement ſur ſes gardes, & n'attribuer aux Animaux; qu'on ne peut point interroger, que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour éxpliquer leurs actions. Les Argumens dont on ſe ſert pour établir la Diſtinction de l'Ame de l'homme d'avec ſon Corps, & pour prouver qu'elle eſt dreſtinée à vivre après la Mort, ſont des preuves d'une très-grande force, & démonſtratives pour ceux qui ſavent s'y rendre attentifs. A ces Raiſons ou n'oppoſe que des Incertitudes, quand on s'éforce de mettre en parité l'Ame des bêtes avec celle des Hommes. Or l'Obſcur & l'Incertain ne doivent point ébranler la *Certitude* de ce qui ſe trouve établi par des Raiſons *évidentes*.

Le ſentiment que Mr. Bayle traite de ridicule peut avoir deux ſens. Si les Scholaſtiques, dont il parle, ont prétendu que les Bêtes ſentoient ſans s'en appercevoir, ou ſans que leur ſentiment fut une perception, je ne vois rien de plus inſoûtenable, & de plus contradictoire.

Mais il eſt poſſible qu'un Etre ait des ſentimens, ait des perceptions, & s'apperçoive qu'il les ait, ſans avoir reçu la Capacité de réfléchir ſur ces Perceptions, pour avoir ſoin de les mettre dans ſa Mémoire, pour s'informer de leurs Cauſes, pour remonter à leurs ſources, ou pour en prévoir les

ſuites, & prendre là-deſſus des meſures.

XI. AVANT que d'examiner en détail ce que Mr. Bayle allégue dans cet Article de *Rorarius* je commencerai par la réfléxion qu'il fait ſur le deſſein de ce Rorarius.

Article Rorarius Note A.

Car que peut-on voir, dit-il, de plus groteſque, qu'un homme qui ne prend ſa plume pour mettre le centre humain au deſſous des bêtes, que parce qu'un Savant trouve mauvais que l'Empereur Charles-Quint affoire a la Monarchie univerſelle, ſans avoir les qualités d'un Cithon le Grand, ou d'un Friderie Barberouſſe?

On voit par là que ce livre de Rorarius eſt l'Ouvrage d'une Imagination échaufée, qui donne Carrière à ſa Bile, & qui à la maniére des Rheteurs, ſe ſait une gloire d'exagérer, & ſe donne la liberté de citer comme des autorités ſûres, tous les contes dont elle a eu quelque connoiſſance. On ne ſe doit donc point embarraſſer des faits ſur leſquels Rorarius ſe fonde.

Mr. Bayle profite pourtant de ce Nom, & de cet Ouvrage. D'abord il ſait remarquer la force de l'Argument que l'on tire de la ſpiritualité de l'ame pour en conclurre l'immortalité. Le principe d'où on tire cette concluſion eſt très-ſûr: Car ſi l'étendue eſt incapable de penſer, ce qui penſe en nous eſt ſans contredit une ſubſtance diſtinčte du Corps. Après cela Mr. Bayle fait voir l'embarras où jette l'argument tiré de l'ame des bêtes; il Convient que l'hypothèſe Carteſienne, qui les dépouille de toute penſée, ſeroit très-commode, ſi on pouvoit s'en aſſûrer. Il ajoûte que cette hypothèſe n'eſt pas moins néceſſaire *pour donner force a l'Argument qu'on tire des ſouffrances des petits enfans en vue de prouver le péché Originel, ſans lequel leurs ſouffrances paroitroient des injuſtices.*

Ibidem

Tout ce qui a du rapport à la Réligion, & en particulier ce qui en fait quelque Article, ma toujours paru trop important pour en faire dépendre la Certitude de quelque Hypothèſe Philoſophique; & par cette raiſon j'ai pris le parti de prouver que le Dogme de l'Immortalité de l'ame, ne reçoit aucune atteinte de la ſuppoſition même la plus hardie qui eſt celle qui fait de l'Ame des Bêtes une Subſtance diſtinčte de leur Corps. J'ai auſſi juſtifié la Bonté de Dieu ſur ce qu'elles ſouffrent, & je traiterai cette même queſtion dans l'éxamen du Pyrrhoniſme ſur la Providence. Mais j'en dirai encore ici quelque choſe.

Art. V.

De ce que les Bêtes ſouffrent.

XII. IL EST tout-à-fait vraiſemblable que les Bêtes ſouffrent beaucoup moins qu'on ne s'imagine; Nos réfléxions augmentent nos douleurs, elles y fixent l'attention, & l'appréhenſion de leurs ſuites leur donne une nouvelle force. Quand les Bêtes ſe battent & qu'elles ſe déchirent, le plaiſir de ſatisfaire leur haine, & leur colére l'emporte de beaucoup ſur le ſentiment de leur douleur, s'il ne l'étouffe pas entiérement; La même choſe arrive à des hommes féroces, & j'ai vu des hommes robuſtes & ſtupides, deſtinés à mourir ſur la Roué, ſoûtenir ſans grimacer les Coups dont on briſoit leurs membres.

Mr. Bayle fait enſuite un dénombrement ſavant & curieux des différentes opinions qui ont partagé les hommes ſur la Nature de l'Ame en général, & ſur celle des Bêtes en particulier. Je laiſſe l'hiſtorique parce qu'il ne contient aucune autorité à laquelle on doive céder en matiére de Raiſonnement, & je reprens ce qu'il dit ſur les Philoſophes de l'Ecole. "Ils diſent que l'Ame des bêtes apperçoit tous
"les objets des cinq ſens éxternes; quelle juge qu'en-
"tre ces objets, il y en a qui lui conviennent, &
"d'autres qui lui ſont nuiſibles, & qu'en conſé-
"quence de ce Jugement elle déſire ceux qui lui
"conviennent & abhorre les autres: & que pour
"jouïr de l'objet qu'elle ſouhaite, elle transporte
"ſes organes au lieu où il eſt, & qu'afin de fuir l'ob-
"jet qu'elle abhorre, elle éloigne ſes organes du lieu
"où il eſt.

Article Rorarius Note A.

"Je conclus de tout cela que ſi elle ne produit pas
"d'autres actes auſſi nobles que ceux de notre a-
"me, ce n'eſt point ſa faute, ou qu'elle ſoit d'une
"nature moins parfaite que l'ame de l'homme; c'eſt
"ſeulement que les organes qu'elle anime ne reſſem-
"blent point aux nôtres.

De la différente maniére de penſer des Heros-tes et des bêtes.

XIII. CE QUE Mr. Bayle vient de dire n'eſt point certain, & il ſe peut que cette différence vienne de la nature de ces Ames; Les Objets qui peuvent naître au Corps d'une bête, font naître dans ſon Ame une impreſſion deſagréable; Ce ſentiment eſt immédiatement ſuivi du Deſir de s'éloigner, il ne ſe paſſe aucune Réfléxion, aucun Raiſonnement entre ces deux actes; L'ame des Bêtes eſt bornée à ſentir, & à vouloir, & ſa Capacité ne va point juſqu'à réfléchir, au moins n'en avons nous point de preuves convaincantes.

Article Rorarius Note B.

"Je demande, dit-il, à ces Meſſieurs s'il trouve-
"roient bon qu'on dit que l'Ame de l'homme eſt
"d'une autre eſpéce à l'âge de 5. qu'à l'âge d'un
"mois, ou que l'Ame d'un phrénétique, d'un hé-
"bété, d'un vieillard qui tombe en enfance, n'eſt
"pas ſubſtantiellement auſſi parfaite que l'ame d'un
"habile homme. Ils rejetteroient ſans doute cette
"penſée comme une erreur très-groſſiére, & ils
"ſeroient bien; car ils eſt ſûr que la meme ame,
"qui dans les enfans ne fait que ſentir, médite &
"raiſonne d'une maniére ſolide dans un homme fait,
"& que la même ame qui fait admirer ſon Eſprit &
"ſa Raiſon dans un grand homme, ne feroit que
"radoter dans un vieillard, qu'éxtravaguer dans un
"fou, que ſentir dans un enfant.

Ibidem

On ne ſauroit diſconvenir qu'il ne ſoit arrivé un grand dérangement dans les organes intérieurs d'un homme qui éxtravague: On s'apperçoit que tout eſt engourdi dans un Vieillard qui retombe dans l'enfance: Mais peut-on s'empêcher de croire que les Organes d'un Singe, ne ſoient dans un état d'une plus grande perfection que ceux du Corps humain, & les Animaux brutes n'ont-ils pas preſque tous plus d'agilité & de déxtérité naturelle, qu'on n'en remarque dans les hommes?

"On ſeroit dans une erreur craſſe, continüe Mr.
"Bayle, ſi on prétendoit que l'Ame de l'homme
"n'eſt ſuſceptible que des penſées qui nous ſont
"connues. Il y a une infinité de ſenſations & de
"paſſions, & d'idées dont cette ame eſt très-capa-
"ble, quoi qu'elle n'en ſoit jamais affectée pendant
"cette vie: Si on l'uniſſoit à des organes différens
"des nôtres, elle penſeroit autrement qu'elle ne
"penſe aujourd'hui, & ſes modifications pourroient
"être beaucoup plus nobles que celles que nous
"éprouvons. S'il y avoit des Subſtances qui dans
"des Corps organiſés, euſſent une ſuite de ſen-
"ſations, & d'autres penſées beaucoup plus ſubli-
"mes que les nôtres, pourroit-on dire qu'elles ſont
"d'une nature plus parfaite que nôtre ame? Non
"ſans doute; car ſi nôtre ame étoit tranſportée dans
"ces Corps-là elle y auroit cette même ſuite de
"ſenſations & d'autres penſées beaucoup plus ſubli-
"mes que les nôtres;

Je tombe d'accord que deux Subſtances Intelligentes, entiérement égales, pourroient être unies à des Corps très-différens, & par les Loix arbitraires de l'Union, ſe trouver aſſujetties à des maniéres de penſer très-différentes. Mais ſi on prétend qu'il ne puiſſe y avoir aucune autre cauſe de différence, je me crois en droit de le nier. Dés là tombera la Conſéquence que tire Mr. Bayle, quand il dit.

Ibidem

"Il eſt aiſé d'appliquer ceci à l'Ame des bêtes.
"On nous avoüe qu'elle ſent les Corps, qu'elle les
"diſcerne, qu'elle en ſouhaite quelques-uns, qu'elle
"en abhorre quelques autres. C'eſt aſſés; elle eſt donc
"une Subſtance penſante, elle eſt donc capable de la
"penſée en général: elle peut donc recevoir toutes
"ſortes de penſées, elle peut donc raiſonner, elle

peut

» faut connoître le bien honnête, les Univerſaux, » les Axiomes de métaphyſique, les Régles de la » Morale &c.

» Comme de ce que la Cire peut recevoir la figu» re d'un Cachet, il s'enſuit manifeſtement qu'elle » eſt ſuſceptible de la figure de tout Cachet, il faut » auſſi dire que dès qu'une ame eſt capable de pen» ſée elle eſt capable de toute penſée.... Ce mor» ceau d'étain qui ne fût jamais une aſſiette, le fera » dès que vous le jetterés liquide dans le moule » d'une aſſiette. Jettés de même cette ame de bête » dans le moule des idées univerſelles, & des no» tions des Arts & des Sciences, je veux dire uniſſés» la à un Corps humain bien choiſi, ce ſera l'Ame » d'un habile homme & non plus celle d'une bête.

Ces Raiſons ſeroient concluantes ſi l'Ame de l'homme & l'Ame de la bête ſe reſſembloient tout comme deux morceaux de Cire, ou comme deux morceaux d'étain ſe reſſemblent; Mais il ſe peut que la différence en ſoit incomparablement plus grande. Pourquoi n'y auroit-il pas entre les *Subſtances qui penſent* autant de différence, & peut-être beaucoup plus, qu'entre les Subſtances *étendues*? L'empreinte d'un Cachet ne ſauroit reſter ni ſur l'eau ni ſur l'air: On ne ſauroit jetter en moule de la pierre molaſſe pour en faire des Uſtenſiles; On ne viendra jamais à bout de changer un Ais en une plaque tranſparente; Ainſi les Subſtances penſantes peuvent avoir des *natures*, des manières d'être, des *formes* qui les bornent à une certaine maniére de penſer, & les rendent incapables de s'élever à de plus parfaites. Voïés l'Art. V.

Ibidem » A quoi ſongés, vous, dit-il, aux Philoſophes Pé» ripatéticiens, lorſque vous osés prétendre que ſi » l'ame des bêtes ne raiſonne pas, elle eſt ſubſtanti» ellement moins parfaite, que les ames qui raiſon» nent? Il faudroit préméirement que vous prou» vaſſiés que le défaut de raiſonnement dans les bê» tes procéde d'une imperfection réelle & intérieu» re de leur ame, & non pas des diſpoſitions or» ganiques dont elle dépend; Mais c'eſt ce que vous » ne fauriés jamais prouver.

Il n'eſt pas néceſſaire que nous prouvions cela, c'eſt à vous à prouvre que cette différence ne peut pas venir d'une autre cauſe.

Ibidem. » Si pour conſerver à nôtre ame, continue Mr. » Bayle, le privilége de l'immortalité, on l'étend » ſur celle des bêtes, dans quels abimes ſe trouve» ra-t-on? que ſeront nous de tant d'ames immor» telles? y aura-t-il auſſi pour elles un Paradis & un » Enfer? poſſeront-elles d'un corps à un autre? ſe» ront-elles anéanties à meſure que les bêtes meu» rent? Dieu créera-t-il inceſſamment une infinité » d'eſprits, pour les replonger ſitôt après dans le » néant? combien y a-t-il d'inſectes qui ne vivent » que peu de jours? Ne nous imaginons pas qu'il » ſuffiſe de créer des ames pour les bêtes que nous » connoiſſons. Celles que nous ne connoiſſons point » ſont encore en plus grand nombre. Le Microſ» cope nous en fait découvrir par milliers dans une » goute de liqueur. On en découvriroit bien d'au» tres ſi l'on avoit des Microſcopes plus parfaits. Et » qu'on ne diſe pas que les inſectes ſont des machi» nes, car on éxpliqueroit plus de par cette hypo» théſe les actions des chiens que les actions des » fourmis & des abeilles. Il y a peut être plus » d'eſprit & plus de raiſon dans les animaux inviſi» bles que dans les plus gros.

J'ai répondu à toutes ces Conſéquences; on peut imaginer des hypothéſes poſſibles & vraiſemblables, qui dès qu'on les a admiſes font tomber les Difficultés & l'étonnement où ces conſéquences jettent.

Ibidem. Note G. » Pour le moins nous concevons, dit-il, clairement » qu'une ſubſtance non étendue qui peut ſentir, eſt » capable de raiſonner, & par conſequent ſi l'ame » des bêtes eſt une ſubſtance non étendue capable » de ſenſation, elle eſt capable de raiſonnement, elle » eſt donc de la même eſpéce que l'ame de l'homme.

C'eſt trop conclurre: Elle eſt du même genre, du genre des *ſubſtances non étendues*, *& penſantes*, mais ce genre peut ſe diverſifier en pluſieurs Eſpéces, & Dieu a pû borner les ſubſtances qu'il a créées à demeurer ce qu'elles ſont, & à ne point s'élever à une perfection au delà du degré qu'il leur en a aſſigné.

Un Etre que Dieu a fait pour n'avoir que des ſenſations eſt un être, qui, par là même qu'il n'a été fait que pour cela, n'eſt pas capable d'aller plus loin, & n'y ira jamais, à moins que le Créateur n'y veuille pour ainſi dire retoucher.

Mr. Bayle ſe trompe donc quand il aſſûre le contraire. " Pour ce qui concerne, dit-il, un Etre *Ibidem Note G.* » qui n'eût que des ſenſations, ils le croiroat très» poſſible, tout de même qu'il ſeroit poſſible qu'un » certain morceau de matiére fût toujours rond, ſi » Dieu y vouloit empêcher éternellement la tranſ» poſition des particules. N'en déplaiſe au Pere » Daniel il ne s'eſt pas apperçu qu'on donne le » change quand on dit d'abord, *un Etre capable uniquement de ſenſation*, & puis *un être qui n'ait que des ſenſations.* La poſſibilité du prémier eſt inconcévable: celle du ſecond eſt manifeſte; Mais » comme un morceau de Cire, où Dieu empêche» roit inceſſamment la tranſpoſition des particules, » ſeroit de la même eſpéce qu'un morceau de Cire » où le changement des éxtrémités produiroit inceſ» ſamment une nouvelle figure; diſons auſſi qu'une » ſubſtance que Dieu borneroit toûjours aux *ſenſa*» *tions*, ſeroit de la même eſpéce qu'une ſubſtance » qui s'éleveroit jusqu'au *raiſonnement*.

» Nous avons beſoin d'un Syſtéme qui donne » raiſon de l'induſtrie ſurprenante des abeilles, des » chiens, des ſinges, & des éléphans; & vous » nous venés donnir une ame de Bêtes qui n'a que » des ſenſations, qui ne penſe point, qui ne raiſon» ne point. Songés y bien, vous comprendrés qu'une » telle ame ne ſuffit pas à l'éxplication des Phéno» ménes.

Donnés aux Abeilles une Ame qui ait préciſément les Idées des parties viſibles qui compoſent le miel, & de leur aſſemblage; Faites que cette Ame ait le déſir d'aſſembler de telles parties, un Corps enfin propre à éxécuter ce déſir, Par là même qu'elle ne penſeroit à quoique ce ſoit d'autre, & qu'elle ne ſe ſeroit point diſtraite, elle rempliroa ſa tâche parfaitement.

» Ils ne ſe tirent, dit-il, pas mieux du précipice *Ibidem Note M.* » où on les jette, quand on les engage à trouver » du ſens, & quelque ombre de raiſon, dans la » production continuelle d'un nombre preſque infini » de ſubſtances, qui ſont détruites totalement peu » de jours après, quoi qu'elles ſoient beaucoup plus » nobles, & beaucoup plus éxcellentes que la ma» tiére qui ne perd jamais ſon éxiſtence.

J'ai répondu à tout cela.

» L'Hypothéſe de Mr. Leibnitz, dit Mr. Bayle, *Ibidem* » pare tous ces coups; car elle nous porte à croi» re r. que Dieu au commencement du Monde a » créé les formes de tous les Corps, & par conſé» quent toutes les ames des bêtes: 2. que ces ames » ſubſiſtent toujours depuis ce temps-là, unies in» ſéparablement au prémier Corps organiſé dans le» quel Dieu les a logées. Cela nous épargne la Mé» tempſychoſe, qui ſans cela ſeroit un azile où il fau» droit ſe ſauver néceſſairement:

» Afin qu'on voie ſi j'ai bien compris ſa penſée » je mets ici une partie de ſon diſcours. C'eſt ici » où les transformations de Mrs. Swammerdam, Mal» pighi, & Leeuwenhoeck, qui ſont des plus éxcel» lens obſervateurs de notre temps, ſont venuës à » mon ſecours, & m'ont fait admettre plus aiſément » que l'animal, & toute autre ſubſtance organiſée ne » commence point, lorſque nous le croions, & » que ſa génération apparente n'eſt qu'un dévelop» pement, & une eſpéce d'augmentation. Auſſi ai-je

„ remarqué que l'Auteur de la Recherche de la vé-
„ rité, Mr. Regis, Mr. Hartſoeker, & d'autres
„ habiles hommes n'ont pas été fort éloignés de ce
„ ſentiment. Mais il reſtoit encore la plus grande
„ Queſtion, de ce que ces ames ou ces formes de-
„ viennent par la mort de l'animal, ou par la de-
„ ſtruction de l'individu de la ſubſtance organiſée.
„ Et c'eſt ce qui embarraſſe le plus, d'autant qu'il
„ paroit peu raiſonnable que les ames reſtent inutile-
„ ment dans un cahos de matiére confuſe. Cela
„ m'a fait juger enfin qu'il n'y avoit qu'un ſeul
„ parti raiſonnable à prendre; & c'eſt celui de la
„ Conſervation non ſeulement de l'ame, mais en-
„ core de l'animal même, & de ſa machine organi-
„ que; quoique la deſtruction des parties groſſiéres
„ fait réduit à une petiteſſe qui n'échappe pas moins
„ à nos ſens, que celle où il étoit avant que de
„ naitre. Auſſi n'y a-t-il perſonne qui puiſſe bien
„ marquer le véritable temps de la mort, laquelle
„ peut paſſer longtemps pour une ſimple ſuſpention
„ des actions notables, & dans le fonds n'eſt jamais
„ autre choſe dans les ſimples animaux: témoins les
„ Reſſuſcitations des mouches noiées & puis enfévе-
„ lies ſous de la craie pulvériſée, & pluſieurs exem-
„ ples ſemblables, qui font aſſés connoitre qu'il y
„ auroit bien d'autres reſſuſcitations, & de bien plus
„ loin, ſi les hommes étoient en état de remettre
„ la machine. Il eſt donc naturel que l'animal aiant
„ toujours été vivant & organiſé (comme des per-
„ ſonnes de grande pénétration commencement à le
„ reconnoitre) il le demeure auſſi toûjours, & puis
„ qu'ainſi il n'y a point de prémiére naiſſance, ni
„ de génération entiérement nouvelle de l'animal, il
„ s'enſuit qu'il n'y aura point d'extinction finale,
„ ni de mort entiére priſe à la rigueur metaphyſi-
„ que, & que par conſéquent au lieu de la trans-
„ migration des ames; il n'y a qu'une transfor-
„ mation d'un même animal, ſelon que les orga-
„ nes ſont plus différemment & plus ou moins dé-
„ veloppés;

Il y a du Poſſible & du Vraiſemblable dans cette hypothéſe. Qu'on y ajoute les Conjectures de l'Auteur de l'Eſſai de la Providence; Voila des poſſibilités qui ne laiſſent pas l'Objection ſans réplique & qui nous doivent faire conſidérer qu'il pourroit y avoir encore d'autres dénouëments.

ibidem Mr. Bayle éxamine, une autre penſée de Mr. Leibnitz, qui me paroit, de même qu'à lui des plus outrées; il la reſute avec une Clarté & une Solidité qui ne laiſſe aucun lieu au Pyrrhoniſme.

Il n'y a qu'un entiérement viſible qui puiſſe faire demeurer en ſuſpens entre l'affirmation & la négation ſur cette Queſtion-là.

Dieu peut, par ſa toute-Puiſſance, diſpoſer les parties d'un Ais, de maniére qu'elles compoſeront un Corps tranſparent. Si de là on conclut qu'il peut élever l'Ame d'une bête à la perfection de l'Ame humine, comme il peut changer des *Pierres* en *hommes* & en faire des enfans à Abraham, il ne s'enſuit pas que le ſort de l'Ame des bêtes, devienne actuellement ſemblable à celui de l'Ame humaine, comme il ne s'enſuit pas que le bois ſoit deſtiné à devenir un Corps tranſparent. On ne ſauroit diſconvenir que Dieu ne puiſſe créer une Subſtance différente de l'Etendue, & dont la maniére de penſer ſe borne aux foibles ſentimens que l'on éprouve quand on s'endort. Il peut enſuite l'élever à des penſées plus parfaites, mais elle ne s'y élévera point d'elle même, s'il n'a pas voulu qu'elle en eut la force.

Une preuve bien forte que les Ames des bêtes ſont bornées à de certaines operations, c'eſt que nous ne voions point qu'elles ſe perfectionnent. & que des Abeilles, par éxemple, dont une partie a été empriſonnée, en ſe poſant ſur quelque fleur, ſuſſent penſer aux autres qu'elles doivent ſe précautionner contre ces ſortes de dangers.

Les hommes au contraire ſe perfectionnent par le ſecours les uns des autres; Un homme, né ſourd & muet, apprend à marquer aux autres ſes penſées par mille geſtes, qu'ils read de jour en jour plus ingénieux & plus ſignificatifs.

Continuation des penſées diverſes. Tom. II. pag. 5.6. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 343.

„ On embarraſſeroit beaucoup, dit Mr. Bayle,
„ un Stratonicien ſi on lui diſoit, vous êtes à la
„ Nature le ſentiment, d'où vient donc que vous
„ ſentés & que vous avés de l'eſprit? Une Nature
„ inſenſible peut-elle donner la penſée à un petit
„ nombre de ſes portions? Et pourquoi la donne-t-
„ elle à celles-là plûtôt qu'à d'autres? Il ne répon-
„ droit rien qui vaille, mais en ſe jettant
„ ſur la rétorſion il prendroit un peu d'haleine. N'a-
„ voüés-vous pas, répondroit-il à nos Philoſophes,
„ que la nature eſt inſenſible, & que néanmoins
„ les bêtes ſentent, quoi qu'elles ne ſoient que des
„ portions de la nature, & que tout ce qu'elles ont
„ foit tiré de la matiére?

„ Si la Nature a pû s'élever juſques là dans les Ani-
„ maux, elle pû s'élever dans l'homme juſqu'au
„ dégré de Connoiſſance qu'il poſſéde; c'eſt donc
„ à vous à réſoudre la Difficulté. Nos Philoſo-
„ phes ne ſe tairoient pas; Ils allégueroient bien des
„ raiſons ſolides en elles-mêmes, mais qui laiſſeroient
„ toûjours des ouvertures à la réplique. Un Carté-
„ ſien pourroit ſe promettre de tout autres avanta-
„ ges dans cette Diſpute, en niant d'abord que rien
„ de matériel puiſſe ſentir.

Il paroit que Mr. Bayle ſe feroit fait un grand plaiſir que l'on s'en fût tenu préciſément à l'hypothéſe Cartéſienne ſur l'Ame des bêtes, & qu'on eut dit tout net qu'il faut ou qu'elles ſoient des machines ſans ſentiment, ou que l'Ame de l'homme ne ſoit pas une Subſtance diſtinéte du Corps.

On diſtingue ſur la Cloture de cet Objection.

XIV. C'EST viſiblement raiſonner très-mal; c'eſt combattre ce *qu'on ſait pas*; c'eſt revoquer en doute ce dont on a des preuves ſolides, à cauſe de quelques queſtions qui embarraſſent ſur un ſujet obſcur. Nous nous connoiſſons nous-mêmes, c'eſt-à-dire nôtre Ame ſe connoit elle même par ſentiment: Nous ne connoiſſons point ainſi l'Ame des bêtes; ce que nous connoiſſons de nôtre penſée ſuffit pour nous convaincre qu'elle n'eſt pas Corps & que ce qui penſe en nous eſt différent de l'Etendue.

Mais me demandera-t-on; Que penſés-vous ſur le compte des bêtes? Croiés-vous qu'elles aient une Ame comme la vôtre? Je répons que j'ai *des Raiſons très-fortes pour ne pas le croire*: Si elles étoient capables de Réfléxion, elles ſe perfectionneroient beaucoup plus qu'elles ne font, comme je l'ai déja dit, au lieu qu'on les voit toûjours les mêmes, & qu'elles font auſſi bêtes qu'elles ont toûjours été. Il n'eſt pas vraiſemblable que cela vienne de la conſtitution de leurs Organes, incapables de ſervir l'Ame, une Ame auſſi juſte que les nôtres; car on trouve dans pluſieurs Animaux, une ſouplеſſe & une habileté que nous n'avons point. Si on continue à m'interroger & qu'on me demande, croiés-vous que les bêtes ne ſentent point? croiés vous qu'il n'y ait aucune penſée en elles? *Je ne prendrai pas le parti de le nier.* Mais ſi elles penſent, eſt-ce l'Etendue qui, en elles, devient capable de penſer? *Je ne le crois pas*; car cela me paroit contradictoire. Cette Subſtance, ajoûtera-t-on, qui penſe dans les bêtes & qui eſt différente de l'Etendue peut elle continuer d'éxiſter quand même la Machine de leur Corps ſera toute renverſée, & que les parties en ſeront diſſipées? *Cela eſt poſſible*, car il n'y a point de Subſtance qui n'ait ſon éxiſtence à part d'une autre Subſtance.

Dès là qu'on ne me ſiſſe plus de Queſtions. Je n'y pourrai répondre qu'en diſant, *Je ne le ſai pas.* Par éxemple que devient leur Amé? *Je n'en ſai rien?* S'endort-elle quand la bête meurt, & reſte-t-elle ſans penſer, ou dans un ſentiment très-foible & invariable, le même, ou tel à peu pres, que celui qui ſaiſit au moment qu'on s'endort, & qui dure juſqu'au

qu'au réveil ? *Au cas qu'un Etre qui penſe ne puiſſe pas éxiſter ſans quelque eſpéce de penſée, cela ſe pourroit. Mais quel eſt leur ſort ? vous venés de le dire.* Mr. Bayle fait le mauvais plaiſant quand il demande ſi on les placera en Paradis, ou en Enfer ?

Si une autre perſonne aimoit mieux ſuppoſer que l'Ame d'une Bête paſſe dans le Corps d'une autre de la même eſpéce; je ne lui ſerois point d'Objections ſur une choſe auſſi obſcure. Si on trouve plus à propos de dire, que Dieu ordonne qu'une Subſtance capable de certains ſentimens & de certains déſirs, ſans idées & ſans réflexions qui l'éclairent comme l'Ame de l'homme, éxiſte, pendant que la Machine d'un Animal ſubſiſtera vivante, pour la conduire pas ſes ſentimens, & par ſes déſirs, & que comme ſon éxiſtence n'eſt ordonnée que pour ce temps-là, elle ne s'étend point plus au-delà, je ne prendrai point parti contre lui.

Mais ſi quelqu'un prend occaſion de là de former des Doutes ſur l'Immortalité de ſon Ame, il me ſeroit aiſé de lui faire connoître qu'il n'y a point de Conſéquence de l'une à l'autre. Nous réfléchiſſons ſur nôtre éxiſtence; & nous faiſons bien d'y réfléchir; car en réfléchiſſant ainſi nous faiſons uſage d'une de nos plus éxcellentes facultés, nous nous mettons en état de connoître nôtre bonheur, & d'en rendre grace à celui qui en eſt la ſource. Dès que nous connoiſſons nôtre éxiſtence nous faiſons bien de l'eſtimer & de l'aimer, car c'eſt une préſent eſtimable & aimable. Ce que nous eſtimons & que nous aimons, nous en devons ſouhaiter la durée, la Raiſon le veut ainſi. Sur tout nous devons ſouhaiter de continuer à penſer, pour penſer plus parfaitement, pour connoître nôtre Auteur, & pour l'adorer avec plus de dévouement. Celui qui penſe ainſi fait ſon Devoir, celui qui penſe autrement le néglige. La Sageſſe, la Bonté, la Juſtice de Dieu, nous permettent-elles de penſer que le ſort de l'un ſera tel que celui de l'autre, que celui qui ne veut rien valoir n'a rien à craindre, & que celui qui fait tout ce qu'il peut pour agréer à ſon Créateur n'a rien à eſpérer. C'eſt ainſi que le Dogme de l'Immortalité de l'Ame eſt néceſſairement lié avec les Idées de la Réligion, ſans quoi il eſt inutile.

L'Auteur de l'Eſſai Philoſophique ſur l'Ame des Bêtes, dans la pag. 127. refute très-ſolidement ce Principe ſuppoſé par Mr. Bayle, *que ce qui eſt capable de penſée eſt capable de toute penſée*; car c'eſt tout „ comme ſi vous diſiés, l'Etre en général eſt ſuſ„ ceptible d'étendue, de mouvement, de couleur, &c: „ Donc un arbre & une pierre ſont ſuſceptibles de „ ſentimens; car ce qui participe à l'être en général „ doit renfermer toutes les eſpéces d'Etres.

Je me ſuis tellement rencontré avec cet ingénieux & ſolide Philoſophe que j'aurois eu tout le tort du monde de ne le citer pas à tout coup, ſi mon Ouvrage n'avoit pas été compoſé avant que le ſien parût, & ſi dans ce que j'ai écrit ſur l'Ame des Bêtes dans l'Examen du Pyrrhoniſme je ne l'avois déja publié il y a plus de 15. ans à Lauzanne.

On lira avec plaiſir ce que cet habile homme a écrit ſur les Preuves de l'Immortalité de l'Ame pag. 129. & ſuivantes, & avec fruit ſi l'on donne à ces preuves l'attention qu'elles méritent.

Objections tirées de l'union d'Ame avec le Corps & de la dépendance dans un certain ſens. XV. SUR la fin de l'Article 113 de la Continuation des penſées diverſes ſur les Cométes Page 146. Mr. Bayle étale l'Obſcurité, c'eſt-à-dire les Ténébres, & l'Ignorance où l'on ſe trouve, quand il s'agit d'éxpliquer la maniére dont le Corps agit ſur l'Ame, & l'Ame agit ſur le Corps, & le rapport de certains ſentimens avec de certains organes, dont les réponſes-mens ſont préciſément accompagnés de certaines maniéres de penſer conſtamment déterminées.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 346. Cela prouve que le *Corps* & l'*Ame*, la *Penſée* & l'*Etendue* ont un Maître commun, qui a établi entre ces deux genres d'être les rapports qu'il lui a plu, qui n'a donné aucune connoiſſance à l'une de ces Subſtances, & qui a renfermé les Connoiſſances de l'autre, dans les bornes qu'il a trouvé à propos de leur aſſigner. Voilà ſans contredit des raiſons qui ſatisfont; Nous connoiſſons en partie, nous ignorons en partie.

Mais que répondriés vous à un Athée, qui vous diroit, Oh ! il ſe pourroit bien que dans toutes les parties de la Nature, c'eſt-à-dire, dans toutes les parties de l'Univers, il ſe trouvât quelques Etres penſans à leur maniére, qui les dirigeroient comme les Ames font les Corps.

J'ai déja remarqué ailleurs qu'on refuteroit ce Syſtême par les mêmes raiſons que le Concours fortuit des Atomes. L'éxiſtence de l'Ame d'un Chou n'a aucune liaiſon néceſſaire avec l'éxiſtence de l'Ame d'un Sapin, ni l'éxiſtence de l'Ame d'un Cheval, avec celle de l'Ame d'une Mouche, ou avec l'Ame de diverſes plantes. D'où vient donc que toutes ces choſes qui n'ont entr'elles aucune liaiſon naturelle & néceſſaire éxiſtent enſemble ? D'où vient qu'à point nommé l'éxiſtence de l'une ſe trouve accompagnée de l'éxiſtence d'une infinité d'autres dont elle a beſoin ? Ces conſidérations prouvent l'éxiſtence d'une Cauſe univerſelle, à qui tout eſt connu, & qui a préſidé ſur tout. *Logique. L. P. I. S. II. art. XI.*

Continuation des Penſées Diverſes, Tom. II. pag. 547. Art. 113. " On peut dire, continue Mr. Bayle, „ la même choſe des facultés de l'Ame de l'homme; nous „ entendons le ſon d'une Cloche ſans nous y être prépa„ rés, & ſans ſavoir ce qu'il faut faire pour éxciter en „ nous cette perception. La douceur du miel appli„ quée à nôtre langue, eſt ſentie avant que nous aions „ eu le temps de choiſir la faculté qui ſe rapporte „ aux ſaveurs : le choix en cela n'eſt nullement en „ nôtre puiſſance, nous ne ſavons pas ſeulement „ comment ſe forment nos idées. *Ibidem.*

„ Dans la Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. IV. pag. 211. Mr. Bayle dit ; Les preuves de „ l'Immatérialité de Dieu ſont très-fortes, en voici la „ gradation. Dieu doit être une nature Intelligente; „ tout ce qui eſt matériel, eſt compoſé de parties: Il faut „ donc que Dieu ſoit immatériel. Mr. Cudworth a mis „ dans le plus beau jour du monde, la vérité de toutes ces „ propoſitions. Ainſi dès que l'on aura ſurmonté la peine de bien comprendre les raiſonnemens qui prouvent „ cela, & qui ſont quelquefois d'une abſtraction fatigante, on pourra ſe repoſer tranquilement ſur cette „ perſuaſion que Dieu eſt immatériel. Mais pour jouïr „ d'une parfaite quiétude là-deſſus, il faudroit que les „ conſéquences de ce dogme, ne combattiſſent pas quelques autres Vérités qu'il nous importe de retenir; car „ ſi nous ne pouvons point réſoudre ces conſéquances, „ nous retomberons dans l'incertitude. Les raiſons qui „ prouvent l'immatérialité de Dieu, prouvent auſſi „ l'immatérialité de tous les Etres penſans. Il faudra donc dire ou que les bêtes ſont des automates „ ou que leur ame eſt incorporelle. Choiſirés-vous „ le prémier parti, tout le monde vous ſiflera, & „ vous connoitrés vous-même tôt ou tard que vous „ avancés en l'air une hypothéſe inſoutenable. Le „ ſecond parti vous éxpoſera à cent objections inſolubles, & quand on ne ſeroit que vous demander ſi l'Ame d'une bête éxiſte dans le Corps „ de cette bête, on vous tailleroit bien de la beſogne. Si vous répondiés qu'elle n'éxiſte, ni dans „ le Corps de cette bête, ni dans aucun autre lieu, „ vous trouveriés peu de Gens qui daignaſſent vous „ écouter, & vous parleriés ſans rien comprendre „ dans vôtre dogme. Si vous répondiés qu'elle „ éxiſte dans le Corps de cette bête, l'on concluroit qu'elle eſt étendue, & par conſéquent matérielle, ce qui vous ſeroit tomber en contradic„ tion. *Oeuvres Div. Tom. III. part. 2. pag. 940.* N B. N B.

„ C'eſt alors qu'il faudroit mettre en uſage les „ deux eſpéces d'étendue, que les Scholaſtiques ont „ débitées, l'une indiviſible & pénétrable, l'autre

„ diviſible & impénétrable. Laiſſons l'ame des bê-
„ tes, parlons ſeulement de l'ame de l'homme. Ils
„ diſent que notre Ame eſt répandue par tout le
„ corps, ou plutôt qu'elle le pénétre, c'eſt-à-dire
„ qu'elle occupe le même eſpace que nôtre Corps;
„ mais avec cette différence qu'elle eſt toute entiére
„ dans chaque partie de l'eſpace. Voilà donc deux
„ ſubſtances qui rempliſſent le même lieu, l'une
„ diviſiblement, l'autre indiviſiblement. Mais je
„ leur demande l'ame humaine eſt-elle étendue, ou
„ non? Si elle eſt étendue elle eſt compoſée de par-
„ties, ou bien l'idée que nous avons de l'étendue eſt
„ fauſſe, & par conſéquent incapable de nous rendre
„ aucun ſervice dans la recherche de l'immatérialité de
„ Dieu; de ſorte que les raiſonnemens de Mr. Cud-
„ worth ne batront plus que d'une aile; car on ne
„ ſauroit prouver que les êtres matériels ſont com-
„ poſés, que parce qu'ils ſont étendus. Or cette
„ preuve devient nulle, s'il y a des êtres étendus
„ qui n'aient point de parties. Si l'on répond que
„ l'ame humaine n'eſt point étendue j'en conclurai
„ qu'elle ne peut ſe trouver en aucun eſpace, ni être
„ unie avec aucune matiére, & qu'il eſt donc faux
„ qu'elle éxiſte dans le Corps de l'homme. Or
„ dans quel embarras ne ſe précipite-t-on pas, ſi on
„ dit qu'il n'y a point de liaiſon locale entre l'ame
„ & les Corps? L'évidence, ou pour le moins quel-
„ que notion un peu diſtincte accompagne-t-elle le
„ Diſcours de ceux qui parlent ainſi.

„ Joignés à cela que lors même qu'on ſe voudroit
„ contenter de la diſtinction entre l'étenduë indi-
„ viſible & pénétrable, & l'étenduë indiviſible &
„ impénétrable, l'on ne ſe délivreroit pas de toute
„ difficulté; car il eſt impoſſible de concevoir l'ac-
„ tion des Corps ſur une ſubſtance pénétrable. Nous
„ ne concevons pas qu'ils puiſſent agir que par im-
„ pulſion; or ils ne ſauroient pouſſer une choſe avec
„ laquelle ils ſont pénétrativement dans le même eſ-
„ pace, & qui ne réſiſte point. Comment donc eſt-
„ ce que nos organes agiroient ſur l'ame, ſi elle é-
„ xiſtoit dans le même eſpace qu'eux, & ſi elle étoit
„ pénétrable? Répondra-t-on qu'ils ne ſont qu'une
„ cauſe occaſionelle de ce qui ſe paſſe dans nos ames?
„ Mais la plus part des Philoſophes ne veulent point
„ ouïr parler d'une telle ſolution, elle leur ſemble un
„ rémede pire que le mal, & je vous avoüe qu'elle
„ eſt ſujette à des inconvéniens très-facheux, quoi
„ qu'il me paroiſſe que ce ſoit la ſeule qu'on puiſſe
„ donner. Vous voïés donc qu'en ſuppoſant que
„ l'ame de l'homme eſt un eſprit, l'on ne trouve
„ plus le moien de concevoir que nos Corps faſſent
„ ſur nos ames les effets que nous éprouvons.

„ Mr. Cudworth nous apprend que ceux qui
„ voulurent ſatisfaire aux objections que l'on fonde
„ ſur ce que l'ame change de lieu, car elle quite le
„ Corps quand un homme meurt, ſuppoſérent qu'il
„ y a une portion de matiére très-ſubtile, qui eſt
„ le véhicule perpétuel de l'Ame, mais Mr. le Clerc
„ obſerve avec beaucoup de raiſon que cela ne léve
„ point la difficulté, puis qu'on peut faire par rap-
„ port à ce véhicule de l'ame les mêmes inſtances
„ qu'on avoit faites par rapport au Corps qui meurt,
„ ou qui ſe ſépare de l'ame. On ne peut nier que
„ ce véhicule ne change de lieu; il tranſporte donc
„ ſon ame tantôt ici, tantôt là, elle paſſe donc, réel-
„ lement d'un lieu à un autre, & il ne ſerviroit de rien
„ de dire que le vin d'un Tonneau demeure toû-
„ jours dans le même lieu, quoi que le tonneau ſoit
„ tranſporté d'une Province à une autre. Ce n'eſt
„ qu'à certains égars que le vin garde toujours la
„ même place; ce n'eſt, dis-je, qu'à l'égard du ton-
„ neau, mais abſolument parlant il eſt mû & tranſ-
„ porté, il acquiert de nouvelles rélations locales à
„ tous les Corps. Ce qui ne peut convenir à une choſe
„ non étenduë.

„ S'il eſt impoſſible de comprendre que l'ame é-
„ tant immatérielle occupe le même lieu que le Corps
„ humain, il n'eſt par moins impoſſible de com-
„ prendre que Dieu étant une Nature immatérielle,
„ ſoit préſent par ſa ſubſtance, ou par ſon eſſence
„ dans des eſpaces infinis. Cela veut dire que ſon
„ Immenſité, ou l'attribut qui fait que la ſubſtance
„ divine eſt répandue par tout dans le Monde, hors du
„ Monde, à l'infini, ne s'accorde point avec ſon Immaté-
„ rialité; car dès que vous concevés une choſe répandue
„ dans des Eſpaces, vous la concevés étenduë, &
„ par conſéquent matérielle, puiſque nous n'a-
„ vons point d'autre notion de la matiére que celle
„ d'une Subſtance étenduë. Je ſai bien que beau-
„ coup de gens ſe paieront de la diſtinction, entre
„ occuper un lieu *circonſcriptivement*, ou l'occuper
„ *définitivement*, mais cela n'eſt bon à dire que dans
„ les Ecôles, où un jargon que l'on n'étend point
„ paſſe pour une belle réponſe; Ceux qui cher-
„ chent la vérité, ſelon l'analyſe rapportée ci-deſſus,
„ ſe moquent d'une diſtinction qui n'éclaire point
„ l'eſprit. Or quand vous leur répéteriés mille fois
„ qu'il y a une préſence locale propre aux natures
„ immatérielles, qui fait qu'elles ſont toutes entiéres
„ dans chaque point de l'eſpace, de ſorte que ſans être
„ ni compoſées ni étendues, elles occupent un lieu
„ à trois dimenſions, ils ne pourroient acquieſcer à
„ vôtre doctrine, qui non ſeulement ne peut éxciter
„ en eux aucune notion, mais qui de plus ſe trouve
„ contraire à des notions évidentes qu'ils ont dans
„ l'eſprit.

„ Les Carteſiens ont ſi bien connu la force de cet-
„ te vérité, qu'ils diſent que c'eſt faire Dieu cor-
„ porel, que de ſoûtenir que ſa ſubſtance eſt répandue
„ par tout, & que de lui donner une immenſité telle
„ qu'on l'éxplique dans les Ecoles, & que preſque tous
„ les hommes imaginent. Ils ſoûtiennent donc que
„ Dieu étant un Eſprit n'éxiſte dans aucun lieu,
„ & que les Eſprits créés ne ſont nulle part, &
„ que c'eſt la plus grande chimére que de ſuppoſer
„ que nôtre ame ſoit unie localement avec nôtre
„ corps, & qu'elle éxiſte dans nôtre Corps. Mais à qui
„ ont-ils pû perſuader que leur dogme ſoit re-
„ cevable? Pour un Théologien qui s'en ſoit a-
„ commodé, il y en a eu cent qui l'ont combat-
„ tu avec une éxtrême chaleur. Il n'a nulle con-
„ venance avec nos maniéres de penſer: il met nô-
„ tre eſprit à la gêne: une ſubſtance qu'on ne peut
„ placer dans aucun lieu, qu'elle priſe peut-elle
„ donner à nos Conceptions? L'ancien dogme de
„ l'immenſité divine, & de l'union locale de nô-
„ tre ame & de nôtre Corps a conſervé ſon régne.
„ Cela tient ſans doute en ſuſpens ceux qui ſe
„ défient de la clarté de leurs idées, pendant qu'ils
„ ſavent que ce qui leur paroit véritable eſt rejetté
„ comme faux par un très-grand nombre d'habiles
„ Docteurs.

XVI. QUOI qu'un Dogme ſoit établi ſur des Preuves claires & convaincantes, on ne laiſſe pas de lui oppoſer des difficultés; Mais il en eſt de trois ſortes qu'on lui oppoſe inutilement, & qui ſont incapables de l'ébranler. Telles ſont 1. Celles que l'on peut parfaitement réſoudre ſans qu'elles laiſſent dans l'eſprit le moindre embarras. 2. Celles pour la diſcuſſion deſquelles, on voit que nous aurions beſoin d'Idées qui paſſent les forces préſentes de nôtre Entendement. 3. Celles pour la ſolution deſquelles il eſt poſſible d'inventer une hypothéſe vraiſemblable. Ces deux derniers Cas ont lieu dans la Queſtion préſente. *Réponſe*

1. *L'Immatérialité de Dieu, & celle de l'Ame ſont établies par des Raiſons très-fortes* de l'aveu de Mr. Bayle. 2. La Nature de la Subſtance qui penſe, en général &, en particulier, la Nature de Dieu ne nous ſont point connues aſſés diſtinctement pour éxpliquer auſſi diſtinctement leur rapport avec le Lieu. Une choſe eſt ſûre encore, c'eſt que dans le ſens que Dieu eſt préſent, en quelque endroit de l'eſpace qu'on voudra, dans le même ſens il eſt préſent à tous les autres; car on ne peut aſſigner aucune borne

ſi aucune de ſes Perfections ; ni de ſes Relations.

On peut encore concevoir que la Volonté toute puiſſante de l'Intelligence Suprême, qui a trouvé à propos de créer non ſeulement des Etres étendus & qui *ne penſent point*, mais de plus des êtres qui *penſent* & qui ne ſont point étendus ; pour mettre de la liaiſon entre des ouvrages d'une Nature ſi différente, mais formés l'un & l'autre de la même Main, il a aſſujetti les Etres qui penſent à s'intéreſſer à de certains Corps, & ces Corps dont l'Idée leur eſt particuliérement préſente, ces Corps ſur leſquels leur Volonté agit immédiatement, étant l'endroit de l'Univers ſur lequel leur Volonté efficace ſe déploie, il eſt regardé comme l'endroit où elles ſont.

Il eſt des Intelligences dont l'action ſe peut faire ſentir à pluſieurs Corps ſucceſſivement, ſans l'entremiſe d'aucun autre Corps, ces Intelligences ſont dégagées de la matière, & ſont eſtimées paſſer rapidement d'un eſpace à un autre, parce que les effets de leur Volonté ſur un Corps ſont ſuivis des effets de la même Volonté ſur un autre ; Mais il en eſt qui ne peuvent rien immédiatement que ſur un Corps ſeul ; l'Auteur de leur être les a aſſujettis à ce Corps, par l'entremiſe ſeule duquel elles peuvent agir ſur les autres, & les en a rendues dépendantes.

Il ſe peut que Dieu ait donné à des Intelligences de pouvoir agir en même temps ſur un grand nombre de Corps, par l'effet immédiat de leur Volonté. Ces Intelligences agiroient donc tout comme elles feroient, ſi elles tenoient la place des Corps qu'elles modifient à leur gré, ſuivant la nature du pouvoir qu'elles ont reçu de leur Auteur, & l'on peut concevoir de cette maniére que l'Ame de JESUS CHRIST homme eſt au Ciel, & en la Terre, voit nôtre état, écoute nos priéres, jouït de la gloire de ſon Pére, & fait la félicité des Bienheureux, Il n'y a pour admettre cette vérité, qu'à ſuppoſer autant de capacité dans l'Entendement de Jeſus Chriſt, & autant de force dans ſa Volonté, qu'il s'en pourroit trouver dans un très-grand nombre d'Ames, quelque nombreuſe qu'en fut la multitude. Tout ce qui ſeroit répandu dans toutes ces Ames ſe trouveroit réuni en JESUS CHRIST ſeul.

Toutes les parties de l'Univers ſont également préſentes à l'Intelligence de Dieu ; ſa Volonté fait de chacune d'elles ce qu'il lui plaît, à tous les momens qu'il lui plaît ; il les connoit donc, & il en diſpoſe tout comme il en diſpoſeroit s'il étoit néceſſaire pour les connoître & pour en diſpoſer, qu'il fut répandu dans toute l'étendue des eſpaces que les parties de l'Univers rempliſſent. Si pour connoître & pour produire il n'eſt pas néceſſaire de toucher, Dieu voit tout, peut tout, & eſt Maître de tous, ſans aucune *diffuſion*, qui mette de la conformité entre ſa Nature très-parfaite, & l'Etendue corporelle, ou l'Etendue ſpatiale. Si cette hypothéſe eſt la vraie, les difficultés ſont levées : Mais ſi la Nature de Dieu rend ſa toute-préſence & ſon rapport avec toute l'étendue de l'Univers, d'une toute autre perfection que celle qu'on vient de ſuppoſer, il faut humblement & tranquilement attendre des temps plus heureux, où l'on ſera plus éclairé, & dans cette attente s'en tenir à ce qu'on ſait, ſans en laiſſer ébranler la certitude, par ce qu'on ne ſait pas.

Reponſe à l'argument d'autorité.

XVII. J'AVOUE que quand on voit un grand nombre d'habiles gens rejetter ce qui paroit vrai, on doit ſe défier aſſés de ſes Idées pour écouter ſans prévention, ce que ces Savans diſent, & pour réïtérer des éxamens avec toute la circonſpection dont on eſt capable ; mais la Diverſité des Sentimens n'impoſe point, à un homme Sage, l'obligation de paſſer ſa Vie dans le Doute, malgré toute l'évidence qu'il peut ſe procurer par la voie de l'éxamen. L'Etude, le Rang, & la Réputation ne mettent pas au deſſus de l'Erreur, & ne garantiſſent pas de toutes préventions. Les gens de Lettres ſe trompent auſſi bien que les autres, dès qu'ils décident trop vite ; l'Envie & l'Eſprit de parti donnent du poids aux Erreurs, & obligent ſouvent ceux-là même qui s'en apperçoivent à les reſpecter par leur ſilence.

Cauſe de la difficulté qu'éprouve ſe repréſenter deux ſortes d'intelligences ſéparées.

XVIII. SI AVANT que d'avoir eu avec nôtre Corps les Relations qui nous intéreſſent à ſon ſort, & qui nous rendent ſon Idée ſi préſente, nous avions éxiſté à la maniére des Intelligences purs, & nous avions penſé, affranchis de la dépendance où nous ſommes & où nous avons toûjours été, nous ſaurions de quelle maniére une Subſtance qui penſe s'occupe d'elle même, ſans penſer au Corps, ni à la place qu'il occupe, & ſans ſe regarder comme étant dans un lieu plutôt que dans un autre ; mais l'Ame accoutumée & aſſujettie par les loix de l'Union à traiter ſon Corps comme elle-même, s'eſt fait une habitude de ſe croire là, où eſt ſon Corps, & c'eſt effectivement là où elle eſt dans le ſens que les Eſprits peuvent être dans un lieu. La nature du Corps nous eſt aſſés connue, pour conclure qu'un Corps ne peut agir qu'en vertu de l'impreſſion de ſa ſolidité contre la ſolidité de l'autre. Mais la nature de l'Ame ne nous eſt pas aſſés connue, pour éxpliquer de quelle maniére elle agit ſur le Corps, & le Corps ſur elle.

Réflexions ſur l'union de l'ame & du Corps. Oeuvres Diverſes Tom. III. 2. part pag. 941.

XIX. Mr. BAYLE continue ainſi ; Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. IV pag. 218. "L'Expérience que chacun ſait de l'empire de ſon Corps ſur ſon Ame, combien la Raiſon eſt foible dans l'enfance, dans la vieilleſſe, dans les maladies du Corps, dans le Sommeil même d'un homme qui ſe porte bien ; Cette éxpérience, dis-je, fait des impreſſions malgré qu'on en ait. Qui ne ſeroit étonné de voir qu'un ſimple aſſoupiſſement des ſens peut faire du plus ſage de tous les hommes, le jouët de cent chiméres plus éxtravagantes que les folies de ceux qui ſont enfermés dans les petites maiſons ? Mais je laiſſe tous les embarras que l'on peut ſentir à la vue de pareilles choſes.

Mr. Bayle ſe plait de temps en temps à jetter & à laiſſer ſon Lecteur dans des embarras d'où il lui ſeroit facile de le tirer. L'Etre ſuprême voit tout ſans des yeux corporels ; Il lui a plû d'éxercer ſa Puiſſance infinie par des Ouvrages très-différens entre eux ; Il a créé des Intelligences ſéparées des Corps ; Il a voulu que d'autres en dépendiſſent par rapport à une partie de leurs Penſées & de leurs Volontés. Ce ſentiment que nous appellons vue, & par lequel on s'apperçoit qu'il y a des objets au dehors, on les diſtingue & on découvre ce qu'ils ſont, cette maniére de penſer & de ſentir ne s'éxcite pas dans l'Ame de l'homme qu'enſuite de certains mouvemens qui ſe font faits dans l'oeil, & dans un oeil, qui a avec le Cerveau de certaines liaiſon ; Il a voulu encore que d'autres maniéres de penſer euſſent de même un rapport avec la diſpoſition du Cerveau & les mouvemens qui s'y font ; Il falloit tout cela pour éxécuter le plan qu'il s'étoit fait de lier, par le moïen de l'homme, ou d'autres êtres encore, plus ou moins ſemblables à l'homme, le Monde Corporel, avec le Monde des Intelligences. L'Ame de l'homme depuis le peché moins ſoûmiſe à Dieu qu'elle le devoit, & moins attentive à la Raiſon, vit dans une plus grande dépendance de ſon Corps, & n'en eſt pas auſſi Maîtreſſe qu'elle l'auroit été, s'il n'étoit arrivé du dérangement dans l'homme, dans ſa condition, & dans l'état de ce qui l'environne.

Réflexions ſur l'hy pothéſe de Mr. Locke. Oeuvres Div. Tom. III. 2. part pag. 941.

" XX. J'aime mieux vous dire, continue, Mr. " Bayle ; Réponſe aux Queſtions d'un Provincial " Tom. IV. pag. 219. que la difficulté de concilier " l'immatérialité des ames humaines avec leur ſituation dans des Corps organiſés a contraint d'habiter les gens à ſoûtenir que ce qui conſtitue la ſubſtance d'un Eſprit & la ſubſtance d'un Corps nous " eſt entiérement inconnu, & qu'ainſi nous ne ſaurions concevoir les rapports de l'une de ces ſubſtances à l'autre, ni comment elles s'uniſſent. Mr. Locke l'un des plus profonds Métaphyſiciens de ces derniers temps, ne croïoit pas que nous con-

„ connoiſſons la nature des Subſtances. Il avouoit
„ que l'étendue impénétrable, la diviſibilité, la mo-
„ bilité étoient des propriétés de la matiére, ou de
„ la Subſtance corporelle, mais non pas l'eſſence ou
„ l'attribut conſtitutif de la Subſtance de la matié-
„ re. Il croit donc que ces propriétés ſubſiſtoient
„ dans un ſujet que nous ne connoiſſons pas. Il
„ me ſemble que ſelon cela, l'on doit dire que
„ l'étendue n'eſt qu'un accident de la matiére, &
„ c'eſt là le ſentiment ordinaire des Catholiques
„ Romains, & ce qu'ils ont été obligés de ſoute-
„ nir, à cauſe de leur doctrine de la Tranſubſtan-
„ tiation. Or ſi l'étendue n'eſt qu'un accident
„ la matiére, il s'enſuit que la matiére conſidérée,
„ ſelon ce qu'elle a d'eſſentiel & de ſubſtantiel,
„ n'eſt point étendue, & qu'ainſi elle peut fort
„ bien exiſter ſans nulle étendue. Si tout de mê-
„ me la penſée n'eſt qu'un accident de l'ame, il
„ s'enſuit que l'ame conſidérée ſelon ce qu'elle a
„ d'eſſentiel & de ſubſtantiel, n'eſt point penſante,
„ & qu'elle peut exiſter dans la nature des choſes
„ ſans avoir aucune penſée. Mr. Locke ne pou-
„ voit nier qu'il n'ignorât ce que ſeroit la matié-
„ re dépouillée de toute étendue, & ce que ſeroit
„ l'ame dépouillée de toute penſée. Or quand on
„ ignore cela, je ne vois point que l'on puiſſe di-
„ re qu'il y ait dans la matiére quelque attribut
„ incompatible avec la penſée, ni qu'il y ait dans l'ame
„ quelque attribut incompatible avec l'étendue. Si
„ l'on fait par expérience que la matiére eſt étendue,
„ l'on peut affirmer véritablement qu'elle eſt ſuſcepti-
„ ble de l'étendue, mais non pas qu'elle n'eſt point ſu-
„ ceptible de la penſée; car pour affirmer ce dernier
„ point il faudroit comparer avec la penſée les attributs
„ eſſentiels de la matiére: Or on ne le peut, pen-
„ dant que l'on ne les connoit pas. Si ſans les
„ connoitre on la croit ſuſceptible de l'étendue
„ que l'expérience nous apprend qu'elle a, ce n'eſt
„ qu'en raiſonnant ſur ce principe, *que de l'acte à*
„ *la puiſſance La conſéquence eſt très-bonne.* Mais au
„ défaut de l'expérience il n'y a qu'une idée claire
„ qui puiſſe faire juger de la proportion, ou de la
„ diſproportion entre une telle, ou une telle ſub-
„ ſtance, & tels ou tels accidens. C'eſt pourquoi
„ ceux qui ignorent ſi la matiére a des penſées,
„ & qui d'ailleurs ne connoiſſent pas ſon eſſence,
„ ne peuvent pas ſoûtenir qu'elle eſt incapable de
„ penſer. Appliqués tout ceci à la ſubſtance des
„ eſprits: ſi l'on fait par éxperience qu'ils penſent
„ l'on fait très-certainement qu'ils ſont ſuſceptibles
„ de la penſée, mais non pas qu'ils ne ſont point
„ ſuſceptibles de l'étendue; car comment répon-
„ droit-on que parmi les attributs eſſentiels de la
„ ſubſtance ſpirituelle, il n'y en a aucun qui ait
„ de la ſympathie avec l'étendue? Si l'on répon-
„ doit de cela l'on connoitroit tous les attributs
„ des eſprits, ce qui eſt contre la ſuppoſition.

„ J'ajoute que ſi la matiére en elle-même & par ſon
„ eſſence eſt une ſubſtance non étendue, on ne ſau-
„ roit deviner qu'il y ait en elle quelque choſe qui
„ ait plus de convenance avec l'étendue qu'avec la
„ penſée, & ainſi l'on peut ſe perſuader que la pen-
„ ſée eſt auſſi bien que l'étendue l'un des accidens
„ qui ont été ajoutés à ſa ſubſtance. Si d'autre
„ côté l'ame de l'homme eſt en elle-même, & par
„ ſon eſſence une ſubſtance penſante, quelle plus
„ grande ſympathie lui trouverons-nous avec la
„ penſée qu'avec l'étendue? Ne faudra-t-il pas dire
„ que l'étendue eſt auſſi bien que la penſée l'un des
„ accidens qui ont été ajoutés à ſa ſubſtance. En
„ un mot cette doctrine de Mr. Locke nous me-
„ ne tout droit à n'admettre qu'une eſpéce de ſub-
„ ſtance, qui par l'un de ſes attributs s'alliera avec
„ l'étendue & par l'autre avec la penſée, ce qui
„ étant une fois poſé on ne pourra plus conclure que
„ ſi une ſubſtance penſe, elle eſt immatérielle.

„ On pourroit faire d'autres objections à Mr.
„ Locke, car il ſemble qu'il veuille nous ramener
„ à l'ancien Cahos des Scholaſtiques, à l'éduction des
„ formes, à la diſtinction réelle entre la ſubſtance
„ & les accidens, & à de tels autres dogmes abſo-
„ lument inéxplicables. En effet ſi la matiére n'eſt
„ point étendue quant à ſon eſſence on à ſa ſub-
„ ſtance, elle n'a pû aquérir de l'étendue que de la
„ maniére que les Catholiques Romains ſuppoſent,
„ qui eſt de dire que les formes ſont tirées de la
„ puiſſance de la matiére, quoi qu'elle n'y éxiſ-
„ taſſent pas, que par exemple la quantité, c'eſt-à-
„ dire, les trois dimenſions ont été produites par é-
„ duction dans une matiére qui étoit réduite à un
„ point mathématique. On leur prouve démon-
„ ſtrativement que trois pouces d'étendue ne peu-
„ vent être tirés que du lieu où ils éxiſtoient déja,
„ qu'ils ne peuvent donc être tirés d'un ſujet non
„ étendu, & qu'ainſi leur production eſt une vraie
„ Création. Mais la Création de trois pouces
„ d'étendue de quoi ſervira-t-elle, ſera ce à rendre
„ étendue, ce qui n'eſt point étendu, & ce qui n'a
„ aucune étendue? Comment la matiére deviendra-
„ t-elle étendue par une étendue dont elle eſt diſtin-
„ ête réellement? Il n'y a pas moins de difficulté
„ à cela, qu'à faire qu'une ame devienne formelle-
„ ment penſante par la penſée d'une autre ame. La
„ penſée d'une ame eſt une maniére d'être de cette
„ ame, & ne peut être par conſéquent une entité
„ diſtincte réellement de cette ame. Or la penſée
„ d'une ame eſt réellement diſtincte d'une autre ame,
„ elle ne peut donc être la penſée de cette autre a-
„ me, & par la même raiſon une étendue diſtincte
„ réellement de la matiére, ne ſera jamais une ma-
„ niére d'être de la matiére; elle ne pourra donc ja-
„ mais la rendre étendue.

„ Combien ſeroit il plus avantageux à la Réli-
„ gion de s'en tenir au principe des Cartéſiens que
„ l'étendue & la matiére ne ſont qu'une ſeule &
„ même ſubſtance? Si l'on nous menoit à quelque
„ choſe de clair en abandonnant ce principe, bien
„ des gens prendroient patience, mais on nous jet-
„ te dans des ténébres d'autant plus obſcures que
„ nous ſavons que les attributs eſſentiels, d'une ſub-
„ ſtance ne different point numériquement entre eux,
„ & ainſi nous ne ſaurions croire qu'il ſoit poſſible
„ que la matiére ſi alliée avec l'étendue par un attri-
„ but, & avec la penſée par un autre. Il faut que le
„ même attribut en nombre ſerve à ces deux offices
„ c'eſt-à-dire, que la matiére dont l'eſſence n'eſt
„ autre choſe que ſes attributs eſſentiels réellement
„ identifiés, & entre eux & avec elle, s'uniſſe par tou-
„ te ſa ſubſtance avec la penſée & avec l'étendue.
„ Spinoza qui enſeignoit que l'Etre éternel & né-
„ ceſſaire avoit tout enſemble l'attribut de penſant
„ & l'attribut d'étendu, reconnoiſſoit que cet allia-
„ ge étoit incompréhenſible & l'endroit le plus foi-
„ ble, & le plus embarraſſé de ſon ſyſtéme.

Quand Mr. Bayle veut, il a toute la netteté d'eſ-
prit qu'on peut demander à un Philoſophe; il met
ici une matiére très-abſtraite à la porte de tous les
Lecteurs qui la trouveront aſſés intéreſſante pour s'y
rendre attentifs: Mais quand il prouveroit encore
plus démonſtrativement que Mr. Locke s'eſt trom-
pé, il n'avanceroit pas mieux la Cauſe du Pyrrho-
niſme. J'ai déja fait remarquer la foibleſſe de l'Ar-
gument par lequel il prétend prouver qu'on ne
peut être aſſuré de rien puiſque les Docteurs convien-
nent ſi peu, j'en ai même fait l'application à Mr.
Locke en particulier. *Voiez l'Art. V.* La diverſité des ſen-
timens ſert à affermir la Certitude de ce dont on
convient, & dont on ne ſauroit s'empêcher de con-
venir; cette Maxime s'applique d'elle-même à la
Queſtion préſente; On eſt aſſuré que l'on penſe, on
convient que l'étendue ne penſe pas, on avoue que
la Subſtance qui penſe ne nous eſt pas entiérement
connue, & qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ne le
ſoit. On demande ſi cette Subſtance inconnue ne

pour-

pourroit point avoir deux Attributs tout différens, la penſée l'un, & l'Etendue l'autre? On répond qu'Oui: j'ai fait voir que ce ſentiment ne porte aucune atteinte au Dogme de l'immortalité de l'Ame. Mais la vérité eſt qu'on ne peut pas faire cette Réponſe; car par là même qu'on avoue que la nature d'une Subſtance eſt inconnue, on ſe met dans la néceſſité de dire qu'on ignore quels ſont les Attributs dont la Nature eſt ſuſceptible, & quels ſont ceux qui y répugnent; On ne ſait donc, ni s'il y a une telle Subſtance, ni quels peuvent être ſes attributs. On voit dans cet éxemple, de même que dans pluſieurs autres, que l'Incertitude commence à naître dès que les Idées manquent. On s'en tirera donc à meſure qu'on verra clair, & qu'on ne prononcera que ſur ce qu'on connoit; & lors qu'un ſujet ne ſera connu qu'en partie, ſi l'on demeure dans le doute & dans l'ignorance par rapport à ce qu'on n'y connoitra pas, on pourra décider ſûrement ſur ce dont on aura des Idées, pourvu que les Déciſions ne s'étendent pas au delà des Idées.

L'on apprend par l'hiſtoire de la vie de Mr. Locke qu'il avoit d'abord étudié l'ancienne Philoſophie de l'Ecole, & qu'il s'en dégoûta dans la ſuite; Mais on peut renoncer à une grande partie de ſes préjugés ſans les abandonner tous; Il reſte quelquefois dans les Eſprits les plus attentifs des Impreſſions ſecrétes que l'Education y a laiſſées; C'eſt ainſi que les Juifs & les Platoniciens portérent quelques-uns de leurs Dogmes dans le Chriſtianiſme. Mr. Locke s'étoit peut-être un peu trop attaché à la Méthode de définir établie dans l'ancienne Ecole. Le Corps, diſoit-il, eſt une *Subſtance étendue*, il a donc ceci de commun avec les Etres non étendus qu'il eſt une *Subſtance*, & il en eſt diſtingué par l'Etendue, qui eſt ſon prémier attribut: Cet Attribut je le connois, mais la Subſtance dont il eſt l'attribut, & par laquelle le Corps reſſemble aux Etres non étendus, je ne la connois pas. Quelques propriétés des Corps dont Mr. Locke s'apperçut qu'il n'étoit pas facile de rendre raiſon par le ſeul Méchaniſme de l'étendue, le confirmérent dans la penſée qu'il falloit chercher dans le Corps une Subſtance qui fut la vraie cauſe de ſes propriétés. Les Difficultés qui ſe préſentant, dès qu'il s'agit d'expliquer l'Union de l'Ame & du Corps & leur dépendance mutuelle, lui parurent encore tomber dès qu'on ſuppoſe une *Subſtance* qui a deux *Attributs* différens, celui de *l'étendue*, & celui de la *penſée*. Mr. Locke adopta donc cette hypothéſe, & des études toutes différentes auxquelles il s'intereſſa beaucoup plus, & auxquelles il donna ſon attention & ſon temps, furent cauſe qu'il ne l'éxamina pas avec toute l'application néceſſaire pour la revoquer.

Il me ſemble qu'on peut s'arrêter les prémiers pas de cette gradation; le mot de *Subſtance* eſt le nom d'une *Idée vague*, comme ſont les termes de *Nombre* & de *Figure*: Comme donc il n'y a pas un nombre qui ſoutienne les différences du Pair & de l'Impair, comme il n'y a pas une Figure qui ſoûtienne tantôt l'attribut de Circulaire, tantôt l'attribut de Triangulaire, il n'y a point non-plus une Subſtance ſuſceptible de la penſée, ſuſceptible de l'étendue, & ſuſceptible de toutes les deux; Mais l'Idée vague de Subſtance, s'applique également, & à celle qui penſe, & à l'étendue qui eſt une Subſtance par là même qu'elle eſt & Etendue; car l'Etendue a ſon éxiſtence propre, ſon éxiſtence n'eſt point l'éxiſtence d'une autre choſe, elle a ſon éxiſtence à part, & ſéparée de l'éxiſtence de tout ce qui n'eſt pas étendu: Il en faut convenir ſi nous voulons juger des choſes ſuivant nos Idées.

Leg. P. I. 2. II. Ch. 1. A. 1. & III. Voïés auſſi mon Traité de Deuïeu Subſtance.

Que Mr. Locke ait été un des habiles hommes du ſiécle paſſé, perſonne n'en diſconvient. Mais qu'il doive être compté entre les plus éxquis Méraphyſiciens, c'eſt ce dont il eſt permis de douter à de certains égars, & Mr. Bayle lui même en fournit des preuves en le refutant. Dans l'éloge donc, qu'il lui donne d'abord, il a pour but d'appuïer ſur ſon autorité, le parti de l'incertitude & du doute.

Sentimens de Socrate.

XXI. JE VAI rapporter quelques leçons de Socrate, elles ſerviront à prouver que la Lumiére naturelle nous conduit aux vérités que la Révélation a confirmées ſur l'Immortalité de l'Ame & le double ſort qui attend les hommes apres cette vie.

Platon Livre IV. des Loix.

Les prémes des méchans, dit-il, ne ſe bornent pas aux malheurs de cette Vie, ni à la Mort dont les Bons ne ſont pas même éxempts, & qui ſont des punitions trop courtes, mais ce ſont des peines horribles & qui ne ſiniront jamais.

Platon Livre II.

Vous avés en vous une Nature qui aiant quelque choſe de divin vous porte à croire des Dieux, mais la proſpérité des Méchans dont on vante le bonheur, quoi qu'ils ſoient en effet très-malheureux, vous jette dans l'Impiété; vous ne pouvés voir des ſcélerats parvenir, ſans aucun mal, à une extrême vieilleſſe, & laiſſer aprés eux les enfans de leurs enfans héritiers de leurs biens & de leur fortune; vous ne pouvés les voir ſans en être ébranlé: Vous avés ſouvent ouï dire, & vous avés vu de vos propres yeux que des gens de néant ſont montés ſur le Trone par des crimes, & ſur cela vous n'oſés pas véritablement nier les Dieux, ni les accuſer d'en être la Cauſe; car il y a quelque choſe en vous qui vous en empêche, & qui y répugne. Mais ſéduit & trompé par vôtre folie, en avouant qu'il y a des Dieux, vous vous réduiſés à dire qu'ils n'ont aucun ſoin des choſes humaines. Il faut remédier promptement à cette miladie avant qu'elle ait eu le temps de croître & de vous précipiter dans l'abime de l'Impiété. Il ne vous ſera peut être pas difficile de penſer que les Dieux ont ſoin des plus petites choſes comme des plus grandes, & que la Divinité étant la vertu même étend ſa Providence ſur tout.

Si Dieu négligeoit les hommes, ce ſeroit ou par Malice, ou par Ignorance, ou par Foibleſſe, ou par Négligence, ou par Pareſſe: Aucun de ces vices, qui ſont en nous, ne peuvent ſe trouver en Dieu, qui étant ſouverainement parfait, eſt la Bonté, la Science, l'Intelligence, la Force, la Providence, l'Activité même. Il a ſoin de toutes choſes, car il les a créées, & elles ſont toutes à lui. Comment négligeroit-il donc les hommes qui lui appartiennent plus particuliérement? Dieu eſt-il moins habile, ou moins ſoigneux que les Artiſans? Ceux-ci à meſure qu'ils ſont plus habiles, portent leurs ouvrages petits ou grands, à une plus grande perfection ſans y rien oublier, & Dieu qui eſt très-ſage, très-habile, & qui a la puiſſance comme la volonté, n'aura ſoin que des grandes choſes, & négligera les autres choſes dont il eſt encore plus aiſé d'avoir ſoin, comme s'il étoit pareſſeux, & qu'il craignit la peine.

Tot ou tard *Dieu rend à chacun ſelon ſes œuvres.* Les Bons qui ont été malheureux pendant cette vie ſont récompenſés dans l'autre, & les *Méchans qui ont toujours joüi des plaiſirs du Siécle*, ſont punis dans les Enfers. C'eſt une ſuite néceſſaire de la juſtice de Dieu. Il eſt impoſſible d'éviter ce jugement que les Dieux ont établi par cette Providence que vous combattés, & dont vous ſerés un jour malheureuſement convaincu; ne croïés pas qu'elle vous néglige. Quand pour vous mettre à couvert vous vous cacheriés dans les Abimes de la Terre, quand vous auriés des ailes & que vous iriés vous cacher dans les Cieux, par tout ſa Providence vous ſaiſira & vous n'éviterés pas les ſupplices que vous méritéz, ſoit dans les Enfers, ou dans quelqu'autre lieu encore plus terrible.

Platon Livre X. de la République

Les Bons ſeront à la droite de Dieu, & les Méchans à la gauche, d'où ils ſeront précipités dans les Abimes & dans les ténébres de dehors, piés & poings liés: Là ils ſeront tourmentés par des eſprits de feu, & l'on entendra des gémiſſemens & des hurlemens épouvantables.

Il eſt difficile de ſavoir la Vérité dans cette vie, mais ſe laſſer avant que d'avoir fait tous ſes efforts pour la découvrir, c'eſt l'action d'un homme tres-*mou* & très-*lache*, & il faut ou apprendre des autres ce que c'en eſt, ou le trouver ſoi-même ; que ſi l'une ou l'autre voie ſont impoſſibles parmi toutes les raiſons humaines il faut choiſir la meilleure & la plus forte, & s'abandonner à elle comme à une nacelle pour paſſer cette Mer orageuſe, & tâcher d'échapper à ſes tempêtes & à ſes écueils, à moins que nous ne puiſſions en avoir une plus ſûre & plus ferme, comme quelque promeſſe ou quelque Révélation divine, afin que ſur elle, comme ſur un vaiſſeau qui ne craint aucun danger, nous achévions heureuſement le voiage de cette Vie.

Platon dans le Phedon.

Si ce que je dis ſe trouve vrai il eſt très-bon de le croire ; & ſi après ma mort il ne ſe trouve pas vrai, j'en aurai toujours tiré cet avantage dans cette Vie, que j'aurai été moins ſenſible aux Maux qui l'accompagnent ordinairement ; mais je ne ſerai pas long-temps dans cette ignorance, je la regarde comme un très-grand mal ; heureuſement elle va ſe diſſiper.

SECTION ONZIEME.

Examen du Pyrrhoniſme ſur la Liberté.

Etat de la Queſtion.

I. LA QUESTION de la Liberté de l'homme, en elle-même des plus ſimples, & des plus faciles à réſoudre, eſt devenue des plus épineuſes par les vaines ſubtilités & le verbiage des Métaphyſiciens : On a de plus très-mal poſé l'état de cette Queſtion. Demander ſi l'homme eſt *Libre*, ce n'eſt pas comme quelques-uns le prétendent demander ſi toutes les déterminations de la Volonté de quelque nature qu'elles ſoient ſont *également faciles*, ſi de tous les Partis qu'on peut prendre, il n'y en a point auquel il ſoit *difficile de ſe réſoudre*, & s'il n'y en a point non plus, auquel il ſoit *difficile de ſe réſoudre*. On demande encore moins, ſi toutes les Réſolutions qu'on a priſes ſont également faciles à exécuter, on ne demande pas non plus ſi tous les hommes ſont un *Uſage continuel* de leur Liberté ; au contraire on reconnoît que la plupart s'abandonnent aux Impreſſions des ſens, & à toutes les Idées qui mettent en branle leurs Paſſions, & que leur Ame eſt le jouët des Circonſtances où ils ſe trouvent, comme la fumée l'eſt du Vent. Il arrive encore à bien des gens de faire uſage de leur Liberté, ſans s'apperçevoir qu'ils en font uſage, & ſans ſe convaincre qu'ils en ont une. Il faut réfléchir ſur nos Facultés & ſur leurs Actes pour les connoître : Rien ne reſte dans nôtre Mémoire que ce que nous prenons ſoin d'y graver par la Réflexion. Un homme par exemple, s'amuſe à une fenêtre, & pendant l'eſpace d'un quart d'heure, il voit cent Objets paſſer ſous ſes yeux ; Il s'ennuïeroit, ſi cette variété n'occupoit ſa vue ; demandés-lui pourtant ce qu'il a vu pendant tout ce temps-là ? A peine en pourra-t-il conter la dixiéme partie ; Surpreniés-le, & lui demandés tout d'un coup à quoi il penſe ? Il ſera réduit à vous répondre qu'il ne penſe à rien, c'eſt-à-dire il ne réfléchit pas ſur les perceptions dont il a pourtant un ſentiment direct, par là même que ce ſont des perceptions.

Le peu donc d'attention que font les hommes ſur ce qui ſe paſſe dans leur intérieur, & la rapidité avec laquelle les actes de leur Eſprit naiſſent, s'évanouiſſent, ſe ſuccédent les uns aux autres, font cauſe qu'ils ſont étrangers à eux-mêmes, & qu'ils ſe connoiſſent ſi peu ; & c'eſt pour cela qu'ils s'aviſent de demander aux autres ce qu'ils ſont, de conſulter bien des Livres, & de diſcuter bien des controverſes pour s'en inſtruire. Une longue habitude à ne point réfléchir leur rend cette occupation pénible, lors qu'ils s'aviſent de l'entreprendre. Se ſentir eux-mêmes, démêler ce qui ſe paſſe dans leur Intérieur, eſt pour eux quelque choſe de ſi nouveau, qu'ils n'oſent pas ſeulement s'y hazarder, dans la crainte de ſe donner des peines inutiles. Si quelqu'un leur ſert de guide, & leur apprend la Méthode avec laquelle il faut s'étudier, les Vérités à la connoiſſance deſquelles ils ſont parvenus par ce ſecours, ſont ébranlées par les premiéres Objections qu'un Antagoniſte un peu ſubtil leur propoſe : On les met dans un autre point de vuë, où ils croient appercevoir tout le contraire de ce qu'on leur avoit fait remarquer, faute de ſavoir diſtinguer ce que des actes ſimples en apparence renferment pourtant de compoſé. Voilà le précis des Réflexions ſur leſquelles cette Partie de mon Examen régnera.

II. POUR connoître ce que j'entens par le mot de Volonté, il n'y a qu'à deſcendre en ſoi-même, à ſe ſentir, & à faire attention ſur ſes propres actes. Par cette attention ſur ſon intérieur, on apperçoit, & on ſe convainc, que la Volonté, ou ſi vous voulés nôtre Ame elle-même, eſt ſi fort la ſeule Cauſe Immédiate de ſa réſolution, de ſon choix & de ſa détermination, que l'on ne ſauroit alléguer d'autre raiſon de ſa Volonté, que ſa Volonté même. Pourquoi avés-vous voulu ainſi dans un tel cas ? Pourquoi avés-vous voulu ainſi dans un autre ? C'eſt, vous le ſavés bien, c'eſt uniquement parce que vous l'avés voulu.

Ce que c'eſt que Volonté.

Quand pour me donner le plaiſir de faire uſage de ma Liberté, je léve le bras droit, & je baiſſe le gauche, j'ouvre une main, & je ferme l'autre, qui eſt-ce qui me détermine à l'un ou l'autre de ces Choix ? Moi-même uniquement. Je veux fermer la gauche, & pourquoi plûtot que la droite ? Parce que je le veux. La *Volonté* ne ſeroit pas *Volonté* ſi elle n'étoit pas Maitreſſe d'elle-même. Ainſi encore lors qu'on a jetté des piſtoles dans une bourſe, & qu'on m'ordonne de dire ſi leur nombre eſt pair ou impair, à condition que ſi je rencontre juſte, elles ſeront pour moi. Je vois bien qu'il eſt de mon Intérêt de parler, mais je ne ſais que dire, aucune Lumiére ni aucune Inclination, ne me fait pancher pour l'un, plûtot que pour l'autre des deux mots, ſur leſquels mon choix va tomber, & quand je dis *Pair*, par exemple, plutot *qu'Impair*, c'eſt par un effet de mon choix, je le veux ainſi, c'eſt toute la raiſon que j'en puis dire ; Des raiſons me déterminent à *penſer* plutôt qu'à *me taire*, mais aucune ne me détermine à dire *Pair* plutot *qu'Impair*.

Il ſe trouve des gens, quoi qu'en petit nombre qui conteſtent à l'homme ſa Liberté : Il vous ſemble, diſent-ils, que vous agiſſés librement, mais vous n'êtes point libres ; Une cauſe ſecrête, & néceſſaire, opére toutes vos déterminations. J'aimerois autant qu'on me dit qu'il me ſemble que je penſe, mais que pourtant je ne penſe pas ; car ſi le ſentiment ne procure pas une pleine certitude, il n'eſt pas ſûr que je penſe, il n'eſt pas ſûr que j'exiſte, & on ne ſauroit alléguer des preuves qui ſurpaſſent la force du Sentiment intérieur ; Or avec autant d'évidence que je m'apperçois que je penſe & que je ſuis, avec autant d'évidence ſens-je, que je ſuis Libre, que je ſuis l'Auteur de mon choix, & que je forme mes volontés moi-même.

Mais diſent-ils, *Ne vous ſemble-t-il pas que vôtre volonté remuë vôtre bras ? Il vous le ſemble ainſi ; cependant il n'eſt pas ſûr qu'elle en ſoit la cauſe ; la plupart des Philoſophes le nient, & il n'y en a aucun qui ne ſoit bien embarraſſé à expliquer un effet ſi ordinaire.* Je répons que s'il me ſemble que ma Volonté remue mon bras elle-même, & que je le croie, quoi qu'il n'en ſoit rien, & que par conſéquent je me trompe, c'eſt ma faute de juger ainſi témérairement

ment de ce qui ne m'eſt pas aſſés connu. A la Vérité je ſens bien 1. que je veux que mon bras ait du mouvement, & il eſt certain que je le veux, 2. Je ſens encore que je forme cette volonté, & je ſuis de même aſſuré que je ſuis l'Auteur & la cauſe de cet acte de Volonté 3. Je m'apperçois en troiſiéme lieu, que le mouvement de mon bras ſuccéde à cette volonté, cela eſt auſſi trés-vrai, & ne ſouffre pas de conteſtation. Mais je ne m'apperçois point, & je ne ſens en aucune maniére que je produiſe ce mouvement, & que j'en ſois ſeul la cauſe; Loin de cela je ne ſais comment il ſe fait. Tout cela que je ſens eſt donc fûr, & tout cela que je ne ſens point demeure douteux.

Objections. Oeuvres Div. Tom. II. in 8. pag. 785.

III. Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tome III. page 762. *Cette Erreur*, dit Mr. Bayle, *après avoir dit que les Païens ont cru fauſſement que tout ce qu'il y a de Subſtances dans l'Univers exiſtent par elles-mêmes, & qu'elles ne peuvent y mais être anéanties, & qu'ainſi elles ne dépendent d'aucune autre choſe qu'à l'égard de leurs modifications ſujettes à être détruites par l'action d'une Cauſe externe*, ne vient-elles pas de ce que nous ne ſentons point l'action créatrice qui nous conſerve, & que nous ſentons ſeulement que nous éxiſtons, que nous le ſentons, dis-je, d'une maniére qui nous tiendroit éternellement dans l'ignorance de la cauſe de nôtre Etre, ſi d'autres lumiéres ne nous ſecouroient? Diſons auſſi que le ſentiment clair & net que nous avons des actes de nôtre volonté, ne nous peut pas faire diſcerner, ſi nous nous les donnons nous-mêmes, ou ſi nous les recevons de la même cauſe qui nous donne l'éxiſtence. Il faut recourir à la réfléxion ou à la méditation pour faire ce diſcernement. Or je mets en fait que par des méditations purement Philoſophiques, on ne peut jamais parvenir à une certitude bien fondée que nous ſommes la cauſe efficiente de toutes nos volitions; car toute perſonne qui éxaminera bien les choſes, connoitra évidemment que ſi nous n'étions qu'un ſujet paſſif à l'égard de la volonté, nous aurions les mêmes ſentimens d'éxpérience que nous avons lorſque nous croions être Libres. Suppoſés par plaiſir que Dieu ait réglé de telle ſorte les Loix de l'Union de l'Ame & du Corps, que toutes les modalités de l'Ame ſans en éxcepter aucune ſoient liées néceſſairement entr'elles, avec l'interpoſition des modalités du Cerveau, vous comprendrés qu'il ne nous arrivera que ce que nous éprouvons: il y aura dans nôtre ame, la même ſuite de penſées depuis la perception des objets des ſens qui eſt la prémiére démarche juſqu'aux Volitions les plus fixes qui ſont la derniére démarche. Il y aura dans cette ſuite le ſentiment des idées, celui des aſſirmations, celui des irréſolutions, celui des velléités, & celui des volitions. Car ſoit que l'acte de vouloir nous ſoit imprimé par une cauſe éxtérieure, ſoit que nous le produiſions nous-mêmes, il ſera également vrai que nous voulons, & que nous ſentons que nous voulons, & comme cette cauſe éxtérieure peut mêler autant qu'elle veut de plaiſir dans la volition qu'elle nous imprime, nous pouvons ſentir quelquefois que les actes de nôtre volonté nous plaiſent infiniment, & qu'ils nous mênent ſelon la pente de nos plus fortes inclinations. Nous ne ſentirons point de contrainte: Vous éviés la matiére; *Voluntas non potuit cogi*: Ne comprenés vous pas clairement qu'une giroüette à qui l'on imprimeroit toûjours le mouvement vers un certain point de l'horizon, & l'envie de ſe tourner de ce côté-là, ſeroit perſuadée qu'elle ſe mouvroit d'elle-même, pour éxécuter les déſirs qu'elle formeroit? Je ſuppoſe qu'elle ne ſauroit point qu'il y eut des Vens, ni qu'une Cauſe éxtérieure fit changer tout-à la fois, & ſa ſituation & ſes déſirs. Nous voilà naturellement dans cet état, nous ne ſavons point ſi une cauſe inviſible nous fait paſſer ſucceſſivement d'une penſée à une autre. Il eſt donc naturel que les hommes ſe perſuadent qu'ils ſe déterminent eux-mêmes. Mais il reſte à éxaminer s'ils ſe trompent en cela, comme en une infinité d'autres choſes qu'ils aſſirment par une eſpéce d'inſtinct & ſans avoir emploié les méditations Philoſophiques. Puis donc qu'il y a deux hypothéſes ſur ce qui ſe paſſe dans l'homme, l'une qu'il n'eſt qu'un ſujet paſſif, l'autre qu'il a des vertus actives, on ne peut raiſonnablement préférer la ſeconde à la prémiére pendant qu'on ne peut alléguer que des preuves de ſentiment, car nous ſentirions avec une égale force, que nous voulons ceci ou cela, ſoit que toutes nos volitions fuſſent imprimées à nôtre ame par une cauſe éxtérieure & inviſible, ſoit que nous les formaſſions nous-mêmes.

Réponſe.

IV. SOMMES nous purement paſſifs, ou ſi nous ſommes des êtres à qui le Créateur ait donné quelque force, & qu'il ait rendus capables de quelque *Activité*? *Pour le ſavoir il faut*, dit Mr Bayle, *recourir à la Réfléxion ou à la Méditation pour faire ce raiſonnement.* J'en tombe d'accord; Réfléchiſſons attentivement ſur nos actes & nous nous convaincrons que nous ſommes actifs. Mais *ſi le ſentiment paroit tout propre à nous perſuader de nôtre allivité, la Méditation nous prouvera bientôt le contraire.* Je l'avouë ſi l'on prend pour principe l'hypothéſe de la Conſervation, telle que le vulgaire des Métaphyſiciens la ſuppoſe.

Mr. Bayle ne ſe borne pas là. Ne ſeroit-il pas poſſible, dit-il, que nôtre Ame fut un ſujet uniquement paſſif, dans lequel Dieu créât une *ſuite d'idées d'Affirmations, d'Irréſolutions, de Velléités, de Volitions*? *La cauſe éxtérieure accompagnera nôtre volition d'un plaiſir qui la rendra infiniment agréable*, & de plus, *cette cauſe de qui nous viendront toutes nos penſées, n'imprimera en nous aucun ſentiment de contrainte.*

Il faut avoir un étrange goût, pour les paradoxes, pour les Chiméres, & pour tout ce qui conduit à l'Irréligion pour ſe réprſenter l'être ſuprême, à la puiſſance & à la ſageſſe duquel eſt duë toute la Beauté de l'Univers, ſe plaiſant à créer, ſur des ſujets purement paſſifs, des Idées dont les unes ſont conformes à la vérité, & les autres y ſont tout oppoſées, & ſe plaiſant encore à nous faire ſentir des apparences de liberté & d'activité, ſe plaiſant enfin de créer dans nos eſprits cette Queſtion, *L'homme eſt-il libre*? & créant enſuite dans les uns l'*affirmative*, dans les autres la *négative*, dans d'autres *l'irréſolution*, ſans que les uns ni les autres puiſſent décider autrement qu'il ne leur fait décider: Des conſéquences auſſi éxtravagantes ne ſuffiſent-elles pas pour faire rejetter le principe d'où elles coulent?

Nous ne ſentons pas ſeulement des Idées & des Déſirs qui ſuccédent à ces Idées, nous ſentons de plus que nous donnons, ou que nous réfuſons nôtre attention à ces idées; que nous ſuivons ces déſirs, ou que nous les combattons; Nous ne ſentons pas ſeulement que nous ſommes déterminés ou à les ſuivre, ou à les combattre, à fixer nôtre attention, ou à la détourner, nous ſentons de plus, que c'eſt nous qui nous déterminons, & c'eſt de ce ſentiment que nous concluons nôtre Liberté.

Si une Giroüette penſoit, & que le vent qui la dirigeroit au ſud en lui donnant cette direction, lui envenoit l'Idée agréable, & lui en fit naître le déſir, elle ſentiroit cette idée & ce déſir, elle pourroit ignorer de quelle maniére ils naiſſent en elle, & quelle eſt la cauſe qui les fait naître. Mais elle ne ſentiroit point que c'eſt elle qui contribuë à faire naître ces déſirs elle ne s'apercevroit point qu'elle ſe détermine elle même à une direction plutôt qu'à une autre, enfoite de l'attention qu'elle veut bien donner à l'une de ces Idées plutôt qu'à l'autre, & aux agrémens qui

l'accompagnent ; comme nous sentons que c'eſt nous qui la ſuſpendons, qui la fixons ſur un objet, & qui l'en détournons, & qui nous déterminons nous-mêmes à ces différens actes.

L'idée du bien fait naître le Déſir, le Déſir eſt ſuivi de la Réſolution de le chercher, la Réſolution fait agir, & *l'Action* produit *l'Effet*. Voilà une enchaînure de Cauſes efficientes, néceſſaires en elles-mêmes, quoi qu'on donne à la prémiére le nom de *Cauſe finale*, comme pour la diſtinguer de *l'efficiente*. La Liberté peut interrompre cette chaîne, elle peut détourner l'attention d'une idée, & faire que le déſir s'évanouiſſe avec l'Idée qui le ſuſcitoit, & ſur laquelle on ceſſe de s'arrêter. On peut auſſi oppoſer Idée à Idée, & Déſir à Déſir, & c'eſt en cela que la cauſe Finale différe des autres cauſes efficientes, ſimplement néceſſaires, & que l'on appelle Phyſiques.

Nous voulons être heureux, voilà un acte de Volonté, voilà une détermination du côté du bonheur, nous ſentons cette détermination, & ce ſentiment n'eſt accompagné d'aucune Idée de contrainte mais ce n'eſt par un acte de Volonté *libre*, nous ne le ſentons point tel, nous ne ſentons point que c'eſt nous qui nous déterminons & qui choiſiſſons entre le déſir de la *félicité*, & celui de la *miſére*, nous ne ſentons point que nôtre volonté ſe détermine elle-même à donner ſon attention à l'un de ces objets, quand elle pourroit la lui refuſer & la donner à ſon contraire. Nous voulons encore penſer aux *Moiens* de nous rendre heureux, & dès là les *Déterminations libres* commencent. Il ſ'en préſente un qui paroît propre à nous donner de la ſatisfaction, il eſt en nôtre Liberté de nous déterminer à le choiſir, à le chercher & à le mettre en oeuvre. Nous ſentons encore qu'il ne tient qu'à nous, d'examiner, avec plus d'attention, quelle ſera l'influence de ce moien là, ſur nôtre bonheur, de le comparer avec d'autres, de nous arrêter plus ou moins à faire cette comparaiſon, ou de prendre un autre parti, après un petit nombre de réfléxions; Il ne tient qu'à nous de ſentir que c'eſt nôtre volonté qui ſe détermine elle-même à prendre ces différens partis.

Quand nous nous trompons, & que nous regardons comme de vrais Biens des Objets qui ne le ſont pas, nous ſavons que cela arrive par trop de précipitation dans nôtre éxamen, & que nous aurions pû éxaminer plus meurement : L'impatience d'être heureux, nous fait ſouvent prendre de faux biens pour de véritables, cela ne nous arriveroit pas ſi nous voulions nous donner tout le temps néceſſaire pour éxaminer nos Idées

Moins un homme s'accoûtume à la réfléxion, plus ſouvent il ſe trompe. Malgré ſon activité il eſt toujours dans l'ignorance, & qui pis eſt, il court toujours après un bonheur qui le fuit, ou dont il s'éloigne lui-même, parce qu'il ne ſait pas aſſés de réfléxions ſur les chemins qu'il faut prendre pour parvenir au but où il tend. Mais il ne tient qu'à lui de faire ces réfléxions. Dieu nous a donné une pente au bonheur, pour nous engager à nous tourner du côté des objets qui peuvent nous le procurer. Il a joint à cette pente les idées des objets, le pouvoir d'éxaminer ces idées, & de les combiner comme il nous plait.

Si l'homme n'avoit aucune Liberté, & ſi l'impreſſion des Objets préſens, ou les traces & les reſtes de leurs Impreſſions, le déterminoient toujours à vouloir, & à prendre un parti qui leur fut conforme, il lui arriveroit très-ſouvent de prendre le mauvais; Un avantage préſent attire ſouvent beaucoup de maux, & un Mal préſent au contraire eſt ſuivi de beaucoup d'avantages. Il étoit donc très-important que nous euſſions la force de réſiſter aux impreſſions préſentes, de ſuſpendre leurs effets, & de nous réfuſer aux déterminations qu'elles font naître, par elles mêmes, juſques à ce que nous euſſions eu le temps d'eſpluien connoître la nature ; d'en démêler tous les principes, & d'en prévoir toutes les ſuites.

Lorſque nôtre attention s'arrête uniquement & toute entiére ſur un objet, en état de nous procurer quelque utilité ou quelque plaiſir, & que nous ne penſons ni ne voulons penſer à autre choſe, il n'eſt pas poſſible en ce cas que le ſeul bien qui nous frappe ne ſoit auſſi celui qui nous attire. Nous le voulons infailliblement, mais comme nous avons la force de détourner notre attention d'un Objet pour la porter ſur un autre, nous nous trouvons toûjours par là, & en ce ſens, en liberté de choiſir. De tous les objets qui nous environnent, il n'y en a point qui puiſſe ſe rendre aſſés Maitre de nôtre Volonté pour l'aſſujettir entiérement, nous pouvons toûjours paſſer de l'un à l'autre, & quelque réfléxion qui nous porte à agir d'une certaine maniére, & à faire un certain choix, ces raiſons ne nous déterminent qu'autant que nous voulons conſentir à ſuivre leurs impreſſions.

J'avoue qu'il n'eſt pas ordinaire aux hommes, frappés de quelque idée, ou prévenus par quelque ſentiment, d'attendre à ſe déterminer juſques à ce qu'ils les aient éxaminées, & qu'ils aient excité quelques ſecondes penſées pour les comparer avec les prémiéres. Il y en a peu qui ſe donnent ce ſoin, & ceux qui le négligent conteſtent aux autres une Liberté qu'ils n'éprouvent pas en eux ; mais ils ne l'éprouvent pas, parce qu'ils ne daignent pas en faire uſage.

Que quelqu'un s'aviſe de ſe préférer à un de ces ſavans qui nient la Liberté, & de ſe croire plus habile que lui, & que le Public paroiſſe avouer cette préférence; A quelles plaintes, & à quels emportemens ce Savant ſans liberté, ſi on veut l'en croire, ne ſe laiſſera-t-il point aller, ſur l'inſolence de ſon Rival, ſur l'Injuſtice du Public, & ſur l'ignorance de l'un & de l'autre. On veut être loüé, on ſe croit digne de louange, & par conſéquent on ſe ſent libre, on le ſent, dis-je de temps en temps, on en éprouve les effets, quoiqu'on réfuſe d'y réfléchir, & d'en tomber d'accord ; car s'il n'y a point de liberté pourquoi ſe récrier ſur ce qu' ont fait des gens qui ne pouvoient agir autrement.

Il eſt des hommes pareſſeux & voluptueux ſi attentifs à ſatisfaire leurs Paſſions qu'ils ne veulent point ſe donner la peine de ſuſpendre leurs Réſolutions juſques à ce qu'ils aient conſulté la Raiſon, qui ne veulent point comparer ce que les ſens leur font déſirer avec ce qu'elle leur ordonne, les Plaiſirs & les Intérêts préſens avec le Devoir & ce qu'il convient de faire pour l'avenir ; Ils s'abandonnent aux objets des ſens & aux Idées qui ſe ſaiſiſſent de leur Imagination. Il arrive par là que ſi l'on connoit une fois l'humeur d'une perſonne & les paſſions qui la dominent, ſi l'on a réfléchi avec quelque attention ſur l'enchaînure des Idées de l'eſprit avec les déſirs & les mouvemens du Coeur, on prévoit, dans bien des cas, ce que de telles gens feront, parce que s'étant affermis dans l'habitude de ne faire aucun uſage de leur Liberté, il ne leur arrive point d'interrompre cette ſubordination d'Idées, & de Déſirs, & d'arrêter les effets de ce Méchaniſme. Mais toûjours peut-on dire qu'ils ſe ſont déterminés librement à ne pas faire uſage de leur Liberté, & qu'un temps a été où il ne tenoit qu'à eux d'en faire aiſément uſage. Car enfin il en eſt de cette faculté comme des autres, elle s'affoiblit faute d'éxercice, comme elle ſe fortifie par l'uſage aſſidu qu'on en fait. On veut les choſes, on ne les veut pas, on s'en approche, ou on s'en éloigne, on les eſtime, ou on les desapprouve, ſuivant qu'elles s'accommodent avec les Inclinations dont on eſt prévenu, ou qu'elles s'y oppoſent. Mais l'Impuiſſance ou quelques perſonnes ſe trouvent enfin par leur faute, de s'appercevoir diſtinctement qu'ils ſont Libres, ne doit pas ébranler la certitude de ceux qui ſavent mieux ſe connoître

noitre, & ſentir qu'ils ont en eux une Liberté dont-ils ont eu ſoin de faire uſage.

Et quant à ceux-là même chés qui la Liberté eſt comme aſſoupie, par l'habitude de ne s'en point ſervir, pour ſe convaincre qu'ils pourroient la tirer de cet aſſoupiſſement & la mettre en oeuvre, ils ont, de l'avéu de Mr. Bayle, *une Reſſource dans la Morale & dans la Religion* : Et ce n'eſt pas là une foible reſſource. Quiconque voudra ſe rendre attentif ſe convaincra que les Idées de la Morale, les Idées du *Beau* & du *Laid* dans les Moeurs, les Idées de ce qui *convient* & de ce qui *ne convient pas*, de ce qui *ſied*, & de ce qui eſt *malhonnête*, en un mot de la *Vertu* & du *Vice* ſont auſſi réelles que les idées de la Géométrie. Elles ne ſont pourtant que des Chiméres ſi l'homme n'a point de Liberté, car il n'eſt aſſujetti à aucune Loi, & il ne peut ni être loué, ni être blâmé, quoi qu'il faſſe, ſi tout ce qu'il fait, il le fait néceſſairement, ſans qu'il ait jamais été en ſon pouvoir de ſe mettre dans une ſituation où l'enchainure des circonſtances qui l'ont ainſi entraîné, n'eut aucune priſe ſur lui.

Si l'on n'a point de Liberté, les reproches que l'on ſe fait d'avoir manqué à ce qu'on doit, la Confuſion d'avoir préféré le Vice à la vertu, ne ſont que des foibleſſes qui n'ont pour tout fondtment que la ſuppoſition trompeuſe qu'on eſt libre. Les remercimens & les éloges ne ſauroient plaire qu'à des fous, qui ſe croient ce qu'ils ne ſont point; & ſi tous les hommes étoient éclairés, ſi aucun d'eux ne ſe croioit libre, on ne loueroit, & on ne blameroit jamais qui que ce ſoit.

Les hommes ſe trouvent à tout coup dans des circonſtances où leur Intérêts préſens les ſollicitent à violer ce que les Principes de la Morale établiſſent comme un devoir indiſpenſable. Quel ſort plus déplorable que celui de l'homme! qu'elles contradictions plus ſurprenantes que celles qu'il renferme! S'il faut qu'il ſe faſſe la guerre à lui-même pour remporter des Victoires qui ne ſervent ſouvent qu'à le rendre miſérable, & qu'à l'expoſer à plus de coups: La beauté de la Morale nous conduit donc à celle de la Réligion, qui attache la félicité à le devoir, & qui nous fait connoitre un Dieu prêt à nous récompenſer de tous nos ſacrifices; & c'eſt en vain que Mr. Bayle allégue en divers endroits, que la Morale ſe peut ſoûtenir ſans la Réligion.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 214.

Penſées diverſes ſur les Cométes Art. 178. page 553. " La Raiſon, dit Mr. Bayle, a dicté aux ,, anciens Sages qu'il falloit faire le bien pour l'a- ,, mour du bien même, & que la Vertu ſe de- ,, voit tenir à elle-même lieu de récompenſe, & qu'il n'appartenoit qu'à un méchant homme de s'abſte- ,, nir du mal par la crainte du châtiment.

,, Il eſt donc vrai que la Raiſon a trouvé, ſans le ſe- ,, cours de la Réligion, l'idée de cette piété que les Pe- ,, res ont tant vantée, qui fait que l'on aime Dieu, & ,, que l'on obéît à ſes Loix, uniquement à cauſe de ſon ,, infinie perfection. Cela me fait croire que la Raiſon, ,, ſans la connoiſſance de Dieu, peut quelquefois ,, perſuader à l'homme qu'il y a des choſes honnê- ,, tes, qu'il eſt beau & louable de faire, non pas ,, à cauſe de l'utilité qui en revient, mais parce ,, que cela eſt conforme à la Raiſon.

Je ne nie pas qu'il n'y aie dans l'homme des Principes qui l'aménent à ſe former une idée de l'Honnêteté & qui l'engagent à conclure qu'il y a des actions eſtimables par elles-mêmes, mais qu'en doit-on conclure? Si vous dites que ces Idées du *Beau* & de l'*Honnête* ſont capables de rectifier les Inclinations d'un Athée, vous avoués qu'il ſe conduit ſuivant ſes connoiſſances, & non pas ſuivant ſon goût & ſes plaiſirs. Or dès que l'homme eſt capable de ſe conduire ſuivant ſes connoiſſances, plutôt que ſuivant ſon goût & ſes plaiſirs, l'Idée d'un Dieu témoin de ſes actions & remunerateur de ſon Obéïſſance, l'Idée d'un Dieu qui aime à voir la préférence qu'on donne à l'Honnêteté ſur tout le reſte, a ſans contredit plus de poids qu'aucune autre de nos idées. Brutus qui s'étoit fait une longue habitude de s'attacher à la Vertu, lui inſulte, & ſe plaint qu'elle n'eſt qu'un *beau Fantôme*, dès qu'il trouve que les Récompenſes qu'elle mérítoit font plutôt le partage des Injuſtes & des Vicieux, que celui des gens de bien.

Leg. Part. I. Sect. II. Chap. VI. Art. XV.

Ibidem.

,, Car il faut ſavoir, qu'encore que Dieu, continue-t-il, Penſées diverſes Art. 178. page 554. ne ſe ,, révéle pas pleinement à un Athée, il ne laiſſe pas ,, d'agir ſur ſon Eſprit, & de lui conſerver cette ,, Raiſon & cette Intelligence, par laquelle tous les ,, hommes comprennent la Vérité des premiers Prin- ,, cipes de Métaphyſique & de Morale.

Dieu prendra ce ſoin des Athées, & par là les empêchera d'être regardés comme des Monſtres. Comment ne veut on pas reconnoitre qu'à plus forte raiſon il déploiera infiniment plus de Bonté ſur ceux qui ſont bien aiſes de le connoitre, & qui ont quelque inclination à lui plaire?

Objections tirées de Bayle 2. part. pag. 786.

V. "IL A trop de connoiſſances du Cartéſianiſme, dit Mr. Bayle, en parlant de Mr. Jaquelot, Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. III. pag. 765. ,, pour ignorer avec quelle force l'on a coutume de ,, nos jours qu'il n'y a point de Créature qui puiſſe ,, produire le mouvement, & que nôtre ame eſt un ,, ſujet purement paſſif à l'égard des ſenſations, des ,, idées, & des ſentimens de douleur & de plaiſir: ,, Si l'on n'a point penſé la choſe juſques aux vo- ,, litions, c'eſt à cauſe des Vérités révelées, car ſans ,, cela les actes de la volonté ſe ſeroient trouvés auſſi ,, paſſifs que ceux de l'entendement. Les mêmes ,, raiſons qui prouvent que nôtre ame ne forme point ,, nos idées, & ne remue point nos organes, prou- ,, veroient auſſi qu'elle ne peut point former nos actes ,, d'amour, & nos volitions &c.

,, Comme l'ame pourroit Etre active à l'égard des ,, volitions, quoi qu'elle ne le fut pas quant aux ,, ſenſations, & aux Idées univerſelles, je croi que ,, Mr. Jaquelot ne fera point difficulté d'avouer ,, qu'elle eſt purement paſſive par rapport aux per- ,, ceptions de l'entendement. S'il l'avoue, j'en tirerai ,, de l'avantage puis qu'il eſt certain qu'hormis quel- ,, ques Philoſophes tous les hommes ſentent vive- ,, ment & diſtinctement, que lors qu'ils jettent les ,, yeux ſur un arbre ils produiſent dans leur eſprit ,, une image de cet arbre, & qu'après avoir comparé ,, enſemble quelques arbres ils ſe donnent activement ,, une idée générale d'arbre. Allés vous fier après ,, cela dans cette matiére aux preuves de ſentiment, ,, & nonés que nous nous ſervons d'un verbe actif, ,, lorſque l'ame n'eſt point la cauſe efficiente, je vois ,, ceci, *je ſens de la douleur, je penſe à cela*, comme ,, nous nous en ſervons quant aux actes de la Vo- ,, lonté, *je veux ceci, j'aime cela*, on ne pourroit ,, donc rien conclure de ce que nous éxprimons de ,, la ſorte nos volitions.

Réponſe.

VI. IL N'EST pas néceſſaire de ſe reclamer du Nom de Des Cartes, il ſuffit d'être Diſciple du Bon Sens, pour ſe perſuader que nôtre Ame eſt un ſujet paſſif à l'égard des ſenſations. Nous aurions beau ſouhaiter de certains ſentimens, & nous efforcer de les faire naître, toute la véhémence de nos Déſirs ne parviendroit jamais à produire cet effet, il faut nous préſenter devant de certains Objets propres à agir ſur de certains Organes, aux ébranlemens desquels nos ſentimens ſe trouvent liés. Il en eſt de même de la Douleur que du Plaiſir, nous n'en ſommes pas plus les Maitres, il faut démbler nôtre Corps à de certains mouvemens, ſi nous voulons faire ceſſer les ſentimens qui ne manquent jamais de les accompagner. Mais je ſens bien que je ſuis le Maitre de mon attention, que je la fixe ſur les Idées qu'il me plait, que je la détourne d'un objet pour l'arréter ſur un autre: Ces Actes de volonté, c'eſt moi qui les produis, & les penſées de cette eſpéce ſont tout autre-

ment actives que les ſenſations.

Part. II.] Mr. Bayle enſuite des réflexions fort différentes, *nous ne ſommes pas les Auteurs de nos ſenſations.* Je tombe d'accord de cette vérité. *Aucune Creature ne peut produire du Mouvement.* Je n'en conviens pas ; j'en ai déja dit les raiſons dans cét ouvrage, je les ai déja même répétées.

On diſpute encore ſi c'eſt la Volonté par éxemple qui produit le Mouvement du bras, ou ſi elle eſt ſeulement cauſe que des parties qui étoient déja en mouvement ſe portent dans le bras. On diſpute même ſi l'Ame eſt la cauſe immédiate de cette détermination, ou ſi elle n'arrive qu'en vertu des Loix de l'union de l'ame avec le Corps, dont les effets doivent être imputés à la Volonté de l'Intelligence ſuprême. J'ai remarqué ci-deſſus que le ſentiment de ce qui ſe paſſe en nous, ne nous éclaire point ſur ces Queſtions-là, mais qu'il nous convainc que nôtre Volonté ſe détermine elle-même puiſque nous ſentons qu'elle ſe détermine.

Lorſque les hommes jettent les yeux ſur un arbre ils ſentent que c'eſt eux qui forment l'idée d'un arbre. Pour moi je n'ai jamais ſenti cela, & plus je me rends attentif, moins il m'eſt poſſible de l'appercevoir. Je ſens bien que l'Idée d'un arbre nait chés moi, mais je ne m'apperçois point que je la faſſe naitre immédiatement. Tout ce dont je ſuis convaincu par ſentiment & par éxpérience intérieure c'eſt que je me détermine moi-même à vouloir que mes yeux ſe tournent d'un certain côté, & je ſens qu'ils ſe tournent en effet, je ſens que ce mouvement accompagne ma volonté, mais je ne ſens point que ma volonté le produiſe.

Je ſens que je veux comparer, & que ma Volonté ſe détermine elle même à vouloir comparer les Idées de pluſieurs arbres : Ces idées ou ces penſées qui ſervent à me faire connoitre ce que c'eſt qu'un arbre, je les ſens, & ſi je ne les ſentois pas, elles ne ſeroient pas des penſées : Or par là même que je les ſens, j'apperçois ce qu'elles ont de ſemblable, & ce en quoi elles différent.

De peur de me tromper, je mets toûjours une grande différence entre ce que je ſens & ce que je ne ſens pas, entre ce que j'apperçois dans un ſentiment, & ce que je n'y apperçois pas.

J'apperçois & je ſens que des Idées, c'eſt-à-dire, des maniéres de penſer inſtructives, ſe ſuccédent les unes aux autres. Je ſens & j'apperçois qu'elles naiſſent & ſe ſuccédent avec d'autant plus de promptitude, & plus d'ordre que je ſuis plus attentif : J'apperçois enfin, & je ſens que je me détermine moi-même à vouloir être plus attentif. Tout ce que je ſens eſt vrai, & je n'en ſaurois douter ; mais je ne ſens point en vertu de quoi mon attention eſt ſuivie de toutes ces maniéres de penſer, & ſur cela je ne décide point, & ſi je décidois, ce ne ſeroit plus par le moien des ſentimens que je n'ai pas, il faudroit avoir d'autres preuves. Mais de ce que mes ſentimens ne m'éclairent pas ſur tout ce [qui ſe paſſe chés moi, s'enſuit-il que je ne doive point compter que ce que je ſens ſe paſſe en effet comme je le ſens.

Je vois ceci, je ſens de la douleur, je penſe à cela ; ce ſont là des expreſſions actives autant que celles-ci, je veux ceci, j'aime cela.

Que Mr. Bayle auroit bien ſû tourner en ridicule ce ſophiſme s'il avoit été d'humeur de le faire. Le Langage des hommes n'eſt-il rempli que d'éxpreſſions éxactes, d'où il ſoit permis de tirer des preuves ? On a annoncé à un homme une nouvelle affligeante ; Un autre d'une humeur inquiéte, cherche à ſe faire des ſujets de regret : Si l'on dit que l'on a chagriné l'un, & que l'autre ſe chagrine, on parlera éxactement. Mais on n'y regarde pas de ſi prés ; on dit du prémier qu'il ſe chagrine, à cauſe d'une nouvelle qu'il a appriſe, & que l'autre eſt chagrin par l'effet des idées qu'il roule dans ſon eſprit. *Cette phraſe je penſe au ſoleil* eſt ſynonyme à celle-ci ; *Je ſuis penſant ; & je ſens que l'état dans lequel ma penſée ſe trouve eſt une maniére de penſer repréſentative du ſoleil.* Quand je m'éxprime ainſi, je ne dis pas que je ſuis moi-même la cauſe de ma maniére de penſer, je ne dis pas même que j'en apperçoive la cauſe. Si quelqu'un s'aviſe de paraphraſer de la même maniére cette Propoſition, *Je veux penſer au ſoleil*, & qu'il la change en celle ci, *Je ſens qu'il eſt né chés moi un déſir de penſer au ſoleil, & qu'il s'y eſt joint un plaiſir de perſévérer dans cette révolution*, & qu'il me diſe, vous voiés que je change vos actes de volonté en ſimples ſentimens ; je répondrai d'abord ; Que quand je m'apperçois des actes de ma Volonté, & que je les ſens, je fais à cet égard dans un état paſſif. Après quoi j'ajoûterai que je fais moi-même la cauſe de cet acte que je ſens ; car par là même qu'il eſt de ſa nature un acte qui ſe ſent, il apperçoit qu'il eſt lui-même la cauſe de lui-même. Quand je demande, Pourquoi je veux penſer au mouvement ; j'apperçois des raiſons qui m'y déterminent, mais ſi j'ajoûte, pourquoi veux-je ceder à ces raiſons ? Pourquoi ne continue-je pas à les éxaminer & à chercher s'il ne ſeroit point de mon Devoir de, m'occuper d'autre choſe ? Pourquoi ne renvoie-je pas mon travail à demain, aucune néceſſité ne m'obligeant de m'y appliquer ſans aucun délai ? je ſens alors que je me détermine moi-même.

Il eſt des cas où cette détermination eſt tout autrement ſenſible & j'en ai allégué des éxemples. Dans des cas où on ne ſe détermine pas par humeur, & lors qu'aucun intérêt, ni aucune lumiére ne porte à prendre le parti qu'on choiſit plutôt qu'un autre, on ſent viſiblement qu'on eſt par le moien de la Volonté & de la liberté, une des cauſes qu'on appelle *Immanentes* qui agiſſent ſur elle-même. Un homme qui ſe trompe, parce qu'il décide avant que d'avoir aſſés éxaminé & aſſés diſtinctement connu, a tort, parce qu'il ne tient qu'à lui de vouloir éxaminer plus long-tems & de connoitre éxactement ; Volonté dans laquelle il ne tient encore qu'à lui de perſévérer, & qui ſera ſuivie, ſi elle perſévére, d'éxamen & de lumiére. La Liberté nous étant été donnée pour ſuſpendre nos déciſions & nôtre conduite juſqu'à ce que l'évidence du Vrai & du Bon nous détermine, *ſe laiſſer déterminer à* cette *évidence* comme c'eſt le *But*, c'eſt par conſéquent la perfection de la Liberté ; mais il ne faut ſe laiſſer déterminer qu'à cette évidence, autrement on ſe détermine trop tôt, & on ne fait pas l'uſage qu'on devroit de ſa Liberté.

Quand au contraire l'évidence frappe, entraine, & que pour n'être pas obligé de s'y rendre, on en détourne ſon attention, pour la porter ſur quelque objection, ou qu'on ſe diſtrait ſimplement en penſant à quelque autre choſe, c'eſt là un autre abus qu'on fait de la Liberté.

VII. CE QU'ON appelle *l'Ane de Buridan*, eſt un de ces ſophiſmes où l'on tombe par l'abus qu'on veut bien faire de ſa Liberté de penſer ; On ſuppoſoit un Ane bien affamé entre deux boiſſeaux d'avoine à égale diſtance, & réduit par conſéquent à la néceſſité de mourir de faim, par là même qu'étant tiré avec un égale force des deux côtés, il ne pourroit ſe déterminer vers l'un plutôt que vers l'autre. Montagne applique cet éxemple à un homme, Livre II. Chapitre XIV.

Ce ſt une plaiſante imagination, dit-il, de voir un eſprit également balancé juſtement entre deux pareilles envies. Car il eſt indubitable qu'il ne prendra jamais parti, & autant que l'application & le choix portent inégalité de prix ; & qui nous logeroit entre la bouteille & le jambon avec égal appetit de boire & de manger, il n'y auroit ſans doute remède, que de mourir de ſoif & de faim. Pour pourvoir à cet inconvénient, les Stoiciens quand on leur demande, d'où vient en nôtre ame l'élection de deux choſes indifférentes, & qui fait que d'un grand nombre d'Ecus, nous en prenions l'un plutôt

De l'Ane de Buridan.

plutôt que l'autre, n'y aiant aucune raiſon qui nous incline à la préference, répondent que ce mouvement de l'Ame eſt extraordinaire & dérégle, venant en nous d'une impulſion étrangére accidentale, & fortuite. Il ſe pourroit dire de même plutôt, qu'aucune choſe ne ſe préſente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legére qu'elle ſoit, & que ou a la vuë, ou à l'attouchement il y a toûjours quelque choix qui nous tente & attire, quoi que ce ſoit imperceptiblement.

Montaigne avoit raiſon de dire que c'eſt là une plaiſante Imagination, & ſans le plaiſir qu'il ſe faiſoit de débiter à tout moment des Paradoxes, & de ſemer par-ci par-là, des Principes propres à jetter dans le Pyrrhoniſme & dans le découragement, il auroit ſenti & il auroit mépriſé toute l'extravagance de cette imagination : Mais il en vouloit venir à cette Concluſion par où il finit le Chapitre, *Solum certum nihil eſſe certi, & homine nihil miſerius aut ſuperbius. Tout ce qu'il y a de certain, c'eſt que tout eſt incertain, & qu'il n'y a rien de plus miſérable que l'homme, ni en même temps de plus fier, ſa vanité égale ſa miſére.* C'eſt pour en venir à cette belle concluſion qu'il fait un pot pourri de la *quadrature du Cercle, de la Pierre Philoſophale, de deux lignes qui s'approchent ſans ceſſe, ſans pouvoir jamais ſe joindre, d'un centre auſſi grand que ſa circonference, d'un homme enfin qui mourroit de faim & de ſoif entre une bouteille & un Jambon, parce qu'il n'auroit pas plus d'appetit pour l'un que pour l'autre.*

La Suppoſition de la Liberté découvre le ridicule de cette Imagination ; mais plutôt que d'avouer qu'on puiſſe choiſir, & ſe déterminer ſoi-même, on aime mieux poſer en fait qu'il y a toûjours quelque choſe qui nous attire, quoique ce ſoit imperceptiblement ; c'eſt-à-dire qu'on aime mieux ſuppoſer ce dont on ne ſauroit s'appercevoir, que de tomber d'accord d'une Liberté, ſur laquelle on n'a qu'à ſe conſulter de bonne foi, & ſe ſentir avec attention pour s'en convaincre.

Diction. article Buridan Note C.

Mr. Bayle en parle en ces termes. " L'Ane de ,, Buridan étoit un Sophiſme que ce Philoſophe ,, propoſoit comme une eſpéce de dilemme, a ſin ,, que quelque choſe qu'on lui répondît, il en tirât ,, des concluſions embarraſſantes. Il ſuppoſoit un ,, Ane bien affamé entre deux meſures d'avoine de même force, ou un Ane preſſé autant de la ſoif que de ,, la faim, entre une meſure d'avoine & un ſeau d'eau ,, qui agiſſoient également ſur ſes organes. Aiant ,, fait cette ſuppoſition il demandoit *que ſera cet ane ?* ,, Si on lui répondoit, il demeurera immobile : *donc*, ,, conclud-il, *il mourra de faim, entre deux meſures* ,, *d'avoine, il mourra de ſoif & de faim, aiant tout* ,, *auprès de lui de quoi boire & de quoi manger.* Cela ,, paroiſſoit abſurde, il pouvoit donc mettre les ,, rieurs de ſon côté contre celui qui lui auroit fait ,, cette réponſe. Que ſi on lui répondoit, cet Ane ,, ne ſera pas aſſés bête pour ſe laiſſer mourir de faim ,, ou de ſoif dans une telle ſituation : *donc*, con- ,, cluoit-il, *il ſe tournera du côté de l'un plutôt que* ,, *de l'autre, encore que rien ne le pouſſe plus forte-* ,, *ment vers cet endroit-là, que vers celui-ci : donc il* ,, *eſt donné de franc arbitre ; ou bien il peut arriver* ,, *que de deux poids en équilibre, l'un ſoit remuer* ,, *l'autre.* Ces deux conſéquences ſon abſurdes : il ne reſtoit donc que de répondre, que l'Ane ſe trouveroit plus fortement ébranlé par l'un des objets : ,, mais c'étoit renverſer la ſuppoſition, & ainſi ,, Buridan gagnoit le procès de quelle maniére qu'on ,, répondit à ſa demande.

,, Spinoza ne parle point de l'Ane, mais de l'Aneſ- ,, ſe de Buridan, & il avoue ſans façon qu'un hom- ,, me qui ſeroit dans le cas de cette Aneſſe mourroit ,, de faim & de ſoif... Pour le dire en paſſant l'aveu ,, de Spinoza eſt très-mal fondé ; car il y a pour le moins ,, deux voies, par leſquelles l'homme peut ſe dégager ,, des piéges de l'équilibre. L'une eſt celle que j'ai ,, déjà alléguées ; c'eſt que pour ſe flatter de l'agréa- ,, ble imagination qu'il eſt le Maitre chés lui, & ,, qu'il ne dépend pas des objets, il feroit cet acte, ,, *Je veux préférer ceci à cela, parce qu'il me plait* ,, *d'en uſer ainſi* ; & alors ce qui le déterminеroit ne ne ſeroit pas pris de l'objet : le motif ne ſeroit ,, tiré que des idées qu'ont les hommes de leurs ,, propres perfections ou de leurs facultés naturelles ,, L'autre voie eſt celle du ſort ou du hazard. On ,, donne à décider à un homme ſur la preſſience de ,, deux Dames ; il ne trouve rien en elles qui le déci- ,, termine. Cependant s'il falloit de toute néceſſité ,, qu'il fit paſſer l'une devant l'autre, il ne demeu- ,, reroit point coure, il les feroit tirer à la courte ,, paille. Il feroit là-même choſe à l'égard de ,, deux Courtiſanes..... La courte paille ,, décideroit par..... & l'équilibre ne le feroit ,, pas demeurer dans l'inaction comme Spinoza le ,, prétend.

Dès qu'il s'agit d'exemple, on peut aiſément devi- ner dans quel Magazin Mr. Bayle les ira cher- cher. Eſt-ce que ces Idées ſe préſentent les pré- miéres dans ſon Imagination, parce qu'elle en eſt toute remplie ? ou parce que l'inclination dominante de ſon coeur les y porte. 2. On y auroit-il plus d'art & de malice dans ce choix, que de ſenſualité ? Et Mr. Bayle auroit-il ſoin de choiſir les Idées les plus propres à s'emparer de l'attention des Lecteurs, dont il vouloit ébranler la Morale, & la Réligion ? Il ne pouvoit pas ignorer que l'eſprit humain frappé d'une comparaiſon qui lui plait, ſe rend ſans autre éxamen à la Concluſion qu'on en tire, & oublie de repaſſer éxactement ſur l'état de la queſtion, & la force des preuves.

Je veux que cette penſée ſe préſente par hazard à l'eſprit d'un homme, qu'elle y naiſſe par un Méchaniſme néceſſaire, & qu'on n'appelle fortuit, parce qu'on n'en connoit pas tous les reſſorts ; Je veux, *dis-t-il*, qu'il vienne à penſer, *Voici une occaſion de faire uſage de ma Liberté* ; je veux encore que cette Liberté ne ſoit qu'Imaginaire, je conſens que cette penſée lui plaiſe, & qu'elle le détermine à vouloir faire un Choix. La queſtion n'eſt point décidée par là ; Car pourquoi choiſiroit-il plutôt la droite que la gauche ? La faim me ſollicite de faire un choix, le plaiſir que je trouve à penſer que j'éxerce une faculté dont je me fais honneur, excite en- core ce panchant ; Je veux donc faire un choix : Mais pourquoi tombera-t-il plutôt ſur la droite que ſur la gauche ? De quelque côté que je me détermine, je ſuis également mon inſtinct & mon plaiſir : Aucun de ces motifs n'influe ſur l'un des partis que je puis prendre plutôt que ſur l'autre ; Qu'eſt-ce donc qui me détermine à celui que je prens ? Ce n'eſt ni ob- jet éxtérieur, ni objet intérieur, je le ſens, ma Volonté ſe détermine elle-même.

Quand un homme diroit, je veux que le ſort en décide : En ce cas-là encore, ne ſeroit-ce pas lui- même qui ſe détermineroit librement à faire décider le ſort ? pourquoi choiſit-il des pailles plutôt que des dezé Pourquoi dit-il la *courte*, plutôt que la *longue* ? Pourquoi Impair, plutôt que Pair ? N'eſt-ce pas uniquement, parce qu'il le veut ?

Je ne ſai ce que ſeroit l'Ame de l'Ane dans le cas propoſé, parce que je n'en ai pas aſſés de con- noiſſance ; mais-je ſai bien ce que ſeroit l'Ame de l'Homme.

Mr. Bayle cherche à refuter Spinoza ſans le ſe- cours de la Liberté. Mr. Jaquelot a éxaminé cet endroit du Dictionnaire ; Mr. Bayle lui répond dans le Chapitre CXXXVIII. de la Réponſe aux Queſtions d'un Provincial page 732. Tome, III. Il y a du perſonel dans cette diſpute auquel je ne tou- cherai point. Mr. Jaquelot me paroit fondé à dire *que la ſeule imagination d'être libre ne ſuffit pas pour tirer de l'équilibre*, & à conclurre de là que la Réponſe de Mr. Bayle eſt une plaiſanterie ; car ſi cette ima- gination peut le déterminer à vouloir faire un choix,

Ouvrage Div. Tom. III. 2. part. pag. 780

ce n'eſt point elle qui le détermine, comme je l'ai déjà remarqué, à choiſir ce qui eſt à la droite plutôt que ce qui eſt à la gauche.

Mr. Bayle ſe plaint dans cet endroit que Mr. Jaquelot n'a pas bien compris ſa penſée; mais on peut lui reprocher de n'avoir pas voulu comprendre celle de Mr. Jaquelot. Il s'amuſe à prouver que la perſuaſion d'un homme qui ſe trompe n'eſt pas moins efficace; que la connoiſſance qu'il auroit de la Vérité. C'eſt ce qu'on ne lui nie point. Il remarque enſuite qu'un homme qui ſe détermine à faire un choix plutôt que de mourir de faim & de ſoif, ſe détermine volontairement, mais non pas par un effet de cette Liberté qu'on appelle la *Liberté d'indifférence*. Parler ainſi ſur cette Queſtion, c'eſt affecter toûjours d'oublier ſur quoi elle roule. Pour manger & pour boire il eſt indifférent de ſe tourner à la droite ou à la gauche, & dans ce cas la Volonté eſt la cauſe unique & immédiate de ſa Détermination.

Objections Oeuvres. Dict. Tom. III. 2. part. pag. 786.

VIII. JE REVIENS au Chapitre CXL. de la Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. III. pag. 767. " C'eſt une choſe étonnante, dit *Mr. Bayle*, " que preſque tous les Philoſophes aient crû avec le " peuple que nous formons activement nos idées. Où " eſt l'homme néanmoins qui ne ſache, d'un côté " qu'il ignore abſolument comment ſe font les idées, " & d'un autre qu'il ne pourroit coudre deux points " s'il ignoroit comme il faut coudre? Et-ce que " de coudre deux points eſt en ſoi un ouvrage plus " difficile, que de peindre dans ſon eſprit une roſe " des la première fois qu'elle tombe ſous les yeux, " & ſans que l'on ait jamais appris cette ſorte de " peinture? Ne paroit-il pas au contraire que ce " portrait ſpirituel eſt en ſoi un Ouvrage plus diffi- " cile que de tracer ſur la toile la figure d'une fleur, " ce que nous ne ſaurions faire, ſans l'avoir appris. " Nous ſommes tous convaincus qu'une Clef ne " nous ſerviroit de rien à ouvrir un Coffre ſi nous " ignorions comme il faut l'emploiet & cependant " nous nous figurons que nôtre ame eſt la cauſe " efficiente des mouvemens de nos bras, quoi qu'elle " ne ſache, ni où ſont les nerfs qui doivent ſervir " à ce mouvement, ni où il faut prendre les eſprits " animaux qui doivent couler dans ces nerfs. Nous " éprouvons tous le jours que les idées que nous " voudrions rappeller, ne viennent point & qu'elles ſe " préſentent d'elles-mêmes lors que nous n'y penſons " plus. Si cela ne nous empêche point de croire " que nous en ſommes la cauſe efficiente, quel " fond fera-t-on ſur la preuve de ſentiment qui paroit " ſi démonſtrative à Mr. Jaquelot? L'autorité ſur " nos idées eſt elle plus ſouvent trop courte que l'au- " torité ſur nos volitions. Si nous comptions bien, " nous trouverions dans le cours de nôtre vie plus " de velléités que de volitions, c'eſt-à-dire plus de " témoignages de la ſervitude de nôtre volonté que " de ſon empire. Combien de fois un même hom- " me n'éprouve-t-il pas qu'il ne pourroit faire un cer- " tain acte de volonté, y eut-il cent piſtoles à gagner " ſur le champ, & ſouhaitât-il avec ardeur de " gagner ces cent piſtoles, & s'animât-il de l'ambition " de ſe convaincre par une preuve d'expérience, " qu'il eſt le Maitre chés ſoi?

" Pour réunir en peu de mots toute la force de " ce que je viens de vous dire, je remarquerai qu'il " eſt évident à tous ceux qui approfondiſſent les " choſes, que la véritable cauſe efficiente d'un effet " doit le connoitre, & ſavoir auſſi de quelle ma- " niére il le faut produire. Cela n'eſt pas néces- " ſaire quand on n'eſt que l'inſtrument de cette cau- " ſe, ou que le ſujet paſſif de ſon action; mais " l'on ne ſauroit concevoir que cela ne ſoit point " néceſſaire à un véritable agent. Or ſi nous exa- " minons bien, nous ſerons très, convaincus 1. " Qu'indépendamment de l'expérience, nôtre ame " ſait auſſi peu ce que c'eſt qu'une volition, que " ce que c'eſt qu'une idée. 2. Qu'après une longue " expérience, elle ne ſait pas mieux comment ſe " forment les volitions qu'elle le ſavoit avant que " d'avoir voulu quelque choſe. Que conclure de " là, ſi non qu'elle ne peut Etre la cauſe efficiente " de ſes volitions, non plus que de ſes idées, & " que du mouvement local des eſprits qui font remuer " nos bras.

IX. JE NE décide rien ſur la Naiſſance des Idées, *Réponſes* ou pour m'éxprimer en d'autres termes, ſur cette ſuite de perceptions repréſentatives des objets éxtérieurs. L'Intelligence ſuprême & toute-puiſſante a renfermé les connoiſſances dans des bornes qu'il lui a plû. Je ne ſai pas de quelle maniére naiſſent, les unes après les autres, ces penſées qui m'inſtruiſent; je ſai ſeulement qu'elles naiſſent à proportion que je me rends attentif, & que je me fuis accoutumé à penſer par ordre & attentivement: Je ſai qu'une attention continuée m'eſt plus ou moins pénible, c'eſt-à-dire, je m'apperçois qu'elle eſt accompagnée de ſentimens de laſſitude, à proportion que je veux d'avantage m'appliquer, & que je me fuis moins formé par l'habitude à cette vive application, je ſai enfin, & je ſens qu'il ne tient qu'à moi de vouloir appliquer mon attention, & que je me détermine moi-même à le vouloir.

Combien de fois un homme n'éprouve-t-il pas qu'il ne pourroit faire un certain acte de volonté?

A cela je répons 1. Que les hommes pour s'éxcuſer & pour pallier leur pareſſe, ſe perſuadent qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils ne peuvent pas vouloir avec perſévérance, ſans éprouver des ſentimens pénibles qui les portent à ſe décourager; mais je ſoutiens que s'ils vouloient, ils auroient plus de courage. 2. Il eſt des Habitudes, comme je l'ai déja remarqué, qui fortifient nos Facultés, & il en eſt qui les affoiblissent; Leur force peut même ceſſer entiérement à de certains égards. 3. Les Idées & les ſentimens font naitre des déſirs & des Velléités, c'eſt là une enchainure naturelle par rapport à laquelle l'Ame de l'homme eſt paſſive; mais il eſt en ſon pouvoir de combattre ſes déſirs, de détourner ſon attention de leur cauſe, c'eſt elle qui le détermine à le vouloir, & à cet égard elle eſt active. 4. Un homme qui fuit la peine, & qui dès ſon enfance, s'eſt fait une habitude de ne guére éxaminer, mais de ſe laiſſer aller à ſes prémiéres vues; & à ſes préjugés penchans au lieu de conſulter de juſtes Idées, ſe livre ordinairement à des ſentimens confus, à la penie de ſes Inclinations, & à l'impétuoſité de ſes Paſſions. Il veut les choſes, ou il ne les veut pas, il s'en approche, ou il s'en éloigne, il les eſtime, ou il les déſapprouve, ſuivant qu'elles s'accommodent avec les inclinations dont il eſt prévenu. Mais s'il en eſt qui négligent de faire uſage de leur Liberté, & qui le négligent au point de ne ſavoir plus ſe convaincre qu'ils ont une Liberté, s'enſuit-il que ceux qui en font uſage, & qui ſavent ſe rendre attentifs ſur eux-mêmes ne ſont pas en état de s'aſſûrer qu'ils en ont une?

Nôtre ame ſait auſſi peu ce que c'eſt qu'une volition; dit Mr. Bayle, que ce que c'eſt qu'une idée. J'appelle Idée une maniére de penſer qui non ſeulement ſe ſent elle-même, mais de plus ſert à faire connoitre quelque Objet différent d'elle même. Il eſt impoſſible de diſconvenir, que nous n'aions de telles penſées; Il eſt certain encore que de telles penſées ſe ſentent, & font à elles mêmes leur objet immédiat On diſpute ſur les Cauſes intérieures & immédiates, de telles penſées: On ne connoit pas non plus le fond de l'ame qu'elles modifient: Elles ont ceci de commun avec les Volitions, c'eſt que l'ame qui veut, qui ſent bien qu'elle veut, & qu'elle ſe détermine à vouloir, ne connoit pas tout le fond de ſa nature, & des forces en vertu deſquelles elle veut & ſe détermine. Mais elle ſent fort bien qu'elle ſe détermine. Autre eſt de connoitre parfaitement la Cauſe qui produit cet acte de volition, ſavoir toute la Nature de l'ame, autre choſe eſt de ſe trouver en

pou-

pouvoir de le produire & de le connoître autant qu'il eſt néceſſaire pour le produire. A cet égard nous connoiſſons cet acte que nous appellons *vouloir*, il ſe ſent lui-même, & il ſe fait connoître lui-même. Queſt-ce que c'eſt acte ? C'eſt ce dont je m'apperçois quand je le fais, comme je m'apperçois que je le fais naître.

Oeuvres Div. Tom. III. 2. part pag. 782.

La connexion des matières & celle des Chapitres m'engage à examiner ce que Mr. Bayle dit contre Mr. Jaquelot dans le CXXXIX. Chapitre de ſa Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. III. pag. 744.

Objection tirée de l'effacace de la Grace, & de ſa Néceſſité.

X. L'AME *humaine n'a point la force, dit-il, de faire une bonne action, ſans la grace, ni une mauvaiſe, ſi action avec la grace.* La voila donc dans l'Impuiſſance de faire mal dans l'un de ces cas, & de faire bien dans l'autre, & ainſi elle n'eſt jamais Libre entre le bien & le mal.

Pour n'avoir rien à démêler avec les perſonnes de l'autorité deſquels Mr. Bayle abuſe ſouvent, & ici en particulier, en vue de renverſer la Réligion, je n'ai que faire de demander la permiſſion de diſputer avec lui ſur cet article en Philoſophe, & non pas en Théologien; car dès que l'on conclut de quelques-unes de leurs expreſſions que l'homme eſt purement *paſſif*, & l'eſt en telle ſorte qu'il ne manque jamais de ſuivre toutes les Impulſions de la Grace, & qu'il fait toûjours tout le bien qu'il eſt capable de faire, toutes ces expreſſions, dis-je, d'où l'on tire de telles conſéquences, ils ſoutiennent eux-mêmes qu'on les interprête mal, & qu'on ne les prend point dans leur véritable ſens.

Mr. Bayle propoſe un ſyſtême poſſible, il conçoit une Intelligence formée d'une telle maniére, o aſſujettie à de telles loix, ou à de telles conditions, que des déſirs & des répugnances naîtront toûjours en elle enſuite de certaines Idées, & que jamais des actes de Volonté n'y naîtront ſans être produits par de telles cauſes. J'avoue que dans une telle Ame, les Idées auroient des effets tout à fait ſemblables à ceux des Poids dans les Plats d'une Balance. On ne ſauroit nier que Dieu ne puiſſe créer des êtres penſans d'une telle nature, il ne s'agit plus que de ſavoir ſi l'Ame de l'homme eſt de cette eſpéce. Deux genres d'argumens nous démontrent que non, L'un eſt tiré des idées de la Morale & de la Réligion qui ne ſeroient que des Chiméres, & de tous les mouvemens de la Conſcience qui ne ſeroient que des foibleſſes & des ſuites de l'Erreur, ſi l'homme, entiérement paſſif dans le fond, n'avoit que les apparences de la Liberté. L'autre genre d'argumens ſe tire de l'expérience & de l'expérience intérieure.

Puis qu'il y a tant de rencontres où l'obeïſſance eſt desagréable, c'eſt un ſigne que l'on n'eſt pas le Maître de ſes volitions.

C'eſt ſeulement une preuve qu'on n'eſt pas en état, qu'on n'eſt pas en pouvoir de ſe déterminer avec une facilité parfaite; mais autre eſt de pouvoir faire une choſe, autre eſt de ne pouvoir la faire ſans qu'il en coûte, & ſans qu'on ait beſoin de ſe mettre au deſſus de divers ſentimens pénibles qui nous ſollicitent à agir tout autrement. Or ce que nous avons le pouvoir de réſiſter à ces ſollicitations eſt une preuve de nôtre Liberté : Rendons nous bien attentifs à nous-mêmes quand nous nous déterminons dans ces cas-là, & nous en ſerons convaincus.

Objection & Réponſe Dictionaire Article Rorarius Note F.

XI. L'AME *des Enfans*, dit Mr. Bayle, *n'exerce point la Liberté d'indifférence; donc elle n'eſt pas eſſentielle à l'Ame même; ajoutés qu'elle ceſſera après cette Vie.*

Nous ſommes aſſurés par l'expérience intérieure, que l'Ame de l'homme a cette Liberté, quoi qu'elle ne l'exérce pas toûjours, & lorſque l'éxercice en ceſſera pour jamais, la faculté en ſubſiſtera encore pour toûjours.

Objection Ibidem

„ XII. POUSSONS plus avant, dit-il, & diſons „ que ceux qui admettent l'Ame ſenſitive n'ont aucu- „ ne bonne raiſon d'ôter aux Bêtes la Liberté. Ne „ diſent-ils pas qu'elles ſont cent choſes avec un „ plaiſir éxtrême, & qu'elles s'y portent en conſéquence du jugement qu'elles ont fait de l'utilité des objets, jugement qui a éxcité en elles „ l'envie de s'unir à ces objets. Si la Liberté ne conſiſte dans une éxemption de contrainte & dans „ une Spontanéité qui ſoit précédée du diſcernement des objets, n'eſt-il pas abſurde de nier que „ les animaux ſoient libres ? Un Chien affamé n'a-t-il pas la force de s'abſtenir d'un morceau de „ viande, lors qu'il craint d'être batu s'il ne s'en abſtient ? N'eſt-ce pas la force d'agir & de n'agir pas ? Son abſtinance vient, de ce qu'il compare ſa faim avec des coups de baton, & qu'il les „ juge plus inſupportables que n'eſt ſa faim. Prenés „ garde à tous les actes humains qu'on attribue à „ la liberté d'indifférence, vous trouverés que jamais l'homme ne les ſuſpend, ou ne choiſit l'un „ des deux contraires, que parce qu'aiant comparé le pour & le contre, il a trouvé ou plus de „ motifs de ſuſpenſion que d'action, ou plus de „ motifs de cette action que de celle-là.

Réponſe.

XIII. C'EST gratuitement qu'on ſuppoſe ces comparaiſons & ces réfléxions dans l'ame d'un Chien. Il eſt bien diſcipliné quand la crainte du bâton prévaut néceſſairement ſur le déſir que lui donne la faim, & la vue de la Viande, & que l'Habitude eſt devenue plus forte que la Nature. L'un des deux prévaut toûjours, & prévaut néceſſairement ſur l'autre, *l'habitude* ne s'eſt pas formée dans le Chien *par l'uſage d'une Liberté* qui ait comparé le pour & le contre, mais *par des impreſſions néceſſaires*, & des actes réïtérés qu'une cauſe éxtérieure lui a fait faire.

Les coups de bâton ont été ſuivis de douleur & de crainte, & ces ſentimens, qui ont en même temps accompagné la vue du bâton, ont rendu cet objet desagréable; Dès qu'il revient à frapper les yeux de ſentimens desagréables renâissent, & l'animal cherche à ſe dérober à ces ſentimens : Cette ſucceſſion de penſées arrive ſans le ſecours du Raiſonnement & ſans l'uſage de la Liberté : Plus ſouvent elles ſont nées, plus facilement elles renaiſſent, & plus de fois certaines traces, dont ces penſées ſont les accompagnemens, ſe ſont ouvertes, en même temps l'une que l'autre, plus ſouvent les eſprits ont coulé de l'une dans l'autre, plus il eſt difficile que l'une s'ouvre, ſans que les autres ſe rouvrent en même temps.

Objection Ibidem.

„ XIV. SI L'HOMME n'agiſſoit pas librement, „ dit Mr. Bayle, ſi une néceſſité fatale & inévitable le déterminoit à une certaine ſuite de penſées, „ le vol & le meurtre, ne devroient pas être chaſtiés & l'on ne pourroit eſpérer aucun fruit de la „ punition des coupables; car ceux qui verroient ſur une roue le Cadavre d'un malfaiteur, ne ſeroient pas moins ſoûmis qu'auparavant à cette „ force majeure qui les fait agir, ſans leur laiſſer aucun uſage de liberté. Cette preuve du libre arbitre n'eſt pas auſſi forte qu'elle le paroit, car encore que les hommes ſoient perſuadés que les machines ne ſentent point, ils ne laiſſent pas de leur „ donner cent coup de marteau, quand elles ſont „ détraquées, s'ils jugent qu'en applatiſſant une roue „ ou une autre piéce de fer, ils les remettront au train „ ordinaire. Ils ſeroient donc ſuſtiger un coupeur „ de bourſe, quand même ils ſauroient qu'il n'a point „ de liberté, pourvû que l'éxpérience leur eut appris „ qu'en faiſant fouetter les gens, on leur empêche „ de continuer certaines actions. Mais en tout cas „ ſi cette preuve du libre arbitre a quelque force, elle ſert manifeſtement à faire voir que les bêtes ne „ ſont pas deſtituées de liberté. On les châtie tous „ les jours, & on les corrige par là de leurs défauts.

Ochin, au commencement de ſes Labyrinthes, éxamine toutes les raiſons qui nous perſuadent que „ nous agiſſons librement, & il dit entr'autres choſes

„ contre celle qui eſt tirée de la punition des Malfai-
„ teurs, que ſi les juges étoient aſſûrés qu'en fai-
„ ſant pendre un Cheval qui auroit tué un hom-
„ me, & en le laiſſant long-temps pendu ſur les
„ grans chemins, on empêcheroit les autres Chevaux
„ de faire du mal, ils ſe ſerviroient de ce ſupplice
„ toutes les fois qu'un Cheval auroit eſtropié ou tué
„ quelqu'un par ſes ruades & par ſes morſures. Ap-
„ paremment-il ne ſavoit pas qu'on ſe ſert de ces
„ ſpectacles en quelques Païs pour contenir dans leur
„ devoir les bêtes féroces. Romarus en a été té-
„ moin oculaire : il a vû deux Loups pendus dans
„ le Païs de Juliers, & il obſerve que cela fait plus
„ d'impreſſion ſur les autres Loups que la marque
„ d'un fer chaud & la perte des Oreilles, &c., n'en fait
„ ſur un voleur. Il dit auſſi qu'en Afrique l'on
„ attache en croix quelques Lions pour épouvanter
„ les autres, & que l'on s'en trouve bien.

Réponſes. XV. QUOI qu'on ſoit aſſés Bête pour faire quelque choſe de ſemblable dans de certains Païs, on ſent le ridicule de cette pratique. Celui qu'on fouette peut ſe corriger, & ſe corrigeroit de ſon penchant à voler auſſi vite qu'un Chien battu ſe corrige de ſes panchans naturels, s'il n'abuſoit pas de ſa Liberté, en détournant ſon attention de l'idée affligeante des coups, & en s'oppoſant par là à l'affermiſſement de l'habitude qu'on travaille à établir en lui.

Pour ce qui eſt des ſpectateurs ils ne ſe corrigent que par les Réflexions qu'un bon uſage de leur Liberté leur fait faire ſur ce qu'ils ont vû.

Si ceux qui font des Maux à s'attirer les plus rudes chatimens, ne ſont point Libres, & ne font que ce qu'ils ſont néceſſités de faire, ils ſont bien à plaindre d'être ainſi, ſans qu'il y ait de leur faute, les Victimes de l'utilité publique, & d'être encore chargés d'Ignominie & de Reproches, en même temps que de Coups. N'aime-t-on point trop ſes intérêts, quand pour les avancer on éxerce une ſi enorme, & ſi injuſte barbarie.

Utilité du Dogme de la Liberté. XVI. On ne peut pas nier que la Crainte des châtimens & l'attente des récompenſes n'ait ſervi, & ne ſerve à déterminer les hommes à vivre d'une maniére plus commode pour les autres, qu'ils n'auroient fait très-ſouvent ſans cela. Mais les chatimens corporels & les récompenſes éxtérieures ne ſont pas les ſeules cauſes qui les éloignent du Vice, & qui les portent à des actions de Vertu, ils ſont encore très-ſenſibles à leur réputation ; Il en eſt ſur qui les Idées de mépris & de Louange peuvent tout, & il en eſt peu qui n'y ſoient ſenſibles : Non ſeulment cela, mais une des plus grandes douceurs que goûte le Coeur humain, c'eſt de s'applaudir en ſecret d'avoir rempli ſes Devoirs, malgré des obſtacles qui s'y oppoſoient ; Un état encore des plus douloureux, & des plus inſupportables, c'eſt de ſentir qu'on a eu tort, & d'être forcé à s'accuſer de Reproches. Je veux, pour un moment, ſuppoſer que toutes ces Idées ſont des eſpéces de Cauſes phyſiques qui agiſſent néceſſairement, ſans que la Liberté ait aucune part à leur efficace ; toûjours ſera-t-il vrai que tous ces Motifs de déterminations, ces Cauſes phyſiques & néceſſaires tirent leur principale force de la Penſée qu'on eſt Libre. Admettons une ſuite néceſſaire entre les Idées ; diſons que l'une fait naître l'autre immanquablement, ſuivant les diſpoſitions phyſiques où un homme occupé de ces Idées ſe trouve, les Erreurs eurent leur efficace phyſique tout comme les Vérités, & entre les Idées qui nous trompent, & qui ont un grand pouvoir ſur nous, il faudra compter la ſuppoſition qu'on eſt Libre pour une des prémiéres ; Car pourquoi un homme qui eſt tombé dans une de ces actions qu'on appelle mauvaiſes, & qui par là même ſeroit convaincu que c'étoit pour lui une néceſſité d'y tomber, puiſque tout ce qui arrive, arrive néceſſairement, ſe feroit-il des reproches, & de quel droit les autres lui en feroient-ils ? Mais s'il s'imagine qu'il eſt Libre, & qu'il n'a teou qu'à lui de ſe conduire tout autrement, je veux que cette Imagination ſoit fauſſe, toute fauſſe qu'elle ſoit, elle aura toûjours ce bon effet, c'eſt d'être ſuivi de honte, de réſolutions de ſe corriger, & de correction effective ; de ſorte que ceux qui prennent le ſoin de déſabuſer les hommes de la penſée qu'ils ſont Libres, ſi même ils combattent une Erreur, il eſt toûjours ſûr qu'ils rendent aux hommes un très-mauvais ſervice, en le tirant d'une Erreur ſi utile au Genre humain, pour y ſubſtituer une Vérité toute propre à produire les plus grands déſordres. Et que ſavent-ils ſi leur ſentiment eſt vrai. Une néceſſité les force à penſer ainſi, une néceſſité force les autres à penſer tout le contraire ; chacun donne dans ſon ſentiment, & s'y obſtine, ſans qu'il ſoit en ſon pouvoir d'en découvrir l'Erreur au cas qu'il ſoit faux.

Tout ce qu'ils peuvent dire pour s'éxcuſer quand on leur repréſente les maux dont il ne tient pas à eux d'être cauſe ; c'eſt qu'il ne leur eſt pas poſſible de penſer autrement, ni de taire ce qu'ils penſent ; mais quand on leur repliquera, *Nous croions que vous vous trompés, & que vôtre obſtination dans l'Erreur mérite d'être chatiée* ; ou ſi quelqu'un leur diſoit en ſecret, *pour moi je ſuis de vôtre ſentiment, mais je n'ai garde de le publier, je conſidére la fantaiſie où vous êtes de les répandre, comme un mal contagieux, & pour empêcher que les autres ne s'en infectent, je vai travailler à vous faire enfermer, on à vous faire ôter la Vie.* Quelle injuſtice, quel le cruauté ! s'écrieroient ils peut-être. Quoi vous voulés faire périr des hommes qui vivent bien, parce que leurs Idées ne ſont pas conformes aux vôtres ! & qui vous a donné ce Droit ? Comment en établirés vous l'équité ? *C'eſt de quoi je me mets peu en peine, leur répondra-t-il, Je ne reconnois ni Droit, ni Equité dans les actions des hommes, non plus que dans les Choſes des Corps : Tout eſt ſoumis à une néceſſité fatale ; Mais pour moi je me laiſſe aller à mon penchant, & je me ſens heureuſement déterminé à des Idées qui me paroiſſent utiles aux autres hommes, & l'une de ces Idées, c'eſt qu'il vous faut mettre dans l'impuiſſance de parler, puiſque vous parlés d'une maniére ſi oppoſée aux Intérêts des autres.*

Qu'on ſe figure un homme qui ſait ſe lier avec un de ces nouveaux Philoſophes qui veulent faire paſſer l'Idée de la Liberté pour une chimére : Il s'empare de ſa confiance, il empruntе de lui une groſſe ſomme, il retire adroitement ſon billet, & porte enſuite l'addreſſe & la fourbe juſques à contrefaire parfaitement l'écriture de ſon ami, & fait un faux billet, & le pourſuit en juſtice pour en être paié, & par là il lui enléve doublement ſon bien. Si ce Philoſophe dupé avoit une conférence avec ſon ami, où après lui avoir étalé ſes ſervices, il lui reprochât ſon ingratitude, il ſeroit facile à celui-ci de répondre, & il répondroit dans ſes principes. *Qu'elle obligation vous ai-je ? je dois auſſi peu vous remercier que la pluie quand elle arroſe mon jardin, que la Nuit quand elle vient à propos pour m'inviter au ſommeil & à me déſaſſer de mes fatigues, ou que le ſoleil quand il me raméne le jour ; & pour ce qui eſt de moi, vous avés le plus grand tort du monde de me faire des reproches, vous ſavés bien que j'ai été néceſſité à faire tout ce que j'ai fait, & qui ſe le ſuis encore à faire tout ce que je fais. Si nous étions l'un & l'autre dans les Erreurs dont nous nous moquons, & dans leſquelles nous voions le reſte des hommes plongés ; de mon côté je ſerois les éloges de vôtre généroſité, je ne pourrois me laſſer de vous donner des Louanges, que vous ſouhaiteriés modeſtement en apparence, mais qui vous ſeroient grand plaiſir dans le fond, parce que vous croiriés les mériter ; & s'il m'étoit arrivé de faire ce que j'ai fait, peut être n'attendrois-je pas vos Reproches pour me reconnoître digne de Mépris devant Dieu, & devant les hommes ; mes chiméres feroient un très-bon effet pour vous,*

&

& un très-desagréable pour moi. Dans cette scéne vous ſeriés le plus ridicule, & moi le plus malheureux; Mais enfin les choſes n'en ſont point là, je vois avec plaiſir que l'enchainure des Idées & des Mouvements vous empêche d'être mécontent de moi, & vous détermine à penſer, voilà un Philoſophe qui vit ſuivant ſes principes, je ne lui céde point, je ne ſuis pas aſſés fou pour l'accuſer d'une condamnable Ingratitude, il a fait ce qu'il devoit, puiſqu'il a fait ce qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire, & que dans le fond il ne me devoit rien. Il eſt des Circonſtances contre leſquelles de certaines Erreurs ne peuvent tenir: On ſuit la Nature qui a gravé en nous des Principes que l'Erreur ne peut tout-à-fait effacer. Carnéade oublia les Principes du Pyrrhoniſme, dans la pratique deſquels il s'éxerçoit continuellement, dès qu'un de ſes Diſciples eut ſû ſe faire aimer de ſa Concubine, ſon *Ataraxie* l'abandonna pour lors, il ceſſa de vivre dans l'Incertitude ſur ce qui eſt *bien*, & ce qui eſt *mal*, *Envain il avoit accoutumé de dire, Il ne convient pas de ſe réjouir de rien, de peur de ſe réjouir du mal, non plus que de ſe chagriner d'aucun évènement, de peur de ſe chagriner de ce qui étoit un bien*; La Maitreſſe de Carnéade lui étoit plus chére que ſa Philoſophie; il ſentit vivement ſa trahiſon, & de ſa Vie il ne voulut pardonner à celui qui en avoit été la cauſe.

XVII. L'hypothéſe de la liberté influe même dans les ſyſtémes de ceux qui la nient, Mr. *Leibnitz* dans ſa Theodicée juſtifie la Providence des maux qui ſe font dans le monde, par les biens admirables qui en naiſſent; Il fait introduire par Jupiter un homme dans le Temple des Deſtinées; Là il voit Lucréce violée; mais il voit en même temps les Tyrans chaſſés, Rome Libre, & dès là le Deſintéreſſement, la Juſtice des Heros qui ont le plus contribué à l'éclat de cette Puiſſante République. Mais qu'on y faſſe attention, on n'admire les Vertus des Romains Illuſtres que dans la ſuppoſition ſecrete que ce ſont des actions Libres. Si l'on ſe borne à comparer l'état de Pyrrhus avec celui de Fabrice, dans ce que l'un & l'autre a de Phyſique, je trouve autant de différence entre la ſplendeur de l'un & la ſimplicité de l'autre, qu'entre le Jour & la Nuit, qu'entre une Aigle & un Moucheron, qu'entre les Jardins les plus magnifiques, les plus étendus, les plus diverſifiés, & le petit Potager d'un Villageois. Un heureux Concours de cauſes néceſſaires couvrent la Table de Pyrrhus de Vaiſſelle d'Or, remplie de tout ce qui ſe peut manger de plus délicieux: Une Enchainure différente réduit Fabrice à travailler de ſes mains pour ſe procurer de quoi manger des Oeufs & des Raves ſur de la Vaiſſelle de Terre. Faites de Fabrice un homme Libre, & en pouvoir de choiſir entre les magnificences de Pyrrhus, & une chétive nouriture, pour tout fruit d'une Vie très-laborieuſe, mais qui pour bien régler ſon *Choix*, compare les dangers où la Vertu eſt éxpoſée dans la Cour d'un Prince que l'Ambition & la Volupté dominent également, avec l'éclat que ſon dévouement Volontaire à ſa Patrie, tire de ſon peu de fortune, c'eſt ce libre choix qui rend Fabrice ſi digne d'admiration.

La Liberté ſ'enſerve en ſecret.

„ Tous ceux qui ont un peu de pénétration voient clairement, *dit* Mr. *Bayle*, que ſur la matiére de la liberté: il n'y a que ces deux partis à prendre; l'un eſt de dire que toutes les Cauſes diſtinctes de l'ame, qui concourent avec elle, lui laiſſent la force d'agir ou den'agir pas; l'autre eſt de dire qu'elles ſe déterminent de telle ſorte à agir qu'elle ne ſauroit s'en défendre. Le premier parti eſt celui des Moliniſtes, l'autre eſt celui des Thomiſtes, & des Janſéniſtes, & des Proteſtans de la Confeſſion de Geneve. Voilà trois ſortes de gens qui combattent le Moliniſme, & qui dans le fond ne peuvent avoir là-deſſus que le même dogme. Cependant les Thomiſtes ont ſoûtenu à cor & à cri, qu'ils n'étoient pas Janſéniſtes; & ceux-ci ont ſoûtenu avec la même chaleur que ſur la matiére de la Liberté, ils n'étoient point Calviniſtes. Il n'y a point d'artifices, ou de diſtinctions mal fondées, dont on ne ſe ſoit ſervi pour colorer cette prétention, & tout cela afin d'éviter les mauvaiſes ſuites que l'on prévoioit, ſi l'on demeuroit d'accord de quelque conformité avec les Janſéniſtes, ou avec les Calviniſtes. D'autre côté il n'y a point eu de ſophiſme dont les Moliniſtes ne ſe ſoient ſervis, pour faire voir que St. Auguſtin n'a point enſeigné le Janſéniſme: c'eſt qu'on n'oſoit pas convenir qu'on fut contraire à ce grand Saint. Ainſi les uns ne voulant point avouer qu'ils fuſſent conformes à des gens qui paſſoient pour Hérétiques, & les autres ne voulant point avouer qu'ils fuſſent contraires à un Docteur dont les ſentimens ont toûjours paſſé pour orthodoxes, ont joué cent tours de ſoupleſſe, ſi oppoſés à la bonne foi que rien plus. NB.

Agiſſons donc de bonne foi & aions le Courage de reconnoître ſans détour, ou que l'Homme eſt un pur Automate, & un Etre purement paſſif, ou qu'il eſt effectivement Libre & Actif, qu'il ſe détermine lui-même, & ne doit s'en prendre qu'à ſoi-même de ſes fautes & de leurs ſuites, & que l'Ame de l'homme a été créée avec la Puiſſance de ſe modifier & de ſe varier elle-même, & de ſe procurer divers états.

Cauſes de Pyrrhonisme Article Illyricus Note C.

„ XVIII. Matthias Flacius Illyricus, dit Mr. Bayle, ne pouvoit s'accorder avec Victorin Strigelius. Ils étoient en différent ſur la Converſion de l'homme, & ſur les forces du franc arbitre. Ils diſputérent là-deſſus en préſence des Ducs de Saxe à Weimar. Ils alloient dans les deux éxtrémités. Strigelius inclinoit du côté de ceux que l'on nommoit Adiaphoriſtes, & Synergiſtes, qui donnoient beaucoup au franc arbitre, & prétendoient que le péché originel ne faiſoit qu'effleurer l'Ame. Flacius au contraire ſoûtenoit que ce péché étoit la ſubſtance même de l'ame. La diſpute dura treize ſéances: on en publia les actes accompagnés d'une préface de Muſæus qui étoit un des Sectateurs de Flacius: Nous avons ici un effet viſible de l'envie de contredire: c'eſt une paſſion qui entraine ordinairement au delà des bornes ceux qui ont l'eſprit vif. Flacius ne ſe pouvant contenter d'une médiocre oppoſition s'éloigna de ſon rival le plus qu'il lui fut poſſible, & le voiant ſoûtenir que l'Ame n'étoit bleſſée par le péché originel, qu'à l'égard de ſes Facultés accidentelles, il prit le parti de ſoûtenir que la ſubſtance même de l'ame étoit corrompue, d'où s'enſuivoit que le péché étoit la ſubſtance même de l'ame. Jamais Flacius n'auroit ſongé à ce dogme, ſi ſon Competiteur n'avoit pas enſeigné le contraire. Mais ſi la diſpute qui s'éléva entre ces deux Profeſſeurs nous montre ce que peut faire l'eſprit de contradiction, & l'*ἀφορμὴ τῆς κακοδοξίας*, elle nous montre auſſi combien la Philoſophie Péripatéticienne eſt propre à ſomenter les diviſions des Théologiens: Car le dogme d'Illyricus n'auroit gendarmé perſonne ſi l'on n'avoit cru avec les nouveaux Philoſophes qu'il n'y a point d'accidens diſtinctes des ſubſtances, mais que par éxemple la douleur n'eſt autre choſe que l'ame même entant que modifiée d'une certaine façon. Cela poſé il eſt évident que la doctrine d'Illyricus eſt très-véritable; le péché n'eſt point un Etre diſtinct de l'ame qui péche, & la vertu n'eſt point un être diſtinct de l'ame vertueuſe. Je ne comprens pas comment des Théologiens qui ſuppoſent une diſtinction réelle entre l'ame & les modifications de l'ame, oſent dire qu'il ſe fait un changement dans l'homme, lors qu'il paſſe de l'état de l'innocence à celui du crime, & de l'état de péché à celui de grace. Selon ces Théologiens, quand

Diction. Article Jansenius Note H.

NB.

NB.

„ quand l'homme péche il ſe produit une entité „ diſtincte de l'ame, laquelle entité ſe joint avec „ l'ame, & compoſe avec elle un tout, qui „ contient deux êtres réellement diſtincts l'un de l'au- „ tre, dont l'un s'appelle ſubſtance & l'autre accident. „ Je ſoûtiens que cette jonction ne change point l'ame „ & que l'ame continue d'être préciſément ce qu'el- „ le étoit avant la jonction. Mêlés tant qu'il „ vous plaira des grains de blé avec des grains „ d'orge, vous ne ferés pas qu'ils ceſſent d'être du „ blé, & dans toutes les mixtions naturelles & ar- „ tificielles, il eſt vrai de dire que les Compoſés „ deviennent capables d'une nouvelle action; mais „ chaque partie de ces compoſés, entant que diſtinc- „ te de tout autre, retient préciſément la même „ nature qu'elle avoit auparavant. Diſons de même „ que ſi l'ame étoit réellement diſtincte de ſon „ péché, c'eſt-à-dire du péché avec lequel elle „ ſeroit jointe, elle ne pâtiroit point à un autre état. „ Une ame une fois innocente le ſeroit toûjours. „ Voiés ce que difent les Nominaux contre ceux „ qui enſeignent que les modes ſont réellement dis- „ tincts des ſubſtances.

On voit par là quels ſont les effets des Diſputes
N.B. des Théologiens; Les Arrets dictés par celui dr diſputans qui a le plus de crédit auprès des Puiſſan- ces ſont devenus des Articles de Foi, ou à peu près, & ces Articles doivent leur naiſſance & leur af- fermiſſement, non ſeulement à des mal entendus, mais à des barbares & religieuſes Scholaſtiqueries.

On continue à examiner la Diſſertation de la Liberté d'Helene. Article Helene Note T.

XIX. „ MENELAS répondant, *dit* Mr. *Bayle*, „ aux durs reproches de Peleus, déclara que la volonté „ d'Helene n'avoit point été la cauſe des Avantures qui „ avoient traverſé ſa Vie, mais qu'il falloit s'en pren- „ dre à la volonté des Dieux.

„ C'étoit un langage aſſés commun parmi les Païe- „ ens, dit-il. Ils imputoient à la fortune, c'eſt-à-dire „ à Dieu, non ſeulement leurs mauvais ſuccès mais auſſi „ leurs fautes. Cette excuſe ou cette mauvaiſe conſolati- „ on ſemble toûjours prête, on y recourroit d'abord.

„ Vous vous imagineriés peut-être que la grande „ facilité qu'on trouvoit à former des plaintes contre „ les Dieux portoit les hommes à ſe ſervir de ce ſub- „ terfuge ſans examen & ſans réflexion, & que c'é- „ toit un de ces premiers mouvemens qui s'élévent „ dans nôtre ame avant que nous aions eu le temps „ de nous préparer à juger des choſes; mais il eſt „ certain qu'en pluſieurs rencontres on parloit ainſi „ après y avoir meurement penſé. Ceux qui n'exa- „ minent pas à fond ce qui ſe paſſe en eux-mêmes „ ſe perſuadent facilement qu'ils ſont libres, & que „ ſi leur volonté ſe porte au mal, c'eſt leur faute c'eſt „ par un choix dont ils ſont les Maitres. Ceux qui font „ une autre jugement ſont des perſonnes qui ont étudié „ avec ſoin tous les reſſorts & les circonſtances de „ leurs actions, & qui ont bien réfléchi ſur les
N.B. „ progrés du mouvement de leur ame. Ces per- „ ſonnes pour l'ordinaire doutent du franc arbitre, „ ils viennent même à ſe perſuader, que leur Raiſon „ & leur Eſprit ſont des eſclaves qui ne peuvent „ réſiſter à la force qui les entraine où ils ne vou- „ droient pas aller. Or c'étoit principalement cette „ ſorte de perſonnes qui attribuoient aux Dieux la „ cauſe de leurs mauvaiſes actions. Elles ſe ſouve- „ noient d'avoir bien conſidéré qu'elles tenoient un „ chemin pernicieux à leur fortune, & honteux à „ leur renommée, & d'avoir fait bien des efforts pour „ effacer la paſſion qui le leur faiſoit tenir, mais „ elles ſentoient encore mieux que tous ces efforts „ avoient été inutiles, & que la Raiſon invoquée „ mille fois, que les vœux & que les prières „ avoient été un ſecours très-impuiſſant. Elles con- „ cluoient donc qu'une cauſe occulte, & qu'une „ force majeure les poſſſoit, & les entrainoient, „ que les Dieux en un mot étoient la cauſe, & des „ paſſions qu'elles ſentoient, & des ſuites pernicieu- „ ſes & criminelles de ces paſſions. Voilà le dé- „ nouement de l'intrigue: Il y a ici quelque choſe „ de divin, diſoit-on, tout comme dans de cer- „ taines maladies du Corps qui mettoient à bout la „ ſcience, & l'expérience des Médecins les plus é- „ clairés. Nous connoiſſons ce qu'il faut faire, ce „ qui nous ſeroit le plus utile, le plus commode, „ le plus honorable, & néanmoins nous prenons „ l'autre parti. Cela vient des Dieux.

„ Medée raiſonna de cette façon quand elle eut com- „ pris qu'elle ne pouvoit plus réſiſter à l'amour qu'elle „ avoit conçu pour Jaſon, qu'elle n'y pouvoit, „ dis-je, réſiſter, quoi qu'elle vit clairement les ſui- „ tes honteuſes & criminelles de ſa conduite, & „ que ſa raiſon les condamnât.

„ Elle ſe dit à elle-même tout ce qui pouvnit „ la guérir de cette paſſion: elle ſe repréſenta l'énor- „ mité de la faute qu'elle ſeroit, & il y eut des „ momens où ces images du devoir étoient prêtes „ à remporter la victoire; mais la vuë de Jaſon „ défit aiſément ce qu'elles avoient fait.

„ Une infinité de perſonnes de l'un & de l'autre „ ſexe, dont l'hiſtoire n'a rien dit, ſe ſont trouvés „ dans le même cas. L'amour leur a fait commettre „ mille fautes, dont elles voioient ſi clairement & „ la honte & le dommage, qu'elles ont taché de les „ prévenir en appellant la Raiſon à leur ſecours, & „ en faiſant bien des ſouhaits de ne pas aimer. Il „ étoit naturel qu'elles concluſſent qu'elles n'étoient „ pas la cauſe de leur mauvaiſe conduite, entant „ qu'elles avoient un Entendement raiſonnable, & „ une ame libre & maitreſſe de ſes volontés. Cette „ prémiére concluſion les conduiſit à celle-ci, „ qu'une cauſe éxterne & ſupérieure à toutes leurs for- „ ces les pouſſoit; la ſeconde concluſion leur en „ faiſoit faire une troiſiéme, qu'un Dieu étoit cette „ cauſe éxterne & néceſſitante. Voilà l'origine de „ la prétendue Divinité de Venus & de Cupidon, „ & parce que l'on éprouve que la jalouſie, l'envie, „ l'avarice, l'yvrogerie, le déſir de vengeance, & „ pluſieurs autres paſſions, ſont commettre mille „ choſes que la Raiſon condamne, & qui ſont „ même contraires aux véritables intérêts de l'amour „ propre, & que l'on voudroit ne pas ſouhaiter, „ on a cru que les Dieux étoient les inſtigateurs „ de ces choſes. On ne les en a donc point accuſé, „ parce que l'on ne faiſoit aucune réflexion, mais „ plûtot parce qu'on réfléchiſſoit beaucoup ſur ce „ qui ſe paſſe dans nôtre ame.

Il y a du Vrai dans ces remarques, mais j'y trou- ve auſſi beaucoup d'Exagération. Tous ceux qui penſent & qui parlent ſur quelque ſujet que ce ſoit, comme Menelas & Helene, penſinent ſur l'amour, réfléchiſſent ſur ce qui ſe paſſe chés eux, mais ils ne réfléchiſſent pas aſſés éxactement; Quand on s'a- bandonne à ſes Inclinations, ſans réfléchir ſur ce qu'on fait, ni ſur les Principes par leſquels on ſe détermine à agir, on s'égare, ſans jnindre à un E- garement de *pratique* des Erreurs, de *théorie*; Quand on réfléchit comme il faut, on découvre la Vérité; Quand on réfléchit avec trop de précipitation on ſe trompe. Medée éprouve qu'il lui ſeroit bien diffi- cile de n'aimer pas Jaſon, de ne pas le favoriſer & de ne pas ſe livrer au plaiſir d'en être aimée. L'Eſ- prit humain ſe porte aiſément à *outrer* les choſes pour peu qu'il y ſoit engagé par l'intérêt de ſes Paſſions: Il pourroit juger des choſes avec plus de *retenue* & de modération, mais il ne le fait pas. Dès qu'une Propoſition qui n'eſt pas fort de ſon goût, qui paroit de plus *difficile* à éxécuter, il ſe perſuade que l'éxécution lui en eſt *impoſſible*, parce qu'il aime à ſe le perſuader: L'hypothéſe des Génies Inviſi- bles, Supérieurs & très-Puiſſans, pui préſidoient ſur toutes les parties de la Nature, ſur toutes les Paſſi- ons, & ſur tous les événemens de la Vie, fournis- ſoit de quoi favoriſer des penſées ſi flateuſes, & par là on ſe mettoit à couvert des reproches de la Con- ſcience, & on répondoit à ceux des autres hommes

„ Si les Païens avoient eu de Dieu, la juſte idée „ que nous en avons, qui nous le repréſente comme un „ Etre parfaitement ſaint, ils ſe fuſſent garantis de „ ce jugement téméraire; mais attribuant aux Dieux „ les mêmes défauts à quoi les hommes ſont ſujets, „ rien n'empêchoit qu'ils ne cruſſent que les Dieux „ pouſſoient les hommes au Mal, & rendoient inefica- „ ces toutes les Lumières de la Raiſon, tantôt par une „ délectation prévenante qui néceſſitoit la Volonté, tan- „ tôt par un chagrin importun qui avoit la même ſuite.

Ceux qui conçoivent l'ame de l'homme, comme une eſpéce d'Automate ſpirituelle, qui n'a d'Activité & de Liberté qu'en apparence, perdant tout l'avantage que la Réligion Chrétienne fournit.

Article Helena Note T.

„ Paris plaiſoit à Helene, *dit* Mr. *Bayle*. " Jaſon „ plaiſoit à Medée. Elles ne penſoit point à leur „ union avec ces objets ſans preſſentir un contentement „ incroiable, elles ne pouvoient ſe conſidérer comme „ ſéparées d'eux, ſans preſſentir un cruel tourment. „ Ces impreſſions ne dépendoient pas de leur Liberté, „ & ne lui étoient pas plus ſoumiſes que le ſenti- „ ment agréable, ou deſagréable que l'on a en „ goûtant du miel, ou du fiel. Ce que pouvoient „ faire ces deux femmes étoit d'oppoſer à ces deux „ preſſentiments la Raiſon & le Devoir, foibles ar- „ mes ſi Paris & Jaſon continuent d'exciter les mê- „ mes idées & les mêmes impreſſions, puis qu'en ce „ cas-là il's captiveront tôt ou tard la volonté, & „ lui extorqueront ſon conſentement, quelque déſir „ qu'elle puiſſe avoir de n'être pas ſubjuguée, & de „ puſſer de l'amour à l'indifférence.

Quand un Objet ſe préſente & fait impreſſion ſur nos yeux, il ne dépend pas de nôtre Liberté de ſentir cette impreſſion, ou de ne la ſentir pas, *de ſentir* qu'elle eſt agréable, ou qu'elle ne l'eſt pas. Mais il eſt dans nôtre Liberté de ne pas *arrêter* nôtre attention ſur cette Idée, *d'éviter* l'Objet qui la fait naître, & de nous en défier, juſques à ce qu'un éxamen attentif nous ait fait comprendre ſi ce à quoi elle pourroit nous engager, s'oppoſe ou eſt conforme à nôtre Devoir.

Quand un homme a négligé de conſulter la Raiſon & de la reſpecter; Quand il s'eſt fait une longue habitude de ſe livrer aux Objets des ſens, & à toute la force de leurs Impreſſions; ces *Habitudes* de négligence d'un côté, & de ſenſualité d'un autre, peuvent affoiblir la Liberté à un tel point qu'on ne ſauroit manquer de céder à un Objet dont on ſera agréablement & vivement frappé; mais on a tort d'avoir ainſi laiſſé affoiblir l'empire de la Raiſon & les forces de la Liberté.

Ibidem.

„ Voeux inutiles, dit Mr. Bayle, velléités frivo- „ les, dit-il, en préſence des Preſſentiments dont j'ai „ parlé & dont la Cauſe ne vient point de nous. D'où vient-elle donc? Les Païens avoient beau la „ chercher à droite & à gauche, ils ne la trouvoient „ point ſur la Terre, & c'eſt pourquoi ils la donné- „ rent aux Dieux. Ils le pouvoient faire en deux „ manières, ou en ſuppoſant un Cupidon qui bleſſoit „ le cœur, ou en ſuppoſant que l'Auteur du Corps hu- „ main, en avoit monté les piéces avec un tel artifice, „ que par éxemple celui de Jaſon pouvoit éxciter dans le „ cœur de Dans la tête de Medée les mouvemens des eſ- „ prits, d'où dépend l'amour machinalement, & inévi- „ tablement. Selon ce dernier principe, ſi Helene, ſi „ Medée devient amoureuſe, il s'en faut prendre à ce- „ lui qui a formé, & arrangé les parties de leurs Corps, „ tout de même que s'il fume dans une Chambre quand „ le vent ſouffle, il faut imputer cela, non pas au „ Vent, mais au Maçon qui a fait la cheminée.

Sans rejetter ces fautes ſur l'Impulſion puiſſante des Génies éxcitateurs, ni ſur l'Organiſation & le Méchaniſme incorrigible qu'on a reçu de ſon prémier Auteur, il ne la faut chercher que dans des habitudes qu'on auroit pu éviter de contracter, & de laiſſer parvenir au point où on les ſent.

Ibidem.

„ C'étoit un abime, continue *Mr. Bayle*, dont „ les Païens ne pouvoient ſortir, & il fal'oit qu'ils „ y tombaſſent toutes les fois qu'ils vouloient don- „ ner la raiſon de la contrariété qui ſe rencontre „ entre ce que nous faiſons & ce que nous con- „ noiſſons, & par conſéquent ils y tomboient très- „ ſouvent; car la vie humaine n'eſt preſque autre „ choſe qu'un combat continuel des paſſions avec „ la conſcience, dans lequel celle-ci eſt preſque toûjours „ vaincu. Ce qu'il y a de plus étrange & de plus „ bizarre dans ce combat, eſt que la victoire ſe „ déclare très-ſouvent pour le parti qui choque tout „ à la fois les idées qu'on a de l'honnêteté, & la „ connoiſſance que l'on a de ſon intérêt temporel. „ Je veux croire qu'il y a des gens d'une ſi brutale „ ſtupidité qui ne voient point que leur vie ſeroit „ plus heureuſe, s'ils ne nouriſſoient pas dans leur „ ſein les paſſions qu'ils y nouriſſent; mais je ne „ ſaurois bien comprendre que la plupart des jaloux „ & des envieux ne ſoient bien perſuadés, que „ l'éxemption de la jalouſie & de l'envie ſeroit pour „ eux un avantage temporel incomparable, & digne „ d'être acheté au poids de l'or. Une femme ja- „ louſe de ſon mari ou de ſon galand, un mari ja- „ loux de ſa femme ou de ſa maîtreſſe, font des „ perſonnes qui ſentent très-vivement leur malheur, „ & qui ſouhaitent paſſionnément d'être délivrées de „ ce bourreau. Elles font tout ce qu'elles peuvent „ pour chaſſer cette furie qui les perſécute: elles „ emploient pour ſe détromper ou pour ſe tromper „ toutes les raiſons qu'elles ſont capables de tirer „ de leur eſprit; mais malgré tous ces efforts la ja- „ louſie ſubſiſte; elles ſe trouvent à leur grand re- „ gret plus ingénieuſes à inventer ce qui la fortente „ qu'à inventer ce qui la peut affoiblir. Diſons à „ peu près la même choſe des envieux. Ils ſentent „ fort bien que l'amour propre trouveroit incom- „ parablement mieux ſon compte à ſe contenter de „ leur condition, & à voir avec plaiſir la proſpérité „ d'autrui, qu'il ne le trouve à s'affliger de ce qu'un „ Voiſin s'avance, & s'enrichit beaucoup plus „ qu'eux, & néanmoins en dépit de ces lumières „ ils ſe chagrinent, il ſéchent ſur pied quand ils „ voient la bonne fortune des autres; & au lieu de „ s'en réjoüir, comme ils devroient faire pour leur „ propre commodité, ils ſont réduits à chercher „ quelque remède dans des ſâcheuſes perſides. Ils „ traverſent par des médiſances & par des coups de „ trahiſon les affaires de leur prochain, c'eſt par „ là qu'ils tâchent de diminuer la fiévre maligne qui „ les ronge. Que pouvoit dire là-deſſus un Phi- „ loſophe Païen? Ne devoit il pas reconnoître là *un dedans mes* cauſe ſupérieure, & ranger tous ces „ gens-là au nombre des fanatiques, des énergumé- „ nes, des enthouſiaſtes, & de tous ceux en général „ que l'on croioit agités d'une divine fureur?

Les Païens n'étoient nullement réduits à la néceſſité de raiſonner de cette manière; il étoit beaucoup plus ſimple & plus naturel de dire (le bon ſens même s'ils l'avoient voulu écouter leur dictoit cette leçon, & l'éxpérience de ce qui ſe paſſoit chès eux, pouvoit les en convaincre) que *l'homme a peu de forces pour réſiſter, aux Impreſſions des objets éxtérieurs mais que s'il veut ſe donner le ſoin il pourra augmenter ſes forces, au lieu que s'il néglige d'en faire uſage elles s'affoibliront, & a la fin s'évanouiront à divers égards.*

Ibidem.

„ Le vrai ſyſtême des Chrétiens, dit Mr. *Bayle*, eſt le ſeul qui puiſſe réſoudre ces difficultés. Il „ nous apprend que depuis que le prémier homme „ fut déchu de ſon état d'innocence, tous ſes „ deſcendans ont été aſſujettis à une telle corrup- „ tion, qu'à moins d'une grace ſurnaturelle ils ſont „ néceſſairement eſclaves de l'iniquité, enclins à „ mal faire inutiles à tout bien. La Raiſon, la „ Philoſophie, les idées de l'honnêteté, la connois- „ ſance du vrai intérêt de l'amour propre, tout cela „ eſt incapable de réſiſter aux paſſions. L'empire

» qui, avoit été donné à la partie ſupérieure de l'ame
» ſur l'inférieure a été ôté à l'homme depuis le
» peché d'Adam. C'eſt ainſi que les Théologiens
» expliquent le changement que ce peché a produit.

Il eſt des Théologiens qui s'expliquent là-deſſus avec plus de clarté & plus de juſteſſe, mais Mr. Bayle ſe plaît à préſenter la Théologie Chrétienne ſous des termes qui donnent lieu à de grandes Difficultés. Les Théologiens les plus rigides en matière d'Orthodoxie, & d'impuiſſance de la Liberté, reconnoiſſent qu'elle s'eſt conſervée par rapport aux Actes extérieurs; & c'eſt par cette raiſon qu'ils croient ces Actes puniſſables devant les Tribunaux des hommes: Helene & Medée, auroient pu ſelon eux en uſer autrement qu'elles ne firent.

Dela Fatalité de la Prédominance des Evénemens contingens derriere l'Epicure Note U.

» XX. Il n'y a point, de Syſtême dit, Mr. Bayle
» d'où la néceſſité fatale de toutes choſes ſorte plus infé-
» rablement, que de celui qu'Epicure emprunta de
» Leucippe & de Démocrite; car ce qu'ils diſoient
» que le monde s'étoit formé par hazard, ou par la
» rencontre fortuite des atomes, n'excluoit que la
» direction d'une cauſe Intelligente, & ne ſignifioit
» point que la production du Monde ne fût la ſuite
» des Loix éternelles & néceſſaires du mouvement
» des principes corporels. Auſſi eſt-il certain que
» Démocrite attribuoit toutes choſes à un deſtin né-
» ceſſitant. Epicure ne pouvant pas s'accommoder
» d'une opinion qui paroiſſoit renverſer toute la
» morale & réduire l'ame humaine à la condition
» d'une machine, abandonna ſur ce point le ſyſté-
» me des atomes, & ſe rangea du parti de ceux qui
» admettoient le franc arbitre dans la volonté de
» l'homme. Il ſe déclara contre la néceſſité fatale,
» & il prit même des précautions inutiles, car de
» peur que l'on n'inférât que ſi toute propoſition
» eſt vraie ou fauſſe, tout arrive fatalement, il nia
» que toute propoſition ſoit vraie ou fauſſe. Ce-
» pendant il auroit pû accorder cela, ſans que per-
» ſonne en eut pû raiſonnablement conclure la néces-
» ſité du *fatum*.

» Mais comme Epicure n'étoit pas fort aſſûré de
» ſon fait, il craignit de s'embarraſſer s'il ne nioit
» pas ce dogme: il n'en connoiſſoit pas tous les
» tenans, & les aboutiſſans, & ainſi pour jouer au
» plus ſûr, il aima mieux ſe retrancher dans la né-
» gative. Chryſippe n'y étoit guére plus éclairé;
» car il croioit qu'à moins de prouver que toute
» propoſition eſt vraie ou fauſſe, il ne vîendroit
» pas à bout de prouver que toutes choſes arrivent
» par la force du deſtin. Ni l'un ni l'autre de ces
» deux grands Philoſophes ne comprit que la vérité de
» cette maxime, *toute propoſition eſt vraie ou fauſſe*
» eſt indépendante de ce qu'on appelloit *fatum*; elle
» ne pouvoit donc point ſervir de preuve à l'exis-
» tence du *fatum*, comme Chryſippe le prétendoit
» & comme Epicure le craignoit. Chryſippe n'eut
» pu accorder ſans ſe faire tort, qu'il y a des Pro-
» poſitions qui ne ſont ni vraies, ni fauſſes, mais il ne
» gagnoit rien à établir le contraire; car ſoit qu'il y ait
» des cauſes libres, ſoit qu'il n'y en ait point, il
» eſt également vrai, que cette propoſition; *Le grand Magol ira demain à la Chaſſe, ou n'y ira pas*,
» eſt vraie ou fauſſe. On a eu raiſon de conſidé-
» rer comme ridicule ce diſcours de *Treſſias*. *Tout ce que je dirai arrivera ou non, car le grand Apollon me confére la faculté de prophétiſer.* Si par im-
» poſſible il n'y avoit point de Dieu, il ſeroit
» pourtant certain, que tout ce que le plus grand
» fou du monde prédiroit, arriveroit, ou n'arrive-
» roit pas. C'eſt à quoi Chryſippe, ni Epicure,
» ne prenoient pas garde.

Vrais la Notion du Purrhonisme Logique.

» Quand l'Evénement répond à une prédiction hazar-
» dée ſur le ſujet d'une Détermination Libre, cet
» Evénement ne prouve pas qu'elle fut vraie, dans le
» temps qu'elle a été prononcée; car on ne pourroit pas
» dire; *Celui qui a prédit une telle Détermination, comme devant infailliblement arriver, a parlé conformément à la Nature des choſes; on pourroit ſeulement dire qu'il a rencontré au hazard.*

Rien n'eſt moins rare aux hommes que d'avoir des ſentimens qui ſe contrediſent. Tout homme qui erre, & qu'il eſt impoſſible de ramener de ſes Erreurs, reconnoit la Vérité de quelques Principes, de l'aveu deſquels on ſe ſervira pour l'éclairer; par conſéquent ces Principes, dont il eſt perſuadé ſe trouvent directement oppoſés aux Erreurs dont il étoit prévenu, & dont il n'étoit pas moins perſuadé que de ces Principes, qui ſervent à les combattre, & à les faire tomber: Cette oppoſition eſt ſur tout fréquente entre les Idées ſpéculatives & les Maximes de pratique: Tantôt on eſt éclairé ſur la *théorie*, & l'on ſe trompe dès qu'il s'agit de mettre en *pratique* les Loix; tantôt on approuve les Régles & on les ſuit, pendant qu'on inſûtient des Propoſitions ſpéculatives directement contraires aux Régles qu'on obſerve. Les Stoïciens en étoient un grand exemple. On ne peut pas porter plus loin, les éloges qu'ils faiſoient de la *Vertu*; c'étoit dans leurs Idées le ſeul *Bien*, & le vice le ſeul *Mal*. Par là le *Sage*, c'eſt-à-dire l'homme véritablement vertueux, ſe trouvoit *l'arbitre* de ſa deſtinée. Un des grands principes encore de toute leur Philoſophie, c'étoit la diſtinction de ce qui eſt en nôtre *puiſſance*, & de ce qui dépend des circonſtances *extérieures* qui ne ſont pas toûjours en nôtre diſpoſition. Il ne tient qu'à nous, diſoient-ils, d'être Vertueux, & par conſéquent très-heureux; Mais comment accorder tout cela avec l'hypothéſe d'un Deſtin dont les arrêts étoient irrévocables, & d'une enchainure entre tous les événemens, à laquelle il étoit impoſſible de rien changer. Nous ne ſavons pas, diſoient-ils, ce qui arrivera, mais nous ſavons que tout ce qui eſt arrivé devoit infailliblement arriver. Je m'imagine quelquefois, que le goût des Stoiciens pour le *Grand* étoit également la cauſe & de leur *attachement à la vertu*, qui renferme en effet bien de la grandeur, & de leur *entiérement pour le Deſtin* dont l'Idée leur paroiſſoit auſſi très-ſublime.

Cette prévention avoit embrouillé leur Logique. Si l'on dit, *Il naîtra demain un enfant qui dans vingt ans à une heure préciſe fera une action de Vertu*; Cette Propoſition eſt néceſſairement vraie ou fauſſe; Si elle eſt néceſſairement vraie l'Action prédite, que ce ſoit une action de Vertu, ou de Vice, ne ſauroit manquer d'arriver; & ſi cette Propoſition eſt fauſſe, il eſt impoſſible que cette action ſe faſſe. Ainſi tout eſt déterminé, & il y a un Deſtin, & une enchainure fatale.

Dans l'hypothéſe d'une parfaite Liberté on répondroit à ce Raiſonnement par une diſtinction aiſée. N. à une telle & telle heure ſera une action de Vertu ou ne la fera pas: Cette Propoſition *entant que diſjonctive* eſt très-certainement vraie, c'eſt-à-dire, cette Propoſition eſt juſte; Telle eſt la Nature des choſes que N. à une telle heure éxiſtera ou n'éxistera pas; Il n'y a point de milieu, qu'il agira ou qu'il n'agira pas; que ſon action ſera une action de Vertu, ou ne le ſera pas; ſoit parce qu'elle ſera vicieuſe, ſoit parce qu'elle ſera indifférente: mais ſi l'on prend *ſéparément* les parties de cette *Diſjonctive*, & qu'on diſe par éxemple, *Il ſera une action de Vertu*, ſi ces termes ne marquent qu'une *Probabilité*, on s'énonce conformément à la Nature des choſes, & la Propoſition eſt *vraie*; mais ſi l'on va plus loin, & qu'on aſſûre la Certitude *infaillible* du fait, la Propoſition eſt *fauſſe* dans l'hypothéſe de la *parfaite Liberté*; car dans cette hypothéſe, elle n'eſt *nullement conforme* à la Nature des choſes, puiſque pour dire vrai, en diſant N. ſera néceſſairement une action vertueuſe, & pour parler conformément à la Nature des choſes, il faudroit que, quand on parle ainſi, il éxiſtat actuellement des Cauſes dont l'action néceſſaire & inévitable, donnât à celles qui les ſuivront immédiatement, & celles ci, de l'une à l'autre juſques

quos à N. un branle inévitable par l'efficace duquel N. fit inévitablement ce qu'on avoit dit qu'il feroit. Or ces cauſes néceſſaires qui le déterminerent inévitablement, ne s'accordent pas avec l'hypotheſe de la parfaite Liberté qui étoit celle des Stoïciens.

Article Bayle. Note M.

Il s'eſt trouvé des Théologiens, ou plutôt des Métaphyſiciens hardis, qui ont imprudemment mêlé les Idées du Deſtin Stoïque avec celles de l'Etre ſuprême & adorable. Selon eux Dieu a été néceſſairement déterminé par ſon Amour eſſentiel pour le Bien pour l'Ordre à créer l'Univers & à le créer tel qu'il eſt; car s'il ne l'avoit pas créé, ou s'il l'avoit créé dans un autre état, il n'auroit pas fait ce qui étoit le mieux; & ils prouvent qu'il étoit mieux que Dieu le produiſit, & le formât tel que nous le voions, parce, diſent-ils, que Dieu fait toûjours ce qui eſt le mieux. Par ce ſyſtême Dieu eſt éternellement & néceſſairement ce qu'il eſt; ſes Idées ſont éternellement & néceſſairement ce qu'elles ſont, de même que ſes réſolutions. L'exiſtence de l'Univers tel qu'il eſt, l'exiſtence de chacune de ſes Parties telles qu'elles ſe trouvent, chaque Circonſtance de leurs réſolutions, quand elles ſont Intelligentes telle qu'on la remarque, ſont des ſuites infaillibles & néceſſaires des Idées, des Réſolutions, & de la Nature de Dieu: Or cela poſé il faut avouer que le ſort des Damnés ſera bien triſte, puis qu'il ſera une ſuite néceſſaire d'une éternelle conſtitution qui leur eſt abſolument extérieure, & où il n'a jamais été, & ne ſera jamais en leur pouvoir de faire le moindre changement. C'étoit là l'opinion d'Abelard.

Il ne nie pas non plus, dit Mr. Bayle, en parlant de ſentiment d'Abelard que Dieu ne peut faire que ce qu'il fait, que la puiſſance, la ſageſſe & l'amour ne ſoient des attributs communs aux trois Perſonnes divines, il déclare même le contraire en termes formels; mais il attribue la puiſſance au Pere, la ſageſſe au fils, par appropriation, & l'amour au St. Eſprit, par appropriation: en quoi il ne ſemble pas s'éloigner de la doctrine des anciens Peres & des Théologiens. Mais il ne s'accorde pas avec la maniére de penſer & de parler des autres, dans la troiſiéme Propoſition, où il ſoutient que Dieu ne peut faire que ce qu'il fait, & ne peut pas faire ce qu'il ne fait pas. Cen'eſt pas qu'il ne reconnoiſſe que la puiſſance de Dieu en elle même ne pûr s'étendre à d'autres objets; mais il prétend qu'étant conſidérée comme jointe à la ſageſſe & à la volonté de Dieu, il ne ſe peut pas faire qu'il veuille, ni qu'il faſſe autre choſe que ce qu'il veut & ce qu'il fait actuellement. Vous verrés ceci plus au long dans le précis que Mr. Bayle a donné d'un Ouvrage d'Abelard. Dans le troiſiéme livre il ne fait que traiter de la Puiſſance de Dieu, & il ſoûtient que Dieu ne peut faire que ce qu'il fait, & ne peut pas faire tout ce qu'il ne fait pas, parce que Dieu ne peut faire que ce qu'il veut; Or il ne peut pas vouloir faire autre choſe que ce qu'il fait, parce qu'il eſt néceſſaire qu'il veuille tout ce qui eſt convenable, d'où il s'enſuit que tout ce qu'il ne fait pas, n'eſt pas convenable; qu'il ne peut pas le vouloir faire, & par conſéquent qu'il ne peut pas le faire. Il avoue lui-même que cette opinion lui eſt particuliére, que preſque perſonne n'eſt de cet avis, qu'elle ſemble contraire à la doctrine des Saints & à la raiſon, & déroger à la grandeur de Dieu. Il ſe fait là-deſſus une objection difficile. On reprouvé, dit-il, peut être ſauvé, mais il ne le ſauroit être que Dieu ne le ſauve: Dieu peut donc le ſauver, & par conſéquent faire ce qu'il ne fait pas. Il y répond, que l'on peut bien dire que cet homme peut être ſauvé par rapport à la poſſibilité de la nature humaine qui eſt capable du ſalut; mais que l'on ne peut pas dire que Dieu peut le ſauver, par rapport à Dieu même, parce qu'il eſt impoſſible que Dieu faſſe ce qu'il ne doit pas faire: Il éxplique ceci par divers éxemples: un homme qui parle, peut ſe taire, mais il ne ſe peut pas faire qu'un parlant ſoit dans le ſilence; la voix peut être entenduë, mais le ſourd ne la peut pas entendre; un champ peut être cultivé, quoi qu'un homme ne puiſſe pas le cultiver.

Ces effraiantes Conſéquences ne doivent elles pas faire ſoupçonner que les Principes d'où elles naiſſent renferment quelque choſe qu'on ne ſait pas aſſés démêler, & ne doivent-elles pas pour le moins nous déterminer à nous faire ſur ce qui nous eſt Incompréhenſible, & à nous en tenir à des Vérités très-ſimples, & déchargées de ces affreuſes Conſéquences?

Suppoſons un Métaphyſicien qui diſe qu'entre les Idées de pluſieurs Univers, tous très-poſſibles à la Puiſſance de Dieu, tous très-dignes de lui, il s'eſt librement déterminé à donner l'exiſtence à celui dont nous faiſons partie, & il a trouvé à propos qu'il renfermât des Etres très-récls, très-actifs, & très-libres. Ce qu'il poſe ſe trouve dégagé d'inconvéniens.

Cette eſpéce de Fatalité, dont je m'éloigne, a été adoptée par Mr. Leibnits, & je l'ai examinée dans un Ouvrage Latin imprimé à Groningue, que je traduirai en François, dès que j'en aurai le temps.

Article Jurieuciti Note G.

Tout ſe réduit enfin à ceci, *dit* Mr. *Bayle*. Adam a-t-il péché libremeut? Si vous répondés qu'oui; *Donc, vous dira-t-on, ſa chute n'a pas été prévue*; Si vous répondés que non; *Donc, vous dira-t-on, il n'a point été coupable*. Vous écrirés cent volumes contre l'une ou l'autre de ces Conſequences, & néanmoins, vous avouerés, ou que la prévision infaillible d'un événement contingent, eſt un myſtére qu'il eſt impoſſible de concevoir, ou que la maniére dont une Créature qui agit ſans Liberté, péche pourtant, eſt tout à fait incompréhenſible. Je n'en veux pas d'avantage: Puis qu'il faut avouer l'une & l'autre de ces incompréhenſibilités, à quoi vous ſert de tant écrire.

J'écris pour diſtinguer ce que je comprens d'avec ce que je ne comprens pas; J'écris pour m'en tenir à ce que je ſais, & à ce que je ſens, à ce que des preuves claires, ſimples, & à portée de mon Intelligence établiſſent, ſans laiſſer ébranler la Certitude qui en réſulte par des Preuves qu'on tire de ce qui eſt très-obſcur, & qu'on eſt très-éloigné de comprendre. Il n'y a point ici Incompréhenſibilité de côté & d'autre; je comprens très-bien que je ſuis Libre, mais je ne comprens pas la préſcience des actions parfaitement Libres.

On peut diſputer là-deſſus, ou avec des Théologiens, ou avec des Philoſophes. Si l'on diſpute avec un Théologien, la Queſtion eſt bientôt vuidée. *Croiés-vous que l'homme ſoit Libre*, lui demanderai-je? Demandés moi, me répondra-t-il, ſi je crois une Réligion, un Dieu juſte, des Loix, des Peines & des Récompenſes. Mais, ajouterai-je, la *Préſcience de Dieu ſemble combattre cette Liberté*. Cette préſcience me répondra-t-il, je ne la comprens pas, je ne fais pas m'en former d'Idée; tout ce que je ſai, c'eſt qu'elle ne porte non plus atteinte aux *Actions Libres*, que ſi elles n'étoient point *prévues*: *Quiconque donc je ſera une idée de la Préſcience incompatible avec la Liberté, n'en ſera une fauſſe Idée*. Sans doute, me répondra le Théologien ſincere & orthodoxe.

Si je continue à l'interroger; *Si vous étiés perſuadé, ou qu'il n'y a point de Liberté, ou qu'il n'y a point de Préſcience, quel parti prendriés-vous?* Il me répondroit encore, j'aimerois mieux nier la *Préſcience* des Actions libres, que de renverſer toute la Réligion, qui n'eſt qu'une Chimére ſi tout eſt aſſujetti à une néceſſité fatale. On auroit beau dire que Dieu eſt éxempt de cette néceſſité, & qu'il eſt lui-même l'Auteur de celle qui décide inévitablement du ſort des hommes, la Réligion n'en ſeroit pas moins renverſée. Me voilà donc en tranquilité là-deſſus, & en paix avec les Théologiens. Il n'y a point de

Préſcience; ou la Préſcience s'accorde avec la Liberté.

Je pourrois trouver des Philoſophes plus difficiles, & voici l'Argument qu'un Déſenſeur de la Fatalité pourroit me propoſer. *Se pouvoit-il faire*, me dira-t-il, *qu'Adam perſevérât dans l'Obéïſſance.* Je répondrai avec tous les Théologiens qu'il auroit perſeveré s'il l'avoit voulu, & qu'il pouvoit le vouloir.

Si on le voulant, il le pouvoit, & s'il pouvoit le vouloir, il auroit donc pû arriver qu'il n'auroit pas déſobéi. Je le conçois ainſi, & aucun Théologien ne vous le nîera.

Or dira le Philoſophe, *Il n'eſt pas vrai qu'il ne pouvoit ne déſobéir pas; car ſi cela étoit arrivé, Dieu qui avoit prévu la déſobéiſſance ſe ſeroit trompé: Ce que Dieu avoit prévû, ne pouvoit manquer d'arriver.*

A cette derniére Inſtance, je répliquerai ainſi ſur des Matiéres qui paſſent nôtre Intelligence, il peut aiſément arriver que nous nous imaginerons de raiſonner très-bien, lorſque nous raiſonnerons très-mal, & cela ſans nous en appercevoir. Si vôtre Argument eſt un Sophiſme, il ne prouve rien, ſi la Conſéquence eſt bien tirée, il combat la préſcience & la ruine, puis qu'il l'établit contradictoire avec ce qui eſt, & qu'on ne peut nier.

S'il me dit après cela, *Mais je veux vous prouver la Préſcience, & voici comment. Dieu connoit tout, donc il connoit les évènemens contingens.* Je lui répondrai; Pour un Philoſophe vous ne faites guére d'attention aux Régles les plus Communes du raiſonnement; vous pechés pour principe ce qui eſt en Queſtion, & vôtre Raiſonnement eſt tout ſemblable à celui-ci, Dieu peut tout, Donc il peut faire un Baton qui n'ait pas deux extrémités. Quand vous dites; Dieu connoit tout, ſi vous le mot de *tout* vous comprenés les évéuemens purement libres, vous ſuppoſés ce dont vous entreprenés la preuve; Mais ſi par ce terme vous entendés tout ce qui peut ſe connoître, tout ce que Dieu, qui ne ſe contredit jamais, trouve à propos de connoître, il ne s'agira plus que de décider, s'il implique contradiction qu'il connoiſſe ſûrement quel parti prendront des Créatures à qui il a donné le pouvoir de prendre très-librement le parti qu'il leur plaira; C'eſt un point qu'il faut préméirement décider.

Mr. Bayle a adopté la Liberté

XX. OU Mr. BAYLE étoit effectivement un Pyrrhonien qui ne ſe faiſoit aucune peine de ſoûtenir le pour & le contre avec un même air de ſincérité; Ou il n'a pas toûjours revoqué la liberté en doute.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 213.

Dans les Penſées diverſes ſur les Cométes Article 213. Mr. Bayle tire un argument de la Contingence des Actions de l'homme, & de ſa Volonté qui change du ſoir au matin, contre les préfaces des Cométes, " parce qu'il n'y a, *dit-il*, aucun état ni " aucun effet des *Cauſes néceſſaires* qui puiſſe avoir " un *concert réglé* avec ce qui dépend de la *Volonté*.

N B.

Dans ces paroles il reconnoit la Liberté, qu'il attaque ailleurs pour embrouiller la doctrine de la Providence.

De la Préſcience Note D.

XXI. Mr. BAYLE fait demander à Meliſſus par Zoroaſtre dans l'article *Manichéens*, s'il étoit impoſſible à Dieu de prévoir les Actes de la Volonté. Meliſſus en qualité de Philoſophe pouvoit aiſément répondre, & dire qu'il étoit au pouvoir de Dieu, de ne mettre non plus de liberté dans les Créatures Intelligentes, que dans les Créatures corporelles; & dans ce cas ſon Intelligence infinie auroit vû d'un ſeul coup d'oeil toute la ſuite des penſées, comme la ſuite des mouvemens. 2. Que Dieu formant des Créatures libres ſavoit de quoi la liberté eſt capable, & connoiſſoit toutes les déterminations poſſibles, & toutes les ſuites de ces déterminations. Ces combinaiſons quoi qu'infinies, ne ſauroient le moins du monde embarraſſer un Entendement, dont toutes les manières de penſer ne ſont & ne peuvent être limitées par aucune borne: Il ſavoit donc ce qu'il auroit à faire, & la maniére dont il conviendroit à ſa Sageſſe d'agir; par rapport à cette détermination poſſible; & de cette maniére, tous ſes deſſeins étoient arrêtés avant qu'il créât aucune Intelligence: *Mais pour ce qui eſt de la détermination actuelle pour un parti plutôt que pour un autre, Dieu ayant voulu donner l'être à des Intelligences indéterminées à cet égard, il ſe ſeroit contredit, s'il avoit voulu déja voir l'effet, infailliblement déterminé dans une Cauſe qui ne l'étoit point. Dès qu'on ſuppoſe la liberté, il faut dire que ſes choix ſont l'effet d'une détermination qui eſt purement ſa propre puiſſance & qui ne commence d'exiſter que quand la liberté ſe détermine. La Subſtance d'une Intelligence libre, éxiſte bien avant cette détermination; mais en qualité de libre, il n'y a rien en elle qui ſoit déja déterminé pour un parti plutôt que pour un autre, & ſi quelque diſpoſition eſt plus favorable à l'un qu'à l'autre, il eſt encore au pouvoir de la liberté de ſurmonter cette diſpoſition.*

N B.

Voilà des Raiſonnemens qui ſe feroient aiſément préſentés à Meliſſus, pour peu qu'il eut médité ces Matiéres. A la vérité ſi nous faiſons abſtraction des temps, & que nous ſuppoſions Meliſſus un Philoſophe qui reconnoiſſe la Divinité du Vieux & du Nouveau Teſtament, Zoroaſtre lui allégueroit les Prophéties, pour lui prouver que les déterminations de la volonté ſont certainement connues, & que la liberté n'éxille qu'en apparence, & que ce n'eſt qu'une pure ſpontanéité. L'homme, auroit-il dit à Meliſſus, veut être heureux, il le veut être néceſſairement, mais il lui ſemble qu'il le veut être librement, parce qu'il n'y eſt nullement forcé, & qu'il ne le veut pas malgré lui, mais qu'il le veut de tout ſon coeur: Il en eſt ainſi, auroit-il ajouté, de toutes les autres déterminations; ce ſont des effets qui réſultent néceſſairement de certaines combinaiſons, qui ſont-elles mêmes néceſſaires. Le réſultat de ces combinaiſons, c'eſt ce qu'on veut; c'eſt-à-dire, on ſent une agréable détermination, une activité qui s'éléve, & qui eſt l'effet d'une impreſſion étrangére, & accompagnée d'une agréable illuſion.

Si l'on ſuppoſe que Meliſſus *ſavoit raiſonner, méditer réfléchir, deſcendre en lui-même, & ſentir diſtinctement une partie de ce qui s'y paſſoit*, on concevra qu'il auroit répondu. J'apperçois évidemment une différence du tout au tout entre l'acte par lequel l'eſprit humain veut être heureux, & entre ceux par leſquels il choiſit tantôt un parti, tantôt un autre. Il ſent bien qu'il veut être heureux, & qu'il le veut très-agréablement, mais il ſent en même temps qu'il lui eſt impoſſible de vouloir le contraire, & qu'il ſeroit bien fâché d'en avoir la puiſſance: Mais je ſens, auroit-il ajouté, avec la même évidence qu'il eſt ſouvent *en mon pouvoir de choiſir à mon gré, de m'abſtenir du choix que je fais, & de prendre le parti oppoſé à celui que je prens.* Lors qu'en jouant je-dis *pair*; auſſi certainement que je ſens ma penſée, auſſi certainement je ſens qu'il ne tient qu'à moi de dire *impair*, & que c'eſt moi uniquement qui me détermine à l'un plutôt qu'à l'autre. Ainſi encore je me détermine à une lecture plutôt qu'à l'autre, & je ſens qu'il eſt ainſi de mille cas.

Pour répondre à l'Objection que Zoroaſtre auroit tiré en vue de ruiner la liberté, Meliſſus auroit pû dire 1. Que Dieu produit lui-même une partie des événemens prédits, qu'en faiſant l'homme libre il s'eſt réſervé le pouvoir de ſuſpendre ſa liberté, & d'en être le maître quand il le voudroit; tout de même qu'après lui avoir donné une éxiſtence très-réelle, il eſt toûjours en ſon pouvoir de la lui ôter quand il lui plaira. 2. Que la liberté ne choiſiſſant, ou qu'une Intelligence libre, ne ſe déterminant que ſur les choſes dont-elle a quelques connoiſſances, Dieu peut lui rendre préſentes certaines idées, & éloigner tellement les autres, qu'elle ne manquera pas de choiſir en ce cas-là, comme il veut qu'elle choiſiſſe. De cette maniére Cyrus reçut le nom qu'il a porté, &

& les ſoldats jettérent le ſort ſur la robe de Jeſus Chriſt.

La difficulté eſt plus grande par rapport aux Actions *vicieuſes*. Mais là-deſſus Meliſſus auroit encore pu faire deux remarques. La première c'eſt que toutes les déterminations de la Volonté, qui ſont en ſa puiſſance, ne ſont pas pour cela également faciles, elle a beſoin d'efforts plus ou moins grands pour ſe refuſer à un parti, & pour ſe donner à un autre. Les habitudes ſur tout lui enlévent la facilité du choix, & ces habitudes peuvent venir, pas degrés, à un tel point de force, que la liberté qu'elles avoient d'abord affoiblie, ceſſe tout-à-fait à de certains égars & par rapport à de certaines circonſtances, de ſorte que dans pluſieurs occaſions les Vicieux ſont des Machines Intelligentes, leurs inclinations & leurs habitudes ſont des reſſorts qui ne manqueront jamais leur jeu, ſuivant les circonſtances où elles ſe trouveront, & Dieu connoit toute la force des habitudes, & toute l'efficace des circonſtances extérieures.

Meliſſus enfin auroit pû répondre que quand les hommes ſont volontairement parvenus à un certain degré de corruption, par où ils ont juſtement mérité que Dieu les puniſſe & les abandonne, Dieu ne fait rien contre ſa Sageſſe & ſa Sainteté, quand il les livre à leur corruption, & qu'il les met dans des circonſtances ſi propres à les affermir dans leurs inclinations, à augmenter le pouvoir de leur tempérament & de leurs habitudes, & l'impétuoſité de leurs paſſions, qu'il en réſultera de tels & tels événements.

Après ces Eſcarmouches & ces Argumens auxquels Mr. Bayle ne pouvoit pas manquer de prévoir qu'on pouvoit faire des réponſes aiſées; après ces Argumens par leſquels il ſemble n'avoir eu en vue que d'occuper quelque temps ſon Lecteur & de le fatiguer, il vient à ſa grande & dernière reſſource; Doù vient que Dieu, infiniment Puiſſant & infiniment Bon, ne prévient pas toutes les Déterminations, par où la Volonté pourroit prendre un mauvais parti? D'où vient qu'il ne forme pas ſes Créatures incapables de ces déterminations? Pour réſoudre cette Difficulté il faut poſer, avec une grande éxactitude l'état de la Queſtion. Il s'agit donc de ſavoir ſi Dieu, pour agir d'une maniére digne de lui & convenable à ſa Bonté, devoit former toutes ſes créatures d'une telle maniére, & les poſer dans de telles circonſtances, qu'il n'arrivât & ne put arriver à aucune le moindre *Inconvénient*: Car s'il ne répugne pas à ſa Bonté de permettre la poſſibilité, d'un degré d'imperfection, de déſordre, & de malaiſe, il ne répugnera pas d'en permettre deux & d'en permettre trois. Voilà une réponſe à la prémiére des Queſtions qu'on peut faire.

En voici une autre; Etoit-il digne de Dieu de déployer l'étendue de ſa Puiſſance, en formant des créatures véritablement Actives, véritablement Libres, en état de lui obéir, de lui rendre leurs hommages, de l'aimer par choix, & de ſe dévouer à lui très-volontairement? Etoit-ce une maniére d'agir digne de ſa Sageſſe, digne de ſon Amour pour l'Ordre, digne de ſa Grandeur & de ſon Elévation ſuprême, d'impoſer des Conditions de félicité, de donner des Loix très-belles en elles-mêmes, & de les rendre outre cela très-reſpectables par des promeſſes & par des Récompenſes? La bonté infinie de Dieu ne paroit-elle pas ſuffiſamment dans la grandeur de ſes offres, dans ſa facilité à pardonner à ceux qui renoncent à leur mauvaiſe conduite, & dans ce grand nombre de ſoins très-ſincéres qu'il prend pour engager les hommes dans les bonnes routes?

Au cas qu'il reſte des Difficultés là-deſſus, la Raiſon ne nous dicte-t-elle pas très-évidemment, que pour décider avec une parfaite éxactitude l'une & l'autre de ces Queſtions, il faut être pleinement inſtruit des raiſons du plan de Dieu infiniment grand, par les parties innombrables qui y entrent, & par l'infinité de ſa durée? La Raiſon encore ne nous apprend-elle pas, avec une parfaite évidence, que ce qui ne nous eſt pas aſſés connu dans un ſujet, ne doit pas ébranler la certitude de ce que nous y connoiſſons? Enfin la Raiſon nous dit; *Il y a un Dieu, ce Dieu qui nous a fait*; Ce Dieu nous éclaire par les Idées qu'il nous a rendus capables de former, il nous éclaire par les Lumiéres de la Révélation qu'il a eu la bonté d'y joindre. Obéiſſons, Réglons-nous ſur nos Connoiſſances, & n'ajoutons garde de porter l'Inſolence & l'Ingratitude, juſqu'à nous dépiter contre lui, à traiter de *girouette* la Raiſon qu'il nous a donnée pour nous conduire, à n'en ſavoir pas gré, & à mépriſer ce qu'elle nous apprend, ſous prétéxte que nous pouvons abuſer de ſa fécondité, où que nous n'en tirons pas toutes les connoiſſances que nous ſerions curieux de nous procurer. *Puis que je ne puis pas tout ſavoir, je veux me mettre en tête de douter de tout*: Eſt-il permis d'aller à ces éxcès, & de ſe livrer ainſi à ſon fimpatience & à ſes fantaiſies?

J'ai fait parler Meliſſus & je lui ai fourni de quoi répondre aux objections de Zoroaſtre. Si les partiſans de Mr. Bayle diſent que par là je n'ai rien avancé, puis que j'ai fait parler Meliſſus ſuivant les Hypothéſes que les Orthodoxes ne reconnoiſſent pas. Je répliquerai que Mr. Bayle a eu tort le prémier, d'introduire deux Tenans, dont la Diſpute, de quelque maniére qu'elle ſe terminât, aboutiroit à rien. Abandonnés le parti de la Liberté, Zoroaſtre vous abime. Défendés-la à toute outrance, & dégagés-la de toute difficulté, les Orthodoxes, ſi Mr. Bayle en eſt crû, vous abandonneront.

J'ajoute apres cela, que les Orthodoxes peuvent tirer un grand parti de ce que j'ai fait dire à Meliſſus. Car voici leur Syſtéme. La préviſion eſt abſolument extérieure aux Déterminations de la Liberté; Leur Nature n'en dépend point, non plus que la nature des choſes, que je vois actuellement ne dépend pas de ce que je les vois; de ſorte que par rapport au *Démérite*, il eſt tout tel qu'il ſeroit ſi la détermination de la volonté qui ſe porte au mal, non ſeulement n'étoit point prévue, mais de plus étoit impoſſible à prévoir.

Si on les accuſe de ſoûtenir des Contradictions, ſi on leur demande d'éxpliquer cet accord de la parfaite liberté avec cette infaillible préviſion, ils répondront, *Apprenés-nous de quelle maniére Dieu voit les choſes, & nous la ſaurons facile d'éxpliquer de quelle maniére il les prévoit*: Mais comme rien ne ſeroit plus déraiſonnable que de nier l'éxiſtence de Dieu, parce qu'on ne connoit pas tout ce que Dieu eſt; & comme il y auroit de l'éxtravagance à douter qu'il connoiſſe les choſes parce qu'on ne ſait pas de quelle maniére il les voit & il les connoit. il ſeroit de même très-abſurde de douter d'une Liberté dont on peut ſe convaincre par un ſentimnt ſi évident & ſi immédiat, parce qu'on ne ſait pas la concilier avec une Prévision dont on n'a qu'une Connoiſſance des plus imparfaites. C'eſt un *ſophiſme* très-condamné, que de *faire ſervir ce qui eſt Obſcur à combattre ce qui eſt Clair*.

XXII. Mr. BAYLE dit, que les *objections tirées du petit nombre des Elus, & de l'Eternité des peines, n'auroient pas fort embarraſſé Meliſſus*. Il faut pour cela *De la juſtice des peines. Article. Manichéens.* qu'il ſuppoſe qu'on peut fermer la bouche à un Zoroaſtrien en avouant ces deux articles de la Liberté & de la non préſcience, ou qu'on peut ſe tirer d'affaire quoi qu'on les nie. Si un Philoſophe peut concilier par le moien des deux prémiéres hypothéſes l'Unité & la Bonté d'un ſeul principe, Mr. Bayle a tort de faire tant de bruit, & ſi l'on ſe tire mieux d'affaire en niant ces hypothéſes. Je remarque deux choſes 1. Que Mr. Bayle a encore tort quand il ſuppoſe qu'un Adverſaire tant-ſoit-peu habile dans la diſpute, accablerait enfin également tous les ſyſtêmes des Chrétiens. 2. Je découvre la Raiſon pour laquel-

quelle Mr. Bayle s'eſt déterminé pour le ſyſtême le plus rigide ; c'eſt, comme on le voit, parce qu'il donne lieu à de plus grandes Objections. Mr Bayle ſe plait d'exercer ſa ſubtilité en mettant la Réligion en oppoſition avec la Raiſon, l'Orthodoxie lui a cette obligation particuliére.

Au reſte ſi la Conduite de Dieu actuelle à l'égard de ſes Créatures, ne donne aucune atteinte à leur Nature, les Decrets par lesquels il a réſolu d'agir, dans le temps, d'une telle & telle maniére, liſſent de même ſubſiſter la nature de leurs facultés & en particulier celle de la Liberté. Tous les Chrétiens ont à peu près les mêmes Idées ſur ce ſujet, mais ils ne s'accordent pas dans les Conſéquences qu'ils en tirent; l'un admet avec la Liberté ce qu'un autre lui croit contraire. Voulés-vous ſavoir à quel point les Orthodoxes croient coupables ceux qui périſſent ? Ecoutés là-deſſus ce qu'on peut dire quand on eſt dans les Idées que je viens d'attribuer à Meliſſus, les Orthodoxes penſent de la même maniére.

Je ferai encore une remarque contre les prétentions des Pyrrhoniens & des Libertins. C'eſt que ſi dans une matiére ſi obſcure, Meliſſus a avancé une hypothéſe (celle de l'abſolue Liberté) qui paré à pluſieurs Difficultés, je ne prétens pas la faire valoir au-deſſ de ſon prix, je ne la donne que pour une Hypothéſe ; cela ſuffit pour faire comprendre que la Raiſon peut découvrir de quoi répondre aux Objections qu'on lui propoſoit comme inſolubles. On ne ſauroit nier que cette maniére de répondre n'ait de la vraiſemblance, & même n'en ait beaucoup. C'eſt cette vraiſemblance qui a déterminé pluſieurs perſonnes à l'embraſſer, & ceux qui la croient très-fauſſe, loin de lui conteſter cette Vraiſemblance, en ſont même affligés. Quand on diroit que la Raiſon s'eſt trompée en imaginant cette hypothéſe, toujours faudra-t-il que le Libertin avoue qu'elle a approché du Vrai, & ſi dans les Ténébres où nous vivons, on a pu trouver du Vraiſemblable, on a droit de conclure que quelques Lumiéres de plus nous amèneront au Vrai.

Quant à l'Objection tirée de l'éternité des peines que Mr. Bayle ne fait qu'inſinuer ici, & ſur laquelle il ſait eſpérer qu'il reviendra dans la ſuite, il n'eſt pas non plus fort difficile d'y répondre.

1. Peut-on nier qu'une Intelligence qui abuſe d'une Liberté que Dieu lui a donnée pour en tirer des fruits admirables, ne mérite châtiment, & qu'il ne ſoit digne de Dieu de faire connoitre ſon amour pour l'Ordre en lui faiſant ſentir ce qu'elle mérite. Il n'y a rien que de Juſte & de digne de Dieu dans un Châtiment qui répond à la Grandeur de la faute.

2. On ne peut pas douter que les Ténébres où nous vivons, & une certaine habitude que nous nous ſommes faite de nous familiariſer avec le péché, ne nous empêche d'en connoitre toute l'Horreur, comme il nous empêche auſſi de voir toute la Beauté de la Vertu qui lui eſt oppoſée. Il eſt encore inconteſtable que nous n'avons que des Idées très-imparfaites de l'élévation de Dieu, de ſes Droits & des Obligations infinies que nous lui avons : C'eſt pourtant par là qu'il faut décider de ce que mérite le pécheur. Ainſi deſtinés que nous ſommes de l'étendue des connoiſſances néceſſaires, les embarras où nous pouvons nous trouver ne doivent répandre aucune Incertitude ſur les trois Vérités ſuivantes. La *prémi're* c'eſt que Dieu ne ſera rien qui ne ſoit très-Juſte & très-convenable ; la *ſeconde* qu'un homme qui prendroit le parti de l'obéiſſance, au cas qu'il fut bien aſſuré de l'éternité des peines, mais qui prend hardiment le parti de tourner le dos à Dieu, & de fouler aux piés ſes Loix, pour y préférer ſes injuſtes & ſes brutales fantaiſies, dans la penſée que Dieu eſt trop Bon pour faire durer long-temps ſes peines ; Un homme qui raiſonne ainſi mérite par ces outrages qu'il fait à la Bonté de Dieu les peines les plus grandes & les plus atroces & il faut qu'il écoute bien peu la Raiſon, s'il ne les craint pas. Ainſi 3. un homme averti que les peines éternelles ſont des ſuites qu'on doit attendre de la déſobéiſſance, & qui malgré un motif d'une ſi grande efficace veut perſévérer à desobéïr, eſt coupable au-delà de toute expreſſion, & ſi, de temps en temps, la Raiſon lui laiſſe quelques momens libres, il doit s'en ſervir pour ſe dire qu'il a tout à craindre.

XXIII On allégue les Prophéties pour preuve que les Hommes n'ont pas de Liberté ; mais il n'eſt pas difficile de comprendre que la Providence peut en telle ſorte diriger les choſes que l'événement prédit arrivera, ſans que les hommes ceſſent d'être Libres, ni que Dieu ſoit l'auteur de leur Malice. *Des Prophéties.*

Le temps marqué pour la ſortie d'Egypte s'approche ; Dieu fait qu'un homme d'un naturel fier, entreprenant, dur, inhumain, monte ſur le throne d'Ethyopie (Que ce ſoit une hiſtoire ou une ſuppoſition, elle ſait de même à mon but) Cet homme s'eſt volontairement ſoûmis à ſon mauvais tempérament, au lieu de le réprimer. La Providence choiſit des hoûmes de ſon humeur & leur fournit des ouvertures pour devenir ſes Officiers & s'emparer de ſa confiance ; le Roi entreprend la conquête de l'Egypte, & il s'en rend le Maitre. Il y apperçoit une Nation entiére dont les maniéres de vivre très-différentes des autres, déplaiſent à ce naturel feroce, ombrageux & défiant ; Dieu par ſa Providence fait approcher de ſa perſonne des Conſeillers qu'il connoit propres à l'affermir dans ces Idées ; Il ne lui donne aucun ſecours intérieur pour le changer. Dieu prépare par là ſon peuple à ſortir d'un Païs qu'il auroit trop regretté, s'il n'y avoit pas été ſi miſérable. Il ne fait donc point la Malice des hommes, mais il éléve les mauvais dans des poſtes d'autorité, lors qu'il les veut faire ſervir à ſes Deſſeins. C'eſt ainſi que ſur la fin des 70 Semaines ſa Providence éléva aux prémiéres dignités de la Nation Judaïque, des Ambitieux, des Avarés, des envitux, pleins d'horreur pour tout ce qui leur paroiſſoit tendre à les abbaiſſer, & tenir tant-foit-peu de la Correction & de la Cenſure. Il s'en trouve toujours un grand nombre de tels parmi les hommes. La Providence qui tient en ſa main le fort des hommes, ouvrit à des Cœurs de cette trempe des chemins aux dignités dans leſquels ils ſe jettérent d'eux mémes.

Lorſque Dieu pour éxécuter ſes Plans & pour remplir ſes Prédictions, ſe ſert du Miniſtére des hommes, il emploie les Méchans ou les Bons, & fait ſervir à ſes Deſſeins la Malice ou la Vertu. Pour ce qui eſt des hommes qui ont à cœur de faire leur Devoir, Dieu peut ménager tellement les circonſtances extérieures, il peut influer ſur leur tempérament, & agiter leur eſprit d'une telle maniére, il peut tellement fixer leur attention ſur de certaines Idées, il peut enfin, lors qu'il le trouve néceſſaire, créer en eux des Déſirs & des Réſolutions qu'il les déterminera par-là à tout ce qu'il ſouhaite d'eux. De plus pour avoir fait préſent aux hommes de la Liberté, il n'a pas perdu la puiſſance, & n'a pas renoncé au Droit de les déterminer lui-même quand il le trouveroit à propos. On comprend auſſi qu'il en peut uſer de la même maniére à l'égard de ceux qui n'ont que quelques degrés de vertu : Il peut la porter dans le degré que ſes deſſeins demandent, & les convertir même par des voies tout éxtraordinaires. Il voit les Cœurs de tous les hommes, & il choiſit ceux qui lui paroiſſent les plus propres à ſes deſſeins : Si l'un s'y refuſe, d'autres y céderont, & il a dans ſa toute-puiſſance une reſſource ſûre pour les amener à ce qu'il lui plait. Pour ce qui eſt des Méchans, il s'en trouve toujours un aſſés grand nombre, qui, par l'abus volontaire qu'ils ont fait de leur Liberté, ont mérité que Dieu ne déploie ſur eux aucun de ces ſecours qui convertiſſent.

Il

Il prononce donc déja l'arrêt de ces hommes-là des cette Vie, & il préſente à ces hommes méchans des occaſions, il les environne de cauſes Phyſiques propres à les tourner du côté qui convient le mieux aux Deſſeins qu'il ſe propoſe; & de pluſieurs mauvais partis qu'ils pourroient prendre, il fait en ſorte qu'ils prennent celui qui ſervira d'achemincment à l'éxécution de ſes vues. Dieu ne fait pas la Malice, mais il s'en ſert, & entre le grand nombre de mauvais coeurs il en choiſit ceux qu'il lui plaît, il fait naître en eux des deſirs, par les circonſtances où il les place & il leur donne des ſuccès.

De ce qu'on peut faire ſur la Préſcience de Dieu des Queſtions que les bornes de nos Lumiéres ne nous permettent pas d'éclaircir parfaitement, vu la ſublimité de l'objet ſur lequel elles roulent, dont nous ſommes ſi éloignés de comprendre toute la Nature & toutes les Perfections, il ne s'enſuit pas qu'un homme qui s'avifera d'imaginer des Hypothéſes contradictoires & que l'on comprend diſtinctement être contradictoires, avec les Perfections de Dieu, ſoit en droit de faire paſſer ſes hypothéſes pour auſſi vraiſemblables que tout ce qu'on pourroit leur oppoſer, & cela ſous prétéxte que Dieu eſt incompréhenſible. Il y a une différence du tout au tout, entre dire, mes lumiéres ne vont pas juſques-là, & avancer quelque Propoſition dont nos Lumiéres nous faſſent diſtinctement voir que les parties ſe détruiſent l'une l'autre.

Si un homme ſoûtenoit que le Diamétre d'un Cercle le partage en deux parties inégales, & qu'aux argumens par leſquels on lui prouveroit l'abſurdité & la contradiction de ce ſentiment, il répondoit en diſant; Vous n'avés pas une connoiſſance du cercle aſſés parfaite pour déſigner une Ligne droite égale à ſa Circonférence. Donc il ne vous eſt pas permis de rejetter comme faux tout ce qu'on s'avifera de dire ſur le Cercle, puiſqu'à de certains égars il ne vous eſt pas aſſés connu, pour ſoûdre toutes les Queſtions qu'on pourroit vous faire ſur ſon ſujet; Qui eſt-ce qui ſe laiſſeroit ébranler par ce Raiſonnement? Mes lumiéres ne vont pas juſqu'à connoitre tout ce qui ſe peut découvrir ſur le Cercle; Mais ce qu'on en découvrira eſt ou fondé ſur ce que j'en ſai, ou du moins il ne ſauroit l'ébranler, puis qu'une Vérité n'eſt jamais contraire à une autre.

Confirmation de la 4e preuve de ſentiment.

XXV. *Il N'Y a point de Certitude qui paſſe celle de ſa ſeule conſcience*; je ſens que je penſe, je ſens que je ſuis: Voilà des Vérités que le Pyrrhoniſme n'ébranle plus. Quand je me rens attentif à moi-même, je ſens que je me détermine, comme je ſens que je penſe, donc ſi je m'aſſûre de l'un, il faut bien que je m'aſſûre de l'autre.

Réponſe aux Queſtions d'un Provincial. Tom. III. Ouvrez vos déterminer.

Envain Mr. Bayle répond à cela Chapitre CXL. page 761. *Tout de même que quand vous ſentés voître exiſtence, vous ne ſentés pas l'acte de la cauſe qui vous fait exiſter, auſſi quand vous ſentés la cauſe de voître détermination, vous ne ſentés pas l'acte de la cauſe qui vous détermine.*

Div. Tom. III. 2. part. pag. 786.

Je Répons à Mr. Bayle 1. Que ſi je ne faiſois que ſentir en moi une Détermination, je ſerois feulement aſſuré qu'il y a chés moi de la détermination, & je pourrois croire que je fuis déterminé, ſans ſavoir la cauſe qui me détermine; Or ſi je ne me détermine pas moi-même, il faudroit que la cauſe ſupérieure qui me détermine, créât en même temps en moi la perſuaſion & le ſentiment que je me détermine; c'eſt à-dire, créât un ſentiment trompeur par lui-même & immédiatement. Je ſens bien que j'éxiſte, mais je ſens bien que je ne me détermine pas à éxiſter, & que je n'influe pas ſur mon éxiſtence. Voilà pourquoi je puis ſentir que j'éxiſte, ſans m'appercevoir de la Cauſe qui me fait éxiſter. Mais non ſeulement je me ſens déterminé à vouloir, je ſens que je me détermine.

On oppoſe à ce Sentiment le Cas que je vai rapporter; *Un homme placé au deſſus d'une haute Tour ſe précipitera de là, s'il en a la volonté, & il lui ſemble qu'il ne tient qu'à lui de le vouloir. Cependant peut-il le vouloir?* Voici ma Réponſe. Il ſent bien qu'il le pourroit s'il le vouloit, & cela eſt indubitable; mais s'il ſe rend bien attentif à lui-même il ſentira qu'il n'eſt pas en ſa puiſſance de vouloir ſe précipiter, & qu'il ne pourra jamais avoir cette volonté pendant que ſon Eſprit ſera tranquile & maître de ſes déliberations; car il n'eſt pas en nôtre pouvoir de balancer entre le bien connu pour bien, & le Mal connu pour mal.

On oppoſe encore les Sentimens des Couleurs, des Saveurs, &c. Il nous ſemble, dit-on, que les Objets du dehors ſont blancs, rouges &c. que les Viandes ſont aigres, douces &c. mais dans ces Objets, qui ne penſent pas, il ne ſe peut qu'il y ait quelque choſe de ſemblable à nos ſentimens.

Je ne ſens point que les Couleurs ſoient effectivement ſur les Objets où elles paroiſſent, je ne les ſens point dans ces Objets où je ne ſuis pas; Je ſens ſeulement qu'elles y paroiſſent: Mais je ne ſens pas ſimplement qu'il me ſemble que je me détermine, cette détermination ſe fait en moi, & je ſens que c'eſt moi qui la fais; & comme il me paroit que je penſe, parce qu'effectivement je penſe, il me paroit auſſi que j'éxiſte, parce qu'effectivement j'éxiſte; de la même maniére auſſi il me paroit que je me détermine, parce que je ſens que je me détermine comme je ſens que je penſe, comme je ſens que je ſuis.

Nouvelle conſidération ſur la Vanité Article Epicure Note T.

XXV. MAIS voions, *dit* Mr. *Bayle*, ce qu'Epicure inventa pour ſe tirer de l'embarras du Deſtin. Il donna à ſes atomes un mouvement de déclinaiſon, & il établit là le ſiége, la fource, & le principe des actions libres, il prétendit que par ce moien il y avoit des événémens, qui ſe ſoûſtraioient à l'empire de la néceſſité fatale. Avant lui on n'avoit admis dans les atomes que le mouvement de peſanteur & celui de réflexion. Celui-là ſe faiſoit toujours par des lignes perpendiculaires, & ne changeoit jamais dans le vuide, il ne recevoit du changement que lorſqu'un atome ſe choquoit avec un autre. Epicure ſuppoſa que même au milieu du vuide, les atomes déclinoient un peu de la ligne droite, & de là venoit la liberté, diſoit-il. Remarquons en paſſant que ce ne ſut pas le ſeul motif qui le porta à inventer ce mouvement de déclinaiſon, il le fit ſervir à éxpliquer la rencontre des atomes; car il vit bien qu'en ſuppoſant qu'ils ſe mouvoient tous avec une égale viteſſe par des lignes droites qui tendoient toutes de haut en bas, il ne ſeroit jamais comprendre qu'ils euſſent pû ſe rencontrer, & qu'ainſi la production du Monde auroit été impoſſible. Il ſalut donc qu'il ſuppoſât qu'ils s'écartoient de la ligne droite. S'il s'agiſſoit de montrer les abſurdités de cette doctrine, on montreroit pluſieurs; car en premier lieu qu'y a-t-il de plus indigne d'un Philoſophe que de ſuppoſer du bas & du haut dans un eſpace infini. C'eſt néanmoins ce qu'Epicure ſuppoſa; car il prétendit que les Atomes ſe mouvoient de haut en bas. S'il eût ſuppoſé qu'ils ſe mouvoient par toutes ſortes de lignes droites, il eut aſſigné une bonne cauſe de leur rencontre, ſans être obligé de recourir au prétendu mouvement de déclinaiſon. En ſecond lieu ce mouvement-là l'engagéroit à ſe contredire. Il enſeignoit que de rien on ne ſaiſoit rien, & cependant la déclinaiſon des atomes ne dépendoit ſelon lui d'aucune cauſe, elle venoit donc de rien. Cette conſéquence eſt d'autant plus forte que nous avons vû que Lucréce avoue que les actions libres de nôtre ame, viendroient de rien ſi les atomes n'avoient pas le mouvement de déclinaiſon. Il prétend qu'elles ne dépendent ni du mouvement de peſanteur, ni du mouvement de repercuſſion des atomes; car en ce cas il ſeroit

cénités; Voilà les bornes dans lesquelles il s'eſt renfermé à peu près, & ce qui a rempli la plus grande partie de ſon Livre.

Cauſe des déterminations Libres.

XXVIII. ON VOIT encore par l'examen que Mr. Bayle fait de l'hypotheſe *d'Epicure*, qu'il eſt eſſentiel à une Volonté libre d'en'être pas déterminé par des Cauſes extérieures. Quand donc on dit, comme font quelques-uns, *Rien ne ſe fait ſans cauſe, il faut donc que quelque Cauſe détermine la Volonté.* Il eſt facile de répondre à cette objection. La Volonté ſe détermine *elle-même*, elle choiſit, parce qu'elle le *Veut*, elle eſt elle-même la *Cauſe de ſa détermination*. Si chaque Etre avoit beſoin d'être déterminé par une Cauſe différente de lui-même, il n'y auroit point de prémiére Cauſe, & par conſéquent il n'y auroit point de Cauſe. Un temps infini ſe paſſeroit avant que la derniére cauſe eut reçu l'ébranlement des Cauſes infinies dont les Actions doivent précéder, l'une avant l'autre, celle de la derniére.

C'eſt encore en vain que quelques Partiſans de la fatalité objectent, que les Objets extérieurs ont leur nature déterminée. Il en eſt de même, ajoutent-ils, des Organes de nos ſens, & de toute la Machine du Corps humain. De là naiſſent, continuent-ils, des Impreſſions qui ſont infailliblement ſuivies de ſentimens déterminés. Selon eux, les Idées ſe ſuivent de même les unes les autres; leur Nature eſt ſi fixe, & ſi peu dépendante de la Liberté, qu'on les a cruës éternelles, tant on les conçoit immuables; Les Propoſitions qui ſont un réſultat des Idées, ſe trouvent donc néceſſairement ce qu'elles ſont. Or continuent-ils, ſi les jugemens que nous portons, ſur ce qu'il convient ou ſur ce qu'il ne convient pas de faire, ſont des ſuites néceſſaires d'Idées immuables, il n'eſt pas en nôtre Liberté de voir, ou de ne voir pas ce qui nous convient, & ce qui nous eſt contraire, & dès que nous le voions il n'eſt pas en nôtre Liberté, de ne pas ſe porter à l'un, & de ne pas éviter l'autre.

Quand il s'agit d'une Matiére de Phyſique, on ſe moque, & on a raiſon de ſe moquer de ceux qui s'évaporent en Conjectures ſubtiles, que l'expérience dément; Le raiſonnement que je viens de rapporter mérite la même Cenſure. Il faut ſe rendre bien peu attentif à ce qui ſe paſſe chés ſoi pour s'en laiſſer éblouïr. L'homme a des ſens comme les autres Animaux; les objets y font des impreſſions proportionnées à leur Nature, & à la diſpoſition des Organes ſur leſquels ils agiſſent; ces Impreſſions ſont naturellement ſuivies de Déſirs ou de Craintes; ces Déſirs ou ces Craintes déterminent à des actions, & tout cela arrive par une enchainure néceſſaire; j'en tombe d'accord. Mais ſous cette réſerve *à moins que la Liberté n'interrompe cette ſuite*, l'homme peut détourner ſon attention, de deſſus un Objet, ou de deſſus une Idée; il peut ſe ſolliciter à en chercher d'autres, par le moien deſquelles il arrête la vivacité de ſes paſſions; il peut leur oppoſer ou la Raiſon, ou des paſſions contraires; ce ſont là des vérités d'expérience: Il eſt aiſé de faire une ſuppoſition, & d'en tirer des Conſéquences, mais il n'y a pas de la bonne foi à les donner pour des faits avérés, ſur leſquels on peut ſe permettre de bâtir des Syſtêmes.

Le fait ſur lequel ſe fondent ceux qui tiennent pour la Liberté, eſt un Fait dont ils ont toute la Certitude qu'il eſt poſſible d'avoir, c'eſt un fait d'expérience, & d'expérience intérieure & immédiate. Nous ne ſommes pas ſeulement convaincus par cette voie qu'il y a en nous, des déterminations, des déſirs, & des réſolutions; Le même ſentiment qui nous convainc de tous ces actes, & de toutes ces manières de penſer, nous convainc en même temps, & ne nous aſſûre pas moins, ſi nous voulons nous y rendre attentifs, que c'eſt nous qui nous déterminons, & qui ſommes les cauſes immédiates de nôtre choix. Mais, dit Mr. Bayle dans quelques lignes du long article que je viens de rapporter, *Peut-être que ces déterminations ne ſont pas moins les effets de la Nature de l'ame, que les deſcente d'un Corps celui de ſa peſanteur.* Ce Langage eſt équivoque, & par là n'eſt qu'un chétif ſophiſme. Si par là on ne dit, ſi ce n'eſt que comme les Corps ſont néceſſairement déterminés, à faire ce qu'ils font, la Nature de l'ame poſſéde auſſi par ſa nature la force de ſe déterminer elle-même, & de choiſir librement, on penſera tout comme font les partiſans de la Liberté les plus perſuadés: Mais ſi on prétend que la Nature de l'Ame rende chacune de ſes *déterminations* auſſi infaillibles & *auſſi néceſſaires*, que la Peſanteur rend *néceſſaire la chute* des Corps, on poſera ce qui eſt en queſtion, & on alléguera un fait directement contraire au ſentiment, par lequel on s'apperçoit qu'on ſe détermine ſoi même, & qu'on pourroit ne ſe déterminer pas.

Ajouter qu'une Cauſe extétieure & toute-puiſſante, qui forme les Déterminations, les Déſirs & les Choix, crée, en même temps, dans l'ame qu'elle détermine, & qu'elle fait choiſir, des ſentimens qui la perſuadent qu'elle ſe détermine & choiſit elle-même, c'eſt directement attribuer à cette Cauſe ſuprérieure le plaiſir de tromper, ſans pouvoir alléguer le moindre prétexte, pour juſtifier ſes Illuſions. Qu'on donne tant de carriére qu'on voudra à ſon Imagination, on ne ſauroit rien inventer qui puiſſe, je ne dis pas faire comprendre, mais faire ſoupçonner qu'il ſoit digne d'une Intelligence ſi puiſſante de de tromper ainſi une Ame ſur laquelle elle a tout pouvoir, ni qu'elle y ait le moindre intérêt.

Suppoſons un homme qui pour s'affranchir de contrainte, & pour ſe mettre à couvert de tout reproche intérieur, s'aviſe de dire qu'il n'eſt pas libre, & qu'une cauſe extérieure & toute puiſſante le lui fait ſeulement croire, s'il ſe trouve effectivement qu'il ſoit Libre, de quel poids ſera ce prétexte pour la juſtification? *Dira-t-il, je ne me ſuis pas conduit en homme Libre, par ce que je ne croiois pas l'être; je ne me ſuis donné aucun ſoin pour faire un bon uſage d'une Liberté que je ne croiois pas avoir*, & pourquoi lui dira ſon Souverain Maître, pourquoi t'es-tu obſtiné à n'en rien croire, pourquoi as-tu mieux aimé te perſuader que je te trompois? Si tu veux continuer de penſer ſur le même pié, dans ce moment même où je te déclare que tu t'es-trompé, & que tu étois Libre, tu abuſeras encore de ta Liberté pour te mettre dans l'eſprit, que tu ne l'as point, & que je te trompe.

Continuation des Notes.

„ XXIX. JE CONTINUERAI à examiner, dit Mr. Bayle. ce qu'on a dit en faveur de la Fatalité. Chryſippe dit qu'il y a des ames bien formées dès le commencement, qui eſtaient ſans dommage la tempête qui tombe ſur elles de la part du *fatum*; & qu'il y a des ames ſi raboteuſes, & ſi mal tournées, que pour peu que le Deſtin les heurte, ou même, ſans aucun choc du, Deſtin, elles roulent vers le Crime par un mouvement volontaire. C'eſt un certain travers naturel qui en eſt la cauſe. Or ſi a dit que la fatale néceſſité de toutes choſes eſt le principe qui fait qu'il y a des ames bien ou mal conditionnées, il faut donc qu'il diſe, qu'on peut, & qu'on doit attribuer au Deſtin tous les Crimes que les hommes commettent, de ſorte que reconnoiſſant d'ailleurs une „ Providence divine, il faſſoit qu'en bien raiſonnant, il regardât Dieu comme la cauſe de tous „ ces crimes, & par conſéquent l'accuſation de Plutarque eſt très-bien fondée; car afin que la comparaiſon du Cylindre ſoit juſte, il faut comparer la deſtinée, non pas au prémier venu qui pouſſe ce Cylindre mais au Menuiſier qui l'a fait, & qui enſuite lui donne du pié. Ce que le Cylindre roule ſort longe-temps vient de ſa figure, „ mais parce que le Menuiſier lui a donné cette figure, cauſe néceſſaire d'un mouvement durable, „ il eſt la véritable cauſe de la durée de ce mouvement. Toute la différence entre un Cube „ qui ne roule point & un Cylindre qui rou-

Vrai des erreurs Article Chryſippe. Note LL.

„ giens il s'imagine que les bons Anges & les „ Saints du Paradis retiennent toujours le pouvoir „ prochain de desobéïr à Dieu & de le haïr. Mais „ pour vous faire savoir ce qu'il pense là-dessus, je „ vous citerai un passage de son Livre : L'état des „ Bienheureux est un état de récompense, dans „ lequel la Connoissance est si élevée, si épurée, „ & si vive, qu'elle conduit de telle sorte l'amour „ propre & l'amour des biens du Corps, qui sont „ dans cette vie les sources du péché, qu'elle porte „ toujours la Liberté au bien, & ne la sollicite ja- „ mais au mal. Remarqués qu'il prétend que le „ libre arbitre se conserve dans cet état des Bien- „ heureux ; car il venoit de faire entendre qu'il ne „ goûtoit pas le dogme de beaucoup de Théolo- „ giens qui distinguent ce qui est simplement vo- „ lontaire de ce qui est libre, & qui n'accordent aux „ Bien-heureux que le volontaire, & puis il avoit „ déclaré expressément que le libre arbitre est de „ l'essence d'un Etre Intelligent. Ainsi selon ſa doc- „ trine les bons Anges & les Saints du Paradis joüi- „ ront toujours du libre arbitre, & cependant ils ne „ tourneront jamais du mauvais côté. Or puis qu'il „ avouë que cet état est un état de récompense, il „ doit le considérer comme un état plus parfait, & „ plus excellent que celui où nous vivons. Il se „ contredira donc manifestement. De tout cela „ il resulte des conséquences qui renverſent ſon pro- „ jet d'accord.

„ Premiérement je vous prie d'observer qu'il n'y „ a dans le fond nulle différence entre lui & ces au- „ tres Théologiens qui n'accordent aux Bien-heu- „ reux que le volontaire; car ils ne prétendent pas „ ôter aux Anges & aux Saints du Paradis le pou- „ voir éloigné de vouloir des choſes contraires à leur „ devoir non plus qu'ils n'ont jamais dit que les „ Réprouvés manquent de la puiſſance éloignée „ d'obéïr à Dieu. Prenés moi Luther dans le „ temps qu'il écrivoit ſon Ouvrage, *de ſervo arbitrio*, „ prenés moi Calvin lors qu'il écrivoit le plus ron- „ dement ſur les matiéres de la prédeſtination : pré- „ nés moi les Supralapſaires les plus outrés, ils vous „ avouë ront tous que les ames les plus damnées, & „ que les Démons les plus méchans ſont des eſprits „ ſuſceptibles en eux-mêmes d'une très-bonne af- „ firmation & d'une très-bonne volition ; & qu'ils „ embraſſeroient le vrai bien s'ils le voioient d'une „ certaine façon, après que la cauſe qui les détermi- „ ne au mal auroit été écartée. L'arrêt irrévocable „ de Dieu ſera qu'ils ne feront jamais délivrés de „ la détermination au mal, mais non pas qu'ils per- „ dent leurs facultés naturelles, & la ſuſceptibilité „ générale de toutes les modifications des eſprits. Ce- „ la montre également que les Bienheureux auront „ toujours une faculté de vouloir des choſes qu'ils ne „ voudront jamais : ce ne ſera pas un pouvoir pro- „ chain de vouloir le mal : la viſion béatifique les „ en délivrera toûjours, ce ſera une puiſſance éloi- „ gnée, je veux dire que ſi les motifs déterminans „ ceſſoient, & que d'autres motifs ſe préſentaſſent „ avec un certain degré de force, les volitions dé- „ réglées pourroient ſuivre. D'où je conclus que le „ franc arbitre qui convient ſelon Mr. Jaquelot „ aux bons Anges & aux ſaints du Paradis, ne diffé- „ re point du volontaire, & de la détermination au „ bien que les Prédeſtinateurs leur accordent. Il me „ ſemble que cet Auteur qui a l'eſprit fort péné- „ trant auroit mieux compris leur doctrine ſur la li- „ berté, s'il s'étoit donné la peine de l'approfondir, „ & de la comparer éxactement avec la ſien- „ ne.

„ Je dis en ſecond lieu, que puis qu'il avoue „ que toute l'eſſence du libre arbitre ſe conſerve dans „ le Paradis, il ne doit plus croire qu'il ſoit de l'eſ- „ ſence des agens libres, non ſeulement de connoi- „ tre ce qu'ils font, & les raiſons de leur conduite, „ mais auſſi d'être les maîtres de leurs actions par „ l'empire de leur volonté; car il ne peut pas pré- „ tendre que le ſouverain bien clairement connu, „ que la viſion béatifique, que cette connoiſſance ſi „ élevée, ſi épurée, ſi vive, qui porte toûjours la „ liberté au bien, & ne la ſollicite jamais au mal, laiſ- „ ſe aux Bienheureux une telle autorité, ou un tel em- „ pire ſur leurs actions qu'il dépende abſolument de leur „ choix, ou d'aimer Dieu, ou de le haïr. Il ne pour- „ roit prétendre cela ſans prétendre auſſi que nous ſom- „ mes pleinement les maîtres de nous aimer nous-mê- „ mes, ou de nous haïr, d'aimer ou de haïr la félicité „ en général. Or ce ſeroit une prétenſion démentie par „ l'expérience, n'y aiant jamais d'homme qui n'eut „ taché vainement de former cet acte interne de ſa „ volonté, je veux mon mal en tant que mon „ mal.

„ Que de brêches dans le ſyſtême de Mr. Jaque- „ lot ! Que ſerons-nous des raiſons pourquoi il prétend „ que les Etres libres ont été ſi néceſſaires à l'Uni- „ vers ? Il en falloit ſelon lui ; car autrement les a- „ dorations des Créatures n'euſſent pas contribué d'a- „ vantage à la gloire du Créateur, que ſeroit une „ machine de figure humaine qui ſe proſternéroit par „ la vertu de ſes reſſorts, & l'Univers n'eut été „ qu'une vaſte maſſe inſenſible & inanimée, qui „ n'aurait contribué en rien à la gloire de Dieu. „ Voilà un grand inconvénient, mais très-facile à „ éviter, pourvû que l'on donne ſeulement aux „ Créatures Intelligentes le libre arbitre tout tel que „ celui des Bienheureux. Pourquoi ne s'en conten- „ teroient-elles pas ? N'a-t-il point de l'aveu même „ de Mr. Jaquelot, toute l'eſſence du libre arbitre ? „ Si elles ſont conduites ſûrement, infaillible ment „ au bien en toute rencontre par des connoiſſances „ claires de leur devoir, l'Univers ſera complet, il „ ne ſera pas imparfait par le défaut des Créatures „ libres, mais il ſera délivré des Etres méchans „ & malheureux dons le mauvais uſage de la liber- „ té l'a rempli. C'eſt peu de choſe ſelon Mr. Ja- „ quelot en comparaiſon du vuide qu'il y auroit eu „ dans la nature, ſi le Créateur navoit point donné „ le libre arbitre à quelques Etres. Etes-vous ainſi „ dans ſes ſermons ? Seroit il le ſeul Prédicateur qui „ ne parlât point du peché comme d'un Mon- „ ſtre, qui a introduit dans l'Univers les déſordres „ les plus affreux, & les plus abominables ? Laiſſons „ tout cela : avouons lui pour cette heure que le dé- „ faut des Créatures libres ſeroit une imperfection „ plus grande que le péché. Il faudra que pour le moins „ il nous avouë que le libre arbitre ſans le péché rendroit „ le monde plus parfait qu'avec le péché. Or il a été „ facile de joindre enſemble conſtamment & invariable- „ ment le libre arbitre, & la pratique de la vertu. Mr. „ Jaquelot reconnoit dans le Paradis cette jonction. Il ne „ ſert donc de rien de rare rehauſſer l'éxcellence des êtres „ libres : cette éxcellence ne lui peut fournir aucun argu- „ ment pour juſtifier la permiſſion du péché, puis qu'il „ faut qu'il reconnoiſſe que l'union conſtante & invaria- „ ble de la volonté de l'homme avec la Vertu, ne nuit „ point au franc arbitre. Tout le prix que la Liberté „ peut donner au culte, & à l'obéïſſance que l'on rend à „ Dieu, ſe trouveroit ſur la Terre dans les actes d'une „ volonté auſſi attachée à ſes devoirs que celle des Saints „ du Paradis. Par conſéquent la gloire & la ſainteté de „ Dieu n'ont aucun beſoin des Etres libres dans donnés „ au mauvais uſage de leur Liberté, puis qu'ils peuvent „ être fixés au bon uſage, ſans être moins libres.

Réponſe à l'objection tirée de l'Etat des Bienheureux.

XXXI. DANS ce Chapitre Mr. Bayle attaque ce qu'on dit de la Liberté que Dieu a trouvé à propos de donner à l'homme, par l'éxemple des Bien-heureux, ſûrement & infailliblement déterminés au Bien. A cela voici mes Réponſes.

1 La Raiſon défend de combattre ce qui eſt *Clair* par ce qui eſt *moins connu* : Nous entons l'état de nôtre Liberté préſente, mais il s'en faut beaucoup que nous ne connoiſſions de même l'état où ſe trouvera la Liberté des Bienheureux, & la Liberté

avec laquelle ils feront ſi fûrement & ſi infailliblement déterminés au bien.

2. Leur Félicité ſera encore rélévée par la comparaiſon qu'ils en feront avec l'état de Vigilance pénible par lequel ils auront paſſé.

3. *De quelle efficace ſera le ſouvenir de leurs travaux, & pour eux, & pour les hommes, & pour les autres Bienheureux.* C'eſt ce que nous ne ſavons pas diſtinctement, mais on peut aiſément comprendre en gros qu'il en peut beaucoup avoir.

4. De ce que Dieu a mis des Créatures Libres dans un certain état, il ne s'enſuit pas qu'il doive les mettre toutes dans le même état; Par les unes il a voulu être ſervi dans la Lumiére, par les autres dans les Ténébres.

5. Nous ne ſavons point ce qu'il a demandé des autres Créatures avant que de les mettre dans l'état de la Récompenſe.

6. Quand on a paſſé par les travaux & les Dangers, on ſent mieux que l'état où l'on eſt, eſt un état de Récompenſe.

7. Dieu eſt eſſentiellement toute Perfection, Connoiſſance, Pouvoir, Félicité, Ordre, Source, Régle Modéle, de tout Bien; Il implique contradiction qu'aucun Etre ait contribué à ce qu'il eſt & à ce qu'il poſſéde.

Mais l'homme tient d'ailleurs tout ce qu'il eſt de réel & d'eſtimable: Par là il ſe trouve eſſentiellement dans l'obligation de ſe dévouër à l'adorable Auteur de ſes Biens, & le don qu'il lui fait de ſoi-même tire ſon prix de ce qu'il eſt véritablement volontaire, véritablement libre, & que c'eſt lui qui l'y détermine.

Jeſus Chriſt a paſſé ſa vie, dans l'attention, dans la vigilance, dans la priére, dans l'uſage de tous les ſecours qui ſervent à nourrir & à rendre inébranlable la Vertu. L'union particuliére & intime de ſa Nature humaine, & créée avec l'Etre Eternel & tout Parfait, rendoit ſon obéïſſance infaillible; Mais ceſſe obéïſſance étoit, dans ſa perfection même, d'un prix d'autant plus grand, qu'elle étoit plus volontaire & que c'eſt lui même qui s'y déterminoit avec une conſtance que rien ne pouvoit décourager. Il a combattu & il a vaincu.

Une partie des Anges a perſévéré, une partie s'eſt dégoûtée d'obéïr & a preferé au devoir de la ſoumiſſion le plaiſir de ſe conduire à ſon gré. Les uns ont fait un bon uſage de leurs Lumiéres & de leur Liberté; Les autres ont abuſé de tous les talens qui les embelliſſoient. Au lieu de ſe donner volontairement à Dieu & de tout rapporter à ſa gloire, ils ſe ſont volontairement tournés à chercher leur félicité dans la ſatisfaction de l'admirer & de ne prendre Loi que d'eux mêmes.

Oeuvres Div. Tom. III. à part pag. 800.

Réponſe aux Queſtions d'un Provincial, Tom. III. pag. 837. " On doit prendre garde, continuë " Mr. Bayle, que plus on relève le prix de la Li" berté, plus on fortifie l'idée de la Bénéficence du " Créateur. On nous articule 7 ou 8 ſortes de " combinaiſons dans un Etre ſpirituel: On inſi" ſte que peut-être elles éxiſtent toutes hormis la " cinquiéme, & l'on décide que la plus éxcellente " de toutes, eſt la Liberté donnée à Adam Il faut " donc croire que les Eſprits que Dieu a doüés du " franc arbitre ſont les Créatures qu'il a aimées le " plus; car ſi la Liberté eſt le plus éxcellent Don " que Dieu ait pu faire à la Créature, il faut qu'il " soit une marque de la plus grande bonté de Dieu " pour les Créatures. Or s'il a fait ce préſent à " l'homme gratuitement, & non ſur le pié d'une " récompenſe, pourquoi n'y eût-il pas joint ſur le " même pié l'art infaillible de ſe bien ſervir " de ce préſent? La prédilection pour l'homme de laquelle émane ce préſent le plus " magnifique de tous, l'a dû deſtiner au bonheur de " l'homme, & fixer par conſéquent le bon uſage de " la Liberté, puiſque le mauvais uſage ne pouvoit " être que le malheur éternel de l'homme. Afin donc " que le franc arbitre puiſſe paſſer pour la plus in" ſigne faveur que la Créature ait obtenuë, il faut " que Dieu ait prévû que cette faveur ſeroit l'inſtrument du bonheur du genre humain; car en " prévoiant le contraire, il n'auroit pu la donner " par un principe de bonté, & il n'eut rien fait " qu'une cauſe très ennemie de l'homme n'eut pu faire. Une telle cauſe auroit volontiers élevé les " hommes au plus haut faite de la perfection, ſi " elle avoit ſu que la tête leur tourneroit dans cet " état là, & qu'ils ſe précipiteroient & ſe briſeroient autant plus certainement, & d'une maniére " d'autant plus funeſte, que le lieu d'où ils tombe" roient-ſeroit haut. Vous ſavés la ſentence de " Claudien, *Tollantur in altum, ut lapſu graviore ruant.* " Vous voïés donc qu'à force de rélever " le prix de la liberté, Mr. Jaquelot rend plus difficile l'accommodement qu'il a entrepris, vû ſur " tout que la gloire & la ſainteté de Dieu n'ont " point été intéreſſées à modifier ſa bonté, puiſ" qu'en empêchant le mauvais uſage du franc arbitre, " on n'eut pas laiſſé de conſerver toute l'eſſence de " la Liberté, & tout le Cours des Vertus. Outre " cela Dieu entant que ſaint, a été encore plus obli" gé qu'entant que bon, à fixer le juſte uſage " d'une choſe, dont l'abus étoit un crime.

En quel ſens Dieu a fait plus de grace aux hommes qu'aux Anges

XXXII. SI GLORIFIER Dieu dans les ténébres, & le ſervir avec des forces très-médiocres, eſt un hommage plus digne de lui que de lui être fidelle avec de plus grands ſecours, il a fait aux hommes, en les mettant dans cet état, une grace qu'il n'a pas fait aux Anges, puis qu'il les a mis en état de le glorifier plus parfaitement. Mais dira-t-on; Cela étant, il faut que Dieu ait plus aimé les hommes & s'il les a plus aimé, d'où vient qu'il y en aura de malheureux? Je Répons *d'abord* que Dieu infiniment puiſſant, a fait à ſes différentes Créatures des graces de différentes Eſpéces.

2. Afin que l'Objection eut de la force, il faudroit que le malheur des hommes fût effectivement l'effet de Dieu, & non pas leur propre ouvrage, ainſi l'objection ne tombe que ſur le ſyſtéme, qui les poſe entiérement paſſifs.

3. Dieu a fait l'honneur aux hommes, de les mettre dans un état, à le glorifier par des Vertus dont la perfection eſt d'un genre ſingulier, & il a réſolu d'approuver, d'aimer & de récompenſer ceux qui répondront à ſa Vocation & qui le glorifieront ainſi. Ce ſont là les Objets de ſon affection.

Quant à ceux qui lui préférent autre choſe; quant à ceux qui ne le veulent pas chercher comme il le demande, il n'en veut rien non plus. Il les laiſſe à eux-mêmes; c'eſt à ceux d'entre les hommes qui aimeront à faire un bon uſage du Riche préſent de la Liberté, qu'il deſtine ſon amour, ſon approbation & ſes ſuites.

Si la Liberté eſt abuſée dans ceux qui n'en font point abuſer par Oeuvres Div. Tom. III. 2. part. pag. 800.

XXXIII. Mr. BAYLE paſſe à une autre objection Chapitre CXLVI. pag. 845. de ſa Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. III.," Son *inutile*, " habileté, dit Mr. Bayle, en parlant de Mr. Ja" quelot, me perſuade entiérement, que pour rien " du monde, il ne voudroit faire ici aucun uſage " de ces deux maximes Philoſophiques, 1. Dieu & " la nature ne font rien inutilement. 2. Une fa" culté qui ne ſe réduit point en acte, eſt inutile. Il " ſemble qu'elles nous portent à croire que ſi l'hom" me a été créé avec la puiſſance de faire le bien & " le mal, il a dû faire tantôt l'un, & tantôt l'au" tre; car s'il n'eut jamais péché, ſa puiſſance de " pécher auroit été inutile, & s'il avoit toujours " péché, ſa puiſſance de faire une bonne action auroit été ſuperflue. Peut-on donc ſuppoſer, comme je fais, qu'il n'eſt point contraire à l'eſſence " de la Créature libre qu'agiſſant toujours avec une " pleine liberté, elle en faſſe toujours un bon uſa" ge? Je puis ſans doute ſuppoſer cela, & ſans crain-

„ dre les deux axiomes en queſtion. Mr. Jaquelot „ ne pourroit point traiter d'inutile dans des hom- „ mes qui ne pécheroient jamais, la puiſſance de „ pécher, puis que ſelon lui, ils ne pourroient ja- „ mais faire de bonnes actions s'ils n'avoient la fa- „ culté d'en produire de mauvaiſes. Le *Second* axio- „ me eſt ſujet à tant de limitations qu'il ne peut „ guére ſervir dans une diſpute. Si je me voulois „ prévaloir de quelques-unes de ces reſtrictions, „ elles ſuffiroient à expédier l'affaire, mais je puis „ me paſſer de ce ſecours; j'ai ſans cela trois cho- „ ſes à dire qui renverſent toute cette nouvelle in- „ ſtance.

„ Je dis 1. que le ſecond axiome pourroit être „ rétorqué contre Mr. Jaquelot, qui reconnoit que „ l'alternative, ou la viciſſitude du bon ou du mau- „ vais uſage de la liberté, ceſſera avec la vie pré- „ ſente, après quoi les agens libres ne ſeront qu'un „ bon uſage de leurs forces dans le Paradis, & qu'un „ mauvais uſage dans les Enfers. S'il étoit donc vrai „ qu'une puiſſance qui ne ſe réduit point en acte, eſt „ inutile, la faculté de pécher auroit ce défaut, pendant „ toute une éternité dans les Bienheureux, & la „ faculté de faire une bonne action ſeroit éternelle- „ ment ſujette au même défaut dans les réprouvés: „ 2. Si en conſéquence de ce que Dieu ne fait rien „ en vain, la faculté de commettre des péchez a dû „ être réduite en acte, vû qu'autrement, elle eut „ été inutile, Dieu n'eut pu donner aux hommes „ la liberté, ſans une intention directe & formelle, „ qu'ils s'en ſerviſſent tantôt bien & tantôt mal, & „ ainſi le péché ne ſeroit pas moins que la Vertu, „ l'objet néceſſaire de la volonté divine: 3. De là „ ſort un conflict, ou un contraſte, ou même une „ incompatibilité de dogmes, un renverſement de la „ liberté, par l'hypothéſe même de la liberté. Car „ s'il eſt de l'eſſence de la Créature libre, de pou- „ voir faire également l'un ou l'autre des deux con- „ traires, & ſi ſans cela un acte de la volonté n'eſt „ moralement ni bon ni mauvais, il n'y aura ni „ vertu, ni vice parmi les hommes, lors qu'ils fe- „ ront néceſſairement un tel ou un tel uſage de leur „ liberté. Or ſi la puiſſance de ſe tourner vers le „ mal, & la puiſſance de ſe tourner vers le bien, „ doivent être quelquefois réduites en acte, à peine „ de paſſer pour inutiles, & par conſéquent pour „ contraires à l'ordre immuable qui ne fait rien en „ vain, la néceſſité veut & ordonne que les agens „ libres ſe ſervent de leurs facultés tantôt bien & „ tantôt mal. Quand donc ils s'en ſervent bien ils „ le font par néceſſité; & quand ils s'en ſervent mal „ ils le font auſſi par néceſſité, & par conſéquent „ ils ſont libres. & ne le font point, leurs actions „ ſont bonnes ou mauvaiſes moralement & ne le „ font point. Je n'ai garde de croire que Mr. Ja- „ quelot ſe veuille ſervir d'une inſtance qui l'en- „ traineroit dans une telle contradiction.

Dieu & la Nature ne font rien en vain; Une Faculté qui ne ſe réduit pas en acte eſt inutile: De là on conclura qu'il falloit néceſſairement que l'homme péchât, parce que s'il n'avoit pas péché, il n'auroit pas fait uſage de la faculté de faire le bien ou le mal.

C'eſt un ſophiſme puerile. Un Etranger qui a du goût, admire les Tableaux qu'il voit dans la Galerie d'un grand Seigneur. Ce Seigneur lui fait la grace de lui dire, qu'il lui ſera plaiſir d'agréer un de ces Tableaux, & le prie de choiſir celui qu'il voudra. Là-deſſus l'Etranger en prend deux, en prend ſix, les prend tous, & allégue pour raiſon qu'il uſe du droit qu'on lui a donné de choiſir, & qu'il prend tous ceux ſur qui ſon choix pouvoit tomber. La Liberté de l'homme emportoit le pou- voir de faire le bien & le mal; quel des deux qu'il fit, il uſoit de cette Liberté: Mais pour en uſer il n'étoit pas néceſſaire qu'il ſe portât à tous les deux.

L'Argument de Mr. Bayle ne méritoit pas de place dans un Ouvrage ſérieux; A peine auroit-il pu paſſer dans une Diſpute Académique, où pour faire briller la facilité du Répondant à démêler des Sophiſmes, on abuſe des Canons de l'Ecole, & on ſe permet d'embrouiller la Théologie par le moien de la Métaphyſique.

Telle eſt la nature de l'homme qu'il peut bien u- ſer de ſa Liberté, & qu'il peut auſſi en abuſer. Mais elle ne lui a pas été donnée, afin qu'il en uſât & qu'il en abuſât, elle lui a été donnée afin qu'il s'en ſervit bien, & ce qu'il peut en abuſer relève d'au- tant plus le prix du bon uſage qu'il en fait, qu'il en abuſe moins ſouvent.

J'ai trouvé dans l'Auteur des Eſſais ſur la Provi- dence une penſée qui fait à mon ſujet, & que j'ai crû que mon Lecteur ſe ſeroit un plaiſir de lire.

„ S'il eſt de l'eſſence des Intelligences de penſer, „ il eſt auſſi de leur eſſence d'avoir des Idées. Or „ les idées ſimples ne ſuffiſent pas pour la connoiſ- „ ſance des Objets: La ſimple perception n'eſt pas „ une connoiſſance; L'Idée du Pain comme un „ Corps ne ſuffit pas pour que nous puiſſions en „ faire uſage; il faut de plus que nous le con- „ noiſſions comme un Corps qui a du goût, & „ qui peut nous délivrer en le mangeant, d'un mal „ qu'on appelle faim. Voiés combien d'idées dif- „ férentes renfermées dans cette Connoiſſance, cel- „ le du goût, celle de la faim &c. Tout cela ne „ ſe fait que par la Réflexion c'eſt-à-dire par l'aſ- „ ſemblage de diverſes Idées. Or nous ne pouvons „ faire cet aſſemblage que par le pouvoir qu'ont les „ Intelligences, de former quand il leur plait, telle „ ou telle Idée, autrement une Intelligence ne ſe- „ roit pas Intelligence: Qui dit Intelligence dit un „ Etre qui ne peut-être ſans ce pouvoir, or c'eſt „ ce pouvoir qui eſt la Liberté.

Cela étant, il faut de toute néceſſité changer la Queſtion, & au lieu de demander pourquoi Dieu a donné la Liberté aux Intelligences, il faut deman- der pourquoi Dieu en a créé. Puis qu'il eſt de leur eſſence d'avoir la Liberté, comme de celle du Cer- cle d'avoir toutes les parties de ſa Circonférence é- galement éloignées du Centre, il ſeroit contradictoi- re que la Divinité eut créé des Intelligences ſans In- telligence, ce qui ſeroit vrai, s'il les avoit créées ſans cette Liberté, ainſi cette Liberté eſt eſſentielle à l'Intelligence.

Mr. Bayle ſantoit combien l'avenu de la Liberté auroit déringé ſon Plan: Auſſi trouva-t-il du foible par cet endroit dans le Livre de Mr. Jaquelot: Let- tre CLXXXVI. *L'experience de Liberté n'eſt pas une preuve que nous ſoions libres;je n'ai rien encore perſonne qui ait prouvé qu'un eſprit créé fût la cauſe libre de ſes Volitions.* Cela eſt difficile dans l'hypothéſe de la *Con- ſervation Création continuée.* Mais je me ſtatte d'a- voir éclairci le fons de cette Maxime.

Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 716.

SECTION XII.

Examen du Pyrrhoniſme ſur la Félicité des hommes.

I. UNE des grandes objections que Mr. Bayle oppoſe à la Providence d'un Dieu, eſt ti- re du triſte ſort du Genre humain, tel ſe- lon lui, que de quelque côté qu'on ſe tourne, la Vie ſi on l'examine de près paroit plutôt un châti- ment qu'une faveur, puis que les contentemens des plus heureux mêmes ſe réduiſent preſque à rien, dès qu'on les met en parallèle avec les maux qui les ac- compagnent. *Neceſſité de cette Diſcuſſion*

Réponse aux Quest. d'un Prov. Tom. II. Chap. XXXIV. pag. 96. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 65.

» I. LA RAISON voit bien, dit Mr. Bayle, que la » matiére fans mouvement ſeroit inutile, & qu'ainſi » il a été néceſſaire qu'il y eut du mouvement dans » les Corps : elle comprend auſſi que les changemens » de la matiére, les générations & les corruptions » peuvent être des ſuites du mouvement ; mais elle » ne ſauroit comprendre que de toute néceſſité il y » ait une liaiſon entre certains mouvemens des Corps, » & les ſentimens fâcheux de froid & de chaud, de faim » & de ſoif, de douleur & de triſteſſe. Elle juge » donc que cet alliage a été réglé par une puiſſance ar- » bitraire, qui n'a pû agir en cela ſous la qua- » lité de Principe bienfaiſant, & elle demande qu'on » lui explique comment, il a pû ſe faire qu'une cau- » ſe bienfaiſante, qui pouvoit auſſi aiſément lier » une ſenſation agréable, qu'une ſenſation douloureuſe, » avec l'action du feu ſur la main de l'homme, ait » mieux aimé y joindre un ſentiment de douleur, » qu'un ſentiment de plaiſir, & comme il ne lui » paroit pas poſſible d'expliquer cela, elle ſe jette » dans cette ſuppoſition que cet alliage a été fait » pas un principe ennemi de l'homme, tout de même » que l'alliage du ſentiment du plaiſir, avec l'action » de certaines viandes ſur la langue humaine, a été » fait par un principe ami de l'homme : De ſorte que » la voilà forcée à reconnoître que deux cauſes » oppoſées, l'une bienfaiſante, l'autre malfaiſante, » ont réglé le ſort des Créatures ſenſibles.

» Ce que Mr. King obſerve, que de prétendre » que la Terre n'a été faite que pour l'homme, eſt » une penſée chimérique, que l'orgueil & l'igno- » rance de l'homme lui ont ſuggéré, lui ſert à ré- » foudre heureuſement pluſieurs objections ; mais la » grande difficulté qui vient d'être propoſée n'en » reçoit nul ſoulagement ; car cela ne ſert de rien » à expliquer, d'où eſt venu que certaines modifi- » cations de la matiére ſont toûjours ſuivies d'un » ſentiment douloureux, & pourquoi, ſous prétéxte » que la matiére inſenſible, qui peut recevoir toutes » ſortes d'agitations ſans en recevoir aucun domma- » ge, ſe meut d'une certaine façon, ce je ne ſai » quoi, qui eſt capable de ſentiment dans les ani- » maux, ſe trouve accablé de douleur & de triſ- » teſſe. C'eſt là l'Hœud Gordien qu'il faut délier » ou rompre : Il eſt inutile ſans cela de faire voir » que les Loix du mouvement ont dû aſſujettir » l'homme à la mort, & ne lui permettre pas de ſe » tranſporter en tout lieu, quand il le voudroit. » Ce n'eſt point là le fondement de la plainte. La » Raiſon la plus concentrée avec l'amour propre » approuvera qu'on ait enfermé les ames humaines » dans des Corps lourds & peſans, & ſujets à la » deſtruction, pourvû qu'elles ſoient éxemptes du » chagrin que pourroit cauſer, ou l'impoſſibilité de » courir le monde en peu de temps, ou la vue de » la mort. Une ame qui verroit avec plaiſir ou avec » indifférence qu'elle eſt attachée à un Corps peſant, » & ſujet à perdre tantôt un bras, tantôt une jambe, » & enfin à ſe diſſoudre, ne ſera pas moins fortunée » qui ſi elle étoit unie à un Corps ſubtil & immor- » tel, car le malheur ne conſiſte pas à être privé de » certaines choſes, mais à ſe fâcher d'en être privé. » En quoi donc conſiſte le malheur des ames ? » C'eſt en ce qu'elles dépendent d'un Corps qui » malgré qu'elles en aient les aſſujettit à ſes déſirs in- » nutiles & incommodes, & à des chagrins & à des » douleurs innombrables, & que néanmoins elles ne » ſauroient en viſager la deſtruction de ce Corps qu'a- » vec des fraieurs horribles. Un Eſprit qui examine » cette ſervitude, ſans autre ſecours que celui de la Rai- » ſon, peut facilement tomber dans cette penſée, que les » ames ne ſont unies au Corps qu'afin d'être le jouët » d'un mauvais principe, qui ſe divertit à les tourmen- » ter, & à les rendre ridicules en mille maniéres. S'il ne » ſe divertiſſoit qu'à faire pirouëtter en tous ſens les » natures inſenſibles, & à leur donner toutes ſortes » de poſtures, le jeu ſeroit innocent, & reſſemble- » roit à nos ſpectacles de Marionettes ; mais de ſe » régaler des inquiétudes d'un mari jaloux, & des » larmes d'une Veuve déſolée, & des cris que la » goûte, la gravelle, un bras diſloqué, & cent au- » tres choſes arrachent aux plus patiens, c'eſt com- » me ſi un Monarque s'alloit divertir à voir fouet- » ter, & torturer ſes ſujets.

Sageſſe de Loix de l'union de l'ame avec ſon Corps.

II. UNE Ame ſeroit effectivement bien malheu- reuſe, & ſon malheur ſeroit étonnant, & incompré- henſible au ſuprême degré, ſi pendant que ſon union avec le Corps ne lui cauſeroit que des amertumes & des douleurs continuelles, elle ne pouvoit ſoûtenir qu'avec une horrible frieur la penſée de s'en ſéparer. Mais ce Cas-là eſt imaginaire ; c'eſt aucontraire par un très-grand nombre de douceurs dont le Corps eſt l'oc- caſion, que l'Ame s'affermit dans ce panchant, que l'impreſſion de l'Auteur de la Nature lui donne pour aimer ſon Corps, & pour s'y intéreſſer.

Si on demande, d'où vient que l'Auteur de la Nature a voulu que de certains ſentimens du Corps fuſſent accompagnés de certains ſentimens doulou- reux ? Quand même je n'en ſaurois alléguer aucune raiſon vraiſemblable, je ne ſerois pas en droit de con- clure qu'il n'y en a point. Quand même j'imagi- nerois un autre Syſtême, & d'autres Loix de l'U- nion de l'Ame avec le Corps qui me paroitroient plus commodes, je n'en pourrois pas conclure que ce ſyſtême que j'aurois inventé eſt le meilleur, & au- roit dû être ſuivi par une Intelligence Bonne & Sage, préférablement à tout autre. Avant que de décider il faudroit avoir oüi toutes tes raiſons.

C'eſt encore aimer à ſe faire des Chiméres, & à ſuppoſer des Monſtres, que de ſuppoſer que la ſou- veraine Intelligence a établi les Loix de l'union de l'Ame avec le Corps telles que nous les voions, *pour ſe donner le plaiſir de voir les fureurs d'un Mari ja- loux, & les tourmens de la goute.* Jamais ces maux- là n'ont été fon but, jamais elle ne s'eſt propoſée de les procurer. Elle a bien compris que telles pourroi- ent être les ſuites du déſordre que le péché répan- droit dans la nature humaine ; mais ces ſuites ne lui ont pas paru d'une nature à lui faire abandonner le deſ- ſein de former des Créatures Libres, & en particu- lier de donner à l'homme cette Liberté, dont l'abus cauſeroit des maux qui ſerviroient de juſte punition aux pécheurs impénitens, de corrections aux autres, d'éxercice aux gens de bien, & de matiére à prati- quer des Vertus, dont ils recevroient les plus ma- gnifiques Récompenſes.

Réponſe aux Queſtions d'un Prov. Tom. II. pag. 698.

III DANS le Chapitre 80. page 11e. de ſa Réponſe aux Queſtions d'un Provine. Tom. II. Mr. Bayle fournit une occaſion d'éxaminer *ſi la Liberté eſt une ſource de bonheur, par le plaiſir qui en accompagne l'éxercice, & ſur tout par celui d'en faire un bon uſa- ge.*

Liberté ſource de bonheur raiſonna- ble. Oeuvres Div. Tom. III. 2. part. pag. 658.

» Nous ſavons par éxpérience, dit Mr. Bayle, » qu'afin d'être content de ſa perſonne, & du choix » qu'on a fait, il ne faut pas que l'on croie que » l'on a été dirigé inſenſiblement & imperceptible- » ment par une cauſe éxtérieure & inviſible. Il y a » des gens qui après une longue & mûre délibé- » ration, concluent enfin qu'ils doivent faire une telle » choſe, mais pendant qu'ils ſe préparent à l'éxécu- » ter, il s'éléve tout d'un coup dans leur eſprit » une autre vuë, qu'ils ſuivent impétueuſement & » aveuglément, quelque différente qu'elle ſoit de » leur prémiére réſolution. S'ils ſe trouvent bien » d'avoir préféré cet inſtinct tumultueux au parti » que pluſieurs raiſons mûrement éxaminées leur » avoient fait prendre, ils en conçoivent une joie » éxtraordinaire, car ils s'imaginent ou que Dieu, » ou que leur Ange Gardien, ou qu'un je ne ſai » quoi qu'ils ſe repréſentent ſous le nom vague de » fortune, les a pouſſé de ce coté-là, ſans leur laiſ- » ſer la liberté d'un éxamen qui auroit pû leur fa- » re perdre une occaſion avantageuſe. Que leur » Raiſon & leurs lumiéres n'aient point été la cauſe » de

„ de leur bonheur, mais qu'une eſpéce d'inſpiration „ les y ait pouſſés, ce n'eſt point pour eux un ra„ tat-joie, c'eſt plutôt une augmentation de plai„ ſir.

Je vai réfléchir ſur ces paroles de Mr. Bayle. On ne dit pas que la Liberté eſt abſolument néceſſaire à l'homme, pour le mettre en état d'être ſenſible au plaiſir en général, & d'être content de ſon ſort : Mais on dit qu'elle eſt abſolument néceſſaire, pour lui faire goûter cette eſpéce particuliére de ſatisfaction qu'on trouve dans le bon & libre uſage qu'on fait de ſes facultés : Une ſatisfaction ſi délicate, & ſi raiſonnable ne doit pas être comptée pour rien, ſous prétexte qu'il y a des gens qui n'y regardent pas de ſi prés, & qui pourvû qu'ils aillent à leur but, ſont contents, de quelque maniére, par quelque cauſe, & par quelque ſecours qu'ils y arrivent. C'eſt aſſûrément une foibleſſe & un écart de la Raiſon qui fait aimer aux hommes la diſtinction, de quelque nature qu'elle ſoit. C'eſt ainſi qu'ils font plus contens d'être nés *Nobles* ſans le mériter, que de l'être devenus par leur *Mérite*. Ils conçoivent que perſonne ne peut faire en ſorte qu'il ſoit né autrement qu'il n'eſt né, mais qu'un très-grand nombre de perſonnes pourroient travailler à parvenir à acquérir du mérite, & y réuſſiroient. Il peut ſe trouver des Princes qui écouteront avec un plaiſir extrême tous les Complimens qu'on leur fera ſur des Victoires remportées, ſur des places priſes, & qui ſeront charmés des éloges de Héros, & de Conquérans auxquels ils n'auront contribué, ni directement, ni indirectement, ni par leurs conſeils, ni par leur courage, n'aiant fait autre choſe que de prêter leur Nom & leur Autorité, à d'autres perſonnes chargées de tout. Mais qui eſt-ce qui, dans le fond du cœur ne les mépriſe, ou du moins ne plaigne leur aveuglement, & ne regarde avec indignation leurs laches flateurs ? Un homme vient de perdre beaucoup dans une partie de jeu, où il n'a fait aucune faute, il finit tranquilement, & eſt ſatisfait d'avoir bien joué. Je trouve cet homme raiſonnable, je l'eſtime & je le loue. Un autre conduit ſon jeu ridiculement, mais vous aurés dit qu'un certain *je ne ſai quoi* ſe plaiſoit à le recompenſer de ſes fautes, ou à les réparer. Non ſeulement il eſt content d'avoir gagné, mais il eſt fier de ſon bonheur, & il ſe croit un *perſonnage*. *Pour moi*, dit il, *je laiſſe la Raiſon aux Philoſophes, je ne me veux point fatiguer l'eſprit, je ne raiſonne jamais, & je m'abandonne a la fortune : Elle m'eſt tres-favorable, je ſuis très-content de mon ſort, & je ne changerois pas mon Bonheur contre toute la prudence imaginable.* Il faut reſſembler à cet homme-là, & être auſſi fot que lui, pour ſe féliciter de cette maniére.

En vérité quand je lis ce que Mr. Bayle entaſſe ſur ce ſujet, au lieu de trouver, un homme qui comme l'équité le demanderoit, cherche tranquilement & ſans prévention la Vérité ſur un ſujet de cette importance, & qui ne cherche qu'elle, il me ſemble que je me trouve dans un Auditoire un jour de Diſpute, & que j'entens les Inſtances d'un Oppoſant qui veut la faire durer tant qu'il pourra, ou que je ſuis dans un Cercle, compoſé de gens qui parlent, qui quelque queſtion qu'on agite, s'imaginent qu'il y va de leur honneur, de n'être pas du ſentiment des autres.

Ibidem pag. 659.

Réponſe aux Queſtions d'un Provincial. Tom. II pag. 118. „ Un dévot, dit Mr. Bayle, qui „ ſe croit pouſſé par une grace invincible, eſt plus „ content qu'un Phariſien. Un Calviniſte eſt plus „ ſatisfait qu'un Philoſophe Stoïque. Le bonheur „ des Myſtiques n'eſt jamais plus grand, diſent-ils, „ que lors que l'eſprit de Dieu tombe tellement ſur „ eux, qu'il s'empare de leurs facultés, qu'il les ré„ duit à l'inaction, & qu'il ſe revêt de la charge de „ ſeul mobile. Lorſque des fanatiques ſe ſont en„ gagés à une guerre de Religion, ils ſont plus joi„ eux de leur victoire que s'ils ſe perſuadoient qu'ils „ ne les remportent point par une faveur extraordi„ naire de Dieu. Ceux qui ſans être fanatiques ſe „ rendent Chefs de parti, dans une ſemblable guer„ re, ſentent auſſi vivement, & même plus vive„ ment le plaiſir de leurs triomphes, ſi comme de „ nouveaux Joſués; ou de nouveaux Maccabées, il „ les attribuent à la protection particuliére du Ciel, „ que s'ils ne les attibuoient qu'à leur prudence, & „ qu'à leur coutage.

Mr. Bayle, aprés avoir rapporté dtx éxemples, pour prouver que l'on peut être content de ſoi ſans être raiſonnable, les pouſſe encore juſques à emprunter celui des fanatiques.

Je n'ai pas vû de Myſtique qui ne reconnoiſſe, la Liberté, & qui ne poſe par ſon Principe que l'Ame qui ſe donne à Dieu, & qui enſuite de ce Don éprouve le bonheur de ſa totale Dilection, a commencé par *Renoncer à ſoi-même*, & ſe donner à Dieu par *un Choix très-libre* de ſa Volonté ; & Mr. Bayle qui trouve ſi mauvais, quand il lui plait, qu'on s'écarte de la doctrine Orthodoxe, fait bien que le Myſticiſme n'y eſt pas approuvé, qu'on y rejette cet état paſſif, & qu'on enſeigne, que dans tout le cours de la Sanctification l'ame n'eſt pas moins active que les Myſtiques la ſuppoſent au commencement.

Un homme dont *l'Eſprit de Dieu ſaiſiroit Pentendement, dans un temps qu'il ne s'y attendroit du tout point, & l'honneteroit* des Révélations les plus importantes & les plus magnifiques t. devroit rendre graces à Dieu de ſes Dons, comme chacun doit lui rendre graces d'en avoir reçu la Vie & la Raiſon, à la naiſſance de laquelle perſonne ne peut contribuer, avant que d'être. Or rendre auſſi à Dieu ſes Actions de graces eſt un Devoir très-conſolant, parce qu'on s'en acquite de bon cœur, & qu'on veut s'en acquiter. Aprés cela un homme Dépoſitaire de ces Inſpirations devroit ſe faire une joie extrême de ſe dévoüer à ce à quoi Dieu l'appelle, & de communiquer aux autres les mêmes Lumiéres dont Dieu l'a éclairé.

Et un mot le plaiſir de faire un bon uſage de ſa Liberté, n'eſt pas le ſeul dont une Nature Intelligente ſoit capable ; mais c'en eſt un, & c'en eſt un très-grand. Le Créateur de l'Univers, dont l'Intelligence & la Puiſſance ſont infinies, a voulu qu'il y eut des Créatures capables de ce plaiſir-là.

Pour ce qui eſt d'un Général, autre éxemple allégué par Mr. Bayle, il ſait que ſa Réputation, & désà ſa Fortune, dépend beaucoup des ſuccés ; il ſait que pour réuſſir toûjours, il ne ſuffit pas qu'il ſoit Maitre de ſon attention, & qu'il ne laiſſe que des Choix judicieux, il faudroit encore qu'il ſe trouvât maitre de mille Circonſtances, & qu'il ſût prévoir les Evénemens ; il ſait enfin que la Protection de Dieu peut ſeule ſuppléer à des Lumiéres, auxquelles il ne lui eſt pas permés de prétendre. On ſait encore que les favorables Préjugés des Soldats ſur le Bonheur de ceux qui les conduiſent, ne leur inſpirent pas moins de confiance & de courage que la bonne opinion qu'ils ont de ſa Capacité, & voilà pourquoi un Général attentif à ſes Intérêts, aime à paſſer pour heureux.

Le Don des Miracles étoit aux Apotres un ſujet de conſolation d'autant plus grand qu'ils ne le regardoient point comme le fruit de leur Induſtrie.

Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. II. pag. 119.

Mais St. Paul compte pour rien les Dons les plus Miraculeux, en comparaiſon de la Charité, à laquelle il éxhorte tous les Chrétiens.

Oeuvres Div. Tom. III. 2. part pag. 659

Un Mathématicien, dit-il, ne s'applaudit pas plus de ſes découvertes, qu'un Commentateur de l'Apocalypſe de ſes Inſpirations : Un Poëte ſerait charmé que les Muſes qu'il invoque l'inſpiraſſent, & en général on ſe félicite plus d'une habileté qu'on doit uniquement à ſon Génie, que de celle qu'on ne s'eſt procurée qu'à force de travail.

J'ai déjà remarqué que les hommes cherchent de la *Distinction* & s'en applaudissent de quelque côté qu'elle vienne : Mais ils ne sont pas toûjours raisonnables lorsqu'ils s'applaudissent ainsi sur tout ce qui les distingue des autres. C'est la marque d'un mauvais Coeur d'aimer à posseder ce à quoi d'autres ne sauroient atteindre. Si l'Interprête des Prophéties a réussi, sans y avoir contribué, par son Application à méditer & à prier, son bonheur ne lui donne pas le moindre sujet de se regarder plus estimable qu'un autre.

Ibidem. pag. 600.

L'es meilleurs Auteurs, continue Mr. Bayle Rep. aux Queft. d'un Prov. Tom. II. pag. 126. " ont „ éprouvé que les choses qu'ils avoient cherchées „ inutilement avec une longue & forte attention, „ se présentent d'eux mêmes lorsqu'on n'y pense „ plus : Sont-elles pour cela moins agréables ? Il y „ a des Ecrivains à qui les meilleures pensées qu'ils aient „ mises dans leurs Ouvrages, sont venuës sans qu'ils „ les cherchassent, & sans qu'ils en eussent aucune no- „ tion. Ils ne peuvent devoir eux-mêmes d'où sont „ sortis ces coups de hazard si fortunés ; mais ils les „ reçoivent avec le plus grand plaisir du monde, „ & si quelque chose les inquiéte c'est de n'être pas „ toûjours en état de les écrire, faute de quoi ils „ ne pourroient les rapeller au besoin. Ils ne s'inquié- „ tent nullement de ce que ce sont des thrésors qu'ils „ n'ont point acquis, par leur *Travail*, par leur „ Raison, par l'usage de leur *franc arbitre*. Lors- „ qu'un Chymiste trouve par hazard, ce qu'il n'a- „ voit point cherché, il en est tout aussi aise que „ s'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit, pourvû qu'il „ y ait de l'égalité entre ces deux choses. Tant il „ est vrai que nos plaisirs ne supposent pas que ce „ qui les cause soit le fruit de notre Raison & de „ notre libre arbitre. Il importe d'avoir „ de l'esprit, une mémoire heureuse, une belle „ imagination ; mais peu importe que ce soit des „ dons naturels, ou des dons acquis, & c'est un „ plus grand bonheur de les tenir de la nature, que „ de n'en être redevable qu'à un grand travail. De „ là vient le Proverbe, *gaudeant bene nati* : De là „ vient aussi que les flateurs du beau sexe mettent „ l'esprit des femmes au dessus de l'esprit des hom- „ mes.

Mr. Bayle met en marge ces paroles de *Montaigne* " Monsieur me déplait, de ce qu'elle produit „ ordinairement les plus profondes rêveries, plus „ folles, & qui me plaisent le mieux, à l'im- „ pourvû, & lorsque je les cherche le moins, les- „ qu'elles s'évanouissent soudain, n'aiant sur le „ champ où les attacher, à cheval, à la Table, „ au lict..... Des discours fortuits qui me tom- „ bent en fantaisie, il ne m'en reste en mémoire „ qu'une vaine image, autant seulement qu'il m'en „ faut, pour me faire ronger & dépiter après leur „ quête inutilement.

Je remarque là-dessus 1. que Mr. Bayle pour prouver ce qu'il avance cite l'éxemple de Montaigne. C'est trop visiblement conclure du particulier au général ; mais il écrit pour des Lecteurs charmés de son dessein, & prévenus en faveur d'un homme, qui se dévoue à les affranchir de tout joug ; il est fondé à compter qu'il n'a qu'à proposer à ces gens-là des arguméns pour les persuader, & qu'ils ne se donneront point la peine d'éxaminer s'il y a du Sophisme. On sait que Montaigne aimoit l'éxtraordinaire, & qu'il aimoit à passer pour avoir des sentimens singuliers, & on sait encore qu'il faisoit profession d'éviter tout ce qui fatiguoit. C'est donc à tort qu'on l'allégueroit pour servir de preuve tant soit peu générale.

2. Supposons aux Savans une Matière de Mathématique, de Physique, d'Antiquité, à traiter ; & que deux personnes d'une même Ville se mettent dans l'esprit d'y travailler. Un Etranger passe, & voit l'un des deux qui commence sa Méditation, avec toute l'apparence d'une attention fort appliquée ; & après s'être informé du sujet de son travail, il lui donne la Question parfaitement résolue, appuiée de preuves convaincantes, & mise dans tout son jour, lui fait promettre enfin de la publier sous son propre Nom, sans faire jamais connoître à qui que ce soit qu'il la tient d'ailleurs. L'autre travaille depuis quelques semaines avec tout l'empressement imaginable. Ce qu'il donne est bon, & très-bon même ; Cependant quelque chose lui est échappé, & sa Composition est trouvée inférieure à celle qui n'a rien couté. Donnons au premier tout l'Orgueil imaginable, supposons qu'il est ennemi de l'autre : Imaginons nous que le prix attaché à la Victoire est considérable, & que le Victorieux est sensible au gain. Voilà sans contredit bien des sujets de joie pour lui : Mais avec tout cela peut-on concevoir qu'il soit aussi content de lui-même que si cette Composition étoit effectivement son ouvrage ? Et si la pièce de l'autre avoit été couronnée, outre tous les sujets de joie qui lui auroient été communs avec le prémier, n'en auroit il pas eu un qu'il a été impossible à ce prémier de sentir.

Je raisonne de la même manière, sur l'éxemple du Chymiste allégué par Mr. *Bayle*. Il cherche quelque chose qui regarde son art, le hazard le lui fait découvrir. Cette découverte lui doit faire plaisir, car il est toûjours agréable de trouver ce qu'on cherche ; mais au plaisir que donne la chose il s'en seroit joint un autre, auquel sa Raison auroit dû le rendre sensible, si cette découverte avoit été l'unique effet de son habileté. J'ai déja réfléchi deux fois sur l'amour de la Distinction.

Ibidem pag. 602.

Adam n'auroit-il pas pû s'estimer heureux, quand même il auroit pû qu'il devoit uniquement sa persévérance à la grace de Dieu ? C'étoit, ajoute Mr. Bayle, Réponse aux Questions d'un Provincial Tom. II. pag. 130. *le moien de l'attacher à son Créateur par les liens d'une nouvelle reconnoissance.*

Mais cette Reconnoissance, il se seroit déterminé de tout son coeur, & très-librement à la lui témoigner.

Il s'agit, ajoute Mr. Bayle, *de montrer que la connoissance d'avoir bien choisi ne plairoit pas, si d'ailleurs on n'étoit persuadé que le choix a entiérement dépendu de nos propres forces.*

Mr. Bayle se trompe grossiérement, ou plutôt il affecte de poser, avec une grande finesse, l'état de la Question, & le pose tout différent de ce qu'il est. Il ne s'agit point de ce qu'il dit. On reconnoit que la Lumière de la Vérité doit faire plaisir par elle-même, plus encore que la lumière du Soleil, mais cela n'empêche pas qu'on n'ait raison de prétendre que parvenir à cette Lumière, & la faire naître chés soi, par un *bon & libre usage* de ses Facultés, ne soie un plaisir très-satisfaisant, & très-raisonnable.

Ibidem.

„ Or cette affirmation auroit été propre, dit Mr. „ Bayle, à déterminer Adam à choisir le bon parti. „ On peut dire que par la seule représentation de cet- „ te idée, Dieu l'auroit pû préserver & du mau- „ vais choix, & du déplaisir de ne s'être point dé- „ terminé lui-même ; car il n'est point contraire à „ la liberté d'indifférence de choisir plutôt ce que „ l'on connoit devoir être préféré, que ce que l'on „ connoit devoir être postposté.

Dieu n'auroit, ajoute-t-il, qu'à présenter vivement à l'esprit d'Adam cette vérité, Il vaut mieux obéir à Dieu qu'à la Créature, & Adam auroit eu la satisfaction de bien choisir.

Vous diriés que la seule Raison par laquelle on dit que Dieu a fait l'homme Libre, le réduit à la nécessité de lui procurer un certain plaisir, & que pourvû qu'il parvienne à ce plaisir d'une façon ou d'une autre, qu'elle soit laissée à elle-même, ou qu'elle soit animée par diverses causes. Cela revient au même ; ce n'est point cela qu'on prétend. Mais on dit que Dieu a trouvé à propos d'être servi Librement

brement ; & d'être obéi par le moien d'un certain degré de force suffisant. On dit qu'il vouloit qu'Adam obéît à son Précepte, & se déterminât lui-même, à se le rendre très-présent, & à réfléchir sur le danger où il s'exposoit par une précipitation contraire aux respect qu'il devoit aux paroles de son Créateur.

Ibidem. pag. 662.

Chapitre LXXXI. pag. 133. Réponse aux Questions d'un Province. Tom. II. *Dans quelque Système que l'on vive concernant la liberté, dit Mr. Bayle, on est également content de soi-même, lorsque ce qu'on a choisi nous accommode.*

Celui qui croit la liberté, & celui qui ne la croit pas, peuvent également désirer de certaines choses qu'ils croient leur convenir. Quand ils ont obtenu ce qu'ils souhaitent, le sentiment direct de sa possession est également agréable, & pour l'un & pour l'autre : Mais quand celui qui se croit Libre réfléchit qu'un choix qui lui a si bien réussi est la suite du bon usage qu'il a fait de sa Liberté, cette réflexion lui donne un nouveau plaisir que l'autre ne peut pas se procurer. L'un d'eux en a donc plus que l'autre.

Comme l'Ignorance où est un Laboureur que l'homme à un Entendement, n'empêche pas qu'il n'en éxerce quelques actes par lesquels ils ne réfléchit point, l'Imagination aussi qu'on n'a point de Liberté, n'empêche pas qu'on n'en ait, & qu'on ne s'en serve ; Aussi celui qui croit n'en point avoir, se conduit dans bien des occasions comme celui qui croit qu'il en a une. Or l'usage d'une faculté est accompagné d'un plaisir direct, & ce plaisir, celui qui ne se croit pas libre l'a tout comme un autre ; mais à ce plaisir il ne peut pas ajoûter celui que donne la réflexion.

Rapport de la félicité de l'homme avec la Bonté de Dieu. Oeuvres div. Tom. III. à part pag. 662.

IV. JE PASSERAI à concilier la Liberté avec la Bonté de Dieu contre ce que Mr. Bayle avance pour les mettre en opposition.

Réponse aux Questions d'un Provincial Tom. II. pag. 135. " Une Liberté abandonnée à elle-
" même, dit Mr. Bayle, & qui comme une gi-
" rouette peut tourner à toutes sortes de Vents,
" ne peut pas être une voie sûre de bonheur. Il
" faudroit pour le moins la garder à vuë, & se
" tenir toujours prêt à la tourner du bon côté,
" dès qu'on s'apperceviot qu'elle va pancher vers
" l'autre. C'est ainsi qu'une Nourrice qui veut
" laisser à un Enfant le plaisir de marcher seul,
" prend de très-justes mesures pour l'empêcher de
" tomber. Un Danseur de corde ne se fie point
" à l'adresse de ses apprentifs lors qu'ils font leur
" coup d'essai. Quelqu'un se met sous la corde &
" les suit pas à pas afin de les recevoir en l'air en
" cas de chute.

On ne nie pas que ce ne soit un Bien d'être Heureux & Passif ; c'est-à-dire rempli des sentimens délicieux par l'effet des Impressions extérieures & auxquelles on ne contribue en quoique ce soit. Mais on prétend que la Félicité est d'un genre plus éxquis, lorsqu'on se la procure par le bon usage des Facultés Actives que l'on a reçues, & dont on fait un Libre Usage.

Tout est bon à Mr. Bayle, & il ne se fait pas une peine d'alléguer en preuve une Gloire des plus vaines. Mr. l'Abbé de St. Réal avoit fur ce sujet des Idées très-justes T. I. p. 85. " Quelques hommes qui-
" tés d'Esprit qu'aient les grands, ils font toûjours
" consister leur Principale Gloire dans leur Naissance ;
" il n'est point de talent naturel si louable, pour
" lequel ils vouluissent être considérés, plûtot que
" pour leur Noblesse : quelques-uns même vont jus-
" qu'à l'offenser qu'on les désigne par toute autre
" qualité que par celle-là, & jusqu'à se cacher des
" plus éxcellentes, de peur de déroger à leur rang.
" Cela vient de ce qu'il semble que c'est les rabais-
" ser que de les estimer pour des choses qui leur
" sont communes avec des gens sans Naissance : ils
" ne considérent pas que cette ressemblance leur est
" bien plus honnorable, que celle qu'ils ont par leur
" Noblesse avec tant de gens sans Mérite.

" Mais il n'en est pas ainsi du Peuple : il ne se
" trompe point comme eux dans le choix de la Gloi-
" re dont il est capable. Il ne quitte jamais la Véri-
" table pour courir après la fausse, il n'est sensible
" qu'à ce qui est naturellement estimable & avan-
" tageux.

" Un Païsan ne croit point être plus qu'un autre,
" parce qu'il est Fils d'un bon travailleur, mais seu-
" lement pour être bon travailleur lui-même, pour
" être fin, robuste, grand & fort, pour danser de
" meilleure grace, ou chanter mieux au Lutrin,
" qui sont toutes qualités réelles, solides & utiles,
" ou naturellement agréables. Voilà la seule Gloire
" qu'ils connoissent, & les sujets d'où ils la tirent ;
" mais ils n'ont point appris de la Nature à s'enor-
" gueillir de la Vertu de ceux qui ne sont plus,
" quelques proches de fang qu'ils leur aient été,
" & ils s'aviseroient aussi-tôt de tirer vanité d'être
" nés un jour qu'il faisoit fort beau temps, que
" d'en tirer de l'estime où leurs Peres étoient dans
" leur Village ; car l'un & l'autre sont également
" ridicules.

" Le Mérite est donc purement personnel par-
" mi eux ; & ceux qui ont étudié la Nature, dans
" leurs mœurs simples & sans art, peuvent avoir
" remarqué qu'ils n'ont point d'injure plus ordi-
" naire, que de se reprocher les uns aux autres qu'ils
" ne valent pas leurs Peres ; car c'est partout que
" la mémoire de la Vertu dure plus que ceux qui
" l'ont possédée, & qu'on s'immortalise en la sui-
" vant. Mais bien loin que les gens du Peuple rap-
" pellent le souvenir de celle de leurs Parens, pour
" leur tenir lieu de Mérite, comme on fait tous
" les jours parmi les Grands, ils ne rappellent ce
" même souvenir que pour rendre les Vices des
" Enfans plus inéxcusables.

On dit que la Sagesse de Dieu a trouvé à propos de faire prêsent de la liberté à des Créatures Intelligentes afin qu'elles se procurassent la solide satisfaction de travailler elles-mêmes à se perfectionner, & à plaire par là à leur Créateur. Mr. Bayle soûtient que cette Réflexion n'est point juste ; *Un sujet de satisfaction si fondé, dit-il, n'étoit nullement nécessaire : N'en voit-on pas un grand nombre qui se repaissent d'illusions & qui en sont fort contentes ?*

Le même Auteur remarque encore très-judicieusement (pag. 111. & suiv.) que des Législateurs, des Capitaines, des Magistrats, pour éviter de se rendre odieux par le Recit de leurs hauts faits, & d'éxciter l'envie s'ils s'en attribuoient la principale Gloire, rapportoient à des secours Célestes ce qu'ils avoient fait de Merveilleux.

" De cette sorte, il sembloit au Peuple que bien
" loin qu'il eut quelque obligation à ses Législateurs
" & à ses Capitaines, ce qu'il n'auroit pas reconnu
" volontiers, c'étoit au contraire les Législateurs & ses
" Capitaines qui lui en avoient, puisqu'il étoit en
" quelque sorte cause que la Divinité leur faisoit
" part de ses faveurs, que c'étoit uniquement pour
" lui, & à son occasion : ainsi, il ne fut pas s'é-
" tonner s'il n'en étoit ni envieux, ni jaloux.

De tout temps il s'est trouvé de grands Esprits, dont la Passion étoit celle de Gouverner : Cette passion jointe à leur habileté leur faisoit prendre des Airs de Déprendance & des Manières soumis's, quand ces détours leur paroissoient nécessaires pour les conduire à leur But. Encore aujourd'hui, ailleurs que dans les Républiques, combien de Favoris parviennent à gouverner leur Maître & ses Etats, par des soumissions aussi adroites que rampantes ?

Si l'on concevoit Dieu nécessairement déterminé par sa Bonté à vouloir que l'homme fût une Créature infailliblement heureuse, & au dessus de tout danger de

ne l'être pas; & que pour rendre encore ſon bonheur plus vif, il lui eut donné la Liberté; il eſt certain que pour accorder ces *deux* deſſeins, il en faudroit ſuppoſer en Dieu un *troiſiéme*, qui eſt de *Vouloir* perpétuellement ſur l'uſage de cette Liberté, & d'aller au devant de tout ce qui pourroit être une occaſion d'en abuſer. Mais on conçoit que Dieu a eu la Bonté de créer l'homme capable de lui obéir & de ſe rendre très-heureux en lui obéiſſant. On conçoit que la Bonté de Dieu, étant en lui un Attribut Libre, il n'a point été obligé d'accorder à l'homme au delà de cette capacité ſuffiſante. Il a voulu que ceux qui ſeroient un certain uſage de leurs forces, fuſſent les Objets de ſes Récompenſes paternelles. Mais pour ceux qui s'obſtineroient à n'en vouloir pas faire un uſage ſi légitime, ils ſeroient dans leur tort & ne devroient imputer qu'à eux-mêmes leur malheur, puiſque s'ils avoient voulu, ils ne ſe le ſeroient pas attiré : Dieu n'étoit pas obligé à faire plus. Mais tous les exemples que Mr. Bayle allégue, & qu'il varie tant qu'il peut, ont tous ce même défaut, c'eſt qu'ils comparent avec Dieu des hommes qui ne ſeroient pas eſſentiellement ce qu'ils ſont obligés de faire, s'ils tomboient dans les négligences que Mr. Bayle ſuppoſe. J'ai déja fait ſentir l'injuſtice de ce parallèle, & j'aurai occaſion d'y revenir dans la ſuite. Je prie mon Lecteur de rappeller dans ſa Mémoire les fondemens ſur leſquels j'ai établi qu'il étoit digne de Dieu de donner l'éxiſtence à des Créatures Libres & Actives, de les mettre en état de ſe rendre heureuſes en ſe dévouant à lui, & de ne tenir aucun compte de celles qui ne daigneroient pas ſe mettre en peine de lui obéir, & de chercher la route ſûre de la félicité, & qui s'obſtineroient dans cette ingrate négligence.

Mais quand il voit qu'elles vont ſe perdre, que ne court il à leur ſecours? dit Mr. Bayle. Il n'y eſt nullement, obligé & leur Ingratitude mérite bien cet abandon.

Mais n'a-t-il par vu, dit-il, que le prémier homme alloit entrainer par ſa déſobéiſſance ſa poſtérité dans mille malheurs?

Les hommes naiſſent dans un grand déſordre, & dans une grande foibleſſe. Mais Dieu éxige moins d'eux qu'il nauroit fait dans l'état d'Intégrité. Repentance & efforts ſincéres, ſuivis d'un amandement qui ſe perfectionne peu à peu, attirent ſur eux ſa Compaſſion & ſa Grace : Il ne redemandera point au delà de ce qu'il a donné, & il ne jugera perſonne qu'à proportion des Lumiéres & des Talens dont il lui aura fait part.

Mr. Bayle continue ſes objections. *Il ne ſaut pas prétendre*, dit-il, *que la bonté de l'Etre infini n'eſt point ſoumiſe aux mêmes Régles, que la Bonté de la Créature; car quand nous réduiſons la Bonté à l'abſtraction la plus générale, nous y trouvons la Volonté de faire du bien.*

Auſſi la Volonté de Dieu eſt telle, que l'homme faſſe un bon uſage de la Liberté, & ſe rende heureux par là.

Mais eſt-ce vouloir faire du bien que de donner une choſe bonne, dont on ſait que ceux à qui on la donne feront un uſage pernicieux, quoi qu'on puiſſe les en empêcher très-facilement?

Dieu qui eſt ſouverain Maitre agit d'une maniére qui eſt digne de ſa Grandeur, quand il offre les plus grands effets de ſa bonté, & qu'il eſt prêt de les répandre ſur ceux qui voudront en profiter. Ces effets de ſa Bonté ne s'étendront point ſur ceux qui refuſeront de faire ce qu'il demande; & pour ce qui eſt de ceux qui auront voulu répondre à leur Vocation, ils célébreront à jamais la bonté de Dieu, qui les aura mis en pouvoir de faire un ſi bon choix.

Ibidem. pag. 663 Dans la page 142. Rep. aux Queſtions d'un Provincial Tom. II. Mr. Bayle ramène l'argument déja tant de fois repété. *Dieu a-t-il prévû? N'a-t-il pas prévû? S'il a prévû le mal Moral, a-t-il fait tout ce qu'il a pû pour l'empêcher.*

A cela je répons qu'il a fait ce qui convenoit au Deſſein de créer des êtres libres, & de ne remplir pas tout l'Univers de Machines.

A cette réponſe Mr. Bayle oppoſe l'éxemple du Paradis, *où l'on n'eſt plus dans la Liberté d'indifférence.* Il ne ſe laſſe point de redire la même choſe.

Les habitudes affermies, & parfaitement déterminées au bien, par une longue continuation d'actes réïterés, ſont la Récompenſe naturelle du bon uſage qu'on a fait de ſa Liberté.

Ibidem. pag. 66 La Remarque de Mr. King que Mr. Bayle cite page 148. Rep. aux Queſtions d'un Provincial Tom. II. eſt très-judicieuſe, que *déterminer la liberté par une Impreſſion extérieure & Phyſique, ce n'eſt pas faire un moindre changement que d'arrêter le cours du Soleil.*

A cela Mr. Bayle répond que Dieu fait tout avec la même facilité, Mais il ne s'agit point de cela. On ne prétend point que ce ſoit pour s'épargner de la peine que Dieu ne détermine lui-même la Volonté immédiatement; mais c'eſt qu'il trouve digne de lui de ne pas changer ſes Ouvrages, mais de les laiſſer agir chacun conformément à ſa Nature, à moins que des Circonſtances importantes, n'éxigent que Dieu par des Miracles, ſe faſſe connoitre pour le Maitre de la Nature.

V. DANS le Tome. V. Chap. XXI. Réponſe aux Queſtions d'un Provincial, page 265. Mr. Bayle revient encore à l'argument tiré de l'état des Démons coupables, & *dans l'impuiſſance de faire le bien, & de celui des bons Anges & des Bienheureux l'tant des, hors de tout danger de ſe déterminer au mal.*

Réponſe aux objections tirées de Anges bons & mauvais

L'état des ames humaines après la mort ne nous eſt pas aſſez diſtinctement connu; s'il l'étoit, il ne faut pas douter qu'il ne nous fournit des Lumiéres pour diſſiper quantité d'Objections tirées de divers événemens, dont la permiſſion ne nous paroit pas dans l'ordre, mais dont l'utilité paroitra quand les voiles qui nous dérobent la Connoiſſance des choſes ſeront tirés.

& des ef-fets de la Grace dans les prédeſtinés. Ibidem: pag. 1061.

Chap. 83. page 149. Rep. aux Queſtions d'un Provincial Tome II. " Le ſecond inconvenient que „ Mr. King trouve, c'eſt qu'il faudroit que Dieu „ changeât entiérement ſa maniére d'agir avec les „ Agens libres, qui eſt de les retenir dans les Devoirs par les motifs des peines & des récompenſes, „ doit paroitre nul, dit Mr. Bayle, à Un Evêque „ de l'Egliſe Anglicane; car il ne peut disconvenir que Dieu ne propoſe ſur la terre aux prédeſtinés „ les motifs des peines & des récompenſes, & néanmoins ils font ſecourus, dirigés, & même déterminés dans leurs bonnes œuvres, par des graces „ efficaces du St. Eſprit.

Ibidem. pag. 665.

Mr. Bayle ne pouvoit pas ignorer que dans nos Egliſes on fait profeſſion de n'être point dans le ſentiment des Quiétiſtes ſur le ſecours du St. Eſprit, & les Opérations de la Grace. On fait profeſſion de reconnoitre que Dieu agit avec l'homme, & ſur l'homme, d'une maniére proportionnée à ſa nature, que la Grace perfectionne les facultés de l'homme, & ne les détruit pas, & qu'elle laiſſe la Liberté & ſon uſage. On y enſeigne très-éxpreſſément que dès qu'il s'agit de régler ſa conduite, il ne faut non plus penſer à la prédeſtination que s'il n'y en avoit point.

Ibidem. A la page 151. Rep. aux Queſtions d'un Provincial Tome II. „ Je ne remarque, dit-il, cela, qui „ étoit que ſi le Calviniſte & le Spinoziſte, dont il „ parle, ne conſultoient que ce qu'ils ſentent, ils ſe „ perſuaderoient fortement qu'ils ſont une cauſe libre de leurs déterminations; mais l'un conſultant ſon Catéchiſme, & l'autre ſon Syſtême de Philoſophie, ils renoncent aux preuves de ſentiment „ & adoptent d'autres principes par leſquels ils jugent qu'une cauſe éxterne & néceſſaire les a fait déter-

„ dû déterminer, qu'afin de montrer à Mr. King
„ qu'il n'y avoit rien de plus facile que de laiſſer
„ jouïr les hommes de ce qu'il croit leur être le
„ plus agréable dans leurs déterminations. Il n'y
„ avoit qu'à ne leur pas révéler que Dieu les déter-
„ minât. S'ils euſſent ignoré cela, ils euſſent ſuivi
„ leurs preuves de ſentiment, & ils euſſent crû avec
„ une entiére certitude, que lorſqu'ils avoient choiſi
„ une telle choſe, il étoit en leur puiſſance de ne la
„ pas choiſir, ou de ſe déterminer à un choix con-
„ traire.

Cela ſignifie qu'il y avoit un moien de procurer aux hommes autant de pluſir que s'ils avoient été Libres, qui étoit de ne les faire point Libres, *de les déterminer toûjours heureuſement, & de leur faire croire qu'ils étoient libres.* Il auroit donc été plus expédient d'aller au but par l'Erreur que par la Vérité; il faut bien aimer la Diſpute, pour s'amuſer à faire ces remarques, & avoir une grande Idée de ſoi-même, & une bien petite de ſes Lecteurs pour les écrire : Mr. Bayle ſe fait encore un pluſir d'amener ſur la ſcéne un bénet que ſon Catéchiſme bien ou mal entendu fait renoncer à une conviction établie par un ſentiment des plus clairs, ce ſont là les idées ſous leſquelles il aime à préſenter les Chrétiens.

Ibidem. pag. 665. *Remarquez auſſi*, ajoute Mr. Bayle, Rep. aux Queſtions d'un Provincial Tom. II. pag. 131. *que les gouts ſont différens.* La deſſus Mr. Bayle allégue l'enterrement pour la Nobleſſe. J'ai déja prévenu cet éxemple.

Ibidem pag. 666. VI. PAGE 154. Rep. aux Queſtions d'un Provincial Tom. II. „ Je croi, *dit-il*, qu'on ſe fonde ſur „ un fait faux quand on aſſure, *que ce qui nous plaît „ le plus dans nos déterminations, eſt d'être bien perſuadés „ que nous aurions pû ne pas nous déterminer.* L'éx„ périence montre le contraire; C'eſt une ſatisfaction „ incroiable que de ſe perſuader qu'on eſt affermi „ dans l'amour de la Vertu, que ſans héſiter le „ moins du monde, on rejetteroit une tentation „ malhonnête. Un homme à qui l'on propoſe de „ faire une action oppoſée à ſon devoir, à ſon hon„ neur, & à ſa Conſcience, & qui répond ſur le „ champ, qu'il eſt incapable d'un tel crime, & „ qui en effet ne s'en trouve point capable, eſt „ bien plus content de ſa perſonne que s'il demandoit „ du temps pour y ſonger, & s'il ſe ſentoit irré„ ſolu pendant quelques heures, quel parti prendre.

Si cet attachement inviolable d'un homme à quelque Vertu eſt l'effet d'un heureux tempérament, qui ne lui laiſſe ſentir que de l'éloignement pour de certains Vices, & qui les rend ſans forces ſur ſes ſens & ſur ſon Imagination, ou s'il eſt l'effet des ſoins qu'on a pris pour lui dès ſon enfance, & d'une éducation qui ſouvent a toute l'efficace du tempérament, il doit en rendre graces à Dieu prémiérement, & enſuite à ceux qui ont pris ſoin de lui, comme on rend graces de la Santé, de l'Adreſſe, de la Force, de la Mémoire, de la Vivacité d'eſprit, & de la facilité à ſe rendre attentif, & à ſoûtenir ſon attention. Mais Dieu a trouvé à propos que l'homme auſſi travaillât à ſa propre Perfection, à acquerir ce qui lui manque, à affermir, & à augmenter ce qu'il a déja reçu de lui. Quand donc ſon attachement à quelque Vertu eſt l'effet de ſa Vigilance, de ſes Réfléxions, de ſes efforts, en un mot des Soins qu'il s'eſt donné lui-même, c'eſt une occaſion pour lui d'une nouvelle eſpéce de contentement : Tous les Théologiens le conçoivent ainſi; Ils s'accordent à enſeigner qu'on ſe fait diverſes Illuſions, & celle-ci entr'autres eſt des plus-ſpécieuſes, & des plus ordinaires. On ſe rend attentif à quelque Vertu dont on trouve la pratique aiſée; On s'applaudit du zéle qu'on a pour elle, & de la fermeté avec laquelle on s'y attache, & on ferme les yeux ſur divers panchans qu'il ſeroit très-néceſſaire de corriger, & qui deshonorent ce qu'on a de Vertu. Vous-lés vous vous aſſûrer, diſent-ils, que vos Vertus méritent véritablement ce Nom, & que vous les auriés acquiſes, quand même vôtre Tempérament ne vous y auroit pas porté, & que vôtre Education ne vous auroit pas déterminé? Procurés vous celles dont l'acquiſition ne demande pas moins d'efforts qu'il ne vous en faudroit pour acquérir celles qui vous ſont naturelles, & dont vous vous êtes fait une habitude. Si elles ne vous étoient pas devenues faciles par ces Principes; Prouvés vous à vous-même, que vôtre Devoir vous eſt plus cher que vôtre Repos, que vos plaiſirs, & qu'un grand nombre de vos Intérêts préſens, en vous déterminant de bon coeur à tous les efforts néceſſaires pour vous en acquiter lors que ces plaiſirs ou ces intérêts s'y oppoſent.

VII. PAGE. 157 Rep: aux Queſtions d'un Provincial. Tome II „ La perſuaſion d'une Néceſ„ ſité fatale eſt plus conſolante, dit Mr. *Bayle*, que „ la perſuaſion de la Liberté, qui nous expoſe à ces „ triſtes réflexions. Nous aurions pu faire le bon „ choix; nous étions les Maitres de nôtre deſtin, & „ par nôtre pure ſotiſe, ſans que nous nous en puiſ„ ſions prendre qu'à nous-mêmes, nous voilà dans „ l'infortune.

Si la perſuaſion de la fatalité eſt conſolante Ibidem. pag. 666.

Si Dieu ne s'étoit fait, d'autre but, que de former des Créatures qui euſſent contentes de leur ſort le plus qu'il ſeroit poſſible, ſans être jamais expoſés au riſque de ne l'être pas, il auroit pu prendre le parti de les faire abſolument paſſives, ou de préſider ſans ceſſe ſur leur activité, & de la fléchir continuellement par ſa toute-puiſſance. Mais il a voulu faire des Créatures Actives, qui euſſent à leur choix de leur Liberté, & il en a fait de différens degrés. Au reſte le contentement dont Mr. Bayle parle, eſt celui des Libertins qui ne ſe font aucun reproche, & qui trouvent ridicules ceux qui s'en ſont puis qu'on n'a point de Liberté.

VIII. PAGE. 159. Rep. aux Queſtions d'un Provincial Tome II. „ La Raiſon ne ſauroit goû„ ter, dit-il, qu'il ſoit loüable à un Prince de laiſ„ ſer tomber dans la confuſion les affaires de ſon Roi„ aume afin de ſe procurer les occaſions de faire pa„ roître ſon habileté.

Sophiſme d'équivoque. Ibidem pag. 666

„ Il y a plus : ce quatriéme inconvénient prouve „ trop : il nous conduit à conclure qu'il a été né„ ceſſaire que l'homme péchât, puiſque s'il s'étoit „ toûjours bien ſervi de ſon franc arbitre, il eut en„ levé à Dieu des occaſions de faire éclater de la ma„ niére la plus éxcellente l'un de ſes plus beaux at„ tributs. S'il y a néceſſité que Dieu l'éxerce de la „ maniére la plus éxcellente, & ſi cette maniére ne „ peut avoir lieu, ſans les mauvaiſes déterminations „ de la volonté humaine. ... & ſi le bon choix a été auſſi „ poſſible que ſon mauvais choix, il a fallu que le „ Créateur ait eu des moiens auſſi convenables de fai„ re éclater ſa ſageſſe, en cas que les hommes ſe ſer„ viſſent bien de leur liberté, qu'en cas qu'ils en „ abuſaſſent; car à moins d'être préparé également à „ tout événement, la prudence ne permet pas qu'on „ laiſſe les choſes dans l'équilibre du cas fortuit : „ elle veut qu'elles ſoient fixées au parti le plus avan„ tageux, ou le moins desavantageux. Si donc le „ mauvais uſage de la liberté humaine a été plus fa„ vorable à l'éxercice de la ſageſſe de Dieu, que „ ne l'eut été le bon uſage, il a été néceſſaire que „ Dieu fixât le mauvais uſage, & qu'il détournât le „ bon, c'eſt-à dire, qu'il ne donnât point à l'hom„ me cette pleine Liberté que Mr. King a décri„ te.

Il y a une différence du tout au tout entre concevoir que Dieu a donné à ſes Créatures des Facultés dont elles pouvoient abuſer, afin que quand elles en abuſeroient, il eut occaſion de manifeſter des Vertus qu'il ne vouloit pas laiſſer ſans éxercice, & de faire agir ſa Sageſſe, ſa Juſtice, & ſa Miſéricorde d'une maniére qui n'auroit pas pu avoir lieu, ſi tout

étoit

étoit resté dans l'ordre & dans le Devoir. Il y a, dis-je, une différence du tout au tout entre supposer cela, & penser que Dieu a voulu faire des Créatures libres, & qu'il a conçu que si elles abusoient de leur Liberté, il useroit encore envers elles de Miséricorde, il tireroit par divers Moiens le Bien du Mal, & n'abandonneroit aux suites de leur Opiniatreté que celles qui s'en rendroient bien dignes.

Dans l'un des cas l'*abus* de la Liberté, ou la Desobéissance des hommes auroit été un *Moien nécessaire* à Dieu, & qu'il auroit procuré pour parvenir à ses *fins*. Dans l'autre l'*abus* de cette Liberté est uniquement sur le *compte de l'homme*. Dieu n'étoit point obligé de déployer sa Toute-puissance pour l'empêcher : Il en a fu tirer des fruits ; Mais il ne l'a point procuré cet abus, afin d'en tirer ces fruits ; Il ne l'a pas même permis dans cette vuë.

Quel est le grand dessein de Dieu touchant les actes de la volonté, ce qu'il fait quant aux bonnes oeuvres des prédestinés. pag. 667.

IX. DANS le Chapitre. LXXXIV Repon. aux Queſt: d'un Provincial Tom: II. Mr. Bayle dit, Il dit encore que Dieu auroit pu régler ſur des Loix plus avantageuſes pour les hommes le Choc des Corps, & l'Union de l'Ame avec ſon Corps.

Mr. Bayle ne permet pas que pour lui répondre on adopte des ſyſtêmes différens du ſien ; Mais pour lui il ſe donne la Liberté de choiſir celui qui lui plaît.

Mais Dieu en qualité d'Etre parfaitement Libre, & qui poſſéde eſſentiellement une Autorité ſuprême, ſur ce qu'il a tiré du Néant, a trouvé à propos d'amener les Créatures, à qui il deſtine le bonheur le plus accompli, dont leur Nature ſoit capable, il a, dis-je, trouvé à propos, de les amener à ce bonheur parfait par différens degrés, & l'état de leur desobéiſſance a encore varié ces degrés.

Le grand Deſſein de Dieu, & pour ainſi dire ſon *Plan fondamental*, c'eſt d'entrer en *Commerce* avec ſes Créatures : Tout infiniment qu'il ſoit élevé au-deſſus d'elles & au-deſſus de tout beſoin, ſa Bonté eſt allée juſques à en former qui ſuſſent capables de ce glorieux Commerce ; il veut ſe plaire à en être aimé par choix & par préférence ; s'il s'en trouve qui refuſent de lui rendre un ſi juſte hommage, il veut encore étendre ſa Miſericorde juſqu'à couronner leur Répentance de toute l'étendue de ſa grace & de ſa tendreſſe. Mais ſi elles s'obſtinent à le négliger il donnera, à toutes les autres des preuves de ſa Grandeur & de ſa Juſtice, & de la Liberté où il étoit de leur faire du bien, en abandonnant des Criminels ſi enſenſés à tout le fort qu'ils méritent. Pourquoi auroit-il ruiné tout le ſyſtême de la Liberté, pour prévenir des chutes que les Créatures desobéiſſantes, ne peuvent imputer qu'à elles-mêmes ? Mais comme il eſt infiniment ſage & infiniment puiſſant, les deſordres Moraux & Phyſiques, qui ſont les ſuites du péché donnent lieu à une infinité de Merveilles, & à tempérer d'une maniére admirable ſa juſtice avec ſa Miſéricorde.

L'Eſprit d'Objection & d'impatience, peut faire imaginer des Plans, ou plutôt des portions de Plans : Mais de les donner pour plus dignes de Dieu que celui qu'on voit, il faudroit être auſſi inſolent que le ſeroit un Aſtronome qui auroit conçu un ſyſtême ſur les Poſitions & les Mouvemens des Aſtres différent de celui qu'il croiroit le Vrai, & qui le croiroit préférable.

Un homme imagine un Plan, & ſoûtient, ou ſérieuſement, ou pour ſe donner le plaiſir d'objecter, qu'il eſt manifeſtement plus digne de Dieu, que celui qu'on lui attribue, & que l'expérience fait connoître. Quand on entre en Lice avec un tel Adverſaire, on ne prétend pas pouvoir alléguer toutes les Raiſons que la Sageſſe Divine a euës, pour préférer le Plan que nous voions à ceux que l'on pourroit imaginer. Nous ne ſommes pas aſſés inſtruits pour cela de tous ſes Deſſeins, ni de toute l'étendue de ſon Plan.

Mais 1.· De ce que nous pouvons en alléguer quelques-unes, qui pour le moins ont leur vraiſemblance, nous ſommes en droit de conclure que ſi nôtre Eſprit étoit de beaucoup ſupérieur à ce qu'il eſt, nous trouverions la Vérité, & nous paſſerions du Vraiſemblable au Certain. 2. Nous pouvons foutenir que ce que nous voions ne préſente rien qui implique contradiction avec l'Idée d'un Dieu très-Puiſſant, très-Intelligent, très-Libre, très-Juſte, très-Bon.

Ibidem Tom. II. *Une bonté une ſcience, une puiſſance infinies*, dit Mr. Bayle, *ne paroiſſent guére propres à donner raiſon des délais & des circuits, & de tant de préliminaires incommodes à la Créature.* pag. 668.

Ce qu'on vient de lire peut ſervir de Réponſe à cette Objection, elle me paroit inſoluble dans l'hypothéſe que Dieu fait tout immédiatement ; car quel ſeroit le but de tous ces Circuits, ſi ce n'eſt de cacher par là aux Créatures la Véritable Cauſe des événemens ? & d'empêcher que des Etres incapables de ſentir d'autres Idées, que celles que la Cauſe prémiére & réellement Unique, leur imprime immédiatement, ne vinſſent à découvrir que c'eſt elle qui fait tout ? Pourquoi donc déclare-t-elle tout le contraire par d'autres Voies ?

Objections de Mr. Bayle du Genre humain, ſous l'idée d'un Cahos de miſére, prend occaſion de ce que Mr. King avoit dit en paſſant ſur le bonheur des hommes, pour traiter dans le Chapitre LXXXVI. Rep. aux Queſtions d'un Provincial Tom. II. pag. 172. cette queſtion, *ſi l'on peut dire que l'homme eſt heureux.* Je vai copier le Chapitre entier, on y verra l'addreſſe ordinaire de Mr. Bayle, qui bat la campagne & traite ſon ſujet en Rhéteur, plutôt qu'en Philoſophe.

X. Mr. BAYLE qui ſe plaît à repréſenter l'état *Ibidem.* pag. 669.

» J'ajoûterai néanmoins, que lorſqu'il ſuppoſe » qu'il y a peu de gens parfaitement heureux, c'eſt-» à-dire qu'il y en a pour le moins un certain nom-» bre, il me paroit ſe tromper ; car je ne croi point » qu'aucun homme air jamais joui d'un parfait bon-» heur. Qu'il y en ait beaucoup plus qu'on ne » penſe qui ſont médiocrement heureux, & que » nous croions tel homme fort heureux, qui dans » le fond eſt très-miſérable, & que tel excite nôtre » pitié, qui peut-être éxciteroit nôtre jalouſie ſi » nous le connoiſſions bien, c'eſt ce que je lui accor-» de ; mais à ne conſulter que nôtre foible Raiſon » cela devroit être ainſi, beaucoup plutôt ſelon le » Syſtême des deux principes, que ſelon le Syſtême » de l'unité de Principe.

» On s'imagine ordinairement que les perſonnes de » la prémiére qualité ſont très-heureuſes, lorſque » leurs richeſſes, leur puiſſance, leur réputation cor-» reſpondent au rang ſublime où la naiſſance les a » places ; mais on ſe trompe. Il y a peu de jours » où elles ne portent envie au contentement d'Eſ-» prit, dont elles ſuppoſent que les Païſans jouiſ-» ſent. On voit ſur cela une belle ſcéne dans le » Paſtor fido.

» A juger ſainement, tous les biens de ce Monde,
» Sont des plus grands malheurs la ſource trop
» féconde ;
» Le plus riche eſt plus indigent,
» Et pour un malheur ſans remède,
» Lorſqu'il croit poſſeder ſon Or & ſon Argent,
» Il en eſt poſſedé, plus qu'il ne le poſſéde.
. . . . . .
» A quoi ſert la beauté, la jeuneſſe & l'honneur,
» Le ſang illuſtre & la grandeur

» On

„ On a beau poſſeder mille & mille héritages,
„ Avoir des Parcs & des Chateaux,
„ Nourrir mille & mille Troupeaux
„ Dans de gras pâturages;
„ Ce n'eſt que fumée, & que Vent,
„ Si parmi tous ces biens le coeur n'eſt pas content.
„ Que cette Bergere eſt heureuſe,
„ Qui n'étant point ambitieuſe,
„ Qui riche d'elle-même & non pas de dehors,
„ A peine couvre ſon beau Corps
„ D'une juppe qui n'eſt ni riche ni pompeuſe,
„ Dont la ſeule blancheur jointe à la propreté,
„ Fait tout le prix & toute la beauté !
„ Sans douleur & ſans eſpérance,
„ Elle n'a rien; mais elle ne ſent pas
„ Les ſoucis dévorans que ſont naître ici bas
„ Et la miſére & l'abondance :
„ Son coeur n'a point d'ambition;
„ Ce déſir d'amaſſer que l'avarice enfante,
„ N'a jamais fait ſur elle aucune impreſſion;
„ Rien ne la trouble, rien ne la tourmente,
„ Elle eſt pauvre, il eſt vrai, mais ſon ame eſt contente.

„ Je laiſſe la ſuite de la déſcription du bonheur „ de cette Bergére. Mais ſi le Dames qui l'eſtiment ſi heureuſe, ſavoient bien ce qui ſe paſſe „ dans ſon coeur, elles ceſſeroient bien-tôt de lui „ envier ſon ſort. Ne croiés pas qu'elle ſoit éxempte de chagrins, ou qu'elle vive contente. Elle „ envie à ſon tour la félicité des Filles qui ont de „ quoi ſe parer, & qui ne travaillent pas. Perſonne „ en un mot, n'eſt content de ſa condition. Cela „ eſt paſſé en Proverbe, & vous ſavés comment „ Horace a traité ce triſte ſujet. Il en a compris „ le fin & le ridicule; car il ſuppoſe que ſi quelque Dieu offroit aux hommes de les faire paſſer „ dans la condition qu'ils ſouhaitée, ils ſeroient „ la ſourde oreille. Il auroit dû dire comme „ Maxime de Tyr, que s'ils acceptoient effectivement cette offre, ils s'en repentiroient bien-tôt, „ & redemanderoient leur prémiére condition. C'eſt „ que chacun ſent ſes maux, & non pas ceux de ſon „ prochain; mais après l'echange de parti l'on ſeroit „ l'éxpérience d'une nouvelle incommodité, qui paroîtroit moins ſupportable que les maux dont on „ ſe ſeroit fait une eſpéce d'habitude; & ainſi on „ aimeroit mieux jouer ſon ancien role: & quand „ même il ſeroit permis d'en changer tous les huit „ jours, on ne trouveroit jamais celui qu'il faudroit. On ne voudroit point de mélange de bien „ & de mal, & il y en a par tout. Virgile & Horace qui déctivent ſi bien le bonheur des Païſans, „ ſe ſeroient bien-tôt laſſés de manier la Charue, „ ils auroient ſenti que cet-état là ne garentit „ point des chagrins & des inquiétudes, & que l'on „ y porte envie à ceux qui vivent de leurs rentes, ou qui ne redoutent pas la grêle, le paſſage des „ Soldats, & mille autres choſes. Remarqués je „ vous prie que la félicité des Païſans eſt dépendante d'une condition qui n'éxiſte point.

„ Ceux qui aiment la Lecture de l'hiſtoire ont „ pû apprendre que certains Princes, ne rabattoient „ rien de leurs divertiſſemens, quoi qu'un un ſeul „ jour ils euſſent perdu de grandes Conquêtes, & „ même outre cela, leurs Etats patrimoniaux, ou „ quoique pendant quelques années de ſuite ils jouaſſent aux barres avec leur ennemi, c'eſt-à-dire, „ qu'ils s'éloignaſſent régulièrement de la Ville dont „ ils s'approchoient & qu'ils couruſſent vers la Ville dont il s'éloignoit, obligés même de temps „ en temps d'aller chercher un azile hors de leur „ Roiaume. Leurs plaiſirs de chaſſe & de jeu, „ leurs bals, leurs feſtins, leurs opera alloient néanmoins leur train ordinaire. On ne verroit point „ cela, diſent quelques-uns, s'il y avoit un mauvais principe dans l'Univers. Cette conſéquence „ ſeroit juſte, ſi ce mauvais Principe étoit ſeul le „ Maitre de toutes choſes; mais qui prétendrient que „ pendant qu'il faiſoit au genre humain le plus de „ mal qu'il pouvoit, le bon Principe employoit toutes ſes forces à reparer le dommage, & faiſoit que „ les malraités trouvoient leur compte dans ces divertiſſemens, que la mauvaiſe fortune n'avoit pû „ faire ceſſer. Cette continuation n'empêchoit pas „ le mélange de l'amertume. La plaie ne laiſſoit „ pas de ſaigner. L'extérieur étoit en fête, pendant „ que l'intérieur étoit rongé d'inquiétudes. Mais „ enfin ſi le mauvais Principe perdoit quelque choſe „ par la conſtance, ou par l'indolence de ceux qui „ ſont malraités de la fortune, il ſe dédommageroit „ par le chagrin que conçoivent les vainqueurs, en „ voiant que leur ennemi ne s'afflige pas beaucoup „ de ſes pertes; car ils ſont fruſtrés par là de leur „ principale fin, qui n'eſt pas de lui ôter ſes Etats, „ mais de le mortifier, de l'accabler de douleur: „ C'eſt à quoi ſont ſubordonnées la plûpart du „ temps les Victoires que l'on tâche de remporter.

„ Vous me renverrés peut-être à un Ouvrage qu'on „ a publié depuis peu. Je n'en connois que ceci. On „ entreprend d'y prouver que tous ceux qui ſe plaignent de la fortune ſont dans l'erreur, que Dieu n'a „ point créé l'homme pour être malheureux, & que „ ce ſeroit en quelque ſorte contredire ſa ſageſſe „ que d'être dans ce ſentiment. On y aſſure que dès „ que l'homme a l'uſage de la Raiſon, il eſt non „ ſeulement heureux dans tous les âges, & dans tous „ tes les conditions de la Vie, mais qu'il ne ceſſe „ pas de l'être dans les différentes ſituations où il ſe „ trouve, quoi qu'au ſentiment du vulgaire il paroiſſe très-miſérable. Voilà le plan de. . . . . „ l'Auteur. Ne me renvoiés point je vous prie à „ cet Ouvrage; car ſans l'avoir lu, je ſuis très-perſuadé qu'il ne roule que ſur des équivoques, ou „ ſur de nouvelles définitions des mots. On y entend ſans doute par les termes de bonheur & de „ malheur, quelqu'autre choſe que ce qu'ils ſignifient ordinairement. C'eſt ainſi que les Stoïciens „ fondérent une nouvelle Morale toute remplie de „ paradoxes, en limitant la notion du bien & du mal. „ Ce n'étoit dans le vrai qu'un jeu de mots. Les „ Galériens, les Priſonniers, les malades ſont-ils „ heureux? A toutes les preuves qu'on m'apportera „ ſur l'affirmative, je répondrai ſimplement: qu'ils „ ne ſeroient point tant d'efforts pour ſortir de leur „ état s'ils s'en trouvoient bien, & que puis qu'ils s'y „ déplaiſent ils ſont malheureux. Je ne prétens pas „ que leur infortune leur paroiſſe le plus grand de „ tous les maux, & que la plupart n'aiment mieux „ vivre dans cet état que de mourir: mais eſt-on „ heureux dès là que l'on enviſage un état pire que „ celui où l'on ſe trouve? Ceux qui dans les douleurs les plus vives craindroient la mort pourroient-„ ils être appellés heureux, ſous prétéxte qu'au milieu de leurs ſouffrances ils ſeroient éxempts d'un „ malheur, qui à leur compte eſt encore plus terrible? „ Souvenés-vous bien qu'il ne s'agit pas ici de trouver la Cauſe du mal tout pur, mais celle du mélange du bien & du mal.

XI. IL AUROIT fallu commencer par déterminer exactement l'état de la Queſtion; *T'a-t-il quelque homme ſur la terre en poſſeſſion de tout ce qu'on peut déſirer, & au deſſus de tout ſujet de craindre la perte ou la diminution de ce qui contribuë à le ſatisfaire?* *Reponſe*

On convient que Perſonne n'eſt en poſſeſſion d'un tel Bonheur. Mais *Queſt-ce qui trouble cette Félicité? Queſt-ce qui s'y oppoſe? Prémiérement* les Douleurs. Et ſur ce prémier point je ferai deux remarques. La *prémiére* c'eſt que la vie de bien des gens ſe paſſe, ſans que les Douleurs qu'ils éprouvent, méritent d'être miſes en parallèle avec les plaiſirs dont ils jnuiſſent. Ma ſeconde remirque eſt encore tirée de l'éxpérience qui fait voir par mille éxemples que

que l'impatience augmente de beaucoup les douleurs. J'ajoûterai encore que le plus souvent on se les attire par une mauvaise conduite.

On trouvera une *féconde* source d'infélicité dans les Désirs & les Inquiétudes par où les hommes se travaillent, & se consument presque sans fruit, parce qu'ils cherchent à se rendre heureux par des biens trop imparfaits pour les contenter. C'est encore leur faute; pourquoi vouloir se nourrir d'Ombres, au lieu de s'attacher à la Réalité?

Il en est plusieurs qui ont encore plus de tort: Ils se livrent à leurs passions, & ce qu'ils se procurent en vuë de les satisfaire ne vaut pas à beaucoup près ce qu'il leur en coute pour l'acquérir, & souvent encore, est trop imparfait pour les dédommager des suites fâcheuses où il les expose. Que n'écoutent-ils la Raison?

Tout le mortel cherche la félicité, mais peu de gens savent d'où on doit la tirer, & c'est leur faute s'ils ne le savent pas. S'ils donnoient à cette étude importante la dixiéme partie du temps qu'ils donnent à ce dont l'expérience leur prouve le peu d'utilité, ils se procureroient des Lumiéres sûres. On cherche donc la Félicité là où elle n'est que pour un moment, & où, semblable à la joie de ceux qui s'enyvrent, elle disparoit incessamment, & pour ainsi dire elle s'endort, & fait place à la douleur, à l'inquiétude, à l'ennui. Telle est l'issuë de toutes les espéces de débauches; A cela se réduit l'Ambition, & toute envie de briller, fut-ce même par la Vertu.

Moiens de se rendre heureux

XII. L'AME renferme toûjours les plus grands de tous les biens dans la connoissance de la Vérité, dans l'attachement à la sagesse, & dans la Liberté de faire sans cesse des progrés dans l'une & dans l'autre, & ce sont des Biens qu'on ne sauroit lui enlever. A l'égard des autres il n'y a qu'à ouvrir les yeux & se faire justice, on se trouvera presque toûjours dans la superfluité. Si un homme sortoit de terre avec une Raison aussi formée qu'elle pour l'être à vingt ans & plus de vie, & avec des inclinations au plaisir tout aussi fortes qu'elles se trouvent dans les plus voluptueux des hommes, lorsque cet homme n'aiant encore rien vû, rien ouï, rien goûté, se trouveroit tout d'un coup dans l'état que nous appellons une médiocre fortune, une Maison commode, des Voisins raisonnables, quelques Campagnes cultivées & en état de répondre à ses soins; un Revenu enfin capable de fournir à quelques petites dépenses; plaçons le outre cela dans un air sain, & une Vuë riante. Voluptueux comme nous le supposons, s'il pouvoit se plaindre de quelque chose dans cet état, ce seroit de n'avoir que deux yeux, que deux Mains, qu'une Bouche. Auroit-il le loisir de penser qu'il y en a de plus accommodés que lui? & si cette Réflexion lui venoit dans l'esprit ne seroit-ce pas sa faute s'il s'y arrêtoit? Que ne continuë-t-il à fixer son attention sur les Objets qui lui ont d'abord donné tant de satisfaction? Ils n'ont pas changé, ses sens sont toûjours les mêmes, il ne tient qu'à lui d'en recevoir les impressions. Pourquoi hausser le prix de ce qu'on désire, & rabaisser le mérite de ce qu'on possede. Au lieu de laisser égarer nos réflexions, sur ce que nous n'avons pas, promenons nos regards sur nos avantages, essaions de les compter & de sentir par là tout ce que nous pourrions perdre: Nous serons las avant que d'en avoir achevé le dénombrement.

Le Cœur humain ne trouvera jamais, dans la seule possession des biens sensibles, de quoi se fixer & se satisfaire entiérement: Mais quand on a goûté les plaisirs plus solides qui naissent de la connoissance de la vérité & de l'amour de la Vertu, & que par le soin qu'on prend de s'éclairer & de se rendre sage, on se sent en chemin d'un Bonheur Infini, alors on se passe aisément de l'extérieur, & on devient assés Maitre de ses sens pour obtenir qu'ils se contentent de peu. Quand on a le cœur content, tout plaît; Quand on est prévenu de chagrin, rien ne fait plaisir; Les Objets en se présentant à nous semblent prendre la teinture de l'humeur dont nous nous trouvons.

Mais voici ce qui nous empêche de prendre le bon parti; le parti qui conduit à une félicité réelle. Nous avons la fantaisie de vouloir vivre heureux dans l'Imagination des autres; c'est d'eux que nous empruntons l'Idée que nous nous formons de nous-mêmes, & il nous semble que nôtre félicité diminuë réellement à proportion qu'ils se l'imaginent moins grande. Nous nous faisons nous-mêmes, nous voulons de plus gouverner les autres, nous voulons avoir part aux affaires, & quand elles ne vont pas à nôtre gré, nous regardons comme un malheur d'être obligés de nous renfermer en nous-mêmes. C'est nôtre faute; si nous y mettions plus d'ordre, nous nous y plairions plus qu'ailleurs. Les affaires vont bien à ce qu'il nous semble, quand elles vont à nôtre gré, & que nous les dirigeons. Elles vont mal quand elles vont au gré des autres, & qu'ils y ont plus de part; mais c'est de cela même que nous devons rire, de voir la folie des autres qui ne nous écoutent pas, & dont tout à rebours parce qu'ils se croient plus habiles.

Dieu a créé *l'homme Droit*, mais il l'a aussi créé Libre, & cette liberté étoit absolument nécessaire, afin qu'il pût se porter au bien avec choix, & qu'on pût dire *A celui qui fait bien Gloire Honneur & Paix*; mais s'il n'y avoit dans l'homme que du Méchanisme, non plus que dans les Corps, le Vertueux seroit aussi peu louable d'être vertueux, que l'eau est louable de mouiller, & le Feu de bruler. *Rom. XI. 10.*

Il arrive aux hommes d'abuser de leur Liberté & par là il leur arrive de déshonnorer leur Nature, & de s'attirer des Maux affreux, & d'en faire beaucoup aux autres. Dieu à qui le desordre & l'abus de tes faveurs est plus odieux qu'à moi, & en est le témoin, les souffre pour des raisons de la sagesse; & qui suis-je pour le trouver mauvais & pour m'en chagriner? Veux-je que Dieu dépouille un homme de sa Liberté, dès le moment qu'il le voit prêt à en faire un mauvais usage? Ce seroit la même chose que s'il n'en avoit point, & une belle Ame n'auroit jamais la satisfaction d'agir avec choix, un Cœur dévoüé à la sagesse ne seroit rien de plus qu'un cœur dévoüé à la folie. Lat fait d'autant plus d'honneur à son Auteur que le méchanisme de ses Ouvrages peut moins se déranger: Mais là où il y a de la Liberté, la laideur de la Licence relève la beauté de la Soûmission. C'est de telles réflexions & d'un fond de résignation à la Providence qu'on tire cette *Grandeur d'ame* qui se conserve tranquile, & qui se met au-dessus des secousses, bien Différente de la *tranquile* stupidité des hommes qui ne pensent pas, & de la tranquille Indifférence de ceux qui pensent mal.

Nous éprouvons en nous-mêmes un fonds de Désirs, que les Objets qui nous environnent ne sont pas en pouvoir de remplir parfaitement. Nous nous sentons très-éloignés de cette Grandeur, à laquelle une Inclination, également secrette & puissante nous fait sans cesse aspirer. De là nous devons conclurre, non que nôtre Créateur nous a rempli de désirs que rien ne pourra jamais dans cette vie satisfaire, mais qu'il nous a destinés à un meilleur sort que celui que nous éprouvons sur la Terre. Le temps présent est celui d'un voiage, il s'en faut beaucoup que nous n'y puissions trouver tout ce qui nous est réservé dans nôtre Patrie, le séjour de la vie à venir. Mais ce voiage a pourtant ses agrémens, & ceux qui savent régler leurs désirs par la Raison, y trouvent un grand nombre de douceurs assés vives & assés solides: Elles servent à nous faire connoitre la Bonté du Souverain Maitre qui nous a assigné cette carriére, en même temps que les sujets d'épreuves que nous y rencontrons servent à nous faire connoitre l'état de Corruption, qui mériteroit

riteroit de tout autres Miſéres.

Ceux qui ne daignent pas profiter des réfléxions de cette nature, ou qui négligent de les faire, s'abandonnant à des Déſirs, qu'ils ont encore l'imprudence d'augmenter & d'enflamer, dans l'impuiſſance où ils ſe trouvent bientôt de les remplir, ils deviennent la proïe de mille chagrins; Leur mauvaiſe humeur leur fait haïr tout ce qui ne ſert pas à leur contentement; Ils voudroient pouvoir enlever la félicité des autres pour la joindre à la leur. De là les plaintes que l'on fait ſur ſon propre ſort, ces envies qu'on porte à celui des autres, ces Fantaiſies pour le changement.

Rien n'eſt plus éloigné du bon ſens que le Raiſonnement par lequel Mr. Bayle conclut aux Deux Principes : Pour l'ordinaire ceux qui ne méritent pas d'être heureux ne le ſont pas, & les Maux qu'ils ſouffrent ſont des moiens très-propres à les corriger & à les rendre plus raiſonnables, & par conſéquent ſont de vrais biens, s'ils veulent en profiter. Sont-ce là les effets d'un Principe qui ſe plaît dans le Desordre & dans l'Iniquité ? ou les Effets de la Providence d'un Maître Souverain très-Sage & très-Juſte?

De l'attachement à la vie

XIII. LORSQUE pour prouver que la Providence répand ſur les hommes plus de biens que de Maux, on allégue l'attachement qu'ils ont pour la vie, attachement qui leur fait regarder comme une Grace, la Priſon, les Galéres, & à plus forte raiſon la Perte de leurs Biens, & le banniſſement, ce n'eſt pas répondre juſte, que de dire, qu'on choiſit dans ces cas-là, entre deux maux, celui qui eſt le moindre; ce n'eſt pas dis-je répondre juſte, parce que la perte de la Vie, qui eſt l'affaire d'un inſtant, n'eſt pas compté pour un Mal, par la douleur qui l'accompagne, mais ſeulement par la perte des Douceurs auxquelles elle met fin. Mr. Bayle le reconnoit ainſi quand il traite de Sophiſme les raiſons pas leſquelles les Epicuriens s'efforçoient de prouver que la Mort n'eſt point à craindre.

De l'uſage des douleurs Tom. pag. 1066.

XIV. Mr. Bayle revient encore à cette même Queſtion dans le Tome cinquiéme Rep. aux Queſt. d'un Prov. page 290. Il demande de *quelle Utilité ſont les douleurs de l'enfantement ?*

J'ai déja remarqué & le Bon ſens nous l'apprend, auſſi bien que la Révélation, que l'état préſent eſt un état de Deſordre, & en même temps un état d'eſpérance, & d'Invitation à ſe corriger. Les Maux nous avertiſſent de l'un, & les Biens nous inſinuent l'autre; Et comme *La Miſéricorde de Dieu eſt ſur toutes ſes œuvres, & que lors même qu'il châtie il eſt prêt à faire grace*, il a diſpenſé les Maux en telle ſorte qu'ils ont auſſi leur utilité. Les Douleurs de l'accouchement engagent à des efforts, qui contribuent à la naiſſance de l'enfant; Ces douleurs ſervent encore à la conſervation de l'Ordre, parce que par là, il eſt extrêmement difficile de rendre les accouchemens clandeſtins.

Ibidem. pag. 1067.

Page 292. Rep. aux Queſtions d'un Provincial Tome V. " Avant que de quitter ce qui concerne " Mr. King, dit Mr. Bayle, par rapport au mal " Phyſique, je vous avertis que les Journaliſtes de " Trévoux obſervent, que ſi j'avois lû ſon Ouvrage, j'y aurois trouvé des raiſons plus fortes que " celles que j'ai refutées; Il montre, ajoutent-ils, " qu'une grande partie de nos miſéres ne vient point " de la Nature, mais de nos propres fautes, & du " déréglement de nos paſſions, qui trouble l'ordre " établi par le Créateur : c'eſt la guerre qui par ſes " ravages change en déſerts les plus belles Campagnes: " C'eſt l'intempérance qui cauſe preſque toutes les Maladies. Si l'on s'appliquoit à chercher tous les remédes " que le Créateur nous a préparés, il en reſteroit peu " d'incurables: Si on cultivoit la Terre avec ſoin, le " dérangement des ſaiſons cauſeroit peu de famines.

" Cela veut, dire en un mot que ſi les hommes " étoient éxempts des défauts dont ils ſont pleins, ils " ſeroient éxempts de la plus part des miſéres qui les " déſolent. Mais comprend-t-on vous que ce ſoit répondre aux Objections d'un ſectateur des deux Principes? Ne dira-t-il pas toûjours qu'il eſt contraire aux notions de la Bonté, que ſi les hommes ſont l'ouvrage d'un Principe infiniment Bon & infiniment Puiſſant, " ils ſoient ſujets à tant de folies qui les éxpoſent à " tant de maux ? Ne demandera-t-il pas ſi l'Ordre " de la Nature demande ſeulement l'action des Corps " les uns ſur les autres, ou s'il comprend auſſi l'action des Corps ſur les Ames, & l'action des Ames " ſur les Corps? En ce dernier cas l'homme qui " s'afflige de la perte de ſon Bien, ne trouble point *l'Ordre établi par le Créateur*. Car le chagrin qu'il reſſent eſt une ſuite néceſſaire de l'impreſſion que " le récit de ſes pertes a faites ſur ſon cerveau. Si " ce récit n'y eut excité aucun changement, il n'en eut point éxcité non plus dans les penſées de l'ame; " & il eſt ſûr que le chagrin ceſſe néceſſairement dès " que la machine du Corps eſt modifiée d'une certaine façon : l'on fait auſſi pas éxpérience que la triſteſſe n'obéït pas aux actes de la volonté. Perſonne ne ſeroit deux momens de ſuite dans un état desagréable, s'il ne tenoit qu'à vouloir être content. Enfin un Manichéen demandera ſi l'ordre établi par le Créateur renferme tous les événemens ſoit qu'ils dépendent des Créatures libres, ſoit qu'ils ne dépendent que des cauſes néceſſaires; ou s'il renferme ſeulement les ſuites de l'action & de la réaction du Corps? Mr. King n'oſeroit répondre que cet ordre éxclut, les événemens qui dépendent des cauſes libres, & que ces événemens ſont un ordre particulier, détaché de celui de la Nature, & qui n'a point d'autres Régles que le hazard de nos Déterminations. Ce ſeroit donner une fauſſe idée de la Providence, & de la ſuprême puiſſance de Dieu. Il faut donc dire que Dieu gouverne toutes choſes ſelon le plan qu'il lui a plû de choiſir, & que les actes libres des Créatures y ſont rangés chacun à ſa place, conjointement avec les ſuites néceſſaires de l'action des Corps; d'où il s'enſuit que Dieu a voulu, & arrangé tout ce qui arrive ? les maladies imaginaires, les déclarations de guerres tout comme les pleuréſies, les orages &c.

" Ne diſons donc pas que nôtre pareſſe, nôtre intempérance, nôtre folie, troublent l'ordre établi par le Créateur. Ce ſeroit dire que nous dérangeons ce qui avoit été rangé éternellement dans le plan de la Providence de Dieu.

" Si nous ne conſultons que nôtre Raiſon, nous trouverons que c'eſt un plus grand défaut de bonté d'éxpoſer l'homme à s'affliger mal à propos, & à être lui-même la cauſe de ſa miſére, que de l'aſſujettir à des maux dont il ne ſoit point la cauſe; car au prémier cas il eſt & plus ridicule, & plus propre à plaire à ſes ennemis. Si on lui vouloit bien du mal, on aimeroit mieux que ſes caprices & ſes foibleſſes le rendiſſent infortuné, que de le réduire à une pareille infortune par des cauſes toutes-à-fait éxternes.

Pour peu qu'on s'y rende attentif on reconnoitra que rien ne ſeroit plus Injuſte ni plus Déraiſonnable que de ſe rendre à ces Difficultés. Quoi ! Parce que nôtre eſprit que nous connoiſſons très-borné, ne ſaura pas ſe ſatisfaire dans tout le détail de la Providence divine, ſera-t-il en droit de nier la Providence ? ſera-t-il même en droit d'en douter ? La Raiſon nous apprend manifeſtement que quand un ſujet eſt très-grand & très-compoſé, on ſera ridicule de douter de ce qu'on en connoit, parce qu'il renferme d'autres choſes qu'on ne connoit pas, & qu'on n'eſt pas en état d'éxpliquer parfaitement. Abandonnera-je toutes les preuves qui établiſſent l'éxiſtence d'un Dieu, la diſtinction du Vice d'avec la Vertu, les Preuves qui me perſuadent que Dieu approuve l'un & condamne l'autre; & que s'il ne fait pas conſtamment connoitre ce qu'il

destine aux vertueux & aux vicieux pendant cette vie, il le manifestera dans une autre à la gloire de sa Providence? Abandonnerai-je tout cela par ce qu'on me peut faire sur la Providence plus de Questions que je n'en pourrai résoudre? Le principe des Pyrrhoniens est qu'il faut douter, quand, sur une même question il se trouve en faveur du pour & du contre, des raisons d'une égale évidence & d'une égale force; mais afin que ces raisons d'une égale évidence & d'une égale force, me mettent en droit de douter, il ne suffit pas qu'elles regardent le même sujet, il ne suffit pas même qu'elles regardent la même Question, il faut de plus qu'elles tombent sur la même partie de cette Question.

Il est des Théologiens qui conçoivent que Dieu aiant donné à un certain ordre de ses Créatures, la Faculté de se déterminer librement, & les aiant faites très-réelles, & très-actives, ne donne aucune atteinte à ce Fond de réalité, d'activité, & de liberté dont il a trouvé à propos de leur faire présent. Elles se déterminent donc quelquefois d'une façon, quelquefois d'une autre, & dès que Dieu a formé le dessein de les créer telles qu'elles sont, il connoit toutes leurs déterminations possibles, & il sait ce qu'il a à faire quelque parti qu'elles choisissent, de sorte qu'il n'est jamais dans la surprise, ni dans la moindre nécessité de délibérer. D'autres se font fait un système différent où chaque détermination libre a sa place, à laquelle elle ne manque pas d'arriver: Mais ceux-ci posent en fait que ces Déterminations sont aussi libres, que si elles n'avoient point été prévuës, que la Providence se conduit d'une telle maniére, que chaque ordre de Créature conserve ce qui la distingue des autres, & qu'en particulier les Libres restent parfaitement Libres.

Que peut dire contre cela un Disciple de Mr. Bayle? Prefera-t-il les Théologiens de s'expliquer avec plus d'étenduë & de précision? Leur dira-t-il quelles différentes parties de leur système ne s'accordent pas? Ils lui répondront que cette contradiction n'est qu'apparente, & cette apparence ne doit point nous arrêter puis qu'elle roule fur un fujet qui nous passe, & qui passe l'étenduë de nos Lumiéres.

Le fort des Objections de Mr Bayle si souvent ramenées, roulent fur cette Question. Si Dieu, Etre infiniment Suprême & infiniment Libre, étoit obligé de prévenir tous les Maux que ses Créatures se feroient attirées par un abus très-libre de leurs Facultés?

Si les fautes des hommes ne doivent pas être mises sur le compte de la Providence. ibidem. pag. 1067.

XV. SI LES *hommes étoient*, dit Mr. Bayle, Rep: aux Questions d'un Prov: T: V. page 293. *l'Ouvrage d'un Principe infiniment bon & infiniment Puissant, seroient-ils sujets à tant de folies, qui les exposent à tant de maux?*

Cette question présente un grand sujet d'étonnement, & une Objection insurmontable à ceux qui prétendent que Dieu soit la Cause immédiate de tout.

La Chagrin d'un homme, dit-il Rep: aux Questions d'un Prov: Tome V. page 294. *qui regrette la perte de son bien est une faute nécessaire de l'impression que le récit de ses pertes a faite sur son Cerveau.*

Je n'en tombe pas d'accord. Un homme préparé par de sages Réflexions aux événemens, peut recevoir avec fermeté une nouvelle de cette nature, & tel qui n'est pas encore parvenu à se procurer ce dégré de force, peut avoir celle de se distraire, & de tourner son attention fur des Objets, ou fut des Idées qui le tranquilliseront.

ibidem. pag. 1067.

Ne disons donc pas, continuë Mr. Bayle, Rep: aux Questi: d'un Provincial Tom. V pag 295. *que nôtre paresse, nôtre Intempérance, nôtre Folie, troublent l'Ordre établi par le Créateur: ce seroit dire que nous dérangeons, ce qui avoit été rangé éternellement dans le Plan de la Providence.*

Cette Conclusion seroit visiblement absurde dans la prémiére des hypothéses; car tout se fait par Dieu lui-même ensuite d'une subordination immuable. Mais Le Seyfême de la Providence ne fauroit être dérangé par aucune détermination Libre, puisque Dieu fait parfaitement ce qu'il auta à faire, de quelque côté que se détermine chacune de ses Créatures, & si le Syftême de la Providence n'est pas dérangé dans une des hypothéfes, il le fera encore moins dans l'autre, feulement la Conciliation de la Liberté avec la Provifion deviendra plus difficile: Mais j'ai déja dit ce que répondroient les partifins de cette hypothéfe, & j'ai remarqué ce qu'elle a de commun avec l'autre.

C'est un plus grand défaut de bonté, continuë-t-il Rep. aux Questions d'un Provincial Tome. V. page 295. *d'exposer l'homme à s'affliger mal à propos, que de l'assujettir à des maux dans ils ne sont point la Cause.* *ibidem. pag. 1067.*

Vous diriés que Mr. Bayle compte assés fur la déférence de ses Lecteurs pour lui, ou fur leur penchant à douter de la Providence, pour s'assûrer qu'ils trouveront raifonnable tout ce qu'il lui plaira de donner pour tel. Repréfentons-nous deux Cas. Dans *l'un* suppofons Dieu tirant du Neant des Etres Intelligens, & par un effet de fa Toute-puiſſance, & imprimant fur eux des fentimens douloureux, fans qu'ils y contribuent en quoi que ce foit. C'eſt le Cas que Mr. Bayle foûtient le moins contraire à la Bonté. Dans l'autre fuppofons le fouverain Maître portant fa toute-Puiſſance juſqu'à créer des Etres très-réels, très-actifs, très-libres, capables de travailler à leur félicité s'ils veulent lui obéïr, mais auſſi en état de s'attirer de grands maux s'ils aiment mieux se conduire à leur gré, que fuivant les Loix de leur Auteur; eſt-il poſſible de ne pas comprendre que, dans le *Second* de ces Cas, ces Créatures ne fauroient fe plaindre, fans éxtravagance, que Dieu ait manqué de bonté pour elles; ſi les rend capables d'un bonheur infini, il met ce bonheur entre leurs mains. & il ne ſera pas aſſés Bon à leurs yeux. *Mais nous aurions voulu naître en poſſeſſion de ce bonheur, ou qu'il nous fut venu ſans efforts, ſans attention & immanquablement*; La Raiſon apprend-elle que la Créature peut faire ces reproches à ſon Maitre, & qu'elle eſt en droit de lui dire qu'il ne devoit lui impoſer aucune Condition. Mais, dit Mr. Bayle, *s'il y a quelque Etre qui nous haïſſe, il aimera mieux nous avoir malheureux pas nôtre faute que ſans nôtre faute.*

Je Répons qu'une Intelligence qui ne haït que par Lumiére, par Raiſon par Principe de Juſtice, haïra ceux qui ſe feront obſtinés à mal faire, & à s'attirer des châtimens par leur obſtination; & une partie même de ce juſte chatiment, c'eſt de ſentir qu'on mérite la haïr d'un Etre Raiſonnable; Mais pour ce qui eſt d'un Etre qui haïroit par Fantaiſie, & par pure Malignité, il ſeroit ravi de voir une Créature g mir dans ſa Miſére, & ſe plaindre de ſon Auteur; Un Etre plein de malice, aimeroit à voir ſouffrir un Innocent qui condamneroit l'Auteur de ſes maux.

Que ce qui manque à la félicité des Créatures ternes ne fournit point de preuves contre la bonté du Créateur.

XVI. Mr. Bayle après la conférence qu'il ſuppoſe entre Meliſſus & Zoroaſtre, Diſt. Hiſt. Art. Manichéens, revient à repréſenter la Terre comme un Théatre d'Infélicités, bien difficiles à accorder avec l'Unité d'un Principe très-Bon. On voit, dit-il, que les *Créatures qui vivent ſur la Terre ſont expoſées à bien des Maux qu'elles ne ſe font pas attirés volontairement.* Le Réponſe à cette Objection demande du détail. Commençons par les Animaux bruts.

Il y a bien de l'exagération dans les Idées qu'on ſe fait de leurs maux; Que l'on compare le temps qu'elles ſouffrent avec celui qu'elles paſſent dans le repos, ou dans des ſenſations agréables, on verra qu'il n'y a aucune proportion de l'un à l'autre. A la vérité ſi les bêtes réfléchiſſoient, ſi elles augmentoient ce que leurs Maux préſens ont de douloureux, par l'apprehenſion de leur durée & de leurs ſuites; ſi la crainte de leur retour troubloit le repos dont elles jouïſſent, quand ils ſont paſſés; la *ſomme* de leur malaiſe & de leurs mauvaiſes heures, deviendroit incomparablement plus grande qu'elle n'eſt; mais nous n'obſervons rien dans les Animaux bruts, qui nous engage à nous en former cette Idée: Dès qu'un Cheval

Voïés Sect. X. art. IV.

val commence à marcher à pas lents, il ſe peut alors qu'il ait un foible ſentiment de laſſitude; un Coup d'œeron reveille ſes eſprits, par là il ſe trouve des reſſources, & il paroit ſe faire un plaiſir d'avancer. Arrivé au gîte, il ne paroit pas moins tranquile que ceux qui ſont à l'Ecurie depuis pluſieurs jours, & il mange même avec plus d'avidité qu'eux : Quelques heures après il ſe remet en marche, auſſi gai que s'il n'avoit jamais ſenti de laſſitude. Deux Chiens viennent de ſe battre, & paroiſſent en fureur. Un moment après ſes voilà auſſi tranquiles que s'ils n'avoient jamais eu de chagrin. Qui fait ſi le Liévre ne ſe fait pas un plaiſir de courir & de dévancer les Chiens ? Réfléchir-il ſur le danger où il eſt de perdre la Vie ? Il ne fait pas ſeulement ce que c'eſt que la Mort, il n'y a jamais penſé. On fait qu'un homme né ſourd, dont les Oreilles ſe débouchérent tout d'un coup à l'age de 25. ans, avoit paſſé tout ce temps-là ſans réfléchir, uniquement occupé des ſenſations préſentes. Paſſons à examiner le ſort des Etres Raiſonnables.

Mémoires de l'Académie

Les plus Vertueux des hommes ne ſont pas éxempes de fautes, ils ont des Péchés à ſe reprocher & des foibleſſes à corriger ; mais les Maux phyſiques par où ils paſſent, & les réflexions où ces maux les amènent, ſervent à perfectionner leur Repentance & à avancer leur Amandement ; de ſorte qu'après en avoir tiré ce fruit, ils ont ſujet de s'en féliciter. Il y a plus ; Ces réfléxions qui ſans cela ne leur ſeroient pas venues dans l'eſprit, ou ne ſe ſeroient pas ſi bien préſentées, ils en ſont part aux autres, & les avantages qu'ils leur procurent par là, leur fourniſſent encore une nouvelle raiſon de ſe trouver heureux d'avoir paſſé par l'Ecole de l'Adverſité.

J'avoué que ces Réponſes ſe réduiſent à très-peu de choſe, qu'elles perdent toute leur force, & que même elles ne renferment guére que des mots vuides de ſens, dans la bouche de ceux qui ſuppoſent les Créatures Intelligentes des Etres purement paſſifs, qui paroiſſent agir, mais qui au fond n'agiſſent pas, & qui recevant ſimplement les Impreſſions immédiates de Dieu, l'une après l'autre, paſſent ſucceſſivement de l'une à l'autre de ces maniéres de penſer, qui en ſont les effets ; Mais concevés les Intelligences telles qu'elles ſont, ſavoir des Etres Actifs, Libres, & qui ont reçu de Dieu le pouvoir de travailler à leur perfection, de réfléchir ſur les Evénemens, & d'en profiter ; Vous trouverés dans ce ſyſtême de quoi admirer la ſageſſe de la Providence.

Conſonance.

La Difficulté ne s'arrête pas là. On voit des Gens de bien, & des hommes d'une excellente vertu, éxpoſés à la barbarie de quelque ſcélérats, qui par erreur ou par malice, & ſouvent par l'une & l'autre de ces cauſes, les font cruellement ſouffrir. D'abord on pourroit dire que la Providence à des raiſons pour éprouver par des ſentimens douloureux la réſignation de ceux qui l'aiment ; *Mais trouvera-t-on encore qu'elle en ait, pour ne s'oppoſer pas à la joïe barbare qu'en tirent leurs ennemis* ?

XVII. A CELA on répond 1. que les mêmes raiſons qui ont déterminé la ſageſſe de Dieu à faire des Créatures libres, demande qu'il les laiſſe libres, & qu'il ne déploie pas ſa puiſſance, pour détruire leur liberté. 2. On avoué qu'il a divers moiens en mains pour en prévenir les mauvais effets, & pour parer aux déſordres qui en naiſſent. Une Maladie, une Mort, un grand nombre de circonſtances, qui ſont toutes en ſa main, peuvent amener les hommes, au point où il leur convient d'être. Mais par là même qu'il ne fait pas tout ce qui eſt en ſa puiſſance, le Bon Sens veut qu'on croie qu'il a des raiſons pour ne pas le faire, quoi qu'on ne les connoiſſe pas. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une certaine conduite que nous remarquons dans les hommes, & que de certains projets qui nous paroiſſent peu conformes à l'Idée que nous nous ſommes faite de leur ſageſſe, deviennent l'objet de nos Eloges dès que nous nous en ſommes mieux inſtruits. On répond ; 3. que la Réſignation, dans les Maux que nous nous ſommes attirés par nôtre faute, ou dans les Accidens phyſiques qui nous ſont ſurvenus, ſans que les hommes y aient aucune part, n'eſt rien, en comparaiſon de nôtre Patience dans les maux que les autres nous font ſouffrir injuſtement : C'eſt par là ſur tout, que les hommes s'élévent à l'imitation de Dieu, toûjours prêt de recevoir en ſa grace les Ingrats & les Rebelles qui retourneront à lui. Par là il arrive que ſur la terre où le péché régne il s'éxerce des vertus d'un genre plus parfait, à de certains égars, & d'une obéiſſance plus marquée que dans le Ciel, d'où le péché eſt abſolument banni. Il y aura dans l'Eternité un Commerce étroit entre les Créatures qui auront toûjours perſéveré dans l'Intégrité, & dans le Bonheur, & celles qui, nées dans le péché & la miſére, ſe ſeront relévées de leurs chûtes par la Répentance : Celles-là apprendront de celles-ci juſques où il eſt juſte de porter le Dévouement à ſon Créateur, & de s'oublier ſoi-même pour trouver toute ſa ſatisfaction à penſer à lui, & à remplir toute l'étenduë de ce qu'on lui doit : Elles verront par là ce qu'elles devroient elles-mêmes faire, ſi leur ſouverain Maitre les y appelloit. C'eſt la juſtice, c'eſt la Beauté de cette ſoumiſſion profonde, c'eſt le goût parfait qu'on a pour elle qui rendra éternellement les Bienheureux unis à Dieu, & unis entr'eux, & qui fera comme un ſeul tout du Créateur & de ſes Créatures, à qui ſa volonté ſera, par elle-même, inſiniment reſpectable & aimable.

4. S'il l'on trouve qu'il y a beaucoup d'Inconvéniens à ſuppoſer que Dieu a voulu que les hommes tombaſſent dans le péché, & qu'il a tout diſpoſé comme il le falloit pour le faire naître, afin d'en tirer les fruits que je viens de repréſenter, il eſt viſible qu'il n'y a point les mêmes Inconvéniens à dire, qu'il n'a pas trouvé à propos d'abondonner le Deſſein de former des Créatures Libres, parce qu'elles pourroient abuſer de leur Liberté, puis qu'en ce cas-là, il a ſu ce qu'il auroit à faire pour ſe conduire avec les hommes d'une maniére qui fût digne de lui.

5. Cette Réſignation dont les hommes de bien donnent les éxemples les plus éclatans, lorſqu'il leur arrive de ſouffrir de la part des autres des traitemens injuſtes, eſt tout-à-fait propre à adoucir ce qu'un très-grand nombre de Conditions paroiſſent avoir de pénible. La penſée qu'on remplit ce à quoi on eſt deſtiné, qu'on s'acquite de la tâche que la Providence a préſcrit, qu'on obtient par là ſon approbation, tout autant que ſi on étoit appellé à des fonctions plus brillantes, & que moins on trouve d'aggrément dans la nature même de ce à quoi on travaille, plus l'affection avec laquelle on s'y applique plait au grand Maitre ſous les yeux duquel on vit. Ces penſées qui doivent ſe préſenter ſi naturellement, procurent à un Eſprit raiſonnable des ſatisfactions qui, tout bien compté, valent incomparablement mieux que celles des ſens, & préparent avec une grande efficace à une Vie meilleure.

6. Ce qu'on eſt obligé de combattre ſes paſſions & de ſe refuſer aux Déſirs des ſens, fournit à l'Ame des occaſions de faire des ſacrifices à ſon Créateur, & de ſe prouver à elle-même, qu'elle le préfére à ce qu'elle connoit & qu'elle ſent de plus vif dans le temps préſent : Elle doit être ravie de pouvoir ainſi offrir des Victimes agréables à un Créateur, à qui elle doit tout, & qui veut bien oublier les fautes qu'elle a commiſes ? Si l'obéiſſance n'avoit jamais rien que de doux, l'Ame ne ſauroit ſi elle s'y attache par le panchant phyſique & animal qu'on a pour ce qui plait, ou par l'eſtime qu'elle fait des Ordres de ſon Créateur, & par le reſpect pour la Juſtice ; qu'il y a à ſe régler ſuivant ſa Volonté.

Erreurs où l'on tombe ſur le ſort des autres.

XVIII. Il nous arrive ſouvent de ſuppoſer les autres hommes beaucoup plus Malheureux qu'ils ne ſont, parce que nous ſuppoſons qu'ils ont autant de répu-

répugnance pour les Travaux, auxquels ils ſont obligés, que nous en avons nous-mêmes, & qu'ils regardent leur état du même œil que nous le regardons : Ce n'eſt point cela, & quand nous jugeons ainſi des autres hommes, nous ne nous trompons pas moins qu'un jeune homme diſſipé ſe trompe, quand il conçoit la Vie d'un homme d'étude, attaché à ſon Cabinet, à peu près auſſi triſte que celle d'un Priſonnier abandonné à l'ennui, & à tout ce que la ſolitude a de triſte.

Je pourrois faire ſentir cette vérité, par un très-grand nombre d'exemples, mais on en pourra juger par un ſeul; & ceux qui voudront y réfléchir en trouveront une infinité de ſemblables. Un Laboureur ſe lève à la pointe du jour; Mais il y eſt accoutumé, c'eſt ſon inclination, (Ainſi font les Oiſeaux) & vous le généries beaucoup, ſi vous vouliés qu'il prit une toute autre habitude. Combien y a-t-il de gens qui dans l'abondance des Biens où ils ſe trouvent, aiment à ſuivre la Nature, à ſe coucher de bonne heure, & à ſe lever matin; On en voit même qui ſe trouvent bien de dormir peu. Vous voïés un Laboureur ou ſes enfans qui marchent à piés nuds; Mais ils ne s'en appercoivent non plus que les animaux qui n'ont point de ſouliers, & qui en ſeroient fort embarraſſés. Socrate marchoit piés nuds & ne s'en trouvoit pas mal, & en général les Anciens n'avoient pas des bas comme nous. Il eſt des perſonnes pour qui les Gans ſont incommodes; il en eſt qui ne ſauroient s'en paſſer. Dès qu'un Païſan eſt levé, il ſe porte à ſon travail; Mais le travail eſt pour lui ce que la promenade eſt pour nous : En ſuïant ce dont la ſeule vuë nous fait déja de la peine, il fume tranquillement, il chante, ou il ſifle : Qu'on lui propoſe de danſer à la fin de la journée qu'il vient de paſſer à l'ardeur du ſoleil, & dans des efforts qui nous effraient, vous verrés s'il donne aucune marque de laſſitude. L'embonpoint des perſonnes de cet ordre, eſt une preuve viſible de leur contentement : Le plaiſir qu'ils ont de manger, répond à leur appétit. L'ambition & les autres agitations qui traverſent la vie des perſonnes d'un plus haut rang ne troublent point leurs plaiſirs. Leur Eſtomach digére parfaitement ce qu'ils ont mangé avec avidité, ils dorment d'un ſommeil profond, & leurs forces en ſont merveilleuſement préparées; ſi la débauche & ſes ſuites, ſi un eſprit querelleur & murin, ne les détournent point de l'aſſiduité qu'ils doivent à leur travaux, ils amaſſent du bien, & leurs dépenſes ſuperflues ne croiſſent point avec leurs fons : Ils laiſſent à chacun de leurs Enfans une riche reſſource, dans leur vigueur & leur amour pour le travail, & ſouvent beaucoup plus qu'ils n'avoient eux-mêmes, quand ils ont commencé leur vie. Il n'eſt pas poſſible que des gens ainſi faits ne s'attirent l'eſtime & la protection de leurs Supérieurs : On eſt ravi d'en trouver de tels, on ne ſauroit s'en paſſer, on eſpére bien de leurs Enfans, on leur aide à les élever & à les pouſſer.

Lors même que les gens de la Campagne ſont accablés d'impots ils s'y accoûtument, ils aiment la vie & ils en jouïſſent, ils aiment leur pais & leurs chaumiéres. Le joug de la Tirannie eſt tout autrement peſant pour les perſonnes d'un rang ſupérieur qui en effet le méritent bien ſouvent.

Les hommes ſe rendent dignes de leurs maux

XIX. QU'ON y faſſe attention, on verra qu'une grande partie des Maux que les hommes ſouffrent, ils ſe les attirent, & que ſouvent ils ſervent les uns contre les autres d'Inſtrumens à la Providence pour les punir de leurs péchés. Tel Bourgeois qui vit dans le ſein de la Paix, tel artiſan, tel Laboureur, ſouffre des deſordres d'une guerre dont il ne peut lui revenir aucun avantage, & à laquelle il n'a point contribué, qui s'il oſoit traiteroit ſon voiſin plus durement & plus injuſtement encore qu'on ne le traite lui-même. Nous ne voions que les deſordres des choſes, les Chatimens ſautent aux yeux, nous ne ſommes pas inſtruits du Procès, voilà pourquoi nous nous récrions, mais c'eſt à tort.

Notre impatience eſt injuſte & nous trompe

XX. NOTRE Impatience encore nous fait ſouvent regarder nos Maux comme plus grands qu'ils ne ſont, & nous porte à calculer très-faux, quand nous comparons le mal avec le bien. Mr. Bayle compte ſur cette Impatience, & s'attend qu'elle lui ſera favorable, quand il compare *les Biens à des Corps qu'il appelle Rares*, c'eſt-à-dire, qui ſous une ample ſurface contiennent peu de matiéres ſolides, *pendant que les Maux reſſemblent à des Corps* DENSES, qui ſous peu de ſurface renferment beaucoup de poids. Ainſi, dit-il, *il y a plus de degrés de Mal, dans une* HEURE de DOULEUR, *que de degrés de Bien, dans pluſieurs* JOURS de PLAISIR, *& pluſieurs* MOIS de TRANQUILLITE; Mais c'eſt là une de ces Comparaiſons qui éblouiſſent, & auxquelles on ſe rend, ſuivant qu'on eſt d'humeur à regarder une choſe ſous une face, ou ſous une autre. Un Amant ſatisfait, & qui quelque temps auparavant à parlé de ſes Inquiétudes, comme des tourmens les plus inſupportables, dira, dans le tranſport qui l'anime, qu'une heure de contentement le dédommage de ce qu'il a jamais ſouffert, & de tout ce qu'il eſt capable de ſouffrir : Mais il ſe trompe. Soit : Il me ſuffit qu'il penſe comme il parle : S'il ſe trompe dans le cas qu'il fait de ſon bonheur, ainſi ſe trompent ceux qui dans les Maux comptent pour rien, tout ce qu'ils ont poſſedé de félicité. J'ai connu un homme d'eſprit qui ſouffroit cruellement de la goute, & qui en eſt à la fin devenu perclus : Ses douleurs lui faiſoient paſſer des nuits ſans fermer l'oeil; mais il rappelloit en ſa Mémoire tout ce qu'il avoit eu de plaiſir & tout ce qu'il avoit paſſé de bonnes heures depuis ſa derniére attaque de goute juſqu'à celle qu'il ſentoit, & comme il calculoit juſte, en homme d'eſprit, & en homme raiſonnable, qui donnoit ſans prévention à chaque choſe ſon prix, aux biens comme aux maux, il trouvoit de quoi ſe conſoler dans le ſouvenir du paſſé, & dans l'eſpérance que de bons jours reviendroient, & quand ils étoient venus, il les mettoit effectivement à profit, ſans les troubler par l'appréhenſion du mal auquel il avoit lieu de s'attendre.

Notes D.

Diſſert. ſur le Xenophan.

Sageſſe de la Providence dans le mélange du bien & du mal Phyſique avec le Moral.

XXI. SI LES Maux Phyſiques en qualité de châtimens ſuivoient toûjours de près les fautes, dans une proportion conſtante, les hommes ſeroient par là retenus dans leur devoir par des motifs qui en diminuëroient le prix & en enlévéroient à peu-près tout le *ſujet*; ils n'auroient pas le temps de ſe conduire par l'amour & l'admiration de la Vertu, par l'horreur & l'averſion du Vice, occupés qu'ils ſeroient continuellement, ou du doux ſentiment de la récompenſe, ou de la crainte du châtiment qui ſe préſenteroit dans tout ce qu'ils a d'effrainte. Dieu dont l'Intelligence & la Puiſſance ſont infinies, & qui, pour agir d'une maniére digne de ſon infinie Intelligence, & digne de ſon infinie Puiſſance, a voulu faire des Créatures d'une grande variété, a trouvé à propos d'en placer ſur la Terre qui ne le connuſſent qu'obſcurément, qui s'attendiſſent à une ſeconde Vie, & à une nature beaucoup plus parfaite, & qui ſans être animées à leur Devoir, par des Récompenſes, & par des peines préſentes, ſuivant qu'elles s'en acquiteroient ou qu'elles le violeroient, aimaſſent à pratiquer la Vertu, parce qu'elle eſt belle, & à s'éloigner du Vice, parce qu'il eſt flétrifiant, & que Dieu le desapprouve, & qui dans les occaſions où les ſens & les Paſſions affoibliroient l'efficace de ces Idées, ſe ſoûtinſſent par des Réflexions & ſur les Promeſſes & ſur les menaces qui regardent l'avenir. C'eſt pour cela que Dieu permet qu'il paroiſſe de temps en temps, ou ſi vous voulés ſouvent, une certaine Confuſion dans la diſtribution des Biens & des Maux. Si par exemple, ceux qu'il aime, & qui par leur Repentance, ſont en état de grace, finiſſoient tous leur

Vie

Vie par une douce Mort, dans quel deſeſpoir ne laiſſeroient pas leurs Enfans, ceux dont la derniére maladie auroit été douloureuſe ? Si les Enfans ne ſouffroient aucune douleur, pendant qu'ils ne connoiſſent pas encore le péché, qu'ils n'ont aucune Idée de leur Devoir, que leur Raiſon n'eſt point développée, & qu'ils n'en font aucun uſage, non plus que de leur Liberté; leurs premiéres douleurs prouveroient le commencement de leurs fautes, ſans que ni eux, ni les autres, puſſent deviner en quoi elles conſiſtent. Cet averiſſement même ſeroit inutile, parce qu'on l'attribueroit à un dérangement phyſique de leurs organes, comme en effet c'eſt enſuite de certains changemens qui arrivent à leur Cerveau, que l'Ame, aſſujettie à certaines dépendances de ſon Corps, ſe trouve en état d'exercer des Facultés dont avant cela elle ne faiſoit point d'uſage.

Des douleurs des Enfans

XXII. AU RESTE les douleurs des Enfans ne ſont pas ſi grandes qu'elles paroiſſent ; Leurs larmes & leurs cris ſollicitent les perſonnes les plus dures de courir promptement à leur ſecours, ne fut-ce que pour s'épargner à elles-mêmes des ſentimens desagréables. Mais on voit qu'un Enfant qui venant de tomber pleure en deſeſperé, ſe tait d'abord, ou paree qu'on lui a apris à ſe taire en le menaçant, ou quelquefois par un petit jolict qu'on lui préſente, dont la vuë fait évanouir le ſentiment d'une douleur qui le faiſoit tant crier. Et dans les Adultes on fait que les mouvemens convulſifs qui effraient ſi fort ceux qui les voient, & qui ſollicitent ſi efficacement leur compaſſion & leur ſecours, ne ſont ſouvent accompagnés d'aucune douleur dans ceux qui paroiſſent tant ſouffrir ; Ils ſont alors ſans connoiſſance, & ce qui leur reſte de ſentiment eſt ſi foible qu'ils n'en conſervent aucun ſouvenir.

On continuë à réfléchir ſur les Causes & les effets des maux Phyſiques

XXIII. EN GENERAL les Maux phyſiques qui inondent la Terre ſont des preuves que le genre humain, à qui elle avoit été deſtinée & donnée, eſt tombé dans la deſobéïſſance & dans la diſgrace, & en général ces Maux phyſiques ont leur Uſage, & la Miſéricorde de Dieu, qui tempére ſa Juſtice, a donné aux hommes une telle Nature, qu'ils en peuvent tirer de grandes utilités : Mais il ne s'enſuit pas que dans le détail, chaque Inconvénient ait, dans chaque ſujet où l'on le trouve, une utilité déterminée. La Vie des hommes eſt remplie de deſordres par leur faute, & leur Créateur qui aime ſouverainement l'Ordre pour les avertir & leur faire comprendre, qu'il s'eſt éloigné d'eux, laiſſe ſur la Terre bien des Deſordres, parmi un grand nombre d'autres preuves propres à les convaincre que le Dieu de l'Ordre a fait les Cieux & la Terre, & qu'il les appelle à vivre dans l'Ordre.

Utilités du déſordre que Dieu permet

XXIV. IL EST inconteſtable, que Dieu auroit pû former la Terre, les Plantes, les Animaux, & l'homme enfin, d'une telle maniére qu'aucun des Inconvéniens qui nous étonnent, qui nous affligent, & dont la vuë nous embarraſſe, n'auroient eu lieu : Mais étant trouvé à propos de former des Créatures dans une trés-grande variété, il les a formées plus parfaites, par degrés, les unes que les autres. Dans les plus Imparfaits on voit déja les empreintes d'une ſageſſe & d'une Puiſſance admirable, qui prouvent qu'elles ſont l'Ouvrage du Souverain Maître, & en s'élévant pas degrés des moins parfaites, à celles qui le ſont le plus ; l'admiration croit ſans fin & ſans ceſſe : On ſe perd enfin quand on penſe que cela eſt infiniment au deſſous de l'Etre infini, dont rien ne peut approcher que de loin & beaucoup moins lui reſſembler parfaitement, & on s'abandonne aux mouvemens de l'Adoration la plus profonde.

Par où encore pouvons-nous mieux nous inſtruire de ce que Dieu eſt, que par nôtre attention à tout ce qu'il a fait ? Nous ſintons les obligations que nous lui avons, à proportion que nous comprenons qu'il ne nous devoit rien, & nous rendons à ſa Bonté des actions de graces d'autant plus vives, que nous ſommes convaincus qu'il pouvoit nous donner beaucoup moins qu'il ne nous a donné, & que ſa Bonté ne l'engageoit point à nous faire toutes les graces que nous en avons teçues. Elles ſont l'effet d'une Bonté toute Libre, de ſon choix, & de ſon BON PLAISIR. Les mêmes gradations qui nous inſtruiſent d'autant mieux de ſa ſageſſe & de ſa puiſſance, qu'elles nous en inſtruiſent par dégrés, nous éclairent auſſi ſur ſa Bonté, & nous amênent à nous en former de plus juſtes Idées.

Réflexion, ſur la dépendance où les hommes, ſont les uns des autres.

XXV. UN DESORDRE des plus triſtes & des plus affeux par ſes ſuites, c'eſt celui qui nait de l'efficace de l'exemple, & de la difficulté qu'on a de s'en garantir Des Enfans naiſſent d'un Pere, en qui ils ne voient que des vices. Eſt-ce leur faute s'ils ſont Vicieux ? Ils en auront d'autres qui leur reſſembleront. Que ſont les doit-on penſer ſur leur ſort ? Voilà qui étonne, & qui embaraſſe. Mais ſi on y penſe un peu plus attentivement on connoitra 1. Que ſi un vicieux ſe ſatisfait, pour le moment préſent, lors qu'il ſuit ſon panchant corrumpu, il trouble auſſi lui-même le Repos de ſa vie, & ſe forme un tiſſu d'Inquiétudes & d'Inconvéniens. 2. Il s'attire le mépris & la haine ; & ceux qui ſont le plus ſouvent avec lui, ſont ordinairement ceux qui en ſouffrent le plus. Par là les Enfans d'un Pére vicieux ſentent les incommodités du vice, & apprennent à ſe convaincre qu'il eſt odieux & contraire à la Nature. Voilà une Inſtruction dont il ne tient qu'à eux de profiter, & effectivement on en voit qui prennent le contrepié de leur Pére, par là même qu'ils ont beaucoup ſouffert de ſes défauts.

Le beſoin où ſont les hommes d'emprunter leurs Lumiéres des autres, joint à la peine qu'il y a de les inſtruire, & à tout ce qu'il faut eſſuier de fatigues & de contradiction avant que de les amener à la connoiſſance de la vérité, & en particulier des vérités les plus utiles, & ſur tout la peine qu'on a de les leur faire aimer, relévé aux yeux de Dieu le zéle, & les travaux de ceux qui ſe dévouent à l'utilité des autres, & qui veulent bien riſquer de tout faire pour des Ingrats. Ces peines donnent un merveilleux éclat à la Vertu de ceux qui conſacrent leurs Talens, leur Temps, en un mot tout ce qu'ils ont & tout ce qu'ils peuvent, pour procurer des avantages ſolides à des gens qui ne leur en ſauront peut-être aucun gré. Ainſi les fautes des uns ſervent de relief à la Vertu des autres. Je ne dis pas que ce ſoit pour lui donner ce Relief que Dieu procure le Péché ; mais je dis que s'il n'a pas mis le genre humain dans l'Impuiſſance de jamais pécher, s'il a vu que ſi les uns abuſeroient de leur liberté, il a vu auſſi que les autres en ſeroient un uſage d'autant plus éxcellent, & que le même homme ſe relévoit de de ſes fautes, d'une maniére à aimer la vertu, plus encore qu'il n'auroit fait s'il ne s'en étoit jamais éloigné.

Je ne ſuis pas ſurpris, ſi on trouve en tout cela, des détours peu dignes de la ſageſſe de Dieu, qui pouvoit aller à ſes Fins d'une maniére directe, en imprimant tout d'un coup dans les hommes, tous les dégrés de Vertu, auxquels ils parviennent peu à peu, & par l'attention qu'ils donnent à toutes les circonſtances des événémens qui les frappent. Cette ſurpriſe a effectivement lieu, quand on ſuppoſe que les Créatures ſont des Etres purement paſſifs, que Dieu ſeul eſt Actif, qu'il fait tout en elles & que c'eſt uniquement pour ſe cacher, & pour faire paroître qu'elles font quelque choſe, qu'il ſemble ſe ſervir de tant de Circonſtances, & emploier tant de Circuits.

XXVI. AU LIEU de cela ſuppoſons que Dieu, pour éprouver lui-même, & en même temps, pour faire connoitre au reſte de ſes Créatures, ce qui peut arriver à une Créature Libre, qu'il laiſſeroit à elle même avec des Forces, à la vérité ſuffiſantes, mais pourtant d'une certaine mediocrité, avoit placé Adam

& Eve sur la Terre : Si leur Vie, & celle de leurs Enfans avoit été de la durée de la nôtre ; s'il s'étoit élevé parmi eux des Passions qui eussent été suivies de desordre ; si les uns s'étoient aimés autrement qu'ils ne devoient, les autres s'étoient traversés, & si quelques uns étoient venus jusques aux Coups, & au Meurtre ; s'ils s'étoient laissés aller au Mensonge, à l'Injustice, & à la Fraude ; si des personnes d'une Vie éxemplaire, & d'une doctrine très-pure, propres en tout sens à instruire, & à édifier s'étoient appliquées à les instruire, à les éxhorter, à les reprendre, à les animer de la part de Dieu, par l'espérance, & à les retenir par la crainte. Si un grand nombre s'étoient corrigés, étoient revenus de leurs Illusions, avoient renoncé à leurs Passions, avoient enfin reparé leur Fautes par des Vertus éxcellentes, pendant que d'autres se seroient obstinés à se régler à leur fantaisie, & que quelques-uns même se seroient portés aux dernières Violences contre les gens de bien, dont il leur sembloit que la Vie faisoit leur condamnation : Si enfin au bout de quatre ou cinq siécles, Dieu avoit ressuscité les Morts, & élevé avec eux les gens de bien encore vivans sur la Terre, à une Nature incomparablement plus éxcellente, au dessus de tout danger, de toute erreur & de toute souffrance, & abandonné les méchans au sort qu'ils se seroient choisieux-mêmes, je ne vois pas qu'un tel syſtême pût souffrir de grandes difficultés.

Le temps qui s'eſt passé depuis la Création d'Adam jusqu'à nos jours, & la variété des événemens proportionnés à cette longueur, préſente un beaucoup plus grand nombre de Cas, & forme un Syſtême beaucoup plus étendu, un Plan plus varié : Mais que devient cette étenduë, quand on la compare avec l'Eternité ? Notre eſprit très-borné, qui auroit pu très-aiſément comprendre les raiſons d'un petit plan, s'embarraſſe dans un Plan d'une étenduë beaucoup plus grande. Mais cet embarras vient viſiblement de nôtre peu de connoiſſances : Avec plus d'étenduë d'eſprit, nous verrions auſſi clair dans un Plan très-vaſte, que nous voions dans une petite ſuppoſition qui renferme peu de cas & peu d'étenduë.

Dans de tels cas la Raiſon nous ordonne expréſſément de n'abandonner point des Principes ſûrs, qu'elle nous fournit, parce qu'elle n'eſt pas au fait d'un très-grand nombre de vuës, de ſuites & de combinaiſons dont il faudroit qu'elle fut inſtruite pour lever toutes les Difficultés, qu'on lui oppoſe, pour diſſiper tous les embarras où elle ſe trouve, & pour juſtifier la Providence dans tous les événemens & dans toutes les Circonſtances, ſans le moindre reſte d'obſcurité.

Diction. Article Ezop Note I.

XXVII. Mr. BAYLE ſe fait un plaiſir d'aſſembler des Objections & des Réponſes à l'occaſion de celle qu'Ezope fit à Chilon, *que Dieu abaiſſe les choſes hautes, & éleve les choſes baſſes.* Apres quoi il fait ces remarques.

De la viciſſitude des événemens.

„ Un homme eſt-il devenu riche, ſes Enfans élé-
„ vés dans l'opulence ſe rempliſſent de vanité, ſont
„ prodigues & ſe ruinent. Les enfans de ceux-ci,
„ n'aiant pour toute reſſource que leur induſtrie,
„ travaillent & s'élévent. Un Roiaume acquiert
„ une très-grande puiſſance, il s'enorgueillit, il trai-
„ te fierement ſes Voiſins, chacun craint d'être
„ conquis ; & pour ſe tirer du danger, on forme
„ des ligues ſi formidables, qu'elles abaiſſent le Prin-
„ ce qui s'étoit tant élévé ;

On voit donc la ſageſſe & la Juſtice de la Providence dans ce qui arrive aux Créatures, en les ſuppoſant *actives*. Dieu a donné une telle Nature aux hommes que s'ils abuſoient de leur Liberté, ils trouveroient dans les ſuites mêmes de cet abus, la punition qu'ils méritent. Si les hommes ne ſont que des Etres *paſſifs*, & que Dieu faſſe naître lui-même immédiatement ces alternatives, pour les inſtruire & pour les corriger, il eſt très-naturel & très-raiſonnable de s'étonner qu'il ne faſſe pas auſſi naître la correction & l'inſtruction qu'il ſe propoſe, & que lui ſeul peut faire naître. Mais dès que vous ſuppoſés que Dieu a voulu que les hommes fuſſent des Etres Libres & Actifs, c'eſt aſſés qu'il leur fourniſſe les occaſions de s'inſtruire, c'eſt à eux à en profiter.

Si cette Régle, comme Mr. Bayle le remarque, a ſes éxceptions, & que des familles & des Etats ſubſiſtent long-temps, la Providence a ſes vuës & ſes raiſons pour les faire ainſi ſubſiſter, & ſi l'on pouvoit raſſembler toutes les circonſtances, on en trouveroit auſſi très-ſouvent les cauſes toutes naturelles.

Mr. Bayle qui aime à badiner ſur les Matiéres les plus dignes de reſpect, & qui s'en étoit fait une habitude, regarde le Monde comme un *véritable jeu de baſcule*. Quelle malignité de ſe plaire à répandre du bas & du fortuit ſur ce qu'on doit reſpecter comme grand, & conduit par une ſouveraine ſageſſe !

Si les Maux paſſent les Biens. Article Xenophanes Note F.

XXVIII. Mr. BAYLE va encore plus loin, il entreprend de prouver, que " les Douleurs de la „ vie, n'en égalent pas les amertumes. Ceux qui „ tiennent le contraire, dit-il, s'appuient ſur le paralle- „ le des maladies & de la ſanté. Il y a très-peu de „ perſonnes, à quelque âge qu'on les prenne, qui ne „ puiſſent compter incomparablement plus de jours „ où ils ſe ſont bien portés, que de jours où ils „ ont été malades, & il y a bien des gens qui dans „ l'eſpace de vingt années n'ont pas eu de maladies, qui „ jointes enſemble euſſent pu remplir plus de 15. „ jours. Mais cette comparaiſon eſt trompeuſe ; car „ la ſanté eſt plutôt une indolence qu'un ſentiment „ de plaiſir : c'eſt plutôt une éxemption de ſimple „ mal, qu'un bien ; au lieu que la maladie eſt quel- „ que choſe de bien plus fort que la privation du „ plaiſir : C'eſt un état poſitif, qui plonge l'ame „ dans un ſentiment de ſouffrance, & qui l'accable „ de douleur. Quelqu'un a dit judicieuſement, „ que quand la ſanté eſt toute ſeule, c'eſt un bien „ qui ne ſe fait pas trop ſentir, & qui ne ſert quel- „ quefois qu'à faire ſouhaiter plus ardemment tous „ les autres plaiſirs qu'on ne peut avoir. Servons nous „ d'une comparaiſon empruntée de la doctrine des „ Scholaſtiques : ils diſent que les Corps *rares* con- „ tiennent peu de matiére ſous beaucoup d'étenduë, „ & que les Corps *denſes*, contiennent beaucoup de „ matiére ſous peu d'étenduë. Selon ce principe il „ faudroit dire qu'il y a plus de matiére dans trois „ piés d'eau, que dans deux mille cinq cents piés „ d'air. Voilà l'image de la maladie, & de la ſanté. „ La maladie reſſemble aux Corps *denſes*, & la ſanté „ aux corps *rares*. La ſanté s'étend ſur beaucoup „ d'années de ſuite & néanmoins elle ne contient „ que peu de bien. La maladie ne s'étend que ſur „ quelque jours, & néanmoins elle renferme beau- „ coup de mal. Si l'on avoit des balances pour „ peſer une maladie de 15. jours & une ſanté de 15 „ ans, on verroit ce que l'on éprouve, quand on „ met en équilibre un ſac de plume & une piéce de „ plomb. D'un côté l'on voit un Corps qui rem- „ plit un grand eſpace, & de l'autre un fort petit „ Corps. Cependant il n'y a pas plus de poids ſous „ ce grand eſpace que ſous le petit. Gardons-nous „ donc bien de l'illuſion que nous pourroit faire dans le „ parallèle de la maladie & de la ſanté, l'étenduë de celui- „ ci. Vous m'allés dire que la ſanté eſt conſidérable, „ non ſeulement par la raiſon qu'elle nous éxempte „ d'un très-grand mal, mais auſſi par la Liberté „ qu'elle nous donne de goûter mille plaiſirs vifs & „ très-ſenſibles. J'accorde tout cela : mais il faut „ d'ailleurs conſidérer, qu'y aiant deux ſortes de „ maux auxquels nous ſommes aſſujettis, elle ne nous „ ſauve que de l'une, & nous laiſſe pleinement éxpoſés „ à l'autre. Nous ſommes ſujets, à la douleur & „ à la triſteſſe, deux fleaux ſi terribles, qu'on ne „ ſauroit décider lequel eſt le plus affreux. La ſanté „ la

„ la plus vigoureuſe ne garantit pas du chagrin. Or
„ le chagrin eſt une choſe qui coule ſur nous par
„ mille & mille canaux, & qui eſt de la nature des Corps
„ *denſes* ; il renferme beaucoup de matiére ſous un fort
„ petit volume ; le mal y eſt entaſſé, ſerré, foulé.
„ Une heure de chagrin contient plus de mal,
„ qu'il n'y a de bien dans ſix ou ſept jours com-
„ modes. On me parloit l'autre jour d'un homme
„ qui s'étoit tué, après un chagrin de trois ou qua-
„ tre ſemaines. Chaque nuit il avoit mis ſon épée
„ ſous ſon chevet dans l'eſpérance d'avoir le courage
„ de ſe tuër, lors que les ténébres augmenteroient
„ ſa triſteſſe : mais il manqua ſa réſolution pluſieurs
„ nuits de ſuite : Enfin il n'eut plus la force de re-
„ ſiſter à ſon chagrin, il ſe coupa les veines du bras.
„ Je ſoûtiens que tous les pluſirs dont cet homme
„ avoit joui pendant 30. ans, n'égaleroient pas les
„ maux qu'il ſouffrit pendant le dernier Mois de ſa
„ Vie, ſi on les peſoit dans une juſte balance. Re-
„ courés à mon paralléle des Corps *denſes*, & des
„ Corps *rares*, & ſouvenés-vous de ceci, c'eſt que les
„ biens de cette Vie ſont moins un bien, que les
„ maux un mal. Les maux ſont pour l'ordinaire
„ beaucoup plus purs que les biens : le ſentiment vif du
„ pluſir ne dure pas ; il s'émouſſe promptement, il
„ eſt ſuivi du dégoût. Ce qui nous paroiſſoit un
„ grand bien quand nous n'en jouiſſions pas, ne nous
„ touche guére quand nous l'avons : ainſi nous ac-
„ quérons avec mille peines, & avec mille inquiétu-
„ des ce que nous ne poſſedons qu'avec une joie mé-
„ diocre ; le plus ſouvent la peur de perdre le bien
„ que nous poſſedons, ſurpaſſe toutes les dou-
„ ceurs de la joüiſſance.

J'ai crû que je devois mettre ſous les yeux de mon Lecteur cet article tout entier, quoique long : On auroit pû m'accuſer d'avoir affoibli les Preuves de Mr. Bayle ſi je ne les avois éxaminées que par mor-ceaux, & ſi j'en avois retranché quelques Lignes : C'eſt en effet de leur liaiſon qu'elles tirent leur prin-cipale force : On paſſe rapidement de l'une à l'autre, ſans ſe donner la peine de les éxaminer, & après en avoir achevé la lecture, on ſe trouve ébloui, & on ſe rend à la Concluſion, ſans penſer qu'il ſeroit à propos de repaſſer ſur tous les Principes dont elle eſt tirée.

Si Mr. Bayle avoit eu cette Foi dont il ſe vante, & qu'il fait ſonner ſi haut, il auroit ſoupçonné ſon Raiſonnement de Sophiſme, puiſ qu'il lui eſt tout contraire. Sous l'ancienne Oeconomie Dieu avoit promis la *Longueur des jours* pour une des recompenſes de la *piété* ; Et la nouvelle Oeconomie a *les promeſſes de la Vie preſente*, auſſi bien que *celles de la Vie à venir*. Jeſus Chriſt ne ſe contente pas de promettre *La Vie éternelle* à ceux qui ſont prêts de tout abandon-ner pour lui, il leur promet encore le *Centuple dès cette Vie*. L'Apotre fait conſidérer aux Fidelles à qui il écrit, comme une faveur de Dieu, ce que leur vie n'a pas encore été expoſée : Et qu'ils n'ont pas ſouffert juſques au ſang : Et & quel mérite y auroit-il à perdre avec réſignation la Vie, ſi les Maux paſſent de beaucoup les Biens ?

Matt. XIX. 29.

Ep. aux Hebr. Chap. X. vſ. 32. 33. 34. Chap. IX. vſ. 4. ſuivans.

Les Sophiſmes de Mr. Bayle ſe refutent par l'éx-périence, comme celui de Zenon contre l'éxiſtence du mouvement. Combien voit-on de Vieillards ca-ducs qui ſavent ſi bon gré à ceux qui paroiſſent s'in-tereſſer à la conſervation de leur Vie, toute lan-guiſſante qu'elle ſoit ? Combien ne voit-on pas de goutteux qui attaqués d'une Maladie dangereuſe, ſou-haitent un accès de goûte, pour ſe tirer de ce dan-ger, & ſe félicitent quand il vient ? Nous plaignons ceux qui ſouffrent des douleurs, mais nous ſommes tout autrement allarmés d'une Maladie qui, ſans faire ſouffrir, met le Malade en danger. Eſope avoit bien con-nu la nature de l'homme, lorſque, dans ſa fable du Vieil-lard accablé d'un fardeau qu'il porte, il fait voir que ceux qui ſouhaitent la Mort, dans les momens de leur impatience, ne s'éxpriment ainſi que parce qu'ils ne penſent pas aſſés à ce qu'ils diſent : Et peut-on compter ſur le témoignage de ceux qui parlent ainſi ? La Vie d'un ſimple ſoldat eſt quelquefois très-labo-rieuſe ; Mais ſur cent mille s'en trouvera-t-il trois qui ne ſe félicitent de s'être heureuſement tirés d'une bataille.

Quand je veux m'aſſûrer ſi un Portrait eſt bon, & repréſente bien au naturel, au lieu d'en juger par la Beauté, & par le ſavant mélange des couleurs, au lieu d'en juger par la délicateſſe & par la force des traits, & par d'autres endroits qui attirent l'atten-tion du Spectateur, je le compare à l'Original. Mr. Bayle vient de faire un Portrait de la Vie humaine qui la repréſente comme un tas d'Infortunes, mêlées d'un petit nombre de Biens : Commerecés avec les hommes, rendés-vous attentif à l'amour qu'ils ont pour la Vie, & au pluſir qu'ils trouvent dans leurs amuſemens, vous verrés que le Portrait ne reſſemble point à l'Original. Il en eſt des éxagérations de Mr. Bayle comme de celles des faiſeurs de Romans ; on lit avec pluſir les Caractéres qu'ils donnent de leurs héros, ſoit par rapport à la valeur, ſoit par rapport à l'amour ; mais dès qu'on veut chercher parmi les hommes des Originaux qui reſſemblent à ces perſon-nages, on ſe trouve bien loin de compte.

Les hommes ſe trompent dans les Comparaiſons qu'ils font d'une maladie préſente avec un bien-aiſé dont-ils ont joui, parce qu'ils ne ſixent pas leur atten-tion ſur le paſſé, comme ſur le préſent. Dès que leur ſanté ſe rétablit, la douceur qu'ils en reſſentent eſt ſi vive que pour vivre heureux, il leur ſuffiroit d'en conſerver cette même Idée : S'ils ne le font pas, c'eſt leur faute. Cependant cette faute ne les rend pas miſérables : La Santé les mettant en état d'agir, au lieu de donner à elle ſeule toute leur attention, ou au moins une grande partie de leur attention, ils la partagent entre un grand nombre d'Objets ; par là il leur arrive de ne ſentir pas le prix de chacun, mais le nombre des ſatisfactions repare le foible degré de chacune en particulier.

On ſait que rien n'eſt plus éblouiſſant que les Comparaiſons, & que pour ne pas s'y laiſſer trom-per, il faut abandonner la Métaphore, & paſſer de l'Image à la choſe même, l'enviſager telle qu'elle eſt, & non telle que la comparaiſon la ſuppoſe. Si on prend ces précautions, la Comparaiſon des Corps *denſes* & des Corps *rares* s'évanouïra ſans effet. De mille malades, à peine s'en trouvera-t-il un qui ne ſouhaite le retour de ſa famé, plutôt que la mort, ils ne ſont donc point dans la penſée que les Maux l'emportent ſur les Biens.

Un petit nombre d'éxemples, & à plus forte rai-ſon un ſeul ne prouve rien, contre une infinité d'au-tres. Un homme ſe tue. Mr. Bayle ſoutient, *que tous les pluſirs dont-il avoit joui pendant 30. ans n'é-galoient point les maux qui le tourmentérent le dernier Mois de ſa vie.* Mais autre eſt de ſoutenir, autre eſt de prouver ; L'Argument de Mr. Bayle ſeroit très-bon, ſi jamais les hommes ne prenoient de parti qu'enſuite d'un raiſonnement ſenſé ; mais combien de fois ne ſe trompent-ils pas dans les Partis qu'ils prennent, & dans les Trocs qu'ils font, parce qu'au lieu de conſulter la Raiſon, ils s'abandonnent aux Il-luſions de quelque fantaiſie ?

Article Xenophanes Note E.

Les choſes du monde ont deux faces : Le ſage les regarde ſous celle qui l'accommode. Antonin Em-pereur, Epictéte Eſclave l'ont ainſi enſeigné par leur Conduite, auſſi bien que par leur Doctrine ; & dans le Siécle précédent la vie du célébre Scarron, en a été une preuve continuelle. Pourquoi Mr. Bayle a-t-il affecté de ne citer point Montaigne ſur ce ſujet, c'eſt un de ſes Heros, & en qualité de fidelle Rappor-teur, il ne devoit pas négliger de faire parler ce fi-delle Témoin, qui prouve par de bonnes raiſons, par divers éxemples, & par le ſien en particulier, que les

Maux tirent leurs principales forces de nos opinions & des foibleſſes dont nous ſommes les Cauſes, & que ſi leur préſence à quelque choſe de douloureux, ces douleurs ſervent à donner une nouvelle pointe aux agrémens qui les ſuivent. C'eſt une Remarque que Socrate faiſoit dans ſa priſon un peu avant que de mourir.

Mauvaiſe horreur pour la foiblеſſe.

XXIX. TOUT ce que Mr. Bayle vient de dire, & tout ce qu'il ajoûte ailleurs que le Mal l'emporte ſur le Bien, ruine l'hypothèſe des deux principes, pour laquelle il combat ſi ſouvent. Car ou Mr. Bayle ſe trompe dans ſon calcul, ou le mauvais principe l'emporte ſur le bon, puis qu'il fait plus de Mal que celui-ci ne fait de Bien. J'étens ailleurs cette réfléxion.

Uſage des maladies Article Xenophanes. Note F.

XXX. LA SANTE, dit Mr. Bayle, *conſidérée toute ſeule eſt plutôt une Indolence qu'un ſentiment de plaiſir.* Les Maux qui traverſent la vie, ne ſont donc pas ſans uſage, puiſque par leur moien, la ſanté, d'un bien *négatif* qu'elle eſt en elle-même, devient un bien *poſitif*. Je ne dis pas que Dieu a fait naître les Maladies dans ce deſſein, & uniquement pour rendre la ſanté plus délicieuſe; je me borne à dire que par la Bonté de ſa Providence les hommes trouvent moien de tirer parti de leurs Maux.

Réflexions ſur les chagrins & leurs cauſes.

XXXI. Mr. BAYLE prévoit bien ce qu'on lui répondra; que nous nous faiſons nous-mêmes nos Chagrins, parce que nous prenons mal les choſes, parce que nous voulons être Injuſtes & envieux, parce que nous détournons nôtre attention de ce qui devroit l'occuper, & que nous l'arrêtons ſur ce à quoi il faudroit la réfuſer. " Mais, dit Mr. Bayle, ce ſeroit „ ſortir de l'état de la Queſtion, que de dire que „ l'hommes'afflige mal-à-propos; car il ne s'agit pas „ ici de ſavoir ſi les chagrins de l'homme ſont raiſonnables, ou l'effet de ſa foibleſſe, il s'agit de ſavoir s'il y a des chagrins. Cela même qu'on ſe „ chagrine ſans raiſon, & qu'on ſe rend malheureux „ par ſa propre faute, eſt un mal.

Ce n'eſt point ſortir de l'état de la Queſtion; car je penſe que cette queſtion regarde la Providence, & la facilité de la juſtifier ſans avoir recours aux divers Principes. Dieu a formé les hommes Libres & Actifs: Ceux qui voudront lui obéir deviendront infiniment heureux: Ceux qui refuſent de faire ce qu'ils lui doivent, ſe rendent eux-mêmes miſérables: Qu'ils ſe plaignent donc d'eux mêmes, & nullement de Dieu.

Ibidem.

„ Un bien très-grand en lui-même, *dit-il*, qui „ n'excéderoit qu'un plaiſir fort médiocre, ne devroit paſſer que pour un bien médiocre: mais un „ mal petit en lui-même qui excéderoit une inquiétude, un chagrin, une douleur inſupportable, devroit paſſer pour un très-grand mal: de ſorte qu'afin qu'un homme puiſſe être dit moins heureux „ que malheureux, il ſuffit qu'on lui envoie 3. maux „ ſur 30. biens, ſi ces trois maux auſſi petits en „ eux-mêmes qu'il vous plaira, lui donnent plus „ d'inquiétude, que les 30. biens auſſi grands en eux-„ mêmes qu'il vous plaira, ne lui cauſent de plaiſir. „ Le Gouvernement d'une Province, eſt en lui-même „ un plus grand bien qu'un ruban; & néanmoins ſi un „ Duc & Pair reſſentoit plus de joie en recevant un ruban „ de ſa maitreſſe, qu'en obtenant de ſon Roi le gouvernement d'une Province, je dis qu'un ruban ſe-„ roit pour lui un plus grand bien que l'autorité „ de Gouverneur. Par la même raiſon ce ſeroit pour „ lui un plus grand mal d'être privé de ce ruban, „ que d'être privé de ſa charge, s'il ſentoit plus de „ chagrin en ſe privant du ruban qu'en perdant ſa „ charge.

J'adopte cette comparaiſon, & elle me met en droit de regarder comme des foux, la plupart de ceux qui ſe plaignent, mais comme des foux qui le ſont, parce qu'ils veulent l'être. En vain on m'objectera. *C'eſt un grand mal d'être fou, & un plus grand mal de vouloir l'être*; l'Objection auroit de la force, ſi Dieu inſpiroit aux hommes cette volonté.

Toute cette diſpute ſur la Quantité du *mal* comparée à celle du *bien*, & les conſéquences qu'on en tire, ſe réduiſent à des paroles perdues, par le moien de celles-ci qui ſont de Mr. Bayle.

„ Il faut conſulter, dit-il, ce que la *Ibidem.* „ Théologie nous enſeigne de Dieu, entant que „ Pere, & entant que Juge du Genre humain. Ces „ deux relations demandent que l'homme ſente du „ bien & du mal; mais la Queſtion eſt ſi le Mal N.B. „ ſurpaſſe le Bien, & ſur cela je ne penſe pas qu'on „ puiſſe former autre choſe que des Opinions & des „ Conjectures.

„ Perſonne ne peut bien juger ni du malheur, „ ni du bonheur de ſon prochain. Nous ne con-„ noiſſons pas ce qu'un autre ſent; nous ne con-N.B. „ noiſſons que les Cauſes extérieures du mal & du „ bien: Or ces cauſes ne ſont pas toûjours proportionnées à leurs effets; celles qui nous ſemblent „ petites produiſent ſouvent un ſentiment vif; celles „ qui nous ſemblent grandes, ne produiſent aſſés ſouvent qu'un ſentiment foible.

C'et aveu de Mr. Bayle ſemble mettre en droit de conclure, que toute cette longue Diſcuſſion ſur les Biens & les Maux de cette vie, & ſur l'éxces de l'un par deſſus l'autre n'aboutiſſent qu'à donner des preuves de la fécondité de ſon génie, & de ſa facilité de mettre à profit ſes lectures.

Il s'étend enſuite à prouver que le nombre de ceux qui ont ſenti plus de bonheur que de malheur, ſe trouvera plûtot chés les Païans, que chés les *Ibidem.* grands. " De tout ce que je viens de dire, il me paroit, *dit-il*, qu'on peut ſeulement conclure, que „ la Condition des Grands, n'eſt pas ſi heureuſe que N.B. „ leurs Inférieurs le l'imaginent, & que le petit peuple n'eſt point ſi miſérable qu'il le paroit à ceux „ qui ſont prévenus pour l'éclat de la fortune.

Ce qui trouble le plus ordiniairement la félicité des hommes riches & en place; *C'eſt*, dit Mr. Bayle, *Ibidem. que non ſeulement l'on a peur de perdre ce que l'on poſſéde, mais auſſi l'on a le chagrin de voir que d'autres gens nous égalent ou nous ſurpaſſent, & que d'autres ſeront bientôt en état de nous atteindre, & puis de nous gagner le devant.* N.B.

Je reconnois que de tout ce qui contribue à l'Infélicité des hommes, rien n'eſt plus odieux & plus dangereux en même temps, que le panchant à l'envie, ſuite ordinaire d'une paſſion éxceſſive pour la diſtinction, & d'une fauſſe Idée de la Gloire: Il n'y a rien qui trouble les hommes, & qui les dérange d'avantage. J'ai parlé des maux qu'on s'attire dès qu'on s'abandonne à ce Penchant, j'en ai fait voir l'Injuſtice, & j'ai propoſé un grand nombre de moiens très-efficaces pour s'en garantir dans ma Logique, & fur tout dans le Chapitre XI. de la premiére Section.

„ Il eſt temps de mettre fin à ces lieux com-*Ibidem.* „ muns, dit Mr. Bayle. Faiſons-le par quatre pe-„ tites Remarques. La prémiére eſt qu'à prendre en „ gros tout le genre humain, il ſemble que Xeno-„ phanes auroit pû dire, que le Chagrin & la Dou-„ leur y prévalent ſur le plaiſir. 2. qu'il y a des „ particuliers dont on a lieu de préſumer qu'ils ſen-„ tent dans cette vie beaucoup plus de bien que de „ mal. 3. Qu'il y en a d'autres dont-on peut croire „ qu'ils ſentent beaucoup plus de mal que de bien. 4. „ Que ma ſeconde propoſition eſt ſur tout probable, „ à l'égard de ceux qui meurent avant le déclin de „ l'âge, & que la quatriéme paroit principalement „ certaine, à l'égard de ceux qui vont juſqu'à la „ vieilleſſe décrépite.

A ces quatre Concluſions de Mr. Bayle, j'ajouterai ſeulement, que dans quelque état que l'on ſe trouve, ce que l'on goute de douceurs, & ce que l'on ſoufre de chagrin, dépend très-ſouvent de la maniére dont on enviſage les choſes, de ſorte que dans les mêmes cir-

circonſtances, l'un déplorera ſon ſort, & l'autre trouvera le ſien très-ſupportable, ou, l'un ne ſera que médiocrement ſatisfait, & l'autre ſera très-content du ſien.

Pour juger ſûrement ſi les Biens de la Vie ſurpaſſent les Maux, ou en ſont ſurpaſſés, il eſt preſque inutile de conſulter les autres & de compter les ſuffrages: Une même perſonne prononcera là-deſſus différemment, ſuivant les différences circonſtances, & la différente humeur où elle ſe trouvera: Un homme goutteux s'écriera qu'il ſeroit bien heureux, s'il touchoit ſa fin dernier jour. En vain on l'exhortera à prendre patience & à fléchir ſur un grand nombre de graces par où Dieu l'a diſtingué des autres hommes: A tout cela il ne répondra qu'en gémiſſant; mais un Mois après la fin de ſes douleurs, on le verra ſe livrer au plaiſir, & refuſer ſon attention à tout ce qu'on lui dira pour le modérer, & pour prévenir les retours douloureux de ſon mal. La Douleur & le plaiſir prévalent, tour à tour, l'un ſur l'autre dans ſon eſprit. Tantôt les plaiſirs lui paroiſſent trop païés de beaucoup, tantôt leur vivacité mérite bien qu'on s'expoſe pour eux à la Douleur. Les Auteurs qui écrivent ſur ces matières ſe livrent encore à leurs paſſions, & n'enviſagent guére les choſes que d'un certain côté. Soit qu'ils entreprennent de décrire ce que la Vie a de délicieux, ſoit qu'ils s'apliquent à en étaler les miſéres, leur principal but eſt de faire briller leur eloquence, & de charmer ou d'attendrir leurs Lecteurs.

Cet Orateur qui repréſenta les miſéres de la Vie d'une maniére ſi touchante, qu'un grand nombre de ſes Auditeurs frapés de ces raiſons, & hs de porter un fardeau ſi peſant, ſe donnérent la mort, rendit lui-même leur vie malheureuſe par le bouleverſement qu'il jetta dans leurs Idées, car avant cela ils n'étoient pas mécontens de leur ſort. Mais quant à lui, puiſqu'il conſervoit ſa vie, il n'en étoit pas ennuié, & il falloit qu'il ſe trouvât bien ſenſible au plaiſir de parler éloquemment pour en faire un tel uſage.

En vain donc Mr. Bayle cite Orateurs & Poëtes. On ſait que les expreſſions ſententieuſes, le ſtile Poëtique, & en général tout ce qu'on dit d'une maniére qui brille, doit toujours ſe prendre au rabais, quelquefois plus, quelquefois moins. Il n'y a qu'à examiner l'un après l'autre les éxemples qu'il allégue, pour ſe convaincre que la plus grande partie des Inquiétudes que les hommes ſe donnent, ils pourroient ſe les épargner. C'eſt leur faute s'ils cherchentleur félicité dans ce qui n'eſt pas en leur pouvoir, pendant qu'ils peuvent s'en procurer un très-grand fond par leur application à la Vertu. C'eſt encore un malheur, qu'ils doivent mettre ſur leur compte, d'être plus attentifs à ce qui leur échape qu'à ce qu'ils acquiérent, & à ce qu'ils n'ont pas qu'à ce dont ils ſont en poſſeſſion.

On continue à refuter Mr. Bayle ſur la Félicité humaine. Article Xenophanes Note D.

XXXII. CE SUJET me conduit à des Réflexions plus ſérieuſes & plus utiles. Et je repaſſe ſur ces paroles de Socrate rapportées par Mr. Bayle.

„ Tu ne penſes pas, dit-il, à un Diſciple qui nioit „ la Providence, que les Dieux aient ſoin des hom„ mes, eux qui *premiérement* ont accordé à l'homme ſeul „ le privilége de marcher droit, ce qui lui donne un „ grand avantage pour découvrir de loin pour confidé„ rer plus à ſon aiſe les choſes d'enhaut, & pour „ éviter beaucoup d'incommodités. Enſuite tous les „ Animaux qui marchent, ont des pies; mais ils „ n'en tirent point d'autre uſage que de marcher. „ Outre cela les Dieux ont donné des mains à l'hom„ me, par le moien deſquelles il ſe rend le plus heu„ reux animal du Monde. Tous les Animaux ont „ des Langues; mais il n'y a que la Langue de „ l'homme qui puiſſe former des paroles, dont il „ explique ſes penſées, & par laquelle il ſe com„ munique à ſes ſemblables. Et pour montrer mê„ me que les Dieux ont eu ſoin de nos plaiſirs, „ ils n'ont point déterminé de ſaiſon pour les amour „ des hommes qui peuvent jouïr à toute heure „ juſqu'à leur éxtrême vieilleſſe d'une volupté que „ les Bêtes ne goûtent qu'en un certain temps de „ l'année. Enfin ils ne ſe ſont pas contentés d'a„ voir fait à l'homme tant d'avantages pour le Corps, „ ils lui ont encore donné une Ame la plus éxcel„ lente de toutes. Car quelle eſt l'Ame des ani„ maux, qui connoiſſe l'etre des Dieux, par qui „ ſont faits tant de merveilleux Ouvrages? Y a-t-il „ une autre eſpéce que les hommes qui les ſerve & „ qui les adore. Quel eſt l'Animal qui puiſſe „ comme lui ſe défendre de la faim, de la ſoif, „ du chaud; qui puiſſe comme nous trouver des „ remédes aux maladies, qui puiſſe éxercer ſa for„ ce, qui ſoit capable d'apprendre, qui retienne ſi „ parfaitement les choſes qu'il a vuës, qu'il a „ ſçuës? En un mot il eſt clair que l'homme „ eſt un Dieu, en comparaiſon des autres eſpéces „ vivantes, vu l'avantage qu'il a naturellement ſur „ elles, tant du Corps que de l'Ame.

Il eſt facile de pouſſer les réflexions de ce grand Philoſophe. Dieu a certainement diſtingué l'homme par de très-grands avantages: Mais quand je viens à éxaminer de près à quoi ſe réduit la Vie que tant de préſents du Créateur ſervent à conſerver & à rendre heureuſe, je ſuis ſurpris de voir que tant de Reſſorts dans la conſtruction du Corps humain, que tant d'Activité dans la Raiſon qui l'accompagne, que tant de Magnificence dans les Objets qui l'environnent, aboutiſſent à ſi peu de choſes. Un jeune Enfant me paroit aſſés content de ſon ſort, & je ne m'étonne pas qu'il aime la Vie. Quand il a ſommeil, on le met dans un bon lit, il dort ſans inquiétude, il ſe réveille ſans ſouci, on lui fournit tout ce qui lui faut, d'habits & de nourriture, ſans attendre ſeulement qu'il le demande, il eſt ſenſible à tous les préſens & à toutes les careſſes par où on cherche à le réjoüir, il paſſe la journée entiére en amuſemens agréables: Mais dès qu'il eſt parvenu à un âge où les forces de ſon Corps & de ſon Eſprit, demandent qu'on lui faſſe commencer d'apprendre à pourvoir lui-même à ſes intérêts; il faut qu'il renonce à bien des choſes propres à lui-faire plaiſir, pour s'appliquer à d'autres qui ne ſont point de ſon goût. Il faut qu'il paſſe bien des heures dans la contrainte, & qu'il ſe fatigue à apprendre bien des choſes dont il n'eſt pas en état de prévoir l'utilité. Dès que l'âge des plaiſirs, & d'entrer dans le Monde eſt venu, il ſe livre à ſes ſens & à ſes paſſions, il ruine bientôt ſa ſanté, & il uſe les ſources mêmes de ſa Félicité; il s'attire du Mépris & des Cenſures, & par le mauvais uſage qu'il fait de ſon bien, il s'expoſe à en manquer. D'un autre côté, quel déſagrément de refuſer toûjours à ſes déſirs une partie de ce qu'ils demandent avec tant de vivacité! quel déſagrément que d'être toûjours en garde contre ſoi-même! Les plaiſirs des ſens ne ſont pas faits pour nous rendre heureux, puiſqu'on eſt réduit à n'en uſer qu'avec tant de modération. Se tournera-t-on du côté de la gloire & de la fortune? Dans toutes ſortes de conditions, l'Ambition eſt une ſource de haine, d'envie, d'injuſtices, d'injures, de vengeance. Le point d'honneur met ſouvent des perſonnes qui paroiſſoient les plus unies, dans la néceſſité de s'égorger. Les Sivans ne ſe battent qu'à coups de plumes, mais dès que la paſſion les anime, ſouvent-ils ne ſavent ce qu'ils diſent ſur les Queſtions même les plus importantes, & les plus faciles à éclaircir. Mr. Bayle en donne des éxemples dans ce qu'il rapporte des Diſputes de Mrs. Jurieu & Saurin. On porte la fureur encore beaucoup plus loin; Qu'on liſe l'article de *Zanchius*, & on y verra des Exemples de ce qui ſe paſſe tous les jours.

Pour vivre à l'abri de ces Orages, prendra-t-on le parti de vivre dans la retraite & dans l'obſcurité? Mais

Mais la Raiſon peut-elle approuver qu'on préfére un Repos qui tient de la Molleſſe & de la Lacheté, à ſe rendre utile au Genre humain, quand on peut lui rendre des ſervices ? Et de la maniére dont le Cœur de l'homme eſt fait, peut-on, ſans des efforts très-pénibles, ou ſans une habitude acquiſe par de longs & pénibles efforts, voir, dans l'état d'obſcurité & d'abaiſſement où l'on ſe trouve placé, l'éclat & la fierté des autres ? La plupart des hommes encore ne ſont-ils pas nés d'une complexion & dans des circonſtances à pouvoir vivre Iſolés ? On a des Enfans, on a des Parens, ne veut-on rien faire pour eux ? Il n'eſt preſque pas poſſible de choiſir un genre de vie, où l'on ne ſoit expoſé aux agitations & aux Flots de la Societé, & où l'on n'ait pas des disgraces & des traverſes à ſoûtenir.

Dans ces fatalités inévitables il eſt un moien de ſe procurer une ſatisfaction ſolide, c'eſt d'aprendre à s'éclairer & à faire ſon Devoir. Mais ſur pluſieurs milliers d'hommes s'en trouvera-t-il aiſément deux qui ne ſe liſſent de ſuivre la Vertu, ſans autre bruit que le plaiſir de s'y attacher ? Ces embarras diſparoitront dès que la Raiſon ſe ſera élevée aux Idées de la Réligion. Dieu aime les hommes vertueux, il eſt le témoin continuel de leur application, & il en ſera le Rémunerateur. Quel affreux renverſement que de paſſer ſa vie abandonné aux Voluptés, ou à l'Ambition, ou comme font la plus part des hommes, eſclave de l'une & de l'autre ? Qu'elle triſte reſſource que celle de la Vertu, pénible par rapport aux ſens & aux paſſions, ſouvent inſultée par les hommes, & en obſtacle à la fortune, ſi de plus, elle eſt indifférente à Dieu ?

Un homme qui par tempérament ou par habitude s'eſt fait un fonds d'indolence, & qui regarde preſque toutes choſes d'un œil indifférent, ou du moins avec très-peu de ſenſibilité, paſſera ſans doute ſa vie avec moins d'Inquiétude, mais en échange la paſſera avec peu de Plaiſir. De l'Indolence à l'ennui, il n'y a pas loin, & il eſt bien difficile de ne pas s'ennuier de ceux, dans le commerce deſquels on eſt obligé de paſſer ſa Vie, quand on n'a pour eux que de l'indifférence. Il n'y a que l'affection qui empêche que la préſence continuelle d'une même perſonne ne nous ſoit à charge.

Mais ſi au lieu de cet état d'Indolence qui certainement eſt rare, on s'aime ſoi-même, & on s'intéreſſe à ſon ſort avec quelque vivacité; Eſt-il poſſible que toutes les douceurs qu'on goûte, n'entretiennent & même n'augmentent l'attachement naturel qu'on a pour la Vie ? Or dès qu'on en eſt là, eſt-il poſſible que la crainte de la perdre, & que la penſée même que cette perte eſt inévitable, ne répande pas à tout coup des mortifications, & des triſtes images ſur tout ce que l'on éprouve de félicité ? Pour écarter ces Idées importunes, s'abrutira-t-on, s'enyvrera-t-on pour ſe livrer tout entier au plaiſir, fuira-t-on toutes les occaſions de réfléchir ? s'éforcera-t-on d'éteindre ſa Raiſon ? Qu'elle éxtrémité ! L'homme eſt de tous les Animaux celui dont le Corps eſt moins propre à ſe défendre, & le moins pourvû de tout ce qui lui eſt néceſſaire pour ſe procurer ce dont il a beſoin. La Raiſon ſeule peut ſuppléer à ce qui lui manque, & par l'uſage qu'il en fait faire, ſi rend ſa vie plus ſûre & plus commode. Mais cette Raiſon devient bien-tôt une ſource d'Inquiétudes, & elle empoiſonne le préſent par là même, que ſa vuë s'étend ſur l'avenir. Il faut éteindre ſes lumiéres, l'affoiblir, l'abrutir, ou devenir miſérable par le ſecours même qu'on en a reçu pour s'empêcher de l'être; Mais les Vérités de la Réligion développent le fort de l'homme, qui ſans elle eſt une énigme des plus inéxplicables.

Dès que la Réligion a perſuadé un homme de l'heureuſe l'Immortalité qui l'attend, il eſt au deſſus de la Crainte de la Mort, & il n'a plus beſoin ni de s'étourdir ni de faire de grands efforts, pour n'être pas allarmé par cette Idée. Il ſoutient encore, avec une grande réſignation, l'éloignement des perſonnes qui lui ſont chéres, & pour continuer ſon voiage, non ſeulement avec cette Réſignation, mais de plus avec joie & avec action de graces, il tourne ſes yeux ſur un grand nombre de ſujets de ſatisfaction qui lui reſtent encore. Le fond de ſon cœur, rempli de l'amour de Dieu, de la tranquilité & de la ſatisfaction inxéprimable qui en ſont les ſuites, peut aiſément ſe paſſer du reſte. Il n'eſtime point les autres objets au-delà de leur prix, & il ne les aime pas plus qu'il ne doit; Mais il n'eſt point non plus inſenſible à leur mérite, & tout ce qui eſt de quelque valeur eſt regardé avec plaiſir par ſon ame ſatisfaite. Un homme à qui les vérités de la Réligion ont appris à penſer ſi juſte, ſoûtient les orages de l'adverſité, ſans en être ébranlé: Dans les poſtes les plus élévés, il ne tire pas ſa ſatisfaction de ce qu'il ſe voit au-deſſus des autres hommes, mais de ce qu'il ne néglige rien de ce qui eſt en ſa puiſſance pour remplir les Devoirs de ſon élevation. Il eſt encore beaucoup plus facile à ceux qui vivent dans les rangs les plus abaiſſés de ſe ſoûtenir dans la tranquilité : A peine connoiſſent ils les paſſions qui ſont les plus propres à la troubler, & ils ne ſe trouvent point dans les circonſtances qui les éxcitent; L'habitude au travail le leur rend aiſé, & le travail les rend robuſtes; un petit nombre de connoiſſances leur ſuffit. Dès que leur cœur eſt aſſés Chrétien pour ſe repoſer ſur la Providence, & pour regarder la Faînéantiſe comme un Mal qui ne ſauroit manquer de leur en attirer d'autres, vous les voiés s'affectionner au travail avec une diligence qui les remplit de contentement, ils en recueillent les fruits avec alégreſſe, ils en uſent d'un Cœur content, & lorſque des Accidens les leur enléve nt, ils ont dans leur réſignation à la Providence, & dans la force de leurs bras, des reſſources qui les ſoutiennent, & qui leur empêchent de s'abattre. Ce ſont là des Vérités d'éxpérience; & pour s'inſtruire ſolidement ſur la difficile & ſur la Miſére des hommes, au lieu de conſulter les Livres dont les Auteurs ſe ſont étudiés à faire des peintures fauſſes & éxagerées, il faut ſe rendre attentif à ce qui ſe paſſe, & on trouvera dans la conduite du Vulgaire, des Leçons qui condamneront hautement les Plaintes des autres hommes, & leur Impatience. A tout coup on aura occaſion de rappeller dans ſa mémoire cette réfléxion de Ciceron, *l'habitude procurer-a-t-elle à un homme qui ne raiſonne point, ce que la Raiſon* (ajoutons ce que la Réligion) *ne ſauroit procurer de ſageſſe & de tranquilité à un Philoſophe* (& à un Chrétien ?)

XXXIII. Mr. BAYLE ne ſe laſſe point de ramener à peu près les mêmes objections, mais ſous des tours ou des noms nouveaux. " Un Journaliſte ſoutient, *dit Mr. Bayle*, que les effets de la bonté ſont plus étendus, que les effets de la punition. Voi-ci ſes paroles. *De toutes les Vertus de Dieu, ce ſeroit* „ *la bonté qui ſeroit la plus viſible, ſi les hommes ſe ſer-* „ *voient de réflexion. Quelle bonté n'eſt-ce pas d'avoir* „ *attaché au plaiſir à toutes les actions néceſſaires, & de* „ *mot avoir rendus ſuſceptibles du plaiſir en une infinité* „ *de façons ? Ou a bien dire que nous ſommes encore plus* „ *ſuſceptibles du chagrin, & de la douleur : cela n'eſt pas* „ *vrai, & quand cela ſeroit vrai, nous ne devrions pas* „ *pour cela méconnoitre la grande bonté de Dieu, puis* „ *qu'il nous ſeroit aiſé de voir que les plaiſirs dont nous* „ *jouiſſons, viennent des Loix qu'il a poſées dans la na-* „ *ture, & qu'au contraire la pluſpart de nos chagrins* „ *viennent du mauvais uſage que nous faiſons de notre* „ *Raiſon. Mais il n'eſt pas vrai que dans ce monde,* „ *l'homme ſouffre plus de maux que de biens, c'eſt ſûre-* „ *ingratitude, nôtre orgueil, & nôtre humeur inſatia-* „ *ble qui nous fait parler de la ſorte.* FALSO QUE-RITUR DE NATURA SUA GENUS „ HUMANUM, *a fort bien dit un célebre Hiſtorien* „ *dans la préface de la guerre de Jugurtha. Le genre* *humain*

Nouvelles objections ré-ſolues dans l'article Peticien Note K.

,, *homme est plus heureux qu'il ne mérite, & il est vrai* ,, *au pié de la Lettre, que pour une douleur, l'hom-* ,, *me sent mille plaisirs, excepté peut-être un petit nom-* ,, *bre d'ames malheureuses, qu'un Païen assurément avoit* ,, *été produite par les destinées dans quelque moment de* ,, *dépit.* (Nouvelles de la Rep. des Lettres Août 1698., page 603.) Notés en passant que la différence qui il observe, & qu'il fonde sur les suites du mauvais usage que nous faisons de la Liberté, ne pourroit pas contenter des adversaires difficiles; car ils diroient que cela même que l'homme abuse de la Raison, pour se chagriner mal-à-propos, est un grand malheur, & doit être mis nécessairement dans le partage des afflictions, de sorte que si l'on fait le parallèle des Biens & des Maux que la Providence fait à l'homme, il ne faut pas moins compter les maux qui naissent de la foiblesse de nôtre Raison, que les maladies, la faim, le froid &c. " J'ai déja relevé le foible de cette réflexion.

Note I.

La Question n'est point, si Dieu répand sur les hommes tous les Biens que la puissance le rend capable de leur donner, & s'il éloigne d'eux tous les Maux qu'ils éviteroient eux-mêmes s'ils étoient toutpuissans: Il s'agit de savoir s'ils ne sont point obligés de rendre graces de toute leur puissance à un Etre suprême & Libre, qui leur offre des biens infinis sous des Conditions très-raisonnables, lesquelles s'ils ne rempliſſent pas, c'est leur seule faute. Les Maux qui naissent du mauvais usage de nôtre Raison & de l'abus de nôtre Liberté, Dieu ne les fait pas.

Ibidem.

,, Ovide remarque, continue Mr. Bayle, qu'il y a ,, plus de beaux jours dans l'année, que de jours ,, sombres; l'on peut dire aussi que les jours ou ,, l'homme se porte bien sont en plus grand nombre que les jours où il est malade.

,, Mais peut-être aussi qu'il y a autant de mal dans ,, 15. jours de maladie, que de bien dans 15. ,, Mois de santé; car le bien n'est bien qu'à proportion qu'on le sent: or on ne sent guéres la ,, Santé quand on en jouït sans interruption.

Les maux qui parfèment la vie, ne sont donc pas sans usage, puis qu'ils servent à faire plus vivement sentir les biens; ce sentiment est un plaisir d'un genre tout particulier, & Dieu a prévû qu'au cas que les hommes s'écartassent de leur devoir, cette diversité auroit son effet dans ses Ouvrages.

Ibidem. Note L.

,, On parlera plus raisonnablement si l'on suppose ,, que Dieu se plait à cette Vicissitude des Conditions, parce que sa qualité de Juge & de Pére commun des hommes éxige cela de lui. Les Grands ,, abusent de leur Puissance, il faut donc que la ,, Chute de quelques uns serve de Leçon, & qu'elle ,, prévienne le Mal qu'ils auroient pû faire, & ,, qu'elle console ceux qu'ils chagrinoient . . . . . ,, Il ne seroit point digne de l'être souverainement parfait de ne renverser les Grandeurs humaines, ,, & de n'élever les petits, qu'afin de marquer sa ,, puissance. Il n'y a point de Prince qu'on ne ,, blamât justement s'il par une pure ostentation de ,, ses forces, il s'occupoit à applanir des montagnes, ,, combler des Vallées, dessécher ici des Marais, ,, inonder ailleurs des Campagnes fabuleuses. Il ,, faut se proposer en cela l'utilité du Public, autrement ce n'est que Faste, & que Luxe tirannique; ce n'est qu'un sujet de scandale, ou de justes plaintes.

Ibidem.

,, Concluës de là, dit Mr. Bayle, que tous ceux qui ,, ont pensé judicieusement de la Providence, ont entendu la maxime de Xenophon au sens que j'ai rapporté. ,, Ils ont crû sans doute que la ruine des grandeurs ,, étoit un Acte de Justice, ou que l'infortune de ,, quelques particuliers étoit compensée par un plus ,, grand avantage du public.

On éxa-

XXXIV. ON PEUT employer les éxpressions mêmes de Mr. Bayle pour répondre aux difficultés qu'il oppose à la Providence, & toutes ces Réponces deviennent très-satisfaisantes dans le Système d'un Dieu libre, Bon & Juste, formant des Créatures Libres & Actives. On le voit dans l'Article Charles Quint, où Mr. Bayle cite en preuve l'éxemple de Charles. " Charles Quint avoua lui-même dans ,, la Harangue qu'il fit en se dépouillant de tous ,, ses Etats, que les plus grandes prospérités qu'il ,, avoit jamais eu dans le monde, avoient été mêlées de tant d'adversités, qu'il pouvoit dire n'avoir jamais eu aucun contentement. On prétend ,, que depuis son abdication, il avoit accoûtumé de dire qu'un seul jour de sa solitude, lui faisoit ,, goûter plus de plaisir, que tous ses triomphes ne ,, lui en avoient donné." Cet éxemple que Mr. Bayle allégue en preuve, fait contre lui, que pour lui; car autant qu'un Exemple est capable de prouver, celui-ci prouve 1. que les hommes ne rendent eux-mêmes misérables par leur Ambition, 2. que l'on goûte beaucoup plus de félicité dans la Modération que la Raison préferit, que dans l'abandon aux Passions. Si cet Empereur avoit attaché son bonheur à son application & à son zéle pour celui des hommes dont Dieu lui avoit confié le soin, il lui auroit été très-aisé de se rendre très-heureux lui-même en travaillant à la félicité des autres; Mais son Ambition le portoit au contraire à traverser celle des autres, & à tirer sa gloire de leur abbaissement.

mine des Exemples

Note I.

,, Panormita, dit Mr. Bayle, suivant le rapport ,, de Pontanus, étoit toujours gai, soit que ses affaires allassent bien, soit qu'elles allassent mal; ,, son Principe étoit de rapporter tout à Dieu, & ,, de supposer que les Causes du Malheur & du ,, Bonheur nous sont cachées, & qu'il y a bien des ,, Accidens qu'on croit malheureux qui ne le sont ,, pas, puisque ce ne sont que des Occasions que la ,, Providence nous offre pour faire paroître notre ,, Constance.

Article Panormita. Note H.

,, Il n'y a rien de plus beau que ces lieux communs & ils sont très-véritables dans la condition ,, où se trouve le genre humain: mais reconnoissons ,, en même temps, qu'ils supposent que c'est une condition bien bisarre; car qu'y a-t-il de plus étonnant, & de plus incompréhensible, que de voir ,, l'homme réduit à un tel état, que pour éviter ,, de plus grands maux, il doit être malheureux? ,, Pourquoi n'est il pas conduit de bien en bien jusqu'à la perfection? Pourquoi faut-il que le chagrin, que la douleur, que la misére soient la route la moins desavantageuse qu'il puisse tenir? Les Païens n'avoient rien de bon à dire contre cette difficulté, & ils ont été assés stupides pour n'y ,, songer guére. C'est par la révélation que l'on peut ,, s'en débarrasser.

Ibidem. Note L.

,, Raphelengius, dit Mr. Bayle, mourut le 15. Juillet 1697. Il souhaitoit la mort depuis trois ans; car il avoit à combattre deux ennemis domestiques qui l'incommodoient beaucoup; l'un étoit le déplaisir d'avoir perdu son Epouse, l'autre étoit une Paralysie.

Article Raphelengius.

,, Raphelengius regretta sa femme, & s'estima malheureux de lui survivre, c'est une marque qu'il ,, l'avoit aimée, & que son mariage lui avoit causé bien des douceurs. Ce fût donc un mariage très-heureux. Or considérés un peu les suites de ce mariage si fortuné: ces furent trois années d'une espéce de désespoir. Que firent-ce donc qu'un malheureux mariage, puis qu'un mariage heureux éxposé à cela? Ne raisonnons point ainsi selon la loi des contraires. Disons plutôt qu'un malheureux mariage a des suites avantageuses. La personne qui survit à l'autre ne sent aucune affliction, sa viduité est un état de repos & de plaisir. De sorte qu'au lieu de nous arrêter à la seule considération des miséres de cette Vie, il faut considérer

Note B

„ le mélange du bien & du mal qui fait le partage
„ & la deſtinée de l'homme. Il faut ſonger à ces
„ deux Tonneaux d'Homére dont je parle ailleurs.
„ Il faut dire que ce qui deſcend ſur la terre eſt un bru-
„ vage mixtionné, mais de telle ſorte que bien ſouvent
„ la bonne boiſſon & la mauvaiſe ſe préſentent l'une
„ apres l'autre. Si vous avés été heureux étant ma-
„ rié, vous voilà dans la miſére étant veuf. Mais
„ ſi vous avés été malheureux dans le mariage, voi-
„ là que vôtre viduité eſt un bonheur. Je ne nie
„ pas qu'à certains égars les deux boiſſons ne ſoient
„ mêlées, & confondues enſemble quant aux parties
„ inſenſibles, vû qu'il n'y a preſque aucun plaiſir
„ qui n'ait à ſa ſuite tout incontinent quelque dé-
„ plaiſir; Mais il eſt ſûr qu'à d'autres égars, la
„ deſtinée de l'homme eſt dans un verre, où la
„ bonne & la mauvaiſe liqueur ſont rangées par étа-
„ ges. Nous avons éxaminé en un autre lieu, ſi la
„ quantité de la mauvaiſe ſurpaſſe la quantité de la
„ bonne. N'en parlons plus; diſons néanmoins que
„ ceux qui voudroient ſe prévaloir du mariage de
„ Raphelengius pour ſoutenir que le bien ſurpaſſe le
„ mal, pourroient s'abuſer dans leur calcul. Il poſſé-
„ da ſa femme 29. ans, & il ne ſentit les angoiſ-
„ ſes de la viduité que trois années. Il y eut donc
„ dans ſon partage plus de bonheur que de malheur,
„ me dirés vous. On vous niera cette conſéquence.
„ Un homme qui pendant trois ans, eſt ſi tour-
„ menté de douleurs & de chagrins qu'il ſouhait-
„ te très-ſouvent que la mort vienne l'en déli-
„ vrer, avale une plus grande quantité de
„ la mauvaiſe liqueur, qu'il n'en avoit avalé de la
„ bonne pendant 30. années ordinaires. Car ne vous
„ imaginés pas que le mariage de nôtre homme, ait
„ été du vin tout pur pendant les 29. ans qu'il dura.
„ Mêlons à part les traverſes & les déplaiſirs qui
„ couloient des autres ſources. Conſidérons ſeulement
„ les mauvais côtés de ſon mariage. Tous ceux qui
„ s'affligent éxtrémement de la mort de leurs Epouſes,
„ n'ont pas toûjours vécu avec elles ſans démêlé.
„ Outre cela, plus ils les aiment, plus s'alarment-
„ ils quand elles deviennent malades. N'alles pas dire
„ à ce compte qu'il vaut ſroit mieux qu'ils les haïſſent;
„ car on vous répondroit que la douce réſignation
„ avec laquelle ils les verroient mourir, n'éſface pas
„ les maux horribles de la haine conjugale. On vous
„ diroit même que d'un côté, ils ne craignent pas
„ qu'elles meurent, ils craignent de l'autre qu'elles
„ ne meurent point. Or cette crainte eſt ſans ca-
„ pable de balancer ce bien-là. Je m'étonne qu'on
„ ne trouve pas dans les Livres des Anciens quelques
„ Dilemme, un peu autrement tourné que
„ celui de Bias, de cette maniére par éxemple. Vous
„ aimérés vôtre femme, ou vous ne l'aimerés pas.
„ Si vous l'aimés, vous craindrés toûjours de la
„ perdre; Si vous ne l'aimés pas, vous craindrés
„ toûjours de ne la point perdre. Ce Dilemme n'eſt
„ pas meilleur que celui de Bias; car ſans éplucher les
„ autres défauts, on pourroit ſe contenter de dire,
„ que ſelon le train ordinaire de tous les ſiécles, ni
„ l'amitié, ni la haine conjugale ne vont pas ſi
„ loin. Un très-petit nombre d'éxemples ne doivent
„ pas faire craindre qu'on aura une tendreſſe pleine
„ d'inquiétudes, ou une antipathie qui déſole. On
„ a lieu de croire, qu'on ſera du plus grand nombre,
„ c'eſt-à-dire qu'on jouïra du préſent, ſans trop
„ s'inquiéter ſur l'avenir, & avec de bonnes diſpoſi-
„ tions à s'y conſoler ſi le cas y échet.

De tout ce long Raiſonnement de Mr. Bayle, je conclus, comme j'ai déja fait que la Vie préſente de l'homme eſt une énigme inéxplicable, ſi on ne la conçoir pas ſuivie d'une autre, dont l'attente nous tranquiliſe. Un Chrétien bien perſuadé de ſa Réligion, jouït des douceurs préſentes que la Providence lui accorde, ſans ſe troubler par la crainte de les perdre, & il éloigne d'autant plus cette crainte & les troubles qu'elle cauſe, qu'il les regarde comme des péchés d'Ingratitude. Perd-il des perſonnes qui lui étoient très-chéres, il ſait, & il ſent que Dieu lui laiſſe, dans ſa Protection, dans ſon Approbation & dans ſes Promeſſes infaillibles, infiniment plus qu'il ne lui ôte; ſon Inclination dominante eſt de remplir ſa Vocation: Pendant qu'il vit ſur cette Terre, il trouve dans le plaiſir de s'occuper à ſon Devoir, de ſe rendre utile aux hommes, & d'avancer la gloire de Dieu, de quoi ſe diſtraire de ce que les événemens du dehors ont d'affligeant pour lui. Il s'éjouït dans l'eſpérance de rejoindre, dans une meilleure Vie, les perſonnes qu'il a principalement aimées pour leur Vertu, & c'eſt pour lui un encouragement à y perſévérer.

Mr. Bayle trouve le ſort des perſonnes mariées fort triſte, de quelque côté qu'il le conſidére, & que le mal y prévaut ſur le bien. Qu'on joigne à ce qu'on vient de lire ce qu'il dit dans l'Article Solemnus.

„ On a dit que la Riviére de Solemnus avoit cette
„ vertu admirable; c'eſt que les perſonnes qui s'y
„ baignoient de quelque ſexe qu'ils fuſſent ne ſe ſou-
„ venoient plus de l'objet de leur amour. Pauſanias
„ a raiſon de dire que ſi l'eau de Solemnus avoit une
„ telle vertu, elle ſeroit préférable à de groſſes ſom-
„ mes d'argent.

„ Il ne faut pas croire, dit-il, tout ce que les *Note A.*
„ Poëtes & les faiſeurs de Romans font débiter
„ aux perſonnes amoureuſes: il y a de l'hyper-
„ bole dans les déſcriptions de leurs ſouffrances;
„ mais il faut pourtant convenir que l'amour
„ eſt une ſource inépuiſable de malheurs & de
„ déſordre: C'eſt une paſſion très néceſſaire ſur
„ la terre pour y conſerver les animaux: C'eſt
„ l'ame du monde à l'égard de cette eſpéce de
„ Créatures; & il eſt même certain que la Providence
„ a uni à une paſſion ſi néceſſaire, mille charmes, mille
„ douceurs, mille agrémens.

„ A une inclination ſi néceſſaire, & qui entre ſi eſſentiellement dans le plan du Créateur. Elle y
„ a joint une infinité d'amertumes. Combien y a-
„ t-il de gens qui en perdent le boire, le manger, le
„ dormir, la ſanté, l'eſprit? Le nombre de ceux
„ qui en meurent & plus grand que l'on ne penſe:
„ ceux qui s'en prénent ſont rares à la vérité; mais
„ il s'en trouve pourtant. Tout cela regarde ceux
„ qui aiment ſans être aimés. Quant à ceux
„ qui ſont aimés autant qu'ils aiment, il paient bien
„ chers leurs plaiſirs; car pour ne rien dire des égа-
„ remens de leur Raiſon, ni de l'oppoſition qui ſe
„ trouve ſi ſouvent dans leurs véritables intérêts, &
„ leur amour; oppoſition qui les éxpoſe à une in-
„ finité de traverſes & de chagrins; ne ſont ils pas
„ aſſés malheureux par la ſeule Jalouſie qui accom-
„ pagne preſque toûjours leur paſſion? Peut-on
„ concevoir un état plus triſte, plus pitoiable, plus
„ affreux que celui d'une perſonne jalouſe? Qu'elle
„ ait raiſon, ou qu'elle n'ait pas raiſon de concevoir
„ de la jalouſie, c'eſt la même choſe; ſon tourment
„ n'en eſt pas moindre; les Chiméres, les fantomes
„ de ſon Imagination ne le perfectionnent pas moins; le
„ feu qui le mine & qui le conſume n'en n'eſt pas
„ plus ſupportable. Diſons donc avec nôtre Auteur,
„ que s'il y avoit dans le monde une riviére qui
„ pût guérir les amans, elle vaudroit mieux que
„ l'or.

Si l'on veut croire Mr. Bayle, le Mariage rend les hommes beaucoup plus malheureux qu'heureux, & la Tendreſſe eſt ſuivie de plus d'amertume que de contentement. Que faut-il donc faire? il faut ſe livrer à une Indolence Sceptique, vivre ſans attachement de cœur, s'amuſer à feuilleter des Livres, & n'être ſenſible qu'au plaiſir de contredire, ou à celui de rouler des gaillardiſes dans ſon Imagination.

Mr. Bayle approuve ailleurs, avec beaucoup d'eſprit que la Jalouſie, c'eſt-à-dire, la Capacité où eſt le cœur de l'homme de devenir ſuſceptible de cette paſſion, a ſes utilités, parce qu'il eſt engagé à la craindre, & à prévenir ce qui pourroit la faire naître.

Si

Si les hommes ne se servent pas de leur Raison pour en venir là, c'eſt leur faute. Un homme qui attache ſes affections à une perſonne qui n'eſt pas eſtimable, & qui le trompe, a grand tort; & s'il ſouffre de la jalouſie, qu'il s'en prenne à lui-même, & qu'il ſe corrige de ſon mauvais goût. S'il ſe remplit la tête de chimères & de ſoupçons déraiſonnables, c'eſt encore ſa faute. Que ne raiſonne-t-il plus tranquillement afin de s'aſſurer de la vérité? Qu'on s'étudie à la Sageſſe, & à la Vertu, qu'on régle là deſſus principalement ſon Eſtime, qu'on travaille de concert avec ceux qu'on aime, à ſe rendre Raiſonnable, & on s'affranchira de tous ces Maux qui ſont la juſte & naturelle punition d'un coeur qui ſe paſſionne ſans choix, & ſans conſulter la Raiſon. Si tous les maux & tous les chagrins que Mr. Bayle ſe fait un plaiſir de raſſembler étoient les effets d'un Deſſin; ſi l'homme n'étoit qu'un Etre paſſif, & qu'une cauſe extérieure produiſit immédiatement tous ſes mépriſes, on ſeroit fondé à déplorer ſon ſort & à le rapporter à la Dureté de ſon Auteur. Mr. Bayle bâtit ſur cette hypotheſe. Celle de l'Activité de l'Ame & du ſage Plan de Dieu fait tomber tous ſes arguments.

Article Reineſius Les Poëtes pour rendre leurs compoſitions plus vives & plus animées, font parler les paſſions dont le langage eſt outré. La pluſpart des Orateurs n'imitent que de trop près les Poëtes à cet égard.

„ Reineſius, dit Mr. Bayle, avoit ſouvent réfu-
„ ſé la charge de Profeſſeur, parce qu'il craignoit
„ d'avoir des Collégues inſupportables, & il y a
„ bien de l'apparence que s'il ſe fût engagé aux em-
„ plois Académiques, il eut eu bien des querelles ſur
„ les bras; car il ne pût pas éviter d'entrer en guerre
„ avec un Profeſſeur de Leipſic, quoi qu'une aſſés
„ grande diſtance de lieu les ſéparât l'un de l'autre.
„ Ce fut une querelle d'érudition au commence-
„ ment, & puis un Procès d'Injures porté au Bar-
„ reau.

Ibidem Note B. „ Ce que je viens de rapporter, dit-il, touchant
„ les malheurs dont Reineſius ſe plaignoit, ſemble
„ être le deſtin commun des Savans. L'hiſtoire de
„ leur Vie, & leurs lettres témoignent preſque tou-
„ jours qu'ils ont été engagés dans des querelles
„ chagrinantes, où la jalouſie, la calomnie, l'empor-
„ tement, les ſatires, l'eſprit de faction, la fraude
„ & mille autres paſſions honteuſes répandoient tout
„ leur venin. Il ſemble que les gens de Lettres ſoat
„ ceux qui conſpirent d'avantage contre leur pro-
„ pre repos, & contre celui de leur prochain. Cela
„ n'eſt propre qu'à inſpirer du mépris & de la haine
„ pour les Sciences, ou du moins qu'à faire perdre
„ la bonne opinion qu'on auroit d'elles. Les Igno-
„ rans s'imaginent que s'ils avoient donné tout leur
„ temps à la leſture, ils auroient appris à modérer
„ leurs paſſions, & à ſe guérir de pluſieurs défauts
„ qui les font agir injuſtement envers leur prochain.
„ Mais pourroient-ils demeurer dans cette penſée,
„ s'ils entendoient dire comment les plus doctes ſe
„ maltraitent les uns les autres, & ſe perſécutent, &
„ ſe plaignent de leur malheureuſe deſtinée? Tirons
„ de là qu'il *n'y a rien de plus difficile à acquérir que*
„ *la quiétude, & la droiture de l'ame.*

Mr. Bayle refuſe à lui-même XXXV. Les biens & les maux ſont mêlés ſur la Terre. Les Biens legers ſont les plus faciles à acquérir; mais pour ce qui eſt des vrais biens, *de la Probité & de la Quiétude, l'acquiſition en eſt ſi difficile que rien n'eſt plus rare.* Le Bon Principe n'a-t-il donc pas du deſſous? n'a-t-il pas été ou vaincu ou trompé par le Méchant, & les effets de celui-ci ne ſont-ils pas en plus grande quantité dans le Monde que ceux du Bon? Et cela inévitablement, puis qu'il n'y a point de Liberté, que tout eſt paſſif, parmi les Créatures, & que chacune eſt néceſſairement & invinciblement déterminée à ce qu'elle fait par le Principe à qui il échet de la pouſſer.

Sources pourvûes de marque XXXVI. JE LE repéte encore, nous nous attirnns nous mêmes la plus grande partie de nos Maux & ils ſont encore ſouvent les ſuites naturelles de certaines diſpoſitions qu'il ſeroit en nôtre pouvoir de changer. Peut-être que Reineſius n'avoit tant de répugnance à entrer dans une Académie que parce qu'il ſe ſentoit peu endurant. On voit que ceux qui ont le plus de vanité ſont ceux qui peuvent le moins ſouffrir ceux qui en ont. Un homme qui ſe met en tête de gouverner en Maître une Société dont il eſt Membre, & d'y faire tout paſſer à ſon gré, devient néceſſairement la proie de mille vivacités inquiétes, de mille emportemens, ou de mille chagrins, plus douloureux encore que ſes emportemens, à moins que ſes Collégues n'aient la complaiſance de ſe rendre ſes ſujets. Mais un homme raiſonnable donne ſon ſouffrage & il l'appuie de toutes les raiſons qui l'ont déterminé lui-même à l'opinion qu'il avance. Lorſque ſes Collégues penſent autrement que lui, il pêſe en bonnête homme leurs raiſons, ſans prévention & ſans impatience; S'il les trouve ſolides, il s'y rend, & il eſt ravi de s'être éclairé, & de voir que les choſes en irone mieux. Si ſes Collégues le trompent, & que ce ſoient de bonnês gens, il n'a garde de leur en vouloir du mal; il ſait qu'il arrive aſſement aux hommes de ſe tromper, & que lui-même ſe trompe auſſi quelquefois; il eſpére de plus que l'expérience ſervira à les tirer d'erreur, & à les rendre plus circonſpects dans d'autres occaſions. Mais s'il a à faire avec des Opiniatres, il ſe félicitera de ne leur pas reſſembler, & ne pouvane pas ſe procurer le plaiſir de voir les choſes établies ſur un bon pié, il en ira dans la ſuite pluréie que de s'enquiéter des deſordres dont ils auront été la cauſe: Il eſt encore plus facile à un Savant qui n'entre point dans ces grands Corps, de paſſer les jours à l'abri des orages qui s'y excitent. J'avoue que l'envie s'acharne ſouvent contre le Mérite le plus modeſte; mais il n'y a qu'à perſéverer à bien faire, & tous les Coups de l'Envie, ſeront ſemblables au vent qui frappe un rocher avec un grand bruit, mais qui ne l'ébranle point. Il eſt des Objections qui tombent d'elles mêmes dès qu'on ne leur répond pas: Il en eſt auxquelles il eſt bon de répondre pourvû que la Raiſon, & non pas la Colére en dicte la Réponſe, & qu'on ſe ſouvienne que les Injures & les Groſſiéretés ne ſont pas des Preuves. Au fond pourquoi ſe tourmenteroit-on de ce qu'il ſe trouve des gens qui ſe fâchent de ce que quelqu'un veut tirer les hommes de leur Ignorance?

Mr. Bayle s'étoit attiré les applaudiſſemens de toute l'Europe par ſes prémiers Ouvrages. S'il avoit été effectivement par rapport à la Théologie dans les Idées, pour leſquelles il marque, de temps en temps, un ſi grand zéle, il n'avoit pour vivre eſtimé, honoré, récompenſé, qu'à continuer ſur le pié où il s'étoit mis, & s'abſtenir d'emploier toute la ſubtilité de ſon Génie à ſoûtenir des Paradoxes inutiles autant que dangereux; Les gens de Lettres s'attirent moins d'affaires par quelque diverſité de ſentiment que par la maniére imprudente & impolie de les avancer & de les ſoûtenir. Dès que leurs Idées en matiére de Réligion ne vont pas à la renverſer de fonds en comble, ils font magnifiquement recompenſés dans un Païs de ce qu'ils perdent dans un autre. Mais ſi quelques perſonnes s'avilent de favoriſer l'Impiété & le Libertinage ouvertement ou ſous main, ou de faire des Piéces Anonymes, contraires à l'intérêt de l'Etat; ou au Repos & au Bonheur des particuliers, lorſque ces gens-là deviennent l'horreur des honnêtes gens, & lorſque convaincus de leur mauvaiſe manoeuvre, s'ils n'ont plus pour Protecteurs que des gens aſſés Vicieux pour ne ſe pas faire une honte de leur reſſembler, que leur arrive-t-il qu'ils n'aient bien mérité?

Ce que Mr. Bayle ajoûte dans cet endroit, ſur l'inutilité de l'Etude, pour amener à la Vertu & à la Tranquilité prouve la néceſſité des réfléxions que

„ miteux qui me restent dans un âge si avancé qu'est
„ le mien, contre les longues années que se promet-
„ tent une infinité de jeunes gens dont je connois
„ tous les divertissemens. Certes je pourrois jurer
„ aussi bien que Cardan sur la vérité de ce sentiment,
„ si je ne jugeois plus à propos de vous rapporter
„ ses termes, auxquels je souscris, bien que, selon sa
„ façon ordinaire d'écrire ils soient plus sentés qu'ils
„ ne sont élégans. *Nos, per Deum, nostram fortunam exigimus, atque in ætate senili, cum distissimo juvene sed imperito, non commutaremus.* Je suppose avec une grande vraisemblance, un fait sur lequel il ne s'est pas expliqué précisément. C'est
„ que la carrière de la vie, qu'il n'eut pas voulu
„ recommencer, seroit la même qu'il avoit presque
„ achevée. D'où je conclus qu'il n'y a guére de
„ rôles qui paroissent dignes d'être repétés sur le
„ théatre du Monde à un homme de jugement; car
„ celui qui étoit échu à la Mothe le Vayer étoit le
„ plus souhaitable que l'on puisse concevoir dans
„ cette Classe de personnes. Il n'y manquoit aucun
„ agrément, si nous en jugeons par l'extérieur. La
„ Mothe le Vayer naquit dans la Ville capitale :
„ c'est un avantage que tous les hommes de Lettres
„ & bien d'autres aussi se donneroient, si cela dépendoit d'eux. Il fut très-bien élevé par un Pére docte, & que son mérite & ses emplois rendirent
„ considérable. Il fut utilement aimé & considéré
„ des deux Cardinaux qui gouvernérent la France
„ successivement : les beaux titres & les emplois
„ honorables ne lui manquérent point; car il fut
„ Conseiller d'Etat ordinaire, & Précepteur du frere unique du Roi. Il se distingua glorieusement
„ parmi les Auteurs, & mérita une place dans l'Académie Françoise. Les ouvrages qu'il publia en
„ très-grand nombre, eurent beaucoup de débit. Ils
„ furent mis sous la presse diverses fois séparément,
„ & puis en un Corps. Il eut du bien autant que
„ sa condition le demandoit. Il s'écoit un peu égaré apres les plaisirs illégitimes pendant les feux
„ de sa première jeunesse; mais il s'en délivra bien-tôt,
„ & depuis il mena très-constamment une vie pure,
„ & qui le fit regarder comme un sectateur rigide
„ de la plus belle Morale, de sorte qu'il acquit par
„ là une estime singuliére. C'est une plus grande
„ perfection d'être toujours sage, que de le devenir
„ par la voie de l'amendement; mais il est plus difficile de se convertir à la sagesse que de ne s'en écarter
„ jamais. Il y avoit donc dans cette partie du Rôle de la Mothe le Vayer une espéce d'agrément. Elle faisoit souvenir de la force qu'on avoit eu à renoncer à un bien connu: force plus grande, se peut-
„ on dire à soi-même, que celle de s'abstenir des voluptés qu'on n'a jamais goutées. Dailleurs n'est-ce pas un agrément que de trouver dans son partage la jouissance successive des biens du Corps & des biens de l'ame? Cela tente plus d'accepter une
„ Condition, que si elle étoit privée des plaisirs de la jeunesse. Cependant ni ce côté-là, ni tous les autres qui étoient si beaux, ne firent point souhaiter à cet Auteur la répétion de son Rôle. C'est
„ une preuve qu'il s'y mêle des traverses que nous ne connoissons pas, & qui faisoient tomber la balance du côté du mal. Or si l'infortune a fait irruption sur l'assemblage de tant de biens, si elle les a empoisonnés d'une amertume assés dégoutante, pour faire mépriser la Vie, comme une dignité onéreuse, que l'on n'accepteroit pas, dans la Liberté de la refuser, que pouvons nous croire de la condition de tant de personnes, qui nous paroit destituée de presque toutes les causes du bonheur humain, & exposée à mille disgraces? Il y a bien des gens qui soutiennent, qu'excepté quelques bruteaux, aucun Vieillard ne voudroit revenir au Monde, à condition d'y jouër le même rôle qu'il y a eu. On voudroit bien ne pas mourir, on voudroit vivre toûjours: On se flatte que l'avenir
„ seroit meilleur; mais le souvenir du passé, compensation faite entre les biens & les maux, fait qu'on
„ ne souhaite pas de rentrer dans cette carriére. Les
„ Anciens ont feint que les ames qui devoient revenir au Monde patiroient par le fleuve d'oubliance,
„ comme si sans cela l'on eut eu à craindre qu'elles
„ fissent les rétives.

Tout ce que vient de dire Mr. Bayle sert à prouver que la Vie n'a rien que de bien fade, & de bien triste même, pour un homme qui la passe flotant dans l'Incertitude, comme il paroit qu'avoit fait Mr. le Vayer.

Un homme ne sait, ni d'ou il vient ni où il va, il ne sait si sa Vie & ses pensées font le résultat d'un concours fortuit d'Atomes, ou s'il doit son éxistence à un Principe éclairé & tout-puissant. Il ne sait si le Néant l'attend, ou s'il y a quelque chose en lui qui doit encore vivre, dés que son Corps sera reduit en poudre. Il ne sait s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a point. Au cas qu'il y ait un Dieu, il ne sait s'il veut être servi par les hommes, ou si cela lui est indifférent; il ne sait si la Vertu est par sa nature essentilement différente du Vice, s'il y a des Actions, par elles-mêmes, bonnes, & d'autres par elles-mêmes mauvaises: Et au cas que cela soit, il se trouve dans l'Impuissance de distinguer ce qui est véritablement un Devoir, d'avec ce qui passe pour tel, par un effet de la coûtume & des Loix arbitraire des hommes. Au cas que Dieu soit dans le dessein de récompenser & de punir, il ne sait s'il est dans le chemin des Récompenses, ou dans celui des Châtimens, & il ne voit point comment s'en assûrer: Il ne sait s'il se trompe, ou s'il ne se trompe pas, & au cas qu'il se trompe, il ne sait si son Erreur lui sera pardonnée, ou s'il en sera puni; Il ne sait s'il a fait tout ce qui étoit en sa puissance pour l'éviter, ou s'il pouvoit faire mieux; Il ne sait s'il est Libre, ou s'il ne l'est pas, il ne sait si la Répentance le rend louable ou ridicule. Qui est-ce qui voudroit recommencer un tel Cercle d'Incertitudes?

XL. QUAND Mr. Bayle ajoûte, *à l'exception de quelques bruteaux, aucun Vieillard ne voudroit revenir au monde pour y jouer le même rôle qu'il a fait.* *Ibidem Note E.*

La Raison en est claire. Quand on pense à tout ce qu'on a fait de fautes, il faudroit être parfaitement brutal pour ne pas convenir qu'on auroit dû faire mieux; & cela étant, auroit-on la moindre conscience, & le moindre goût pour la Probité, si l'on souhaitoit de les réitérer toutes?

Un homme persuadé de la sincerité de sa Répentance, persuadé qu'il est en grace avec son Dieu, & que sa Mort le va faire passer à un état de Lumiére & de Sainteté parfaite, aime beaucoup mieux ce parti, que celui de renaitre pour revivre même beaucoup mieux. Mais si son Créateur le lui ordonnoit, il devroit aussi embrasser avec joie une occasion de commencer une Vie nouvelle, & d'une toute autre excellence, que celle qu'il a achevée.

Saint Pierre & St. Paul, n'auroient point voulu recommencer leur Vie, l'un pour renier encore Jesus Christ, l'autre pour le persécuter dans la personne de ses fidelles Disciples; mais l'un & l'autre se félicitoient d'avoir vécu, quoi qu'ils fussent tombés dans de très-grands Péchés, puisqu'ils en avoient obtenu le pardon par leur Répentance, & qu'ils célébreroient éternellement la Miséricorde de Dieu, avec des transports de la plus vive admiration.

Mais si l'un & l'autre avoient reçu de Dieu l'ordre de reprendre leur vie, pour la passer dès leur enfance dans une plus exacte observation de tous leurs Devoirs, & pour travailler aux Intérêts de sa Gloire, & au salut des hommes, avec un nouveau Zéle & un nouveau succès, l'un & l'autre auroient rendu à Dieu de vives actions de graces d'une telle commission.

Tel ne voudroit pas recommencer à essuier tous les orages qui l'ont agité, qui ne laisse pas de se féliciter, de ce qui lui a fait regarder son embarque-

ment comme un bien, puis qu'il eſt tout près d'être reçu dans un port, où il ſe verra pour toûjours à couvert de tout danger, & dans lequel il profitera à jamais des fruits de ſon voiage.

Objection & Réponſe. Article Tullie Note R.

XLI. JE N'AI plus qu'à examiner la Critique que Mr. Bayle fait de Lactance, & les conſéquences qu'il tire des malheurs de Ciceron.

„ Lactance ſuppoſe un fait, dit Mr. Bayle, que „ Ciéron lui auroit nié, c'eſt que les biens de cette „ vie ſurpaſſent les maux. Je ſuis ſûr que l'état „ affreux ou Ciceron ſe trouva pour avoir perdu Tullie, „ lui paroiſſoit un mal ſi preſſant qu'il eût volontiers „ cédé tout le brillant de ſa gloire, afin de ſe délivrer „ de ſa triſteſſe. Je croi auſſi qu'il n'eut pas voulu „ revenir au Monde, ſous la condition de paſſer par „ tous les états où il s'étoit vû. Nous avons vû ce „ qu'il faiſoit dire à Caton : il en penſoit autant de „ ſoi-même. Il eut néanmoins beaucoup de part aux „ faveurs de la fortune : ſon Eloquence fut admirée; „ il s'éleva aux prémieres charges de la République, „ il y acquit une glorieuſe reputation; mais ſi je „ ne me trompe il auroit juré (A) que tous „ les plaiſirs de ſa vie, mis en balance avec „ les douleurs & les chagrins qu'il avoit ſentis, „ ou qu'il reſſentoit, n'euſſent pas été comme une „ once à une livre.

Pour juger de la Réalité des choſes, il ne faut point s'en remettre à la déclaration d'un homme qui parle dans les tranſports d'une Paſſion; car une Paſſion vive de quelque nature qu'elle ſoit, l'aveugle, & le met hors d'état de faire les Comparaiſons néceſſaires pour décider une Queſtion. Terence introduit

Lucrece

un jeune homme, qui, en poſſeſſion de ce que ſon amour lui avoit fait tant ſouhaiter, croit ſa félicité égale à celle des Dieux & ſe compte pour Immortel. Les tranſports de la joïe ſont outrés comme les excès du chagrin.

Contradiction de Mr. Bayle Oeuvres Div. Tom. III. pag. 926.

XLII. JE FAIS une remarque particuliére ſur un endroit de l'article CLXVII. des Penſées diverſes.

„ Je ne ſai ſi tout le monde ſait la réflexion que „ j'ai ſouvent faite, *dit Mr. Bayle*, en voiant qu'il „ y a des péchés bien plus ordinaires que les autres. „ J'en doute fort; car ſelon toutes les apparences „ la plupart des gens s'imaginent, que cela vient „ de ce qu'il y a des péchés qui paroiſſent ſi véniels „ & ſi petits, qu'on ne les compte preſque pour „ rien en comparaiſon des péchés crians. Mais pour „ moi, je n'en donne pas cette Raiſon, & je tiens „ au contraire, que cela vient de ce qu'il y a des „ péchés qui cauſent univerſellement une joïe plus „ ſenſible que les autres, & à moins de frais. Car „ enfin la joïe eſt le Nerf de toutes les choſes hu„ maines, & il eſt certain, quoi qu'on en diſe, que „ l'homme à plus d'amour pour la joïe, que de „ haine pour la douleur, & qu'il eſt plus ſenſible au „ bien qu'au mal. On ne fait pas difficulté d'aller „ au chagrin & à la douleur, pourvû qu'on paſſe „ par la joïe, ni de paſſer par la douleur & par le „ chagrin, pourvû qu'on aille au plaiſir. Cela paroit par l'exemple de tant de jeunes filles, qui emportées par le poids victorieux du plaiſir préſent, „ ſe laiſſent aller à des actions, qu'elles ſavent bien „ qui entrainent après elles une longue ſuite d'amertumes; & par l'exemple de tant de gens, qui ont „ éprouvé mille fois, que l'uſage de certaines Viandes, & le trop boire, leur ont cauſé des douleurs épouvantables, qui ne laiſſent pas de contenter leur appetit la-deſſus, quand ils en trouvent „ l'occaſion. Il y a des Corſes qui après une of„ ſenſe reçuë ont été quinze jours entiers cachés dans „ des broſſailles pour attendre leur ennemi, trop „ ſatisfaits d'y brouter quelques racines, pourvû „ qu'ils euſſent le plaiſir de voir réüſſir l'embuſcade. „ Il faut bien que la force du plaiſir ſoit grande, „ puiſqu'on a vû tant de fois à Rome, pour le „ peu de Veſtales qu'il y avoit, le ſupplice de celles qui s'étoient mal gouvernées: Supplice ſi affreux, ſi infame, ſi lugubre, ſi chargé d'exécration, qu'il n'y avoit rien de plus propre à retirer les ſaillies de l'incontinence.

„ Cela étant ſi vous me demandés pourquoi l'Impudicité eſt un vice incomparablement plus ordinaire que le Meurtre; je répondrai que ce n'eſt „ pas parce que l'on ſait bien que le meurtre eſt un „ crime plus atroce; mais parce qu'il y a incompa„ rablement plus de gens dominés par les plaiſirs de „ l'impudicité que par le plaiſir de tuer. J'avoüe „ que la peine temporelle établie contre les meurtriers; contribue beaucoup à la différence dont nous „ parlons. Mais on m'avoüera auſſi après avoir bien „ examiné la choſe, que la raiſon que j'en donne y „ contribue encore d'avantage.

Quand il s'agit d'affoiblir le *pouvoir* de la *Vertu* contre la *force* des *Plaiſirs* qui portent au *Vice*, alors le *plaiſir* a, ſelon Mr. Bayle, tout autrement d'influence ſur l'homme que la *crainte* de la douleur; mais quand il s'agit de favoriſer l'hypothéſe des *Manichéens*, & d'éxpoſer les Inconvéniens qu'il y a à ne reconnoitre qu'un ſeul Principe *Bon*, alors les Douceurs dont l'homme jouït ne ſont rien en comparaiſon des Douleurs. La Douleur reſſemble dit-il, aux Corps *denſes*, & les plaiſirs aux Corps *rares*. " Peu d'heures de „ douleurs doivent être comptées pour beaucoup, & „ pluſieurs jours de plaiſirs doivent être comptés „ pour peu de choſes.

Article Xenophanes. Note F.

Voilà comme on raiſonne quand on ne ſe donne pas la peine de chercher la Vérité avec aſſés de circonſpection, parce que ce n'eſt pas cela qu'on a le plus à coeur. On ne s'apperçoit pas qu'on ſe contredit auſſi ſoi-même, quand une paſſion contrediſante porte à attaquer tantôt un ſentiment, tantôt un autre, & engage à ſe ſaiſir de toutes les armes qui paroiſſent tant ſoit peu propres au deſſein que l'on a.

Concluſion

XLIII. IL FAUT avoüer que tout ce que Mr. Bayle a trouvé à propos de répandre, dans ſes Ouvrages, ſur le ſort infortuné du Genre humain, va tout droit à remplir l'eſprit de doutes ſur la Providence d'un Souverain Maitre, Juſte, Sage, Bon, Puiſſant. L'Imagination troublée par des entaſſemens de preuves, par des portraits favorables à l'hypothéſe, où le Mal eſt éxagéré & le Bien réduit à de légéres apparences, ne ſait plus que croire, ni à quoi s'en tenir ſur ce que la Réligion poſe en fait d'une ſouveraine Providence. Quiconque ſe trouvera d'humeur à ſecouër le joug d'un Etre Très-juſte, Tout-puiſſant & à qui il eſt infiniment dangereux de n'obéïr pas, ſe comptera fondé à n'en rien croire; Il ne balancera plus après avoir lû Mr. Bayle, & il n'aura garde des chercher des réponſes à de Objections ſi fort de ſon goût.

Mais tout ce qu'il a plu à Mr. Bayle d'alléguer ſur cette matiére & toutes les conſéquences qui en paroiſſent découler, s'unit pour faire voir à quel danger on s'éxpoſe, dès qu'on décide ſavec précipitation; car les ſuppoſitions mêmes de Mr. Bayle ameneront tous ceux qui ſavent & qui veulent raiſonner à des concluſions tout oppoſées.

Qui eſt-ce qui ſe faiſant une Loi de raiſonner conſéquemment, qui en connoiſſant l'importance, & qui craignant l'erreur & ſes ſuites, oſera s'imaginer que l'Univers n'a pour Cauſe qu'une Fatalité aveugle; ou qu'un Etre ſupérieur l'a produit ſans aucune vuë digne de lui, & tout au plus pour éxercer une fois ſa puiſſance; mais du reſte ſans amour pour les ouvrages; ſans en eſtimer les Idées, ſans en approuver l'éxécution; ſans prendre aucun intérêt au ſore des hommes, il les a mis ſur la Terre pour s'y nourrir, & pour s'y multiplier, & du reſte pour y faire tout ce qui leur viendra en fantaiſie, s'empoiſonner, s'égorger mutuellement, ſe ſupplanter, ſe trahir, vivre

(A) Mr. Bayle ſe le figure jurant, parce qu'il lui plait de ſe le figurer ainſi.

vivre à la maniére des bêtes & les ſurpaſſer même en ſenſualité ? Idées d'ordre, de bienſéance, d'équité, de modération, de bienfaiſance &c. ſont ce-là des belles chiméres, dont on peut s'écarter ſans crainte de déplaire au Maître du monde, qui n'y fait aucune attention ?

Il eſt aiſé de pouſſer ces Principes & d'étendre ces Conſéquences. Plus l'on y penſera, plus on ſe convaincra que ces Principes ſont évidens, & que ces conſéquences ſont liées à leurs Principes.

Mais ſi le Grand Maitre du Monde prend intérêt au ſort du Genre humain, pourquoi les hommes naiſſent-ils dans l'impuiſſance de ſe rendre heureux ? Pourquoi vivent-ils expoſés à des miſéres inévitables ? Quelque parti qu'ils eſſaient de prendre ils y rencontrent des fatigues, des traverſes, des ſouffrances, des mortifications.

Se bornent-ils à vivre dans les forets, ou à ſe répandre en petit nombre dans des campagnes plus agréables que les épaiſſes forets. Ils y ſeront abandonnés à une ſtupidité qui les éloignera peu de la groſſiéreté des animaux brutes. Leur Raiſon & leurs excellentes facultés demeureront ſans uſage ; & qui pourra croire que le ſage & ſuprême Auteur de l'Univers ait enrichi la nature humaine de dons ſi précieux pour ne s'en ſervir jamais ? Les hommes verront, ſans être jamais curieux de s'inſtruire quelles ſont les cauſes de la vuë ! Ils entendront des ſons, ſans s'aviſer jamais de chercher de quelle maniére ils ſe forment ! Sans faire des proviſions dans les années abondantes, pour celles qui le ſeront moins, ſans ſe précautionner contre les maladies, ils périront ſans ſecours à la maniére des brutes, qui ſeront même d'autant moins malheureuſes que les hommes, qu'elles n'ont pas beſoin de tant de ſecours. Ils ſeront de plus expoſés à leurs courſes & à leurs attaques, ſans y pouvoir le plus ſouvent oppoſer que de foibles défenſes. Ils ſeront encore moins en ſûreté contre les autres hommes. Des troupes moins laborieuſes & moins prévoiantes ſe jetteront ſur les proviſions des plus ménagers, ou de ceux dont l'habitation ſe trouvera plus fertile. La faim a appris à ces hommes ſauvages à vivre de chair humaine, & ils ſont venus à s'en faire une gloire, parce qu'ils s'en ſont emparés par leur courage, leur force & leur induſtrie.

Pour ſe mettre en ſûreté contre des maux de cette nature, les hommes formeront-ils des ſociétés plus nombreuſes ? Elles ne ſauroient ſubſiſter ſans Loix, & ſans Magiſtrats pour les faire obſerver. Mais l'expérience fait voir que ces Magiſtrats oublient bientôt qu'ils ont été tirés de la multitude de leurs égaux, pour employer tous leurs talens & toute leur autorité à procurer le bien commun, à veiller & à travailler au bonheur de tous. Peu à peu ils viennent à regarder ceux de qui ils tiennent leur élévation, comme leur domaine ; ils ſe comptent en droit d'en diſpoſer à leur gré. Envain ces Inférieurs ſe repoſent ſur les Loix comme ſur une barriére ſacrée, qui empêche aux Conducteurs de la multitude d'abuſer d'un pouvoir dont-ils ne ſont que les dépoſitaires : C'eſt en vertu de leur commiſſion, ils interprétent les Loix & les appliquent aux circonſtances ; mais ils les interprétent & ils les appliquent au gré de leurs intérêts particuliers & de leurs paſſions, & traitent ſouvent de violateurs de ces Loix ceux qui en preſſent l'obſervation dans leur vrai ſens. On les honore de quelques revenus, en reconnoiſſance de leurs ſoins & pour les dédomager de ce qu'ils perdent, en faiſant moins d'attention à leurs propres affaires, afin de la donner toute entiére à celles du Public. Par ces voies ils s'enrichiſſent, & quoiqu'ils s'enrichiſſent de la liberalité d'autrui, ils n'en deviennent pas moins fiers. Bien des gens ont beſoin de leurs ſecours & eux n'ont preſque beſoin de celui de perſonne, au moins immédiatement, & comme ſi les rentes & le rang étoient des preuves de mérite, ils ſe portent à regarder avec mépris tous ceux qui leur ſont inférieurs en revenus & en dignité. Dès que le plaiſir inhumain de trouver les autres moins heureux que l'on eſt ſoi-même, s'eſt une fois emparé de leur imagination, & a ſéduit leur coeur, ils cherchent leur élevation dans l'abaiſſement des autres, & ils ne ſe ſavent jamais plus de gré de leur ſort, & ne ſont jamais plus grands à leurs propres yeux, & plus ſatisfaits, qu'à proportion que les autres ſe ſont moins.

Pour s'affranchir de ce qu'il y a de plus onereux dans cette multitude de Maitres, trop diviſés entr'eux pour pouvoir s'aſtreindre, par les voies même les plus innocentes, l'affection de quelques-uns, ſans ſe rendre, par là-même encore, odieux aux autres, ſe donnera-t-on à un ſeul ? On n'eſt pas encore convenu ſous quel gouvernement on vit plus heureux, tant les inconvéniens naiſſent dans chacun des moiens même établis pour les prévenir, & tant le mal ſe trouve partout à côté du bien.

Sur le ſujet dont je parle le reſpect interdit l'éxageration du mal ; mais & ſon importance & ſur tout le rapport qu'il a au ſort du Genre humain & à la Providence qui le dirige, ne défendent pas moins la flaterie & le déguiſement de la Vérité ſur le Bien. Je débuterai donc par reconnoitre qu'il eſt des PRINCES tels que le bonheur des hommes les demande. Mais j'avouerai en même temps que le nombre n'en eſt pas auſſi grand qu'il ſeroit à ſouhaiter.

Dans les Roiaumes électifs la brigue peut l'emporter ſur le mérite. Les factions qui s'y élévent font le plus ſouvent dominées par des vuës fort différentes de celle de l'intérêt public, & ſi ces diviſions ne vont pas juſqu'à des guerres Civiles, les peuples ne laiſſent pas d'en ſouffrir. Un Roi ſur le Trone amaſſe autant de tréſors qu'il peut pour acheter des ſuffrages à ſes enfans, ou pour les dédomager de la perte de ſa ſucceſſion. Ses favoris, dans l'incertitude du maitre qu'ils ſerviront, profitent du préſent & s'enrichiſſent de leur côté. Tout cela ſe fait aux dépens de l'Etat & du Peuple.

Dans les Etats héréditaires, l'éxemple de *Marc Aurele* & de *Commode*, & d'autres qui en ſont fort approchans, ne prouvent que trop qu'un *Héros* peut être ſuccédé par un *Monſtre*. Si les enfans héritoient toujours les qualités & les inclinations de leurs Péres, tous les hommes ſe reſſembleroient. Mais outre cela, avec quelque heureux tempérament qu'on ſoit né, une mauvaiſe éducation ſuffit pour en faire évanouïr les vertus & pour enter en leur place les Vices.

Mais qu'il eſt difficile de bien *élever* des enfans qui ſont nés dans la Pourpre. On les abandonne d'abord entre les mains des femmes, & celles du commun y ont même le plus de part. Des enfans de ce rang s'accoûtument, dès leur prémiére enfance, à ne ſe plaire que dans des regards reſpectueux : Tout air libre & familier leur paroit une inſulte. Les perſonnes, qui environnent un enfant dans ces circonſtances, ſentent que toute leur fortune eſt attachée à ſa conſervation : ſes larmes & ſes cris les effraient & les jettent dans la conſternation : C'eſt à qui les cajollera le plus ; On admire leurs begaiemens & leurs ſingeries, on les leur fait repéter ; & le goût de la bagatelle & de la poliſſonerie eſt la prémiére empreinte ſur laquelle on moule des eſprits & des coeurs deſtinés aux plus grandes, aux plus importantes, & plus difficiles occupations.

Je veux me taire ſur leurs Gouverneurs & leurs Inſtituteurs. Je ſuppoſe qu'on leur en donne qui entendent ce dont ils ſe mêlent ; C'eſt beaucoup dire. Peut-être pourroient-ils réuſſir à corriger l'influence, ordinairement fatale, des prémiéres impreſſions, ſi on les laiſſoit faire ; Mais à tout coup on rompt leur projets les mieux concertés, & on les reduit à la néceſſité de prendre de nouvelles meſures, qu'on leur fera

encore bientôt abandonner. Il en eſt de ceux qui environnent des enfans comme de ceux qui environnent un malade. Dans ce dernier cas chacun s'érige en Médecin, & donne hardiment ſes conſeils. Dans le premier, grand nombre de perſonnes qui ſont de véritables *fables raſes* par rapport aux ſavoir & au jugement, qui ne connoiſſent ni le cœur humain, ni la nature des paſſions, ni comment-elles ſe fortifient, ni comment-elles ſe calment, ni le parti qu'on en peut tirer, ni les dangers où elles expoſent, ni ce qu'elles ont d'utile, ni ce qu'elles ont de ſéduiſant; des perſonnes deſtituées de tous les ſecours néceſſaires s'uniſſent de vouloir régler la choſe du monde la plus difficile, & où les faux pas ont de plus grandes ſuites.

Que dirai-je de l'efficace de l'exemple, autre genre d'inſtruction & qui s'inſinue avec d'autant plus de facilité qu'elle ne renferme rien d'impérieux, & qu'elle ne demande aucun effort d'attention? Les exemples ſur leſquels un enfant aime à arrêter les yeux, lui ſont préſencés par ceux qui lui paroiſſent les plus brillans & les mieux parés; & ces dehors éblouiſſans ne ſont pas toûjours ceux des plus grandes ames, des plus ſages & des plus éclairées.

Il n'y a point d'homme accompli en tout ſens. Chacun a quelques défauts, & ceux-ci ſe font plus agréablement ſentir à des enfans que la Vertu & le Mérite, parce qu'ils flattent ou leur pareſſe, ou leur ſenſualité, ou leur ambition; & d'ailleurs ils ſont bien plus aiſés à imiter.

Tous ceux qui ſe préſentent à des enfans d'une haute naiſſance, débutent ordinairement par des airs de reſpect & d'admiration, & s'ils ne portent pas la flatterie juſques à faire l'éloge de toutes leurs fautes, ils les éxténuent pour le moins, & ils les réduiſent à rien. C'eſt à qui briguera leurs graces, avec le plus d'empreſſement, de ſoumiſſions & de cajoleries. Tant de gens leur demandent leur affection, que ne pouvant ainſi la partager, ils ne la donnent à perſonne, & s'accoûtument à n'aimer réellement qui que ce ſoit; & en effet ils voient qu'ils n'ont pas beſoin d'aimer eux-mêmes pour être aimés & pour être ſervis. Ils s'accoûtument encore à compter pour rien tout ce qu'on fait pour eux, & ils ne peuvent s'empêcher d'en faire cas; ils s'accoûtument à le regarder comme dû, afin de ſe diſpenſer de toute obligation à la reconnoiſſance, & de ſe conſerver le plaiſir de compter leurs moindres gracioſités comme des préſens au-deſſus de tout prix.

Après cela flattés-vous de faire entendre avec plaiſir ou du moins ſans répugnance, à des enfans continuellement ainſi attaqués, ainſi empoiſonnés, la voix de la Vérité qui les développera à eux-mêmes, la voix des bons conſeils qui leurs apprendra à ſe corriger & leur découvrira les routes qui conduiſent au ſolide Mérite & à la Véritable Grandeur.

Ils vous fermeront la porte s'ils le peuvent, il vous fuiront, & au pié de la lettre, comme l'on fuiroit un orage: Ils boucheront leurs oreilles & détourneront toute leur attention pour n'être pas inquiétés par des diſſonances ſi desagréables.

Eſpérer de vous faire écouter par des coeurs ainſi prévenus, quand vous leur apprendrés que le autres hommes ne ſont pas nés pour parer ſans ceſſe à tout ce qui pourroit leur donner de l'ennui, pour éloigner tout ce qui pourroit leur cauſer du chagrin, pour ſe dévouer à leurs plaiſirs, pour les prendre pour Loi & pour Modéle & pour régler ſur leurs Idées leur eſtime, & leurs inclinations. Dites-leur, qu'ils doivent bien ſe garder de le croire, que ce ſeroit donner dans des penſées très-fauſſes & des travers très-dangereux: Ajoutés qu'au contraire c'eſt eux que la Providence a fait naître pour procurer le bonheur des autres hommes, qu'elle les a chargés d'en étudier les moiens, de travailler eux-mêmes à les mettre en éxécution, d'y faire travailler les autres, de les eſtimer & de les recompenſer à proportion du zéle & de l'habileté avec laquelle ils s'y emploieront. Ce ſera beaucoup ſi ces Paradoxes ne vous font pas regarder comme un viſionnaire. Peut-être qu'on ne le dira pas, peut être même qu'on ne le penſera pas diſtinctement; mais on en aura une perſuation confuſe, qui n'aura pas moins d'influence ſur les ſentimens du coeur & ſur la conduite, qu'en auroit un dogme formel.

Voilà dont nourriſſent continuellement l'eſprit & le coeur des jeunes Seigneurs, ceux-là même qui, à le bien prendre, auroient le plus d'intérêt à leur inſpirer des maximes tout oppoſées: Et comment ſeroit-il poſſible que deux ou trois perſonnes tinſſent contre cette foule de témoins qui ne ceſſent de dépoſer en faveur de ce qui flatte les paſſions, & qui autoriſe le relachement, contre des Maximes ſévéres & qui rebuteront toûjours ceux qui n'en connoiſſent pas le prix?

A meſure que ces jeunes coeurs, pour qui la Grandeur eſt une infortune, avancent en âge, on les anime à l'amour des voluptés, on les forme au goût de la diſſipation, & on les affermit dans l'habitude fatale de deux plaiſirs également dangereux; l'un de vivre dans l'indépendance des autres, & de la Raiſon même; l'autre de ſe voir entouré de gens dont la ſoumiſſion eſt aveugle, de gens à qui l'on tient lieu de Raiſon, & plus prompts encore à ſervir qu'on ne l'eſt à commander.

A proportion encore qu'il avancera en âge, on lui dira que ſa taille ſe perfectionne d'un jour à l'autre; on louëra ſa bonne mine, ſa bonne grace à cheval, ſon addreſſe à tirer & à faire des boucheries inutiles de gibier, ſon courage à ne point craindre de ſe rompre le cou. Il eſt bien des gens qui ne connoiſſent guére d'autre mérite; A leur imitation un jeune Seigneur comptera ces minces avantages pour ceux dont il doit tirer le plus de relief; ſon Miroir ſera ſon prémier Conſeiller; à tout coup il le conſultera. Les allures de ſon Cheval rehauſſeront merveilleuſement à ſes yeux l'Idée ſupérieure qu'il aime à ſe faire de ſoi-même. La richeſſe de ſes ameublemens, l'éclat & la fineſſe de ſon linge, le tiſſu de ſes dentelles, la broderie de ſes habits, ſans qu'il ſoit beſoin d'y ajouter les ſuperfluités de ſa Table, & ſa facilité à faire de certaines conquêtes qui ne ſont point des preuves de courage; tous ces objets s'emparteront ſi puiſſamment de ſon Imagination, que ſon Entendement en ſera étourdi; Il ne s'y trouvera plus de place, pour les Idées des avantages réels qui *appartiennent* à l'homme en propre, & qui ſont ſa véritable perfection: Ou ſi ces Idées s'y préſentent quelquefois, ce ne ſera qu'avec la foibleſſe & la confuſion des ſonges. Quand des gens ainſi prévenus entendront parler avec éloge de politeſſe, de gracioſité, de libéralité, de naturel compatiſſant, d'empreſſement à ſe rendre utile, d'attention, de vigilance, d'eſtime pour la vertu, d'affection pour les gens de bien, d'éloignement pour le vice & pour les vicieux, de mépris pour la flatterie & pour les flateurs, de pureté, de ſobriété, d'empire ſur ſes paſſions, de reſpect pour la Raiſon, du plaiſir de la conſulter & de celui de s'y ſoumettre, ils conviendront & peut-être même ils ſentiront que ces termes éxpriment des actions & des habitudes eſtimables. Mais l'habitude dominante de la diſſipation, & les occaſions qui s'en offrent ſans ceſſe, auront bien-tôt paſſé l'éponge ſur ces commencemens d'heureuſes impreſſions. D'ailleurs ils ſouçonneront aiſément (& tant de gens les en aſſûreront qu'ils n'en pourront plus douter) que leur Rang les diſpenſe d'un grand nombre d'aſſujettiſſemens, qu'ils ne ſont point reduits à la néceſſité de ſe contraindre, & qu'il leur ſuffit de reſter de choiſir entre cette multitude de devoirs, ceux dont l'obſervation leur ſera la plus commode.

La Réligion ne s'accommode point de cette Liberté de choix; elle eſt incompatible avec ce genre de tiédeur. Elle devient donc importune, & dès qu'un homme, qui paſſe pour avoir quelque eſprit & quelque lecture, a le coeur aſſés gâté pour dire hardiment,

ou

ou d'un ton railleur, que la Religion eſt faite pour le peuple & les petits génies, il eſt agréablement écouté. On ſe remplit la Mémoire d'objections faciles à réſoudre, mais dont on néglige de chercher la ſolution, ou les repére avec plaiſir & d'un air de perſuaſion, on impoſe par là à des ames véritablement rampantes & à des génies très-bornés; & à force de ſe voir écouté dans ces repétitions, on ſe les rend ſi familiéres, qu'elles viennent enfin à prendre la place des Actions communes, elles acquiérent toute l'autorité des prémiers Principes. Le goût du Doute ſuccéde au Déſir ſi naturel & ſi traitable de la Lumiére & de la Certitude & à la force de l'éteindre. On compte même parmi ceux qui aiment à s'abandonner au doute des gens qui auroient toutes les facilités imaginables à s'en tirer, parce qu'ils auroient pour cela, s'ils le voulóient, beaucoup plus de temps & plus de ſecours que les autres.

Ceux qui ne goûtent pas le Gouvernement Républicain alléguent, (& cette raiſon me paroit une des plus fortes) qu'en ſervant le public, quoique réellement on ſerve par là même les particuliers, cependant on n'en tire non plus d'avantage, que ſi on ſe dévouoit à une belle Idée; Quelques louanges vaines, c'eſt là tout le fruit qui en revient, parce que chaque Individu ſépare ſes propres intérêts de ceux de la communauté, & les abandonne plus à cœur. Ceux-là même qui ont part au gouvernement ne ſont pas exempts de cette faute. Quelque zéle pour les particuliers vous méne plus loin que tout ce que vous faites pour l'Etat; au lieu que dans les Monarchiques vous ſervés immédiatement le Maitre à qui il appartient, & qui, par conſéquent, ne manque pas de vous en tenir compte. Mais ce Maitre n'eſt pas ſeulement Monarque, il eſt homme, & s'il eſt plus homme que Monarque, ceux qui ſauront le mieux le prêter à ſes plaiſirs flatter ſes foibleſſes, & répandre des agrémens ſur ſes diſſipations, deviendront les amis du cœur, & c'eſt ſur eux que tomberont les prémiers honeurs & les principales recompenſes.

On dit encore que dans les Républiques les ordres ſouverains, qui ſont ceux de la pluralité des voix, ſont, pour l'ordinaire, mal éxécutés, parce que ceux qui ont été d'une opinion contraire ne s'y prêtent que mollement, & il n'y a que trop de vérité dans cette remirque.

Mais ſi le Monarque n'a pas aſſés de génétration & de juſteſſe d'eſprit, pour ne préférire que d'éxcellentes Loix, s'il eſt mal ſervi à cet égard par ſes Conſeillers; s'il n'eſt pas vigilant, attentif, infatigable toûjours prêt à écouter les plaintes de ceux à qui on fait du tort, appliqué à découvrir ce qui ſe paſſe, plein de grace pour ceux qui rempliſſent leur devoir, ſévére à ceux qui le négligent, à proportion de leurs écars s'il ſe conduit par humeur, ſi ſes oreilles ſont toûjours fermées pour les uns, & toûjours ouvertes pour les autres; Si on vient à bout de lui faire regarder comme des eſprits inquiets & ſans affection pour ſa perſonne, ceux qui ont aſſés de probité & de zéle, pour lui annoncer des faits, desagréables à la vérité, mais dont il lui importe d'être inſtruit parce qu'il eſt en ſon pouvoir d'y apporter du remédе; on voit que dans ce Gouvernement tout parfait qu'il ſoit en lui même, & dans la Théorie, on peut éprouver tous les desagrémens du Républicain.

Pour ſe mettre au-deſſus de ces desagrémens qu'éprouvent ceux qui ont part aux emplois, ſoit dans l'un, ſoit dans l'autre des gouvernemens dont je viens de parler; pour ne vivre pas éxpoſé à la tentation d'entrer dans des cabales, ou de ſe voir réduit à occuper toûjours les derniers rangs dans une République; pour ſe dérober à la déſolante alternative, ou de nuire aux véritables intérêts d'un Maitre qu'on reſpecte, par des éxtérieurs de zéle & des déférences aveugles à ſes volontés, ou d'eſſuier à tout coup des mortifications de la part de ceux qui ont ſçu ſe mettre en crédit, par d'indignes voies, ſe déterminera-t-on à s'éloigner des affaires, à vivre iſolé, à s'amuſer dans la tranquilité de la retraite & à philoſopher dans l'obſcurité? Mais enfin il faut vivre: Si vous n'avés que peu de bien, vous vivrés éxpoſé à divers beſoins pénibles à ſoûtenir: Si vous en avés ſuffiſamment vous ſerés envié, vous aurés des voiſins, vous aurés des procès qui ne finiront point, parce que vous ſerés ſans appui, & que vous ſerés méprité par les Maitres comme des Sujets inutiles, & peut-être de plus haïs comme des rivaux de leur indépendance, dont ils préſendent ſeuls jouïr.

Il en eſt ainſi de toutes les autres alternatives. Voules-vous paſſer vos jours uni à une perſonne digne de vôtre attachement par ſon eſprit, par ſes agrémens, par ſon affection & par ſon ſolide mérite? Mais par là vous vous multipliterés & vous vous verrés éxpoſé, dans un plus grand nombre de Corps, aux traverſes & à l'incertitude des événemens. Le Célibat eſt pour la plus grande partie des hommes un état d'effort, & pour ceux qui ſont le plus maîtres d'eux-mêmes, un état d'ennui: Les défiances & les ſoupçons croiſſent avec les années; On craint de n'être véritablement aimé de perſonne, ni ſervi que par des vuës d'un intérêt groſſier, & en cela rarement on ſe trompe. Quand on n'eſt uni avec un autre homme, que par quelque commerce de politeſſes, par quelques complaiſances & quelques ſervices réciproques, il eſt naturel au cœur humain de donner la préférence à ceux avec qui il eſt engagé des les prémiéres années de ſa vie, par de plus forts liens.

Il ſeroit aiſé d'étendre ces réfléxinns & ce champ n'eſt malheureuſement que trop vaſte. Dirons-nous donc que le déſir de la félicité n'eſt imprimé au cœur humain que pour le rendre miſérable, & qu'à cet égard ſon ſort eſt de beaucoup inférieur à celui des bêtes à qui la nature fournit abondamment de quoi la ſatisfaire? Ces ſoupçons ſeroient trop injurieux à la Bonté Divine. Le déſir d'être heureux eſt très raiſonnable. C'eſt le prémier mobile de toutes nos déterminations; Sur ce déſir eſt établie l'efficace des promeſſes & des menaces, la force des recompenſes, & des châtimens, & en général le pouvoir de tous les motifs.

Mais il n'eſt pas difficile de ſe convaincre par l'éxpérience, & par la Raiſon fondée ſur l'éxpérience, que la Terre n'eſt pas un lieu où l'on puiſſe ſe promettre un bonheur accompli. La vie que nous y menons ne nous eſt pas donnée pour jouir déja, pendant ſa courte durée, d'une félicité parfaite, mais pour travailler à y parvenir, & nous en rendre plus capables & plus dignes. (Je me ſers de cette éxpreſſion dans un bon ſens, dans une ſignification radoucie. & où il n'entre rien de préſomptueux.) La Terre eſt le ſéjour de l'éxercice & des combats, & non pas celui du repos & de la recompenſe. On cherche, pendant qu'on y eſt, ce à quoi l'on eſt deſtiné. & on ſe prépare à le recevoir. Cette hypothéſe ſuffit pour lever toutes les difficultés & ne renferme aucun contraſte avec la Sageſſe & la Bonté du Créateur Souverain Maitre, & Maitre Libre: Sa conduite eſt digne de lui, aux yeux même de la Raiſon, lorſqu'il régle à ſon choix les conditions à remplir pour obtenir ſes graces. Celles qu'il lui a plu d'impoſer aux hommes leur font infiniment d'honneur. Il veut être adoré par leur réſignation; Il veut être glorifié par les ſacrifices qu'ils font à la Raiſon, qui eſt ſa voix, de ce que les Objets éxtérieurs aidés des ſens & des Paſſions, ont de trop ſpécieux & de trop éblouiſſant. Les préſens que nous lui offrons, ſervent eux mêmes à nous perfectionner, & quand cela ne ſeroit pas, quelle proportionnette ce que nous lui donnons & ce que nous devons en attendre!

Dès qu'une fois nôtre cœur aura réſolu de ſe former ſur ces Maximes, toutes les Cauſes de ſes plaintes & de ſes inquiétudes s'évanouïront. On n'aura

garde de donner dans la diſſipation dont les ſuites ſont ſi funeſtes. Attentif à ſoi-même, au lieu de ſe fuir on s'obſervera, au lieu de s'aveugler on s'éclairera, on aimera à ſe connoître pour prévenir les illuſions, pour ſe corriger, pour s'avancer en lumière & s'affermir en probité.

Enfans de Dieu, honorés de ſon image, deſtinés à la communion de ſon Trone & de ſa Gloire, nés pour une éternité des plus pures & des plus raviſſantes délices, on aura horreur & on regardera comme un indigne abrutiſſement, de laiſſer prendre à la ſenſualité quelque empire ſur la Raiſon. Honnorés de l'attention de Dieu près des couronnes impériſſables, qu'eſt ce que pourront avoir de ſéduiſant les ombres brillantes à la pourſuite deſquelles les hommes ſe tourmentent, ſans ſe ſatisfaire. On ne ſera point effraié à la penſée de la Mort & on n'aura pas beſoin de fuir ſon idée; on la verra approcher d'un œil fixe & d'un cœur ſatisfait, dans la perſuaſion & la ferme eſpérance que le moment qui fermera nos yeux à la lumiére corporelle, tirera le voile & fera évanouïr les ombres épaiſſes, qui dérobent à nos eſprits la vuë de l'adorable & éternelle lumiére, objet de tous nos voeux & de tous nos déſirs.

Et qu'on ne craigne pas de voir ébranlées, par des doutes, de ſi douces perſuaſions. La Raiſon eſt ici d'un parfait accord avec la Réligion. Il faudroit avoir renoncé au Bon ſens & à l'idée d'une Intelligence dont la ſageſſe eſt parfaite, pour s'imaginer que les hommes ont été jettés ſur la Terre, ou pour s'y ſatiguer à la pourſuite des apparences de bonheur, & pour s'y deshonorer par un aſſervîſſement à des Paſſions qui les entrainent à mille écars; ou pour s'y repaître de belles, mais vaines chiméres, fondées ſur le déſir de connoître & de ſervir à jamais un Créateur adorable, que l'on aime par deſſus tout, & dont les Créatures préſentent, pour leur plus beau trait, la gloire qu'elles ont d'être ſorties de ſa Main.

Un homme qui aime à ſe conduire par ces principes, & qui en a goûté la juſtice & la beauté, s'appliquera avec affection & avec perſévérance à procurer le bien des autres hommes à proportion de ſes talens & des occaſions que la Providence lui en fera naître; & ſi ſon attachement à remplir ſes devoirs, le recule & le retient dans les derniers rangs, il ne ſe rebutera point, & ne ſentira point ralentir cet attachement, qui devient plus pur, plus eſtimable & d'un plus grand prix, par là même qu'il ſe ſoûtient ſans être aidé des récompenſes.

S'il vient à perdre des perſonnes qui lui ſont chéres, il ſoûtient ces épreuves avec Modération. Il comprend qu'il eſt juſte de donner quelque choſe à Dieu, qui lui a tout donné, & qui ſe veut donner lui-même. Ces perſonnes chéres ont plus promptement fini leur carriére, & ſont déja parvenues là où ſon but eſt d'arriver; ſi elles ſont perdues pour la Terre, elles ſont gagnées pour le Ciel, où il les trouvera pour ne s'en ſéparer jamais.

Les fléaux qui tombent ſur les hommes, les déſolations de la guerre, les tempêtes, les mortalités, l'oppreſſion des ſujets ſous des Maitres avarés, ou diſſipateurs; Tout cela eſt incapable d'arracher de ſa bouche aucune expreſſion, ni de ſon cœur aucun ſentiment qui déroge au reſpect dû à la Souveraine Providence, qui permet & dirige les événemens même les plus triſtes, pour éprouver la vertu des gens de bien & la rendre plus pure, pour corriger ceux en qui il reſte encore quelques principes de droiture, mais qui auroient achevé de s'éteindre, dans l'aiſe & la mondanité; pour punir enfin les méchans obſtinés à ne ſe changer point.

Que l'on compare préſentement les douceurs d'une vie réglée ſur ces Maximes, avec les ténébres du Pyrrhoniſme. & le plaiſir d'embarraſſer & de troubler les hommes par des Objections contre la Bonté & la Providence du Créateur, & l'acharnement enfin à harceler ceux qui travaillent à lever ces ſujets de doute, & qui ont horreur de voir l'Athéiſme mis de niveau avec la Réligion, & repréſenté même comme plus utile à divers égars.

Au reſte il n'eſt point difficile de découvrir la néceſſité de ces Maximes, & de ſe convaincre de leur juſtice & de leur utilité: Il n'y a pour cela qu'à vouloir faire quelque uſage du ſens commun.

Il arrive ſouvent aux hommes de ne rencontrer pas dans une certaine route les avantages qu'ils s'en promettrent, & d'y trouver des inconvéniens auxquels ils ne s'attendoient pas. Dans ces cas-là bien connus & bien éxaminés, le Bon-ſens ordonne de changer de plan & d'eſſaier un nouveau genre de vie. Qu'on ſuive cette inſtruction & on en viendra à ce que je recommande.

De la maniére que le grand nombre vit; en trouverons-nous beaucoup qui aient choiſi la bonne route, ſoit pour cette vie, ſoit pour l'autre? A en juger ſuivant les prémiéres apparences, on ne connoit que la joie dans le bel âge. Mais que l'intérieur répond mal au dehors! L'inquiétude chaſſe un jeune homme de ſa maiſon; ſa vivacité l'emporte dans une autre, comme ſi elle étoit le Centre du bonheur; mais l'ennui & ſa légéreté tardent peu à l'en faire ſortir: Il ſe retire enfin & termine les courſes de ſa journée, beaucoup plus las que ſatisfait. Si quelque paſſion le fixe, ce n'eſt pas pour long-temps, & par ſon inconſtance il tranche la durée de ſon bonheur, & plonge dans la déſolation la perſonne qu'il a trompée.

On en voit qui ſe livrent aux voluptés; Mais elles les dégoutent bien plus qu'elles ne les raſſaſient, ce ſont des poiſons dont la fatale influence ne tarde pas à rendre leur vie languiſſante. Mais enchantés & comme enforcelés, ils ne ſe corrigent point par leurs ſouffrances, & reſſemblent à ces animaux indiſciplinables, dont la voracité ne ſauroit être domptée par les coups.

Des jeunes gens étourdis, & des hommes brutaux & aveuglés par la groſſiére ſenſualité, paſſons à ceux qu'animent ce qu'on appelle la Noble Ambition & l'Amour de la belle Gloire. A l'éxception de quelques Fêtes où chacun d'eux fait le Comédien, voit-on que leur air annonce un cœur ſatisfait, même paſſablement? & qui s'en étonnera ſi l'on compare l'aſſiduité de leurs peines, avec l'incertitude & la petiteſſe de leurs recompenſes? Les rencontrés-vous au nombre de trois ou quatre amis de confiance, leur cœur s'exhale en plaintes, mécontens de leurs inférieurs, mécontens de leurs égaux & plus mécontens encore de ceux dont ils dépendent. Mais ſe voient-ils environnés de perſonnes ſuſpectes, ou de gens à qui ils ſouhaitent que leur fortune faſſe envie, ils parlent ſur un tout autre ton; ce n'eſt plus que diſſimulation, que flateries, qu'éloges éxtgérés, que ſujets de ſe féliciter & de s'animer à la reconnoiſſance. Mais pendant que pour plaire & pour arriver à leur but ils ſe donnent pour ſatisfaits, pour gens qui ne demandent rien, & qui ont déja au-delà de ce qu'ils méritent, on les en croit ſur leur parole & on les laiſſe là.

Ce n'eſt pas tout. D'un côté pour faire leur cour à ceux dont ils ont beſoin, d'un autre pour faire mal aux yeux de ceux qu'ils n'aiment pas, ils ſe déterminent à être ſuperbes en habits magnifiques, en régals, ſomptueux en tout, & par là ils ſe rendent réellement pauvres & néceſſiteux, en vuë de paroitre riches & comblés de ſuperflu.

Il ne Faudroit à tous ces gens-là qu'un léger uſage du Bon Sens pour ſe demander, N'eſſaierons nous jamais de nous ranger au ſervice du plus grand DE MAITRES, & du ſeul véritablement GRAND? Ne ſerons-nous jamais curieux d'étudier ſes adorables Loix, & de nous y inſtruire de nôtre deſtinée? S'ils s'obſtinent à ne faire jamais le choix de cette route, s'ils refuſent ſans ceſſe d'y marcher, à qui s'en prendre qu'à eux-mêmes!

SECTION

SECTION XIII.

Examen du Pyrrhoniſme ſur la Providence.

JE COMMENCERAI cette Section par quelques remarques générales; & dès là je paſſerai au détail des difficultés que Mr. Bayle a propoſées dans ſon Dictionnaire & dans les Ouvrages qui l'ont ſuivi.

Il contient que Dieu eſt toujours en Liberté.

I. IL EST eſſentiellement du devoir de la Créature d'être ſoûmiſe au Créateur, & de ne lui rien préférer, comme il eſt eſſentiel à la perfection du Créateur de ne rien ordonner à ſes Créatures qui ne ſoit très-juſte. Or n'eſt-il pas juſte qu'elles obéiſſent? L'élévation ſuprême de Dieu ne mérite-t-elle pas cette obéiſſance? La Beauté & la Juſtice de ſes Loix n'en eſt-elle pas digne? Quelle bonté ne nous mar-

Cet Article 1. & le commencement du Huitiéme repoſent ſur les Sect. 8. 9. 10. de l'Art. V. Sect. IV. P. II. & ſe lui ai repris ici parce qu'ils m'ont paru fournir une ouverture qui conduit naturellement à ce que j'ajoute.

que-t-il pas, quand il veut bien nous accorder des récompenſes éternelles, & outre cela, par elles mêmes, d'un prix infini, puiſque lui-même ſera nôtre Récompenſe; quand il veut, dis-je les accorder à des actes d'obéiſſance ſi légitimement, ſi eſſentiellement, & ſi néceſſairement dus? Et par quelles Actions de graces, par quelle étenduë de Reconnoiſſance, par quelle vivacité & quelle perfection de Dévouement ne devons nous pas célébrer ces Bontés & le prix de ces Récompenſes? Diréz vous *Il auroit pû faire d'avantage, il auroit pû en nous créant nous élever au But auquel il nous deſtine, au lieu de nous placer à quelque éloignement de ce But, & de ſe contenter de nous le propoſer, de nous en marquer le Chemin, & de nous mettre en pouvoir de le ſuivre?*

Vous vous plaignés qu'il n'a pas fait tout ce que vous auriés voulu, & tout ce que vous lui auriés conſeillé de faire, s'il lui avoit plû de demander vos conſeils. Cette plainte eſt-elle raiſonnable, ou injuſte? Eſt-elle reſpectueuſe, ou inſolente?

Vaines Preſſions réprimées.

II. VOUS dites *ſi Dieu avoit fait quelque choſe de plus en m'a faveur!* ſans prendre garde que ce que vous regardés comme *plus*, eſt véritablement *moins*. Dieu a porté ſes Préſens, ſes Dons & ſes Graces, juſques à vous mettre en état de pouvoir vous offrir à lui, lui obéïr par choix, l'aimer par préférence, & vous donner à vôtre tour, à celui qui vous a tout donné. Des Préſens de cette nature, auroient été, par eux-mêmes, très-dignes de vos voeux, & de vos Déſirs; ſeulement, ſi Dieu ne vous avoit pas prévenu, en vous les donnant, il y auroit eu trop d'ambition à les lui demander. C'eſt à vous à admirer ſon infinie libéralité, & à y répondre. Il vous a donné infiniment, non ſeulement parce que ce qu'il vous a donné, vous amène à des Récompenſes infinies, mais de plus parce qu'il vous a donné ce qui approche le plus la Créature du Créateur, c'eſt d'agir avec choix, & d'être capable de varier ſes manières de penſer à l'infini & le pouvoir de ſe rendre louable en faiſant ce qui convient le mieux.

Ajoûtera-t-on, *Au moins auroit-il fallu que Dieu eut réglé l'uſage de la liberté au point de prévenir la première naiſſance de tout ſes abus?* C'eſt là un de ces Raiſonnemens qu'ont accoutumé de faire des gens qui, faute de penſer attentivement à ce qu'ils diſent, raſſemblent dans leurs Diſcours des contradictions. Si, dès-que la volonté de l'homme auroit commencé de ſe déterminer mal, & de pancher du côté où elle ne devoit pas ſe tourner, Dieu étoit venu à la relever, le Mal auroit déja été fait, & ce commencement de détermination auroit déja été une détermination; car telle eſt la nature de cet acte telle eſt la nature d'un choix; dès ſa première naiſſance il eſt volonté & choix. Mais ſi pour prévenir ces Déterminations, Dieu s'étoit emparé de la liberté, afin de ne laiſſer ni pancher à aucun écart, ni négliger aucun bon choix, il auroit par là repris ſon Préſent, il en auroit changé la Nature, il l'auroit détruite; car la *Liberté* n'eſt plus liberté, dès qu'elle n'eſt plus *active*; dès qu'elle ne ſe détermine plus elle-même, dès qu'elle eſt *paſſive* & régie par un Principe extérieur.

Mais *puiſqu'un jour nous eſpérons qu'il nous fera la grace de nous mettre en pleine ſûreté; pourquoi ne le fait-il pas ſur le champ?* Quand je n'aurois d'autre Réponſe à faire, ſi ce n'eſt qu'il ne le trouve pas ainſi à propos, & que ſa très-parfaite Sageſſe a ſans doute pour cela des raiſons que je ne connois pas, ſeroit-on en droit de tirer de ma Réponſe cette concluſion Pyrrhonienne? *Puiſque vous me laiſſés ladeſſus dans l'ignorance, je ne veux croire quoi que ce ſoit; & juſques à ce que je connoiſſe parfaitement ces Raiſons profondes & cachées dans la ſageſſe de Dieu, jamais veut ne ſerés avouer que deux fois deux faſſent quatre, qu'il y ait des Corps, qu'il y ait des Eſprits, qu'il y ait des Effets, qu'il y ait des Cauſes, & beaucoup moins qu'il y ait une Cauſe première.*

Tant de Déſordres qui ſont arrivés dans le Monde, auroient du déterminer la ſageſſe & la Bonté de Dieu, à déployer ſa Puiſſance pour prévenir le Péché, quand même pour le prévenir, il eut fallu anéantir la Liberté. Je place ici cette Objection, parce, que la Réponſe que j'y donnerai, appuiera celle qu'on vient de lire.

Un homme qui veut faire uſage de ſa Raiſon, comprendra évidemment que pour décider *s'il eſt plus à propos de laiſſer ſubſiſter la Liberté, malgré les abus que les hommes en font*, ou *s'il ſeroit mieux de la détruire pour prévenir ces abus*; il faudroit connoître à fond toutes les ſuites de la Liberté conſervée, triſtes & heureuſes: Il faudroit connoître à fond, de quelle manière elle influe dans ſes grands & ſages deſſeins, & ſe trouver en état de comparer tout cela avec les Nuages que l'abus qu'on en fait y répand pour un temps; mais qui pourroit ceſſer d'être pour nous des Nuages, lorſque le plan du Créateur ſera connu dans toute ſon étenduë.

Or en attendant que ce Plan ſoit développé, la Raiſon veut encore qu'on ſe rende à des Preuves ſimples, dont on comprend l'évidence & la force, ſans les revoquer en doute, parce qu'il y a des choſes qu'on ne connoit pas encore avec autant de netteté & d'étenduë qu'on peut ſe promettre de les connoître un jour. Si je puis alléguer quelques raiſons qui aillent à juſtifier la ſageſſe du Plan de Dieu, n'ai-je pas ſujet de conclure que ce même Plan ſe trouvera dégagé d'obſcurités lorſqu'au lieu d'une partie des raiſons qui l'éclairciſſent aujourd'hui à mes yeux, qui le juſtifient, & en font voir les fondemens, il n'y en aura aucune que j'ignore.

Apprenons, pas le reſpect que nous devons aux deſſeins des hommes, à leurs projets, à leurs plans, & par l'abſurdité des conjectures où nous nous égarons, quand il nous arrive de vouloir juger de ces deſſeins par quelque partie, dont nous ignorons & la deſtination & les rapports qu'elle a avec les autres; apprenons, dis-je, par là à penſer reſpectueuſement & par là même raiſonnablement ſur les Deſſeins de Dieu, & ſur ſon Plan, qui eſt Infini & digne de ſon Infinie Intelligence.

C'eſt viſiblement un hommage par lequel l'homme glorifie ſon Créateur, c'eſt une modeſtie & une Réſignation qui lui ſied parfaitement bien, quand il dit, *je me contenterai de ce que le Seigneur me découvre, ſans m'inquiéter de ce qu'il me cache*, je profiterai de la Lumière dont il m'éclaire, au lieu de lui préférer le Doute, & de la mépriſer comme incertaine & Ténébreuſe parce qu'elle ne diſſipe pas toute mon Ignorance.

III. LA REPENTANCE, la Foi, & l'appli- *Juſtice des punitions*
cation aux Vertus qui en naiſſent, m'aſſûreroit la poſ-

ſeſſion d'une Eternité bien-heureuſe. Ceux qui négligent ſes offres, & qui tournent ailleurs leurs vuës & leurs démarches ſe rendent très dignes de ne les point obtenir, ils ſe rendent très-dignes d'être abandonnés aux ſuites de leur mauvais choix; Ils veulent faire leur eux-mêmes leur Deſtinée & ſe conduire à leur gré, ils négligent Dieu; & ſes ſages: Loix. Eh bien qu'ils ſe rendent heureux eux-mêmes; qu'ils faſſent l'épreuve de leurs forces & de ce que renferment les reſſources qu'ils ont choiſies! L'impuiſſance où ils ſe trouveront de ſe ſatisfaire, l'ennui, & les reproches déchirans autant que juſtes qui en naîtront, vangeront Dieu mépriſé.

Rendés-vous attentifs à la conduite des hommes, vous en trouverés une partie ſi indifférens pour la Lumiére, ſi négligens à s'inſtruire, ou ſi opinatres, ſi enterés du plaiſir de chicaner & de contredire ſans ceſſe; vous en verrés de ſi Impitoiables, ſi injuſtes, ſi durs, qu'il ne ſera plus en vôtre pouvoir de ne pas tomber d'accord qu'il ſont condamnables. Nôtre propre Nature nous diſpoſe à ſouffrir à la vûe de ceux qui ſouffrent & qui ſe plaignent: Les plus heureux & les plus élevés ont leurs momens d'ennui, de douleur, de triſteſſe & d'inquiétude. Par là ils peuvent & ils doivent apprendre, à quel point on a tort, quand on contribuë injuſtement à la Miſére des autres, & qu'on ne fait pas tout ce qu'on doit pour leur épargner des chagrins. Cependant il en eſt qui ſemblent tirer leur félicité du malheur d'autrui. Un ſouverain Maitre qui eſt juſte, qui aime l'ordre & qui voit l'Innocence opprimée par l'audace, ne ſera-t-il pas ce qui eſt digne de lui, & ce qu'on en doit attendre quand il punira la Malice & la rébellion des hommes qui ſe plaiſent au mal?

Objection & Réponſe.

IV. MAIS *ne vaudroit-il pas mieux les mettre dans une heureuſe impuiſſance de le faire ce mal, & changer les cœurs autant qu'il le faut pour le leur faire éviter?* J'ai déjà répondu que pour décider ſur le *mieux* il en faut juger par *tout le plan*. J'ajoûte à cela deux réflexions. La prémiére c'eſt qu'il y a une différence du tout au tout entre dire que le péché a été néceſſaire pour que de certaines parties du Plan de Dieu s'éxécutaſſent, & que dans cette vûë il a fait les choſes d'une telle maniére que le péché dévient inévitable; Il y a dis-je une différence du tout au tout, entre poſer cela, & dire ſimplement que la création & la conſervation des Créatures libres eſt enrée dans le plan de Dieu, que la conſervation de cette Liberté avec ſes bons effets, contribue plus à la beauté de ce plan que ſes abus ne le défigurent, reparés qu'ils ſeront par toutes les voies que la Providence mettra en œuvre dans la ſuite des ſiécles. Je remarque *en ſecond lieu* que s'il n'y avoit aucune Liberté, le ſpectacle qu'auroit préſenté le ſyſtême & la ſuite des œuvres de Dieu, ſe ſeroit trouvé moins parfait & moins digne de lui, que celui qui réſulte de cette liberté & de toutes ſes ſuites. Pour éviter qu'une partie des Créatures intelligentes ne ſe rendit miſérable par ſa faute, ne s'attirât des malheurs & ne les méritât; pour éviter, dis-je, que des Cœurs, qui veulent être méchans, ne ſe perdent, convenoit-il de priver ceux qui aiment ſe perdent, convenoit-il de priver ceux qui aiment & ſe dévoüer à Dieu, roient à remplir leur devoir & à ſe dévoüer à Dieu, roient à remplir leur devoir & à ſe donner à de la conſolation ineffable, & de ſe donner à lui, & de ſe ſoûvenir éternellement que rien n'aura été capable de les en détourner?

Mais, avec cette liberté, *les gens de bien eux-mêmes ſont en danger*. Je répons qu'ils ont des ſecours prêts contre leur foibleſſe, & que les graces de Dieu ne ſe refuſent point à leurs prières.

Vaines Queſtions.

V. ON NE ſe laſſe point de faire des queſtions. *Quel ſera le ſort des ſuppôsitions, quelle ſera la durée de leurs Châtimens?* Pour en décider, qu'on ſe figure un homme qui dit; Puiſque mes tourmens ne ſeduiront pas toûjours & que Dieu ſera aſſés bon pour y mettre fin, je veux bien en courir le riſque; je veux paſſer ma vie ſans me contraindre; & je ne veux pas que la Crainte d'offenſer mon ſouverain Maitre mette la moindre borne à mes Déſirs. Puis qu'il eſt Bon, vivons dans la licence. Après l'avoir ſatisfait par quelques ſouffrances nous ſerons quittes, & dés lors il en ſera de nous comme ſi nous l'avions offinſé impunément. Que mérite ce Langage? Que peut ſe promettre de Dieu un homme qui penſe ainſi? Or quand on vit comme ſi on s'éxprimoit dans ces termes, quand on fuit des impreſſions & des ſentimens, qui bien développés conduiroient à ce langage, eſt-on beaucoup moins coupable, quand même on ne le tient pas? Il ſuffit que le fond du Coeur renferme tout ce que ces expreſſions mettroient au jour.

Voila des gens bien malheureux: mais c'eſt leur faute; ſi une inévitable Deſtinée, une Deſtinée à la Stoïque décidoit du Bonheur & du Malheur, la diſparité ſeroit autant ſcandaleuſe qu'énorme. Mais qui ſera malheureux, ſi ce n'eſt celui qui l'aura voulu & qui en aura choiſi la route, malgré ce que la Lumiére lui apprenoit pour l'en détourner.

Si la Curioſité s'émancipe encore à demander; *Que doit on penſer de celui-ci. Que doit-on penſer de celui-là?* Et qu'on parcoure ainſi tous les ſiécles & tout l'Univers pour être éclairci ſur le ſort de chacun; Je reprendrai mon grand Principe, c'eſt que *Rien n'eſt plus déraiſonnable que de revoquer en doute des propoſitions établies ſur des Preuves évidentes, ſolides, ſimples & à la portée de notre Intelligence, parce qu'on peut y annexer diverſes Queſtions, dont l'éclairciſſement demande des inſtructions que nous n'avons pas, & des connoiſſances qui paſſent l'étenduë préſente de notre ſphére.* Notre vie eſt courte; nous y ſommes chargés d'une tâche très-importante, c'eſt nôtre ſanctification: Nôtre temps doit ſe paſſer dans la pratique d'un très-grand nombre de Devoirs: C'eſt pour nous avertir de le conſacrer à ce But, que Dieu a trouvé à propos de nous donner autant de lumiéres qu'il nous en faut pour bien vivre ſans y ajoûter ce qui n'étoit pas néceſſaire pour régler nôtre conduite. J'ai trop à faire pour me livrer à chercher des conjectures probables ſur ce ſujet & pour m'en occuper uniquement. La recherche & l'éxpoſition de ces conjectures, quelque circonſpecte & quelque modeſte qu'elle fût, pourroit devenir dangereuſe en plus d'un ſens.

Reſte, dira-t-on, une difficulté qui n'eſt point levée. *La Bonté de Dieu pour ſes Créatures auroit été plus grande, s'il avoit prévenu toutes ſortes de Maux, & ſi aucune n'avoit jamais été éxpoſée à aucun danger, à aucun déſordre, à aucune douleur.* Pour répondre à cette Queſtion je demande à mon tour, ſi Dieu y étoit obligé? & quel droit on peut imaginer dans la Créature, qui lui donne juſte ſujet de dire, *Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas fait encore plus de bien?*

Ce qui Diuiſe dout.

VI. ME REPONDRA-T ON *que Dieu n'y étoit pas obligé par un Droit de ſa Créature ſur lui, mais qu'il ſe devoit cela à ſoi-même.* Eclairciſſons cette Vérité, & d'une Idée vague paſſons à des Idées diſtinctes.

Dieu eſt eſſentiellement Bon, Bienfaiſant, comme il eſt eſſentiellement Parfait, Puiſſant, Intelligent. Mais l'éxercice de ſa Puiſſance & l'éxercice de ſa Bonté étoient-ils libres? Ses actes étoient-ils à ſon choix, c'eſt-à-dire, pouvoit-il déploier ſa Puiſſance & ſa Bonté en faiſant des Créatures, ou pouvoit-il auſſi ne les pas faire? A-t-il été néceſſité par ſa Nature, & pour ainſi dire, par la conſtitution éternelle de ſon Etre, à faire tout ce qu'il a fait, de ſorte qu'il n'étoit pas poſſible qu'il ne le fit pas, ni qu'il le fit autrement? Ce que nous ſommes, falloit-il de toute néceſſité que nous le fuſſions? & ce que nous ſerons, eſt-ce une néceſſité pour nous de le devenir? Et comme il ne ſe peut faire que ce qui

qui eſt paſſé ne ſoit paſſé, tout ce qui ſera, eſt-il de même déterminé à naître par une néceſſité abſolue ? Nous éprouvons que nous ſommes Libres ; Il n'y a point de certitude qui paſſe celle du ſentiment : Le plus déterminé Sceptique ne ſauroit nier que nous aions une Idée, de liberté & que nous n'en trouvions en nous une Image & une apparence. Or cette Idée ſeroit-elle l'Idée d'une Chimére qui ne ſe trouve nulle part, & une Perfection dont nous trouvons en nous pour le moins l'apparence & l'image, ne ſeroit-elle point réellement en Dieu ?

Dieu agit donc conformément à ſa Nature très-parfaite, il agit d'une maniére digne de lui, quand il uſe de ſa Liberté, quand il diſpoſe librement de ſes biens. Il convient à Dieu non ſeulement de déclarer ce qu'il eſt, en l'énonçant & en avertiſſant ſes Créatures Intelligentes, par des *Expreſſions* ou par quelque choſe d'analogue à des expreſſions ; Lumiére de Révélation, Lumiére de Raiſon : Mais de plus il convient qu'il faſſe connoitre ce qu'il eſt, par ſes *Ouvrages*. Ce ſont là les expreſſions les plus dignes de lui : Il convenoit que ſes Ouvrages portaſſent l'empreinte de ſa Liberté, & nous en inſtruiſiſſent ; De là cette innombrable variété de Créatures différemment faites & diffèremment placées, & qui par leur Nature & leur ſituation, marquent également la Fécondité & la Liberté de leur Auteur. Ce Principe que Dieu doit uſer de toute l'étendue de ſa Bonté pour en uſer d'une maniére digne de lui, méneroit ſi loin, qu'on voit manifeſtement la néceſſité de le renfermer dans les bornes que la Liberté & la Sageſſe de Dieu y a miſes. On pourroit demander de tout ce qui a commencé, pourquoi il n'a pas commencé plutôt : On pourroit demander de tout ce qui ceſſe, qui ſe change, qui ſe détruit, pourquoi la Toute Puiſſance de Dieu ne le fait pas ſubſiſter dans un plus haut point de beauté, & de force. On demandera pourquoi une infinité de choſes croiſſent peu à peu & ſe perfectionnent par degrés. Dieu n'auroit-il pas porté incomparablement plus loin ſa bénéficence, ſi chaque Créature en recevant de lui l'éxiſtence, avoit en même temps reçu la connoiſſance de ſon être, le plaiſir d'en jouïr, de connoitre les autres & d'en profiter ; & à quelques degrés de lumiére qu'il eut élevé une créature, de quelque douceur & de quelque félicité qu'il l'eut miſe en poſſeſſion, pendant qu'il y en auroit eu des ſupérieures à elle, à ces deux égars, on auroit pû dire, d'où vient que Dieu qui eſt infiniment Bon, n'a pas été auſſi bon à l'égard de l'une qu'à l'égard de l'autre ? Il ne ſerviroit de rien de ſuppoſer que la moins parfaite a tout autant de connoiſſance & tout autant de félicité, qu'elle eſt capable d'en avoir, & qu'elle eſt remplie de lumiére & de douceur, autant que ſa capacité s'étend ; car on repliqueroit d'abord qu'elle ſeroit-plus éclairée & plus heureuſe, ſi elle avoit été rendue capable de recevoir plus de lumiére & de ſentir plus de douceurs. En un mot toute Créature Intelligente, qui pourroit ſe former une idée d'un état plus parfait que le ſien, auroit occaſion de s'étonner que la Bonté de Dieu qui eſt infinie, l'eut renfermée dans les bornes où elle ſe trouve ; De ſorte que pour parer à l'objection, il auroit fallu que la Bonté de Dieu eut empêché, par ſa Toute Puiſſance, cette penſée de naître, & eut tellement diſpoſé chacune de ſes Créatures Intelligentes, qu'aucune d'elles n'eut été capable de rien concevoir au-delà de ſa propre perfection. Mais une prévention ſi flatteuſe en faveur de ſoi-même n'eſt-elle pas le propre Caractére d'un petit génie & d'un amour propre extravagant ?

Pour rendre raiſon de ces Inégalités de bienfaits & de graces de Dieu, renfermées dans de certaines bornes, je demande quelle hypothéſe a le plus de vraiſemblance, qu'elle hypothéſe eſt expoſée à moins d'inconvéniens, & eſt appuiée ſur des Principes plus ſolides & plus liés avec les notions du Bon-ſens & les Régles du Raiſonnement ? ou celle qui tire de la Liberté de Dieu, la ſolution des difficultés qu'on vient de propoſer, ou celle qui a recours à un Principe Eternel tout comme le Bon, & infini comme lui en Puiſſance, mais d'une malice égale à ſa *Puiſſance*, Principe Eternel qui gêne le Bon Créateur & le reduit à ne faire du bien qu'imparfaitement, parce qu'il ne lui veut permettre d'éxercer ſa puiſſance qu'à cette condition.

VII. ON A refuté ce prétendu Principe Eternel eſt eſſentiellement Mauvais, par des raiſons ſi convaincantes, que ceux-là mêmes qui ont paru y avoir recours, comme à l'hypothéſe la plus commode pour rendre raiſon du mal qu'on voit dans le monde, reconnoiſſent que *ce Principe eſt en lui-même abſurde & inſoûtenable, toute commode qu'en paroiſſe la ſuppoſition pour éxpliquer les phénoménes.* Je n'y oppoſerai donc que deux raiſons. L'une le combattra directement, & l'autre détruira l'uſage que l'on en prétend faire pour éclaircir l'embarras ſur lequel je raiſonne. *Refutation du M. manuel Pyrrhon.*

Se plaire infiniment à faire du mal ſuppoſe un fond de chagrin, de mauvaiſe humeur & de ſentimens analogues à la mauvaiſe humeur, qui ne ſauroient ſubſiſter avec la Félicité parfaite. Si ce prétendu Principe eſt Infini & Eternel, il a toutes les perfections poſſibles ; il eſt Libre, il eſt Puiſſant, il pourroit donc ſe déterminer à d'autres ſentimtns & à d'autres inclinations. Se hâït-il lui-même ? Il ſeroit donc du bien, ne fût-ce que pour ſe contratier. S'aime-t-il lui-même ? Si cela eſt, il doit vouloir que rien ne manque à ſa félicité, il doit eſtimer ſi le plaiſir de faire du bien, ne ſuppoſe point celui de faire du mal. Si l'on dit qu'il eſt eſſentiellement Eternel & néceſſairement déterminé à faire tout le mal qui eſt poſſible, il ne ſe ſeroit donc pas accordé avec le bon Principe pour lui laiſſer faire du bien, à condition que de ſon côté il pût faire une certaine quantité de mal, ſans obſtacle. Un tel accord, un tel convenant ſuppoſe une tranſaction libre ; Un Etre néceſſairement déterminé par ſa propre nature à faire du mal & à contrarier zuroit perſéveré à s'oppoſer au Bon & à reprimer tous ſes projets.

D'un autre côté le Bon, par la même qu'il eſt infiniment bon, & infiniment ſage, auroit autant aimé demeurer en repos que de faire quelque bien à Condition de laiſſer faire une quantité égale de mal. Le *mal* de ſa nature eſt inſupportable ; il touche plus vivement que le *Bien*, & quand on ſuppoſeroit les choſes dans l'égalité, les malheureux auroient toujours pû addreſſer cette plainte au Bon principe, *O Etre infiniment Bon, comment s'eſt-il pu faire que vous n'aiés pas été ému par l'Idée de nos malheurs, & que vous aiés conſenti à ce que notre éxécrable Maitre nous créât pour nous rendre éternellement les Victimes de ſa barbarie, de ſa rage & de ſa fureur ? Nous ne pouvons nous reprocher aucune faute, on ne peut nous en imputer ſant la plus Injuſte Cruauté, puis qu'une Force majeure, toute puiſſante & infiniment mauvaiſe a produit tous nos mouvemens, comme elle produit tous nos ſentimens. Ces heureux que vous avés achetté la permiſſion de faire, en paiant vôtre Ennemi par nôtre ſort infortuné, n'étoient pas plus dignes de leur ſort que nous ne le ſommes du nôtre. Si vous étiés demeuré en repos, ou ſi vous vous étiés contenté de vous oppoſer à vôtre ennemi, perſonne ne ſe plaindroit ; Il n'y auroit de mécontens que lui, qui n'auroit pû faire aucun mal.*

Pour répondre à cette Objection on ne pourroit pas dire que la Quantité du Bien ſurpaſſe celle du Mal ; car jamais le Mauvais Principe, infiniment mauvais comme on le ſuppoſe, n'auroit conſenti à cette inégalité. Dans nôtre hypothéſe, s'il y a des malheureux, c'eſt uniquement leur faute, *vous l'avés ainſi voulu & cela très-méchamment.* Auront-ils raiſon de dire, *mais pourquoi nous faire ce fatal préſent de la Liberté ?* & n'auroient-ils pas tort au contraire de noircir par un Nom odieux, une Grace très-préciteuſe en elle-même, & qui ne leur eſt devenue

venue fatale que par l'abus qu'il leur a plû d'en faire ?

Pourquoi la Liberté ?

VIII. MAIS encore une fois, *pourquoi cette Liberté ?* Je l'ai déja dit, l'Intelligence Eternelle eſt une Intelligence Libre ; Elle a voulu qu'il y eut des Créatures Libres ; Elle a voulu donner des Loix ; choix & par préférence ; Elle a voulu donner des Loix ; Elle a été en droit de le faire, & qui dit Loi, dit Récompenſe, quand le Légiſlateur eſt bon. Qui dit Loi, dit châtiment ; quand le Legiſlateur eſt juſte, & que ſes Sujets ont tort de lui refuſer leur obéïſſance.

Objections & Réponſes

IX. IL DEVOIT *au moins faire quelque choſe de plus pour prévenir nos fautes.* La même Réponſe revient. Y étoit-il obligé ? C'eſt à vous que vous devés les imputer, & non pas à lui. Quand il auroit fait beaucoup moins que ce qu'il a fait, il en auroit fait aſſés pour prévenir vos Maux ſi vous aviés profité de ſes ſoins, lumiére, ſentiment, inſtinct, ſatisfaction, reproche, promeſſes, menaces châtimens, vocation à la répentance, offre de grace, éxemples, ſollicitations, encouragemens de diverſe nature ; tout a été mis en œuvre pour vous ramener à vôtre devoir. Pourquoi êtes vous demeuré dans l'obſtination ? *Il y a d'autres Créatures qui n'ont pas eu beſoin de paſſer par le travail & par la néceſſité de la circonſpection & par les dangers d'y manquer.* Qu'en ſavés vous ? Et quand cela ſeroit, Dieu, comme je l'ai dit, a trouvé à propos de diverſifier ſes ouvrages.

On temps viendra, où l'on ſera inébranlablement affermi dans le bien. Dieu donc peut-être glorifié par un dévouement qui n'eſt accompagné d'aucun Danger. J'en tombe d'accord. Mais il a voulu être glorifié par celui-là & par un autre. Il ſe glorifiera dans celui dont vous parlés, parce qu'infiniment Rémunerateur, il trouvera ſa gloire à récompenſer, & il recevra vos Actions de graces, de ce qu'il vous aura mis au deſſus de tout danger, après vous avoir aidé à les ſurmonter.

Je demande ſi Dieu n'eſt pas bien digne d'être glorifié par de telles actions de graces. On ne peut pas dire ; *ſi dès le prémier moment de nôtre Création il nous avoit mis inébranlablement au deſſus de tout danger, nous lui aurions rendu également graces de cette faveur.* Mais pour lui rendre grace, il en auroit fallu avoir quelque Idée, & s'il implique contradiction que Dieu infiniment Bon éxpoſé à des dangers & donne une Liberté dont on pourroit faire abus ; ſi cela, dis je, implique contradiction, ſi une telle Idée eſt injurieuſe à ſa bonté, ce ſeroit un eloge peu reſpectueux que de louer Dieu, de ce qu'il n'a pas fait ce qu'il lui étoit impoſſible de faire, ce qu'il ne pouvoit faire ſans agir contre l'Excellance de ſa propre Nature. *Y en revient toujours là, continuera-t-on, où eſt l'Infinie Bonté, s'il étoit poſſible que Dieu fit plus qu'il n'a fait ; car qui dit infini ; dit ce au delà duquel il n'eſt pas poſſible de porter ſes idées.* Tout Argument qui prouve trop, ne prouve rien, ou s'il paroit prouver, c'eſt uniquement parce que l'on s'embarraſſe ſoi-même, par des termes auxquels on n'attache pas des Idées aſſés préciſes. Toutes les Créatures intelligentes n'étant pas également parfaites, & aucune d'elles, n'étant infiniment parfaite, n'y en aiant aucune au-delà de laquelle on ne puiſſe en concevoir une plus parfaite, puiſque tout ce qui eſt fini peut être ſurpaſſé ; il eſt bien évident que toute Bénéficence répandûe ſur un ſujet fini, n'eſt pas une bénéficence au-delà de laquelle aucune Idée ne puiſſe aller.

Il en eſt ainſi des effets de la Puiſſance infinie de Dieu, & des effets de ſa Sageſſe infinie. Prenés quelle partie de l'Univers il vous plaira, elle eſt finie, & cependant l'effet d'une ſageſſe & d'une puiſſance infinie.

L'Organiſation d'une Plante eſt l'effet de la Puiſſance & de la Sageſſe de Dieu : L'organiſation d'un Inſecte offre de quoi admirer encore plus & cette puiſſance & cette ſageſſe. Un de ces Animaux qu'on appelle *parfaits* en comparaiſon des inſectes, étale encore tout autrement les Veſtiges de la puiſſance & de la ſageſſe du Créateur. L'Union de l'Ame humaine avec ſon Corps en eſt le Chef d'œuvre ſur la Terre. Autour du Soleil qui nous éclaire, il y a pluſieurs Planétes, & il eſt plus vraiſemblable que les autres ſoleils, c'eſt-à-dire, que les Etoiles fixes ont auſſi leurs Planétes, qu'il n'eſt vraiſemblable qu'elles n'en ont pas. Ces planetes n'ont pas été formées pour être des Corps inutiles : Ces grands Corps ſoûtiennent des êtres, dans la variété desquels la ſageſſe & la puiſſance de Dieu ont voulu s'éxercer. Il faut aſſembler toutes les parties de l'Univers ; Il faut réunir tous les temps pour définir un Objet qui réponde avec plus de dignité à l'étenduë du Titre d'infini quand on le joint à la Puiſſance, à la Sageſſe & à la Bonté de Dieu.

Mais dans quelque degré que la *Sageſſe* & la *Liberté* de Dieu aient trouvé à propos de renfermer l'éxercice de ſa Bonté, par quélques degrés qu'il lui ait plû de faire paſſer les effets de ſa Bénéficence, ſi elle eſt néceſſairement finie parce que le ſujet qui la reçoit eſt fini, & n'eſt ſuſceptible que d'une félicité finie à chaque inſtant, cette Bonté ne laiſſe pourtant pas de mériter, dans un autre ſens le titre *d'infinie*, puiſque la durée de ſes effets ne finira jamais, & que le bienfait par lequel Dieu veut couronner ſes graces préſentes, eſt d'un prix infini, lui-même voulant être nôtre Récompenſe. Sa Bonté eſt encore *Infinie* en ce qu'il n'y a aucune proportion entre ce qu'il demande & ce qu'il a donné, & encore moins entre ce qu'il demande & ce qu'il promet.

A qui les maux ſouvent être imputés.

XI. APRES cela, les autres Difficultés s'évanouïſſent d'elles mêmes. Qu'on déploie tout l'Art de la Réïorique la plus éblouïſſante, pour peindre les miſéres de la Vie. Je Répondrai toûjours que l'homme pécheur eſt favorablement traité, puiſqu'il en mérite de beaucoup plus grandes : Je répondrai que ces maux ſont un bien pour lui ; car s'il s'oublie ſi aiſément dans une proſperité médiocre, que ſeroit-ce ſi des adverſités, qui troublent les plaiſirs où il s'endort, ne l'avertiſſoient qu'il doit chercher ſa félicité dans des Objets moins incertains que ceux de la Terre?

A cet étalage de maux par où *il ſemble* que quelques perſonnes affectent de ſcandaliſer les autres & d'obſcurcir la Providence, on oppoſe encore beaucoup de raiſon cette vérité, que la plus grande partie des hommes ſe les attirent eux mêmes par leur faute, & que pour les Maux, à la gard deſquels ceux qui les ſouffrent n'ont pas de reproches à ſe faire, ils pourroient les adoucir par divers moiens & par divers ſecours s'ils vouloient être Raiſonnables. Nos Sophiſtes repliquent que les hommes ne le font pas, & que, de quelque nature que ſoient leurs maux, quelque origine qu'ils aient, quelque remède qui puiſſe les guérir ou les adoucir, toûjours ſont-ce des maux. *Ce ſont des maux*, j'en tombe d'accord, ce n'eſt pas de quoi il s'agit : la Queſtion eſt ſur le compte de qui il les faut mettre ? eſt-ce ſur le compte de Dieu qui a rendu les hommes capables de les éviter, de les adoucir, ou d'en profiter? ou ſur celui des hommes qui ne veulent pas faire leur Devoir ?

Deſſous: françois qui ſouffrent après leur Régénération, & des qu'ils ſont des gens Enfans de Dieu

XI. SI L'ON objecte qu'il *y a des gens de bien* ? Je Réponds que ces Maux leur *de bien* ſont des occaſions de ſe perfectionner d'avantage. Ces maux leur font penſer à ce qu'ils ont mérité & à ce qu'ils auroient continué de s'attirer ſi Dieu n'avoit pas eu pitié d'eux ; & par conſéquent ils ſervent à relever à leurs yeux le prix du pardon qu'ils ont obtenu.

Remarque que j'ai déja faite, & que je rapelle ici, parce qu'elle eſt utile

XII. IL FAUT toûjours ſe ſouvenir d'une Re-

qu'elle eſt très-eſſentielle, c'eſt *qu'il y a une différence du tout au tout entre poſer en fait* que, dès que le péché à une fois eu lieu, par l'abus que l'homme a fait de ſa Liberté, la Sageſſe, la Juſtice & la Bonté de la Providence ont eu occaſion de ſe manifeſter & ſe ſont manifeſtées en diverſes maniéres, par des châtimens paternels, par des éxemples à craindre, par des fraïeurs, par des conſolations &c. *& entre dire* que Dieu déſirant de donner lieu à l'éxercice de ſa Miſéricorde, de ſa Patience, de ſa Juſtice & à de certaines maniéres d'éxercer ces vertus, a eu beſoin du Péché pour cela & en a procuré la naiſſance. Il n'a pas fait le mal, il ne l'a pas déſiré, il ne l'a pas procuré, il n'eſt nullement Auteur du péché; mais il a ſu tirer le bien du mal.

Admirables dignes de Dieu.

XIII. DIEU eſt digne d'être adoré par les plus profonds Hommages & par le plus entier Dévouement: C'eſt un devoir dont s'acquitte une Créature intelligente, lorſqu'au milieu des maux qu'elle ſouffre elle réconnoit la Grandeur de Dieu, elle eſt perſuadée de ſes Droits, elle ne forme aucune plainte, & pleine de confiance dans la Juſtice dans la Sageſſe & dans la Bonté de ſon ſouverain Maitre, elle remet ſon ſort entre ſes mains; & ſi elle demande humblement la délivrance de ſes Maux, elle demande bien plus la Grace de la Patience, qui lui faſſe attendre, dans une Reſignation profonde, le terme aſſigné à ſes maux par une Sageſſe qui connoit infiniment mieux qu'elle, ce qui lui convient.

C'eſt pour être adoré comme il le mérite que Dieu a trouvé à propos de faire des Créatures Intelligentes de tant d'eſpéces & de tant de degrés différens en perfection. L'attention à ſon Plein Droit & à ſa Liberté détermine les moins parfaites à ſe contenter de leur ordre & à le ſervir dans leur Rang, très-contentes de ce qu'il agrée leurs hommages quoique leur condition ſoit moins brillante que celle d'un grand nombre d'autres; pendant que de leur côté les Créatures les plus parfaites, les Intelligences du prémier Rang & les plus près du Throne de la Gloire, ſentent qu'elles glorifieroient Dieu avec la même reſignation & le même dévouement, le même zéle & la même ſatisfaction, que les plus inférieures, ſi telle étoit ſa Volonté.

Des ſouffrances des petits enfans.

XIV. ALLEGUERA-T-ON comme un fait où la Raiſon eſt à bout, ce que ſouffrent les enfans? A cela je répondrai 1. que l'obſcurité d'un ſeul phénoméne ne met point en droit de révoquer en doute tout ce qu'on a connû ſur quelques ſujets, & qu'on a compris, établi ſur des preuves évidentes. Mais 2. il n'eſt pas difficile de faire voir que ce Phénoméne peut s'éxpliquer par des ſuppoſitions plus plauſibles que le Syſtéme des deux Principes, quand même il ne ſeroit pas auſſi éloigné de la Raiſon qu'il l'eſt en lui-même; comme Mr. Bayle le reconnoit plus d'une fois.

Comme je ne dois pas oppoſer des Obſcurités, mais des éclairciſſemens à l'hypothéſe que les Sceptiques prétendent d'abord être la ſeule ſatisfaiſante; pour en conclurre enſuite que n'étant point vraiſemblable en elle-même, on n'a rien à quoi on puiſſe tenir; comme, dis-je, il faut ici répondre par des Eclairciſſemens, je n'emploierai pas des Réponſes où la Raiſon eſt bientôt réduite à avoüer ſes Ténébres & à reconnoitre de l'incompréhenſible; Je demande ſeulement en paſſant, qu'on ſe ſouvienne qu'il y a de la différence entre rejetter un ſentiment, & ne s'en ſervir pas dans une certaine occaſion.

Il ſe peut que les douleurs des Enfans ſoient moins aigues que leurs cris ne l'indiquent: & comme cela ſe peut; juſqu'à ce qu'on nous ait prouvé le contraire, on peut le ſuppoſer comme très-vraiſemblable. Le temps que les Enfans paſſent, ſans connoitre rien diſtinctement, nous fournit une preuve plus que probable que leurs penſées ſont confuſes & très-foibles. On voit des Adultes qui, dans des convulſions, donnent tous les indices d'une perſonne qui ſouffre prodigieuſement, ſe plaignent, crient pleurent, & cependant, ils nous apprennent eux-mêmes qu'ils ne ſouffrent non plus qu'on ne fait dans les pâmoiſons. Or le corps des enfans malades ſe trouve dans un état très-voiſin des convulſions, auſſi y paſſent-ils très-aiſément.

Je répons après cela que les momens pendant leſquels les Enfans ſouffrent, ſont peu de choſe en comparaiſon de ceux où ils ſont à leur aiſe Ainſi le Bien ſurpaſſe en eux de beaucoup le Mal; Dès qu'ils commencent à ſe connoitre, ils ſont ravis de vivre, rien ne leur fait tant de peur que la Mort, & ils rien de tout ce qu'on leur dit qu'ils ont ſouffert. Previénent-ils à l'âge de Raiſon, les voilà en chemin de ſe procurer une Eternité de Gloire, en ſe ſoûmettant à Dieu. S'ils meurent avant que cet âge ſoit venu, ce qu'ils ont ſouffert, eſt moins en comparaiſon de leur félicité qu'une goûte imperceptible d'eau en comparaiſon de l'Océan.

Mais enfin dira-t-on, *N'étoit-il pas dans la puiſſance de Dieu, de faire enſorte que les enfans ne ſouffriſſent point juſques à ce qu'ils euſſent des fautes à ſe reprocher, & qu'ils fuſſent en état de comprendre que leur état n'eſt pas tel qu'il dévoit être, mais qu'il y a du dérangement dans leurs Inclinations?* On ne ſauroit nier que Dieu n'ait cette puiſſance; Pourquoi donc cela n'arrive-t-il pas? C'eſt que tout bien compté, il eſt plus convenable que les choſes ſoient ſur le pié où elles ſont. J'ai déja prouvé par le dédommagement, qu'il n'y a pas d'injuſtice. Il ne s'agit plus que du plus ou du moins de Convenance. Or viſiblement pour faire ce parallèle juſte, il faudroit pouvoir porter nos vuës plus loin que la ſphére de nôtre activité préſente ne nous le permet, & combiner des cas poſſibles en beaucoup plus grand nombre que nous n'en connoiſſons.

Dieu forme nos prémiers Péres: Il leur donne une certaine nature déterminée; & la multiplication du genre humain, la maniére dont la Terre ſe couvriroit d'habitans, la maniére dont les hommes naitroient & ſeroient élevés, étoient des ſuites de la nature & de la conſtitution du prémier homme & de la prémiére femme. Dieu prévit bien le dérangement qui arriveroit dans Adam & ſa poſterité, dans la naiſſance, les âges & la vie des hommes, au cas que leur prémier Pére vint à déſobéir: Pour prévenir ces dérangemens & leurs effets il ne trouva pas à propos de déploier ſa Toute Puiſſance ni de réduire à rien la Liberté. Le péché a eu lieu, ſes ſuites en ſont nées; Dieu n'a pas trouvé convenable de refondre la Nature. Il étoit de l'ordre que les hommes fuſſent ſans ceſſe avertis que les choſes ne ſont pas ſur la Terre dans l'état de perfection où elles y devroient être, & qu'il s'en faut beaucoup: Peu d'Inconvéniens dans la vie leur auroient fait regarder la desobéïſſance comme très-peu de choſe; des Inconvéniens très-médiocres les auroient encore laiſſés à cet égard dans l'Indolence; Il en falloit de frappant. Cependant comme la *Miſéricorde de Dieu ſe glorifie contre la Condamnation, que ſa bonté eſt ſur toutes ſes oeuvres*, & qu'il donne des marques d'une bonté paternelle, *lors même qu'il châtie*, il a encore tiré à cet égard le bien du mal. Les larmes & les cris des enfans reveillent la tendreſſe de ceux qui en ſont chargés, & redoublent les ſoins qui leur ſont néceſſaires; Généralement parlant les hommes ſont ſi durs, ils aiment tellement leur repos, & ils oublient ſi facilement leur Devoir pour leurs Plaiſirs, que le triſte état de leurs enfans devient néceſſaire au point où on le voit, pour les engager à y remédier.

Je ne dis pas que Dieu faſſe naitre leurs douleurs & leurs larmes dans ce deſſein, & que ce ſoient là des moiens dont il ait eu beſoin pour aller à ce but; mais je dis qu'un tel effet, qui, à parler en gros, a toûjours lieu, doit entrer dans le parallèle des Utilités avec les Inconvéniens. Nous ne dirons rien que de très-raiſonnable quand nous ajoûterons qu'il y a

nu grand nombre de tels Effets qui échappent à nôtre pénétration. En général il étoit convenable que, sur la Terre & dans toutes les parties de la Nature, il y eut des traits qui marquassent à tout coup les suites du dérangement arrivé à la Nature humaine : Il convenoit que les hommes fussent avertis, à tout coup, que le péché est très-odieux à leur Souverain Maître, & que le mépris de l'Ordre essentiel, qui consiste dans la soûmission à la Volonté de Dieu, fut suivi de plusieurs desordres mortifians pour l'homme.

Disent des animaux brutes.

XV. ENTRE ces Desordres on compte le *sort des animaux*; mais sur lequel on débite bien des exagérations. Déja les bêtes ne craignent point la mort & n'en ont aucune idée; non seulement les mourons, mais les boeufs les plus féroces voient assommer ceux de leur espéce, sans s'inquiéter le moins du Monde. Le boucher levant sa hache leur fait peur, parce qu'aiant été frappés autrefois, la vue d'un coup prêt à tomber sur eux, réveille quelque mémoire d'un sentiment qui les a mis en colére ou qui les a fait fuïr. Je donne autant de pensée aux bêtes que l'on peut vraisemblablement leur en accorder, lors qu'on veut parler suivant les Idées du commun sans exagérer. Il se peut qu'un Liévre fuïe devant les chiens, sans penser aucunement à éviter la mort : Une legére émotion le détermine à la course & voilà tout. Un cheval qui paroit las, & qui ne laisse pas de se presser, par ce qu'il sent les coups de l'éperon peut sentir un plaisir naturel de marcher & d'avancer qui balancera celui de la lassitude. Arrivé à l'écurie, il se souvient aussi peu des coups qu'il a reçu que s'il n'en avoit jamais senti; il n'y pense absolument point, il mange sans réfléxion; comme s'il ne devoit jamais quitter la créche : Il reprend ses forces; on le monte; il sent le plaisir de marcher, sans craindre en façon que ce soit, la fatigue qui le suivra, comme je l'ai déja remarqué.

Il vivent que Dieu soutient dans leurs desordres.

XVI. J'AVOUE que la cruauté des hommes multiplie les douleurs des Animaux, qu'elle les prolonge, & qu'enfin elle s'étend sur leurs semblables. J'avoue que Dieu pourroit, par sa Toute Puissance, prévenir ces desordres, ou en arrêtant tout d'un coup l'activité d'un bras cruel, ou en détournant l'attention des hommes cruels, sur des sujets tout différens, ou se présentant à eux par lui-même ou par ses anges d'une maniére menaçante. Mais la sagesse de Dieu trouve qu'un commerce de cette nature ne convient pas entre le Créateur & la Créature, après que celle-ci s'en est si ingratement éloignée. L'homme préfére ses fantaisies à la lumiére dont Dieu l'a éclairé, & auroit continué de l'éclairer. Dieu ne le fuit pas avec cette lumiére qu'il a abandonné, il le laisse dans l'obscurité qu'il a méritée : Mais lors qu'un homme ne laisse pas de s'attacher à Dieu, & de suivre dans ce dessein ce peu qui lui reste de fombres Lumiéres, il repare en quelque maniére sa faute; Il a dans l'obscurité une soûmission que le Chef du Genre humain n'a pas eu dans la Lumiére.

C'est parce que Dieu veut se faire chercher, se faire trouver, se faire adorer & servir dans l'Obscurité qu'il laisse un libre cours aux loix générales du Mouvement dans les interrompre pour mettre de la différence entre les Maux physiques qui arrivent aux gens de bien & à leurs enfans, & ceux qui arrivent aux pécheurs obstinés & aux Impénitens : Il veut que les hommes se déterminent à la Vertu par des motifs plus purs que ceux des avantages temporels qui seroient constamment attachés à la pratique du devoir, & ceux des chatimens qui suivroient toûjours la desobéïssance.

Dieu n'a plus voulu que la Terre fût un séjour tout heureux pour l'homme qui l'avoit offensé. Un leger changement dans la Configuration des Parties Elémentaires, dans celle des semences, des végeteux, dans les organes des animaux, dans les principaux fucs & les prémiers mixtes, a pu suffire pour faire naître sur la Terre ce qu'on n'y auroit jamais vû sans cela. Ajoutés qu'il a pu abandonner le Corps humain à la destinée naturelle des alterations qui se terminent enfin à détruire les Mixtes, au lieu que, par une Grace immédiate, ou par la propriété de quelques Plantes, il auroit pû prévenir dans l'homme tous les mauvais effets où aboutissent enfin les mouvemens des petites particules dont les mixtes sont composés.

De la permission du Péché.

XVII. ON FERA naître de ce que je viens de dire une nouvelle Objection. *Si Dieu desapprouve le Péché, le condamne, le hait au point de déranger, pour son la marque de son Indignation, la Terre qu'il avoit faite, qu'il avoit embellie & où il avoit vû que tout étoit* TRES-BON & TRES-BEAU, *pourquoi ne pas employer son pouvoir pour prévenir la naissance d'un Desordre si odieux?*

Je répons que ce qui, en lui-même, est un Dérangement, une Laideur, ce qui, *par rapport à l'homme* est un *mal physique*, dont-il souffre; *par rapport à Dieu*, Sage & Juste Maitre, est un Etat convenable & une *Reparation du Desordre*. C'est ainsi qu'un Pere sage ôtera à ses enfans des agrémens, réduira leur appartement & leur table dans un état, où il ne seroit pas digne de lui de les laisser, s'il n'étoit pas à propos de punir par cette voie, leur desobéïssance. C'est ainsi qu'un Prince ôtera à une Ville ses Ornemens, ôtera à une Noblesse ses Priviléges: Les étrangers qui voiageront dans ces Etats n'y trouveront pas le même lustre qu'ils auront remarqué dans les autres; mais quand ils seront informés des raisons de la conduite du Prince, ils tomberont d'accord qu'il vaut mieux que les choses soient ainsi que si elles étoient dans un plus grand éclat.

Il n'en est pas de Dieu comme des Souverains de la Terre.

XVIII. JE RECONNOIS qu'un Prince qui contribueroit secrétement aux fautes de ses sujets & qui en ménageroit efficacement la naissance, pour avoir le plaisir de faire connoitre qu'il sait punir & donner à chaque chose son juste prix, ne feroit pas louable, & oublieroit une partie de ce à quoi il est engagé par son Rang. Un Prince est un homme de même nature que ses sujets; Ils sont ses fréres; ils lui doivent & il leur doit : ses sujets ne doivent négliger aucun moien légitime de lui plaire, & lui de son côté ne doit oublier quoi que ce soit, de ce qui peut contribuer à les rendre heureux & à prévenir leurs maux; de quelque nature qu'ils soient : Il doit se piquer de paroitre en tout plus sage qu'eux, d'un discernement plus sûr par rapport à leurs Biens & à leurs Maux, & d'une attention plus vigilante sur leurs véritables Intérêts. Mais Dieu a été en droit & a trouvé à propos de mettre le sort de l'Homme entre ses mains: Il l'a averti de ce qu'il devoit faire; il lui en a fait connoitre les suites. L'homme ne peut point se plaindre de Dieu; c'est sur lui-même que doivent tomber tous ses regrets.

L'Imagination des hommes éblouïe par le rang & la pompe qui environne les Souverains, & se laissant encore imposer par l'Intérêt qu'on a à les flatter, les regarde comme des Dieux, & aprés s'être accoûtumée à cette Idée elle regarde réciproquement Dieu comme un Prince, comme un homme fort au-dessus des autres, mais assujetti aux mêmes bienfaences. Les véritables Intérêts du Prince se confondent avec ceux de ses sujets; Il se trompe quand il en juge autrement. Mais il n'en est point ainsi de Dieu; *notre bien ne remonte point jusques à lui*, dit le Psalmiste; il n'a que faire de nous; sa Bonté infinie nous fait la *grace* d'accepter nos adorations & nôtre obéïssance; Mais il veut des hommages qui lui conviennent, il veut des hommages qui partent d'un coeur volontairement dévoué : Il ne veut pas qu'ils soient l'unique effet de ses soins de ses impressions immédiares, de ses apparitions continuelles, de sa présence redoutable, non plus que de ses bienfaits redoublés, de ses sollicitations contí-

continuelles, & pour ainſi dire de ſes importunités : L'amour qu'il a pour lui même & la connoiſſance de ſon infinie Grandeur rend cette conduite très-digne de lui.

Les Créatures auroient pû croire qu'il recherchoit leurs hommages, parce qu'il en avoit beſoin, & qu'ils faiſoient partie de ſa félicité : Cette penſée auroit été une ſuite très-naturelle de ſes empreſſemens aſſidus & diverſifiés à l'infini, conformément aux ſoins que Mr. Bayle prétend qu'il devoit avoir, en qualité d'Etre très-Bon ; juſques-là que pour rendre raiſon de ce qu'il ne les a pas eu, il ſoûtient qu'il eſt néceſſaire de recourir à un accord du Bon Principe avec le mauvais, qui également puiſſant, ne lui a permis de porter ſa Bonté que juſques à ce point. Cette ſeule hypothéſe, ſelon lui, quoi que rejettable en elle-même, ſatisfait la Raiſon dans l'explication des phénoménes.

Peut-être dira-t-on *qu'il y avoit deux voies fûres de parer à ce ſoupçon*, L'UNE étoit d'sûrer les hommes qu'ils ne devoient pas l'avoir, & que ce que Dieu faiſoit, n'étoit point par intérêt, beaucoup moins par néceſſité, mais par bonté toute pure ; L'AUTRE *conſiſtoit* à agir efficacement ſur leurs cœurs pour empêcher la naiſſance d'un tel ſoupçon. Quant au premier de ces articles, j'ai déja répondu qu'il étoit digne de Dieu de faire connoitre ce qu'il eſt, non ſeulement par des déclarations, mais par ſa maniére d'agir. Je réponsau ſecond article en remarquant qu'il convenoit à Dieu dans la *Puiſſance* eſt *infinie*, de ne ſe borner pas à faire des Créatures purement *Paſſives*, qui ne fiſſent que ſentir & recevoir ſes impreſſions, & qui s'imaginaſſent d'agir, quand elles n'agiroient point ; & de choiſir quand elles ne choiſiroient point ; mais qu'il convenoit & qu'il étoit digne de ſon Intelligence & de ſa Puiſſance infinie de faire des Créatures *actives*, par rapport auxquelles il ſe conduiſit par voie *d'inſtruction*, & qu'il amenât à ſe connoitre elles-mêmes, à connoitre leur Créateur & ſes ouvrages, par voie de *réflexion* ; & cela poſé, il convenoit qu'il fit ce qui étoit le plus propre pour les élever à la connoiſſance de ſa Liberté, & de ſes Motifs & de ſon Indépendance infinie, qui reléve infiniment le prix de ſa Bonté.

Auréſpand à la grande Objection de Mr. Bayle.

XIX. J'ESPERE que quand on aura réflechi attentivement ſur ce que je viens de dire, la grande Objection de Mr. Bayle ſe trouvera ſans force. Sa derniére reſſource, le retranchement où il ſe croit invincible, ſe réduit à ceci. *Dieu n'a pas fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour prévenir le péché & ſes ſuites. Or il n'eſt pas concevable qu'il ne l'ait pas fait ; & il faut rabattre de l'idée que nous devons avoir de ſa Sainteté & de ſa Bonté, dès que nous le ſuppoſons voiant le péché prêt à ſe commettre, ſans aller au ſecours de ſa Créature, en la tirant de danger par l'éclat de ſa préſence, par quelque avertiſſemens très-vif, ou par d'autres de ces voies dont il a dans ſes mains une infinité.* Pour rendre cette objection plus frappante Mr. Bayle emploie la comparaiſon d'une Mére qui ſe borne à avertir ſes filles, & qui contente de les avis, de peur de donner quelque atteinte à leur Liberté, & de diminuer, par ſa vigilance & par la gêne où ſa préſence les mettroit, le prix de leur Chaſteté, pour leur en laiſſer la gloire toute entiére, ſans la partager avec elles, ſe fait une Loi de les laiſſer dans les Occaſions les plus périlleuſes ; Elle les voit prêtes à ſuccombter ſans ſe donner aucun mouvement & elle aime mieux qu'elles ſuccombent que de devoir à ſes empreſſemens & à quelque air d'impatience, la conſervation de leur honneur.

Pour ſe rendre maitre de l'Imagination de ſon Lecteur, & en faire ce qu'il lui plait, pour l'étonner, la remplir, l'accabler de cette Idée, il la repéte le plus ſouvent qu'il peut, il la tourne en cent façons ; il imagine les circonſtances les plus capables d'agiter, il les peint avec les couleurs les plus vives ; il fait ſouffrir la pudeur & réduit les perſonnes, qui liſent ces endroits, à céder & à aimer mieux dire que ſon Raiſonnement eſt très-fort, que de l'écouter plus longtemps & de s'éxpoſer à l'embarras de l'éxaminer. C'eſt là en général une des plus grandes Illuſions où les Comparaiſons nous jettent & contre leſquelles il eſt très-néceſſaire d'être en garde : Quand le ſujet d'où une comparaiſon eſt tirée, eſt d'une nature à occuper toute l'attention, à étonner le cœur & à s'en emparer, on ſe livre à le ſentir & on ne ſe donne pas le temps d'éxaminer les rapports qu'il a avec la choſe qu'on cherche à éclaircir : On ſuppoſe ces rapports juſtes, comme ſi tout ce qui frappe étoit évident; au lieu qu'au contraire les ſenſations, les émotions s'oppoſent à l'Evidence, parce qu'elles détournent l'attention des Idées ſur leſquelles ſeules on devroit juger.

L'Honneur d'une Mére eſt lié à celui de ſes filles; Dès que l'on peut le moins du monde imputer à ſa négligence, l'oubli que celles-ci font de leur devoir, la honte de cet oubli réjaillit ſur elle. Elle eſt obligée par les Loix de la Bienſéance, par le reſpect qu'elle doit à la Coûtume, & enfin par des Motifs d'une tout autre force ; elle eſt obligée par Devoir & par Reſpect pour les Loix de Dieu, à ne rien négliger de ce qui eſt en ſa puiſſance, pour s'oppoſer à la naiſſance du vice, non ſeulement chés elle & chés ſes enfans, mais généralement chés tous les hommes, autant que les circonſtances où elle ſe trouve, lui en donnent le pouvoir & lui en fourniſſent les occaſions. Conceva-t-on l'Etre ſuprême aſſujetti aux mêmes obligations ?

L'Indolence d'une Mére dont la fille ſe feroit deshonnorée, ſeroit regardée comme une preuve du peu de cas qu'elle fait de la Vertu, & du peu de peine qu'elle ſe feroit faire elle-même de s'oublier. Si contente de reparer, comme elle pourroit, la faute commiſe, elle n'en avoit pas la moindre émotion & le moindre chagrin, ſon Indolence paſſeroit avec raiſon pour une très-vicieuſe ſtupidité. Elle doit donc être attentive à prévenir des chagrins qui l'accableroient : Un amour propre bien réglé la met dans cet engagement. C'eſt encore ce qu'on ne peut pas dire de Dieu, de la même maniére & dans le même ſens.

On ne diminue pas l'Idée de la Sainteté de Dieu par celle de ſon Indépendance & de ſa Liberté.

XX. DIRA-T-ON que par là je rabas éxtrêmement de l'Idée qu'on doit ſe faire de la Sainteté de Dieu, de ſon amour pour les Créatures & de ſa haine pour le vice ? J'ai déja fait voir que l'Idée d'une Bonté qui iroit à répandre ſur les Créatures, de tout le bien, toute la perfection, toute la félicité que ſa puiſſance peut produire, & qui ne ſe renfermeroit, à cet égard, dans aucune borne, n'eſt point la véritable Idée qu'on doit ſe former de la Bonté de Dieu ; & j'ai moutré comment on a raiſon de dire que ſa Bonté eſt infinie, quoiqu'il ne la porte point juſqu'à ce degré, où l'on ſuppoſe qu'il devroit la porter ; ſuppoſitions qu'on ne fait qu'en vue de tout embrouiller, & de donner une couleur de vraiſemblance à la Chimére des deux Principes.

Pour ce qui eſt de la Sainteté de Dieu, de ſon éloignement, de ſon averſion pour le vice, 1. il eſt inlubitable que Dieu ne peut agir que d'une maniére digne de lui, & conformément à l'éxcellence de ſa Nature : Il eſt eſſentiellement très-Sage, très-juſte & très-Saint ; Il ne peut ſe tromper, & il ne peut errer ni dans ſes Idées ni dans ſes actions.

2. Il ne ſe peut que Dieu approuve que ſes Créatures lui desobéiſſent ; il s'eſtime & il s'aime eſſentiellement, & il eſtime & approuve eſſentiellement tout ce où il paroit des traits qui ſe rapportent à l'idée qu'il a de lui-même, & il ne ſe peut qu'il ne desapprouve le contraire.

3. Mais ſi on va s'imaginer que comme la connoiſſance & le ſentiment que Dieu a de ſoi-même, la vue de ſes Perfections, la vue de ſa Sageſſe, la vue de toute ſa conduite, & l'approbation qu'il lui donne, ſont des choſes eſſentielles à ſa félicité ; il eſt de

même essentiel à cette sollicité de voir les Créatures penser & agir convenablement, & dans l'ordre & que la vue du contraire porte quelque atteinte à la perfection de son bonheur, de sorte que, pour prévenir ces atteintes, l'intérêt qu'il prend en lui-même, l'oblige, l'engage à ne rien omettre de tout ce qui peut prévenir la naissance du péché; je soutiens que ce sont là des Imaginations très-fausses.

4. Il implique contradiction que Dieu forme des Créatures Intelligentes, sans leur donner aucune Loi, & que de quelque maniére qu'il leur plaise de se conduire, il l'approuve également; car il est impossible qu'il approuve également le Bien & le Mal, il est impossible qu'il approuve également l'Erreur & la Vérité, il est impossible qu'il n'estime pas plus des Idées *conformes* aux siennes que des Idées *contraires*.

5. Il aime l'Ordre & l'approuve; Il est de sa Sagesse & de sa Justice d'en punir la violation, & de reparer le desordre en le châtiant. Il est de son Amour pour l'Ordre d'en recommander l'observation; il est de sa Grandeur & de sa Bonté de recompenser l'attachement qu'on a pour ce qu'il recommande. Tout cela ne doit souffrir aucune contestation.

5. Faut-il ajouter; Il est de son Amour pour l'Ordre, il est de sa Grandeur, il est de sa Bonté, de veiller sans cesse à ce qu'il soit ponctuellement observé & à prévenir tout ce qui seroit capable de s'y opposer? Est-ce là une Conséquence qu'il faille tirer de tout ce que je viens de dire? Nullement. L'Amour de Dieu pour tout ce qui est bien, & si vous voulés, l'Intérêt qu'il y prend, l'engage à approuver les Créatures & à les aider, quand elles s'y attachent de bon coeur & volontairement. Mais cet amour pour ce qui est bien, l'intérêt qu'il y prend ne va point jusqu'à le faire tout entier lui seul, lorsque les Créatures ne veulent pas s'en acquiter. Cet amour & cet intérêt ne va point jusqu'à se mettre lui-même à leur place, & à suppléer par son secours à leur négligence, jusqu'à faire toûjours en elles, ce qu'elles ne daignent pas se donner le soin de faire.

Objection qui paroit attaquer de la biziarrerie & de l'affectation à la Providence. Article Lucrece Note F.

XXI. Je viens de poser avec quelque étendue; des Principes qui serviront à résoudre plus aisément les objections de Mr. Bayle. Je vai rassembler celles qu'il a dispersées, " Voilà un Philosophe qui a beau „ nier opiniatrement la Providence, & la force de la „ fortune, & attribuer toutes choses au mouvement né„ cessaire des atômes, cause qui ne fait où elle va, ni ce „ qu'elle fait, l'expérience le contraint de reconnoi„ tre dans le cours des événemens, une affectation „ particuliére de renverser les dignités éminentes qui „ paroissent parmi les hommes. Il n'est presque pas „ possible de méconnoitre cette affectation, quand on „ étudie attentivement l'Histoire, ou seulement ce qui „ se passe dans les Païs de sa connoissance. Une vie „ médiocrement longue suffit pour nous faire voir des „ hommes, qui étant montés, par une suite préci„ pitée de bons succès, à une haute fortune, retom„ bent dans le néant par une suite semblable de mau„ vais succès. Tout leur réüssissoit au commence„ ment, rien ne leur réüssit aujourd'hui, ils ont part „ à mille infortunes qui épargnent les conditions „ médiocres, posées pour ainsi dire au même che„ min. C'est contre eux que la fortune paroit irri„ tée, c'est leur ruïne qu'il semble qu'elle ait cons„ piré, pendant qu'elle laisse en repos les autres hom„ mes.

Réponse. Note H.

XXII. Mr. Bayle fournit lui même de quoi répondre à ce qui précéde. " Ils eussent, dit-il, peut „ être nié le fait & soûtenu que ceux qui débitent „ les murmures, les plaintes, les observations qu'on „ a vuës ci-dessus calculent mal. Il est ordinaire à „ l'homme de ne compter pas assés d'un côté, & de „ compter trop de l'autre. Qu'un méchant homme, „ qu'un méchant mari meure bientôt; on y prend „ garde sur le champ, & l'on oublie cette réflexion „ un peu après. Qu'un trés-honnête homme, qu'un „ bon mari soit fauché en herbe, on considére cela „ attentivement & on ne l'oublie pas, la Mémoire „ est alors un bon Régitre. Il meure peut-être autant d'enfans selon le désir de leurs Péres & de „ leurs Méres, que de fils uniques idolatrés. La „ mort de ceux là ne fait point de bruit, on n'y „ songe que légérement, mais la mort des autres éxcite mille clameurs, mille réflexions. Outre cela „ il faut savoir que les hommes sont plus enclins à „ se plaindre qu'à se louer de leur destinée, & qu'ils „ s'imaginent fauſſement en plusieurs rencontres que „ la prospérité de leur prochain surpasse la leur. Il „ y en a d'assés ingrats & d'assés impertinens pour „ dire, *mon fils est mort de ſes blessures; ſi j'avois été le fils d'un autre il en seroit réchappé.* Ajoutons „ que Lucrece auroit recouru à sa Physique. Ne „ vous étonnés pas, eut-il dit, qu'un fils que l'on aime tendrement, meure plutôt qu'un fils dont on „ n'a nul soin. Celui-ci devient robuſte, il s'endurcit au froid & au chaud: l'autre s'effémine par la molesse de l'éducation, la moindre „ incommodité l'emporte.

„ Un jeune homme d'un esprit extraordinaire est „ malade, & meurt avant l'âge de 30 ans: un sot „ lourdaut n'eſt jamais malade, ou bien il guérit „ des plus fortes maladies, & devient fort vieux. „ Avés vous tenu régitre, répondroit Lucrece, „ de tous les Savans du prémier ordre qui ont vécu 80 ans, & de tous les fots qui n'ont pas „ atteint l'âge viril? Réprenés vos jettons & calculés bien, vous trouverés que vos comptes n'étoient pas justes. Mais après tout pourquoi s'étonner qu'un grand esprit ne soit pas d'une forte complexion. Il est composé d'un tissu d'atômes fin & délié; sa résistance aux autres corps doit donc être petite. Un gros païsan est composé de molecules plus massives, plus entrelassées: elles lui doivent durer plus long-temps. Si les atômes de l'imagination se meuvent avec une rapidité éxtraordinaire, ils dérangent & ils ébranlent les parties du cerveau, ils y font des ouvertures par où s'éxhalent & s'évaporent une infinité d'atômes nécessaires à l'entretien des Organes. Il faut donc que la machine s'éxténué, & que les principes de la vie se gâtent bientôt!

„ Nous sommes frappés des faits; nous en conservons la mémoire, mais toutes ces petites circonſtances, qui toutes petites qu'elles soient, servent, par une longue enchainure, à produire ces faits qui nous frappent & nous étonnent; ces Circonſtances nous échappent: de là vient nôtre peine à éxpliquer les événemens dont elles sont causes; & à cet égard, dit Mr. Bayle, il faut demeurer d'accord que les phénomémes de l'histoire humaine, ne jettent pas les Philosophes dans de moindres embarras, que les phénoménes de l'Histoire Naturelle!

Ibidem. Note F.

Si l'on demande après cela, d'où vient que Dieu permet que les choses aillent ainsi, & s'il ne lui auroit pas été facile de créer un monde où ces événemens si tristes n'eussent eu aucun lieu? Je réponds; comme je l'ai fait plusieurs fois, que Dieu infiniment actif & infiniment Libre a trouvé à propos de créer des Etres Libres & actifs, que les hommes aiant abusé de leur Liberté, les dérangemens & les vicissitudes qui étonnent, sont des suites naturelles du desordre où le genre humain s'est mis

Continuation de la même difficulté, & de la solution. Note H.

XXIII. Mr. BAYLE ne laisse échapper aucune occasion de révolter l'esprit de son Lecteur contre la Providence " Il y a très-peu de gens, dit-il, qui „ n'aient pris garde que l'on se plaint que l'Infirmité & la Mort s'atachent plus ordinairement aux „ personnes chéres qu'aux personnes indifférentes ou „ haïes. Voiés un tel, vous dit-on, il aimoit sa „ femme, & il avoit raison de l'aimer: il l'a perdue dès la seconde année, il en est inconsolable; & pen-

» & pendant qu'il pleure cette triſte ſéparation, beau-
» coup de maris ſoupirent, depuis vingt ans après
» l'état de Viduité, & ſe croient menacés de la
» longue vie de leurs femmes. Voiés cette veuve,
» elle pleure nuit & jour un bon mari que la Mort
» lui a trélevé dans la fleur de ſa jeuneſſe. Cent autres
» maris ſe portent bien depuis long-temps, & vivront
» encore pluſieurs années, & continueront à maltraiter
» leurs épouſes ſans ſujet & ſans raiſon. S'ils mour-
» roient, la patience ne ſeroit plus néceſſaire dans
» leurs logis. La conſolation, le repos, l'épargne
» y régneroient agréablement, & c'eſt pour cela
» que l'on doit croire qu'ils vivront beaucoup. On
» vient d'enterrer un enfant, un fils unique, les déli-
» ces de ſon père & de ſa mére. Il promettoit beau-
» coup, il étoit bien digne de recueillir la ſucceſſion
» opulente qui l'attendoit; la mort l'a choiſi entre
» cent augres qu'elle épargnés, & qui ſont à charge
» à la famille. Cet honnête homme qui faiſoit un
» ſi bon uſage de ſon eſprit & de ſes richeſſes eſt
» mort depuis peu. Sa vie a été bien courte : il n'a-
» voit jamais joui d'une parfaite ſanté, & s'ils eût
» été vigoureux, il eut rendu encore plus de ſervi-
» ces à ſon prochain qu'il n'a pu faire. Il eſt mort,
» & vingt autres dans le voiſinage ſe portent bien,
» & ne ſont jamais malades, eux qui ne cherchent
» qu'à inquiéter le tiers & le quart, & qui abuſent
» de leur ſanté & de leur eſprit, & de leurs richeſ-
» ſes, pour opprimer l'innocence, & ſcandaliſer le
» public par une mauvaiſe Vie. Voiés ce Coquin,
» Vagabond & ſans aveu, il eſt tombé d'un troiſié-
» me étage, & ne s'eſt fait aucun mal. Un fils de
» famille, un fils unique, un honnête homme ſe
» ſeroit briſé les os à beaucoup moins. Tous mes
» Lecteurs conviendront qu'on entend par tout de
» ſemblables plaintes, & il eſt même vrai qu'on dit
» aſſés ordinairement que les ſouhaits du public pour
» la mort d'un méchant homme ont une vertu par-
» ticuliére de lui allonger la vie. Il ſeroit aiſé d'ex-
» pliquer cela par l'hypothéſe de ces Divinités je-
» louſes, envieuſes & malicieuſes que les Païens ad-
» mettoient. La bonne Théologie peut raiſonner là-
» deſſus ſolidement, mais Lucrece qu'auroit-il pû
» dire?

» S'il y avoit des Divinités qui ſe chagrinaſſent
» du bonheur des hommes; & qui aimaſſent à les
» mortifier, elles affecteroient ſans doute de faire
» périr à la fleur de l'âge un fils unique, ou un mari
» tendrement aimé, une épouſe qui fait le bonheur
Art. Bayle a fourni de quoi répondre à tout cela dans l'Art. précédent. » de ſon époux; & de conſerver la vie à un fripon
» qui fait enrager ſon Pére & ſa Mére, & à un mari
» & à une femme qui font la croix l'un de l'autre.
» Si elles vouloient mettre en deuil une famille,
» elles choiſiroient l'enfant qui promet le plus, &
» qui eſt le plus chéri; & ſi elles vouloient perſecu-
» ter une paroiſſe, elles y affligeroient ceux qui en
» ſont le ſoûtien par leur charité & par leur ſageſſe.
» Elles les mettroient dans le lit d'infirmité, & puis
» au ſépulchre, & prolongeroient la vie des malhon-
» nêtes gens. Elles ſe plairoient à mortifier le public
» en conſervant les objets des imprécations & en dé-
» truiſant bien-tôt les objets de l'eſpérance, & les
» délices du peuple.

Note F. » Comment accorder cela avec les idées d'un
» Dieu infiniment bon, infiniment ſage, & direc-
» teur de toutes choſes. L'Etre infiniment parfait
» ſe peut-il plaire à élever une créature au plus haut
» faite de la gloire, pour la précipiter enſuite au plus
» bas dégré de l'ignominie? Ne ſeroit-ce pas ſe con-
» duire comme les enfans qui n'ont pas plutôt bâti un
» chateau de cartes qu'ils le défont & qu'ils le ren-
» verſent? Cela, dira-t-on, eſt néceſſaire, parce que
» les hommes, abuſant de leur proſpérité, en deviennent
» ſi inſolens, qu'il faut que leur chute ſoit la puni-
» tion du mauvais uſage qu'ils ont fait des faveurs
» du Ciel, & la conſolation des malheureux, & une
» leçon pour ceux à qui Dieu fera des graces à l'ave-
» nir. Mais ne jugeroit-il pas mieux, répondra quel-
» qu'autre, mêler à tant de faveurs, celle de n'en
» point abuſer? Au lieu de ſix grands ſuccès, n'en
» donnés que quatre, & ajoutés y pour compen-
» ſer les deux autres la force de bien emploier les
» quatre. Il ne ſera plus néceſſaire ni de punir l'in-
» ſolent, ni de conſoler le malheureux, ni d'in-
» ſtruire celui qui eſt deſtiné à l'élévation. La pré-
» miére choſe que ſeroit un pére, s'il le pouvoit,
» ſeroit de fournir à ſes enfans le don de bien ſe
» ſervir de tous les biens qu'il voudroit leur com-
» muniquer; car ſans cela les autres préſens ſont
» plutôt un piége qu'une faveur quand on ſait
» qu'ils inſpireront une conduite dont il faudra
» que la punition ſerve d'exemple. Outre que
» l'on ne remarque point les utilités de ces éxem-
» ples, toutes les générations juſques ici ont eu be-
» ſoin de cette leçon, & il n'y a nulle apparence
» que les ſiécles à venir ſoient moins éxempts de
» cette viciſſitude dont parloit Eſope que ceux qui
» ont précedé. Ainſi cette alternative ne porte point
» le caractére d'un être infiniment bon, infiniment
» ſage, infiniment immuable. Je ſai bien qu'on
» peut inventer mille raiſons contre ces difficultés,
» mais on peut auſſi inventer mille répliques : l'eſ-
» prit de l'homme eſt encore plus féconde en objections
» qu'en ſolutions; de ſorte qu'il faut avoüer que
» ſans les lumiéres de la Révélation, la Philoſo-
» phie ne peut pas ſe débarraſſer des doutes qui le
» ſe tirent de l'hiſtoire humaine. C'eſt aux Théo-
» logiens & non pas aux Philoſophes d'applanir
» cela.

N.B.

» Mais nos Théologiens raiſonnent d'une manié- *Note H.*
» re infiniment plus ſolide. Ils ne nient point gé-
» néralement parlant les diſtinctions qu'un Païen
» profane & impie auroit nommées affectation de
» chagriner, ou acception de perſonnes, ou même
» pure malignité & envie du deſtin. Ils trouvent
» dans les diſtinctions une Providence pleine de bon-
» té, de ſageſſe & de juſtice. Dieu nous ſépare
» des perſonnes que nous aimons le plus tendre-
» ment : il le fait afin de nous détacher de la terre,
» & pour nous apprendre que le vrai bien doit être
» cherché au ciel. Il nous laiſſe éxpoſés long-temps
» à des malheurs domeſtiques afin d'éprouver nôtre
» patience, & de nous purifier dans ce creuſet. Il
» ſe ſert de la longue vie des méchans afin de punir
» les péchés des hommes. C'eſt un ſiécle de la juſti-
» ce. Il ne faut ſouffrir que ce qu'on a mérité.
» Ainſi la bonne Théologie ne trouve rien qui l'em-
» barraſſe.

Mr. Bayle fait ſemblant de ſe contenter de ces Réponſes des Théologiens. Mais en les rapportant n'éxpoſe-t-il point ceux dont il les tire? Il vient de les refuter. Elles ſont effectivement inſuffiſantes & ne peuvent point tenir contre les Difficultés que Mr. Bayle y oppoſe, dans la Suppoſition que Dieu fait tout immédiatement; Mais après être tombé d'accord que Dieu a été en droit de former des Créatures Libres & Actives, que c'eſt à elles-mêmes qu'elles doivent imputer leurs Maux, que Dieu agréera les Efforts, quoi qu'imparfaits, de ceux qui s'appliqueront à ſe corriger, & qu'il les dédommagera de ce qu'ils ſouffrent; on eſt édifié de voir que les Maux mêmes, dont la déſobéiſſance de l'homme eſt cauſe, ne ſont pas ſans mélange de bien, & que ceux qui veulent faire uſage de leur Raiſon en peuvent profiter; s'il en eſt qui n'en tirent point de fruit, c'eſt à leur négligence qu'ils doivent s'en prendre.

Art. Lucrece note F. Chimiéres fabſes pures à la Providence.

» Il y a long-temps que je ſuis ſurpris, dit Mr.
» Bayle, que ni Epicure, ni aucun de ſes Sectateurs
» n'aient par conſidéré que les arômes qui forment un
» nés, deux yeux, pluſieurs nerfs, un cerveau, n'ont
» rien de plus éxcellent que ceux qui compoſent
» une pierre; & qu'ainſi il eſt très-abſurde de ſup-
» poſer que tout aſſemblage d'atomes, qui n'eſt

ni un homme, ni une bête, eſt deſtitué de connoiſſance. Dès qu'on nie que l'Ame de l'homme ſoit une ſubſtance diſtinctе de la Matière, on raiſonne puérilement, ſi l'on ne ſuppoſe pas que tout l'Univers eſt animé, & qu'il y a par tout des êtres qui penſent; & que comme il y en a qui n'égalent point les hommes, il y en a auſſi qui les ſurpaſſent. Dans cette ſuppoſition, les Plantes, les Pierres ſont des ſubſtances penſantes. Il n'eſt pas néceſſaire qu'elles ſentent les couleurs, les ſons, les odeurs &c. mais il eſt néceſſaire qu'elles aient d'autres connoiſſances: & comme elles ſeroient ridicules de nier qu'il y ait des hommes qui leur ſont beaucoup de mal, qui les déracinent, qui les coupent, qui les briſent; comme, dis-je, elles ſeroient ridicules de le nier, ſous prétexte qu'elles ne voient pas le bras & la hache qui les maltraitent, les Epicuriens ſont de même très-ridicules de nier qu'il y ait des êtres dans l'air ou ailleurs qui nous connoiſſent, qui nous ſont tantôt du mal, tantôt du bien, ou dont les uns ne ſont enclins qu'à nous perdre, & les autres ne ſont enclins qu'à nous protéger: les Epicuriens, dis-je, ſont très-ridicules de nier cela, ſous prétexte que nous ne voions pas de tels êtres: Ils n'ont aucune bonne raiſon de nier les fortilèges, la magie, les *larves*, les *ſpectres*, les *lemures*, les *furjadets*, les *lutins* & autres choſes de cette nature. Il eſt plus permis de nier cela à ceux qui croient que l'ame de l'homme eſt diſtinctе de la matière; & néanmoins je ne ſai par quel travers d'eſprit, ceux qui tiennent que l'Ame des hommes eſt corporelle ſont les prémiers à nier l'exiſtence des Démons.

Ceux à qui la Réligion paroit un joug odieux aiment à ſe perſuader que l'Ame eſt corporelle: Son Immortalité leur fait peur & ſéduits par l'efficace du même travers, ils aiment à ne croire ni Anges, ni Démons. Ils aimeroient même à ſe débarraſſer de toute l'idée de Dieu, & ils étouffent autant qu'ils peuvent celle de Dieu Légiſlateur.

Part III. Sect. III.

A quel principe doit-on imputer l'affectation de Mr. Bayle à remplir l'Univers de ces *je ne ſai quels êtres*, déliés, actifs, intelligens, bifarres; on voit qu'il ſe plait également à donner de la vraiſemblance à des imaginations, & à ébranler ce qu'il y a de plus certain.

L'hypotheſe des deux Principes ſuivie Art. Lucrece. Note Q.

XXIV. LORSQUE dans la ſuite il dit en parlant d'Epicure & de Lucrece; " Il y a une autre ſorte de peur qu'ils devoient combattre, c'eſt celle de la privation des douceurs de cette vie. Ils euſſent pu dire qu'à tout prendre l'inſenſibilité des morts eſt un gain plutôt qu'une perte; car on y gagne l'exemption des malheurs de cette vie. Or ſoit que les maux de cette vie ſurpaſſent les biens, comme l'ont crû beaucoup de gens, ſoit qu'ils ne faſſent que les égaler, c'eſt un avantage que d'être inſenſible; car il n'y a point d'homme échiré ſur ſes intérêts, qui ne préférât quarre heures de bon ſommeil, à deux heures de plaiſir & de douleur, l'un égalant l'autre.

Voila qui enleve à l'hypothèſe de *Manes* ce qu'elle avoit de commode. Si les deux Principes avoient également exercé leur Puiſſance ſuivant leurs inclinations & leur force qui étoient égales, le Bon y auroit perdu.

Exagerations de Mr. Bayle ſur la puiſſance du Diable & ſes effets. Article Mahomet Note K.

XXV. TOUS les Chrétiens demeurent d'accord, dit Mr. Bayle, que le Diable eſt le vrai Auteur du Mahométiſme, & qu'il ne s'eſt ſervi de Mahomet que comme d'un inſtrument pour établir dans le monde une fauſſe Réligion. Il faut donc dire que Mahomet fût livré au Diable par la Providence de Dieu, & que le pouvoir que Dieu donna au Démon ſur ce miſérable fût beaucoup moins limité que celui qu'il eut ſur Job; car Dieu ne permit pas au Démon de pervertir l'ame de Job, comme il lui permit de ſe ſervir de l'ame de Mahomet pour tromper les hommes. Avec un ſi grand empire, qui de l'aveu de tous les Chrétiens, a été cauſe que le Démon a pouſſé ce perſonnage à dogmatiſer, n'a-t-il pas pu lui perſuader que Dieu l'avoit établi pour Prophète? Il aura pu lui inſpirer le vaſte deſſein d'établir une Réligion; il aura pu lui communiquer l'envie de ſe donner mille peines pour tromper le monde, & il n'aura pas pu le ſéduire? Quelle raiſon peut on avoir pour admettre l'un & nier l'autre? Eſt-il plus difficile de pouſſer la volonté à de grands deſſeins, malgré les lumières oppoſées de l'entendement, que de tromper l'Entendement par une fauſſe perſuaſion, ou que d'incliner la Volonté vers une fauſſe lumière, en ſorte qu'elle y acquieſce comme à une vraie révélation? J'avoue que l'une de ces deux choſes ne me paroit pas plus difficile que l'autre. Mais ſi le Démon a pu ſéduire Mahomet, n'eſt-il pas très-vraiſemblable qu'il l'a ſéduit effectivement? Cet homme étoit plus propre à éxécuter les deſſeins du Diable, s'il étoit perſuadé, que ne l'étant pas. On ne ſauroit me nier cela; car toutes choſes étant égales d'ailleurs, il eſt manifeſte qu'un homme qui croit bien faire, fera toûjours plus actif & plus empreſſé, qu'un homme qui croit mal faire. Il faut donc dire que le Démon ſe conduiſant avec une extrême habileté dans l'éxécution de ſes projets, n'a point oublié la roue la plus néceſſaire à ſa machine, ou la plus capable d'en augmenter le mouvement; c'eſt-à-dire qu'il a ſéduit ce faux Prophète.

Mr. Bayle ſe plait quelquefois a repréſenter le Diable comme un Etre ſubſtitué au Mauvais Principe de *Manes*, & dans les mains duquel les hommes ſont des Inſtrumens paſſifs. Mais c'eſt une hypothèſe que tout le monde ne lui accordera pas.

Article Mahomet Note KK.

" Mais il n'eſt pas facile de concevoir, dit-il, que le Démon aiant ſuſcité Mahomet pour établir une fauſſe réligion, il lui oppoſe les mêmes obſtacles qu'aux Apotres de *Jeſus Chriſt*. D'ou vient donc que de faux Prophetes émiſſaires de Satan, s'efforcent de perdre le Mahométiſme dans ſa naiſſance? D'où vient que Mahomet à des Emules qui ſe tuent de l'inſpiration céleſte auſſi bien que lui? D'où vient que Muſeilema ſon Diſciple l'abandonne, afin de faire une Secte à part? D'où vient qu'un Aſwad, un Taliha, un Almotenabbi s'érigent en Prophètes, & attirent à eux autant qu'ils peuvent de Sectateurs? Il n'eſt point facile de donner raiſon de ces phénoménes, ſi l'on ne ſuppoſe que la diviſion n'eſt pas moins grande entre les mauvais Anges qu'entre les hommes, ou que les hommes ſans l'inſtigation du Démon entreprennent de fonder de fauſſes Sectes. Les Chefs de parcis que j'ai nommés traittoient Mahomet de faux Prophète; mais il s'en éleva d'autres après ſa mort, qui ſans révoquer en doute ſon autorité, diſputoient à qui entendoit mieux l'Akoran. Les deux grandes Sectes qui ſe formérent d'abord, celle d'Ali, & celle d'Omar, ſubſiſtent encore. Souffrir cela n'étoit-ce point travailler au dommage du Mahométiſme? Etoit-ce l'intérêt du Démon?

Toutes ces difficultés de Mr. Bayle roulent ſur la même ſuppoſition; Un goût de Manichéiſme lui fait outrer le pouvoir du Démon. Mais à cette hypothèſe de Mr. Bayle ſur le Mahométiſme on en peut ſubſtituer une beaucoup plus ſimple & plus naturelle. Mahomet aura été un Enthouſiaſte. Il y en a de toutes ſortes. Son Fanatiſme ne ſe ſera point oppoſé à ſa Lasciveté. L'ambition aura pu ſe joindre à l'Enthouſiaſme. Ainſi en ſera-t-il arrivé, dans ces Climats fort chauds, à ſes Diſciples. L'éxpérience fait voir que le Fanatiſme eſt un Mal Contagieux, & que parmi les Diſciples des Fous il s'en trouve qui varient les Rêveries de leurs Maitres. Pour cela on n'a que faire du Démon. Mr. Bayle s'égaie à faire l'énumeration des Victoires du Dé-

mon

Article Xenophanes Note E.

mon sur le Créateur.

„ Les prémiéres hostilités à l'égard de l'homme, dit-il, lui réüssirent. Il attaqua dans le Jardin „ d'Eden la mére de tous les Vivans, & la vainquit; „ tout aussi-tôt il attaqua le prémier homme & le „ renversa. Le voilà donc maître du genre humain. „ Dieu ne lui abandonna point cette proie, il la „ délivra de cet Esclavage, il la retira de cet état de „ sélonie, en vertu de la SATISFACTION QUE „ LA SECONDE PERSONNE DE LA TRI„ NITE devoit faire à la Justice. Cette seconde „ personne s'engagea à devenir homme, & de faire „ l'office de Médiateur entre Dieu & le Genre hu„ main, & de Rédempteur d'Adam & de sa postérité. „ Il prit sur lui de combattre le parti du Diable, „ de sorte qu'il fut le Chef du parti de Dieu, con„ tre le Diable chef des Créatures rebelles. Ils'agis„ soit non de conquérir tous les Descendans d'A„ dam; car ils étoient tous sous le pouvoir du Dé„ mon par la condition de leur naissance; mais il „ s'agissoit de conserver, ou de recouvrer, le Païs „ conquis. Le but du Médiateur JESUS CHRIST „ & fils de Dieu étoit de le recouvrer, celui du „ Diable étoit de s'y maintenir. La Victoire du „ Médiateur consistoit à faire marcher les hommes „ dans le chemin de la Vérité & de la Vertu: celle „ du Diable consistoit à les conduire par les routes „ de l'Erreur & du Vice. De sorte que pour con„ noître si le Bien Moral égale le Mal Moral parmi „ les hommes, il ne faut que comparer les Victoi„ res du Démon avec celles de JESUS CHRIST. „ Or en parcourant l'Histoire, nous ne trouvons „ que peu de triomphes de Jesus Christ, *Apparent „ rari nantes in gurgite vasto*, & nous rencontrons „ par tout les trophées du Démon. La guerre de „ ces deux partis est une suite continuelle de vic„ toires, ou presque continuelle du côté du Diable; „ & si ce Parti rebelle faisoit des Annales de ses ex„ ploits, il n'y auroit point de jour qui n'y fût „ marqué d'une ample matière de feux de joie, „ de chants de triomphe, & de telles autres marques „ de bons succès. Il ne seroit pas nécessaire „ que l'ANNALISTE USAT D'HYPELBO„ LES & DE FLATERIES pour faire connoî„ tre la supériorité de cette faction. L'histoire sainte „ ne nous parle que d'un honnête homme dans la „ famille d'Adam; elle réduit à une honnête hom„ me la famille de cet honnête homme, & ainsi de „ suite dans les autres générations jusqu'à Noé, (A) „ chez qui se trouvérent trois fils que Dieu sauva du „ Déluge avec leur Pere, leur Mere, & leurs fem„ mes. Voilà donc au bout de seize cents cinquante „ six ans tout le genre humain à la reserve d'une fa„ mille compofée de huit personnes; le voilà, dis-je, „ si engagé dans les Intérêts du Démon, qu'il falut „ l'exterminer à cause de l'énormité de ses crimes. „ Ce Déluge, ce Monument formidable de la „ Justice de Dieu, est un Monument superbe des vic„ toires du Démon; & d'autant plus que ce Châ„ timent général ne lui ote point sa proie: les A„ mes de ceux qui périrent dans le Déluge furent „ envoiées aux Enfers: (B) c'est son but & son „ intention, & par conséquent son triomphe. L'er„ reur & le vice levérent bientôt la tête après le „ Déluge dans la famille de Noé: ses descendans se „ plongérent dans l'Idolatrie, & dans toutes sortes „ de débauches; c'est-à-dire que le Diable conserva „ sur eux ses usurpations. Il n'y eut qu'une poi„ gnée de gens confinés dans la Judée qui lui écha„ ppassent par rapport à l'Orthodoxie: encore faut-il „ avouër que les Armes du bon parti y furent bien „ journaliéres à cet égard; puis que le Peuple le mif„ soit aller à l'Idolatrie de temps en temps; de sorte „ que sa conduite étoit une alternative de vrai cul„ te & de faux culte. Mais à l'égard du vice, il n'y „ eut jamais de vrai interrégne parmi les Juifs, non plus „ que dans les autres Païs; & par conséquent le Diable a „ toûjours tenu un pié dans les petites conquêtes que „ le bon Parti recouvroit. Il fe fit une heureuse révoluti„ on à la Naissance de JESUS CHRIST: ses Mira„ cles, son Evangile, ses Apôtres, firent de belles con„ quêtes. L'empire du Diable souffrit alors un „ très-grand échec; on lui enleva une partie consi„ dérable de la Terre; mais il n'en fut pas telle„ ment chassé, qu'il n'y conservât des intelligences, „ & beaucoup de Créatures: il s'y maintint par les „ Hérésies abominables qu'il y sema; jamais les vices „ n'en furent chassés entiérement, & ils y rentré„ rent bientôt comme en triomphe. Les Erreurs, les „ Schismes, les Disputes, les Cabales s'y introduisi„ rent, avec l'attirail funeste des Passions honteuses „ qui les accompagne ordinairement. Les Héré„ sies, les superstitions, les violences, les Fraudes, „ les Extorsions, les Impuretés qui ont paru dans „ tout le Monde Chrétien pendant plusieurs siécles, „ sont des choses que je ne pourrois décrire qu'im„ parfaitement, quand même j'aurois plus d'Elo„ quence que Ciceron. Ce que disoit Virgile est „ vrai au pié de la Lettre. Ainsi pendant que le „ Diable régnoit seul hors du Christianisme, il „ disputoit le terrain de telle sorte dans le Christianisme, „ que les progrés de ses armes étoient supérieurs sans „ comparaison aux progrés de la Vérité & de la Vertu. „ On les arrêta, & on le fit même reculer au XVI. „ Siécle; mais ce qu'il perdit d'un côté, il le re„ gagna de l'autre; ce qu'il ne fait point par le „ Mensonge, il le fait par la Corruption des moeurs. „ Il n'y a point d'Asile, point de Forteresse, où il „ ne fasse fentir à cet égard, les effets de son pou„ voir. Sortés du monde, enfermés-vous dans les „ Monastéres, il vous y suivra, il y fourrera les „ Brigues, l'Envie, les Factions, ou au pis aller „ l'Impudicité; cette derniére ressource est presque „ infaillible.

C'est cette ressource infaillible que Mr. Bayle met sans cesse en oeuvre dans son Dictionnaire. Pour prouver que tout est perdu dans l'Eglise Romaine, il cite Mr. Jurieu témoin récusable dans cette rencontre; On ne peut pas parler avec plus de mépris d'un homme que Mr. Bayle parle de cet Auteur en plus d'un endroit; Mais des qu'il lui fournit une citation commode, ce n'est plus un homme sans autorité.

Mr. Bayle prend plaisir de supposer les hommes des Etres passifs, tirés d'un côté par le Fils de Dieu, & tiraillés de l'autre par le Démon, qui se félicitera à jamais d'avoir été le plus fort, & de compter dans les Enfers, le nombre des hommes vaincus. La Terre n'est point, comme Mr. Bayle la présente à ses Lecteurs, un champ de bataille, où Dieu le & Démon déploient chacun tous les efforts pour s'emparer des hommes, & ou le Démon a le plus d'avantage. Dieu acceptera tous ceux qui aimeront à se soûmettre à ses Loix & à répondre à ses invitations. Mais pour ceux qui prendront le parti de désobéir & de s'obstiner dans l'impénitence, il n'en veut rien, & il les abandonne aux suites de leur mauvais choix. Dieu ne s'est propofé de rendre heureux que ceux qui voudroient être siens. S'il est prêt à recevoir dans sa Communion tous les hommes qui voudront l'accepter, qui est-ce qui peut légitimement se plaindre de lui? Dieu n'est point vaincu par le Démon, qui

(A) Moïse donne la généalogie des Ancêtres, du Peuple Juif. Chacun d'eux avoit des Freres que Moïse ne nomme pas. Rien n'est plus temeraire que de les supposer tous des scélerats.

(B) Les châtimens temporels qui vont à la mort, Pestes, Guerres, Inondations, Tremblemens de terre, ne font pas suivis de la damnation de tous ceux qui meurent. Les Israélites condamnés à mourir dans le désert, ne deviennent pas pour cela les victimes des Enfers. Mr. Bayle se saisit de tout ce qui va à jetter l'esprit dans des étonnemens Cartaleux.

ne lui été que ceux qui voudront bien ſe refuſer eux-mêmes à leur Créateur; Or ces Ingrats, il les abandonne, il n'en veut rien. Le jour des prétendus triomphes du Démon, commencera de mettre le comble à ſon plus affreux deſeſpoir.

Article Xenophanes Note C.

En vain Mr. Bayle ajoûte; " je ſai bien qu'il ſera puni de ſes Victoires éternellement : Mais " cela, bien loin d'obſcurcir ma théſe, favoir que le " Mal moral ſurpaſſe le Bien, ne ſert qu'à la rendre " plus inconteſtable; car les Démons au milieu des " flammes maudiront & feront maudire par tous les " damnés, éternellement, le nom de Dieu : il y aura donc plus de Créatures qui le haïſſent, qu'il n'y " en aura qui l'aimeront. Outre que dans cette remarque il ne s'agit proprement que de l'état où " ſont les choſes pendant cette vie.

L'objection auroit quelqueapparence, ſi l'on ſuppoſoit que de toutes les Parties de l'Univers, la Terre ſeule renferme les Etres Intelligens & capables d'un bonheur & d'un malheur éternel.

Les Maux où tomberont ceux qui ſe ſeront obſtinés à mal choiſir, ne doivent être mis que ſur leur compte : Dieu ne fait aucun compte ni d'eux, ni de leurs maux. Ils l'ont négligé volontairement par leur propre faute. Il ne fait rien d'indigne de lui quand il les néglige. Ils ſont perdus pour eux, & non pas pour le Seigneur qui n'en a que faire.

Maux obéissent rejettés.

" XXVI. LES objections qu'on oppoſe à la Pro- " vidence, dit Mr. Bayle, ſeroient fondées, dans " la ſuppoſition que la matiére eſt éternelle, & que " Dieu a taché d'en faire quelque choſe de meilleur " que ce qu'elle étoit; alors on prouveroit qu'il " n'a pas réuſſi dans ſon deſſein, & qu'il auroit été " plus digne de lui de la laiſſer telle qu'elle avoit été " éternellement, deſtituée de connoiſſance, d'activi- " té, de ſentiment, que de la métamorphoſer en un ſi " grand nombre d'Etres abominables, à la correction " desquels il s'emploie inutilement. " Voilà une objection que Mr. Bayle met dans la bouche des Epicuriens.

Article Epicure Note R.

Mais cette objection ruine de fond en comble le Syſtême des Manichéens, & fait voir qu'il eſt abſolument inutile pour éxpliquer le Phénoméne du Bien & du Mal qu'on voit dans le monde. Car ſuivant le Raiſonnement que Mr. Bayle prête à l'Epicurien, il auroit mieux valu laiſſer la Matiére dans une éternelle inſenſibilité, que de la métamorphoſer en un grand nombre d'Etres très-aimables & très-heureux, au cas que cela ne pût ſe faire, ſans qu'il y en eut un petit nombre de malheureux; à plus forte raiſon valoit-il mieux que le bon Principe ne laiſſât rien faire au Mauvais & ne fit rien lui-même, que de conſentir à ce que le Mauvais fit de ſon côté autant de Créatures malheureuſes, que lui en feroit de bonnes & d'heureuſes.

Eclaircissement sur les Plaus de Dieu touchant. Note S.

" XXVII. De ce que Dieu eſt le Créateur de " la matiére, il réſulte 1., Qu'avec l'autorité la plus " légitime qui puiſſe être, il diſpoſe de l'Univers " comme bon lui ſemble. 2. Qu'il n'a beſoin que " d'un ſimple acte de ſa Volonté pour faire tout ce " qu'il lui plait.

Ce ſont là des Vérités claires & inconteſtables.

Mais quand Mr. Bayle ajoute 3. " Que rien n'arrive que ce qu'il a mis dans le Plan de ſon ouvrage, " Il s'enſuit de là que la conduite du Monde n'eſt " pas une affaire qui puiſſe ou fatiguer ou chagriner Dieu, & qu'il n'y a point d'événemens, quels qu'ils " puiſſent être qui puiſſent troubler ſa béatitude : S'il arrive des choſes qu'il a défendues, " & qu'il punit, elles n'arrivent pas néanmoins contre les Décrets, & elles ſervent aux fins adorables " qu'il s'eſt propoſées de toute éternité & qui ſont " les plus grands myſtéres de l'Evangile.

Toutes les difficultés recommencent avec une nouvelle force, ſi l'on poſe, que par les Décrets Dieu ait ordonné que le Mal arrivera, & que les Créatures ſe rendront criminelles, afin d'avoir occaſion de faire tomber ſur elles ſes vangeances. Quoi donc *Eſt-ce malgré lui que naiſſent tant de déſobéiſſances, & tant de maux qu'on s'attire par ces déſobéiſſances? Dieu ſeroit-il heureux, en voiant arriver tant de choſes malgré qu'il en eut? & s'il n'avoit pas prévû qu'elles arriveroient, ce ſpectacle ſurprenant & inattendu ne le chagrineroit-il pas encore davantage?* Ce ſont là des Objections que Mr. Bayle a prêté un peu auparavant aux Epicuriens.

A cela je répons que Dieu à certainement prévû que ſes Créatures pourroient lui déſobéir 2., qu'il pourroit s'il vouloit les anéantir dès le moment qu'elles lui déſobéiroient; ou dès le moment qu'il les verroit prêtes à le faire, & prévenir, par là, le ſcandale de leur déſobéiſſance, qu'il pourroit encore s'il le trouvoit à propos créer en elles, d'autres Volontés, & prévenir ainſi tous leurs Ecarts; 3. Il ne veut pas le faire & rien à cet égard n'arrive malgré lui. Mais *pourquoi laiſſe-t-il faire ce qu'il déſapprouve?* C'eſt que ſa Sageſſe a trouvé à propos de faire des *Créatures Réelles, Libres & actives*; Il ne les a pas formées telles afin qu'une partie lui déſobéit, & s'attirât des Maux en lui déſobéiſſant : Son Deſſein a été d'être aimé & d'être ſervi par Choix & par Préférence; Il n'a que faire de celles qui le refuſent, il les abandonne à leur mauvais choix & à leur juſte ſort; Il eſt ſatisfait de celles qui lui obéiſſent volontairement, il aime à les louer, il ſe plait à les récompenſer; voila ſon but, voila ſon Plan, & ce Plan eſt éxécuté.

Mr. Bayle embrouille la Théologie, pour en tirer des objections. Article Pyrrhon. Note B.

" XXVIII. 1. IL EST évident, dit Mr. Bayle, " qu'on doit empêcher le mal ſi l'on peut, & qu'on " péche ſi on le permet, lorſqu'on le peut empêcher. " Cependant nôtre Théologie nous montre que cela " eſt faux : Elle nous enſeigne que Dieu ne fait " rien qui ne ſoit digne de ſes perfections; lorſqu'il " ſouffre tous les déſordres qui ſont au monde, & " qu'il lui étoit facile de prévenir. 2. Il eſt évident " qu'une Créature qui n'éxiſte point, ne ſauroit " être complice d'une action mauvaiſe. 3. Et qu'il " eſt injuſte de la punir comme complice de cette " action. Néanmoins nôtre Doctrine du peché Original, nous montre la fauſſeté de ces Evidences.

Il eſt des Théologiens qui répondront à Mr. Bayle Il vous plait de prêter à la Théologie, & à la Réligion de quoi la combattre avec avantage. Cette Imputation du péché d'Adam n'a pas lieu dans le ſens que vous le prenés : Le *Péché d'Adam a été imputé*, c'eſt-à-dire, *ſes fautes ſe ſont répandues ſur ſa poſtérité.* Voilà ce qu'on appelle Imputation. Les hommes ſont tous ſujets à la mort; c'eſt une ſuite du ſort d'Adam pécheur : Mais auſſi l'immortalité leur eſt ouverte par le Chemin de la Répentance. Dieu veut bien regarder en Pere leurs ſincéres efforts, s'ils ſont ſuivis de ſuccés & de perſévérance. Y a-t-il de l'injuſtice à punir ceux qui aiment mieux ne point ſe corriger, & aller de mal en pis, que de travailler à ſe rendre meilleurs?

1114. m.

" 4. Il eſt évident, continue-t-il qu'il faut pré- " férer l'Honnête à l'Utile, & que plus une Cauſe " eſt ſainte, moins elle a la Liberté de poſpoſer " l'honnêteté à l'utilité. Cependant nos Théologiens " nous diſent que Dieu aimt à choiſir, entre un " monde parfaitement bien réglé, & orné de toute " Vertu, & un monde tel que celui-ci, où le Péché " & le Déſordre dominent, a préféré celui-ci à celui " là, parce qu'il y trouvoit mieux les intérêts de " ſa Gloire.

Cette objection regarde ceux qui ſe repréſentent l'Etre éternel, comme occupé à ſe procurer de la gloire, & que, concevant que le Péché & la Damnation en ſeront de bons moiens, il a formé la réſolution de faire en ſorte que les hommes deviniſſent pécheurs & ſe damniſſent.

Mr. Bayle fournit de quoi prouver que le

" XXIX. NOTES en paſſant, dit Mr. Bayle, " que les Philoſophes qui entreprirent de répondre " aux Docteurs Chrétiens, étoient bien à plaindre.

" Ils

mal à ſes intérêts Article Jovien Note A

„ Ils portoient la peine de la folie d'autrui : Les anciens Prêtres avoient fait la faute en tranſportant „ fortement au culte public les fantaiſies des Poëtes, „ & il falut après pluſieurs ſiécles que les Philoſophes „ eſſuiaſſent toute la honte de ces ſottiſes, & ſe tour„ mentaſſent pour parer des coups qui perçoient à „ jour. Si ceux qui ſoûtenoient un Culte ſi ridicule „ avoient eu des Adverſaires auſſi habiles & auſſi puiſ„ ſans que ſont Auguſtin, ils euſſent été plus cir„ conſpects & n'auroient pas tant lâché la bride à „ leurs fourberies ; & voilà un desavantage de l'unité „ de Réligion. La diverſité de Réligion a fes in„ convénients, il faut l'avouer, & convenir même „ qu'ils ſont fort à craindre ; mais d'ailleurs elle em„ pêche certains progrés de la corruption : elle con„ tient en reſpect les uns à l'égard des autres.

Si nous connoiſſions toute l'étendue des Deſſeins de Dieu, ſi nous ſavions prévoir toute la Lumiére qui doit naître des ténébres, où nous gémiſſons, tout l'Ordre qui ſuivra les confuſions qui nous étonnent, & ce qui en doit ſe peut réaliſer, nous admirerions la Sageſſe de la Providence dans mille cas qui nous affligent & qui nous ſcandaliſent. Il eſt divers deſordres auxquels Dieu pourroit s'oppoſer ; & certainement il n'y en a aucun que ſa puiſſance ne prévint, s'il trouvoit à propos de l'employer à cet égard ; Sa ſageſſe a de grandes raiſons pour ne pas le faire ; Rarement nous ſont-elles connues ; Quelquefois nous en découvrons quelques-unes.

La diverſité de Réligions, par éxemple, comme Mr. Bayle vient de le remarquer, a ſes inconvénients. Mais l'Unité de Communion en pourroit auſſi avoir de plus grands, à moins que Dieu par des Miracles continuels, (ce qu'il ne trouve pas à propos de faire) ne changeât le naturel des hommes.

Il eſt arrivé aux Miniſtres de l'Egliſe pour n'avoir pas été contredits, ou pour ne l'avoir pas été impunément ; il leur eſt, dis-je, arrivé d'être moins ſur leurs gardes, de méditer & de décider avec moins de circonſpection. A la fin les ténébres ſont parvenues à un tel point, qu'une infinité de gens n'ont pu s'en accommoder ; on a abandonné des ſentimens autoriſés par la ſuite de quelques ſiécles : Si tous les Chrétiens avoient ainſi changé d'Idées, le même Eſprit d'autorité auroit repris le deſſus, on en auroit bientôt éprouvé les mauvais effets, l'eſprit d'Examen & ſes heureuſes ſuites auroient diſparu preſque en naiſſant. Qu'on perſévére dans cet eſprit d'éxamen, on délivrera la Théologie des enveloppes dont les Libertins ſe prévalent.

Bayle avoüe la propoſition des Manichéens & a ce qu'on dit de leur puiſſance.

XXX. Si Mr. BAYLE ne ſe faiſoit pas un plaiſir d'accabler la Réligion de difficultés, s'il ne ſe propoſoit pas de trouver des Lecteurs à qui ces ſortes de répétitions ſeroient auſſi agréables que ſes obſcenités, il n'y reviendroit pas comme il fait à toute occaſion. Dans l'Article de *Rufin* il fait ſouvenir que Claudien éloquemment inſulté à la chûte, & à cette occaſion il renouvelle la queſtion de la Providence, " On peut dire que dans tous les temps & „ dans toutes les nations, dit-il, ſans en éxcepter ni „ nôtre ſiécle, ni le Chriſtianiſme, la proſpérité des „ méchans a fait murmurer contre Dieu, & inſpiré „ pluſieurs doutes ſur la Providence. D'autre côté on „ a répondu toûjours & par tout à cette objection : „ puis donc qu'elle n'a jamais ceſſé de revenir non„ obſtant toutes les réponſes, il faut conclurre „ qu'elle a quelque choſe de fort ſpécieux, & je ne „ ſai quelle proportion avec nôtre Entendement, qui „ fait qu'elle y rentre ſans nulle peine, l'en chaſſât-„ on à coups de fourche. On diroit qu'elle pourroit „ s'attribuer comme la Palme, *ces belles paroles, Curvata reſurgo* ; les Réponſes peuvent bien me faire „ plier un peu, mais je me redreſſe tout auſſi tor. „ Il n'eſt pas queſtion d'éxaminer ſi elle eſt ſolide, „ car il faut être très-perſuadé qu'elle eſt fauſſe, „ qu'elle ne vaut rien : mais peut-être, n'eſt-il pas „ hors de propos de mettre en queſtion ſi Claudien „ s'en eſt bien tiré.

„ Quand on s'engage dans la diſpute, on doit „ prétendre qu'on ſera voir à ſon Adverſaire qu'il a „ tort ; mais on ne doit pas prétendre qu'il acquiés„ cera à nos prémiéres ou à nos ſecondes Réponſes. „ Les Loix de cette ſorte de Combats demandent „ que chaque parti réplique à l'autre autant de fois „ qu'elle pourra oppoſer raiſonnement à raiſonnement, „ & juſques à ce que l'on ſoit venu aux prémiers Prin„ cipes. Si je puis montrer à un homme que ſa théſe N B.
„ choque les Notions communes, & que la mienne eſt „ une ſuite naturelle & néceſſaire de ces Notions, „ j'ai droit de ne le plus écouter & de lui fermer „ la bouche par cet axiome, *adverſus negantem principia non eſt diſputandum* : mais ſi je ne donne à „ ſes Objections qu'une ſolution probable, contre la„ quelle il puiſſe alléguer de nouveaux doutes, revê„ tus d'une probabilité égale, ou preſque égale à „ celle de ma ſolution, je n'ai point de droit d'éxiger „ de lui qu'il acquiéſce à mes Réponſes, je dois „ chercher de nouvelles ſolutions à ſes nouvelles diſ„ cultés, & ſi je n'en trouve point d'évidentes, ou „ qui ne fouffrent point de repartie ſpécieuſe, c'eſt „ à moi à me retirer du combat ſans m'attribuer la „ victoire.

Mais quels ſont ces Principes qui réduiſent un Adverſaire au ſilence : *Il n'y en a point d'autres que la Foi*, répond-il : Mais les Incrédules ne conviennent pas de cette foi. Il eſt donc impoſſible d'en triompher, il eſt impoſſible de les convertir. Qu'on prouve l'éxiſtence d'un Dieu ; qu'on en conclue que dans ce qu'il fait & qu'il permet, il agit conformément à des Plans dignes de ſes perfections ſouveraines : Qu'on ajoûte que comme nous ne voions pas aſſés clair dans ces Plans, nous n'en connoiſſons pas aſſés l'étendue pour rendre Raiſon de chaque Phénoméne en particulier.

Voila ce que dit la Raiſon, & qui eſt très-ſuffiſant. *Ibidem.*
Mais quand au lieu de cela, Mr. Bayle loue un Philoſophe qui, après avoir introduit un Païen ſe propoſant mille doutes ſur la Providence, ne lui donne point d'autre éxpédient pour s'en tirer que la Grace du St. Eſprit, il me paroit qu'en s'éxprimant ainſi, il porte ſur la Réligion un de ſes coups malicieux. La Raiſon, ſelon lui, eſt incapable de l'établir. Celui qui croit ſentir les Impreſſions de l'Eſprit de Dieu n'en eſt pas plus éclairé, de la maniére dont Mr. Bayle s'éxprime ſouvent ; & les Chrétiens ſelon les principes qu'il poſe, ne ſont que des Enthouſiaſtes. Si l'on revient ſouvent aux mêmes réflexions, il faut s'en prendre à Mr. Bayle qui en ramène à tout coup les occaſions & la néceſſité.

„ La proſpérité de ce méchant homme ne prouvoit *Ibidem.*
„ pas que la Providence fût endormie, mais au con„ traire qu'elle luit préparoit peu à peu un rude ſup„ plice ; elle l'élévoit afin qu'en tombant de plus haut, il „ ſe briſât mieux & ſe fracaſſât tous les os, *ut altum ut lapſu graviore ruant*. Si vous ne ſavés „ que cela, lui auroit-on pu répondre, vous ne tenés „ rien ; vôtre ſolution, pour être fort vicille, n'en „ eſt pas meilleure ; vous vous tirés d'une grande „ difficulté par une plus grande : votre parricule „ *ut* fait horreur, on n'en ſauroit ſoûtenir l'idée ſans „ friſſonner. Vous donnés à l'Etre ſouverainement „ parfait, & par conſéquent d'une bonté infinie, „ un motif & une cauſe finale qui, bien loin de „ contenir quelque veſtige de bonté, ſont le caractére le plus tyrannique & le plus malin que l'on „ puiſſe concevoir. C'eſt comme ſi l'un de nos Empe„ reurs voulant infliger le dernier ſupplice à quelques„ uns de ſes domeſtiques, leur donnoit des gouver„ nemens & ſouffroit qu'ils y éxerçaſſent toute ſorte „ d'éxtorſions, & qu'ils ſuçaſſent le peuple juſques „ aux mouëlles ; c'eſt, dis-je, comme s'il ſouffroit „ cela, afin d'avoir lieu de les châtier plus ſévére„ ment. Si vous aviés oſé dire de Theodoſe ce que „ vous dites de Dieu, qu'il n'élévoit Ruffin au ſom-

„ met de la faveur que pour l'écraer plus ſûrement
„ & plus rigoureuſement, & afin de faire voir à ſes
„ peuples ſa puiſſance ſouveraine d'élever & d'abaiſ-
„ ſer, il vous eut fait pendre comme un Poëte ſaty-
„ rique qui l'eut diffamé inſolemment. Claudien
„ s'appercevant de l'énormité de ſon *mot*, & de
„ ſa cauſe finale demanderoit que l'on ne prit pas
„ ſes termes à la rigueur & au criminel. Il diroit que la
„ Providence n'avoit pas comblé de biens l'infame Ru-
„ fin, dans la vuë de lui faire plus de mal, mais dans
„ l'eſpérance qu'il en feroit un meilleur uſage. Il
„ ajouteroit que ſuivant les Loix naturelles la chûte
„ des corps eſt d'autant plus rude que le lieu d'où
„ ils tombent eſt élevé, & qu'ainſi l'ordre a voulu
„ que l'élévation de Rufin aggravât ſa peine, lorſque
„ ſes abus continuels des graces du Ciel ont deman-
„ dé ſon châtiment. Cela n'ôte pas la difficulté,
„ lui répondroit-on : l'eſperance ne ſe trouve point
„ dans la nature Divine, elle ſait infailliblement
„ tout ce qui arrivera ; elle a ſçu très-certainement
„ l'abus que ſeroit Rufin des faveurs céleſtes ; il
„ valoit donc mieux le prévenir que de préparer à
„ ſes crimes, tolérés pluſieurs années, un châtiment
„ qui ne ſaurroit reparer le mal qu'il a fait, l'oppreſ-
„ ſion de tant d'innocens, la mort de tant de per-
„ ſonnes, la ruine de tant de familles, C'eſt une
„ pauvre ſatisfaction pour une Province que ſon
„ Gouverneur a déſolée, que d'obtenir ſimplement
„ qu'il ſoit chatié ; l'Arrêt la laiſſe dans ſa miſére &
„ rend quelquefois plus douce la condition du cri-
„ minel. Je ne pouſſe pas plus loin les répliques que
„ le Poëte pourroit faire ; elles ſont en fort grand
„ nombre, je n'en doute point : mais les répliques
„ de ſon Adverſaire ne ſeroient pas moins nombreu-
„ ſes ; & reſſembleroient toûjours à celles qu'on
„ vient de voir, c'eſt-à-dire, qu'elles ſeroient plus
„ proportionnées que celles de Claudien aux notions
„ de nôtre eſprit & aux idées ſelon leſquelles nous
„ jugeons de la perfection d'un Gouvernement. Je
„ ſuppoſe qu'après une longue diſpute on lui diroit,
„ je croi auſſi bien que vous que tout ce qui s'eſt
„ paſſé dans l'affaire de Rufin, eſt juſte, ſage, par-
„ fait par rapport à Dieu ; mais ce n'eſt pas à cau-
„ ſe de vos raiſons, elles ſont plus propres à faire
„ naître des doutes qu'à calmer l'irréſolution de l'Eſ-
„ prit. Servés-vous en néanmoins auprès de ceux
„ qui s'en voudront contenter, mais n'en dites mot
N.B. „ aux grands raiſonneurs ; l'idée de l'Etre ſouverai-
„ nement parfait leur doit ſuffire, & leur ſuffit,
„ *quand ils n'font bien de leur raiſon.*

Figurés-vous l'Etre ſuprême comme faiſant tout, & les hommes en ſa main comme des Marionettes, qui paroiſſent agir & qui n'agiſſent point ; C'eſt lui même qui forme toutes les penſées qui rendent Rufin un ſcélérat, & qui les éxécute ; Il le rend ſcélérat pour faire briller ſa Juſtice en le puniſſant, & il le comble de ſuccés afin de rendre les hommes plus attentifs à ſa Punition. Voila ſans contredit bien des ſujets d'étonnement & de ſcandale, & matiére à bien des Objections.

Elles s'évanouïront dès que nous concevrons les hommes comme libres & actifs. Dieu ne s'oppoſe pas ſans ceſſe à leur Liberté & à leur Activité, mais il donne de temps en temps, dans cette vie même, des Preuves qu'il n'a pas abandonné le ſoin des hommes. & des préludes de la vangeance qu'il éxercera un jour ſur tous ceux qui l'auront méritée ?

Si j'éxaminois Période par Période tout ce que Mr. Bayle allégue ſur l'article de Rufin, je tomberois dans des redites inutiles. S'il ne s'étoit propoſé que de s'acquiter de la fonction d'éxact & d'impartial Rapporteur, dont-il avoit trouvé à propos de ſe charger, il auroit dû, ce me ſemble, ſe contenter de traiter cette matiére dans un ſeul endroit, & y renvoier quand des faits ſemblables lui auroient donné occaſion de la retoucher ; ou il auroit pu la diſtribuer en diverſes parties, qu'il auroit traitées en différens endroits. Mais quand je vois un homme qui ramène ſans ceſſe les mêmes argumens, que puis-je croire, ſi ce n'eſt qu'il en eſt pénétré, qu'il s'eſt paſſionné pour eux & qu'il cherche à perſuader ſes Lecteurs à force de les étourdir par ſes répétitions ?

„ Il ne faut pas, dit-il, que je finiſſe cette re-
„ marque ſans obſerver l'injuſtice de certaines gens, *Art. Ru-*
„ qui croient que lorſqu'on rejette les raiſons qu'ils *fin note C.*
„ donnent d'un Dogme, on rejette le Dogme même.
„ Il y a une différence capitale entre ces deux cho-
„ ſes : ceux qui ont de l'équité & un bon eſprit ne
„ manquent pas de les diſtinguer & ſouffrent ſort
„ patiemment, & ſans aucun mauvais ſoupçon que
„ l'on combatte la témérité des Orthodoxes, à l'é-
„ gard des argumens foibles dont on ſe ſert trop ſou-
„ vent pour ſoutenir la Vérité.

Je lui accorde tout cela.

Il ajoute. " Ce n'eſt pas qu'il ne ſe puiſſe com-
„ mettre bien des abus là-dedans ; car par éxemple
„ les Pyrrhoniens fous prétéxte de ne combattre que
„ les raiſons des Dogmatiques à l'égard de l'exiſten- N.B.
„ ce de Dieu, ſappoient effectivement le Dogme
„ même. Ils déclaroient d'abord qu'ils s'accommo-
„ doient au train général, ſans s'attacher à aucune Secte
„ particuliére qu'ils convenoient qu'il y avoit des
„ Dieux, qu'ils les honnoroient, qu'il leur attri-
„ buoient la Providence, mais qu'ils ne pouvoient
„ ſouffrir que les Dogmatiques euſſent la témérité
„ de raiſonner ſur cela : Enſuite de quoi ils leur pro-
„ poſoient des Objections, qui par le renverſement
„ de la Providence, tendoient au renverſement de
„ l'éxiſtence de Dieu. Voiés Sextus Empiricus qui
„ au lieu de fonder ſes doutes comme Claudien ſur
„ ce que des ſcélérats proſpérent, les fonde ſur l'ad-
„ verſité & ſur le mal dont le monde eſt plein. Il
„ allégue l'argument que Lactance a mieux rappor-
„ té que réfuté. Voiés ci-deſſus, l'article Pauli-
„ ciens.

Que diroit de plus Mr. Bayle s'il avoit effectivement deſſein de faire comprendre à ſes Lecteurs que ſous prétexte de faire remarquer la force des objections & la foibleſſe des réponſes, il attaque le Dogme même & le combat à toute outrance. Ces abus dont il parle, ne ſe fait-il pas un plaiſir d'y tomber lui-même ? Pourquoi nourrir ſes Lecteurs d'idées dangereuſes ? Lui-même a rapporté le mauvais effet que des converſations de cette nature avoient produit *Article* ſur Junius jeune homme d'ailleurs très-ſage. *Junius*

Au lieu de s'étendre à critiquer la réflexion d'un Poëte dont la principale vuë étoit de donner un tour brillant à ſa penſée, au lieu de faire tous ſes efforts pour y chercher des endroits foibles, il auroit pû établir par la Raiſon ce qui paroit par l'éxpérience ; c'eſt que Dieu a tellement formé la Nature humaine que généralement parlant, il eſt plus de l'Intérêt temporel d'un homme d'être vertueux que d'être vicieux, & que ſi le vice contribue quelque-fois à l'élévation de certaines perſonnes, il les met en danger, à proportion qu'il les éléve ; & que leur chûte eſt une ſuite naturelle des moiens par leſquels ils ſe ſont élevés. A cét égard *Epiſtete* remarque que *les Loix de Dieu ſont de toutes les Loix celles qu'on peut le moins impunément violer.*

Mr. Bayle auroit pu ajoûter 1 que la Providence n'a pas trouvé à propos d'établir entre la Proſpérité & la vertu, entre l'Adverſité & le Vice une liaiſon ſi conſtante que la Récompenſe ne manquât jamais d'accompagner le Devoir, & que chaque péché reçût d'abord ſon juſte Châtiment : D'un côté Dieu ne vouloit pas déterminer les hommes à lui obéir, par des Motifs tirés d'un intérêt ſi préſent & ſi groſſier ; D'un autre il ne vouloit pas non plus que le ſort des Bons & des Méchans fût parfaitement confondu : Mais par la différence de ce qui arrive aux uns & de ce qui arrive aux autres, il amène les hommes à faire des Réflexions propres à les mettre dans des bonnes voies.

XXXI. JE SOUHAITE qu'on faſſe attention *Paſſage* à ces *tirés ci-*

ceſſaire pour bien juger de la conduite de Dieu. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 214.

à ces paroles de Mr. Bayle. *L'idée de l'Etre ſouverainement parfait*, dit-il *doit ſuffire, & ſuffit effectivement à ceux qui uſent bien de leur Raiſon.* Qu'on y joigne celles-ci de la continuation des penſées diverſes. Art. XX. pag 81.

Il ne peut point être facile à de l'homme de connoître clairement ce qui convient ou ce qui ne convient pas à une Nature infinie.

Pourquoi donc décider de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, ſur la ſeule Idée de la Bonté & encore ſur une Idée de Bonté, où on fait entrer trop de néceſſité & trop peu de Liberté ?

Sçait-elle néceſſairement ou avec une ſouveraine Liberté d'indifférence ? aime-t-elle ? hait-elle ? connoit-elle par un acte pur & ſimple, le preſent, le paſſé & l'avenir, le bien & le mal, & voit-elle d'un ſeul acte, un homme ſucceſſivement juſte & pécheur ? Eſt-elle infiniment Bonne ? Elle le doit être, mais d'où vient donc le Mal ? Eſt-elle immuable, ou change-t-elle ſes réſolutions, fléchie par nos prieres ? Eſt-elle étenduë ou un point indiviſible ? Si elle n'eſt point étenduë, d'où vient donc l'étenduë ? Pluſieurs autres Queſtions qui ſe préſentent à l'eſprit humain l'étonnent & l'embarraſſent : Les Incompréhenſibilités l'arrêtent à chaque pas ; s'il ſe tourne d'un côté, pour éviter les impoſſibilités apparentes, il en rencontre qui ne ſont pas moindres.

Les Incompréhenſibilités dépendent de deux cauſes qui s'uniſſent pour les produire, d'un côté la Vaſte & Infinie étenduë de l'Objet, & de l'autre, la Capacité très-bornée de l'eſprit humain qui l'étudie. Mais pour des contradictions réelles on ne peut pas dire qu'il y en ait, car pour en trouver entre deux Attributs de l'Etre infini, il faudroit comprendre plus à fond la Nature de l'un & de l'autre.

Il ſuffit de faire attention ſur ce qui ſe paſſe en nous mêmes pour réfoudre une bonne partie de ces Difficultés. Nous rappellons le paſſé, nous prévoions l'avenir, & nous nous le rendons préſent par nôtre penſée. La même perſonne nous plait & nous déplait à divers égards ; & inconteſtablement nos penſées nous repréſentent diverſes choſes auxquelles elles ne ſont point ſemblables ; Elles ne reſſemblent point ſucceſſivement à du fer, à de l'herbe, à un cheval, & à une maiſon, quoiqu'elles ſe repréſentent tout ce que ces différens noms éxpriment. Comprenons nous comment nôtre Penſée nous repréſente ce à quoi elle n'eſt pas ſemblable ?

J'ai déja remarqué plus d'une fois que l'état de Pyrrhoniſme n'eſt pas un état naturel ; on le quitte de temps en temps, & Mr. Bayle n'en fort preſque jamais que pour dire des choſes éxcellentes.

Mr. Bayle donne ici des réflexions de modération & de prudence. Article Synergiſtes. Note B.

„ XXXII. ON NE ſauroit aſſés ſe ſcandaliſer, „ dit-il, de voir que les diſputes de la grace produi- „ ſent une diviſion ſi enveniméé dans les Eſprits. „ Chaque Secte impute à l'autre d'enſeigner des „ Impiétés & des Blaſphêmes horribles, & pouſſe „ l'animoſité juſques aux dernières bornes : & néan- „ moins c'eſt ſur de telles doctrines que l'on de- „ vroit pratiquer le plus promptement une tolérance „ mutuelle.

„ Les Loix que Dieu a données à Adam, dit-il, „ ont été accompagnées de Promeſſes & de Menaces. „ Cela ſuppoſe clairement qu'Adam pouvoit obéïr „ & déſobéïr. Les Théologiens les plus rigides, Sr. „ Auguſtin & Calvin enſeignent formellement que „ les hommes n'ont perdu leur franc arbitre qu'à „ cauſe du mauvais uſage qu'Adam en fit dans le „ Paradis terreſtre. Je n'en demande pas d'avantage „ pour être aſſuré qu'il eſt poſſible que Dieu donne „ à homme la Liberté d'indifférence. S'il ne l'a- „ voit pas donnée à Adam, tous nos ſyſtêmes de „ Réligion tomberoient par terre, d'où je conclus „ qu'il la lui donna.

Ibidem note C.

NB.

La conſervation de l'homme conſidérée comme une création continuelle qui anéantit la Liberté, fait donc tomber tous les Syſtêmes des Théologiens.

Ibidem Note C.

„ Nous concevons, continue Mr. Bayle, que „ Dieu auroit pu faire les choſes autrement qu'il ne „ les a faites, en cent maniéres différentes toutes di- „ gnes de ſa perfection infinie ; car ſins cela il n'au- „ roit point de *Liberté*, & ... feroit pas fort diffé- „ rent du Dieu des Stoïques enchainé par une deſti- „ née inévitable, dogme qui n'eſt guéres meilleur „ que le Spinoziſme. Par conſéquent il ne peut y „ avoir de crime dans les faux Syſtêmes que lors- „ qu'un Théologien les dreſſe ſur une Idée qu'il „ croit contraire à ce que Dieu même en a dit, & „ dérogeante à ſa Majeſté.

NB.

Un Syſtême d'un Dieu ſouverain qui n'a beſoin de quoi que ce ſoit, qui veut faire des Créatures libres & actives, pour ſe plaire dans le Commerce de celles qui feront un bon uſage de leur Liberté & de leur Activité, en l'aimant & en lui obéïſſant par choix & par préférence, ce Syſtême léve toutes les difficultés.

Remarques ſur le terme d'Opinions Article Taurellus Note E.

„ XXXIII. EN DONNANT, dit-il, à vôtre „ Principe la toute-Puiſſance & la Gloire de jouïr „ ſeul de l'Eternité, vous lui ôtés celui de ſes attri- „ buts qui paſſe devant tous les autres, car l'*Opinus* précéde toûjours le *Maximus* dans le ſtile „ des plus ſavantes Nations, quand elles parlent de „ Dieu. Mais vous ſuppoſés que n'y aiant rien „ qui l'empêche de combler de biens ſes Créatures „ il les accable de maux.

A cela je répons deux choſes 1. que dans les Idées que les peuples ſe ſont formées de la Divinité & encore plus dans les titres qu'ils lui ont donnés, ils ont ſuivi le panchant de leur cœur, qui ne voudroit jamais connoitre la toute-puiſſance de Dieu que par des effuſions de biens : Je répons 2. que la Bonté de Dieu telle qu'elle ſe déploie, nous préſente un Attribut plus brillant encore, plus admirable & plus digne de nos hommages que la Toute-puiſſance, s'il eſt permis à l'homme de mettre quelque gradation entre ces adorables Attributs; ce que Mr. Bayle ſuppoſe en tirant un argument de l'ordre de ces deux titres, parce qu'il ne veut rien négliger de tout ce qui peut ſervir à ſon deſſein. La Toute-puiſſance eſt un attribut néceſſaire en Dieu, mais l'éxercice lui en eſt libre ; car il n'a beſoin de rien & il n'eſt ni néceſſité, ni obligé à faire quoi que ce ſoit que pour lui ; C'eſt par Bonté qu'il s'eſt déterminé à faire uſage de ſa Toute-puiſſance, & cette Bonté encore ne conſiſte pas à répandre néceſſairement des biens au dehors de lui, autant que ſon pouvoir s'étend ; il eſt encore en ſa Liberté de l'éxercer ou de ne l'éxercer pas, il eſt en ſa Liberté de l'éxercer de la maniére qu'il lui plait, & ſuivant les degrés qu'il trouve à propos. Et cette conſidération nous engage à de plus grandes actions de graces. Sa Bonté toute libre éxcite une admiration plus profonde, & nous appelle à d'autant plus de dévouement & de reconnoiſſance, qu'elle nous fait plus clairement ſentir les obligations que nous lui avons. Mr. Bayle repéte encore cet argument. Il ne ſe laſſe point de ramener les mêmes objections. Eſſai ſur l'Ame des Béte. p. 249 la Chimére de Mr. Bayle c'eſt cette bonté abſtraite ; qui, ſelon lui doit agir à l'infini, pour prévenir tout mal & produire tout Bien. L'Etre parfait comprend toutes les perfections dans ſon Eſſence. La création eſt bien un effet de ſa Bonté, mais un effet auquel ſa Liberté ſouveraine a mis les bornes qu'il lui a plu.

Article Vericlus

Du nombre des damnés Article Prudence.

„ XXXIV. ON NE ſouffriroit pas aujourd'hui, „ dit-il, la liberté qu'il a priſe de réduire les damnés „ à un petit nombre. Cela lui pouvoit ſervir de „ quelque choſe pour ſe tirer des objections des Mar- „ cionites, contre leſquels il a fait un Poëme ; „ mais au fond, il nepouvoit point réſoudre par là „ les difficultés de l'Origine du mal.

Note F.

„ Je les ai propoſées en divers endroits de ce Dic- „ tionnaire ; mais afin qu'on voie que ce ne ſont

„ pas seulement les Philosophes qui en parlent, je „ m'en vai citer un long passage d'un habile Théo- „ logien. Les manichéens & les Marcionites fai- „ soient une objection aux Orthodoxes que Prudence „ rapporte, sans rien diminuer de sa force. C'est „ que si le Dieu qui gouverne le monde, ne se plai- „ soit pas au vice, il l'empêcheroit, puisqu'il n'i- „ gnore pas la corruption des hommes & qu'il la peut „ empêcher. Ils prétendoient que c'eſt la même „ chose, que de faire le mal & le souffrir quand on „ y peut remédier. Prudence répond premiérement „ qu'il paroit bien que Dieu ne se plait pas au Vice, „ puisqu'il y apporte du remède, & qu'il sauve ceux „ qui s'en détournent. Mais enfin repliquoient les „ Hérétiques, on ne peut pas pécher malgré que „ Dieu en ait, lui qui eſt maitre du cœur de l'hom- „ me, & qui le tourne comme il lui plait. Notre „ Poëte ne réfout pas autrement cette difficulté, qu'en „ retournant au *Libre Arbitre*, sans lequel il, ne peut y „ avoir ni Vice, ni Vertu. Il s'étend beaucoup là- „ dessus, & le prouve par les éxemples, non seule- „ ment de nos prémiers Parens, mais de Loth & de „ sa femme, & des belles filles de Noëmi & des „ freres dont on voit tous les jours l'un embrasser „ la Vertu & l'autre s'adonner au Vice, à quoi il „ ajoute cette Maxime générale :

„ Omnibus una subest natura; sed éxitus omnes
„ Non unus peragit, placitorum segrege formâ

„ Tous les hommes sont d'une même nature; „ mais tous n'ont pas un même sort, parce que tous „ ne veulent pas la même chose. Il paroit par ce „ qu'on a dit ci-dessus, que Prudence croioit que „ les hommes naissent corrompus; mais on voit par „ ce qu'il dit ici, qu'il ne croioit pas que cette „ corruption les déterminât invinciblement à mal faire. „ Il ajoûte à cela que c'eſt à cause que les hommes N.B. „ peuvent être ou bons ou mauvais, selon qu'ils le „ veulent, que Dieu a établi des récompenses & des „ peines. Si les Manichéens lui avoient encore ob- „ jecté qu'il semble qu'il valloit mieux qu'il n'y eut „ point de Liberté, ni de bonheur donné comme „ une récompense, & que les hommes s'appliquant „ nécessairement au bien, fussent nécessairement heu- „ reux; que de faire aux hommes un présent aussi „ funeſte que la Liberté, qui précipite la plupart „ d'entr'eux dans le malheur éternel : si, dis-je, les „ Manichéens, lui avoient fait une semblable Ob- „ jection, il se feroit, peut-être servi de son prin- „ cipe que nous avons déja rapporté; savoir, que „ peu de gens tomberoient, dans ce malheur : & qui „ fait si Prudence n'étoit point tombé dans cette „ penſée, à cause de cette Objection, qui pouvoit „ aisément lui être venuë dans l'Esprit.

„ Ces dernières paroles de Mr. Le Clerc ne con- „ tiennent rien qui ne soit très-vraisemblable : je „ crois avec lui que si nôtre Poëte se fût vu pouſſé, „ il eut répondu que le nombre des damnés est fort „ petit, qu'ainſi l'on ne doit pas tant crier contre „ les rigueurs de la Justice Divine qui éxpoſent le „ Genre humain à la misére. Mais cette réponſe „ n'eut pas satisfait les Manichéens, & n'eut pas „ même passé pour un remède palliatif; car voici „ ce qu'ils auroient pu repliquer. Vous reconnoiſſés „ que nôtre objection feroit bonne si les deux tiers, „ ou si la moitié du genre humain étoient damnés „ éternellement. Vous avoués donc que le bon Prin- „ cipe ne peut pas choisir un plan où la damnation „ de la plus grande partie des hommes soit renfer- „ mée; vous avoués donc que la souveraine bonté „ eſt incompatible avec le malheur éternel de tant de „ gens. Par cet aveu vous ruinés tout votre syſtê- „ me; car vous ne pouvés convenir de cette incom- „ patibilité sans reconnoitre que le malheur éternel „ d'un très-grand nombre de créatures, seroit une „ marque de cruauté dans celui qui les puniroit. „ Vous savés bien que la bonté infinie, ne peut pas „ être mêlée de cruauté, & si vous pouviés com- „ prendre que sans nul mélange de ce Vice, le „ Maitre de toutes choses pourroit condamner aux „ flammes, les deux tiers, ou la moitié du genre „ humain, vous cesseriés de trouver incompatible „ la souveraine bonté avec cette damnation. Voici „ donc la base de votre réponse, le bon principe fe- „ roit cruel, si un grand nombre de gens étoient „ damnés; mais parce que peu de personnes sont „ damnées il n'eſt point cruel, & il conserve tous les „ caractéres de la bonté infinie. Prenés bien garde „ à quoi vous vous éxposés, vous devés nous avouer „ que la damnation de tous les hommes, seroit l'ef- „ fet d'une cruauté éxtrême, *ultra sevitiei ut ollo*; „ comme parleroient les Scholaſtiques qui mesurent „ toute l'étendue d'une qualité par huit dégrés. Par „ conſéquent la damnation de la moitié du genre „ humain seroit l'effet d'une cruauté de *quatre dégrés*, „ d'où il s'enfuit que la damnation du quart des „ hommes, marqueroit en Dieu, une cruauté de „ *deux dégrés*.

On ne prétend pas juſtifier que Dieu eſt bon & mérite ce titre préciſément, parce que le nombre des damnés sera très-petit en comparaiſon des sauvés. On doit reconnoitre que Dieu eſt Infiniment bon, puis que sans avoir besoin des hommes, il veut faire lui-même leur éternelle Récompense, pourvû que de leur côté, ils veuillent l'aimer & lui donner le prémier rang dans leur coeur, & que, quant à ceux qui n'agréent pas une condition si juſte, s'ils périſſent, c'eſt leur faute.

Mais, dit-on, puiſque Dieu voit que le plus grand nombre des hommes prend le parti de se perdre, D'où vient qu'il n'y apporte pas du remède? A cela on peut répondre qu'il n'y eſt point obligé, & que ceux qui périſſent, périſſent par une ingratitude, & par une opiniatreté à mal faire, qu'ils doivent uniquement s'imputer; & cette Réponſe pourroit ſuffire : mais on ajoûte de plus, que le Fait même d'où l'on tire l'objection n'eſt peut-être point tel qu'on le ſuppoſe. Il eſt des Docteurs qui mettent impitoiablement dans le nombre des damnés une infinité de gens qui le seroient beaucoup plus par leur malheur que par leur faute, & qui seroient infiniment plus dignes de pitié que de ceaſure. C'eſt l'erreur de ces gens-là & le ſcandale qu'elles donnent qu'on a en vue quand on a reſſerré le nombre de ceux qui périſſent.

XXXV. DANS ſa Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. V. Chap. XXIII. pag. 402. Mr. Bayle cite Mr. King, qui avoit dit, *Qui sait d'ailleurs si les peines des damnés ne sont point utiles aux gens de bien pour les retenir dans tout leur devoir, & pour les faire perſévérer dans le bien?* à quoi Mr. Bernard avoit ajoûté; *que la conſirmation des Saints dans le bien n'eſt pas une conſirmation d'Enthouſiaſte, & qui ne soit appuiée sur des motifs, an nombre deſquels Mr. King ſongeonne que l'éxemple des damnés pourroit bien ſe trouver.* *De l'utilité des peines des damnés ne ſont point utiles aux gens de bien pour les retenir dans leur devoir.* Tom III. 2. part. pag. 1069.

Mr. Bayle ſe récrie furieuſement contre ce *Paradoxe*. Si, par ce terme il entend un ſentiment qui n'eſt pas ordinaire & qui ne ſe lit pas dans tous les lieux communs, & dans tous les Catéchiſmes, on conviendra du *Paradoxe*; mais ſi par là il entend une opinion deſtituée de vraiſemblance, parce qu'elle paroit d'abord attaquer les Notions les plus reçues, on lui diſputera ce terme. Nous n'avons point de connoiſſance diſtincte de l'état des ames dans l'autre vie, & par conſéquent on peut haſarder là-deſſus des conjectures, pourvû qu'on les propoſe très-modeſtement & qu'elles n'aient rien de contraire à des vérités très-certaines & très-reconnues. La Conjecture qu'on vient de propoſer préſente une utilité poſſible. Si celle-là n'a pas lieu, il y en peut avoir d'autres auxquelles on n'a pas penſé.

XXXVI. QUAND même les Magiſtrats n'inſi- *De leur juſtice*
geroient des peines que pour la Correction, ou pour

l'Exemple, il ne s'enſuivroit pas que le Vice ne méritât pas d'être puni parce qu'il eſt Vice. A parler éxactement Dieu ſeul eſt le Maître des hommes; A lui ſeul appartient immédiatement l'autorité de régler leur conduite; A lui ſeul auſſi, par cette raiſon, appartient en propre le droit de vanger ſa Loi du mépris qu'on en fait. Les hommes n'éxercent ce pouvoir que de ſa part, & qu'autant qu'il le leur a conféré. On ne ſauroit diſconvenir que le Châtiment, c'eſt-à-dire un état deſagréable, douloureux, ne convienne à celui qui a volontairement mal agi, à proportion qu'il a mal agi. Donner des Loix qu'on peut violer impunément, & qu'il eſt au choix de ceux à qui on les donne de violer, ſans que leur negligence ou leur audace rende leur condition plus mauvaiſe que ne ſeroit leur obéïſſance, c'eſt expoſer la Loi & le Légiſlateur à un mépris & à des inſultes, où l'injuſte demeure le maître, & où la créature préfére ſa volonté à celle de ſon Créateur ſans qu'il lui en arrive aucun mal.

Une préférence ſi injuſte déplait-elle à Dieu? la condamne-t-il, ou lui eſt-elle Indifférente? Si elle lui déplait, s'il la condamne, n'eſt-il pas digne de lui d'éxprimer par ſa conduite ce qu'il en penſe? N'eſt-ce pas par ſes actions, & par des faits réels qu'il convient au ſouverain Etre de faire connoître aux hommes ce qu'il penſe & ce qu'il juge de leurs actions?

Néceſſité des rédites

XXXVII. QUELQUE éloignement qu'on ſe ſente pour les répétitions, & quelque crainte que l'on ait d'ennuïer par là un grand nombre de Lecteurs, on ne laiſſe pas de s'y trouver forcé. On en a même déja averti plus d'une fois. Il a plu à Mr. Bayle de diſtribuer en diverſes Feuilles ſes argumens en faveur du Pyrrhoniſme, & en particulier ſes Objections contre la Vérité de la Réligion. Si l'on ſe contentoit d'éxaminer ce qu'il dit dans un ſeul endroit, & qu'on ajoutât qu'on peut appliquer les mêmes remarques à tous les autres où il traite le même ſujet, il y a bien apparence que l'on ne ſatisferoit pas tout le monde par cette méthode: Il s'en pourroit même trouver qui la regarderoient comme une défaite, &, pour ne rien diſſimuler, quoi que le fond des argumens de Mr. Bayle ſoit; preſque par tout, le même, il eſt peu d'endroits où une nouvelle remarque, une nouvelle comparaiſon, quelques nouveaux termes de métaphyſique, quelques nouveaux tours enfin, ne leur prêtent quelques nouveaux dorés de force.

Du prix de la Liberté. Article Origene Note E.

„ XXXVIII. QUOI que les raiſonnemens, dit „ Mr. Bayle, que l'Auteur du Parrhaſiana prête à „ Origene ſoient courts & ſerrés, je croi néan„ moins que j'en garderai toute la force ſi je les ré„ duis à ces trois propoſitions I. Dieu nous a fait „ libres pour donner lieu à la vertu & au vice, au „ blâme & à la loüange, à la récompenſe & aux „ peines. 2 Il ne damne perſonne ſimplement pour „ avoir péché, mais pour ne s'être pas repenti. 3 „ les maux phyſiques & moraux du genre humain „ ſont d'une durée ſi courte en comparaiſon de „ l'éternité, qu'ils ne peuvent pas empêcher que „ Dieu ne paſſe pour bienfaiſant & pour ami de la „ vertu. C'eſt dans cette derniére propoſition que „ ſe trouve toute la force de l'Origéniſte, & voici „ pourquoi, c'eſt qu'il ſuppoſe que les tourmens de „ l'Enfer ne dureront pas toûjours, & que Dieu „ après avoir jugé que les Créatures libres ont aſſés „ ſouffert, les rendra enſuite éternellement heureuſes. „ Le bonheur éternel qui leur ſera conféré remplit „ l'idée d'une miſéricorde infinie, quand même il „ auroit été précedé de pluſieurs ſiécles de ſoufran„ ce; Car pluſieurs ſiécles ne ſont rien en compa„ raiſon d'une durée infinie, & il y a infiniment „ moins de proportion entre le temps que cette terre „ doit durer & l'éternité, qu'il n'y en a entre une „ minute & cent millions d'années. Parmi les hom„ mes, ceux qui traitent un enfant de quelque in„ commodité, & qui le guériſſent par un remède „ amer, ne font que rire des plaintes qu'il fait de „ cette amertume; parce qu'ils ſavent qu'en très-peu „ de temps il ne la ſentira plus, & que le remède lui „ fera du bien. Il y a infiniment plus de diſpro„ portion entre Dieu & les hommes les plus éclai„ rés, qu'il n'y en a entre eux & les enfans les „ plus ſimples. Ainſi nous ne pouvons pas nous „ étonner raiſonnablement que Dieu regarde les „ maux que nous ſouffrons, comme preſque rien, „ lui qui ſeul a une idée complette de l'éternité, & „ qui regarde le commencement & la fin de nos „ ſouffrances comme infiniment plus proches que le „ commencement & la fin d'une minute. Il faut „ raiſonner de même des vices & des actions vicieu„ ſes, qui a l'égard de Dieu ne durent pas long„ temps, & qui dans le fond ne changent rien „ dans l'Univers. Si un Horloger faiſoit une Pen„ dule, qui étant montée une fois allât bien pendant „ une année entiére éxcepté deux ou trois ſecondes „ qui ne ſeroient pas égales, lors qu'elle commenceroit „ à marcher, pourroit-on dire que cet Ouvrier ne ſe „ piqueroit pas d'habileté, ni d'éxactitude dans ſes „ ouvrages? De même ſi Dieu redreſſe un jour „ pour toute l'éternité, les déſordres que le mau„ vais uſage de la Liberté aura cauſé parmi les hom„ mes, pourra-t-on s'étonner qu'il ne les ait pas fait „ ceſſer pendant le moment que nous aurons été ſur „ cette terre?

Article Origene Note E.

A la prémiére de ces propoſitions ſavoir que Dieu nous a fait libres pour donner lieu à la vertu & au vice &c. Mr. Bayle répond que ſi le préſent que Dieu a fait à l'homme de la Liberté peut être regardé comme un préſent effectif, & un préſent d'une main bienfaiſante, il s'en faut bien qu'il ne rempliſſe l'Idée d'une Infinie Bonté, telle qu'eſt la Bonté de Dieu " Nous ne trouvons point, dit-il, „ dans nôtre eſprit l'idée de deux ſortes de Bontés, „ dont l'une conſiſte à faire un préſent dont on „ prévoit les mauvais effets, ſans qu'on les arrête „ quoi qu'on le puiſſe, & l'autre à faire une grace „ tellement conditionnée qu'elle ſervira toûjours à „ l'avantage de celui qui la reçoit. .... Cette Bonté „ idéale éxclut eſſentiellement & néceſſairement tout „ ce qui peut convenir à un être malicieux. Or il eſt „ certain qu'un tel être ſe porteroit aiſément à ré„ pandre des faveurs dont il ſavoit que l'uſage de„ viendroit funeſte à ceux à qui il les communique„ roit." Je ne ſai ſi l'entendement de Mr. Bayle étoit fait tout autrement que le mien & que celui de pluſieurs perſonnes à qui j'ai communiqué ce que je penſois; mais j'ai certainement des Idées de ce que je dis, quand je ſuppoſe un Etre capable de créer, & qui rend chacune de ſes Créatures parfaite & heureuſe, ſuivant toute l'étenduë de ſa puiſſance autant que leur Etre borné le comporte. 2. Je connois encore mieux ce que je dis, quand je me repréſente cet Etre Créateur qui varie ſes préſens, & donne à ſes Créatures différens degrés de perfection & de félicité; & qui les renferme chacune dans de certaines bornes. Je connois, dis-je, beaucoup mieux cette puiſſance infinie ſe bornant à des effets finis parce que ce qui eſt tiré du néant ne ſauroit comporter une perfection infinie.

En troiſiéme lieu comme les bornes dans leſquelles il lui a plu de renfermer chaque Genre & chaque Individu ont plus ou moins d'étenduë, & cela dans un très-grand nombre de degrés, & qu'il les a variés ces degrés à ſon choix, je ne dis encore rien dont je n'aie des idées, quand je conçois qu'il a trouvé à propos de faire des Créatures Intelligentes & actives, qui euſſent elles-mêmes la puiſſance de ſe perfectionner, ſi elles vouloient: qui euſſent par là arbitres de leur ſort; &, au cas de refus, ſe rendiſſent malheureuſes & euſſent elles-mêmes la cauſe de leur malheur.

Mais une puiſſance aſſés bonne pour faire des préſens dans

dont on peut faire un admirable ufage, mais dont on peut auſſi abuſer, remplit-elle l'idée d'une Puiſſance infiniment bonne ? J'avoue que non, ſi par cette Puiſſance, on entend une puiſſance qui donne tout ce qu'elle eſt capable de donner; car c'eſt là l'Idée qu'il faudroit ſe former d'une Puiſſance pour ſe repréſenter ſa bonté infinie abſolument & à tous égards. Ainſi l'Argument de Mr. Bayle prouve trop. Car ſi l'Etre Créateur peut modifier ſa maniére d'agir & donner un degré de moins, il peut auſſi donner deux degrés, trois degrés de moins &c.

Mr. Bayle a raiſon d'appeller l'Idée qu'il ſe forme d'une telle bonté une *Bonté Idéale*; Elle ne ſubſiſte en effet que dans ſon idée & dans ſon imagination; C'eſt une Idée abſtraite, de laquelle, ſi l'on veut raiſonner juſte, il ne faut pas tirer des conſéquences, en ſéparant mal-à-propos des autres Idées avec leſquelles on doit l'unir. Car cette Bonté ſuprême n'eſt pas ſeulement une *Bonté Idéale*, c'eſt-à-dire qui ne ſubſiſte qu'en Idée, c'eſt une *Bonté réelle* qui ſe trouve dans un ſujet très-réel, accompagnée d'autres perfections, auſſi très-réelles, & très-dignes de l'Etre ſuprême.

La *Liberté* en eſt une, c'eſt même à cette perfection que nous devons tout; car puiſqu'il eſt eſſentiel à l'Etre ſuprême de ſe ſuffire à ſoi-même, ce n'eſt point pour avoir beſoin d'être heureux ou plus heureux, qu'il a voulu être Créateur. Ce n'eſt point, pour y avoir été néceſſairement déterminé par ſa Nature, qu'il a formé des Etres; il pouvoit n'en former point, puiſqu'il étoit avant toutes choſes. Il s'eſt donc déterminé lui-même à en former par un pur effet de ſon Choix & de ſa Liberté, il en a formé parce qu'il lui a plu, & il les a formés tels qu'il lui a plu.

J'avoue qu'il eſt eſſentiel à Dieu d'agir & de former ſes Choix d'une maniére digne de lui, mais cela même fait pour moi, & me fournit une partie des éclairciſſemens que je ſouhaite. Il étoit eſſentiel à Dieu de faire ſes choix & de former ſes ouvrages d'une maniére digne de ſa parfaite indépendance. Il a donc trouvé à propos de créer ce genre d'Etres qu'on appelle les *hommes*, & qu'il a placés ſur la Planete qu'on appelle la *Terre*; il a trouvé à propos, dis-je, de créer les hommes, de leur donner des perfections renfermées dans des bornes très-étroites; mais en même temps il lui a plu de les créer Libres, actifs, & en état d'étendre ces bornes, dans leſquelles ils ſe trouvent d'abord renfermés, & de s'élever, en les étendant par degrés, à la Perfection la plus ſublime. Il n'a pas trouvé indigne de lui d'abandonner en quelque maniére à leur choix leur Perfection & leur Imperfection; Il les a rendus capables de connoitre le Juſte & l'Injuſte; Il les a mis en état de ſe convaincre qu'il étoit très-beau de travailler à ſa Perfection, & que l'on ne pouvoit ſans crime ſe refuſer à ce ſoin; Il les a ſollicités à s'y appliquer par l'autorité de ſes Loix, par des Récompenſes dignes de ſa Main toute Puiſſante, & par des Menaces proportionnées à ce dont on ſe rend coupable en mépriſant des Loix ſi ſaintes & un Légiſlateur ſi grand & ſi digne de reſpect.

Fait-il en cela quelque tort aux hommes? Exige-t-il d'eux au-delà de ce qu'ils doivent, & qu'ils peuvent par le moien des facultés qu'il leur a données? Il étoit en droit d'en uſer ainſi, & par là même qu'il eſt digne de lui d'exprimer ce qu'il eſt par ſes Ouvrages, il a voulu faire connoitre ſes Droits de cette maniére.

Je conviendrai aiſément que comme ſa Puiſſance qui eſt Infinie, de même que ſon Intelligence a créé divers genres d'Etres fort au deſſous de l'homme, il en a peut-être créé un plus grand nombre fort au-deſſus, & qu'entre ces êtres différens, il ſe peut que quelques-uns, ou pluſieurs encore, ſi vous voulés, ſe ſoient trouvés dès le prémier moment de leur éxiſtence en poſſeſſion de toute la félicité & de toute la perfection dont leur Nature étoit ſuſceptible. Il ſe peut que la variété des Ouvrages qui devoient entrer dans le plan de Dieu, conçu par une intelligence Infinie, & éxécuté par une puiſſance ſans bornes, éxigeât qu'il y eut des Etres dont le ſort fut tel que je viens de le dire; mais il importoit infiniment que ces Etres privilégiés, pour ſentir toute l'étenduë des obligations qu'ils ont à leur Créateur, compriſſent & fuſſent parfaitement convaincus qu'il ne les a pas placés dans le degré de bonheur où ils ſe trouvent, par une Inclination bienfaiſante qui fut une émanation néceſſaire de ſa Nature, & qu'il ne lui fut pas poſſible de modérer; & cette importante vérité, il convenoit que Dieu en inſtruiſit les Créatures Intelligentes par ſa propre conduite; Ce n'étoit point aſſés qu'il leur révélât le Droit où il étoit d'en créer de telles que les hommes, il falloit qu'il en créât effectivement: car de dire, *J'aurois pu en créer, j'en avois le Droit, mais je n'ai pas voulu le faire, parce que je ne trouvois pas dans cette conduite un caractére digne de ma Bonté*; parler ainſi ce ſeroit faire comprendre que ſa Bonté lui impoſe la néceſſité de faire du bien, & que les Créatures les plus heureuſes doivent à cette Néceſſité celui dont elles ſont en poſſeſſion.

L'Idée de la Liberté entre, ce me ſemble, dans l'Idée d'une véritable Bonté, d'autant plus digne de reconnoiſſance & d'admiration qu'elle eſt plus libre & que, quelque degré de Bien qu'elle donne, il étoit à ſon choix d'en donner moins, ſans que pour cela on fût diſpenſé de l'obligation de lui rendre graces. Je reconnois que les Théologiens ont quelquefois obſcurci, & cela ſans mauvaiſe intention, par des expreſſions peu juſtes, le ſujet que je tâche d'éxpliquer. Dieu, diſent-ils, quelquefois, s'eſt déterminé à créer l'Univers pour faire briller ſa gloire par l'éxercice de ſa Juſtice & de ſa Miſéricorde. Pour donner lieu à l'éxercice de ces Attributs, il étoit néceſſaire que les Créatures Intelligentes reçuſſent de lui des Loix très-ſaintes & très-juſtes, mais qu'elles violaſſent: C'eſt préciſément ce qu'il s'eſt propoſé en créant les hommes, dont il a deſtiné quelques-uns à être les Objets de ſa *Miſéricorde*, & les autres les victimes de ſa *Juſtice*. Vous diriés que le malheur des damnés entroit dans les plans de Dieu comme une piéce néceſſaire, & que c'étoit comme un réſultat du Deſſein éternel de briller par l'éxercice d'une Juſtice ſévére: Ces derniéres Idées n'ont aucun rapport avec celles que je viens d'établir. Pour éloigner infiniment de nôtre eſprit ces barbares Imaginations, Dieu ne ſe contente pas *de dire*, mais de plus il *jure*, qu'il *ne veut pas la Mort du pécheur, mais qu'il vive*; & quand il donna ſes Loix à ſon peuple, il leur dit de la maniére la plus formelle, en *prenant à témoins les Cieux & la Terre, j'ai mis devant vous la Vie & la Mort, choiſiſſés donc la Vie afin que vous viviés heureux*; & quand ils lui donnent des marques de leur obéïſſance & de leur dévouement, il y répond par ces éxpreſſions plaintes de tendreſſe; *O que n'avés-vous toûjours le même cœur & la même d'inclination pour me plaire!* Mais il les laiſſe toûjours Libres & actifs; Il ne veut pas les forcer, il ne veut pas être lui-même, & lui ſeul, la cauſe Immédiate, unique, & totale de leur obéïſſance: ce ſeroit détruire ce qu'il agrée le plus dans cette Obéïſſance, la préférence de Choix & le don que les hommes lui font de leur cœur. Quoi que ce préſent, en lui-même, ſoit infiniment au deſſous de la grandeur de celui à qui on l'offre, ſon approbation, ſon amour, ſa Bonté, & toutes ſes heureuſes ſuites ſe tournent du côté de celui qui le lui offre. Quant à ceux qui le lui refuſent, il n'a que faire d'eux, il les abandonne aux ſuites de leur Ingratitude, il ne veut point déployer ſa puiſſance pour en recevoir des Hommages forcés, comme s'il en avoit beſoin: Ils ne peuvent point ſe plaindre de Dieu, c'eſt lui qui eſt en droit de leur faire de

juſtes

juſtes reproches, *Qu'y avoit-il encore à faire à ma vigne? Combien de fois ai je voulu? Mais vous n'avez point voulu. O Iſrael* n'accuſés perſonne de vôtre *perte*, elle *vient* uniquement *de vous.*

De la Bonté Infinie de Dieu.

XXIX. SI APRES cela on me demande quelle Idée on doit ſe former de la *Bonté* de Dieu par rapport aux hommes? Doit-on l'appeller Infinie, puiſque ces biens qu'ils en ont reçus ſont renfermés dans de certaines bornes, & qu'il les a fait naître d'une telle maniére, que leur vie ſe paſſe dans les dangers, où ils ne ſuccombent à la vérité que par leur faute, mais qui toûjours ſont des véritables dangers? A cette Demande je réponds, ſi par une *Bonté infinie* on entend une bonté qui répand tout ce qu'une puiſſance infinie peut produire de bonheur & de perfection, & le donne tout à la fois; l'homme viſiblement n'eſt pas l'objet d'une Bonté infinie en prenant ce terme dans ce ſens; Mais il en eſt d'autres qui l'obligent à reconnoître Infinie la Bonté dont il eſt l'objet; Car I. Dieu ne lui devoit rien, & combien de préſens n'en a-t-il pas reçû par un pur effet de la Liberté Divine, comme je viens de le prouver. II. L'exiſtence qu'il en a reçû, eſt une exiſtence d'une éternelle durée, & par là il eſt viſible que ce préſent devient d'un prix infini. III. Pendant toute cette durée, qui n'aura jamais un dernier terme, Dieu lui-même veut ſe donner à l'homme, être ſa Lumiére, ſa Gloire, ſa Félicité, entrer en communion avec lui de tout ce qu'il a, & de tout ce qu'il eſt; A cet égard il eſt abſolument impoſſible qu'il puiſſe jamais y avoir un préſent plus riche, & plus digne du nom d'Infini, car c'eſt l'Infini même abſolument.

Mais à ce Bonheur infini on n'y parvient que par une application de cœur, & une application conſtante, à aimer Dieu, à l'eſtimer par deſſus tout, à le préférer à tout, & à préferer l'obſervation de ſes belles, juſtes, & ſaintes Loix à divers agrémens, temporels propres à ébloüir les ſens & à ébranler les paſſions.

Voila une Condition bien rude! Voila bien de quoi ſe plaindre! Qu'elle proportion y a-t-il entre ce que l'on fait & ce que l'on obtient, entre les Peines que l'on ſe donne, & les Récompenſes dont elles ſont couronnées? Il n'y en a point: Et quand on compare ces deux termes, la *petiteſſe* de l'un le fait diſparoître devant la *grandeur* de l'autre, & ainſi la Récompenſe demeure toûjours infinie.

Non ſeulement cela, mais IV. Tout Infinie qu'elle ſoit en elle-même, elle ne laiſſe pas de recevoir un nouveau prix du chemin que Dieu veut que l'on ſuive pour y parvenir: S'il eſt juſte, & ſi le bon ſens ordonne, de meſurer l'honneur qu'on reçoit, par l'élévation du Supérieur de qui on le reçoit, peut on refuſer le nom d'Infinie à la Gloire dont Dieu nous favoriſe, quand il veut bien ſe plaire à être aimé de nous, & à nous donner ſon approbation & ſon affection pour nous récompenſer de la préférence que nous lui donnons ſur les autres Objets, toute duë que ſoit cette préférence, & tout chétifs que ſoient ces Objets en comparaiſon de celui que nous leur préférons? *Mais pour donner à Dieu cette preference, on ne ſauroit le nier, nous avons beſoin d'une attention continuelle & ſouvent pénible & très-forte.* Tant mieux, nôtre ſatisfaction en doit redoubler. Quel bonheur de pouvoir faire quelque choſe de pénible pour lui marquer nôtre dévouement, d'avoir à braver des dangers, qui paroiſſent quelquefois formidables, & à ſacrifier des douceurs, qui quelquefois paroiſſent charmantes, pour témoigner à nôtre Créateur, que nous aimons à le faire régner ſur nous, & que nous ſommes pleins de reſpect pour ſes ſaintes Volontés! Quels raviſſemens dans l'éternité de ſentir la grandeur des biens que nous aurons préferés, ſans les connoitre, & tout éloignés qu'ils fuſſent, à ceux qui nous environnoient, qui nous ébloüiſſoient par un éclat, & par une force proportionnée à l'état où nous nous trouvions! Quels ſujets d'actions de graces au ſouvenir de tous les ſecours par leſquels Dieu nous aura ſoûtenu dans nos dangers & nos combats, aura animé nôtre Courage, & aura affermi nos Réſolutions!

V. Dieu qui connoit toutes nos imperfections, tout ce qu'elles ont d'involontaire, tout ce en quoi elles nous rendent des objets de Compaſſion & nous donnent lieu de nous écrier, Helas *Miſerable que je ſuis!* proportionnera les jugemens qu'il portera ſur nôtre ſort, beaucoup moins à la juſtice & à la beauté de ſes Loix, & à la grandeur de ſon Autorité, qu'à ce que nous aurons pu, & aux Circonſtances où nous nous ſerons trouvés. *Il ne briſe point le roſeau caſſé, & n'éteint point le lumignon qui fume: Il attend pour faire grace*, & toute grande que ſoit ſon Averſion pour le Crime & pour les déſordres qui le ſuivent, les plus Criminels & les plus perdus des hommes, auront pourtant & feront convaincus, que Dieu ne les aura enfin condamnés qu'après les avoir *tolérés dans une grande Patience*, & qu'après qu'ils ſe ſeront obſtinés *à mépriſer les richeſſes de ſa miſéricorde*; Il ouvre un chemin aux plus Rebelles pour les conduire au bonheur, dont ils ſe ſont ſi honteuſement & ſi criminellement éloignés; Ce chemin eſt aiſé, c'eſt celui de la Répentance; Qu'ils ouvrent les yeux lur leurs Déſordres, qu'ils les condamnent qu'ils en aient honte, qu'ils en gémiſſent, qu'ils ſoûhaitent ſincérement d'abandonner les Vices qu'ils ont indignement aimés, & qu'ils s'appliquent aux Vertus qu'ils ont mépriſées: que dans le vif ſentiment des foibleſſes, dont ils ſe trouvent accablés par de longues habitudes, ils implorent humblement les ſecours de Dieu; ils ne manqueront pas de l'éprouver ſuivant ſes promeſſes: Il oublitera tout le paſſé, jamais la mémoire n'en ſera rappellée; ils n'ont qu'à perſéverer, & ils ſe verront au nombre de ſes plus chers enfans. L'Eſprit humain ſe perd à l'idée d'une ſi grande Miſéricorde; il ne peut aſſés l'admirer, & elle a, à ſes yeux, tout ce qu'il faut pour mériter le nom d'Immenſe.

Caractéres de la malice. Ariſtot. Origene. Nieto E.

XL. *REPANDRE des faveurs, dit Mr. Bayle, dont on ſait que l'uſage deviendra funeſte à ceux à qui on les communique, n'eſt-ce pas le caractére d'un Etre malicieux?*

Je réponds 1. qu'un Etre malicieux communiqueroit des faveurs de cette nature à deſſein qu'elles deviſſent funeſtes. 2. Qu'il ſeroit très-mortifié qu'elles tournaſſent autrement, & qu'on en fit un bon uſage; Or rien n'eſt plus éloigné des deſſeins de Dieu.

„ Les mauvais Princes ajoute-t-il, qui chercheroient „ les moiens de ſatisfaire adroitement la paſſion qu'ils „ auroient conçue de ruiner adroitement un grand „ Seigntur, lui donneroient avec joie le gou„ vernement d'une Province, s'ils ſavoient qu'en „ abuſant de cette charge il ſe rendroit le plus odi„ eux de tous les hommes, & le plus digne d'un „ châtiment éxemplaire.

Comparaiſon rejettée.

XLI. LA PLUS grande partie des comparaiſons dont Mr. Bayle ſe ſert ſur ce ſujet, ont ce défaut: Elles mettent en parallèle Dieu, qui ne doit rien aux hommes, avec les hommes, dont les plus élevés doivent beaucoup à leurs inférieurs, & ſont ſoumis à Dieu qui en les élévant au deſſus des autres hommes, les a chargés de contribuer de tout leur pouvoir à les rendre heureux.

Un Prince veut punir un méchant homme, & pour en avoir un ſujet éclatant il abandonne une Province innocente à ſes éxtorſions; En cela il eſt Injuſte & Cruel, par rapport aux habitans de cette Province; Il y a dans ſa ruſe de la petiteſſe d'eſprit & de la lâcheté; Si ce Grand eſt coupable qu'il le faſſe punir, après avoir fait inſtruire ſon procès; s'il n'a pas fait aſſés de fautes pour mériter la mort ou le banniſſement, & que le Prince le reconnoiſſe aſſés méchant pour ne s'y fier pas; qu'il le laiſſe ſans emploi & ſans autorité.

Si Urie avoit été auſſi criminel qu'il étoit inno-

cent, & que le Roi David, bien convaincu qu'Urie par éxemple, étoit un traitre, & méditoit une rebellion, se fut trouvé dans l'impuissance d'en donner des preuves au public, il auroit pu sans se rendre aucunement coupable devant Dieu, l'exposer au danger où il perdit la vie. Quand on est assuré qu'une Province est toute remplie de mutins & de mécontens qu'elle est à portée de faire éclatter ses pernicieux desseins à la prémiére occasion, & de mettre l'Etat dans de grands embarras; si son opulence la met de plus en pouvoir de réussir dans ses mauvais desseins, & s'il n'y a pas d'autre moien de les prévenir; un Prince aura-t-il tort de la remplir de Troupes qui l'appauvriront & l'humilieront? fera-t-il blâmé de mettre ces Troupes, sous un Chef dur & avare? & si cet Avare, dont il avoit déja lieu d'être mal content, a beaucoup plus en vue, dans la maniére dont il se conduit, de remplir ses coffres, que de servir son propre Prince, en humiliant des sujets qui le méritent; en ce cas encore le Souverain ne fait rien que de juste, quand pour les affoiblir il se sert de la dureté d'un Grand, dont le bien du Roiaume demandoit l'abbaissement, mais un abbaissement duquel les fondemens fussent publics.

Si au contraire le Prince avoit confié cette expédition à un Chef, dont la conduite eut été jusques alors, à peu près sans reproche, mais dont le cœur fut connu trop sensible à l'intérêt, il est visible qu'il auroit eu tort de l'exposer à cette tentation, & beaucoup plus, s'il ne s'y étoit déterminé que parce qu'il le haïssoit, & qu'il avoit envie de s'en défaire.

Quand donc Dieu Livre des Péuples coupables à des afflictions qui les humilieront, qui en corrigeront plusieurs, & qui seroient propres à les corriger tous, s'il vouloient en profiter comme ils le devroient, il est visible que ces peuples n'ont aucun sujet de se plaindre.

Je reconnois que parmi le grand nombre de Vicieux, il se peut trouver quelques Innocens, ne fut-ce que les Enfans; mais il est heureux pour eux de n'être pas délivrés dans l'abondance & les richesses, qui ont perdu leurs peres, & qui les perdroient eux-mêmes.

Dieu ne livre point une Province à une armée & à son Chef, afin que ce Chef enflé par les succès, devienne Injuste, & Cruel, & s'attire par ce moien les punitions qui lui sont préparées; Mais souvent il se sert des méchants les plus obstinés, & par là les plus incorrigibles, pour en punir d'autres, & pour corriger ceux dont le cœur peut être susceptible de quelque heureux changement.

Cavillâtes de Prudence & de Bonté. Article Origene Note E.

XLI. *UN Bon Prince veut-il donner des charges, dit Mr. Bayle, il donne les plus convenables à ceux qu'il veut gratifier, & ne leur donne point celles dont ils s'acquitteront très-mal.*

Si un Prince en agissoit autrement il oublieroit l'obligation où il est de faire en toute occasion tout le bien qu'il peut, & de se rendre continuellement attentif au Devoir & au vrai Bonheur, tant de ceux qui gouvernent les autres, que de ceux qui vivent sous leur Conduite.

Pourquoi donc Dieu n'en use-t-il pas de même? pourquoi tous les emplois ne se trouvent-ils pas entre les mains de ceux qui sont les plus propres à en remplir les obligations? Je répons. 1. que Dieu n'y est pas obligé 2. Que sa Providence ne fait pas tout immédiatement, mais qu'ayant créé tout ce qui compose le genre humain, Libre & Actif, il les laisse éxercer leur Liberté, & leur Activité; car si lui-même la dirigeoit continuellement, en sorte que les hommes ne s'écartassent jamais des Routes dans lesquelles Dieu les détermineroit sans cesse, il leur auroit donné une Liberté & une Activité dont il ne leur laisseroit jamais l'éxercice libre. 3. Dieu a dans sa puissance des moiens surs pour rétablir, pendant toute l'éternité, un ordre qu'il aime, & qui ne souffre des interruptions que de peu de durée; Il a en main de quoi dédommager infiniment ceux qui souffrent de ces interruptions.

Mr. Bayle possedoit à un souverain degré l'art de ramener les mêmes difficultés, de les enchainer les unes aux autres, afin d'en accabler son Lecteur. Origine du mal, Decrets, Plans de Dieu, Liberté, Récompense, Châtiment, Providence. un seul de ces Articles remène tout ce qui se peut *dire* à l'occasion de tous les autres.

Un bon Prince donne promptement, dit-il, c'est un caractére de bonté qui multiplie le bienfait. Il n'engage pas à de longues sollicitations ceux qui lui demande quelque chose, cela détruit le mérite du bienfait, & ne convient qu'à une Bonté si médiocre quelle n'est presque point digne d'être assimguée de la Dureté. Ceux qui nous ont donné le portrait du Cardinal Mazarin, y ont mis comme un grand défaut l'habitude qu'il avoit contractée de faire trainer si longtemps l'éxécution de ses promesses que tout le plaisir se consumoit dans l'espérance, & qu'on trouvoit ses faveurs toutes eftropiées par les efforts avec quoi il avoit fallu les lui arracher.

Article Origene Note E.

Mr. Bayle met encore ici en œuvre une de ses adresses ordinaires; Il fait que le nom du Cardinal *Mazarin* est un Nom contre lequel on est prévenu, & qu'à ce nom l'Imagination du Lecteur se remplit de haine; les passages d'Auteurs que Mr. Bayle y ajoûte, achévent l'Impression que le nom seul du Cardinal Mazarin avoit commencée, & le Lecteur, au lieu d'avoir loin de bien rappeller l'état de la Question, se rend & succombe sous la Difficulté

Un bon Princ donne promptement. La promptitude du bienfait en releve le prix, c'est par cette promptitude qu'un bon Cœur se fait connoitre. Ce font là des Maximes vagues auxquelles la plus grande partie des hommes, avides de recevoir, prévenus en leur propre faveur & peu soigneux de méditer, ne s'avisent pas de penser qu'il y a des éxceptions à faire; Il y en a pourtant, & beaucoup. On dit, par éxemple, qu'il est très-utile à un Officier, d'avoir passé quelque temps par l'état de simple soldat, & le Prince Maurice Oncle de Mr. de Turenne le comprenoit ainsi: Il destinoit son Neveu à de grands emplois; mais par là même il crût qu'il devoit lui faire commencer par savoir obéïr; Il est très-souvent dangereux de parvenir trop vîte à une grande fortune, & à de grandes dignités; les fautes où l'on tombe dans cet état-là sont presque toûjours capitales; il est bon de s'assûrer des dispositions d'une personne en se donnant le temps d'éxaminer sa conduite dans un rang inférieur, avant que de l'éxposer aux risques d'un plus élévé. Des personnes très-sages & très bienfaisantes, peuvent donc faire, par Prudence & par Bonté, ce que d'autres font par dureté.

Dieu connoit le fond de la Nature humaine, comme je l'ai déja fouvent dit (parce que c'est un principe auquel il faut revenir à tout coup) Cette Nature a une éxistence très-*réelle*, elle est très-réellement Libre & *Active*, & il n'est pas du plan de la Sagesse de Dieu de la changer par des Impressions immédiates de sa toute-Puissance; il trouve à propos que les hommes, aidés de les secours, soit éxtérieurs, soit intérieurs, travaillent eux mêmes à se corriger: Quelquefois par Sagesse & par Bonté il ne leur accorde pas son secours aussi-tôt qu'ils le lui demandent, parce que les hommes craindroient moins de s'en priver par leur négligence à s'en servir, s'ils l'obtenoient toujours dès le moment qu'ils le souhaitent, & qu'ils en sentent le besoin.

Article Origene Note E.

Mr. Bayle continue ainsi: " On voit par là quel-
" les sont les propriétés de la Bonté Idéale, ce
" qu'elle éxclut, ce qu'elle renferme. Or en con-
" sultant cette Idée de Bonté, on ne trouve point
" que Dieu, principe souverainment Bon, ait pu
" renvoier la félicité de la Créature après plusieurs
" siécles de *misére*.

Cette

Cette Objection auroit lieu ſi Dieu créoit un Etre Intelligent dans un état de Vice & de ſouffrance, à deſſein de le laiſſer un temps très-long dans cet état avant que de le faire paſſer à celui de vertu & de félicité ; mais il le créa nos premiers parens dans un état, qui, s'il n'étoit pas celui d'une infinie félicité, pouvoit mériter le nom d'un état fort heureux, & il ne tenoit qu'à eux de le faire durer & de le faire croître. Les hommes naiſſent aujourd'hui dans un état plus imparfait, mais ils ne laiſſent pas d'être environnés d'un grand nombre de douceurs ; il ne tient qu'à eux de s'en procurer de très-ſolides, en s'appliquant à bien vivre, & à ſuivre ce que la Raiſon leur ordonne : Il ne tient qu'à eux de s'aſſûrer une *félicité éternelle*, par un *apprentiſſage bien court*, puiſqu'il n'eſt que de peu d'années. Les Maux auxquels ils ſont expoſés pendant ce temps-là, ſont ordinairement très-ſupportables, & ils ſont comme abſorbés par un grand nombre de Douceurs ; Dieu ſoûtient ceux qui l'invoquent, par des ſecours extraordinaires, quand les épreuves ſont très-dures. L'attente d'un meilleur ſort eſt une Conſolation perpétuelle, & la plupart des hommes ne ſe plaignent de leur ſort préſent que parce qu'ils ſe livrent à leurs Paſſions, & qu'ils ne donnent aucunes bornes à leur ardeur pour les objets des ſens.

De l'étendue de l'autorité naturelle de la Liberté.

XLIII. *IL N'ETOIT pas, dit Mr. Bayle, de la bonté de former une Créature avec un Franc Arbitre, dont il étoit très-certain qu'elle feroit un mauvais uſage de ſa liberté.*

Mes Lecteurs ne trouveront pas mauvais que je rappelle ici l'état de la Queſtion : J'examine le ſyſtême des Pyrrhoniens ; Mr. Bayle en a entrepris la défenſe, il s'eſt fait un plaiſir de ſoûtenir que la Raiſon eſt incapable de répondre aux Argumens par où un Pyrrhonien s'aviſe d'appuier les plus abſurdes Hypothéſes ; Il en donne pour preuve celle des *Manichéens* ; Il convient qu'elle eſt extravagante, & que les *Manichéens* ne ſçauroient répondre quelque choſe de ſatisfaiſant aux Objections par leſquelles on attaque leur ſyſtême ; Mais il ſoûtient auſſi que la Raiſon n'en ſauroit imaginer aucun qui ſatisfaſſe à leurs Argumens. On ſera voir à Mr. Bayle, & aux Pyrrhoniens en ſa perſonne, que leur défi eſt trop hardi, en permettant à la Raiſon d'imaginer des hypothéſes poſſibles & probables, qui étant une fois accordées, feront tomber les Objections des Manichéens. C'eſt dans cette vue qu'un ſavant homme avoit mis ces Manichéens aux priſes avec un Origeniſte. *Mais*, dit Mr. Bayle, *n'eſt-il pas contraire à la bonté de donner un franc arbitre dont on eſt certain qu'on abuſera ?*

L'Auteur du Dictionn. Article Origene Note E.

Puis qu'il s'agit de donner carriere à la Raiſon, & de lui permettre, en ſe défendant contre les Manichéens, d'oppoſer hypothéſe à hypothéſe, elle ne s'impoſera pas ſilence, elle dira qu'il étoit très-certain que l'homme pouvoit abuſer de ſon Franc Arbitre, comme il étoit très-certain qu'il en pouvoit faire un bon uſage ; mais elle niera qu'il fut très-certain qu'il en abuſeroit, comme il ne l'étoit pas non plus qu'il en uſeroit comme il faut.

Quand on me propoſe de me déterminer ſur le Pair ou l'Impair, il dépend de mon pur choix de prononcer un de ces mots plutôt que l'autre ; Il eſt certain que je prononcerai ou l'un ou l'autre, ou que je ne prononcerai ni l'un ni l'autre ; Mais il n'eſt pas certain que je dirai *Pair*, comme il n'eſt pas certain que je dirai *Impair* ; Et ſi quelqu'un s'aviſe d'aſſûrer, à tout hatard, que je dirai pair, & qu'il lui arrive de réuſſir dans ſa prédiction, il ne ſera pas en droit de dire, *puis qu'on a prononcé le mot de pair il étoit certain qu'on le prononceroit, & ſi quelqu'un avoit dit qu'on ne le prononceroit pas, il ſe ſeroit trompé & ſa prédiction auroit été fauſſe.* Dans l'hypothéſe d'un pur Choix & d'une Liberté entiére, l'une & l'autre prédiction auroit été également haſardée, & quelle des deux qu'on eut donné pour ſûre, on eut été également téméraire. Il n'y avoit ſur le ſujet ſur lequel elles rouloient quoi que ce ſoit qui eut plus de rapport avec un de ces mots, qu'avec l'autre, & par là l'une de ces prédictions n'étoit pas plus vraie que l'autre, car elle n'étoit pas plus conforme à la nature des choſes, & cela eſt ſi vrai, qu'en la donnant comme certaine on ſe trompoit, puiſque l'on aſſûroit comme certain ce qui ne l'étoit pas.

Pour qu'il ſoit certain qu'on ſe déterminera d'une certaine façon, il faut qu'il y ait ou au dehors ou au dedans, ou extérieurement & intérieurement tout enſemble, des diſpoſitions actuelles qui produiront infailliblement la détermination ſur la certitude de laquelle on prononce, & qui ne puiſſent manquer de la produire.

On doit toûjours ſe ſouvenir que c'eſt la Raiſon qui parle, & qui ſe donne la Liberté d'imaginer un ſyſtême vraiſemblable, & par là propre à faire tomber les Objections des Manichéens. Après avoir avancé tout ce qu'on vient de lire, ſi on demandoit encore à la Raiſon ; Mais Dieu ne ſavoit-il pas certainement de quelle maniére l'homme diſpoſeroit de ſa Liberté ? N'étoit-il pas certain de l'abus qu'il en feroit ? Elle pourroit ne demeurer pas court, & dire, Dieu, Intelligence infiniment ſage, ne ſe contredit pas, & il ne veut pas qu'une Faculté à qui il a donné l'Etre ſoit ce qu'elle eſt, & en même temps tout le contraire de ce qu'elle eſt, qu'elle puiſſe ce dont il a voulu qu'elle eut le pouvoir, & qu'en même temps elle ne le puiſſe pas : Il ne ſe peut donc qu'il veuille qu'une détermination dépende du Choix de l'homme, pendant qu'au dehors, & au dedans de lui il a créé des cauſes qui le détermineront infailliblement, & indéfiniblement d'un certain côté plutôt que de l'autre ; L'Intelligence de Dieu (continueroit la Raiſon) qui eſt infinie connoit toutes les Déterminations poſſibles de la Volonté, & toutes les ſuites imaginables de chacune de ces Déterminations ; Quelque penſée qui naiſſe dans l'eſprit de l'homme elle ne fait point naitre dans l'Intelligence de Dieu, une Idée nouvelle qu'il n'auroit pas eu ſans cela ; Dieu voit ſimplement de 2. de 3. ou de 4 &c. déterminations poſſibles, & dont il avoit déja l'Idée, ſur laquelle tombe le choix d'une Créature Libre : Cette hypothéſe, comme on voit, fait tomber l'objection de Mr. Bayle *Eſt-il de la Bonté de donner un franc Arbitre dont on eſt certain qu'on abuſera ?*

En vain Mr. Bayle ira chercher des Troupes Auxiliaires chés les Théologiens, il ne ſauroit le faire, ſans changer viſiblement l'état de la Queſtion ; Il prétend d'avoir mis la Raiſon aux priſes avec elle même, & dans l'impuiſſance de trouver des réponſes ſatisfaiſantes à des Objections qu'elle ſe fait : On vient de faire voir qu'en parlant ainſi, il eſt allé trop vîte & n'a pas raiſonné en Philoſophe exact. Mais n'avons nous rien à dire ſur le ſecours qu'il prétend tirer des Théologiens ? Je ſoutiens que ce ſecours lui eſt inutile ; les Théologiens auroient tort, auſſi bien que les Philoſophes, s'ils regardoient l'Idée de la Liberté, comme une Idée chimérique, & s'ils avoient de la puiſſance de Dieu une Idée aſſés bornée pour ôſer nier tout net qu'il pût former une *Créature véritablement libre.* Or quelque libre qu'on ſuppoſe une Intelligence, & avec quelque liberté qu'elle ſe détermine, au moment qu'il lui plait de faire un certain choix, il eſt certain qu'elle fait ce choix là, & qu'elle ſe détermine à le faire ; Mais il n'eſt pas moins manifeſte que cette certitude préſente qu'on a ſur ſa Détermination, n'empêche pas que cette détermination ne ſoit libre, & l'effet de ſon pur choix ; C'eſt ma *premiére* remarque. Voici la *ſeconde* ; Quand les Théologiens prétendent que Dieu a certainement prévû chaque détermination du Franc Arbitre de l'homme, ils ajoûtent que cette prévifion ne donne non plus d'atteinte à la Liberté, & n'empêche non plus qu'un choix ne ſoit très-libre, que la vûe de

ce choix, quand on le fait, n'empêche qu'il ne soit fait librement ; Dieu, ajoûtent-t-ils encore, eſt incapable de ſe tromper, & de ſe figurer les choſes autres qu'elles ne ſont effectivement ; puis donc qu'il a fait deux ſortes de Créatures, *les unes* qui ſe déterminent librement, par leur propre choix & par leur propre activité ; les *autres* dont les Mouvemens ſont les ſuites néceſſaires d'une certaine Méchanique, & de certains établiſſemens, qu'il leur eſt impoſſible de ne ſuivre pas ; Dieu qui voit les choſes telles qu'elles ſont, & qui les prévoit telles qu'elles ſeront, voit & prévoit le néceſſaire comme néceſſaire, & il voit & *prévoit le libre comme libre* : Cela poſé, il eſt viſible que les Théologiens permettent à la Raiſon de ſuppoſer l'homme libre, qu'ils lui permettent de raiſonner ſur cette hypothèſe, & d'en tirer des ſecours pour défendre la Vérité de la Réligion & de la Théologie, contre les Inſultes de ceux qui s'en moquent.

Mais ſi un Pyrrhonien abandonnoit, pour un moment, le Raiſonneur avec qui il ne trouve pas ſon compte, pour ſe jettter ſur le Théologien dont-il avoit emprunté le ſecours, & par qui il ne ſe voit pas aſſés courageuſement défendu ; le verrions nous tranquillement accabler ſon Allié, ou ſi une Charité Philoſophique nous ſeroit courir au ſecours de l'oppreſſé ? *De quelque manière que vous vous expliquiés*, dira le Pyrrhonien ou le Manichéen ; *Que Dieu ait prévu l'abus que l'homme feroit de ſa Liberté, comme un acte libre, ou comme un acte* NÉCESSAIRE, *toûjours eſt-il certain qu'il l'a prévu, & qu'il l'a certainement prévu, & cette Certitude poſée, l'argument qu'on en tire contre la Bonté de Dieu demeure dans toute ſa force.*

Je n'en tombe pas d'accord, diroit le Théologien, & voici pourquoi ; Le Bon ſens ordonne que quand un ſujet eſt fort *compoſé*, & ſur tout quand il renferme des *difficultés* conſidérables, il faut ſéparer avec un grand ſoin ce qui eſt *clair*, d'avec ce qui eſt *obſcur*, *l'affermir* dans la perſuaſion de ce qui eſt démontré par des preuves ſimples & évidentes, proportionnées à la force de nôtre eſprit, ſans ſe *laiſſer ébranler* par des *difficultés* qui roulent ſur des fuiets au deſſus de nôtre Intelligence, & dont nos forces ne nous permettent pas de nous former des Idées éxactes. Nous ſommes convaincus de nôtre Liberté par des preuves de ſentiment, ce ſont les plus fortes de toutes : Nous en concluons évidemment que ſi nous choiſiſſons mal & ſi nous préférons nos Fantaiſies à nôtre Devoir, c'eſt nôtre faute uniquement, & que nous ne devons nous plaindre que de nous mêmes, ce ſont là des Vérités auxquelles nous nous tenons fermes. En vain pour les ébranler, vous nous appellés à remonter juſqu'à la Préſcience Divine ; nous ne ſommes pas gens à nous remplir de doutes ſur ce que nous voions à deux pas de nous, & que nous pouvons toucher de nos mains, ſous prétexte que nous ne ſaurions voir diſtinctement ce qui eſt éloigné de dix & de vingt lieues ; Nous ne ſaurions nous former aucune Idée ſur la maniére dont Dieu prévoit les Déterminations libres, pourquoi donc nous éfaciperions nous à former là-deſſus des conjectures, qui renverſeroient les Vérités de ſentiment les plus inconteſtables ? Si un Pyrrhonien prétend que tout ſoit incertain, parce qu'on ne comprend pas tout, ſon Raiſonnement eſt abſurde ; je décide ſur ce que je comprens, & je ne décide point ſur ce que je ne comprens pas. Se ſervir de ce qui eſt Clair pour travailler à éclaircir ce en quoi on trouve de l'Obſcurité, c'eſt ſe conduire en homme raiſonnable, & *ſuivre les Régles* du bon ſens ; mais attaquer ce qui eſt clair, par des argumens qu'on tire de ce qui eſt obſcur, c'eſt *renverſer toutes les Régles*, c'eſt donner dans de miſérables ſophiſmes ; c'eſt faire des Raiſonnemens dont la *Concluſion* que l'on combat eſt *claire*, & les *Principes* dont on ſe ſert pour la combattre ſont *obſcurs*, & obſcurs juſques à l'Incompréhenſibilité.

Les Théologiens reconnoiſſent que la préſcience ne donne aucune atteinte à la Liberté, & cela étant il ſait que, ſelon eux, l'homme eſt auſſi libre que s'il n'y avoit point de Préſcience, auſſi ne disconviennent-ils point que l'hypothèſe de ceux qui ne réconnoiſſent pas la préſcience des déterminations toutes libres n'ait ſa Vraiſemblance ; Ils avouent que la Raiſon eſt pour elle, & ils ſe plaignent que ſes partiſans donnent trop d'attention à la Raiſon : Ces aveus ſuffiſent pour arrêter tout court un Pyrrhonien.

XLIV. SI L'HOMME avoit demandé, dit Mr. Bayle, à ſon Créateur un Franc Arbitre dont il auroit été certain qu'il abuſeroit, *Dieu n'auroit point pu le lui accorder ſans démentir ſon eſſence. A plus forte raiſon n'a-t-il pu le lui donner ſans qu'il le demandât. L'auroit-il bien voulu prendre ſi on l'avoit conſulté ? & s'il avoit connu quelles en ſeroient les ſuites ; n'auroit-il pas crié plutôt*, QUE DE TELS PRESENS SOIENT POUR MES ENNEMIS.

négligeons ſur la Liberté.

Il n'eſt pas poſſible de changer l'état de la Queſtion avec plus de hardieſſe que Mr. Bayle le fait ici. Donnons à nôtre imagination la liberté de ſuppoſer, comme fait Mr. Bayle, le ſouverain Etre qui vient de créer l'homme, & qui lui dit, *Tu n'éxiſtois point & tu éxiſtes préſentement par l'effet de ma Puiſſance, je veux te faire une Propoſition, Répons moi ſans te gêner : c'eſt afin que tu puiſſe me répondre à ton choix ; que je t'ai donné le pouvoir de te déterminer toi-même ce préſent eſt en lui-même grand & magnifique, mais il eſt certain que tu en abuſeras, & que tu te perdras par la éternellement ; Qu'aimes-tu donc mieux, ou être éternellement miſérable ou ceſſer d'éxiſter* ? On voit bien qu'une telle propoſition ſeroit abſolument incompatible avec la Sageſſe & la Bonté de Dieu ; Pourquoi créer un Etre capable d'Intelligence & de Choix, pour lui propoſer dès les prémiers momens de ſon éxiſtence l'alternative de tentrer dans le néant, ou de vivre éternellement miſérable ?

Mais au lieu de cela, ſuppoſons que Dieu lui diſe, *Je t'ai créé Libre, il eſt en ton pouvoir de te déterminer & de prendre des partis très-différens ; ſi tu veux me croire, & bien choiſir, ta Sageſſe & ton obéïſſance ſeront ſuivies de Récompenſes éternelles, mais ſi tu aimes mieux te conduire à ton gré que ſuivant mes loix, & ſi au lieu de m'aimer de tout ton Coeur, & de me préférer à tout, tu me préféres ce qui eſt infiniment au deſſous de moi, la folie de ton choix & ton ingratitude t'attireront le triſte ſort qu'elles méritent : Veux tu que je te conſerve la Vie à cette Condition, on ſi elle te paroit trop rude, & ſi tu aimes mieux rentrer dans le Néant que de vivre avec un tel pouvoir ? A la vérité tu cours de grands riſques, mais il ne tient qu'à toi de les éviter ; Choiſis bien & tu ſeras heureux.* Il y auroit eu viſiblement de la mutinerie à préférer le Néant à la continuation d'une telle éxiſtence ; Il y auroit eu de l'Impudence à répondre, *Je ne veux point me voir éxpoſé à ces Riſques, il me faudra trop d'attention ; & préférer toûjours ce qui vaut mieux à ce qui vaut moins eſt une fatigue qui me paroit trop grande, j'aime mieux n'être pas, que d'être à ces conditions.*

„ L'Homme auroit encore du faire une autre ré-
„ ponſe & dire, Seigneur, Je ne fais que ſortir du
„ néant, je ne me connois point aſſés, je me défie
„ de mes forces, & je me défie encore de tout ce
„ qui m'environne, il n'y a que vous ſut qui je
„ me permette de me repoſer uniquement, je hou-
„ haite de vous plaire, je ſens toute la juſtice &
„ toute la néceſſité de ce déſir, j'oſe implorer
„ vôtre ſecours, je le demanderai ſans ceſſe, & en
„ ajoûtant cette grace à celles dont vous m'avés déja
„ comblé, vous me mettrés en ſûreté contre tout
„ ce que ma Liberté peut avoir de dangereux.

Mais enfin Dieu n'a point fait à l'homme ces propoſitions-là. Il eſt des Juriſconſultes qui conçoivent que toutes les Obligations, en vertu desquelles un homme ſe trouve lié à un autre, & à quelques

égard

égaux dans ſa dépendance, ont pour fondement des *Conventions expreſſes ou tacites*, & ils fondent leur hypothéſe ſur l'égalité naturelle des hommes; Mais on ne peut pas établir ſur ce même fondement l'obligation où ſont des Créatures de vivre dans la dépendance de Dieu, d'acquieſcer à leur Deſtinée; & remplir les Fonctions auxquelles, la Nature qu'elles en ont reçûe, & la ſituation où il les a placées les appelle. Dieu donc étoit dans un plein Droit de créer, l'homme avec la Liberté qu'il lui a donnée, & l'homme eſt dans l'obligation d'en bien uſer, & de donner toute ſon application à en prévenir les abus.

Mr. Bayle ſe ſeroit peut-être facilement repréſenté les cas que je viens de poſer, s'il l'avoit voulu, & s'il n'avoit pas eu plus à cœur de chercher des difficultés que des dénoüemens, & ſi peut-être encore, il n'avoit eu l'eſprit occupé d'une hypothéſe qui lui fert d'Arſenal, & dont il prétend tirer à tout coup des Armes invincibles. Un Eſprit accoutumé à ſe repréſenter tout ce que la Théologie a de plus épineux, afin de combattre la Réligion avec plus d'avantage, ſe figure Dieu diſant au prémier homme qu'il vient de créer; *Je t'ai fait Libre; mais je ſuis bien aſſuré que tu abuſeras de ta Liberté, que tu te rendras miſérable, & que de toi naîtra une Race infortunée, j'en choiſirai un petit nombre à qui je ferai grace, mais pour tous les autres je les abandonnerai à un deſeſpoir éternel, & je les livrerai à la néceſſité de ſe reprocher ſans fin & ſans ceſſe, & de ſe détourer en ſe reprochant, qu'ils n'auront pas voulu obéïr à des Invitations très-belles, auxquelles je ſuis irrévocablement réſolu de ne point leur donner le pouvoir de ſe rendre; veux tu? ou ne veux tu pas la vie à cette condition?* C'eſt la doctrine des Surſupſaires dont la plus part des Théologiens s'éloignent.

„ Mr. Bayle ajoûte, mais ſi la bonté infinie du „ Créateur lui permettoit de donner aux Créatures u- „ ne liberté dont elles pourroient faire un mauvais „ uſage auſſi tôt qu'un bon uſage, il faudroit pour „ le moins dire qu'elle l'engageroit à veiller en „ telle maniére ſur leurs démarches qu'elle ne les „ laiſſeroit pas actuellement pécher. Son amour in- „ finie pour la vertu, ſa haine infinie pour le vice, „ ſa ſainteté en un mot, uniroit ſes intérêts avec „ ceux de la Bonté, & par le concours de ces deux „ divins attributs le mauvais uſage du franc arbitre ſeroit „ détourné toutes les fois qu'il ſeroit prêt à éclorre.

J'ai prouvé que Dieu étoit en droit de former des Créatures libres; Or donner la Liberté, & en uſer avec une Créature à qui on l'a donnée, comme Mr. Bayle prétend que Dieu devroit le faire, c'eſt la donner & l'ôter en même temps. Pour empêcher que l'homme ne ſe rendit coupable, ce ne ſeroit pas aſſés d'empêcher qu'il n'éxécutât un mauvais deſſein qu'il auroit une fois conçu, & le lui faire changer en un meilleur, la faute ſeroit déja faite, & l'homme mériteroit qu'on lui imputât l'éxécution d'un deſſein qu'il auroit infailliblement éxécuté, ſi la toute-puiſſance de Dieu n'y avoit oppoſé des obſtacles. Il ne ſuffiroit pas même, d'arrêter les délibérations d'un homme qui commenceroit à former quelques Projets injuſtes, & de tourner ſon attention de l'autre côté; les commencemens de ce projet, & le plaiſir avec lequel il auroit donné quelques momens d'attention à ces Idées qui alloient à l'engager au crime, le rendroient déja criminel; Il faudroit que Dieu veillât ſur tout ce qui peut faire naître de telles Idées, ſur tout ce qui peut les faire tant ſoit peu goûter; & par conſéquent, il ſeroit néceſſaire qu'il dirigeât immédiatement toutes les Impreſſions que l'eſprit de l'homme reçevroit, & qu'il déterminât ſans ceſſe ſon attention du bon côté; & à quoi bon donner une Liberté qui ne s'éxerceroit jamais; Et au cas qu'elle s'éxerçât l'homme ne pourroit jamais ſavoir ſi c'eſt lui ou ſi c'eſt Dieu qui a été l'unique cauſe de ſa Détermination. Quelle fauſſeté trouveroit-on dans les ordres du Seigneur, quand il diroit à ſes Créatures Intelligentes & Libres, *Soïés attentives à mes ordres, détournés votre attention de toutes les Idées qui pourroient vous ſolliciter à les violer, ſoïés-la ſur tout ce qui eſt propre à vous affermir dans votre Devoir.* Les Créatures Intelligentes, à qui Dieu tiendroit ce Langage, pourroient impunément négliger tous ces Conſeils, & celles qui ne ſe mettroient point en peine d'obéïr, ne laiſſeroient pas de remplir leur Devoir auſſi éxactement que les plus attentives & les plus ſcrupuleuſes.

Comparaiſons réfutées: Article Origine Note E.

„ XLV. LES Péres, dit Mr. Bayle, qui ne peuvent „ réſuſer à un Enfant la permiſſion de marcher ſeul, „ ou de monter une échelle, ou d'aller à cheval, „ lorſqu'il eſt viſible qu'il tombera ſi l'on n'y prend „ garde, ne manquent jamais de donner ordre que „ de quelque côté qu'il chancelle il trouve toûjours „ un appui. Si une bonté finie, & qui ne peut pas „ concilier invifiblement ſon ſecours avec les forces „ d'un petit enfant, empêche toûjours quand elle „ le peut, qu'il ne tombe, ou qu'il ne ſe bleſſe avec „ un couteau qu'il a ſalu lui accorder pour faire „ ceſſer ſes pleurs, combien plus devroit-on être „ perſuadé que Dieu auroit prévenu le mauvais uſage du „ franc arbitre, lui qui eſt infiniment bon, infiniment „ ſaint, & qui peut infailliblement incliner la Créature vers le bien, ſans donner atteinte aux pri- „ vilèges de la liberté.

Les Comparaiſons que Mr. Bayle fait ſe trouvent d'autant plus éblouiſſantes qu'elles ſont peu juſtes. Vous diriés que les hommes qui s'oſſtinent dans leurs Vices, & qui par leur perſévérance, & par leur obſtination s'attirent de juſtes châtimens, ſont comme de petits enfans dont Dieu devroit regarder les fantaiſies avec compaſſion. Un homme qui dépouille un voiageur, & l'égorge quand il ne veut pas ſe laiſſer dépouiller, reſſemble ſans doute à un petit enfant, à qui on donne un coûteau par complaiſance, mais de qui on ne doit pas détourner les yeux de peur qu'il ne ſe bleſſe, & qu'il ne bleſſe ſon camarade qui eſt à ſes côtés; c'eſt ainſi qu'il faudroit conduire l'épée & la main de l'Aſſaſſin & du Voleur, de peur qu'il ne ſe fit du mal à lui-même en commettant une faute. Je viens déja de faire comprendre la différence qu'on doit mettre entre les hommes obligés par Devoir à prévenir tous les Maux, auxquels il eſt en leur puiſſance de s'oppoſer, & Dieu qui eſt en Droit de former des Etres Libres & actifs, & de les laiſſer agir ſuivant leur Liberté.

De l'action de Dieu ſur l'homme.

XLVI. LES dernières paroles de Mr. Bayle qu'on vient de citer, ſavoir *que Dieu peut infailliblement incliner une Créature vers le Bien, ſans donner aucune atteinte aux privilèges de ſa Liberté*, ces éxpreſſions ſont équivoques; Dieu peut infailliblement incliner au bien une Créature libre, ſans faire injure à ſa Liberté, & ſans lui donner le droit de s'en plaindre. 1. Cela peut ſignifier. Quand Dieu qui connoit à fond l'Ame de l'homme, voit que ſes inclinations pour le bien ſe ſont affermies par d'heureuſes habitudes, & des actes réïtérés, à un tel point qu'en vertu de ces Habitudes elle ne manquera point à faire ſon Devoir dans de certaines circonſtances. Dieu peut encore la placer dans ces circonſtances, ſans faire aucun changement dans la nature, ni dans les habitudes de l'Ame, par un acte de ſa Toute-puiſſance. 2. Dieu peut imprimer dans une Ame des Sentimens ſi doux, lors qu'elle réfléchit ſur l'éxcellence de ſes Devoirs & qu'elle s'anime à les remplir, que la douceur de ces ſentimens affoiblira les Impreſſions des Objets éxtérieurs, les fera paroître moins aimables, & fera cauſe que l'Ame ſe déterminera plus aiſément du coté où ſon Devoir l'appelle; En ce cas-là encore, ce ſera l'Ame qui ſe déterminera.

3. Mais outre ces Cas que je viens de rapporter, & d'autres ſemblables qu'on y pourroit joindre, il eſt certain que Dieu qui a donné la Liberté, peut s'en rendre le Maitre, en former les Actes comme il le

les forma dans le prémier moment de ſa création; il eſt certain qu'il peut tenir l'attention arrêtée & fixée ſur de certaines Idées, où l'en détourner & la porter ſur d'autres. Dans ces Cas-là le pouvoir de l'homme ſur ſes propres choix ſe trouve ſuſpendu.

On convient ſans peine que Dieu peut favoriſer les hommes par des ſecours extraordinaires, & on convient qu'en effet il les leur accorde quelquefois; mais on convient auſſi qu'un homme n'a aucun ſujet de ſe plaindre de Dieu, lors que ſa Bonté eſt allée juſques à lui donner le Pouvoir d'obéïr & de devenir heureux en obſiſtant, en telle ſorte que, s'il n'obéït pas, & s'il s'attire du mal par ſa Desobéïſſance, c'eſt à lui ſeul à qui il doit s'en prendre.

Les remarques de Mr. Bayle ſur les réponſes qu'on tire de la Liberté que Dieu a donnée & conſerve, ſeroient fondées, ſi l'on prétendoit que Dieu n'a plus la puiſſance de s'en rendre Maître, ou qu'il n'en a plus le droit, ou qu'il ne ſe le permet pas, & n'y touche point par des égars pour elle.

Article Origene Note E.

„ Pour ce qui eſt de la raiſon alléguée, dit Mr. „ Bayle, par l'Origéniſte, qu'il falloit accorder la Li„ berté à la Créature afin *de donner lieu à la Vertu „ & au Vice, au Blame & à la Louange, à la Recom„ penſe & aux Peines, on la pourroit très-bien réfuter „ & facilement*. Il ſuffiroit de répondre que bien loin „ qu'une ſemblable raiſon ait dû obliger un Etre in„ finiment ſaint, & infiniment libéral, à donner le „ ſanc à nôtre Créatures, elle devoit en le contraire l'en détourner. Le vice & le blâme ne doi„ vent point avoir lieu dans les ouvrages d'une cau„ ſe infiniment ſainte, il faut qu'ils y trouvent bou„ chées toutes les avenues, tout y doit-être loüable; „ la vertu y doit occuper tellement les poſtes, que „ la qualité oppoſée ne s'y puiſſe jamais fourrer. Et „ comme tout doit-être heureux dans l'Empire d'un „ ſouverain Etre infiniment bon & infiniment puiſ„ ſant, les peines n'y doivent point avoir lieu.

Quand Dieu a donné la Liberté à l'homme, ſon deſſein n'a pas été de donner également lieu à la Vertu & au Vice: Il a créé l'homme libre parce qu'il vouloit en être aimé & en être ſervi par un *amour de préférence, & une obéïſſance de choix*. Il vouloit faire une Créature active qui obéït, & qui aimât, parce qu'elle vouloit obéïr & aimer, au lieu d'en faire ſimplement un ſujet paſſif, ſur lequel les manières de penſer qu'on appelle obéïſſance & amour fuſſent créées à tout moment. Si le prémier homme & ſes deſcendans avoient fait un bon uſage de leur Liberté, la Terre auroit été le ſéjour de l'Innocence, de l'Ordre, & de la Félicité. Le genre humain auroit été compoſé d'Intelligences unies à des Corps, qui auroient glorifié leur Créateur ſuivant toute l'étendue de leurs Facultés, & en auroient reçu des Récompenſes proportionnées à tout ce que la Nature de l'Ame & celle du Corps, ou plutôt à tout ce qu'une Ame unie à un corps étoit capable d'en ſentir. Les hommes auroient vécu ſans douleur, & ſans inquiétude, dans une parfaite union les uns avec les autres, dans un attachement parfait à leur Devoir, & dans des progrès continuels en connoiſſance: Et comme la ſageſſe de Dieu aime à varier ſes Ouvrages, & que ſa Bonté n'a d'autres bornes que celles dans leſquelles ſa Sageſſe trouve à propos de renfermer les effets de ſa puiſſance, peut-être que l'homme, par la bonté, & par la puiſſance divine, auroit été mis en poſſeſſion d'une Félicité nouvelle & d'un tout autre genre: Dieu connoiſſoit toutes les éxcellentes ſuites qu'auroient eu l'Obéïſſance, & le bon uſage de la Liberté; Il ne connoiſſoit pas moins toutes celles que pourroient avoir la Deſobéïſſance & le mauvais parti que les hommes étoient capables de prendre: Mais pour prévenir les Maux que des Créatures ingrates & rebelles s'attireroient volontairement, il n'a pas trouvé à propos de changer ſon plan & d'anéantir par ce changement tout ce qui devoit ſe trouver de beau & de ſatisfaiſant dans le plein don que les hommes feroient de leur cœur, & dans une obéïſſance qu'ils lui rendroient librement, & avec une obéïſſance de choix, dont le prix ſeroit encore relévé par les obſtacles que les éxemples & les traverſes y apporteroient. Pour ce qui eſt de ceux qui ſont aſſés mauvais pour abandonner Dieu, malgré les tendres ſollicitations par où il les invite à la Répentance, & malgré le grand nombre de graces qu'il leur fait, toutes ſi dignes de s'attirer leur cœur, il n'a que faire d'eux, il les laiſſe & les abandonne à ſon tour; & en cela il ne leur fait point de tort, ils n'ont que ce qu'ils méritent, & ils ſont indignes que ſa Bonté aille plus loin en leur faveur.

„ XLVII. LE VICE & le Blâme dit Mr. „ Bayle ne doivent point avoir lieu dans les ou- *En quel ſens la vertu & le Bien doivent* „ vrages d'une cauſe infiniment ſainte, il faut qu'ils „ y trouvent bouchées toutes les avenues, tout y „ doit être loüable; la Vertu y doit occuper tel- *regner.* „ lement les poſtes, que la qualité oppoſée ne s'y *Article Origene* „ puiſſe jamais fourrer. *Note E.*

On peut donner à ces paroles un ſens qué je ne déſavoüerai point. *La Vertu doit tellement occuper tous les poſtes que la qualité oppoſée ne s'y puiſſe jamais fourrer.* Cela eſt très-vrai dans un ſens de devoir, il faut être attentif à boucher toutes les avenues du vice, & à ne rien négliger pour cela. Il étoit encore de la Sageſſe, de la Sainteté & de la Bonté de Dieu de mettre ſes Créatures Intelligentes dans un tel état qu'elles ne tombaſſent point, malgré elles, dans le Vice & dans le deſordre; & par rapport au genre humain déchu de la prémiére Intégrité, il étoit encore de la Bonté & de l'équité de Dieu de regarder dans ſa pitié, plutôt que dans ſon Indignation, les fautes de ſurpriſe & de foibleſſe. Je reconnois tout cela.

Mais de prétendre que la bonté de Dieu éxigeoit que ſa puiſſance donnât à chaque Créature Intelligente un degré de Vertu ſi parfait & ſi affermi, ou qu'elle ſe déployât continuellement pour l'affermir dans un tel point, qu'il leur fut impoſſible d'en déchoir en aucune manière, c'eſt là une ſuppoſition dont je ne ſaurois tomber d'accord. La Vertu des hommes perdroit, dans l'éxécution de ce plan-là, tout ce que la Liberté lui donne de prix aux yeux de leur Créateur, tout ce qu'il y trouve de plus digne de ſon approbation & de ſon amour.

„ Comme tout doit être heureux dit-il, dans l'em- *Ibidem.* „ pire d'un ſouverain être infiniment bon, & infi„ niment puiſſant, les peines n'y doivent point avoir „ lieu. On ne doit point trouver en voiageant dans „ ce vaſte empire une vallée de larmes, ſans traver„ ſer des eſpaces remplis d'horreur, on doit rencon„ trer d'abord les théatres de la ſélicité.

Cette Vallée de larmes, ces eſpaces remplis d'horreur, n'entrent point naturellement dans le Plan d'un être très-Sage, très-Saint & très-Bon; Ce n'eſt point en vue de placer des Objets ſi triſtes dans quelque coin de l'Univers qu'il a donné aux hommes une Liberté capable de tourner mal, & que ſa Providence a ménagé les occaſions de ſa chute. Manqueroit-il quelque Perfection à l'Univers s'il n'y avoit aucune Créature miſérable, aucun pécheur ſur qui la Juſtice vengereſſe du ſouverain Légiſlateur ſe déployât? Non ſans doute, car la chute & la desobéïſſance de quelques unes des Créatures n'entrent point dans le Plan de Dieu comme une partie néceſſaire; mais dès que des Créatures ont volontairement réfuſé à Dieu ce qu'elles lui devoient, dès qu'elles s'obſtinent dans des refus qui deviennent encore plus noirs & plus odieux par cette obſtination, leur Impunité ſeroit une tache dans les Ouvrages de la Providence, & il eſt de la perfection de l'Univers que l'obſtination des rebelles ſoit punie.

XLVIII. QUAND Mr. Bayle reconnoit que le *Mr. Bayle* Vice, le Blâme & les Peines peuvent avoir une éxiſ- *fournit de quoi*

tence Idéale. Ou ſes paroles n'ont point de ſens, ou elles ſignifient que le Vice, le Blâme, ou les Peines ſont des choſes poſſibles: Elles ne le ſeroient pourtant pas ſi leur exiſtence impliquoit contradiction avec la Bonté de Dieu. L'Exiſtence idéale du Vice; du Blâme & des Peines emporte du moins ceci, c'eſt que ſuppoſé qu'il y ait des Vices, la punition de ces Vices ſera juſte; Or elle ne ſeroit pas juſte ſi le Vice n'étoit pas volontaire. Où a donc de l'aveu de Mr. Bayle une Idée d'une desobéiſſance volontaire & digne de punition: Pourquoi Dieu deploieroit-il ſa toute puiſſance pour prévenir la miſére que s'attirent volontairement des coeurs qui prennent le mauvais parti? Pourquoi deploieroit-il ſa Toute puiſſance pour les rendre heureux infailliblement ſans qu'eux mêmes daignaſſent y concourir?

Des récompenſes Article Origene Note E.

„ XLIV. ON NE peut pas prétendre, dit Mr. „ Bayle, ſelon l'éxactitude des termes, que le Franc „ Arbitre ait été conſideré aux hommes, afin qu'ils „ puſſent mériter le bonheur du Paradis, & l'obtenir „ à titre de Récompenſe" Mr. Bayle, dont la Foi eſt le Bouclier perpétuel, qui ne vent point qu'on raiſonne dès qu'il s'agit de croire, ſe livre à une longue enchainure de Raiſonnemens métaphyſiques, qui ne vont pas moins qu'à faire effacer de l'Ecriture toutes les éxpreſſions qui nous amènent directement ou indirectement à des Idées de récompenſes. Je ſai bien que quand Dieu donne à ceux qui l'aiment, & qui lui obéiſſent, des preuves de ſon amour, de ſon aveu & de ſa protection, il ne le fait pas en vertu d'une obligation dans laquelle il ſe trouve, & qui ſoit toute ſemblable à celle d'un homme qui paie les ſervices qu'on lui a rendus. Les hommes ſont naturellement égaux, & ſe doivent réciproquement les uns aux autres. Dieu ne doit rien à l'homme & l'homme doit tout à Dieu: ſi donc Dieu ne faiſoit attention qu'à ſa propre Grandeur, aucune Juſtice ne l'obligeroit de faire du bien aux hommes enſuite de leur Obéiſſance: Mais Dieu écoutant ſa Sageſſe, ſon Equité, ſa Bonté, ſon Amour pour l'Ordre & pour la convenance, trouve à propos que la félicité accompagne ceux qui font bien. La Récompenſe à une liaiſon naturelle avec une Obéiſſance libre, cette obéiſſance plait à Dieu, & au lieu de ne lui accorder qu'une Récompenſe digne d'elle, & proportionée à ſon Mérite très-borné, il la récompenſe d'une maniere digne de lui, digne de la propre Grandeur. D'un côté donc l'obéiſſance volontaire donne lieu à l'Idée de la récompenſe; d'un autre la récompenſe s'étend ſi loin, que l'entendement de l'homme ſe perd dans l'admiration de la Bonté qui le récompenſe, & le récompenſe infiniment au-delà de tout ce qu'il auroit pu mériter, par ſon obéiſſance quand même il n'auroit pas reçu de Dieu les facultés, par le moien desquelles il a été capable de lui obéir.

Article Origene Note E.

Mais, ajoute Mr. Bayle, *ce Langage d'approbation, de louange, de récompenſe ne pourroit-il pas avoir lieu, quand même il n'y auroit aucune Liberté, quand même l'homme ne ſe déterminerait point de tout lui-même? Ne pourroit-il pas y avoir une ſubordination entre la Vertu & le bonheur, c'eſt-à-dire, une liaiſon entre des penſées néceſſairement vertueuſes & des ſentimens néceſſairement heureux, dans laquelle ſubordination, toute néceſſaire, la Vertu précéderoit, & la Félicité ſuivroit?*

Je reconnois qu'une telle ſuite néceſſaire peut-être l'effet de la puiſſance de Dieu; mais je ne conçois nullement que les Idées de Récompenſes & de Louanges y puiſſent convenir. Qu'on ſe repréſente un homme renfermé dans une chambre, dont l'air eſt étouffé & d'une puanteur inſupportable; c'eſt une néceſſité que cet homme ſouhaite ardemment, & à proportion de ſa ſouffrance, de reſpirer un autre air. Au moment qu'il s'évanouit & qu'il a déja perdu tout mouvement, on l'emporte & on l'expoſe à un air très-pur, il s'en remplit à longs traits, jamais il n'eut tant de plaiſir à reſpirer; y auroit-il le moindre Bon-ſens à lui dire? Quand vous étiés preſque ſuffoqué par une odeur qui alloit vous donner la Mort, vous déſiriés un meilleur air; Qu'il y a eu de Sageſſe dans vos Déſirs! Que vous étes louable d'avoir ainſi haïe le Mauvais air, & ſouhaité le Bon! Jouiſſés des Récompenſes d'un Mérite ſi raiſonnable.

Mr. Bayle reconnoit que les Idées des peines font des Idées véritables. Dès là on ne peut plus diſconvenir que les Idées de la Louange & de la Récompenſe ne ſoient auſſi des Idées réelles. Dieu a voulu que des Objets répondiſſent à ces Idées, il a voulu ſe plaire à loüer & à récompenſer. La récompenſe va infiniment au-delà du Mérite, j'en tombe d'accord; mais toûjours il a voulu que cette Récompenſe infinie fut une récompenſe. Il a voulu que la louange & la récompenſe dont-il honnoroit ſes Créatures Intelligentes & Libres, fuſſent des récompenſes réelles & non pas des récompenſes illuſoires, qui ne tomballent que ſur des actions néceſſaires.

Toutes les louanges que les hommes ſe donnent les uns aux autres ſont fondées ſur ce qu'ils ſe ſuppoſent les uns aux autres de la Liberté: Dès qu'on ſuppoſe que les hommes ne ſont plus que des Machines, dont toutes les Idées, tous les déſirs, tous les mouvemens arrivent par une ſuite néceſſaire, on voit qu'il faut tout à fait changer de langage ſi l'on veut parler conformément à la Vérité.

Réponſes aux argumens ad hominem Nouvelles réflexion ſur la Liberté.

Fins la Félicité éternelle ſeroit éloignée de la notion de Récompenſe, plus elle porteroit le caractére d'une Libérté infinie.

Cette Propoſition que Mr. Bayle avance, comme une Notion commune qui n'a beſoin d'aucune preuve, peut recevoir un ſens très-faux, & pour lui en donner un juſte, il faut la ramener à nos Idées. Qu'on ſe repréſente une Créature que Dieu met, dès le prémier moment de ſon éxiſtence, en poſſeſſion de toute la lumiére, de toute la droiture & de toute la félicité, où il eſt poſſible qu'elle atteigne; Si elle conçoit que la Bonté de Dieu l'a néceſſairement déterminé à répandre ſur elle cette perfection de bonheur, elle aura ſujet de ſe féliciter de ſon heureux ſort: Il ſeroit naturel qu'elle dit; Je ſuis bienheureuſe de ce qu'un Etre ſi puiſſant & en même temps ſi Bon, & néceſſité ſi heureuſement pour moi à être Bon, ait éxiſté. Dès là l'Idée de Dieu devroit encore être une Idée agréable pour elle; mais il eſt certain que ce Raiſonnement ne la mettroit point à ſentir toute l'obligation qu'elle lui auroit. Rendre graces à une Cauſe dont-on a reçu du bien, mais qui ſe devoit tellement à elle même de faire ce bien, qu'il ne lui étoit pas poſſible de faire autrement, & qu'elle y étoit néceſſitée par ſa propre nature. c'eſt tout au plus le langage d'un bon Coeur qui ſe plait à être obligé, qui aime à éxagérer ce qu'il a reçu, afin de ſe croire plus obligé à la reconnoiſſance, & qui veut bien imputer à des motifs libres ce qu'on a fait par néceſſité: Mais dès que l'on conçevra que l'Etre ſuprême eſt parfaitement Libre dans l'éxcrcice de ſa Bonté, que tous les biens qu'on en reçoit ſont des Graces, qu'il auroit pu n'en point répandre, & ſe contenter de lui même, qu'il renferme ceux qu'il accorde dans les bornes qu'il lui plait. qu'il les donne & qu'il les promet aux conditions qu'il trouve à propos, ce caractére d'infini Liberté répand viſiblement le caractére d'infini ſur une Bonté ſi libre.

Les Argumens *ad hominem* dont Mr Bayle dit qu'on pourroit ſe ſervir contre l'hypotheſe de la Liberté & contre la ſolution des difficultés qu'on cherche à lever par ſon moien: Ces argumens ſe tireroient apparemment de ce qu'on enſeigne dans les Ecoles Chrétiennes ſur la Providence de Dieu par rapport aux actions des hommes.

Il faut tâcher de ne point laiſſer de ſcrupule ſur des ſujets de cette importance.

Quand on poſe que l'homme eſt Libre & qu'il ſe détermine lui même, on ne prétend, pas que ſes

choix & que la liberté de ſes Déterminations ſoient toûjours dans des cas ſemblables à celui où il ſe trouve quand il dit *Pair* ou *Impair*, ſans avoir aucune raiſon qui le détermine à prononcer un de ces mots pluiôt que l'autre; Des Cas de cette Nature ſont rares. Pour l'ordinaire quelques ſentimens agréables ſollicitent un homme à ſe déterminer pour les Objets qui les font naître. Des Idées & des Raiſonnemens font encore le même effet, il réfléchit & il comprend qu'un tel & un tel Parti lui ſeroit avantageux, qu'un autre lui ſeroit nuiſible. Il ſe détermine donc du côté où il ſe promet le plus d'agrémens, ou le plus d'utilité; Mais il ne faut pas s'imaginer que ces déterminations ſe faſſent néceſſairement, & que tout ce qu'elles peuvent avoir de libre ſe réduiſe à ce qu'elles ne naiſſent pas malgré qu'on en ait: Mais elles ſont encore très-volontaires & très-libres, parce que quand l'homme ſe détermine enſuite de quelque Sentiment agréable, ou enſuite de quelque Idée ou de quelque Concluſion intéreſſante, il pouvoit différer de prendre ce parti, ſe conſulter, & chercher s'il ne pourroit point encore ſe préſenter quelque choſe de meilleur, & ſi quelques inconvéniens, auxquels il ne s'eſt pas donné le loiſir de penſer, ne pourroient point balancer les avantages en vûe desquels il ſe détermine.

Cela poſé; Quand, pour l'éxécution des deſſeins de Dieu, il eſt néceſſaire que les hommes, dont il veut ſe ſervir, prennent de certaines reſolutions & s'y affermiſſent, il les place dans de certaines Circonſtances, il les environne de certains Objets, il fait que de certaines Idées deviennent ſi vives, il rend ſi éxquiſe leur ſenſibilité, que les réſolutions dont il veut ſe ſervir ne manquent pas de naître; Lui, qui a créé l'ame & qui peut l'anéantir, crée en elle le dégré d'attention qu'il lui plaît, & le fixe comme il lui plaît.

Il agit ainſi ſur les hommes pour les porter au bien quand ils ne s'y porteroient pas d'eux mêmes, & qu'il veut ſe ſervir d'eux pour l'éxécution de ſes deſſeins: Il en uſe même encore de cette maniére par rapport aux méchans. Quand un homme, par une ſuite de choix très-libres & très-volontaires, s'eſt rendu digne d'être négligé ou abandonné de Dieu; quand ſon mauvais Coeur eſt diſpoſé à négliger toutes les occaſions de faire du bien, & à ne faire aucune attention ſur les motifs les plus preſſans à la vertu, Dieu le place dans des circonſtances dont il faibiſen qu'il abuſera: Il lui fournit des occaſions pour faire du mal, & il fait ſervir ces occaſions à punir d'autres méchans, à corriger des vicieux, à les ramener à eux-mêmes & à leur devoir, & à donner enfin de l'éxercice à la Vertu de ceux dont il veut être glorifié.

Il en eſt encore de la Liberté comme de toutes les autres Facultés de l'homme, les actes réitérés ont une grande influence ſur elle, ſoit pour la perfectionner ſoit pour l'affoibler; A force de ſe déterminer du côté du bien, on s'y détermine toûjours plus aiſément, comme à force de ſe déterminer du côté du mal, on éprouve toûjours plus de difficulté à ſe déterminer du côté du bien, & la Liberté qui s'affoiblit à cet égard peut enfin ſe perdre.

On voit que ces vérités que je viens d'alléguer peuvent fournir à la Raiſon même de quoi éxpliquer conformément à ſes Idées les prédictions qui roulent ſur des événemens Contingens, c'eſt-à-dire, ſur des événemens qui dépendent en partie du choix des hommes.

Mais de ce que Dieu fait dans de certaines occaſions, ſoit pour ſe rendre maître de la Liberté des hommes, ou d'une partie de leur Liberté par un acte de ſa toute-puiſſance, ſoit pour diriger les Circonſtances d'une telle façon que la Volonté de l'homme ſe détermine conformement à de certains Projets dont il veut l'éxécution, parce qu'ils entrent dans ſes plans; conclurre de là que la Bonté de Dieu le néceſſita à veiller d'une telle façon ſur la conduite des hommes, qu'il prévienne infailliblement tous les abus de la liberté, c'eſt raiſonner trés-inconſéquemment. On n'a aucun doute ſur la Puiſſance de Dieu, on ne ſuppoſe point qu'il s'eſt fait une Loi de ne toucher jamais à la Liberté, mais on ſoûtient qu'il a été en droit de la donner aux hommes, d'éxiger qu'ils en fiſſent un bon uſage, & d'attacher leur ſort au bon ou au mauvais uſage qu'ils en feroient.

LI. Mr. BAYLE donne pour ſeconde propoſition de l'Auteur du Parfaitſians ur la Providence, que Dieu ne damne perſonne ſimplement pour avoir péché, mais pour ne s'être pas repenti, & à cette propoſition il répond. " J'avoue que généralement par- " lant c'eſt une marque de Miſericorde, que de " vouloir remettre la peine à ceux qui auront regret " de leurs fautes; mais quand on promet de pardonner " ſous la condition du repentir à des gens dont on " eſt très-aſſuré de l'impénitence, on ne promet rien " proprement parlant, & l'on eſt tout auſſi réſolu à " les châtier, que ſi l'on ne leur offroit aucune " grace.

De la Miſericorde & de la Repentance. Article Origina Note E.

Mr. Bayle ramêne à tout coup les mêmes Objections, & c'eſt à force de les répandre qu'il en perſuade ſes Lecteurs. Je viens de faire voir l'inſuffiſance de cette défaite; elle ſeroit viſiblement nulle ſi Dieu n'avoit prévû que la poſſibilité de l'impénitence: Or de l'aveu de tous les Théologiens, l'Impénitence eſt auſſi volontaire, & par conſéquent auſſi criminelle que ſi elle n'avoit nullement été prévue, ou qu'elle eut même été impoſſible à prévoir; c'eſt en la regardant comme telle qu'on raiſonne ſur ce qu'elle mérite.

LII. Mr. BAYLE vient après cela à la *troiſieme* propoſition de l'Origéniſte, qui ſe tire *de la courte durée du mal Moral & du mal Phyſique*. Pour faire tomber les objections de Mr. Bayle j'établirai d'abord quelques Principes.

De la durée des peines. Article Origéne Note K.

Après tout ce que j'ai déja dit ſur la Bonté de Dieu eſſentiellement Libre, ſur le Droit parfait qu'il a de former des Créatures libres & de Régler leur ſort ſur le bon & ſur le mauvais uſage de la Liberté, il faute aux yeux qu'elles ne peuvent ſe plaindre que très-injuſtement de la Bonté de Dieu, s'il n'a tenu qu'à elles d'en profiter, & ſi Dieu ne punit point l'injuſtice & l'ingratitude de leur refus au-delà de ce qu'elles ont mérité.

On ne peut pas douter qu'une Créature qui peut s'élever, à Dieu, lui obéir, & ſe rendre heureuſe en obéiſſant, mais qui prend volontairement le parti de n'en rien faire, ne mérite d'en ſouffrir, & pour le moins d'être abandonnée à elle-même, & à la vivacité des reproches qu'elle doit ſe faire.

Si elle n'avoit mérité qu'un châtiment d'une heure, il n'y auroit ſans contredit aucune injuſtice à le lui faire ſouffrir; & il faudroit être bien opiniâtre pour oſer ſoûtenir qu'il ſeroit contraire à la Bonté de Dieu de former une Créature capable de s'attirer ce juſte mal.

Si elle mérite un châtiment de quelques heures j'appliquerai à ce châtiment ce que je viens de dire; Je l'appliquerai auſſi à un châtiment de deux ans, dans la ſuppoſition que ce châtiment eſt bien mérité, & je l'appliquerai de même à un châtiment de deux ſiécles.

Il ne nous eſt pas facile de juger de la grandeur & de l'étendue des peines que méritent les pécheurs: Deux raiſons s'y oppoſent viſiblement: 1. L'indulgence que nous avons pour nous-mêmes, & l'habitude que nous nous ſommes faite de nous plaire avec les pécheurs; habitude qui nous empêche de ſentir l'horreur de leurs deſordres: Mais pour détruire les mauvais effets de ces préventions & de ces habitudes il faut *premiérement* conſidérer que les Deſordres, dont nous ne ſouffrons pas nous-mêmes, parce que les ſuites n'en tombent pas ſur nous, ne ſont pas moins grands que ceux dont nous nous plaignons; que les Loix de Dieu n'en ſont pas moins violées, & que ſon autorité n'en eſt pas moins foulée aux

piés;

piés ; Il faut réfléchir enſuite ſur les injuſtices dont nous ſommes les Objets. Un homme qui chaque jour ſent triſtement ſes beſoins, pendant qu'un Grand qui a eu la dureté de le dépouiller, ſans en avoir le droit, fait ſervir à ſes plaiſirs & à ſa vanité ce qui empêcheroit ce malheureux accablé de travail, de languir dans divers beſoins ; Un pere dont un ſcélérat a aſſaſſiné un fils, l'objet de ſa plus parfaite tendreſſe, un homme qui a éprouvé les horreurs de l'Inquiſition ; Des perſonnes dans ces cas-là, ou dans des cas ſemblables, voient les Crimes des hommes avec horreur, & conviennent qu'ils méritent une très-ſévére Vengeance :. Dieu le voit encore tout autrement, car il condamne le vice à proportion de ſon amour pour la Juſtice, de ſon amour pour l'Ordre, de ſon amour pour lui-même & pour ſa propre Grandeur, qui eſt outragée par l'ingratitude & la déſobéiſſance des vicieux. Il hait encore le Vice à proportion de ſa tendreſſe pour les perſonnes vertueuſes qui en ſont ſcandaliſées, qui en ſont troublées, qui en ſouffrent & qui ſont même expoſées, parce quelles ſouffrent, à tomber dans des fautes d'impatience, ou dans des fautes d'une lâche complaiſance.

Pour juger donc de tout ce que le Vice mérite, il faut 1. ſe trouver en état d'en bien connoître toute la laideur & toute l'horreur, à le regarder en lui même. 2. Il faut être en état de connoître tout ce qu'il eſt par rapport à Dieu, que le vicieux néglige, abandonne, mépriſe, malgré toutes les graces qu'il en a reçûes, & malgré le peu de prix & de ſolidité de ce qu'il lui préfére ; 3. Il faudroit encore être en état de bien connoître l'enchainure de toutes les ſuites du Péché, le grand nombre de Maux qu'il cauſe dans la vie, & les dangers où il expoſe les autres hommes après ſa Mort.

Cela poſé je viens à l'hypothéſe d'un Origéniſte, & il me paroit qu'elle peut faire tomber les Argumens que le Pyrrhoniſme emprunte des Manichéens. Je ne déterminerai point, dira un Origéniſte, le temps que dureront les peines des hommes condamnés ; il ſe peut que la durée en ſera différente, auſſi bien que les dégrés; ce que je ſai & que j'aſſûre ſans héſiter, c'eſt qu'elles n'iront point au delà du Mérite des Pécheurs ; Mais je ne me trouve point aſſés de lumiére pour déterminer le temps que les peines méritées, par chaque pécheur impénitent, devront durer, pour devenir, par leur durée, une juſte reparation des Loix de Dieu mépriſées, & de l'Ordre renverſé. Je ne connois point encore aſſés à fond la Nature de l'ame humaine pour déterminer les temps dont un pécheur enfoncé dans des habitudes criminelles aura beſoin pour les détruire ; non plus que ce qu'il lui en coûtera d'efforts ; mais en laiſſant indéterminé ce que je n'ai pas aſſés de lumiére pour compter juſte, je foutiens encore hardiment, que quelque durée qu'on aſſigne à ces peines, ſon étendue diſparoîtra comparée avec l'étendue de bonheur dont elles ſeront ſuivies.

Article Origene note E.

„ On ne ſe fie guére,' continue Mr. Bayle, à la „ nullité de proportion entre la durée d'un million „ de ſiécles, & une Durée infinie, & l'on ne voit „ pas que ce ſoit réſoudre la difficulté que de dire, „ *qu'il y a infiniment moins de proportion entre* la durée „ de la Terre, *& l'éternité, qu'il n'y en a entre une* „ *minute & cent millions d'années.* Ce qui ſe peut „ aſſûrer de ces cent millions d'années, ſe peut auſſi „ aſſûrer d'autant de millions de ſiécles qu'il y a de „ goûtes d'eau dans l'Océan. Ce nombre de ſiecles „ multiplié tant qu'il vous plaira eſt une choſe finie, „ or il n'y a nulle proportion entre le fini & l'in„ fini ; il n'y en a donc aucune entre quelque nom„ bre de ſiécles que ce ſoit & l'éternité. Cependant „ perſonne ne peut s'empêcher de juger que la ju„ ſtice divine ſeroit moins ſévére, ſi elle faiſoit cela „ ſer au bout de cent ans le malheur des reprouvés „ pour les introduire au paradis, que ſi elle ne faiſ„ ſoit ce changement qu'au bout de cent mille „ ſiécles. Quelque effort que l'on faſſe ſur ſon „ eſprit, on ne ſauroit ſatisfaire la raiſon en lui di„ ſant, qu'à la vérité Dieu s'appaiſera enfin, mais que „ ce ne ſera qu'après que les peines infernales telles „ qu'on les décrit ordinairement auront duré au„ tant de millions d'années qu'il y a de goûtes „ d'eau dans la mer. Ce nombre d'années qui n'eſt „ rien en comparaiſon de l'éternité, paroit néanmoins „ une durée très-longue quand il eſt conſidéré en „ lui-même; & par rapport à la perſonne ſouffrante. „ D'où que cela vienne, ſoit qu'il faille dire que „ nôtre Raiſon eſt trop ſotte pour pouvoir être „ trompée, ſoit qu'il y ait réellement quelque „ ſource d'Illuſion & de ſophiſme dans les Idées „ du temps, on ne peut être de l'eſprit d'un „ Philoſophe, ne raiſonnant qu'en Philoſophe que le „ ſupplice d'une créature continué pendant cent mil„ lions de ſiécles eſt incompatible avec la ſouveraine „ Bonté du Créateur.

Mr. Bayle compte aſſés ſur la crédulité de ſes Lecteurs pour ſe perſuader qu'ils aquieſceront à ce Raiſonnement ſans l'éxaminer, & qu'ils ſoupçonneront du ſophiſme là où il trouvera à propoſde dire qu'il y en a; Mais ce principe qu'une étenduë finie, pour grande qu'elle ſoit, en comparaiſon de quelqu'une de ſes parties, devient plus petite en comparaiſon de l'éternité qu'elle n'eſt grande par rapport à la plus petite de ſes parties; Ce Principe, dis-je, quoiqu'il roule ſur des Objets très-grands, dont l'un eſt même inépuiſable à l'eſprit humain, ne laiſſa pas d'être d'une évidence trop manifeſte, pour laiſſer quelque doute dans un eſprit ſincére & attentif.

Si Mr. Bayle avoit eu autant de goût pour les Mathématiques, qu'il paroit les mépriſer dans la comparaiſon qu'il en fait avec ſes minuties critiques, il auroit pu s'y familiariſer aſſés avec l'Idée de l'infini, pour reconnoitre qu'une étenduë finie, pour petite qu'on la ſuppoſe, devient comme infinie en comparaiſon de quelqu'une de ſes parties, laquelle encore devient comme infinie en comparaiſon d'une autre : Il auroit encore apris à ſe convaincre qu'il y a des infinis en grandeur, comme il y en a en petiteſſe ; Ceux qui entendent ce langage n'ont pas beſoin que je m'éxplique plus en détail.

Article Origene note E.

„ On ne peut ôter, dit Mr., Bayle de l'eſprit „ d'un Philoſophe, ne raiſonnant qu'en Philoſophe, „ que le ſupplice d'une créature continué pendant „ cent mille millions de ſiécles, eſt incompati„ ble avec la ſouveraine Bonté du Créateur.

Je veux que la Raiſon ne puiſſe point accorder avec la ſouveraine Bonté du Créateur, le Deſſein de tirer du néant des êtres Intelligens pour les deſtiner à ſouffrir des cent mille millions de ſiécles, & de diriger les choſes d'une telle façon qu'elles devinſſent infailliblement criminelles, afin d'avoir lieu de faire tomber ſur elles les plus ſévéres châtimens : Mais il n'eſt point néceſſaire d'attribuer au Créateur de telles intentions. Il s'agit ſeulement de ſavoir ſi dès là qu'il connoiſſoit poſſibles la chute & l'obſtination de quelques-unes de ſes créatures, & par conſéquent la néceſſité de les punir au cas que cela arrivât, il s'agit, dis-je, de ſavoir ſi enſuite de ces connoiſſances, pour agir d'une maniére digne de lui & de ſes Loix, il devoit renoncer au Deſſein de faire des Créatures Libres, & à tout ce que ce plan préſentoit de beau & de ſatisfaiſant à ſon Intelligence; & il me paroit viſiblement que non. Dieu fait des créatures Libres, il les met en pouvoir de ſe rendre heureuſes, il veut aimer celles qui voudront prendre ce parti, il leur veut donner toute ſon eſtime, toute ſa tendreſſe, & il veut leur tenir compte de leur ſage & heureux choix, comme d'un hommage, & d'un ſacrifice par-lequel il eſt glorifié; Dès là que manque-t-il pour ne pas reconnoitre que ſa bonté eſt infinie ?

Mais il s'en trouvera qui prendront le mauvais parti, & qui par là ſe perdront. Tant pis pour elles;

c'eſt leur ſauté uniquement, qu'elles s'en prennent à elles-mêmes; Dieu abandonne les créatures dont il eſt abandonné; il n'a que faire d'elles; & cela qu'il peut parfaitement ſe paſſer de leurs hommages, relève la Bonté avec laquelle il agrée ceux des autres.

Un Origéniſte ira plus loin: Il dira que ces Créatures Ingrates & Impénitentes, après avoir ſouffert ce qu'elles auront mérité, reçues par grace dans l'éternel bonheur, & comprenant alors que le temps de leurs ſouffrances, qui aura pris fin, eſt d'une pétiteſſe qu'on peut appeller d'un moment en comparaiſon de leur félicité qui ne finira jamais, admireront & béniront aux ſiécles des ſiécles la Bonté infinie qui leur donnera un Bonheur ſans fin, & qui ne leur reprochera jamais leur criminelle desobéiſſance.

Ibidem Si on trouve de la cruauté dans un ſupplice de Cent mille millions de ſiécles, " *prenés ſeulement*, dit Mr. Bayle, *la moitié de cette durée*, & ſi vous y trouvés autre choſe qu'une diminution de rigueur, vous vous abuſés vous-mêmes, car cinquante mille millions d'années ne différent de cent mille millions que du plus au moins, & l'on ne paſſe pas de la cruauté à la ſouveraine Bonté par la ſimple diminution de la cruauté.

Pour le coup voici bien un ſophiſme. Suppoſons que les Loix ordonnent qu'une certaine faute ſera punie par dix jours de priſon: Un magiſtrat à qui l'éxécution des Loix eſt confiée fait durer l'empriſonnement quarante jours; on l'accuſe d'aller à l'éxcès & de paſſer de la Juſtice à la Cruauté: Une autre fois il ſe borne à vingt jours, en ce cas il n'eſt pas ſi ſévére, mais il l'eſt pourtant trop: Je dirai la même choſe de quarante & de vingt coups par rapport à dix &c. Si donc une punition qui dure un certain nombre d'années peut être juſte, & ceſſer de l'être ſi elle dure d'avantage, on voit qu'un châtiment peut être trop ſévére par ſa durée & devenir très-juſte dès que cette durée ſe réduira à la moitié de temps, ou à une portion encore plus petite. La différence de la durée en met donc une eſſentielle entre la juſtice & la trop grande ſévérité du châtiment.

Mr. Bayle raiſonne toûjours ſur cette hypothéſe que l'Etre ſuprême, pour mériter le titre de très-Bon, doit être conçu comme néceſſité à ne faire que du Bien, à faire tout le Bien qu'il peut, & à ne former aucune créature qui puiſſe ſe faire quelque mal à elle-même, lors qu'il ne tient qu'à elle de ſe faire du bien: La liberté eſt une des perfections de Dieu, & l'éxercice de ſes perfections eſt libre.

Mr. Bayle aime ſouvent à ſe donner pour un grand Logicien, & il éblouït ſes Lecteurs par des termes d'Ecole; Son *Raiſonnement revient à cet*; *Suppoſés que la ſuprême chaleur ſoit de huit dégrés; Dés qu'elle ne ſera que de ſept, elle ne ſera plus ſuprême; ainſi la Bonté ſuprême ne doit ſouffrir aucun mal.* A cela il eſt facile de répondre qu'elle n'en fait point; que faire du mal n'eſt point un but qu'elle ſe ſoit propoſée, & qu'elle n'a point dirigé les autres parties de ſon plan afin d'arriver à ce but. La ſuprême Bonté eſt Libre par là même qu'elle eſt ſuprême Bonté, car elle tire un prix infini de ſa Liberté, elle s'eſt librement déterminée à faire des créatures libres, afin que celles qui ſeroient un bon uſage de ce préſent, fuſſent éternellement heureuſes en lui & avec lui; Voilà ſon but, elle l'obtient, & elle l'obtiendra dans l'éternité. Mais qu'arrivera-t-il à celles qui en abuſent? Dieu ne les a point créées dans l'intention qu'elles ſe perdiſſent; mais ſi elles veulent ſe perdre, qu'elles ſe perdent: Dieu laiſſe ceux qui l'abandonnent. Quelle bonté n'eſt-ce pas, dira un Origéniſte, de ne pas les abandonner pour toûjours, mais de leur accorder des biens infinis & d'une infinie durée, après leur avoir fait ſentir les juſtes ſuites de leur déſobéïſſance, & de leur volontaire abandon?

raiſon. or-dinaire. Article Origene. Ibidem.

E. ſe ſert de trois comparaiſons. " Un Pére guériroit ſon Enfant malade par des liqueurs les plus faʼ, voureuſes du monde, s'il le pouvoit, & ne lui feroit " rien avaler de dégoutant & de desagréable. Un " Chirurgien remettroit un bras diſloqué à la perſon" ne du monde qui lui ſeroit la plus inconnue ſans " aucune douleur, ſi cela étoit dans ſa puiſſance. " Un Précepteur raiſonnable n'a garde d'employer " les coups là où les careſſes ſuffiſent.

On pourroit amplifier cette Induction, dit-il; c'eſt-à-dire, on pourroit multiplier & pouſſer ces comparaiſons *à perte de vue*. J'en tombe d'accord & en cela je reconnois Mr. Bayle. Dès qu'on a entrepris de l'éxaminer, on eſt forcé par ſes redites à y tomber ſoi-même. Les Comparaiſons dont il ſe ſert tirent toutes leur force du même artifice; Mais elles ont auſſi toutes le même défaut; c'eſt de traiter comme ſégales des choſes qui ſont fort éloignées de l'être, ſur tout par l'endroit d'où ſes comparaiſons tirent toute leur force.

Un Pére eſt obligé de procurer à ſon Enfant malade tout le ſoulagement qu'il peut. Un Médecin & un Chirurgien ſont de même dans l'Obligation d'employer les voies les plus ſûres, en même temps que les plus ſûres. Un Précepteur ne doit venir à la ſévérité qu'après avoir épuiſé la douceur; la Raiſon le leur ordonne ainſi, & un être infiniment ſupérieur aux autres, les a ſoûmis aux Loix de la Raiſon: Il a plus fait. Pour les engager à l'obſervation de ces Loix, il a formé leurs ſens & leur coeur d'une telle maniére qu'ils ſont déterminés à ſouffrir eux-mêmes, à la vue des ſouffrances d'autrui, à moins que, par des efforts réïtérés, ils ne viennent à bout de changer la Nature qu'ils ont reçue de leur Créateur, d'en effacer les Impreſſions, & d'imiter la Cruauté des Bêtes féroces. L'Imagination eſt donc vivement frappée de l'Idée de ces trois genres d'hommes qui aiment mieux aller à leur but en faiſant du Mal qu'en faiſant du Bien. Elle en conçoit de l'horreur; &, dans le temps qu'elle eſt pénétrée de ces ſentimens, Mr. Bayle lui préſente Dieu qui, ſelon lui, tient préciſément la même conduite; Là-deſſus un de ſes Lecteurs conclut que ſi Dieu en uſoit ainſi, il ne feroit pas bon: De cette prémiére Conſéquence il en tire une autre, c'eſt qu'un Etre qui manque de Bonté n'étant pas un Dieu, il faut dire qu'il n'y en a point. Un autre n'ira pas ſi loin, il restera dans un éxtrême étonnement, il ne décidera ni pour, ni contre, ou du moins il ſe perſuadera que la Raiſon ne peut ſe procurer ſur ce ſujet aucune connoiſſance ſûre. C'eſt là ce que veut Mr. Bayle; il fait que ce point une fois gagné eſt capable de mener un homme bien loin.

Mais pour faire tomber toutes ces Objections, au lieu de ſe borner à des Idées vagues & confuſes, il n'y a qu'à éxaminer ſéparément les différentes parties de la Queſtion qui roule ſur la Bonté de Dieu, Queſtion qui paroît d'abord très-ſimple; Mais qui eſt en effet très-compoſée.

Si l'on ſuppoſe en Dieu la Réſolution éternelle & réfourable de rendre une partie de ſes Créatures heureuſes, & l'autre malheureuſe: Si l'on ſuppoſe que c'eſt dans ce deſſein qu'il les a tirées du néant, il me paroit qu'on n'a pas de Dieu les Idées qu'on devroit en avoir, & qu'on donne dans un Syſtéme qu'il eſt facile d'accabler d'Objections. A la vérité on y ſeroit moins éxpoſé, ſi l'on ſe contentoit de dire que Dieu s'eſt effectivement propoſé de rendre heureuſes toutes ſes Créatures Intelligentes; mais qu'il lui a plû de ne mettre quelques-unes d'entr'elles, en poſſeſſion de la félicité qu'il leur deſtine, qu'après les avoir fait paſſer par diverſes Douleurs & diverſes Inquiétudes. Mais à ce ſyſtéme on pourroit toûjours oppoſer qu'il n'eſt de la Sageſſe d'aller à ſon But par les voies les plus ſimples & les plus conformes à la Nature du But où elles conduiſent. Si l'on conçoit encore que Dieu qui n'a beſoin de rien, qui ſe

LIII. Mr. BAYLE dans le IV. Article de la Note

suffisant à lui-même, trouve en soi une félicité infinie, éternelle & digne de lui, a bien voulu, sans y être nécessité en aucune manière, par un pur effet de sa Liberté infinie, voir avec satisfaction des Etres, différens de lui, heureux avec lui & heureux à jamais; qu'il a voulu, comme il s'exprime lui-même, *prendre plaisir à leur vie & à leur félicité*: Si l'on suppose que c'étoit-là son seul dessein en les créant, on s'étonnera encore que sa Toute-Puissance ne l'ait pas exécuté par les voies les plus simples & les plus sûres.

Mais si l'on suppose que Dieu, dont l'Intelligence & la Liberté sont infinies, a formé l'idée d'un genre de Créatures très-réelles, très-actives, très-libres, au choix desquelles il remettroit leur sort, en leur disant, *j'ai mis devant vous la mort & la vie*, CHOISISSES, je vous ai mis en état de connoître les routes différentes qui conduisent à l'une & à l'autre. Dira-t-on que Dieu n'est pas assez Bon de leur avoir offert une félicité infinie qu'il ne leur devoit point, parce qu'il lui a plu d'exiger qu'elles y arrivissent, par une attention, de peu d'années, à des Loix très-justes, très-belles, très aimables, & dont l'observation deviendroit pour elles une matière de louange, de gloire, & de satisfaction éternelle? *Voila qui est bien*, dira Mr. Bayle, *pour Ceux qui seront assés sages pour prendre le bon parei; mais ne plaindrés-vous point ceux qui se trouveront assés fous, assés ingrats & assés opiniâtres pour prendre le mauvais, & pour refuser de s'en rélever par la Répentance? Dieu ne manque-t-il pas de bonté pour eux?* NULLEMENT: Loin de cela, *il use envers eux d'une grande patience, il les attend pendant tout le cours de leur vie*, toûjours prêt d'oublier toutes leurs rébellions, dès le moment qu'il leur plaira de se reconnoître, & de rentrer dans leur devoir. Est-il possible de soupçonner que Dieu soit obligé de faire d'avantage? S'il est des Créatures Intelligentes qui périssent, à qui peuvent-elles, avec justice, reprocher leur perte qu'à elles-mêmes; La bonté de Dieu s'oppose-t-elle à ce qu'il leur dise, comme il en a le plein Droit VOUS L'AVES AINSI VOULU; Vous vous êtes détournés de moi, vous avés préféré vos fantaisies à mes Loix & à mes Conseils; *je vous laisse à mon tour; jouissés du fruit de votre choix.* Dieu étoit-il dans l'obligation de renoncer au dessein de faire des Créatures Libres, & de laisser dans un néant éternel toutes les suites de la Liberté si glorieuses & si satisfaisantes pour des Créatures qui en useroient bien, afin d'épargner des Douleurs justement méritées, à celles qui, malgré tant de raisons de bien faire, s'obstineroient à faire mal?

Les Comparaisons que Mr. Bayle emploie présentent-elles des cas de même genre que ceux que je viens d'alléguer, & au contraire ne mettent-elles pas en parallèle des Obligations indispensables avec une Liberté très-entière, & un droit très-plein en même temps que très-équitable?

On rendroit plus justes ces comparaisons, si on supposoit un Enfant qui par son intempérance, ses courses, ses veilles immodérées, s'attire des maux fréquens qui à la fin pourront ruiner sa santé, détruire les forces de son corps, & nuire même à celles de son esprit, si dans le temps qu'il souffre & qu'il demande lui-même des Remédes, on lui en donne de desagréables & qui, sans être dangereux lui causeront des maux de cœur & des Tranchées: On est bien aise que la peine de se guérir lui fasse craindre les rechûtes, & la charité a autant de part à ces précautions que la Justice.

On peut encore se figurer un maître en voiage, dont le domestique intempérant s'attire à tout coup ou des migraines, ou des fluxions qui obligent le Maître de s'arrêter & de faire des séjours dans des lieux où il n'a que des desagrémens. Ce maître connoit des remédes très-sûrs, pour guérir ces attaques de migraine, & les fluxions dans trois jours: mais à la fin, las des impertinences de ce domestique, il en emploie d'autres, aussi sûrs, mais douloureux, son domestique mérite de passer par ces douleurs, & c'est une grace qu'on lui fait de le guérir.

Mr. Bayle n'auroit pas manqué de trouver dans ces comparaisons une Inégalité qu'il auroit donnée pour essentielle. *Si un Pere pouvoit changer l'humeur de son fils intempérant & volage, si un maître pouvoit inspirer à son domestique les Inclinations qu'il lui plairoit, conviendroit-il qu'ils emploiassent les détours des douleurs & des remédes desagréables?* NON; *Et pourquoi?* Parce qu'un homme est obligé de procurer à un autre homme tout le bien qui est en sa puissance; il est obligé de lui en faire le plus qu'il peut. Mais une telle obligation est incompatible avec l'Indépendance de l'Etre suprême, incompatible avec sa souveraine liberté qui fait le prix de sa Bonté, puisque sa Bonté, quand elle s'exerce est d'autant plus infinie qu'elle se détermine à faire du bien avec une infinie Liberté.

LIV. IL FAUT, dit Mr. Bayle, que l'Origénisme *soutienne qu'il a été impossible à Dieu* de conduire *les Créatures Libres à un bonheur éternel, sans qu'au préalable elles souffrissent les Miséres de cette vie, & puis pour un certain temps les Infernales.* 1° Les Origénistes, *dit-il*, pourroient alléguer que tout de même que les poissons ne peuvent vivre dans l'air, ni les hommes sous les eaux, les esprits ne sauroient vivre dans le paradis pendant qu'ils sont chargés de la crasse, que leur union avec la matière élementaire leur communique, qu'il faut donc les en purger dans les fournaises infernales, après quoi ils sont en état de vivre heureux dans les régions célestes. Mais si l'on recourroit à cette hypothèse, on ne feroit qu'adopter une partie de l'erreur des Manichéens; on sauveroit la bonté de Dieu aux dépens de sa puissance, on admettroit la matière comme un principe incréé, & si effentiellement mauvais que Dieu n'en pourroit rectifier les défauts.

De l'Origénisme au Mot. Article Origene note E.

Mr. Bayle reconnoit dans cette dernière hypothèse un avantage, c'est qu'elle *sauve la Bonté de Dieu*; mais il y reconnoit aussi un grand Inconvénient, c'est *qu'elle la sauve aux dépens de sa puissance.* Or cet Inconvénient tombe, sans faire cesser l'avantage dès qu'on suppose que Dieu, 1. a donné à chacune de ses Créatures intelligentes une Nature très-réelle, 2. qu'il conserve effectivement la Puissance de changer cette Nature, de lui être, s'il le trouve à propos, quelques-unes de ses perfections, de porter à un nouveau degré celles dont il l'a favorisée & de lui en donner encore de toutes nouvelles; 3. qu'il n'a pas accoûtumé d'en user ainsi, mais qu'aiant eu ses raisons, raisons dignes de son infinie sagesse, pour donner à ses Créatures la Nature qu'elles en ont reçue, il la leur laisse, sans y toucher immédiatement, comme si elle n'étoit pas entiérement l'Objet de sa Toute-Puissance; Il respecte, pour ainsi dire, son propre Ouvrage, il en laisse subsister le fond; & après avoir fait à ses Créatures le riche présent d'une éxistence très-réelle, il leur fait encore l'honneur de se conduire avec elles, comme avec des Etres réels, réellement libres & actifs, & non pas comme avec des Etres qu'il peut rendre passifs par sa Toute-Puissance. Si les hommes pécheurs étoient tels que les paroles qu'on vient de citer de Mr. *Bayle* le supposent, ce seroit très-certainement une grande Bonté en Dieu, d'employer tous les moiens qui pourroient les dégager de leur corruption, pour les mettre en état de jouïr d'une félicité très-pure. très-parfaite & sans aucunes bornes. Or la puissance de Dieu leur a donné une Nature très-réelle qui ne peut se corriger de sa corruption & des fatales habitudes, dans lesquelles on s'est volontairement affermi, qu'en passant par des amertumes très-vives & des efforts très-douloureux, à moins que Dieu ne détruise lui-même la Réalité qu'il leur a donnée, pour leur en conférer une toute autre.

Dieu peut dire à une Créature qui a voulu s'éloi-

ger de lui; quand elle pouvoit s'en approcher & s'y attacher. *Je ne laisse* : En lui parlant ainſi il ne lui fait point d'Injuſtice, il ne fait que l'abandonner au ſort qu'elle mérite; c'eſt uniquement ſa faute ſi elle n'a pas voulu le prévoir, & ſi en le prévoiant elle n'a pas voulu l'éviter. L'Origéniſte ajoûte à cela, Telle eſt pourtant la Bonté de Dieu, qu'après avoir fait ſentir à ſes Créatures ingrates & rebelles ce dont on ſe rend digne en le mépriſant, & après les avoir corrigées & puriſiées en le leur faiſant ſentir, il les mettra en poſſeſſion d'une félicité qui ne finira jamais.

Utilité de l'hypothèſe d'Origene Article Origene note E. Article V.

LV. *Il faut prendre garde*, continue Mr. Bayle, „ que ſi Origene pouvoit répondre aux objections des Manichéens, il ne s'en ſuivroit pas qu'on „ pourroit les réfoudre, a plus forte raiſon, par des „ Principes beaucoup meilleurs & plus orthodoxes „ que les ſiens. Car tout l'avantage qu'il peut trouver dans cette diſpute procéde des fauſſetés qui lui „ ſont particulieres, donnant d'un côté beaucoup d'étendue aux forces du franc arbitre & ſubſtituant de l'autre à l'éternité malheureuſe, qu'il ſupprime, „ une félicité éternelle. Le plus fort argument des „ Manichéens eſt fondé ſur l'hypothèſe que tous „ les hommes, à la reſerve de quelques-uns, ſeront „ damnés éternellement.

Théodore Parrhaſe ne donne pas la doctrine d'Origene comme vraie : Il ſe contente de la donner comme une hypothèſe, qui accordée, fait tomber, aux yeux de la Raiſon, les Objections des Manichéens. Or de deux choſes l'une, ou l'hypothèſe des Origéniſtes eſt vraie ou elle ne l'eſt pas. Si elle eſt vraie, les objections des Manichéens ſont réſolues; ſi elle ne l'eſt pas, il y en a donc une autre qui eſt la vraie & qui les réſoudroit encore mieux, car la vérité n'a-t-elle pas encore plus de force que l'erreur; Mais afin d'appliquer le vrai Syſtême aux Objections, & de les détruire par ce moien, il eſt peut-être néceſſaire (infinus Parrhaſe), d'avoir ſur le vrai Syſtême des Idées plus étendues que nous n'en avons aujourd'hui, & nous avons tout lieu de les eſpérer un jour.

Je me ſervirai d'une comparaiſon pour juſtifier le Raiſonnement de Parrhaſe. Figurés-vous que quelqu'un prétend que tous les phénoménes de la Nature ne ſont que des énigmes inéxplicables, qu'il n'eſt pas poſſible à l'eſprit humain de découvrir la cauſe d'aucun, & qu'il doit renoncer à cette eſpérance. Pour lui faire comprendre qu'il ſe trompe, & que l'eſprit humain n'eſt pas auſſi bouché à cet égard-là qu'il le prétend, on formera une Conjecture; On imaginera une Hypothèſe, on ſuppoſera quelques Principes dont l'aſſemblage & le jeu eſt viſiblement capable de produire des effets qu'il ſoutenoit inéxplicables. Là-deſſus l'Antiphyſicien demande *Exigez-vous bien aſſuré que l'effet que vous venés d'expliquer ait pour ſa Cauſe les Principes auxquels vous l'attribuez ?* Telles pourront-être les Circonſtances de ce Phénoméne, que pourrépondre ſincérement à cette Queſtion, on ſeroit obligé d'avouer que la Conjecture, qu'on a propoſée, ne va pas au-delà de la Vraiſemblance, & qu'on ne la donne que comme poſſible; Mais on ajoûtera en même temps que, ſi une conjecture qui n'eſt pas la vraie, ne laiſſe pas de faire évanouir l'énigme, a plus forte raiſon la Connoiſſance des vrais principes, quand on les aura découverts & diſtinctement connus, rendront tout de plein pié.

Tout ce qu'ajoûte Mr. Bayle ſe trouve ſans force après les Remarques que je viens de faire.

Nouvelles comparaiſon pour éclaircir Mr. Bayle en oppoſition avec lui-même article Origene note E.

LVI. IL CONTINUE de faire des comparaiſons capricuſes & de ramener la même objection quand il ajoute. " Dirés vous que ſous les meilleurs Monarques il y a & des cachots, & des tortures, & „ des gibets, & des bourreaux qui ſont ſouvent des „ éxécutions? On vous répondra aucune de toutes ces „ choſes n'auroit lieu, ſi ces Monarques avoient la „ force d'inſpirer à tout le monde une ferme réſolution de ſe comporter comme il faut. Quel moien „ de ſe tirer de ce labyrinthe, ſi Dieu diſpoſe de „ la matiére comme bon lui ſemble, & s'il eſt l'auteur libre des loix qui aſſujettiſſent l'homme aux „ maladics & aux déplaiſirs? On ſera donc obligé „ de dire pour le degager, qu'il ne fait pas tout ce „ qu'il veut, & que la matiére contient des ſemences de mal qui germent ou d'une maniére ou „ d'autre, bongré malgré qu'il en ait, & quelque „ combinaiſon, ou quelque tiſſu qu'il faſſe de corpuſcules. „ On a déja repondu à tout cela je n'y reviendrai pas, „ Ces raiſonnemens n'ont de force que dans la ſuppoſition que tout eſt paſſif en effet, & n'eſt actif qu'en apparence. *Origene Note E.*

Mr. Bayle pour faire ſentir l'inſuffiſance de l'hypothèſe d'Origene & ſon danger, emprunte les paroles de Mr. Saurin contre Mr. Jurieu. " Les Libertins qui perſevérent dans leur libertinage & dans „ leurs crimes juſqu'à la mort, peuvent à peu pres „ avoir, ſelon la Théologie d'Origene, les mêmes „ craintes & les mêmes eſpérances que les meilleurs „ Catholiques ont, ſelon la doctrine de leurs Prêtres „ & de leurs Moines.... L'Erreur d'Origene pourra „ inſpirer le mépris de la Répentance à quelques-uns, & celle des Sociniens pourra en retenir d'autres dans l'Impiété. Cependant l'une & l'autre „ eſt très-pernicieuſe; & c'eſt avoir un faux poids „ & une fauſſe meſure, & en une acception de perſonnes trop viſible, de dire que l'erreur d'Origene, „ quoi que dangereuſe, n'a rien d'Impie; mais que „ l'opinion Socinienne eſt l'Impiété Epicurienne. Si „ Origene avoit anéanti les Réprouvés après un long „ purgatoire, ſa Théologie ſeroit moins indulgente „ aux pécheurs impénitens que celle des Sociniens, „ qui les anéantiſſent ſans leur avoir fait ſouffrir aucune peine conſidérable; Mais le paradis qu'il leur promet au bout de leur enfer, & qui les rendra éternellement ſemblables aux Apotres, aux Martyrs, „ & aux plus grands Saints, eſt un puiſſant contrepoids contre la terreur d'un ſupplice, qui ſera place „ à des joies & à des félicités éternelles. *Article Origene Note B.*

Je remarque d'abord que ces réflexions n'ont point de force dans la bouche de Mr. Bayle; Il ſoûtient que la Réligion n'eſt point néceſſaire pour contenir les hommes dans leur devoir. Le point d'honneur d'un côté & les gibets de l'autre font des moiens ſuffiſans ſelon lui. A plus forte raiſon l'attente ſûre d'un état très-ſenſible & très-douloureux, dont la durée pourra être très-longue, l'attente d'un châtiment dont on ignore la durée & dont on ſait ſeulement que le dernier terme ſera d'autant plus éloigné, qu'on s'en ſera moins mis en peine afin de pécher avec plus de licence, à plus forte raiſon, dis-je, une telle attente ſuffira pour retenir une partie des hommes, c'eſt-à-dire, ceux d'entre eux qui en ſeront bien perſuadés; car viſiblement une telle attente eſt d'une tout autre force que la crainte d'un ſupplice de quelques heures.

Si l'Idée du Purgatoire à laquelle Mr. Bayle compare l'hypothèſe d'Origene, n'a pas dans l'Egliſe Romaine l'effet qu'elle devroit avoir, on en peut alléguer deux raiſons; la prémiére c'eſt qu'on eſpére de pouvoir s'en racheter par le moien des Indulgences, des Meſſes & des libéralités qu'on fait aux Eccléſiaſtiques. La ſeconde ſe tire de ce que ſes additions peu croiables en elles-mêmes, & d'autres de cette nature par leſquelles on modifie ce dogme, le font revoquer en doute. Concevons un homme qui perſuadé que ſa foi, ſa confiance en Dieu, ſa répentance, ſon éloignement pour le vice, ſon goût & ſon zéle pour la vertu le mettent en état de grace & en état d'obtenir miſéricorde de Dieu; mais perſuadé, en même temps, que la tiédeur de ſon zéle, ſa négligence, ſa molleſſe la lenteur de ſes progrès les écars enfin qui les interrompent, empêcheront qu'il ne parvienne à la poſſeſſion de Dieu & à la félicité de ſes enfans, ſans paſſer par des amertumes proportionées à ſes fautes, & ſans

& sans être obligé de dépouiller ce que ces habitudes ont de condamnable, dans des troubles, des regrets, des fraieurs, des efforts qui passent toute imagination ; Rien ne seroit plus naturel, ni plus conforme aux dispositions du cœur humain, qu'une vigilance continuelle, une attention sur soi-même des plus appliquées dans un homme persuadé de tout ce que je viens de dire. C'est donc moins, parce qu'on sait que des châtimens très-longs & très-douloureux prendront fin, que parce qu'on est peu persuadé de ces châtimens, que leur Idée a si peu d'effet.

Mr. Bayle a la charité de s'intéresser à la Vertu du Genre humain. & il craint pour elle s'il en éloigne la barrière de l'éternité des peines. Qui est ce qui mérita jamais mieux d'être mis au nombre de ceux *qui Cœnas simulant & Bacchanalia vivunt*. Tantôt il traite cette barriere d'inutile, parce, dit-il, que les hommes ne se conduisent point par Idées, mais uniquement par humeur. Tantôt, & presque toûjours, il affecte d'en rendre l'éxistence douteuse par son incompatibilité avec la Bonté de Dieu, par les soins qu'il se donne d'anéantir la Liberté, sans laquelle il n'y a point d'action punissable, & en général par tout ce qu'il dit pour dépouiller de toute créance & de toute autorité la Raison, sans le secours de laquelle on ne peut s'assûrer de la vérité d'aucun Dogme, ni du sens d'aucun passage ; car comme il le reconnoit lui-même, pour découvrir de quel côté est la vérité, il faut entrer dans les détails.

LVII. JE FERAI encore quelques réfléxions générales sur les Peines & sur leur durée, en supposant que je dispute sur ce sujet, avec un Pyrrhonien : Celui-ci, à son ordinaire & suivant une méthode dont il ne se départ point, & de laquelle il ne peut s'écarter sans s'éxposer d'abord, & par là même à se faire battre par ses propres armes ; celui-ci, dis-je, prétend qu'on n'a pas plus de raison pour croire les peines que pour les nier ; Que de côté & d'autre les argumens sont d'une force égale. Pour moi, au contraire, je soûtiens qu'il y a d'un côté des raisons très-fortes, & auxquelles tout homme qui cherche la Vérité de bonne foi, ne sauroit manquer de se rendre : En même temps je reconnois que ce sujet n'est pas entiérement éclairci ; mais j'ajoûte que les obscurités qui y restent ne doivent point ébranler la persuasion de ce qu'on y trouve de clair & de démontré.

Nouvelles réflexions sur la durée des peines

Oh voit bien que pour établir ce que je viens d'avancer, il faut éxaminer séparément les différentes parties de cette Question. Je prouverois donc par ordre les Vérités suivantes. 1. L'homme est Libre. 2. Il est capable de connoitre la différence de la Vertu d'avec le Vice, comme il est capable de discerner l'affirmation d'avec la négation, le cercle d'avec le Triangle, l'Ordre d'avec le dérangement, l'Utile d'avec le Nuisible. 3. Il est capable de se convaincre de la Beauté de la Vertu & de la Laideur du vice, de se convaincre que la Vertu perfectionne sa Nature humaine, & que le vice la deshonnore 4. Il est capable de se convaincre qu'il tient son éxistence, ses talens & ses forces d'un Maître suprême à qui il doit aussi se dévouer. 5. Il peut de même connoître que s'il s'applique à perfectionner la Nature qu'il en a reçûe, & à faire régner, par ce moien, sur la Terre autant qu'en lui est l'ordre & la félicité, il s'attirera l'approbation & la faveur de ce Souverain Maître, & qu'au contraire s'il lui arrive de vivre licencieusement, de mépriser la Raison, de corrompre les hommes par son éxemple, & de les faire souffrir par ses Injustices, il déplaira à ce grand Maître, & se rendra digne d'en éprouver la sévérité. 6. On peut de même s'assûrer que l'Etre suprême, & très-parfait, ne peut s'oublier & se conduire d'une maniére qui ne soit pas digne de lui. Il est digne de sa bonté *de se laisser trouver* par ceux qui le cherchent. Il est digne de sa sagesse, digne du cas qu'il fait de ses Loix très-saintes, & de l'amour qu'il a essentiellement pour l'ordre, de ne laisser pas impunie l'Audace & l'Impértinence de ceux qui, sans respect pour lui, & sans faire usage de ses dons, abusent au contraire de ses graces pour remplir la Terre de désordres, de troubles, & de gémissemens. 7. L'ame est une Substance distinûte de l'étendue, à laquelle par conséquent la dissolution du Corps ne donne aucune atteinte. 8. Abandonnée, après ce qu'on appelle la Mort, à elle-même, ce sera une nécessité qu'elle sente toute sa foiblesse, tout son vuide, toute son indigence, & que connoissant par où elle se sera attirée elle-même ce triste sort, elle devienne la proie des reproches les plus justes & les plus vifs, & des ennuis les plus accablans.

Quand j'aurai prouvé toutes ces vérités à un homme qui n'affectera pas de se dérober à l'évidence, en opposant, sans doute, de vaines chicanes à tout ce qu'on lui dira, (c'est le cas ou je suppose mes Lecteurs) je prierai cet homme raisonnable & de bonne foi d'être Juge entre le Pyrrhonien & moi, & de décider s'il n'est pas vrai qu'à des *Raisons* d'une lumiére *évidente* le Pyrrhonien n'oppose que des *Obscurités*.

Un Pyrrhonien, par éxemple, me demandera si la Justice de Dieu éxige nécessairement que la durée des peines n'ait jamais un dernier terme pour qui que ce soit ? Il pourra encore me demander une éxplication distincte de ce en quoi elles consistent. Il demandera de même ce qu'elles seront pour l'Ame d'un enfant qui aura quitté son corps après y avoir vécu un petit nombre d'années, pendant lesquelles elle aura déja donné diverses marques d'Intempérance & de Malice ? On pourra étendre cette derniere Question sur un grand nombre d'adultes, qui, par un effet, de leur tempérament, ou par celui d'une Education négligée, dont ils ne sont pas responsables, passent leur vie entiére sans avoir plus de Lumiére & plus de force de Raison que de jeunes enfans. On s'informera du sort des peuples qui n'ont point été éclairés par des révélations, & en particulier du sort de ceux qui réduits à la nécessité de s'occuper d'un travail grossier, s'abandonnent sans éxamen à des Prêtres ignorans & superstitieux. On voudra savoir quel a été le sort des Génies qui se sont distingués par leur Etude & leurs Lumiéres, & par leur application à la vertu, mais qui ne l'ont point portée au point où les Chrétiens sont parvenus. Un Pyrrhonien enfin opiniâtre & malicieux se fera un plaisir de rassembler tout ce que les Théologiens de différentes Communions, & quelques fois de la même Communion, ont hazardé de conjecturer sur ce sujet : Il demandera qu'on lui mette tout cela dans un plein jour, & que l'on concilie tous ces sentimens opposés ; Il argumentera contre moi, en prenant pour Principe ce qu'il trouvera de plus difficile à soûtenir, & de plus embarrassant pour la Raison, dans ces différentes hypothéses.

A toutes ces demandes je répondrai, en gros 1. qu'il ne s'ensuit point qu'on ne puisse rien sçavoir avec certitude sur un sujet, parce qu'on ne l'a pas épuisé, & qu'on n'est pas en état de connoître parfaitement tout ce qu'il renferme : J'ai déja assés fait voir à quel point les Pyrrhoniens sont déraisonnables, quand il emploient, pour s'autoriser dans leur incertitude, des argumens qui vont là, & qu'on peut détruire par cette réponse.

Je remarquerois *après cela* ; qu'il ne faut pas s'étonner de l'obscurité qu'on trouve encore sur ce sujet ; Les Causes en sont manifestes 1. Nous avons trop d'habitudes avec le péché, & nous nous sommes trop familiarisés avec lui, soit par nos propres fautes, soit par les Exemples continuels que nous en voions dans les autres, & sur tout dans des personnes avec qui nous avons de grandes liaisons & qui nous sont chéres par bien des endroits ; l'Idée, dis-je, de la turpitude du peché se trouve trop

affoiblie dans nôtre eſprit, pour ſentir au juſte tout ce qu'il mérite de châtimens. 2. Nous ne ſommes point non plus en état de faire d'exactes combinaiſons entre les preuves que Dieu donne de ſa Patience, & de ſa Miſéricorde, & les peines dont-il convient qu'il puiſſe la négligence & le mépris de ſes ſaintes Loix. Nous comprenons très-clairement que l'une de ces maniéres d'agir n'eſt pas incompatible avec l'autre & que la longue attente de Dieu & ſes tendres invitations devront attirer de plus ſevéres châtimens ſur ceux qui n'auront pas daigné y répondre. En gros nous comprenons cela très-clairement, mais le détail nous embarraſſe. 3. Pour ce détail il faudroit connoitre diſtinctement la capacité de chaque perſonne, les occaſions qu'elle a eues de s'éclairer, la maniére dont elle y a répondu, les ſecours dont elle a été favoriſée, la maniére dont elle en a profité : Ce ſont là des détails qui ne peuvent être connus qu'à celui à qui tout eſt préſent & qui pénétre tous les replis du cœur. 4. L'oeconomie. C'eſt-à-dire, l'état de toutes les ames ſéparées de leurs Corps, & les différentes maniéres dont Dieu en uſera avec elles, ſuivant les différentes ſituations où elles ſe ſeront trouvées ; Le détail encore de tout cela ne peut-être qu'un vaſte champ de conjectures très-incertaines, & celui qui auroit été aſſés heureux pour ſaiſir la véritable, n'en ſeroit pourtant pas aſſuré ; Mais, comme je l'ai déja dit, pour ne ſavoir pas tout, il ne s'en ſuit pas qu'on n'ait aucune connoiſſance ſûre. 5. Soit qu'on ſe tienne attentif aux lumiéres dont la Raiſon nous éclaire ; ſoit qu'on y joigne celles par leſquelles la Révélation les fortifie, & celles enfin qu'elle y ajoûte, on trouvera conſtamment & manifeſtement que les vérités dont la connoiſſance nous eſt la plus néceſſaire, ſont préciſément les plus faciles à découvrir, pendant que nous n'arrivons qu'avec beaucoup de peine à celles qui n'ont d'autre uſage que de ſatisfaire nôtre curioſité. Nous pouvons aiſément venir à bout de ſavoir ſur le ſort de l'ame, après la ſéparation du Corps, ce qu'il eſt néceſſaire que nous ſachions pour nous conduire ſagement & heureuſement. La Révélation même ne va pas plus loin ; Jeſus Chriſt & ſes Apotres, font allés à l'eſſentiel & s'y ſont bornés. D'un côté nous n'avons que faire de nous embarraſſer de la Deſtinée des autres ; d'un autre nous ne ſaurions donner trop d'attention à la nôtre ; Ne partageons donc point cette attention en la répendant ſur ce qui ne nous regarde pas : Nous ne ſommes point appellés à être les juges des autres, & nous ne ſerons point conſultés ſur la ſentence qui décidera de leur ſort ; Nous n'avons que faire de nous travailler à la régler, ni à la prévoir. Dieu nous a expreſſément déclaré ce que ſa grace nous met en droit d'eſpérer & ce que nous avons ſujet de craindre de ſa ſévérité ſi nous vivons dans l'impénitence. Après des déclarations ſi expreſſes, après des avertiſſemens ſi clairs, après le don de Jeſus Chriſt, après de ſi grands entaſſemens de preuves, après tant de graces extérieures, après tant de ſecours intérieurs inutilement préſentés, & après tant de ſincéres & de tendres ſollicitations, de qui pourrions nous nous plaindre que de nous mêmes, ſi Dieu nous abandonne pour jamais, à faire nous mêmes nôtre deſtinée par nos reproches & nos ennuis ? Sur tout que n'ont point ſujet de craindre, ceux qui dans la préſomption que leurs peines prendront fin, s'abandonnent à leur déſirs ſans ſe contraindre & en vertu de quoi ſe diſpenſeroient-ils d'interpréter, ſuivant toute l'étendûe de la lettre, les déclarations de Dieu ſur les châtimens qu'il deſtine aux pécheurs impénitens & obſtinés ceux d'entreux qui ſont aſſés ingrats & aſſés inſenſés pour dire, " puis qu'on " peut eſpérer un dernier terme aux châ-" mens que Dieu fera tomber ſur ceux qui auront " mépriſé ſes Loix, quelque douloureux & quel-" que longs que ces châtimens puiſſent être, mes " fantaiſies me ſont trop chéres pour en faire un ſa-" crifice à cette crainte non plus qu'au reſpect & à " la reconnoiſſance que je dois à Dieu mon Crea-" teur & mon Bien faiteur. Si en l'offençant & en " perſévérant dans l'Impénitence comme je fais " réſolu de faire, on s'attiroit une miſére éternelle, " Oh pour lors je me contraindrois & je me trouve-" rois forcé à prendre un autre parti ; mais puis " qu'il eſt aſſés Bon pour me relever un pardon " éternel, je ne veux point me gêner pour lui plai-" re. Il faute aux yeux que quiconque abuſe de l'hypothéſe Origéniſte pour pécher avec plus de licence, ſe met dans le cas de n'en point profiter, & de ſe voir, pour ſon malheur éternel, une éxception à la Régle & à l'Hypothéſe, quand même elle ſeroit vraie pour un grand nombre de pécheurs.

LV. Il y a bien de la différence entre dire que la raiſon qui a déterminé l'Etre ſuprême à vouloir qu'il y eut du Mal dans le monde, c'eſt qu'il a compris que ce mal ſerviroit à relever le prix du Bien, & dire que l'Etre ſuprême aiant trouvé à propos de former des Créatures libres & actives, quand même il a prévû qu'elles pourtoient abuſer de leur Liberté & s'attirer par là des maux, il n'a pas pour cela renoncé au deſſein d'en créer ; car il n'étoit point obligé de renoncer à ce deſſein, & ſi elles ſe rendent malheureuſes c'eſt leur faute, c'eſt à elles-mêmes qu'elles doivent s'en prendre, & il ne veut aimer que celles qui veulent concourir à leur Deſtination. Après cela on peut bien ajoûter que ces Maux, dont il n'a pas ordonné la naiſſance, comme des Moiens néceſſaires pour arriver à des Buts qu'il ſe propoſoit, ont auſſi leurs uſages ; Et que ſi quelques-unes de ſes Créatures, quelques-uns des hommes, par éxemple, ſouffrent des fautes d'autrui, & que d'ailleurs ils s'appliquent à leurs Devoirs, Dieu ſaura bien les dédommager, & faire ſervir les déſagrémens mêmes, par où ils auront paſſé, à relever les douceurs dont il les fera jouir ; ce ſeront au moins des douceurs d'un genre différent, & ce parallèle leur donnera une pointe qu'elles n'auroient pas euë ſans cela. *En quel ſens l'état eſt entré dans le plan de Dieu.*

Ce qu'on vient de lire peut ſervir de réponſe à ce que Mr. Bayle dit dans l'Article des Pauliciens, Note E. *Peut on rien voir de plus monſtrueux que cette doctrine qui ſuppoſe qu'il a fallu que Dieu produiſît le mal, parce qu'autrement il n'auroit pû nous communiquer, ni la ſageſſe, ni la vertu, ni le ſentiment du bien ? Il faut au contraire ſoutenir que l'homme n'a été ſujet au ſentiment du mal que parce qu'il avoit renoncé à la Vertu & à la ſageſſe.*

Après cela Mr. Bayle emploie une page entiére pour prouver qu'on peut avoir des ſentimens très-agréables, ſans avoir paſſé par des ſentimens douloureux.

On diroit qu'il n'eſt pas poſſible de juſtifier la Providence ni de parer à la néceſſité de reconnoitre deux principes, qu'en faiſant des ſuppoſitions abſurdes. Mr. Bayle triomphe de ces ſuppoſitions, & il paroit s'étendre à les combattre afin d'accoûtumer ſon Lecteur, à tomber d'accord de ce qu'il dit, & par ce moien à ſe rendre, lorſque d'un ton de confiance, il allégue tout ce qu'il peut imaginer pour affoiblir les Réponſes les plus ſolides.

A ce qu'on dit ordinairement que l'homme s'eſt perdu par ſa propre faute, Mr. Bayle replique ; *L'Ouvage d'un Etre infiniment ſaint & infiniment puiſſant, ne doit-il pas être bon, pent-il être que bon ?*

Il n'y avoit *nulle néceſſité* qu'il fut ſouverainement bon, *immuablement bon.*

Quand Mr. Bayle ajoûte dans la ſuite, *que le pouvoir de déſobéir étoit déja en lui-même un défaut, étoit déja un mal*, lui étoit-il difficile de s'appercevoir que cette inſtance renfermoit un Sophiſme d'équivoque : Il éxprime en termes poſitifs la puiſſance d'errer, & la puiſſance de pécher, qui ne ſont que des négations. Avoit fait l'homme capable d'errer & de pécher, c'eſt ne lui avoir pas donné

né des Lumiéres au-deſſus de toute inadvertance, ni une Fermeté au-deſſus de tout relâchement. Tout ce que l'homme a reçû de ſon Créateur eſt réel & bon, attention, fermére &c. Il auroit pu les donner dans un plus grand dégré; il ne l'a pas fait, il n'y étoit pas obligé, c'eſt pure négation; Les dégrés accordés étoient ſuffiſans, ſi l'homme avoit voulu s'en bien ſervir, s'il ne l'a pas voulu, c'eſt ſa faute, & elle ne peut-être imputée à Dieu qui lui avoit donné la force de le vouloir.

Il eſt plus utile qu'on penſe, dit Mr. Bayle *d'humilier la Raiſon . . . . . Cela apprend que la voie des Sociniens eſt une voie d'égaremens* (C'eſt là le paſſe-port ordinaire de Mr. Bayle, moïennant lequel il ſe trouve en état de débiter ſans riſque tout ce qu'il a imaginé d'Objections contre les véritez de la Réligion) *Il ne faut combattre les Manichéens que par l'Ecriture*, ajoute-t-il.

Peut on ſe perſuader qu'un homme qui avoit autant d'eſprit que Mr. Bayle, éxprimât ſincérement ſa penſée, dans ces paroles, après ce qu'il a dit dans cet Article des *Pauliciens* pour renverſer toute l'autorité de l'Ecriture. Prémiérement, il reconnoit qu'il ne ſuffit pas de répondre à une Objection, il faut de plus renverſer toutes les repliques d'un Antagoniſte, & le réduire ou à ſe taire, ou à ne pouvoir plus rien dire qui ſoit raiſonnable, ſans quoi on ne fort pas du Combat victorieux. Or cela poſé, qu'on ſe repréſente un Chrétien qui dit à un Manichéen, 1. *Dieu eſt un Etre très-ſaint, Donc il n'eſt pas l'Auteur du mal.* 2. *Le Mal n'eſt point l'effet d'un Principe éternel eſſentiellement mauvais, car il n'y en a point de tel.* D'où ſavés vous cela, diroit le Manichéen ? *De l'Ecriture ſainte, répondroit le Chrétien.* Et ne voiés vous pas, diroit le Manichéen, que vous prenés pour Divin un Livre qui n'eſt rien moins que tel ? Alléguez tout ce qu'il vous plaira pour eſtaier d'en prouver la Divinité. Il n'y a aucune propoſition qui ne céde en évidence à celle-ci, que *Dieu n'eſt pas l'Auteur du péché.* Or il n'y a pas moien de ne faire pas le Bon Principe Auteur du péché, à moins qu'on ne reconnoiſſe un Principe Mauvais & collateral qui en ſoit la Cauſe. Votre Ecriture ſainte rejette ce Principe, elle eſt donc combattue par une Objection plus forte que tous les Argumens imaginables qu'on pourroit alléguer en ſa faveur. On voit donc que Mr. Bayle abandonne aux Inſultes des Manichéens le Livre, qui, ſelon lui, eſt le ſeul qui peut nous procurer quelque Certitude; Car dès qu'une Objection, plus forte qu'aucun autre argument, combat & ruine le grand principe de ce Livre, il n'y a plus qu'un Enthouſiaſme aveugle & opiniatre qui puiſſe y faire adhérer nôtre Eſprit.

Comparaiſons nou exactes. Article Pauliciens Note E.

„ LXI. VOILA deux Princes, dit Mr. Bayle, „ dont l'un laiſſe tomber ſes Sujets dans la miſére, „ afin de les en rirer quand ils y auront aſſés croupi „ & l'autre les conſerve roûjours dans un état de proſ- „ périté. Celui-ci n'eſt-il pas meilleur, n'eſt il pas „ même plus miſéricordieux que l'autre ? Ceux qui „ enſeignent la conception immaculée de la ſainte „ Vierge, prouvent démonſtrativement que Dieu „ déploia ſur elle ſa miſéricorde, & le bénéfice de „ la redemption, plus que ſur les autres hommes. Il „ ne faut pas être Métaphyſicien pour ſavoir cela : „ Un Villageois connoit clairement que c'eſt une „ plus grande bonté d'empêcher, qu'un homme ne „ tombe dans une foſſe, que de l'y laiſſer tomber, „ & de l'en tirer au bout d'une heure, & qu'il vaut „ mieux empêcher qu'un Aſſaſſin ne tue perſonne, „ que de le faire rouër après les meurtres qu'on „ lui a laiſſé commettre.

Les Païens étoient accoutumés, dès leur enfance à regarder leurs Dieux comme des eſpéces d'hommes; à la vérité incomparablement plus puiſſans, & plus heureux, que nous; Mais qui ne laiſſoient pas de tirer une partie de leur Félicité, & preſque toute leur Gloire, des hommages que leur rendoient les hommes, & du bon ordre qu'ils faiſoient régner ſur la Terre, l'objet de leur Domination & le Centre auquel ſe rapportoient toutes les utilités des autres parties de l'Univers. Il ne faut donc pas s'étonner que préoccus de ces fauſſes Idées, ils ſe ſoient trouvés embarraſſés par le mélange du Bien & du Mal, & par des difficultés ſemblables à celles que Mr. Bayle vient d'aléguer, & qu'il repéte à tout coup. Leurs Dieux n'étoient ſupériturs en excellence aux autres Souverains qu'en dégrés ſeulement, puiſque ceux-ci pouvoient parvenir à leur être aſſociés dans le Gouvernement du Monde. Or les Princes ſont dans l'obligation de ne rien négliger de tout ce qui peut rendre leurs ſujets heureux. Mais nous ſavons que la ſouveraine Liberté de Dieu, proportionnée à ſon Elévation ſuprême, l'affranchit d'une telle obligation, & que ſa Bonté eſt toûjours infinie par les biens infinis qu'il offre à ceux qui en voudront profiter.

„ Il eſt de l'eſſence d'un Bienfaiteur, dit Mr. *Ibidem* „ Bayle, de n'épargner rien, pour faire que ſes bien- „ faits rendent heureuſe la perſonne qu'il en honnore. „ S'il pouvoit lui conſérer la ſcience de s'en bien „ ſervir, & qu'il la lui refuſât, il ſoutiendroit mal „ le caractére de bienfaiteur; Il ne le ſoûtiendroit „ pas mieux, ſi pouvant faire que ſon patient n'abuſât „ pas des bienfaits, il ne l'en empêchoit, pas en le „ guériſſant de ſes mauvaiſes inclinations.

Je reconnois que porter ſes ſoins favorables juſques au point que Mr. Bayle le ſuppoſe, c'eſt agir en Bienfaiteur. Mais j'ajoûte auſſi que ſans aller juſques là, on ne laiſſe pas de mériter ce titre quand on met en état celui à qui on ne doit rien de ſe procurer, s'il le veut, une félicité parfaite.

„ Il n'y a point de bonne Mére, continue Mr. *Ibidem* „ Bayle, qui aïant permis à ſes filles d'aller au Bal ne „ revoquât cette permiſſion, ſi elle étoit aſſurée „ qu'elles y fuccomberoient à la fleurette, & qu'el- „ les y laiſſeroient leur virginité ; & toute mére „ qui ſachant certainement que cela ne manqueroit „ point d'arriver, les laiſſeroit aller au Bal après „ s'être contentée de les éxhorter à la ſageſſe & de „ les menacer de ſa diſgrace ſi elles revenoient fem- „ mes, s'attireroit pour le moins le juſte blâme de „ n'avoir aimé ni ſes filles, ni la chaſteté. Elle au- „ roit beau dire pour ſa juſtification, qu'elle n'a- „ voit point voulu donner quelque atteinte à la li- „ berté de ſes filles, ni leur témoigner de la défian- „ ce : On lui répondroit que ce grand ménagement „ étoit fort mal entendu, & ſentoit pluſôt une „ marâtre irritée qu'une mére, & qu'il auroit mieux „ valu garder à vûe ſes filles, que de leur donner „ ſi mal à propos un tel privilége de liberté, & de „ telles marques de confiance. Nôtre raiſon nous con- *Ibidem Note E.* „ vainc d'une maniére très-évidente qu'une mére „ qui laiſſeroit aller ſes Filles au bal, lorſqu'elle „ ſauroit très-certainement qu'elles y courroient „ grand riſque par rapport à leur honneur, rémoi- „ gneroit qu'elle n'aime ni ſes filles, ni la chaſteté : „ & ſi l'on ſuppoſe qu'elle a un préſervatif infaillible „ contre toutes les tentations, & qu'elle ne le donne „ point à ſes filles, en les envoiant au bal, on con- „ noit avec la dernière évidence qu'elle eſt coupable, „ & qu'elle ſe ſoucie peu que ſes filles gardent „ leur virginité. Pouſſons la comparaiſon, un peu plus „ loin. Si cette Mére alloit à ce bal, & ſi par une „ fenêtre, elle voioit & elle entendoit l'une de ſes „ filles ſe défendant foiblement, dans le coin d'un „ Cabinet, contre les demandes d'un jeune Galant; „ ſi lors même qu'elle verroit que ſa fille n'auroit „ plus qu'un pas à faire, pour acquieſcer aux déſirs „ du tentateur, elle n'alloit pas la ſecourir & la „ délivrer du piége, ne diroit-on pas avec raiſon qu'elle „ agiroit comme une cruelle marâtre & qu'elle ſeroit „ bien capable de vendre l'honneur de ſa propre fille ?

Ces Comparaiſons ont le même défaut que les autres auxquelles on vient de répondre. Elles mettent

en parallèle une Mère qui a à répondre à Dieu & aux hommes de la Vertu de ſa fille, avec l'Etre ſuprême qui ne doit rien à perſonne, & qui aiant voulu faire des Etres libres & actifs a raiſon de trouver indignes de ſes faveurs ceux qui ne veulent pas faire un bon uſage des Facultés qu'il leur a données, & qui enfin, pour prévenir les malheurs de ceux qui s'en attirent volontairement, ne veut pas anéantir la Liberté & priver ceux qui en uſent bien, des ſuites infiniment glorieuſes & délicieuſes de ce bon uſage. Je laiſſe à part le choix que Mr. Bayle fait d'une Comparaiſon & d'un Tableau qui ſaiſit l'Imagination, & ne la laiſſe pas en liberté de raiſonner.

Du but de Dieu en donnant la Liberté. Ibidem. Note E.

„ LX. CEUX qui diſent, ſi on veut croire Mr. Bayle, qu'il a fallu qu'il y eut des Etres libres, afin que „ Dieu fut aimé d'un amour de choix, ſentent bien „ dans leurs Conſciences que cette hypothèſe ne contente pas la raiſon : Car quand on prévoit que ces „ Etres libres choiſiront non pas le parti de l'amour „ de Dieu, mais le parti du péché, on voit bien que „ la fin que l'on ſe ſeroit propoſée s'évanouit, & „ qu'ainſi il n'eſt nullement néceſſaire de conſerver „ le franc arbitre.

Le Deſſein de Dieu en donnant la Liberté a été de faire que des Etres tirés du Néant puſſent travailler à leur propre perfection, & que ceux qui voudroient y travailler, réuſſiſſent & parviniſſent au Bonheur : Or ce But qu'il s'eſt propoſé, il l'obtient.

Ibidem. Note M.

„ Ou Dieu a donné aux hommes, dit Mr. Bayle, le franc arbitre par un effet de ſa bonté, ou „ ſans aucune bonté. Vous ne pouvés dire que ce „ ne ſoit ſans nulle bonté : Vous dites donc que „ c'eſt avec beaucoup de bonté; mais il réſulte de „ là néceſſairement qu'il a dû les en dépouiller à quel „ prix que ce fut, plutôt que d'attendre qu'ils y „ trouvaſſent leur damnation éternelle par la production du péché, monſtre qu'il abhorre eſſentiellement : Et s'il a eu la patience de leur laiſſer entre les mains un ſi funeſte préſent, juſques à ce „ que le mal fut arrivé, c'eſt un ſigne ou que ſa „ bonté étoit changée, avant même qu'ils fuſſent „ ſortis du bon chemin, ce que vous n'oſeriés dire, „ ou que le franc arbitre ne leur avoit point été donné „ par un effet de bonté.

Dieu par un effet de ſa *Liberté* a formé des Etres Libres & actifs; par un effet de ſa *Bonté*, il veut ſe donner lui-même pour récompenſe à ceux qui le choiſiront, & le préſéreront à tout. Quant à ceux qui n'en veulent rien faire, il les abandonne par *Juſtice* au fort qu'il leur plaît de choiſir.

Ibidem.

„ Un fils qui verroit ſon Pére, continue Mr. „ Bayle, tout diſpoſé à ſe jetter par la fenêtre, ſoit „ dans un accès de phrénéſie, ſoit dans le moment „ d'un furieux chagrin, ſeroit fort bien de l'enchaîner, s'il ne pouvoit le retenir autrement.

Dieu n'a que faire d'uſer de ſa Toute puiſſance pour retenir un phrénétique, pour lui empêcher de jurer, par exemple, de frapper, de tuer : Dans cet état là un homme ne ſe rend point coupable; Mais quand un homme, maître de lui-même, en état de raiſonner & de choiſir, prend volontairement le mauvais parti, Dieu n'eſt point obligé de l'en empêcher.

Comparaiſons réfléchies. Ibidem.

LXI VOICI encore une comparaiſon de Mr. Bayle. " Si une Reine, dit-il, tomboit dans l'eau, „ le prémier laquais qui l'en pourroit retirer en l'embraſſant, ou en la prenant par les cheveux, dit-il „ lui en arracher plus de la moitié, ſeroit fort bien „ d'en uſer ainſi; elle n'auroit garde de ſe plaindre „ qu'il lui eut manqué de reſpect. Et quelle éxcuſe plus vaine pourroit-on jamais alléguer, de ce „ qu'on auroit ſouffert qu'une Dame bien ajuſtée „ tombât dans un Précipice, que de dire qu'il auroit fallu pour la retenir, mettre en déſordre ſes „ rubans & ſa coëffure.

„ Vous concevés Dieu comme le Pére des hommes, & vous dites néanmoins qu'il aime mieux leur „ éviter le court & petit chagrin de les contraindre „ à renoncer à une converſation agréable où ils étoient prêts d'abuſer de leur liberté, que de leur épargner la damnation éternelle qu'ils en courent „ par l'abus de leur franc arbitre. Où trouvés „ vous de telles idées de la bonté paternelle ? Ménager le franc arbitre, s'abſtenir ſoigneuſement de „ de gêner l'inclination d'un homme qui va perdre „ pour jamais ſon innocence, & ſe damner éternellement, vous appellés cela une obſervation légitime des priviléges de la liberté ?

Quand Mr. Bayle raiſonne ainſi, il prend viſiblement le change. On ne dit point que quand Dieu voit les hommes prêts à tomber dans le péché, & qu'il ne les en empêche pas par ſa Toute-Puiſſance, c'eſt par un eſpéce de *reſpectueux ménagement* pour leur Liberté, comme ſi, en y touchant, il craignoit de leur donner un ſujet de plainte. Mais on dit qu'il ne trouve pas à propos de venir par ſa Toute-Puiſſance, au ſecours de ceux à qui il plaît de ſuccomber, lors qu'il ne tient qu'à eux de lui plaire, & d'obtenir, par une glorieuſe victoire ſur les tentations, ſon eſtime & ſes ſuites d'un prix immenſe. C'eſt à ces conditions qu'il veut rendre heureuſes ſes Créatures.

En vain l'on ajoûte, *qu'il en couteroit ſi peu à Dieu de rendre les hommes impeccables;* Car on ſait bien que ce n'eſt pas pour s'épargner des efforts & des fatigues, qu'il ne les rend pas dès les prémiers momens de leur naiſſance égaux aux Anges les plus parfaits. Pourquoi ſe plaire à inventer des Cauſes imaginaires, & fonder ſur ces Cauſes prétendues des Objections qu'il eſt ſi facile de détruire : Je m'en tiens aux réponſes que j'ai répétées tant de fois.

Ibidem.

„ Diront-ils pour leur derniére reſſource, continue Mr. Bayle, que Dieu ne doit rien à la „ Créature & qu'il n'a pas été obligé de lui fournir „ une grace néceſſitante, ou infaillible ? Mais pourquoi donc diſoient ils tantôt qu'il a dû avoir des „ ménagemens pour la Liberté humaine ? S'il a dû „ conſerver à l'homme cette prérogative, & s'abſtenir d'y toucher, il doit donc quelque choſe à ſon „ propre Ouvrage.

Cela s'appelle *Inſiſter* pour faire durer la Diſpute & fatiguer un Répondant à force de lui faire répéter qu'on abandonne l'état de la Queſtion & la vraie réponſe. Dieu ne laiſſe pas l'homme Libre par un ménagement qu'il doive à la Liberté. Mais il ne détruit pas la Liberté prête à mal faire, parce qu'il veut être aimé par choix; & qu'il ne fait pas gré qu'on le ſerve autrement. Il ne deſtine la félicité qu'à une telle obéïſſance.

Ibidem.

„ Mais laiſſant-là cette Inſtance, dit Mr. Bayle, „ *ad hominem*, ne peut on pas leur répondre que „ s'il ne doit rien à la Créature, il ſe doit tout à „ lui-même, & qu'il ne peut agir contre ſont Eſſence. Or il eſt de l'eſſence d'une ſainteté & „ d'une bonté infinie & qui peut tout de ne point ſouffrir l'introduction du mal moral & du mal „ Phyſique.

C'eſt ce que je défie de prouver; Car il eſt bien de l'eſſence d'un Etre ſage, juſte, bon, ſaint, de ne créer pas un Etre capable de Connoiſſance & de Choix, dans la néceſſité de pécher & de ſe damner; Mais il n'eſt point de l'eſſence d'un tel Créateur de ne pas former des Etres qui ſoient Arbitres de leur Deſtinée. Le Créateur eſt infiniment Libre; & dès là qu'il ne fait aucun tort à ſa Créature, & que ſi elle prend le parti des Maux, c'eſt à elle qu'elle doit les imputer, elle auroit grand tort de dire à *celui qui l'a formée; pourquoi m'as tu ainſi fait.*

Ibidem.

C'eſt bien dit, (avoue Mr. Bayle) *& voilà comme il falloit ſe fixer.*

Que ne ne s'y fixe-t-il donc lui-même, au lieu de répéter en cent endroits des Objections contraires à ce point fixe. Dira-t-il *Je m'y tiens & m'y veux tenir, pourvû que vous conveniés que la Raiſon n'en*

eſt

ost pas satisfaite, que la Foi seule en comprend la force & que ce principe enfin ne répond point aux yeux de la Raison les Difficultés. C'eſt ce que je ne lui accorde pas, & j'eſpère que mon Lecteur trouvera les difficultés levées s'il fait attention à ce que je viens de répondre.

Mr. Bayle mal-interprété

LXII On s'eſt plaint à Mr. Bayle même du ſoin qu'il s'eſt donné d'étaler dans ſon Dictionnaire tant d'Objections contre les Vérités les plus capitales de la Réligion. Il les a multipliées dans la *ſeconde* Edition, ou du moins il les a plus ſouvent répétées que dans la *première*, & préſentées ſous un plus grand nombres de faces. A cette Objection qu'il étoit ſi naturel de lui faire, il a répondu trois choſes; Premiérement qu'il fait un Dictionnaire Hiſtorique, 2. qu'il s'acquire du Devoir d'un fidéle Rapporteur, 3. qu'il veut faire ſentir la néceſſité & l'utilité de s'en tenir à la Révélation. Mais 1. il rempliſſoit ſuffiſamment les Devoirs d'un Hiſtorien, & & à plus forte raiſon les engagemens d'un Auteur de Dictionnaire Hiſtorique, en diſant que les *Manichéens*, les *Marcionites*, les *Pauliciens* &c. troublés à la vuë du Mal mêlé parmi le Bien, avoient imaginé deux Principes Eternels. 2. Pourquoi a-t-il choiſi ſur tout le Pyrrhoniſme & le Manichéiſme, pour exercer ſur cette Matiére le prétendu Office d'un Rapporteur, dont-il n'y a que les Libertins qui lui ſachent gré? 3. Quel Rapporteur s'eſt jamais fait une obligation de redire cent fois la même choſe, & de la répéter à toutes les Audiences? Enfin il ſuffiſoit de dire *Nous ne ſommes point en droit de nous plaindre de nôtre Créateur; Car ſi nous voulons profiter de ſes leçons, de ſes invitations & de ſes ſecours, nous arriverons à la Félicité ſuprême.*

Je continuerai à parcourir c'eſt Article des *Pauliciens* au hazard de tomber moi-même dans des répétitions. Je les éviterai pourtant ſur la Préſcience, parce, que j'y ai déja répondu.

Réfutation du Manichéiſme. Article Pauliciens Note F.

„ LXIII. VOUS comprendrés, dit Mr. Bayle, „ que vous ne féres que paſſer d'un Manichéiſme „ moins raiſonnable à un Manichéiſme plus raiſonna„ ble; Car ſi vous éxaminés vôtre ſyſtême avec at„ tention, vous reconnoitrés qu'auſſi bien que moi „ vous admettés deux principes, l'un du bien, l'au„ tre du mal; mais au lieu de les placer comme je „ fais, dans deux ſujets, vous les combinés enſemble „ dans une ſeule & même ſubſtance, ce qui eſt monſ„ trueux & impoſſible. Le principe unique que vous „ admettés a voulu de toute éternité, ſelon vous, „ que l'homme péchât, & que le prémier péché fut une „ choſe contagieuſe, qu'elle produiſit ſans fin & „ ſans ceſſe tous les crimes imaginables ſur toute „ la face de la terre; enfuite dequoi il a préparé au „ genre humain dans cette vie, tous les malheurs „ qui ſe peuvent concevoir, la peſte, la guerre, „ la famine, la douleur, le chagrin, &, après cette „ vie, un Enfer où preſque tous les hommes ſe„ ront éternellemmt tourmentés d'une maniére qui „ fait dreſſer les cheveux quand on en lit les deſ„ criptions. Si un tel principe eſt d'ailleurs par„ faitement bon, & s'il aime infiniment la félicité „ de ſes Créatures, ne faut il pas reconnoitre que „ le même Dieu eſt tout à la fois parfaitement bon, „ & parfaitement mauvais, & qu'il n'aime pas moins „ le vice que la vertu? Or n'eſt-il pas plus raiſon„ nable de partager ces qualités oppoſées, & de „ donner tout le bien à un principe, & tout le mal „ à l'autre principe. L'Hiſtoire humaine ne prou„ vera rien au deſavantage du bon principe. Je „ ne dis pas comme vous que de ſon bon gré de ſa „ pure & franche volonté, & parce uniquement que „ tel a été ſon bon plaiſir, il a ſoûmis le genre hu„ main au péché & à la miſere, lorſqu'il ne tenoit „ qu'à lui de le rendre ſaint & heureux. Je ſuppoſe „ qu'il n'a conſenti à cela, que pour éviter un plus „ grand mal, & comme à ſon corps défen„ dant

Cette objection eſt accablante, quand elle tombe ſur la Métaphyſique trop curieuſe & trop hardie de quelques Théologiens, dont-il ne faut pas confondre le Syſtême, avec la cauſe de tous les Chrétiens.

Lorſque le Mal donne du relief au Bien, & qu'il ſert même d'occaſion à le faire naître, on ne doit pas dire que c'eſt dans cette vuë que Dieu a formé des Créatures à qui il arriveroit de pécher. On s'expoſeroit par là à de terribles Objections.

Ibidem Note H.

„ C'eſt une opinion de tout temps répandue, dit „ Mr. Bayle, dans le Chriſtianiſme que le Diable „ eſt l'auteur de toutes les fauſſes Réligions, que „ c'eſt lui qui pouſſe les hérétiques à dogmatiſer, „ que c'eſt lui qui inſpire les erreurs, les ſuperſtitions, „ les ſchiſmes, l'impudicité, l'avarice, l'intempérance, „ en un mot tous les Crimes qui ſe commettent „ parmi les hommes.

Mr. Bayle s'étend fort dans cet endroit à parler du pouvoir du Diable, & finit en concluant qu'on ne ſe tire point d'affaire en mettant ce Principe mauvais créé à la place du Principe éternel de malice. J'accorde à Mr. Bayle l'inſuffiſance de l'hypothéſe, ſans lui accorder que le Diable ait autant d'influence, qu'il paroit lui en attribuer, comme ſi les hommes n'étoient que des Etres paſſifs, qu'il tire d'un côté pendant que Dieu les tire de l'autre.

Toute difficulté eſt petite en comparaiſon de celle qui fait Dieu Auteur du péché.

On ne fait point Dieu Auteur du péché quand on ſuppoſe que l'homme eſt doué d'une nature Libre, & active, qui doit s'imputer à lui-même ſes miſéres, & les fautes par où il ſe les attire. Mais, dira-t-on, ſi Dieu vouloit déploier toute ſa Puiſſance ſur l'Ame des hommes, il préviendroit tous leurs écarts? J'ai déja répondu qu'il n'y étoit point obligé, & que l'homme a aſſés reçu pour ne pouvoir ſe plaindre qu'à tort.

L'hypothéſe Manichéenne ne réſout point la difficulté, & ceux des hommes qui ſeront damnés ou malheureux pourroient dire au bon Principe, *vous avés tranſigé avec le mauvais, dans la puiſſance où égale à la vôtre, & dont la Malice ne cède en rien à vôtre Bonté. Eclairé, méchant & puiſſant comme il eſt, il a conſenti à ce que vous fiſſiés du bien, à condition qu'il feroit autant de mal; Je ſuis la victime de cette tranſaction; Un homme vaut autant qu'un autre, celui qui eſt ſauvé, s'il n'avoit jamais éciſſé, n'auroit fait en cela qu'une perte* NEGATIVE, *à laquelle il n'auroit jamais eu de regret, & moi je me trouve, par une ſuite inévitable de vôtre tranſaction, réduit à un déſeſpoir* TRES-REEL, *& à maudire éternellement ſon exiſtence.*

Ajoutés à cela que par une ſuite de la tranſaction le nombre des deſeſpérés, paſſeroit de beaucoup celui des heureux.

Suivant les principes de Mr. Bayle, ce Bon principe ne pourroit pas ſeulement répondre à ce malheureux, *plaignés vous de vous même, vous l'avés ainſi voulu*: car ſuivant Mr. Bayle *par les Idées que nous avons d'un Etre créé, nous ne pouvons point comprendre qu'il ſoit un principe d'action qu'il ſe puiſſe mouvoir lui-même, & que recevant dans tous les momens de ſa durée ſon éxiſtence & celle de ſes facultés que la recevant, dis-je, de entiér e d'une autre Cauſe, il crée en lui-même des modalités par une Vertu qui lui ſoit propre... La créature ne pouvant donc pas être une par une ſimple permiſſion d'agir, & n'aiant pas elle-même le principe du mouvement, il faut de toute néceſſité que Dieu la meuve; il faut donc quelque autre choſe que de lui permettre de pécher.*

Ibidem Note I.

LXIV. Mr. BAYLE rapporte ces paroles de Mr. Jurieu. " Tant s'en faut, dit-il, que cette opinion des Superlapſaires conduiſe à l'Athéiſme, qu'au contraire elle poſe la Divinité „ dans le plus haut dégré de grandeur, & d'éléva„ vation où elle peut-être conçûe. Car elle anéantit

„ tellement la Créature devant le Créateur, que le „ Créateur dans ce système n'est-lié d'aucune espéce de „ Loix à l'égard de la Créature, mais il en peut „ disposer comme bon lui semble, & la peut faire „ servir à sa gloire par telle voie qu'il lui plaît, sans „ qu'elle soit en droit de le contredire.

Ibidem Mr. Bayle dit un peu après; Voici bien la plus „ monstrueuse doctrine & le plus absurde paradoxe „ qu'on ait jamais avancé en Théologie, & je serois „ fort trompé si jamais aucun célébre Théologien avoit „ dit une telle chose. On s'est tourné de tous les côtés „ très imaginables pour éxpliquer de quelle maniére „ Dieu influe dans les actions des pécheurs: on à „ gardé l'hypothése de la Prédestination absolue, „ lorsqu'on a cru qu'elle ne faisoit nul tort à la „ sainteté de Dieu; mais dès que l'on s'est imaginé „ qu'elle lui donnoit atteinte on l'a quittée. Ceux „ qui n'ont point vû que le Libre arbitre, soit in-

N.B. „ compatible avec la Prédétermination physique, ont „ enseigné constamment cette prédétermination; mais „ ceux qui ont crû qu'elle le ruinoit l'ont rejettée, „ & n'ont admis qu'un concours simultanée & in-„ différent. Ceux qui ont cru que tout concours „ est contraire à la Liberté de la Créature, ont sup-„ posé qu'elle étoit seule la cause de son action. „ Rien ne les a déterminés à le supposer, que la

N.B. „ pensée que tous les décrets par lesquels la Provi-„ dence s'engageroit à concourir avec nôtre volonté, „ rendroient nécessaires les événemens & feroient que „ nos actions criminelles ne seroient pas moins un „ effet de Dieu, qu'un effet de la Créature; Ils „ n'ont point trouvé leur compte à dire que le pé-„ ché n'est pas un Etre, que ce n'est qu'une priva-„ tion & un néant qui n'a point de cause efficiente, „ mais une cause déficiente. Enfin on est venu jus-„ qu'à soûtenir, que Dieu ne sauroit prévoir les „ actions libres de la Créature. Pourquoi tant de sup-„ positions? Quelle a été la mesure, quelle a été „ la régle, de tant de démarches? C'est l'envie de „ disculper Dieu; C'est qu'on a compris clairement „ qu'il y va de toute la Réligion, & que dès qu'on „ osoroit enseigner qu'il est l'auteur du péché, on „ conduiroit nécessairement les hommes à l'Athéïs-„ me. Aussi voit-on que toutes les Sectes Chré-„ tiennes qui sont accusées de cette Doctrine par leurs „ adversaires, s'en défendent comme d'un blasphéme „ horrible, & comme d'une impieté éxécrable, & „ qu'elles se plaignent d'être calomniées diaboliques-„ ment. Et voici un Ministre qui vient nous dire „ fort gravement que c'est un Dogme, qui pose la „ Divinité dans le plus haut degré de grandeur & „ d'élévation où elle puisse être conçûe. C'est l'é-„ loge qu'il ne craint pas de donner à une Doctrine „ qui nous représente un Dieu cruel, injuste, pu-„ nissant & châtiant par des supplices éternels des „ Créatures INNOCENTES.

„ La crainte, *dit il*, un peu après, que la Réligion „ inspire doit être mêlée d'amour, d'éspérance & „ d'une grande vénération: Quand on ne craint un „ objèt que parce qu'il a le pouvoir & la volonté „ de faire du mal, & qu'il éxerce cruellement & „ impitoiablement cette puissance, on le hait, & on „ le déteste. Ce n'est plus un culte de Réligion. „ N'est-ce pas éxposer la Réligion à la mocquerie „ des Libertins, que de représenter Dieu comme un „ Etre qui fait des Loix contre le Crime, lesquelles „ il fait violer lui-même, pour avoir un prétexte „ de punir.

Cette hypothése auroit été commode à Mr. Bayle, qui l'auroit aisément accablée d'Objections. Il étoit de l'intérêt du Pyrrhonisme de mettre ainsi en conflict la Raison avec la Réligion; Heureusement la haine de Mr Bayle contre Mr. Jurieu a prévalu; Il attaque lui-même les Sourelapsaires, & il me dégage de la nécessité de me brouiller avec ce genre de Théologiens, durs & redoutables à proportion de leur hypothése. S'il avoit plu à Mr. Bayle de confondre leur système avec la Réligion en général, j'aurois été obligé de me déclarer contre, pour faire tomber le sien.

Article Blandrata. Rem. B. „ Comme Blandrata, dit Mr. Bayle, avoit été „ en Transilvanie un Médecin de distinction, puis „ qu'il avoit été Médecin de Reines, il aima mieux „ s'y retirer que d'aller ailleurs, lorsqu'il ne crut „ point pouvoir demeurer en sûreté ni à Genéve „ ni en Suisse. Voilà une de ces combinaisons du „ Moral avec le Physique, dont le Pére Malleran-„ che a parlé dans son Traité de la Nature & de la „ Grace.

„ Pourquoi, *continue Mr. Bayle* a t'il fallu que la „ Pologne & la Transilvanie aient été plutôt infec-„ tées des erreurs des Sociniens qu'un autre Païs? „ C'est que les Loix générales qui éxcitent nos pas-„ sions naturelles & nôtre bon sens, ont voulu que „ George Blandrata, contraint de chercher une retrai-„ te, l'ait plutôt choisie dans un lieu, où il avoit „ beaucoup d'habitudes, que dans un Païs inconnû. „ Voilà pourquoi fortant de Genéve il s'en alla en „ Pologne: & quand il y fût il y attira les Alciats & les „ Socins; il s'intrigua chés les Grands; un Prince „ de Transilvanie, dont il étoit Médecin, fut son „ Prosélite &c.

Ibidem Mr. Bayle met en Marge COMBINAISON DU MORAL AVEC LE PHYSIQUE, pour avertir son Lecteur de prendre garde à cette réfléxion

Ceux qui considérent les Créatures comme des Etres purement passifs, doivent nécessairement trouver dans la Conduite de Dieu des difficultés prodigieuses, qui n'embarrassent point ceux qui en font des Etres Actifs, & sur plusieurs cas ils peuvent se ser-vir de ces paroles-ci de Mr. Bayle.

De l'origine du Mal. Article Chrysippe. Not. T. „ LXV. CHRYSIPPE dans son Ouvrage de la „ Providence éxamina entr'autres questions, celle-ci, „ *La Nature des choses, ou la Providence qui a fait le „ Monde & le Genre humain, a-t-elle fait aussi les „ Maladies auxquelles les hommes sont sujets?* Il ré-„ pond que le principal dessein de la Nature n'a pas „ été de les rendre maladifs, cela ne conviendroit pas à „ la Cause de tous les biens, mais en préparant & en pro-„ duisant plusieurs grandes choses, très-bien ordonnées, „ & très-utiles, elle trouva qu'il en résultoit quelques „ inconvéniens, & ainsi ils n'ont pas été conformes à „ son Dessein primitif, & à son but, ils se sont „ rencontrés à la suite de l'ouvrage, & n'ont éxisté „ que comme des conséquences. Pour la formation „ du corps humain, disoit-il, la plus fine idée, „ & l'utilité même de l'ouvrage demandoient que „ la tête fut composée d'un tissu d'osſemens minces „ & déliés; mais par là elle devoit avoir l'incommo-„ dité de ne pouvoir résister aux coups. La nature „ préparoit la Santé, & en même-temps il a fallu „ que par une espéce de concomitance que la source „ des maladies fut ouverte. Il en va de même à „ l'égard de la Vertu; l'action directe de la Nature „ qui l'a fait naître, a produit par contrecoup l'en-„ geance des vices.

Mr. Bayle remarque que c'est beaucoup à Chry-sippe d'être venu jusques-là, dans l'ignorance où il étoit de l'histoire de la Chûte de l'homme. La Rai-son a donc lieu de présumer que si à ces Idées de Chrysippe on joint celles que fournit l'histoire de la Chûte & la connoissance de la Liberté de l'homme, qui auroit pu s'en garantir, après avoir reçû une nouvelle Lumiére de ces Vérités révelées, & de leurs suites, on comprendra qu'une Connoissance plus étendue des plans de Dieu qui en manifeste la sagesse, ne laisse-ra aucune obscurité sur le sujet que nous trai-tons.

„ LXVI. LE JESUITE Bisselius, *dit Mr. Bayle*, „ supposé que Crarippe dit à Pompée, que vû les „ desordres de la République il falloit que Rome „ périt, à moins qu'elle ne fut gouvernée Monar-„ chiquement. Il ajoûte que ceux qui ouïront cet-„ te réponse

Nous ne pas assez éclaircis pour décider

„ te réponſe, demandérent à Cratippe; Pourquoi „ les Dieux, s'ils ſont ſages ont-ils mieux aimé ac- „ corder cette Monarchie à Jules Céſar qu'à Pom- „ pée? & que ce Philoſophe répondit, Savés-vous „ ſi Pompée auroit mieux gouverné que Céſar? „ Les Dieux ſeuls le ſavent. " Voilà ce qu'on eſt en droit de répéter à ceux qui diſent qu'un Prince, qui par probité n'a pas voulu faire ceci ou cela, a fait du tort à ſes Etats, & qu'il leur auroit procuré beaucoup plus d'avantages, s'il avoit eu moins d'éloignement pour l'Injuſtice.

Quant à ce que Mr. Bayle ajoûte qu'il eſt remarquable que Pompée ne fût malheureux, que quand il eut pris le bon parti, & qu'il cite pour ſon garant, *la Motte le Vayer*, il va, ce me ſemble, bien vite. Quand Pompée délivra toutes les côtes de l'Empire Romain des Corſaires qui les pilloient, qui déſoloient le commerce, & empêchoient le tranſport des grains; Qui avoit il de plus juſte que cette guerre, & quelle gloire ne lui en revint-il pas? Celle de Céſar contre les Gaulois étoit-elle plus juſte que les autres que fit Pompée? De quel droit Céſar alloit-il inquiéter les Bretons? La jalouſie de Pompée pour la gloire de Céſar, & les intrigues qui en furent la ſuite, étoient-elles juſtes? N'auroit-il pas encore pris à Rome de malhonnêtes gens ſous ſa protection? En réfuſant moins obſtinement les demandes de Céſar, on auroit prévenu la Guerre Civile; Pompée vieilliſſoit; Les Troupes de Céſar étoient dans l'exercice actuel de la Guerre & en train de vaincre; Pourquoi Dieu auroit-il fait une eſpéce de miracle en donnant le deſſous aux Troupes les plus belliqueuſes, pour épargner à Rome un Maître, puiſque ſur le pié où étoient les choſes, elle ne pouvoit pas tarder à en avoir un? D'ailleurs Rome ſoûmiſe à un Maître étoit une Epoque qui ſe rapporteroit mieux aux Deſſeins de Dieu, com ne je l'ai remarqué dans un autre Ouvrage.

LXVII. CE QUE Mr. Bayle dit Article 103. des Penſées Div. ſur les Cométes, *que Dieu ne fait point des Miracles pour chaſſer un Crime par l'établiſſement d'un autre Crime, l'Athéiſme par l'établiſſement de l'Idolatrie*, s'étend plus loin qu'on ne penſe d'abord; *C'eſt en vérité* ajoûte-t-il, *un objet bien digne de la Grandeur de Dieu, & une fin bien proportionnée à ſa Sageſſe, que de bouleverſer la Nature, afin de fermer la porte à un mal par la conſervation & par l'amplification d'un autre qui ne vaut guéres mieux, & contre lequel Dieu a toûjours témoigné une haine infinie.*

Fauſſe penſée de Mr. Bayle ſur la Providence. Ouvres Div. Tom. III. pag. 70.

La même Objection tombe ſur les ſoins ordinaires de la Providence. *Dieu*, diſoit St. Paul aux Athéniens, *ne s'eſt point laiſſé ſans témoignages en bien faiſant.* Un Philoſophe de l'humeur de Mr. Bayle, l'auroit arrêté dans cet endroit. & auroit dit, A quoi ont abouti les fruits de la Terre, les Viciſſitudes du chaud & du froid, du ſec & de l'humide, le Cours meſuré des Aſtres & la Régularité des ſaiſons? Les hommes ſe ſont affermis dans la penſée qu'il y avoit des Etres ſupérieurs à leur Nature, & joignant à cette penſée les préjugés où ils avoient été élevés, ils n'en devenoient que plus Idolatres. Dieu prévoiant un tel effet, n'auroit-il pas mieux valu qu'il ſe fut caché aux hommes?

Il eſt aiſé de répondre à ce ſophiſme, ſi les hommes n'ont pas fait un uſage plus raiſonnable des ſoins de la Providence, c'eſt leur faute: Dieu pour avoir prévû cette faute, n'étoit pas obligé de ſe faire connoître avec un plus grand éclat; ſa ſageſſe avoit trouvé à propos de donner lieu à ſe faire trouver *comme en tâtonnant*: On pouvoit le trouver ainſi, & ſi les hommes n'ont pas répondu à ſon intention, c'eſt à eux-mêmes qu'ils en doivent faire les reproches.

Quand Dieu fit annoncer ſes jugemens aux Niniviteſ, & qu'ils prévinrent ſes Menaces par leur Répentance, il ne faut pas douter que dans ce grand peuple, il n'y eut beaucoup de ſuperſtition mêlée avec quelque retour à la Vertu, & quelque éloignement pour le vice. Il ne faut pas douter que cette Répentance ne fut très-imparfaite. Mais la Bonté de Dieu ne laiſſa pas de la préférer à l'Impénitence, & de détourner les coups dont il les avoit menacés.

LXVIII. CONTINUATION des Penſées diverſes. Art. CII. pag. 479. " On ſuppoſe, *dit Mr. Bayle*, que les Sauvages de l'Amerique reçoivent de Dieu un ſecours extraordinaire par des „ graces, & par des illuminations intérieures, aux- „ quelles, s'il ne répondent pas comme il faut, ils „ deviennent criminellement Athées, au lieu qu'auparavant ils l'étoient ſans qu'il y eut de leur faute. A ne regarder cette hypothéſe que d'un certain ſens on peut trouver pardonnables les erreurs „ qu'elle renferme; mais ſi on la conſidére d'un autre côté, par où on ne l'enviſageai pas, lorſque je „ fis une addition à l'article *Lugo*, elle paroit horrible, à moins que l'on n'y ajoute cette circonſtance, „ c'eſt que ces Sauvages profitent du ſecours extraordinaire que Dieu leur fournit; car s'ils perſévérent dans leur état, il ſe trouvera que ce ſecours extraordinaire que Dieu leur fournit n'aura ſervi qu'à „ les rendre criminels & plus malheureux. De ſorte „ que l'hypothéſe qui devoit ſervir à amplifier l'idée „ de la miſéricorde de Dieu, eſt plus capable en effet „ d'amplifier la Notion de ſa rigueur, puiſque ces „ graces, ces illuminations intérieures, n'ont fait „ qu'empirer l'état de ces malheureux, & que Dieu „ ſavoit très-bien qu'elles n'auroient point d'autres ſuites que celle-là. Mr. Arnaud a très-bien pouſſé „ cette objection. Il eſt évident qu'un Médecin „ qui ne donneroit aucun remède auroit plus de charité, qu'un Médecin qui donneroit des remédes, „ qu'il ſauroit certainement que la conſtitution du „ malade rendroit mortels.

„ Mais enfin dira-t-on, ces graces ont pû ſuſ- „ citer les Américains. Mais répliquera un autre, „ elles n'ont ſauvé perſonne, & Dieu ſavoit bien „ cela. Je me ſouviens ici d'une remarque qui fut „ faite ſur ce que les Stoïciens diſoient que ſi l'homme ne ſe conduit pas ſagement, c'eſt ſa propre „ faute. On leur objecta que c'eſt toute la même „ choſe que perſonne ne ſoit ſage & que perſonne „ ne puiſſe être ſage; car effectivement peu importe „ qu'on puiſſe acquérir un bien, ſi jamais on ne le „ poſſéde; Tous les habitans d'un autre Païs peuvent être ſains, mais ils ſont toujours malades. „ Sont-ils moins malheureux que s'ils ne pouvoient „ jamais être ſains? Ce ſont, dans l'uſage, deux „ choſes équivalentes, ſe vanter d'être infaillible, & „ croire qu'encore qu'on ſoit faillible, l'on ne ſe „ trompe jamais. Pareillement ce ſont deux choſes „ auſſi pernicieuſes l'une que l'autre dans la pratique, ſi l'on ne peut pas diſcerner la vérité, & ſi „ l'on ſe trompe toujours, quoiqu'on puiſſe la diſcerner. Il réſulte de là qu'une faculté dont on ne „ ſe ſert jamais n'eſt point une choſe qui faſſe nombre parmi les biens d'une perſonne, ce n'eſt qu'un „ Zero, & néanmoins aiant été inutile dans cette „ vie, il cauſera dans l'autre un mal éternel.

Suppoſition fauſſe touchant de ce ſoupirons. Ouvres Div. Tom. III. pag. 326

Tous ces Raiſonnemens de Mr. Bayle, de même que pluſieurs autres, ne peuvent avoir aucune force que dans la ſuppoſition que l'homme eſt un Etre *purement paſſif*, ou que Dieu eſt obligé de porter la perfection de ſes Facultés & l'attention de la Providence, juſqu'à nous mettre dans *l'impoſſibilité* de nous écarter de nôtre Devoir, & de nous le faire pratiquer par l'impreſſion de ſa Toute-Puiſſance, quand même nôtre propre inclination ne nous y porteroit point, & nous porteroit à une conduite oppoſée. Mr. Bayle ſoûtient ce Raiſonnement par une Comparaiſon.

Un médecien dit-il, *qui ne donne-roit aucun remède auroit plus de charité qu'un Médecin qui donneroit des Remédes, qu'il ſauroit certainement que la conſtitution du malade rendroit mortels.*

Comparaiſon trompeuſe.

Voici encore une de ces Comparaiſons trompeuſes;

Rectifions-la par celle-ci : Si un malade en faisant tout le contraire de ce qu'un Médecin lui a ordonné, tourne à son préjudice l'efficace des remédes, est-ce la faute du Médecin ?

On doit être fort réservé à prononcer sur les autres.

LXIX. AU RESTE il faudroit que nous eussions des Lumiéres plus étenduës sur les Desseins de Dieu, & sur la maniére dont il les éxécute, pour développer, sans aucun reste de ténébres, l'Equité de sa Providence par rapport aux Nations qui vivent encore dans une très-grande Ignorance. Nous ne saurions mieux faire que de donner toute nôtre attention & nôtre temps à nous régler nous-mêmes, Dieu nous a appris ce qu'il est nécessaire que nous sachions sur cela; Il ne nous a pas instruit de même sur ce qui regarde le Sort des autres hommes, dont la condition est différente de la nôtre. En général, nous savons très-sûrement que Dieu les jugera avec une parfaite équité : Pour ce qui est du détail il ne nous l'a point révélé; & par là même il nous a fait assés connoître, qu'il est plus à propos de renfermer nôtre Curiosité dans de justes bornes, que de donner témérairement carriére à nos conjectures sur un sujet de cette importance.

Des raisons frivoles m'ont persuadé que j'ai Dieu pour Auteur, & que je dois respecter ce que ma Raison m'enseigne de sa part avec évidence. Je me suis encore convaincu par de bonnes preuves, qu'il est l'Auteur du V. & du N. Testament; Je sai que mon Devoir est d'en étudier le vrai sens, & d'y conformer mes Idées & mes Mouvemens. Voilà ce que je sai. Mais si après cela on me demande; *D'où vient que des Peuples entiers sont abandonnés à leurs ténébres ? D'où vient que la Providence ne suscite pas des hommes qui leur portent la Lumiére de l'Evangile, & ne répand pas sa bénédiction sur leur Zele ? A quoi sont destinés ces ignorans, ces aveugles & ces Sauvages ?* Pour résoudre ces questions, il faudroit que je sçuse un grand nombre de choses que j'ignore. Elles sont donc au-dessus de ma portée présente. A cause de cela, je n'en fais le sujet ni de mes Disputes ni de mes Recherches; Je ne connois pas assés à fond les dispositions bonnes ou mauvaises de ces Peuples; Et je connois encore moins les Loix que Dieu s'est propossées de suivre dans sa conduite avec ces hommes-là, & les raisons de ces Loix. Une chose sai je en général, c'est que Dieu ne sera rien que très-équitablement. *Les choses Cachées sont pour l'éternité*, & c'est à moi à faire usage de celles qu'il *m'a révélées.* Sa sagesse est profonde. Mais quand l'Apotre St. Paul s'écrie *O profondeur* &c. Son ignorance, dont il sait un humble aveu, ne consiste pas en ce qu'il ne sait point expliquer comment Dieu *dessine les uns au bonheur, & comment il ménage les crimes qui doivent faire périr les autres.*

Il se reconnoit simplement très-éloigné d'avoir la pénétration & l'étendue des connoissances nécessaires pour rendre raison de la conduite de Dieu. Rien ne seroit plus absurde, ni plus intolent en même-temps, que de présumer qu'on auroit pû lui donner des Conseils quand il forma ses plans; Il ne seroit pas moins extravagant, ou moins impie de s'imaginer qu'il auroit pû faire les choses d'une maniére plus digne de ses perfections qu'il ne les a faites; car ce seroit encore avoüer qu'on auroit été capable de lui donner des conseils : Quand donc on demande, pourquoi n'a-t-il pas honnoré toutes les Nations de la même Révélation que les Juifs ? pourquoi n'a-t-il pas fait au milieu d'elles des Miracles? pourquoi ne leur a-t-il pas envoié de temps en temps des Prophétes? D'où vient qu'il n'a pas éxigé pour le salut des Juifs des conditions qui auroient plus été de leur goût, & auxquelles ils se seroient soûmis plus aisément, ou pourquoi ne leur a-t-il pas fait proposer celles qu'il demande, avec tant de circonstances, & n'a-t-il pas accompagné toutes ces Circonstances d'une si grande effusion de Secours intérieurs & de graces redoublées, d'illuminations, d'inspirations, que parlà si tous les hommes n'étoient pas venus à croire, au moins le nombre des Incredules eut été comme rien en comparaison de celui des Croians ? Nous n'avons point, dit St. Paul, & nous sommes éxtrémement éloignés d'avoir les lumiéres nécessaires pour répandre un pleïn jour sur des Questions de cette nature. L'avenir nous est trop obscur, & l'état présent des choses nous est trop peu connu, & enfin il est trop peu en nôtre pouvoir de combiner tout ce qui convient, plus ou moins, aux souveraines perfections de Dieu, sagesse, justice, bonté, élevation, &c.

La Droite Raison nous défend évidemment de prononcer sur des faits dont tous les Principes, toutes les Circonstances, toutes les Suites nous devroient être parfaitement connues, pour décider juste. La même Droite Raison nous ordonne de nous en tenir à cette Vérité très-sûre, c'est que Dieu n'est point un Maitre qui redemande au delà de ce qu'il a donné, qu'au contraire il réglera le fort des hommes, dans une parfaite équité, parce qu'il connoit trés-parfaitement tout ce qu'ils ont pu & tout ce qu'ils ont fait, & qu'il distingue avec la même éxactitude ce en quoi ils sont coupables, d'avec ce en quoi ils sont simplement à plaindre; A un égard ils sont les Objets de sa Justice, & à l'autre celui de ses Compassions.

Voilà ce que la Raison nous apprend, & voilà les Leçons qu'il est juste d'écouter quand elle nous les donne; elle nous les donnera toûjours si nous avons soin de la consulter. La Foi nous affermira dans le respect dû à ces Instructions de la Raison, & elle assûrera toûjours plus nôtre tranquillité. Il nous est permis de le dire, & quand nous le disons, nous parlons connéquemment. Mais que signifie la Foi dans la bouche de Mr. Bayle? Un homme qui s'est constamment obstiné à soûtenir, seul contre tous, qu'on ne peut pas s'assûrer quel parti a remporté la Victoire dans la bataille d'Hochstet, peut-il avancer sans se contredire, ou sans se mocquer des hommes, que l'on peut s'assûrer de la Vérité de l'Histoire du Vieux & de celle du Nouveau Testament, écrite depuis tant de siécles, & dont cette derniére est rejettée par les Juifs & par les Païens?

Abus de l'Orthodoxie.

LXX. CERTAINEMENT tout amateur de l'Orthodoxie doit se faire une véritable peine du Zéle de Mr. Bayle. Il ne lui a pas fait honneur en choisissant pour se mettre à couvert sous son autorité, & pour débiter impunément, sous ce azyle, ce qui va à renverser toute Religion. Jesus Christ imposoit silence au Démon qui lui rendoit témoignage, & St. Paul fit taire la Pythonisse qui en usoit de même. Il y a des témoignages qui font plus propres à rendre suspect ce qu'ils paroissent appuier, qu'à l'établir.

Continuation des Pensées Diverses T. II. Oeuvres Div. Tom. III. Pag. 327.

Article CII. Page 480. Mr. Bayle continue à " con-
" churre de là, en passant, que les Voïes les plus
" radoucies qu'on puisse inventer sur le Mystere de la
" Prédestination, font celles qui au bout du compte
" augmentent le plus les difficultés. Le mieux est
" d'adorer dans le silence ce profond abime. C'est
" une pierre jettée dans vôtre jardin : vous suivés
" les hypothéses de Saumur, & je vous apprens, si vous
" l'avés oublié, que l'un de ceux qui écrivirent
" contre Mr. Amiraut lui soûtint que l'on donne
" une idée beaucoup plus foible de la bonté de Dieu,
" lors qu'on parle d'une grace universelle destinée à
" tous le hommes; mais que la plûpart ne pourront
" pas accepter, que lorsqu'on avoüe que Dieu a destiné
" sa grace qu'à ceux à qui il a résolu de donner la force
" d'y consentir. C'est toute la même chose, di-
" soit le Théologien Particulariste, de ne rien faire
" pour le salut des hommes, & que de les vouloir
" sauver par des graces qui dépendent d'une condi-
" tion, que Dieu sait certainement qu'ils n'accom-
" pliront jamais, & qu'ils ne pourront accomplir.

Il y a

Il y a une différence infinie entre continuer à des hommes pécheurs des secours suffisans pour se convertir, quand même on voit qu'ils s'obstinent à n'en profiter pas, & entre leur reprocher qu'ils n'ont pas profité des secours dont il n'étoit pas en leur pouvoir de faire usage. Il est donc une hypothèse radicale qu'on ne doit point confondre avec le Supralapsarianisme dont elle est très-différente.

Mais rassemblons ce que Mr. Bayle a répandu en différens endroits de ses Ouvrages. *Les Méthodes raduciues sont celles qui augmentent le plus les Difficultés* : Le seul Supralapsarianisme en a donc le moins, par conséquent il est préférable : Cependant *c'est la plus Monstrueuse des doctrines. Dès que vous êtes à Dieu la Bonté, la Sainteté & la Justice, pour en faire un Législateur qui défend le crime à l'homme, & qui néanmoins pousse l'homme dans le crime, vous en faites une Nature Trompeuse Maligne, Injuste, Cruelle, c'est donc la voie de l'Athéisme..... Vous avés ici en petit le caractere de ce Docteur, il n'y a nulle Justesse dans ses Censures, nulle liaison dans ses Dogmes, tout y est plein d'Inconséquence; l'Inégalité, les Contradictions, les Variations régnent dans tous ses Ouvrages.*

L'Affliction que Mr. Bayle ressentit, de la mort de son frere tourna son attention sur les véritables faces de l'Intolérance, & sur cause de l'excellent *Commentaire Philosophique* ; Son aversion pour Mr. Jurieu ouvre de même les yeux sur des Propositions qu'il combat à merveilles ; ce qui lui peut attirer l'éloge, *Ubi bene nemo melius*. Quel malheur que son goût pour le Pyrrhonisme l'ait jetté dans des écarts qui obligent à ajouter *ubi male nemo pejus*.

Pensées diverses Article LXXVI. page 200.

Oeuvres Ibidem pag. 50.

„ Les Nations épargnées, dit Mr. Bayle, n'ont „ pas encore comblé la mesure, comme celles qui sont „ punies, mais il ne faut pas juger par le comble „ de cette mesure, qu'une nation est plus ou moins „ criminelle qu'une autre. Etre arrivé à ce Com„ ble signifie seulement que l'on est arrivé à l'heure „ fatale où Dieu veut punir. Or qui doute que cet- NB.
„ te *heure fatale* ne soit attachée tantôt à une plus „ petite mesure de péchés, & tantôt à une plus gran„ de, selon que Dieu trouve à propos de diversi„ fier les événemens, & de faire paroitre sa souverai„ ne Liberté ?

Ibidem NB.

Rien n'est plus infini, ajoute-t-il que la Diversité qui se rencontre dans les manieres de Dieu.

Cette hypothèse fert à lever toutes les difficultés que Mr. Bayle étale si souvent contre la Providence : On auroit donc tort de s'obstiner à un seul système & sur tout à celui de tous les systêmes qui est le plus accablé de difficultés.

Mr. Bayle allégue ici une Maxime sur laquelle la Raison nous éclaire indubitablement. QUI DOUTE, dit-il, (il n'en doutoit donc point lui même, au moins s'il s'éxprimoit avec sincérité) Qui doute que cette *heure fatale* ne soit attachée tantôt à une plus petite mesure de péchés & tantôt à une plus grande selon que Dieu trouve à propos de diversifier les événemens, & de faire paroitre sa SOUVERAINE LIBERTE ?

Oeuvres Ibidem pag. 199.

Continuation des Pensées diverses T. I. Art. LXXVII. No. 16. page 384.

Mr. Bayle louë Calvin d'avoir dit que la Doctrine qui fait Dieu Auteur du péché étoit telle, que si on l'accordoit, il n'y auroit plus de différence entre Dieu & le Diable ; " comme de fait, ajoûte-t-il, le „ Dieu qu'ils nous forgent, est *une Idole pire qu'un „ Diable d'Enfer*. Il assûre que cette Doctrine étoit „ plus impie que celle qui ôteroit à Dieu la Puis„ sance & la Justice. Je m'en vais vous rapporter „ ses termes en Latin & en François. Il refute une „ secte de fanatiques que l'on nommoit LIBER„ TINS, qui disoient que *Dieu est l'Auteur de tout „ ce que font les hommes*. Or ces étourdis en ga„ souillant que Dieu fait tout, le font auteur de „ tout mal : & puis après, comme si le mal chan„ geoit de nature, étant couvert, sous ce manteau „ du nom de Dieu, ils disent qu'il est bon. En cela „ ils blasphèment Dieu plus méchamment, que s'ils „ transféroient sa Puissance ou sa Justice ailleurs. „ Car comme ainsi soit que Dieu n'ait rien plus pro„ pre que sa bonté, il faudroit qu'il se renonçât soi NB.
„ même & se transmuât en Diable, pour faire le „ mal qu'ils lui attribuent. Et de fait, le Dieu qu'ils „ ont est une Idole qui nous doit être éxécration „ plus grande que nulle Idole des Païens. " Il loue ensuite Parker qui s'éxprime encore en termes plus forts que Calvin & tombe rudement sur la Prédestination.

„ Il y a des superstitieux qui le font fait une telle „ Idée de la Justice, qu'ils ne la font consister que „ dans le désir de Vengeance & qu'ils la séparent de „ toute Equité, & la falsifient d'un *caractère cruel*. Sur „ cette Idée ils asseûrent que Dieu peut *pour l'honneur „ & pour la gloire* de son empire *destiner a des* TOUR„ MENS ETERNELS *une multitude innombrable „ d'hommes Innocens* & les *pousser* ensuite à commet„ tre des *péchés* qui soient dignes de la peine qu'il „ leur avoit destinée. Il colore par ce moien d'un pré„ texte de Justice la cruauté de ses décrets. Mr. „ Parker invective d'une maniére très-chaude contre „ ce système. Il dit qu'on ne pourroit jamais „ rien imaginer de plus infame, de plus cruel, ni de „ plus injuste d'aucun tiran, ni même du Diable. „ Je ne saurois atteindre en François à la véhemence „ & à la vivacité de ses éxpressions... N'allés pas croi- NB.
„ re qu'il parle d'un dogme qui selon lui soit un „ cas métaphysique ; il le considére comme très réel ; „ car il dit que cette doctrine a causé mille ravages „ & qu'elle a porté le fer & le feu en tous lieux, „ & nommément en Angleterre lors que Charles I. „ fut attaqué par ses Sujets.

„ Voilà les deux sortes d'ennemis du genre humain „ qu'il veut que l'on chasse, les Athées dogmatisans „ & ces Prédestinateurs. Il veut sur tout qu'on chas- NB.
„ se ceux-ci, parce qu'il appréhende qu'ils ne soient „ beaucoup plus cruels, quoi qu'ils soient moins ma„ licieux que ceux qui pèchent par impiété.

Danger de la Doctrine de Mr. Bayle. Il refute dans un endroit ce qu'il pose dans l'autre

LXXI. QU'ON réunisse ce qu'écrit ici Mr. Bayle avec ce qu'il dit ailleurs, que *tous les Systêmes se trouvent réduits aux mêmes inconvéniens*, les uns après un petit nombre d'Argumens, les autres après un plus grand nombre d'Instances. Voilà selon lui les plus mitigés éxposés à des Conséquences, qui de l'aveu de Calvin, renferment des erreurs pires que l'Athéisme ; de sorte qu'il est inévitable à la Religion de faire plus de tort à Dieu qu'on ne lui en fait, en niant tout net son Existence.

„ Quelque abus, dit Mr. Bayle, dans les Pensées di- *Oeuvres Ibidem*
„ verses T. II. Art. CCXXIX. pag. 693. que les hom- *pag. 339.*
„ mes puissent faire des effets de la Nature, Dieu
„ n'est pas pourtant obligé d'arrêter le cours des NB.
„ Causes secondes : & s'ils s'épouvantent de voir nai„ tre un Chien à deux têtes ; si à cause de cela ils „ sacrifient à Diane, ou à Proserpine, c'est à leur „ dam : Dieu qui n'a fait en cela que ce qu'il fait pour „ la production d'un chien ordinaire, n'éxigeoit rien „ d'eux de particulier.

„ Cette circonstance, ajoûte Mr. Bayle, Art. *Ibidem*
„ CCXXX, que les Monstres-sont des purs effets de
„ la Providence générale, ôte toute éxcuse à ceux
„ qui ont commis des Actes d'Idolatrie quand ils NB.
„ ont vû naitre des animaux monstrueux. Car il
„ faudroit être d'une Impertinence la plus insensée
„ du monde, pour dire que Dieu qui prévoioit que
„ la vuë de ces monstres feroit offrir des sacrifices
„ aux Idoles, ne devoit pas permettre qu'ils fussent
„ produits ; parce qu'il n'y auroit rien de plus in-
„ digne d'une cause générale qui met en action tou- NB.
„ tes les autres par une Loi simple & uniforme,
„ que de violer à tout moment cette Loi, pour
„ prévenir les murmures & les superstitions, où des
„ hommes foibles & ignorans se laissent précipiter.
„ Il n'y a rien qui nous donne une plus haute

N B. „ idée d'un Monarque que de voir qu'aiant fagement „ établi une Loi, il en maintient la vigueur envers tous, „ & contre tous sans souffrir que le préjudice d'un „ particulier, ou les recommandations interessées „ d'un favori y apportent quelque restriction. Et „ de toutes les choses qui sont capables de jetter un „ Etat dans une confusion monstrueuse, celle qui „ en peut venir à bout le plus promptement, est „ sans doute de déroger aux Loix, de les changer „ de les mutiler, de les étendre, de les accourcir à „ mesure qu'il y a des particuliers dont les vuës „ domestiques s'accommodent de toutes ces altérations.

„ Pensées Diverses Art. CCXXXI.

Ibid m pag. 142 „ Sur cela, ajoûte Mr. Bayle, je ne ferai point „ scrupule de dire que tous ceux qui trouvent étran-
N B. „ ge la prospérité des méchans, ont très-peu médité „ sur la Nature de Dieu & qu'ils ont réduit les „ obligations d'une Cause qui gouverne toutes cho- „ ses à la mesure d'une Providence tout à fait subal- „ terne, ce qui est d'un petit esprit. Quoi donc, „ il faudroit que Dieu après avoir fait des Causes
N B. „ *libres* & des Causes *nécessaires* par un mélange in- „ finiment propre à faire éclater les merveilles de sa „ sagesse infinie, eut établi des Loix conformes à la „ Nature des Causes libres, mais si peu fixes, que „ le moindre chagrin qui arriveroit à un homme, les „ bouleverseroit entiérement, *à la ruine de la liber-* „ *té humaine*? Un simple Gouverneur de ville se sera „ moquer de lui, s'il change ses réglemens & ses „ ordres autant de fois qu'il plaît à quelqu'un, de „ murmurer ; Et Dieu dont les Loix regar- „ dent un bien si universel, que peutêtre tout „ ce qui nous est visible, n'y a fa part que comme
N B. „ un petit accessoire, sera tenu de déroger à ses Loix, „ parce qu'elles ne plairont pas aujourd'hui à l'un, de- „ main à l'autre ; parce que tantôt un superstitieux „ jugeant faussement qu'un monstre présage quelque „ chose de funeste, passera *de son erreur à un sacrifice* „ *criminel* ; tantôt une bonne ame qui néanmoins ne „ fait pas assés de cas de la vertu, pour croire qu'on „ est assés bien puni quand on n'en a point, se „ scandalisera de ce qu'un méchant homme devient „ riche, & jouit d'une santé vigoureuse? Peut-on „ se faire des Idées plus fausses d'une Providence gé- „ nérale? Et puisque tout le monde convient que „ cette Loi de la Nature, *le fort l'emporte sur le foible*, „ a été posée fort sagement, & qu'il seroit ridicule „ de prétendre, que lors qu'une pierre tombe sur „ un vase fragile qui fait les délices de son Maitre,
N B. „ Dieu doit déroger à cette Loi pour épargner du „ chagrin à ce Maitre là ; ne faut-il pas avoüer, „ qu'il est ridicule aussi de prétendre, que Dieu „ doit déroger à la même Loi pour empêcher qu'un „ méchant homme ne s'enrichisse de la dépouille „ d'un homme de bien? Plus le méchant homme se „ met au dessus des inspirations de la conscience „ & de l'honneur, plus surpasse-t-il en force l'hom- „ me de bien ; de sorte que s'il entreprend l'homme de „ bien, il faut selon le cours de la Nature qu'il „ le ruïne ; & s'ils sont employés dans les finan- „ ces tous deux, il faut selon le même cours de la Natu- „ re que le méchant s'enrichisse plus que l'hom- „ me de bien, tout de même qu'un feu violent dé- „ vore plus de bois, qu'un feu de paille. Ceux „ qui voudroient qu'un méchant homme devint ma- „ lade, font quelquefois aussi injustes, que ceux „ qui voudroient qu'une pierre qui tombe sur un „ verre ne le cassât point : car de la manière qu'il a „ ses organes composés, nil les aliments qu'il prend, ni „ l'air qu'il respire ne sont pas capables selon les „ Loix naturelles de préjudicier à sa santé. Si bien „ que ceux qui se plaignent de sa santé, se plaignent „ de ce que Dieu ne viole pas les Loix qu'il a éta- „ blies : en quoi ils sont d'autant plus injustes que „ par des combinaisons & des enchainemens dont „ Dieu seul étoit capable, il arrive assés souvent que „ le cours de la Nature amène la punition du péché.

„ Je sai bien, continue Mr. Bayle, quand on *Pensées diverses T. II. Art.* „ veut une chose, on veut aussi tout ce qui est né- *234. pag.* „ cessairement attaché avec elle ; & par conséquent *7. 4. Ora-* „ que Dieu ne sauroit vouloir les Loix générales, *vres Div.* „ sans vouloir tous les effets particuliers qui en *Tom. III.* „ doivent naître nécessairement. Je sai fort bien cela, *pag.* 141. „ Monsieur, mais je sai aussi qu'il y a des choses que „ nous voulons, non pas à cause d'elles mê- „ mes, mais parce qu'elles sont jointes à quelques „ autres, & alors on peut fort bien dire que „ nous ne les voulons pas par une volonté particu- „ liére & directe. S'il nous est permis de juger des „ actions de Dieu, nous pouvons dire qu'il ne veut „ pas tous les événemens particuliers à cause de la „ perfection qui s'y trouve, mais seulement à cause „ qu'ils sont liés aux Loix générales qu'il a choisies „ pour être la régle de ses opérations. Il n'y a point „ de doute que quand Dieu s'est déterminé à agir „ au dehors de lui, il n'ait fait choix d'une maniére „ d'agir qui fut digne de l'Etre souverainement parfait, „ c'est-à-dire, qui fut infiniment simple & uniform- „ me & néanmoins d'une fécondité infinie. On „ peut même s'imaginer que la simplicité & l'uni- „ formité d'une manière d'agir, jointes à une fécon- „ dité infinie, lui ont paru préférables, quoi qu'il „ en dût résulter quelques événemens superflus, à „ une autre maniére d'agir plus compolée & plus „ régulière. Rien n'est plus propre que cette suppo- „ sition pour résoudre mille difficultés que l'on fait con- „ tre la Providence Divine, c'est pourquoi on ne „ doit pas la condamner sans l'avoir examinée profon- „ dément. Or il s'ensuit de ce principe, que Dieu „ n'a voulu chaque événement particulier, que parce „ qu'il étoit enfermé dans le plan général qu'il avoit „ choisi ; & par conséquent qu'il ne s'est point pro- „ posé de vue particulière lorsqu'il a désolé les Ido- „ latres par la peste ou par la famine. Et ainsi ce „ seroit à tort que l'on demanderoit pourquoi Dieu „ a fait des choses qui rendoient les hommes plus N B.
„ méchans : car ce seroit demander pourquoi „ Dieu a éxécuté son plan (qui ne peut-être „ qu'infiniment beau) par les voies les plus sim- „ ples & les plus uniformes & pourquoi par une „ *complication de décrets qui s'entrecompassent incessam-* „ *ment*, il n'a point empêché le mauvais usage du „ LIBRE ARBITRE de l'homme. On peut „ fort bien demander comment il est possible que „ Dieu ait une volonté particuliére, dont le résultat „ ne soit autre que de rendre l'homme plus mé- „ chant ; & on peut même soûtenir qu'il est *impossible* N B.
„ *que Dieu fasse des Décrets de cette nature.*

Ces idées que Mr. Bayle rejette si hautement dans cet endroit, il les adopte ailleurs, puis qu'il adopte les paroles de Mr. Jurieu, qui reconnoit tous les systémes éxposés aux mêmes Inconvéniens, & qu'il se déclare contre les Voïes raboucies d'éxpliquer la Prédestination, jusques à dire que ce sont elles qui sont les plus injurieuses à Dieu.

Si on rassemble ces différens morceaux des Ouvrages de Mr. Bayle, il sera bien difficile d'avoir une opinion favorable de sa sincérité & de sa Réligion.

Si ses Partisans prétendent qu'il s'est prévalu du privilége des *Pyrrhoniens*, & qu'il a adopté ou rejetté une Hypothése suivant son rapport ou son oppositi- on avec ce qu'il avoit en vuë de persuader, je con- clurrai de là, que les *Hypothéses que Mr. Bayle admet dans quelques endroits de ses Pensées diverses, doivent passer pour vraisemblables & possibles* ; & dès là un Pyrrhonien ne peut plus argumenter contre la Pro- vidence, en se fixant à celle des hypothéses qui lui paroit la plus aisée à accabler.

„ LXXII. LE PRINCIPAL caractére d'un bon *Duellum Manichæorum refutatum Num.* „ Systéme, dit Mr. Bayle dans l'Article des Ma- *16 D* „ nichéens, c'est d'être capable de donner raison des „ Expériences, & la seule Incapacité de les expli- „ quer est une preuve qu'une Hypothése n'est point „ bonne quelque belle qu'elle paroisse d'ailleurs.

Dans

Dans ces pirolts Mr. Bayle avance d'un air ſimple, & d'une parfaite confiance, deux grandes Erreurs. Ces premiérement le principal *Caractere d'un bon Syſtême* eſt de ſe trouver établi ſur un fondement très-vraiſemblable en lui-même. Si on ſuppoſe que l'univers eſt un corps animé dont l'ame ſe diverſifie à produire de certains Phénoménes ſuivant de certaines Loix qu'elle s'eſt faite, & qu'elle aime à obſerver conſtamment, la Phyſique deviendra par là très-aiſée, & ſe réduira à un aſſemblage méthodique d'obſervations & de faits, & chacun de ces faits ſera l'effet unique & immédiat de cette ame du Monde. Voilà un ſyſtême capable de donner les raiſons de toutes les Expériences. Mais le Principe n'en eſt nullement Vraiſemblable ; & j'aime mieux avouer tout bonnement que j'ignore de quelle maniére tous les effets ſe produiſent, que de les attribuer à une Cauſe à qui je donne un nom, mais dont je n'ai aucune Connoiſſance.

Le Syſtême ſuivi encore beaucoup moins raiſonnable, ſi je ſuppoſois pour fondement quelque Principe qui renfermât de la contradiction, comme ſi je diſois que chaque Corps a quelques ſentimens & quelques inclinations qui le déterminent à faire ce qu'il fait toutes les fois qu'il n'en eſt pas empêché par un autre, qui avec des inclinations oppoſées, a plus de forces pour les effectuer, ou qui a plus de répugnance à céder que ſon contraire. La *ſeconde* Erreur de Mr. Bayle conſiſte à dire que la ſeule Incapacité d'expliquer les expériences eſt une preuve que l'hypothéſe n'eſt pas bonne. Ces paroles renferment du moins une équivoque trompeuſe. Si le ſyſtême étoit incapable par lui-même, d'expliquer les Expériences, en vue deſquelles on s'en ſeroit aviſé, je tombe d'accord que ce ne ſeroit point le Vrai ; Car ce qui ne peut pas produire les effets qu'on lui attribue n'en peut pas être la Cauſe. Mais un Syſtême peut être Véritable, & les Principes qui en ſont le fondement peuvent être de juſtes principes, quoi que celui qui admet ces principes, & qui en fait établir l'éxiſtence & la vérité, n'en connoiſſe pas toute *l'étendue* & ne ſache pas les appliquer à tous les Phénoménes & à toutes leurs circonſtances. On eſt venu à bout de réſoudre des Problémes de Géométrie ; on eſt venu à bout d'expliquer des Phénoménes d'Aſtronomie qui ont paru dans un temps hors de la portée de l'eſprit humain. On en poſſedoit les *Principes*, mais on n'en connoiſſoit pas la *Fécondité*. L'uſage des Téleſcopes a donné lieu à des découvertes, & à ſervi à diſſiper des Difficultés, qui, ſans ce ſecours, ſeroient demeurées envéloppées de ténébres. De certains principes ſont devenus plus *clairs* par là, mais quand on n'auroit pas acquis ces lumiéres nouvelles, ils ſeroient également *vrais*.

Raiſonnés A PRIORI, dit Mr. Bayle, *c'eſt à dire tirés vos preuves de la choſe même, vous établiſſés par des Argumens ſolides l'unité d'un principe, & vous démontrés l'abſurdité de l'hypothéſe Manichéenne.* J'y vois donc le Caractére d'un mauvais Syſtême. *Mais en la ſuppoſant, vous expliquerés quelques phénoménes.* N'importe, ils ſeront mal expliqués, puis que des Raiſons évidentes en combattent les Principes & font voir qu'ils renferment de la contradiction. *Mais ſi vous vous en tenés à la ſuppoſition d'un ſeul Principe, on vous propoſera des Queſtions ſur leſquelles vous ne pourrés pas répandre un plein jour.* J'en tombe d'accord ; mais cela ſuppoſe, non la *fauſſeté* du Principe, mais les *bornes* de mes Lumiéres ; cela ſuppoſe que je ne ſuis pas inſtruit de toutes les raiſons de ſes Deſſeins, & peut-être même que je ne ſuis embarraſſé que parce que je ne vois qu'une partie des Phénoménes. Si je les voiois tous & dans toute leur étendue, je n'aurois plus de peine à découvrir les rapports qu'ils ont avec leur Cauſe.

On examine la preuve

LXXIII. Mr. BAYLE étale tout ce qu'il y a de triſte dans le ſort de l'homme. Quand on ſépare ainſi tous les maux d'avec tous les biens, l'eſprit humain ſe trouve accablé ſous cette multitude de triſtes Idées ; il ſe rend aux concluſions que l'on en tire, non parce que l'évidence le convainc, mais parce que ſon Courage eſt terraſſé.

Vraie des miſéres de l'homme.

„ L'homme eſt méchant, dit Mr. Bayle, & mal-
„ heureux : chacun le connoit par ce qui ſe paſſe
„ au dedans de lui & par le commerce qu'il eſt
„ obligé d'avoir avec ſon prochain. Il ſuffit de vi-
„ vre cinq ou ſix ans pour être parfaitement con-
„ vaincu de ces deux articles : ceux qui vivent beau-
„ coup & qui font engagés dans les affaires, coo-
„ noiſſent encore cela plus clairement. Les voiages
„ ſont des leçons perpetuelles là-deſſus : Ils ſont voir
„ par tout les monumens du malheur & de la mé-
„ chanceté de l'homme ; par tout des priſons & des
„ hopitaux ; par tout des gibets, & des maudians...
„ Vous n'en pouvés pas même trouver les ruines...
„ Les gens d'étude ſans ſortir de leur cabinet, ſont
„ ceux qui acquiérent le plus de lumiéres ſur ces
„ deux articles, parce qu'en liſant l'hiſtoire, ils ſont
„ paſſer en revue tous les ſiécles & tous les païs du
„ monde. L'hiſtoire n'eſt à proprement parler qu'un
„ recueil des crimes & des infortunes du Genre hu-
„ main ; mais remarquons que ces deux maux l'un
„ moral, l'autre phyſique, n'occupent pas toute
„ l'hiſtoire, ni toute l'éxpérience des particuliers :
„ On trouve par tout & du bien moral & du bien
„ phyſique ; quelques éxemples de vertu, quelques
„ éxemples de bonheur ; c'eſt ce qui ſait la diffi-
„ culté. Car s'il n'y avoit que des méchans & des
„ malheureux, il ne faudroit pas recourir à l'hy-
„ pothéſe des deux principes : c'eſt le mélange du
„ bonheur & de la vertu avec la miſére & avec le
„ vice qui demande cette hypothéſe ; c'eſt là
„ que ſe trouve le fort de la ſecte de Zoroaſ-
„ tre.

Article Manichéens Note D

Mr. Bayle prévoit bien ce que répondroit ceux à qui il reſtera aſſés de Courage pour éxaminer ſes Raiſonnemens. Les hommes diront-ils, auroient grand tort de ſe plaindre du Principe qui leur a donné l'éxiſtence, c'eſt à eux ſeuls qu'ils doivent imputer leurs malheurs. Ils ſe les ſont attirés & ils s'en ſont rendus dignes par l'abus qu'ils ont fait du plus grand de tous les préſens la *Liberté*, la *faculté* de choiſir & de ſe déterminer ſoi-même, qu'ils ont tournée au Mal, au lieu de la tourner au Bien. Les Maux phyſiques ſervent à les corriger, ou à leur fournir des occaſions de réparer leurs fautes, par de nouvelles vertus.

Subterfuge inutile

LXXIV. Mr. BAYLE ne pouvoit pas ignorer de quel poids eſt cette Réponſe ; il ſent la néceſſité où il eſt de la renverſer, & dans ce deſſein il met en œuvre deux Remarques 1. dit-il, *Nous n'avons aucune Idée diſtincte qui puiſſe nous faire comprendre qu'un Etre qui n'éxiſte point par lui-même, puiſſe pourtant par lui-même. Zoroaſtre dira donc que la Libre Arbitre donné à l'homme n'eſt point capable de ſe donner une détermination actuelle, puis qu'il éxiſte inceſſamment & totalement par l'act un de Dieu.*

Idée

Pour ſervir les Manichéens, ou plutôt pour combattre le ſyſtême oppoſé, qui, de ſon propre aveu eſt le ſeul ſoûtenable *a priori*, c'eſt-à-dire pour répandre des doutes ſur ce qu'il y a non ſeulement de plus fondamental, mais de plus évidemment démontré, car telle eſt la force des argumens *a priori*. Mr. Bayle veut bien oublier dans quel ſiécle il vit, & ne ſe faire point une honte de ramener une Métaphyſique des Scholaſtiques les plus craſſeux. Il n'ignoroit pas qu'on regarde aujourd'hui toutes ces vieilles Diſputes *de Concurſu prævio, ſimultaneo & ſubſequente* comme des égarémens & des eſpéces de délire de quelque vieux babillard qui s'ingéroit à décider ſur des Matiéres où il ne voioit goûte. Qu'il ne prétende pas faire valoir ici ce qu'on appelle *argumentum ad hominem* ; c'eſt en vain qu'il ſe promettroit d'intriguer les Antagoniſtes avec les Orthodoxes, ce qui eſt ſon cheval de bataille & ſa derniére

ruſe. Ils reconnoiſſent tous que quand Dieu agit ſur ſes Créatures, il agit d'une maniére conforme à la Nature qu'il leur a donnée; que ſon action, loin de détruire cette nature, la conſerve. Son concours laiſſe libres celles à qui il a donné de la Liberté; & c'eſt par ſon concours même diſent-ils, qu'elles continuent à éxiſter libres. En vain Mr. Bayle preſſeroit les Théologiens, en leur diſant qu'ils ne ſont pas en état d'éclaircir cette Matiére & de concilier les oppoſitions qu'elle pouroit renfermer, il ſuffit qu'ils ſoient perſuadés qu'en effet elle ne les renferme pas, & que par là ils ſoient plus diſpolés à admettre une hypothéſe qui léve ces oppoſitions apparentes, qu'à en embraſſer une qui prouve qu'elles ſont réelles, & qu'on ne ſauroit les faire évanouir.

Dira-t-il, *Un diſciple de Zoroaſtre demandera qu'on lui éclairciſſe cette Matiére, ou qu'on reconnoiſſe la duplicité des principes.* Il ſera aiſé de lui répondre 1. Que ſon hypothéſe n'eſt pas ſans Obſcurité, & qu'il ne ſauroit lui-même répondre à toutes les Queſtions qu'on pourra lui former là deſſus. On lui répondra 2. que pour comprendre parfaitement de quelle maniére un Concours perpétuel de Dieu laiſſe la Liberté ſans atteinte, il faudroit comprendre parfaitement deux Choſes qui ne nous ſont pas connues; le *fond* de la Nature de l'Ame eſt la *maniére* dont la Cauſe ſuprême agit. Des Argumens fondés ſur des principes inconteſtables, & tirés de ces principes par des Conſéquences néceſſires prouvent l'éxiſtence d'un Principe éternel & parfait. Nôtre propre ſentiment ne nous permet pas de douter que nous penſions, & que nous ne nous déterminions en même-temps dans ce Principe éternel, de l'éxiſtence duquel nous ſommes convaincus, & non ſeulement dans lui, dans ce grand Etre, mais dans l'Ame qui penſe en nous, dans ce qui veut, dans ce qui ſe détermine il y a une infinité de choſes que nous ne connoiſſons pas encore, mais dont l'Ignorance ne doit point éxaniler la Certitude de ce que nous y connoiſſons, de ce que nous y ſentons, & de ce que des preuves évidentes nous d'montrent.

On répondra en *troiſiéme lieu* en demandint 1. Si l'Etre Eternel & Tout-Puiſſant ne peut pas produire quelque choſe qui ſoit différent de lui-même? S'il ne le pouvoit pas, il faudra nier non ſeulement ſa Toute-Puiſſance, mais il faudroit dire qu'il n'a aucune puiſſance, puis qu'il ne pouvoit produire aucun effet; car quant à ce qui eſt en lui il ne le produit pas, mais il le poſſéde de toute éternité.

On demandera 2. Si ce que Dieu produit n'eſt pas réel, s'il n'éxiſte pas réellement? Car à quoi ſe réduiroit la Puiſſance dont les productions n'auroient qu'une *apparente* de réalité, & non pas une réalité *véritable*?

3. Si les Créatures ſont des Etres réels & différens de Dieu, pourquoi ne pourront-elles pas avoir quelque degré de Puiſſance qui ſoit auſſi réelle & différente de la Puiſſance de Dieu? Un homme paſſeroit pour déteſtonnable, & quand même il paſſeroit pour impie, on ne lui feroit pas du tort, s'il diſoit, qu'à proprement parler, l'éxiſtence des Créatures n'eſt autre choſe que l'éxiſtence de Dieu, qui eſt, & qui éxiſte en elles. Et pourquoi donc faut-il pour parler raiſonnablement dire qu'à proprement parler, ce qui paſſe pour Puiſſance des Créatures, ce qui paroit Puiſſance en elles, n'eſt pas leur Puiſſance, mais la Puiſſance même de Dieu qui agit en elles d'une telle maniére qu'elles paroiſſent agir, quoi qu'elles n'agiſſent point? J'aimerois autant dire qu'elles paroiſſent être, quoi qu'elles ne ſoient point.

La Puiſſance des Créatures eſt une production de la Puiſſance Divine, mais elle en eſt différente par là même que l'effet eſt différent de ſa cauſe. Le Principe éternel & Tout-Puiſſant, qui a eu la force de faire que ce qui n'éxiſtoit pas commençat d'éxiſter, & d'éxiſter réellement, ne pourroit-il pas donner quelque dégré de Puiſſance à ce à quoi il donne l'être? Faire que ce qui éxiſte devienne capable d'agir, eſt-ce une choſe qui ſurpaſſe les forces de la Puiſſance qui a tiré les Etres du Néant? Le Corps éxiſte, & il n'en fait rien, car il ne penſe pas. L'Ame éxiſte & le ſait, car elle penſe & réfléchit. Penſer & réfléchir eſt quelque choſe de plus qu'éxiſter ſimplement. Dieu donc peut non ſeulement faire des Etres, mais il peut donner aux Etres qu'il fait, beaucoup plus que la ſimple éxiſtence.

Mr. Bayle ſoûtient qu'un Syſtéme eſt bon dès qu'il éxplique les Phénoménes; c'eſt là le Caractére & le Privilége du Syſtéme de la Liberté, il doit donc paſſer pour bon de ſon propre aveu.

Mais Mr. Bayle n'eſt point ſcrupuleux faire les armes dont il ſe ſert. La vieille Scholaſtique lui paroit utile à ſon deſſein, elle eſt propre à obſcurcir les Vérités les plus ſimples. Ceux qui ont du penchant au Libertinage, égaïés par des contes obſcénes, & l'Imagination toute remplie de ces Idées, ſe rendront ſans peine & ſans éxamen à tout ce qui va à les affranchir de toute contrainte, & à les mettre en liberté de vivre ſuivant leur goût, tout ténébreux que ſoient les argumens par leſquels on flate leurs inclinations. Il compte bien encore qu'un grand nombre de bonnes gens, & Orthodoxes à bruler, dont il ſe joue impitoiablement, ſeront charmés de tout ce qu'il entaſſe contre la Raiſon, & que par là, ſans en avoir nullement l'intention, ils ne hâteront pas de fortifier le parti des Incrédules. *Voïés*, diront ceux-ci, *ces bons Orthodoxes, les ſeuls Chrétiens qui n'aient pas dégénéré. Ils avouent de bonne foi que la Raiſon eſt contr'eux, mais il ſe moquent d'elle, ils ne la regardent que comme une Gîrouette mépriſable par ſa légéreté. Sur quoi fondés paroiſſent ils donc ſi fermes dans leurs Dogmes? C'eſt qu'ils s'en croïent perſuadés par la Voïe d'une Impreſſion ſurnaturelle.* Dès que le Chriſtianiſme eſt réduit à l'Enthouſiaſme, il ne faut plus chercher dts Chrétiens que parmi des eſpéces de fols.

LXXV. DANS l'article des *Pauliciens* que j'ai déja éxaminé, Mr. Bayle étale la Comparaiſon à laquelle il revient ſi ſouvent, d'une Mére & de ſa fille en danger &c. J'y ferai encore quelques remarques; D'où vient qu'il y fait entrer tant de termes, que le monde poli ne ſe permet pas, & que l'uſage défend d'employer en préſence des perſonnes pour qui on a de la conſidération? Eſt ce habitude? Eſt ce fineſſe? Eſt ce l'un & l'autre? Son application à réjouir de certains Lecteurs, & à charger ſa Mémoire ou ſes recueils d'éxpreſſions obſcénes peut avoir gâté ſon goût. Il ne démele plus ce qui eſt ſhonnête, d'avec ce qui ne l'eſt pas. Il s'eſt trop familariſé avec les Idées qui font de la peine aux perſonnes ſages. D'un autre côté il eſt certain qu'il tire parti de ces éxpreſſions très-libres, ſes Sophiſmes ſe fortifiant par la vivacité des Portraits dont il les charge. Une Imagination occupée de ces tableaux, émue par ce qui fait la matiére de ces comparaiſons, a perdu une partie de la liberté néceſſaire pour bien éxaminer, & quelquefois elle ne ſe rend que parce qu'elle eſt épouvantée. D'un autre côté Dieu & ſa Créature, une Mére & ſa fille dans de certaines circonſtances, préſentent à un débauché, à un Libertin de Mœurs, des Idées en vertu deſquelles il ſe permet de rire ſur le ſujet le plus ſérieux qu'on puiſſe imaginer, il ſe permet de plaiſanter ſur la Réligion & d'y répandre du ridicule.

Artifices de Mr. Bayle

Au fond la Comparaiſon n'eſt point juſte; La Volonté d'un Supérieur, favoir celle de Dieu, oblige une Mére à ne rien négliger de tout ce qui eſt en ſa puiſſance pour prévenir le deshonneur de ſa fille; A cet égard l'honneur de l'une eſt lié avec celui de l'autre, & le ſimple ſoupçon de négligence doit être affligeant pour elle; car il eſt de nôtre devoir d'éviter tout ce qui pourroit donner quelque atteinte à nôtre réputation.

Peut-

Peut-on dire qu'une Loi supérieure oblige Dieu à n'omettre rien de tout ce qui eſt en ſa puiſſance pour prévenir la faute d'une de ſes Créatures? Sa Juſtice veut qu'il ne leur impoſe aucune condition, qu'il ne ſoit en leur puiſſance d'éxécuter; mais ſa Bonté ne demande pas qu'il les détermine lui-même néceſſairement & infailliblement à remplir cette condition. Il pourroit ſimplement l'éxiger de plein droit, & ſous des peines ſeveres, & ſa Bonté paroît d'autant plus qu'il les y ſollicite par des Récompenſes d'un prix infini. Quelle plainte plus abſurde que celle-ci; *Je me ſuis rendu malheureux moi-même, à cet égard, c'eſt ma faute, je n'ai pas voulu croire mon Créateur, mais auſſi s'il avoit voulu il m'auroit empêché d'avoir cette mauvaiſe volonté, & de l'éxercer, pourquoi ne l'a-t-il pas fait?*

Dieu ne ſouffre pas à la vue du péché, comme une Mére ſouffre, quand elle penſe que ſa fille eſt deshonnorée; car ſi Dieu ſouffroit, il y auroit ligu de s'étonner qu'il aimât mieux éprouver des ſentimens deſagréables que de prévenir les actions qui les font naître. Il déteſte le péché, & c'eſt par cette raiſon qu'il le défend. Il eſtime & il aime la Vertu, & c'eſt par cette raiſon qu'il la récommande & qu'il la récompenſe. Mais ce qu'il trouve de plus beau dans cette Vertu qu'il eſtime & qu'il aime, c'eſt qu'elle eſt une Détermination libre de la Volonté, & il ne veut pas qu'elle ceſſe d'être ce qu'elle eſt, en créant lui-même cette détermination.

Mr. Bayle ſe ſert encore d'une autre comparaiſon moins ſéduiſante, & à laquelle il auroit mieux fait de ſe borner. *Un Prince fait que deux de ſes Sujets vont ſe battre; Il ne tient qu'à lui de les en empêcher; Mais n'importe, dit-il, s'ils ſe tuent, le bourreau les enterrera ſont la peteuce.* Ce Prince a tort, ſon titre de Prince ne l'engage pas feulement à faire des éxemples de châtimens, mais de plus à prévenir les actions puniſſables; c'eſt pour empêcher aux vices de naître qu'on publie des Lnix, & non pas ſeulement pour les punir quand on y ſera tombé.

Il peut y avoir des cas où le Prince n'eſt pas obligé à prévenir le mal qu'il ſait qu'on va faire, & alors il n'a rien à ſe reprocher. Il fait ſûrement que deux Sujets ſont infidéles & concertent ſéparément contre l'Etat & contre ſa Vie; Il le ſait, mais il ne peut pas en mettre les preuves dans une aſſés grande évidence, pour ſe garantir du ſoupçon de Cruauté s'il les faiſoit mourir. Il ſait qu'ils ont pris querelle, & qu'ils vont ſe battre. Ce qu'il ſe doit, & ce qu'il doit à l'Etat demande qu'il abandonne ces coupables à tout le fort dont ils ſont dignes.

De la Préſcience Oeuvres Div. Tom. III. 2 part. pag. 805

LXXVI. REPONSE aux Queſtions d'un Provincial Tom. II. pag. 853. " N'aſſûre-t-on pas, dit Mr. " Bayle, qu'il a prévu que les habitant de Tyr & " même ceux de Sodome auroient fait un bon uſa- " ge de leur franc arbitre, s'ils avoient été les ré- " moins du Miracles de Jeſus Chriſt? C'étnient " néanmnins des gens habitués au péché, & bien " éloignés de l'innocence qui précéda la prémiére " transgreſſinn. N'avoue-t-on pas formellement que les " pécheurs les plus opiniatres entreroient dans la bonne " voie, par mille moiens, ſi Dieu qui connoit la " proportion de ces moiens, s'en vouloit ſervir & " ne les leur refuſoit pas? Diſons donc qu'il a pré- " vû que le prémier homme, ſelon la diverſité des " circonſtances, ſe ſerviroit de ſa liberté tantôt bien " & tantôt mal. Or entre toutes ces Combinaiſons in- " finies il lui a plu d'en choiſir une où Adam devoit " pécher, & il l'a rendue future par ſon décret pré- " féràblement à toutes les autres. Appellés à vôtre " ſecours tant qu'il vous plaira la machine du franc " arbitre, vous ne ferés jamais comprendre que " Dieu n'ait voulu qu'Eve & Adam péchaſſent, " puiſqu'il a rejetté toutes les combinaiſons où ils " n'euſſent pas péché, & qu'il en a choiſi une où " il les ſavoit déterminés à déſobéir à ſes ordres.

" Dieu pouvoit mettre Adam dans de telles cir- " conſtances qu'il auroit fait infailliblement un bon " uſage de ſa Liberté; car par le paſſage allégué, il " paroit que Dieu prévoit le bien que l'on fera dans " de certaines circonſtances.

Je répons que Dieu n'étoit pas obligé de ménager les circonſtances, d'une telle façon que ſur concours rendit l'obéiſſance infaillible. Il a trouvé à propos de mettre Adam dans des circonſtances où il pouvoit obéïr ou n'obéïr pas; & dans leſquelles il n'étoit pas vrai de dire, & qu'il déſobéïroit immanquablement, & que dans cette vuë elles avoient été ménagées & préſidées à d'autres par ſon Créateur.

La Comparaiſon qu'il ajoûte tirée d'un Prince qui promet & qui menace, & qui n'a-t-il pas fait des Loix, auxquelles il ſoit bien qu'on n'obéïra pas, n'eſt point juſte; car il eſt de ſon Devoir de procurer autant qu'il peut le bien & de prévenir le Mal. Mr. Bayle revient toûjours à la même compraiſon qu'il habille ſeulement un peu différemment.

D'autres paſſages ſur les vuës de Dieu en tirant quand il a donné la liberté. Réponſe aux Queſtions d'un Provincial Tom. III. Oeuvres Div. Tom. III. 2. Part. pag. 805

LXXVII. PAGE 859. " Mr. Jaquelot aſſûre, " dit Mr. Bayle, qu'un *Etre libre, de quelque ma-* " *niére qu'il uſe de ſon Franc Arbitre, ne peut qu'il* " *ne contribue à la plus grande gloire de Dieu, en ſer-* " *vant à la manifeſtation de ſes plus glorieux Attri-* " *buts. Que David ſelon le Deſſein de Dieu*, ajoûte- " t-il, *monte ſur le trône d'Iſraël, malgré la haine & la perſecution de Saul, qu'il y ſoit conduit à travers* " *mille périls, & par la Combinaiſon d'une multitu-* " *de d'événemens dirigés par la Providence vers ce* " *but, quelques contraires qu'ils paruſſent à cet effet* " *c'eſt ce qui doit faire admirer la ſageſſe de Dieu* " *dans la direction de ces Cauſes libres, qu'il conduit* " *avec tant de délicateſſe & de reſerve, s'il eſt per-* " *mis de l'éxprimer ainſi. Un peut donc aſſûrer qu'un* " *Etre libre eſt une matiére de triomphe à la ſageſſe* " *de Dieu & à ſon pouvoir.*

" Il s'éxprime plus clairement en un autre lieu " où il ſe fait l'Objection qu'on fonde ſur ce que " les Crimes outragent Dieu, & renverſent la ſocie- " té. Ceux qui s'emburraſſent de ces difficultés, " repond-il, *ſemblent avoir la vuë trop bornée, & vouloir tous les deſſeins de Dieu à leurs propres in-* " *térêts. Quand Dieu a formé l'Univers, il n'avoit* " *d'autre vue que lui-même & ſa propre Gloire, de* " *ſorte que ſi nous avions la connoiſſance de toutes les* " *Créatures, de leurs diverſes Combinaiſons & de leurs* " *différens Rapports, nous comprendrions ſans peine que* " *cet Univers répond parfaitement à la ſageſſe infinie* " *du Tout-puiſſant.*

De peur d'interpréter ces paroles de Mr. Jaquelot dans un mauvais ſens, & qui étoit fors doune très-éloigné de ſa penſée, il faut remarquer que quand on dit qu'un Etre Libre eſt une matiére de Triomphe à la ſageſſe de Dieu & à ſon pouvoir, on ne prétend pas dire que Dieu ait fait les Créatures Libres, afin qu'elles péchaſſent, & que leurs péchés lui donnaſſent occaſion d'éxercer d'une maniére plus merveilleuſe ſa ſageſſe & ſon pouvoir. On remarque ſeulement que Dieu a compris que quand elles pécheroient, leurs péchés lui fourniroient de telles occaſions; Mais ce n'eſt pas pour cela qu'il les a permis; il ne les a point ordonnés.

Différence eſſentielle de Dieu avec les hommes. Réponſe aux Queſtions d'un Provincial III. Oeuvres Diverſes. pag. 809. Item pag. 8. 9.

LXXVIII. CHAP. CL. Pag. 880. " Il n'y a " rien, par éxemple, de plus éviden que ces deux " Maximes, *Ceux qui permettent le mal qu'il leur eſt* " *aiſé d'empêcher, ſont blamables; ceux qui laiſſent périr* " *une perſonne qu'ils pouvoient facilement ſauver, ſont* " *coupables de ſa Mort.*

Pag. 881. " *ſi l'on diſoit*, continue Mr. Bayle, " à de fort grands Philoſophes, *il eſt très digne de* " *la ſainteté & de la juſtice de Dieu de laiſſer tem-* " *ber plutôt tout le genre humain dans le crime &* " *dans la miſére que de lui prêter une aſſiſtance con-* " *grue, qui, quelque petite qu'elle fût, le conſervât* " *tout dans l'innocence, & dans la ſûreté; car com-* " *me Dieu ne travaille que pour ſa gloire, & qu'il*

„ *trouvez un plus beau champ de gloire, en gouver-*
„ *nant un genre humain criminel, qu'en gouvernant*
„ *un genre humain innocent, l'ordre demande que*
„ *Dieu laisse prise à l'homme, & ne l'en empêche point*
„ *comme il le pourroit facilement* ; si, dis-je, l'on
„ tenoit un tel discours à de fort grands Philoſo-
„ phes, ils répondroient ſans doute que la preuve qu'on
„ leur allégue d'une propoſition qu'ils croient très-
„ fauſſe, leur paroit embarraſſée, & que de peur
„ de s'y méprendre, ils la veulent examiner à loi-
„ ſir. Ne doutés point que l'ainſi examinée ils ne
„ répondiſſent que cette expreſſion, *Dieu ne tra-*
„ *vaille que pour ſa Gloire*, leur paroit bien équivo-
„ que, qu'ils ne peuvent comprendre que l'Etre in-
„ fini, qui trouve dans ſes propres perfections u-
„ ne Gloire & une Béatitude auſſi incapables de di-
„ minution que d'augmentation, puiſſe avoir pour
„ But en produiſant des Creatures quelque acquiſi-
„ tion de Gloire.

Afin que ce que Mr. Bayle dit, dans ce Chapitre, eut quelque ſuite, il faudroit qu'on prétendit que Dieu, s'étant propoſé pour Deſſein unique de manifeſter ſes perfections, s'étoit trouvé dans la néceſſité de faire les choſes d'une telle maniere, & de ménager tellement les Circonſtances qu'il y eut du péché dans le Monde. C'eſt ce qu'on ne dit point. Mais on dit 1. que nous ne connoiſſons pas tous ſes Deſſeins, & qu'il ne faut pas s'en étonner, puiſque ſes vûës ſont d'une étendue à laquelle nous ne ſommes pas en état d'atteindre. 2. Nous diſons que Dieu a trouvé à propos 1. de faire des Créatures Libres, 2. de leur accorder des Lumiéres & des Forces d'une certaine meſure 3. d'exiger d'elles l'hommage de leur Obéïſſance avec ces Forces & ces Lumiéres, & qu'enfin les Inconvéniens qui pouvoient réſulter de là, n'arrivant que par la pure faute de l'homme, ne doivent point être imputés à lon Créateur qui l'avoit mis en état de s'en garantir.

Pour reconnoître de la force dans le raiſonnement de Mr. Bayle, il faudroit encore que Dieu fut obligé de parer à tout ce qui peut arriver de Mal à ſes Créatures, autant que les hommes le ſont de prévenir tout ce qui peut arriver de mal & à eux mêmes & aux autres, à proportion que leur pouvoir s'étend.

Voilà deux choſes ſur leſquelles Mr. Bayle revient très-ſouvent. On lui a fait des Réponſes qu'il ne détruit point, mais il réduit celui qui l'examine à les lui répéter.

Ibidem. pag 817.

Chap. CLIII. pag. 921. " La Providence, dit
„ Mr. Bayle, ne peut négliger quoique ce ſoit, &
„ ſi elle pouvoit négliger quelque Créature, elle eut
„ moins choiſi Adam & Eve pour l'objet de ſa né-
„ gligence que la plûpart de ſes autres productions.
„ En un mot la raiſon nous dicte qu'encore que la
„ Providence de Dieu ne ſoit renfermée dans aucune
„ ſphére, elle eſt auſſi attentive à chique choſe que
„ ſi elle n'avoit à veiller que ſur celle là. Si Mr.
„ Jaquelot a voulu dire que Dieu étant le Pére com-
„ mun de tous les Etres, doit préférer le bien du
„ Tout au bien des Parties, il a ſuppoſé que la chu-
„ te de nos premiers Péres devoit apporter de grands
„ avantages à l'Univers, mais à qui ſera-t-on com-
„ prendre que cette chute & ſes ſuites contribuent
„ quelque choſe à la régularité des Cieux, ou au bien
„ de quelque partie du Monde ? Ne ſavons nous
„ pas au contraire que la Terre fût maudite à cauſe
„ du péché d'Adam, & que ce péché répandit ſa
„ contagion ſur toutes les Créatures ? Je penſe que
„ Mr. Jaquelot a ſouvent prêché avec beaucoup d'é-
„ loquence ſur les déſordres que le péché a introduits dans les élémens &c. c'eſt un théme très-fa-
„ vorable & très-ordinaire aux Prédicateurs. Il en
„ faut venir enfin à cette diſparité. Les intérêts
„ d'une Mére ſont que ſa fille ſoit ſage ; mais les in-
„ térêts de la gloire de Dieu étoient qu'Eve fut vain-
„ cue par le tentateur.

Je conviens de ce que Mr. Bayle vient de dire, mais uniquement dans ce ſens ci 1. Il ne ſe peut faire qu'il y ait quelque choſe que Dieu n'apperçoive pas. 2. Il ne ſe peut faire que les Etres Intelligens & Libres agiſſent de telle maniére qu'il ſoit indifférent à Dieu, qu'ils faſſent bien ou mal, qu'il n'agrée point l'un, & ne déſapruove point l'autre. Mais 3. ſi par là on prétend dire qu'il implique contradiction que Dieu ne faſſe pas tout ce qui eſt en ſa Puiſſance pour mettre chique Créature à chique moment, dans le meilleur état où elle puiſſe être, ou du moins pour prévenir qu'elle ne ſe faſſe du mal, c'eſt viſiblement ſuppoſer ce qui eſt en Queſtion. Dieu ne les laiſſe pas ſans Loi, quoi qu'il les laiſſe dans la Puiſſance d'obéïr ou de n'obéïr pas.

Mr. Bayle ſuppoſe toûjours que Dieu a trouvé à propos de faire naître le péché pour perfectionner l'Univers. Il ſe plait à mettre dans la bouche des Défenſeurs de la Réligion, des Réponſes abſurdes.

Ibidem: pag. 826.

Chap. CLV. pag. 966. " Il eſt viſible, dit-il,
„ que le deſordre & le ſujet d'objection & de ſcan-
„ dale ſont beaucoup plus grands lorſque le mal mo-
„ ral eſt combiné avec le phyſique, que ſi le Phyſique
„ étoit tout ſeul. Il eſt certain auſſi que cette com-
„ binaiſon trouble beaucoup plus la ſociété : Suppo-
„ ſons qu'un Prince envoie ſecrétement des incendiai-
„ res qui foient la cauſe de la deſtruction de quel-
„ que villes de ſes voiſins. Cela ne peut-il pas
„ être le ſujet d'une rupture entre deux Etats, ou
„ engager le parti touffrant à ſuborner des incendiai-
„ res qui feront le même dommage au Prince voiſin ?
„ Qu'un homme meure de la chute d'une pierre, ſes
„ parens & ſes amis ſe conſoleront de le regretter,
„ mais s'il meurt d'un aſſaſſinat, ils ſeront capables
„ d'exciter une ſédition qui ſera périr cent mille
„ hommes. Les plus grandes guerres n'ont eu bien
„ ſouvent pour cauſe, que le caprice, que la ja-
„ louſie, que le reſſentiment de quelques particu-
„ liers. Il ſeroit inutile de réfuter par l'Hiſtoire
„ Mr. Jaquelot, prions le ſulement de jetter les
„ yeux ſur l'expérience journaliére ; il verra que les
„ mauvaiſes actions des hommes, ſont ce qui cauſe
„ le plus de ravages dans la ſociété.

Le ſcandale eſt beaucoup plus grand lorſque le mal Moral eſt combiné avec le Phyſique, que ſi le Phyſique étoit tout ſeul. Pour le prouver, Mr. Bayle ajoûte l'exemple d'un Prince qui donne occaſion à une guerre en envoiant des Incendiaires chés ſon voiſin.

L'objection auroit de la force, ſi Dieu faiſoit le Mal Moral, pour ſervir de principe au Mal Phyſique, ou s'il avoit été obligé de le prévenir, comme les hommes le ſont. Mais elle ne prouve rien, parce qu'elle eſt deſtituée de ces deux fondemens.

Ibidem: pag. 829.

Chap. CLVI. pag. 979. " Il ſemble, continue
„ Mr. Bayle, que ſi l'Etre infiniment parfait avoit
„ ſu qu'en cas qu'il donnât l'éxiſtence à des Créatures
„ libres, il les faudroit punir éternellement à cauſe
„ de leurs péchés, il eut mieux aimé les laiſſer dans
„ le néant, ou ne leur permettre pas d'abuſer de
„ leur franc arbitre, que de ſe voir obligé de leur
„ infliger des peines qui ne finiroient jamais. Le
„ ſens commun dicte 1. qu'il vaut mieux n'avoir point
„ d'Enfans que d'en avoir qui ſe mocquent de nos
„ inſtructions & de nos ordres, & qui ne font que
„ nous chagriner & que nous deshonnorer : 2.
„ que rien ne s'éloigne plus des idées de la Sageſſe
„ que de choiſir un genre de peine que l'on ſait
„ durer autant qu'il peut, ſans qu'il ſoit d'aucun
„ uſage à ceux qui ne le ſouffrent point, & ſans qu'il
„ diminue la malice de ceux qui le ſouffrent, qui
„ au contraire en deviennent plus méchans. 3. qu'il
„ eſt conforme aux idées de la Sageſſe de choiſir un
„ genre de peine qui faſſe périr promptement & to-
„ talement celui qui l'a mérité.

Le ſens Commun dicte qu'il vaut mieux n'avoir point d'enfans que d'en avoir qui ſe mocquent de nos Inſtructions & de nos Ordres. Dieu devroit donc anéan-

anéantir les Méchans ou les corriger puiſqu'ils ſont les Créatures.

Une Impreſſion naturelle, & qu'il y auroit de l'inhumanité à combattre, nous porte à faire dépendre une bonne partie de nôtre félicité de celle de nos Enfans, & de ne nous donner aucun repos pour les rendre honnêtes gens. Celui qui n'en a point eſt donc libre de bien des chagrins & de bien des travaux auxquels eſt aſſujetti celui qui en a de déſobéïſſans. Dieu fait des Créatures Libres ſans en avoir beſoin & ſans être attaché à leurs Intérêts par une Impreſſion ſupérieure. Il a la Bonté d'aimer ceux qui répondent à ſa Vocation ; mais ſa Sageſſe & ſa Juſtice abandonnent ceux qui s'en moquent. Quand on demande de quel uſage ſeront les peines des hommes condamnés. Je réponds 1. qu'elles ſont juſtes, 2. Que nous le connoîtrons mieux dans la Vie à venir, de laquelle nous ne connoiſſons point l'œconomie.

Chap. CLXVIII. pag. 1097. " Si la gloire de
Ibidem. pag. 835. " Dieu avoit été intéreſſée à un amour de choix, la
" direction de Dieu auroit ménagé dans l'Ame d'Adam
" un acte d'obéïſſance, & non un acte de déſ-
" obéïſſance. Jugés des choſes par l'événement, &
" réglés vous ſur les idées de Mr. de Vallonne, ne
" dirés vous pas que Dieu a plutôt cherché la haine
" de choix que l'amour de choix ? Ce qu'il a trou-
" vé étoit ſans doute ce qu'il cherchoit : or il a
" trouvé le choix de déſobéïr à ſes ordres, & non
" pas le choix d'y obéïr ; il cherchoit donc le choix
" de déſobéïr. Un agent ſage qui peut fixer un
" événement de la dernière importance pour ſa gloire,
" l'objet unique de ſon amour, ne le laiſſe point
" dans l'incertitude d'un cas fortuit. Mr. de Val-
" lonne doit donc aſſûter que le choix de la déſ-
" obéïſſance a été rendu infaillible par les ſoins de
" Dieu, & par conſéquent que toute ouverture a
" été bouchée à l'amour de choix, d'où il s'enſuit
" que la déſobéïſſance d'Adam n'a pas été un acte
" de choix, car on ne peut pas choiſir entre deux
" choſes dont l'une eſt hors de nôtre portée & de
" nôtre diſpoſition. En tout cas ce Théologien aura
" dit mal à propos *qu'il eſt certain que la plus grande*
" *Gloire de Dieu étoit que l'homme l'aimât d'un amour*
" *de choix* ; car la choſe n'eſt point arrivée & ne
" pouvoit pas même arriver ſelon les diſpoſitions
" que Dieu avoit faites. C'eſt donc par une con-
" tradiction viſible que l'on établit d'un côté que la
" ſouveraine régle de tout ce que Dieu a fait ou per-
" mis eſt l'amour qu'il a pour ſa gloire, & de l'au-
" tre *qu'il étoit de ſa plus grande gloire qu'*ADAM
" *l'aimât d'un amour de choix.*

Si la gloire de Dieu avoit été intéreſſée à un Amour de choix, la Direction de Dieu auroit ménagé dans l'ame d'Adam un acte d'Obéïſſance & non un acte de Déſobéïſſance.

Prémiérement Dieu n'a point ménagé un acte de Déſobéïſſance 2. Vous diriés qu'on ſuppoſe toûjours que Dieu avoit beſoin de Gloire & d'une Gloire qui lui vint d'un Amour de Choix : En ce cas toute ſa Sageſſe & toute ſa Puiſſance ſe ſeroit appliquée à rendre cet Acte d'amour inévitable. 2. Par là même que Dieu vouloit être aimé d'un amour de choix, il ne vouloit pas oppoſer ſa toute-puiſſance à des choix contraires à l'amour & au reſpect qu'il demandoit. Les vices & les vertus des hommes prouvent également qu'il les a fait libres. Mais ce n'eſt pas afin qu'ils en abuſaſſent qu'il leur a donné la Liberté ; S'il ne les a pas rendus incapables d'en abuſer c'a été afin que quand ils en uſeroient bien leur Vertu fût plus eſtimable & plus précieuſe en elle-même & à ſes yeux.

Chap. CLXXI. pag. 1145. " Suppoſons, dit
Ibidem. pag. 863. " Mr. Bayle, qu'un Roi permette pendant quel-
" ques années toutes ſortes de confuſions dans ſes
" Etats, la déprédation des finances, les concuſ-
" ſions, les brigandages, la corruption des Siéges
" de Judicature, les aſſaſſinats, l'empoiſonnement, &
" qu'enfin il faſſe tenir les grands jours dans chaque
" Province & envoie des Prévots battre la campagne
" par tout. Ceux-ci font pendre au prémier arbre
" tous les voleurs qu'il faiſiſſent. Les Chambres des
" grands jours font décapiter, rouer, brûler, mettre
" à la chaine une infinité de gens. Un étranger
" voiageant en ce temps-là dans le Roiaume, ren-
" contre un homme du Païs qui lui demande, *N'admirés vous pas la haine que nôtre Monarque fait éclatter contre le crime. Vous ne voiés que des roues, que des gibets, que des chaines de galériens par tous les chemins. Il a permis de grands déſordres pendant pluſieurs années : il auroit pu les prévenir facilement, mais il a mieux aimé ſe préparer des occaſions d'exercer une Juſtice qui éclatât par des ſpectacles ſignalés.* Si l'étranger étoit un homme de Bon-Sens, que répondroit-il ? Qu'il étoit plus glorieux au
" Monarque d'avoir régné ſur une nation bien diſci-
" plinée, mais que ſes ſujets aiant de l'inclination
" au mal, ſon devoir étoit de les reprimer de bonne
" heure, & que le meilkur moien de témoigner ſon
" amour pour la vertu & ſa haine pour le vice, auroit
" été de faire en ſorte que perſonne n'eut jamais été
" puniſſable dans ſes Etats.

Cette objection ne ſrappe que ceux qui conçoivent dans Dieu un véhément déſir d'exercer ſa juſtice, & que pour donner lieu à cet éxercice, il procure la naiſſance du péché ; Mais elle n'embarraſſe point ceux qui conçoivent que l'Intelligence infinie de Dieu, à l'étendue de laquelle répond ſa Puiſſance, a trouvé à propos de faire des Créatures de différens ordres, & qu'il a laiſſé le ſort de quelques-unes à leur Liberté. Il a bien vû que celles qui en abuſeroient ſe rendroient dignes de châtiment ; mais puiſque ce ſeroit par leur faute, il n'a pas voulu le leur épargner, & abandonner dans cette vue, & pour parer à cet inconvénient, le Deſſein de former des Créatures qui travaillaſſent elles-mêmes à leur perfection, & s'animaſſent à l'aimer & à lui obéïr par un Choix très-libre.

Il convient que Dieu faſſe connoître ce qu'il eſt, non ſeulement par la voie de la Révélation & de la parole extérieure, mais par ſes Oeuvres & par les événemens mêmes. Si Dieu déploioit ſans ceſſe toute ſa Puiſſance pour prévenir le moindre écart dans la Volonté de ſes Créatures, il n'agiroit pas comme un Etre qui n'a pas beſoin d'aide à ſa félicité, mais comme un Père dont la ſatisfaction eſt dépendante de la bonne conduite de ſes Enfans.

LXXIX. " VOUS conclurrés, s'il vous
De l'Explication des Myſtéres. " plaît, dit-il, que l'on donne dans l'Illuſion dès
" qu'on s'imagine que nos Myſtéres peuvent être
" philoſophiquement ſoûtenus & mis à couvert de
" toutes les Objections d'une Diſpute réglée ſur
" le plan de nos Aphoriſmes de Morale & de Mé-
" taphyſique.

On ne prétend pas ne laiſſer aucun point dans les Myſtéres & dans tout ce qui y a du rapport ſans l'éclaircir parfaitement. Rien ne ſeroit moins philoſophique : l'Eſprit humain eſt trop borné : Y a-t-il dans les Mathématiques mêmes quelque partie où l'on ait tout vû, & à laquelle on ne puiſſe rien ajoûter ? On ſoutient ſeulement que les Vérités de la Réligion, renfermées dans leur ſimplicité, ne ſont point en contradiction avec les Lumiéres de la Raiſon. Pour rendre palpable cette contradiction, Mr. Bayle confond d'un côté une Métaphyſique Théologique qu'il choiſit à ſon gré, avec la ſimplicité des faits révélés ; & d'un autre une Métaphyſique Philoſophique, qu'il en ſagotte auſſi comme il lui plaît, toute obſcure & incertaine qu'elle ſoit, avec des principes d'une évidence inconteſtable.

J'oppoſe les mêmes réponſes à la comparaiſon qu'il rapporte Chap. CLXXII. p. 1155. C'eſt la même dans le fond qu'on a déja rapportée plus d'une fois & elle roule toûjours ſur la ſuppoſi-
On éclaircit en quoi les comparaiſons pêchent. pag. 865.

ſuppoſitions. Mr. Bayle au lieu de réſoudre les Objections qu'on lui fait, en prend ſeulement occaſion de ſe répéter, & de rebattre ſes difficultés, bien perſuadé qu'il trouvera aſſés de Lecteurs, dont le coeur corrompu ſe fera un plaiſir de les lire & de s'y rendre d'abord.

„ Demandés vous, je vous prie, dit-il, ce que „ la Calprenede auroit répondu à un homme qui lui „ auroit parlé en ces termes-ci : Vous nous avés caracte„ risé des Heros braves au ſouverain point, & ornés „ de pluſieurs autres perfections éminentes : Je vou„ drois voir un Héros de vôtre façon, qui ne cédant „ point à ceux-là, dans la grandeur de Courage „ ni dans le reſte, eût la bonté pour ſon caractére „ dominant Songés y, Monſieur, & faites entrer dans ſon „ Hiſtoire l'Epiſode que voici. Il affermira la paix „ dans ſon vaſte Empire, il ne voudra attaquer „ perſonne, & perſonne n'oſera l'attaquer, il aſſi„ gnera à tous ſes ſoldats un revenu ſuffiſant à les „ contenir dans les juſtes bornes de la diſcipline mili„ taire; mais ſiçhant qu'une augmentation de biens „ les rendra fort inſolens & mutins, &, qu'en un „ mot ils abuſeront de l'abondance, il les rendra „ riches; Les deſordres qu'ils commettront dans „ cet état, l'obligeront à les punir. Il en enver„ra une partie aux Galéres & aux mines, & „ fera mettre l'autre dans des cachots où ils jeune„ ront au pain & à l'eau, & après les avoir ainſi „ châtiés quelques années de ſuite, il les remettra „ en liberté, & leur donnera dequoi ſubſiſter heu„ reuſement toute leur vie. Je m'aſſûre que vous vous „ perſuaderés que la Calprenede auroit répondu bruſ„ quement que ce modéle de la bonté héroïque é„ toit bizarre, & qu'il ſe garderoit bien de s'en „ charger.

Si un Prince étoit aſſûré que ſes Soldats ne manqueront point de ſe mutiner, & de s'emparer de quelque poſte, depuis lequel ils raviageront ſes Provinces, à moins qu'il ne ſe les attache par de groſſes païes, quand même il préverroit que ſes largeſſes en ſtroient des Brutaux & des Débauchés, il eſt viſible que de deux Maux il devroit choiſir le moindre, & après que pour les punir de leur licence, il auroit enfermé les uns dans des priſons, & qu'il auroit condamné les autres aux galéres & aux mines, ſi ces juſtes châtimens les faiſoient revenir à eux-mêmes on auroit tout ſujet d'admirer ſa Bonté, lorſqu'après les avoir connus parfaitement corrigés il les combleroit de ſes graces.

Mais Dieu peut prévenir par les Impreſſions de ſa Toute-Puiſſance les voices des hommes; j'en tombe d'accord, mais puiſqu'il a trouvé à propos de les faire Libres & actifs, Deſſein dont il étoit le Maître, lorsqu'il les connoit diſpoſés d'une maniére qui s'oppoſera à leur Correction, à moins que la voie des châtimens ne les y conduiſe, c'eſt Bonté en lui de les corriger par cette voie.

Rep: aux Queſt. d'un Provinc: Chap. CLXXIII. p. 1168.

Ibidem. pag. 865.

„ Nous ne pouvons concevoir que la bonté d'un „ Pére ſoit telle qu'elle doit être, lorſqu'il attache „ le bonheur de ſes Enfans à une condition qu'il „ ſait très-bien qu'ils ne ſuivront pas, & qu'il leur „ permet de ne point remplir, quoi qu'il pût très„ aiſément leur procurer les moiens ſûrs & infailli„ bles de la remplir.

L'Argument de Mr. Bayle porte en partie ſur la Préſcience qui préſente toûjours à nôtre Eſprit une Idée de néceſſité, & de fatalité, dure & inévitable dans ces Objets. On a déja prouvé à diverſes fois que cet Argument eſt nul, & il ne prend point une nouvelle force par le moien des répétitions de Mr. Bayle, & des diverſes formes ſous leſquelles il le ramêne.

Non ſeulement un Pére ne doit rien éxiger de ſes Enfans qu'ils ne ſoient en pouvoir de faire; mais de plus il eſt dans l'obligation de faire lui-même tout ce qui eſt en ſa puiſſance pour leur procurer toute la félicité dont ils ſont capables, & cela par les voies les plus promptes & les plus ſûres, & pour cela il ne doit négliger quoi que ce ſoit de tout ce, qui peut leur faire acquérir autant d'avantages qu'il en poſſéde lui-même; mais de plus, il doit ſouhaiter de les voir plus heureux encore & plus parfaits qu'il ne l'eſt.

LXXX. Chap. CLXXIII. " Les obſervations „ que Mr. Le Clerc a faites, dit Mr. Bayle, pour „ prouver que la Bonté Infinie n'oblige point Dieu „ à répandre ſur les Créatures tout ce qu'elle peut „ donner, ſont inutiles, car perſonne ne lui conteſte „ cela. Il s'applique néanmoins très-ſérieuſement à „ le réfuter. Si cela étoit, *dit-il*, il faudroit que Dieu „ n'eut fait qu'une certaine ſorte de Créatures, qui eut „ épuiſé entiérement ſa liberalité, & à laquelle il ne „ pût rien donner d'avantage. Autrement elles pour„ roient dire, ſelon l'objection Manichéenne, que „ ſa Bonté idéale ne paroit point dans ſes Ouvra„ ges, & qu'elle ne les a pas traités également bien, „ ni ſi libéralement les unes que les autres. Il s'en„ ſuivroit même de là une abſurdité palpable, c'eſt „ que les Créatures de Dieu devroient avoir autant „ de perfection, que lui: C'eſt-à-dire des perfec„ tions infinies, ce qui eſt impoſſible; parce que „ ſans cela on diroit toûjours que Dieu leur a pu „ donner des dégrés infinis de perfection qu'il ne „ leur a pas donnés, & par conſéquent que ſa Bonté ne „ paroit en eux que bornée par des effets limités. „ Ainſi il faudroit que Dieu fit autant de Dieux „ que de Créatures, ce qui eſt contradictoire; „ ſans quoi ſa Bonté Idéale ne paroitroit point.

Ces Objections ſont réfutées. Pensées m. Pure Ibidem pag. 865.

„ Il eſt permis dans la Diſpute de chercher le foi„ ble des Objections de ſon Adverſaire, & de tâcher „ principalement de faire voir qu'elles prouvent trop, „ qu'elles entraînent à des Conſéquences abſurdes, &c. Mr. Jaquelot s'eſt ſervi de cette voie: Mr. Diroys s'en étoit déja ſervi, & avoit marqué nom„ mément les conſéquences que vous venés de trou„ ver dans le paſſage de Mr. le Clerc. Tout cela „ eſt dans l'ordre, pourvû que la retorſion, ou la „ réduction à l'abſurde ſoit bien fondée. Elle ne „ l'eſt pas ici, je vous l'ai fait voir ſuffiſamment, „ évitons les répétitions, recourés au Chapitre où „ j'ai réfuté Mr. Diroys: il vous conduira au „ Chapitre où j'ai réfuté Mr. Jaquelot.

Mr. Bayle ſoûtient que l'Idée d'un Dieu qui ne fait pas tout ce qui eſt en ſa Puiſſance pour empêcher que les hommes ne péchent & ne ſe rendent malheureux par leurs péchés, ne remplit pas toute l'Idée qu'on doit ſe faire d'une Bonté Divine, & par conſéquent Infinie.

On lui a répondu que ſon Argument prouve trop, & que par là il ne prouve rien ſuivant la Maxime des Logiciens. Ici il ſe contente de nier que ſon Argument prouve trop, & lui qui aime tant à repéter renvoie ailleurs ſon Lecteur. Il fait bien que la pluprt ne ſe donneront point cette peine, & que ceux qui ont du penchant à l'Irréligion le croiront ſur ſa parole.

Voici l'état de la Queſtion. Un Etre infiniment Puiſſant & infiniment Bon eſt il néceſſité de faire infiniment de Bien & tout le Bien qu'il peut à chacune de ſes Créatures? Ou ſi, par là qu'il eſt l'Etre ſuprême, il eſt en droit d'uſer librement de ſa Puiſſance? Une Créature eſt-elle en droit de ſe plaindre, quand il veut la rendre heureuſe, moiennant qu'elle rempliſſe des Conditions qu'il ne tient qu'à elle de remplir? Et s'il la voit prête à violer ſes Juſtes Loix, eſt il obligé de courir à ſon ſecours? Dès qu'on a prouvé que Dieu peut diſtribuer ſes Bienfaits librement dans les dégrés, & dans l'ordre qu'il lui plait, on a prouvé en même temps qu'il eſt en droit d'aſſigner les Conditions qu'il trouvera propos, pourvû que ces Conditions n'aient rien d'injuſte.

Je

Ibidem. pag. 830.

Je viens à l'endroit ou Mr. Bayle renvoie; c'eſt le Chapitre CLVII. Examen d'une Réponſe concernant le Mal Phyſique..

„ Voici une Réponſe indirecte de Mr. Jaquelot, „ dit-il, aux Objections concernant le Mal Phyſi„ que. Il prétend qu'elles prouvent trop, & que „ ſi nôtre raiſon avoit quelque droit de ſe plaindre „ du triſte état du Genre humain, on trouveroit *de* „ *quoi faire la Critique à chaque pas. Dieu*, diroit„ on, *ne devoit créer que des eſprits purs ſaints & par„ faits.* Pourquoi les Rochers *ne ſont ils pas couronnés* „ *de feuilles & de fleurs?* Pourquoi *les Plantes ne peu„ vent-elles pas ſe mouvoir? Pourquoi les Vers ſont ils* „ *le rebut des autres animaux? Pourquoi les Fourmis* „ *ne ſont-elles pas des Paons? Pourquoi les Américains* „ *ſont-ils ſauvages? La Pauvre préſenteroit requête con„ tre le Riche, le Valet contre le Maître, les gens d'eſprit* „ *eux-mêmes ſe plaindroient de ce que la Raiſon ne ſem„ ble leur avoir été donnée que comme une ſource iné„ puiſable de craintes, d'inquiétudes & de chagrins.* „ *Par tout on pourroit appliquer ce dilemme, ou Dieu* „ *n'a pu faire autrement, ou il n'a pas voulu; le* „ *premier eſt contraire à ſa Puiſſance & l'autre à ſa* „ *Bonté.* Il n'y a guéres d'endroits que l'Auteur ait „ aurant ornés, égaïés, & animés que celui-ci; mais „ après tout, ce n'eſt que pure Déclamation. Per„ ſonne n'a jamais prétendu qu'un Etre infiniment „ Bon & Puiſſant, ſoit obligé de conférer à toutes „ les Créatures les mêmes Graces & les mêmes Pri„ vilèges. Tous les bienfaits que les Créatures peu„ vent recevoir de lui, ſont finis néceſſairement, „ puiſqu'elles ſont un Etre fini. Celles qui ſont in„ ſenſibles ne peuvent être capables ni de différens „ dégrés de bonheur, ni d'aucun dégré de bonheur. „ Il leur eſt indifférent d'être ou un Rocher, ou de „ la boüe, ou un arbre. Il n'y a que les ſubſtan„ ces penſantes à qui il puiſſe importer d'être plu„ tôt ſous un tel état que ſous un autre. La Bonté „ infinie agiroit ſuffiſamment ſelon ſa nature, pour„ vû que depuis le plus bas dégré de grace juſques „ au plus haut, il n'y en eut aucun qui ne conten„ tât la Créature qui l'auroit reçu. Preſque tous „ les Théologiens croient qu'il y a divers dégrés de „ gloire dans le Paradis, où néanmoins la béatitude „ de chaque ſujet eſt pleine & entiére. Si les four„ mis ſont contentes de leur ſort, peu leur importe „ de n'être pas des Pans ou des Aigles. Si les Amé„ ricains éroient contens de leur condition leur bon„ heur leur ſuffiroit, ſans aucune connoiſſance des „ beaux Arts. Mr. Jaquelot me pardonnera, ſi je „ me perſuade qu'en cet endroit-ci il ne comprend rien „ dans l'état de la queſtion. La difficulté qu'il devoit „ réſoudre ne conſiſte pas en ce que les Etres créés „ de Dieu ſont inégaux en qualités, qu'il y a des „ hommes riches & des hommes pauvres &c. mais en „ ce que tant les pauvres, que les riches &c. ſont ſujets „ à mille chagrins, à mille douleurs, & à mille in„ clinations criminelles. Les plus vertueux & les „ plus pieux gémiſſent tous le fardeau du péché: les „ hommes les plus patiens ont bien de la peine quel„ quefois à ne pas maudire le jour de leur naiſſance.

Mr. Bayle auroit-il pu nier que les Arbres ne fuſſent plus parfaits, s'ils ſentoient leur éxiſtence; Ils éprouveroient ce que c'eſt que félicité, s'ils ſentoient cette éxiſtence avec plaiſir, & s'ils ſe nouriſſoient agréablement des ſucs de la Terre &c. Les animaux ne ſeroient-ils pas plus heureux s'ils trouvoient toûjours ſous leurs pas, & ſans aucun danger, tout ce dont ils ont beſoin pour ſatisfaire leurs Sens? Je veux que Dieu par ſa Toute-puiſſance empêche à celles de ſes Créatures, qui en connoiſſent d'autres d'un ordre ſupérieur, de penſer que leur félicité ſeroit encore plus étendue & plus vive, ſi elles étoient de cet ordre là; il ſuffit que Dieu les voie & les connoiſſe telles qu'elles ſont pour en conclurre qu'il répand ſes Dons & ſes Graces dans la même Meſure qui lui plaît. *Mais*, dit Mr. Bayle, *il pouvoit faire chacune d'elles auſſi heureuſe & auſſi parfaite que ſa Nature le comporroit.* A cela je réponds. Il a trouvé à propos de faire des Créatures Libres, il ne tient qu'à elles de parvenir à toute la Félicité dont une Créature Libre & ſoumiſe à des Loix peut-être ſuſceptible. Mais pour parvenir à cette Félicité il en coûte de l'attention & des efforts. Telle eſt la Nature de ce Genre d'êtres qu'on appelle les Hommes, de pouvoir ſe perfectionner eux-mêmes par leur attention & par leurs efforts, ils ſont deſtinés à un genre de Félicité qui répondra à cette attention & à ces efforts. La Bonté de Dieu eſt Libre, il ne fait rien d'Injuſte, & le Bien où ſes Créatures qui auront fait un bon uſage de leur Liberté parviendront, méritera éternellement leurs Actions de graces les plus profondes & les plus vives.

Je reviens au Chap. 173. dela Réponſe aux Queſtions d'un Provincial. T. III page. 1160, où Mr. Bayle dit " Mr. le Clerc ajoûte que l'on éxagére le „ mal que la Liberté a fait aux hommes, & qu'ils au„ roient évité, ſi celui qui les a fait, les avoit créés „ d'une nature à ne pouvoir pas s'éloigner de leur „ Devoir. Il ſuppoſe donc que l'Objection eſt fon„ dée: car ce que l'homme n'a pas été immuable„ ment fixé au bien, mais c'eſt un abus, c'eſt *Ig„ noratio Elenchi*. La nature eſt eſſentiellement mua„ ble, & ainſi ce ſeroit une abſurdité que de deman„ der pourquoi elle n'a pas été immuable. On de„ mande ſeulement pourquoi il lui a été permis de „ ſe tourner vers le mal. La conſéquence de l'acte „ à la puiſſance eſt néceſſaire, mais celle de la puiſ„ ſance à l'acte ne l'eſt point du tout. Les eſprits „ créés ſont deſtructibles à chaque moment, & néan„ moins nous ſavons par l'Ecriture qu'ils ne ſeront „ jamais détruits. Ils auroient donc pû être capa„ bles de ſe tourner à chaque moment vers le mal, „ quoi que cela ne leur arriva jamais. C'eſt pour„ quoi la diſpute ne roule pas ſur la poſſibilité du „ changement, mais ſur le changement actuel du „ bien au mal. Ce paſſage pouvoit être prévenu „ par une ſuite de graces congrues qui n'auroient „ donné aucune atteinte au libre arbitre. Vous me „ dirés que Dieu n'a pas été obligé de fournir ces gra„ ces congruës, mais vous changerés par là tout „ l'état de la Queſtion. Car lors que les Orthodo„ xes s'engagent à ſatisfaire aux difficultés des Mani„ chéens, il ne s'agit point toûjours de Dieu conſi„ déré entant que juſte, il s'agit très-ſouvent de „ Dieu conſidéré entant que bon. Or quoi que „ Dieu entant que juſte, ne ſoit obligé de donner aux „ Créatures que ce qu'il leur a promis ſur le pié de ré„ compenſe, il eſt obligé entant que bon de leur faire „ de préſens utiles, je veux dire qu'il eſt de l'eſſence „ de la bonté de faire de bons préſens. Ce n'eſt point „ faire un bon préſent que de donner une choſe „ que l'on ſait devoir être funeſte à celui qui la re„ ceva. Quelque éxcellente que ſoit cette choſe en „ elle-même, elle ne ſauroit être bonne par rap„ port à ceux qui ne s'en ſerviront qu'à leur pro„ pre ruïne. Un bienfaiteur ne perd rien du mé„ rite de ſa bonté lors qu'à ſon inſçu & con„ tre ſes eſpérances fondées ſur de très-bonnes rai„ ſons, il arrive que ſes faveurs deviennent funes„ tes. Mais quand d'un côté l'on eſt certain que „ ce ce qu'on donne, perdra ceux à qui on le „ donne, & que de l'autre l'on eſt parfaitement ré„ ſolu à ſouffrir qu'ils y rencontrent leur perte, „ pendant qu'on pourroit facilement leur y faire „ rencontrer un vrai bonheur, l'on mérite beaucoup „ plûtot l'épithéte d'ennemi que celle de bienfai„ teur.

Oeuvres Div. Tom. III. part. pag. 866.

Mr. Bayle répond que c'eſt *l'Ignoratio elenchi*, c'eſt-à-dire que Mr. Le Clerc oublie l'état de la Queſtion. Si cela étoit, l'erreur ſeroit bien pardonnable, car ce n'eſt pas une choſe aiſée que de s'y tenir avec Mr. Bayle qui, par le ſecours que lui fournit un plan de Dictionaire, traite la même ma-

tière, tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, & donne la même Queſtion dans le fond, tranſformée en diverſes manières ſuivant les ſyſtêmes qui lui fourniſſent occaſion de la propoſer.

Mais la Remarque de Mr. Le Clerc eſt ſolide. Mr. Bayle ſous le maſque d'un Manichéen prétend que ſi Dieu étoit le ſeul Bon Principe, Eternel, il n'y auroit aucun mal dans le Monde. Or de deux choſes l'une, ou la Bonté du ſeul Principe Eternel, a du agir ſuivant toute l'étenduë de l'infinité de ce Principe, ou l'Intelligence Eternelle a pu varier librement les effets de ſa Bonté, & les renfermer dans divers dégrés. Si on choiſit le prémier de ces partis ; ſi l'on conçoit l'effuſion de toute la Bonté divine, comme abſolument néceſſaire, il en faudra conclure, que tout ſeroit également parfait, au cas qu'un principe d'une égale puiſſance ne l'eut pas obligé à ſe modérer. Mais ſi Dieu a fait un Libre uſage de ſa Bonté, on ne doit pas s'étonner qu'il ait fait des Créatures à qui il ait offert une Eternité de Récompenſes ſi elles obéïſſoient volontairement, & qu'il les ait créés dans un état à pouvoir obéïr & n'obéïr pas.

Mais, dira Mr. Bayle, *il falloit faire en ſorte qu'aucune ne déſobéït.*

On lui répond qu'il n'y avoit que deux voies pour produire cet effet, leſquelles reviennent encore à une; de ſorte que c'eſt chicaner ſur les éxpreſſions que de s'arréter à dire qu'elles tombent plutôt ſur l'une que ſur l'autre. Ces deux voies étoient ou de créer chaque Créature Intelligente très-portée à ſon devoir, & immuablement déterminée à s'en aquiter, ou, ſi on lui laiſſoit un fond de Nature muable, de veiller avec tant d'éxactitude ſur elle & ſur tout ce qui l'environnoit, que l'on prévînt, de loin même, juſques aux plus légers principes d'écarts.

J'ai déja fait remarquer que la *ſeconde* de ces Voies ſe confond avec la *prémière*, & Mr. Bayle ne ſauroit le nier, puis que dans ſes Principes, la Conſervation étant une Créätion continuée, conſerver conſtamment une Créature avec ſa détermination au Bien, c'eſt travailler immuablement à la rendre bonne, & par conſéquent lui donner une Bonté immuable.

Quand Mr. Bayle paroît ſi fort étonné de cette éxpreſſion *Créature immuable*, ſe ſouvient-il de tout ce qu'il a dit ſur le ſujet de la Nature humaine de Jeſus Chriſt, & ſur celui des bien-heureux dans l'éternité ? Prétend-il que la Nature humaine de Jeſus Chriſt ſoit muable par rapport au bien & au Mal ? Que deviendroient ſes Axiomes de *l'acte à la Puiſſance*, & de ce que *Dieu & la nature ne font rien en vain* ? A quoi bon un fond de Nature muable en mal, qui pourrant ne changera jamais en mal ? Voila un fond très inutile.

Ibidem. A la page 1161. Mr. Bayle dit, *Ce n'eſt point faire un bon préſent que de donner une choſe qu'on ſait être funeſte à celui qui la recévra.*

Si c'eſt lui qui ſe rend funeſte un préſent favorable en lui-même, & dont-il ne tenoit qu'à lui de bien uſer, & de le tourner à ſon grand avantage, ſi c'eſt uniquement par ſa faute qu'il lui eſt devenu funeſte, ſi celui qui l'a donné ne l'a point donné dans cette intention, à qui celui qui ſe rend malheureux imputera-t-il ſes maux qu'à lui-même ? N'y auroit-il pas de l'éxtravagance à dire : Ce n'étoit pas aſſés de me faire ce préſent & de me mettre dans la puiſſance de m'en bien ſervir ; Il falloit m'ôter tout moïen de m'en ſervir mal & me rendre incapable d'en avoir la Volonté, ou ſi on m'avoit laiſſé capable de cette mauvaiſe Volonté, il falloit pourtant empêcher que je ne l'euſſe effectivement, & prévenir tout ce qui pouvoit la faire naître.

Je vois bien que Mr. Bayle appuie ſur la Préviſion *ſûre & infallible*, & ſur toutes les Inſtances auxquelles elle donne lieu. C'eſt un Secours par lequel il ſe croit Invincible ; c'eſt un argument *ad hominem*, qu'il n'a garde de négliger & qu'il ramène preſque à chaque page. Mais 1. il devoit ſe ſouvenir que les Théologiens conviennent qu'il faut juger des actions des hommes par rapport à leur Liberté & à l'imputation qui en eſt la ſuite, comme ſi elles n'étoient point prévues, & qu'on doit ſe borner à les regarder en elles-mêmes & comme indéterminées. Pourquoi faire moins d'attention ſur ce que les Théologiens diſent ſur la Nature de ces Actions, laquelle ils connoiſſent & comprennent, qu'à ce qu'ils diſent ſur la Préviſion laquelle ils ne comprennent pas ? 2. Où eſt l'homme qui puiſſe ſe flatter de penſer raiſonnablement, lors qu'il argumente ainſi *Je ne puis nullement accorder avec la Juſtice & la Bonté de Dieu les événemens que je vois, quand je les ſuppoſe prévus de toute éternité. Je reconnois dans cette hypothèſe, avec la dernière évidence, la contradiction la plus manifeſte. Mais plutôt que de douter de cette Préviſion des actions libres on plutôt que de laiſſer ces Article à part, & de me dire qu'il y a dans ce ſujet quelque choſe que je n'entens point, & où je m'embarraſſe témérairement & mal à propos, j'aime mieux tout d'un coup prendre le parti des Manichéens, ou ſi ce parti me paroit encore trop infermer de grandes abſurdités, comme il en renferme effectivement, j'aime mieux tout d'un coup être Athée.*

LXXXI. LES COMPARAISONS que Mr. Bayle fait à la page 1164 ont le même défaut que les précédentes : *Un Roi*, dit il, eſt *dans l'obligation de faire abſolument tout ce qu'il peut pour ranger ſes ſujets à l'Obéïſſance & les porter à la Vertu. Un Pere eſt de même attaché à ſes enfans par des Devoirs indiſpenſables*, & dans la page 1170. *Deux Tuteurs*, dit Mr. Bayle, *laiſſent empriſonner leurs pupiles, l'un faute de fournir de l'argent, & l'autre faute de pourvoir le ſien d'un Gouverneur. L'un & l'autre manquent à des Devoirs indiſpenſables.* De la même manière dont Mr. Bayle éxpoſe ces deux Cas, qu'il prouve que de cette même manière Dieu eſt ſoûmis à de ſemblables Obligations par rapport à ſes Créatures, & ſon Argument ſera concluant. *Compa-raiſons éxaminées. Ibidem. pag. 867.* *pag. 868.*

Il peut arriver des Cas ou l'intérêt qu'on prend à de jeunes gens engage à leur laiſſer faire quelques écarts ; Telle peut-être leur humeur, qu'ils ne ſe corrigeront pas de la fantaiſie de ſe conduire à leur gré, qu'après en avoir éprouvé de fâcheuſes ſuites. Une faute qui les jette dans de grands embarras peut ſervir à en prévenir une longue enchainure. C'eſt ainſi que Dieu laiſſe tomber les hommes qu'il aime, dans des fautes, dont il fait que les ſuites les corrigeront. Si Dieu faiſoit tout immédiatement, ce ſeroient là des circuits peu dignes de ſa ſageſſe.

„ LXXXII. PAGE. 1165 Je ſuis ſurpris, dit „ Mr. Bayle, que Mr. Le Clerc confonde deux „ choſes ſi viſiblement diſtinctes, *Nôtre Nature a* „ *été ſujette à pécher, voila qui eſt ſûr. Mais s'en-* „ *ſuit-il qu'il ait fallu néceſſairement qu'elle péchât ?* „ Point du tout. La bonté de Dieu a donc été parfaitement libre par rapport à ne pas permettre „ qu'Adam ſujet au péché, péchât actuellement, „ & c'eſt en vain qu'on voudroit inſinuer qu'elle eut „ agi contre la nature des choſes, ſi elle eut épargné aux hommes un inconvénient à quoi ils étoient ſujets, c'eſt-à-dire, dans lequel il étoit poſſible qu'ils tombaſſent. Mais n'étoit-il pas auſſi poſſible qu'ils n'y tombaſſent point ? *Etat de Queſtions mal poſées. Ibidem. pag. 867.*

Si Mr. Bayle s'étoit moins fait connoître, on ſeroit bien plus ſurpris de ſon étonnement. A peine encore peut on s'empêcher d'être ſurpris de ſon affectation à s'étonner quoi qu'on le connoiſſe ſi bien. On ne dit point qu'il étoit néceſſaire que l'homme tombât dans le Péché ; on ne nie point qu'il auroit pu arriver qu'il ne péchât pas, puis qu'on aſſûre ſi éxpreſſément qu'il avoit la Puiſſance de ne pécher pas. On ne nie point que Dieu n'eût pu faire en ſorte que l'homme n'eut jamais péché, mais

mais on nie qu'il fut obligé, par ſa Juſtice non plus que par ſa Bonté, qui eſt une Perfection très-Libre, de dépoſer ſans ceſſe ſa Toute-Puiſſance pour l'en empêcher.

Pag 869. „ Page 1177. Peu de perſonnes voudroient acheter „ la faveur auprès d'un Prince au prix de ſouffrir la „ Queſtion trois fois la ſemaine pendant ſix mois. „ Combien y a-t-il eu de perſonnes qui dans une „ pleine perſuaſion que la couronne de gloire les „ attendoit au bout de quelques tourmens, & qu'el- „ les s'expoſoient à la damnation éternelle en les „ évitant par l'Apoſtaſie, ont néanmoins apoſ- „ taſié pour s'en garantir ? Il eſt certain généra- „ lement, que la menace d'une mort prompte laiſſe „ l'honneur du martyre à plus de gens que la menace „ d'une peine prolongée.

Mr. Bayle fait ces remarques pour ruiner le ſyſtême de ceux-là mêmes qui vont à adoucir les peines de l'Enfer, en diminuant leur durée. Ne ſemble-t-il pas que Dieu propoſe aux hommes ces peines pour leur faire acherer par là les Délices de l'éternité & qu'il les leur vend bien chéres ?

Il eſt de certaines Idées ſi frappantes que dès que l'Imagination en eſt occupée, elle y ſuccombe, & ne fait plus raiſonner. C'eſt ce que Mr. Bayle a bien prévu, & ce n'eſt pas ſans fondement qu'il s'eſt attendu à voir l'effet que ſes Comparaiſons ont eu ſur un grand nombre de Lecteurs.

Si le zèle de Mr. Bayle pour le Pyrrhoniſme & pour l'Athéiſme, étoit encore un fait douteux, on pourroit croire qu'il ne s'eſt donné tant de mouvement que pour faire ſentir combien le Syſtême des Superlapſaires fourniſſoit d'Argumens aux Libertins, & pour engager par là les Théologiens à un ſilence moleſte ſur des Matiéres ou il eſt ſi facile de ſe tromper, par là même qu'elles ſont des plus Incompréhenſibles, de leur prononcer avec, & qu'en même temps on en peut faire un ſi énorme abus.

Si Dieu avoit créé quelques-uns des hommes à deſſein, à la vérité de les rendre heureux dans toute la ſuite de l'éternité, mais pourtant après les avoir rendus pécheurs & les avoir fait paſſer dans les ſupplices de l'Enfer, un Temps à la vérité *court* en comparaiſon d'une Durée *ſans borne*, mais long en lui-même & bien long par rapport à ceux qui ſouffriroient, il ſeroit naturel de faire la Queſtion que Mr. Bayle vient de propoſer. Mais Dieu trouve à propos de faire des Créatures Libres ; Elles pourront ſe rendre Heureuſes ; Elles pourront auſſi s'attirer des Maux. Qu'ont-elles à dire à cela ? De quoi ſe plaindront elles ? C'eſt à elles mêmes immédiatement qu'elles doivent imputer toute leur Miſére : Elles ſeront punies de leur faute : Cela eſt très-juſte, la punition n'ira point au delà du mérite : Elles auroient donc tort de n'en pas reconnoître la juſtice. Si on ajoûte que la Miſéricorde de Dieu, ira juſques à abréger les peines dont elles ſont dignes, à leur ouvrir un nouveau chemin de Repentance & de Grace & à les recevoir dans ſa Communion, à qu'elle admiration ne devroient-elles pas ſe livrer ? Leurs fautes étoient de véritables fautes, elles étoient volontaires, elles étoient très-dignes de châtiment. Dieu les leur a pardonnées. Leurs Châtimens ont été juſtes, ils auroient pu être plus grands & plus longs ; Ils ſont paſſés, ils ſont anéantis, elles voient ſeulement, par la grandeur des Récompenſes dont elles jouiſſent, quel tort elles ont eu de n'obéir pas au grand Maître qui les leur propoſoit. Elles ont compris par les Châtimens où elles ont paſſé, combien elles étoient coupables de n'être pas ſur leurs gardes pour les éviter. La connoiſſance de leurs Fautes rélévera à leurs yeux la grandeur de la Miſéricorde qui les leur a pardonnées, & enflamera ſans ceſſe leur zèle & leurs Actions de graces. Il faut ſe tranſporter dans cette Lumiére pour voir les choſes telles qu'elles ſont, & les peſer de cette maniére dans des juſtes balances & non pas en décider par les Notions confuſes d'un homme aſſés aveugle pour ne vouloir pas ſacrifier quelque *leger* Contentement aux Intérêts *Inéxprimables* de l'Eternité.

Dans l'article *Paulicien* Mr. Bayle cite en Latin un paſſage de Lactance *de Ira Dei*, où ce Pére répond à une Objection d'Epicure que voici. " Dieu, „ dit il, a la volonté d'empêcher le mal ſans en avoir „ le pouvoir, ou il en a le pouvoir ſans en avoir „ la volonté, ou bien il en a le pouvoir & la volonté tout enſemble. S'il en a la volonté ſans „ en avoir le pouvoir, c'eſt un être impuiſſant, ce „ qui eſt impoſſible. S'il en a le pouvoir ſans en „ avoir la volonté, il eſt envieux des hommes, ce „ qui n'eſt pas moins abſurde. S'il n'en a ni le „ pouvoir ni la volonté, il eſt en même-temps en- „ vieux & impuiſſant. Mais s'il en a le pouvoir & „ la Volonté tout enſemble comme il le faut ſoû- „ tenir de néceſſité, comment eſt-il poſſible „ que le mal ſe ſoit répandu parmi les hom- „ mes ? *Dictionn. Note. B.*

A cette objection Mr. Bayle ajoûte la réponſe de Lactance. " Dieu, dit il, a le pouvoir d'ôter „ le mal du Monde, mais il n'en a pas la volonté, „ ſans qu'on puiſſe pour cela le taxer d'envie. La „ raiſon pourquoi Dieu n'empêche pas ce mal de ſe „ répandre dans le monde, c'eſt parce que ce mal „ nous donne de la ſageſſe, & que cette ſageſſe nous „ procure plus de bien & plus de plaiſir que ce mal „ ne nous cauſe de douleurs & de troubles. C'eſt „ par le moien de cette ſageſſe que nous connoiſſons „ Dieu, & que nous parvenons à l'immortalité „ bienheureuſe, qui eſt le ſouverain bien. Ce n'eſt „ que par la connoiſſance du mal que nous pouvons „ atteindre à la ſcience ſalutaire de ce qui eſt bon. „ Epicure ni ceux qui ſuivent ſes opinions ne voient pas, que ſi le mal étoit ôté d'entre les hommes la ſageſſe auroit le même ſort, & qu'il ne „ nous reſteroit pas le moindre veſtige de la Vertu, „ dont l'eſſence conſiſte à ſouffrir & à ſurmonter ce „ qu'il y a de facheux & de cruel dans le mal. „ Ainſi la tranquillité que nous gagnerions à être „ privés du mal, dans le court eſpace de cette vie, „ nous priveroit du plus grand & du plus réel de „ tous les biens, qui dans la vie éternelle ſera „ la récompenſe de nos douleurs & de nos tra- „ vaux.

Mr. Bayle critique enſuite cette Réponſe : Mais ſa Critique tombe, dès que l'on conſidére qu'il y a une grande différence entre poſer que Dieu a trouvé à propos de donner lieu au Mal moral, & de le faire naître *afin d'en tirer de certaines utilités* & concevoir ſimplement que Dieu n'a pas trouvé à propos de déployer ſa Toute puiſſance, pour empêcher à l'homme d'abuſer de ſa Liberté *parce qu'il vouloit qu'il y eut* des Etres libres, & leur laiſſer une liberté qu'il leur avoit donnée. Dieu très-ſage a vû qu'il auroit été inutile de la leur donner pour la détruire, en la dirigeant ſans ceſſe par des Impreſſions intérieures qui préviniſſent les prémiéres penſées capables de devenir les principes de quelque mauvaiſe détermination.

Cela poſé, on eſt fondé à ajoûter que Dieu a encore prévû qu'au cas que l'homme abuſât de ſa Liberté, il ſeroit ſervir ces Abus, vicieux en eux-mêmes, d'occaſion à pluſieurs Vertus excellentes.

Ce que l'on fait d'abord librement par un choix dont on eſt le Maitre, ce que l'on ſeroit en pouvoir de ne point faire, ou de faire tout autrement, à force de réïterer on s'y affectionne à un tel point & on s'affermit tellement dans *l'Habitude* de s'y plaire, *que l'on n'eſt plus libre de le négliger*. Alors on a toute la Gloire du *Mérite* ſans en avoir la peine : On ſent les doux fruits de s'être conſtamment appliqué à ſon Devoir, ſans être plus expoſé au riſque de s'en éloigner.

*Réflexions sur la Providence tirées de Mr. le Docteur Sherlock.

LXXXIII. J'AI crû que mon Lecteur ne seroit pas fâché de parcourir en abregé ce que Mr. le Docteur Scherlock a écrit dans son Traité de la Providence. Cet Ouvrage est rempli de réflexions propres à lever les Difficultés que Mr. Bayle a si souvent repétées.

Page 146. A moins que les Peines & les Récompenses ne soient présentes, pendant tout le temps qu'elles sont differées, les Méchans font dans le *bonheur*, & les Bons dans *l'affliction*, ce qui est la difficulté qu'on fait contre la Providence, Difficulté qui ne peut être levée que par une éxécution prompte & visible, qui raville tous les motens de *Patience* à la Divinité, & tous les retours à la *Repentance* aux pécheurs. Ne vaut-il pas infiniment mieux pour nous, *d'ignorer* les raisons de la Providence, que d'en recevoir de si atterrances *preuves*?

Page 187. Si Dieu peut faire des choses qui nous paroissent contraires à l'équité, par une Volonté souveraine & arbitraire, cette conduite, bien loin de résoudre les Objections qu'on peut faire contre la Providence, ne fert qu'à les justifier. C'est la Thése que les Athées tâchent de prouver & qu'ils voudroient qu'on leur accordât afin de pouvoir détruire les Dogmes de l'éxistence de Dieu & de la Providence. Ils ne tirent pas grand fruit de ce que Dieu fait certaines choses, dont nous ne pouvons pas rendre raison, parce que l'Incompréhensibilité de la Sageſſe de Dieu léve ces sortes de Difficultés. C'est là nous leur accordons que Dieu se conduit par des Régles, que tous les hommes qui jugent d'une maniére impartiale avouent être Injuſtes, c'est tout ce qu'ils demandent; parce qu'ils sentent bien que c'est anniháler la Divinité, que de lui attribuer une Volonté arbitraire par rapport au Bien & au Mal. Car dire que Dieu est bon & Juſte, mais non pas selon les Régles que les hommes ont de la Bonté & de la Juſtice, c'est dire que nous n'avons aucune Notion naturelle de la Juſtice & de la Bonté de Dieu, & alors nous ne pouvons auſſi avoir aucune Notion de Dieu même: car si l'Idée naturelle de Dieu, est qu'il est Bon & Juſte, il est difficile à concevoir que nous aurions une Notion naturelle d'un Dieu juſte & Bon sans avoir aucune notion de la Bonté & de la Juſtice.

Page 240. On oppoſe à la Sainteté de la Providence le grand nombre de Crimes qui se commettent tous les jours. Si l'empire que le péché éxerce dans l'Univers détruit abſolument la sainteté de Dieu, j'avoue que l'Objection est sans réplique; car on ne saurois nier que les hommes ne soient très-méchans, mais c'est une injuſte Conséquence, de vouloir conclure que Dieu n'est point saint, parce que nous sommes éloignés de l'être. Cette espéce de contrarieté porta autrefois les Manichéens à admettre deux Principes de toutes choſes, l'un bon & l'autre Mauvais, parce qu'il étoit impoſſible qu'un Etre bon souffrit que le Mal entrât dans le Monde.

Page 241. Pour que Dieu ne permit point le Péché il faudroit qu'il empêchât les Hommes de vouloir & de choiſir une choſe qui fut contraire aux Loix qu'il leur a préſcrites, c'est-à-dire, qu'il leur anéantit leur Liberté en les gouvernant toûjours par un pouvoir ſupérieur & irréſiſtible, mais ce ſyſtême est-il raiſonnable? L'Idée d'un Gouverneur éxact renferme-t-elle la deſtruction de la Nature des Etres qu'on gouverne? J'avoue que ce seroit là la Méthode la plus sûre de bannir le Crime de l'Univers, mais ce seroit en éxiler en même temps la sainteté; car avec la Liberté s'évanouiſſent également le Bien & le Mal & alors ce qu'on propoſe comme un Remède deviendroit un mal plus grand & plus incurable.

Page 242. Quoi que Dieu ait rendu l'homme un Etre Libre, il ne l'a pas laiſſé pour cela entiérement à ſa propre Direction, mais quand il le juge à propos, il peut le faire agir d'une maniére directement oppoſée au Choix de ſa volonté & au Deſpotiſme de ſes paſſions. Il en est de même du Monde naturel, Quoi que Dieu ait doué toutes les Créatures de certaines propriétés naturelles, & que dans le Cours ordinaire de la Providence il leur permette de produire leurs effets, il s'est néanmoins réſervé une autorité ſouveraine ſur la Nature, pour en renverſer à ſon gré les Loix ou en ſuſpendre les influences; & puis que Dieu fait cela dans le Monde Phyſique, je n'apperçois aucune raiſon pourquoi il ne feroit pas le même dans le Monde Moral, quand la Bonté du Gouvernement de l'Univers l'éxige. Cette conduite est ſouvent très-juſte, mais ce n'est pourtant pas celle que Dieu tient d'ordinaire à l'égard des hommes, parce qu'il ne feroit pas plus convenable à ſa Sageſſe de diriger toûjours leur Volonté par un pouvoir ſupérieur, que de gouverner la Nature par une ſuite non interrompue de Miracles.

Et ſi le Gouvernement des hommes, conſidérés comme gens Libres, éxige que Dieu leur permette de ſe conduire par Choix, la permiſſion du péché ceſſe d'être une Objection contre la ſainteté de la Providence. Particuliérement ſi nous prenons garde que Dieu donne aux hommes une *portion ſuffiſante de ſa Grace, pour qu'ils puiſſent réſiſter à leurs Paſſions & s'attacher à la pratique de leurs Devoirs.*

Page 244. Dieu ne peut pas empêcher toûjours la commiſſion d'un Crime par un Acte immédiat de ſon pouvoir ſans renverſer à tous momens les Loix de la Nature.

Page 245. Il est certain que quand Dieu permet qu'un péché actuel ſe commette, cette Conduite ne fait pas plus de tort à la Sainteté de la Providence, que s'il permettoit ſimplement aux hommes de former des Réſolutions criminelles, quoi qu'après cela ils ne les éxécutaſſent point. Les Actions éxternes renferment un Mal Phyſique, ou bien un Mal qui ruine en partie le bonheur général de la ſociété, mais le Mal Moral a ſa ſource dans le Choix & dans la Détermination de la Volonté. C'est pourquoi la permiſſion ou l'empêchement des actes éxternes de Péché ne concernent pas tant la ſainteté, que la Bonté & la Juſtice de la Providence: car s'oppoſer à la commiſſion d'un Crime, n'est nullement effacer ce qu'il y a de coupable dans la diſpoſition du Criminel, mais c'est prévenir le tort que les autres hommes en auroient ſouffert.

Dieu peut avoir de très-ſages raiſons pour ſouffrir que les hommes commettent des péchés éxternes, afin de faire de ces Péchés des actes de jugement & de Vengeance, ou bien de Correction & de Diſcipline. Car comme Dieu punit très-rarement les Méchans, & qu'il corrige rarement les Bons par un Acte immédiat de ſon pouvoir, & que d'ailleurs rien n'éntre mieux dans la Nature & dans l'éxercice d'une Providence que les Châtimens & les Corrections, il est très-juſte & très-convenable à la Divinité de faire des Péchés des uns, des Leçons de ſévérité & d'épreuve pour les autres.

Page 248. Ceux-là mêmes qui *taxent* la Divinité d'incliner le coeur des hommes au mal, avouent en même temps qu'il le fait par une influence ſi ſecrette, qu'il nous est impoſſible de la diſtinguer des opérations de nôtre ame, & ainſi ils confeſſent, ſans le vouloir, qu'ils admettent un Syſtême ſi injurieux à la Divinité, moins pour en avoir ſenti l'évidence, qu'afin de trouver quelque éxcuſe à leur conduite.

Page 250. Il me ſemble que lorſque l'on donne des preuves ſi directes & ſi poſitives de la Sainteté de la Providence, le Syſtême contraire n'est pas ſuſceptible de preuves du même genre. Des Conſéquences éloignées & incertaines, des Notions confuſes & impartaites touchant la Nature des choſes, quelques éxpreſſions peu claires de l'Ecriture, ne ſont pas en droit d'obſcurcir une évidence auſſi lumineuſe que celle qui est répandue ſur cette Matiére, de même que les Difficultés qu'on peut former ſur la nature du Mouvement ne ſont pas une raiſon ſuſſiſante pour le

le revoquer en doute, puiſque nous apperçevons tous les jours mille Corps qui ſe meuvent.

Page 278. N'eſt-il pas juſte que Dieu permette au Démon d'aveugler ceux qui refuſent de voir ? Quand les hommes chériſſent leurs Crimes & qu'ils n'aiment point la Vérité parce qu'elle leur en découvre la noirceur, Dieu retire d'eux ſa Grace, & les livre aux malheurs du Vice & à la ſéduction de l'Impoſture. Voici la Méthode que ſuit conſtamment la Providence, *Elle ne force perſonne à recevoir la vérité, mais elle la fait trouver à ceux qui la cherchent.* Prov. II. 3. 4. 5. *Si tu appelles à toi la Prudence & ſi tu addreſſes ta voix à l'Intelligence : ſi tu la cherche comme de l'argent, & la chercher ſoigneuſement comme des tréſors. Alors tu entendras la crainte de l'Eternel & tu trouveras la connoiſſance de Dieu.* Au lieu que quand les hommes ferment volontairement les yeux à la Lumiére, la Providence permet que le Dieu de ce Monde les aveugle, c'eſt ce que nous apprend l'Apotre St. Paul II. Cor. IV. 3. 4.

Il y a quelques autres paſſages qui attribuent à Dieu la diſpoſition ſouveraine de toutes les Actions des hommes, ſans charger pourtant la Providence de leurs Péchés.

Prov. XVI. 9. XIX. 21. XX. 24. *Le cœur de l'homme délibére de la voye, mais l'Eternel adreſſe ſes pas. Il y a pluſieurs penſées au cœur de l'homme, mais le Conſeil de l'Eternel eſt permanant. Les pas de l'Homme ſont de par l'Eternel, comment donc l'homme entendra-t-il ſa voye ?* Le ſens de ces paſſages eſt que les hommes délibérent & choiſiſſent librement, mais lors qu'il s'agit d'éxécuter ce qu'ils ont reſolu, ils ne peuvent rien faire ſans la permiſſion Divine.

Nous regarderions comme un Etre extraordinairement Bon, un homme qui répandroit ſur nous la milliéme partie des Biens dont Dieu nous comble, & nous ne le blâmerions point, quoi que dans la diſpenſation de ſes faveurs, il ne nous rendit pas compte à tout moment pourquoi il les a diſpenſés de telle & de telle maniére : Le fond du Caractére des Athées eſt l'ingratitude, *à moins que* Dieu, en leur faiſant du bien ne change la coupable diſpoſition qu'ils apportent à recevoir ſes bienfaits, il *n'eſt plus Dieu* pour eux. Je ne ſaurois m'empêcher d'inſiſter ici un moment ſur le Naturel ingrat des perſonnes que nous combattons. Quand ces perſonnes diſputent contre la Juſtice de la Providence, Dieu leur paroit trop Bon, parce qu'il ouvre à des grands pécheurs les tréſors de ſa Patience & de ſa longue attente. Cette conduite leur paroit un Argument ſuffiſant pour prouver que Dieu n'eſt pas Juſte, & qu'il ne préſide point au Gouvernement de cet Univers. Quand ils attaquent la Bonté de la Providence, alors Dieu ne leur paroit pas un Etre aſſés Bon, & quoi qu'ils apperçoivent dans le Monde un grand nombre d'éxemples remarquables de Bonté ils n'en font point remonter la cauſe à l'Etre ſouverainement Bon, mais au Hazard & à la fortune, parce qu'ils croient remarquer quelques traces du hazard dans les routes que ſuit la Providence, par rapport aux Calamités de nôtre Vie. Voilà deux objections auxquelles il eſt impoſſible à Dieu de répondre au gré de ceux qui les propoſent, & je crois que cette Impoſſibilité même forme une Réponſe ſuffiſante. Car ſi Dieu, pour ſauver ſa Juſtice, puniſſoit dans ce Monde chaque péché qui s'y commet, ſelon que ce péché le mérite, il ne lui reſteroit guéres de lieu à éxercer ſa Bonté Un grand nombre de Gens de bien ſeroient éxpoſés à de cruelles ſouffrances, & alors les ſouffrances de ces gens de bien donneroient lieu à une Objection bien plus formidable que celle qu'on prétend lever par là. Et ſi d'un autre côté Dieu n'infligeoit aucune peine aux hommes, quelques Méchans & quelques ſcélérats qu'ils fuſſent, cette conduite formeroit une Objection indiſſoluble contre la Juſtice de ſa Providence ; car ſelon les Notions qu'ont de la Bonté & de la Juſtice ceux qui s'érigent en faiſeurs de difficultés, il eſt contradictoire que Dieu ſoit en même-temps Juſte & Bon.

La Bonté de Dieu a ſans contredit une ſupériorité dans le Gouvernement de cet Univers, & ſa Juſtice n'eſt en quelque ſorte que l'éxécutrice des Deſſeins de ſa bonté, comme cela doit être dans un état de Diſcipline, où les faveurs auſſi bien que les Corections tendent au Bien de ceux qui en ſont les Objets. N'eſt-ce pas un acte d'éxtréme Bonté que de placer les hommes dans des circonſtances d'épreuves, par leſquelles, s'ils veulent en profiter, ils peuvent recouvrer cette immortalité bienheureuſe qu'ils avoient perduë ? Et quelques févéres que ſoient les Méthodes qu'emploie la Providence pour rendre les hommes meilleurs, n'eſt ce pas une marque bien-touchante de Bonté que de les forcer à être heureux ?

La Bonté de Dieu dans un état de Diſcipline n'admet point un Bonheur parfait dans ce Monde, car ce ne ſeroit plus alors un état de Diſcipline. Si des hommes mêmes très-pieux étoient auſſi heureux ici bas ſur la Terre qu'ils pourroient le ſouhaiter, ils ſoûpireroient fort peu après l'éternité, & n'auroient guére occaſion de ſe former à la pratique de ces Vertus mortifiantes qui ſont néceſſaires pour les préparer à une Vie ſpirituelle : & les Méchans s'attacheroient encore d'avantage au Monde & pécheroient avec plus de licence. Les Afflictions qui aſſiégent nôtre Vie, détachent les perſonnes vertueuſes de la Terre & embraſent leur amour pour une autre Oeconomie ; elles ſervent auſſi à faire entrer les hommes en eux-mêmes, ce qui ſuffit pour juſtifier la Sageſſe & la Bonté de Dieu par rapport aux nombreuſes Miſéres auxquelles les hommes ſont en butte.

La Bonté de Dieu dans un état de Diſcipline éxige que ce Monde ſoit un ſéjour dans lequel on puiſſe vivre, & où toutes choſes égales, on aime mieux reſter que d'être obligé, à force de Miſéres, de ſoûhaiter d'en ſortir.

Quel ſujet d'effroi ne ſeroit-ce pas pour les hommes, ſi cet Univers n'étoit qu'un vaſte Théatre de Calamités & de Miſéres ? Quel encouragement reſteroit-il aux pécheurs pour ſe répentir ? Quel eſpoir de pardon pourroient-ils concevoir, ſi l'éxpérience ne leur prouvoit pas que la Converſion ouvre l'accès du Throne de la miſéricorde ?

Un état de Diſcipline éxclut également le Bonheur parfait & l'éxcès des Miſéres.

La Bonté de Dieu demande que dans un endroit comme nôtre Terre, ſujet à mille révolutions, il y ait pourtant une Différence marquée & conſidérable entre le Bien & le Mal : car le but de la Providence, dans un état d'épreuve eſt d'encourager la Vertu & de détourner les hommes du Crime.

Page 279. La Bonté de Dieu dans un état de Diſcipline demande qu'il y ait une plus grande portion de Bien que de Mal répandue ſur la Terre ; car puis qu'un Etre Bon préſide au Gouvernement de cet Univers il eſt juſte que le Bien y prédomine. L'éxpérience eſt parfaitement d'accord ſur cet Article avec la Raiſon. Si l'on veut peſer éxactement tous les plaiſirs & tous les chagrins de la vie, on verra que les plaiſirs emportent de beaucoup la balance. Dieu déploie quelquefois des jugemens terribles, mais cela arrive rarement ; Il y a preſque toûjours un *demi ſiécle de ſainté & d'abondance* pour *une année de famine & de mortalité.* Et les douceurs de la paix font oublier & compenſent en quelque maniére les déſolations de la Guerre. La conduite ordinaire de Dieu conſiſte à faire du bien aux hommes, & à quels hommes ? à des hommes qui s'arment de ſes bienfaits & qui les tournent contre lui-même. Ce ſeul trait ſuffit pour nous inſpirer la plus profonde admiration & la plus vive reconnoiſſance pour la Bonté de l'Etre ſuprême.

Page 2. 8. La fin que ſe propoſe la Providence, c'eſt le Bonheur de ſes créatures : & par conſequent tout ce qui tend à ce but entre dans le plan de ſa conduite. Les Moiens, pour être bons, doivent être capables de concourir à cette Fin, & par conſéquent ceux qui contribuent le plus au Bonheur du Genre humain ſont ſans contredit les meilleurs. Ainſi il ſeroit injuſte de conſidérer à cet égard les choſes *en elles mêmes* ; mais il faut les éxaminer relativement aux *circonſtances*.

Page 3 10. Il y a des gens qui ſe plaindront de ce que Dieu a donné l'éxiſtence à une Créature ſuſceptible de péché & par conſequent de Miſére, c'eſt à dire qu'ils blâment la Divinité d'avoir créé des Etres Libres, Raiſonnables & Intelligens : car par cela même qu'ils ſont Libres, ils peuvent faire un uſage criminel de leur Liberté ; mais cette Objection ne forme proprement point de Difficulté contre la Bonté de la Providence, mais contre celle de la Création, & elle ne ſignifie autre choſe, ſinon que Dieu ne devoit point créer le monde. Car ſi la Bonté l'empêchoit de former une Créature raiſonnable qui pût ſe rendre elle-même malheureuſe ; ſa Sageſſe lui interdiſoit la Création d'un Monde dans lequel il n'y auroit aucun Etre doué de Raiſon.

Conſidérons donc en quoi conſiſte la Bonté d'une Intelligence qui tire des Etres du Néant.

La Bonté du Créateur éxige qu'il forme les choſes ſur des idées éxcellentes & parfaites. Par conſéquent quelle faute y a-t-il dans la conduite de Dieu lorſqu'il a créé les Anges & les Hommes ? L'Idée d'un Etre Libre & Raiſonnable n'eſt-elle pas celle d'un Etre éxcellent & heureux ? Y a-t-il des perfections plus grandes & plus flateuſes que Connoiſſance, Sageſſe, Intelligence & Liberté. Eſt-il poſſible qu'il y ait du Bonheur là où il n'y a point de Raiſon ? Et la ſeule idée d'une Nature heureuſe fonde-t-elle une Objection raiſonnable contre la Bonté de la Création ?

Je voudrois bien ſavoir d'où les perſonnes que nous réfutons ont tiré la notion qu'elles ont de cette Bonté qui eſt obligée de former des Créatures incapables de ſe rendre malheureuſes. Quelle injuſte prétention que de ſoûtenir qu'à cauſe que les Anges ſont déchus de leur Innocence & de leur Félicité prémiére, par leur faute, Dieu a manqué de Bonté en les créant innocens & heureux. Les ſeuls Etres raiſonnables ſont ſuſceptibles de bonheur, & par conſéquent vouloir former un Etre Intelligent ſans Liberté, & par cela même à couvert de la poſſibilité de pécher & de devenir miſerable, c'eſt une pure contradiction.

Eccleſ : IV. 2. 3. *C'eſt pourquoi j'eſtime plus les morts qui ſont déja morts, que les vivans qui ſont encore vivans.* Même j'eſtime *celui qui n'a pas encore été, plus heureux que les uns & les autres ; car il n'a point vû les œuvres mauvaiſes qui ſe font ſous le ſoleil*

Eccleſ. XI. 7. *Il eſt vrai que la lumiére eſt douce & qu'il eſt agréable aux yeux de voir le ſoleil. Mais ſi l'homme vit beaucoup d'années & qu'il ſe réjoüiſſe tout le long de ces années-là, & qu'en ſuite il lui ſouvienne des jours de ténébres, qui ſeront en* grand nombre tout ce qui lui ſera arrivé ſe trouvera une vanité.

Le Deſſein évident & très-marqué de tout le livre de l'Eccléſiaſte, n'eſt point de nous inſpirer un dégoût mortel, mais un attachement raiſonnable pour la Vie. Son But eſt de nous perſuader que vouloir trouver un Bonheur parfait dans cette *Vallée de larmes*, c'eſt s'engager dans la plus pénible, mais en même-temps dans la plus vaine de toutes recherches. C'eſt dans cette vûe que l'Auteur repéte ſi fréquemment ces paroles *tout eſt Vanité & rongement d'eſprit.* Il prétend par là nous inſpirer un amour modéré des choſes préſentes, & nous faire ſubſtituer à ces vaines paſſions qui nous ſéduiſent & qui nous enflement, la Connoiſſance de Dieu, la Pratique de nos Devoirs & l'eſpérance d'une meilleure vie. C'eſt là préciſément la concluſion de ſon Livre. Eccleſ: XII. 13. 16. *Le but de tout le propos qui a été ouï, c'eſt croire Dieu & garder ſes Commandemens, car c'eſt là le tout de l'homme ; car Dieu amènera toute œuvre en jugement touchant tous ce qui eſt caché, ſoit bien, ſoit mal.*

Parmi d'autres Argumens dont le Sage ſe ſert pour prouver que c'eſt une attente chimérique que celle d'un Bonheur parfait ſur la Terre, il inſiſte principalement ſur le grand nombre de ſouffrances auxquelles les hommes ſont ſujets & qui ſouvent ſont ſi violentes, que pendant certains momens elles font préférer à ceux qui les ſoufrent, la Mort à la Vie, & c'eſt là tout ce que Salomon vouloit dire, puis que cela lui ſuffiſoit pour prouver l'imperfection de nos plans chimériques de félicité.

Pour mettre cette Vérité dans un plus grand jour ; éxaminons prémiérement quels ſont les Troubles & les Maux qui ſont qu'un homme Raiſonnable juge heureux ceux qui ne ſe trouvent plus enveloppés dans le Tourbillon des choſes humaines, ou qui n'y ſont jamais entrés.

Salomon nous donne deux marques auxquelles nous pourrons reconnoitre les Calamités de ce genre. Voici comme il éxprime la prémiére : *Puis je me ſuis mis à regarder tous les torts qui ſe font ſous le ſoleil & voila les Larmes de ceux auxquels on fait tort, n'ont point de Conſolateur.* Il conclut de là ; *parquoi je prize plus les Morts qui ſont déja morts, que les Vivans qui ſont encore vivans.*

L'Auteur ſacré veut dépeindre par ces paroles les Oppreſſions publiques cauſées par le Pouvoir ſuprême ou par les Magiſtrats inférieurs. La ſeconde Réflexion a rélation aux Envies, aux Haines & aux Injuſtices particuliéres, *puis j'ai regardé tout le travail & l'adreſſe de chaque Métier, & j'ai vu qu'il y a Envie de l'un ſur l'autre, cela eſt auſſi* VANITÉ & RONGEMENT D'ESPRIT. Ce ſont là les deux Sources les plus féconds du nombre prodigieux de Maux qui empoiſonnent la Douceur de la vie des hommes, juſqu'à les porter quelquefois à en ſouhaiter plutôt la *perte* que la *conſervation*.

C'eſt une preuve du tendre ſoin que Dieu prend de l'Univers de ce que dans les Temps les plus vicieux, il ſuſcite certains hommes éxcellens, deſtinés à arrêter le Torrent de la corruption ; Cela étant, ſeroit-il juſte que des hommes qui ſont d'une ſi grande utilité au Monde ſouhaitaſſent de en ſortir, & préféraſſent la tranquile retraite d'un Déſert ou du Tombeau à la pénible gloire d'accomplir les Deſſeins de la Providence, & de faire du bien aux autres hommes ? Un Coeur généreux eſt incapable d'avoir de pareils ſentimens. C'eſt du Sein des grandes Difficultés que naiſſent les grandes Vertus, & la plus brillante Gloire ne s'achette qu'au prix du Danger & de la peine.

Faire du bien eſt toûjours un plaiſir touchant, mais le charme en devient plus flatteur, à proportion des Obſtacles que nous avons vaincus & qui s'oppoſoient à l'éxercice de nôtre Bonté. Quelle Gloire que celle de travailler à rendre les hommes meilleurs & à leur procurer le bonheur le plus ſolide dont ils puiſſent jouir & à ſoûtenir par la Vertu le Monde tombant par le Crime ?

Dans le Cours ordinaire des choſes Dieu a donné à tous les hommes le Pouvoir de ſe préſerver des Miſéres les plus accablantes de la Vie, & particuliérement de toutes celles qu'ils s'attirent par leurs propres Péchés.

Si Dieu avoit impoſé aux hommes la néceſſité de ne jamais choiſir, ou de ne faire aucune choſe qui pût les rendre malheureux, il auroit par cela même anéanti l'éxercice de leur Raiſon & détruit la Liberté de leur Choix.

Il

Il eſt impoſſible, de la maniére dont les choſes ſe trouvent arangées à préſent, de ſéparer la Miſére du Péché, mais il dépend des hommes d'éviter la Miſére, & cela étant je ſoûtiens qu'un Dieu Souverainement bon préſide au Gouvernement d'un Monde dont les habitans peuvent ſe rendre heureux s'ils le veulent.

Page 337. Quoi qu'il y en ait pluſieurs qui ſoient mécontens de leur Condition & qui n'en ſeront jamais contens, à moins que d'occuper les prémiers Poſtes de la ſociété, j'en appelle aux Déciſions de la Raiſon, s'il ne vaut pas mieux, pour l'avantage général des hommes qu'il y ait une Diffécience de Rangs & de Fortunes dans l'Univers?

C'eſt une Erreur très-groſſiére de croire que le bonheur des hommes différe autant que leurs Conditions. Tout le monde ſait que la Félicité ne marche pas toûjours à la ſuite des Richeſſes, du Pouvoir, des Honneurs. Ces choſes ont leurs agrémens & leurs déſavantages. Les Grands ont pour eux l'Opinion, l'Eclat, les Appitences, mais ils ſont éloignés du Solide Bonheur autant que les Petits, qui ont ſur eux l'avantage de n'être pas obligés de ſe détromper ſur des Chiméres.

L'Inégalité des Conditions eſt un avantage pour tous les hommes, quelque rang qu'ils occupent ſur la Terre, & ſert à remplir les Sages Deſſeins de la Providence. Cette Inégalité rend certains hommes induſtrieux à pourvoir à leurs beſoins & à ceux de leur famille, elle inſpire à d'autres une généreuſe émulation & donne occaſion à la Providence de récompenſer la vertu & de punir le Crime; car je changement de la fortune des hommes eſt une grande ſource de Châtimens & de Récompenſes pour la Divinité. Quand l'Induſtrie, la Prudence & la Piété élévent les hommes d'une Condition baſſe aux plus éminens Emplois, & que la Prodigalité, la Moleſſe, le manque de Réligion, amènent la Miſére, la Pauvreté & le Mépris ſur de Riches Familles, de pareilles révolutions étalent de grands éxemples de la Sageſſe & de la Juſtice de la Providence, & par conſéquent l'Inégalité des conditions des hommes, bien loin de détruire la Providence, ſert plutôt à en établir la Bonté. Je ne ſaurois me défendre de ſentir des mouvemens d'indignation, quand je réfléchis ſur l'Inégalité des hommes, *qui ont eu Dieu la Vûe, le mouvement & l'être*, qui ne méritant rien de lui, en reçoivent tous les jours mille bienfaits, & cependant ne font jamais plus contens que lors qu'ils croient avoir raiſon de former quelque plainte injurieuſe à ſa Bonté.

Page 140. Les *côtés lumineux* & brillans par leſquels nous pouvons enviſager la Sageſſe du Maître de l'Univers doivent nous inſpirer de l'Admiration pour les *endroits obſcurs* & enveloppés de ténébres. XI. 7. 8. 9.

Les rentes des voleurs proſpérent. Interroge les bêtes & chacune s'enſeignera, les oiſeaux te le déclareront, les poiſſons de la Mer te le raconteront. Qui eſt-ce qui ne ſait toutes ces choſes que c'eſt la main de Dieu qui les a faites? Il meſnage les Nations & il les fait périr: Il les répand ça & là, & puis il les ramène. Il ôte le coeur aux Chefs des peuples de la Terre, & les fait errer comme des gens qui ſont ivres.

Page 346. Quelques perſonnes qui ſont profeſſion d'ajouter foi aux Livres de Moïſe ſe croient obligées de donner du Déluge une éxplication philoſophique, ſans avoir recours aux Miracles. Les perſonnes que nous dépeignons aiment à raiſonner à quelque prix que ce ſoit, & comme rien n'abrége tant leurs Raiſonnemens que les Miracles, elles ſe ſont un Syſtême biſare où on ne revoque pas en doute, mais on ne laiſſe pas de prouver que les événemens opérés par une Voie éxtraordinaire auroient pû être produits par des Cauſes naturelles.

Mais cette prétention eſt ſouverainement mal fondée, par rapport au fait dont il eſt queſtion; car le but de Dieu, en donnant certaines propriétés aux Cauſes naturelles, étoit de conſerver & non pas de détruire l'Univers. Par conſéquent la deſtruction de l'Univers ne peut pas avoir été produite par des Cauſes naturelles, mais par un Pouvoir ſuprérieur à celui de la Nature. Cela étant quelle juſteſſe peut-il y avoir dans tous les Raiſonnemens philoſophiques qu'on haſarde ſur cette Matiére? Quelle Cauſe peut plonger la Nature dans un ſi affreux Déſordre, ſi non le même pouvoir qui a formé la Nature & qui lui a préſcrit des Loix?

Et voila préciſément le But que Dieu ſe propoſoit en envoiant le Déluge, à ſavoir de donner une Preuve Démonſtrative de la Providence aux Siécles futurs, par une Deſtruction miraculeuſe qui ne pouroit être attribuée qu'à la Vengeance Divine.

SECTION XIV.

Examen du Pyrrhoniſme par rapport à l'Influence de la Réligion ſur la Société.

I. VOICI une Queſtion ſur laquelle Mr. Bayle s'eſt le plus étendu, & dont par conſéquent l'éxamen ſera auſſi d'une plus grande étendue. On a de la peine à comprendre qu'un homme, perſuadé que Dieu s'eſt révélé aux hommes, comme Mr. Bayle aſſûre qu'il en eſt perſuadé par l'effet d'une Grace ſurnaturelle, puiſſe ſe réſoudre à emploier ſon temps à faire l'Apologie des Athées; car qu'y a-t-il de plus inutile & en même témps de plus ſcandaleux? *Importance de cette Queſtion*

Dira-t-on pour l'éxcuſer, qu'il a été entraîné inſenſiblement à traiter cette Matiére? Qu'un des Argumens dont il s'étoit ſervi pour réfuter l'erreur de ceux qui s'imaginent que Dieu avertit les hommes par les Cométes & qu'elles leur préſagent les fléaux, l'a engagé dans cette Diſcuſſion? Mais un homme ſage n'aimera-t-il pas mieux laiſſer tomber un Argument que d'écrire tant d'inutilités pour le ſoûtenir, & ſur tout des inutilités capables de faire un très-mauvais effet ſur la plus grande partie de ſes Lecteurs?

Mr. Bayle avoit-il en vuë de perſuader les hommes qu'ils auroient grand tort de maltraiter les Athées, & de s'allarmer de leur Erreur? mais peut-on dire qu'on reconnoit pour Divine la Réligion Chrétienne quand on ſe déclare l'ami de ceux qui traitent la Divinité de chimére? Sied-il bien à un Chrétien de paſſer ſes jours dans un Commerce familier avec des Athées, lors même qu'il ſe trouve affermi contre tous leurs Sophiſmes? Mais n'y a-t-il pas un grand nombre de Perſonnes, dont la Raiſon eſt moins éxercée, qui ne pourroient fréquanter ces gens-là ſans s'éxpoſer à ſe remplir de Doutes, qui pour le moins ébranleroient leur Foi? & faut il qu'un homme d'eſprit & un homme de bien donne lieu par ſon éxemple à des commerces qui peuvent devenir ſi funeſtes aux autres?

Mr. Bayle veut-il encore perſuader aux hommes qu'il n'y auroit point d'Imprudence & qu'on ne courroit point de riſque à confier le Sort des autres hommes à des gens que l'on ſauroit Athées?

Dira-t-on; Ce n'eſt point là ce qu'il ſe propoſoit. Il ſe bornoit à prouver que les Athées doivent être un Objet de Tolérance charitable, de même que les autres errans. Mais s'il ne ſe propoſoit que cela, il faut avouer qu'il a bien perdu de vuë ſon But, & qu'il s'en eſt prodigieuſement éloigné, puiſque ſes Preuves vont juſques à donner l'avantage à l'Athéiſme ſur la Réligion, par rapport au bon état de la Société. *Pour la Tolérance des Athées*

II. LES Raiſons qui prouvent la néceſſité & l'équité de la Tolérance, par rapport aux autres Errans, n'ont point lieu par rapport aux Athées. Un homme

me qui se trompe en matiére de Réligion ne croit point de se tromper ; au contraire il se regarde comme le Défenseur d'une Vérité, & il se croit obligé de la répandre, ou du moins de ne la point condamner, sa Conscience le lui ordonne ainsi. Mais un Athée peut-il dire qu'il *veut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*, & qu'il faut bien se garder de lui déplaire, en condamnant comme une Erreur ce qu'on reconnoit pour une Vérité ?

Outre cela. Il me paroit qu'on est fondé à soûtenir que Dieu a mis les hommes en état de s'assûrer de son éxistence & du respect qui lui est dû, & que s'il en est qui se roidissent contre une Vérité si facile à découvrir, leur Incrédulité a pour cause une dépravation de Cœur très-condamnable & entiérement sans éxcuse, sur tout pour ceux aux yeux de qui on fait briller une suffisante Lumiére. Ce n'est pas que je trouve à propos que le Magistrat les punisse. Pour dignes de Châtimens qu'ils soient, il me paroit, qu'il leroit mieux de n'aller pas jusques là, par une raison de Prudence. La bonne Cause en pourroit souffrir. On trouveroit toûjours moien de faire paroitre quelque Ouvrage imprimé, ou manuscrit, où on ne manqueroit pas de dire que les Athées auroient encore bien d'autres Raisons à alléguer si on leur permettoit de se défendre. Tel Ouvrage, qui débité en secret, fait bien du mal, parce qu'on n'en lit pas la réfutation, n'en feroit point s'il étoit public, parce qu'on auroit lieu de le réfuter parfaitement. Spinoza, par éxemple, a fait grand bruit, & cependant ses Ouvrages ne sont qu'un tas d'éxtravagances.

Mais il y a une différence infinie entre ne condamner pas au Banniſſement, à la Mort ou à la Prison un homme qui a parlé ou qui a écrit en faveur de l'Athéïsme & entre le laisser dans ses Emplois, vivre avec lui comme avec un homme qu'on estime, qu'on honnore, qu'on aime : Lorsque des gens de cette trempe, s'attirent le mépris des honnêtes gens, il ne leur arrive rien dont ils ne soient très-dignes.

Je vai rapporter ce que le Docteur Sherlock a dit pour faire voir le peu de Raison qu'ont les Incrédules de nier l'Exiſtence de Dieu, ou sa Providence.

„ Un Ouvrage marqué au coin d'un Ouvrier sage & habile peut-il être fait sans Sagesse, sans Habileté, par le seul Hazard ? Un Etre doué de Vie, de Sentiment, de Raison, peut-il être produit par un Etre dépouillé de Raison, de Sentiment & de Vie ? Voila ce qu'ils avancent. Mais de quelle maniére le prouvent-ils ? Ils affirment hardiment que cela est possible, & ils sont obligés de s'arrêter là ; mais d'où savent-ils que cela est possible ? Est-ce sur de pareils Principes que l'on se fonde ordinairement dans la Conduite de la Vie ? Quelles Idées ces mots réveillent-ils ? La Nature Mére de tous leur a-t-elle donné cette leçon particuliére, qu'une chose peut éxister sans une Cause proportionnée à l'Effet ? Qu'une chose en peut former une autre qui lui est contraire ? Qu'une Matiére *insensible & sans-de* peut produire le *Sentiment & l'Intelligence* ? Je ferois curieux de savoir quelles Régles ils emploient pour discerner ce qui est possible d'avec ce qui ne l'est pas ; & s'ils peuvent trouver une Proposition qui n'est pas possible, plus absurde que leurs Propositions possibles, je rennnce pour toûjours au privilége de Créature Raisonnable. Tout ce que leurs Expreſſions *Cela est possible* peuvent signifier, est que *si cette Lumiére qui éclaire tous les hommes nous égare & nous trompe, il est Possible qu'il éxiste certaine Chose dont la Raison la plus saine nous apprend que l'Exiſtence implique contradiction.*

„ Telle est la Victoire que la Raison d'un Athée emporte sur celle du reste des hommes, & ce triomphe ne lui a coûté que l'audace d'accorder une possibilité téméraire à des choses absolument impossibles.

„ Il n'y a point d'êtres au monde qui aient besoin du Concours de la Providence que nous, puisque le lieu où nous demeurons est un Théatre de Changemens, de Violences, de Passions, & ell-il croiable qu'un Etre sage & bon accorde le moins de secours à ceux-là mêmes, à qui il en manque d'avantage ?

„ D'autres avouent que la Providence Divine gouverne cet Univers, mais ils bornent les soins de l'Etre suprême à toutes les Espéces de Créatures, sans étendre ces soins sur chaque Individu. Mais cette distinction est frivole, elle suppose que Dieu fait plus d'attention à de vains termes de Logique, qu'à ses Créatures. D'ailleurs le soin général est impossible, à moins qu'il ne résulte du soin que Dieu a de chaque Créature en particulier. Dieu peut-il prendre soin des Roiaumes & des Républiques, sans faire attention sur ceux qui sont partie de ces Républiques & de ces Roiaumes, sans jetter les yeux sur chaque partie ? Vouloir établir une Providence générale qui conserve tout sans entrer dans aucun détail sur la conservation du particulier, c'est avancer une absurdité, car toutes les raisons qui nous font croire une Providence générale en établissent aussi une particuliére. Comme l'Univers consiste dans un assemblage de plusieurs Etres distincts, il n'est pas possible que Dieu soûricnne & gouverne tout cet Univers, sans faire attention à chacun de ses Etres ; car si chaque particulier périt, parce que Dieu ne le conserve point, par la même raison tout l'Univers périra.

Si on doit regarder cette Question comme de simple curiosité.

III. POUR éxcuser Mr. Bayle peut-être représenteroit-on qu'il ne convient pas d'être si scrupuleux sur l'usage que les gens de Lettres font de leur temps : Ils font depuis long-temps en possession d'être pardonnés quand ils s'aviſent d'éxercer la Subtilité de leur Genie sur des Questions de pure Curiosité. Qu'il en est de cette nature dans les Mathématiques, dans l'Histoire, dans la Morale, dans la Réligion, & que c'est dans ce Rang qu'on doit placer la question, si l'Idolatrie n'est pas pire que l'Athéïsme.

Je pourrois répéter ce que je viens déja de remarquer que Mr. Bayle est allé beaucoup plus loin, puis qu'il a écrit bien des choses qui vont directement à repréſenter la Réligion comme inutile pour le bien de la société

Etat de la Question.

IV. MAIS permettons nous d'éxaminer cette Question en elle même sans faire attention à ses suites. Pour peu qu'on l'éxamine de près, on reconnoitra qu'elle est une source inévitable de contestations & de mal entendus, & que ceux qui la proposent oublient les premiéres Régles qu'on doit observer pour raisonner juste.

Log. Part. I. Sect. II.

L'Etat d'une Question s'embrouille aisément quand elle roule sur des Comparaisons ; car déja pour ne pas s'y tromper & pour ne pas tomber dans une confusion qui sera une source infaillible d'erreur ou de moins d'embarras, il faut tellement établir les Comparaisons qu'elles ne roulent que sur des choses de même genre, dont on cherche uniquement les dégrés.

On fait avec quelle vivacité on a disputé & on dispute encore sur la Tolérance, & sur l'Influence & les mauvais éfets de l'Irréligion & de la superstition dans la société. A tous ces égards, on confond un grand nombre de Questions dans une seule, & la dispute est à peine commencée qu'on ne s'entend plus.

Je demanderois si un Etat, composé de personnes qui connussent & aimassent la véritable Réligion, ne seroit pas plus heureux qu'un Etat composé de personnes qui n'en auroient point.

Je demanderois si la connoissance des Vérités qui compoſent la Réligion, n'a pas une plus heureuse Influence, quand on ne se borne pas à les connoitre & à les croire, mais qu'on les aime, qu'on en goûte la

Beauté

Beauté & qu'on eſt charmé de leur Excellence. Je demanderois s'il n'y pas divers dégrés de perſuaſion, & ſi une perſuaſion plus forte, n'a pas un plus grand effet qu'une perſuaſion moins vive.

Je demanderois ſi à proportion qu'on ſe trouve plus expoſé à manquer à ſon Devoir doit par des diſpoſitions de Temperament, ſoit par des Circonſtances éxtérieures, il n'eſt pas néceſſaire de s'être plus convaincu des Vérités de la Réligion & de s'en être rendu la Connoiſſance plus preſente & plus familiere.

Je demanderois ſi un Etat n'eſt pas plus tranquile & moins expoſé aux inconvéniens de Diſputes & de leurs ſuites, lors que tous ceux qui le compoſent ont les mêmes Idées, & s'éxpriment dans le même ſens en matiére de Réligion, que quand ils penſent & parlent différemment.

Je demanderois enfin ſi la Diverſité des ſentimens cauſe néceſſairement des Troubles & des Déſordres, & ſi la Tolérance n'eſt pas un moien plus conforme à l'Humanité & à la piété que la Contrainte & les dures traitemens.

Voilà deja un très-grand nombre de Queſtions. Mais il en faudroit encore établir d'avantage, & les traiter l'une après l'autre pour éviter la confuſion & les mal entendus, où l'on eſt tombé ſur cette matiére.

Quand il s'agiroit de comparer l'Athéiſme avec les Erreurs où les hommes ſont tombés ou peuvent tomber par rapport aux Idées qu'ils ſe ſont faites de la Nature de Dieu, ou de ſa Volonté, je penſe qu'il faudroit d'abord diſtinguer diverſes Claſſes d'Athees. Les uns pourroient être tels par pure ſtupidité d'eſprit. D'autres faute d'éducation. Dans quelques-uns ces deux principes s'uniroient.

On pourroit ſuppoſer qu'un homme eſt tombé dans l'Athéiſme, parce qu'il s'eſt embarraſſé lui-même par des Difficultés ſous leſquelles il a ſuccombé en travaillant à l'éxamen de cette grande Queſtion.

L'un éxamine dans le Déſir ſincére de trouver la Vérité. Un autre cherche à ſe délivrer du joug qui lui paroit incommode. L'un Doute & trouve cet état de doute triſte. Un autre prend plaiſir à douter de ce que les autres croient & cupore plus à le rejetter.

On peut conſidérer l'Athéiſme ou *en lui-même*, ou par rapport à ſes *Cauſes*, ou par rapport à ſes *Effets*. A ce dernier égard on trairera de ſon Influence ſur un homme d'un tempérament paiſible, ſur un homme d'un naturel Indolent, ſur un homme qui pour faire honneur à un ſentiment éxtraordinaire, dans lequel il ſe plait compoſe ſes Mœurs, ne fut-ce que pour faire honte aux gens qui ont de la Réligion qu'il haït. On peut enfin ſuppoſer l'Influence du Doute ſur l'éxiſtance de Dieu, ou celle de l'Athéiſme dans les hommes tels qu'ils ſont ordinairement, c'eſt-à dire Eſclaves à peu près de leurs Intérêts & de leurs paſſions.

Il y a de même une grande différence entre les Idolatres. On donne ce nom à ceux qui reconnoiſſant l'exiſtence d'un ſeul Dieu Créateur des Cieux & de la Terre, le repréſentent ſous des *Images corporelles*, & honnorent ces Images d'un Culte religieux. Ceux qui les *adorent* elles-mêmes portent l'égrement encore plus loin. Il en eſt qui ſe font imginés que Dieu gouvernoit les hommes par le moien de quelques *Intelligences ſubalternes*, dont ils ont fait auſſi l'objet de leurs priéres, de leur Crainte & de leur Confiance, on a plus ou moins erré dans cette ſuppoſition. Quelques-uns ſe ſont tellement attachés à ces Dieux ſubalternes, qu'ils ont oublié de penſer au Dieu ſouverain. *Quelques-uns* ont pu tomber dans cette faute par un reſpect mal entendu; *Dans d'autres*, un Eloignement de cœur pour le Grand & le Souverain Maitre a été la cauſe du peu d'attention qu'ils lui ont donné. Le Culte qu'on a rendu à ces prétendues Divinités ſubalternes a été plus ou moins illégitime. Il en eſt qui ſont allés juſques à adorer des *Dieux Vicieux*; Mais entre ceux qui ont parté l'éxtravagance juſqu'à ce point là, *peu* le ſont fait une Loi de ſe rendre ces Dieux favorables par l'Imitation de leur mauvaiſe conduite, & la *plupart* ont cru qu'ils ne devoient pas ſe permettre ce que leur Dieux ſe permettoient.

Les hommes qui ſont tombés dans les uns ou les autres de ces égarements peuvent encore être rangés dans des Claſſes fort différentes: Il eſt des Hommes *ſtupides*, il en eſt qui *approchent* de la ſtupidité, il en eſt qui n'ont eu *aucune occaſion* de s'inſtruire, peut être s'en eſt il trouvé qui par foibleſſe & par modeſtie ont acquiſcé à toutes les Inſtructions qu'on leur avoit données dans leur *Enfance*. Les uns par pareſſe, les autres par intérêt, d'autres par ces deux motifs, ſe ſont biſſés *entraîner à l'éxemple*; quelques-uns n'ont pas eu des occaſions de s'inſtruire, d'autres ſe ſont *dérobés à la Lumiére* qui étoit prête de les éclairer, Il s'en eſt trouvé qui ont fait tous leurs *efforts* pour faire triompher leurs préjugés de la Vérité, & ceux-ci ont été *Opiniatres* ou Intolérans en différens dégrés.

Quel temps ne faudroit-il pas pour comparer juſte, la *premiére* Eſpéce d'Athées, avec toutes ces eſpéces d'Idolatres? Dès là il faudroit leur comparer la *ſeconde* avec la même éxactitude, & quel fruit tireroit-on d'un temps ſi inutilement employé? Cependant ſi on ne s'y prend pas de cette maniére, plus on diſputera; moins on verra clair dans une Queſtion ſi compoſée; & c'étoit là le but de Mr. Bayle qui chercheoit à répandre ſur toutes ſortes de Queſtions les Doutes & l'incertitude de ſon Pyrrhoniſme, & qui ſous prétéxte de diſcuter une Queſtion curieuſe, de répondre à des objections & de critiquer ſes Antagoniſtes, travailloit adroitement à rendre ſes Lecteurs favorables aux Athées & à les prévenir contre la néceſſité & l'utilité de la Réligion.

Dans les Réligions, Bonnes dans le fond, quoi que mélées d'erreurs, on comparera encore le Mal qui s'y eſt gliſſé, avec le bien qui y reſte De là naitra un grand nombre de chefs de Comparaiſons; qu'il faudra faire par ordre avec les différentes eſpéces d'Athéiſme.

Je remarquerai encore deux grandes fautes où l'on tombé pour n'avoir pas diſtinctément établi l'Etat de la Queſtion ſur ces matiéres. Ceux qui aiment à rabaiſſer de l'influence qu'on attribue à la Réligion ſur les Mœurs, ne ſe contentent pas de' conſondre 1. l'eſſicace de la Vérité affoiblie par des Erreurs, avec l'Efficace de la Vérité pure; & 2 l'efficace de la même Vérité dans des eſprits convaincus par des *preuves d'une évidance ſolidaire*, & ſon efficace ſur ceux qui n'y adhérent que par *l'effet de la Coutume*, & par les *préjugés de l'éducation*. 3. On fait pis encore, & on parle de la Réligion comme d'une Opinion ſans force & ſans effet, parce qu'on ne voit pas que ſes Maximes ſoient conſtamment & univerſellement obſervées par tous ceux qui en paroiſſent très-perſuadés, au lieu que tel qui fait une faute en ſeroit dix, tel en ſeroit cent. Tél enfin en ſeroit vingt qui n'en fait que dix neuf & cette vingtiéme dont les Idées de Réligion le garantiſſent en prévient une infinité d'autres; car qui ne fait dans quelle Enchainure de maux on ſe précipite pour avoir cedé à la violence d'une paſſion? Pour couvrir une faute, on ment, on calomnie, on ſe parjure on s'emporte contre ceux qui la reprochent, par là on s'inquiéte, on dérange ſes affaires; encore plus on cherche à les reparer par des Obliquités, ou par des Duretés; la mauvaiſe humeur où l'on ſe laiſſe aller attire toûjours plus d'ennemis &c. Cette ſuite n'auroit eu aucun lieu, ſi l'on avoit évité la Faute, qui en a été l'origine.

Un autre ſophiſme où l'on tombe ſur le ſujet dont

je parle, c'eſt qu'en rapportant le Deſordre que le zèle inconſidéré répand dans la ſociété, on ne conſidére pas aſſés que les Violences auxquelles on s'abandonne les uns contre les autres, ont leurs Principes dans la Malignité du cœur humain, qui trouveront d'autres prétéxtes pour s'échapper & pour ſe ſatisfaire ſi la Réligion ne lui en fourniſſoit pas. L'envie ronge la plupart des hommes, & ſur tout ceux d'entr'eux qui, nés dans l'obſcurité, ſe voient placés dans quelque Rang au deſſus de leurs Péres. Pour être odieux à ces gens-là, il ſuffit d'avoir quelque Naiſſance, quelque bien, quelque Lumiére, quelque Mérite, en un mot quelque avantage qu'ils n'ont pas. Ceux-là même qu'ils ont, ils voudroient les poſſeder ſeuls ils ne peuvent ſouffrir qu'on les égale. L'Oſtraciſme des Athéniens fait horreur. C'étoit un peuple ingénieux, poli, mais Républicain à la fureur. Le Mérite le plus parfait devenoit pour eux un Objet éxécrable, puiſqu'il les forçoit de regarder un homme Vertueux avec quelque diſtinction. A quelle violence ne ſe porteroient pas, dans une ſociété d'Athées, ceux qui auroient quelque Pouvoir, puis que leurs Paſſions ne ſeroient point reprimées par ce frein qui gêne les Vicieux, & qui leur fait préter l'oreille avec tant de plaiſir aux Apologiſtes de l'Irréligion ? De quel œil ne regarderoient-ils pas ceux qui reconnoîtroient un Dieu, & la néceſſité d'obéir à ſes Commandemens & ne ſeroient-ils pas fondés à regarder ces ſentimens comme faiſant leur Procès & les mettant dans le rang des plus déteſtables Créatures ?

Mr. Bayle ne s'eſt pas attaché à étendu, dans ſon Dictionnaire ſur cette Queſtion que ſur les autres, dont nous avons déja fait l'éxamen. C'eſt dans la *Continuation des Penſées diverſes* &c dans les Réponſes aux Queſtions d'un Provincial qu'il léve le maſque & donne à l'Apologie des Athées tout ce qu'il ſe trouvoit de ſubtilité & de fécondité. Je commencerai par ſon Dictionnaire.

De l'efficace de la Réligion ſur les mœurs. Article Pomponace Note H.

„ IV. A L'OBJECTION, dit Mr. Bayle, „ que le Dogme de la mortalité de l'ame porteroit „ les hommes à toutes ſortes de crimes, Pomponace répond que puiſque l'homme aime naturellement „ la félicité & hait la miſére, il ſuffit pour en faire un honnête homme, de lui montrer que le bonheur de la vie conſiſte dans la pratique de la Vertu, „ & la miſére dans la pratique du Vice. Il ajoûte „ que ceux qui enſeignent la mortalité de l'Ame ouvrent le chemin à la Vertu la plus parfaite, qui eſt „ celle qui n'a point pour but, ou d'être récompenſée, ou d'éviter le châtiment. Il dit auſſi que „ les gens bruteux font ceux à qui il faut propoſer „ l'immortalité de l'ame, & qu'apparemment il y a eu des Auteurs qui l'ont enſeignée ſans qu'ils la „ croiſſent & qui en ont uſé de la ſorte pour „ réprimer l'inclination ſenſuelle des Eſprits groſſiers.

„ Toutes ces remarques, continue Mr. Bayle, n'ôtent pas la difficulté; ce ſont de pauvres ſolutions, „ Mais voici une penſée plus raiſonnable, elle eſt „ fondée ſur des faits. Il dit qu'un grand nombre de fripons & de ſcélérats croient l'immortalité de l'ame, & que pluſieurs ſaints & juſtes „ ne la croient pas.

Afin qu'il y ait quelque ombre de Raiſon dans la troiſiéme Réponſe de Pomponace qui donne le Dogme de l'Immortalité, comme propre à retenir les bruteux, il faut reconnoître que la perſuaſion de l'Immortalité modére les éxcès où ils pourroient tomber, ou que ſi elle n'a pas cet effet ſur tous, elle l'a au moins ſur quelques-uns. Cette 3. Réponſe ôte encore toute force à la prémiére; car comment ceux qu'un motif ſi intéreſſant ne retient pas, ſeroient-ils retenus par la ſeule Idée de la Beauté de la Vertu & de la laideur du Vice ? Les fripons que Pomponace allégue ſont-ils retenus par là ? Auſſi Mr. Bayle compte pour rien les trois prémiéres réponſes, & n'approuve que la derniére. *Toutes ces remarques*, dit-il *n'ôtent pas la difficulté, ce ſont de pauvres ſolutions. Mais en voici*, dit il, *une plus raiſonnable, elle eſt fondée ſur des faits. Il dit qu'un grand nombre de Fripons & de ſcélérats croient* l'immortalité de l'ame, & que pluſieurs Saints & Juſtes ne *la croient pas.* Examinons cette réponſe & l'éloge qu'en fait Mr. Bayle.

1. Pomponace auroit été bien embarraſſé à nommer ces Juſtes & ces Saints qui n'ont pas cru l'immortalité de l'ame.

2. J'emploie une Raiſon *ad hominem*. Mr. Bayle ſe glorifie de la Foi qui ſupplée chés lui à tous les Raiſonnemens, & cette Foi lui doit avoir appris que les plus grands Saints ont eu beſoin de ſe ſoûtenir par ce ſecours ; je veux dire par l'idée, des récompenſes immortelles & quelquefois par la fraieur du ſort oppoſé.

3. Tel fripon & tel ſcélérat paroit croire l'Immortalité de l'ame, parce qu'il ne s'eſt pas avifé de traiter de fauſſe & de rejetter éxpreſſément comme telle, une Opinion, dont il a trouvé imbus ſes compatriotes; Mais comme il ne s'eſt pas avifé de la traiter de fauſſe, il n'en a point non plus éxaminé les fondemens. Cette Vérité a été le moindre objet de ſon attention, & il a toureé ſes vuës & ſes déſirs ſur des objets tout différens. Il en eſt qui ne rejettent pas éxpreſſément le Dogme de l'Immortalité & les ſuites, mais ſur leſquels ce Dogme a cependant peu d'efficace, parce qu'ils nont pas pris le ſoin de s'en bien aſſûrer, de s'en bien pénétrer & que leur attention s'occupe de toute autre choſe, *Ce Dogme ne régle pas, des gens ainſi faits. Donc il ne ſera point d'effet ſur ceux qui s'en occupent plus ſérieuſement.* Peut-on faire un Raiſonnement plus pitoiable ?

Il faut toûjours ramener Mr. Bayle à l'Etat de la Queſtion; On ne prétend pas que le Dogme de l'Immortalité & les Maximes de la Réligion reconnues pour vraies dans une ſociété, garantiſſent de vice tous ceux qui la compoſent; On prétend que la Perſuaſion de ces Vérités n'eſt pas ſans effet, qu'elle en affermit pluſieurs dans la Vertu, qu'elle en retient d'autres, & que ſi elle ne prévient pas tous les écarts, elle en prévient pourtant; & cela ſuffit pour conclure que la Société en retire de grands avantages.

Article Mahomet Note P.

Mr. Bayle remarque lui-même que les Relations des Voiageurs ne s'accordent pas ſur la Probité des Turcs comparée à celle des Chrétiens. Mais quand il ſeroit de notoriété publique que les Turcs fuſſent beaucoup plus honnêtes gens que les Chrétiens qui vivent parmi eux, j'en tirerois un Argument pour prouver l'Influence de la Réligion ſur les Mœurs.

Si les Turcs vivent mieux que les Chrétiens, on ne peut pas attribuer cette différence à la Réligion même; car inconteſtablement l'Evangile éxige les Bonnes Mœurs pour le moins autant que l'Alcoran : Pour l'ordinaire encore ceux qui ſont ſous la Croix s'étudient plus à faire honneur à la Réligion par la Probité, & à ſe conſoler par là; Mais les Turcs ſont bien inſtruits ſur les Devoirs de leur Réligion. Les Chrétiens Grecs au contraire ſont très-ignorans &, ils ſe contentent de diverſes pratiques éxtérieures qui leur tiénnent lieu de Probité. Au lieu de vertus, ils n'ont que des ſuperſtitions, & ils s'imaginent que cela ſuffit pour les ſauver ; Leurs Prêtres le croient ainſi, & le leur perſuadent : On voit donc par là ce que peut ſur les hommes une Morale éclairée & ſoutenue de l'Autorité de la Réligion.

Article Hobbes Note R

„ Il eſt ſur, dit Mr. Bayle, qu'il y a des gens „ qui ſe conduiſent par les Idées de l'honnêteté, & par „ le déſir de la belle gloire, & que la pluſpart des „ hommes ne ſont que médiocrement méchans. Cette „ médiocrité ſuffit, je l'avoue, à faire que le train „ des choſes humaines ſoit rempli d'iniquités, & „ imprimé preſque par tout des traces de la corruption du cœur; mais ce ſeroit bien pis ſi le plus „ grand nombre des hommes n'étoit capable de reprimer en pluſieurs rencontres ſes mauvaiſes inclinations

» ſi, nations par la crainte du deshonneur, ou par l'eſ-
» pérance des louanges. Or c'eſt une preuve que la
» corruption n'eſt point montée au plus haut dégré.
» Je ne conſidére point ici les bons effets de la vraie
» Réligion, je regarde l'homme en général.

Si les Principes de l'honnêteté & du point d'hon-neur ſont capables d'engager les hommes à modérer leurs paſſions, les Idées de la Réligion doivent avoir un plus grand effet ſur ceux qui ſont perſuadés de ſa Vérité. Les Idées de l'honnête deviennent d'une toute autre force, dès qu'on les regarde comme approuvées & ordonnées de Dieu : La Gloire qu'on en tire eſt tout autre, quand on eſt perſuadé que par là on s'éléve à la reſſemblance de Dieu, à la Dignité de ſes Enfans & à toutes les ſuites d'un titre ſi grand.

Réunion à un autre endroit de ce que les Auteurs mêlent ici mal à propos.

VI. L'argument qu'on tire des horreurs de la perſécution & des éxécs monſtrueux, auxquels les Perſécuteurs ſe ſont portés, ne prouve rien parce qu'il prouve trop. Il ſuivroit de là que l'Etat de Société n'eſt pas plus avantageux au Genre humain que l'Etat d'Anarchie, parce que l'état de Société produit dans quelques occaſions des maux épouvantables. Je n'en veux pour preuve que ce qu'on lit dans Mr. Bayle à l'article Hobbes " Les Syracuſains qui avoient

Note C.

» joui d'un grand bonheur ſous le long Régne de
» Hiéron perdirent bientôt patience ſous ſon Succeſ-
» ſeur qui ſe gouvernoit tyranniquement. Ils le tuérent
» qu'il ne faiſoit que commencer la ſeconde année
» de ſon Régne, & peu après ils firent mourir les
» deux filles d'Hiéron & ſes trois petites filles. De
» ces cinq Dames, il y en avoit trois contre qui on
» n'avoit aucune plainte à former, & qui s'étoient
» réfugiés à pouvoir ainſi dire au pié des Autels. N'é-
» toit-ce pas être une Tyrannie pour en établir une
» plus grande ? Tite Live a-t-il tort de remarquer à
» ce ſujet-là, que le peuple eſt incapable de ſe tenir
» dans la médiocrité ; humble juſqu'à la baſſeſſe quand
» il obéït, inſolent au dernier point quand il com-
» mande ? Le maſſacre de ces cinq Dames ne fut
» point l'action de quelques particuliers ſans aveu :
» il fut commandé par le Senât & par le Peuple de
» Syracuſe ; & cela lors que la mémoire d'Hieron
» étoit encore toute fraîche ; Prince qu'ils avoient
» aimé ſi tendrement & ſi juſtement. L'iniquité
» de leur barbare décrét fut ſi viſible qu'ils la connu-
» rent bientôt ; ils le revoquérent ; mais cela ne ſer-
» vit de rien, il étoit déja éxécuté. Les factions
» ne finirent point par l'éxtirpation entiére de la Fa-
» mille Roiale ; elles s'accrurent de jour en jour, &
» renverſérent en peu de temps la liberté & la Sou-
» veraineté de la Patrie. Elles oppoſérent mal à pro-
» pos Syracuſe à l'inimitié des Romains qui l'aſſié-
» gérent & la ſubjuguérent. Silius Italicus décrit aſſés
» bien le canos où cette ville tomba, après avoir fait
» mourir le Tiran Hiróme & ſes parantes. Ce
» fut un échos dont les Romains firent leur parti.
» La diſcorde de la Ville les engagea à l'aſſiéger.
» Repréſentés vous ceci tant que vous voudrés,
» vous n'en ferés point un bon argument auprès
» des perſonnes préoccupées contre la Monarchie : On
» vous répondra que de cela même qu'on ne peut
» remédier à ſes déſordres que par des maux ſi affreux,
» vous devés conclure qu'elle eſt un grand mal.

L'Anarchie éxpoſerait à tout coup, non pas un petit nombre d'hommes, mais préſque toutes les familles de la Terre à des Inconvéniens & à des dangers tout ſemblables à ceux que les Déſordres de l'Etat populaire & de la Monarchie cauſent de temps en temps à quelques perſonnes. De même ſi l'on calcule bien, on verra que les maux que la Réligion a faits ne ſont rien en comparaiſon des Biens qu'elle a procurés.

Preuve que la Réligion retient. Article Julie. Note E.

VII. Mr. BAYLE après avoir rapporté les paroles de la Bretonne femme d'Argentocoxus, *Nous avons à faire, faut nous en cacher, avec les plus honnêtes gens, mais vous autres vous commettés adultére avec les plus ſcélérats* ; Il ajoûte : " A voüons que cette femme

» barbare répondit malignement aux railleries de
» l'Impératrice ; mais gardons-nous bien de croire,
» que l'impudence de ces Inſulaires fut moins blâ-
» mable que les Adultéres ſecrets de Rome. Ceux
» qui font le Mal en cachette retiennent les Idées
» de la Vertu, & leur rendent quelque Hommage ;
» mais ceux qui péchent ſans honte ne reſpectent la
» juſtice ni en théorie ni en pratique. N.B.

Quand donc la Réligion n'auroit fait d'autre bien à la Société que de réduire les hommes qui tombent dans le Vice, à ſe cacher d'avantage roüjours les auroit-elle pas là formés à pécher avec plus de retenuë ; l'Exemple des pécheurs eſt devenu par là moins contagieux, parce qu'il a été moins viſible, & on a affermi les hommes, dans l'habitude de reſpecter les Barriéres que ceux-là même qui les violent en ſecret, reſpectent publiquement.

» VIII. LES Païens n'étoient point, dit Mr.
» Bayle, fcandaliſés du fort différent qu'avoient les
» Victimes. Celles qu'on offroit à une Divinité
» faiſoient eſpérer, pendant que celles que l'on of-
» froit à une autre faiſoient craindre. Apollon &
» Diane, enfans jumeaux de Jupiter, ſe contrediſoient
» quelquefois : le frere réjettoit une victime ; la
» ſœur l'admettoit. Le Paganiſme ne trouvoit rien
» là de ſcandaleux : il eut bien voulu plus de con-
» corde dans les promeſſes du bien ; mais enfin il ne
» croïoit pas que la nature divine donnât l'éxclusion
» à l'Ignorance, ou caprice, à la diſcorde : il aquiet-
» çoit donc à cela, comme à des effets inévitables
» de la Nature des choſes. " Mr. Bayle avoit dit un peu auparavant. » Je ne parle point des ſentimens du commun peuple ; je ne parle point de l'abus de » quelques particuliers : je parle du culte public, pra-» tiqué par les perſonnes les plus éminentes & ſou-» tenues de la majeſté de l'Etat. Récueillons de ceci une Vérité, qui eſt d'ailleurs aſſés manifeſte, » c'eſt que *la Réligion des Païens étoit fondée ſur des Idées de Dieu auſſi fauſſes que l'Athéïſme*

Toutes les erreurs ne ſont pas également dangereuſes. Article Agéſilas Note A

Ibidem

J'accorde tout cela. Car on peut dire que toutes les Erreurs ſont également fauſſes, où également des Erreurs quoiqu'il ne ſoit pas roüjours également facile de connoître à quel point elles ſont contraires à la Vérité. Mais de ce qu'en un certain ſens il eſt vrai de dire que toutes les Erreurs ſont également fauſſes, il ne s'enſuit pas qu'on puiſſe ajoûter qu'elles ſont toutes également dangereuſes, ou toutes également difficiles à refuter. De ce que le Syſtéme des Païens ſur la Divinité a été auſſi faux que celui de Spinoza, il ne s'enſuit pas qu'il ait été à tous égars également dangereux.

IX. Mr. BAYLE pour perſuader que la Réligion Chrétienne n'eſt par avantageuſe aux Sociétés, la préſente, quand il lui plaît, comme une Réligion qui engage les hommes à regarder avec une paſſaite indifférence tout ce qui fait le Luſtre d'une Société, & tout ce qui anime les hommes à la Diligence, au Travail, à l'Induſtrie, au Courage. Ce ſont là des Idées fauſſes & très-éxagérées, je n'en veux d'autre preuve que ce qu'il cite lui-même de Saint Chryſoſtome.

Réflexion Chrétienne mal renverſée par Mr. Bayle

Article Anaxagore Note A.

Avant que l'Evangile eut appris aux hommes, qu'il faut renoncer au Monde & à ſes Richeſſes, ſi l'on veut marcher bien vîte dans le Chemin de la perfection, il y avoit eu des Philoſophes qui avoient compris cela, & qui s'étoient déſabusés de leurre Biens, afin de vaquer plus librement à l'étude de la ſageſſe & à la recherche de la Vérité.

Saint Chryſoſtome déclare que la conduite de ces Philoſophes étoit une Folie, & une Péríe, & non un mépris des Richeſſes. Le Diable, ajoute-t-il, *s'eſt étudié toûjours à décrier & à diffamer les Créatures de Dieu par l'incapacité qu'on a eu de ſe bien ſervir de ſon argent. N'eſt-ce point rendre la pareille aux Gentile qui traitoient de fous & d'inſenſés tous les Chrétiens qui renonçoient à leurs Patrimoines, & ſe retiroient dans des ſolitudes. C'eſt ainſi qu'on trouve du bien en du mal*

par tout, selon que l'on eſt rempli de tels ou de tels Préjugés

Ce ſeroit un grand préjugé que d'attribuer à tous les Chrétiens les Idées de quelques Solitaires, & d'en faire un Dogme général. Nous verrons dans la ſuite que Mr. Bayle a affecté de les en charger.

Abus d'une ambiguïté Article Apollonius de Tyane

" X. *IL EST remarquable*, dit Mr. Bayle, *que Saint Auguſtin ait reconnu qu'Apollonius de Tyane, valoit mieux que le Jupiter des Païens. Ce qui* (ajoûte-t-il dans la note F) *doit faire honte à je ne ſai quels Théologiens modernes, qui ne ſauroient ſouffrir que l'on regarde la privation de la Connoiſſance de Dieu, comme un moindre Mal que le culte des Gentils pour des Dieux abominables, & pires que des Magiciens.*

Rien n'eſt plus ordinaire aux hommes, ſur tout lorſque quelque intérêt, quelque Paſſion, le zèle même les fait parler, que de donner pour une Vérité abſolue, ce qui n'eſt vrai qu'à de certains égards. Ceux qui débitent des Paradoxes cherchent pas tout des Autoriſés. Pour s'appuier de celle de Saint Auguſtin, il faudroit lui avoir fait enviſager la Queſtion ſur le danger de l'Athéiſme, ſous toutes ſes faces, ou qu'il parût qu'il l'avoit ainſi éxaminée.

La Religion n'eſt pas toûjours le moins mauvais tous l'Efficace qu'elle merite. Article Des Barbeaux Note F.

" XI. COMBIEN y a-t-il de débauchés très orthodoxes d'ailleurs, dit Mr. Bayle, qui dans la peur " de faire naufrage, ou de mourir d'une Maladie, " promettent à Dieu que s'ils en échappent, ils vivront très-ſagement ? Ils en échappent & vivent " auſſi mal qu'ils avoient fait.

On n'auroit point relévé cet endroit ſi Mr. Bayle n'aſſeûroit ſi ſouvent d'inſiſter ſur le peu de pouvoir de la Religion, & s'il n'alléguoit ce peu d'efficace comme un argument qui prouve ſon inutilité, & fait voir que les hommes vivroient auſſi ſagement ſans ſon ſecours, *à moins*, ajoute-t-il, *qu'une Grace ſurnaturelle ne lui donne ce qu'elle n'a pas.* Mais ſi la Religion n'a pas toûjours ſur les Coeurs tout l'effet dont elle eſt digne, s'enſuit-il qu'elle ne l'ait jamais ? Elle ne l'a pas ſur tous, mais elle l'a ſur quelques-uns : Quand elle ne l'a pas en tout ſens, elle l'a à quelques égards, & cela plus ou moins ; & ſi elle ne l'a pas pour toûjours, elle l'a pour quelque temps, & ces effets, quels qu'ils ſoient, ſont des biens dont la Société profite.

Ibidem.

Quand Mr. Bayle ajoute, " Ne diroit-on pas " qu'ils font allusion à ces Loix humaines qui diſpenſent de tenir leur parole ceux qui l'ont donnée, " preſſés par une Force majeure, en Priſon, à un " Ennemi qui leur tenoit le piſtolet ſur la Gorge, " ſuſſis en un mot d'une crainte légitime *metu cadente, & in conſtantem virum.* " Ces paroles ſont ſentir le ridicule de ceux qui n'obſervent pas les Promeſſes qu'ils ont faites à Dieu ; Or eſt-il permis de ſuppoſer & pour un ſoûrire, ſans une témérité exceſſive, qu'il n'y a perſonne qui vive conſéquemment, au moins à prendre ſa conduite en gros, qu'il n'y a perſonne qui ſoit le ridicule de ce que Mr. Bayle vient de décrire, & qui tâche de s'en éloigner.

Reponſe à l'objection tirée de la conduite de quelques Athées.

XII. POUR prouver que les hommes peuvent vivre auſſi régulièrement dans une Société d'Athées, & que cela leur eſt auſſi facile que dans une Société où il y a de la Religion, il eſt très-inutile de dire que l'Athée *Diagoras* avoit fait d'excellentes Loix. On ne diſconvient pas qu'un Athée ne puiſſe découvrir, par l'obſervation de quelles Loix une Société peut ſe procurer de la ſûreté, de la gloire & de l'abondance. Mais on ſoûtient que l'attention à un Dieu Vangeur du mépris de ce qui eſt Juſte, eſt un Motif très-puiſſant à obſerver de bonnes Loix, & que là où ce Motif manque, il manque quelque choſe de très-important.

Article Diagoras Note H.

Diagoras Athée de profeſſion donne des Loix auſſi juſtes que celles de Licurgue & de Solon, dit Mr. Bayle. *D'un autre côté un Prêtre qui s'érige en Hiſtorien, lui refuſe les Eloges qu'il a juſtement mérités, ſont prétexte qu'il étoit Athée.*

L'Athée donne des Loix juſtes, le Prêtre fait une Injuſtice. Que conclure de là ſi ce n'eſt que l'Eſprit de parti, eſt ordinairement cauſe de bien des écarts ; & cette remarque fournit une Réponſe aux Objections que Mr. Bayle tire de la maniére dont vivent un grand nombre de perſonnes qui ſont perſuadées de la Vérité de la Réligion. Ce n'eſt pas par amour pur, par admiration, par reſpect, & par dévouement qu'elles s'y attachent. *L'Education, dit-il, les préjugés, l'Eſprit de parti, en ſont les principales Cauſes, & ces Cauſes auroient pu leur donner le même zéle pour l'Erreur.* Si la Réligion n'a pas ſur ces gens-là l'effet qu'elle devroit avoir, par elle-même, s'enſuit-il qu'elle n'en ſauroit avoir, & qu'elle n'en a pas de plus heureux ſur ceux qui, plus éclairés, plus curieux de la pure Vérité, & plus charmés de la connoître, ne s'attachent à la Réligion que par des Motifs dignes d'elle ?

Article Epicure

Les Diſciples d'Epicure, dit Mr. Bayle, *vivoient tous en commun avec leur Maître, & on n'a jamais vu de Société mieux réglée que celle-là.* Puis il ajoûte dans la Note *D. Il eſt ſûr que cette Idée approche plus de la perfection que ne fait la Communauté de Biens, & qu'on ne ſauroit aſſés admirer l'Union des Diſciples d'Epicure, & l'honnêteté avec laquelle ils s'entre-aidoient, chacun demeurant le maître de ſon Patrimoine.*

De Finibus L. I.

Il joint à cela un paſſage de Cicéron, " Qu'on " parcoure l'hiſtoire des hommes en remontant à l'Antiquité la plus reculée, à peine y trouvera-t-on trois " paires de vrais amis ; mais Epicure avoit trouvé moien " d'en aſſembler des troupes dans une ſeule maiſon " & de les unir parfaitement. *Qu'on nous vienne dire après cela*, continue Mr. Bayle, *que des gens qui nient la Providence, & qui établiſſent pour leur premiére fin leur propre ſatisfaction, ne ſont nullement capables de vivre en Société, que ce ſont néceſſairement des Traitres, des fourbes, des empoiſonneurs, des Voleurs &c.*

Ce Raiſonnement pour être ſpécieux n'en eſt pas moins ſophiſtique. On s'y écarte d'abord de l'état de la Queſtion. On n'a jamais prétendu que ſans les Idées de la Réligion & ſans la perſuaſion de la Providence, il fut impoſſible que des hommes priſſent plaiſir à vivre les uns avec les autres, & que trouvant leur compte à s'obliger mutuellement, ils ne puſſent s'aſſermir dans le deſſein de vivre enſemble ; Mais on prétend que des principes de Réligion font, par eux-mêmes, très-propres à rendre cette Union plus durable.

2. Le Raiſonnement de Mr. Bayle a encore le défaut de conclure du particulier au général. Un petit nombre de Perſonnes d'une même humeur, prénnent de l'attachement les uns pour les autres, & paſſent agréablement leur vié, dans une grande Union, ſans que des Idées de Réligion y entrent pour quoi que ce ſoit ; Donc ces Idées ne ſont nullement néceſſaires pour maintenir l'ordre dans de grandes Sociétés, compoſées d'hommes qui raiſonnent très-différemment ; qui ſont dans des principes tout oppoſés, dont les inclinations ſe font encore plus, & dont la plupart ont encore plus de penchant à faire du Mal que les autres n'en ont à faire du Bien.

3. Dès qu'un homme ne goûtoit pas les ſentimens d'Epicure, il ne ſe rangeoit point à la Société de ſes Diſciples ; & s'il changeoit d'humeur ou d'idée, il la quittoit ; & ſon abſence ne cauſoit aucun dérangement dans cette Société ; Un Tranſfuge avoit beau la décrier, ceux qui y reſtoient n'en demeuroient pas moins unis ; Au contraire, pour ſe vanger de ce Tranſfuge, ils s'animoient à faire honneur à leur Société, par une Union plus grande & par des Mœurs plus aimables. Mais dans ces aſſemblages d'hommes dont les Etats ſont compoſés, s'il étoit libre à chacun de ſe ſéparer des autres, d'en dire du mal, de les traverſer, de troubler leur repos, en un mot de faire ce qu'il voudra, comment cette Société pourroit-t-elle demeurer tranquille, & comment pourroit-on y vivre en ſûreté ? Dira-t-on qu'on à ſuffiſam-

ment pourvû à cette ſûreté par le moïen des Loix, & de l'autorité des Magiſtrats qui font obſerver ces Loix ? Dès qu'on me parlera ainſi je me croirai en droit d'ajoûter, ſi l'idée des Loix des Magiſtrats qui font obſerver ces Loix, ſi des Récompenſes attachées à leur Obſervation, ſi des Peines qui en ſuivent la Négligence & le Mépris, ſont capables de déterminer un homme à réſiſter à ſes Panchans, & à travailler à les corriger, pourquoi refuſeroit-on cette efficace, à l'Idée de Dieu, à celle de ſes Loix, à celle de ſes Faveurs & de ſon Indignation.

4. L'Union des Epicuriens & tout ce qu'elle avoit de fuites agréables étoit fondée ſur l'Unité de leurs Idées, & ſur le reſpect qu'ils avoient pour leur Maître, dont ils ne ſe dédoient les Déciſions comme des Oracles. Mais il eſt beaucoup plus naturel de regarder comme des Oracles, les Déciſions d'un Homme qu'on reconnoit avoir parlé au Nom du Seigneur, & avoir reçu la Commiſſion d'enſeigner les hommes de ſa part. Les Inſtructions que l'Evangile nous donne ont donc une tout autre force que les leçons d'Epicure pour nous remplir de tendreſſe les uns pour les autres ; Ce n'eſt pas ſeulement entre ceux dont les Eſprits font comme de niveau que les Loix de l'Evangile établiſſent l'Amitié. Elles rempliſſent de Compaſſion pour les plus foibles, de ſupport pour les errans, de Charité pour les Ennemis, & les Motifs par où elles nous engagent à l'obéïſſance font d'une force infinie, en comparaiſon de ceux que donnoit Epicure.

5. Les petites Sociétés des Epicuriens devoient une bonne partie du Repos dont elles jouïſſoient à la grande Société de la République, ſous la protection de qui elles vivoient. Les hommes peuvent ſe partager en un très-grand nombre de ſentimens & peuvent philoſopher en mille maniéres. Suppoſons 30 ou 40 Philoſophes qui ſe faſſent chacun des Diſciples, & ſe rendent chefs, chacun d'une Société ſemblable à celle des Epicuriens ; ſuppoſons un Païs dont tous les habitans ſont ainſi partagés ; ſi quelques-unes de ces Sociétés s'aviſoient de s'élever contre les autres & ſe permettoient de les maltraiter, ne verroit-on pas bientôt naître dans ce Païs là tous les déſordres de l'Anarchie & tous les Inconvéniens de l'état de pure nature ? déſordres qui ſuivant les Idées des Juriſconſultes, ont forcé les hommes à s'unir en Société, & à ſe mettre ſous la protection des Loix & des Magiſtrats qu'ils ſe ſont choiſis. Ceux d'entre les Chrétiens qui ne ſe permettent pas d'exercer aucune fonction de Magiſtrat, que deviendroient-ils, s'il n'y en avoit point ? Ils commercent preſque tous ; Mais la ſûreté de leur commerce eſt fondée ſur les Loix, & ſur l'attention des Magiſtrats à empêcher qu'il ne leur ſoit fait du tort. Ce qu'ils envoïent d'un Païs à un autre, ou ce qu'ils en font venir, arrive & parvient ſûrement, parce que les grands chemins ne ſont pas remplis de voleurs, & que des vaiſſeaux remplis d'hommes armés, empêchent les flotes marchandes de devenir la proie des Pyrates.

Nous voici donc forcés à reconnoitre la néceſſité des Loix & des Magiſtrats, la néceſſité des grandes Sociétés qui tirent leur force de leur Nombre, & nous ſoûtenons que les Idées de Religion ſont d'une grande efficace pour maintenir, l'ordre dans ces Sociétés, & pour y reprimer la Licence.

Les Epicuriens eux-mêmes en étoient perſuadés, Ils étoient bien aiſes que leurs Concitoïens craignîſſent les Dieux, & c'eſt par cette raiſon qu'eux-mêmes faiſoient ſemblant de les ſervir, afin d'autoriſer par leur Exemple, une Coûtume dont-ils reſpectoient l'utilité ; Car de dire, comme fait Mr. Bayle, que les Epicuriens rendoient aux Dieux, ce *Culte que les Théologiens Orthodoxes recommandent comme le plus légitime & le plus parfait, quand ils diſent que quand même on ne croiroit ni Paradis ni Enfer, on ſeroit toûjours obligé d'honnorer Dieu, & de faire ce que l'on croiroit lui être le plus agréable* ; parler ainſi, c'eſt s'égarer à débiter des Paradoxes ; Les Temples ou les Epicuriens ſe rendoient pour y faire leurs Dévotions avec les Prêtres & le Peuple, ce n'étoient pas des Temples où l'on s'aſſemblât pour admirer la Perfection & la Félicité des Dieux, tranquilles, oiſifs, & ſans aucune attention à ce que les hommes peuvent faire ; c'étoient des Temples où l'on rendoit un Culte Religieux à Jupiter à Junon, à Minerve &c que les Epicuriens ne mettoient nullement au nombre des Dieux

Article Epicure Note. F.

Enfin une preuve de l'Inſuffiſance des Idées purement Philoſophiques ſe tire des déſordres où l'Epicuréïſme jetta l'Empire Romain ; Cette Doctrine n'eſt pas incompatible avec les bonnes mœurs, chés des gens d'un naturel doux, tranquile, & qui ne cherchent qu'à couler leurs jours le plus doucement qu'il eſt poſſible : Mais très-peu de perſonnes ſe trouvent de cette humeur ; Des coeurs dévoués à l'ambition, à l'avarice, à l'envie à la débauche, aux voluptés groſſiéres, deviennent capables des plus grands excès, dès qu'aucune Idée de Religion ne les retient ; Il n'y a eu d'hommes vertueux parmi les Empereurs Païens que ceux qui étoient dans les Idées des Philoſophes Stoïciens.

„ La prémiére Idée, dit Mr. Bayle, qui ſe préſente à ceux qui veulent éxaminer l'état de l'Religion, eſt l'Idée d'une Liberté ſort heureuſe ſelon le monde, dans laquelle on ſatisfait tous ſes déſirs ſans aucune crainte ſans aucun remors. „ Cette Idée s'enracine ſi avant dans l'ame & en occupe tellement la capacité, que ſi quelcun nous „ vient dire que l'état d'un homme preux, n'eſt „ point comparable en foi d'avantages temporels, à „ celui d'un Epicurien, nous rejettons cela comme „ un menſonge très-abſurde. Et cependant ce menſonge prétendu a de ſon côté une foule de raiſons „ très-fortes, comme Plutarque l'a fait voir. La „ bonne foi de cet Auteur dans cette partie de la „ diſpute me paroit conſiderable, en cas qu'il ait „ bien connu combien ſes raiſons pouvoient ſervir à „ diſculper l'Epicuréïſme ; car s'il eſt certain qu'en „ niant la Providence ſe Dieu, & l'immortalité de l'a„ me, on ſe prive de mille douceurs, & de mille „ conſolations, ce n'eſt point par des motifs d'inté„ rêt, par amour propre, par attachement à la Vo„ lupté qu'Epicure a choiſi l'hypothéſe Philoſophi„ que, que qu'il a enſeigné. Il auroit plutôt choiſi l'au„ tre, s'il ſe fut déterminé par de ſemblables mo„ tifs.

Article Epicure Note. B.

Quand donc Mr. Bayle, après avoir parlé de la douceur d'Epicure, & de la Concorde avec laquelle les Epicuriens vivoient, s'écrie, *Qu'on nous vienne dire après cela que des gens qui nient la Providence, & qui établiſſent pour derniere fin leur propre ſatisfaction, ne ſont nullement capables de vivre en Société, que ce ſont néceſſairement des traîtres, des fourbes, des empoiſonneurs, des voleurs &c.* Il fait paroitre dans ces paroles un grand zéle pour les Athées, & donne en même temps dans les fautes où l'excés du zéle à accoûtumé d'entrainer. 1. Il poſe mal l'état de la Queſtion. Il picure le perſuade, & trouve des gens à qui il perſuade, que l'homme n'aiant rien à eſpérer au de là de la Vie, doit donner tous ſes ſoins à la paſſer avec le moins d'incommodités & le plus de contentement qu'il pourra. L'ambition & l'embarras des affaires où elle entraine, ne ſont pas des moiens fort propres à ſe procurer des douceurs ſuivies, & à s'épargner des fatigues & des chagrins. Une troupe d'amis qui renoncent à l'Ambition, qui ſe contentent de la Médiocrité de leur Sort, & qui veulent s'aider les uns les autres, à vivre doucement & agréablement, eſt le Parti le plus convenable au Syſteme d'Epicure. La nouveauté prête encore ſa force ordinaire à un ſentiment déja adopté par la conformité de ſes Principes & de ſes Maximes avec le cœur dont on étoit. Il n'y a donc rien dans cette Union, qui parût au commencement entre les Diſciples d'E-

picure, que de fort naturel. Ils s'animoient encore à y perſévérer parce qu'elle leur fourniſſoit une refutation réelle des Conſéquences dont on les accabloit dans les Syſtêmes oppoſés. Ce qui s'eſt vu alors, peut encore avoir lieu aujourd'hui parmi un petit nombre de gens d'une certaine humeur. Mais la Société a beſoin d'autres appuis, & quand les gens ne ſont pas déterminés par leur humeur à des ſentimens modérés par rapport à l'Ambition, & par rapport à l'Intérêt, il eſt certain que la Réligion, l'attention à l'Etre ſuprême, l'attente d'une autre Vie, peuvent s'oppoſer aux excès où une humeur ambitieuſe & intereſſée porteroit infailliblement. La ſuite des temps a fait voir, ce que pouvoit l'hypothèſe d'Epicure, & la crainte de la Divinité qu'elle banniſſoit; car ce Dogme, comme je viens de le dire, répandu chés les Romains, ne contribua pas peu à renverſer la République, & à toutes les horreurs que l'on vit naître dans la ſuite. Mr. Bayle après avoir mal poſé l'état de la Queſtion tombe donc dans ſon Sophiſme ordinaire, qui eſt de conclure du particulier au général.

Mr. Bayle va ſouvent à ſon but par des voies détournées, & il enveloppe ce qu'il penſe ſous les expreſſions d'autrui. S'il prétend inſinuer dans ce qu'on vient de lire, qu'on ne s'eſt pas jetté dans l'Epicuréiſme, ſéduits par la penſée qu'on vivra plus à ſon aiſe, & qu'on aura le plaiſir de ſuivre ſes propres Idées, ſes propres panchans ſans être à tout coup combatu, & troublé par les Idées importunes d'une puiſſance ſupérieure & reſtaurable, qui ne laiſſera pas impuni l'oubli d'un grand nombre de Loix ſévéres, & dont l'obſervation eſt très pénible, il contredit formellement les plus célébres Epicuriens, qui honoroient leur Maître comme un Dieu, parce qu'en les affranchiſſant du joug de la Réligion, il leur avoit ouvert la ſeule route d'une vie heureuſe.

Mais ils ſe trompoient, dit Mr. Bayle, *& les gens de bien jouiſſent de mille conſolations dont les Epicuriens ſont privés*: J'en tombe d'accord, & je reconnois que l'amour propre des uns fait un mauvais choix, & que celui des autres ſe conduit avec plus de lumiére & de ſageſſe.

A cette remarque j'en ajoute deux; la *prémiére* c'eſt que ſi les Eſpérances dont un homme, qui a de la Réligion, ſe remplit, & goûte la douceur, ne ſont que des Chiméres, il y a plus de Réalité & de Vérité dans le Syſtême des Epicuriens, qui par là ſe trouve préférable. Une *ſeconde* remarque eſt que ſi le Syſteme des Epicuriens eſt faux, ils ſe trompent quand ils en relévent le mérite, par ſon efficace, à rendre la Vie des hommes plus heureuſe, & ils ſe font illuſion quand ils s'y affermiſſent par ce motif. Il faut donc débuter par l'examen de la vérité des Syſtêmes, au lieu de ſe prévenir par ce qu'ils préſentent d'agréable ſuivant les différentes faces ſous leſquelles on les conſidére.

XIII. ENFIN il y a de la différence entre poſer que la Réligion eſt une lumiére contre les crimes, & entre fournir que, quand on n'eſt pas retenu par ce motif, on devient néceſſairement fourbe, voleur &c. " Si " ce que les Impies, dit Mr. Bayle, débitent très-" fauſſement, étoit véritable, ſavoir que la Réligion " n'eſt qu'une Invention humaine, que les Souve-" rains ont établie afin de tenir les peuples ſous le " joug de l'obéïſſance, ne faudroit-il pas avouer que " les Princes auroient été pris tous les prémiers dans " le piége qu'ils auroient tendu? Car bien loin que " la Réligion les rende maîtres de leurs ſujets, qu'au " contraire elle les ſoûmet à leurs peuples, en ce ſens " qu'ils ſont obligés d'être non pas de la Réligion " qui leur paroit la meilleure; mais de celle de leurs " peuples: &, s'ils en veulent avoir une qui ſoit " différente de celle là, leur couronne ne tient plus " qu'à un filer. Voiés comment les Mages de Perſe " menaçoient leur Prince, quoiqu'il n'eut encore que " cassé un Evêque. N'a-t-on pas dit que le dernier " Roi de Siam avoit été renverſé du Trône, pour " avoir été trop favorable aux Miſſionaires Chrétiens?

La Réligion dit Mr. Bayle, *met les Princes dans quelque dépendance de leurs Sujets*. Eſt-ce un mal pour la Société? Nimporte-t-il pas au bien du Genre humain que les Idées de la Réligion répandent de nouveaux dégrés d'atrocité ſur les injuſtices que les Princes pourroient commettre, & les forcent par là à reſpecter toûjours plus leur Devoir?

Mais au cas que la Réligion des Peuples ſoit fauſſe le Prince n'oſera pas les obliger à la quiter, pour embraſſer la ſienne qui eſt véritable. A cela je répons 1. ſi au lieu d'une fauſſe Réligion ces Peuples étoient depuis long-temps affermis dans l'Athéïſme, leur Prince qui viendroit à ſe perſuader d'une Réligion, & d'une Véritable Réligion, trouveroit-il plus de facilité à faire changer d'Idées à de tels ſujets? Ne diroient-ils pas; Il ne ſe peut que nôtre Prince ne nous haïſſe, & ne nous regarde avec horreur, puiſqu'il nous conſidére comme des rebelles au Maître qu'il adore. Je répons 2. qu'un Prince qui a ſur la Réligion des Idées toutes différentes de celles de ſes Sujets, n'a qu'à les laiſſer en repos ſur cette matiére, il n'a qu'à n'uſer à cet égard, ni de contrainte, ni de ruſe; Il n'a qu'à les laiſſer maitres de leur ſort en ce ſens, & ſe contenter de faire briller à leurs yeux, par les voies les plus douces, les Lumiéres de la Vérité; Dès là il n'aura rien à craindre.

Réponſe à l'argument tiré de l'Intolerance. Article Jumus Note B.

XIV. " LA RELIGION, dit Mr. Bayle, " qui eſt regardée par tout le monde comme le plus " ferme appui de l'Autorité ſouveraine, & qui le fe-" roit effectivement ſi elle étoit bien entendue & bien " pratiquée, eſt ordinairement ce qui énerve le plus " cette même Autorité. Il n'y avoit rien de plus " juſte que l'arrêt de *François* I. contre le Prédica-" teur d'Iſloudun, homme qui avoit eu l'audace de " traiter ſi indignement en Chaire, la propre ſœur " de ſon Roi. Cependant aucun Magiſtrat n'ôſe " exécuter les ordres de ſon Monarque contre ce " mutin; & lorſqu'un Gentilhomme a le courage " de les éxécuter, il s'éxpoſe à mille perſécutions, & " il devient ſi odieux, que l'on protége hautement " ceux qui le maſſacrent. La Reine de Navarre " fût la prémiére à conſeiler à ce Gentilhomme de " ſortir de ſon Païs; puiſque l'éxécution des ordres " très-juſtes de ſon Prince l'éxpoſeroit à la haine des " bigots. Preuve évidente que la Cour ne ſe ſent " pas aſſés forte pour protéger ſes bons ſerviteurs " perſécutés par les gens d'Egliſe. On dit ordinai-" rement que le Miniſtére Evangelique *eſt ipſis Angelis tremendum*; ajoûtons-y *& ipſis quoque Regibus*. Li-" bélés bien l'hiſtoire de l'Egliſe Romaine, vous " trouverés que les plus grands Princes du Monde " ont eu plus à craindre les paſſions que les Zéla-" teurs éxcitent, que les armes des Infideles: Ainſi ce " qui devroit être l'affermiſſement de la République, " & de la Majeſté de l'Etat, eſt bien ſouvent l'ob-" ſtacle le plus invincible que les Souverains rencon-" trent à l'éxécution de leurs ordres.

La Réligion eſt utile pour ce qu'elle lie les Princes. Article Abélai. Note B.

On ne ſauroit rien alléguer de plus fort contre *l'Intolérance*; elle eſt capable de détruire une partie des bons effets que la Société peut ſe promettre de la Réligion; Mais le remède eſt aiſé; car la Réligion même, bien entendue, condamne l'Intolérance, la Nature en frémit, la Raiſon en a horreur. Si François prémier n'avoit pas donné lui-même des éxemples du faux Zéle, & ne l'avoit pas autoriſé par ſon Exemple; S'il n'avoit pas uſé d'une cruelle intolérance, il ne ſe ſeroit pas vû éxpoſé à tolérer & à ménager des Mutins & des Rébeiles. Si la haine pour les Réformés n'avoit pas balancé, dans ſon cœur, ſon dépit contre les Mutins d'Iſloudun, un ſeul bataillon n'auroit-il pas ſuffi, pour punir leur humeur éditeuſe? Qu'on y penſe attentivement, oſera-t-on dire que la France ſans Réligion, ne fût pas devenue le théatre d'un beaucoup plus grand nombre de Maux, que la France ſuperſtitieuſe?

" L'Eſprit de l'homme, dit Mr. Bayle, eſt tel-lement *Article*

Aristæ Note H.

„ lement fait, que par les prémières impreſſions, la „ neutralité en fait du culte de Dieu le choque plus „ rudement que le faux culte; & ainſi dès qu'il „ entend dire que certaines gens ont abandonné la „ Réligion de leurs Péres, ſans en prendre une autre, „ il ſe fent ſiſi de plus d'horreur que s'il apprenoit qu'ils „ ſont paſſés de la meilleure à la pire. Cette prémié- „ re impreſſion l'ébloüit & le remuë de telle ſorte, „ qu'il ſe régle là-deſſus pour juger de ces gens là: „ & c'eſt à quoi il proportionne les paſſions qu'il „ conçoit contre eux. Il ne ſe donne point la patien- „ ce d'éxaminer profondement, ſi en effet il vaut mieux „ s'aller ranger ſous les étendars du Diable, dans „ quelqu'une des fauſſes Réligions que cet ennemi „ de Dieu & des hommes a établies, que de garder „ la neutralité... A juger des choſes ſelon les prémié- „ res impreſſions, il n'y a guéres de Proteſtans, „ qui, ſur la nouvelle que Titius auroit quitté la „ profeſſion de l'Egliſe Réformée, fans entrer dans au- „ cune autre Communion, ne prétendiſſent qu'il ſeroit „ plus Criminel, que s'il s'étoit fait Papiſte; Mais „ je demanderois volontiers à ces Proteſtans, *Vous étes-vous bien fondés? Avés vous bien éxamine ce que vous diriés en cas qu'il fût devenu un grand dévôt du Pa- piſme, qu'on le vît chargé de reliques, & courir à toutes les Proceſſions, & qu'en un mot, il pratiquât tout ce qu'il y a de plus outré dans l'Idolatrie, & dans les ſuperſtitions des Moines?*

Quand Mr. Bayle s'éxprime ainſi fous prétéxte de ramener les hommes de leurs Prévention; il en rire adroitement parti pour les éblouïr en faveur de l'Ir- réligion. *Ne tournés pas mieux*, dit-il, *garder la neu- tralité en matière de Réligion que de s'engager dans une fauſſe ſous les étendars du Diable.*

Voilà des Métaphores bien propres à éblouïr. Un homme qui éxamine les différentes Réligions où on l'invite, & qui fait cet Examen, ſans Prévention, ſans Crainte & ſans Intérêt, garde, en éxaminant avec cette Circonſpection, une Neutralité louable. Mais celui qui prend le parti de n'en avoir point, n'eſt plus dans les termes de la Neutralité; Il s'eſt déclaré contre toutes; Il a pris un parti également contraire à toutes; Vous diriés qu'un homme qui a pris le parti de n'avoir point de Réligion n'eſt pas ſous les *étendars du Diable*, au lieu qu'au contraire cet eſprit malin ne ſouhaiteroit rien tant que de les pouvoir toutes éteindre; *N'aimeriés vous pas mieux*, dit-il, *qu'un Proteſtant qui abandonneroit la Réligion de ſes Péres, n'en prît aucune que de le voir* CHAR- GÉ DE RELIQUES, SUIVRE TOUTES LES PROCESSIONS?

Cette Queſtion m'embarraſſeroit, au cas que cet homme là fut plein d'un Eſprit de fraude & de fureur contre ſon ancienne Communion; car alors il ſe pour- roit que j'aimaſſe beaucoup mieux le voir doux, paiſible, éloigné de traverſer qui que ce ſoit, quoi- que dans le doute & dans l'ignorance. Mais s'il vivoit dans la Pureté, dans la Juſtice, dans la Mo- deſtie, dans la Charité, j'aimerois mieux voir tou- tes ſes Vertus obſcurcies, par des mélanges de ſuper- ſtitions, que de voir ce qu'il auroit conſervé de pro- bité & de point d'honneur, défiguré par ſon Obſti- nation à ne reconnoître aucune Divinité, ou à s'ima- giner que le ſort des hommes eſt indifférent à l'Etre ſuprême. Je le condamnerois encore tout autrement s'il ſe faiſoit un plaiſir de s'attirer des Diſciples, & de répandre des Dogmes ou des Doutes qui me pa- roiſſent ſi funeſtes, non ſeulement au ſalut, mais au Repos temporel des hommes.

Réponſe à l'argu- ment tiré des Sadu- céens. Ar- ticle Sa- dducéens. Note E.

„ XV. CEUX qui approfondiſſent la choſe, dit „ Mr. Bayle, croient que généralement parlant, la „ véritable & la principale force de la Réligion, par „ rapport à la pratique de la Vertu, conſiſte à être „ perſuadé de l'Eternité des Peines & des Récompen- „ ſes, & qu'ainſi en ruinant le Dogme de l'Immor- „ talité de l'Ame, on caſſe les meilleurs reſſorts de la „ Réligion. On peut fortifier cette penſée par deux „ Remarques, l'une que qu'il n'eſt preſque pas poſſible „ de perſuader aux gens qu'ils proſpéreront ſur la „ terre, en vivant bien, & qu'ils ſeront accablés de la „ mauvaiſe fortune en vivant mal. Chacun croit „ voir tous les jours, mille & mille éxemples du „ contraire. Les Orthodoxes aiant de plus la reſ- „ ſource de l'éternité, ils ſeront plus en état de fai- „ re influer la Réligion ſur leur morale pratique.

„ Pour finir, je dis qu'on ne peut nier, qu'en „ cas qu'un homme ſoit fortement perſuadé que la „ Juſtice Divine diſtribue les peines & les récompen- „ ſes ſeulement dans cette Vie, & que toute nôtre des- „ tinée ſe termine là, il ne puiſſe s'abſtenir du mal, „ & ſe tourner vers le bien par un motif de Réli- „ gion. Mais en même-tems, il faut dire qu'il y „ a ſi peu d'apparence qu'un tel ſentiment ait quel- „ que force contre la dépravation de nôtre nature, „ que l'on eſt fondé à ſoûtenir que la ſecte Saducéen- „ ne détruiſoit les vrais appuis de la Réligion.

Tout ce que Mr. Bayle dit en cet endroit, ne ſignifie rien, ſi la perſuaſion des Vérités de la Réli- gion n'influe point ſur les Moeurs; De ſorte que quand il ajoûte, *La bonne Vie d'un Saducéen peut paſſer pour une eſpéce d'éxemple de la combinaiſon de l'honnê- teté Morale avec l'Impiété.* Afin que cette réfléxion ſervît de preuve à l'inutilité de la Réligion pour le maintien de la Société, il faudroit prouver que les Siducéens vivoient bien par pur amour de l'honnêteté Morale. Or 1. leur bonne Vie eſt fort ſuſpecte; Ils poſſedoient les prémiers Emplois; ils parvenoient à la ſouveraine Sacrificature, & ils l'achetoient des Romains, en ſe débauchant les uns les autres. 2. Ce qui ſe trouvoit de régulier dans leurs mœurs pouvoit encore en partie, être l'effet de la néceſſité où ils étoient de vivre conformément aux Idées du Peu- ple perſuadé d'une Réligion & de l'Immortalité de l'Ame.

De ce que Jeſus Chriſt, cenſure plus ſouvent les Phariſiens que les Saducéens, il ne s'enſuit pas que les Moeurs des Phariſiens fuſſent plus corrompues; ce n'étoit peut-être que parce qu'ils étoient plus con- damnables quand ils vivoient mal, malgré les Lumié- res plus pures. Mais outre cela, l'autorité des Pha- riſiens ſur le Peuple, qu'ils entretenoient dans l'aveu- glement & dans la ſuperſtition, mettoit Jeſus Chriſt dans la néceſſité de les dévoiler. Voïés encore ci- deſſous Art. LXXVI.

De la li- aiſon na- turelle de la Vertu avec bonheur. Article Sommo- na-Codom Note A.

„ XVI. QUOIQU'IL en ſoit, dit Mr. Bayle, „ nous devons croire que les *Siamois* n'invoquent „ point Sommona-Codom, entant qu'ils croient qu'il „ n'a nul pouvoir, & qu'il ne ſe mêle de rien, „ mais entant qu'à certains égars & par des *Maxi- „ mes de ſentiment*, plus fortes pour l'ordinaire ſur „ le peuple que les Dogmes précis & diſtincts des „ ſpéculatifs, ils lui attribuent quelque puiſſance.

On voit par là que dans les Eſprits où il reſte quelques Idées de l'Etre ſuprême, il peut aiſément naître des ſentimens qui ne laiſſeront pas de les porter à la Vertu, lors même que ces ſentimens ne s'accor- deront pas avec de certains Dogmes ſpéculatifs.

Ibidem.

Quoique les Siamois croient que leur Dieu vit ſans ac- tion, ils ne laiſſent pas de ſe perſuader que ſon Culte leur attirera une belle récompenſe.

„ La fatalité aveugle, les Loix & les ſympathies „ naturelles, qui ont lié ſelon eux la Vertu avec le „ Bonheur, & le Vice avec le Malheur, ſont un „ Motif & un frein auſſi puiſſant que le fauroit être „ la foi d'une Providence éclairée.

Mr. Bayle s'attache enſuite à prouver que " l'Opi- nion d'une liaiſon naturelle de la Vertu avec le bonheur, & du Vice avec le malheur, ſeroit bien plus propre à remuer l'Eſprit mercenaire que ne l'eſt, ſans une Grace efficace la Foi des Orthodoxes.

Une de ſes Preuves conſiſte en ce que *la Providen- ce n'éxauce pas toujours nos Priéres.* Mais la liaiſon immanquable & toûjours préſente du Bonheur avec la Vertu, & du malheur avec le Vice, eſt elle-même

prouvée par l'expérience ?

La Foi s'arrend à un bonheur avenir, dont on jouïra dans une autre Vie, & elle tient que les Maux par où la patience eſt éprouvée dans celle-ci aſſûrent ce Bonheur; Par cette hypothèſe, la difficulté qui naît de l'adverſité des gens de bien ſe trouve diſſipée.

Mr. Bayle continuant à donner carrière à la ſubtilité de ſon Eſprit, prouve que la Foi des Chrétiens n'a point autant d'Influence ſur les mœurs (ſans une Grace efficace) que l'Imagination des Siamois, parce que *les Chrétiens, dit-il, compent que le bonheur eſt aſſûré à un homme qui ſe convertit véritablement à la fin de ſes jours, après les avoir paſſés dans le Vice; & que réciproquement une Fin criminelle peut faire perdre tout le fruit d'une bonne Vie précédente*; Mais ſi les Siamois ne croïent rien de ſemblable, leur doctrine eſt très-préjudiciable aux bonnes mœurs; Car ſi la répentance n'ouvre pas le Chemin au bonheur, dès qu'on a commencé à mal faire, il ſeroit inutile de ſe changer; & ſi le Vice ne peut pas ruiner l'eſſet des Vertus précédentes, un homme qui auroit bien vécu, pendant un certain temps, s'abandonneroit après cela au Vice, ſans crainte: Au reſte Mr. Bayle ne pouvoit pas ignorer que les Chrétiens démontrent par les raiſons les plus fortes, que rien n'eſt plus dangereux que le renvoi de la Converſion. *Ibidem.*

Ibidem. „ Des hommes pleins d'admiration, continue Mr. „ Bayle, pour une nature excellente, ſainte & heu- „ reuſe, & honnorée par toute la Terre, ne pourront- „ ils pas ſe la propoſer comme un modèle de leur „ Vie; & dans le deſſein de l'imiter, ne pourront- „ ils pas combattre leurs mauvaiſes inclinations, & „ tendre vers la Vertu avec des efforts extraordinai- „ res? Je répons qu'ils le pourront pourvû qu'ils „ croient que cette pénible imitation les rendra ſem- „ blables à cette nature, ou leur procurera quelqu'au- „ tre gloire d'un très-grand prix..... Tous les „ exemples que l'on ſauroit alléguer de la force „ de l'admiration, & de celle de l'imitation, ſuppo- „ ſent & établiſſent l'éxiſtence d'une cauſe qui re- „ compenſe le travail de l'admiration & celui de l'i- „ mitateur. Ils ne ſont donc rien contre mi Théiſte. „ Voici encore une réflexion: La foi de l'éxiſtence „ divine, ſans celle de la Providence, ne doit point „ paſſer pour un motif à la Vertu, ſi tout ce qu'el- „ le peut produire, peut-être produit par la ſeule „ idée de l'honnête, & par la ſeule envie d'être loué. „ Or la ſeule envie de l'honnête & la ſeule envie „ d'être loüé, peuvent produire tout ce que l'admi- „ ration & l'imitation des Dieux d'Epicure ſeroient „ capables d'opérer.

Mr. Bayle reconoit donc l'efficace de l'Eſpérance pour les Mœurs. Je veux que la ſeule *Idée de l'honnête, & la ſeule envie d'être loué puiſſent produire tout ce que l'Admiration & l'Imitation des Dieux d'Epicure pourroit opérer.* Si à cette Idée de l'honnête, & à ce plaiſir d'être eſtimé des hommes, je joins l'idée de l'approbation de Dieu, & de ſes Récompenſes infinies, la force du motif croîtra infailliblement. De plus les hommes reſpecteront tout autrement ceux qui s'appliquent à la Vertu, quand ils ſeront perſuadés que la Vertu rend agréables à Dieu, & ceux qui la pratiquent & ceux qui en honnorent les Obſervateurs.

On avoue que la Religion n'a pas une efficace convenable. Article Agellaus. Note H.

„ XVII. COMBIEN y a-t-il, dit Mr. Bay- „ le, de Rois & de Princes zélés pour leur Ré- „ ligion, équitables & honnêtes de leur perſonne: „ Mais s'agit-il de leur Grandeur, & de l'Uti- „ lité publique, s'agit-il de nuire à leurs enne- „ mis, ils ſuivent tous, ou preſque tous les Maxi- „ mes de Lacedemone. Ce ſeroit, je croi, un Li- „ vre de bon débit que celui de la *Religion du Souve-* „ *rain*: Il ſeroit oublier celui de la Religion du „ Médecin.

Ibidem. „ J'ai ouï dire depuis deux jours, continue-t-il, „ à un homme de mérite, qu'un Prince Italien de- „ mandant des conditions trop avantageuſes, lorſqu'il „ negocioit un Traité de paix avec un Puiſſant Monar- „ que, qui lui avoit enlévé la plûpart de ſes Etats, „ l'Envoié de ce Monarque lui répondit; Mais quelle „ aſſûrance voulés-vous que le Roi mon Maitre „ puiſſe prendre, s'il vous rend tout ce que vous „ demandés? Aſſurés-le, repliqua le Prince, que je „ lui engage ma parole, non pas en qualité de Sou- „ verain; car, entant que tel, il faut que je ſacrifie „ toutes choſes à mon agrandiſſement, & à la gloi- „ re & à l'avantage de mes Etats, ſelon que les con- „ jonctures s'en offriront; dites-lui donc que je lui „ engage ma parole, non pas ſous cette qualité-là, „ ce ne ſeroit rien promettre: mais comme Cava- „ lier & honnête homme. Quoique ce Langage ne „ réponde point aux Idées de ceux qui ont intro- „ duit dans le ſtile de la Chancélerie, la formule, *nous promettons en foi & en parole de Roi*, il eſt pourtant très-ſincére & très-raiſonnable.

Ibidem. „ Notre bon Ageſilaus qui eut crû bleſſer la belle „ Morale, s'il avoit été bien vêtu, & s'il eut fait „ bonne chére, ne ſe faiſoit nul ſcrupule d'être l'U- „ ſurpateur d'un Roiaume. C'eſt ainſi que certains „ Caſuiſtes damnent ſans réміſſion les femmes qui „ s'ajuſtent trop mignonnement; il ne peuvent ſouffrir „ ni leurs Rubans, ni leurs Pierreries; mais non feu- „ lement ils permettent aux hommes de ſe ſoûlever, „ & de s'engager à une guerre civile; ils en y éxhor- „ tent auſſi.

Les ſentimens de Réligion, par rapport aux Devoir perſonnels, font qu'un homme obſerve les Loix, & la Juſtice à l'égard de ſes Concitoiens, & qu'il évite de leur donner des mauvais éxemples de Luxe & de Débauche, Donc ces mêmes ſentimens pouſſés plus loin, & des Lumiéres ſur les Vérités de la Réligion, & les Devoirs qu'elle préſcrit, plus pures & plus étendues, déterminéroient les Souverains à éxercer la Juſtice à l'égard des autres peuples, & à ne pas donner des Exemples d'une Ambition démeſurée, & à n'éxpoſer pas leurs propres Sujets à mille fatigues, & à mille dangers pour ſatisfaire les Projets ambitieux de leurs Maitres; Il n'y auroit pour cela qu'à regarder tous les hommes comme les Citoiens de l'Univers, le Roiaume de l'Etre ſuprême. Ciceron enſeigne la les regarder ainſi, dans ſes Offices.

Lib. III. Cap. VI. Si hoc natura præſcribit, ut homo homini, quicunque ſit, ob eam ipſam cauſam, quod is homo ſit, conſulłum velit, neceſſe eſt ſecundum eandem naturam, omnium utilitatem eſſe communem, quod ſi ita eſt, una contineamur omnes & eadem lege naturæ.

Qui autem civium rationem dicunt habendam, externorum negant, ſi diſſimunt communem generis humani ſocietatem, quâ ſublatâ, beneficentia, liberalitas, bonitas, juſtitia funditus tolliturur, quæ qui tollunt adverſus etiam Deos immortales impii judicandi ſunt; ab iis enim conſtitutam inter homines ſocietatem everunt.

Qu'il n'y ait rien d'utile à chacun en particulier, que ce qui l'eſt au général, & que ce ſoit la nature qui nous l'enſeigne, c'eſt déquoi on ne ſauroit douter, puiſqu'elle nous ordonne même de procurer le bien & l'avantage de quelqu'autre homme que ce ſoit, par la ſeule raiſon que cet autre eſt homme comme nous. Or cette Loi de la nature eſt la même pour tout le monde, & nous lui ſommes tous également aſſujettis.

Il y en a d'autres qui conviennent qu'il faut reſpecter les droits établis entre les Citoiens, mais qui n'en connoiſſent point à l'égard des étrangers, & ceux-là détruiſent cette autre Société générale, qui comprend tout le genre humain, & dont la ruïne emporte avec ſoi, celle de tout ce qu'on appelle bonté, humanité, juſtice, & libéralité. Or donner atteinte à ces choſes-là, c'eſt être impie envers les Dieux mêmes, puiſque c'eſt ruïner la Société qu'ils ont eux-mêmes établie entre les hommes.

Lib.

Lib. I. Cap. VI. Le prémier de tous les liens eſt celui qui forme la Société générale où tout le monde eſt compris.

Cap. XI. Il faut garder des meſures juſques dans la vangeance & la punition des coupables. . . . On doit obſerver inviolablement dans la guerre, qu'après la victoire on épargne ceux qui auront fait la guerre, ſans bleſſer les Loix de l'humanité.

Cap. XIII. Les particuliers qui, dans le temps de guerre auront promis quelque choſe aux ennemis, ne ſont pas moins tenus de tenir parole que les Souverains.

Il en allégue des éxemples tirés de la prémiére & de la ſeconde Guerre Punique & de celle qu'on eût contre Pyrrhus.

Avant ces temps-là Camille s'étoit déja ainſi éxprimé. Liv. Lib. V. Cap. 27. *Nobis cum Falliſcis, qua pacto ſit humano ſocietas non eſt, quam ingenerauit natura, utriſque eſt tritque. Sunt & belli ſicut pacis jura, juſteque ea non minus quam fortiter dicicimus gerere.*

Nous ne ſommes plus liés aux Faliſques par des Traités, mais la Société que la Nature même a établie entre nous ſubſiſte & ſubſiſtera. La Guerre a ſes Loix auſſi bien que la Paix, & nous avons accoutumé de la faire avec autant de juſtice que de valeur.

Les Romains imputérent au Droit des Gens violé, la déſolation de leur Ville par les Gaulois. Lorſqu'ils ruinérent Carrage, il y eût dans leur conduite beaucoup de ruſe & de dureté. Mais les Romains avoient beaucoup dégénéré, & Scipion ſe prêta malgré lui aux ordres de ſes Supérieurs.

Preuve de ſon influence Article Attila Note C.

,, XVIII. ATTILA ſavoit fort bien joindre la ,, ruſe à la force. La ſuperſtition étoit une de ſes ,, ruſes. Il avoit trouvé, dit Mr. Bayle, le moïen ,, de remplir l'Eſprit de ſes ſoldats d'une créance ſu- ,, perſtitieuſe qu'il y avoit dans lui quelque choſe ,, de divin, à quoi ſon bonheur étoit attaché; car ,, ſoit qu'il le crût, ou plutôt qu'il feignit d'en ,, être perſuadé, il leur fit accroire qu'il avoit trouvé ,, le Coutelas de Mars qu'on adoroit parmi ces peu- ,, ples, & que les deſtinées promettoient l'Empire ,, de tout le Monde à celui qui auroit cette Epée ,, fatale. C'eſt un des plus puiſſans ſtratagémens ,, dont un Général d'armée ſe puiſſe ſervir que de ,, manier & de remuer ſes ſoldats par les reſſorts d'une ,, myſtérieuſe ſuperſtition, qui les rempliſſe de con- ,, fiance ou de crainte ſelon les beſoins; de confiance ,, quand il faut ſe battre, de crainte quand l'envie ,, de ſe mutiner commence à naître.

Mr. Bayle reconnoit que la ſuperſtition peut avoir un grand effet ſur les Eſprits: Cela n'auroit pas lieu ſi les hommes ne ſe régloient point ſur leurs idées & leurs opinions, mais s'abandonnoient uniquement à leur humeur, à leurs paſſions & à leurs intérêts préſens, comme lui-même le prétend, dès qu'il s'agit de dépouiller la Réligion de toute efficace ſur eux. Pourquoi la Vérité n'auroit-elle pas autant de pouvoir que l'Erreur, lorſqu'on en eſt autant perſuadé que ceux qui errent, le ſont de leurs Opinions. La perſuaſion même de la Vérité doit être naturellement plus forte, par là même qu'elle eſt établie ſur des Preuves plus évidentes & plus ſolides.

Article Bourgogne Note D.

,, Les Souverains ne peuvent pas ſe gouverner, dit ,, Mr. Byle, ſelon les Loix rigoureuſes de la Che- ,, valerie. Il faut qu'en faveur de leurs Sujets, & pour ,, ſe tirer d'une guerre embarraſſante, il faſſent cent ,, choſes qu'on appelleroit baſſeſſe & ignominie, ſi ,, un Gentilhomme les faiſoit dans une querelle par- ,, ticuliére. Ce n'eſt point à eux à ſe piquer déli- ,, catement du point d'honneur. L'intérêt public ,, demande que ſans préjudice de leur gloire, ils ,, puiſſent offrir la paix à leur ennemi & la lui demander ,, inſtamment plusieurs années de ſuite, ſans ſe re- ,, buter de ſa fierté, & de ſes dédains. Pour éviter ,, un plus grand mal, ils doivent ſacrifier leur repu- ,, tation, & leurs frontiéres au bien de la paix. Qu'un ,, particulier qui plaide pour une terre, s'entête tant ,, qu'il voudra de n'en avoir point le démenti, qu'il ,, y mange juſqu'à ſa chemiſe, plutôt que de céder ,, volontairement le poſſeſſoire; cela n'eſt pas de con- ,, ſéquence pour le public. Mais ſi un Prince ſe pi- ,, quoit de cette bravoure, il commettroit ſes Etats, ,, & il pécheroit contre la maxime. *Salus populi ſuprema Lex eſto*; & puiſque la Réligion même du ſer- ,, ment, la choſe la plus ſacrée, & la plus inviola- ,, ble, eſt ſoûmiſe à cette Loi, la gloire mondaine ,, du Souverain n'y doit-elle pas être ſoûmiſe?

Puis donc que le Bonheur des Peuples éxige de telles condeſcendances de la part des Souverains; la Réligion n'influe-t-elle pas viſiblement ſur ce bonheur, à proportion qu'elle eſt pure, puiſque les Soûverains ſe trouvent ſi puiſſamment engagés par les Motifs que la Réligion leur fournit, à ſacrifier leurs Reſſentimmens particuliers, au Repos, & à la tranquilité de leurs peuples?

Article Pascal Note H.

,, Mr. Pascal avoit, dit Mr. Bayle, un ſi grand ,, zéle pour la gloire de Dieu, qu'il ne pouvoit ,, ſouffrir qu'elle fût violée en quoi que ce ſoit; ,, c'eſt ce qui le rendoit ſi ardent pour le ſervice du ,, Roi qu'il réſiſtoit à tout le monde, lors des trou- ,, bles de Paris, & il appelloit toûjours depuis des ,, prétéxtes, toutes les raiſons qu'on donnoit pour ,, éxcuſer cette Rébellion, & il diſoit que dans un ,, Etat établi en République comme Veniſe, c'étoit ,, un grand mal de contribuer à y mettre un Roi, ,, & opprimer la Liberté des Peuples à qui Dieu l'a ,, donnée; mais que dans un Etat où la puiſſance ,, Roiale eſt établie, on ne pouvoit violer le reſpect ,, qu'on lui doit, que par une eſpéce de ſacrilége, ,, puiſque c'eſt non ſeulement une image de la puiſ- ,, ſance de Dieu, mais une participation de cette ,, même puiſſance, à laquelle on ne pouvoit s'oppoſer ,, ſans reſiſter viſiblement à l'ordre de Dieu; & ,, qu'ainſi l'on ne pouvoit aſſés éxagérer la grandeur ,, de cette faute, outre qu'elle eſt toûjours accom- ,, pagnée de la guerre civile, qui eſt le plus grand ,, péché que l'on puiſſe commettre contre la charité ,, du prochain; & il obſervoit cette maxime ſi ,, ſincérement, qu'il a refuſé dans ce temps-là des ,, avantages très-conſidérables pour n'y pas man- ,, quer. Il diſoit ordinairement qu'il avoit un auſſi ,, grand éloignement pour ce péché-là, que pour ,, aſſaſſiner le monde, ou pour voler ſur les grands ,, chemins; & qu'enfin il n'y avoit rien qui fût ,, plus contraire à ſon naturel, & ſur quoi il fût ,, moins tenté. Ce ſont là les ſentimens où il étoit ,, pour le ſervice du Roi: auſſi étoit il irréconcilia- ,, ble avec ceux qui s'y oppoſoient; & ce qui fai- ,, ſoit voir que ce n'étoit pas par tempérament, ou ,, par attache à ſes ſentimens, c'eſt qu'il avoit une ,, douceur admirable pour ceux qui l'offenſoient en ,, particulier. Enſorte qu'il n'a jamais fait de différen- ,, ce de ceux-là d'avec les autres, & il oublioit ſi ,, abſolument ce qui ne regardoit que ſa perſonne, ,, qu'on avoit peine à l'en faire ſouvenir, & il fa- ,, loit pour cela circonſtancier les choſes. Et com- ,, me on admiroit quelquefois cela, il diſoit ne vous en ,, étonnés pas, ce n'eſt pas par Vertu, c'eſt par ,, oubli réel, je ne m'en ſouviens point du tout. ,, Cependant il eſt certain qu'on voit par là, que ,, les offenſes qui ne regardoient que ſa perſonne, ne ,, lui faiſoient pas de grandes impreſſions, puis qu'il ,, les oublioit ſi facilement; car il avoit une mémoi- ,, re ſi éxcellente, qu'il diſoit ſouvent, qu'il n'avoit ,, jamais rien oublié des choſes qu'il avoit voulu re- ,, tenir

Après cela peut-on douter que la Société ne fût plus heureuſe, & plus tranquille, ou plutôt que ſa félicité & ſa tranquilité, ne ſuſſent inébranlables, à proportion qu'elle ſeroit compoſée de perſonnes dont la Réligion approcheroit de celle de Mr. Paſcal.

Du bonheur d'homme Article

XIX. A L'OCCASION d'une Lettre de Mr. Patin où il eſt fait mention des filles qui faiſoient

périr

Patria Morte E

périr leurs Enfans pour dérober au public la connoiſſance de leur honteuſe conduite ; Mr. Bayle reprend ce qu'il avoit dit ailleurs ſur le pouvoir du point d'honneur de beaucoup ſuperieur aux lumiéres de la Conſcience & de la Réligion.

Mais pour conclurre de là qu'il s'en faut beaucoup que la Réligion n'ait toute l'efficace qu'on lui attribue, il faudroit avoir prouvé que ces Perſonnes là avoient été bien inſtruites & bien élevées ſur les Devoir de la Réligion, ſur ſa Certitude, ſur la Grandeur de ſes Récompenſes, & ſur le Poids de ſes Menaces ; Il faudroit pouver que le nombre de celles, dont les ſentimens de Réligion fortifient le point d'honneur, & lui empêchent de faire naufrage, n'eſt pas de beaucoup plus grand. Mr. de Lahontan rapporte que rien n'eſt plus commun dans le Canada que les avortemens, & que preſque aucune fille ne paſſe à l'état du mariage, ſans avoir fait périr ſon fruit, même plus d'une fois.

Quel eſt le but de Mr. Bayle, dans la longue comparaiſon, qu'il fait du Point d'honneur avec la force de la Réligion? Eſt-ce de faire connoitre aux hommes le tort qu'ils ont de préférer ce qui mérite moins d'attention à ce qui en mérite infiniment d'avantage ? Ou les veut-il engager par là à étudier avec plus de ſoin la Réligion, à la mieux connoitre, à l'aimer de plus en plus, & à ſe faire de bonne heure, une habitude de s'y ſoumettre, & de la prendre pour unique Régle ? Veut-il engager les Peres à donner plus de ſoin qu'ils ne font à l'Education de leurs Enfans ? Mais *dans les Réponſes à un Provincial*, il s'étonne que Mr. Jaquelot trouve que l'Education eſt trop négligée à cet égard, il paroit ſi content de ce que l'on fait, qu'il ne trouve pas qu'on puiſſe faire d'avantage. Veut-il donc faire conclurre que le cœur humain eſt formé de telle maniére, qu'on ne doit point eſpérer de voir la Réligion auſſi efficace ſur lui que ce qu'on appelle les Idées du point d'honneur, ſoit qu'elles ſoient conformes à la Réligion, ſoit qu'elles s'y oppoſent?

Un homme raiſonnable tirera naturellement de là cette concluſion, qu'il faudroit donner de bonne heure tous les ſoins poſſibles à établir dans le cœur des hommes les idées de la Réligion a les y affermir, & s'attacher ſur tout à les bien convaincre que le véritable Honneur en dépend.

Je remarque outre cela que ſi les Idées de l'honneur déterminent à s'expoſer à tant de Dangers, & à ſoûtenir dans de certaines occaſions, tant de Douleurs, c'eſt une preuve que l'homme eſt Libre, & que la réfléxion a du pouvoir ſur lui auſſi bien que le Tempérament.

Quelle barriere enfin que celle du *Point d'honneur* lors qu'elle n'eſt pas ſoûtenuë des motifs que la Réligion y ajoûte. Pour s'épargner une honte, pour dérober aux yeux des hommes une infamie on ſe réſout aux plus grands crimes. Ainſi une femme empoiſonnera ſon mari dans la crainte qu'il ne découvre ſon infidélité; ainſi l'on fera punir un témoin de quelque action que l'on a intérêt de tenir cachée.

Mais, dira Mr. Bayle, *toûjours voit-on la force du point d'honneur*. On ne nie point qu'il n'en ait, mais on ſoûtient que la Réligion en peut avoir incomparablement plus, & qu'elle lui ajoûte des forces. Le point d'honneur ſeul en a de très-grandes pour le mal, comme on le voit par les éxemples allégués, & il s'en faut beaucoup qu'il n'en ait aſſés pour le bien puis qu'il n'a pas été capable de prévenir & la cauſe & les effets.

Ajoûtera-t-il ; *Mais la Réligion non plus ne les a pas prévenus*. Conclurre de là ſon inéfficace & ſon inutilité, c'eſt comme ſi l'on concluoit que les ſentimens de la nature ſont nuls, puis qu'il y a des cas où l'on ſe réſoud à ce qui lui donne le plus d'horreur.

Une perſonne qui a négligé de graver & de nourrir dans ſon cœur les ſentimens de la Réligion, peut enfin ſe trouver dans des circonſtances & des trubles ſi affreux qu'elle en oublera les Loix les plus ſacrées. Donc la Réligion n'a point de force. Le Tempérament, l'Humeur & les paſſions décident tout. Peut-on raiſonner plus mal ? La Réligion n'eſt ni un enchantement de Fée, ni un Remède phyſique qui mette en ſureté contre le vice ; c'eſt un Remède moral qui a ſon effet quand on en veut uſer, & qui en a de merveilleux. L'homme n'eſt pas une Machine dont les reſſorts, tantôt ſe trouvent aſſés ſouples pour ployer ſous les Maximes de la Réligion, tantôt trop roides pour céder à ce qu'elle a de force. Elle n'empêche par de périr à ceux qui veulent ſe perdre, pendant qu'elle prévient dans ceux qui la veulent écouter, des écars qui inſenſiblement conduiſent dans des Labirinthes & jettent dans des précipices?

Continuation de ſophiſmes du particulier au general déricle *Periandre Note B.*

XX. *PERIANDRE le jour d'une fête ſolemne le ora*, dit Mr. Bayle *aux femmes tous leurs ornemens & les emploia a faire la ſtatue d'or qu'il avoit vouës.*

„ Remarqués ici, dir-il, une preuve fort ſenſible du déſordre où les fauſſes Réligions laiſſent le „ cœur & l'eſprit. Elles ne corrigent point l'inclination au péché. Voici Périandre qui fait des „ vœux & qui n'oſe ſe diſpenſer de les accomplir „ lors même qu'il n'a point d'argent Il croit donc „ qu'il y a des Dieux; il croit une Providence : cependant il ſe fouille dans l'inceſte, & dans le ſang „ innocent, il tue ſa femme, Paſſons &c. aux déſordres de l'eſprit. Ce même tiran ne craint „ pas le châtiment de ſes inceſtes, & de ſes meurtres; „ mais il craint que s'il n'offroit pas aux Dieux, „ une maſſe d'or qu'il leur a promiſe, ils l'accablent, roient de maux, ils le puniroient ſévérement. Bien „ plus il ſe perſuade qu'encore qu'il n'accompliſſe „ ſon vœu que par un Vol très-injuſte, & qui met „ au deſeſpoir toutes les femmes de Corinthe, la „ ſtatue d'or qu'il conſacre, ne laiſſera pas de plaire „ aux Dieux, & de le ſauver des malheurs qu'ils „ euſſent verſé ſur ſa tête, s'il n'eut pas offert le „ ſimulacre qu'il avoit voué.

La plupart des Païens conſideroient les Dieux comme des Etres ſupérieurs à l'homme, en puiſſance, & qu'on ſe rendoit favorables par des Voeux, & un culte pompeux; C'étoit l'Erreur de Périandre. Mais ſi une fauſſe Réligion n'empêche pas un homme de s'abandonner à ſes Paſſions injuſtes, pourquoi les modéreroit-il mieux quand il n'aurait aucune Réligion ? Périandre, ſans Réligion, auroit dépouillé les femmes de leurs ornemens pour s'enrichir lui-même, ſi cette fantaiſie lui étoit venue dans l'Eſprit. Peut-être ſe ſeroit-il avifé de ſe dire ſupérieur à la Nature humaine, de s'ériger des ſtatues, & de ſe faire adorer.

La facilité avec laquelle les femmes ſe déſaiſoient de leurs joiaux dans des occaſions pareilles, fait évanouir la prérenduë barbarie de Périandre. On ſait que les Grecs autrefois & les Romains pendant long-temps, s'applaudiſſoient de la magnificence des Edifices publics pendant que les maiſons des particuliers étoient fort ſimples. L'éclat public de la patrie animoit à la défendre.

Diane de Poitiers étoit mauvaiſe Chrétienne, dit Mr. Bayle, *ſa conduite étoit ſcandaleuſe, cependant elle avoit de la Réligion, & un grand zéle pour ſa Réligion, & ſe portoit a perſecuter ceux qui n'en avoient pas.* Article Poitiers Note. L.

Que n'auroit pas fait cette Dame ſi elle n'avoit eu aucune Réligion ? A divers égars elle étoit généreuſe, bien faiſante, & parce qu'elle avoit encore des ſentimens de Réligion, elle s'appliquoit à reparer un Vice par diverſes Vertus. Si ceux qui avoient le ſoin de la diriger, euſſent cultivé plus judicieuſement ce qu'elle avoit dans ſon Coeur de Réligion, elle auroit moins fait de mal, & plus de bien.

XXI. LA DEVOTION & la Piété ſont inconteſtablement Exagérations de

ticle Louis VII. Note. H.

„ teſtablement, dit Mr. Bayle, les plus grandes de „ toutes les Vertus. Un Prince n'eſt pas moins „ obligé qu'un particulier à les poſſeder, & s'il aime „ mieux en obſerver les devours que de conſerver „ ſes Etats, il eſt devant Dieu l'un des plus grands „ hommes du Monde ; mais il eſt ſûr, que ſelon „ le train des choſes humaines, il n'y rien de plus ca- „ pable de ruiner une Nation, que la conſcience ſcru- „ puleuſe de celui qui la gouverne. Si ſes Voiſins „ faiſoient comme lui, on auroit à eſpérer de ſa piété „ le plus grand bonheur dont les peuples puiſſent „ jouir ; mais ſi pendant qu'ils pratiquent toutes les „ rufes de la politique, il ſe roidit à ne s'écarter jamais „ des régles févéres de la Morale de l'Evangile, lui „ & ſes Sujets ſeront infailliblement la proie des au- „ tres nations, & tout le monde dira qu'il eſt plus „ propre à la vie monaſtique, qu'à porter une cou- „ ronne, & qu'il ſeroit bien de céder ſa place à un „ Prince moins ſcrupuleux. *Exeat aula qui volet „ eſſe pius.* Cette Maxime regarde principalement „ le Chef d'une Cour. Je ne parle point de cette „ pié é qui conſiſte à faire bâtir de magnifiques Egli- „ ſes, à étendre par la voie des armes les limites de „ ſa Réligion, & à éxtirper les ſectes. Cette eſ- „ péce de piéié ſert quelquefois au bien temporel „ d'un Prince, à ſon agrandiſſement, à ſes conquê- „ tes : je parle d'une piété qui empêche de ſe ſervir „ des obliquités de la Politique : je parle d'une con- „ ſcience qui préfére toûjours l'honnête à l'utile, & „ qui rejette toutes les maximes de l'Art de régner, „ qui ſont contraires à l'éxacte probité. Cette Ver- „ tu eſt ſans doute préjudiciable par rapport au bien „ temporel, à cauſe qu'elle ne permet pas que „ l'on réſiſte aux attaques, & aux cabales de l'En- „ nemi.

Je ne vois là qu'une déclamation ſans preuve ; Rien n'eſt plus captieux, ni plus approchant de ne rien ſi- gnifier, qu'un entaſſement de termes vagues. Un Prince, qui par bonté de cœur, & par affection pour ſes Sujets, n'amaſſeroit aucun tréſor, afin que l'ar- gent circulât en plus grande abondance dans ſes Etats, ne bâtiroit aucune forteresſe, laiſſeroit ruiner celles que ſes prédéceſſeurs auroient conſtruites, ne rempliroit point ſes Arſenaux, ne riendroit aucunes troupes ſur pié, pour épargner encore des fatigues à ſes Sujets, & dans l'appréhenſion de les chagriner par des levées de derniers, ſeroit effectivement lottable ſi tous ſes Voiſins à quatre & cinq cens lieues à la ronde en uſoient ainſi : Mais s'il éxpoſoit par là ſes Etats à devenir la proie du prémier qui les attaqueroit, il ne ſe conduiroit point en Prince prudent, & rem- pli d'une affection éclairée pour ſes peuples, il ne rempliroit point ſon Devoir, & par conſéquent il ne ſe conduiroit pas en bon Chrétien.

Il eſt injuſte de préſumer mal d'un homme dont la conduite ne préſente rien que de bon, & de lui attribuer un coeur mauvais : Mais de ſe défier aſſés d'un ambitieux, & d'un Voiſin ruſé, pour être ſur ſes gardes, c'eſt encore un caractére de pruden- ce dans un Prince & un Devoir du Chriſtianiſme. Autre eſt d'avoir une *Prudente Défiance*, autre de la pouſſer juſques à la *Fourberie*. Ce dernier parti peut avoir ſon effet pour un temps, mais ce n'eſt point le plus ſûr pour la durée.

Quittés la Cour ſi vous voulés avoir de la Réligion & jur tout ſi vous êtes Prince. Certainement c'eſt bien de l'abondance du Cœur de Mr. Bayle que cette réflexion eſt ſortie ; car ſon ſujet ne le conduiſoit point là ; au contraire les fautes de Louïs VII. étoient une preuve qu'il n'étoit point un Chrétien éclairé ; " Ses „ ſcrupules, continue-t-il, étoient d'un tour ſott „ particulier : car ils ne l'empêchoient point d'exci- „ ter à la revolte les enfans contre leurs Peres, ni „ de protéger cette rebellion ; mais ils ne lui permet- „ toient pas d'être marié à une bâtarde ; ils le con- „ traignirent à faire un voiage, pour ſavoir ſi ſon E- „ pouſe étoit fille légitime du Roi Alfonſe ; il „ craignoit d'offenſer les Loix du Roiaume. Pour- „ quoi ne craignoit-il pas d'offenſer la Loi de Dieu „ qui ordonne que les Enfans honnorent leurs Pé- „ res.

Alléguer l'autorité de Machivel, c'eſt fur ce ſu- jet une Véritable pétition de Principe. " L'hom- „ me, dit-il, dans le Chapitre 15. de ſon Prince, „ qui voudra faire profeſſion d'être parfaitement bon, „ parmi tant d'autres qui ne le ſont pas, ne man- „ quera jamais de périr. C'eſt donc une néceſſité „ que le Prince, qui veut le maintenir, apprenne à „ pouvoir n'être pas bon, quand il ne le faut pas être. „ Et dans ſon Chapitre 18. après avoir dit que le „ Prince ne doit pas tenir ſa parole, lorſqu'elle fait „ tort à ſon Intérêt, il avoue franchement, que ce „ précepte ne ſeroit pas bon à donner, ſi tous les „ hommes étoient bons ; mais qu'étant tous mé- „ chans & trompeurs, il eſt de la ſûreté du Prince „ de le ſavoir être auſſi. Sans quoi il perdroit ſon „ Etat, & par conſéquent ſa reputation, étant im- „ poſſible que le Prince qui a perdu l'un, conſerve „ l'autre. Quelques pages après, il parle ainſi. Il „ faut interpréter plus équitablement qu'on ne fait, „ de certaines maximes d'Etat, dont la pratique eſt „ devenue preſque abſolument néceſſaire, à cauſe de „ la méchanceté & de la perfidie des hommes. Joint „ que les Princes ſe ſont tellement raſinés que celui „ qui voudroit aujourd'hui procéder rondement en- „ vers ſes Voiſins, en ſeroit bientôt la Dupe.

Ce ſont là pour moi des paroles jettées en l'air, & ſi elles renferment quelque apparence d'argument, je viens déja d'y répondre. On peut ſe délier, on peut-être ſur les gardes ſans être fourbe.

Dans toute l'objection qu'on vient de lire, Mr. Bayle n'oppoſe pas ſimplement la Réligion à l'A- théiſme, mais le reſpect pour la Vertu, à l'attache- ment qu'il convient, ſelon lui, à un Prince d'avoir pour ſes intérêts. Si la Cour eſt une Ecole de Vi- ce, l'Athéiſme corrigera-t-il ſes Maximes ?

Compa raiſon des Cléré ins avec les Païens. Atricle Sanchez. Note O.

XXII. „ Mr. RIVET ſoupçonnoit, dit Mr. „ Bayle, que les infamies qui ſe liſent dans Tho- „ mas Sanchez avoient été inventées par cet Auteur : „ c'eſt pourquoi ſe trouvant à Aix la Chapelle avec „ un Jéſuite, il lui dit qu'il ne pouvoit aſſés s'é- „ tonner qu'un homme qui avoit fait vœu de con- „ tinence, ſuppoſât des abominations qui ne ſe pra- „ tiquoient pas. Je vois bien, lui répondit le Jé- „ ſuite, que vous n'avés jamais été aſſis aux Confeſ- „ ſionnaux : On y entend des énormités plus atro- „ ces & plus fales que celles-là ; de ſorte qu'il eſt „ néceſſaire que les Confeſſeurs ſoient munis d'une „ tablature, ſur quoi ils ſe puiſſent régler pour impoſer „ des pénitences. Mr. Rivet repliqua en ſuſriant, „ il eſt bien étrange que vous vous glorifiés ſi fort de „ la ſainteté de vôtre Egliſe, puiſque ſelon vôtre „ aveu il s'y pratique des choſes dont les Païens mê- „ mes ignorioient le nom.

Ibidem.

La deſſus Mr. Bayle fait cette réflexion. " Nous „ ne pouvons pas connoître les petits ſecrets domes- „ tiques des anciens Païens, comme l'on connoit ceux „ des Païs à confeſſion auriculaire : ainſi l'on ne ſau- „ roit bien répondre ſi le mariage a été auſſi bruta- „ lement deshonnoré parmi les Païens, qu'il l'eſt „ parmi les Chrétiens ; mais du moins eſt-il pro- „ bable que les Infidéles ne ſurpaſſoient point à „ cet égard pluſieurs perſonnes perſuadées de tous „ les dogmes de l'Evangile. Ceux pour qui le „ Livre de Sanchez eſt fait ſont des gens qui ſe „ confeſſent, & qui ſubiſſent la pénitence que „ leur Confeſſeur leur impoſe. Ils croient donc „ ce que l'Ecriture nous enſeigne du Paradis & de „ l'Enfer : ils croient le purgatoire, & les autres dog- „ mes de la Communion de Rome ; & les voilà au „ milieu de cette perſuaſion, tous plongés dans des „ ordures abominables qu'on ne peut nommer, & „ qui attirent de cruels reproches ſur la tête des „ Auteurs qui oſent en faire mention. Je remarque

„ cela contre ceux qui se persuadent que la Corrup-
„ tion des mœurs procéde de ce que l'on doute, ou
„ de ce qu'on ignore qu'il y ait une autre Vie
„ après celle-ci

On voit, par cet éxemple, combien Mr. Bayle avoit à cœur de diminuer, dans l'Esprit des hommes, le favorable préjugé où ils sont sur la nécessité & l'efficace de la Réligion; il ne laisse échapper aucune occasion d'en parler, & un sujet que tout autre auroit passé cent fois, sans penser à en tirer cette conséquence, lui en fait naître l'idée. *Nous ne pouvons pas connoître*, dit-il, *les secrets des anciens Païens* &c. Il ne faut donc pas bâtir sur cette supposition, & s'en servir pour prouver que les mœurs des Chrétiens ne valent pas mieux que celles des Païens. Mais il y a toute apparence que sur le Chapitre de l'Impureté, ils se donnoient une toute autre licence. Mr. Bayle ne pouvoit l'ignorer. Les Païens condamnoient l'adultére, mais ils regardoient tout le reste, comme des foiblesses plutôt que comme des Vices. Y a-t-il quelque Théatre où l'on pût souffrir la moitié de ce qui se disoit dans celui d'Athénes? Enfin, si des Chrétiens mal instruits, peu persuadés & s'imaginant de reparer leurs Fautes Morales par de certaines Pratiques extérieures, font fort éloignés de vivre en disciples de Jesus Christ, combien y en a-t-il fur qui ces Préceptes distinctement connus ont de l'efficace?

Note D.

Mr. Bayle se réfute lui-même à l'Article *Scamander*.

„ Quand on songe, dit-il, que jamais l'Esprit & „ la Science n'avoit paru avec tant d'éclat que dans „ le siécle ou Eschines a vécu, on comprend bien „ mieux le pouvoir funeste d'une fausse Réligion. „ Elle ruine le bon sens, elle éteint la lumiére natu- „ relle, elle réduit l'homme en quelque façon, à „ l'état des bêtes brutes. Voila Callirhoé: elle étoit „ d'une famille bien illustre; elle avoit eu tans doute, „ une bonne éducation: cependant, les impertinen- „ ces des Poëtes, canonisées par les Prêtres, lui avoient gâté tellement l'Esprit, qu'elle croioit bonnement que les riviéres étoient des Divinités qui se „ contournoient de rofeaux, & qui pouvoient jouïr „ d'une femme. Sous l'empire de Tibére, une illustre Dame ne fut pas moins simple: elle crut „ avoir couché avec Anubis, & s'en vanta comme „ d'une insigne faveur. Les Moines, qui ont fait „ tant de mauvais tours, principalement afin de faire „ donner les femmes dans le panneau, n'ont jamais „ osé, que je sache, leur dire qu'un tel Saint vou- „ loit coucher avec elles: les idées de la pureté & de „ l'immatérialité font demeurées toûjours conjointes „ dans le Christianisme avec celles de la béatifica- „ tion; mais je ne doute point, que si on l'entre- „ prenoit on ne vint à bout de persuader à telles „ dévotes qu'il y a, ce que la Dame Romaine dé- „ vora d'Anubis se laissa persuader. La Maxime, „ que la corruption des plus excellentes choses est „ la pire de toutes, se vérifie par l'éxemple de la „ Réligion. *Rien n'est plus avantageux à l'homme, „ tant pour l'Esprit que pour le cœur, que de bien „ connoitre Dieu; rien n'est plus funeste a toutes les „ facultés de nôtre ame raisonnable, que de mal con- „ noitre Dieu, comme soûtiennent les Païens.*

Pr. acte de la Réligion. Article Tibére. Note A.

„ XXIII. QUAND on se persuade, dit Mr. „ Bayle, que les Dieux font perpétuellement les in- „ specteurs de tout ce que nous faisons, on vit „ dans la derniére fureté. & dans la pratique de son „ Devoir; & que ceux qui croient être l'objet du soin „ des Dieux passent leur vie avec le plus grand plai- „ sir du monde. Il est sûr que si les hommes savoient „ vivre selon leurs principes, rien ne seroit aussi ca- „ pable de les détourner de toute mauvaise action, „ & de les pousser au bien, que le dogme de la pré- „ sence de Dieu. Les plus scélérats ont la force de „ refrener leurs mains & leur Langue, quand ils croi- „ ent être vus ou entendus de quelque personne „ qu'ils craignent & qu'ils respectent. A plus forte rai- „ son faudroit-il que la pensée que Dieu voit tout, con- „ tint toûjours l'homme dans son devoir. C'est pour cela „ que dans les Livres de piété, on recommande si „ fort, la méditation de la présence de Dieu. De „ là vient encore l'usage d'afficher cet écriteau dans „ les Coins des Rués DIEU TE REGARDE „ PECHEUR. Il est certain aussi que ceux, qui „ croient que Dieu a soin d'eux, ont une ressource „ continuelle de Consolation & de plaisir.

Voila donc les Vérités de la Réligion très-propres, par elles-mêmes, à rendre les hommes sages & heureux. Que faut-il encore pour leur donner sûrement cette efficace? *Il faut savoir*, dit Mr. Bayle, *ajoûtons il faut toûjour vivre conséquemment*; Et à qui tient-il qu'on ne le sache & qu'on ne le veuille? Qu'il y ait en cela du plus & du moins, j'en tombe d'accord: Mais toûjours s'enfuit-il que ce plus ou ce moins d'attention à la présence de Dieu est fuivi de plus ou de moins de Vertu.

Mr. Bayle ajoûte *Les Poëtes profanes n'ont pas ignoré cela; mais on doit être scandalisé qu'ils se soient servis de cette Maxime, pour attirer une Maitresse.* Sur quoi Mr. Bayle cite Horace, qui écrit à la fienne, *Les Dieux me protégent, ils me tiennent compte de ma Piété, ils aimeront mes vers, d'où il veut peut-être conclurre, qu'elle doit les imiter, & l'aimer de même.* *Ibidem. Article Tibére.*

Je fuis plus scandalisé de Mr. Bayle que Mr. Bayle ne l'étoit d'Horace; Il n'ignoroit pas qu'Horace étoit un Epicurien, & que par conséquent il ne pensoit point conformément à ce qu'il disoit, & quand il auroit pensé comme il parloit, il se seroit simplement figuré des Dieux, c'est-à-dire, des Etres fupérieurs de son goût, qui aimoient les beaux Vers, & les loüanges bien tournées. Se faire aimer d'une Maitresse, & en obtenir tout ce qu'on souhaitoit, ne paſſoit point pour un Crime chez les Païens. Ils se permettoient de demander ce succès, tout comme celui d'un heureux voiage. On voit encore par cette réflexion que l'esprit de Mr. Bayle étoit plein de ces Idées au-delà de tout ce qu'on peut imaginer; A l'occasion d'un Philosophe qui recommande aux hommes de vivre en la présence de Dieu, son Imagination faute à Horace & a ses amours.

Cela me confirme dans une pensée où je fuis depuis très-long temps, & dans laquelle, si je m'en fouviens bien, j'ai toujours été, c'est que pour s'éloigner de l'Impureté, & de tous les Ecarts où elle jette, au lieu d'étudier sa Nature, & les Espéces de ce Vice, de réfléchir sur son Injustice, & sa Turpitude, comme on fait sur celle des autres vices, le plus sûr est d'en écarter son Esprit, & de se familiariser avec de tout autres Idées. Aimés la Sageſſe, aimés la Bienfaisance aimés la Vérité, aimés Dieu, aimés les Plaisirs de l'Esprit; Dès là l'Idée des plaisirs grossiers ne se présentera pas; & si elle vient à se présenter, rien ne sera plus facile que d'y refuser une attention qui n'y est point accoutumée.

Mr. Bayle continue à réfléchir & à répandre des doutes sur le peu d'efficace de la Réligion „ Je „ mettrai ici une chose qui se trouve dans un Livre „ intitulé *Pratique de piété pour honorer le saint „ Sacrement*. On y rapporte cet Apophtegme du „ Maréchal de Gaſſion. *Si je croiois la Présence „ réelle, je voudrois passer toute ma vie dans une Eglise, le Visage prosterné contre Terre; je ne puis „ me persuader que plusieurs Catholiques croient ce qu'ils „ disent croire de ce mystére, veu le peu de respect „ qu'ils font paroître dans l'Eglise.* Si ce Maréchal avoit cru la Réalité, il auroit fait tout comme les autres; il se feroit accoûtumé à cette doctrine & y seroit devenu insensible par habitude; cela lui étoit arrivé par rapport au dogme, que Dieu est présent dans tous les lieux de l'Univers. L'humanité de JESUS CHRIST présente visiblement, seroit sans doute plus d'effet que la présen- *Ibidem.*

„ ce

„ ce de Dieu; mais une prétence auſſi inviſible de la „ nature humaine de JESUS CHRIST, que celle „ de la nature divine, revient bientôt à la même „ choſe. Elle ne frape pas plus fortement ceux qui „ la croient, que les Proteſtans ne ſont frapés de la „ doctrine de la Préſence de Dieu.

Cela ne prouve point que la doctrine de la Préſence de Dieu ſoit inutile; Cela prouve ſeulement que cette Vérité s'échappe, & que nôtre Eſprit, occupé par les Impreſſions des Objets ſenſibles, ceſſe de ſe rendre attentif à une Vérité qui ne frappe que ſon Entendement; Mais pour n'avoir pas tout l'effet dont elle eſt digne, & pour ne l'avoir pas toûjours, s'enſuit-il qu'elle ne l'ait jamais?

Ce qu'on appelle *la Préſence réelle de Jeſus Chriſt dans le Sacrement* eſt une Préſence inviſible, tout autant que celle de la Nature divine, & dans une Egliſe les yeux voient toute autre choſe que Jeſus Chriſt. La Raiſon même, qui ne combat point la Préſence inviſible de Dieu, trouve contradictoire cette préſence du Corps de Jeſus Chriſt.

J'ajoûterai que l'on s'affermiroit beaucoup plus dans l'habitude de penſer à la Préſence de Dieu, & par conſéquent à l'habitude d'en profiter, ſi l'on n'avoit que de juſtes Idées ſur tous les Devoirs dont nous devons nous acquiter ſous les yeux. Ils ſont tous ſi beaux, & ſi aimables en eux-mêmes, que rien au monde ne peut-être plus délicieux que d'avoir un tel témoin de nôtre Obéïſſance; Mais quand par Ignorance, par Erreur, ou par Superſtition, on ſe charge d'un Joug incommode, gênant, & qui n'a rien en lui-même d'aimable, & de beau, il eſt pénible de penſer qu'on vit ſous les yeux d'un Maître qui ſe plaît à nous fatiguer, & qu'on ne contente jamais; de ſorte que pour ſe procurer quelques momens de repos, on s'éloigne de cette Idée.

Une des Cauſes qui s'oppoſent le plus à l'influence de la Réligion ſur les Mœurs, & par la ſur le bien de la Société, c'eſt le préjugé où ſont bien des gens, que la principale partie de la Réligion roule ſur les Dogmes & ſur la Profeſſion extérieure; & que par conſéquent on eſt aſſés agréable à Dieu, & qu'on peut s'aſſûrer de ſa grace & ſe promettre le ſalut, pourvû que l'on ſoit fort attaché à la profeſſion de ces dogmes, & que l'on marque un grand zèle pour eux.

Mais on peut beaucoup plus aiſément ramener les hommes de ces Préjugés, que les Athées de leur aveuglement. Les hommes perſuadés d'une Réligion, & perſuadés de la Vérité, & de l'Excellence des Dogmes qu'ils reſpectent, reconnoiſſent des Principes d'où il eſt facile de tirer des Conſéquences pour les engager à une bonne Vie: Plus ces dogmes ſont excellens, plus ils ſont obligés de leur faire honneur par leur conduite, & d'exprimer par là leur Reconnoiſſance à la Bonté que Dieu a eue de les leur faire connoître. Ajoûtés que les dogmes les plus *ſpéculatifs* vont d'eux mêmes à la *Pratique*, On établit ſur eux la Juſtice de nos Devoirs & on en tire des Motifs pour les pratiquer. Voila des ſecours viſibles pour la Vertu qu'on n'auroit point dans l'Athéïſme.

Sophiſme du parti oppoſé au ſiéntôt.

XXIV. SI UN Athée s'aviſe de nous dire, *Prenons la Réligion la plus pure, la Réligion Chrétienne, & de toutes le Communions, celle où l'on eſt le plus éclairé. Prenons celle qu'il vous plaira, & que vous trouverés la plus dégagée de ſuperſtitions & d'erreurs: Combien ne ſe trouvera-t-il pas de gens dans cette Communion qui, par rapport à l'Intérêt, au Plaiſir, à la Vanité, & ſes ſuites, vivrons comme ſi leur ſort ſe renfermoit dans les bornes de cette Vie? Vous voiés donc que la Réligion n'influe pas ſur les Mœurs. Si la plus pure n'a pas cet effet là, il eſt inutile de la chercher dans les autres.*

Rien n'eſt plus ſophiſtique, repondrai-je, que ce Raiſonnement. Il paroit conclurre du *plus au moins*, & il conclut au contraire du *particulier au général*: Cette Objection auroit de la force, ſi l'on prétendoit que la Profeſſion de la Réligion, ou du moins ſa Connoiſſance, eut une influence néceſſaire, infaillible, & perpétuelle ſur les Mœurs. Mais on enſeigne au contraire, qu'elle ne force point la Liberté, & que comme il y en a qui s'y rangent, il en eſt auſſi qui s'y refuſent. Mais le Refus, non plus que l'Obéïſſance, ne ſe trouvent point dans chaque homme, au même degré, l'un & l'autre même varient ſuivant les temps dans la même perſonne: Les hommes ſont plus ou moins un bon uſage & ils abuſent plus ou moins de leur Liberté. *Mais puiſque l'influence de la Réligion n'eſt pas perpétuelle & n'a pas le même effet ſur tous, il ſuit qu'elle n'a point de force, & tout ce qu'on voit de bonnes Mœurs, on le verroit quand même il n'y auroit point de Réligion.* Rien n'eſt plus abſurde; par un ſemblable Raiſonnement, on prouvera l'inutilité de tous les Arts, & de tous les Maîtres puiſque dans chaque profeſſion on trouve des gens qui n'en obſervent pas les Réglés, & qui font même le contraire de tout ce que les Réglés ordonnent.

Une partie de ceux qui vivent mal dans les diverſes Communions Chrétiennes, ne croient pas ce qu'on y enſeigne; & de ce qu'ils ne font pas paſade de leur incrédulité, il ne faut pas conclurre qu'ils croient effectivement. La plus grande partie de ceux qui vivent mal appartiennent à quelques-unes de ces Claſſes dans leſquelles nous avons rangé les Incrédules; Quant à ceux chés qui toute perſuaſion n'eſt pas éteinte, dire qu'ils ne vivroient pas plus mal quand même ils croiroient tout le contraire de ce qu'ils ne rejettent pas, & qu'ils croient en partie, c'eſt une ſuppoſition qu'on ne ſauroit prouver. Je veux qu'ils ſe rendent rarement attentifs à ce qu'ils croient, & que quand il leur arrive d'y penſer, ce ne ſoit que des momens qui paſſent bientôt, toûjours y penſent-ils quelquefois, & dans le temps qu'ils y penſent, il ſuffit qu'ils ſoient amenés à quelque Reflexion ſenſée, pour être en droit d'en conclure que ces réflexions auront quelque ſuite; & quelquefois un ſeul Acte de péché évité doit être compté pour beaucoup; parce que de là il en ſeroit né un grand nombre. Il eſt des occaſions importantes où l'Idée de ce qu'on croit ſe réveille vivement, & l'emporte ſur des Intérêts qui auroient fait de grands Deſordres ſi on les avoit écoutés. Ce que je viens de dire s'applique de lui-même à un Juge, par exemple, qui va décider; & à un Temoin qui va dépoſer, &c.

Part. II. Art 83. volés ci-après Art. I.

Il faudroit ignorer abſolument la nature du Cœur humain, ou s'obſtiner à faire ſemblant de l'ignorer, pour diſconvenir de l'efficace de l'Exemple; Les mauvais en ont beaucoup, mais les Bons n'en manquent pas. Ceux qui ont de la Réligion en oppoſent les Idées & les Maximes aux mauvais Exemples, & par là s'en garantiſſent; D'un autre côté leur Bonne Vie dans laquelle leur Réligion les affermit, en gagne toûjours quelques-uns, & ceux-ci en entraînent d'autres: Si on n'imite pas éxactement les gens de bien, on les imite en partie; ſi on ne les ſuit pas de près, on les ſuit de loin; & c'eſt toûjours quelque choſe, & dans de certaines conjonctures même c'eſt beaucoup.

Chés un peuple d'Athées on n'aurait pas la même Barriere à oppoſer aux mauvais Exemples; les Bons y devroient être plus rares, & ſuppoſé qu'il y en eut, ils agiroient avec moins de force.

Si l'on en croit Mr. Bayle l'Humeur & l'Intérêt ſont les ſeuls guides des hommes, & on ſe trompe quand on s'imagine que des Idées de Réligion ont de l'efficace ſur eux. Poſés-les de la même humeur; concevés-les dans les mêmes Circonſtances, Athées, ou perſuadés d'une Réligion vraie ou fauſſe, ils ſe conduiroient de la même manière. Mais quand il a beſoin d'un autre Principe, il s'en ſaiſit & il s'en ſert.

Mr. Bayle approuve la penſée de Q. Curce; *Rien n'eſt ſi puiſſant que la ſuperſtition pour tenir en bride la Populace. Quelque effrenée & inconſtante qu'elle ſoit, ſi elle a une fois l'eſprit frapé d'une vaine Image de Réli-*

gion, elle obéïra mieux à ſes Devins qu'à ſes Chefs. Pe ſées diverſes Art. 81.

Et dans le Dictionnaire Hiſt. Article Beze. *Caraffe, dit-il, pour rien du monde n'eut avoué ſes calomnies; mais il ne fait pas difficulté de s'enfermer avec des piſtoyers.* Donc ſi la Réligion ne le guérit pas du premier défaut, elle à au moins la force de l'engager à une grande œuvre de charité extérieure. Cela fait voir à quel point on raiſonne mal quand on dit en général que la Réligion ne corrige ni l'Eſprit ni le Coeur & que pour le prouver on allégue quelques éxemples particuliers. Voïés l'Art. XVIII.

La Beauté de la Vertu a beſoin d'être ſoutenue par la Réligion.

XXV. EN VAIN on dira que la Vertu eſt naturellement très-belle, & très-aimable, que des hommes peuvent naître ſi heureuſement diſpoſés, qu'on peut encore avoir pris un tel ſoin de leur Education, qu'ils s'attacheront à la Vertu par goût, & à cauſe de ſon propre Mérite; Ce goût d'un côté les préſervera de la contagion des mauvais Exemples, d'un autre il les portera à en donner de Bons, qui ſeront ſuivis en tout ou en partie.

Je reconnois que la Vertu eſt très-aimable par elle même, mais je pourrois ne pas tomber également d'accord que tous les hommes naiſſent avec des heureuſes diſpoſitions naturelles, propres à leur en faire ſentir tout le prix, & à le leur faire ſentir invariablement: Si Mr. Bayle inſiſtoit ſur cèt Article, il s'éloigneroit *de ces Canons ſous la protection deſquels il affecte de dire qu'il ſe met.* Mais je ne veux pas m'amuſer à des Argumens *ad hominem*, ni me jetter dans ce qui ne fait pas directement à mon ſujet; Le Naturel le plus heureux à beſoin d'être cultivé par l'Education; On forme les jeunes gens à de bonnes Habitudes par les Motifs qu'on leur met devant les yeux, & il n'y en a point qui égalent à beaucoup près en force ceux que fournit la Réligion, quand on les ſait bien préſenter; & rien encore ne fournit d'auſſi grands Motifs pour ſe fournir dans tous les ſoins, & dans toutes les fatigues qu'il eſt néceſſaire de ſe donner pour procurer aux autres une bonne Education. La Beauté de la Vertu ſe revêt d'un tout autre éclat, aux yeux d'un homme qui la regarde, comme belle aux yeux de Dieu même; & comme un moien ſûr de lui plaire, & d'en obtenir des graces ineſtimables. Un homme plein de ces Principes eſt tout autrement attentif ſur lui-même, & s'anime tout autrement à attirer les autres dans les routes qu'il aime à ſuivre. Que diroit un Athée vertueux par goût & par humeur, à un débauché, à un fourbe, à un avare &c. qui lui répondroit *Vous avés votre goût, j'ai le mien, il ne faut pas diſputer des goûts, je conſens à louer le vôtre, mais je ne prétends point que le mien vous plaiſe à ſuivre le mien. Vous me mépriſés peut-être dans le fond du cœur, & vous ne trouvés pas dans vos conſeils cette grandeur qui vous charme dans la Vôtre. Pour moi je ne vous mépriſe pas, mais je vous plains, & toutes les fois que je goûte le plaiſir de vivre à mon gré, & de ſatisfaire mes Inclinations, je comprens combien vous perdés, & je ne voudrois pas pour tous les Plaiſirs achetter auſſi cher que vous faites, vos grandes Idées, & vôtre obſtination à vous impoſer de dures Loix? Qu'aurés vous de tout cela? Vôtre vie n'en ſera pas plus longue, & elle en ſera moins agréable; je vous le répète, le peu que le ſort m'en a aſſigné, je veux le paſſer ſans contrainte.* Mais l'idée d'un Dieu attentif aux Actions des hommes, Rémunerateur de la Vertu, Vangeur de ſa Loi, peut jetter des troubles dans l'Ame des plus déterminés, dès que l'Education les a une fois diſpoſé à regarder ces Réfléxions au moins comme un peu vraiſemblables.

Brutus avoit été un de ces hommes qui par l'effet de ſon Tempérament, & peut-être encore de quelque Etude, s'étoit attaché à la Vertu & à l'Obſervation de ce qui lui paroiſſoit Juſte; Quand il vit que ſa Perſévérance n'étoit ſuivie d'aucun fruit, & que la Victoire, & toutes ſes ſuites, les Honneurs, les Richeſſes ſe tournoient du côté des Tyrans & des Vicieux, pour lors il rabattit infiniment de cette eſtime qu'il avoit eue juſqu'alors pour la Vertu & il parut que s'il avoit eu à recommencer la Vie, il l'auroit réglée fur de tout autres Maximes.

Une preuve que chés les Païens il y avoit une Impreſſion qui les portoit à croire qu'on ſe rendoit agréable aux Dieux par la Vertu, & qu'on s'attiroit leur Indignation par le Vice, c'eſt qu'Horace ne compte pas ſeulement entre les Cauſes des malheurs des Romains les Temples négligés, il la trouve encore cette cauſe dans la licence avec laquelle on troubloit la pureté des Mariages. Horace en habile Poëte adopte ces Idées de la Multitude, pour ſe faire approuver de cette Multitude.

Il eſt inutile de dire avec Mr. Bayle que c'étoit là des Inſtructions des Philolophes, & des Poëtes auſſi, quant à ns trouvoient à propos de philoſopher, & non pas des Prestres, & des Miniſtres de la Réligion; On ſait que quand les Poëtes veulent plaire & ſoutiennent qu'on liſe leurs Ouvrages, il faut qu'ils s'accommodent au goût reçû. S'ils veulent, par éxemple, que l'on goûte le portrait qu'ils font des Plaiſirs, il faut que ce ſoit des plaiſirs tels qu'ils ſont établis de leur temps. S'ils moraliſent il faut que ce ſoit conformément à des Maximes approuvées; On peut donc les regarder comme les Témoins du Goût & des Dogmes qui régnoient de leur temps. On voit par là que la Religion des Païens renfermoit des Contradictions; mais les ſentimens de la Conſcience ſe joignoient à ce qu'elle renfermoit de ſenſé pour le faire prévaloir ſur les Fables abſurdes des Amours & des Injuſtices des Dieux. Ils reconnoiſſent que ces Dieux avoient donné d'autres Loix aux hommes; c'étoit aſſés pour les faire convenir de l'Obligation où ils étoient de les ſuivre. Si un Prince fait des Loix contre la Vénalité des charges, & contre la Débauche, quand même ſes Maîtreſſes en trafiqueront, ni leur gain, ni l'argent qu'il éxigera lui-même de ceux à qui il accordera des dignités n'empêcheront pas qu'on ne craigne de violer ce qu'il a donné pour Regle à ſes Sujets, & d'en encourir les peines.

Mauv. des Conſéquences tirées à celle des Païens & des Abbés Ouvrages Div. Tom. III. 1. part. pag. 1056

XXVI. REPONSE aux Queſtions d'un Provincial Tome V. Chapitre XVIII. page 234. *Les Epicuriens, dit Mr Bayle, ſont adonnés à l'amour des femmes, & à la Vangeance, plus qu'on ne ſauroit l'éxprimer; & cependant ils ſont très-ſuperſtitieux, & ils ont beaucoup de haine pour les Hérétiques* & à la Page 236. *C'eſt une choſe certaine qu'il y a des gens qui ont ſur eux des Réliques le jour & la nuit; mais quand ils couchent avec une Courtiſane, ils ont un grand ſoin de les quitter. Les porteroient-ils d'ordinaire; les oteroient-ils alors, s'ils avoient perdu la Perſuaſion de la Doctrine de leurs Prêtres?*

A Sarazoſſe, il ne ſe paſſe guéres de nuits en hyver, qu'il ne ſe faſſe deux ou trois aſſaſſinats. & à la Page 238. *Rome Chrétienne*, dit-il, *n'a-t-elle pas été pendant quelques ſiécles auſſi corrompue que Rome Païenne?* *Ibidem*

Il eſt aiſé de reconnoître Mr. Bayle dans ces Objections, il ouvre aux Miniſtres Proteſtans un beau champ contre l'Egliſe Romaine; mais s'ils donnent ſans précaution dans le Piége qu'il leur tend, il leur demandera enſuite, ſi la Réligion Chrétienne n'a pas été dans ces ſiécles-là, & n'eſt pas encore aujourdhui en Eſpagne, plus reſpectable & plus pure que le Paganiſme: Dès qu'on en ſera tombé d'accord, il en conclurra que la Pureté de la Réligion n'influe point ſur les Moeurs, puis qu'elle peut devenir plus pure ſans que les Moeurs deviennent meilleures.

Mais ne pourroit-on point répondre que Mr. Bayle s'enlaſſe lui-même dans le Piége qu'il tend, car ſi Rome Païenne n'a pas été plus corrompue par rapport aux Moeurs, & ſi les Loix de la Société n'y ont pas été moins bien obſervées que dans Rome Chrétienne, l'Idolatrie vaut mieux pour l'intérêt temporel du Genre humain que l'Athéïſme; à moins qu'on ne prouve non ſeulement qu'on n'a pas mieux vécu dans Rome Chrétienne que dans Rome Pa-

Yenne

tienne que dans Rome Païenne; mais de plus qu'aujourd'hui en Espagne on ne vit pas mieux, que si l'on y étoit parfaitement Athée; Or c'eſt ce que les Exemples allégués par Mr. Bayle ne prouvent point.

Dira-t-on, *Mais que voulés vous qu'un Athée faſſe de plus que d'aſſaſſiner un homme qu'il hait extrêmement, & de jurer ſa fauſſalité ſans retenue?*

Je répons qu'un Athée ne pourroit rien faire de pire, s'il n'y avoit point d'autres Crimes que celui de l'aſſaſſinat, & de la licence par rapport aux femmes. Mais déja n'y a-t-il pas d'autres Impuretés que la Réligion Chrétienne fait qu'on punit très-ſévérement, dans les Païs même dont Mr. Bayle parle?

2. Tel qui fait aſſaſſiner un Ennemi très-odieux malgré ſes Idées que la Réligion donne du Meurtre, ſeroit périr, pour une légére offenſe, un autre homme, ſi les Idées de la Réligion ne l'en empêchoient. Tel qui n'a point aſſés de Réligion pour ſe trouver en état de Grace, en a aſſés pour renfermer ſes Vices dans de certaints bornes, par où il arrive que la Société en ſouffre moins.

3. Si à Rome, & en Eſpagne, tout le monde étoit Athée comment s'y prendroit-on pour les ramener de ces deux criminelles habitudes que Mr. Bayle leur reproche, & pour empêcher qu'ils ne vinſſent de celles-là à d'autres? Les Loix civiles, les Châtimens, la ſévérité des Magiſtrats non ſeulement peuvent s'éxercer dans le Chriſtianiſme comme dans l'Athéiſme, mais de plus la Réligion engage les Magiſtrats, à y penſer, par des motifs tout autrement importans, que ceux qui ſe bornent à cette Vie. De plus aux ſecours qu'on tire des Loix civiles, & des Châtimens qui obligent à les obſerver, la Réligion en joint un grand nombre d'autres. Un Pape, un Roi peuvent faire de grandes Réformations: Un Archevêque encore dans ſon Diocéſe, & quelques Réligieux dans une Communauté, lorſqu'ils ſont éclairés, & qu'ils animent par leurs Lumiéres, leur zéle & leur Piété; Pour réuſſir, ils n'ont qu'à raiſonner avec des hommes, en partie Chrétiens, ſur un grand nombre de Principes dont ils conviennent déja, & dont il eſt aiſé de tirer des Conſéquences.

XXVII. MAIS je vai faire des Réfléxions plus générales, & par là je répondrai en même temps à cette Queſtion de Mr. Bayle page 239. *On eſt l'homme qui ne ſe conformât aux volontés de ſon Roi, s'il étoit ſur d'une Récompenſe magnifique en obéiſſant & d'une peine épouvantable en déſobéiſſant?* Après quoi il infére page 241. *que ſi les Païens, les Juifs, les Mahométans Pieux doivent être regardés comme des Incrédules, la Société fourmille d'Athées, & par conſéquent elle peut ſe ſoutenir au milieu de l'Athéiſme.*

D'où vient que les mœurs ne répondent pas aſſés à la croiſance. Ibidem pag. 1056 & 1057.

Pour débrouiller ces Sophiſmes, il n'y a qu'à ſe rendre attentif aux Vérités ſuivantes.

1. Les Dogmes Spéculatifs de la Réligion, les plus importans même, ne ſuffiſent pas pour régler nos Mœurs, & n'influent pas immédiatement ſur notre Probité. Il ne ſuffit pas de ſavoir qu'il y a un Dieu, que l'Ame eſt immortelle, qu'un ſort très-heureux ou très-malheureux lui eſt inévitable: Pour régler ſagement ſa conduite, il faut de plus connoître diſtinctement les Loix de Dieu, & les Conditions ſous leſquelles il promet ſa grace.

2. La Liberté ſubſiſtant toujours avec toutes ces connoiſſances, l'homme peut abuſer de ſa Liberté, & détourner ſon attention de deſſus ces Vérités; & déſqu'il ne s'y rend plus attentif, elles n'ont pendant ce temps-là, pas plus d'efficace ſur lui que s'il ne les connoiſſoit pas.

3. Comparons préſentement une Société où l'on fait profeſſion d'admettre ces Vérités, avec une autre où on fait profeſſion de les rejetter, ou dans laquelle on n'y penſe point. Dans la prémiére, il ſe trouvera, au moins un certain nombre, petit ou grand, de perſonnes qui y penſeront, les unes plus, & les autres moins fréquemment. Ceux qui les auront le plus à cœur y feront penſer les autres, il les y ſolliciteront & viendront à bout de les leur mettre devant les yeux, & de les porter par là à quelque Régularité. Rien de tout cela ne doit arriver dans une Société d'Athées.

4. La perſuaſion de l'Exiſtence d'un Dieu, de l'Immortalité de l'Ame, de la félicité ou du deſeſpoir qui l'attend, doit naturellement porter, ils hommes à s'inſtruire de leur devoir, & à diſlin guer la Vertu, d'avec ce qui n'en a que l'apparence, & il n'eſt pas poſſible que ces Connoiſſances ne faſſent en tout ou en partie cet effet ſur pluſieurs, ou du moins ne le faſſent ſur quelques-uns, d'où il ſe répandra enſuite par le moien de l'exemple ſur les autres. Aucun motif de cette force ne ſollicite les Athées à diſcerner ce qui ſe doit, d'avec ce qui ne ſe doit pas.

5. Je veux accorder que l'Eſprit humain ſe trouve tel, par ſa propre Nature, que les Idées du Bien Moral y naiſſent, pour peu de ſoin qu'on ſe donne de cultiver la Raiſon. Les Athées ſe trouveront-ils engagés à ſe donner ces ſoins, par des Motifs à beaucoup près auſſi preſſans, que ceux qui y ſollicitent des hommes perſuadés des trois Principes fondamentaux que j'ai alléguées?

6. Quand j'irois juſqu'à accorder que ces Idées naiſſent d'elles-mêmes, & qu'on en éprouve la force ſans qu'il ſoit néceſſaire de ſe donner aucun ſoin pour les cultiver, il eſt évident qu'on les trouve tout autrement reſpectables, quand on penſe que Dieu en eſt l'Auteur & que s'il a formé l'Ame de l'homme, capable de faire naître chés elle-même ces Idées, c'eſt à deſſein qu'elles lui ſerviſſent de Régles: On ſe ſent encore tout autrement porté à les ſuivre, quand on penſe qu'on y eſt obligé pour ne pas s'attirer l'Indignation d'un Juge qui punira très-ſévérement ceux qui les négligent, & qui en récompenſera auſſi l'obſervation très-magnifiquement.

7. Si l'on demande, d'où vient donc qu'un grand nombre de Chrétiens vivent ſi mal, & que ceux qui vivent mieux, ne vivent pas parfaitement bien? Je continuerai & je dirai. Que nous avons des ſens qui comptent pour des Biens & pour des Maux, & ſouvent pour des grands biens & des grands maux, des choſes fort différentes de ce que nous appellons *Bien & Mal moral*. Le Devoir conſiſte le plus ſouvent à modérer les Inclinations de ces ſens, & les mouvemens des Paſſions qui en naiſſent. On ſe fatigue par les ſoins qu'on ſe donne de les renfermer dans déjuſtes bornes; on n'en vient pas à bout ſans effort; ces efforts ſont pénibles, on s'en laſſe, on interrompt ces juſtes Travaux, & par là on ſe laiſſe aller à diverſes fautes.

8. Cela arrive d'autant plus aiſément qu'on s'eſt accoutumé dans l'Enfance à ne ſuivre d'autre guide que les Sens & les Paſſions; & que ceux qui prennent ſoin de l'Education des jeunes gens, ont ordinairement de grandes Indulgences pour eux, dans les prémiéres années de leur Vie.

9. On eſt perſuadé que Dieu eſt Miſéricordieux, & qu'on ne laiſſera pas d'avoir part à ſa Grace, quoiqu'on trébuche de temps en temps, dans le chemin qu'on doit tenir, quoi qu'on le ſuive, qu'on s'en écarte, & qu'on y rentre tout à tour.

10. Dans cette Confiance, les uns ſe permettent plus, les autres moins, & il y en a peu qui ne ſe permettent trop, & qui ne pouſſent trop loin l'Indulgence; & quand un homme dont le Coeur s'eſt malheureuſement tourné du côté de quelque Plaiſir, & de quelque Intérêt ſéducteur, a excité la Vivacité de ſon Génie pour découvrir quelque prétéxte propre à éxcuſer ſes Inclinations, ſi cet homme qui s'eſt ainſi trompé lui-même, fait donner une certaine couleur à ſes Raiſonnemens, s'il fait ſe faire écouter, ſi le Poſte qu'il occupe, lui attire l'attention & la confiance, ſon Erreur devient bientôt l'Erreur d'un très-grand nombre, fur tout ſi elle favoriſe des Panchans fort généraux; & ce qu'il s'eſt permis une infinité de gens ſe le permettent inconiment, ſur ſa Parole, & ſur ſon Exemple.

11. Mais un Docteur qui s'écarte des Vérités ou pratiques ſpéculatives de la Réligion ſur quelque point, ne viendroit pas à bout de ſe faire des Diſciples & de répandre ſes Erreurs, s'il ne s'attiroit le reſpect & la confiance par l'attachement qu'il conſerve pour d'autres Vérités. S'il fait donc du mal à de certains

égars, il fait auſſi du bien à d'autres.

12. Dans une Société d'Athées ſe trouveroit-il des Docteurs accrédités, qui, au cas qu'ils paſſaſſent de certains Vices, détournaſſent au moins des autres? La crainte de l'avenir ne feroit point pour ces gens-là, une Barrière qu'on pût oppoſer à aucun penchant. Aujourd'hui une Inclination vicieuſe, chés une certaine perſonne, ſe trouvera ſi forte, qu'elle l'engagera à chercher des raiſons pour ſe croire en liberté de la ſuivre, mais en même temps il ſe trouvera d'autres Inclinations moins vives qu'elle ſuivroit auſſi, ſans les Barrières qui s'y oppoſent, & qu'une certaine doſe de Réligion lui fait reſpecter. Les mêmes Cauſes qui produiſent ce mélange de Bien & de Mal, parmi ceux qui reconnoiſſent une Réligion, ne feront point le même effet dans une Société d'Athées. Chacun y ſuivroit beaucoup plus ſes Inclinations, parce qu'il ne ſe trouveroit pas engagé à les combattre par les mêmes Motifs, auxquels ceux qui ont de la Réligion ſe trouvent ſenſibles.

13. Si la Corruption du cœur humain eſt ſi grande, & ſi le panchant des hommes pour le plaiſir des ſens & pour les Intérêts qui les mettent en état de ſatisfaire leurs ſens & leurs Paſſions, eſt ſi puiſſant qu'il prévant dans pluſieurs rencontres ſur les Idées de la Réligion, tout perſuadé qu'on ſoit de leur vérité, que ſeroit-ce dans une Société d'Athées? Les mêmes Panchans régneroient, les Barrières de la Réligion, qui de temps en temps au moins, & tantôt à un égard, tantôt à l'autre, ſe trouvent les plus fortes, n'auroient jamais la moindre force; le Mal régneroit ſans oppoſition, ou au moins une grande partie des cauſes, qui de temps en temps, & à divers égars, s'y oppoſent effectivement & avec ſuccès, n'auroient aucun lieu.

Ibidem pag. 578. 14. Mr. Bayle reconnoit lui-même (Tome V. Chap. XIX. page 249.) en parlant des mauvais Chrétiens, que la Théorie de leur Réligion n'eſt pas toûjours inutile dans leur Ame. Ils font quelquefois de grandes Aumônes pour le rachât de leurs péchés, la cauſe de ces Aumônes n'auroit point lieu chés des Athées.

15. Quant à ce qu'il ajoûte en marge de la même page 249. *Toute la Pologne eſt Catholique juſqu'a la ſuperſtition, ce qui paroit dans les fondations des Monnes qui ſont tous bien rentés, bien logés, & très-reſpectés, eux ou les Jéſuites poſſédent le quart des Biens du Roiaume. Les Particuliers préferent ſouvent, dans leur Diſpoſition teſtamentaire, un Monaſtère aux legitimes héritiers, & laiſſent ceux-ci, dans un état abjet, pour enrichir une Communauté d'fainéans, pour ne pas dire d'yvrognes. (A la vérité cela doit faire gémir les bonnes ames.)* Mais ce qui fait l'amertume & le ſcandale des bons, réjoüit peut-être ceux qui ne le font pas, à ſe ſaiſir & il ſe trouvera des Lecteurs de Mr. Bayle qui aimeront à ſe ſaiſir de cét argument. Je reconnois que rien n'eſt plus triſte & plus ſcandaleux que voir ceux qui font particuliérement engagés à ſoûtenir la Réligion, fournir aux Athéïs par leur Avarice, ou par leur Ambition, des armes pour combattre la Réligion, & pour embarraſſer ceux qui auroient à cœur de la défendre, & qui voudroient bien ne ſe trouver pas expoſés à la mortification de condamner les autres, ou du moins de ſe plaindre d'eux, & de dire quelque choſe qui aille à les déſerier. Mais de conclurre de ces Déſordres que l'Athéïſme vaudroit mieux, c'eſt la Conſéquence la plus imprudente, & la plus précipitée qu'il ſoit poſſible de tirer. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à mettre en paralléle avec ces déſordres que la ſuperſtition, & l'Avarice accréditée par la ſuperſtition, peuvent faire naître tous les maux que la dépravation du Cœur humain eſt capable de répandre dans la Société, quand la Réligion n'y oppoſe aucune Barrière. Lors que dans l'Ancienne Rome le mépris de la Réligion, lâcha la bride à l'Avarice, & à l'Ambition la plus éxceſſive, eut-on beſoin du ſecours de la ſuperſtition pour s'attirer des héritages? Combien de gens, à l'envi les uns des autres ſe rendoient-ils habiles dans l'Art de ſupplanter les Légitimes Héritiers, ſoit en ſuppoſant des Teſtamens, ſoit en trouvant moïen de s'en procurer de favorables par mille impoſtures, & par mille ruſes.

15. Enfin de ce que des gens perſuadés de la Vérité d'une Réligion, & d'une Réligion très-pure, ne laiſſent pas de commettre diverſes fautes, conclurre qu'elle n'a pas plus d'influence ſur les Mœurs que l'Athéïſme, c'eſt tout comme ſi de ce que des Perſonnes qui ont étudié la Logique ne laiſſent pas de ſe tromper de temps en temps, on concluoit qu'on n'auroit pas moins d'étenduë d'Eſprit, pas moins de pénétration, pas moins de juſteſſe, en matiére de raiſonnemens, quand même on ne liroit aucun Livre, & qu'on ne feroit aucune Etude; que la ſcience ne ſert à rien puiſqu'on ne voit pas qu'elle rende les hommes parfaits, & qu'au contraire on voit des gens qui étudient ſans profiter.

17. Le Mal, qui eſt adouci par le Bien là où il y a de la Réligion, régneroit ſans adouciſſement parmi les Athées.

18. Il eſt certain que les Athées le déguiſent, & qu'ils ont intérêt à le déguiſer. Mr. Bayle s'irritoit & ſe troubloit quand on le preſſoit ſur cet Article; il s'étoit ménagé pluſieurs défaites, & pour derniére reſſource il s'alloit mettre en ſûreté ſous les Canons du Synode de Dordrecht, ce qui lui procuroit trois avantages tout à la fois; il s'attiroit une protection, il ſe moquoit des Orthodoxes, & il invitoit les amis les Libertins à en rire avec lui. Parmi les Perſécuteurs inhumains, parmi les ſuperſtitieux, Avares ou Débauchés, n'y a-t-il pas toute apparence qu'il ſe trouve des gens, qui ont pouſſé la Corruption juſqu'à l'Athéïſme? C'eſt donc à tort qu'on charge la Réligion des ravages & des opprobres, par leſquels des Athées deshonorent le Genre humain, en ſe couvrant de ce manteau.

19 Le ſuperſtitieux croit qu'il ne ſera pas damné pour de tels & tels Crimes, qu'il éxpie par de certaines pratiques éxtérieures. l'Athée n'aura pas ſeulement beſoin de ces précautions pour ne ſe pas croire damné, & pour ne craindre aucun châtiment au-delà de cette Vie; ſans compter que la ſuperſtition convient de quelques Principes dont on pourra ſe ſervir pour le corriger.

XXVIII. CEUX qui ſoûtiennent la Néceſſité de la Réligion pour le Bonheur de la Société, conçoivent que l'Athéïſme ouvriroit la porte à la licence la plus effrénée. Lorſque pour affoiblir cette preuve, on leur repréſente le déréglement des Mœurs qui régne parmi les Chrétiens mêmes, *ils répondent que les Chrétiens plongés dans le Vice ne ſont point perſuadés de la Vérité de la Réligion Chrétienne. Or de la il ſuit, dit Mr. Bayle que les Sociétés dont la plus grande partie des membres ſont Athées ſe peuvent fort bien maintenir. Et il eſt viſible que ſi une Société où il y a cent Athées contre un homme qui craint Dieu ſe peut maintenir, une Société toute compoſée d'Athées ſe peut auſſi maintenir.*

Différence d'une Société compoſée d'Athées d'avec une Société où il y en a quelques-uns.

J'ai déjà répondu que tel degré d'attention & de perſuaſion, trop foible pour ſurmonter de grands intérêts, des paſſions trop violentes, des panchans naturels des plus forts, ne laiſſera pas de régler la conduite d'un homme à pluſieurs autres égars; Tel qui ſe fait Illuſion ſur de certains ſujets, ne ſe la fait pas ſur d'autres, & une infinité de gens ſe flattent même de pouvoir réparer devant Dieu de certains écarts par leur attachement à d'autres Devoirs. Ils s'attachent donc à ces Devoirs, & la Société en profite.

Il me paroit tout à fait vraiſemblable, qu'un homme dont le cœur ne ſe plait qu'à faire du mal, un homme lâche, hypocrite, fourbe, ſans reconnoiſſance, & chés qui tout intérêt céde au plaiſir de faire du mal, ſans horreur pour le Crime, dans les occaſions mêmes où les plus ſacrés Devoirs l'appellent à ſe déclarer hautement contre lui, un homme que le plaiſir de chagriner les plus honnêtes gens, malgré tout ce qu'il leur doit de reconnoiſſance, & qu'il leur a donné de paroles poſitives, rend le Proteſteur des hommes les plus infames, il me paroit, dis-je, très-vraiſemblable qu'un homme qui ſe ſoûtient dans des Déſordres & des Infamies de cette nature, fut tout lorſqu'il ſe lâche à parler mal des Régles de la Morale, & de la Réligion, peut être compté

compté parmi les Athées; mais au lieu d'en trouver Cent de tels dans la Société, contre un seul qui ait effectivement de la Réligion & de la Probité, c'eſt beaucoup ſi l'on Cent il s'en trouve un qui ait porté l'Irréligion juſqu'au point que je viens de décrire & quand il s'en trouveroit un ſur cinquante, je vas plus loin, quand il s'en trouveroit un ſur vingt, un ſur dix, une telle Société ſeroit encore tout autrement réglée que ſi elle n'étoit compoſée que d'Athées. C'eſt une Vérité d'expérience que les perſonnes, qui dans le fond n'ont point de Probité, ou n'en ont que très-peu, ont cependant toûjours intérêt de paſſer pour en avoir ſur tout dans un païs, où l'on croit la Réligion néceſſaire, & la Probité un caractére de la Réligion; de ſorte que ſi dans une aſſemblée de cent perſonnes, par exemple, il s'en trouve quatre ou cinq qui aient en effet beaucoup de Réligion & de Piété, ils ſe feront infailliblement reſpecter par ceux qui en ont peu, & craindre par ceux qui n'en ont point.

Ibidem pag. 1056 La vertu tendroit moins les Vices ſi l'on n'avoit pas de la Réligion.

XXIX. QUANT à ce que Mr. Bayle infére dans la page 237. " que certaines femmes chargées de
" péchés, & dont le babil continuel eſt rempli d'orgueil & de menſonges, malicieux & vindicatifs,
" ont une paſſion extrême pour la ruïne totale
" du Papiſme, & la Monarchie univerſelle de la Ré-
" ligion Proteſtante. Leurs Diſcours ſur cela partent
" du cœur; & ſi elles eſpérent de vivre aſſés pour
" lire l'Epitaphe du régne de l'Antéchriſt, c'eſt qu'el-
" les ajoutent beaucoup de foi aux myſtéres de l'A-
" pocalypſe. Elles ne ſe font point impoſé de pé-
" nitence expiatoire de leurs déréglemens; mais leur
" zéle pour le triomphe du pur Evangile les expo-
" ſe à des mortifications, parce que d'an en an
" elles voient que leurs eſpérances ſont trompeuſes.
" Pourra-t-on dire qu'elles péchent par ignorance,
" ou ſans être perſuadées de la Vérité du Décalo-
" gue? Il faudroit être inſenſé pour s'imaginer cela.
" Il faut donc que l'on m'avoue que la connoiſſan-
" ce, la crainte & l'amour de Dieu ſont trois cho-
" ſes qui vont de compagnie dans les véritables fidéles,
" & qui ſe ſéparent dans les mondains. La premiére y
" demeure toute ſeule le plupart du temps ou bien elle
" n'y eſt accompagnée que d'une crainte ſervile &
" d'un zéle qui s'incorpore tellement avec les paſſions
" d'un cœur gâté, qu'au lieu d'en être le correc-
" teur, ce ſont elles qui le maîtriſent.

On voit aſſés que la paſſion lui a dicté ces paroles, elles ſont ici un hors d'oeuvre, d'où l'on ne peut rien conclurre. On peut avoir de la Réligion, & ſe tromper ſur quelques articles. On peut en oublier les Maximes à de certains égars & dans de certaines occaſions, & les reſpecter dans pluſieurs autres. Pour peu qu'un Chrétien, ne fut-il qu'à demi perſuadé, ait de ſens commun, il eſt certain que des Idées, pour leſquelles il conſerve quelque reſte de reſpect, il eſt certain que quelques Raions d'eſpérance, & que quelques apparences de raiſon qui le portent à craindre, lui fourniront des motifs à ſe régler, que l'Athéiſme ne lui fournira jamais, & que ces motifs auront de temps en temps quelque efficace.

Il eſt facile de tourner l'objection de Mr. Bayle & de la rendre très-forte contre lui-même. Je vai plus loin que lui. Je ſuppoſe une femme capable d'attention & d'étude, & qui s'eſt convaincue par Examen de la Vérité de la Réligion. De certaines circonſtances la lient avec d'autres femmes, dont les Idées ſur la Réligion ſont très-impaſſaites, & la Foi très peu fondée, parce qu'elles en ſont demeurées à ce qu'elles avoient appris de mémoire dans leur enfance, & qu'elles l'ont même altéré par le mélange de diverſes Maximes favorables à leurs Paſſions. Un Commerce de cette nature joint à une vivacité de tempérament jette peu à peu une Perſonne éclairée, dans la Diſſipation: On perd une heure, on en perd deux, on perd un jour preſque tout entier, on en perd pluſieurs, on les perd preſque tout. On eſt régalée, on régale à ſon tour, d'abord par politeſſe, & enſuite par ſenſualité. On prend goût pour la bonne chére, on en devient dépendante. On eſt invitée à un grand régal, qui ſera précédé & ſuivi de parties de jeu, on ne ſe poſſéde pas, on l'attend avec impatience, on y vole. La converſation y tourne-t elle tant ſoit peu du côté de la médiſance, on eſt trop ſenſible aux empreſſemens des perſonnes avec qui on ſe trouve, pour n'entrer pas dans leurs idées, & pour ne s'exprimer pas ſur le même ton; Alors on n'épargne perſonne; ceux dont on n'a aucun ſujet de ſe plaindre ſont auſſi maltraités que le ſeroient les plus grands ennemis. On déchire même impitoiablement les meilleurs amis, & ceux à qui on a le plus d'obligation. Il eſt des cameléons qui prennent la teinture de tous les objets qui les environnent, des girouettes qui tournent à tout vent. Ces Perſonnes ne ſe conduiſent-elles pas comme ſeroient des gens ſans Principe de Réligion & qui vivroient dans l'Athéiſme? J'en conviens, mais c'eſt à de certains égars, & je ne tombe pas d'accord que ce ſoit univerſellement L'abandon au jeu, le Menſonge, la Paſſion pour la bonne chére le goût de la diſſipation, ſont de grands vices, je le reconnois, ils deshonnorent le Chriſtianiſme; il faudroit être ſans conſcience pour le nier. Mais n'y a-t-il point d'autres Vices? L'éxemple entraine peu à peu dans ceux-ci, on en connoit l'efficace, & on ſait qu'elle eſt très-ſéduiſante. Mais la nature humaine n'eſt-elle expoſée qu'à ces tentations, ſont-ce les ſeuls péchés pour leſquels le cœur humain ait du panchant & les ſeuls dont il renferme les principes? Il eſt un grand nombre d'autres déſordres qui plairoient à la Nature, mais que la Réligion condamne, & dont on ſe défend juſqu'aux prémiers pas qui y conduiſent. On peut douter ſi ceux qui prétendent faire un partage avec Dieu être ſur leurs gardes, par rapport à de certains péchés, de peur de lui déplaire, perdent que ſur d'autres ils ne ſe contraignent point. & que, fauſſifaits de ce partage, ils ſe flattent que Dieu aura autant d'indulgence pour eux qu'ils en ont eux-mêmes; on peut dis-je, douter que ces gens-là ſoient actuellement en état de Grace, & il n'y a guére d'apparence; Mais ſi ce Partage n'eſt pas utile à leur ſalut, il l'eſt pourtant à la Société. Je dis plus, s'il ne les met pas dans les routes du Ciel, il les en éloigne moins; Un homme qui aiant ſecoué tout joug de Réligion, vit, ſans ſe contraindre, au gré de tous ſes Déſirs, & n'a de régle que ſes Fantaiſies & ſes Plaiſirs ou ſes Intérêts préſens, eſt beaucoup plus éloigné des Diſpoſitions où il faut ſe trouver pour ſe convertir, que ceux à qui on peut dire; *Une choſe, deux choſes, trois choſes te manquent encore.* Une Affliction, une Maladie, une Lécture à propos, des Avis d'un ami fidéle. Quelques réfléxions ſur la brièveté de la vie, dont le dernier terme s'avance, peuvent déterminer une Perſonne qui a de la Réligion à s'éxaminer de plus près & à ſe procurer ce qui lui manque, pour ne perdre pas le fruit de tout ce en quoi elle a déja travaillé. C'eſt un grand ſujet de ſcandale, je l'avoue, que les Idées de la Réligion aient ſi peu d'influence ſur la conduite des perſonnes qui ſe font convaincues de ſa vérité. Mais qu'on regarde ce déſordre ſous une autre face, & on pourra même en être éſlifié. Certainement on n'a pas lieu de ſoupçonner que ce ſoit par humeur & par ſuperſtition que les perſonnes mondaines que je viens de décrire, & qui auroient tant d'intérêt à ſecouer le joug de la Réligion qui les condamne, ne laiſſent pas d'en reconnoitre la Juſtice & la néceſſité, & de le porter en partie. Quand ces perſonnes ont d'ailleurs de l'eſprit, elles donnent lieu de conclurre que les Idées de la Réligion doivent être d'une grande évidence, & les preuves qui en établiſſent la vérité, d'une grande force puiſque, malgré leur goût ſcandaleux pour la diſſipation, elles n'ont pas laiſſé de les ſentir & de s'y rendre. Si ces perſonnes abuſant de leur eſprit & ſe livrant à toute l'impétuoſité des Paſſions, auxquelles le commerce du monde diſſolute, avoient donné dans l'Irréligion, leur éxemple ſe-

roit incomparablement plus pernicieux & plus fatal à la Société. Une Infinité de gens perſuadés par leurs ſophiſmes, par leurs tours ingenieux, par leur autorité même, auroient franchi toute barriére & ſe ſeroient abandonnés à la téméraire. On a vu dans le ſiécle paſſé, quelques femmes d'eſprit, qui, ſans ſe livrer à la débauche, ni ſe laiſſer aller à ces excés qui deſhonnorent dans le monde, ont peu contraint leurs Déſirs, parce qu'elles ne reconnoiſſoient point de Régle ſupérieure à leurs propres Idées: Combien de gens, après avoir adopté leurs Principes, les ont porté incomparablement plus loin, & ſe ſont permis de vivre en toute licence? Si Madle. de..... par éxemple avoit vécu dans la ſuperſtition, je dis plus, ſi par un mélange de vanité & de Réligion, elle avoit voulu primer dans des Maiſons Réligieuſes, & y avoit fait naître des partis, ſes Erreurs & ſes Illuſions auroient-elles eu d'auſſi mauvais effets que ceux de l'Athéiſme & de la Licence qui l'accompagne? Le ſuperſtitieux a l'intention bonne, il ſe contraint à divers égars; Eclairés-le, vous le mettés dès là dans les routes du ſalut qu'il aime & qu'il cherche. Mais l'Athée mépriſe ces routes, il en fait l'objet de ſes railleries, il ſe croit dans la lumiére, il haït tout ce qui le gêne, & il en détourne ſon attention. On ſe feroit autant d'illuſions qu'il s'en fait lui-même, ſi on ſe permettoit l'eſpérance de le ramener.

Contradictions de Mr. Bayle

XXX. Mr. BAYLE veut mettre à profit toutes les conjectures qui lui ſont venues dans l'Eſprit & dans ce deſſein, il ne ſe fait point de peine de ſe contredire, ſuivant en cela la coûtume des Pyrrhoniens. Quand il ſe propoſe d'adoucir les hommes en faveur de l'Athéiſme & de les diſpoſer à le tolérer charitablement, il raſſemble toutes ſes forces, & il met en œuvre toute ſa ſubtilité, pour perſuader qu'il eſt moins injurieux à Dieu que l'Idolatrie & la ſuperſtition. Le plaiſir de douter de tout, & de dire le pour & le contre, qui eſt ſon plaiſir dominant le porte dans d'autres occaſions à diminuer la faute des Idolatres, & à préſenter leur piété mal entendue, ſous un bon côté. En parlant du Temple de Delphes, à l'Article PHILOMELE, après avoir dit qu'il fût pillé, & que l'Hiſtorien n'oublie pas la fin tragique de ceux qui commirent ces ſacrilèges, il ajoûte: Cette obſervation de l'Hiſtorien ne doit point „ paſſer pour ſuperſtitieuſe; car encore que le Tem- „ ple de Delphes fût conſacré à un faux Dieu, c'é- „ toit néanmoins une impiété & un ſacrilége de le „ piller lorſqu'on croioit qu'Apollon étoit un vrai „ Dieu. Il n'y a que le Vrai Dieu, je l'avoue, qui „ puiſſe faire changer de Nature aux choſes profanes, „ elles ne peuvent devenir ſacrées que par ſon inſtitu- „ tion. Ainſi tous les dons qui avoient été conſa- „ crés au Temple de Delphes avoient retenu leur „ prémier état. Les tuiles d'or que le Roi Creſus „ y avoit fait conſacrer, n'étoient que de l'Or: il „ étoit autant permis d'en faire de la monnoie que „ d'en faire d'un lingot venant de la mine; cela, „ dis-je, étoit permis en pareil dégré, pourvû qu'on „ ne fût pas de la Réligion Païenne. Mais quand „ on croioit que les dons du Temple de Delphes é- „ toient un bien conſacré à Dieu, on ne pouvoit „ s'en ſaiſir, ſans commettre un ſacrilége proprement „ dit, que le vrai Dieu, ſeul Juge infaillible de la „ qualité des Actions, & l'unique diſtributeur des „ peines & des récompenſes, trouvoit digne de ſes „ châtimens; je parle des châtimens que les Juifs euſ- „ ſent mérités, s'ils euſſent pillé le Temple de Salomon.

Diction. Note C.

En ſuppoſant que Dieu prévînt l'entrepriſe ſacrilége de Brennus, pour l'amour de la Réligion en général, on prête ce me ſemble, à Dieu le Raiſonnement que voici. " Si Brennus pille & détruit impunément „ le Temple de Delphes, le ſuccés de ſon crime „ pourroit bien engager d'autres impies, à commet- „ tre le même attentât ſur le mien, & par conſé- „ quent pour mettre mon Temple en ſûreté, je „ ſuis obligé de punir toute ſorte de ſacrilége, auſſi „ bien ceux qui attaquent l'Idolattie, que ceux „ qui inſultent à la véritable Réligion.

Je ne tombe pas d'accord de ce raiſonnement de Mr. Bayle, & je concevrois plutôt, que Dieu en ruinant miraculeuſement les projets & l'armée d'un Prince qui faiſoit profeſſion de mépriſer toute idée d'Equité, & tout ſentiment de Réligion, voulut avertir les hommes qu'ils avoient à redouter une Puiſſance inviſible qui ſe déclaroit contre ceux qui ſe faiſoient une gloire d'être au-deſſus de toute Loi, & de mépriſer toute Juſtice: Ce n'eſt pas pour ſon Temple de Jeruſalem qu'il craignoit; car Dieu peut-il craindre quelque choſe, & fût-ce par crainte qu'il fit détruire par ſon Ange l'Armée de Sennacherib? Mais Dieu tcouva à propos de pourvoir à la ſûreté du Genre humain qui étoit en danger, ſi l'Iniquité, l'Inſolence & l'Impiété de Brennus, avoient été conſtamment couronnées de tous les ſuccés qu'il devoit naturellement ſe promettre de ſon Courage, & de la valeur de ſes ſoldats.

Dans les Penſées diverſes Article LXI. pag. 155, Mr. Bayle dit; „ Si Brennus à la tête des Gaulois „ eut pillé le Temple de Delphes; le zéle de tous „ les Peuples à conſulter le Démon qui y rendoit des Oracles, & à lui faire des Préſens magnifiques, eut été „ éxpiſé au péril, d'un grand relâchement. Auſſi le Dia- „ ble ne s'épargna-t-il pas pour prévenir ce rude coup.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 21. N. B.

Cela eſt tout oppoſé à ce qu'il dit ſur la punition de ceux qui violérent le Temple.

Ibidem. pag. 46.

Penſées diverſes Article LXIX. C'eſt auſſi, dit Mr. Bayle, ſur ce que les Païens attribuoient leurs malheurs à la négligence de quelque cérémonie & non pas à leurs vices, " à quoi les Démons ſe font partir, „ culièrement étudiés, & avec un ſuccès dont ils ont cu „ lieu de s'applaudir. Car il eſt clair par toute l'Hiſtoire „ profane que les Païens rapportoient la ſource des châti- „ mens que les Dieux leur envoioient, à l'oubli de quel- „ que ſuperſtition, & non pas à l'impureté de leur Vie.

D'où vient que Mr. Bayle prend plaiſir de rapporter au Démon des effets qui s'éxpliquent très-naturellement? L'obſervation éxtérieure de la Réligion coûte incomparablement moins que de combattre ſes Paſſions. On croit aiſément ce qui plaît, on s'attache à l'Extérieur, & on ſe flatte de récompenſer par cet attachement la Négligence du reſte.

Les Prêtres avoient encore un double Intérêt à ſe faire Illuſion là-deſſus, & il n'étoit pas même néceſſaire qu'ils fuſſent trompeurs pour tromper les peuples. Si l'Exiérieur de la Réligion eſt ce qui rend ſur tout favorable aux hommes la Divinité, les Prêtres ſont des Médiateurs entre Dieu & les Hommes; on ne peut ſe paſſer d'eux, & il leur en doit revenir de grands honneurs, & de grands avantages

C'eſt apparemment pour préparer ſes Lecteurs, à toute l'horreur qu'il leur veut donner pour l'Idolatrie, & les porter à faire grace à l'Athéiſme en comparaiſon, qu'il prend les devants, & les engage à ſe repréſenter les Erreurs dans le culte comme procurés par le Démon, au lieu qu'il ſe promet de leur faire regarder l'Athéiſme comme un ſimple effet de la foibleſſe humaine.

Que doit-on penſer quand on voit les contradictions de Mr. Bayle? Dira-t-on qu'il avoit conçu depuis très-long temps le deſſein de donner un Dictionnaire Hiſtorique & Critique? Et que dans ce deſſein il jettoit ſur ſon papier ce qui lui paroiſſoit propre à remplir un jour cet Ouvrage? Le nom de Philomele lui rappella l'avanture du Temple de Delphes pillé, & alors il ſe trouva d'humeur à faire la conjecture qu'on y lit. Dans le temps qu'il écrivoit ſes penſées ſur les Cométes, & que ſous prétexte de guérir les hommes de l'Eſprit de ſuperſtition, il ſe propoſoit de les adoucir en faveur de l'Athéiſme, & de diminuer l'horreur qu'on en a, il s'éxprime tout autrement ſur le ſujet de la Providence. Un homme qui aime la Vérité, éxamine ſes penſées avec plus de Circonſpection, il revient ſur ſes pas, il ſe met d'accord avec lui-même, une *ſeconde* penſée lui donne lieu de rectifier une *prémiére*.

Du vain ſage des fauſſes Réligions.

XXXI. DANS l'article de Périandre, dont nous avons déja parlé, on voit que Mr. Bayle ne perd point de vue ſon grand but, c'eſt que les fauſſes Ré-

li-

sur l'Athéisme.

ligions n'ont aucun avantage sur l'Athéisme, & pour défendre ce Paradoxe, il lâche de temps en temps des Réflexions qui vont à perfuader que la vraie Réligion même n'influe pas mieux que l'Athéïsme sur le Bonheur de la Société. On lui oppose qu'un homme qui se trompe en matiére de Réligion, ne se trompe pas en tout, & à tous égars abfolument, & qu'au moins il reconnoit en gros qu'il faut se rendre la Divinité favorable par la Vertu, & qu'il compte un grand nombre de Vices parmi les causes qui éxpolent à fa colére. A cela Mr. Bayle répond que

Ibidem Note B.

LA RELIGION NE CORRIGE POINT L'INCLINATION AU PECHE; & pour le prouver, *Voici*, dit-il, *Périandre qui fait des Vœux. ... Excepté la Violence faite à l'honneur & à la foi, il n'y en a point de plus roide aux bonnêtes femmes que de les dépouiller de leurs Ornemens. La Paſſion d'être bien miſes & bien parées a toûjours eu une grande force dans le Sexe.* Etafin qu'on ne doute point de la foiblesse des femmes pour leurs ornemens, il le prouve par un mot Grec, & un paſſage de saint Jerome. Ces citations amuſent le Lecteur & lui ôtent la penée d'éxaminer la Force d'un Argument qu'on tire de ces Faits. Voici en quoi il conſiſte. Périandre n'étoit pas Athée, mais il étoit ſi corrompu, ſi eſclave de ſes fantaiſies, & il avoit des Idées ſi fauſſes en matiére de Réligion, que pour s'acquiter d'un Vœu, il ne ſe fit pas ſcrupule de dépouiller les femmes de Corinthe d'une partie de leurs ornemens. Après cela ſe trouvera-t-il des femmes, & des Cavaliers tant ſoit peu galans qui s'arrêtent à mettre en parallèle d'égalité l'Athéïſme avec la ſuperſtition, & qui n'aillent pas juſqu'à lui donner l'avantage?

Quand il plaît à Mr. Bayle, il vous fait ſonner fort haut le nom de Prophyre, & nous parle de ſon Arbre comme de l'*Arbre de ſcience de bien & de mal*, c'eſt-à-dire qu'il fait valoir des véritles; Mais auſſi quand il lui plait, il oublie les Régles les plus eſſentielles de la Logique. *Les fauſſes Réligions ne corrigent point l'Eſprit & le Cœur.* Voila une Régle générale, Mr. Bayle en prouve la vérité par

Ibidem.

Induction. Il choiſit pour cela un des plus méchans hommes qui ait jamais été, & dans les notes *B* & *D* il en rapporte trois éxemples de crimes & de ſuperſtitions. Donc ce que la Réligion n'a pas fait ſur Périandre, dans ces trois cas, ni ſur quelques autres que Périandre, dans les cas que Mr. Bayle a eu ſoin de ramaſſer, & qu'il diſtribue par-ci par-là, aucune ne le fera, & il ne s'en trouvera aucune qui puiſſe contribuer à corriger ou l'Eſprit ou le Cœur, en quoi que ce ſoit & en qui que ce ſoit. Y eut-il jamais d'Induction plus défectueuſe, ni de Concluſion plus hardiment tirée du particulier au général? Qui ſait ſi Périandre lui-même, & des gens ſemblables à Périandre n'ont pas été de temps en temps retenus par des idées de Réligion, & ſi ſans cela les Crimes n'euſſent pas été en plus grand nombre? Et ce que des Idées de Réligion n'ont pu ſur lui, & ſur des ſemblables ne l'ont-elles pu ſur qui que ce ſoit? Voïés l'Art. XX.

On ſe trouvoit embarraſſé à Rome pour acquiter le vœu de Camille. Les Dames s'aſſemblérent de leur propre mouvement & y mirent ordre, & portérent au tréſor ce qu'elles avoient d'or & de bijoux. On en fit une coupe pour la porter à Delphes.

Tit. Liv. liv. V. Chap. 2..

Cujus (auri) cum copia non eſſet, matronæ contibus ad eam rem conſultandam habitis, aurum & ornamenta ſua in ærarium detulerunt.

Mr. Bayle leur attribue donc une foibleſſe qui n'eſt pas à beaucoup près auſſi infurmontable qu'il trouve à propos de l'inſinuer.

Article Stilpon Note F. Parallèle de Stilpon avec les Dévots.

XXXII. Mr. BAYLE donne ce Philoſophe pour un Athée, ou pour un homme qui n'avoit guére de Réligion. Ces ſortes d'accuſations ſont de peu de poids: Il ſuffit de n'être pas ſuperſtitieux pour paſſer pour un Impie, & ceux qui l'ont été effectivement, ont affecté de groſſir leur ſecte par autant de Noms célébres qu'ils ont pû: Mais accordons à Mr. Bayle ce qu'il veut. Il inſpira Demetrius Poliorcetes l'humanité & la noble envie de faire du bien aux hommes. " Je crois, dit-là-deſſus Mr. Bayle, " qu'il y a de bons dévots qui en ſeroient bien au- " tant; mais je croi auſſi qu'il y en a qui ſe con- " duiroient par la maxime, *charité bien ordonnée commence par ſoi-même.* Si un Prince après le pillage d'une ville, leur promettoit la reſtitution de tous leurs effets, ils profiteroient aſſûrément de cette occaſion, pour lui " inſpirer la Clémence, & pour lui recommander l'Intérêt des peuples; mais ils ne s'en uſeroient pas: ils lui " enverroient une liſte éxacte de toutes leurs pertes; ils " feroient en ſorte d'en être dédommagés avec quelque " uſure. Mais voici un Philoſophe qui n'étoit rien " moins que dévot, qui ne ſe fert de ſa faveur auprès d'un " Prince Victorieux, que pour le porter à faire ceſſer les " déſordres de la guerre; & à répandre ſes bienfaits ſur " les peuples; il n'envoie point la liſte qu'on lui demande du dommage qu'il a ſouffert. Sa maiſon a été pillée, on lui offre un ample dédommagement; mais il répond qu'il n'a rien perdu, & que ſon bien ne conſiſtoit pas en des choſes que les ſoldats puſſent prendre.

Qu'eſt-ce que Mr. Bayle prétend faire conclure de ſon parallèle de Stilpon avec les Dévots? Un Dévot peut penſer à ſes Intérêts autant qu'à ceux des autres: Il ſe peut même qu'il y penſera plus. Un homme ſans Réligion peut par Vanité négliger ſes Intérêts, & ſolliciter pour ceux d'autrui. Donc l'Irréligion vaut autant que la Dévotion. Mais ſi le Dévot oublie quelquefois une partie de ſes engagemens, l'homme ſans Réligion, prend-t-il conſtamment pour principe une noble ambition? Stilpon a la vanité de ſe faire regarder comme un homme qui renferme, dans ſes connoiſſances, des Tréſors qui le mettent au-deſſus de tous les beſoins. Il eſt donc au-deſſus du belliqueux *Demetrius*, qui ne ſe peut paſſer de Victoires, & il a l'adreſſe de faire remarquer que les actes d'humanité ſont plus beaux, que les Victoires qui s'achettent par le ſang, & de peur qu'on ne s'imagine qu'il mépriſe les avantages éxtérieurs par l'effet d'une humeur ſauvage, ou parce qu'il ne les connoit pas, il ſollicite Demetrius, de les laiſſer à ceux qui ne peuvent s'en paſſer, parce qu'ils n'en ont pas de meilleurs. Mais ſi la Réligion, au lieu de la Vanité, avoit inſpiré ces ſentimens à Stilpon, & avoit réglé ſes démarches, il ſe feroit fait un plaiſir de rentrer en poſſeſſion de ſon bien, ne fut-ce que pour en ſoulager les autres. En même temps qu'il recommande à Demetrius l'humanité; il ne l'auroit pas dépouillé lui-même, au point de dire qu'il n'avoit rien perdu, lui qui venoit de perdre ſa femme & ſes enfans: Il n'auroit pas regardé comme une bagatelle, & compté pour rien l'infamie de ſa fille. Mr. Bayle ne peut s'empêcher d'avouer qu'il voudroit bien que ſon Athéïſme ne fût pas attiré ces reproches.

Réligion oppoſée par Mr. Bayle au bonheur de la Société Art. Louis VII.

XXXIII. Mr. BAYLE, qui trouve du pour & du contre ſur les matiéres les plus évidentes, & qui prouve manifeſtement, ſi on veut l'en croire, que la Raiſon ne ſait à quoi s'en tenir, & qu'incapable de s'aſſûrer, par elle-même, d'aucune Vérité, il faut y renoncer pour ſe borner à la Foi, le prend néanmoins, ſur un ton déciſif, dès qu'il s'agit de recommander quelque Maxime directement contraire à la Foi; C'eſt alors que la Raiſon doit être écoutée, & qu'il cite l'autorité des hommes pour l'oppoſer à l'autorité de Dieu. Il prend occaſion de Louïs VII. qui tantôt avoit des ſcrupules, & tantôt n'en avoit pas, pour décider qu'un Prince ne ſera pas fleurir ſes Etats, & courra ſouvent grand riſque de s'affoiblir, & de les perdre, s'il préfére conſtamment, l'Honnête à l'Utile, s'il ſe roidit à ne préférer pas les Maximes de la Politique à celles de la Morale Chrétienne, s'il aime mieux enfin obéïr conſtamment à ces ſaintes Loix que d'imiter les mauvais Exemples que lui donnent ſes Voiſins. Belle idée de la Réligion! Un Roi & ſes Sujets aiment Dieu de tout leur coeur, reſpectent ſes Loix, & font conſiſter leur Félicité à les prendre pour Régle de leur conduite. Mais dès qu'ils ſeront environnés de gens qui feront profeſſion d'être fourbes, il faudra auſſi qu'ils deviennent fourbes à leur tour, à moins de quoi ils ſe verront la proie de leurs Ennemis. Voila les illuſtres effets du Pyrrhoniſme ſur l'Eſprit de l'homme. Mr. Bayle qui trouve les Principes les plus é-

videns, environnés de Difficultés qui lui font revoquer en doute ce qu'il y a de plus fûr, ou qui l'obligent à imposer silence à la Raison, voir clair dans les suppositions les plus obscures. Si au lieu de consulter tant de vieux bouquins pour y trouver, parci par-là, de quoi embarrasser la Philolophie & la Religion, au lieu de charger ſes Mémoires de tant d'obſcénités, au lieu de s'amuſer à tant de Vétilles & tant de ſuperfluités, comme à corriger quelques Dates & à redreſſer quelques Noms, que perſonne ne lit ſans les oublier bientôt, il avoit attentivement médité Grotius ou Puffendorf, il y auroit trouvé de quoi rectifier ſes idées. Les Maximes politiques de Mr. Bayle, qui mettent les Intérêts de la Société en oppoſition avec le Chriſtianiſme, ſeroient bonnes ſi par un *vrai Chrétien*, il falloit entendre un *Benêt* & un *Enthouſiaſte* dont rien ne pût ébranler l'indolence. Un Prince frugal, éloigné du luxe, ennemi de la débauche, attentif à faire régner l'abondance chés ſes ſujets, faiſant obſerver les Loix, les obſervant lui-même, aiant fnin de la diſcipline militaire, régnant ſur le coeur de ſes peuples, & méritant d'y régner, ferme dans ſa parole & n'y manquant jamais, voiant les choſes par lui même, choiſiſſant des Miniſtres éclairés, fidéles, desintéreſſés, ne ſera-t-il pas en état de repouſſer la Violence, manquera-t-il d'Alliés, & dira-t-on que c'eſt grand dommage qu'il ne change une bonne partie de ſa Piété, contre une bonne dose d'Injuſtice & de fourberie?

Quel Prince eſt plus propre à rendre ſes Sujets heureux, & poſſéde tout ce qui peut le plus contribuer à leur félicité? Et lequel eſt plus un Prince qui s'imagine que ſa Volonté eſt la Loi ſuprême, que ſes Sujets ne ſont nés que pour lui, & pour lui ſervir à éxécuter tout ce en quoi il trouvera à propos de ſe plaire? Eſt-ce un Prince qui, pour augmenter ſes Etats, d'une Place ou deux, compte pour rien la Vie de pluſieurs milliers d'hommes, qui ſe met peu en peine de les faire vivre dans la fatigue & dans la pauvreté, pourvû que rien ne manque à ſon Luxe & à ſes Plaiſirs? Un peuple ne ſera-t-il pas au contraire infiniment plus heureux, ſi le Souverain qui le gouverne, eſt très-perſuadé que la Providence l'a donné à ce peuple pour veiller à ſon bien, & pour ſe rendre attentif à tout ce qu'il importe de faire pour le rendre heureux? Sans charger ſes Sujets d'impôts, il ne laiſſe pas de ſe faire un revenu ſuffiſant, & d'amaſſer des treſors pour le beſoin, lorſqu'il régle ſa dépenſe, & qu'il ne diſſipe rien en ſuperfluités. Avant que de donner des Loix, il y penſe attentivement, il conſulte ſes Etats, il ſe fait inſtruire des Déſirs & des Beſoins de ſes peuples. Après avoir donné de ſages & d'utiles Loix, il les fait obſerver avec éxactitude; & lui-même en donne l'éxemple. Il choiſit pour ſes Miniſtres & ſes Officiers des hommes de bien qui entrent dans ſes Intérêts, & il a l'oeil ſur leur conduite; Il parcourt les Provinces; Il écoute les Repréſentations des Communautés & des Particuliers. Les Emplois ſe donnent au Mérite, rien ne s'achette; celui qui marchande eſt regardé comme un *Lâche*, & celui qui vend comme un *Monſtre*; l'un & l'autre eſt deshonoré: La mémoire de ceux qui ont bien ſervi eſt en bénédiction; leurs Deſcendans en éprouvent les fruits, pourvû qu'ils s'en rendent dignes. Les Magiſtrats & les Officiers ſubalternes, à l'imitation du Prince, ſavent qu'ils ne ſont deſtinés qu'à la félicité des Peuples: Ils ſont occupés des Intérêts de ceux qui vivent dans leur dépendance, plus encore que de leurs propres intérêts; La Probité eſt conſidérée dans toutes les conditions, & ce qu'on trouve de plus avantageux, dans l'Elévation du Rang, ce ſont les Occaſions qu'elle fournit de faire plus de bien. Les peuples charmés de vivre ſous une domination ſi aimable ne craignent point de mettre au monde des malheureux en ſe mariant: La licence ſeroit une flétriſſure ſous cette domination. On n'y craint pas les ſuites de la Pauvreté, c'eſt-à-dire les Beſoins & la Honte qui les accompagnent, parce que le Luxe banni laiſſe à chacun des revenus ſuffiſans: Un Païs ſe peuple; l'Induſtrie qui ne manque jamais de ſe perfectionner à meſure qu'un Païs ſe peuple, y amène l'abondance. Le Prince & ſes Officiers penſent à tout ce qui peut y contribuer, pour le mettre en oeuvre, & à tout ce qui peut la diminuer, & qui peut appauvrir, pour l'éloigner. Là où chacun s'occupe, & où chacun n'éprouve que de la Protection de la part de ſes Supérieurs, là où l'on ne cherche à être au-deſſus des autres que pour leur faire plus de bien, la Diſcorde n'a pas lieu de naître, il ne ſe forme pas des Brigues & des Partis: Le Prince, & les Officiers qui ſuivent ſon Eſprit & ſa Direction, ſont connoitre qu'il n'y a rien qui leur déplaiſe tant: C'eſt aux Tyrans qui comprennent bien qu'on ne ſauroit les aimer, à entretenir la diviſion parmi leurs Sujets, afin que les partis veillent réciproquement les uns ſur les autres & conſpirent par là à écarter ſous l'oppreſſion.

Afin qu'une telle Police ſoit obſervée, & qu'on s'y attache, non ſeulement par les Réfléxions qu'il eſt naturel de faire ſur les Avantages qu'on en tire, & ſur les Intérêts qu'on y a, mais encore par le Panchant du coeur, par l'effet de l'habitude, & comme par une eſpéce d'Inſtinct, le Prince à ſoin que ſes Sujets ſoient ſolidement inſtruits & diſtinctement éclairés de la connoiſſance de ces grandes Vérités qui portent les Eſpérances des hommes au-delà de cette Vie, & qui leur font ſentir la néceſſité abſolue de vivre en gens de bien, plus encore pour la Vie à venir que pour la préſente. Les Péres convaincus de ces vérités, prennent ſoin de l'Education de leurs Enfans: Les jeunes gens apprennent à bien vivre, en même temps qu'ils apprennent à parler, & ils ſe forment ſur les Diſcours & ſur l'Exemple de leurs Péres à donner leur affection à ce qui leur paroit qu'on a le plus à coeur: Ils apperçoivent de bonne heure, & ils continuent de s'appercevoir pendant toute leur Vie que ce qu'on eſtime, & qu'on honnore le plus, dans les prémiers Rangs, c'eſt la Probité de ceux qui les occupent.

A meſure que le nombre des Sujets augmente, & avec le Nombre l'Induſtrie, ſi leur modération empêche en même temps que rien ne ſe diſſipe mal à propos les revenus du Prince ne croiſſent-ils pas? N'a-t-il pas de plus dans l'abondance de ſes Sujets, heureux & pleins d'amour pour lui, des reſſources pour le beſoin, preſque inépuiſables: Craint-il de mettre des armes dans les mains de tous ſes Sujets, de la fidelité deſquels il ne ſauroit douter? Il peut aiſément les faire diſcipliner, & avoir en eux autant de ſoldats que d'hommes faits. Des Peuples accoutumés au Travail, des Peuples qui ne ſont point amolis par les Plaiſirs & la Débauche, des Peuples qui éprouvent toutes les douceurs d'un Gouvernement Equitable, & qui n'éprouvent point les Inquiétudes que la licence, le luxe, & les autres vices entraînent; des peuples qui ſavent à quel point leur ſort eſt heureux, en comparaiſon de celui de leurs Voiſins, avec quel courage ne s'animeront-ils pas pour s'empêcher de paſſer dans la miſére, & de ſe voir tout à coup les deſordres de l'Injuſtice & de la Tyrannie? Une Lione s'éxpoſera-t-elle avec plus de fureur pour la conſervation de ſes petits qu'on veut lui enlever, que des hommes, placés dans ces circonſtances, ne s'éxpoſeront, chacun pour une famille qui lui eſt plus chére que ſa Vie, & dont l'éducation lui tient d'autant plus à coeur, qu'il ſait que ſes ſuites s'étendront à l'Eternité? La perſuaſion où étoient autrefois les Peuples Septentrionaux que le fer qui perçoit leur Corps, & qui en faiſoit repandre tout le ſang, ne portoit point ſes atteintes ſur leur ame immortelle, les rendoit intrépides dans tous les dangers. Ils n'en connoiſſoient point, & ils comptoient pour rien la Mort, pourvû qu'ils mouruſſent avec honneur. La perſuaſion des Chrétiens bien inſtruits & bien éclairés, ne ſera-t-elle pas encore d'une toute autre efficace? Chacun d'eux dira, je n'ai qu'à choiſir, entre m'éxpoſer à mourir, & à paſſer vers mon Dieu, en rempliſſant le plus grand de mes Devoirs, ou à me

rendre

rendre indigne de ſa grace, par la plus noire des trahiſons, par la plus infame des lachetés, en chériſſant trop un fang, qui, quoi que je faſſe, tombera bientôt dans la pouſſiére, au lieu de me réſoudre à l'expoſer, afin de ſervir un Prince à qui je dois tant, une Patrie à qui j'ai de ſi grandes obligations, une Egliſe, dont je tire toute ma Gloire, une famille que je dois regarder, & que je dois aimer, comme un ſacré dépôt dont je répondrai au Pére des hommes? Aimerai-je mieux vivre pour être le témoin de toutes les horreurs que je prépare à ma Patrie par ma lacheté, & me voir expoſé à ſuccomber deſormais chaque jour à de nouvelles tentations?

Si le Souverain d'un Etat, dont je n'ai touché qu'une partie des avantages, pour maintenir ſes ſujets dans les occupations qui conviennent à la paix, trouve à propos de défendre ſes frontiéres par des troupes étrangéres, il aura de quoi les païer: Il n'y a point de Pére tant ſoit peu raiſonnable, qui n'aime mieux envoier ſes Enfans au ſervice d'un Prince qui n'entreprendra pas des guerres cruelles, & ſous qui ils ne ſe formeront pas aux Vices, à l'Impoliteſſe, à la Brutalité, que de les deſtiner à un ſervice ſujet à ces Inconvénients. On ſait que ce n'eſt pas ſeulement le Courage brutal du ſoldat qui contribue aux Victoires, & il n'y a perſonne qui ignore que tout étant égal, l'avantage ſe trouve incomparablement plus grand, là où la Diſcipline eſt éxactément obſervée que là où régne la Licence.

Mais un Souverain qui vit dans les Principes que je viens de poſer, ne s'agrandira pas; Pourquoi non? Si des Voiſins inquiets & injuſtes s'avifent d'entreprendre ſur lui, il uſera de ſon Droit, il ne ſe contentera pas ſeulement de les repouſſer; mais pour leur ôter, & à eux & aux autres, l'envie de l'attaquer, il leur enlévera une partie de leurs places, & il les mettra dans l'impuiſſance de lui nuire en les affoibliſſant. Ses nouveaux ſujets lui deviendront bientôt fidéles pour l'expérience qu'ils feront d'une nouvelle domination, à la douceur de laquelle ils ſe trouveront d'autant plus ſenſibles, qu'ils en connoiſſoient par leur expérience, une toute oppoſée. Les autres Souverains aimeront mieux voir agrandir un Prince juſte, & qui ne cherche que la Paix, qu'un Prince inquiet, & qui ne fait point d'attention à la juſtice.

Mais s'il ne ſe préſente pas de telles Occaſions, il demeurera renfermé dans l'héritage de ſes Péres. Le grand mal! Un Uſurpateur ſe procure-t-il de grands contentemens? Poſons le ſans conſcience, il craindra pourtant que ſes nouvelles Conquêtes ne lui échappent. Il craindra les Ligues qu'un Intérêt commun forme contre un Uſurpateur, & que la Compaſſion pour des Princes injuſtement traités multiplie & affermiſſe. Il aura de nouveaux Etats, mais ces nouveaux Etats ruinés par la guerre lui fourniront peu: Il n'oſera pas ſe fier à ſes nouveaux Sujets, il ſaudra qu'il tire des anciens de nouvelles ſommes pour fournir à la conſervation de ſes nouvelles Conquêtes; Ces anciens Sujets ſeront obligés de quitter leurs Familles, leurs Maiſons, leurs Biens, leurs Travaux, pour paſſer leur Vie ſous les armes, ſur des frontiéres un peu plus reculées; Un Prince *s'aggrandira* par des voies injuſtes, mais ſes *beſoins & ſes dangers* augmenteront en même-temps auſſi bien que ceux de ſes Sujets.

Dira-t-on enfin qu'avec des Fourbes il faut être trompeur? Qu'on liſe attentivement un Cours de Droit naturel, on trouvera des Principes qui lévent toutes ces Difficultés. Par exemple un Prince eſt armé pour une Guerre très-juſte, il fait courir le bruit qu'il va alléger une certaine Place: Une partie de ſes troupes s'avance de ce côté-là, & tout d'un coup elles ſe replient, & en vont inveſtir une autre, ou elles tombent ſur une Armée qui ne s'attend pas à une Bataille. Ceux qui ſe ſont laiſſés ſurprendre, ceux qui ſe ſont laiſſés battre, lui diront-ils, *Oh! vous n'avés pas agi en homme de bien, vous nous avés trompés. On diſoit que vous vouliés faire toute autre choſe.* Quelle pauvreté? Un ennemi injuſte m'a mis en droit de rompre aſſés avec lui les Liens de la Société, & de l'humanité pour lui ôter la Vie, & il conſervera le droit d'éxiger que je ne diſe rien, & que je ne faſſe rien pour lui cacher mes démarches, & les moiens par leſquels je pourvoirai à ma juſte ſureté.

Un Prince envoie ſes Miniſtres dans un Congrès; il leur recommande de ne s'ouvrir pas imprudemment; il leur dit que s'ils s'apperçoivent que ce Congrès ne tend qu'à l'amuſer, s'ils s'apperçoivent que ſes Ennemis inſtent de mauvaiſe foi, ils doivent ceſſer à leur tour de les regarder comme des gens qui cherchent à devenir ſes amis. Ils doivent ſe ſouvenir qu'on n'eſt pas obligé de croire les gens tout différens de ce qu'ils ſont, & de ce qu'on voit bien qu'ils ſont. Le droit d'uſer avec un Ennemi, comme avec un ennemi, revient donc dans ces cas-là, & il eſt très permis de faire tomber dans les filets, ceux qui en veulent tendre aux autres, & de les battre par leurs armes.

On voit aſſés dans quelle vuë Mr. Bayle gliſſe ſes Réfléxions ſur le Gouvernement, & les propoſe avec cet embrouillement dont il connoit ſi bien l'art, & qu'il met toûjours en oeuvre, quand il peut ſervir à ſes deſſeins; Il prend ſoin de préparer ſes Lecteurs à ne regarder pas, comme un Paradoxe, ce qu'il avancera dans la ſuite, que l'Athéiſme ne ſappe pas les fondemens de la Société, & qu'un Etat qui ſeroit compoſé d'Athées pourroit ſubſiſter pour le moins tout comme un autre. Pour préparer un chemin à cette Concluſion, il inſinue déjà, que la Réligion à ſes deſavantages, & qu'il y a des cas, où elle s'oppoſe à la Prudence d'un bon Gouvernement, & empêche l'agrandiſſement & le luſtre des Etats.

Article Bruteus Note E.

„ On blâme Brutus, dit Mr. Bayle, d'avoir employé les derniéres paroles de ſa Vie à injurier la Vertu: „ il n'avoit pas tout le tort que l'on s'imagine. Tant „ s'en faut, dit-il, qu'on doive le condemner à tous égards, qu'au contraire nous devons dire que jamais „ peut-être aucun Païen n'a rien dit de plus raiſonnable, „ ni de plus juſte. Mais afin de voir cela, il faut ſe mettre „ à la place de ce Romain. Il avoit conſidéré la Vertu, la Juſtice, le Droit comme des choſes très-réelles, c'eſt-à-dire comme des Etres dont la force étoit „ ſupérieure à celle de l'injuſtice, & qui mettoient enfin leurs fidéles ſectateurs, au deſſus des accidens & „ des outrages de la fortune, & il éprouvoit tout le contraire. Il voioit pour la ſeconde fois le parti de la Juſtice, la cauſe de la patrie, aux piés du parti rebelle: „ il voioit un Marc Antoine, le plus ſcélérat de tous les „ hommes, qui les mains toutes dégoutantes du ſang des „ plus illuſtres Citoiens de Rome, venoit de terraſſer „ ceux qui maintenoient la liberté de leur Patrie. Il ſe „ voioit donc malheureuſement abuſé, par l'idée qu'il „ s'étoit faite de la vertu, il n'avoit gagné à ſon ſervice „ que l'alternative de ſe tuer, ou de devenir le jouët d'un „ Uſurpateur, pendant que Marc Antoine, avoit gagné au ſervice de l'injuſtice la pleine puiſſance de ſatisfaire toutes ſes paſſions. Voila ce qui faiſoit dire à „ Brutus que la Vertu n'avoit aucune réalité, & que ſi „ l'on ne vouloit pas être pris pour dupe, il faloit la regarder comme un vain nom, & non pas comme une „ choſe. Mais n'avoit il pas tort de dire cela? „ Diſtinguons. Dans la théſe générale, & abſolument parlant, il avançoit une grande abſurdité, une fauſſeté impie. Selon ſon hypothéſe & vu le Syſteme qu'il „ s'étoit fait, ſes plaintes étoient bien fondées. On „ peut même dire que les Païens, dans l'obſcurité où ils „ vivoient, raiſonnoient peu conſéquemment ſur les réalités de la Vertu. C'eſt aux Chrétiens à raiſonner de „ la ſorte, & ſi l'on ne joignoit pas à l'éxercice de la „ Vertu ces biens à venir que l'Ecriture promet aux „ fidelles, on pourroit mettre la Vertu & l'innocence au „ nombre de ces choſes ſur leſquelles Salomon a prononcé ſon arrêt définitif, *Vanité des Vanités, tout eſt Vanité.* S'appuier ſur ſon innocence, ce ſeroit *s'appuier ſur le roſeau caſſé, qui perce la main de celui qui s'en veut ſervir.* Dieu ſur la Terre, eſtant que diſpenſateur des „ événemens, & diſtributeur des bons ſuccès & des „ malheurs, n'a pas moins ſoûmis aux Loix générales „ la Vertu & l'innocence que la ſanté & les richeſſes. „ Un des plus conſidérables Etats de l'Europe per-

N B.

N B.

» doit & gagnoit ; pendant qu'il ne faiſoit la guerre » qu'injuſtement ; il gagnoit même beaucoup plus qu'il » ne perdoit. Depuis qu'il n'a que des guerres juſtes à » ſoutenir, il ne fait que perdre. D'où vient cela ? Il » étoit alors puiſſant, il ne l'eſt plus. Concluons : Qui- » conque s'engagera dans le ſyſtême de Brutus, & regar- » dera la Vertu comme la ſource des bons ſuccés tempo- » rels, courra riſque de ſe plaindre un jour comme lui » d'avoir pris pour une choſe ce qui n'eſt qu'un nom.

» Mais gardons nous bien des obſervations ſouguenues » de ces eſprits extrêmes, qui prétendent qu'avoir tort » dans une cauſe, eſt un bon moien de la gagner. Diſons » au contraire, que toutes choſes étant égales d'ailleurs, » c'eſt un très-bon adminicule pour remporter la victoi- NB. » re, que d'avoir de ſon côté la raiſon & la juſtice. Les » deſordres du Genre humain quelques grands qu'ils » ſoient, ne ſont pas encore parvenus à un tel comble, » qu'on puiſſe dire que le droit éloigne ou retarde la vic- » toire. Il n'y a pas long-temps que je me trouvai dans » une converſation, où l'on parloit de deux Princes qui » avoient été nommés à une très-haute dignité. Il n'y » eut point de partage de conjectures : on s'accorda à » prédire qu'aucun d'eux ne devoit nulles les prétentions de ſon » concurrent. On ſe fondoit ſur pluſieurs raiſons qu'on » articula : L'intérêt de toute l'Europe à favoriſer l'un » des deux Antagoniſtes, la ſituation des Païs d'où cha- » cun d'eux devoit attendre du ſecours, la trop grande » puiſſance du promoteur de celui dont on prédiſoit le » mauvais ſuccès, cent autres choſes furent alléguées. » Vous croiés avoir tout dit, s'écria bruſquement un » François qui n'avoit point encore parlé ; mais c'eſt un » abus : Je vai vous fournir une raiſon qui eſt des plus » fortes. Un tel a le droit de ſon côté : ſon Election » eſt réguliére ; il faut qu'il ſuccombe. L'élection de » l'autre a tous les défauts poſſibles ; elle eſt contrai- » re aux formalités les plus eſſentielles, & aux Loix les » plus fondamentales de la nation : cela ſeul ſeroit capa- » ble de lui aſſûrer la ſupériorité & le triomphe. On ſe » moqua de cet argument, & il y eut des perſonnes qui » voulurent bien ſe donner la peine de l'examiner de ſens » froid, & qui dirent que l'injuſtice par elle-même eſt » plus propre à préjudicier à une cauſe, qu'à la faire » réuſſir, & que ce n'eſt que par accident qu'en pluſieurs » rencontres la juſtice eſt un obſtacle aux bons ſuccés. » Il arrive ſouvent que ceux qui agiſſent pour la bonne » cauſe ſont moins actifs que leur adverſaire. Ils ſe flat- » tent comme faiſoit Brutus, que le Ciel ſe déclarera pour » eux : ils s'imaginent que le bon droit n'a pas beſoin » d'autant d'appuis que l'injuſtice : là-deſſus, ils relâchent » leur vigilance, & quelquefois même ils ſont ſi bonnê- » tes gens, qu'ils ne voudroient pas employer de mauvais » moiens pour ſoûtenir le bon parti. Mais ceux qui s'en- » gagent à faire valoir de mauvaiſes cauſes, ne ſont point » ſcrupule d'ajoûter iniquité à iniquité ; & dans la défi- » ance qu'ils ont, ils recourent avec une extrême activi- » té à tous les éxpédiens imaginables ; ils n'oublient » rien de ce qui peut ou avancer leurs affaires ou retar- » der les progrès de l'ennemi. On peut même ſuppoſer » dans l'hypothéſe des bons & des mauvais Anges, que » par les mêmes principes, ceux-ci ſont bien plus actifs. » Quoiqu'il en ſoit, il n'y a nulle conſéquence à tirer » de la juſtice, ou de l'injuſtice d'une cauſe, à ſon bon » ſuccès ; & hormis les cas où Dieu agit par miracle, ce » qui n'arrive que rarement, le ſort d'une affaire eſt at- » taché aux circonſtances, & au concours des moiens » que l'on emploïe. C'eſt par là qu'il arrive quelquefois » que l'injuſtice ſuccombe, & que l'on peut s'écrier, » *tandem bona cauſa triumphat.*

Dans cet article Mr. Bayle s'abandonne à ſon humeur, & il écrit ſes Réfléxions à meſure qu'elles lui viennent dans l'eſprit, ſans ſe donner la peine de réfléchir, s'il n'en avance point de contraire à ſon hypothéſe favorite.

Dans le Syſtême de Brutus, & en général dans l'hypothéſe *que les fruits de la Vertu ſe renferment dans cette Vie, on eſt fondé à s'écrier ſur elle, comme fait tout le reſte*, VANITES DES VANITES, *on peut les appliquer* LE CUI BONO ? A QUOI SERT-ELLE ?

Suivant cela dans le Syſtême des Athées, tout ce que la Vertu a de *Beau*, tout ce qu'elle a d'attraits, ne l'éléve que peu au deſſus de ce qui flatte les ſens, & fouvent même la laiſſe au deſſous ; Il faut porter ſes vues au-delà de cette Vie, pour comprendre que la Vertu eſt eſtimable & utile en tout ſens, & qu'elle eſt digne d'un Reſpect & d'un attachement à toute épreuve.

Mr. Bayle apprend encore à diſtinguer Dieu juſte Juge qui *rendra à chaque particulier ſelon ſes œuvres*, d'avec Dieu préſidant par ſa Providence ſur le ſort des Etats. Le gros de ceux qui les compoſent méritent ſouvent d'être abandonnés à des Maîtres injuſtes, pour éprouvet tous leur domination les duretés qu'ils méritent par leurs propres injuſtices.

Pour preuve que la Probité peut être un obſtacle *Ibidem* au Luître, à la proſpérité & à l'agrandiſſement des Etats, alléguer quelques ſuccès que des hommes Injuſtes auront, c'eſt oublier *l'état de la Queſtion & conclurre du Particulier au Général*. Il ne faut pas décider ſur ce qui fait le Bonheur d'un Peuple, par l'état où il ſe trouve pendant quelques Mois, ni même pendant un petit nombre d'Années. Il faut ſe rendre attentif à l'influence durable des Maximes par leſquelles il eſt gouverné. Beaucoup moins faut-il juger du bonheur des Peuples par l'éclat où vivent ceux qui le gouvernent, & par la ſatiſfaction qu'ils ont de venir à bout de leurs Deſſeins. La félicité des Souverains à ſouvent beaucoup d'apparence, mais peu de ſolidité, & toute légére qu'elle ſoit, elle ne laiſſe pas de coûter beaucoup aux Sujets.

Souvent encore un Chef ſe rendra conſidérable par de certaines vertus ; mais il en aura négligé d'autres, & quelque probité à laquelle le tempérament aura eu beaucoup de part, ne le garantira pas des fuites de ſa négligences, " Il arrive très-ſouvent, dit Mr. Bayle, que *Ibidem* » ceux qui agiſſent pour la bonne cauſe ſont moins actifs » que leurs adverſaires, ils ſe flattent comme faiſoit Bru- » tus, que le Ciel ſe déclarera pour eux ; ils s'imagi- » nent que le Droit n'a pas beſoin d'autant d'appuis que » l'Injuſtice. Là-deſſus ils relâchent leur vigilance.

Si donc ils ne réuſſiſſent pas comme ils pourroient, on voit que c'eſt leur faute : Leur Négligence n'eſt point l'effet naturel de leur Probité, c'eſt l'effet d'une Indolence de tempérament où l'habitude, ou, dans le cas que poſe Mr. Bayle, de ſuperſtition.

Quand il ajoûte, *Quelquefois même ils ſont ſi bonnêtes gens, qu'ils ne voudroient pas employer de mauvais moiens pour ſoûtenir le Bon Parti.* Le Fait qu'il poſe peut être vrai, mais la Conſéquence qu'il en tire n'eſt point juſte. Vous diriés qu'il y a des cas, où l'on auroit prévenu un grand nombre d'inconvéniens par une injuſtice, de laquelle on s'eſt fait un ſcrupule. Cela n'eſt pas ſûr. Un homme qui par indolence, a laiſſé échapper des occaſions favorables, qui ne s'en eſt pas prévalu comme il devoit, qui ne s'eſt pas rendu attentif à tout ce à quoi il étoit obligé de penſer, prétend en vain de reparer le mauvais effet de toutes ſes fautes par quelque injuſtice qui lui vient dans l'Eſprit, ou par quelque éxpédient injuſte que d'autres lui fourniſſent : car 1. il n'eſt point ſûr qu'une telle entrepriſe réuſſira, & quand elle eſt injuſte & qu'elle échoue, elle nuit doublement. 2. Quand même elle réuſſiroit, elle peut plus nuire dans la ſuite, qu'elle n'eſt utile dans le préſent ; elle fait perdre la confiance, & fait tomber tout le crédit qu'un homme s'étoit atiré par ſa probité. Mr. Bayle reconnoit que " toutes » choſes étant égales d'ailleurs, c'eſt un très-bon ad- » minicule pour remporter la Victoire, que d'avoir de » ſon côté la Raiſon & la Juſtice. Les déſordres de » Genre humain, quelques grands qu'ils ſoient, ne » ſont pas encore parvenus à un tel comble, qu'on puiſ- » ſe dire que le droit éloigne ou retarde la Victoire.

Mais on ſe moquera toûjours d'un homme qui allégue d'un air de confiance ſon bon droit, & le fait ſonner fort haut quand il eſpére d'entirer quelque avantage, & ſi l'on fait d'ailleurs qu'il ne ſe fait aucun ſcrupule de fouler aux piés la Juſtice, dès qu'il lui ſemble que ſon intérêt le demande ; Deſorte que celui qui veut profiter de cet *adminicule*, comme parle Mr. Bayle, doit le reſpecter conſtamment.

Remar-

Remarqués ce terme extraordinaire. Mr. Bayle a ſi peur d'en trop dire, & il le fait un devoir ou un plaiſir de réduire à ſi peu de choſe le ſecours de la Probité, qu'il emprunte du Latin un terme très-diminutif, pour exprimer ce qu'on en peut tirer. *Gardons nous bien*, dit-il, *d'aller en faveur de l'Injuſtice, aux extrémités ou ſe portent les Perſécuteurs fougueux.* On s'attend qu'il va dire beaucoup, & tout ſe réduit à poſer que la *Vertu peut être un adminicule*, c'eſt-à-dire une aide fort legére: Auſſi, comme s'il ſe repentoit d'en avoir ſeulement trop dit, il ajoute ſur la fin de ſon Article, pour faire connoitre la grande efficace de l'Injuſtice. „ Mais ceux qui s'en-„ gagent à faire valoir de mauvaiſes Cauſes, „ ne ſont point ſcrupule d'ajouter Iniquité à „ Iniquité, & dans la défiance qu'ils ont, ils „ recourent, avec une extraordinaire activité, „ à tous les expediens imaginables, ils n'ou-„ blient rien de tout ce qui peut, ou avancer „ leurs affaires, ou retarder les progrès de l'en-„ nemi. "

„ *On peut même ſuppoſer dans l'Hypothèſe des* „ *bons & des mauvais Anges, que par les mêmes* „ *principes ceux-ci ſont bien les plus actifs.* "

On n'a que faire de ſoûmettre le ſort des Hommes actifs à des génies fantaſques, dont une Imagination hardie s'aviſe de peupler l'Air. Les Hommes ſont les cauſes immédiates des déſordres qu'on voit ſur la Terre par leur peu de reſpect pour la Raiſon, qu'ils n'ont pas honte de faire ſervir aux Paſſions auxquelles ils ſe dévouent. Ils ſont par là dans les mains de la Providence comme des Inſtrumens qui ſe puniſſent reciproquement les uns les autres de ce qu'ils ont mérité. Quelquefois le moins injuſte ſuccombe ſous celui qui l'eſt davantage, & Dieu en laiſſant aller les Cauſes Phyſiques, ſuivant leur Cours, invite le moins corrompu à ſe corriger de ſes Vices, par l'horreur avec laquelle il eſt naturel qu'il les regarde dans la perſonne de ſes Ennemis.

On peut aiſément ſe tromper en s'imaginant qu'une Injuſtice, à laquelle on n'a pas voulu ſe réſoudre, auroit produit un grand effet. Les Partiſans de la liberté affichoient aux piés de la Statue de Brutus, *Pourquoi* dors-tu? Si l'aſſaſſinat de Céſar n'étoit pas arrivé, on auroit dit. *La République ſe ſeroit remiſe ſur ſon ancien pié, ſi Brutus ne s'étoit pas effraié de l'idée d'un Aſſaſſinat, & il auroit prévenu la naiſſance de tous ces Tyrans & ces Monſtres qui ont deshonoré & qui ont enfin perdu l'Empire Romain.* C'eſt ainſi encore qu'il ſemble que la République Romaine pouvoit ſe rétablir, ſi *Pompée* avoit ſuivi le Conſeil de Menas. Mais l'ingratitude de Brutus envers Céſar quelle ſuite a-t-elle eu? Elle a fait ruiſſeller le ſang de ſes Concitoiens, & elle à toûjours plus affermi la Tyranie?

D'un autre côté l'Injuſtice de ceux des Romains qui vinrent à bout de ſubjuguer leur Patrie, & de la mettre dans les fers, à-t-elle rendu plus heureux ou plus malheureux le Peuple Romain? C'eſt ce qu'on auroit de la peine à décider. Mais les a-t-elle rendu plus heureux eux mêmes? Dans quels troubles & dans quelles craintes Auguſte n'a-t-il pas paſſé la plus grande partie de ſes jours? Et dès qu'il vit ſa ſûreté affermie, à qui prévoioit-il qu'il laiſſeroit la Souveraine Puiſſance? Parcourons la vie de la plûpart des Empereurs. Qui eſt-ce qui voudroit être un Neron, un Domitien? Qui eſt-ce même qui voudroit être un Antonin pour ſe voir Mari d'une *Fauſtine* & Pere d'un *Commode*?

L'éxclamation de Brutus, qui vaincu, traita la vertu de chimére & de fantaiſie, étoit une preuve qu'il ne la connoiſſoit pas, & qu'il ne l'avoit pas purement aimée. Le mot de VERTU chez lui, comme chez une grande partie des Républicains Grecs & Romains, ſe reduiſoit à ſignifier un attachement inébranlable au Gouvernement Républicain, & un zéle ardent pour tout ce qui pouvoit contribuer à affermir la Liberté, & en faire goûter les fruits à ſes Concitoiens. Les Romains s'en étoient rendus ſi indignes par leurs Brigues, par leur Luxe, par leur Debauches, par leur Avidité inſatiable, qu'ils méritoient de perdre un avantage, qui les rendoit ſi fiers. Le Peuple Romain, Brutal, Séditieux, Cruel, Efelave de ſes Paſſions s'étoit rendu indigne de la Liberté que Brutus s'efforçoit de lui procurer; & quand il auroit réuſſi, n'auroit-il rien eu à déméler avec Caſſius? Poſé que leur Union eut duré, ſe ſeroit-il paſſé, beaucoup d'années avant que les Brigues euſſent recommencé, avant que des Proconſuls euſſent pillé les Provinces, & ſe fuſſent mis en état de ne rendre aucun compte de leurs Vexations? On a donc tort de s'étonner qu'un deſſein qui, en gros, & en faiſant abſtraction d'un grand nombre de Circonſtances, paroiſſoit le plus juſte, n'ait pas eu le plus de ſuccès? Le plus grand nombre de ceux qui le ſouhaitoient, en auroient abuſé, & par là ils ne méritoient point d'obtenir ce qu'ils déſiroient.

„ Dès qu'on aſſûre, dit Mr. Bayle, qu'il n'y „ a rien de Certain, & que tout eſt incompré-„ henſible, on déclare qu'il n'eſt pas certain „ qu'il y ait des Vices & des Vertus. Or un tel „ Dogme paroit très-propre à inſpirer de l'in-„ différence pour le Bien honnête, & pour tous „ les Devoirs de la Vie. *Article Arceſilas. Note K.*

Que ce dogme ſoit ou ne ſoit pas propre à inſpirer de l'indifférence pour la Vertu; il paroit, de l'aveu de Mr. Bayle que ſi la Multitude vient à donner dans ce Dogme, ou ſéduite par les Sophiſmes, ou éblouïe par la Reputation de quelque habile Pyrrhonien, elle s'autoriſera à fuivre, ſans ſe contraindre, & ſans ſe faire des reproches, ſes Panchans, de quelque nature qu'ils ſoient.

XXXIV. POUR prouver que la Religion n'eſt pas néceſſaire à la conſervation des Sociétés, & n'influe point, comme on ſe l'imagine, à ce qui en fait le Bonheur, Mr. Bayle neceſſe d'alléguer qu'il n'eſt rien de plus ordinaire que des *Chrétiens Orthodoxes qui vivent mal, & que des Libertins d'eſprit qui vivent bien.* *Libertins en paralléle avec les Orthodoxes. Ibidem note K.*

On peut faire à cela un grand nombre de Réponſes. *Premiérement*, parmi ceux qui regardent la Réligion comme une Chimére, & qui par là ſont incapables de ſe gêner, en quoi que ce ſoit, par la crainte de déplaire à Dieu; il en eſt un grand nombre qui s'abandonnent à la ſenſualité, & à tout ce qui peut les mettre en état de la ſatisfaire plus ſûrement. 2. Il en eſt qui lâchent la bride à toutes leurs Paſſions; & ceux-ci ſont, ſans contredit, le plus grand nombre. 3. Il en eſt peu qui ſe tournent tout entiers du côté de l'Etude & de la Spéculation, & qui y donnent tout leur tems. 4. Il en eſt très-peu encore qui ſe bornent à prendre le parti d'une Vie molle, oiſive, retirée, éloignée de tout embarras. C'eſt donc une grande éxagération que de dire, que rien n'eſt plus ordinaire que de voir des Libertins d'Eſprit qui vivent bien.

D'un autre côté Mr. Bayle décide, ce me ſemble, un peu trop vite, & donne trop d'étendue à ſes éxpreſſions, quand il dit, que rien n'eſt plus ordinaire que de voir des Chrétiens très-Orthodoxes qui vivent mal. Voici ce qui trompe là-deſſus le commun des hommes qui ſe plait à outrer, & qui aime trop les propoſitions univerſelles. On ſuppoſe, & on a raiſon de le ſuppoſer, que la Conduite doit aller de pair avec les Lumiéres. Plus un homme

a de Reputation, plus on se persuade qu'il la mérite, & qu'il est solidement savant: Par là on se croit en droit d'exiger de lui une Vertu, qui soit autant au-dessus de la vertu des autres hommes, que les Lumiéres sont au-dessus de leur savoir. En conséquence de cela tout ce qu'il fait de bien frappe peu, parce qu'on s'y attendoit; pendant qu'au contraire la moindre faute où il tombe surprend & se fait vivement remarquer, parce qu'on ne s'y attendoit pas.

2. Un seul écart de la Loi se fait appercevoir parce que c'est un acte positif; Mais tel qui aura fait cet écart, se sera mille fois rendu attentif à son devoir, & se sera refusé bien des choses, par le respect qu'il sent pour la Vertu, & pour Dieu qui la recommande. Ses soins, effets d'un Respect très-vif, & d'une atention très-appliquée, ne paroissent pas, par là même qu'ils absorbissent à s'opposer à la naissance de certains mouvemens & de certaines actions extérieures. Ainsi on compte beaucoup chaque *écart*, & on ne tient aucun compte de mille *Observations*.

3. Le gros des hommes qui aime à vivre conformément à ses Inclinations, & à qui il est pénible de consulter la Raison, & de se régler par ses ordres, est ravi de trouver, dans la conduite de ceux qui le gouvernent, & qui se destinent à l'instruire & à le corriger, des prétéxtes pour prendre au rabais tout ce qu'ils disent, & pour s'autoriser dans l'Indulgence que chacun d'eux a pour ses propres fantaisies. Le Vulgaire donc prévenu par ces dispositions, suisit avidément tout ce qu'il remarque de fautes dans la conduite de ses guides; On se fait un plaisir de les exagérer, de supposer que ce qu'on remarque dans l'un, lui est commun avec tous les autres, & que pour une faute qui vient à la connoissance du public, il en est un grand nombre qui lui échapent. On croit tout cela, parce qu'il est très-agréable de le croire.

4. On ne dit pas que la connoissance qu'un homme a de son devoir, & la Certitude avec laquelle il est persuadé de son importance, le rende impeccable. On ne prétend pas même que la régularité de la conduite suive l'étendue des Lumiéres, dans une si exacte proportion, que celui qui a deux degrés de *Connoissance*, ait aussi précisément deux degrés de *Probité*, que quatre degrés de Lumiére emportent nécessairement quatre degrés de Vertu. Il est visible que la probité peut croitre avec la Science, sans croitre précisément dans cette exacte proportion.

5. On ne nie point qu'il n'y ait beaucoup de gens qui deshonorent leurs Conoissances par leurs Vices, mais on prétend deux choses & on se croit en droit de les soûtenir. La Prémiére c'est que ceux qu'un heureux tempérament dispose à vivre comme la bienséance l'ordonne, s'affermissent dans leurs heureuses dispositions par la Connoissance des Loix & par celle du Législateur Suprême, qui est attentif à leur observation, & qu'ils tirent de ces Idées, quand ils prennent le soin de s'en pénétrer, une force qui les met en état de soûtenir plus sûrement toutes les tentations qui ébranlent si souvent les plus affermis, & qui, par l'éblouissement où elles jettent, font si propres à faire oublier ce qu'on doit faire.

La seconde Verité qu'on soûtient, c'est que les Lumiéres de la Réligion engagent un homme qui par son propre panchant, le porte à plusieurs Vertus, de s'attacher de même aux autres, auxquelles son humeur ne le sollicite pas, & à celles même auxquelles son humeur repugne. Les vertus de ce dernier genre donnent du prix à celles du prémier, qui sans cela pourroient n'être regardées que comme des mouvemens naturels; Mais il est à croire qu'il ne les auroit pas moins respectées, quand même son humeur n'y auroit pas été tournée puisqu'il s'attache avec tant de courage à celles dont l'observation lui a d'abord tant coûté d'efforts, & lui en coûte encore de temps en temps.

On prétend, en troisieme lieu, que la Connoissance de la Réligion, la Persuasion de sa Vérité, & l'attention à l'importance de ses Maximes, engagent plusieurs personnes à réfléchir sur eux-mêmes, à étudier leur Tempérament, & leurs Inclinations, à resister à quelques-uns de leurs Panchans, & à s'animer à ce à quoi leurs Inclinations ne les portoient pas.

Enfin s'il est des gens qui, malgré les Conoissances dont ils sont éclairés, malgré la persuasion de diverses Verités importantes, dont ils ne doutent pas, vivent pourtant très-mal, & ont une Conduite qui fait un affreux contraste avec leurs Lumiéres, il est très-croiable que ce qui ne les change pas à beaucoup prés autant qu'il conviendroit, ne laisse pas de les retenir à quelques égars, & de temps en temps; Ils vivent mal, mais ils vivroient encore plus mal, s'ils n'avoient aucun frein.

6. Mr. Bayle pour faire mieux sentir le peu d'efficace de nos MOEURS, allégue l'exemple des Chrétiens ORTHODOXES; on voit en cela un trait du Caractére de son esprit; il aime & il s'égaie à tourner en ridicule ceux là même qu'il auroit dû le plus ménager: Il sentoit bien le besoin qu'il avoit de l'appui des Orthodoxes, voilà pourquoi il se déclare hautement pour leur Système; Il se déclare contre la Raison, & il affecte de la mépriser souverainement, par là même qu'elle est contraire à leur Système; Il compte affés fur leur Simplicité, ou si vous voulés, fur leur Bonté, fur la vivacité de leur zéle, & fur leur Indulgence extrême pour ceux qui les servent, pour se promettre qu'ils lui pardonneront tout le reste de ses écarts. Il se permet donc de dire que l'Orthodoxie n'influe point fur les bonnes Mœurs; peut-on lui faire une plus cruelle insulte? Si elle n'influe point fur les Mœurs, quel est son rapport *avec la Doctrine de Verité qui est selon Piété*, & avec cette Lumiére dont Dieu a éclairé les hommes, afin de les faire vivre *dans la Justice, dans la Tempérance, & dans la Piété*. Si Mr. Bayle avoit été pousse fur cet article, la fécondité de son génie ne lui auroit pas permis de demeurer court; il n'auroit pas manqué de citer Mr. Jurieu qui reconnoissoit la nécessité où sont les Prédicateurs d'*exhorter à la Pélagienne*, pour solliciter les hommes & les engager à se sanctifier! Il n'auroit pas manqué de dire que si, d'un côté, quand on prie, il faut prier comme si on ne pouvoit rien, d'un autre aussi, & pour plus grande sûreté, il faut s'animer au travail, comme si l'on pouvoit tout; il n'auroit pas manqué d'ajoûter que quand il s'agit de se convertir & de faire ce que l'on doit, il faut détourner les yeux de dessus le Mystére d'une Prédestination où l'on ne voit goûte, pour les arrêter uniquement fur les Loix de Dieu très-claires & très-uniformes.

7. Il n'arrive donc que trop souvent, je l'avoue, aux hommes zélés pour de certaines Théories, & de certains Dogmes spéculatifs, fur tout quand ces Dogmes ont donné lieu à des Disputes un peu vives, & que ces Disputes ont eu pour suites quelques durs traitemens; Il n'arrive, dis-je, que trop souvent dans ces Cas-là, de voir un Théologien qui, ébloui par l'éclat de son zéle, & par l'assiduité des travaux, que son amour pour la Vérité lui fait soûtenir fans aucun découragement, tournant toutes ses vuës, & toute son attention, d'un certain côté, oublie plu-

plusieurs Devoirs essentiels, & se permet des complaisances pour plusieurs de ses panchans, sur les défauts desquels il ferme les yeux; Une infinité de gens le regardent comme l'Appui de la Vérité, & le Soûtien de la Religion; on le respecte, on le flatte, on le comble d'Eloges, on ne l'aborde qu'avec un air d'admiration, & de cette maniére il vient à se croire affectivement, ce qu'il paroit aux yeux des autres, ou ce que les autres, par flatterie, ou par erreur, assûrent qu'il est réellement.

8. Mais donnons nous la liberté de choisir un Orthodoxe qui, non seulement s'oublie à de certains égars, mais qui se laisse aller à des hauteurs les plus insupportables & aux duretés les plus violentes; Supposons le avare & fier, & disons encore qu'il se permet d'autres desordres. Quand avec cela, nous supposerions (ce qui est assés difficile à comprendre) que la Réligion n'est pas chés lui un simple Prétéxte dont il se sert pour aller à ses Fins ambitieuses, mais qu'il est effectivement persuadé de la Verité de toutes les Théories, pour lesquelles il marque tant de zéle. Aprés avoir supposé cela, ajoûterons-nous des Paradoxes, quand nous dirons que son zéle même le détermine à observer diverses bienséances, & que pour faire honeur à son Système, il s'applique à réparer les Vices qu'il se permet, par son attachement à d'autres Vertus qu'il pratique avec régularité? Ne dirons-nous que des Paradoxes, quand nous prétendrons que s'il s'aveugle à de certains égars, il ne s'aveugle pas universellement, & qu'enfin son humeur fiére, avare, envieuse, feroit allée à divers autres éxcés si des sentimens de Réligion ne l'avoient point retenu.

9. Il est aisé d'expliquer comment il arive aux hommes de vivre convaincus de certaines Vérités, sans en faire la Régle de leurs Mœurs; On sait quelle est la force des habitudes, & celle est la force d'une prémiére éducation sur tout le reste de la vie. Or on se contente d'éxiger d'un enfant qu'il ne mente pas, qu'il ne jure pas, & qu'il ne se quérelle pas avec ses Camarades. Voila à peu-prés toute la Morale qu'on lui enseigne; s'il lui arrive de violer quelqu'un de ces Préceptes, au lieu de lui faire sentir son tort, en remontant aux Principes qui rendent si nécessaire l'observation de nos Devoirs, on lui inflige quelque leger Châtiment, & souvent il obtient très-aisément le pardon de ses fautes, & il s'apperçoit qu'on n'a pour lui que de l'Indulgence, dés qu'il est ponctuel à apprendres les leçons qu'on lui prescrit & qu'il les recite bien. *Un Enfant bien instruit dans la Piété*, c'est dans le stile ordinaire un *Enfant qui fait son Catechisme par cœur*, & quand outre cela, il en sait expliquer les paroles d'une certaine façon, on trouve qu'il mérite tous les Eloges, & tous les *Prix de Piété*. Pour ce qui est de rendre un Cœur pénétré des Vérités qu'on lui enseigne, c'est à quoi on ne pense guére &, au moins pour l'ordinaire, c'est à quoi on travaille peu. Dès qu'on est sorti de l'Enfance, & qu'on est passé du College dans les Auditoires Supérieurs, on s'apperçoit que d'un Professeur en Morale, à un Professeur en Théologie Théorétique, il y a une grande différence, soit par rapport à l'Estime, soit par rapport au Rang, soit par rapport aux suites de l'estime & du rang. Dans la plûpart des Académies, on a pour les *Mœurs*, une grande Indulgence, on est presque *Indolent* à cet égard; Mais en même temps on est très-*Chatouilleux*, très-Rigide, par rapport aux *Opinions*; à cet égard on ne pardonne rien.

Un Disciple veut-il s'attirer l'estime de ses Maitres, & se voir l'objet de leurs Eloges? Qu'il mette bien dans sa Mémoire, leur système, qu'il acquiesce à toutes leurs preuves comme à tout autant de Démonstrations, qu'il se contente de leurs Réponses, & qu'il les croie au-dessus de toute réplique, & propres à imposer silence aux plus opiniâtres; qu'il ne se hazarde jamais de proposer une Difficulté à résoudre, que bien résolu de se rendre d'abord à la Solution qu'on lui en donnera; Quand on étudie de cette maniére, on donne tout son temps & toute son application à se remplir de Certaines Théories, on s'attache sur tout aux plus Subtiles, & à celles qui donent plus de lieu aux Disputes; Ce sont rarement celles qui influent le plus sur les Mœurs, & quand elles y influeroient, l'ardeur avec laquelle on les étudie & on s'empresse à se rendre savant, ne laisse pas le loisir de réfléchir assés sur ces Vérités, dont on ne devroit l'instruire, que pour soûmettre son cœur à leur Influence, & en faire les Régles de ses Mœurs. On passe sa Jeunesse entiére dans l'habitude de s'empresser pour des Spéculations, sans s'aviser de combattre le panchant qu'on peut avoir au Plaisir, & sans se défier des Illusions de la Vanité, ni de celles où jette le désir d'acquérir du Bien, ce Mélange dure le reste de la Vie; les Spéculations occupent l'Esprit, les Passions régnent dans le Cœur.

Mais ce qui arrive à une partie des Savans, n'arrive pas à tous. Les plus négligens même ne le font pas à tous égars, & la conduite édifiante de ceux qui vivent conformément à leurs Lumiéres, par l'habitude qu'il se font faite d'en profiter, à mesure qu'ils s'éclairoient, engage une partie des hommes à bien vivre par *l'influence naturelle* de Exemple, & en retient d'autres par la *honte*; ainsi la Réligion a une grande influence sur le Bonheur de la Société.

10. En vain Mr. Bayle cite quelques éxemples de Pyrrhoniens dont on a loué la conduite. Il n'est pas possible qu'un homme s'abandonne à toutes sortes de vices, & on sait que les uns sont opposés aux autres. De la même maniére donc qu'on fait un grand bruit sur la faute d'un homme qui fait profession de piété, & qu'on ferme les yeux aux vertus sous lesquelles sa faute devroit paroitre étoufée, on fait par un échange très-déraisonnable, & par une inégalité très-injuste de balance & de poids, on fait sonner fort haut quelque vertu d'un Pyrrhonien, & on lui passe mille vices, parce que ce qu'on remarque en lui de vertu frape d'autant plus qu'on s'y attendoit moins.

11. Les conséquences que Mr. Bayle tire de la conduite de quelques Libertins d'Esprit; & de quelques Pyrrhoniens, ne sauroient avoir de force, jusqu'à ce que les faits qui leur servent de fondement soient clairement établis. Or le Pyrrhonisme historique, je parle même du Pyrrhonisme modéré, ruine cette espérance. Il faudroit avoir plus de monumens, il faudroit savoir tout ce qu'on a dit d'eux, il faudroit comparer les Témoignages opposés avec les Caractéres des témoins & la nature de leurs Preuves: Si l'on n'avoit sur le compte d'*Arcesilas* que cette Antithése de *Cleanthe*, qu'il prononça, peut-être plus pour se faire Honeur à lui même que pour rendre Justice à Arcesilas, *S'il renverse les Devoirs par ses* PAROLES *il les établit par ses* ACTIONS;

il se trouveroit des gens qui concluroient de là qu'Arcesilas vivoit parfaitement bien; Cependant d'autres se sont exprimés bien différemment, & Mr. Bayle lui même dit, " les bonnes qualités que j'ai rapportées dans le Corps de cet Article & dans la remarque précédente, se trouvérent réünies en sa personne avec l'impudicité la plus criminelle: tant il est vrai que les Vices & les Vertus savent l'art de s'allier. Il entroit à la vuë de tout le monde chez Theodora & chez Phileta, deux femmes publiques. Le pis fut qu'il s'adonna au péché contre nature.

Article Arcesilas. Note L.

12. Il est impossible de conserver toutes les Passions avec celle de l'Etude, quand elle est un peu véhémente, & elle l'est toûjours quand on a formé le dessein de se rendre *Chef* de Secte, ou *Soûtien* de quelque Parti. *Arcesilas* ne pouvoit pas donner ton temps à lire, à chercher des Argumens & des tours propres à embarrasser le reste des Philosophes, & s'intriguer en même temps pour le faire quelque parti dans la République; Les occupations qu'on doit nécessairement se donner, quand on veut acquérir beaucoup de bien ne s'accordoient pas avec celles dont Arcesilas avoit fait choix, & en renonçant à la fantaisie de devenir Puissant & Riche, il perdit de vuë les Ruses, les Intrigues & les autres manœuvres qui décrient les avares & les ambitieux. Mais le temps qu'il donnoit à l'étude, & son application à méditer n'abattoient pas assés son Tempérament pour émousser en lui son panchant à la Volupté: Les lectures obligeantes ne lui fournissoient pas un délassement suffisant; il suivoit tous ses Panchans sans se contraindre. Supposons qu'*Arcesilas*, au lieu de s'être affermi dans le Pyrrhonisme, se fût convaincu de la nécessité de bien vivre, par les mêmes Principes que SOCRATE, & cut respecté la Divinité, autant que faisoit ce sage Philosophe; Ses Lumiéres ne l'auroient-elles pas conduit à combattre ses désirs déréglés, auxquels il se livroit sans honte. Socrate a expressément déclaré que ce qu'il y avoit en lui de Vertus, étoit l'effet de son attention, & des efforts par lesquels il avoit combattu ses Panchans naturels.

13. Mr. Bayle prétend que la Connoissance de la beauté de la Vertu, & l'Idée de la vaine Gloire peuvent porter les hommes à bien vivre; il prétend que ces idées ont suffi pour déterminer plusieurs personnes à l'Observation de ce qui est moralement Bon. Peut-on refuser la même force à l'idée de Dieu qui recommande la Vertu, & qui lui donne, par son approbation, un tout autre Lustre, à l'idée de Dieu, qui assûre à cette Vertu des Recompenses infinies, & qui est réduit à faire sentir la juste Vengeance à ceux qui la mépriseront.

Enfin la surprise avec laquelle on apprend qu'un Pyrrhonien a pratiqué quelque vertu, ne vient-elle pas de ce que le sens commun dicte, qu'il s'y est déterminé, tout privé qu'il fût d'un secours qui ordinairement est des plus nécessaires & des plus efficaces?

Mr. Bayle se prévient en faveur de le faire.

XXXV. DEs que Mr. Bayle trouve quelque part un mot à l'avantage du Pyrrhonisme, ou de l'Athéisme, il ne manque pas de le faire remarquer & d'en faire honeur à son Parti. *Cléanthe* avoit dit poliment, que si les discours d'*Arcesilas* alloient à favoriser le Vice, il donnoit aussi dans sa Conduite des preuves qu'il estimoit la Vertu. Voila qui est très-remarquable, si l'on en croit Mr. Bayle, & que l'on peut rarement dire des Clrétiens les plus Orthodoxes; Cependant Arcesilas *alloit à la vuë de tout le monde, dans les lieux de débauche, il portoit l'Incontinence à la plus honteuse abomination.* Qu'y faire? *Les Vertus & les Vices savent l'art de s'allier*, dit M. Bayle son Apologiste. *Pierre Aretin*, fameux par ses écrits sales & Satyriques, a passé constamment pour un Athée. Mr. Bayle nous le renvoie, il ne veut rien de lui, un homme si décrié ne peut que deshonorer le Parti où on le mettra. Il faut bien se garder de le ranger avec les Athées. *Si on avoit raison de penser qu'il n'aimoit point Dieu, on n'en avoit pas de dire qu'il n'avoit pas de Réligion: ses ouvrages de Piété manifestent bien le contraire.* Voila comment Mr. Bayle prouve qu'il avoit de la Réligion. Cependant quelle Preuve plus forte qu'il ne composoit ses ouvrages de Piété que par hypocrisie, que celle qu'allegue Mr. Bayle lui même, savoir que sa Vie a toujours été également licentieuse, & qu'il composoit tour à tour, des écrits de Piété & des écrits de Débauche? Il le donne encore pour un Ecrivain qui ne se contentoit pas de s'attirer des presens par la crainte qu'on avoit de ses satyres, mais qui s'en attiroit encore par les flatteries les plus rampantes, & qui se servoit enfin *du langage de Canaan & des expressions les plus tendres de l'Ecriture* pour se procurer des libéralités.

Article Aretin. Ibidem. Article Arcesilas. Note L.

Je ne crois pas, ajoute Mr. Bayle, *que l'on trouve dans ses Ecrits aucun dogme d'Athéisme; mais comme* " plusieurs de ces Libelles attaquent " violemment les desordres du Clergé, & décrivent d'un stile prophane & de débauche une " infinité d'impuretés attribuées à la Vie du " Couvent, il ne faut pas s'étonner qu'on l'ait " fait passer pour Athée. " Mr. Bayle a pris, en un sens, tout le contrepié d'Aretin; car il a également affecté de répandre dans tous ses Ouvrages des raisonnemens favorables à l'Athéisme, & de faire sa Cour aux plus rigides Orthodoxes.

Ibidem.

XXXVI. Mr. BAYLE reconnoit généralement parlant que la Corruption des Américains étoit si excessive & si brutale, qu'on n'en peut avoir assés d'horreur. Il en rapporte un grand nombre d'Exemples des plus frappans. " Leon (Pierre Cieça de) dit-il, Auteur d'une Histoire du Perou, sortit d'Espagne sa Patrie à l'âge de 13. ans, pour aller en Amérique, où il fejourna 17. années. Il y remarqua tant de choses singulières, qu'il se résolut de les mettre par écrit. J'en rapporterai quelques-unes, quand ce ne seroit que pour faire voir l'Injustice de ceux qui prétendent que les Chrétiens ont appris aux Peuples de l'Amérique à être méchans. Cela ne peut être vrai qu'avec bien des restrictions. Il se peut faire qu'il y ait eu dans ce nouveau monde quelques endroits dont les habitans grossiers & simples suivoient bonnement & frugalement les Loix naturelles, & qu'ils se soient accoutumés par leur commerce avec les Chrétiens, à la fourberie & à la débauche; mais généralement parlant la corruption des Américains étoit si brutale & si excessive, qu'on n'en peut avoir assés d'horreur. Il dit que les grands Seigneurs dans la Vallée de *Nore*, tachoient de prendre chez leurs ennemis, autant de femmes qu'ils pouvoient, & qu'ils couchoient avec elles, & qu'ils nourrissoient délicatement les Enfans qu'ils en avoient; mais que les aiant nourris jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, & que les voiant bien engraissés, ils les tuoient & les mangeoient. C'étoit pour eux une viande délicieuse. Parlons du traitement que les habitans de ce Païs-là faisoient à leurs prisonniers de guerre; Ils les réduisoient à la Condition d'Esclaves, & les marioient, & mangeoient

Manque de Réflexion de pair avec le blasme. Article Leon.

Note A.

„ geoient tous les enfans qui venoient de ces
„ mariages, & puis ils mangeoient les eſclaves
„ mêmes quand ils les voioient hors d'état de
„ procréer des enfans. La prémiére fois que
„ les Eſpagnols entrérent dans cette Vallée, un
„ Seigneur nommé Nabonuco les vint trouver
„ amiablement, accompagné de quelques fem-
„ mes: la nuit étant venue, deux d'entr'elles
„ ſe couchérent tout de leur long ſur un ta-
„ pis, une autre ſe mit de travers pour ſer-
„ vir d'oreiller à Nabonuco, pendant que
„ les deux autres lui ſerviroient de matelas. Il
„ ſe mit ſur ces deux là, & prit par la main
„ une quatriéme qui étoit très-belle, & quand
„ on lui demanda ce qu'il en prétendoit faire,
„ il repondit qu'il avoit deſſein de la manger & de ſe repaitre encor d'un enfant qu'elle avoit eu.

„ Voila ce qu'il faut bien faire ſentir à ceux
„ qui nous viennent tant parler des bonnes mœurs
„ des Américains, & qui prétendent que nous
„ avons appris à ces Nations-là à être méchantes,
„ depuis que nous leur avons apporté la Lumié-
„re Evangelique. Les Eſpagnols les plus débauchés n'avoient jamais vû en leur Païs, ce
„ qu'ils virent dans le nouveau Monde, je veux
„ dire que les femmes couruſſent après eux,
„ avec des tranſports enragés d'amour, & mu-
„ nies de certains ſecrets deſtinés à augmenter le
„ plaiſir.

„ Notés que cette dépravation effroiable qui
„ avoit éteint les Loix de l'humanité & de la
„ pudeur, & qui avoit plongé ces peuples dans
„ la cruauté & dans la férocité de l'Anthropo-
„ phagie, & dans l'impudicité la plus mon-
„ ſtrueuſe, n'avoit point éteint ou ſuffoqué les
„ idées de la Réligion. Ils croioient l'immortalité de l'ame: cela paroit par toutes leurs
„ cérémonies funébres; ils adoroient le Soleil,
„ ils croioient un Createur de toutes choſes, ils
„ offroient des ſacrifices à leurs Idoles, & n'y
„ épargnoient pas même le ſang humain.
„ L'Auteur remarque cent & cent fois qu'ils
„ ſervent le Diable: mais c'eſt ſur le pié d'un
„ être qui a un très-grand pouvoir, & qui
„ nonobſtant ſa méchanceté a quelque choſe de
„ la nature Divine. "

Il ne faut donc pas s'étonner ſi la Providence a livré les Américains à des traitemens dont ils s'étoient rendus très-dignes, & il y a toute apparence que des hommes ſi corrompus n'auroient donné aucune attention aux Prédicateurs de l'Evangile, & qu'ils en auroient trouvé les Loix inſupportables. Mais après avoir été humiliés par une partie des Européens, il ſe trouveront plus en état de ſentir les ſecours de ceux qui en uſeront avec plus d'humanité, & qui leur repréſenteront la Réligion Chrétienne ſous d'autres Idées

Loin d'être ſurpris que des Peuples qui vivent ſans Réligion, ou qui n'ont ſur la Réligion que les Idées les plus fauſſes, & les plus imparfaites, s'abandonnent aux Mœurs les plus corrompues, il ſeroit au contraire très-ſurprenant qu'ils ne le fiſſent pas. Rien n'eſt plus naturel. Ces Américains corrompus croioient, dit M. Bayle, l'Immortalité de l'Ame, un Createur, & des Etres Supérieurs. Si outre cela, ils avoient été perſuadés qu'après cette Vie, on ſera recompenſé ou puni, ſuivant qu'on aura obéï à la Raiſon, ou aux Paſſions, & que c'eſt moins par des Sacrifices, que par la Probité, & la Sageſſe, qu'on ſe rend favorables les Etres Supérieurs, il eſt plus que vraiſemblable, que ces Idées auroient influé ſur leurs Mœurs, auroient donné beaucoup de ſageſſe à quelques-uns & auroient modéré les Déſordres des autres.

Si la Réligion des Américains n'influoit point ſur leurs Mœurs, il eſt viſible qu'elle n'avoit pas été inventée par les Politiques pour contenir les Peuples dans l'obéïſſance, & les aſſujettir à une conduite réguliére.

XXXVI. Penſées Div. XCV. „ Les Rois, dit M. Bayle, qui ont acquis le plus de reputation & une puiſſance formidable, ſont ſouvent ceux que la Juſtice Divine conſerve le plus chérement, lorſqu'elle a deſſein de nous punir. Vous le croirés mieux, ſi je vous dis que c'eſt-là penſée d'un Illuſtre Conquérant; car un temoignage comme le ſien vaut cent mille pour cette ſorte de choſes. Conſiderés donc bien ce qui ſuit; c'eſt un Officier François fort habile homme, qui „ le débite. "

J'ai autrefois ouï prouver un Paradoxe au Roi de Suede qui revenoit aſſés à ce que je dis. Quelqu'un louoit ſes grands progrès en Allemagne, & ſoûtenoit en ſa préſence, que ſa valeur, ſes grands deſſeins, & ſes hauts faits d'armes étoient les ouvrages les plus accomplis de la Providence, qui furent jamais; que ſans lui la Maiſon d'Autriche s'acheminoit à la Monarchie Univerſelle, & à la deſtruction de la Réligion des Proteſtans; qu'il paroiſſoit bien par les miracles de ſa vie, que Dieu l'avoit fait naitre pour le ſalut des Hommes, & que cette grandeur déméſurée de ſon courage étoit un préſent de la toute-puiſſance, & un effet viſible de ſa bonté infinie. Dites plûtôt, repartit le Roi, que c'eſt une marque de ſa colére. Si la Guerre que je fais, eſt un remède, il eſt plus inſupportable que vos maux. Dieu ne s'éloigne jamais de la médiocrité pour paſſer aux choſes extrêmes, ſans châtier quelqu'un. C'eſt un coup de ſon Amour envers les peuples, quand il ne donne aux Rois que des ames ordinaires. Celui qui n'a point d'élevation exceſſive ne connoit que des deſſeins de ſa portée. La gloire & l'ambition le laiſſent en repos. S'il s'applique à ſes affaires, ſes Etats en deviennent plus heureux; & s'il ſe décharge de ſes ſoins ſur quelqu'un de ſes Sujets, à qui il fait part de ſon autorité, le pis qu'il en peut arriver, c'eſt qu'il fait ſa fortune aux dépens de ſon Peuple, qu'il impoſe quelques ſubſides, pour en tirer de l'argent, & pour avancer les amis, & qu'il fait gronder ſes égaux qui ont peine à ſouffrir ſon pouvoir. Mais ces maux ſont bien legers, & ne peuvent être en aucune conſidération, ſi on les compare à ceux que produiſent les humeurs d'un grand Roi. Cette paſſion extréme qu'il a pour la gloire, lui faiſant perdre tout repos, l'oblige néceſſairement à l'ôter à ſes Sujets; Il ne peut ſouffrir d'égaux dans le Monde. Il tient pour ennemis ceux qui ne veulent point être ſes Vaſſaux C'eſt un torrent qui déſole les lieux par où il paſſe; & portant ſes armes auſſi loin que ſes eſpérances, il remplit le Monde de terreur, de miſére & de confuſion. *M. de Fortune des rois. Tom. III. pag. 63.*

Il avoit beſoin de ces vérités pour combatre les préjugés où l'on étoit ſur les Cométes; mais il les oublie, dès qu'il ſe met en tête de faire croire que le Chriſtianiſme s'oppoſe à la proſpérité des Etats. Ces paroles pourtant peuvent ſervir de Réponſe à une grande partie des Soupçons & des Difficultés que Mr. Bayle fait naitre. *Voila comment, dit-il, ceux qui ſuivent la préoccupation générale touchant les préſages des Cométes tombent dans l'illuſion en tout & partout.* Emportons ſes expreſſions, & diſons, voilà comment ceux qui ſuivent leurs préoccupations particuliéres *M. Bayle refuté par lui-même.* *Voiez Pensées Div. Article 95.*

culiéres ſur le Juſte & l'Injuſte & leurs liaiſons avec ce qui eſt Utile & ce qui eſt Deſavantageux, tombent dans l'Illuſion en tout & partout.

Faire ſon devoir eſt le plus fur. Dictionn. Article Edouard. Note H.

XXXVII. „ SI LA France, après la pri„ ſe d'Utrecht l'an 1672, ſe fût contentée „ des conditions que les Provinces-Unies, „ qui lui demandoient la paix, euſſent ac„ ceptées, combien eût-on vu de Critiques „ de ce Traité qui euſſent dit, que Louis „ XIV. n'avoit ſû ſe prévaloir de ſes avanta„ ges, & qu'en profitant de cette occaſion, il „ eût ſubjugué tout le païs? Ce fût, dit-on, „ par cette vuë, que le Miniſtre qui préſidoit „ aux affaires de la guerre, fit rejetter toutes „ les raiſons de Mr. de Pompone, qui conſeil„ loit de faire la paix. On eut lieu de ſe repen„ tir avant la fin de la Campagne ſuivante de „ n'avoir point ſuivi ce conſeil, & l'on aſſûre „ que le Roi, contraint d'abandonner les con„ quêtes, dit hautement, *Pompone avoit raiſon.* „ Admirons la bifarrerie des événemens ".

Puis donc qu'on voit ſi peu clair dans l'avenir, & qu'il eſt ſi facile de ſe tromper dans les Combinaiſons que l'on fait des Evénemens, la Raiſon ne dit-elle pas qu'il faut ſuivre le parti ſûr & inconteſtable de l'Honnête & du Juſte, quand celui de l'Utile ſe trouve ſi incertain.

Article Eliſabet Note H.

„ Les Provinces-Unies avoient les dernières „ obligations à cette Reine, & a Henri IV, „ les deux plus fermes appuis de leur Liberté, „ naiſſante; Néanmoins ſi l'intérêt de l'E„ tat eût demandé que l'on affoiblit ou le „ pouvoir des Anglois, ou le pouvoir des Fran„ çois, elles auroient dû y concourir avec les En„ nemis de ces deux Nations, & il y a bien de „ l'apparence qu'elles l'euſſent fait ".

Mr. Bayle auroit-il pû ſe plaindre, ſi on lui avoit reproché, qu'en raiſonnant ainſi, il prêtoit ſon mauvais cœur aux Etats? Pendant que la France auroit continué de leur donner des marques d'amitié & de confiance; pendant que ſa conduite avec ſes voiſins, n'auroit rien eu que de juſte aux yeux des Etats? Une politique raiſonnable n'auroit-elle pas demandé qu'ils préferaſſent de vivre en bonne intelligence avec un Allié, juſte envers eux & envers les autres, plûtôt que de s'expoſer à l'incertitude des événemens, & à perdre ſûrement la reputation d'Alliés pleins de reconnoiſſance & de reſpect pour l'équité? A quoi ſert ce reſpect naturel pour l'équité dont Mr. Bayle étale en termes ſi forts, l'efficace, ſi en bonne Politique, il doit céder à l'Utile.

Article Gardie Note C.

Mr. Bayle coule en cet endroit cette réfléxion, c'eſt „ qu'un Prince qui n'écoute „ que ſes Paſſions ſans avoir égard à ce qui „ eſt dû à Dieu & à ſes ſujets, ſe prive des „ appuis les plus néceſſaires à ſa grandeur. Il „ ne trouve point dans ſes peuples une fidéli„ té qu'il puiſſe oppoſer à ceux qui l'attaquent. „ Le nombre des Princes qui ont été aſſaſſi„ nés ou empoiſonnés, pour leurs tyrannies, „ eſt ſi grand, le nombre de ceux qui ont „ pu ſe maintenir dans une mauvaiſe adminiſ„ tration, & qui n'ont pas hâté le couron„ nement de leur fils ou de leur frere &c. „ par leur conduite violente, eſt ſi petit, „ qu'on ne peut aſſés admirer qu'il y en „ ait qui ne ſavent pas profiter de cette le„ çon ".

Après cela comment oſe-t-on dire que la *Prudence* d'un Souverain, ſe trouve ſouvent oppoſée avec la *Probité?* & que pour ſuivre ce qu'il doit à ſa Grandeur & à celle de ſes Etats, il eſt ſouvent obligé à ne faire aucune attention à ce qui eſt Juſte?

Efficace des dogmes des Article Gymnoſo. phiſtes.

XXXVIII. Mr. BAYLE dit „ nous avons „ dit ailleurs que le Dogme de la tranſmigra„ tion des ames inſpiroit une extrême indiffé„ rence aux *Brachmanes* pour la vie ou pour „ la mort. Voila donc ſelon lui des Preuves „ que l'on ſe conduit par Principes, & que les Dogmes dont on eſt perſuadé, ont de l'influence ſur la Conduite. La Frugalité en général, l'empreſſement des Gymnoſophiſtes pour la vertu prouvent encore la même vérité. Mr. Bayle ajoûte que „ les *Gétes* étoient les „ plus belliqueux de tous les hommes, non „ ſeulement à cauſe de la force de leur Corps, „ mais auſſi à cauſe de l'Opinion que *Zamolxis* leur avoit perſuadée; car comme ils „ ne croioient pas que la mort fût autre cho„ ſe qu'un changement de demeure, ils ſe „ préparoient plus aiſément à mourir qu'à fai„ re un voiage. Voila de quoi couvrir de honte les Chrétiens à qui généralement parlant, l'eſpérance prochaine du Paradis, ne peut arracher l'amour immenſe qu'ils ont „ pour la Vie ".

Note G.

Et ſur quoi eſt fondé ce reproche, ſi telle eſt la condition de la Nature humaine, que l'Humeur, & non pas les Idées décident de la Conduite, & ſi la *Métaphyſique* par où Mr. Bayle prouve, que l'homme n'eſt, & ne peut être ni Libre ni Actif, n'eſt pas une Metaphyſique fauſſe?

Article Cayet Note O.

„ Ne finiſſons point cette remarque, ſans „ obſerver une choſe qui peut faire voir que „ le faux zéle des Religions achéve ce que „ le péché d'Adam n'avoit que trop commencé. Les déſordres des ſociétés civiles ſont „ très-grands, qui le peut nier? Néanmoins „ on ne veut pas qu'un homme chaſſé d'une „ Ville par ſentence juridique, qui le déclare „ convaincu d'une infinité d'actions ſales & „ vilaines, trouve dans une autre ville un ac„ cueil ſi favorable, que ſans s'être bien juſti„ fié on l'y reçoive aux honneurs & aux di„ gnités. Un reſte de raiſon & d'équité em„ péche qu'on en uſe ainſi. Mais ce reſte de „ de raiſon ne ſe voit pas dans les Corps Ec„ cléſiaſtiques. Voilà *Cayet* dépoſé & couvert „ d'ignominie par Sentence Synodale fondée ſur „ des accuſations infâmes: il ſort de la Réligion „ Réformée & paſſe dans la Catholique; il y „ eſt reçû à bras ouverts; on s'en félicite com„ me d'une conquête glorieuſe, on l'admet „ aux honneurs & aux dignités Eccléſiaſtiques, „ ſans s'informer ſi les Synodes l'ont bien ou „ mal dépoſé. *Tantum religio potuit ſuadere malorum!* Les mêmes gens qui tinrent cette „ conduite s'agiſſant de la Réligion, ne l'auroient point tentié dans une matiére purement „ civile. On ne ſauroit trop appliquer les Lecteurs à cette remarque ".

C'eſt la Réfléxion importante que Mr. Bayle promet en marge à ſes Lecteurs. ' Mais à moins d'une éxecéſſive préoccupation on peut-on conclure? *Tantumne Religio potuit ſuadere malorum. Eſt-il poſſible que la Religion ait pu diſpoſer les hommes à de ſi grands éxcès de Barbarie!* Où ſe trouve cet éxcès d'inhumanité? Eſt-ce chés ceux qui ont dépoſé le coupable, ou chés ceux qui l'ont reçû? Quand on banni un homme, ſi tous ceux chés qui il cherche une retraite le banniſſoient à leur tour, loin que ce châtiment fût moins ſévere que la *Mort*, comme l'on en juge ordinairement, il ſeroit cent fois plus cruel & réduiroit le coupable

à

à la néceſſité de ſe la donner lui-même. Ne peut-il pas au contraire arriver très-naturellement qu'un homme, qui par ſa mauvaiſe conduite, ſe ſera fait chaſſer d'une Société, pénétré de reconnoiſſance pour ceux qui lui ont fait la grace de le recevoir, s'étudie à les édifier, & que réfléchiſſant ſur ſes déſordres paſſés il forme une réſolution conſtante de s'en corriger, & d'effacer des impreſſions qui le deshonoroient? Eſt-ce un mal pour le Genre Humain qu'il y ait ainſi parmi les hommes lieu à la Repentance, à l'Amandement & au Pardon? S'il eſt de l'honneur & de l'intérêt d'une Société que de certaines fautes ſoient punies par le corps dans lequel elles ont été faites ou par ſes Conducteurs, eſt-il également de l'intérêt du Genre Humain que toutes les Sociétés qui le compoſent, s'unifient à réitérer le même châtiment?

Mais Mr. Bayle veut accoûtumer ſes Lecteurs à rabattre de l'idée qu'on a ordinairement ſur les utilités de la Réligion; Il les ſurprend & les éblouit lors qu'ils s'y attendent le moins, & il fait abuſer à merveilles des prétentions dont les différens partis ſont animés les uns contre les autres.

De la ſuppoſition que la Réligion eſt l'effet de la Politique. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 63.

XXXIX. DANS l'Article 104. des Penſées Diverſes ſur les Cométes, Mr. Bayle fait un mélange de conſidérations ſur l'Athéiſme, ſur l'Idolatrie, & ſur les Cométes, qui ne ſont qu'embrouiller la matiére. Il étoit capable d'écrire avec une grande préciſion, mais il ſavoit bien auſſi connoître quand il étoit à propos de jetter de la pouſſiére aux yeux.

Il uſe du même artifice dans les articles ſuivans; Mais je laiſſerai les Queſtions incidentes, & je ne ferai plus d'attention aux Raiſonnemens où il fait entrer les Cométes.

On pourroit conjecturer que ce n'eſt pas ſans deſſein que Mr. Bayle s'étend à montrer combien la Politique a influé pour conſerver la Réligion parmi les hommes; Sa Méthode ſi connuë d'aller à ſes fins par des détours, autoriſeroit ſuffiſamment cette Conjecture; Mais je me contenterai de ces deux Remarques.

1. On a déja pleinement répondu à l'Objection des Athées, qui ont cherché à faire regarder l'Idée d'un Dieu & la néceſſité d'une Réligion, comme une adreſſe des Politiques. *Sextus Empiricus* lui même fait voir la foibleſſe de cette conjecture. 2. De l'aveu de Mr. Bayle tous les hommes ſe ſont accordés à concevoir la Réligion comme néceſſaire à la Société. Voila un grand Préjugé contre ſon Paradoxe, qui accuſe ſur cet Article d'aveuglement & d'ignorance tout le reſte des hommes, de quelque Nation qu'ils aient été, & dans quelque ſiécle qu'ils aient vécû.

Si les Démons aiment mieux l'Idolatrie que l'Athéiſme.

XL. MR. BAYLE va par degrés à l'Apologie des Athées; Il viendra bien-tôt juſqu'à nier que l'Athéiſme ait de mauvaiſes influences ſur les bonnes Mœurs. Mais pour accoûtumer ſon Lecteur à en ſoutenir l'Idée avec moins d'averſion, il le compare d'abord avec l'Idolatrie, & pour l'entrainer plus ſûrement dans ſa penſée, il repréſente les Démons, comme aimant beaucoup mieux l'Idolatrie que l'Athéiſme. Et qui eſt-ce qui voudroit penſer comme les Démons?

Penſées Div. T. I. Article 213. Oeuvres Div. T. III. pag. 75.

Si on lui demandoit, qu'en ſavés vous? Il a ſa preuve toute prête; *L'athéiſme, dit-il, ne fait aucun honneur, ni à Dieu, ni au Démon; Mais dans l'Idolatrie, ils ſont les objets du Culte Réligieux; Ils ont le plaiſir de ſe voir rendre des Honneurs Divins.*

Eſt-il poſſible que Mr. Bayle ne s'apperçût pas de l'Equivoque qui rend ſon Raiſonnement Sophiſtique? Des Peuples qui auroient élévé un Temple à l'honneur du Démon reconnu pour tel, l'auroient effectivement honoré d'un Culte Réligieux, & ce Renverſement lui auroit fait plus de plaiſir que les ténébres de l'Athéiſme. Mais les Temples étoient élévés en vûë d'honorer des Etres Supérieurs d'une Nature oppoſée à celle des Démons, des Etres Bienfaiſans, qui prenoient ſoin des hommes, qui récompenſoient la Vertu, & qui puniſſoient le Crime. Ces Etres-là, un *Jupiter* par éxemple, un *Mercure*, une *Junon*, une *Lucine* &c. étoient des Chiméres; auſſi l'Apôtre St. Paul reconnoit-il que *l'Idole n'eſt rien*, que c'eſt le nom d'une chimére, & que par ſa Nature, elle eſt incapable de ſouiller aucune viande, non plus que de la purifier. Mais comme tout le Culte des Idoles eſt fondé ſur des erreurs, & qu'ils donnent à des Chiméres, ce qui eſt dû à Dieu; ce Culte ne pouvoit que faire plaiſir au Démon Pere de l'Erreur & du Menſonge, & par conſéquent il s'en falloit éloigner comme on s'éloigneroit d'une choſe qu'il auroit recommandée

Pour décider ce que les Démons voient dans les hommes avec plus de plaiſir, de l'Idolatrie ou de l'Athéiſme, il faut éxaminer quel des deux peut contribuër à rendre les hommes plus méchans, & leur changement en Bien plus difficile; c'eſt-là le nœud de la Queſtion. Mr. Bayle ſuppoſe ce dont on diſpute.

Compaſſion Métaphorique, quand il tire un argument de ce que l'Idolatrie eſt regardée comme un adultére. Adultére Spirituel.

XLI. IL ABUSE encore d'une éxpreſſion raiſon ré-

L'Avarice eſt auſſi appellée une Idolatrie: L'attachement aux Richeſſes eſt repréſenté comme le Culte de Mammon; Il eſt dit que les Voluptueux ſont leur Dieu de leur ventre; Conclurra-t-on delà qu'il vaut mieux être Athée qu'Avare ou Voluptueux?

On ſait que le But des Comparaiſons ſe réduit ſouvent, non pas à éclaircir les Matiéres, mais ſeulement à ébranler le Cœur, & à le remplir de vives émotions. Les Juifs étoient très-jaloux, & une femme adultére étoit pour eux un objet digne de la derniére horreur. Dieu donc ſe ſert de cette Image pour leur faire ſentir d'un côté, la Grandeur de leur Crime, & de l'autre la Grandeur de ſa Miſéricorde, qui veut bien le pardonner à leur Répentance. Or par-là même on voit qu'il ne faut pas preſſer cette Comparaiſon au delà de ſon but. Les Juifs ne laiſſoient pas impuni ce Crime, & un homme auroit crû ſe deshonorer en redonnant ſa tendreſſe, à une femme qui ſe ſeroit rendué coupable de diverſes recidives, & qui ſe ſeroit proſtituée pluſieurs fois malgré ſes promeſſes.

Mr. Bayle compare un Athée par rapport à *Ibidem.* Dieu, à une Femme qui n'a que de l'Indifférence pour ſon Mari; & un Idolâtre à une Femme qui lui préfére des Amans. La comparaiſon frappe, mais elle n'eſt point juſte. Une Femme Adultére connoit ſon Mari, & le tort qu'elle lui fait. Un Idolatre ne connoit pas le vrai Dieu, & il prend un autre pour lui. Suppoſons une femme qui ait une averſion éxtrême pour ſon Mari, & en même-tems pour tout le reſte des hommes, & qui regarde le Joug du mariage comme une ſervitude incompatible avec la Félicité, qui s'applaudit de cette Idée, & qui eſt inépuiſable en ſophiſmes, & en ſubterfuges, pour s'y confirmer. Un Mari qui auroit eu le malheur de l'épouſer, ne ſauroit ſe promettre de voir changer en bien ſon ſort, & de corriger l'humeur de ſa femme; mais il ſeroit poſſible qu'il véçût dans la ſuite ſatisfait de celle qui auroit

roit été trompée, qui auroit reconnu ſa mépriſe, & ſeroit réſolue d'être plus ſur ſes gardes pour n'y retomber jamais.

Sophiſme Metaphyſique Oeuvres div. Tom. III. pag. 76.

XLII. PENSEES Diverſes Art. 115. *L'Imperfection eſt auſſi contraire pour le moins à la Nature de Dieu, que le non Etre.* Voilà par où Mr. Bayle débute; Mais il va bien-tôt plus loin, & adoptant les paroles de Plutarque, il conclut, qu'il y auroit moins de mal à nier l'Exiſtence de Dieu, qu'à le deshonorer en ſe le figurant autre qu'il n'eſt. Cela poſé, comme de deux maux, la Prudence veut qu'on choiſiſſe toûjours le moindre, & qu'on coure le moins de riſque qu'il ſe peut, le plus ſûr ſera d'être Athée; car dans les ténébres où nous vivons, le moien de nous aſſûrer que les Idées, que nous nous formons de Dieu, nous le repréſentent tel qu'il eſt, & que nous ne nous trompons nullement dans ce que nous lui attribuons? Il vaudra mieux être Athée que de courir le riſque de concevoir dans ſes Décrets un ordre qui n'y eſt pas; Il vaudra mieux être Athée, que de ſe tromper ſur la Préviſion, ſoit en niant, ſoit en affirmant; Il vaudra mieux être Athée que de ſe tromper ſur l'Idée qu'on ſe fait de Dieu *prenant plaiſir à la Converſion & non pas à la Mort du Pécheur.*

Mr. Bayle abuſe viſiblement de l'autorité de Plutarque, dans une matiére où l'autorité d'un homme n'eſt d'aucun poids. Plutarque dit *qu'on lui ſeroit moins de tort, ſi on s'efforçoit d'abolir la Mémoire de ſon Nom parmi les hommes, que ſi on le faiſoit paſſer pour l'homme le plus fou & le plus vicieux qui ait jamais été.* Donc on ſeroit moins de tort à un homme ſi on bruloit ſes Ecrits, & ſi on aboliſſoit ſa Mémoire, que ſi on interprétoit quelques-unes de ſes expreſſions dans un ſens différent de celui qu'il leur donnoit. Quelle conſéquence! C'eſt celle de Mr. Bayle, ou du moins ſa Copie.

Il eſt bon de faire encore quelques remarques ſur cet Article. 1. Les Temples des Païens n'étoient par immédiatement élévés à l'honneur de l'Etre ſuprême, & ce n'eſt pas à lui non plus que s'adreſſoit leur Culte immédiat. Ils ne défiguroient donc pas ſon Idée par d'impertinentes additions, & leur erreur ſe bornoit à croire qu'il gouvernoit la Terre par des divinités ſubalternes, c'eſt ſur elles que tomboit l'égarement de leurs deſcriptions.

Socrate lui-même n'oſoit ſe promettre d'être reçû à la Communion du Premier Etre, ſeulement tépéroit-il d'être admis par ſa grace au commerce des Eſprits ſupérieurs à la nature humaine par le ſecours deiquels il s'avanceroit en lumiére & en vertus.

2. Une preuve évidente qu'ils conſervoient des principes, propres à réformer les abſurdes imaginations du vulgaire ſe tire des ſoins que ſe ſont donnés les Philoſophes, pour donner des ſens allegoriques de toute eſpéce aux fables Poëtiques, & corriger par là ce qu'elles préſentoient d'injurieux aux Dieux mêmes ſubalternes. Plutarque a écrit un traité éxprès ſur la maniére dont on doit faire lire les Poëtes aux jeunes gens, pour garantir leur imagination de ce que leurs Fables pouvoient avoir de Séducteur.

3. L'Argument de Mr. Bayle ne prouve rien, par là même qu'il prouve trop; car il ne va pas moins qu'à donner aux Athées l'avantage ſur les Chrétiens. Car où ſont ceux qui ſe forment de l'Etre ſuprême éternel, infini, des idées dignes de lui & qui ne ſoient même infiniment au-deſſous de ſa perfection; mais il ne regarde point l'imperfection de ces idées comme injurieuſe à ſa ſuprême élévation; elles roulent ſur des relations de Créateur, de Maitre, de Légiſlateur, de Sauveur, de ſource intariſſable de biens; & ſi quelque imperfection s'y mêle, ils la corrigent par la réflexion qu'il eſt l'Etre inviſible, & dont la lumiére eſt inacceſſible à nos Entendemens.

Simplicius dans ſon Commentaire ſur Epictete reconnoit en termes éxprès, „ qu'après avoir „ élevé nos penſées à ce que nous pouvons de plus „ éxcellent, il faut demeurer perſuadés que nous „ n'avons rien attribué à Dieu de digne de „ lui; mais il ne condamnera point notre foi- „ bleſſe, parce que nous ne connoiſſons rien au- „ deſſus de ce que nous penſons de lui; c'eſt le „ Principe des Principes, c'eſt la Bonté des „ Bontés. Il ne peut ignorer aueun de ſes ou- „ vrages, il les a tous faits ſans peine. Au deſſus „ de tout, il n'y aucun Nom qui ne ſoit au-deſſous „ de lui, mais entre les Noms aſſignés à d'au- „ tres Etres, nous choiſiſſons ceux qui nous pa- „ roiſſent les plus propres à nous remplir d'ad- „ miration & de reſpect, pour les lui tranſpor- „ ter. " Απ' ᾿ῼ μὲν αὐτὸν τὰ τιμιώτατα ἐπ' αὐτὸ ἀναπεμπομεν.

L'Article ſuivant va plus même but. L'*Idolatrie aggrave les péchés de l'Idolatre; car quand il déſobéït à ce qu'il regarde comme la Volonté de ſon Idole, il ſe rend très-criminel devant le vrai Dieu, parce qu'il lui déſobéïroit de même puiſqu'il prend ce qu'on lui donne pour le vrai Dieu.* Penſ. Div. Art. CXVIII. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 77.

Un homme ſtupide par la peſanteur de ſon Tempérament & la groſſiéreté de ſes Organes, ou parce qu'on ne lui auroit donné aucune Education, & qu'il auroit été abandonné à ſes ſens comme une Bête, s'il ſe livroit à la ſenſualité la plus groſſiére, s'il ſe jettoit avec ſeverité ſur ceux qui s'oppoſeroient à ſes plaiſirs, ſeroit ſans doute moins coupable qu'un homme que l'on auroit accoutumé à penſer dès ſon enfance que le Soleil eſt le Pere de la Lumiére & le ſoutien de la vie, qu'il a défendu la licence dans les plaiſirs & qu'on l'offenſe dès qu'on maltraite les autres hommes. Mais en ſuppoſant les prémiéres de ces circonſtances, on s'écarte du vrai état de la Queſtion. Il ne s'agit pas de comparer avec les Idolatres, une troupe d'hommes nés dans les forêts, ſans que perſonne ait pris plus de ſoin de cultiver leur Raiſon, que s'ils n'en avoient eu aucune, & que leur Nature, n'eut été en rien ſupérieure à celle des animaux brutes. Il s'agit de ſavoir ſi un homme, charmé de ne dépendre que de lui-même, de ne connoitre aucun ſupérieur auquel il ait à rendre compte, & qui pour s'affermir dans cette agréable ſituation d'eſprit, s'étourdit dans les plaiſirs, ferme les yeux à l'Evidence, emploie tout ce qu'il a d'eſprit à chercher des faux-ſuians, regarde les autres hommes comme des aveugles, & s'applaudit d'avoir lui ſeul des yeux. Il s'agit de ſavoir ſi cet homme-là ſera plus éxcuſable devant Dieu, que l'Idolatre, qui s'eſt trompé dans l'Idée de ſon Souverain Maitre, & ſi ſes fautes ſeront jugées moindres, parce qu'il pourra dire, *Je ne ſavois pas que vous fuſſiés, & que vous aimaſſiés mieux que les hommes vécuſſent d'une maniére que d'une autre.* Son Orgueil, ſa Senſualité, ſon eſprit de chicane, lui ont empêché de s'inſtruire de la Vérité. C'eſt ſa faute, & il eſt reſponſable de toutes les ſuites de cette faute. Cette remarque fait voir la néceſſité qu'il y avoit de bien établir l'état de la Queſtion; Elle eſt fort compoſée, & les cas qu'elle renferme ſont ſi différens, que chacun éxige un parallèle à part; mais Mr. Bayle n'auroit pas trouvé ſon compte dans cette préciſion; ſon grand but étoit de familiariſer ſes Lecteurs avec l'Idée de l'Athéïſme,

Pen-

Pensées Diverses Article CXVIII. Page 343.

Comparaison de l'Idolatre avec l'Athée Oeuvres Div. T. I. pag. 77.

XLIII. „ S'IL y a quelque différence, dit „ Mr. Bayle, entre l'Athéïsme d'un Idolatre, & „ celui d'un Athée, c'eſt principalement en ce „ que l'Athéïsme de l'Idolatre, ne diminue en „ rien l'atrocité de ſes crimes, au lieu qu'un „ homme qui eſt Athée, pour être né parmi ces „ peuples, que l'on dit qui, de tems immé„ morial, ne reconnoiſſent aucune Divinité, „ trouvera quelque diminution de peine, par le „ moien de ſon ignorance: car en bonne Théo„ logie & par l'expreſſe déclaration de JESUS „ CHRIST, ceux qui ſavent la volonté de „ leur Maitre, & néanmoins ne la font pas, ſe„ ront plus ſévérement punis que ceux qui ne „ l'ont ni faite, ni connuë; ce qui ſuppoſe ma„ niſeſtement qu'il y a plus de malice, dans la „ conduite des prémiers, que dans celle des „ derniers, & que *Manuius Felix*, n'a pas rai„ ſon de ſoûtenir ſans aucune limitation, que „ c'eſt une auſſi noire méchanceté de ne pas „ connoitre Dieu, que de l'offenſer. Donc c'eſt „ un plus grand crime à un Idolatre, de faire „ un faux ſerment, de piller les Temples, & de „ commettre toutes les autres actions qu'il fait „ n'être pas agréables à ſes Dieux, qu'il ne l'eſt „ à un Athée de faire les mêmes choſes. Donc „ la Condition des Idolatres eſt pire que celle „ des Athées, puiſque les uns & les autres étant „ également dans l'ignorance du vrai Dieu, „ & incapables également de le ſervir, les „ Idolatres ont en particulier certaines no„ tions, & certaines perſuaſions contre leſquel„ les ils ne ſauroient agir ſans une malice extrê„ me, & ſans un mépris viſible de leurs Divi„ nités. Or quoique Dieu ne prenne point part „ aux Cultes, & aux Honneurs qui ſont rendus „ à *Jupiter*, & à *Neptune* par éxemple, & „ qu'il les regarde comme des abominations „ qui méritent tous les fléaux de ſa colére, il ne „ laiſſe pas de prendre part aux impiétés qui ſe „ commettent contr'eux. Ainſi quand un Païen „ demeurant perſuadé que *Jupiter* & *Neptune* „ étoient ſes Dieux, voloit les choſes qui leur „ étoient conſacrées, & leur diſoit des injures, „ il étoit ſacrilége & blaſphémateur devant „ Dieu: & ce n'étoit pas un moindre crime à „ *Caligula* d'appeller ſon *Jupiter* en duël, & de „ lui jetter des pierres vers les Nuës avec ces „ paroles, ôte moi du Monde, ou je t'en ôte„ rai, toutes les fois qu'il voyoit tomber la fou„ dre, qu'il le ſeroit à un Chrétien de faire la „ même choſe à l'égard de Jéſus Chriſt; ſi ce „ n'eſt que la perſuaſion du Chrétien fût plus „ grande que celle de *Caligula*, ou que le défaut „ de perſuaſion fût moins inéxcuſable dans *Ca„ ligula* que dans le Chrétien.

Puiſque, ſelon Mr. Bayle, les Idolatres ſe rendent plus coupables que les Athées, quand ils violent leur Devoir, il faut avoüer qu'ils en ont quelque connoiſſance. Or un de nos prémiers devoirs, une de nos prémiéres Connoiſſances pratiques, c'eſt celle qui nous avertit de l'Obligation où nous ſommes de nous inſtruire de ce que nous devons faire, & de nous avancer dans cette importante Connoiſſance. Voilà une ouverture à la Vertu qui ſe trouve chez les Idolatres; mais qui n'a pas lieu chez les Athées, qui ne croient pas d'avoir rien à craindre, ni d'être ſoumis à aucunes Loix.

L'Argument de Mr. Bayle prouve trop, car il prouve que l'Athéïſme eſt le plus heureux état où l'homme ſe puiſſe trouver, puiſqu'un Athée n'eſt coupable d'aucune faute, & ne mérite aucun châtiment: car ſi celui qui eſt moins éclairé ſur ſon Devoir, & ſur les Motifs qui en preſſent l'obſervation, mérite une moindre punition, quand il le neglige, celui qui n'a là-deſſus, abſolument aucune Connoiſſance, ne mérite aucun chatiment, au cas que ſon Ignorance ne ſoit nullement affectée, & que le plaiſir de vivre ſans Loi, & ſans crainte n'éloigne pas de lui la penſée de s'éclairer.

C'eſt donc inutilement que Mr. Bayle *avertit une fois pour toutes qu'il parle de ces Athées qui ignorent l'éxiſtence de Dieu, non pas pour avoir étouffé malicieuſement la Connoiſſance qu'ils en ont euë, afin de s'abandonner à toute ſorte de crimes ſans nuls remors, mais parce qu'ils n'ont jamais ouï dire qu'on doive reconnoitre un Dieu.* Car cela poſé, ces diſputes qui rempliſſent tant de pages, roulent uniquement ſur la comparaiſon de quelques Peuples Américains & Africains peu connus, avec des Nations Idolatres ou Superſtitieuſes; Encore faut-il être bien aſſuré que ces hommes ſauvages & ſtupides vivent ſans aucune Idée d'Etre inviſible & Supérieur, digne d'être reſpecté & craint, & qu'il ſoient ſans commerce avec les Nations où l'on a d'autres Idées; car pour peu qu'on ſoit éclairé ou ſimplement averti ſur ce ſujet, on ſe trouvera dans l'obligation de s'y rendre attentif, & de s'en procurer la connoiſſance la plus pure, & la plus dégagée d'erreur qu'il ſe pourra. *Ibidem.*

L'Apologie de Mr. Bayle ne favoriſe donc plus les Athées Européens. Et tous ceux qui ſe plaiſent à lire les Raiſonnemens par leſquels il ébranle la certitude de la Réligion, conjointement avec toutes les obſcénes gaillardiſes que les Maximes de la Réligion condamnent, tous ces Lecteurs ſe trouveront ſans éxcuſe, pour avoir perſeveré dans des doutes, & dans leur goût, lorſque tant de perſonnes dignes de quelque attention s'uniſſent pour leur en annoncer le danger.

Je paſſe à l'Article CXIX. Le Stupide, l'homme ſans Education, que je viens de ſuppoſer, ne ſeroit prévenu d'aucun Principe ſpeculatif contraire à ceux de la Réligion; car il ne ſauroit pas ſeulement ce que c'eſt que Principe; on ne lui auroit jamais fait penſer ni à la Vérité ni à l'Erreur; Mais ſa Stupidité, ſa Forocité, ſa Senſualité, ſes Diſpoſitions Phyſiques n'auroient elles pas toutes le même effet que des Préjugés? Il ne connoitroit & n'aimeroit que la vie animale. En ſuſpendre pour quelques heures les plaiſirs, ce ſeroit le déconcerter, l'effaroucher, lui enlever ſon bonheur. Et pour ce qui eſt des Athées d'un autre ordre, quel Préjugé plus enraciné plus difficile à vaincre, que celui qui eſt appuié du plaiſir de ſe croire ſans Maître, de regarder le reſte des hommes comme des ſous & des ſuperſtitieux, qui ſe rendent miſérablesp our des chimères; & qui renoncent à une Felicité qui eſt en leur pouvoir, dans l'eſpérance d'une autre, dont ils ne jouïront jamais? Les Athées ſont par rapport aux différentes Réligions ce que les Pyrrhoniens ſont par rapport aux différentes hypothéſes des Philoſophes; Il n'y en a point de ſi obſtiné qu'eux & à qui il ſoit plus difficile de faire changer de ſentiment. Un Souverain voit une grande partie de ſes Sujets qui ſe ſoûlevent contre lui, & qui refuſent de le reconnoitre pour Maître & de vivre ſoûmis à ſes Loix. Une partie des Rebelles ne le ſont que parce que s'étant trompés ſur les Droits & ſur la ſucceſſion du véritable Souverain, ils ſe ſont ſoûmis à un autre qu'ils ont crû le légitime héritier du Trône. Mais un autre parti ne veut point de Souverain. *Saiſiſſons nous*, diſent-ils, *de quelque Forteresſe, ou de quelques Forêts; mettons nous à cou-*

couvert derrière quelques Marais impénétrables & quelques Rochers escarpés, dont il soit aisé de garder les avenues, & là vivons, chacun à son gré; Souvenons nous que nous sommes tous égaux, gardons le plaisir de n'avoir point de Maître. Les premiers conviennent qu'il en faut un, que la Justice & leur Intérêt le demandent également. On peut donc espérer de leur faire entendre raison, & de les éclairer sur le Droit. L'Usurpateur peut être tué dans une Bataille, il peut mourir de maladie, & dès là tout son parti rentrera dans l'obéissance. Mais pour les autres ce sont des furieux, ennemis de tout le reste de leurs concitoyens, & qui troubleront l'Etat jusqu'à ce qu'ils soient exterminés.

I taler ce que les Chrétiens ont eu à souffrir de la part des Idolatres, c'est se jetter à travers champ, & s'éloigner en véritable Sophiste de l'etat de la question. S'il y avoit eu dans ce tems-là quelque Société d'Athées, on pourroit comparer la cruauté des uns avec celle des autres; mais l'Expérience ne fournissant la dessus aucune Lumière, on n'en peut tirer que du Raisonnement. L'Idolatre a un plus grand nombre de Principes communs avec celui qui connoit la vraie Religion. *Vous voulés être heureux; leur dira-t-on, vous vous attendés à une autre vie, vous êtes persuadés que votre sort dépend d'une Nature supérieure à la vôtre, & de la manière dont vous vous ferés conduits à son égard: mais ne vous trompés-vous point & sur l'Objet de votre Culte, & sur la manière de vous en acquiter? N'avés vous à vous reprocher aucune négligence? Appréhendés vous sur un si important sujet, l'Erreur autant que vous le devrés? Nous pensons différemment; Comparons nos Idées sans prévention, cherchons de bonne foi à nous être de quelque secours l'un à l'autre. Votre intention est bonne, mais cela ne suffit pas.* Voilà ce qu'on pourroit dire à des Idolatres. Mais de quel œil, une Société d'Athées regarderoit-elle des Apôtres ou des Missionaires, qui viendroient les troubler dans le plaisir de le regarder comme les prémiers des hommes, les Esprits les plus justes, les Ames les plus fortes, & en même-tems, dans le plaisir & dans le droit de vivre conformément à leurs Désirs, sins qu'aucun Scrupule, ni qu'aucune crainte fût capable de les inquiéter? *Nos Pères*, diroient-ils, *nous ont appris à vivre comme nous faisons; nous nous en trouvons bien, portés ailleurs vos Visions, vos Songes, vos Scrupules, vos Injures; Vains perturbateurs de la vie humaine aux yeux de qui nous sommes des Scélérats dignes de toutes les horreurs, puisque s'il étoit en nôtre pouvoir, nous anéantirions le Maître du Monde, tant nous nous faisons de plaisir de nier son éxistence, & de le compter pour un néant; fachés que nous ne serons pas longtems d'humeur à souffrir vos accusations atroces, & que nous vous traiterions avec la dernière sévérité, si vous vous avisiés de gâter l'esprit de nos Peuples, & de leur infinuer que nous sommes des Hommes abominables, & que nos Pères l'ont été.*

La remarque que je viens de faire est d'autant plus contraire au Systême de Mr. Bayle, qu'il suppose qu'une Société d'Athées pourroit subsister aussi tranquile & aussi heureuse qu'aucune autre où la Religion régneroit,

Tous les Vices dans lesquels les hommes se sont autorisés, par des pensées superstitieuses pourroient avoir lieu dans une Société d'Athées. Des peuples sacrifioient à *Diane* les étrangers qui abordoient sur leurs Terres; leur humeur féroce, cruelle, défiante, envieuse, leur faisoit trouver du plaisir a égorger ces nouveaux venus. Des Athées de la même humeur en auroient fait autant; car qu'est ce qui les en auroit empêché? Les peuples qui mangent les hommes ne mangent pas ceux de leur Nation? Est-ce par Superstition qu'ils fe nourissent d'une viande à laquelle ils devroient avoir horreur de toucher?

Pensées. Diverses sur les Comètes Article CXXIII. page. 256.

Si l'on regarde les Athées, dit Mr. Bayle, dans le jugement qu'ils forment de la Divinité, dont ils nient l'éxistence, on y voit un excés horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la Nature des choses, un Esprit qui renverse toutes les Loix du bon sens, & qui se fait une maniére de raisonner fausse & dérégle plus qu'on ne sauroit le dire.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 19.

Accordés ceci si vous le pouvés avec ce qu'on lit dans l'Article de *Simonide*, & dans la continuation des Pensées diverses, sur la difficulté qu'il y a de s'affurer de l'éxistence de Dieu. *Mais voit-on, je vous prie, dit-il, quelque chose de plus soufrable dans le jugement que les Païens ont formé de Dieu?*

Ibidem.

Leurs erreurs sur la nature divine sont pour le moins une aussi grande note d'Infamie à la Raison humaine que le sauroit être l'Athéisme. Aussi voit-on que les Païens n'ont jamais eu de Systéme de Réligion, ou de Théologie, qui eut quelque ordre, ou quelque rapport dans ses parties. Tout y montre l'Aveuglement, la Fureur & la Contradiction.

Il ne faut donc pas attaquer la Réligion Païenne comme on attaqueroit un systéme en forme. Des Idées imparfaites fur le Maître du Monde, fur le Culte & l'obéissance qu'on lui doit, sont la base de la Réligion des Nations, à la regarder en gros. A ces Idées se sont jointes peu à peu des erreurs; mais par là même qu'elles étoient contradictoires avec les principes du bon sens, & qu'elles se renversoient les unes les autres, il étoit plus facile d'en revenir: Aussi Monsr. Bayle s'étonne-t-il qu'un *Poëte de réputation* (Prudence) *ait fait paroître de la timidité quand il l'a jugé fait de combatre contre un Païen éloquent* (Symmaque.) Si *Carneade*, ajoute-il, *eut eu cette cause à soûtenir, il n'eut pas vû échouer cette Eloquence, à qui Ciceron attribue de n'avoir jamais rien soutenu, sans l'avoir prouvé, ni rien, attaqué, sans l'avoir détruit de fond en comble, & qui fit tant d'impressions sur les Sénateurs de Rome, que Caton le Censeur opina à renvoier incessamment un Philosophe dont les Raisons causoient un certain éblouissement, qui empêchoit de discerner la Vérité d'avec le Mensonge.*

Ibidem. Article CXXVI.

Qu'on juge par ces remarques de Mr. Bayle si les Pyrrhoniens, & les Athées qui en empruntent leurs armes, ne sont pas des adversaires incomparablement plus redoutables, & plus difficiles à convaincre, que ne l'étoient les Idolatres, & que ne le sont les superstitieux.

Quand je vois un homme du génie de Mr. Bayle fournir, dans ses Ouvrages, tant d'Arguments contre sa propre cause, je ne puis m'empêcher de sentir ce que peuvent les passions fur les esprits, d'ailleurs les plus pénétrans. Mr. Bayle vouloit rendre ses Lecteurs favorables aux hommes qui ont des Doutes fur la vérité de la Réligion & fur l'éxistence de Dieu, & qui de plus se plaisent à proposer leurs Doutes, & à les appuier de tous les Raisonnemens possibles: Sa passion est cause qu'il se fiait de tout ce que la fécondité de fon génie lui présente en leur faveur. Il écrit en fuite rapidement sans fe mettre en peine si tout ce qu'il écrit s'accorde,

Il

Il fait bien qu'il vit dans un ſiécle ou un grand nombre de Lecteurs, portés au Doute ſur ces Matiéres, n'y régarderont pas de ſi près. Tout ce que Mr. Bayle alléguë pour prouver que *l'Idolatrie indiſpoſe plus à ſe convertir que l'Athéiſme*, eſt inſuſſiſant, puis qu'il reconnoit que des Idolatres convertis ont eu plus de Zéle pour la bonne cauſe, que ceux qui avoient été tiédes dans leur Religion.

Un homme entété de faux principes, ſe rend avec plus de peine à la vérité, qu'un homme qui ne ſait ce qu'il croit. Celui-là ſonge bien moins à pénétrer ce que vous lui dites, qu'à imaginer des raiſons pour le combattre.

Mais n'en voit-on pas à qui *le Plaiſir* de douter, & de ne vouloir rien croire tient lieu de *Principe?* Trouvera-t-on aiſément des hommes plus opiniâtres que ceux qui ſe ſeront formés au Pyrrhoniſme dans l'école de Mr. Bayle?

Il preſſe encore inutilement la force des habitudes, car l'habitude au Pyrrhoniſme, au Doute, à l'Athéiſme, au plaiſir de vivre à ſon gré, doit naturellement être une des plus fortes; & d'ailleurs Mr. Bayle eſt forcé lui-même de reconnoitre que ſouvent une Femme Mondaine devenant à mieux plaire ſes affections, aime Dieu plus tendrement qu'elle n'a aimé les Créatures, au lieu qu'un Indévot, qui paſſe dans la vraie Réligion, y apporte ſouvent toute ſon inſenſibilité.

Penſées Diverſes Article 122. page 552. Oeuvres Div. pag. 78.

Ibidem.

Si Julien, dit-il dans ce même Article, *avoit été Athée, il n'eut fait aucune chicane aux Chrétiens.* D'où le fait-il? Des Philoſophes, des Poëtes, des Orateurs qui auroient ſçû le gagner, & qui auroient étendu ſur toutes les Réligions l'averſion qu'ils lui avoient inſpirée pour la Réligion Chrétienne, mais qui en même tems lui auroient fait comprendre que la Réligion Païenne convenoit mieux à l'Etat, & ſervoit mieux la politique d'un Prince, ne l'auroient-ils pas mis de la même humeur où il ſe trouva contre les Chrétiens? Il eſt naturel qu'un Athée haiſſe ceux à qui il fait bien qu'il eſt odieux lui-même, puis qu'ils ne peuvent regarder ſans horreur un homme qui traite de Chimére l'Objet de leurs adorations, & qui ſoûtient qu'il faut être ſou pour s'imaginer, qu'un tel Etre puiſſe éxiſter; & un Athée doit même regarder avec d'autant plus d'averſion ceux qui ſont dans des ſentimens contraires aux ſiens & à qui il paroit ſouverainement condamnable qu'aucune Loi ne l'engage à modérer les reſſentimens de ſa haine, contre des gens qui le croient digne de l'horreur du Ciel & de la Terre.

Oeuvres Div. pag. 559.

Article CXXIII. pag. 595. *Continuation des Penſées Diverſes Tom. II.*

„ Mais a l'égard du Chriſtianiſme, dit Mr. „ Bayle, une pareille conſéquence ſeroit très-cer- „ taine, & il n'y a point de Philoſophe dans les „ Indes, qui ſur la ſimple Lecture du Nouveau „ Teſtament, ne parût vingt contre un, que ſi „ les Chrétiens obſervent éxactement les Loix „ de leur Maître, ce ſont les meilleures gens, „ & les plus honnêtes hommes du Monde; que „ les Sociétés qu'ils forment, reſſemblent à l'âge „ d'Or; qu'elles ſont le Siége de la Paix & de „ la Concorde, & le Régne de la Vertu; qu'on „ n'y prête point à uſure, qu'on n'y trompe „ point ſon prochain, que la méfiance, l'ambition, la jalouſie, l'avarice, les cabales, & „ les factions n'y paroiſſent aucunement; que „ la charité, la chaſteté, la modeſtie, & la „ bonne foi y éclatent d'une maniére merveil- „ leuſe; qu'on y eſt bien plus prêt à ſupor- „ ter une offenſe qu'à la faire, que ceux „ qui y commandent ne ſe propoſent que le bien „ des peuples, & que les Sujets ne ſe propoſent „ que de reſpecter leurs Souverains, & qu'ils ne „ ſortiroient pas de l'obéiſſance, lors même qu'on „ les gouverneroit deſpotiquement.

Article CXXIV. „ Une Société de telles gens dit Mr. Bayle ſeroit la plus douce & la plus „ heureuſe du Monde, mais ſi l'on me demande „ doit, ſeroit elle propre à ſe maintenir? Je „ voudrois qu'avant que de répondre, il me „ fût permis d'obſérver trois Choſes.

En quel ſens le Chriſtianiſme eſt propre ou non à maintenir les Sociétés. Oeuvres Div. Tome III. Pag. 559.

„ La prémiére eſt que ceux qui diſent que „ Dieu s'eſt ſervi d'un principe réprimant, afin „ de conſerver les Sociétés, doivent prétendre „ que ce principe a été deſtiné de Dieu à „ prévenir l'anarchie générale du Genre humain, mais non pas à prévenir les révolutions de chaque Société particuliére; car on „ n'en ſauroit montrer aucune qui n'ait été agitée de guerres civiles, & de guerres étrangéres qui en ont changé la forme, & qui „ l'ont fait paſſer ſucceſſivement au pouvoir de „ divers Maîtres.

„ La ſeconde eſt, que quand on dit que certaine Dogmes, ou certains tempéramens ſont „ propres à maintenir les Sociétés, on entend „ qu'ils ſont propres à empêcher, qu'il n'arrive „ des révolutions dans une Société. On veut „ donc dire 1. que ces Dogmes font connoître „ au Souverain qu'il doit être juſte, & aux Sujets qu'ils doivent être ſoûmis & obéiſſans. „ 2. Que le Génie d'une certaine Nation eſt „ éloigné de l'inconſtance, & de l'impatience „ & ces travers de cœur & d'Eſprit qui „ font aimer les nouveautés & les factions, & „ préférer ſes avantages particuliers au repos & „ à l'avantage de la Patrie.

„ La troiſiéme eſt que le changement de la „ forme du Gouvernement dans une Nation, „ ſoit qu'il arrive par des troubles inteſtins, „ ſoit par une guerre étrangére, paſſe pour un „ grand malheur, quoi qu'il ne rompe pas les „ liens des Sociétés, je veux dire, quoi qu'il „ laiſſe à chaque particulier la jouiſſance de ſon „ bien, & qu'il l'oblige à s'abiſmer dans celui „ d'autrui. Un peuple conquis ſera quelquefois „ traité aſſés doucement par le nouveau Maître, „ qu'il l'étoit par ſon Souverain légitime; il „ ne laiſſera pas de s'affliger & de regretter la „ perte de ſa prémiére condition, & regarder „ comme des fléaux de la Patrie, ceux qui de la „ main ou de la langue ont favoriſé le Conquérant. On ſe trouve dans les mêmes diſpoſitions, ſi quelque Sujet d'une République s'en „ rend Souverain comme il eſt arrivé ſouvent, „ & en Gréce, & en Italie, ou ſi quelques „ Grands ſoûtenus par une partie de la populace renverſent le Trône & déchirent un „ Roiaume en piéces, ou le convertiſſent en „ République. Cela cauſe tant de mécontentemens, & tant de troubles, qu'il n'y a point „ de Docteurs en politique qui ne conviennent, „ que les Dogmes, & les tempéramens qui „ excitent à de pareilles révolutions ne ſoient la „ peſte des Sociétés.

„ Pour répondre à tout ce qu'on vient de „ dire, je dis, qu'encore que la principale Intention de Dieu dans l'Etabliſſement de la Réligion Chrétienne, n'ait été que d'ouvrir à „ l'homme le chemin du Ciel, il n'a pas laiſſé „ de la munir des Inſtructions les plus néceſſaires au bonheur des Sociétés Civiles; car ſi „ l'on ſuivoit ces Inſtructions, ceux qui commandent n'abuſeroient jamais de l'Autorité „ Souveraine, & les Sujets ne ſeroient jamais de „ tort les uns aux autres, & obéïroient toujours „ à leur Souverain. La ſoûmiſſion & la Patien-

„ ce ſont deux choſes que l'Evangile a le plus „ recommandées de ſorte qu'un Prince Infidelle „ qui toléreroit les Chrétiens, ou qui même les „ vexeroit, n'auroit rien à craindre, ni de leurs „ Intrigues, ni de leurs Intelligences avec l'en- „ nemi, ni de leurs Mutineries, s'ils ſe conſor- „ moient aux ordres & à l'Eſprit de leur Reli- „ gion. L'Empire Romain en a fait l'épreuve, „ pendant quelques ſiécles, quoiqu'il fût Perſé- „ cuteur de la foi Chrétienne. Soit donc que „ l'on conſidére les Chrétiens comme répandus „ dans un Païs ou une autre Réligion eſt la do- „ minante, ſoit qu'on les conſidére comme les „ ſeuls Membres d'une Société, on conçoit „ qu'ils ne troubleront jamais le repos public, „ & qu'ils n'entreprendront jamais de changer le „ Gouvernement, pourvû qu'ils ſuivent les Prin- „ cipes de Jeſus Chriſt & de ſes Apôtres. Ils „ n'entreprendront jamais en ce cas-là ni de „ s'emparer des biens d'une autre Société, ni „ d'exciter des brouilleries & des ſéditions dans „ leur Patrie. D'où l'on peut conclure que „ juſques-là il n'y a rien de plus propre à con- „ ſerver les Sociétés que la Réligion Chrétienne „ bien obſervée.

Continuation des Pensées Diverſes, Page 198. Oeuvres Div. T. III pag. 360.

„ Mais comme les Sociétés, continue Mr. „ Bayle, ne ſe peuvent maintenir, ſi outre la „ force de réſiſter aux Guerres civiles, elles „ n'ont auſſi la force de répouſſer les Armes des „ Etrangers, il nait cette ſeconde Queſtion, „ *Une Société toute compoſée de vrais Chrétiens, & „ entourée d'autres Peuples ou Infidéles ou Chré- „ tiens à la mondaine, tels que ſont aujourd'hui & „ depuis longtems toutes les Nations où le Chriſtia- „ niſme domine, ſeroit-elle propre à ſe maintenir?* „ Je crois que non, Monſieur, & voici ſur quoi „ je me fonde. "

„ Les vrais Chrétiens, ce me ſemble, ſe con- „ ſidéreroient ſur la Terre comme des Voia- „ geurs & des Pélerins qui tendent au Ciel, „ leur véritable Patrie. Ils regarderoient le „ monde comme un lieu de banniſſement, ils en „ détâcheroient leur cœur, & ils luteroient ſans „ fin & ſans ceſſe avec leur propre nature pour „ s'empêcher de prendre goût à la vie périſſable, „ toujours attentifs à mortifier leur chair & ſes „ convoitiſes, à reprimer l'amour des richeſſes, „ des dignités & des plaiſirs corporels, & à „ dompter cet orgueil qui rend ſi peu ſupporta- „ bles les injures. Ils ne ſe détourneroient point „ de l'oraiſon, & des œuvres de charité pour „ courir au gain, non pas même par des voies „ légitimes; ils ſe contenteroient de la nourri- „ ture & de la vêture ſelon la frugalité des A- „ pôtres, & bien loin de ſe tourmenter pour „ enrichir leurs Enfans, ils croiroient leur ac- „ quérir un aſſés ample patrimoine en leur ap- „ prenant à mépriſer les biens du monde, & à „ ne ſe vanger jamais, & à vivre ſobrement, „ juſtement & réligieuſement.

„ Examinés bien la choſe, vous trouverés, „ je m'aſſure, qu'une Nation compoſée de pa- „ reilles gens, ſeroit bien-tôt ſubjuguée, ſi un „ Ennemi terrible, entreprenoit de la conquê- „ rir; car elle ne fourniroit ni de bons Soldats, „ ni aſſés d'argent pour tous les frais de la guer- „ re. Les Chrétiens dont je parle ſeroient peu „ propres au combat: Ils auroient été élevés à „ la patience des injures, à la douceur, à la dé- „ bonnaireté, à la mortification des ſens, à l'o- „ raiſon & à la méditation des choſes céleſtes. „ On les enverroit comme des brebis au milieu „ des loups, ſi on les faiſoit aller aux Frontiéres „ de l'Etat pour repouſſer de vieux Corps d'in- „ fanterie, ou pour charger de vieux Régimens „ de Cuiraſſiers. Il ne faudroit point s'attendre „ au courage inſus. Les graces éxtraordinaires, „ & les miracles ne doivent pas être le fonde- „ ment de la Politique: Il ne faut point tenter „ Dieu. Le courage du fanatiſme eſt très-incer- „ tain, & je ne ſai ſi Dieu permettroit que ſes „ plus fidéles *Serviteurs* fuſſent la proie d'un Fa- „ natique prétendu ou véritable. D'ailleurs le „ grand mepris des richeſſes qui ſeroit le caracté- „ re de cette Nation, la mettroit entiérement „ hors d'état de fournir aux frais de la Guerre. „ Joignés à cela que ſelon nôtre ſuppoſition, „ les Chefs de cette Société ſercient de tres- „ bons Chrétiens. Ils auroient donc la con- „ ſcience trop délicate pour ſe ſervir de mille „ ruſes de politique, ſans leſquelles on ne peut „ parer les coups de ſes ennemis.

„ Plus on étudie ſon ſiécle & les précé- „ dens, plus reconnoit-on que toute Société „ éxpoſée à des guerres étrangéres ſuccombe- „ roit bien-tôt ſi elle ſe conformoit à l'Eſ- „ prit Evangélique. Voulés-vous qu'une na- „ tion ſoit aſſés forte pour réſiſter à ſes voi- „ ſins; laiſſés les maximes du Chriſtianiſme pour „ theme aux Prédicateurs: conſervés cela pour „ la théorie, & ramenés la pratique ſous les „ loix de la nature qui permet de rendre coup „ pour coup, & qui nous éxcite à nous élever „ au-deſſus de nôtre état, à devenir plus riches „ & de meilleure condition que nos peres. „ Conſervés à l'avarice & à l'ambition toute „ leur vivacité, défendés leur ſeulement le vol „ & la fraude, animés les d'ailleurs par des ré- „ compenſes: prometés une penſion à ceux qui „ inventent de nouvelles manufactures, ou de „ nouveaux moiens d'amplifier le Commerce. „ Envoyés partout à la découverte de l'or, fai- „ tes paſſer à vos flottes les deux tropiques; „ que le froid, que le chaud, que rien ne puiſ- „ ſe arrêter la paſſion de s'enrichir, vous accu- „ mulerés dans vôtre païs les richeſſes de plu- „ ſieurs autres. Les finances de l'Etat pour- „ ront ſuffire à l'entretien d'une grande flotte „ & d'une puiſſante Armée. Ne craignés point „ les mauvaiſes ſuites de l'amour de l'or: c'eſt „ à la vérité une ſource empoiſonnée d'où „ ſortent mille paſſions corrompuës, & qui „ éxcite & fomente la dépravation du cœur. „ C'eſt de là que vinrent les déſordres les plus „ pernicieux de la République Romaine, qui „ avoit conſervé long-tems la probité & la „ bonne *diſcipline* avec le mépris des richeſ- „ ſes, & des voluptés: Enfin l'avarice y gata NB. „ tout. Mais ne vous embaraſſés pas de cela. „ Ce n'eſt point une néceſſité que les mêmes „ choſes arrivent dans tous les ſiécles, & ſous „ toutes ſortes de Climats. Les avares ſont „ moins à craindre dès qu'ils ne ſont pas pro- „ digues, & voluptueux: un luxe moderé a de „ grands uſages dans la République, il fait „ circuler l'argent, il fait ſubſiſter le petit „ peuple, s'il devient éxceſſif & rédoutable, „ vos deſcendans y pourvoiront par de bonnes „ loix ſomptuaires; alors comme alors-laiſſés le „ ſoin de l'avenir à qui il appartiendra, ſongés „ à l'opulence du tems préſent; elle vous fe- „ ra trouver cent reſſources ſelon l'éxigence „ du bien public. Vous ne manquerés pas de „ gens qui dégagés de tous les ſcrupules de la „ Réligion, ſeront propres aux Ambaſſades les „ plus artificieuſes. Vous trouverés auſſi des „ ſujets qui pour une médiocre ſomme ſe dé- „ guiſeront en Païſans pour pouvoir mettre le „ feu aux Magaſins des ennemis, ou qui ga- „ gneront des traitres & des eſpions, ou qui „ par de ſécrettes promeſſes de ſecours divins „ & humains fomenteront un parti de mé-

contens

„ contens, & l'engageront à ſe ſoûlever dans „ le Païs ennemi. Un véritable Chrétien ne „ voudroit rien faire de tout cela : il ſait qu'on „ ſe rend coupable devant Dieu, lorſqu'on „ excite quelqu'un à faire une choſe crimi- „ minelle. Cependant cette complicité dont „ les faux Chrétiens ne ſe font pas un ſcrupu- „ le eſt très-utile à un Etat. Vous ſavés la „ maxime qu'un malhonnête homme peut-être „ un bon citoïen. Il rend des ſervices qu'un „ honnête homme n'eſt pas capable de rendre. „ Je vous cite Mr. de la Bruyere. "

Continuation des Penſées Diverſes Article CXXV.

Oeuvres Div. T. III. pag. 361.

„ J'ai connu un homme docte qui s'imagi- „ noit que Jéſus Chriſt n'a point propoſé ſa „ Réligion comme une choſe qui pût conve- „ nir à toutes ſortes de perſonnes, mais ſeule- „ ment à un petit nombre de ſages. Il ſe fon- „ doit ſur ce qu'un peuple tout entier qui prati- „ queroit exactement toutes les loix du Chriſtia- „ niſme, ſeroit incapable de ſe garantir de l'in- „ vaſion de ſes voiſins. Or il n'a pû être de „ l'intention de Dieu qu'une Société entiere „ manquât des moiens humains de ſe conſerver „ dans l'indépendance des autres peuples. Cet „ homme donc vouloit me perſuader que com- „ me la Philoſophie des *Stoïques* impraticable „ par toute une Société, n'étoit deſtinée qu'à „ des ames de diſtinction, l'Evangile n'étoit „ auſſi deſtiné qu'à des *Aſcetes*, qu'à des per- „ ſonnes d'élite capables de ſe détâcher de la „ terre, & de s'aller conſacrer en cas de be- „ ſoin à la ſolitude, dans les déſerts les plus „ affreux. En un mot, diſoit-il, nous ne de- „ vons conſidérer l'Evangile, que comme un „ modéle de la plus grande perfection propoſé „ à ceux, à qui la nature ſoutenue de la Grace „ donneroit du goût pour la plus fine ſpirituali- „ té. C'eſt ainſi que Saint Benoît, Saint Do- „ minique, Saint *François d'Aſſiſe* & les autres „ fondateurs d'Ordre ont fait des régles & des „ obſervances, non pour tout le monde, mais „ pour des Chrétiens intérieurs & ſpirituels dont „ le nombre eſt fort petit.

„ Je répondis à ce Savant que ſon erreur étoit „ viſible, puiſqu'il eſt manifeſte par la lecture „ des Evangeliſtes & des Apôtres, que la Loi de „ Jeſus Chriſt eſt propoſée à toutes ſortes de „ gens, de quelque Sexe & de quelque condi- „ tion qu'ils ſoient, non pas comme un parti qu'il „ ſoit libre de choiſir, mais comme le moien „ unique d'éviter la damnation éternelle. Je ne „ fai pas s'il a changé d'opinion, mais nous nous „ ſéparames, ſans qu'il témoignât être ſatisfait des „ expédiens dont on lui avoit parlé. On lui a- „ voit dit que la Providence remédieroit aux dé- „ ſordres qu'il appréhendoit, qu'elle avoit permis „ que les Docteurs trouvaſſent dans l'Evangile, „ une diſtinction admirable entre les Conſeils „ & les Préceptes, & que ceux qui n'y recon- „ noiſſent que des Préceptes, ne fuſſent pas plus „ ardens ſur l'éxécution que ceux qui admettent „ des Conſeils : qu'elle avoit permis outre cela „ que les Docteurs diſtinguaſſent dans l'Evangile, „ ce qui ne contient que des regles de Morale „ entre les particuliers, *d'avec ce qui fait* des „ loix pour les Societés, & qu'ils enſeignaſſent „ que l'Evangile doit être tellement interprété, „ que le droit naturel que nous avons tous de „ nous défendre contre ceux qui nous attaquent, „ ne reçoive aucune atteinte, non plus que le „ droit qui eſt naturel aux Sociétés de faire la „ Guerre pour leur conſervation, & à une par- „ tie des membres d'une Société de faire la „ Guerre aux autres, quoique beaucoup plus „ nombreux, ſi ces autres favoriſent les deſſeins „ injuſtes du Monarque ou du Chef de la Socié- „ té. Enfin qu'elle avoit permis que des Ca- „ tuiſtes qui ne prétendent pas être relâchés, „ décidaſſent publiquement, *que tout eſt permis & de bonne Guerre contre un ennemi déclaré*, & „ que s'il en faut éxcepter quelque choſe, ce „ n'eſt que l'aſſinat. Mon Savant ne ſe paioit „ guére mieux de cette monnoie que de celle „ qu'il avoit vûë dans Saint Auguſtin. Je vous „ avoué que ce grand Saint me paroit bien foi- „ ble dans la Lettre où il répond à une difficul- „ té que les Païens propoſoient contre l'Evangi- „ le, que c'eſt une loi préjudiciable aux intérêts „ de l'Etat, vû ces préceptes de Jéſus Chriſt, „ Si quelqu'un vous donne un ſoufflet ſur la joüe „ droite, préſentés lui encore l'autre. Si quel- „ qu'un veut plaider contre vous pour vous „ prendre vôtre robe, laiſſés lui encore empor- „ ter vôtre manteau. Et ſi quelqu'un veut vous „ contraindre de faire mille pas avec lui, faites „ en (v. encore) deux mille.

„ On ne peut nier que ces ordres ne ſoient „ ſujets à des inconvéniens, comme l'avoué le „ Miniſtre qui a fait l'hiſtoire de l'Edit de „ Nantes : Le commandement d'aimer ſon pro- „ chain comme ſoi même, *dit-il*, ne reçoit „ point d'éxception. . . . . Cependant par l'é- „ tat où le péché a mis le cœur de l'homme, „ il arrive très-ſouvent que celui qui s'attache „ à ce devoir important, s'éxpoſe à mille dan- „ gers. La charité n'eſt une loi que pour lui, „ & pendant qu'il l'obſerve ſcrupuleuſement, „ les ſcélérats en abuſent, pour lui faire plus „ de mal avec moins de peine. Il n'y a point „ de plus grand inconvénient que celui de don- „ ner lieu à l'oppreſſion des innocens. Cet in- „ convénient ſe trouve dans le préceptе fonda- „ mental de la charité : Mais la vérité n'en eſt „ pas pour cela moins évidente, ni le devoir „ moins néceſſaire. Cela montre que les incon- „ véniens d'une doctrine n'empêchent pas tou- „ jours qu'elle ne puiſſe être véritable. Ne „ craignés point qu'il nous laiſſe ſans réméde. Il „ remarque que la nature reprend ſes droits „ . . . . . quand quelque choſe la preſſant „ oblige l'homme à ſe ſouvenir du prémier de ſes „ privilèges, qui eſt ſa propre conſervation.... „ l'ame eſt naturellement inſtruite du droit de „ repouſſer la violence & l'injuſtice, puiſque „ malgré les nuages dont pluſieurs intérêts of- „ tuſquent les Lumiéres qu'elle a reçûes de la „ nature ſur ce ſujet, il ne faut qu'un danger „ preſſant pour lui faire oublier toutes les con- „ ſidérations étrangéres dont elle a été prévo- „ nuë & pour la rapeller à l'uſage du droit „ qu'elle avoit crû abandonner. C'eſt inſinuer „ clairement que ceux même qui auroient été „ les plus pénétrés des maximes de l'Evangile, „ deviendroient Soldats du ſoir au matin ſi l'op- „ preſſion étoit grande.

„ Ne ſoiés donc point en peine de la con- „ ſervation des Sociétés des véritables Chrétiens. „ La nature y a pourvû. Elle fût chaſſée de „ quelques-uns de ſes poſtes, au commence- „ ment du Chriſtianiſme, mais elle les regagna „ dans la ſuite, *veluti poſſiminii jure*, & s'y „ eſt maintenuë juſques ici, & s'y maintiendra „ à l'avenir. Les Chrétiens parfaits ou ten- „ dant à la perfection, ne ſont point de corps, „ ils ſont répandus en petit nombre dans des „ Sociétés, qui ſavent très-bien attaquer & ſe „ défendre de même. Elles en ſe piquent point „ de la piéuſe ambition de ſe ſurpaſſer les unes „ les autres dans l'obſervation des Conſeils ou „ des préceptes Evangéliques : Leur émulation

„ ne va qu'à ſe ſurpaſſer dans l'art militaire, & „ dans celui de s'enrichir, & dans celui de „ mieux tendre un piége par les ruſes de la „ politique. Les Chrétiens ont acquis dans „ tout cela, une ſupériorité admirable ſur tou„ tes les autres Réligions, & s'ils pouvoient „ s'accorder à faire la guerre de concert aux „ Infidéles, ils en rendroient un bon compte en „ peu de tems. Les Infidéles ſont des novices „ en comparaiſon des Chrétiens, dans les ruſes „ du commerce, dans celles de la négociation, „ dans l'art cruel & barbare de l'Artillerie & de „ la piraterie".

En vain Mr. Bayle ſuppoſe des Conférences & fait parler qui il lui plait; on connoit ſes ruſes, & perſonne ne peut plus s'y méprendre. Ce n'eſt pas un autre c'eſt lui-même qui préſente le Chriſtianiſme, comme nous venons de le voir, ſous des faces qui ne s'accordent point avec la Splendeur & la Fermeté de la Société civile. Quand le Syſtême Orthodoxe lui paroit fournir des Argumens propres à commettre la Réligion avec les Lumiéres les plus Simples & les plus évidentes de la Raiſon; il fait gloire d'être Orthodoxe: Il doit ce Bonheur à une Grace ſurnaturelle, de laquelle il a reçû une Foi qui impoſe ſilence à la Raiſon. C'eſt un Enfant docile de la Communion où il eſt né, dans laquelle il veut mourir, & dont il adopte les Confeſſions ſans héſiter. Mais dès qu'il s'agit de donner quelque avantage à l'Athéiſme ſur la Réligion, par raport à la Société civile, il abandonne hardiment nos Dogmes & nos Confeſſions pour ſe ranger du côté des Quakers & des Anabaptiſtes les plus outrés.

On ſait que JESUS CHRIST a donné à ſes prémiers Diſciples non ſeulement des préceptes que leurs ſucceſſeurs devroient obſerver dans toute la ſuite des Siécles, mais qu'avec ces Préceptes Univerſels, il en a auſſi donné qui avoient un rapport partieulier à l'Etat où l'Egliſe naiſſante alloit ſe trouver, & dont l'obſervation ne ſeroit plus néceſſaire dès que l'Egliſe ſe trouveroit dans d'autres Circonſtances.

Les Juifs s'imaginoient que le Meſſie ſeroit tomber l'Idolatrie par la force des armes, & qu'il établiroit ſa Réligion à peu près comme Mahomet a établi la ſienne, quelques Siécles après. Le Seigneur combat ce Préjugé & avertit ſes Diſciples, que loin de faire régner la vérité en terraſſant ſes Ennemis, ils n'en triompheroient qu'en ſe laiſſant terraſſer eux-mêmes; Il les avertit qu'odieux à tous ceux qui avoient le plus d'Autorité dans le monde, il leur ſeroit pour l'ordinaire très-inutile d'avoir recours à la Protection des Loix, & qu'ils ne devoient ſe préparer qu'à un éxercice continuel de Patience.

Mais ces tems d'Epreuve ne devoient pas toûjours durer, & l'Egliſe une fois établie devoit éprouver du Repos & de la Protection. Un tems devoit venir où *les Rois jetteroient leurs Couronnes aux pieds de l'Agneau & où les Princeſſes ſeroient les Nourrices des enfans de Dieu.*

St. Paul poſe en Prineipe dans ſon Epitre à Timothée, *que Dieu veut le ſalut de tous les hommes, qu'il veut que tous parviennent à la connoiſſance de la Vérité.* Delà il conclut que nous devons implorer la grace de Dieu en faveur de tous, & de peur qu'on ne crût que les Perſécuteurs & les Fléaux du Genre humain, fuſſent éxceptés de cette régle, il veut qu'on prie pour les Rois & pour toutes les perſonnes en poſſeſſion des Dignités, & un des Buts de ces Priéres charitables; c'eſt de pouvoir *mener ſous leur domination* & ſous leur protection, *une vie tranquille*, c'eſt-à-dire de pouvoir vivre dans la ſûreté & le repos.

Mais ſi tous les Magiſtrats éclairés de la Lumiére de la Vérité, telle que Mr. Bayle la ſuppoſe, vivoient conſéquemment à leurs Connoiſſances, ils abandonneroient leurs Emplois plûtôt que de ſe porter à aucun acte de Sévérité. Dès là que tous les Magiſtrats ſeroient Chrétiens, la Société ſe trouveroit en proie aux Ennemis du dehors, & aux Perturbateurs du dedans; de ſorte que pour vivre dans la ſûreté & dans la tranquillité, il faudroit faire des vœux tout oppoſés à ceux que St. Paul ordonne, & dire, *Seigneur, puiſque vous n'appellés pas tous les hommes au Salut & à la Connoiſſance de la Vérité, nous vous prions de conſerver au Genre humain, & à votre Egliſe en particulier, des Princes & des Magiſtrats aveugles à cet égard, & qui Païens, ou Athées, prévenus en un mot de fauſſes Maximes en matiére de Réligion ſe portent & s'appliquent, par des Principes de ſuperſtition, d'Intérêt, & de Vanité, à établir de bonnes Loix & à les faire régner par la ſévérité des Peines qu'ils inſligeront conſtamment à ceux qui négligeront ces Loix. Que la même Superſtition & que le même eſprit d'Intérêt & de Vanité les anime encore à faire fleurir leur Etat & à ſe rendre redoutables à tous ceux qui pourroient penſer à l'attaquer.*

Il ſemble que Mr. Bayle cherche à ſe ſurpaſſer pour ouvrir les yeux des hommes & leur faire comprendre que la Réligion Chrétienne n'eſt point une Réligion Divine: Dieu l'a propoſée à tous les hommes ſous peine d'une éternelle damnation. Qu'arriveroit-il ſi toute une Société s'y rangeoit? Si on en croit Mr. Bayle, *elle deviendroit la Terreur de ſes voiſins, & c'eſt ce qui n'arriveroit point à une Société d'Athées.* D'où vient donc que les Chrétiens ſubſiſtent? *C'eſt une obligation que l'on a à la Morale relâchée, aux ſubtilités des Caſuiſtes, & au peu de ſcrupule que le plus grand nombre ſe fait de ne vivre pas ſuivant l'Evangile.* Voilà comment la Providence veille à la conſervation de la Société malgré la Loi de l'Evangile.

„ Ne ſoiés donc point en peine, ajoute-t-il, „ touchant la conſervation des Sociétés des vé- *Ibidem* „ ritables Chrétiens, la Nature y a pourvû. *pag. 606.* „ Elle fût chaſſée de quelques-uns de ſes poſtes *Oeuvres.* „ au commencement du Chriſtianiſme, mais elle *pag. 362.* „ les regagna dans la ſuite *veluti poſliminii jure*, „ & s'y eſt maintenuë juſques ici, & s'y main„ tiendra à l'avenir.

XLV. CE QUE Mr. Bayle repréſente dans les Articles 123, 124 & ſuivans ſur le ridieule de la Réligion Païenne contient encore de nou- *Le Dictionnaire Paralliéle.* veaux écarts, par où il ébloüit & dépaiſe les *Janſiſme Lecteurs.* Des hommes peuvent être Athées, *& de Abbéſſ.* par diverſes cauſes. Ils peuvent être obſtinés, *Ibidem.* dans leur Erreur en divers degrés: Les Erreurs en matiére de Réligion peuvent auſſi varier à l'infini, & l'Obſtination des Errans de même. Rien n'eſt plus équivoque que de faire en gros ces comparaiſons: Pendant qu'elles ſeront ainſi vagues, elles n'aboutiront à rien, on n'en pourra tirer aucune Concluſion certaine & préciſe.

La Réligion Païenne étoit d'un ridicule manifeſte. Mr. Bayle trouve-t-il également ridicule le Syſtême des Athées, lui qui ne peut ſe laſſer de dire que la Réligion trouve des Difficultés inſurmontables dans le Syſtême d'un ſeul Prineipe, & dans le Syſtême de deux? Il ſeroit donc plus facile de ramener des Païens, que de déſabuſer des Athées. La Réligion Païenne renfermoit des contradictions. Les Païens

recon-

reconnoissoient donc de certains Principes, dont on pouvoit se servir pour les combattre, & pour les forcer de reconnoitre qu'ils se trompoient quand on leur faisoit voir qu'il tomboient en contradiction. Si on remarque des absurdités dans la Réligion Païenne, on y trouve aussi des Vérités importantes qui s'y étoient conservées & qui y étoient respectées, des Idées d'une autre vie, du Bonheur des Vertueux, des Supplices des Méchans. Tout cela étoit imparfait; Mais toûjours c'étoit quelque chose, c'étoit une matiére à perfectionner. *Ce qu'il y avoit de Bon*, dit Mr. Bayle, *ne se trouve que dans les Livres des Philosophes & des Poëtes.* Il se trouve aussi dans les Livres des Historiens. Voïés la comparaison que fait Sallustе des mœurs anciennes avec celles de son tems. *Mais il faudroit*, dit-il, *que cela se trouvât aussi dans les Livres composés par les Prêtres, c'est-à-dire par les Ministres de la Réligion.* Mais 1. avons nous leurs ouvrages? 2. Les Poëtes n'étoient-ils pas regardés comme des espéces d'Oracles, ne portoient-ils pas le nom de *Vates*? 3. En toute Réligion n'y a-t-il pas Culte extérieur & Culte moral, & n'y auroit-il pas de l'erreur & de l'injustice, à supposer que l'un d'eux exclut l'autre?

Pensées Diverſ. Art. CXXVIII. Oeuvres Diverſ. Tom. III. pag. 82.

Il faut juger de la Réligion Païenne par son Culte & par sa pratique, dit Mr. Bayle: soit; mais pour ne se permettre aucune Justice dans ce Jugement, il ne faut pas borner son attention au mal seul.

XLVI. MR. BAYLE fait une digression sur le Tableau de la Réligion Catholique Romaine par Mr. de Condom. *La Réligion s'y trouve dégagée de certaines grossiéretés populaires; mais les Protestans n'ont pas trouvé que cela fût suffisant.* Je ne veux entrer dans cette Controverse que par accident, & par rapport à la conséquence que Mr. Bayle en tire, que je tourne contre lui. Il doit être agréable aux Protestans de trouver des Catholiques qui approuvent & loüent des principes propres à dissiper les Erreurs qu'ils retiennent encore. Les Protestans disent, que ce que l'Eglise Romaine a conservé de bon, leur a servi à reconnoitre ce qui s'y étoit mêlé de défectueux, & qu'il étoit à propos d'en séparer. Les anciens Chrétiens ont usé de même quand ils ont entrepris de convertir les Païens. Ils n'auroient point trouvé de tels secours chés des gens qui auroient fait profession d'Athéisme, & qui auroient regardé comme des Fous, tous ceux qui s'imaginoient qu'il y a un Dieu, auquel il faut vivre soûmis.

Ibidem. Acte. Bayle appliqué aux erreurs des Chrétiens ce qu'il a dit des erreurs des Païens.

Mr. Bayle n'avance rien pour sa cause & traite dans plusieurs endroits de ses Ouvrages la Question du monde la plus inutile, puisqu'elle roule uniquement sur la comparaison de l'Athéisme & de l'Idolatrie. Il avance bien des choses pour diminuer l'horreur dont on est prévenu contre les Athées, en mettant au dessous d'eux les superstitieux & les Idolatres; Mais rien n'est plus inutile que cette Question, si elle se borne uniquement à comparer les Athées avec les Idolatres des Siécles ténébreux qui ont précédé la Réligion Chrétienne; Il s'agit de savoir si la Société ne se trouve pas mieux d'avoir pour Maîtres des personnes qui errent & qui errent même beaucoup en matiére de Réligion, que d'être soûmise à des Souverains qui n'en auroient point, & qui n'en voudroient point avoir. Mr. Bayle en vient là à la fin, & dans quelques Endroits, il déclare tout net, qu'une Société d'Athée, auroit plus de Fermeté & de Lustre, qu'une Société de véritables Chrétiens. Ne prépare-t-il point adroitement ses Lecteurs à des Paradoxes si capables de les étonner & de les rebuter lorsque dans l'Article CXXVII. de ses Pensées Diverses sur les Cométes, il fait sentir le ridicule d'un principe qu'il donne pour commun à toutes les Réligions.

„ Quand il s'agit, dit Mr. Bayle, de la Réligion (c'est ainsi que Ciceron fait parler „ l'un de ses amis) je ne m'arrête pas à la doctrine de *Zénon*, ou de *Cléanthe*, ou de *Chrysippe*; mais à ce qu'en disent les grands Pontifes *Coruncanus*, *Scipion* & *Scævola*. J'écoute aussi bien plûtôt *Lélius* l'Augure dans le beau Discours qu'il a fait sur la Réligion, qu'aucun des Chefs de la Secte des Stoïciens. „ Je n'ai jamais crû qu'il fallût avoir du mépris pour aucune des parties de la Réligion du Peuple Romain, & je me suis mis dans „ l'Esprit que nôtre République & nôtre Réligion aïant été fondées en même-tems, il faut „ que nôtre Réligion soit aprouvée des Dieux; „ car sans cela nôtre République ne fût pas devenuë si puissante. Voila quels sont mes sentimens. Dites moi, vous qui êtes Philosophe, ce que vous croïés, car c'est d'un Philosophe que je ne fais pas difficulté d'emprunter „ la Raison de ma foi: Mais pour ce qui est „ de nos Ancêtres, je m'en fie à eux aveuglément & sans qu'il me donnent aucune raison „ de ma croiance.

Oeuvres Diverſ. Tom. III. pag. 81.

„ Que vous semble de cette pensée, Monsr.? „ Vous n'oseriés la traiter d'absurde, comme „ a fait Lactance; car elle vous sera voir que „ l'Esprit de la Réligion Catholique, étoit déja „ dans la Ville de Rome, avant la naissance de „ Jesus Christ, puisque voilà des Romains qui „ déclarent qu'à la vérité ils ne refuséront pas les Eclaircissemens des Philosophes, mais que „ néanmoins ils s'en tiendront aveuglément à la „ Tradition & à la coûtume. Je fuis bien aise, „ que nous puissions nous prévaloir de cette antiquité contre les Calvinistes, qui ne s'en „ veulent rapporter qu'à leurs propre sens, au „ lieu que les Catholiques, je dis même les Catholiques qui ne se signalent pas par leur dévotion, & qui croient reconnoitre quelques fois qu'il y a de l'abus par tout, & que les „ Hérétiques n'ont pas tout le tort, en reviennent néanmoins, à ce résultat ici, ou en „ tout, ou en partie ".

Pour faire mieux sentir le ridicule de ce Principe, il ajoute ce qui suit en vers & en prose, & par-là il dispose les Lecteurs à regarder la Réligion, comme l'unique effet des préjugés, ou du moins à les en faire soupçonner. *Ibidem.*

„ Le meilleur est toûjours de suivre
„ La Prôme de nôtre Curé.
„ Toutes ces doctrines nouvelles
„ Ne plaisent qu'aux folles cervelles;
„ Pour moi, comme une humble brebis,
„ Je vai où mon Pasteur me range:
„ Il n'est permis d'aimer le change,
„ Que des femmes & des habits.

„ C'est imiter sagement, continue-t-il, ceux „ qui aprés avoir frondé la Médecine, & les „ Médecins, s'abandonnent néanmoins dés qu'ils „ sont malades à tout ce que le Médecin leur „ ordonne. Nous ne sommes pas venus au „ monde, (disoit Mr. de *Balzac*) pour faire „ des Loix, mais pour obéïr à celles que nous „ avons trouvées, & nous contenter de la sa„ gesse de nos Peres, comme de leur Terre & „ de leur Sokil. On pourroit l'accuser d'avoir „ dérobé cette pensée au Païen *Cecilius*, qui dit „ fort

„ ſort éloquemment dans le *Dialogue de Minu-*
„ *cius Felix*. Que tout étant incertain dans la
„ Nature, il n'y a rien de mieux que de s'en
„ tenir à la foi de ſes Ancêtres, comme à la dé-
„ poſitaire de la Vérité, que de profeſſer les
„ Réligions que la Tradition nous a enſeignées;
„ que d'adorer les Dieux que nos Peres & nos
„ Meres nous ont accoutumé de craindre, avant
„ que de nous en donner une connoiſſance exac-
„ te; & que de ne point décider de la nature
„ des Dieux, mais de nous conformer aux pré-
„ miers hommes, qui ont eu l'honneur, à la
„ naiſſance du monde, de les avoir pour bien-
„ faiteurs ou pour Rois. Ce Principe à tant de
„ proportion avec les Idées populaires, que l'on
„ y vient tôt ou tard. Les Catholiques qui ne
„ l'ont pas voulu admettre quand les Païens
„ s'en ſont ſervis contre la Réligion Chrétienne
„ n'ont pas laiſſé de s'en ſervir contre les Nova-
„ teurs; & c'eſt aujourd'hui l'un de nos plus
„ forts arguments contre les prétendus Réfor-
„ més. Ils s'en moquent, mais ils y viendront
„ un jour & s'en ſerviront contre tous les Schiſ-
„ matiques. Peut-être même, qu'ils l'ont déja
„ fait ".

Mais quand cela ſeroit, quand la Réligion ſe-
roit généralement parlant, l'effet d'un Préjugé,
on ſeroit fondé à ſeliciter le Genre humain, de
s'être trouvé ſi flexible à un heureux Préjugé
qui lui fait craindre un Maitre dont la Main
Inviſible eſt inſurmontable, & le diſpoſe par cet-
te crainte, à vivre avec plus d'humanité & de
régularité.

Après avoir porté, pour un moment; (*data non conceſſo*) la complaiſance, juſques à accor-
der, dans une Diſpute, à un Pyrrhonien, ce
Principe prétendu, que la Réligion eſt la fille
des Préjugés, la Queſtion ne ſe trouve point dé-
cidée, & il s'agit toujours également, de ſavoir
ſi c'eſt rendre un bon ſervice au Genre humain,
débranler des Préventions d'où il peut naitre tant
de biens, pour y ſubſtituer des Connoiſſances
qui aboutiſſent à le perſuader qu'il rentrera bien-
tôt dans le néant, & qu'on peut faire pen-
dant qu'on jouit de la vie, tout ce qu'on
trouve à propos, ſans s'inquiéter pour l'ave-
nir.

Mr. Bayle continue dans l'Article CXXVIII.
Penſées Div. ſur les Come-tes page 371. *Oeuvres Div. T. III. pag.* 82.
& poſe qu'il faut juger d'une Réligion, non pas
ſimplement par la Beauté de quelques-unes de ſes
Spéculations, mais par ſa Pratique.

„ Mr. de Condom, ajoute-t-il, a imputé à la
„ Réligion Payenne les abus qui s'y commet-
„ toient publiquement, comme les peintures
„ qu'elle conſeroit dans les Temples, les im-
„ puretés du Théatre, & les ſanglans Spécta-
„ cles des Gladiateurs. Les Proteſtans; conti-
„ nue-t-il, raiſonnent de la même maniere con-
„ tre cet Evêque, c'eſt en vain, ſelon eux,
„ qu'il déclare que les abus qu'on reproche à
„ l'Egliſe Romaine, ne ſe trouvent pas dans les
„ déciſions des Conciles, il ſuffit qu'ils ſoient au-
„ toriſés par une pratique publique & ſolemnel-
„ le ". Après toutes ces Préparations il finit ſon
Article en diſant. „ Ne ſe moqueroit-on pas
„ d'un homme que l'on prétendroit engager à
„ ſejourner dans une Ville, où le Vol, le
„ Meurtre & toutes les voies de fait ſeroient
„ tolérées publiquement, en lui faiſant voir
„ qu'on ne trouve pas dans les Actes de la Mai-
„ ſon de Ville, aucun Statut qui ordonne de
„ tuer ou de voler? Il auroit grand raiſon de
„ ſe moquer de cela. Que m'importe, diroit-
„ il, qu'il y ait une Loi du Magiſtrat qui or-
„ donne le Meurtre, & le Brigandage, ou qu'il
„ n'y en ait point. Il me ſuffit que l'on vole &
„ que l'on tue impunément dans une Ville pour
„ ne vouloir point y ſéjourner ".

S'il y a eu autrefois, ou s'il y a encore au-
jourd'hui, quelque Etat, ou quelque Ville,
où les Crimes que Mr. Bayle vient de nom-
mer ne ſoient pas aſſés ſévérement punis, on
auroit tort aſſûrément de mettre une telle in-
dulgence ſur le compte de la Réligion; Il n'y
en a jamais eu qui l'ait recommandée, au con-
traire l'Indolence avec laquelle on laiſſe régner
les Déſordres, eſt un effet du peu de Réligion
de ceux qui gouvernent la Société. On peut
être Magiſtrat, on peut être Eccléſiaſtique de
profeſſion, & avoir un Cœur gâté à cet égard.
Qu'on ſe figure, par éxemple, un homme, qui
n'aiant point lieu de ſe plaindre d'une des per-
ſonnes qui plaident devant lui, & aiant grand
ſujet de chagrin contre l'autre, reconnoit le
Droit de la prémiere, & le tort de la ſeconde,
mais malgré cette connoiſſance, il comprend
qu'en favoriſant celle-ci au préjudice de celle-
là, il ſera plus de chagrin, & il pourra cauſer
plus de déſordre; Cette derniére conſidération
le détermine; ſon Inclination dominante eſt de
faire du mal, & elle le tourne du côté où elle
aura plus de lieu de ſe ſatisfaire: Si cet homme
là avoit de la Réligion & de la Crainte de
Dieu, en uſeroit-il de cette maniére? Il eſt vi-
ſible que non. A cet éxemple, joignons en un
ſecond. Un homme eſt inconteſtablement cou-
pable, on reconnoit qu'il eſt tombé dans une
faute inéxcuſable, de quelque côté qu'on la
conſidére; Cependant celui-là même qui en ju-
ge ainſi prend ce Coupable ſous ſa Protection,
& veut qu'il ſoit impuni, & que ſon Inſolence
continué à braver des honnêtes gens; ou s'il ne
peut pas en venir là, il veut ſe donner la ſa-
tisfaction de faire tous ſes efforts pour produire
les plus affreux Déſordres, ſans qu'il lui en re-
vienne aucun avantage que le plaiſir d'avoir fait
du mal, s'il peut réuſſir dans ces éxécrables
projets. N'eſt-ce pas-là le caractére préciſ qu'on
attribue au Démon, qui connoiſſant bien qu'il
eſt condamné ſans aucune eſpérance de retour,
cherche quelque conſolation dans le plaiſir de
faire du mal? Or le moien de ſoupçonner qu'il
y ait de la Réligion, là où l'on imite de ſi
prés & ſi parfaitement cet Eſprit infernal? Si
l'on a quelque peine à comprendre ce que je
dis, & par conſéquent à en tomber d'accord,
on n'a qu'à réfléchir que l'Irréligion eſt une
Folie, qu'il y en a de pluſieurs Eſpéces, &
que les Cerveaux qui, par tempérament, &
par des Diſpoſitions machinales, quelquefois
héréditaires, ont de la diſpoſition à la Folie,
en ont auſſi à l'Irréligion, lorſque de certaines
Circonſtances éxtérieures, ou certaines Diſpoſi-
tions intérieures, comme ſont par éxemple,
l'Orgueil, l'Envie, l'Avarice, les tournent de ce
côté-là. On pourra m'alléguer des Exemples de
quelques perſonnes chés qui on prouvera qu'il y a
des Principes de Réligion, avec des Mœurs qui
marquent tout le contraire; mais je ſoûtiens toû-
jours que, le reſte étant égal, les Athées ſont
encore plus dangereux pour la Société, que les
perſonnes qui ont porté l'illuſion, juſques à ſa-
voir malheureuſement allier la Réligion avec le
Vice: L'eſprit de ceux-ci renferme des Contra-
dictions, on peut les leur faire ſentir, & les en-
gager à abandonner quelques-uns de leurs ſenti-
mens par l'oppoſition qu'ils ont avec d'autres.
Ces gens-là ont chés eux le Poiſon & l'Antidote;
Cet Antidote qu'ils eſtiment, on peut leur en
faire uſer & on peut ſi bien le leur faire goûter,
qu'ils prendront de l'averſion pour le poiſon qui
lui eſt contraire. Vous voulez vous ſauver, di-
rois-

rois-je à ces gens-là, je suis dans le même dessein; vous aimés à jouir de la Vie; je n'en suis pas ennemi, non plus que de ses douceurs; je profiterai avec beaucoup de reconnoissance de vos Conseils & de vos Lumières, je vous aime, je vous honore, & je vous demande la grace d'agréer que je vous donne des Preuves de la sincérité de mes sentimens en vous proposant à examiner quelques Réflexions sur la conduite d'un homme qui veut se sauver. L'opposition du Vice avec les Vérités de la Réligion est si grande, & il est si aisé de la faire remarquer que pourvû qu'on prenne son tems, on ne sauroit manquer de produire quelque effet sur un cœur vicieux, mais qui a encore des semences de Réligion.

Mais pour ce qui est d'un Athée, pour ce qui est d'un Pyrrhonien, qui s'applaudit dans ses doutes & ses objections, qui regarde comme des Fous & des Visionaires ceux qui se flattent d'être parvenus à quelque certitude en matiére de Réligion, quelle attention prétend-on que des gens ainsi faits donneront à ceux qu'ils sont dès long-tems en possession de regarder comme des Fous?

Mais enfin je veux qu'un homme soit incorrigible dans la monstrueuse alliance qu'il a faite de quelques Sentimens de Réligion avec des Habitudes très-criminelles, je soûtiens encore que son exemple est moins dangereux que l'exemple d'un homme qui fait profession d'Athéïsme; on a horreur de celui-là, comme d'un homme qui deshonore la Réligion, dont il ne peut pas contester la Vérité, & on conclut que les idées de la Réligion & les Preuves qui l'établissent, doivent être d'une grande évidence & d'une grande force, puisqu'un si mauvais cœur n'a pu y résister. C'est ainsi qu'on doit raisonner sur le sujet d'un homme qui soule aux pieds les Loix d'une Réligion dont on le suppose persuadé. Mais quand un homme passe pour homme d'Esprit, & fait profession d'Athéïsme, il est naturel qu'il fasse naître des soupçons dans l'esprit d'une infinité de gens, qui, par leur Tempérament, ou la situation dans laquelle ils se trouvent dans le monde, sont éxposés à sentir que la Réligion éxige des devoirs pénibles. Or ébranlés une fois, dans des cœurs ainsi disposés, qui ne sont pas le plus petit nombre, la Crainte de Dieu, & de l'Avenir, ceux qui ont à faire avec eux, ne tarderont pas à éprouver les funestes effets de ces Craintes dissipées.

Oeuvres Div. T. III. pag. 83.

Pensées Diverses sur les Cométes Article CXXIX

„ XLVII. JE CROI qu'en attendant, dit Mr. Bayle, une rélation bien fidéle des „ Mœurs, des Loix, & des Coûtumes de ces „ Peuples que l'on dit qui ne professent aucune Réligion, on peut assûrer que les Idolatres ont fait en matiére de Crimes, tout ce „ qu'auroient fû faire les Athées. On n'a qu'à lire le dénombrement qui a été fait par Saint „ Paul, de tous les désordres où les Païens „ se sont jettés, & on comprendra que les Athées les plus opiniatres, n'eussent pu enchérir „ par-dessus ".

Mr. Bayle compte-t-il pour quelque chose l'autorité de Saint Paul? Il le doit s'il veut que son Argument soit bon *ad hominem*.

Voici le passage de cet Apôtre. *Comme donc ils ne se sont point souciés de reconnoitre Dieu, Dieu aussi les a livrés à un sens dépravé, de sorte qu'ils ont fait des choses tout-à-fait indignes de l'homme. Ils sont pleins de toute injustice, fornication, méchanceté, avarice, malice, pleins d'envie, de meurtres, de quérelles de fraudes, de malignité; rapporteurs, médisans, ennemis de Dieu, violens, superbes, vains, ingénieux à inventer des crimes, rebelles à Péres & à Méres, sans intelligence, sans foi, sans affection pour leurs proches, implacables, inhumains. Et bien qu'ils aient connu le droit de Dieu, c'est que ceux qui font ces choses sont dignes de mort, non seulement il les commettent eux-mêmes, mais ils approuvent encore ceux qui les commettent.*

1. Saint Paul déclare que les crimes auxquels les Païens se sont abandonnés, ont eu pour une de leurs prémiéres & principales Causes, le peu de soin qu'ils se sont donné pour connoitre Dieu, & pour profiter des Lumiéres de la Raison qui pouvoient les éclairer sur ce que Dieu demandoit d'eux. C'est donc pour avoir approché des Dispositions où se trouvent les Athées, qu'ils ont si mal vécu. Que peut-on donc, suivant Saint Paul, attendre des Athées?

2. Saint Paul fait les remarques qu'on vient de lire, sur les Mœurs des Païens, en vûë d'établir la nécessité d'une Révélation nouvelle, qui suppléat aux Lumiéres de la Raison, trop foibles pour ranger à leur Devoir les hommes qui n'en connoissent point d'autres. Sa Preuve auroit été sans force, si tel étoit le Naturel de l'homme, que l'Humeur & non les Connoissances sûr le grand Mobile de sa conduite; car en ce cas les Lumiéres de l'Evangile n'eussent eu aucun avantage sur la Lumiére naturelle.

3. Dans les vices que St. Paul reproche aux Païens, il y a du plus & du moins; & ce qu'il dit, se trouveroit contraire à l'éxpérience, si on l'interprétoit dans une *Universalité absolue*, & sans restriction. La crainte de la Divinité, & le désir de lui plaire a réglé les Mœurs d'un *Socrate*, d'un *Antonin*, d'un *Epictéte*, & de plusieurs autres sans doute, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

4. Saint Paul prédit aux Ministres de l'Evangile, en la personne de Timothée (II. Epit. ch. III.) que *dans la suite des temps, il viendra des conjonctures difficiles; car les hommes seront pleins de l'amour d'eux-mêmes, avares, vains, superbes, médisans, désobéissans à leurs Péres, & à leurs Méres, ingrats, scélérats, sans affection pour leurs proches, irréconciliables, calomniateurs, débauchés, cruels, ennemis des gens de bien, traitres, insolens, bouffis d'orgueil, aimant les voluptés beaucoup plus que Dieu; aiant l'apparence de la piété, mais étant impies en effet.*

St. Paul ne prédit pas dans ces paroles un tems où toutes les personnes qui seroient profession du Christianisme, se trouveroient de ce Caractére, sans aucune éxception, car sa Prédiction, si on l'expliquoit dans cette étenduë, renverseroit celle de Jesus Christ, qui promet à son Eglise, une durée qui ne finira point, & sur laquelle les portes de l'Enfer ou du Sépulchre ne prévaudront point.

Mais d'où vient que, dans la suite des tems, les Vices régneront d'avantage, dans le Corps éxtérieur de l'Eglise? C'est qu'il y aura moins de Foi, moins de Persuasion, moins de Conviction. St. Pierre (II. Ep. ch. III.) représente ces gens-là comme des *mocqueurs qui ne suivront que leurs propres convoitises, & qui diront, où est la promesse de son avénement, & qui par une ignorance volontaire, ne confésseront pas que les Cieux furent faits autrefois par la parole de Dieu.*

5. Ces Incrédules, ou ces gens peu persuadés, ces hypocrites qui deshonorent l'Eglise par leur

mélange avec les gens de bien, & leurs mauvais Exemples, font cependant moins de mal à la Société qu'un Athée déclaré. Celui qui ſoupçonne que la Réligion pourroit bien n'être pas une chimére, eſt de tems en tems retenu par cette penſée, au lieu que ſans ce frein, il s'abandonneroit à tous ſes Panchans, de quelque nature qu'ils fuſſent. Les Hypocrites comprennent qu'ils ont intérêt de cacher une partie de leur Corruption, & par-là font moins de mal aux hommes: Or là où la Réligion eſt encore reſpectée en public, on a un plus grand intérêt d'en obſerver extérieurement une partie des Maximes, & d'être honnêtes gens, au moins à quelques égars: On peut plus impunément & plus hautement négliger la Vertu & s'en moquer là où la Réligion ne lui fournit aucun appui.

Mr. Bayle, par ſes répetitions fréquentes, oblige un homme qui examine ſes Ouvrages à tomber dans des redites malgré qu'il en ait.

Arbitres plus diffi-ciles à ramener Prof. Dict. Oeuvres pag. 84.

XLVII. DANS l'Article 132. Mr. Bayle continuë à ſe jetter dans des écarts, qu'il auroit évité s'il avoit pris la précaution d'établir l'état de la Queſtion bien diſtinctement, & de le ſuivre pié à pié. On ne nie pas que l'eſprit humain ne puiſſe porter ſon égarement juſqu'à ſe faire en matiére de Réligion des Maximes ſouverainement extravagantes.

Mais je ſoûtiens qu'il ſera plus aiſé de ramener un homme de ſes extravagances, & de lui faire connoître ce qu'elles ſont, que de guérir un Athée de ſa vanité, de ſon humeur Sophiſtique, & de ſon goût pour les objections. Si c'eſt un crime horrible que d'attribuer à Dieu quelque choſe, qui ne lui convient pas, ou de nier de lui quelque attribut qui ſoit en lui, que doit on penſer de ceux qui ſoutiennent que l'Idée prétenduë de Dieu n'eſt qu'un amas de contradiction? N'eſt-ce pas nier tout d'un coup tous ſes Attributs & lui réfuſer toutes ſes perfections?

De l'Efficace de la crainte. pag. 632. Oeuvres pag. 375.

Article CXXXIII. continuation des Penſées Diverſes. „ L'argument que vous fondés ſur „ l'activité de la crainte, dit Mr. Bayle, vous au- „ roit paru moins fort ſi vous l'aviez bien conſi- „ déré de tous les côtés. La crainte, me dites „ vous, eſt un des plus grands reſſorts de la „ conduite des hommes. Elle les contraint de „ faire cent choſes pénibles, & de s'abſtenir de „ ce qui leur eſt le plus agréable. Quelle vio- „ lence ne ſe font-ils pas lors qu'ils s'agit d'éviter „ un plus grand mal? Puis donc que les Idolatres „ attribuent à leurs faux Dieux, la force de „ châtier, & dans ce monde & dans l'autre, „ & qu'ils les faiſoient les Maîtres de la fou- „ dre, de la grêle, des tempêtes, de la peſte „ & de la famine, & des tourmens de l'Enfer, „ ils devoient en mille rencontres ſe détermi- „ ner ou à ceci ou à cela, par la crainte de la „ juſtice divine. Or c'eſt un frein, c'eſt un „ éperon qui auroient manqué à des Athées. Je „ vous accorde que la peur eſt un principe „ très-actif, & très-puiſſant, & ſi vous vous „ contentiés de prétendre que la Réligion Païen- „ ne a introduit dans la conduite des hommes „ une infinité de modifications, qui n'auroient „ point eu de lieu, ſous un état d'Athéïſme, la „ diſpute ceſſeroit bien-tôt entre vous & moi. „ Mais vôtre prétenſion va beaucoup plus loin, „ & vous ne pourriés me faire un objection, „ conſidérable, ſi vous ne ſuppoſiés que les mo- „ difications particuliéres dont le culte des faux „ Dieux a été cauſe, ont augmenté le méri- „ te, ou les bonnes qualités de l'homme. Voi- „ la l'état de la Queſtion.

„ Pour le diſcuter méthodiquement, je dois „ vous dire que la crainte des faux Dieux a „ donné aux Sociétés Païennes, ce caractére „ particulier, qu'elles ont bâti des temples & „ inſtitué des fêtes, & offert des ſacrifices & „ rendu de grands honneurs à des Idoles. Ce- „ la ne ſervoit de rien à rendre les hommes, „ plus agréables à Dieu, & les lui rendoit au „ contraire plus deſagréables, que s'il n'euſſent „ reconnu aucune Divinité. S'ils joignoient „ au culte extérieur le culte intérieur, je veux „ dire l'amour des Idoles, ils ne faiſoient que „ provoquer d'avantage la jalouſie du vrai Dieu. „ Tant s'en faut donc que l'idolatrie Païen- „ ne augmentât auprès de Dieu le mérite & „ les bonnes qualitez de l'homme, qu'au con- „ traire elle les diminuoit. Mais laiſſons cette „ conſidération. Il doit déformais paſſer pour „ conſtant qu'en fait de crimes de lèze Ma- „ jeſté divine, au premier chef, le Paganiſ- „ me a ſurpaſſé l'Athéïſme. C'eſt un affaire „ que nous devons regarder comme éxpédiée. Il „ s'agit entre vous & moi d'un autre point „ depuis le commencement du Chapitre 108. „ Nous ne comparons plus depuis ce lieu-là „ le Paganiſme & l'Athéïſme que par rapport „ au bien temporel des ſociétés.

„ Voions donc ſeulement de quel uſage l'i- „ dolatrie des Gentils a pû être au bonheur, „ & à la proſpérité des peuples, entant que „ cette proſperité dépendoit des bonnes „ Mœurs; car pour ce qui eſt des utilités „ dont la Réligion n'eſt cauſe que par acci- „ dent, & qui n'en réſultent que par l'adreſ- „ ſe avec laquelle la politique ſe fait pré- „ valoir des Superſtitions du vulgaire, nous „ en parlerons plus à propos dans un autre „ lieu.

„ Je ne m'amuſerai point à vous prouver „ que les victoires, les richeſſes, les moiſſons „ fertiles de quelques Nations n'étoient pas la „ récompenſe de leur zéle pour les Idoles. „ Vous ſériés à peine initié aux Elémens du „ Chriſtianiſme, ſi vous vous perſuadiés que „ le même Dieu, qui a tant fait éclater ſon „ indignation contre l'impiété des Idolatres, „ & qui abandonna pour jamais les dix Tri- „ bus d'Iſraël à cauſe de leurs faux cultes, & „ qui pour la même raiſon chatia ſouvent, & „ avec une ſévérité éxtraordinaire, l'autre par- „ tie du peuple Juif, répandoit ſes bénédic- „ tions temporelles ſur les Grecs, & ſur les „ Romains, parce qu'ils avoient plus d'attâ- „ chement, que leurs ennemis aux Dieux de „ bois & de pierre; La vertu morale auroit „ pu être récompenſée de cette façon, mais „ non pas l'Idolatrie.

„ Je vous dis, Monſieur, & je vous ſoûtiens „ que la crainte des Dieux des Gentils n'é- „ toit pas ſort propre à rendre les hommes „ plus honnêtes gens, ni plus capables de ſa- „ quiter de ce qu'ils ſe doivent les uns aux au- „ tres.

„ Le Paganiſme ne donnoit point de leçons „ qui fiſſent ſavoir de la part des Dieux, „ qu'ils puniroient ſévérement l'ambition, la „ violence & l'avarice des Souverains; l'impa- „ tience, la déſobéiſſance & la révolte des Su- „ jets, & en général toutes les actions humai- „ nes non Conformes à la probité, à la pure- „ té, & à la juſtice.

„ On ſe contentoit d'enſeigner qu'ils ſe ven- „ geoient rigoureuſement de ceux qui n'hono- „ roient leur Temples, leurs Statuës, leurs Mi- „ niſtres,

„ niſtres, ou qui mépriſoient les Cérémonies „ de la Religion, les augures, les auſpices, „ &c. Le ſacrilége & le parjure étant des of„ fenſes directes de la Majeſté de Dieu, on „ diſoit auſſi qu'ils les puniſſoient: mais le ſim„ ple vol, & le menſonge n'étant point con„ traires à des ordonnances qu'ils euſſent ex„ preſſément ſignifiées, on ne croioit pas qu'ils „ s'en foucialſent. Cela s'étendoit ſur tout le „ reſte de la morale plus ou moins. S'ils fai„ ſoient paroitre leur irritation, on n'enſei„ gnoit pas qu'elle fut fondée ſur la corrup„ tion des mœurs, & qu'il les falut appaiſer „ par un changement de vie, il ſuffiſoit de „ réparer la négligence du culte extérieur, ou „ d'y ajoûter quelque choſe, de bâtir quelque „ nouveau temple, d'inſtituer des anniverſai„ res, de multiplier les victimes, &c. Le „ Paganiſme n'étoit proprement parlant qu'un „ trafic de biens temporels. Les hommes en „ étoient quittes pour des prières, pour des „ genuflexions, & pour des offrandes, & les „ Dieux pour le don de la ſanté, & des ri„ cheſſes, & du bon ſuccès d'une entrepri„ ſe. La vertu n'entroit point dans ce com„ merce, on ne la demandoit point aux „ Dieux, on ne la croioit point néceſſaire „ pour les appaiſer, ou pour prévenir leur co„ lére, & on leur demandoit hardiment des „ faveurs injuſtes. On les accuſoit même d'in„ gratitude, s'ils laiſſoient ſans récompenſe les „ honneurs qu'on leur rendoit, & que l'on croioit „ leur être utiles. Voïés ci-deſſous le Chapi„ tre 135. Il eſt donc fort malaiſé de com„ prendre, que la crainte des Idoles ait pû „ faire ſurmonter à un Païen les Paſſions qui „ le détournoient d'une bonne œuvre, ou cel„ les qui l'animoient à une mauvaiſe entrepri„ ſe. On ne ſauroit voir que ſi un Païen a „ ſoûtenu de ſes Conſeils & de ſon argent, & „ de ſa récommandation les droits de la veu„ ve & de l'orphelin, lorſque cela l'éx„ poſoit à de dangereuſes inimitiez, la Crainte „ des Dieux ait été cauſe qu'il a préféré l'hon„ nête à l'utile. On ne comprend pas que ſi „ une femme Païenne éxcitée par l'aiguillon „ de la volupté, & par les promeſſes d'un ga„ lant a réſiſté à la tentation, c'ait été à „ cauſe de la crainte de ſes Dieux. On ne „ croioit pas qu'ils éxigeaſſent de tels ſacrifi„ ces, & qu'il y eut des peines au Ciel, ou „ contre ceux qui ne s'éxpoſeroient pas en „ protégeant l'innocence au reſſentiment d'une „ famille accréditée, ou contre ceux qui pré„ féroient à la chaſteté un plaiſir très-profita„ ble. On croioit avoir rempli tous les De„ voirs de la Réligion pourvû qu'on n'eut pas „ manqué aux actes du culte éxterne; & on „ tout cas on s'aſſûroit d'appaiſer les Dieux par „ quelques préſens, & vous voulés que de peur „ de leur déplaire on ſe ſoit porté au bien, „ on ſe ſoit détourné du mal en dépit de ſes „ paſſions favorites. Vous ne me perſuaderés „ point cela. Vous vous étendés beaucoup ſur „ la pénitence qui faiſiſſoit les Villes les plus „ corrompuës, & les plus ſuperſtitieuſes, lors „ qu'un grand péril les avertiſſoit de la Colé„ re des Dieux.

„ Mais permettés moi de vous dire qu'en „ ce qui regarde les effets d'un péril préſent „ les Sociétés Païennes n'avoient aucun avan„ tage ſur les peuples qui auroient été ſans „ Réligion. Ceux qui n'aiant point de con„ noiſſance qu'il y ait un Dieu, ne le crai„ gnent point à la vûë d'une tempête, ne „ ſont pas moins conſternés que les Idolatres: „ Ils ont autant de fraieur des Elémens irri„ tés que les autres hommes: l'air en ſeu, la „ foudre tombant de toutes parts, une Inon„ dation furieuſe, un Ouragan, un tremble„ ment de terre, un naufrage preſque certain „ épouvantent toutes ſortes de perſonnes, ſoit „ qu'elles aient de la Réligion, ſoit qu'elles „ n'en aient pas. Les habitans d'une ville A„ thée qui ſeroient déja ſaccagés, ou qui ter„ roient l'ennemi maitre de la bréche, & ſur „ le point de paſſer tout au fil de l'épée, ne „ ſeroient pas moins conſternés, que s'ils étoient „ Superſtitieux. Leur fraieur devroit même „ être plus grande; car ils n'eſpéreroient pas „ qu'en élevant les mains au Ciel & en criant „ miſéricorde, ils recevroient du ſecours d'u„ ne puiſſance inviſible.

„ Ainſi les mêmes effets que vous m'étalés „ de la crainte ſuperſtitieuſe, ſe trouveroient „ parmi les Athées dans cette ſorte d'occa„ ſions tout comme parmi les Païens.

„ Il y auroit ſuſpenſion de méfiance, & „ d'inimitié, on ne ſongeroit point à la frau„ de, au vol, à l'ivrognerie à la fornication, „ ni à l'adultere. On ne ſeroit occupé que „ de la vûë du peril, ou que du ſoin de s'en „ préſerver. La plus belle femme du monde, „ & la plus chargée de pierreries ſeroit égale„ ment en ſûreté tant à l'égard de ſon hon„ neur qu'à l'égard de ſes joiaux auprés d'un „ Athée & auprés d'un Idolatre dans un navire „ battu d'une tempête furieuſe & prêt à périr. La „ peur d'une mort prochaine glace le ſang, & „ abſorbe l'avarice, & ne permet pas de former „ un mauvais deſſein. C'eſt un principe ré„ primant auſſi efficace qu'aucun autre.

„ Ne m'alléguës donc plus comme une ſour„ ce de bonnes mœurs, ces craintes éxtraor„ dinaires & paſſagéres de l'Indignation divi„ ne. Si vous pouviés m'alléguer une crain„ te d'habitude & qui produiſit de bons effets „ en tout tems & en tout lieu, vous donne„ riés au Paganiſme un merveilleux avanta„ ge ſur l'Athéiſme, mais vous ne ſau„ riés prouver l'éxiſtence d'une telle crain„ te.

„ Vous me répliquerés ſans doute qu'une „ Ville qui n'auroit nulle Réligion retombe„ roit dans ſes prémiers déréglement dés que „ le péril ſeroit paſſé. Je n'en doute point, „ mais c'eſt ce que faiſoient auſſi les Villes „ Païennes. Nous voions même dans le „ Chriſtianiſme que les Villes qui ont pris le „ ſac & la cendre avec le plus de ferveur, „ au tems des déſolations, ſe ſont bien-tôt a„ près auſſi corrompuës qu'auparavant.

„ Ne vous imaginés pas que les Païens con„ ſternés des Calamités publiques voüaſſent aux „ Dieux la réformation des mœurs; car ils ne „ croioient pas que le luxe, l'impudicité, la mé„ diſance, l'ambition & le ſoin de ſe ven„ ger de ſes ennemis fuſſent la cauſe de la co„ lére céleſte. Ils voüoient des ſacrifices, & „ des oblations, quelques ornemens d'autel, „ quelque parure de ſimulacre.

„ Cela les pouvoit-il rendre plus honnêtes „ gens?

„ Je n'oublie point ma grande raiſon qui „ eſt qu'un Païen d'une Ville déréglée ne dé„ voit pas craindre d'irriter ſes Dieux, puis „ qu'il ſavoit qu'ils étoient eux-mêmes infec„ tés de toutes ſortes de vices".

Mr. Bayle commence cet Article par éluder l'Etat de la Queſtion. *Ce que les Païens*, dit-

il, *ont fait par la crainte de leurs Dieux, n'a pas augmenté leur mérite, & ne les a pas rendus plus agréables au vrai Dieu.* Quelques lignes après, il reconnoit qu'il ne s'agit pas de cela, mais seulement de *l'Influence de la crainte des Dieux sur le Bonheur & la prospérité des Peuples.* S'il ne s'agit que de cela, pourquoi embarrasse-t-il un Lecteur, en le détournant d'abord du vrai sujet de la Question?

Dieu qui punissoit si sévérement le Peuple Juif, dès qu'il tomboit dans l'Idolatrie, auroit-il beni & favorisé les Romains, parce qu'ils étoient plus idolatres que leurs voisins? Mr. Bayle a raison de traiter cette pensée d'absurde. Mais ce n'est point-là ce qu'on prétend. Dieu agréoit dans les Romains, non leurs Erreurs, mais leur bonne Conscience qui les faisoit vivre conséquemment. Les autres peuples n'avoient pas des Idées plus justes; mais les Idées qu'ils croioient bonnes, ils ne les respectoient pas, & ne les prenoient pas pour Régle comme les Romains.

Si Mr. Bayle se contentoit de dire que les Païens donnoient trop à l'extérieur du Culte, il auroit raison: Mais il a tort de prétendre qu'ils s'y bornoient. Les *Nouvistes* étoient Païens, & leur répentance qui fléchit la colere de Dieu ne se borna pas à multiplier des victimes, ni à embellir des Temples, ou à sélier par des Vœux pour en bâtir de nouveaux; ils condamnérent leurs Vices, ils formérent la Résolution de s'en corriger, & quelques-uns l'éxécutérent en partie. Les Romains respectoient les Traités, & ce n'étoit point en bâtissant de nouveaux Temples qu'ils présumoient d'en éxpier la Violation. Horace pose en fait que les malheurs des Romains venoient de leur négligence dans le Culte des Dieux, & de leur relâchement dans les bonnes Mœurs. Ils n'avoient ni la Piété ni la Chasteté de leurs Ancêtres. Selon Homere *la Vangeance qui marche à pas lents*, regardoit les Vices & non pas le défaut seul du Culte extérieur. C'étoient les fautes commises contre ce que nous appellons *Loi Morale* qui étoient punies dans les Enfers. En vain on récuseroit le témoignage des Poëtes; car leurs Poëmes rouloient sur les Idées universellement reçûes, sans cela le principal Caractére qui en devoit faire le Mérite, leur auroit manqué, la *Vraisemblance.*

Il faut s'être fait une étrange habitude d'éluder l'état des Questions, pour ne s'appercevoir pas à quel point on s'en écarte, quand on soûtient que le motif de la Crainte n'a pas moins d'efficace sur un Athée que sur un homme qui a de la Réligion, & que pour preuve de ce Paradoxe, on allégue une Tempête, où l'Athée prêt d'être submergé, est aussi peu d'humeur à donner dans la licence & la débauche qu'un homme qui craint les suites de la Mort. Il ne s'agit pas de l'effet d'un châtiment infligé, mais de celui d'un châtiment annoncé. L'Athée ne le craint point puisqu'il ne reconnoit aucune Divinité qui menace les hommes pécheurs de son Indignation.

Cela même que Mr. Bayle pose en fait n'est pas éxactement vrai, & l'expérience le dément. Le Système de l'Athée l'engage à s'étourdir pour n'être point effraié de la Mort. N'y a-t-il pas de gens qui s'enivrent afin de mourir avec plus de courage, ou plûtôt afin de ne s'appercevoir pas qu'ils meurent? On sait qu'Ovide étoit un Epicurien & qu'il souhaitoit que la Mort le surprit au milieu de ses débauches.

Mais, continue Mr. Bayle, *après que le Danger est passé, un Homme qui a de la Réligion se souvient aussi peu de ses Vœux qu'un Abbé*, qui n'en a point formé & qui les croit inutiles.

Avança-t-on jamais rien de plus ineroiable? Un homme peut avoir de la Réligion & s'oublier à de certains égars. Tous ceux qui ont de la Réligion n'en rempliſſent pas éxactement tous les Devoirs. Donc ils ne vivent pas mieux que les Athées. Quelle conséquence!

Quand les Fléaux de Dieux se répandent sur les hommes, quand ils voient la Mort de prés, s'ils croient qu'il y a une autre Vie, & que leur sort dans cette Vie à venir, dépende de quelque Etre, qui veille sur leur conduite, qui récompensera leur Vertu, & punira leurs Vices, ont conçoit qu'ils se rendront attentifs sur leur condition, qu'ils auront regret au passé & qu'ils formeront de bonnes Résolutions. Mr. Bayle prend donc le change avec bien peu de pudeur, quand il nous dit qu'un Athée consterné à la vûë de quelque éxtrême danger, ne penſeroit ni à des voluptés criminelles, ni à voler, ni à assassiner, & qu'ainsi il seroit dans le cas de l'homme Réligieux. Il ne s'agit pas d'une consternation présente, il est même naturel qu'elle soit plus accablante pour un Athée, que pour un homme à qui la connoissance de la Miséricorde de Dieu & le sentiment de son Répentir, laissent quelque Espérance. Il s'agit des Résolutions qu'on prend pour se corriger, & de la fidélité avec laquelle, on les tiendra. L'Athée n'impute quoi que ce soit des malheurs qui le ménaçent à ses Péchés précédens, & ne pense point à s'en corriger.

Les Païens adoroient des Dieux vicieux. Donc ils ne devoient pas craindre de leur déplaire par le Vice qui en étoit une Imitation.

Mr. Bayle revient souvent à cette Remarque qui a en effet fa force, & qui, par rapport aux Mœurs, met le Paganisme infiniment au-dessous de la Réligion Chrétienne. Mais, quand on accorderoit que quelques particuliers abusoient de l'exemple de leurs Dieux pour se permettre de vivre au gré de leurs désirs, quand on avoüeroit que les Païens qui craignoient de déplaire à leurs Dieux par le Vice, ne raisonnoient pas conséquemment, toûjours est-il sûr qu'ils raisonnoient ainsi, & qu'en gros ils se croioient obligés de vivre sur ce pié-là.

Ils regardoient quelques endroits de la conduite de leurs Dieux, comme un Privilége de leur élévation, & de là ils concluoient que les imiter à cet égard ce seroit affecter de les égaler. Ils étoient persuadés que leurs Dieux prenoient un grand intérêt au bon Ordre de la Société, que tout ce qui étoit capable d'y répandre du trouble leur déplaisoit & devenoit l'Objet de leur sévérité. Il ne s'agissoit donc plus de disputer sur ce qu'ils se permettoient, ils s'agissoit de s'abstenir de ce qu'ils condamnoient dans les Hommes leurs sujets.

Mais *ils se bornoient à défendre le Parjure & ils permettoient le Mensonge.* Qui l'a dit à Mr. Bayle? De ce que l'un étoit puni plus sévérement que l'autre, s'ensuit-il qu'il fût regardé avec Indifférence? L'habitude au Mensonge achemine au Parjure: Par conséquent celui qui déteste l'un, condamne aussi l'autre. Mais enfin quand ce que Mr. Bayle avance, se-

feroit tel qu'il le poſe, toûjours une Société où la Réligion eſt reſpectée, trouve dans les Promeſſes ratifiées par ſerment, un Motif d'aſſûrance qui ne peut avoir lieu dans une Société d'Athées.

Le reſpect des ſermens, & la penſée qu'on eſt obligé de les obſerver pour ne pas s'éxpoſer à des punitions inévitables, eſt un des plus fermes appuis du repos des Etats; ſans cela il ne reſteroit aucune voie de ſûreté qu'en éxterminant ſes ennemis. Ce qu'on ne pouvoit compter ſur ceux des Carthaginois détermina les Romains à leur ruine entiére. Sans doute qu'il étoit arrivé à ce peuple ce qu'on a remarqué & qu'on remarque encore dans les Etats où l'opulence regne avec ſes ſuites, le luxe, l'orgueil, l'abandon aux voluptés, l'oubli des Loix divines; auſſi furent-ils abandonnés de toute protection ſans miſéricorde.

Lorſque Camille animant ſes Soldats finit ſon Diſcours en diſant. *Soiés avec nous Dieux témoins de nos alliances, & faites tomber ſur nos ennemis les juſtes punitions que méritent la divinité outragée & les hommes trompés par l'eſpérance qu'on reſpecteroit notre Nom. Adeſte Dei teſtes Fœderis: & expetite pœnas debitas ſimul vobis violatis, nobiſque per veſtrum numen deceptis. Tit. Liv Lib. VI. Cap. 29.*

Le Tribun Popilius étoit juſtement irrité contre *L. Manlius*, qui abuſant de ſa Dictature, pour entreprendre une Guerre mal à propos, avoit tirannisé la jeuneſſe Romaine pour la contraindre à des enrollemens forcés. Il ſe propoſoit de l'en faire repartir. Il le fit citer devant le peuple & travailloit ſur tout à le rendre odieux, par la dureté dont il uſoit ſon propre Fils. Celui-ci eut l'adreſſe de s'ouvrir une entrée auprès du Tribun, & le poignard à la gorge, l'obligea à lui promettre par ſerment d'abandonner la pourſuite de ſon Pére. Popilius jura & ſe fit un devoir de reſpecter ſon ſerment, & on lui en ſçut bon gré.

Voyés Tit. Live Liv. VII. preique au commencement.

Quand on voit un Philoſophe de la réputation de Mr. Bayle, Critique éxact, ſcrupuleux, qui fait profeſſion de ne vouloir ſe rendre qu'à la plus parfaite Evidence, trouvant du foible dans les Raiſonnemens qui ont paſſé pour les plus Démonſtratifs: Quand on le voit, dis-je, entaſſer des Réflexions ſans Solidité, pour éluder un Argument très-ſimple & très-fort, on ne ſait que penſer, & on n'oſe preſque dire ce que l'on penſe. Eſt-ce qu'il ſeroit arrivé à ce grand Philoſophe, ce qui arrive au commun des Hommes? Prévenu pour une cauſe qui lui plait, tout ce qui lui paroit l'appuier, il le trouve de miſe. Mr. Bayle n'ignoroit pas le plaiſir avec lequel on liſoit ſes Ouvrages; comptoit-il que des Lecteurs agréablement amuſés, ſeroient par reconnoiſſance, de ſon Sentiment? Il y a en éffet bien des gens à qui il ſuffit qu'on fourniſſe quelque choſe à dire contre une objection, déſagréable pour s'en contenter comme d'une bonne Réponſe.

Oeuvres Divers. Tom. III. pag. 86. Penſée Diverſes ſur les Cométes Article CXXXIII. pag. 393.

„ XLIX. L'HOMME eſt naturellement „ raiſonnable, dit Mr. Bayle, il n'aime jamais „ ſans connoitre, il ſe porte néceſſairement à „ l'amour de ſon bonheur, & à la haine de „ ſon malheur, & donne la préférence aux objets „ qui lui ſemblent les plus commodes. S'il eſt „ donc convaincu qu'il y a une Providence, „ qui gouverne le monde, & à qui rien ne „ peut échaper, qui récompenſe d'un bonheur „ infini ceux qui aiment la Vertu, qui punit d'un „ châtiment éternel ceux qui s'adonnent au Vi„ ce; il ne manquera point de ſe porter à la Ver„ tu, & de fuir le Vice, & de renoncer aux Vo„ luptés corporelles, qu'il ſait fort bien qui atti„ rent des douleurs qui ne finiront jamais, pour „ quelques momens de plaiſirs qui les accompa„ gnent; au lieu que la privation de ces plai„ ſirs paſſagers, eſt ſuivie d'une éternelle „ félicité. Mais s'il ignore qu'il y ait une „ Providence, il regardera ſes déſirs comme ſa „ derniére fin, & comme la régle de toutes „ ſes actions, il ſe moquera de ce que les au„ tres appellent Vertu & Honêteté, & il ne „ ſuivra que les mouvemens de la Convoitiſe: „ il ſe déſera, s'il peut, de tous ceux qui lui „ déplairont: il ſera de faux ſermens pour la „ moindre choſe; & s'il ſe trouve dans un „ poſte qui le mette au-deſſus des Loix hu„ maines, auſſi bien qu'il s'eſt déja mis au„ deſſus des remors de la conſcience, il n'y a „ point de crime qu'on ne doive attendre de „ lui. C'eſt un Monſtre infiniment plus dan„ gereux que ces bêtes féroces, ces Lions, „ & ces Taureaux enragés, dont Hercule dé„ livra la Gréce. Un autre qui n'auroit rien „ à craindre de la part des Hommes, pour„ roit être, du moins retenu par la crainte de „ ſes Dieux. C'eſt par là qu'on a tenu en bri„ de de tout tems les Paſſions de l'Homme: „ & il eſt ſûr qu'on a prévenu quantité de cri„ mes dans le Paganiſme, par le ſoin qu'on a„ voit de conſerver la memoire de toutes les „ punitions éclatantes des ſcélérats, & de les „ attribuer à leur impiété, & d'en ſuppoſer „ même quelques éxemples.... Ces ſortes de „ choſes, vraies ou fauſſes, qui faiſoient un très„ bon effet ſur l'eſprit d'un Idolatre, ne ſont „ d'aucune Vertu pour un Athée. Si bien „ qu'étant inacceſſible à toutes ces conſidéra„ tions, il doit être néceſſairement le plus grand „ & le plus incorrigible ſcélérat de l'Univers.

Penſées Diverſes ſur les Cométes Article CXXXIV.

Oeuvres Div. T. III. pag. 87. „ Tout cela eſt beau & bon a dire, quand „ on regarde les choſes dans leur Idée, & qu'on „ fait des Abſtractions Métaphyſiques. Mais „ le mal eſt que cela ne ſe trouve pas conſor„ me à l'Expérience.

Penſées Div. ſur les Cométes Art. CXXXV. pag. 398.

Ibidem. „ Voulés vous ſavoir la cauſe de cette in„ congruité? La voici. C'eſt que l'Homme „ ne ſe détermine pas à une certaine action, „ plûtôt qu'à une autre, par les Connoiſſan„ ces générales qu'il a de ce qu'il doit faire, „ mais par le Jugement particulier qu'il porte „ de chaque choſe, lorſqu'il eſt ſûr le point „ d'agir. Or ce Jugement particulier peut bien „ être conforme aux Idées générales que l'on „ a de ce que l'on doit faire, mais le plus „ ſouvent, il ne l'eſt pas. Il s'accommode „ preſque toûjours à la Paſſion dominante du „ cœur, à la pente du Tempérament, à la „ force des habitudes contractées, & au goût, „ ou à la ſenſibilité que l'on a pour certains „ objet.... Mais quand le cœur eſt une fois poſ„ ſedé d'un amour illégitime; quand on voit qu'en „ ſatisfaiſant cet amour on goûtera du plaiſir, & „ qu'en ne le ſatisfaiſant pas, on ſe plongera dans „ des chagrins, & dans des inquiétudes inſup„ portables: il n'y a lumiére de conſcience qui „ tienne, on ne conſulte plus que la paſſion, „ & on juge qu'il faut agir *hic & nunc*

„ contre l'Idée générale que l'on a de son Devoir.

Ibidem. Pag. 88. Pensées Diverſes ſur les Cométes Article CXXXVI. Pag. 402.

„ L'ambition, l'avarice, l'envie, le déſir de „ le venger, l'impudicité, & tous les crimes „ qui peuvent ſatisfaire ces paſſions, ſe voient „ par tout? Que le Juif & le Mahométan, le „ Turc & le More, le Chrétien & l'Infidéle, „ l'Indien & le Tartare, l'habitant de terre „ ferme & l'habitant des Iſles, le noble & le „ roturier, toutes ces ſortes de gens, qui dans „ le reſte ne conviennent, pour ainſi dire, que „ dans la notion générale d'Homme, ſont ſi „ ſemblables à l'égard de ces paſſions, que l'on „ diroit qu'ils ſe copient les uns les autres? „ D'ou vient tout cela, ſinon de ce que le „ véritable principe des actions de l'Homme „ (j'excepte ceux en qui la grace du St. Eſ„ prit ſe déploie avec toute ſon efficace) n'eſt „ autre choſe que le tempérament, l'inclination „ naturelle pour le plaiſir, le goût que l'on „ contracte pour certains objets, le déſir de „ plaire à quelqu'un, une habitude gagnée dans „ le Commerce de ſes amis, ou quelque autre „ diſpoſition qui réſulte du fond de notre Na„ ture, en quelque Païs que l'on naiſſe & de „ quelques connoiſſances que l'on nous rempliſ„ ſe l'Eſprit.

„ Et ſi cela n'étoit pas, comment ſeroit-il „ poſſible que les Chrétiens, qui connoiſſent ſi „ clairement par une Révélation ſoutenuë de „ tant de miracles, qu'il faut renoncer au Vi„ ce pour être éternellement heureux; & pour „ n'être pas éternellement malheureux, qui ont „ tant d'excellens Prédicateurs païés pour leur „ faire là-deſſus les plus vives & les plus preſ„ ſantes éxhortations du Monde; qui trouvent „ par tout tant de Directeurs de conſcience zé„ lés & ſavans, & tant de Livres de dévotion; „ comment, dis-je, ſeroit-il poſſible parmi tout „ cela, que les Chrétiens vécûſſent, comme „ ils font, dans les plus énormes déréglemens „ du Vice?

Ibidem. Pag. 89. Penſées Diverſes ſur les Cométes Article CXXXVIII. pag. 410.

„ Ce qu'il y a donc à faire, c'eſt de s'en „ tenir à ce qui arrive le plus ſouvent, ſavoir „ que ce ne ſont pas les Opinions générales de „ l'Eſprit, qui nous déterminent à agir, mais „ les Paſſions préſentes du cœur. En effet ſi „ un Chrétien, ivrogne, & impudique, s'ab„ ſtenoit de dérober, parce qu'il ſait que Dieu „ a défendu le larein, ne s'abſtiendroit-il pas „ auſſi des deux autres crimes qu'il ſait que „ Dieu a défendus? Et s'il ne s'abſtient pas des „ deux prémiers, mais ſeulement du Larcin, „ n'eſt-ce pas évidemment, ou parce qu'il craint „ l'infâmie & le ſupplice, ou parce qu'il n'eſt „ point avare, ou en général, parce que le „ tour de ſon Eſprit ne lui fait trouver aucun „ charme à dérober? Encore un coup ſi les „ Lumiéres de la conſcience étoient la raiſon „ qui nous détermine, les Chrétiens vivroient„ ils auſſi mal qu'ils font?

Pag. 86. Dans l'Article 133. Mr. Bayle repréſente l'Influence naturelle de l'Athéiſme ſur les Mœurs. Ces repréſentations ont beaucoup de force; on pourroit leur en donner encore d'avantage & les pouſſer plus loin; mais en ſe bornant à ce qu'il vient de dire, il y répond très-mal. Voions à quoi aboutiſſent ſes Réponſes. Art. 134. & 138. *Si l'Athéiſme conduiſoit*, dit-il, *à la Corruption des Mœurs, la Réligion, ſur tout la Religion véritable conduiroit aux Bonnes Mœurs, par la Loi des contraires. Mais on voit que cela n'eſt pas. Donc comme la Connoiſſance de la Réligion peut-être ſans les Bonnes Mœurs, ainſi l'Athéiſme ſans les mauvaiſes.*

Tout ce Sophiſme s'evanouira dès que nous aurons poſé diſtinctement l'Etat de la Queſtion. C'eſt la prémiere Loi du Raiſonnement. 1. On ne demande pas s'il eſt Impoſſible d'être Athée ſans être vicieux; 2. On ne demande pas non plus, s'il eſt Impoſſible de croire certaines vérités, & à plus forte raiſon, s'il eſt impoſſible d'en faire profeſſion, ſans les prendre pour régles de ſa Conduite. Mais 3. on demande ſi la Licence des mœurs n'eſt pas une ſuite plus naturelle de l'Athéiſme que de la Réligion, & c'eſt ce me ſemble, de quoi on ne ſauroit diſconvenir; au moins les Objections & les Exceptions de Mr. Bayle ne portent point ſur cette Vérité. 4. On convient que le Cœur de l'Homme renferme des Diſpoſitions, qui peuvent aiſément le déterminer à prendre le parti du Vice & de l'Injuſtice dans un grand nombre de Cas. Mais 5. on ſoûtient que la Réligion oppoſe à ces diſpoſitions du cœur humain, des Barriéres que l'Athéiſme n'y met point, & que ces Barriéres ont ſouvent leur force & leur effet. Il eſt donc inutile à Mr. Bayle de dire que ces Barrieres que la Réligion oppoſe & à des Principes intérieurs, & à des Circonſtances éxtérieures, qui nous peuvent porter au mal, n'ont pas toûjours l'effet qu'elles devroient avoir. Mr. Bayle ſe donne une peine ſuperflué par rapport à ſon but, quand il en cherche les cauſes, & qu'il les trouve en ce que l'Eſprit humain, après avoir jugé en général, en conſultant ſes Idées, que Proſiter, par éxemple, non pour celui qui a *le plus de Droit*, mais pour celui qui *donne le plus*, eſt une Action injuſte; perd enſuite de vuë ce Jugement général, & les Idées ſur leſquelles il l'a fondé, pour ſuivre une Paſſion qui l'ébloüit & le plaiſir de faire un gain. J'avoué que ſi cela arrivoit toûjours à l'Homme, il étoit fait d'une telle maniére que cela ne pût manquer d'arriver, la Connoiſſance des Loix & de la Réligion, ſeroit très-inutile. Mais comme il eſt en ſon pouvoir de rappeller ces Idées, de ſe rendre attentif à ces Loix, & de les oppoſer à ce à quoi une paſſion le ſollicite, il eſt viſible qu'il trouve dans ces Idées & dans ces Loix, un ſecours que l'Athée ne trouve point dans ſes Maximes, lui qui ne veut point oppoſer à un avantage préſent, des avantages à venir incomparablement plus grands, & des Maux à craindre, dont l'Idée abſorbe tous les avantages préſens, quand on a la précaution de s'y arrêter.

Mr. Bayle cite l'éxemple de Médée à qui le Poëte fait dire, *je vois & j'approuve le bien, Divers. mais je fait le mal.* Mais il n'y a perſonne qui ne regarde cet éxemple comme un cas très-rare; & qui ne conçoive que le Poëte à mis ces paroles dans la bouche de Médée, comme très-conformes au caractére d'une Femme, qui de vice en vice, étoit parvenué aux plus grands éxcés de corruption. Tout ce qui détermine les Hommes perſuadés d'une Réligion, à faire du mal, n'a pas moins d'efficace ſur les Athées, & une infinité de conſidérations, qui affoibliſſent l'efficace des principes, ſoit intérieurs, ſoit éxtérieurs qui portent à mal faire, n'ont aucune priſe ſur eux-ci.

Penſées Pag. 108. *Oeuvres pag.* 87.

D'où vient donc, diroit Mr. Bayle, ou quelqu'un de ſes adhérens, que la vertu ne régne pas avec éclat parmi ceux qui ſont perſuadés de la vérité de la bonne Réligion? 1. Je répons que

que c'eſt leur faute : 2. Que cette objection eſt très-foible ; car pour la rendre conclante il faudroit qu'il y eut eu une Société d'Athées que l'on mit en parallèle avec un Société de gens en qui on croit une Réligion. 3. Si les bons principes ne ſont pas toûjours leur effet, il ne s'enſuit pas qu'ils ne le fuſſent ſouvent.

Ils le font ſouvent dans les uns, & ils le font quelque-fois dans les autres, & *ce quelque fois* ne laiſſe pas d'avoir de grandes ſuites ; car comme il peut aiſément arriver qu'un péché ſoit ſuivi d'un grand nombre d'autres ; il peut aiſément arriver qu'un péché évité en préviendra une longue ſuite.

Ibidem. Au reſte Mr. Bayle dans l'Article 135. en diſant que l'on ne conſulte plus que la paſſion, quand on juge qu'il faut agir *bis & nunc*, ne pouvoit pas ignorer que ces termes Latins & de l'Ecole auront leur effet ſur un bon nombre de Lecteurs Ignorans, qui s'imagineront que ſon Raiſonnement a beaucoup plus de force qu'il n'y en connoiſſoit. Mais pour réfuter ſon principe je n'ai beſoin que de ce qu'il me fournit lui-même dans ce même Article, où il fait remarquer que les habitudes ont un très-grand pouvoir ; or les Habitudes ne ſe forment elles pas par des Actes réïterés ? Ne ſe détermine-t-on pas à agir conformément à ſes Idées, quand aucune paſſion ne s'y oppoſe, & ne contracte-t-on pas de cette maniére des habitudes qui s'oppoſent à la naiſſance des paſſions, qui les affoibliſſent, qui leur réſiſtent & qui en triomphent ? Certainement, ſi Mr. Bayle n'en a pas fait l'expérience il faut qu'il ait paſſé ſa vie dans nne étrange indifférence par rapport à ſes Devoirs. Un Homme agité d'une violente paſſion ne conſulte pas ſes Lumiéres, il s'abandonna à ſes ſentimens : J'y conſens. Mais avant que cette paſſion fut ſi forte n'étoit-il pas en ſon pouvoir de conſulter ſes idées & de les ſuivre & la perſuaſion des vérités de la Réligion ne fournit-elle pas un motif d'une grande efficace, pour prévenir, par reſpect pour nos Lumiéres, les éxces des paſſions ?

Article CXXXVII. Pag. 686. Continuation des Penſées Diverſes.

Oeuvres pag. 385. „ Croiez-moi, Monſieur, dit Mr. Bayle, ſi „ l'on ne ſe perſuade pas que les Dieux que l'on „ adore éxercent leur toute-puiſſance ſelon les „ régles d'une ſouveraine Juſtice, on ne ſe ſoû- „ met guére à leurs châtimens : On regimbe „ contre l'aiguillon, & à l'éxemple des chiens „ l'on mord la pierre dont on eſt frappé. On „ murmure hautement on fait des reproches „ d'ingratitude, & l'on ceſſe quelquefois d'ho- „ norer des Dieux qui à ce que l'on prétend, „ n'ont pû, ou n'ont point voulu reconnoître „ les ſervices qui leur avoient été faits. Le vé- „ ritable moien de ſe ſoumettre à un Dieu ven- „ geur, c'eſt de le croire parfaitement juſte. „ Ce fut par cette Idée que l'Empereur Mauri- „ ce ſoutint ſon malheur avec une fermeté, qui „ égale tout ce que l'on peut imaginer de plus „ ſublime, & de plus au-deſſus de l'Homme „ dans les enſeignemens & les Maximes de la „ Philoſophie Chrétienne. . . . . .

„ Il regarda ſans s'émouvoir & ſans gémir, „ la cruelle éxécution que l'on faiſoit de ſes en- „ fans, & quand après qu'on en avoit égorgé un, il „ retiroit pour un moment les yeux de ce ſan- „ glant ſpectacle, ce n'étoit que pour les élever „ au Ciel en adorant Dieu & diſant, *Juſtus es Domine, & rectum judicium tuum. Seigneur vous êtes juſte & vôtre jugement eſt équitable.* On „ ne peut parler ainſi en cet état-là, ſans l'aſſi- „ ſtance divine, ou pour le moins ſans le ſe- „ cours d'un certain tempérament élevé dans un „ Païs ou ſelon même les Idées de l'honneur „ humain il ſoit glorieux de faire paroitre, ſous „ le poids des afflictions les plus accablantes, „ une ferme réſignation aux ordres d'enhaut. „ Sans cela l'orgueil humain ſe mutine & ſe ré- „ volte contre Dieu, la crainte ceſſe dès que le „ fléau ſe retire.

„ Je ne vous citerai point Caligula qui n'a- „ voit peur de Jupiter que quand le tonnerre „ grondoit, & qui dans toutes les autres occa- „ ſions, quelquefois même, dans celle-là, in- „ ſultoit & bravoit les Dieux avec la derniére „ impudence. Je ne veux vous citer que Pha- „ rao. Je croi que rien ne contribua d'avanta- „ ge à ſon endurciſſement, que ſon orgueil & la „ fauſſe Idée qu'il ſe forma de l'Injuſtice du „ Dieu des Juifs. Ils s'imaginoit qu'un grand „ Monarque ne devoit pas ſe ſacrifié à une „ troupe d'Eſclaves, & que c'étoit le traiter indi- „ gnement que de le vouloir contraindre à laiſ- „ ſer ſortir de ſes Etats cette multitude d'Etran- „ gers qui lui étoient fort utiles. Il ſe moqua „ donc des prémiers ordres, & s'il promit d'y „ aquieſcer, lorſque la verge de Dieu le frap- „ poit très-rudement, il revenoit à ſa prémiére „ déſobéïſſance toutes les fois que la punition „ étoit ſuſpendué. Je pourrois vous dire que le „ Roi de Perſe, qui fit éclater ſa vengeance „ contre l'Helleſpont avec un emportement plus „ digne d'un forcené que d'un ſimple fou, ſe „ fondoit principalement ſur ce que la mer qu'il „ n'avoit jamais offenſée, lui avoit cauſé un „ grand dommage.

„ Croïez-vous que tous les Chrétiens quel- „ que pénétrez qu'ils ſoient de l'Idée de la per- „ fection infinie de Dieu, ſe garantiſſent de „ l'indignation & d'une eſpéce de dépit mutin „ quand Dieu les afflige ? Si nous ſavions tous „ les murmures & tous les blaſphêmes qui leur „ échapent, nous ſaurions d'étranges choſes. „ Souvenés-vous du Duc de Biron, & de Co- „ drus Urcous.

„ On entrevoit dans les murmures de Fran- „ çois I. que la Providence lui paroiſſoit un peu „ trop partiale pour Charles Quint. Mais que „ dirés-vous d'une Ducheſſe de Guiſe, qui avoit „ reçû quelque teinture des Dogmes des Réfor- „ més à la Cour de la Ducheſſe de Ferrare ſa „ mere très-bonne Huguenote ? N'uſa-t-elle pas „ de menaces contre Dieu, quand elle eut ap- „ pris l'action de Poltrot ? Vous l'apprendrés „ de Brantome : Je me ſouviens dit-il, que „ quand feu ſon mari . .

Je ne copie pas le reſte de cet Article, une citation plus longue ſeroit très-ſuperflue. Quand la crainte du châtiment eſt accompagnée d'un reſpect très-profond & fondé ſur la plus parfaite eſtime, elle doit naturellement avoir plus d'efficace, & de là je conclus qu'une Réligion éclairée eſt plus propre à influer ſur les bonnes Mœurs qu'une Réligion mêlée d'Erreurs. Mais ſans avoir toutes les Idées qui préſentent l'Etre ſuprême ſans mélange d'Imperfection, je ſoûtiens qu'on peut le craindre & être retenu par cette crainte. Pourquoi les Païens n'auroient-ils pas craint Jupiter, à qui ils attribuoient le pouvoir de faire trembler d'un coup d'œil la Terre le Ciel & les Dieux qui l'habitent. Mais les Païens ont murmuré quelquefois. Que ſuit-il de là, que leur Réligion ne valoit pas mieux que l'Athéïſme ? Mr. Bayle agréeroit cette concluſion, car elle porteroit auſſi ſur le Chriſtianiſme puiſque des Chrétiens s'oublient juſques à murmurer.

Mr. Bayle attribuë aux Loix des Souverains, aux Roüés, aux Gibets, aux Armandes, aux Priſons deſtinées à punir ceux qui les violent, un

pouvoir qu'il refuſe à la Réligion. Mais eſt-ce que tout ce que je viens de nommer anéantit les Murmures? Tous ceux qui s'abſtiennent de mal faire par la crainte des châtiments, s'en abſtiennent-ils parce qu'ils ſont pénétrés d'une Eſtime reſpectueuſe pour les Loix, pour les Princes qui les donnent, & pour les Magiſtrats qui veillent à leur éxécution? Souvent on ſe plaint à tous ces égars; on trouve les Loix dures, les Maitres peu humains leurs Officiers barbares. Mais tontes ces plaintes n'empêchent pas qu'on n'obéiſſe. Les Païens ont eu des Idées plus ſaines & de leurs Dieux & de leurs Loix. De plus que ſervent les Loix, les menaces & les Exemples, *ſi hic & nunc*, à chaque occaſion, on préfere la paſſion dont on eſt dominé aux Idées qui devroient ſervir à la reprimer.

Ibidem. Dans l'Article 137. Mr. Bayle continué à ſe donner carriére, mais inutilement. *Il eſt des Nations extravagantes qui flattent ou qui puniſſent leurs Idoles ſuivant qu'ils réuſiſſent ou qu'ils échouent dans ce qu'ils ſe ſont propoſés.* Dès là ſelon Mr. Bayle la Réligion n'a pas l'influence qu'on lui attribué pour le bien de la Société, cela ſeroit bon à dire s'il n'y avoit point d'autre Réligion que celle de ces Inſenſés. *Je ſai bien qu'un Idolatre*, dit-il, *ne croit pas que les actions puſſent connoitre aux Dieux, mais il comptoit pour une eſpéce d'abſence tout le temps où ils ne donnoient pas des ſignes particuliers de leur préſence, je veux dire qu'il étoit auſſi hardi à faire du mal lorſqu'ils ne paroiſſoient pas irrités & prêts à punir, que s'il eut cru qu'ils donnoient ou ne ſongeoient point à lui.*

1. Les Païens condamnoient eux-mêmes cet oubli: Eſt il croiable qu'ils y donnaſſent continuellement? 2. Il eſt des Chrétiens qui tombent auſſi dans un tel oubli, mais non pas toûjours. 3. Le coup de Mr. Bayle porte ſur la Réligion Chrétienne, mais il porte à faux, & il eſt abſurde de conclurre qu'une Réligion eſt inutile dès qu'elle ne rend pas parfait. Surtout ſi l'imperfection de ſes effets vient de la faute des Hommes.

Ibidem. Ce que Monſr. Bayle rapporte de l'Empereur Maurice, eſt une preuve éclatante du pouvoir de la Réligion. Que fait Mr. Bayle pour parer à cet argument? 1. Il rapporte les ſentimens de cet Empereur à l'aſſiſtance divine, c'eſt ce qu'on ne lui conteſtera pas, mais la Réligion en nous apprenant à connoitre Dieu, ne nous apprend-elle pas à nous mettre devant lui en état d'obtenir ſon aſſiſtance à proportion de nos beſoins? Mais quand on a un peu étudié Mr. Bayle, on voit que cette prétenduë aſſiſtance n'eſt chés lui qu'un *Enthouſiaſme*. Auſſi pour donner une autre raiſon de ce fait, il l'attribue au *Tempérament* & à l'*Honneur du Monde*. Je ne croi pas qu'on puiſſe rien dire de plus Paradoxe. Mais on voit toûjours qu'elle eſt de ſon aveu la force des Idées de l'Honneur du Monde, quand elles ſont ſoûtenuës par celles de la Réligion.

Ibidem. On ne comprend pas aiſément dans quelle vuë Mr. Bayle rapporte ſur la fin de cet Article les paroles de la Ducheſſe de Guiſe qui s'échappe en murmures, & la réponſe que lui fit ſon mari ſur ſes plaintes exceſſives: On voit ſimplement qu'une habitude de citer l'entraine.

Dans une exceſſive douleur, dont la ſurpriſe redouble encore la vivacité, il arrive très-naturellement que l'on perd la Raiſon pour quelques momens.

Cependant la Ducheſſe de Guiſe n'acheve pas ce qu'elle avoit commencé.

Voiés ce que peut la Réligion au milieu d'un ſi grand trouble.

On le voit encore par ce qu'on lui repréſenta, & qui la remit dans le ſilence & le reſpect.

Tout ce que Mr. Bayle débite dans l'Article 137. des Penſées Diverſes, ſur les Cérémonies de la Réligion, & la pratique des devoirs extérieurs ne fait rien au ſujet de la Queſtion. *Bien des gens ſe contentent de ces Cérémonies & de cet extérieur*, ſoit; mais bien des gens auſſi ne s'y bornent pas. *Une bonne partie des Chrétiens ſuſpendent ſeulement dans de certaines occaſions, & pendant de certains tems, les effets de leurs Mauvaiſes habitudes.* Soit, encore. Ils les ſuſpendent; Donc les Idées ont quelquefois plus de force que les paſſions. C'eſt toujours du Mal évité, ce ſont des Habitudes commencées, & quelle témérité n'eſt-ce pas de dire, que perſonne ne continuë l'ouvrage qu'il a une fois commencé? *Parallele de l'Athéiſme & du mauvais Chrétien.*

Un petit nombre de gens de bien ne laiſſent pas d'être d'une grande influence dans la Société; Ils s'attirent la confiance, ils ſe font aimer, ils ſe font reſpecter.

D'autres comprennent qu'ils ont intérêt à leur reſſembler. Leur éxemple arrête bien des gens qui n'ont pas le cœur ſi bon. Pourvû donc qu'on attribuë quelque efficace aux Idées & aux Motifs de la Réligion, il ne ſe peut qu'une Societé ou la vérité en eſt reconnuë, n'ait de grands avantages ſur l'Athéiſme. Si la malice du cœur eſt telle que les grands Motifs de la Réligion laiſſent le commun des Hommes dans l'état où on les voit, que ſeroit-ce quand cette corruption n'auroit rien qui la retint?

J'ai fait obſerver qu'on n'avoit pas de Société compoſée de gens qui fiſſent profeſſion d'Athéiſme, pour la comparer avec une Société de gens qui reconnoiſſent une Réligion.

Mais on y peut ſuppléer d'une maniére qui ira tout droit à l'éclairciſſement de nôtre Queſtion, & cela par des faits que Mr. Bayle ne pourra pas déſavoüer. 1. Ceux qui doutent de l'Exiſtence de Dieu approchent le plus prés de ceux qui la nient. 2. Aprés ceux-là viennent ceux, qui interrogés s'il y a un Dieu, ne balançent pas ſur ce qu'ils doivent répondre, & ne flottent pas entre l'incertitude & le doute, mais qui s'occupent de toute autre choſe, & n'y penſent guére plus que s'il n'y en avoit point; & ceux-ci approchent encore des Athées en différens dégrés, ſuivant que leurs oublis ſont plus ou moins longs, ou plus ou moins fréquens. 3. L'aveu d'un Dieu, & la profeſſion ſincére d'une Réligion s'éloignent encore très-peu de l'Athéiſme par rapport aux Mœurs, à proportion que l'on ſe flate que Dieu ſe contente de peu de Devoirs; & ce cas ici a encore plus ou moins d'étenduë, ſuivant qu'on eſt plus ou moins dans l'erreur ſur la néceſſité de la vertu & les dangers du Vice. Je mettrai dans un 4. rang ceux qui inſtruits des principes de la Morale & de leurs conſéquences, s'occupent encore tellement de leurs plaiſirs & de leurs intérêts, qu'ils ne penſent guére plus à la Morale qu'ils ont appriſe, que s'ils ne l'avoient jamais étudiée. Enfin le mot de ÉROIRE eſt fort équivoque dans l'uſage qu'on en fait. Quand on parle à un enfant de quelques-unes des Veritès de la Réligion, ſouvent l'on ſe contente de lui mettre dans la Mémoire de certains mots, qu'on lui fait prononcer d'une maniére reſpectueuſe, ſans ſe donner aucun ſoin pour lui faire entendre ce que ces termes ſignifient: On ſe borne auſſi quelquefois à lui faire reſpecter ce que la Réligion a d'éxtérieur. On y ajoute un certain zéle qu'on lui récommande pour le Parti où il eſt né, & une Haine qu'on lui inſpire pour ceux qui ne ſont pas niembres du même Corps; la Vanité & la Malignité du cœur humain lui font aiſément adopter de tels Principes: Il s'y tient, il s'y attache parce qu'il les aime; Il obſerve encore dans ſes Maitres & dans

ſes

ſes Parens, en un mot dans les perſonnes qu'on lui apprend le plus à reſpecter, une conduite relâchée, qu'il ne croit pourtant pas incompatible avec les Réeompenſes que la Réligion fait eſpérer; & pourquoi ne la croit-il pas telle? C'eſt qu'il lui ſeroit déſagréable de le croire. Outre cela, ou ſe contente encore de lui dire que tel & tel Dogme eſt vrai, ſans ſe donner le ſoin de l'en convaincre par de bonnes preuves. Ou l'accoûtume doucement à dire qu'il croit les vérités de la Réligion. Or *Croire* ainſi c'eſt *ne rejetter* pas, ne former pas des doutes poſitivement, ne *s'aviſer pas de combattre*. On pourroit appeller cette Croiance *Négative*. Elle eſt bien différente d'une autre que j'appellerai *poſitive*, & qui conſiſte dans une Perſuaſion qu'un Examen attentif a préeédé, & qui ſe trouve établie ſur des Preuves ſolides. CROIRE de cette maniére, c'eſt *ne pouvoir plus douter*.

Que l'on compare maintenant la conduite de ceux qui ſont dans ce dernier cas, avec la Conduite des autres. Je ſuis aſſûré que l'Expérienee déeidera en faveur du ſyſtême que je ſoûtiens & que Mr. Bayle combat.

Ouvres Diverſ. Tom. III. pag. 89. „ Qu'y a-t-il de plus inſoûtenable, dit Mr. Bayle, Penſées Diverſes Art. CXXXIX. Pag. 411. que de ranger parmi les Athées, tous ces Soldats Chrétiens, qui commettent des déſordres inouïs, lorſqu'ils ne ſont pas tenus ſous „ une ſévére diſcipline? Les doutes ſur l'éxiſtence de Dieu ne tombent guéres dans ces Ames-là. „ Il eſt certain d'ailleurs que des Soldats qui ne reſpirent que le ſang & le carnage, & qui pour „ peu qu'on les laiſſe faire, mettent bien-tot dans „ la derniére déſolation le Pais ami, auſſi-bien „ que le Pais ennemi, font fort ſuſceptibles du „ zele de Réligon; car ſi on les lâche contre un „ Peuple de différente croiance, & ſi on les anime par ce grand motif, on voit que leur courage va ſouvent juſques à la fureur, & qu'ils ne regardent plus les violences qu'ils commettent, „ que comme des Actes de piété.

Ibidem. Pag. 30. „ La plus grande partie des Croiſés, dit Mr. Bayle, Penſées Diverſes Art. CXL. Pag. 414. „ étoient des gens que les prédications & les indulgences avoient animés à cette entrepriſe, „ & qui aſſûrement n'abjuroient pas leur Réligion „ dans l'ame, lorſqu'ils s'abandonnoient à commettre tous les ravages qu'ils commettoient ".

Pag. 29. Dans l'Artiele 139. que je viens de citer, Mr. Bayle allégue la vie des Soldats. Je ne lui ferai point de conteſtation ſur toute la Licence dans laquelle il poſe en fait qu'elle ſe paſſe; mais ſi je le lui avouë, il me ſera faeile de ranger ceux qui vivent ainſi, dans quelqu'une de ces claſſes que je viens d'établir voiſines de l'Athéiſme. Pourquoi vivent-ils ſi mal? *C'eſt qu'ils approchent des Athées.* Autant donc vaudroit-il qu'ils le fuſſent. *Non pas cela*; Je ne ſaurois par où les prendre, quand je voudrois les convertir, & l'aveu qu'ils me font d'abord de l'Exiſtence d'un Dieu, & de la Vérité d'une Réligion, m'épargne bien des Raiſonnemens, dont peut-être une longue Habitude avec l'Athéiſme, & la Bétiſe qui en auroit été l'effet, ne leur permettroit pas de ſentir l'évidence.

Ce qu'il dit touchant les Croiſades & les abominations des Croiſés, fait pour moi. Il n'y a qu'à faire attention ſur les profondes ténébres où le Chriſtianiſme étoit enſéveli dans ce temps-là, pour ſe convaincre qu'il y a très-peu de différence entre ne rien ſavoir & ne rien croire.

Mais étendra-t-on ſur les Chefs, l'Ignorance des Soldats? Je répons que, dans ce temps-là, les perſonnes du prémier rang étoient encore ſi peu inſtruites, & ſurtout ſi peu inſtruites de ce que la Réligion Chrétienne renferme d'eſſentiel par rapport aux bonnes Mœurs, qu'on ne ſe hazarde point trop à ranger des Noms Illuſtres, dans quelques-unes des Claſſes préeédentes. Il ſe pouvoit encore que ces gens-là ſe fuſſent perſuadés de bonne-foi, dans leur Enfance, que la Réligion Chrétienne n'étoit que ce que quelques dehors préſentoient, & qu'ils euſſent pris eneore de bonne-foi, pour elle, diverſes Abſurdités; car un enfant reçoit aiſément comme vrai, tout ce qu'on lui enſeigne; & quand enſuite ſa Raiſon ſe développant avec l'âge, il reconnoit ces Abſurdités pour ce qu'elles ſont, & au lieu d'examiner avec un très-grand ſoin, ſi la Réligion Chrétienne les renferme effectivement, continuant à la ſuppoſer telle qu'il l'avoit d'abord conçuë, & s'appercevant que ſes Dogmes ſont faux, il en prend occaſion de la rejetter. Diſons enſin que les Paſſions qui font oublier aux Hommes leur Devoir, agiſſent avec un tout autre empire ſur les Chefs que ſur les Soldats.

Si l'on fait attention à ce que je viens de dire, on ceſſera de s'étonner qu'il y ait eu de plus grands déſordres dans les Armées Chrétiennes, que dans celles des Infidéles. Une partie de ceux-ci étoient des Enthouſiaſtes, & on ſait que l'Enthouſiaſme a une grande Influence ſur les Mœurs, & que les Fanatiques vivent aſſés conſéquemment, au moins à de certains égars.

„ En parlant de la licence de nos Soldats, dit *Ibidem.* Mr. Bayle. Penſées Diverſes Art. CXLI. & *pag.* 902. des déſordres que nos Croiſés ont commis à la vuë des Infidéles, je me ſuis ſouvenu qu'on a „ quelquefois objecté aux Chrétiens, que les „ principes de l'Evangile ne ſont point propres à „ la conſervation du bien public, parce qu'ils „ énervent le courage & qu'ils inſpirent de l'horreur pour le ſang & pour toutes les violenees „ de la Guerre. Je n'éxaminerai point ſi cette „ objection eſt auſſi mépriſable qu'on la fait; „ mais je dirai bien qu'on ne peut pas y répondre plus mal, qu'en diſant, comme font pluſieurs, qu'on n'a qu'à conſulter l'éxpérienee, „ & qu'on verra qu'il n'y a point de Nations „ plus belliqueuſes, que celles qui font profeſſion „ du Chriſtianiſme. Cette réponſe eſt pitoiable „ parce qu'elle ne ſert qu'à montrer que les „ Chrétiens ne vivent pas ſelon leurs principes: „ au lieu que pour bien répondre, il faudroit „ dire qu'en ſuivant l'Eſprit de leurs principes, „ les Chrétiens doivent être de très-bons Soldats. „ Mais peut-on dire cela, ſi on eſt de bonne foi? „ Ne faut-il pas convenir que le courage que „ l'Evangile nous inſpire, n'eſt point un courage de meurtre & de violence comme celui de „ la Guerre? Le courage Evangelique ne va qu'à „ nous faire mépriſer les injures & la pauvreté, „ la perſécution des Tyrans, les priſons, les „ roués, les chevalets & tous les ſupplices du „ Martyre. Il eſt propre à nous faire braver par „ une patience héroique, la rage la plus inhumaine „ des perſécuteurs de la foi. Il nous réſigne à „ la volonté de Dieu, dans les maladies les plus „ aiguës. Voilà quel eſt le courage du vrai Chrétien. Cela ſuffit, je l'avouë pour convaincre „ les Infidéles, que notre Réligion n'amolit „ point le courage & n'inſpire point la poltronerie. Mais cela n'empêche pas qu'ils ne puiſſent dire avec raiſon, qu'en prenant le mot de „ courage au ſens qu'on le prend dans le Monde, „ l'Evangile n'eſt point propre à en donner.

„ On entend par homme courageux, un homme qui eſt très-délicat ſur le point d'honneur, qui ne peut ſouffrir la moindre injure, „ qui ſe venge avec éclat, & au péril de ſa vie, „ de la moindre offenſe qu'on lui ait faite, qui „ aime la Guerre, qui va chercher les occaſions „ les plus périlleuſes pour tremper ſes mains dans „ le ſang des ennemis, qui a de l'ambition, qui „ veut s'élever par deſſus les autres. Il faudroit

„ avoir perdu le ſens pour dire que les Conſeils „ & les préceptes de Jeſus Chriſt nous inſpirent „ cet Eſprit-là ; car il eſt de notoriété publique „ à tous ceux qui ſavent les prémiers élemens de „ la Réligion Chrétienne, qu'elle ne nous re- „ commande rien tant que de ſouffrir les injures, „ que d'être humbles, que d'aimer notre pro- „ chain, que de chercher la Paix, que de rendre le „ bien pour le mal, que de nous abſtenir de tout „ ce qui ſent la violence. Je défie tous les Hom- „ mes du Monde, pour ſi experts qu'ils puiſſent „ être en l'Art Militaire, de faire jamais de bons „ Soldats, d'une Armée, où il n'y auroit que des „ perſonnes réſolues ponctuellement de ſuivre „ ces maximes. Tout le mieux qu'on en pour- „ roit attendre, ſeroit qu'ils ne craindroient point „ de mourir pour leur Païs & pour leur Dieu. „ Mais je m'en rapporte à ceux qui ſavent la „ Guerre, ſi cela ſuffit pour la qualité de bon „ Soldat, s'il ne faut pas quand on veut réuſſir „ en ce métier, faire tout le mal que l'on „ peut à l'ennemi, le prévenir, le ſurprendre, „ le paſſer au fil de l'épée, bruler ſes ma- „ gaſins, l'affamer, le ſaccager. On ſeroit de „ beaux exploits avec des gens qui auroient la „ conſcience toute pleine de ſcrupules, & qui „ voudroient conſulter un Caſuiſte à tous mo- „ mens, pour ſavoir s'ils ſont dans le cas où il „ eſt permis de tuer, d'exécuter un ordre que „ l'on croit injuſte, de mettre le feu à un Villa- „ ge, de piller &c. Le Maréchal de Biron ſe „ ſeroit bien accommodé de ſemblables troupes, „ lui qui caſſa un Capitaine qui avoit voulu „ prendre les précautions contre les recherches „ des Procureurs généraux du Roi. *Etes vous „ de ces gens*, lui dit-il, *qui craignent tant la Juſ- „ tice? Je vous caſſe; jamais vous ne me ſervirés; „ car tout Homme de Guerre qui craint une plume, „ craint une épée.* Je laiſſe à dire que ſi les princi- „ pes du Chriſtianiſme étoient bien ſuivis, on ne „ verroit point de Conquérant parmi les Chré- „ tiens, ni point de Guerre offenſive, & qu'on „ ſe contenteroit de ſe défendre des invaſions des „ Infidéles. Et cela étant combien verrions nous „ de peuples en Europe, qui jouïroient d'une „ Paix profonde depuis long-temps, & qui à cau- „ ſe de cela ſeroient les plus mal propres du „ Monde à faire la Guerre. Il eſt donc vrai que „ l'Eſprit de notre ſainte Réligion ne nous rend „ pas belliqueux: Et cependent il n'y a point „ ſur la Terre de Nations plus belliqueuſes que „ celles qui font profeſſion du Chriſtianiſme. Ex- „ cepté-moi les Turcs, & choiſiſſés dans l'Afri- „ que, dans l'Aſie, dans l'Amérique, tel peuple „ qu'il vous plaira, faites en une armée de cent „ mille Hommes, il ne faudra pas plus de dix „ ou douze mille Chrétiens pour l'abimer. Les „ Turcs mêmes ſont fort inférieurs aux Chré- „ tiens, & n'obtiendroient jamais aucun avantage „ ſur eux en nombre égal. L'avarice, l'impu- „ dicité, l'inſolence & la cruauté qui rendent „ les Armées formidables, ſe trouvent dans les „ Armées Chrétiennes autant qu'ailleurs; ſi ce „ n'eſt qu'on n'y mange pas la chair des ennemis, „ comme font quelques Peuples de l'Amérique. „ Ce ſont les Chrétiens qui perfectionnent tous „ les jours l'Art de la Guerre, en inventant une „ infinité de machines pour rendre les ſiéges plus „ meurtriers, & plus affreux; & c'eſt de nous „ que les Infidéles apprennent à ſe ſervir des mei- „ leures armes. Je ſai bien que nous ne faiſons „ pas cela entant que Chrétiens, mais parce que „ nous avons plus d'adreſſe que les Infidéles: car „ s'ils avoient aſſés de génie & de Valeur pour „ faire mieux la Guerre que les Chrétiens, ils la „ feroient mieux infailliblement. Mais néan- „ moins je trouve ici une raiſon très-convaincan- „ te pour prouver que l'on ne ſuit point dans le „ Monde les principes de ſa Réligion, puiſque „ je fais voir que les Chrétiens emploient tout „ leur eſprit, & toutes leurs paſſions à ſe perfec- „ tionner dans l'Art de la Guerre, ſans que la „ Connoiſſance de l'Evangile traverſe le moins „ du Monde ce cruel deſſein.

LII. DANS cet Article 141. que je viens de citer, Mr. Bayle prend un détour pour inſinuer que la Réligion Chrétienne eſt peu propre pour la conſervation des Etats. Il abuſe de l'Ecriture ſainte pour nous la repréſenter comme une Réligion qui n'apprend qu'à ſouffrir tranquillement les Inſultes, ſans penſer à les repouſſer, & il lui plait de regarder des Preceptes que Jeſus Chriſt a donnés aux prémiers Prédicateurs de l'Evangile, comme des Préceptes dont l'Obſervation devoit s'étendre à tous les temps. La Sageſſe de Dieu a trouvé à propos que la Réligion Chrétienne s'établit par des voïes, qui naturellement devoient avoir un effet tout oppoſé, afin qu'on eut dans la maniére ſurnaturelle de ſon établiſſement une Preuve de ſa Divinité. Elle s'eſt établie par les Miracles, mais elle ſe conſerve ſans eux. Mr. Bayle trouve encore à propos de ſuppримer ce qu'il n'ignoroit pas, c'eſt que dans les Armées de l'Empire Romain, il y avoit un grand nombre de Soldats Chrétiens, que St. Jean Baptiſte n'ordonna point aux Soldats qui venoient à ſon Baptême de quitter leur profeſſion, que le Centenier qui envoïa querir St. Pierre ne quitta point ſon emploi; ce que l'Hiſtorien ſacré n'auroit pas manqué de rapporter ſi cette profeſſion avoit été incompatible avec le Chriſtianiſme, comme il rapporte que ceux qui avoient des Livres de Magie & de ſuperſtition les firent bruler.

Injuſte reproche qu'on fait mal à propos à la Réligion Chrétienne. Pag. 90.

Mr. Bayle dépaiſe ſon Lecteur dans la déſcription qu'il fait d'un Homme courageux, quand il dit; " *C'eſt un Homme qui eſt fort délicat ſur le* „ *Point d'honneur qui ne peut ſouffrir la moindre* „ *Injure, qui ſe venge avec éclat & au peril de* „ *ſa vie, de la moindre Offenſe qu'on lui ait faite,* „ *qui aime la Guerre, qui va chercher les Occa-* „ *ſions les plus périlleuſes pour tremper ſes mains* „ *dans le ſang des Ennemis; qui a de l'Ambition,* „ *qui veut s'élever par deſſus les autres. Il fau-* „ *droit*, ajoute-t-il, *avoir perdu le ſens pour dire* „ *que les Conſeils & les Preceptes de Jeſus Chriſt* „ *nous inſpirent cet eſprit-là* ". Mais il faudroit auſſi avoir perdu le ſens pour s'imaginer qu'il eſt néceſſaire d'être animé de cet eſprit pour bien défendre ſa Patrie; & aux éxemples de quelques brutaux, que Mr. Bayle a ſoigneuſement tirés de ſes Lectures, j'en pourrois oppoſer un très-grand nombre de fort différens. Que manquoit-il à la valeur du *Prince d'Orange*, qui commença d'établir la Liberté des Provinces-Unies, pour en faire un Héros accompli, & quelle n'étoit pas en même temps ſa Modération? Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Eccléſiaſtiques le priſſent à cet égard pour Modéle. La Piété, la Bravoure, la Probité n'ont-elles pas également brillé dans les *Coligny?* Le ſage *la Noüe* n'étoit-il pas un Soldat intrépide? Aujourd'hui qui eſt-ce qui ignore que Mr. le Duc de Berwik n'ait avec toute la valeur d'un Homme de Guerre, toute la ſageſſe d'un Réligieux? On a remarqué que l'Infanterie Françoize a perdu de ſa valeur en perdant de ſa diſcipline. Au fameux paſſage de la Boyne, journée ſi déciſive pour le Roi Guillaume III. & pour le Roi Jaques II., les Troupes Danoiſes ſe mirent à genoux pour prier, avant que de donner, eſſuiérent, dans cette poſture, tout le feu des ennemis; après quoi elles ne tardérent qu'un moment à les mettre en fuite. Quel prodige de courage & d'habileté que le fameux de Ruyter! & quelle Piété plus conſtante

ſtante & plus éxemplaire que la ſienne! Par quel endroit attaquera-t-on ſa Vertu? Pour moi j'ai connu un grand nombre d'Officiers d'une très-grande ſageſſe, & je ſai qu'il ſe trouve des Soldats pieux & moderés, braves au poſſible, qui retiennent ſouvent leurs Camarades dans le Devoir. Ne voit-on pas ſouvent que de deux freres, élevés dans la Maiſon Paternelle avec un ſoin égal, l'un ſe gâte dans les Académies, & l'autre devient très-ſage dans les Armées. " *Si les* " *Principes du Chriſtianiſme*, dit Mr. Bayle, *é-* " *toient bien ſuivis, on ne verroit point de Conquê-* " *rant parmi les Chrétiens, ni point de Guerre of-* " *fenſive, & on ſe contenteroit de ſe défendre des* " *invaſions des Infidéles.*" Vraiment ce ſeroit-là un grand malheur, & ſans contredit voilà bien de quoi donner le pas à l'Athéiſme ſur la Réligion. " *Et cela étant*, ajoute-t-il, *Combien ver-* " *rions nous de Peuples en Europe, qui jouiroient* " *d'une Paix profonde depuis long-temps*; l'ANT MIEUX, *& qui a cauſe de cela, ſeroient les plus mal propres du Monde à faire la Guerre.* C'eſt ce que je nie & j'en ai déja fait voir les raiſons.

On ſeroit de beaux Exploits avec des gens qui auroient la Conſcience toute pleine de Scrupules, & qui voudroient conſulter un Caſuiſte à tout moment. Grotius n'a-t-il pas donné des principes par où on peut apprendre évidemment quel eſt le Devoir d'un Soldat Chrétien? Il n'eſt pas fort difficile de s'aſſûrer de la Juſtice d'une Guerre, puiſqu'elle ceſſe d'être juſte, dès que la Juſtice de ſa cauſe n'eſt pas aſſés évidente. Auſſi les Souverains reſpectent-ils tellement cette Maxime qu'ils publient des Manifeſtes; voulant bien par-là en appeller à la Conſcience de tous les Hommes. De plus un Soldat qui a une fois pris Parti doit obéir à ſes Commandans par rapport à la maniére de faire la Guerre. Mr. Bayle badine au lieu de raiſonner, quand il nous met devant les yeux une Armée Chrétienne qui auroit autant de Caſuiſtes que de Soldats.

Mr. Bayle reproche aux Chrétiens d'avoir raffiné ſur la Guerre. Tant mieux ſi ce n'eſt que pour en faire un bon uſage, pour en abréger la durée & pour épargner le ſang. Il eſt certain qu'on en répand moins qu'autrefois, quand on ſe méloit d'avantage dans les combats, & qu'on uſe aujourd'hui d'une beaucoup plus grande humanité qu'autrefois encore envers les priſonniers. Les Grecs, nation ſi polie, & qui ſe croioit en droit de traiter toutes les autres de Barbares, avec quel acharnement & quelle cruauté ne ſe faiſoient-ils pas la Guerre les uns aux autres.

Le Duc de Schomberg mort en Piémont & le Comte de Gallowai ont eu un grand nombre de témoins de leur grande Vertu, & de leur extrême Valeur. Aprés avoir donné des preuves éclatantes de la ſincérité de leur perſuaſion, ils ont fait honneur par leur conduite à la vérité, pour laquelle ils avoient marqué tant de zéle. Chés eux tout portoit le caractére de leur Piété, c'eſt-à-dire de leur inclination dominante, & s'écarter des Loix du Chriſtianiſme, c'étoit un moien ſûr de s'attirer leur diſgrace.

Charles XII. Roi de Suede fit très-jeune ſa prémiére campagne à la tête d'une Armée, qui ſe couvrit de gloire. Il s'en falloit pourtant beaucoup qu'elle ne fût toute compoſée de vieilles bandes. La Suede avoit été en Paix aſſés longtemps. Mais la Diſcipline étoit ſi éxactement obſervée dans ſes Troupes, qu'on diſoit qu'elles reſſembloient à une Armée de Moines, par leur Régularité, leur Sobriété, leur Modération; c'eſt dans le Combat ſeulement qu'ils donnoient des marques de leur courage. Ce Prince avoit beaucoup de Vertu, il avoit en particulier beaucoup de Piété; il manquoit à ſon zéle un peu plus de Connoiſſance; s'il avoit pris un peu moins de goût à combattre, ou ſi ceux qui l'environnoient, s'étoient unis pour lui repréſenter ſans ceſſe combien il étoit à propos de profiter de ſes victoires, afin d'y faire ſuccéder promptement une glorieuſe Paix; s'il avoit donné à ſon humeur belliqueuſe une modération plus conforme au Chriſtianiſme, jamais Prince ne ſe ſeroit acquis plus de Gloire, & jamais la Suede n'auroit été plus heureuſe, & dans un plus grand luſtre. Qu'on mediſe après cela que les Maximes du Chriſtianiſme s'oppoſent à la Gloire des Princes & au Luſtre des Etats. C'eſt préciſément le contraire. L'Hiſtoire fourniroit là deſſus de quoi compoſer un Volume. Mais je me ſuis borné à un petit nombre d'éxemples récens, & ſur leſquels je ne vois pas qu'on puiſſe faire de conteſtation.

Nous avons eu depuis peu une Guerre d'une Campagne. On ne peut pas diſconvenir que nos milices n'aient marqué beaucoup de courage; on a vu nos Bataillons aller à l'ennemi campé ſur une hauteur; en grimpant le long d'une montée ſi roide, qu'on a même de la peine à y marcher, lorſqu'on eſt libre de tout poids. On les a vu eſſuïer le feu des ennemis, ſans tirer un coup, faire un mouvement très-régulier à leur yeux. & les prendre en flanc, la bayonette au bout du fuſil. Quelque déſordre & quelque mal entendu, que ce n'eſt pas ici le lieu d'éxpliquer, aiant mis l'Armée ſur le point de céder une victoire qu'elle venoit de remporter, on vit les Troupes ſe rallier, comme elles auroient fait un jour d'éxercice, en pleine ſûreté, pour aller ſur la fin du jour à des ennemis nouveaux avec plus de fierté qu'auparavant. On les a vûs encore monter des côteaux, & chaſſer les ennemis des bois où ils s'étoient retranchés. On les a vû, aprés avoir traverſé les défilés, former leurs Bataillons ſous le feu des ennemis, & cependant on aurait de la peine à alléguer un éxemple de licence dans les Bataillons, qui ſe ſont le plus ſignalés. Pour la Piété des Chefs elle eſt de notoriété publique On a vû nos Officiers tout couverts de pouſſiére & de gloire. finir eux-mêmes la journée en faiſant la priére à la tête de leurs bataillons J'ajouterai encore que dans la ſeule Occaſion où l'on eût du deſſous, des Troupes, ſous les armes depuis 20. ans n'auroient pas diſputé le terrain avec plus de vigueur, ſans que ceux qui reſtérent, s'ébranlaſſent à la vûë de leurs Camarades tués à leurs côtés. La perſuaſion qu'ils faiſoient leur devoirs, & leur confiance en leurs Officiers, qu'ils connoiſſoient gens de bien, faiſoit tout ce qu'on a accoûtumé d'attendre d'une longue routine & d'une longue habitude à ſe battre.

On peut douter que la *Saillie* du Maréchal de Biron mérite d'être comptée au nombre des *bons Mots*. Le bon ſens y manque On peut être brave Soldat & honnête Homme, & un honnête Homme reſpecte la Juſtice. Du mépris de la Juſtice, on a bientôt paſſé à la Licence, on devient incapable de Diſcipline, & on ne ſauroit plus conteſter qu'une Armée de Bruteux ſans Diſcipline, ne devienne bientôt une Armée mépriſable.

L'Art de la Guerre, quand il va à épargner le Sang. mérite les plus grands Eloges. Je connois un Officier Général dont la valeur eſt de notoriété publique, & dont la Piété & la Probité ne ſont pas moins éxquiſes. Il a tourné ſes Réfléxions du côté que je viens de louër. Au dernier Siége de Palerme, on fit, contre ſa penſée, monter 1000 Grenadiers, à l'Aſſaut qui y périrent tous, ſans que les Aſſiégés fiſſent aucune perte. Dès-là on lui permit d'opérer ſuivant les vûes, & avant deux fois 24. heures, ſans avoir perdu un ſeul homme, il réduiſit les Ennemis, à battre la Chamade.

De l'Impudicité. Oeuvres Div. T. III. pag. 91.

„ LIII. QUI eſt-ce qui oſeroit dire que toutes les Femmes Chrétiennes qui ſe ſignalent par leurs crimes, dit Mr. Bayle, ſont deſtituées de tout ſentiment de Réligion? Ce ſeroit la plus fauſſe penſée du Monde; car ſûrement ce n'eſt point le vice des Femmes que l'Athéïſme... Cependant il y en a beaucoup dont les mœurs ſont très-corrompues, ou par la vanité ou par l'envie, ou par la médiſance, ou par l'avarice, ou par la galanterie, ou par toutes ces paſſions enſemble.

„ Perſonne n'ignore que toutes les grandes Villes ſont pleines de lieux infames, & que la partie du Monde où nous croions que Dieu a établi le St. Siége Apoſtolique, eſt toute pénétrée d'impudicités. Le nombre des Méres, ou des Teutes qui ſe font un revenu des prémieres faveurs de leurs filles ou de leurs niéces, n'y eſt pas petit. Je liſois un de ces jours dans la relation que Mr. de St. Didier, Gentilhomme de Mr. le Comte d'Avaux, nous a donnée de la Ville de Veniſe, ou ce Comte a été en Ambaſſade, que c'eſt une choſe ſi ordinaire dans cette République-là, que de dix filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les Méres, & les Tantes font elles-mêmes le marché, & conviennent du prix de la Virginité de leurs Filles pour un certain temps, moiennant cent, ou deux cents Ducats pour faire diſent elles de quoi les marier. Il raconte fort agréablement, qu'il ſe trouva un jour par hazard, à un traité de cette nature, & qu'un Gentilhomme étranger de ſa connoiſſance, étant depuis quelque temps en marché pour une Fille, & différant toûjours à donner une réponſe poſitive, ſur ce qu'il ne lui trouvoit pas aſſés d'embonpoint, & qu'elle n'avoit pas encore la Gorge bien formée, la Tante lui dit qu'il ne falloit pas être plus long-tems à ſe déterminer, parce que le Pére Prédicateur d'un des prémiers Couvens de Veniſe, qu'elle nomma étoit entré en traité, & avoit déja fait un offre raiſonnable.

„ Si ceux qui viennent à Paris avec les Ambaſſadeurs, oſoient publier quand ils ſont retournés chés eux, des Rélations auſſi libres, que celles que les François publient touchant les Païs Etrangers, je ne doute pas qu'ils n'euſſent bien des choſes à dire. Mais on redoute ſi fort nôtre Nation qu'on n'oſe rien imprimer qui lui déplaiſe; ou ſi on le fait nous donnons bon ordre que cela ne ſoit point connû parmi nous, ſoit en défendant l'entrée des Livres, ſoit en les faiſant imprimer ſans les paſſages qui ne nous plaiſent pas.

„ Sur cela vous imaginés vous que les perſonnes qui trempent dans ces déſordres traitent de fables l'Hiſtoire de l'Evangile? Rien moins que cela. La plûpart de ces femmes ne laiſſent pas de dire leur Litanie dans l'occaſion, ou les autres priéres qu'on leur a enſeignées dans l'enfance. Il y en a qui ſont des plus aſſiduës aux éxercices publics de la Réligion. Il y en a qui font des Aumônes, & des fondations magnifiques pour le ſerviee divin, qui eſpérent de ſe repentir un jour, & d'être ſauvées, qui confeſſent leurs péchés, à tout le moins, une fois l'an, comme l'Egliſe l'ordonne, qui s'abſtiennent des plaiſirs pendant quelques jours, après avoir été foudroïées de cenſures dans le Confeſſional, qui abhorrent ce qu'elles croient être hérétique, qui tâchent de convertir ceux qu'elles croient être dans une fauſſe Réligion. Toutes choſes qui font voir manifeſtement qu'elles conſervent parmi leur impureté, la perſuaſion de l'Evangile ".

Il me ſemble d'abord que ces paroles ſont pour moi, puiſqu'elles prouvent, que la foi qui reſte dans l'ame des plus grands *pécheurs, les porte à bien faire de temps en temps.* „ Mais, ajoute Mr. Bayle, dans le fond, cela prouve tout à fait bien, ce que je cherche, ſçavoir 1. que ceux qui ſe portent à toutes ſortes de crimes, ne laiſſent pas de conſerver leur Réligion. 2. Que le grand mobile des actions de l'Homme conſiſte, non pas dans la croiance qu'il a ſur le chapitre de la Réligion, mais dans le caractére de ſon cœur & de ſa concupiſcence; puiſqu'on voit, qu'il ſacrifie à cela, les préceptes de ſa Réligion, lors même qu'il ſemble les pratiquer. En effet une perſonne qui donne l'Aumone, ou qui tâche de convertir un Hérétique, dans la vuë de racheter ſes péchés préſens & à venir, c'eſt-à-dire les péchés dont elle ſent bien qu'elle ne veut point ſe déſaire, cette perſonne, dis-je, ne ſe ſert de ſa foi, que pour ſe mettre plus en état de contenter ſes inclinations vicieuſes.

Mr. Bayle pouſſe ſon argument & dans ce même Article 142. des Penſées diverſes, il proméne encore ſon Lecteur ſur la conduite des Femmes. Cette preuve éxaminée ſuivant les Régles d'une bonne Logique, ne conclut rien; mais elle eſt propre à occuper l'imagination d'un Lecteur. Les femmes dont il parle ſont ſi approchantes des claſſes voiſines de l'Athéïſme; que la conſéquence la plus naturelle qu'on puiſſe tirer de leur conduite, c'eſt qu'elles ſeroient encore pis là où l'Athéïſme régneroit hautement.

De ce grand nombre d'écars, d'équivoques, de Sophiſmes, que je viens de relever, Mr. Bayle tire enfin deux Concluſions générales; 1. *Que ceux qui ſe portent à toute ſorte de Crimes, ne laiſſent pas de conſerver leur Réligion.* 2. *Que le grand nombre des actions de l'homme réſulte non pas de la croiance qu'il a ſur le Chapitre de la Réligion, mais du caractére de ſon cœur & de ſa concupiſcence; puiſqu'on voit qu'il ſacrifie à cela les Préceptes de la Réligion, lors même qu'il ſemble les pratiquer.*

Au lieu de la prémiére de ces Concluſions, diſons plûtôt que ceux qui ſe portent à toute ſorte de Crimes, ont ſi peu de Réligion, qu'on ne ſauroit reſſembler de plus près à des Athées. La 2. concluſion eſt encore vraie, ſi on la borne à ces gens-là; mais elle devient fauſſe à proportion qu'on l'étend.

Un Homme qui ne croit pas une vie à venir, ſuit uniquement dans ſa conduite, ſon Humeur, ſes Paſſions, ou ſes Intérêts préſens, & il leur dévoüe toute l'habileté de ſa Raiſon. J'en tombe d'accord. Mais qu'un Homme perſuadé qu'une Eternité ſuivra cette vie, ne ſe mette point en peine de la rendre heureuſe ou malheureuſe, ſe conduiſe toûjours comme s'il n'en croioit rien, que toutes ces grandes Idées, de la vérité deſquelles il eſt convaincu, ſoient abſolument ſans aucune efficace, & que perſonne ne ſe forme, en y réfléchiſſant, de temps en temps, une habitude & un goût, qui lui en rende l'obſervation plus aiſée, c'eſt, je l'avoüe, un Paradoxe des plus inconcevables pour moi. Les Idées fauſſes ou les Idées très-imparfaites de la Réligion, ſont les cauſes de ces Mélanges biſares dont Mr. Bayle vient de nous donner la deſcription. Il eſt naturel de conclure 1. que le l'Athéïſme ſeroit encore pis. 2. Que des Idées plus juſtes corrigeroient au moins une grande partie de ces Abus éxtravagans. En France on a plus de Lumiére.

Penſées Diverſes Articles CXLIII.

Ibidem pag. 92. Continuation des Abſurdités.

„ LIV. NOUS pouvons donc poſer pour principe, dit Mr. Bayle, 1. Que les Hommes peuvent être tout enſemble fort déréglés dans leurs mœurs, & fort perſuadés de la vérité d'une Réligion, & même de la vérité de la Réligion Chrétienne. 2. Que les connoiſſances de l'Ame-

„ l'Ame ne sont pas la cause de nos actions. 3. „ Que généralement parlant, (car j'excepte toujours ceux qui sont conduits par l'Esprit de „ Dieu) la foi que l'on a pour une Réligion, n'est „ pas la régle de la conduite de l'Homme, si ce „ n'est qu'elle est souvent fort propre à éxciter „ dans son ame de la colére contre ceux qui sont „ de différent sentiment, de la crainte, quand „ on se croit menacé de quelque péril, & quelques autres passions semblables; & sur tout un „ je ne sai quel zéle pour la pratique des Cérémonies extérieures, dans la penſée que ces actes extérieurs, & la profession publique de la „ vraie foi, serviront de rampart à tous les desordres où l'on s'abandonne, & en procureront un jour le pardon. Par ce principe on peut voir „ manifestement, combien on se trompe, & de croire que les Idolatres sont nécessairement plus „ vertueux que les Athées.

Il faut dire la même chose du *second* principe que Mr. Bayle pose dans l'Article 143., savoir que les connoissances de l'Ame ne sont pas les causes de nos Actions, & il faut s'appliquer ce qu'on a dit sur le 142. J'en dis encore autant du *troisiéme que généralement parlant la foi que l'on a pour une Réligion n'est pas la régle de la conduite de l'Homme*; car elle en est la régle, mais à proportion que l'on a cette foi, c'est-à-dire, à proportion que l'on croit fermement. Mr. Bayle met ici en œuvre une adresse, dont il s'est souvent servi; Avec les mots de *Foi* & de *Grace* on fait taire les Dévots, & ce qui devroit augmenter leur scandale (l'abus de ces mots sacrés) est cause qu'ils pardonnent tout. Mais c'est-là une fineſſe qui devroit être usée. Il y a long-tems que les Libertins s'en servent, afin de pouvoir dire impunément, qu'il n'y a point de Vertu dans le Monde, & que ce qu'on honore de ce nom, n'est qu'une hypocrisie plus fine & plus adroitement conduite. Comme ils se moquent de ce qu'on appelle *Foi*, *Grace*, *Secours du St. Esprit*, leurs Propositions demeurent Universelles malgré cette éxception qu'ils n'ajoûtent que pours'en moquer, & pour se mettre à couvert du Châtiment. Il n'y a que fauſſe vertu, & ce Nom est le Nom d'une Idée chimérique qui ne se trouve nulle part. *Entendés cela*, disent-ils, *naturellement & sans la Grace du St. Esprit*.

Mr. Bayle reconnoit que les Principes de la Réligion peuvent donner de la Crainte, or le moien de croire que cette crainte, qui est une Passion si forte, demeure toûjours sans effet, qu'elle ne peut point modérer les autres passions, & qu'il n'est pas vrai que sans cette crainte elles iroient beaucoup plus loin.

Mr. Bayle finit par son équivoque ordinaire, quand il nie que les *Idolatres soient* NECESSAIMENT *plus vertueux* que les Athées. Il ne s'agit pas d'un événement necessaire; on prétend simplement que l'Athéïsme est destitué de divers motifs qui se trouvent chés les Idolatres.

Ibidem. pag. 93. Pensées Diverſes Articles CXLIV.

„ Si la perſuasion qu'il y a une Providence qui „ châtie les Méchans, dit Mr. Bayle, & qui récompense les gens de bien, n'est pas le ressort des „ actions particuliéres de l'Homme, comme je viens de le faire voir; il s'ensuit qu'un Athée „ & qu'un Idolatre, se gouvernent par un même principe pour ce qui regarde les mœurs, „ c'est-à-dire, par les inclinations de leur tempérament, & par le poids des habitudes qu'ils ont „ contractées. De sorte que pour trouver lequel „ des deux doit être plus méchant que l'autre, „ il ne faut que s'enquérir des passions, auxquelles leur tempérament les assujettit. Je dis la „ même chose de toutes les autres Voluptés criminelles. Lorſqu'un Athée les trouve à son „ goût, il en prend tout son soul, s'il n'y trouve aucun plaisir, il les laisse-là: ce qui a été juſtement la manière dont se sont conduits les „ Idolatres, & dont se conduisent encore la plûpart des Chrétiens".

Pensées Diverses Articles CXLV. *Ibidem.*

„ Qu'on m'objecte tant qu'on voudra, continuë Mr. Bayle, que la crainte d'un Dieu, est *Pag. 93.* „ un moïen infiniment propre à corriger cette „ corruption naturelle, j'en appellerai toûjours „ à l'éxpérience, & je demanderai toûjours, pour „ quoi donc les Païens qui portoient la crainte de „ leurs Dieux juſqu'à des superstitions éxcessives, ont si peu corrigé cette corruption, qu'il „ n'y a point de vice abominable qui n'ait régné „ par mieux. . . Juvenal est inimitable dans le portrait qu'il nous donne des faux témoins qui „ n'ont point de Réligion, & des faux témoins „ qui croient un Dieu. Il dit que les prémiers „ se parjurent sans balancer; que les autres raisonnent pendant quelque temps & se parjurent auſsi après cela avec une éxtrême confiance. Ils „ ont des remords dans la suite, & s'imaginent „ que la Vengeance de Dieu les pourſuit par tout, „ cependant ils ne s'amandent pas, & péchent „ dans l'occasion comme auparavant.

„ On me permettra, je m'aſſûre de me servir „ de la méthode de Diogéne, qui sans répondre „ pié à pié aux subtilités de Zénon, se contenta „ de marcher en sa préſence: car rien n'est plus propre à convaincre un honnête Homme, qui „ raisonne sur de fauſſes Hypothéſes, que de lui „ montrer qu'il combat l'éxpérience.

„ Puiſque l'éxpérience nous montre, que ceux „ qui croient un Paradis & un Enfer, sont capables de commettre toute sorte de crimes, il est „ évident que l'inclination à mal faire ne vient „ pas de ce qu'on ignore l'éxistence de Dieu, & „ qu'elle n'est point corrigée par sa connoissance „ que l'on acquiert d'un Dieu qui punit, & qui „ récompense. Il résulte de là manifeſtement, „ que l'inclination à mal faire, ne se trouve pas „ plus dans une ame dest itute de la Connoissance „ de Dieu, que dans une ame qui connoit Dieu, „ & qu'une ame destituée de la connoissance de „ Dieu, n'est pas plus dégagée du frein qui réprime la malignité du cœur, qu'une ame qui „ à cette connoiſſance. Il réſulte encore de là „ que l'inclination à mal faire vient du fond de „ la Nature de l'Homme, & qu'elle se fortifie „ par les passions, qui sortant du tempérament, „ comme de leur source, se modifient ensuite de „ plusieurs maniéres selon les divers accidens de „ la vie. Enfin il réſulte de là, que l'inclination „ à la pitié, à la sobriété, à la débonnaireté &c. „ ne vient pas de ce qu'on connoit qu'il y a un „ Dieu, (car autrement il faudroit dire, que jamais il n'y a eu de Païen cruël & ivrogne) mais „ d'une certaine disposition du tempérament, fortifié par l'éducation, par l'intérêt perſonel, par „ le désir d'être loüé, par l'intérêt de la raiſon, „ ou par de semblables motifs, qui se rencontroient „ dans un Athée auſsi-bien que dans les autres „ Hommes".

Pensées Diverſes Articles CXLVI. *Ibidem*

„ Considérés encore, dit Mr. Bayle, que la *Pag. 94.* „ Théologie nous enseigne formellement que „ l'Homme ne peut se convertir à Dieu, ni se „ défaire de la corruption de sa concupiscence, „ sans être aſsiſté de la grace du St. Esprit, & „ que cette grace ne conſiſte pas simplement à „ croire qu'il y a un Dieu, & que les mystéres „ qu'il nous a révélés sont véritables, mais qu'elle conſiſte dans la charité qui nous fait aimer „ Dieu, & qui nous attâche à lui, comme à notre fouverain bien. Cela montre clairement que „ ceux qui en demeurent à la simple perſuasion

„ de nos myſtéres, n'ont point encore la grace
„ ſi-ſtifiante, & qu'ils ſont encore dans les liens
„ & ſous le joug du péché, & à plus forte raiſon
„ que la connoiſſance vague, & indiſtincte que les
„ Païens ont eu de Dieu ne les a pas délivrés de
„ l'Empire du péché originel, ni des impreſſions
„ victorieuſes de la concupiſcence.

„ Je ne voudrois pas nier qu'il n'y ait eu des
„ Païens qui aient fait un bon uſage des connoiſ-
„ ſances qu'ils avoient touchant la nature de Dieu,
„ & qui ſe ſont aidés de ce motif pour réprimer
„ la fougue de leurs paſſions. Mais il y a beau-
„ coup d'apparence, que quand ce motif a été
„ de quelque vertu, les paſſions étoient ſi modé-
„ rées, qu'on eut pu les réduire à la raiſon ſans
„ ce ſecours-là, ou en s'entêtant du déſir de ſe
„ diſtinguer par des mœurs auſtéres, ou en ſe pro-
„ mettant une ſainté plus affermie, ou plus de louan-
„ ges ou plus de profit.

Ibidem pag. 94. Penſées Diverſes Articles CXLVII.

IV. *Preuve tirée des Démons & des Sorciers, qui font voir que les gens les plus perdus demeurent perſuadés de l'exiſtence de Dieu.*

Pag. 95. Penſées Diverſes Articles CXLVIII.

„ Vous voiés ces gens-là, dit Mr. Bayle, en-
„ gagés dans quelque confrairie, ſous l'eſpérance
„ de participer aux prières, aux mérites, & aux
„ graces de la Communauté, pendant qu'ils ſe
„ divertiront.

„ Quand ils ſont fort riches, vous les voiés
„ faire des liberalités conſidérables aux Réligieux,
„ & aux Hôpitaux, fonder des Chapelles, &
„ contribuer à la décoration des Egliſes.

„ Tout cecí fait leur beau côté. Regardons
„ les de l'autre; nous trouverons que ce ſont des
„ gens, qui à peine diſent trois mots ſans jurer
„ le nom de Dieu, qui ne parlent ſoit à table
„ dans les Auberges, ſoit ailleurs, que de leurs
„ prétendues bonnes fortunes, & cela avec des
„ termes qui feroient rougir l'impudence. Ce
„ ſont d'ailleurs des gens qui en prennent à tou-
„ tes mains. Sont ils à la Guerre? Ils rançon-
„ nent ſans miſéricorde le Païſan, & profitent ſur
„ la paie de leurs Soldats le plus qu'il leur eſt
„ poſſible. Commandent-ils quelque part? Ils ont
„ mille voies obliques, ou violentes de s'enri-
„ chir. Sont-ils dans les affaires, le grand Théa-
„ tre de la rapine & de l'extorſion? Ils ſont en-
„ ragez tout le Monde, par leurs chicanes & par
„ leurs friponneries. De quelque profeſſion qu'ils
„ ſoient, ils mentent, & méditent éternellement;
„ ils trompent au jeu, ils ſacrifient tout à leur
„ vengeance, ils font des débauches horribles,
„ *mercetrix non ſufficit omnis*; ils s'aident de plu-
„ ſieurs remédes, pour avoir les forces, qui puiſ-
„ ſent mieux ſeconder leurs ſales déſirs. En un
„ mot à l'égard des mœurs, ils n'ont rien qui les
„ diſtingue des Chrétiens profanes.

Ibidem pag. 95. Penſées Diverſes Article CXLIX.

VI. *Preuve tirée de la dévotion, que l'on dit que pluſieurs ſcélérats ont euë pour la Sainte Vierge.*

Dans cet Article 145. des Penſées Diverſes que j'ai cité toute la différence que Mr. Bayle met entre les Athées & ceux qui ont encore quelque crainte de la Divinité & de l'avenir, c'eſt que les uns ſe parjurent ſans balancer, & que les autres n'en viennent-là qu'après avoir balancé quelque temps, & quand les autres reſſources leur manquent. Sait il donc tout ce qui ſe paſſe? Voit-il les cœurs pour décider hardiment?

Non, mais *il cite Juvenal pour garent*, c'eſt-à-dire un Poëte, dont par conſéquent il faut prendre les éxpreſſions au rabais, & retrancher au moins quelque choſe de leur Univerſalité. Mais quand je me contenterois de ce que Mr. Bayle allégue, il faudroit toûjours dire qu'un Païen, malgré l'imperfection de ſes Connoiſſances, ne ſe porte pas ſi promptement & ſi facilement au Crime qu'un Athée. Il cherche des moiens de l'éviter, & quand il les trouve, il en eſt ravi; par conſéquent il s'en garantit plus ſouvent.

Dans ce même Article 145. Mr. Bayle met le comble à ſes ſophiſmes. Il traite les Raiſonnemens de ceux qui donnent à la Réligion plus d'influence ſur les mœurs qu'à l'Athéïſme de ſpéculations Métaphyſiques. Mais ces Spéculations, Métaphyſiques, pour leſquelles il témoigne quand il lui plaît tant de mépris, il ſait bien les mettre en œuvre, & les faire valoir tant qu'il peut, dès qu'il s'agit de prouver que l'Homme n'eſt pas & ne peut être Libre. *Il compare encore ces Raiſonnemens à ceux des Sophiſtes qui conteſtoient l'éxiſtence & la poſſibilité du mouvement.* Quelle diſparité! D'un côté, on trouve des embroüillemens tirés de l'Infini, d'un autre des Principes très-ſimples, & des conſéquences à la portée de tout le monde. Enfin *il ſe compare à Diogéne qui refutoit les Pyrrhoniens en ſe promenant. L'éxpérience eſt pour moi*, dit-il; Oui, ſi nous prétendions que la profeſſion de la Réligion, qu'une teinture de connoiſſance, pour légére qu'elle fût, mettroit dans les routes conſtantes de la Probité, & rendroit inébranlable aux Tentations. Mr. Bayle ne s'aperçoit pas que ſa maniére d'argumenter fournit contre lui des armes invincibles. Il s'agit de ſavoir ſi la Réligion n'influe pas plus ſur les bonnes Mœurs que l'Athéïſme, & n'éloigne pas d'avantage du Vice. On raiſonne pour le prouver. Je n'écoute pas la Raiſon; dit-il; *C'eſt une Trompeuſe; conſultés l'Expérience; ſoit.* Mr. Bayle tient pour la négative; Il faut donc qu'il prouve par l'éxpérience que la Réligion n'a jamais plus d'influence ſur les Hommes que l'*Athéïſme*; Or c'eſt ce qu'il eſt impoſſible de prouver: Et cent fois autant d'éxpériences qu'il en allégue ne ſuffiroient pas pour éclaircir ce paradoxe. Je tiens pour l'affirmative & un petit nombre d'éxpériences me ſuffit. Un Seigneur de la Cour de France, aiant lu le Traité de Mr. Abbadie ſur la vérité de la Réligion Chrétienne, quitta la Cour. *Je ne ſuis pas aſſés ſaint*, dit-il, *pour faire mon ſalut à travers de tant d'obſtacles, ni aſſés téchant pour couvrir les riſques de me damner.*

Ibidem pag. 93.

Tant de gens qui quittent le Monde pour vivre dans la retraite & dans la pénitence, & dont les Inſtructions & l'Exemple font d'une ſi grande efficace, prendroient-ils ce parti-là s'ils étoient Athées? *Ob c'eſt la Grace de Dieu qui les y détermine.* Soit encore. Mais les Athées implorent-ils cette grace? Ceux qui regardent la Réligion comme une folie, ſe mettent-ils en état de recevoir ce ſecours ſurnaturel? Et n'en font-ils pas infiniment plus éloignés que ceux qui ſont perſuadés de l'Exiſtence de Dieu & de la néceſſité de la Réligion? Quand la Grace de Dieu ſe déploieroit dans les cœurs, les déterminent-elle par une Impétuoſité aveugle? N'eſt-ce pas au contraire parce qu'elle leur fait tourner leur yeux ſur la Lumiére, & qu'elle y arrête leur attention? Il faut étrangement compter ſur la nonchalance de les Lecteurs, & ſur leur Panchant pour tout ce qui favoriſe l'incrédulité, pour dire avec autant de précipitation & de hardieſſe que fait Mr. Bayle; *Enfin il réſulte de là, dit-il, que l'inclination à la Piété, à la Sobriété, à la Dévotioureté &c. ne vient pas de ce qu'on connoit qu'il y a un Dieu (car autrement IL FAUDRA DIRE, que jamais il n'y a eu de Païen cruel & ivrogne) mais d'une certaine Diſpoſition du tempérament, fortifiée par l'Education, par l'intérêt perſonnel, par le Déſir d'être loué, par l'intérêt de la Raiſon, ou par de ſemblables Motifs qui ſe rencontrent dans un Athée, auſſi bien que dans les autres Hommes. Ainſi nous n'avons aucun droit de ſoutenir qu'un Athée doit être néceſſairement plus dére-*

Ibidem pag. 93.

Ibidem pag. 95.

Ibidem pag. 145.

glé

gé dans les Mœurs, qu'un IDOLATRE. Mr. Bayle nous prend-il pour des innocens? Qui est-ce qui s'avise de dire, un tel n'est pas Athée, Donc il est sobre, juste, doux &c? On ne dit pas que l'habitude à toutes les vertus soit l'effet Physique & nécessaire de la persuasion d'une Divinité; Mais on soûtient que cette persuasion disposé favorablement à l'étude de la vertu. On dit un tel est persuadé de l'Existence d'un Dieu, donc sa persuasion renferme des Principes, dont on pourra utilement se servir pour l'engager à la Piété, à la Sobriété, à la Debonairete &c. Ces principes serviront à affermir les Habitudes que donne une bonne Education; elles pourront-même aller jusqu'à corriger son Tempérament; les Conseils qu'on lui donnera en tireront leur plus grande force; & si l'on peut-être assés sensible aux louanges des Hommes pour surmonter quelque Penchant au plaisir, & pour sacrifier quelque Interêt, à plus forte raison les sacrifiera-t-on au Désir d'être approuvé de Dieu, & de jouïr des fuites éternelles de cette approbation, si une fois on s'est persuadé, que les déclarations qu'on regarde comme Divines sont effectivement telles.

Les partisans de Mr. Bayle, eussent-ils hérité toute la subtilité de son génie, se trouveroient embarrassés à sauver sa bonne foi dans l'Article 147.

Ibidem. Pag. 91. *On peut croire l'Existence de Dieu, dit il, & la vérité de la Réligion, & être aussi méchant qu'un Athée. Les Démons en sont une preuve.* Belle conséquence! Il compare des ennemis desespérés & déja condamnés, à des Hommes qui d'un côté ont tout à craindre & d'un autre tout à espérer!

Toute sérieuse que soit cette matière, & tout scandalisé qu'on se trouve par les Sophismes de Mr. Bayle, on a de la peine à s'empêcher de rire, quand on lui voit tirer une preuve, *des Sorciers qui ne valoient rien, qui adoroient le Diable, & qui pourtant n'étoient pas Athées.* Mr. Bayle pouvoit-il ignorer qu'aujourd'hui les plus grands Hommes croient qu'il n'y en a point, & que ceux à qui on donne ce nom sont des fous qui s'imaginent d'être ce qu'ils ne sont pas?

Mais quand on lui accorderoit tout ce qu'il suppose de faits, on auroit toûjours à lui reprocher qu'il oublie l'Etat de la Question. On ne demande point, si un Athée, par là même qu'il est Athée, est à tous égars le plus vicieux, & le plus abominable des Hommes. Si les Hommes étoient persuadés qu'il n'y a point de Dieu, & que des esprits malfaisans ont beaucoup de pouvoir dans le Monde, il y auroit beaucoup de gens qui consentiroient à se mettre au service de ces Esprits-là, & qui brigueroient leur faveur. On voit par les procès de ceux qu'on a fait mourir, en qualité de sorciers, que quand le Diable se présentoit à ces malheureux, ou pour mieux dire, qu'ils s'imaginoient de le voir, ils en étoient d'abord effraiés, au moins plusieurs d'entr'eux; ils rejettoient ses offres & ses sollicitations, ils le faisoient disparoître en se récommandant au secours de Dieu, & il ne venoit à bout de les enroler au nombre des siens, qu'après leur avoir persuadé qu'ils devoient se rendre de bonne grace puisqu'ils lui appartenoient déja, après avoir vécu si long-tems dans le crime, & qu'ils étoient trop coupables pour pouvoir lui échapper. Il est certain que la crainte de Dieu a retenu quantité de grossiers Villageois, & qu'eu leur faisant regarder avec horreur ces pactes abominables, avec toutes leurs suites, elle a empêché qu'ils ne souhaitassent de devenir sorciers, & qu'ils ne s'imaginassent ensuite de l'être devenus; on voit que la Lumière & la Connoissance de Dieu a mis fin à ces égarements.

Ibidem. Pag. 96. Alors l'une cita-tion. Pensées Diverses Article C L.

„ LV. LA DISTINCTION que je viens „ de faire, dit Mr. Bayle, entre la véritable Dé-„ votion, & certains éxercices extérieurs de Dévorion, le doit faire à l'égard de la foi. Un célébre Jésuite a fait un petit Traité depuis „ deux ans, pour montrer la décadence de la „ Foi dans ces derniers siécles, & il prétend que „ l'horrible Corruption qui s'est introduite dans „ le Monde, vient principalement des grands „ progrés que l'Incrédulité y a faits. Il n'y a rien „ de plus éloquent que la description qu'il nous „ donne des mœurs de ce siécle, en ces beaux „ termes.

„ Y eut-il jamais plus de déréglement dans la „ jeunesse, plus d'ambition parmi les Grands, „ plus de débauche parmi les petits, plus de Désordement parmi les Hommes, plus de luxe & „ de molesse parmi les Femmes, plus de fausseté „ dans le Peuple plus de mauvaise foi, dans tous „ les états & dans toutes les conditions? Y eut-„ il jamais moins de fidélité dans les mariages, „ moins d'honnêteté dans les Compagnies, moins „ de pudeur, & de modestie dans la Société? Le „ luxe des habits, la somptuosité des ameublemens, la délicatesse des tables, la superfluité „ de la dépense, la licence des mœurs, la curiosité dans les choses saintes, & les autres déréglemens de la Vie, sont montés à des éxcès „ inouïs. Que de tiédeur dans la fréquentation „ des Sacremens, que de langueur dans la piété, „ que de grimace dans la dévotion, que de négligence en tout ce qu'il y a de plus essentiel „ dans les devoirs, que d'indifférence dans le Salut! Quelle corruption d'esprit dans les juge-„ mens, quelle dépravation du cœur dans les af-„ faires, quelle profanation des Autels, & qu'elle prostitution de ce qu'il y a de plus saint & „ de plus auguste dans l'exercice de la Réli-„ gion! . . . Tous les principes de la vraie piété sont tellement renversés, qu'on préfére aujourd'hui dans le Commerce un honnête scélérat qui fait vivre, à un Homme de bien qui ne le fait pas; & faire le crime fagement sans choquer personne, s'appelle avoir de la probité selon le Monde, dont les maximes les plus criminelles trouvent des approbateurs, quand elles „ ont pour Auteurs des personnes dans l'élévation, „ & qu'elles sont accompagnées de quelques circonstances d'éclat. Car qui ne sait, que dans „ ces derniers tems, le Libertinage passé pour force d'Esprit, parmi les gens de Qualité, la „ fureur du jeu, pour l'occupation des personnes „ de Condition, l'adultére pour galanterie, le trafic des Benefices pour un accommodement des „ familles, la flatterie, le mensonge, la trahison, „ la fourberie, la dissimulation pour les Vertus „ de la Cour; & ce n'est plus presque que par la „ corruption & par le desordre, qu'on s'éléve & „ qu'on se distingue. Je ne dis rien de ces crimes „ noirs & atroces qui se font débordés dans cette „ malheureuse fin de tems, dont la seule idée est „ capable de jetter l'horreur dans l'esprit. Le pas-„ se sous silence toutes ces abominations inconnuës jusqu'à présent à la candeur de notre Nation, dans l'usage des poisons, & que nos Pé-„ res avoient entiérement ignorées, parce qu'on „ ne peut assés en détourner la pensée, & en supprimer la sinte imagination. Enfin pour éxprimer en un mot le caractére de ce siécle, on n'a „ jamais tant parlé de morale, & il n'y eut jamais „ moins de bonnes mœurs; jamais plus de réformations & moins de reforme; jamais plus de „ savoir & moins de piété, jamais de meilleurs „ prédicateurs & moins de conversions, jamais „ plus de Communions, & moins de changement „ de Vie, jamais plus de raison parmi le grand „ Monde, & moins d'application aux choses so-„ lides & sérieuses.

„ Vivrions nous (demande-t-il après cela) dans

„ ces desordres si nous avions de la Foi? Ferions „ nous tant de démarches si funestes, si nous fui- „ vions ces Lumiéres? Et ferions nous si corrom- „ pus & si déréglés si nous étions Chrétiens? Je „ lui répons que si nous avions une véritable foi „ qui n'eût jamais séparée de l'amour de Dieu, & „ si nous suivions les Lumiéres de notre Conscien- „ ce, & si nous étions de véritables Chrétiens, „ nous ne vivrions pas dans ces desordres. Mais „ cela n'empêche pas que nous n'ayons autant de „ foi qu'il en faut pour être persuadés de la vérí- „ té de l'Evangile, quoique nous vivions tout-à- „ fait mal. Il y a une très-grande différence entre „ n'avoir point la véritable foi, & être incrédule: „ car on peut manquer de la véritable foi, c'est- „ à-dire, de cette disposition de cœur qui nous por- „ te à renoncer à tout ce que nous trouvons con- „ traire à la Volonté de Dieu, & croire néanmoins „ que la doctrine de l'Evangile est véritable. Ain- „ si on se joue de l'ambiguité des mots quand on „ dit que les désordres de ce siécle procédent de „ l'affoiblissement de la Foi. Si on entend qu'ils „ procédent de l'affoiblissement de cette vertu „ Chrétienne, qui fait qu'on sacrifie à la volon- „ té de Dieu, toutes ses mauvaises inclinations, „ on a raison. Mais si on entend qu'ils procédent „ d'un défaut de persuasion, c'est-à-dire, que nous „ vivons mal, parce que nous regardons les Dog- „ mes de la morale Chrétienne, comme des propo- „ sitions problématiques, dont il ne nous reste „ aucune assurance, l'on a grand tort. Car à la „ reserve de quelques personnes de Qualité, & „ de quelques faux Savans, ou même de quelques- „ uns de vous autres Messieurs les Théologiens, „ tout le Monde croit parmi nous, le mystére „ de l'Incarnation, la mort & passion de Jesus „ Christ, son ascension au Ciel, sa présence sur „ nos Autels, le dernier Jugement, la Résurrec- „ tion des Corps, l'Enfer & le Paradis. On n'a „ point sur ces choses-là une persuasion qui soit „ accompagnée d'évidence, cela peut-être, mais „ on a pour le moins une persuasion qui éxclut le „ doute. Nos Paisans, nos Artisans, nos Soldats, „ nos Bourgeois, toutes nos Femmes, la plus „ grande partie des Gentils-Hommes & des gens „ de Lettres, croient bonnement & sans hésiter „ tous les Articles du Symbole. Ceux qui dou- „ tent de la Divinité de la Réligion Chrétienne, „ & qui traitent de fable ce qu'on dit de l'autre „ vie, sont en très-petit nombre ".

Dans cet Article 150. Mr. Bayle rapporte un long passage du Pére Rapin; Il fait semblant de le prendre au pié de la Lettre; De là il conclut que les Chrétiens ne vivent pas mieux que des Athées, & que par conséquent on s'effarouche plus qu'on ne devroit de l'Idée de l'Athéïsme, & on se fait une Terreur panique de ses suites.

Il est certain que les Expressions du P. Rapin doivent se prendre au rabais. Ce sont de ces manières de parler générales qui roulant sur des faits, n'ont qu'une Universalité limitée. Peut-être que les Prédicateurs ne sçroient pas mal de s'exprimer moins généralement; car, sans parler des conséquences que les Libertins en tirent, comme Mr. Bayle le fait ici; il est certain que quand les plus mal honnêtes gens, se voiant ainsi confondus avec ceux qui vivent le mieux, & placés pour ainsi dire, en bonne Compagnie, en supposant, dis-je, tous les Hommes également renfermés dans la foule de ceux qui vivent mal, leur état ne leur fait point de peine; Ils ne se croient pas plus méchans que les autres; Pourquoi se condamneroient-ils plus, & se contraindroient-ils d'avantage? Nous sommes tous dans le même cas; Donc nous serons tous sauvés, ou personne ne le sera, ce qui est incroiable. Et à cette occasion je remarque que les Naturels les plus heureux & les plus cultivés ne se défont pas toujours de tous le préjugés de l'Enfance & de l'Education. On apprend aux jeunes Gens à déclamer dans les Ecôles. Des Entassemens d'Antithéses, des Exclamations, des Mouvemens de surprise, tout cela donne une grande Idée de leur Eloquence future. On n'a garde de contraindre un si beau feu, & de s'exposer au risque de l'éteindre, en obligeant un jeune Elève à un Examen sévére de la justesse des pensées, qu'il a pris soin d'embellir. On compte que l'Etude & la maturité de l'âge lui donneront assés de justesse. Cependant cela n'arrive pas autant qu'il seroit à souhaiter, & l'on fait entrer dans les éxercices les plus sérieux & les plus sacrés des Morceaux qui tiennent de la déclamation, presque puérile, du Collége. Il faudroit avoir bien peu l'usage du Monde pour ne s'être pas fouvent apperçû qu'on abuse de ces Déclamations, & que des Personnes mêmes qui ne font pas sans vertu, quand on leur parle dans des entretiens familiers de la Négligence scandaleuse, où le gros du Monde, ou bien celui-ci & celui-là en particulier, vivent, par rapport aux Devoirs, se contentent de répondre; Cela est vrai on l'a toûjours dit, on continuera à le dire. Bien des gens comptent que leur Foi leur tiendra lieu de tout.

Après ces Remarques je viens au fait, & j'observe 1. qu'il ne faut pas s'étonner, si Mr. Bayle abuse des éxpressions d'un Prédicateur ou d'un Ouvrage analogue à des Sermons. On voit qu'une des tâches qu'il s'étoit préscrite dans ses études étoit de recueillir soigneusement tout ce qu'il rencontreroit dans des Auteurs obscurs, ou qui feroit échappé à des Auteurs illustres, dont il pouroit faire quelque usage pour le Pyrrhonisme, & contre l'intérêt de la Réligion. Son grand argument, par éxemple, est tiré de la mauvaise vie des Chrétiens. Il comprend qu'on lui en alléguera contre lesquels il lui sera difficile d'inventer quelque chose. Mr. l'Archevêque de Cambrai, Mr. le Cardinal de Camus, auroient-ils vécu comme ils ont fait s'ils avoient été Athées? Mrs. Tillotson & Burnet, ces illustres & pieux Prélats Anglois n'ont-ils fait paroitre que des vertus qu'on puisse rapporter à la vanité comme à leur véritable cause? La Réligion n'y est-elle entrée pour rien? J'en dirai de même d'un grand nombre d'autres, dont les uns jouïssent des fruits de leur Piété & les autres font pleins de vie & continuent à édifier. A ces objections Mr. Bayle s'est préparé une Réponse tirée du langage des Théologiens, dont il abuse à son ordinaire, & ne présente qu'une partie du sens. Ces vertus que vous admirés sont des effets de la Grace, & non pas de la simple persuasion. Je l'ai déja remarqué. Dans une Société où la Réligion est respectée, on a droit de se promettre le Secours de la Grace; mais il seroit ridicule de l'attendre dans une société d'Athées. Outre cela comment est-ce que l'Esprit de Dieu & sa Grace nous sanctifient? N'est-ce pas par la Parole? Cette parole n'est-elle pas appellée la semence de notre Régénération? La Connoissance de la vérité est donc, dans ces ames sanctifiées, ce principe de leur bon goût.

Je demande 2. si les Paroles du P. Rapin, ont un sens raisonnable, ou si elles n'en ont point. Dans ce dernier cas Mr. Bayle se moqueroit de nous, en les prenant pour Principe; & dans cette supposition elles ne pourroient tout au plus que lui fournir un Argument *ad hominem* contre ce Pére. Mais si elles ont un sens raisonnable, comme on n'en fauroit disconvenir, elles nous présentent cette Vérité, que la Bonne Vie étant l'effet naturel de la pureté, de la Lumiére, & de la clarté des Connoissances, jamais la Vie des Chrétiens n'auroit dû être meilleure qu'aujourd'hui, si une Proportion si naturelle avoit lieu;

lieu; d'où il faut conclure qu'ils ſont extrêmement coupables de ne pas céder aux viveſimpreſſions de la Lumiére qui les éclaire. Voila un effet qu'on a lieu de ſe promettre & qu'on pourra obtenir des Hommes à force de les ſolliciter; Mais il ſeroit très-ridicule d'en attendre autant des Athées. Leur Principes ne les y conduiſent point.

3. Le Luxe, la Débauche, les effets de l'Orgueil, de l'Envie, de la Senſualité ſautent aux yeux. Il n'en eſt pas de même de la modération & de toutes les vertus qui l'accompagnent. Ce qu'un Homme refuſe à ſes Déſirs ne fait pas d'impreſſion ſur les autres, & beaucoup moins encore l'Habitude qu'il s'eſt faite de ne déſirer qu'avec modération ſe remarque-t-elle, à moins qu'on ne l'étudie de près. On eſt de beaucoup plus frappé des vices que des Vertus, & quand on ſe contente de regarder les choſes en gros, & de les parcourir d'une vue ſuperficielle, on ſe recie ſeulement ſur la corruption, & on ne dit rien des effets de la Repentance. Outre cela un Homme perſuadé des Vérités de la Réligion, & qui vit conſéquemment à ſes Connoiſſances, ſe corrige, fait des progrés; Mais tel eſt le fond du cœur humain; telle eſt la nature des obſtacles qui nous environnent, qu'il ne ſe corrige que peu à peu, & que ſes progrés ſont lents. Voila pourquoi encore on paroit ne rien faire, quoiqu'on faſſe pourtant, & qu'on faſſe incomparablement plus que ſi on n'avoit point de Réligion. Je ſuis perſuadé que les Confeſſeurs qui ſont éclairés, gens de bien, & dont l'éxemple s'unit aux Leçons pour inſtruire, s'ils ont la mortification de remarquer peu d'amandement dans une partie de leurs Pénitens, ils en connoiſſent auſſi pluſieurs qui ſe corrigent effectivement, & qui s'avancent en vertu. Ne découvre-t-on pas par ce moien des Vols, & n'engage-t-on pas à des Reſtitutions? Chés les Proteſtans où ce genre de Confeſſion n'a pas lieu, n'a-t-on pas ſouvent remarqué que des ſermons vifs ſur cette matiére ont été ſuivis de Reſtitutions conſidérables?

Mr. Bayle ſe moquerоit trop viſiblement de ſes Lecteurs, en s'appuiant de l'autorité du Pere Rapin, s'il ne regardoit lui-même, ou s'il ne prétendoit qu'on doit regarder les paroles qu'il cite, comme dictées par le Bon-ſens. Or où auroit été le bon-ſens de ce ſavant Homme & de cet habile Orateur, s'il n'avoit compté que ſon Diſcours auroit quelque efficace ſur des Auditeurs qui n'avoient pas renoncé au Chriſtianiſme & qui n'étoient pas encore venus à regarder l'Evangile comme une Fable. Je m'appuie donc-à mon tour ſur l'autorité du Pére Rapin, & je prétens que le bon-ſens dictera à tout Homme qui ſe donnera le ſoin de le conſulter. 1. Que les Principes du Chriſtianiſme doivent couvrir de honte ceux qui les avoüent vrais & ne daignent pas les ſuivre, 2. Que cette honte & ces reproches ſont en eux-mêmes très-propres à les corriger, & qu'ils ne ſauroient manquer de produire cet effet ſur quelques-uns pour le moins, & même ſur pluſieurs, avec plus ou moins de dégré & pour plus ou moins de tems; Or ce ſont-là des ſecours à la vertu, qui manqueroient abſolument à l'Athéiſme, pendant que tout ce qu'on y en trouveroit, ſe trouve plus clairement dans une médiocre Réligion & plus fortement, & à plus forte raiſon dans le Chriſtianiſme.

Je ne m'étonne pas que là où des Miniſtres des Autels tombent eux-mêmes dans les Déréglemens dont parle Mr. Bayle (Art. 142.) Ceux qui ſont conduits par de tels Miniſtres ne vivent pas mieux que s'ils ne connoiſſoient pas une Réligion; Ils ſont tout près du cas des Athées, & leur mauvaiſe vie confirme mon ſyſtême: *Ibidem. Pag. 91.*

A trois lieuës de Lauſanne, il y a une Paroiſſe où les Païſans ſe laiſſoient aller au Brigandage depuis fort long-tems, ſans que les ſupplices diminuaſſent le nombre de ces malheureux. Heureuſement pour eux un Miniſtre zélé ſe mit dans l'eſprit d'employer pour cela des voies convenables à ſon caractére. Il prit grand ſoin de les bien inſtruire, c'eſt-à-dire ſolidement, & d'une maniére proportionnée à leur portée. Il comprit que pour réuſſir il falloit commencer par la Jeuneſſe. Il choiſit quatre bons Maitres d'Ecôle pour le ſeconder; & par la Lumiére dont il a éclairé ces pauvres gens, par ſa Vigilance, par la Vénération qu'il s'eſt acquiſe, il a déraciné de leur cœur la Férocité, l'Yvrognerie, & les autres Principes, qui de dégrés en dégrés, les entrainoient aux derniers éxces de l'Inhumanité. On ne reconnoit plus dans ces Enfans l'humeur de leurs Péres. Après cela que Mr. Bayle nous aſſûre qu'il ne faut point compter ſur la Connoiſſance & la Perſuaſion; mais qu'il faut tout attendre de la ſévérité des Loix, & de la rigueur des ſupplices! Qu'il nous apprenne comment on ſeroit venu à bout de corriger les Peuples de cette Paroiſſe, ſi elle n'avoit été compoſée que d'Athées! On voit encore dans la citation, ſuivante un éxemple du choix que Mr. Bayle faiſoit de tout ce qui pouvoit lui ſournir des objections contre l'efficace de la Réligion, afin d'en remplir ſes recueils.

Penſées Diverſes Article CLI. *Ibidem. Pag. 97.*

„ On croit ordinairement, dit Mr. Bayle, „ que les Princes n'ont ni Foi ni Loi, & on „ ſe fonde ſur ce qu'ils vivent tout de même „ que s'ils ne croioient ni Paradis, ni Enfer, ſa„ criſiant tout à leur ambition, ſe faiſant une O„ bligation indiſpenſable de ſe venger des moin„ dres injures, careſſant leurs plus mortels enne„ mis, quand l'intérêt le veut ainſi, veillant ſur „ toutes les occaſions de les ruïner per des voies „ imperceptibles, abandonnant leurs meilleurs amis „ dans les diſgraces; toujours dans des occupa„ tions éloignées de l'Eſprit de l'Evangile, dans „ le jeu, dans les galanteries criminelles, dans „ les éxtorſions, dans les feſtins, évitant ſur tou„ tes choſes les apparences de la piété, tournant „ en ridicule la dévotion, en un mot ſe rendant „ eſclaves de toutes les vanités du monde. On a „ quelque raiſon de croire que ceux qui vivent „ ainſi n'ont aucune Réligion, & cela eſt vrai en „ un certain ſens, parce qu'ils n'ont qu'une Ré„ ligion crouppiſſante dans quelque coin de l'ame, „ ſans être le Principe d'aucun bien. Mais on ſe „ trompe lourdement, ſi l'on croit que tous ces „ Meſſieurs ſont Athées. Tant s'en faut qu'ils „ le ſoient qu'on peut dire qu'il n'y a guére „ de gens au Monde, qui donnent plus qu'eux „ dans certaines ſuperſtitions. Pour ne point par„ ler de l'entêtement où ils ont été autrefois de „ conſulter les Aſtrologues, ne fait-on pas qu'ils „ ont une curioſité prodigieuſe de conſulter les „ Devins? Peut-on ignorer combien ils ſont in„ fatués des préſages? Y a-t-il beaucoup de gran„ des maiſons où l'on ne debite pas que l'on eſt „ averti régulièrement par l'appartion de quelque „ fantôme, ou par quelque autre ſigne particu„ lier que quelqu'un de la famille doit mourir? „ Combien de traditions prophétiques ne fait-on „ pas courir touchant certaines familles de gran„ de naiſſance? Mais ſurtout combien de prodi„ ges, combien d'accidens miraculeux ne racon„ te-t-on pas de ſes Ancêtres parmi le grand „ Monde? On me dira que ce n'eſt pas une mar„ que que l'on en ſoit perſuadé, qu'on veut ſeu„ lement faire accroire aux autres que l'on eſt „ particuliérement recommandé aux Deſtinées. „ Je le croi de quelques-uns, mais la plûpart „ ſont ſi aiſes de s'imaginer que la Providence les „ diſtingue, qu'ils ſe le perſuadent tout de bon. „ Voions un peu les grands Seigneurs au lit de „ la mort. C'eſt-là que la Nature ſecouë le joug

„ de la diſſimulation, & que les véritables ſentiments de l'ame ſe découvrent, ſi jamais ils ſont „ capables de le faire. Voions-nous des gens „ plus empreſſés que les Princes, que les Ducs „ & que les Comtes à ſe recommander en cet „ état, à la vertu des ſaintes Reliques, & à l'in„ tercession des Bienheureux ?

„ D'où eſt venue la richeſſe des Egliſes que de „ la peur que les grands Seigneurs ont eue de de„ meurer trop long-tems en Purgatoire ? J'avoué „ que l'on ne fait pas à préſent des legs pieux „ auſſi conſidérables qu'autre fois ; mais on en fait „ pourtant de conſidérables. Le mal eſt pour les „ gens d'Egliſe que les héritiers ne s'acquittent „ pas fidélement de la promeſſe du Teſtateur, „ aiant moins de peur que lui de la mort, parce „ qu'ils ne la voient pas de ſi près. Tout cela, „ Monſieur, fait voir manifeſtement que la Vie „ de la Cour ne ſait pas abjurer le ſymbole des „ Apôtres. On ſe contente de ne point ſuivre „ les Lumières pendant qu'on ſe porte bien ".

Ibidem. De la vie des Courtiſans.

LVII. DANS cet Article, CLI, Mr. Bay'e continué à prouver que la Réligion n'a pas plus d'Influence que l'Athéiſme, parce que dans les Cours on vit comme des athées quoiqu'on ne le ſoit pas.

Afin que cet Argument fût couluant, il faudroit que le fait d'où on le tire, au lieu d'être uniquement vrai, à le regarder en gros, fût exactement vrai dans le détail ; Il faudroit pouvoir dire avec vérité que non ſeulement la première vuë d'une Cour preſente bien des choſes contraire au Chriſtianiſme, mais que depuis le Maître juſqu'au dernier de ſes Courtiſans il n'y en a point qui ne vive comme il vivroit, s'il étoit Athée, & cela conſtamment depuis le prémier juſqu'au dernier. Or je ſoutiens que c'eſt la plus grande des fauſſetés. Dans les Cours les plus corrompues il ſe trouve pourtant des gens de bien ! Qu'elle n'étoit pas la Probité du Chancelier de l'Hopital dans la Cour de Charles IX ! Ce grand Homme n'y avoit-il point d'ami qui ſe rendit digne de lon eſtime ? N'y avoit il perſonne dans cette Cour qui plaignit le ſort de ceux que leur Vertu rendoit odieux au Maître, peut-être plus encore que leurs ſentimens en matière de Réligion ? Si les idées de la Réligion n'ont aucune Influence pendant un jour entier, s'enſuit-il qu'elles n'en auront aucune le lendemain, & qu'il ne ſe trouvera pas dans le Cours d'un Mois une heure ſeulement où on les prenne pour régle ? Si on m'accorde cela, voila toujours autant de mal évité par ceux même qui vivent le moins ſuivant leur Réligion.

Ibidem. Pag. 97.

Art. L. QU'ON rappelle les remarques que j'ai faites ſur ceux qui, avec ce qu'ils ont de Réligion, approchent beaucoup de l'état des Athées, & on comprendra la Raiſon du peu de Chriſtianiſme qui ſe voit dans des Cours Chrétiennes ; mais de là même on conclura que les Vices régneroient avec un tout autre abandon dans des Cours où l'on feroit profeſſion ouverte d'Athéiſme.

Que ne ſont point les Courtiſans pour plaire à leur Maître ? Quelle n'eſt point l'Influence de la Cour ſur le reſte de ceux qui vivent dans la Capitale, & avec quel empreſſement les Provinces ne ſe moulent-elles pas ſur ce qui s'y fait. De là il eſt aiſé de conclure ce que pourroit pour la correction des Mœurs l'exemple d'un Roi véritablement Chrétien, & de mettre cet exemple en parallèle avec ce qu'on auroit à attendre de celui d'un Athée. Le Docteur Swift a traité ce ſujet avec une évidence démonſtrative dans une excellente Lettre ſur l'avancement de la Réligion & des bonnes Mœurs ; j'en ai extrait quelques morceaux.

Qu'on y joigne encore ce qu'il a écrit ſi ingénieusement ſur la Queſtion. S'il eſt à propos d'abolir la Réligion ?

Projet pour l'avancement de la Réligion.

Une preuve certaine de la perverſité humaine, c'eſt que le ſeul exemple d'un Prince vicieux entraînera en peu de temps la maſſe générale de ſes ſujets, & que la conduite exemplaire d'un Monarque vertueux n'eſt pas capable de les réformer, ſi elle n'eſt pas ſoûtenuë d'autres expédiens. Il faut donc que le Souverain, en éxerçant avec vigueur l'autorité que les Loix lui donnent, faſſe en ſorte qu'il ſoit de l'Intérêt & de l'honneur de chacun de s'attâcher à la Vertu & à la piété, & que l'infamie & la diſgrace ſuive toûjours le Vice, & prive les vicieux de toute eſpérance d'avancement. Pour établir ces utiles maximes avec ſuccès, il devroit commencer par les introduire dans ſon Domeſtique & dans ſa Cour. Ne pourroit-on pas aſſujettir les Domeſtiques & les Officiers ſubalternes à leur Devoirs, en puniſſant les Tranſgreſſeurs par la ſuſpenſion, ou par la perte de leurs emplois, & en établiſſant des Officiers honnêtes gens, pour prendre garde de près à leurs actions ?

Ceux qui approchent de plus près du Maître, après avoir reçû ces commandemens de ſa propre bouche, n'auroient de part aux marques de ſa bonté, qu'à proportion qu'ils lui obéïroient à cet égard, & des Perſonnes d'une piété reconnue ſeroient attentives à leur conduite, pour en faire le rapport.

On pourroit encore les obliger à un ſerment parallèle à celui qu'on exige des Eccléſiaſtiques pour défendre l'Egliſe contre la ſimonie. De cette maniére la Réligion & les vertus deviendroient à la mode.

Ceux qui, par des moiens ſi grands & ſi nobles ſeroient parvenus aux premières Dignités, ne manqueroient pas d'imiter la conduite du Maître dans la diſtribution des Emplois qui ſeroient à leur diſpoſition, de peur de s'attirer une infaillible diſgrace.

De dix emplois qui ſont mal éxercés, il y en a du moins neuf, dont il faut attribuer la mauvaiſe adminiſtration à un manque de probité, plutôt qu'à un défaut de Lumiére.

Suppoſons qu'on établit des *Commiſſaires*, pour aller dans tous les Cantons du Roiaume s'informer de la conduite de ceux qui ſont dans les emplois, & s'éclaircir de leurs mœurs comme de leur capacité.

Ces perſonnes ſeroient obligées de recevoir toutes les informations & toutes les plaintes qu'on leur préſenteroit, pour en faire le rapport à la Cour, afin de couper racine à ces ſortes de maux, par une diſtribution équitable de peines & de récompenſes.

L'éxemple de ce qui ſe paſſeroit dans la Capitale influant ſur tout le Roiaume, l'Irréligion décruite une fois dans la Cour deviendroit chancelante dans toute l'iſle.

Avec quelle vivacité n'entreroit-on par dans les routes de la vertu, ſi elles menoient infailliblement à la faveur ?

Tout ce qui ſert d'ornement à une bonne Education eſt infiniment mieux enſeigné par tout ailleurs que dans les Univerſités. Afin donc qu'on y gagne du côté du ſavoir & de la ſcience, il eſt néceſſaire de remettre en vigueur les Anciens Statuts.

Si ceux qui poſſédent les prémiéres Dignités de l'Etat traitoient les Yvrognes & les autres débauchés avec tout le mépris dont ils ſont dignes, ceux qui ne voudroient pas ſe donner la peine d'arracher ces vices de leur cœur, s'efforceroient du moins de ſauver les apparences.

J'ai

J'ai été informé par des Officiers d'une très-grande diſtinction que nos troupes ſont les plus mal diſciplinées de toutes, & on comprend qu'il eſt impoſſible qu'elles le ſoient mieux, car nos Soldats ne ſauroient donner dans aucun crime dont leurs Officiers ne ſoient infiniment plus coupables qu'eux.

Que certains raiſonneurs penſent ce qu'ils trouvent à propos, il eſt certain qu'il faut porter la maſſe générale des Hommes à aimer & à eſtimer les gens d'Egliſe, ſi l'on veut leur inſpirer de la tendreſſe pour la Réligion; on fait d'ordinaire fort peu de cas d'un remède quelque excellent qu'il peroiſſe être, s'il eſt donné par un Médecin qu'on hait ou qu'on mépriſe.

Le Miniſtère encore pourroit aiſément remédier à un déteſtable abus, en augmentant le nombre des *Commiſſaires*, en ne choiſiſſant que des perſonnes intégres, riches même, en y joignant quelques Eccleſiaſtiques d'un rang diſtingué, & en ne laiſſant à perſonne la liberté de refuſer cette charge.

La Réforme du Théatre dépend abſolument du Maître, & par les impreſſions qu'il fait ſur l'eſprit de la jeuneſſe, il mérite bien qu'on y prête la plus grande attention.

Je ne me ſouviens pas que nos Auteurs Dramatiques aient jamais donné ſur le Théatre un ſuccès avantageux à une intrigue criminelle, avant Charles II. Mais depuis ſon regne . . . le Spectateur eſt obligé de ſuppoſer que des infamies ſe commettent derriére les Couliſſes, & de garder, pour ainſi dire, les manteaux.

Ces irrégularités criminelles du Théatre & pluſieurs autres, particuliéres à nôtre âge & à notre Nation, ne ſubſiſteront que tant que la Cour voudra bien les tolerer & y conniver.

On aimera mieux enfin abandonner les vices par laſſitude, plutôt que de s'occuper toujours à ſauver les apparences, par rapport aux ſentimens, il n'y a qu'un pas de la fiction à la réalité.

Cette même méthode pourroit arrêter dans ſa courſe la coûtume impétueuſe de bruſquer ſa ruine, en jouant des ſommes immenſes. La cauſe qui fait faire tant de progrès au jeu immodéré dans la Nation, c'eſt qu'on le ſoûtient, ce qui ôte abſolument l'autorité aux Loix, qui ont été faites pour le tenir en bride.

Parmi nos Nobles & nos gens aiſés, la plus grande partie eſt toute prête à avoüer naturellement dans les converſations ordinaires ſon Irréligion & ſon inerédulité. Il en eſt de même à peu près du petit peuple, ſurtout dans les grandes Villes. On remarque encore dans les Païs étrangers, qu'il n'y a pas dans l'Univers une race de créatures raiſonnables, qui paroiſſent auſſi peu ſuſceptibles de ſentimens réligieux que nos Soldats Anglois.

Les actions de ces incrédules ne répondent que trop juſte à leurs ſentimens, on ne fait plus ce que c'eſt que de pallier au moins les vices. Un Homme vous racontera qu'il s'en va dans un *lieu infame*, ou qu'il en eſt revenu en ſort mauvais état, avec la même indifférence dont il vous débiteroit une nouvelle, vous l'entendrés jurer, renier, prophaner, blaſphémer, ſans être animé par la moindre paſſion. Aprés cela il parle des fraudes & des fourberies des Marchands; de la Juſtice, abime d'extorſions, du trafic des Emplois Civils & Militaires, des abus qui ſe gliſſent dans les Elections.

Il ajoûte, la ruine d'un Etat eſt ordinairement précédée, par une corruption générale, & par un mépris univerſel de la Réligion, & c'eſt-là par malheur notre triſte cas.

A peine y a-t-il une nation où toutes ſortes de fraudes ſoient pratiquées dans un ſi haut dégré que chés nous. L'Homme de Robe le Négociant, l'Artiſan.

Je ſuis ſûr que les penſées ſinceres d'un Homme éclairé & intégre, qui n'a en vuë que le bien de ſa Patrie, peuvent aller plus au fait, que les délibérations d'une Aſſemblée nombreuſe, où la fiction & l'intérêt ne prévalent ſouvent que trop.

Une éxacte fidélité pour un Gouvernement établi, ſi elle n'eſt accompagnée d'autres vertus, ne prévieudra jamais les vices qui en ſappent les fondemens, & qui ruinent plus ſûrement un Etat que ne fait l'ambition des Peuples voiſins.

En vain on chercheroit à chicaner en diſant qu'une Réforme dans les mœurs, établie par ces Principes, ne rendroient point les Hommes plus eſtimables aux yeux de Dieu, puiſqu'ils ne ſe ſeroient pas corrigés pour lui plaire, mais uniquement en vuë de plaire aux Hommes & d'être eux-mêmes à la Mode. Car déja 1. La Société en profiteroit toujours & les mœurs en ſeroient plus réglées. 2. En s'accoûtumant à la Régularité, on apprend à en connoitre le prix, on l'eſtime, les Paſſions s'affoibliſſent, les Obſtacles à la Foi s'éloignent & ce qu'on faiſoit d'abord par des Motifs humains, on eſt ravi d'apprendre qu'on peut & qu'on doit s'y porter par des Motifs d'une tout autre efficace & en même temps d'un tout autre mérite.

Quelle plus éxtravagante ſuppoſition que celle d'une Troupe d'Athées qui ne s'appliqueroient pas avec moins de ſoin, ni moins de ſuccès à l'Education d'un Prince que les Illuſtres Perſonnes que la Réligion avoit ſi bien unis pour travailler à celle de Mr. le Duc de Bourgogne.

Dans l'Article ſuivant 152. Mr. Bayle s'arrête en particulier ſur l'éxemple de LOUIS XI. Mais que ſignifie cela? Ce Roi n'étoit pas Athée, & ſes Mœurs étoient très-corrompues. Donc la Réligion ne donne pas plus de Probité que l'Athéiſme. Pour rendre cette preuve concluante, il faudroit que LOUIS XI. eut été ſi méchant qu'on ne pût pas concevoir que l'Athéiſme y eut pu rien ajouter. Mais Mr. Bayle compte ſur des Lecteurs, qui ne le liront pas avec un Eſprit d'éxamen & de circonſpection. Il a ſoin d'entretenir leur légéreté naturelle par la diverſité des penſées qu'il leur préſente: Il étoit ſans doute très-capable d'écrire avec ordre, mais il affecte des digreſſions, pour amuſer ſon Lecteur, & en lui rendant un *Examen* ſévére trop pénible, il l'engage à ſe rendre à la *Multitude* de ſes preuves: Il n'ignoroit pas non plus que les éxemples frapans s'emparent de l'Imagination. J'ai vû des gens que l'argument tiré de LOUIS XI avoit beaucoup plus étonnés qu'aucun autre. Toute l'étenduë de leur eſprit étant occupée de l'idée d'un Roi & du contraſte de ſes bizarreries; ils attribuoient à la preuve que Mr. Bayle en tire une éxtrême force, parce qu'ils étoient vivement frappés du fait même, d'où il la tire. Mr. Bayle dans ſon Dictionaire Article des *Barreaux* convient d'une vérité qui ſuffit pour diſſiper toutes les Difficultés qu'il forme ſur la conduite très-déréglée d'un grand nombre de perſonnes qui ne ſont pourtant pas Athées de profeſſion. *Les Athées, dit-il, ne vont pas juſqu'à pouvoir s'aſſûrer qu'il n'y a point de Dieu, & qu'il n'y en peut avoir* *Note L.*

avoir. *Ils en demeurent à des Objections qui combattent cette Proposition, & qui la leur font paroître incertaine.* Cet état de doute lève une Barrière que la persuasion d'une Divinité qui veut être servie par la vertu, oppoſeroit à leur mauvais penchans. L'avenir étant pour eux parfaitement obſcur, ſon Idée ne balance pas les Impreſſions des agrémens & des Intérêts préſens. Ils s'y livrent, ils ſe font une habitude de s'y livrer, & des Idées, dont la vérité leur a paru douteuſe, ceſſent de ſe préſenter. Ainſi, par rapport à leur mauvaiſe vie, les voila dans le cas des Athées, & cela fert à mon ſyſtême. Mais comme le remarque encore Mr. Bayle dans le même Article, *une Maladie, un Maître les mettant hors d'état de ſentir les plaiſirs, qui avoient accoutumé de les occuper, & faiſant diſparoître à leurs yeux une grande partie du prix qu'ils attribuoient à des Intérêts & à des avantages dont ils étoient éblouis; Alors des Doutes auxquels ils n'avoient pas penſé depuis long-tems, commencent à renaître. Il ſe peut que l'Avenir ne ſoit pas à craindre, il ſe peut qu'il ſoit très-redoutable. Dans cette Incertitude, comme le préſent leur manque, ils ſe tournent du côté de l'Avenir, & prennent le parti le plus ſur, ils ſe portent à faire ce que l'on feroit, ſi on n'en doutoit point.* Voila donc quels auroient été leurs ſentimens ordinaires; ſi au lieu de doute ils avoient été perſuadés. Mr. Bayle dans ſes Penſées Diverſes ſur les Comètes, ne trouve pas à propos de mettre au nombre des Athées les Chrétiens dont les mœurs n'ont rien de Chrétien. Nous les y compterons pourtant ſi nous ſuivons les idées qu'il nous en donne dans ſon Dictionnaire. Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt qu'ils en approchent beaucoup par leurs ſentimens, & que c'eſt dans cette proximité qu'il faut chercher les cauſes de leur mauvaiſe vie.

Oeuvres Div. T. III. pag. 99. Penſées Diverſes Articles 153. *La Cour*, dit Mr. Bayle, *ne garantit ni des ſuperſtitions, ni des erreurs populaires.* Cela fait pour moi. La ſuperſtition & les erreurs populaires s'oppoſent aux bons effets de la Réligion. Quand les bons Principes ſe trouvent mêlés avec des préjugés qui les contrediſent, ces contradictions dominent alternativement. Les bons Principes ont de tems en tems quelque effet, mais ils n'en auroient point ſur les Athées, chés qui ils ne ſe trouveroient pas.

Dans ce même Article pour prouver que la ſuperſtition ſe trouve chés les Hommes du plus grand rang, il allégue les Conſuls & les Dictateurs de l'Ancienne Rome, comme, ſi pendant pluſieurs ſiécles, ces Conſuls & ces Dictateurs n'avoient pas été, par rapport au ſavoir, des perſonnes du commun & des Bourgeois, qui n'étoient diſtingués des autres que par leur courage, par leur capacité dans l'Art Militaire, ou par leur habileté à s'attirer des ſuffrages, quelquefois enfin par leur frugalité & leur dévouëment aux Intérêts de toute la République.

Ibidem. pag. 101. Penſées Diverſes Article CLVIII.

„ Ces paroles du P. Rapin, dit Mr. Bayle, „ *Il n'y eut jamais plus de Communions, & moins* „ *de changemens de vie*, me font ſouvenir du Li- „ vre de la fréquente Communion, dans lequel „ Mr. Arnaud a fait une deſcription fort élo- „ quente de la corruption des Hommes. *Qui* „ *peut ignorer, dit-il, ce que les Séculiers ne ſa-* „ *vent que trop par la connoiſſance qu'ils ont du* „ *Monde, ce que les Confeſſeurs connoiſſent encore* „ *davantage par la néceſſité de leur fonction, &* „ *ce que les Prédicateurs font retentir ſi hautement* „ *dans les Chaires, pour exciter les pécheurs à la* „ *pénitence; que toutes les véritables marques du* „ *Chriſtianiſme ſont preſque aujourd'hui éteintes* „ *dans les mœurs des Chrétiens.* Il entre enſuite „ dans le détail, & nous montre l'impureté dans „ les mariages, la corruption dans les Familles, „ les débordemens dans la jeuneſſe, l'ambition „ parmi les riches, le luxe parmi toute ſorte de „ perſonnes, l'Infidélité dans le Commerce, „ l'altération dans la Marchandiſe, la trompe- „ rie dans les Artiſans, la débauche dans le me- „ nu Peuple. Il dit que la fornication paſſe „ dans le Monde pour une faute légére, l'a- „ dultére pour une bonne fortune, la fourberie „ pour la vertu de la Cour, les juremens & les „ blaſphêmes pour les ornemens du Langage, „ la tromperie & le menſonge pour la ſcience „ du trafic, la fureur du jeu continuel pour une „ honnête occupation des Femmes, la qualité „ d'honnête Femme pour une qualité différente „ de celle de Femme de bien, la ſimonie déguiſée & la profanation du bien de l'Egliſe pour „ un accommodement légitime, & enfin les „ volcries & les uſures pour un revenu des char- „ges, pour l'Intérêt ordinaire de l'argent, & „ pour une invention de s'enrichir, dont il n'y „ a preſque plus que les ſimples & les ignorans „ qui faſſent aujourd'hui quelque ſcrupule. Il „ paſſe ſous ſilence les crimes abominables ignorés pas nos péres, & aujourd'hui étrangement „ débordés.

„ On croira peut-être que cet habile Docteur „ ſe propoſe de déplorer l'incrédulité des Hom- „ mes, & de dire qu'ils ſont tombés dans l'Athéiſme. Mais ce n'eſt nullement ſa penſée, „ puis qu'il reconnoit de bonne-foi, qu'on n'a „ jamais vu plus de confeſſions & de commu- „ nions, qu'on ſe preſſe autour des Confeſſio- „ naux que les Autels ſont environnés de Com- „ munians, & que les Paroiſſes, & principale- „ ment les Monaſtéres en ſont pleins. Il paroit „ par toute la ſuite de ſon Diſcours, que les mê- „ mes perſonnes qui ſont coupables des déſordres „ qu'il a décrits, ſont celles qui ſe confeſſent, „ & communient très-ſouvent, & il n'eſt pas le „ ſeul qui reconnoiſſe cette vérité ".

On ne peut pas plus abuſer du Livre de la Fréquente Communion. Un de ſes Buts eſt de faire comprendre qu'entre les cauſes de la Corruption des Mœurs & de la Décadence du Chriſtianiſme, l'on doit compter le peu de ſoin qu'on ſe donne pour ſe préparer à la Communion, & les trompeuſes Idées qu'on ſe fait là-deſſus, comme ſi la Communion par elle même, ou du moins avec le ſecours d'une légére & mal entenduë Répentance, ſuffiſoit pour ſe reconcilier avec Dieu. L'Auteur de cet Ouvrage déplore l'ignorance & les préjugés des Chrétiens: Donc ils ne vivroient pas mieux, quand même ils auroient des plus juſtes Lumiéres, & qu'ils ſeroient débaſués de leurs flateuſes prévention.

Il eſt aſſés ordinaire aux Prédicateurs de ſe recrier ſur le peu d'attention que les Hommes font à vivre ſuivant les Maximes d'une Réligion qu'ils font profeſſion de croire, & qu'une partie même de ceux qui la négligent croient véritable. Cela eſt certainement déplorable, & prouve bien le fond de la Corruption des Hommes, & l'extravagance de leur aveuglement.

Mais il faudroit encore être plus aveugle pour conclure que la Réligion eſt inutile, & n'a point d'Influence ſur les Mœurs. Il s'en faut bien qu'elle n'en ait autant qu'elle mérite, & qu'il ſemble même qu'elle devroit naturellement en avoir. Mais elle en a pourtant, & ſans elle les Hommes ſeroient tout autrement méchans. Tel qui viole dix Régles en obſerve une; tel qui néglige vingt fois ſon devoir s'en aquite trois fois, & ſi l'on fait attention aux ſuites d'un péché évité,

té, aux ſuites d'un Devoir obſervé, on comprendra qu'on a prévenu par-là une longue enchaînure de Fautes & de Maux. Les Prédicateurs alléguent aſſés ſouvent pour preuve de la *Contrariété* qui ſe trouve entre la *Théorie* & la *Conduite*, la *Vengeance*, & ſur tout une vengeance auſſi éclatante que celle des *Duels*. Ils ont raiſon en un ſens, car en comparaiſon de l'Eternité, il n'y a ni plaiſir ni intérêt temporel qui ne doive diſparoître. D'où vient donc que cet entêtement étoit devenu ſi général, & que ſi peu de gens avoient le pouvoir d'y réſiſter? Ce ſait prouve-t-il qu'on croit avoir de la Réligion quand dans le fond on n'en a pas?

Sur ce ſujet je fais encore une Remarque, qu'un grand concours de circonſtances jette quelquefois l'Eſprit humain qui eſt borné, dans un ſi grand trouble, qu'il n'y a plus d'ordre dans ſes Idées, & qu'il ne ſait plus les conſulter. On voit des gens qui après avoir vécu en Chrétiens d'une maniére édifiante, ſuccombent ſous une violente perſécution, & pour peu qu'on leur fourniſſe d'ouverture à des déguiſemens, abandonnent de bouche & d'extérieur des vérités dont ils ſont très-convaincus, & ſont quelque mine d'adhérer à ce qu'ils ne croient pas. Ces gens-là ſont compaſſion, l'Humanité & la Charité ordonnent qu'on en ait pitié. Or dans le temps qu'un certain préjugé du point d'honneur s'étoit emparé de tous les eſprits, du moins à peu près, & dominoit chés les gens du Monde, un Homme offenſé, provoqué, & qui ne tiroit pas l'épée, ſe voioit preſque dans le même cas que ceux dont nous venons de parler. Il alloit être accablé du mépris public, ſa fortune étoit renverſée, la vie lui devenoit à charge, & le peu d'agrément qu'il avoit dans la Societé le reduiſoit à un état peu différent de celui d'une priſon perpétuelle.

Quand toutes ces conſidérations ſe préſentent en foule, l'Eſprit ſuccombe à la vûë de tant d'Inconvéniens, de tant de ſujets d'affliction, qui en rempliſſent preſque toute la capacité. Cependant il s'eſt toûjours trouvé des perſonnes que la Réligion a retenues, ou que la Réligion a engagées à prévenir les occaſions de ces troubles. Il s'en eſt trouvé qui après être une fois tombé dans ce Crime, en ont ſenti toute l'horreur, ont formé la Réſolution de ne s'y plus expoſer, & l'ont obſervée. Il s'en eſt trouvé qui condamnés à la Mort par les Loix, ont fini leur vie d'une maniére exemplaire, ont reconnu leur Crime, & leur Indignité, ont conjuré les aſſiſtans & les Officiers en particulier de faire attention à leur ſort, triſte, mais mérité, & de ſacrifier un Imaginaire point d'Honneur à des Régles dont on voudroit pouvoir racheter le Mépris par mille vies. Rien de ſemblable ne pourroit avoir lieu chés des Athées. La décadence enfin de cette extravagante Coûtume eſt duë à des ſentimens de Réligion qui ont intéreſſé la Conſcience des Souverains.

Un Italien proſelite à Lauſane avoit aſſaſſiné ſon camarade qui logeoit avec lui dans la même chambre. Il fut pris; ſa vie précédente avoit été criminelle, mais on ne fit pas attention à ce qui s'étoit paſſé dans un autre Païs: Des Miniſtres le virent: Cet Homme-là avoit de l'Eſprit, & beaucoup: Il leur avoüa que depuis long-tems il ne croioit pas qu'il y eut une grande différence entre la Vertu & le Vice, *Les Hommes* diſoit-il *y en mettent par préjugé & par Intérêt, mais devant Dieu c'eſt tout un, car il a tout ordonné, tout décrété, & il dirige tout, de ſorte que faire ce qu'on appelle bien, ou faire ce qu'on appelle mal, c'eſt toûjours faire ce que Dieu veut qu'il ſe faſſe*: On vint à bout de le détromper; Il avoit de l'Eſprit, il ſe rendit attentif & il corrigea ſes Idées; & ſi ces Idées nouvelles ſe fuſſent plûtôt préſentées il y a toute apparence qu'elles l'euſſent retenu. Dès lors il ſe regarda avec une extrême horreur. Auparavant il craignoit prodigieuſement la Mort. Il n'eſt pas poſſible de dire des choſes plus touchantes que celles qu'il diſoit, il n'y avoit perſonne qui n'en fût attendri, il y en avoit peu à qui il n'arrachât des larmes. Comme perſonne n'avoit été témoin de ce qui ſe paſſa entre lui & ſon camarade, il avoit fait un plan ſi vraiſemblable & qui d'abord ſe ſoûtenoit ſi bien, que ſon action au lieu de paſſer pour un aſſaſſinat, qu'il eut fait en vûë de voler, ſembloit un malheur qui avoit été la ſuite d'une converſation un peu trop vive, & qui s'étoit échauffée inſenſiblement. Mais dès que ſes Idées furent rectifiées en matiére de Réligion, il avoüa toutes les circonſtances de ſa faute, & ſe borna à demander pour grace une Mort qui ne fut pas douloureuſe. On le laiſſa quelque temps dans ſa priſon pour lui donner lieu de s'affermir dans les ſentimens de ſa Répentance. Il profita de tout ce temps. On lui fit comprendre que les Loix & l'édification publique ne demandoient pas moins que le ſupplice de la Roüe: Il reconnut qu'il en étoit très-digne, il s'y ſoumit avec une Réſignation parfaite, il déclara qu'il conſentiroit à être mis en piéces, il ne voulut pas même recourir à la Grace du Souverain, quoi qu'on l'aſſurât, que ſur les bons témoignages qu'on rendroit à ſa Répentance, il ne manqueroit pas d'obtenir une Fin des plus douces. Il fit une Priére très-touchante avant que d'être éxécuté, en un mot il finit ſa vie dans tous les ſentimens qui peuvent être le caractére d'une parfaite Répentance.

Or combien d'Athées n'y auroit-il pas, interreſſés, débauchés, dépenſiers, fainéans, vindicatifs, fourbes, dans une Société qui en ſeroit toute compoſée? Car jamais la folie de l'eſprit humain ne peut aller juſqu'à s'imaginer que l'Athéiſme corrigera les Mœurs. Embraſſer une perſonne qu'on aime, & ſe défaire d'une perſonne qu'on haït, ſont des actions également naturelles diroit un Athée. Tout ce qui arrive eſt un réſultat de la conſtitution de l'Univers. Une Action peut m'être moins utile qu'une autre, mais pour juſtes elles le ſont également; & quand cela ne ſeroit pas, pourquoi me ſoumettre à je ne ſai quelles Idées ſubtiles qui me gênent, & qui me mettent en contradiction avec moi-même? Un Homme n'auroit à craindre que la Mort, & une infinité craindroient encore plus de vivre desagréablement: On préviendroit les ſupplices par des poiſons préparés qu'on avaleroit dès qu'on ſeroit ſaiſi; on inventeroit mille moiens de ſe défaire ſecrettement de ſes ennemis. Comment s'y prendre pour ramener à de meilleurs ſentimens des gens qui ſeroient ſi peu de cas de la Raiſon, à qui l'Idée d'un Dieu ſeroit très-importune, qui auroient étouffé en eux tous les Principes qui ſervent à en découvrir l'Exiſtence, qui ſe ſeroient accoutumés dès leur enfance à regarder comme des fous ceux qui ont de la Réligion, & qui ſe ſeroient aſſermis dans cette prévention par un grand nombre d'exemples, & par la penſée que ce ſeroit le ſentiment général de leur Païs. Ces gens ſeroient brutalement au ſupplice; la fraieur d'un avenir ne les inquiéteroit point, l'horreur de leurs Fautes ne les troubleroit point, leurs Diſcours n'oſeroient point à toucher les ſpectateurs, & à les ſolliciter d'être ſur leur gardes contre tout ce qui même au crime.

A cette hiſtoire qui eſt de notoriété publique, j'en joindrai une qui n'eſt pas moins connuë. Deux Villageois fumoient & buvoient un ſoir auprès du feu, ils virent avec regret la fin de leur bou-

bouteille: Le vin étoit cher dans ce temps-là, & les perſonnes de cet ordre avoient aſſés à faire à ſe procurer le néceſſaire. Il y a demain, dit l'un de ces Hommes une Foire, dans le voiſinage, rendons nous, ce ſoir & demain à la pointe du jour; ſur les grands chemins, ils ſont étroits, je ſai où il faut ſe placer & nous aſſommerons ſans riſque quelques paſſans, de l'argent deſquels nous nous paſſerons à notre aiſe des qu'ils ſeront morts. *A quoi penſes-tu*, dit l'autre, *ſi tu alloit être découvert la roue ſeroit ton partage. Le ſupplice*, reprit-il, *n'eſt que pour les maladroits, je ſai mon métier, & ſons ma conduite tu ne riſques rien.* Un ton ſi aſſûré affranchit ce pauvre Homme de la crainte du ſupplice, mais il lui en reſta une plus forte; *Dieu*, dit-il, *nous voit*, & *nous jugera. gardons nous bien d'un tel crime. Ob pour ce qui eſt de ce Jugement*, reprit le ſéducteur, *il eſt beaucoup moins à craindre. A tu vêcu tant d'années ſans s'appercevoir que ce ſont là des fables dont les Grands bercent le peuple, pour le tenir dans la dépendance; ceux qui ont de l'eſprit, & qui par le bonheur de leur naiſſance, ne ſauroient jamais manquer du néceſſaire, voyoient-ils comme ils ſont, s'ils étoient perſuadés, comme ils veulent que nous le ſoions, qu'un Dieu juſte Juge eſt attentif à la conduite des Hommes?* Dès là il choiſit parmi les perſonnes d'un rang ſupérieur ceux qui faiſoient le mieux à ſon deſſein, & il lui fût aiſé de trouver dans leur conduite dequoi les faire ſoupçonner d'Irréligion: l'Avariee, la Fraude, les Duretés, les Intrigues & les Cabales vinrent ſur la ſcéne. Ce Barbare ne manquoit pas d'eſprit, ſon camarade prit ſes Sophiſmes pour des preuves, & ſe crût détrompé; Affranchi de tout joug & de toute Crainte, il ne fit nulle difficulté de ſuivre ſon Guide; dès ce moment il devint voleur de grands chemins: Ils furent découverts dans la ſuite, & les Confeſſions de l'un & de l'autre ont rendu public ce que je viens de dire; l'un témoigna de la répentance, l'autre mourut comme une bête, après avoir fait l'Homme de bien pendant qu'il eſpéroit de ſe tirer d'affaire, & de ſe dérober aux preuves qui dépoſoient contre lui.

Je n'ai rapporté ces deux faits que comme des éxemples de ce qui doit naturellement arriver dans de pareils Cas.

Ibidem pag. 101. Mr. Bayle le trompe ſur les Athéiſtes. Preuves de fait.

LVIII. CE QUE Mr. Bayle dit dans cet Article 178. eſt de même nature que ce qu'on a déja vû Article 170. & ſes Diſſiteltés tombent en y oppoſant la même Réponſe. Je viens de les combatre par des preuves de fait.

Ibidem pag. 102. De ceux qui ſe font illuſion.

LIX. ARTICLE 179. „ *Que dirons-nous, dit Mr. Bayle de ceux qui courent après les Diverſitez* „ *commodes, ſinon que ce ſont des gens très-perſuadés* „ *de tous nos Myſtéres; mais du reſte ſi adonnés* „ *au mal, que pour s'y plonger avec plus de liberté,* „ *ils ſe ſervent de tous les expédiens que les mauvais* „ *Cathoſiques leur préſentent* ". Je dirai de ces gens-là ce que j'en ai déja dit, & ce que je crois d'avoir prouvé, c'eſt que s'ils étoient dans l'Ignorance & l'erreur des Athées, leur corruption iroit encore plus loin.

„ Si l'on peut démontrer, continuë-t-il, quelque „ choſe dans la Morale, je ne doute pas que je „ n'aie démontré qu'il eſt faux que les Chrétiens, qui ſe plongent dans toutes ſortes de „ crimes ne ſont point perſuadés de la Vérité de „ leur Réligion. D'où je conclûs que l'Origine du déréglement des mœurs n'eſt pas l'Incrédulité. C'eſt tout autre choſe ".

Un Homme qui n'auroit point étudié, & que l'amour des Voluptés, ou que ſa Paſſion pour la Vengeance auroit engagé à écouter avec plaiſir les raiſonnemens d'un Athée, & qui s'y ſeroit rendu promptement & de tout ſon cœur, s'il s'aviſoit de faire un Livre, où il entaſſât pêle-mêle tout ce qui lui viendroit dans l'eſprit, on n'auroit pas lieu de s'en étonner. Il n'a jamais appris à penſer avec plus d'ordre. Mais Mr. Bayle, qui étoit Philoſophe, qui étoit Profeſſeur en Logique, qui ſe piquoit de s'en ſervir, & d'en faire valoir les préceptes, comme on le voit dans divers endroits de ſes Ouvrages, quand il conclut avec préépitation ce qu'il n'a point démontré, quand il tire une Conſéquence & qu'il la propoſe comme déeſirve, quoi qu'elle ne faſſe rien au ſujet conteſté, par où l'éxcuſerons-nous? Cherche-t-il à tromper de propos délibcré? ou ſa paſſion pour la cauſe des Athées l'éblouït-elle lui-même le prémier? J'ai fais voir que le mot de *perſuaſion* étoit équivoque. Il y a une perſuaſion que je lui accorde, & que je reconnois poſſible dans ceux qui ſe plongent dans les crimes; mais il y en a une autre que je fuis fondé à dire qu'ils n'ont pas. Je me ſuis déja éxpliqué là-deſſus à l'Art. L. *L'Origine du déréglement des Mœurs n'eſt pas l'Incrédulité.* On ne le dit pas non plus; *c'eſt tout autre choſe.* On en tombe d'accord. Le pouvoir des ſens, l'Empire de l'Imagination, le goût pour les plaiſirs, la force des Intérêts préſens, la vivacité des paſſions nous font perdre de vuë ce que la Raiſon nous ordonne, & que la Réligion nous commande. Mais ces Principes qui nous détournent de notre Devoir, & qui nous engagent au Vice, n'ont pas une force invincible. On peut s'y oppoſer, on peut en prévenir les effets en arrêtant ſon attention ſur les Vérités de la Réligion, ſur la beauté de ſes préceptes, ſur la Majeſté du Légiſlateur, ſur la grandeur des Récompenſes, ſur la juſtice & en même temps ſur la ſévérité des Menaces, & tous ces Motifs auront d'autant plus d'efficace, que l'on ſe fera plus fortement convaincu de leur vérité, & que l'on ſe fera plus accoûtumé à ſe les rendre préſens. Voilà des ſecours contre le vice dont les Athées ſont infiniment éloignés, & dont bien des gens éprouvent l'utilité, quoique Mr. Bayle en veuille dire.

L'Athéiſme mal éxcuſé. Ibidem. Pag. 102.

LX. DANS l'Article CLX. des Penſées Diverſes Mr Bayle dit „ Il eſt certain que la malice „ de d'une action diminuë, à meſure que les „ connoiſſances de celui qui la commet ſont „ moindres: ſi ce n'eſt qu'il ſoit lui-même la „ cauſe de ſon ignorance, aiant étouſé ſes Lumiéres de gaieté de cœur afin de pécher plus „ librement.

„ Or comme il n'y a que Dieu qui ſache qui ſont ceux qui ſe ſont rendus ignorans eux-mêmes par pure malice, nous ſerions fort téméraires, ſi nous diſions que ceux qui péchent, „ parce qu'ils n'ont preſque plus de foi, ſont „ plus méchans que les autres: mais on le peut „ fort bien ſoûtenir ſans faire des jugemens téméraires, de ceux qui péchent dans une pleine „ perſuaſion de la Vérité de l'Evangile, & par „ conſéquent ceux qui ſont dans les principes „ que je poſe, aggravent le crime des pécheurs, „ bien loin de l'exténuer.

„ Car de dire qu'il n'y a que la malice du „ cœur, qui ſoit capable d'oſſuſquer l'évidence „ des vérités Evangeliques, c'eſt en vérité s'ériger en Juge d'une choſe qui n'eſt pas trop de „ nôtre reſſort, puiſqu'il n'y a que Dieu qui „ connoiſſe certainement ce qui ſe paſſe dans „ l'Homme, & la proportion des objets avec les „ diſpoſitions de l'entendement. Nous éprouvons tous les jours dans des choſes purement „ ſpéculatives, que les mêmes raiſons paroiſſent „ convaincantes à quelques perſonnes, & fort „ probables à quelques autres, pendant qu'un „ troiſiéme n'en fait aucun cas. Dans un Plaidoié

„ doïé où nous n'avons point d'Intérêt, com-
„ biende fois nousarrive-t-il d'être plus frappés de
„ ce qu'il y a de moinsolide ? Combien de fois
„ nous arrive-t-il d'être plus frappés des objec-
„ tions que des réponſes, quoi que les réponſes
„ ſoient meilleures en elles-mêmes que les objec-
„ tions, & qu'il nous ſoit indifférent pour nôtre
„ fortune, qu'elles le ſoient, ou qu'elles ne le
„ ſoient pas? Il ſeroit donc ridicule de ſoûtenir,
„ que toutes les fois que nous préférons une rai-
„ ſon à une autre, nous le faiſons pour favoriſer
„ l'envie d'offenſer Dieu. Or cela étant inſoûte-
„ nable on ne peut pas dire raiſonnablement,
„ que tous ceux qui doutent de nos miſtéres, le
„ font parce qu'ils ſouhaiteroient que l'Evangile
„ fut faux. Il n'eſt pas impoſſible que l'éloigne-
„ ment où nous ſommes du temps que l'Evangile
„ s'eſt établi par une infinité de miracles, & l'é-
„ trange dépravation des mœurs qui couvre dé-
„ puis mille ans tout le Chriſtianiſme, & les ſec-
„ tes inombrables en quoi il s'eſt diviſé, dont
„ chacune condamne toutes les autres, & dont
„ il y en a pluſieurs qui écrivent fort ſavamment
„ & ſort ſubtilement contre les autres, il n'eſt
„ pas impoſſible, dis-je, que tout cela ne for-
„ me des nuages dans certains eſprits, qui les
„ empêchent d'appercevoir clairement la Divini-
„ té de l'Evangile, ſans qu'ils y contribuent par
„ leur inclination au mal. Quoi qu'il en ſoit,
„ j'ai lieu de croire que l'on trouvera ſon compte à ce que j'ai dit, ſoit que l'on aime à éta-
„ gérer la dépravation des Hommes, ſoit que
„ l'on aime à leur donner des éloges. Car en di-
„ ſant qu'ils conſervent ſain & entier le précieux
„ dépôt de la foi, en dépit de leurs paſſions cor-
„ rompuës, je leur donne quelque louange; mais
„ cela même nous fait voir, qu'il faut que leur
„ malignité ſoit bien exceſſive, puis que la Lu-
„ miére de la foi n'eſt pas capable de la corri-
„ ger.

pag. 102. Dans cet Article CLX. Mr. Bayle entaſſe des raiſonnemens qui vont tout droit à nous perſuader que l'Athéïſme eſt l'Etat du Monde plus heureux pour cette vie, & pour l'autre. Un Athée peut-être de bonne-foi dans ſon Opinion. Et s'il eſt Athée, ce n'eſt point ſa faute. Des Combinaiſons de circonſtances, dont il n'a point été le Maître, une diſpoſition de Tempérament, & une conſtitution de la machine du Cerveau, *Etats Phyſiques*, dont il n'eſt nullement reſponſable, ſont cauſes qu'il s'eſt rendu aux argumens qui favoriſent l'Athéïſme plutôt qu'à ceux qui le combattent. Il n'en ſera donc point puni. Il ne ſera pas puni non plus de ce qu'il vivra conſéquemment; car vivre conſéquemment c'eſt ſe conduire en Homme raiſonnable, & que peut il faire de mieux? Ainſi il ne ſe gênera point; il ne s'occupera que de ſes Plaiſirs, & de ſes Intérêts, & d'une Vie ſi douce il paſſera à l'heureuſe Eternité. Mais un Homme perſuadé de la vérité de la Réligion ne laiſſe pas de s'oublier de temps en temps, & plus ſes Lumiéres ſont grandes, plus les moindres écars le rendent coupable: Il court donc de grands riſques; Il a de temps en temps de grands reproches à ſe faire, & par-là il eſt obligé de paſſer une partie de ſes jours non ſeulement dans des *Efforts* & des Combats, mais encore dans des Mortifications pour prévenir ſa perte éternelle.

Le moien de croire qu'il y ait un Dieu & une Réligion, ſi les choſes ſont ſur ce pié, & ſi tel eſt le ſort de Hommes? Le moien de croire que Dieu ait rendu ſiobſcures & ſi difficiles à trouver les routes qui mênent à ſa Connoiſſance, que des Combinaiſons extérieures & des Diſpoſitions Phyſiques du cerveau faſſent toute la différence de l'Athée d'avec le Chrétien; & n'eſt-il pas infiniment plus raiſonnable de penſer que tout Homme qui voudra faire un bon uſage de ſa Raiſon s'aſſûrera de ce qu'il lui importe de ſavoir pour ſon ſalut, & que s'il ne le fait pas, il eſt inéxcuſable ? Ce ſont là des Vérités que la Foi nous enſeigne, non pas cette Foi que le Vulgaire, dans chaque Communion, ajoûte aux opinions autoriſées par l'uſage, mais une Foi fondée ſur les Déclarations les plus éxpreſſes de la Parole de Dieux. Les *Gentils qui n'ont pas connû Dieu ſont inéxcuſables* dans leurs Mépriſes & dans leur Ignorance.

Simplicius, dans ſes Commentaires ſur Epictéte, s'applique de tout ſon pouvoir à établir la vérité d'une Providence, & à réſoudre les difficultés qui en ébranloient la perſuaſion. Ce pauvre aveugle ne comprenoit pas qu'en travaillant à perſuader les Hommes de la vérité de ce Dogme, il diminuoit le mérite des bonnes actions qu'ils pouvoient faire, & augmentoit la noirceur des mauvaiſes où ils tomberoient. O que ſon parti auroit été plus ſage de ne point penſer à Dieu, que de lui offrir dévotement cette priére.

Je vous ſupplie Seigneur Pere & Guide de nôtre Raiſon, que nous nous ſouvenions de notre origine & de la nobleſſe dont vous nous avés honorés; accordés vôtre ſecours à nôtre activité, pour nous purifier de la contagion du corps & des affections animales, pour les ſurmonter, & pour les faire ſervir comme d'inſtrumens à nos beſoins avec bienſéance. Aidés-nous à rectifier éxactement nôtre Raiſon, à nous voir aux véritables biens par la Lumiére de la vérité. Enfin je vous demande la grace mon Sauveur, de diſſiper entiérement l'obſcurité qui appéſantit ma vuë, afin que je ſache quels ſentimens je dois avoir de Dieu & de quel œil je dois regarder l'Homme.

„ LXI. MAIS, dit Mr. Bayle, une cauſe ſe plaide, pluſieurs perſonnes écoutent les Avocats, ſans avoir aucun intérêt qui les détermine à ſouhaiter le gain du Procés à l'un plûtôt qu'à l'autre. Cependant les ſentimens ſe trouveront partagés, & ceux qui donneront le Droit à l'un des Avocats, ne conviendront pourtant pas ſur les Raiſons dont il s'eſt ſervi, & l'un donnera la préférence à celle qui paroîtra la moins ſolide à un autre ". *Comparaiſon rectifiée.*

Je n'entrerai pas dans toute la diſparité de la Comparaiſon avec le ſujet dont il s'agit. Seulement remarquerai-je, en paſſant, qu'il y a des Cauſes ſi compliquées, & où pour un Article qui peut ſe décider par la ſimple connoiſſance du Droit naturel, il y en a dix, dont la déciſion dépend des Loix Arbitraires, qui ſouvent ne s'appliquent pas à tous les cas avec une parfaite clarté, & que l'imperfection de l'eſprit humain a laiſſé obſcures & équivoques, par rapport à de certaines circonſtances. Je n'ajoûterai pas que les Conſéquences du Droit naturel ſont plus ou moins compoſées, & plus ou moins éloignées de leurs Principes, par conſéquent demandent une plus grande étenduë d'eſprit, & un eſprit plus éxercé, au lieu que les Preuves de la Divinité ſont plus à la portée de tous les Hommes, & qu'ils ſont obligés d'en faire leur étude, & d'en avoir la connoiſſance plus à cœur, que quoique ce ſoit. Après cette Remarque que je fais en paſſant, je demande à Mr. Bayle ſi le cœur n'a jamais de part aux Jugemens de l'Eſprit, & ſi au contraire il n'eſt pas certain qu'il arrive trés-ſouvent aux Hommes de prononcer différemment, d'affirmer ou nier conformément à leurs Inclinations? Je ſuis fort trompé ſi Mr. Bayle lui-méme ne fait quelque part cette remarque, & ne la juſtifie

entre autres raiſons par l'exemple des Nouveliſtes, qui croient ou rejettent une Nouvelle à la premiére lecture qu'on leur en fait, ſuivant qu'elle les chagrine, ou ſuivant qu'elle leur fait plaiſir, & ſe tuënt à chercher des raiſons, qui juſtifient le parti qu'ils ont pris avant que de s'aviſer de conſulter la Raiſon & du ſuffrager de la vérité. Si dans quelques cas on étoit embaraſſé à trouver, dans les diſpoſitions du cœur, les cauſes des ſentimens dans leſquels les Hommes ſe partagent, s'enſuit-il que ces cauſes ſuſſent également difficiles à découvrir dans tous les cas?

On ſait que l'Idée d'un Souverain Maître préſent à toutes nos actions, & nous ordonnant ſouvent une conduite qui paroît dure à nos ſens & à nos paſſions, eſt une Idée qui gêne. On ſait à quel point les Epicuriens s'appliaudiſſoient & trouvoient que le Genre-humain leur devoit rendre graces d'avoir ſû ſe défaire d'une Idée ſi importune.

La ſimple Légéreté d'eſprit, ſur des ſujets dignes de l'Attention la plus ſoûtenuë, & des précautions les plus circonſpectes, ne rend-elle pas très-coupables ceux à l'Ignorance ou à l'erreur deſquels elle contribuë? N'eſt-ce pas une Régle du bon ſens qu'il faut être en garde contre tout ce qui nous fait avoir quelque penchant à affirmer ou à nier, & qui eſt différent de l'Evidence?

Si dans le cas propoſé les Auditeurs qui prononcent ſur deux plaidoïés ou ſur les argumens d'un ſeul, s'examinoient avec une grande attention, & s'ils avoient quelque heureuſe habitude à deſcendre en eux-mêmes, & à réfléchir ſur ce qui s'y paſſe; ils pourroient trouver qu'il leur eſt arrivé ce qui arrive tous les jours aux perſonnes qui regardent jouër, c'eſt de prendre parti pour quelqu'un; & il arrive par-là qu'un jeu qui les ennuieroit, leur fait au contraire plaiſir. Ils trouveroient que la Cauſe pour laquelle ils ſe ſont déterminés, avoit du rapport, par quelque endroit, à une autre pour laquelle ils étoient prévenus: Ils trouveroient que les raiſons auxquelles ils ont donné la préférence, ſont celles qui leur ſont venues dans l'eſprit avant même que l'Orateur les prononçât, & qui par-là ont plus agréablement flatté leur amour propre. Quelque fois au contraire ils trouveroient qu'une raiſon leur a d'autant plus fait de plaiſir qu'ils s'y attendoient moins, & qu'il leur a fallû une plus grande attention pour en comprendre le ſens.

En un mot il y a un très-grand nombre de choſes qui déterminent les Hommes à prononcer pour ou contre, & qui ſont différentes de l'Evidence, & auxquelles par conſéquent ils ont tort de ſe rendre dans un ſujet auſſi important que celui de prendre parti entre l'Athéïſme & la Réligion: Eſt-on éxcuſable de ſe déterminer par de légéres préventions?

Une preuve que Mr. Bayle compte de parler au cœur, & de ſe le rendre favorable, *c'eſt qu'il eſpére*, dit il en termes exprés, *que l'on trouvera ſon Compte à ce qu'il écrit, ſoit que l'on aime à éxagérer la dépravation de l'Homme, ſoit que l'on aime à lui donner des Eloges.*

Ibidem. pag. 103. Penſées Diverſes Article CLXI.

„ Après toutes ces remarques, dit Mr. Bayle, „ je ne ferai pas difficulté de dire, ſi l'on veut „ ſavoir ma conjécture touchant une Société „ d'Athées, qu'il me ſemble qu'à l'égard des „ mœurs & des actions civiles, elle ſeroit tou„ te ſemblable à une Société de Païens. Il y „ faudroit à la vérité des Loix fort ſéveres, „ & fort bien éxécutées pour la punition des „ Criminels. Mais n'en faut-il pas par tout? „ Et oſerions nous ſortir de nos maiſons, ſi le „ vol, le meurtre, & les autres voies de fait étoient permiſes par les Loix du Prince? „ N'eſt ce pas uniquement la nouvelle vigueur „ que le Roi a donnée aux Loix, pour réprimer „ la hardieſſe des Voleux, qui nous met à couvert de leurs inſultes, la nuit & le jour, dans „ les rues de Paris? Sans cela ne ſerions nous pas éxpoſés aux-mêmes violences que ſous les autres Réignes, quoi que les Prédicateurs & les „ Confeſſeurs faſſent encore mieux leur devoir „ qu'ils ne faiſoient autrefois? Malgré les roües, „ & le Zéle des Magiſtrats, & la diligence des „ Prévôts, combien ſe fait-il de meurtres & de „ brigandages, juſques dans les Lieux & dans „ le temps où l'on éxécute les Criminels? On peut „ dire ſans faire le Déclamateur, que la Juſtice „ humaine fait la Vertu de la plus grande partie „ du Monde, car dès qu'elle lache la bride à „ quelque péché, peu de perſonnes s'en garantiſſent".

LXII. POUR ce qui eſt de cet Article 161. où Mr. Bayle poſe que la Sévérité des Loix ſuffiroit pour établir & pour conſerver le bon Ordre dans une Société d'Athées, j'ai déja fait voir le contraire. *Si les Loix humaines ſuffiſoient.*

De plus l'Athée manqueroit toûjours d'un ſecours que nous avons, & par conſéquent il n'en auroit pas autant que nous. Un Homme qui s'eſt mis au deſſus de la crainte de la Mort, s'éxpoſera aiſément au riſque de mourir pour ſatisfaire ſes paſſions. Il n'en ſera pas de même de celui dont les craintes s'étendent au delà de la Mort. De plus on ſe flatte qu'on échappera à la Vigilance des Magiſtrats & à la ſévérité des Loix, & que l'on péchera impunément, parce que l'on péchera aſſés adroitement pour n'en être pas découvert. Bien des gens encore comptent ſur leur Autorité, ſur leurs forces, ſur leur Crédit, & ces gens-là ſont ſouvent ceux qui font le plus de mal. Mais quand on eſt perſuadé de la Vérité de la Réligion, on ſait qu'on rendra compte devant un Juge qu'on ne peut ni tromper ni corrompre. Je reconnois qu'il y a des Hommes ſur qui ces conſidérations n'ont pas de l'effet; mais ces gens-là ſont, dans une Société Réligieuſe, des Athées cachés, ou des gens qui en approchent, comme je l'ai éxpliqué. Ces conſidérations ont leur effet ſur un grand nombre de perſonnes, & quand elles ne l'auroient que ſur peu de gens, ce ſeroit toûjours autant de gagné pour la Société.

Penſées Diverſes Article CLXII. *Ibidem: Pag.* 104.

„ Tous les Chrétiens, dit Mr. Bayle, demeu„ rent d'accord, que l'impudicité eſt défendué „ par la Loi de Dieu, l'Egliſe nous le prêche „ inceſſamment. Avec tout cela, de cent Hom„ mes, je ne ſai s'il y en a un qui ſoit ſans re„ proche de ce côté-là. Pourquoi? Parce que „ la Juſtice de l'Etat n'inquiéte perſonne là-deſſus. Pour les femmes il faut leur rendre Juſtice, qu'il y en a un plus grand nombre qui s'abſtiennent de ce mal; mais ce n'eſt pas „ qu'elles aient naturellement ou un plus grand „ fond de Sainteté que les Hommes, où que „ l'amour qu'elles ont pour Dieu leur donne „ plus de force pour réſiſter à la tentation. „ Qu'eſt ce donc? C'eſt qu'elles ſont retenuës „ par la dure Loi de l'honneur, qui les éxpoſe à l'infamie, quand elles ſuccombent au „ penchant de la Nature. Il eſt certain que „ ſi les Hommes n'euſſent point attaché l'hon„ neur & la gloire des Femmes à la chaſteté, „ les Femmes ſeroient auſſi généralement plon„ gées dans les péchés de la chair que les „ Hommes; & il y a même beaucoup d'ap„ parence qu'elles s'y porteroient avec plus d'ar-

deur,

„ deur, parce qu'il eſt fort apparent que cette „ paſſion eſt plus violente dans les Femmes, que „ dans les Hommes ".

Mr. Bayle veut tirer ſes preuves de l'Expérience. Il en allégue quelques-unes, & pluſieurs mêmes, ſi vous voulés. Mais il en ſuppoſe beaucoup plus. Que chacun ſe demande à ſoi-même ſi ſur ces Fautes, dont Mr. Bayle aime tant à parler, l'Attention à Dieu ne l'a jamais retenu; s'il n'a jamais éprouvé que la Penſée d'en être approuvé, eſt d'une douceur très-préférable aux plaiſirs des ſens, s'il ne s'eſt jamais félicité d'avoir donné à ſon Devoir la préférence? s'il n'a jamais formé là-deſſus de Réſolutions ſincéres? s'il ne les a jamais éxécutées? ſi elles n'ont pas ordinairement prévalu? ſi la honte ſecrette d'être tombé en faute ne lui a pas donné des forces pour n'y pas retomber? s'il n'a pas eu tort enfin de ne pas eſſaier de quelle efficace ſont ces précautions?

Ibidem. Pag. 106. Penſées Diverſes Article CLXVI.

„ Je vous prie de me dire (continuë Mr. „ Bayle,) ſi une Femme qui ne ſe proſtituë „ point, & qui cependant empoiſonne ſon mari, peut ſe vanter de ne ſe point proſtituer, „ parce qu'elle veut obéïr à Dieu? Il eſt clair „ qu'elle ſeroit la Dupe de ſon propre cœur, ſi „ elle s'imaginoit faire quelque bonne action „ pour l'amour de Dieu, pendant qu'elle eſt „ capable d'empoiſonner ſon mari. Car ſi l'amour de Dieu avoit quelque pouvoir ſur elle, ſe pouroit-elle réſoudre à faire un meurtre auſſi éxécrable que celui-là? Et ſi elle s'y „ peut réſoudre, ſans néanmoins être capable de „ ſe proſtituer, ne faut-il pas néceſſairement „ qu'il y ait des conſidérations particuliéres qui „ la détournent de la proſtitution, & qui ne „ ſervent de rien pour la détourner de l'empoiſonnement de ſon mari? N'eſt-il pas indubitable, qu'elle ne ſe porteroit pas moins à tout autre Crime qu'à celui-là, ſi elle y étoit pouſſée par de ſemblables paſſions; & ſi leur éxécution n'avoit pas des circonſtances plus propres à l'arrêter? Ainſi ce qu'elle fait plutôt un „ crime qu'un autre, vient uniquement de ce „ qu'elle peut faire l'un ſans tomber dans l'infamie, & ne peut faire l'autre ſans ſe deshonorer pour le reſte de ſes jours. Ce n'eſt „ donc point ſa Réligion qui eſt cauſe qu'elle „ ne ſe proſtituë pas. Si les Hommes s'éxaminent à cette régle, ils trouveront qu'ils „ ne ſont preſque rien pour l'amour de Dieu, „ & que s'ils donnent l'aumône, pendant qu'ils „ entretiennent un commerce criminel avec une „ Femme, c'eſt, ou parce qu'ils n'ont aucune „ peine à donner leur bien, ou parce que leur tempérament les attendrit à la vuë d'un miſérable, ou parce qu'ils veulent aquérir la reputation d'être liberaux envers les pauvres, ou „ parce qu'ils croient acheter par-là le droit de „ faire des crimes impunément.

„ Que l'on ſe trompe, ſi l'on croit faire pour l'amour de Dieu tout ce que l'on fait de loüable, „ à moins que l'on ait éprouvé que l'on s'abſtient „ des choſes qui nous ſont les plus chéres, dès „ qu'on s'apperçoit que Dieu nous les a défenduës! Un Homme qui aime les Femmes, & „ qui contente ſa paſſion le plus qu'il peut, mais „ qui d'ailleurs eſt ſi ſobre, qu'il ne hait rien „ tant que de rompre ſon régime, & qui ne „ pourroit boire du Vin pur ſans gagner des „ maux de tête fort violens, qui eſt outre cela grand poltron, & ne fait ce que c'eſt „ ni d'épée, ni de piſtolet, n'auroit-il pas bonne grace de ſe faire un mérite devant Dieu de „ ce qu'il ne s'enyvre point, ni ne vole ſur „ les grands chemins? Qu'il renonce à l'impa- „ dicité à la quelle il eſt ſi ſenſible, qu'il ſe faſſe cette violence ſa par la raiſon que Dieu le „ lui a commandé, & alors on prendra pour bon „ tout ce qui eſt en lui de loüable: autrement il „ nous permettra de croire que ſon averſion „ pour l'yvrognerie & pour le vol, eſt une „ vertu à laquelle ſa foi n'a nulle part, & qu'il „ retiendroit toute entiére, quand même il renonceroit au Chriſtianiſme.

„ Voila cependant l'état de la plupart des „ hommes gens. Ils ont une paſſion favorite „ qu'ils cultivent avec ſoin, & ſur laquelle ils „ ne ſe font point de violence. Le reſte eſt aſſés réglé. Ils s'en appladiſſent, & ſe figurent qu'ils font-la un grand ſacrifice à Dieu. „ Pauvres ignorans! Si vous étiés capables de „ faire un grand ſacrifice à Dieu, vous comprendriés bien que ce ſeroit vôtre paſſion favorite qu'il faudroit ſacrifier, & qu'on ne ſacrifie pas les paſſions auxquelles nôtre tempérament nous rend inſenſibles ".

LXIII. DANS cet Article 166. Mr. Bayle donne une Marque à laquelle on peut reconnoitre ſi on fait quelque choſe pour Dieu. Mais ſurquoi fondé oſera-t-on ſe perſuader qu'il n'y a perſonne parmi les Chrétiens, ou qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de gens qui ne ſe faſſent un Devoir, & une Conſolation même, de ſacrifier à Dieu des panchans, auxquels ils trouveroient le plus de douceur à s'abandonner, s'ils pouvoient les ſuivre innocemment? Je veux que ceux qui rendent hommage à leur Créateur par des ſacrifices de cette Nature, ne les lui préſentent pas auſſi conſtamment qu'ils le devroient, & que l'Indulgence pour leurs déſirs & pour leur foibleſſe les ſurprenne quelquefois, & leur faſſe oublier ce qu'ils doivent; il ſuffit qu'il leur arrive ſouvent de s'en ſouvenir; il ſuffit même que cela leur arrive de temps en temps, pour mettre une différence du tout au tout entre eux & les Athées, qui ne penſeroient jamais à ces ſacrifices. *De divertiſſement à Dieu.*

Mr. Bayle continuë à ſuppoſer les Hommes autant corrompus qu'il le trouve à propos, & que l'Intérêt de ſa cauſe le demande. Ces ſuppoſitions ne ſont pas moins, ſi on veut l'en croire, que des Principes d'éxpérience. Il les poſe pour tels & il en tire hardiment des Conſéquences outrées.

Je ne croi pas qu'on puiſſe rien imaginer qui égale en abſurdité la ſuppoſition d'une Femme ferme dans la fidélité conjugale, & qui ſe flatte d'y être ferme par un effet de ſon reſpect pour les Commandemens de Dieu, lorſqu'elle ne ſe fait aucun ſcrupule d'empoiſonner ſon Mari. Si la crainte des Loix & des punitions eſt ce qui retient le plus les Hommes dans le devoir, la punition d'un empoiſonnement ne devroit-elle pas avoir un tout autre effet, que les railleries où l'on s'expoſe par un Commerce de galanterie?

Je veux qu'il arrive à des gens d'avoir une Indulgence entiére pour quelque Paſſion favorite. Oſera-t-on ſe perſuader que cela eſt univerſel? N'eſt-il pas plus croiable que pluſieurs la renferment dans des bornes, les uns plus, les autres moins étroites? Niera-t-on qu'il y en ait qui s'en rendent victorieux, après avoir travaillé plus ou moins de tems à l'affoiblir. Ceux-là même qui cherchent à reparer cette Indulgence par d'autres vertus, & ſe flattent de pouvoir ainſi éxpier leurs fautes, ne laiſſent pas, par-là même, d'être utiles à la Société.

LXIV. DANS l'Article 168. Soit pour mettre à profit ſes Réfléxions, ſoit pour amuſer ſon Lecteur, & le gagner en l'amuſant, Mr. Bayle *De la même. Ibidem. Pag.* 107.

Bayle se divertit à décrire les causes pour lesquelles on se plaît tant à médire. *Généralement parlant, dit-il, les Femmes sont fort vaines, & fort envieuses, si bien que pour les entretenir agréablement, il ne suffit pas de savoir mentir en les louant, il faut encore savoir mentir en blâmant les autres . . . . C'est pour cela qu'on remarque qu'il n'y a point de lieu au Monde où la Médisance régne tant, que dans ceux où les deux Sexes sont toûjours ensemble, non seulement parce que cette familiarité fait naître mille occasions, qui donnent sujet de causer, mais aussi parce que les Ecrivains apprennent dans cette Ecole tous les raffinemens de cet Art.*

Je demande si la Médisance ne pourroit pas être portée encore plus loin qu'on ne la porte? si elle régne également par tout? & si là où elle régne le plus, chacun s'y laisse également aller? si enfin personne ne s'en corrige? La Réligion Chrétienne fournit de grands Motifs pour s'en corriger. Les Athées qui y auroient du penchant ne connoîtroient rien qui les engageât à la modérer.

Il finit cet Article, en disant, *que la cause pour laquelle tous ces vices sont si communs, est parce qu'ils nous plaisent, & non pas parce qu'ils nous paroissent innocens; & puis vous verrés à quoi cela me servira.*

Que l'on soit Athée, ou que l'on ait une Réligion, si l'on se laisse aller au vice, c'est parce qu'il plaît; Il se peut que celui qui a de la Réligion se refuse à ses désirs, quand il réfléchit qu'ils ne sont pas Innocens; Il se peut que les principes dont il est persuadé le sollicitent à faire cet éxamen, & qu'il leur obéïsse, & il ne se peut que cela n'arrive, au moins de temps en temps, à quelques-uns; il est même très-croiable que cela arrive souvent à plusieurs; mais jamais cela n'arrive aux Athées.

Les Argumens de Mr. Bayle, si on les abrége se réduiront presque tous à celui-ci. *La Réligion Chrétienne est la plus pure & la plus excellente. Parmi les Chrétiens qui font profession de la croire, & qui en effet la croient véritable, il s'en trouve plusieurs qui, les uns à cet égard, les autres à celui-là, ne vivent pas conformément à ses beaux & justes Préceptes, donc ils sont inutiles.* Concluës, par un Raisonnement tout semblable, qu'il est inutile de faire des Livres; car plusieurs aiment à lire & lisent en effet, sans en profiter.

Ibidem Pag. 107.

Pensées Diverses Article CLXIX.

„ N'est-il pas vrai, dit Mr. Bayle, qu'il n'y „ a aucune révélation, ni aucune bonne Rai„ son Théologique, qui nous apprenne que l'im„ pudicité soit un péché moins désagréable à „ Dieu que le meurtre, ou que le parjure? El„ le est à la vérité plus favorable à la Société „ publique, que les deux autres: mais ce n'est „ pas à cela qu'on doit connoître la qualité „ des péchés, puis qu'il est constant dans la bonne „ Théologie, que la méchanceté d'une action „ consiste en ce qu'elle est défenduë de Dieu, „ mettant à part la distinction du droit natu„ rel, d'avec le droit positif. Ensuite dequoi, „ les circonstances qui se tirent de l'Etat où „ se trouve le pécheur, de ses connoissances „ & de ses fins, font varier le dégré de tur„ pitude selon le plus ou le moins. Je doute „ fort que le poids du plaisir qui nous em„ porte, soit capable de diminuër le crime; „ parce que si cela étoit, il faudroit dire que „ les péchés d'habitude, beaucoup plus déteста„ bles que les autres, sont néanmoins plus vé„ niels, à cause que le poids des habitudes „ contractées est une espéce de détermination „ qui diminuë la liberté. Pour ce qui est des „ fuites ruineuses à la Societé civile, je ne „ croi pas qu'à moins qu'elles aient été dans „ l'intention du pécheur, elles aggravent sa faute devant Dieu. Par éxemple, un bandit „ qui tuë un Homme dans le coin d'un bois, „ sans savoir quel Homme c'est, se contentant „ de savoir qu'il faut s'en défaire pour empor„ ter sa dépouille, n'est pas plus criminel, ou „ moins criminel, devant Dieu, parce que dans „ la suite, il naît mille déordres, ou mille „ biens de son meurtre. Il a peut-être tué un „ Homme chargé d'enfans qui tombent dans la „ mendicité par la perte de leur pére; un „ Homme qui étoit le soutien des pauvres & „ de l'innocence opprimée, dans tout le voisi„ nage; un Homme qui accordoit tous les „ procès des particuliers, &c. ou bien il a tué „ un Homme qui n'avoit ni feu ni lieu, & qui „ étoit à tout faire. Tout cela n'est compté „ pour rien devant Dieu, n'étant attaché que „ par accident au meurtre qui a été commis. „ Deux Hommes tirent un coup de Pistolet „ chacun à son ennemi; l'un le tuë, l'autre „ le manque, ou bien le blesse fi à propos, que „ lui crévant un abcès, dont il seroit mort en „ peu de jours, il le met en état de vivre „ cinquante ans en pleine santé, comme on en „ rapporte des éxemples. La Justice humaine „ a beau faire différence entre ces deux Hom„ mes, condamnant l'un à la mort, & laiſ„ sant l'autre en repos, à cause que l'action „ de l'un a causé du préjudice au public, & „ non pas celle de l'autre; ils ne laissent pas „ d'être également coupables au tribunal de la „ justice de Dieu. Ainsi quoique la Société „ publique profite de l'impudicité, & soit en„ dommagée par le meurtre, il ne s'ensuit pas „ que l'un de ces péchés soit moindre que „ l'autre devant Dieu, parce qu'il suffit de sa„ voir que Dieu a défendu nettement & éx„ pressément une chose, pour ne la pouvoir „ faire sans tomber dans tout ce qui constitue „ le crime. Le péché d'Adam qui a été pu„ ni d'une maniére si terrible ne tira son é„ normité que de la défense; car du reste il „ n'y avoit rien de plus innocent que de man„ ger d'un certain fruit. Cela ne faisoit au„ cun tort ni à la Société humaine, ni aux „ bêtes, ni aux autres Créatures. Disons donc „ que les Chrétiens qui s'abandonnent aux des„ ordres de l'incontinence, qui mentent per„ pétuellement, ou pour tromper leur pro„ chain, ou pour noircir sa réputation, ou „ pour flater leur vanité, sont aussi criminels de„ vant Dieu que les Homicides".

LXV. LES raisonnemens de Mr. Bayle dans cet Article 169. ne vont pas moins qu'à prouver que celui qui assommeroit un Homme de qui il n'auroit pas reçû une assez grande révérence, ou même qui ne lui auroit pas fait la moindre ombre de mal, ne feroit pas plus coupable devant Dieu, que celui qui en auroit battu un autre, qui lui auroit dit les Injures les plus atroces; car Dieu a défendu l'une & l'autre de ces Actions. L'ignorance invincible disculpe, un trouble entier d'esprit en fait autant. Donc des circonstances dont les impressions Physiques vont à jetter dans une ignorance momentanée, & dans un trouble qui affoiblit la Liberté, excuse à proportion qu'il est plus difficile de se mettre au dessus de ce trouble, & de l'ignorance momentanée où il jette.

Il est dans cet digrés dans la Corruption.

La Dispute de l'Athéïsme comparé à la Réligion

ligion roule sur deux questions principales que Mr. Bayle semble prendre plaisir à confondre. Quel des deux sentimens rend les pécheurs plus coupables ? & quel des deux à le plus d'Influence sur le Bonheur & le desordre de la Société ?

Quand les Argumens de Mr. Bayle iroient à prouver que tous les Péchés sont égaux & qu'il cet égard on tomberoit d'accord de ce qu'il dit, on pourroit toûjours lui répondre & lui répondre en vérité ; qu'un Homme persuadé de la vérité d'une Réligion, ennemi des vices, s'il ne s'abstient pas de tous parce que quelques-uns ont trop d'appas pour lui, il ne laisseroit pas de se garantir de plusieurs, auxquels il se seroit livré sans scrupule, si la Réligion ne les lui défendoit pas. Un Domestique aime son Maître, & un Enfant aime & respecte son Pére ; Mais il se pourra que le Domestique & l'Enfant portent leur Affection & leur Respect jusqu'à se commander & à se contraindre à plusieurs égars, sans se commander & se contraindre à tous : A de certains égars ils combattront des Penchans, qu'ils suivroient de bon cœur sans ce Respect & cette crainte, & ils s'y refuseront ; mais de tems en tems, plus ou moins, il y aura quelques-unes de leurs Inclinations qu'ils n'auront pas le Courage & la fermeté de combattre & de surmonter. Dira-t-on, autant vaudroit-il, par rapport à l'obéissance, & à ses suites dans la Maison, qu'ils refusassent de se régler à tous égars?

Les Comparaisons de Mr. Bayle sont outrées, il n'y a qu'à en avertir pour le faire remarquer.

Le Jeune Homme à qui il paroissoit trop dur de quitter ses Biens ne valoit-il pas mieux qu'un Athée, & n'étoit il pas un membre plus utile dans la Société?

Ibidem pag. 108. Dans l'Article 170. Mr. Bayle s'égaie, & amuse ses Lecteurs par des raisonnemens, sur lesquels j'ai déja plus d'une fois fait des remarques.

Des pensées naturelles. Ibidem pag. 108. „ LXVI. „ Si on me demande, dit Mr. Bayle Art. 171. pourquoi presque tous les Hommes souhaitent de se venger & d'être Riches, qui sont deux passions que l'Evangile condamne, & pourquoi il n'y a qu'un petit nombre de gens qui aiment ou la Chasse, les Tableaux, les Sciences, & telles autres choses permises, ou la vertu, qui est une chose commandée : je répons en peu de mots, „ *c'est parce que la Constitution Machinale de* „ *l'Homme, c'est à-dire l'union de son Ame avec* „ *son Corps, fait que presque tous les Hommes* „ *trouvent du plaisir à se venger, & à être ri-* „ *ches, & qu'il n'y a qu'un petit nombre qui* „ *trouvent du plaisir à la Chasse, aux Tableaux,* „ *à l'étude & à la Vertu*". Concluës donc de là que le plaisir est très-dangereux, & qu'il faut se faire une habitude d'y opposer les Maximes de l'Evangile; c'est ce qui est possible, & c'est de dequoi un Athée ne s'avisera jamais; Mais concluës de là, comme fait Mr. Bayle, *que la Réligion ne sert à cet égard qu'à foire de belles Déclamations en Chaire, & à nous montrer nôtre Devoir, après quoi nous nous conduisons absolument par la direction de nôtre goût pour les plaisirs*, c'est conclure ce qu'il n'a point prouvé, c'est poser en fait non seulement l'inutilité de la Réligion, mais l'inutilité de la Philosophie, & de toutes les Régles, soit de la Logique, soit de la Morale. C'est parler contre l'éxpérience, & avancer qu'on ne sauroit faire passer un Voluptueux de son goût & de ses préventions à celui de l'Etude, par éxemple, ou à celui de quelque autre travail. Il s'en faut au reste du tout au tout que s'enrichir ne soit défendu par l'Evangile autant que se venger.

Pensées Diverses Article CLXXII. *Ibidem pag.* 109. „ Qui voudra se convaincre pleinement, dit Mr. Bayle, qu'un Peuple destitué de la Connoissance de Dieu, se feroit des régles d'honneur & une grande délicatesse, pour les observer n'a qu'à prendre garde parmi les Chrétiens qu'il y a un certain honneur du Monde, qui est directement contraire à l'esprit de l'Evangile. Je voudrois bien savoir d'après quoi on a tiré ce Plan d'honneur, duquel les Chrétiens font si Idolatres, qu'ils lui sacrifient toutes choses. Est-ce parce qu'ils savent qu'il y a un Dieu, un Evangile, une Résurrection, un Paradis & un Enfer, qu'ils croient que c'est déroger à son honneur, que de laisser un affront impuni, que de céder la prémière place à un autre, que d'avoir moins de fierté & d'ambition que ses égaux? On m'avoüera que non. Que l'on parcoure toutes les Idées de bienséance qui ont lieu parmi les Chrétiens, à peine en trouvera-t-on deux qui aient été empruntées de la Réligion; & quand les choses deviennent honnêtes, de mal séantes qu'elles étoient, ce n'est nullement parce que l'on a mieux consulté la morale de l'Evangile. Les Femmes se font avisées depuis quelque tems, qu'il étoit d'un plus grand air de qualité de s'habiller en public, & devant le Monde, d'aller à cheval, de courir à toute bride après une bête, &c.: & elles ont tant fait qu'on ne regarde plus cela comme éloigné de la modestie. Est-ce la Réligion qui a changé nos idées à cet égard? Comparés un peu les manières de plusieurs nations qui professent le Christianisme, comparés-les, dis je, les unes après les autres, vous verrés que ce qui passe pour malhonnête dans un Païs, ne l'est point du tout ailleurs. Il faut donc que les idées d'honnêteté qui font parmi les Chrétiens, neviennent pas de la Réligion qu'ils professent. „ Il y en a quelques-unes de générales, je l'avoue, car nous n'avons point de Nations Chrétiennes, où il soit honteux à une femme d'être chaste. Mais pour agir de bonne-foi, il faut confesser que cette idée est plus vieille, ni que l'Evangile ni que Moïse: c'est une certaine impression qui est aussi vieille que le Monde, & je vous ferai voir tantôt que les Païens ne l'ont pas empruntée de leur Réligion. Avoüons donc, qu'il y a des idées d'honneur parmi les Hommes, qui sont un ouvrage de la nature, c'est-à-dire de la Providence générale. Avoüons le sur tout de cet honneur dont nos Braves font si jaloux, & qui est si opposé à la Loi de Dieu. Et comment douter après cela que la Nature ne peut faire, ou la connoissance de l'Evangile ne la contrecarreroit pas, ce qu'elle fait parmi les Chrétiens"? NB:

LXVII. ART. CLXXII. Pour faire subsister une Société d'Athées, Mr. Bayle met en œuvre les Loix & les Châtimens. J'ai déja fait voir combien elle seroit inférieure à cet égard à une Société Chrétienne. Il allégue après cela les Idées de bienséance & de point d'honneur. Mais on ne faurroit nier que les idées de la Réligion ne relévent de beaucoup celles de l'honneur qu'on attâche à la pratique de certaines vertus. Une Société d'Athées, par éxemple seroit-elle par le point d'honneur ce qu'on a fait à Genéve par principe de Réligion. L'Hôpital est le plus beau bâtiment de la Ville; la dépense pour l'entretien des pauvres monte par an fort au delà *Ibidem. Les auteurs cités ci-dessus à mettre de la Réligion quand on en est persuadés.*

du revenu des fonds qu'a cet Hopital. Tel vit très-frugalement chés lui, pour être en état de donner d'avantage aux pauvres: Mais quand on auroit la cruauté & la témérité de rapporter tant de charités à la fausse Ambition, on seroit toûjours forcé de reconnoître, qu'on ne se seroit pas fait un si grand honneur de cette Vertu, si on ne la regardoit comme très-précieuse aux yeux de Dieu, & si ce n'étoit pas là l'opinion régnante.

Leg. P. 1. S. 1. Chap. XI. A. IX.

Quand l'amour de la Gloire n'est pas rectifiée par les Idées de la Réligion, elle est encore plus propre à troubler les Sociétés qu'à les faire fleurir. N'entraine-t-elle pas avec soi tous les tristes effets de l'Envie. Voiés quelles injustices ne se faisoient pas à Athénes par ce Principe, puis qu'il suffisoit d'y avoir une grande Vertu pour y être persécuté. Les Lacedemoniens tiroient toute leur gloire de leur habileté dans l'Art Militaire, & Ciceron remarque que leurs mœurs en étoient moins justes. Céfar fit consister la sienne à subjuguer, & à triompher; & quoi qu'il soit mort dans un âge peu avancé, il avoit fait périr plus d'un million de personnes. De la maniére dont les Hommes sont faits, pour un qui sera consister sa gloire dans la Science, la Sagesse, la Moderation, la Douceur, cent mille seront consister la leur à briller plus que les autres par la bonne chére, & par toutes les espéces de luxe.

Mr. Bayle qui soûtient que la Raison est impuissante à défendre l'honnête d'avec le deshonnête, & qui prétend qu'on ne peut tirer ces différences que de la Révélation, doit, par une conséquence nécessaire reconnoître les Athées dans l'impuissance d'établir cette distinction.

Dans ce même Article il reproche aux Chrétiens leur fureur pour le *faux point d'honneur*, qui a produit tant de Meurtres. Mais si les Princes ne s'étoient pas fait une maxime de Réligion d'abolir cette horrible coûtume, elle subsisteroit encore. Un grand Prince qui avoit sévérement défendu les duels répondit à un autre qui lui demandoit la grace d'un coupable de grande qualité; *S'il voulait répondre devant Dieu pour lui de cette Indulgence, & de ses effets.*

Mr. Bayle finit cet Article par quelque réflexions sur l'Indulgence des Modes; mais tous les Raisonnemens qu'il bâtit sur ce principe, n'ont pas plus de force que celui-ci auquel ils se réduisent.

Parmi ceux qui font profession de la Réligion, il s'en trouve qui s'en instruisent peu, il s'en trouve qui n'y pensent guére, & ceux-ci savent mal. Donc personne ne prend soin de s'en bien instruire, & ne s'y rend attentif. Voilà pourquoi elle n'a aucune Influence, & on voudroit tout aussi-bien quand même on seroit Athée. Qu'appellera-t-on supposer ce qui est en Question, si on ne trouve pas ce défaut dans le Raisonnement qu'on vient de lire?

Mr. Bayle veut que l'on fasse attention sur l'indécence des Modes auxquelles des Femmes qui ont de la Réligion s'assujettissent, quoique la Réligion qu'elles connoissent les condamne.

Sous les Noms de *Modes*, & d'*Indécences* on peut confondre des choses qu'il est très-nécessaire de distinguer. Il y a de l'indécence de s'habiller & d'agir d'une maniére qui découvre qu'on manque de pudeur; & souvent c'est précisément la nouveauté de la Mode qui rend coupable à cet égard. Il est des Païs où l'on ne pourroit sans effronterie marcher dans les rues sans voile. Il en est où le bras doit être caché. Il en est au contraire où porter des gans passe pour une immodestie. Dans l'un on condamne les jupes courtes, dans l'autre les jupes longues, & telle est la force de la coûtume, que ce qui seroit naître des désirs illégitimes dans un lieu, n'a point cet effet dans un autre. Celles qui inventent des Modes par cela même s'écartent des marques établies de la retenuë, & celles qui s'empressent à les suivre, manquent à leur devoirs; & qui osèroit nier que l'honnêteté, soûtenue de la Réligion, quand on est distinctement instruit sur sa partie Morale, n'empêchent un grand nombre de Personnes de donner dans ces nouvelles maniéres? Peu-à-peu elles s'établissent, dès là on n'en est plus frappé, & une maniére de s'habiller ne produit point de plus mauvais effets qu'une autre. Une Dame recevra compagnie dans sa Chambre; elle sera dans son Lit, & on ne la regardera pas d'un autre œil que si elle étoit assise sur un Canapé. Un jeune Homme, qui n'a jamais vû de Femmes d'un certain ordre qu'en grande cérémonie, en peut être ému pour la prémiére fois. Mais on s'y accoûtume, & on en est aussi peu agité, que si on les rencontroit dans la ruë où à la promenade. Il n'y a rien que Mr. Bayle ne ramasse & d'où il ne s'efforce de tirer des preuves pour persuader que la Réligion est sans efficace.

Pensées Diverses Article CLXXIII.

Du Désir de s'immortaliser. Ibidem. Pag. 210.

LXVIII „ PEUT-ETRE s'imagine-t-on, dit Mr. Bayle, qu'un Athée étant persuadé que son Ame meurt avec le Corps, ne peut „ rien faire de louable par ce désir d'immortaliser son Nom, qui a tant de pouvoir sur l'esprit „ des Hommes. Mais c'est une pensée très fausse, parce qu'il est certain, que ceux qui ont fait de grandes choses, pour être loüés de la posterité, ne se font point flattés de l'espérance de savoir dans l'autre Monde ce qu'on dira d'eux après leur mort. Et encore aujourd'hui „ nos Braves qui s'éxpoſent à tant de périls & à „ tant de fatigues pour faire parler d'eux dans „ l'Histoire, s'imaginent-ils que les monumens „ qui seront élevés en leur honneur, & qui apprendront à la posterité la plus reculée tout „ ce qu'ils auront fait de grand & de magnifique, „ leur feront sentir quelque plaisir? Croient-ils „ qu'on *les informera dans* l'autre Monde de ce „ qui se passe dans celui-ci? Et ne savent-ils pas „ que soit qu'ils jouïssent de la félicité du Paradis, soit qu'ils brulent dans les Enfers, il leur „ seroit très-inutile d'apprendre que les Hommes „ les admirent? Ce n'est donc point la croiance „ de l'Immortalité de l'Ame qui fait aimer la „ Gloire; & par conséquent, les Athées sont „ très-capables de souhaiter une éternelle réputation. Ce qu'il y a de plus solide dans l'Amour „ de la Gloire, ce sont sans doute les agréables „ Imaginations que l'on roule dans son esprit „ pendant cette vie, en se représentant une longue suite de fléeles remplis de l'admiration de „ ce que l'on aura fait. Est-on mort? Ce n'est „ plus cela, on a bien d'autres choſes à faire que „ de songer à la reputation qu'on a laiſſée dans „ ce Monde. *Id curarem aut manes credis curare sepultos?*

„ Vous avez ouï dire sans doute que Monsieur de Castelnau aïant été honoré du „ bâton de Maréchal de France peu avant sa mort, dit, *que cela étoit fort beau „ dans ce Monde, mais qu'il s'en alloit „ dans un Païs où cela ne lui servoit de „ rien.*

Dans

Pensées diverses. Œuvres Diverses T. III. pag. 110.

Dans cet Art. 173. Mr. Bayle veut établir que le désir de s'immortaliser portera les Athées à des actions de vertu. Donc les hommes ne se conduisent pas uniquement par le goût & par l'amour des plaisirs. Donc les Discours, par lesquels les Orateurs solliciteront un peuple d'Athées à immortaliser leur mémoire, ne seront pas de vaines declamations; comme les prédications des Chrétiens, quand ils repètent les Sermons de Jesus-Christ & ceux de ses Apôtres.

Si l'idée d'une immortalité imaginaire peut rectifier les penchans des hommes, & les porter à faire quelques sacrifices de leurs interêts particuliers, & de leurs interêts presens aux interêts communs de la Société, quelle ne sera pas l'efficace de l'attention qu'ils feront à une immortalité inévitable ou de félicité ou de chatimens? Si j'avois répondu à cet Article de Mr. Bayle pendant qu'il vivoit encore, je lui aurois demandé s'il croyoit dans l'erreur des Théologiens qui attribuent de l'efficace à la prédication de l'Evangile, & qui croient que l'évidence avec laquelle Jesus-Christ *a mis en lumiere la vie & l'immortalité*, est aussi d'une grande influence pour la sanctification, je lui aurois, dis-je, demandé s'il trouvoit que ces Théologiens entendissent leur Religion, ou s'ils exageroient de beaucoup le pouvoir des Verités de l'Evangile & des objets qu'elles présentent, tout cela n'étant que de vains fons, & notre sanctification n'étant que l'effet d'un enthousiasme qui nous saisit. Et voilà pourquoi les Prédicateurs n'étant point les Maitres de cet Enthousiasme, & de la distribution de cet Esprit sanctifiant; ils ne doivent regarder ce qu'ils composent que comme des déclamations vaines, propres à la verité à attirer quelques louanges à celui qui les recite, mais sans aucun fruit pour ceux qui les écoutent.

Dans un Corps de Societé Civile, il n'y aura jamais qu'un petit nombre de personnes, sur qui l'espérance de l'Immortalité de Reputation puisse avoir quelque efficace. Le plus grand nombre, sans contredit, n'est point susceptible de cette délicatesse, & quand il le seroit, à moins d'occuper de grands postes, il seroit inutile d'y prétendre.

Ibidem.

„ Ce qu'il y a de plus solide, dit Mr. Bayle, „ dans l'amour de la Gloire, ce sont sans doute les „ agréables Imaginations que l'on roule dans son „ Esprit pendant cette Vie, en se représentant une „ longue suite de siécles remplis de l'admiration „ de ce qu'on aura fait".

Peut-on comparer l'efficace de ces idées flateuses, qui au fond ne sont que des Illusions, avec la persuasion d'une Immortalité réelle?

Ibidem. pag. 111.

Pensées Diverses, Article CLXXIV. Il „ paroît, dit Mr. Bayle, par quelques passages de „ Pline, qu'il ne croyoit point de Dieu; ce n'étoit „ pas néanmoins un Voluptueux, & jamais homme n'a été plus attaché que lui à des occupations „ honnêtes & dignes d'un illustre Romain.

„ Epicure qui nioit la Providence & l'Immortalité de l'ame, est un des anciens Philosophes qui „ a vêcu le plus éxemplairement; & quoi que sa „ Secte ait été décriée dans la suite, il est neanmoins certain qu'elle a été compofée de quantité „ de personnes d'honneur & de probité, & que „ ceux qui l'ont deshonorée par leurs Vices n'étoient point devenus vicieux dans cette Ecole. „ C'étoient des gens débauchés par habitude & par temperament, qui étoient bien aises de couvrir „ leurs fales passions d'un aussi beau prétexte qu'étoit celui de dire, qu'ils suivoient les maximes „ d'un des plus grands Philosophes du monde, & „ qui s'imaginoient que pourvû qu'ils se cachassent „ sous le manteau de la Philosophie, ils pourroient „ se moquer du scandale qu'ils causeroient. Ils n'étoient donc pas devenus débauchés, parce qu'ils „ avoient embrassé la doctrine d'Epicure; mais ils „ avoient embrassé la doctrine d'Epicure mal entendue, parce qu'ils étoient débauchés. C'est ainsi „ si qu'en parle Seneque quoiqu'il fût d'une secte „ remplie d'animosité contre la memoire d'Epicure, & il ne fait pas difficulté de protester, qu'il „ étoit fort persuadé &c".

Les Voluptueux qui étoient ravis de pouvoir cacher l'indécence de leurs Débauches sous le manteau de la Philosophie autorisée d'un Nom célébre auroient eu honte de leur conduite; quand ces Maximes universellement reconnues pour des Règles respectables, les auroient condamnés. C'est ainsi, qu'aujourd'hui nombre de débauchés font ravis d'avoir à M. Bayle l'obligation de se livrer sans honte & sans inquiétude à des plaisirs, dont il s'est fait une loi d'entretenir ses Lecteurs, après s'être fait une habitude de les rouler dans son Imagination.

De la vie regulière de quelques Athées.

LXIX. TOUT cet Article 174. ne contient rien de conclant. On ne dit pas qu'un homme ne fauroit être Athée, sans s'abandonner au vice; mais on soutient que les sens, l'imagination, les passions, & les objets qui nous environnent, ont à tout coup tant de force pour nous déterminer à de mauvaises actions, que ceux à qui la Religion ne fournit pas dequoi s'y opposer, font par là même privés des secours les plus efficaces. Ainsi tout ce que Mr. Bayle dit à la louange de quelques Athées, par rapport à leurs mœurs, n'ébranle point notre Système. On conçoit aisément qu'un homme qui est assés hardi pour contredire tout le reste du Genre-humain, en niant qu'on ait un Souverain Maître, doit juger qu'il effarouchera les Esprits, & qu'il les revoltera contre lui. Il est si naturel de conclure qu'il anéantira une des plus puissantes barrieres qu'on puisse opposer aux désordres, & que l'on craint tout de fon opinion. Là-dessus quel parti peut-il prendre, si ce n'est de nier les Conséquences, & de faire voir par sa Conduite qu'elles ne sont pas nécessaires? Lors qu'un homme très-sensible au plaisir de répandre son sentiment & de s'en faire honneur, n'a pas un Temperament qui le porte à des excès de sensualités, ni à des intrigues, & des querelles, il prend aisément le parti de la Modération pour faire honneur à ses sentimens favoris, auxquels il prend même d'autant plus d'interêt, qu'ils lui sont plus particuliers. Mais cette raison ne fauroit avoir aucun lieu sur la Multitude, & les habitans d'un Païs uniquement remplis d'Athées ne contraindroient pas leurs penchans à l'Avarice, aux Querelles, à la Fraude, aux Sensualités pour faire enrager leurs voisins, & pour se procurer le plaisir de pouvoir leur dire, *sans Religion, nous vivons tout aussi bien que vous.*

J'ai déja fait mes remarques sur les Epicuriens dont il parle dans cet Article. Ce que j'en ai dit s'applique tout naturellement à la Societé d'Athées qu'on trouve en Turquie, dont Mr. Bayle loue la civilité & l'hospitalité. *Il est vrai*, dit-il, *qu'ils procurent à leurs hôtes un divertissement très malhonnête, mais ils ne font rien en cela que le reste des Turcs ne fassent.*

Ibidem. Article 174.

1. Cela n'est pas certain. 2. Si ce que l'on rapporte est vrai, voilà des Athées bien méprisables. 3. Le beau Païs que celui où ce crime seroit universel! 4. L'union peut regner entre un petit nombre de gens, qui sont ravis de trouver quelcun qui pense comme eux dans le nombre infini d'hommes qui pensent tout autrement. Donc elle subsisteroit dans un peuple entier, dans la diversité des familles & des interêts; la Conséquence est nulle.

Ibidem.

L'Athée dont parle Mr. Bayle, dont la pureté du corps étoit le Dieu, qui avoit autant de chemises qu'il y a de jours dans l'année, & qui les envoyoit blanchir de Paris en Flandres, étoit visiblement un fou; mais tout est bon à Mr. Bayle, pourvû qu'il en tire une apparence d'argument en faveur des Athées. L'accusation d'Athéisme qu'on

avoit fait au Chancelier de l'Hôpital, Mr. Bayle n'oſe pas ſeulement la ſoûtenir. Qu'importe, elle fait toûjours nombre.

Penſ. Div. Oeuvres pag. 112. Art. 175. *Les gens voluptueux*, dit M. Bayle, *ne s'amuſent guére à dogmatiſer ſur la Religion.* Que conclurre de là? Que les Athées ne ſont pas des gens voluptueux, ou qu'ils ne ſeront pas propres à le devenir? C'eſt juſtement ces gens-là, que ceux qui dogmatiſent, gagnent. Un débauché qui a lû quatre pages des livres de Spinoza, ou qui en a ſeulement entendu parler, ſi même il ne comprend rien dans le Spinoſiſme; N'importe, il eſt Spinoſiſte, & ſe mocque de la Religion. Dans l'article *Des Barreaux* du Dictionnaire Hiſtorique, Mr. Bayle repréſente une partie des Athées comme des gens qui s'oublient dans les plaiſirs, & qui par cette raiſon aiment le doute, & puiſque les débauchés ont abuſé de la Doctrine d'Epicure, on voit que les débauchés ſe font fait un plaiſir de ſe ranger dans un parti qui ne reconnoiſſoit aucune Providence. Au reſte les Voluptueux ſenſuels ſoutiendront que loin d'abuſer du ſyſtême d'Epicure ils l'ont perfectionné & lui ont donné plus de réalité en lui donnant plus de corps.

Oeuvres pag. 113. Penſées Diverſes. Art. CLXXVI. „ Je conçois, dit Mr. Bayle, que c'eſt une choſe bien „ étrange qu'un homme qui vit bien moralement, & „ qui ne croit ni Paradis ni Enfer. Mais j'en reviens „ toûjours là, que l'homme eſt une certaine créature, „ qui avec toute ſa raiſon n'agit pas toûjours conſéquemment à ſa créance. Les Chrétiens nous en fourniſſent aſſés de preuves. Ciceron l'a remarqué à l'égard de pluſieurs Epicuriens, qui étoient bons amis, honnêtes gens, & d'une conduite accommodée non pas au deſir de la volupté, mais aux régles de la raiſon. *Ils vivent mieux*, dit-il, *qu'ils ne parlent, au lieu que les autres parlent mieux qu'ils ne vivent.* On a fait une ſemblable remarque ſur la conduite des Stoïciens. Leurs Principes étoient, que toutes choſes arrivent par une fatalité ſi inévitable, que Dieu lui-même ne peut, ni n'a pû jamais l'éviter. Naturellement cela les devoit conduire à ne s'exciter à rien, à n'uſer jamais ni d'exhortations, ni de menaces, ni de cenſures, ni de promeſſes. Cependant il n'y a jamais eu de Philoſophes qui ſe ſoient plus ſervis de tout cela, qu'eux: & de toute leur conduite faiſoient voir qu'ils ſe croyoient entierement les *Maîtres de leur Deſtinée.* Les Turcs tiennent quelque choſe de cette doctrine des Stoïciens, & outrent extrêmement la matiere de la Prédeſtination. Cependant on les voit fuïr le péril, tout comme les autres hommes le fuyent: Et il s'en faut bien qu'ils ne mettent à l'aſſaut, auſſi hardiment que les Francois qui ne croyent point la Prédeſtination. Tout ce qu'on nous dit de la ſécurité de ces Infidelles, fondée ſur l'opinion qu'ils ont de l'immutabilité de leur ſort, ſont des contes. Ils ſe ſervent des Lumiéres de leur prudence tout comme nous, & châtient certaines fautes encore plus ſévérement que nous. On voit des Chrétiens qui nient la Prédeſtination: On en voit auſſi qui la croyent. Quelques-uns prétendent, que l'on peut être aſſuré de ſon Salut, que l'on ne perd jamais la grace, que l'on n'eſt point ſauvé par ſes œuvres, qu'il ne faut confeſſer ſes pechés qu'à Dieu, & qu'il n'y a point de Purgatoire: D'autres nient tout cela: Mais malgré cette difference dans les dogmes, ils ſe gouvernent les uns & les autres de la même façon, pour ce qui regarde les mœurs. S'ils différent en quelque choſe, cela vient du genie particulier de chaque Nation, & non pas du génie de la Secte.

„ C'eſt ſeroit une choſe infinie que de parcourir „ toutes les bizarreries de l'homme, qui ſont voir „ que non ſeulement le plus fot de tous les animaux, comme l'a prouvé Mr. Des-Preaux dans „ l'une de ſes Satires, mais auſſi un monſtre plus „ monſtrueux que les Centaures & que la Chimére de la fable; ce qui, au dire de Mr. Paſcal, eſt une forte preuve de la verité qui nous eſt „ récitée dans le Livre de la Geneſe, touchant la „ chûte du prémier homme. Il eſt certain, que „ c'eſt là qu'il faut chercher le dénouement de „ toutes les contradictions qui ſe voyent dans notre eſpece. Mais cela n'empêche pas que le prin„ cipe que j'ai poſé, ne ſerve à débrouiller un peu „ ce chaos: Car s'il eſt vrai que les perſuaſions „ générales de l'eſprit ne ſont pas le reſſort de nos „ actions & que c'eſt le temperament, la coutume, ou quelque paſſion particuliére qui nous „ détermine, il peut y avoir une diſproportion énorme entre ce que l'on croit, & ce que l'on „ fait. Donc il eſt auſſi facile qu'un Athée ſe „ prive de ſes plaiſirs en faveur d'un autre, qu'il „ eſt facile qu'un Idolatre faſſe un faux ſerment. „ Ainſi on voit que de ce qu'un homme n'a point „ de Religion, il ne s'enſuit pas neceſſairement „ qu'il ſe porte à toute ſorte de crimes, ou à toute ſorte de plaiſirs. Il s'enſuit ſeulement qu'il „ ſe porte aux choſes pour leſquelles ſon temperament & le tour de ſon eſprit lui donnent de „ la ſenſibilité; encore faut-il que la crainte de la „ juſtice humaine, ou de quelque dommage, ou „ de quelque blâme ne vienne pas à la traverſe. „ Par où l'on voit qu'un Payen à l'égard des „ mœurs, ne vaut pas plus qu'un Athée".

Les bizarreries de l'homme ſont voir non ſeulement qu'il eſt le plus ſot de tous les animaux, mais encore qu'il eſt un Monſtre plus odieux que les Centaures & la Fable. Mr. Bayle prétend que l'homme merite ces titres par la diſproportion énorme qu'il trouve entre ſa conduite & ſes Idées. Les Chrétiens qui penſent bien, & vivent mal ſont des Monſtres par rapport au genre des choſes bonnes & regulières. Ils ſe tirent & s'écartent éfroyablement de ce genre d'Etres qui vivent regulièrement & conſequemment. Mais l'Athée qui erre & ſe trompe dans ſes Jugemens, mais qui vit dans la pureté, dans la moderation eſt une autre Bizarrerie, c'eſt un Monſtre dans le genre des choſes mauvaiſes & irregulières. Par conſequent c'eſt, ſelon Mr. Bayle, un être admirable. *Ibidem.*

Laiſſons les Metaphores & les termes éblouiſſans. Qu'eſt-ce que cet Athée dont la conduite étonne? C'eſt un homme dont le cœur trop fier, & ſouffrant trop *impatiemment toute ſuperiorité*, s'applaudit de ne croire point de Dieu, & n'a pas de plus grand plaiſir que d'inventer des défaites, qui affoibliſſent, ou obſcurciſſent les principes par où l'on démontre ſon éxiſtence, qui joint enfin à ce plaiſir celui d'ôter aux partiſans d'une Divinité une objection qui ſe préſente naturellement; c'eſt que l'Athée enléve la barriére la plus forte que l'homme puiſſe oppoſer au penchant de la Nature corrompue. Louerons-nous donc ſon entêtement & ſon orgueil? Louerons-nous ſa fineſſe à ne donner pas de priſe à ceux qu'il met preſque toute ſa gloire à contrequarrer?

De ce que la perſuaſion des veritez générales n'eſt pas le ſeul principe qui nous détermine & que de tems en tems, les Paſſions qui nous troublent prévalent ſur des Principes ſi eſtimables, s'enſuit-il que la force de ces principes doive être comptée pour rien & que la pratique de la vertu ſoit auſſi facile à un Athée qu'à un homme aidé par la Religion à ſurmonter ce qui engage dans le vice.

LXX. DANS l'Article 176. Mr. Bayle revient encore à ſon Sophiſme tant de fois refuté: mais il compte ſans doute qu'à force de le remettre devant les yeux, il le perſuadera. *L'homme*, dit-il, *ne régle pas ſa vie ſur ſes opinions.* Tous les hommes *ne ſe règlent pas de cette maniére*; j'en tombe d'ac- *Reflexions de Mr. Bayle: Ibidem.*

d'accord: mais il ne laiſſe pas d'être vrai qu'un petit nombre ne le faſſe de tems en tems, & que tous enſin ne puſſent & ne duſſent le faire, & ne ſoient coupables de ne le faire pas. Entre ces opinions qui ont de l'influence ſur quelques-uns conſtamment, ſur pluſieurs de tems en tems, & qui en devroient avoir ſur tous, je compte la Religion, qui n'en a aucune ſur les Athées.

Il y a des Opinions qui ſont ſi peu naturelles, (telle eſt celle de la Fatalité) qu'il ne faut pas s'étonner, ſi les hommes ne les ſuivent point dans leur conduite. Mais il en eſt de ſi raiſonnables, qu'il eſt étonnant qu'on les perde de vuë. On ne le croiroit pas, ſi on ne le voyoit, & ſi on ne connoiſſoit la facilité avec laquelle l'eſprit de l'homme s'éblouït, & la force des habitudes. Mais il eſt des ſentimens propres à former des habitudes nouvelles, & ces ſentimens naiſſent de l'inſtruction & de la vuë de la verité.

D'où vient que tous les Athées ne ſont pas égaux en corruption. Ibidem.

LXXI. DANS l'Article 177. Mr. Bayle dit, *On a vû des perſonnes ſans Religion commettre les plus effroyables deſordres. On s'imagine que tous ceux qui n'en ont pas, en feront autant*, & c'eſt, en quoi Mr. Bayle prétend qu'on ſe trompe. Mais il eſt certain qu'on ne ſe trompe point, ſi on ſe contente de dire, que tous ceux qui n'ont point de Religion en feront autant, dès qu'ils ſe trouveront dans de ſemblables circonſtances; & qu'ils feront à peu près de la même humeur, & qu'enfin ils ſeront l'équivalent, ſi leur inclination les porte à une autre eſpece de vice, car ils ne connoiſſent rien qui puiſſe les retenir.

Inſuffiſance du point d'honneur. Ibidem. pag. 115.

LXXII. J'AI déja fait des remarques ſur l'Article 179. où Mr. Bayle revient à l'amour de la gloire & à ſes effets.

„ Cardan compare, dit-il, les Athées aux Uſuriers, qui pour ne pas décrier le Métier, font „ les plus exacts de tous les hommes à tenir ce qu'ils „ promettent, & dans les termes qu'ils les promet„ tent. Voilà ce que quelques Athées pourront „ faire pendant qu'ils ſont décriés dans la Société, „ où ils jouent un perſonnage ſi ſinguler, & où ils „ paroiſſent ſi à craindre. Mais il eſt évident que „ cette raiſon ceſſeroit, dès que leur ſentiment de„ viendroit commun, & alors qu'en devroit-on at„ tendre"?

De la Chaſteté. Ibidem.

„ LXXIII. DANS l'Article 180. Mr. Bayle établit que la pudicité étoit obſervée à Rome dans „ un tems où elle ne paſſoit pas pour commandée „ par les Dieux. Cette grande ſenſibilité, *dit-il*, pour „ l'honneur ne pouvoit pas être inſpirée aux femmes „ Romaines par la Religion qu'elles profeſſoient, „ puis qu'il eût fallu pour cela que leur Religion „ leur eût appris que l'impudicité déplaiſoit aux „ Dieux. Les Vierges Veſtales qui devoient s'en „ faire une grande Religion, y manquoient quelquefois".

Le dernier de ces Articles nous ſeroit contraire, ſi nous diſions qu'on ne manque jamais à une Religion, de laquelle on fait profeſſion. De plus, qui me répondra que les Veſtales Inceſtueuſes n'ayent pas eu des doutes ſur leur prétendu devoir, & ne l'ayent pas regardé comme un engagement temeraire & tyrannique?

Que la fidélité dans le Mariage & la pureté dans les mœurs n'ayent paſſé pour des Vertus agréables aux Dieux, c'eſt ce dont on ne doutera pas, ſi on lit les deſcriptions que les Poëtes faiſoient du Tartare & des Champs Eliſées, conformes aux Idées communes. Horace prédit aux Romains que les Dieux les puniront, parce qu'eux & leurs femmes avoient abandonné la Chaſteté, qui regnoit chés leurs Ancêtres. On faiſoit chanter les louanges des Dieux par de jeunes garçons, & par de jeunes filles, que l'on regardoit devoir être encore dans l'Innocence.

Ce que Mr. Bayle allegue pour prouver le contraire montre ſeulement qu'il y avoit dans la Religion Payenne des contradictions.

Penſées Diverſes Art. CLXXXII.

Voïez l'Exegeſe des Athées. Ibidem. pag. 117.

LXXIII. „ QUAND je conſidére, dit Mr. Bayle, „ que l'Athéiſme a eu des Martyrs, je ne doute plus que „ les Athées ne ſe fiſſent une idée d'honnêteté, qui a „ plus de force ſur leur eſprit, que l'utile & que l'agréable. Car d'où vient que Vanini s'eſt indiſcrétement „ amuſé à dogmatiſer devant des perſonnes qui le „ pouvoient déferer à la Juſtice? S'il ne cherchoit „ que ſon utilité particuliére, il devoit ſe contenter de jouïr tranquillement d'une parfaite ſecuri„ té de conſcience, ſans ſe ſoucier d'avoir des Diſciples. Il faut donc qu'il ait eu envie d'en avoir, & cela ou afin de ſe rendre Chef de parti, „ ou afin de delivrer les hommes d'un joug, qui à „ ſon avis les empêchoit de ſe divertir tout à leur aiſe. S'il a voulu ſe rendre Chef de parti, c'eſt „ une marque qu'il ne regardoit pas les plaiſirs du „ corps, ni les richeſſes, comme ſa derniére fin, „ mais qu'il travailloit pour la gloire. S'il a voulu delivrer les hommes de la crainte des Enfers, „ dont il croyoit qu'ils étoient importunés mal à „ propos, c'eſt un ſigne qu'il s'eſt cru obligé à „ rendre ſervice à ſon prochain, & qu'il a jugé „ qu'il eſt honnête de travailler pour nos ſemblables, non ſeulement à nôtre préjudice, mais „ auſſi au peril de nôtre vie. Car Vanini ne „ pouvoit pas ignorer, qu'un Athée, qui ne „ chercheroit que ſon utilité, trouveroit mieux „ ſon compte parmi de bons Dévots, que parmi des ſcelerats, parce qu'un bon Devot ne „ vous ſupplante point par ſes Cabales & par ſes „ Intrigues, & a ſi peu de diſpoſition à tromper, ou à s'emparer du bien d'autrui, qu'il „ aime mieux ceder ſon Droit, que de conteſter „ contre un homme qu'il voit reſolu à faire de faux „ ſermens; au lieu qu'un ſcelerat eſt le premier à ſe „ ſervir de la fraude & du parjure & à faire échoüer les deſſeins de ſes Concurrens par toute „ ſorte de machanctés. De façon qu'il eſt de „ l'interêt d'un Athée qui veut faire fortune, qu'il „ n'y ait que de bonnes Ames ſur la terre, & Vanini n'y entendoit rien, s'il vouloit pêcher en „ eau trouble, de vouloir établir l'Athéiſme. Il „ falloit plutôt travailler à rendre le monde Devot. „ Il ſavoit d'ailleurs qu'il y a peine de mort contre ceux qui enſeignent l'Athéiſme, ſi bien „ qu'en travaillant à repandre ſes Impietés, il riſquoit, & les occaſions de profiter de la bonne „ conſcience des autres hommes, & ſa propre vie „ en même tems. Il faut donc qu'une fauſſe idée „ de generoſité lui ait fait accroire qu'il devoit ſacrifier ſes Interêts à ceux du prochain".

„ Mais d'où vient qu'il n'a pas trompé ſes Juges „ & qu'il a mieux aimé mourir dans les plus rudes „ tourmens, que de donner une retractation qui „ dans ſes principes ne pouvoient lui faire aucun „ tort dans l'autre monde? Pourquoi ne pas faire „ ſemblant d'être deſabuſé de ſes impietés, puis „ qu'il ne croyoit pas que l'hypocriſie eût été defenduë de Dieu? Il faut reconnoître en cela, ou „ qu'il ſe propoſoit de faire parler de lui, comme ce Fanatique qui brûla le Temple de Diane, ou „ qu'il s'étoit fait une idée d'honnêteté qui lui faiſoit juger que c'eſt une baſſeſſe indigne d'un „ homme que de déguiſer ſes ſentimens de peur de „ ſouffrir la mort. On ne ſauroit donc nier que „ la raiſon ſans une connoiſſance expreſſe de „ Dieu, ne puiſſe tourner les hommes du côté de „ l'honnête, tantôt bien connu, tantôt mal. Et „ en tout cas l'exemple de Vanini eſt une preuve „ inconteſtable de ce que j'ai dit tant de fois, ſavoir que les hommes n'agiſſent pas conformement „ à leur créance. Car ſi ce fou-là eût agi de cette ſorte, il eût laiſſé chacun dans ſon opinion, ou „ plutôt il eût ſouhaité de trouver par tout de bons

„ Devots, qui se laissassent duper facilement par
„ un hypocrite. Que lui importoit, qu'un veritable Chrétien se privât des plaisirs du Monde?
„ Si cela lui faisoit pitié, il sortoit de son Système
„ qui ne l'engage à rien en faveur d'autrui: outre
„ qu'il s'abusoit grossièrement, car il n'y a point
„ de douceur dans le peché, qui égale les douceurs
„ dont une Ame devote jouït dès cette vie. Pour
„ les autres Chrétiens, il n'avoit que faire de les
„ plaindre, ils ne se divertissent guére moins que
„ s'ils étoient sans Religion. Après avoir dogmatisé mal à propos, il eût à tout le moins juré
„ qu'il étoit revenu de ses erreurs, & qu'il signe-
„ roit de son sang tous les Articles de nôtre créance. Au lieu de cela, il se fit un ridicule point
„ d'honneur de se roidir contre les tourmens. Ce
„ qui fait voir qu'avec une opiniâtreté de cette
„ nature il étoit capable de mourir pour l'Athéisme, quoi qu'il eût été très-persuadé de l'exis-
„ tence de Dieu".

„ On peut joindre à l'exemple de Vanini, celui
„ d'un certain Mahomet Efendi, qui fut executé
„ à Constantinople il n'y a pas fort long-tems,
„ pour avoir dogmatisé contre l'éxistence de Dieu.
„ Il pouvoit sauver sa vie en confessant son erreur,
„ & en promettant d'y renoncer à l'avenir, mais il
„ aima mieux persister dans ses blasphèmes, di-
„ sant qu'encore qu'il n'eût aucune recompense à
„ attendre, l'amour de la Verité l'obligeoit à souf-
„ frir le Martyre pour la soutenir. Un homme
„ qui parle ainsi a nécessairement une idée de l'hon-
„ nêteté; & s'il pousse son obstination jusqu'à mou-
„ rir pour l'Athéisme, il faut qu'il ait une si fu-
„ rieuse envie d'en être le martyr, qu'il seroit capable de s'exposer aux mêmes tourmens, quand
„ même il ne seroit pas Athée".

Vanini, selon Mr. Bayle, a répandu ses sentimens ou par vanité, ou par charité pour les hommes. Si c'est par vanité, on voit donc que l'Orgueil suffit pour engager un homme à renoncer à ses Interêts, à s'exposer à des Dangers, & à se priver de ses plaisirs.

Sur cela je fais deux remarques 1°. Que la persuasion d'une gloire solide & éternelle devra être d'une toute autre efficace. 2°. Que dès que l'Orgueil d'un Athée ne pourra plus avoir occasion de se satisfaire par la nouveauté de ses sentimens qui seront devenus communs, il se portera à mille excès très-préjudiciables à la Société, car de quoi ne peut pas être capable un Athée avec tout le courage que Mr. Bayle attribuë à Vanini?

Au reste le prétendu motif de Charité & de Generosité qui engage un Athée à s'exposer pour affranchir les autres hommes de la crainte incommode d'un Enfer, est une Chimére: Car premiérement pour n'être pas troublés par cette crainte, il n'y a qu'à bien vivre, & cela étant, la Charité & la Generosité d'un Athée ira à affranchir les vicieux d'une inquiétude qui les empêchoit de se livrer à leurs desirs avec assés d'abandon. Grande Charité, Grande Generosité, grand service rendu au Genre-humain!

Quand un Athée se borne à entraîner dans son sentiment un petit nombre de personnes dont il veut faire ses Camarades de Débauche & de Fortune, il pourroit dire qu'il pourvoit à leurs interêts & aux siens; Il a besoin de quelques personnes qui pensent comme lui pour vivre plus agréablement. Mais dès qu'il répand son dogme, il expose ses plus chers amis & ses plus intimes confidens à se voir environnés de gens en qui ils ne pourroient prendre aucune confiance, parce qu'ils ne seront retenus par aucune Loi ni par aucune crainte. Est ce-là aimer les hommes?

La sureur d'un Athée surprend, & la cause en paroît incompréhensible. J'ai déja traité cette matiére.

Au reste on a l'Histoire de Vanini, qui nous apprend tout le contraire de ce que Mr. Bayle ce grand Critique avance sur le compte de cet Athée. Il étoit un infame débauché & il fit tout ce qu'il put pour persuader à ses Juges qu'il reconnoissoit un Dieu. Cette Vie a été imprimée en 1717. à Rotterdam, on n'a qu'à voir ce qui en est dit à la page 223. & suivantes. Mr. Bayle a donc eu trop d'empressement à faire l'éloge de cet Athée.

Il se peut que Mr. Ricaut n'a pas été éxactement informé de toutes les circonstances de la mort de l'Athée Mahomet Effendi; Mais quand cet Athée auroit fini sa vie avec autant de courage que Mr. Bayle le rapporte, cela prouveroit seulement qu'un Athée est capable de porter la vanité aux plus grands excès, cela prouveroit encore qu'un Athée peut se conduire par ses opinions & les aimer preferablement à son interêt & à ses voluptés; d'où il suit manifestement qu'à plus forte raison un homme sacrifiera quelques voluptés sensuelles, & quelques Interêts presens, à la satisfaction de vivre suivant les maximes d'une Religion dont il est persuadé, & d'obtenir par-là, avec l'approbation du souverain Maître de l'Univers, des Recompenses éternelles. En un mot le gros des Athées s'abandonneroit sans retenuë à ses Inclinations.

Les Turcs punissoient autrefois de mort ceux qui disputoient contre l'Alcoran. Le supplice d'Effendi étoit donc inévitable; l'Alternative de vivre & de mourir, par les Loix des Mahométans, ne fut point remise à son choix, & ne le pouvoit être; se trouvant donc d'une humeur ferme, il prit le parti de mourir hardiment, & d'ôter par-là un plaisir à ceux qui le haïssoient, celui de le voir effrayé & trouvé plein de regret à la vie. Ainsi Mr. Bayle prodigue trop liberalement ses éloges à ses chers Athées, qui regalent leurs hôtes à la maniére de Gomorrhe, mais cela n'est rien; c'est une bagatelle; ils sont civils, hospitaliers, & dès la premiére visite ils en viennent familiérement à ces horreurs.

„ Je ne veux point d'autre réponse, dit Mr. *Ibidem pag. 118.*
„ Bayle, Pensées Div. Art. 183. pour ceux qui
„ disent que l'Atheïsme étant la plus incorrigible
„ de toutes les dispositions de l'esprit, est necessai-
„ rement pire que l'Idolatrie. Un Idolâtre, ajoû-
„ tent-ils, qu'on veut faire entrer dans la bonne
„ Religion, convient avec vous d'une infinité de
„ choses. Il ne faut point perdre de tems à lui
„ prouver qu'il y a un Dieu, & c'est justement
„ par où il faut commencer avec un Athée, dont
„ l'opiniâtreté va si loin, qu'on vieillit en dispu-
„ avec lui, avant que de vuider cet article.

„ Je prie ceux qui raisonnent ainsi de considerer
„ 1°. Que pour un Athée qui s'est opiniâtré dans
„ ses Impietés, jusques à vouloir mourir plûtôt
„ que de s'en dedire, il y a des millions d'Idolatres
„ d'une semblable obstination. 2°. Que l'opiniâ-
„ treté de ce petit nombre d'Athées, ne vient pas
„ de leur Atheïsme; car selon la remarque que j'ai
„ déja faite, ils devoient par leurs principes s'accom-
„ moder à la Religion du Païs: de sorte que ne
„ l'ayant point fait, il faut conclure qu'ils étoient
„ opiniâtres par temperament, & possedés d'une fu-
„ rieuse ambition de se distinguer par des voyes
„ extraordinaires".

LXXV. DANS l'Art. 183. Mr. Bayle pour *Athées plus difficiles à ramener. Ibidem.*
prouver qu'un Athée n'est point plus difficile à convertir qu'un Idolatre, dit que l'un peut être aussi opiniâtre que l'autre. Mais en parité d'humeur opiniatre, à moins que l'un & l'autre n'ait une obstination invincible, & ne veuille rien écouter, il est évident que l'on peut pluiôt ramener celui, avec qui on aura plus de principes communs, que celui avec qui on en aura beaucoup moins.

Il y a bien de la difference entre la fermeté ou l'obstination avec laquelle on perseverе interieurement dans

dans ſes Opinions, & la fermeté ou l'obſtination avec laquelle on en ſoûtient la Profeſſion. A cet égard il eſt viſible que la Conſcience de l'Athée ne l'engage à rien; de ſorte que plus fixe dans ſon opinion, il le ſera moins dans la profeſſion qu'il en fera. Mr. Bayle avoit trop d'eſprit pour ne pas s'appercevoir qu'il brouilloit la queſtion.

LXXVI. DANS l'Article 184. des Penſées diverſes, Mr. Bayle loüe ces paroles de Montagne. *Les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas; les autres en plus grand nombre ſe le font accroire à eux-mêmes, ne ſachant pas penetrer ce que c'eſt que croire.* Il loüe encore le Pere Rapin qui parle d'une *foi ſpeculative qui croit les Myſtéres, parce qu'il n'en croit rien, & d'une foi ſuperficielle, qui eſt dans la pointe de l'eſprit ſans action.* Or dès là on eſt obligé d'adopter les remarques par où nous avons fait connoître à quel point les mauvais Chrétiens aprochent des Athées.

Mr. Bayle refuté par lui-même. Oeuvres Diverſes pag. 118.

Après cela Mr. Bayle poſe que *le grand obſtacle qui empêche les hommes de croire à l'Evangile, vient de leur ſecrette repugnance pour les vertus que ce Evangile ordonne.* Comment ne voit-il pas que cela fait contre lui? La pratique des vertus Chrétiennes gêne l'Athée, mais elle gêne auſſi, dira-t-on, le Mahometan, elle gênera auſſi le Payen. J'en tombe d'accord; Mais elle doit moins gêner ceux-ci, parce qu'ils ſont déja accoûtumés dès leur enfance à ſe ſoûmettre à des ordres d'un Etre inviſible & ſuperieur. L'idée de ce Maître eſt un joug auquel l'Athée n'eſt pas fait, & ſon Athéiſme lui plait ſur tout, parce qu'il l'affranchit de ce joug-là, & qu'il le laiſſe dans la liberté de ne prendre des Loix que de lui-même.

Mr. Bayle ſe fait enſuite cette objection-ci, ORIGENE, dit-il, travaillant à la converſion de deux jeunes Gentils-hommes Payens, dont l'un a été depuis St. Gregoire Thaumaturge, *leur permit de lire tous les Philoſophes & les Poëtes, excepté ceux qui portent à l'Athéiſme, jugeant qu'il étoit infiniment plus dangereux de s'accoûtumer à entendre qu'il n'y avoit point de Dieu, que non pas à voir les differentes idées des Philoſophes touchant leurs Dieux, dont le Culte étoit d'autant plus capable de rendre les hommes ſuſceptibles de la veritable Religion, qu'il étoit plus extravagant.*

A cette objection Mr. Bayle ne répond pas, il l'élude, mais dans l'article ſuivant il ſe contente d'y oppoſer une penſée de Mr. de Condom. *L'Idolatrie*, dit-il, *nous paroit la foibleſſe même, nous avons peine à comprendre, qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Aſſais au contraire ſon extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre, & un ſi grand renverſement du bon ſens, montre aſſez combien le principe étoit gâté.* Cette penſée eſt plus ingenieuſe que ſolide; car plus les ſentimens d'un homme qui erre ſont abſurdes, plus on en aura bon marché, pourvû qu'il convienne de quelque principe. Une Abſurdité plus grande fait un Contraſte plus viſible avec la Verité. Il faut donc ajoûter à la reflexion de Mr. de Condom ce qu'il ajoûte lui-même, c'eſt que les inclinations corrompuës de la Nature humaine trouvoient leur compte dans l'Idolatrie; mais ne le trouveroient-elles pas encore plus dans l'Atheïſme?

Ibid. pag. 119.

LXXVII. DANS les Art. 185. & 186. des Penſées diverſes, Mr. Bayle dit que les Saducéens faiſoient profeſſion de reconnoître pour Divine la Loi de Moïſe, & de croire que ſon éxacte obſervation attireroit ſur le Peuple Juif de très-grandes Recompenſes Temporelles. Ils n'ont pas été moins ennemis des Chrétiens que les Phariſiens, & encore plus à cauſe de l'Article de la Reſurrection, dont les Chrétiens allegüoient des preuves palpables; jusques là qu'à l'occaſion de cet article, les Phariſiens prirent le parti de St. Paul contre les Saducéens. Le ſouverain Sacrificateur, qui condamna Jeſus-Chriſt, étoit de cette Secte. Il eſt vrai que le Seigneur cenſure beaucoup plus ſouvent les Phariſiens dans l'Evangile (quoique le dogme des Saducéens aproche plus du Syſtême des Athées) mais c'eſt parce qu'ayant la faveur du peuple, il étoit plus neceſſaire de combattre dans l'eſprit de la multitude des préventions qui s'oppoſoient à toutes ſes leçons.

Comparaiſon des Saducéens avec les Phariſiens. Ibid. pag. 119.

Pendant qu'on regardoit les Phariſiens comme des Modéles de lumiére & de ſainteté, les leçons de J. C. la plûpart toutes contraires à leurs maximes & à leur Syſtême, ne pouvoient qu'être ſuſpectes. Il falloit du moins ſuſpendre les préventions favorables où l'on étoit pour ſes ennemis, afin de ſe rendre attentif à ſes inſtructions. Il n'étoit pas également neceſſaire de desabuſer la multitude par raport aux Saducéens qui n'en étoient pas eſtimés. Voyez l'Art. XV. Mr. Bayle ſe repete dans ſes ouvrages & oblige à en repeter la refutation.

Penſées diverſes Tome II. Article CLXXXVIII. page 588.

LXXVIII. „ La Religion* Payenne enſeignoit, dit Mr. Bayle, des choſes ſi ridicules tou„ chant la Divinité, qu'il n'y a point d'homme „ de bon ſens qui ſe voyant Athée, n'eût mieux aimé continuer dans ſi croyance, que de reconnoi„ tre des Dieux faits comme ceux des Payens. „ C'étoit d'ailleurs une Religion qui autoriſoit les „ crimes les plus abominables; & c'eſt ce qui la „ faiſoit mépriſer & déteſter par les Athées, com„ me l'invention d'une politique également vio„ lente & frauduleuſe; c'eſt ce qui leur faiſoit dire „ que ſi la Religion eût été donnée à l'homme par „ les Dieux, elle auroit été plûtôt l'effet de leur „ colére que de leur bienveillance; c'eſt enfin ce „ qui obligeoit pluſieurs perſonnes à ſe jetter dans „ l'Atheiſme. Ecoutons parler Plutarque.

Comparaiſon de l'Athéiſme & du ſuperſtitieux. Oeuvres Diverſes. Tom. III. pag. 121.

C'eſt la ſuperſtition, dit-il, *qui a donné naiſſance à l'Atheiſme, & qui lui donne tous les jours de quoi ſe juſtifier & ſe défendre ſinon juſtement, au moins avec beaucoup de pretexte & d'aparence..... Et combien encore eut-il été meilleur pour ceux de Carthage d'avoir eu pour leurs premiers Legiſlateurs un Critias & un Diagore, qui ne croyoient ni Dieux ni Eſprits, que de faire à Saturne les ſacrifices qu'ils lui faiſoient?*

„ Telle étant la Religion des Idolatres, il n'y a „ point d'aparence qu'un Athée eût voulu changer „ de parti pour participer à ces cultes ridicules & „ criminels. Mais ſi on lui annonce la Religion „ Chrétienne qui ne nous apprend de Dieu que „ toutes choſes grandes, ſaintes & ſublimes, qui „ nous commande la pratique des Vertus les plus „ pures & les plus conformes aux lumiéres de la „ droite Raiſon; il n'aura plus les mêmes difficultés à objecter; de ſorte que ſi la paſſion dominante qui eſt en l'homme, de vivre ſelon les deſirs „ de ſon cœur, ou quelque ſtupidité prodigieuſe „ ne detournent point cet Athée d'embraſſer la pro„ feſſion de l'Evangile, il verra que c'eſt un par„ ti incomparablement plus raiſonnable que celui „ qu'il tient.

Pour decider juſte, ſur ce que Mr. Bayle avance ici, il eſt abſolument neceſſaire de diſtinguer des cas très-differens. Un homme raiſonnable, & né dans les ſiécles du Paganiſme, auroit pu dire; La Religion des Romains ne convient point aux Idées qu'on doit avoir de la Religion, au cas qu'il y ait un ſeul Etre ſuprême, ou pluſieurs Etres ſuperieurs qui faſſent attention au Genre humain. La Religion des Grecs, celle des Perſans, celle des Africains, celle des Peuples du Nord, ne ſont pas plus d'honneur à la Divinité que celle des Romains. Je ne ſaurois me reſoudre ni à penſer qu'une de ces Religions ſoit vraye, non plus qu'à le dire, ou à faire ſemblant de le croire; je ne ſai s'il y a ſur la Terre quelque Peuple plus heureux, & ſi dans la ſuite je pourrai moi-même me tirer de

mon ignorance ; mais jusques ici j'ignore s'il y a un Dieu qui veut être ſervi par les hommes, & je n'ignore pas moins la maniére dont il veut être ſervi. Un homme qui trouveroit cet état de douteux & d'incertitude triſte & déplorable, & qui ſouhaiteroit ſincérement des lumiéres qui l'en tiraſſent, ſeroit plus diſpoſé à embraſſer la veritable Religion, quand on l'en inſtruiroit, qu'un Idolatre affermi dans les préjugés de ſa mauvaiſe Education, & qui débuteroit par s'irriter contre toutes les raiſons par lesquelles on les combatroit.

D'un autre côté un homme dont le cœur ſuperbe s'aplaudiroit de s'être affranchi de tout joug, de n'être ſoûmis à d'autres Loix qu'à celles qu'il veut bien ſe faire ; & de n'avoir à craindre aucune puiſſance inviſible, & dont les coups fuſſent inévitables ; qui regarderoit comme des Viſionnaires & des fous, ceux qui penſent autrement que lui, qui ſe borneroit enfin à honorer comme un Dieu le Maître dont il auroit tiré ces belles idées, à l'imitation de Lucrece qui traitoit ainſi Epicure, cet homme-là certainement ſeroit très-mal diſpoſé, à reflechir ſur les verités de la Religion Chrétienne, & à s'y rendre. Mais un homme accoutumé dès ſon enfance, à ſe croire ſoumis à des Loix, & à des Maîtres qu'il ne voit pas, un homme accoûtumé à en faire dépendre ſon ſort à venir, encore plus que ſon ſort preſent, & qui par là s'eſt fait une habitude de s'y rendre attentif & de les craindre, quand même ces ſentimens utiles ſe trouveroient melés chés lui de prejugés, de ſuperſtition, & d'Idolatrie, donnera plûtôt ſon attention que l'Athée, dont je viens de parler, à ceux qui s'adreſſeront à lui en ces termes:

Vous ſervés pluſieurs Divinités, peut-être qu'il y en a parmi elles d'Imaginaires, êtes-vous bien aſſurés de l'éxiſtence de toutes ? C'eſt un point qui merite bien d'être examiné, peut-être encore y-a-t-il un Maître ſuprême à qui il eſt plus à propos & plus ſûr de s'adreſſer immédiatement. Pour moi j'en uſe ainſi & je m'en trouve bien, voulés-vous que je vous faſſe part de l'Idée que je m'en ſuis faite, des preuves que j'en ai, & de la maniére dont je le ſers ?

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ni l'Idolatre, ni l'Athée ne ſauroient être convertis par un Philoſophe qui raiſonneroit ſur les principes de Mr. Bayle. Vous nous croyés dans l'erreur, lui diroient l'Idolatre & l'Athée, mais vous-même êtes vous bien aſſuré de ne vous tromper pas ? Quelle preuve avés-vous qui vous rende convaincu de la verité de ce que vous nous propoſés ?

Je n'en ai point, lui diroit le Diſciple de Mr. Bayle. Ma Raiſon qui ſeule ſeroit capable de m'en fournir eſt une *Girouette qui tourne à tout vent, elle n'eſt propre qu'à renverſer, mais elle n'eſt pas capable de rien établir, l'Exiſtence & la Providence de Dieu lui préſentent des amas de contradictions.*

Quoi donc, ſont-ce là les opinions régnantes dans votre Pays, & de quelle maniére y vivés-vous, dans le Doute perpetuel où vous étes ſur le Vrai & ſur le Faux, ſur le Bien & ſur le Mal ?

Sans rien croire, diroit ce ſavant Diſciple, *nous vivons comme ſi nous étions perſuadés de la verité de quelques Régles ; nous les ſuivons par coûtume ; la plus grande partie même d'entre nous, croit, par un certain Genre de perſuaſion que nous appellons* Foi, *la Divinité d'un Livre dont les Dogmes & les préceptes déſolent la Raiſon, & ſont pour elle des amas affreux de contradictions.*

Comment accorderons-nous Mr. Bayle avec lui-même, quand il plaide la cauſe des Athées ? Tantôt il les excuſe en ſiſant voir les Dogmes de l'Exiſtence de Dieu, & de la Providence, hériſſés de dificultés inſurmontables, & de contradictions accablantes, & tantôt il les repréſente comme des Tables raſes, des Eſprits qui tout neufs & tous libres de prévention, n'ont beſoin pour embraſſer le Chriſtianiſme, que d'être inſtruits ſur ce qu'il contient.

Tout ce que Mr. Bayle dit, dans cet article, pour prouver que la Religion Payenne étoit propre à faire des Athées & qu'elle ne valoit pas mieux que l'Atheiſme devient inutile dès que l'on a poſé comme l'on doit l'état de la queſtion. La Religion de ceux que l'on a appellés Payens, c'eſt-à-dire, la Religion des Gentils, *Gentium*, des Nations differentes du Peuple Juif, n'étoit pas une Religion de ſyſtême. Dans quelques endroits elle étoit ſouvrainement horrible & dans d'autres on ne l'avoit pas portée à ces excès ; Il y avoit des points plus condamnables les uns que les autres ; On peut dire que ces contradictions étoient heureuſes en ce qu'avec le poiſon elles renfermoient l'antidote.

Penſées Diverſes Article CLXXXIX. „ Les mêmes perſonnes, dit Mr. Bayle, qui rejettent l'Evangile à cauſe de l'auſtérité de ſa morale, rejetteroient encore avec plus d'horreur une Religion qui leur commanderoit de ſe ſouiller dans les plus infames déréglemens, ſi on le leur prétendoit lorsqu'ils ſont en état de raiſonner, & avant que d'être enſevelis dans les préjugés de l'éducation..... Lucréce ayant expoſé dès le commencement de ſon livre, qu'il vouloit philoſopher, ſelon les idées d'Epicure, le glorieux dompteur de la Religion, ajoute fort adroitement pour ne pas effaroucher le monde : *Qu'on ne doit pas s'imaginer qu'il a deſſein de favoriſer le crime, puis qu'au contraire c'eſt la Religion qui a fait ſouvent commettre les plus noires méchancetés.* *Oeuvres Div. Tom. III. pag. 121.*

Penſ. Div. CXC. „ Si vous me demandés, dit Mr. Bayle, pourquoi les hommes ne veulent ni d'une Religion qui ne permet rien, ni d'une Religion qui permet tout ; je vous dirai que c'eſt parce que d'un côté leur attachement aux voluptés corporelles leur fait ſouhaiter une Religion commode, & que de l'autre le bon ſens leur dicte qu'une Religion, pour être bonne & digne de notre obeïſſance, doit venir de Dieu, & que Dieu ne commande jamais à l'homme de faire du mal. *Ibidem pag. 122.*

„ Si l'homme rencontre une Religion qui ordonne la pratique de toutes les vertus de la maniére la plus épurée, que dira-t-il ? Il y reconoitra des caractéres de Divinité en l'examinant comme il faut ; & ſi l'amour du Vice ne le décourage point, il ſe preparera à l'embraſſer..... Les Athées ſemblent plus en état de reconnoitre ſa Divinité qu'un Payen, parce qu'un Payen ne ſonge pas à ſe choiſir une Religion. On lui en a donné une avant qu'il fût capable de faire uſage de ſon jugement ; il s'en contente, & ne veut pas ſeulement examiner s'il eſt poſſible qu'il y ait quelque défaut.

„ Quoiqu'il en ſoit, on peut ſoûtenir que les Athées & les Idolatres ſont également difficiles à reduire, ſi on regarde la diſpoſition de leur cœur, qui eſt également mauvaiſe dans les uns & dans les autres, & capable également de s'emparer ou de s'ameliorer, par les impreſſions de la coûtume, de l'éducation, des habitudes ou du goût que l'on contracte. Or comme il eſt certain d'ailleurs, qu'un eſprit prévenu & entété d'une Religion eſt plus difficile à déſabuſer que celui qui n'en a aucune, on ne peut nier que tout bien compté l'Athée ne ſoit plus facile à convertir au vrai Dieu que l'Idolatre.

On vient déjà de répondre à tout ce que ces articles renferment d'argumens. Mr. Bayle aimoit exceſſivement à ſe repeter, & on voit qu'il comptoit de perſuader ſes Lecteurs à force de leur réïterer les mêmes raiſons.

Tantôt Mr. Bayle propoſe la Foi comme l'unique

que reſſource par où l'on puiſſe ſe garentir du Pyrrhoniſme. Tantôt le Pyrrhonien & l'Athée ſont ſelon lui ſi heureuſement diſpoſés, qu'il n'y a qu'à leur preſenter la veritable Religion, pour leur en faire ſentir les caractères & la leur faire embraſſer.

On a déja répondu à l'objection tirée des maux que l'abus de la Religion a cauſé par l'Intolerance, & on y reviendra encore dans la ſuite.

Pourquoi l'Idolatre ſeroit-il plus difficile à convertir que l'Athée ? *Il eſt prévenu*, dit Mr. Bayle : Et l'Athée ne l'eſt-il point ? La prévention n'a-t-elle aucune part à ſon Erreur, ni l'entêtement à ſa perſeverance ? Où trouve-t-on plus d'orgueil, ou dans celui qui s'eſt accoûtumé à reconnoître & à craindre des Etres ſuperieurs, ou dans celui qui ſe félicite de s'être affranchi de tout joug ? A l'Idolatre on diroit : *Vous convenés qu'il eſt de nôtre devoir & de nôtre interêt de vivre ſoûmis à des Etres ſuperieurs, puiſſans & invisibles ; Ne ſommes-nous pas infiniment intereſſés à examiner ſi nos idées & nos choix ſont juſtes ſur un ſujet de cette importance ?* donnons-y donc notre attention. Dès là plus l'Idolatrie des hommes ſera déraiſonnable, plus il ſera aiſé de les en ramener.

Les vertés de la Religion influent ſur les mœurs de ceux qui ne les croyent pas. Ouvres pag. 122.

Penſées diverſes Art. CXCI.

LXXIX. *Les Athées ſuivent pour l'ordinaire la profeſſion exterieure de la Religion dominante*, dit Mr. Bayle. Dès là tombent une partie des objections qu'il a faites contre l'inutilité de la Religion pour les mœurs.

L'Athée ſe trouve obligé pour vivre en repos de former en partie ſes mœurs ſur les Loix de la Religion, pour n'être pas regardé comme un monſtre dans une Societé où on fait profeſſion de les reſpecter, & où l'on trouve des gens qui les ſuivent.

Ce qu'il ajoute eſt encore plus fort. „ J'ai dit „ *pour l'ordinaire*, car il eſt ſûr qu'il y a des perſonnes ſans Religion qui demeurent quant à la „ profeſſion exterieure dans la Societé où ils ont été „ nourris, encore qu'elle n'ait pas les avantages du „ Monde de ſon côté, ſoit qu'ils n'ayent point „ d'ambition, ſoit que les apparences de la Reli„ gion où ils ſe trouvent ſoient plus aiſées à gar„ der, ſoit qu'ils ſe faſſent un honneur de leur „ conſtance & de leur mépris pour la fortune, „ ſoit qu'ils ne veuillent pas chagriner leurs Parens „ ou leurs Amis, ſoit qu'ils craignent qu'on ne „ les accuſe d'avoir changé de Religion par interêt, „ ſoit pour quelqu'autre choſe.

Quand Mr. Bayle fit imprimer ſes Penſées Diverſes, il ne fit pas attention qu'il donnoit, dans les paroles qu'on vient de lire, ſon Portrait & la raiſon de ſa perſeverance ou de ſon retour à la Communion des Proteſtans, (au cas qu'il l'eût quittée ou qu'il y eût été follicité) mais depuis qu'on a éxaminé ſon Dictionaire il eſt presque impoſſible d'en douter.

On continue les parallèles du Superſtitieux & de l'Athée. Ouvres pag. 123.

LXXX. Penſ. Div. Art. CXCIII. „ J'avoue „ encore, dit Mr. Bayle, que dans les endroits où „ Plûtarque conſidére les principales abominations „ de l'ancienne Idolatrie, il prouve très-ſolide„ ment qu'elle eſt pire que l'Irreligion ; & c'eſt „ de quoi le ſavant Evêque d'Auxerre qui l'a tra„ duit en François demeure d'accord, prenant „ hautement ſon parti contre ceux qui ont voulu „ condamner cette doctrine. Il eſt en cela du même „ ſentiment qu'Arnobe, dont voici un paſſage qui m'a „ paru extrêmement judicieux. *Il y a long-tems*, „ dit-il aux Payens, *qu'en faiſant reflexion ſur votre „ monſtrueuſe Theologie, je m'étonne que vous oſiés „ nommer Athées, impies & ſacrilèges, ceux qui „ nient abſolument qu'il y ait des Dieux, ou ceux qui „ en doutent, ou ceux qui ſoutiennent que les Dieux „ ont été des hommes ; car ſi on examine bien la cho„ ſe, il n'y a perſonne qui ſoit plus digne que vous „ de ces noms-là, puiſque ſous pretexte de les hono„ rer, vous leur dites plus d'injures que vous ne fe„ riés en faiſant ouverte profeſſion de les diffamer. „ Celui qui doute de l'exiſteuce des Dieux ou qui la „ nie tout net, ſemble à la verité ſe jetter dans des „ ſentimens d'une hardieſſe & d'une énormité prodi„ gieuſe, mais il ne dechire qui que ce ſoit perſonnel„ lement, il refuſe ſeulement de croire ce qu'il ne com„ prend pas, mais pour vous, &c.*

Cet article devient inutile (de même que pluſieurs des précedens compoſés des paroles de Plutarque & d'Arnobe), dès qu'on a bien poſé l'état de la queſtion. On ne nie pas qu'il n'y ait des ſuperſtitions ſi inſenſées, qu'il n'y auroit pas plus d'impudence à nier tout net que Dieu fût, que de dire qu'il fût tel que quelques ſuperſtitieux ſe l'imaginent. Mais ce ſeroit auſſi outrer l'erreur jusqu'à l'extravagance que de dire qu'un homme qui a quelque foibleſſe pour les préſages, pour les Comètes ou pour les ſonges, fait aurant d'injure à Dieu que s'il traitoit ſon Exiſtence de Chimére & de Neant.

Au reſte on ſait que les Peres ont été aſſés vifs dans leurs expreſſions, & *Arnobe* en particulier. On eſt frapé d'une erreur, & on s'anime d'autant plus à la combattre qu'il paroit plus important de la détruire, parce qu'elle eſt plus generale ; & dans le feu avec lequel on en parle, on laiſſe échaper des expreſſions dont d'autres errans peuvent abuſer. Cela arrive tous les jours & les Proteſtans tournent contre les Catholiques, ce que les Catholiques diſent contre les Enthouſiaſtes. Il y en a même qui prétendent que ce que de ſavans hommes ont écrit contre la difficulté de l'Examen, pour convaincre les Proteſtans de temerité, n'eſt pas moins fort en faveur des Pyrrhoniens que contraire aux Reformés.

Ouvres pag. 124.

Penſ. Div. Art. CXCVI. „ Ne vous imagi„ nés pas, dit Mr. Bayle, qu'Horace en ſoit devenu „ plus homme de bien & qu'il ait retranché à „ moindre choſe à ſes voluptés criminelles. Tout „ ce qu'il a fait conſiſte à croire que les Dieux „ gouvernoient le Monde, au lieu qu'il croyoit „ auparavant qu'ils menoient une vie heureuſe ſans „ aucun ſouci, & à rendre avec les autres Romains „ Idolatres ſes adorations à Jupiter, & à toutes les „ Divinités de Rome. Du reſte il s'eſt diverti „ comme de coûtume.

Mr. Bayle reproche à Horace la continuation de ſes Débauches ; mais ſon accuſation n'eſt-elle point trop legére ? Si l'on rangeoit bien les Odes d'Horace, on diſtingueroit ce qu'il a écrit pendant qu'il étoit jeune & Epicurien groſſier, de ce qu'il a penſé quand il a reflechi plus ſerieuſement & qu'il a philoſophé avec plus de juſteſſe. Mais ſi l'on prétend qu'Horace ait été jusqu'à la fin de ſa vie, dans les idées d'Epicure, ce n'eſt plus un temoin à citer pour prouver que la Religion n'influe pas ſur les mœurs.

Ibidem. pag. 125.

Penſ. Diverſes Art. CXCVII. „ Les Dieux du „ Paganiſme, dit Mr. Bayle, étoient ſi friands qu'ils „ couroient après l'odeur des victimes avec une extrême avidité. Si Marc Aurèle a crû que les „ Dieux avoient beſoin de cette nourriture-là, il „ a crû par une ſuite néceſſaire, qu'il ne tenoit „ qu'aux hommes de reduire les Dieux à la dure ne„ ceſſité de crever de faim.

„ Telles ſont encore les idées bizarres de quantité „ de Superſtitieux qui ſe réprefentent la Divinité „ comme implacable, à moins qu'on n'obſerve „ cent minuties ridicules, ou bien à moins que „ l'on ne commette des crimes en ſon honneur à „ l'exemple des Carthaginois dont il a déja été parlé, qui ſacrifioient leurs propres enfans : à l'occaſion de quoi un Auteur s'écrie fort à propos, Helas, miſerables mortels, *l'ignorance de la Nature des Dieux eſt le premier de vos Crimes !*

„ Telles ſont enfin quantité de doctrines, qui „ ſont ſoutenuës avec beaucoup de chaleur par des

„ Noms Illuſtres dans le Chriſtianiſme, *qu'il ne*
„ *faut point garder la Foi aux Hérétiques, que c'eſt*
„ *être Martyr que de perir dans une conſpiration fai-*
„ *te contre un Roi hérétique ; qu'il eſt permis de*
„ *tuer ſon ennemi, de ſe réjouir de la mort de ſon*
„ *Pére, de procurer un Avortement qui met à cou-*
„ *vert de la Neceſſitance ; qu'on n'eſt point obligé à*
„ *aimer Dieu ni a reſtituer ce qu'on a volé à diver-*
„ *ſes reprises, mais peu à chaque fois*, & pluſieurs
„ autres dont il ſeroit ennuyeux de donner le dé-
„ nombrement. On ne peut nier que ce ne ſoit
„ une moindre erreur à un Payen, de croire que
„ Dieu ne gouverne pas le monde, qu'à un Théolo-
„ gien Catholique d'enſeigner les Doctrines dont je
„ parle. Celui là s'imagine que Dieu ne fait point
„ des Loix ; & celui-ci s'imagine que Dieu fait des
„ Loix abſurdes & criminelles, ou qu'il eſt au
„ pouvoir d'un homme de caſſer les Loix de Dieu,
„ & d'en pervertir toute la ſainteté par ſes inter-
„ prétations ; ce qui eſt mille fois plus choquant
„ que de croire que Dieu laiſſe aller les choſes à
„ l'avanture.

Il y a du vrai dans les remarques de Mr. Bayle, mais il paroit qu'il en prétend tirer des Conſequences outrées. A regarder la choſe en elle-même, autant vaudroit-il ne reconnoitre aucune Providence, que de ſe repreſenter Dieu approuvant ou recompenſant des Pechés affreux. Mais à un autre égard celui qui reconnoit 1°. une Providence, qui 2°. avouë qu'il y a naturellement de la difference entre les actes humains par rapport à la vertu & au vice. 3°. Que Dieu approuve & recompenſe la vertu, qu'il condamne le vice & qu'il le punira ; s'il erre dans l'application de quelcun de ces principes, on peut ſe ſervir de ce qu'il conſerve de vrai, pour le corriger de ce qu'il y mêle de faux. C'eſt un ſecours qu'on n'a pas contre un Athée, il faut reprendre avec lui les Argumens de beaucoup plus haut, & eſſuyer les Chicaneries immenſes de ſon Eſprit contrédiſant, & à qui rien n'eſt plus inſupportable que l'Idée d'un Etre ſupérieur, auquel il faut être ſoûmis malgré qu'on en ait.

Argument tiré d'un adage. Oeuvres pag. 116.

LXXXI. Penſ. Diverſ. Art. CXCIX. „ ON ne
„ fait point difficulté d'enterrer dans les Egliſes un
„ homme tué en duel, notoirement coupable de
„ mille débauches. Qu'un grand Seigneur ſe gliſ-
„ ſint de nuit dans la maiſon de quelqu'autre
„ grand; Seigneur pour coucher avec ſa femme, ſoit
„ tué de ſang froid par les domeſtiques, il ne lais-
„ ſera pas de paroitre dans une ſuperbe Chapelle ho-
„ noré d'une Epitaphe. Mais ſi un Théologien re-
„ commandable par ſes bonnes mœurs, avoit eu
„ le malheur de refuſer la Confeſſion dans ſa der-
„ niére maladie, ſoûtenant qu'il ſuffit de ſe repen-
„ tir & de ſe confeſſer à Dieu, ce ſeroit un
„ homme qu'on regarderoit avec horreur & qu'on
„ feroit porter dans la voirie après ſa mort.

Les égards qu'on a pour les hommes d'un grand pouvoir dans la Societé, ſont oublier les Maximes de la Religion à ceux qui devroient être les plus exacts à les faire ſuivre. Les Miniſtres de la Religion ne ſont pas toûjours d'accord avec eux-mêmes, donc ils ont tort de ſe recrier contre l'Athéiſme & contre ſes dangers. Voila l'argument de Mr. Bayle dévelopé, & cela ſuffit pour en faire ſentir l'extrême foibleſſe.

Preuves tirées de Mr. Bayle de l'utilité du Chriſtianiſme pour la Societé. Oeuvres pag. 133.

LXXXII. Penſ. Div. Art. CCXIII. „ QUAND
„ deux Princes, dit Mr. Bayle, à peu prés égaux en
„ puiſſance, en courage, & en bonne conduite
„ ſe font la guerre, ils ſe battent vigoureuſement,
„ ils prennent & reprennent des Places, ils font
„ perir leurs Armées, ils ruinent tour à tour le Pays
„ de leur Ennemi. Qu'arrive-t-il après tout cela ?
„ C'eſt qu'ils ſe laſſent & qu'ils s'épuiſent &
„ qu'ils s'accommodent enfin ſans avoir preſque rien
„ gagné les uns ſur les autres. C'eſt apparemment
„ ce qui fut arrivé à Cyrus & à Alexandre, s'ils
„ euſſent vécu en même temps, & c'eſt ce qui ar-
„ riva à François premier & à Charles Quint. Quand
„ l'un des Partis retient quelque choſe par le Traité
„ de Paix, on peut bien dire qu'il l'achéte plus
„ qu'il ne vaut, comme le remarque fort bien
„ Annibal en parlant à Scipion. *Il eſt été à ſouhaiter*, dit-il, *que les Dieux euſſent inſpiré à nos Pé-*
„ *res de ſe contenter, vous du regner en Italie &*
„ *nous de commander en Afrique. Car vous-mêmes*
„ *vous n'avés pas été dignement recompenſés par la*
„ *Conquête de la Sicile & de la Sardaigne, de la per-*
„ *te de tant de Flottes, de tant d'Armées, & de tant*
„ *de braves Generaux.*

Les Maximes du Chriſtianiſme qui ne permettent pas la guerre, ſans des raiſons très fortes & des cauſes très neceſſaires, ſont donc très-propres à contribuer au bonheur des hommes.

Si les Perſans ne s'étoient pas amolis par le Luxe, & par la Volupté ; ſi la Domination trop imperieuſe de leurs Rois leur avoit permis d'avoir aſſés de confiance en leurs Sujets pour les tenir ſous les armes & les y exercer continuellement, Alexandre auroit d'abord été arrêté dans ſon entrepriſe, & peut-être n'auroit-il pas oſé entreprendre cette guerre. Enfin à quoi a abouti toute la valeur de ſes troupes & celle de ſes Generaux, ſi ce n'eſt à en faire dans la ſuite tout autant de Rois, & en même temps de Tyrans & de perturbateurs du Genre humain.

Ibidem pag. 133.

Penſ. Div. Art. CCLV. „ Il y a, dit Mr.
„ Bayle, eu tant d'autres grands Princes qui ont é-
„ prouvé, les uns plutôt les autres plus tard,
„ les revers de la Fortune, qu'en verité le plus
„ ſûr eſt de ne rien entreprendre ſur des aparen-
„ ces favorables. Car ſi on ne réuſſit pas, on s'ex-
„ poſe non ſeulement à n'être loué ni plaint de
„ perſonne, mais auſſi aux reproches de ſa Con-
„ ſcience, aux murmures de ſes Sujets & aux In-
„ ſultes de l'Etranger.

Le plus ſûr eſt donc de ſe conduire ſuivant les Loix de la Juſtice qui ſont celles de l'Evangile.

„ Quand un grand Prince, continue-t-il, comme
„ le nôtre, rempli de Pieté & d'amour de Dieu,
„ conſidere les Loix de ſa Religion, il ne regarde
„ pas s'il lui ſera aiſé de s'emparer des Etats de ſes
„ voiſins, & de faire compoſer un Manifeſte,
„ mais il regarde s'il peut l'entreprendre en bonne
„ conſcience, & il conclud qu'il vaut mieux laiſ-
„ ſer chacun en poſſeſſion de ce qui lui appartient,
„ que d'irriter un Dieu qui punira d'une façon in-
„ finiment plus ſevére les abus que les Rois auront
„ fait de leur Puiſſance, que les Rois ne châtient
„ les petits Gentilshommes qui tyranniſent leurs
„ Vaſſaux.

Il eſt donc de l'interêt du Genre humain que les Princes qui ont du courage & de la puiſſance ſachent ſe moderer & ſe défendre des injuſtices, par le reſpect qu'ils ont pour un Maitre infiniment ſuperieur.

„ C'eſt remporter ſur ſoi-même un Triomphe
„ plus glorieux que la Conquête d'un Empire, &
„ donner le plus grand & le plus rare exemple de
„ Vertu que l'on puiſſe voir. Or de qui eſt-il
„ plus juſte d'attendre cet exemple que d'un Roi
„ comme le nôtre que Dieu a diſtingué par tant
„ de choſes miraculeuſes ? N'eſt-ce pas au fils ai-
„ né de l'Egliſe, revêtu par un droit héréditaire
„ du glorieux titre de Roi très-Chrétien, que doit
„ être reſervé l'avantage de montrer au Monde
„ la difference qu'il doit y avoir entre un Prin-
„ ce qui adore le vrai Dieu & les Princes Infi-
„ déles.

Après avoir parlé ainſi, pourra-t-on ſe plaindre ſi on eſt accuſé de mauvaiſe foi, quand on pourſera le Pyrrhonisme & l'eſprit de contradiction jusques à ſoûtenir que l'*Athéiſme ne ſoit* aucun mal

à la Société, que les choſes pourroient y aller ſans le ſecours de la Religion tout auſſi bien qu'elles y vont par ſon ſecours, & que celle-ci même s'oppoſe à la grandeur des Etats. Je réponds & je diſtingue *à la trompeuſe, à l'incertaine grandeur*, j'en tombe d'accord, mais s'agit-il de la *vraye*? Les paroles de Mr. Bayle qu'on vient de citer prouvent le contraire.

Dans la Contin. des Penſées diverſes. Art. LIV. LXXXIII. Mr. Bayle poſe en fait que la Religion des Payens ſe bornoit à porter les hommes à la pratique des Cérémonies exterieures.

Si la Religion Payenne ſe bornoit à l'exterieur. Oeuvres pag. 260.

Il eſt fûr qu'elle donnoit trop à l'exterieur, mais il ne s'enſuit pas qu'elle comptât le reſte pour rien, Homére lui-même qui, de tous les Poëtes, eſt celui qui nous repréſente la Religion ſous la face la plus ridicule, n'a-t-il pas parlé de la Vengeance qui s'avançoit lentement, mais qui ne laiſſoit pas d'atteindre les méchans?

De la vertu & de ſa recompenſe, du vice & de ſa punition. LXXXIV. *Les Payens ne demandoient pas,* continue-t-il, *aux Dieux la vertu. Donc ils ne ſe mettoient pas en peine de l'acquerir afin de leur plaire.*

Mr. Bayle cherche par là à jetter de la poudre aux yeux des perſonnes, dont il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il ſe joue à tout moment; il ſe flatte qu'il n'aura qu'à réveiller leur zéle contre le Pelagianiſme & les forces du Libre Arbitre pour leur faire oublier l'état de la Queſtion, & les mettre d'abord dans ſes interêts; mais en prouvant que les Idolatres étoient Pélagiens prouve-t-on que l'Idolatrie eſt auſſi préjudiciable au Genre-humain que l'Athéiſme.

Les Payens ne demandoient pas aux Dieux la Vertu, parce qu'ils conceveoient que c'étoit leur Devoir, leur tâche, leur affaire, & qu'ils ne vouloient pas demander aux Dieux d'être tout à la fois les Auteurs de l'Obéïſſance & de la Recompenſe. Mais s'ils ne leur demandoient pas d'être les Auteurs immédiats de tous les actes de Vertu, ils leur demandoient bien des choſes qui ſont des ſecours à la Vertu, & ils leur en rendoient graces, de ſorte qu'on ne pouvoit tout au plus les accuſer que d'être des *Semi-Pélagiens.*

Seneque, Lettre dixieme, dit *Roga bonam mentem, bonam valetudinem animi, deinde corporis.* Peut-on leur ſuppoſer du ſens commun & ne pas conclure qu'ils ſe croyoient dans l'obligation de faire un bon uſage des graces qu'ils demandent à Dieu? On ſait que Platon rendoit graces d'être né homme, d'être né Athénien, d'être né dans ſon Siécle. On ſait que Socrate alloit à peu près, juſqu'au Myſticiſme. Qu'on reliſe la priere de Simplicius Art. LXI.

Oeuvres pag. 263. Dans la page 253. *de la Continuation des Penſ. Div.* ce qu'il dit prouve que, dans les ténébres du Paganiſme les Syſtêmes des Philoſophes mêmes ſur la Religion n'étoient point liés. Quelquefois ils conceveoient que l'Etre parfait ne peut pas être ſujet au trouble de la Colére & de la Haine. Cela les portoit à dire qu'il ne chatioit pas les hommes par la ſenſibilité qu'il eut pour leurs injures incapables de les bleſſer. Leurs expreſſions alloient même juſques à inſinuer qu'il ne daignoit pas les punir. Dans d'autres endroits il paroit qu'ils ne penſoient pas ainſi. Il étoit donc heureux pour la Societé que ceux-là même, qui ne ſavoient pas accorder la Juſtice vindicative avec la Tranquilité & la Félicité inalterable du Souverain Maitre, euſſent, d'un autre côté, conſervé dans leurs cœurs des impreſſions qui leur faiſoient regarder le crime comme digne de châtiment.

Pour concilier ces differentes idées, on pouvoit regarder la miſere qui ſera la juſte punition du Vice, comme une ſuite de la négligence & de l'abandon du Souverain Maitre. On pouvoit auſſi croire qu'il en abandonneroit le ſoin à des Genies inferieurs, à qui il remettroit auſſi le ſoin de recompenſer la Vertu. C'eſt avec de tels Etres que Socrate ſe promet que ſon Ame s'avancera dans l'autre Vie, dans la connoiſſance de la Verité & l'amour de la Vertu.

Mr. Bayle lui-même pag. 305. de la Continuation des Penſées Diverſes, rapporte un paſſage tiré de Seneque Chap. IV. de la Providence, par où il paroit évidemment qu'il croyoit la Divinité attentive aux Vertus & aux Vices des hommes. Il avoue *que la Providence divine expoſe les gens de bien à l'Adverſité pour leur profit*, & il eſt obligé de dire *qu'elle laiſſe proſperer les méchans pour leur dommage.* Elle peut donc nuire, puis qu'elle leur nuit effectivement.

Ibidem p. 277.

LXXXV. DANS l'Art. LXXI. de la Continuation des Penſées Diverſes. Quand il s'agit directement de favoriſer l'Athée & d'en faire l'Apologie; Mr. Bayle fait tous ſes efforts pour prouver que la Société pourroit ſubſiſter auſſi heureuſement qu'on le voit, quand on n'y auroit aucune Idée de Dieu & de la Religion. Son zéle à cet égard va même ſi loin qu'il trouve les Maximes de la Religion Chrétienne à divers égards plus préjudiciables qu'utiles à la Société. Mais quand il s'agit d'un autre endroit de la Diſpute, quand il tourne ſes vûes ſur ce qu'on prétend que le cœur humain eſt fair pour Dieu & pour la Religion, & qu'il a reçu de Dieu des impreſſions qui le conduiſent-là; de peur qu'on ne s'aviſe de regarder les Athées comme des malheureux qui font tous leurs efforts pour anéantir ces ſacrées impreſſions de leur Créateur, alors il conſent que la Religion ſerve à la Politique, afin de pouvoir rapporter à cette ſeule Cauſe ſa naiſſance. Il s'appuye de l'autorité de Polybe; il loue cet Hiſtorien & en rapporte un long paſſage. „ Ce ſa-
„ meux Hiſtorien, dit-il, déclare qu'il n'y a rien
„ en quoi la République Romaine lui paroiſſe
„ mieux ſurpaſſer les autres Peuples, que dans l'o-
„ pinion qu'elle avoit des Dieux: de ſorte, conti-
„ nue-t-il, que cela même qui eſt blâmé par les
„ autres hommes, je veux dire la ſuperſtition, eſt,
„ ce me ſemble, ce qui maintient cette Républi-
„ que. La ſuperſtition y eſt ſi outrée, & telle-
„ ment répandue non ſeulement ſur la conduite des
„ particuliers, mais auſſi ſur la conduite publique,
„ que l'on ne ſauroit rien ajoûter, & je penſe que
„ les Romains ont fait cela à cauſe du Peuple, car
„ ſi l'on pouvoit former une République où il n'y
„ eût que des gens ſages, toutes ces cérémonies & de
„ Religion ſeroient peut-être ſuperflues, mais puis
„ que le Peuple eſt inconſtant, & plein de paſſions
„ injuſtes, qu'il s'irrite ſubitement, & que la Co-
„ lére le pouſſe à la violence, il ne reſte que de le
„ reſrener par des Terreurs invifibles, & par ces
„ ſortes de Fictions épouvantables; c'eſt pourquoi
„ je trouve que les Anciens n'ont pas introduit,
„ ſans de très-bonnes raiſons, parmi le Peuple, ces
„ ſentimens ſur les Dieux, & ſur les peines des En-
„ fers, & qu'au contraire ceux qui vivent aujour-
„ d'hui les rejettent témérairement & mal à pro-
„ pos".

Si la Religion eſt l'effet de la Politique. Oeuvres pag. 292.

Ibidem.

Mais ſi Polybe eſt un Hiſtorien ſenſé dont l'autorité foit de quelque poids, il ſervira à prouver que la Religion des Romains, toute ſuperſtitieuſe qu'elle fût, étoit utile à leur Etat.

A la fin de cet Article, il cite Plutarque, *pour conclure que ſi la Religion eſt abſolument neceſſaire à une Societé, les Legiſlateurs n'auront eu garde d'oublier cet Article.*

„ Le premier article de l'établiſſement des Loix
„ & de la Police que *Colotes* loue rant, & le plus
„ important, c'eſt la créance & perſuaſion des
„ Dieux, par le moyen de laquelle Lycurgus ſanc-
„ tifia jadis les Lacedemoniens, *Numa* les Romains,
„ *Ion* les Atheniens, & *Deucalion* tous les Grecs
„ univerſellement, en les rendant devots & affection-
„ nés envers les Dieux, en priéres, ſermens, Ora-
„ cles & prophéties, par le moyen de la crainte &
„ de l'eſperance qu'ils leur imprimérent, de ſorte
„ qu'allant par le monde, vous trouverez des Vil-
„ les qui ne ſont point cloſes de murs, qui n'ont

„ point de lettres, qui n'ont aucuns Rois, voire
„ qui n'ont point de maiſons, ni point d'argent, ni
„ ne ſe ſervent point de monnoye, qui ne ſavent
„ que c'eſt de Theatres ni des exercices du Corps:
„ mais vous n'en trouverez jamais qui ſoit ſans
„ Dieu, qui n'ait point de ſerment à jurer, qui
„ n'uſe point de prieres, ni de ſacrifices pour obte-
„ nir des biens & détourner des maux, jamais hom-
„ me n'en vit, ni n'en verra jamais, ains me
„ ſemble, que plutot une Ville ſeroit ſans Sole,
„ qu'une Police ne s'y dreſſeroit & établiroit ſans
„ aucune Religion ou opinion des Dieux, & ſans
„ la conſerver après l'avoir eue. C'eſt ce qui con-
„ tient toute Societé humaine, c'eſt le fondement
„ & apui de toutes Loix".

L'experience n'a que trop verifié les Reflexions de ces grands hommes, car la République Romaine & l'Empire qui ſuceda à cette République ſe ſont bouleverſés & ſe ſont perdus à meſure que le Pyrrhoniſme & l'Epicureiſme ont fait des progrès dans l'eſprit des Peuples, & ſur-tout dans l'eſprit des Grands.

Methode de s'eclairer ſur l'exiſtence de Dieu. Ouvrage pag. 294.

LXXXVI. Art. LXXIV. *de la Continuation des Penſées Diverſes.* Mr. Bayle peu en peine de ſe mettre, & de mettre ſon Lecteur, dans la ſituation d'eſprit, où il convient d'être quand on entreprend de philoſopher pour découvrir ce que l'on doit penſer ſur la Nature de Dieu, & paroit bien plus chercher à embrouiller la Queſtion, qu'à l'expoſer dans ſon jour. „ Il ſuppoſe deux hommes occupés à cher-
„ cher non ſeulement s'il y a un premier principe
„ de toutes choſes, un Etre qui a toujours exiſté, mais
„ auſſi quelles ſont les Qualités de cet Etre, s'il con-
„ noit tout, s'il régle tout avec une ſouveraine Li-
„ berté, s'il diſpenſe les Biens & les Maux à pro-
„ portion des ſervices qui lui ſont rendus, &c. Ni
„ l'un ni l'autre de ces deux examinateurs ne ſe pro-
„ poſent de ſe procurer un Syſtême favorable à leurs
„ Interêts, ils mettent à part leurs paſſions, les com-
„ modités de la vie, toute la Morale en un mot, ils
„ ne cherchent qu'à éclairer leur eſprit, & à y met-
„ tre la Verité phyſique, qui eſt la conformité des I-
„ dées avec la Nature des objets tels qu'ils éxiſtent hors
„ de notre Entendement. L'un d'eux ayant com-
„ paré, autant qu'il a pû & ſans aucun préjugé, les
„ Preuves & les Objections, les Réponſes & les
„ Repliques, conclud que la Nature divine n'eſt au-
„ tre choſe, que la Vertu qui meut tous les Corps
„ par des Loix neceſſaires & immuables; qu'elle
„ n'a pas plus d'égard à l'homme, qu'aux autres
„ parties de l'Univers, qu'elle n'entend pas nos Priéres, que nous ne pouvons lui faire ni du plaiſir, ni du chagrin". Beau reſultat d'un Examen fait avec toutes les précautions poſſibles! La ſouveraine Perfection de l'Etre qui eſt le ſujet de cette vertu & la ſubſtance en qui elle reſide, rend-elle l'éxiſtence de cette vertu & de ſon ſujet eſſentiellement & neceſſairement éternelle? On a pris peu de précautions, & on a bientôt été las d'examiner, ſi on a fini ſes recherches, avant que de ſe faire cette Queſtion. Les objets que nous voyons & qui compoſent le monde ne ſont point un tel Etre.

Sur cela je remarque d'abord que le ſens commun le plus ſimple nous avertit qu'il doit y avoir dans l'Etre éternel & infini des Attributs que nous chercherions inutilement à comprendre, & que l'on auroit un extrême tort de douter de ce que des preuves très-claires & très-ſimples établiſſent ſur un ſujet, parce qu'il y reſte des obſcurités qu'on ne ſait pas diſſiper. Après cela pour faire ſentir que l'Athée eſt incomparablement moins déraiſonnable que les Polytheiſtes, Mr. Bayle repréſente „ l'un ſuc-
„ combant ſous l'incompreheníibilité de ſon objet,
„ & reduit malgré lui au doute; mais l'autre ſe
„ donnant hardiment carriére & concluant que la
„ Nature Divine eſt une Eſpece qui contient un
„ Nombre innombrable d'Individus, les uns Mâles
„ & les autres Femelles, qu'ils ſe marient enſemble,
„ qu'ils font des Enfans, qu'ils ont beſoin de nour-
„ riture & ſur tout de la fumée des ſacrifices, que
„ les Dieux viennent coucher avec des Femmes, &
„ les Déeſſes avec des Hommes, qu'il s'excite mille
„ Querelles parmi les Dieux, qu'ils font ſourdes &
„ vindicatifs au ſouverain point & ſi capricieux que
„ pour un mot mis devant l'autre dans le recit des
„ Priéres, ils rejetterent tous les hommages d'une
„ Ville très-dévote; qu'ils inſpirent aux hommes
„ les sôtes les plus criminels, & ne laiſſent pas de
„ les en punir par des fleaux horribles qui enlevent
„ l'innocent avec le coupable".

Ibidem Art. 74. pag. 336.

La prétendue origine du Polytheiſme telle que Mr. Bayle la donne eſt la plus grande des Chimeres. Il ne pouvoit pas ignorer que jamais perſonne ne s'eſt aviſé de regarder la Religion Payenne comme un Syſtême qui ſoit venu dans l'eſprit d'un ſeul homme, & qui dès là ſe ſoit répandu; c'eſt un aſſemblage d'erreurs qu'on a couſues l'une à l'autre peu à peu & de loin à loin. D'abord on regarda & on ſervit l'Etre Suprême ſous divers Attributs, & ſous divers Noms; on ſe repréſenta enſuite ce que ces Noms ſignifient, ſous diverſes Images & ſous divers Emblémes. On s'imagina après cela des Intelligences Subalternes qui gouvernoient le Monde ſous les ordres du prémier Etre. On les ſervit ſous les Images de ce ſur quoi elles préſidoient. On ſe perſuada bientôt après que les Ames des Grands hommes ſeparées de leurs Corps prenoient interêt à ce qui ſe paſſe ſur la Terre & qu'elles y avoient de l'influence. Cela donna lieu à déguiſer leur Hiſtoire & à l'embellir, ſur tout dans les tems où la Mémoire des évenemens ne ſe conſervoit encore que par des traditions. Les Poëtes achevérent de tout gâter en ſe mettant peu en peine que leurs Recits fuſſent vrais & que leurs differentes parties s'accordaſſent entr'elles, pourvû que l'Imagination en demeura vivement frappée & qu'ils y trouvaſſent une matiére propre à un ſtile pompeux.

Argumens pour le Pyrrhoniſme refutés. Ouvrage pag. 294.

LXXXVII. DANS ce même Article, Mr. Bayle travaille encore à rendre ſon Lecteur favorable aux Athées par les difficultés qu'on rencontre inévitablement quand on cherche la Verité; il repréſente l'affirmative & la négative d'une Queſtion comme un pur effet du hazard. „ Commencés, dit-il, à
„ examiner la Queſtion de la Diviſibilité de la Ma-
„ tiére par les argumens qui combattent les Atomes,
„ vous les rejetterés & vous regarderés enſuite tout
„ ce qu'on dit contre la diviſion de la Matiére
„ comme des diſtinctions qui n'arrêtent que parce
„ que l'Eſprit humain eſt borné; mais ſi vous aviés
„ commencé par ce qu'on allégue en faveur des A-
„ tômes vous en ſeriés convenus; & vous auriés
„ regardé tous les argumens par leſquels on le com-
„ bat, comme des preuves que l'Eſprit humain
„ s'embarraſſe dans l'infiniment petit qu'il ne ſaiſit
„ pas aſſés diſtinctement.

„ Si donc un Philoſophe, continue-t-il, débutoit
„ d'abord par la Théſe, *Il n'y a point de Dieu*, &
„ qu'il rangeât, en forme de preuves, ce que les
„ Orthodoxes ne font venir ſur les rangs que com-
„ me de ſimples difficultés, que l'on oppoſe à la
„ doctrine qu'ils ont déja bien armée de toutes ſes
„ preuves, il n'en voudroit point démordre, quoi-
„ qu'il ne ſût comment ſe débarraſſer des Objec-
„ tions, car, diroit-il, ſi j'affirme le contraire, je
„ me verrai obligé de me ſauver dans l'aſyle de
„ l'incompreheníibilité. Il choiſit donc malheureu-
„ ſement les Incompréhenſibilités qui devoient être
„ propoſées. Elles le frappent un peu moins, s'i-
„ magine-t-il.

„ Jettés un peu les yeux ſur les principales Con-
„ troverſes des Catholiques & des Proteſtans, vous
„ verrés que ce qui paſſe dans l'eſprit des uns pour
„ une preuve démonſtrative de fauſſeté, ne paſſe
„ dans l'eſprit des autres que pour un Sophiſme, ou
„ que,

„ que, tout au plus, pour une Objection ſpécieu-
„ ſe, qui fait voir que Dieu a trouvé à propos qu'il
„ y eût quelques nuages autour des vérités revelées.
„ Les uns & les autres ſont le même jugement des
„ objections des Sociniens, mais ceux-ci les ayant
„ toujours conſiderées comme leurs preuves, les
„ prennent pour des raiſons convaincantes, d'où ils
„ concluent que les Objections de l'adverſaire peu-
„ vent bien être difficiles à réſoudre, mais non pas
„ ſolides ou fondées.

Je reconnois que cela peut arriver, & ne ſauroit guère manquer d'arriver, à des perſonnes qui n'éxaminent que ſuperficiellement, qui aiment à prendre d'abord leur parti, & qui ne peuvent ſe réſoudre à revenir ſur leurs pas: Mais un homme attentif, un homme qui craint de ſe tromper & de regarder comme tout à fait ſemblables les choſes qui ne ſe reſſemblent qu'un peu, & par quelque endroit ſeulement, compare éxactement les raiſons, qu'on allégue de côté & d'autre ſur la diviſion de la Matiére.

Là-deſſus il voit bien que s'il ſe déclare contre les Atômes, cette diviſion à laquelle il ſe défend de donner des bornes l'amenera à des conſéquences qui l'étonneront par la difficulté qu'il trouvera à ſuivre des objets ſi minces. Mais, d'un autre côté, il comprendra manifeſtement qu'il ne peut ſuppoſer des Atomes ſans être forcé par des contradictions palpables à revoquer cette ſuppoſition. Contradictions manifeſtes d'un côté, ſentiment des bornes de l'Eſprit humain de l'autre. C'eſt ce dont on s'aſſurera ſi l'on cherche la Verité de bonne foi, de quelque côté que l'on commence cette recherche & l'éxamen de cette Queſtion. Si quelqu'un s'obſtine à ſe déterminer au hazard & à ne point démordre du premier parti qui lui a plû, c'eſt évidemment ſa faute, nulle neceſſité ne l'y forçoit, il étoit en ſon pouvoir de faire mieux.

M. Bayle après avoir répandu ſes fauſſes lueurs en faveur de ſon Pyrrhoniſme, les applique aux controverſes de la Religion. S'il parle de bonne foi dans cet endroit, comme il eſt aſſés croyable, à quoi aboutira ce qu'il dit ailleurs, que *la Religion eſt un aſyle contre les ténébres, les foibleſſes, les embarras & les contradictions de la Raiſon?* De quelle Religion parle-t-il? *Eſt-ce d'une Religion Idéale, Générique qui ne ſubſiſte en Individu nulle part*, ou d'une Religion dont quelques perſonnes font profeſſion & de la verité de laquelle on peut s'aſſurer? Le Libertin lui dira, ce n'eſt pas la Catholique, ce n'eſt pas non plus la Proteſtante, car ſuivant que le hazard arrête votre attention ſur les raiſons d'un parti, ou que vous la portés ſur celle d'un autre, vous vous déterminés par la force de la premiére impreſſion & non pas par celle de l'Evidence.

Mr. Bayle après avoir ainſi fatigué ſon Lecteur, le croit diſpoſé à éxempter la Divinité de toute fatigue & à s'en faire une Idée à l'Epicurienne, c'eſt par-là qu'il finit ſon Article.

Fauſſe idée de la Divinité. Oeuvres pag. 295.

„ LXXXVIII. „ J'AI montré ailleurs, dit-il,
„ fort ſimplement que dans le Syſtême Payen de l'E-
„ ternité impoſſible de la Matiére, Epicure raiſon-
„ noit mieux que les autres Philoſophes. Il étoit
„ obligé de croire que le ſoin du monde eût trop
„ fatigué les Dieux, & eût troublé leur béatitude.
„ Ils n'auroient pû corriger les défauts de la Matié-
„ re, & par conſequent ils n'auroient point fait tout
„ ce qu'ils auroient voulu. L'homme ſeul leur au-
„ roit taillé plus de beſogne deſagréable que le reſte
„ de l'Univers, c'eſt un animal incorrigible. Il eſt au-
„ jourd'hui auſſi méchant qu'aux premiers ſiécles,
„ quoi qu'il puiſſe profiter des châtimens qui ſe
„ paſſent ſous ſes yeux, & des châtimens innom-
„ brables que l'hiſtoire nous a conſervés. S'il eſt
„ fourbe & menteur, c'eſt principalement à l'égard
„ de Dieu, il lui promet toute ſa vie de s'amender,
„ & ne tient point ſa parole. Tel ſe confeſſe des
„ mêmes crimes tous les mois pendant 40 ou 50 ans,
„ & il promet dans chacune de ſes confeſſions de
„ renoncer à ſon mauvais train. Epicure s'étant une
„ fois trompé dans l'idée du bonheur des Dieux,
„ pouvoit-il croire qu'ils ſe mêlaſſent de la condui-
„ te des choſes"?

Quelle infinie difference entre ces imaginations & l'idée d'un Etre dont la félicité eſt inaltérable par le ſentiment de ſes Perfections infinies, & qui infiniment Libre a trouvé à propos de faire des Etres Libres & actifs, pour honorer de ſon amour & de ſes ſuites ceux qui ſe donneroient à lui par choix.

Parallele bien juſte. Oeuvres pag. 304.

Art. LXXIX. Continuat. des Penſ. Diverſ. LXXXIX. C'eſt oublier entiérement la Queſtion que de comparer comme fait Mr. Bayle le Prêtre *Louis Gaufridi* qui s'étoit donné au Diable en corps & en ame, paroiſſant devant Dieu avec *Spinoſa*.

Cette comparaiſon même peut avoir un foible dont Mr. Bayle ne ſe ſera pas aperçu, & qu'il n'auroit pas manqué de relever, s'il avoit eu à la combattre. La fureur de Gaufridi eſt inconcevable, à moins qu'on ne lui ſuppoſe & une ame affoiblie par l'éxtravagance & troublée par quelque prodigieuſe paſſion; au-lieu que Spinoſa prend librement & tranquillement le parti de ſe confondre à méditer, pour imaginer un Syſtême où Dieu n'entre point, & cela avec un ſens froid qui lui laiſſe toûjours la liberté de ſe demander, *Mais s'il y a un Dieu, que fais-je?*

Comparaiſon vecitable. Oeuvres pag. 3.6.

XC. Penſées Diverſes. Art. LXXX. „ Deux Por-
„ tiers, dit Mr. Bayle, ſont à l'entrée d'un hôtel.
„ On leur demande; *Peut-on parler à Monſeigneur?*
„ *Il n'y eſt pas*, répond l'un, *il y eſt*, répond l'au-
„ tre, *mais fore occupé à faire de la fauſſe monnoye*,
„ *de fauſſe contralis, des poignards & des poiſons* pour
„ perdre ceux qui ont éxecuté ſes deſſeins". Mr. Bayle dans ces paroles porte un coup des plus terribles au Syſtême qu'il fait profeſſion ailleurs de reſpecter & d'embraſſer par foi. Il faut compter ſur des Lecteurs bien portés à favoriſer l'Athéiſme pour eſperer qu'ils ſe laiſſeront éblouïr par cette comparaiſon. Le prémier portier ne nie point l'éxiſtence de ſon Maitre, & peut-être ne ment-il que pour ne pas laiſſer troubler ſon repos par un importun. Mais puis que le ſecond connoit ſon Maitre, ſa Réponſe eſt une Calomnie atroce.

La Comparaiſon ſeroit plus juſte, ſi l'on ſuppoſoit un portier qui fit deux réponſes à deux perſonnes différentes: A l'un il diroit que ſon Maitre eſt mort, & celui à qui il feroit cette réponſe charmé de ſe voir délivré du joug d'un Superieur, & recevant cette nouvelle avec un extrême plaiſir, s'imagineroit d'avoir remarqué à l'air du portier, & à celui des autres Domeſtiques, diverſes preuves de cette Verité.

Je ſuppoſe que ce même portier fait une réponſe différente à un Etourdi qui, ſans l'avoir bien compriſe, la repete à un autre avec quelque changement. Celui-ci en feroit part, à la hâte, à une jeune perſonne qui la contreroit à un Enfant, en y changeant encore quelque choſe, de ſorte que par ces changemens continuels le vingtiéme ou le centiéme qui, depuis les trois premiers, n'auroit eu aucune connoiſſance de ce grand Seigneur, lui attribueroit enfin des occupations incompatibles avec ſon genie & ſa probité.

C'eſt ainſi que d'abord une erreur s'eſt mêlée à la verité, ſur le ſujet de l'idée & du culte de Dieu; une ſeconde a ſuivi la premiére, & de cette maniére la Religion s'eſt de plus en plus défigurée chez les Payens, ſans qu'ils ſe ſoient propoſés pour but de la tourner en ridicule.

Athées mal juſtifiés.

Continuat. des Penſées Diverſ. Art. LXXXIII, „ Il eſt ſûr, dit Mr. Bayle, que le crime des A-
„ thées ne conſiſte qu'en ce que ne croyant pas l'é-
„ xiſtence du vrai Dieu, ils ne lui rendent aucun
„ honneur. Il ne conſiſte nullement en ce qu'ils
„ ne croyent point l'éxiſtence des faux Dieux,
„ & qu'ils ne leur rendent aucun culte; car ils ſont

„ très-raiſonnables & très-louables à cet égard-là.
„ Diſons donc que l'Athéïſme doit être conſideré
„ comme un Genre qui a ſous ſoi deux Eſpéces,
„ l'une eſt celle qui ne reconnoit ni le vrai Dieu,
„ ni les faux Dieux, l'autre eſt celle qui ne recon-
„ noit que les faux Dieux. Vous ſavez la doctrine
„ des Logiciens que toute l'eſſence du Genre eſt
„ dans chacune de ſes Eſpéces, concluez de là, que
„ toute l'eſſence de l'Athéïſme ſe trouve dans la
„ Religion Payenne qui n'admettoit que de faux
„ Dieux, & qu'ainſi ſelon les Loix les plus ſévéres
„ de la Dialectique, le Paganiſme eſt un Athéïſme
„ proprement dit.

„ Mais comme les Eſpéces ont chacune non ſeu-
„ lement toute l'eſſence de leur Genre, mais auſſi
„ un Attribut particulier qui les diſtingue l'une de
„ l'autre, il reſte à voir ſi l'attribut qui eſt propre
„ au Paganiſme eſt moins mauvais, que l'attribut
„ qui eſt propre à l'autre eſpéce de l'Athéïſme. Ce
„ que les Payens avoient de propre étoit qu'après
„ avoir ôté au vrai Dieu l'honneur qui lui appar-
„ tient, ils le donnoient à des Créatures très-impar-
„ faites. Les autres Athées avoient cela de propre
„ qu'ils n'adoroient, ni le vrai Dieu, ni les faux
„ Dieux. Voilà le moyen de connoître toute la
„ définition des deux eſpéces d'Athéïſme, vous
„ avez là leur attribut differentiel & leur attribut
„ commun.]

„ Voyez, je vous prie, ſi par l'attribut differen-
„ tiel, l'Idolatrie Payenne meritera qu'on lui ôte la
„ qualité d'Athéïſme, & ſouvenez-vous que quand
„ même cet attribut ſeroit meilleur que l'attribut
„ differentiel de l'autre eſpéce, elle ne laiſſeroit pas
„ d'être nommée proprement un Athéïſme. Vous
„ ſavez que la qualité d'animal convient à l'homme
„ dans la ſignification la plus étroite, philoſophi-
„ quement parlant, & neanmoins l'attribut *irraiſon-*
„ *nable* qui eſt propre aux Brutes eſt incomparable-
„ ment plus imparfait que l'attribut *raiſonable*, qui
„ eſt propre à l'eſpéce humaine.

„ Mais tant s'en faut que l'attribut ſpecifique de
„ l'Athéïſme des Payens puiſſe corriger le mal de
„ l'attribut generique, qu'il eſt beaucoup plus capa-
„ ble de l'augmenter. L'Athéïſme en général eſt un
„ crime de rébellion contre le vrai Dieu, ſa faute
„ conſiſte à ne reconnoitre pas le Dominateur de tou-
„ tes choſes. L'Athée Payen ajoûte à ce crime de fé-
„ lonie celui de prêter ſerment de fidélité aux Enne-
„ mis de ſon legiiime Souverain, il eſt donc plus cou-
„ pable que les Athées de l'autre eſpéce qui n'ado-
„ rent aucun ennemi de Dieu. Examinez, s'il
„ vous plait, la comparaiſon que j'ai employée dans
„ le chap. 132. & la conſequence que je tire de ce
„ que Dieu s'eſt fait connoitre ſous la notion de
„ Dieu jaloux. Si l'idée d'un mari ne vous frappe
„ pas aſſés, d'un mari, dis-je, qui reçoit un ou-
„ trage plus ſanglant, lors que ſa femme le quitte
„ pour s'aller proſtituer, que lors qu'elle ſe condam-
„ ne à la continence, jettez les yeux ſur cette nou-
„ velle comparaiſon. Vous ſerez bien dur ſi vous
„ y êtes inſenſibles.

„ Repréſentons-nous une Croiſade deſtinée à la
„ ruïne des ennemis de Jeſus Chriſt. La voilà qui
„ cingle vers Conſtantinople ſur une Flotte de mil-
„ le vaiſſeaux. Deux ou trois Capitaines s'en ſépa-
„ rent, & ne veulent plus reconnoitre les ordres de
„ l'Amiral, & s'en vont buſquer fortune: la plu-
„ part des autres s'en détachent auſſi pour ſe join-
„ dre aux infidéles, & pour ſe battre avec eux con-
„ tre tout ce qui reſtera de croiſés. Pourrez-vous
„ diſconvenir que leur crime ne ſoit plus grand que
„ celui des deux ou trois Capitaines, qui ne veu-
„ lent rendre ſervice ni aux Chrétiens ni aux Turcs?
„ Pourrez-vous nier que vous n'ayez-là une image
„ très-naïve & très fidéle de l'Athéïſme Payen, &
„ de l'autre eſpéce d'Athéïſme"?

Ibidem. Dans cet Article LXXXIII. de la Continuation des Penſ. Div. Mr. Bayle fait le Sophiſte & abuſe des ſubtilités de l'Ecole; les expreſſions vagues ſont ordinairement équivoques, & rien n'eſt plus facile que d'en abuſer en les appliquant à des ſujets un peu compoſez. Pour mieux couvrir ſon Sophiſme, il ne s'énonce pas avec toute la clarté qu'il pourroit. Peut-être ce que je vai ajoûter ſera plus clair: le nombre pair eſt un nombre, le nombre impair en eſt un auſſi. Tout ce que l'Idée générale de Nombre renferme, ſe trouve dans l'idée du nombre pair, & ſe trouve auſſi dans l'idée du nombre impair. Mais dans l'un & dans l'autre de ces nombres il ſe trouve quelque choſe qui n'eſt pas néceſſairement renfermé dans l'Idée générale d'un nombre. Le premier peut néceſſairement ſe diviſer en deux parties égales. Mais le ſecond ſe diviſe néceſſairement en deux inégales & ne peut ſe diviſer autrement. Ne pas adorer, ou ne pas connoitre le vrai Dieu, eſt une choſe commune à l'Athée & à l'Idolatre. Mr. Bayle ajoûte, c'eſt là toute la faute de l'Athée, mais, à celle-là l'Idolatre en ajoute une autre, c'eſt d'adorer ce qui n'eſt point Dieu; c'eſt de défigurer ſon idée.

Je ne paſſe pas à Mr. Bayle ce qu'il poſe ſi tranquillement que toute la faute de l'Athée conſiſte dans une ſimple Ignorance; vous diriez que ſon péché n'eſt qu'une ſimple omiſſion, *l'Ignorance du vrai Dieu eſt un* GENRE *à l'égard de l'Athée & de l'Idolatre; l'Athée eſt dans une* ESPECE *d'ignorance; l'Idolatre dans un autre:* c'eſt là où commence le ſophiſme. Dans l'Athée je trouve outre l'ignorance une répugnance à ſe ſoûmettre à un Etre Supérieur, un fier plaiſir de ſe croire ſon propre maitre, & ſeul arbitre de ſes choix & de ſa conduite, un plaiſir malin & ſuperbe de regarder comme des Inſenſés tous ceux qui vivent dans la dépendance de ce qu'ils ne voyent pas. L'Idolâtre veut bien ſe ſoûmettre à un Etre Supérieur, il ſent la juſtice de cette ſoûmiſſion, mais au lieu de donner tous ſes ſoins & de ſe ſervir de toute ſa Raiſon pour s'en former l'idée la plus juſte qu'il lui ſera poſſible, & pour lui rendre les ſoûmiſſions qui lui ſont dûes, s'en remet à ce qu'on lui en dit, à ce qu'il voit établi dans ſon Pays; & comme une erreur en fait naitre une ſeconde, & celle-ci une troiſiéme, il peut arriver qu'il multipliera, ſans en avoir l'intention, les erreurs de ceux qui l'ont précédé. J'ai déja répondu à la comparaiſon tirée d'une femme & de ſon mari, Mr. Bayle aime à ſe ſaiſir de l'imagination.

Celle qu'il ajoute tirée des *Soldats qui abandonnent leur Général, les uns pour aller chercher fortune où ils peuvent, les autres pour ſe jetter chez les Ennemis & y faire le pis qu'ils pourront contre le Maitre qu'ils ont abandonné*, n'eſt point juſte. Pour être juſte il faudroit en faire l'application à deux hommes, dont l'un, par pareſſe & par legéreté, refuſeroit de ſervir Dieu & de ſe régler ſur ſes Commandemens; un autre ſe donneroit au Diable & ſe mettroit en tête de contrequarrer tous les deſſeins de ſon Créateur. L'Athée eſt importuné par l'Idée du Souverain Maitre, & par tout ce qui en approche & qui en tient tant ſoit peu. Il cherche à s'en défaire, & n'eſt jamais plus content de ſoi-même, que quand il trouve des raiſons pour la traiter de chimérique. L'Idolatre a tort d'être dans l'erreur, mais la groſſiéreté de ſon eſprit & les préjugés de ſon éducation y peuvent avoir la plus grande part. Ce n'eſt rien moins qu'en vûe de combattre le grand & vrai Maitre que l'Idolatre reſte dans les préjugés d'une naiſſance & d'une éducation à laquelle il n'a point contribué.

Pour trouver quelque choſe de ſemblable à ſon Etat, dans l'idée dont Mr. Bayle emprunte ſa comparaiſon, il faudroit ſe figurer un Enfant d'un Chrétien qui, élevé par les Turcs dès le berceau, ſeroit ſoldat dans leur Armée, & l'oppoſer à un homme, né dans le Chriſtianiſme, mais ſi mutin & ſi

ſi impatient de toute ſupériorité, qu'il ne voudroit point ſervir la Patrie dans le beſoin & abandonneroit fiérement ſon General.

Réponſe à des preuves de fait ou qu'on donne pour telles.

XCI. Toutes les autorités & tous les Exemples que Mr. Bayle accumule dans les Articles ſuivans ſervent à ſon but, parce qu'en amuſant le Lecteur, il le détourne par là de l'eſprit d'examen, & de l'application avec laquelle il eſt néceſſaire de poſer exactement l'état des Queſtions, & de ſe rendre très-ſcrupuleux ſur la juſteſſe des Comparaiſons.

Pour peu de penchant que Mr. Bayle eût eu à penſer & à parler conſequemment, perſonne n'auroit moins dû que lui tabler comme il fait ſur des relations qui ſont très-incertaines, ſi l'on en juge par ce que ſes principes même ont de plus raiſonnable en matiére de faits.

Pour ſavoir au juſte ce que les Peuples qu'il croit Athées, ſur la foi des Relations, penſent ou ne penſent pas ſur le chapitre de la Divinité, & pour ſavoir ce que leur Perſuaſion ou leur Erreur a d'influence ſur les Etats par rapport à la ſûreté ou aux dangers, & par rapport aux agrémens ou aux desagrémens de la Vie, ce n'eſt point aſſés que les Auteurs de ces Relations ayent connu ces Peuples ſuperficiellement, il faut qu'ils ſe ſoient inſtruits à fond de tout qui ſe paſſe chez eux, & qu'ils les ayent interrogés exactement ſur leurs opinions, & c'eſt ce qu'il ne paroit point que les Voyageurs ayent fait; Il paroit au contraire que les faiſeurs de Relations n'ont étudié que ſuperficiellement les Peuples chés qui ils ont paſſé, & qu'ils n'ont pas aſſés long tems ſéjourné chez eux pour nous en faire des rapports bien éxacts. La plupart même n'en jugent qu'avec un eſprit prévenu.

J'éclaircirai ce que je penſe là-deſſus par une comparaiſon, & pour en faire bien comprendre la force je m'exprimerai en ſimple Hiſtorien. On fait aujourd'hui que les Chrétiens adorent Jeſus-Chriſt comme Dieu, & les Auteurs prophanés mêmes ne permettent pas de douter qu'ils ne l'ayent ainſi invoqué de leur tems: Ils ſont perſuadés que la Doctrine de l'Evangile eſt claire là-deſſus. Un voyageur paſſe de l'extrémité de l'Aſie en Europe dans ces Idées, & il compte que le nom de Chrétien que nous portons, tire ſon origine de ces ſentimens que nous avons ſur la perſonne de Jeſus Chriſt. Suppoſons après cela que le nombre des Sociniens n'eſt pas moins grand en Europe que celui des autres Chrétiens & que celui des Lettrés dans la Chine. Cet Aſiatique diſputeroit ſur l'Unité de Dieu, quelques Chrétiens ne lui répondroient pas à ſon gré, & il ſortiroit de la Diſpute en ſe flatant d'avoir la raiſon pour lui. Il entendroit après cela des Sociniens, dont le Syſtême ſeroit tout different de celui des autres: Comme il n'en auroit point ouï parler dans ſon pays, ſurpris d'en trouver un ſi grand nombre, il demanderoit au reſte des Chrétiens, d'où vient qu'ils n'adoptent pas tous un Syſtême, où tout lui paroit de plain pied? On lui répondroit que ſi la Raiſon comprend mieux ce nouveau Syſtême que l'ancien, il n'en eſt pas moins oppoſé à la doctrine de l'Evangile, & que les Sociniens entêtés de leur prétenduë Raiſon, n'ont que l'apparence de Chrétiens, qu'ils n'ont point une veritable Foi à l'Evangile, & que leur maniére de philoſopher fait bien voir qu'ils ne le croyent pas Divin, puis qu'ils s'y ſoûmettent ſi peu. Les Docteurs & le Peuple s'animent & s'unifient pour tenir ce langage à l'Aſiatique; & là-deſſus il retourne dans ſa Patrie, perſuadé que parmi les Européens il y en a pluſieurs qui ſe diſent Chrétiens ſans l'être & qui ne croyent point à l'Evangile, & il ajoûteroit que de l'aveu même des autres, ces gens-là ſont de très-ſubtils raiſonneurs, & d'une vie très-réglée.

Il eſt bien plus facile à comprendre que les Lettrés de la Chine ne penſent point comme le Vulgaire en matiére de Religion. Ils peuvent même ne croire pas divers Articles très-vrais ſur la Nature de Dieu, ſur la maniére dont il veut être ſervi par les hommes, ſur les Devoirs qu'il en éxige, ſur l'attention qu'il fait à leur conduite, ſans rejetter abſolument tout ce qu'on doit croire là-deſſus. Cependant on les accuſera de tout rejetter, parce que ce qu'ils refuſent de croire paroit auſſi fûr, que ce dont on trouveroit qu'ils conviennent ſi on les étudioit de plus près.

Un Miſſionnaire n'a pas de peine à faire convenir un Chinois Idolâtre, qui n'eſt pas obſtiné dans ſes préventions, & qui ne refuſe pas de raiſonner; Un Miſſionnaire, dis-je, n'a pas de peine à le faire convenir du ridicule de ſes Pagodes & du culte qu'on leur rend: Après quoi on lui donne quelques Idées plus ſaines ſur la Divinité, on l'inſtruit de ſa volonté, & on l'aſſure de ſes plus grandes Récompenſes, moyennant qu'il ſe ſoûmette reſpectueuſement à de certaines Céremonies, & qu'il s'aquite de quelques ménus Devoirs dont l'obſervation eſt aiſée.

On n'a pas ſi bon marché des *Lettrés*; Ils ſont les ſubtils, il faut répondre à toutes leurs objections, & telle Réponſe leur fait-on qui attire de nouvelles objections. Lorſque pour les amener à croire des choſes incroyables, on leur allégue la Toute-puiſſance de Dieu, ils ne conviennent pas d'une telle Toute-puiſſance, & ils ſe moquent de ceux qui, ſelon eux, ſe forment de la Divinité des Idées biſarres & contradictoires, & il n'en faut pas tant pour être traités d'Athées, en Europe même. Quand de la Religion naturelle, qu'on leur ſupoſe, on veut les faire paſſer à la Chrétienne, on poſe encore pour principes des raiſonnemens qu'on leur fait, quelques Articles de la Religion Naturelle, dont ils ne conviennent pas, ou dont ils ne conviennent point dans le ſens qu'on les leur propoſe. Dès-là on s'impatiente, on dit qu'ils nient tous les Principes, qu'ils n'ont point de Religion Naturelle, qu'ils ne la connoiſſent pas. C'eſt par cette raiſon qu'on juſtifie en Europe le peu de progrès qu'on fait ſur l'eſprit des Lettrés. On n'eſt pas faſché non plus d'alleguer cette raiſon au peuple Chinois. Quand ils demandent d'où vient *que nos Lettrés n'embraſſent point votre Religion, ſi elle eſt, comme vous dites, ſi certaine, ſi prouvée, & ſi raiſonnable*? Oh vos *Lettrés*, leur dit-on, *n'ont point de Religion, & n'en veulent point avoir.*

Cependant ces *Lettrés* reconnoiſſent qu'il faut laiſſer au Peuple une Religion, & que la ſûreté du Gouvernement le demande: voila bien des Témoins contre la doctrine de Mr. Bayle & des témoins de poids, puis qu'il les reconnoit pour d'honnêtes gens & revenus des préventions où ſont les autres hommes.

Mais je vai plus loin & voici mon raiſonnement. Si l'on ne peut ajouter aucune foi aux Relations qui nous viennent de la Chine, Mr. Bayle amuſe inutilement ſon Lecteur, quand il en tire des conſequences. Mais ſi l'on peut y ajouter quelque foi, c'eſt ſans doute ſur le ſujet de Confucius, puiſque rien n'eſt ſi public. La vénération de tous les *Lettrés* pour Confucius eſt un fait inconteſtable; Or le moyen que des gens ſans Religion, & qui regardent tous ceux qui en ont une comme de petits eſprits & des viſionaires, portent ſi loin leur eſtime pour Confucius, qui certainement en avoit, ou tout ce qu'on nous dit de la Chine eſt abſolument incertain.

Cet attachement des *Lettrés* Chinois à honorer leurs Péres & leurs Ayeuls me paroit encore incompatible avec l'opinion que tout s'éteint par la Mort. Le ſouvenir d'une perſonne qu'on a tendrement aimée pendant qu'elle vivoit, & qu'on ne ceſſe pas d'aimer, dès qu'elle ne vit plus, doit être accablant, quand on penſe qu'un objet ſi chéri eſt retombé pour jamais dans le néant. Dans un tel cas le Bon Sens

ordonne que pour goûter quelque repos, & pour se délivrer des plus noires, & des agitations les plus triſtes, il faut oublier ce qui n'eſt plus & en perdre le ſouvenir, en ſe livrant tout entier aux Objets préſens, & en ſe bornant à y penſer & à ſentir leurs impreſſions.

Rien n'eſt plus inconcevable, plus bizarre, plus rempli de contradictions que ce que rapporte *Gemelli*, ſi on ſuppoſe les Lettrés Chinois ſans Idée de Dieu, ſans eſperance en lui, & ſans aucune attente d'Immortalité.

On voit par l'exemple de cet Auteur qu'entre ceux qui écrivent des Relations, ceux-là-même qui ſe donnent pour les plus exacts, ont peu approfondi ce dont ils parlent. Pour nous éclaircir ſur la Religion des Lettrés Chinois, il faudroit avoir commercé familiérement avec eux, avoir appris leur Langue, s'en être fait eſtimer, avoir gagné leur confiance, & s'être fait inſtruire diſtinctement ſur ce qu'ils rejettent, ſur ce dont ils doutent, & ſur ce qu'ils croyent. Il faudroit avoir aprís d'eux, ſur quoi fondés ils croyent de certaines choſes, ils doutent de quelques autres & il en eſt enfin qu'ils rejettent abſolument. Or déja un Eſprit prévenu ne ſe forme preſque jamais de juſtes Idées, ſur le ſentiment des autres, il leur prête toûjours quelque partie des ſiens, ou il les croit plus éloignés de la Verité qu'ils ne ſont, par l'impatience avec laquelle il écoute les difficultés qui les arrêtent. De plus il ne ſuffiroit point de s'entretenir avec un Lettré ou deux, il faudroit conferer avec un grand nombre, ſans cela on donneroit le ſentiment de quelque particulier pour le ſentiment general. Ne fait-on pas qu'en Europe on trouve des Gens d'Egliſe débauchés, libertins, & qui, pour vivre à leur gré, ſe ſont affranchis du joug de la Religion, & ſe donnent pour d'habiles Raiſonneurs? Ne fait-on pas que ces gens-là ont la malice, ou la vanité & la ſotte crédulité, de compter dans leurs ſentimens des Savans d'un grand Nom, qui en ſont très-éloignés? Un Aſiatique, qui écriroit ſur leurs raports, chargeroit la Relation de grandes fauſſetés. Un Indien, par exemple, à qui Mr. Bayle auroit ouvert tout ſon cœur, ſe ſeroit bien trompé, s'il avoit jugé par ſes ſentimens de ceux de tout le reſte des Savans Européens; Cependant ſon Commerce avec un Savant qu'il auroit fu eſtimé dans un grand parti, gratifieé même par les Rigides, & par les Ennemis des Rigides, lui auroit paru plus que ſuffiſant pour fonder une Relation des plus ſûres.

On examine des Contradictions, Ouvrages pag. 314.

XCII. Continuat. des Penſées Diverſes Art. LXXXVII. *Si un homme vous avouoit*, dit Mr. Bayle, *qu'il ne comprend rien dans ſon paſſage difficile d'Ariſtote, ne le jugeriés-vous pas préferable à un pedant qui l'expliqueroit d'une maniére tout à fait abſurde, & qui ſoutiendroit qu'il a rencontré le vrai ſens?* De tous les Sophiſmes il n'y en a point qui impoſent plus aiſément que ceux qui roulent ſur des comparaiſons. Pour conclure ſur une choſe de même que ſur l'autre, il eſt neceſſaire qu'elles ſe trouvent parfaitement ſemblables, dans le ſens auquel on les compare, & que les mêmes Principes qui fondent l'une des Concluſions ſervent de fondement à l'autre. Toute comparaiſon multiplie les objets & partà diſtrait l'attention. C'eſt le fort des Comparaiſons, que Mr. Bayle a accoutumé de choiſir. J'en ſubſtituerai une autre à la ſienne. Un Livre fait du bruit, on lui donne de grands éloges, on en parle avec une extrême admiration. Un Auteur qui s'apperçoit qu'on le met au deſſus des ſiens, ſouffre de cette ſupériorité, il lit ce Livre, mais la prévention & la négligence avec laquelle il le lit, eſt cauſe qu'il n'y trouve point de ſens; il eſt effectivement écrit ſur des Matiéres profondes, il eſt écrit avec beaucoup de préciſion & il ſuppoſe des Lecteurs attentifs. Celui-là donc qui aime à le mépriſer & à n'y trouver aucun ſens, n'y en trouve point, *il ſemble*, dit-il, *que l'Eſprit n'y a aucune part, & que le haſard en a arrangé les termes.* L'Auteur d'un tel Livre auroit-il moins de raiſon de ſe plaindre d'un Lecteur de ce goût, que d'un autre qui, par petiteſſe de genie, lui attribueroit des ſens qui n'y ſont point renfermés, mais qu'il trouveroit très-beaux, très-juſtes, très-admirables. Voila deux Lecteurs dont l'un repréſente l'Athée & l'autre l'Idolatre. L'Athée ne trouve rien de Divin dans tout ce par où Dieu a voulu ſe faire connoitre. Ni la Nature ni la Revelation n'expoſent à ſes yeux aſſés de grandeur, aſſés de Sageſſe, aſſés de Bonté pour l'amener au reſpect de celui qui en eſt l'Auteur. *Non ſeulement*, continue Mr. Bayle, *les perſonnes idolatres de leur beauté, mais auſſi les plus modeſtes aimeroient mieux que leurs Portraits fuſſent ôtés d'une Galerie, que ſi on les y laiſſoit, aprés les avoir fait enlaidir.*

Ibidem Article 87. Ouvrages pag. 315.

Afin que cette Comparaiſon fût juſte, il faudroit que les Idolatres, aprés avoir connu le vrai Dieu, ſe fiſſent un plaiſir de le préferer aux autres hommes ſous des idées défigurantes à ſa gloire. Tel fera le crime des Démons ſi on leur impute l'origine de l'Idolatrie, & ſi l'on conçoit qu'ils l'ont inſpirée aux hommes.

Je me repréſente un homme entêté de ſa bonne-mine, & qui voyant le Portrait d'un autre, d'un infiniment meilleur air, ſoutient que cet homme n'a jamais été. Mais un Ignorant irrité de cet orgueil, & pour faire d'autant plus fouffrir cet envieux, & pour relever encore l'air martial du Portrait, y applique des mouſtaches & d'autres choſes qui lui paroiſſent y manquer; Celui-ci ſe rend ridicule par ſon mauvais gout & ſa ſtupidité; Mais celui-là eſt odieux autant que mépriſable par l'extravagance de ſa fierté.

De la ſtupidité des Peuples ſans Religion. Ibidem.

„ XCIII. Si vous faites un grand cas, dit-il, de „ ce que les Canadois ont crû l'immortalité de „ l'ame, vous vous payés de fort mauvaiſe mon„ noye. N'ont-ils pas fait le même honneur à „ l'Ame des bêtes, & aux ames qu'ils donnoient „ ridiculement à leurs filets & à leurs haches? Ont„ ils tiré de ſes veritables Principes le dogme de „ l'Immortalité de notre Ame? L'ont-ils fait ſer„ vir le moins du monde aux bonnes Mœurs? „ C'eſt-là le grand point".

La Conſequence qu'on tire de là, c'eſt que les hommes naiſſent avec de grandes diſpoſitions à ſentir l'Immortalité de leur ame, & à s'attendre à un ſort qui ne ſe borne point à cette vie, puis que la ſimplicité & la groſſiéreté des peuples Sauvages n'a pû étouffer chez eux ces diſpoſitions & les Idées qui en naiſſent naturellement; On ne les cite pas en preuve comme on ſeroit un argument d'autorité.

Il eſt certain qu'on remarque une extrême groſſiereté dans les Peuples où l'on ne trouve pas de la Religion; C'eſt un fait de notorieté publique & Mr. Bayle ne ſauroit le nier, à moins qu'il ne ſe croye en droit de profiter de toutes les autorités qui lui paroitront favorables à ſa cauſe & de nier toutes les autres. C'eſt donc en vain qu'il dit *qu'on ne lui fera jamais croire qu'un homme qui adore un morceau de bois ait plus d'eſprit que celui qui n'adore rien.* Il y a là plus d'un Sophiſme. Si par *Eſprit* il entend un Eſprit comme le ſien, une activité qui va à ſe confondre elle-même, & qui eſt propre à tout embrouiller, je tombe d'accord de ce qu'il dit. Mais je ne lui accorde point qu'on faſſe un meilleur uſage de ſa Raiſon, quand à force d'entaſſer des difficultés, on vient à ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu, que ſi, en cedant à la force des Préjugés de l'Education, & au reſpect que l'on a naturellement pour les Opinions anciennes, on s'imaginoit que des Divinités Subalternes préſidente aux Fleuves & aux ſources, & qu'un Simulacre conſacré avec de certaines Cérémonies, eſt propre à

Continuat. des Penſées Div. Art. LXXXVIII Ouvrages pag. 316.

à fixer l'imagination & à l'arrêter ſur quelques Divinités dont ce Simulacre eſt l'emblême.

On continuë à examiner des Comparaiſons. *Oeuvres pag. 317.*

XCIII. Dans l'Art. XC. & ſuivant, de la Continuation des Penſ. Diverſes, Mr. Bayle répond à l'objection ſi on peut comparer un Athée à un Meurtrier, & un Idolâtre à un Calomniateur. Il eſt certain que quand on parle d'un Athée comme d'un *Déicide*, qui, entant qu'en lui eſt, anéantit ſon Createur, il y a de la figure dans cette expreſſion & dans cette maniére de le condamner. Quand on s'exprime ainſi, on prétend ſimplement qu'un Athée ſe trouve très-importuné par la penſée de l'Exiſtence de Dieu, & qu'il eſt ravi de ſe perſuader qu'il n'y en a point. Or comme nous ſommes tous diſpoſés à nous défaire des choſes dont la préſence nous importune, on conclud qu'il y a dans le cœur de l'Athée un fond d'orgueil & de malignité toute ſemblable à celle qui détermine bien des gens à ſe défaire des perſonnes qu'ils n'aiment pas.

J'avoue que l'accuſation ſeroit plus litterale, ſi l'Athée, après avoir connu Dieu, alloit juſqu'à ſouhaiter que ce Dieu qu'il connoit n'éxiſtât point, & ne pouvant ſe ſatisfaire à cet égard, s'efforceroit de perſuader au reſte des hommes qu'il n'éxiſte pas.

Mais ſi on ne peut pas traiter un Athée de *Déicide* au pied de la lettre; par la même raiſon on ne peut pas traiter un Idolâtre de Calomniateur qui ſe plaît à deshonorer Dieu par divers Attributs odieux qu'il lui impute, car tout ce que l'Idolâtre impute à une Nature ſuperieure, il le lui impute avec une bonne intention. Il fait ce que feroit un Calomniateur, ſans en avoir le deſſein, & par conſequent ſans en avoir la malice, & c'eſt là ce qui fait le caractere du Calomniateur.

Oeuvres pag. 318.

Continuat. des Penſées Diverſes Art. XCII. „ Un homme, dit Mr. Bayle, ſe preſente à Veniſe „ & ſe dit *Dom Sebaſtien Roi de Portugal*, Supoſons qu'il fût effectivement ce Roi-là: Deux „ Portugais n'en croyent rien. L'un dit pour raiſon qu'il eſt aſſuré de ſa mort. L'autre reconnoit „ qu'il vit, mais il préfend qu'ayant été pris par „ des Voleurs & néceſſité à ſe joindre à eux pour „ n'en être pas aſſaſſiné, il a tant pris de goût à „ leur vie qu'il ne ſauroit ſe réſoudre à la quitter. „ Le premier n'eſt pas Meurtrier de ſon Roi, mais „ le ſecond le calomnie de la maniére la plus atroce. Cette comparaiſon eſt encore très-éloignée de juſteſſe. Un Prince qu'on dit avoir été tué dans une Bataille, où il s'étoit très-expoſé, ne peut point ſe plaindre de ceux qui croyent ſa Mort, puis qu'elle eſt très-poſſible. Mais dire que l'Etre ſuprême peut n'éxiſter pas, c'eſt le traiter de Chimére & nier ſon Exiſtence néceſſaire, la premiére & la plus grande des Perfections. Rectifions donc cette comparaiſon.

Concevons d'un côté un Portugais dont le cœur a naturellement de la repugnance à ſe ſoûmettre à un Monarque. Il apprend la mort du ſien. Cette nouvelle a trop de rapport à ſes inclinations pour qu'il s'en défie comme il le devroit, & pour qu'il l'éxamine ſcrupuleuſement. Il ne ſe rend attentif qu'à ce qui lui paroit propre à la rendre croyable. Il s'efforce d'en perſuader ſes Compatriotes, de les former ſur ſon goût, & de les rendre ſenſibles au plaiſir d'être ſans Roi.

Un autre Portugais qui avoit eu le malheur d'être enlevé, lorſqu'il étoit encore enfant, par une troupe de bandits, & qui s'étoit fait à leur maniére de vivre, n'a pû ſe défaire de la groſſiéreté des Idées qu'il a pris avec eux. Son préjugé le ramêne à y concevoir quelque choſe de grand: On lui dit que ſon ancien Roi a pris goût à cette maniére de vivre, & fait merveille à la tête d'une petite Armée de Voleurs. Il croit lui faire honneur de ſe le perſuader. Celui-ci le verra revenu avec plaiſir dans quelque état qu'il revienne; Mais l'autre ſera très-mortifié de rentrer ſous le joug.

Art. XCVI. „ Vous m'avouerés ſans doute, dit Mr. Bayle, que ſi la Reine Elizabeth chaſſée „ de ſes Etats, avoit apris que ſes Sujets revoltés „ lui avoient fait ſucceder la plus infame proſtituée „ qu'ils euſſent pû trouver dans Londres, elle eût „ été plus indignée de leur procedé, que s'ils euſſent pris une autre forme de gouvernement, ou „ que pour le moins ils euſſent donné la Couronne „ à une Illuſtre Princeſſe. Non ſeulement la perſonne de la Reine Elizabeth eût été tout de nouveau inſultée par le choix qu'on auroit fait d'une „ Courtiſane, mais auſſi le caractére royal eût été „ deshonoré & baſoué. Voilà l'image de la conduite des Payens à l'égard de Dieu. Ils ſe font „ revoltés contre lui, & après l'avoir chaſſé du Ciel, ils ont ſubſtitué à ſa place une infinité de „ Dieux chargés de crimes, & ils leur ont donné „ pour Chef un Jupiter fils d'un Uſurpateur, & „ Uſurpateur lui-méme, pére charnel de pluſieurs „ bâtards, Sodomite, &c. N'étoit-ce pas fletrir „ & des-honorer le Caractére divin, expoſer au „ dernier mépris la nature & la Majeſté divine, en „ un mot ajoûter au meurtre des Calomnies infamantes, & attenter à l'honneur après avoir maſſacré"?

Oeuvres pag. 320.

La Reine Elizabeth eſt chaſſée du Thrône par des Républicains. Voilà l'image de l'Athéiſme qui ne veut point d'Etre Suprême. La même Reine Elizabeth obligée de ceder ſon Thrône à une Perſonne à qui l'on croit que la Couronne appartient plus légitimement. Voilà l'Image des Idolâtres; Dans le premier cas Elizabeth eſt chaſſée parce qu'elle eſt haïe, & qu'on eſt plein d'averſion contre ſa ſuperiorité. Dans le ſecond cas on ne la hait pas, mais on ſe croit obligé à lui préferer une Perſonne dont le Droit eſt plus grand. Cela eſt cauſe qu'on la laiſſe & qu'on la néglige.

Je donnerai encore plus d'étendue & (à ce qui me paroit) encore plus de juſteſſe à cette Comparaiſon. La Reine Elizabeth a des raiſons pour ſe mettre quelque temps en retraite, & choiſit dans ce deſſein les Montagnes de l'Ecoſſe, où elle n'eſt acceſſible qu'à très-peu de perſonnes; Le bruit court qu'elle y eſt morte; une partie de ſes Sujets ſont charmés de cette nouvelle, ils en font des ſeux de joye, ils forment la reſolution de vivre dans l'égalité, & de ne laiſſer occuper le Thrône par qui que ce ſoit. C'eſt là l'Emblême des Athées. La Reine Elizabeth revient, mais tant ſoit peu méconnoiſſable. Ils ſoutiennent que ce n'eſt point elle, & ſe tuent à inventer mille poſſibilités pour afoiblir tous les Témoignages qui dépoſent en ſa faveur; & leur Eſprit fait jouër tous les reſſorts du Pyrrhoniſme. Dans le même temps, il ſe préſente une Femme qui reſſemble beaucoup à cette Reine: Cette Femme ſe plaint d'avoir été obligée de ſortir de ſa retraite, beaucoup plûtôt qu'elle n'avoit reſolu, ſur les nouvelles qui lui ſont parvenuës du trouble où ſe trouve le Royaume, d'un côté par les intrigues des Républicains, d'un autre par la préſence & les cabales d'une effrontée, qui avoit eu l'injuſtice & l'adreſſe de prendre ſon Nom. Elle fait écouter ces raiſons dans quelques Provinces, elle s'y fait eſtimer par quelques actions d'éclat; Elle ſe fait aimer par quelques perſonnes du premier rang, dont l'éxemple entraine les autres: Elle rejoüit la Multitude par des Spectacles, elle donne des fêtes, des titres, des privileges. A la fin pourtant la vraye Reine eſt reconnuë. A qui pardonnera-t-elle plûtôt, ſera-ce à ceux qui ſe faiſoient tant de joye de penſer qu'elle n'étoit plus, ou à ceux qui charmés de la ſavoir encore pleine de vie, ne s'attachoient à une autre perſonne que parce qu'ils la prenoient pour elle?

Quant à l'idée que Mr. Bayle donne des Anglois, mettant à la place de la Reine Elizabeth une infame

Coureuſe, c'eſt encore une de ces fauſſes Comparaiſons qu'il a accoutumé de mettre en avant pour exténuer la faute des Athées, par le parallèle qu'il fait des Idolâtres avec eux: Dans un tel cas les Anglois ſeroient paſſé de propos déliberé, & contre toute lumiére, contre toute bienſéance à deshonorer le Thrône par un choix ſi abominable, afin de donner à Elizabeth dont le merite leur étoit très-connu, dont la perſonne leur avoit été très-précieuſe, la plus grande des mortifications, en lui préferant ce qu'ils connoiſſoient de plus mépriſable. Tel auroit été le cas des Idolâtres, s'ils s'étoient aviſés d'abandonner tout d'un coup le Culte du vrai Dieu, qui leur auroit été connu, pour y ſubſtituer ſur le champ un Jupiter, une Junon, un Mars, Divinités imaginaires & auſſi indignes de ce rang que les Poëtes les plus outrés ſur cette matiére-là nous les repréſentent.

Si ce que je viens de relever dans Mr. Bayle étoit une de ces penſées qui s'échapent, dans la vivacité à laquelle on s'anime, quand on a à répondre à une Objection forte, & propoſée par un adverſaire qui ſait profiter de tous ſes avantages, il n'y auroit pas de l'équité à la preſſer & à faire une grande attention aux conſequences même les plus naturelles de ſes comparaiſons. Mais quand on connoit l'étenduë d'eſprit qu'avoit Mr. Bayle, quand on a remarqué, dans ſes Ouvrages, l'habileté avec laquelle il va à ſon but, de ſort loin & ſouvent par de grands détours, quand on y retrouve ſi ſouvent la même penſée, il ſeroit difficile de ne lui point imputer ce qu'elle renferme de dangereux. Si ces Raiſonnemens étoient juſtes, ils ſeroient tomber la Religion Chrétienne ſous les mêmes coups qu'il lance ſur les Idolâtres. Il n'y auroit pour cela qu'à ſe repreſenter un homme qui après avoir écouté non ſeulement les difficultés que les Incrédules oppoſent à la vraye Religion, & tous les aveus que ſes Défenſeurs font d'un grand nombre d'Incompreheníibilités, après s'être rendu attentif aux Objections, par leſquelles cha.ue parti du Chriſtianiſme s'anime à terraſſer l'autre, & ſur tout à prouver que toute autre Hypothéſe que la ſienne va au renverſement de la Raiſon & de la Foi, après avoir été ébranlé & accablé par ces entaſſemens de difficultés il prend par modeſtie, par timidité, & pour ſa ſureté même, le parti de demeurer en ſuſpens, & ne croit rien, de peur de croire mal.

De cette premiere ſuppoſition on paſſeroit à une ſeconde; & on ſe repreſenteroit un autre homme qui raiſonne auſſi mal pour ſe compoſer une Religion toute remplie de contradictions & pour raſſembler tout ce qui eſt échapé aux Chrétiens de plus oppoſé à la Raiſon & de plus difficile à ſoûtenir, ſans daigner ſeulement prendre garde, qu'entre ces Erreurs il s'en trouve qui ſe combatent reciproquement. Mr. Bayle prétendroit-il qu'il n'y eût qu'un de ces deux partis à prendre? Ce qu'il avance, s'il étoit juſte, ſeroit d'autant plus fatal à la Religion que la plus petite mépriſe où on tomberoit dans l'idée qu'on ſe feroit de la Nature de Dieu, de ſon Culte, de ſes Commandemens, & par conſequent de ſa Volonté, ſeroit une faute incompatablement plus atroce que celle de n'avoir point de Religion; car toute Erreur ſur la Nature de Dieu lui attribue ce qui ne lui convient pas & par conſequent ce qui ne ſauroit lui convenir, ce qui implique contradiction avec ſa Nature, ce qui en eſt infiniment éloigné. L'Idée d'un tel Dieu eſt donc l'Idée d'une choſe qui n'eſt point. Voila donc, ſelon Mr. Bayle, tout Chrétien qui erre, déja dans le cas de l'Athée qui ne connoit pas le vrai Dieu. Mais il fait bien pis, car au moins l'Athée demeure dans ſon Doute & dans ſon Ignorance, au lieu que le Chrétien qui erre, calomnie Dieu, le défigure, met une Chimére à ſa place & ſe le repreſente ſous une idée, c'eſt à dire, ſous une Image multipliée, abſurde, barbouillée. Ces conſequences doivent ſuffire pour porter tout Eſprit tant ſoit peu raiſonnable à ſoupçonner que dans les Comparaiſons & les termes metaphoriques dont Mr. Bayle s'eſt ſervi, il y a quelque Sophiſme qu'il faut développer, & quelque équivoque qu'il faut neceſſairement lever. Voyez l'Art. LXI.

Un homme qui troublé par les Diſputes des Chrétiens, gemirait dans ſon Ignorance, s'humilieroit, imploreroit la Miſericorde de ſon Créateur & de ſon Sauveur, & renonçant à tout eſprit de Parti, à toute Ambition & à tout déſir de paroitre ſavant, éviteroit de décider ſur ce qui paſſe ſa portée, s'appliqueroit uniquement à s'éclairer en vuë de bien vivre, & dans le vif ſentiment de ſes foibleſſes prieroit ſans ceſſe le Seigneur, d'avoir pitié de ſes Tenébres & lui pardonner ſes erreurs & ſes fautes, cet homme-là ne prendroit-il pas un ſage & heureux parti & n'éviteroit-il pas l'une & l'autre des extrémités que Mr. Bayle met en parallèle?

Art. C. de la Continuation des Penſées Diverſ. Si Mr. Bayle aprouve la penſée de Mr. Jurieu lorſqu'il dit qu'il peut ſe trouver en matiére d'Athéiſme des difficultés réellement inſurmontables à de certains Eſprits, il n'a pas parlé ſincérement dans d'autres endroits que j'ai cités où il dit tout le contraire. *Oeuvres pag. 325.*

Ce qu'il ajoute dans l'Article *cent & un* des ſentimens des Scholaſtiques qui vont à établir l'innocence de l'Athée ſpeculatif, ne ſert qu'à faire perdre du tems au Lecteur, à le fatiguer, à émouſſer ſon eſprit d'éxamen, ou tout au moins à le familiariſer avec l'Athéiſme. Cela lui a ſervi encore à mettre à profit des Recueils & à faire une parade du tems qu'il a perdu à feuilleter les Auteurs les moins inſtructifs, pour y déterrer quelque choſe de favorable à l'Athée, lorſqu'un Genie laborieux & pénétrant comme le ſien, pouvoit ſi utilement employer ſon loiſir à étudier des vérités importantes. *Ibidem. pag. 326.*

XCIV. Continuat. des Penſ. Div. Art. CXVIII. Mr. Bayle répond à l'objection que l'Anarchie étant pire que la Tyrannie, il vaut mieux avoir de fauſſes Divinités que de n'en avoir aucune. *Neceſſité de la Secte. Oeuvres pag. 352.*

Mais 1°. on ne pretend pas abſolument parlant, que les hommes ne puiſſent vivre, quand même ils ne formeroient pas entr'eux un corps de Societé réuni par des Loix que des Magiſtrats protégent. On poſe ſeulement en fait que des Societés compoſées d'un petit nombre de perſonnes unis ſimplement par le voiſinage, & l'utilité de quelques ſecours qu'ils tireroient les uns des autres, ne pourroient pas ſe défendre contre les Voiſins qui tomberoient ſur leurs Biens & qui s'aviſeroient de s'aſſujétir leurs perſonnes & d'en faire leurs Eſclaves. Pour ſe défendre contre les Invaſions il faut de la ſubordination, il faut des corps compoſés d'un grand nombre de perſonnes, & on ſoutient que ces grands Corps ne ſauroient ſubſiſter ſans Loix & ſans Magiſtrats.

2°. Dans des Societés compoſées d'un petit nombre de perſonnes chacun ſeroit obligé de s'occuper au travail neceſſaire pour l'entretien de ſa vie; l'eſprit ne ſe cultiveroit point & les hommes vivroient privés de tous les avantages que la Raiſon eſt capable de leur procurer.

3°. Quand même il ſe trouveroit quelque coin de la Terre, où les hommes d'un Temperament moderé, indolent, ſtupide encore, aimeroient tellement, chacun ſon repos, qu'ils ne penſeroient point à troubler celui des autres, l'experience fait connoitre que ces exemples ſeroient très-rares & que, par tout, la Terre eſt couverte d'hommes turbulens qui rendroient miſerables les autres, & qui s'empêcheroient eux-mêmes d'être heureux, ſi les Loix, & ceux à qui on a confié le ſoin de les faire obſer-

obſerver, ne les tenoient en règle ſouvent malgré eux, & ne leur faiſoient de bonne heure, prendre l'habitude de vivre d'une maniére plus commode & plus tranquile.

4°. On ne nie point que, la Religion à part, la Raiſon ſeule ne ſoit capable de fournir à l'homme un grand nombre de Reflexions qui l'engagent à moderer ſes paſſions, à ſe faire aimer des autres hommes, à les obliger, & que la Raiſon enfin ne lui faſſe comprendre qu'il a interêt à vivre ainſi: Mais on ſoutient que les Idées de la Religion donnent à toutes ces reflexions un tout autre poids, comme on l'a déjà dit. Rien n'eſt plus aiſé que de ſe faire illuſion ſur ſes interêts. Pour peu qu'une Paſſion nous éblouiſſe, nous conclurons qu'il nous eſt avantageux de la ſuivre, & que nous y trouverons notre compte; on y ſacrifie donc de bon cœur d'autres interêts. Rien n'eſt plus ordinaire aux hommes que de dire, dans ces occaſions-là; *Que m'importe? Je veux me ſatisfaire, je n'ai point d'interêt plus cher, & rien ne m'eſt plus inſupportable que de me contraindre.* Mais ſi on s'eſt accoutumé de bonne heure à prendre pour Régle la Volonté d'un Maître infiniment ſage & puiſſant, on ſe gardera des illuſions où il eſt ſi facile de tomber, quand on ne régle ſa conduite que ſur des interêts preſens.

Neceſſité de la Religion prouvée par l'Objection même de Mr. Bayle. Oeuvres pag. 373.

XCV. Dans l'Art. CXIX. de la Cont. des Penſ. Div. Monſr. Bayle dit, *la Société eſt une mauvaiſe Ecôle de Morale. Le déréglement des Mœurs eſt plus viſible & plus ſcandaleux dans les grandes Villes que dans les petites, & dans celles-ci que dans les Villages.*

On a donc beſoin de plus grands ſecours dans les Villes que dans les Villages, & dans les grandes Villes que dans les petites. C'eſt-là ce que poſent en fait ceux qui s'intereſſent à la Religion.

Si par les mauvais exemples, les grandes Societés font une mauvaiſe Ecôle, il eſt neceſſaire de reparer & de balancer ce mal, par de ſolides inſtructions & par de puiſſans motifs à la Vertu & à la Religion.

Les Grecs, continue-t-il, *avec toute leur Erudition & avec toute leur Juriſprudence n'aquirent jamais la Probité que la Nature toute ſeule faiſoit reluire parmi les Scythes.*

Mais premiérement ces Scythes étoient-ils ſans Religion? 2°. ſavons-nous le détail de leur Hiſtoire, comme nous ſavons le détail de celle des Grecs? 3°. Les Philoſophes qui abuſoient de leur adreſſe pour rendre tout douteux chés les Grecs, & pour les affranchir de toute crainte de la Divinité, ne contribuoient-ils point au déreglement des Mœurs? Socrate le croyoit ainſi.

Quand même Mr. Bayle viendroit à bout de prouver que la Sageſſe infinie, la Bonté & la Puiſſance de Dieu qui veut conſerver le Genre humain, pourroit, au défaut de la Religion, imprimer dans l'Ame divers Principes qui contribueroient à faire ſubſiſter les Societés, je ſoûtiens toûjours que l'attente d'une autre Vie en eſt un des plus naturels, & des plus efficaces qu'on puiſſe imaginer.

„ Mr. Bayle parle de *la crainte du qu'en dira-*
„ *t-on?* de la défiance que les hommes ont les uns
„ des autres qui les oblige à la circonſpection; des
„ complots que la défiance & la timidité empê-
„ chent, & que la diverſité des interêts fait échouer;
„ l'amour des Voluptés, dit-il, modére l'eſprit
„ de Vangeance; on craint de s'attirer des affronts,
„ ſi on en fait aux autres.

Toutes ces reflexions auroient quelque force contre un homme qui ſoûtiendroit que rien ne peut contribuer à la conſervation des Societés, au repos & à la ſûreté des hommes que leur reſpect pour la Volonté de l'Etre ſuprême, Mr. Bayle affecte à ſon ordinaire d'oublier l'état de cette queſtion. Celui qui éloigne l'Idée de Dieu, qui ôte la Barriére de la Religion, prive la Société d'un de ſes plus grands ſoutiens. On commettra tout autrement ſa Reputation, quand on violera des Devoirs qui paſſent pour ſacrés, & qu'on ſe fera regarder comme un ſcelerat, & un homme qui ſe mòque de Dieu; Si la crainte des hommes fait trembler ceux qui ont entrepris des aſſaſſinats, que ne doit pas faire la crainte de Dieu? Un homme qui ne craint rien après ſa Mort, qui ſait qu'il doit mourir & qui veut bien risquer de perdre un certain nombre d'années, incertaines déja par elles mêmes, eſt capable de tout entreprendre, pour ſe procurer, s'il réuſſit, des jours agreables. Qu'eſt-ce qui oblige des ſcelerats à ſe défaire les uns des autres, ſi ce n'eſt que chacun d'eux fait bien que les autres ne le comptent que pour ce qu'il eſt? L'amour des Plaiſirs retiendra un Vindicatif jusques à ce qu'il puiſſe faire ſon coup ſûrement. D'ailleurs l'amour des Plaiſirs ne cauſe-t-elle pas ſouvent parmi les hommes les plus grands emportemens? Enfin les perſonnes qui vivent dans l'élevation & qui ſont précíſément ceux dont le genre humain a le plus à craindre & le plus à ſouffrir, ſuivent-ils d'autres principes pour l'ordinaire que leur Temperament ou que leurs paſſions, ſi la crainte de Dieu ne les retient pas? Ils n'aprehendent point les châtimens, ils n'aprehendent point les railleries, ils comptent même que l'on trouvera beau ce dont ils donnent l'exemple, & ils regardent comme un glorieux privilege de pouvoir faire ce qui n'eſt pas permis aux autres.

Vaine Apologie des Athées. Oeuvres pag. 357.

XCVI. Dans l'Art. CXXI. de la Cont. des Penſ. Diverſ. Mr. Bayle, allegue en vain *que la Religion n'a pas ſervi de frein aux plus grands perturbateurs du répos public.* On le repete, perſonne n'a jamais prétendu que dès qu'on n'eſt pas Athée, on eſt homme de bien. Voici ce qu'on ſoutient: Tel a fait du mal, qui en auroit fait encore davantage, ſi quelque reſte de Religion ne l'avoit retenu. Et bien des gens ont eu le pouvoir & les occaſions de cauſer des troubles dans le Genre humain, qui ſe ſont tenus en repos, parce que le reſpect pour leur Devoir & les Idées d'une autre Vie les ont déterminés à moderer leurs Paſſions.

Ibidem.

Au même article il dit: *Mahomet II. paſſoit pour Athée. Il ne fit pas tout le mal qu'il auroit pû faire*; Mais n'eſt-il pas vraiſemblable, que s'il n'avoit pas été Athée il auroit été moins féroce & auroit moins fait de mal?

Fauſſes Idées de la Religion Chrétienne. Oeuvres pag. 360.

XCIII. Dans l'Art. CXXIV. de la Continuation des Penſ. Diverſ. Monſr. Bayle léve le masque, & après nous avoir repreſenté, comme la Société pourroit fort bien ſe maintenir, quoiqu'elle fût compoſée d'Athées, il travaille à nous faire comprendre qu'il n'en ſeroit pas de même ſi elle étoit compoſée de veritables Chrétiens. Il n'eſt pas poſſible qu'il ne prévît le ſcandale que cet article alloit donner, mais c'eſt de quoi il ſe mettoit fort peu en peine. Il falloit pourtant penſer à ſa ſureté. Voilà pourquoi il a recours à un de ſes Chevaux de bataille & à une fineſſe ſi uſée qu'il n'eſt plus poſſible de s'y laiſſer tromper, c'eſt-à-dire, il fait part à ſon Lecteur d'une converſation où on lui diſoit, „ Les vrais Chrétiens, ce me ſemble, ſe conſide-
„ reront comme des Voyageurs & comme des Pé-
„ lerins qui tendront au Ciel leur veritable Pa-
„ trie. Voyez l'Art. XLIII.

A quoi penſoit Mr. Bayle? Croyoit-il en ſa Conſcience de nous avoir donné un portrait du Chriſtianiſme, où il n'y eût rien d'exageré? Si cela étoit il dévoileroit lui-même cette affectation avec laquelle il nous parle tant de ſa Foi & des Lumiéres de la Grace, qui ſuplément chés lui à l'incertitude de la Raiſon & l'attachement aux ſentimens de l'Egliſe où il eſt né & il nous trace ici une Idée du Chriſtianiſme toute differente de celle qui eſt reçûë dans la Communion où il a vécu. Et lui-même s'eſt-il réglé ſur ces Maximes? Qu'y a-t-il de

plus éloigné que ſa conduite de cette ſimplicité, de cette indifférence pour la gloire & de ce dévouement tout pur & tout ſimple à faire la Volonté de Dieu, & à ne donner aucun ſcandale? Aimera-t-on mieux dire qu'il faut ſemblant de prendre à la lettre des expreſſions, qu'il faut bien qu'on doit entendre dans un ſens figuré, & ſuivant le génie des expreſſions proverbiales qui tiennent toujours de l'hyperbole. Si ce qu'il avance étoit juſte, il n'y auroit de vrais Chrétiens, que chés les Anachorétes, & chés quelques Anabaptiſtes. *Dieu*, dit-il, *ne permettroit pas que de vrais Chrétiens deviniſſent fanatiques dans des occaſions qui paroitroient le demander*, & ne peut-on pas ſans Fanatiſme ſe défendre courageuſement pour ſe garentir d'une injuſte oppreſſion?

Mr. Bayle revient encore à ſa ſuppoſition, qu'à *moins d'uſer des fraudes & de laiſſer à part la délicateſſe de la Conſcience on ſe défendra mal contre des voiſins habiles & entreprenans.* J'ai déjà refuté cela.

Ibidem. „ Voulés-vous, dit-il, qu'une nation ſoit aſſés forte „ pour reſiſter à ſes voiſins, laiſſés les maximes du „ Chriſtianiſme pour théme aux Prédicateurs: „ conſervés cela pour la théorie & ramenés la pra„ tique ſous les loix de la nature qui permet de „ rendre coup pour coup & qui nous excité à nous „ élever au-deſſus de notre état, à devenir plus „ riches & de meilleure condition que nos Pé„ res.

La Providence a donc pourvû à la conſervation des Etats, en ne permettant pas que l'Evangile perſuade beaucoup de gens. Le gros des hommes demeureront ambitieux, avares, fourbes, entreprenans, féroces, cruels, & par ce moyen les Etats ſubſiſteront & l'Egliſe vivra à l'abri des Vicieux.

Ibidem pag. 361. Mr. Bayle s'objecte l'exemple de la *Republique Romaine, où l'Amour des Voluptés & l'Avarice gâta tout. Mais c'eſt de quoi*, dit-il, *il ne faut pas s'embaraſſer, ce qui eſt arrivé une fois n'arrivera pas toujours.*

„ Ne craignés point les mauvaiſes ſuites de l'a„ mour de l'Or: c'eſt à la verité une ſource em„ poiſonnée d'où ſortent mille paſſions corrompues „ & qui excite & qui fomente la dépravation du „ cœur. C'eſt de-là que vinrent les déſordres les „ plus pernicieux de la République Romaine, qui „ avoit long-temps conſervé la Probité & la Diſci„ pline avec le mépris des richeſſes & des voluptés. „ Enfin l'Avarice y gâta tout. Mais ne vous em„ baraſſés pas de cela, ce n'eſt point une neceſſité „ que les mêmes choſes arrivent dans tous les Siés„ cles, & ſous toutes ſortes de Climats" ! L'experience a fait voir ce qu'on a à craindre de l'Irreligion, de ſes ſuittes, & du regne de ſes paſſions. Mr. Bayle raſſure en deux mots, contre cette Crainte; mais pour la foibleſſe de la Religion & les préjudices dont elle va être cauſe, ce ſont ſelon lui des Points démontrés. L'experience a fait voir que l'amour des Voluptés, du Luxe, & de tout ce qui eſt neceſſaire pour l'entretenir, a cauſé de grands déſordres & a fait enfin régner la ſcelerateſſe qui a renverſé les plus puiſſans Etats. Donc ce ſont plutôt qu'elles n'ébranleront les Societés. Que répond à cela Mr. Bayle? Deux mots, *Ne craignés rien*, les vices ne ſeront pas toujours malheureux.

Art. CXXVI. de la Continuat. des Penſ. Diverſ.

Autre parallele de la Religion Payenne & de l'Athéiſme. Oeuvres pag. 362. „ XCV. Je reviens au Paganiſme, dit Mr. „ Bayle, & c'eſt pour vous faire remarquer qu'il „ étoit ſi peu capable de ſervir de Principe repri„ mant, qu'il a eu beſoin que d'autres choſes repri„ maſſent la corruption qu'il inſpiroit. Si par ſes „ ſuperſtitions ſur les préſages, il empêchoit ou „ il avançoit l'exécution d'un deſſein, cela con„ cernoit plutôt le Phyſique que le Moral, & il „ en pouvoit arriver autant de dommage que de „ profit. L'idée qu'il donnoit des Dieux pouvoit „ bien faire que l'on fût exact à leur offrir des „ victimes, à leur bâtir des Temples, à enrichir „ leurs ſtatues, & à donner au culte extérieur de „ la Religion tout l'éclat imaginable, mais elle é„ toit beaucoup plus propre à gâter les mœurs „ qu'à les reformer. Ce culte même nourriſſoit le „ vice: Il conſiſtoit quelquefois à immoler ou la „ vie ou la pudeur. On ſacrifioit des hommes; on „ proſtituoit des filles en l'honneur des Dieux. Les „ Romains qui abolirent en divers endroits, à Car„ thage & dans les Gaules nommément, la barba„ rie des Victimes humaines, immoloient quelque„ fois des hommes, & n'ignoroient pas que les „ Jeux funébres, où l'on faiſoit perir un grand „ nombre de Gladiateurs, ne fuſſent une maniere „ de ſacrifice aux Manes des morts. L'inhumanité „ & la cruauté qui ſont ſi contraires au bien pu„ blic, naiſſoient delà neceſſairement. Les Jeux „ Floraux, les Jeux Scéniques étoient un acte „ de Religion. On les célébroit magnifiquement, „ mais avec des obſcénités ſi outrées, qu'ils ne „ peuvent être conſiderés que comme une école in„ fame d'impureté.

„ L'Anarchie univerſelle, le brigandage general „ que l'on dit à tort être la ſuite neceſſaire de l'ir„ religion, eût été inévitablement l'effet de la Re„ ligion Payenne, ſi d'autres principes n'y euſſent „ mis des obſtacles. La ſéduction ou l'enlévement „ des perſonnes de l'autre Sexe, & même des beaux „ garçons, auroit paſſé pour une copie des actions „ des Dieux: le vol, l'inceſte, la fraude, le ſortilége, „ auroient eu la même prérogative. On s'y ſeroit „ donc abandonné ſans ſcrupule de conſcience, & „ même par un principe de Religion. A quels „ troubles, on à quels déſordres n'eût-on point ex„ poſé par là les Societés? Ce n'eſt pas le tout. Le „ déſir de la gloire a tant de force ſur les ames am„ bitieuſes, qu'elle leur fait violer, & les Loix „ de la nature, & les Loix divines, & les Loix „ fondamentales de l'Etat. Les Républiques ont à „ craindre l'ambition du Chef de leurs troupes, les „ Rois ont à craindre celle de leurs fils, ou de „ leurs beaux-fils; & ce qui eſt encore plus étran„ ge, ils ont quelquefois à craindre celle de leurs „ péres, ou de leurs beaux-péres. Il n'y avoit „ rien de plus capable de lâcher la bride à cette fu„ rieuſe ambition que le culte des Gentils; car le „ Jupiter qu'ils adoroient comme la plus grande „ de leurs Divinités, avoit dethrôné ſon pére Sa„ turne, qui avoit exclus de la ſucceſſion ſon frére „ aîné.

„ La confuſion ſe fût étenduë jusqu'aux familles „ particuliéres. Un fils eût trouvé que ſon pére „ ne mouroit pas aſſés tôt, ou que ſa portion d'un „ patrimoine diviſé entre ſes fréres étoit trop peti„ te. On eût voulu l'avoir tout, & ſans attendre „ la mort naturelle du predeceſſeur. On ſe fût im„ médiatement réglé ſur la conduite des Princes, & „ médiatement ſur celle des Dieux.

Dès que Mr. Bayle a porté quelque coup à la Religion Chrétienne, & lui a oppoſé l'Athéiſme, en le préſentant ſous un beau côté, il évite les coups qu'on ne manqueroit pas de lui porter reciproquement, il les évite, dis-je, en ſe jettant dans le parallèle de ce que la Religion Payenne avoit de plus extravagant, avec la ſimple ignorance d'un homme qui ne connoit pas Dieu. Mais j'ai déja ſouvent remarqué que par là-même qu'il reſtoit chés les Payens quelque idée de Religion, il y reſtoit quelques ſentimens d'une autre Vie, dont la vertu & le vice décideroient le bonheur ou le malheur. A plus forte raiſon ces ſentimens auroient-ils produit leur effet naturel ſi la Théorie de la Religion y avoit répon-

du

du & les avoit fortifiés. J'ai déja prouvé que dans l'Athéïsme il se trouve plus que simple ignorance. Les Principes qui font rester dans cette ignorance, & leurs suites sont très-condamnables, & exposent la Société à de grands inconvéniens.

Ibidem, pag. 364.

„ N'oublions pas, dit Mr. Bayle, Art. CXXVII. „ de la Continuation des Pensées diverses, n'oublions „ pas la Justice vengeresse que les Payens attri„ buoient à leurs Dieux. Ils en donnoient des éx„ emples qui n'étoient propres qu'à renverser la Mo„ rale, & qu'à troubler les Societés.

„ Si les Scythes dont l'humeur guerriére causoit „ une infinité de désolations, en avoient été punis „ par un changement de vie, de sorte qu'au lieu „ de songer à des conquêtes, ils se fussent sentis „ poltrons & amateurs de l'oisiveté, on auroit pû „ se persuader que les Dieux avoient à cœur le re„ pos des peuples, mais en voyant que les Scythes, „ qui avoient ravagé toute l'Asie, demeurérent „ impunis à la reserve d'un petit nombre, qui a„ voient pillé le Temple de Venus, & que le châ„ timent de ce petit nombre, consista en ce que „ Venus les assujettit au péché contre nature, on „ n'avoit nul lieu de s'imaginer que les Dieux se „ souciassent, ni du bien des Societés, ni de la „ Vertu, uniquement attentifs à faire honorer leurs „ personnes & les choses qui leur étoient consacrées. „ Les manières de leur vengeance étoient très-pro„ pres à détourner de la vraye idée de la Justice, „ & de pousser vers l'idée d'un orgueil choquant, „ tel qu'est à peu près l'orgueil de certains Mar„ quis, & de certaines Marquises de Province, „ qui se soucient très-peu que leurs Vassaux soient „ fripons, voleurs, yvrognes, lascifs, pourvû „ qu'ils fassent des presens à leur Seigneur, & „ qu'ils rampent devant lui, & qu'ils respectent sa „ famille, son portrait, ses laquais, ses chiens mê„ me, ses chevaux, ses arbres &c. à quoi s'ils ne „ font pas ponctuels on les roue de coups de bâ„ ton, fussent-ils irreprehensibles quant à tout le reste.

„ Ne m'objectés point que les exemples que je „ vous allégue, sont tirés de l'histoire fabuleuse, „ car il me suffit que le Peuple les considerât com„ me vrais, & qu'il y fondât sa Religion. Mais „ si vous voulés des choses tirées du temps histori„ que, je vous dirai à quoi l'on attribuoit le mal„ heur de la bataille de Cannes qui pensa faire perir „ la République Romaine. On l'attribuoit à la „ colére de Junon, & l'on prétendoit que cette „ Deesse s'irrita de ce que Varron avoit mis en sen„ tinelle au Temple de Jupiter un beau garçon. „ Cela sentoit fort la jalousie d'un nouveau Ganyméde.

„ Il est certain en premier lieu que les Rois qui „ se regardent comme les images, & comme les „ Lieutenans de Dieu sur la terre, devoient se faire „ non pas un scrupule, mais plûtôt une Religion „ de se regler sur cette conduite des Dieux. Ils „ devoient donc souffrir les mauvaises mœurs de „ leurs Sujets, pourvû qu'elles n'arrêtassent pas le „ payement des impots, ni aucune autre partie de „ l'obéïssance. Ils devoient reserver tous les actes „ de punition pour les personnes qui leur man„ quoient de respect, & enveloper dans la peine „ l'innocent avec le coupable, de sorte qu'une Vil„ le entiére fût saccagée & condamnée à la prosti„ tution, si leurs Officiers, si leurs Bureaux y „ avoient été insultés par 20. ou 30. mutins, ou „ si leurs Statues y avoient reçu quelque offense „ malgré la meilleure & la plus grande partie des „ habitans. A quels excès de violence ne se de„ voient pas porter les Reines & les Princesses, si „ l'on osoit égaler ou préferer à leur beauté celle „ d'une autre personne, ou les offenser en quel„ qu'autre sorte, ou si leurs maris avoient des mai„ tresses ou des bâtards, comme il arrive presque „ toûjours? N'irriteroit-on pas une passion qui n'é„ toit déja que trop vive, lors qu'on lui montroit „ un original aussi respectable que la conduite des „ Déesses. La discorde des familles Royales, „ une Reine sœur & jalouse brouillée avec son „ époux sont quelquefois un très-grand mal à „ tout l'Etat, & une source de confusions gene„ rales,

„ Il est certain en second lieu, qu'autant qu'un „ Monarque se fait un devoir, lorsque cela s'acco„ mode avec ses passions, d'imiter les Dieux, au„ tant les Sujets se font un plaisir d'imiter leurs „ Princes. La belle chose que ce seroit qu'une Ré„ publique, qu'un Royaume, où le Souverain ad„ ministreroit la Justice sur le modèle que nous a„ vons vû, & où les Sujets se conformeroient à „ leur Souverain!

„ Nous pouvons dire en troisiéme lieu que cha„ que particulier, & sur tout dans l'ordre des per„ sonnes de qualité, s'éleve tout droit & immédia„ tement jusques à l'imitation des Dieux, quand „ cela flate le penchant de la nature. Chaque grand „ Seigneur auroit donc voulu punir & se venger, selon „ le plan que les Dieux suivoient. Une Dame qui au„ roit sû que l'on auroit dit qu'elle étoit moins belle „ qu'une autre, ou que sa fille étoit moins belle que celle „ d'une autre, auroit crû que cette injure méri„ toit un chatiment exemplaire, & que la morale „ pratique des plus grandes Divinités ne permet„ toit pas l'indolence dans une telle occasion. „ Les parens eussent été exhortés à tirer raison de „ cette offense. Jugés un peu si le repos des fa„ milles étoit compatible avec cet esprit.

„ Qu'auroit-on dit de la Reine Elizabeth, si parce „ qu'il seroit échapé à Ronsard de la mettre dans „ une Ode au dessous de Catherine de Medicis sur „ le chapitre de la beauté, elle eût déclaré la „ guerre à la France, & ne se fût pas contentée „ d'y mettre tout à feu & à sang, mais qu'elle eût „ voulû encore persécuter jusqu'au Indes les Fran„ çois qui auroient pû échaper à la ruine entiére de „ leur Pays! N'auroit-on pas eu raison de dire „ qu'elle étoit une Diablesse incarnée; cependant „ si elle eût été de la Religion des anciens Ro„ mains, elle auroit pu faire faire une excellente A„ pologie. Je ne fais que suivre, auroit-elle dit, „ l'exemple de la Déesse des Déesses.

„ Vous voyés donc que si Dieu n'eût ménagé „ plusieurs digues, & plusieurs barriéres pour re„ primer le Paganisme, les Societés humaines eus„ sent été dans un horrible cahos. Il semble que „ rien n'ait plus couté à la Providence, s'il est „ permis de se servir de cette expression, que le „ frein qui a été necessaire à l'Idolatrie. Il a fallu „ veiller avec attention sur ses suites naturel„ les, afin de leur faire rencontrer les obsta„ cles qui pouvoient servir de rempart au genre „ humain.

„ Elle avoit tellement gâté l'esprit des hommes, „ que lors même qu'ils patioient le plus gravement „ des bienfaits des Dieux, ils débitoient des im„ pietés fort pernicieuses à la Morale. Je ne vous „ en donnerai qu'une preuve. Ciceron dans son „ plaidoyé pour Milon déclare que la mort de „ Clodius étoit l'une des faveurs dont la Providence „ divine avoit comblé le Peuple Romain; qu'il „ faudroit être Athée pour mettre en doute une „ telle vérité; & que c'étoit cette Providence qui „ avoit fait perir Clodius en lui inspirant la pensée „ de tuer Milon. N'est-ce pas dire que Clodius „ n'auroit pas eu la hardiesse d'entreprendre cette „ action, si les Dieux ne l'y avoient excité? Ils „ firent donc un miracle, ils dérangérent l'ordre „ naturel des pensées de cet homme pour lui inspi„ rer la resolution d'un assassinat. N'étoit-ce pas „ enseigner qu'ils peuvent être la cause morale des „ plus grands crimes? Or quelles étoient les con„ séquences de ce dogme affreux? Ne fournissoit-

» il pas aux hommes de quoi s'excuſer des fautes » les plus criantes ?

Voici mes réponſes à ce long article 1°. la crainte des Dieux avoit du pouvoir ſur les Payens, puiſqu'elle les portoit à bâtir des Temples, à faire des Sacrifices, à former des vœux & ſouvent à faire de grandes dépenſes, donc cette crainte a du pouvoir.

2°. Si aux Idées d'une Juſtice Vangereſſe & toute puiſſante, ils mêloient des Erreurs qui pouvoient détruire, en tout ou en partie, le bon effet de ces Idées, ils avoient auſſi des Idées qui pouvoient, en tout ou en partie, prévenir le mauvais effet de ces Erreurs. Si donc, dans de certains cas, leur Religion n'influoit pas plus ſur leur Vertu que l'Athéiſme n'auroit fait dans d'autres, elle n'étoit point ſans de bons effets, car 3°. ces Payens étoient perſuadés que les Dieux s'intereſſoient au luſtre, à la gloire, & en general au bon état d'une Societé qu'ils avoient pris ſous leur protection; ils étoient même perſuadés qu'en general les Dieux s'intereſſoient au ſort du genre humain, ils n'ignoroient pas non plus que les Vices ſont les principales cauſes des déſordres qui y regnent, par conſequent ils devoient craindre de s'attirer la colére des Dieux en contribuant au malheur des hommes par une mauvaiſe conduite.

4°. Lors même qu'ils donnoient dans les Idées des Poëtes & des Prêtres qui leur repréſentoient leurs Dieux biſarres & emportés, prêts de punir, par de grands coups, une petite Ceremonie négligée, ils devoient en conclure que les Vices pour l'expiation desquels les ſacrifices & une partie du Culte extérieur étoient établis ſeroient encore plus capables de les irriter.

5°. Les Payens concevoient les Dieux comme les Princes éternels de la Societé humaine, dont les Souverains étoient eux-mêmes les Sujets. Or rien n'eſt plus commun que de voir des Princes qui ne permettent point à leurs Sujets les mêmes libertés qu'ils ſe donnent eux mêmes. Ils ſeront, par exemple, des Loix contre le Luxe, & l'Intemperance; l'obſervation de ces Loix eſt neceſſaire, elle ſert à prévenir un grand nombre d'inconveniens, les troubles, les querelles, la pauvreté, & ſes nombreuſes ſuites. Par là il eſt de l'interêt du Prince de faire obſerver ſes Loix, & ſi quelqu'un de ſes Sujets s'en diſpenſoit, ſous pretexte que le Prince ne lui en donne pas l'exemple, cette prétendue juſtification ne manqueroit pas de lui attirer un double châtiment.

Voila des reflexions qui devoient naturellement ſe préſenter aux Payens, & quand ils s'y rendoient attentifs, elles ſervoient de frein à leurs paſſions. Pour ce qui eſt de ceux qui aimoient mieux faire les raiſonnemens que Mr. Bayle leur attribue, je veux que pour lors ils ne fuſſent pas plus réglés dans leurs mœurs que des Athées, & je conclurai de là qu'une partie des Payens ne ſe conduiſoit pas mieux que s'ils avoient été Athées. Mais j'ajouterai auſſi qu'ils n'étoient pas tous dans le même cas, & que leur Religion même fourniſſoit des correctifs aux concluſions qu'ils pouvoient tirer des Erreurs qu'elle renfermoit.

Mr. Bayle paroit épouvanté de l'erreur de *Ciceron* qui attribue aux Dieux d'avoir fait naitre dans l'eſprit de *Clodius* la penſée de tuer *Milon*, afin de faire ſuccomber ce méchant homme, ſous les coups de celui qu'il vouloit faire perir injuſtement. Il ſe flatte de lancer impunément des traits contre Ciceron qui retombent ſur les Théologiens, & ſur la Sainte Ecriture elle-même, car la Juſtice de Dieu abandonne ſouvent un homme vicieux à des paſſions qui le font tomber dans des excès, par où il s'attire les juſtes châtimens qu'il a merités. Mais Mr. Bayle voudroit bien que les Chrétiens s'imaginaſſent que Dieu fait immédiatement les maux qu'il permet; & qu'il excite intérieurement & inévitablement les paſſions auxquelles il donne ſeulement occaſion de naitre, & s'il eſt échapé à des Theologiens des expreſſions qui ménent-là, il ſait bien s'en prévaloir.

Pour entrer dans la penſée de Ciceron & pour y trouver du ſens & de la juſteſſe, il n'eſt aucunement neceſſaire de concevoir la Divinité qui, ennemie de Clodius, lui inſpire la penſée de tuer Milon, il ſuffit de poſer que la Providence, juſtement irritée par les iniquités & les impuretés de Clodius, l'abandonne à ſa fureur aveugle, & lui fait trouver un châtiment bien mérité, en recevant la mort qu'il cherchoit injuſtement de donner à un autre.

» On auroit tort de prétendre, dit Mr. *Ibidem* » Bayle Art. CXXIX. de la Continuation des Penſ. *pag. 308.* » Diverſ. que les Péres ont fait trop valoir les ruſes » de la Rhétorique afin de mieux profiter des a» vantages que les endroits foibles de la fauſſe Re» ligion leur fourniſſoient; cette pretention, di» je, feroit mal fondée, car outre qu'il eſt évi» dent que la dévotion pour un Dieu très-impudi» que doit augmenter l'impudicité, les Payens mê» me ont reconnu que les crimes qu'on attribuoit » aux Dieux, fomentoient la dépravation humai» ne. Il importe de vous citer là-deſſus de bon» nes autorités. Je ne m'aſſujettis point à l'ordre » chronologique.

» Platon a bani de ſa République les Poëmes où » l'on médiſoit des Dieux en leur imputant des paſ» ſions honteuſes. Il jugea que ce ſeroit introduire la dépravation des mœurs que de ſouffrir que l'on enſeignât de telles choſes à la jeuneſſe.

» Ce que Platon ne preſcrivit qu'en idée fût » mis en exécution par Romulus, ſi l'on en croit » un célebre Hiſtorien. Il aſſure, & il eſt le ſeul » qui ait fait cette remarque, que Romulus em» pruntant des Grecs pluſieurs choſes pour le culte » divin, donna l'excluſion à toutes les fables qui » deshonoroient les Dieux. J'en ai parlé dans mon » Dictionaire. Cet Hiſtorien aprouve beaucoup la » conduite de ce Prince; il dit que le peuple & » tous ceux qui ne ſont pas Philoſophes prennent du » mauvais côté ces fables-là, & tombent dans l'un » ou dans l'autre de ces deux inconveniens, ou de » mépriſer les Dieux, ou de ſe porter à toutes ſor» tes de crimes, en conſiderant que les Dieux mê» mes les ont commis.

Mr. Bayle a beau étaler ce que les Fables renferment d'impie, il eſt certain que, chés les Nations Payennes, ceux qui avoient quelque inclination pour la Probité rejettoient ces fables, avoient de tout autres idées des Dieux, & s'animoient à la Vertu pour leur plaire. On voit que dans le Paganiſme même les gens de bien ſe faiſoient un Devoir de corriger ces Fables & d'en prévenir les mauvais effets; ils étoient ſecondés en cela par les Princes qui entendoient leurs interêts; & de cette maniére au lieu que l'Athéiſme n'a rien, en lui-même, qui ſolicite à la Vertu, il reſtoit dans la Religion Payenne des Verités dont on pouvoit utilement ſe ſervir pour corriger les Erreurs qui y étoient mêlées.

Mr. Bayle lui-même cite dans cet article Seneque, Socrate, Iſocrate, qui ont montré, *dit-il*, fortement l'abſurdité de ces impies fictions des Poëtes. Il ſe trouvoit donc au milieu du Paganiſme des perſonnes en eſtime & en crédit qui travailloient à corriger les fauſſes idées, à prévenir les mauvais effets, & à faire ſervir la Religion aux bonnes mœurs.

» Par les monumens qui nous reſtent de l'anti- *Ibidem* » quité, dit Mr. Bayle, Art. CXXXV. de la *pag. 379.* » Continuation des Penſées Diverſes, nous apre» nons clairement que les Gentils ne craignoient » guére leurs Dieux, ou que pour le moins ils » n'en

„ n'en avoit pas une crainte qui les engageât à „ respecter humblement la Providence lorsqu'ils „ n'en recevoient pas les faveurs qu'ils en avoient „ attendues. Cette fauſſe Religion étoit bâtie ſur „ l'interêt ſordide de la mercenalité, elle ſe croyoit „ neceſſaire aux Dieux, comme s'ils n'euſſent pû „ ſe paſſer de la fumée des ſacrifices & que leur „ beatitude dépendît des honneurs qu'ils recevoient „ ſur la terre. On s'imaginoit les Dieux ſi ſenſibles, „ ſi intereſſés à ces honneurs, que l'on ſe perſuada „ qu'ils verſeroient à pleines mains les infortunes ſur „ les indévots, & le bonheur temporel ſur les „ dévots. On ne les honoroit donc que par un „ eſprit mercenaire, & par une crainte ſervile que „ le reſpect, la veneration n'accompagnoient point, „ & l'on croyoit meriter leurs rétributions, de ſor- „ te que quand elles ne venoient pas, on s'éman- „ cipoit au murmure, & aux reproches avec la der- „ niére inſolence.

„ Ils croyoient des Dieux pendant la proſperité, „ ils n'en croyoient point dans l'adverſité; mais ſi „ les choſes revenoient à un bon train, ils recom- „ mençoient à croire la Providence. Cela parut à „ Rome lorsque le Decemvir Appius dégradé de ſa „ tyrannie eut recours à l'autorité populaire. *Enfin „ il y a des Dieux*, s'écria-t-on, *& ils ne négligent „ point l'homme.* Autre caprice des Payens, ils at- „ tribuoient ſouvent au Deſtin, ou à la Fortune, „ les malheurs où ils tomboient par leur propre fau- „ te. Les Dieux s'en plaignent fort modellement „ dans l'Odyſſée. Nouveau caprice de ces Idola- „ tres: chacun pretendoit que la Providence ne ſe „ devoit qu'aux choſes où il prenoit part. Les „ victoires que les ennemis remportoient ſur ſa pa- „ trie le faiſoient douter qu'il y eût des Dieux: „ celles qu'elle remportoit ſur les Ennemis le re- „ mettoient dans la foi; Le bonheur des ſcélerats „ ne ſcandaliſoit que ceux qui y trouvoient leur „ desavantage. On ne comptoit pour rien l'inte- „ rêt d'autrui. On étoit cependant perſuadé que „ les preſens & que les Dieux recevoient des „ hommes attiroient les proſpérités, il eût donc „ fallu s'informer avant que de faire des vacarmes „ contre les Dieux lors d'une Bataille perdue, ſi „ les offrandes du Vainqueur n'avoient pas été plus „ riches que celles du parti batu; car ſi elles „ l'avoient été, l'ordre vouloit que la Vic- „ toire ſe déclarât pour le dernier encherîſſeur.

„ Cette idée de Venalité que l'on attachoit aux „ benedictions céleſtes, avoit introduit ſans doute „ un grand déſordre dans la Religion, car c'eſt „ l'une des impietés que Platon bannit de ſa Ré- „ publique. Il remarque que de croire que l'on „ obtient grace des Dieux dans ſes extorſions, „ pourvû qu'on leur faſſe part du vol, c'eſt les „ comparer à des chiens qui moyennant une portion „ de la proye, permettroient aux Loups de ravager „ les troupeaux. Voilà cependant l'image de la „ conduite que tenoient les peuples, ils vouoient „ aux Dieux une partie du butin que l'on feroit „ dans le Pays ennemi: Les particuliers en u- „ ſoient de même à proportion.

„ Toutes ces remarques peuvent ſervir à vous „ faire voir que l'idée que les Payens avoient de „ leurs Dieux n'étoit nullement capable de leur inſ- „ pirer une crainte reſpectueuſe, & fondée ſur „ l'eſtime, mais ſeulement une crainte intereſſée „ qui ſans leur ôter le mépris des Dieux, les en- „ gageoit aux Ceremonies & à la dépenſe du culte. „ Etoient-ils fruſtrés de leurs eſperances? Ils pre- „ noient le frein aux dents, & fouloient aux piés „ ce qu'ils avoient adoré. C'eſt ainſi que la patien- „ ce échape à ceux qui ont fait inutilement leur „ cour à un favori indigne qu'ils mépriſoient & „ qu'ils haïſſoient.

„ Marc Antoine qui ne cedoit point à Deme- „ trius ſur le chapitre de la débauche, obtint à „ peu près dans Athénes les honneurs divins, & „ on lui offrit auſſi en mariage la Déeſſe Mi- „ nerve.

„ Ne m'avouerés-vous pas que cette conduite des „ Athéniens eſt une marque très-évidente qu'ils „ n'avoient aucune crainte des Dieux? Et n'étoit- „ ce pas enſeigner à tous les particuliers l'art funeſte „ de mépriſer la Divinité que l'on faiſoit profeſſion „ de ſervir? C'étoit d'un autre côté ouvrir une „ porte large à la corruption des mœurs.

Les Payens oublioient leurs Dieux dans la Proſpérité, & ils ne s'en ſouvenoient que dans l'Adverſité ou dans de certains cas extraordinaires.

Si de là il eſt permis de conclure que la Religion Payenne étoit inutile pour la correction des mœurs, on tirera la même concluſion contre la Chrétienne, & c'eſt ce dont Mr. Bayle ne ſera pas fâché. Mais il eſt viſiblement abſurde de dire que la Religion ne ſert à rien, dès qu'elle ne ſert pas toûjours. Parce qu'on ne remplit pas toute l'étenduë d'une reſolution, n'en executte-t-on aucune partie? Et cette partie ne produit-elle pas un bon effet? Faut-il décourager les hommes en tâchant de leur perſuader l'inutilité de la Religion, & ne doit-on pas plûtôt leur faire comprendre, que ſi on vit mal & ſi on n'obſerve pas exactement les bonnes reſolutions, qu'on a priſes, c'eſt parce qu'on n'a pas aſſés préſentes les idées de la Religion.

Lorsque le Decemvir Appius dégradé de ſa Tyrannie eut recours à la protection du Peuple, *Enfin il y a des Dieux*, s'écria-t-on, *& ils ne négligent point l'homme.*

Les Payens étoient donc perſuadés que les Tyrans étoient odieux à leurs Dieux; ils étoient perſuadés que l'oppreſſion des hommes rend les Grands qui les oprriment criminels & dignes d'être chatiés par la Divinité; ils étoient perſuadés que les attentats ſur la Pudicité leur déplaiſoient. C'eſt donc en vain que Mr. Bayle s'efforce ſi ſouvent de perſuader que la Religion Payenne n'étoit qu'une Ecôle d'abomination, pour accoutumer ſon Lecteur à y préferer l'Atheiſme.

Mais les Payens ne faiſoient pas aſſés ſouvent ces reflexions. La raiſon en eſt claire, ils n'étoient pas aſſés religieux; mais toûjours voit-on par-là ce qu'on doit attendre d'une Religion plus pure. Cette expreſſion abregée, *enfin il y a des Dieux*, ſignifie, enfin les Dieux nous font manifeſtement connoître leur haine pour le crime.

L'ordre vouloit que la Victoire ſe déclarât pour le dernier encherîſſeur.

Mr. Bayle avoue lui-même que les Payens ne tiroient pas ces conſequences & ne raiſonnoient pas comme lui.

La Politique vouloit qu'on fit croire au Peuple, qu'un malheur n'avoit eu pour cauſe du côté du Ciel qu'une Ceremonie négligée, afin de relever ſon courage en lui faiſant eſperer que les Dieux ſe tourneroient de ſon côté, dès qu'on auroit ſeparé cette faute & qu'ils n'abandonneroient point ceux qui ne ſe livreroient pas eux-mêmes au découragement.

Mr. Bayle, pour prouver l'inſuffiſance de la Religion, allégue un exemple de l'Impieté des Athéniens & de leur excès de flatteries & de baſſeſſe. Mais cet exemple ne ſert-il pas à prouver qu'alors les Athéniens ſe moquoient de la Religion & y avoient renoncé? Le Pyrrhonisme & l'Epicuriſme avoient produit ces beaux effets. Les hommes les plus corompus qui ſe permettoient ſans ſcrupule les Honneurs Divins, avoient-ils de la Religion?

„ Quand on demandoit aux Dieux, dit Mr. Bay- *Ibidem.*
„ le Art. CXXXVI. de la Continuation des Penſées *pag.* 382.
„ Diverſes, quelque faveur, il arrivoit aſſés ſou-
„ vent qu'on leur ſouhaitoit une longue proſperité.
„ C'eſt ainſi que les Mendians en uſent envers ceux
„ à qui ils demandent l'aumône. On prioit donc
„ les Dieux, mais en même temps on prioit pour

„ eux. Ce n'étoit pas là le plus haut point de l'abſurde. On ſouhaitoit quelquefois qu'ils évitaſſent les maux qu'ils avoient à craindre. La „ Nourrice de Phédre pour mieux obtenir que „ Diane inſpirât un peu d'amour criminel à Hippolyte, lui ſouhaite de n'être jamais arrachée de ſon „ thrône par les Sorciéres de Theſſalie, & de ne „ ſervir pas de triomphe encore une fois aux charmes „ d'un beau Berger.

„ On leur ſouhaitoit même de réuſſir dans les complots amoureux, ſoit à l'égard de l'adultére, „ ſoit à l'égard de la Sodomie.

„ Je ne dois pas oublier cette obſervation, c'eſt „ que les Poëtes & ſurtout Homére qui ont répan„ du tant d'impietés dans leurs ouvrages, ont d'ailleurs repreſenté fous des idées fort ſublimes la „ grandeur & la majeſté des Dieux, leur ſcience, „ leur puiſſance, leur feverité à punir & à ſe „ venger. Avec ces notions ne devoient-ils pas les craindre? L'ordre ne vouloit-il pas qu'ils les reſpectaſſent, ou que pour le moins ils s'abſtinſſent de l'injure, afin de ne ſe pas attirer les terribles effets de leur colére? Cependant ils ont été ſans nulle crainte à cet égard-là.

„ On m'a aſſuré que Mr. Bekker diſoit quelquefois en converſation, *j'ai travaillé tranquillement tout cet hyver à écrire contre la puiſſance que l'on attribue au Diable. Il m'auroit troublé dans mon travail s'il avoit eu le moindre pouvoir, & puiſqu'il ne l'a point fait, je conclus que ſa puiſſance eſt chimerique.* J'ai parlé d'un Athée qui ſe confirmoit dans ſon impieté par une ſemblable raiſon: „ *Ou il n'y a point de Dieu*, diſoit-il, *ou il* „ *n'eſt ni ſi ſage ni ſi prudent que nos Prédicateurs nous* „ *prêchent, car autrement il ne ſouffriroit pas que* „ *je vécuſſe moi qui ſuis le plus grand ennemi qu'il* „ *ait au monde, & qui me raille de ſa Divinité.*

„ Il y a une Epigramme de Martial ſur une pareille idée, C'étoit raiſonner pitoiablement. Je croi neanmoins qu'Homére & Virgile donnoient lieu de ſoupçonner que ce qu'ils diſoient de la puiſſance & de la juſtice des Dieux leur paroiſſoit comme tout le reſte une fiction de leur eſprit, & que „ leur impunité les confirmoit dans ce ſentiment.

Mr. Bayle traite des matiéres ſi ſerieuſes; qu'il devroit ſe paſſer d'y mêler des pauvretés. Ce contraſte fait un mauvais effet. Il raporte, par exemple, que Mr. Bekker diſoit quelquefois en converſation; „ *J'ai travaillé tranquillement tout cet hyver contre* „ *la puiſſance que l'on attribue au Diable. Il m'au-* „ *roit troublé dans mon travail s'il avoit eu le moin-* „ *dre pouvoir, & puiſqu'il ne l'a point fait, je con-* „ *clus que ſa puiſſance eſt chimerique*". Quelle pauvreté! Si le Diable a du pouvoir, Mr. Bekker lui rend des ſervices en perſuadant aux hommes qu'ils ne doivent point s'en défier. C'eſt favoriſer ſes ruſes que d'empêcher les hommes d'être ſur ſes gardes contre lui.

Mr. Bayle n'avoit garde d'oublier qu'un Athée ſe confirmoit dans ſon impieté par une ſemblable raiſon. „ *Ou il n'y a point de Dieu, ou il n'eſt ni ſi* „ *ſage, ni ſi prudent que nos Docteurs nous le prêchent, ſi* „ *car autrement il ne ſouffriroit pas que je vécuſſe,* „ *moi qui ſuis le plus grand ennemi qu'il ait au* „ *monde, & qui me raille de ſa Divinité.*

Puiſque Mr. Bayle reconnoit lui-même que c'étoit raiſonner pitoyablement, pourquoi groſſiſſoit-il ſon Livre de ces extravagances? ſe plaiſoit-il à familiariſer ſon Lecteur avec des Impietés? Quoi! il dépendra d'un Athée de régler la Divine Providence, & de l'obliger à faire des Miracles? Dieu ſera connoitre aux hommes qu'il perd patience à la vue d'une inſolence ſi outrée. C'eſt tout le contraire, il mépriſe l'extravagante fierté de ce ver de terre, il mépriſe ceux qui auront l'eſprit aſſés renverſé pour être les admirateurs de ſon courage brutal, qui feront l'Apologie de ſes ſemblables, qui ne s'appaudiront jamais plus de la ſubtilité de leur genie que quand ils ſe promettront de troubler & d'inquieter ceux qui aiment Dieu, & qui voudroient que tout le monde l'aimât: il abandonne ces gens-là à l'épouvantable deſtinée qu'ils ſe ménagent: il aime ceux qui n'en font point ébranlés, & Mr. Bayle ne peut ignorer aujourd'hui ſi les rieurs ſeront toujours du côté du Pyrrhoniſme & de l'Impieté.

Suivant Mr. Bayle c'eſt abandonner la veritable Religion & trahir ſes principaux dogmes que de donner quelque avantage à la Religion des Payens ſur l'Athéiſme par rapport aux Mœurs. *C'eſt favoriſer l'hereſie de Pologe.* Après cela qui eſt-ce qui ne louera ſon zéle & qui ne l'écoutera favorablement dans l'Apologie qu'il fait des Athées?

Il en cite un qui s'applaudit dans ſes idées & qui ſe déclare tout net le plus GRAND ENNEMI de la Divinité. N'y a-t-il donc chez ces gens-là que ſimple Ignorance? „ Je vous avertis en troiſiéme lieu, dit Mr. Bayle, Article CXXXIX. de la Continuation des Penſées Diverſes, „que ſi vous voulez que „ votre ſixiéme objection ait quelque force, vous „ devez prétendre que la crainte des faux Dieux a „ ſervi de frein à la malice de l'homme, non ſeulement lors qu'une paſſion tiéde & lente l'excitoit „ à quelque déſordre, mais auſſi lors qu'une paſſion violemment allumée l'excitoit à de grands „ crimes. Votre but eſt de montrer que l'Idolatrie Payenne a été d'un grand uſage pour la conſervation des Societés, & que c'eſt à cauſe de cela que la Providence l'a preferée à l'Athéiſme. Il faut donc que vous ſuppoſiez qu'elle a été un principe reprimant par rapport à des déſordres, qui ſuſſent été d'une pernicieuſe conſequence pour le public, & que la Raiſon toute ſeule, ni la crainte des Magiſtrats, ni les autres conſiderations „ qui influent ſur la conduite des Athées, n'auroient pas été capables de prévenir. Il ſeroit abſurde de dire que ces conſiderations-là, n'ont point la force de refrener une petite paſſion; car, par exemple, ſi un homme n'a qu'un déſir foible de s'approprier un dépôt, ſi Raiſon demeure aſſés éclairée, pour lui faire voir efficacement qu'il vaut mieux vaincre ce déſir que de le ſuivre. Ce „ n'eſt que par la violence des paſſions que la Raiſon s'obſcurcit, & que ſes conſeils perdent leur force, & vous pouvez être aſſuré que ſi en Eſpagne on n'aime le vin que fort médiocrement, on „ ne ſuccombera point à la tentation de s'enyvrer, & que l'on remportera cette victoire ſans avoir beſoin de ſe ſouvenir des ſupplices de l'autre Monde. Le deshonneur qui accompagne l'yvreſſe en ce Pays-là, eſt un motif ſuffiſant, pour refrener, je ne dis pas l'amour exceſſif du vin, mais l'inclination médiocre qu'on auroit à boire. Nous pouvons appliquer cela à pluſieurs autres paſſions, que l'on peut vaincre par differens correctifs indépendamment de la Religion, pourvû qu'elles ne ſoient pas violentes. Il n'eſt pas neceſſaire de vous dire qu'il y a bien des paſſions à quoi l'on ſuccombe, ſans que les Societés ſoient renverſées, ou ſont troublées. Vous n'avez qu'à jetter les yeux ſur les Etats les plus floriſſans, & les plus heureux ſelon le monde, vous y trouverés une infinité de vices.

„ Quel eſt donc ici l'état veritable de la Queſtion? C'eſt de faire voir que l'Idolatrie a reprimé par la conſideration de la colére des faux Dieux, l'avarice, la cruauté, l'ambition, la perfidie, l'impudicité les plus enflammées les „ perſonnes qui gouvernoient un Etat, ou qui poſſédoient des charges, ou dont les richeſſes, le credit, & la nobleſſe ſe faiſoient fort diſtinguer. „ Voila les gens pernicieux au bien public, ce ſont „ eux qui bouleverſent, ou qui troublent la Societé. Ils ſuccent par leurs extorſions le ſang du „ Peuple, ils font mourir, ils empriſonnent, ils „ exi-

Ibidem. p. 387.

„ exilent qui bon leur semble, ils enlevent ce qu'il „ y a de plus beau parmi la jeunesse, filles & gar- „ çons, afin d'assouvir leur lascivité, ils vendent le „ gain des procès injustes. Sont-ils Intendans de „ Province? Ils sont comme *Verrès*, ils désolent le „ Païs par leurs concussions. N'obtiennent-ils pas „ les emplois qu'ils ambitionnent? Ils conspirent „ contre leur Patrie, comme Catilina. Prenés gar- „ de que je ne nie point qu'il n'y ait de simples „ particuliers fort incommodes à la République, „ gens querelleux & temeraires, voleurs ou empoi- „ sonneurs, faussaires, &c.

„ Je vous avoue ingenument que je ne vois pas „ que l'Idolatrie Payenne ait été d'aucun usage pour „ reprimer les violentes passions de toutes ces for- „ tes de personnes, si ce n'est tout au plus dans les „ circonstances passagéres de quelque terreur pani- „ que, ou de quelque consternation générale; ce „ qui, comme je vous l'ai déja dit, ne met point „ le Paganisme au dessus de l'Athéisme. Je ne com- „ prens pas que la simple persuasion habituelle de „ ce qu'on disoit de Jupiter & de Neptune, de „ Minos & de Rhadamante, ait pû prévaloir dans „ l'ame de ces gens-là, sur les habitudes du péché, au „ tems même, que les objets émouvoient le plus les „ puissances. Je conviens que cette persuasion re- „ présentoit les faux Dieux, comme des Etres à „ craindre, mais il ne s'ensuit pas qu'elle fit qu'on „ les redoutât actuellement. Il y a beaucoup de „ difference, entre les affirmations mentales du pou- „ voir terrible des objets, & le sentiment de la „ crainte des objets. Les meilleures ames Chrétien- „ nes le savent par expérience. L'idée actuelle de „ la Justice divine, se présente mille fois à leur Es- „ prit, sans exciter dans la machine du Corps, les „ mouvemens de la crainte, elles ne tombent que „ trop souvent dans les péchez d'infirmité au tems „ même qu'elles font des reflexions, sur les Loix de „ l'Evangile.

„ S'il n'est pas aisé d'avoir tout ensemble l'idée „ actuelle de Dieu, & la crainte de ses jugemens, „ c'est surtout lors que l'ame est agitée d'une pas- „ sion violente, inspirée par l'orgueil, ou par l'im- „ pudicité, ou par l'ambition, ou par l'avarice &c. „ Ce ne ſeroit pas assez pour s'abstenir de mal fai- „ re, en cet état-là, que de sentir quelque crainte „ de la Vengeance divine: il en faudroit sentir une „ crainte, qui ébranlât de telle sorte la machine du „ Corps, qu'elle y supprimât les mouvemens qui „ excitoient les autres passions. Or le moyen de „ comprendre que des Payens ayent senti une telle „ crainte pendant le paroxysme de la passion de se „ venger, ou de s'enrichir, ou de s'agrandir, ou „ de s'enyvrer, ou de goûter les plaisirs brutaux de „ l'amour? D'où leur seroit venue cette grande „ crainte? La notion purement intellectuelle des „ Dieux, pouvoit-elle reprimer les agitations vio- „ lentes excitées par des objets presens & sensibles? „ Le pouvoir-elle faire dans des personnes qui sa- „ voient très-bien, que les châtimens célestes sui- „ vent rarement de près une action mauvaise, & „ que les Dieux ne punissoient que la négligence de „ leur culte, & non pas le vice moral, auquel ils „ étoient sujets eux-mêmes. Enfin la Raison & la „ Volonté de l'homme dominent-elles assez sur la „ machine du Corps pour y exciter si à propos les „ mouvemens de changer le cours des esprits, & „ les qualités du sang au moyen dequoi les objets „ sensibles allument dans l'ame une passion cri- „ minelle?

„ Je croi, Monsieur, que je puis reduire ceci à „ un Dilemme. Ou c'est Dieu qui a excité dans „ les Payens les frayeurs de sa Justice, ou ils l'ont „ eux-mêmes excitée dans leurs cœurs par un bon „ usage de leur liberté. Si vous prenez le prémier „ membre de l'alternative, vous choquerez les Théo- „ logiens les plus Orthodoxes, car ils enseignent „ que les faveurs immédiates du Saint Esprit qui „ empêchent l'homme de tomber dans le péché, ne „ sont point pour les Infidéles. Si vous prenés l'au- „ tre membre, vous donnerez dans le Pelagianisme „ le plus outré.

„ Selon la bonne Théologie, c'est par une grace „ très-particuliére du Saint Esprit, que certains „ hommes prêts à pécher sentent tout à coup une „ idée vive de la présence de Dieu, & une crainte „ si forte de sa justice qu'ils suppriment la mauvai- „ se action qu'ils alloient commettre & à quoi une „ passion violente les poussoit. Vous n'ignorez pas „ que la delectation prévenante qui fait que l'hom- „ me peut surmonter les instincts de sa corruption „ naturelle, est une faveur insigne de la misericorde „ de Dieu, & que l'un des plus grands effets de „ cette misericorde, est de nous dégouter du Vice, „ autant ou plus que la Nature ne nous dégoute de „ la Vertu. Jugés, je vous prie, sur ce pied-là, si „ la crainte dont nous parlons, a pû être l'une de „ ces graces que Dieu faisoit aux Payens, ses enne- „ mis déclarés, dont son Eglise lui demandoit la „ punition, & qu'il abandonnoit à leur mauvais „ train pour punir leur attachement aux Idoles, & „ qui ne pouvoient avoir quelques égards, ou quelque „ respect pour leurs faux Dieux, sans commettre des „ actes d'Idolatrie encore plus detestables aux yeux de „ Dieu, que la simple genuflexion devant les Statues.

„ Si vous dites que sans la grace de Dieu, & par „ les seules forces du franc arbitre, les Payens les „ plus excités au mal par des passions irritées, ont „ surmonté la tentation à cause qu'ils s'aprehendoient „ la justice de leurs Dieux, vous serés contraint „ de dire qu'ils ont pû par les mêmes forces, se „ porter aux bonnes actions dans l'esperance de se „ faire aimer de leurs fausses Divinités, d'où il „ s'ensuivra qu'un Chrétien aidé seulement de ses „ forces naturelles, passe de la foi historique à la „ foi justifiante. Or ce seroit outrer l'hérésie des „ Pélagiens. Il est sans doute que les deux plus „ grands ressorts de la Vie humaine sont l'espoir „ des recompenſes, & la crainte des châtimens, „ & qu'ils sont aussi actifs l'un que l'autre. C'est „ pourquoi ce que l'on peut faire de peur d'être „ châtié de Dieu, on le peut faire dans la vue „ de ses Recompenſes. Si l'on se peut abstenir „ du mal, à cause que l'on ne veut pas être haï de „ Dieu, on peut se porter au bien, à cause que „ l'on souhaite d'être aimé de Dieu, & si l'on peut „ craindre Dieu, lors que cette crainte paroît uti- „ le, on le peut aimer, lors que cet amour se pré- „ sente sous l'idée de l'utilité, & par consequent „ il est au pouvoir de l'homme, sans qu'aucune „ grace du Saint Esprit le prévienne d'obéir à l'é- „ vangile pour l'amour de Dieu.

„ Je vous exposé ici à la bouche des Canons „ du Synode de Dordrecht, & je me bats contre „ vous avec un grand avantage, puis que je me „ trouve posté sous ces Canons-là. C'est à vous „ à voir comment vous vous tirerez d'affaire.

„ Si je voulois vous embarrasser, je vous fe- „ rois le relire dans les Essais de Morale de Mr. „ *Nicole* le *Traité de la crainte de Dieu*. On y „ trouve que si nous voulons craindre Dieu, il „ faut le lui demander comme une grace. Le com- „ mencement de crainte que Dieu forme dans nô- „ tre cœur ne fait que nous convaincre que nous „ ne craignons pas assez. Nous voyons que Dieu „ est infiniment terrible, & que nous le craignons „ peu..... Souvent l'Esprit est convaincu qu'il „ faut craindre Dieu, mais le cœur & la partie sen- „ sible de l'ame, n'est pas pour cela touchée. Ce- „ pendant c'est la crainte du cœur qui amortit les „ tentations, & non la persuasion de l'esprit. Et „ c'est pourquoi le Prophéte ne se contente pas de „ craindre Dieu par l'Esprit, *à Judiciis enim tuis ti- „ mui*; mais il veut que sa chair soit percée de cet-

„ te crainte, afin que le vif ſentiment qu'elle en au-
„ ra étouffé en elle toutes les tentations, qui pour-
„ roient flatter ſes ſens.... La crainte ſemble être
„ un effet d'amour propre. Nous craignons le mal
„ qui nous peut arriver, parce que nous nous ai-
„ mons. Pourquoi donc eſt-il néceſſaire de la de-
„ mander à Dieu? N'avons-nous pas aſſez d'amour
„ propre pour craindre ce qui nous peut cauſer le
„ plus grand des maux? C'eſt que quelque grand
„ que ſoit notre amour propre, il eſt néanmoins a-
„ veugle, inſenſible, ſtupide, déraiſonnable; il eſt
„ pénétré des choſes de néant, & il eſt inſenſible
„ aux plus grands objets. Il craint ſans raiſon, &
„ il ne craint point, lors qu'il a toute ſorte de rai-
„ ſon de craindre.... Nul ne fait préciſement les
„ reſſorts qu'il faut faire agir pour exciter les mou-
„ vemens violens de triſteſſe, d'amour, de joye,
„ de crainte, de deſeſpoir: & tout ce que l'on fait,
„ eſt que la Raiſon ne les peut produire, comme elle
„ voudroit, lors même qu'elle les jugeroit utiles; &
„ qu'elle ne les peut de même réprimer, lors qu'el-
„ le les juge pernicieux. Quand l'ame n'eſt touchée
„ que par une partie inſenſible, rien n'eſt capable de
„ l'émouvoir. Quand elle l'eſt par une partie ſen-
„ ſible, tout eſt capable de la faire ſortir hors d'el-
„ le-même.... Quand il s'agit de paſſer de la ſpe-
„ culation à la pratique, les hommes ne tirent point
„ de conſequence; & c'eſt une choſe étrange, com-
„ ment leur Eſprit ſe peut arrêter à certaines Veri-
„ tés ſpeculatives, ſans les pouſſer aux ſuites de pra-
„ tique, qui ſont tellement liées avec ces Verités,
„ qu'il ſemble impoſſible de les en ſeparer. *Si je*
„ *ſuis votre Dieu, où eſt l'honneur qui m'eſt dû*, dit
„ Dieu même dans l'Ecriture. C'eſt qu'il y a une ſuite
„ néceſſaire entre connoître Dieu, & l'honorer; mais
„ quelque liées que ſoient ces connoiſſances, l'aveu-
„ glement de l'Eſprit humain les fait bien deſunir.
„ Il connoit Dieu & ne l'honore pas. Il en de-
„ meure là, & ne penſe pas même qu'il ſoit neceſ-
„ ſaire de l'honorer. Il eſt convaincu qu'il y a un
„ Dieu, & il n'en tire aucune concluſion pour le
„ réglement de ſa vie.
„ Voilà bien des choſes qui confirment ce que je
„ vous ai repréſenté contre la ſuppoſition, que les
„ Payens ont reprimé par la crainte de leurs Idoles,
„ les mouvemens impétueux qui les pouſſoient à
„ ſatisfaire leur attachement aux objets ſenſibles.
„ Tout cet excellent Traité de Mr. Nicolle, eſt
„ rempli de preuves de la Théſe que je ſoutiens con-
„ tre vous.
„ Vous dirai-je que Mr. Deſpreaux dans la mê-
„ me Lettre où il combat la ſuffiſance de l'attrition,
„ avoue que la crainte même ſervile eſt ſouvent un
„ don de Dieu?

. . . . . *L'homme au crime attaché*
En vain ſant aimer Dieu, croit ſortir du péché.
Toutefois n'en déplaiſe aux tranſports frenetiques
Du fougueux Moine, auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'Enfer, la ſalutaire peur
N'eſt pas toujours l'effet d'une noire vapeur;
Qui de remors ſans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haiſſable.
Cette utile frayeur propre à nous pénetrer
Vient ſouvent de la grace en nous prête d'entrer;
Qui veut dans notre cœur ſe rendre la plus forte,
Et pour ſe faire ouvrir déja frappe à la porte.

Il faut répondre avec un peu de détail.

La crainte de Dieu empêchera qu'on ne faſſe mal, ou quand on n'eſt porté au mal que par une foible tentation, ou quand on y eſt entraîné par quelque tentation violente.

Quand on n'a pas un grand interêt à faire du mal aux hommes, le point d'honneur, la compaſſion naturelle, & divers Motifs ſemblables où Dieu n'entre pour rien peuvent ſuffire.

Mais ces Motifs ont ſouvent beſoin d'être ſoûtenus par de plus puiſſans. Outre cela les Principes de la Religion & l'habitude de penſer fréquemment à la préſence de Dieu fortifient dans le cœur les heureuſes habitudes, de compaſſion naturelle, d'amour pour la Bienſéance, de l'eſtime du vrai Honneur.

Mr. Bayle a l'adreſſe d'aſſembler des poſſibilités & d'éblouïr par là ſon Lecteur, il lui fait perdre de vue l'état de la queſtion, & c'eſt là ſa ruſe ordinaire. On reconnoit qu'il n'implique pas contradiction qu'un Athée ne s'abſtienne de diverſes actions mauvaiſes, ſoit parce que ſon inclination ne l'y portera pas, ſoit parce que d'autres interêts temporels l'en détourneront. On en a vû des exemples, & Mr. Bayle lui-même en eſt un, car ſi vous exceptez le plaiſir de contredire, auquel il s'abandonnoit, celui de troubler le Genre-humain dans la poſſeſſion d'une des plus douces & des plus grandes Verités, celui de remplir ces Livres d'obſcenitez, celui enfin d'écrire ſecrétement contre des Souverains, chez qui il avoit trouvé une protection, & une liberté d'écrire qu'il auroit en vain cherchée par tout ailleurs, ceux qui le voyoient ſouvent louoient ſa politeſſe, & ne le trouvoient point de mauvaiſe foi.

La Queſtion eſt, ſi, de la maniére que la plus grande partie des hommes ſont faits, la crainte d'une Puiſſance Supérieure qui déſaprouve, & qui hait le vice, & à qui rien ne peut échapper, n'eſt pas un motif très-puiſſant, & ſi celui qui travaille à chaſſer de l'eſprit des hommes cette idée, pour y ſubſtituer les doutes, ou la perſuaſion de l'Athéïſme, ne travaille pas à éloigner une des plus puiſſantes barriéres qui s'oppoſent à la licence? En vain il allégue qu'il en laiſſe encore d'autres; toujours en ôte-t-il une, & une très-puiſſante, on n'en ſauroit trop avoir, & celles qu'il laiſſe pourroient encore tirer chacune une grande force de celle qu'il ôte.

Tout homme qui a quelque crainte de la Divinité, quelque apprehenſion ſur l'Avenir, dira, *J'auroit bien tort de m'expoſer à la vengeance divine, puis que ce que la Divinité demande eſt conforme à ce que la bienſeance & le ſoin de mon honneur exigent.* Mais au contraire combien ſe trouvera-t-il de gens qui diront, *je ne veux pas toujours me gêner, au fond pourvû que je ne m'expoſe pas aux amendes, au banniſſement, ou à perdre la vie ſur un Echaffaut, je ſuis le maître de moi-même, je veux me conduire à mon gré. s'il ſe trouve des gens qui ſe moquent de mes fantaiſies, je me moquerai des leurs. Il n'y a point de raiſon convaincante qui puiſſe prouver que leur conduite, en elle-même, ſoit meilleure que la mienne, les Paſſions elle-même, ſoit meilleure que la mienne, les Paſſions diſent ce qu'il leur plait & la Raiſon ne ſait ce qu'elle dit.*

Ce n'eſt pas peu de choſe de trouver, dans la crainte de Dieu, un frein qui empêche de ſe tourner au mal, dans les occaſions même où l'on n'y eſt que foiblement porté, car en s'abſtenant de mal faire dans ces occaſions, on évite d'en prendre l'habitude, & par l'habitude qu'on prend de s'y refuſer, elles deviennent toujour plus foibles. Ces occaſions ſe préſentent ſouvent, & il importe extrêmement d'avoir un grand motif à leur oppoſer.

Mr. Bayle n'ignoroit pas la Maxime, *Nemo deprenditur ſit malus*, & il l'auroit bien ſû alléguer, s'il en avoit eu beſoin. Les Paſſions les plus violentes ne ſont parvenues à ce degré que par l'indulgence qu'on a eu pour elles dans le tems qu'elles paroiſſoient moins à craindre, & qu'elles n'engageoient qu'à de petits écarts. Ainſi la crainte de Dieu s'oppoſe déja avec ſuccès aux Principes des Paſſions violentes: Il y a plus. Un homme qui ſe fait une habitude de ſe moderer par cette conſideration, dans les occaſions moins vives, ſe procurera, par cette habitude, une force

force qui pourra le ſoûtenir dans des occaſions beaucoup plus congereuſes. Une idée qui lui eſt familiére peut aiſément ſe ſaiſir de ſon Eſprit dans le tems qu'une violente paſſion eſt ſur le point de le porter à un grand crime, & cette idée l'arrêtera ſur les bords du Précipice.

Je me ſouviens d'avoir lû dans la Vie de Mr. de Turenne, que dans une occaſion très-périlleuſe, où il alma mieux hazarder de ſe faire tuer que de ſe rendre priſonnier, l'idée de Mr. de Montmorenci, perdant la tête ſur un Echafaut, anima ſon courage, en lui faiſant comprendre à combien de revers affreux notre vie eſt expoſée. La Crainte de Dieu pourroit donc n'avoir pas moins d'effet que la crainte de quelques revers incertains.

Mr. Bayle s'empare encore dans cet Article du Bouclier de l'Orthodoxie, en vue d'embarraſſer ceux qui ſeroient aſſez hardis pour combattre ſon Apologie des Athées. Il ne faut pas s'étonner ſi un homme qui ſe joue de la Religion ſe joue auſſi des hommes qui ſe donnent pour les Défenſeurs de cette Religion. Mr. Bayle ſe promet qu'on répetera à tout coup, & faiſant ſonner fort haut certains termes chers par les Orthodoxes, ils ne pourront reſiſter à ces flatteries, & à ces marques de reſpect qu'ils recevront d'un homme, qui d'ailleurs ne paſſe pas pour avoir beaucoup de Religion. Aſſuré d'une ſi puiſſante protection il ſe promet qu'il gênera tous ceux qui entreprendront de défendre la Religion contre ſes Sophiſmes, & qu'il les mettra dans la neceſſité d'employer de certaines formules où il trouvera ſon compte. Mais croit-il qu'il y ait dans tous les Pays une Inquiſition établie pour ceux qui parleront de Religion, dans d'autres termes que ceux dont on ſe ſert dans les Ecoles, termes qui ne ſont pas extrêmement précis, & qui donnent lieu, par leur obſcurité, à des Diſputes où l'on ne voit point de fin.

Je fais cette remarque en paſſant. On peut l'appliquer à un très-grand nombre de ſubterfuges de Mr. Bayle, mais dans cet Article, c'eſt en vain qu'il prétend mettre les Théologiens de ſon côté. *Il n'y a*, dit-il, *que la Grace du Saint Eſprit qui puiſſe nous rendre victorieux des grandes tentations.* Mr. Bayle lui-même fournit une réponſe à cette objection. Il fait l'honneur aux Athées de les appeller *des Martyrs de leur Opinion*. Or ſi le point d'honneur, ſi un certain attachement à ſes penſées, une certaine idée de gloire qu'on trouve à ſoutenir ce qu'on croit Verité, a pû faire mépriſer la vie à des gens qui n'attendoient rien au delà, ſur quoi fondé nieroit-on que la croyance d'un avenir terrible, d'un côté, & l'eſperance d'une felicité proportionnée, de l'autre, ne puiſſent naturellement faire mépriſer de grands avantages temporels. Mr. Bayle a beau faire le Théologien, & parler *des Graces du Saint Eſprit & des délectations prévenantes* dont il ſe moque au fond du cœur, il a beau tâcher de jetter de la pouſſiére aux yeux de quelques-uns de ſes Lecteurs par l'affectation d'un *Langage orthodoxe*; les Orthodoxes les plus rigides reconnoiſſent que les fauſſes Religions ont auſſi eu leurs Martyrs; la crainte de ſe damner, & l'eſperance de ſe ſauver, les ont porté à ſacrifier leur vie à des Erreurs. Les Orthodoxes ne diront jamais que le zéle pour des erreurs, quelqueſois énormes, ſont un effet de la Grace du Saint Eſprit & de la Foi juſtifiante. Voilà donc, de l'aveu des Orthodoxes & de Mr. Bayle, les hommes victorieux, ſans ce ſecours, dans les tentations auxquelles il eſt le plus difficile de reſiſter.

1 Cor. XIII. 3. Saint Paul n'enſeigne-t-il pas qu'un homme *peut livrer ſon corps pour être brûlé ſans avoir la veritable Charité*? L'amour-propre produiroit cet effet & le produiroit fondé ſur les idées de Religion:

Les plus rigides Orthodoxes reconnoiſſent encore que l'Eſprit de Dieu peut corriger le fond de la dépravation de l'homme, en diverſes maniéres, en telle ſorte que l'on voit briller de très-grands dehors de Vertu, dans des hommes qui ne ſont pourtant point dans l'état des véritables Fidéles.

Enfin cette aſſiſtance de l'Eſprit de Dieu qué Mr. Bayle trouve ſi abſolument neceſſaire pour donner quelque efficace à la connoiſſance de la Verité & à la perſuaſion d'une Providence, une Société d'Athées en ſera abſolument deſtituée, elle n'a lieu que là où la Verité eſt prêchée. *N'eſt-ce pas en vertu de la Foi*, (dit Saint Paul aux Gal. Chap. III. 2.) *que vous avez reçu le Saint Eſprit.*

Mr. Bayle a donc beau dire qu'il ſe met ſous les Canons du Synode de Dordrecht, prend-il pour des aveugles ceux qui ont à cœur la Gloire de ce Synode? S'imagine-t-il qu'avec un Compliment ils hazarderont leur Protection à un Athée, ou à un Apologiſte des Athées, & qu'ils foudroyeront ceux qui oſeront attaquer, dès qu'il ſe ſera mis ſous leur ſauvegarde? Si une exceſſive vivacité de zéle va juſques à dreſſer des Canons contre ceux en qui on ne reconnoit pas des Erreurs inconpatibles avec le Salut, à plus forte raiſon les tournera-t-on contre un Pyrrhonien qui ne fait des Livres que pour gâter l'Eſprit de ſes Lecteurs, par des enraſſemens d'obſcénitez, par des Apologies pour les Athées, & des Objections contre la Providence.

Si quelcun de mes Lecteurs s'étonne que je parle ſouvent de Mr. Bayle comme s'il vivoit encore, & que je relève des ruſes qui tiennent ſi fort de la mauvaiſe foi, que je développe enfin toutes ſes mauvaiſes intentions, je ne ſerai point difficulté d'avouer, ſans détour, que ſous le nom de Mr. Bayle, je renferme ſes Partiſans qui ne veulent plus examiner, après lui, qui s'imaginent que ſon Genie ſupérieur à tous les autres a foudroyé la Raiſon, la Religion & le Bon-ſens, & qui ſemblent ne connoître d'autre devoir que celui de marcher ſur ſes traces, & de mettre en œuvre tous ſes Sophiſmes, & toutes ſes obliquités. Il eſt triſte certainement de voir parmi les Miniſtres même de la Religion des gens qui donnent dans de tels panneaux, & qui ſervent de tout leur zéle les criminelles intentions de ces partiſans de l'Athéiſme.

Les raiſonnemens de Mr. Bayle dans ce long Article aboutiſſent à cet argument plusieurs fois refuté: *Les Payens n'ont pas tiré de leur Religion des ſecours, pour ſoûmettre aux Loix de la Raiſon des paſſions d'une grande violence; donc ils n'en ont tiré aucun ſecours. La Religion n'eſt pas neceſſaire pour régler nos paſſions foibles. Donc elle eſt inutile.* Et n'y a-t-il de paſſions que les très-foibles & les très-vives? Regulus ne furmonta-t-il que de foibles penchans pour ne pas violer ſes ſermens? Ceux qui avoient uſé d'équivoque, au lieu de retourner vers Annibal, ne furent-ils pas fléetris par les Cenſeurs? On reſpectoit donc la foi des Sermens.

Mr. Bayle dans l'Art. CXL. de la Continuat. des Penſées Diverſes dont je ne rapporte que le titre, dit *que l'on peut terminer par voye d'appel à l'expérience, la queſtion, ſi la crainte des faux Dieux a conſervé les bonnes mœurs parmi les Payens.* *Oeuvres Div. Tom. III. p. 389.*

De la maniére dont Mr. Bayle propoſe cette Queſtion, on diroit qu'il s'agit uniquement de ſavoir ſi la Religion Payenne a fait de veritables gens de bien, au lieu que la Queſtion ſe reduit à ceci: Quoiqu'il y ait eu bien du déréglement dans les Mœurs des Payens, leur corruption n'auroit-elle point été plus grande & plus univerſelle, s'ils avoient vécu abſolument ſans aucune idée de Religion?

Pour décider cette Queſtion par l'expérience, il faudroit avoir une connoiſſance de l'Hiſtoire aſſez exacte, pour être en état de comparer deux Nations, l'une Idolatre, l'autre abſolument & univerſellement Athée, ſuppoſé qu'il y en ait eu de telles, il faudroit prendre l'hiſtoire de ces deux Nations, pendant la durée d'un Siécle, & il faudroit encore, pour être en droit de conclure du parallele qu'on en fe-

roit, qu'elles ſe fuſſent trouvées dans les mêmes circonſtances par rapport à tout ce qui influe ſur les Mœurs, comme l'Eſprit, le Temperament, l'Opulence, &c. ſans cela les Comparaiſons feront vaines, on n'en pourra rien conclure, & elles ne ſerviront qu'à impoſer à un Lecteur déja prévenu, & qu'à l'affermir dans ſes préventions.

Malgré toute l'habileté de Mr. Bayle à imaginer des Comparaiſons, & toute ſa fécondité à les étendre, & à les tourner à ſon avantage, il a ſenti la difficulté de celle-ci, *nous diſputons*, dit-il, *d'une matiére de fait; or comme elle regarde des Siécles fort éloignez, nous n'y pouvons procéder que par la voye de témoins.*

Là-deſſus il cite Saint Paul, & l'Auteur du Livre de la Sapience; nous avons déja tourné contre Mr. Bayle le témoignage de Saint Paul ſur les Mœurs des Payens. Celui de la Sapience ne lui eſt pas moins contraire Chap. XIV. *Ayant confiance en des Idoles qui n'ont point de vie, en jurant fauſſement, ils n'attendent point d'en avoir du mal.*

On voit par là que l'Auteur de la Sapience regarde comme des Athées ces Parjures, qui pour tromper les autres hommes, font ſemblant de ſervir des Dieux, dont ils ne croyent pas l'exiſtence; Mr. Bayle allégue enſuite les Mœurs des Cananéens qui forcérent la Providence à les exterminer. Mais voici à quoi ſe réduit ſa preuve. *Un peuple très-corrompu dans ſes Mœurs, ſe fait une Religion qui ne le gêne pas, ſes Erreurs ne ſont pas d'abord en grand nombre, mais elles croiſſent de génération en génération, la corruption s'augmente de même, cette corruption donne lieu à la naiſſance de nouvelles Erreurs, ces Erreurs à leur tour l'affermiſſent. Et par ces moyens, & de degré en degré la Dépravation enfin vient à ſon comble. Des Athées ne pourroient être pires, donc on peut conclure en général qu'il n'y a aucune difference, pour les mœurs, entre ne reconnoître aucunes Erres invisibles & ſupérieurs, & entre ſe tromper ſur quelque partie de la connoiſſance du culte de ces Etres. Ces deux eſpéces d'hommes, ſe trouveront tous également faciles ou également difficiles à inſtruire & à corriger.* Pour ſentir le foible de ce raiſonnement, il faut conſiderer que ce n'eſt pas l'Erreur, en matiére de Religion, qui a produit le Vice, mais que c'eſt au contraire le Penchant au Vice qui a produit l'Erreur. Les hommes ne ſe ſont pas laiſſez aller à l'incontinence, parce qu'on leur a perſuadé que Venus étoit une Déeſſe. C'eſt l'abandon avec lequel ils ſe ſont livrés à l'Amour & à ſes ſuites qui les a diſpoſés à s'imaginer qu'une Divinité influoit ſur cette Paſſion, & la voyoit avec plaiſir; c'eſt la corruption de leur cœur qui leur a rendu cette Imagination agreable; & dès là, ils ne ſe ſont plus fait un devoir de ſe contraindre à cet égard. Mais pourquoi l'Athée s'en ſeroit-il fait un, lui qui ne reconnoit au cun Supérieur qui puiſſe le gêner? Des peuples Athées auroient donc vécu à cet égard dans une parfaite licence, ſi leur inclination les y avoit porté.

Il en eſt de même des autres vices; c'eſt la férocité des Thraces, & leur haine pour les Etrangers qui leur fit naitre la penſée de les maſſacrer, & de les immoler à leurs Dieux; cette férocité auroit eu les mêmes effets, s'ils avoient été Athées. Les Peuples qui aujourd'hui mangent leurs Ennemis & les Etrangers, ne le font point par le Principe d'une Religion qui les trompe?

Mais, dira-t-on, ce parallele met l'Athée & l'Idolatre dans le même cas. Point du tout, car premierement toutes les erreurs & toutes les Idolatries ne vont pas juſques aux mêmes excès. 2. Par tout où il y a de la Religion, il y a quelque Verité dont on peut ſe ſaiſir pour combattre les erreurs qui y ſont mêlées.

Ce que Mr. Bayle ajoute ſur la fin de cet Article pour prouver que divers Principes, naturels & diſtinctes de la Religion, ont pû influer ſur les Mœurs de ce qu'il y avoit d'honnêtes gens parmi les Payens, ne fait rien à la Queſtion. On ne prétend pas que les bonnes mœurs, ou, pour parler plus exactement, que ce qu'il y a dans les mœurs des hommes d'utile pour la Societé, ne puiſſe avoir d'autres principes que les lumiéres d'une pure Religion; mais on ſoutient que les Idées de la Religion ſont très-propres à fortifier tous les autres principes qui influent ſur la bonté des mœurs, & quand on dit que la Religion a influé ſur les bonnes mœurs des Payens, on n'impute pas ce bon effet préciſément aux erreurs du Paganiſme, mais on l'impute uniquement à ce qui s'étoit conſervé de Verité parmi ces erreurs.

Les Idées naturelles de la Verité & du Vice ont été beaucoup plus altérées par la Religion Idolatre.

Mr. Bayle dans l'Art CXII. de la Continuation des Penſées diverſes dont voici le titre.

Examen d'une penſée de Galien, & refutation d'un Moderne qui a crû qu'afin de craindre les Dieux il faut être perſuadé qu'ils ne ſont point corporels. *Ibidem pag. 391.*

Il n'y a rien de tout ce qui eſt contenu dans cet Article qui puiſſe ſervir d'apologie aux Athées; au contraire on voit que ceux-là même qui ont été dans des idées très-groſſiéres ſur la nature de Dieu, comme ceux qui les ont conçu corporels, n'ont pas laiſſé de le perſuader que leurs Loix étoient très-reſpectables, & qu'on ne pouvoit pas les offenſer impunément. Ainſi la Crainte & l'Eſperance que donne la Religion peut ſubſiſter avec des Opinions qui, ſi on en preſſoit les conſequences, iroient à la détruire. Mr. Bayle voudroit mettre Tertulien & Arnobe au deſſus des Athées, & avec eux le vulgaire des Chrétiens, car quoiqu'il ait apprit que Dieu eſt un Eſprit, & non point un Corps, eſt-il aſſez maitre de ſon Imagination pour n'accompagner l'idée de Dieu d'aucune Image?

Ibidem. pag. 393.

„ Voici l'é citation de Galien qu'il rapporte. „ Il „ ne convient qu'aux Philoſophes ſpeculatifs d'éxa„ miner les matiéres qui ne contribuent rien aux „ actions morales; s'il y a quelque choſe après „ ce Monde quelle eſt cette choſe; ſi ce Monde eſt contenu en lui même; s'il y a plus d'un „ Monde; s'il y en a une grande multitude; ſi „ ce Monde a été fait, ou s'il n'a pas été fait; ſi „ en ce dernier cas, il eſt l'ouvrage de quelque „ Dieu, ou ſi une Cauſe ſans raiſon, ſans art, l'a „ fait ſi beau fortuitement; ſi un Dieu très-ſage, „ & très puiſſant tout enſemble, a préſidé à la conſtruction du Monde. Ces ſortes de queſtions ne „ ſervent de rien, ni pour établir un bon ordre „ dans ſa famille, ni pour régler comme il faut les „ affaires d'une Cité, ni pour être juſte & bien „ faiſant envers ſes parens, ſes Compatriotes, & „ les étrangers. Quelques-uns de ceux qu'on nom„ me pratiques, ſe font étendus juſqu'à ces queſ„ tions, s'ils ont paſſé juſques là à cauſe qu'elles re- NB. „ ſembloient aux recherches profitables dont ils „ faiſoient leur étude; car il n'eſt pas inutile de „ rechercher ce qui concerne la Providence & les „ Dieux, comme il l'eſt de rechercher ſi le Monde „ a commencé, ou non. *Il importe de connoitre „ que les Dieux ſont puiſſans & ſages, mais il n'eſt „ pas neceſſaire de s'informer de leur Eſſence, & s'ils „ ſont entiérement incorporels, ou s'ils ont des Corps „ comme nous: Ces choſes & pluſieurs autres ne ſervent de rien à la pratique de la Vertu ni à guerir „ les Paſſions.* Xenophon a très bien écrit ſur ce„ la, il condamne l'inutilité de ces Queſtions, & „ il ajoûte que Socrate en jugeoit de même".

Voilà Galien qui reconnoit la perſuaſion que les Dieux ſont puiſſans & ſages très-importante, mais de s'informer de leur Eſſence, de diſputer s'ils ſont corporels, ou non, de rechercher ſi le Monde a commencé; Toutes ces ſpeculations, dit-il, ne ſont rien à la Pratique de la Vertu. On voit là une eſpéce de *ſui naturelle*. Etre perſuadé que les Dieux ſont *puiſſans & ſages*, conclure de là que *les Gens de*

de bien doivent *s'y fier*, & que les *Méchans* doivent les *craindre*, c'eſt ce dont on ne peut douter ſans aimer à être déraiſonnable.

Mais ſi de ces Vérités on veut vous conduire à d'autres Queſtions, pour la ſolution desquelles vos Lumières ſe trouvent trop courtes, vous ne devés pas vous embarraſſer, & revoquer en doute ce que vous connoiſſés ſur un ſujet, parce qu'il y a ſur ce ſujet bien des choſes que vous ne connoiſſés pas.

Les Idées naturelles de la Vertu & du Vice ont beſoin d'être fortifiées par la Religion. Ibidem. pag. 393.

XCVI. DANS l'Article 142. Mr. Bayle *ſe fait objecter que l'Athéiſme exclud toutes les Idées par leſquelles on diſcerne la Vertu d'avec le Vice.*

Il ſemble qu'il ne ſe fait cette Objection que pour avoir le plaiſir d'en triompher. Nous diſcernons la *Vertu* d'avec le *Vice*, comme le *Vrai* d'avec le *Faux*. Les excellentes Facultés, en vertu deſquelles on fait ces diſcernemens, nous fourniſſent des Preuves que nous ne ſommes pas les effets du hazard, ni d'une Cauſe deſtituée elle-même d'intelligence, & de diſcernement. La Connoiſſance de l'Auteur de notre Etre, & le Reſpect qui lui eſt dû, donnent un nouveau poids aux idées qui nous conduiſent à la Connoiſſance de la Vérité & de la Vertu, & les rendent tout autrement reſpectables.

Voilà la Conſequence que nous tirons en faveur de la Religion, Mr. Bayle n'ébranle point cette conſéquence, & il ne fait dans les Articles 143. & 144. que fortifier les Principes dont on la tire.

Ibidem. pag. 393.

Je ferai encore quelques Remarques ſur ces deux Articles.

Mr. Bayle cite Mr. *Jurieu* qui prétend que ſi la bonne foi diſculpe, les Athées errent innocemment, & ne ſont puniſſables devant aucun Tribunal. On fait entrer dans cette diſpute le terme de *Conſcience* dans un ſens équivoque. Si *ſuivre ſa Conſcience* c'eſt parler, comme l'on croit être obligé de parler ſous peine de Péché mortel, il eſt viſiblement ridicule d'attribuer une Conſcience aux Athées, puiſqu'ils ne connoiſſent point de Supérieur à qui ils doivent rendre compte, & qu'ils ne peuvent pas dire à aucun Tribunal humain: *Je ſuis ſoumis à un Etre qui eſt encore au deſſus de vous.*

On voit par là que les preuves d'Autorité en matiére de Raiſonnement, à moins qu'on ne les tire de l'Ecriture Sainte, ne ſont pour l'ordinaire d'aucun poids, & qu'elles ne ſervent qu'à confondre l'eſprit du Lecteur par la multitude des idées qu'on lui preſente, & qu'à le détourner par là de ce à quoi il doit donner toute ſon attention; ſouvent un homme docte & zélé, pour attaquer une Erreur ou un Vice avec plus de force, les regarde de ſi près, qu'il ne voit plus les autres Erreurs & les autres Vices qu'en éloignement, & par conſequent en petit. Dans cet état s'il fait des comparaiſons, il les énonce en des termes, de la force desquels il n'eſt pas juſte qu'on abuſe.

On ne prétend pas que toutes les Idées de la Morale naiſſent d'une telle maniére de l'Idée de Dieu, que dès qu'on aura quelque doute ſur celle-ci, toutes les autres diſparoiſſent, comme les couleurs diſparoiſſent dès que la Lumiére ceſſe, & le battement de toutes les Artéres, dès que le Cœur a perdu ſon mouvement. Mais on prétend que l'Idée d'un Etre qui approuve la Vertu, qui condamne le Vice, qui recompenſera enfin l'un & qui punira l'autre, répand ſur les Idées du Devoir une nouvelle force. Envain un homme diſtingue ce qui eſt beau d'avec ce qui eſt laid, en matiére de Morale, comme en matiére de Phyſique, en matiére de Choix & de Volonté, comme en matiére de Couleurs, de Traits, de Figures & de proportions; s'il lui prend fantaiſie de dire: „ *Il n'y a rien au-*
„ *deſſus de moi qui m'oblige à choiſir ce que de cer-*
„ *taines Idées me font trouver beau, préferablement*
„ *à ce qu'elles me font trouver mépriſable, ſi je préfé-*
„ *re le dernier au premier, à qui en rendrai-je comp-*
„ *te? Sera-ce à Dieu? Il n'y en a point. Sera-ce*
„ *aux autres hommes? Je ne veux pas que ma feli-*
„ *cité dépende d'eux. Je veux faire dépendre mon*
„ *contentement de moi ſeul, & je vis content, quand*
„ *je vis à ma fantaiſie. J'aime aſſés a faire le Maî-*
„ *tre pour ne pouvoir pas ſeulement ployer, ſous des*
„ *Idées qui paroiſſent me tracer ma route, & je me*
„ *promets qu'en les négligeant je leur ferai perdre tou-*
„ *te cette force qui m'inquiéte quelquefois, & qui*
„ *m'importune dans les Plaiſirs où j'aime à me livrer.*

On conçoit donc que toutes ces Idées naturelles de *Beauté* & de *Laideur morale* ne tiendront pas contre les Paſſions, & contre le panchant aux Plaiſirs, dans un très grand nombre de perſonnes chés qui la Perſuaſion d'une Divinité à laquelle il faudra rendre compte, donneroit à ces Idées la force de prendre le deſſus.

La paſſion de Mr. Bayle pour effacer de l'Eſprit des hommes l'éloignement naturel qu'ils ont pour l'Athéiſme, & faire ceſſer leur juſte défiance pour des perſonnes de ce caractére, lui fait oublier ſon Pyrrhoniſme ordinaire. La Raiſon ſuffit ſans le ſecours de la Religion pour régler ſagement les mœurs des Athées, dit-il dans un endroit. Mais quand il s'agit de décider ſi la Raiſon eſt capable de diſcerner ce qui eſt réellement *Honnête*, d'avec ce qui ne l'eſt pas, ou ſi c'eſt le Préjugé & la Coûtume qui fait donner ou refuſer le titre d'*Honnêtes* à de certaines actions, Mr. Bayle reconnoit que la Raiſon ſe perd, & que pour peu qu'on la preſſe ſur ces ſujets-là, elle ſe trouve à bout. Voilà donc un Athée qui dira, *Pourquoi me contraindroit-je, & ſentirois-je toujours dans moi un Principe qui me tire d'un côté, & un Principe qui me tire de l'autre? Il faut que je voye ſi ces Idées d'honnête & de déshonnête qui gênent mes Inclinations ne ſont point des Illuſions, & des effets de Préjugés.* Là-deſſus il conſultera Mr. Bayle ſon grand Maître, & l'objet de ſon admiration. Il trouvera que la Raiſon eſt incapable de lui rien apprendre là-deſſus, & pour ce qui eſt de la Foi, il s'en moquera comme ſon Maître, & gardera avec lui ce mot, pour ſe jouer de ceux qu'il a à ménager.

Voyés un Pyrrhonien Moral.

Dans l'Article 145. Mr. Bayle cite cette Maxime des Philoſophes Chinois. „ La Fin que le Sage
„ ſe propoſe eſt uniquement le Bien-public. Pour
„ y travailler avec ſuccès, il doit s'appliquer à dé-
„ truire ſes paſſions, ſans quoi il eſt impoſſible d'a-
„ querir la Sainteté qui ſeule le met en état de gou-
„ verner le Monde, & de rendre les hommes heu-
„reux. Or cette Sainteté conſiſte dans une par-
„ faite conformité de ſes penſées, de ſes paroles & de
„ ſes actions avec la droite Raiſon. Ce n'eſt pas
„ que les Paſſions foient mauvaiſes quand on en fait
„ faire un bon uſage, mais comme elles troublent
„ preſque toûjours la tranquillité de l'eſprit, il faut
„ en retrancher la trop grande vivacité, & faire en
„ ſorte qu'elles ne ſoient plus des emportemens ou-
„ trez de la Cupidité, mais de juſtes ſentimens de
„ la Nature.

Ibidem. pag. 397.

Quel plaiſir a Mr. Bayle d'ajouter, après cette belle maxime, que le Syſtéme Phyſique des Philoſophes Chinois eſt un Syſtéme d'Athéiſme. Mais 1°. on vient de voir, à l'occaſion de Galien, que l'on peut être ſur la Nature de la premiére Cauſe dans des Sentimens Phyſiques, dont les Conſequences vont à l'Athéiſme, & conſerver neanmoins ſur le ſujet de ce premier Etre, quelques Idées qui vont à régler le cœur, & qui ſont un contraſte avec les premiéres. Rien n'eſt plus ordinaire aux hommes que de renfermer ainſi des idées qui ſe contrediſent. 2°. On ne prétend pas que dès qu'un homme a donné dans l'Athéiſme, il ceſſe de voir bien des choſes telles qu'elles ſont, comme on ceſſeroit de voir tous les objets, ſi l'on avoit perdu les yeux, ou ſi l'on avoit éteint toutes les lumiéres dans l'endroit où l'on ſeroit renfermé. Un Athée voit donc de quelle maniére il faudroit que les choſes allaſſent dans le

Monde, afin que les hommes vécuſſent avec plus de douceur & de tranquillité entr'eux. Mais 3. je voudrois que l'idée d'un Etre à qui on rendra compte eſt de la derniére importance pour engager les particuliers à rapporter ainſi leurs deſſeins & leur conduite à l'utilité publique.

Que répondroit un Athée à un homme qui lui diroit, vous venés de me tracer des Loix & l'idée d'un Peuple qui les obſerve, *Voilà une belle Imagination.* Mais répondés-moi, que tous les hommes entreront de bonne foi dans ce plan, & vivront ponctuellement ſuivant ces Maximes. Alors je me réglerai auſſi ſur elles, car moyennant que les autres en faſſent de même, ſi je me contrains à quelques égards, je conçois que j'y gagnerai plus que je n'y perdrai. Mais comme j'en vois ſi peu de cette humeur-là, & que ce n'eſt du tout point la mienne, je ſoupçonne fort que ceux qui parlent ainſi cherchent à duper les autres, & ſouhaiteroient que chacun fit au Public des ſacrifices, dont ils s'apperçoivent bien qu'ils profiteroient. Comme je vois que chacun s'aime, & rapporte tout à ſoi, je veux auſſi tout rapporter à moi-même. Quand je pourrai aller plus ſurement à mes plaiſirs & à mes Interêts par de belles apparences, je ſerai le Philoſophe autant qu'un autre. Mais auſſi quand je pourrai mieux me ſatisfaire autrement, je me moquerai de la Philoſophie, & je regarderai celui qui ſe ſacrifie pour les autres comme un ſot commode, mais pourtant comme un ſot. Je n'aurai garde de le dire, car je voudrois qu'il y eût un très-grand nombre de ſoux de cette eſpéce, pourvû que je n'en fuſſe pas. Il y a dans le Monde des Diogénes, des Hermites, des Solitaires, des gens qui ont jetté leur argent dans la Mer, d'autres qui ont abandonné leurs biens aux pauvres, pour vivre eux-mêmes dans la pauvreté & dans le travail. Les loue qui voudra, pour moi dans le fond du cœur, je n'eſtime que ceux qui ſe ſont rendus attentifs à leurs plaiſirs, & à leurs interêts. Plus mon rang & mes richeſſes me donnent de plaiſir dans le Monde, & moins je m'y contraindrai, plus je vivrai heureux.

La grande ſimplicité dans laquelle vivent les Hottentots eſt cauſe qu'il s'excite moins de paſſions chez eux, mais ſi leur Pays étoit plus peuplé, ſi leur eſprit étoit plus cultivé, on verroit naître dans ces gens-là bien des deſirs qui auroient beſoin d'être moderés par des idées de Religion qui leur manquent. On conçoit aiſément que ceux d'entr'eux, qui entrent dans quelque conférence avec les Hollandois, font des Genies un peu au deſſus du commun; s'il leur eſt échappé quelque choſe de ſenſé, on le releve comme une grande merveille, parce qu'on ne s'y attendoit pas. On a raiſon de dire que tout ce qu'ils font de bien fait honte aux Chrétiens qui ne vivent mal, que parce qu'ils négligent de grands ſecours, & qu'ils violent des Regles très-connues. Mais il faut toujours diſtinguer entre ce que le Chriſtianiſme peut, & ce qu'il fait infailliblement ſur chaque perſonne.

Combien de crimes ne ſe commet-il pas chés les Hottentots, qui ne viennent pas à la connoiſſance des Européens, qui n'ont que très-peu de commerce avec eux? Combien de Devoirs ne ſont pas foulés aux piés ſuivant toutes les apparences? Je n'en veux pour preuve que ce que Mr. Bayle rapporte lui-même dans un autre Article d'un Hottentot qui venoit de tuer ſa femme, parce qu'elle étoit tombée en adultére, & à qui le Pére de cette femme, dit, *Tu as bien fait, je te donnerai ſa ſœur cadette qui eſt plus belle & qui ſera plus ſage.* On voit par-là que ces peuples ſont jaloux, on fait que la Jalouſie groſſit extraordinairement les choſes, & fait regarder les ſoupçons comme des vérités, & les apparences comme des réalités ſûres. Un homme chagrin par quelqu'autre principe, ou dégoûté de ſa femme, ou paſſionné pour quelqu'autre, s'en défera, & en ſera quitte pour noircir ſa mémoire. D'un côté donc les Hottentots ont extrêmement beſoin de Loix; mais d'un autre ils ſont trop accoutumés à vivre à leur fantaiſie pour ſe ſoumettre à des Loix, & ils ne s'y ſoumettront point ſi on ne vient pas à bout de leur perſuader qu'il y a un Etre ſupérieur duquel ils dépendent, & auquel ils rendront compte, bon gré mal gré qu'ils en ayent.

L'Article 246 de la Continuation des Penſées Diverſes ne contient que des Recapitulations auxquelles on a déja aſſés répondu. Dans le 247. Mr. Bayle le revient à l'Objection qu'il a trouvé à propos de ſe faire ſur la diſtinction du Bien & du Mal moral, dont il ſoutient que les Athées ſont capables, on a ſuffiſamment réfléchi là-deſſus.

XCVII. DANS l'Article 248. Mr. Bayle revient à une ruſe qui lui eſt ordinaire quand il ſe ſent preſſé, il ſe jette ſur la comparaiſon du Paganiſme avec l'Atheiſme, il ramene ce qu'il a dit cent fois, ſur les abſurdités de la Religion Payenne, ſur le mauvais Exemple des Dieux tels que les Fables nous les repréſentent &c. On a déja répondu à tout cela, & on a déja remarqué que ſous prétexte d'attaquer le Paganiſme, & de donner l'avantage à l'Athéiſme par deſſus lui, il allégue des argumens qui ne ſervent pas moins à faire l'apologie des Athées par rapport à la vraye Religion.

Comparaiſon de l'Athéiſme & du Paganiſme.

Contémination des Penſées Diverſes. Œuvres Div. Tom. III. pag. 399.

Dans l'Article 249 de la Continuation des Penſées Diverſes, il continue le même ſujet, & il s'étend encore fur un autre dont il a ſouvent parlé, ſavoir ſur les *diſproportions fréquentes qu'on remarque entre les Penſées & les Actions de l'homme, & nommément en matiére de Religion.*

Ibidem. pag. 400.

Ibidem. pag. 403.

On convient que les Penſées & les Actions des hommes s'accordent peu en matiére de Religion, mais on conçoit aiſément les cauſes de cette contrarieté par rapport à ceux qui ont de la Religion. Les Sens, les Paſſions, les Interêts temporels & préſens, ſolliciteront ſouvent à tout le contraire de ce que les Maximes de la Religion demandent pour s'écarter de ſon devoir, il n'y a qu'à ſe laiſſer aller aux penchans de la nature animale, qu'on a du plaiſir à ſuivre. Pour reſiſter à ſes penchans, pour leur préferer les idées de la Raiſon, & les Maximes de la Religion on a beſoin d'efforts, & pour ne ſuccomber pas ſous la fatigue de ces efforts, pour ne s'en rebuter pas, il faut s'être fait une habitude de combattre ce qui n'eſt pas pas dans l'ordre, & de s'en rendre par ce moyen la victoire aiſée.

Ibidem. pag. 404.

Mais tout ce qui détermine un homme qui a de la Religion à vivre autrement qu'elle ne demande, le trouve dans un Athée, & le détermine aux mêmes actions. Les Sens, les Paſſions, les Interêts temporels, n'ont pas moins de force ſur lui, mais il n'a pas les mêmes Barriéres à y oppoſer, il n'a pas les mêmes ſecours pour les vaincre. Il ſe peut pourtant qu'il y ait des Athées reglés dans leurs Mœurs, parce qu'ils ſont nés d'un temperament très-moderé, & qu'ils ſe trouvent dans de certaines circonſtances qui leur font trouver leur interêt à vivre ſuivant de certaines Régles. En particulier tous ceux qui dogmatiſent ſur l'Athéiſme, & ſur l'Irreligion, ont tout l'interêt imaginable à repouſſer la plus accablante, & la plus odieuſe des Objections, qui ſe tire des déſordres affreux que tout le monde regarde comme les ſuites naturelles de l'Athéiſme. Leur paſſion dominante c'eſt de répandre leur ſentiment; il eſt viſible qu'ils ne pruvent pas le faire ſans s'expoſer, ſans s'attirer des Ennemis, & des contradictions, ils ſacrifient donc à ce plaiſir un très-grand nombre d'interêts, & ils y ſacrifient entr'autres divers penchans qui les porteroient au vice. D'ailleurs s'étant une fois mis dans l'eſprit de répandre un ſentiment ſi étrange, & de s'oppoſer au reſte du Genre-humain, ils s'occupent à méditer, & ne ſe donnent pas le tems de penſer à bien des choſes qui donnent aux autres hom-

Ibidem. pag. 410.

hommes des occaſions de manquer à leur devoir.

Il y a encore une autre Remarque à faire ſur ce qu'on publie des Athées à la louange de leurs Mœurs. On s'attend ſi peu à voir un Athée vivre conformément aux Loix autoriſées par la Religion, qu'on regarde cela comme un Prodige; non ſeulement on en conſerve la memoire comme d'un évenement incroyable, mais on l'exagére, conformément à la foibleſſe de l'Eſprit humain qui ne ſait pas renfermer dans de juſtes bornes ſon étonnement.

Si nous avions l'Hiſtoire bien circonſtanciée de ceux qui ſe ſont rendus celébres par leur Irreligion, peut-être trouveroit-on qu'il faut beaucoup rabatre des Vertus qu'on leur attribue; ſuppoſons, par exemple, que les ouvrages de Mr. Bayle periſſent avec le tems, mais que la petite hiſtoire qu'on a de ſa vie ſe conſerve telle qu'elle eſt, ſans qu'on y ait fait des remarques, on jugera de M. Bayle, & de ſon Hiſtorien, beaucoup plus favorablement qu'on ne fait, car aujourd'hui les honêtes gens ont de la peine à comprendre que des perſonnes qui ont à cœur leur reputation ayent parlé avec tant d'éloges d'un Auteur qui a raſſemblé plus d'obſcenités dans ſes Ouvrages qu'aucun qu'on liſe. On ignorera qu'ayant trouvé des protecteurs chés les Orthodoxes, il ſe ſoit fait un plaiſir de ſe moquer d'eux, & d'attaquer impunément la Religion à l'abri de leur Autorité. On ignorera l'horreur & la noire trahiſon dont ſon *Avis aux refugiés*, (ſuppoſé qu'il en ſoit l'Auteur ce dont peu de gens diſconviennent,) eſt une preuve démonſtrative. Une Hiſtoire plus détaillée apprendroit tout cela & d'autres choſes encore.

Ibidem. pag. 403. Dans l'Art. CXLIX. de la Continuation des Penſées Diverſes, Mr. Bayle entre les contrarietés de la Croyance & de la Conduite allégue le Dogme de l'Inamiſſibilité de la Grace, ſes Principes & ſes accompagnemens, d'un côté, & d'un autre l'obligation où ſe croyent ceux qui ſoûtiénent ces dogmes, avec le plus de zéle, de veiller ſur eux-mêmes, & de travailler à leur ſanctification avec tout le ſoin imaginable. Que faut-il conclure de là? C'eſt qu'eux-mêmes ne regardent plus ces Dogmes comme vrais, dans le ſens qu'ils ſeroient incompatibles avec les vertés de la Morale. Ils ont ſur ces matiéres ſublimes, & au-deſſus de la portée de l'eſprit humain des idées generales. Mais ils ſe défendent un détail qui n'eſt pas de leur competance, & ſur tout ils rejettent de ce détail tout ce qui ne s'accorde pas avec la pratique de la Religion.

Ibidem. pag. 404. Dans le même Article de la Continuation des Penſées Diverſes. *Les Athées des Iſles Mariannes*, dit-il, *croyent l'Immortalité de l'ame; il y a auſſi vû des Athées qui ſont perſuadés des Enchantemens & de la Sorcellerie, & qui reconnoiſſent des Eſprits, les uns bons, & les autres mauvais.*

De-là il eſt naturel de conclurre que ce qu'il y a d'Ordre, & de Vertu dans ces Iſles eſt ſoûtenu par des eſperances & des craintes qui regardent la Religion. C'eſt donc en vain que Mr. Bayle allégue leur exemple en matiére de l'Irreligion.

Ajouterai-je, continue-t-il, *que les Athées de la Chine admettent une Recompenſe de la Vertu, & un Châtiment du Péché?* Voila un correctif à leur Athéiſme qui doit avoir la force d'influer beaucoup ſur leurs mœurs.

Ibidem. pag. 410. Dans l'Art. CLIII. de la Continuation des Penſ. Div. Mr. Bayle, au lieu de repondre à Mr. *Harris*, ne fait que rebatre à ſon ordinaire, ce qu'il a déja dit cent fois. Quand toute la Controverſe rouleroit uniquement ſur cette Queſtion; *Si des qu'on eſt Athée on eſt neceſſairement abandonné au Vice, & ſi au contraire des qu'on eſt perſuadé d'une Religion, & d'une Religion veritable on ſe conduit ſainement en tout?* Pour décider cette Queſtion il n'y auroit point de preuve plus courte, ſuivant Mr. Bayle, ni plus ſuffiſante que d'alleguer d'un côté des exemples d'Athées qui ont aſſés bien vécu, & d'un autre des exemples de Chrétiens d'une très-mauvaiſe conduite. Mais on avouë, d'un côté qu'un homme peut avoir le cœur aſſés mauvais pour ne pas profiter de ſes connoiſſances, & d'un autre qu'un Athée peut avoir le temperament aſſés heureux, & ſe trouver en même tems dans des circonſtances aſſés favorables, pour ſe déterminer à une certaine moderation dans ſa conduite. Enſuite de cet aveu on ſoûtient que dès qu'un homme eſt perſuadé des veritès de la Religion & veut bien vivre, il trouve dans cette perſuaſion un ſecours qui manque tout à fait à l'Athée. On ajoûte que ce ſecours non ſeulement affermit ſes intentions quand elles ſont bonnes, & les perfectione, mais que de plus il ſolicite à vouloir faire le Bien, quand on eſt indéterminé, & qu'on a quelque panchant à faire le contraire. Mr. Bayle, pour échaper à Mr. *Harris*, travеſtit donc l'état de la Queſtion.

Ruſe de Mr. Bayle. XCVIII. Après cela Mr. Bayle a recours à un autre de ſes ſubterfuges. Il implore la protection des Orthodoxes, vous diriés que par là il embarraſſera infaillíblement Mr. *Harris*, & c'eſt ainſi qu'il jette de la pouſſiére aux yeux de ſes Lecteurs ignorans. L'*homme*, dit-il, *ne ſe conduit que par deux Principes, l'Amour propre, & la Grace du Saint Eſprit.* J'ai déja fait voir l'inutilité de cette défaite ſur un autre Article. J'ajouterai que la crainte & l'eſperance de l'avenir peuvent influer ſur l'amour propre & déterminer par ce principe un homme à s'attacher à ſon Devoir. Mr. Bayle donne bien cette efficace à la ſimple idée de la beauté, & de la laideur morale des Actions. Or l'amour propre, & ſur tout l'amour propre groſſier tel qu'il eſt dans les Irregenerés, & qu'il doit être ſur tout dans les Athées, doit être certainement plus ſenſible aux craintes, & aux recompenſes, qu'à l'idée de la ſeule Beauté morale.

Dès là Mr. Bayle paſſe à ſa troiſiéme échapatoire, & remet ſur le tapis tout le ridicule que les fictions des Poëtes ont répandu ſur la Religion des Payens. Mais c'eſt de quoi il ne s'agit point pour décider, *Si une Société d'Athées vivroit dans l'ordre auſſi aiſement qu'une Société d'hommes perſuadés de la verité d'une Religion.*

Ibidem. pag. 411. *Les Stratoniciens nioient ſimplement la ſcience & la providence de Dieu: à cela près leur Entendement étoit une place vuide en matiére de Religion.*

Quand il s'agit d'établir l'inutilité de la Religion pour les bonnes mœurs, alors, ſuivant Mr. Bayle, *le cœur de l'homme*, ſans la Grace *extraordinaire du St. Eſprit, eſt un Abyme de dépravation*; Le peché Originel a tout gâté depuis la ſuperficie juſqu'au fond, ſa Raiſon même n'eſt que ténébres. Mais dès qu'il s'agit de faire l'Apologie de l'Athéiſme, & de prouver ſa ſuffiſance pour mettre l'homme dans de bonnes voyes, alors le cœur d'un Athée eſt une table raſe. Il eſt vrai qu'il ignore deux choſes, la Providence & l'Exiſtence de Dieu, mais ſon cœur eſt une place vuide à tous les autres égards, autant qu'à ces deux, vous y pouvés mettre le Bien avec la derniére facilité. C'eſt ainſi qu'il a deux Balances, l'une pour les Chrétiens qui ne ſont bons à rien, ſans une Grace miraculeuſe, l'autre pour les Athées qui ſont de bonnes gens tout prêts à ſeder aux lumiéres de la Raiſon, & à s'en remplir. Nous avons déja remarqué ci-devant qu'à l'Ignorance des Incredules ſe joint une fierté, un mépris des autres, une repugnance pour tout Joug, un eſprit de contradiction, qui, dans ceux d'entr'eux qui raiſonnent, eſt la cauſe ridicule de leur Erreur; Je dis Erreur & non pas ſimplement Ignorance, car ils ne ſe bornent pas à ignorer qu'il y ait un Dieu, ils s'efforcent de prouver qu'il n'y en peut avoir, & que cette idée eſt chimerique & pleine de Contradictions.

Ibidem. pag. 404. Dans les Articles ſuivans 150 & 151. de la Continuation des Penſées Diverſes, Mr. Bayle continue

à mêler parmi ces Remarques veritables plusieurs inutilités, & à faire bien des écarts du vrai état de cette Controverse qui roule sur l'influence que la Religion peut avoir dans la Société. Il est incontestable que les hommes qui ont de la Religion, & qui reconnoissent quelque Etre suprême, pour Maître & pour Juge, se sentent tout autrement engagés à s'instruire de la difference qu'il y a entre la Vertu & le Vice, & à la respecter, que ceux qui n'ont aucune idée d'un tel Legislateur Suprême, & qui par conſequent ſe croyent en état de pouvoir négliger avec plus d'impunité, l'étude & l'obſervation des Loix naturelles.

Parallèle de la Vertu d'un Athée avec celle d'un Chrétien Art. CLI. de la Continuation des Pens. Diverſes. Ouvrages Div. Tom. III. pag. 497.

XCIX. Mr. Bayle compare avec ſon adreſſe ordinaire deux femmes dont l'une a de la Religion, & l'autre n'en a pas.

„ Puiſque Mr. Deſpreaux, *dit-il*, nous apprend „ que l'Athéiſme a fait des progrès parmi même „ les perſonnes de l'autre Sexe, nous pouvons bien „ ſupoſer que Flavie & Pulcherie deux grandes „ Dames de la Cour ſont devenuës Athées, celle-„ là par le chemin de l'Etude, celle-ci par le che-„ min de la Volupté. Supoſons que l'Athéiſme de „ l'une ſoit connu de l'autre, & que la première é-„ tant avertie qu'il meurt de faim une infinité de „ gens, ne faſſe ſervir ſur ſa Table que du Bœuf „ & du Mouton, afin d'employer au ſoûtien des „ pauvres l'argent qu'elle épargne en renonçant à „ la bonne chére. Supoſons que l'on rapporte à „ Pulcherie cette charité de Flavie, & qu'on lui „ demande ce qu'elle en juge, je ſuis perſuadé qu'el-„ le répondra, *Cette action eſt belle, je voudrois l'avoir „ faite, je l'admirerois beaucoup moins dans Artémice „ qui eſt fermement perſuadée qu'elle peut éviter l'En-„ fer, & meriter le Paradis en donnant l'Aumône, „ mais que Flavie qui ne croit point de Divinité, ſa „ ſoit privée des plaiſirs du tout afin de ſauver la vie „ à pluſieurs pauvres, c'eſt un héroïſme incomparable, „ je lui avoüe cette Perfection.* C'eſt-là, Monſieur, „ une choſe que je trouve très-vraiſemblable. Qu'on faſſe attention ſur le caractére d'une Femme que l'amour de la Volupté, & le plaiſir de vivre pleinement à ſon gré a jettée dans l'Athéiſme, & je ſuis perſuadé qu'il paroitra beaucoup plus vraiſemblable & plus aſſortiſſant à ce Caractére, de ſe moquer de celle qui préfére les autres à ſoi-même, que de vouloir lui reſſembler. *Par quel interêt*, diroit Pulcherie, *trouverois-je ſon goût préferable au mien? Le parti que j'ai pris n'eſt-il pas plus délicieux? & qu'eſt-ce qui me dédommageroit de la perte de mes plaiſirs?* Il me paroit fûr ordinairement parlant que les Mondains aiment mieux ne rien retrancher du fuperflu de leur Table que de ſauver la vie à pluſieurs familles: mais je ne puis guére comprendre que s'ils veulent ſe recueillir pour examiner la conduite de Flavie, ils ne la trouvent très-conforme à la Raiſon, & aux devoirs de l'Humanité, toute conſideration de l'Enfer & du „ Paradis miſe à part.

Mr. Bayle poſe ici des Principes admirables, & après ce qu'il vient de dire, on ne peut plus douter de la juſteſſe de ſon goût. Les Athées qui vivent moralement bien marchent dans la route la plus fûre du ſalut. 1°. Ils ne courent point riſque d'offenſer le bon Dieu en ſe formant de fes perfections quelque idée qui leur ſoit contraire, & qui les défigure, ce qui, ſelon lui, eſt pire que l'Athéiſme. 2°. Quand il leur arrive de donner trop à leurs Sens & à leurs Paſſions ils ſont beaucoup plus excuſables, car ils ne croyent point offenſer Dieu. 3°. Quand ils font des actions de Vertu, elles ſont d'un tout autre prix.

Certainement Mr. Bayle ſe fait une plaiſante idée des Orthodoxes. Il croit que ce ſont de bonnes gens qui laiſſent tout dire & tout faire, pourvû qu'on ait eu la précaution de les endormir par un Compliment, & par un zéle affecté pour leurs expreſſions favorites. Une perſonne que l'Eſprit de Dieu a regenéré, qu'il conduit par ſa direction & par ſes delectations prévenantes, à qui il fait craindre de déplaire au Seigneur, qu'il remplit de foi & d'eſperance, & qu'il anime à remplir ſes Devoirs par l'attente aſſurée des Recompenſes éternelles eſt de beaucoup inferieure, ſelon lui, en vertu à un Athée qui ſuit les Régles du Devoir ſimplement parce qu'elles ſont belles & dignes de la Nature humaine.

Mais ſouvent auſſi la paſſion de Mr. Bayle pour la gloire de l'Athéiſme l'empêche de s'apercevoir que les principes qu'il poſe lui ſont très-contraires. D'où vient l'étonnement & l'admiration de Pulcherie, ſi ce n'eſt qu'elle ne s'attendoit point à voir tant de vertu dans une perſonne Athée? On ſent donc qu'on ne trouve pas dans l'Athéiſme les mêmes ſecours pour s'y porter que dans la Religion.

Examinons avec quelque détail ces deux maniéres d'agir dont l'extérieur eſt le même. L'Athée qui donne tant aux pauvres, s'il fait cela ſans reflexion, ſans ſavoir pourquoi, par une heureuſe fantaiſie, par une impétuoſité de temperament, fait une choſe dont l'*Exterieur* eſt beau, mais dont le *Fond* & les *Principes* n'ont rien de moralement louable. Il n'eſt pas plus louable à cet égard-là, que d'avoir une grande taille, de beaux cheveux, bon apetit &c. Mais s'il ſe porte à ces actions de Charité, parce qu'il trouve que cela eſt beau, il aime donc à faire ce qui eſt beau, il s'aplaudit de le préferer au plaiſir de ſes propres ſens, il eſt charmé de lui-même, & d'autant plus qu'il ne voit rien de ſuperieur à lui-même.

Repreſentons-nous préſentement une perſonne qui a de la Religion, qui admire la Sageſſe & la Bonté de Dieu d'avoir imprimé dans le cœur de l'homme des ſentimens d'humanité, un penchant à la compaſſion, & de l'avoir rendu capable de trouver dans la pratique de ce devoir une ſatisfaction préferable aux Voluptés les plus vives. Repreſentons-nous une perſonne qui rend graces à Dieu de lui avoir preſenté ces occaſions, & de lui avoir donné un cœur qui ſe plait à y répondre. Une perſonne qui eſt ſur tout ravie de penſer qu'il y a un Dieu Suprême Auteur de tout, aux yeux de qui la Vertu eſt aimable; qui frapé de ce grand objet déſourne ſon attention de deſſus elle-même, & s'oublie pour benir Dieu & lui demander la grace de ſentir de plus en plus ce que la Vertu a de beau & de lui obéir ſans variation. Qui eſt-ce qui n'aimeroit pas mieux être dans ce ſecond cas que dans le premier, à moins d'avoir un fond d'orgueil à ne connoitre rien qui égale le plaiſir de s'admirer uniquement.

A l'Athée qui ſeroit charitable par goût, par choix, par le plaiſir de l'être, il ne faut donc pas oppoſer un fond d'Ame dur, interéſſé, qui ne ſe porte à faire du bien, que par la crainte d'être puni s'il ne le fait pas, ou par la neceſſité de ſe procurer une recompenſe par l'obſervation de ſes devoirs. Mais le parallele doit ſe faire tel qu'on vient de le lire.

On remarque Mr. Bayle à l'etat de la Queſtion. Ibidem. pag. 410.

C. DANS l'Article CLII. Mr. Bayle dit „ Si „ vous m'objectiés que l'Athée mépriſeroit les ſi-„ dées de la droite Raiſon, dès qu'une paſſion le „ pouſſeroit d'un autre côté, & qu'à moins d'a-„ voir en vue la Loi de Dieu accompagnée de „ promeſſes & de menaces, on ne ſe conduit que „ par l'impulſion de la Nature corrompue, vous „ ſortirés de nôtre queſtion, car il ne s'agit pas „ ici de comparer les mœurs d'un Athée avec „ les mœurs des perſonnes qui connoiſſent le „ vrai Dieu & ſa parole, il ne s'agit que de ſa-„ voir s'il eſt vraiſemblable qu'il puiſſe connoitre la „ Vertu comme un bien moral.

Ibidem pag. 412.

Mr. Bayle croit-il qu'il n'y a qu'à porter hardiment pour ſe débarraſſer d'une Objection? Ce dont il aſſure qu'il ne s'agit point eſt préciſément ce dont

dont il s'agit. On convient que les Athées peuvent avoir des idées d'une difference morale entre le Vice & la Vertu, des idées de ce qui sied bien à l'homme, & de ce qui deshonore l'excellence de sa Nature ; mais on soutient que ces idées ont un besoin extrême du secours de la Religion pour être victorieuses de ce que les Sens, les Passions, la vaine Gloire, & les Interêts temporels leur opposent.

Il semble que Mr. Bayle n'a pensé qu'à deux sortes de Lecteurs, 1°. à des gens de bien affermis dans la Vertu, & pour ce qui est de ceux-ci, il ne comptoit pas de les amener dans ses sentimens, c'étoit assés pour lui de les affliger & de penser que plus ils auroient de zèle, plus il leur seroit de chagrin. 2°. A des personnes accoutumées à suivre leurs Passions, & à oublier les régles de la Morale, dès que leurs passions présentes le sollicitent. Pour ceux-ci, il composoit d'en avoir bon marché, & il devoit bien se persuader qu'il leur seroit grand plaisir, en leur representant que le cœur de l'homme n'est pas fait d'une maniére à se conduire par des principes speculatifs ; mais que l'humeur & les dispositions de sa machine décident de sa conduite. Ces gens-là sentent que cela leur est toûjours arrivé. Mais éclairés par Mr. Bayle, ils ont regret aux reproches qu'ils se sont faits, & déformais ils suivront leurs panchans, sans s'avisér le moins du monde de les combattre.

Mr. Bayle ne peut pas être compté dans la *premiere* classe, se plaindroit-il si on le met dans la *seconde* ? Et si l'on dit qu'il n'a jamais éprouvé, ni dans les petites occasions, ni dans les grandes, que les idées de la Religion servissent à moderer les panchans de l'homme, ni à régler ses sens & ses désirs.

Mais il y a une *troisiéme* sorte d'hommes ; du nombre desquels étoient Socrate : ils éprouvent en diverses maniéres les uns plus, les autres moins, le déréglement de la Nature humaine & de ses inclinations. Quelquefois la seule attention à la bienfaisance, au merite de ce qui est honnête, à la beauté de la Vertu, les retient dans leur devoir, mais souvent ils s'aperçoivent que pour donner plus de force à ces considerations, il est tout à fait necessaire de les soûtenir par la pensée qu'ils vivent sous les yeux d'un Maitre Tout-Puissant, très-sage & très-saint qui aura la bonté de leur tenir compte de leurs efforts, mais qui punira aussi leur securité & leur négligence, sur tout s'ils y perséverent. Dans la crainte donc d'y perseverer & de ne pouvoir surmonter des habitudes inveterées, ils s'accoûtument à opposer l'attention à ce grand Maitre, aux plus petites occasions de pecher, & l'heureuse experience qu'ils font de ce secours les attache tellement à cette idée, & la leur rend si familiére qu'elles les fait triompher quelquefois des tentations les plus vives. Ce secours leur devient par là plus cher, & pour s'assurer qu'il ne leur manquera jamais dans le besoin, ils se font une Loi de ne pas tenter Dieu, & d'éviter autant qu'ils pourront les occasions dangereuses de chute. Ceux-ci sont, par leur propre experience, à couvert des sophismes de Mr. Bayle.

En vain un homme qui aime la Vertu se trouve embarassé par des raisonnemens qui la combattent & qui roulent sur des idées vagues ; il soupçonne toujours qu'il y a de l'équivoque & de l'illusion dans ces idées vagues, & il sent bien qu'elles ne doivent point ébranler la certitude que lui donnent des idées determinées.

Ibidem pag. 412. A l'Article 153. *La simple Théorie de la Providence*, dit Mr. Bayle, *n'oppose point la Crainte aux Principes du Mal.* Non, je l'avouë, quand on demeure à la simple Théorie ; mais il en est ainsi de toute régle. Ne faut-il pas la connoitre avant que de la suivre ? L'idée de l'Honnête & du Deshonnête n'est-ce pas une Théorie dans l'esprit de l'Athée ? S'il ne veut pas s'en servir, ne demeurera-t-elle pas en lui une Théorie très-infructueuse ? Or un homme persuadé de la Providence est tout autrement solicité par cette persuasion à bien faire, que l'Athée ne l'est par la persuasion du Bien & du Mal moral, & l'homme qui est persuadé de cette Providence peut tirer de cette persuasion des motifs d'une tout autre force.

Ibidem. Dans l'Art. CLIII. de la Continuation des Pensées Diverses. „ Je sai bien, dit-il, que „ le motif de faire une chose parce que le vrai Dieu „ l'a commandée, & qu'il y a un Paradis à gagner „ en la faisant, & un supplice éternel à craindre N B. „ en ne la faisant pas, doit avoir beaucoup plus de „ force que le seul motif de la faire, parce „ qu'elle est conforme aux idées de la droite „ Raison ; Mais il ne s'agit pas de cela préfen„ tement.

Au contraire c'est de cela précisément qu'il s'agit. Au reste Mr. Bayle fait ici un aveu qui détruit son système.

Comparaison de la satisfaction de l'Athée & de celle du Chrétien. Cf. „ LA Complaisance, dit-il au même en„ droit avec laquelle des Athées contempleroient la „ force qu'ils auroient eu de préferer la Vertu, leur „ donneroit beaucoup de joye, & ils se felicite„ roient d'une belle qualité qui est rare parmi les „ hommes, *ils sentiroient des suavités inexprima„ bles.*

Quelle affectation dans cette Phrase tirée des livres de Dévotion ! Mr. Bayle aime à se moquer de la Religion & de ceux qui s'y attachent.

Mais quelle comparaison y a-t-il d'un côté entre la satisfaction de penser qu'on a préferé la Vertu aux plaisirs ou à l'interêt, quand on ne fait presque ce que c'est que la Vertu, & quand c'est tout au plus une belle idée ; & d'un autre la satisfaction de penser que Dieu l'aime, cette Vertu, & qu'il aime ceux qui s'y attachent ; la satisfaction encore de glorifier ce grand Maitre en lui sacrifiant des panchans fort doux en eux-mêmes, & des interêts chers à la Nature. Un Athée Philosophe qui aimeroit la retraite, la speculation & la tranquilité, parleroit peut-être comme fait ici Mr. Bayle, mais un homme ambitieux, un homme fier, un avare, un débauché tiendroit un tout autre langage, & chacun trouveroit un plaisir inexprimable à s'abandonner à son panchant, & à trouver les occasions de se satisfaire. Quelles Barriéres opposer à l'Athéisme, je ne dis pas seulement à l'Athéisme d'un homme qui placé sur les bords du Vice roule déja dans le précipice, mais à celui d'un homme qui s'en approche, & qui s'y tient attiré par quelque plaisir prévenant. Un Athée dira : *Il n'y a point de plus grand plaisir que de ne dépendre de qui que ce soit, de ne rien craindre, & de se conduire pleinement à son gré, sans se contraindre jamais, & sans se rien re„ fuser.*

Ouvrages pag. 413. Rien n'est plus doux, ajoute Mr. Bayle, *que d'être content de soi-même.* Mais le Débauché est très-content de lui-même, & un homme qui vient de se venger est très-content de lui-même. Il auroit donc fallu dire : *Rien n'est plus doux que de pouvoir penser, avec vérité, & appuié sur de fôlides fondements, que Dieu nous fait la grace d'être content de nous.*

„ Rien n'est plus doux que d'être content de „ soi-même, rien n'est plus facheux, continuë-t-il, „ que de se voir comme forcé à se mépriser soi„ même, par une conduite lâche & infame, qui „ fait sentir des remors.

Cet état est très-fâcheux, mais en même temps très utile & très-propre à corriger un homme, lorsque dans la persuasion d'une Providence & d'une Vie à venir, on regarde ces remors comme des avant-coureurs des châtimens dont on s'est rendu digne & des reproches par où Dieu fera préceder sa sentence. Mais si un Athée s'avise de regarder ces re-

remors comme des idées importunes d'une Raiſon chagrine & impérieuſe, qui vient troubler ſes joyes, & l'empire qu'il aime à avoir ſur ſoi-même, & ſur ſa conduite ; loin d'en être conſterné, loin d'en être abatu il les haïra, il ſe ſoulévera à ſon tour contr'eux, & viendra bien-tôt à bout de s'en affranchir, & c'eſt alors qu'il s'aplaudira, & qu'il ſera content de lui-même.

Mr. Bayle s'étudie à faire le portrait d'un Athée commode, raiſonnable & au deſſus des Sens, des paſſions & des interêts qui dominent les autres hommes. Convenés de ces Tableaux, figurés-vous une Societé compoſée de gens ainſi faits, vous conclurés que la Douceur & l'Equité y régneront. Mais ſi vous étudiés le cœur humain, vous le trouverés rempli de Principes qui s'oppoſent, avec une très-grande force, au pouvoir que Mr. Bayle donne, en faveur des Athées, aux idées de la Raiſon, & vous trouverés que pour ſurmonter ces repugnances frequentes, il faut que la Raiſon ſoit fortifiée par le ſecours de la Religion.

Du nombre des Athées. Ibidem pag. 413.

CII. DANS l'Article 154. L'empreſſement qu'a Bayle à multiplier le nombre des Athées me fait voir en lui le zèle d'un enroleur qui ne peut ſouffrir qu'on lui déſourne quelqu'un de ſa troupe, & qu'on l'empêche de la groſſir.

Tout ce qu'il dit dans cet Article va ſeulement à prouver que l'Athéiſme eſt une Maladie d'eſprit, & que l'Eſprit humain peut ſe déranger par diverſes cauſes ; j'ai déja raporté un fait que je rameneral ici pour en tirer une nouvelle conſequence : Un Gentilhomme d'une grande naiſſance, mais qui aimoit un peu trop à faire l'homme d'eſprit, ſe divertit un jour à embaraſſer un de ſes amis en ſuiſant le Spinoſiſte. Celui-ci, dont le genie médiocre n'avoit point été cultivé par les Sciences, reçut des impreſſions ſi profondes d'un langage qui lui étoit tout nouveau, qu'il y rêva toute la nuit, ſon Eſprit en fut troublé, celui qui en étoit la cauſe s'en fit de grands reproches, il tâcha d'y aporter tous les remédes imaginables. Mais l'impreſſion étoit faite ſur ce cerveau foible, rien ne put le ramener de la profonde mélancholie où le jetta le ſimple étonalement d'une Perſuaſion qui lui étoit très-chére. Cela fait voir avec combien de retenue on doit s'expliquer ſur ces matiéres, & par conſequent l'obligation que le Genre humain a à Mr. Bayle de tous les efforts qu'il s'eſt donné pour étendre, ou pour pouſſer les argumens des Libertins. Mais c'eſt de quoi ſans doute il ſe mettoit fort peu en peine, l'Eſprit de Dieu, ſelon lui, aura bien ſu garentir ſes Elus, & pour ce qui eſt des reprouvés, autant vaut-il qu'ils periſſent par une voye que par une autre.

Si l'attachement desintereſſé au Devoir eſt ſi frequent. Ibidem. pag. 415.

CIII. Art. 155. Parcourés, dit Mr. Bayle, tous les grands crimes qui expoſent au deshonneur, interrogés là-deſſus les honnêtes gens, ils vous répondront tous qu'ils s'en abſtiendroient quand même ils ſeroient aſſurés de toute ſorte d'impunité, & pour le preſent & pour l'avenir.

Ceux qui ont étudié le cœur humain, & qui connoiſſent l'efficace de la liaiſon des idées, ceux qui ſavent par experience, & par l'attention qu'ils ont fait ſur eux-mêmes, qu'une ſeule idée joint ordinairement à ſa propre force celle de deux & de trois, avec qui elle a été très-ſouvent liée, comprendront aiſément qu'une perſonne élevée dans les idées de la Religion, & accoûtumée à fortifier les leçons qu'on lui a donné pour la Vertu, par l'attention à Dieu d'où dépend ſon ſort éternel, prend pour cette Vertu un attachement qu'elle n'auroit jamais eu, ſi elle ne l'avoit eſtimée que par ſa ſeule beauté. C'eſt ainſi, par exemple, qu'un homme peut ſe perſuader qu'il aimeroit également ſa femme quand même ſes qualités perſonnelles ne ſeroient accompagnées ni de naiſſance, ni de bien, parce qu'il s'eſt accoûtumé à confondre en un tout les attachemens, & toute la ſenſibilité qui reſultent de ces aſſemblages de qualités perſonnelles & exterieures.

Quand St. Paul exhorte les Corinthiens à s'éloigner de certains péchés dont Mr. Bayle parle ſouvent ; ils n'auroient pas manqué de lui dire, *Vos exhortations ſont très inutiles. La Vertu a tant d'attraits pour nous, que quand même il nous ſeroit permis de nous en écarter un peu, nous ne le ferions pas.* Je ne voudrois point troubler la conſolation d'une perſonne qui parleroit ainſi de bonne foi, mais peut-être qu'il s'en trouvera peu qui puiſſent tenir ſincérement ce langage, s'ils ont été expoſés à quelque tentation, & s'ils ſe ſouviennent bien de tout ce qu'ils ont eu beſoin d'y oppoſer.

Parallèles ramenés de l'homme Athée avec celui qui a de la Religion. Ibidem pag. 415.

CIV. DANS l'Art. 156. de la Continuation des Penſées Diverſes, il s'agit de favoir ſi ceux qui ont de la Religion & qui vivent mal, ne vivroient pas encore plus mal s'ils n'en avoient point. Quand pour décider cette queſtion Mr. Bayle allegue quelques Exemples de perſonnes qui, ſans faire profeſſion d'Athéiſme, ont porté le Vice aux derniers déréglemens, c'eſt un Sophiſme & non pas un vrai Argument ; car on ne conclud pas du particulier au general. Les idées de la Religion corrigent pluſieurs perſonnes, quoiqu'elles ne les corrigent pas entiérement ; il y en a qu'elles corrigent un peu, quoiqu'elles ne les corrigent pas beaucoup ; il y en a enfin ſur qui elles n'ont point d'effet. Nous reconnoiſſons que les Démons ont porté la malice à ſon plus haut dégré, mais il faudroit connoître plus diſtinctement leur état que nous ne faiſons, pour l'expliquer.

Mr. Bayle compare les Bonzes qui font profeſſion d'une Religion avec les Philoſophes qui vivent dans des principes d'Athéiſme, & il aſſure que la Vie des premiers eſt beaucoup plus déréglée.

Mais 1°. ces Philoſophes Chinois croient des recompenſes & des peines, comme Mr. Bayle lui-même le reconnoit, & voilà un frein que n'a pas le parfait Athée lorſqu'il penſe conſequemment 2°. N'y a-t-il point d'exagération dans ce que l'on dit des Bonzes ? Les premiers poſtes de l'Etat ſont occupés par des Philoſophes, & on ſait qu'un médiocre dégré de Vertu, dans ceux qui occupent des Dignités, ſuffit pour leur attirer de grans éloges. Combien de choſes ne leur pardonne-t-on pas, pendant qu'on ſe rend attentif à toutes les fautes des Miniſtres de la Religion, & qu'on ſe fait un plaiſir de s'en ſouvenir & de les exagerer. 3°. De plus, pour faire une juſte compariſon entre l'Athéiſme & la Religion, & ſur tout la Religion mêlée de beaucoup d'erreurs, il faut que le reſte ſoit égal, & que ceux dont on compare les mœurs ſe trouvent dans les mêmes circonſtances. Si les Bonzes n'avoient pas de l'induſterie, ils paſſeroient leur vie dans la pauvreté & dans la miſére, & ainſi la dureté de leur ſort les peut engager à bien des démarches qui ne leur ſont pas honneur. 4°. Il s'en peut trouver parmi eux qui auront auſſi peu de Religion que les Philoſophes Athées ; Ceux-ci ne ſe gêneront point, & leur mauvaiſe reputation ſe répandra ſur tous les autres. Il s'en trouvera encore ſur qui leur exemple influera, & dont il affoiblira la Vertu.

Mr. Bayle fait encore divers portraits de perſonnes abominables qu'il ſuppoſe faiſant profeſſion du Chriſtianiſme. Quelques-uns de ces portraits ſont tracés dans un ſtile *grivois*, pour ſe ſaiſir davantage de l'imagination, & détourner par ce moien l'eſprit de l'attention qu'il doit faire à l'état précis de la Controverſe. Il demande après cela ſi ces gens-là pourroient faire pis quand ils deviendroient Athées.

Tout ce qu'on peut conclure de-là, c'eſt qu'il eſt parmi les hommes quelques Monſtres à qui les Livres de Mr. Bayle ne ſeront aucun mal, qui n'en

n'en feront pas plus méchans après les avoir lûs, & qui en tireront seulement l'avantage de perseverer dans leurs vices avec plus de tranquilité.

On pourroit encore très-naturellement ranger les Scelerats dont Mr. Bayle donne l'idée dans quelques-unes de ces classes d'Athées dont j'ai déja parlé.

Enfin on voit de quelle efficace est la vraie Religion, puisqu'à mesure qu'une personne s'écarte de ses Maximes, il vit dans un plus grand désordre, il vit comme s'il n'en avoit point, & par consequent comme feroit un Athée.

J'expliquerai ma pensée avec un peu plus d'étendue. Tous les hommes qui ont de la Religion, sont persuadés qu'il y a de certains péchés qui mettent hors de l'état de grace, & dont par consequent, il est très-necessaire de se relever incontinent par une sincére & vive Repentance. Mais on convient aussi qu'il y a des fautes où l'on tombe sans cesser d'être Enfans de Dieu & dans les routes de la felicité. Telle est la foiblesse humaine, & la Misericorde d'un Dieu Pére des hommes.

On convient de cela, mais quand il s'agit de faire le partage & de distribuer dans ces deux Classes les péchés que les hommes commettent, la plus grande partie se flattent, & ont pour leurs panchans une indulgence fatale. Et quelques-uns portent cette indulgence beaucoup plus loin que les autres.

Sans la pensée qu'il y a des Crimes qui exposent infailliblement à la damnation, à moins qu'on ne s'en relève par une repentance proportionnée, on mettroit tout au même rang, & quiconque se permettroit une chose, s'en permettroit également une autre. La plûpart des hommes se font une Morale que leur goût règle beaucoup plus que l'évidence de leurs idées. Il y a toûjours du ridicule dans ces sortes de Morale, mais les uns le portent beaucoup plus loin que les autres, & il y en a qui vont là-dessus à des excès énormes. Un homme avoit promis de livrer une Place à un Prince qui faisoit la guerre à sa Patrie, mais il avoit stipulé qu'on y laisseroit la Religion sur le pied où elle étoit. Il n'auroit jamais pensé à cet Article s'il n'avoit pas été persuadé que sa Religion étoit veritable, & s'il n'avoit pas regardé comme un Crime capital, & soûmettant à la damnation de l'abandonner & de la trahir. D'où vient donc qu'il tomboit dans une Trahison par rapport au temporel? Peut-être penſoit-il que sa Patrie seroit mieux dans d'autres mains. Peut-être trouvoit-il quelque excuse, pour se justifier, dans les circonstances des affaires, & s'il étoit là-dessus en quelque doute, il se peut que dans son système confus, sa faute en tout cas lui parut une faute venielle.

Continuat. des Penſées Diverſes Art. 150. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 416.

La Briwilliers, dit Mr. Bayle, *avoit dreſſé ſa Confeſſion Religieuſe. Elle croyoit donc qu'il y avoit plus de peché à ne ſe confeſſer point qu'à empoiſonner. Elle ſe permettoit un grand crime, mais elle ne pouvoit pas ſe permettre une omiſſion qu'elle croyoit plus dangereuſe*: Si elle qu'elle se fut confessée dans sa jeunesse, elle eût trouvé des Confesseurs éclairés, fermes & habiles qui n'euſſent pas eu une indulgence trop facile pour des péchés beaucoup plus legers que ceux où elle s'abandonna dans la suite, elle auroit été persuadée que la Confession est inutile sans le changement de vie, & elle se feroit fait un auſſi grand ſcrupule de ne se point changer, que de ne se confeſſer pas, & l'heureuſe habitude qu'elle auroit pris de se défaire des fautes moins grandes, l'auroit infailliblement garentie des excès où elle s'abandonna dans la suite. Les Confeſſeurs indulgens qui affranchiſſent les pécheurs de la barriére de la Crainte & des Remors, font l'effet de l'Athéïsme qui va à arracher de l'Ame toute crainte. Il se trouve des gens qui, comme le remarque ailleurs Mr. Bayle, ne sont point Athées, qui sont en contrarie perſuadés de la verité de leur Religion en general, mais qui choiſiſſent des Confeſſeurs relâchés, & par-là, malgré les idées qu'ils ont de Religion, vivent à pluſieurs égards, comme s'ils n'en avoient point. Mais ils ne tomberoient point dans cette faute, & ne ſouſtiendroient pas cet argument aux Libertins s'ils ne rencontroient pas des Confeſſeurs tels qu'ils les cherchent. Ces gens-là ont viſiblement quelque crainte de ſe damner, quelque envie de ſe ſauver, mais ils veulent qu'il leur en coûte le moins qu'il ſe pourra. Si ceux qui sont chargés particuliérement par la Providence du ſoin d'inſtruire les autres ne les flattoient point, ces gens-là, voulant ſe ſauver, & apréhendant de ſe damner, s'ils comprenoient qu'il n'y a pas moyen d'éviter ce qu'ils craignent, & d'arriver à ce qu'ils cherchent, ſans obſerver, avec un grand ſoin, certaines régles, ils ſe reſſouviendroient à les obſerver. Ils ont donc peu de vertu, parce qu'ils ne croyent pas qu'il ſoit neceſſaire d'en avoir davantage. Mais ils n'en auroient point, ou ils en auroient encore beaucoup moins, s'ils avoient donné dans l'Athéïsme, & qu'ils creuſſent qu'il n'y a rien à craindre au delà de cette Vie.

Ibidem. Pag. 416. (a) Un trouvera cette Citation ſur la fin de l'Art. Crit.

Les paroles de Jean d'Eſpagne que Mr. Bayle; cite (*a*) dans la Continuation des Penſées Diverſes ſentent fort l'Enthouſiaſte. Cela doit aprendre aux Miniſtres de l'Evangile à ménager leurs expreſſions; & à ne ſe laiſſer pas aller à des termes dont la véhémence peut être l'effet de leur bonne intention, mais dont les Fanatiques & les Libertins peuvent également abuſer. Si Mr. Bayle avoit eu la Foi qu'il affecte tant de recommander, les paroles de Jeſus-Chriſt, *Mallheur à toi Corazin*, &c. lui auroient fourni un argument d'autorité qui lui auroit bien paru digne d'être mis en parallele avec les paroles qu'il cite de quelques Auteurs en vuë d'en conclure l'inutilité de la connoiſſance pour les bonnes mœurs.

Malgré l'affirmation poſitive de Jeſus-Chriſt, *En verité je vous dis que Tyr & ſon Sidon* &c. Mr. Bayle ſoûtient qu'il n'y a que de francs Pelagiens qui puiſſent dire: *Si Ton parlait d'une telle choſe à de telles gens, ils la croiroient, & ils ne l'auroient pas plûtôt crue qu'ils pratiqueroient exactement toutes les vertus*, & il allegue en preuve *Jean d'Eſpagne*, Auteur d'une imagination très-vive & très-exagerée dans ſes expreſſions. *Il n'y a rien* (dit-il) *de ſi commun que cette voix; ſi j'en voi la preuve, je le croirai. Mais ils promettent ce qui n'eſt pas en leur puiſſance... Celui qui viendroit du Ciel, en qui ſeroit remonté des Enfers, n'en reviendroit pas meilleur, ſi Dieu ne lui donnoit un autre entendement.*

Voilà donc les Incredules diſculpés; Quand des Predicateurs appuyés par des miracles, leur demanderoient *D'où vient que vous ne vous convertiſſez pas?* auroient-ils tort de répondre, *le pouvons-nous? Nous attendons la grace.* Si les Predicateurs ajoutoient, *Pourquoi ne le demandez-vous pas?* Ne repondroit-on pas encore conformément à la verité en expliquant: *Nous ne nous ſentons pas diſpoſés à cette demande. La force n'en vient comme il faut, ſi on n'y eſt pas porté par cette grace qu'on ſouhaite? C'eſt à elle à nous prévenir.* Les Orthodoxes fauront-ils bon gré à Mr. Bayle d'abuſer de quelque zéle pour des expreſſions trop fortes & fur des matiéres qu'on n'entend pas aſſés, d'en abuſer, dis-je, pour livrer la Religion ſans défenſe, au mépris & aux railleries des Libertins, aux inſultes de l'Incredulité?

Quand Jeſus-Chriſt aſſure que les parens du mauvais riche ne profiteroient pas des avis d'un reſſuſcité, il en allegue pour raiſon leur refus de ſe ſoumettre à Moyſe & aux Prophetes. La même avarice, le même orgueil, le même éloignement pour l'obéïſſance, les porteroient à chicaner l'autorité de ce reſſuſcité. *Ils aiment mieux les ténebres que la lu-*

Si l'intolerance rend la Religion inférieure à l'Athéisme par rapport au bonheur temporel de la Société Oeuvres Div. Tom. III. 2. part. pag. 1011.

mière, voilà pourquoi ils ne veulent pas croire. Et voilà ce qui les condamne, l'injustice de leur preference eſt volontaire, ils pourroient, s'ils vouloient, parvenir à choiſir mieux.

Reponſe aux Queſtions d'un Provincial Tome V. Chap. I. Pag. 1.

CIV. „ S'il eſt vrai, me demandés vous, dit „ Mr. Bayle, que la Religion ſoit contraire „ au repos des Societés civiles quand elle forme pluſieurs Sectes, que deviendront les Argumens de ceux qui ſoutiennent le Dogme de la „ Tolerance? Ils n'oublient guerre de dire que la „ diverſité de Religion peut contribuer notablement au bien des Societés; car s'il s'élève une „ louable émulation entre trois ou quatre Sectes, „ elles s'efforceront de ſe ſurpaſſer les unes les autres „ en bonnes mœurs, & en zèle pour la patrie. „ Chacune craindra les reproches que les autres lui „ feroient de manquer d'attachement à la Vertu & „ au Bien public: elles s'obſerveront mutuellement, „ & ne conſpireront jamais enſemble pour troubler „ la Société, mais au contraire les unes reprimeront vigoureuſement les autres en cas de ſedition, „ il ſe formera des contrepoids qui entretiendront la conſiſtence de la Republique,

„ Qu'un mal ſoit ſans remede, on qu'il puiſſe ſe faire guéri par un remède que le Malade ne veut point prendre, c'eſt toute la même choſe, „ & de là vient que pendant que la Tolerance, le ſeul remède des troubles que les Schismes traînent avec eux, ſera rejettée, la diverſité de Religion ſera un mal auſſi réel, & auſſi terrible „ aux Societés que s'il étoit irremédiable. Or il eſt ſûr que la doctrine de la Tolerance ne produit „ rien. Si quelque Secte en fait profeſſion, c'eſt „ qu'elle en a beſoin, & il y a tout lieu de croire „ que ſi elle devenoit dominante, elle l'abandonneroit auſſi-tôt.

„ Il ne faut point diſtinguer ici entre la vraye „ & la fauſſe Religion; car de tous les ſchismes „ il n'y en a point qui ayent cauſé plus de troubles „ & de ravages, que ceux qui ſe ſont élevés dans „ la Religion Chrétienne.

„ Le dogme de la Tolerance ne peut pas être mis „ en ligne de compte, je vous en ai dit les raiſons: trop peu de gens le ſoutiennent: Aucune „ Secte qui ſoit en place ne le ſoutient; & ainſi „ nous pouvons dire, en négligeant une ſi petite „ exception, que la Doctrine générale des Catholiques Romains & des Proteſtans eſt que les Souverains ſe doivent ſervir de leur Puiſſance pour punir ceux qui s'élevent contre la vraye Religion, établie dans leurs Etats, & que l'erreur „ de ces gens-là eſt un effet de leur malice. L'on „ joint à ce Dogme-là un autre Dogme qui n'eſt „ guere moins général; C'eſt qu'une partie des „ Sujets peut reſiſter aux Souverains, qui veulent „ les dépouiller de la liberté de ſervir Dieu d'une „ autre maniére que celle qui eſt établie dans le Pays. „ Par la premiére de ces deux Maximes de Religion il arrivera neceſſairement que ſi une partie „ des Sujets attaque la Religion dominante, on les „ perſecutera, & que la priſon, l'exil, les confiſcations, le dernier ſuplice même ſeront les „ moiens dont le Chef de la Societé ſe ſervira „ pour maintenir la Verité, en reprimant ceux qui „ l'attaquent; & par le ſecond principe il arrivera „ que les Sujets qui auront abandonné la Religion „ du Pays oppoſeront la force à la force.

„ Voici encore une Reflexion qui n'eſt pas à mépriſer. Il n'eſt jamais vraiſemblable que ceux „ qui compent, avec une Religion établie de temps „ immémorial, & qui ofent dreſſer autel contre „ autel, ne la croyent coupable que de petites erreurs qui ne nuiſent point au ſalut de l'ame. Il „ faut qu'ils la jugent infectée d'Idolatrie, ou de „ quelque hereſie mortelle. On doit donc préſuppoſer qu'ils tendent à convertir toute la Nation; „ & parce que la voye la plus prompte pour parvenir à „ cela eſt de gagner ceux qui gouvernent l'Etat, „ on ne peut pas mieux arréter le cours de leur entrepriſe qu'en excitant les Souverains à reprimer „ efficacement les Novateurs; car ceux-ci n'auroient pas plûtôt fait goûter leur nouveau Dogme aux Souverains, qu'ils les exciteroient à ne „ plus permettre que l'Idolatrie, on que l'Hereſie „ deshonorât Dieu dans leurs Etats; de ſorte que „ les zélés pour l'ancienne Religion concluent qu'il „ n'y a point de milieu; que s'ils laiſſent croître le „ Schiſme, ils ſeront chaſſés tôt ou tard: qu'il „ faut donc ou l'opprimer, ou établir la condition d'en être opprimé. Les Novateurs font le même „ compte, & s'ils parviennent à diſpoſer de l'autorité Souveraine, ils font chaſſer leurs Antagoniſtes qui ſeroient un perpetuel obſtacle à la „ Reforme.

J'ai fait voir que les Principes d'Intolerance ſeroient tout autant redoutables, quand il y auroit dans le Monde des Societés entiérement compoſées d'Athées, qu'ils le ſont quand le Monde ſe trouve partagé en Societés Religieuſes dans l'erreut chacune ſur ces principes.

Mais ſi l'hypotheſe de la Tolerance s'empare une fois des eſprits, & ſi on en reconnoit l'équité, il en arrivera à la Societé Civile de grans avantages, lors même qu'elle ſera compoſée de pluſieurs Societés Religieuſes, car ces differentes Societés Religieuſes *s'efforceront de ſe ſurpaſſer les unes les autres en bonnes mœurs, & en zéle pour la Patrie.*

Il eſt très-vraiſemblable que Mr. Bayle auroit bien voulu n'avoir pas tant preſſé la Tolerance. Il ne prévoyoit pas quand il écrivoit ſur ce ſujet, qu'il préparoit par avance des réponſes à une des grandes objections dont il ſe ſerviroit dans la ſuite, pour établir l'utilité de l'Athéiſme, au deſſus de la Religion par raport à la Societé; mais la contrainte que l'on faiſoit aux Reformés venoit de lui enlever un frére, & ſon chagrin tourna ſon eſprit contre l'Intolerance: Heureuſement, il tomba ſur un ſujet qui lui fournifſoit des réflexions très-juſtes, & ſon eſprit très-vif & très-fécond ne manqua pas de les ſaiſir.

Il eſſaye de revenir en arriére & de rendre inutile l'idée de la Tolerance, en diſant qu'on ne viendra jamais à bout de ſe régler ſur cette idée. *Mais qu'en fait-il?* On le fait déjà en Hollande. Ce Dogme s'étend *de dans la plûpart des Pays Chrétiens*, on devient plus tolerant. Qu'eſt-ce qui eſt plus vraiſemblable, ou que les Chrétiens ſe détermineront à la fin à obſerver religieuſement un des grands Préceptes de leur Religion, quand leur interêt temporel même le demandera en même tems, ou que les Athées vivront auſſi éloignés du Vice, que s'ils s'y croyoient obligés par des interêts d'une conſequence éternelle?

Les Queſtions ſur leſquelles on ſe diviſe ſont la plûpart des Queſtions d'Ecôle, & roulent ſur des recherches ſubtiles dont on pourroit ſe paſſer, & qu'on pourroit ignorer en toute ſûreté.

C'eſt un mal inextricé, & celui qui cherchera à l'auſſortir par des exemples n'en manquera pas; mais on ſe félicite de jour en jour d'avoir ouvert les yeux, & de penſer plus juſte ſur cette matiére qu'on n'a fait ci-devant.

Reponſe aux Queſtions d'un Provincial Pag. 8. Chap. I. Tom. V. „ *Ceux qui élevent*, dit Mr. „ Bayle, *autel contre autel regardent ceux dont ils ſe „ ſeparent comme des gens qui étouffent dans des Erreurs abominables.* *Ibidem pag. 1012.*

Je réponds que l'Intolerance a forcé ceux qu'on ne vouloit pas ſouffrir & qu'on maltraitoit, de faire Corps à part. Si on avoit écouté les humbles Remontrances de ceux qui demandérent quelques

Re-

De même de crédit ſur les mœurs entre ſe font moins chi ſur d'avan l'Etat Oeuvres Divers Pag. 10.

Reformes dans l'Egliſe, au lieu de les traiter comme des Monſtres ; ſi on n'avoit pas impoſé la neceſſité de conſeſſer qu'on tenoit pour Vrai ce qu'on ne croyoit pas, on ne ſeroit point venu à faire des Corps ſeparés, on auroit penſé differemment dans le même Corps, ſans ſe maltraiter, & on ſe ſeroit aimés & unis par le lien des verités dont chacun convenoit.

Atais le Glaive a été mis entre les mains des Magiſtrats pour punir ceux qui violeroient les Loix de Dieu. Or les Heretiques manquent à ce qu'ils doivent à Dieu, au Prochain, car ils empoiſonnent les Ames.

Mr. Bayle fait bien ce qu'on répond à cela, & que lui-même a répondu. Les Magiſtrats ne ſont en droit de punir que les fautes dont la Tolerance va à renverſer la Societé. Or la diverſité des ſentimens n'y cauſera aucun trouble pourvû que le Magiſtrat les tolére, & ordonne à chacun de vivre en paix, & de ſupporter les autres charitablement.

Il ne faut pas abuſer des expreſſions metaphoriques. Un Empoiſonneur me ſurprend, & me fait avaler un poiſon, que je ne connois pas, & qui agit ſur moi phyſiquement, malgré que j'en aye, dès que je l'ai avalé ; mais ſi les nouveaux ſentimens qu'on me propoſe ne ſont pas à ma portée, je ne m'en mettrai point en peine, & je me ſerai une Loi, de ne point décider ſur ce que je ne ſuis pas aſſés en état de connoître au juſte ; s'ils ſont à ma portée, je les examinerai & pourvû que je m'y prenne avec attention & avec circonſpection, je n'ai rien à craindre. Il ne faut s'oppoſer à l'Erreur que par des voies qui ſoient dignes de la Verité, & qui lui faſſent honneur.

En vain Mr. Bayle entaſſeroit ici un plus grand nombre de citations pour combattre ce qu'il a établi ailleurs, par des raiſons très-ſolides. Ce n'eſt pas par des autorités humaines que cette queſtion ſe décidera.

Ce que Jeſus-Chriſt dit en termes exprés ; *Vos ennemis ſe flatteront de ſervir Dieu quand ils vous perſecuteront*, ne nous laiſſe pas douter qu'il n'y ait des Perſecuteurs qui croyent faire leur devoir en perſecutant. Mais ſi l'on examine de près les procedures de l'Inquiſition, il ſera très-difficile de n'avoir pas de violens ſoupçons que l'Athéiſme y a ſa bonne part, & qu'il faut être Athée pour porter l'inhumanité juſqu'à ce point-là.

De l'efficace de l'incrédulité ſur les mœurs ; & à cette occaſion on reflechit ſur les défauts de l'Education. Œuvres Diverſes. pag. 1072.

» CV. DANS le Chapitre XVII. des Reponſes aux Queſtions d'un Provincial Tom. V. Mr. Bayle dit, Vous ſouhaités de ſavoir ſi une penſée que l'on débite aſſés ordinairement eſt veritable ; c'eſt que les Chrétiens ne s'abandonnent au déreglement des mœurs que par un principe d'incrédulité vû que s'ils étoient perſuadés du dogme de l'Evangile, touchant l'Enfer & le Paradis, ils n'auroient garde de commettre ce qui ſelon l'Ecriture Sainte expoſe au feu éternel, ni d'omettre ce qui ſelon la même Ecriture aura pour ſa recompenſe une félicité éternelle. Je vous puis aſſurer, Monſr., que c'eſt un fauſſe raiſonnement, & que dans les matiéres de fait il y a très-peu de choſes dont on puiſſe avoir des preuves plus convaincantes que de cette propoſition-ci : Une infinité de gens qui vivent dans le deſordre ſont ſi perſuadés de la doctrine Chrétienne qu'ils ne forment aucun doute ſur ſa verité. Prenés la peine de conſulter le Livre que je vous marque, vous y trouverés amplement la démonſtration de ce que je viens de vous dire.

» Me voici dans l'occaſion d'examiner une penſée de Mr. Jaquelot, il déplore très-juſtement les mauvaiſes mœurs qui regnent parmi les Chrétiens ; mais je ne crois pas qu'il en indique la vraie ſource. Quoiqu'il en ſoit, je m'en vais vous copier ſon diſcours.

» *On élève ordinairement la Jeuneſſe ſi mal, qu'elle regarde la pieté comme une vertu à contre-temps. Peu s'en faut que je ne diſe que les Jeunes gens de nôtre Siécle ſe font une eſpéce de honte de la Dévotion, comme d'une choſe qui les expoſeroit à la Raillerie, & au Mépris. D'où peut venir ce prodige ? C'eſt qu'on ne leur apprend point, ou qu'on leur apprend mal la Religion. Les mieux inſtruits d'entr'eux, que ſavent-ils pour l'ordinaire ? On leur apprend un Catéchiſme qui le plus ſouvent ne prouve pas les Verités qu'il explique, & cela dans un âge où l'on n'eſt pas capable de les comprendre. Après cet exercice de quelques Mois, on les occupe tout entiers de quelque Art, de quelque Profeſſion qui conſume tout leur temps, ſi bien qu'il ne reſte à la plupart du monde qu'une ébauche de Religion tracée dans la mémoire ſi legérement, qu'à peine en peut-on reconnoître les moindres veſtiges. On vient au Sermon avec ce peu de connoiſſance, on plûtôt avec cette groſſiére ignorance, pour entendre parler un Prédicateur, ſans concevoir ce qu'il dit. On écoute une Priére, ſans ſavoir ce qu'on doit demander à Dieu. On participe à l'Euchariſtie, mais avec quelle intention ? Je n'en ſai rien, Dieu veuille que ce ne ſoit pas à l'égard du plus grand nombre des Communians, dans la même deſſein qu'on prend un Remède pour chaſſer les mauvaiſes humeurs du Corps, ſans que nous nous en mêlions davantage. Excepté cet exterieur de Chriſtianiſme, à quoi reconnoître-t-on la Religion dans la conduite ordinaire de la vie ? C'eſt ce que j'ignore, ce que je n'ai pû juſqu'à preſent découvrir qu'en ſi peu de perſonne, que cela ne fait point nombre dans la Societé..... Ce Jeune Seigneur ſait en perfection tous les Exercices du Corps ; mais il ne connoit pas ſon Ame, ni quelle doit être ſon étude, ſon application & ſon eſperance. Habile dans l'Art de manier les Chevaux ou les Armes, il eſt dans la derniere ignorance des Maximes qui doivent régler ſes actions & ſes mœurs : quoi qu'étant plus expoſé aux tentations que les autres hommes, il ait plus de beſoin qu'eux de bien connoître les Principes de la Religion & de la pieté.* Mr. Jaquelot décrit enſuite les tentations, à quoi l'on s'expoſe lorſqu'on entre dans le Monde, & puis il demande, *Toujours pouſſés, toujours ſollicités au mal, comment des Jeunes gens pourroient-ils reſiſter à des inſtances ſi preſſantes, lorſqu'ils ignorent les Principes de la Religion, & qu'ils ne ſont pas aſſés convaincus de la juſtice & de la neceſſité du Devoir, auquel leur ſalut les engage.*

» Je conviendrai facilement avec Mr. Jaquelot, dit Mr. Bayle, que l'Education qu'on donne aux Enfans eſt pernicieuſe aux bonnes mœurs, mais je ne conviendrai pas qu'elle le ſoit par la raiſon qu'il allégue. Je vous ai dit ailleurs comment les Péres éloignent de l'eſprit du Chriſtianiſme leurs enfans mâles, en leur inſpirant de ne point ſouffrir d'affronts, &c. Ils ne ſe mettent point en peine d'enhardir leurs filles par rapport aux épées, aux piſtolets, au combat de main : Ils les aiment mieux même poltrones à cet égard-là : mais pour ce qui eſt des coups de langue, on aprouve fort dans la famille qu'elles y ſoient expertes, quand il s'agit de repouſſer une injure. Vous voyés donc que la Vanité & le déſir de Vengeance que la Nature nous inſpire, & que la Religion Chrétienne nous ordonne de reprimer, trouvent un grand aliment dans l'Education ordinaire. Les autres défauts originels, l'Ambition, l'Avarice, la Volupté, en un mot l'Amour prédominant pour les Creatures ſe fortifient par l'Education ; car on a beau faire de bonnes Leçons de Morale aux Enfans, on en étouffe tout le fruit par d'autres moyens, & ſur tout par les mauvais exemples qu'on leur donne en paroles & en action. On tient en leur préſence un langage, par où on leur decouvre ſon at-

» attachement au gain, son inclination à médire, » son eſprit vindicatif & envieux, ſon ambi- » tion & ſa ſenſualité, & l'on agit de leur ſû, & » même à leur vuë conformément à ce langage. » La plûpart des péres & des méres ſeroient bien » fachées que les Inſtructions du Catéchiſme eus- » ſent inſpiré à leurs Fils une Conſcience ſi ſcrupu- » leuſe, qu'étant parvenus à l'âge de dix-huit à » vingt ans, ils s'éloigneroient de toutes les Com- » pagnies où les jeunes gens, filles & garçons, ſe di- » vertiſſent honnêtement, ſelon le monde. Cela » inquiéteroit moins une famille Catholique Ro » maine, parce qu'elle pourroit envoïer dans un » Couvent un tel garçon, comme très-bien apel- » lé de Dieu à la Vie Monaſtique : Mais une Fa- » mille Proteſtante ſeroit preſque inconſolable, car » elle ne ſauroit que faire de cette ſorte de fils. Ils » deviendroient le jouet de toute la Ville, & l'on » ne pourroit leur procurer aucun Etabliſſement » honorable. Or c'eſt l'attention continuelle des » Peres, que de bien placer leurs Enfans, & de » les pouſſer au dehors de leur Condition. Ils ſe pa- » ment de joye ſi leurs fils ſont bien tournés du » côté du monde, agréables en Compagnie, ga- » lans, intrigans, bien venus par tout. Ils leur » ont ſouhaité ces qualités, & ils ont cultivé les » préparatifs. Voilà de quelle maniére il me ſem- » ble que l'Education qu'on donne aux Enfans, » eſt pernicieuſe aux bonnes mœurs. On ne ſau- » roit ſur cela diſculper les Péres.

» Mais ſi on les accuſe de négliger l'Education » de leurs Enfans, par raport à la connoiſſance de » Dieu, & des Veritez de l'Evangile, je prends leur » parti, & je ſoutiens qu'on leur fait tort. C'eſt » un uſage conſtant dans les familles Chrétiennes » qu'auſſi-tôt que leurs Enfans peuvent parler on » leur aprend l'Oraiſon Dominicale, le Symbole » des Apôtres, &c. On les accoutume de très- » bonne heure à *reciter quelques prières à mains join-* » *tes*, ou à genoux, les yeux élevés vers le Ciel, » où on leur a fait entendre, que Dieu demeure » comme le Souverain Maitre de toutes choſes. » On les menace de ſa colére, s'ils ne font pas ce » qu'on leur preſcrit : On leur fait eſperer ſa Be- » nédiction s'ils l'aiment, & s'ils le craignent ; » & à meſure que leur Memoire ſe fortifie, on leur fait » aprendre les plus beaux endroits des Pſeaumes de Da- » vid. Tout eſt plein d'Ecoles où ils vont aprendre à li- » re dans un Alphabet qui contient les priéres les plus ſo- » lemnelles ; de ſorte que les premiéres lettres qu'ils » épelent leur parlent de Pieté & de Religion. Le » Catechiſme ne tarde pas à venir, on les oblige à » le reciter par cœur ; on recompenſe leur doci- » lité & leur memoire, & l'on châtie leur né- » gligence. Ce ſont eux qui pour toute la famille » font la priére du matin, celle des repas, celle » du ſoir. Ajoûtons qu'on les méne aux Tem- » ples, ou aux Egliſes dés que leur âge le permet. » Ce n'eſt pas comme à un ſimple ſpectacle ; on » leur dit que c'eſt pour le ſervice de Dieu, qui » les ſera croître & proſperer s'ils le craignent, & » qu'il les fera mourir s'ils ne le craignent point. » On leur ordonne d'être attentifs au Sermon, on » leur demande ce qu'ils en ont retenu, & lorſqu'ils » en retiennent quelque choſe, on les careſſe, » on les loue, on leur fait ou on leur promet quel- » que preſent, il y a ordre qu'on ne leur livre leur » déjeüner qu'après qu'ils ont fait leurs Priéres.

N. B. Tout ſe borne à l'exterieur & à la grimace.

N. B. Par la mêlée ou coutume à l'outrance.

N. B. Qui ne s'aperçoit pas que ces Memoriſtes ſucqnt.

» *L'Enfant petit ſçait qu'il eſt levé,*
» *Dire on lui fait Pater noſter, Ave*
» *Symbolalmont le Credo des Apôtres,*
» *Et ou après qu'a dit ſes Patenoſtres*
» *Leche Enfant par forme contumiére*
» *Du pain demande à quelque Chambriére.*

» Ce Paſſage témoigne ce qui ſe pratique entre » les Catholiques Romains. C'eſt donc ici un bon » Argument : car ſans doute Mr. Jaquelot eſt per- » ſuadé, que les Papiſtes ont encore moins de foin » que les Proteſtans d'enſeigner à la jeuneſſe les Ve- » rités de la Religion.

» On ne peut point accuſer les peres de choiſir » mal les Catéchismes ; car ils ſe ſervent ou du Ca- » téchisme public, ou de quelque autre compoſé » par un Miniſtre, & deſtiné à l'inſtruction des » Enfans. Si ces Catéchismes ne prouvent pas les » Veritez qu'ils expliquent, & s'ils ſont donnés à apren- » dre *dans un âge où l'on n'eſt pas capable de com-* » *prendre ces Veritez*, comme Mr. Jaquelot s'en » plaint, ils produiſent cependant tout ce que les » péres & les méres ſont obligés de ſe propoſer, qui » eſt la perſuaſion des Veritez de l'Evangile. On » peut mettre en fait que de quinze mille Enfans » il n'y en a peut-être pas deux qui à l'âge de » quinze ou ſeize ans revoquent en doute aucun » des articles du Symbole des Apôtres, ou aucun » point du Catechisme qui leur ait été enſeigné de » la maniére que je vous ai repreſentée. Ils ne prati- » quent point ce qu'ils croient ; je le ſai bien ; *N B Equi-* » mais ils croient tout ce qui leur a été aprís ſur la *voque* » Religion. Cette croiance ſe fortifie de plus en » plus, & accompagne jusqu'à la mort, presque » toutes les perſonnes du menu peuple. Ce n'eſt » point parmi les Payſans ou les Artiſans que » vous trouverés des Eſprits forts ou des Athées. » Il y a des Libertins & des prophanes parmi les » jeunes gens d'une condition plus relevée, & per- » ſonne n'oſeroit en leur préſence ſe piquer de dé- » votion ; mais ce n'eſt pas une preuve qu'ils re- » jettent intérieurement comme des chiméres les » doctrines du Catéchisme qu'ils ont crues verita- » bles dans leur Enfance. Ceux qui en viennent là » ſont incomparablement en plus petit nombre que » ceux qui n'y viennent point.

Ibidem pag. 1054.

» Si je conſidére en particulier l'Education des » enfans de qualité, continue-t-il, je trouve en- » core moins de fondement dans la Remarque de Mr. » Jaquelot. Les Précepteurs qu'on leur donne, » n'auront pas, ſi vous voulés, tous les talens d'un » bon Précepteur, mais il eſt certain que les grands » Seigneurs ne confient pas l'Education de leurs » fils, à un homme de mauvaiſe vie, & d'u- » ne ignorance craſſe. Il leur eſt beaucoup plus fa- » cile qu'aux autres gens d'emploier des hommes » doctes & vertueux, & quoi qu'il en ſoit, les » Précepteurs, dont ils ſe ſervent peuvent garen- » tir qu'à quinze *ou ſeize ans*, leurs éleves ſont per- » ſuadés du Symbole des Apôtres, & qu'ils con- » noiſſent la verité des Principes de Morale. Il » ne faut donc point s'imaginer avec Mr. Jaquelot, » qu'à leur entrée dans le monde ils ſont dans *la der-* » *niére ignorance des maximes qui doivent régler leurs* » *actions & leurs mœurs.* Il eſt certain au con- » traire qu'ils connoiſſent ces maximes, & que » generalement parlant, ils ne les ignorent jamais. » Leur rang les engage par bienſéance & par poli- » tique à ſe trouver aux Exercices publics de la » Religion, & c'eſt-là qu'un Prédicateur ne ceſſe » de leur inculquer les Devoirs de la Morale Chré- » tienne. Mais ils ſe font des maximes de point » d'honneur & de fortune, qu'ils préférent dans » la pratique aux Veritez de la Religion & de la » Morale, Veritez qui pour l'ordinaire n'excitent » en eux aucune paſſion, au lieu que les Objets » ſenſibles & les interêts mondains piquent leur ame » jusqu'au vif s'ils ſuccombent aux tentations, ce » n'eſt pas qu'ils ignorent que Dieu châtie le crime, » & recompenſe la Vertu, c'eſt qu'ils ſont plus » fortement remués par les maximes mondaines, » que par la perſuaſion de la Providence divine. » C'eſt ce qui arrive auſſi à toutes ſortes de gens » à proportion, l'interêt domeſtique, l'amour des » biens de la terre agiſſent plus fortement ſur eux, » que

,, que les Connoiſſances qu'ils conſervent des devoirs du Chriſtianiſme.

,, Mr. Jaquelot ne ſe plaint pas ſans raiſon que ,, l'on ſoit ſi indifferent *par rapport à la grande affaire* DU SALUT, & que l'on ne ſoit pas plus ,, appliqué à reflechir ſur les fondemens & ſur les ,, preuves de la Verité celeſte; mais il me permettra de lui dire que la corruption des mœurs ne ,, diminuëroit point, ſi l'on n'y remedioit qu'en ,, ſubſtituant aux Catechiſmes ordinaires un Livre ,, à profonds raiſonnemens, qu'un Docteur expli- ,, queroit à tous les Laïques. Je fonde cette penſée ,, ſur trois ou quatre raiſons.

,, 1°. Premiérement un grand nombre de Laïques ,, ne ſeroient pas capables de penetrer & de goûter ,, ces profonds raiſonnemens. En ſecond lieu, par- ,, mi ceux qui s'y plairoient, & qui auroient aſſés ,, de genie pour diſcuter les preuves, les difficultés, ,, les objections, les ſolutions, il s'en trouveroit ,, beaucoup dont la Foi deviendroit plus incertaine ,, qu'auparavant. Conſiderés bien ce paſſage de M. ,, Jurieu: Si la perſuaſion que l'on a de la divinité ,, de l'Ecriture, *venoit uniquement de ces caractéres ,, tant externes qu'internes qu'on rencontre en qu'on ,, attache à l'Ecriture, il n'auſeroit que ceux qui ,, ont medité ſur ces Caractéres avec le plus d'applica- ,, tion ſeroient toujours les plus perſuadés. Et au con- ,, traire toute l'experience va-là: c'eſt qu'il y a des ,, eſprits qui n'ont jamais fait une attention diſtincte à ,, ces Caractéres, qui ſont pourtant très-vivement pe- ,, netrés du ſentiment de la divinité de la parole de ,, Dieu. Il y a mille & mille bonnes Ames à qui ſi ,, vous demandés pourquoi ils croyent que cette Parole ,, eſt Divine, ils ne pourront vous en donner raiſon, ,, & ne penſent rien que de confus ſur ce ſujet.* En troiſiéme lieu, nous ne voyons point que la Probité des hommes croiſſe à proportion de leurs lumiéres. Citons encore M. Jurieu. *Nous connoiſſons*, dit-il, *& nous voyons par tout des gens qui ſont ſpeculativement penetrés de la Connoiſſance de Dieu, & de ſes Veritès revelées, dont le zéle & la pieté eſt beaucoup moindre que celui des Eſprits qui leur ſont inferieurs en connoiſſance.* Il y a des Curés de village bien ignorans qui ſont paroître dans leurs actions plus d'équité, plus de charité, plus de pieté, que de certains Savans qui publient de très bons ouvrages ſur l'exiſtence de Dieu, & ſur la Divinité de la Religion Chrétienne. 4. Enfin il y a une telle abondance de Sermons que tous les Laïques vont entendre, qu'il ſeroit aſſés inutile de ſubſtituer à l'inſtruction ordinaire l'explication de ce Livre à profonds raiſonnemens. Il ne ſe paſſe point d'années ſans que les Prédicateurs expoſent le plus fortement qu'il leur eſt poſſible les preuves des veritès de la Religion. On a imprimé ſur cela une infinité de Sermons, de Diſſertations & de Traités dont le débit a contenté les Libraires, & l'on continue d'en imprimer tous les ans, & de les bien vendre. Neanmoins la dépravation des mœurs s'eſt maintenue, & ſe maintient dans toute ſa force. Que pourroit-on attendre de la nouvelle methode que Mr. Jaquelot conſeille? Il ne manque rien à l'inſtruction des Chrétiens; je parle de l'Inſtruction propre à conſerver leur Foi hiſtorique. S'ils transgreſſent le Decalogue & les Preceptes de JESUS-CHRIST, ce n'eſt point par ignorance, ni par incrédulité; ils le font contre leur conſcience, ils ſont très-perſuadés qu'ils offenſent Dieu.

,, Mr. Jaquelot regarde les mauvaiſes mœurs qui deshonorent les Chrétiens comme l'effet de leur ,, Education très-negligée qu'on leur donne par rap- ,, port à la Religion. Elle ne produit point les ef- ,, fets qu'elle devroit naturellement produire, parce ,, qu'on ne la connoit pas bien & qu'il s'en faut beaucoup ,, qu'on ne inſtruit comme on le devroit. *On éleve ordinairement la jeuneſſe ſi mal*, dit-il, *qu'elle regarde la pieté comme une Vertu à contretems. Toujours puniſſés, toujours ſollicités au mal, comment des jeunes gens pourroient-ils reſiſter à des inſtances ſi preſſantes, lors qu'ils ignorent les principes de la Religion, & qu'ils ne ſont pas aſſés convaincus de la ſuffiſance & de la neceſſité du Devoir, auquel leur ſalut les engage.* *Jaquelot dans la Preface de la Conformité de la Foi avec la Raiſon.*

Mr. Bayle avoue que l'on donne aux jeunes gens de mauvais exemples, mais, ajoute-t-il, *ſi on les accuſe de négliger l'éducation de leurs Enfans par rapport à la connoiſſance de Dieu & des Veritès de l'Evangile, je prens leur parti & je ſoutiens qu'on leur fait tort*, &c.

Si un autre que Mr. Bayle avoit écrit ces reflexions, ſi un Maître d'Ecole, zelé pour la méthode établie, s'étoit recrié contre les innovations & la prétendue reforme de Mr. Jaquelot, on riroit de ſa ſimplicité. Quoi donc Mr. Bayle entreprend-il l'apologie de ces petites gens? Quel interêt a-t-il de les mettre dans ſon parti? Certainement ſa paſſion pour l'Athéiſme, & ſon empreſſement à repreſenter la Religion comme manquant tout à fait d'efficace pour la correction actuelle des mœurs, l'ebloüit; & obſcurcit ſes lumieres naturelles. Il voudroit perſuader que l'Education eſt auſſi bonne qu'elle peut l'être ſur la Religion, afin que l'on en conclue, que ſi elle ne rend pas honnêtes gens ceux qui en ſont inſtruits, ce n'eſt pas parce qu'ils ne l'ont pas bien appriſe, c'eſt parce qu'elle n'en a pas la force. Je ne m'amuſerai pas à relever toutes les fautes que Mr. Bayle fait ici. On peut lire dans ma Logique, & dans mon Traité de l'Education ce que je penſe ſur la maniere d'inſtruire dans la Pieté.

On peut mettre en fait, dit-il, *que de quinze mille enfans il n'y en a peut-être pas deux qui à l'âge de quinze ou ſeize ans revoquent en doute aucuns des Articles du Symbole des Apôtres, ou aucun point du Catechiſme qui leur ait été enſeigné de la maniére que je vous ai repreſentée. Ils ne pratiquent point ce qu'ils croyent, je le ſai bien, mais ils croyent tout ce qui leur a été apris ſur la Religion.* *Ibidem. Voyez l'Art. L.*

Si on lit ce que j'ai remarqué ſur les differentes eſpéces d'incrédulité, on verra ce qu'il y a de vrai dans ces paroles de Mr. Bayle, & ce qui ne l'eſt pas, de même que dans les ſuivantes. *Ce n'eſt point parmi les Payſans que vous trouverés des Eſprits forts* &c.

Il y a des Libertins, ajoute-t-il, *& des prophanes parmi les jeunes gens d'une condition plus relevée, & perſonne n'oſeroit en leur préſence ſe piquer de Dévotion, mais ce n'eſt pas une preuve qu'ils reſpectent intérieurement comme des chiméres les Doctrines du Catechiſme qu'ils ont crues veritables dans leur enfance.*

Il ne les rejettent pas par un acte poſitif, c'eſt-à-dire après avoir compris qu'elles ſont fauſſes, enſuite d'un examen attentif: mais la penſée que ce ſont des chiméres leur plait, & ils s'y rendent par là même qu'elle leur plait. Il leur ſeroit difficile d'en venir là, & d'oublier toutes leurs lumiéres, ſi on les avoit inſtruits des Veritès de la Religion d'une maniére plus douce, plus inſinuante & plus ſolide en même tems, qu'on les leur eût fait connoitre peu à peu, & à meſure que leur Eſprit en étoit capable. Si on leur en avoit fait ſentir la beauté & l'importance, ſi on en avoit établi la verité ſur des preuves ſimples, claires, & ſolides; ſi on les avoit inſtruits d'une maniére à ſe garentir des ſophiſmes du Pyrrhoniſme, & ſi on les avoit formés à n'abandonner pas ce qu'ils ſavent, à cauſe de quelque objection que les bornes de leur Eſprit ne les met pas en état de reſoudre parfaitement.

Si je conſidére, continue Mr. Bayle, *en particulier l'éducation des enfans de qualité, je trouve encore moins de fondement dans la remarque de Mr. Jaquelot. Les Précepteurs qu'on leur donne n'auront pas, ſi vous voulés, tous les talens d'un bon Précepteur; mais il eſt certain que les Grands Seigneurs ne conſiere pas*

l'Education de leur fils, à un homme de mauvaiſe vie, & d'une ignorance craſſe. Il leur eſt beaucoup plus facile qu'aux autres gens d'employer un homme docte & vertueux, & quoiqu'il en ſoit, le Précepteur dont ils ſe ſervent peut garentir qu'à quinze ou ſeize ans ſes Eleves ſont perſuadés des tous les Articles du Symbole des Apôtres, & qu'ils connoiſſent la vertu des principe de Morale.

Rien au contraire n'eſt plus rare aux perſonnes de qualité que de choiſir de bons Précepteurs, & de contribuer à les rendre tels. De quelque merite que ſoit un Précepteur, il fait ſi peu de figure & pour l'ordinaire il eſt ſi peu conſideré dans la maiſon d'un Grand Seigneur, qu'il ne faut pas s'étonner ſi les Elèves s'accoutument à ne pas regarder ce qu'il leur enſeigne, comme des choſes de grande conſequence.

Ibidem pag. 1055. Sur l'Article du Décalogue je fais les mêmes Remarques que l'on vient de lire.

Il y a une équivoque ſur l'utilité des Principes de la Morale. *Ces principes ſont ſi ſimples, ſi clairs, & en ſi petit nombre*, ſi l'on prend le mot de *Principes* dans un ſens propre, pour des propoſitions, qu'il ne faut que peu de momens pour comprendre; j'avouerai qu'il eſt aiſé de s'en inſtruire; mais cela n'eſt preſque rien, il faut les faire aimer, il faut faire que le cœur en ſoit charmé, il faut apprendre à les appliquer juſte, & à en tirer ce grand nombre de Conſequences qui en découlent, les unes immédiatement, les autres par une longue enchainure. Or il eſt certain qu'on ne le fait pas, & que les plus inſtruits mêmes ſouhaiteroient des livres de Morale plus exacts que ceux que l'on a. Enfin il faut convaincre les eſprits de la neceſſité d'obſerver les Régles de la Morale, & les bien perſuader que Dieu en punira la negligence.

Mr. Bayle continuant toujours dans le deſſein d'imputer à la foibleſſe de la Religion, la négligence des bonnes mœurs, dit qu'il ſeroit inutile d'entreprendre les fondemens de la Verité celeſte, parce que 1. *un grand nombre de Laïques ne ſeroient pas capables de ces profonds raiſonnemint.* 2. *En comparant les preuves & les objections, la Foi de pluſieurs deviendroit plus incertaine.* 3. *La Probité des hommes ne croit point à proportion de leurs lumiéres.* 4. *On a aſſés dit Sermont ſur ces matiéres*, & là-deſſus il s'appuye de l'autorité de Mr. Jurieu qu'il tourne en ridicule dans quanaité d'endroits de ſes Ouvrages.

Mais je reponds 1. Que les preuves ſur leſquelles la Verité de la Religion Chretienne s'établit, ne conſiſtent point en raiſonnemens profonds comme Mr. Bayle le ſuppoſe. 2. Si on eſt bien enſeigné, on mettra une grande difference, entre l'évidence & la ſimplicité des preuves, & les objections dont on reſoud aiſément les unes, & dont les autres ne tirent leur force que des bornes de l'Eſprit humain, qui ne doivent pas nous empecher de demeurer fermes dans ce qui eſt bien prouvé. 3. On voit bien que Mr. Bayle ſe joue des hommes quand il les ramène à la Foi; car pour établir la Verité des Livres ſur leſquelles elle eſt fondée il faut des raiſonnemens qu'il lui plait d'appeller profonds; dans ces raiſonnemens les uns, ſi on l'en veut croire, ne comprennent rien, & les autres s'embarraſſent d'une telle maniere que leur Foi en devient plus incertaine.

4. Dire que la Probité ne croît pas à proportion des Lumiéres, c'eſt un *Langage équivoque*. Si on prétend ſimplement qu'il peut y avoir plus de Probité là où il y a moins de Lumiére, cela prouve que l'effet de la Lumiére n'eſt pas infaillible, mais cela ne prouve point qu'on ne ſoit pas fondé à en bien préſumer. Si on va juſqu'à prétendre qu'il eſt inutile d'acquerir des Lumiéres pour acquerir de la Probité, c'eſt parler contre l'experience & ſuppoſer ce qui eſt en queſtion. Mr. Bayle & ſes amis les Libertins ont tort de juger de tous les autres par eux-mêmes.

Enfin la derniére Remarque de Mr. Bayle prouve trop, car elle prouveroit l'inutilité des Sermont & des Inſtructions particuliéres. Il faut avoir été inſtruit dès ſa jeuneſſe par ordre, peu à peu, par repriſes, proportionnément à ce dont on eſt capable, pour être en état de profiter d'un Diſcours continu, quand on ſera parvenu à un certain âge. Ce n'eſt pas dans la lecture des Sermons, que la premiére jeuneſſe peut s'inſtruire, & quand on a mal poſé les Fondemens de ſa Religion, c'eſt bien tard de vouloir s'inſtruire dans une grande aſſemblée, ou de commencer à lire des Sermons dans un âge où les Paſſions, impétueuſes par elles-mêmes, ont de plus les traits & les graces de la nouveauté. Enfin ſi les Sermons peuvent inſtruire & former les mœurs, la Religion a un avantage par deſſus l'Athéiſme; s'ils ne le peuvent pas, Mr. Bayle ſe moque de nous par ce renvoi.

Mr. Bayle voudroit bien perſuader que rien ne manque à la maniére dont on s'y prend pour enſeigner la Religion, afin d'en conclure que ſi les mœurs ne répondent pas aux Maximes, il n'en faut imputer la cauſe qu'à la foibleſſe de la Religion même.

Mais 1. Ceux qui ont un peu reſléchi ſur l'efficace de la liaiſon des Idées, ne peuvent pas ignorer le pouvoir des circonſtances. Mille diſcours & mille exemples, tout contraires aux impreſſions que la Religion doit faire, ont une grande influence, par là même qu'ils ſont leur effet dans des circonſtances agréables, & qu'ils partent de perſonnes pour qui on a de la conſideration. C'eſt donc dans de telles circonſtances qu'on entend dire, & qu'on voit faire une infinité de choſes qui vont directement à remplir le cœur des idées du Monde, à le mettre dans ſa dépendance, & à faire regner les Paſſions, au lieu que les Inſtructions qu'on reçoit ſur la Religion ſe donnent dans le ſombre d'un Cabinet par un Précepteur, que l'Eleve, à l'imitation de ſon Pere, regarde comme un Domeſtique, & à qui il croit faire beaucoup d'honneur de donner quelque peu d'attention.

La plupart des Précepteurs encore ne croyent-ils pas faire merveille d'engager leurs Diſciples aux petits ſoins qu'ils en exigent, par ce qui s'appelle le point d'honneur, par lequel ils verſent dans leur Ame le funeſte poiſon de l'Orgueil & celui de l'Envie, ſous le nom d'Emulation, d'une maniére d'autant plus fatale que, loin de leur faire regarder ces vices pour ce qu'ils ſont, ils leur apprennent à les conſiderer comme les fondemens de la Vertu. Cela vient de ce que la plupart des Maîtres ſont dans l'incapacité de conduire l'eſprit de leurs Eleves, avec aſſés d'adreſſe pour les amener à aimer la Vertu pour elle-même.

Une autre faute des plus ordinaires, c'eſt de les accoutumer à regarder comme le plus important de la Religion, ce qui n'en eſt que comme l'écorce, je veux dire l'exterieur. Un jeune Eleve eſt aſſidu aux Exercices publics & particuliers de Dévotion, c'en eſt aſſés pour en conclure qu'il eſt frappé au bon coin, & qui pis eſt pour le lui faire croire. La tendreſſe que l'on conçoit pour lui fur ces legers fondemens fait qu'on lui paſſe une infinité de fautes capitales. Il eſt étourdi, il eſt ruſtre, il eſt médiſant, il eſt fier, il a beaucoup de paſſion pour le jeu, on remarque déja en lui une vivacité pour les plaiſirs au deſſus même de ſon âge. On compte tout cela pour rien. Si on lui dit quelque choſe qui tende à le moderer, c'eſt très legérement. On rit même & on ſe divertit ſouvent de ce qui devroit faire gemir dans la crainte de ſes fuites. On voit des Ecoles, où il eſt établi que quand un écolier a retenu quelques petits morceaux d'un Sermon, cette preuve de ſa pieté lui eſt tellement comptée, & miſe à un tel prix, qu'on lui pardonne, en vuë de cela, ou la derniére de ſes fautes, ou la premiére qu'il fera, mais de ces fautes qu'on auroit puni ſans cela

avec

avec la derniére des feverités exercées dans ces Ecôles. Il ſe querelle avec un de ſes camarades, ils ſe battent tous deux vigoureuſemene. Celui qui recite un lambeau de Sermon a le plaiſir d'avoir bourré ſon compagnon, & de lui voir donner le fouet, pendant qu'on lui donne à lui-même des éloges: excellente maniére de recommander la pratique de la Religion.

Ce n'eſt pas tout, la plûpart des Précepteurs ont leur cerveau tellement brouillé par l'eſprit de diſpute, & par ſes ſuites turbulentes, ils ſont tellement prévenus de l'eſprit de Parti, qui eſt un Eſprit Schiſmatique, que leurs plus grands ſoins vont à le faire paſſer dans le cœur de leur Eleve, ſur tout ſi c'eſt un Eleve d'une condition à leur faire eſperer, qu'il pourra influer un jour dans le parti. Cinq ou ſix Queſtions de Théologie, & leur dépendance, ſont leur grand & preſque leur unique objet. Pourvû qu'ils les voyent grands Zélateurs de quelques idées particuliéres; ils leur témoignent qu'ils en ſont parfaitement ſatisfaits.

Rien n'eſt plus ordinaire encore que de ſe borner à faire reciter à des jeunes gens leur Catechiſme. Quand on y ajoûte quelques explications, elles ſont pour l'ordinaire ſi obſcures & ſi peu à leur portée, que ces jeunes gens attachent à des termes, dont ils ne ſont point en état de demêler le ſens, des ſignifications très-fauſſes. Lorſque leur Raiſon eſt plus formée, d'un côté ils viennent à s'appercevoir de la fauſſeté de ces Idées, & d'un autre ils ne ſe défabuſent pas qu'il n'y faille chercher le vrai ſens des termes qu'on leur a aprís à reſpecter, & de tout cela ils concluent qu'on les a trompés. Pour ſurcroit de malheur ils ſe trouvent alors dans un âge, où les jeunes gens croyent avoir tout autre choſe à faire que de recommencer leurs études & ſur tout celles de la Religion, qui leur paroit ſi ſombre, qui les a déja tant gênés, & qui s'oppoſe actuellement à leurs Paſſions les plus vives & les plus chéres. C'eſt ainſi que bien des gens donnent dans une des eſpéces d'Athéiſme, dont j'ai parlé, & font ce que feroient les Athées dans une Societé qui en ſeroit uniquement compoſée, avec cette grande difference neanmoins que dans une Societé où l'on fait profeſſion d'une Religion, & où pluſieurs perſonnes reſpectables, prouvent par leur conduite qu'ils en ſont perſuadés, les Vicieux même, qui n'ont ni doutes que des doutes & dont le cœur eſt dans une des eſpéces d'Incredulité, ne laiſſent pas de ſe moderer, par interêt, & par bienſéance, parce que le point d'honneur eſt tout autrement attaché à de certaines actions dans une Societé où l'on s'en moqueroit publiquement, & où l'on feroit publiquement gloire de s'en moquer.

Le plaiſir que la plûpart des jeunes gens de qualité prennent à écouter ſoit des objections contre la Religion, la facilité que des perſonnes de leur âge, mais d'un ordre fort inférieur, trouvent à s'inſinuer dans leur commerce, per des traits d'incrédulité & par des raiſonnemens qui vont à faire revoquer en doute des Veritéś incommodes, ne prouve que trop que l'Incrédulité leur plait, & qu'ils n'ont été affermis ni dans la perſuaſion ni dans le goût de ce que la Religion a de plus eſſentiel.

Qu'on reliſe tout ce long Article de Mr. Bayle, & on comprendra que toutes les Inſtructions qu'il y étale comme excellentes & plus que ſuffiſantes, en vuë de perſuader que la lumiére de la Religion eſt ſans efficace, on comprendra, dis-je, que toutes ces Inſtructions roulent ſur l'exterieur & s'y bornent, car frequentation de Sermons, Priéres recitées par cœur, mains jointes; yeux levés, Catechiſme apris de memoire; Je compte tout cela pour le ſimple extérieur de la Religion.

La Connoiſſance diſtincte des Veritéś capitales qui fondent nos eſperances, qui nous apreinent ce que les méchans ont à craindre: Les preuves qui démontrent la certitude de ces veritéś, la beauté de nos Devoirs bien developée, la force des motifs qui nous engagent à nous en acquiter miſe dans ſon jour, la Gloire à laquelle l'obéiſſance aux commandemens de Dieu nous éléve, la Grandeur d'ame qu'elle nous procure, la delicieuſe tranquilité dont elle nous penétre, c'eſt ce que la plupart de ceux qui ſe mêlent d'enſeigner la Religion à la jeuneſſe ne connoiſſent preſque pas.

Les gens du commun qui ne vivent pas expoſés à beaucoup de Tentations, & dont les Paſſions n'ont pas lieu de devenir plus véhémentes croyent bonnement ce qu'on leur a enſeigné comme vrai. Leur eſprit ne va pas juſqu'à s'embaraſſer de doutes: Peu de Préceptes leur ſuffiſent pour régler une vie d'elle-même aſſés unie. Mais pour ce qui eſt de ceux d'un ordre plus élevé, dés qu'ils ſont parvenus à un certain âge, ils éprouvent la fougue des diverſes Paſſions, les idées de leur devoir les gênent & les reduit à ſe contraindre; Ils en détournent donc la vuë, & cette diſtraction leur eſt d'autant plus facile que ces idées leur ſont moins préſentes & qu'ils ſont moins penetrés de leur verité par de bonnes preuves, par leſquelles on a negligé de les convaincre. Le plaiſir de ſe conduire à leur gré & de ne dépendre que d'eux-mêmes les ſeduit. Des lumiéres plus évidentes, des inſtructions plus détaillées & plus ſolides les garentiroient de ces écarts.

Quels ne ſeront donc point ceux des Athées, qui ont un fond de mépris & d'éloignement pour ce que nous appellons Lumiére de Religion. Ceux qui ſe font une honte de la Pieté & du reſpect que méritent la Préſence de Dieu & ſes très ſaintes Loix, n'approchent-ils pas à cet égard des Athées qui regardent la Religion, ſes Dogmes & ſes préceptes comme des chiméres qu'il y a de la folie à eſtimer & à croire.

Une Inſtruction trop ſuperficielle n'éloigne pas aſſés de l'Athéiſme, du vice & du Libertinage. Donc on attendroit en vain de plus heureux effets d'une Inſtruction plus ſolide, & d'un cœur mieux convaincu. Peut-on raiſonner plus pitoyablement?

Celui qui a abjuré la Religion pour paſſer tout net à l'Athéiſme, ne reviendra jamais des égaremens où un tel écart l'a jetté. Mais ſi la perſuaſion eſt ſimplement ébranlée par des doutes & par des ſoupçons, elle eſt comme dans une eſpéce de ſommeil; Celui qui s'eſt oublié juſqu'à détourner les yeux de la vuë de ſon Devoir, pour ſe livrer à ſes Paſſions, pourra voir renaitre des Lumiéres qui ne ſont pas encore entiérement éteintes. Des Exemples frapans, des diſcours ſenſés, d'heureuſes circonſtances lui rapelleront ce qu'il avoit en partie oublié & l'engageront à paſſer d'une flotante perſuaſion à une pleine certitude.

Pour moi j'ai connu diverſes perſonnes que les idées de la Religion ont retirés d'une vie mondaine, & amenés à une probité des plus ſoûtenues & des plus délicieuſes, & j'ai été témoin des heureux fruits tantôt de leur Exemples, tantôt de leurs diſcours & ſouvent de l'un & de l'autre.

A cette occaſion je me permets de demander à ceux que la lecture des ouvrages de M. Bayle a commencé d'éblouïr & de jetter dans quelques embarras, qu'ils veuillent bien donner quelques momens à s'examiner.

Ce qu'ils ont lû dans quelque Livre de Morale, ou de ſacrée Theologie, ou ce qu'ils ont entendu dans quelque Sermon, n'a-t-il jamais eu d'effet ſur leur Cœur? Ne ſe ſont-ils pas bien trouvés d'y avoir reflechi?

Lorſqu'ils ont été à l'Egliſe ſans attention, à qui tenoit-il qu'à eux d'en avoir? Lorſqu'ils ont été frapés de quelque exhortation & de quelque raiſonnement, ſi tout cela a paſſé ſans effet par leur negli-

gnance à se le rapeller à y reflechir, à qui en doit-on attribuer la faute?

S'ils n'ont pas daigné lire avec application des Livres qu'ils savoient estimés par des personnes d'esprit & de mérite, que doivent-ils penser eux-mêmes d'une si monstrueuse nonchalance?

Enfin combien de gens dans la Société, profitent des vertités de la Religion & s'appliquent à des Devoirs auxquels ils n'auroient jamais pensé s'ils avoient été élevés dans l'Athéïsme?

Il est de vrais & de bons Chrétiens, & si chacun leur ressembloit, la Terre présenteroit une image du Ciel. Il en est qui font profession du Christianisme qui n'ont que le quart des sentimens qui en font l'essence. Il en est en qui il ne s'en trouve qu'une partie encore plus petite. A proportion qu'ils s'éloignent des Règles de la Foi dont ils font profession & dont ils ont quelque teinture, leur conduite porte le caractère des ténébres & des égaremens de l'Athéïsme, & leurs écarts sont d'autant moins grans & moins nombreux qu'ils retiennent la connoissance de la Vérité dans un plus grand degré de persuasion.

Plus je réfléchis sur les causes de ce honteux contraste de la conduite des Chrétiens avec leur Profession, plus je me persuade qu'on est fondé à en chercher les principales dans la force de la coûtume & les fautes d'une très-défectueuse éducation.

Après cela, si on me demande en quoi elle est défectueuse, je dirai nûement ce que j'y ai remarqué de défauts par rapoit aux mœurs & à leurs principes. Mais comme je n'écris pas un Traité fur cette matiére, je me bornerai à alleguer une partie des observations que j'ai faites.

Continuation.

CVI. 1o On abandonne la première éducation des enfans, & qui, par là même qu'elle est la premiére en ordre de tems, devient la baze de ce qu'on y ajoûte, & influe fur tout le reste. On abandonne cette première éducation à des femmes, ordinairement très-ignorantes & d'un genie très borné. Elles croyent faire merveille d'apprendre à leurs petits élèves à croiser les doigts & à lever les yeux du côté du Ciel ou du lambris de la chambre; Elles les font reciter en Perroquets des prières où ils n'entendent rien, & où elles-mêmes, qui ne sont ainsi aprifes, ne voyent pas plus clair. On leur en fait dant la fuite apprendre des plus longues, dont tout le fruit aboutit à les fatiguer davantage. Ils les recitent le foir quand ils s'impatientent d'aller au lit, ou qu'ils ont regret aux amusemens qu'on leur a fait quiter. Ils les recitent le matin, quand ils s'impatientent de déjeuner & de courir. Un Précepteur qui fuccede à ces bonnes femmes, fait continuer ces Exercices, à ſes diſciples d'un air encore plus propre à les rebuter, & il les rebute ſi bien, qu'ils ne manquent pas de s'en affranchir & d'y renoncer, dès qu'ils font maîtres d'eux-mêmes.

On les conduit à l'Egliſe pour y entendre les Sermons, & là n'oſant ni cauſer, ni rire, ni ſe remuer, ou ils tombent dans une ſtupide inaction, ſi leur naturel les y diſpoſe; ou, pour ſe garentir de l'ennui, s'ils ont plus de vivacité, ils s'abandonnent à la diſtraction & en prennent ſi bien l'habitude qu'elle leur reſte toute leur vie. Si enfin ils prennent ſur eux de retenir quelques lignes, ou quelque paſſage qu'ils ſavoient déja, & dont ils ignorent & le ſens & le but, c'eſt un ſoin dont ils ne manquent pas de ſe diſpenſer, dès qu'ils peuvent ſe procurer eux-mêmes les petites recompenſes qu'on avoit accoutumé d'y attacher dans un âge où, malgré qu'on en ait, on vit dans la dépendance de ceux qu'on regarde au-deſſus à quelques égards de ſoi.

Si quelcun entreprend d'inſinuer, par des routes plus pratiquables & plus conformes au Bon-ſens, les Principes de la Pieté & de la Droiture dans ces jeunes cœurs, il ſuffit qu'une vieille Grand-Mere ou qu'une vieille Tante eſclave de la coûtume, ou ſeulement quelquefois qu'un Domeſtique en ſoit ſcandaliſé, pour faire abandonner le ſujet le plus raiſonnable & le plus capable d'un heureux ſuccès.

On leur paſſe mille fautes eſſentielles pendant qu'on donne ſon attention à des vetilles. Au lieu de leur faire ſentir la beauté des Devoirs qu'on leur recommande, les charmes des Bienſéances auxquelles on les exhorte, le ridicule & l'infamie des vices dont on les détourne, on ſe borne à alleguer l'Autorité de Dieu & les Menaces de l'Enfer par-là, ſans en avoir nullement l'intention, on diſpoſe ces jeunes eſprits à être importunés par l'idée de la Préſence de leur Créateur & à le leur faire regarder comme un Maitre redoutable qui ſe plait à les charger d'un joug très peſant.

Pour fléchir le cœur & travailler avec ſuccès à tourner les inclinations, il faut avoir l'eſprit inſinuant, aiſé, fécond, varié. Il faut le connoître ce cœur & les endroits par lesquels il eſt prenable. Il faut s'être fait une étude de l'Homme, par le commerce du monde encore plus que par la lecture, & où trouver des Précepteurs enrichis de ces talens. C'eſt ce qu'on n'enſeigne point dans les Academies. Ceux qui paſſent pour y avoir le plus profité, en rapportent un eſprit contrédiſant, ami de la Diſpute, entété, ſombre ou goguenard, ſouvent impetueux, chargé d'inutilités, qu'il vaut mieux ignorer que de ſavoir & qu'on les eſtime, ſans agrément, ſans politeſſe, ſans maniéres, & quand rien de tout cela ne leur manqueroit, où eſt l'eſprit naturellement ſi ſupérieur qui à moins de s'être affermi dans cette ſuperiorité d'entendement par un très-long uſage, qui ne ſerait ſon genie d'affaiſſer & ne perdît tout ſon feu, ou du moins une bonne partie de ſon feu, & de ſes talens naturels & acquis, quand il a à eſſuyer continuellement les hauteurs d'un Pére dont les enfans lui ſont confiés, & la mortification de voir ſon aſſiduité & ſes pénibles ſoins échouer & ſe reduire preſque à rien ou à très-peu de choſe par l'effet de la fére indolence *de ceux qui detruisent le plus les ſecondent.*

A quoi prend-on le plus d'intérêt, à la ſanté d'un Cuiſinier ou à celle d'un Précepteur? à qui donne-t-on plus de gages? S'entendre à dreſſer des Chiens & ſavoir juger de l'habileté de celui qui en prend ſoin, les conduire à la chaſſe des Bêtes & au Maſſacre qu'on en va faire. Dreſſer des Chevaux & les ſavoir conduire, tout cela eſt digne d'un homme de condition; Mais former l'eſprit & le cœur des Héritiers d'un grand Nom, c'eſt l'Emploi des gens du plus bas ordre, ou de ceux qui ont la baſſeſſe de déroger à leur Naiſſance.

Il eſt de la derniere importance d'appliquer aux Precepteurs en particulier ce que le celébre & ſavant Docteur Swift remarque, à ſon ordinaire, ſi judicieuſement, ſur les Eccleſiaſtiques *que certains raiſonneurs penſent ce qu'ils trouveroient a propos*, il eſt certain qu'il faut porter la maſſe generale des hommes à eſtimer & à aimer les gens d'Egliſe, ſi l'on veut leur inſpirer de la tendreſſe pour la Religion: on fait d'ordinaire fort peu de cas d'un remede, quelque excellent qu'il puiſſe être, s'il eſt donné par un Medecin qu'on hait, ou qu'on mépriſe.

Il eſt plus d'un Climat où peu s'en faut que l'on ne compte entre les caractéres de Nobleſſe des airs de mépris, ou du moins de fort grande indifference pour ceux qui ſe donnent pour gens à inſtruire l'eſprit, & à former le cœur.

Ces fautes énormes ne ſont pas univerſelles; mais elles ſont très-frequentes.

On ſe figure Dieu comme un Monarque à l'Antichambre duquel on ſe rend ponctuellement, aux heures ordinaires, dans une attitude decente & dans les Troupes duquel on fait ſon ſervice reguliérement, & qui moyennant cela s'informe peu ſi on eſt avare, voluptueux, orgueilleux &c.

On inſiſte ſur l'Extérieur, on paſſe légérement ſur l'eſſen-

Nouvelles preuves de l'influence de la Religion ſur les mœurs & conſéquences funeſtes de la force des mœurs. Ouvrage Dic. Tom. III. pag. 473.

l'Essentiel. Faut-il s'étonner si ce qu'on ne connoit pas est sans efficace? Mais pour mettre en parallèle l'insuffisance de la Religion par rapport aux bonnes mœurs avec l'état d'Athéïsme, il faudroit qu'aux Principes d'ignorance & d'erreur dont on vient de parler, il ne fût pas possible d'en substituer de meilleurs.

Pour réussir à faire des Chrétiens, il faut travailler sur des Hommes. Il faut de plus que ces Hommes soient raisonnables. Moyennant cela, il sera facile de perfectionner une Raison heureusement cultivée par la Religion, mais difficilement s'insinuera-t-elle dans des cœurs abrutis par la sensualité, & encore moins dans des esprits à qui le goût de la Chicane fait trouver du plaisir à s'opposer à l'évidence, à semer d'épines, & à traverser d'embarras le chemin qui peut y conduire.

Je trouve fur tout un Mal incurable dans des études superficielles, joinnes à quelque panchant à l'Incredulité, & à quelques repugnances secrettes aux sacrifices que demande la pureté de l'Evangile. *Je voudrois des Preuves demonstratives. Celles que vous m'alleguez sont exposées à des Objections. La Raison ne peut pas se persuader de ce qu'elle ne comprend pas. Elle ne trouve que les Argumens à priori dignes de la convaincre.* Voilà ainsi que bien des gens recitent en perroquets ce qu'ils ont lû dans les Ouvrages de Mr. Bayle, ou ce qu'ils ont ouï dire à ses Admirateurs. *Vous avés beau raisonner, sans la Foi je serois fort éloigné de vos sentimens.* Là-dessus on ne se donne pas la patience d'écouter jusqu'au bout une solution. D'une question on saute à une autre, sans s'être permis le tems de discuter la moitié de la premiére. On interrompt ses raisonnement pour faire un conte, ou pour dire un prétendu bon Mot; Voilà les heureux fruits de la lecture du celébre Ecrivain que je viens d'examiner.

Reponſes aux Queſtions d'un Provincial Chapitre LXXV. T. II. Pag. 91.

Nouvelles preuves de l'influence de la Religion sur les mœurs & confederations sur la force des motifs. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 653.

CVII. „ Encore que ceux qui desirent sincerement la mort, dit Mr. Bayle, au milieu d'un „ long chagrin, ou d'une longue maladie, soient en „ petit nombre en comparaiſon des autres, ils ne „ sont pourtant point auſſi rares que l'on diroit bien; „ ceux qui ſe donnent la mort pour mettre fin à leur „ triſte état, ſont beaucoup plus rares; mais ils ne le „ feroient pas tant, ſi quelcune de ces trois choſes, ou „ toutes enſemble, n'empêchoient l'exécution du „ deſſein que l'on auroit de s'ôter la vie. La pre„ miére eſt, que pour une telle expedition, il faut un „ certain degré de courage, que tout le monde n'a „ pas, dans l'abatement d'une noire mélancholie, „ ou d'une langueur. La ſeconde eſt qu'on jette les „ yeux ſur l'ignominie à quoi l'on expoſeroit ſon „ Cadavre & la pureté. La troiſiéme eſt, qu'on „ aprehende la damnation éternelle, ſi l'on ſe porte „ à ce coup de deſeſpoir. Les Eſprits forts ſont „ plus ſujets à ces coups-là que ceux qui croient „ l'Evangile, & il ne s'en faut pas étonner, ou y „ trouvet quelque choſe qui ſoit au deſſus du cours „ ordinaire, car il eſt plus naturel qu'un homme „ qui croit la mortalité de l'ame, attente à ſa vie „ lorſqu'elle lui eſt à charge, qu'il n'eſt naturel qu'un „ homme ſe porte à cet attentat, lorſqu'il eſt perſuadé qu'immanquablement on va dans l'enfer par „ cette voye. Les homicides d'eux-mêmes étoient „ plus frequens parmi les Payens tant à cauſe qu'il „ y avoit des Philoſophes qui avoient attaché une „ grandeur d'ame à cette action-là, & une idée de „ lâcheté à vouloir trainer une vie langoureuſe ou „ ignominieuſe, qu'à cauſe que le Paganiſme ne „ féviſtoit point ſur les cadavres de ces gens-là, „ & n'adjugeoit point leurs ames à des ſuplices éter„ nels préciſément pour cet acte.

1. Il eſt donc plus naturel qu'un homme qui croit la mortalité de l'ame attente à la vie d'un homme qui lui déplait & qui l'importune, que non pas celui qui eſt perſuadé que, par un pareil attentat, il s'expoſe aux riſques d'une damnation éternelle.

2. Il n'eſt donc pas vrai, comme Mr. Bayle ſouhaiteroit de le perſuader ailleurs, que l'Humeur eſt le ſeul principe des actions humaines, que les opinions & les Dogmes flotent ſeulement ſur la ſuperficie de l'ame & ſe bornent à l'entendement ſans influer ſur le cœur & ſur les mœurs.

Quand on n'eſt pas ſur les gardes on exprime la Verité telle qu'on la ſent, & on oublie l'interêt qu'on avoit eu, dans une autre occaſion, de la combatre. Quoique Mr. Bayle eût beaucoup d'eſprit & qu'il ne perdit guéres de vue le Pyrrhoniſme & l'Athéiſme, pour l'inſinuation déſquels il avoit dreſſé ſon Plan avec tant d'artifice, cependant la Méthode même dont il ſe ſert lui devoit naturellement cauſer quelques inadvertances. Il affecte de promener ſon Lecteur ſans ordre, pour lui rendre un juſte examen plus difficile. Ce déſordre & ces differentes matiéres, qu'il coût l'une à l'autre, lui font quelquefois perdre de vue, pour quelques momens ſon but principal, écrivant ſur tout avec beaucoup de facilité & de rapidité.

A la Page 691. de la Reponſe aux Queſt. d'un Prov. Tom. III. Chap. 134. *Ibidem. pag. 732.*

Mr. Bayle ne commença de parler des mœurs des Athées, que lorſqu'il fût obligé de refuter ceux qui pretendoient que des Miracles, très-propres à fomenter l'Idolâtrie Payenne, n'étoient pas indignes de la ſageſſe de Dieu, par l'obſtacle qu'ils oppoſoient à l'introduction de l'Athéiſme, qui ne va pas moins qu'à bouleverſer toutes les Societés. 2. Lorſqu'il repondit que le culte d'un grand nombre de Divinités auſſi criminelles que celles des anciens Payens, n'étoit pas plus propre que l'Ignorance de Dieu à conſerver parmi les hommes, cette portion d'honnêteté, qui eſt abſolument neceſſaire au maintien des Societés, & qu'ainſi une Societé d'Athées n'auroit pas porté neceſſairement la corruption des mœurs, plus loin que ne la portérent les Idolâtres dont nous connoiſſons l'hiſtoire. 3. Lorſqu'il paſa en fait que les hommes ne vivent pas ſelon leurs principes, & qu'excepté ceux qui ſont aidés par des Graces efficaces du St. Eſprit, tous les autres ſe gouvernent ſelon l'interêt de l'amour propre, ſuivent uniquement leur goût, leur temperament, & ce à quoi la crainte des Loix humaines ou du deshonneur humain, le flatte des louanges ou des biens de la fortune &c. les determinent. 4. Lorſqu'il fit voir que les Payens n'ont point plus de part que les Athées aux Graces du St. Eſprit, qui ſeules font faire des actions par le principe de l'Amour de Dieu, & rapportées à ſa Gloire, comme à leur derniére fin, & par conſequente que les vertus des uns & des autres ne peuvent avoir que l'exterieur de l'honnêteté, puiſqu'elles n'ont point d'autres reſſorts que l'Amour propre, le déſir de la Gloire, le plaiſir que le temperament, ou que l'étude de la Philoſophie peut faire trouver dans une action faite ſelon de belles idées. 5. Enſuite il convint que les Athées s'abandonnent à tous les déſordres à quoi ils peuvent être portés par leurs Paſſions, lorſque la crainte des Loix humaines, ou quelqu'autre motif humain ne peut pas les refrener, mais il prétendit en même temps qu'il ne faut pas conclure de-là, ni qu'ils ſe portent neceſſairement à toutes ſortes de mauvaiſes actions, ſoit qu'elles s'accordent, ſoit qu'elles ne s'accordent pas avec leurs interêts, ni qu'ils ſoient neceſſairement plus corrompus que les Idolâtres que Dieu *livra aux convoitiſes de leur propre Cœur*, & qui ſe portérent aux déréglemens les plus execrables, comme St. Paul le leur reproche. 6. Lorſque pour refuter une *Maxime* qui peut paſſer pour générale, il cita quelques Athées dont on a loué les bonnes mœurs. Cette Maxime ſelon lui eſt que l'Athéiſme conduit neceſſairement à la corruption des mœurs,

& qu'il eſt abſolument impoſſible, de conſerver en Societé une troûpe de perſonnes qui n'adorent ni le vrai Dieu ni aucuns faux Dieux. 7. Lorſqu'afin de continuer à refuter par l'Experience cette même Maxime que l'on ne ceſſoit de lui objecter comme très-fûre, il a donné dans ſon Dictionaire les Articles d'un petit nombre de gens qui ont nié ou la Providence ou l'exiſtence divine, & qui n'ont pas laiſſé de pratiquer d'une maniére diſtinguée les devoirs de la Vertu. 8. Enſuite de cela il veut que tout l'eloge qu'on voudroit prétendre qu'il a fait de ces gens-là, ne conſiſte qu'à rapporter hiſtoriquement les témoignages des Auteurs: 9. Qu'il y a de ſemblables gens dont il n'a rien dit, & qu'il a parlé d'un aſſés grand nombre d'Idolâtres qui ont vécu vertueuſement, & de pluſieurs Chrétiens dont les Vertus ſont admirables, & qu'il n'omet point ce qui ſe trouve dans les Auteurs concernant les mauvaiſes qualités de quelques Athées; ce qui montre qu'il n'y a point eu d'affectation dans ſon procedé. 10. Que s'il a remarqué que les plus grans ſcélerats dont l'Hiſtoire faſſe mention, ont été Idolâtres, ou même ſuperſtitieux juſqu'à la baſſeſſe, cela n'eſt propre qu'à confirmer la Doctrine de la Grace. 11. Que tant s'en faut qu'il abandonne les Lecteurs à des conſequences pernicieuſes au ſalut, il a mis au dernier Tome de ſon Dictionaire un aſſés long Eclairciſſement qui peut diſſiper juſqu'aux plus malignes chicaneries de ſes ennemis. 12. Qu'il y a nommément declaré qu'il n'avoit jamais prétendu attribuer aux Athées que des Vertus exterieures, & ce que St. Auguſtin appelle *ſplendida peccata*, des *péchés brillans*.

C'eſt en vain que Mr. Bayle fait ici une longue énumeration des raiſons qui l'ont amené à dire tant de choſes en faveur de l'Athéiſme. Si l'établiſſement de la Foi lui tenoit ſi fort à cœur, que pour en relever le prix il ſe foit déterminé à tant écrire, à s'expoſer à tant de contradictions, au riſque de ſcandaliſer tant de bonnes gens & de réjoüir tant de Libertins, en s'efforçant de perſuader que la *Raiſon*, qui eſt pourtant ſon fort, n'eſt qu'une *Babillarde*, qui ne ſauroit amener à aucune certitude, & qui ne ſauroit faire naître que des embarras. Si la Foi lui tenoit ſi fort à cœur pourquoi tant écrire en faveur des ennemis declarés de la Foi, & de ceux mêmes qui en ſont les plus dangereux des inſenſés? Valoit-il la peine de ſe piquer à ce point ſur une Queſtion inutile? Mais aujourd'hui Mr. Bayle ne ſeroit plus à temps de faire ſon Apologie; on voit trop clairement qu'il s'étoit ménagé des ouvertures favorables, & en même tems une retraite quand il ſeroit preſſé) pour répandre un grand nombre de reflexions qui vont à diminuer ce fond d'averſion qu'on ſent pour l'Athéiſme & à inſinuer que les Religions ne ſont point plus favorables à la Societé que le pur Athéiſme. Ses éclairciſſemens & ſes ſubterfuges ont déja été examinés.

Ibidem pag. 783. T. III. Chap. CXXXIX. de la Reponſe aux Queſtions d'un Provincial.

„ La Volonté de l'homme, dit Mr. Bayle, eſt u-
„ ne Balance qui ſe tient en repos, quand les poids
„ de ſes deux baſſins ſont égaux, & qui panche
„ toujours neceſſairement, ou d'un côté ou de
„ l'autre, ſelon que l'un des baſſins eſt plus char-
„ gé. Si les raiſons tirées de la conſcience & de la
„ Religion convertiſſent un vieux ſcelerat, c'eſt à
„ cauſe qu'elles ſont un poids ſuperieur à celui du
„ Vice. Le baſſin ou de la crainte des Enfers, ou
„ de l'eſperance du Paradis ſe trouve alors plus
„ chargé, que le baſſin des paſſions charnelles,
„ il attire donc l'Ame invinciblement de ſon côté.
„ La nouvelle idée raiſonne plus vivement que la
„ vieille, & attire néceſſairement l'eſprit à ce juge-
„ ment pratique qu'il vaut mieux changer de route
„ que de ſe tenir dans le premier train. L'entende-
„ ment neceſſité par cette nouvelle idée à juger ainſi,
„ neceſſite la Volonté à l'acceptation de la Vertu.
„ Un Courtiſan ambitieux qui a été grand joueur
„ toute ſa vie, pourra tout d'un coup renoncer
„ au jeu, s'il eſt menacé d'une priſon perpetuelle,
„ en cas qu'il rejoue, ou ſlatté de la Promeſſe
„ d'un Gouvernement de Province au cas qu'il ne
„ joué plus. Mr. Jaquelot comprendra facilement
„ s'il veut y faire attention, que ce n'eſt pas une
„ ſimple idée qui prévaut alors du premier coup ſur
„ une vieille habitude, mais que c'eſt une idée réu-
„ nie ou avec une grande Crainte, ou avec une
„ grande Eſperance. Ne fait-on pas qu'un ſeul
„ mot, qui excita beaucoup de peur, l'emporta
„ dans l'ame de l'Apôtre Saint Pierre ſur l'habitude
„ de fidelité qu'il avoit pour Jeſus-Chriſt? Un
„ General d'armée, n'appuiſe-t-il pas quelquefois
„ par ſa preſence, ou par un petit diſcours, la
„ mutinerie la plus furieuſe de ſes Soldats? C'eſt
„ un clou qui chaſſe l'autre. C'eſt un nouveau
„ cours des eſprits ſuivi d'un changement de pen-
„ ſée qui fait baiſſer le baſſin, dont le poids é-
„ toit inferieur au poids du baſſin predominant.
„ Si l'ame a un veritable pouvoir de rompre avec
„ ſes premiéres habitudes, d'où viendra enſuite la
„ reſiſtance qu'on nous dit qu'elle rencontre? Ne
„ fait-elle point ce qu'elle veut? N'eſt-elle pas la
„ maitreſſe chés ſoi? Elle n'a donc qu'à vouloir,
„ & tout auſſi-tôt ce chagrin & cette peine dont on
„ nous parle s'évanoüiront.

J'ai déja examiné ces paroles, dans le raport qu'elles ont avec le dogme de la Liberté.

Ibidem pag. 803. J'inſiſterai ſeulement ſur ces dernieres, *Si l'ame a un veritable pouvoir* &c. où Mr. Bayle s'écarte d'une maniére étonnante de l'état de la Queſtion. Quand on aſſure que l'Ame de l'homme eſt libre, on ne prétend pas qu'elle ſoit en état de ſe déterminer à toute ſorte de partis avec une égale facilité; on ſoûtient ſimplement que lorſqu'elle ſurmonte les reſiſtances & des difficultés, qui vont à la détourner d'un choix & à lui ôter la penſée d'y perſeverer, il eſt en ſa puiſſance de ſurmonter ces oppoſitions & ces difficultés, elle ne peut pas les ſurmonter ſans des efforts penibles, mais elle peut les ſurmonter.

Je n'ai donc allegué ce qu'on vient de lire que pour m'en ſervir contre Mr. Bayle par une reflexion très-courte mais très-demoſtrative.

La Volonté de l'homme, dit-il, *eſt une Balance qui ſe tient en repos quand les poids de ſes deux baſſins ſont égaux. Le baſſin ou de la Crainte des Enfers, ou de l'Eſperance du Paradis ſe trouvant plus chargé que celui des Paſſions charnelles attire l'Ame invinciblement de ſon côté.*

Voilà un poids qui n'agira jamais ſur l'Athéiſme. Donc l'Athéiſme eſt deſtitué d'un des plus puiſſans motifs qui puiſſent détourner du Vice.

Ibidem pag. 784. A la Page 756. de la Reponſe aux Queſtions d'un Provinc. T. III.

Voyés les Lettres ſur la Liberté & la Vertu.

Mr. Bayle dit, „ Il y a en France pluſieurs
„ nouveaux Réunis qui vont à la Meſſe avec un dé-
„ pit qui approche de la fureur. Ils ſavent qu'ils
„ offenſent Dieu mortellement, mais comme châ-
„ que abſence leur coûteroit deux piſtoles plus ou
„ moins, & qu'ayant bien ſupputé ils trouvent
„ qu'au bout d'un certain tems, cette amande au-
„ tant de fois payée qu'il y a de fêtes & de Dimm-
„ ches, les reduiroit eux & leurs enfans à mendier
„ de porte en porte, ils concluent qu'il vaut mieux
„ offenſer Dieu que de ſe reduire à la mendicité.
„ Or c'eſt cette concluſion forcée qui les chagrine
„ & qui les indigne; car ils en connoiſſent deux
„ cauſes indépendantes de leur franc arbitre, l'une
„ éloignée, ſavoir les ordres du Magiſtrat, l'autre
„ prochaine, ſavoir la crainte de la mendicité. Se
„ tromperas-t-on ſi l'on dit que cette crainte eſt com-
„ me un poids de cent livres pendant que la crain-
„ te d'offenſer Dieu en aſſiſtant à la Meſſe n'eſt
„ qu'un poids de ſoixante livres, & comment
„ veut-

Ibidem pag. 784.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 416.

» veut-on qu'un poids de soixante livres fasse pen-
» dre terre à un poids de cent livres? Des gens qui
» auroient une pleine force, telle que Mr. Ja-
» quelot la supose, de choisir à leur fantaisie; ou
» d'aller à la Messe ou de payer deux pistoles pour
» chaque absence, choisiroient-ils le premier parti
» en sachant qu'il est criminel au-delà de toute me-
» sure? Voulés vous qu'ils choisissent bien? Otés
» cinquante livres au poids de la crainte de la pau-
» vreté, ou ajoutés-en cinquante au poids de la
» crainte de Dieu. Si l'on savoit ce secret-là, où
» est l'homme de conscience parmi ces nouveaux
» Réunis qui ne le mît en pratique?

Il y a en France plusieurs nouveaux Réunis qui vont à la Messe avec un dépit qui approche de la fureur. La crainte d'offenser Dieu est un poids de 60. livres & celle de se reduire à la mendicité un poids de cent.

Mais ces poids ne sont pas des objets que le hasard jette tantôt dans un plat & tantôt dans un autre. Ainsi laissons les termes metaphoriques & disons que l'Ame au-lieu de faire un bon usage de sa Liberté, en mettant en parallèle ce qui regarde l'Eternité, avec ce qui se borne à un tems fort court, en abuse, & craignant de perdre un Temporel qui lui fait plaisir, elle cherche des raisons qui lui persuadent que Dieu se contentera d'être irrité contre ceux qui font des violences & aura pitié de ceux qui les souffrent. C'est contre ces violences qu'ils font en fureur & non pas contre leur propre conduite que ces violences leur paroissent excuser.

Réponse aux Quest. du Provinc. Tom. III. Chap. CXLVII. pag. 853.

Ibidem. pag. 803.

» N'assure-t-on pas, dit Mr. Bayle, que Dieu
» a prévû que les habitans de Tyr & même ceux
» de Sodome auroient fait un bon usage de leur
» franc arbitre, s'ils avoient été les témoins des
» miracles de JESUS-CHRIST? C'étoient neanmoins des gens habitués au péché, & bien éloi-
» gnés de l'innocence qui précéda la première trans-
» gression. N'avoue-t-on pas formellement que les
» pecheurs les plus opiniâtres entreroient dans la bonne
» voye par mille moyens si Dieu qui connoit la
» proportion de ces moyens, s'en vouloit servir &
» ne les refusoit pas? Disons donc qu'il a prevû
» que le premier homme selon la diversité des cir-
» constances se serviroit de sa liberté tantôt bien tan-
» tôt mal. Or entre toutes ces combinaisons infi-
» nies il lui a plû d'en choisir une où Adam devoit
» pécher, & il l'a rendue future par son decret pre-
» feriblement à toutes les autres. Apellés à vôtre
» secours tant qu'il vous plaira la machine du franc
» arbitre, vous ne ferés jamais comprendre que Dieu
» n'ait voulu qu'Eve & Adam pechassent, puisqu'il
» a rejeté toutes les combinaisons où ils n'eussent
» pas peché, & qu'il en a choisi une où il les sa-
» voit determinés à desobeïr à ses ordres.

Voyés les Réflexions sur La Liberté & la Providence.

On a déja repondu à tout cela. Dieu n'est point obligé de rendre l'obeïssance infaillible, par le pouvoir des circonstances. Il suffit qu'elle soit au pouvoir de celui que la desobéïssance condamnera. Il se peut même que des fautes soient imputées, parce qu'on a autrefois volontairement laissé perdre les forces de n'y pas tomber.

Mr. Bayle ne parle pas ainsi sur la fin de la Continuation de ses Pensées Diverses, là où il cite Jean d'Espagne, mais en bon Pyrrhonien il fait servir le même argument pour & contre, suivant le besoin qu'il en a.

Mr. Bayle pose ici que Dieu prévoit que telles & telles circonstances porteront infailliblement au mal, au lieu que d'autres auroient determiné infailliblement au bien.

Oeuvres Div. Tom. III. pag. 416.

Dans la Continuation des Pensées Diverses (pag. 706.) il se range au sentiment de Jean d'Espagne, dont il cite ces paroles. *Plusieurs s'assurent que s'ils eussent veu les miracles que Dieu fit en Egypte, ou ceux que* JESUS-CHRIST *fit en Judée, ils n'eussent pas manqué de croire en lui. Mais certes quand un homme verroit toutes les rivieres converties en sang, la mer se fendre, le Ciel ouvrir ses portes, les montagnes se soûlever, les morts sortir des abimes, les roches fondre en eau, quand il auroit lui-même un Ciel, on seroit remonté des enfers, il n'en reviendroit pas meilleur, si Dieu ne lui donnoit un autre Entendement & un autre cœur capable de cette foi.*

J'avoué que c'est-là disculper les miserables Incrédules, qui après une telle impuissance bien reconnuë & bien prouvée, ne doivent point être punis.

Mais laissons à part cette reflexion, Mr. Bayle adoptant les idées de Jean d'Espagne reconnoit tout pouvoir des circonstances anéanti. Il avoit befoin dans cet endroit, de le leur refuser, mais dans celui-ci il trouve fon compte à leur accorder une efficace infaillible, suivant ce qu'elles feront, & cette derniere hypothèse va encore tout droit à innocenter toute desobéïssance.

CVIII. Mr. Bayle dans la Réponse aux Quest. d'un Provincial Tom. IV. Chap. XI. pag. 136. dit: M. Bernard allégue une comparaison. » *Faisons mieux donc*, ajoute-t-il, *comparer l'Athée & un Paysan François, qui ne seroit jamais sorti de son Village, & qui assurement qu'il n'a point de Roi en France, parce qu'il ne l'a jamais vû; quoiqu'il voye qu'on fait tous en son nom, qu'il vient des ordres de sa part de tems en tems, & qu'on prie pour lui dans les Eglises; & je comparerois l'Idolâtre à un autre Paysan François du même Village, qui croiroit qu'il y a un Roi en France, mais qui le comparoit au Seigneur de son Village, qui hait ses Sujets, qui les pille, & qui fait l'amour à leurs femmes, parce qu'il s'imagineroit que c'est un cavalliere de grandeur, de faire tout ce qu'on veut, & de satisfaire ses passions en tout & par tout. Il est sur que ce second seroit un meilleur Sujet que le premier; parce que, quoiqu'il en fut, il auroit quelques égards pour les ordres de son Souverain, au lieu que l'autre, s'il raisonnoit conformément, auroit tous sujet de, s'en moquer, ou de les observer, du moins que quand il les trouveroit conformes à ses interêts; ce qui n'arriveroit pas souvent.*

Parallele de l'Athée & du Superstitieux Oeuvres Div. Tom. III. 2. part. pag. 925.

» Cette Comparaison, dit Mr. Bayle, me paroit defectueuse, & je croi que pour y mettre de la regularité, il auroit falu supofer qu'il y a en France un Roi légitime, & un Roi usurpateur, celui-là le plus accompli de tous les Princes; celui-ci le plus injuste de tous les Tyrans. Il eut fallu dire que l'Athée ressemble à un Paysan neutre & l'Idolâtre à un Paysan qui ne reconnoit point d'autre Roi que l'Usurpateur, & qui n'obéïroit qu'aux ordres de ce Tyran. Si vous regardés la chose par ce côté-là, vous trouverés l'Idolâtre bien plus criminel que l'Athée, & vous ferés bien éloignés de dire, comme fait Mr. Bernard, qu'atendu que l'Idolatre a quelques égards pour les ordres de son Souverain, il est un meilleur Sujet que l'Athée, qui raisonant conséquemment a tout sujet de fe môquer de ces mêmes ordres, &c. Le second Paysan seroit doublement rebelle, il n'obéïroit point à son Prince légitime, & il obéiroit à un Souverain illegitime. Le premier Paysan fe tiendroit neutre entre le Roi veritable, & le Roi usurpateur; il ne commettroit donc que la moitié de la felonie de l'autre, & il eft fûr que la moitié dont il s'abſtiendroit, paſſe pour la plus outrageante auprès des Rois legitimes.

Ce qu'on vient de lire juſtifie la verité de la remarque que j'ai déja faite ſouvent, c'eſt que rien n'eſt plus aiſé que d'ébloüir un Lecteur par des comparaiſons. Pour peu qu'on ait d'adreſſe on les choiſit & on les tourne d'une maniére qui favoriſe la cauſe qu'on ſoutient. Une omiſſion ſuffit quelquefois pour cela, un trait leger ſemble donner à l'argument une force victorieuſe, & ce trait néanmoins

moins gliſſé adroitement parmi un grand nombre d'autres n'eſt pas juſte, de ſorte que la comparaiſon tire ſa force de ce qui n'y devroit pas être. J'en ai propoſé d'autres qui me paroiſſent plus complettes & plus déciſives. En voici encore une. L'Athée reſſemble à un Sujet qui ne veut entendre parler d'aucun Maître; l'Idolatre en veut un, il ſe trompe dans ſon choix. Mais par-là même, qu'il ſe fait un devoir de dépendre d'un Maître, ſi on s'y prend bien, il ſe déterminera à choiſir celui qui merite de l'être, dès qu'il le connoitra mieux.

Réponſe aux Queſtions d'un Prov. Tom. III. Chap. XVII. pag. 249.

Continuation du même ſujet. Oeuvres Tom. III. 2. part. Pag. 947.

CIX. „ Je dois vous dire t., dit Mr. Bayle, „ qu'il ne faut pas acquieſcer à cet Enthymême de „ Mr. Bernard: *Les Athées ont avoué que la Reli-* „ *gion étoit une invention des Politiques, pour retenir* „ *les Hommes dans le devoir. Ils ont donc avoué,* „ *que la Religion quelle qu'elle ſoit, vaut mieux pour* „ *le maintien des Societés que l'Athéiſme.* Cette „ conſequence va trop loin, il falloit ſeulement „ conclurre que les Athées ont crû que la Reli„ gion, qui avoit été établie en chaque Pays, a„ voit ſemblé à ſes Inventeurs meilleure pour le „ maintien de la Societé que l'Athéiſme. Si de cette „ conſequence-là, vous voulés tirer celle-ci. Donc „ il n'y a jamais eu de Religion qui n'ait été meil„ leure pour le maintien des Societés que l'Athéiſ„ me, il faudra que vous ſuposiés deux choſes qu'on „ vous niera, & que vous ne ſauriés prouver: l'u„ ne, que le Jugement des Politiques ſur la Religion „ qu'ils inventoient a toujours été conforme à la „ Vérité; l'autre, que la Religion qu'ils inventérent, „ ne tomba pas enſuite dans une dépravation qui „ cauſoit une infinité de maux. Mr. Bernard me „ doit permettre de dire qu'il a conclu du parti„ culier au general; (c'eſt-à-dire que Mr. Bayle re„ proche à Mr. Bernard de l'avoir imité.)

„ On peut ſe figurer que la Religion, dans l'i„ dée de ſes Inventeurs, ne renfermoit que des ob„ jets venerables, qui aimoient, & qui recompen„ ſoient leurs dévots, & qui puniſſoient leurs in„ dévots; qu'elle ſuppoſoit de la ſageſſe & de la „ Sageſſe & de la Vertu dans les perſonnes prépoſées „ aux Cérémonies, & qu'elle ſe propoſoit de réu„ nir par les liens d'un même Culte les membres de „ la Societé, & de les affectionner à la Patrie par „ l'attachement à ce culte, & enfin de leur inſpi„ rer la crainte du Ciel, lors qu'il arriveroit une „ émotion populaire, & de relever leurs eſperances „ dans les calamités publiques, par la promeſſe d'u„ ne expiation efficace de ce qui pouvoit avoir of„ ſenſé la Divinité. Juſques-là tous les Athées con„ viendront que la Religion eſt plus propre que „ l'Athéiſme à conſerver les Societés: mais ſi vous „ changés cette idée en celle du Paganiſme que nous „ connoiſſons qui n'adoroit que des Dieux cou„ pables de toutes ſortes de crimes; qui nour„ riſſoit une infinité de Prêtres fripons, fourbes „ & liſcifs; qui pouvoient exciter des ſoulévements „ avec une extreme facilité par des reſſorts de Re„ ligion, qui ſacrifioit des hommes, & une infini„ té d'enfans &c. Les Athées ne parleront plus de „ la maniére que M. Bernard les fait parler. Ils „ ſoutiennent qu'une telle Religion eſt plus propre „ que l'Athéiſme à ruiner les Societés. Lucrece „ qui rejettoit toute ſorte de Religion, ſe crut o„ bligé de juſtifier ſon ſentiment auprès de ceux „ qui craindroient qu'il n'ouvrît la porte aux ac„ tions impies & aux crimes. Que fit-il pour ce„ la? Il ſoutint que tout au contraire la Religion „ avoit fait tomber les hommes très-ſouvent dans „ l'impieté & dans les plus grands pechés.

C'eſt ainſi que Mr. Bayle parle quand il ſe ſent preſſé; mais il s'exprime tout autrement lors qu'il ſe croit en liberté, lors qu'il ſe donne carriére, lors qu'il établit des Principes qui vont à prouver l'inutilité de la Religion, par rapport aux mœurs, hormis les cas où la Grace immediate du St. Eſprit agit ſur les hommes, ce qu'il ajoute pour ſe garentir d'inſulte. Une Religion raiſonnable eſt, par elle-même & naturellement, très-propre à la conſervation & à la douceur de la Societé: Mr. Bayle vient d'en faire l'aveu.

Ibidem. Pag. 949.

Réponſ. aux Queſt. d'un Prov. Tom. IV. Ch. XVIII. p. 255. „ Il y a telle Religion, dit Mr. „ Bayle, que ſans héſiter l'on declareroit plus perni„ cieuſe aux Societés que l'irreligion, ſi l'on é„ toit choiſi pour Juge de cette matiére. Où ſont les „ hommes qui n'opineroient pas du bonnet après la ſim„ ple vue de l'état de la Queſtion, que les Magiciens „ & les Sorciers ſont plus dangereux que les Spino„ ſiſtes? Un homme qui a renoncé à ſon Dieu, & „ à ſon Batême pour ſe conſacrer au Diable, & qui „ choiſit le Diable pour l'objet de ſon adoration, „ eſt pouſſé ſans doute par beaucoup plus de reſ„ forts qu'un Athée à faire du mal à ſon prochain. „ Repréſentons-nous deux hommes, l'un Magicien, „ & l'autre Athée, ſuposons-les égaux en toute au„ tre choſe, nous comprendrons que le Magicien „ ſera plus fortement excité à faire des crimes, par„ ce qu'il eſperera de ſe rendre plus agréable au Dé„ mon, & d'en obtenir plus de recompenſes. C'eſt „ un motif très-puiſſant dans la nature; mais il n'eſt „ d'aucune force dans un Athée. Si Mr. Bernard „ me diſoit, que je ſuppoſe une Religion, dont „ on conteſte l'exiſtence, puiſqu'il y a une infinité „ de gens qui traitent de chimerique cette Religion „ des Magiciens, je lui alleguerois un exemple que „ je trouve dans ſes Extraits d'une Relation de la „ Virginie. Cette Relation nous apprend qu'il y „ a des Americains qui ne rendent aucun culte à „ Dieu, parce qu'ils croyent qu'il fait du bien „ neceſſairement, & ſans aucun choix, & qu'il ne „ ſe mêle point des choſes humaines; mais qu'ils a„ dorent le Diable, parce qu'ils croyent qu'il leur „ raviroit tous les biens de Dieu, & les rendroit „ malheureux, s'ils ne l'apaiſoient par leurs ſacrifi„ ſices, & par leurs hommages. Si ces gens-là agiſ„ ſent conſequemment à leur Religion, ils feroient „ mieux faire un crime, qu'une action honnête, „ car ils doivent ſuppoſer que le Diable ſera plus „ content de leur conduite, & leur ſera plus favo„ rable s'ils font méchans, que s'ils ſe comportent „ bien.

N B.

Un homme qui reſpecte un Dieu Auteur de ſes biens & qui en même tems craint des Démons empreſſés à lui nuire, & ſe croit dans la triſte neceſſité de les ménager, ne ſera-t-il pas beaucoup mieux diſpoſé qu'un Athée à écouter & à croire ceux qui lui enſeigneront que ce Dieu qu'il reſpecte ne manquera pas de le mettre à couvert de la malice des Démons, s'il prend ſoin de ſe le rendre favorable par l'amour & par la pratique des Vertus?

„ Il y a telle autre Religion, à qui l'on ajugeroit „ la préference ſur l'Athéiſme ſans héſiter, & en „ opinant du bonnet ſi l'on ne faiſoit attention qu'à „ ſon beau côté; je veux dire ſi l'on y conſideroit „ ſeulement qu'elle attribue de très-grandes qualités „ aux Natures immortelles qu'elle adore, & nommé„ ment la Juſtice diſtributive des peines & des re„ compenſes en cette vie, & dans toute l'éternité à „ venir. Mais ſi felon le devoir des Juges, on la „ tourniot de tous les côtés, & l'on examinoit les „ détails de ſa conſtitution, il ne ſeroit pas aiſé de „ connoitre, qu'elle ſût plus propre que l'Athéiſ„ me à maintenir la tranquillité, les douceurs, & „ la ſureté de la Vie ſociale.

„ 1. Avant que de prononcer ſur la Queſtion, „ il faudroit ſavoir à qui les Peines & les Recom„ penſes divines ſont deſtinées, car ſi les Dieux ne „ puniſſent que la négligence du Culte exterieur, „ & s'ils ne recompenſent que la dévotion exterieu-

„ re, chaque particulier ſe comportera à l'égard de „ ſes Concitoyens, tout comme dans l'état d'irre- „ ligion. Il ne fuivra que ſes interêts; il s'enrichi- „ ra aux dépens d'autrui toutes les fois qu'il le pour- „ ra faire à couvert de la pourſuite des Tribunaux, „ & ainſi du reſte.

„ 2. Il faudroit ſavoir de plus ſi la Religion dont „ il s'agiroit, renverſe d'un côté, ce qu'elle établit „ de l'autre; car en ce cas-là, les choſes retombent „ au premier état, & ſi l'on peut dire qu'on ne „ perd rien, l'on peut dire auſſi qu'on ne gagne „ rien. Or il y a deux voyes de renverſer d'un „ côté ce que l'on bâtit de l'autre. La premiére eſt „ de donner aux Dieux auſſi bien de grandes imper- „ fections, que de grandes perfections. La ſecon- „ de eſt, d'enſeigner, que s'ils ſont faciles à ſe met- „ tre en colére contre les hommes qui péchent, ils „ ne ſont pas moins faciles à s'appaiſer, dès qu'on „ recourt à de telles, ou à de telles ceremonies „ qu'on trouve à ſa porte, & qui ne coutent tout „ au plus que de l'argent. Vous ſavés que Platon „ contoit trois eſpéces d'impietés, dont la premiére „ eſt de nier qu'il y ait des Dieux; la ſeconde de N B.
„ nier leur Providence; la troiſiéme de s'imaginer „ qu'on les appaiſe facilement par des ſacrifices, & „ des priéres. Ce n'eſt pas ſans raiſon que cette „ troiſiéme eſpéce d'impieté paſſe pour un Athéiſ- „ me, quand on conſidere l'Athéiſme comme la „ rupture des digues qui arrêtent l'impétuoſité „ des paſſions, car les mondains ne refreneront „ jamais leurs cupidités par la crainte de la co- „ lére celeſte, s'ils ſavent un moyen promt, fûr, „ & facile de l'apaiſer. De là vient que Platon or- „ donna des peines ſeveres contre ceux qui enſei- „ gnoient cette clémence des Dieux, & qui ſe van- „ toient de les adoucir par des paroles, & par des „ offrandes, de quoi ils faiſoient trafic. Conſultés „ Paſquier. Si la ſeconde maniére d'ôter d'une main „ ce que l'on donne de l'autre, eſt pernicieuſe, la „ premiére l'eſt encore plus; car on ne ſe peut pro- „ mettre aucun fruit de l'idée magnifique qu'on „ aura donnée des Divinités, lorſque d'ailleurs on „ les repréſente ſujettes à toutes les fautes les plus „ préjudiciables à la République, comme eſt la re- „ bellion des Enfans, l'enlévement des filles, l'a- „ dultére, le vol, le menſonge &c. Les hommes „ qui ſe ſentiront enclins à ces crimes-là, ne ſe „ moqueront-ils pas de ceux, qui voudroient leur „ faire craindre la Juſtice divine? n'eſpereront-ils „ pas que l'imitation des Dieux ſera regardée dans „ le Ciel, comme un acte de pieté?

„ 3. Les Juges de la Queſtion auroient encore à „ s'informer ſi la Religion dont il s'agiroit, eſt deſ- „ ſervie par un petit nombre de gens d'élite, que „ leur ſageſſe rend venerables, car ſi l'on laiſſe ſe join „ à un nombre prodigieux de faineans: on ne fau- „ roit s'empêcher de croire en ce dernier cas que la „ Religion introduira beaucoup de déſordres dans la „ Republique, & qu'à la faveur du caractére plu- „ ſieurs de ces faineans fatisferont leur avarice, leurs „ voluptés, leur ambition, par toutes ſortes de ru- „ ſes & d'impoſtures; qu'ils ſe laiſſeront gagner par „ des factieux, que tous les complots contre l'Etat „ ſe braſſeront dans leurs Colléges, & que ſous le „ ſpécieux prétexte du Service divin, & en ſe pré- „ valant des vieilles ſuperſtitions, & de quelque pré- „ tendu miracle nouveau né, & en faiſant courir de „ faux Oracles, & de fauſſes interpretations de Pro- „ phéties, ils ſouléveront la populace pour faire chan- „ ger le Gouvernement, ou proſcrire telles & telles „ perſonnes. Vous me dirés que par l'aſcendant que „ ces gens-là ont ſur les Bourgeois, on peut calmer „ heureuſement une ſedition, ce que les Magiſtrats „ qui n'établiroient nul culte de Dieu, ne pourroient „ pas ſe promettre. On vous répondra que ſi ceux „ qui calment une ſédition en excitent trois, com- „ me les calculs hiſtoriques pourroient nous l'apren- „ dre, ils ſont plus préjudiciables qu'utiles à la So- „ cieté, & qu'ainſi les fondemens d'une Republi- „ que privée du remède d'une ſedition, mais ga- „ rantie de la cauſe de trois ſeditions, ne ſont pas „ auſſi fragiles que ceux d'un Etat qui a le remède „ d'une ſedition, & le tocſin de trois autres. L'on „ n'omettra pas de vous dire que trois Prêtres ſedi- „ tieux ſont plus capables de cauſer des trombles, que „ dix Prêtres vertueux & pacifiques ne ſont capa- „ bles de maintenir, ou de rétablir la tranquillité. „ Les paſſions des méchans ſont plus actives que „ celles des gens de bien. Lifés ce que Ciceron dé- „ cide ſur la difference qu'il y a entre les perturba- „ teurs du repos publics, & les amateurs de la paix.

„ 4. Enfin les Juges ſeroient obligés de demander 1. „ Si la Religion eſt ſujette aux ſchiſmes, ou ſi el- „ le enſeigne que tous les particuliers doivent tou- „ jours ſe conformer au culte public. 2. Quel eſt „ ſon dogme ſur l'autorité Souveraine, & ſur l'o- „ béiſſance des Sujets. Il eſt impoſſible de cau- „ tionner qu'une Religion ne ſe diviſera jamais en „ ſectes, ni qu'elle enſeignera toujours que l'on doit „ ſe conformer à la Confeſſion de foi, établie par „ les Loix de l'Etat, mais l'on pourroit caution- „ ner ſans temérité, qu'une Religion qui enſeigne „ que le Prince doit punir ceux qui attaquent le „ culte public, & que les Sujets qui ne peuvent „ en conſcience ſe conformer à ce culte, ont droit „ de prendre les armes pour ſe procurer la liberté de „ ſervir Dieu ſelon leurs lumiéres, cauſera tôt ou „ tard bien des déſordres dans la Societé. Qu'il s'é- „ leve tout d'un coup, un ou deux particuliers qui „ ſoûtiennent que la Religion dominante eſt cor- „ rompue, les ſuites de cela ſeront peu conſidera- „ bles. s'ils ne ſont des Sectateurs. Mais s'ils ſe „ ſont ſuivre par le tiers ou par le quart des habi- „ tans, le Païs ſe trouvera dans la plus perilleuſe „ conjecture qui puiſſe menacer un Etat. Le Sou- „ verain ſe conformant à la doctrine de la Religion, „ voudra contraindre ces Sectaires à renoncer à „ leur Schiſme. Ils oppoſeront la force à la force „ conformément à la doctrine de la Religion, & „ quoiqu'inférieurs en nombre, ils pourront faire „ une longue reſiſtance; car ils ſeront ſecourus „ d'hommes & d'argent par les ennemis de l'Etat. „ S'ils obtiennent enfin d'etre tolerés publiquement „ la Société ſe voit partagée en deux Religions „ ennemies l'une de l'autre, & toujours prête à ſe „ diſputer le terrain, ce qui eſt une ſource inépui- „ ſable de chicanneries, & de fourberies, & d'in- „ juſtice; de ſorte que ſi, pendant les guerres ci- „ viles de Religion, l'Etat ſe trouve ſecoué juſ- „ qu'aux fondemens, ruïné, ſaccagé, brûlé, il „ n'eſt guéres en repos après qu'elles ont finit. Les „ animoſités durent, la fidelité du parti foible de- „ vient ſuſpecte, on le conſidére comme un enne- „ mi caché; on attend les occaſions favorables de „ s'en défaire: & ſi l'on en vient au bout, ce „ n'eſt qu'au prix d'une infinité de crimes, qui „ rendent très-miſerables une infinité de Sujets. „ Pourriés-vous dire, Monſieur, en examinant tout „ ceci, que ce ſoit mettre le repos des Societés ſur „ un ferme fondement, que de l'établir ſur une „ choſe qui met l'épée à la main du Souverain con- „ tre ſes Sujets, & à la main d'une très-petite par- „ tie des Sujets, contre tout le reſte de l'Etat? „ Une choſe, dis-je, qui dès que les ſentimens „ ſont partagés, ſéme la diviſion dans les familles, „ arme le frére contre le frére, le mari contre la „ femme, & repand un nuage ſi épais dans les Eſ- „ prits, qu'on regarde comme de bonnes actions, „ ce qui eſt le plus contraire aux idées de l'équité? „ Mais enfin puis qu'elles ſont faites pour le ſervi- „ ce de Dieu, (ſe dit-on,) elles ne peuvent être „ mauvaiſes.

Mr. Bayle a inſinué un grand nombre de choſes qui vont à faire conclure que la Religion, & méme

la vraye Religion, n'a pas, en elle-même, des avantages pour le bien de la Societé par deſſus l'Athéiſme. On le pouſſe là-deſſus : il ſe ſauve chés les Payens & ſe rabat à comparer ce qu'il y a de plus abſurde dans leur Religion avec l'Athéiſme. De là il ſe jette ſur tout ce que la ſuperſtition & l'oubli des Maximes de la Religion a produit de déſordres chés les Chrétiens. C'eſt ce qu'il fait dans les Chap. XIX & XXX du même Ouvrage.

Mais 1. les Maximes de la Religion bien obſervées auroient prévenu tous ces déſordres. 2. L'Intolerance qui en eſt le Principe n'en auroit pas moins produit parmi les Athées; car ſi l'on ſuppoſe des Athées qui demeurent dans une vaſte étendue de Païs, comme l'eſprit humain eſt fécond à inventer, à former des idées nouvelles, & qu'on les adopte ſouvent avec beaucoup de zéle, il pourra aiſément arriver que, dans un Païs où les Athées domineront, & où l'Athéiſme ſera l'opinion régnante, quelques perſonnes viendront à penſer tout autrement qu'eux, car les plus déterminés Athées ne nieront pas, & Mr. Bayle lui-même n'auroit pas oſé nier, que l'hypothéſe de l'exiſtence d'un Dieu ne ſoit auſſi vraiſemblable que l'autre, & de plus l'experience fait voir qu'elle a un grand rapport avec la nature de l'homme, puiſqu'elle eſt ſi fort répandue, & que les Miſſionnaires trouvent de la facilité à faire des converſions, chés les peuples qui paroiſſent deſtitués de cette connoiſſance, & où l'ignorance eſt accompagnée de ſimplicité.

Ceux qui ſe ſeroient perſuadés de l'exiſtence de Dieu & qui en auroient conçu l'obligation de le ſervir & de lui obéïr, ſe croiroient obligés en conſcience & ſous peine de damnation, de répandre ce ſentiment ſi néceſſaire aux hommes, le plus qu'ils pourroient. Là-deſſus il ſeroit naturel que des Athées regardans ce nouveau parti comme compoſé de gens qui dévoués à un Maître Supréme entre les mains de qui ſeroit leur fort éternel, devroient fremir d'horreur à l'idée de ceux qui ſe moquent de ce grand Etre & qui regardent comme des ſous ſes Adorateurs. Ils ſe croiroient donc obligés d'étouffer ces Vilionnaires redoutables. Ceux-ci, de leur côté, perſuadés de la bonté de leur Cauſe ſe croiroient permiſes les voyes de violence pour ſe ſoutenir contre des Monſtres ſi ingrats à leur Createur & ſi ennemis de Dieu & des hommes.

Je remarque outre cela que ſi l'on remonte à la véritable ſource des déſordres & des Séditions on la trouvera dans l'ambition des hommes, dans leur humeur inquiéte, dans leur attachement à leurs interêts, & dans l'envie avec laquelle ils ſe regardent les uns les autres. La Religion peut leur ſervir de prétexte, mais elle n'en eſt point la Cauſe premiére & phyſique. Si ce prétexte avoit manqué, on en auroit trouvé d'autres. Aujourd'hui, par exemple, s'il s'élevoit des ſéditions dans la Grande-Bretagne, on y ſeroit entrer la Religion. Les interêts de la Haute Egliſe d'un côté, la crainte du Fanatiſme, l'Obéïſſance paſſive, un des grands devoirs de l'homme, (ſ'ſroit-on,) & très recommandé dans l'Ecriture, toutes ces choſes fourniroient des prétextes à l'un des Partis. La crainte du Papiſme, des Erreurs & de la Tyrannie Eccleſiaſtique fourniroient des raiſons à l'autre. Mais quand on les étudieroit de prés, on verroit que le deſir de dominer, d'avoir le plus de part au Gouvernement & aux avantages qui en reviennent, de culbuter ceux à qui on porte envie & de s'enrichir de leurs dépouilles, ſeroient les veritables motifs. Il ne ſeroit pourtant pas poſſible que les diſſenſions ſe portaſſent plus loin qu'on ne les a vues dans les tems de la Roſe blanche & de la Roſe rouge, quand la Religion n'en étoit ni le motif, ni le prétexte. C'eſt donc en vain que Mr. Bayle cherche à la charger & à faire croire que la France, par exemple, auroit évité bien des troubles, ſi au lieu d'être Chrétienne, elle avoit été toute peuplée d'Athées. L'Intolerance eſt une ſuite naturelle de l'Athéiſme, & la Tolerance une ſuite naturelle de la Religion Chrétienne. C'eſt ſon plus beau Caractére & on y viendra enfin, le Bon-ſens y achemine.

La Religion & les Diſcordes qui la brouillent ont-elles eu la moindre part aux proſcriptions & à toutes les horreurs des guerres civiles des Romains ? La Vertu ne devint-elle pas odieuſe aux ſcelerats qui ſe virent les maitres de ce grand Empire?

La Superſtition la plus enflammée d'un faux zéle a-t-elle jamais été ſuivie d'autant de cruautés qu'il s'en commit ſous les Regnes de Charles VI & Charles VII.

On a horreur d'en rapporter une partie; ils piloient, tuoient, forçoient, bruloient & faiſoient tout ce que des Diables auroient pû faire.

Dans le tems qu'on étoit poſſidé de ces fureurs un Cordelier ſe fit écouter & on en fut ſi touché qu'on renonça à tous les appas du jeu, des atours, de tout ce qui flatte les ſens & euſtimme les paſſions. De telles reſſources auroient-elles jamais lieu dans des Societés d'Athées? Si ce Prédicateur avoit été veritablement ſage, qu'eſt-ce que la Societé ne lui auroit pas dû?

Les Auteurs du Journal Litteraire demandent *Ces hommes gens du tems paſſé qui faiſoient ſi peu de quartier à leurs Egliſes, à leurs Images, à leurs Reliques & même à leur Hoſtie, étoient-ils* Calviniſtes, *ou animés de quelque zéle de Religion?*

L'Athéiſme n'eſt point incompatible avec l'Intolerance, & afin qu'elle ne fût point à craindre de la part des Athées, il faudroit 1. que tous les hommes le fuſſent. 2. qu'ils y perſeveraſſent tous. 3. que les Athées regardaſſent avec indifference, ſans inquietude, ſans impatience, ſans envie tous ceux qui fur d'autres ſujets que l'Irreligion penſeroient differemment des autres.

Mais l'Intolerance ceſſeroit auſſi parmi les hommes, ſi le Genre-humain n'avoit qu'une ſeule & même Religion. La Raiſon, l'Humanité, la Religion Chrétienne s'uniſſent pour les engager à la Tolerance, en cas de diverſité de ſentimens, & l'experience commence à les convaincre que c'eſt le meilleur parti non ſeulement pour le repos de la Societé, mais pour l'éclaircilſement même des Controverſes.

L'experience encore de tous les Païs & de tous les ſiécles prouve que l'Etat de Religion eſt plus naturel à l'homme que celui d'Athéiſme, & par là il eſt plus convenable à la Nature humaine d'introduire la Tolerance dans la Religion, que de l'eſperer enfin de l'Athéiſme. La premiere de ces voyes eſt plus naturelle & plus praticable que la ſeconde.

Reponſe aux Queſt d'un Prov. T. IV. Ch. XIX. CX. „ Il n'eſt pas certain 1., dit Mr. Bayle, „ que les Prêtres du Paganiſme ayent enſeigné au „ Peuple ces deux articles de foi, l'un, que les re- „ compenſes temporelles, & éternelles des Dieux „ n'étoient deſtinées qu'aux perſonnes qui s'aquit- „ toient bien non ſeulement de l'extérieur de la Re- „ ligion, mais auſſi des devoirs de la Morale; l'au- „ tre, que l'on s'expoſoit à la colére des Dieux, à „ leurs châtimens temporels & éternels non ſeule- „ ment lors qu'on négligeoit les ceremonies de leur „ culte, mais auſſi lors qu'on ne pratiquoit pas les „ devoirs de la Morale.

„ 2. Le nombre innombrable des expiations, la „ plûpart à juſte prix, que les Prêtres du Paganiſ- „ me promettoient aux Criminels, rendoient inuti- „ le le Dogme des peines Celeſtes, pour le moins „ dans le cœur de ceux qui ſentoient une paſſion „ violente.

„ 3. Il eſt certain que le Paganiſme entretenoit „ une quantité prodigieuſe de diverſes ſortes de „ Prêtres, ce qui étoit une charge préjudiciable à „ l'Etat &c.

„ 4. Enfin il eſt certain que le Paganiſme enſeignoit „ qu'il falloit punir tous ceux qui vouloient com- battre

Ibidem. pag. 960. *Continuation.*

Queſtions Oecumeniques. *Ibidem.* pag. 953.

„ battre la Religion dominante: ce qui reduiſoit „ beaucoup de particuliers à la dure neceſſité de fai„ re ſemblant d'approuver des choſes qui leur pa„ roiſſoient abſurdes.

„ Si le Chriſtianiſme n'avoit trouvé en ſon che„ min que des gens à qui toutes ſortes de Religions „ paroiſſant fauſſes, la Societé n'auroit pas été trou„ blée, comme elle le fut par la reſiſtance des „ Payens.

„ La nature, l'humanité, la pitié, la raiſon com„ battent comme de concert dans le cœur d'un Pere „ contre la tentation d'étouffer ſes petits Enfans. „ Un Idolatre de Moloch eût pû remporter la vic„ toire avec ces ſecours, ſi la Religion n'eût été „ de la partie; mais la Religion s'en mêlant, il „ fouloit aux pieds la nature, l'humanité, la pi„ tié & la raiſon. Si les Payens qui exercérent „ tant d'injuſtices contre les Chrétiens, n'avoient „ conſulté que les lumiéres naturelles que Spinoſa „ conſtituë Juge d'un procès auroit ſuivies, ils „ n'auroient pas mis à mort, empriſonné, tortu„ ré, banni ou ruiné par des amendes une infinité „ d'innocens.

Mr. Bayle en faiſant ſemblant de tomber ſur le Paganiſme répand des reflexions qui diſpoſent à con-clure que la Religion fait beaucoup de mal à la Societé. Mais ſi nonobſtant certaines choſes qu'on pourroit utilement corriger, elle y eſt très-neceſſaire, que ſeroit-ce ſi elle y régnoit ſans mélange d'aucune erreur, ni d'aucune pratique inutile?

Combien de vagabonds, combien de ſcélerats, combien de proſtituées n'y auroit-il pas dans une Societé toute compoſée d'Athées? Les Gibets, les Roues, le point d'honneur, dira-t-on, y oppoſeroient un obſtacle. Mais ſi ces moyens n'empêchent pas aujourd'hui de voir bien des gens qui ſe laiſſent aller à ces horreurs, que ſeroit-ce quand des Sentimens de Religion ne retiendroient qui que ce ſoit? Car on ne peut douter qu'ils n'ayent leur effet ſur pluſieurs; & le point d'honneur eſt plus grand quand la Religion le fortifie.

Quant à ce qu'il inſinue qu'avec quelques menues pratiques extérieures, on expioit toutes ſes fautes & que les devoirs de la Juſtice entroient pour rien dans cette Religion, cela eſt expreſſément contredit par la Formule des denonciations de guerre, par laquelle on implorait la vengeance des Dieux ſi on entreprenoit une guerre injuſte, guerre dont on les prenoit pour témoins.

Ce que Mr. Bayle ajoûte encore dans ce Chapitre ſur l'Intolerance en faveur de l'Athéiſme, je viens de le refuter. Une partie du Chapitre ſuivant roule encore là-deſſus.

Queſtions encyclopediques. Ibidem pag. 953.

CXI. Mais dans la page 283. de la Reponſe aux Queſtions d'un Provincial T. IV. Chap. XX. „ Je „ paſſe, dit-il, à une Queſtion qui fut propo„ ſée à Mr. Jurieu l'an 1694. Geneve courroit-elle „ un plus grand danger de perdre ſa Liberté ſi une „ partie de ſes Habitans étoient zélés pour le Pa„ piſme & dirigés par des Moines, que s'ils étoient „ indifferens ſur le chapitre de la Religion?

Pour moi, qui par la grace de Dieu ſuis infiniment éloigné de regarder comme des abominables & des Victimes aſſurées de l'Enfer tous ceux qui penſent autrement que moi en matiére de Religion, je ne ſerai nullement déconcerté par cette demande. Il y a des Republiques Catholiques qui ſubſiſtent depuis long-tems, des grandes, & des petites, comme Veniſe, une partie des Cantons Suiſſes, Genes, Luques, Raguſe: En Allemagne il y a des Villes Catholiques libres ou qui approchent très-fort de l'être, comme Cologne, & d'autres, auſſi bien que des Proteſtantes. Généve étoit à divers égards maitreſſe d'elle-même pour le temporel, dans le temps que ſon Evêque y dominoit pour le ſpirituel. Il en étoit de même de Lauſane qui s'eſt donné un Souverain temporel en ſe reformant. Le changement de Religion n'étoit donc point par-lui-même à renverſer la Republique de Geneve; mais de la maniére dont elle eſt ſituée, les mêmes Cauſes, qui y introduiroient par la force une Religion differente de celle qui y eſt établie, détruiroient auſſi la Liberté & l'aſſujettiroient à tous égards. Mais ce que les Puiſſances Catholiques feroient tout d'un coup, le Spinozisme ne tarderoit pas à le faire, & d'avoir à la ſuite des inconveniens incomparablement plus grans. Il n'y a qu'à paſſer quelques tems à Généve, & donner quelque attention à ce qu'on y obſervera, pour comprendre manifeſtement que cette Republique ſubſiſte parce que, d'un côté les Magiſtrats ſe regardent comme les Péres & les Protecteurs du Peuple, & que d'un autre côté le Peuple eſt très-ſoûmis aux Magiſtrats dont il n'aperçoit l'élevation que par les avantages qu'il en tire pour ſa ſûreté & ſa tranquilité. La Religion qui y régne, qui y eſt enſeignée avec une grande clarté & une grande aſſiduité & dont la lumiére tire une nouvelle force des Exemples qui la ſoutiennent, entretient cette admirable harmonie entre les Magiſtrats & le Peuple & fait qu'il y a très-peu de Genevois qui n'aimaſſent mille fois mieux s'enſevelir ſous les ruïnes de leur Patrie que de paſſer ſous un autre Maitre.

Eloignés les idées de Religion, vous faites tomber un des plus puiſſans ſoûtiens de cette harmonie. Un Spinoſiſte intereſſé heſiteroit-il à vendre ſa Patrie? Un Spinoſiſte mal content de ſa Fortune, & qui ne croiroit pas ſon merite aſſés recompenſé, n'oſeroit-il hafarder de la culbuter, s'il avoit quelque courage? Il n'y a pas longtems qu'on a vû quel trouble n'eſt pas capable d'exciter un homme qui a de l'eſprit & que la Religion ne retient point. S'il avoit trouvé quelques centaines de Spinoſiſtes aſſés déterminés pour ne craindre ni la Mort ni ſes ſuites, il ſeroit venu à bout de tout ce qu'il auroit voulu.

Mr. Bayle demande après cela „ de qui on ai- *Ibidem pag. 954.*
„ meroit mieux repeupler l'Angleterre, ſi la Peſ„ te, par exemple, venoit à enlever une gran„ de partie de ſes habitans, de Papiſtes ou de „ Spinoſiſtes?

Dans cet endroit-ci Mr. Bayle marche à tête levée, ce n'eſt plus les Payens qu'il compare avec les Athées pour faire voir que l'Athée n'eſt pas ſi redoutable à la Societé, & que la Religion n'a pas autant d'avantages ſur lui qu'on le penſe ordinairement. Il met en parallele des Chrétiens avec des Spinoſiſtes. Il veut vaincre à quelque prix que ce ſoit, il veut gagner des Lecteurs, & faute de raiſons, il cherche à reveiller les paſſions les plus vives.

L'Introduction d'un grand nombre de Catholiques en Angleterre, pourroit d'abord y cauſer de grandes revolutions ſur le pied que les choſes y ſont. Mais il ſeroit poſſible neanmoins de prendre des meſures & des précautions au cas que la neceſſité obligeât d'en faire venir pour repeupler cette Ile. Peut-être que des Spinoſiſtes, pour faire honneur à leur Secte naiſſante & nouvellement accueillie du public, ſe tiendroient en repos pendant quelque tems, mais le moyen de compter ſur eux? Par quel ſerment les y obligeroit-on? Mais Mr. Bayle lui-même a nié que ce fût un Dogme généralement reconnu par les Catholiques qu'il ne faut pas tenir la foi aux Hérétiques. L'eſprit de parti à la verité eſt-très naturel aux habitans de la Grande Bretagne. Vous diriés que c'eſt leur caractére propre: leurs Ecrivains ſe déchirent. Un Poëte eſt au deſeſpoir de la reputation d'un autre Poëte. N'être que le Second ou le Troiſiéme dans tout ce qui donne quelque relief leur paroît une eſpéce de flétriſſure. En particulier chacun cherche à être le plus riche, une infinité de gens ſe haiſſent à la fureur ſous les noms de *Whigs* & de *Tories* qui ne ſauroient expli-

quer distinctement ce que ces termes signifient. Les Spinosistes y feroient donc bien-tôt un parti, & les *Toris* les plus violens n'auroient jamais cherché à rendre les *Whigs* mépris ables sous l'idée de Fanatiques, autant que les Spinosistes chercheroient à rendre odieux & mépris ables ceux qui auroient de la Religion, quand ils les trouveroient dans leur chemin, & qu'ils auroient interêt à les culbuter. Ce sont, diroient-ils, des fous très-dangereux capables d'exciter les plus vives seditions & de troubler, pour très-peu de chose, la tranquillité de la vie présente dans la pensée où ils sont qu'elle sera suivie d'une meilleure, & qu'ils y parviendront en s'opposant de tout leur pouvoir à ceux qu'ils regardent comme les ennemis de leur Dieu. Les gens qui auroient de la Religion de leur côté, regardant les Spinosistes comme des hommes en qui on ne peut prendre aucune confiance, se croiroient dans l'obligation de mettre tout en œuvre pour les exclure des emplois & pour les empêcher de devenir riches & par-là d'être en état d'entreprendre.

Mr. Bayle qui se flatte d'obtenir des Protestans Anglois toute l'approbation dont il a besoin & qui, dans cette vue réveille leur animosité, leur frayeur, leur défiance contre les Catholiques, ne voit-il pas qu'un Spinosiste mal content, ou un Spinosiste ambitieux, interessé, inquiet en un mot, ne se feroit point de peine de contrefaire le Catholique, & que les Catholiques de leur côté se joindroient aisément aux Spinosistes s'ils esperoient d'y trouver leur compte contre les Protestans qu'ils n'aimeroient pas, & dont naturellement ils ne devroient pas être animés?

Retour à l'Intolerance. Oeuvres Div. Tom. III. pag. 955.

CXII. A la page 392. de la Reponse aux Questions d'un Provincial T. IX. Ch. XX. „ Vous „ devés considerer, dit Mr. Bayle, que les con„ sciences saisies d'un faux zèle de Religion ne peu„ vent point être arrêtées par les ressorts qui arrê„ teroient un Spinosiste. La raison, le respect pour „ le Public, l'honneur humain, la laideur de l'in„ justice l'empêcheroient souvent de faire tort à „ son prochain. Mais un homme qui se persuade „ qu'en examinant les héresies il avance le Régne de „ Dieu, & qu'il gagnera un plus haut degré de „ gloire dans le Paradis, après avoir été admiré par „ la terre, & comblé de louanges & de presens com„ me le protecteur de la Verité; un tel homme, „ dis-je, foulera aux pieds toutes les régles de la „ Morale, & bien loin d'être retrenés par des re„ mors, il se sentira poussé par sa conscience à se „ servir de toutes sortes de moyens pour empêcher „ qu'on ne continue de blasphemer le saint nom de „ Dieu, & pour établir l'Orthodoxie sur les ruines „ de l'Heresie, ou de l'Idolatrie. Quels ravages cela „ ne coute-t-il point dans une Societé! Les pour„ roit-elle craindre de la part des Esprits forts? Ces „ ravages s'augmentent par la resistance du parti „ qu'on veut opprimer, & qui de son côté se per„ suade que pour la gloire de Dieu il doit faire en „ sorte que le Perfecuteur tombe en ruine.

„ Il faut en troisième lieu, que vous observiés „ que la Religion dominante qui se voit troublée „ dans la possession, ne manque jamais de dire que „ les Novateurs sont ennemis de l'Etat, & n'ont „ pas moins en vue d'y changer le Gouvernement „ temporel, que la doctrine Ecclesiastique.

„ On se chagrine encore plus de s'imaginer qu'il „ y a dans la Nation même une Secte qui se rejoüit „ secretement des adversités publiques.

„ Je ne saurois m'imaginer qu'il y ait des Politi„ ques bien éclairés, bien intentionnés, qui en ne „ considerant que la fureté & la tranquilité de l'E„ tat, ne jugeassent que l'on ne sauroit souhaiter de „ meilleurs Sujets que ceux qui ressembleroient à „ quelques Peuples d'Afrique, qui *étant* interrogés „ *quelle étoit leur Religion*, répondoient, *qu'elle consistoit à bien obeïr au Roi, & à leurs Gouverneurs, & qu'il ne se mettoient en peine de rien autre chose*".

C'est là où conduit le Christianisme & en même tems à beaucoup plus.

„ Je suis persuadé que l'Empereur de la Chine „ compte plus sur la fidelité de la Secte des Lettrés, „ que sur celle des Idolatres.

1. Par la grace de Dieu l'esprit de Toleirance s'établit, & bien-tôt les Athées n'auront plus occasion de repeter les objections de Mr. Bayle à cet égard.

2. J'ai déja fait voir que les suites de l'Intolerance peuvent être également & plus à craindre dans une Societé d'Athées.

3. Les Causes veritablement physiques & immediates des Seditions & des Troubles se trouvent dans les dispositions du Cœur humain, l'ambition, l'avarice, l'envie, & les Athées qui ne connoissent rien au delà de cette vie & qui renferment toute leur joye dans ses biens, devront naturellement être beaucoup plus sensibles à ces passions que ceux qui ont effectivement de la Religion.

4. Un homme qui a de la Religion quand même il croit sa Cause bonne, & le sujet qu'il a de prendre les armes legitime, ne laisse pas d'être retenu par la consideration des suites affreuses, qu'entraine une prise d'armes & souvent cela le détermine à prendre plûtôt patience.

Quand M. Bayle publia son Avis aux Refugiés, comptoit-il que ses raisons n'auroient aucun effet fur personne? or dans ce Livre, & dans plusieurs endroits de son Dictionaire, il repretente combien on doit être circonspect à prendre les armes, par les suites déplorables qu'ont les guerres les plus justes.

5. Plus un homme a de Religion, plus il craint de se tromper dans le projet d'exciter quelque sédition. Sa Religion, & la pensée qu'il en rendra compte à Dieu, l'obligent de tourner ce projet de tous les côtés. Mais un Athée ne l'envisagera que du côté de son interêt, & s'il a naturellement du courage, s'il est d'un temperament à ne point craindre la mort, & si en même tems il a une grande ambition, rien au monde ne pourra l'arrêter.

6. Un homme qui viendroit d'éprouver les duretés d'une persecution, se laisseroit aisément ébloüir, par l'idée d'un peuple à qui ces procedés ne font point connus, & il lui semleroit qu'il va resurer au milieu des Athées dont Mr. Bayle fait la description.

Mais je trouve précisément, dans cet homme-là, l'image d'un gouteux à qui l'on annonce un païs où jamais on n'a connu ce mal, & où l'on n'arrive pas plutôt qu'on en est guéri, il voudroit déja y être, mais on ne l'a point informé, que les catarres, les maux de dens, le érespêles, les sciatiques, les rhumatismes y regnent beaucoup plus universellement que par tout ailleurs & y font de plus affreux ravages.

Il est bien certain que la diversité des sentiments, en matiere de Religion, ne causeroit aucun trouble chez un Peuple où chacun seroit profondément Athée. Mais ne s'y trouveroit-il pas d'autres causes de dissentions, d'envies, & ces gens n'y seroient-ils que foiblement sensibles? L'Athéisme auroit-il la force de dégager les hommes de tout desir de primer, de la passion excessive pour les applaudissemens, & de toute impatience par rapport aux contradictions? Un Savant se feroit insinué dans l'esprit du maitre. *Savés-vous, Monseigneur*, lui diroit-il, *pourquoi de tels & de tels s'obstinent a combattre toutes mes idées? c'est que la faveur dont vous m'honorés les importune. Leur passion les aveugle au point de ne pas appercevoir que leurs nouvelles hypothèses ne vont pas moins qu'à tout bouleverser; si une fois il est permis de subtiliser, sans respect pour l'évidence, tous les principes d'honneur, toutes les maximes d'équité, toutes les verités, qui fondent la justice des Loix & des Interêts de l'Etat, deviendront douteuses. Dés la chacun se croira permis ce que son Imagination lui dictera. Il n'y aura plus d'insur-*

uniformité dans la conduite de nos Sujets, dès qu'il n'y en aura plus dans leurs idées, & la liberté de penſer dégénerera en une fauſſe licence.

Les nouvelles publiques nous ont apris, il n'y a pas long-tems, que deux ſavans & celebres Medecins, après avoir beaucoup écrit l'un contre l'autre ſur les remedes les plus ſûrs & les plus efficaces pour la gueriſon de la petite verole, en viennent aux mains, & décideront leur querelle par leurs épées. Suppoſons un cas pareil dans un Royaume d'Athées & l'un de ces Medecins favori du Monarque, qui, comme il arrive ſouvent, eſt ſuſceptible de préoccupation & très-vif dans ſes volontés. Il défend la pratique de l'autre comme tendante à dépeuplir ſes Etats. Celui-ci ſe refugie chés un Prince parent & vaſſal du Monarque, mais puiſſant & ambitieux. Il ordonne à tous ſes Sujets de n'employer que la methode à laquelle il a donné ſa protection. Il fonde ſes Edits ſur l'obligation indiſpenſable où il ſe croit de pourvoir à la conſervation des hommes dont le gouvernement lui eſt échû en partage, & qui plus ils ſeront en grand nombre, plus auſſi ils ſe trouveront en état de ſervir le Monarque dont leur Maitre ſe reconnoit Vaſſal. Ce Monarque à ſon tour prend feu. L'un ſe juſtifie par ſon zèle, l'autre croit ſon autorité mépriſée. Les armes vont decider laquelle des deux methodes doit avoir la préference.

Un Philoſophe s'éleve & ſoutient que les Bêtes ne ſont que des machines, ſans quoi il ſeroit injuſte & barbare de les tuer, on ſe ſeroit par là un chemin à manger les autres hommes. Un Antagoniſte l'accuſe de faire naitre ces ſcrupules au grand préjudice de la Societé & prétend que d'un paradoxe on paſſera bien-tôt à l'autre & que bien des gens ſe croiront en droit de ne regarder auſſi ceux qu'il leur plaira que comme des machines. Chacun cherchera à ſoulever les peuples en ſa faveur. On en eſt venu à des extrémités affreuſes autant que ridicules pour de moindres ſujets. De quels emportemens n'a pas été l'occaſion la Logique de *Ramus*, quoique ſi peu differente de celle d'Ariſtote à laquelle on vouloit la ſubſtituer ? Quelles factions n'éroit pas à tout coup ſur le point de cauſer à Rome la vehemence de deux partis dont l'un préferoit un Pantomime à l'autre ? Auguſte, dit-on, n'avoit pas aſſés de credit pour les concilier. On ne ſe diviſoit pas à-vec moins d'emportement ſur le ſujet des courſes où les uns paroiſſoient avec des habits *bleus* & les autres avec des habits *verds*. Le Roi de Pegu & le Roi de Siam quoique proches parens ſe firent la guerre, au ſujet d'un Elephant blanc, & une guerre ſi cruelle qu'elle coûta la vie à plus de deux-cens mille hommes.

Les maximes d'une Religion mediocrement éclairée, n'auroient-elles pas fait ſentir le ridicule de ces extrémités, & l'injuſtice de ces horreurs & par là même ne les auroient-elles pas prévenues ?

Qu'eſt-ce que l'ignorance & la brutalité qui porta l'Empereur Licinius à perſecuter les Philoſophes, dont il fit même mourir un grand nombre, les regardant comme des peſtes publiques ? C'étoit un infame débauché : & l'Athéiſme n'ouvre-t-il pas la porte à la ſenſualité & à ſes ſuites ? Quiconque vit ſagement & invite les autres à l'imiter, paroit condamner la conduite d'un homme qui ne veut point ſe contraindre.

Il ne paroit que trop par les entretiens de Socrate rapportés par Platon, que de ſon tems diverſes perſonnes avoient des doutes ſur la Providence & l'immortalité de l'Ame. On peut avec toute la vraiſemblance du monde ranger dans cette claſſe les ſcelerats qui comploterent ſa perte. Ses vertus le leur rendoient odieux : il eſt très-naturel de concevoir que des gens de bien importuneroient les Athées dans une Societé qui en ſeroit toute compoſée. Pour peu qu'ils philoſophaſſent on les feroit paſſer pour des corrupteurs de la jeuneſſe, & la Vertu y ſeroit de beaucoup plus expoſée à des perſecutions, que là où la Religion regneroit même avec un eſprit d'intolerance.

Pour ce qui eſt du Fanatiſme qui a cauſé de grands émotions, il ne ſauroit long-tems durer. Il en eſt du Fanatiſme violent comme de ces Fiévres ardentes & Epidemiques qui font d'abord un grand ravage ; mais qui s'éteignent bientôt. De plus le Fanatiſme étant une maladie d'eſprit qui a des cauſes phyſiques, l'Athéiſme ne l'empêcheroit pas de naitre & les Athées eux-mêmes ne ſont-ils pas une eſpéce de Fanatiques, dont la fureur va à troubler le Genre-humain contre toutes ſortes d'interêts ? S'il étoit poſſible d'être Athée & d'être raiſonnable, les Athées ne paſſeroient-ils pas cette vie, qui eſt leur tout, avec le moins de travail & le plus d'agrément qu'ils pourroient ? & qu'eſt-ce qui les empêcheroit de donner carriére à leur humeur ?

Dictionaire Critique Article *Knuzen*.

„ Il ne croyoit ni Dieu ni Diable, les Magiſtrats „ étoient ſelon lui inutiles. Trois préceptes ſuffi„ ſoient pour régler les hommes. NE FAIRE TORT A PERSONNE ; VIVRE HONNETEMENT ; RENDRE A CHACUN CE QUI LUI EST DU.

Surquoi Mr. Bayle dit, Note B. „ Les hommes „ ſuivent-ils ces Préceptes dans les Pays mêmes où „ les Juges puniſſent avec le plus de ſeverité le tort „ qu'on fait à ſon prochain ?

„ Les folies de cet Allemand nous montrent que „ les Idées de la Religion naturelle, les Idées de „ l'Honnêteté, les Impreſſions de la Raiſon, en „ un mot les lumiéres de la Conſcience peuvent ſubſiſter dans l'eſprit de l'homme, après même que „ les idées de Dieu & la perſuaſion d'une vie avenir en ont été effacées.

Mais que ſignifie cette Conſcience, & par quel frein ſeroit-on retenu, quand on ſe trouveroit d'humeur à les violer ou qu'on y ſeroit ſolicité par quelque vif & conſiderable interêt ?

N. B. Mr. Bayle enfin ajoute, *Il faut être fou à lier pour croire que la Genre humain puiſſe ſubſiſter ſans des Magiſtrats !*

De-là je conclus que le Pyrrhoniſme n'eſt pas un état naturel & qu'on en ſort de tems en tems. Voilà une Negation qu'il faut être fou à lier pour en égaler la vraiſemblance à l'Affirmation oppoſée. La difference des ſentimens n'autoriſe donc pas le Pyrrhoniſme. Ce Knuzen aſſuroit qu'il s'étoit fait un grand nombre de Diſciples dans les Univerſités, & quel ravage ne feroit pas dans une Societé d'Athées un Fanatique dans ces Idées, & qui lis & ennemi du joug des Magiſtrats, s'aviſeroit de lever, parmi les hommes réunis ſous des Puiſſances, l'étendart de la Liberté ? Ne lit-on pas dans les Ouvrages du *Baron de la Hontan* une ſuite de raiſonnemens qui tend à montrer que les hommes vivroient plus heureux s'ils vivoient ſans Magiſtrats & ſans Loix ? Après cela qu'on s'avi[illegible] de relever la tranquilité, la ſplendeur & la ſureté qui regneroient dans des Societés d'Athées.

Reponés aux Queſtions d'un Provincial, T. IV. Ch. XXIII. pag. 334.

Oeuvres Div. Tom. III 2. part. 964.

CXIII. Mr. Bernard objecte en quatriéme lieu, dit Mr. Bayle, *que Perſe raiſonne ſur un principe incompatible de ſa Religion. C'eſt que la Vertu & la Bonne vie, ſont recommandables à Dieu, & que c'eſt à cela qu'il a principalement égard.*

Que la Religion Payenne recommandait la Vertu.

„ C'eſt continuer à confondre ce qu'il faloit de„ méler. Perſe avoit très-bien appris la Philoſophie „ Stoïque, & c'eſt de là qu'il avoit tiré le princi„ pe ſur quoi il raiſonne, & non pas de l'inſtruc„ tion Sacerdotale.

Ibidem.

„ Ils pouvoient ſavoir ou immediatement ou me„ diatement par les Leçons des Philoſophes les Maxi„ mes de la Morale, & les aprouver en elles-mêmes „ ſans aucun égard à la Religion.

Ibidem. „ La derniére Objection de Mr. Bernard com-
„ bat l'idée que Mr. Bayle fait avoir du Paganisme.
„ Selon cette idée, les Payens croyoient des Dieux
„ & ils avoient une Religion qui ne recommandoit
„ point la Vertu, qui ne défendoit point le Vice;
„ tout ſe reduiſoit à des Sacrifices pour obtenir
„ quelques biens temporels. D'ailleurs ces mêmes
„ Payens avoient l'idée de la Vertu, & l'idée du
„ Vice. Ils eſtimoient les gens vertueux, ils haïſ-
„ ſoient les Vicieux; les perſonnes raiſonnables
„ parmi eux, ſe faiſoient un devoir, d'être gens
„ de bien. Tout cela, ajoute Mr. Bernard, *me*
„ *paroît monſtrueux, & par conſequent inconcevable.*
„ *On ſepare, ce me ſemble, des choſes, qui ne doi-*
„ *vent point être ſeparées. La Religion, & ces reſtes*
„ *d'amour pour la Vertu, avoient ſans doute, quel-*
„ *que liaiſon enſemble. Il reſtoit aux Payens quelque*
„ *étincelle d'amour pour la Vertu, & de haine pour*
„ *le Vice, parce qu'il leur reſtoit quelque étincelle de*
„ *Religion.*

„ Pour diſſiper les équivoques, continue Mr.
„ Bayle, & les autres embarras que vous pourriés
„ rencontrer dans cette objection, je vous prierai
„ de convenir avec moi de ce Principe, c'eſt que
„ l'homme eſt tellement conditioné, qu'il y a des
„ choſes qui lui paroiſſent honnêtes, & des cho-
„ ſes qui lui paroiſſent malhonnêtes, dès qu'il eſt
„ capable d'en diſcerner les idées, & avant que
„ d'avoir examiné quel peut être le fondement de la
„ différence de ces choſes.

„ Voici un ſecond principe que vous m'accor-
„ derés ſans difficulté. Tous les hommes aiment
„ naturellement à être eſtimés, & à éviter l'infamie.

„ Enfin vous ne trouverés point étrange que la
„ Religion naturelle, je veux dire un certain nom-
„ bre de maximes de morale que la Raiſon fait en-
„ trer facilement dans notre eſprit, quoiqu'elle
„ n'en puiſſe rendre la pratique aiſée, ait reſiſté à
„ la Religion poſitive qui avoit des Temples, & un
„ ceremonial par tout.

„ L'ambiguité des mots brouillera neceſſairement
„ cette queſtion pendant que le terme *Religion* ſera
„ tantôt pris dans un ſens indéfini, & tantôt dans
„ un ſens fixé à l'Idolatrie. Mr. Bayle ſe fixe à
„ cette derniére ſignification, mais Mr. Bernard
„ ne s'y fixe pas. Il cherche dans le Paganiſme u-
„ ne idée generale de bonne Religion ſeparée de l'Ido-
„ latrie, & il applique à cette Religion abſtraite, ce
„ qu'il trouve de plus favorable à ſes objections.

Mr. Bayle, après avoir fait des courſes ſur le Chriſtianiſme en faveur de l'Athéiſme, retourne cher-
cher de nouveaux arguments chés les Payens. *Une*
preuve, dit-il, *que leur Religion ne portoit point à*
la Vertu, mais au contraire portoit au Vice, c'eſt que les
Peres le leur ont reproché & ſe ſont ſervis de cet argu-
ment pour la combattre.

Mais on ne nie pas qu'il n'y eût dans la Reli-
gion Payenne des choſes qui n'étoient pas favora-
bles à la Vertu, par conſequent les Péres ont rai-
ſonné judicieuſement, quand ils le leur ont repre-
ſenté pour les convaincre que leur Religion avoit be-
ſoin d'être corrigée.

Mais puiſque Mr. Bayle compte ſur le témoigna-
ge des Péres, il faut auſſi qu'il reconnoiſſe que les
Péres ont pris ſoin de trier tout ce qu'il y avoit de
bon chés les Payens, pour leur faire conclure que
s'ils vouloient penſer conſequemment à ce que leur
Religion renfermoit de bon, ils devoient paſſer au
Chriſtianiſme & abandonner ce qu'elle y renfermoit
d'oppoſé.

Les Poëtes même qui ont le plus deshonoré leur
Religion, pour frapper l'imagination par des contes
qu'ils trouvoient ſuſceptibles d'ornemens, ont éta-
bli dans leurs Fables de grandes veritées de morale.
Quand Jupiter defendit des Cieux déguiſé en hom-
me pour viſiter les habitans de la Terre, il punit
dans Lycaon la ferocité & le manque d'égards pour
les étrangers, il recompenſa l'hospitalité de Philemon
& de Baucis. Une partie des Metamorphoſes ont été
des punitions de veritables Crimes.

L'Empereur Julien, le Payen le plus zélé qu'il
y ait jamais eu, ne recommandoit-il pas avec un
grand ſoin les bonnes mœurs? *Ibidem pag. 965.*

Idée d'honnêteté, point d'honneur. La Religion aug-
mente la force de ces idées & de ces motifs & les
rectifie. Nous l'avons prouvé & remarqué plus d'u-
ne fois.

Reponſe aux Queſtions d'un Prov. T. II. Pag.
81. Chap. 74.

CXIV. „ Le deſir de la gloire, dit Mr. Bay-
„ le, motif des actions heroïques eſt une
„ choſe que nôtre Raiſon rolére plutôt qu'elle
„ ne l'aprouve. On connoit évidemment que le
„ caractére du vrai merite eſt de s'attacher à la Ver-
„ tu à cauſe d'elle-même, & qu'il n'y a point
„ d'Eloge plus exquis que de pouvoir dire d'un
„ grand homme,

Ibidem. pag. 671. Ere la paſſion pour la gloire.

„ *Il ne veut pas ſembler juſte, mais l'être.* Non-
„ obſtant cela on pardonne aux plus grans Heros
„ de s'animer par l'amour des louanges & de l'im-
„ mortalité de la renommée; on le leur pardonne,
„ dis-je, parce qu'on ſait que nôtre nature inſepa-
„ rable de l'imperfection, ne peut pas remplir elle-
„ même tous ſes vuides, ni ſe ſoûtenir ſans un ali-
„ ment étranger, & que l'amour de la Vertu ne
„ ſeroit pas un reſſort aſſés actif, ſi l'amour des
„ louanges ne le pouſſoit, & qu'enfin ce motif-là
„ eſt incomparablement plus beau que la paſſion de
„ s'enrichir, qui donne le branle aux ames vulgaires.

pag. 966.

„ Les Savans qui par un travail continuel & in-
„ fatigable ont pouſſé l'étude auſſi loin qu'ils le
„ pouvoient & qui ont ſacrifié à cela leur ſanté,
„ leur fortune, leur patrimoine, ne pourroient ja-
„ mais faire aprouver leurs motifs à la Raiſon, s'ils
„ avoient eu d'autres vues que de perfectionner leur
„ ame, & que de ſe rendre utiles à leur prochain.
„ Si outre cela, ils ſe propoſent l'applaudiſſement
„ populaire, les louanges & des grans, & des pe-
„ tits, ils ont beſoin que l'on tolére leur infirmi-
„ té, & qu'on l'excuſe ſur ce que naturellement,
„ & preſque involontairement ils ſe trouvent très-
„ ſenſibles au plaiſir d'être loués; mais on ne les
„ excuſeroit pas ſi l'on ſavoit que le ſeul motif de
„ leurs veilles eſt d'aquerir du renom, & de ſervir
„ de matiére aux Panegyriſtes. *Ibidem.*

Un homme qui ne travaille qu'en vue de la Re-
putation, n'eſt donc pas animé d'un motif aſſés ſo-
lide & ſur lequel on puiſſe autant compter que ſur
celui d'un homme qui s'acquite de ſon Devoir par-
ce qu'il aime ſon Devoir & qu'il ſe devoue de bon
cœur à l'utilité des autres. Eſt-ce par ambition, ou
par haine pour ceux qui reſpectent la Raiſon & la
pureté, qui cherchent à ſe procurer de la certitu-
de, & à en procurer aux autres, que Mr. Bayle
a tourné ſon Eſprit & tous ſes efforts à renouveller
le Pyrrhoniſme & à faire l'Apologie des Manichéens
& des Athées.

La Religion Chrétienne fait plus que tolérer l'a-
mour de l'honneur & le deſir de la reputation, elle
les autoriſe, pourvû qu'on n'y tende que par de bon-
nes voyes & que la vehémence de ces deſirs ſoit
renfermée dans des bornes raiſonnables; & ces mo-
tifs tirent même des ſacrées Verités de la Religion
Chrétienne de nouvelles forces. Les hommes qui
ſavent eſtimer le vrai merite ſont créés à l'image de
Dieu, & Dieu lui-même eſt le premier de même
que le plus auguſte témoin de ce que nos Vertus
Intellectuelles & Pratiques renferment de louable.
L'Athée peut-il être animé par ces motifs? Celui
qui l'eſt par pure ignorance & par ſtupidité, a trop
peu de genie pour s'élever à l'idée de la beauté de la
Vertu, & au deſir d'une gloire qui lui donne les
forces de franchir les obſtacles qui rendent difficile
l'obſervation des Devoirs, & dans celui qui s'ap-
plau-

plaudit de vivre ſans Dieu & d'avoir aſſés d'eſprit pour s'être mis au deſſus de cette prévention, l'orgueil gâtera toujours tout.

Reponſe aux Queſt. d'un Provinc. T. IV. Ch. XXIII. p. 343.

Ibidem pag. 965.

„ Un homme de cœur zélé Proteſtant, dit „ Mr. Bayle, qui aura reçu un ſoufflet, cherche „ dans le duel la reparation de cette injure. Il eſt „ très-perſuadé que la Religion lui commande de „ pardonner les plus grands affronts; il demande tous „ les jours à Dieu par le formulaire de priére que „ Jeſus-Chriſt a dictée, le pardon de ſes péchés, „ comme il pardonne les offenſes qu'il a reçues, „ c'eſt-à-dire, qu'il eſt contens à être damné s'il „ ne les pardonne point. Il fait d'ailleurs que l'homicide qui lui eſt interdit par ſa Religion, eſt „ puni du dernier ſupplice par les Loix de l'Etat, & „ qu'il ne peut ſe battre en duel, ſans ſe mettre „ dans une occaſion prochaine de faire un meurtre. „ Il s'expoſe à un pareil risque d'être tué, & de „ rendre l'ame, au milieu des plus furieuſes émo- „ tions de la vengeance, c'eſt-à-dire, d'aller tout „ droit aux Enfers, car il ne ſe peut pas promet- „ tre certainement d'avoir le loiſir de faire un acte „ de devotion. Rien de tout cela ne l'empêche de „ ſe battre: les idées du point d'honneur ont plus „ de force ſur lui, que les interêts de ſa vie, & „ de ſon Salut, & que ſon attachement à la Re- „ ligion.

pag. 966.

„ Or ſi l'Evangile, continue-t-il, n'a pû ruïner les „ idées de l'honneur humain, ni reprimer l'aſcen- „ dant qu'elles ont ſur l'homme, s'étonnera-t-on „ que l'Idolatrie Payenne n'ait pû ruïner les idées „ de beauté & d'honneur que la Raiſon attachoit à „ la Vertu, ni empêcher que pluſieurs perſonnes „ ne ſuivîſſent ces idées, préferablement à celles que „ leur Religion leur ſuggeroit?

Que ne pouvoit pas, dit Mr. Bayle, le point d'honneur *ſur les Athées & de quoi ne les rendroit-il pas capables? A-t-il beſoin d'être ſoûtenu par les idées* de la Religion ce point d'honneur *qui eſt ſi puiſſant que les idées de la Religion même n'en peuvent pas triompher?* Là-deſſus Mr. Bayle repreſente d'une maniére très-vive l'horreur des Duels & de la Vengeance.

Il faut avouer que les paſſions font une étrange ſource d'égaremens. Un Eſprit exercé à la diſpute, autant que celui de Mr. Bayle, un Eſprit qui a entrepris la défenſe d'une Cauſe très-paradoxe & de plus très-perilleuſe, comment n'eſt-il pas plus ſur ſes gardes? Comment lui arrive-t-il de fournir aux défenſeurs de la Religion des armes pour accabler celui qui en combat l'efficace? *Il eſt naturel, aux hommes*, dit-il, *de s'enivrer du point d'honneur; les plus grands excés de la Vengeance, arracher la vie pour une bagatelle à des perſonnes avec qui l'on vivoit en grande liaiſon, voilà à quoi le point d'honneur entraîne.* Voilà donc à quoi ſeroient entraînés les Athées par le Principe que Mr. Bayle leur laiſſe, comme le plus puiſſant de tous ceux qui contribueroient chés eux au bien de la Société.

J'ai déja parlé de l'efficace de la Religion à cet égard & de l'obligation qu'on lui a.

J'ajouterai que bien des gens comprenant à quelles extrêmités on ſe trouve reduit, & à quels dangers on s'eſt expoſé, lorſqu'on en eſt venu jusqu'à être ſur le point de ſe battre, s'obſervent eux-mêmes, & pour ne pas ſe trouver dans la neceſſité de ſe faire du tort dans le monde, ou de risquer leur ſalut; ils s'étudient à la circonſpection, à la politeſſe, & à diverſes habitudes qui influent tout à fait ſur la douceur de la vie, & le bonheur de la Société.

Qu'un homme vive bien & qu'il ſuſſe ſon devoir dans l'occaſion, il pourra marcher à tête levée quand même il auroit refuſé un duel. Mais quand un Officier jure, s'enyvre, quand il a des intrigues criminelles, quand il vole ſes Soldats, quand il donne les Emplois qui dépendent de lui au dernier encherriſſeur, quand il tâche de faire paſſer pour complète une Compagnie qui ne l'eſt pas, on lui dit qu'il ſe moque des hommes, lorſqu'il veut faire l'homme de bien de peur d'expoſer ſa peau.

Je me ſouviens d'avoir oüi compter à feu mon Pére un fait dont il avoit été témoin. Deux Capitaines en vinrent à quelques paroles à l'occaſion du jeu. Celui qui étoit le plus vif, & qui avoit le tort, apella l'autre en duel. Celui-ci répondit froidement qu'il n'étoit pas au ſervice du Roi pour des actions de cette nature. Il arriva que la nuit ſuivante les Eſpagnols furent ſur le point de ſurprendre la place ou étoient ces deux Officiers, une partie même des ennemis deſcendoit dans le foſſé eſcaladoit les remparts. Les deux Capitaines y accoururent, & le plus ſenſé dit à l'autre, voici une occaſion de faire connoître ſi on a du courage. Le plus vif & le plus étourdi ayant vû tomber quelques Soldats à ſes côtés parut étonné, il recula de quelques pas, & comme il étoit là pour commander & pour faire avancer les autres, cette manœuvre ne plaiſoit pas aux Soldats. Monſieur, lui dit ſon camarade, il faut donner exemple aux Soldats, nous pouvons avec nos piques repouſſer ceux qui montent; Vous plait-il de vous aprocher de moi? Il le fit, mais malgré lui, & il y trouva la fin de ſes jours.

Dict. Crit. Art. *Le Faucheur* Note *A*. „ J'ai oüi dire „ qu'il prêcha un jour contre les Duels avec une telle é- „ loquence que le Maréchal de la Force qui avoit aſſiſté „ à ce Sermon, proteſta devant quelques braves, que „ ſi on lui faiſoit un appel il ne l'accepteroit pas". La Religion peut donc avoir de l'effet & en a.

Reponſ. aux Queſt. d'un Prov. T. IV. Ch. XXIV. p. 351.

Ibidem pag. 967. Queſtion mal poſée.

CXV. „ Obſervés, je vous prie, deux choſes „ ſur ce ſujet, la premiére que pour ſe reduire au „ point principal de la diſpute de Mr. Bayle, il ne „ ſuffit pas de ſoûtenir d'une maniére ſi vague que „ les Payens ont fait des actions materiellement „ bonnes, il faut de plus ſoutenir que ces actions „ ont été telles qu'un homme qui n'agiroit pas avec re- „ lation à la Providence divine ne les pourroit ja- „ mais faire.

A la verité ſi l'on pouvoit prouver qu'il implique contradiction d'être Athée & de faire une action materiellement bonne; la controverſe ſeroit bien-tôt décidée, mais il n'eſt pas ſeulement concevable que qui que ce ſoit l'ait prétendu. Où eſt l'homme qui ait penſé qu'il n'eſt jamais arrivé à Mr. Bayle, de faire une action materiellement bonne, depuis qu'il eſt devenu l'Apologiſte des Athées? Voici donc l'état de la queſtion que Mr. Bayle change toûjours dès qu'il ſe trouve preſſé. On demande ſi les idées de Religion ne fourniſſent pas des barriéres contre le Vice d'une toute autre efficace que celles qu'on y oppoſeroit dans le ſyſtême de l'Athéïſme. On demande ſi, quand on ſe rend bien attentif aux penchans du cœur humain, il eſt poſſible de trouver quelque vraiſemblance dans la penſée que le gros des hommes ſera aſſés retenu par le point d'honneur & les idées de la bienſéance toutes ſeules, ou par les recompenſes & les punitions temporelles, pour ne faire aucun trouble dans la Société, & contribuer au contraire de tout leur pouvoir à ſon bien; & ſi des ſentimens de Religion ne pourroient rien ajoûter à la force de ces motifs.

Ibidem pag. 968. Conſidération ſur la force des Motifs.

Reponſ. aux Queſt. d'un Prov. T. IV. p. 356.

CXVI. „ Les Lettrés de la Chine, dit Mr. Bay- „ le, s'ils vouloient donner leurs ſuffrages ſur la „ premiére impreſſion que l'expoſé feroit ſur eux, „ ne diroient-ils pas que la Conſeſſion auriculaire eſt „ la meilleure invention que l'eſprit humain ait pû „ découvrir pour refrener le péché? Qu'ils ne con- „ prennent pas qu'il puiſſe y avoir des femmes Ca-

„ tholiques Romaines qui tombent dans la luxure, „ puisqu'elles seroient obligées en foulant aux pieds „ toute pudeur de raconter leur infamie à un hom- „ me venerable par ſes cheveux gris, & plus en- „ core par ſa Vertu, qui les accableroit de confu- „ ſion, & qui leur impoſeroit des penitences qu'el- „ les ne ſauroient exécuter ſans que tout le domeſ- „ tique devînât la faute qui auroit ainſi été châtiée.

„ Si Mr. Bernard juge bien des choſes, il a- „ vouëra que ces conjectures ſeroient fondées ſur la „ plus grande vraiſemblance qu'il ſoit poſſible de „ concevoir, mais comme d'ailleurs il eſt éloigné „ de croire que les Catholiques Romains pratiquent „ mieux la Vertu que les Proteſtans, il faut qu'il „ diſe, qu'en ceci les plus belles aparences ſont „ trompeuſes. S'il vouloit faire revenir de leur „ premier jugement ces Nations Orientales, il ne „ manqueroit pas de leur détailler par combien de „ voies la Confeſſion auriculaire devient plûtôt l'é- „ peron, que la bride du péché. Mais après tout „ il les ſommeroit de conſulter l'expérience, & il „ parieroit ſa Liberté & ſa vie même, que les „ Proteſtans ne ſont pas plus déréglés que les Ca- „ tholiques Romains. Qu'il voye par-là les illu- „ ſions des Adverſaires de Mr. Bayle. Il eſt fa- „ cile de détailler par combien de voyes, l'Idola- „ trie Payenne excitoit plus au péché, qu'elle n'en „ pouvoit détourner. On montreroit aiſément que „ les Letrés de la Chine ſont plus réglés dans leurs „ mœurs que les Prêtres des Idoles, & ſi quelcun „ s'aviſoit de dire que les Catholiques Romains „ ſeroient encore plus corrompus ſans le frein de la „ Confeſſion auriculaire & du Purgatoire, Mr. „ Bernard ſe moqueroit de lui.

Mr. Bayle pour prouver que l'influence de la Religion ſur les mœurs eſt imaginaire allegue l'exemple de la Confeſſion qui paroit d'abord devoir être d'une grande efficace, mais qui, ſi on l'en veut croire, ſe reduit à rien.

Les Partiſans de Mr. Bayle m'excuſeront ſi je ne puis l'en croire ſur ſa parole. On ſait quel eſt l'effet des *Monitoires*, on ſait de quelle influence un Curé éclairé, zélé & de bon exemple eſt dans ſa Paroiſſe.

Mais, dit Mr. Bayle *les Proteſtans ne vivoient pas moins bien en France que les Catholiques, au contraire. Cependant ils avoient de moins la Barriére de la Confeſſion.*

Cela prouve la force de la Religion, qui ſeule peut avoir l'effet d'une barriére que la Raiſon conçoit ſi puiſſante, & dont l'experience prouve la force. A la verité une perſonne qui dans un âge très-formé, à vingt cinq ans, par exemple, viendroit à ſe perſuader que ſes fautes ne lui ſeroient jamais pardonnées devant Dieu ſi elle ne les confeſſoit devant un homme d'un certain caractére; ſi on le ſuppoſe cet homme reſpectable par ſon rang, par ſon eſprit, par ſa conduite, & que l'on ſe ſoit fait une grande douceur d'avoir part à ſon eſtime, il ſera aſſurément bien dur de la perdre.

Mais l'on commence dès ſon enfance à confeſſer des bagatélles, & on s'accoûtume peu à peu à confeſſer davantage. On ſe confeſſe à des perſonnes avec qui on n'a pas de grandes liaiſons, ou à des perſonnes indulgentes, à des perſonnes du ſecret desquelles on eſt parfaitement aſſuré, à des perſonnes dont l'air & les maniéres ne changent point à nôtre égard, & qui ne marquent pas le moindre ſouvenir des Confeſſions qu'elles ont ouïes, à des perſonnes enfin à qui l'on fait qu'une infinité de gens font le même aveu, tout cela en diminue l'efficace. Mais quand on eſt bien perſuadé que, pour être reçu en grace & pour obtenir le pardon de ſes fautes il faut entrer devant Dieu dans un grand détail, en ſentir toute la honte, & lui promettre, avec une grande ſincerité, de les abandonner; ces idées ont beaucoup plus d'effet que la ſimple Confeſſion que l'on fait de ſes fautes aux hommes, avec des négligences & des illuſions que l'on ſe permet, pour avoir été mal élevé, ou pour avoir des doutes ſur la verité de la Religion.

Reponſe aux Queſtions d'un Provincial, T. IV. Ch. XXV. p. 167.

CXVI. „ Les Négres recourent aux actes de „ Religion, dit Mr. Bayle, lorſqu'ils veulent ſe van- „ ger de quelque injure, ou découvrir l'auteur „ d'un vol, ou prêter ſerment. Ils n'obſervent „ guere ce qu'ils ont juré d'obſerver, ils s'en font „ abſoudre ſans peine; car ils attribuent à leur Fe- „ tichéer ou au Prêtre devant lequel ils ont fait „ ſerment, la puiſſance de les en dégager. Lorſ- „ qu'ils veulent commencer une guerre, ou entre- „ prendre quelque negoce, quelque voyage ou „ quelqu'autre choſe importante, ils vont premié- „ rement chés leur Fetichéer pour faire demander à „ l'Idole, ſi leurs deſſeins réuſſiront; l'Idole leur „ donne ordinairement bonne eſperance, & leur pré- „ dit rarement du malheur; de ſorte qu'ils croyent „ aveuglément tout ce que le Fetichéer leur dit de la „ part de l'Idole & ne font nulle difficulté d'exécuter „ ce qu'il leur ordonne, c'eſt-à-dire, d'offrir à l'I- „ dole des moutons, des cochons, des poules, des „ chiens, des chats & quelquefois des habits, du „ vin & de l'or, ſelon les beſoins ou l'inclination „ du Prêtre; car il prend tout cela pour lui.

„ Voyés-vous dans tout cela, continue Mr. Bay- „ le, aucune choſe qui ſe puiſſe raporter aux bon- „ nes mœurs? Ne voïés-vous pas que ce qu'ils en- „ ſeignent ſur la recompenſe du bien, & ſur la pei- „ ne du mal, tant pour cette vie que pour la vie „ à venir, ne ſert de rien à les rendre vertueux, „ puiſqu'ils diſent que pour meriter la recompenſe „ il ſuffit de s'abſtenir de quelques ſortes d'aliment, „ & d'obſerver les fêtes & ce que l'on a juré? Ce „ dernier article ſignifieroit quelque choſe s'ils n'a- „ voient pas un moien facile de ſe dégager de leurs „ ſermens.

Ibidem pag. 970. De la Religion du Serment.

Les Négres croyent que le Prêtre devant lequel ils ont fait un ſerment a la puiſſance de les en dégager.

Preuve que ſans cela ils ſe croiroient dans l'obligation d'obſerver le ſerment, & s'ils s'imaginent que le Prêtre ait la puiſſance de les en dégager & non pas un autre homme, il faut qu'ils reconnoiſſent qu'il a ce droit parce qu'il eſt le Prêtre de la Divinité. Il y a donc dans leur cœur cette impreſſion & cette perſuaſion naturelle, qu'on offenſe la Divinité & qu'on s'expoſe à ſes châtimens quand on n'obſerve pas ce qu'on a juré.

On voit donc l'avantage qu'une Religion, même médiocrement pure, auroit dans la Société par deſſus l'Athéiſme, dans lequel un ſi grand frein n'auroit jamais lieu. Qu'on bâtiſſe ſur ce qu'il y a de ſolide dans les préventions des Négres, on les tirera d'erreur, par le moyen des Principes qu'on trouvera chés eux.

Si parmi les Chrétiens même il ſe trouve des gens qui manquent de reſpect pour le ſerment, ces gens-là aprochent fort de l'Athéiſme; il eſt pourtant certain qu'il y en a un grand nombre que le ſerment lie, même parmi le Vulgaire: Un homme fera aſſés injuſte pour refuſer ce qu'il doit & pour chercher des ſubterfuges, afin de s'affranchir d'un Payement qu'il doit qui n'aura cependant pas la Conſcience aſſés mauvaiſe pour ſoûtenir par ſerment ce qu'il ſoſe en faire. Il n'eſt pas rare d'en voir qui font mine de vouloir jurer, dans la penſée qu'on ne les y obligera pas, mais qui ſe retrachent quand il faut faire le ſerment. On en voit auſſi qui ſont ramenés de leur dureté, & dont le cœur eſt amoli par les choſes qu'on a accoûtumé de repreſenter, avant que d'exiger le ſerment.

Ibidem pag. 971. Experience des Negres de Guinée. Voyez le Voyage de Guinée de Guillaume Bosman.

Si un Avocat des Athées prend le parti de dire que le point d'honneur entre pour beaucoup à de-

neur

neur eſt fondé ſur l'infamie qu'un homme s'attire quand il paſſe pour avoir l'inſolence de ſe moquer de Dieu même. La Religion eſt donc le fondement de ce point d'honneur qui par conſéquent ne pourroit pas avoir lieu parmi les Athées, au moins à cet égard.

Les Anciens Romains reſpectoient le ſerment avec une grande Religion. Cette crainte retenoit en reſpect & dans le devoir les ſeditieux. Dans la ſuite des tems l'irreligion porta ſon influence ſur les ſermens & on fait les horreurs qui ſuivirent ce goût pour l'impieté.

Les Tribuns vouloient affranchir le peuple d'un ſerment militaire ; mais ils n'en vinrent pas à bout. *Nondum hoc, quæ nunc tenes ſæculum, negligentia Deûm venerat : nec interpretando ſibi quisque juſjurandum & leges aptas faciebat, ſed ſuos potius mores ad ea accommodabat.* T. Liv. L. III. Cap. XX. Alors on n'étoit pas encore tombé, par rapport aux Dieux, dans l'indolence où l'on arriva dans la ſuite. On regloit ſes mœurs ſur les Sermens & ſur les Loix ; au lieu d'interpréter & les ſermens & les Loix d'une maniére conforme à ſes interêts.

On ne comptoit pas de pouvoir expier la rupture d'une Alliance affermie par des ſermens, à moins qu'on ne reparât tous les dommages que cette rupture avoit cauſé & qu'on n'en livrât même les Auteurs & leurs biens ; & on étoit perſuadé qu'une trop grande obſtination à ſe vanger des fautes d'autrui attiroit la colere des Dieux ſur les implacables.

Je ne crains pas de ſcandaliſer qui que ce ſoit, quand je me hazarderai à dire qu'aujourd'hui, *ſecrete en droit de manquer de foi aux heretiques & de ne leur tenir pas ce qu'on leur a promis par ſermens*, eſt une maxime qui fait horreur ; & d'où vient cette horreur, ſi ce n'eſt des lumiéres du Chriſtianiſme mieux connu & plus reſpecté que dans des Siécles de tenebres ? Des Athées qui ſe ſeroient une fois bien trouvés de rompre des Traités, quand leur interêt les y ſollicitoit, ſe trouveroient-ils enfuite determinés à renoncer à ces Maximes & à les condamner par les mêmes lumiéres & les mêmes motifs qui ſe font reſpecter aux Chrétiens.

Reponſe aux Queſtions d'un Provincial, T. IV. pag. 373.

Ibidem pag. 971. En parlant des Negres de Guinée. Voyez le Voyage de Guinée de Guillaume Bosman.

CXVII. „ Le Serpent, dit Mr. Bayle, eſt la principale de leurs Divinités : ils l'invoquent dans un tems de ſechereſſe, ou de pluye, dans une ſaiſon infertile, dans ce qui regarde le gouvernement du Pays, pour conſerver leur bétail, en un mot dans toutes leurs neceſſités, dans leſquelles ils invoquent encore outre cela leurs petites Divinités nouvellement forgées..... On fait à ce ſerpent des Offrandes très-conſiderables, & ſur tout le Roi, qui à la ſollicitation des Prêtres & des Grands gagnés par les Prêtres eſt obligé d'envoyer fort ſouvent de très-riches preſens à la maiſon du Serpent..... Ils exigent ſi ſouvent ces preſens du Roi, qu'il ſe laſſe de donner, & commence à les refuſer. Un jour que j'étois chés lui, ce ſont les paroles de l'Auteur, je le trouvai fort en colére, & lui en demandai la raiſon, qu'il me dit auſſi ſans aucun détour, ſavoir, qu'il avoit envoyé cette année-là à la maiſon du Serpent beaucoup plus d'Offrandes qu'à l'ordinaire, pour avoir une bonne recolte, & qu'un de ſes Vicerois, qu'il me montra, venoit encore le ſolliciter de nouveau, & le menacer d'une année infertile de la part des Prêtres ; ajoutant, qu'il n'avoit pas deſſein de faire plus d'Offrandes de toute l'année ; que ſi le Serpent ne vouloit pas lui donner une bonne recolte, il n'avoit qu'à le laiſſer : car, dit-il, je n'y perdrai rien davantage, puiſque tous mes grains ſont déja gâtés dans les champs. Je ne pus m'empêcher de rire, quand je vis que le Roi auroit bien voulu faire encore un préſent, s'il en avoit eſperé quelque avantage ; mais qu'il n'avoit pas envie de rien donner pour le profit des autres.

Mr. Bayle accumule un grand nombre d'abſurdités qui ſe trouvent dans les Religions des Peuples les plus déraiſonnables. On ne lui nie pas qu'à force de charger la Religion d'abſurdités, on ne lui ôte une partie de ce qu'elle avoit d'avantageux ſur l'Athéiſme, mais qu'avance-t-il par-là ? En peut-il conclure que la Societé pourroit auſſi bien ſubſiſter avec l'Athéiſme qu'avec une Religion dont les Erreurs ſeroient mediocres ? Ce n'eſt donc que pour embrouiller la Queſtion qu'il raſſemble tant de faits. Après avoir lancé des traits qui ne prouvent rien, où qui prouvent contre la Religion même veritable, ou contre une Religion qui en aproche, il va s'enfoncer dans des eſpéces de broufſailles où il ſe croit caché & à couvert des coups qu'on peut lui porter. Il a encore par ce moyen l'avantage d'accoûtumer ſon Lecteur à mépriſer la Religion.

Reponſe aux Queſtions d'un Provincial, Tom. IV. Ch. XXVI. p. 376.

Ibidem pag. 972. Si le Chriſtianiſme venoit à affoiblir les Societés civiles.

CXVII. Le fait eſt, dit l'Auteur, que ſur la Queſtion : *Si une Société toute compoſée de vrais Chrétiens & entourée d'autres peuples, ou Infidéles, ou Chrétiens à la mondaine tels que ſont aujourd'hui, & depuis long tems toutes les Nations où le Chriſtianiſme domine, ſeroit propre ou ſe maintenir ?* „ Mr. „ Bayle s'eſt déclaré pour la negative, & s'eſt fondé ſur l'idée qu'il ſe forme des vrais Chrétiens. „ Il me ſemble, dit-il, qu'*ils ſe conſidereroient ſur la terre comme des Voyageurs & des Pélerins qui tendent au Ciel, leur veritable Patrie. Ils regarderoient le monde comme un lieu de Banniſſement, ils en détacheroient leur cœur, & ils tiendroient ſans fin & ſans ceſſe avec leur propre Nature pour s'empêcher de prendre goût à la Vie periſſable, toujours attentifs à mortifier leur Chair & ſes Convoitiſes, à reprimer l'amour des Richeſſes, & des Dignités, & des Plaiſirs corporels, & à dompter cet Orgueil qui rend ſi peu ſupportables les injures. Ils ne ſe déſoccuperoient point de l'Oraiſon, & des Oeuvres de Charité pour courir au gain, non pas même par des voyes legitimes ; ils ſe contenteroient de la nourriture & de la vêture, ſelon la frugalité des Apôtres, & bien loin de ſe tourmenter pour enrichir leurs Enfans, ils croiroient sous aquerir un aſſés ample Patrimoine en leur aprenant à mépriſer les biens du monde, & à ne ſe venger jamais, & à vivre ſobrement, juſtement, religieuſement.* „ Il montre enſuite par pluſieurs „ conſiderations qu'un peuple tout compoſé de pareilles gens ſeroit peu propre à réſiſter à un Ennemi terrible qui entreprendroit de le conquérir.

Ibidem pag. 973.

„ Mr. Bernard ne peut ſuporter cette doctrine, „ *dit-il*, il y trouve beaucoup d'illuſions, il la „ traite d'étrange Paradoxe, il prétend qu'elle „ n'eſt fondée que ſur des Explications de l'Ecriture à peu près ſemblables au ſens rigoureux des „ Anabaptiſtes.

„ Allés dans quelque grande Bibliothéque qu'il „ vous plaira : faites vous montrer le Quartier des „ Sermonaires, vous jouerés de malheur ſi vous ne „ trouvés au premier Tome qui vous tombera ſous „ la main, un Portrait de la veritable Vie Chrétienne tel que dans le paſſage de Mr. Bayle.

Ibidem pag. 973.

„ On veut bien entrer en compoſition & promettre à Mr. Bernard de ne lui point conteſter „ les Explications mitigées, pourvû qu'elles „ ne ſoient pas incompatibles avec les paroles de „ l'Ecriture. Mr. Bayle a cité ces Preceptes de „ Jeſus-Chriſt, *Si quelqu'un vous donne un ſoufflet ſur la joue droite, preſentés-lui encore l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre vous pour prendre vôtre robe, laiſſés-lui encore emporter vôtre manteau. Et ſi quelqu'un veut vous contraindre de faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille.*

„ Il eſt aiſé de comprendre, continue Mr. Bayle, qu'un-

» qu'une telle Société de Chrétiens ſeroit mal pour-
» vue de bons Soldats, qu'elle ne ſeroit pas aſ-
» ſés riche pour acheter des Alliances ni pour four-
» nir aux autres frais de la guerre, qu'on n'y trou-
» veroit point de perſonnes qui ſe chargeaſſent de la
» Commiſſion de mentir dans les Pays étrangers,
» & de faire jouer cent machines frauduleuſes pour
» exciter des revoltes dans le Pays ennemi. Il eſt
» donc naturellement parlant plus ſûr pour conſer-
» ver un Etat contre l'ambition de ſes Voiſins de
» donner carriére aux Paſſions de l'homme.

pag. 974. » Sa ſeconde raiſon conſiſte à dire que Mr. Bay-
» le *ne prend pas garde, que ſi le Chriſtianiſme*
» *n'eſt pas propre à maintenir les Societés contre les*
» *Etrangers, il n'eſt pas propre non plus, à main-*
» *tenir une Societé contre elle-même. Car il ne faut*
» *pas eſperer qu'il y ait jamais une Societé fort nom-*
» *breuſe, toute compoſée de veritables Chrétiens. Les*
» *bons y ſeront toujours mêlés avec les méchans, &*
» *compoſeront peut-être toujours le plus petit nombre.*
» *Or je demande*, continue-t-il, *s'il ne faut pas à*
» *peu près les mêmes moyens à un particulier, pour*
» *ſe garentir contre les Injuſtices d'un autre particu-*
» *lier ſon Voiſin, qu'à une Societé pour ſe défendre*
» *contre une autre Societé. Mais ſi l'Evangile enté-*
» *ve aux Societés les moyens de ſe garentir contre une*
» *Societé ennemie, il donne auſſi à un particulier les*
» *moyens de ſe défendre contre un particulier. Je ſup-*
» *poſe une famille Chrétienne qui ſuit les preceptes de*
» *l'Evangile, comme* Mr. Bayle *les entend, envi-*
» *ronnée d'autres familles, qui n'obſervent pas les mê-*
» *mes preceptes; mais qui employent la ruſe, la du-*
» *plicité, la violence pour s'emparer du bien d'au-*
» *trui. Ils auront bientôt reduit cette famille en*
» *chemiſe, & à la dure neceſſité de mourir de faim.*
» *Ce qui arrivera à cette famille, arrivera à tou-*
» *tes les autres dans le même cas, & le Chriſtia-*
» *niſme ſe verra bientôt aboli dans cette Societé.*

» Les veritables Chrétiens répandus en petit nom-
» bre parmi cent mille faux Chrétiens, ne doivent
» pas craindre neceſſairement qu'on ne les pille, ou
» qu'on ne les batte. On ſait fort bien, que quand
» même ils ſeroient aſſés ſcrupuleux pour n'aller
» pas porter leurs plaintes devant les Juges, on ne
» laiſſeroit pas d'être expoſé à la pourſuite des Pro-
» cureurs Fiſcaux qui ont un double intérêt à faire
» punir les violences. Ils s'aquiérent par leur ex-
» actitude, l'affection & l'eſtime du public, ce
» qui eſt ordinairement le chemin d'une plus haute
» élevation, & ils peuvent profiter des Amendes à
» quoi ſeront condamnés ceux qui ont fait tort à
» leur prochain.

» Nommés-moi, dit Mr. Bayle, la Ville la plus
» débordée qui ſoit en France ou en Eſpagne, je
» vous ſoûtiens que l'on courroit un moindre peril
» ſi l'on y choquoit dans les ruës un Hermite, que ſi
» l'on y faiſoit inſulte à un Ermite ou à un Moine.

» Tel qui a l'épée au côté marche ſeul, &
pag. 975. » rencontre quatre perſonnes d'épée qui vont de
» Compagnie. Il paſſe & repaſſe ſans aucun peril.
» Preuve évidente que ce qui fonde la ſureté des
» particuliers, n'eſt pas l'envie ou la force de re-
» ſiſter à l'agreſſeur. Le fondement de cette ſureté,
» eſt toute autre choſe, &c.

» C'eſt une Maxime certaine que lorſqu'un prin-
» cipe eſt vrai, il faut s'y tenir, encore que les con-
N. B. » ſequences qui en reſultent ſoient ſujettes à bien
» des difficultés. S'il eſt donc évident que Jeſus-
» Chriſt a défendu à ſes Sectateurs d'oppoſer la for-
» ce à la force, il faut ſe conformer à cette Loi,
» quelles qu'en puiſſent être les ſuites.

Mr. Bayle s'opiniâtre dans cet endroit-ci à ſoû-
tenir qu'il a fait un juſte portrait de ce que le Chriſtia-
niſme doit être, en le repreſentant comme une So-
cieté de Melancholiques, où regne la ſimplicité, la
pauvreté, l'ignorance des Arts & enfin de tout ce qui
peut donner du luſtre & de la force à la Societé.

1e. Mr. Bayle qui ſe montre ſi ſier en vertu du
terme de Foi qu'il fait ſonner fort haut, & par le-
quel il ſe croit aſſés protegé pour attaquer impuné-
ment la Religion, l'Exiſtence de Dieu & ſa Pro-
vidence; Mr. Bayle qui, pour donner plus de
poids à ce terme de Foi, déclare ſi expreſſément
qu'il renferme la ſienne preciſément dans les bornes
du Synode de Dordrecht & de la croyance qui
régne chés les Proteſtants de cette Confeſſion, tient
un langage tout different, quand ce langage lui eſt
neceſſaire pour tourner la Religion en ridicule. Dans
cet endroit, ſelon lui la vraie morale de Jeſus-
Chriſt eſt telle que les Anabaptiſtes la propoſent &
plus outrée encore de beaucoup, car les Anabap-
tiſtes font fleurir les Arts & le Commerce. Il
parle là-deſſus avec une aſſurance à impoſer à ceux
qui ne le connoiſſoient pas. *Qu'on ſe porte*,
dit-il, *dans une Bibliothéque, qu'on y ouvre des*
Livres de Sermons, on y trouvera les mêmes portraits
du Chriſtianiſme que ceux qu'il a faits. Si cela é-
toit, il y auroit bien lieu de s'étonner que Mr.
Bayle qui aime tant à citer, qui ſe pique de ci-
tations exactes, qui condamne les citations vagues,
qui a pris plaiſir de lire les Auteurs qui ont écrit
avec le moins d'exactitude, & d'en tirer tout ce qui
peut favoriſer ſes hypothéſes n'ait rien cité là-deſſus.

Il prévoit bien qu'on lui repondra que de tout
tems les Orateurs prophanes & eccleſiaſtiques ont
donné dans la fauſſe éloquence, & que ſe laiſſant
emporter au feu de leur imagination ils ont ſou-
vent fait des peintures & des cenſures outrées.
Mr. Bayle qui connoiſſoit ſi bien cela & qui par-
le ſi desobligeamment des Prédicateurs jusqu'à dire
qu'il ne convient pas pour cette Profeſſion d'a-
voir l'eſprit bien éxact & bien judicieux, &
jusqu'à dire que tout eſt bon pour la Chaire, fait
ici le ſcandaliſé dans la penſée qu'on pourroit lui di-
re qu'il y a quelquefois de l'exageration dans ce que
diſent les Prédicateurs.

Reponſ. aux Queſt. d'un Prov. T. IV. Ch. XXVII. p. 408. *Ibidem pag. 976.*

» Il eſt des choſes, dit Mr. Bayle, qui ne ſervent
» qu'à la Vanité, & qui ne ſont que des inſtrumens du
» Luxe. Il n'y a point de négoce qui merite mieux
» que celui là d'être interdit aux Chrétiens. Cepen-
» dant St. Paul n'ordonna point à Lydie de l'in-
» terrompre. C'eſt donc là l'*argumentum Achil-*
» *leum* ou l'*Achilles* des fauteurs du relâchement:
» mais il faut qu'une cauſe ſoit bien deſtituée de
» bonnes preuves lors qu'elle n'en a pas de plus fo-
» lides que celles-là. Ce que l'Ecriture nous dit
» concernant Lydie eſt qu'elle étoit *Marchande de*
» *pourpre, qu'elle ſervoit Dieu, & qu'ayant goûté*
» *les paroles de Saint Paul, elle fut batiſée avec ſa*
» *famille, & que Saint Paul logea chés elle.* Nous
» ne ſavons rien des inſtructions qu'il lui donna.
» Si les Actes des Apôtres nous apprenoient le détail
» de ce qu'il lui preſcrivit, de ce qu'il défendit,
» & de ce qu'il lui permit, le ſilence de l'Hiſtorien
» ſur le Commerce de pourpre ſeroit une bonne rai-
» ſon de croire que Saint Paul laiſſa à Lydie la
» liberté de continuer ce trafic, mais un ſilence
» univerſel ne donne aucun lieu à une pareille con-
» ſequence, & ainſi ceux qui flatent leur envie
» d'accumuler des richeſſes, s'expoſent à l'illuſion
» s'ils préferent cet argument negatif à tant de tex-
» tes formels de l'Ecriture qui condamnent l'aplica-
» tion aux biens terreſtres. Je paſſe plus avant,
» & je dis que quand même il ſeroit certain que
» Saint Paul ſe fût à l'égard de ce Commerce de
» pourpre, ce ne ſeroit pas une marque qu'il eût
» prétendu que Lydie ſe diſpenſât de l'obſervation
» des ordres de Jeſus-Chriſt. Ce ſeroit plûtôt une
» marque qu'il la trouva ſuffiſamment diſpoſée à s'y
» conformer. En un mot le ſimple ſilence ne peut
» jamais être, ni une interpretation de la Loi, ni
» une diſpenſe, ni une dérogation.

Ly-

Lydie embraſſa le Chriſtianiſme, elle étoit Marchande de pourpre : Il n'eſt point dit qu'elle renonçât à ſon Commerce.

Mr. Bayle répond qu'il n'eſt pas dit non plus qu'elle le continuât, & qu'on ne peut point tirer d'argument ſolide du ſilence. C'eſt pourtant une régle univerſellement reconnue que le ſilence fournit des preuves quand celui qui ſe fait ſur une choſe avoit de grandes raiſons pour ne pas ſe taire, & que cet argument-là eſt concluant à proportion que ces raiſons ſont fortes. S'il eſt eſſentiel au vrai Chriſtianiſme de ne plus penſer à s'enrichir, on ne pourroit manquer d'inferer que Lydie en embraſſant le Chriſtianiſme embraſſa le parfait desintereſſement. En ce cas, dit-on, rien n'étoit plus ſuperflu que d'avertir qu'elle étoit Marchande de pourpre & que d'en faire ſouvenir à jamais les Lecteurs de la Sainte Ecriture. Mais il faut la dire contraire que s'il eſt de l'obligation indiſpenſable d'un Chrétien de quitter un Négoce de cette nature, après en avoir fait mention, rien n'étoit plus important que d'ajoûter que Lydie l'avoit quitté.

Quand Saint Luc remarque que les Miracles de Saint Paul furent ſi grans, & ſa Prédication ſi efficace que ceux-là même qui devoient avoir le plus d'éloignement pour la Verité ne laiſſerent pas de lui donner gloire & de ſe convertir : il ajoûte qu'ils brûlérent leurs Livres de Magie. On pouvoit aiſément conclure cette circonſtance de leur converſion, cependant Saint Luc la raporte. Il auroit bien plûtôt dû raporter une autre circonſtance qu'on ne tiroit pas ſi naturellement & faire mention du prix des richeſſes dont Lydie ſe défit.

Mais Dorcas avoit paſſé ſa vie à faire des Robes d'un grand prix, & y avoit travaillé jusqu'à ſa mort ; ſon habileté & ſon aplication au travail entrent dans ſon éloge.

Tel eſt l'état des hommes ſur la Terre qu'il arrive de tems en tems des malheurs à une partie. Des maladies, des tempêtes, des guerres, des famines, un grand nombre en un mot de circonſtances publiques & particulières les reduiſent à des beſoins plus ou moins grans. Se mettre hors d'état de ſecourir les neceſſiteux dans ces cas-là, & négliger les moyens que la Providence met en main pour acquerir de quoi empêcher aux affligés de ſentir leur miſére, ne profiter pas de ces occaſions, ne les chercher pas, eſt-ce avoir du bon ſens ? Eſt-ce avoir de l'humanité ? Eſt-ce avoir du Chriſtianiſme ? Saint Pierre fait ſouvenir les Chrétiens de cette Maxime de Jeſus-Chriſt. *Il vaut mieux donner que recevoir. Dieu*, (dit Saint Paul aux Cor. Ep. II. Chap. IX.) *aime celui qui donne avec joye & c'eſt lui*, &c. Ces reflexions de Saint Paul nous aprennent qu'être en état de faire du bien aux hommes eſt un avantage réel, précieux, qu'on ne peut négliger ſans ingratitude. S'il étoit de l'eſſence d'un vrai Chrétien de regarder avec indifference tout ce qui ne regarde pas immédiatement l'Eternité, d'être à l'égard du temporel dans une indolence totale, quel mal y auroit-il de ſe négliger & de négliger les autres ? Ce qu'on leur refuſeroit ne meriteroit pas d'être compté, non plus que ce qu'on leur donneroit. Quand Saint Jaques dit Chap. IV. verſ. 13. & 15. *Je m'adreſſe à vous maintenant qui dites, aujourd'hui ou demain nous irons dans une telle Ville, nous y ſéjournerons un an, nous y trafiquerons, & nous y gagnerons, quoique vous ne ſachiés pas ce qui arrivera demain. Car qu'eſt-ce que votre Vie ? Ce n'eſt qu'une Vapeur qui paroit pour un peu de tems, & qui diſparoit enſuite. Au lieu que vous devriés dire, s'il plait au Seigneur, & ſi nous vivons, nous ferons ceci ou cela.* On voit par ces paroles qu'il y avoit des Chrétiens qui continuoient leur Commerce ; qui paſſoient d'une Ville à une autre ſuivant que l'eſperance de gagner les y conduiſoit ; St. Jaques ne dit rien qui aille à les en détourner. Il condamne ſeulement l'aſſurance préſomptueuſe avec laquelle ils comptent ſur ce qui eſt incertain.

Mr. Bayle finit la Page 409. en diſant ? „ Ce que „ Mr. Bernard dit qu'il eſt ſûr que l'Evangile n'a „ fait que *rétablir les Loix du Droit naturel* ne demande point de reflexions. Il faut attendre l'Ecrit qu'il „ ſemble promettre ſur ces matiéres. *Ibidem. Pag. 978.*

Voilà ce qu'on apelle ſe tirer d'affaire cavaliérement. Si Mr. Bayle avoit eu quelque choſe d'un peu ſpecieux à dire ſur ce ſujet, il n'auroit pas manqué d'aller au devant de Mr. Bernard, cela étoit trop favorable à ſa cauſe ; mais il n'avoit rien de prêt là-deſſus, & il n'avoit rien à ajoûter au portrait ridicule qu'il avoit fait des vrais Chrétiens en les transformant en autant de niais & d'imbécilles.

L'ingenieux Auteur des Lettres Perſannes avoit bien compris l'influence de la Religion pour rendre un Peuple heureux & pour le faire vivre dans l'amour du travail, de l'équité, & de la douceur & en même tems pour l'armer de courage.

De deux familles vertueuſes & où l'on avoit pris tout le ſoin que l'on doit de l'éducation de la jeuneſſe ſortit un grand Peuple.

„ Dès qu'il ouvrit les yeux pour connoitre les „ Dieux, il apprit à les craindre ; & la Religion vint „ adoucir dans les cœurs ce que la Nature y avoit „ laiſſé de trop rude. *Lettres Perſannes Lett. IX. pag. 50.*

„ Ils inſtituerent des fêtes en l'honneur des „ Dieux : on faiſoit enſuite des feſtins où la joye „ ne regnoit pas moins que la frugalité ; c'eſt-là „ qu'on aprenoit à donner le cœur & à le rece„ voir.

„ On alloit au Temple pour demander la faveur „ des Dieux ; ce n'étoit pas les richeſſes & une „ onereuſe abondance ; de pareils ſouhaits étoient „ indignes des heureux Troglodites ; ils ne ſa„ voient les deſirer que pour leurs compatriotes : ils „ n'étoient au pied des autels que pour demander „ la ſanté de leurs peres, l'union de leurs freres, „ la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéiſſan„ ce de leurs enfans : les filles y venoient apporter „ le tendre ſacrifice de leur cœur ; & ne leur de„ mandoient d'autre grace que celle de pouvoir ren„ dre un Troglodite heureux.

„ Le ſoir, lorſque les troupeaux quittoient les „ prairies, & que les bœufs fatigués avoient ra„ mené la charruë, ils s'aſſembloient ; & dans un „ repas frugal, ils chantoient les injuſtices des pre„ miers Troglodites, & leurs malheurs ; la Vertu „ renaiſſante avec un nouveau Peuple & ſa felicité, „ célébroient les grandeurs des Dieux ; leurs faveurs „ toûjours preſentes aux hommes, qui les implorent, „ leur colére inévitable, à ceux qui ne les crai„ gnent pas : ils décrivoient enſuite les délices de la „ vie champêtre, & le bonheur d'une condition „ toûjours parée de l'innocence : bientôt ils s'aban„ donnoient à un ſommeil, que les ſoins & les cha„ grins n'interrompoient jamais.

„ La nature ne fourniſſoit pas moins à leurs de„ ſirs, qu'à leurs beſoins : dans ce Pays heureux „ la cupidité étoit étrangere ; ils ſe faiſoient „ des preſens, où celui qui donnoit, croyoit tou„ jours avoir l'avantage : le peuple Troglodite ſe „ regardoit comme une ſeule famille ; les troupeaux „ étoient preſque toûjours confondus : la ſeule pei„ ne qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les „ partager.

Ce judicieux Ecrivain, après avoir donné en détail quelques exemples des douceurs que la Vertu procuroit à ce Peuple heureux, ajoûte :

„ Tant de proſperités ne furent pas regardées ſans „ envie : les Peuples voiſins s'aſſemblerent, & ſous „ un vain prétexte ils reſolurent d'enlever leurs trou„ peaux. Dès que cette reſolution fut connuë, les „ Troglodites envoyerent au devant d'eux des Am„ baſſadeurs, qui leur parlerent ainſi. *Lett. X. pag. 56.*

Que vous ont fait les Troglodites? ont-ils enlevé vos femmes, dévasté vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non, nous sommes justes & nous craignons les Dieux. Que voulés-vous donc de nous? Voulés-vous de la laine pour vous faire des habits? Voulés-vous du lait pour vos troupeaux, ou des fruits de nos terres? Mettés bas les armes, venés au milieu de nous & nous vous donnerons de tout cela: mais nous jurons par tout ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrés dans nos Terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un Peuple injuste, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

» Ces paroles furent renvoyées avec mépris, ces » Peuples sauvages entrerent armés dans la Terre des » Troglodites, qu'ils ne croyoient defendus que » par leur innocence.

C'eſt l'idée que Mr. Bayle voudroit qu'on ſe fit des vrais Chrétiens.

» Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe: ils » avoient mis leurs femmes & leurs enfans au mi- » lieu d'eux: ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs » ennemis, & non pas de leur nombre: une ardeur nou- » velle s'étoit emparée de leur cœur; l'un vouloit mou- » rir pour ſon pere; un autre pour ſa femme & » ſes enfans; celui-ci pour ſes freres; celui-là pour » ſes amis; tous pour le Peuple Troglodite: la » place de celui qui expiroit, étoit d'abord priſe par un » autre, qui outre la cauſe commune, avoit encore » une mort particuliere à venger.

» Tel fut le combat de l'Injuſtice, & de la Ver- » tu: ces Peuples lâches, qui ne cherchoient que » le butin n'eurent pas même honte de fuïr; & ils » cederent à la Vertu des Troglodites, même ſans » en être touchés.

Un Peuple donc chez qui regneroient l'amour du travail, le goût de la Verité, de la pureté, de la juſtice, de la concorde, & de tout ce en un mot que le Chriſtianiſme recommande, que ne ſe voit-il point capable de faire pour éviter de paſſer ſous une domination, dont l'exemple ne manqueroit pas d'introduire chez ſes nouveaux Sujets, le luxe, la ſenſuſlité & leurs fatales ſuites?

Ibidem pag. 979. Mr. Bayle en revient aux Duels dans le Chap. XXVIII. car il n'a garde de ne ſe ſervir qu'une ſeule fois d'une preuve ébouïſſante. Il voudroit faire croire qu'on ne ſauroit être un brave Soldat, ſi on n'eſt pas Dueliſte, c'eſt-à-dire, d'humeur à ſe battre pour un rien.

Mais 1°. cette fantaiſie ou ce prejugé inhumain a extrêmement diminué; cependant les Troupes ne ſont pas moins bonnes & ne ſe battent pas avec moins de cœur. 2°. On ne connoiſſoit point les Duels chés les Grecs & chés les Romains, on fait pourtant quelle a été leur valeur. 3°. J'ai donné l'idée d'un Peuple en état de bien ſe défendre chez qui ces fureurs ſeroient inconnues.

Ibidem pag. 983. Continuation. Reponſ. aux Queſt. d'un Prov. Ch. XXVIII. pag. 431.

CXVIII. » Pour refuter d'une maniére plus ſen- » ſible, dit Mr. Bayle, ceux qui prétendent que le » zéle de Religion ſuffit à donner les qualités de » bons Soldats, il les faut prier de jetter les yeux » ſur la Hongrie: Les enfans mâles y ſont élevés » comme ailleurs, & outre cela on leur inſpire u- » ne haine extrême contre tous ceux qui attentent » à la liberté de conſcience de leur Païs. Ce Païs » a été depuis 100. ou 150. ans le Theatre de plu- » ſieurs guerres civiles de Religion. On ne voit » pas néanmoins que les Hongrois ſoient de bons » hommes de guerre. Ne parlons que de nôtre » tems. Qu'ont-ils fait ſous Tekeli que tant de » gens admiroient, & qui dans le fond n'étoit cé- » lebre que parce qu'il faiſoit dire ſouvent qu'il a- » voit été batu? N'ont-ils pas achevé de perdre » ſous ſes auſpices ce qu'il leur reſtoit de liberté? » N'eſt-il pas mort lui-même banni de l'Europe? » Que ſont-ils depuis 3. ou 4. ans ſous François » Ragotski? Ils pillent le plat Païs, ils afamtent » des Villes. Aquiérent-ils une véritable gloire mi- » litaire? Peuvent-ils tenir devant les Troupes Im- » periales? & dès que ces troupes en plus petit » nombre les peuvent joindre ne les diſſipent-elles » pas comme un Troupeau de moutons? Retran- » chés même jusqu'aux dens ne ſe laiſſent-ils paſ- » renverſer dès le prémier choc? Diſons que ſi » d'autres peuples s'aguerriſſent mieux en combat- » tant pour leur Religion, cela dépend plûtôt des » qualités nationales, que du zéle de la maiſon de » Dieu? Je ne nie pas, que toutes choſes étant » égales d'ailleurs, les troupes qui auroient en pro- » pre une violente haine de Religion contre leur en- » nemi, & une paſſion ardente de faire triompher » leur foi, ne fuſſent plus furieuſes, plus redouta- » bles, & plus cruelles.

Après cela il eſt aiſé de s'apercevoir ſi Mr. Bayle eſt fondé à dire que de ce qu'il attaque les fauſſes Religions, on auroit tort d'en conclure qu'il attaque auſſi la bonne, qu'il a toûjours mis en ſureté les interêts de la vraie Egliſe qui eſt la Compagnie des fidéles ou des préſeſtinés, toûjours l'Epouſe de J. C. le ſiége de la veritable Vertu & des grans exemples de Pieté, &c. vraie Egliſe qui eſt telle qu'il la conçoit ſelon la Confeſſion de Foi des Reformés.

Cependant le portrait qu'il en fait en la compoſant de niais & d'imbécilles pour la tourner en ridicule; & pour faire croire qu'elle eſt fort au deſſous de l'Athéiſme, par raport au luſtre & à la force des Sociétés Civiles, ce portrait-là eſt entiérement oppoſé à la Doctrine des Reformés.

Le zéle de Religion qui a animé les Hongrois ne les a pas rendus victorieux.

Que doit-on conclure de-là? Que ce zéle ne donne point de courage? Il faudroit donc dire la même choſe du point d'honneur & de tous les autres motifs par où Mr. Bayle conçoit qu'une Societé où la Religion n'eſt pas reſpectée, s'anime à ſe bien défendre. Des Nations ambitieuſes ont lâché le pié devant d'autres. En conclura-t-on que l'ambition n'a point de force & ne donne aucun courage?

A qui eſt-il venu en penſée de dire que le zéle pour ſe conſerver la liberté de vivre ſuivant les maximes de ſa Conſcience, eſt le ſeul principe qui rende belliqueux? Qui eſt-ce qui a jamais penſé qu'on n'a beſoin que d'être animé par ce motif pour être invincible? On ſoûtient ſimplement qu'il eſt d'une grande force, & que par raport au courage il y en a peu qui l'animent autant, & c'eſt ce que l'experience prouve. On le voit par les derniers évenemens de Hongrie. Cette Nation n'eſt pas compoſée de gens auſſi belliqueux par leur temperament que les Allemans & qu'une partie des Turcs. Cependant combien n'ont-ils pas donné de peine aux Troupes Imperiales, quoique deſtituées d'une infinité de choſes qui aident à réuſſir dans la guerre & que les autres avoient en plus grande abondance? Quels n'ont pas été les ſuccès des Troupes de Cromwel; Que n'ont pas pû une poignée de fanatiques dans les *revenes*; & en général quel courage n'ont pas fait paroître les Enthouſiaſtes dès que leurs idées les ont tournés du côté de la guerre? La Verité ne produira-t-elle qu'une perſuaſion moins forte & moins efficace? Que n'a-t-on pas vû dans les Valées de Piémont autrefois contre leur Prince, & de nos jours pour leur Souverain. La miſére expoſe ſouvent à des revers des troupes d'ailleurs pleines de courage, parce que la miſére oppoſe un grand obſtacle à la Diſcipline militaire & à ſe perfectionner dans l'art de la guerre.

Reponſe aux Queſtions d'un Prov. T. IV. Ch. XXIX. p. 442. *Ibidem pag. 987. Athées mal exam.*

CXIX. » J'ai aſſés examiné, dit Mr. Bayle, ce » qu'il ajoute, que ſi les Athées peuvent *pratiquer ſin-*

cer-

» *taines Vertus, & fuir certains Vices par des con-*
» *sidérations humaines, l'Idolatre a auſſi ces con-*
» *sidérations, & agit d'ailleurs par principe de con-*
» *science.* Je vous ai montré que ce principe de
» conſcience eſt ſouvent la cauſe d'une infinité de
» crimes, & il eſt ſûr que tel homme qui n'auroit
» été que mediocrement vindicatif s'il n'eût point
» eu de Religion, devient un Tigre, lorsqu'un
» faux zèle s'empare de ſa conſciences, &c. Eſt-ce
» par un zèle de Religion que Marc Antoine ref-
» ſembloit à une bête feroce?

Ibidem.

» Afin donc de juger, continue-t-il, ſi le com-
» merce des perſonnes qui ne croyent point l'exiſ-
» tence, ou la Providence divine, ils demande-
» ront, quelle eſt cette Religion, & cette con-
» ſcience: & s'ils trouvent que la crainte des mau-
» vaiſes actions à quoi elles portent eſt égale à l'eſ-
» perance des bonnes actions qu'elles inſpirent, ils
» ne jugeront pas que cet état ſoit préferable à l'ir-
» religion; car toute compenſation faite, ce qui
» produit ce bien-ci, & ce mal-là l'un égal à
» l'autre, eſt auſſi mauvais que ce qui ne produit
» ni ce bien-ci, ni ce mal-là. Mais s'il ſe trou-
» voit que la Religion & la conſcience chargées
» d'erreurs monſtrueuſes ſiſſent faire beaucoup plus
» de mal que de bien, il eſt viſible que tout hom-
» me de bon ſens aimeroit mieux vivre dans une So-
» cieté infectée d'une telle Religion.

Ibidem pag. 986.

» On a reproché aux Juifs, que par un Princi-
» pe de Conſcience ils ne montroient le chemin,
» & la fontaine, qu'à ceux qui étoient de leur
» Religion, & qu'ils comptent pour une bonne
» œuvre tout le tort qu'ils peuvent faire aux Chré-
» tiens. Une Conſcience de cette nature n'eſt-elle
» pas plus redoutable que l'irreligion, à ceux qui
» ont à traiter avec de pareilles gens? Quel fond peut-
» on faire ſur des perſonnes, qui ſe croyent diſ-
» penſées de leurs ſermens, & des Loix de l'équi-
» té par raport aux heretiques, ou toutes les fois
» qu'il s'agit des interêts de la Verité celeſte?

On oppoſe au Syſtême de l'Athéïſme qu'on ne peut pas prendre la même confiance à des Athées qu'à des perſonnes qui ſeroient perſuadées d'une Religion, car un Athée ne doit ſe faire conſcience de rien, c'eſt-à-dire, il ne doit point craindre qu'une Puiſſance inviſible puniſſe des fautes que l'adreſſe dérobe à la connoiſſance des hommes & le credit à leurs châtimens; l'argument eſt clair. Que fait Mr. Bayle? Il ſe jette ſur des diſtinctions du mot de *Conſcience* & ſous prétexte de vouloir éclaircir la matiére, il l'embrouille par le moyen des ténèbres qu'il y répand; Dès-là il ſe ſauve tout d'un coup chés les Payens, qu'il repreſente comme des gens qui ſe croyent obligés en conſcience à des homicides & à des proſtitutions. Des Payens il paſſe aux Turcs, puis aux Juifs, qui ſe permettoient tout, dit-il, par zèle de Religion. Il allégue après cela la fiction d'un homme avare qui s'attacheroit à l'avarice par principe de Religion.

On voit par-là que Mr. Bayle, au lieu de répondre à l'argument, repéte ce qu'il a déja dit cent fois. Mais ce qu'il dit & qu'il répond n'affoiblit point un argument qui poſe une difference du tout au tout, *entre un homme* qui non ſeulement diſtingue la Vertu du Vice, mais de plus eſt perſuadé qu'un Etre ſuperieur & Tout-Puiſſant lui commande l'un, & lui défend l'autre, & *entre un homme* qui ne reconnoiſſant point d'Etre ſuperieur ſe regarde comme le Maître de ſa deſtinée; car celui-ci 1. ne ſe croit point obligé de donner ſes plus grands ſoins à démêler la Vertu avec le Vice, dans la crainte de déplaire par inadvertance à un grand Maître d'où dépend tout ſon ſort. 2. Quand même il connoit la Vertu & le Vice & qu'il ſait definir l'un & l'autre, il s'en ſaut du tout au tout qu'il ſe croye autant obligé de régler ſa conduite ſur ces idées.

On a déja répondu à diverſes fois à l'objection tirée des erreurs que le Paganiſme avoit mêlées avec les Verités de la Religion.

Quand les Turcs n'ont pas obſervé des Capitulations, leur ferocité naturelle en a été plûtôt cauſe que leur Religion. C'eſt ce que Mr. Bayle n'auroit pas manqué de remarquer s'il avoit eu le même interêt à faire l'apologie des Mahometans que celle des Athées. Aujourd'hui nos Deiſtes ne ſouffriroient pas dans la bouche d'un Chrétien ces accuſations contre la Religion des Turcs.

Enfin je demande ſi l'on ne pourroit pas être féroce comme un Turc, ou avare comme un Juif, en même tems qu'on ſeroit Athée. On auroit donc à craindre de la ferocité & de l'avarice de l'Athée tout ce qu'on peut craindre de la ferocité du Turc & de l'avarice du Juif, avec cette difference pourtant qu'on peut eſperer de faire comprendre à un Mahometan & à un Juif que la ferocité & l'avarice, ſur tout quand le manque de foi les accompagnent, deshonore la Religion.

Reponſe aux Queſtions d'un Provinciale, Tom. IV. Chap. XXIX. pag. 447.

Ibidem pag. 986. Comparaiſons examinées.

CXX. » Vous connoiſtés, dit Mr. Bayle, le pié-
» ge que Mr. Bernard a tendu à ſes Lecteurs ſi
» vous vous repreſentés un homme qui à l'entrée d'une
» Ville avertiroit les étrangers, qu'ils n'ont qu'à
» choiſir entre deux hôtelleries dont l'une a toutes
» les commodités de l'autre, & de plus la commo-
» dité particuliére que l'on y donne à manger. Mais
» ſi l'on ſavoit que toutes les viandes de la premié-
» re ſont empoiſonnées, on aimeroit mieux loger
» dans la ſeconde, car le jeûne generalement eſt
» un moindre mal que le poiſon. Vous voyés donc
» que ſi le donneur d'avis ſe vouloit rendre offi-
» cieux, il ſeroit obligé de s'expliquer non en
» termes généraux qui ſont toûjours pris dans un
» bon ſens, mais en termes particuliers qui ſigni-
» fiaſſent toute la ſingularité de la choſe.

» Un Athée qui a de la conſcience, continue Mr.
» Bernard, eſt une eſpéce de monſtre à mon ſens".

» Si la Conſcience ſignifie un jugement de l'Eſ-
» prit qui nous excite à faire certaines choſes, par-
» ce qu'elles ont été commandées de Dieu, ſous la
» promeſſe d'une recompenſe, ou qui nous dé-
» tourne de quelques autres actions, parce qu'elles
» ont été défenduës de Dieu ſous la menace d'un
» châtiment, il eſt certain qu'un Athée qui auroit
» de la Conſcience ſeroit un monſtre, ou plûtôt
» un de ces êtres de raiſon, un Cercle quarré, un
» Bâton infini dont l'exiſtence eſt impoſſible. Mais
» ſi par la Conſcience vous n'entendés qu'un ju-
» gement de l'eſprit, qui nous excite à faire cer-
» taines choſes parce qu'elles ſont conformes à la
» Raiſon, & qui nous détourne de quelques au-
» tres parce qu'elles lui ſont contraires, il n'eſt
» nullement impoſſible qu'un Athée ait de la Con-
» ſcience; & l'on trouvera même cela poſſible, ſi
» l'on joint à la Définition de la Conſcience ce ca-
» ractére ordinaire, c'eſt qu'elle donne ou du *plai-*
» *ſir*, ou du *chagrin*, ſelon qu'on s'eſt *conformé*
» aux idées du Devoir, ou que l'on s'en eſt *é-*
» *carté*.

» Combien y a-t-il de régles de perfection que
» les hommes ſuivent avec une extréme peine quoi-
» qu'ils ſachent que Dieu & les Magiſtrats leur
» laiſſent une pleine liberté de les obſerver ou de
» ne les pas obſerver? Telles ſont les régles de la
» Poëtique, de la Rhétorique, & de la Logique.
» Le goût naturel, le déſir des louanges ſont un
» motif ſuffiſant dans ces choſes-là; pourquoi ne le
» pourroient-ils pas être par raport à la perfection
» de l'Entendement.

» Je ſuis ſurpris que Mr. Bayle ne faſſe aucune men-
» tion de l'age d'or où les hommes ſe portoient au bien
» par leur propre inclination, & ſans que les Loix,
» ni la crainte d'aucune peine les y obligeaſſent.

La diſtinction du mot de Conſcience par où Mr. Bayle paroit ſe promettre d'éluder la reflexion de Mr. Bernard, eſt des plus inutiles. Perſonne n'a jamais prétendu qu'un Athée ne trouve de plaiſir à ſuivre ſon goût, & ne ſoit capable de quelque chagrin, quand il lui eſt arrivé d'agir contre la bienſeance, s'il a de politeſſe & quelque ſenſibilité pour le *qu'en dira-t-on.* Mais on ſoûtient, & je ne vois pas comment on pourroit le nier, qu'une ſenſibilité qui n'a d'autres fondemens eſt très-inferieure en force, d'un côté à la ſatisfaction d'avoir plû à Dieu, d'un autre au trouble qui naît de la perſuaſion de l'avoir très-injuſtement offenſé. Mr. Bayle par ſes frequentes redites, force les autres à y venir. On voit le caractére d'un homme habitué aux Diſputes de l'Ecôle, & qui, plûtôt que de ſe rendre repéte cent fois ou le même argument, ou la même réponſe, ſous quelque legére difference de termes & de tours.

Suivant Mr. Bayle on trouve encore *une image des Athées dans une Hôtellerie où l'on ne donne rien à manger, & une image de la Religion des Payens dans une Hôtellerie où l'on couvre la table de viandes empoiſonnées.*

Pour rendre juſte cette comparaiſon, il eſt neceſſaire d'y ajoûter quelques traits. Dans une de ces Hôtelleries, ſi la fantaiſie prend de vous étrangler pendant la nuit, ſi on y a quelque interêt, & ſi on eſpére de ſe mettre à couvert des châtimens, ſoit par le ſecret, ſoit par la corruption des Juges, on le ſera ſans héſiter, parce qu'on n'y craint point Dieu & qu'on ne croit pas même qu'il y en ait un.

Dans l'autre on ſe croit obligé aux Loix de l'Hoſpitalité. C'eſt chés eux un devoir des plus reſpectables; ce n'eſt point dans un mauvais deſſein qu'on ſert parmi des viandes ſaines, d'autres mets capables de donner la mort dans la ſuite du tems, c'eſt ſi peu leur intention qu'eux-mêmes en uſent. Mais ces viandes capables de nuire ſont faciles à diſcerner, elles ſont d'un goût & d'une odeur très-differente. On voit même qu'on uſe ordinairement de celles qui ſont plus propres à conſerver la vie. Tout n'y eſt pas poiſon & on en voit qui laiſſent les viandes mal ſaines pour s'en tenir à ce qu'on y mêle de ſain & de nourriſſant. Mais laiſſons la Metaphore. Par raport à la Vie preſentée, ce qu'il y avoit d'erreur chés les Payens ne donnoit point la mort; & par raport à l'éternité & à la perte de l'heureuſe, l'Athéiſme n'eſt pas moins préjudicible, il me le paroit même plus, car ce n'eſt point une ſimple ignorance, c'eſt une erreur poſitive & un des plus grans renverſemens de nos lumiéres naturelles, un des plus affreux abus de la Raiſon.

La vie preſente eſt un Voyage qui conduit ceux qui le font bien à une meilleure. L'Athéiſme ne fournit à l'ame aucun ſecours ſalutaire, & à cet égard, un Pays d'Athées eſt un Pays qui ne fourniſſant aucune nourriture pour la Vie ſpirituelle n'y fauroit contribuer, c'eſt donc une neceſſité que cette vie s'y éteigne. Mais pour le Payen, ce qui ſe trouve de raiſonnable chés lui peut être employé à le degager des erreurs & des ſuperſtitions qui par la ſuite des tems, s'y ſont mêlées l'une après l'autre, le bon peut temperer le mal & en prevenir les effets.

Si chés quelques Peuples Payens le ſacrifice des hommes & les Proſtitutions paſſoient pour des actes de Religion, c'eſt dans l'humeur de ces Peuples qu'il faut chercher la premiere ſource de ces erreurs. Les Iroquois & les Cannibales ne mangent pas les hommes par principe de Religion. Il ſe pourroit donc trouver des peuples très-Athées qui ſe jetteroient ſur les étrangers, dés qu'il leur arriveroit d'aborder ſur leurs Terres & les maſſacreroient. Il s'en pourroit trouver dont l'humeur ſeroit tournée à d'autres crimes: Les habitans de Sodome & de Gomorrhe ne s'abandonnoient pas à leurs horreurs par principe de Religion.

CXXI. POUR faire tomber d'un ſeul coup ce que Mr. Bayle a raſſemblé dans ſon eſprit & répandu dans ſes ouvrages, d'artifices, de paralleles captieux, de deſcriptions exagerées, de comparaiſons ſeduiſantes, d'états de Queſtions mal établis; il ſuffiroit de lui oppoſer des argumens de la même nature que celui par lequel Diogene renvoya les Sophiſtiqueries de Zenon, c'eſt-à-dire, l'experience. Veut-on ſavoir quelle a été l'influence des reſtes de la Religion naturelle, ſur les mœurs & ſur le bonheur de la Societé, chés les Payens mêmes, tout obſcurcie qu'elle y fût par mille contes, qu'on ſe donne le ſoin de s'en inſtruire dans l'Hiſtoire. *Concluſion.*

Numa comprit que les idées & le joug de la Religion ſerviroient à adoucir les mœurs d'un Peuple feroce qui ſous Romulus, ne s'étoit établi & ne s'étoit conſervé que par la violence. Le Plan de ce Roi vertueux eut tout le ſuccès qu'il en attendoit. La ſageſſe du maître & le pouvoir de ſon exemple ſur le Peuple qu'il gouvernoit, rendit ce Royaume naiſſant reſpectable à tous ſes voiſins. La Religion ſervit à imprimer dans les cœurs de cette multitude, le goût de l'équité, & à rectifier en partie ſes idées ſur l'honneur.

Toute la ſuite de l'Hiſtoire des Romains fait voir quelle fut l'efficace de la Religion pour rendre ces hommes belliqueux ſoûmis à leurs Commandans, pleins de reſpect pour les Loix de la guerre & obſervateurs de la plus ſevere diſcipline. Jamais ils ne s'affranchirent de la dépendance, à laquelle la Religion des ſermens les engageoit, que quand ils ſe trouverent preſſés à bout & reduits au deſeſpoir par les traitemens les plus rudes & les plus inſupportables.

Dans la ſuite du tems ce fut la Religion qui contribua puiſſamment à faire ceſſer la diſcorde, à réunir les cœurs & à conſerver l'union des deux ordres de l'Etat. Quelle force n'eut-elle pas pour rendre ſacrée la perſonne des Tribuns: Leur établiſſement & leur conſervation fit le rempart de la Liberté; & l'amour de cette Liberté fut ſuivie de la grandeur d'ame & de ſes heureux effets dans tous les ordres. Si ces Magiſtrats, que la Religion rendoit ſacrés, ont quelquefois abuſé de leur autorité, il eſt inconteſtable qu'ils ont fait incomparablement plus de bien que de mal.

L'Exemple de Rhea Sylvia, & de ſon commerce fabuleux avec Mars, donnoit quelque atteinte *chés le Peuple Romain* à l'horreur qu'on y concevoit pour les Veſtales infidéles à leurs vœux, & pour ceux qui les corrompoient. Preuve évidente qu'on ne croyoit pas qu'il fût permis aux hommes d'imiter ce qu'on s'imaginoit que les Dieux s'étoient permis.

Dans l'année de Rome 535. le Souverain Pontife ne ſe fit-il pas une Religion d'avertir une Veſtale ſoupçonnée, mais contre qui l'on n'avoit par des preuves ſuffiſantes, qu'elle ne devoit pas ſeulement ſe rendre favorable la Divinité & ſe faire reſpecter des hommes par la pureté & l'innocence de ſon cœur, mais de plus par un exterieur modeſte & par ſon indifference pour les parures & les agrémens exterieurs. Ils ne croyoient donc pas que le miniſtere des Veſtales ſe bornât au ſervice des autels & à l'obſervation exacte de quelques ceremonies, ils les croyoient obligées à de grandes bienſéances. *Abſolutum pro Collegii ſententia Pontifex maximus, abſtinere jocis, coliique ſanctæ potius quàm fœtæ juſſit. Scitus puer natus eſt Pamphilo* TER. Ce mot marque les agrémens. *Cuncta virginis excellentis forma tam ſanctè habuit, quam ſi eadem quo ipſa parente genita ſorore.* Voilà la pureté exprimée par le terme de *ſanctè.*

L'An de Rome 544. Licinius Pontife ſuprême for-

força C. Valerius à ſe laiſſer conſacrer, à deſſein de reformer les mœurs de ce jeune débauché, qui effectivement changea ſi bien de conduite que, par l'attention qu'on fit à ſa probité & à ſes bonnes mœurs, il obtint de prendre place dans le Senat, droit que l'indolence de ſes prédeceſſeurs avoit laiſſé prescrire.

On n'afoiblit point la force de mes argumens, ni celle des conſequences que je tire de ces faits, en diſant que toute la décence d'une bonne conduite, chés les Payens, n'avoit pour principe que l'amour propre & le point d'honneur, car je n'examine pas l'influence de la Religion, au milieu du Paganiſme, par rapport au ſalut, c'eſt de quoi il ne s'agit point entre Mr. Bayle & moi, je me borne à regarder les mœurs, ſur leſquelles la Religion étendoit ſon pouvoir, par rapport aux avantages qui en revenoient à la Societé, & dès là je me trouve fondé à ſoûtenir que les Idées de Religion, telles qu'on les avoit alors, relévoient la force du point d'honneur & l'augmentoient conſidérablement: ſi d'un côté on regardoit les Miniſtres des Autels comme honorés par les Dignités de la Religion, d'un autre auſſi, on les ſavoit bon gré lorſqu'à leur tour ils faiſoient honneur à la Religion, par leurs bonnes mœurs; c'eſt une obligation dont on les croyoit chargés & on leur en tenoit compte.

Poſés tant qu'il vous plaira que l'amour propre & le point d'honneur ayent été les motifs intérieurs de *Scipion le premier Africain*, toûjours eſt-il inconteſtable que, ſans ſa fageſſe extérieure, on ne l'auroit jamais crû ſinguliérement favorité du Ciel & conduit par les Dieux, & par conſéquent on étoit perſuadé qu'on s'aſſuroit leur protection par la Vertu. Il étoit de l'intérêt de la Republique autant que du ſien qu'on le crût ainſi, & ces ſentimens étoient très-utiles à l'Etat. Le *ſecond Africain* a marché, à cet égard, ſur les traces du premier, & ce fut par une probité diſtinguée que *Scipion Naſica* merita l'honneur de recevoir la *Deeſſe de Peſſinunte*. On voit par l'hiſtoire que ſa vie fût une ſuite d'équité, de moderation & de fermeté dans le beſoin.

Les Carthaginois avoient auſſi un Culte extérieur, mais ils ne ſe faiſoient pas le même ſcrupule que les Romains de manquer à la bonne-foi des Traités, & à cét égard ils n'avoient point le même reſpect pour la Religion des ſermens. On ſait que les Romains qui n'avoient pas tenu leur parole à Annibal furent degradés de tout honneur, & la legereté des Carthaginois à obſerver leurs promeſſes ſervir d'Apologie aux duretés de leur derniere deſtruction.

En vain on raſſemblera toutes les injuſtices & toutes les cruautés dont la Superſtition & l'Intolerance ont été les cauſes, en vuë de mettre en parallele, & s'il ſe pouvoit en équilibre les biens & les maux qui ont été des ſuites de la Religion, par rapport à la Societé. On a déja répondu à cette Inſtance & on a prouvé que la corruption du cœur humain, veritable & premiére cauſe de ces injuſtices & de ces cruautés, n'auroit pas produit des ravages moins triſtes & moins odieux chés les Athées, & ſur-tout chés des peuples entiers d'Athées, deſtitués de tant de freins & de tant de barriéres que la Religion oppoſe à la véhémence des Paſſions.

SECTION XV.

Où l'on parcourt les Entretiens de Maxime & de Themiſte.

DAns l'Examen que j'ai fait du Pyrrhoniſme de Mr. Bayle, c'eſt-à-dire de ce qui, dans ſes ouvrages, m'a paru propre à diſpoſer au Pyrrhoniſme, & qui a jetté un grand nombre de ſes Lecteurs dans un goût & un eſprit de doutes, ſur-tout par rapport à la Religion, je n'ai rien touché à ce qui ſe lit dans les Entretiens de MAXIME & de THEMISTE. En liſant ce dernier Ouvrage, il eſt difficile de ne ſe trouver pas inquieté par l'eſprit d'irritation qui y regne d'un bout à l'autre. *Ataxime & Themiſte* s'acharnent contre les perſonnes de Mr. *Jaquelot*, & de Mr. *le Clerc*. Ils ſe coupent à tout moment la parole, chacun d'eux attend avec impatience le moment de parler. Ils ſe diſputent l'un à l'autre la gloire de porter le plus de coups, & les plus rudes coups, à ces deux Théologiens; c'eſt à qui les *terraſſera*, les *aſſommera* le plus impitoyablement, & les fera paſſer tout à la fois pour les eſprits les plus ignorans & pour les cœurs les plus gâtés, pour les plus mal-habiles hommes & pour les plus mal-honnêtes gens qu'on ait encore vû dans la Republique des Lettres.

On découvre donc, dans Mr. Bayle, (qui eſt tout enſemble *Ataxime* & *Themiſte*), un homme piqué au dernier point, & il eſt difficile de ne préſumer pas qu'il ſe ſentoit dévoilé & pouſſé à bout. J'oſe dire qu'il auroit merité ces mortifications, au cas qu'il eût prévû les triſtes effets qu'a produit la lecture de ſes Ouvrages car enfin, s'il vivoit encore, que répondroit-il, quand on lui diroit: „ Vous le „ voyés, (& l'expérience vous l'apprend), ſi l'on „ n'avoit pas tout ſujet d'appréhender les pernicieux „ effets de vôtre Dictionnaire, de vos Additions „ aux Penſées ſur les Cometes, de vos Reponſes à „ un Provincial, & ſi c'étoit mal-à-propos & par l'ef„ fet d'une terreur panique, par l'effet d'un eſprit „ viſionnaire, d'un eſprit d'envie & de malignité „ & d'une mépriſable bigoterie, que l'on vous „ conjuroit de ne continuer pas des compoſitions „ de cette nature, & de prévenir vous-même les „ maux dont vous courés riſque de devenir cau„ ſe? &c.? Alors s'il ſe bornoit à répondre, *& quel effet mes Ouvrages ont-ils produit qu'on ne dût attendre de tous les Théologiens du Chriſtianiſme?* Pourroit-il trouver mauvais qu'on ne fût pas ſatisfait de cette réponſe, ſur-tout quand il ajoûteroit: *Si j'ai mis les Objections qui attaquent la vérité de la Religion, dans un beaucoup plus grand jour qu'on ne les avoit encore vuës, n'étoit-ce pas à deſſein de faire mieux ſentir la divine efficace de mon Antidote? & n'indiquois-je pas un Preſervatif ſûr contre toutes ces attaques? c'étoit d'y oppoſer le* BOUCLIER DE LA FOI.

A cela on ne manqueroit pas de lui repliquer: „ Puis donc que vous vivés encore, cedés une fois „ aux Avis & aux Priéres du Monde Chrétien. „ Une infinité de gens ont étendu leurs doutes „ ſur vôtre *Antidote*: On s'en mocque & on lui a „ appliqué vos *Principes d'incertitude*. Le plus grand „ nombre de vos Partiſans ont une idée trop haute „ de vôtre eſprit, pour s'imaginer que vous ayés „ ſincerement recommandé cet Antidote. Détrom„pés-les, on vous en conjure, employés vos ta„lens à lever ce ſcandale, faites voir que vous ſa„vés plus que détruire: Développés-nous cette Foi, „ qui ſeule peut faire ſucceder à nos Doutes une „ parfaite certitude. Aprenés-nous par quelle route „ on y arrive, à quels caractéres on peut le recon„noître & s'aſſurer qu'on la poſſede. Faut-il croi„re ſans preuves? De quelle nature doivent être „ celles qui meritent d'établir la Foi? De quelle „ maniere faut-il les examiner. Dans quelles diſpo„ſitions convient-il de ſe mettre pour en ſentir la „ force & pour s'y rendre? Qu'eſt-il permis d'éxi„ger de ceux qui nous invitent à croire, ſans au„cun doute, ce qui eſt enſeigné dans les Livres „ du Vieux & du Nouveau Teſtament? Quelles „ Regles faut-il ſuivre pour en expliquer juſte les „ leçons & les prendre dans leur vrai ſens? & à „ quelles marques pourra-t-on s'aſſurer qu'on a ſui„vi ces Regles éxactement?

Mr. Bayle en ſeroit-il quitte pour dire, comme en effet quelques-uns de ſes zéles diſciples diſent,

(je n'aprofondis pas avec quelle sincerité). *Mais vous me demandés ce qui eſt déja fait. Ce que vous ſouhaitrés de ſavoir ſe trouve dans tous les Cours de Théologie.* Quand cela ſeroit vrai on ſeroit pourtant toûjours fondé à s'étonner & à ſe ſcandaliſer que Mr. Bayle, par delicateſſe de modeſtie ou d'ambition, (car l'un & l'autre de ces motifs peuvent determiner au même parti), ait conſtamment refuſé de marcher ſur les traces des autres, quand il s'eſt agi d'établir la Foi, dont jamais Auteur n'a réſveré ſi ſouvent la neceſſité, & en même tems ne ſe ſoit fait aucune peine de réſveter en tant d'endroits, & ſous tant de formes, tout ce qu'on peut oppoſer de plus fort & de plus éblouiſſant à la Religion & aux Verités que la Foi enſeigne; quoique, dans toutes ces Objections, ſi on l'en veut croire, il ne diſe rien de ſon chef, il n'allegue rien qui ne ſe liſe ailleurs, & que renonçant à la gloire de l'invention il ſe ſoit borné à être ſimple *Rapporteur*.

Bien des gens croient voir clairement les raiſons du refus obſtiné de Mr. Bayle, à prouver la certitude de quelque principe, dans l'impuiſſance où il étoit de rien alléguer qui pût ſervir à établir la Foi ſans ſe contredire, & ſans renoncer à ſa maniere favorite de philoſopher; car enfin les hommes ne ſe trouvent dans un état de perſuaſion que par l'un de ces trois moiens. 1°. par *préjugé* & par *crédulité*; Mr. Bayle auroit eu honte de recommander ce principe de Foi. 2°. par *ſuſpiration divine*, avec laquelle bien des gens confondent leurs imaginations, leur fanatiſme, leur enthouſiaſme, toutes voyes incertaines & dangereuſes, de l'aveu encore de Mr. Bayle. 3°. par des *preuves* convaincantes, auxquelles il faut ſe rendre, ou renoncer à la Raiſon. Mais quel ſecours peut-on tirer de la Raiſon, pour arriver à quelque certitude, & comment compter ſur les preuves qu'elle allegue, s'il eſt des Verités auxquelles ſes Notions les plus claires ſoient diametralement oppoſées. Si enfin *la Raiſon eſt une Foire, où toutes les Sectes ſont également admiſes à faire leurs proviſions, & qui fournit à chacune indifféremment le pour & le contre?* Mr. Bayle auroit-il pris le parti d'établir la Foi ſur des Fondemens qu'il donne pour ſi foibles, ſondemens encore que la Révélation, qu'on auroit établie ſur eux, ne manqueroit pas de renverſer, dès qu'on ſe ſeroit rendu à ſes inſtructions?

Mais je ne pouſſerai pas plus loin ces Reflexions, c'eſt même pour éviter d'entrer dans des perſonalités, que je n'ai fait juſqu'ici aucune mention de ce dernier Ouvrage de M. B. qui en eſt tout rempli. Je vais pourtant le relire encore une fois, pour profiter de ce que je pourrai y trouver de vérités, ou pour en relever les erreurs, ſi je continue à en trouver, auxquelles on n'ait pas déja ſuffiſamment répondu, ou auxquelles il me paroiſſe néceſſaire de donner quelque nouvelle replique.

Page. 11. *La Doctrine de M. Bayle eſt celle des Reformez.*

Ouvrez Diverſes Tom. IV. pag. 38. Notes que dans cette Edition la 11. Partie de celle de Rotterdam, fait la 3re.

Si M. Bayle avoit ſimplement pris parti dans les Diſputes qu'on a euës avec les *Theologiens Rationaux*, ou les Savans que l'on a diſtingués par ce nom; & qu'il eût ſoutenu, après d'autres Docteurs célébres, *qu'il eſt des Myſteres, que la Raiſon ne connoit point aſſés pour les dégager de toute objection & reſoudre toutes les difficultés qu'on leur oppoſe*; on l'auroit mis dans le rang de ces Docteurs que ne ſont pas en petit nombre, & les plus zelés défenſeurs des prérogatives de la Raiſon & de l'étenduë de ſes lumieres auroient du ſe faire un devoir de penſer, qu'il ne s'étoit pas rendu attentif à tout le danger des conſequences auxquelles le parti qu'il avoit choiſi donnoit lieu. Mais après avoir obſervé ſon empreſſement ſans pareil à raſſembler, à étaler & à multiplier toutes les objections par leſquelles on a attaqué les Verités revelées, à repeter ces objections à tout coup, & à les ramener ſous des faces nouvelles & plus éblouïſſantes les unes que les autres; quand on l'a vû s'étendre enſuite à expoſer les avantages qu'un Pyrrhonien tiré & des Diſputes & des Aveux des Docteurs Chrétiens, pouſſer ces avantages d'un air inſultant & déclarer tout net que ces diſputes & ces aveux fourniſſent aux Pyrrhoniens des argumens ſans replique & une pleine matiere de triomphe; quand il s'eſt étudié à repreſenter la Raiſon trop foible pour prouver démonſtrativement l'exiſtence de Dieu, & pour établir d'une maniere convaincante les Principes de la Morale; quand enfin tout ce qu'on lui a adreſſé de ſolicitations pour l'engager à ouvrir les yeux ſur les maux qu'il alloit faire, n'ont pû le détourner le moins du monde de ſa route, on n'a pû aſſés s'étonner d'un ſi grand aveuglement, & ſon opiniâtreté a paru un des plus dangereux prodiges. Dire que la Doctrine de M. Bayle, telle que je viens de la poſer en fait, eſt celle des Reformés, c'eſt pouſſer la hardieſſe aux derniers excès & ſuppoſer qu'on s'adreſſe à des gens qui ne veulent rien voir par leurs propres yeux.

Les Theologiens Reformés conviennent & enſeignent 1. que nous avons naturellement des idées qui, ſi nous prenons ſoin d'en faire un bon uſage, nous conduiront à nous aſſurer de l'exiſtence d'un Etre Eternel, ſans bornes dans ſes perfections, Intelligence, Pouvoir. Liberté, Juſtice, Bonté &c: 2. Qu'il eſt arrivé aux hommes de mêler parmi ces verités des erreurs & que de ces mélanges ſont nés des ſyſtêmes embrouillés & parſemés de contradictions, les uns plus, les autres moins. 3. Les Theologiens raiſonnent encore de même ſur les Règles des Mœurs. 4. Ils ajoûtent qu'on trouve un ſeul Livre exempt des défaurs répandus dans tous les autres, ſi on en excepte les ouvrages des plus exacts diſciples de ce St. Livre. 5. La Raiſon leur fournit encore de quoi démontrer l'Authenticité de ce Livre, & de quoi établir que ceux de qui nous le tenons ſont des témoins dignes de toute créance & cela par des preuves auxquelles il eſt déraiſonnable de ne vouloir pas ſe rendre. 6. Ce n'eſt pas qu'ils s'imaginent l'Eſprit humain capable de ſe former des idées completres de tout ce que ces Sts. Livres lui anoncent; loin de cela, il n'eſt pas même en état de comprendre pleinement, & ſans aucun reſte de ténébres, des verités dont il lui eſt aiſé de ſe convaincre par ſes propres forces. On peut s'aſſurer de l'exiſtence d'un objet, ſans en comprendre la nature; on peut en avoir découvert quelques attributs, ſans avoir pouſſé ſes lumieres à tous ceux qui s'y trouvent, on peut même avoir une connoiſſance & aſſés claire & aſſés grande de quelques attributs d'un ſujet, ſans en comprendre pour cela toute l'étenduë, & il y a un milieu d'un grand intervale entre tout ſavoir & tout ignorer. Telle eſt la Doctrine de nos Theologiens, que Mr. Bayle a travaillé à renverſer de fond en comble, en faiſant tous ſes efforts pour mettre la Raiſon en contradiction directe & formelle avec la Revelation & avec elle-même. Nos Theologiens nient hautement ces contradictions; on les ſcandaliſe, quand on dit qu'on ne ſauroit les lever & on ne peut les obliger plus ſenſiblement, qu'en s'uniſſant à eux pour démontrer que ce ſont là des contradictions chimeriques, apparentes tout au plus & nullement réelles, reſultats d'ignorance, d'équivoque & de temerité, & nullement de connoiſſance & de lumiere.

Pag. 20. *Les Maux de cette vie* (dit Mr. Bayle) *& ceux de l'autre ne ſont pas abſolument incompatibles avec* l'Etre Tres-Bon; *mais ils le font dès qu'on juge de ſa conduite, par les* Notions Communes *de la Bonté.* *Ibidem. pag.* 40.

On a prouvé que Dieu ne laiſſoit pas d'être & de paroître adorable aux yeux de la Raiſon même, & adorable par ſa Bonté, autant que par ſa Grandeur, ſa Puiſſance & ſa Sageſſe infinie, quand même il ne s'aſſujetit pas à tout ce que les hommes doivent obſerver, pour être reconnus bons, à juſte titre

titre & s'aquiter de tout ce qu'ils doivent aux autres. Si Mr. Bayle allegue quelque objection nouvelle dans la fuite de ce dernier ouvrage, on le fera une Loi de l'examiner ſans prévention.

Ibidem pag. 41. Dans la page 30. il s'agit de ſavoir, *non* ſi Mr. Bayle refuſe à l'homme le Titre d'Etre Libre; *mais* s'il a combattu réellement la Liberté, & a fait ſes efforts pour prouver que l'homme n'eſt point libre, dans le ſens qu'il doit l'être, afin de l'imputer qu'à ſoi-même ſes fautes & leurs ſuites, & ſans être fondé à en rejetter les cauſes ſur Dieu. Or pour s'éclaircir ſur cette importante Queſtion, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les Argumens raſſemblés dans l'Examen du *Pyrrhonisme ſur la Liberté* qui remplit une Section entiére.

pag. 41. Page 39. *Quelque difformité que puiſſe être la condition d'un ſentiment combattu par des argumens qu'on ne peut repouſſer, ce n'eſt pas, pour Mr. Bayle, une preuve que ce ſentiment ſoit faux, & on lui doit la juſtice de ne point lui attribuer une opinion qu'il n'adopte pas formellement, quoiqu'il en montre le fort.*

Quand on attribuë un ſentiment à un Auteur, on ne prétend pas lire dans ſon cœur, on poſe ſimplement en fait que ſes Maximes & ſes raiſonnemens vont à établir de telles & telles conſequences. Il ne s'agit point de ſavoir ſi Mr. Bayle étoit effectivement Pyrrhonien, ou prétend ſimplement qu'un Pyrrhonien effectif ne raiſonneroit pas autrement, en vuë de ſe faire des diſciples, on ſe borne à lui en attribuer le langage & à lui en imputer les dangers. Il ne s'agit point de ſavoir de quelle force paroiſſoient à Mr. Bayle lui-même les raiſonnemens dont il a rempli ſes ouvrages, il ne s'agit point de décider ſur ce qu'il croyoit & ſur ce qu'il ne croyoit pas. Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt que bien des gens ont été frappés de ſes raiſons, au point de douter de tout ce qu'elles combattent, & d'aller encore au delà du doute. C'eſt en vuë de prévenir les mauvais effets de ces impreſſions qu'on s'eſt crû obligé d'examiner les argumens de Mr. Bayle, & de publier ce qu'on avoit penſé en faiſant cet Examen.

Cette remarque s'applique d'elle-même à un grand nombre d'endroits de ce dernier ouvrage, où Mr. Bayle ſe plaint qu'on lui impute des ſentimens qu'il n'a pas. Par exemple (pag. 122) Mr. Bayle nie *pag. 53.* de croire que *Dieu ſoit l'Auteur du Péché* & il ſe récrie contre Mr. *Jaquelot* comme contre un Ecrivain *ſi friand de diſputer qu'il merite d'être comparé à un homme qui a la rage des procés, au point de vouloir encore plaider quoiqu'on lui accorde tout ce qu'il demande.* Laiſſons donc Mr. Bayle & contentons-nous de répondre aux argumens ſortis de ſa plume, par leſquels, en dépouillant l'homme de toute activité effective & réelle, & le reduiſant à être une créature purement paſſive, on eſt amené à conclure qu'il faut chercher la cauſe de tout ce qui ſe paſſe en lui & qu'il paroit faire, dans la puiſſance & dans l'action de Dieu Créateur. J'ai donné à cet important ſujet une Section entiére de cet Examen & je l'ai encore traitée fort au long dans un Ouvrage Latin que je me déterminai à compoſer après *De Motu Humano, imprimé à Groningue.* l'aveu que m'avoient fait les partiſans de ce ſyſtême, que ce qu'on appelle *Péché*, étant l'effet d'une determination invincible & d'une enchainure où il nous eſt impoſſible de rien changer, ne peut auſſi être puni ſans injuſtice, comme une action de laquelle on eſt reſponſable & dont on pouvoit & devoit s'abſtenir.

Ouvrages Div. Tom. IV. pag. 56. Pag. 115. Pour prouver que la Religion n'eſt point auſſi neceſſaire qu'on ſe l'imagine pour maintenir l'ordre dans la Société, Mr. Bayle poſe que *le ſeul amour de la Vertu eſt un motif invincible, pour ne ſouffrir pas qu'elle ſoit chaſſée de l'ame de l'homme.* C'eſt ce que Mr. Bayle a repeté cent fois ſous divers tours, on y a ſuffiſamment répondu & Mr. Bayle ne ſoutient ici ſa propoſition, & les conſequences qu'il prétend en faire tirer, d'aucune nouvelle preuve. On a démontré avec évidence que le pouvoir de la beauté de la Vertu ſur le cœur de l'homme tire ſes plus grandes forces de ſon rapport avec les Verités de la Religion, avec la Volonté d'un Créateur qui l'aime & qui la recommande, avec ce qu'il promet à ceux qui la ſuivront & ce à quoi doivent s'attendre ceux qui aimeront mieux s'en écarter. On a vû que les forces de la Vertu destituées de ces ſecours tiendront rarement contre des paſſions & cederont bien-tôt aux appas des ſens, aux agrémens de la diſſipation, au plaiſir de ſe conduire à ſon gré, à mille exemples & à mille interêts, dont on eſt à tout coup aſſiégé & ſollicité, quand on ne connoit de félicité que celle de la vie écarter.

Ibidem pag. 56. Dans la page 138 on tire de la prééminence de Dieu, c'eſt-à-dire de l'excellence de ſa Nature infiniment ſuperieure à tout ce qui eſt créé, un argument pour prouver *qu'il a du travailler à la conſervation de l'ordre, avec une vigilance infiniment plus grande que celle qu'il lui donne.*

Mais de cette même élevation de la Nature Divine, on a tiré, dans la Section de la Providence, des argumens tout oppoſés, pour établir qu'en ne faiſant rien au-delà de ce qu'il a fait, il a agi d'une maniére digne de ſa Grandeur, digne de ce qu'il ſe doit, digne de ſon Amour pour l'Ordre & la véritable Vertu; d'une maniere enfin qui releve le prix de ſa Bonté & la démontre véritablement infinie, & Mr. Bayle n'allegue rien ici qui ébranle la certitude des preuves qu'on a luës dans cette Section.

L'objection tirée de l'infaillibilité de l'événement vicieux & de la certitude de ſa previſion, eſt ramenée ici, mais toute telle qu'on la voit ailleurs. Par conſequent il n'eſt pas neceſſaire d'ajoûter quelque choſe de nouveau aux réponſes qu'on y a déja faites, puiſque l'objection eſt la même & ne renferme rien de nouveau.

Ibidem pag. 57. Pag. 144. Monſieur Jaquelot avoit poſé qu'il eſt des Etres Intelligens à qui Dieu s'eſt d'abord fait trouver; & qu'il en eſt auſſi par leſquels il a voulu être cherché, & telle eſt la condition des hommes.

Là-deſſus Mr. Bayle ſe récrie: *Si Dieu a voulu être cherché, il a donc voulu être trouvé. Par conſequent il eſt dit de ſon but, puiſqu'une grande quantité d'hommes ne l'ont point trouvé.* Sophiſme groſſier d'équivoque.

Je repons 1°. que Dieu a voulu être trouvé par ceux qui le chercheroient avec application & avec perſeverance 2°. que ceux qui le cherchent ainſi le trouvent. 3°. Qu'il a mis les hommes en état de le chercher ainſi. 4°. Qu'il eſt toûjours prêt de proportionner leur fort à la connoiſſance parfaite qu'il a & de leurs foibleſſes & de leur capacité.

Pag. 149. Voici de quoi il s'agit. 1°. Dieu a eu ſes raiſons & des raiſons dignes de lui (on l'a *Ouvrages Div. Tom. IV. pag. 58.* prouvé) pour créer des Etres Intelligens & libres. 2°. Cette Liberté ſe réduiroit à rien, de même que tout ce en vuë de quoi elle a été donnée, ſi Dieu prévenoit ſans ceſſe, ou ſe rendoit continuellement attentif à tous les écarts poſſibles de cette Liberté, pour en prévenir les premiers commencemens. 3°. Les riſques où l'homme s'expoſe en abuſant de la Liberté, ou en ſe trouvant ſur le point d'en abuſer, n'ont point apporté de changement à ce deſſein de créer des Etres Libres & actifs, deſſein qui eſt l'effet de la Liberté, du choix & de la Sageſſe du Créateur. Ces riſques ne l'ont point fait révoquer. 4°. S'il étoit néceſſaire que Dieu ſe rendit Maitre de la Liberté de ſes Créatures & en créât lui-même toutes les déterminations, il en feroit des Loix Morales, comme de celles qu'on appelle dans la Phyſique les Loix de la Nature, & il n'y auroit, dans l'obéiſſance & l'obſerva-

ſervation des Devoirs, rien de Moral que le Nom.

Mr. Bayle fait ſemblant de ne pas comprendre ce Syſtême, pour ſe donner le plaiſir de le tourner en ridicule ; comme ſi l'on prétendoit qu'un ſecours interieur & ſurnaturel, accordé à Eve, dans le tems de la Tentation, auroit renverſé l'arrangement de l'Univers. Au contraire, dit Mr. Bayle, *pas une feuille n'en auroit ſouffert.*

Ibidem pag. 64. En conſequence de cette belle idée, que Mr. Bayle prête à Mr. Jaquelot il s'égaye dans la Page 196.

„ Voici un Docteur, qui eſt Miniſtre depuis „ plus de 30 ans, & qui aſſure que ſi Dieu „ avoit fourni ce ſecours à Eve, toute la Nature „ auroit été dérangée. Quelles pauvretés ! Le Soleil, ſans doute, ſeroit ſorti de ſa place, la Lune „ eût rœtrogradé, tous les Tourbillons des Etoiles „ ſe ſeroient mêlés enſemble, & euſſent formé un „ Chaos horrible. Ne voilà-t-il pas un beau moyen „ de prouver aux Philoſophes la *Concorde de la Foi* „ *avec la Raiſon* ſur l'origine du mal.

On remporte aiſément la victoire quand on ſe forme de tels Phantômes. Mais le ſujet n'étoit-il point trop ſerieux pour ſe donner la liberté de prendre ainſi le change pour tâcher de faire rire un Lecteur ?

Dieu a trouvé à propos de donner la Liberté à des Créatures Intelligentes, l'abus qu'elles en pouvoient faire ne lui a point fait revoquer ce deſſein. Mr. Bayle le fait tenvisager ce deſſein comme une L o t que Dieu s'eſt impoſée, & abuſant encore de l'équivoque de ce terme, il l'étend à tout ce qu'il y a de Loix dans la Nature. Eſt-ce par imbécillité d'eſprit qu'il eſt tombé dans ce Sophiſme ?

Ibidem. pag. 70. Il reprend ce Sophiſme pag. 235. „ Y a-t-il de „ néceſſité plus invincible, ou plus inévitable que „ celle qui vient de l'execution des Loix generales, immuables & invarisibles, auxquelles Dieu „ ne veut point déroger ? Je conclus de là que la „ chûte d'Adam & d'Eve eſt arrivée auſſi inévitablement & auſſi néceſſairement que les Eclipſes „ de Lune, puiſque ſelon Mr. Jaquelot elle étoit „ l'une des ſuites des Loix generales, & que Dieu „ voulût qu'à cet égard, elles fuſſent exécutées „ ſuivant leur forme & teneur. Neanmoins ce „ nouveau faiſeur de Syſtême veut *qu'on ceſſe de* „ *dire* QU'IL A FALU QUE LE PE'CHE' „ ARRIVAT.

Il a raiſon de ne pas approuver une expreſſion ſi peu juſte, puiſque le Péché eſt né très-librement, que l'homme n'y a été néceſſité en aucune maniere, & qu'il n'auroit pas eu lieu ſi Dieu avoit trouvé à propos de faire ceſſer la Liberté. Adam & Eve pouvoient pécher & pouvoient s'en préſerver. Ils pouvoient bien vouloir, ils ont mal voulu. Il n'y a rien eu en tout cela de néceſſaire.

Ibidem. pag. 58. Page 154. *Il a fallu, prétend Mr. Jaquelot, que les hommes euſſent la Liberté de s'égarer autant qu'ils voudroient, parce qu'ils avoient à faire une route où il leur ſeroit extrêmement difficile de ne ſe point égarer.* Ainſi parle Mr. Bayle, & ainſi trouve-t-il à propos de faire penſer Mr. Jaquelot.

Il eſt bien facile de refuter un Auteur à qui l'on attribuë de telles imaginations. On a prouvé que le don de la Liberté étoit digne de la Sageſſe & de la Bonté de Dieu, & que l'abus que l'on en pouvoit faire, n'étoit point une cauſe ſuffiſante pour le revoquer. C'eſt ainſi que Mr. Jaquelot a penſé ſur le Don de la Liberté, & non pas comme Mr. Bayle le ſuppoſe.

En vain l'on étale les ſuites de la chute arrivée par un abus de la Liberté. Si les enfans d'Adam vivent dans des ténébres & dans des foibleſſes qui les expoſent à bien des égaremens, ils ont auſſi à faire à un Créateur qui les connoit & qui les jugera dans ſon Equité.

Dans la page 172, on remet ſur le tapis les Difficultés ſur la Liberté ; mais on n'en allegue aucune qui n'ait déja été éclaircie. *Ibidem. pag. 61.*

Page 188. Mr. Bayle reconnoit *qu'en niant la préviſion des Evénemens Contingens on ſe met en large.* Or on a fait voir, que pour ce qui eſt des fautes, où l'on tombe par l'abus qu'on fait de la Liberté, elles doivent auſſi peu être miſes ſur le compte de Dieu, à la décharge de l'homme, que ſi les déterminations libres n'étoient abſolument point prévues de la maniére qu'on le ſuppoſe ordinairement. *Ibidem. pag. 63.*

Page 221. *La maniere de ſe manifeſter que Dieu a preferée à toutes les autres, reduit à l'inaction ſa Bonté & ſon amour pour la Vertu. Idée affreuſe, & qui reſſemble beaucoup plus à une Furie infernale, qu'aux notions que la Lumiére naturelle nous donne de l'Etre parfait.* C'eſt ce qu'allegue Mr. Bayle comme des conſequences des penſées de *Mr. Jaquelot.* Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 68.

Mais d'où Mr. Bayle tire-t-il un ſi affreux portrait de Dieu, de ſa Bonté & de ſes perfections, & ſur quoi fondé l'impute-t-il à Mr. Jaquelot ? *C'eſt que Dieu ne déploye pas ſa toute-puiſſance, pour prévenir tout écart & tout commencement d'abus de la Liberté.*

Dieu demeure-t-il dans l'inaction, parce qu'il n'arrête pas à tout moment les déterminations de la Liberté, lorſqu'il travaille à les régler heureuſement ces déterminations, par ſes Loix, par ſes Promeſſes, par ſes Menaces, par des Inſtincts, par des Idées, par des Principes de Raiſon, qui découvrent la beauté de ce qu'on doit faire & la laideur de ce qu'on doit fuir. Imputera-t-on à *Inaction* les circonſtances extérieures & les ſecours interieurs ? Et parce que Dieu ne fait pas tout, ſe plaindra-t-on de lui comme s'il ne faiſoit rien ? C'eſt dans le Syſtême qui le ſuppoſe *Cauſe immediate* de tous nos mouvemens que ſe trouve *l'éponge* de la *Vertu* : & ſi tout étoit inévitablement réglé, il n'y auroit plus de Beauté Morale dans les Ouvrages de Dieu, & dès que l'on en jugeroit conformement à la verité, on n'y reconnoitroit plus que des Beautés Phyſiques de l'ordre de celles d'une Horloge reguliere & des autres Machines.

Dans quel Syſtême rencontre-t-on des Idées, qui font fremir, & qui font diſparoître la Bonté de Dieu, ou dans celui de Mr. Jaquelot, ſuivant lequel Dieu met ſes Créatures libres en pouvoir de parvenir à la felicité, ou dans celui dont Mr. Bayle ſe déclare ſi hautement le defenſeur, & qui dépouille les hommes de toute activité, pour les reduire à des Etres uniquement paſſifs, dans le fond, & dont Dieu crée ſans ceſſe toutes les modifications, pour les punir de celles qui ne ſont pas conformes à ſes Loix & qu'il n'a pas moins faites que les autres.

J'applique ces remarques à la page 239, où Mr. Bayle dit : *La veritable moyen de conſerver toujours la verrtu dans le monde, n'étoit-il pas qu'il n'y eût aucune Cauſe qui pût produire le Vice ?* Mais c'eſt de la Liberté que la Vertu de l'homme tire ſon grand luſtre, une partie même de ſon Eſſence ? C'eſt donc mal à propos encore, que Mr. Bayle ajoûte un peu après : *La Faculté de faire le mal ne ſauroit être une bonne choſe, puiſqu'il eſt impoſſible que le mal ſorte du bien ?* Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 70.

Pour donner lieu à cette objection, il faudroit dire que Dieu a fait deux preſens à l'homme, dont l'un conſiſte dans la FACULTE' DE FAIRE LE BIEN, & l'autre dans celle de FAIRE LE MAL. Ce n'eſt point cela. *Dieu a fait l'homme Intelligent & Libre.* Il l'a certainement rendu capable de faire le Bien, de ſuivre ſon Devoir, de s'y attacher, mais non pas au point de ne s'en écarter jamais. La Liberté eſt bonne, c'eſt un riche preſent, quoique d'une perfection bornée. Mais *d'une choſe bonne, le mal peut-il naître ?* Je répons NON, quand on s'en ſert bien. OUI quand on en abuſe ?

Page 248. *Il eſt contradictoire que ce que Dieu a rendu* *Ibidem pag. 71.*

rendu futur par un Decret n'arrive point, & que le contraire arrive. Il étoit donc impoſſible qu'Adam obéît, dans les circonſtances où il ſe trouva placé. On ne reconnoit point de tels Décrets. L'objection tirée de la Préſcience eſt préciſément la même à laquelle on a déja répondu.

Ibidem. pag. 73.

» Page 256. Dieu produit le Péché, quand les » intérêts de ſa Gloire le demandent. Témoin » Pharao qu'il endurcit pluſieurs fois de ſuite, par- » ce que cela étoit néceſſaire pour manifeſter la ſu- » périorité de ſa Puiſſance. Si vous dites qu'il faut » expliquer ces paſſages par d'autres, ce ne ſera » que la matiere d'un Procez.

A quoi me ſert donc le Livre qui doit régler ma Foi & me tirer d'incertitude? puiſque de deux paſſages qui paroiſſent oppoſés, je ne ſaurois m'aſſurer quel des deux doit être expliqué par l'autre. Pour cela il faut decider un procès & là où l'on rencontre difference de ſentimens, il n'y a plus de certitude ſans mélange de doutes.

» Si enfin vous vous réduiſés à dire que le ſens » literal, qui donne à Dieu une conduite mani- » feſtement oppoſée à la lumiere naturelle, eſt » faux, vous tomberés dans une pitoyable con- » tradiction, puiſque vous avés rejeté la lumiere » naturelle en tout autant d'articles qu'il vous a plû.

Rejette-t-on la lumiere naturelle, quand on reconnoit des Articles ſur leſquels elle ne nous éclaire qu'imparfaitement, ſur leſquels on ne ſait pas tout, ou même on ſait peu & on ignore beaucoup? Rejette-t-on cette lumiere, dès qu'on n'admet pas des propoſitions vagues dans tout le ſens auquel il plaît à Mr. Bayle de les déterminer pour en faire un contraſte avec les vérités relevées.

» Vous n'avés aucun droit, ajoûte-t-il, de nous » preſcrire des bornes, après avoir pris la liberté » de vous étendre tout à vôtre aiſe.

Quand on diſpute, on auroit tort, & on ſe rendroit ridicule de préſcrire d'autorité à ſon adverſaire des Loix qui lui couperoient la parole, pendant qu'on ſe permettroit à ſoi-même une entiere liberté & qu'on s'affranchiroit de toute contrainte & de toute Loi. Mais c'eſt à quoi Mr. Jaquelot n'a jamais penſé. Il s'eſt fait un devoir de s'aſſujettir aux Loix du Bon ſens & de l'Equité. Il a ſouhaité que Mr. Bayle en fit de même, & ſi, par l'uſage qu'il a fait de ſes Règles, il a empêché Mr. Bayle d'entrainer ſes Lecteurs auſſi loin qu'il ſouhaitroit, eſt-ce ſa faute?

» Vous déclamerés ſur les ſuites épouvantables de » cette Doctrine. Vous dirés que c'eſt là l'intro- » duction du plus affreux Pyrrhoniſme, vous di- » rés ce qu'il vous plaira, perſonne n'eſt plus in- » tereſſé que vous à nier ces conſequences, elles » naiſſent de vos Dogmes. Vôtre Principe ſur la » prémineance de Dieu, & vôtre mépris pour la » Lumiere Naturelle entrainent là néceſſairement.

Mr. Bayle prête préciſément ſa Doctrine à Mr. Jaquelot, car ſelon lui, c'eſt là tout ce qu'on peut oppoſer aux Manichéens. *Il faut ſe taire, n'écouter point la Raiſon ſ'entenir à l'incompréhenſible Prééminence de Dieu, la croire par Foi, ſans y rien entendre.*

Dès qu'il s'agit de reconnoître la Prééminence de Dieu, on n'abandonne point ce qu'enſeigne la Lumiere naturelle, au contraire on la ſuit, lorsqu'on poſe en fait que ce que la Lumiere naturelle exige des hommes pour les appeller *Bons*, cette même Lumiere fait connoître que Dieu n'y eſt pas aſſujetti, & que cette BONTÉ merite toujours l'éloge d'INFINIE & D'ADORABLE, quand même elle ne va pas à des attentions, dont il n'eſt point permis aux hommes de ſe diſpenſer.

Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 73.

Dans la page 260. Mr. Bayle revient à la liaiſon du péché avec le Syſtême de l'Univers & avec les intérêts de Dieu.

» Si vous me répondés, dit-il, que Dieu n'a pû » empêcher la chute d'Adam, parce qu'il étoit obli- » gé à de grands égards pour les Loix générales » qu'il avoit établies & pour la Liberté qu'il avoit don- » née à l'homme, je vous ſerai cette autre Queſtion. » Ou ces égards étoient invincibles, ou ils étoient » ſurmontables. S'ils étoient ſurmontables vôtre re- » ponſe ne vaut rien. Dieu conſervoit ſa Liberté d'in- » difference, ſoit pour empêcher la chute de l'hom- » me, ſoit pour ne la pas empêcher. S'ils étoient in- » ſurmontables, cette chute eſt arrivée par une » fatalité qui émanoit de la Nature Divine abſo- » lument néceſſitée à la rendre future".

Tout cela a été ſuffiſamment éclairci. Les Loix générales de l'Univers n'entrent pour rien dans cette affaire. Elles n'étoient liées ni à la perſeverance d'Adam, ni à ſon péché. Ce n'eſt pas par reſpect pour la Liberté une fois donnée à l'homme, que Dieu a voulu être ſervi par un choix libre, & n'a pas revoqué ſon preſent. Dieu encore ne regardoit pas l'obéïſſance & la déſobéïſſance comme des actes indifferens, il approuvoit le bon uſage de la Liberté, & il l'auroit agréé & recompenſé, il en déſapprouvoit l'abus. Mais ſa félicité parfaite & ſuprême ne dépendoit ni de cet uſage ni de cet abus. Il n'a été néceſſité à cet égard dans aucun ſens & c'eſt très-mal à propos que Mr. Bayle abandonne ſa plume à des expreſſions choquantes, pour rendre odieux des Théologiens qui ſe ſont fait un devoir de parer aux funeſtes effets de ſes ouvrages, dont on n'a aujourd'hui que trop de preuves.

Dans le page 266. Il recommence ſes comparaiſons qui vont à charger la Bonté & l'Equité de Dieu, tout comme les hommes le font des maux que leur indolence a laiſſé naitre contre des Devoirs indiſpenſables, & de ces comparaiſons les unes ſont ſerieuſes & les autres ordurieres. On y a déja répondu, & on a fait voir pourquoi Mr. Bayle les a ainſi choiſies & ainſi étenduës.

Ibidem. pag. 74.

Pag. 275. Mr. Bayle fait dire charitablement à Zoroaſtre. *Cachés votre doctrine: ſi vous étés encouru, de Payens Sauvans, ils vous tourneroient en ridicule & feroient des chanſons contre votre Dieu, comme les Juifs en faiſoient contre les Idoles des Gentils.* La matiere ſeroit favorable, ajoûte Mr. Bayle. *Le Dieu des Chrétiens veut que tous les hommes ſoient ſauvés; il a le pouvoir néceſſaire pour les ſauver tous, il ne manque ni de puiſſance, ni de bonne volonté, & cependant preſque tous les hommes ſont damnés.* » Contemplés » tout à vôtre aiſe & par tous les côtés imaginables » l'idée vaſte & immenſe de l'Etre ſouverainement » parfait, vous n'y découvrirés rien qui ne com- » barte cette doctrine. Il repugne manifeſtement » à un tel Etre d'échouer dans aucun deſſein: tout » ce qu'il veut doit arriver, & ſi quelque choſe » n'arrive pas, c'eſt qu'il ne veut point qu'elle ar- » rive. Cela eſt clair par la lumiere naturelle la » plus évidente, ce n'eſt pas une propoſition ſem- » blable à tant d'Aphoriſmes par leſquels vous vou- » lés accorder vôtre Foi avec vôtre Raiſon, & qui » ne ſont point conformes à l'idée naturelle que » nous avons de l'Etre Eternel & Néceſſaire, Infini » en toutes ſortes de perfections".

Ibidem.

On n'a pas beſoin d'efforts pour s'appercevoir que Mr. Bayle étoit bien changé quand il écrivoit ce dernier ouvrage. Que d'embarras dans ſon ſtyle, il ne ſait point finir & on vient de lire un verbiage obſcur & triſte d'équivoques.

Dieu veut ſauver tous ceux qui s'appliqueront à remplir les Conditions de ſon Alliance, & ſa Bonté va ſi loin à cet égard, qu'il les previent, les ſoûtient, les aide par des ſecours & extérieurs & intérieurs. Il pardonne en Pére tendre ceux de leurs écarts où la foibleſſe a plus de part que la matiere; il oublie ceux là même qui partent de ce dernier principe, quand ils ſont ſuivis d'une repentance qui les efface. Il agrée enfin & nous impute à juſtice nos efforts quoiqu'imparfaits, pourvû qu'ils ſoient ſinceres & que nous y perſeverions. Le deſſein de

sauver ceux qui sont tels aura son infaillible accomplissement. C'est à eux qu'il s'offre & se promet. Les autres se perdent parce qu'ils le veulent.

Mr. Bayle amène ses Lecteurs à se former l'idée de Dieu, comme d'un Etre où tout est nécessaire, & de là il conclud à une semblable necessité dans tous ses ouvrages. Point de Liberté, point de choix ; & au lieu de dire, *Si celui qui a abusé de sa Liberté n'en a pas fait un bon usage, c'est que Dieu ne vouloit pas qu'il le fit.* Gardons-nous de penser si indécemment & si injurieusement de nôtre Créateur. IL VEUT QUE SES CREATURES INTELLIGENTES FASSENT UN BON USAGE DE LEUR LIBERTÉ; MAIS IL VEUT QU'ELLES LE FASSENT LIBREMENT. IL LEUR A ORDONNÉ CE BON USAGE ET IL LEUR EN A DONNÉ LE POUVOIR; ET QUAND ELLES NE LE FONT PAS, CE N'EST POINT PARCEQUE DIEU NE LE VEUT PAS, C'EST PARCE QU'ELLES NE LE VEULENT PAS. CE QUE DIEU NE VEUT PAS, C'EST D'OBEIR POUR ELLES ET DE PRODUIRE DANS ELLES UN ACTE QUI AIT L'APPARENCE D'UNE OBEISSANCE LIBRE, MAIS QUI NE LE SOIT POINT ET QUI AU CONTRAIRE SOIT UN ACTE NECESSAIRE, ET UN ETAT PASSIF REELLEMENT.

Oeuvres Div. Tom. pag. IV. 77.

Dans la page 191. Mr. Bayle demande. *D'où vient qu'entre les Systêmes possibles d'Univers, Dieu n'a pas preferé celui où le vice n'auroit jamais pû avoir lieu.* Mais il s'exprime dans les termes les plus durs & ces termes présentent la Question sous de faux côtés.

„ Si un systême dont le péché eût été banni, a „ eu de la convenance avec les fins pour lesquelles „ Dieu a créé l'Univers, il sera impossible de com„ prendre que Dieu ne l'ait point preferé au Systême „ qui renferme le Crime & la Misere des hommes?

Mr. Bayle s'énonce comme si le péché & la misere avoient été des vuës du Plan de Dieu: & qu'il eût choisi un Systême où ces deux choses fussent entrées comme des parties nécessaires pour rendre le Systême complet. La possibilité du péché & de ses suites est entrée dans ce Plan, parceque ç'a été un Plan Libre & que des créatures libres devoient être du nombre de ses parties.

Mr. Bayle continuë dans la même irregularité d'expressions. „ Par l'idée de Dieu nous conce„ vons évidemment que, toutes choses étant égales „ d'ailleurs, il préferera un Systême qui fait regner „ la Vertu à un Systême qui fait regner le Vice".

C'est aussi pour faire regner la Vertu, que Dieu a créé des Intelligences libres, c'est de là qu'elle tire son grand lustre & qu'elle a plus de rapport avec les recompenses qui lui sont destinées. Dieu & sa felicité regneront à jamais dans les Intelligences qui auront fait de ce grand Etre l'objet de leur choix: C'est le Regne qu'il agrée & que sa Sagesse & sa Bonté trouvent digne de lui.

Il ne faut pas s'étonner si nos Lumieres ne sont pas assés étenduës pour faire toutes les combinaisons d'où resulteroit le parfait denouëment de cette Question, *sur le Systême le plus convenable.* Mais telles qu'elles sont, elles ne laissent pas de nous faire comprendre que la Bonté de Dieu subsiste avec le Systême où nous sommes placés, & qu'elle y est très-reconnoissable. En vain Mr. Bayle le nie & ramène ses mêmes objections. *Les hommes devoient être faits de maniére à trouver infailliblement Dieu, à ne s'égarer jamais du droit chemin, & il vaudroit mieux reprendre la Liberté que d'en souffrir l'abus.* On a déja examiné toutes ces difficultés.

Mr. Bayle avoit d'abord répandu ces difficultés dans ses premiers Ouvrages sur ce sujet. On y répond. Pour affoiblir ces réponses il réitere les mêmes objections. On y replique. Il les ramène encore. Il est certain qu'il se trouve nombre de cœurs gâtés qui relisent ces repetitions avec un plaisir toûjours nouveau. Tout ce qui va à remplir leur esprit de doutes sur l'Idée de Dieu, son existence, sa conduite, contribue à les mettre au large. Ils se sentent moins obligés à suivre des Loix qui les gênent, à mesure qu'ils se comptent plus excusables de n'en connoitre pas l'Auteur. Est-ce à des Lecteurs de cet ordre que Mr. Bayle a voulu plaire; ou si une fatale habitude de chercher des objections contre la Providence, ses principes & ses suites, & son application à les présenter sous les tours les plus éblouïssans, les avoient si profondement gravées dans son esprit, qu'il en étoit devenu incapable de sentir l'équité des dénouëmens qu'on leur opposoit, tout propres qu'ils fussent à les dégager de ces importunes & scandaleuses difficultés. Son Imagination ne savoit plus se repaître que de ses ténébres & n'est-ce point par l'effet physique de cette cause, qu'il ne s'est point lassé de les repeter avec toûjours plus de feu, & que son indignation contre ceux qui travailloient à les lever l'a suivi jusqu'à son dernier soûpir. Cette situation convenoit au Roi des Pyrrhoniens. *Un Empereur doit expirer debout.*

Pag. 311. Mr. Bayle demande *s'il n'est pas quelquefois impossible d'éviter le péché.* A cela je réponds. Lorsqu'il arrive aux hommes de pécher, on peut toûjours dire que c'est leur faute, & que par rapport aux occasions où la Liberté est la plus affoiblie; & où le péché regne avec plus de force, il leur auroit été possible d'éviter ce qui les a conduits à ces extremités où leur attention a été épuisée, & leur Entendement ébloui, aveuglé. Il auroit été en leur pouvoir de prévenir ces circonstances, où le pouvoir de la Liberté a succombé sous la force dès Habitudes. Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 80.

Soit qu'on lise attentivement ces *Entretiens de Maxime & de Themiste*, soit qu'on se contente de les parcourir, on s'appercevra à tout coup que Mr. Bayle y fait regarder Mr. Jaquelot comme prévenu de la pensée d'une liaison de la Liberté avec les Loix les plus constantes de la Nature; C'est un reproche qu'on ne se lasse point de ramener & une erreur sur laquelle on s'exprime dans les termes les plus forts. Mr. Jaquelot *nie d'avoir jamais prêché que le péché ait introduit des desordres dans les Elemens, il assure qu'il auroit crû dire une sottise.* A cela Mr. Bayle réplique: *L'Historien Sacré a donc dit une sottise, quand il a rapporté que la Terre fut maudite à cause du péché d'Adam.*

Mr. Bayle accuse Mr. Jaquelot d'avoir des Idées contraires à celles de l'Historien Sacré: mais se trouvera-t-il des gens qui ne s'apperçoivent pas, que les expressions de Mr. Bayle lui-même s'éloignent du respect qui est dû à cet Auteur?

Si je ne m'étois pas défendu d'entrer dans des personalités, j'en aurois déja eu bien des occasions & cette derniere m'en fourniroit un beau champ. Il y a une difference du tout au tout, (& cela saute aux yeux) entre dire que le péché introduit des desordres dans les Elemens, par une influence physique; & reconnoitre qu'à l'occasion du Péché la Puissance de Dieu, conformément à sa Sagesse & à sa Justice, fait naitre dans la Terre & dans l'Air des changemens dont l'homme souffre. Il s'en faut encore du tout au tout que ces changemens ne soient allés à bouleverser les Elemens: La Terre, l'Eau, l'Air & le Feu sont demeurés Terre, Eau, Air & Feu; j'en dis autant des souffres, des sels & des autres parties élementaires, il a suffi pour punition de l'homme que parmi ces parties, ces parties toutes propres à ses utilités, il s'en soit mêlé un petit nombre de nuisibles. Une très légére doze de poison, laisse les parties d'un vin & d'une viande telles qu'elles étoient, un bouleversement seroit cause qu'on

qu'on ne s'y méprendroit point, mais ce mélange imperceptible fuffit pour donner la mort quoiqu'il n'ait rien dérangé ni dans le vin ni dans la viande.

Pag. 81. Pag. 318. *Il faut que tout ce qui arrive ſoit conforme ou contraire à la volonté de Dieu*, dit Mr. Bayle, *& que dès là qu'une choſe n'arrivât point contre la volonté de Dieu, elle arrivât ſuivant la volonté de Dieu.*

Pour le coup, voilà la plus ancienne des objections contre la Providence, ramenée comme ſi jamais on n'y avoit répondu. Ce font-là de grandes Antithéſes & les expreſſions dont elle eſt compoſée jettent l'eſprit dans un étonnement qui lui laiſſe à peine la liberté d'examiner. Cependant c'eſt un tiſſu d'équivoques toutes telles que la premiere fois qu'on s'en eſt ſervi.

Les choſes arrivent SUIVANT LA VOLONTÉ DE DIEU. Ce langage a deux ſens. Le premier, *Les choſes arrivent telles que Dieu les fait.* Ou les choſes arrivent, *telles que les font les Créatures enſuite de la nature & de la puiſſance phyſique qu'elles ont reçûes de Dieu*, NECESSAIREMENT, ſi elles n'ont point reçu le pouvoir de s'arrêter elles-mêmes leur activité; LIBREMENT, ſi elles diſpoſent elles-mêmes de leurs déterminations. Voilà le premier ſens; voici le ſecond. *Ce qui arrive eſt conforme aux Loix morales que Dieu a preſcrit à ſes Créatures intelligentes, & ſur leſquelles il eſt de leur devoir de regler leur conduite.* Dans ce dernier ſens les choſes n'arrivent pas toûjours ſuivant la Volonté de Dieu. Il arrive aux Créatures intelligentes d'abuſer de leur Liberté & de s'écarter des règles.

De même quand on dit *Une choſe arrive* CONTRE LA VOLONTÉ DE DIEU, cela a auſſi deux ſens. Le premier, *Contre ſes Loix morales, contre ce qu'il approuve & agrée.* On voit de tels évenemens; Le ſecond, *Il arrive des choſes malgré que Dieu en ait & malgré l'oppoſition de ſa Puiſſance à les empêcher de naître.* Ce ſens ſeroit également impie & abſurde.

Le Péché eſt contraire aux Loix divines connuës par là Raiſon & par la Revelation. Dieu ne le produit ni immédiatement, ni médiatement. Mais par là même qu'il aime la Vertu & l'ordre, il veut qu'on l'obſerve librement & par choix, & voilà pourquoi il n'oppoſe pas ſans ceſſe à la naiſſance du Vice la barriére de ſa toute-puiſſance & il laiſſe plûtôt la Liberté abuſer de ſon pouvoir que de l'arrêter & l'éteindre.

Mr. Bayle impute à Mr. Jaquelot d'avouer qu'il arrive des choſes *contre la Volonté Morale de Dieu*, mais jamais *contre ſa Volonté phyſique*: & enſuite il prétend que *les objets la Volonté Morale n'arrivent jamais à moins qu'ils ne ſoient les objets de la Volonté Phyſique. L'obéiſſance d'Adam & d'Eve étoit l'objet de la Volonté Morale, pendant que leur déſobéiſſance étoit l'objet de la Volonté Phyſique.* Pag.

Oeuvres Div. Tom. IV. pag. 82. 321 & 322. *Tous les éclairciſſemens, tous les exemples dont Mr. Jaquelot paroît enchanté n'aboutiſſent qu'à nous apprendre que Dieu fait arriver aux hommes qu'il ne veut pas certaines choſes, & néanmoins ce ſont des choſes qu'il a rendûes infailliblement futures par des decrets de ſa Volonté Phyſique à laquelle rien ne ſauroit reſiſter.*

Atoxime & Thémiſte paroiſſent extrêmement étonnés de la conduite & de l'aveuglement de Mr. Jaquelot. Mais comment Mr. Bayle ne s'apperçoit-il pas qu'il interprête les reponſes de Mr. Jaquelot dans un ſens fort oppoſé à ſes idées? Pouvoit-il ignorer que Mr. Jaquelot avoit changé de Païs, pour ſe mettre plus au large & en liberté de s'exprimer plus conformément à ce qu'il penſoit en matiere de Decrets & de la néceſſité des Evenemens.

Ibidem pag. 83. Pag. 331. „ Etabliſſons donc comme un fait „ très certain que la Volonté permiſſive de Dieu a „ été accompagnée d'un acte par lequel il a voulu „ ou qu'Adam & Eve fiſſent ce qu'il leur permet„ toit de faire, ou qu'ils ne le fiſſent pas, il a „ donc voulu ou qu'ils pechaſſent, ou qu'ils ne „ pechaſſent pas. S'il a voulu qu'ils pechaſſent, l'é„ venement a été conforme à ſa Volonté; mais s'il „ a voulu qu'ils obéiſſent à ſes ordres, l'évenement a été contraire à ſa Volonté".

Entaſſement d'équivoques. Dieu n'a point ordonné à nos premiers Parens de pécher, mais au contraire il leur a ordonné d'obéir & de ne point pécher pas. Voilà l'ordre, & la déclaration de ce que Dieu agréoit & n'agréoit pas. Il auroit agréé l'obéiſſance; La déſobéiſſance lui a déplû. Quant au Decret où Mr. Bayle s'éleve témérairement, Dieu avoit donné à Adam & à Eve la puiſſance phyſique d'obéir, ils pouvoient en faire un bon uſage, & il étoit auſſi poſſible qu'ils ne le fiſſent pas. L'uſage & l'abus de leur Liberté dépendoit d'eux. Dieu n'avoit point formé un Decret en conſéquence duquel leur obéiſſance fût infaillible, comme il en avoit encore moins formé en vertu duquel leur déſobéiſſance fût inévitable. Ce ſont des Imaginations. N'aſpirons point à ce qui nous paſſe, tenons-nous à ce qui eſt à nôtre portée. Si Adam & Eve avoient fait un meilleur uſage de leur eſprit & de leur liberté, comme ils le pouvoient, Dieu auroit vu ce bon uſage avec approbation & leur eût continué ſa faveur. Mais il ne trouva pas à propos d'exercer ſa puiſſance, pour prévenir un abus, qu'ils firent, volontairement & librement, de leurs Facultés de raiſonner & de choiſir.

Pag. 85. Pag. 345 Mr. Bayle poſe en fait que Dieu dirige la conduite des hommes, qu'il fait naître en eux des inclinations, ou qu'il les reprime & y oppoſe des obſtacles, ſans détruire leur Liberté, d'où il conclud qu'on allegue en vain que ſi Dieu n'a pas déployé ſa puiſſance pour prevenir la naiſſance du péché, c'étoit afin de ne porter aucune atteinte à la Liberté qu'il a reſolu de laiſſer toûjours toute entiere.

„ De quelque maniere que Dieu reprime les mé„ chans pour les empêcher d'executer leurs deſ„ feins, cette action divine reprimante eſt tellement „ tempérée qu'elle laiſſe aux hommes tout leur franc „ arbitre Moliniſte".

Pour empêcher les méchans d'executer leurs mauvaiſes intentions, il n'eſt nullement neceſſaire que Dieu change leur Volonté par ſa Toute-puiſſance. Il a mille autres moiens de faire échouer leurs projets, & c'eſt par là même qu'il punit leur Malice. Pharao garda la ſienne, avec le crevecœur continuel de ne pouvoir la ſatisfaire.

M. Bayle ajoûte: „ Les Graces céleſtes par leſ„ quelles les gens de bien ſont excités ſurement à „ la pratique des bonnes œuvres, ne ſont aucun pré„ judice à la Liberté de Molina".

Dès qu'un ſentiment accommode Mr. Bayle & qu'il peut en tirer ou une Objection, ou une Reponſe, il en a d'abord fait une Hypothéſe Théologique, qu'une infinité de Lecteurs qui ne ſont point verſés dans ces Matiéres, recevront comme telle ſur ſa parole. Cependant il eſt des Théologiens qui conçoivent les ſecours que Dieu accorde aux hommes propres à les conduire & ſurement à la Vertu & à les affermir dans leurs Devoirs, moyennant qu'ils ſe rendent attentifs à en faire un bon uſage, & qui croient qu'il y a des cœurs aſſidus, aſſés livrés à leurs paſſions pour négliger ces ſecours & pour reſiſter même aux invitations charitables & ſinceres du Seigneur tant intérieures qu'extérieures. Quant à ceux qui enſeignent la Grace irreſiſtible, ils ſont perſuadés que dans les cas où elle ſe déploie avec toute ſa force, afin de ſurmonter toute reſiſtance, elle s'empare de la Liberté & de toute l'activité de l'homme, de ſorte qu'alors c'eſt Dieu lui-même qui fait dans l'homme ce qu'il lui demande.

Mr. Bayle reproche enſuite à Mr. Jaquelot „ d'avoir

„ d'avoir crû, par une conſéquence abſurde & „ impie, qu'à l'égard d'Adam & d'Eve la Divi- „ nité n'avoit point d'autre moien de prévenir le „ mauvais uſage de leur Liberté, que celui de leur „ ôter la Liberté. La puiſſance, la ſageſſe, la ſcien- „ ce, la bonté, la ſainteté de Dieu ſe trouverent „ dans un épuiſement total, ils ne purent décou- „ vrir qu'un moien unique qui étoit impratica- „ ble".

Ce moien n'étoit point impraticable en lui-même, car qui peut douter que Dieu qui a donné la Liberté ne puiſſe la faire ceſſer ou pour toûjours ou pour un tems? Mais la même ſageſſe qui avoit trouvé à propos de rendre l'homme libre juſqu'à un certain point & de le laiſſer en pouvoir de diſpoſer à cet égard de ſon ſort, n'a pas revoqué ce Plan & n'a pas trouvé à propos de le revoquer lorſqu'il vit le premier homme prêt de ſe déterminer au mauvais parti. Les expreſſions outrées dont Mr. Bayle ſe ſert ne ſont rien moins qu'autoriſées par les paroles de Mr. Jaquelot. *Lorſque Dieu prévoit qu'Adam, au milieu des circonſtances où il ſe rencontre, fera un mauvais uſage de ſa Liberté, il ne lui reprend point la Liberté, ſa ſageſſe ne le permettoit pas, mais il le laiſſe agir.*

Dieu ne trouve pas à propos de changer le Plan de la Liberté qu'il a donnée, d'en ſuſpendre l'exercice, par ſa Toute-Puiſſance, de faire pour ce moment d'Eve & d'Adam des Etres paſſifs & de les déterminer lui-même. Il ne trouve pas à propos d'employer un plus grand nombre de moiens extérieurs pour les réduire à leur devoir & diminuer la liberté de leur obéïſſance. Donc & *ſa puiſſance & toutes ſes perfections ſe trouvent en défaut, elles ſont abſolument épuiſées.* C'eſt avec regret que j'ai copié ces paroles, je n'aurois pas le courage de les retracer.

On ne prétend pas que la Liberté ſoit un preſent que Dieu a fait à l'homme, dans le deſſein de n'y toucher jamais, & que s'il ne s'oppoſe pas actuellement à la miſſance du péché, c'eſt que ſa ſageſſe ne lui permet pas d'affoiblir la Liberté, à la regarder en elle-même, & que ſans cette oppoſition de la part de ſa Sageſſe; il l'affoibliroit en effet. La raiſon qu'on allegue de la conduite de Dieu, c'eſt qu'il veut être aimé d'un amour de choix; Il veut que l'homme lui faſſe un preſent libre de ſon cœur & de ſon obéïſſance. Tel eſt ſon Plan. Or ce Plan ne ſubſiſteroit pas, Dieu lui-même le changeroit, s'il dirigeoit immédiatement la Liberté & le choix des Créatures intelligentes, par une action interieure, dès qu'il prévoiroit en elles la moindre poſſibilité à ſe tourner au mal, car il ne ſuffiroit pas de venir à leur ſecours dès qu'elles auroient commencé à pancher du côté du Vice, ou conçu quelque diſpoſition à ce penchant, puiſque par là elles ſe ſeroient déja infectées interieurement.

Mr. Bayle ne dit plus rien ici ſur la Liberté en faveur des hypotheſes qu'il ſoutient, ou qu'il fait ſoûtenir à qui il lui plaît, que l'on n'ait déja examiné. Perſonne n'eſt aſſés ſou pour penſer que, quand Dieu laiſſe naître le péché, ſa Sageſſe eſt épuiſée, de même que ſes autres perfections ſur les moiens efficaces pour en empêcher la naiſſance. Dans l'hypotheſe qu'il veut être obéï d'une Créature active, par choix & très-librement, il n'y a rien qui conduiſe à ce Paradoxe également affreux & ridicule.

Pag. 91. Pag. 387 Mr. Bayle a amené plus d'une fois ſur la ſcene, dans ſes ouvrages, des gens qui prétendoient que les Myſtéres de la Foi renverſent des Notions communes & leur ſont directement contraires. Il ajoûte que les argumens, par leſquels ces gens-là établiſſent leurs prétenſions, lui paroiſſent ſans replique. Ailleurs il ſoûtient que ſuppoſer vrai en Théologie ce qui eſt faux en Philoſophie, c'eſt ouvrir entiérement la porte au Pyrrhoniſme. Lui-même donc l'ouvre & travaille à l'établiſſement du Pyrrhoniſme.

A cela Mr. Bayle répond que dès que la Revelation a enſeigné une Propoſition & a recommandé de la croire, non ſeulement elle doit être reconnuë *vraie en Théologie*, mais qu'outre cela elle ne doit plus paſſer pour *fauſſe en Philoſophie.*

A cette défaite il eſt naturel de repliquer. Puiſque cette Propoſition de Foi, *vraie en Théologie, vraie en Philoſophie* eſt contradictoire à des *Notions communes*, on eſt obligé de reconnoître ou qu'une Notion commune, c'eſt-à-dire, une *Propoſition d'une entiere évidence*, eſt fauſſe, ou que la verité d'une Propoſition n'empêche pas que celle qui lui eſt directement contraire ne ſoit vraie auſſi. L'une & l'autre de ces conſéquences mène également au Pyrrhoniſme, à l'Incertitude & à l'indifference des ſentimens.

Mr. Jaquelot a donc raiſon de conclurre. *Puiſque ce qui eſt contraire à nôtre Raiſon eſt faux en Philoſophie* & que ce qui eſt contraire à nôtre Raiſon, peut être vrai à l'égard de la Raiſon ſuprême ſuivant M. B. il s'enſuit que ſelon lui *ce qui eſt faux en Philoſophie peut être vrai en Théologie.*

En vain l'on cherche à ſe tirer d'affaires en diſant: Pag. 91. *C'eſt* (p. 387) *s'abuſer de prétendre, qu'après même que la Révélation nous a fait connoître qu'une Doctrine eſt véritable, elle continue d'être fauſſe en Philoſophie. Il eſt bien plus juſte de reconnoître que les lumieres Philoſophiques, dont l'évidence nous avoit paru un jour certain, pour juger des choſes, étoient trompeuſes & illuſoires, & qu'il faut les rectifier par les nouvelles connoiſſances que la Révélation nous communique.*

Mais ces nouvelles connoiſſances ſont-elles nature nue nouvelle lumiére dans notre eſprit, dont l'éclat nous met en état d'apercevoir que les Notions naturelles qui nous paroiſſoient évidentes ne l'étoient pas effectivement, ou ſi la Révélation laiſſe ſubſiſter cette même évidence, en nous ordonnant ſimplement de n'y plus acquieſcer. Si cela eſt, il faut avouer que l'évidence peut jetter dans l'erreur & l'évidence n'étant plus le caractére de la certitude, par où ſera-t-il poſſible d'y parvenir?

Mais n'y *a-t-il pas des choſes qui peuvent paroître contraires à la Raiſon & ne laiſſer pas d'être veritables.*

J'avoue qu'on peut ſe tromper en raiſonnant, puiſque je prétens que Mr. Bayle s'eſt trompé. Mais quand un Raiſonnement a conduit à une *Concluſion fauſſe*, à une Concluſion *contraire à quelque verité*, un examen plus attentif découvrira ou que ce qu'on avoit traité d'*évident avec trop de précipitation ne l'eſt pas*, ou qu'une *propoſition vraye*, mais contradictoire avec l'evidence des Notions communes, n'eſt pas préſentée dans ſon veritable ſens.

A l'occaſion de ces oppoſitions prétendues de la Révélation & de la Raiſon Mr. Bayle ramène le myſtere de la Trinité. „ Si Mr. Jaquelot, dit-il, „ (pag. 394) s'imagine que les trois perſonnes ſont Pag. 92. „ trois principes d'actions, il ne fait plus ce qu'il „ dit, car rien n'eſt plus incompreheniible qu'une „ ſubſtance qui eſt trois principes d'actions. Les „ plus pures lumieres naturelles nous montrent que „ le Principe des actions, c'eſt la ſubſtance, d'où „ il reſulte que le principe des actions ne peut être „ multiplié ſans que la ſubſtance le ſoit.

On voit que M. Bayle ne ſe contente pas de poſer que le myſtere peut paroître contraire à une Raiſon impatiente & éblouïe, mais il le poſe contradictoire aux plus pures lumieres naturelles, de ſorte que la conſequence de Mr. Jaquelot, accuſant Mr. Bayle d'établir par là le Pyrrhoniſme, ſubſiſte dans toute ſa force.

Quand Mr. Bayle aſſure *que le Principe des actions ne peut être multiplié ſans que la ſubſtance le ſoit*, je n'en tombe pas d'accord, & cette Propoſition loin de me paroître vraye en tout ſens & à tous égards, je trouve que les plus purcs lumiéres naturelles, les ſentimens intérieurs les plus ſimples & les plus in-

con-

contestables me convainquent du contraire. Ce qui penſe en moi eſt un Etre actif, ou moi penſant je ſuis une *Subſtance active*. On donne à cette Subſtance les noms d'Entendement, de Volonté, de Raiſon, de Paſſion &c. Elle eſt effectivement tout cela. La même Subſtance eſt, à tous ces differens égards, principe d'action, & *principe multiple*, car ces principes d'actions ne ſont pas abſolument tous quatre les mêmes & ſans aucune difference entre eux, (non plus que la vue & l'ouïe, quoique la même ſubſtance voye & entende) & par là ce principe quoi qu'unique, ne laiſſe pas d'être un principe multiple d'actes tres-differens.

Pag. 91. Pag. 491. Maxime travaille à mettre à couvert M. Bayle. „ Il eſt preſque impoſſible, dit-il, „ qu'un Ecrivain qui donne quelque étendue à ſes „ Argumens & à ſes éclairciſſemens, ne faſſe, par „ occaſion, quelques remarques incidentes qui n'im- „ portent point à ſon ſujet principal. Qu'eſt-ce „ que doit faire un grand Auteur qui écrit contre „ celui-là Il doit negliger toutes ces remarques „ incidentes, puiſque quand même il y trouveroit „ des erreurs, le fort de la diſpute capitale ne chan- „ geroit point.

Mr Bayle a donc bien ſû prendre ſes avantages, & ſi cette Regle doit être ſuivie, voilà ſes Apologiſtes bien au large. On fait qu'il a affecté de ne rien établir directement & *ex profeſſo*; ſans ceſſe il introduit des Acteurs ſur la Scene. On trouve dans ſes Ouvrages des Lettres écrites ſur ſon compte, on y trouve des Narrés, des *oüi dire*, des *citations* & à l'occaſion de ces citations & de ces narrés dont lui ou un autre ont été témoins, il laiſſe tomber incidemment quelques reflexions. Si on les raſſemble, on y trouvera le Pyrrhoniſme établi par tout ce qu'on peut alleguer de plus perſuaſif en ſa faveur, & quiconque ne ſera pas ſur ſes gardes ſe laiſſera ébloüir & entrainer par ces artifices. Mais l'Equité permet-elle à ceux qui font dans de differentes idées, d'attaquer Mr. Bayle par ces endroits. Il eſt échapé à ce bon homme une infinité de reflexions hazardées, ſans but & ſans prévoir les conſéquences qu'on en pourroit tirer.

Pag. 98. Pag. 438. Mr. Jaquelot avoit dit, ſi la Bonté de Dieu, pour meriter le titre d'Infinie, doit ſe déployer dans toute ſon étendue, *pourquoi les hommes & les animaux ne ſeroient-ils pas immortels, puiſque la Matiere auſſi bien que l'Eſprit ne peuvent être détruits que par un entier anéantiſſement. Il ne s'agiroit que d'entretenir des corps organiſés dans le même état. Pourquoi donc une Bonté infinie, toute puiſſante, qui les y entretient pendant quarante ou cinquante années, ne pourroit-elle pas les conſerver toujour? Eſt ce que cette durée éternelle ne pourroit compatir avec l'idée parfaite de leur eſpece, ni avec la bonté de Dieu! Mais on ne voit pas cette incompatibilité, on voit même tout le contraire.*

Ce raiſonnement eſt clair & ſe preſente très-naturellement à l'eſprit, contre la bonté idéale & non libre dans les degrés de ſes dons, ſur laquelle Mr. Bayle appuye ſi ſouvent.

Mr. Bayle mépriſe ce raiſonnement & déclare „ que pour diſſiper toutes ces petites difficultés „ nous n'avons 1. qu'à nous ſouvenir de ce que „ nous avons déja dit de la ſouveraine liberté avec „ laquelle Dieu diſtribue ſes faveurs. Il les choiſit „ ou plus fortes ou plus foibles, & il en règle le „ commencement & la fin, ſelon qu'il le juge à „ propos pour varier les évenemens. 2. Que notre „ Raiſon ne trouve rien de contraire à la bonté „ que de faire le mal, & ainſi elle juge qu'il ne re- „ pugne point à la Bonté infinie de Dieu de faire „ rentrer dans le néant les Créatures ſenſitives qu'il „ en avoit tirées, car c'eſt un état où elles ne ſont „ malheureuſes en aucune façon. Que les bêtes ne „ vivent que 10, 20. 30, 100 années plus ou „ moins, quoique ſi Dieu vouloit elles puſſent vi- „ vre toujours, n'eſt pas une choſe oppoſée à ſa „ Bonté.

On a prouvé que Dieu ne fait pas le mal, qu'il n'eſt point Auteur du peché ſource du mal, & on a fait comprendre que ce que le peché arrive ſans que Dieu fiſſe tout ce qui eſt en ſa puiſſance pour l'empêcher de naître, n'a rien d'incompatible avec ſa Bonté & ſa Sainteté. Mr. Bayle n'allegue, ſur ce ſujet, dans ce dernier Ouvrage, aucune objection à laquelle on n'ait déja répondu. Ainſi le ſecond Article eſt vuidé.

Pour ce qui eſt du prémier en voici l'occaſion. De l'idée d'Infinie attachée à la Bonté de Dieu, Mr. Bayle avoit voulu que, ſuivant les lumiéres de la Raiſon, il ne pouvoit naître d'une telle Bonté une créature capable de pécher & de ſe perdre en péchant.

On a répondu à cela: *Tout Argument qui prouve trop ne prouve rien.* Donc ſi la concluſion de Mr. Bayle eſt bien tirée & ne péche point contre cet Axiome de Logique, dès qu'il s'agira du degré de perfection des Ouvrages d'un Auteur, dont la Bonté eſt ſans borne, il ne devra manquer aucun degré de perfection à aucun d'eux, au cas que chacun doive porter le caractere d'une Cauſe toute puiſſante dont la Bonté eſt ſans bornes: *Chaque Créature*, par exemple, *auroit dû être immortelle*, & dans cet avantage, remarque Mr. Jaquelot, *il n'y avoit aucune impoſſibilité.* Ce préſent étoit très-facile à la puiſſance de Dieu.

Dira-t-on, les ouvrages d'une bonté ſans bornes peuvent être bornés dans leurs perfections, *pourvû que ces limites n'aillent pas juſques à les laiſſer en état de ſe faire du mal à elles-mêmes, au cas qu'elles le veuillent.* Mais en avouant cela on abandonne l'argument tiré de la *Bonté ſans bornes*, & pour le faire valoir il faut appuyer *cette Bonté idéale & ſans bornes* de l'idée de l'équité, & c'eſt à quoi on a déja répondu. L'exiſtence d'une Créature intelligente qui a le pouvoir d'obéir, mais qui peut auſſi ſe refuſer à l'obéiſſance, l'exiſtence, dis-je, d'une telle Créature ne charge ſon Auteur d'aucune injuſtice. On l'a démontré plus d'une fois. C'eſt au contraire afin d'aimer mieux la Vertu & de la couronner avec plus d'éclat que Dieu a voulu qu'elle fût l'effet d'une obéiſſance libre.

Lorſque, dans la page ſuivante, Maxime voulant *Pag.* 98. encherir ſur Themiſte émulation qu'ils font regner d'un bout à l'autre de cet Ouvrage) pour montrer que M. Jaquelot eſt un très mauvais Logicien ajoûte: *Mais la Fourmi immortelle ſeroit toujours demeurée Fourmi.* Il affoiblit lui-même, par cette remarque, la conſequence que M. Bayle veut qu'on tire de l'idée d'une infinie Bonté, en tant qu'infinie, & il fortifie ce qu'on allegue contre cet argument. Il fait toujours mieux voir qu'une fourmi, quoiqu'immortelle, eſt une Créature à qui il manque beaucoup, & infiniment éloignée de la perfection où elle devroit être, pour porter l'empreinte de la Bonté infinie de ſon Auteur. De ſorte que la remarque ſur la nullité de tout Principe & de toute Methode qui prouve trop, ſubſiſte dans toute ſa force.

Pag. 459. „ Il y a dans le Dictionaire de M. „ Bayle à l'Article *Pyrrhon* le recit d'une diſpute *Pag.* 100. „ entre un *Abbé Pyrrhonien* & un *Abbé bon Payſiſte*, „ ce ſont ſes termes.

Ne diroit-on pas que M. Bayle veut ſe défendre d'être l'Auteur de ce Dialogue. Le Dictionaire de ce bon homme ne contient rien qui ſoit de ſon crû. En ſimple & fidele Raporteur il a fait une compilation Alphabetique de ce qu'il a lû & de ce qu'il a ouï.

„ Le Principe commun aux deux partis eſt que „ les Myſteres de l'Egliſe Romaine, la Trinité, „ l'Incarnation, la Tranſubſtantiation, la chute d'A- „ dam, le peché originel ſont des Dogmes indubita- „ blement vrais.

Voilà un Pyrrhonien qui admet des verités indubitables. *Il reconnoit en quoi les deux partis conviennent; il en fait son Principe.* On aura bien de la peine à deviner ſur quoi fondé? L'*Epoche* n'a-t-elle plus priſe à cet égard? Lui a-t-on donné preuve ſur preuve à l'infini, de cet accord, ou s'il s'eſt trouvé plus traitable? A-t-il decouvert un nouveau *Criterium* de certitude inconnu à ſes confreres?

„ De cette ſuppoſition, reconnuë pour verité „ par les deux diſputans, l'Abbé Pyrrhonien infere „ que l'évidence n'eſt pas un caractere certain de la „ Verité, puiſqu'il y a diverſes propoſitions évidentes „ qui ſont fauſſes dès qu'on admet la verité des „ Myſteres.

„ Après cet expoſé M. Bayle s'étonne que M. „ Jaquelot n'ait rien compris dans cette converſa- „ tion, & qu'il ſe ſoit imaginé que le but de l'Ab- „ bé Pyrrhonien étoit de prouver que la Trinité „ & l'union hypoſtatique impliquent contradic- „ tion.

On ſe met peu en peine du but de ces deux perſonages de Theatre, on ne veut pas non plus s'embarraſſer des vuës de M. Bayle. Mais voici dont on s'eſt fait un devoir. Bien des gens ebranlés par les diſcours qu'on a mis dans la bouche des Pyrrhoniens ont pris du goût pour l'incredulité, ou ſe ſont affermis dans celui qui étoit déja un effet de leur mauvais cœur. Il en eſt encore qui ſe ſont perſuadés que les Dogmes du Chriſtianiſme ne ſont que des inventions humaines, puis qu'ils ſe trouvent en contradiction avec ce qui nous eſt le plus évidemment connu. Pour prévenir ce double mal on s'eſt appliqué à faire voir que les Pyrrhoniens ſe trompent & ſont de très-mauvais raiſonneurs, & on a poſé en fait qu'un myſtere appliqué d'une maniere qui le met en contradiction avec l'évidence des Notions communes, n'eſt pas préſenté dans ſon vrai ſens.

Qu'on diſe tout net que les Myſteres des Chrétiens impliquent contradiction, ou qu'on affecte de ſe borner à ſoûtenir qu'ils ſe trouvent en contradiction avec l'évidence, on les charge mal à propos, & on prévient l'eſprit contr'eux. Ce ſont là des effets auxquels on s'eſt cru dans l'obligation de s'opoſer; & on prétend qu'on explique très-mal les Myſteres, qu'on y mêle du faux, qu'on y prête du contradictoire, dès qu'on les conçoit en contradiction avec des notions ſimples & évidentes & c'eſt dans ce deſſein que M. Jaquelot les dégage de ce qui les faiſoit accuſer de contradiction avec l'évidence.

A cela M. Bayle prenant le parti de ſon Auteur Pyrrhonien, repond que M. Jaquelot *ne l'a point compris, on a fait ſemblant de ne le comprendre pas. Il ne s'agit pas de prouver*, dit-il, *que nos Myſteres ne ſont point contradictoires.* C'EST L'AFFAIRE D'UN PETIT PROPOSANT. *Il s'agit de montrer qu'ils ne ſont point en contradiction avec des verités auſſi évidentes que ſimples.* Mais dès qu'on a fait connoitre que le Myſtere, expliqué dans ſon vrai ſens, ne renferme point de contradiction, on a par là même prouvé qu'il n'eſt point en oppoſition à des Lumieres évidentes, & ſi de petits Propoſans ſont déja capables de faire ce diſcernement, & d'établir cet accord du Myſtere avec la Raiſon, le Pyrrhonien eſt bien loin de ſon compte.

N'eſt-ce donc point M. Bayle lui-même qui ne veut pas entendre M. Jaquelot, & qui, à la maniere des Pyrrhoniens, ne cherche que des défaites, pour ne demeurer pas court. Pour faire comprendre que le Myſtere n'eſt point en contradiction avec le ſens commun, il n'y a qu'à faire voir que l'Idée qui établiſſoit cette contradiction, en renferme elle-même, & par conſequent ne doit point paſſer pour la veritable idée du Myſtere.

Dans la ſuppoſition que M. Bayle eſt l'Auteur du Dialogue dont on vient de parler, & l'Auteur auſſi des argumens prêtés à *Simonide*, M. Jaquelot s'eſt crû en droit de regarder M. Bayle comme un Auteur qui trouve dans les Myſteres de la contradiction. *M. Bayle*, dit M. Jaquelot, *a introduit Simonide qui aſſure qu'un ſeul & même Dieu en trois perſonnes eſt une formelle contradiction.*

Enſuite de cela M. Bayle le plaint en ces termes. *Donc, conclut M. Jaquelot, ſon Abbé Pyrrhonien a objecté la même choſe. Quel raiſonnement bizarre!*

Il ne s'agit pas de l'Abbé ni de la réalité de la converſation qu'on lui attribuë. Il s'agit de prévenir les égaremens où peuvent aiſément jetter les raiſonnemens prêtés à l'Abbé, ou rapportés d'après lui, conjointement à ceux qui ſe liſent dans l'Article *Simonide*.

M. Jaquelot étoit donc fondé à joindre l'Article de Simonide à celui de Pyrrhon; dans l'un & dans l'autre on trouve des argumens qui ont un grand rapport & qui tendent à ébranler les mêmes Verités & à établir le même contraſte de la Raiſon avec la Revelation. Il importoit également aux Lecteurs de cet Ecrivain célèbre de ſe convaincre que ces Argumens du Pyrrhonien Abbé & du Pyrrhonien Simonide, n'étoient que des Sophiſmes.

Mais M. Bayle n'eſt ni Simonide ni Pyrrhon; il ſe plaint qu'on le confond avec les perſonages qu'il introduit, il en paroit ſcandaliſé. Il n'adopte point leurs idées. Il n'approuve point leurs objections. Soit & à lui permis de le dire: *le pour & le contre* eſt le Droit des Pyrrhoniens.

Mais d'où vient que dès qu'on refute les argumens qu'il prête à ſes perſonnages, ou qu'il tire de leurs Ecrits, immédiatement ou par conſequence, on le voit courir à leur défenſe avec tant d'emportement que, ſi on veut l'en croire, ceux qui travaillent à dégager la Religion de leurs attaques ſont *fous, malhonnêtes gens, puniſſables par la Juſtice & dignes des Peines Conſiſtoriales & Synodales.*

„ Je me repreſente, dit *Themiſte* pag. 489, un Pag. 105. „ homme d'eſprit & d'érudition qui va s'éclaircir au- „ près de M. Jaquelot. Je ſuppoſe qu'il lui parle „ ainſi: Je croi que vous êtes incomparablement „ plus habile que M. Bayle, & par conſequent „ que toutes les difficultés qu'il a trouvées dans les „ Queſtions de Religion, ſe ſont préſentées à votre „ eſprit depuis long-tems encore plus fortes & plus „ embarraſſantes, car de quoi n'eſt pas capable la „ penetration de votre genie?

L'Ecrivain *Themiſte*, ou plutôt M. Bayle qui emprunte ſon nom & lui fournit ſa plume, regarde donc comme une preuve d'une habileté ſinguliére, d'*inventer des difficultés* & il attribuë par Ironie à M. Jaquelot, dont il a ſi ſouvent mépriſé le petit genie & relevé les bevuës, cette habileté dans laquelle il ne reconnoit pas d'égal.

Mais eſt-il bien ſûr qu'inventer des difficultés ſoit la preuve d'un grand genie, & n'eſt-ce point plûtot la marque d'un naturel chicaneur? Un excellent Juriſconſulte ſera des meuveilles, quand il aura une bonne cauſe à ſoutenir, mais ſon genie accoutumé à ne s'arrêter qu'au ſolide, ne lui fournira rien ſur quoi il daigne s'arêter, & qui lui paroiſſe un peu ſpécieux, dans une mauvaiſe. C'eſt là au contraire où un eſprit faux triomphera, au lieu que ſi vous lui mettés en main une bonne cauſe, il gâtera tout par ſes entortillemens & ſes affectations. Un bon eſprit, un excellent genie eſt celui qui trouve aiſément ce qu'il cherche, & il ne cherche point ce qui eſt inutile, beaucoup moins cherche-t-il ce qui eſt nuiſible: Ses vuës ne le tourneut point de ce côté-là, ſon goût eſt uniquement pour l'évidence & il n'en a aucun pour les ténébres. Il donne ſon attention à s'inſtruire ſoi-même & non pas à contredire les autres. Il travaille à s'affermir dans la connoiſſance des verités qu'il connoit & à les pouſſer plus loin, & il n'a garde de ſe donner des entorſes pour les ébranler.

„ Si ces difficultés vous ſont venuës, pourquoi „ ne

„ ne les avés-vous pas refutées dans quelque Ouvrage?

A cela on pourroit répondre, dans une grande ſincerité : Quoique ces difficultés ſe ſoient préſentées à mon eſprit, loin de les regarder comme des preuves d'une ſinguliere ſagacité, & d'une exquiſe penetration, je les ai plûtôt conſiderées comme des rêves informes, où les ténébres étoient brouillées avec la lumiere, & elles m'ont paru ſi bizarres, & ſi peu naturelles que je n'ai point cru qu'elles ſe préſentaſſent à beaucoup de gens, voilà pourquoi je n'ai point cru neceſſaire d'en entreprendre la refutation.

„ Si vous avés crû que vos Reponſes ne ſeroient „ pas ſolides, qu'il ſeroit dangereux de faire connoi„ tre au Public un amas de difficultés qu'on ne „ refuteroit pas bien, vous n'agiſſés pas de bonne „ foi & vous maintenés par des fraudes les interêts „ de la Religion.

Je ne me ſuis pas défié de mes Reponſes, repliqueroit-on, qui m'ont paru très-ſatisfaiſantes & qui m'ont tout à fait tranquiliſé: mais j'ai crû qu'il étoit inutile de publier des reponſes à des difficultés que j'ai lieu de croire fort rares. Les eſprits bien tournés trouveront aiſément ces réponſes, ou en tout cas s'en paſſeront, affermis qu'ils ſont ſur des principes à l'épreuve, & il eſt un grand nombre de genies de travers dont les inclinations corrompuës arrêteront l'attention ſur les embarras des difficultés, & la détourneront de l'évidence des réponſes. Il y a de la *fraude* à donner des *objections ſophiſtiques* pour des preuves ſolides, ou des *réponſes qui ne ſignifient rien* pour des réponſes ſenſées, au lieu qu'il y a de la *Prudence* & de la *Charité* & non pas de la *Fraude* à taire ce qu'il ſeroit non ſeulement inutile de dire, mais qui de plus pourroit faire plus de mal que de bien.

„ Je vous demande encore ſi les difficultés ra„ portées par M. Bayle ſont tellement de ſon in„ vention que l'on n'en trouve aucun veſtige dans „ les Ecrits des Anciens, ni dans les Ecrits des Mo„ dernes. J'aurois de la peine à croire cela quand „ même vous en jureriés.

Cette Queſtion eſt des plus inutiles. Le mélange du *Mal* avec le *Bien*, & des *Ténébres* avec la *Lumiére*, depuis les tems les plus reculés dont on ait conſervé la memoire, a mortifié les gens de bien, mais ce mélange les a moins mortifiés qu'il n'a réjoui ceux qui cherchoient à s'affranchir des barriéres de la Religion. On a vû que M. Bayle adopte, pouſſe les Objections de Sextus qui lui-même n'étoit pas original.

Qu'a donc fait M. Bayle de nouveau pour donner tant de ſurpriſe & pour être accuſé de tant de ſcandale? Voici dont on ſe plaint. M. Bayle a pouſſé ces objections plus loin qu'on n'avoit jamais fait. On ſent qu'il a donné à ce travail une ſinguliere attention, on voit qu'il s'y eſt plû. Il les expoſe d'une maniere toute propre à s'emparer des cœurs, Repetitions, Equivoques, Comparaiſons, tours éblouiſſans, tout eſt mis en œuvre. Il auroit pû les raſſembler par ordre dans un Volume ſous ce titre ou ſous un équivalent : DOUTES A RESOUDRE PAR LES MINISTRES DE LA RELIGION. Mais il auroit été beaucoup plus facile d'y répondre & de les diſſiper. Peu de gens même ſe ſeroient donné la peine de lire un Traité Syſtematique & tout compoſé de raiſonnemens ſubtils, & cet ouvrage ſeroit tombé comme d'autres. Mais il ſeme adroitement, dans ſes premiers ouvrages, des Principes dont il ſe promet de tirer les fruits & les conſequences dans les ſuivans. Il les renferme, pour mieux dire, il les diſperſe ces conſequences dans un vaſte Dictionaire. Les Savans ne ſont pas ennemis des Dictionaires, & ceux qui ſavent peu, les ignorans même les préferent à tous les autres Livres, ils en interrompent la lecture quand ils veulent, & ils la reprennent quand il leur plait, ils choiſiſſent les endroits qui ſe trouvent de leur goût & ce qu'ils ſautent des feuilles n'eſt ſuivi ni de deſordre dans leurs études, ni d'embarras dans leurs idées. Une infinité de gens, qui ne ſont rien moins que faits à l'eſprit d'Examen, enchantés par la varieté tantôt des narrés, tantôt des reflexions de M. Bayle, ne s'aviſent jamais d'interrompre leurs lectures, par la peine d'un examen qu'ils ne ſavent pas même faire, & ſe trouvent à la fin perſuadés & par l'efficace naturelle des repetitions variées & ſemées à propos, & par celui de leur reconnoiſſance pour un Auteur qui fait ſi bien les amuſer. M. Bayle a encore ſu ſe ménager des défaites par le moyen des perſonnages qu'il introduit & à qui il fait dire ce qu'il lui plait. Dans un endroit il s'énonce en de certains termes, dans un autre il en employe de differens, de ſorte que quand on entreprend de lui répondre il s'écrie qu'on n'a pas compris ſa penſée. Il s'enveloppe du voile de l'Orthodoxie, & il s'eſt fait une étude de raſſembler tout ce qui eſt échappé d'expreſſions à des Théologiens, obſcurs ou célébres, amis, ennemis, ou indifferens, lorſque ces expreſſions lui donnent lieu de frapper de plus rudes coups ſur les Dogmes des Chrétiens. Le zéle qu'il affecte pour l'Orthodoxie ne l'empêche pas de s'en écarter & de preſenter le Chriſtianiſme ſous une face, où l'Orthodoxie reconnoit du faux & de l'outré, lorſqu'un tel Tableau de la Religion lui paroit propre à établir qu'un Etat compoſé d'Athées ſeroit d'une plus grande force & d'un plus grand luſtre qu'un Etat compoſé de vrais Chrétiens. Que dirai-je de ces guillarditès qu'il répand à pleines mains & que tout le monde reconoit très-efficaces pour indiſpoſer, par rapport à la Religion, les cœurs qui ſe plaiſent à les lire. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire avouër qu'on ne peut pas porter plus loin l'artifice que M. Bayle a fait, & ſi un Auteur, dont le zéle vif, & paſſioné pour la Religion, donne pour ſolides des Argumens qui, dans le fond, manquent de force, mérite, par le ſoin qu'il prend de les embellir, le reproche d'uſer de fraudes pieuſes, quel nom donnera-t-on à la funeſte habileté de celui qui déploye toute la ſubtilité de ſon genie, tous les travers de ſon humeur contrediſante, toutes les ténébres & les grands mots d'une Metaphyſique décrié, toute la fécondité de ſa plume pour accabler la Religion de difficultés captieuſes, il eſt facile de le deviner, au moins ne l'accuſera-t-on pas d'artifices pieux.

Dirés-vous *Pourquoi non* ? On ne peut pas ſe propoſer un But plus devot que celui de M. Bayle, puiſqu'il ne s'eſt donné tant de peines que *pour faire ſervir l'infirmité de la* RAISON, *afin que ce ſentiment porte à recourir à un meilleur Guide qui eſt la* FOI.

On a répondu à cette défaite. La ſincerité de ce langage eſt très-ſuſpecte, car enfin d'où vient que M. Bayle, qui a donné au Public tant de Volumes & qui écrivoit avec tant de facilité, n'a pas daigné donner une Section, donner un Article, à nous découvrir cet heureux, cet unique & ſi neceſſaire paſſage des ténébres de la Raiſon à la lumiere de la Foi. Plus on lit ſes Ouvrages, plus on entre dans ſes idées, moins le peut-on découvrir, moins le peut-on eſperer. Si les Notions les plus évidentes de la Lumiere naturelle deviennent incertaines par leur oppoſition aux Dogmes du Chriſtianiſme, ſi on ne peut point compter ſur leur évidence, ſi on ne peut point compter ſur la Raiſon, tout ce qu'on a allegué juſqu'ici de preuves pour établir la verité de nos Saints Livres & de Regles pour les expliquer, eſt l'incertitude même.

Voilà de funeſtes ſuites qu'on a redouté, dès que les ouvrages de M. Bayle ont paru & ſur tout depuis l'impreſſion de ſon Dictionaire. L'événement n'a que trop verifié que ce n'étoient pas là

des frayeurs imaginaires ni des terreurs paniques. La Lecture des Ouvrages de M. Bayle a produit les effets que l'on prévoyoit. Quelle neceſſité de répandre des poiſons à pleines mains ! Et n'eſt-ce pas ſe mocquer que de dire, *On l'a fait pour engager les hommes à recourir à l'Antidote*, & leur en faire mieux éprouver la vertu. Combien de gens, aujourd'hui ſans Religion, n'auroient jamais penſé à s'en mocquer s'ils n'avoient pas lû M. Bayle ? Combien de gens qui flottans dans le doute ſe diſpenſent de ſe ſoumettre à un joug qui leur paroit peſant & incertain ?

Mais il eſt tems de ſe rendre attentif à l'éloge de M. Bayle, il eſt de main de maitre puiſqu'il vient de la ſienne.

„ Il eſt contraire à toute la vraiſemblance que „ de telles penſées attendent pour ſe produire juſ- „ ques à ce qu'un ſimple particulier vienne à naitre „ dans le 17 ſiecle, après qu'une infinité de grans „ hommes ont médité ſi profondément les matiéres „ les plus importantes.

Que ſert-il de faire le modeſte ? l'experience ne permet pas qu'on ſe mette à un ſi bas prix. En vain une infinité de grans hommes ont médité, & médité profo ndément les matieres les plus importantes, ſi M. Bayle en a copié quelque choſe, il faut reconnoitre qu'il a beaucoup encheri ſur eux. Ces exquiſes ſubtilités étoient reſervées au 17. ſiecle, il n'en a pas fallu moins pour faire éclorre ce Philoſophe diſtingué, cet Orthodoxe accompli qui, tout ſimple particulier qu'il ait été, a fait voir que les plus glorieuſement titrés n'ont été devant lui que de petits écoliers en matiere d'objections contre le Chriſtianiſme & la Religion en general ; perſonne n'a fu ſi bien preparer les cœurs à écouter avec plaiſir les raiſonnemens qui vont à affranchir de toute gêne, perſonne ne les a propoſés d'une maniere plus amuſante & plus éloüiſſante en même tems ; perſonne n'a plus adroitement évité les mauvais traitemens où l'on s'expoſe par des attaques ſi hardies, perſonne n'a mieux apris à ſes Lecteurs, l'Art de ſe mocquer des Théologiens, de détourner ſon attention des réponſes & de rebattre, hardiment & ſans ceſſe, les mêmes objections. Combien de gens voit-on, dont la Foi eſt très-petite, pour ne pas dire nulle, diſent froidement, mais d'un cœur inſultant, à ceux qui eſſayent de les rirer de leur marotte Pyrrhoniene : *Je ne n'y arrête que pour mieux fenir la force de ma Foi & pour inviter les autres à ſe procurer la même conſolation.*

Cependant les avantages de M. Bayle ſur ſes prédeceſſeurs Epicuriens, Pyrrhoniens, ſont-ils un juſte ſujet d'éloges, ou ſi l'on eſt fondé à douter que des études tournées d'un tel côté, fut tout avec tant de perſeverance, ſoient la preuve d'un bon eſprit & d'un bon cœur ?

Quand donc *Maxime* termine ce que M. Bayle lui a dicté par ce Dilemme. „ Si nos Auteurs n'ont „ pas refuté ces difficultés, je me défie ou de leur „ eſprit ou de leur cœur. S'ils avoient de l'eſprit, ils „ devoient les découvrir auſſi bien, ou même mieux „ que M. Bayle. S'ils les ont decouvertes & paſſées „ ſous ſilence, c'eſt une fraude pieuſe". Et quand Maxime ajoûte : „ Ces difficultés peuvent-elles être „ refutées facilement, ou y en a-t-il quelques-unes „ très-mal-aiſées à refoudre". Il eſt très-naturel de retorquer : M. Bayle a-t-il compris que ces objections qui paroiſſent renverſer la Religion, n'ont aucune ſolidité, & ne ſont dans le fond que des Sophiſmes, ou a-t-il cru que la Refutation en ſeroit très-difficile ? S'il a été dans ce dernier ſentiment, pourquoi expoſer ſes Lecteurs au danger de l'Incredulité ? S'il a compris au contraire que ſes objections n'étoient établies que ſur des Principes faux, ou qu'elles tiroient de Principes, veritables en un ſens, par le ſecours de quelques équivoques, des conſequences très-fauſſes, & très-mal liées, pourquoi déployer toute l'habileté de ſon genie à rendre ces Sophiſmes éblouiſſans & propres à s'inſinuer ?

Encore une fois c'eſt ſe mocquer que de dire : Pour rendre inutiles toutes ſes objections il n'y a qu'à recourir à la Foi & à s'y tenir fermement. Mais celui qui donne ce conſeil n'a-t-il pas fermé toutes les avenuës qui pourroient conduire à cette Foi, ſeule reſſource ſelon lui ? La *Crédulité* n'a rien de fûr & elle en a d'autant moins qu'elle eſt plus aveugle. L'*Enthouſiaſme*, ou la penſée flatteuſe d'une *Inſpiration* eſt une voye équivoque, dangereuſe, pleine d'illuſions & d'égaremens. Les Lumieres de la Raiſon ne ſont que des ténébres, & ce Guide ne conduit qu'à l'incertitude. Voilà ce que M. Bayle poſe en fait ; que nous laiſſe-t-il donc pour paſſer du doute à l'aſſurance ?

On voit qu'il eſt aiſé de dégager du ſoupçon d'avoir manqué d'eſprit ou de bonne foi, les Savans qui ont précedé M. Bayle, ſoupçon dont il les charge parce qu'ils ont negligé d'entrer dans la carriere où il a tant brillé.

Il eſt peu de ſujets ſur leſquels les premieres idées qui ſe préſentent n'ayent quelque obſcurité mêlée avec leur évidence. La plupart de nos idées naiſſent d'abord très-imparfaites. Par cette raiſon il s'en préſente ſouvent qu'on ne penſe point à développer, non faute de pénétration, mais parce qu'elles ne paroiſſent propres qu'à découvrir de quelques autres que l'on trouve plus dignes d'attention, & dont on ſe promet plus de fruit. Et lorſque quelque grande & nouvelle difficulté, quelque difficulté intereſſante ſe préſente à l'eſprit d'un homme raiſonable, il s'applique à la reſoudre pour ſa propre ſatisfaction & ſa propre tranquilité : Mais quoiqu'il en ait diſtinctement reconnu tout le foible & qu'il ſe conçoive en état de le démontrer, il ne ſe hâte pourtant point de publier ni cette difficulté, ni les Réponſes qu'il lui a oppoſées. Il n'en a garde. La Prudence & la Charité ne le lui permettent pas. Il ne voit aucune neceſſité de rendre ces diſcuſſions publiques, & de plus il comprend que publiées elles pourroient avoir de mauvais effets. Il eſt des Eſprits foibles que la Difficulté terraſſe, ſans que la Réponſe puiſſe les relever, & il en eſt encore de ſi mal tournés que toute leur attention ſe livre avec plaiſir à la difficulté & ſe refuſe à la Réponſe.

J'ai déja rapporté ſur ce ſujet une Hiſtoire que je tiens de Témoins très-dignes de foi. Un homme d'eſprit & de grande qualité, Officier de diſtinction, ſe diverti ſoit un jour à embarraſſer par des objections un Capitaine peu ſavant, & ces objections rouloient ſur la Religion. Ces difficultés jetterent l'Auditeur dans une Malancolie ſi profonde qu'elle fut incurable. L'Auteur des objections en eſt averti, il accourt & s'empreſſe à guerir le mal qu'il a cauſé, mais ſes Réponſes toutes ſolides qu'il les donne & tout clairement qu'il les expoſe, ſe trouvent inutiles : l'impreſſion étoit faite, il ne lui fut plus poſſible de l'effacer.

Que de doutes, que de diſpoſitions à l'Incredulité, que d'Incredulité effective & d'Irreligion M. Bayle n'aurait-il pas prévenu s'il s'étoit rendu à ceux qui lui conſeilloient de prendre un parti ſi raiſonnable & ſi digne d'un Philoſophe & d'un Chrétien ! On ne peut l'excuſer que par une raiſon qui va à juſtifier le Tentateur de nos premiers parens. En vain on reprocheroit à ce Tentateur les mauvais effets de ſes raiſonnemens captieux, Adam & Eve n'avoient qu'à y oppoſer le Bouclier de la Foi. Mais quel plus grand exemple pour prouver que les raiſonnemens ſont capables de l'ébranler cette Foi & de la faire abandonner ! Celle de nos premiers parens devoit être d'une tout autre force que la nôtre, puiſqu'ils avoient immediatement reçu les ordres de Dieu. Que ne peuvent point des Sophiſmes couverts de quelque vraiſemblance, quand on ne les

les examine pas avec affés de précaution, & qu'on s'y prête trop aisément. M. Bayle n'a pas écrit pour n'être point lû, & ses objections ont fait tomber, à l'égard d'un très-grand nombre, cette Foi qui devoit les garentir d'ébloüissement.

On a loué les Historiens Protestans qui ont combattu la Fable de la Papesse Jeanne. Pour tirer de là une consequence favorable à la sincerité de M. Bayle & qui serve à en faire l'éloge, il faut supposer qu'il n'a écrit qu'en vue de tirer les Chrétiens d'erreur, de corriger les fausses idées qu'ils se faisoient du Pyrrhonisme & de l'Athéisme, & de les ramener de leur éloignement pour les Pyrrhoniens & pour les Athées.

Page 106. La derniere page de ce I Volume contient des preuves bien manifestes de ce que j'ai déja remarqué plus d'une fois, c'est que *Maxime & Themiste* ne font guere que rebattre des raisonés, ou ramener des Objections que l'on a déja refutées.

» Une des plus fortes preuves que M. Jaquelot » prétende avoir du franc arbitre, est que nous » avons un sentiment vif de l'autorité avec laquel- » le nôtre volonté choisit une chose plûtôt qu'une » autre. Or si ce fentiment vif ne prouvoit pas » necessairement que nous fommes les maitres chez » nous & que nôtre Liberté fe détermine elle-même » comme bon lui femble, Dieu feroit la cauſe de » nôtre erreur. J'ai trois Queſtions à lui faire. » *Premierement* s'il a conſulté toutes ſortes de per- » ſonnes, ou s'il s'eſt arrêté à ſa propre experience, » ce qui ne ſignifieroit rien; car la nature lui au- » roit pû donner un temperament heureux qui fe- » roit que ſa volonté feroit aiſément flexible en tout » ſens. Cela ne tireroit point à conſequence ſur les » autres hommes. *Secondement* je lui demanderois » ſi les experiences qui l'ont convaincu de l'empi- » re qu'il a chez lui, ont eu pour objet les affaires » ordinaires de la vie, ſe promener, acheter une » maiſon, ſolliciter un procès, faire des viſites &c. » *Troiſiemement* je lui demande ſi ce n'eſt pas être » téméraire que de recourir à l'argument que Dieu » nous tromperoit?

Qu'on reliſe, ſi l'on veut, la *Section de la Liberté*. On y trouvera ces trois Queſtions diſcutées. Voilà pourquoi je me borne à repondre ici, en très peu de mots. A la *premiere*, Qu'on feroit ridicule de prétendre qu'il faut avoir conſulté toutes les hommes, pour être en droit de conclurre que l'Eſprit humain eſt fait d'une maniére à ne pouvoir s'empêcher de ſentir que 2 fois 2 font 4, dès qu'il veut s'y rendre attentif. *A la ſeconde* je répons qu'il eſt fort ordinaire aux hommes de traiter d'impoſſible ce qui leur paroit difficile, & de prétexter que la force leur manque quand ils ne font pas d'humeur de ſe déterminer à ce à quoi on les invite. Voici enfin ma replique à la *troiſieme* Queſtion.

Si Dieu déterminoit lui-même immediatement ma Volonté, & qu'en même tems, & par cette Toute puiſſance, il créoit en moi le vif ſentiment d'une détermination produite par moi, il me jetteroit dans une Illuſion, dont je ne pourrois me tirer par aucune idée qui ſurpaſſât en évidence ce ſentiment, y a-t-il de la témerité à conclurre de là qu'il n'eſt pas permis d'imputer à Dieu de telles illuſions?

Je viens au ſecond Tome, moins étendu que le précedent & où je trouve très-peu d'Articles qui demandent un Examen nouveau ou quelques nouvelles Remarques.

Pag. 21. *Voici*, dit Themiſte, *une Comparaiſon deſtinée à faire voir que M. Bayle n'eſt pas bien intentionné pour la Religion*. Elle eſt tirée de la Bibliotheque choiſie pag. 367 368.

Oeuvres Div. Tom. IV. Pag. 6.

» Si quelcun ramaſſoit tout ce qui ſe pourroit » dire de plus odieux contre ſon Souverain, qu'il » défiât tous ſes autres Sujets d'y répondre, & qu'il » dît qu'il eſt neanmoins perſuadé que la conduite » de ce Souverain eſt irreprehenſible, & que pour » lui il eſt ſon très-humble Sujet, je voudrois bien » ſavoir ſi ce Souverain & ſes Sujets ſe payeroient de » ces diſcours, & s'ils ne les prendroient pas pour » une pure Comedie que cet homme joueroit, » pour ſe tirer d'affaires. Le Prince croiroit avec » raiſon que cet homme auroit deſſein de ſoule- » ver ſes Sujets contre lui, & les Sujets n'auroient » pas meilleure opinion de ſa fidelité, quoiqu'il » criât à la calomnie. S'il diſoit que quoique la » conduite du Souverain paroît à ſes foibles lumie- » res execrable & tout à fait tyrannique & qu'il fût » impoſſible à ſes Sujets de montrer le contraire, & » qu'il ſe fâchât même contre ceux qui l'entre- » prendroient, il ſoumettoit neanmoins ſes lumie- » res à la Declaration du Prince, qui proteſtoit de » gouverner avec autant de bonté que l'on en puiſ- » ſe imaginer; s'il parloit, dis-je, de cette ſorte, » ſon Souverain & ſes Sujets pourroient-ils croire » qu'il parleroit ſincerement & qu'il n'auroit que » de bons deſſeins? Se contenteroit-on encore des » proteſtations qu'il pourroit faire de ne publier » tant de mal du Souverain, que pour humilier » quelques-uns de ſes Sujets trop préſomtueux, qui » s'imagineront de pouvoir rendre de bonnes rai- » ſons de ſa conduite, & qui ſe croyoient obligés » de le faire pour l'honneur de leur Prince, en leur » faiſant voir qu'il leur étoit impoſſible de le de- » fendre par leurs lumieres? Les mauvaiſes excuſes, » au lieu d'appaiſer ce Souverain & ſes Sujets, ne » feroient que les offenſer davantage, parce qu'ils » s'appercevroient facilement, qu'il les prendroit » pour des bêtes, & qu'à la calomnie il ajoûteroit » la raillerie & le mépris.

Après avoir rapporté cette accuſation Maxime ajoûte: *Si je vous ai lû tout ce paſſage, ſans rien ſauter, c'eſt afin que vous viſſiés mieux la ſupercherie de l'accuſateur.*

M. Bayle, après s'être donné pour RAPPORTEUR des ſentimens des Manichéens & de ceux des autres ennemis de la Verité, & des Dogmes capitaux de la Religion, après leur avoir prêté des preuves qui ne ſe liſent point dans ce qui nous reſte de leurs Ecrits, après s'être déclaré leur Avocat contre les Apologies raiſonnées des defenſeurs de la Religion, donne ſur tout pour invincibles ſes Comparaiſons tirées des ſujets les plus frapans, & il s'applaudit & triomphe, par ſon adreſſe à le propoſer ſous les tours les plus propres à ébloüir. Ces Armes ne ſont-elles donc permiſes qu'à lui? & en abuſe-t-on, dès que ce n'eſt plus pour attaquer, mais pour ſe défendre & pour engager les autres à ſe tenir leurs gardes, qu'on les met en œuvre?

Dira-t-on que la ſupercherie conſiſte à lui imputer à lui-même des ſentimens qu'il met ſimplement dans la bouche d'autrui. Mais 1. Les Comparaiſons ne font-elles pas de ſon invention? Ne font-ce pas les fruits immédiats de ſa funeſte fécondité? 2. La Comparaiſon de Mr. le Clerc n'eſt-elle pas juſte? Il eſt des gens qui haiſſent un Souverain, qui ne peuvent ſe reſoudre à ployer ſous un joug, ni à ſoûtenir ſon Idée. Un homme d'eſprit ſujet de ce Monarque s'étudie à raſſembler tout ce que ces chicaneurs & odieux Sujets ont dit & écrit contre la conduite de leur commun Maitre, non ſeulement il le raſſemble, il l'étend, il l'éxagere, il y joint ſes propres reflexions, il les appuye de toute ſon habileté, il tourne en ridicule toutes les Apologies raiſonnées que de zélés Sujets entreprennent de faire; il travaille à rendre ces Apologies ſuſpectes, odieuſes, aux differens partis dans leſquels l'Etat ſe trouve diviſé. Il ſoutient que toutes ces Apologies ſont parfaitement inutiles & n'aboutiſſent qu'à expoſer à de nouvelles objections ce qu'elles entreprennent de juſtifier. Il ne ceſſe de repeter que le meilleur parti que l'on puiſſe prendre c'eſt de l'imiter, d'avouer tout net qu'on ne peut rien comprendre dans la conduite du Maitre qui ſoit digne de lui & qui

convienne à ſon Idée & à celle de ſon rang, mais nonobſtant cela, porter ſon reſpect juſqu'à dire qu'on le croit très-ſage, très-juſte, très-bon, malgré toutes les preuves du contraire, preuves auxquelles on n'a rien à repliquer ſi ce n'eſt qu'il faut ſacrifier toutes les conſequences les plus claires, qui ſautent aux yeux & ſe tirent de ce qu'on voit, au reſpect que l'on a pour ce qu'on ne voit pas. Un homme qui raiſonneroit ainſi, auroit-il pour ſon Souverain un zèle fort louable, ſur tout après avoir été très-ſouvent averti des mauvais effets que ſes Declamations ſont capables de produire & produiſent en effet?

En vain en appelleroit-il à ſa bonne intention? Quand on le croiroit ſur ſa parole, cette bonne intention ſeroit avec ſa mauvaiſe conduite un contraſte des plus contradictoires & des plus ridicules. Une intention cachée ne produit aucun bien, une conduite qui ſaute aux yeux & paroit dire tout le contraire; produit de très-grands maux. Ce cœur ſi fourni & ſi plein de reſpect, pourquoi s'énonce-t-il comme feroient les plus ſcélérieux? On veut bien ne rien prononcer ſur les intentions de Mr. Bayle, on ſe plaint de ſes Diſcours, on les croit très-propres à jetter dans l'Irreligion un très-grand nombre de gens, ou d'un petit genie, ou d'un cœur corrompu, & de les perdre ſans retour & on eſt très-mortifié d'en voir tant de preuves d'experience.

L'Auteur d'une Comedie où on lanceroit divers traits contre la Religion, ſe juſtifieroit-il en diſant qu'il ne les a mis que dans la bouche de perſonnages décriés? & ſi, dans une Comedie ſuivante, ces perſonnages tourniotent en ridicule ceux qui auroient entrepris de répondre aux impies Reflexions de la précedente, ne ſeroit-on pas fondé à reprocher à l'Auteur de ces Piéces de faire du Theatre une Ecole d'Incrédulité?

Si dans ces mêmes Piéces on entendoit grand nombre d'ordures groſſieres, leur Auteur ſeroit-il excuſable en diſant qu'il faut bien réjoüir le Parterre dont on a fatigué l'attention par des ſcenes remplies de raiſonnemens longs & abſtraits? Si une mere & une fille y jouoient juſqu'au bout le rolle que Mr. Bayle leur donne dans ſes comparaiſons? auroit-on tort de ſe plaindre qu'un tel Théatre réunit toutes les batteries qui tendent à renverſer la Religion & les mœurs. Le Poëte & ſes Amis ſeroient-ils en droit de s'écrier *quelle calomnie!* Les intentions ont été les plus pures & les plus louables du monde & cependant on ne veut pas y faire la moindre attention. Elles alloient à produire les plus excellens effets. La force des objections prononcées par le Comedien, ces objections ſans replique ſatisfaiſante, ne nous font-elles pas merveilleuſement connoitre le prix de la FOI contre laquelle tout échoue? & les ſcenes de la Mere, de la Fille & de ſon Amant ne ſont-elles pas des tableaux bien frappans de l'infirmité humaine, tableaux qui nous diſpoſent à nous humilier dans la penſée que le même accident pourroit nous arriver. Les Ordures même qui y diſpoſent ſont autant de preuves de leurs dangers & d'avertiſſemens à les éviter? Ces Comedies ſont donc une excellente Ecole de FOI, d'HUMILITÉ, DE SAGES PRECAUTIONS, très-ſemblables à cet égard aux Ouvrages de Mr. Bayle & à ſes pieux ſtratagêmes. On ne ſauroit trop les voir ni les lire, auſſi leur charitable Auteur n'a rien épargné pour s'attirer des Lecteurs & des Spectateurs & pour faire qu'elles lui rapportaſſent de l'argent. Les prétendues juſtifications de M. Bayle ajoûtent l'inſulte au mépris; c'eſt ainſi que les partiſans de ſes Ouvrages aiment à mortifier, aux dépens de toute ſincerité, les ames navrées de leurs funeſtes effets.

Pag. 6. Pag. 24. *Themiſte*, pour juſtifier l'honorable Epithete que *Maxime* vient de donner à la Compa-

raiſon de Mr. le Clerc y en oppoſe une autre.

„ Mettons, dit-il, la choſe dans ſon point de „ vuë, repreſentons-nous un Empereur qui ſur„ paſſe autant les plus habiles politiques que ceux„ ci ſurpaſſent un Maitre d'Ecole. Cette ſublimité „ de genie lui fait former des deſſeins plus vaſtes „ & plus importans que ceux de ſes prédeceſſeurs, „ & lui découvre des moyens nouveaux de parve„ nir à ſes fins. Il ne ſuit point d'exemples, il ſe „ fait des routes de gouvernement inconnuës juſ„ ques alors. Les étrangers le blâment de ce qu'il „ s'écarte ainſi des voyes qui avoient toujours „ paſſé pour prudentes. Quelques-uns de ſes Su„ jets murmurent contre ces nouveautés & en „ aprehendent les ſuites. Il s'éleve des Auteurs „ qui, pour refuter la critique des étrangers & les „ plaintes des Sujets entreprennent de montrer qu'il „ eſt faux que la conduite de l'Empereur ne ſoit „ point réglée ſur les maximes ordinaires de la po„ litique; ils font pour cela des paralleles, ils tor„ dent, ils tiraillent, diſloquent tous les Lieux „ communs. Un autre Auteur vient qui ne nie „ pas le fait, mais montre que l'on ſe doit repo„ ſer entiérement ſur la ſageſſe de Sa Majeſté Im„ périale, qu'elle a ſes raiſons pour ne ſe pas con„ former entiérement aux Règles communes, qu'en„ core que ſa conduite ſoit différente de celle de „ ſes Ancêtres les plus prudens, elle n'en eſt pas „ moins prudente, & que puiſque ſa ſageſſe eſt d'un „ degré plus éminent ſans comparaiſon que celle „ des autres hommes, ſes maximes doivent avoir „ un caractére nouveau, & proportionné à cette „ grande ſupériorité de genie qu'il poſſede. Que „ diroit l'Empereur quand il ſauroit la methode des „ prémiers Apologiſtes? il excuſeroit leur zèle peu „ éclairé, & ſe moqueroit néanmoins de leur ignorance, mais il aprouveroit entiérement le dernier „ Apologiſte.

Voila, continue Themiſte, *comment il faut corriger la fauſſe peinture que M. le Clerc a faite, & il ne faut que cela pour couvrir de confuſion.*

Je propoſerai auſſi la Comparaiſon qui pourra ſervir au parallele des deux qu'on vient de lire, & à découvrir de quel côté ſe trouve le tort.

Les Voiſins & grand nombre des Sujets d'un grand Prince critiquent ſa conduite. Ils imputent au hazard ſes ſuccès arrivés, diſent-ils, contre toutes les Règles de la Guerre & de la Politique. Ils le chargent outre cela d'inhumanité & de cruauté.

Là-deſſus on compoſe des Apologies. Il en eſt qui s'efforcent de ſoûtenir que leur Souverain a ſuivi, dans ſa conduite, toutes les Règles ordinaires, ceux-ci marquent du zèle, mais ils ne réuſſiſſent pas, & dans ces Apologiſtes le Prince ne peut louer que le zèle & la bonne intention.

C'eſt là l'Image du parti qu'on prendroit ſi, pour juſtifier la Sainteté & la Bonté de Dieu, on ſuppoſoit toutes ſes Créatures ſans activité, & ſi l'on prétendoit qu'il obſerve toutes les hommes tout ce que les hommes ſont obligés d'obſerver les uns envers les autres.

D'autres Apologiſtes aiment mieux dire que *le Prince*, dont il s'agit, *a ſes raiſons pour ne ſe pas conformer entierement aux Règles communes, & que puiſque ſa Sageſſe eſt d'un degré plus éminent ſans comparaiſon que celle des autres hommes, ſes Maximes doivent avoir un caractére nouveau & proportionné à cette grande ſuperiorité de genie qu'il poſſede.*

Mais c'eſt ici un langage fort différent de celui dont on ſe plaint & qu'on reproche à Mr. Bayle, car pour imiter ce dernier, il auroit fallu que l'Apologiſte eut dit: *A la verité plus nous mettrons en parallele la conduite de notre Souverain avec toutes les idées que nous avons de la Prudence & des autres Vertus, plus clairement il nous paroitra qu'elle les renverſe toutes. Mais malgré tout ce que la Raiſon nous fournit de preuves démonſtratives là-deſſus, il faut ſe per-*

persuader que la supériorité de son genie lui fait voir les choses tout autrement, & qu'il est très-sage, très-juste & très-humain, en faisant tout ce qui nous paroît le plus incompatible avec la Sagesse, la Justice & l'Humanité. C'est pour humilier nos Apologistes raisonneurs que je vais mettre cette incompatibilité dans son jour. Je les défie de pouvoir y repliquer quoi que ce soit de raisonnable & de satisfaisant.

N'eſt-il pas à préſumer qu'un Souverain éclairé & ſans indifference pour ſa Réputation, trouveroit la methode de ce prétendu Apologiſte des plus dangereuſes, & ſe perſuaderoit que lui-même a beſoin d'humiliation.

Enfin ne rempliroit-on pas mieux les devoirs d'Apologiſte & de bon Sujet, ſi, pour montrer que le Prince doit ſes grands ſuccès à ſes lumieres, on prouvoit qu'il a mieux connu le cœur de l'homme, l'art de négocier, celui de gagner des batailles & de prendre des Villes, qu'on ne les connoiſſoit avant lui, ſi on faiſoit comprendre les avantages de ſes Maximes par deſſus celles de ſes prédéceſſeurs & des autres Souverains, & ſi enfin, par un examen attentif des circonſtances où il s'eſt trouvé, on établiſſoit, par des preuves convaincantes, qu'il n'y a jamais rien eu, dans ſa conduite, de contraire à l'Equité & à l'Humanité.

C'eſt l'Image de ceux qui poſent en fait, & qui prouvent qu'il étoit digne de la *Grandeur*, de la *Sageſſe* & de la *Bonté ſuprême* de faire des Créatures libres & actives, & qui, de ce Principe bien établi & de ſes premieres conſequences, tirent dequoi démontrer l'impertinence des chicanes qu'on fait à la Perfection, & ſingulierement à la Bonté, de la Providence Suprême, & de convaincre, par la Raiſon, tous les eſprits qui aiment de bonne foi l'inſtruction & la Vérité.

pag. 6. Pag. 26. MAXIME, *Que penſerés-vous de ce qu'il ajoute que Mr. Bayle a fait* DES ACCUSATIONS ABOMINABLES CONTRE LA PROVIDENCE?

THEMISTE. *Peu s'en faut que je ne diſe qu'il n'y a qu'un fou à lier qui puiſſe parler de la ſorte, & à ce compte les Théologiens les plus orthodoxes & ſur tout entre les Reformés, ſeroient d'abominables blaſphemateurs, puiſqu'ils reconnoiſſent que, dans la Providence de Dieu, quant au peché, il y a des abimes impenetrables à la Raiſon.*

pag. 10. On reprend le même ſujet pag. 53 & ſuivantes, & on ſe plaint *que Mr. le Clerc ſachant très-bien que Mr. Bayle s'eſt ſervi du même dénouement que les Réformés, il lui objecte des Conſequences odieuſes qui tombent ſur tout le Corps des Egliſes Reformées.*

Tout ce qu'on allegue dans ces endroits, en vue de prouver qu'on ne peut blâmer Mr. Bayle, ſans envelopper dans la même condamnation un grand nombre d'Orthodoxes très-reſpectables & de bons Chrétiens, ne me paroit pas concluant, parce que les difficultés ſous leſquelles ils ont gemi & dont l'idée leur a paru des plus odieuſes, il ſemble que Mr. Bayle y trouve un de ſes plus grands plaiſirs. Il les étale, il les pouſſe, il les repéte, il ne ſe laſſe point d'y revenir, il en ſiſit toutes les occaſions, il les appuye par des Comparaiſons les plus ſéduiſantes, & il les propoſe ſous les tours les plus éblouiſſans; ſur ce ſujet la fubtilité de ſon genie & ſon inépuiſable fecondité ſe fait plus ſentir que ſur tout autre. On voit au contraire que les Théologiens, cités par Mr. Bayle, n'écrivent ſur ces matiéres qu'à regret; ce qu'ils en diſent & la maniére dont ils le diſent, engage leurs Lecteurs à conclure que moins l'on penſe à ces matieres, mieux on fait; que la Prudence défend d'y arrêter ſon attention & ordonne de la fixer ſur ce que la Révélation nous préſente de plus proportionné à notre portée & de plus propre à régler nos mœurs & à fonder nos eſperances. Il eſt vrai que d'une main Mr. Bayle nous renvoye à cette Révélation, mais d'une autre il nous l'enleve & en fait éclipſer toute l'autorité; loin de nous indiquer quelque route qui nous conduiſe à la reconnoître, ſon Pyrrhoniſme, qui triomphe par tout où il y a diverſité de ſentimens, nous arrache tous les moyens de parvenir à quelque certitude, foit ſur la Divinité d'une Révélation, ſoit ſur la vérité du ſens dans lequel on en explique les paroles.

Non ſeulement Mr. Bayle entraine ſes Lecteurs à adopter ſes doutes & ſes argumens, par les frequentes repetitions & la vivacité du ſtile qu'il met en œuvre pour les graver dans leur mémoire & les imprimer dans leur Entendement, il les y diſpoſe encore par ſes nombreuſes obſcénités, qui vont à gâter le cœur, en y faiſant gliſſer l'eſprit d'impureté ſi naturellement lié à celui de l'Incrédulité. L'Impur a beſoin que l'Incrédulité le tranquiliſe, & l'Incrédule qui n'attend rien au delà de cette vie s'y plonge dans la ſenſualité, il s'y abandonne & c'eſt par là qu'il cherche à ſe conſoler & à s'étourdir.

Qu'on faſſe juſte les paralleles, & l'on verra trop clairement s'il eſt vrai que les coups, qu'on porte à Mr. Bayle retombent en effet ſur nos Théologiens, ſous leſquels il affecte de ſe couvrir & dont il ſe joue réellement.

Ce que les partiſans de Mr. Bayle appellent en lui des *débauches d'eſprit* & des jeux d'imagination, va tout droit à la *débauche des mœurs*, & à faire regarder comme des *jeux* la *licence* & *l'ordure*. Combien de gens n'avoient qu'une ſombre idée des difficultés ſur la Providence & les autres points de la Religion qui, animés par l'exemple d'un Philoſophe de ſi grande réputation, s'en chargent la mémoire & ſe comptent preſque entre les genies du prémier ordre, parce qu'ils les ſavent repeter & qu'ils en oſent étourdir tous ceux qu'ils rencontrent, *Quel genie ſuperieur que celui de Mr. Bayle*, diſent-ils, *y eut-il jamais de reputation plus meritée?* Qu'en ſavés-vous? Depuis quel tems êtes-vous en poſſeſſion de l'Art d'examiner juſte? Vous êtes-vous juſques ici fort exercé à diſcerner le ſolide d'avec l'éblouiſſant? *Mais je m'en tiens à la voix publique.* Nommés-nous vos garands..... Qu'entens-je! une liſte de débauchés. Voilà vos Auteurs, un autre vous citera bien-tôt vous même & appuyé de votre exemple, il s'énoncera hardiment & en entrainera d'autres, c'eſt votre fond & votre exemple qui vous procurent les diſciples, dont la crédulité vous autoriſe à votre tour.

Je veux que Mr. Bayle ait paſſé ſa vie dans une grande continence. Ce n'eſt pas ſa perſonne qu'on examine, on ſe borne à ſes Ouvrages. Un nombre infini de débauchés, (on ne ſauroit le nier, ce fait eſt d'une notorieté trop publique.) s'autoriſent de ſes Compilations, à ne plus rougir de faire & d'avouer qu'ils font ce dont les Idées divertiſſoient aſſés un ſi grand Philoſophe, pour l'engager à en remplir ſes cahiers, & par là (pour emprunter une penſée de Seneque) ils perdent entiérement ce qui pouvoit encore donner des bornes à leur licence, & peut-être même les en ramener, la honte de s'y laiſſer aller. *Itaque quod unum habebant in malis bonum, perdunt, peccandi verecundiam.*

Ce qui ſe trouve dans la page 32 & les ſuivantes pour la juſtification des motifs de Mr. Bayle, ſe trouve entiérement ailleurs; par conſequent on l'a déja examiné, & ci-devant & encore dans ce qu'on vient de lire à l'occaſion de la page 20. Au reſte, cette juſtification de M. Bayle eſt devenue toujours plus difficile, à meſure qu'on a réfleteré à Mr. Bayle les avis ſi neceſſaires ſur les maux, & tout au moins ſur les funeſtes ébus qui naiſſoient de ſes Ecrits. Page 7. pag. 6.

Il ne faut pas s'étonner ſi Mr. Bayle qui s'eſt tant repété, dans le tems de ſa plus grande vigueur, l'a fait près de ſa fin & dans ſon dernier Ouvrage, où il ſemble que le dépit ſeul ranimoit ſes forces

mourantes. J'ai parcouru un grand nombre de pages, qui ne contenant que des reflexions repetées, ne donneroient auſſi lieu qu'à des réponſes déja lues.

Pag. 22. J'arrive à la page 141. où Mr. Bayle revient encore à ſes comparaiſons. *Un Romain va voir Pline le jeune, occupé du Panegyrique de Trajan*, &c. Mais on ne lui fait rien dire à quoi on n'ait déja répondu de point en point.

Pag. 22. Pag. 145. on cite ces paroles de Mr. Le Clerc. *Mr. Bayle enſeigne que les Manichéens démontrent par la Raiſon que Dieu n'eſt pas Bon, & il ne donne aucune raiſon de croire le contraire, ſinon que l'Ecriture le dit, ce qui, ſelon ſes principes, n'eſt rien dire*; PREMIEREMENT, *parce que s'il dit que nous n'avons point de Notion de la Bonté de Dieu*; SECONDEMENT, *parce que ſi l'Ecriture enſeigne des choſes contraires à des Veritéś évidentes, comme il le dit dans ſon Article de* PYRRHON, *on n'a point de raiſon de le croire; & en* TROISIEME *lieu, parce qu'on ne peut pas refuſer ſon conſentement à des choſes évidentes, comme ſont, ſelon lui, les objections qu'il a inventées en faveur des Manichéens.*

A cela THEMISTE répond „ Il ſeroit difficile „ d'entaſſer dans un paſſage de cette longueur „ autant de fauſſetés que j'en trouve ici. 1. Il eſt „ faux que Mr. Bayle ne ſe fonde pas ſur la Raiſon pour croire la Bonté de Dieu. 2. Il eſt faux „ qu'il diſe qu'abſolument nous n'avons aucune no„ tion de la Bonté de Dieu. 3. Il eſt faux qu'il „ diſe que l'Ecriture enſeigne des choſes contraires „ à des Veritéś évidentes. Son ſentiment eſt qu'u„ ne notion évidente doit faire moins d'impreſſion „ ſur notre eſprit qu'une doctrine revelée contraire „ à cette nation, & qu'ainſi l'on doit abandonner „ cette notion comme fauſſe entant qu'elle eſt com„ battue par l'Ecriture. 4. Il eſt faux qu'on ne „ puiſſe refuſer ſon conſentement à des choſes évi„ dentes. La pratique des Théologiens & des Phi„ loſophes prouvent le contraire". Voilà Mr. Le Clerc bien tiré par THEMISTE, c'eſt-à-dire par le *Juſte* qui s'adreſſe au *Très-Grand* ſon ami MAXIME.

Mr. Bayle ne parle preſque jamais que ſous le maſque des perſonnes qu'il introduit ſur la Scene. Or ces perſonnes ſoutiennent que nos Myſteres ſont manifeſtement contradictoires à des notions communes, & les argumens dont ils ſe ſervent pour appuyer cette prétention paroiſſent à Mr. Bayle ſans replique, au moins par les lumiéres immédiates de la Raiſon. De-là on forme ce Syllogiſme & on eſt en droit de l'avancer.

Les Notions communes ſont des Veritéś évidentes:
Or l'Ecriture enſeigne des Myſteres contraires à ces Notions:
Donc l'Ecriture enſeigne des choſes contraires à des Veritéś évidentes.

Si l'on refuſe aux Notions communes en général le titre de Veritéś évidentes, il ne ſe trouvera aucune propoſition à laquelle on puiſſe le donner, car il n'y en a point dont l'évidence ſurpaſſe celle des Notions communes.

Le ſentiment de Mr. Bayle eſt qu'une Notion évidente doit faire moins d'impreſſion ſur notre Eſprit qu'une Doctrine revelée contraire à cette Notion, & qu'ainſi l'on doit abandonner cette Notion comme fauſſe, entant qu'elle eſt combattue par l'Ecriture. De ſorte que, ſuivant cette grande & admirable ſubtilité, on peut dire *qu'une Doctrine revelée eſt contraire à une Notion commune*; mais qu'on auroit tort d'ajoûter *qu'elle eſt contraire à une Verité évidente*, parce qu'alors *cette Notion doit être abandonnée comme fauſſe.*

Voilà juſtement ce dont on ſe plaint. Si on donne dans les Idées de Mr. Bayle, on ne connoitra plus aucun moyen pour s'aſſurer de la Divinité d'une Révélation & du vrai ſens que l'on donnera à ſes paroles, car à quel caractére pourra-t-on reconnoitre la Verité, ſi l'Evidence ne l'eſt pas; & viſiblement elle ne l'eſt plus, s'il y a des cas où les Notions communes, c'eſt à dire les Propoſitions les plus ſimples & les plus évidentes, ne laiſſent pas d'être fauſſes.

Dira-t-on que la *Notion commune* n'eſt fauſſe que dans le ſens qu'elle ſe trouve contraire au Myſtere, qu'il lui en reſte un autre de vrai, & que Mr. Bayle a voulu exprimer cette diſtinction par la reſerve *entant que.*

Je voudrois bien qu'on me les démêlât ces deux ſens, mais juſqu'ici il me paroit que le ſens de la Notion commune oppoſé au Myſtere par Mr. Bayle, dès là condamné & traité de faux, eſt préciſément le même dans lequel on continue de l'appliquer à tout autre ſujet; de-là il eſt très-naturel de conclure que Mr. Bayle en ſubtil diſputeur, cherche à éluder l'objection par une diſtinction frivole, & à jetter de la pouſſiere aux yeux de ceux qui voudront bien s'y expoſer & conſentiront à ne point voir. Mais faiſons un meilleur uſage de ſa remarque, & elle nous amenera à penſer que les paroles qui enſeignent le myſtere ne ſont pas bien expliquées, quand on leur donne un ſens contraire à une propoſition très-évidente, & c'eſt ce que l'on a déja établi, plus d'une fois, dans le cours de cet Examen.

Il eſt faux qu'on ne puiſſe refuſer ſon conſentement à des choſes évidentes. Mr. Bayle avoue d'avoir déja dit cela plus d'une fois, on y a répondu de même, & j'ai déja examiné cette Queſtion ailleurs que dans cet Ouvrage.

On ne peut ſe refuſer à l'évidence pendant que l'on s'y rend attentif, mais on en peut détourner ſon attention, & dès là acquieſcer précipitamment à quelque *peut-être*, à quelque doute qu'il plait, à quelque Sophiſme dont on veut bien ſe laiſſer éblouïr.

La difficulté que Mr. Bayle propoſe ſur l'immenſité de Dieu, avoit déja paru dans ſes autres Ouvrages, & on y a répondu.

Pag. 23. „ On s'abuſeroit groſſierement (pag. 149) ſi l'on „ croyoit que notre Raiſon eſt toujours d'accord a„ vec elle-même; les diſputes innombrables dont les „ Ecoles retentiſſent ſur preſque toutes ſortes de ſu„ jets prouvent manifeſtement le contraire. La „ Raiſon eſt une Foire où les Sectes le plus di„ *metralement* oppoſées vont faire leur proviſion „ d'armes, elles ſe battent enſuite à toute outrance „ ſous les auſpices de la Raiſon & chacune rejette „ quelques-uns des Axiomes évidens.

Le cœur de Mr. Bayle paroit s'ouvrir par la colere, & il en tombe une clef qui eſt celle de ſes Deſſeins, ſi on Goût pour le Pyrrhoniſme.

Mais, ajoute-t-il, comme ſûr de ſon fait, *l'on ſait-il de tout cela qu'il n'eſt plus poſſible de ſe fier* A LA RAISON, *& que toutes les lumiéres que nous avons ſont éteintes pour jamais?*

Je réponds qu'oui & je ſoutiens que cette conſequence paroit neceſſaire juſques à ce que l'on ait compris la fauſſeté des Principes, les Equivoques, & les Inconſequences de tout ce verbiage, qui conduit à dire que ſi toutes nos lumiéres ne ſont pas éteintes, autant vaudroit-il, puiſqu'elles ne peuvent plus nous amener à quelque certitude. Mais on a diſcuté & développé tout cela & on ne trouve pas à propos de ſe repeter ſans ceſſe à l'imitation de Mr. Bayle. C'eſt par cette raiſon que je me bornerai à ne repliquer qu'en très-peu de mots aux deux premiers démentis donnés à Mr. Le Clerc. Une idée de la Bonté de Dieu, refutée par l'expérience & la Révélation ne peut pas être la veritable. Or telle eſt, ſuivant Mr. Bayle, l'Idée que la Raiſon nous en donne. Il faut donc ou s'ob-

s'obſtiner contre la Révélation & l'Expérience, ou convenir que l'Idée de la Bonté de Dieu, telle que la Raiſon de Mr. Bayle la lui donne, n'eſt point la veritable & qu'il la faut corriger. Au lieu que celle à laquelle nous nous tenons & ſur laquelle nous avons fondé nos réponſes ne préſente rien qui doive être revoqué.

Pag. 24. Pag. 154. Mr. Bayle revient à ſes comparaiſons ſous les Images de *Prince*, de *Précepteur*, de *Mere*, de *Pere*, de *Marchand*, tous dans le tort de n'avoir pas paré de bonne heure & ſuffiſamment aux maux qu'ils prévoyoient, Mr. Bayle ramène un argument cent fois repété, ſans l'appuyer ici de la moindre nouvelle inſtance.

L'eſprit de Mr. Bayle ſe trouvoit tout penetré d'un petit nombre de ſemblables idées, elles l'obſedoient, au point de ne voir que l'objection qu'elles faiſoient naître; ſes yeux ſe fermoient à la réponſe.

A la demande du Seigneur: *Jugés entre moi & ma Vigne. Qu'y avoit-il plus à faire?* Il met une réponſe dans la bouche des plus grands pécheurs qui ſe plaignent que *Dieu n'a rien fait que ce qu'il prévoyoit leur devoir être inutile.* Cette réponſe ſuppoſe qu'on doit ainſi paraphraſer la demande du Seigneur. *Décidés, avoit-je encore dans ma Toute-puiſſance quelque reſſource que je n'aye pas miſe en œuvre?* Au lieu que le Seigneur demande à ſon Peuple mutin, & qui cherche à ſe diſculper. *Ce que j'ai fait ne ſuffit-il pas? Moins encore n'auroit-il pas ſuffi? Et ſi mes ſoins n'ont pas été ſuivis des heureux fruits qu'ils meritoient, à quoi l'imputer qu'à votre propre & volontaire negligence & contradiction? Etois-je obligé à plus? Etois-je même obligé à un auſſi grand nombre de précautions?*

Pag. 24. Pag. 157. *On doit être ſurpris*, dit Themiſte, *qu'aucun homme n'a jamais été exempt de peché & d'affliction ſous un Dieu qui n'a qu'à dire la parole, & tout auſſi-tôt tous les hommes ſeroient ſaints & heureux.*

On a prouvé cent fois qu'on auroit grand tort d'être ſurpris que Dieu ait trouvé à propos de faire des creatures libres & actives dont le ſort fut entre leurs mains.

Notre homme en tient, dit là-deſſus Maxime. *Que l'on compare la maniere dont Dieu en a uſé envers nos premiers Peres, avec une maniere dont un bon Pere très-honnête homme, ſe ſeroit ſervi envers ſes enfans.*

Permettez-moi, replique Themiſte, *de me donner le plaiſir de revenir ſur vous: J'ai une boute à lui porter encore plus rude que la votre.* Après quoi il met Mr. Le Clerc aux priſes avec deux ou trois Athées. Leurs raiſonnemens reviennent à ceci. S'il y avoit un Dieu, jamais il n'auroit permis que l'homme tombât, pendant qu'il avoit tant de moyens d'empêcher ſa chûte, & depuis ce tems-là il ne tient encore qu'à lui de mettre fin aux déſordres & aux miſeres du Genre-humain, au lieu qu'il s'employe pour cela que des moyens, dont il connoit lui-même l'inutilité. *Si vous aviés traité de la ſorte la perſonne qui vous ſeroit la plus odieuſe*, demande-t-on à Mr. Le Clerc, *ne vous regarderiés-vous pas comme un grand maitre dans l'Art de haïr.*

Maxime trouve que *cette botte eſt un coup de barre.* Il ne ſauroit s'en relever, dit-il, *car j'ai répondu que les hommes ſont obligés par une Loi ſuperieure à ſe ſecourir les uns les autres, autant qu'il leur eſt poſſible, mais que la Divinité peut diſpoſer de ſes faveurs ſelon ſon bon plaiſir, & qu'elle n'étoit pas obligée de faire à l'homme plus de bien qu'elle ne lui en a fait, il ſe broüillerois de plus en plus, il ſe contrediroit même, car il ſoutient que ſi la conduite de Dieu n'étoit pas conforme avec idée que nous avons de la Bonté & de la Sainteté, Dieu ne ſeroit ni Bon ni Saint.*

Sont-ce-là ces grands coups de barre? Nos Idées nous font comprendre ce que les hommes doivent faire, à moins dequoi ils manqueroient aux Loix de la Bonté & de l'Humanité.

Nos Idées nous font encore comprendre que Dieu n'eſt pas aſſujetti aux mêmes engagemens.

Nous avons l'idée d'une Bonté adorable, dans le Syſtême d'un Créateur formant des Etres véritablement libres & actifs, avec le pouvoir de ſe rendre infiniment heureux par leur amour & leur obeiſſance, en un mot par la ſageſſe de leur choix & leur perſéverance à s'y ſoûtenir.

Ceux-là même qui ſe ſeront rendus malheureux, par les ſuites de leur mauvais choix, devant toujours être convaincus que Dieu eſt Bon & que leur miſere vient de ce qu'ils ont negligé de profiter de ſa Bonté & de ſe offres infinies. Ce qu'elles ſont devenues inutiles par leur faute & par leur negligence, ne prouve point qu'elles n'étoient pas ſuffiſantes & qu'ils n'étoient pas en état d'en profiter. C'eſt ainſi que la Raiſon nous éclaire ſur la Bonté de Dieu.

Pag. 28. Pag. 189. M. Bayle harcele Mr. Le Clerc ſur le Dogme de l'Eternité des peines & il met tout en œuvre pour le broüiller avec les Chrétiens qui ſont dans d'autres idées. Mais voici toujours une verité qui ſubſiſte. C'eſt que le ſyſtême d'*Origene* fait tomber ce qu'il y a de plus fort dans celui des Manichéens, car ſi aucune Créature ne demeure éternellement ni mauvaiſe ni miſerable, il n'y a pas un Principe mauvais, d'une malice & d'une puiſſance égale, à la puiſſance & à la bonté du Bon.

Mais ce *Syſtême n'eſt pas vrai.* Ni celui des Manichéens non plus. *Il eſt contraire à l'Ecriture.* Moins que celui de Manès. *Il n'eſt pas vraiſemblable.* Plus que celui des deux Principes, & il eſt bien des gens qui le trouvent plus vraiſemblable que l'oppoſé. Mr. Bayle enfin, comme nous l'avons remarqué, poſe en fait que l'explication d'un Phénomène (j'en conclus celle d'un paſſage) ne peut plus paſſer pour la ſeule qu'il faille ſuivre, dès qu'on peut lui en oppoſer une d'une égale vraiſemblance.

Je me borne là, parce que ce ſujet a déja été traité dans mon Examen précédent, & parce que je veux éviter les perſonalités. Il faute aux yeux que M. Bayle travaille à rendre Mr. Le Clerc ſuſpect & odieux au reſte des Chrétiens & à tourner contre lui les Puiſſances.

Pag. 31. Pag. 208. M. Bayle accuſe Mr. Le Clerc d'abandonner la Tolerance. Il le repréſente comme d'humeur à propoſer un formulaire que le reſte des Chrétiens refuſeroit de figner.

Voici l'accuſation qu'on fait à Mr. Le Clerc. Le Syſtême des Prédeſtinatiens ou *Auguſtiniens*, ne lui paroit pas, dit Mr. Bayle, aſſés conforme à la Pag. 32. Bonté de Dieu, non plus que celui de l'éternité des peines.

„ Il ne trouveroit donc aucune Société Chrétienne digne de ſa tolerance, & il ſe croiroit obligé „ de livrer au bras ſéculier, ſi cela dépendoit de „ lui, tous ceux qui ne voudroient pas ſigner le „ Formulaire qu'il dreſſeroit, & qui condamneroit „ nettement l'article de l'éternité des peines. Il ſe „ trouveroit, dans toute l'étendue du Chriſtianiſ- „ me, très-peu d'honnêtes-gens, qui vouluſſent „ conſentir à ce Formulaire, car le dogme de l'éter- „ nité des Enfers eſt l'un de ceux que l'on enſeigne „ le plûtôt aux enfans, & que l'on inculque le „ plus dans les Sermons. La plupart des ſignatures „ que Mr. Le Clerc obtiendroit manqueroient de „ ſincerité, ou ſeroient fournies par cette eſpece de „ débauchés & de ſcelerats à qui la crainte des Enfers fait ſouffrir de l'inquietude.

Mais ne ſeront-ils pas beaucoup plutôt dégagés d'inquiétude, lors qu'ils auront appris de Mr. Bayle, qu'ils ne ſont pas veritablement libres, que les objets & les circonſtances les déterminent & les font pancher d'un côté & d'autre tout comme les plats d'une balance, qu'enfin il ne leur arrive rien à quoi

ils ne ſoient deſtinés par des arrêts irrévocables, & qu'à parler juſte & conformément à la vérité, ils ne ſont que des Etres paſſifs dont toute l'activité n'eſt qu'apparente.

Mr. Bayle ajoute: „ Les Reformés ne pourroient pas eſperer d'être à l'abri de ſon eſprit perſecuteur, en lui proteſtant qu'ils rejettent les conſequences qu'il infere de leur doctrine, puiſqu'il a déclaré que Mr. Bayle eſt indigne de tolerance, lui qui a déclaré ſi ſouvent qu'il croit Dieu bon & juſte, encore que l'on ne puiſſe reſoudre les objections des Manichéens.

Il eſt aiſé d'oppoſer à ce qu'il dit une Reponſe également courte & ſolide. 1. La Tolerance ne conſiſte pas à regarder les Erreurs avec indifference. 2. Elle ne conſiſte pas non plus à croire qu'elles ſont toutes également dangereuſes. Mais 3. elle conſiſte à embraſſer, avec une affection Chrétienne & fraternelle, ceux qui prévenus de quelque Erreur contraire à des Dogmes même des plus eſſentiels, ne laiſſent pas de demeurer perſuadés de ces Dogmes, & de rejetter avec horreur toutes les conſequences qu'on tire de leurs préjugés pour combattre ces Dogmes. On ne laiſſe pas d'eſtimer ces gens-là & d'en bien eſperer, quand même leur eſprit nourrit & garde, par foibleſſe, des contradictions; lors qu'on les voit, malgré ce qu'ils conſervent d'erreurs, fermes dans la perſuaſion des Vérités capitales, auxquelles leur bon cœur les attache, lors ſur-tout qu'on les voit s'affermir dans l'obéïſſance aux maximes de l'Evangile, y perſeverer & s'y animer toujours avec plus d'affection, parce qu'ils connoiſſent & ſentent toûjours mieux la juſtice des Loix de Dieu, dont ils admirent la beauté & adorent l'Auteur.

Mais peut-on veritablement eſtimer, peut-on aimer d'une tendreſſe Chrétienne un Athée, ou un Apologiſte des Athées? Peut-on eſperer que leur perſeverance dans de telles erreurs ne nuira point à leur ſalut? & que la Miſericorde de DIEU leur pardonnera ces erreurs & tout ce qu'elles ont de fuites, à cauſe de JESUS-CHRIST dont ils ſe moquent en conſideration de leur bon cœur qui, nonobſtant les erreurs dont ils ſe trouvent prévenus, ne laiſſe pas de conſerver un attachement inviolable pour les grandes Veritès, oppoſées à ces dangereuſes erreurs dont ils ſe ſont laiſſé préocuper, de maniére que la Verité qu'ils conſervent influe ſur leurs mœurs pendant que les opinions oppoſées ſe renferment dans des ſpéculations qui ne décident point de leur conduite.

Mr. Bayle donne donc carriére à ſa plume & pour tourner en ridicule Mr. Le Clerc, abandonne entierement l'état de la Queſtion ſur la Tolerance, ſujet qui devoit pourtant lui être très familier. Et qui ne ſait que Mr. Le Clerc étoit très-éloigné d'approuver des Formules, ni d'exiger d'autre ſignature que celle des Livres ſacrés.

Pag. 34. Lorsque dans la ſuite (Pag. 228.) il s'efforce de tourner en ridicule Mr. Le Clerc, comme un homme à l'Ecole duquel tout le Chriſtianiſme devoit ſe rendre pour abjurer des anciennes erreurs, ſa paſſion l'emporte & il ſe donne des peines inutiles. Ce ſont là tout autant de reproches par où des Théologiens pleins de préjugés & d'envie pourroient rendre odieux tous ceux dans l'eſprit de qui il viendroit quelque preuve nouvelle d'un Dogme reçu, ou quelque réponſe à une difficulté qu'on oppoſeroit à ce Dogme.

Mr. Le Clerc auroit pû répondre: En me donnant le nom de Goliath, vous me chargés d'un titre qui vous convient à vous qui défiés tous les Chrétiens d'accorder la *Révélation* avec la Raiſon & de la dégrader de contradictions manifeſtes; mais je me ſens aſſés de zéle, fondé ſur la bonté de ma cauſe, pour m'expoſer au feu de votre plume & aux partiſans que ſes artifices & ſa fécondité vous a acquis. Mr. Le Clerc auroit pû encore s'aſſocier des Noms très-grands & très-reſpectables. Mais je finis de peur d'entrer inſenſiblement dans des perſonalités.

Il me paroit très-ſuperflu de diſcuter ſi Mr. Bayle a eu & a encore plus de partiſans que d'adverſaires, & ſi entre ces derniers il s'en trouve dont les prévanions ſont outrées & vont à lui donner à tort des titres trop odieux. J'ai vû des gens, par exemple, qui comptoient de le couler à fond en le traitant de Diſciple & de Sectateur zélé de Machiavel. Il me paroit qu'ils n'auroient point ainſi penſé, s'ils avoient examiné les ſentimens de l'un & de l'autre ſans préocupation. *Si M. Bayle le doit être traité de Machiavel. Iſte.*

Machiavel loin de regarder la Religion Payenne comme inutile & beaucoup moins comme nuiſible à la Société, a crû au contraire qu'elle étoit plus propre à inſpirer à ſes Sectateurs de l'élevation & de la grandeur de courage que la Chrétienne telle qu'il la trouvoit de ſon tems.

Mr. Bayle fait, comme il lui plait, un portrait des Chrétiens effectifs, & le donne comme le ſeul vrai. Mais des Chrétiens ainſi conditionnés ſeroient de tous les hommes les moins propres à donner à la Societé du luſtre & de la force; elle ſeroit tout à la fois ſans éclat & ſans fermeté, ſi elle n'étoit compoſée que de perſonnes de cette humeur & on n'y verroit que des ſoldats ridicules & des Politiques imbecilles.

Machiavel au contraire paroit perſuadé que ſi on examinoit bien à quel point la Religion autoriſe l'amour & l'attachement qu'on doit à ſa Patrie, on verroit qu'elle eſt très-propre à nous mettre dans toutes les diſpoſitions neceſſaires pour en conſerver les Droits & la Liberté. Si donc les Souverains, dit-il, des Etats Chrétiens euſſent maintenu la Religion conformément aux Principes de ſon Divin Auteur, ces mêmes Etats ſeroient bien plus unis & plus étendus qu'ils ne ſont aujourd'hui.

Il donne enſuite carriére à ſes idées & à ſes conjectures ſur les cauſes de la décadence du Chriſtianiſme & ſur les effets de cette décadence, la *Molleſſe* & la *Lâcheté*: & croyant les avoir trouvées dans l'*Oiſiveté* & la *Superſtition*, il tranſporte ſon Lecteur chés les SUISSES, les ſeuls Peuples, dit-il, qui ſe conduiſent ſur l'Exemple des Anciens, tant à l'égard du *reſpect*, & de la *vénération* qu'ils ont pour la *Religion*, qu'à l'égard de la *Diſcipline militaire*, qu'ils conſervent encore. Il expoſe enſuite les malheurs qui pourroient tomber ſur ce bon Peuple, *s'il leur arrivoit de changer de maximes.*

C'eſt effectivement une Nation où l'on a honte de l'oiſiveté, où l'on eſt accoutumé au travail, & l'on s'y porte de bon cœur. Son intrépidité, ſa ſoumiſſion aux ordres de ſes Commandans, ſa fidelité & ſa probité la diſtinguent des autres, & cela eſt de notoriété publique. Il n'y a point de Troupes où la Règle de JEAN BAPTISTE ſoit mieux obſervée, qui *ſe borne mieux à ſes gages & s'abſtienne plus du pillage & de la fraude.* Ses Voiſins qui la connoiſſent comprennent fort diſtinctement qu'ils en tireront toujours un meilleur parti, pendant qu'ils les auront pour amis que s'ils étoient venus à bout de les ſoumettre à leur Empire. Pendant qu'ils ſe ſoutiendront dans leur valeur & dans leur bonne foi, ils tireront conſtamment de leur courage, de la ſituation de leur Païs, de leur union, & du ſecours de leurs voiſins dequoi ſe garentir de toutes les attaques du dehors & de ne craindre aucun ennemi.

En même tems cette conſtante probité, cette affection pour le travail, ce goût pour la ſimplicité & cet éloignement pour les vaines dépenſes, le faſte & le ſuperflu, s'ils ſont aſſés ſages pour y perſeverer, affermira chez eux, une tranquillité, une liaiſon de cœurs, une ſubordination enfin tout à fait volontaire & délicieuſe & dont on ne verra pas aiſément

vent des exemples ailleurs. D'un côté les peuples ſe feront une félicité de vivre ſous des Magiſtrats, qui, par leur droiture, leur politeſſe, & leur application, ſe montreront ſi dignes du commandement & de l'autorité ſuprême; & d'un autre les Magiſtrats pleins d'eſtime pour des inférieurs, contens de leur ſort, maîtres de leurs paſſions, ajouteront-je, reſpectables par la beauté & l'élevation de leurs ſentimens, par leur reſpect pour la Raiſon, par leur ſoumiſſion aux Loix de l'Evangile, ne croiroient-ils pas avoir à ſe reprocher, s'ils leur faiſoient éprouver quelque choſe de different de la faveur & de la protection. En un mot cette Republique ſubſiſtera invincible & heureuſe pendant que ceux qui la compoſeront ne dégénereront pas & ne ceſſeront pas d'être des Chrétiens.

Matth. VII. vſ. 17 - 27. Ainſi tout arbre qui eſt bon, fait de bons fruits, mais un mechant arbre fait de mauvais fruits. Le bon arbre ne peut faire de mauvais fruits, ni un mechant arbre faire de bons fruits. Tout arbre qui ne fait point de bon fruit eſt coupé & jetté au feu. Vous les connoitrés donc à leurs fruits. Tous ceux qui me diſent, Seigneur, Seigneur, n'entreront point au Royaume des Cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Pere qui eſt aux Cieux. Pluſieurs me diront en ce jourlà; Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophetiſé en ton Nom? & n'avons-nous pas jetté dehors les Diables en ton Nom? & n'avons-nous pas fait pluſieurs vertus en ton Nom? Et alors je leur dirai tout ouvertement, Je ne vous ai jamais connus, retirés-vous de moi, vous qui faites le métier d'iniquité. Quiconque donc entend ces paroles, que je dis & ne les met en effet, je le comparerai à l'homme prudent qui a bâti ſa maiſon ſur le roc. Et quand la pluye eſt tombée & que les torrens ſont venus & que les vents ont ſouffle & ont heurté contre cette maiſon-là elle n'en eſt point tombée, car elle étoit fondée ſur le Roc. Mais quiconque entend ces paroles, que je dis & ne les met point en effet, ſera en emploi à l'homme fou, qui a bâti ſa maiſon ſur le ſable. Et quand la pluye eſt tombée & que les torrens ſont venus & que les vents ont ſouffle, & ont heurté contre cette maiſon-là, elle eſt tombée & ſa ruïne a été grande.

Matth. XI. vſ. 29. Chargés mon joug ſur vous & apreneś de moi que je ſuis débonnaire & humble de cœur & vous trouverés le repos de vos ames.

Ibid XII. vſ. 7. Si vous ſaviés ce que c'eſt, je veux miſericorde, non point ſacrifice, vous n'cuſſiés pas condamné ceux qui ne ſont point coupables.

Ibid. XII. vſ. 50. Quiconque ſera la volonté de mon Pere qui eſt aux cieux, celui-là eſt mon frere & ma ſœur & ma mere.

Jean XIII. vſ. 7. Si vous ſavés ces choſes, vous êtes bien heureux, ſi vous les faites.

Ibid. vſ. 34. 35. Je vous donne un nouveau commandement que vous vous aimiés les uns les autres; même que comme je vous ai aimés, vous vous aimiés auſſi les uns les autres. Par-là tous connoitront que vous êtes mes diſciples, ſi vous avés de l'amour les uns pour les autres.

Ibid. XIV. vſ. 15 & 23. Si vous m'aimés gardés mes commandemens. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, & mon Pere l'aimera & nous viendrons à lui & nous ferons notre demeure chez lui.

Act. VIII. 35--38. Alors Philippe ouvrant ſa bouche & commençant par cette écriture, lui annonça Jeſus. Et comme ils alloient par le chemin, ils vinrent vers une eau: & l'Eunuque dit: Voici de l'eau: qu'eſt-ce qui m'empêche d'être batizé? Et Philippe dit, Si tu crois de tout ton cœur, cela t'eſt permis. Et l'Eunuque répondant dit; Je crois que Jeſus-Chriſt eſt le Fils de Dieu. Et il commanda qu'on arrêta le chariot & ils deſcendirent tous deux dans l'eau, Philippe & l'Eunuque & il le bâtiza.

Ibid. X. vſ. 34 - - 36. Alors Pierre ayant ouvert ſa bouche, dit: En verité je reconnois que Dieu n'a point d'égard à l'aparence des Perſonnes, mais qu'en toute Nation celui qui le craint & s'adonne à la juſtice, lui eſt agréable. C'eſt ce qu'il a fait entendre aux enfans d'Iſraël, annonçant la paix par Jeſus-Chriſt, qui eſt le Seigneur de tous.

Rom. II. vſ. 13. Ce ne ſont pas ceux qui écoutent la Loi, qui ſont juſtes devant Dieu, mais ceux qui pratiquent la Loi ſeront juſtifiés.

Rom. XII. 1--7. Je vous exhorte donc, mes freres, par les compaſſions de Dieu, que vous offriés vos corps en ſacrifice vivant, ſaint & agréable à Dieu qui eſt votre ſervice raiſonnable. Et ne vous conformés point à ce préſent ſiecle, mais ſoyés transformés par le renouvellement de votre entendement, afin que vous éprouviés quelle eſt la volonté de Dieu, bonne, agréable & parfaite. Car par la grace qui m'eſt donnée, je dis à chacun de ceux qui ſont parmi vous, que nul ne prétende être ſage au de-là de ce qu'il faut être ſage: mais qu'il ſoit ſage avec moderation ſelon la meſure de la foi, que Dieu a départie à chacun.

Ibid. XIV. vſ. 10. 12. 13. 17. 18. 19. 22. Mais toi, pourquoi juges-tu ton frere? ou toi auſſi, pourquoi mepriſes-tu ton frere? car nous comparoitrons tous devant le Tribunal de Chriſt. Ainſi donc chacun de nous rendra compte de ſoi-même à Dieu. Ne nous jugeons donc plus les uns les autres, mais jugés plûtôt qu'il ne faut donner aucun achopement ni aucun ſcandale à votre frere. Car le Royaume de Dieu n'eſt point viande ni breuvage: mais juſtice, paix, & joye par le St. Eſprit. Car qui ſert Chriſt, en cela eſt agréable à Dieu & eſt aprouvé des hommes. Recherchons donc les choſes qui vont à la paix & qui ſont d'une édification mutuelle. As-tu la foi? aye-la en toi-même devant Dieu: heureux celui qui ne ſe condamne point ſoi-même en ce qu'il aprouve.

1 Cor. XIII. vſ. 1--7. Quand je parlerois les langages des hommes & des Anges, ſi je n'ai point la charité, je ſuis comme l'airain qui reſonne, ou comme une cymbale qui tinte. Et quand j'aurois le don de Prophétie & que je connoitrois tous les ſecrets & toute la ſcience, & quand j'aurois toute la foi de ſorte que je transportaſſe les montagnes, ſi je n'ai point la charité, je ne ſuis rien. Et quand je diſtribuerois tout mon bien pour nourrir les pauvres & quand même je livrerois mon corps pour être brulé, ſi je n'ai point la charité cela ne me ſert de rien. La Charité eſt patiente; elle eſt douce: la Charité n'eſt point envieuſe: la Charité n'uſe point d'inſolence: elle ne s'enfle point: Elle n'eſt point malhonnête: elle ne cherche point ſon interêt, elle ne s'aigrit point: elle ne penſe point à mal. Elle ne ſe rejouït point de l'injuſtice: mais elle ſe rejouït de la Verité: Elle tolere tout, elle eſpere tout, elle ſupporte tout.

Jaq. II. vſ. 11. 12. 13. 18. Celui qui a dit: Tu ne commettras point adultere, a dit auſſi, Tu ne tueras point: Si donc tu ne commets point d'adultére, mais que tu tues, tu ès transgreſſeur de la Loi. Parlés & faites comme devant être jugés par la Loi de la Liberté. Car il y aura condamnation ſans miſericorde ſur celui qui n'aura point uſé de miſericorde: & la miſericorde ſe gloriſie contre la condamnation. Mais quelqu'un dira: tu as la foi & moi j'ai les œuvres; montre-moi donc ta foi ſans tes œuvres & je te montrerai ma foi par mes œuvres.

Jaq. I. vſ 27. La Religion pure & ſans tache envers notre Dieu & Pere, c'eſt de viſiter les orphelins & les veuves dans leurs afflictions & de ſe garder de ce monde ſans être ſouillé.

Jaq. III. vſ. 13--18. Qui eſt-ce qui eſt ſage

& entendu parmi vous? qu'il montre par une bonne conduite ſes œuvres en douceur de ſageſſe. Mais ſi vous avés une envie amére & un eſprit de contention dans vos cœurs, ne vous glorifiés point & ne mentés point contre la verité. Car ce n'eſt point là la ſageſſe qui deſcend d'enhaut: mais elle eſt terreſtre, ſenſuelle & diabolique. Car où il y a de l'envie & de la contention, là il y a du trouble & toute œuvre mechante. Mais la ſageſſe qui eſt d'enhaut, premiérement eſt pure, puis paiſible, moderée, traitable, pleine de miſericorde & de bons fruits, ſans faire beaucoup de difficultés & ſans hypocriſie. Or le fruit de la juſtice ſe ſéme en paix pour ceux qui s'adonnent à la paix.

Jaq. IV. vſ. 10. 11. 12. Humiliés-vous devant le Seigneur & il vous élevera. Mes fréres, ne médiſés point les uns des autres: celui qui médit de ſon frere & qui juge de ſon frere, médit de la Loi & juge la Loi, tu n'és point obſervateur de la Loi mais Juge. Il y a un ſeul Legiſlateur qui peut ſauver & détruire: toi qui és-tu, qui juges autrui?

1 Tim. IV. vſ. 8. Car l'exercice corporel eſt utile à peu de choſes, mais la piété eſt utile à toutes choſes, ayant les promeſſes de la vie préſente & de celle qui eſt à venir.

1 Tim. VI. 17. 18. 19. Ordonne aux riches de ce monde, qu'ils ne ſoient point orgueilleux: qu'ils ne mettent point leur confiance dans l'incertitude des richeſſes, mais au Dieu vivant, qui nous donne toutes choſes abondamment pour en jouïr: Qu'ils faſſent du bien, qu'ils ſoient riches en bonnes œuvres, qu'ils ſoient prompts à donner & à faire part de leurs biens. Se faiſant un tréſor d'un bon fondement pour l'avenir, afin qu'ils obtiennent la vie éternelle.

Tit. II. vſ. 11--13. Car la grace de Dieu ſalutaire à tous les hommes, eſt apparue, nous enſeignane qu'en renonçant à l'impiété & aux convoitiſes du monde, nous vivions dans le ſiécle préſent ſobrement, juſtement & religieuſement: Attendant la bienheureuſe eſperance & l'apparition de la gloire de notre Grand Dieu & Sauveur Jeſus Chriſt.

Rom. XIII. 1--8. Que toute perſonne ſoit ſoumiſe aux Puiſſances ſuperieures: car il n'y a point de Puiſſance qui ne vienne de Dieu: & les Puiſſances qui ſont en état, ſont ordonnées de Dieu. C'eſt pourquoi celui qui s'oppoſe à la Puiſſance, reſiſte à l'ordonnance de Dieu: & ceux qui y reſiſtent recevront la condamnation ſur eux-mêmes. Car les Princes ne ſont pas à craindre pour de bonnes actions, mais pour de mauvaiſes. Veux-tu donc ne point craindre la Puiſſance? fais bien, & tu en ſeras loué. Car le Prince eſt Miniſtre de Dieu, pour ton bien: mais ſi tu fais mal crains: parce qu'il ne porte pas l'épée en vain: car il eſt Miniſtre de Dieu, vengeur, pour punir celui qui fait mal. C'eſt pourquoi il eſt neceſſaire de ſe ſoumettre non-ſeulement à cauſe de la punition, mais auſſi à cauſe de la conſcience. Car c'eſt auſſi pour cela que vous payés les tributs: parce qu'ils ſont les Miniſtres de Dieu qui s'employent ſans ceſſe à cela. Rendés donc à tous ce qui leur eſt dû: à qui le tribut, le tribut: à qui le péage, le péage: à qui la crainte, la crainte: à qui l'honneur, l'honneur. Ne devés rien à perſonne, ſi ce n'eſt de vous aimer les uns les autres: car celui qui aime autrui, a accompli la Loi.

Luc III. vſ. 14. Les Gens de guerre auſſi l'interrogerent, diſans, Et nous, que ferons-nous? il leur dit: N'uſés point de concuſſion, ni de tromperie envers perſonne, mais contentés-vous de votre ſolde.

Act. X. vſ. 1. 2. Or il y avoit un certain homme à Céſarée nommé Corneille Centenier d'une compagnie de la Legion appellée Italique: Homme devot & craignant Dieu avec toute ſa famille faiſant auſſi beaucoup d'aumônes au peuple & priant Dieu continuellement.

Jean X. vſ. 10.--16. Le Larron ne vient que pour derober & tuer & détruire: je ſuis venu afin qu'elles ayent la vie & qu'elles l'ayent même en abondance. Je ſuis le bon berger: le bon berger met ſa vie pour ſes brebis. Mais le Mercenaire & celui qui n'eſt point berger (à qui les brebis n'appartiennent pas) voit venir le loup & abandonne les brebis & s'enfuït & le loup les ravit & diſperſe les brebis. Or le mercenaire s'enfuït, parce qu'il eſt mercenaire & qu'il ne ſe ſoucie pas des brebis. Je ſuis le bon berger & je connois mes brebis & je ſuis connu des miennes. Comme le Pere me connoit, je connois auſſi le Pere, & je mets ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne ſont point de cette bergerie: il me les faut auſſi emmener & elles entendront ma voix & il y aura un ſeul troupeau & un ſeul berger.

Rom. V. vſ. 7. Car à peine arrive-t-il que quelqu'un meure pour un juſte: mais encore pourroit-il être que quelqu'un voudroit mourir pour un bienfaiteur.

Sur l'Article de *Machiavel*: Mr. Bayle, qui aime à citer, ſe cite lui-même, (c'eſt-à-dire dans ſes *Nouvelles de la Republique des Lettres*, Janv. 1687. p. 90 & voici par où il finit ſa Citation, Note *E*. *A l'égard des Souverains le peché eſt déſormais une choſe neceſſaire, ſans que pour cela ils ſoient excuſables.* Voilà ſans contredit un grand paradoxe, mais ce qu'il ajoute en renverſe la verité. *Car outre*, continue-t-il, *qu'il y en a peu qui ſe contentent du neceſſaire, ils ne ſeroient point dans cette facheuſe neceſſité s'ils étoient tous gens de bien.*

Qu'un Prince ſoit donc un homme de bien (oſera-t-on dire que cela eſt impoſſible?) qu'il ait de juſtes idées ſur la veritable grandeur, & que dès-là il ne tire point la ſienne. De mille ſuperfluités, non plus que de ſes projets ambitieux, il ne ſe verra jamais reduit à enta ſſer impôt ſur impôt, & ayant beſoin de moins de monde, il ne ſe trouvera pas dans la neceſſité d'en tromper une partie en les amuſant par des promeſſes & par des eſperances. Il aura toujours aiſément dequoi recompenſer ceux qui lui ſont utiles, quand il voudroit ſe mettre au deſſus des Paſſions, qui l'engagent à étendre ſes libéralités ſur des perſonnes plus mépriſables encore qu'inutilement & qu'il aura ſû s'affranchir de leur eſclavage.

Cette reponſe pourra encore ſervir à refuter ce que M. Bayle allégue, ſur la fin de cette note *E*, de ceux qui gens de bien, ce ſembloit, avant que d'avoir parc au Miniſtere, ont paru tout le contraire dès qu'ils ont approché des Princes de plus près.

Je ſerai encore une reflexion ſur ce qu'on appelle le *Machiavelliſme*. On convient que Machiavel a tracé l'idée d'un Prince qui dominant ſur des Sujets qui ne valent rien & diſpoſés à la ſedition, met en œuvre tout ce qui peut contribuer à les ranger à leur devoir & à les maintenir dans la dépendance malgré qu'ils en ayent. Or je demande: Une telle Societé ſeroit-elle compoſée d'hommes heureux, & où eſt l'honnête-homme qui ſe fit un plaiſir de regner à ces conditions & de ſoutenir ſon autorité par l'obſervation des conſeils de Machiavel? C'eſt préciſément le cas où ſe trouveroit reduit un Athée Souverain d'une Province uniquement remplie d'Athées. Par où contenir ces gens-là que par la contrainte & la terreur, &, ſuivant les circonſtances, par la ruſe & la diſſimulation? On n'auroit beſoin de rien de ſemblable ſur des Sujets diſpoſés à vivre ſuivant les maximes d'une vraye Religion.

On fait la peine que Ciceron a toujours eu à ſe déterminer, & quelle a été ſa repugnance à décider & à parler affirmativement. Il falloit donc qu'il aſt bien vi vement la force de ſes raiſons quand

il

il diſoit. (Dans ſon Traité *de Natura Deorum*) *car ſi les Dieux ne veillent point ſur les choſes d'ici bas, que deviennt la Religion & la ſainteté, ſans quoi la vie humaine ne ſeroit qu'une trouble & confuſion?* *Je ne ſai même*, ajoute-t-il, *ſi en banniſſant la crainte des Dieux, on ne banniroit pas en même tems la bonne foi, la juſtice, & les autres vertus, qui ſont la baſe de la Société.* Dira-t-on que Mr. Bayle l'auroit bien fait revenir de ſes préjugés, & auroit bien ſu le reconcilier avec l'Athéiſme?

SECTION XVI.

Où l'on reflechit ſur quelques remarques de Mr. Bayle, *ſur des perſonnages du V. Teſtament dont il eſt parlé dans le* DICTIONAIRE CRITIQUE.

A D A M.

CE que Mr. Bayle allegue ſur ce Pere du genre humain eſt renfermé dans les bornes d'un Hiſtorien qui éloigné du tems des faits qu'il écrit, s'en tient à ce qui nous en a été conſervé par un Auteur authentique, ſans y ajoûter rien de ſien. Et ſur ce ſujet il ſepare avec une grande retenuë le certain d'avec l'incertain. Il expoſe en ſincere rapporteur ce qu'on a ajoûté à cette Hiſtoire, ſoit qu'on l'ait donné comme conjecture, ſoit qu'on l'ait debité comme verité, & il le narre dans une mediocre étenduë, ſans ſe donner le ſoin de l'étendre & de l'enfler. C'eſt dequoi on conviendra en liſant ſon texte. Il fait bien faire quand il veut.

Mais pour ce qui eſt de ſes Notes, on s'en eſt déja plaint & ſur cet article, ſon ſtile a été trouvé trop libre. Cette plainte a engagé Mr. Bayle à donner dans la ſeconde Edition un morceau d'Apologie repeté du depuis bien des fois. Il ſe ſeroit épargné cet embarras, s'il s'étoit borné à un parallele, en termes modeſtes, de la ſimplicité de bon ſens de la Narration de Moyſe, avec les Fictions qui n'avoient pas paru deſtituées de vraiſemblance à des hommes diſtinguez par leur eſprit & leur ſavoir.

Quant à ce qu'il a tiré d'Antoinette Bourignon, il pouvoit le reſerver à l'article de cette fameuſe myſtique, & là le copier de ſes propres termes ſans addition, dans la liſte de ſes principales ſingularités, qui toutes ne meritoient pas moins d'être annoncées que celle-ci.

Un ſtile qui n'eſt pas ménagé fait un contraſte qui déplait & qui offenſe, ſous des noms dont on n'a accoûtumé de lire l'Hiſtoire que dans des Livres reſpectés. Il étoit facile à Mr. Bayle de le prevoir, mais il s'eſt mis au deſſus de bien d'autres conſiderations.

E V E.

L'Article eſt fort long; Mais c'eſt trop abuſer de ſon tems & de celui de ſes Lecteurs que de ſuppléer à ce qu'une Hiſtoire abregée ne dit pas, par une infinité de contes impertinens, que l'on reconnoit même pour *contes* & pour impertinens; mais ils ſont mêlés d'idées groſſiéres & ils donnent occaſion à des commentaires proportionés. Cela ſuffit.

„ Il faut avouer, dit Mr. Bayle, que les deux „ téres à qui Dieu avoit donné en dépôt le ſa„ lut du genre humain, le garderent ſi mal que „ rien plus; ils livrerent la place à l'ennemi pres„ que ſans combat; & au lieu de ſe battre pour „ un ſi précieux dépôt, autant que l'homme pe„ cheur ſe bat pour ſa Religion & pour ſa Patrie, „ *pro aris & focis*, ils ont fait moins de reſiſtance „ qu'un enfant à qui l'on veut ôter ſa poupée. Ils „ agirent comme s'il n'y fût allé que d'une épingle „ *ſic erat in factis.*

Mr. Bayle prend plaiſir à comparer des cas tout à fait differens. On veut forcer un Peuple à renoncer, malgré qu'il en ait, à des ſentimens qu'il croit très-vrais & dignes de tout ſon reſpect, & on le menace des plus barbares traitements. Alors pour conſerver contre ces tyrannniques perſecutions, ſa liberté naturelle & civile, la liberté de ſa conſcience & de ſa Religion, il oppoſe la force à la force & il ſe bat pour défendre ſes foyers & ſes autels.

Mais dans la tentation d'Eve le cas fut tout different. On n'uſe contre elle ni de menaces ni de contrainte, & on ne ſe rend point ſuſpect par-là. Le Tentateur debute pour une Queſtion dont Eve n'avoit aucun lieu de ſe défier. *Eſt-il vrai que Dieu vous ait défendu de manger de tous les Arbres du Jardin?* Eve répond que tout leur eſt permis à l'exception d'un ſeul. Le Tentateur paroit ſurpris de cette exception & ne la trouve pas croyable. La beauté du fruit lui fait préſumer qu'il ne doit pas être mortel, puiſque la Raiſon ordonne de croire que les ouvrages de Dieu ſe ſoûtiennent, que l'*Harmonie* regne entr'eux & que le *Beau* n'y eſt pas ſeparé de l'*Utile*. Le nom de l'Arbre appuye cette conjecture, & ſon uſage promet une étenduë de connoiſſances. Ces raiſonnements dont les paroles de Moïſe renferment l'abregé, parurent vraiſemblables à Eve. Elle s'y rendit avec trop de précipitation. Ce fut préciſément ſa faute, & c'eſt la cauſe univerſelle de toutes les autres. Si on évitoit l'erreur, on éviteroit le peché où elle entraine, & ſi l'on ſe défendoit toute précipitation dans les jugemens, on ſe garentiroit de l'erreur.

Adam avoit reçû immédiatement de Dieu la défenſe, Eve qui fut créée enſuite, l'apprit de ſon mari & elle pût croire qu'il avoit mal pris le ſens des paroles de Dieu. Mais l'importance de cette déciſion meritoit bien un plus long examen & quelques heures tout au moins. Elle decide trop vite, ce fut ſa faute: & quand Mr. Bayle ajoûte que *l'inexperience d'Eve ſur toutes choſes doit diminuer l'étonnement de ſa courte & foible reſiſtance.* Il s'en faut tenir-là, il n'en faut pas chercher d'autre cauſe ni dire *ſic erat in factis.* C'eſt ſur la ſuppoſition que tous les évenemens arrivent enſuite d'une inévitable deſtinée que Mr. Bayle bâtit à tout coup & fonde des Objections qu'il donne hardiment pour victorieuſes & pour inſurmontables, & auxquelles la Raiſon ne peut rien répondre de ſatisfaiſant.

Adam trouva, dans Eve vivante, après qu'elle eut mangé du fruit défendu, une nouvelle raiſon de préſumer qu'il n'avoit pas bien compris le ſens des paroles de la défenſe, & pecha par imitation.

Exiger d'Adam & d'Eve, l'abſtinence d'un ſeul Arbre, l'hommage & l'aveu qu'ils tenoient tout le reſte de la pure liberalité de leur ſouverain Maitre, ne renfermoit rien que de juſte & de digne de Dieu. La précipitation à s'écarter de ce juſte ordre, & à s'y dérober fût toute volontaire. Les excuſes qui ſurvinrent, après avoir connu leur faute, n'attribuerent à l'aggraver.

Il eſt encore tout à fait vraiſemblable que le Tentateur ſe hâta de ſeduire Eve, avant que l'exercice eût affermi en elle ſes heureuſes diſpoſitions & la force de ſa Raiſon naturelle. Un plus long uſage des bienfaits de Dieu lui auroit toûjours mieux fait ſentir la juſtice de l'hommage & de l'abſtinence qu'il demandoit. Mais toûjours eut-elle tort de n'avoir pas apporté dans cette affaire plus de circonſpection: Elle le devoit, elle le pouvoit, Dieu vouloit un hommage libre. Ceux qui rejettent cette chute ſur une fatalité de decrets, imitent la faute d'Adam qui la rejette ſur le preſent que Dieu lui avoit fait de ſa femme.

Je remarque encore sur cet Article qu'il y a une difference du tout au tout entre raporter dans un Dictionaire les imaginations des hommes sur un sujet imparfaitement connu, imaginations dans lesquelles ils ont donné de bonne foi & qu'ils ont publiées telles qu'ils les concevoient, & entre charger ses Articles des licences que des hommes prophanes se font données pour plaisanter sur les plus grans évenemens, contre le respect du à Dieu & à l'Histoire sacrée. Il n'est rien moins que du devoir d'un Historien & d'un Rapporteur sage, que de travailler à perpetuer la memoire de ces extravagances débitées à mauvais dessein & par des principes très-condamnable. Si Scarron s'étoit avisé de parodier en vers burlesques l'Histoire de l'Innocence & de la Chûte, Mr. Bayle auroit-il du se faire un merite, auroit-il même dû se permettre de copier ces vers également méprisables & odieux par leur licence prophane?

Mr. Bayle fait semblant de reflechir serieusement sur le Roman prophane de *Lœedano*, mais c'est presque pour enchérir par dessus lui. Il décrit, dit-il, les avances d'Eve dans le stile des anciens Romanciers, il auroit mieux fait d'employer celui des Modernes plus conforme aux idées des Juifs, *qui exigeoient une grande retenuë de la part des femmes dans la demande du devoir conjugal, car si quelqu'une le demandoit à haute voix, en sorte que les voisines pussent entendre que la conversation rouloit sur ces matières, elle pouvoit être reprendée.* Mais ces matières énoncées dans les termes les plus grossiers & celles qui tendent à remplir l'esprit de doutes sur la Religion proposées sous les tours les plus éblouissans, sont celles que Mr. Bayle ne peut quitter: Elles ont fait l'objet singulier de ses recueils & de ses commentaires. L'Article d'Eve est rempli de preuves de ce que j'avance.

Mr. Bayle étoit d'autant moins excusable de badiner sans cesse sur ces matiéres que lui-même reconnoissoit l'efficace & le danger de ces idées. *L'honneur des femmes*, (dit-il Art. Bourignon Note D.) *est au centre d'un cercle dont toute la circonference est bloquée de mille sortes d'ennemis. C'est un but où l'on tend par toutes sortes de chemins, & même par les apparences de La Theologie la plus mystique & la plus illuminée.* Le meilleur donc & le plus sûr est de s'y dérober.

ABEL.

Mr. Bayle en use sur cet Article comme sur celui d'Adam & separe avec modestie & avec respect le certain d'avec ce qu'on y ajoûte, ou comme Histoire, ou comme Conjecture.

La remarque de Mr. Bayle qui trouve dans cette querelle & ce meurtre un mauvais commencement „ des Disputes de Religion & un facheux présage „ des desordres épouvantables qu'elles devoient causer dans le monde, ne porte pas le caractére d'un Critique delicat & d'un juste discernement. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'une disparité d'humeur entre les deux freres fit naître peu à peu, & fortifia avec le tems des sentimens d'aversion dans le cœur de Caïn contre Abel, dont la douceur & la vertu devoient naturellement le rendre plus aimable aux yeux de toute la famille. Des marques de préference données au sacrifice d'Abel acheverent d'enflamer son envie & bouleverserent cet esprit furieux, sans que des controverses de Religion eussent la moindre part à son emportement. Si quelque autre l'avoit ainsi pensé, Mr. Bayle n'en seroit pas tombé d'accord.

Mais cette reflexion le conduit à ces idées favorites; le partage des hommes en matiére de sentimens sur la Providence, & qui en sont contens, ou s'en plaignent, suivant qu'elle leur est favorable ou contraire.

Cum rapiant mala fata bonos, ignoscite fasso, Note E.
Solicitor, nullos esse putare Deos.

Et pour accoûtumer de bonne heure à ces idées, il ajoûte qu'il les a tirées d'un des meilleurs Orateurs du XVI. siécle *Mornet. Orat. 3. Vil. 2.* Dans ce siécle c'étoit la coûtume regnante de faire briller son Eloquence & son Esprit à soûtenir éloquemment dans des Harangues le pour & le contre, ce qui conduisoit infailliblement à outrer tout, & c'est ce qu'un Historien ne doit jamais se permettre.

CAIN.

Le Texte est écrit avec la modestie d'un Historien qui n'a garde de s'émanciper.

Dans les Notes, il touche la Question des Prédamites, & il me paroit fondé à dire *que cette difficulté n'est pas très-grande, mais que nous ne devons pas trouver mauvais que les Libertins la fassent valoir, puis qu'il est sûr qu'il n'y a point de Secte Chrétienne, qui ne la proposât vivement aux autres, si elle differoit des autres sur ce point-là.* L'animosité des partis sur des Controverses où il regne le plus d'obscurité, & sur lesquelles par consequent on devroit plûtôt se taire, justifie la pensée de Mr. Bayle.

Il me semble qu'il auroit pû ajoûter que cette difficulté, non seulement *n'est pas très-grande*, mais qu'elle est AISE'E A LEVER.

1. Le trouble, les remors & l'effroi sont les suites naturelles du Crime exécuté & le devoient être fur tout d'un crime si horrible & si nouveau. Les expressions de Caïn font donc celles d'un esprit troublé.

2. Seth vint au monde à l'année 130. d'Adam. Eve trouva dans sa naissance une consolation de la perte d'Abel. Delà il est natutel de conclure que cette consolation suivit de près la mort d'Abel le premier enfant qu'elle eût perdu & qui eut été remplacé par un successeur.

3. Caïn avoit donc de grans sujets de craindre de la part d'un très-grand nombre de freres & de neveux, qui seroient également pleins d'horreur pour lui & de défiance.

Mais, dit Mr. Bayle, *le meilleur moyen d'éviter qu'on ne le tuât, c'étoit de s'éloigner de cette famille; & au contraire voici Caïn qui, pouvant qu'il ne s'en éloigne pas, ne paroit craindre aucun meurtrier, il ne craint d'être tué qu'en cas qu'il soit fugitif & vagabond sur la Terre.*

On peut, ajoûte-t-il dans la suite, *faire une plus forte objection & dire que Dieu, bien loin de detourner Caïn de la fausse supposition qu'il y eût des hommes par tout, semble l'y avoir confirmé. En effet il ne lui répond point* TU N'AS QUE FAIRE DE CRAINDRE LES MEURTRIERS, DANS LES PAYS ELOIGNE'S, CAR IL N'Y A PERSONNE DANS CES LIEUX-LA. *Il le rassure en lui donnant une marque qui empêcheroit que ceux qui le trouveroient ne le tuassent; ce qui manifestement supposoit que Caïn pouvoit trouver des gens par tout où sa vie fugitive & vagabonde le conduiroit.*

Il auroit pû trouver des gens, j'en tombe d'accord, mais non pas des Prédamites, il auroit même eu moins à craindre de leur part, parce-qu'il ne leur étoit point connu, & qu'il ne devoir pas les supposer remplis d'horreur contre lui.

Que craignoit donc Caïn? ses freres, ses neveux, les membres de sa propre famille, qui, d'un côté, devoient le detester, d'un autre, s'en défier & être disposés à le prévenir pour leur propre sureté. Mais ces sujets de crainte ne le reduisoient-ils pas à chercher sa sureté dans la fuite? Pour lever cette difficulté, j'ajoûte à ce que j'ai déja allegué 4. qu'on prendroit trop de plaisir, dans l'incertitude & les suppositions, si l'on se representoit les premiers hommes comme des Philosophes & des Géographes; deforte que Caïn, (sans

(ſans parler de l'embarras de traîner une famille avec des troupeaux & le reſte de ce qui lui étoit néceſſaire,) ne comptoit pas de s'éloigner bien loin, dans ſon exil. Il prévoyoit que les enfans d'Adam pourroient auſſi ſe répandre & devenir ſes voiſins, & il y a apparence qu'ils avoient déja étendu leurs demeures, & ce fut, ſans doute, pour ſe mettre plus en ſureté contre ſes freres répandus & leurs deſcendans qu'il bâtit une Ville.

5. Il devoit donc préſumer qu'il pourroit vivre, dans une plus grande ſureté, ſous les yeux de ſon Pere, qui touché de l'horreur d'un meurtre, qui troubloit le meurtrier lui-même, s'oppoſeroit à la continuation de l'effuſion du ſang & la défendroit ſeverement aux ſiens.

6. Dieu, par cet exil, veut épargner à *Adam* & à ſa famille la vuë d'un objet auſſi affreux & auſſi triſte que Caïn, & les inquiétudes qu'iroient ſe troient la fuite, & par la ſûreté qu'il fait eſperer aux jours de ce coupable, il donne déja une preuve de ſa grande patience à tolerer les pécheurs & de cette longue attente avec laquelle il les invite à la repentance pour obtenir grace.

Note B. ſur la fin, *Il y en a qui diſent qu'il lui vint une corne ſur le front.* Déja il étoit ſuperflu d'entaſſer des incertitudes, ce n'eſt point pour en apprendre la liſte qu'on doit lire un Dictionaire. Mais quand Mr. Bayle ajoûte : „ Non pas „ de la nature de ces cornes métaphoriques que „ les ſiécles ſuivans ont attribuées aux maris deshonorés par l'infidelité de leurs femmes" : qu'eſt-ce qui meritera le nom de *Pauvreté*, ſi cette parentheſe ne la merite pas? A qui cette idée peut-elle venir dans l'eſprit qu'à Mr. Bayle? Quel Lecteur pouvoit s'y tromper? C'eſt une équivoque que n'a point de ſens & ne ſeroit-ce pas tourner Mr. Bayle en ridicule que de dire. *Dans la crainte que ſon Lecteur ne ſe fit une fauſſe idée de la corne imprimée ſur Caïn, pour avertir qu'on ne le touchât pas*, il prend ſoin d'avertir que ce ne fut pas une corne métaphorique, ſon zéle va encore juſqu'à le pouvoir gravement.

„ Ce fut, dit-il, une corne proprement dite, „ qui ſervoit de ſignal aux autres hommes, afin „ qu'ils n'aprochaſſent pas de lui, *Fanum habet „ in cornu, longè fuge.* Les cornes métaphori- „ ques n'euſſent pû qu'aggraver ſa peine : on les „ ſouhaitoit anciennement aux malfaiteurs, com- „ me il paroit par un paſſage de Job, mais la „ marque de Caïn lui étoit donnée comme un „ bénéfice, elle lui devoit ſervir de ſauvegarde.

Que de paroles inutiles & doublement ridicules par la place où on les lit. Mais un mot ſuffit pour reveiller dans l'imagination de Mr. Bayle des idées qu'il ne peut quitter dès qu'elles l'ont ſaiſi.

Pour réjoüir encore une fois ſon Lecteur ſur ce burleſque ſujet il lui fait eſperer qu'il le retrouvera ſous le nom d'Egialée, Note B.

Les paroles de Job Chap. XXXI. vſ. 9, 10. expriment l'horreur de Job pour ce crime. *Si mon cœur a été ſéduit après quelque femme, ſi j'ai dreſſé des embuches à la porte de mon prochain, que ma femme ſoit deshonorée par un autre & qu'elle ſoit proſtituée à d'autres, car c'eſt une méchanceté premeditée & une de ces iniquités qui ſont toutes jugées.*

Dans l'Article *Egialée*, parmi bien des choſes dont il auroit pu ſe paſſer, *Homere*, dit-il, *vous apprend que ceux qui jureient un traité de Paix, ſouhaitoient aux infracteurs entr'autres peines celle du* COCURAGE. Pourquoi ne pas ſe contenter de dire que leurs épouſes leur manquaſſent de foi, l'expreſſion d'Homere porte *s'uniſſent à d'autres.*

Mais de cette cluſe des traités & de cette imprécation, je conclus que dès les tems les plus reculés, on a regardé ce deſordre avec horreur, & de cette premiere reflexion j'en tire une ſeconde, c'eſt qu'on a grand tort de faire & de dire quoi que ce ſoit qui rende à affoiblir cette horreur. C'eſt l'effet naturel des plaiſanteries de Mr. Bayle, & on fait que de certaines gens qu'on punit encore par la perte de la vie, à force de plaiſanter ſur leurs vols viennent à s'en applaudir & à les regarder comme une preuve d'une habileté qui n'a rien de condamnable ou qui l'eſt extrêmement peu.

Quels recueils de Mr. Bayle ſur cet Article! quel plaiſir de les commenter & d'y joindre ſes réflexions, qu'il auroit eu tort d'oublier ce que dit la Comteſſe de V.... à Mr. l'Ev. de... ſon galand qui alloit faire un petit Voyage. *Au reſte, Monſieur, faites votre Voyage le plus court que vous pourrés, & ſouvenés-vous qu'une Maitreſſe eſt un benefice qui oblige à réſidence.* Il appuye par cette citation ce qu'il venoit de dire. *Si les Gréc aux Grecs, à leur retour du ſiége de Troye, trouverent que leurs femmes n'avoient pu vivre ſans des galans, ils devoient s'attribuer une partie de la faute. Pourquoi les laiſſoient-ils ſeules pendant tant d'années?*

Dans l'Article ſuivant des CANNIBES Mr. Bayle s'étend à faire voir que la Raiſon abandonnée à elle-même ſe porte naturellement à animer toute la Nature, à ſuppoſer que tout eſt plein, dans l'Univers, d'Intelligences les unes bonnes, les autres mauvaiſes, dont chacune préſide ſur de certaines choſes & ce ſyſtême tire ſurtout ſa vraiſemblance de la ſuppoſition de l'Univers incréé, ſuppoſition d'ailleurs ſi naturelle que la Création proprement dite & de rien, paroît contradictoire à la Raiſon.

C'eſt ainſi qu'il commence à aprivoiſer ſon Lecteur avec des idées qu'il ramenera dans la ſuite, & qu'il tâchera d'établir de plus en plus comme admiſſibles. Dans cet Article il neceſſite tous les Philoſophes à y venir. Il l'exprime encore plus fortement & plus ouvertement ailleurs, en ſe repetant à ſon ordinaire, & nous y avons répondu.

CHAM.

On auroit tort de ſe plaindre, ſur cet Article, ni du Texte ni des Notes.

Ce qu'il remarque ſur la *malédiction de Canaan, que ce n'étoit autre choſe qu'une Prophetie des victoires que les deſcendans de Sem remporteroient ſur les deſcendans de Cham ſous Joſué, c'eſt-à-dire, ſept ou huit ſiécles après la faute de Cham.* Cette remarque fournit des raiſons dont on ſe ſert pour prouver que l'Hiſtoire de Moïſe ſe renferme presque toute entiére dans les Annales du Peuple Juif, & à établir ſes droits ſur la Terre que Dieu lui avoit deſtinée, long-tems avant la naiſſance des Patriarches, ſur leſquels l'exécution de ce grand évenement commença à ſe preparer.

ABRAHAM.

Le Texte eſt dans les régles. Les Notes ſont ſuffiſamment abregées Mr. Bayle renvoye à Mr. d'Herbelot & ſe borne-là. C'eſt une retenuë dont il n'uſe pas dans les matiéres ſur leſquelles on eſt encore mortifié aujourd'hui qu'il ſe ſoit étendu.

AGAR.

Mr. Bayle auroit pû ſe paſſer de paraphraſer les termes tout ſimples de la Geneſe. Mais il eſt des tentations auxquelles il ſuccombe toûjours. Ces expreſſions me paroiſſent de trop, *pria ſon Mari d'eſſaier s'il pourroit avoir des enfans de cette ſervante. Abraham s'aproche d'Agar avec tout le ſuccés que ſa femme en pouvoit attendre, ne pouvant donner, par elle-même, des enfans à ſon Mari, elle voulut au moins lui en donner par procureur. Agar ſe ſentant*

groſſe devint ſi fiere qu'on eût dit qu'elle venoit de faire un très-grand exploit.

Sara dit à ſon mari, *viens, je te prie, vers ma ſervante, peut-être aurai-je des enfans par elle.* Mais Mr. Bayle inſinuë qu'elle uſa *de grandes prières*, pour embellir ſa narration.

Il a raiſon d'avertir que ceux qui trouveront cette Hiſtoire, *peu conforme aux manières de nôtre ſiécle, doivent une bonne fois ſe bien mettre dans l'eſprit, que tous les tems & tous les Peuples du monde ne ſont pas ſemblables.* Cette remarque eſt vraye, mais elle auroit eu tout ſon effet, s'il avoit plû à Mr. Bayle de l'étendre.

1. Les Eſclaves appartenoient à leurs Maitres comme tout le reſte de leurs biens, & les enfans qui en naiſſoient faiſoient une partie de leur domaine. Par-là ce qui naîtroit d'Agar ſeroit moins à elle qu'à Sara, d'ailleurs premiere cauſe de ſa naiſſance & reſoluë de l'adopter.

2. La Polygamie s'étoit introduite peu à peu. On fait queſte eſt la ſource de l'exemple. Dieu la toleroit & reſervoit à de plus heureux tems, dans leſquels la totale expiation du peché ſeroit faite, de rétablir une plus parfaite égalité entre les droits du mari, & ceux de la femme qui avoit été à l'homme une occaſion de chute, & avoit peché la premiere.

3. C'étoit donc beaucoup à un mari de ne s'aſſocier pas une ſeconde femme qu'avec l'agrément de la premiere.

4. On regardoit alors les enfans comme une grande benediction. Ils étoient en effet pour leurs Peres une grande richeſſe & un grand ſecours. Dans ces premiers tems, où les familles compoſoient de petits Etats, il importoit aux Peres d'avoir beaucoup d'enfans & par-là un plus grand nombre d'Officiers pour maintenir leurs Eſclaves dans l'ordre & les former à leur devoir.

La difficulté qui ſe tire de la derniere ſortie d'Agar chargée de ſon Fils Iſmaël, eſt aiſée à lever, ſi l'on veut bien conſiderer qu'on ne laiſſe pas d'être chargé & fort chargé de ceux qu'on eſt fort éloigné de porter ſur les épaules, & de tenir entre ſes bras. Un Gouverneur eſt chargé d'un éleve, un Pere de ſa famille. Sans contredit ce n'étoit pas un leger poids pour Agar qu'un fils qu'elle aimoit tendrement & qui, après avoir été élevé dans de grandes eſperances, ſe voyoit ſans reſſource & expoſé à ſe donner à quelque Maitre inconnu. Ce Fils deſolé n'avoit pas la force de marcher, & ſa mere ſe voyoit obligée à le ſoûtenir à la lettre & à le porter en quelque maniére. Enfin il eſt près d'expirer de deſeſpoir autant que de ſoif, & leur angoiſſe va ſi loin, que dans l'excès de leur trouble ils n'aperçoivent pas qu'ils ont près d'eux dequoi ſe desalterer, un Ange le leur fait remarquer & leur eſt par-là une aſſurance que la Providence ne veut pas les abandonner.

Note E. „ S'il étoit permis de chercher ici des „ types à la St. Auguſtin, ne diroit-on pas qu'Iſ„ maël a été l'Emblême de certains Controverſiſtes „ miſanthropes qui ne font que mordre le tiers & „ le quart, & qui, pour mieux declarer la guerre „ au genre humain, ſortent à tout moment de leur „ ſphére, écrivent ſur toutes ſortes de matieres à „ tors & à travers, & toûjours en ſtile de libelle „ diffamatoire. Tous les âges & tous les Pays „ fourniſſent de ces copies d'Iſmaël. Il y a même „ de ces copies qui different de l'original, en ce „ qu'encore qu'elles jettent des pierres ſur tout le „ monde, peu de gens prennent la peine de leur „ en rejetter: on les laiſſe jouïr en repos de la mal„ heureuſe impunité qui augmente leur audace & „ leur phrenéſie.

Voilà des coups lancés ſur Mr. Jurieu & des preuves de l'*Ataxie Pyrrhonienne* de Mr. Bayle: les Tirer de ſon Dictionaire ſont un tiſſu Alphabetique de crochets où il ſuſpend ce qu'il trouve à propos. Mais ne pourroit-on point retorquer contre lui l'accuſation & le regarder lui-même comme un *Miſanthrope*, ou pour parler avec Socrate un *Miſologue*, qui declaré contre tout ce que le reſte des hommes, à l'exception des Pyrrhoniens, reconnoiſſent & reſpectent d'évidence & de vrai à la Raiſon, ne laiſſe aucune verité dont il ne tâche d'ébranler la certitude par ſes Objections.

SARA.

Mr. Bayle prend le parti de prouver que Sara *étoit effectivement ſœur d'Abraham fille de ſon pere, mais non pas de ſa mére.* Peine très-perduë, s'il n'y a aucune propoſition dont la vraiſemblance paroiſſe plus foible que celle de l'oppoſée. Mr. Bayle fait le Pyrrhonien quand il veut & décide auſſi, quand il lui plait, dans les termes les plus forts.

Mr. Bayle ſe laiſſe enfin aller dans l'Article de Sara à beaucoup d'expreſſions qu'il ne s'étoit pas permiſes dans celui d'Abraham. Voici une idée très-ſimple & très-naturelle des évenemens qui les lui fourniſſent, & qui lui auroit pû épargner ces expreſſions trop dures & trop peu ménagées.

Il eſt rare que des femmes conſervent leur beauté dans un âge fort éloigné de la jeuneſſe, mais il n'eſt pas ſans exemple. A l'égard du ſecond enlevement qui ſuivit la naiſſance d'Iſaac, on peut dire que le même miracle qui ramena Sara à l'état des femmes qui peuvent encore devenir méres, lui procura une excellente complexion avec ſes ſuites ordinaires.

Abraham connoit la beauté de ſa femme. Il voyage avec elle dans un Pays tout nouveau pour lui, & tout ce qu'il en fait, c'eſt que la crainte de Dieu & l'horreur du crime n'y regnent pas. Un homme de cette humeur prend de la paſſion pour une belle perſonne; Dès-là il prend en haine ſon mari, & s'il ſe trouve puiſſant & ſervi avec zéle, rien ne lui eſt plus aiſé, que de ſe défaire ſous main de ce qu'il hait, & enſuite dequoi il ſe préſentera à la veuve depoſée comme un Protecteur qui ſe croira heureux de pouvoir la conſoler. Voilà ce que le naturel des gens du Pays donne lieu à Abraham de craindre. Le nom de ſœur donné à Sara par ſon mari ne l'expoſe pas néceſſairement à être enlevée, un homme qui aime une ſœur la demande à ſon frere, & dès là Abraham a le tems de prendre des meſures pour l'éloigner furtivement. Sara enlevée eſt un mal, & pour elle & pour Abraham. Mais Abraham tué, Sara recherchée par des gens contre qui elle a les plus affreux ſoupçons paroit à ſon Epoux un malheur encore plus grand. Un enlévement n'expoſe pas néceſſairement la pudicité. Une femme ſage & raiſonnable a bien des reſſources pour arrêter la fougue d'une Paſſion, & la ſageſſe de ce ſexe ſe fait reſpecter, par ceux qui cherchent à en être aimés, & il n'eſt point vrai, comme l'aſſure Mr. Bayle, *que la pudicité de Sara eût fait naufrage, ſi Dieu n'y eût mis la main.* Elle auroit eu à ſouffrir ſi Abimelech ou Pharao ſe fuſſent obſtinés, mais c'eſt une conjecture temeraire qu'elle eût mieux aimé faire naufrage que de ſouffrir des mauvais traitemens. Dans la conduite d'Abraham on voit donc un homme qui craint un coup de ſurpriſe, qui prend des précautions humaines pour l'éviter & qui du reſte ſe confie en Dieu dont la Providence garentira lui & Sara des violences qu'il n'aura pas été en leur pouvoir de prévenir.

On ne diſconviendra pas que cette idée ne ſe fût préſentée à Mr. Bayle, car il dit *on l'eût bien-tôt dépeché. Cette crainte n'eſt pas le mauvais endroit de la piéce.* Ces expreſſions ne ſont point aſſés ſerieuſes & celles-ci encore moins, & outre cela mal fondées. *Qu'on faſſe tout ce qu'on voudra, cette Hiſtoire eſt une preuve qu'Abraham craignoit plus la mort que*

que le deshonneur conjugal, & qu'il n'étoit RIEN MOINS QUE MARI JALOUX. *Ce Patriarche auroit pû dire en cette rencontre* HOMO SUM, HUMANI NIHIL A ME ALIENUM PUTO. *L'envie d'être bien traité comme le frere de la belle Sara est plus blâmable, que la crainte d'être tué.*

Je ne vois pas non plus la nécessité de changer Abraham de menſonge, c'eſt-à-dire, d'avoir manqué d'une maniére condamnable à la ſincerité, ni de trouver dans ſa conduite, ſi elle eſt innocente, la juſtification des équivoques contre lesquels on a eu tant de raiſon de ſe récrier.

Dans les Pays où Abraham voyageoit par l'ordre de Dieu, ou par une ſuite de ſes ordres, & determiné par des circonſtances neceſſaires, les habitans étoient dans l'obligation d'uſer avec lui du Devoir d'Hospitalité; & ils n'étoient point en droit d'exiger qu'il éclaircit leur curioſité ſur toutes les relations qu'il pourroit avoir avec Sara. Il ne leur doit rien que de vrai, mais il ne leur doit pas tout. Ce qu'il leur doit ſuffiſoit pour fonder leur conduite, les laiſſer paſſer & vivre en paix avec eux ſans l'informer plus outre, au cas qu'aucun d'eux ne trouvât Sara aſſés à ſon gré pour ſouhaiter d'en faire ſa femme. Et quant à ceux à qui cette penſée viendroit, une voye très-naturelle d'obtenir la ſœur c'étoit de la demander au frere. Par ces précautions Abraham ne leur faiſoit aucun tort & il prenoit de juſtes meſures contre des attaques imprévuës. Pour ce qui eſt des naturels violens, emportés, dont les paſſions fougueuſes ſont d'abord capables des dernières extrémités, il leur cachoit une verité; non ſeulement qu'il n'avoient aucun droit de ſavoir, mais qu'il étoit de leur interêt d'ignorer, de peur que ſa connoiſſance ne les engageât à debuter par un crime affreux.

Mais ceux qui apprenans qu'Abraham traitoit Sara de ſœur en demeuroient là, & ne s'imaginoient point qu'elle fût ſa femme, tomboient en erreur. Eh quel préjudice cette erreur phyſique pouvoit-elle cauſer à qui que ce ſoit, pendant que d'un autre côté, elle pouvoit être moralement utile aux autres, en leur épargnant des deſſeins ſanguinaires.

Mais enfin, ajoûte Mr. Bayle, *Pharao & Abimelech* étoient des Rois; ſi donc, dans leur Territoire ils avoient ſommé *Sara* de leur dire la verité & de leur apprendre ſi elle n'étoit que ſœur d'Abraham, la continuation de ſon déguiſement auroit-elle été legitime? Demander cela, c'eſt changer l'état de la Queſtion. Il n'eſt point dit que cette Queſtion lui ait été faite, & les circonſtances auroient pû dicter à Sara une réponſe propre à prévenir ce qu'on avoit eu lieu de craindre & à ſe défendre de tout ce qu'on devoit éviter. Ces Rois ne pouvoient plus penſer à perdre Abraham ſans donner à Sara une évidente connoiſſance de la main dont le coup ſeroit parti.

ABIMELECH.

Mr. Bayle après avoir loué *un très-ſavant Interprête d'avoir dit*, que la punition, envoyée ſur la famille d'Abimelech, fut connuë d'une maniere qui ne nous eſt pas connuë; auroit bien fait d'en demeurer-là, ſans ajoûter après les Rabins *qu'une maladie appellée* RATAN *eſt le plus incommode de tous les ulcéres & celui particuliérement qui eſt le plus oppoſé aux cervoiſes amoureuſes.* On diroit que Mr. Bayle a toûjours en vuë deux ſortes de Lecteurs, & qu'il ſe propoſe également de mortifier les uns & de faire rire les autres par le choix de ſes expreſſions.

On a déja réflechi ſur ce qui ſe trouve dans la Nôte E. dans la Section deſtinée à prouver que les obſcenités, répanduës dans les Livres de Mr. Bayle, ne peuvent être excuſées.

Au reſte, quand Mr. Bayle dit dans la Nôte C. „ Il y a longtems que j'ai conçû de l'indigna„ tion contre Joſephe, & contre ceux qui l'épar„ gnent ſur ce ſujet. Il change, il ſupprime, il „ ajoûte. N'en faut-il pas conclurre ou qu'il ne „ s'eſt guere ſoucié de ſcandaliſer ſa Nation, ou „ qu'il a crû que le ſentiment particulier qu'il a„ voit ſur la faillibilité, & par conſéquent ſur la „ non-inſpiration de Moyſe, étoit commun parmi „ les Juifs". Je ne me rens pas à ſa conjecture. Il paroit que Joſephe s'étoit propoſé de rendre ſa Nation reſpectable à ſes vainqueurs, par l'antiquité de ſon Origine par ſes vénérables Ancêtres, par ſon merveilleux établiſſement & la protection dont Dieu l'avoit favoriſée. On ne convient pas de l'ordre de tous les évenemens. Il en eſt qui ſont narrés après d'autres qu'ils ont précedé, & la Langue Hebraïque comporte cette explication, quand elle eſt fondée ſur de bonnes preuves. Si Joſephe s'eſt quelquefois trompé, dans l'ordre qu'il place les évenemens; s'il a gliſſé dans ſon recit des circonſtances, il peut l'avoir fait en vuë de le faire paroître plus recevable à ſes Lecteurs, & il a crû que les Juifs ſes compatriotes pardonneroient aiſément ces artifices à ſa bonne intention. Mais cela ne prouve point qu'on eût alors ſur l'inſpiration de Moyſe des doutes fort communs. Au contraire Joſephe prétendoit rendre ſon Hiſtoire reſpectable par l'authenticité des ſources d'où il la tiroit.

Une des alternatives de la conſéquence de Mr. Bayle eſt donc de beaucoup plus précipitée qu'il ne convient; cependant il paroit que c'eſt celle pour laquelle il panche & on pourroit aiſément croire qu'il ne l'a alleguée qu'en vuë d'ajoûter: „ Je „ crois que tous les anciens Hiſtoriens ont pris la „ même licence, à l'égard des vieux Memoires „ qu'ils conſultoient. Ils y ont coufu des ſuppléמens, & n'y trouvant pas les faits developes & „ embellis à leur fantaiſie, ils les ont étendus & „ habillés comme il leur a plû, & aujourd'hui „ nous prenons cela pour Hiſtoire".

Voilà qui eſt bien univerſel. *Tous les anciens Hiſtoriens ont pris la même licence & ce qu'ils ont étendu & habillé à leur fantaiſie, nous le prenons pour Hiſtoire.* Mr. Bayle dit qu'il le croyoit, mais ſi c'étoit par raiſon ou par fantaiſie, ce n'étoit pas à lui à le décider & à prétendre qu'on l'en crût ſur ſa parole, qu'on adoptât ſon goût & qu'on ſe rendit Pyrrhonien en fait d'Hiſtoire, ſur-tout ce qu'il ne trouverroit pas à propos, ou qu'il n'auroit pas interêt de donner pour certain. A ce compte qu'eſt-ce qu'un *Dictionnaire Hiſtorique* ſi ce n'eſt un Recueil Alphabétique de contes incertains, par leſquels tous les Anciens, qui ſeuls peuvent nous inſtruire en fait d'Hiſtoire, ont defiguré, à leur fantaiſie, les faits qu'ils nous donnent pour vrais. Auroit-il valu la peine de compoſer un ſi gros Ouvrage, ſi ce deſſein ne ſervoit pas à envéloper des vuës ſecrettes?

DAVID.

C'eſt ici l'article qui a fait le plus de bruit dans ſon genre. Mr. Bayle a bien voulu ſe refoudre d'en retoucher une conſidérable partie, dans la ſeconde Edition. Cette raiſon m'empêche de remonter à la premiere, quoique Mr. Bayle ne l'excepte pas, quand il recommande les premieres Editions & ſoûtient ce qu'elles ont d'avantageux ſur les ſecondes corrigées, par des raiſons qui conviennent à la premiere de ſon Dictionnaire, mais je prens le parti de regarder ſes fautes comme desavouées, d'autant plus qu'on a plus d'une Hiſtoire de ce Roi Prophete accompagnée de ſolides réflexions.

Sur les accès de Phrénéſie de Saül qui paſſoient au ſon des inſtrumens de Muſique. *On pourroit*, (dit Mr. Bayle, dans la Nôte B) *débiter bien des recueils ſur ce ſujet, mais je m'en abſtiens & je vous renvoye à ceux de Caſſian Lexiſterus*, &c.

Ces récueils ne lui fourniſſoient pas aſſés d'occaſions

sions de s'égayer sur ſes matieres favorites, dont il remplit preſque une colomne & demi ſous la Note A. Il ne ſe borne pas à rapporter un conte des Rabins auſſi incertain qu'impertinent. Sur ce ſale conte il fait des réflexions & ſous prétexte qu'il l'a encore lû dans un Auteur Italien, il le recommence, il s'y étend davantage, il y joint des circonſtances plus burleſques & des applications prophanes de l'Ecriture Ste. „ Quand on eût vû que ce prétendu bâtard étoit la perſonne que le Prophéte cherchoit, on changea bien de penſée. Ce ne furent „ plus que beaux Cantiques, David commença „ par un *Te Deum*, il loüa Dieu qui avoit ouï ſes „ prieres, & qui l'avoit delivré de la note de baſtardiſe. Iſaï continua & dit *La pierre que les Architectes ont rejettée eſt devenuë la pierre angulaire qui ſoutiendra toute la maiſon.* Ses autres fils, Samuël &c. dirent auſſi des *Sentences*.

Dans la Nôte D. „ C'eſt une choſe un peu étran„ ge, dit Mr. Bayle, que Saül n'ait point connu „ David ce jour-là, vû que ce jeune homme avoit „ joué pluſieurs fois des inſtrumens en ſa préſence, „ pour calmer les noires vapeurs qui le tourmen„ toient".

Si elle eſt étrange, elle n'eſt effectivement *qu'un peu étrange*, & ſi elle préſente une difficulté, c'eſt une *difficulté facile à lever*. 1°. Saül avoit vû David dans le tems de ſes noires vapeurs, & on ſait que les impreſſions qu'on reçoit dans cet état ſont confuſes, ſemblables à celles des ſonges ou de l'yvreſſe, & que par cette raiſon on n'en conſerve pas un ſouvenir diſtinct, & il eſt même vrai qu'on n'aime point à rappeler les idées dont on a été frappé dans cet état & que par conſéquent elles s'effacent plûtôt. 2°. Indépendamment de ces circonſtances & de leur effet naturel, qui peut ignorer que les perſonnes chargées d'un grand nombre de ſoins & d'occupations importantes, & qui ne les interrompent que pour ſe livrer à des plaiſirs, ont bien-tôt oublié les perſonnes en qui ils ne s'intereſſent pas. Et que les grands en particulier ne conſervent guere le ſouvenir des abſens ni de leurs ſervices, & qu'ils ſont encore d'autant moins d'attention ſur ces perſonnes que leur naiſſance & leur rang leur donne moins de relief. 3°. Un leger changement dans l'attitude & dans l'habit joint à celui que prend l'air d'un jeune homme, dans un petit nombre d'années, peut le faire méconnoître, à un Grand ſurtout qui s'eſt fait une habitude d'interroger les autres plûtôt que de faire des efforts pour ſe former & ſe rappeler des idées. David parut à l'armée en Berger, à la Cour on l'avoit vû ſous un autre exterieur.

Ce n'étoit donc point là une difficulté à fonder la réflexion qu'ajoûte Mr. Bayle. „ Si une narra„ tion comme celle-ci ſe trouvoit dans Thucydide, „ ou dans Tite Live, *tous* les Critiques concluroient *unanimement* que les Copiſtes auroient „ transpoſé les pages, oublié quelque choſe en un „ lieu, reperé quelque choſe dans un autre, ou inſeré des morceaux poſtiches dans l'ouvrage de „ l'Auteur. Mais il faut bien» ſe garder de „ pareils ſoupçons lorſqu'il s'agit de la Bible".

Quiconque n'eſt pas né Juif ou Chrétien & n'a pas été élevé dans cette deference, ſera-t-il déraiſonnable, & par conſéquent ſera-t-il condamnable de dire: *Avant que d'accepter un tel Livre pour Regle de ma Religion, de ma Foi & de ma Conduite, auroit-je tort d'examiner s'il porte des caracteres de Verité à meriter ma parfaite ſoûmiſſion? & cet examen le doit-je faire avec préoccupation ou avec un Eſprit libre de préjugés?* Or *des que j'examinerai dans cet eſprit-là, je ſerai determiné à penſer ſur les inſtructions qu'on trouve dans ce Livre tout comme TOUS les Critiques* UNANIMEMENT *en jugeroient.*

Auſſi Mr. Bayle ajoute-t-il. „ Il y a eu néan„ moins des perſonnes aſſés hardies, pour prétendre „ que tous les chapitres, ou tous les verſets du Li„ vre de Samuel n'ont point la place qu'ils ont „ euë dans leur origine".

Il eſt vrai qu'il continuë en diſant, „ Mr. l'Abbé de Choiſi leve mieux, ce me ſemble, cette „ difficulté".

Mais je demande, la leve-t-il ſimplement mieux que d'autres n'ont fait, ou s'il la leve effectivement au gré de Mr. Bayle? Il ne peut pas ſouffrir qu'on ſuppoſe qu'il ſe ſoit paſſé pluſieurs années entre le voyage de David à la Cour en qualité de Muſicien & la mort de Goliath: & ſur quoi fondé, c'eſt que David, encore Muſicien, eſt loué comme *un vaillant homme, & né propre à la guerre.* Mais il faut effacer toute l'Hiſtoire de David ou convenir que Dieu lui avoit donné, dans ſa jeuneſſe un courage, une habileté & une force extraordinaire.

Dans le II. Art. de la Note H. Mr. Bayle paroît ſurpris de ce que l'Ecriture, pour rendre plus odieuſe l'opiniâtreté de Saül à perſecuter ſon gendre, ne faſſe pas remarquer qu'il avoit deux fois fauſſé ſa parole & que David ne lui reproche pas que ſa vie a été deux fois en ſa puiſſance. „ De „ plus, dit-il, nous voyons que dans la premiere „ de ces deux rencontres David & Saül tiennent à „ près les mêmes paroles que dans la ſeconde. Si je „ voyois deux recits de cette nature ou dans *Elien*, „ ou dans *Valere Maxime*, je ne ſerois pas difficul„ té de croire qu'il n'y a là qu'un fait, qui ayant „ été rapporté en deux manieres auroit ſervi de ſu„ jet à deux articles, ou à deux Chapitres".

Mais on ſait que les Livres, de Samuel & des Rois & en general les Livres Hiſtoriques de l'Ancien Teſtament contiennent des narrations très ſimples & très-abregées & que les Hiſtoriens n'ont point penſé à embellir par des reflexions. Il paroit qu'ils ſe ſont bornés à laiſſer des Annales.

Elien, Valere Maxime, & en general ce que nous avons d'Hiſtoriens, Grecs & Latins, ont écrit en vuë d'eux-mêmes, ils ont voulu laiſſer des monumens de leur habileté, en matiere d'Eloquence & de Reflexions, ils ſe ſont appliqués à ne rien omettre de ce qui ſervoit à les rendre recommandables à leurs Lecteurs, & ils prêtent à leurs perſonages des diſcours dont ils ſavent bien que l'honneur leur en reviendra à eux-mêmes.

Dans la Note I. ſur la fin Mr. Bayle prouve avec beaucoup d'évidence & de ſolidité que la mort de Goliath ne préceda pas le tems où il fut amené devant Saül en qualité de Muſicien, & les preuves qu'il en allegue ſont plus fortes que celles de l'Auteur qu'il examine dans cet Article, c'eſt que Mr. Bayle faiſoit toûjours très bien, quand il lui plaiſoit, & qu'il trouvoit à propos d'encherir.

„ L'Auteur, dit-il, oublie la plus forte raiſon; „ il n'allegue point que ces gens-là renverſent l'ordre ſelon lequel l'Ecriture narre les évenemens; „ il n'allegue point que le Serviteur de Saül qui „ loua David d'être robuſte, guerrier, éloquent, „ beau, ne parla pas de la victoire remportée ſur „ Goliath. Or il eſt impoſſible de comprendre que „ ceux qui auroient voulu le recommander au Roi „ après ce combat euſſent été aſſés bêtes pour ne „ pas dire tout court au Prince: Ce même jeune „ homme qui a tué Goliath, joue bien des inſtru„ mens, c'eſt lui qui vous guérira".

Dans la Note G. Mr. Bayle dit „ qu'il ſuppri„ me ce qu'il avoit allegué, ſur les fautes de Da„ vid, dans ſa premiere Edition, que des perſon„ nes beaucoup plus éclairées que lui en ce genre de „ matieres, l'ont aſſuré que l'on diſſipe facilement „ tous ces nuages d'objections, dès qu'on ſe ſouvient 1. qu'il étoit Roi de droit pendant la vie de „ Saül. 2. Qu'il avoit avec lui le Grand Sacrificateur qui conſultoit Dieu pour ſavoir ce qu'il falloit faire". 3. Que l'ordre donné à Joſué de détruire les infideles de la Paleſtine ſubſiſtoit toûjours, 4. Que pluſieurs autres circonſtances, tirées

„ de

» de l'Ecriture, nous peuvent convaincre de l'inno-
» cence de David dans une conduite, qui considerée en
» general paroit mauvaise, & qui le feroit aujourd'hui".

Il eſt certain qu'il eſt de la Prudence & de la Charité de ne pas ſe plaire à repandre les difficultés ſans y joindre des ſolutions, puiſque lors même qu'on y en ajoute, il eſt des Lecteurs d'un ſi mauvais goût que leur cœur ſe tient uniquement à ſentir les difficultés, ils les boivent, ils s'en nourriſſent & refuſent leur attention à des reponſes ſolides, dont ils ne veulent pas appercevoir la force, parce qu'elle ne leur agrée pas & qu'elle pourroit les tirer des doutes qu'ils aiment.

ELIE.

Note B. Dieu qui connoit tout parfaitement & ſavoit toute la part que la corruption avoit à l'erreur des Prophetes de Bahal, n'ordonne rien à Elie qu'il ne fût en plein droit d'ordonner, & en même tems ne lui ordonna rien qu'il foit permis d'entreprendre ſans un ordre exprès de cette nature.

Note C. Entre les rêveries que les Rabbins ou d'autres ont debité, Mr. Bayle ne manque pas de choiſir celles qui ont du rapport à ſes idées favorites, de les étendre & d'en faire la matiere de divers problemes qu'il énonce en termes des plus groſſiers. Je n'ai garde d'en copier un ſeul.

JONAS.

Sur la fin de la Note *B.* Mr. Bayle *reflechit ſur un effet des Préjugés.* C'eſt à l'occaſion des Païens qui ajoûtoient foi aux contes des Poëtes & ſe mocquoient des Livres des Chrétiens.

L'article eſt long, en voici le précis. „ Par tout
» il y a des gens qui croyent ſans peine ce qui
» les flatte & qui font les plus malaiſés du mon-
» de à perſuader quand une choſe ne leur plaît
» pas".

Quand il ajoûte immediatement après: „ Alle-
» guent-ils des raiſons d'incredulité, ils ne peuvent
» ſouffrir qu'on les prenne pour mauvaiſes: leur op-
» poſe-t-on ces mêmes raiſons en un autre tems, ils
» ne peuvent ſouffrir qu'on ne leur permette pas
» de s'en mocquer". C'eſt comme on le voit la même reflexion expoſée en d'autres termes, & en general tout ce Paragraphe n'eſt à peu près qu'un tiſſu de repetitions pour amener enfin ſon Lecteur à penſer avec lui, „ Ainſi ſe paſſe la vie humaine,
» c'eſt un effet preſque inévitable de la préoccu-
» pation, double poids, double meſure. Si l'on
» ne pouvoit éviter cela qu'en ſe dépouillant de pré-
» jugés, le remède ſeroit peut-être pire que le
» mal?"

Et qu'arrivera-t-il à un eſprit affranchi de préjugés? Eſt-ce qu'un juſte examen ne lui deviendra pas plus facile? Mr. Bayle veut-il qu'on s'imagine qu'on ſe trouvera toûjours plus embaraſſé à choiſir & qu'on ſe reſoudra enfin à ne prendre aucun parti ſi la prévention n'y determine. Voilà qui tend à juſtifier les Pyrrhoniens & à les rendre recommandables; s'ils ſe determinent extérieurement, c'eſt qu'ils ſe laiſſent mollement aller à la coûtume qui leur tient lieu de Raiſon & de Regle, dès qu'il s'agit de ſe conduire.

Mais ſi le Pyrrhoniſme eſt le parti le plus ſage, il vaut donc mieux que la prévention, & il n'eſt plus vrai que le remede ſoit pire le mal.

Outre cela le nombre des fauſſes Religions ſurpaſſe celui des véritables; la prevention par laquelle chacun demeure attaché à la ſienne fait donc plus de mal que de bien, ſur tout puiſque, ſuivant Mr. Bayle, on eſt moins deſagréable à Dieu ſans Religion qu'avec une Religion fauſſe. Tantôt Mr. Bayle recommande la *Credulité* ſous le nom de *Foi*, tantôt il prend en main la défenſe du *Pyrrhoniſme*, tantôt il fait l'Apologie des *Abbés*, & ce n'eſt pas la premiere fois que ce qu'il fait pour l'un de ces buts, s'oppoſe à ce qu'il fait en vuë de l'autre.

ESECHIEL.

Mr. Bayle après avoir rempli deux grandes colonnes de Fables, dont la Lecture eſt des plus inutiles, vient à ſon but & tombe ſur l'Auteur des Lettres Paſtorales, qu'il appelle *l'Auteur des Paſtorales.*

Note C.

» Les Proteſtans, dit-il, ont raiſon de déplo-
» rer la honteuſe crédulité de ce Peuple, (Juif) &
» la hardieſſe de ſes Ecrivains à publier cent mille ſor-
» nettes; mais chacun doit apprendre par les cho-
» ſes qui ſe paſſent dans ſon parti, que la pente
» dans cet endroit-là eſt très-gliſſante. Combien y
» a-t-il de choſes dans la pratique des Proteſtans au-
» jourd'hui, qu'ils n'euſſent pas approuvées il y a
» cent ans? Je ſuis aſſuré que l'Auteur des Paſto-
» rales a puoſié plus de faux miracles qu'il ne de-
» voit. Or conſiderés un peu qu'à la reſerve d'un
» très-petit nombre de gens dont la plûpart étoient
» des Laïques, perſonne n'a temoigné que ce débit
» d'évenemens miraculeux le choquât. Où en ſe-
» roit-on déja ſi les predictions que l'Auteur fon-
» doit là-deſſus avoient eu quelque ſorte de ſuccès?
» Generalement parlant, où en ſeroit-on déja, ſi l'on
» n'étoit pas tenu en reſpect par l'eſprit de contra-
» diction, à la vuë de ce qui ſe paſſe dans la Com-
» munion Romaine"?

Mr. Bayle ſe plaint d'un panchant à l'erreur qu'il trouve des plus communs, mais on peut abuſer de ce panchant des hommes & en tirer une conſequence qui ne va pas moins qu'à rendre ſuſpect tout ce qui ſe dit des vrais miracles. C'eſt-là une erreur plus dangereuſe ſur laquelle Mr. Bayle ne dit mot. Le judicieux Auteur qui a démontré la Verité de la Religion Chrétienne, ſuivant l'ordre & la Methode des Geometres, étoit Catholique & Profeſſeur à Paris où ſon Ouvrage eſt imprimé, & en répandant ſur la fin à quelques objections, il fait très-bien ſentir la difference qui ſe trouve entre les Miracles publiés à la naiſſance du Chriſtianiſme & reconnus pour vrais dans ce tems-là, & ceux que l'on a publié dans les ſiécles poſterieurs, par rapport au degré de créance que les uns & les autres meritent.

Des gens perſuadés dès leur enfance que la Religion de leurs Peres eſt veritable, & tout reſolus à ſouffrir, ou du moins à s'expoſer, pour perſeverer dans ſa profeſſion, entendent dire qui dans un tems d'épreuve la Providence autoriſe cette Religion par des miracles. Ce recit leur plaît & ils ne s'aviſent pas de réiterer l'examen ſur un point decidé, la Verité de leur Religion: ils adoptent avec précipitation ce qui la favoriſe. Il en ſeroit tout autrement s'il s'agiſſoit de changer de profeſſion ſur des recits de cette nature; On voudroit préalablement ſe bien convaincre de leur Verité.

Attribuer à l'eſprit de contradiction la repugnance des Proteſtans à croire tout ce qu'on débite en matiere de Miracles, & le ſcrupule qu'ils ſe font d'en inventer, & de faire paſſer pour miraculeux des évenemens tout naturels, me paroit une conjecture trop temeraire.

Des gens ſenſés n'ont pas crû neceſſaire d'écrire & de ſe recrier avec beaucoup de fracas ſur les bruits qui venoient des Cevennes, bien perſuadés que ces contes ne manqueroient pas à tomber d'eux-mêmes.

SECTION DERNIERE.

Examen du Traité Philoſophique de Mr. Huet de la Foibleſſe de l'Eſprit Humain.

Occaſion de cet Examen.

UNa Lettre que je reçus d'un de mes amis peu près l'édition de cet Ouvrage poſthume m'a en-

engagé à faire des Reflexions que je donne aujourd'hui au public. Voici la Lettre.

„ Je viens, Monſieur, de lire l'Ouvrage Poſthume de Mr. Huet avec une grande attention, „ & il m'a paru que je la devois & à la Reputation „ de l'Auteur, & à l'importance de la Matiere. „ Mais je vous avouë [que je n'ai pas été le moins „ du monde ébranlé ni par ſes raiſonnemens, ni par „ l'aſſurance avec laquelle il les propoſe de tems en „ tems, ni par les tours ingenieux par leſquels il va „ à ſon but, & tâche adroitement d'y conduire ſes „ Lecteurs. Au contraire après la lecture de cet „ Ouvrage, je me trouve plus éloigné que jamais, „ de prendre, ſur toutes choſes, le parti de l'incom„ prehenſibilité, de tomber d'accord que nous naiſ„ ſons avec une Raiſon dont la foibleſſe eſt naturelle„ ment ſans remede, & qui nous laiſſe, toute nô„ tre vie, dans l'incertitude à moins que l'entête„ ment n'y ſuplée. Mais ce que je ne puis venir „ à bout de comprendre c'eſt qu'un homme tel que „ Mr. Huet homme d'eſprit, homme dont l'étude „ & par conſequent la recherche de la Verité, étoit „ la paſſion dominante, & faiſoit la plus ordinaire, „ & ſouvent la ſeule occupation, ait pû donner „ dans de ſi étranges idées, ait pû adopter les pue„ rilités & les Ergoteries des Pyrrhoniens, ſans „ s'appercevoir des contradictions dans leſquelles il „ s'embaraſſent & ſans en être rebuté: c'eſt en quoi „ je vous aſſure, Monſieur, que je ne vois goute & „ que je ne ſai pas ſeulement former des conjectu„ res qui gardent leur vraiſemblance un moment. „ N'avés-vous rien éprouvé de ſemblable en liſant „ ce Livre? Le rapport qu'il a avec l'Ouvrage „ que vous étes ſur le point d'avoir, ne vous „ aura pas permis de lire celui-ci qu'avec un eſprit „ d'examen & de dépréoccupation, quand même „ ce ne ſeroit point vôtre habitude ordinaire. Je „ doute cependant que vous ayés pû écarter tout à „ fait de vôtre eſprit l'idée de ſon celébre Auteur „ & de lire ſimplement une compoſition ſi peu a„ tendue, comme celle d'un Anonyme ou d'un E„ crivain dont le Nom vous auroit été abſolu„ ment inconnu. Aprenés-moi ce qui en eſt, dès „ que vous en aurés le tems. Vous obligerés très„ ſenſiblement &c": *De Lauſanne.*

Je fis une Reponſe fort courte à cette Lettre & je la donne telle que je l'écrivis dans toute la ſimplicité dont j'ai accoûtumé d'uſer avec mes meilleurs amis.

Il eſt fort ordinaire aux hommes d'outrer les reſſemblances; c'eſt une des grandes ſources de leurs erreurs, dans la Pratique encore plus que dans la Théorie. Nous ſuppoſons dans les autres le même goût qui nous domine. De là tout notre embarras dès que nous entreprenons de raiſonner ſur leur conduite & leurs motifs. Il ne nous eſt pas poſſible de comprendre comment avec la même humeur que nous nous ſentons, & les mêmes principes que nous ſuivons, ils ſe portent avec tant de plaiſir & s'atachent avec tant d'obſtination à ce pourquoi nous n'éprouvons que de la repugnance. Faiſons tout le contraire & au lieu de les mettre à nôtre place, metons-nous à la leur. Imaginons-nous que nous ſommes nés avec toutes leurs inclinations. Demandons-nous enſuite ce que nous ſerions dans les cas où leurs maximes & leur conduite nous étonnent; Il ne nous ſera plus difficile de voir clair dans le Syſtême de leurs Plans.

Je me mets donc à la place de Mr. Huet & je ſuppoſe que, par un effet de mon temperament, par une influence de l'éducation que j'ai reçuë & par le concours de diverſes circonſtances où je me ſuis trouvé, j'ai pris plus de goût pour l'étude que pour toute autre occupation. Dans ce goût-là j'ai bientôt ſenti les beautés de l'Eloquence, j'en ai été charmé & je me ſuis trouvé une diſpoſition à former mon ſtile ſur le modèle des Auteurs qui nous reſtent de la ſavante Antiquité. En faiſant de cette étude ma principale occupation, j'ai donné dans les Poëtes & leurs fables, j'ai aimé leurs ingenieuſes fictions & dès là je me ſuis plû à la lecture des Romans.

Mais je ne me ſuis point borné à ces amuſemens: Une ſecrete ambition ne m'a pas permis de paſſer uniquement ma vie dans ce genre de recreations. J'ai aſpiré à me faire auſſi une Reputation & à voir mon Nom placé avec ceux des plus celébres Savans. Dans ce deſſein je me ſuis élevé à la connoiſſance des Langues Orientales. J'ai encore voulu connoître les autres Sciences & non content des Cours ſuperficiels qu'on a accoutumé de faire dans les Ecoles, j'en ai pouſſé l'étude beaucoup plus loin: Je ſuis entré dans les Mathematiques & j'ai voulu m'inſtruire de la Phyſique des Modernes. Je l'ai fait; mais m'étant bientôt apperçu qu'il me faudroit beaucoup de tems, pour démêler, dans les Sciences, le certain d'avec le hazardé, & un long encore & penible travail, pour n'avancer que peu en certitude, j'ai tourné mes vuës ailleurs. Je me ſuis laiſſé aller au plaiſir de lire beaucoup ſans me fatiguer que peu, & à celui d'enrichir ma Memoire de choſes connuës de peu de gens, de faire enfin du chemin dans le Païs des Conjectures ſavantes.

En travaillant ſur ce pié-là, mon loiſir & la ſecondité de mon genie m'ont mis en état de mettre ſi bien à profit mes recueils & mes conjectures, qu'à l'aide des Langues & des Fables je ſuis parvenu à publier un grand Ouvrage ſous un Titre pompeux & parfaitement convenable à mon caractere & à ma profeſſion.

Plus je fixe mon attention ſur ces idées & j'inſiſte ſur cette ſuppoſition, plus il me ſemble que je ſuis transformé en Mr. Huet. Je vois que, placé dans ces circonſtances, il m'auroit été aiſé de comprendre qu'on ne manqueroit pas d'admirer les richeſſes de ma Memoire, ma diligence infatigable à faire de ſi ſavantes recherches & mon induſtrie à les ranger & à les appliquer à de ſi grans ſujets. Mais en même tems aurois-je pû me faire illuſion juſqu'à ne m'appercevoir pas du peu de ſolidité de mes conjectures ingenieuſes?

Quand ces idées défagreables ſe ſeroient preſentées à mon eſprit, ou que d'autres perſonnes les y auroient ramenées, malgré moi, par leurs objections, je vois encore très clairement qu'il auroit été fort naturel de me conſoler en diſant, *Eh ſe trouve-t-il plus de ſolidité dans les autres ouvrages des hommes de Lettres?*

Cette penſée auroit été trop flateuſe pour la rejeter; Par là je me ſerois mis l'eſprit en repos & je me ſerois conſervé dans le droit de continuer mes études cheries.

Comme le Monde ſavant ſe trouve diviſé en partis, j'aurois entrepris la cenſure des Methodes nouvelles, & ce travail m'auroit attiré les aplaudiſſemens d'un grand nombre de particuliers & la protection de quelques Corps très accreditez.

Qu'on accuſe les Anciens tant qu'on voudra de n'avoir rien ſû que confuſément, les Modernes, aurois-je dit, ne voyent pas plus clair. A force de me familiariſer avec cette ſuppoſition, avec ces conſequences & avec tout ce qui ſert à l'établir, elle n'auroit pû me paroître enfin tout à fait raiſonnable & obtenir chés moi toute l'autorité que les premiers principes des Sciences ont ſur ceux qui croyent ſavoir quelque choſe.

Au reſte, en m'oppoſant ainſi à tous les autres, je n'aurois eu garde de m'accuſer de trop de preſomption, il ne me ſeroit pas même venu dans l'eſprit de m'en ſoupçonner. A ceux qui m'auroient fait des reproches j'aurois repondu *N'eſt-ce point vous qui avés tort de vous plaindre de moi? Je ne vous accuſe pas d'être dans l'erreur, je me borne à avoüer que je ne ſai pas aſſés bien ſentir la force de vos preuves, pour m'y rendre ſans aucun reſte de doute*; & quand on auroit ſoûtenu que je ſuis moi-même dans l'erreur & qu'on

qu'on ſe ſeroit efforcé de m'en convaincre, au lieu de m'en offenſer, ſans abandonner mes Maximes ni ſortir de ma route, je me ſerois contenté de repliquer tranquillement : *Peut-être.*

Il eſt des gens qui s'appliquent à étaler l'excellence de la Phyſique, Science qui expoſe aux yeux de nôtre corps & à ceux de nôtre eſprit les merveilles de l'Univers. Il eſt des gens qui par une attention continuelle & les precautions les plus circonſpectes, travaillent à changer les ténébres de la Nature en lumiére & en certitude. Mais je me ſerois aiſément épargné la mortification de penſer que ces gens-là pourroient ſe faire un Nom durable, pendant que le mien courroit riſque de tomber dans l'oubli, parce que je ne me ſerois occupé que de fables, de mots, de jeux d'eſprit & de conjectures ſi incertaines qu'on croiroit leur faire grace en les traitant d'ingenieuſes : Il n'y a rien de ſemblable à craindre, ſi les prétendues découvertes des Phyſiciens d'aujourd'hui, toutes brillantes qu'elles paroiſſent, ne ſont point aſſés bien établies pour s'y repoſer ſans aucun doute.

Avec la facilité d'expreſſion & l'élegance de ſtile que je me ſerois procuré dans ma jeuneſſe ; Avec le ſecours des diſtinctions des Lieux communs des differentes manieres d'argumenter, & de toutes les ſubtilités de la Dialectique, que je me ſerois rendues familiéres par un exercice continuel, à force encore tantôt d'attaques, tantôt de faux fuyans, ſi je n'avois pas toûjours embarraſſé & jetté dans le doute, ceux qui auroient diſputé avec moi, au moins les aurois-je aſſés fatigué & aſſés ennuyé, pour les rebuter d'entrer ſouvent en lice & pour les reduire à m'abandonner le terrain. J'aurois encore appris par lecture *Sextus Empiricus* & je me ſerois fait une habitude de varier & d'amplifier ſes ſources d'incertitude ; cependant pour me conſerver la reputation d'homme poli, j'aurois diſputé ſans chaleur, j'aurois aſſaiſonné mes attaques de louanges & de complimens, & enfin j'aurois paru trouver les argumens, dont je ne ſerois pas tombé d'accord, auſſi juſtes, auſſi convaincans & auſſi bien tournés, que la foibleſſe eſſentielle à l'eſprit humain, dans cette vie, lui permet de les découvrir & de les énoncer.

Voila de quelle maniere je me ſerois defendu contre ceux à qui mes études favorites n'auroient paru que des amuſemens frivoles, en comparaiſon des Mathematiques & de la Phyſique. Mais dès le moment qu'ils auroient ceſſé d'inſulter à mes occupations & de me reprocher leur peu de ſolidité, je me ſerois fait un plaiſir de leur en étaler les fruits, par des recits détaillés de l'Hiſtoire Ancienne & Moderne, de l'Hiſtoire Literaire, de l'Hiſtoire Politique, de l'Hiſtoire Militaire, & ſur tout cela je les aurois inſtruits, ſans qu'il leur en coûtât la moindre peine, de mille recherches curieuſes qui m'auroient coûté à moi beaucoup de travail. Je n'aurois pris l'humeur ſceptique que quand on m'auroit attaqué ; mais dès que je me ſerois vû écouté & qu'on auroit marqué quelque eſtime pour mes occupations, j'aurois parlé comme le reſte des hommes.

Au reſte éloigné, de même que Mr. Huet, de tout eſprit de Cabale & de fourberie, éloigné de la débauche, de la licence, de la ſenſualité ; je n'aurois pas eu beſoin d'étendre mes doutes ſur la Religion, afin de calmer mes ſcrupules, & par là même qu'elle ne m'auroit point gené je ne me ſerois pas aviſé de la regarder comme un beau ſonge, mais très-incommode à bien des égards ; Au fond combien de gens vivent & meurent dans la Religion de leur Païs? j'en aurois groſſi le nombre ; je me ſerois abandonné, ſur ce ſujet, aux impreſſions reçues dès mon enfance & fortifiées par des exemples d'un grand poids : Une bonté de cœur m'auroit attaché à la Religion par goût. C'eſt le ſeul Syſteme que mon Pyrrhoniſme auroit reſpecté, loin de me faire un plaiſir de le combattre, il m'auroit été agréable de regarder comme l'effet d'un ſecours ſurnaturel mon conſtant attachement pour lui, tout contradictoire que fût cet attachement avec ma maniere ordinaire de philoſopher, & j'aurois appellé ce que je contervois de perſuaſion, à cet égard, un *Don de la Foi.* Dès là je ne me ſerois pas permis de raiſonner plus outre, pas ſeulement de chercher à concilier la certitude de cette ſeule croiance avec mes Principes de doute ; Je comprens bien que le Pyrrhoniſme ne porte pas moins ſur le Syſtéme de la Religion que ſur les autres, mais dans le cas où je me ſuppoſe, mon humeur m'auroit défendu de m'en appercevoir. En vain on m'auroit dit & on m'auroit repeté à tout coup. *Vous tombés en contradiction. Tant mieux*, aurois-je repondu, *c'eſt une preuve que ma* FOI *eſt victorieuſe de ma* RAISON. *A ces traits je la reconnois pour Divine.*

Voilà, Monſieur, de quelle maniere je conçois que j'aurois penſé, ſi j'avois été à la place de M. Huet ; & je ne crois pas lui faire du tort, quand je m'imagine que c'eſt ainſi, à peu prés, qu'il a penſé ; & dans ce que j'alleguerai pour prouver qu'il l'eſt trompé, je laiſſerai ſans atteinte ſa ſincerité & les bonnes qualités de ſon cœur.

Je vous remercie, Monſieur, des ouvertures que vous m'aves fournì, & je continue d'être parfaitement &c.

A Caſſel.

Remarques ſur la Préface de l'Auteur aux Philoſophes ſes Amis.

Ceux qui ont quelque connoiſſance des Anciens Auteurs, s'appercevront aiſément que Mr. Huet trouve moien de mettre à profit ſes Lectures, en les pretant au Preſident ſon Ami.

Il fait ſouvenir dans cette Préface que ceux qui ont autrefois porté le Nom de Philoſophes, ne penſoient pas également, & que leurs Diſciples ont differemment interprété les Ecrits de ceux qu'ils reconnoiſſoient pour leurs Maitres.

De nouvelles Sectes Philoſophiques ſe ſont élevées de nos jours. Leurs Syſtemes ſont fort oppoſés & il ſe trouve des gens qui préferent encore, en matiere de ſavoir, les Anciens aux Modernes.

Conclura-t-on de là que l'Eſprit humain n'eſt pas né pour s'aſſurer de la connoiſſance d'aucune verité. On ſeroit fondé à conclure ainſi, au cas que l'Eſprit humain fût néceſſairement determiné par ſa nature à ne croire aucune propoſition dès que tous les hommes n'en tomberoient pas d'accord.

Des gens, qui ont autrefois porté le nom de Philoſophes, ſe ſont égarés juſqu'à prendre pour l'étude de la Sageſſe & pour la Recherche de la Verité, une Methode, odieuſe autant que mépriſable, de *chicaner ſubtilement & de chicaner avec autant d'obſtination que d'adreſſe.* Pag. 4. Pag. 2.

Donc il ne faut pas eſperer qu'il ſoit poſſible à l'Eſprit humain de parvenir à la connoiſſance de ce que ces gens-là ont ignoré. En verité il faut être bien prevenu pour un Auteur, & bien entété de la gloire de ſe trouver au nombre de ſes *chers Amis*, pour lui paſſer ce Raiſonnement.

Au lieu d'un Examen précis & Philoſophique, des forces de l'Eſprit humain on me fait paſſer ſous les yeux le *Proconſul Gellius* & enſuite *Neron.* Tout cela ne ſert qu'à diſtraire. Pag. 3.

Le Proconſul Gellius, *étant venu à Athenes, aſſembla tous les Philoſophes qui s'y trouvoient en grand nombre, & par un Diſcours étudié les exhorta de terminer leurs longs debats, leur offrant ſa mediation & ſes bons offices.*

On ne ſait ſi on doit rire de ce Proconſul ou avoir pitié du Préſident qui voudroit terminer par un arbitrage les conteſtations des Philoſophes, comme les procès des Plaideurs. Ce ſeroit une plaiſante voye que de leur perſuader premierement qu'il eſt impoſſi-

ble de ſavoir qui des deux a le plus de droit & enſuite de les amener à conſentir que le Juge decide comme il lui plaira, & par moitié pour conſerver l'égalité. Ces idées ne reſſemblent pas mal à des rêves.

Pour ce qui eſt de Neron, déja ſemblable à nos Incredules d'aujourd'hui, il n'avoit garde de penſer *ſincerement à terminer des controverſes, & il ſe divertiſſoit à les entretenir*, afin de s'autoriſer dans des incertitudes qui l'affranchiſſoient de l'autorité des Loix & de la Raiſon.

Les différences des Syſtêmes, qui ont regné parmi les Philoſophes, & qui regnent encore aujourd'hui ſont inquiétantes. *Je le reconnois.* Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût les amener à une vérité de ſentimens. *J'en tombe d'accord.* Mais jamais on ne le pourra à moins qu'on ne vienne à bout de leur perſuader à tous qu'ils ne ſavent & qu'ils ne ſauront jamais rien. *C'eſt un rémede qui ſeroit pire que le mal.* Le Genre humain, ſans eſperance de parvenir jamais à la connoiſſance d'aucune vérité & abandonné par là au découragement & à l'ignorance, ſuite naturelle d'un tel découragement, préſenteroit un ſpectacle beaucoup plus triſte que la différence des Idées & les Diſputes qui en naiſſent.

Quand on ajoûte *Dès qu'on en ſeroit venu à cette incertitude univerſelle; il n'y auroit plus de conteſtations, car qui que ce ſoit ne ſe croiroit plus habile qu'un autre.* Quand on s'exprime ainſi, on veut bien fermer les yeux ſur les diſpoſitions du cœur humain & faire abſtraction des Principes qui le dominent. Ce n'eſt pas la diverſité des ſentimens qui a fait naître l'orgueil, elle l'a ſeulement irrité, & c'eſt la vanité naturelle au cœur humain qui a engagé les hommes à vouloir ſe diſtinguer par des Maximes & des routes particulieres. A moins de les amener tous à ſe plaire dans une ſtupide indolence, en rénonçant à l'eſperance de ſe faire eſtimer par la certitude de leurs connoiſſances, ils ne perdront pas pour cela l'envie de briller, par la vraiſemblance de leurs hypotheſes, par la pureté & les autres agrémens de leur ſtile, par la pompe de leur éloquence, par la douceur & par l'élevation de leurs Poëmes & de tout cela il naîtroit des matieres à de vives conteſtations. L'expérience le fait voir. Deux Sonnets ont autrefois diviſé toute la Cour.

La diverſité des ſentimens en matiere de Religion fait bien un autre fracas parmi les hommes, que les différentes hypotheſes des Phyſiciens. De tout tems on en a été ſcandaliſé. En vain quelques-uns ont propoſé des moyens de réconciliation, leurs vuës charitables n'ont abouti qu'à attirer ſur eux l'indignation des partis oppoſés. Eſt-ce donc que les hommes ne vivront en paix en matiere de Religion & ne penſeront ſagement, qu'après s'être tous accordés à n'en avoir point, & à les regarder toutes comme également incertaines? La Logique des Pyrrhoniens & les Maximes que Mr. Huet propoſe à la page 5. de ſa Préface, nous conduiſent directement à cette Concluſion. *Il faut*, dit-il, *une bonne fois apprendre à retenir ſa créance & ſuſpendre ſon jugement.* Je n'embraſſerai donc aucune Religion, de peur de me tromper dans mon choix & je les regarderai toutes comme également douteuſes. Mais, me repliquera un Pyrrhonien mitigé, ou preſſé, *Je ne veux pas aller ſi loin*; & par quelle raiſon? *C'eſt que je ne veux pas. Je crois ou je ne crois pas ſans en pouvoir alleguer de raiſon; & c'eſt ce que j'appelle la* LUMIERE DE LA FOI, *dont la merveilleuſe proprieté eſt de ſe convaincre ſans examen & ſans preuve.*

Dans la page 9. de cette Préface, le Préſident rélegué promet à l'Evêque que, s'il veut bien lui continuer ſon attention, il établira dans ſon cœur, le Pyrrhonisme; à quoi le devôt Prélat, accoûtumé à la priére, répond, par un effet d'habitude: *Dieu veuille que vous puiſſiez exécuter votre Deſſein.* Quand je prie Dieu de répandre ſa bénédiction ſur les Inſtructions d'un homme qui poſe en fait qu'il ne ſait rien & qu'il ne peut rien m'aprendre, penſé-je à ce que je dis, à moins que je ne ſois déja perſuadé, que le meilleur parti que je puiſſe prendre, c'eſt de m'en tenir à ce qu'il dira. Grande *Grace* de Dieu certainement, & grand effet de ſa *Sageſſe* & de ſa *Bonté* infinie, d'aider, par des influences ſécrettes, les hommes à ſe perſuader, qu'ils ne ſavent & ne peuvent ſavoir, ni d'où ils viennent, ni à quoi ils ſont deſtinés, ni ce qu'ils ſont obligés de faire pour parvenir à leur deſtination.

Dans la page 10, qui contient le II. Article de la Préface, le Préſident anonce l'ordre qu'il ſe propoſe de ſuivre. Mais perſuadé qu'il ne ſait rien & qu'il ne peut rien ſavoir, d'où vient qu'il ſe laiſſe aller à la tentation de ſe préſcrire une Methode qu'aucune bonne raiſon n'autoriſe, ni, de ſon propre aveu, ne peut autoriſer? D'où vient qu'il choiſit une Méthode & un ordre qui, peut-être, n'eſt qu'un Renverſement. Il me ſemble que quand on eſt dans ces idées, il conviendroit mieux de ſe repoſer que d'écrire. Peut-être les autres ſe trompent, peut-être me trompe-je moi-même; peut-être ne peut-on rien ſavoir, peut-être peut-on parvenir à la connoiſſance de quelque vérité. Dans cette incertitude que ne laiſſé-je les hommes tels qu'ils ſont. Peut-être mon Livre leur ſera-t-il du bien, mais il pourroit auſſi leur faire du mal. Pourquoi riſquer, puiſque ſur aucun ſujet la Raiſon ne peut décider au juſte, s'il eſt plus ſûr & plus conforme à la Vérité d'affirmer que de nier.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Il faut montrer premiérement 1. Ce que c'eſt que la Philoſophie. 2. Ce que c'eſt que l'Entendement humain. 3. Ce que c'eſt qu'Idée. 4. Ce que c'eſt que Penſée. 5. Ce que c'eſt que la Raiſon. 6. Ce que c'eſt que la Vérité. 7. Il y a pluſieurs ſortes & pluſieurs degrés de Certitude. La Certitude de la Foi perfectionne la Certitude de la Nature humaine.

LUt-on jamais à la tête d'un Chapitre compoſé par le Philoſophe le plus Dogmatique, un ſommaire plus affirmatif, que celui que je viens de décrire. Quelles connoiſſances ces Déciſions ne ſuppoſent-elles pas? Cependant ces Déciſions qui ſuppoſent tant de connoiſſances ſont un préalable néceſſaire, pour nous amener à croire que nous ne pouvons rien ſavoir. Pourquoi nous faire perdre du tems à lire des Préparations inutiles par leur incertitude? Qu'on liſe tout le Chapitre. Le ſtile en eſt très-déciſif d'un bout à l'autre. Par exemple *La Philoſophie n'étant autre choſe, il eſt néceſſaire qu'un Philoſophe ſache.* Voilà une *Conſequence néceſſaire* d'un *Principe* qui nous apprend non-ſeulement *ce que c'eſt* que la Philoſophie, mais de plus *tout* ce qu'elle eſt, *n'étant autre choſe.*

Quand il dit, *qu'il faut être aſſuré que l'Eſprit humain peut connoître la Vérité par la Raiſon, avant que de s'engager à une Recherche qui lui demeroit beaucoup de peine, ſans aucun ſuccès:* je ne tombe pas tout à fait d'accord de ce qu'il poſe en fait. Il eſt permis de ſe flater de cette eſperance, & de ſuivre le panchant de la Nature qui nous porte à cette récherche. Ce But eſt aſſés beau, il a aſſez de dignité, & il nous doit paroître aſſés propre à nous perfectionner, au cas que nous y arrivions, pour nous mettre en goût d'en faire l'eſſai. Un ſi beau but vaut bien la peine de faire quelques efforts. N'ayons pas à nous réprocher là-deſſus nôtre pareſſe & nôtre lâcheté. Eſſayons courageuſement & perſeverons dans nos Eſſais. Il ſera tems de revenir ſur nos pas, & de nous permettre un plein repos, dès que nous ſerons convaincus qu'il eſt inutile d'aller

plus

plus loin, de continuer nos efforts & de faire de nouvelles tentatives. Avant cela ſouvenons-nous que *In magnis voluiſſe ſat eſt*, & qu'un beau Deſſein eſt toûjours louable.

La Comparaiſon d'un Chaſſeur que Mr. Huet met dans la bouche de ſon ami eſt plus propre à fortifier mon raiſonnement que le ſien, & mes prétenſions que les ſiennes. On va à la Chaſſe parce qu'on ſe flate d'attraper quelque choſe; cette eſpérance n'a rien qui ſoit déraiſonnable, il eſt très-permis de ſe donner ces mouvemens-là ſur un *peut-être*: & ce n'eſt qu'après avoir été arrêté *par* des Rochers inacceſſibles & des abîmes impénétrables (page 12) qu'on abandonne la pourſuite d'une bête qui s'échape. Mais on ne renonce pas pour cela à la Chaſſe, on revient ſur ſes pas pour faire de nouveaux eſſais d'un autre côté.

II. *Ce que c'eſt que l'Entendement humain.*

Ce que c'eſt que l'Entendement humain, eſt la ſeconde choſe que l'Apologiſte des Pyrrhoniens reconnoit qu'il faut montrer. Il le définit *Un Principe, on un Pouvoir né dans l'homme, lequel eſt ému & ébranlé à former des Idées & des penſées, par la reception & impreſſion des Eſpeces dans le Cerveau.*

Mais cette Définition, en partie compoſée de termes métaphoriques & en partie tirée de l'Ecole Peripateticienne, combien de connoiſſances ne ſuppoſe-t-elle pas? *Naiſſance de l'homme, Idées, Penſées, Eſpeces, Traces du Cerveau, Union de l'Ame & du Corps.*

Si j'avois été préſent à cette Conference j'aurois prié le Préſident de me dire, s'il entendoit cette définition, ou s'il ne l'entendoit pas, & de ſa réponſe j'aurois conclu ou que ſa Raiſon a été capable de lui apprendre quelque choſe, ou qu'il ſe moque de ſon diſciple & de ſon ami, en lui donnant pour définition un aſſemblage de mots qu'il n'entend pas lui-même. De plus cette définition eſt un des Préliminaires par où il faut commencer, & là-deſſus je demande encore; Eſt-elle certaine, ou eſt-elle douteuſe? & ſi elle eſt douteuſe, quelles conſéquences prétend-il que je tire d'un Principe incertain?

III. *Ce que c'eſt que la Verité.*

Il définit la VERITE' par la *Convenance, ou le Rapport du jugement que fait notre Entendement, en vûe de l'Idée qui eſt en nous, avec l'objet exterieur, qui eſt l'origine de cette Idée.* Il éclaircit cette définition par un Exemple & c'eſt l'exemple ordinaire du Chien & du Loup, c'eſt-à-dire du chien qu'on prend pour un Loup en le regardant de loin. Après quoi il ajoûte: *S'il ſe trouve donc que la nature de l'homme ſoit telle, qu'il ne puiſſe connoître avec une parfaite certitude & une entiére évidence, par le ſecours de ſa Raiſon, que cet objet exterieur convient & ſe rapporte avec le Jugement que mon Entendement en a formé, en vûe de l'Idée que j'en ai, il faut néceſſairement avouer que l'homme ne peut connoître la Verité, avec une parfaite certitude, par le ſecours de ſa Raiſon.*

Je ferai quelques Remarques ſur cet Article. 1°. A moins qu'on n'ait aſſés de préſomption & l'Eſprit aſſés troublé, pour ſe promettre de renverſer tous les Syſtêmes, ſans avoir ſoi-même aucune Idée des Argumens par leſquels on les attaque, ſans y rien comprendre, & ſans pouvoir faire comprendre aux autres qu'ils ſont en effet convaincans, il faut que Mr. Huet ſe ſoit perſuadé qu'il entendoit & qu'on pouvoit venir à bout d'entendre ce que ſignifient les termes de *Verité*, de *Certitude*, & à quels caractéres par conſequent on pourroit la reconnoître, ſans mélange de doutes au cas qu'on fût aſſés heureux pour y parvenir.

2°. Mr. Huet ſe joué donc de ſon Lecteur, s'il prétend qu'il n'y a rien à oppoſer au raiſonnement qu'on vient de lire; car s'il n'en eſt pas lui-même convaincu, pourquoi en faire la Baſe de tout ſon Ouvrage? & s'il en eſt effectivement convaincu, eſt-ce ſans ſavoir pourquoi? Eſt ce à cauſe de ſon *Obſcurité*, ou à cauſe de ſon *Evidence*? Sur quoi fondé prétend-il qu'on doit ſe rendre à cette Maxime Préliminaire? s'il la met dans le rang où il veut qu'on mette toutes les autres, s'il la tient pour douteuſe & pour incertaine, pourquoi l'énonce-t-il dans les termes les plus forts & avec la plus grande aſſurance, *il faut néceſſairement avouer*, Veut-il nous perſuader ce qu'il ne croit pas?

3°. Si le Raiſonnement de Mr. Huet a de la force & s'il eſt juſte de s'y rendre, je lui en oppoſe un qui n'eſt pas moins évident. Au cas qu'on reconnoiſſe, dans une Propoſition, le caractére que Mr. Huet demande pour pouvoir s'en aſſurer ſans aucun doute; en ce cas celui qui réſuſeroit d'y acquieſcer, ſe rendroit très mépriſable par ſon obſtination & fut-tout s'il faiſoit des efforts pour chicaner une Evidence d'un tel caractére. Eſſayons donc de découvrir des propoſitions auxquelles il ne ſera pas moins difficile de réſiſter qu'à celle ſur laquelle Mr. Huet bâtit ſon Syſtême & fonde ſes prétenſions.

IV. *Des dégrés de certitude.*

Dans la page 16. il diſtingue divers degrés de Certitude, entr'autres celle des BIEN-HEUREUX. Sur quoi je remarque que quand je me rens attentif au ſens de cette Propoſition, 2 *fois* 2 *font* 4, & à la ſignification des termes dont elle eſt compoſée, je m'en trouve auſſi perſuadé que les Bien-heureux le peuvent être dans le Ciel. La différence ne conſiſte pas dans la certitude même d'une Propoſition évidente, mais 1°. en ce que les connoiſſances des Bien-heureux ſeront infiniment plus étendues; 2°. qu'elles ne ſeront mêlées d'aucune erreur; 3°. qu'ils ſe trouveront au-deſſus du danger de paſſer de l'état de Sageſſe à celui de Folie, au lieu que, ſur la Terre, après qu'on n'a pû s'empêcher de ſe rendre à l'évidence de cette Verité à *fois* à *fois* 4, on en peut détourner ſon attention, & devenir aſſés fou, pour la donner tout entiére à ce faux-fuyant. *Mais je me ſouviens de m'être trompé autrefois en calculant de plus grands nombres. Donc il ſe pourroit bien auſſi que je compte mal lorſque je mets* 4, *à la place de* 2 *fois* 2.

Mr. Huet paſſe bien légérement ſur la *Certitude de la Foi*. Cependant cet Article eſt de la derniere importance & il auroit été infiniment mieux de s'arrêter à l'éclaircir & à l'établir, que de s'étendre à renverſer tout le reſte. Cette Propoſition *Tout eſt incertain* eſt (comme Mr. Huet le dira dans la ſuite après les Pyrrhoniens) un violent purgatif, & ſi violent que lui-même, en chaſſant tout, s'en va avec ce qu'il chaſſe. Rien abſolument ne reſte dans celui qui l'a avalé. Qu'y auroit-il donc de plus intereſſant que d'apprendre de celui qui poſſede cette bienheureuſe *Foi*, en quoi elle conſiſte? comment on l'aquiert? Comment on s'en aſſure? & en vertu dequoi elle reſte & ſubſiſte toute entiere & inébranlable, dans une Ame, que le violent purgatif des Pyrrhoniens vuide, au point de n'y laiſſer pas ſeulement, *Un & un ſont deux*, dans un état de pleine certitude?

Deux Lignes ſuffiſent pour mettre un Auteur à couvert d'inſulte, & pour lui laiſſer une porte également ouverte & à ſon Apologie, & à des plaintes contre ſes accuſateurs; pour éblouïr enfin des Devots prévenus & des Devots d'un petit genie. Mais il eſt d'autres perſonnes qui méritent bien auſſi quelques égards: Il en eſt qui connoiſſans le prix de la FOI, ne ſe bornent pas à prier Dieu de l'affermir & de l'augmenter en eux, ils ſe croyent de plus indiſpenſablement obligés de travailler auſſi eux-mêmes & de faire uſage des Dons qu'ils ont reçû de Dieu, pour affermir cette *Foi* par leurs reflexions, & pour la rendre inébranlable contre les atteintes du *Doute*, en joignant à leurs lumieres, les inſtructions & les conſeils des perſonnes capables de leur en donner. Mr. Huet pouvoit-il ignorer qu'il n'y eût bien des Chrétiens de ce caractére? & peut-on comprendre qu'ils ne lui ayent pas paru dignes

gnes de ſon attention & dignes d'apprendre d'un ſi venérable Prélat, par quelles routes on parvient à la Foi, comment on s'y affermit & quels ſont les caractères de la Perſuaſion & de la Certitude qui en naiſſent? Il y a enfin un très grand nombre de perſonnes qui pleins d'eſtime & de reſpect pour les Vérités ſaintes & zélés pour les heureux fruits qui naiſſent de leur perſuaſion, ne peuvent qu'être très-mortifiés du plaiſir que le ſilence, ou le Laconiſme de Mr. Huet, ſur ce grand article, donne à une infinité de cœurs corrompus, & charmés de vivre à leur gré, par le ſecours de leurs doutes & de leurs ténèbres. Toutes les plaintes du Monde Chretien n'ont pû amener Mr. Bayle, à prévenir l'abus que des cœurs ainſi gâtés font de ſes Ouvrages, & n'ont pû arracher de lui aucun éclairciſſement qui apprît de quelle maniére on doit s'y prendre, pour parvenir en ſureté à cette *Foi*, laquelle, ſi on veut l'en croire, demeurоit inébranlable chés lui, au milieu de tous les mouvemens qu'il ſe donnoit pour établir le Pyrrhoniſme, mouvemens qui lui ont ſi bien réuſſi. Il auroit été fort à ſouhaitter que Mr. Huet, touché de ces plaintes & de ces reproches, eût voulu charitablement entreprendre ce que Mr. Bayle s'eſt obſtiné à refuſer. Les gens de bien, édifiés par ſes inſtructions, auroient à jamais beni ſa Memoire.

Je n'ai garde de flétrir celle de ce fameux Prélat, par des ſoupçons injurieux, & je ne voudrois pas avoir ce reproche à me faire. On verra aiſément que je fuis dans de tout autres penſées, ſi on ſe donne la peine de lire avec attention la Lettre que j'ai mis à la tête de cet Examen. Mais toûjours ne peut-on s'empêcher de penſer qu'il auroit été bien digne du ſavant Auteur de la DEMONSTRATION EVANGELIQUE qui, avec un travail immenſe, avoit cherché, dans l'Antiquité la plus reculée & à travers les Imaginations les plus creuſes, les Hiſtoires les plus défigurées, les Fables les plus embellies, les Contes enfin les plus mutilés ou les plus exagerés, par la ſuite des tems, des preuves demonſtratives de la Verité de nôtre Réligion: on ne peut, dis-je, s'empêcher de penſer qu'il auroit été bien digne de ce ſavant Prélat, de nous développer la Nature & les Fondemens de cette précieuſe Foi, dont la certitude approche de ſi près celles des Bien-heureux dans la Gloire, que dès cette vie même, elle paſſe de beaucoup, en degré de certitude, tout ce que les Mathematiciens nous donnent pour plus clairement & plus certainement démontré. A quoi Mr. Huet pouvoit-il mieux employer ſes Talens & ſa longue vie qu'à un tel Ouvrage? & n'auroit-il pas infiniment mieux merité d'être lon Livre favori qu'un tas de Rhapſodies cent fois rebatuës par les Pyrrhoniens, Rhapſodies par leſquelles il a trouvé à propos de nous inſtruire encore après ſa mort, & de nous ôter tout courage d'apprendre, en nous déclarant que lui-même n'a jamais rien ſû, que ſa Raiſon ne lui a jamais rien apris, & que la nôtre non plus ne ſera jamais capable de nous rien apprendre. O que les Pareſſeux, que les hommes vendus à la ſenſualité & à la diſſipation lui ſont obligés de ce riche preſent, effet de ſes ſoins charitables & le fruit de 91 années!

V. *Les Pyrrhoniens ont un double langage, parce qu'ils ne ſont pas toûjours dans le même état.*

Lorsque, dans la ſuite de la page 17, je lis *Ce qui n'eſt atteſté que par deux témoins n'a qu'une certitude de* PROBABILITE'. *Que Saturne ſoit au-deſſus de Jupiter, cela eſt certain d'une véritable certitude. Que le Tout ſoit plus grand que ſa Partie, cela eſt plus certain & plus évident: Cela eſt très certain*, & dans la page 18. *Je ſai certainement auſſi qu'après du Boſphore de Thrace il y a une ville appellée* CONSTANTINOPLE *& qu'il y a eu à Rome un Empereur nommé Auguſte* &c: Lorsqu'on tombé ſur ces aveux & ſur ces diſtinctions le Pyrrhoniſme diſparoit: & je me confirme parlà dans tout ce que j'ai avancé ſur la Définition du Pyrrhoniſme & le caractére des Pyrrhoniens. Tour-à-tour, ils rentrent dans la Nature & ils en ſortent ſuivant l'humeur dont ils ſe trouvent & l'interêt qu'ils y ont. Laiſſés Mr. Huet en repos ſur l'incertitude du principal objet de ſes Etudes, ne dites rien contre les Recherches Etymologiques, ni ſur le peu de fond qu'on peut faire ſur l'origine des Fables que l'Imagination a tant chargées & tant embellies: En un mot ne l'attaqués point ſur ſon goût & ſur les Etudes qu'il aime, il parlera & il penſera comme les Dogmatiques. Mais dès que vous préférés la ſolidité de vos connoiſſances à celle des ſiennes, il vous harcelera de toutes les objections dont ſa grande Memoire eſt remplie, & pour avoir le plaiſir de vous fatiguer & de vous mortifier il jouëra le Perſonage d'un Pyrrhonien. Il vous dira que vos Théorémes Mathematiques ſont établis ſur des Principes douteux, que vos Principes d'Experience ne ſont pas aſſés fixes, il vous conteſtera toutes les conſequences que vous en tirés, & il ira juſqu'à ſoûtenir la Raiſon incapable d'établir d'une maniére convaincante les Principes de la Morale.

VI. *Remarques ſur les citations.*

Les Citations qu'on abandonnoit autrefois aux Piliers des Colleges, ſont aujourd'hui fort à la mode. Il y a quelque apparence que Mr. Bayle n'y a pas peu contribué, par l'adreſſe avec laquelle il a ſû les ſemer, après les avoir choiſies telles qu'il les ſaloit pour amuſer agréablemtnt ſes Lecteurs.

Dès qu'on n'eſt pas ſur ſes gardes, on ſe rend trop aiſément à ce qui fait plaiſir: Par cette raiſon on doit ſe défier de celui qu'on trouve à lire des Citations. En matiere de Diſcuſſions Philoſophiques elles ne décident rien, & n'entrainent que les eſprits pareſſeux. De grans hommes, mais d'une Imagination très vive, ſe ſont ſouvent laiſſé emporter à leur zéle & à leur feu. Les Anciens Rheteurs formoient trop leurs diſciples au goût de l'éxageration: Ce goût fait que l'on outre, & qu'on ſe jette d'une extremité à une autre. Auſſi me ſouviens-je d'avoir lû, dans un Ouvrage Poſthume de Mr. de Cambrai, qu'on marque mieux ſon reſpect pour les Anciens Peres, en faiſant quelque peu de violence à leurs expreſſions, pour n'y trouver qu'un ſens juſte, qu'en s'obſtinant à une explication plus ſimple lorsqu'elle les fait penſer contre le Bon ſens & contre l'Equité.

Je fais cette remarque générale ſur les citations à l'occaſion de celle qu'on lit page 19. *C'eſt pourquoi St. Chryſoſtome a dit, avec beaucoup de verité, que ſi nous ne tenons pas plus certaines les choſes que nous connoiſſons par la Foi que celles que nous connoiſſons par les Sens, nous manquons.* Mais ces paroles ne favoriſent nullement le Pyrrhoniſme & ne dégradent ni la Raiſon, ni les Sens renfermés dans leurs juſtes bornes. Elles nous avertiſſent que nous devons beaucoup plus compter ſur les Biens qui nous ſont promis dans l'Evangile, que ſur ceux que nous poſſedons. La poſſeſſion de ceux-là eſt immanquable à ceux qui ne manqueront pas à la condition ſous laquelle ils ſont promis. Mais pour ceux-ci, mille accidens les enlevent & certainement la Mort nous y arrachera pour toujours.

VII. *De la Perfection & de l'imperfection de nos connoiſſances.*

J'ai été frappé de ce que j'ai lû dans la page 20. & je m'y ſuis rendu attentif. *Quand je dis que l'homme ne peut connoître la Verité avec certitude, il faut l'entendre ainſi, que l'homme en cette vie, ne peut connoître la Verité avec cette ſuprême certitude, à qui il ne manque rien pour une entiére perfection; mais qu'il peut connoître la verité avec une certitude humaine, à laquelle Dieu a voulu que l'Entendement humain pût parvenir, pendant qu'il eſt joint à ce Corps mortel. L'Entendement humain n'ayant rien de plus ſur ni de plus ſolide, ſur quoi il puiſſe s'apuyer, que cette Certitude, on peut l'appeler la ſouveraine Certitude humaine, quoi qu'elle ne ſoit pas entiérement parfaite.*

Ces paroles préſentent naturellement un ſens ſi juſte, qu'il faudroit être bien deraiſonnable & bien chicta-

chicaneur pour ne le pas adopter. Je connois certainement diverſes choſes; mais, pour cela, mes connoiſſances ne ſont pas arrivées à la perfection, car pluſieurs choſes me ſont encore inconnuës, & les objets même dont je connois pluſieurs parties & pluſieurs proprietés, en renferment auſſi d'autres que je ne connois pas.

Quand M. Huet ajoûte que *l'homme, aidé ſeulement des forces de la Nature, ne peut connoître la Vérité, avec une parfaite certitude & une entiere évidence*; s'il veut dire par là, qu'il n'y a aucune vérité dont l'homme après y avoir bien penſé, puiſſe s'aſſurer ſans que ſa certitude ſoit étranlée par des défiances raiſonnables & de juſtes ſujets de douter, il fait évanouïr par là tout ce qu'il avoit paru nous accorder dans les lignes précedentes & on ne ſait pas venir à bout de comprendre quel plaiſir il trouve à ſe contredire ainſi.

Ce qu'on lit, dans le reſte de la page 21. *que l'homme peut connoître bien plus certainement par le ſecours de la Foi, mais ſuivant les termes de l'Apôtre*, PAR UN MIROIR, EN ENIGME, *ce qui manque à la Nature humaine pour avoir une parfaite connoiſſance des choſes, la Grace de Dieu le ſuplée par la Foi; elle fortifie la foibleſſe de la Raiſon & des Sens, elle chaſſe l'obſcurité des doutes & ſoutient l'Entendement chancelant.* Tout cela préſente de grands mots & de belles Antitheſes, mais je ne puis preſque parvenir à y attacher aucune idée, beaucoup moins puis-je appercevoir de la liaiſon entre celles que chaque terme fait naître ſeparément; elles s'évanouïſſent dès qu'on les veut raſſembler. Quelles ſont les forces que la Foi donne à la Raiſon? Il faloit s'expliquer là-deſſus, pour ne pas ſe faire ſoupçonner de vouloir jetter de la pouſſiére aux yeux des autres ou de chercher à s'éblouïr ſoi-même. Je ne crois pas que perſonne ait jamais remarqué que les Chrétiens euſſent les yeux plus perçans, & les oreilles plus fines que les Turcs, ni que la Raiſon du diſciple de l'Alcoran fût moins capable de réuſſir dans les Sciences humaines, que la Raiſon du diſciple de l'Evangile. Il me ſemble que le ſecours, que nous tirons de la Foi, ne conſiſte pas à rendre nos idées plus claires, & plus diſtinctes, mais à abreger le chemin qui conduit à la certitude. La Foi ne me donne pas, ſur la nature des *Biens à venir* d'autres Idées que celles que la Raiſon peut me fournir, mais elle m'en fait eſperer de plus grans que tous ceux que je puis connoître, & cette fermeté de l'eſperance qu'elle me donne eſt fondée ſur des témoignages, dont des raiſons inconteſtables me démontrent l'autorité & l'authentitité.

Le ſecours de l'Eſprit de Dieu en ſoutenant mon attention, ſur l'importance infinie de l'avenir, en comparaiſon du preſent, ſur la douceur & l'éclat de la vertu, ſur la Beauté & la juſtice des Loix de Dieu, ſur la ſatisfaction de s'y ſoumettre, & en me rendant par là moins dépendant des Sens & des Paſſions, me met en état de ſentir plus aiſément la force des preuves qui établiſſent la vérité d'une Revelation pour laquelle mon cœur n'a aucune repugnance.

Il auroit été bien digne, comme je l'ai déja remarqué, de la piété d'un ſi grand Prélat, d'éclaircir un ſujet de cette importance, & de s'étendre à nous faire bien connoître la ſeule certitude capable de nous conſoler de toute ce qu'il nous enleve. Mais il paſſe ſi légérement ſur un ſi grand ſujet qu'il ſe borne même à nous le nommer & c'eſt tout. Il eſt vrai qu'il finit ce prémier Chapitre en diſant, *Mais je vais bien-tôt expliquer ces choſes plus au long.* Je m'y ſuis attendu, & malheureuſement j'ai trouvé qu'il tenoit bien ſa parole, par raport à la certitude qu'il ſe propoſe d'enlever, mais nullement par raport à celle qu'il faiſoit eſperer d'y ſubſtituer.

Ce que ce Chapitre renferme pourroit donner Lieu à un grand nombre d'autres reflexions. Mais je ne ferois que repeter ce que j'ai déja écrit & dans ma Logique & dans mon Examen de Sextus ſur les routes qui conduiſent à la Certitude, & qui ſervent à garentir de l'erreur. On trouvera dans ma Logique des Definitions plus ſimples de l'Entendement, de la Penſée, des Idées, definitions qui ne ſont dépendantes d'aucune hypothéſe & qui ne renferment rien que d'inconteſtable & dont chacun ne puiſſe ſe convaincre par ſon propre ſentiment. Voyés Log. T. I. p. 24, 26, 55: p. 14. T. I. p. 16. N. p. 10. I. 41. III. 195. 200. IV. 205.

Voyés auſſi dans l'Examen de *Sextus* Sect. III. Art. 11. 14, 17. 30. Sect. IV. Art. 14. 30. 77. Sect. V. Art. 10, 11, 12, 20, 21. 30. Enfin voyés dans l'Examen de M. Bayle, Sect. II. Art. 68. 70. Sect. III. Art. 14, 15, 16, 17, 29, 30. Sect. IV. Art. 10. Section ſur le Pyrrhoniſme Phyſique Art. 1. & 2.

CHAPITRE II.

Preuves tirées des Auteurs ſacrés.

1. *Il ne ſe peut que la Revelation dépouille la Raiſon du pouvoir de penſer juſte & de trouver des preuves convaincantes.*

AVANT QUE de nous ſoumettre aux leçons des *Auteurs* que nous apelons *Sacrés*, & de les croire ſans mélange de doutes, il faut s'être aſſuré que Dieu autoriſe leur témoignage; or cette aſſurance ſera-t-elle un pur effet du hazard, de la fantaiſie & de l'enthéſement? Ces preuves encore ſeront-elles convaincantes? ou ſi l'on ſe contentera ſur un ſi grand ſujet, de preuves très-legeres, ou tout au plus de preuves vraiſemblables? Tiendra-t-on ſa Foi d'une Inſpiration ſecrete, & faudra-t-il encore être inſpiré ſoi-meme, pour comprendre & pour croire les leçons de ceux qui l'ont été? J'ai déja fait voir, dans plus d'un endroit de mon Examen du Pyrrhoniſme, quelle atteinte on porte à la FOI, & à quel point on ébranle ſa *Certitude*, dès qu'on poſe en fait que les Sens & la Raiſon ſont incapables de nous aſſurer pleinement ſur quoi que ce ſoit. Je ne repeterai pas ici ce qu'on a déja lû dans cet Ouvrage.

2. *Explication des paſſages cités.*

Pour être en droit de s'appuyer ſur une Autorité, il ne ſuffit pas de détacher d'un Livre quelques morceaux, auxquels on donnera un ſens conforme aux Idées dont on eſt prévenu. Il y a des *Régles d'explication* dont il n'eſt pas permis de s'écarter. Mais, dira-t-on pourquoi les Pyrrhoniens s'aſſujetiroient-ils à ces Régles? puiſque ſelon eux la foibleſſe, eſſentielle à l'Eſprit humain, le rend également incapable & de découvrir quelque Régle ſûre, & de la ſuivre ponctuellement, & de s'aſſurer enfin qu'il l'a ſuivie, quand un miraculeux ſecours la lui fourniroit? Je répons que ſi nous ne ſommes pas en droit de les aſſujetir à des *Régles d'explication*, ils ne le ſont pas non plus de nous ranger au ſens qu'il leur plaira de donner à des paſſages qu'ils n'ont aucune certitude d'avoir bien entendus.

M. Huet cite les paroles de l'*Eccléſiaſte* VIII. 16. 17. *J'ai appliqué mon Eſprit pour ſçavoir la Science, & pour connoître les évenemens qui arrivent ſur la Terre. Il y a tel homme qui y travaille jour & nuit & ſe prive du ſommeil. Et j'ai compris que l'homme ne peut trouver aucune raiſon des Ouvrages de Dieu qui ſe font ſous le Soleil, & que plus l'homme ſe travaillera pour la chercher, moins il la trouvera; & qu'encore qu'un homme face ſe vante de l'avoir trouvée, il ne la pourra trouver.* & Eccl. III. 10, 11. *J'ai vu l'affliction que Dieu a donnée aux hommes pour les exercer. Tout ce qu'il a fait eſt bon, & il l'a fait dans ſon tems & il leur a livré le monde, comme une matiere de méditation & de diſpute, mais ſans cette condition que l'Ouvrage que Dieu a fait depuis le commencement juſques à la fin demeurera incomu à l'homme.*

Salomon s'étoit abandonné, ſans retenuë, à tout ce que la Vie préſente lui pouvoit fournir d'agrémens, dans l'élevation où il ſe trouvoit & avec tous les ſecours dont il étoit en poſſeſſion. Il avoit cherché dans les plaiſirs de cette vie toute ſa félicité. Dans le Livre de l'Eccléſiaſte il reconnoit qu'il s'eſt exceſſivement égaré & il en fait un aveu public, pour marquer ſa honte & ſon repentir & pour éloigner les autres hommes de ſon imitation. Le reſultat de tout ce qu'il a éprouvé & de toutes les ſerieuſes reflexions qu'il a faites ſur ſa conduite paſſée, c'eſt qu'il ne faut ſe livrer à aucune Paſſion, que l'unique Principe, qui doit nous dominer tout entiers, conſiſte dans un profond reſpect pour nôtre Créateur, une plénitude d'affection pour ſes Loix & un attachement inviolable à les obſerver. Il nous aprend que c'eſt là nôtre Capital, & qu'il eſt même vrai de dire que c'eſt nôtre *Tout*. Non ſeulement c'eſt en cela que conſiſte uniquement le fonds de nôtre félicité la plus parfaite, c'eſt de là encore que dépend ce qu'il y a de plus durable & de plus ſatisfaiſant dans le reſte de nos legeres & acceſſoires douceurs.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il point quelques exceptions à faire? Qu'y a-t-il, par exemple, de plus raiſonnable que de ſe rendre attentif aux merveilles de la Nature, & aux Reſſorts ſecrets qui ſont continuellement naitre, à nos yeux, tant de diverſes Beautés? Qu'y a-t-il, dis-je, de plus raiſonnable que de s'y rendre attentif, pour y admirer de plus en plus la Sageſſe, la Bonté & la Puiſſance du Créateur & afin de nourrir & d'enflamer de jour en jour davantage, ce que nous lui devons de reconnoiſſance?

Je répons que ces occupations ſont ſi juſtes & ſi loin d'être oppoſées à ce que Salomon preſcrit, qu'elles ſont au contraire, une partie du culte du ſouverain Maitre & des devoirs par leſquels on le glorifie. Job & ſes Amis en faiſoient leur étude, David nous invite à les admirer, & St. Paul trouve inexcuſables les Payens de n'y avoir pas fait aſſés d'attention & d'avoir négligé de comprendre qu'elles annoncent, avec un éclat qui faute aux yeux, l'exiſtence & les perfections du ſouverain Etre leur Auteur. Mais ſi, au lieu de ces vuës ſi grandes & ſi ſages, vous vous bornés à étudier les Ouvrages de la Nature, leur ſtructure & leurs cauſes immédiates, ſans porter vos vuës plus loin, ſi vous ne cherchés qu'à vous ſatisfaire vous-même par ces occupations, ſans les raporter à Dieu & les faire ſervir à ſon admiration & à ſon amour. En un mot ſi paſſionés pour ces connoiſſances, vous y cherchés votre principal bonheur, que vos eſperances ſont vaines & que vous prenés un parti bien oppoſé à votre contentement! D'un côté, ſi, dans la crainte de vous tromper, vous ne raiſonnés qu'avec circonſpection, vous n'avancerés que peu en connoiſſance, & vous languirés continuellement à la vuë du peu de chemin que vous vous trouverés capable de faire vers l'objet de tous vos deſirs. D'un autre ſi l'impatience d'avancer vous ſéduit, & ſi l'amour propre, & le plaiſir flateur de paroitre grand à vos propres yeux & à ceux des autres, vous impoſent & vous ébloüiſſent après vous être aplaudi dans un Syſtême de Chimeres, raſſemblées avec trop de précipitation, de nouvelles remarques vous déſoleront en vous forçant d'abandonner ces prétendues connoiſſances pour en chercher de plus ſolides. Vos inquiétudes ne ſe borneront pas là. L'aprehenſion d'être ſurpaſſé par des rivaux plus habiles ou plus heureux, ou enfin plus accreditès & plus à portée de ſe faire une reputation vous tourmentera. Le mépris que les autres feront des occupations, que vous aurés choiſies & la préference qu'ils donneront à leurs amuſemens vous mortifiera & vous aigrira contre eux. Le deſir naturel de s'inſtruire & les objets qui l'animent font des preſens que Dieu fait, dans ſa grace, aux hommes qui prenent le parti d'en bien uſer: Mais ce deſir & ces objets ſervent, en même tems, de punition & de ſuplice à ceux qui y cherchent ſeulement matiere à nourrir leur orgueil & leur goût pour la diſſipation, le panchant enfin de leur cœur corrompu pour tout ce qui les amuſe & les détourne de Dieu. Voilà, ce me ſemble, le précis & le but des leçons de Salomon ſur l'étude de la Nature. Il ne me paroit pas que ces paraphraſes & ce commentaire s'éloignent de ſa penſée. Salomon ne condamne que l'abus de cette étude, & il ne l'interdit point comme une entrepriſe inutile, il avertit ſeulement qu'elle ſera infructueuſe ſi elle ne conduit pas à Dieu & qu'elle ſe tournera en fatigue accablante pour un préſomptueux reſolu de ne pas ſe repoſer qu'il n'ait tout compris & tout éclairci.

Il ſe peut que du tems de Salomon il y eût déja dans l'Orient des Philoſophes aſſés vains pour ſe flater que rien n'étoit au-deſſus de leur penetration & qui, pour en perſuader les autres, décidoient hardiment ſur ce qu'ils ne connoiſſoient pas & par cette habitude à décider, s'étourdiſſoient encore plus eux-mêmes que les autres. La Grece ſe remplit de ces gens-là & l'Auteur de la Sapience & de l'Eccleſiaſtique pouvoient en avoir connoiſſance & regarder ces penſées préſomptueuſes d'un œil de pitié ou d'un œil de mépris, & pour engager ſes Lecteurs à philoſopher modeſtement il leur dit: *Ne cherchés point ce qui eſt au-deſſus de vôtre portée.* (Eccleſiaſtique III: 22.) *& n'entreprenés point de penetrer ce qui ſurpaſſe vos forces: mais occupés toujours vôtre penſée des choſes qu'il vous a commandées, ſans porter vôtre curioſité dans la lecture de ſes Ouvrages: car il ne vous eſt point neceſſaire de voir de vos yeux les choſes cachées: Ne vous engagés point dans une recherche laborieuſe des choſes ſuperflues, & ne pouſſés point vôtre étude dans la grand nombre de ſes œuvres, car il vous a fait voir une infinité de choſes qui ſont au-deſſus de votre conception.*

L'Auteur de ces paroles trouve qu'un homme s'oublie dès qu'il neglige ſes Devoirs pour ſe livrer tout entier à des ſpeculations & qu'une des ſuites de cet abandon exceſſif c'eſt l'ignorance de ſes forces & ſa vaine imagination de ſe croire capable de tout penétrer. Mais loin de nous décourager & d'avoir en vuë de nous perſuader que la Raiſon eſt trop foible pour nous éclairer furement ſur quoi que ce ſoit, qu'au contraire il nous donne d'excellentes leçons pour nous garentir de tomber dans le découragement & le Doute univerſel. Il nous en découvre un préſervatif, dans la modeſtie & la Moderation & en effet, dès qu'on ne conduit pas ſes études avec aſſés d'ordre, dès qu'on préſume de ſoi-même & que, ſans avoir bien poſé ſes Principes, & monté, pié à pié, & avec une grande circonſpection des Principes aux conſequences, on ſe croit capable, on fait des ſauts, on mépriſe ce qui eſt ſimple, on vole au ſublime & aux difficultés alors, pendant quelque tems on s'aplaudit & on ſe repait d'agréables illuſions. Mais ces illuſions ſe détruiſent mutuellement: on vient enfin à s'en appercevoir, & on en eſt troublé, mais au lieu d'en condamner les cauſes, au lieu de recommencer ſes études avec plus d'ordre & de circonſpection, on ſe dépite, on condamne la Nature humaine en général, & on ne craint point de faire injure à ſon Auteur, en dépouillant ſon Ouvrage de tout ce qui s'y trouve de plus eſtimable & de plus propre à faire connoitre la Sageſſe & la Bonté de ſon Créateur.

Pour ce qui eſt de la Remarque qu'on lit *Sap.* IX: 15. & ſuiv. *Le Corps corruptible apeſantit l'ame & cette demeure terreſtre abaiſſe l'entendement plein de beaucoup de penſées. A peine pouvons-nous con-*

connoître par conjecture les choses qui sont sur la Terre, nous ne pouvons découvrir sans travail les choses qui sont sous nos yeux. Qui est-ce qui pourra découvrir ce qui se fait dans le Ciel? Qui est ce qui connoîtra vos desseins, si vous ne donnés vôtre sagesse, & si vous n'envoyés d'enhaut vôtre St. Esprit? Cette Remarque ne va point à nier qu'on ne puisse certainement parvenir à connoître diverses choses, elle borne simplement l'étendué de nos connoissances & de nôtre capacité, & il faute aux yeux que ces paroles renferment un parallele des connoissances où l'on s'éleve, ordinairement en matiere de Religion, par des conjectures, avec celles dont les Prophetes ont été éclairés par l'inspiration. Mais il faut être étrangement prévenu pour trouver, dans ce parallele, le moindre apui au Pyrrhonisme. C'est de Dieu que nous vient une connoissance certaine de ses desseins: Nos conjectures ne nous en peuvent découvrir que très-peu, & ce peu ne nous dégage pas de toute aprehension de nous être trompés. Quelle reconnoissance ne devons-nous pas à Dieu, quand il nous instruit lui-même! Concluons de là que la Raison qu'il nous a donnée est incapable de nous éclairer sur quoi que ce soit. Quelle consequence! Meslieurs les Pyrrhoniens qui le plus souvent se montrent si difficiles & refusent de voir ce qui est & qui saute aux yeux, s'imaginent, quand il leur plaît, de voir ce qui n'est point & de trouver par tout des traces de Pyrrhonisme.

C'est en vain qu'un Pyrrhonien, s'adressant à des Chrétiens, tâchera de s'apuyer de l'autorité de St. Paul. *Il est écrit*, (dit cet Ap. 1. Cor. I: 19 & suiv.) *je perdrai la sagesse des sages & la prudence des prudens. Où est le Sage? Où est le Docteur de la Loi? où est cet homme fameux des choses de ce Siècle? Dieu n'a-t-il pas rendu folle la sagesse de ce Siècle? car parce que, dans la sagesse de Dieu, le monde n'a pas connu Dieu par la Sagesse*, (c'est-à-dire, paraphrase M. Huet, par la sageſſe humaine qui est la Raison) *il a plû à Dieu de sauver les fidéles par la folie de la prédication*, & enſuite. *Les Gentils cherchent la sagesse, mais pour nous, nous prêchons Jesus-Christ crucifié*; puis il ajoûte. *Ce qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes*, & plus bas *Dieu a choisi ce qui est folie dans le monde pour confondre les sages.* Il dit enſuite. *La sagesse de ce monde est folie devant Dieu*, 1 Cor. III: 19. & il confirme enfin cette doctrine tirée d'Isie (XXIX. 14. XXXIII: 18) par cet oracle de David *ces pensées des hommes sont pleines de vanité.*

St. Paul a expreſſément poſé en fait que les Philosophes & les Payens qui auroient voulu faire sagement uſage de leur Raiſon, ont été capables de parvenir à la connoiſſance & de Dieu & de la conduite par laquelle on devoit le glorifier, il les trouve même *inexcusables* de ce qu'ils ne l'ont pas fait. Est-ce établir le Pyrrhonisme & l'impuiſſance totale de s'éclairer? & quand cet Apôtre préfere la *Foi* à la Philoſophie, feroit-ce beaucoup en relever le paix que de la préferer à ce qui n'est rien. *Les Philosophes ont erré; donc ils ne pouvoient mieux faire.* Ce seroit leur Apologie, au lieu de leur condamnation.

Beaucoup de gens regardoient les Apôtres comme des Fanatiques & traitoient leurs leçons de rêveries. St. Paul leur répond: " Ce que vous traités de " Folie vient de Dieu & paſſe infiniment tout ce " que les hommes honorent du *glorieux titre de sa-* " *gesse*". C'eſt ce qu'il exprime à la maniere de ce tems-là & dans le ſtile de Antitheſes, *ce qui eſt folie en Dieu eſt plus ſage que les hommes.* C'eſt-à-dire, " ce qui eſt en Dieu & que vous traités de Folie, " ne changera pas de nature, par le jugement que " vous en faites, comme ce que vous lui préferés " ne ſauroit tirer aucun prix de votre erreur.

Un Chrétien, d'un genie des plus mediocres, ſavoit auſſi bien que *Socrate*, qu'il avoit un Corps, que ce Corps étoit placé ſur la Terre, que la lumiére du Soleil l'éclairoit &c. & il devoit cette certitude au ſens commun que Dieu lui avoit donné. A cet égard Socrate & le Chrétien du plus bas ordre étoient égaux. Mais le Chrétien ſavoit mieux que Socrate & qu'aucun Philoſophe ce qu'il devoit eſperer & à quoi il étoit deſtiné, il en avoit une plus grande certitude, & comment? C'eſt qu'il en étoit convaincu par des preuves à la portée des plus ſimples, de même que des plus habiles. Des Témoins envoyés de Dieu lui avoient appris ces Veritès, & lui avoient donné des preuves de leur miſſion, dans des Miracles dont les yeux & le ſens commun ſubſiſtoient pour connoître la réalité, &, dès-là, pour en raporter la cauſe au Maître de toute la Nature.

Le Chrétien devoit encore ſa Foi à Dieu, par un autre endroit, c'eſt qu'il ſe trouvoit le cœur libre de ces préventions & de ces Paſſions qui, faiſant paroître l'Evangile comme peſant à la Nature, incommode; inquiétant, diſpoſant l'eſprit à refuſer ſon attention aux preuves de ſa Verité, & à s'occuper plûtôt de toute autre choſe.

St. Paul penetré de ces privileges du Chrétien par deſſus ceux que le monde regardoit comme les plus éclairés & les mieux réglés des hommes, s'écrie, plein de confiance, *Où eſt le Sage? Où eſt le Diſputeur de ce ſiecle?* Où ſont ces prétendus Philoſophes, ces gens qui ſe donnent pour les ſeuls ſages, qui n'aiment qu'à diſputer, qui ne ſe plaiſent qu'à la contradiction, qui prétendent tout ſavoir & ne ſavent preſque rien, ou même, & ce qui eſt encore pis, qui ne veulent rien croire, ni rien aprendre, mais ferment obſtinément les yeux à l'évidence & ſont toûjours prêts de répandre des ténébres ſur les lumieres les plus claires, où ſont-ils cet prétendus ſages & ces infatigables diſputeurs? Nous les comptons pour rien, nous les mettons au-deſſous du Vulgaire & nous leur refuſons tout net le nom de Philoſophes & de ſages; Où ſont-ils? Ils ſont diſparus à nos yeux comme des Fantômes, qui après avoir fait tous leurs efforts pour perdre leur Raiſon & celle des autres, n'ont plus que l'apparence & la figure extérieure de l'humanité.

Dans la pag. 26. On cite en faveur du Pyrrhoniſme & de l'impuiſſance où les plus habiles Philoſophes ont été d'établir ſolidement quoi que ce ſoit, ces paroles de St. Paul aux Coloſſiens (Chap. II) *Prenés garde que perſonne ne vous trompe par la moyen de la Philoſophie, & de cette vaine tromperie, ſuivant la tradition des hommes & les Elemens de ce monde & non ſuivant Jeſus-Chriſt.* De ces paroles de St. Paul conclure au Pyrrhoniſme c'eſt doublement entaſſer le *Sophiſme du particulier au général.* Des Philoſophes ſe ſont trompés, donc tous ont été également dans l'Erreur. Ils ſe ſont trompés ſur divers Articles ſur tout en matiere de Religion. Donc il n'y a rien de vrai dans leurs écrits. Les Anciens Docteurs de l'Egliſe ont raiſonné tout autrement, pour preparer les Payens à recevoir l'Evangile, car après avoir extrait grand nombre de paſſages des Livres des Philoſophes, ils ont reprehenté à ceux qu'ils ſe propoſoient de convertir qu'ils ne pouvoient rejetter la doctrine de l'Evangile, ſans renoncer à tout ce que leurs Philoſophes les plus reſpectés avoient enſeigné de plus beau.

Pour expliquer ce paſſage, au lieu d'entaſſer citations ſur citations M. Huet auroit mieux fait de remarquer que ces Philoſophes, contre les Sophiſmes deſquels St. Paul avertit ſes diſciples d'être ſur leurs gardes & par l'autorité deſquels il leur défend de ſe laiſſer ébloüir, *recommandoient le Culte des Anges & par-là s'ingeroient aux choſes qu'ils n'avoient point vuës*, c'eſt-à-dire qu'éblouïs par des conjectures qui leur plaiſoient, ils les adoptoient comme vrayes, ſans y avoir été forcés par des preuves de la Nature de celles que le Bon-ſens, & tou-

te Logique digne de ce nom, éxige; afin qu'on puiſſe s'y rendre en toute ſureté.

Il eſt des gens qui ſe trompent en voulant s'élever trop haut & decider ſur ce qui paſſe leur portée: tels étoient les Philoſophes dont parle St. Paul dans le cas préſent du culte des Anges. Donc on ne ſauroit parvenir à aucune certitude, quand même on commenceroit par les Principes les plus ſimples, & que l'on ne s'avanceroit en connoiſſance qu'avec une extrême circonſpection & en évitant de décider qu'autant qu'on y ſeroit forcé par l'évidence qui penetre un eſprit attentif. Le reſpect qu'on doit à St. Paul, permet-il le moins du monde qu'on lui impute d'avoir voulu porter ſes diſciples à tirer une ſemblable concluſion?

Les Philoſophes Payens étoient perſuadés que l'Etre ſuprême, le Dieu ſouverain gouvernoit l'Univers par des Intelligences ſubalternes, & de là ils concluoient qu'il étoit fort juſte d'honorer par quelques hommages ces Miniſtres invifibles du Souverain Maitre. Ils comptoient par-là de colorer de quelque ombre de raiſon le Culte qu'ils trouvoient établi par la coûtume & par les Loix, (& c'eſt peut-être ce que St. Paul apelle les Elemens du monde, c'eſt-à-dire les Principes de ceux qui ne ſont pas éclairés par la Revelation.) Cela poſé, ils s'abandonnoient ſur les Articles de leur Théologie à des Allegories & à des conjectures toutes ſemblables à celles de nos Mythologues d'aujourd'hui. Ils les débitoient enſuite auſſi hardiment que ſi c'eût été tout autant de *vérités démontrées*; ſeulement avoient-ils aſſés de retenuë pour ne leur en pas donner le Titre. Il importoit donc aux Chrétiens, obligés de renoncer à toute apparence exterieure d'Idolâtrie & de ſouffrir plûtôt le martyre que de violer, en ce point, leur devoir, il leur importoit, dis-je, infiniment de ne ſe laiſſer pas éblouïr par des Idées ſpecieuſes & ſublimes, & de ne donner pas, ſoit par timidité, ſoit par interêt, dans des Syſtêmes dangereux par leur incertitude même, de peur de mêler des imaginations avec leurs dogmes ſacrés.

Ils ne devoient pas moins ſe défier de ces Philoſophes modeſtes en apparence, dont le nombre n'étoit pas petit, & qui avoient pour leur grande Maxime, que puiſqu'on ne peut s'aſſurer de la verité d'aucune Propoſition, le meilleur parti qu'on pût prendre, étoit de ſuivre la coûtume & de s'y ſoûmettre tranquillement, en matiere de Religion, de Mœurs & de Gouvernement.

Il y avoit enfin des Philoſophes éclairés ſur l'exiſtence d'un Dieu, & ſur le culte qu'il convenoit aux hommes de lui rendre, mais qui, témoins de l'entêtement de la Multitude & perſuadés de l'impoſſibilité de la ramener de ſes ſuperſtitions, ne ſe croyoient point obligés de ſe ſacrifier ſans fruit. Ils ſe bornoient donc à adorer Dieu interieurement, & à s'appliquer à lui plaire par l'étude & par la pratique des vertus. Mais à l'égard du Culte public, ils ſuivoient le torrent, & ils croyoient même que le repos de la Societé exigeoit que, pour éviter des conteſtations, l'exterieur du Culte & la profeſſion publique des Dogmes fût règlée par une Autorité ſuprême & viſible. Il ne paroit pas que les Apôtres ayent été de cet avis. En effet de tels préjugés alloient à arrêter tout court les progrès de l'Egliſe Chrétienne.

Il ſeroit ſuperflu d'examiner en détail le reſte des citations de M. Huet; car dès qu'il s'agit de philoſopher, l'autorité des hommes qui n'ont pas été inſpirés ne doit point être comptée, dans quelque tems qu'ils ayent vécu. Je me bornerai donc à remarquer que quand les Anciens Docteurs de l'Egliſe ont étalé les erreurs des Philoſophes & ont fait obſerver la foibleſſe de leurs lumieres: ce n'étoit nullement en vuë d'établir que la Raiſon ne nous peut conduire à aucune certitude, eux qui s'en ſont ſi heureuſement & ſi fréquemment ſervis pour convaincre les Payens. Ils ſe propoſoient uniquement de leur faire très diſtinctement ſentir, que le chemin de s'inſtruire par la Foi eſt beaucoup plus court que celui que les Philoſophes ont été reduits à ſuivre, & en même tems beaucoup plus ſûr, parce que les preuves qui établiſſent la verité de nôtre Foi & l'autorité de ceux qui nous y ont amenés, ſont d'une ſimplicité, d'une évidence & d'une force à la portée de tout le monde. Il ne s'agit donc plus de chicaner, par des ſubtilités recherchées, des veritès ſi ſimples & ſi ſures.

Pag. 27. Il s'agiſſoit des explicateurs de la Trinité dans le Concile de Nicée, & *Conſtantin* en ce ſens avoit raiſon de dire que *l'homme eſt incapable de comprendre une verité ſi ſublime.* Cet avertiſſement tendoit à faire ceſſer les conteſtations metaphyſiques ſur ce Dogme; mais pourquoi aſſembler un Concile ſi aucun de ceux qui le compoſoient n'étoit capable de s'aſſurer d'avoir entendu les paſſages de l'Ecriture conformément aux Règles d'Interprétation? Au reſte les affreux contraſtes de la Vie de Conſtantin avec la profeſſion de l'Evangile nous donnent l'Idée d'un homme fort chancelant dans ſa croyance. C'eſt aſſés la reſſource des Grands. Pour ſe croire en droit de ſuivre leurs caprices & de les préferer aux Règles de la Morale, ils ſe perſuadent que les Principes en ſont incertains. Ils ſe font Pyrrhoniens dès que le Pyrrhoniſme les accommode, mais toujours indubitablement perſuadés de la grandeur de leur merite & de l'obligation indiſpenſable du reſte des hommes à leur obeïr.

Tout le monde convient qu'Arnobe eſt un Auteur fort outré & fort exageré.

Lactance précautionne ſon Lecteur contre le nom ſpecieux de ſageſſe & l'éclat d'une Eloquence qui ſeduit. Que fait cela pour établir le Pyrrhoniſme. Loin d'y amener, il conduit à l'examen, la plus ſuperflue pourtant des occupations ſi on ne peut s'aſſurer de rien.

J'ai déja répondu à ce que M. Huet prétend inferer du reſte de ces citations. Il ſeroit ſuperflu de les raporter.

Suivant les Principes des Pyrrhoniens, il eſt aſſez indifferent de quoi l'on s'occupe, puiſque toutes les occupations des hommes n'aboutiſſent à rien. Cette reflexion m'empêche d'être ſurpris des citations de M. Huet, ſi éloignées, comme on le voit, de favoriſer le Pyrrhoniſme. Si ce ſavant Prêtre n'avoit pas donné d'autres preuves de ſa vaſte érudition, celles-ci ſeroient très-inſuſiſantes pour nous en inſtruire & ne pourroient tout au plus ſraper que le Vulgaire qui ne connoit pas le ſecours qu'on tire des Indices.

Il n'y aura non plus que le Vulgaire le moins lettré qui ne s'étonnera pas de voir cité St. Thomas en preuve du Pyrrhoniſme, car il eſt conſtant que les Thomiſtes ſont des Philoſophes très-Dogmatiques & rien moins que Pyrrhoniens, & qu'y auroit-il de plus bizarre que d'écrire, comme a fait ce Docteur que l'Ecole apelle *Angelique*, de ſi gros Volumes pour prouver qu'on ne peut rien ſavoir? Au-lieu de me fatiguer par une ſi prodigieuſe lecture, ne ſerai-je pas mieux de me repoſer & de m'imaginer que tous ceux qui prétendent en ſavoir plus que moi ſont des eſpeces de Viſionaires?

CHAPITRE III.

L'homme ne peut connoitre avec certitude qu'un objet exterieur répond exactement à l'idée qui eſt empreinte en lui. C'eſt le premier Article de ce Chap. & de ſon ſommaire.

I. *Si l'ignorance de ce qui part des objets exterieurs nous prive de toute Certitude.*

QUAND M. Bayle eut entrepris de prouver qu'une Societé ſeroit dans un plus grand luſtre & le ſoûtiendroit mieux contre ſes ennemis ſans Religion

ligion qu'avec le Chriſtianiſme, il choiſit entre les Chrétiens, non les partiſans du Synode de Dordrecht, ſon Boulevard ; mais ceux dont les Idées lui parurent les plus propres à ſon deſſein, & pour en tirer ſes conſequences comme ſi c'étoient les idées de tous les Chrétiens univerſellement. M. Huet en uſe ici de même, & pour nous remplir de doutes il choiſit le Syſtême des *Eſpeces intentionnelles*, Syſtême non ſeulement très-décrié, mais encore méanti. Je ne repeterai pas ce que j'ai allegué ailleurs & dans cet Ouvrage pour refuter un Argument ſi battu. Voyés Part. I. Sect. II. Art. III. P. II. Sect. IV. A. 14, 25, 30, 77. Sect. V. Art. 20, 21, 22, 30. P. III. Sect. VI. Art. 1 & 6.

Je poſe du papier ſur une Table, il y reſte : Je verſe de l'eau ſur cette Table & elle s'écoule. Je prens ce papier par un bout & je le ſoûtiens tout entier : j'empoigne de l'eau, & elle m'échape ; je l'expoſe au Soleil, elle s'évapore : Je l'enferme dans un vaiſſeau, elle en prend la forme ; je perce le fond & elle s'écoule : mais du papier ainſi renfermé conſerve ſa figure & de quelques ouvertures qu'on perce ce vaiſſeau, il y reſte tel qu'on le l'y a mis, & on y retrouve les mêmes caractéres. Tous ceux à qui je m'adreſſe penſent comme moi là-deſſus. A quelque heure que je réitere ces mêmes experiences j'en tire les mêmes lumiéres. Je rencontre une ſource dont je goûte l'eau & je la trouve fort ſalée. Je la peſe & ſon poids eſt plus grand que celui de l'eau douce. Je l'expoſe à l'action du Soleil, ou du feu : Les parties de l'eau plus legeres & plus mobiles ſe diſſipent, le ſel reſte & ſe manifeſte. J'imagine des machines pour m'aider à faire aiſément de grans amas de ſels : J'eſſaye, je perfectione mes Eſſais & enfin le ſuccés répond conſtamment à mon attente. J'inſere une poutre, dont l'extremité eſt quarrée, dans une autre où l'on a pratiqué une ouverture de la même forme & d'une grandeur proportionée, elles s'uniſſent. Un Corps cylindrique au contraire tourne dans une ouverture faite pour le recevoir & pour faciliter ſon mouvement &c. Telles que j'ai imaginé mes machines & que la Raiſon m'a fait comprendre qu'elles devoient être, telles je les vois, telles je les touche, & j'en obſerve les effets comme je les avois prévûs. Les Eſpeces intentionnelles d'Ariſtote (*a*), les Envelopes d'Apulée (*b*), ni les divertiſſemens du Medecin Anaxilaus rapportés par Pline (*c*) ne me feront jamais douter de la réalité des ouvrages que j'ai ainſi prévûs, que j'ai conduits, des fruits qui m'en reviennent & des uſages que je fais de ces fruits. On a beau m'allegüer des citations, ſoit directement ſoit par parenthéſe ; C'eſt peine perduë, elles ſont trop déplacées pour m'ébranler & pour me plaire.

a pag. 31. *L'eſpece ou image qui part d'un Arbre eſt-elle un Arbre ?*

b pag. 39. *Ces dopouilles qui s'écoulent ſans ceſſe des Corps.*

c Si dans une chambre bien fermée on allume de la Poux de vie, dans laquelle on aura auſſi mis du ſel, ou qu'on alume du ſoufre dans un vaiſſ. neuf, les viſages de ceux qui ſeront preſens paroîtront pâles d'une couleur cadaveruſe.

La derniere remarque que je ferai ſur ce premier article, c'eſt qu'il préſente une Queſtion dont le ſens eſt très-équivoque, car autre eſt de s'aſſurer après avoir pris certaines précautions, que nos Sens ne nous ont point trompés en nous annonçant qu'un tel & tel corps eſt effectivement du ſucre, peſant, ou d'une figure ronde, dur &c : autre de dire qu'ils nous apprenent exactement la figure de ſes parties, la quantité de ſon poids, la parfaite regularité de ſa figure, ou ce qui s'en manque, les degrés de ſa ſolidité & de ſa reſiſtance. Nos Sens ne nous apprenent pas tout. Donc ils ne nous aſſurent de rien, quelques précautions que nous ayons ſoin de prendre.

Les verités que cauſe la Raiſon.

Mr. Huet s'en tient, ſur la certitude du raport des Sens aux trois régles de l'Ancienne Ecole. Mais lui qui liſoit tant, a-t-il pû ignorer qu'on y en a ajoûté d'autres plus propres à établir la certitude de notre diſcernement. J'ai déja répondu à toutes les objections de Mr. Huet, en examinant Sextus Empiricus, & Mr. Bayle l'avoit déja dévancé ſur ce ſujet.

J'ajoûterai ſeulement que ſi j'étois Imprimeur d'un Savant de ce goût, je me ferois un plaiſir de lui porter une feuille de papier gris & groſſier, où leurs mots ſeroient tantôt ſeparés, un en deux, tantôt confondus, deux en un, & où les caracteres ſeroient, par-ci, par-là, renverſés. Il ſe plaindroit, ſans doute, de mes bevues & de ma négligence. Mais je lui répondrois bien-tôt, & fort hardiment qu'il me prête ſes propres erreurs. Etes-vous aſſuré, lui dirois-je, que vôtre œil ſoit rempli d'humeurs convenables ? Avés-vous examiné l'état de vos nerfs ? Il y aura quelque choſe chés vous qui ne ſe trouve pas chés moi, & entre l'Objet & le principal ſiége de la Senſation il ſe fera gliſſé quelques particules propres à défigurer les Images deſtinées à vous inſtruire de la poſition, de la couleur & de la figure du ſujet d'où elles partent. Je lui citerois *Anaxilaus*, *Pline* & *Apulée*. J'apuyerois chacun de mes ſujets du doute, de citations & d'autorités. J'en tirerois du Satyrique (*a*) & le lendemain je recommencerois la même Scene, & je la continuerois juſqu'à ce qu'il eût abjuré ſon Pyrrhonisme.

Pag. 41. *Nos yeux nous trompent & l'incertitude de nos Sens impoſe à la Raiſon. Une Tour, que je vois quarrée, quand je la regarde de près, me paroit ronde dans l'éloignement. Un homme raſſaſié rebute le miel, & le met à ſouvent de l'averſion pour les parfums. Une choſe ne nous plairoit pas plus une fois qu'une autre, ſi les Sens ne ſe faiſoient pas une guerre immortelle.*

Pour moi j'ai compté ſur le raport de mes yeux ; moyennant quelques précautions que le Sens commun me dictoit, avant que d'avoir rien ſu ni de l'Optique, ni de la conſtruction de l'œil, & les connoiſſances que j'ai acquiſes dans la ſuite, n'ont ni affermi, ni affoibli, ma certitude ſur ce point, j'ai aquis de nouvelles connoiſſances, j'ai compris les cauſes de certains Phenomènes ; Mais ce dont le bon ſens me perſuadoit, je ne le crois pas plus fortement aujourd'hui que je le croyois alors. Tout autant d'hommes que j'ai eu occaſion de conſulter m'ont fait connoitre que leur ſentiment étoit le même que le mien ; Je comprens qu'un Pyrrhonien peut parler autrement, mais je ne ſaurois concevoir que ſes idées s'accordent avec ſon langage ; Il ne faut que les lire pour ſe convaincre qu'ils font copiſtes l'un de l'autre, & qu'ils parlent à peu près en perroquets.

Dans la page 42. Mr. Huet examine le ſentiment de Deſcartes ſur le ſujet des Nerfs & des Eſprits animaux, il corrige le Syſtême de ce Philoſophe, il le perfectione par le ſien, il établit pour CERTAIN que les Eſprits animaux ont plus de part que les Nerfs à la ſenſation & à porter au cerveau les impreſſions des objets. Il reſout les objections qu'on pouroit lui oppoſer. On voit par-là, comme par cent autres preuves qu'un Pyrrhonien eſt un homme paſſionné & plein d'amour propre autant que qui-que ce ſoit & qu'aucun Dogmatique. Dès qu'il a fait une découverte, il s'en applaudit, il veut qu'on le ſache, & il prend ſoin d'apuyer ce qu'il combattroit s'il étoit parti d'un autre. J'ai remarqué dans l'Examen de Sextus Empiricus qu'il en uſoit de même.

3. *Caractere de ceux qui ſe donnent pour Pyrrhoniens, quand ils le trouvent à propos.*

Rien n'étoit plus inutile encore que de citer *Parmenide* & *Hippocrate*, pour prouver ce que tout le monde ſait, ſavoir que, pour l'ordinaire, on penſe avec beaucoup plus de liberté d'eſprit, quand le Corps eſt en bon érat, que quand il eſt apeſanti

4. *Du rapport qu'il y a entre les manieres de penſer de l'Ame & les diſpoſitions du Corps.*

par des veilles, des indigeſtions & des maladies.

C'eſt une Maxime, dit-il, *du Philoſophe Parmenide* (pag. 46.) *que la diſpoſition de l'entendement de l'homme dépend de la diſpoſition des parties de ſon Corps*, & pag. 47. *Hippocrate rapporte que la Nation des* MACROCEPHALES *avoit d'abord employé l'artifice pour alonger la tête de leurs enfans.*

Un Erudit croiroit preſque d'être deshonoré s'il donnoit au Public une petite Brochure, ſans y citer *Homere*. Aparemment que Mr. Huet le cite par habitude, car *Therſite* (un fou & un chicaneur dont la tête étoit très-pointuë) fait, ſur la Scene, un perſonnage très-ſuperflu.

En vain Mr. Huet, après avoir cité l'exemple de *Therſite*, pour prouver que la figure de la tête influë ſur la maniere de penſer, & après en avoir conclu que la diverſité des goûts & des opinions doit être raportée à cette cauſe, fait remarquer, pour ſurcroît de preuve, que *dans la vieilleſſe* (p. 48.) *il arrive de rejetter ce qu'on cherchoit dans l'enfance*, car enfin eſt-ce parce que le cerveau d'un vieillard eſt devenu plus pointu, ou plus rond qu'il n'étoit auparavant.

S'il arrive ſouvent de changer de vuës & de ſentimens, ſoit dans la Théorie, ſoit dans la Pratique, d'un jour à un autre, (pag. encore 48.) eſt-ce par un effet phyſique d'un changement arrivé dans le cerveau, & n'eſt-ce pas plûtôt pour avoir mieux examiné un ſujet & achevé de diſſiper l'obſcurité qui le couvroit. Les jeunes gens ſont pareſſeux & diſſipés, & par-là, aulieu d'examiner ils s'en raportent à leurs Maîtres & ils embraſſent à la hâte leurs opinions. Ce qu'ils ont crû preſque ſans preuve, ou du moins ſans preuve d'une évidence à convaincre, une objection vient à l'ébranler, ils examinent de nouveau, ils s'aperçoivent de leur méprise & ſe rendent à l'évidence qui les a détrompés.

Voyés P. III. S. IV. A. XXI.

Au reſte il ne faut pas confondre les *Idées* & les *Jugemens* avec le Goût. Celui-ci change par des raiſons Phyſiques. Dans un âge avancé, on regarde avec indifference des amuſemens pour leſquels on s'empreſſoit dans la jeuneſſe. Mais on conſerve les idées & les ſyſtêmes que l'on a embraſſé après un raiſonnable examen. Quelquefois la tranquilité d'un Eſprit qui n'eſt plus troublé par les Paſſions, le met en état de juger mieux du merite de chaque choſe, & de ſentir des veritès à l'évidence desquelles ſes Paſſions l'engageroient à ſe refuſer.

Voyés P. II. S. III. A. XCI.

§ Reponſe à l'objection tirée de l'ignorance où l'on eſt ſur la nature de l'Entendement.

Si l'ignorance, où l'on eſt ſur la nature intime de l'Entendement, étoit une raiſon legitime de douter, il faudroit douter que l'on penſe, ce qui eſt impoſſible, il faudroit douter ſi l'on a pluſieurs idées, ou ſi elles ſe reduiſent à une ſeule, c'eſt-à-dire, ſi nos penſées ne nous préſentent qu'un ſeul objet, ou ſi nous-nous imaginons de penſer à pluſieurs. C'eſt encore-là une objection à laquelle j'ai déja répondu. Voyés Part. II. Sect. III. Art. XIV.

Attendrai-je de ſavoir tout ce qu'il eſt poſſible de découvrir ſur la nature des Sens & ſur celle de l'organe qui les reçoit, pour m'aſſurer qu'on me parle & que je repons? Faut-il ſavoir toute l'Optique pour être aſſuré qu'on lit.

Nous ſentons en nous un Principe capable de penſée & de connoiſſance. Nous ne le connoiſſons lui-même qu'imparfaitement; A cauſe de cela doutons-nous de ſon exiſtence que nous ſentons ſi vivement? Douterons-nous que les viandes ne nous nourriſſent & que nous avons un Eſtomach qui les reçoit & les digere, parce que tous les Phénomènes de la digeſtion, & de la nourriture, non plus que toutes leurs cauſes ne ſont pas pleinement connues? Ce Principe que nous apellons Entendement ſent ſon action, ſent ſes idées & il ne ſait pas de quelle maniére elles ſe produiſent. C'eſt en lui que reſident toutes nos connoiſſances, & cependant il ne connoit pas le fond de ſa nature. Je trouve, dans cette merveille, une preuve bien marquée de la ſouveraine Liberté de notre Créateur qui ne nous devant rien a renfermé ſes préſens dans les bornes qu'il lui a plû.

CHAPITRE IV.

On ne ſauroit venir à bout de connoitre quoi que ce ſoit, dit Mr. Huet, dans ce Chapitre, *car il n'y a aucune choſe dont on puiſſe connoitre l'Eſſence*, & il le prouve ainſi: *Une choſe dont l'Eſſence eſt connuë ſe peut définir clairement, or on ne ſauroit jamais donner une claire définition, comme il paroit par la définition de l'homme*, qu'on regarde comme le modele le plus parfait des définitions. *Animal Raiſonnable.*

„ Qui dit *Animal*, dit quelque choſe de com-
„ mun à l'homme & à la bête. Pour comprendre
„ cette definition, deſtinée à développer la nature
„ de l'homme, il faut déja ſavoir ce que c'eſt que
„ l'homme & la bête. L'idée de bête eſt commune
„ au Cheval & au Chat, &c. Il faut donc connoi-
„ tre toutes les bêtes exactement pour ſavoir en quoi
„ elles conviennent.

Après cela Mr. Huet ſe jette à corps perdu ſur les Genres & ſur les Eſpeces, ſur les Genres des Genres, & vous diriés qu'il n'a écrit ſon livre que pour étourdir des ignorans par des termes auxquels ils ne ſont pas accoûtumés & qu'on leur fait regarder comme la Clef des Sciences.

En verité j'ai grand regret de voir qu'un homme auſſi aimable qu'étoit Mr. Huet par ſa politeſſe, & auſſi eſtimable par ſa diligence & par ſon amour pour les Lettres, ait chargé ſon papier de ces pauvretés. Elles ſont encore un plus grand contraſte avec ſon Erudition que le *Bonnet* & le *Baudrier*, dont le ſouvenir paroit lui faire encore tant de plaiſir dans l'Hiſtoire qu'il nous a donné de ſa Vie.

On ſe charge, dans les Ecoles de Logique & de Metaphyſique, de certains termes & de certaines Queſtions. Les Proteſtans en font la matiere de leurs Examens & de leurs Diſputes publiques & particulieres; on s'aplaudit de ce jargon, enſuite on paſſe à d'autres études par leſquelles on ſe fait une reputation, & apuyé ſur cette reputation, il arrive quelquefois que l'on rapele, & que l'on debite comme des merveilles, des leçons aprifes à la hâte; & ſans diſcernement. Comment eſt-il poſſible qu'un homme ſenſé puiſſe ſe plaire à copier ces puerilités que *Sextus* a compilées, dans un tems où les équivoques & les chicanes de la diſpute, faiſoient la principale gloire des Sophiſtes & le principal exercice des Ecoles. Dans quels oublis ne jette pas l'Eſprit de Pyrrhoniſme? Voyés Part. III. Sect. III.

Sans avoir compris l'eſſence de mon ame, ne ſuis-je pas aſſuré que je penſe? Sans avoir compris l'eſſence du corps humain, ni l'eſſence même du corps en général, ne ſuis-je pas aſſuré que le mien reſpire, marche, &c. & que celui du Cheval a quatre piés, &c.

Mr. Huet pouvoit-il ignorer que la Definition de l'homme, qu'il donne comme un modele, eſt ſiſſée dans les Ecoles où la Raiſon commence à regner? Dès qu'il s'agit de définir un Etre déterminé, on ne le fait plus en raſſemblant des idées toutes vagues.

Pour parvenir à une idée claire de la ſignification d'un terme vague, il n'eſt nullement neceſſaire de connoître tous les ſujets auxquels on peut l'appliquer. Quand on me dit qu'un Eſpace terminé de lignes s'apelle une Figure, j'entens clairement ce langage. *Point du tout*, me dira-t-on, *car vous ne ſaurés jamais ce que c'eſt qu'une Figure que vous n'ayés vu & compris parfaitement toutes les Figures imaginables, terminées par des droites & terminées par des Courbes, par 3. par 5. par 100. par 1002. par 1000007. côtés, &c.* Seroit-il poſſible qu'on adoptât ſerieuſement ces abſurdités!

Vous croyés ſavoir l'*Addition*; Oh que vous êtes

dans

dans l'erreur. Eſt-ce donc qu'il n'y a point d'autre règle au monde que celle de l'Addition? Or peut-on ſavoir une règle, ſans ſavoir toutes les autres? Peut-on entendre un jeu, ſans les avoir tous aprís? J'aimerois autant qu'on me dit, *Peut-on ſavoir que l'on a fait un Livre, ſi on ne les a pas tous faits? Oſera-t-on croire qu'on lit en François pendant qu'on ignore quelque Langue?* Il n'y a pas moins d'abſurdité à prétendre qu'on ne comprendra jamais aucune définition qu'après avoir examiné & compris tout ce qui eſt & tout ce qui peut être.

Voyés Part. II. Sect. III. Art. XIV, XXI, XXIX, XXXV. Sect. IV. 86.

CHAPITRE V.

Les choſes ne peuvent être connuës avec une parfaite certitude, à cauſe de leur continuel changement.

„ Quand vous êtes au bord d'une Riviere, l'eau „ qui eſt vis-à-vis de vous ſera dans peu de mi„ nutes à quelques toiſes plus loin, & celle, qui „ étoit également éloignée du côté de la ſource, ſe „ trouvera à ſon tour vis-à-vis de vous, & preuve „ qu'on ne doit pas ſe conteſter, c'eſt qu'*Héraclite* „ a dit *qu'on ne peut entrer ſeulement une fois, dans* „ *le même fleuve.* pag. 59.

Mais ne fai-je pas que l'Eau d'une Riviere coule, auſſi certainement que je ſai qu'une Eau renfermée dans un ſeau ne s'en écoule pas? D'abord je l'ai puiſée dans la Riviere, je l'ai enſuite gardée dans le ſeau & enfin je l'ai renverſée dans le lit où je l'avois priſe. Elle a changé de place, il eſt vrai, mais il n'eſt pas moins vrai que c'eſt la même eau qui a paſſé par ces differens états. Pour ne ſe laiſſer pas embarraſſer par des Sophiſmes il n'y a qu'à lire avec un peu d'attention, dans quelque Logique, les Articles de l'Identité & des variations.

Quelquefois *demeurer le même* ſignifie *continuer* d'exiſter. En ce ſens une ſubſtance demeure toûjours la même, pendant qu'elle exiſte, car pendant qu'elle eſt ſubſtance elle a ſon exiſtence à part, ſon exiſtence propre, elle eſt ce qu'elle eſt & non quelque choſe de differente de ſoi-même.

Une choſe encore eſt eſtimée & apellée la même pendant qu'elle demeure dans le même état, & qu'elle conſerve ſes modes ſans changement; en quoi il eſt viſible qu'il y a du plus & du moins.

Quand même dix *Platons* (60.) dix *Empedocles*, dix *Heraclites*, dix *Protagoras*, dix *Xhenocrates*, dix *Epicharmes*, dix *Seneques*, auroient dit, chacun cent fois, que *toutes choſes ſe font, mais qu'aucune n'exiſte*, jamais je ne me perſuaderois que cela eſt vrai au pié de la lettre, car il eſt impoſſible de croire des contradictions, quand on s'y rend bien attentif. Ce qui ſe fait reçoit de l'exiſtence, par-là même qu'il ſe fait. Le *Rien* n'eſt pas, il ne peut être produit, car il ne peut être. Les expreſſions citées par Mr. Huet, ſont figurées & on s'en eſt ſervi pour marquer la rapidité ſucceſſive du tems, dont on ſe ſert pour meſurer la durée tant de ce qui eſt ſtable que de ce qui change.

Seneque en particulier, par un effet de ſon goût exceſſif pour les penſées brillantes, tombe dans un Sophiſme d'équivoque lorſque (Lettre CIV.) pour conſoler un homme de la perte de ſes amis, il lui repreſente qu'on peut en acquerir d'autres. *Mais ils ne ſeront pas les mêmes. Ni vous non plus*, dit-il, *n'êtes pas le même; Vous changés toûjours.* C'eſt-là une pure équivoque, brillante, parce qu'elle exprime un grand paradoxe, mais rien n'eſt plus illuſoire. Les changemens qui nous ſurvienent, les differens états par où nous paſſons n'empêchent pas que nous ne demeurions le même Individu, au lieu que les amis nouveaux ſont des Individus differens des Anciens auxquels notre cœur s'étoit lié, & que nous ne retrouverons jamais.

Quand Mr. Huet ajoûte que rien ne ſe produit pour demeurer fixe & ſtable, il y a du vrai dans ce qu'il allegue, mais il n'y a pas moins d'exageration. Nous ne connoiſſons rien ſur la Terre dont l'état ne puiſſe changer, mais il y a une infinité de ſubſtances très-permanentes. Une ſubſtance qu'on apelle du Plomb ſe tire d'une Mine, on la débarraſſe des matieres impures qui y étoient mêlées. La ſubſtance eſt plus homogène, c'eſt un bloc, compoſé de parties plus ſemblables, mais ces parties exiſtoient déja dans la Mine, quoique mêlées avec d'autres qui rendoient le bloc, de moindre valeur. Cette ſubſtance fonduë en barre, eſt dans un autre état que celui où elle étoit dans la Mine, mais c'eſt la même. Celle qu'on a tirée de la Mine n'a point été anéantie, & celle qu'on voit en barre n'a point été produite en ſa place. Si on fond un morceau de la barre & qu'il prenne, dans un moule, la figure d'une boule, ſi enſuite on applatit cette boule, le plomb ſubira divers changemens d'états, mais il demeurera la même ſubſtance.

Pag. 61. *Lorſque vous vous appliquerés à rechercher la connoiſſance de quelque choſe, elle offrira d'être ce qu'elle étoit, avant que vôtre eſprit ſe fût attaché à ſa recherche.*

Mais 1. avec quelque rapidité qu'un mobile ſe porte d'un terme à un autre, ce mobile arrivé au ſecond terme eſt le même qu'il étoit, c'eſt-à-dire, il eſt la même ſubſtance, que quand il eſt parti du premier, quoique depuis ce moment il ait changé ſi ſouvent ſa ſituation & ait parcouru ſucceſſivement un ſi grand nombre de places; & en mouvement il n'eſt pas même une autre ſubſtance qu'en repos; ſon état a changé, ſa ſubſtance a perſeveré. De ſorte qu'autant auroit-il valu que CRATILE (pag. 61.) eût parlé, que de faire le poliſſon, & d'affecter de remuer ſeulement le doigt, dans l'appréhenſion d'arriver trop tard à ce qu'il vouloit faire entendre.

2. On vient à connoître la nature d'une choſe, par les changemens même qu'elle ſubit. C'eſt ainſi que l'Analyſe de la Cire & des Reſines nous ont aprís dequoi ces Corps ſont compoſés.

3. Je trace un Triangle, & enſuite je le jette au feu. Je ſai qu'il avoit ſes 3. angles égaux à 2. droits. Je ſai qu'il ne les a plus, car il eſt cendre & ces cendres n'ont pas la forme d'un Triangle. Mais je comprens toûjours que dès qu'on en fera un autre, ce ſera une neceſſité que ſes 3. angles vaillent 2. droits. Quelques changemens que les Triangles ſubiſſent dans leur durée, cette propoſition ſubſiſtera toûjours vraye. On peut donc établir la verité des propoſitions univerſelles, quand même les ſujets auxquels on les applique ſont ſujets à divers changemens.

Pag. 62. *Pendant que je parle, je deviens un autre homme.* Exageration: & il s'en faut bien que cela ne ſoit vrai à tous égards, & qu'on ne puiſſe le croire. Ce qui exiſtoit il y a 20. ans & que j'apellois *Moi*, continue d'exiſter aujourd'hui. Moi *penſée* je me ſentois il y a 20. ans, par-là même que j'étois penſée; je ſentois indubitablement que ce qui ſe ſentoit penſant & que je ſentois tel, c'étoit moi & non un autre. Aujourd'hui je me ſens encore & je ſens que ce ſentiment de moi-même continuë parmi une grande diverſité d'autres ſentimens. Si Mr. Huet s'étoit imaginé de n'être plus le même, à 80. ans qu'à 6., il ne ſe ſeroit pas réjoui ſur ſes vieux jours de ce qui le charmoit dans ſon enfance, & n'auroit pas tâché de faire part de ſa joye à ſes Lecteurs, il ſe ſeroit rapellé la joye d'un autre & pas la ſienne, & ce n'eſt pas ſon Hiſtoire qu'il auroit écrit, mais celle de ſes Prédeceſſeurs qui auroient ſucceſſivement porté le même nom.

Un homme s'imagine d'être devenu Bouteille, Lanterne, oiſeau, &c. Mais tout extravagante que ſoit ſa chimere ſa folie ne va pas juſqu'à l'empêcher de ſentir que c'eſt toûjours lui & non un autre qui a fubi de ſi grans changemens.

Chaque homme porte tellement ſon MOI renfermé dans ce qu'il eſt & inſeparable de lui-même. Il aime tellement ſon *Moi* qu'avec quelque raiſon & quelque ardeur qu'il ſouhaite un état très-different de celui où il ſe trouve, il ne voudroit pas renoncer à ce *moi* & n'être plus *lui* pour devenir abſolument une autre. Ce ſeroit conſentir à ſon anéantiſſement pourvû que l'on fit place à un autre plus fortuné & que gagneroit-on par-là ? Seroit-on plus heureux par la félicité d'autrui ?

CHAP. VI.

Les choſes ne peuvent être connuës avec certitude à cauſe de la difference des hommes.

Mr. Huet le poſe en fait. Mais le prouve-t-il ? Oui & voici comment. „ EURIPIDE introduit „ ſur la Scene un homme de mauvaiſe humeur (c'eſt „ ETE'OCLE) *Parmi les hommes rien n'eſt ſemblable, ble hormis les noms des choſes, mais les choſes mê-* „ *mes n'ont rien de fixe & d'aſſuré*". C'eſt un bel Oracle aſſurément & bien digne d'être allegué en preuve qu'un perſonnage malcontent de ſon ſort & rejettant ſes fautes ſur la Nature humaine & ſur ſon Auteur.

Les noms ſont au moins ſemblables. Il y a de l'uniformité dans le langage, voilà un aveu. Raſſemblons les remarques de Mr. Huet ; & rien ne ſera plus ſurprenant que cet aſſemblage, les hommes, quoique prodigieuſement differens entr'eux, ſont pourtant convenus à donner conſtamment les mêmes noms à des choſes, qui paroiſſent à chacun d'eux ſous des formes differentes, & qui de plus, ne ſubſiſtent pas un moment les mêmes. Certainement il y a là de l'incroyable : Mais où eſt-il cet incroyable, ſi ce n'eſt dans ces differences exagerées & ces changemens imaginaires.

„ Mais ajoutera Mr. Huet (pag. 64.) Ces chan-„ gemens & ces differences que vous traités d'ima-„ ginaires PROTAGORE *les a auſſi reconnuës*". Plaiſante methode d'argumenter. Les Sceptiques ont eu raiſon de parler comme ils ont fait. Je le prouve, le Sceptique *Protagore* a ainſi parlé.

On veut ſe donner pour Sceptique & pour Savant. Pour exécuter ces deux deſſeins il faut objecter & citer, c'eſt le plan de Mr. Huet, & c'eſt en même tems ſon goût.

Que l'on ſupoſe entre les hommes tant de differences qu'on voudra, qu'on les éxagere & qu'on en faſſe en Rheteur une longue déduction, en les raportant à diverſes cauſes & en les rangeant ſous diverſes Claſſes. Je répondrai *Voilà un fait.* Malgré toutes ces differences, n'y-a-t-il pas une infinité de ſujets ſur leſquels les hommes conviennent ? Souvent même ceux qui penſent differemment, après une tranquile conference ne ſe ramenent-ils pas, les uns les autres, aux mêmes idées ? Se ſont-ils mutuellement repetris & ont-ils mis leurs Organes dans de nouveaux moules ?

Protagore avoit conclu que *chacun eſt à ſoi-même ſa Règle de Verité.* Mr. Huet trouve que c'eſt trop accorder, puiſque les hommes ne ſont pas ſeulement differens entr'eux, *mais chacun d'eux avec ſoi-même.*

Je ne ſuis point à moi-même une Règle de Verité, beaucoup moins prétens-je l'être pour les autres. Que ſais-je donc & quel eſt le parti que je prens ? Je ſouhaite de m'inſtruire. Dans ce deſſein je cherche l'Evidence : Dès que je l'aperçois, je lui donne mon attention, & par-là je me trouve forcé à m'y ſoûmettre. Cette violence ne me fait point de peine, parce qu'elle me conduit à la Verité que j'aime. Mais ſi une Verité m'importunoit, ſi je prenois plus de plaiſir à la chicaner qu'à la croire, en ce cas, ſans doute que je détournerois mon attention de cette évidence, & comme je ne l'apercevrois plus, ou que je ne l'appercevrois que foiblement, il ſeroit en mon pouvoir de ne m'y rendre pas. Voyés P. II. S. II. A. 4, 17.

Mr. Huet finit ce Chapitre en renvoyant à Sextus, Hypoyposes *Liv.* I. Chap. 14. Je renvoie auſſi à l'examen que j'en ai fait.

CHAP. VII.

Les cauſes des choſes ſont infinies.

Cela étant il faudroit une éternité pour en connoître une. Mais de ce que ma vue ne s'étend pas juſques à des cauſes très-éloignées, s'enſuit-il que je ne puiſſe apercevoir les plus prochaines ? Je demeure dans une grande Ville, j'y achête du Bois dans un Magazin : Serai-je obligé de douter s'il m'échauſe juſques à ce que je me ſois aſſuré du nom de la Forêt, d'où on l'a amené & que j'aye vû la coignée de celui qui l'a coupé ?

Mr. Huet, à la maniere de Sextus, (qu'il paroit n'avoir fait que copier, en l'abregeant un peu) ramène les mêmes argumens ſous diverſes faces. J'aurai donc tort de croire que les hommes ayent un nez, une bouche, des mains, des Nerfs, des Os, dès veines, du ſang, puiſque je n'ai pas parfaitement aprofondi la nature de leur Ame, celle des quatre Elemens qui compoſent leur Corps, & tout ce enfin qui concourt pour les former & pour les faire naître. Voilà le contenu de ce Chap. VII. Voyés P. II. S. III. A. 14, 30. S. IV. A. 6, 9, 14, 25, 30, 77, 82. S. V. A. 7, 16, 28.

CHAP. VIII

L'homme n'a point de Règle certaine de la Verité.

„ On appelle cette Règle CRITERIUM. Il ſe di-„ viſe en 3. eſpeces, le *Criterium* duquel, le *Cri-„ terium* par lequel, le *Criterium* ſelon lequel. Le „ premier c'eſt l'*homme*. Le ſecond les *Inſtrumens* „ dont il ſe ſert, *Entendement Sens*. Le troiſiéme l'*action* qui applique à la Verité le *Criterium* par lequel.

Mais voilà déja de grandes inéxactitudes dès l'entrée, car l'*Entendement* de l'homme c'eſt lui-même, c'eſt une des parties qui le compoſent, & l'*action* de l'entendement, c'eſt encore lui-même agiſſant.

Les mêmes reproches recommencent ſur la foibleſſe de l'Entendement & des Sens, ſur l'ignorance dans laquelle l'homme vit du fonds de ſa nature. On ajoûte enfin que pour s'aſſurer de la juſteſſe d'un *Criterium*, il eſt encore néceſſaire de l'éxaminer par un autre.

Mais comme tout-ce Chapitre eſt tiré de mot à mot de Sextus, nous avons déja répondu à tout ce qu'il contient ſans en rien ormettre. Voyés II. P. Sect. II. A. 9. Sect. III. A. 5, 6, 7, 8, 9.

CHAP. IX.

1. *On diſpute contre l'Evidence.* 2. *Ce qui ſe préſente à l'Eſprit d'un homme qui eſt en ſon bon ſens, n'eſt pas plus évident que ce qui ſe préſente à l'eſprit d'un fou.*

Ce ſecond Article renferme un étrange paradoxe ; mais que ne doit-on point attendre de ceux qui ſe font un plaiſir de diſputer contre l'Evidence.

1°. *Il n'y a pas de* CRITERIUM. *Donc il n'y a pas d'évidence.* *Réponſe aux Objections contre l'Evidence.*

On voit le même argument revenir ſous une autre Forme. Mais dans cet argument je trouve *Petition de Principe. Cercle vicieux. Sophiſme d'Equivoque.*

S'il y avoit, diſent les Sceptiques, un *Criterium*, l'*Evidence* le ſeroit.

Or

Or il n'y a point de CRITERIUM,
Donc il n'y a point d'évidence.

Mais comment prouvent-ils la *Mineure*? comment, dis-je, prouvent-ils qu'il n'y a point de *Criterium*? parce, disent-ils, *que l'Evidence n'eſt pas ſuffiſante pour être Criterium*, & pourquoi ne l'eſt-elle pas? *C'eſt qu'il n'y en a point.*

2°. *Les hommes ſont dans des ſentimens oppoſés, & chacun déclare que l'Evidence eſt de ſon côté.*

Delà il ſeroit naturel de conclure qu'il faut, de toute neceſſité, demeurer dans la ſuſpenſion & le doute, ſi la ſeule voye de s'en tirer étoit de ſe ranger à quelque autorité & de croire quelqu'homme ſur ſa parole.

Mais puiſque, dans cette difference de ſentimens, il ne ſe peut qu'une partie ne ſe trompe, il convient d'eſſayer, ſi l'on ne pourroit point venir à bout de découvrir où eſt effectivement l'évidence. Or c'eſt à quoi l'on parvient par un Examen bien circonſpect & bien reglé, car, par un tel Examen, on ſe convainc qu'on a effectivement pour ſoi l'Evidence & que les autres s'en flatent ſeulement. Voyés P. II. S. III. A. X.

3°. *Eſt-il permis à un homme d'être aſſés preſomptueux, quelques claires & diſtinctes que ſoient ſes notions, pour ſe croire ſeul ſage, & pour compter tous les autres au nombre des fous.*

Je réponds 1°. que cette accuſation ſeroit tombée tout entiére, & dans toute ſa force ſur le premier qui s'aviſa d'être Sceptique & qu'elle l'auroit d'autant plus chargé, que, de ſon propre aveu, *il ne raiſonnoit pas ſur des Idées claires & diſtinctes.* Cependant, ſans ce ſecours, le premier Sceptique ne laiſſa pas, ou les premiers Sceptiques, (ſuppoſé qu'il s'en ſoit élevé plus d'un en même tems) ne laiſſerent pas de ſe déclarer contre tous les hommes univerſellement, juſques là en poſſeſſion tranquille de croire ſavoir quelque choſe, & très éloignés de ſoupçonner que, par une foibleſſe eſſentielle à leur Entendement, ils fuſſent nés pour vivre dans les ténébres, & n'avoir à choiſir qu'entre l'erreur & l'entétement, ou une ſuſpenſion d'eſprit perpetuelle.

Tout le reſte des hommes s'eſt trouvé dans des cas tout differents, & il n'y en a point qui n'en ait connu quantité d'autres qui penſoient comme lui ſur un grand nombre de ſujets.

2. Que le grand Savoir n'eſt point incompatible avec la Modeſtie.

Je réponds en ſecond lieu que le grand Savoir n'eſt point incompatible avec la Modeſtie. Un vrai Savant qui, à meſure qu'il avance en connoiſſance, a reflechi ſur ſes allures, ne manque pas de faire deux remarques ſuffiantes l'une & l'autre pour ſe garentir de la Vanité. Il s'eſt ſouvent apperçu qu'il devoit ſes lumieres à une eſpece de bonheur plûtôt qu'à une ſinguliere induſtrie. Souvent une Idée ſe preſente tout à fait à propos ſans qu'on ſe ſoit donné des ſoins pour l'exciter; ſouvent l'attention, ſans les ordres & ſans la direction de l'Eſprit, ſe tourne préciſement du côté qu'il faut. Une lecture de quelques pages, une converſation, quelque pointe de bonne humeur, nous mettent en état d'appercevoir une carriere, où nous ne ſommes pas plûtôt entrés, que nous n'avons qu'à marcher pour nous inſtruire à chaque pas.

Une ſeconde Remarque tout à fait propre & d'une grande efficace pour préſerver un Savant de tomber dans l'orgueil, c'eſt qu'il doit la certitude de ſes connoiſſances, à une circonſpection continuelle & une défiance de lui-même, qui arrête longtems ſon attention ſur les mêmes Idées, l'empêche d'aller trop vite & l'engage à des revuës & des examens réïterés. Ces deux grands ſecours, la *Circonſpection* & la *Defiance de ſoi-même*, dont il a ſouvent éprouvé l'utilité, il n'a garde de les laiſſer affoiblir par quoi que ce ſoit de ce qui pourroit faire naître & nourrir la preſomption. Il ne s'amuſe pas à ſe féliciter & à s'admirer lui-même: Il ne fait pas conſiſter un de ſes plaiſirs à ſe comparer avec les autres & à ſe ſentir au-deſſus d'eux. Il ſait qu'on eſt d'autant plus en état de ſe garentir de l'Erreur & de faire des progrès dans la connoiſſance de la Verité, qu'on l'aime avec plus de pureté, & de deſintereſſement, pour elle-même & d'un cœur enfin libre de ces Paſſions qui flatent & qui ſeduiſent l'Amour propre. Dans ces diſpoſitions, la Verité lui plait par tout où il la voit. Il aime tous ceux qui la cherchent, il ſelicite tous ceux qui réuſſiſſent à la chercher, & il s'intereſſe en leurs ſuccès, ſans être jamais troublé, par la crainte que leur reputation ne parvienne à s'égaler à la ſienne & peut-être à la paſſer.

Pendant que je fuis ſur ce ſujet j'ajoûterai que la modeſtie avec laquelle on commence ſes études influe ſur le reſte de la vie: C'eſt ce que j'ai obſervé plus d'une fois. Un jeune homme qui après avoir acheve ſon cours d'Arithmetique, ne ſe comparera pas avec plus de plaiſir avec d'autres qui ne l'ont pas encore commencé, & ne s'aviſera pas de s'plaudir en ſe comptant au-deſſus d'eux, plus qu'il ne ſaiſoit quand il n'avoit encore aprís que l'Addition, s'inſtruira de même d'une premiere Section de Geometrie, ſans en prendre de la vanité; Une ſeconde ne produira pas un effet que la premiere n'a point eu. Par là il s'affermira dans l'habitude de ne faire pas des retours ſur ſoi-même, & de cette maniere, en avançant par degrés, il ſe remplira ſans enflure.

Je demande ſi des perſonnes telles que je viens de les repreſenter, parce qu'ils croyent de connoitre certainement quelques veritès, doivent paſſer pour des préſomptueux, qui ont porté l'orgueil juſqu'à ſe croire les ſeuls ſages & à ſe permettre de regarder comme des fous tous ceux qui ne penſent pas comme eux. Ils auroient déja honte d'eux-mêmes, s'ils ſe croyoient capables de devenir fous juſqu'à ce point. Ne ſont ce point plûtôt les Sceptiques qui meritent ce reproche, & ne leur arriveroit-il point de regarder tous ceux qui ne ſont pas de leur Secte, comme tout autant de *viſionaires* qui *croyent* ſavoir quelque choſe, pendant qu'ils ne s'apperçoivent pas ſeulement qu'ils ne ſavent rien.

Mais, au fond, ces reproches de préſomption & de préference de ſoi-même à autrui, ſont des bâles de jeu de paume que toutes les Sectes, tant Philoſophiques que Théologiques, ſe renvoyent reciproquement. Il faut donc les ranger au nombre de ces Sophiſmes qui n'ébouiſſent que les petits genies & ne paroiſſent meriter de l'attention qu'aux eſprits les plus prévenus.

Un homme ſobre parmi des yvrognes, un homme ſage parmi des débauchés d'une autre eſpece; ou un homme perſuadé de la Religion parmi des Libertins, devroit-il faire comme eux pour s'épargner la mortification d'en être regardé comme un viſionnaire, un orgueilleux qui ſe croit ſeul raiſonnable, & à qui tous ceux dont il eſt environné paroiſſent des bêtes & des foux.

QUATRIEME OBJECTION. *L'Evidence ne trompe-t-elle pas? Souvent une même perſonne ne trouve-t-elle pas évidemment faux ce qui lui paroiſſoit évidemment vrai dans ſon enfance?*

Voyés Log. Part. II. Chap. III. n. 1. 2. & 10. Chap. VII.

L'Evidence ne trompe jamais. Au contraire, ſouvent elle détrompe. Il eſt impoſſible de voir qu'elle eſt une idée renfermée dans une autre idée où elle n'eſt pas & dont elle ne fait pas une partie; Il eſt impoſſible de voir qu'elle eſt une partie de celle qui l'exclud, & ſi on ſe trompe en le croyant, ce n'eſt pas parce qu'on voit ce qui n'eſt pas, c'eſt parce qu'on ſuppoſe ſans voir. On donne dans ces ſuppoſitions, par déférence pour ceux dont on eſt enſeigné, par le plaiſir qu'on ſe fait de croire une propoſition flateuſe & dans laquelle on prend intérêt, ou par impatience, & parce qu'on ſe trouve d'humeur de courir, au lieu de ne marcher qu'à petits pas. Lorſque, dans la ſuite, on

vient à ſe convaincre de quelque nouvelle propoſition que l'on trouve oppoſée à quelqu'une de celles qu'on avoit admiſes auparavant ſi l'on eſt aſſés ſage, ſi l'on aime aſſés la Verité pour comparer ces deux propoſitions, pour en faire un examen nouveau, pour les analyſer, partie après partie, pour remonter à leurs Principes & redeſcendre pié à pié aux conſequences qui ont ſervi à les établir; en ſuivant cette methode on parvient à découvrir que, dans l'une, on avoit ſuppoſé ſans voir, au lieu que dans l'autre, on voit ſans ſuppoſer. Alors Principes, Conſequences, Examens réiterés, tout s'unit pour voir que la premiere marque de clarté, pendant que l'Evidence brille dans la ſeconde. Voilà ce qui met l'eſprit en plein repos & qui l'empêche de craindre qu'une troiſiéme propoſition ne vienne à renverſer la ſeconde avec autant de facilité que la ſeconde a renverſé la premiere. On s'apperçoit que, par rapport à l'une on n'a pas été ſur ſes gardes contre la précipitation, au lieu que, par rapport à la ſeconde on n'a laiſſé paſſer quoi que ce ſoit ſans examen. Voyés Part. I. Sect. I. Art. 13. & 14.

Après cela Mr. Huet cite Sophocle & Terence. *Jamais deux hommes amis, ni deux peuples alliés, n'ont gardé entr'eux les mêmes ſentimens, car les uns plaiſent, les autres plus tard, trouvent les mêmes choſes douces & ameres*; c'eſt ce qu'on lit dans SOPHOCLE.

Jamais homme n'a ſi bien reglé ſa vie par la Raiſon, que l'état des choſes, le tems & l'uſage ne lui ayent apporté quelque nouveauté & quelque inſtruction, lui faiſant connoitre qu'il ignoroit ce qu'il croyoit ſavoir, & lui faiſant éprouver que ce qu'il avoit crû le plus déſirable devoit être rejetté. C'eſt l'autorité tirée de Terence.

J'aimerois autant que Mr. Huet ſe citât lui-même, car l'autorité de Sophocle & de Terence ne décidera pas plus de ma maniere de philoſopher que la ſienne. La Raiſon, ſelon lui, eſt incapable de le convaincre que Sophocle & Terence ont enſeigné la Verité dans ces paroles; eſt-ce donc qu'il croit par *foi* ce que ſa Raiſon ſeule ne ſauroit lui perſuader, & comment peut-il s'aſſurer qu'il ait pris les paroles de ces Auteurs, dans leur vrai ſens?

Dès qu'un Sceptique s'eſt mis dans l'eſprit de compoſer un Livre, autant vaut-il qu'il le rempliſſe de citations que de raiſonnemens, car pour ce qui eſt de l'incertitude, elle eſt égale par-tout, & outre que la varieté fait plaiſir, les citations ſont encore plus amuſantes que les raiſonnemens. Ajoutons que Mr. Huet qui a preſque tiré tous les ſiens de Sextus, n'auroit donné aucune preuve de la diverſité de ſes Lectures ſi à la Verſion de ce Sceptique il n'avoit joint quelques citations.

En particulier ſur le ſujet dont il s'agit, il n'y a point d'Autorité plus legere que celles qui ſe tirent du Theatre. Les diſcours qu'on y entend ſont toujours, pour le moins un peu outrés, car c'eſt la Paſſion & l'Humeur qui les dictent. Un homme eſt mal content de ſon ſort, il n'a pas été aidé dans ſes projets comme il le ſouhaitoit, il *ſe plaint de la Nature humaine.* Ses projets n'ont pas réuſſi, *on n'en ſauroit former qui ne ſoient ſujets à révûlion.* Qu'eſt-ce que la Raiſon conclud de là? C'eſt qu'il ne faut pas faire dépendre ſa felicité de l'incertitude des évenemens, mais ſuit-il de-là que toute Théorie & toute Règle d'équité ſoit incertaine? Un bon Bourgeois, dans Terence, d'une habileté fort médiocre croit que perſonne n'eſt plus habile que lui, il n'a pas bien pris ſes précautions, il en conclud que jamais homme ne les prendra aſſés juſte. Après cela qui refuſeroit d'être Sceptique.

V. OBJECTION. *Ce Denis d'Heraclée qui, vaincu par la douleur, paſſa de la Secte des Stoiciens à celle des Epicuriens & fut pour cela ſurnommé le* CHANGEANT; *pendant qu'il tenoit le parti des Stoiciens, trouvoit-il de l'obſcurité & de la confuſion en toutes choſes?*

Un homme prévenu par les Maximes des Stoïciens, & qui fait profeſſion de les enſeigner & de les croire ne s'apperçoit pas qu'elle renferme de l'obſcurité; il ſuppoſe une clarté là où elle manque; il ne l'a pas vue, mais il aime à ſe perſuader qu'elle y eſt. Il mépriſe les douleurs, lors qu'il ne les ſent pas, ébloui par de grands mots qu'il prononce fiérement, c'eſt ce que faiſoit *Denis.* Mais ſon attention reveillée par les ſentimens de la Douleur, y trouve une réalité qu'elle n'y comptoit pas & elle s'apperçoit que le langage de Stoïciens eſt vuide de ſens. Dès là il commence à mieux voir. Mais ſon goût pour les ſentimens outrés le fait paſſer d'une extremité à une autre. Non-ſeulement la douleur eſt, ſelon lui, un mal, *c'eſt*, dit-il, *le plus grand des maux:* Cette propoſition plait à ſon impatience. De là il conclud, avec la même précipitation, que le Plaiſir, qui lui eſt oppoſé, eſt le bien ſuprême, auquel il convient de tout rapporter. En cela il confond le Phyſique avec le Moral. Une plus grande attention nous met en état de les diſtinguer, de regler ſagement nôtre vie, de préferer nôtre Devoir à tout, de ne penſer que juſte ſur les Biens & les Maux, de quelque eſpece qu'ils ſoient & d'en parler ſans exageration. Voyés Part. III. Sect. IV. Art. 21.

a. Des Idées de ceux qui dorment, de ceux qui ont le cerveau affoibli ou tout à fait troublé.

Dès qu'il s'agit de ce qui ſe paſſe dans l'Ame, il eſt difficile de répondre juſte ſur ce qu'on n'a jamais éprouvé. Il eſt des gens qu'une fievre des plus mediocres, ne laiſſe pas de jetter dans quelques foibles delires, Il en eſt qui en éprouvent de plus violens; Mais j'ai toûjours ouï dire aux uns & aux autres qui ont pû en conſerver quelque ſouvenir, que dans cet état leurs penſées font vives & inquietantes, mais confuſes & mal liées. Pour moi il m'eſt ſouvent arrivé de conclure en dormant que je rêvois & je tirois cette conſequence de l'extrême oppoſition de ce que je croyois faire avec mes Principes de conduite & mon caractère. Dans cet état il nous manque un point eſſentiel pour penſer juſte: c'eſt la liberté de nous arrêter ſur les Idées qui ſe préſentent & d'en exciter pour les comparer avec celles qui nous ſaiſiſſent, afin de nous inſtruire par des comparaiſons. C'eſt donc en vain que Mr. Huet prétend établir de la parité entre les Idées d'un homme qui rêve & celles d'un Eſprit qui a toute ſa liberté.

J'ai déja établi, dans mon Examen du Pyrrhoniſme, les caractères qui diſtinguent la veille d'avec les ſonges, & les diſtinguent à ne pouvoir douter ſoi-même de la Verité de ce diſcernement, quoi qu'on puiſſe chercher à embaraſſer les autres par des doutes affectés.

Voyés Part. II. Sect. IV. Art. 16 & ſuivans Sect. V. Art. 10 & ſuiv.

Qui pourroit s'imaginer que Mr. Huet ait jamais eu le moindre ſoupçon d'avoir ſimplement ſongé qu'il étoit Evêque d'Avranches, quoique peut-être il ne le fût pas, & que ſon Ami ait été capable de compter au nombre de ſes rêves le tems de ſon Elevation, ou celui de ſon Exil.

Page 83. La prétenduë neceſſité d'une ſeconde Evidence, pour reconnoître la premiere, & ainſi en remontant à l'Infini, a déja été refutée dans l'Examen de Sextus qui n'a pas manqué de la propoſer & d'y inſiſter.

Dès là tombe d'elle-même la comparaiſon de ceux qui croyent connoître ſurement quelque choſe, avec des *pauvres qui, dans l'obſcurité de la nuit ſe flatent chacun d'avoir reçû la piéce d'or, quoiqu'un ſeul l'ait, ſans qu'il puiſſe mieux s'en aſſurer que les autres qui n'ont que des piéces de cuivre, faute d'une lumiére ſuffiſante.*

CHAP. X.

Secours à douter raſſemblés par Des Cartes.

Mr. Des Cartes, pour ſe mettre mieux en état de

de recommencer ſes études & ſes recherches, avec un eſprit dégagé de toute prévention, raſſemblé tout ce qu'il peut imaginer de plus propre à jetter un homme dans le doute. *Dieu*, dit-il entre autres choſes, *ne nous auroit-il point créés dans la neceſſité de nous tromper toûjours* ? Par des efforts d'eſprit continués, il donne du poids à toutes ces ſuppoſitions, & après s'être enfoncé dans le doute par leur moyen & s'être donné pour le plus déterminé Sceptique il ſe trouve forcé à ſe tirer de cet état, il n'eſt pas en ſon pouvoir de douter univerſellement. Pendant qu'il doute, il eſt aſſuré qu'il doute, il eſt aſſuré qu'il penſe, il eſt aſſuré qu'il exiſte, il aperçoit que l'*Auteur de ſon exiſtence* ne lui a pas laiſſé le pouvoir d'extravaguer, juſques à admettre des contradictions ; Il en trouve une manière dans l'idée d'un Dieu qui nous auroit formés pour nous tromper toûjours. Il eſt indubitable qu'une Créature, qui s'obſtineroit dans cette ſuppoſition s'expoſeroit aux plus grands reproches & aux plus juſtes & plus ſéveres châtimens. Voyés Part. II. Sect. IV. 24, 50, 51.

C'eſt ce que Mr. Huet n'a pas trouvé à propos de remarquer. Le *Préſident*, dont par malheur il a été le diſciple, le remarque encore moins. Il avoit ſans doute aprís des Avocats à tirer parti de tout, à tourner les citations dans un ſens favorable à ſes deſſeins & à faire tout ce qui pourroit être capable d'affoiblir une objection qui lui étoit contraire. Voilà pourquoi il abuſe du doute ſuppoſé de Deſcartes & ne tient aucun compte de ſes éclairciſſemens.

CHAPITRE XI.

La Queſtion qui ſepare les Pyrrhoniens des Dogmatiques ſe réduit à ceci. *La Raiſon peut-elle produire quelque choſe de certain ? Peut le prouver le Dogmatique raiſonné ; Mais en raiſonnant il ſe fera d'une production de la Raiſon qu'il veut qu'on reçoive comme convaincante. C'eſt ſuppoſer que la Raiſon peut produire du certain. C'eſt donc ſuppoſer ce qui eſt en queſtion.*

Ce ſeroit effectivement une *Petition de Principe*, ſi l'on prétendoit faire recevoir un Raiſonnement, parce que la Raiſon l'a formé, & en vertu de ſon autorité. Mais ce n'eſt point là ce que l'on prétend, & par conſequent, on nous fait très-mal à propos ce reproche.

Mais la faute qu'on nous impute c'eſt préciſément celle où l'on tombe, car c'eſt une veritable & inexcuſable *Petition de Principe* que de dire ; *Je ne veux point tomber d'accord de votre raiſonnement* ; & pourquoi ? *Parce qu'il eſt une production de la Raiſon, dont les forces me ſont ſuſpectes.*

Le Sceptique dit *Je doute que la Raiſon puiſſe produire quelque choſe de certain.* Je lui repons „ J'en „ veux auſſi douter. Mais eſſayons ſi nous ne trouve„ rons rien qui puiſſe nous tirer de nos doutes. Si „ 4 eſt double de 2, 4 fois 3 ſera auſſi double de „ 2 fois 3. Que dites-vous de cette Propoſition ? „ Vous paroit-elle convaincante.

Ne ſeroit-ce pas ſe condamner ſans reſſource & ſe tourner ſoi-même en ridicule que de repliquer : *Peut-être en ſerois-je convaincu & je l'adopterois tout comme vous, ſi je m'y rendois attentif. Mais je n'ai garde de le faire, car il ſuffit qu'elle ſoit une production de la Raiſon, pour me la rendre ſuſpecte & pour me déterminer à m'y refuſer.*

Un homme cherche à entrer dans mon ſervice. Je lui demande *Es-tu naturellement aſſis fort pour ſoûlever un Quintal ? J'en doute & à cet égard je me défie de tes forces.* Il me répond PERMETTÉS-MOI D'EN FAIRE L'ESSAI EN VOTRE PRÉSENCE. Il entreprend & réuſſit. *Mais as-tu fait cela*, reprens-je, *par tes forces naturelles* ? CERTAINEMENT, me replique-t-il. *Je n'en ſaurois parler ſi poſitivement. Loin de cela, je n'en veux rien croire, car puiſque j'ai une fois douté de tes forces, il me convient de douter toûjours de leur effet. Je ne veux pas croire que tu ſois aſſis vigoureux pour me ſervir, Je ne veux pas même continuer d'en faire l'eſſai*, & ſur ce beau raiſonnement je le renvoye. Tel eſt celui du Sceptique dans ce Chapitre.

Voyés Part. II. Sect. III. Art. 12 & auſſi Art. 3, 4, 5 & ſuivans. Voyés en particulier le 17.

CHAP. XII.

Il faut douter à bon eſcient, quand les Dogmatiques devroient s'en déſeſperer. C'eſt par ce début que Mr. Huet encourage ſes Partiſans, & c'eſt là une preuve, au-deſſus de tout doute, de l'extrême politeſſe du Préſident ſon ami.

„ Eh Meſſieurs les Sceptiques, laiſſés les pau„ vres Dogmatiques en repos : Pourquoi vous faire „ un cruel plaiſir de les déſeſperer ? Pourquoi vou„ lés-vous en courir le risque ? La Foi qui vous „ reſte vous permet-elle tant de dureté ? Vous ne „ ſavés pas s'ils ſe trompent, ou s'ils ne ſe trom„ pent pas, vous ignorés s'ils ſont parvenus à quel„ que certitude ou s'ils n'en ont point, car tout eſt „ incertain chés vous. Vôtre ignorance ſur ce „ point, ou vôtre incertitude vous met-elle en droit „ de les déſoler à moins qu'ils ne ſe déclarent des „ vôtres" ?

Mais je veux & il me ſemble que je dois, à mon tour, vous parler auſſi ſincerement, & vous donner un avis charitable ; c'eſt que plus vous ferés d'efforts pour les déſoler, moins vous réuſſirés dans vôtre entrepriſe. Ils ſe moquent de vous, ou ils en ont compaſſion, plus vous ennuïés de vetilles, plus vous leur faites pitié. Il y a plus, vous vous faites ſoupçonner vous mêmes de cette préſomption & de cet orgueil que vous leur reprochés. „ Ces „ Dogmatiques ſont *allés ſimples* pour s'imaginer „ connoître quelque choſe avec certitude, quoique „ vous ne ceſſiés de leur repeter qu'en cela ils ſont „ des Viſionaires. Ils ne veulent point vous croire ces „ orgueilleux". *Oh il faut les faire enrager, il faut les déſeſperer.* Eſt-ce là le langage de la Modeſtie ? Eſt-ce celui de la Raiſon ? Eſt-ce celui de la Foi & de l'Evangile ?

Pour prouver que les Raiſonnemens ſont incertains Mr. Huet ſe fert d'un exemple particulier & il choiſit le plus abſurde qui jamais ait été prononcé.

Il s'agit de ſavoir ſi Pierre eſt Animal, on prend l'affirmative & on le prouve ainſi.

Tout homme eſt Animal
Pierre eſt homme.
Donc Pierre eſt Animal.

Ce bel argument rebatu mille fois dans l'ancienne Ecole ſuffiroit ſeul pour la couvrir de honte, & Mr. Huet eſt très fondé à l'accuſer de *Petition de Principe*. Viſiblement ce Syllogiſme ſupoſe ce qu'il s'agit de prouver. Mais parce qu'on énonce une fotiſe en ſyllogiſme, s'enſuit-il qu'on ne puiſſe plus rien propoſer de ſenſé ſous cette forme ? & cette concluſion ne ſeroit-elle pas elle-même l'effet d'un autre ſophiſme du *particulier au général*. Voyés II Part. Sect. III. Art. 27 & 29.

Au reſte je reconnois que la vérité des Propoſitions réellement Univerſelles entraine celle de toutes les particulieres qui s'y rapportent, & reciproquement. Ces veritès ſont liées. Mais je ne tombe pas d'accord que la vérité de l'Univerſelle dépende de la vérité de toutes les particulieres, comme ſi on ne pouvoit connoître celle-là, ſans avoir connu toutes celles-ci, & il n'eſt pas moins certain que la vérité d'une particulière peut ſe démontrer indépendamment de celle des autres, &

independamment même de l'Univerſelle ſous laquelle on la range. Qu'on me trace un Triangle, ſans penſer à aucun autre, qu'à celui que j'aurai devant les yeux, je prouverai que la ſomme des Meſures de ſes 3 Angles eſt égale à la ſomme de deux Droits. Mais, avec la même facilité, je prouverai auſſi qu'il implique contradiction de fermer un Eſpace de 3 lignes, ſans former, en même tems, 3 Angles, dont les Meſures aſſemblées égaleront celles de deux Droits. C'eſt une ſuite abſolument néceſſaire de cet aſſemblage & ce qui arrive néceſſairement ne ſauroit manquer d'avoir lieu. On pourroit donc établir ainſi la Vérité d'une Propoſition univerſelle, quand même on n'en auroit jamais vû qu'un exemple particulier.

CHAP. XIII.

Il s'enſuit des Diſſentions des Dogmatiques qu'il ne faut s'attacher à aucune de leurs Sectes.

Non ſeulement on ſe rendroit mépriſable & on auroit grand tort d'embraſſer aveuglément tout le Syſtême de quelque Philoſophe que ce ſoit, on auroit tort d'en admettre un ſeul article, ſans l'avoir examiné.

Mais que ſuit-il de là? Qu'on ne doit pas examiner? ou qu'après un Examen très-méthodique & très-circonſpect il faudra bien ſe donner garde de ſe rendre à l'évidence dont on ſe trouvera penetré & néceſſairement convaincu à meſure que l'on ſe rendra attentif.

Beaucoup de gens ſe ſont trompés, Donc on ne peut s'aſſurer de rien. Voilà une Concluſion tout à fait generale, & qui pourtant n'eſt tirée que d'exemples particuliers.

Je ne repeterai pas ſur ce ſujet ce que j'ai allegué dans la IIe & IIIe Section de la Premiere Partie de mon Examen; ni dans la Section III de la IIe. Partie Art. 19 & 20, 21, 22, 27.

Voyés auſſi Part. II. Sect. IV. Art. 82. Sect. III. A. 41, 31.

CHAP. XIV.

Ce Chapitre contient, dans 73 pages, des preuves d'Autorité, qui cependant n'en ont aucune. Le nombre de ceux qui ont avoué qu'ils ne ſavoient rien & qui ne ſe ſont appliqués qu'à contredire, n'eſt pas petit. Mr. Huet en compte plus de 60. Refuſerons-nous de les imiter? Cet argument eſt-il philoſophique? Les Dogmatiques en pourroient compter davantage. Préfererons-nous ſans examen le petit nombre au grand, ou le grand au petit?

Quand je vois un Auteur qui ſe donne pour défenſeur du Scepticiſme, étaler les fruits de ſa grande lecture, en raſſemblant tant de Noms quoiqu'incertain s'il y a des Livres; Quand je le vois ſubtilement démêler tant de minces differences, qui ne meriteroient pas d'être remarquées, quand même on pourroit parvenir à s'en aſſurer parfaitement. Quand je le vois mettre ce long diſcours dans la bouche d'un Ami qui le recite de memoire & fait par là briller un talent dont on trouvera peu d'exemples: J'avoue que je ne ſaurois reſſechir ſur toutes ces circonſtances ſans que ma ſurpriſe cède à l'envie de rire. Il y a longtems que j'ai été forcé à remarquer que le Pyrrhoniſme gâte l'eſprit: J'en ai repandu des preuves dans les trois Parties de mon Examen, parce que j'en ai eu à tout coup des occaſions; On l'a vû dès la premiere Section & ce trait a du néceſſairement entrer dans la définition du Pyrrhoniſme & des Pyrrhoniens. Il y étoit eſſentiel, & la Section III de la III Partie roule toute entiere ſur cette verité. L'entêtement de pluſieurs Dogmatiques a été beaucoup nuiſible aux Sciences & a fait du tort à leur genie, il l'a ou abaiſſé ou derangé. Mais celui des Sceptiques eſt-il moindre? Eſt-il moins opiniâtre? & n'eſt-il pas encore plus univerſel? Il s'étend à tout.

Je remarque encore, dans cette liſte, des Patrons du Pyrrhoniſme, beaucoup de prevention & d'eſprit de parti. On y place Pythagore. Mais à quoi bon auroit-il parcouru tant de Païs, s'il n'avoit pas eu deſſein d'apprendre quelque choſe aux hommes, car de ſe borner à les avertir qu'on ne peut rien ſavoir, c'eſt les engager à n'étudier point, & les inviter à ſe laiſſer mollement aller à leurs fantaiſies. Si tout eſt incertain, à quoi aboutit l'étude qu'à ſe charger la Memoire des rêves du Genre humain? Encore eſt-il incertain ſi un homme a rêvé à ce qu'on lui attribuë; il eſt même incertain qu'il ait exiſté. Pythagore a marqué un grand zèle pour des Dogmes, pour des Loix, & pour des Maximes, que les hommes n'étoient pas d'humeur d'admettre, ſans y être portés par des raiſons très fortes. Pour reformer les Mœurs, il faut établir des Principes ſûrs; ſans cela les hommes ne ſe géneroient pas. Ainſi tout ce que nous avons apris de plus conſtant ſur Pythagore, nous doit empêcher de ſoupçonner qu'il ait été Pyrrhonien & qu'il ſe ſoit appliqué à établir le Pyrrhoniſme.

Mais ſur quoi fondé compte-t-on SOCRATE au nombre des premiers Sceptiques? *Il a dit que perſonne ne doit rien ſouhaiter, parce que perſonne ne ſait ce qui lui eſt le plus utile.* (pag. 101) Cela ſignifie qu'il faut vivre reſigné à la Providence, parce qu'on ne ſait pas de quelle maniere l'avenir tournera, & qu'il pourroit arriver qu'on s'empreſſât exceſſivement pour ce qui ne manqueroit pas de nuire. S'enſuit-il de là qu'on ne connoiſſe rien, ni du preſent, ni du paſſé, ni des Sciences, ni des Devoirs? Celui qui avertit les hommes que *Dieu ſeul poſſede la parfaite Science & la parfaite Sageſſe*, en parlant ainſi ne fait-il ce qu'il dit, ne fait-il s'il a raiſon ou s'il a tort. S'il fait profeſſion de douter de tout, il doute par conſequent de la verité même de cet avertiſſement? Parce qu'au lieu de ſe donner le titre pompeux de SAGE, & de ſe compter pour un *Adepte* qui ſait tout, on ſe contente de ſe dire *Amateur de la Sageſſe*, s'enſuit-il qu'on ne ſache rien & qu'on n'eſpere pas de ſavoir jamais quoi que ce ſoit? Pourquoi aimer une Sageſſe que nous ne connoiſſons pas, qui ne nous éclairera jamais, & qui nous laiſſera toute nôtre vie dans l'incertitude de ce qu'elle eſt & de ce que nous ſommes, de ce qu'il nous convient de faire & de ce que nous devons éviter?

Dans mon Examen précedent, j'ai déja juſtifié SOCRATE ſur le ſoupçon de *Pyrrhoniſme*. Jamais homme ne poſſeda mieux que lui l'art d'éclairer les eſprits, & de les mettre adroitement, ſans paroitre les enſeigner, en chemin de s'éclairer eux-mêmes. Il connoiſſoit l'homme & il avoit compris que la grande ſource des doutes obſtinés vient du fond d'un cœur corrompu que la Verité importune.

Voyés P. I. S. II. A. V & VI. Part. II. Sect. I. Chap. XXXIII.

Je remarquerai encore que, quand il s'eſt agi d'entaſſer d'Illuſtres Noms au ſervice du Pyrrhoniſme, on cite & on loue *Socrate* & *Platon*. Mais lorſqu'il s'agiſſoit de décrier toutes les *Philoſophies*, à l'exception de la *Pyrrhonienne*, on n'a donné de celle de Socrate & de ſon Diſciple Platon que des idées mépriſables. *Elle ne ſert qu'à éloigner toûjours plus de la connoiſſance de la Verité, elle eſt ſans principes & ſans liaiſon. Tout y eſt traité avec delicateſſe & avec élegance*, mais on ne lui laiſſe que cette beauté de ſtile, de ſorte qu'aux yeux du Prélat & du Preſident, *Socrate* & *Platon* étoient de beaux parleurs, mais

mais de pitoyables raiſonneurs. Voyés Preſ. pag. 7.

Aujourd'hui les Dialogues de Platon ſont traduits & on peut s'en inſtruire par ſoi-même.

CHAP. XV.

1. *Cenſure des Dogmatiques.*

Pag. 171. *Quelles opinions monſtrueuſes n'a pas produit la temerité des Dogmatiques?*

Mais ſe ſont-ils égarés préciſément pour avoir cru qu'on pouvoit parvenir à quelque certitude? Et n'eſt-ce pas plûtôt pour n'être pas entré dans les routes qui y conduiſent, & n'y avoir pas marché avec aſſés de circonſpection?

2. *Les Sceptiques ne font pas moins fondamentéles.*

Au lieu de prendre le parti d'avancer en connoiſſance, & de ſe refoudre ſagement & conſtamment à prendre patience, & à ſe contenter d'avancer peu, mais ſurement, par le moyen d'une attention très-appliquée, & par des examens ſcrupuleux & réiterés, le Sceptique ſe dépite. Il ne fait pas gré d'apprendre à ce prix, il aime mieux ſe donner pour un homme qui ne veut rien ſavoir, s'épargner toute contrainte, ne faire de l'étude qu'un amuſement, voltiger de Livre en Livre, s'abandonner à ſon humeur & au plaiſir de répandre des ténèbres & des objections.

Mais, diſent leurs Apologiſtes & leurs admirateurs, *Ils ne ſe trompent jamais, & n'affirment rien, ne nians rien, ils ne peuvent même ſe tromper. L'ignorance d'un Sceptique & le doute dont il l'accompagne lui fait ſurement éviter les erreurs & les chutes. Il reconnoit que non ſeulement il ne ſait rien, mais qu'il ne peut rien ſavoir des choſes Divines & humaines de ſorte que par-là ils ſont les ſeuls qui meritent le nom de Philoſophes, car ils aiment & reſpectent la ſageſſe, qui ſurpaſſe de ſi loin leur capacité.*

Ces raiſonnemens ſont remplis de Sophiſmes, qu'on pourroit apeller puerils, ſans leur faire tort. A la verité ſi on ne peut rien ſavoir, avouer qu'on ne ſait rien c'eſt un moyen ſûr de ne ſe tromper pas, c'eſt même le ſeul qui nous reſte. Mais afin que celui, qui ſoûtient qu'on ne peut *rien ſavoir*, ne ſe trompe pas, il faut qu'effectivement on ne puiſſe rien ſavoir & ôté étant cette MAXIME, *Pour ne ſe pas tromper il faut conſtamment dire qu'on ne ſait rien & qu'on ne peut rien ſavoir*, ſuppoſé ce qui eſt en Queſtion.

Si le contraire eſt vrai, & s'il eſt des hommes qui ſavent certainement diverſes choſes, autant qu'il y a d'hommes en poſſeſſion de telles connoiſſances, & auſſi grand qu'eſt le nombre des Veriés qu'ils connoiſſent, dans tout autant d'erreurs tombe le Sceptique, quand il prétend qu'en tout cela il n'y ait qu'incertitude.

Le Sceptique doute & ſe fait une Loi de douter toujours. Peut-on parvenir à quelque connoiſſance ſure? *J'en doute*, dit-il; Eſt-il impoſſible de s'éclairer à un tel point que de ſavoir ſurement qu'il faut douter? *J'en doute encore.* Donc quand vous accuſés ceux qui prétendent ſavoir quelque choſe, de ſe flater eux-mêmes & de ſe tromper, il ſe peut que vous les accuſiés à faux & que vous même ſoyés par là dans l'erreur & vous obſtiniés d'y être. On voit que le Pyrrhoniſme eſt un amas de contradictions.

Mais ils ſavent ſi bien reſpecter la ſageſſe. C'eſt encore là une contradiction & un aſſemblage de mots qui ne ſignifient rien dès qu'on les aplique à un Sceptique. Si on lui demande ce que c'eſt que la Sageſſe, il devra répondre qu'*il n'en ſait rien.* Pourquoi la faut il reſpecter? En quoi conſiſte le reſpect qui lui eſt dû? Il n'en ſait rien non plus. Cependant lui ſeul merite le nom de *Philoſophe*, c'eſt-à-dire, *d'amateur de la Sageſſe*, parce que lui ſeul la ſait reſpecter & aimer, quoi qu'il ne ſache ce que c'eſt & qu'il doute s'il eſt vrai qu'il la faille reſpecter & aimer.

D'ailleurs ſommes-nous nés ſimplement pour nous abſtenir du mal? Eſt-ce aſſés de ne pas tomber dans l'erreur en demeurant conſtamment dans le doute & dans l'ignorance? Ne ſommes-nous point obligés de travailler à nous éclairer. Negliger de travailler à ſa perfection; Negliger de ſe mettre en état de pouvoir faire, & à ſoi-même & aux autres, tout le bien poſſible, n'eſt-ce pas un Mal Moral? Je m'adreſſe au Prêtat & au Préſident, & cela m'eſt permis parce que l'un & l'autre ſe reconnoit éclairé des lumieres de la Foi. Celui qui enfouït le talent qui lui avoit été confié, & qui, comme s'il n'avoit rien pû faire de meilleur que de ne le riſquer point, & de ne s'expoſer pas au hazard de le perdre en le trafiquant, le rendit tel qu'il l'avoit reçu; fut-il excuſé ou s'il fut au contraire condamné pour n'avoir pas trouvé à propos d'eſſayer, s'il en pourroit tirer du fruit, en le faiſant valoir avec circonſpection? Le merveilleux pouvoir de penſer, de former des Idées, de poſer des Principes, d'en tirer des conſequences, tout cela ne nous eſt-il donné que pour nous amener à reconnoitre l'inutilité de ces preſens, incapables de nous conduire à rien de ſolide, & pour n'en faire aucun uſage, ou pour les faire uniquement ſervir au plaiſir importun d'objecter & de contredire ſans ceſſe.

Dirés-vous, Il eſt une Lumiere dont nous pouvons faire uſage; c'eſt celle de la *Foi.* Mais eſt-ce par le ſecours de la Raiſon qu'on parvient à cette Lumiere? Ou ſi l'on y arrive par un chemin qu'aucun de nos Sceptiques Chrétiens n'a la charité de faire connoitre? Sans cette lumiere tous les hommes ſont-ils dans l'aveuglement & croyent-ils ſavoir quelque choſe ſans ſavoir rien? C'eſt donc à des Viſionnaires que nous ſommes redevables de tous les Théorêmes de la Geometrie, de toutes les Règles d'Arithmetique & du Meſurage, de tous les avantages & de tous les agrémens de la Mechanique, de toutes les utilités de l'Architecture, de la Navigation & de tous les Arts, ~~& toutes les grandes~~ découvertes de l'Aſtronomie & de tous les fruits qu'on en tire. Mr. Huet eſt parvenu dans un aſſés grand âge pour avoir éprouvé qu'il avoit beſoin de Lunettes. C'eſt un ſecours qui lui auroit manqué, s'il ne s'étoit pas trouvé des hommes aſſés fous pour ſe croire capables d'en perfectionner la fabrique.

Après cela fied-il bien à ces Meſſieurs de reprocher aux Dogmatiques leurs monſtrueuſes imaginations. Quel fruit le Genre humain tirera-t-il d'un homme qui ne veut reconnoitre aucun Principe ſûr? Il s'expoſe les ſuites affreuſes du Pyrrhoniſme, dans l'Examen que j'en ai fait. Malheureuſement l'Experience ne fait que trop voir que ceux qui les ont prévues & redourées n'ont pas eu, fur ce ſujet, de ſimples terreurs paniques. J'en alleguerai un ſeul exemple. Un homme lis d'attendre l'héritage de ſon Pere, & de plus craignant qu'il ne ſe remarie, ſe diſpoſe à l'empoiſonner. Une perſonne s'en aperçoit & lui dit *Malheureux, qu'allés-vous faire! & de quel crime allés-vous charger!* Cela n'eſt pas ſûr, répond-il, & c'eſt peut-être une louable action. *Mais reflechiſſés un moins ſur Loix*, continue-t-on. N'ayés là-deſſus point d'allarme, replique-t-il, j'ai pris mes précautions pour m'en mettre à couvert. *Le ſerés-vous des reproches de votre conſcience?* „ Sans contredit je mépriſe les Loix & ceux „ qui les ont faites: c'étoient des Viſionnaires qui „ ſe flattoient d'avoir de la pénétration & qui s'i„ maginoient de ſavoir bien des choſes, pendant „ qu'ils ignoroient la principale qui ſeule nous fait „ meriter l'Elnge de Sages; c'eſt qu'il ne faut ja„ mais prétendre s'élever au-deſſus de l'ignorance & „ des doutes.

LIVRE SECOND.

Où l'on explique exactement quelle eſt la plus ſure & la plus légitime voye de philoſopher.

SUR ce Titre je remarque d'abord une confiance à laquelle je ne m'attendois pas, Un Sceptique promet de nous mettre dans le chemin le *plus ſûr* & le *plus legitime*, & de nous en *inſtruire exactement*. Voilà qui promet des Principes bien clairs & des conſequences bien tirées, car à moins de cela, comment tiendra-t-il ſa parole?

CHAPITRE PREMIER.

L'homme eſt dépourvû des moyens neceſſaires pour connoitre la Verité. Au moins ne peut-il la connoitre très-clairement & très-certainement.

CE Chapitre contient des Préliminaires pour les ſuivans & des Recapitulations de ce qu'on trouve dans une partie des précédens.

Ci-devant Mr. Huet a travaillé à nous perſuader que la Raiſon eſt incapable de nous faire connoitre aucune verité avec certitude, il deſtine ſa ſeconde Partie à nous donner des inſtructions exactes. Mais peut-il, ſans renoncer au Scepticiſme, avouer qu'il connoit ce que c'eſt qu'éxactitude & qu'il a une veritable idée de ce qu'il nous promet.

Je ne dis pas (pag. 179.) *que l'homme ne puiſſe avoir aucune connoiſſance de la Vérité, je dis ſeulement qu'il ne peut la connoitre à fond, clairement & avec une entiére certitude à laquelle rien ne manque pour être parfaite.*

J'ai déja remarqué que ce langage eſt équivoque. Il préſente un ſens dont on ne ſauroit diſconvenir; car ſ'ceroit-on nommer un ſeul objet qui ne renferme quoi que ce ſoit que de connu, & qu'on ne puiſſe combinер avec d'autres d'une maniére d'où reſulteront encore de nouvelles connoiſſances. Celle qu'on en a n'eſt donc pas parvenue à un point à ne pouvoir croître.

Mais ce n'eſt pas à cela que ſe borne un Sceptique, & ce qu'il paroit préſenter d'une main, il ſe reſerve de l'enlever de l'autre. Il a beau dire: *L'homme peut avoir quelque connoiſſance de la Verité.* Selon lui cette connoiſſance & rien, c'eſt tout un; car quelle connoiſſance peut-on acquerir ſans Règle & ſans Criterium? or le Sceptique ſoutient qu'il n'y a ni Regle ni Criterium.

Pag. 181. *L'homme ne peut ſavoir ſi le Jugement qu'il forme, en vue d'une Idée, convient avec l'objet exterieur dont cette idée eſt provenue.*

Voilà des repetitions de ce qu'on a objecté dans le Livre précédent. On ne s'y ſeroit pas attendu après les promeſſes d'éxactitude qui ſont à la tête de ce Livre. Mais il eſt naturel que le Sceptique, qui fait profeſſion de n'avoir point d'idée à donner, cherche à étourdir par des répetitions. J'ai été engagé à répeter plus d'une fois cette remarque dans l'Examen de Sextus & dans celui de Mr. Bayle.

A cette objection repetée, au lieu de repeter mes reponſes, j'y renvoye mon Lecteur. Voyés dans l'Examen du Chap. premier les citations & les renvois qui ſont marquées à la fin. Voyés encore dans l'Examen du Chap. III. les renvois indiqués.

J'ajouterai encore en peu de mots que, pour ſe mettre l'eſprit en plein repos à cet égard, & faire ceſſer entiérement le doute, il n'y a qu'à donner ſon attention aux Machines que les hommes ont inventées, pour les beſoins ou pour les ornemens de la Vie. Vos mains trouveront par-tout la figure que vos yeux y découvrent, & cela à toute heure & auſſi ſouvent qu'il vous plaira. Les figures & les mouvemens, la groſſeur & la ſolidité de chaque partie ſe feront connoitre aux Sens, telles préciſément que la Raiſon conçoit qu'elles doivent être, pour produire les effets auxquels elles ſont deſtinées. Je n'inſiſterai pas ſur cet Article. Parcourés ſeulement tout ce qui ſert au Labourage, & à tranſformer en pain le blé qui en réſulte. Tout le Verbiage des Sceptiques s'évanouïra incontinent, & après cela, ſi quelcun conſerve encore des doutes ſur l'exiſtence des objets exterieurs & ſur la verité du rapport de nos Sens tellement d'accord avec la Raiſon, il faut qu'il ſoit un Etre d'une eſpece toute differente de la mienne.

CHAPITRE II.

La Foi ſupplée au défaut de la Raiſon, & rend très certaines les choſes qui étoient moins certaines par la Raiſon.

LA voye de s'inſtruire des Verités, qui doivent fonder nos eſperances & régler notre conduite, par des hommes envoyés de Dieu immédiatement pour nous en aſſurer, eſt, ſans contredit, la plus courte, la plus proportionnée à tous les eſprits, & par là la plus ſure & la plus eſtimable. Mais ces Témoins, les Docteurs ſurnaturels, ces Envoyés de Dieu, qu'ont-ils fait pour prouver qu'ils meritoient nôtre attention & qu'on étoit obligé de les croire? Ils ont raiſonné & ont provoqué au témoignage des Sens. De ſorte qu'en voulant ſubtiliſer, ſous prétexte de relever la Certitude de la Foi, pendant qu'on en exigeoit le prix par rapport à la certitude, en comptant pour rien celle de la Raiſon & des Sens, on rendoit cette Foi, même à rien, parce qu'on en ſappe les fondemens.

C'étoit ici le lieu de tenir parole, de faire *éxactement* connoitre aux Lecteurs en quoi conſiſte la lumiére de cette Foi, de quelle maniere elle s'établit dans nôtre eſprit, quelles inſtructions nous y préparent, quelles preuves l'établiſſent. On a vû dans l'Examen de Mr. Bayle que le recours à la Foi eſt pour lui un pur prétexte, & que lui-méme traite d'incertaine, de fanatique & de dangereuſe toute voye de croire, ſans y être déterminé par des preuves claires & ſolides. Voyés Part. III. Sect. II. Art. 54, 58, 62, 65, 68. Sect. VIII. Art. 11, 12--17, 24, 25--30. Sect. VII. Art. 17, 19, 20.

Ce Chapitre eſt rempli de Citations, mais vuide d'éclairciſſement, je trouve même contraire à Mr. Huet la citation ſuivante de S. Thomas. *Les choſes qui je peuvent prouver* DEMONSTRATIVEMENT, *comme l'*EXISTENCE DE DIEU, *l'*UNITE' DE DIEU, *&* AUTRES CHOSES SEMBLABLES, *ſont miſes au nombre des choſes qu'il faut croire, parce qu'on les exige d'avance,* DEVANT PRE'CEDER LES CHOSES QUI SONT DE FOI *& il faut que ces choſes ſoient du moins préſuppoſées par ceux qui n'en ont pas la démonſtration.* On voit que ſuivant ce Docteur, il eſt des *connoiſſances*, dont il faut être éclairé, dont il faut être perſuadé, (car les uns en *ont la démonſtration*, les autres la *ſuppoſent*) pour ſe trouver diſpoſé à la Foi, c'eſt-à-dire à recevoir & à croire ce que l'Evangile enſeigne.

CHAPITRE III.

Il n'eſt rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.

UN Sceptique ſeroit-il en droit de ſe plaindre, quand on l'accuſeroit de ne ſavoir ce qu'il dit. „ Vous parlés des Sens & de leurs Impreſ„ ſions ſur l'Entendement, & vous ne ſavés „ pas ſi vous avés des Sens & un Entendement. „ Vous ne ſavés ſi vous veillés ou ſi vous rêvés,

„ vous

„ vous n'avés aucun *Criterium*, pour faire ce dif-
„ cernement. Vous ne vous soutenés pas même
„ dans votre conduite & vous rendés suspecte vo-
„ tre sincerité. Après avoir fait tous vos efforts
„ pour ruiner la certitude des Sens, vous comptés
„ sur l'experience des Sens, pour ruiner celle de
„ l'Entendement, dont les idées & la certitude si
„ on veut vous en croire & vos experiences, se ti-
„ re toute des Sens.

Un homme, destitué dès sa naissance de la vuë & de l'ouïe, ne penseroit guere. En comparant les Idées, que la vue nous fournit, on s'exerce à reflechir, & on se rend capable, par cet exercice, de former foi-même de nouvelles idées. Le commerce des autres hommes, & la part qu'ils nous font de leurs lumieres contribue fur-tout à cultiver & à fortifier ces Principes d'activité & de fecondité que notre ame poſſede naturellement. Elle a des facultés qu'elle ne connoitroit pas, ſi les occaſions d'en produire les actes ne ſe preſentoient jamais.

Il ſe peut encore que bien des gens ſe bornent à conſerver dans leur memoire les Idées qui leur ſont venues des Sens. Mais auſſi, des Experiences interieures, des experiences de ſentiment au-deſſus de tout doute, aprenent à ceux qui ſavent & qui veulent les faire & s'y rendre attentifs, qu'il y a en eux *Principe*, *Faculté*, au deſſus des Sens & de l'Imagination. On peut, ſi l'on veut, lire Log. P. I. S. II. pag. 14 & ſuivantes. Tom. II. p. 73. 77. III. 58. IV. 327. Part. II. Sect. III. Art. 11. 14. & Part. III. Sect. X.

Indépendamment de toutes les hypothèſes & de toutes les conjectures qu'on peut faire ſur l'Entendement, ſa dépendance des Sens, ou ſa ſupériorité ſur eux, ſur les Idées qui lui ſont propres, innées ou non, nous pouvons nous convaincre par experience interieure 1. que nous avons un grand nombre d'Idées. 2. Que nous les comparons, & que, par conſequent, nous avons le pouvoir de les comparer en differentes manieres. 3. Que de ces combinaiſons il reſulte des Propoſitions dont quelques-unes ſont d'une évidence qui force à en tomber d'accord; de ſorte qu'il n'eſt pas en notre puiſſance de n'en être pas convaincus, ſur-tout pendant que notre attention s'y arrête. Et pourquoi leur refuſeroit-on ſon attention, ſi on aime effectivement la lumiere & ſi l'amour de la Verité ne ſe trouve pas malheureuſement inferieur, à des interêts éblouiſſans, à des Paſſions vives ou opiniâtres, à l'eſprit enfin de chicane & au plaiſir inhumain & extravagant, de chicaner & de répandre des ténèbres ſur la lumiére. Je ſerois convaincu des trois Remarques que je viens de faire, quand même je n'aurois jamais penſé aux Queſtions de l'origine des Idées, ou que je n'aurois jamais ſu prendre aucun parti ſur cet Article, de ſorte que les citations & les autorités ſont ici très-inutiles. J'obſerverai ſeulement que *Socrate* & *Platon* ſont ici rayés de la liſte des Sceptiques. Voyés auſſi P. III. S. X. 24. Voyés auſſi Art. 18.

Dans la page 201. Mr. Huet arrache entiérement ce qu'il avoit poliment accordé à la fin de la page 179 & au commencement de la 180. *Quelque diligence, dit-il, & quelque attention que nous apportions, quelque évidence que nous trouvions, il faut toujours tenir ces évidens pour douteux.* Voilà ce qui s'appelle ſe ſoutenir & s'expliquer ſans détour.

A la fin de ce Chapitre la tentation de citer St. AUGUSTIN, & celle de parer ſon Ouvrage d'une penſée de CICERON, lui fait oublier le ſtile & les Maximes du Pyrrhoniſme.

Quoique je ne nie pas que, pendant que nous ſommes liés à ce corps mortel, notre Entendement puiſſe parvenir à cette ſouveraine certitude humaine, lequel BIEN QU'ENVIRONNÉ DE TENEBRES, DANS LA NUIT DU PECHÉ ET OBSCURCI PAR LES RAMEAUX DE L'HUMANITÉ, *comme parle St. Auguſtin, a néanmoins ſa pénétration, & peut porter des regards vers la Verité, ſinon fixes & ſans éblouiſſement, au moins vifs & percans. De même qu'encore que du Lilybée promontoire de Sicile, je ne puiſſe pas diſcerner & compter les vaiſſeaux, qui ſortent du Port de Carthage, je puis néanmoins les compter, lors que je m'en ſuis approché, & quoique je ne puiſſe pas* REGARDER LE SOLEIL, *je puis néanmoins regarder la Lune & les Etoiles. Notre Entendement eſt l'œil de notre Ame; la Verité eſt le Soleil dont nous ne pouvons pas ſoutenir les rayons, s'ils ne ſont temperés, ou par la Reflexion, ou par la Refraction, ou par l'interpoſition de quelque milieu, qui les proportionne à notre foibleſſe.*

Dans tout ce qu'on vient de lire, où il n'y a que de grands mots, très-figurés & très-metaphoriques, & par là très-équivoques, il n'y a là, dis-je, que des apparences de comparaiſons ſans réalité, par leſquelles Mr. Huet prend plaiſir d'amuſer ſes Lecteurs, ou cet Article aboutit à nous apprendre & à nous faire avouer que s'il eſt des objets au deſſus de notre portée & qui, par leur ſublimité & leur compoſition, ſe dérobent à notre connoiſſance, il en eſt auſſi de plus ſimples, de plus à portée de notre attention & de notre examen, de plus proportionnées à nos Facultés & ſur leſquelles il nous eſt poſſible d'acquerir des connoiſſances plus nettes & plus détaillées. Le Sceptique eſt un perſonnage de Théatre, qui après avoir étonné par un ſtile extraordinaire, ne peut s'empêcher de rentrer de tems en tems dans la Nature, & de poſer ſon maſque. De là leurs contradictions. Voyés à la fin de l'Examen du Chap. IV. Voyés auſſi Part. II. Sect. V. Art. 10, 11, 12, 20, 21, 22, 25. Part. III. Sect. IV. Art. 1, 2, 3, 8, 10, 12, 19, 20, 21. Sect. VI. Art. 1, 67. VII. 14.

CHAPITRE IV.

Il faut ſuivre, dans l'uſage de la vie, les choſes pro-bables, comme ſi elles étoient certaines.

S'Il faut les ſuivre comme vrayes, il n'en faut donc point douter, puiſqu'il ſeroit injuſte & ridicule de douter de ce qu'on tiendroit pour vrai, ou qu'on reſpecteroit comme vrai; en le ſuivant pour Regle de conduite. Auſſi les Pyrrhoniens ſont-ils ce qu'ils diſent. Dans la conduite ordinaire de la vie, ils font trève avec leur Syſtême, bien à le reprendre, dès que leur interêt ou leur humeur le demandera. Leur grand embarras c'eſt d'accorder leur conduite avec leur Theorie & de ſe juſtifier du reproche qu'on leur fait d'établir une incertitude qui ne va pas moins qu'à répandre un excès de ridicule & de défordre ſur la vie des hommes. Allarmés de cette accuſation ils s'humaniſent, ils s'accordent aux hommes des lumiéres, ils leur reconnoiſſent de la capacité, ſe reſervant de revoquer toutes ces poſitives conceſſions, dès qu'on leur dira, *Vous n'êtes donc plus des Sceptiques.*

Tel eſt le langage de Mr. Huet dès le commencement de ce Chapitre, où il fait reciter de memoire à ſon Prédiſciple un long paſſage de Ciceron, pour éluder le reproche dont on chargeoit les Sceptiques. *Notre intention n'eſt donc pas d'éteindre toute lumiere de l'eſprit, nous ne croyons pas que notre Entendement ſoit dans un perpetuel égarement. Nous ne ſommes point devenus des troncs d'arbres, attachés à la terre, couverts d'une épaiſſe ignorance de toutes choſes, dépourvûs de conſeil & de regles pour conduire notre vie, ne ſachant pas même en quelle poſture nous devons être, comme nous l'objectent ſouvent des gens mal informés de nos ſentiments, car encore que nous ne marchions pas à la lumiere du Soleil & en plein midi, nous marchons au moins à la lumiere reflechie de la Lune: & encore que nous n'ayons pas une lumiere certaine de la Verité, nous avons au moins des vraiſſemblances.*

Mais de l'aveu de Mr. Huet (page 205) *L'idée du* VRAISEMBLABLE *eſt incertaine, & je ne me contente pas de dire que ce qui eſt vraiſemblable eſt incertain. Je n'aſſure pas même que les choſes nous paroiſſent vrayes, je dis ſeulement que cela me paroit ainſi.* Des gens qui tiennent ce langage, comment peuvent-ils dire qu'ils ne vivent pas dépourvus de règles, & qu'ils ſont éclairés d'une lumière reſſemblante? eux qui n'ont pas ſeulement l'idée de vraiſemblable, qui n'ont ni l'idée de lumiere, ni celle d'évidence, ni celle de règle, entendent-ils ce qu'ils diſent quand ils en parlent?

Mais comme ils veulent auſſi ignorer ce que c'eſt que ſe contredire, ils ont des faux fuyans tout prêts. Deux Marotes les dominent, l'une de ne tomber d'accord de rien, l'autre de ne demeurer jamais courts. En vain on leur objectera: „ Eſt-il de la „ ſageſſe de ſuivre ce dont la probabilité eſt même „ incertaine, & de prendre un parti, pendant qu'on „ doute s'il eſt bon ou s'il ne vaut rien? Vous ne „ ſavés ſi ce que vous apelés une règle eſt droite ou „ courbe, ſi elle vous conduit à l'honneur & à l'é„ quité, ou ſi elle vous entraine au crime & à l'in„ famie. Avés-vous un *Criterium* pour diſcerner le „ probable d'avec ce qui ne l'eſt pas, ou qui l'eſt „ moins? Vous éclaire-t-il par lui-même, ou s'il a „ beſoin d'être lui-même juſtifié par un ſecond, & „ celui-ci par un troiſiéme & ainſi à l'infini"? Ils vous répondront, Vous vous moqués de nous avec vos Maximes de Sageſſe, d'Equité, de Raiſon & avec votre *Criterium*, qui aide, par ſa lumiere, à faire un diſcernement. Les impreſſions qui ſe font ſur les Sens, & les reſtes qu'elles laiſſent dans le cerveau, cauſent des ébranlemens des idées, & des deſirs, auxquels nous nous livrons. *Tantôt nous ſommes attirés par l'inclination naturelle de nôtre Entendement ou de nos Sens, tantôt nous ſommes preſſés par les beſoins de notre Corps*, tantôt *nous ſuivons les coutumes & les Loix, & nous pratiquons les Arts neceſſaires à la vie.* Mais *croire qu'on ſait cela, ſavoir & ſe ſouvenir qu'on le ſait eſt-ce être Sceptique?* C'eſt là le contenu des Chapitres IV. & V. Mais encore une fois que ſignifie cela ſi ce n'eſt que leur SAGESSE EST DE N'EN POINT AVOIR, MAIS DE SE LAISSER ABLER A L'AVANTURE AUX IMPRESSIONS & AUX PENCHANS INTERIEURS. Comme il y a bien de l'apparence qu'ils nous trompent, quand ils diſent qu'ils ne croyent rien & qu'ils doutent toujours, il y en a beaucoup encore qui nous trompent quand ils ſe donnent pour avoir des Règles.

CHAPITRE VI.

De la fin qu'on ſe propoſe dans l'Art de douter.

Mr. Huet abandonne ici les Pyrrhoniens *qui prennent, diſent-ils, le parti d'un doute univerſel, en vue de vivre plus tranquilles.* Je me flate d'avoir relevé le ridicule de ce prétexte, dans l'Examen de Sextus. Mr. Huet couvre ſon zele pour les Pyrrhoniens d'une raiſon plus honorable & plus convenable à ſon venerable caractere. *Le but du Pyrrhoniſme eſt de diſpoſer à la Foi.* Il ſemble que ce ſavant Prélat prend plaiſir d'enflamer de plus en plus nos deſirs ſans les ſatisfaire. Je me défends de ſoupçonner que c'eſt par l'effet d'une humeur contradictoire & par une branche de malice Pyrrhonienne. Le Pyrrhoniſme diſpoſe à la Foi & par-là nous conduit à une beaucoup plus grande certitude que celle qu'on pourroit tirer de la Raiſon humaine la plus éclairée; & comment cela? C'eſt ce que je ſouhaiterois qu'il eût expliqué, afin d'en profiter moi-même, car on ne ſauroit avoir une Foi trop ferme.

Entraîné par les repréſentations des Pyrrhoniens, je doute de tout & je me trouve plongé dans une incertitude, heureuſement très-deſagreable pour moi. Je ſouhaiterois ardemment d'en ſortir; mais vaincu par leurs argumens je ne m'attens à aucun ſecours de la part de ma Raiſon & de mes forces naturelles. Dans ces triſtes agitations & lorsque je languis dans mes ténèbres, & que je ſoupire après une Lumiere qui puiſſe les diſſiper, ſans oſer me flater qu'elle m'éclairera, un ſavant Prelat me dit en paſſant CHERCHE'S VOTRE CERTITUDE DANS LA FOI, C'EST UN DON DU CIEL. Mais, par un effet du malheur qui me pourſuit, ſa Charité ſe borne à ce peu de paroles, qui me laiſſent dans un mortel embarras. Où puiſerai-je cette Foi mon unique reſſource? Par quels mouvemens la ferai-je naitre? Ou par quelles prieres l'obtiendrai-je du Ciel? Si quelcun vient fallumer mes eſperances & me dire *Je vai tout l'annoncer, rendés-vous attentif à mes inſtructions*, le croirai-je ſans preuve? &, s'il m'en allegue, avec quelle Faculté les diſcuterai-je? Les triſtes effets des impreſſions Pyrrhoniennes recommencent.

Au lieu d'écouter les hommes m'adreſſerai-je au Maitre du Ciel? Mais l'habitude que je me ſuis faite de douter, me jette dans de nouvelles inquietudes. M'eſt-il permis de m'adreſſer à lui immediatement? Quel Interceſſeur choiſirai-je pour lui adreſſer mes prieres? Pétri que je ſuis dans le doute elles ſeront toujours flotantes ces prieres: Mes incertitudes ſeront-elles regardées favorablement? Mon zèle fera-t-il agréé, ou ma hardieſſe condamnée? Veut-il que mes ténèbres m'allarment, ou s'il aime mieux que je les ſupporte tranquillement?

Mais poſé que ce précieux don vienne à tomber ſur moi, à quels caracteres le reconnoitrai-je? & ce caractere ſera-t-il ſeul ſuffiſant, ou s'il aura beſoin d'un ſecond pour l'établir & celui-ci d'un troiſiéme &c.? Quand mes doutes auront diſparu & que je croirai, ce changement ne ſera-t-il point l'effet d'une Imagination qui ſe flate, & qui a pris le parti de ſe repoſer, après avoir ſi long-tems flotté dans les déſagremens de l'incertitude? Je vois le Genre humain partagé en diverſes Religions, & ces Religions ſubdiviſées en differentes Sectes: Chacun fait l'Eloge de ſa Foi & ſe repoſe ſur elle, chacun me recommande celle dont il fait profeſſion comme la ſeule véritable. Tout eſt parſemé d'Enthouſiaſtes, qui ne s'accordent point entr'eux, & dont chacun ſe croit dirigé par une Lumiere Divine & par un ſecours immediat. Que ce Prélat n'a-t-il eu le loiſir de me développer plus au long ſa penſée?

On voit toujours mieux qu'il eſt très-naturel de s'étonner que Mr. Huet, s'il a effectivement penſé comme il s'étonne dans ce Chapitre VI. n'ait pas publié plûtôt ſon ouvrage, dans un ſiecle, ſur tout, où grand nombre de gens ſe trouvent de *petite foi*, ne croyent rien, ou croyent très peu; & n'ont aucune fermeté dans leurs principes. Mais le Pyrrhoniſme de ce ſavant & celebre Prélat n'aura-t-il point eu quelques intervales d'abſence, pendant leſquels l'experience lui aura apris que ce Pyrrhoniſme, au lieu de conduire à la Foi, mène droit au libertinage. En effet ſi tout eſt incertain, pourquoi ſe gêner, & pourquoi ne s'abandonner pas à ſes fantaiſies, quand on le peut impunément? Qu'a-t-on à craindre après la Mort? N'y auroit-il pas de l'injuſtice à condamner les hommes pour avoir négligé de regler leur conduite ſur de bons Principes de Morale, après les avoir fait naitre dans l'impuiſſance de s'aſſurer d'aucune Règle & d'aucun Principe? Si tant eſt qu'on puiſſe parvenir à quelque vraiſemblance où en trouvera-t-on plus que dans ce raiſonnement conditionel? Auſſi voit on que les Libertins, chaſſés de poſte en poſte par la lumiere, qui les pourſuit,

suit, se sont enfin renfermés dans deux Retranchemens où leur opiniatreté les soutient : L'HOMME N'A POINT DE LIBERTÉ, L'HOMME NE SAIT RIEN ET NE PEUT RIEN SAVOIR. Mr. Huet établit le second dans tout son Livre, & le premier dans les deux chapitres précedens, où il donne, pour unique *Criterium* du *Probable*, qu'il faut suivre à la place du *Vrai*, les Impressions que fait sur l'Ame la Machine de nôtre Corps ébranlée par les objets exterieurs. *Comme les* DOGMATIQUES *ont un* CRITERIUM, *fait l'Entendement, soit les Sens, soit tous les deux, nous avons aussi une Regle de Verité pour discerner les choses probables de celles qui ne le sont pas. La* PROCHAINE *est la disposition des fibres & la forme des traces du cerveau*, L'ELOIGNÉE *sont les Sens qui ébranlés par les objets exterieurs impriment de certaines traces qui étant apperçues par l'Entendement, il porte son jugement sur les objets exterieurs.*

Il n'y eut jamais plus d'Incredules & il n'y eut jamais plus de Pyrrhoniens. Ceux-là sont très-rares ailleurs que parmi ceux-ci & il est à craindre que comme le Pyrrhonisme introduisit autrefois chés les Romains, l'Irreligion & l'Athéisme, la même chose n'arrive aussi dans le Christianisme; où l'esprit de doute s'est réuni avec l'Epicuréisme & la sensualité. V. P. III. S. III. A. 35.

CHAP. VII.

Il ne faut point s'attacher aux sentimens d'aucun Auteur.

CHAP. VIII.

Il faut choisir, dans chaque Secte ce qu'il y a de meilleur.

Si Mr. Huet avoit trouvé à propos de nous donner ces avis & de nous en recommander l'observation, dès le commencement de son Ouvrage, il auroit fait tomber l'argument, qu'il tire de la diversité des Sectes, pour nous disposer à demeurer dans le doute, il nous auroit prévenu contre cet argument par ces deux avis, car après les avoir goûtés, il auroit été naturel d'en conclure. „Nous „ separerons donc ce dont les differentes Sectes „ conviennent, d'avec ce en quoi elles different, „ nous nous rendrons attentifs à la solidité de „ leurs idées communes, & pour ce qui est des „ Articles controverſés, nous les examinerons, l'un „ après l'autre, pour ne nous rendre qu'à ce qui „ sera évidemment prouvé".

CHAP. IX.

Nous avons principalement une grande attention à ne rien admettre qui soit contraire à la Foi revelée, tenant pour très-certain & indubitable ce que Dieu a marqué dans nôtre Ame par la Foi guide & maîtresse de la Raison & tenant pour douteux tout ce que la Raison enseigne. Voila le Chapitre entier.

C'est-là précisement le langage d'un Pyrrhonien politique, ou d'un Sceptique Proselyte & devenu Enthousiaste.

CHAP. X.

De la Secte des Eclectiques.

Ce Chapitre ne contient que des Recherches sur l'Histoire Litteraire qui ne me paroissent pas d'une grande utilité, ni une digne recompense du tems qu'il a fallu employer à les faire, sur tout quand on ignore si ce sont des apparences ou des réalités, & qu'on n'est point assuré si on rêve ou si on lit. Mais la verité, est qu'on ne sauroit vivre dans de tels doutes, on se borne à fouteuir, qu'il faut douter jusqu'à ce point, uniquement de peur de cedet, dans une dispute, par un aveu, la victoire à un adverſaire dont on se sent pressé. Mr. Huet s'est laissé mollement aller à son goût pour les Sceptiques, & dans ce Chapitre, comme dans la plus grande partie de son Ouvrage, il a copié ou imité Sextus.

Pour moi il me semble que, si j'étois Sceptique, je demeurerois en repos, au lieu d'étudier ainsi, & de me charger de ces Recueils, parce que ces Recherches me paroîtroient également & trop incertaines & trop fatigantes; & si j'étois de plus Enthousiaste, je demeurerois encore en repos à cet égard, parce que toutes ces connoissances me paroîtroient trop au-dessous d'un Esprit éclairé par des Lumières Celestes.

LIVRE TROISIEME.

On repond aux Objections.

CHAP. I.

Les Pyrrhoniens bleſſent l'uſage de la vie.

LEs objections continuent jusques au Chapitre IX, où l'on commence à y repondre & ce sont les Réponses que je me propose d'examiner.

CHAP. IX.

On nous reproche de renverſer tout l'uſage de la Vie; mais on a tort, car lorſqu'il s'agit de conduire ſa vie, de s'acquiter de ſes devoirs, nous eſſions d'être Philoſophes, d'être CONTRARIANS, *doutans, incertains; nous devenons idiots, ſimples, credules; nous appellons les choſes par leurs Noms, nous reprenons nos mauvis & nôtre eſprit, nous conformons nos mœurs aux mœurs des autres hommes, à leurs coûtumes, à leurs loix. Adoi qui doutois tant ſi j'étois, je bannis ces penſées & comme bien aſſuré que je ſuis & que ces autres hommes ſont, je mange, je bois, je vai voir mes Amis, je les ſalue, je les entretiens, j'affirme, je nie, j'aſſure que cela eſt vrai, que cela eſt faux.*

C'Est-là éluder l'objection & non pas y repondre, on ne vous reproche pas de vivre très-mal & d'être des citoyens très-incommodes. Dès que vous avés mis à part vôtre maniere de philosopher, on est content de vous. Ce que l'on se croit en droit de condamner, c'est le contraste de vôtre Théorie avec vôtre Pratique. Puisque vous ne suivés plus vôtre Théorie, dès qu'il s'agit de vous conduire avec les autres hommes, & que vous avés égard à vos interêts & à ceux des autres. C'est une preuve que vous feriés tout le contraire si vous viviés conformement à la Philosophie dont vous faites profession : Elle est donc dangereuse en elle-même. Vous vous soumettés à de certaines règles, mais c'est uniquement parce que vous le voulés bien, & non pas parce que vous êtes convaincus que ces Règles sont effectivement très-justes & d'une observation indispensable. Les autres ont des Principes de Morale, très-respectables par leur Verité, & dont l'idée suffiroit pour les couvrir de honte & les accabler de reproches, & de frayeurs s'il leur arrivoit de s'en écarter. Par là ne doivent-ils pas être plus fermes dans leur Devoir & n'est-on pas plus fondé à s'y fier? Voyés Part. II. Sect. I. A. 110. Part. III. Sect. I. A. 5.

Mais les Aſtronomes ne ſuivent-ils pas des Syſtêmes ſur la certitude deſquels ils ne compent pas?

Je repons 1°. L'Astronome s'assure des faits. 2°. Il imagine un arrangement & il se persuade qu'il est effectivement possible & que les mouvemens qu'on obſer-

ve dans les Aſtres en pourroient reſulter. 3o. De ces deux Principes on déduit des Calculs qui ſervent effectivement à prevoir & à predire les diverſes Configurations des Planetes.

Dans les Calculs de l'Analyſe on a accoutumé de ſuppoſer ce qu'on cherche, comme s'il étoit véritable & déja *connu*.

Dans l'Analyſe on énonce une Queſtion par le moyen de quelques ſignes vagues, mais propres, par leurs combinaiſons à en exprimer le contenu. On choiſit donc des ſignes juſtes & on les combine ſuivant des Règles ſures. Enſuite. 2o. De ces expreſſions & de ces Combinaiſons on tire des Conſequences qui en doivent être des ſuites néceſſaires & ſe trouver exactement liées les unes aux autres; ſans quoi le Calcul n'aboutiroit à rien, ou aboutiroit à l'erreur. 3o. On tire ces conſequences ſuivant un certain Art & de certaines Règles bien démontrées, par le moyen deſquelles on arrive, en remontant aux Principes dont le denouement de la Queſtion dépend: & ces Principes de Verité on les découvre ſurement, à moins que la queſtion ne renferme de la contradiction; & cette contradiction on s'en apperçoit encore évidemment dès que le Calcul eſt achevé. Qu'eſt-ce que cette Methode a de commun avec le Contraſte perpetuel de la Théorie & de la Pratique des Pyrrhoniens. On voit qu'ils ne s'inſtruiſent des Sciences que pour en abuſer & pour en extraire de quoi ébloüir les ignorans.

Voyes Part. II. Sect. V. Art. XIII.

CHAP. X.

Vent abandonnés les Sciences, & à la place de leur lumiere vous répandés les ténébres d'une profonde ignorance.

A cela les Sceptiques répondent *Ce n'eſt pas nôtre faute. Nous ne crevons pas les yeux aux hommes, nous nous bornons à les avertir de leur aveuglement.*

Mais s'ils viennent à vous croire, n'étans plus animés par l'eſperance de parvenir à quelques connoiſſances ſures, ils negligeront de s'inſtruire & de cultiver leur eſprit. Voilà le ſens de l'objection à laquelle, par conſéquent, on ne répond pas; car je ne compte pas pour une réponſe,

C'eſt-ce qui ne leur arrivera point, s'ils nous imitent, car nous travaillons dans l'eſperance de trouver ce qui eſt de plus probable & de plus vraiſemblable.

Je le veux. Mais quand par hazard vous le trouveriés ce *plus vraiſemblable*, dont vous dites que vous avés quelque eſperance, toûjours ſeriés-vous incertains ſi vous l'auriés effectivement trouvé. Y a-t-il quelque Sceptique qui l'ait trouvé ce plus vraiſemblable, & ſi quelcun s'en flatoit, ne le rayeriés-vous pas, par la même, de vôtre rolle. Eſperance bien propre à animer, à laquelle perſonne n'eſt parvenu! Et puis en quoi conſiſte ce *plus probable?* Quel *Criterium* en donnés-vous? Vous n'en allegués point d'autre que les impreſſions exterieures des Objets ſur vôtre Corps, auxquelles vous vous laiſſés aller en Machine, après en avoir combattu toute la certitude. Quand on n'a ni *Idée ſûre*, ni *Criterium* du *Vrai*, à quoi ſeroit-il poſſible de reconnoître ce qui en approche le plus?

Dans le reſte de ce Chapitre Mr. Huet fait entendre qu'il reſte encore aux Sceptiques l'étude de la belle Litterature, c'eſt-à-dire celle qui s'étoit trouvée de ſon goût. Mais, s'il vivoit encore je lui remettrois devant les yeux ces paroles de SENEQUE (qu'il cite pag. 246) *La Verité eſt profondement cachée, & nous ne pouvons pas nous plaindre de la malignité de la Nature, parce que rien n'eſt difficile à découvrir, que les choſes dont la découverte ne rapporte point d'autre fruit, que d'avoir été découvertes. Tout ce qui peut nous rendre meilleurs & plus heureux, a été mis par la Nature devant nous, ou près de nous.* Et quel fruit tire-je de ſavoir le nom d'un POTAMON (pag. 222) & quelques morceaux de ſon Hiſtoire recueillis d'Anciens Auteurs, qui ne m'apprennent rien qui merite d'être ſu? Quel fruit tire-je de l'imagination que PLATON n'eſt parvenu à aucune découverte par ſes propres meditations, mais qu'il a ſimplement pris de PYTHAGORE *la Methode d'appliquer aux choſes naturelles les Nombres & les Demonſtrations Geometriques & d'examiner par l'Entendement*; d'HERACLITE *celle d'examiner la nature de nos ſenſations*; d'EPICHARME *la Doctrine des idées*; de SOCRATE *ſa Morale, ſa Politique & ſon Oeconomie*; des EGYPTIENS *la methode d'expliquer ſa Doctrine par des Fictions & par des Fables.*

S'il étoit arrivé à Mr. Huet d'avoir oublié les Noms de ZEUXIS & de PARRHASIUS, peut-être auroit-il épargné à ſon Lecteur, un Sophiſme qui, exprimé plus generalement, revient à ceci: *On prend quelquefois un objet pour un autre.* „ De loin „ on croit voir un Arbre, un Animal, une Grotte, „ & ce n'eſt que la peinture de ces objets. Donc „ on ne peut plus compter ſurement ſur le rapport „ des Sens. *Zeuxis* prit l'image d'un rideau pour un „ rideau, dans un Tableau de *Parrhaſius*". Voilà l'occaſion qui a fait réiterer une objection déja repetée & à laquelle on a ſuffiſamment répondu.

Mais comme cette reflexion & cette conſequence, à laquelle l'avanture de Parrhaſe a donné occaſion, roule ſur la Pratique, voilà le Pyrrhoniſme introduit dans la Pratique de la Vie. Suivant l'humeur dont on ſera, on prendra une perſonne pour un autre, car à quels caractéres ſûrs les diſcerneroit-on? Et parce que, dans de certaines circonſtances on ſe ſera trompé pour un moment, on ne s'aviſera plus d'examiner quoi que ce ſoit de plus près & avec plus de circonſpection, & ſuivant des principes interieurs que l'on trouvera de la ſatisfaction à ſuivre, on traitera toutes les precautions de foins ſuperflus.

Après qu'un Pyrrhonien a dit *qu'il adopte le vraiſemblable & qu'il le ſuit, dans la pratique, comme s'il étoit vrai*; „ On le preſſe & on lui demande, ſi un „ moins il ne fait pas que ce qui lui paroit vraiſem„ blable ou vrai". Cette Queſtion importune, parce qu'elle reduit à un cas, dans lequel on ne peut plus ſe reſerver le privilege de douter.

Mr. Huet pour ſe tirer de cet embarras dit (pag. 256) *J'ai une Idée qui me paroit être celle de Pierre, j'ai une Idée de cette apparence ſemblable à l'Idée de Pierre & de la je conclus que cette apparence eſt vraiſemblable.*

Cette Réponſe met en droit de lui demander, *N'a connoiſſés-vous pas du moins que ces Idées ſont ſemblables? Nullement*, repondroit Mr. Huet, *car je ne connois pas toutes les Idées que j'ai dans mon Entendement, mille traces ſe forment en moi, ſans que je m'en apperçoive* (p. 247.) *Quantité d'eſprits ſe portent à mon Cerveau, Quantité s'en retirent. La fidelité du Cerveau*, ajoute-t-il, *eſt douteuſe, nous ne connoiſſons pas la nature de nôtre Entendement.* Il ſe repete, comme on le voit tant qu'il peut, c'eſt le gout des Sceptiques, nous l'avons remarqué bien des fois.

Mais eſt-ce là repondre à la Queſtion, ou ſi c'eſt la fuïr. „ Quand je demande *Un* & *Un* ſont-ils „ *Deux?* ou l'idée de *Un* & *Un*, eſt-elle ſemblable „ à celle de *Deux*"? Seroit-ce repondre que dire: *Je n'ai pas encore penſé à tous les Nombres, ni à toutes les combinaiſons des Nombres. Peut-être ſuis-je capable d'avoir là-deſſus beaucoup d'idées que je n'ai pas preſentement.* „ On ne vous queſtionne pas ſur „ les idées que vous n'avés pas encore. La Queſtion „ ne roule que ſur deux qui vous ſont préſentes. Si „ vous ne les ſentés pas, comment pouvés-vous dire „ qu'elles vous paroiſſent ſemblables, & ſi vous les „ ſentés ſemblables, deux ſentimens ſemblables ne „ le ſont-ils pas".

Pag. 258. *Comme Samſon s'envelopa dans la même ruine dont il écraſa tous ſes Spectateurs, de même cette Propoſition,* TOUT EST INCERTAIN, *ſe renverſe elle-même dans l'incertitude qu'elle impute à toutes les autres & ne s'en excepte pas.* Cela a été dit plus d'une fois & on y a repondu de même.

Mais s'il eſt INCERTAIN QUE TOUT SOIT INCERTAIN, & que ſi je me ſuſſe trouvé preſent à tout le Diſcours du Préſident dont M. Huet ſe félicite d'avoir été l'Eleve, après l'avoir écouté je me ſerois crû en droit de lui répondre. „ Je conclus que de vôtre propre aveu, il eſt très-incertain que vous ayés ébranlé la certitude d'aucun „ Dogme Philoſophique, loin d'avoir renverſé la „ certitude de tous ſans exception".

CHAP. XII.

Mr. Huet après un Verbiage inutile ſur le mot de *Secte* met en parallele la Modeſtie des Sceptiques avec l'Orgueil des Dogmatiques, & finit en comparant les Dogmatiques à des gens *qui ſe ſeroient bâtis une haute Maiſon de roſeaux*, & les Pyrrhoniens à des gens *qui auroient choiſi pour retraite le fond d'un Rocher, où ils ſeroient en aſſurance avec leurs Aſſemblées & leurs proviſions.* Le fondement de cette belle comparaiſon, c'eſt que les Dogmatiques riſquent de ſe tromper, au lieu que les Sceptiques ne ſe trompent jamais & ne peuvent pas ſe tromper.

J'ai déja examiné ce prétendu privilege duquel ils s'aplaudiſſent tant. J'ajouterai encore que ſi cette Propoſition TOUT EST INCERTAIN eſt elle-même incertaine, les Sceptiques riſquent de ſe tromper en accuſant le certain de ne l'être pas. S'il y a du certain, cette Propoſition, *Tout eſt incertain*, eſt fauſſe. Or peut-être y a-t-il du certain, donc peut-être que les Sceptiques ſe trompent en diſant que tout eſt incertain, & tout autant qu'il y a de propoſitions certaines, ce ſont tout autant d'erreurs où ils tombent. S'il n'eſt pas vrai que tout eſt incertain, comme il ſe pourroit, puiſque cette propoſition eſt incertaine, les Sceptiques ſont tout ce qu'ils peuvent pour engager les autres dans l'erreur, en quoi ils ſont d'autant plus condamnables, qu'ils les y ſolicitent par des raiſons qui leur paroiſſent à eux-mêmes incertaines.

Après avoir eſſuyé les attaques d'un Sceptique je lui demanderois pour Concluſion:

„ Eſt-il donc certain que j'aurois tort de demeurer dans mes ſentimens"?

Oh pour cela, me repondroit-il, *je n'en ſai rien.*

„ Eſt-il ſûr que vous les ayés renverſés"?

Il me le paroit, diroit-il, *mais dans le fond peut-être qu'il n'en eſt rien.*

„ Tirés-moi d'embarras, ajouterois-je, eſt-il certain que je ſerois mieux de ne plus croire ce que „ j'ai crû juſques ici".

Je ne puis pas vous le dire, car je ne connois rien certainement, & je ne me ſens pas capable d'aſſurer ſans mélange de doutes, qu'un parti ſoit meilleur qu'un autre & ſi j'en préfere l'un à l'autre, c'eſt ſeulement à meſure que les Impreſſions des Objets exterieurs & ce qui en reſulte au dedans de ma Machine m'y déterminent. L. II. Chap. V. Pour continuer une conference avec un homme qui repond ainſi, il faut être une Machine montée ſur le même ton.

CHAP. XIII.

On objecte aux Sceptiques,

Cette Propoſition, TOUT EST INCERTAIN, *eſt vraye ou fauſſe,*
Si elle eſt fauſſe, vous avés tort de la ſoûtenir & de plus le contraire eſt vrai
Si elle eſt vraye, il y a donc de la Verité.

A cette objection Mr. Huet repond de la part des Sceptiques. „ Nous ne ſaurions vous accorder „ la Majeure. Vous auriés tort de le demander, „ c'eſt préciſement le ſujet de la Queſtion. Nous ne „ la reconnoiſſons pas pour fauſſe; mais nous ne „ pouvons pas non plus dire qu'elle ſoit vraye. „ Elle nous paroit incertaine, &, à cet égard, elle reſſemble elle-même à toutes les autres qu'elle accuſe d'incertitude".

Par cette réponſe, il élude encore l'Objection au lieu de la réfoudre. On ne demande pas, *La Majeure de ce Syllogiſme eſt-elle vraye?* Le Sceptique ſeroit en droit de repondre ſuivant ſes Principes, QU'IL N'EN SAIT RIEN, & ſi on lui demandoit *eſt-elle fauſſe?* il repondroit avec autant de droit, JE N'EN SAI RIEN NON PLUS. Mais quand on lui demande, *Se pourroit-il qu'elle fût en même tems, vraye & fauſſe, ou qu'elle ne fût ni l'un ni l'autre & ne ſauroit-il pas qu'elle ſoit ou vraye ou fauſſe?* Auroit-il le courage de dire encore PEUT-ETRE? Il faudra de même avouer qu'elle eſt *certaine* ou *incertaine. Si elle eſt certaine,* TOUT N'EST PAS INCERTAIN, *ſi elle eſt incertaine, il ſe peut donc qu'il y ait quelque choſe de certainement connu; & pourquoi faire tous ſes efforts pour décourager les hommes de le chercher?*

CHAP. XIV.

L'Idée de Dieu ne nous permet pas de penſer que les hommes naiſſent & vivent tels que les Sceptiques les ſuppoſent.

Mr. Huet propoſe d'abord cette Objection; dans des termes qui lui donnent lieu d'attaquer Deſcartes & d'y faire enſuite quelques réponſes. *Dieu*, dit-il, *en nous faiſant naître incapables de découvrir certainement aucune Verité ne nous a pas trompés, puiſqu'il nous a mis en pouvoir de découvrir nous-mêmes cette incapacité.*

A cette reponſe je replique deux choſes. 1. Que l'Evidence force à croire quand on s'y rend attentif, eſt-ce donc que l'on a tort de lui donner ſon attention? 2. Il repugne à l'Idée de Dieu, de lui attribuer un ouvrage où l'on ne trouve aucunes traces de Sageſſe & de Bonté de la part de ſon Auteur. *Il m'a mis en état de m'appercevoir*, dit-on, *que ma Nature eſt incapable de s'aſſurer d'aucune Verité.* Grand effet de Sageſſe, grand effet de Bonté! je fuis né avec le deſir de connoître; & je m'apperçois que je ne ſaurois rien connoître; j'ignore donc ſi j'en ſuis incapable ou non; j'ignore ſi cette incapacité eſt réelle ou imaginaire; j'ignore ſi je puis, ou ſi je ne puis venir à bout de découvrir quelque Verité & de m'en aſſurer; j'ignore ſi je dois la chercher, ou me faire un devoir de ne la chercher pas; & quand je parle ainſi, je ne ſai même ce que je dis, car je ne ſai ni ce que c'eſt que *Verité*, ni ce que c'eſt que *Devoir*, ni ce que c'eſt que *Convenance*, *Juſtice* & *Injuſtice*. Je ne puis ni découvrir moi-même des Règles ſures, ni m'aſſurer de celles que d'autres me préſentent, me diſent qu'ils ont découvert ou que Dieu leur a enſeignées. Ma vie eſt-elle un Bien ou un Mal? Je l'ignore. Dois-je en rendre graces, ou m'en plaindre? Je n'en ſai rien. Il n'y a en moi qu'incertitude. Dois-je agir ou me repoſer, je ne vois aucun milieu, il faut opter, & quelque parti que je prenne j'ignore ſi j'ai pris le bon ou le mauvais.

Me jetterai-je, tête baiſſée, entre les bras des Pyrrhoniens, ſans ſavoir pourquoi? & prendrai-je ſur moi de bannir mes inquietudes, par le partage que je ferai de mon tems, entre m'occuper des fonctions purement animales, m'amuſer à lire des vers, des contes, des vetilles ſavantes, & me divertir enfin à contredire tous les autres & à les embaraſſer?

CHAP. XV.

Dans ce Chapitre Mr. Huet entreprend de répondre à la derniere Objection qu'il avoit proposée dans le Chap. VII. *Qui ſera celui dont l'Eſprit accoutumé par un long exercice à reſiſter au témoignage des Sens & à la force de la Raiſon, ſe ſoumettra volontiers aux Myſteres de la Foi, qui ſont obſcurs de leur nature, & n'empruntent le ſecours ni des Sens ni de la Raiſon?*

Mr. Huet a cité dans ſon Ouvrage & *Tertullien* & *St. Auguſtin* en faveur du Pyrrhoniſme. Son goût pour les citations les lui fait ramener ſur la ſcene pour y faire les perſonnages d'adverſaires les plus zelés du Scepticiſme. *Que fais-tu, temeraire Academicien, tu renverſes ſous l'état de la vie, tu troubles tout l'ordre de la nature; tu veux aveugle la Providence de Dieu qui pour rendre ſes ouvrages intelligibles, habitables, & pour nous les diſpenſer & nous en faire jouir, les a fait dépendre des Sens trompeurs & menteurs.*

Il ne nous eſt pas permis de douter de la fidelité des Sens, de peur que l'on n'en doute auſſi en ce qui regarde le Chriſt.

C'eſt ainſi que parle Tertullien, *en homme ſage*, dit Mr. Huet. Puis il ajoute: St. Auguſtin a parlé avec la même ſageſſe lorſqu'il a dit: *La Cité de Dieu déteſte une telle Methode de douter, comme une extravagance; ayant par les choſes qu'elle comprend, par les Sens & par la Raiſon, une ſcience, petite à la vérité, car nous ſavons en partie, mais néanmoins très certaine.*

Ces raiſonnemens ſont pleins de force, & ces autorités reſpectables. La Foi étant ainſi ébranlée (pag. 229) *Elle ſera ſuivie de la corruption des Mœurs: car quiconque penſera qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, il penſera auſſi qu'il n'y a rien de bon, ni de mauvais, & c'eſt ce que les Sceptiques n'ont pas honte de dire. Comment un Eſprit, prevenu de cette Erreur, pourra-t-il refrener ſon Libertinage.* Voilà ce qu'on oppoſe aux Sceptiques dans le Chapitre VII.

A la vérité ces Objections ne tombent point ſur le gros des Sceptiques & ne fauroient leur cauſer le moindre trouble interieurement, car ils regardent ceux qui ſont perſuadés d'une Religion, avec le même mépris que le reſte des Dogmatiques & que le plus groſſier Vulgaire, & ceux-là leur paroiſſent encore d'autant plus ridicules, qu'ils le gênent, les uns plus, les autres moins, ſans aucun fondement ſolide.

Mais Mr. Huet, de ſon côté, ſe trouvoit d'autant plus obligé de répondre à ſes Objections, que l'endroit par lequel il prétend le plus recommander le Pyrrhoniſme, c'eſt ſon influence ſur la Foi, à laquelle il nous prépare & nous amène, ſelon lui, plus directement & plus ſurement que tout ce que la Raiſon nous fournit de preuves.

D'abord donc il declare (pag. 273) qu'on a tort d'oppoſer à la FOI, la *Raiſon* telle que les Sceptiques la conçoivent, car ſelon eux, dit-il, *Elle a auſſi ſa lumiere, quoi qu'elle ne nous fourniſſe pas tous le ſecours néceſſaire pour acquerir une connoiſſance inébranlable.*

Mais cette lumiere ſe reduit à rien: les Sceptiques ne lui ont pas plûtôt permis de s'allumer, qu'ils l'éteignent, & la convertiſſent en ténebres. On ceſſeroit, ſelon eux, d'être ſage & de meriter le nom de Philoſophes ſi l'on ceſſoit de douter. C'eſt beaucoup ſi la Raiſon s'éleve à quelques *Probabilités*, & encore ces probabilités, ces penſées que nous ſuivons & que nous nous permettons de regarder comme des apparences de Vrai, ne ſont, diſent-ils, que les effets des impreſſions de quelques objets exterieurs, que nous ne connoiſſons pas, ſur des Organes intérieurs qui nous ſont encore plus inconnus; ce ſont enfin les fuites & les reſtes des impreſſions qui ſe ſont faites ſur une Machine aux determinations deſquelles nous nous laiſſons aller.

C'eſt donc ainſi qu'en uſent les Sceptiques, lorſque, ſcandaliſés par l'idée des ſuites les plus naturelles de leur entêtement & de leur obſtination à douter, nous les preſſons & nous les embarraſſons, ils travaillent à nous adoucir en prétant à nôtre Raiſon quelque force & quelque lumiere. Mais, dès qu'ils ſe voyent au large, ils ſouffient ſur tout ce qu'ils ont accordé: & le font évanoüir. *

Mais, ajoûte Mr. Huet, (pag. 273.) *Pour ce qui eſt des connoiſſances que nous avons par cette lumiere divine qui éclaire nôtre Entendement, au-deſſus des Loix de la Nature, nous devons nous y ſoumettre ſans réſiſtance.*

Il le dit, mais il n'en donne aucune preuve. Lui qui, inſtruit par la Lecture des Sceptiques, ſavoit s'agiter en tant de manieres, en vuë d'arracher du cœur humain toute penſée de certitude, ne pouvoit-il rien alleguer qui allât à établir la *Certitude de la Foi*, ou ne le vouloit-il pas, car quand il inſinuë *qu'il n'en faut pas douter*, prétend-il qu'on le croye ſur ſa parole?

On ne peut s'empêcher de le repeter. Plus Mr. Huet retouche cet article, plus il donne lieu de ſe plaindre de ce qu'il n'a pas defini la nature de cette Foi, ni marqué à quels caractéres on peut la reconnoître, quand on l'a ſurnaturellement reçuë. Un Sceptique invité à s'y ſoumettre, par des hommes qui la lui annoncent, ſur quoi fondé ſe rendra-t-il à leurs inſtructions? Embraſſera-t-il cette nouvelle doctrine ſans y être determiné par des preuves? Si on lui en allegue, les examinera-t-il? Sur quelles Régles fera-til cet examen? Ne s'aviſera-t-il point de demander à ces nouveaux Docteurs: Depuis que vous avés été favoriſés de cette précieuſe Foi que vous me ſouhaités & que vous me recommandés, avés-vous vû les couleurs & les figures des objets autrement que vous ne les voyiés? Vos idées ſont elles d'une autre nature? Etes vous penetrés d'une Evidence d'une nouvelle eſpece? Faites-moi, je vous prie, connoître en quoi conſiſte cette nouvelle lumiere qui vous éclaire & qui vous a fait paſſer des doutes à la Certitude.

Mais quand nous n'aurions pas cette ſainte Régle, continuë Mr. Huet, *nous avons les Loix & les Coûtumes qui nous en ſerviroient pour la conduite de nôtre vie.*

Mr. Huet trouve, dans la Raiſon, peu de ſecours à la *Foi*, ou plûtôt il n'y en trouve point, & il n'en allegue aucune qu'elle lui fourniſſe. Mais à la place de la Raiſon, inutile à cet égard de même qu'aux autres, *nous avons la Coutume & les Loix.* C'eſt fort bien dit, & d'autant mieux, que chaque Religion trouvera, dans les Coûtumes de ſon Païs, des cauſes qui diſpoſeront à la croire.

Les Apôtres, pour donner du poids à leur temoignage, font ſouvenir *qu'ils ne rapportent que ce que leurs yeux ont vû & que leurs oreilles ont ouï, ce que leurs mains ont touché* &c.

Oh, dit Mr. Huet (pag. 274.) *Cela eſt bon pour les Apôtres dont Dieu avoit défendu la Raiſon & les Sens d'errer par le ſecours de ſa Grace.*

La preuve tirée des Sens, dont les Apôtres ſe ſervoient, ne pouvoit donc avoir de force directe, que ſur les Philoſophes Dogmatiques, ou ſur de bonnes gens, dont l'eſprit n'avoit jamais été rafiné par la Logique des Sceptiques; car, pour ce qui eſt de ceux-ci, ils auroient d'abord repondu aux Apôtres: Rien n'eſt plus ſujet à l'erreur que le témoignage des Sens, c'eſt l'Incertitude même; & lorsqu'à cette difficulté les Apôtres auroient repondu par la diſtinction NATURELLEMENT, *Concedo*, SURNATURELLEMENT, *Nego*. Voici, auroient repliqué les Sceptiques, des idées bien nouvelles pour nous. Aprenés-nous donc in-ceſſ-

ceſſimment, ſur quoi fondés, vous vous flattés d'un Privil ge ſi rare, & par quels moyens nous pourrons auſſi parvenir nous-mêmes à nous aſſurer que ce que vous dites eſt exactement vrai.

Si l'on en croit Mr. Huet, dans les paroles de St. Auguſtin, que nous venons de citer après lui, ce Pere n'a d'autre intention que de nous apprendre que des qu'on eſt Chrétien, on n'eſt plus Sceptique, au moins entant que Chrétien. C'eſt à quoi ſe reduit le ſens de ces paroles, ſi tant eſt qu'elles en ayent un. St. Auguſtin parle du *conſentement de la Foi qui eſt d'un autre genre que celui de la Raiſon. Il bannit les douves de la Cité de Dieu, & avec juſtice ſi l'on fait entrer ces doutes dans les choſes de la Foi.*

Il faut dire quelque choſe ; & quand on s'eſt affermi dans l'habitude de philoſopher en Sceptique, tout eſt d'une égale évidence à très-peu près, & tout eſt bon dés qu'il nous paroit tant ſoit peu propre à nôtre deſſein. St. Auguſtin entreprend de combattre les Pyrrhoniens. Il doit donc prouver qu'ils raiſonnent mal, & au lieu de cela il ſe contente de poſer en fait qu'on n'eſt plus Sceptique dés qu'on eſt Chrétien.

Dans la pag. 275, Mr. Huet comprenant la néceſſité où il eſt de s'adoucir en faveur de la Raiſon, pour procurer aux Sceptiques la liberté de philoſopher à leur aiſe, au milieu même du Chriſtianiſme, fans en abandonner la profeſſion, remarque, que *les hommes connoiſſent Dieu en deux manieres, par la* RAISON *d'une* ENTIERE CERTITUDE HUMAINE, *par la* FOI *d'une* ENTIERE CERTITUDE DIVINE.

Mais, ſuivant les Sceptiques & lui-même, toutes les connoiſſances humaines ne roulent que ſur des Propoſitions incertaines qu'un homme ſage regardera toûjours comme douteuſes, bien que, par un effet de la Coûtume & des Impreſſions Machinales, il les ſuive comme ſi elles étoient vrayes. Cependant Mr. Huet s'avance à quelque choſe de plus : *La Raiſon ne conduit à aucune connoiſſance plus certaine que celle de Dieu : De ſorte que tous les arguments, que les Impies oppoſent à cette connoiſſance n'ont aucune force & ſe refutent aiſément.*

Dans les premieres de ces paroles M. Huet en dit trop pour être crû, il exagere & il flate les Theologiens qu'il craint de ſcandaliſer & de s'attirer ſur les bras. Cette Propoſition, DIEU EXISTE, n'eſt pas un *Axiome*, une *Notion commune*. On la prouve. Or ſi les Principes, d'où l'on tire cette Concluſion n'étoient pas d'une Evidence plus ſimple qu'elle : s'ils ne fuſſioient plus facilement l'Eſprit & ne le ſatisfiſoient pas plûtôt, ces Raiſonnemens, formés de Principes qui ne ſeroient ni plus clairs ni plutôt recevables, ni plus manifeſtes que la Concluſion, ſeroient par là même ſophiſtiques.

L'Exiſtence de Dieu eſt une des Verités contre leſquelles les Sceptiques ont le plus exercé leur ſubtilité. Mais, ſi l'on en croit Mr. Huet, il n'en faut bien qu'ils n'en ayent ébranlé la Certitude, car on n'ébranle pas la plus certaine de toutes les connoiſſances, par des *arguments qui n'ont aucune force & qui ſe refutent aiſement*. Une Verité ne devient pas incertaine dés qu'on y oppoſe une Objection : Si cela étoit (je me ſers d'un Argument *ad hominem*) la Foi ſeroit incertaine puiſqu'il eſt des gens qui s'élevent contre ſa Certitude. Mais une Propoſition demeure inébranlable, quand on ne l'attaque que par des *raiſonnement ſans force & faciles à refuter*. Des objections de cette nature ſont compées pour rien.

Voyés Part. III. Sect. IV. Art. III.

Mais Mr. Huet ne peut ſe ſoûtenir longtems dans ces aveux, car dans la page 278, il dit en termes exprés : *Puiſque d'habiles Philoſophes ont ouvertement combatu ces Principes* (l'exiſtence de Dieu, le Theorémes de la Geometrie) *il eſt clair que dans cette connoiſſance naturelle, on ne trouve point une certitude parfaite, mais ſeulement la certitude humaine dont j'ai parlé*, & cette certitude n'exclud point le doute, & quoi qu'exterieurement on ne faſſe pas profeſſion de douter, on ne laiſſe pas de douter dans le fond.

Mais enfin qu'eſt-ce qui rend douteuſes ces Prémieres Verités de Metaphyſique & de Geometrie, c'eſt que *d'habiles Philoſophes les ont combatues*. Et qui ſont ces Philoſophes habiles? Ce ſont les *Sceptiques*. Cela ſignifie qu'il faut douter de l'exiſtence de Dieu & des preuves qui l'établiſſent, qu'il faut douter des Demonſtrations mêmes de la Geometrie, & des Principes ſur leſquels on les fonde ; & pourquoi? Parce que les Sceptiques ont prétendu qu'elles étoient douteuſes.

Pour engager les fideles à ſe faire un plaiſir de voir la Raiſon battuë & humiliée, & pour leur en faire tirer cette conſequence que le Scepticiſme, qui l'abbat & l'humilie, favoriſe la Foi & eſt utile à la Religion, on allegue quelques exemples de l'oppoſition de la Foi à la Raiſon, comme ce Principe DE RIEN IL NE SE FAIT RIEN, *qui a donné lieu aux Philoſophes de croire l'éternité de la Matiere.* page 284.

Mais ce Principe mal entendu eſt lui-même contraire à la Raiſon, & bien entendu ſert plûtôt à établir qu'à détruire la Création de la Matiere. On en peut lire les Preuves dans les Logiques qui développent, avec quelque éxactitude, les noms de *Cauſe & d'Effet*.

Cette Propoſition *De rien il ne ſe fait rien*, peut recevoir divers ſens. 1°. *Le Rien ne peut pas être una matiére capable de recevoir une Forme.* Il faudroit avoir perdu le ſens commun pour le prétendre. 2°. *Quelque Etre, quelque réalité que ce ſoit qui n'exiſte pas encore ne peut être produite que par un agent qui exiſte.* On ne ſauroit conteſter cette vérité ſans renoncer au Bon Sens. 3°. *Et puiſſance de la Cauſe qui produit, ſes forces, ſa réalité, ſa perfection, rien de tout cela ne doit être au-deſſous de la grandeur, de la realité de l'effet à produire, de la grandeur du changement qui doit être procuré.* Une mediocre attention ſur ces Idées ſuffit pour ſe convaincre de la Verité de ce 3e. ſens.

4°. De tous les Etres dont nous ſommes environnés, il n'y en a aucun qui ne ſoit fini, & dont la perfection, la réalité ne ſoit renfermée dans de certaines bornes ; Par conſequent aucun d'eux, en commençant d'exiſter, n'a reçû qu'un Etre fini & fort au-deſſous de l'infinie perfection & puiſſance de l'Etre Eternel & ſans bornes. 5°. A tout coup on produit des mouvemens & des figures qui n'exiſtoient pas, comme quand on applatit une bâle. 6°. Plus on ſe rendra attentif à l'idée de la Matiére, moins on trouvera de raiſon entre ſon Idée & celle de l'Exiſtence néceſſaire. On ne trouve rien en elle, en vertu de quoi on puiſſe dire qu'il implique contradiction qu'elle n'ait pas exiſté. Si donc une Cauſe exterieure ne l'avoit pas produite, ſi elle ne tenoit pas d'ailleurs ſon exiſtence, elle exiſteroit ſans qu'il y eût aucune cauſe en vertu de laquelle il lui fût arrivé d'exiſter plûtôt que de n'exiſter pas, en vertu de laquelle elle fût en poſſeſſion de ſon exiſtence.

Voyés Part. II. Sect. IV. A. 9, 45, 63, 64, 65, 68, 86. Sect. V. Art. 7. 25, 27, 28, 31, 32. III Part. Sect. VIII.

Ce Principe (DE RIEN IL NE SE FAIT RIEN) a été corrigé par *La Foi, Pourquoi ne croirai-je pas qu'il en peut arriver autant aux autres Axiomes par la Puiſſance Divine?*

Cette Propoſition, *De rien il ne ſe fait rien*, (ſi on prétend ſignifier parlà que ce qui n'exiſtoit pas ne peut commencer d'exiſter), loin d'être un Axiome, eſt une manifeſte Petition de Principe & ſuppoſe ce qui eſt en Queſtion.

Descartes n'a-t-il pas crû qu'il ſe pourroit faire, par la Puiſſance Divine qu'une même choſe fût & ne fût pas, qu'une Propoſition fût vraye & fauſſe en même tems? Je répons hardiment que non; & quand il ſeroit tombé dans une ſi abſurde mépriſe, il n'auroit pas pour cela donné cette Propoſition pour un Axiome.

Descartes a dit qu'il ne voudroit pas nier que des contradictions ne fuſſent poſſibles; Il avoit ſes raiſons pour ne pas vouloir le nier, dans de certaines circonſtances où il ſe trouvoit. Mais ce qu'il ne trouvoit pas à propos de le nier ne prouvoit pas qu'il le crût.

En vain donc Mr. Huet en tire cette Concluſion qu'il donne pour *manifeſte: Que lorſque la Raiſon s'applique aux premiers Principes, quoi qu'elle y trouve une ſouveraine certitude humaine, il leur manque néanmoins quelque choſe pour être certains d'une parfaite certitude, & que ce défaut eſt ſuppléé par la Foi.* Quoi donc! avant qu'un homme ſoit Chrétien, s'il s'aviſe de croire que 2 fois 2 font 4, & de le croire d'une parfaite certitude, il tient un peu du viſionaire, c'eſt un effet d'entêtement, il auroit eu beſoin de quelques grains de Scepticiſme. *Je penſe, donc je ſuis*, ce n'eſt-là qu'une certitude *humaine* expoſée encore à des doutes; *Mais je vis puiſque je crois* (page 284) voilà une pleine & divine certitude. *L'Homme eſt un Animal raiſonnable* Cette Définition eſt obſcure & douteuſe. Mais *Jeſus Chriſt eſt un Animal raiſonnable*, cela eſt indubitable, c'eſt une *certitude de Foi*. Après cela ne faut-il pas ſe plaire infiniment dans le doute pour diſconvenir que le Scepticiſme ne ſoit tout à fait propre à déranger l'Eſprit?

Voyés Part. III. Sect. VIII. Art. XXI.

Je reviens à Deſcartes & à l'abus qu'on a fait de ſes expreſſions; Quelques Metaphyſiciens en ont pris occaſion d'agiter, depuis quelque tems, des Queſtions ſubtiles & très-abſtraites ſur *l'Eſſence des Idées*. Ils ont examiné ſi elles étoient éternelles & d'une nature néceſſaire, ou ſi leur exiſtence étoit un libre effet du choix de Dieu. Il me paroit qu'il y a eu du malentendu dans ces Diſputes. Mais quand bien même elles ſeroient cent fois plus embrouillées & plus chargées d'erreurs qu'elles ne ſont, rien ne ſeroit plus précipité & plus abſurde que d'en conclure l'abſolue foibleſſe de la Raiſon humaine à s'aſſurer de quelque Verité. C'eſt tout comme ſi de ce qu'un homme s'eſt une fois rendu malade par un repas, où il a mangé & bû, avec excès, des viandes & des liqueurs très-compoſées, on conclud que jamais il ne ſe portera bien, quand même il n'uſera que très-ſobrement des alimens les plus ſimples & les plus naturels, & que non-ſeulement lui, mais que tous ceux qui ſe ſont nourris & qui continuent à ſe nourrir avec le plus de moderation, ne ſauroient pourtant éviter de tomber bien-tôt malades & d'éprouver des cruditès & des indigeſtions.

Le reſte de ce Chapitre eſt compoſé de citations, entre leſquelles il s'en trouve de très-obſcures. Le goût de la belle Literature n'a pas empêché Mr. Huet de paſſer juſqu'à *Suarès*. Ces citations roulent ſur la naiſſance & la nature de la Foi; mais elles n'éclairent le Lecteur, ni ſur l'une, ni ſur l'autre, au moins nettement & à le ſatisfaire. Il me paroit que ſi on ſuit les Impreſſions où elles conduiſent naturellement, on s'attendra à recevoir la Foi d'une maniére approchante de l'Enthouſiaſme, voye très-équivoque, très-incertaine, très-dangereuſe. On peut relire, ſi l'on veut, ce que j'en ai dit à l'occaſion de Mr. Bayle. On en trouvera ci devant les endroits citès.

Je ferai encore des Remarques ſur quelques-unes de ces citations. Page 276. *A qui Dieu eſt-il connu ſans le Chriſt, le Chriſt ſans le St. Eſprit? A qui le St. Eſprit ſe donne-t-il, ſans le Sacrement de la Foi?* Ces paroles ne ſignifient point que la Raiſon ne peut amener les hommes à aucune certitude & beaucoup moins à celle de l'Exiſtence de Dieu, & de ſes attributs qui demandent nos adorations & les hommages de nôtre obeïſſance. Ce ſens ſeroit contraire à ce qu'enſeigne St. Paul, & Tertullien lui-même, d'où ces paroles ſont tirées. Mais ſi vous reflechiſſés non ſur ce qui ſe peut, mais ſur ce qui ſe fait & qu'on obſerve effectivement, par la faute & la négligence des hommes, vous verrés que ceux qui ont refuſé d'ajoûter foi à l'Evangile ne connoiſſent ni Dieu, ni ſes Loix de la maniére qu'il faut le connoître, l'adorer & lui obeïr pour parvenir à ſa communion. Tertullien parle donc de la connoiſſance ſalutaire.

Page 278. *Pour procurer aux hommes une connoiſſance indubitable, il a fallu que les choſes divines leur fuſſent enſeignées comme des paroles de Dieu qui ne peut mentir.* Cette voye eſt abregée, j'en tombe d'accord, & les preuves de ſa Verité ſont plus à la portée de tous que celles des Philoſophes.

Outre cela quand il s'agit d'une connoiſſance qui fonde nos eſperances ſur nôtre ſort à venir, il ſeroit très-naturel de craindre que nôtre amour propre ne nous élevât à des penſées trop flateuſes ſur le but auquel nous nous croirions deſtinés, de même que ſur le chemin ſuffiſant pour nous y conduire. La connoiſſance de la volonté de Dieu, revelée par lui-même, termine toutes ces agitations. Mais il y a une infinie difference, entre ne ſe trouver pas en état de ſe procurer une parfaite certitude ſur ce que Dieu a reſolu de faire de nous, & entre ne pouvoir parvenir, ſur un grand nombre d'autres ſujets, à aucune connoiſſance ſure & d'être reduit à floter dans le doute ſur toutes les propoſitions imaginables.

Page 279. Mr. Huet cite VASQUE's afin de prouver que pour rendre les Philoſophes inexcuſables, il ſuffiſoit qu'ils puſſent acquerir de Dieu une connoiſſance probable. Mais eſt-on inexcuſable, quand on ne prend pas pour règle une connoiſſance ſeulement probable dans laquelle il n'y a qu'incertitude? Une telle connoiſſance a-t-elle la force de déterminer à un parti penible? en a-t-elle même le droit? Sans l'office de la coûtume & des impreſſions faites ſur les Sens, les Sceptiques ne ſeroient-ils pas demeurés dans une totale inaction? Leur Theorie ne les menoit pas plus loin. Mais les expreſſions de St. Paul font trop fortes pour ne deſigner qu'une perſuaſion flotante? *Ses Attributs ſe voyent comme à l'œil, par la contemplation de ſes ouvrages?*

Pour nous perſuader que la Foi n'a que faire des preuves du Raiſonnement, de ces preuves que l'on peut reduire en Syllogiſmes, Mr. Huet (page 286, 287) allégue en vain l'autorité de S. THOMAS, qui a enſeigné après d'autres que *la* SCIENCE DIVINE *n'eſt pas* DISCURSIVE *ni ratiocinative, mais abſolue &* SIMPLE.

Il s'agit là de la ſcience dont Dieu eſt le ſujet, & non pas de celle dont il eſt l'origine. Les *Myſtiques* ſe diſent quelquefois éclairés de cette connoiſſance *ſimple & intuitive*, mais ils font auſſi uſage de l'autre. Mr. Huet n'a pas fait profeſſion d'être de leur nombre, & on peut avoir la Foi, ſans être Myſtique & ſans éprouver leurs irradiations interieures.

On voit encore ici un exemple bien manifeſte des dangereux effets du Scepticiſme, & de la fatale habitude où il entraine & affermit ceux qui y ont donné, de ne juger que par goût & par humeur, ſans ſe mettre en peine de l'évidence. Les paroles de ce grand Docteur de l'Ecole ne vont à rien moins qu'à renverſer la certitude des raiſonnemens, & cependant M. Huet, ce Prélat ſi ſavant & ſi célebre, les cite hardiment en preuve de ſes prétenſions.

Les Canons cités, dans la page 287, regardent les PELAGIENS. *Si quelcun ſoûtient, que, ſans l'illu-*

l'illumination & l'inſpiration du S. Eſprit, par les forces de la Nature, il peut penſer d'une maniére convenable, ou choiſir, ou conſentir à la prédication qui lui eſt faite de quelque bien, qui conſerve le ſalut, il eſt trompé par un eſprit d'herésie.

Je ne dirai pas, ou, ſi je le dis, je n'y inſiſterai pas, que preſque de tout tems les Théologiens ſcandaliſés de quelques erreurs l'ont condamnée dans des termes qu'il eſt bon d'expliquer avec quelque adouciſſement. Par exemple, dans cette rencontre le but du Concile d'Orange n'étoit point de faire conſiderer tous les vrais Chrétiens, tous les vrais Fideles, comme autant d'Apôtres, comme autant d'hommes *inſpirés*.

On fait que les Théologiens diſtinguent entre *Convaincre* & *Convertir*. Des Raiſonnemens peuvent *convaincre* l'eſprit, & le rendre perſuadé de la Verité des Dogmes, de la certitude de leurs preuves & de la ſolidité de leurs fondemens. Mais pour *convertir* il faut que le raiſonnement ſoit ſoûtenu du ſecours interieur de la Grace. Ce ſecours eſt néceſſaire pour faire aimer les Dogmes & les Préceptes. Quand on eſt inſtruit de ce ſecours on le fait ordinairement un plaiſir & toûjours une Loi conſtante de ſe ſoûmettre aux Verités qu'on connoit & de rendre conforme la maniére dont on vit, à la beauté des Lumieres dont on eſt éclairé.

Souvent encore ce ſecours eſt néceſſaire pour donner lieu à la perſuaſion même & à la conviction de s'établir & de ſe fortifier. Un cœur prévenu d'inclination pour la fauſſeté, un cœur agité par de violentes paſſions, un cœur fier & ſuperbe ne donnera pas ſon attention aux preuves propres à établir des Verités qui le gênent & qui le condamnent. Il évitera ceux qui les annoncent, qui les lui propoſent & les lui recommandent, & quand il lui arrive d'être obligé de les entendre, il ne les écoute qu'avec diſtraction, il oublie bien-tôt leurs leçons & leurs preuves, ou il ne s'en ſouvient que très-confuſément & ne les rapelle que pour les chicaner. Un Eſprit tranquiliſé par le ſecours de la Grace qui diſpoſe du cœur humain & de ſon attention, & vuide de ces dangereux principes, qui dominent l'homme dans ſon état ordinaire & animal, eſt tout autrement diſpoſé à ſe laiſſer convaincre de la Verité, & à bien éxaminer la force des preuves qui l'établiſſent. Il cherche à ſe tirer de l'ignorance & il craint encore plus de ſe tromper, parce que l'Erreur eſt encore plus contraire à la Verité que la ſimple Ignorance. Il donne donc toute ſon attention & ſa circonſpection à ſe defaire de ce qui eſt contraire à la Verité, parceque la connoitre & s'y ſoûmettre ſont ſa principale paſſion.

L'homme animal, l'homme ſenſuel, l'homme attaché aux objets du monde & prévenu d'eſtime & d'affection pour eux, eſt très-mal diſpoſé à s'inſtruire des Verités qui tendent à ſa correction, mais c'eſt ſa faute s'il ferme les yeux à la Lumiére prête de l'éclairer & s'il en détourne les regards, s'il voulloit lui donner ſon attention, il ſe convaincroit bientôt de la ſolidité des preuves qui l'établiſſent, & convaincu il imploreroit le ſecours qui reforme le *Cœur* & en rend les inclinations conformes à la lumiere dont *l'Eſprit* eſt éclairé & aux Verités dont il s'eſt convaincu. On trouvera toutes ces inſtructions, dans la Parabole du Semeur Matt. XIII.

CHAPITRE XVI.

Pourquoi la doctrine des Académiciens a été rejettée.

Il eſt bien plus étonnant qu'elle ſoit venuë dans l'eſprit, j'ai fait comprendre (I P. S. I.) quelle ſeroit la ſurpriſe d'un Philoſophe Afriquie à qui l'on en parleroit pour la premiere fois. C'eſt en effet un renverſement de la Nature. De certaines impreſſions dont je ne connois ni les cauſes, ni le ſujet, me font naître la penſée de devenir Medecin. Je doute qu'il y ait des maladies, des alimens, des remedes. Je doute s'il y a des Livres où l'on puiſſe s'inſtruire & des Docteurs qui puiſſent les expliquer. Je me conduis pourtant comme ſi tout cela éxiſtoit effectivement. Je ne ſai ſi je veille, ou ſi je réve, ſi je lis & ſi je fais enſigné, mais il me ſemble que je profite & que je tire parti de ma ſcience. Je ne ſai s'il eſt d'autres hommes de la même profeſſion que moi, mais je me conduis comme s'il y en avoit, je les mépriſe, je les hais, je les contredis, je les traverſe, je ſuis ravi de m'attirer leurs pratiques, ſur-tout quand elles ſont lucratives & honorables, je ſoûtiens qu'ils n'ont point de principes ſûrs, je me donne pour un habile homme. je crois l'être effectivement, quand je ſuis mon inclination, & je ne m'aviſe d'en douter que quand je me rappelle que j'ai réfolu d'être Sceptique. Et d'où me vient cette fantaiſie? D'où viendroit-elle ſi ce n'eſt de quelques impreſſions qui ſe font pour-elle ſur une machine qui eſt moi, qui viennent de je ne ſai quoi, qui ſe font je ne ſai où, & je ne ſai comment. Mes doutes cependant n'empêchent point que quand j'apperçois un bon plat & une bonne bouteille, je ne m'en ſaiſiſſe & je ne ſatisfaſſe avidement ma ſoif & mon appetit; comme cet uſage que je fais de ce qu'on me préſente, & mon empreſſement à en profiter ne m'ôte point ma fantaiſie de douter; le plaiſir même que je me fais de me croire riche & de me croire fort au-deſſus de ceux qui le ſont moins, ne m'amène point à m'aſſurer que je veille & que les penſées dans leſquelles je m'plaudis ne ſont pas des rêves.

Si donc on me demande d'où vient qu'il n'y a pas un plus grand nombre de Sceptiques: c'eſt comme ſi on me demandoit pourquoi il n'y a pas plus de gens dignes des petites maiſons.

Pour être en état de ſe ſoûtenir à faire le perſonage de Sceptique il faut s'être fait une longue habitude de toutes les chicaneries de la Dialectique. Peu de gens ont l'eſprit tourné à ſe plaire dans ces épines, elles forment au Pédantiſme & les Pedans deviennent d'autant plus odieux qu'ils ſont plus contrediſans. Quelle douceur peut-on trouver dans le commerce d'un homme, toûjours d'un ſentiment oppoſé à celui des autres, qui aime mieux ſe contredire lui-même que de laiſſer lieu de croire qu'il penſe comme celui qui vient de parler, qui pour faire durer la diſpute auſſi longtems que la force de ſes poumons le lui permettra, interprête tout ce qu'on lui dit, dans le ſens le plus propre à être chicané. Il eſt des gens dont ce mauvais goût paſſant de la Théorie à la pratique, s'étend univerſellement ſur tout ce que les autres ſe hazardent de dire: En matiére d'aliment, de pain, de gibier, de ragoûts, de vin, de fruits, de muſique, de tableaux, de bâtimens, ce que vous louerés ils le trouveront toûjours pour le moins fort médiocre, & fort au-deſſous de ce dont vous ne paroiſſés pas faire le même cas. A moins qu'on ne ſe trouve dans de certaines places privilegiées, & dans de certaines circonſtances peu communes, avec cette humeur & ce tour d'eſprit, on s'expoſe à de fréquentes mortifications & on a rarement le plaiſir de mortifier les autres. Il en faut ſoûtenir les contradictions, fans oſer y oppoſer les ſiennes.

De plus l'experience a fait voir de tout tems & par tout à très-peu prés, que les hommes qui n'étoient pas abimés dans la plus groſſiere ſtupidité ont regardé comme un vrai bonheur de connoître la Religion & de vivre conformément à ſes Loix, de ſe croire l'objet d'une toute-puiſſante proréction & d'être fondés à bien eſperer de ſon ſort à venir. Le Scepticiſme ſouffle ſur toutes ces Idées ſi grandes & ſi conſolantes. Voilà pourquoi auſſi on l'a rejetté.

La corruption du cœur n'a pas laiſſé de s'accommoder de la Religion, parce qu'on a ſû ſe faire illuſion

luſion & regarder le plus aiſé de ce qu'elle ordonne comme le plus eſſentiel.

Il eſt vrai que depuis que l'eſprit des hommes s'eſt plus cultivé & leur Raiſon plus perfectionnée par l'étude & par l'exercice, ils ont compris que s'il y a une Religion veritable, il faut ſe perdre ou s'obſerver & lui ſacrifier l'orgueil & la ſenſualité. Le trouble que cette neceſſité a jetté dans bien des cœurs leur a fait écouter avec plaiſir les invitations à douter & leur a fait naître du goût pour le Scepticiſme, & des préventions pour ceux qui le recommandent. Un homme qui a pris le parti d'ébranler, dans l'eſprit des autres, les Principes de la Morale, & la certitude des préceptes qui vont à gêner les inclinations, de même que celle des motifs, par où on prétend qu'on doit s'y conformer, celui qui ne néglige aucune occaſion de faire le Sceptique: ſur ces matieres & ſur toutes celles qui y ont quelque rapport, prochain ou éloigné, eſt aujourd'hui auprès de bien des gens, l'ami du cœur, l'homme de bon goût, l'homme comme il faut, l'homme qui ſait vivre.

Mais je me ſuis déja étendu ſur ces Veritez. Par cette raiſon encore je n'entrerai point dans le détail de ce dernier Chapitre: il ne contient aucune raiſon en faveur du Scepticiſme qu'on n'ait déja lu dans les précedens. L'Auteur ſe flate que le Scepticiſme reviendra ſur l'eau, comme il eſt arrivé à d'autres Sectes qui étoient tombées dans le décri. Cela ſe pourra par la raiſon que je viens d'alleguer. L'Epicureiſme & le Scepticiſme pratique ſe ſoûtiennent l'un l'autre & font des progrès bien triſtes aux yeux de ceux qui s'intereſſent aux hommes & qui regardent avec mépris l'abandon à la ſenſualité & avec horreur le Libertinage & l'Incredulité.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A

Abandon. Dieu n'abandonne que ceux qui le méritent. 279. *a*

Abrilles. 483. *b.* 484. *b*

Abelard. 211. 257. *a* 503. *a*

Abraham.

Academie, les Tr is d s Anci ns 28. *a* les Cinq. 61. *a*

Academiciens 57. *a*, leurs différens Noms, leur différence d'avec les Scepiques 53. *a*

Acatalepsie

Accident, leur Idée 121. *b* mal conceuë, est fuivie de grandes erreurs 499. *b*

Achille, donne lieu à une expreſſion orduriére 121. *b*

Action de Dieu dans le mouvement 112. *a*

Adoration digne de Dieu 547. *a* 543. *a*

Adam

Adultion, son Idée 186. *a*

Æon

Æſtius 604. *b*

Æonan 413. *a*

Affaire son utilité. 164. *b*

Ame humaine, ſe connoit, mais imparfaitement. 69. *a* 88 *b* 139. *a* 164. *a* 413. *a* 480. *a* 480. *b* 427. *b* 430. 496. *b*

Distinction du Corps 56. *b* 92. *b* 478 479. 480. son union avec le Corps chef d'ouvre de la Puiſſance & de la ſageſſe de Dieu 449. *a* 482. 487. Son pouvoir ſur le Corps. 479. 479. 471. 485. *a.* l'aſſive & active 493. *b* 496. *b*

Son immortalité ſe prouve par la Raiſon 118. *a* 171.

Ame du monde 418. 439. 431. *b*

Ame des Bêtes 475. *b* 481. 484. 497. *b*

Si elles raiſonnent 481. 484. 471.

De leurs douleurs 477. 482. 524. *b* 548. *a*

Américains 391. *b* 398. *b* Leur éxceſſive corruption 621. *b*

Amirand 217. *b* 239. *a*

Amour du prochain 412. *a*

Amphiarus 397. *a*

Anatomie

Anaxagoras 385. *b*

Anaximenes 361. *a*

Ancillon 214. 289. *a*

Angle de contingence éxpliqué 110. *b*

Ane de Buridan 441. *b* d'Apulée 215. *b*

Anéantiſſement, ſon Idée 459. *a*

Angelo Catulio 278. *a*

Angleterre patrie des grands eſprits & des fanatiques. 12. *b*

Antiquité.

Antithéſes, doivent être priſes au rabais. 188. *a*

Antiochus 364. *a*

Apelles. 119. 219 *a*

Arabes du deſert. 158. *b*

Arceſilas. 17. *b* 18. *a* 61. *b* 306. *b* 307. 309. *b a* 334. 357. 623. *a*

Archelaus. 222. *b*

Archeloebus. 215. *b*

Areolus. 216. *a*

Arétin. 369. *a*

Mr. Bayle ne veut pas le traiter d'Athée. 612. *b*

Argumens ſi les Pyrrhoniens en peuvent faire *ad hominem.* 301. *a*

Argumens qui prouvent trop 344. *a* 546. *a* 657 *a* 696.

Argumens de convenance. 462. *b*

Argumens négatifs. 375. *a* 409. *b.*

Ariagle. 389. *a*

Ariſton. 157. *a.*

Ariſtide. 397. *b.*

Ariſtote rince des Philoſophes. 1. *b.* a eu beaucoup de part aux deciſions Théologiques. 272. *a* 356. *b* 359. *a* 499. *b*

Arminius. 254. *a* 230. *a*

Arnaud. 319. *a*

Artemidore. 222. *b.*

Art S'il n'y a aucun *Art* 149. *a* 150. *b.* But des arts 150. *b.*

Arts. de penſer. 157. *b.*

Aſſemateurs. 261. *b.*

Ataraxie 58. *a. b.* Le Pyrrhoniſme n'y conduit pas. 66. *b.* 67. *a* 299. *a*

Athées on met dans ce rang ceux qui ne le ſont pas 615. 661. 676.

De leurs bonnes moeurs 621. 635. 638. 640. 655. 658. 661. *a.* 663. 665.

Mr. Bayle les peint comme il lui plait. 604. 606.

Methode de les combattre ſuivant Mr. Bayle 43. *a.*

Plus difficiles à ramener que les autres errans. 609. 637. *b* 638. *b* 32. *b* 36. *a* 666. *b* 667. *a* 668. 670 *a* 701.

Les Athées ſer lent intolerant 623. 619. *a.* 656.

Si l'*Athée* eſt Déiſte. 677.

Lié avec les hypothéſes qui animent toute la Nature 290 *a*

S'il y en a de ſpéculation 439. *b.*

Leur averſion pour ceux qui croient. 440. *a.*

L'injuſtice de leurs préventions 441. *a.* 596. 676. ôtent à la Société ſes appuis. 639.

De leurs martirs. 665. 687. *a.*

Athenée Apologie de ceux qui y donnent. 268. *b.* 595. *b.* ſe réduit à rien 617. 617.

Son danger, prouvé par Mr. Bayle 269. *b* 353. 643. *b* 416. *b*

Ses diverſes faces. 59. 96.

Ce n'eſt pas une faute de ſimple ignorance. 674. 676 695.

Parallèle de l'Athéiſme & de l'Intolerance 639. *a.* 802. *b*

De l'Athéiſme & de la ſuperſtition. 611. *a.* 665. 669.

Parallèle Des Athées avec les mauvais Chrétiens. 611.

De l'Athéiſme & de l'Idolatrie. 625. 626. 627. 674. 680. *b.* 682. *a. b.*

Athenagoras. 396. *b.*

Athenes, goût de ſes habitans. 17. *b* gâtés par l'Epicuréiſme & le Pyrrhoniſme. 681. *b.*

Atômes, réfutés. 102. *a* 103. *b.* 105. *a.* 107. *a.* 135. *a.* Ceux de Temps refutés encore 455. *b.*

Atticus. Ordinairement ne s'applique qu'à ce qui plaît 5. *a.* 1. *b.* 14. *a.* 46. *b.* 48. *a.* 51. 54. *b.* 72. *a.*

Son utilité. 18. *a.*

En ſe rendant attentif à des ſuppoſitions éblouiſſantes; on en découvre le foible. 132. *a.*

Avance. 21. *a.*

Auguſtin (St.) penſe contre les deciſions de l'Egl. 547.

Autorité. Ce qu'on doit penſer de cette voie pour perſuader. 9. *b.* 44. *b.* 45. *a.* 46. 69. *b.* 107. *a* 257. 317. *b.* 613. *b.*

Regne trop. 21. *a.* 26. *a.*

Comment on la conſerve. 30. *a* 34. *a* 35. *b* 37. *a* 39. *a*

En le juſtifiant par des autorités on tombe dans un cercle vicieux. 198. *a.*

B.

Babelot, 216. *b.*

Babiloniens. 215. *b.*

Bacon, pag. 1. *b.*

Balde 281.

Barbe. 216. *b.* 393. *a* 401.

Barneveld. 171. *b.*

Mr. Bayle. ſes grands avantages. 674. *a.*

Grand appui du Pyrrhoniſme 1. *a.* 194. *b.* 237. *a.* 323 *a.* 325. *b* 329. 336. *b.*

On ſe borne à l'attaquer ſous ce perſonnage. 277. *b.*

Raiſon par leſquelles on s'y eſt determiné. 193. *a.* à quel point dangereux. 2. *b. a.* 60. *a.* 267. *a.* 283. *a.* 287. 321. *b* 332. *b* 335. 410. *a* 451. *a* 538. *b* 556. *b.*

Pourquoi difficile à refuter. 211. *a* 331. *b.* 267 *a* 213. *b*

Parallele de Mr. Bayle & de Sextus 86. *a* 96. *a* 144. *a* 230. *b*

Mr. Bayle ſe repéte fréquemment. 100. *b.* 125. *b.* 131. *b.* 210. *b.* 211. 219 *a.* 231. *b.* 259. *b.* 375. *a.* 502. *b.* 235. *a.* 243. *b* 393. *a.* 401. *b.* 414. *a* 437. *a* 450. *a* 512. 519. 524. *a* 532. *b* 546. *a* 555. *a* 557. *b.* 568. *b* 570. *a* 576. *b* 577. 582. 638. *b* 664. *b.* 650. *b* 650.

Il étend. 81. *a* 245. *b.*

Il comptoit auſſi ſur des Lecteurs ignorans & dont la Raiſon peu éxercée ſe laiſſeroit aiſément ébloüir 115. *b* 117. *b* 119. *b* 127. 387. *a* 414. *a* 515. *a*

Il cherche à étourdir. 178. *b* 339. *a b* 341. *b* 508. *b* 538. *b* 684. *a* 686. *b.*

Il comptoit ſur la corruption des hommes 107. *b* 403. *b* 414. *a* 434. *b* 538. *b* 595. *c* 601 *a.*

Et ſur leur pareſſe à éxaminer. 454 516. *a* 519. 569. *b* 653. 69. *b*

Ses idées favorites. 254. *b.*

Il diſtribue les louanges comme il lui plait. 178. *a.*

Il eſt outré dans ſes conſéquences. 286. *b.* 260. *a.*

Il aime à attaquer Mr. Jurieu. 53. *a* 54. *a* 214. *b* 235. *b* 237.

b 237 b 238. b 265. b 288. b 381. a 398. a 444. b 581. a.
Il avoue les mauvais effets des Disputes 18. b & des parti 37. b 48. b 335. a
Il combat les erreurs avec fucces. 196. a 237. b. 353. b 354. b 7. 372. 478. 479. 499. 510. a.
Il parle très-affirmativement quand il y a intérêt. 14. a 135. b. 83. b 454.
Il donne de bonnes Régles. 216. a 274. b 282. a 311. b 374. b c. b 48. a
Sur tout pour examiner. 51. 52.
Il reconnoit de la Certitude. 52. a 103. a 110. b. 121. b 128. a 129. a 131. a 4. a 135. b 319. b. 355. 361. 365. b. 507. b 568. 4. 3. 445. b 451. a 460. a 465. b.
Il reconnoit le Bon fens aux deffus des Sophifmes. 176. a 4 0. b
Peu d'accord avec lui-même. 56. b 107. a 117. b 122. b. 339. a 200. b. 201. a 2. 3. a 204. 205. b. 206. 207. 208. 209. 213. b. 214. a 216. 217. b 219. a 220. a 223. b 231. b 232. a b 233. a 226. 227. b 230. a 235. a 236. 237. b 238. b 239. b 243. b 251. b 254. b 255. a 256. a 26. b 261. 271. a 277. b 282. a 298 b. 302. a 306. 310. a 104. 2 0 84. a 355. 870. b 403. b 401. a 411. b 445. b 445. a 514. b 532. a. 553. 571. b 602. a. 614. 623. 689. b 695. b
Il aime à s'écarter de l'Etat de Queftions. 232. b 245. a 250. 262. 511. b. 515. 516. 521. b.
Auffi fe condamne-t-il lui-même. 136. b 289. a 260. b 261. b 262. a 3 6 b 27 a 271. a b 331. a 333. a 333. a 31. 1336 b 3. 1343. b 2. 346. 91. b 350. a 104. 2 0 84. a.
Il affecte de citer les Auteurs cholaftiques obfcurs. 126 a 172. a 174. 175. a 3 7. a 362. 439. a 454. b 4 0. b.
Il abufe des citations. 619. 614. b.
Les Idées qu'il donne d'un Chrétien. 42. a 45. a 144. b 146. a 322. b 494. 502. a 519. a 669. b. 632. 643. 672. b
Il confond la foi avec l'Enthouliafme. 53. a
Il s'en mocque 23. a 136. a 373. b
Il fe mocque des Devots. 241. b 245. a 246. a 247. b 248 b 234. a 246. b 150. b & des orthodoxes. 246. a.
Il affecte de grands mots à la maniére des pedans. 113. 114. a 205. b 232. a 232. 3 7. 370. a.
Il rire parti des équivoques 241. b 414. b 569. b.
Il aime le myftére & pourquoi. 191. b
Il s'enveloppe avec les coupables & ne les corrige point 344. a
Vanité de les juftifications. 206. a 227. 211. a 213. 214. a 218. b 231. b 234. 2. 7. 209. a 210. b 259. a 162. b 7. a 133. 340. 341. 40. b 7 3.
Caufes de fes fuccés 42. 115. a.
Il f mble qu'il ne les allégue que pour fe mocquer de ceux qui n'ont pas paru contens de lui. 31. a 258. a.
Mr. Bayle n'étoit pas Mathématicien 96. a 107. 166. b.
D'où vient qu'il s'eft laiffé aller à les attaquer. 191. b.
Mr. Bayle ne fe renferme pas dans les bornes d'un Hiftorien 103. a 104. a.
Voiez encore Hiftoire & Rapporteur.
Son but developpé. 191. b 42. b. 200. 201. 214. b 210. b 222. b 223. b 224. b. 227. 231. 235. b 236. b 238. 241. b. 261. b 264. b 270. b. 276. b 277. 25 b 253. a 284. a 90 b 321. b 321. b 166. 171. 180. b 310. a 413 a 4. b 421. b 429. a 45. a 5 b. b 108 b. 555. a 5 8. b 605. a 60. a 621. b 5. a 2. 7. b. 679. b 6 9. b Conjecture fur fes inégalités. 376 a
Ses écarts & fon addreffe. 239. b 255. b 294. a 298. a 44. a 54. a 5. a 74. b 81. a 83. b 93. b 95. a b. 96. b. 100. 101. b 113. a 117. b 119. b 120. a 128. a 135. b 137. b 138. b 38. 301. 310 b 326. a 231. a 231. a 238. 230. a b 241. b 268. b 243. a 247. b 269. b 281. a b 329. b 311. b 314. a 337. a 347. 307 398. a 417. a 430. b 442. a 410. a 451. 505. b 115. b 543. a 574. a 60. b 5. b. a601. a 6 5. a 678. b 687. a.
Caractére de Mr Bayle 231. b 337. b 339 340. 341 342. b 339. a 381. 500. b 632. a 639. a 644. 660. a
Intolerant 583. b
Bernard (Mr.) 321. b 318. 319. 365. 404. b 406. a
Bête (Theod de Pourquoi les savans humanifées de ces temps là écrivoient trop librement 242. a
Bienheureux leur determination au bien 511. b
Biens Moiens de s'affurer des véritables 148. b
Bienfaisance étteri ure & interieure 248. a
Bion remarques fur fes bons mots. 310. b
Biro 648.
Blanc (le) a travaillé à faire tomber les Difputes. 20. b
Blondel 5 9. b
Boccace. 2020. a
Bonheur. voiez *Malheur*.
Bonté tire fon Luftre de la Liberté. 91. a 118 544 b 546 a 557. b 558. b 567 576. 589. a
Bonnidéale. 552. b 560. a 562. b.
Bonté infinie 561.
Bontes 6 4. b.
Brancvilliers 695. a
Brawne (Thomas) 287 b.
Bruejs 134. b.
Brutus Idée de fa vertu 396. a 510. 527. 529.
Bucer 321.
Bullinger. 348. a.
Burnet. 375. a.
But de Dieu mal poſé. 519 b 520 a 574. b 577 585. 590 591 b.
Véritable but. 522. a 555 560. 563. a 566 569. b 572. b 573. 574. 579. b 580, 582.

C

Calprenede 586. a.
Calvin abus de les paroles. 246. b cité à propos fur la liberté 463. b fur le Supralapfarianifme. 581.
Carneade 28. a 337. b 354. a 499. a
Cartagene 222. a
Cartefianifme 398. b 399.
Cafſandre 319. a 213. a
Catechisme de Mr Bayle 267. b
Caufes Maxime univerſelle fur les Caufes. 58. a
Notion des Caufes très-fin-p e & très-claire 417 b
Neceſſité d'en reconnoitre 92. a 381. a 407 b.
Caracteres des véritables 122. b des Intelligentes. 417. b
Caufes finales. 418. b
Elles ne vont pas à l'infini 92. a 113 b
Cauſe prémiere. Extravagance de ceux qui la combattent 88 a 91. a 113 a 450. b la liberté 301. 385. 4 21. b 5 2. b 427 a 481. b 504. 509. a
Fanchant des hommes à rejetter fur elle leurs defordres 150. b 430. a 1 0.
Mr Bayle reconnoit la neceſſité de la concevoir intelligente 4 7 l'Intelligence ſeu'e pouvoit produire l'ordre 182. a 417. 426 b 432. b 433. b
Elle agit par la ſeule volonté 424. 425.
Elle e t neceſſairement éternelle 434 b
Caufes réelles ſe trouvent dans les Creatures. 122. a 123. a 4 2. 426. b 457 a 458 460. a 463 b 466. b
Caufes occaſionnelles 296 b 8. b 30. b 01. 630. a 462. 467.
Mr. Bayle y prend interêt 4 4. b 431. 654
Elle le condamnent 3. b 59. b 60 b 73. a
Ceaſe. du Pyrrhonifme 5 6. a 7 b 14. & ſuiv.
Cecile ſon Exiſtence chicanée par *Sextus* 184. a 187. b.
Son Idée éxacte 109. a
Certitude de ſentiment 490. b 491. 494. a
Certitude Comment on y parvient 150. a 151. b 155. b 3. b 241. b 346. 363. a 538. b 673.
Elle repond aux Idées 488 b.
De quelle maniére la connoiſſance de Dieu l'affermit. 58
Spinoza enleve toute certitude 554. b
Elle n'eſt pas ébranlée par l'obſcurité 104. a 109. a 107. b 100. a 111. a 122. b 113. a 114. b 111. b 116. b 117 a 121. a 124. a 125. a b 126. b 135. b 241 b 142. a 143. 308 a 320. a 331. b 350. b 354. 355. 36. b 488 b
L'Hypothéſe des maladies de l'ame priſe à la rigueur va à la détruire 105. a
Changement, ſon Idée. 135. b 181. b.
Chanſons vielle chanſon, vaine & chapatoire de Mr. Bayle 359. b
Charles Quint. 375. b
Charron 227. a
Chofteé dans les Diſcours inſue fur celle des Moeurs 259. b
Reſpectée chés les Payens 06 e
Chatiment proportionnés aux circonſtances 104. a
Injuſte ſi l'on n'a pas de Liberté 458. a
Chimiſtes imitent la Nature
Chinois ſi l'on peut compter fur les Relations qu'on nous en fait. 675.
Chinois Origine de leurs erreurs & de leurs contradictions 583. b
Chrétiens diviſés & pourquoi pag. 5.
Creation ſa poſſibilité 422.
Neceſſité de la reconnoitre 425. b 426. d'où vient que ſon idée étonne 426. a
Créature ſon éloignement du néant 463. b
Créatures libres & actives 155. 555. 559. 562. 571. b.
Credulité ſes cauſes 375. b
Son prémier & effentiel devoir. 543 a
Pourquoi n'accorder 43. 43. 180. a 2 0. & ſuiv.
Mauvais Chrétiens tiennent de l'incrédulité 603. b 598. b 612. b
Chriſtianiſme mal repreſenté 344 b 316. a 322. b 404. 502 a 519. a 599. b 612. 643. 679. b
Confondu avec l'Enthouliaſme 275. a 281. a
Mal prouvé 286. a
Si ſes preuves ne ſont que probables. 287. 297. a

Les

Les imaginations de Mr. Bayle tirent leur efficace de leur oppoſition au Chriſtianiſme. 301. b
Ses avantages ſur le Paganiſme par rapport aux mœurs 610. 630.
Le Chriſtianiſme a purifié le langage 288. b
Il n'eſt point oppoſé au luſtre & à la ſureté de la Société 405 b
Chryſippe 350. b 361. a 509 b 578. b
Chronologie éxacte ouvrage difficile 197. a
Ciceron 504 b
Cenſuré par Mr. Bayle 682. a
Circonſtances, il faut s'y rendre attentif pour décider juſte 337 a
Circonſpection, caractere des bons eſprits 19. b 40. a
Citations ce que Mr Bayle en penſe 196. a
Il en emploie pour détourner l'eſprit de l'état dela Queſtion 281. b
Elles embrouillent plus qu'elles n'éclairciſſent. 207. b
Clair doit être préferé à l'Obſcur. 16 a 43 b 71 a 87. b 180. b 343 a 398. b 400. b 404. a 413. b 418 a 422. a 423. b 496. b 503. b 505. b 507 a 511. b 514. b 518. b 523. b 525. 542. b 544. b 547 a 557. a 564. a 572. a 580. a 585. 590. b a
Clarke cite 134 établit la morale 461. a
Clere (Mr le) 00 a 75. a 77. a 86. a 318. b.
Coccius 37. b
Colleges s'il convient de les choiſir égaux 289. a
Maniére de bien vivre avec eux 535 b
Combabus 318. a
Combinaiſons 406 b
Cometes, ſi elles ſont des preuves du vuide 138. a
But de l'ouvrage de Mr. Bayle ſur les Cometes 334 a
Commerce ſes utilités 263. a
Commentaire philoſophique 288. b
Comparaiſons ſur quoi doivent rouler 195. b
Elles ſont propres à éblouir. 495 b. 576. a 584. 591. a 602 a 692. 705.
Deffectueſes 151. a 251. a 430. b 510. a 515. 526. 528 539. 595. b 571. a 575. 576. 579. b 588. 590. 685. b 673. b 674. b 676. 677. 696 705.
Compilations, de leur facilité 196. b 197.
Concorde pourquoi on ne l'aime pas? 20 b
Concours terme obſcur 161 a 169. 183 b
Congrés different s manières d'en parler 205. a
Conjectures leur uſage 471. a
Conference ſans fourde ſur Athée 666. 689.
Conditions leur inégalité avantageuſe au Genre humain 505 b
Connoiſſances s'avancent par degrés 79 a 82. b 87. a
Si on ne connoit rien à moins qu'on ne connoiſſe tout 69. b 79 a 80. b 87. b 88 b 345. 543. b 544. b 555. b 557. a 573. 574. 580. 589.
Les connoiſſances les plus neceſſaires ſont les plus faciles à acquerir. 69. b 580
Conſequences outrées des Pyrrhoniens 15. b 21. a 28. 30. a 31 --34. 37.
Conſequences abſurdes doivent faire revoquer les Principes 263 b 401. b
Conſervation ſi elle eſt une Creation continuée 422. 455. 458 expliquée par l'Ecriture 459. 466. danger de cette hypotheſe 513. b 520 b 525. a 527. b
Conſcience.
Contradictions appar nres 341. a réelles 458 b 557. a
Il eſt imp ſſible de c'oire des contradictions quand on y rend attentif 112. b 113 a 136.
De quelle maniére on les croit 122 b 134. a
Ce qu'on doit faire quand la Révélation paroit en contradiction avec la Raiſon 132. b
Contradiction ſon golfe eſt dangereux 97. b 380. a
Eſprit de contradiction, à quel point ridicule & condamnable 18. 19. 20 26. b 147. 346. a 394. b 405 b 499 b
Moiens de s'en défaire 40. b
Contradictions de Mr Bayle 264. b 265 a 266. a 269 a
Contrainte Répugnance à ſe contraindre 4. a
Contraires 83 b
Controverſes comment il en faudroit régler l'étude 31. b
Convulſion de divers degrés
Corps leur exiſtence prouvée 70. a 97. b 181. a 98 a
Sophiſtiquement attaquée 119 b.
Comment *ils* ſe touchent. 93. a 94 a
Ne ſe meuvent pas d'eux mêmes. 182. a 434.
Ne peuvent penſer 508 a
Comment touchée par une droite 191.
Unique ſiegle d'une partie des hommes. 28. a 29. a 149 b
Régle incertaine & fans autorité 80. b 253. b
Correction moiens d'y travailler avec ſuccés 164 b
Corruption ſes ſources 656. 667. a 683. a ſes degrés 660.
Courage fauſſe idée 642. b
Coutumes conjectures ſur leurs cauſes 15. b
Courbure comment ſe change en ligne droite 109 a
Cours s'il n'y a que corruption 651.
Coutumes aſſervilſent les petits génies 19. b
Crainte ſon efficace 636. 641. 686. b
Crédulité de la on tombe dans le Pyrrhoniſme 21. a
Eſprit de crédulité. 274. b
Créer. Dieu en a le pouvoir 123. a 153 b 422. 423. 455 b
Sa difference d'avec produire 462. a
Criterium 68 b
Critique du cas qu'on en fait 197. b 198. b. de ſon peu d'utilité 202. b 264. b
Croire divers ſens de ce mot 133 a 642. b 667. a 699. b
Croizades 643.
Curioſité, naturelle & legitime 473 a
Curioſité doit être reprimée ſurce qui nous paſſe 16. a
Cynique mal défendu par Mr. Bayle 390. 392.
Cyrenaiques 61. a
Cyprien (St.) 221. b

D

Damnation, il convient d'être reſervé ſur ce point. 558. b
David 52 a
Sa réfutation 536 a
Décider Il faut s'en abſtenir ſur ce qu'on ne connoit pas. 100. a
Déciſions précipitées 16. b
Découvertes ſouvent dues à un bonheur & à des circonſtances extérieures. 130. b
Decrets de Dieu ne ſont point cauſes du mal. 554. b
Definitions Si on peut en donner 76 b 79. a
Elles peuvent manquer d'exactitude ſans être fauſſes. 124. a
Definitions des Mots 79. b
Definitions des Idées ſimples 184. b
pourquoi difficiles 120. a 140. b
Degrés dans les perfections des Créatures. 546.
Demandes en quoi different des Axiomes. 183. a
Demon Exagerations de Mr. Bayle 552. 553. 577.
Demonſtrations Telles ſont les preuves de la Vérité de l'Evangile. 285.
Demonſtrations Morale. 238. a
Denominations extérieures 144. a 145. a
Denſité, ſi elle oppoſe le plus grand obſtacle au mouvement 137. b
Deraiſon. 452 a
Des Cartes, pag. 1. 37. b 398. 399
Deſordres leur utilité. 526. b
Pourquoi permis 555 556. b
Deſtrion de l'Auteur. pag. 1. a 77. b
Deſtination de l'homme 122 b
Déterminations de mouvement comment elles naiſſent. 133 b
Il eſt plus facile de déterminer le mouvement que de le produire. 137 b
Devoirs Les fondemens qui nous y lient, n'y aſſujettiſſent pas de même l'Etre ſuprême. 402. b
En quels ſens fondés ſur des relations. 413. b 414. a
Devoir conjugal. 390. a
Devots Mr. Bayle s'en mocque. 136. b 267. b 699
Diane de Poitiers 606. b
Dictionnaire L'Auteur d'un Dictionnaire Hiſtorique doit pluôt abreger qu'étendre 134 b
Il doit omettre certaines matiéres. 259. b
Le parti que Mr. Bayle tire du ſien. 131. b 132 b
De quelles nouveautés il l'a orné. 191. a
Prétextes alléguésſur ſon Edition. 155. a
Commodités d'un tel Dictionnaire. 214.
S'il s'eſt à propoſé d'y établir quelques thés. 375. b
Si elle a pour unique cauſe la Politique. 415. a
Comment cette perſuaſion s'eſt affoiblie. 415. b
Dieu Origine de ſon Idée 110. a
Il faut tout ébranler, pour affoiblir les preuves de ſon éxiſtence 87
En voulant la rendre douteuſe Mr. Bayle ſe contredit & deſeuvre ſon peu de ſincerité. 430. b
Il travaille à en rendre la découverte difficile. 439. b 441. b
De quelle maniére le contentement des hommes ſert à établir la perſuaſion de ſon éxiſtence. 415. a
Ridicule des Objections de Xenus 180. b
On peut connoetre ſon éxiſtence & pluſieurs de ſes perfections 82 b 431. b 379.
Sans en connoitre la maniére 82. b 420. 430. 180
Ce qu'on en peut connoitre ſuffit pour régler nôtre conduite. 431. b 580. 658.
Sophiſme reſuté. 429. b
Dieu eſt un Etre néceſſaire. 431. b
Unité de ſes perfections. 431. 432 438. b
Origine du polythéiſme. 473. b 476.
Son immaterialité. 401. a
Dieu eſt un Etre très-Libre. 91. b 90. b 142. a 431. b 431. a 438. b 532. a 537. a 545. a
Parfaitement d'accord avec ſoi-même. 240. a 436. b 437 a 476. a

Incapable de vouloir des contradictions ce qui ne donne aucune atteinte à ſa Liberté. 142 *b*
Sa Liberté relève ſa bonté, 419 *a* 449. *a* 477. *a* 476. *b* 479 *a* 476. *a*
Ce que ſa Sainteté exige de lui. 549. *b*
Comment il lui convient de ſe faire connoître. 554 *a* 559 *a* 569. 575. *b*
Différence entre ſes droits & ceux des hommes, des Princes des Peres 548. 856. 575. 576 579. 584 586. 590.
Difficile confondu avec l'impoſſible. 500. *b*.
Difficultés danger de s'y plaire. 122. *b*.
Comment on peut en profiter. 128. *b*.
Diogene, 322. *b*
Sa refutation de *Zenon* étoit ſophiſtique 135. *b*.
Diſputes, ſi elles renverſent la certitude. 188. *b* 189. *b*
Comment el es conduiſent au Pyrrhoniſme. 3. *a* 17. *a* 18. *b* 49. 89. *a* 85. *a* 15. *a*.
Leurs mauvais effets 378. *b* 179. *b* 358. *b* 557. *a* 701. *a*
C'eſt la paſſion des Sceptiques. 75. *a* 76. *a* 79. *b*
Diſputes Academiques. 20. *a* 48. *b* 50. 85. *a*
à quel but elles devroient tendre. 173. *b*
Les malentendus y regnent. 2. *b* 500. *a*
Leur ridicule. 19 40. *b* 81. *a* 147
Diſtinctions, on l'aime déraiſonnablement. 515. *a* 516. *a* 517
Diverſité des ſentimens ne prouve pas en faveur du Pyrrhoniſme. 22. 35. 86. *b* 128. 131. *b* 427. *a* 432. *b*
Divertiſſement leur goût dominant diſpoſe au Pyrrhoniſme. 32. *b*
Diviſibilité à l'infini éclaircie. 104. *a* 106. *a* 108.
Il le éclaircit le mouvement. 144. *b* 319. *b*
Diviſion des choſes & diviſion des mots. 265. *b*
Diviſions, quand il eſt permis d'en profiter. 235. *a*
Docteur. A quel prix on acquiert ce titre 32. *b*
Caractére des faux 184. *a*
Doctrinaires ſe font faits mépriſer. 17 *a*
Définis ſ^on.
Ils ont donné lieu au Scepticiſme 187. *a*
Les Sceptiques incapables de les battre. 72. *b*
Si Mr. Bayle dogmatiſe. 267. *a*
Dogmes leur influence ſur les mœurs. 598. 603. *b* 604. 605. 615 614. *b* 640. 647.
Dorcas. 410.
Dordrecht. 223. *a* 231. *b* 232. *a* 242. *b*
Mr. Bayle ſe couvre de ſes Canons. 685. *b*
Douleurs ont leur uſage 523. *a*
Doute a ſes agrémens. 12. *b*
Les douces de Mr. Bayle ne vont pas toûjours à humilier la Raiſon. 136. *a*
Droit naturel. 324.
Rétabli par l'Evangile. 410. *a*
Ses conſequences plus ou moins difficiles. 657. *b*
Duels. 615. *a*

E.

Ecoles en miſerable état 28. 29.
Celui des anciennes 465 *b*
Eclairciſſemens pourquoi on commence l'éxamen de Mr. Bayle par les éclairciſſemens 160. *b*
Il n'y fait que ſe répéter. 277.
Education des Princes combien difficile 539 *a*
Education ordinaire 6 *b* 21. *b* 607.
Très-defectueuſe ſi elle ne forme pas à l'eſprit d'éxamen 7 *a* 640. *b*
Avis ſur ce ſujet 26. *b* 28 *b* 29. 46.
Neceſſité de l'Education 332 *a* 443 *a*
Effendi 666 *b*
Eloquence ſes véritables ſources 20 *b*
Eréigirée tout à 7 heurs 20. *a*
On pourroit l'enſeigner plus utilement 650.
Elizabeth 677 *b*
Elus explication de ce terme 277. *b*
Emma 106 *a*
Enfans de leur ſalut 347.
De leurs douleurs 52^. *a* 547.
Entendement en quoi ſes idées different de celles des ſens. 71. *b* 72 *b* 75. *a* 324. *a* 314. *b*
S'il eſt néceſſaire de le connoître à fonds pour s'aſſurer de ſes actes. 314. *b*
Entêtement pour les Srêêmes 2. *a* 24.
De la on paſſe inſenſiblement au Pyrrhoniſme 23 *b*
Effets de l'entêtement 55. *b*
Envie, combien elle s'oppoſe aux progres des ſciences 21. *b* 23. *a*
Enthouſiaſte. 575. *a*
Epaminondas. 485. *a*
Epicure.
Se contredit. 507. *a*
Parallele d'Epicure & de Mr. Bayle. 304. *b*
d'Epicure & de Zenon. 341. *b*
s'il faut rapporter à une *fatalité* les idées delavantageuſes qu'on s'en eſt formé. 304. *a*
Retuté. 210. *a*

Epoque Mr. Bayle fait parade de ce mot ſans l'éclaircir. 113. *a*
Equivoques, langage ordinaire des Sceptiques. 144. *b* 145. *a* 149. *a* 150. *b* 151. *a* 173. *a* 233. *a* 323. *b* 467. *b* 414. *a*
Equivoque, caractére de bêtiſe. 151. *b*
Developpés par Mr. Bayle. 377. *b*
Sophiſme d'Equivoque 112. *b* 423. *b* 433. *b* 458. *b* 459. *a* 463. *b* 474. *b*
Erreur la Cauſe univerſelle. 72. *a* 492. *a* 361. *b*
Ses progres. 295. *a*
Moiens pour l'éviter. 264. *b*
De ce qu'on y eſt tombé quelquefois, il ne s'enſuit pas qu'on ignore toûjours ſi on l'a évitée. 75 *b* 76. *a* 84. 79. *a* 91. *b* 363. *a*
De quelle maniére on doit ſe conduire avec ceux qui errent. 131. *b*
Influence des erreurs. 361. *a*
Elles ne ſont pas toutes également dangereuſes. 599. *b*
Eſprit. 136. *a* 139. 180. *b*
S'il eſt une ſubſtance. 140. *a*
Il a été créé. 140. *a* 327.
Eſprits intendonelles:
Eſprits leur rapport avec le lieu. 487. *a*
Eſprit caractére des petits. 15. *b* 19. *b* 22 *b* 448. *b* 475. *b* 480. *a*
Caractére des bons. 10. *b* 23. 84. *b* 82. *a* 91. *a* 454. *a* 466. *b* 484. *b* 487. *a* 496. *b*
Eſprit humain peut penſer à pluſieurs choſes à la fois. 149. *a*
Eſprit terme équivoque. 676. *b*
Eſſais, dans quelles diſpoſitions d'eſprit il convient de publier des ouvrages tous ce titre. 41. *a*
Effences leur origene. 436. *a*
Etendue Moien de diminuer les controverſes ſur ce ſujet. 53. *a*
Si elle eſt ſubſtance. 14. *a* 480. *a*
Incapable de penſer 87. *b* 361. *a* 508. *a*
La clarté de ſon idée reconnue par Mr. Bayle. 387.
Eternité De l'exiſtence de l'Etre éternel & de ſes ouvrages. 153. *b*
Eternité des peines. 644. *b*
Etudes ſuperficiel es cauſes du Pyrrhoniſme. 22. *b*
Evangile établi ſur des preuves ſolides. 27 *b* 306. *b*
Les inclinations corrumpues s'y oppoſent. 275. *b*
Surnaturel. 408. *b*
Eve
Evenemens.
Evidence doit être reſpectée. 46. 47. *a* 53. *b* 229. *a* 356. *b* 359. *a*. 61. *b* 383. *b*
Sa force. 125. *a* 178. *b* 195. *b* 398. *a*
Con-aincanne par elle-même. 69. 71. *a* 72. *b* 74. *b* 75. *a* 342. *b*
Les Pyrrhoniens s'y dérobent. 64. *b* 66. *a* 67. *a* 68. *b*
Methode d'y parvenir. 72. *a*
Au lieu de ne ſe rendre qu'à elle on ſe rend par laſſitude. 179. *b*
Quand on en a perdu le goût on devient plus grand parleur. 17. *a* 75. *a* 76. *a*
Elle fait voir que la partie n'eſt pas égale entre le Sceptique & celui qui ne l'eſt pas. 79. *a*
Elle a divers degrés. 304. *a* 657.
Euripide 432. *b*
Examen fatigant. 2. *a* 32. *a*
Sa néceſſité. 7. *a* 33. *b* 41. *b* 45 *a*
Son utilité & ſon agrément. 17. *a* 41. *b*
Sa poſſibilité. 28. *a* 440.
D'où vient qu'on le néglige. 7. *b* 27. *b* 32. *a* 33 51. *a*
Moien d'y diſpoſer ceux qui n'y penſent pas. 35. *b*
Maniere de le faire bien. 40. *a* 44. *a* 45. 47. *a* 51. 52. *a* 132. *b* 134 *b* 440 *a*
Exagerations de Mr. Bayle 624. *b* 646. 647. 651. 647.
Exemple de ſon efficace 640.
Expreſſions modeſtes dont les Pyrrhoniens ont abuſé. 17. 55. *a*
Expreſſions éxagerces. 299. *b* 619. *b*
Métaphoriques. 391. *a* 406. *b* 418. *b*
Expreſſions qui ne ſignifient rien. 65. *a* 66. *a* 71. *b* 75. *b* 78. *a* 85. *a* 439. *a*
Caractére des intelligibles. 407. *b*
Negatives confondues avec les poſitives. 439. *a*
Il n'en faut employer que d'intelligibles. *b* 493. *a* 95. *a*
Il en eſt dont il faut s'abſtenir. 247. 357. *b* 261. *a*
Savoir des immodeſtes. 104. *b* 389. *b*
Contraires aux bonnes mœurs. 216. *b* 245. *b*
Dangereuſes. 202. *a* 210. *a* 211. 214. *a*
Modeſtie dans les éxpreſſions plus néceſſaire aujourdhui qu'autres fois. 258.
Mr. Bayle fait bien quand il lui plait ſe renfermer dans des modeſtes 211.
D'où vient leur différente force. 241. *b* 268. *a*
Les déterminées font plus d'impreſſion 249. *b* 257. *b*
Du danger des delicates. 252. *b*
Néceſſité de les changer. 284. *a*

TABLE DES MATIERES.

F.

Acadé peut juger de ſes actes. 178. *a*
S'il eſt néceſſaire de la connoître à ſons, pour s'aſſurer de ſes actes. 178. *a*
Faire le Bon ſens veut qu'on s'aſſure des faits, avant que d'en chercher les cauſes. 301. 302.
Faire doivent être diſtingués des circonſtances. 369. *b*.
Fanatiques. 6. *a*
Les Pyrrhoniens en ſont une Eſpece, 12. *b*
Dangers du Fanatiſme. 321. *a*
Fantomes.
Fœdella.
Forel ſon mariage raconté nouvellement 211.
Fatalité ſentiment peu naturel. 664 665.
Fauſta 216. *a*
Faustus Illyricus. 479. *a*
Felicité. L'homme n'eſt pas en liberté de ne la point vouloir 504. *b*. 507. *b*.
Cauſes qui en détournent. 522. *a* 522. *b* 523. *a* 524. *a*. 526. *a*. *b*. 530. *b*. 535. *b*. 536. *a*
Moyens de l'acquerir. 522. *a* 530. *b* 531. 533. 536. *b* 541. *b* 542 563. *a*
Feu employé pour marquer en général l'activité. 428. 431. *a*
Folie de diverſes eſpéces. 11. *a*
Pourquoi l'Evangile eſt traité de Folie. 449. *b*
Comparée à l'yvreſſe. 12. *b*. 13. *a*
Fontaine (la) Cenſure de ſes Contes. 205. *b*
Condamnés par lui-même. 252. *a*
Fontenelle. (M. de) 363. *b* 374. *a* 443. *a* 491.
Fontenoud. 252. *a*
Formes Pleſtiques. 290. 298.
Si elles favoriſent l'Atheiſme. 420 *b* 421. 431. *a* 433. *b*
Formulaires. 370. *b*.
M. Bayle fournit dequoi les condamner & ſoûtient qu'il eſt permis de les interpreter dans un bon ſens. 371. *b* 373. *a*
Fortune. L'empreſſement à y parvenir nuit à la ſolidité des études, & par là conduit au Pyrrhoniſme. 20. *b*
Fouſques. 222. *a*
Foy. Diſpoſitions à la foy. 53. *b*
Effet d'un bon goût 53. *b*
Il eſt bon qu'elle ſoit fondée en Raiſon. 27. *b* 53. *b*. 129. *b* 130. *a* 132. *b* 333. *a* 361. *a* 483. *a* 491. *b*
Si celui qui a la foy ne doit plus ſe mettre en peine de raiſonner. 280. *b*
M. Bayle ſe moque, quand il la préſente comme une reſſource aſſurée contre nos doutes. 132. 134. 232. *b* 233. *b* 283. *b* 287. *b* 288. *b* 311. *b* 317. 346. 347. 452. *a*. 474. *b* 539. *a* 555. *b*
Ce qu'un Pyrrhonien doit avoir fait, pour paſſer de ſes doutes à la Foy. 20. *a* 230. *a* 288. 335.
De la diſtinction entre Foy *humaine* & Foy *divine*. 280. *b*
Foy de M. Bayle ſuſpecte. 242. *b*
Arrieres de Foy d'où ritent ſouvent leur origine. 500. *a*
François (premier) 222. *b*
François (St.) 222. *b*

G

Gain. L'amour du gain n'autoriſe point l'oubli des bienſéances. 213. *a*
Galien 638. *b*
Garaſſe. 38. *a*
Gaſſendi renouvelle la Philoſophie d'Epicure. 1. *b*.
Gaufridi 613. *b*
Generoſité va plus loin que la Juſtice. 409.
Geneſe 661. *b*
Geniés. 289. *b*. 290. *a*. 301. *a*
Genre. Ce que c'eſt. 365. b
Gieyghen. 322. *b*
Gloire, ſon amour a beſoin d'être reſſifié par la Religion 602. *a* 671. *a*
Goût, peut être un principe de perſuaſion. 318.
Grace. Idées de ſon ſecours. 518. 565. *b*
Grammaire. Ce que ſes Regles ont d'établi ſur la Raiſon. 153. *a*
Critiquée par Sextus. 152. *b*
Grandeur, terme relatif. 101. *a* 382.
Fauſſe Idée de celle de Dieu. 464. *a* 465. 468. *b*
Son Idée ne varie pas avec l'image qui en avertit. 101. *b*
Grandeur d'ame. 532. *b*
Grands ſe font un plaiſir de ſe croire en tout au deſſus des autres hommes. 22. *b* 540. *a*
Ils ſe croient d'autant plus libres qu'il ſont plus eſclaves de leurs paſſions. 35. *b*
L'autorité de leurs exemples. 247. *a*
Un de leurs grands devoirs. 47. *b* 48. *a*
A qui ils doivent ſe fier. 58. *a* 247. *b*
Il ſe deshonnorent plus que les autres par l'Irreligion & ſes ſuites. 26. *a*
Comment on les ſéduit. 35. *b*
C'eſt en ſe prêtant à leurs foibles & à leurs défauts qu'on parvient. 300. *a*
Illuſions ſur la grandeur. 517. *a*
Grecs comparés avec les Scites. 579. *a*
Gregoire de Rimini 399. 404. *b*
Gratius, pourquoi M. Bayle s'y intereſſe. 225. *b* 235. *b*. 317.
Guerre. Si elle étoit autrefois plus meurtriere. 263. *a*
N'eſt pas incompatible avec le Chriſtianiſme 643.
Guiſe (Ducheſſe de) 642

H

Habitudes. Leur force. 21. *b* 69. *a*. 505. *a*
Harmonie, Idées Chimeriques ſur elle. 157. *b*
Hazard. Combien ſa ſuppoſition eſt ridicule. 420. 426.
Heloiſe. 222. *a*
Heraclite. Tiré d'entre les Sceptiques. 60. *b*
Hérétiques. Définis. 6. *b*. 30. *a*
Methode pour en juger. 51. *a*
Heſſe. 216. *a*
Heureux. Pourquoi un General aime à paſſer pour heureux. 515. *b*
Hiſtoire. Devoir de celui qui l'écrit. 203. *a*. 212. *b*. 214. *b*. 215. 216, 217. *b*. 218. *b*. 219. 222. 223. *a* 226. *a*. 230. *a*. 240. *b*. 241. *b* 245. *b*. 248. 257 *a*. 258. *b*. 260. *a*. 269. *b*.
Hiſtoriens ſuſpects. 369. *b*
Hiparchia. 259. *a*
Hobbes. 205. *a*
Hoeſtet. 204 *a* 382. *a*.
Homme. Sa definition par Ariſtote. 79. *b*.
Diſtribués en 3 claſſes. 81. *b*.
Faciles & difficiles à connoître. 69. *a*
Homme animal. 286. *b*.
S'il eſt indiſcipliinable. 300. *b*.
N'eſt pour la ſociété. 412 *b*
Sa chute. 413. *b*
Homoeomeries.
Honneur. Inſpiré ſur le Pyrrhoniſme. 4. 265. *b*. 289. *a*
Sur les erreurs des grands hommes. 130. *a*
Faux point d'honneur Cauſe d'Incrédulité. 236. *a*.
Honnête & utile, pourquoi en conflict. 395. *a*
Hôpital (Michel de l') 651. 663.
Horace. Cité mal à propos par M. Bayle. 608, *b*. 669. *b*
Hottentots. 650. *a*
Houtieres.
Huet.
Humeur les Pyrrhoniens déciedent par humeur 301. *b*. 330 *b*.
Si l'Humeur décide de ~~toute sorte~~ *a*. 331. *a*. 609. *b*. 624. *b*. 640. 647, 658. *a*. 659. *a*. 661. *a*. 664. *b*

I.

Idoniée. Injuſte conſequence que M. Bayle en tire 535. *a*
Janſeniſtes. 20. *b*
Jaquelot. 231. *b*. 232. *b*. 460. *a*. 466. 493. *b*. 495. *b*. 510.
Idées de Dieu determinées. 416. *a*. 459. *a*
Idées generales. 76. *b*. 80. *b*. 81. 83. *a*
Quand il faut s'y borner. 274. *a*.
Naiſſance des Idées 145. *a*. 147. *b*. 435. *a*. 443. 496. *b*
Principales & acceſſoires. 389. *b*
Utilité des déterminées. 97. *b*
Il en eſt de ſi ſimples qu'elles échapent à l'attention 236. *a*. 143. *b*
Si les hommes ne ſe conduiſent point par idées. 571. 572. 207. *a*. 331. 609. 624. 647. 658. 659. 661. 664.
Liaiſon des idées 604.
Identité expliquée. 144. *b*
Jeſus-Chriſt. Perfection de ſon obéiſſance 512. *a*
Jeu. Jugemens précipités ſur le jeu, 399. *b*
Illuſions de l'amour propre. 20. *a*.
Imagination ce qui l'étonne ne doit pas être rejetté. 105. *a*. 114. *a*
Immenſité. 449. *b* 468. *b*

immortalité. Sophiſme contre 363. *b*
Sa connoiſſance eſt inutile ſans celle de la Religion. 485. *a*. 489. *b*.
Impatience, cauſe du Pyrrhoniſme. 22. *a*. 23. *b*. 40. *a*. 135. *b*
De nos faux jugemens 526. *b*
Imperfection, à quoi ſervent celles de cette vie 419. *b*.
Impieté. 85. *b*
Impoſſible. On ne peut point impoſer l'obligation de le croire. 2. *b*.
Impureté. Methode de la prévenir. 256. *b*. 608. *b*
Impuiſſance phyſique morale. 398. *b*
Incommenſurables, 263. *b*
Incredulité ſource de vices.
Incrédules leurs riſques. 10. *a*. 111. *a*. 331. *a*. 355 *b*
Leur tort. 110. *a*. 115. *b*. 117. *a* 118. *a* 634. *b*. 674. 676.
Fanatiques, 12. *b*. 13. *a*.
De deux eſpéces. 13. *a*.
Ils ſont remplis de préjugés, de mauvais goût & de malheureuſes habitudes. 236. *a*. 357.
Foux. 634. *b*
Cauſes de leur Zele, 236. *a*
Moyens de les ramener ou de les mortifier à juſte titre. 26. *b*
Ils affectent le Pyrrhoniſme. 261. *b* 358. *b*
M. Bayle les favoriſe. 312, 313. 319. *b*. 343. *b*. 411. *a*. 417. *a*. 634.
Ils ſe ſatisfont de toutes les hypotheſes qu'ils peuvent. 299. *b*. 306. *b*.
On impute trop legérement le vice d'Incrédulité. 327. *b*. 403. *a*
Incivilité. Sa difference d'avec l'impureté. 254. 260. *b*.
Independance de Dieu 90. *a*
Infini. Terme équivoque. 123. *a*. 363. *b*.
C'eſt un Sophiſme que de comparer le *fini* avec l'*infini*. 127. *b*
Sophiſmes ſur l'Infini. 153. *b*. 422. *b*
Comment un nombre infini de parties ne fait qu'une maſſe finie. 116. *a*. 117. *b*. 127. *b*
L'idée de l'Infini eſt parfaitement préſente à Dieu. 147. *a*
Les bornes de notre Eſprit ne lui doivent pas empêcher de reconnoître l'exiſtence de l'Infini.
Neceſſité où l'on eſt de reconnoître l'Infini. 111. *a*. 112. *a*. 114. 130. *a*. 144. *b*. 147. *a*. 369. *b*
Du Calcul de l'Infini. 130. *b* 362. *b*
Inquiſition. 367. *b*
Inſpirations leur néceſſité. 400. *b*
Inſtructions, comment naiſſent des diſcours 156. *a*
Intolerance, eſt quelquefois ſoûtenuë par de bonnes gens. 9. *b*
Son abſurdité. 31. *b*
Refutée. 697. *a*.
Juge. Si on peut l'être en ſa propre cauſe. 153. *a*
Juifs juſtifiés contre les Païens. 404. *a*
Jurieu. Se trompe. 53. *a*. 363. *b*. 373. *b*
M. Bayle ſe plaît à lui porter des coups. 224. 225. 302. *b*. 312. *a*. 313. 444. *b*. 460. *a*. 578.
Il en eſt qui retombent ſur lui. 308. *b*.
Juriſprudence mal étudiée. 38. *b*
Juſtice. On s'en fait une fauſſe idée. 781. *b*

K.

King. 443. *b*

L.

Alouerie ſa felicité 526. *a*
Lacedemone. Coutume de ſes filles couda mûée 206
Lactance. 432. *b*
Lais. 259. *a*
Langage des hommes peu exact. 494. *a*
Langage des Chretiens plus chaſte que celui des Payens & pourquoi? 258. *a*
Langues, comment la Latine s'eſt accréditée. 29. 30.
Latin difference des expreſſions Latines d'avec les Françoiſes. 259. *a*
Lecture, comment plus dangereuſe que les Diſcours. 221. *b*
Leibnits. 483. *b*. 497. *a*
Leon Iſaurique. 373. *a*
Leucippe bien refuté 385. *b*. 479.
Liberté humaine, riche preſent. 90. *b*. 231. *a*. 492. *a*. 496. 505. 512. 514. *b*. 515. *a*. 516. 517.
En quoi elle conſiſte 470. *b*. 490. 508.
Leve les difficultés. 232. *b*. 300. *b*. 301. *a*. 512. *b*. 524. *b*. 525. *a*
Reconnuë par M. Bayle 368. *a*. 412, *b*. 413. *b*. 447. *a*. 468. *b*. 505. *a*. 507. *b*.
Un de ſes grands abus. 47. *a*. 472. 492. *b*. 494. *b*. 498. *a*.
Neceſſité de la reconnoître 313. *b*. 373. 545.
Libertins ſi leur converſion n'a pour cauſe que leur timidité 492.
Les Stoïciens croyoient la Liberté & le Deſtin qui étoit avec elle en contradiction. 133. *b*
Licoris. 215. *b*
Lieu, en quel ſens l'Infini le remplit. 253. *b*
Son rapport avec les Eſprits. 487. *a*
Ligne droite. 163. *a*. 184. *b*. 185. *a*
Son partage en deux parties égales. 185. *b*.
Locke 118. *b*. 479. *a*. 487. 489.
Logique mal connuë autrefois. 80. *b*. 260.
Comment elle conduit à la connoiſſance de la vérité. 84. *a*.
On en peut abuſer. 360.
Et cet abus n'en détruit point l'uſage. 365. 367. *b*.
Loix ce terme expliqué. 435. *a*
Loix generales ſoutſrent des exceptions 208. *b*.
Les Loix generales du mouvement inſuffiſantes pour l'explication des Corps organiſés. 420. *b*
Langue les Paſtorales licentieuſes. 197.
Lorenzano. 223.
Lothaire. de ſon divorce avec Tiberge 259. *a*
Lotichius. 294. *b*
Louanges meritent d'être comptées 48. *a*.
Suppoſent liberté 567. *b*.
Louis XI. 653.
Louis XII. 216. *a*
Laurens. 562. *a*
Luther. 46. *a*. 224. *b*
Lydie. 409. *b*

M.

Achiavel. 607. *b*
Mahometiſme. 552. 643.
Mal n'eſt point preuve de deux Principes 523. *a*. 530 *a*. 535. *b*.
Son utilité. 525. *a*. 527. *a*. 530. *a*. 536. *b*. 547. *b*. 548. *a*. 560. *b*. 577. *b*
Illuſions injuſtes des hommes ſur leurs biens & ſur leurs maux 526. *b*. 531. *a*. 533. *a*. 538. *a* 546. *b*. 554. *a*
Maldonat. 293. *a*
Malebranche 122 300.
Malheur & bonheur. On abuſe de ces termes. 298. *b*. 299. *a*. 300. *a*. 301. *b*. 302. *b*. 305. *b*. 579.
Tel qui eſt cauſe de ſon malheur aime à l'attribuer à un je ne ſai quoi 300. *a*. 302. *b*. 303. *b*.
Mallebranche. 1. *b*. 130 *a*. 135 *a*.
M. Bayle n'eſt pas fondé à s'autoriſer de ſon exemple. 135. *a*
Manichéens parallèle de leur ſyſteme avec celui de l'uni d'un Principe. 282. 545. *b*
Refutés par M. Bayle. 530. *a*. 535.
Leur Syſteme ſappé. 542. *a*. 554. *a*. 563. 577.
Mariage mal critiqué par M. Bayle. 387. *b*. 534. *b*.
Liaiſon ſacrée & fondée en raiſon. 388.
Marie l'Egyptienne 116. *a*
Materialiſtes leur hypotheſe n'affoiblit point les argumens tirés des miracles. 297. *b*
Abſurdité de leur hypotheſe 396. *a*
Mathematiciens calculent tout. 2. *a*
Ont leurs prévenions 183. *b*. 387. *a*
Et ont eu leurs diſputes 128. *b*. 189. *a*
Mathematiques. Leur certitude 264.
Ses cauſes, 188. *b*
Peu du goût des Sceptiques. 182. *b*
Ils en parlent ridiculement 183. 187. *b*. 188. *a*. 190. *b*. 386. *b*
Ignorées par M. Bayle 163. 338. *b*
Leur utilité mal combatuë 202. *b*
Neceſſaires à la Phyſique. 95. *a*
Maurice (Empereur) 642.
Meaux (M. de) a trouvé beaucoup de malentendu dans les controverſes 20. *b*
Sa Critique de Me. Guion. 260. *b*
Medée. 640. *b*
Mediſance 659. *b*
Melanchton. 54. *a*. 56. *b*. 224. *b*. 352. *a*
Melanges leur vraye idée. 232. *b*
Meliſſus. 503. *a*
Memoire retient par le ſecours des réflexions. 490. *a*
Menagement neceſſaires. 11. *a* 12.
Menſonge Sophiſme. 359. *b*
Méré (Chevalier de) 192. *b*
Merite, le veritable peu connu. 31. *a*

TABLE DES MATIERES.

Caractere du *vray* 41. *a.* 47. *b*
Caractere du *faux*
Merveilles naturelles, pourquoi ne continuent pas? 397. *a*
Metaphyſique. Abus de ſes ſubtilités 275. *b.* 272. 2 376. *b.* 379. *a.* 396. 402. *a.* 421. *b.* 433. *a.* 434. *b.* 457. *b.* 455. *a.* 461. *b.* 465. *b.* 466. *b.* 477. *b.* 626. *a*
C'eſt aubon ſens à la rectifier 281. *a.* 295. *a.* 403. *b*
M. Bayle s'y plaiſoit trop. 338. *b.* 344. *b.* 345. *b.* 350. *b.* 367. 512. *b.* 567. *a.* 583. *b.* 584. 674.
Metaphores éblouiſſantes 603. *a.* 625. 664. *b.* 677. 697. *a*
Methode. Funeſtes effets de la mauvaiſe. 22. 51.
Saines de la bonne. 24. *a.* 113. *b*
Difficile dans les ſujets compoſés 189. *a*
Methode d'arriver à la connoiſſance des choſes 124. *a*
Methode de bien citer, en quoi difficile 196. *b*
Minuſcules, leurs Qualités. 32. *b*
Si leurs prédications ſont ſans fruit réel. 663. *a*
Miracles. Leur certitude. 372.
Preuves d'une cauſe libre. 373. *a*
Modes, leur influence. 662
Moderation prévient le Pyrrhoniſme. 16. *a*
Aimable. 17. *b*
Modernes, de quelle maniere les Partiſans outrés des Anciens répondent à leurs argumens 285. *a*
Modeſtie affectée 198. *b.* 212. *a*
Véritable 318. *a*
Mœurs leur liaiſons avec les écrits 242. *b*
Cauſes de leur relachement. 611. 619. *b* 636. 695.
Inductions trompeuſes ſur les mœurs, 620. 645.
Moliere. S'il juſtifie M. Bayle. 213. *a* 249. *a*
Molouiſtes. 479. *a*
Montaigne. 134. *b.* 636. *a*
Morale attaquée par Sextus. 148. *a*
Le Pyrrhoniſme tend à la renverſer 307. *a* 309. *b*
Son importance, & ſa facilité. 150. *a*
Tire ſa force d'une vûe à venir 152. *a* 493. *a*
Moral confondu avec le Phyſique 382. *a* 389. *a*
Sa certitude. 398. *b* 410. *b*
Ses principes gravés dans l'eſprit humain. 402. *b*
Morales, pourquoi imaginées. 226. *a*
Mort Sophiſmes contre la crainte 362.
Motifs difficiles à démêler. 372. *a* 694
Motifs, fortifiés par la Religion 679. 686. *b* 690. *a* 703. 694. *a*
Mots, ou s'en paye. 8. *a.* 18. *b.* 145. *b.*
Cauſes de leur obſcurité. 143. *b*
Mots reſpectés. 228. *b*
Diſputes de mots, 189. *a*
Bons mots, leur efficace. 234. *a*
Moulin (du) tourné en ridicule par Mr. Bayle. 218. *a*
Mouvement. Remarques ſur ſa définition. 124. *a*
Sa naiſſance. 124. *b*
Ses propriétés eſſentielles. 124. *b*
Ses cauſes. 121. *b* 122. 383. 424.
S'il ne peut être produit par une cauſe immatérielle. 423
Succeſſion continuelle. 118. 181. *a*
Comment ſe fait dans le bien. 113. *b*
S'il eſt impoſſible dans le Plein. 137. *a.* 140. *b*
Mouvement du centre dans une boule qui circule. 124 *b*
Du diametre. 125. *a*
Comment on s'aſſure de ſon uniformité, 145. *b*
La Phyſique des Anciens le ſubdiviſoit en diverſes eſpeces. 135. *b*
Objections contre ſon exiſtence. Sophiſtiques equivoques. 114. 116. 117. *a. b.* 118. *a.* 121. *b* 123. *b* 127. *a.* 382. 383.
Mouvement compoſé. 383. *a*
Mouvement appliqué à l'Ame, terme Metaphyſique. 480. *b*
Multitude terme relatif. 124. *b.* 175. *b.* 176. *a* 360.
Muſique ridiculement attaquée. 187. *b*
Myſteres mal à propos accuſés de contradiction. 321.
Myſtiques. Leur langage extraordinaire. 260. *b*
Impatiens. 6. *a*
Favorables au Pyrrhoniſme. 6. *a*
Leurs prétenſions éblouiſſantes. 6. *a*
M. Bayle en tire une conſequence Sophiſtique. 518. *b*

N

Nature par où on diſtingue ſes Impreſſions. 392. 391. 392. 416. *b.* 417. *a*
Neant tiré du neant, phraſe éclaircie. 454. 455.
Nicolle. 308. *b* 383. *b*
Nombres combatus par les Sceptiques. 185
Idées Chimeriques ſur les Nombres. 187. *a*

O

Objections. Si elles ébranlent la certitude. 53. *a* 87. *b.* 88. 91. *a.* 320. *a.* 442. *a.* 472. 478. *a.* 482. 483. 484. 485. 486. *b*
Obſcenités. Il n'eſt pas permis d'en flater le goût 198. *b.* 200. 370. *b*
Des plus contraires à la Religion. 201. 213. *b* 215. *a* 249. *a* 265. *b.* 451. *b*
Danger de s'y accoutumer. 206. *b* 216. *b* 339.
Comparaiſon des groſſieres avec les délicates. 219. *a* 220. *a* 221. 246. *b*
Affectation de M. Bayle à s'exprimer groſſierement contre les Loix de l'Hiſtoire. 202. *b.* 203. 207. 209. 213. *b.* 214. 215. 216 217. *b.* 223. *a* 391 *b* 475. *b*
Il en faiſit toutes les occaſions. 202. *b.* 339. *b*
Ses recits ſont ſeduiſans. 211. *a.* 212. *a.* 215. *b*
Examen du premier, ſecond, & troiſiéme cas ſur les obſcenités. 240. *a*
Du quatriéme, cinquiéme, ſixieme, ſeptieme, huitiéme cas. *a*
Quatre manieres de s'exprimer ſur ce ſujet. 240. *b*
Si le Plaiſir d'en parler inſtue ſur les mœurs 241. *a*
Objet part de diverſes cauſes. 179. *a*
Ne doit point nuire au clair. 87. *b.* 88. 8. 9. *b.* 91. *b.* 280. *a* 282. *a* 285. *b.* 320. *b.* 229. *a.* 475. *b* 484. *b*
Oeconomies divines, leurs differences. 459. *b*
Opinions Cauſes de leur diverſité. 28. *a* 72.
Ordre, ſon utilité. 41. *b*
M. Bayle s'en écarte. 247. *b*
Origene. 569. *a* 570. 4571. *b.* 572. *a*
Orthodoxes définis. 6. *b.*
raillés. 216. 232. *a* 269. *b* 314. 315. 320. 324. *b* 455. *a* 550. 580. *b.* 684. *b.* 685. *a.* 695. *a*
Oxford. 224. *b.*

P.

Paganiſme. Des Vices y paſſoient pour des actions indifférentes. 258. *a*
La Philoſophie en prévenoit les abus. 407. *a*
Vûes injuſtes ſur l'Antiquité. 411. *b* 416. *a*
Leur faſte ſur la juſtice Celeſte. 672.
Ils reſpectoient la Chaſteté. 665.
N'eſt pas l'ouvrage d'un ſyſtême. 416. *a* 618. *b*
Comment les actions des Dieux ne les authoriſoient pas à enfreindre les Loix. 610. *b.* 638. *b.*
Si les Payens demandoient aux Dieux la Vertu. 672. *a*
Panormita. 534. *b*
Papin. 433. *a.*
Paradoxes du goût des Pyrrhoniens. 287. *b.* 289. *a*
Le goût en eſt dangereux. 3. *a.* 12. *b*
Parallele Sophiſtiques. 246. 257. *b.* 258. *a.* 260. *a* 392. *a.* 549. 561. *b.* 565. *b*
Du clair avec l'obſcur. 455. 456. *b.* 466. *a.* 467. *a.* 475. *a.* 479. *a.* 480. *a.* 482. *b.* 485. *b.* 495. *a*
Parallele de Dieu & d'un Pere. 567. *b.* 570. *b.* 571.
Parallele ridicule. 548 *b.* 562. *a.* 565. *b*
Paralleles juſtes, 547. *b*
Paralleles outrés. 439. *b.* 570. *b*
Parallele de l'Evidence & de l'obſcurité. 453. *b*
Pareſſe, cauſe du Pyrrhoniſme. 24. *b.* 21. *a*
Parthenais, 217. *a*
Parti. Eſprit de parti, comment ſe forme. 30. 38. *a.* 46. *b*
Neuri par celui de diſpute. 147. *b*
Regne entre les gens de lettres. 37. *a*
Comment il s'accrédite. 35. *a*
Fait admirer des perſonnages ridicules. 112. *b*
Ses mauvais effets. 45. 50. *b* 270. *b.* 272.
Reconnus par M. Bayle. 271. *b*
On peut ſe défaire de cet eſprit. 52. *a*
Partiet alliquotes proportionelles. 104. *b.*
Partis comment ſe forment & tombent. 306. *a.*
Eſprit de partis 600. *b*
Paſſions. Leur oppoſition à la Raiſon. 4. *a*
Elles corrompent le jugement. 26. *a* 628. *b*
Patin 606. *a*
Paſtor fido. 221. *a*
Paulicien 575. & ſeqq. 581.
Payens de leur morale & de leur fort. 400. *b.* 606.
Péché on n'en connoit pas toute l'horreur 506. *a.* 544. *a* 568. *b.* 573. *b*
Dieu n'en eſt aucunement l'Auteur. 547. *a.* 577.
Péché originel. 316. *a.* 598. *b.* 413. *a*

Pilisson. 371. *b*
Penſée, ſon état, quand on dort profoudément. 144. *a*
Peines. leur juſtice. 506. *a.* 544. *a.* 546. *b.* 558. *b.* 568. *b*
Pelagiens on donne ce titre trop liberalement. 430. *b.* 468. *b.* 684. *b.* 687. *a*
Periandre. 606. *b.* 615. *a*
Pericles. 372. *a*
Perrot 317. *b*
Perſonne, idée de ce terme. 345. *a*
Philetas. 359. *b*
Philoſophie comment enſeignée dans les Ecoles 30. *b.* Quelle Philoſophie a été condamnée par St. Paul 275. *b.* 286. *a*
Utilités de la Philoſ. 407. *a*
Philoſtrate 369. *b*
Phyſique des Anciens tres imparfaite 112. *b.* 383. *a*
Cauſes qui retardent les progrés de la moderne. 121. *a*
Moyens de la perfectionner. 387. *b.*
Caracteres de ſes principes 195. *b*
Sa certitude 382. *b.* 385. *b*
Plans imaginaires. 320 *a*
Plans de Dieu 555. 566. *b*
Platon, juſtifié de Scepticiſme 61. *a*
Cité ſur le bien honnête. 395. *a*
Mal accuſé 428. *b*
Pline. 383. *a*
Plotin. 400.
Plutarque. 311. *a*
Point, ſon idée. 12. *a.* 183. *b.* 188. *b.* 187. *b.*
Poirot. 2. *b.*
Reſuté par M. Bayle. 146. *b.*
Politique, peut s'accorder avec la probité. 607. 615. 618. 624.
Politeſſe ſon utilité & ſa poſſibilité 41. *b.* 47. *b*
Pompée. 579. *a*
Pompone. 266. *b.* 598. *a*
Pomponius Atticus. 370. *a*
Porphire ſon arbre 367.
Poſſible ſon idée 361. *a.* 436. *b.* 438. *b.* 439. *a*
Précaution Phyſique. 467. *b.* 468.
Précepte univerſels & à temps. 406. 408. 632.
Précepteurs ridiculement négligés 702.
Précipitation cauſe du Pyrrhouiſme. 19. *a.* 22. *a* Condamnée. 110. *b*
Prédeceſſeurs ridicules. Ce reproche trop étendu par M. Bayle. 248. *b.* 252. *a*
Prédeſtination. Pourquoi M. Bayle marque tant de zéle pour ce Syſtême 201. *b.* 227. *b.* 229. *a.* 445. *a.* 565.
Il ne luy eſt pas toûjours favorable. 280. *a.* 444. *a*
Il en fait tomber les preuves. 234. *a*
Ses atoucliſemens. 228. *a*
Ses abus. 236. *b*
Si elle donne la victoire aux Pyrrhoniens 277. *a.* 278. 279. 325. *a.* 446. *a*
Prédicateurs doivent être en garde contre l'exagération 650. 654. *b.* 695. *b*
Prejugés. 7. *a.* 29. *b*
Comment ſe répandent. 8. *a*
Leurs effets 52. *b*
Prennent la place & le credit de la verité 21. *a.* 36. *b*
Empêchent d'examiner. 51.
Si la Religion en eſt l'effet 633.
Preſcience de Dieu. La neceſſité de la non-preſcience établie par M. Bayle 446. *b*
Preſcience expliquée. 446. *b.* 524. *a.* 544. *b.* 563. 568. *b.* 705.
Preſentes ſeivoles. 197. 198. 199. 200.
Preuves du ſentiment. 507. *a.* 509. *a*
Preuves. S'il eſt neceſſaire de les pouſſer à l'infini. 64. *b.* 66. *a.* 68. *b.* 74. *b.* 77. *b.*
Les Pyrrhoniens tombent en contradiction ſur les preuves. 179. *b*
Comment on s'y dérobe. 373. *b*
Prevoyance ſouvent incertaine. 302. *b*
Princes. C'eſt de la Religion qu'ils tirent leur véritable grandeur 25. *a*
Mis mal à propos en parallèle avec Dieu. 548. 561. *b.* 575.
Leur influence ſur les mœurs 651.
Priſcillianiſtes. 447. *a*
Profeſſeurs, comment ils parviennent. 31. *a* 32. *b*
Profeſſion chacun doit s'attacher à la ſienne. 117. *b.*
Propoſitions ſuſceptibles de divers ſens plus étendus, moins étendus. 56. *b*
Simples & compoſées. 360. *a*
D'où dépend la verité des *hypotheſiques.* 120. *b*
Et des diſjoncîives 502. *b*
Les *Conditionnelles* ſont capables de convaincre. 68. *a*
Il en eſt auxquelles on ne peut refuſer de ſe rendre. 99. *b.* 101. *b.* 106. *b.* 178. *a*
Propoſitions ſur les futurs contingens. 502. *a.* 563. *a*
Prophetes. 504. *b.* 506. *b.*
Providence ſource des difficultés ſur ce ſujet. 84. *a.* 543. & ſuiv.
Source des ſolutions. 89. *b*
Elle agit par des raiſons qui ne nous ſont pas connues. 298. *b.* 580.
L'ignorance eſt cauſe que l'on s'en plaint. 300. *a.* 543. *b.* 544. *b.* 547. *a.* 557. *a.* 564. *a.* 572. *a.* 573. 574. 582. 583. 587.
M. Bayle diſpoſé à en juger mal. 590. *b*
Il s'y prend mal pour la juſtifier 596. *b*
N'eſt pas ébranlée par des objections 243. *a*
N'aneantit pas la liberté 504. 582.
Prudence ſa néceſſité 253. *b.* 255. *a.* 258. *a.* 215. *b.* 219. *a.* 389. *b.* 392. *a*
Prudicité eſtimée par les Payens. 664. *a*
Punition, juſte. 567. *a.* 568. *b.* 570. 572. *a.* 573.
Purgatoire, cauſes de ſon peu d'efficace. 571. *b*
Puiſſance ſon idée 422. *a.* 538. *b*
Pyrrhoniens. Leur definition difficile 1. *a.* 13. 14. 63. *a*
Naiſſance de cette Secte. 1. *a.* 16. *b.* 334.
Parolt impoſſible. 2. *b*
Pyrrhoniſme exterieur 2. *b.* 62. *a*
Se fait voir par intervales. 3. *a.* 64. *a.* 66. *a.* 357. *b.* 370. *b.* 375. *b.* 381. *a.* 381. *b.* 413. *a*
Leurs Principes interieurs. 3. *a*
Corruption du cœur. 306. *b.* 308. *b.* 334. *b*
Par quelles voyes ils ſe ſont affermis dans leurs fantaiſies. 5. *a.* 367. *b.*
D'où vient qu'ils ſe ſont fait connoître 4. *b.* 64. *a.* 70. *b.*
Dignes de mépris. 3. *b.* 4. *b.* 536. *a.* 537. *b.* 540. 552. *b.*
Leur caractere. 264. 268. 306. *b*
Ennemis des ſciences & de la Religion. 309. *b.*
Ils dédeient par humeur. 14. 153. *a.* 178. *a.* 179. *a.* 183. *a.* 188. *b.* 198. *a.* 289. *a.* 330. *b.* 377. *b.*
Ce ſont des eſprits ſuperficiels. 22. *b.* 54. *a.* 59. *a.* 62. *a.* 91. *b*
Leur goût eſt pour la bagatelle. 198. *b.* 202. *a.* 339. *a*
Il ſe repetent fréquemment. 68. *b.* 74. *b.* 75. 76. 113. *a.* 125. *b.* 148. *a.* 150. *b.* 176. *a.* 204. 210. *a.*
Sophiſtes obſtinés & ſincéres. 136. 187. *a.* 233. *a.* 238. *b*
Affectent du ſavoir & de la ſubtilité. 155. *a.* 156. *b.* 182. *b.*
Ils manquent de ſincerité. 63. *b.* 64. 65. *b.* 66. 67. 68. 69. 70. *b.* 71. *b.* 73. *b.* 74. *a.* 76. *a.* 79. *a.* 82. *a.* 91. *a.* 95. *a.* 115. *a.* 147. *b.* 149. *a.* 150. *a.* 158. *a.* 180. *b.* 316. *a.* 351. 573. *b.*
Leur principe fondamental. 38. *a.*
Ils s'autoriſent ſans juſte fondement. 17. *a.* 97. *a.* 115. *b.* 128. *b.* 194. *b.* 338. *b.*
Caracteres de leurs diſciples. 27. *b.* 29. *a.* 93. *b.* 61. *b.* 65. *b.* 307. *a.* 341. *b*
Leurs Conſequences ſont outrées. 15. *b.* 24. *a.* 28. *a.* 30. *a.* 31. 32. 33. 34. *b.* 37. 43. *a.* 52. *a.* 53. *a.* 58. 70. *a.* 80. *a.* 88. *a.* 95. *b.* 187. *a.* 197. *a*
A quel point leurs ſentimens ſont dangereux, odieux, importuns. 9. 10. *a.* 12. *a.* 26. *a.* 68. *b.* 84. *b.* 91. *a.* 115. *a.* 134. *b.* 324. *a.* 260. *b.* 283. 311. 317. *a.* 322. *a.* 337. 339. 346. 348. *b.* 399. *a.* 407. *a.* 619. *b.* 634. 694. *a.*
Cauſes de leurs progres. 7. *b.* 8. *a.* 14. *b.* 78. *a.* 80. *a.* 336. *b.* 342. *b.*
Raiſons pour leſquelles on les ſupporte. 5. *a.*
L'attention aux bornes de nos connoiſſances eſt un grand preſervatif contre leurs Sophiſmes 129. *a.* 321. *b.* 366. *a.* 382. *b.* 183. *b.* 357. *a.* 395. *a.* 398. *b.* 400. *b.* 411. *a.* 433. *b.* 448. *b.* 449. *a.* 457. *a.* 475. *b.* 481. *a.* 487. *a.* 504. *a.* 522. *b*
Pyrrhoniſme hiſtorique combattu par M. Bayle 235. *b.* 238. *a.* 308. *b.* 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. *a.* 380. 381. 382. *a*
Des circonſtances ſont devenuës incertaines par le peu d'intérêt qu'on y a pris, quand l'éclairciſſement en étoit aiſé. 370. 371.
Il en eſt ſur leſquelles on manque de monumens ou de détails. 377.
Contradictions des Pyrrhoniens. 3. *b.* 4. *a.* 13. *b.* 14. *a.* 48. *b.* 52. *b.* 71. *a.* 73. *a.* 15. *b.* 22. *b.* 148. *a.* 62. 63. *a.* 65. *a.* 69. *b.* 102. *a.* 74. *a.* 79. *a.* 84. 85. 92. *b.* 150. *a.* 153. *a.* 160. *a.* 192. *b.* 336. 338. *a.* 411. *b.* 460. *a.* 508. *b.*

Ils

TABLE DES MATIERES.

Ils fuient la lumiere & la peine. 182. *b.* 573. *b.*
Ils sont ennemis de la Science & des Savans 338. *b* 339. *b.* 368. *a*
Pyrrhoniens comparés à divers sous 11. 13. 634. *b*
De quelle maniere il convient d'en user avec eux. 9. *b.* 10. *b.* 12. *a.* 73. *a.*
Si les Chrétiens doivent entrer en lice avec eux. 288.
Pyrrhoniens de deux éspeces. 13. *a*
Methode pour les ramener 46. *b.*
Quand il faut les abandonner. 68. *a.* 77. *b.* 108. *a.* 363. *a*
Le Pyrrhonisme n'eſt point un état naturel. 349. *b.* 375. *b.* 381. 357. 379. 412. *a.* 411. *a.* 451. *a.* 460. *a.* 557. *a*

Q.

Qualités ſenſibles. 69. *a.* 70. *a.* 71. *b.* 387. *b.* 507. *b.*
Quelibet. 217. *a*
Queſtions difficiles. 15. *b*
Embrouillées, n'établiſſent pas le Pyrronisme.
Difference des Queſtions d'avec les concluſions. 76. *b.*
Queſtion doit être *partagée.* 113. *b.* 230. *b*
Il eſt des Queſtions auxquelles pour répondre juſte il ne faut ſe former aucune idée. 141. *a*
Etat de queſtion poſé exactement. 196. *b.* 230. *b.* 270. *b.* 274. *a.* 298. *b.* 356. *a.* 361. *b.* 362. 415. *a.* 416. *a.* 453. *a.* 456. *a.* 499. *a.* 503. *b.* 505. *a.* 515. 517. 521. *b.* 530. *a.* 533. *b.* 563. *a.* 570. *b.* 576. 588. *b.* 598. *b.* 679. *b*
Mal poſé par M. Bayle. 247. *a.* 330. *a.* 352. 253. *a.* 254. 268. *b.* 299. *b.* 340. *b.* 386. *a.* 408 *a.* 497. *a.* 515. 518. *b.* 524. *b.* 563. *b.* 564. *b.* 589. *a.* 597. 598. 600. *a.* 685. *b.* 626. *b.* 636. 656. 679. 684. *b.* 685. *b*

R.

Rabelais. 19. *b.*
Railleries contre l'Ecriture deshonorent. 117. *a*
Gatent le cœur. 310. *b.* 311. *a.*
Condamnées par M. Bayle. 401. *b.*
Raiſon. Invectives contre la Raiſon funeſtes à la Religion, favorables au Pyrrhoniſme. 6. *a.* 575. *a*
Son bon uſage. 309. *a.* 310. *a.*
Néceſſaire contre le Fanatiſme. 313. *a* 321. *a.* 322. *a*
Son mépris deshonore la nature humaine. 8. *a*
Si elle eſt un marché où chaque Secte achette des armes 325. *b.*
Doit expliquer l'Ecriture 275. *b.* 281. *b.* 286. *a.* 309. *a.* 312. *b.* 313. 314. 317. 322. 328. *b.* 329. 330. *a.* 351. *a.* 368. *a.* 393. *b.* 398. *b.* 400. 405. 406
Comment on doit ſe conduire, quand elle paroit oppoſée à la Révélation. 275. *b.* 281. *b.* 322. 323. *b.* 324. *b.* 325. *b.*
Si elle tourne comme une girouette. 393. *a.*
Une de ſes principales regles. 404. *a*
Ramus loué de ſa chaſteté. 217. *b.*
Rangs, moins de parvenir aux premiers. 7. *b.*
Rapaillages 534. *b.*
Rapin. 50. *a.* 313. *b.* 650.
Raporteurs leurs Devoirs. 257. *b.* 266. *b.* 283. *a.* 284. *b.*
Si M. Bayle les a bien remplis. 43. *b.* 102. *a.* 104. *a.* 253. *a.* 304. *a.* 313. *a.* 315. *b.* 510. *a.* 519. *b.* 577.
Rayon de Cercle. Maniere de le concevoir. 109. *a*
Rebecca. 212. *b*
Recompenſe. 567. *a.*
Rectangle, comment ſe change en ligne 508.
Reformateurs Cauſes de leurs ſuccès. 505.
Régles, comment on les découvre.
Regis. 398. *b*
Regnier. 567. *b*
Reineſius. 535. 536.
Relatifs confondus avec les abſolus. 151. *b.* 160. 177. *b.*
Religion. D'où vient qu'elle n'a pas une plus grande influence ſur les mœurs. 5. *a.* 415. 606. 613. 615. 642. 654. 659. 667. 683. 690. 700.
On l'a altérée. 5. *b*
On l'enſeigne mal. 6 *b.* 607. *b.* 700.
Si ſa naiſſance eſt dûe à la Politique. 672. *b.*
Son accord avec la Raiſon. 7. *a.* 286. *b.* 314. *a.* 328. *a.* *b.* 329. 320. 321. 327. 335. 343. *a.* 356. *a.* 364. *a.* 403. *a.* 404. *a*
M. Bayle lui ôte les appuis. 317. 575. *a*
Sa ſimplicité, 270. *b.* 272. *b.* 286. *a.* 297. *b.* 316.
On regarde trop les dogmes comme en faiſant le Capital. 609. 691. *a*
Son utilité. 10. *b.* 36. *a.* 265. *b.* 270. *a.* 395. 402. *a.* 403. 407. *b.* 532. *b.* 599. 600. *a.* 601. *a.* 602. *a.* 607. 610. *a.* 615. *b.* 631. 648. 650. 651. 655. 661. 663. 670. 679. 687. 690. *b.* 691. *a*
Très-réelle quoique moins qu'elle ne le mérite 606. 613. 615. 642. 654. 659.
Elle fait la grandeur de l'homme. 35. *a.* 36. *b.* 261. *b.*
Les principes, qui en éloignent les hommes les rendent ridicules. 24. 27. *a.* 286. *a.* 540. *b*
Dans quelles diſpoſitions la Raiſon veut qu'on s'en inſtruiſe. 27. *a.*
Accord de la Religion & de la Nature. 419. *a.*
Diverſités ne ſont pas ſans uſage. 551. *a.*
Parallèle de la Religion & du point d'honneur. 606. 610. *a.* 665.
Religion du Médecin. 287. *a*
Renoncer à ſoi même. 336. *b.* 347. *a*
Repetitions on y eſt forcé 559. *a.*
Reproduction abſolue. 561. *a.* 569. *a*
Republique des Lettres. 34. *b*
Reputation. Comment on y parvient. 34. *b*
Reſſurrection 222. *b*
Reſurrection. 324. *a*
Reſſemblances, ou les outre. 476. *b*
Retraite à ſes inconvéniens. 12.
Revelation à qui déſirable. 405. *b*
Revenir ſi fait de rien. Explication de ces termes 383. *a.* 422. *a.* 423.
Richeſſes, on peut légitimement travailler à en acquerir. 345. *a*
Ritsangels. 580.
Rome. Cauſes de ſa durée & de ſa grandeur 300. *b*
Rorarius. 482. *a*

S.

Sadducéens. Si leurs mœurs étoient moins corrompues que celles des Phariſiens. 603. *b.* 607. *b*
Sageſſe, en quoi conſiſte. 285. *a.* 314. *a.* 294. *b*
Caractere de Sageſſe dans les ouvrages de la nature 419.
Saiſons les génies n'y preſident pas. 300. *b*
Sanchez. 107. *a*
Sanderus. 374.
Sara.
Savans. Idée que le Vulgaire s'en fait. 28. *b*
A quoi on a attaché ce titre. 306. *a*
Idée des veritables. 38. *b*
La ſincerité eſt un de leurs caracteres. 41. *a*
D'où vient qu'ils ſont peu de fruits. 39.
La plûpart peu dignes de ce nom. 33. *b.* 536. *a*
N'ont pas mieux examiné que le Vulgaire 30. *a*
Saurin ſes diſputes avec Mr. Jurieu. 238. *a*
M. Bayle abuſe de ſes expreſſions. 323. *b.* 325. *a* 372.
Raiſonne juſte. 363. *b*
Sciences. Leur origine & leurs progrès. 1. *b*
Scioppius ſes précautions pour la chaſteté 109.
Sebaſtien, Roi de Portugal. 637. *a*
Sectes leur naiſſance & leurs mauvais effets. 38. 54. *b*
Moyens de les prévenir. 38. *b*
Et de les faire ceſſer. 42. *b.* 43. *a*
Senec. 264. *a*
Sennert 390. *b*
Sens certitude de leurs raports. 97. *a.* 99. *a.* 414. *b*
Bornes de leurs inſtructions. 100. *a.* 101. *b*
Utilité de ce qu'ils ſont paroître. 99. *b*
Utilités de leurs averiſſements 400.
Senſualiſt. 11. *b*
Sentiment leur diverſité n'établit pas le Pyrrhoniſme 42. 43. 78. *a.* 78. *b.* 76. *a.* 148. *b.* 149. *a.* 309. *b.* 363. *a.* 433. *a*
Sermens ſoûtien de la Societé. 639.
Sextus Empiricus. pag. 1.
Pourquoi préféré aux autres Sceptiques. 57. *a*
Se pique d'exactitude. 58. *a*
Son goût pour les Sophiſmes lui fait négliger des argumens ſolides. 135. *b*
Sherlok cité & abregé ſur la Providence. 592.
Contre les Athées. 590. *a*
Siamois. 603. *b*
Signatures. 372. *b*
Signes leur uſage. 179. *b*
Simonide. 447. *b.* 459. *a*
Simplicius. 617. *b*

TABLE DES MATIERES.

Societé Civile. Ses fondemens. 338. *a.* 601. *a.* 602. 602. *b.* 5. 706.
Sa nécessité. 601. 639. 672. *b.* 678. *b*
Si elle ouvre la porte aux vices. 679. *a*
Socinianisme. Reflexions de M. Bayle sur ce sujet. 335.
Socrate, raisons de sa methode. 17.
Sa Physique. 383. *b*
N'étoit point Pyrrhonien. 18. *a*
Recommande la lineerité. 397. *b*
Et la Vertu 400. 561. *a*
Et la Religion. 489. *b.* 691. *a*
Solitude, a les dangers. 11. *a*
Soldats leur licence. 643.
Songes. 292. *b.* 294. *b.* 301. *a*
L'état de la penſée dans les ſonges & le ſommeil. 377. *b*
Sophismes de comparaiſon. 371. *a.* 379. *a.*
Sophismes fréquens chez les Pyrrhoniens. 69. *a.* 74. *a.* 75. *a.* 76. *a.* 80. *a.* 78. 81. *a.* 92. *a.* 22. *a.* 93. 91. *b.* 173. *b.* 185. *b.* 383. *a*
N'écoutent par la centiéme 367. *a*
Sextus s'en moque 80. *b.* 84. *a*
M. Bayle auſſi 176. *a.* 359 *b.* 401. *b*
Sophiſme du particulier au general. 304. *b.* 307. *a.* 310. *a.* 317. *b.* 515. *a.* 516. *a.* 529. *b.* 534. *a.* 600. *b.* 615. *a* 694.
Sophiſme rectifié. 4.
S'équivoque 509. *b.* 565. *b.* 566. *b.*
Sorbiere 216. *a.*
Sorciers. 649. *b*
Sorite, ce que c'eſt 176. *b.*
D'où vient qu'il plait. 176. *b*
Ses Regles. 177. *a*
Soriter Sophiſiques. 175. *b*
Souſtradtion définie. 180. *b.*
Souverains auroient degrandes facilités à établir la vertu, & à éteindre les vices. 12. 47. *b*
Jugeut par le ſuccès 269. *a*
Spinoza. 81. *b.* 141. *a.* 290. *b.* 353. *b.* 354. 355. 359. *a.* 361. *a.* 362. *b.* 372. 386. *b.* 404. *a.* 416. *b*
Stilpon. 51. *a.* 559. *a.* 615.
Stoiciens. Embarraſſent les Sceptiques. 77. *b*
Leur erreur ſur l'innocence des mots. 353. *a*
Fort differens des Cyniques : leur idée ſur la Nature du bien examiné. 394. *b*
Leurs erreurs Theologiques n'influoient pas ſur leur pratique. 430. *b.*
Attaqués par M. Bayle 431. *a*
Leurs contradictions 502. *b.*
Stratoniciens refutés. 431. *a* 433. *b.* 434. *b*
Style barbare de l'Ecole affecté par M. Bayle. 81. *b*
Style des Poëtes & des Orateurs. 531. *a.* 535. *a.* 538.
Subſtances. Son Idée & celle des Modes 121. *b*
Subſtances qui penſent de diverſes eſpeces. 476. 477. 481. *b.* 483. *a.*
Subtilité, leur gout jette dans des illuſions. 356. *b*
Sucrin, les eaules. 93. *b.* 515. *b*
Le degouſtement en eſt une 517. *b*
Suetone examiné. 201.
Suiſſes leur heureuſe ſituation & les moyens de la rendre durable.
Suppoſitions, affectation à les enaſſer. 294. *a*
Supralapſaires. 585. *a.* 589. *b.* 578. 581. 591. *a*
Surſupralapſaires. 331. *a.* 367. *a*
Surſurlapſaires. Ce que c'eſt. 93. *a.* 94. *a.* 95. *b.*
Deux ſe touchent ſans ſe confondre 109. *b*
Sans épaiſſeur. 112. *a.* 116. *b*
Suſpenſion. Raiſonnable & outrée. 14. *b.* 53. *a.* 54. *a.* 449. *b*
La raiſonnable garantit du Pyrrhoniſme. 137. *a.* 378. *b.*
Suſpenſion des Sceptiques qu'ils appelloient *Epoche.* 58. *b.*
Suiſſe. 547. 702. *b*
Syllogiſmes.
Syſtêmes leur naiſſance & leur embarras 1. 398. *b*
Temeraires. 16. *b.* 89. *a*
Sujets aux modes 15. *b.* 36. *a.* 42.
La mode s'en paſſe. 2. *a*
Pleins de contradictions. 467. *b*
Il eſt dangereux de s'en eutêter. 475. *b.* 482. *a*
Caractére d'un bon. 582. *b*
Il faut débuter par l'examen de leur verité 602. *b*

T.

Tabidin. 307. *b*
Tangente 109. *a*
Témoignage, fondemens de ſon autorité 368. 374.
Temps. Son idée éclaircie 117. *b.* 143. *a*
Renferme l'infini. 144. *b*
Naiſſance de ce terme. 143. *b*
En combien de maniéres on eſt comptable de ſon tems. 344 *b*
Temps préſent terme relatif. 118. *b*
Parallèle du Corps & du tems. 118. *b.* 120. 127. *b*
Temps, meſure du mouvement 145. *b*
L'idée que Dieu en a & qui eſt la meſure abſoluë de ſa quantité.
Tertullien 448. *a*
Thales.
Themiſtr. 212. *a*
Theodore. 259. *a*
Théologie. Si elle a beſoin des termes barbares de l'Ecole. 30. *b.* 396. *b*
M. Bayle en abuſe. 648
Methode de l'étudier. 21. 32
Théologiens cauſes de Pyrrhoniſme. 7. *b.* 16. *a.* 26. *a*
Dupes de M. Bayle. 193. *b.* 200. 223. *b.* 230. *a* 261. *b.* 272. *a.* 258. *b.* 306. *b.* 497. *a.* 550. *b*
Combien il leur importe d'être modeſtes, moderés, circonſpects. 26. *a.* 38. 56. *b.* 89. *a.* 224. *a* 223. *b.* 457. *b*
Théologiens ſecourus. 564
Thermophorien circonſtance de cette Fête. 217. *a*
Theorie ne doit pas être negligée. 344. *b*
Tiresias occaſion à M. Bayle de dire des Sottiſes. 217. *a*
Tolerance. Sa neceſſité. 8. *b.* 11. *a.* 56. *b.* 89. *a.* 134. *b.* 371. *b.* 386. *a.* 696
Fait honneur à la vérité. 36. *a.* 273. *a*
Comment s'eſt établie. 333. *b*
Combattuë par M. Bayle. 348. *b.* 696.
Etat de la Queſtion ſur la Tolerance. 596. *b*
Toland. 13. *a*
Tout plus que ſa partie. 80. *a.*
Tranſubſtantiation. 349. *a*
Tranquilité, but de la Morale. 414. *b*
Triuité. 275 *b* 276. 343. 344. 345. 449. *b*
Turcs s'ils vivent mieux que les Chrétiens. 598. *b*
Tyr & Sidon. 695. *b*

V.

Vagues, termes vagues propres à nourrir les diſputes. 79. *b.* 83. *b*
A fonder les Sophiſmes. 308. *a.* 343. *a.* 422. *a.* 459 *a* 607.
Plus modeſtes que les determinés. 356. *b*.
Vanim. Son abſurdité 181. *a.* 369. *b.* 666
Vanité. 11. *a*
Influë ſur le Pyrrhoniſme. 21. *a.* 23. *b.* 24. *b.* 40. *a.* 41. *a.* 84. *b*
Si elle eſt principe de la pudeur. 255. *b.*
Voyer (la Motte le) ſon caractére. 149. *b.*
Etablit le dangerde du Pyrrhoniſme 311. *b.* 536
Vérité. Son amour doit dominer. 40. *a.* 569. *b*
Elle engage à examiner. 52. *a*
Elle fait aimer les avis. 41. *b.* 42. *a*
Diſpoſitions qui préparent à ſa connoiſſance. 85. *a.* 96. *b*
Caracteres de ceux qui l'aiment & la cherchent 194. *b.* 197. *b*
Comment on doit travailler à la répandre. 56. *a*
D'où vient qu'elle ne s'avance pas à plus grands pas. 39.
L'enchêtement ne lui fait par honneur. 55. *b*
Les Pyrrhoniens en font peu de cas & en perdent le goût. 201. 211. *a.* 289. *b.* 538. *b*
Chicanes de Sextus. 153. *a*
Ce qui eſt vrai à certains égards ne l'eſt pas abſolument & univerſellement. 600. *a*
Vertus. Etles ont leur nature independante de nos idées 148. *a* 402. *a*
Connuës des Païens. 397. *a.* 400. *a*
Comment doit aider à une bonne cauſe. 397. 619.
Sa force affoiblie par M. Bayle. 619.
Il en eſt que les hommes doivent pratiquer & qui ne conviennent pas à Dieu. 89. *a*
La pratique des Vertus difficiles donne du prix à celle des faciles. 719. *a*
Vertu eſſentielle à la creature. 90. *b*
Si elle eſt à elle-même une ſuffiſante recompenſe. 473. *b*
Leur liaiſon avec la félicité. 516. *b.* 604. *a*
Force de la Vertu, même ſur les vicieux 255. *b*
La Religion leur donne un ſolide fondement 353. *b* 403. *b.* 510. 689. 691. *b*
Vibrations des pendules. 145. *b*

Vices.

TABLE DES MATIERES.

Vices, leur nature eſt indépendante de nos Idées. 148. *a*
Maniere d'en combattre quelques uns 256. *b*
On doit s'y oppoſer avec zéle. 412. *a*
Portrait de la vie humaine. 531. 539.
Vie. Un voyage. 522. *b*
Cauſes de l'attachement pour la vie. 523. *a*. 529. *a*. 537. *b*
A deux faces. 529. *b*. 531
L'avenir en develope l'origine. 534. *b*. 541. *b*
Viſion Syſtême des Anciens ſur ſes cauſes. 15. *a*
Viſionaires ne peuvent être ramenés que par la Raiſon. 281. *a*
Viteſſe, expliquée. 125. 126. 127
Pourquoi diminuë. 132.
Meſure de ſa diminution. 135
Un, terme relatif. 93. *b*. 344. *a*. 360
Son Idée. 122. *b*. 143. *a*. 154. *b*. 186. *a*
Univerſaliſme. 229. *b*
Volanté. Methode de la connoître. 490. *b*. 495. *b*
Si ce qui eſt vrai en Philoſophie eſt faux en Theologie. 322. 323.
Vraiſemblance l'égalité que les Sceptiques ſuppoſent n'a pas lieu. 92. *b*
Ils n'y ſauroient parvenir. 79. *a*
M. Bayle affecte d'en repandre ſur les hypothéſes les plus éloignées de la Raiſon. 289. *b*

Uſure. 408. *b*
Vuide. Diſputes ſur ce ſujet. 386
Vulgaire, pareſſeux credule, donne dans des idées vagues. 305. *a*
Ses Idées ſur la Trinité & l'union perſonnelle. 345. *b*
Ne decide que par coûtume. 426. *a*

X.

Xenophanes. 421. *b*

Z.

Zbenvelle. 290. *b*
Zéle plus ardent pour les dogmes que pour les preceptes, & pour quels dogmes 5. *b*
Zéle brutal. 5. *b*
Zenon d'Elée ſoûtenu par M. Bayle. 102. *a*. 125. *a*
Zecutura.
Zoroaſtre. 504 *a*. 584.
Zwingle ce qu'il penſoit des hommes deſtitués de la Révélation. 280. *b*

F I N.

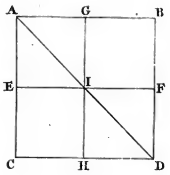


Fig. 1.

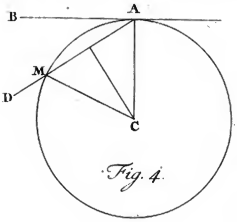


Fig. 4.

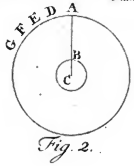


Fig. 2.

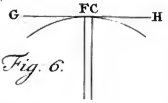


Fig. 6.

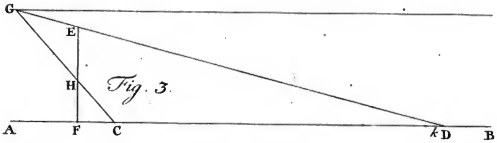


Fig. 3.

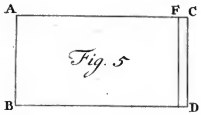


Fig. 5.

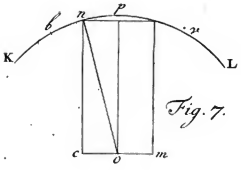


Fig. 7.

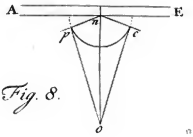


Fig. 8.

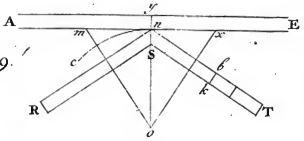


Fig. 9.

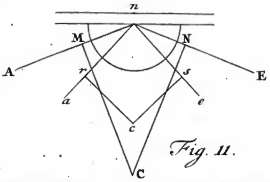


Fig. 11.

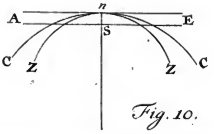


Fig. 10.

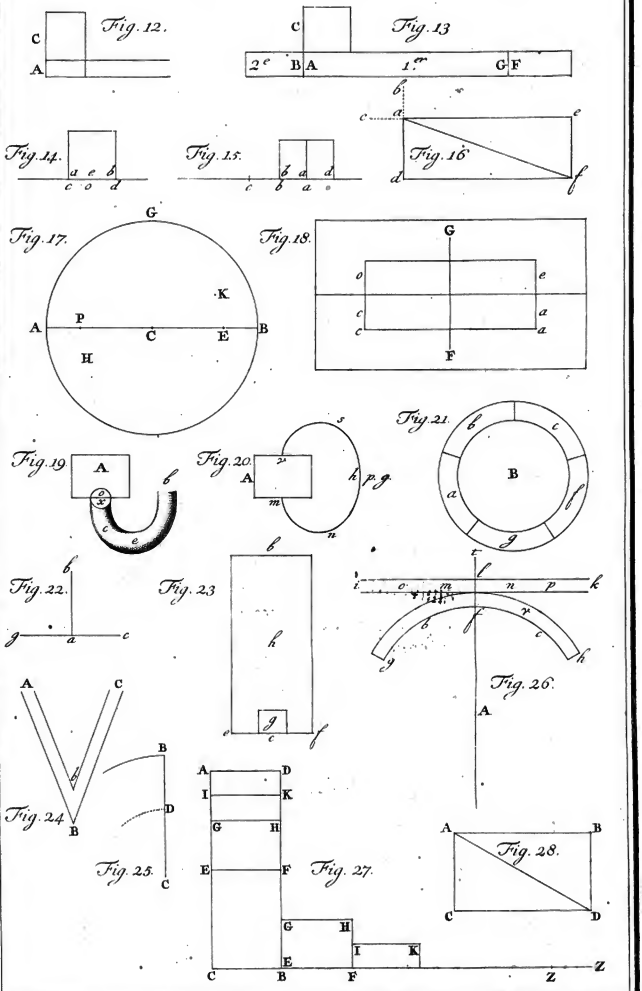


Fig. 12.
C
A
Fig. 13
C
2e B A 1er G F
Fig. 14.
a e b
c o d
Fig. 15.
b a d
c b a
Fig. 16
b
c a e
d f
Fig. 17.
G
K
A P C E B
H
Fig. 18.
G
o e
c a
c a
F
Fig. 19
A
b
c e
Fig. 20.
s
r
A
k p g
m
n
Fig. 21.
b c
a f
B
g
Fig. 22.
b
g a c
Fig. 23
b
h
g
e c f
t
l
i o m n p k
q
b f r
c
g h
Fig. 26.
A
A C
Fig. 24
B
B
D
C
Fig. 25.
A D
I K
G H
E F
G H
I K
C B F Z Z
Fig. 27.
A B
C D
Fig. 28.

50246

ARRIVÉ LE 22389